

A dark, atmospheric photograph of two men in top hats, likely from a film or stage production. The men are positioned on either side of the frame, looking towards the center. The lighting is dramatic, with strong highlights on their faces and hats, and deep shadows elsewhere. The background is dark and indistinct.

MAURICE LEBLANC

# ARSENÈ LUPIN

LA  
COLLECTION  
COMPLÈTE

**Maurice Leblanc**

# **Arsène Lupin: La Collection Complète**

**Arsène Lupin, Gentleman-Cambrioleur + Arsène Lupin contre  
Herlock Sholmès + L'Aiguille creuse + Le Bouchon de cristal + Les  
Confidences d'Arsène Lupin + La Comtesse de Cagliostro etc.**

e-artnow, 2019

Contact: [info@e-artnow.org](mailto:info@e-artnow.org)

ISBN 978-80-273-0247-5

# Table des matières

Arsène Lupin, Gentleman-Cambrioleur (1907)

Arsène Lupin contre Herlock Sholmès (1908)

L'Aiguille creuse (1909)

813 (1910)

Le Bouchon de cristal (1912)

Les Confidences d'Arsène Lupin (1912)

L'Éclat d'obus (1916)

Le Triangle d'or (1918)

L'Île aux trente cercueils(1919)

Les Dents du Tigre (1920)

Les Huit Coups de l'horloge (1923)

La Comtesse de Cagliostro (1924)

La Dent d'Hercule Petitgris (1926)

La Demoiselle aux Yeux Verts (1926)

L'Homme à la peau de bique (1927)

L'Agence Barnett et Cie (1928)

La Demeure mystérieuse (1928)

La Barre-y-va (1930)

Le Cabochon d'émeraude (1930)

La Femme aux deux sourires (1932)

Victor, de la Brigade mondaine (1934)

Le Cagliostro se venge (1935)

Les Milliards d'Arsène Lupin (1941)



# Arsène Lupin, Gentleman-Cambrioleur (1907)

## [Table des matières](#)

### **Contenu**

[1 L'arrestation d'Arsène Lupin](#)

[2 Arsène Lupin en prison](#)

[3 L'évasion d'Arsène Lupin](#)

[4 Le mystérieux voyageur](#)

[5 Le Collier de la Reine](#)

[6 Le sept de cœur](#)

[7 Le coffre-fort de madame Imbert](#)

[8 La perle noire](#)

[9 Herlock Sholmès arrive trop tard](#)

# 1

## *L'arrestation d'Arsène Lupin*

### [Table des matières](#)

L'étrange voyage ! Il avait si bien commencé cependant ! Pour ma part, je n'en fis jamais qui s'annonçât sous de plus heureux auspices. La Provence est un transatlantique rapide, confortable, commandé par le plus affable des hommes. La société la plus choisie s'y trouvait réunie. Des relations se formaient, des divertissements s'organisaient. Nous avions cette impression exquise d'être séparés du monde, réduits à nous-mêmes comme sur une île inconnue, obligés par conséquent, de nous rapprocher les uns des autres.

Et nous nous rapprochions...

Avez-vous jamais songé à ce qu'il y a d'original et d'imprévu dans ce groupement d'êtres qui, la veille encore, ne se connaissaient pas, et qui, durant quelques jours, entre le ciel infini et la mer immense, vont vivre de la vie la plus intime, ensemble vont défier les colères de l'Océan, l'assaut terrifiant des vagues et le calme surnois de l'eau endormie ?

C'est, au fond, vécue en une sorte de raccourci tragique, la vie elle-même, avec ses orages et ses grandeurs, sa monotonie et sa diversité, et voilà pourquoi, peut-être, on goûte avec une hâte fiévreuse et une volupté d'autant plus intense ce court voyage dont on aperçoit la fin du moment même où il commence.

Mais, depuis plusieurs années, quelque chose se passe qui ajoute singulièrement aux émotions de la traversée. La petite île flottante dépend encore de ce monde dont on se croyait affranchi. Un lien subsiste, qui ne se dénoue que peu à peu, en plein Océan, et peu à peu, en plein Océan, se renoue. Le télégraphe sans fil ! Appels d'un autre univers d'où l'on recevrait des nouvelles de la façon la plus mystérieuse qui soit ! L'imagination n'a plus la ressource d'évoquer des fils de fer au creux desquels glisse l'invisible message. Le mystère est plus insondable encore, plus poétique aussi, et c'est aux ailes du vent qu'il faut recourir pour expliquer ce nouveau miracle.

Ainsi, les premières heures, nous sentîmes nous suivis, escortés, précédés même par cette voix lointaine qui, de temps en temps, chuchotait à l'un de nous quelques paroles de là-bas. Deux amis me parlèrent. Dix autres, vingt autres nous envoyèrent à tous, à travers l'espace, leurs adieux attristés ou souriants.

Or, le second jour, à cinq cents milles des côtes françaises, par un après-midi orageux, le télégraphe sans fil nous transmettait une dépêche dont voici la teneur :

« Arsène Lupin à votre bord, première classe, cheveux blonds, blessure avant-bras droit, voyage seul, sous le nom de R... »

À ce moment précis, un coup de tonnerre violent éclata dans le ciel sombre. Les ondes électriques furent interrompues. Le reste de la dépêche ne nous parvint pas. Du nom sous lequel se cachait Arsène Lupin, on ne sut que l'initiale.

S'il se fût agi de toute autre nouvelle, je ne doute point que le secret en eût été scrupuleusement gardé par les employés du poste télégraphique, ainsi que par le commissaire du bord et par le commandant. Mais il est de ces événements qui semblent forcer la discrétion la plus rigoureuse. Le jour même, sans qu'on pût dire comment la chose avait été ébruitée, nous savions tous que le fameux Arsène Lupin se cachait parmi nous.

Arsène Lupin parmi nous ! L'insaisissable cambrioleur dont on racontait les prouesses dans tous les journaux depuis des mois ! L'énigmatique personnage avec qui le vieux Ganimard, notre meilleur policier, avait engagé ce duel à mort dont les péripéties se déroulaient de façon si pittoresque ! Arsène Lupin, le fantaisiste gentleman qui n'opère que dans les châteaux et les salons, et qui, une nuit, où il avait pénétré chez le baron Schormann, en était parti les mains vides et avait laissé sa carte, ornée de cette formule : « Arsène Lupin, gentlemancambrioleur, reviendra quand les meubles seront authentiques. » Arsène Lupin, l'homme aux mille déguisements : tour à tour chauffeur, ténor, bookmaker, fils de famille, adolescent, vieillard, commis-voyageur marseillais, médecin russe, torero espagnol !

Qu'on se rende bien compte de ceci : Arsène Lupin allant et venant dans le cadre relativement restreint d'un transatlantique, que dis-je ! Dans ce petit coin des premières où l'on se retrouvait à tout instant, dans cette salle à manger, dans ce salon, dans ce fumoir ! Arsène Lupin, c'était peut-être ce

monsieur... ou celui-là... mon voisin de table... mon compagnon de cabine...

– Et cela va durer encore cinq fois vingt-quatre heures ! s'écria le lendemain miss Nelly Underdown, mais c'est intolérable ! J'espère bien qu'on va l'arrêter.

Et s'adressant à moi :

– Voyons, vous, monsieur d'Andrézy, qui êtes déjà au mieux avec le commandant, vous ne savez rien ?

J'aurais bien voulu savoir quelque chose pour plaire à miss Nelly ! C'était une de ces magnifiques créatures qui, partout où elles sont, occupent aussitôt la place la plus en vue. Leur beauté autant que leur fortune éblouit. Elles ont une cour, des fervents, des enthousiastes.

Élevée à Paris par une mère française, elle rejoignait son père, le richissime Underdown, de Chicago. Une de ses amies, lady Jerland, l'accompagnait.

Dès la première heure, j'avais posé ma candidature de flirt. Mais dans l'intimité rapide du voyage, tout de suite son charme m'avait troublé, et je me sentais un peu trop ému pour un flirt quand ses grands yeux noirs rencontraient les miens. Cependant, elle accueillait mes hommages avec une certaine faveur. Elle daignait rire de mes bons mots et s'intéresser à mes anecdotes. Une vague sympathie semblait répondre à l'empressement que je lui témoignais.

Un seul rival peut-être m'eût inquiété, un assez beau garçon, élégant, réservé, dont elle paraissait quelquefois préférer l'humeur taciturne à mes façons plus « en dehors » de Parisien.

Il faisait justement partie du groupe d'admirateurs qui entourait miss Nelly, lorsqu'elle m'interrogea. Nous étions sur le pont, agréablement installés dans des rocking-chairs. L'orage de la veille avait éclairci le ciel. L'heure était délicieuse.

– Je ne sais rien de précis, mademoiselle, lui répondis-je, mais est-il impossible de conduire nous-mêmes notre enquête, tout aussi bien que le ferait le vieux Ganimard, l'ennemi personnel d'Arsène Lupin ?

– Oh ! Oh ! Vous vous avancez beaucoup !

– En quoi donc ? Le problème est-il si compliqué ?

– Très compliqué.

– C'est que vous oubliez les éléments que nous avons pour le résoudre.

– Quels éléments ?

– 1. Lupin se fait appeler monsieur R...

– Signalement un peu vague.

– 2. Il voyage seul.

– Si cette particularité vous suffit.

– 3. Il est blond.

– Et alors ?

– Alors nous n'avons plus qu'à consulter la liste des passagers et à procéder par élimination.

J'avais cette liste dans ma poche. Je la pris et la parcourus.

– Je note d'abord qu'il n'y a que treize personnes que leur initiale désigne à notre attention.

– Treize seulement ?

– En première classe, oui. Sur ces treize messieurs R..., comme vous pouvez vous en assurer, neuf sont accompagnés de femmes, d'enfants ou de domestiques. Restent quatre personnages isolés : le marquis de Raverdan...

– Secrétaire d'ambassade, interrompit miss Nelly, je le connais.

– Le major Rawson...

– C'est mon oncle, dit quelqu'un.

– M. Rivolta...

– Présent, s'écria l'un de nous, un Italien dont la figure disparaissait sous une barbe du plus beau noir.

Miss Nelly éclata de rire.

– Monsieur n'est pas précisément blond.

– Alors, repris-je, nous sommes obligés de conclure que le coupable est le dernier de la liste.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire M. Rozaine. Quelqu'un connaît-il M. Rozaine ?

On se tut. Mais miss Nelly, interpellant le jeune homme taciturne dont l'assiduité près d'elle me tourmentait, lui dit :

– Eh bien, monsieur Rozaine, vous ne répondez pas ?

On tourna les yeux vers lui. Il était blond.

Avouons-le, je sentis comme un petit choc au fond de moi. Et le silence gêné qui pesa sur nous m'indiqua que les autres assistants éprouvaient aussi cette sorte de suffocation. C'était absurde d'ailleurs, car enfin rien dans les allures de ce monsieur ne permettait qu'on le suspectât.

– Pourquoi je ne réponds pas ? dit-il, mais parce que, vu mon nom, ma qualité de voyageur isolé et la couleur de mes cheveux, j’ai déjà procédé à une enquête analogue et que je suis arrivé au même résultat. Je suis donc d’avis qu’on m’arrête.

Il avait un drôle d’air, en prononçant ces paroles. Ses lèvres minces comme deux traits inflexibles s’amincirent encore et pâlirent. Des filets de sang strièrent ses yeux.

Certes, il plaisantait. Pourtant sa physionomie, son attitude nous impressionnèrent. Naïvement, miss Nelly demanda :

– Mais vous n’avez pas de blessure ?

– Il est vrai, dit-il, la blessure manque.

D’un geste nerveux il releva sa manchette et découvrit son bras. Mais aussitôt une idée me frappa. Mes yeux croisèrent ceux de miss Nelly : il avait montré le bras gauche.

Et, ma foi, j’allais en faire nettement la remarque, quand un incident détourna notre attention. Lady Jerland, l’amie de miss Nelly, arrivait en courant.

Elle était bouleversée. On s’empressa autour d’elle, et ce n’est qu’après bien des efforts qu’elle réussit à balbutier :

– Mes bijoux, mes perles !... on a tout pris !...

Non, on n’avait pas tout pris, comme nous le sûmes par la suite ; chose bien plus curieuse : on avait choisi !

De l’étoile en diamants, du pendentif en cabochons de rubis, des colliers et des bracelets brisés, on avait enlevé, non point les pierres les plus grosses, mais les plus fines, les plus précieuses, celles, aurait-on dit, qui avaient le plus de valeur en tenant le moins de place. Les montures gisaient là, sur la table. Je les vis, tous nous les vîmes, dépouillées de leurs bijoux comme des fleurs dont on eût arraché les beaux pétales étincelants et colorés.

Et pour exécuter ce travail, il avait fallu, pendant l’heure où lady Jerland prenait le thé, il avait fallu, en plein jour, et dans un couloir fréquenté, fracturer la porte de la cabine, trouver un petit sac dissimulé à dessein au fond d’un carton à chapeau, l’ouvrir et choisir !

Il n’y eut qu’un cri parmi nous. Il n’y eut qu’une opinion parmi tous les passagers, lorsque le vol fut connu : c’est Arsène Lupin. Et de fait, c’était bien sa manière compliquée, mystérieuse, inconcevable... et logique

cependant, car, s'il était difficile de receler la masse encombrante qu'eût formée l'ensemble des bijoux, combien moindre était l'embarras avec de petites choses indépendantes les unes des autres, perles, émeraudes et saphirs !

Et au dîner, il se passa ceci : à droite et à gauche de Rozaine, les deux places restèrent vides. Et le soir on sut qu'il avait été convoqué par le commandant.

Son arrestation, que personne ne mit en doute, causa un véritable soulagement. On respirait enfin. Ce soir-là on joua aux petits jeux. On dansa. Miss Nelly, surtout, montra une gaieté étourdissante qui me fit voir que si les hommages de Rozaine avaient pu lui agréer au début, elle ne s'en souvenait guère. Sa grâce acheva de me conquérir. Vers minuit, à la clarté sereine de la lune, je lui affirmai mon dévouement avec une émotion qui ne parut pas lui déplaire.

Mais le lendemain, à la stupeur générale, on apprit que, les charges relevées contre lui n'étant pas suffisantes, Rozaine était libre.

Fils d'un négociant considérable de Bordeaux, il avait exhibé des papiers parfaitement en règle. En outre, ses bras n'offraient pas la moindre trace de blessure.

– Des papiers ! Des actes de naissance ! s'écrièrent les ennemis de Rozaine, mais Arsène Lupin vous en fournira tant que vous voudrez ! Quant à la blessure, c'est qu'il n'en a pas reçu... ou qu'il en a effacé la trace !

On leur objectait qu'à l'heure du vol, Rozaine – c'était démontré – se promenait sur le pont. À quoi ils ripostaient :

– Est-ce qu'un homme de la trempe d'Arsène Lupin a besoin d'assister au vol qu'il commet ?

Et puis, en dehors de toute considération étrangère, il y avait un point sur lequel les plus sceptiques ne pouvaient épiloguer. Qui, sauf Rozaine, voyageait seul, était blond, et portait un nom commençant par R ? Qui le télégramme désignait-il, si ce n'était Rozaine ?

Et quand Rozaine, quelques minutes avant le déjeuner, se dirigea audacieusement vers notre groupe, miss Nelly et lady Jerland se levèrent et s'éloignèrent.

C'était bel et bien de la peur.

Une heure plus tard, une circulaire manuscrite passait de main en main parmi les employés du bord, les matelots, les voyageurs de toutes classes :

M. Louis Rozaine promettait une somme de dix mille francs à qui démasquerait Arsène Lupin, ou trouverait le possesseur des pierres dérobées.

– Et si personne ne me vient en aide contre ce bandit, déclara Rozaine au commandant, moi, je lui ferai son affaire.

Rozaine contre Arsène Lupin, ou plutôt, selon le mot qui courut, Arsène Lupin lui-même contre Arsène Lupin, la lutte ne manquait pas d'intérêt !

Elle se prolongea durant deux journées.

On vit Rozaine errer de droite et de gauche, se mêler au personnel, interroger, fureter. On aperçut son ombre, la nuit, qui rôdait.

De son côté, le commandant déploya l'énergie la plus active. Du haut en bas, en tous les coins, la *Provence* fut fouillée. On perquisitionna dans toutes les cabines, sans exception, sous le prétexte fort juste que les objets étaient cachés dans n'importe quel endroit, sauf dans la cabine du coupable.

– On finira bien par découvrir quelque chose, n'est-ce pas ? me demandait miss Nelly. Tout sorcier qu'il soit, il ne peut faire que des diamants et des perles deviennent invisibles.

– Mais si, lui répondis-je, ou alors il faudrait explorer la coiffe de nos chapeaux, la doublure de nos vestes, et tout ce que nous portons sur nous.

Et lui montrant mon Kodak, un 9 x 12 avec lequel je ne me lassais pas de la photographier dans les attitudes les plus diverses :

– Rien que dans un appareil pas plus grand que celui-ci, ne pensez-vous pas qu'il y aurait place pour toutes les pierres précieuses de lady Jerland ? On affecte de prendre des vues et le tour est joué.

– Mais cependant j'ai entendu dire qu'il n'y a point de voleur qui ne laisse derrière lui un indice quelconque.

– Il y en a un : Arsène Lupin.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Parce qu'il ne pense pas seulement au vol qu'il commet, mais à toutes les circonstances qui pourraient le dénoncer.

– Au début, vous étiez plus confiant.

– Mais depuis, je l'ai vu à l'œuvre.

– Et alors, selon vous ?

– Selon moi, on perd son temps.

Et de fait, les investigations ne donnaient aucun résultat, ou du moins, celui qu'elles donnèrent ne correspondait pas à l'effort général : la montre



du commandant lui fut volée.

Furieux, il redoubla d'ardeur et surveilla de plus près encore Rozaine avec qui il avait eu plusieurs entrevues. Le lendemain, ironie charmante, on retrouvait la montre parmi les faux cols du commandant en second.

Tout cela avait un air de prodige, et dénonçait bien la manière humoristique d'Arsène Lupin, cambrioleur, soit, mais dilettante aussi. Il travaillait par goût et par vocation, certes, mais par amusement aussi. Il donnait l'impression du monsieur qui se divertit à la pièce qu'il fait jouer, et qui dans la coulisse, rit à gorge déployée de ses traits d'esprit, et des situations qu'il imagine.

Décidément, c'était un artiste en son genre, et quand j'observais Rozaine, sombre et opiniâtre, et que je songeais au double rôle que tenait sans doute ce curieux personnage, je ne pouvais en parler sans une certaine admiration.

Or, l'avant-dernière nuit, l'officier de quart entendit des gémissements à l'endroit le plus obscur du pont. Il s'approcha. Un homme était étendu, la tête enveloppée dans une écharpe grise très épaisse, les poignets ficelés à l'aide d'une fine cordelette.

On le délivra de ses liens. On le releva, des soins lui furent prodigués.

Cet homme, c'était Rozaine.

C'était Rozaine assailli au cours d'une de ses expéditions, terrassé et dépouillé. Une carte de visite fixée par une épingle à son vêtement portait ces mots :

« Arsène Lupin accepte avec reconnaissance les dix mille francs de M. Rozaine. »

En réalité, le portefeuille dérobé contenait vingt billets de mille.

Naturellement, on accusa le malheureux d'avoir simulé cette attaque contre lui-même. Mais, outre qu'il lui eût été impossible de se lier de cette façon, il fut établi que l'écriture de la carte différait absolument de l'écriture de Rozaine, et ressemblait au contraire, à s'y méprendre, à celle d'Arsène Lupin, telle que la reproduisait un ancien journal trouvé à bord.

Ainsi donc, Rozaine n'était plus Arsène Lupin. Rozaine était Rozaine fils d'un négociant de Bordeaux ! Et la présence d'Arsène Lupin s'affirmait une fois de plus, et par quel acte redoutable !

Ce fut la terreur. On n'osa plus rester seul dans sa cabine, et pas davantage s'aventurer seul aux endroits trop écartés. Prudemment on se

groupait entre gens sûrs les uns des autres. Et encore, une méfiance instinctive divisait les plus intimes. C'est que la menace ne provenait pas d'un individu isolé, et par là même moins dangereux. Arsène Lupin maintenant c'était... c'était tout le monde. Notre imagination surexcitée lui attribuait un pouvoir miraculeux et illimité. On le supposait capable de prendre les déguisements les plus inattendus, d'être tour à tour le respectable major Rawson ou le noble marquis de Raverdan, ou même car on ne s'arrêtait plus à l'initiale accusatrice, ou même telle ou telle personne connue de tous, ayant femme, enfants, domestiques.

Les premières dépêches sans fil n'apportèrent aucune nouvelle. Du moins le commandant ne nous en fit point part, et un tel silence n'était pas pour nous rassurer.

Aussi, le dernier jour parut-il interminable. On vivait dans l'attente anxieuse d'un malheur. Cette fois, ce ne serait plus un vol, ce ne serait plus une simple agression, ce serait le crime, le meurtre. On n'admettait pas qu'Arsène Lupin s'en tînt à ces deux larcins insignifiants. Maître absolu du navire, les autorités réduites à l'impuissance, il n'avait qu'à vouloir, tout lui était permis, il disposait des biens et des existences.

Heures délicieuses pour moi, je l'avoue, car elles me valurent la confiance de miss Nelly. Impressionnée par tant d'événements, de nature déjà inquiète, elle chercha spontanément à mes côtés une protection, une sécurité que j'étais heureux de lui offrir.

Au fond, je bénissais Arsène Lupin. N'était-ce pas lui qui nous rapprochait ? N'était-ce pas grâce à lui que j'avais le droit de m'abandonner aux plus beaux rêves ? Rêves d'amour et rêves moins chimériques, pourquoi ne pas le confesser ? Les Andrézy sont de bonne souche poitevine, mais leur blason est quelque peu dédoré, et il ne me paraît pas indigne d'un gentilhomme de songer à rendre à son nom le lustre perdu.

Et ces rêves, je le sentais, n'offusquaient point Nelly. Ses yeux souriants m'autorisaient à les faire. La douceur de sa voix me disait d'espérer.

Et jusqu'au dernier moment, accoudés au bastingage, nous restâmes l'un près de l'autre, tandis que la ligne des côtes américaines voguait au-devant de nous.

On avait interrompu les perquisitions. On attendait. Depuis les premières jusqu'à l'entrepont où grouillaient les émigrants, on attendait la minute suprême où s'expliquerait enfin l'insoluble énigme. Qui était Arsène

Lupin ? Sous quel nom, sous quel masque se cachait le fameux Arsène Lupin ?

Et cette minute suprême arriva. Dussé-je vivre cent ans, je n'en oublierais pas le plus infime détail.

– Comme vous êtes pâle, miss Nelly, dis-je à ma compagne qui s'appuyait à mon bras, toute défaillante.

– Et vous ! me répondit-elle, ah ! Vous êtes si changé !

– Songez donc ! Cette minute est passionnante, et je suis heureux de la vivre auprès de vous, miss Nelly. Il me semble que votre souvenir s'attardera quelquefois...

Elle n'écoutait pas, haletante et fiévreuse. La passerelle s'abattit. Mais avant que nous eussions la liberté de la franchir, des gens montèrent à bord, des douaniers, des hommes en uniforme, des facteurs.

Miss Nelly balbutia :

– On s'apercevrait qu'Arsène Lupin s'est échappé pendant la traversée que je n'en serais pas surprise.

– Il a peut-être préféré la mort au déshonneur, et plongé dans l'Atlantique plutôt que d'être arrêté.

– Ne riez pas, fit-elle, agacée.

Soudain, je tressaillis, et, comme elle me questionnait, je lui dis :

– Vous voyez ce vieux petit homme debout à l'extrémité de la passerelle...

– Avec un parapluie et une redingote vert-olive ?

– C'est Ganimard.

– Ganimard ?

– Oui, le célèbre policier, celui qui a juré qu'Arsène Lupin serait arrêté de sa propre main. Ah ! Je comprends que l'on n'ait pas eu de renseignements de ce côté de l'Océan. Ganimard était là. Il aime bien que personne ne s'occupe de ses petites affaires.

– Alors Arsène Lupin est sûr d'être surpris ?

– Qui sait ? Ganimard ne l'a jamais vu, paraît-il, que grisé et déguisé. À moins qu'il ne connaisse son nom d'emprunt...

– Ah ! dit-elle, avec cette curiosité un peu cruelle de la femme, si je pouvais assister à l'arrestation !

– Patientons. Certainement Arsène Lupin a déjà remarqué la présence de son ennemi. Il préférera sortir parmi les derniers, quand l'œil du vieux

sera fatigué.

Le débarquement commença. Appuyé sur son parapluie, l'air indifférent, Ganimard ne semblait pas prêter attention à la foule qui se pressait entre les deux balustrades. Je notai qu'un officier du bord, posté derrière lui, le renseignait de temps à autre.

Le marquis de Raverdan, le major Rawson, l'Italien Rivolta défilèrent, et d'autres, et beaucoup d'autres... Et j'aperçus Rozaine qui s'approchait.

Pauvre Rozaine ! Il ne paraissait pas remis de ses mésaventures !

– C'est peut-être lui tout de même, me dit miss Nelly... Qu'en pensez-vous ?

– Je pense qu'il serait fort intéressant d'avoir sur une même photographie Ganimard et Rozaine. Prenez donc mon appareil, je suis si chargé.

Je le lui donnai, mais trop tard pour qu'elle s'en servît. Rozaine passait. L'officier se pencha à l'oreille de Ganimard, celui-ci haussa légèrement les épaules, et Rozaine passa.

Mais alors, mon Dieu, qui était Arsène Lupin ?

– Oui, fit-elle à haute voix, qui est-ce ?

Il n'y avait plus qu'une vingtaine de personnes. Elle les observait tour à tour avec la crainte confuse qu'il ne fût pas, lui, au nombre de ces vingt personnes.

Je lui dis :

– Nous ne pouvons attendre plus longtemps.

Elle s'avança. Je la suivis. Mais nous n'avions pas fait dix pas que Ganimard nous barra le passage.

– Eh bien, quoi ? m'écriai-je.

– Un instant, monsieur, qui vous presse ?

– J'accompagne mademoiselle.

– Un instant, répéta-t-il d'une voix plus impérieuse.

Il me dévisagea profondément, puis il me dit, les yeux dans les yeux :

– Arsène Lupin, n'est-ce pas ?

Je me mis à rire.

– Non, Bernard d'Andrézy, tout simplement.

– Bernard d'Andrézy est mort il y a trois ans en Macédoine.

– Si Bernard d'Andrézy était mort, je ne serais plus de ce monde. Et ce n'est pas le cas. Voici mes papiers.

– Ce sont les siens. Comment les avez-vous, c’est ce que j’aurai le plaisir de vous expliquer.

– Mais vous êtes fou ! Arsène Lupin s’est embarqué sous le nom de R.

– Oui, encore un truc de vous, une fausse piste sur laquelle vous les avez lancés, là-bas ! Ah ! Vous êtes d’une jolie force, mon gaillard. Mais cette fois, la chance a tourné. Voyons, Lupin, montre-toi beau joueur.

J’hésitai une seconde. D’un coup sec il me frappa sur l’avant-bras droit. Je poussai un cri de douleur. Il avait frappé sur la blessure encore mal fermée que signalait le télégramme.

Allons, il fallait se résigner. Je me tournai vers miss Nelly. Elle écoutait, livide, chancelante.

Son regard rencontra le mien, puis s’abaissa sur le kodak que je lui avais remis. Elle fit un geste brusque, et j’eus l’impression, j’eus la certitude qu’elle comprenait tout à coup. Oui, c’était là, entre les parois étroites de chagrin noir, au creux du petit objet que j’avais eu la précaution de déposer entre ses mains avant que Ganimard ne m’arrêtât, c’était bien là que se trouvaient les vingt mille francs de Rozaine, les perles et les diamants de lady Jerland.

Ah ! Je le jure, à ce moment solennel, alors que Ganimard et deux de ses acolytes m’entouraient, tout me fut indifférent, mon arrestation, l’hostilité des gens, tout, hors ceci : la résolution qu’allait prendre miss Nelly au sujet de ce que je lui avais confié.

Que l’on eût contre moi cette preuve matérielle et décisive, je ne songeais même pas à le redouter, mais cette preuve, miss Nelly se déciderait-elle à la fournir ?

Serais-je trahi par elle ? Perdu par elle ? Agirait-elle en ennemie qui ne pardonne pas, ou bien en femme qui se souvient et dont le mépris s’adoucit d’un peu d’indulgence, d’un peu de sympathie involontaire ?

Elle passa devant moi. Je la saluai très bas, sans un mot. Mêlée aux autres voyageurs, elle se dirigea vers la passerelle, mon Kodak à la main.

Sans doute, pensai-je, elle n’ose pas, en public. C’est dans une heure, dans un instant, qu’elle le donnera.

Mais arrivée au milieu de la passerelle, par un mouvement de maladresse simulée, elle le laissa tomber dans l’eau, entre le mur du quai et le flanc du navire.

Puis, je la vis s’éloigner.

Sa jolie silhouette se perdit dans la foule, m'apparut de nouveau et disparut. C'était fini, fini pour jamais.

Un instant, je restai immobile, triste à la fois et pénétré d'un doux attendrissement, puis, je soupirai, au grand étonnement de Ganimard :

– Dommage, tout de même, de ne pas être un honnête homme...

C'était ainsi qu'un soir d'hiver, Arsène Lupin me raconta l'histoire de son arrestation. Le hasard d'incidents dont j'écirai quelque jour le récit avait noué entre nous des liens... dirais-je d'amitié ? Oui, j'ose croire qu'Arsène Lupin m'honore de quelque amitié, et que c'est par amitié qu'il arrive parfois chez moi à l'improviste, apportant, dans le silence de mon cabinet de travail, sa gaieté juvénile, le rayonnement de sa vie ardente, sa belle humeur d'homme pour qui la destinée n'a que faveurs et sourires.

Son portrait ? Comment pourrais-je le faire ? Vingt fois j'ai vu Arsène Lupin, et vingt fois c'est un être différent qui m'est apparu... ou plutôt, le même être dont vingt miroirs m'auraient renvoyé autant d'images déformées, chacune ayant ses yeux particuliers, sa forme spéciale de figure, son geste propre, sa silhouette et son caractère.

– Moi-même, me dit-il, je ne sais plus bien qui je suis. Dans une glace je ne me reconnais plus.

Boutade, certes, et paradoxe, mais vérité à l'égard de ceux qui le rencontrent et qui ignorent ses ressources infinies, sa patience, son art du maquillage, sa prodigieuse faculté de transformer jusqu'aux proportions de son visage, et d'altérer le rapport même de ses traits entre eux.

– Pourquoi, dit-il encore, aurais-je une apparence définie ? Pourquoi ne pas éviter ce danger d'une personnalité toujours identique ? Mes actes me désignent suffisamment.

Et il précise, avec une pointe d'orgueil :

– Tant mieux si l'on ne peut jamais dire en toute certitude : Voici Arsène Lupin. L'essentiel est qu'on dise sans crainte d'erreur : Arsène Lupin a fait cela.

Ce sont quelques-uns de ces actes, quelques-unes de ces aventures que j'essaie de reconstituer, d'après les confidences dont il eut la bonne grâce de me favoriser, certains soirs d'hiver, dans le silence de mon cabinet de travail...

## *Arsène Lupin en prison*

### [Table des matières](#)

Il n'est point de touriste digne de ce nom qui ne connaisse les bords de la Seine, et qui n'ait remarqué, en allant des ruines de Jumièges aux ruines de Saint-Wandrille, l'étrange petit château féodal du Malaquis, si fièrement campé sur sa roche, en pleine rivière. L'arche d'un pont le relie à la route. La base de ses tourelles sombres se confond avec le granit qui le supporte, bloc énorme détaché d'on ne sait quelle montagne et jeté là par quelque formidable convulsion. Tout autour, l'eau calme du grand fleuve joue parmi les roseaux, et des bergeronnettes tremblent sur la crête humide des cailloux.

L'histoire du Malaquis est rude comme son nom, revêche comme sa silhouette. Ce ne fut que combats, sièges, assauts, rapines et massacres. Aux veillées du pays de Caux, on évoque en frissonnant les crimes qui s'y commirent. On raconte de mystérieuses légendes. On parle du fameux souterrain qui conduisait jadis à l'abbaye de Jumièges et au manoir d'Agnès Sorel, la belle amie de Charles VII.

Dans cet ancien repaire de héros et de brigands, habite le baron Nathan Cahorn, le baron Satan, comme on l'appelait jadis à la Bourse où il s'est enrichi un peu trop brusquement. Les seigneurs du Malaquis, ruinés, ont dû lui vendre, pour un morceau de pain, la demeure de leurs ancêtres. Il y a installé ses admirables collections de meubles et de tableaux, de faïences et de bois sculptés. Il y vit seul, avec trois vieux domestiques. Nul n'y pénètre jamais. Nul n'a jamais contemplé dans le décor de ces salles antiques les trois Rubens, qu'il possède, ses deux Watteau, sa chaire de Jean Goujon, et tant d'autres merveilles arrachées à coups de billets de banque aux plus riches habitués des ventes publiques.

Le baron Satan a peur. Il a peur non point pour lui, mais pour les trésors accumulés avec une passion si tenace et la perspicacité d'un amateur que les plus madrés des marchands ne peuvent se vanter d'avoir induit en erreur.

Il les aime. Il les aime âprement, comme un avare ; jalousement, comme un amoureux.

Chaque jour, au coucher du soleil, les quatre portes bardées de fer, qui commandent les deux extrémités du pont et l'entrée de la cour d'honneur, sont fermées et verrouillées. Au moindre choc, des sonneries électriques vibreraient dans le silence. Du côté de la Seine, rien à craindre : le roc s'y dresse à pic.

Or, un vendredi de septembre, le facteur se présenta comme d'ordinaire à la tête de pont. Et, selon la règle quotidienne, ce fut le baron qui entrebâilla le lourd battant.

Il examina l'homme aussi minutieusement que s'il ne connaissait pas déjà, depuis des années, cette bonne face réjouie et ces yeux narquois de paysan, et l'homme lui dit en riant :

– C'est toujours moi, monsieur le baron. Je ne suis pas un autre qui aurait pris ma blouse et ma casquette.

– Sait-on jamais ? murmura Cahorn.

Le facteur lui remit une pile de journaux. Puis il ajouta :

– Et maintenant, monsieur le baron, il y a du nouveau.

– Du nouveau ?

– Une lettre... et recommandée, encore.

Isolé, sans ami ni personne qui s'intéressât à lui, jamais le baron ne recevait de lettre, et tout de suite cela lui parut un événement de mauvais augure dont il y avait lieu de s'inquiéter. Quel était ce mystérieux correspondant qui venait le relancer dans sa retraite ?

– Il faut signer, monsieur le baron.

Il signa en maugréant. Puis il prit la lettre, attendit que le facteur eût disparu au tournant de la route, et après avoir fait quelques pas de long en large, il s'appuya contre le parapet du pont et déchira l'enveloppe. Elle portait une feuille de papier quadrillé avec cet en-tête manuscrit : Prison de la Santé, Paris. Il regarda la signature : Arsène Lupin. Stupéfait, il lut :

« Monsieur le baron,

« Il y a, dans la galerie qui réunit vos deux salons, un tableau de Philippe de Champaigne d'excellente facture et qui me plaît infiniment. Vos Rubens sont aussi de mon goût, ainsi que votre plus petit Watteau. Dans le salon de droite, je note la crédence Louis XIII, les tapisseries de Beauvais,



le guéridon Empire signé Jacob et le bahut Renaissance. Dans celui de gauche, toute la vitrine des bijoux et des miniatures.

« Pour cette fois, je me contenterai de ces objets qui seront, je crois, d'un écoulement facile. Je vous prie donc de les faire emballer convenablement et de les expédier à mon nom (port payé), en gare des Batignolles, avant huit jours... faute de quoi, je ferai procéder moi-même à leur déménagement dans la nuit du mercredi 27 au jeudi 28 septembre. Et, comme de juste, je ne me contenterai pas des objets sus-indiqués.

« Veuillez excuser le petit dérangement que je vous cause, et accepter l'expression de mes sentiments de respectueuse considération.

« Arsène Lupin. »

« P.-S. – Surtout ne pas m'envoyer le plus grand des Watteau. Quoique vous l'ayez payé trente mille francs à l'Hôtel des Ventes, ce n'est qu'une copie, l'original ayant été brûlé, sous le Directoire, par Barras, un soir d'orgie. Consulter les Mémoires inédits de Garat.

« Je ne tiens pas non plus à la châtelaine Louis XV dont l'authenticité me semble douteuse. ».

Cette lettre bouleversa le baron Cahorn. Signée de tout autre, elle l'eût déjà considérablement alarmé, mais signée d'Arsène Lupin !

Lecteur assidu des journaux, au courant de tout ce qui se passait dans le monde en fait de vol et de crime, il n'ignorait rien des exploits de l'infamieux cambrioleur. Certes, il savait que Lupin, arrêté en Amérique par son ennemi Ganimard, était bel et bien incarcéré, que l'on instruisait son procès – avec quelle peine ! Mais il savait aussi que l'on pouvait s'attendre à tout de sa part. D'ailleurs, cette connaissance exacte du château, de la disposition des tableaux et des meubles, était un indice des plus redoutables. Qui l'avait renseigné sur des choses que nul n'avait vues ?

Le baron leva les yeux et contempla la silhouette farouche du Malaquis, son piédestal abrupt, l'eau profonde qui l'entoure, et haussa les épaules. Non, décidément, il n'y avait point de danger. Personne au monde ne pouvait pénétrer jusqu'au sanctuaire inviolable de ses collections.

Personne, soit, mais Arsène Lupin ? Pour Arsène Lupin, est-ce qu'il existe des portes, des ponts-levis, des murailles ? À quoi servent les obstacles les mieux imaginés, les précautions les plus habiles, si Arsène Lupin a décidé d'atteindre le but ?

Le soir même, il écrivit au procureur de la République de Rouen. Il envoyait la lettre de menaces et réclamait aide et protection.

La réponse ne tarda point : le nommé Arsène Lupin étant actuellement détenu à la Santé, surveillé de près, et dans l'impossibilité d'écrire, la lettre ne pouvait être que l'œuvre d'un mystificateur. Tout le démontrait, la logique et le bon sens, comme la réalité des faits. Toutefois, et par excès de prudence, on avait commis un expert à l'examen de l'écriture, et l'expert déclarait que, *malgré certaines analogies*, cette écriture n'était pas celle du détenu.

« Malgré certaines analogies », le baron ne retint que ces trois mots effarants, où il voyait l'aveu d'un doute qui, à lui seul, aurait dû suffire pour que la justice intervînt. Ses craintes s'exaspérèrent. Il ne cessait de relire la lettre. « *Je ferai procéder moi-même au déménagement.* » Et cette date précise : la nuit du mercredi 27 au jeudi 28 septembre !...

Soupçonneux et taciturne, il n'avait pas osé se confier à ses domestiques, dont le dévouement ne lui paraissait pas à l'abri de toute épreuve. Cependant, pour la première fois depuis des années, il éprouvait le besoin de parler, de prendre conseil. Abandonné par la justice de son pays, il n'espérait plus se défendre avec ses propres ressources, et il fut sur le point d'aller jusqu'à Paris et d'implorer l'assistance de quelque ancien policier.

Deux jours s'écoulèrent. Le troisième, en lisant ses journaux, il tressaillit de joie. *Le Réveil de Caudebec* publiait cet entrefilet :

« Nous avons le plaisir de posséder dans nos murs, depuis bientôt trois semaines, l'inspecteur principal Ganimard, un des vétérans du service de la Sûreté. M. Ganimard, à qui l'arrestation d'Arsène Lupin, sa dernière prouesse, a valu une réputation européenne, se repose de ses longues fatigues en taquinant le goujon et l'ablette. »

Ganimard ! Voilà bien l'auxiliaire que cherchait le baron Cahorn ! Qui mieux que le retors et patient Ganimard saurait déjouer les projets de Lupin ?

Le baron n'hésita pas. Six kilomètres séparent le château de la petite ville de Caudebec. Il les franchit d'un pas allègre, en homme que surexcite l'espoir du salut.

Après plusieurs tentatives infructueuses pour connaître l'adresse de l'inspecteur principal, il se dirigea vers les bureaux du Réveil, situés au

milieu du quai. Il y trouva le rédacteur de l'entrefilet, qui, s'approchant de la fenêtre, s'écria :

– Ganimard ? Mais vous êtes sûr de le rencontrer le long du quai, la ligne à la main. C'est là que nous avons lié connaissance, et que j'ai lu par hasard son nom gravé sur sa canne à pêche. Tenez, le petit vieux que l'on aperçoit là-bas, sous les arbres de la promenade.

– En redingote et en chapeau de paille ?

– Justement ! Ah ! Un drôle de type pas causeur et plutôt bourru.

Cinq minutes après, le baron abordait le célèbre Ganimard, se présentait et tâchait d'entrer en conversation. N'y parvenant point, il aborda franchement la question et exposa son cas.

L'autre écouta, immobile, sans perdre de vue le poisson qu'il guettait, puis il tourna la tête vers lui, le toisa des pieds à la tête d'un air de profonde pitié, et prononça :

– Monsieur, ce n'est guère l'habitude de prévenir les gens que l'on veut dépouiller. Arsène Lupin, en particulier, ne commet pas de pareilles bourdes.

– Cependant...

– Monsieur, si j'avais le moindre doute, croyez bien que le plaisir de fourrer encore dedans ce cher Lupin, l'emporterait sur toute autre considération. Par malheur, ce jeune homme est sous les verrous.

– S'il s'échappe ?...

– On ne s'échappe pas de la Santé.

– Mais lui...

– Lui pas plus qu'un autre.

– Cependant...

– Eh bien, s'il s'échappe, tant mieux, je le repincerai. En attendant, dormez sur vos deux oreilles, et n'effarouchez pas davantage cette ablette.

La conversation était finie. Le baron retourna chez lui, un peu rassuré par l'insouciance de Ganimard. Il vérifia les serrures, espionna les domestiques, et quarante-huit heures se passèrent pendant lesquelles il arriva presque à se persuader que, somme toute, ses craintes étaient chimériques. Non, décidément, comme l'avait dit Ganimard, on ne prévient pas les gens que l'on veut dépouiller.

La date approchait. Le matin du mardi, veille du 27, rien de particulier. Mais à trois heures, un gamin sonna. Il apportait une dépêche.

« Aucun colis en gare Batignolles. Préparez tout pour demain soir. Arsène. »

De nouveau, ce fut l'affolement, à tel point qu'il se demanda s'il ne céderait pas aux exigences d'Arsène Lupin.

Il courut à Caudebec. Ganimard pêchait à la même place, assis sur un pliant. Sans un mot, il lui tendit le télégramme.

– Et après ? fit l'inspecteur.

– Après ? Mais c'est pour demain !

– Quoi ?

– Le cambriolage ! Le pillage de mes collections !

Ganimard déposa sa ligne, se tourna vers lui, et, les deux bras croisés sur sa poitrine, s'écria d'un ton d'impatience :

– Ah ! Ca, est-ce que vous vous imaginez que je vais m'occuper d'une histoire aussi stupide !

– Quelle indemnité demandez-vous pour passer au château la nuit du 27 au 28 septembre ?

– Pas un sou, fichez-moi la paix.

– Fixez votre prix, je suis riche, extrêmement riche.

La brutalité de l'offre déconcerta Ganimard qui reprit, plus calme :

– Je suis ici en congé et je n'ai pas le droit de me mêler...

– Personne ne le saura. Je m'engage, quoi qu'il arrive, à garder le silence.

– Oh ! Il n'arrivera rien.

– Eh bien, voyons, trois mille francs, est-ce assez ?

L'inspecteur huma une prise de tabac, réfléchit, et laissa tomber :

– Soit. Seulement, je dois vous déclarer loyalement que c'est de l'argent jeté par la fenêtre.

– Ça m'est égal.

– En ce cas... Et puis, après tout, est-ce qu'on sait, avec ce diable de Lupin ! Il doit avoir à ses ordres toute une bande... Êtes-vous sûr de vos domestiques ?

– Ma foi...

– Alors, ne comptons pas sur eux. Je vais prévenir par dépêche deux gaillards de mes amis qui nous donneront plus de sécurité... Et maintenant, filez, qu'on ne nous voie pas ensemble. À demain, vers les neuf heures.

Le lendemain, date fixée par Arsène Lupin, le baron Cahorn décrocha sa panoplie, fourbit ses armes, et se promena aux alentours du Malaquis. Rien d'équivoque ne le frappa.

Le soir, à huit heures et demie, il congédia ses domestiques. Ils habitaient une aile en façade sur la route, mais un peu en retrait, et tout au bout du château. Une fois seul, il ouvrit doucement les quatre portes. Après un moment, il entendit des pas qui s'approchaient.

Ganimard présenta ses deux auxiliaires, grands gars solides, au cou de taureau et aux mains puissantes, puis demanda certaines explications. S'étant rendu compte de la disposition des lieux, il ferma soigneusement et barricada toutes les issues par où l'on pouvait pénétrer dans les salles menacées. Il inspecta les murs, souleva les tapisseries, puis enfin il installa ses agents dans la galerie centrale.

– Pas de bêtises, hein ? On n'est pas ici pour dormir. À la moindre alerte, ouvrez les fenêtres de la cour et appelez-moi. Attention aussi du côté de l'eau. Dix mètres de falaise droite, des diables de leur calibre, ça ne les effraye pas.

Il les enferma, emporta les clefs, et dit au baron :

– Et maintenant, à notre poste.

Il avait choisi, pour y passer la nuit, une petite pièce pratiquée dans l'épaisseur des murailles d'enceinte, entre les deux portes principales, et qui était, jadis, le réduit du veilleur. Un judas s'ouvrait sur le pont, un autre sur la cour. Dans un coin on apercevait comme l'orifice d'un puits.

– Vous m'avez bien dit, monsieur le baron, que ce puits était l'unique entrée des souterrains, et que, de mémoire d'homme, elle est bouchée ?

– Oui.

– Donc, à moins qu'il n'existe une autre issue ignorée de tous, sauf d'Arsène Lupin, ce qui semble un peu problématique, nous sommes tranquilles.

Il aligna trois chaises, s'étendit confortablement, alluma sa pipe et soupira :

– Vraiment, monsieur le baron, il faut que j'aie rudement envie d'ajouter un étage à la maisonnette où je dois finir mes jours, pour accepter une besogne aussi élémentaire. Je raconterai l'histoire à l'ami Lupin, il se tiendra les côtes de rire.

Le baron ne riait pas. L'oreille aux écoutes, il interrogeait le silence avec une inquiétude croissante. De temps en temps il se penchait sur le puits et plongeait dans le trou béant un œil anxieux.

Onze heures, minuit, une heure sonnèrent.

Soudain, il saisit le bras de Ganimard qui se réveilla en sursaut.

– Vous entendez ?

– Oui.

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est moi qui ronfle.

– Mais non, écoutez...

– Ah ! Parfaitement, c'est la corne d'une automobile.

– Eh bien ?

– Eh bien ! Il est peu probable que Lupin se serve d'une automobile comme d'un bélier pour démolir votre château. Aussi, monsieur le baron, à votre place, je dormirais... comme je vais avoir l'honneur de le faire à nouveau. Bonsoir.

Ce fut la seule alerte. Ganimard put reprendre son somme interrompu, et le baron n'entendit plus que son ronflement sonore et régulier.

Au petit jour, ils sortirent de leur cellule. Une grande paix sereine, la paix du matin au bord de l'eau fraîche, enveloppait le château. Cahorn radieux de joie, Ganimard toujours paisible, ils montèrent l'escalier. Aucun bruit. Rien de suspect.

– Que vous avais-je dit, monsieur le baron ? Au fond, je n'aurais pas dû accepter... Je suis honteux...

Il prit les clefs et entra dans la galerie.

Sur deux chaises, courbés, les bras ballants, les deux agents dormaient.

– Tonnerre de nom d'un chien ! grogna l'inspecteur.

Au même instant, le baron poussait un cri :

– Les tableaux !... la crédence !...

Il balbutiait, suffoquait, la main tendue vers les places vides, vers les murs dénudés où pointaient les clous, où pendaient les cordes inutiles. Le Watteau, disparu ! Les Rubens, enlevés ! Les tapisseries, décrochées ! Les vitrines, vidées de leurs bijoux !

– Et mes candélabres Louis XVI !... et le chandelier du Régent et ma Vierge du douzième !...

Il courait d'un endroit à l'autre, effaré, désespéré. Il rappelait ses prix d'achat, additionnait les pertes subies, accumulait des chiffres, tout cela pêle-mêle, en mots indistincts, en phrases inachevées. Il trépignait, il se convulsait, fou de rage et de douleur. On aurait dit un homme ruiné qui n'a plus qu'à se brûler la cervelle.

Si quelque chose eût pu le consoler, c'eût été de voir la stupeur de Ganimard. Contrairement au baron, l'inspecteur ne bougeait pas, lui. Il semblait pétrifié, et d'un œil vague, il examinait les choses. Les fenêtres ? Fermées. Les serrures des portes ? Intactes. Pas de brèche au plafond. Pas de trou au plancher. L'ordre était parfait. Tout cela avait dû s'effectuer méthodiquement, d'après un plan inexorable et logique.

– Arsène Lupin... Arsène Lupin, murmura-t-il, effondré.

Soudain, il bondit sur les deux agents, comme si la colère enfin le secouait, et il les bouscula furieusement et les injuria, Ils ne se réveillèrent point !

– Diable, fit-il, est-ce que par hasard ?...

Il se pencha sur eux, et, tour à tour, les observa avec attention : ils dormaient, mais d'un sommeil qui n'était pas naturel.

Il dit au baron :

– On les a endormis.

– Mais qui ?

– Eh ! Lui, parbleu !... ou sa bande, mais dirigée par lui. C'est un coup de sa façon. La griffe y est bien.

– En ce cas, je suis perdu, rien à faire.

– Rien à faire.

– Mais c'est abominable, c'est monstrueux.

– Déposez une plainte.

– À quoi bon ?

– Dame ! Essayez toujours... la justice a des ressources...

– La justice ! Mais vous voyez bien par vous-même... Tenez, en ce moment, où vous pourriez chercher un indice, découvrir quelque chose, vous ne bougez même pas.

– Découvrir quelque chose, avec Arsène Lupin ! Mais, mon cher monsieur, Arsène Lupin ne laisse jamais rien derrière lui ! Il n'y a pas de hasard avec Arsène Lupin ! J'en suis à me demander si ce n'est pas volontairement qu'il s'est fait arrêter par moi, en Amérique !

– Alors, je dois renoncer à mes tableaux, à tout ! Mais ce sont les perles de ma collection qu’il m’a dérobées. Je donnerais une fortune pour les retrouver. Si on ne peut rien contre lui, qu’il dise son prix !

Ganimard le regarda fixement.

– Ça, c’est une parole sensée. Vous ne la retirez pas ?

– Non, non, non. Mais pourquoi ?

– Une idée que j’ai.

– Quelle idée ?

– Nous en reparlerons si l’enquête n’aboutit pas... Seulement, pas un mot de moi, si vous voulez que je réussisse.

Il ajouta entre ses dents :

– Et puis, vrai, je n’ai pas de quoi me vanter.

Les deux agents reprenaient peu à peu connaissance, avec cet air hébété de ceux qui sortent du sommeil hypnotique. Ils ouvraient des yeux étonnés, ils cherchaient à comprendre. Quand Ganimard les interrogea, ils ne se souvenaient de rien.

– Cependant, vous avez dû voir quelqu’un ?

– Non.

– Rappelez-vous ?

– Non, non.

– Et vous n’avez pas bu ?

Ils réfléchirent, et l’un d’eux répondit :

– Si, moi j’ai bu un peu d’eau.

– De l’eau de cette carafe ?

– Oui.

– Moi aussi, déclara le second.

Ganimard la sentit, la goûta. Elle n’avait aucun goût spécial, aucune odeur.

– Allons, fit-il, nous perdons notre temps. Ce n’est pas en cinq minutes que l’on résout les problèmes posés par Arsène Lupin. Mais, morbleu, je jure bien que je le repincerai. Il gagne la seconde manche. À moi la belle !

Le jour même, une plainte en vol qualifié était déposée par le baron Cahorn contre Arsène Lupin, détenu à la Santé !

Cette plainte, le baron la regretta souvent quand il vit le Malaquis livré aux gendarmes, au procureur, au juge d’instruction, aux journalistes, à tous les curieux qui s’insinuent partout où ils ne devraient pas être.



L'affaire passionnait déjà l'opinion. Elle se produisait dans des conditions si particulières, le nom d'Arsène Lupin excitait à tel point les imaginations, que les histoires les plus fantaisistes remplissaient les colonnes des journaux et trouvaient créance auprès du public.

Mais la lettre initiale d'Arsène Lupin, que publia l'*Écho de France* (et nul ne sut jamais qui en avait communiqué le texte), cette lettre où le baron Cahorn était effrontément prévenu de ce qui le menaçait, causa une émotion considérable. Aussitôt des explications fabuleuses furent proposées. On rappela l'existence des fameux souterrains. Et le Parquet, influencé, poussa ses recherches dans ce sens.

On fouilla le château du haut en bas. On questionna chacune des pierres. On étudia les boiseries et les cheminées, les cadres des glaces et les poutres des plafonds. À la lueur des torches on examina les caves immenses où les seigneurs du Malaquis entassaient jadis leurs munitions et leurs provisions. On sonda les entrailles du rocher. Ce fut vainement. On ne découvrit pas le moindre vestige de souterrain. Il n'existait point de passage secret.

Soit, répondait-on de tous côtés, mais des meubles et des tableaux ne s'évanouissent pas comme des fantômes. Cela s'en va par des portes et par des fenêtres, et les gens qui s'en emparent s'introduisent et s'en vont également par des portes et des fenêtres. Quels sont ces gens ? Comment se sont-ils introduits ? Et comment s'en sont-ils allés ?

Le parquet de Rouen, convaincu de son impuissance, sollicita le secours d'agents parisiens. M. Dudouis, le chef de la Sûreté, envoya ses meilleurs limiers de la brigade de fer. Lui-même fit un séjour de quarante-huit heures au Malaquis. Il ne réussit pas davantage.

C'est alors qu'il manda l'inspecteur Ganimard dont il avait eu si souvent l'occasion d'apprécier les services.

Ganimard écouta silencieusement les instructions de son supérieur, puis, hochant la tête, il prononça :

– Je crois que l'on fait fausse route en s'obstinant à fouiller le château. La solution est ailleurs.

– Et où donc ?

– Auprès d'Arsène Lupin.

– Auprès d'Arsène Lupin ! Supposer cela, c'est admettre son intervention.

– Je l'admets. Bien plus, je la considère comme certaine.

– Voyons, Ganimard, c’est absurde. Arsène Lupin est en prison.

– Arsène Lupin est en prison, soit. Il est surveillé, je vous l’accorde. Mais il aurait les fers aux pieds, les cordes aux poignets et un bâillon sur la bouche, que je ne changerais pas d’avis.

– Et pourquoi cette obstination ?

– Parce que, seul, Arsène Lupin est de taille à combiner une machination de cette envergure, et à la combiner de telle façon qu’elle réussisse... comme elle a réussi.

– Des mots, Ganimard !

– Qui sont des réalités. Mais voilà, qu’on ne cherche pas de souterrain, de pierres tournant sur un pivot, et autres balivernes de ce calibre. Notre individu n’emploie pas des procédés aussi vieux jeu. Il est d’aujourd’hui, ou plutôt de demain.

– Et vous concluez ?

– Je conclus en vous demandant nettement l’autorisation de passer une heure avec lui.

– Dans sa cellule ?

– Oui. Au retour d’Amérique nous avons entretenu, pendant la traversée, d’excellents rapports, et j’ose dire qu’il a quelque sympathie pour celui qui a su l’arrêter. S’il peut me renseigner sans se compromettre, il n’hésitera pas à m’éviter un voyage inutile.

Il était un peu plus de midi lorsque Ganimard fut introduit dans la cellule d’Arsène Lupin. Celui-ci, étendu sur son lit, leva la tête et poussa un cri de joie.

– Ah ! Ca, c’est une vraie surprise. Ce cher Ganimard, ici !

– Lui-même.

– Je désirais bien des choses dans la retraite que j’ai choisie... mais aucune plus passionnément que de t’y recevoir.

– Trop aimable.

– Mais non, mais non, je professe pour toi la plus vive estime.

– J’en suis fier.

– Je l’ai toujours prétendu : Ganimard est notre meilleur détective. Il vaut presque – tu vois que je suis franc – il vaut presque Sherlock Holmes. Mais, en vérité, je suis désolé de n’avoir à t’offrir que cet escabeau. Et pas un rafraîchissement ! Pas un verre de bière ! Excuse-moi, je suis là de passage.

Ganimard s'assit en souriant, et le prisonnier reprit, heureux de parler :

– Mon Dieu, que je suis content de reposer mes yeux sur la figure d'un honnête homme ! J'en ai assez de toutes ces faces d'espions et de mouchards qui passent dix fois par jour la revue de mes poches et de ma modeste cellule, pour s'assurer que je ne prépare pas une évasion. Fichtre, ce que le gouvernement tient à moi !...

– Il a raison.

– Mais non ! Je serais si heureux qu'on me laissât vivre dans mon petit coin !

– Avec les rentes des autres.

– N'est-ce pas ? Ce serait si simple ! Mais je bavarde, je dis des bêtises, et tu es peut-être pressé. Allons au fait, Ganimard ! Qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'une visite ?

– L'affaire Cahorn, déclara Ganimard, sans détour.

– Halte-là ! Une seconde... C'est que j'en ai tant, d'affaires ! Que je trouve d'abord dans mon cerveau le dossier de l'affaire Cahorn... Ah ! Voilà, j'y suis. Affaire Cahorn, château du Malaquis, Seine-Inférieure... Deux Rubens, un Watteau, et quelques menus objets.

– Menus !

– Oh ! Ma foi, tout cela est de médiocre importance. Il y a mieux. Mais il suffit que l'affaire t'intéresse... Parle donc, Ganimard.

– Dois-je t'expliquer où nous en sommes de l'instruction ?

– Inutile. J'ai lu les journaux de ce matin. Je me permettrai même de te dire que vous n'avancez pas vite.

– C'est précisément la raison pour laquelle je m'adresse à ton obligeance.

– Entièrement à tes ordres.

– Tout d'abord ceci : l'affaire a bien été conduite par toi ?

– Depuis A jusqu'à Z.

– La lettre d'avis ? le télégramme ?

– Sont de ton serviteur. Je dois même en avoir quelque part les récépissés.

Arsène ouvrit le tiroir d'une petite table en bois blanc qui composait, avec le lit et l'escabeau, tout le mobilier de la cellule, y prit deux chiffons de papier et les tendit à Ganimard.

– Ah ! Ca mais, s’écria celui-ci, je te croyais gardé à vue et fouillé pour un oui ou pour un non. Or tu lis les journaux, tu collectionnes les reçus de la poste...

– Bah ! Ces gens sont si bêtes ! Ils décousent la doublure de ma veste, ils explorent les semelles de mes bottines, ils auscultent les murs de cette pièce, mais pas un n’aurait l’idée qu’Arsène Lupin soit assez niais pour choisir une cachette aussi facile. C’est bien là-dessus que j’ai compté.

Ganimard, amusé, s’exclama :

– Quel drôle de garçon ! Tu me déconcerter. Allons, raconte-moi l’aventure.

– Oh ! Oh ! Comme tu y vas ! T’initier à tous mes secrets... te dévoiler mes petits trucs... C’est bien grave.

– Ai-je eu tort de compter sur ta complaisance ?

– Non, Ganimard, et puisque tu insistes...

Arsène Lupin arpenta deux ou trois fois sa chambre, puis s’arrêtant :

– Que penses-tu de ma lettre au baron ?

– Je pense que tu as voulu te divertir, épater un peu la galerie.

– Ah ! Voilà, épater la galerie ! Eh bien, je t’assure, Ganimard, que je te croyais plus fort. Est-ce que je m’attarde à ces puérités, moi, Arsène Lupin ! Est-ce que j’aurais écrit cette lettre, si j’avais pu dévaliser le baron sans lui écrire ? Mais comprends donc, toi et les autres, que cette lettre est le point de départ indispensable, le ressort qui a mis toute la machination en branle. Voyons, procédons par ordre, et préparons ensemble, si tu veux, le cambriolage du Malaquis.

– Je t’écoute.

Donc, supposons un château rigoureusement fermé, barricadé, comme l’était celui du baron Cahorn. Vais-je abandonner la partie et renoncer à des trésors que je convoite, sous prétexte que le château qui les contient est inaccessible ?

– Évidemment non.

– Vais-je tenter l’assaut comme autrefois, à la tête d’une troupe d’aventuriers ?

– Enfantin !

– Vais-je m’y introduire sournoisement ?

– Impossible.

– Reste un moyen, l’unique à mon avis, c’est de me faire inviter par le propriétaire dudit château.

– Le moyen est original.

– Et combien facile ! Supposons qu’un jour, ledit propriétaire reçoive une lettre, l’avertissant de ce que trame contre lui un nommé Arsène Lupin, cambrioleur réputé. Que fera-t-il ?

– Il enverra la lettre au procureur.

– Qui se moquera de lui, *puisque ledit Lupin est actuellement sous les verrous*. Donc, affolement du bonhomme, lequel est tout prêt à demander secours au premier venu, n’est-il pas vrai ?

– Cela est hors de doute.

– Et s’il lui arrive de lire dans une feuille de chou qu’un policier célèbre est en villégiature dans la localité voisine...

– Il ira s’adresser à ce policier.

– Tu l’as dit. Mais, d’autre part, admettons qu’en prévision de cette démarche inévitable, Arsène Lupin ait prié l’un de ses amis les plus habiles de s’installer à Caudebec, d’entrer en relations avec un rédacteur du *Réveil*, *journal auquel est abonné le baron*, de laisser entendre qu’il est un tel, le policier célèbre, qu’advient-il ?

– Que le rédacteur annoncera dans *Le Réveil* la présence à Caudebec dudit policier.

– Parfait, et de deux choses l’une : ou bien le poisson – je veux dire Cahorn – ne mord pas à l’hameçon, et alors rien ne se passe. Ou bien, et c’est l’hypothèse la plus vraisemblable, il accourt, tout frétilant. Et voilà donc mon Cahorn implorant contre moi l’assistance de l’un de mes amis.

– De plus en plus original.

– Bien entendu, le pseudo-policier refuse d’abord son concours. Là-dessus, dépêche d’Arsène Lupin. Épouvante du baron qui supplie de nouveau mon ami, et lui offre tant pour veiller à son salut. Ledit ami accepte, amène deux gaillards de notre bande, qui, la nuit, pendant que Cahorn est gardé à vue par son protecteur, déménagent par la fenêtre un certain nombre d’objets et les laissent glisser, à l’aide de cordes, dans une bonne petite chaloupe affrétée *ad hoc*. C’est simple comme Lupin.

– Et c’est tout bêtement merveilleux, s’écria Ganimard, et je ne saurais trop louer la hardiesse de la conception et l’ingéniosité des détails. Mais je

ne vois guère de policier assez illustre pour que son nom ait pu attirer, suggestionner le baron à ce point.

Il y en a un, et il n'y en a qu'un.

Lequel ?

Celui du plus illustre, de l'ennemi personnel d'Arsène Lupin, bref, de l'inspecteur Ganimard.

– Moi !

– Toi-même, Ganimard. Et voilà ce qu'il y a de délicieux : si tu vas là-bas et que le baron se décide à causer, tu finiras par découvrir que ton devoir est de t'arrêter toi-même, comme tu m'as arrêté en Amérique. Hein ! La revanche est comique : je fais arrêter Ganimard par Ganimard !

Arsène Lupin riait de bon cœur. L'inspecteur, assez vexé, se mordait les lèvres. La plaisanterie ne lui semblait pas mériter de tels accès de joie.

L'arrivée d'un gardien lui donna le loisir de se remettre. L'homme apportait le repas qu'Arsène Lupin, par faveur spéciale, faisait venir du restaurant voisin. Ayant déposé le plateau sur la table, il se retira. Arsène s'installa, rompit son pain, en mangea deux ou trois bouchées et reprit :

– Mais sois tranquille, mon cher Ganimard, tu n'iras pas là-bas. Je vais te révéler une chose qui te stupéfiera : l'affaire Cahorn est sur le point d'être classée.

– Hein ?

– Sur le point d'être classée, te dis-je.

– Allons donc, je quitte à l'instant le chef de la Sûreté.

– Et après ? Est-ce que M. Dudouis en sait plus long que moi sur ce qui me concerne ? Tu apprendras que Ganimard – excuse-moi – que le pseudo-Ganimard est resté en fort bons termes avec le baron. Celui-ci, et c'est la raison principale pour laquelle il n'a rien avoué, l'a chargé de la très délicate mission de négocier avec moi une transaction, et à l'heure présente, moyennant une certaine somme, il est probable que le baron est rentré en possession de ses chers bibelots. En retour de quoi, il retirera sa plainte. Donc, plus de vol. Donc, il faudra bien que le parquet abandonne...

Ganimard considéra le détenu d'un air stupéfait.

– Et comment sais-tu tout cela ?

– Je viens de recevoir la dépêche que j'attendais.

– Tu viens de recevoir une dépêche ?

– À l’instant, cher ami. Par politesse, je n’ai pas voulu la lire en ta présence. Mais si tu m’y autorises...

– Tu te moques de moi, Lupin.

– Veuillez, mon cher ami, décapiter doucement cet œuf à la coque. Tu constateras par toi-même que je ne me moque pas de toi.

Machinalement, Ganimard obéit, et cassa l’œuf avec la lame d’un couteau. Un cri de surprise lui échappa. La coque vide contenait une feuille de papier bleu. Sur la prière d’Arsène, il la déplia. C’était un télégramme, ou plutôt une partie de télégramme auquel on avait arraché les indications de la poste. Il lut :

« Accord conclu. Cent mille balles livrées. Tout va bien. »

– Cent mille balles ? fit-il.

– Oui, cent mille francs ! C’est peu, mais enfin les temps sont durs... Et j’ai des frais généraux si lourds ! Si tu connaissais mon budget... un budget de grande ville !

Ganimard se leva. Sa mauvaise humeur s’était dissipée. Il réfléchit quelques secondes, embrassa d’un coup d’œil toute l’affaire, pour tâcher d’en découvrir le point faible. Puis il prononça d’un ton où il laissait franchement percer son admiration de connaisseur :

– Par bonheur, il n’en existe pas des douzaines comme toi, sans quoi il n’y aurait plus qu’à fermer boutique.

Arsène Lupin prit un petit air modeste et répondit :

– Bah ! Il fallait bien se distraire, occuper ses loisirs... d’autant que le coup ne pouvait réussir que si j’étais en prison.

– Comment ! s’exclama Ganimard, ton procès, ta défense, l’instruction, tout cela ne te suffit donc pas pour te distraire ?

– Non, car j’ai résolu de ne pas assister à mon procès.

– Oh ! Oh !

Arsène Lupin répéta posément :

– Je n’assisterai pas à mon procès.

– En vérité !

– Ah ça, mon cher, t’imagines-tu que je vais pourrir sur la paille humide ? Tu m’outrages. Arsène Lupin ne reste en prison que le temps qu’il lui plaît, et pas une minute de plus.

– Il eût peut-être été plus prudent de commencer par ne pas y entrer, objecta l’inspecteur d’un ton ironique.

– Ah ! Monsieur raille ? Monsieur se souvient qu’il a eu l’honneur de procéder à mon arrestation ? Sache, mon respectable ami, que personne, pas plus toi qu’un autre, n’eût pu mettre la main sur moi, si un intérêt beaucoup plus considérable ne m’avait sollicité à ce moment critique.

– Tu m’étonnes.

– Une femme me regardait, Ganimard, et je l’aimais. Comprends-tu tout ce qu’il y a dans ce fait d’être regardé par une femme que l’on aime ? Le reste m’importait peu, je te jure. Et c’est pourquoi je suis ici.

– Depuis bien longtemps, permets-moi de le remarquer.

– Je voulais oublier d’abord. Ne ris pas : l’aventure avait été charmante, et j’en ai gardé encore le souvenir attendri... Et puis, je suis quelque peu neurasthénique ! La vie est si fiévreuse, de nos jours ! Il faut savoir, à certains moments, faire ce que l’on appelle une cure d’isolement. Cet endroit est souverain pour les régimes de ce genre. On y pratique la cure de la Santé dans toute sa rigueur.

– Arsène Lupin, observa Ganimard, tu te paies ma tête.

– Ganimard, affirma Lupin, nous sommes aujourd’hui vendredi. Mercredi prochain, j’irai fumer mon cigare chez toi, rue Pergolèse, à quatre heures de l’après-midi.

– Arsène Lupin, je t’attends.

Ils se serrèrent la main comme deux bons amis qui s’estiment à leur juste valeur, et le vieux policier se dirigea vers la porte.

– Ganimard !

Celui-ci se retourna.

– Qu’y a-t-il ?

– Ganimard, tu oublies ta montre.

– Ma montre ?

– Oui, elle s’est égarée dans ma poche.

Il la rendit en s’excusant.

– Pardonne-moi... une mauvaise habitude... Mais ce n’est pas une raison parce qu’ils m’ont pris la mienne pour que je te prive de la tienne. D’autant que j’ai là un chronomètre dont je n’ai pas à me plaindre et qui satisfait pleinement à mes besoins.

Il sortit du tiroir une large montre en or, épaisse et confortable, ornée d’une lourde chaîne.

– Et celle-ci, de quelle poche vient-elle ? demanda Ganimard.



Arsène Lupin examina négligemment les initiales.

– J. B... Qui diable cela peut-il bien être ?... Ah ! Oui, je me souviens, Jules Bouvier, mon juge d'instruction, un homme charmant...

## *L'évasion d'Arsène Lupin*

### Table des matières

Au moment où Arsène Lupin, son repas achevé, tirait de sa poche un beau cigare bagué d'or et l'examinait avec complaisance, la porte de la cellule s'ouvrit. Il n'eut que le temps de le jeter dans le tiroir et de s'éloigner de la table. Le gardien entra, c'était l'heure de la promenade.

– Je t'attendais, mon cher ami, s'écria Lupin, toujours de bonne humeur.

Ils sortirent. Ils avaient à peine disparu à l'angle du couloir, que deux hommes à leur tour pénétrèrent dans la cellule et en commencèrent l'examen minutieux. L'un était l'inspecteur Dieuzy, l'autre l'inspecteur Folenfant.

On voulait en finir. Il n'y avait point de doute : Arsène Lupin conservait des intelligences avec le dehors et communiquait avec ses affiliés. La veille encore, le *Grand Journal* publiait ces lignes adressées à son collaborateur judiciaire :

« Monsieur,

« Dans un article paru ces jours-ci, vous vous êtes exprimé sur moi en des termes que rien ne saurait justifier. Quelques jours avant l'ouverture de mon procès, j'irai vous en demander compte.

« Salutations distinguées,

« Arsène Lupin. »

L'écriture était bien d'Arsène Lupin. Donc, il envoyait des lettres. Donc il en recevait. Donc il était certain qu'il préparait cette évasion annoncée par lui d'une façon si arrogante.

La situation devenait intolérable. D'accord avec le juge d'instruction, le chef de la Sûreté, M. Dudouis, se rendit lui-même à la Santé pour exposer au directeur de la prison les mesures qu'il convenait de prendre. Et, dès son arrivée, il envoya deux hommes dans la cellule du détenu.

Ils levèrent chacune des dalles, démontèrent le lit, firent tout ce qu'il est habituel de faire en pareil cas, et finalement ne découvrirent rien. Ils allaient

renoncer à leurs investigations, lorsque le gardien accourut en toute hâte et leur dit :

– Le tiroir... regardez le tiroir de la table. Quand je suis entré, il m’a semblé qu’il le repoussait.

Ils regardèrent, et Dieuzy s’écria :

– Pour Dieu, cette fois nous le tenons, le client.

Folenfant l’arrêta.

– Halte-là, mon petit, le chef fera l’inventaire.

– Pourtant, ce cigare de luxe...

– Laisse le havane et prévenons le chef.

Deux minutes après, M. Dudouis explorait le tiroir. Il y trouva d’abord une liasse d’articles de journaux découpés par l’*Argus de la Presse* et qui concernaient Arsène Lupin, puis une blague à tabac, une pipe, du papier dit pelure d’oignon, et enfin deux livres.

Il en regarda le titre. C’était le *Culte des héros*, de Carlyle, édition anglaise, et un elzévir charmant, à reliure du temps, le *Manuel d’Épictète*, traduction allemande publiée à Leyde en 1634. Les ayant feuilletés, il constata que toutes les pages étaient balafrees, soulignées, annotées. Était-ce là signes conventionnels ou bien de ces marques qui montrent la ferveur que l’on a pour un livre ?

– Nous verrons cela en détail, dit M. Dudouis.

Il explora la blague à tabac, la pipe. Puis, saisissant le fameux cigare bagué d’or :

– Fichtre, il se met bien, notre ami, s’écria-t-il, un Henri Clay !

D’un geste machinal de fumeur, il le porta près de son oreille et le fit craquer. Et aussitôt une exclamation lui échappa. Le cigare avait molli sous la pression de ses doigts. Il l’examina avec plus d’attention et ne tarda pas à distinguer quelque chose de blanc entre les feuilles de tabac. Et délicatement, à l’aide d’une épingle, il attirait un rouleau de papier très fin, à peine gros comme un cure-dent. C’était un billet. Il le déroula et lut ces mots, d’une menue écriture de femme :

« Le panier a pris la place de l’autre. Huit sur dix sont préparés. En appuyant du pied extérieur, la plaque se soulève de haut en bas. De douze à seize tous les jours, H-P attendra. Mais où ? Réponse immédiate. Soyez tranquille, votre amie veille sur vous. »

M. Dudouis réfléchit un instant et dit :

– C’est suffisamment clair... le panier... les huit cases... De douze à seize, c’est-à-dire de midi à quatre heures...

– Mais ce H-P, qui attendra ?

– H-P en l’occurrence, doit signifier automobile, H-P, horse power, n’est-ce pas ainsi qu’en langage sportif on désigne la force d’un moteur ? Une vingt-quatre H-P, c’est une automobile de vingt-quatre chevaux.

Il se leva et demanda :

– Le détenu finissait de déjeuner ?

– Oui.

– Et comme il n’a pas encore lu ce message, ainsi que le prouve l’état du cigare, il est probable qu’il venait de le recevoir.

– Comment ?

– Dans ses aliments, au milieu de son pain ou d’une pomme de terre, que sais-je ?

– Impossible, on ne l’a autorisé à faire venir sa nourriture que pour le prendre au piège, et nous n’avons rien trouvé.

– Nous chercherons ce soir la réponse de Lupin. Pour le moment, retenez-le hors de sa cellule. Je vais porter ceci à monsieur le juge d’instruction. S’il est de mon avis, nous ferons immédiatement photographier la lettre, et dans une heure vous pourrez remettre dans le tiroir, outre ces objets, un cigare identique, contenant le message original lui-même. Il faut que le détenu ne se doute de rien.

Ce n’est pas sans une certaine curiosité que M. Dudouis s’en retourna le soir au greffe de la Santé en compagnie de l’inspecteur Dieuzy. Dans un coin, sur le poêle, trois assiettes s’étaient.

Il a mangé ?

– Oui, répondit le directeur.

– Dieuzy, veuillez couper en morceaux très minces ces quelques brins de macaroni et ouvrir cette boulette de pain... Rien ?

– Non, chef.

M. Dudouis examina les assiettes, fourchette, la cuiller, enfin le couteau, un couteau réglementaire à lame ronde. Il en fit tourner le manche à gauche, puis à droite. À droite le manche céda et se dévissa. Le couteau était creux et servait d’étui à une feuille de papier.

– Peuh ! fit-il, ce n’est pas bien malin pour un homme comme Arsène. Mais ne perdons pas de temps. Vous, Dieuzy, allez donc faire une enquête

dans ce restaurant.

Puis il lut :

« Je m'en remets à vous, H-P suivra de loin, chaque jour. J'irai au-devant. À bientôt, chère et admirable amie. »

– Enfin, s'écria M. Dudouis, en se frottant les mains, je crois que l'affaire est en bonne voie. Un petit coup de pouce de notre part, et l'évasion réussit... assez du moins pour nous permettre de pincer les complices.

– Et si Arsène Lupin vous glisse entre les doigts ? objecta le directeur.

– Nous emploierons le nombre d'hommes nécessaire. Si cependant il y mettait trop d'habileté... ma foi, tant pis pour lui ! Quant à la bande, puisque le chef refuse de parler, les autres parleront.

Et, de fait, il ne parlait pas beaucoup, Arsène Lupin. Depuis des mois, M. Jules Bouvier, le juge d'instruction, s'y évertuait vainement. Les interrogatoires se réduisaient à des colloques dépourvus d'intérêt entre le juge et l'avocat, maître Danval, un des princes du barreau, lequel d'ailleurs en savait sur l'inculpé à peu près autant que le premier venu.

De temps à autre, par politesse, Arsène Lupin laissait tomber :

– Mais oui, monsieur le Juge, nous sommes d'accord : le vol du Crédit Lyonnais, le vol de la rue de Babylone, l'émission des faux billets de banque, l'affaire des polices d'assurance, le cambriolage des châteaux d'Armesnil, de Gouret, d'Imblevain, des Groselliers, du Malaquis, tout cela, c'est de votre serviteur.

– Alors, pourriez-vous m'expliquer...

– Inutile, j'avoue tout en bloc, tout, et même dix fois plus que vous n'en supposez.

De guerre lasse, le juge avait suspendu ces interrogatoires fastidieux. Après avoir eu connaissance des deux billets interceptés, il les reprit. Et, régulièrement, à midi, Arsène Lupin fut amené de la Santé au Dépôt, dans une voiture pénitentiaire, avec un certain nombre de détenus. Ils en repartaient vers trois ou quatre heures.

Or, un après-midi, ce retour s'effectua dans des conditions particulières. Les autres détenus de la Santé n'ayant pas encore été questionnés, on décida de reconduire d'abord Arsène Lupin. Il monta donc seul dans la voiture.

Ces voitures pénitentiaires, vulgairement appelées « paniers à salade », sont divisées, dans leur longueur, par un couloir central, sur lequel

s'ouvrent dix cases : cinq à droite et cinq à gauche. Chacune de ces cases est disposée de telle façon que l'on doit s'y tenir assis, et que les cinq prisonniers, outre qu'ils ne disposent chacun que d'une place fort étroite, sont séparés les uns des autres par des cloisons parallèles. Un garde municipal, placé à l'extrémité, surveille le couloir.

Arsène fut introduit dans la troisième cellule de droite, et la lourde voiture s'ébranla. Il se rendit compte que l'on quittait le quai de l'Horloge et que l'on passait devant le Palais de Justice. Alors, vers le milieu du pont Saint-Michel, il appuya du pied droit, ainsi qu'il le faisait chaque fois, sur la plaque de tôle qui fermait sa cellule. Tout de suite, quelque chose se déclencha, la plaque de tôle s'écarta insensiblement. Il put constater qu'il se trouvait juste entre les deux roues.

Il attendit, l'œil aux aguets. La voiture monta au pas le boulevard Saint-Michel. Au carrefour Saint-Germain, elle s'arrêta. Le cheval d'un camion s'était abattu. La circulation étant interrompue, très vite, ce fut un encombrement de fiacres et d'omnibus.

Arsène Lupin passa la tête. Une autre voiture pénitentiaire stationnait le long de celle qu'il occupait. Il souleva davantage la tête, mit le pied sur un des rayons de la grande roue et sauta à terre.

Un cocher le vit, s'esclaffa de rire, puis voulut appeler. Mais sa voix se perdit dans le fracas des véhicules, qui s'écoulaient de nouveau. D'ailleurs, Arsène Lupin était loin déjà.

Il avait fait quelques pas en courant, mais, sur le trottoir de gauche, il se retourna, jeta un regard circulaire, sembla prendre le vent, comme quelqu'un qui ne sait encore trop quelle direction il va suivre. Puis, résolu, il mit les mains dans ses poches, et, de l'air insouciant d'un promeneur qui flâne, il continua de monter le boulevard.

Le temps était doux, un temps heureux et léger d'automne. Les cafés étaient pleins. Il s'assit à la terrasse de l'un d'eux.

Il commanda un bock et un paquet de cigarettes. Il vida son verre à petites gorgées, fuma tranquillement une cigarette, en alluma une seconde. Enfin, s'étant levé, il pria le garçon de faire venir le gérant.

Le gérant vint, et Arsène Lupin lui dit, assez haut pour être entendu de tous :

— Je suis désolé, monsieur ; j'ai oublié mon porte-monnaie. Peut-être mon nom vous est-il assez connu pour que vous me consentiez un crédit de

quelques jours : Arsène Lupin.

Le gérant le regarda, croyant à une plaisanterie. Mais Arsène répéta :

– Lupin, détenu à la Santé, actuellement en état d'évasion. J'ose croire que ce nom vous inspire toute confiance.

Et il s'éloigna, au milieu des rires, sans que l'autre songeât à réclamer.

Il traversa la rue Soufflot en biais et prit la rue Saint-Jacques. Il la suivit paisiblement, s'arrêtant aux vitrines et fumant des cigarettes. Boulevard de Port-Royal, il s'orienta, se renseigna, et marcha droit vers la rue de la Santé. Les hauts murs moroses de la prison se dressèrent bientôt. Les ayant longés, il arriva près du garde municipal qui montait la faction, et, retirant son chapeau :

– C'est bien ici la prison de la Santé ?

– Oui.

– Je désirerais regagner ma cellule. La voiture m'a laissé en route, et je ne voudrais pas abuser...

Le garçon grogna...

– Dites donc, l'homme, passez votre chemin, et plus vite que ça !

– Pardon, pardon ! C'est que mon chemin passe par cette porte. Et si vous empêchez Arsène Lupin de la franchir, cela pourrait vous coûter gros, mon ami !

– Arsène Lupin ! Qu'est-ce que vous me chantez là ?

– Je regrette de n'avoir pas ma carte, dit Arsène, affectant de fouiller ses poches.

Le garde le toisa des pieds à la tête, abasourdi. Puis, sans un mot, comme malgré lui, il tira une sonnette. La porte de fer s'entrebâilla.

Quelques minutes après, le directeur accourut jusqu'au greffe, gesticulant et feignant une colère violente. Arsène sourit :

– Allons, monsieur le Directeur, ne jouez pas au plus fin avec moi. Comment ! On a la précaution de me ramener seul dans la voiture, on prépare un bon petit encombrement, et l'on s'imagine que je vais prendre mes jambes à mon cou pour rejoindre mes amis ! Eh bien ! Et les vingt agents de la Sûreté, qui nous escortaient à pied, en fiacre et à bicyclette ? Non, ce qu'ils m'auraient arrangé ! Je n'en serais pas sorti vivant. Dites donc, monsieur le Directeur, c'est peut-être là-dessus que l'on comptait ?

Il haussa les épaules et ajouta :

– Je vous en prie, monsieur le Directeur, qu'on ne s'occupe pas de moi. Le jour où je voudrai m'échapper, je n'aurai besoin de personne.

Le surlendemain, l'*Écho de France*, qui, décidément, devenait le moniteur officiel des exploits d'Arsène Lupin – on disait qu'il en était un des principaux commanditaires – l'*Écho de France* publiait les détails les plus complets sur cette tentative d'évasion. Le texte même des billets échangés entre le détenu et sa mystérieuse amie, les moyens employés pour cette correspondance, la complicité de la police, la promenade du boulevard Saint-Michel, l'incident du café Soufflot, tout était dévoilé. On savait que les recherches de l'inspecteur Dieuzy auprès des garçons de restaurant n'avaient donné aucun résultat. Et l'on apprenait, en outre, cette chose stupéfiante, qui montrait l'infinie variété des ressources dont cet homme disposait : la voiture pénitentiaire, dans laquelle on l'avait transporté, était une voiture entièrement truquée, que sa bande avait substituée à l'une des six voitures habituelles qui composent le service des prisons.

L'évasion prochaine d'Arsène Lupin ne fit plus de doute pour personne. Lui-même, d'ailleurs, l'annonçait en termes catégoriques, comme le prouva sa réponse à M. Bouvier, au lendemain de l'incident. Le juge raillant son échec, il le regarda et lui dit froidement :

– Écoutez bien ceci, monsieur, et croyez-m'en sur parole : cette tentative d'évasion faisait partie de mon plan d'évasion.

– Je ne comprends pas, ricana le juge.

– Il est inutile que vous compreniez.

Et comme le juge, au cours de cet interrogatoire, qui parut tout au long dans les colonnes de l'*Écho de France*, comme le juge revenait à son instruction, il s'écria, d'un air de lassitude.

– Mon Dieu, mon Dieu, à quoi bon ! Toutes ces questions n'ont aucune importance.

– Comment, aucune importance ?

– Mais non, puisque je n'assisterai pas à mon procès.

– Vous n'assisterez pas...

– Non, c'est une idée fixe, une décision irrévocable. Rien ne me fera transiger.

Une telle assurance, les indiscretions inexplicables qui se commettaient chaque jour, agaçaient et déconcertaient la justice. Il y avait là des secrets qu'Arsène Lupin était seul à connaître, et dont la divulgation, par



conséquent, ne pouvait provenir que de lui. Mais dans quel but les dévoilait-il ? Et comment ?

On changea Arsène Lupin de cellule. Un soir, il descendit à l'étage inférieur. De son côté, le juge boucla son instruction et renvoya l'affaire à la chambre des mises en accusation.

Ce fut le silence. Il dura deux mois. Arsène les passa étendu sur son lit, le visage presque toujours tourné contre le mur. Ce changement de cellule semblait l'avoir abattu. Il refusa de recevoir son avocat. À peine échangeait-il quelques mots avec ses gardiens.

Dans la quinzaine qui précéda son procès, il parut se ranimer. Il se plaignait du manque d'air. On le fit sortir dans la cour, le matin, de très bonne heure, flanqué de deux hommes.

La curiosité publique, cependant ne s'était pas affaiblie. Chaque jour on avait attendu la nouvelle de son évasion. On la souhaitait presque, tellement le personnage plaisait à la foule avec sa verve, sa gaieté, sa diversité, son génie d'invention et le mystère de sa vie. Arsène Lupin devait s'évader. C'était inévitable, fatal. On s'étonnait même que cela tardât si longtemps. Tous les matins, le Préfet de police demandait à son secrétaire :

- Eh bien ! Il n'est pas encore parti ?
- Non, monsieur le Préfet.
- Ce sera donc pour demain.

Et, la veille du procès, un monsieur se présenta dans les bureaux du Grand Journal, demanda le collaborateur judiciaire, lui jeta sa carte au visage, et s'éloigna rapidement. Sur la carte, ces mots étaient inscrits :

« Arsène Lupin tient toujours ses promesses. »

C'est dans ces conditions que les débats s'ouvrirent.

L'affluence y fut énorme. Personne qui ne voulût voir le fameux Lupin et ne savourât d'avance la façon dont il se jouerait du président. Avocats et magistrats, chroniqueurs et mondains, artistes et femmes du monde, le Tout-Paris se pressa sur les bancs de l'audience.

Il pleuvait, dehors le jour était sombre, on vit mal Arsène Lupin lorsque les gardes l'eurent introduit. Cependant son attitude lourde, la manière dont il se laissa tomber à sa place, son immobilité indifférente et passive ne prévinrent pas en sa faveur. Plusieurs fois son avocat – un des secrétaires de

M<sup>e</sup> Danval, celui-ci ayant jugé indigne de lui le rôle auquel il était réduit – plusieurs fois son avocat lui adressa la parole. Il hochait la tête et se taisait.

Le greffier lut l'acte d'accusation, puis le président prononça :

– Accusé, levez-vous. Votre nom, prénom, âge et profession ?

Ne recevant pas de réponse, il répéta :

– Votre nom ? Je vous demande votre nom.

Une voix épaisse et fatiguée articula :

– Baudru, Désiré.

Il y eut des murmures. Mais le président repartit :

– Baudru, Désiré ? Ah ! Bien, un nouvel avatar ! Comme c'est à peu près le huitième nom auquel vous prétendez, et qu'il est sans doute aussi imaginaire que les autres, nous nous en tiendrons, si vous le voulez bien, à celui d'Arsène Lupin, sous lequel vous êtes plus avantageusement connu.

Le président consulta ses notes et reprit :

– Car, malgré toutes les recherches, il a été impossible de reconstituer votre identité. Vous présentez ce cas assez original dans notre société moderne, de n'avoir point de passé. Nous ne savons qui vous êtes, d'où vous venez, où s'est écoulée votre enfance, bref, rien. Vous jaillissez tout d'un coup, il y a trois ans, on ne sait au juste de quel milieu, pour vous révéler tout d'un coup Arsène Lupin, c'est-à-dire un composé bizarre d'intelligence et de perversion, d'immoralité et de générosité. Les données que nous avons sur vous avant cette époque sont plutôt des suppositions. Il est probable que le nommé Rostat qui travailla, il y a huit ans, aux côtés du prestidigitateur Dickson n'était autre qu'Arsène Lupin. Il est probable que l'étudiant russe qui fréquenta, il y a six ans, le laboratoire du docteur Altier, à l'hôpital Saint-Louis, et qui souvent surprit le maître par l'ingéniosité de ses hypothèses sur la bactériologie et la hardiesse de ses expériences dans les maladies de la peau, n'était autre qu'Arsène Lupin. Arsène Lupin, également, le professeur de lutte japonaise qui s'établit à Paris bien avant qu'on y parlât de jiu-jitsu. Arsène Lupin, croyons-nous, le coureur cycliste qui gagna le Grand Prix de l'Exposition, toucha ses dix mille francs et ne reparut plus. Arsène Lupin peut-être aussi celui qui sauva tant de gens par la petite lucarne du Bazar de la Charité... et les dévalisa.

Et, après une pause, le président conclut :

– Telle est cette époque, qui semble n’avoir été qu’une préparation minutieuse à la lutte que vous avez entreprise contre la société, un apprentissage méthodique où vous portiez au plus haut point votre force, votre énergie et votre adresse. Reconnaissez-vous l’exactitude de ces faits ?

Pendant ce discours, l’accusé s’était balancé d’une jambe sur l’autre, le dos rond, les bras inertes. Sous la lumière plus vive, on remarqua son extrême maigreur, ses joues creuses, ses pommettes étrangement saillantes, son visage couleur de terre, marbré de petites plaques rouges, et encadré d’une barbe inégale et rare. La prison l’avait considérablement vieilli et flétri. On ne reconnaissait plus la silhouette élégante et le jeune visage dont les journaux avaient si souvent publié le portrait sympathique.

On eût dit qu’il n’avait pas entendu la question qu’on lui posait. Deux fois elle lui fut répétée. Alors il leva les yeux, parut réfléchir, puis, faisant un effort violent, murmura :

– Baudru, Désiré.

Le président se mit à rire.

– Je ne me rends pas un compte exact du système de défense que vous avez adopté, Arsène Lupin. Si c’est de jouer les imbéciles et les irresponsables, libre à vous. Quant à moi, j’irai droit au but sans me soucier de vos fantaisies.

Et il entra dans le détail des vols, escroqueries et faux reprochés à Lupin. Parfois il interrogeait l’accusé. Celui-ci poussait un grognement ou ne répondait pas.

Le défilé des témoins commença. Il y eut plusieurs dépositions insignifiantes, d’autres plus sérieuses, qui toutes avaient ce caractère commun de se contredire les unes les autres. Une obscurité troublante enveloppait les débats, mais l’inspecteur principal Ganimard fut introduit, et l’intérêt se réveilla.

Dès le début, toutefois, le vieux policier causa une certaine déception. Il avait l’air, non pas intimidé – il en avait vu bien d’autres – mais inquiet, mal à l’aise. Plusieurs fois, il tourna les yeux vers l’accusé avec une gêne visible. Cependant, les deux mains appuyées à la barre, il racontait les incidents auxquels il avait été mêlé, sa poursuite à travers l’Europe, son arrivée en Amérique. Et on l’écoutait avec avidité, comme on écouterait le récit des plus passionnantes aventures. Mais, vers la fin, ayant fait allusion à

ses entretiens avec Arsène Lupin, à deux reprises il s'arrêta, distrait, indécis.

Il était clair qu'une autre pensée l'obsédait. Le président lui dit :

– Si vous êtes souffrant, il vaudrait mieux interrompre votre témoignage.

– Non, non, seulement...

Il se tut, regarda l'accusé longuement, profondément, puis il dit :

– Je demande l'autorisation d'examiner l'accusé de plus près, il y a là un mystère qu'il faut que j'éclaircisse.

Il s'approcha, le considéra plus longuement encore, de toute son attention concentrée, puis il retourna à la barre. Et là, d'un ton un peu solennel, il prononça :

– Monsieur le Président, j'affirme que l'homme qui est ici, en face de moi, n'est pas Arsène Lupin.

Un grand silence accueillit ces paroles. Le président, interloqué, d'abord, s'écria :

– Ah ça, que dites-vous ! Vous êtes fou !

L'inspecteur affirma posément :

– À première vue, on peut se laisser prendre à une ressemblance, qui existe, en effet, je l'avoue, mais il suffit d'une seconde d'attention. Le nez, la bouche, les cheveux, la couleur de la peau... enfin, quoi : ce n'est pas Arsène Lupin. Et les yeux donc ! A-t-il jamais eu ces yeux d'alcoolique ?

– Voyons, voyons, expliquez-vous. Que prétendez-vous, témoin ?

– Est-ce que je sais ! Il aura mis en son lieu et place un pauvre diable que l'on allait condamner. À moins que ce ne soit un complice.

Des cris, des rires, des exclamations partaient de tous côtés, dans la salle qu'agitait ce coup de théâtre inattendu. Le président fit mander le juge d'instruction, le directeur de la Santé, les gardiens, et suspendit l'audience.

À la reprise, M. Bouvier et le directeur, mis en présence de l'accusé, déclarèrent qu'il n'y avait entre Arsène Lupin et cet homme qu'une très vague similitude de traits.

– Mais alors, s'écria le président, quel est cet homme ? D'où vient-il ? Comment se trouve-t-il entre les mains de la justice ?

On introduisit les deux gardiens de la Santé. Contradiction stupéfiante, ils reconnurent le détenu dont ils avaient la surveillance à tour de rôle !

Le président respira.

Mais l'un des gardiens reprit :

– Oui, oui, je crois bien que c'est lui.

– Comment, vous croyez ?

– Dame ! Je l'ai à peine vu. On me l'a livré le soir, et, depuis deux mois, il reste toujours couché contre le mur.

– Mais avant ces deux mois ?

– Ah ! Avant, il n'occupait pas la cellule 24.

Le directeur de la prison précisa ce point :

– Nous avons changé le détenu de cellule après sa tentative d'évasion.

– Mais vous, monsieur le directeur, vous l'avez vu depuis deux mois ?

– Je n'ai pas eu l'occasion de le voir... il se tenait tranquille.

– Et cet homme-là n'est pas le détenu qui vous a été remis ?

– Non.

– Alors, qui est-il ?

– Je ne saurais dire.

– Nous sommes donc en présence d'une substitution qui se serait effectuée il y a deux mois. Comment l'expliquez-vous ?

– C'est impossible.

– Alors ?

En désespoir de cause, le président se tourna vers l'accusé, et, d'une voix engageante :

– Voyons, accusé, pourriez-vous m'expliquer comment et depuis quand vous êtes entre les mains de la justice.

On eût dit que ce ton bienveillant désarmait la méfiance ou stimulait l'entendement de l'homme. Il essaya de répondre. Enfin, habilement et doucement interrogé, il réussit à rassembler quelques phrases, d'où il ressortait ceci : deux mois auparavant, il avait été amené au Dépôt. Il y avait passé une nuit et une matinée. Possesseur d'une somme de soixante-quinze centimes, il avait été relâché. Mais, comme il traversait la cour, deux gardes le prenaient par le bras et le conduisaient jusqu'à la voiture pénitentiaire. Depuis, il vivait dans la cellule 24, pas malheureux... on y mange bien... on y dort pas mal... Aussi n'avait-il pas protesté...

Tout cela paraissait vraisemblable. Au milieu des rires et d'une grande effervescence, le président renvoya l'affaire à une autre session pour supplément d'enquête.

L'enquête, tout de suite, établit ce fait consigné sur le registre d'écrou : huit semaines auparavant, un nommé Baudru Désiré avait couché au Dépôt. Libéré le lendemain, il quittait le Dépôt à deux heures de l'après-midi. Or, ce jour-là, à deux heures, interrogé pour la dernière fois, Arsène Lupin sortait de l'instruction et repartait en voiture pénitentiaire.

Les gardiens avaient-ils commis une erreur ? Trompés par la ressemblance, avaient-ils eux-mêmes, dans une minute d'inattention, substitué cet homme à leur prisonnier ? Il eût fallu vraiment qu'ils y missent une complaisance que leurs états de service ne permettaient pas de supposer.

La substitution était-elle combinée d'avance ? Outre que la disposition des lieux rendait la chose presque irréalisable, il eût été nécessaire en ce cas que Baudru fût un complice et qu'il se fût fait arrêter dans le but précis de prendre la place d'Arsène Lupin. Mais alors, par quel miracle un tel plan, uniquement fondé sur une série de chances invraisemblables, de rencontres fortuites et d'erreurs fabuleuses, avait-il pu réussir ?

On fit passer Désiré Baudru au service anthropométrique : il n'y avait pas de fiche correspondant à son signalement. Du reste on retrouva aisément ses traces. À Courbevoie, à Asnières, à Levallois, il était connu. Il vivait d'aumônes et couchait dans une de ces cahutes de chiffonniers qui s'entassaient près de la barrière des Ternes. Depuis un an, cependant, il avait disparu.

Avait-il été embauché par Arsène Lupin ? Rien n'autorisait à le croire. Et quand cela eût été, on n'en eût pas su davantage sur la fuite du prisonnier. Le prodige demeurerait le même. Des vingt hypothèses qui tentaient de l'expliquer, aucune n'était satisfaisante. L'évasion seule ne faisait pas de doute, et une évasion incompréhensible, impressionnante, où le public, de même que la justice, sentait l'effort d'une longue préparation, un ensemble d'actes merveilleusement enchevêtrés les uns dans les autres, et dont le dénouement justifiait l'orgueilleuse prédiction d'Arsène Lupin : « Je n'assisterai pas à mon procès. »

Au bout d'un mois de recherches minutieuses, l'énigme se présentait avec le même caractère indéchiffrable. On ne pouvait cependant pas garder indéfiniment ce pauvre diable de Baudru. Son procès eût été ridicule : quelles charges avait-on contre lui ? Sa mise en liberté fut signée par le juge

d'instruction. Mais le chef de la Sûreté résolut d'établir autour de lui une surveillance active.

L'idée provenait de Ganimard. À son point de vue, il n'y avait ni complicité ni hasard. Baudru était un instrument dont Arsène Lupin avait joué avec son extraordinaire habileté. Baudru libre, par lui on remonterait jusqu'à Arsène Lupin ou du moins jusqu'à quelqu'un de sa bande.

On adjoignit à Ganimard les deux inspecteurs Folenfant et Dieuzy, et, un matin de janvier, par un temps brumeux, les portes de la prison s'ouvrirent devant Baudru Désiré.

Il parut d'abord embarrassé, et marcha comme un homme qui n'a pas d'idées bien précises sur l'emploi de son temps. Il suivit la rue de la Santé et la rue Saint-Jacques. Devant la boutique d'un fripier, il enleva sa veste et son gilet, vendit son gilet moyennant quelques sous, et, remettant sa veste, s'en alla.

Il traversa la Seine. Au Châtelet un omnibus le dépassa. Il voulut y monter. Il n'y avait pas de place. Le contrôleur lui conseillant de prendre un numéro, il entra dans la salle d'attente.

À ce moment, Ganimard appela ses deux hommes près de lui, et, sans quitter de vue le bureau, il leur dit en hâte :

– Arrêtez une voiture... non, deux, c'est plus prudent. J'irai avec l'un de vous et nous le suivrons.

Les hommes obéirent. Baudru cependant ne paraissait pas. Ganimard s'avança : il n'y avait personne dans la salle.

– Idiot que je suis, murmura-t-il, j'oubliais la seconde issue.

Le bureau communique, en effet, par un couloir intérieur, avec celui de la rue Saint-Martin. Ganimard s'élança. Il arriva juste à temps pour apercevoir Baudru sur l'impériale du Batignolles-Jardin des Plantes qui tournait au coin de la rue de Rivoli. Il courut et rattrapa l'omnibus. Mais il avait perdu ses deux agents. Il était seul à continuer la poursuite.

Dans sa fureur, il fut sur le point de le prendre au collet sans plus de formalité. N'était-ce pas avec préméditation et par une ruse ingénieuse que ce soi-disant imbécile l'avait séparé de ses auxiliaires ?

Il regarda Baudru. Il somnolait sur la banquette et sa tête ballottait de droite et de gauche. La bouche un peu entrouverte, son visage avait une incroyable expression de bêtise. Non, ce n'était pas là un adversaire capable de rouler le vieux Ganimard. Le hasard l'avait servi, voilà tout.

Au carrefour des Galeries Lafayette l'homme sauta de l'omnibus dans le tramway de la Muette. On suivit le boulevard Haussmann, l'avenue Victor-Hugo. Baudru ne descendit que devant la station de la Muette. Et d'un pas nonchalant, il s'enfonça dans le bois de Boulogne.

Il passait d'une allée à l'autre, revenait sur ses pas, s'éloignait. Que cherchait-il ? Avait-il un but ?

Après une heure de ce manège, il semblait harassé de fatigue. De fait, avisant un banc, il s'assit. L'endroit, situé non loin d'Auteuil, au bord d'un petit lac caché parmi les arbres, était absolument désert. Une demi-heure s'écoula. Impatienté, Ganimard résolut d'entrer en conversation.

Il s'approcha donc et prit place aux côtés de Baudru. Il alluma une cigarette, traça des ronds sur le sable du bout de sa canne, et dit :

– Il ne fait pas chaud.

Un silence. Et soudain, dans ce silence, un éclat de rire retentit, mais un rire joyeux, heureux, le rire d'un enfant pris de fou rire et qui ne peut pas s'empêcher de rire. Nettement, réellement, Ganimard sentit ses cheveux se hérissier sur le cuir soulevé de son crâne. Ce rire, ce rire infernal qu'il connaissait si bien !...

D'un geste brusque, il saisit l'homme par les parements de sa veste et le regarda, profondément, violemment, mieux encore qu'il ne l'avait regardé aux assises, et en vérité ce ne fut plus l'homme qu'il vit. C'était l'homme, mais c'était en même temps l'autre, le vrai.

Aidé par une volonté complice, il retrouvait la vie ardente des yeux, il complétait le masque amaigri, il apercevait la chair réelle sous l'épiderme abîmé, la bouche réelle à travers le rictus qui la déformait. Et c'étaient les yeux de l'autre, la bouche de l'autre, c'était surtout son expression aiguë, vivante, moqueuse, spirituelle, si claire et si jeune.

– Arsène Lupin, Arsène Lupin, balbutia-t-il.

Et subitement, pris de rage, lui serrant la gorge, il tenta de le renverser. Malgré ses cinquante ans, il était encore d'une vigueur peu commune, tandis que son adversaire semblait en assez mauvaise condition. Et puis, quel coup de maître s'il parvenait à le ramener !

La lutte fut courte. Arsène Lupin se défendit à peine, et, aussi promptement qu'il avait attaqué, Ganimard lâcha prise. Son bras droit pendait, inerte, engourdi.



– Si l’on vous apprenait le jiu-jitsu au quai des Orfèvres, déclara Lupin, tu saurais que ce coup s’appelle udi-shi-ghi en japonais.

Et il ajouta froidement :

« Une seconde de plus, je te cassais le bras, et tu n’aurais eu que ce que tu mérites. Comment, toi, un vieil ami que j’estime, devant qui je dévoile spontanément mon incognito, tu abuses de ma confiance ! C’est mal... Eh bien ! Quoi, qu’as-tu ? »

Ganimard se taisait. Cette évasion dont il se jugeait responsable n’était-ce pas lui qui, par sa déposition sensationnelle, avait induit la justice en erreur ? – cette évasion lui semblait la honte de sa carrière. Une larme roula vers sa moustache grise.

– Eh ! Mon Dieu, Ganimard, ne te fais pas de bile : si tu n’avais pas parlé, je me serais arrangé pour qu’un autre parlât. Voyons, pouvais-je admettre que l’on condamnât Baudru Désiré ?

– Alors, murmura Ganimard, c’était toi qui étais là-bas ? C’est toi qui es ici !

– Moi, toujours moi, uniquement moi.

– Est-ce possible ?

– Oh ! Point n’est besoin d’être sorcier. Il suffit, comme l’a dit ce brave président, de se préparer pendant une dizaine d’années pour être prêt à toutes les éventualités.

– Mais ton visage ? Tes yeux ?

– Tu comprends bien que, si j’ai travaillé dix-huit mois à Saint-Louis avec le docteur Altier, ce n’est pas par amour de l’art. J’ai pensé que celui qui aurait un jour l’honneur de s’appeler Arsène Lupin devait se soustraire aux lois ordinaires de l’apparence et de l’identité. L’apparence ? Mais on la modifie à son gré. Telle injection hypodermique de paraffine vous boursoufle la peau, juste à l’endroit choisi. L’acide pyrogallique vous transforme en mohican. Le suc de la grande chélidoine vous orne de dartres et de tumeurs du plus heureux effet. Tel procédé chimique agit sur la pousse de votre barbe et de vos cheveux, tel autre sur le son de votre voix. Joins à cela deux mois de diète dans la cellule n°24, des exercices mille fois répétés pour ouvrir ma bouche selon ce rictus, pour porter ma tête selon cette inclinaison et mon dos selon cette courbe. Enfin cinq gouttes d’atropine dans les yeux pour les rendre hagards et fuyants, et le tour est joué.

– Je ne conçois pas que les gardiens...

– La métamorphose a été progressive. Ils n’ont pu remarquer l’évolution quotidienne.

– Mais Baudru Désiré ?

– Baudru existe. C’est un pauvre innocent que j’ai rencontré l’an dernier, et qui vraiment n’est pas sans offrir avec moi une certaine analogie de traits. En prévision d’une arrestation toujours possible, je l’ai mis en sûreté, et je me suis appliqué à discerner dès l’abord les points de dissemblance qui nous séparaient, pour les atténuer en moi autant que cela se pouvait. Mes amis lui ont fait passer une nuit au Dépôt, de manière qu’il en sortît à peu près à la même heure que moi, et que la coïncidence fût facile à constater. Car, note-le, il fallait qu’on retrouvât la trace de son passage, sans quoi la justice se fût demandé qui j’étais. Tandis qu’en lui offrant cet excellent Baudru, il était inévitable, tu entends, inévitable qu’elle sauterait sur lui, et que malgré les difficultés insurmontables d’une substitution, elle préférerait croire à la substitution plutôt que d’avouer son ignorance.

– Oui, oui, en effet, murmura Ganimard.

– Et puis, s’écria Arsène Lupin, j’avais entre les mains un atout formidable, une carte machinée par moi dès le début : l’attente où tout le monde était de mon évasion. Et voilà bien l’erreur grossière où vous êtes tombés, toi et les autres, dans cette partie passionnante que la justice et moi nous avions engagée, et dont l’enjeu était ma liberté : vous avez supposé encore une fois que j’agissais par fanfaronnade, que j’étais grisé par mes succès ainsi qu’un blanc-bec. Moi, Arsène Lupin, une telle faiblesse ! Et, pas plus que dans l’affaire Cahorn, vous ne vous êtes dit : « Du moment qu’Arsène Lupin crie sur les toits qu’il s’évadera, c’est qu’il a des raisons qui l’obligent à le crier. » Mais, sapristi, comprends donc que, pour m’évader... sans m’évader, il fallait que l’on crût à l’avance à cette évasion, que ce fût un article de foi, une conviction absolue, une vérité éclatante comme le soleil. Et ce fut cela, de par ma volonté. Arsène Lupin s’évaderait, Arsène Lupin n’assisterait pas à son procès. Et quand tu t’es levé pour dire : « Cet homme n’est pas Arsène Lupin », il eût été surnaturel que tout le monde ne crût pas immédiatement que je n’étais pas Arsène Lupin. Qu’une seule personne doutât qu’une seule émît cette simple restriction : « Et si c’était Arsène Lupin ? » à la minute même j’étais perdu. Il suffisait de se pencher vers moi, non pas avec l’idée que je n’étais pas

Arsène Lupin, comme tu l'as fait, toi et les autres, mais avec l'idée que je pouvais être Arsène Lupin, et malgré toutes mes précautions, on me reconnaissait. Mais j'étais tranquille. Logiquement, psychologiquement, personne ne pouvait avoir cette simple petite idée.

Il saisit tout à coup la main de Ganimard.

– Voyons, Ganimard, avoue que huit jours après notre entrevue dans la prison de la Santé, tu m'as attendu à quatre heures, chez toi, comme je t'en avais prié.

– Et ta voiture pénitentiaire ? dit Ganimard évitant de répondre.

– Du bluff ! Ce sont mes amis qui ont rafistolé et substitué cette ancienne voiture hors d'usage et qui voulaient tenter le coup, Mais je le savais impraticable sans un concours de circonstances exceptionnelles. Seulement, j'ai trouvé utile de parachever cette tentative d'évasion et de lui donner la plus grande publicité. Une première évasion audacieusement combinée donnait à la seconde la valeur d'une évasion réalisée d'avance.

– De sorte que le cigare...

– Creusé par moi ainsi que le couteau.

– Et les billets ?

– Écrits par moi.

– Et la mystérieuse correspondante ?

– Elle et moi nous ne faisons qu'un. J'ai toutes les écritures à volonté. Ganimard réfléchit un instant et objecta :

– Comment se peut-il qu'au service d'anthropométrie, quand on a pris la fiche de Baudru, on ne se soit pas aperçu qu'elle coïncidait avec celle d'Arsène Lupin ?

– La fiche d'Arsène Lupin n'existe pas.

– Allons donc !

– Ou du moins elle est fausse. C'est une question que j'ai beaucoup étudiée. Le système Bertillon comporte d'abord le signalement visuel – et tu vois qu'il n'est pas infailible – et ensuite le signalement par mesures, mesure de la tête, des doigts, des oreilles, *etc.* Là, par contre, rien à faire.

– Alors ?

– Alors il a fallu payer. Avant même mon retour d'Amérique, un des employés du service acceptait tant pour inscrire une fausse mesure au début de ma mensuration. C'est suffisant pour que tout le système dévie, et qu'une fiche s'oriente vers une case diamétralement opposée à la case où

elle devait aboutir. La fiche Baudru ne devait donc pas coïncider avec la fiche Arsène Lupin.

Il y eut encore un silence, puis Ganimard demanda :

– Et maintenant que vas-tu faire ?

– Maintenant, s'exclama Lupin, je vais me reposer, suivre un régime de suralimentation et peu à peu redevenir moi. C'était très bien d'être Baudru ou tel autre, de changer de personnalité comme de chemise et de choisir son apparence, sa voix, son regard, son écriture. Mais il arrive que l'on ne s'y reconnaît plus dans tout cela et que c'est fort triste. Actuellement, j'éprouve ce que devait éprouver l'homme qui a perdu son ombre. Je vais me rechercher... et me retrouver.

Il se promena de long en large. Un peu d'obscurité se mêlait à la lueur du jour. Il s'arrêta devant Ganimard.

– Nous n'avons plus rien à nous dire, je crois ?

– Si, répondit l'inspecteur, je voudrais savoir si tu révéleras la vérité sur ton évasion... L'erreur que j'ai commise...

– Oh ! Personne ne saura jamais que c'est Arsène Lupin qui a été relâché. J'ai trop d'intérêt à accumuler autour de moi les ténèbres les plus mystérieuses pour ne pas laisser à cette évasion son caractère presque miraculeux. Aussi, ne crains rien, mon bon ami, et adieu. Je dîne en ville ce soir, et je n'ai que le temps de m'habiller.

– Je te croyais si désireux de repos !

– Hélas ! Il y a des obligations mondaines auxquelles on ne peut se soustraire. Le repos commencera demain.

– Et où dînes-tu donc ?

– À l'ambassade d'Angleterre.

## 4

### *Le mystérieux voyageur*

#### Table des matières

La veille, j'avais envoyé mon automobile à Rouen par la route. Je devais l'y rejoindre en chemin de fer, et, de là, me rendre chez des amis qui habitent les bords de la Seine.

Or, à Paris, quelques minutes avant le départ, sept messieurs envahirent mon compartiment ; cinq d'entre eux fumaient. Si court que soit le trajet en rapide, la perspective de l'effectuer en une telle compagnie me fut désagréable, d'autant que le wagon, d'ancien modèle, n'avait pas de couloir. Je pris donc mon pardessus, mes journaux, mon indicateur, et me réfugiai dans un des compartiments voisins.

Une dame s'y trouvait. À ma vue, elle eut un geste de contrariété qui ne m'échappa point, et elle se pencha vers un monsieur planté sur le marchepied, son mari, sans doute, qui l'avait accompagnée à la gare. Le monsieur m'observa, et l'examen se termina probablement à mon avantage, car il parla bas à sa femme, en souriant, de l'air dont on rassure un enfant qui a peur. Elle sourit à son tour, et me glissa un œil amical, comme si elle comprenait tout à coup que j'étais un de ces galants hommes avec qui une femme peut rester enfermée deux heures durant, dans une petite boîte de six pieds carrés, sans avoir rien à craindre.

Son mari lui dit :

– Tu ne m'en voudras pas, ma chérie, mais j'ai un rendez-vous urgent, et je ne puis attendre.

Il l'embrassa affectueusement, et s'en alla. Sa femme lui envoya par la fenêtre de petits baisers discrets, et agita son mouchoir.

Mais un coup de sifflet retentit. Le train s'ébranla.

À ce moment précis, et malgré les protestations des employés, la porte s'ouvrit et un homme surgit dans notre compartiment. Ma compagne, qui était debout alors et rangeait ses affaires le long du filet, poussa un cri de terreur et tomba sur la banquette.

Je ne suis pas poltron, loin de là, mais j'avoue que ces irrutions de la dernière heure sont toujours pénibles. Elles semblent équivoques, peu naturelles. Il doit y avoir quelque chose là-dessous, sans quoi...

L'aspect du nouveau venu cependant et son attitude eussent plutôt atténué la mauvaise impression produite par son acte. De la correction, de l'élégance presque, une cravate de bon goût, des gants propres, un visage énergique... Mais, au fait, où diable avais-je vu ce visage ? Car, le doute n'était point possible, je l'avais vu. Du moins, plus exactement, je retrouvais en moi la sorte de souvenir que laisse la vision d'un portrait plusieurs fois aperçu et dont on n'a jamais contemplé l'original. Et, en même temps, je sentais l'inutilité de tout effort de mémoire, tellement ce souvenir était inconsistant et vague.

Mais, ayant reporté mon attention sur la dame, je fus stupéfait de sa pâleur et du bouleversement de ses traits. Elle regardait son voisin – ils étaient assis du même côté – avec une expression de réel effroi, et je constatai qu'une de ses mains, toute tremblante, se glissait vers un petit sac de voyage posé sur la banquette à vingt centimètres de ses genoux. Elle finit par le saisir et nerveusement l'attira contre elle.

Nos yeux se rencontrèrent, et je lus dans les siens tant de malaise et d'anxiété, que je ne pus m'empêcher de lui dire :

– Vous n'êtes pas souffrante, madame ?... Dois-je ouvrir cette fenêtre ?

Sans me répondre, elle me désigna d'un geste craintif l'individu. Je souris comme avait fait son mari, haussai les épaules et lui expliquai par signes qu'elle n'avait rien à redouter, que j'étais là, et d'ailleurs que ce monsieur semblait bien inoffensif.

À cet instant, il se tourna vers nous l'un après l'autre, nous considéra des pieds à la tête, puis se renfonça dans son coin et ne bougea plus.

Il y eut un silence, mais la dame, comme si elle avait ramassé toute son énergie pour accomplir un acte désespéré, me dit d'une voix à peine intelligible :

– Vous savez qu'il est dans notre train ?

– Qui ?

– Mais lui... lui... je vous assure.

– Qui, lui ?

– Arsène Lupin !

Elle n'avait pas quitté des yeux le voyageur et c'était à lui plutôt qu'à moi qu'elle lança les syllabes de ce nom inquiétant.

Il baissa son chapeau sur son nez. Était-ce pour masquer son trouble, ou simplement, se préparait-il à dormir ?

Je fis cette objection :

– Arsène Lupin a été condamné hier, par contumace, à vingt ans de travaux forcés. Il est donc peu probable qu'il commette aujourd'hui l'imprudence de se montrer en public. En outre, les journaux n'ont-ils pas signalé sa présence en Turquie, cet hiver, depuis sa fameuse évasion de la Santé ?

– Il se trouve dans ce train, répéta la dame, avec l'intention de plus en plus marquée d'être entendue de notre compagnon, mon mari est sous-directeur aux services pénitentiaires, et c'est le commissaire de la gare lui-même qui nous a dit qu'on cherchait Arsène Lupin.

– Ce n'est pas une raison...

– On l'a rencontré dans la salle des Pas-Perdus. Il a pris un billet de première classe pour Rouen.

– Il était facile de mettre la main sur lui.

– Il a disparu. Le contrôleur, à l'entrée des salles d'attente, ne l'a pas vu, mais on supposait qu'il avait passé par les quais de banlieue, et qu'il était monté dans l'express qui part dix minutes après nous.

– En ce cas, on l'y aura pincé.

– Et si, au dernier moment, il a sauté de cet express pour venir ici, dans notre train... comme c'est probable... comme c'est certain ?

– En ce cas, c'est ici qu'il sera pincé. Car les employés et les agents n'auront pas manqué de voir ce passage d'un train dans l'autre, et, lorsque nous arriverons à Rouen on le cueillera bien proprement.

– Lui, jamais ! Il trouvera le moyen de s'échapper encore.

– En ce cas, je lui souhaite bon voyage.

– Mais d'ici là, tout ce qu'il peut faire...

– Quoi ?

– Est-ce que je sais ? Il faut s'attendre à tout.

Elle était très agitée, et de fait la situation justifiait jusqu'à un certain point cette surexcitation nerveuse.

Presque malgré moi, je lui dis :

– Il y a en effet des coïncidences curieuses... Mais tranquillisez-vous. En admettant qu'Arsène Lupin soit dans un de ces wagons, il s'y tiendra bien sage, et, plutôt que de s'attirer de nouveaux ennuis, il n'aura pas d'autre idée que d'éviter le péril qui le menace.

Mes paroles ne la rassurèrent point. Cependant elle se tut, craignant sans doute d'être indiscrete.

Moi, je dépliai mes journaux et lus les comptes rendus du procès d'Arsène Lupin. Comme ils ne contenaient rien que l'on ne connût déjà, ils ne m'intéressèrent que médiocrement. En outre, j'étais fatigué, j'avais mal dormi, je sentis mes paupières s'alourdir et ma tête s'incliner.

– Mais, monsieur, vous n'allez pas dormir.

La dame m'arrachait mes journaux et me regardait avec indignation.

– Évidemment non, répondis-je, je n'en ai aucune envie.

– Ce serait de la dernière imprudence, me dit-elle.

– De la dernière, répétai-je.

Et je luttai énergiquement, m'accrochant au paysage, aux nuées qui rayaient le ciel. Et bientôt tout cela se brouilla dans l'espace, l'image de la dame agitée et du monsieur assoupi s'effaça dans mon esprit, et ce fut en moi le grand, le profond silence du sommeil.

Des rêves inconsistants et légers bientôt l'agrémentèrent, un être qui jouait le rôle et portait le nom d'Arsène Lupin y tenait une certaine place. Il évoluait à l'horizon, le dos chargé d'objets précieux, traversait des murs et démeublait des châteaux.

Mais la silhouette de cet être, qui n'était d'ailleurs plus Arsène Lupin, se précisa. Il venait vers moi, devenait de plus en plus grand, sautait dans le wagon avec une incroyable agilité, et retombait en plein sur ma poitrine.

Une vive douleur... un cri déchirant. Je me réveillai. L'homme, le voyageur, un genou sur ma poitrine, me serrait à la gorge.

Je vis cela très vaguement, car mes yeux étaient injectés de sang. Je vis aussi la dame qui se convulsait dans un coin, en proie à une attaque de nerfs. Je n'essayai même pas de résister. D'ailleurs, je n'en aurais pas eu la force : mes tempes bourdonnaient, je suffoquais... je râlais... Une minute encore... et c'était l'asphyxie.

L'homme dut le sentir. Il relâcha son étreinte. Sans s'écarter, de la main droite, il tendit une corde où il avait préparé un nœud coulant, et, d'un geste



sec, il me lia les deux poignets. En un instant, je fus garrotté, bâillonné, immobilisé.

Et il accomplit cette besogne de la façon la plus naturelle du monde, avec une aisance où se révélait le savoir d'un maître, d'un professionnel du vol et du crime. Pas un mot, pas un mouvement fébrile. Du sang-froid et de l'audace. Et j'étais là, sur la banquette, ficelé comme une momie, *moi, Arsène Lupin !*

En vérité, il y avait de quoi rire. Et, malgré la gravité des circonstances, je n'étais pas sans apprécier tout ce que la situation comportait d'ironique et de savoureux. Arsène Lupin roulé comme un novice ! Dévalisé comme le premier venu – car, bien entendu, le bandit m'allégea de ma bourse et de mon portefeuille ! Arsène Lupin, victime à son tour, dupé, vaincu... Quelle aventure !

Restait la dame. Il n'y prêta même pas attention. Il se contenta de ramasser la petite sacoche qui gisait sur le tapis et d'en extraire les bijoux, porte-monnaie, bibelots d'or et d'argent qu'elle contenait. La dame ouvrit un œil, tressaillit d'épouvante, ôta ses bagues et les tendit à l'homme comme si elle avait voulu lui épargner tout effort inutile. Il prit les bagues et la regarda : elle s'évanouit.

Alors, toujours silencieux et tranquille, sans plus s'occuper de nous, il regagna sa place, alluma une cigarette et se livra à un examen approfondi des trésors qu'il avait conquis, examen qui parut le satisfaire entièrement.

J'étais beaucoup moins satisfait. Je ne parle pas des douze mille francs dont on m'avait indûment dépouillé : c'était un dommage que je n'acceptais que momentanément et je comptais bien que ces douze mille francs rentreraient en ma possession dans le plus bref délai, ainsi que les papiers fort importants que renfermait mon portefeuille : projets, devis, adresses, listes de correspondants, lettres compromettantes. Mais, pour le moment, un souci plus immédiat et plus sérieux me tracassait :

Qu'allait-il se produire ?

Comme bien l'on pense, l'agitation causée par mon passage à travers la gare Saint-Lazare ne m'avait pas échappé. Invité chez des amis que je fréquentais sous le nom de Guillaume Berlat, et pour qui ma ressemblance avec Arsène Lupin était un sujet de plaisanteries affectueuses, je n'avais pu me grimer à ma guise, et ma présence avait été signalée. En outre, on avait vu un homme se précipiter de l'express dans le rapide. Qui était cet homme,

sinon Arsène Lupin ? Donc, inévitablement, fatalement, le commissaire de police de Rouen, prévenu par télégramme, et assisté d'un nombre respectable d'agents, se trouverait à l'arrivée du train, interrogerait les voyageurs suspects, et procéderait à une revue minutieuse des wagons.

Tout cela, je le prévoyais, et je ne m'en étais pas trop ému, certain que la police de Rouen ne serait pas plus perspicace que celle de Paris, et que je saurais bien passer inaperçu – ne me suffirait-il pas, à la sortie, de montrer négligemment ma carte de député, grâce à laquelle j'avais déjà inspiré toute confiance au contrôleur de Saint-Lazare ? Mais combien les choses avaient changé ! Je n'étais plus libre. Impossible de tenter un de mes coups habituels. Dans un des wagons, le commissaire découvrirait le sieur Arsène Lupin qu'un hasard propice lui envoyait pieds et poings liés, docile comme un agneau, empaqueté, tout préparé. Il n'aurait qu'à en prendre livraison, comme on reçoit un colis postal qui vous est adressé en gare, bourriche de gibier ou panier de fruits et légumes.

Et pour éviter ce fâcheux dénouement, que pouvais-je, entortillé dans mes bandelettes ?

Et le rapide filait vers Rouen, unique et prochaine station, brûlait Vernon, Saint-Pierre.

Un autre problème m'intriguait, où j'étais moins directement intéressé, mais dont la solution éveillait ma curiosité de professionnel. Quelles étaient les intentions de mon compagnon ?

J'aurais été seul qu'il eût le temps, à Rouen, de descendre en toute tranquillité. Mais la dame ? À peine la portière serait-elle ouverte, la dame si sage et si humble en ce moment, crierait, se démènerait, appellerait au secours !

Et de là mon étonnement ! Pourquoi ne la réduisait-il pas à la même impuissance que moi, ce qui lui aurait donné le loisir de disparaître avant qu'on se fût aperçu de son double méfait ?

Il fumait toujours, les yeux fixés sur l'espace qu'une pluie hésitante commençait à rayer de grandes lignes obliques. Une fois cependant il se détournait, saisit mon indicateur et le consulta.

La dame, elle, s'efforçait de rester évanouie, pour rassurer son ennemi. Mais des quintes de toux provoquées par la fumée démentaient cet évanouissement.

Quant à moi, j'étais fort mal à l'aise, et très courbaturé. Et je songeais... je combinais...

Pont-de-l'Arche, Oissel... Le rapide se hâtait, joyeux, ivre de vitesse.

Saint-Étienne... À cet instant, l'homme se leva, et fit deux pas vers nous, ce à quoi la dame s'empressa de répondre par un nouveau cri et par un évanouissement non simulé.

Mais quel était son but, à lui ? Il baissa la glace de notre côté. La pluie maintenant tombait avec rage, et son geste marqua l'ennui qu'il éprouvait à n'avoir ni parapluie ni pardessus. Il jeta les yeux sur le filet : l'en-cas de la dame s'y trouvait. Il le prit. Il prit également mon pardessus et s'en vêtit.

On traversait la Seine. Il retroussa le bas de son pantalon, puis se penchant, il souleva le loquet extérieur.

Allait-il se jeter sur la voie ? À cette vitesse, c'eût été la mort certaine. On s'engouffra dans le tunnel percé sous la côte Sainte-Catherine. L'homme entrouvrit la portière et, du pied, tâta la première marche. Quelle folie ! Les ténèbres, la fumée, le vacarme, tout cela donnait à une telle tentative une apparence fantastique. Mais, tout à coup, le train ralentit, les westinghouse s'opposèrent à l'effort des roues. En une minute l'allure devint normale, diminua encore. Sans aucun doute des travaux de consolidation étaient projetés dans cette partie du tunnel, qui nécessitaient le passage ralenti des trains, depuis quelques jours peut-être, et l'homme le savait.

Il n'eut donc qu'à poser l'autre pied sur la marche, à descendre sur la seconde et à s'en aller paisiblement, non sans avoir au préalable rabattu le loquet et refermé la portière.

À peine avait-il disparu que du jour éclaira la fumée plus blanche. On déboucha dans une vallée. Encore un tunnel et nous étions à Rouen.

Aussitôt la dame recouvra ses esprits et son premier soin fut de se lamenter sur la perte de ses bijoux. Je l'implorai des yeux. Elle comprit et me délivra du bâillon qui m'étouffait. Elle voulait aussi dénouer mes liens, je l'en empêchai.

— Non, non, il faut que la police voie les choses en l'état. Je désire qu'elle soit édifiée sur ce gredin.

— Et si je tirais la sonnette d'alarme ?

— Trop tard, il fallait y penser pendant qu'il m'attaquait.

— Mais il m'aurait tuée ! Ah ! Monsieur, vous l'avais-je dit qu'il voyageait dans ce train ! Je l'ai reconnu tout de suite, d'après son portrait.

Et le voilà parti avec mes bijoux.

– On le retrouvera, n’ayez pas peur.

– Retrouver Arsène Lupin ! Jamais.

– Cela dépend de vous, madame. Écoutez. Dès l’arrivée, soyez à la portière, et appelez, faites du bruit. Des agents et des employés viendront. Racontez alors ce que vous avez vu, en quelques mots l’agression dont j’ai été victime et la fuite d’Arsène Lupin, donnez son signalement, un chapeau mou, un parapluie – le vôtre – un pardessus gris à taille.

– Le vôtre, dit-elle.

– Comment le mien ? Mais non, le sien. Moi, je n’en avais pas.

– Il m’avait semblé qu’il n’en avait pas non plus quand il est monté.

– Si, si... à moins que ce ne soit un vêtement oublié dans le filet. En tout cas, il l’avait quand il est descendu, et c’est là l’essentiel... un pardessus gris, à taille, rappelez-vous... Ah ! J’oubliais... dites votre nom, dès l’abord. Les fonctions de votre mari stimuleront le zèle de tous ces gens.

On arrivait. Elle se penchait déjà à la portière. Je repris d’une voix un peu forte, presque impérieuse, pour que mes paroles se gravassent bien dans son cerveau :

– Dites aussi mon nom, Guillaume Berlat. Au besoin, dites que vous me connaissez... Cela nous gagnera du temps... il faut qu’on expédie l’enquête préliminaire... l’important, c’est la poursuite d’Arsène Lupin... vos bijoux... Il n’y a pas d’erreur, n’est-ce pas ? Guillaume Berlat, un ami de votre mari.

– Entendu... Guillaume Berlat.

Elle appelait déjà et gesticulait. Le train n’avait pas stoppé qu’un monsieur montait, suivi de plusieurs hommes. L’heure critique sonnait.

Haletante, la dame s’écria :

– Arsène Lupin... ils nous a attaqués... il a volé mes bijoux... Je suis madame Renaud... mon mari est sous-directeur des services pénitentiaires... Ah ! Tenez, voici précisément mon frère, Georges Ardelle, directeur du Crédit Rouennais... vous devez savoir...

Elle embrassa un jeune homme qui venait de nous rejoindre, et que le commissaire salua, et elle reprit, éplorée :

– Oui, Arsène Lupin... tandis que monsieur dormait, il s’est jeté à sa gorge... Monsieur Berlat, un ami de mon mari.

Le commissaire demanda :

– Mais où est-il, Arsène Lupin ?

– Il a sauté du train sous le tunnel, après la Seine.

– Êtes-vous sûre que ce soit lui ?

– Si j’en suis sûre ! Je l’ai parfaitement reconnu. D’ailleurs on l’a vu à la gare Saint-Lazare. Il avait un chapeau mou...

– Non pas... un chapeau de feutre dur, comme celui-ci, rectifia le commissaire en désignant mon chapeau.

– Un chapeau mou, je l’affirme, répéta M<sup>me</sup> Renaud, et un pardessus gris à taille.

– En effet, murmura le commissaire, le télégramme signale ce pardessus gris, à taille et à col de velours noir.

– À col de velours noir, justement, s’écria M<sup>me</sup> Renaud triomphante.

Je respirai. Ah ! La brave, l’excellente amie que j’avais là !

Les agents cependant m’avaient débarrassé de mes entraves. Je me mordis violemment les lèvres, du sang coula. Courbé en deux, le mouchoir sur la bouche, comme il convient à un individu qui est resté longtemps dans une position inconfortable, et qui porte au visage la marque sanglante du bâillon, je dis au commissaire, d’une voix affaiblie :

– Monsieur, c’était Arsène Lupin, il n’y a pas de doute... En faisant diligence on le rattrapera... Je crois que je puis vous être d’une certaine utilité...

Le wagon qui devait servir aux constatations de la justice fut détaché. Le train continua vers Le Havre. On nous conduisit vers le bureau du chef de gare, à travers la foule de curieux qui encombraient le quai.

À ce moment, j’eus une hésitation. Sous un prétexte quelconque, je pouvais m’éloigner, retrouver mon automobile et filer. Attendre était dangereux. Qu’un incident se produisît, qu’une dépêche survint de Paris, et j’étais perdu.

Oui, mais mon voleur ? Abandonné à mes propres ressources, dans une région qui ne m’était pas très familière, je ne devais pas espérer le rejoindre.

« Bah ! Tentons le coup, me dis-je, et restons. La partie est difficile à gagner, mais si amusante à jouer ! Et l’enjeu en vaut la peine. »

Et comme on nous pria de renouveler provisoirement nos dépositions, je m’écriai :

– Monsieur le commissaire, actuellement Arsène Lupin prend de l’avance. Mon automobile m’attend dans la cour. Si vous voulez me faire le plaisir d’y monter, nous essaierions...

Le commissaire sourit d’un air fin :

– L’idée n’est pas mauvaise... si peu mauvaise même qu’elle est en voie d’exécution.

– Ah !

– Oui, monsieur, deux de mes agents sont partis à bicyclette... depuis un certain temps déjà.

– Mais où ?

– À la sortie même du tunnel. Là, ils recueilleront les indices, les témoignages, et suivront la piste d’Arsène Lupin.

Je ne pus m’empêcher de hausser les épaules.

– Vos deux agents ne recueilleront ni indice ni témoignage.

– Vraiment !

– Arsène Lupin se sera arrangé pour que personne ne le voie sortir du tunnel. Il aura rejoint la première route et, de là...

– Et de là, Rouen, où nous le pincerons.

– Il n’ira pas à Rouen.

– Alors, il restera dans les environs où nous sommes encore plus sûrs...

– Il ne restera pas dans les environs.

– Oh ! Oh ! Et où donc se cachera-t-il ?

Je tirai ma montre.

– À l’heure présente, Arsène Lupin rôde autour de la gare de Darnétal. À dix heures cinquante, c’est-à-dire dans vingt-deux minutes, il prendra le train qui va de Rouen, gare du Nord, à Amiens.

– Vous croyez ? Et comment le savez-vous ?

– Oh ! C’est bien simple. Dans le compartiment, Arsène Lupin a consulté mon indicateur. Pour quelle raison ? Y avait-il, non loin de l’endroit où il a disparu, une autre ligne, une gare sur cette ligne, et un train s’arrêtant à cette gare ? À mon tour je viens de consulter l’indicateur. Il m’a renseigné.

– En vérité, monsieur, dit le commissaire, c’est merveilleusement déduit. Quelle compétence !

Entraîné par ma conviction, j’avais commis une maladresse en faisant preuve de tant d’habileté. Il me regardait avec étonnement, et je crus sentir

qu'un soupçon l'effleurait. – Oh ! à peine, car les photographies envoyées de tous côtés par le parquet étaient trop imparfaites, représentaient un Arsène Lupin trop différent de celui qu'il avait devant lui, pour qu'il lui fût possible de me reconnaître. Mais, tout de même, il était troublé, confusément inquiet.

Il y eut un moment de silence. Quelque chose d'équivoque et d'incertain arrêtait nos paroles. Moi-même, un frisson de gêne me secoua. La chance allait-elle tourner contre moi ? Me dominant, je me mis à rire.

– Mon Dieu, rien ne vous ouvre la compréhension comme la perte d'un portefeuille et le désir de le retrouver. Et il me semble que si vous vouliez bien me donner deux de vos agents, eux et moi, nous pourrions peut-être...

– Oh ! Je vous en prie, monsieur le commissaire, s'écria M<sup>me</sup> Renaud, écoutez M. Berlat.

L'intervention de mon excellente amie fut décisive. Prononcé par elle, la femme d'un personnage influent, ce nom de Berlat devenait réellement le mien et me conférait une identité qu'aucun soupçon ne pouvait atteindre. Le commissaire se leva :

– Je serais trop heureux monsieur Berlat, croyez-le bien, de vous voir réussir. Autant que vous je tiens à l'arrestation d'Arsène Lupin.

Il me conduisit jusqu'à l'automobile. Deux de ses agents, qu'il me présenta, Honoré Massol et Gaston Delivet, y prirent place. Je m'installai au volant. Mon mécanicien donna le tour de manivelle. Quelques secondes après nous quitions la gare. J'étais sauvé.

Ah ! J'avoue qu'en roulant sur les boulevards qui ceignent la vieille cité normande, à l'allure puissante de ma trente-cinq chevaux Moreau-Lepton, je n'étais pas sans concevoir quelque orgueil. Le moteur ronflait harmonieusement. À droite et à gauche, les arbres s'enfuyaient derrière nous. Et libre, hors de danger, je n'avais plus maintenant qu'à régler mes petites affaires personnelles, avec le concours des deux honnêtes représentants de la force publique. Arsène Lupin s'en allait à la recherche d'Arsène Lupin !

Modestes soutiens de l'ordre social, Delivet Gaston et Massol Honoré, combien votre assistance me fut précieuse ! Qu'aurais-je fait sans vous ? Sans vous, combien de fois, aux carrefours, j'eusse choisi la mauvaise route ! Sans vous, Arsène Lupin se trompait, et l'autre s'échappait !

Mais tout n'était pas fini. Loin de là. Il me restait d'abord à rattraper l'individu et ensuite à m'emparer moi-même des papiers qu'il m'avait dérobés. À aucun prix, il ne fallait que mes deux acolytes missent le nez dans ces documents, encore moins qu'ils ne s'en saisissent. Me servir d'eux et agir en dehors d'eux, voilà ce que je voulais et qui n'était point aisé.

À Darnétal, nous arrivâmes trois minutes après le passage du train. Il est vrai que j'eus la consolation d'apprendre qu'un individu en pardessus gris, à taille, à collet de velours noir, était monté dans un compartiment de seconde classe, muni d'un billet pour Amiens. Décidément, mes débuts comme policier promettaient.

Delivet me dit :

– Le train est express et ne s'arrête plus qu'à Montérolier-Buchy, dans dix-neuf minutes. Si nous n'y sommes pas avant Arsène Lupin, il peut continuer sur Amiens, comme bifurquer sur Clères, et de là gagner Dieppe ou Paris.

– Montérolier, quelle distance ?

– Vingt-trois kilomètres.

– Vingt-trois kilomètres en dix-neuf minutes... Nous y serons avant lui.

La passionnante étape ! Jamais ma fidèle Moreau-Lepton ne répondit à mon impatience avec plus d'ardeur et de régularité. Il me semblait que je lui communiquais ma volonté directement, sans l'intermédiaire des leviers et des manettes. Elle partageait mes désirs. Elle approuvait mon obstination. Elle comprenait mon animosité contre ce gredin d'Arsène Lupin. Le fourbe ! Le traître ! Aurais-je raison de lui ? Se jouerait-il une fois de plus de l'autorité, de cette autorité dont j'étais l'incarnation ?

– À droite, criait Delivet !... À gauche !... Tout droit !...

Nous glissions au-dessus du sol. Les bornes avaient l'air de petites bêtes peureuses qui s'évanouissaient à notre approche.

Et tout à coup, au détour d'une route, un tourbillon de fumée, l'express du Nord.

Durant un kilomètre, ce fut la lutte, côte à côte, lutte inégale dont l'issue était certaine. À l'arrivée, nous le battions de vingt longueurs.

En trois secondes, nous étions sur le quai, devant les deuxièmes classes. Les portières s'ouvrirent. Quelques personnes descendaient. Mon voleur point. Nous inspectâmes les compartiments. Pas d'Arsène Lupin.



Sapristi ! m'écriai-je, il m'aura reconnu dans l'automobile tandis que nous marchions côte à côte, et il aura sauté.

Le chef de train confirma cette supposition. Il avait vu un homme qui dégringolait le long du remblai, à deux cents mètres de la gare.

– Tenez, là-bas... celui qui traverse le passage à niveau.

Je m'élançai, suivi de mes deux acolytes, ou plutôt suivi de l'un d'eux, car l'autre, Massol, se trouvait être un coureur exceptionnel, ayant autant de fond que de vitesse. En peu d'instants, l'intervalle qui le séparait du fugitif diminuait singulièrement. L'homme l'aperçut, franchit une haie et détala rapidement vers un talus qu'il grimpa. Nous le vîmes encore plus loin : il entraînait dans un petit bois.

Quand nous atteignîmes le petit bois, Massol nous y attendait. Il avait jugé inutile de s'aventurer davantage, dans la crainte de nous perdre.

– Et je vous félicite, mon cher ami, lui dis-je. Après une pareille course, notre individu doit être à bout de souffle. Nous le tenons.

J'examinai les environs, tout en réfléchissant aux moyens de procéder seul à l'arrestation du fugitif, afin de faire moi-même des reprises que la justice n'aurait sans doute tolérées qu'après beaucoup d'enquêtes désagréables. Puis, je revins à mes compagnons.

– Voilà, c'est facile. Vous, Massol, postez-vous à gauche. Vous, Delivet, à droite. De là, vous surveillez toute la ligne postérieure du bosquet, et il ne peut en sortir, sans être aperçu de vous, que par cette cavée, où je prends position. S'il ne sort pas, moi j'entre, et, forcément, je le rabats sur l'un ou sur l'autre. Vous n'avez donc qu'à attendre. Ah ! J'oubliais : en cas d'alerte, un coup de feu.

Massol et Delivet s'éloignèrent chacun de son côté. Aussitôt qu'ils eurent disparus, je pénétrai dans le bois, avec les plus grandes précautions, de manière à n'être ni vu ni entendu. C'étaient des fourrés épais, aménagés pour la chasse, et coupés de sentes très étroites où il n'était possible de marcher qu'en se courbant comme dans des souterrains de verdure.

L'une d'elles aboutissait à une clairière où l'herbe mouillée présentait des traces de pas. Je les suivis en ayant soin de me glisser à travers les taillis. Elles me conduisirent au pied d'un petit monticule que couronnait une masure en plâtras, à moitié démolie.

« Il doit être là, pensai-je. L'observatoire est bien choisi. »

Je rampai jusqu'à proximité de la bâtisse. Un bruit léger m'avertit de sa présence, et, de fait, par une ouverture, je l'aperçus qui me tournait le dos.

En deux bonds je fus sur lui. Il essaya de braquer le revolver qu'il tenait à la main. Je ne lui en laissai pas le temps, et l'entraînai à terre, de telle façon que ses deux bras étaient pris sous lui, tordus, et que je pesais de mon genou sur sa poitrine.

– Écoute, mon petit, lui dis-je à l'oreille, je suis Arsène Lupin. Tu vas me rendre toute de suite et de bonne grâce mon portefeuille et la sacoche de la dame... moyennant quoi je te tire des griffes de la police, et je t' enrôle parmi mes amis. Un mot seulement : oui ou non ?

– Oui, murmura-t-il.

– Tant mieux. Ton affaire, ce matin, était joliment combinée. On s'entendra.

Je me relevai. Il fouilla dans sa poche, en sortit un large couteau et voulut m'en frapper.

– Imbécile ! m'écriai-je.

D'une main, j'avais paré l'attaque. De l'autre, je lui portai un violent coup sur l'artère carotide, ce qui s'appelle le « hook à la carotide ». Il tomba assommé.

Dans mon portefeuille, je retrouvai mes papiers et mes billets de banque. Par curiosité, je pris le sien. Sur une enveloppe qui lui était adressée, je lus son nom : Pierre Onfrey.

Je tressaillis. Pierre Onfrey, l'assassin de la rue Lafontaine, à Auteuil ! Pierre Onfrey, celui qui avait égorgé M<sup>me</sup> Delbois et ses deux filles. Je me penchai sur lui. Oui, c'était ce visage qui, dans le compartiment, avait éveillé en moi le souvenir de traits déjà contemplés.

Mais le temps passait. Je mis dans une enveloppe deux billets de cent francs, une carte et ces mots :

« Arsène Lupin à ses bons collègues Honoré Massol et Gaston Delivet, en témoignage de reconnaissance. »

Je posai cela en évidence au milieu de la pièce. À côté, la sacoche de M<sup>me</sup> Renaud. Pouvais-je ne point la rendre à l'excellente amie qui m'avait secouru ?

Je confesse cependant que j'en retirai tout ce qui présentait un intérêt quelconque, n'y laissant qu'un peigne en écaille, et un porte-monnaie vide.

Que diable ! Les affaires sont les affaires. Et puis, vraiment, son mari exerçait un métier si peu honorable !...

Restait l'homme. Il commençait à remuer. Que devais-je faire ? Je n'avais qualité ni pour le sauver ni pour le condamner.

Je lui enlevai ses armes et tirai en l'air un coup de revolver.

– Les deux autres vont venir, pensai-je, qu'il se débrouille ! Les choses s'accompliront dans le sens de son destin.

Et je m'éloignai au pas de course par le chemin de la cavée.

Vingt minutes plus tard, une route de traverse, que j'avais remarquée lors de notre poursuite, me ramenait auprès de mon automobile.

À quatre heures, je télégraphiais à mes amis de Rouen qu'un incident imprévu me contraignait à remettre ma visite. Entre nous, je crains fort, étant donné ce qu'ils doivent savoir maintenant, d'être obligé de la remettre indéfiniment. Cruelle désillusion pour eux !

À six heures, je rentrais à Paris par l'Isle-Adam, Enghien et la porte Bineau.

Les journaux du soir m'apprirent que l'on avait enfin réussi à s'emparer de Pierre Onfrey.

Le lendemain – ne dédaignons point les avantages d'une intelligente réclame – l'*Écho de France* publiait cet entrefilet sensationnel :

« Hier, aux environs de Buchy, après de nombreux incidents, Arsène Lupin a opéré l'arrestation de Pierre Onfrey. L'assassin de la rue Lafontaine venait de dévaliser, sur la ligne de Paris au Havre, M<sup>me</sup> Renaud, la femme du sous-directeur des services pénitentiaires. Arsène Lupin a restitué à M<sup>me</sup> Renaud la sacoche qui contenait ses bijoux, et a récompensé généreusement les deux agents de la Sûreté qui l'avaient aidé au cours de cette dramatique arrestation. »

## *Le Collier de la Reine*

### [Table des matières](#)

Deux ou trois fois par an, à l'occasion de solennités importantes, comme les bals de l'ambassade d'Autriche ou les soirées de lady Billingstone, la comtesse de Dreux-Soubise mettait sur ses blanches épaules « le Collier de la Reine ».

C'était bien le fameux collier, le collier légendaire que Bohmer et Bassenge, joailliers de la couronne, destinaient à la du Barry, que le cardinal de Rohan-Soubise crut offrir à Marie-Antoinette, reine de France, et que l'aventurière Jeanne de Valois, comtesse de La Motte, dépeça un soir de février 1785, avec l'aide de son mari et de leur complice Rétaux de Villette.

Pour dire vrai, la monture seule était authentique. Rétaux de Villette l'avait conservée, tandis que le sieur de La Motte et sa femme dispersaient aux quatre vents les pierres brutalement desserties, les admirables pierres si soigneusement choisies par Bohmer. Plus tard, en Italie, il la vendit à Gaston de Dreux-Soubise, neveu et héritier du cardinal, sauvé par lui de la ruine lors de la retentissante banqueroute de Rohan-Guéménée, et qui en souvenir de son oncle, racheta les quelques diamants qui restaient en la possession du bijoutier anglais Jefferys, les compléta avec d'autres de valeur beaucoup moindre, mais de même dimension, et parvint à reconstituer le merveilleux « collier en esclavage », tel qu'il était sorti des mains de Bohmer et Bassenge.

De ce bijou historique, pendant près d'un siècle, les Dreux-Soubise s'enorgueillirent. Bien que diverses circonstances eussent notablement diminué leur fortune, ils aimèrent mieux réduire leur train de maison que d'aliéner la royale et précieuse relique. En particulier le comte actuel y tenait comme on tient à la demeure de ses pères. Par prudence, il avait loué un coffre au Crédit Lyonnais pour l'y déposer. Il allait l'y chercher lui-même l'après-midi du jour où sa femme voulait s'en parer, et l'y reportait lui-même le lendemain.

Ce soir-là, à la réception du Palais de Castille – l’aventure remonte au début du siècle – la comtesse eut un véritable succès, et le roi Christian, en l’honneur de qui la fête était donnée, remarqua sa beauté magnifique. Les pierreries ruisselaient autour du cou gracieux. Les mille facettes des diamants brillaient et scintillaient comme des flammes à la clarté des lumières. Nulle autre qu’elle, semblait-il, n’eût pu porter avec tant d’aisance et de noblesse le fardeau d’une telle parure.

Ce fut un double triomphe, que le comte de Dreux goûta profondément, et dont il s’applaudit, quand ils furent rentrés dans la chambre de leur vieil hôtel du faubourg Saint-Germain. Il était fier de sa femme et tout autant peut-être du bijou qui illustrait sa maison depuis quatre générations. Et sa femme en tirait une vanité un peu puérile, mais qui était bien la marque de son caractère altier.

Non sans regret, elle détacha le collier de ses épaules et le tendit à son mari qui l’examina avec admiration, comme s’il ne le connaissait point. Puis, l’ayant remis dans son écrin de cuir rouge aux armes du Cardinal, il passa dans un cabinet voisin, sorte d’alcôve plutôt, que l’on avait complètement isolée de la chambre, et dont l’unique entrée se trouvait au pied de leur lit. Comme les autres fois, il le dissimula sur une planche assez élevée, parmi des cartons à chapeau et des piles de linge. Il referma la porte et se dévêtit.

Au matin, il se leva vers neuf heures, avec l’intention d’aller, avant le déjeuner, jusqu’au Crédit Lyonnais. Il s’habilla, but une tasse de café et descendit aux écuries. Là, il donna des ordres. Un des chevaux l’inquiétait. Il le fit marcher et trotter devant lui dans la cour. Puis il retourna près de sa femme.

Elle n’avait point quitté la chambre, et se coiffait, aidée de sa bonne. Elle lui dit :

- Vous sortez ?
- Oui... pour cette course...
- Ah ! En effet... c’est plus prudent...

Il pénétra dans le cabinet. Mais, au bout de quelques secondes, il demanda, sans le moindre étonnement d’ailleurs :

- Vous l’avez pris, chère amie ?

Elle répliqua :

- Comment ? Mais non, je n’ai rien pris.

– Vous l’avez dérangé.

– Pas du tout... je n’ai même pas ouvert cette porte.

Il apparut, décomposé, et il balbutia, la voix à peine intelligible :

– Vous n’avez pas ?... Ce n’est pas vous ?... Alors...

Elle accourut, et ils cherchèrent fiévreusement, jetant les cartons à terre et démolissant les piles de linge. Et le comte répétait :

– Inutile... tout ce que nous faisons est inutile... C’est ici, là, sur cette planche, que je l’ai mis.

– Vous avez pu vous tromper.

– C’est ici, là, sur cette planche, et pas sur une autre.

Ils allumèrent une bougie, car la pièce était assez obscure, et ils enlevèrent tout le linge et tous les objets qui l’encombraient. Et quand il n’y eut plus rien dans le cabinet, ils durent s’avouer avec désespoir que le fameux collier, « le Collier en esclavage de la Reine », avait disparu.

De nature résolue, la comtesse, sans perdre de temps en vaines lamentations, fit prévenir le commissaire, M. Valorbe, dont ils avaient eu déjà l’occasion d’apprécier l’esprit sagace et la clairvoyance. On le mit au courant par le détail, et tout de suite il demanda :

– Êtes-vous sûr, monsieur le comte, que personne n’a pu traverser la nuit votre chambre ?

– Absolument sûr. J’ai le sommeil très léger. Mieux encore : la porte de cette chambre était fermée au verrou. J’ai dû le tirer ce matin quand ma femme a sonné la bonne.

– Et il n’existe pas d’autre passage qui permette de s’introduire dans le cabinet ?

– Aucun.

– Pas de fenêtre ?

– Si, mais elle est condamnée.

– Je désirerais m’en rendre compte...

On alluma des bougies, et aussitôt M. Valorbe fit remarquer que la fenêtre n’était condamnée qu’à mi-hauteur, par un bahut, lequel, en outre, ne touchait pas exactement aux croisées.

– Il y touche suffisamment, répliqua M. de Dreux, pour qu’il soit impossible de le déplacer sans faire beaucoup de bruit.

– Et sur quoi donne cette fenêtre ?

– Sur une courette intérieure.

– Et vous avez encore un étage au-dessus de celui-là ?

– Deux, mais au niveau de celui des domestiques, la courette est protégée par une grille à petites mailles. C’est pourquoi nous avons si peu de jour.

D’ailleurs, quand on eut écarté le bahut, on constata que la fenêtre était close, ce qui n’aurait pas été, si quelqu’un avait pénétré du dehors.

– À moins, observa le comte, que ce quelqu’un ne soit sorti par notre chambre.

– Auquel cas, vous n’auriez pas trouvé le verrou de cette chambre poussé.

Le commissaire réfléchit un instant, puis se tournant vers la comtesse :

– Savait-on dans votre entourage, madame, que vous deviez porter ce collier hier soir ?

– Certes, je ne m’en suis pas cachée. Mais personne ne savait que nous l’enfermions dans ce cabinet.

– Personne ?

– Personne... À moins que...

– Je vous en prie, madame, précisez. C’est là un point des plus importants.

Elle dit à son mari :

– Je songeais à Henriette.

– Henriette ? Elle ignore ce détail comme les autres.

– En es-tu certain ?

– Quelle est cette dame ? interrogea M. Valorbe.

– Une amie de couvent, qui s’est fâchée avec sa famille pour épouser une sorte d’ouvrier. À la mort de son mari, je l’ai recueillie avec son fils et leur ai meublé un appartement dans cet hôtel.

Et elle ajouta avec embarras :

– Elle me rend quelques services. Elle est très adroite de ses mains.

– À quel étage habite-t-elle ?

– Au nôtre, pas loin du reste... à l’extrémité de ce couloir... Et même, j’y pense... la fenêtre de sa cuisine...

– Ouvre sur cette courette, n’est-ce pas ?

– Oui, juste en face de la nôtre.

Un léger silence suivit cette déclaration.

Puis M. Valorbe demanda qu’on le conduisît auprès d’Henriette.

Ils la trouvèrent en train de coudre, tandis que son fils Raoul, un bambin de six à sept ans, lisait à ses côtés. Assez étonné de voir le misérable appartement qu'on avait meublé pour elle, et qui se composait au total d'une pièce sans cheminée et d'un réduit servant de cuisine, le commissaire la questionna. Elle parut bouleversée en apprenant le vol commis. La veille au soir, elle avait elle-même habillé la comtesse et fixé le collier autour de son cou.

– Seigneur Dieu ! s'écria-t-elle, qui m'aurait jamais dit ?

– Et vous n'avez aucune idée ? Pas le moindre doute ? Il est possible que le coupable ait passé par votre chambre.

Elle rit de bon cœur, sans même imaginer qu'on pouvait l'effleurer d'un soupçon :

– Mais je ne l'ai pas quittée, ma chambre ! Je ne sors jamais, moi. Et puis ; vous n'avez donc pas vu ?

Elle ouvrit la fenêtre du réduit.

– Tenez, il y a bien trois mètres jusqu'au rebord opposé.

– Qui vous a dit que nous envisagions l'hypothèse d'un vol effectué par là ?

– Mais... le collier n'était-il pas dans le cabinet ?

– Comment le savez-vous ?

– Dame ! J'ai toujours su qu'on l'y mettait la nuit... on en a parlé devant moi...

Sa figure, encore jeune, mais que les chagrins avaient flétrie, marquait une grande douceur et de la résignation. Cependant elle eut soudain, dans le silence, une expression d'angoisse, comme si un danger l'eût menacée. Elle attira son fils contre elle. L'enfant lui prit la main et l'embrassa tendrement.

– Je ne suppose pas, dit M. de Dreux au commissaire, quand ils furent seuls, – je ne suppose pas que vous la soupçonniez ? Je réponds d'elle. C'est l'honnêteté même.

– Oh ! Je suis tout à fait de votre avis, affirma M. Valorbe. C'est tout au plus si j'avais pensé à une complicité inconsciente. Mais je reconnais que cette explication doit être abandonnée, d'autant qu'elle ne résout nullement le problème, auquel nous nous heurtons.

Le commissaire ne poussa pas plus avant cette enquête, que le juge d'instruction reprit et compléta les jours suivants. On interrogea les domestiques, on vérifia l'état du verrou, on fit des expériences sur la



fermeture et sur l'ouverture de la fenêtre du cabinet, on explora la courette de haut en bas... Tout fut inutile. Le verrou était intact. La fenêtre ne pouvait s'ouvrir ni se fermer du dehors.

Plus spécialement, les recherches visèrent Henriette, car, malgré tout, on en revenait toujours de ce côté. On fouilla sa vie minutieusement, et il fut constaté que, depuis trois ans, elle n'était sortie que quatre fois de l'hôtel, et les quatre fois pour des courses que l'on put déterminer. En réalité, elle servait de femme de chambre et de couturière à M<sup>me</sup> de Dreux, qui se montrait à son égard d'une rigueur dont tous les domestiques témoignèrent en confiance.

– D'ailleurs, disait le juge d'instruction, qui, au bout d'une semaine, aboutit aux mêmes conclusions que le commissaire, en admettant que nous connaissions le coupable, et nous n'en sommes pas là, nous n'en saurions pas davantage sur la manière dont le vol a été commis. Nous sommes barrés à droite et à gauche par deux obstacles : une porte et une fenêtre fermées. Le mystère est double ! Comment a-t-on pu s'introduire, et comment, ce qui était beaucoup plus difficile, a-t-on pu s'échapper en laissant derrière soi une porte close au verrou et une fenêtre fermée ?

Au bout de quatre mois d'investigations, l'idée secrète du juge était celle-ci : M. et M<sup>me</sup> de Dreux, pressés par des besoins d'argent, avaient vendu le Collier de la Reine. Il classa l'affaire.

Le vol du précieux bijou porta aux Dreux-Soubise un coup dont ils gardèrent longtemps la marque. Leur crédit n'étant plus soutenu par la sorte de réserve que constituait un tel trésor, ils se trouvèrent en face de créanciers plus exigeants et de prêteurs moins favorables. Ils durent couper dans le vif, aliéner, hypothéquer. Bref, c'eût été la ruine si deux gros héritages de parents éloignés ne les avaient sauvés.

Ils souffrirent aussi dans leur orgueil, comme s'ils avaient perdu un quartier de noblesse. Et, chose bizarre, ce fut à son ancienne amie de pension que la comtesse s'en prit. Elle ressentait contre elle une véritable rancune et l'accusait ouvertement. On la relégua d'abord à l'étage des domestiques, puis on la congédia du jour au lendemain.

Et la vie coula, sans événements notables. Ils voyagèrent beaucoup.

Un seul fait doit être relevé au cours de cette époque. Quelques mois après le départ d'Henriette, la comtesse reçut d'elle une lettre qui la remplit

d'étonnement :

« Madame,

« Je ne sais comment vous remercier. Car c'est bien vous, n'est-ce pas, qui m'avez envoyé cela ? Ce ne peut être que vous. Personne autre ne connaît ma retraite au fond de ce petit village. Si je me trompe, excusez-moi et retenez du moins l'expression de ma reconnaissance pour vos bontés passées... »

Que voulait-elle dire ? Les bontés présentes ou passées de la comtesse envers elle se réduisaient à beaucoup d'injustices. Que signifiaient ces remerciements ?

Sommée de s'expliquer, elle répondit qu'elle avait reçu par la poste, en un pli non recommandé ni chargé, deux billets de mille francs. L'enveloppe, qu'elle joignait à sa réponse, était timbrée de Paris, et ne portait que son adresse, tracée d'une écriture visiblement déguisée.

D'où provenaient ces deux mille francs ? Qui les avait envoyés ? La justice s'informa. Mais quelle piste pouvait-on suivre parmi ces ténèbres ?

Et le même fait se reproduisit douze mois après. Et une troisième fois ; et une quatrième fois ; et chaque année pendant six ans, avec cette différence que la cinquième et la sixième année, la somme doubla, ce qui permit à Henriette, tombée subitement malade, de se soigner comme il convenait.

Autre différence : l'administration de la poste ayant saisi une des lettres sous prétexte qu'elle n'était point chargée, les deux dernières lettres furent envoyées selon le règlement, la première datée de Saint-Germain, l'autre de Suresnes. L'expéditeur signa d'abord Anquety, puis Péchard. Les adresses qu'il donna étaient fausses.

Au bout de six ans, Henriette mourut. L'énigme demeura entière.

Tous ces événements sont connus du public. L'affaire fut de celles qui passionnèrent l'opinion, et c'est un destin étrange que celui de ce collier, qui, après avoir bouleversé la France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, souleva encore tant d'émotion cent vingt ans plus tard. Mais ce que je vais dire est ignoré de tous, sauf des principaux intéressés et de quelques personnes auxquelles le comte demanda le secret absolu. Comme il est probable qu'un jour ou l'autre elles manqueront à leur promesse, je n'ai, moi, aucun scrupule à déchirer le voile et l'on saura ainsi, en même temps que la clef

de l'énigme, l'explication de la lettre publiée par les journaux d'avant-hier matin, lettre extraordinaire qui ajoutait encore, si c'est possible, un peu d'ombre et de mystère aux obscurités de ce drame.

Il y a cinq jours de cela. Au nombre des invités qui déjeunaient chez M. de Dreux-Soubise, se trouvaient ses deux nièces et sa cousine, et, comme hommes, le président d'Essaville, le député Bochas, le chevalier Floriani que le comte avait connu en Sicile, et le général marquis de Rouzières, un vieux camarade de cercle.

Après le repas, ces dames servirent le café et les messieurs eurent l'autorisation d'une cigarette, à condition de ne point désertier le salon. On causa. L'une des jeunes filles s'amusa à faire les cartes et à dire la bonne aventure. Puis on en vint à parler de crimes célèbres. Et c'est à ce propos que M. de Rouzières, qui ne manquait jamais l'occasion de taquiner le comte, rappela l'aventure du collier, sujet de conversation que M. de Dreux avait en horreur.

Aussitôt chacun émit son avis. Chacun recommença l'instruction à sa manière. Et, bien entendu, toutes les hypothèses se contredisaient, toutes également inadmissibles.

– Et vous, monsieur, demanda la comtesse au chevalier Floriani, quelle est votre opinion ?

– Oh ! Moi, je n'ai pas d'opinion, madame.

On se récria. Précisément, le chevalier venait de raconter très brillamment diverses aventures auxquelles il avait été mêlé avec son père, magistrat à Palerme, et où s'étaient affirmés son jugement et son goût pour ces questions.

– J'avoue, dit-il, qu'il m'est arrivé de réussir alors que de plus habiles avaient renoncé. Mais de là à me considérer comme un Sherlock Holmes... Et puis, c'est à peine si je sais de quoi il s'agit.

On se tourna vers le maître de la maison. À contrecœur, il dut résumer les faits. Le chevalier écouta, réfléchit, posa quelques interrogations, et murmura :

– C'est drôle... à première vue il ne me semble pas que la chose soit si difficile à deviner.

Le comte haussa les épaules. Mais les autres personnes s'empressèrent autour du chevalier, et il reprit d'un ton un peu dogmatique :

– En général, pour remonter à l’auteur d’un crime ou d’un vol, il faut déterminer comment ce crime ou ce vol ont été commis. Dans le cas actuel, rien de plus simple, selon moi, car nous nous trouvons en face, non pas de plusieurs hypothèses, mais d’une certitude, d’une certitude unique, rigoureuse, et qui s’énonce ainsi : l’individu ne pouvait entrer que par la porte de la chambre ou par la fenêtre du cabinet. Or on n’ouvre pas, de l’extérieur, une porte verrouillée. Donc il est entré par la fenêtre.

– Elle était fermée, et on l’a retrouvée fermée, déclara M. de Dreux.

– Pour cela, continua Floriani, sans relever l’interruption, il n’a eu besoin que d’établir un pont, planche ou échelle, entre le balcon de la cuisine et le rebord de la fenêtre, et dès que l’écrin...

– Mais je vous répète que la fenêtre était fermée ! s’écria le comte avec impatience.

Cette fois Floriani dut répondre. Il le fit avec la plus grande tranquillité, en homme qu’une objection aussi insignifiante ne trouble point.

– Je veux croire qu’elle l’était, mais n’y a-t-il pas un vasistas ?

– Comment le savez-vous ?

– D’abord c’est presque une règle, dans les hôtels de cette époque. Et ensuite il faut bien qu’il en soit ainsi, puisque, autrement, le vol serait inexplicable.

– En effet, il y en a un, mais il est clos, comme la fenêtre. On n’y a même pas fait attention.

– C’est un tort. Car si on y avait fait attention, on aurait vu évidemment qu’il avait été ouvert.

– Et comment ?

– Je suppose que, pareil à tous les autres, il s’ouvre au moyen d’un fil de fer tressé, muni d’un anneau à son extrémité inférieure ?

– Oui.

– Et cet anneau pendait entre la croisée et le bahut ?

– Oui, mais je ne comprends pas...

– Voici. Par une fente pratiquée dans le carreau, on a pu, à l’aide d’un instrument quelconque, mettons une baguette de fer pourvue d’un crochet, agripper l’anneau, peser et ouvrir.

Le comte ricana :

– Parfait ! Parfait ! Vous arrangez tout cela avec une aisance seulement vous oubliez une chose, cher monsieur, c’est qu’il n’y a pas eu de fente

pratiquée dans le carreau.

– Il y a eu une fente.

– Allons donc, on l’aurait vue.

– Pour voir il faut regarder, et l’on n’a pas regardé. La fente existe, il est matériellement impossible qu’elle n’existe pas, le long du carreau, contre le mastic... dans le sens vertical, bien entendu.

Le comte se leva. Il paraissait très surexcité. Il arpenta deux ou trois fois le salon d’un pas nerveux, et, s’approchant de Floriani :

– Rien n’a changé là-haut depuis ce jour... personne n’a mis les pieds dans ce cabinet.

– En ce cas, monsieur, il vous est loisible de vous assurer que mon explication concorde avec la réalité.

– Elle ne concorde avec aucun des faits que la justice a constatés. Vous n’avez rien vu, vous ne savez rien, et vous allez à l’encontre de tout ce que nous avons vu et de tout ce que nous savons.

Floriani ne sembla point remarquer l’irritation du comte, et il dit en souriant :

– Mon Dieu, monsieur, je tâche de voir clair, voilà tout. Si je me trompe, prouvez-moi mon erreur.

– Sans plus tarder... J’avoue qu’à la longue votre assurance...

M. de Dreux mâchonna encore quelques paroles, puis, soudain, se dirigea vers la porte et sortit.

Pas un mot ne fut prononcé. On attendait anxieusement, comme si, vraiment, une parcelle de la vérité allait apparaître. Et le silence avait une gravité extrême.

Enfin, le comte apparut dans l’embrasure de la porte. Il était pâle et singulièrement agité. Il dit à ses amis, d’une voix tremblante :

– Je vous demande pardon... les révélations de monsieur sont si imprévues... je n’aurais jamais pensé...

Sa femme l’interrogea avidement :

– Parle... je t’en supplie... qu’y a-t-il ?

Il balbutia :

– La fente existe... à l’endroit même indiqué... le long du carreau...

Il saisit brusquement le bras du chevalier et lui dit d’un ton impérieux :

– Et maintenant, monsieur, poursuivez... je reconnais que vous avez raison jusqu’ici ; mais maintenant, ce n’est pas fini... répondez... que s’est-

il passé, selon vous ?

Floriani se dégagea doucement et après un instant prononça :

– Eh bien, selon moi, voilà ce qui s'est passé. L'individu, sachant que M<sup>me</sup> de Dreux allait au bal avec le collier, a jeté sa passerelle pendant votre absence. Au travers de la fenêtre, il vous a surveillé et vous a vu cacher le bijou. Dès que vous êtes parti, il a coupé la vitre et a tiré l'anneau.

– Soit, mais la distance est trop grande pour qu'il ait pu, par le vasistas, atteindre la poignée de la fenêtre.

– S'il n'a pu l'ouvrir, c'est qu'il est entré par le vasistas lui-même.

– Impossible ; il n'y a pas d'homme assez mince pour s'introduire par là.

– Alors ce n'est pas un homme.

– Comment !

– Certes. Si le passage est trop étroit pour un homme, il faut bien que ce soit un enfant.

– Un enfant !

– Ne m'avez-vous pas dit que votre amie Henriette avait un fils ?

– En effet... un fils qui s'appelait Raoul.

– Il est infiniment probable que c'est ce Raoul qui a commis le vol.

– Quelle preuve en avez-vous ?

– Quelle preuve ?... il n'en manque pas, de preuves... Ainsi, par exemple...

Il se tut et réfléchit quelques secondes. Puis il reprit :

– Ainsi, par exemple, cette passerelle, il n'est pas à croire que l'enfant l'ait apportée du dehors et remportée sans que l'on s'en soit aperçu. Il a dû employer ce qui était à sa disposition. Dans le réduit où Henriette faisait sa cuisine, il y avait, n'est-ce pas, des tablettes accrochées au mur où l'on posait les casseroles ?

– Deux tablettes, autant que je me souviene.

– Il faudrait s'assurer si ces planches sont réellement fixées aux tasseaux de bois qui les supportent. Dans le cas contraire, nous serions autorisés à penser que l'enfant les a déclouées, puis attachées l'une à l'autre. Peut-être aussi, puisqu'il y avait un fourneau, trouverait-on le crochet à fourneau dont il a dû se servir pour ouvrir le vasistas.

Sans mot dire le comte sortit, et cette fois, les assistants ne ressentirent même point la petite anxiété de l'inconnu qu'ils avaient éprouvée la première fois. Ils savaient, ils savaient de façon absolue que les prévisions de Floriani étaient justes. Il émanait de cet homme une impression de certitude si rigoureuse qu'on l'écoutait non point comme s'il déduisait des faits les uns des autres, mais comme s'il racontait des événements dont il était facile de vérifier au fur et à mesure l'authenticité.

Et personne ne s'étonna lorsque à son tour le comte déclara :

– C'est bien l'enfant, c'est bien lui, tout l'atteste.

– Vous avez vu les planches... le crochet ?

– J'ai vu... les planches ont été déclouées... le crochet est encore là.

M<sup>me</sup> de Dreux-Soubise s'écria :

– C'est lui... Vous voulez dire plutôt que c'est sa mère. Henriette est la seule coupable. Elle aura obligé son fils...

– Non, affirma le chevalier, la mère n'y est pour rien.

– Allons donc ! Ils habitaient la même chambre, l'enfant n'aurait pu agir à l'insu d'Henriette.

– Ils habitaient la même chambre, mais tout s'est passé dans la pièce voisine, la nuit, tandis que la mère dormait.

Et le collier ? fit le comte, on l'aurait trouvé dans les affaires de l'enfant.

– Pardon ! Il sortait, lui. Le matin même où vous l'avez surpris devant sa table de travail, il venait de l'école, et peut-être la justice, au lieu d'épuiser ses ressources contre la mère innocente, aurait-elle été mieux inspirée en perquisitionnant là-bas, dans le pupitre de l'enfant, parmi ses livres de classe.

– Soit, mais ces deux mille francs qu'Henriette recevait chaque année, n'est-ce pas le meilleur signe de sa complicité ?

– Complice, vous eût-elle remerciés de cet argent ? Et puis, ne la surveillait-on pas ? Tandis que l'enfant est libre, lui, il a toute facilité pour courir jusqu'à la ville voisine pour s'aboucher avec un revendeur quelconque et lui céder à vil prix un diamant, deux diamants, selon le cas... sous la seule condition que l'envoi d'argent sera effectué de Paris, moyennant quoi on recommencera l'année suivante.

Un malaise indéfinissable oppressait les Dreux-Soubise et leurs invités. Vraiment il y avait dans le ton, dans l'attitude de Floriani, autre chose que cette certitude qui, dès le début avait si fort agacé le comte. Il y avait comme de l'ironie, et une ironie qui semblait plutôt hostile que sympathique et amicale ainsi qu'il eût convenu.

Le comte affecta de rire.

– Tout cela est d'un ingénieux qui me ravit ! Mes compliments ! Quelle imagination brillante !

– Mais non, mais non, s'écria Floriani avec plus de gravité, je n'imagine pas, j'évoque des circonstances qui furent inévitablement telles que je les montre.

– Qu'en savez-vous ?

– Ce que vous-même m'en avez dit. Je me représente la vie de la mère et de l'enfant, là-bas, au fond de la province, la mère qui tombe malade, les ruses et les inventions du petit pour vendre les pierreries et sauver sa mère ou tout au moins adoucir ses derniers moments. Le mal l'emporte. Elle meurt. Des années passent. L'enfant grandit, devient un homme. Et alors – et pour cette fois, je veux bien admettre que mon imagination se donne libre cours – supposons que cet homme éprouve le besoin de revenir dans les lieux où il a vécu son enfance, qu'il les revoie, qu'il retrouve ceux qui ont soupçonné, accusé sa mère... pensez-vous à l'intérêt poignant d'une telle entrevue dans la vieille maison où se sont déroulées les péripéties du drame ?

Ses paroles retentirent quelques secondes dans le silence inquiet, et sur le visage de M. et M<sup>me</sup> de Dreux, se lisait un effort éperdu pour comprendre, en même temps que la peur, que l'angoisse de comprendre. Le comte murmura :

– Qui êtes-vous donc, monsieur ?

– Moi ? Mais le chevalier Floriani que vous avez rencontré à Palerme et que vous avez été assez bon de convier chez vous déjà plusieurs fois.

– Alors que signifie cette histoire ?

– Oh ! Mais rien du tout ! C'est simple jeu de ma part. J'essaie de me figurer la joie que le fils d'Henriette, s'il existe encore, aurait à vous dire qu'il fut le seul coupable, et qu'il le fut parce que sa mère était



malheureuse, sur le point de perdre la place de... domestique dont elle vivait, et parce que l'enfant souffrait de voir sa mère malheureuse.

Il s'exprimait avec une émotion contenue, à demi levé et penché vers la comtesse. Aucun doute ne pouvait subsister. Le chevalier Floriani n'était autre que le fils d'Henriette. Tout, dans son attitude, dans ses paroles, le proclamait. D'ailleurs n'était-ce point son intention évidente, sa volonté même d'être reconnu comme tel ?

Le comte hésita. Quelle conduite allait-il tenir envers l'audacieux personnage ? Sonner ? Provoquer un scandale ? Démasquer celui qui l'avait dépouillé jadis ? Mais il y avait si longtemps ! Et qui voudrait admettre cette histoire absurde d'enfant coupable ? Non, il valait mieux accepter la situation, en affectant de n'en point saisir le véritable sens. Et le comte, s'approchant de Floriani, s'écria avec enjouement :

– Très amusant, très curieux, votre roman. Je vous jure qu'il me passionne. Mais, suivant vous, qu'est-il devenu, ce bon jeune homme, ce modèle des fils ? J'espère qu'il ne s'est pas arrêté en si beau chemin.

– Oh ! Certes non.

– N'est-ce pas ! Après un tel début ! Prendre le collier de la Reine à six ans, le célèbre collier que convoitait Marie-Antoinette !

– Et le prendre, observa Floriani, se prêtant au jeu du comte, le prendre sans qu'il lui en coûte le moindre désagrément, sans que personne ait l'idée d'examiner l'état des carreaux, ou s'aviser que le rebord de la fenêtre est trop propre, ce rebord qu'il avait essuyé pour effacer les traces de son passage sur l'épaisse poussière... Avouez qu'il y avait de quoi tourner la tête d'un gamin de son âge. C'est donc si facile ? Il n'y a donc qu'à vouloir et tendre la main ?... Ma foi, il voulut...

– Et il tendit la main.

– Les deux mains, reprit le chevalier en riant.

Il y eut un frisson. Quel mystère cachait la vie de ce soi-disant Floriani ? Combien extraordinaire devait être l'existence de cet aventurier, voleur génial à six ans, et qui, aujourd'hui, par un raffinement de dilettante en quête d'émotion, ou tout au plus pour satisfaire un sentiment de rancune, venait braver sa victime chez elle, audacieusement, follement, et cependant avec toute la correction d'un galant homme en visite !

Il se leva et s'approcha de la comtesse pour prendre congé. Elle réprima un mouvement de recul. Il sourit.

– Oh ! Madame, vous avez peur ! Aurais-je donc poussé trop loin ma petite comédie de sorcier de salon ?

Elle se domina et répondit avec la même désinvolture un peu railleuse :

– Nullement, monsieur. La légende de ce bon fils m’a au contraire fort intéressée, et je suis heureuse que mon collier ait été l’occasion d’une destinée aussi brillante. Mais ne croyez-vous pas que le fils de cette... femme, de cette Henriette, obéissait surtout à sa vocation ?

Il tressaillit, sentant la pointe, et répliqua :

– J’en suis persuadé, et il fallait même que cette vocation fût sérieuse pour que l’enfant ne se rebutât point.

– Et comment cela ?

– Mais oui, vous le savez, la plupart des pierres étaient fausses. Il n’y avait de vrai que les quelques diamants rachetés au bijoutier anglais, les autres ayant été vendus un à un selon les dures nécessités de la vie.

– C’était toujours le Collier de la Reine, monsieur, dit la comtesse avec hauteur, et voilà, me semble-t-il, ce que le fils d’Henriette ne pouvait comprendre.

– Il a dû comprendre, madame, que faux ou vrai, le collier était avant tout un objet de parade, une enseigne.

M. de Dreux fit un geste. Sa femme aussitôt le prévint.

– Monsieur, dit-elle, si l’homme auquel vous faites allusion a la moindre pudeur...

Elle s’interrompit, intimidée par le calme regard de Floriani.

Il répéta :

– Si cet homme a la moindre pudeur ?...

Elle sentit qu’elle ne gagnerait rien à lui parler de la sorte, et malgré elle, malgré sa colère et son indignation toute frémissante d’orgueil humilié, elle lui dit presque poliment :

– Monsieur, la légende veut que Rétaux de Villette, quand il eut le Collier de la Reine entre les mains et qu’il en eut fait sauter tous les diamants avec Jeanne de Valois, n’ait point osé toucher à la monture. Il comprit que les diamants n’étaient que l’ornement, l’accessoire, mais que la monture était l’œuvre essentielle, la création même de l’artiste, et il la respecta. Pensez-vous que cet homme ait compris également ?

– Je ne doute pas que la monture existe. L’enfant l’a respectée.

– Eh bien ! Monsieur, s’il vous arrive de le rencontrer, vous lui direz qu’il garde injustement une de ces reliques qui sont la propriété et la gloire de certaines familles, et qu’il a pu en arracher les pierres sans que le Collier de la Reine cessât d’appartenir à la maison de Dreux-Soubise. Il nous appartient comme notre nom, comme notre honneur.

Le chevalier répondit simplement :

– Je lui dirai, madame.

Il s’inclina devant elle, salua le comte, salua les uns après les autres tous les assistants et sortit.

Quatre jours après, M<sup>me</sup> de Dreux trouvait sur la table de sa chambre un écrin rouge aux armes du Cardinal. Elle l’ouvrit. C’était le Collier en esclavage de la Reine.

Mais comme toutes les choses doivent, dans la vie d’un homme soucieux d’unité et de logique, concourir au même but – et qu’un peu de réclame n’est jamais nuisible – le lendemain l’*Écho de France* publiait ces lignes sensationnelles :

« Le Collier de la Reine, le célèbre bijou dérobé autrefois à la famille de Dreux-Soubise, a été retrouvé par Arsène Lupin. Arsène Lupin s’est empressé de le rendre à ses légitimes propriétaires. On ne peut qu’applaudir à cette attention délicate et chevaleresque. »

## *Le sept de cœur*

### Table des matières

Une question se pose et elle me fut souvent posée : « Comment ai-je connu Arsène Lupin ? »

Personne ne doute que je le connaisse. Les détails que j'accumule sur cet homme déconcertant, les faits irréfutables que j'expose, les preuves nouvelles que j'apporte, l'interprétation que je donne de certains actes dont on n'avait vu que les manifestations extérieures sans en pénétrer les raisons secrètes ni le mécanisme invisible, tout cela prouve bien, sinon une intimité, que l'existence même de Lupin rendrait impossible, du moins des relations amicales et des confidences suivies.

Mais comment l'ai-je connu ? D'où me vient la faveur d'être son historiographe ? Pourquoi moi et pas un autre ?

La réponse est facile : le hasard seul a présidé à un choix où mon mérite n'entre pour rien. C'est le hasard qui m'a mis sur sa route. C'est par hasard que j'ai été mêlé à une de ses plus étranges et de ses plus mystérieuses aventures, par hasard enfin que je fus acteur dans un drame dont il fut le merveilleux metteur en scène, drame obscur et complexe, hérissé de telles péripéties que j'éprouve un certain embarras au moment d'en entreprendre le récit.

Le premier acte se passe au cours de cette fameuse nuit du 22 au 23 juin, dont on a tant parlé. Et pour ma part, disons-le tout de suite, j'attribue la conduite assez anormale que je tins en l'occasion, à l'état d'esprit très spécial où je me trouvais en rentrant chez moi. Nous avions dîné entre amis au restaurant de la Cascade, et, toute la soirée, tandis que nous fumions et que l'orchestre de tziganes jouait des valse mélancoliques, nous n'avions parlé que de crimes et de vols, d'intrigues effrayantes et ténébreuses. C'est toujours là une mauvaise préparation au sommeil.

Les Saint-Martin s'en allèrent en automobile, Jean Daspry – ce charmant et insouciant Daspry qui devait six mois après, se faire tuer de

façon si tragique sur la frontière du Maroc – Jean Daspry et moi nous revînmes à pied par la nuit obscure et chaude. Quand nous fûmes arrivés devant le petit hôtel que j’habitais depuis un an à Neuilly, sur le boulevard Maillot, il me dit :

– Vous n’avez jamais peur ?

– Quelle idée !

– Dame, ce pavillon est tellement isolé ! Pas de voisins... des terrains vagues... Vrai, je ne suis pas poltron, et cependant...

– Eh bien ! Vous êtes gai, vous !

– Oh ! Je dis cela comme je dirais autre chose. Les Saint-Martin m’ont impressionné avec leurs histoires de brigands.

M’ayant serré la main, il s’éloigna. Je pris ma clef et j’ouvris.

– Allons ! Bon, murmurai-je. Antoine a oublié de m’allumer une bougie.

Et soudain je me rappelai : Antoine était absent, je lui avais donné congé.

Tout de suite l’ombre et le silence me furent désagréables. Je montai jusqu’à ma chambre, à tâtons, le plus vite possible, et aussitôt, contrairement, à mon habitude, je tournai la clef et poussai le verrou. Puis j’allumai.

La flamme de la bougie me rendit mon sang-froid. Pourtant j’eus soin de tirer mon revolver de sa gaine, un gros revolver à longue portée, et je le posai à côté de mon lit. Cette précaution acheva de me rassurer. Je me couchai et, comme à l’ordinaire, pour m’endormir, je pris sur la table de nuit le livre qui m’y attendait chaque soir.

Je fus très étonné. À la place du coupe-papier dont je l’avais marqué la veille, se trouvait une enveloppe, cachetée de cinq cachets de cire rouge. Je la saisis vivement. Elle portait comme adresse mon nom et mon prénom, accompagnés de cette mention :

« Urgent. »

Une lettre ! Une lettre à mon nom ! Qui pouvait l’avoir mise à cet endroit ? Un peu nerveux, je déchirai l’enveloppe et je lus :

« À partir du moment où vous aurez ouvert cette lettre, quoi qu’il arrive, quoi que vous entendiez, ne bougez plus, ne faites pas un geste, ne jetez pas un cri. Sinon, vous êtes perdu. »

Moi non plus je ne suis pas un poltron, et, tout aussi bien qu'un autre, je sais me tenir en face du danger réel, ou sourire des périls chimériques dont s'effare notre imagination. Mais je le répète, j'étais dans une situation d'esprit anormale, plus facilement impressionnable, les nerfs à fleur de peau. Et d'ailleurs, n'y avait-il pas dans tout cela quelque chose de troublant et d'inexplicable qui eût ébranlé l'âme du plus intrépide ?

Mes doigts serraient fiévreusement la feuille de papier, et mes yeux relisaient sans cesse les phrases menaçantes... « Ne faites pas un geste... ne jetez pas un cri... sinon vous êtes perdu... » Allons donc ! Pensai-je, c'est quelque plaisanterie, une farce imbécile.

Je fus sur le point de rire, même je voulus rire à haute voix. Qui m'en empêcha ? Quelle crainte indécise me comprima la gorge ?

Du moins je soufflerais la bougie. Non, je ne pus la souffler. « Pas un geste, ou vous êtes perdu », était-il écrit.

Mais pourquoi lutter contre ces sortes d'autosuggestions plus impérieuses souvent que les faits les plus précis ? Il n'y avait qu'à fermer les yeux. Je fermai les yeux.

Au même moment, un bruit léger passa dans le silence, puis des craquements. Et cela provenait, me sembla-t-il, d'une grande salle voisine où j'avais installé mon cabinet de travail et dont je n'étais séparé que par l'antichambre.

L'approche d'un danger réel me surexcita, et j'eus la sensation que j'allais me lever, saisir mon revolver, me précipiter dans la salle. Je ne me levai point : en face de moi, un des rideaux de la fenêtre de gauche avait remué.

Le doute n'était pas possible : il avait remué. Il remuait encore ! Et je vis – oh ! Je vis cela distinctement – qu'il y avait entre les rideaux et la fenêtre, dans cet espace trop étroit, une forme humaine dont l'épaisseur empêchait l'étoffe de tomber droit.

Et l'être aussi me voyait, il était certain qu'il me voyait à travers les mailles très larges de l'étoffe. Alors je compris tout. Tandis que les autres emportaient leur butin, sa mission à lui consistait à me tenir en respect. Me lever ? Saisir un revolver ? Impossible... Il était là ! Au moindre geste, au moindre cri, j'étais perdu.

Un coup violent secoua la maison, suivi de petits coups groupés par deux ou trois, comme ceux d'un marteau qui frappe sur des pointes et qui

rebondit. Ou du moins voilà ce que j'imaginai, dans la confusion de mon cerveau. Et d'autres bruits s'entrecroisèrent, un véritable vacarme qui prouvait que l'on ne se gênait point, et que l'on agissait en toute sécurité.

On avait raison : je ne bougeai pas. Fût-ce lâcheté ? Non, anéantissement plutôt, impuissance totale à mouvoir un seul de mes membres. Sagesse également, car enfin, pourquoi lutter ? Derrière cet homme il y en avait dix autres qui viendraient à son appel. Allai-je risquer ma vie pour sauver quelques tapisseries et quelques bibelots ?

Et toute la nuit ce supplice dura. Supplice intolérable, angoisse terrible ! Le bruit s'était interrompu, mais je ne cessais d'attendre qu'il recommençât. Et l'homme ! L'homme qui me surveillait, l'arme à la main ! Mon regard effrayé ne le quittait pas. Et mon cœur battait, et de la sueur ruisselait de mon front et de tout mon corps !

Et tout à coup un bien-être inexprimable m'envahit : une voiture de laitier dont je connaissais bien le roulement, passa sur le boulevard, et j'eus en même temps l'impression que l'aube se glissait entre les persiennes closes et qu'un peu de jour dehors se mêlait à l'ombre.

Et le jour pénétra dans la chambre. Et d'autres voitures passèrent. Et tous les fantômes de la nuit s'évanouirent.

Alors je glissai un bras vers la table, lentement, sournoisement. En face rien ne remua. Je marquai des yeux le pli du rideau, l'endroit précis où il fallait viser, je fis le compte exact des mouvements que je devais exécuter, et, rapidement, j'empoignai mon revolver et je tirai.

Je sautai hors du lit avec un cri de délivrance, et je bondis sur le rideau. L'étoffe était percée, la vitre était percée. Quant à l'homme, je n'avais pu l'atteindre... pour cette bonne raison qu'il n'y avait personne.

Personne ! Ainsi, toute la nuit, j'avais été hypnotisé par un pli du rideau ! Et pendant ce temps, des malfaiteurs... Rageusement, d'un élan que rien n'eût arrêté, je tournai la clef dans la serrure, j'ouvris ma porte, je traversai l'antichambre, j'ouvris une autre porte, et je me ruai dans la salle.

Mais une stupeur me cloua sur le seuil, haletant, abasourdi, plus étonné encore que je ne l'avais été de l'absence de l'homme : rien n'avait disparu. Toutes les choses que je supposais enlevées : meubles, tableaux, vieux velours et vieilles soies, toutes ces choses étaient à leur place !

Spectacle incompréhensible ! Je n'en croyais pas mes yeux ! Pourtant ce vacarme, ces bruits de déménagement ? Je fis le tour de la pièce, j'inspectai

les murs, je dressai l'inventaire de tous ces objets que je connaissais si bien. Rien ne manquait ! Et ce qui me déconcertait le plus, c'est que rien non plus ne révélait le passage des malfaiteurs, aucun indice, pas une chaise dérangée, pas une trace de pas.

« Voyons, voyons, me disais-je, en me prenant la tête à deux mains, je ne suis pourtant pas un fou ! J'ai bien entendu !... »

Pouce pour pouce, avec les procédés d'investigation les plus minutieux, j'examinai la salle. Ce fut en vain. Ou plutôt... mais pouvais-je considérer cela comme une découverte ? Sous un petit tapis persan, jeté sur le parquet, je ramassai une carte, une carte à jouer. C'était un sept de cœur, pareil à tous les sept de cœur des jeux de cartes français, mais qui retint mon attention par un détail assez curieux. La pointe extrême de chacune des sept marques rouges en forme de cœur, était percée d'un trou, le trou rond et régulier qu'eût pratiqué l'extrémité d'un poinçon.

Voilà tout. Une carte et une lettre trouvée dans un livre. En dehors de cela, rien. Était-ce assez pour affirmer que je n'avais pas été le jouet d'un rêve ?

Toute la journée, je poursuivis mes recherches dans le salon. C'était une grande pièce en disproportion avec l'exiguïté de l'hôtel, et dont l'ornementation attestait le goût bizarre de celui qui l'avait conçue. Le parquet était fait d'une mosaïque de petites pierres multicolores, formant de larges dessins symétriques. La même mosaïque recouvrait les murs, disposée en panneaux : allégories pompéiennes, compositions byzantines, fresque du Moyen Âge. Un Bacchus enfourchait un tonneau. Un empereur couronné d'or, à barbe fleurie, tenait un glaive dans sa main droite.

Tout en haut, un peu à la façon d'un atelier, se découpait l'unique et vaste fenêtre. Cette fenêtre étant toujours ouverte la nuit, il était probable que les hommes avaient passé par là, à l'aide d'une échelle. Mais, ici encore, aucune certitude. Les montants de l'échelle eussent dû laisser des traces sur le sol battu de la cour : il n'y en avait point. L'herbe du terrain vague qui entourait l'hôtel aurait dû être fraîchement foulée : elle ne l'était pas.

J'avoue que je n'eus point l'idée de m'adresser à la police, tellement les faits qu'il m'eût fallu exposer étaient inconsistants et absurdes. On se fût moqué de moi. Mais le surlendemain, c'était mon jour de chronique au *Gil*



*Blas*, où j'écrivais alors. Obsédé par mon aventure, je la racontai tout au long.

L'article ne passa pas inaperçu, mais je vis bien qu'on ne le prenait guère au sérieux, et qu'on le considérait plutôt comme une fantaisie que comme une histoire réelle. Les Saint-Martin me raillèrent. Daspry, cependant, qui ne manquait pas d'une certaine compétence en ces matières, vint me voir, se fit expliquer l'affaire et l'étudia... sans plus de succès d'ailleurs.

Or, un des matins suivants, le timbre de la grille résonna, et Antoine vint m'avertir qu'un monsieur désirait me parler. Il n'avait pas voulu donner son nom. Je le priai de monter.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, très brun, de visage énergique, et dont les habits propres, mais usés, annonçaient un souci d'élégance qui contrastait avec ses façons plutôt vulgaires.

Sans préambule, il me dit – d'une voix éraillée, avec des accents qui me confirmèrent la situation sociale de l'individu :

– Monsieur, en voyage, dans un café, le *Gil Blas* m'est tombé sous les yeux. J'ai lu votre article. Il m'a intéressé... beaucoup.

– Je vous remercie.

– Et je suis revenu.

– Ah !

– Oui, pour vous parler. Tous les faits que vous avez racontés sont-ils exacts ?

– Absolument exacts.

– Il n'en est pas un seul qui soit de votre invention ?

– Pas un seul.

– En ce cas, j'aurais peut-être des renseignements à vous fournir.

– Je vous écoute.

– Non.

– Comment, non ?

– Avant de parler, il faut que je vérifie s'ils sont justes.

– Et pour les vérifier ?

– Il faut que je reste seul dans cette pièce.

Je le regardai avec surprise.

– Je ne vois pas très bien...

– C’est une idée que j’ai eue en lisant votre article. Certains détails établissent une coïncidence vraiment extraordinaire avec une autre aventure que le hasard m’a révélée. Si je me suis trompé, il est préférable que je garde le silence. Et l’unique moyen de le savoir, c’est que je reste seul...

Qu’y avait-il sous cette proposition ? Plus tard je me suis rappelé qu’en la formulant l’homme avait un air inquiet, une expression de physionomie anxieuse. Mais, sur le moment, bien qu’un peu étonné, je ne trouvais rien de particulièrement anormal à sa demande. Et puis une telle curiosité me stimulait !

Je répondis :

– Soit. Combien vous faut-il de temps ?

– Oh ! Trois minutes, pas davantage. D’ici trois minutes, je vous rejoindrai.

Je sortis de la pièce. En bas, je tirai ma montre. Une minute s’écoula. Deux minutes... Pourquoi donc me sentais-je oppressé ? Pourquoi ces instants me paraissaient-ils plus solennels que d’autres ?

Deux minutes et demie... Deux minutes trois quarts... Et soudain un coup de feu retentit.

En quelques enjambées j’escaladai les marches et j’entrai. Un cri d’horreur m’échappa.

Au milieu de la salle l’homme gisait, immobile, couché sur le côté gauche. Du sang coulait de son crâne, mêlé à des débris de cervelle. Près de son poing un revolver, tout fumant.

Une convulsion l’agita, et ce fut tout.

Mais plus encore que ce spectacle effroyable, quelque chose me frappa, quelque chose qui fit que je n’appelai pas au secours tout de suite, et que je ne me jetai point à genoux pour voir si l’homme respirait. À deux pas de lui, par terre, il y avait un sept de cœur !

Je le ramassai. Les sept extrémités des sept marques rouges étaient percées d’un trou...

Une demi-heure après, le commissaire de police de Neuilly arrivait, puis le médecin légiste, puis le chef de la Sûreté, M. Dudouis. Je m’étais bien gardé de toucher au cadavre. Rien ne put fausser les premières constatations.

Elles furent brèves, d’autant plus brèves que tout d’abord on ne découvrit rien, ou peu de chose. Dans les poches du mort, aucun papier, sur

ses vêtements aucun nom, sur son linge aucune initiale. Somme toute, pas un indice capable d'établir son identité. Et dans la salle le même ordre qu'auparavant. Les meubles n'avaient pas été dérangés, et les objets avaient gardé leur ancienne position. Pourtant cet homme n'était pas venu chez moi dans l'unique intention de se tuer, et parce qu'il jugeait que mon domicile convenait, mieux que tout autre, à son suicide ! Il fallait qu'un motif l'eût déterminé à cet acte de désespoir, et que ce motif lui-même résultât d'un fait nouveau, constaté par lui au cours des trois minutes qu'il avait passées seul.

Quel fait ? Qu'avait-il vu ? Qu'avait-il surpris ? Quel secret épouvantable avait-il pénétré ? Aucune supposition n'était permise.

Mais, au dernier moment, un incident se produisit, qui nous parut d'un intérêt considérable. Comme deux agents se baissaient pour soulever le cadavre et l'emporter sur un brancard, ils s'aperçurent que la main gauche, fermée jusqu'alors et crispée, s'était détendue, et qu'une carte de visite, toute froissée, s'en échappait.

Cette carte portait : *Georges Andermatt, 37, rue de Berri.*

Qu'est-ce que cela signifiait ? Georges Andermatt était un gros banquier de Paris, fondateur et président de ce Comptoir des Métaux qui a donné une telle impulsion aux industries métallurgiques de France. Il menait grand train, possédant mail-coach, automobile, écurie de courses. Ses réunions étaient très suivies et l'on citait M<sup>me</sup> Andermatt pour sa grâce et sa beauté.

– Serait-ce le nom du mort ? murmurai-je.

Le chef de la Sûreté se pencha :

– Ce n'est pas lui. M. Andermatt est un homme pâle et un peu grisonnant.

– Mais alors pourquoi cette carte ?

– Vous avez le téléphone, monsieur ?

– Oui, dans le vestibule. Si vous voulez bien m'accompagner.

Il chercha dans l'annuaire et demanda le 415-21.

– M. Andermatt est-il chez lui ? Veuillez lui dire que M. Dudouis le prie de venir en toute hâte au 102 du boulevard Maillot. C'est urgent.

Vingt minutes plus tard, M. Andermatt descendait de son automobile. On lui exposa les raisons qui nécessitaient son intervention, puis on le mena devant le cadavre.

Il eut une seconde d'émotion qui contracta son visage et prononça à voix basse, comme s'il parlait malgré lui :

– Étienne Varin.

– Vous le connaissiez ?

– Non... ou du moins oui... mais de vue seulement. Son frère...

– Il a un frère ?

– Oui, Alfred Varin... Son frère est venu autrefois me solliciter... je ne sais plus à quel propos...

– Où demeure-t-il ?

– Les deux frères demeuraient ensemble... rue de Provence, je crois.

– Et vous ne soupçonnez pas la raison pour laquelle celui-ci s'est tué ?

– Nullement.

– Cependant cette carte qu'il tenait dans sa main ?... Votre carte avec votre adresse !

– Je n'y comprends rien. Ce n'est là évidemment qu'un hasard que l'instruction nous expliquera.

Un hasard en tout cas bien curieux, pensai-je et je sentis que nous éprouvions tous la même impression.

Cette impression, je la retrouvai dans les journaux du lendemain, et chez tous ceux de mes amis avec qui je m'entretins de l'aventure. Au milieu des mystères qui la compliquaient, après la double découverte, si déconcertante, de ce sept de cœur sept fois percé, après les deux événements aussi énigmatiques l'un que l'autre dont ma demeure avait été le théâtre, cette carte de visite semblait enfin promettre un peu de lumière. Par elle on arriverait à la vérité.

Mais, contrairement aux prévisions, M. Andermatt ne fournit aucune indication.

– J'ai dit ce que je savais, répétait-il. Que veut-on de plus ? Je suis le premier stupéfait que cette carte ait été trouvée là, et j'attends comme tout le monde que ce point soit éclairci.

Il ne le fut pas. L'enquête établit que les frères Varin, Suisses d'origine, avaient mené sous des noms différents une vie fort mouvementée, fréquentant les tripots, en relations avec toute une bande d'étrangers, dont la police s'occupait, et qui s'était dispersée après une série de cambriolages auxquels leur participation ne fut établie que par la suite. Au numéro 24 de

la rue de Provence où les frères Varin avaient en effet habité six ans auparavant, on ignorait ce qu'ils étaient devenus.

Je confesse que, pour ma part, cette affaire me semblait si embrouillée que je ne croyais guère à la possibilité d'une solution, et que je m'efforçais de n'y plus songer. Mais Jean Daspry, au contraire, que je vis beaucoup à cette époque, se passionnait chaque jour davantage.

Ce fut lui qui me signala cet écho d'un journal étranger que toute la presse reproduisait et commentait :

« On va procéder en présence de l'Empereur, et dans un lieu que l'on tiendra secret jusqu'à la dernière minute, aux premiers essais d'un sous-marin qui doit révolutionner les conditions futures de la guerre navale. Une indiscretion nous en a révélé le nom : il s'appelle Le Sept-de-cœur. »

Le *Sept-de-cœur* ? était-ce là rencontre fortuite ? Ou bien devait-on établir un lien entre le nom de ce sous-marin et les incidents dont nous avons parlé ? Mais un lien de quelle nature ? Ce qui se passait ici ne pouvait aucunement se relier à ce qui se passait là-bas.

– Qu'en savez-vous ? me disait Daspry. Les effets les plus disparates proviennent souvent d'une cause unique.

Le surlendemain, un autre écho nous arrivait :

« On prétend que les plans du Sept-de-cœur, le sous-marin dont les expériences vont avoir lieu incessamment, ont été exécutés par des ingénieurs français. Ces ingénieurs, ayant sollicité en vain l'appui de leurs compatriotes, se seraient adressés ensuite, sans plus de succès, à l'Amirauté anglaise. Nous donnons ces nouvelles sous toute réserve. »

Je n'ose pas insister sur des faits de nature extrêmement délicate, et qui provoquèrent, on s'en souvient, une émotion si considérable. Cependant, puisque tout danger de complication est écarté, il me faut bien parler de l'article de *l'Écho de France*, qui fit alors grand bruit, et qui jeta sur l'affaire du Sept-de-cœur, comme on l'appelait, quelques clartés... confuses.

Le voici, tel qu'il parut sous la signature de Salvator :

L'AFFAIRE DU « SEPT-DE-CŒUR »

UN COIN DU VOILE SOULEVÉ.

« Nous serons brefs. Il y a dix ans, un jeune ingénieur des mines, Louis Lacombe, désireux de consacrer son temps et sa fortune aux études qu'il poursuivait, donna sa démission, et loua, au numéro 102, boulevard Maillot,

un petit hôtel qu'un comte italien avait fait récemment construire et décorer. Par l'intermédiaire de deux individus, les frères Varin, de Lausanne, dont l'un l'assistait dans ses expériences comme préparateur, et dont l'autre lui cherchait des commanditaires, il entra en relations avec M. Georges Andermatt, qui venait de fonder le Comptoir des Métaux.

« Après plusieurs entrevues, il parvint à l'intéresser à un projet de sous-marin auquel il travaillait, et il fut entendu que, dès la mise au point définitive de l'invention, M. Andermatt userait de son influence pour obtenir du ministère de la Marine une série d'essais.

« Durant deux années, Louis Lacombe fréquenta assidûment l'hôtel Andermatt et soumit au banquier les perfectionnements qu'il apportait à son projet, jusqu'au jour où, satisfait lui-même de son travail, ayant trouvé la formule définitive qu'il cherchait, il pria M. Andermatt de se mettre en campagne.

« Ce jour-là, Louis Lacombe dîna chez les Andermatt. Il s'en alla, le soir, vers onze heures et demie. Depuis on ne l'a plus revu.

« En relisant les journaux de l'époque, on verrait que la famille du jeune homme saisit la justice et que le parquet s'inquiéta. Mais on n'aboutit à aucune certitude, et généralement il fut admis que Louis Lacombe qui passait pour un garçon original et fantasque, était parti en voyage sans prévenir personne.

« Acceptons cette hypothèse... invraisemblable. Mais une question se pose, capitale pour notre pays : que sont devenus les plans du sous-marin ? Louis Lacombe les a-t-il emportés ? Sont-ils détruits ?

« De l'enquête très sérieuse à laquelle nous nous sommes livrés, il résulte que ces plans existent. Les frères Varin les ont eus entre les mains. Comment ? Nous n'avons encore pu l'établir, de même que nous ne savons pas pourquoi ils n'ont pas essayé plutôt de les vendre. Craignaient-ils qu'on ne leur demandât comment ils les avaient en leur possession ? En tout cas cette crainte n'a pas persisté, et nous pouvons en toute certitude affirmer ceci : les plans de Louis Lacombe sont la propriété d'une puissance étrangère, et nous sommes en mesure de publier la correspondance échangée à ce propos entre les frères Varin et le représentant de cette puissance. Actuellement le *Sept-de-cœur* imaginé par Louis Lacombe est réalisé par nos voisins.

« La réalité répondra-t-elle aux prévisions optimistes de ceux qui ont été mêlés à cette trahison ? Nous avons, pour espérer le contraire, des raisons que l'événement, nous voudrions le croire, ne trompera point. »

Et un post-scriptum ajoutait :

« Dernière heure. – Nous espérions à juste titre. Nos informations particulières nous permettent d'annoncer que les essais du *Sept-de-cœur* n'ont pas été satisfaisants. Il est assez probable qu'aux plans livrés par les frères Varin, il manquait le dernier document apporté par Louis Lacombe à M. Andermatt le soir de sa disparition, document indispensable à la compréhension totale du projet, sorte de résumé où l'on retrouve les conclusions définitives, les évaluations et les mesures contenues dans les autres papiers. Sans ce document, les plans sont imparfaits ; de même que, sans les plans, le document est inutile.

« Donc il est encore temps d'agir et de reprendre ce qui nous appartient. Pour cette besogne fort difficile, nous comptons beaucoup sur l'assistance de M. Andermatt. Il aura à cœur d'expliquer la conduite inexplicable qu'il a tenue depuis le début. Il dira non seulement pourquoi il n'a pas raconté ce qu'il savait au moment du suicide d'Étienne Varin, mais aussi pourquoi il n'a jamais révélé la disparition des papiers dont il avait connaissance. Il dira pourquoi, depuis six ans, il fait surveiller les frères Varin par des agents à sa solde.

« Nous attendons de lui, non point des paroles, mais des actes. Sinon... »

La menace était brutale, Mais en quoi consistait-elle ? Quel moyen d'intimidation Salvator, l'auteur... anonyme de l'article, possédait-il sur Andermatt ?

Une nuée de reporters assaillit le banquier, et, dix interviews exprimèrent le dédain avec lequel il répondit à cette mise en demeure. Sur quoi, le correspondant de l'*Écho de France* riposta par ces trois lignes :

« Que M. Andermatt le veuille ou non, il est, dès à présent, notre collaborateur dans l'œuvre que nous entreprenons. »

Le jour où parut cette réplique, Daspry et moi nous dînâmes ensemble. Le soir, les journaux étalés sur ma table, nous discussions l'affaire et l'examinions sous toutes ses faces avec cette irritation que l'on éprouverait à marcher indéfiniment dans l'ombre et à toujours se heurter aux mêmes obstacles.

Et soudain, sans que mon domestique m'eût averti, sans que le timbre eût résonné, la porte s'ouvrit, et une dame entra, couverte d'un voile épais.

Je me levai aussitôt et m'avançai. Elle me dit :

– C'est vous, monsieur, qui demeurez ici ?

– Oui, madame, mais je vous avoue...

– La grille sur le boulevard n'était pas fermée, expliqua-t-elle.

– Mais la porte du vestibule ?

Elle ne répondit pas, et je songeai qu'elle avait dû faire le tour par l'escalier de service. Elle connaissait donc le chemin ?

Il y eut un silence un peu embarrassé. Elle regarda Daspry. Malgré moi, comme j'eusse fait, dans un salon, je le présentai. Puis je la priai de s'asseoir et de m'exposer le but de sa visite.

Elle enleva son voile et je vis qu'elle était brune, de visage régulier, et, sinon très belle, du moins d'un charme infini qui provenait de ses yeux surtout, des yeux graves et douloureux.

Elle dit simplement :

– Je suis madame Andermatt.

– Madame Andermatt ! répétais-je, de plus en plus étonné.

Un nouveau silence, et elle reprit d'une voix calme, et de l'air le plus tranquille :

– Je viens au sujet de cette affaire... que vous savez. J'ai pensé que je pourrais peut-être avoir auprès de vous quelques renseignements...

– Mon Dieu, madame, je n'en connais pas plus que ce qu'en ont dit les journaux. Veuillez préciser en quoi je puis vous être utile.

– Je ne sais pas... Je ne sais pas...

Seulement alors j'eus l'intuition que son calme était factice, et que, sous cet air de sécurité parfaite, se cachait un grand trouble. Et nous nous tîmes, aussi gênés l'un que l'autre.

Mais Daspry, qui n'avait pas cessé de l'observer, s'approcha et lui dit :

– Voulez-vous me permettre, madame, de vous poser quelques questions ?

– Oh ! Oui, s'écria-t-elle, comme cela je parlerai.

– Vous parlerez... quelles que soient ces questions ?

– Quelles qu'elles soient.

Il réfléchit et prononça :

– Vous connaissez Louis Lacombe ?



– Oui, par mon mari.  
– Quand l’avez-vous vu pour la dernière fois ?  
– Le soir où il a dîné chez nous.  
– Ce soir-là, rien n’a pu vous donner à penser que vous ne le verriez plus ?

– Non. Il avait bien fait allusion à un voyage en Russie, mais si vaguement !

– Vous comptiez donc le revoir ?  
– Le surlendemain, à dîner.  
– Et comment expliquez-vous cette disparition ?  
– Je ne l’explique pas.  
– Et M. Andermatt ?  
– Je l’ignore.  
– Cependant...  
– Ne m’interrogez pas là-dessus.  
– L’article de l’*Écho de France* semble dire...  
– Ce qu’il semble dire, c’est que les frères Varin ne sont pas étrangers à cette disparition.  
– Est-ce votre avis ?  
– Oui.  
– Sur quoi repose votre conviction ?

En nous quittant, Louis Lacombe portait une serviette qui contenait tous les papiers relatifs à son projet. Deux jours après, il y a eu entre mon mari et l’un des frères Varin, celui qui vit, une entrevue au cours de laquelle mon mari acquérait la preuve que ces papiers étaient aux mains des deux frères.

– Et il ne les a pas dénoncés ?  
– Non.  
– Pourquoi ?  
– Parce que, dans la serviette, se trouvait autre chose que les papiers de Louis Lacombe.  
– Quoi ?

Elle hésita, fut sur le point de répondre, puis finalement garda le silence. Daspry continua :

– Voilà donc la cause pour laquelle votre mari, sans avertir la police, faisait surveiller les deux frères. Il espérait à la fois reprendre les papiers et

cette chose... compromettante grâce à laquelle les deux frères exerçaient sur lui une sorte de chantage.

– Sur lui... et sur moi.

– Ah ! Sur vous aussi ?

– Sur moi principalement.

Elle articula ces trois mots d'une voix sourde. Daspry l'observa, fit quelques pas, et revenant à elle :

– Vous avez écrit à Louis Lacombe ?

– Certes... mon mari était en relations...

– En dehors des lettres officielles, n'avez-vous pas écrit à Louis Lacombe... d'autre lettres ? Excusez mon insistance, mais il est indispensable que je sache toute la vérité. Avez-vous écrit d'autres lettres ?

Toute rougissante, elle murmura :

– Oui.

– Et ce sont ces lettres que possédaient les frères Varin ?

– Oui.

– M. Andermatt le sait donc ?

– Il ne les a pas vues, mais Alfred Varin lui en a révélé l'existence, le menaçant de les publier si mon mari agissait contre eux. Mon mari a eu peur... il a reculé devant le scandale.

– Seulement il a tout mis en œuvre pour leur arracher ces lettres.

– Il a tout mis en œuvre... du moins, je le suppose, car, à partir de cette dernière entrevue avec Alfred Varin, et après les quelques mots très violents par lesquels il m'en rendit compte, il n'y a plus eu entre mon mari et moi aucune intimité, aucune confiance. Nous vivons comme deux étrangers.

– En ce cas, si vous n'avez rien à perdre, que craignez-vous ?

– Si indifférente que je lui sois devenue, je suis celle qu'il a aimée, celle qu'il aurait encore pu aimer ; – oh ! Cela, j'en suis certaine, murmura-t-elle d'une voix ardente, il m'aurait encore aimée, s'il ne s'était pas emparé de ces maudites lettres...

– Comment ! Il aurait réussi... Mais les deux frères se méfiaient cependant ?

– Oui, et ils se vantaient même, paraît-il, d'avoir une cachette sûre.

– Alors ?...

– J'ai tout lieu de croire que mon mari a découvert cette cachette !

– Allons donc ! Où se trouvait-elle ?

– Ici.

Je tressautai.

– Ici ?

– Oui, et je l’avais toujours soupçonné. Louis Lacombe, très ingénieux, passionné de mécanique, s’amusait, à ses heures perdues, à confectionner des coffres et des serrures. Les frères Varin ont dû surprendre et, par la suite, utiliser une de ces cachettes pour dissimuler les lettres... et d’autres choses aussi sans doute.

– Mais ils n’habitaient pas ici, m’écriai-je.

– Jusqu’à votre arrivée, il y a quatre mois, ce pavillon est resté inoccupé. Il est donc probable qu’ils y revenaient, et ils ont pensé en outre que votre présence ne les gênerait pas le jour où ils auraient besoin de retirer tous leurs papiers. Mais ils comptaient sans mon mari qui, dans la nuit du 22 au 23 juin, a forcé le coffre, a pris... ce qu’il cherchait, et a laissé sa carte pour bien montrer aux deux frères qu’il n’avait plus à les redouter et que les rôles changeaient. Deux jours plus tard, averti par l’article du *Gil Blas*, Étienne Varin se présentait chez vous en toute hâte, restait seul dans ce salon, trouvait le coffre vide, et se tuait.

Après un instant, Daspry demanda :

– C’est une simple supposition, n’est-ce pas ? M. Andermatt ne vous a rien dit ?

– Non.

– Son attitude vis-à-vis de vous ne s’est pas modifiée ? Il ne vous a pas paru plus sombre, plus soucieux ?

– Non.

– Et vous croyez qu’il en serait ainsi s’il avait trouvé les lettres ! Pour moi, il ne les a pas. Pour moi, ce n’est pas lui qui est entré ici.

– Mais qui alors ?

– Le personnage mystérieux qui conduit cette affaire, qui en tient tous les fils, et qui la dirige vers un but que nous ne faisons qu’entrevoir à travers tant de complications, le personnage mystérieux dont on sent l’action visible et toute-puissante depuis la première heure. C’est lui et ses amis qui sont entrés dans cet hôtel le 22 juin, c’est lui qui a découvert la cachette, c’est lui qui a laissé la carte de M. Andermatt, c’est lui qui détient la correspondance et les preuves de la trahison des frères Varin.

– Qui, lui ? interrompis-je, non sans impatience.

– Le correspondant de l'*Écho de France*, parbleu, ce Salvator ! N'est-ce pas d'une évidence aveuglante ? Ne donne-t-il pas dans son article des détails que, seul, peut connaître l'homme qui a pénétré les secrets des deux frères ?

– En ce cas, balbutia M<sup>me</sup> Andermatt, avec effroi, il a mes lettres également, et c'est lui à son tour qui menace mon mari ! Que faire, mon Dieu !

– Lui écrire, déclara nettement Daspry, se confier à lui sans détours, lui raconter tout ce que vous savez et tout ce que vous pouvez apprendre.

– Que dites-vous !

Votre intérêt est le même que le sien. Il est hors de doute qu'il agit contre le survivant des deux frères. Ce n'est pas contre M. Andermatt qu'il cherche les armes, mais contre Alfred Varin. Aidez-le.

– Comment ?

– Votre mari a-t-il ce document qui complète et qui permet d'utiliser les plans de Louis Lacombe ?

– Oui.

– Prévenez-en Salvator. Au besoin, tâchez de lui procurer ce document. Bref, entrez en correspondance avec lui. Que risquez-vous ?

Le conseil était hardi, dangereux même à première vue ; mais M<sup>me</sup> Andermatt n'avait guère le choix. Aussi bien, comme disait Daspry, que risquait-elle ? Si l'inconnu était un ennemi, cette démarche n'aggravait pas la situation. Si c'était un étranger qui poursuivait un but particulier, il devait n'attacher à ces lettres qu'une importance secondaire.

Quoi qu'il en soit, il y avait là une idée, et M<sup>me</sup> Andermatt, dans son désarroi, fut trop heureuse de s'y rallier. Elle nous remercia avec effusion, et promit de nous tenir au courant.

Le surlendemain, en effet, elle nous envoyait ce mot qu'elle avait reçu en réponse :

« Les lettres ne s'y trouvaient pas. Mais je les aurai, soyez tranquille. Je veille à tout. S. »

Je pris le papier. C'était l'écriture du billet que l'on avait introduit dans mon livre de chevet, le soir du 22 juin.

Daspry avait donc raison, Salvator était bien le grand organisateur de cette affaire.

En vérité, nous commencions à discerner quelques lueurs parmi les ténèbres qui nous environnaient et certains points s'éclairaient d'une lumière inattendue. Mais que d'autres restaient obscurs, comme la découverte des deux sept de cœur ! Pour ma part, j'en revenais toujours là, plus intrigué peut-être qu'il n'eût fallu par ces deux cartes dont les sept petites figures transpercées avaient frappé mes yeux en de si troublantes circonstances. Quel rôle jouaient-elles dans le drame ? Quelle importance devait-on leur attribuer ? Quelle conclusion devait-on tirer de ce fait que le sous-marin construit sur les plans de Louis Lacombe portait le nom de *Sept-de-cœur* ?

Daspry, lui, s'occupait peu des deux cartes, tout entier à l'étude d'un autre problème dont la solution lui semblait plus urgente : il cherchait inlassablement la fameuse cachette.

– Et qui sait, disait-il, si je n'y trouverais point les lettres que Salvator n'y a point trouvées... par inadvertance peut-être. Il est si peu croyable que les frères Varin aient enlevé d'un endroit qu'ils supposaient inaccessible l'arme dont ils savaient la valeur inappréciable.

Et il cherchait. La grande salle n'ayant bientôt plus de secrets pour lui, il étendait ses investigations à toutes les autres pièces du pavillon : il scruta l'intérieur et l'extérieur, il examina les pierres et les briques des murailles, il souleva les ardoises du toit.

Un jour, il arriva avec une pioche et une pelle, me donna la pelle, garda la pioche et, désignant le terrain vague :

– Allons-y.

Je le suivis sans enthousiasme. Il divisa le terrain en plusieurs sections qu'il inspecta successivement. Mais, dans un coin, à l'angle que formaient les murs des deux propriétés voisines, un amoncellement de moellons et de cailloux recouverts de ronces et d'herbes attira son attention. Il l'attaqua.

Je dus l'aider. Durant une heure, en plein soleil, nous peinâmes inutilement. Mais lorsque, sous les pierres écartées, nous parvînmes au sol lui-même et que nous l'eûmes éventré, la pioche de Daspry mit à nu des ossements, un reste de squelette autour duquel s'effiloquaient encore des bribes de vêtements.

Et soudain je me sentis pâlir. J'apercevais fichée en terre une petite plaque de fer, découpée en forme de rectangle et où il me semblait distinguer des taches rouges. Je me baissai. C'était bien cela : la plaque

avait les dimensions d'une carte à jouer, et les taches rouges, d'un rouge de minium rongé par places, étaient au nombre de sept, disposées comme les sept points d'un sept de cœur, et percées d'un trou à chacune des sept extrémités.

– Écoutez, Daspry, j'en ai assez de toutes ces histoires. Tant mieux pour vous si elles vous intéressent. Moi, je vous fausse compagnie.

Était-ce l'émotion ? Était-ce la fatigue d'un travail exécuté sous un soleil trop rude, toujours est-il que je chancelai en m'en allant, et que je dus me mettre au lit, où je restai quarante-huit heures, fiévreux et brûlant, obsédé par des squelettes qui dansaient autour de moi et se jetaient à la tête leurs cœurs sanguinolents.

Daspry me fut fidèle. Chaque jour, il m'accorda trois ou quatre heures, qu'il passa, il est vrai, dans la grande salle, à fureter, cogner, et tapoter.

– Les lettres sont là, dans cette pièce, venait-il me dire de temps à autre, elles sont là. J'en mettrais ma main au feu.

– Laissez-moi la paix, répondais-je, horripilé.

Le matin du troisième jour, je me levai, assez faible encore, mais guéri. Un déjeuner substantiel me réconforta. Mais un petit bleu que je reçus vers cinq heures contribua plus que tout à mon complet rétablissement, tellement ma curiosité fut, de nouveau et malgré tout, piquée au vif.

Le pneumatique contenait ces mots :

« Monsieur,

« Le drame dont le premier acte s'est passé dans la nuit du 22 au 23 juin touche à son dénouement. La force même des choses exigeant que je mette en présence l'un de l'autre les deux principaux personnages de ce drame et que cette confrontation ait lieu chez vous, je vous serais infiniment reconnaissant de me prêter votre domicile pour la soirée d'aujourd'hui. Il serait bon que, de neuf heures à onze heures, votre domestique fût éloigné, et préférable que vous-même eussiez l'extrême obligeance de bien vouloir laisser le champ libre aux adversaires. Vous avez pu vous rendre compte, dans la nuit du 22 au 23 juin, que je poussais jusqu'au scrupule le respect de tout ce qui vous appartient. De mon côté, je croirais vous faire injure si je doutais un seul instant de votre absolue discrétion à l'égard de celui qui signe

« Votre dévoué,

« SALVATOR. »

Il y avait dans cette missive un ton d'ironie courtoise, et, dans la demande qu'elle exprimait, une si jolie fantaisie, que je me délectai. C'était d'une désinvolture charmante, et mon correspondant semblait tellement sûr de mon acquiescement ! Pour rien au monde, je n'eusse voulu le décevoir ou répondre à sa confiance par l'ingratitude.

À huit heures, mon domestique, à qui j'avais offert une place de théâtre, venait de sortir, quand Daspry arriva. Je lui montrai le petit bleu.

– Eh bien ? me dit-il.

– Eh bien ! Je laisse la grille du jardin ouverte, afin que l'on puisse entrer.

– Et vous vous en allez ?

– Jamais de la vie !

– Mais puisqu'on vous demande...

– On me demande la discrétion. Je serai discret. Mais je tiens furieusement à voir ce qui va se passer.

Daspry se mit à rire.

– Ma foi, vous avez raison, et je reste aussi. J'ai idée qu'on ne s'ennuiera pas.

Un coup de timbre l'interrompit.

– Eux déjà ? murmura-t-il, et vingt minutes en avance ! Impossible.

Du vestibule, je tirai le cordon qui ouvrait la grille. Une silhouette de femme traversa le jardin : M<sup>me</sup> Andermatt.

Elle paraissait bouleversée, et c'est en suffoquant qu'elle balbutia :

– Mon mari... il vient... il a rendez-vous... on doit lui donner les lettres...

– Comment le savez-vous ? lui dis-je.

– Un hasard. Un mot que mon mari a reçu pendant le dîner.

– Un petit bleu ?

– Un message téléphonique. Le domestique me l'a remis par erreur. Mon mari l'a pris aussitôt, mais il était trop tard... j'avais lu.

– Vous aviez lu...

– Ceci à peu près : « À neuf heures, ce soir, soyez au boulevard Maillot avec les documents qui concernent l'affaire. En échange, les lettres. »

Après le dîner je suis remontée chez moi et je suis sortie.

– À l'insu de M. Andermatt ?

– Oui.

Daspry me regarda.

– Qu’en pensez-vous ?

– Je pense ce que vous pensez, que M. Andermatt est un des adversaires convoqués.

– Par qui ? Et dans quel but ?

– C’est précisément ce que nous allons savoir.

Je les conduisis dans la grande salle.

Nous pouvions, à la rigueur, tenir tous les trois sous le manteau de la cheminée, et nous dissimuler derrière la tenture de velours. Nous nous installâmes. M<sup>me</sup> Andermatt s’assit entre nous deux. Par les fentes du rideau la pièce entière nous apparaissait.

Neuf heures sonnèrent. Quelques minutes plus tard la grille du jardin grinça sur ses gonds.

J’avoue que je n’étais pas sans éprouver une certaine angoisse et qu’une fièvre nouvelle me surexcitait. J’étais sur le point de connaître le mot de l’énigme ! L’aventure déconcertante dont les péripéties se déroulaient devant moi depuis des semaines allait enfin prendre son véritable sens, et c’est sous mes yeux que la bataille allait se livrer.

Daspry saisit la main de M<sup>me</sup> Andermatt et murmura :

– Surtout, pas un mouvement ! Quoi que vous entendiez ou voyiez, restez impassible.

Quelqu’un entra. Et je reconnus tout de suite, à sa grande ressemblance avec Étienne Varin, son frère Alfred. Même démarche lourde, même visage terreux envahi par la barbe.

Il entra de l’air inquiet d’un homme qui a l’habitude de craindre des embûches autour de lui, qui les flaire et les évite. D’un coup d’œil il embrassa la pièce et j’eus l’impression que cette cheminée masquée par une portière de velours lui était désagréable. Il fit trois pas de notre côté. Mais une idée, plus impérieuse sans doute, le détourna, car il obliqua vers le mur, s’arrêta devant le vieux roi en mosaïque, à la barbe fleurie, au glaive flamboyant, et l’examina longuement, montant sur une chaise, suivant du doigt le contour des épaules et de la figure, et palpant certaines parties de l’image.



Mais brusquement il sauta de sa chaise et s'éloigna du mur. Un bruit de pas retentissait. Sur le seuil apparut M. Andermatt.

Le banquier jeta un cri de surprise.

– Vous ! Vous ! C'est vous qui m'avez appelé ?

– Moi ? Mais du tout, protesta Varin d'une voix cassée qui me rappela celle de son frère, c'est votre lettre qui m'a fait venir.

– Ma lettre !

– Une lettre signée de vous, où vous m'offrez...

– Je ne vous ai pas écrit.

– Vous ne m'avez pas écrit ?

Instinctivement, Varin se mit en garde, non point contre le banquier, mais contre l'ennemi inconnu qui l'avait attiré dans ce piège. Une seconde fois, ses yeux se tournèrent de notre côté, et, rapidement, il se dirigea vers la porte.

M. Andermatt lui barra le passage.

– Que faites-vous donc, Varin ?

– Il y a là-dessous des machinations qui ne me plaisent pas. Je m'en vais. Bonsoir.

– Un instant !

– Voyons, monsieur Andermatt, n'insistez pas, nous n'avons rien à nous dire.

– Nous avons beaucoup à nous dire et l'occasion est trop bonne...

– Laissez-moi passer.

– Non, non, non, vous ne passerez pas.

Varin recula, intimidé par l'attitude résolue du banquier, et il mâchonna :

– Alors, vite, causons, et que ce soit fini !

Une chose m'étonnait, et je ne doutais pas que mes deux compagnons n'éprouvassent la même déception. Comment se pouvait-il que Salvator ne fût pas là ? N'entrait-il pas dans ses projets d'intervenir ? Et la seule confrontation du banquier et de Varin lui semblait-elle suffisante ? J'étais singulièrement troublé. Du fait de son absence, ce duel, combiné par lui, voulu par lui, prenait l'allure tragique des événements que suscite et commande l'ordre rigoureux du destin, et la force qui heurtait l'un à l'autre ces deux hommes impressionnait d'autant plus, qu'elle résidait en dehors d'eux.

Après un moment, M. Andermatt s'approcha de Varin, et, bien en face, les yeux dans les yeux :

– Maintenant que des années se sont écoulées, et que vous n'avez plus rien à redouter, répondez-moi franchement, Varin. Qu'avez-vous fait de Louis Lacombe ?

– En voilà une question ! Comme si je pouvais savoir ce qu'il est devenu !

– Vous le savez ! Vous le savez ! Votre frère et vous, vous étiez attachés à ses pas, vous viviez presque chez lui, dans la maison même où nous sommes. Vous étiez au courant de tous ses travaux, de tous ses projets. Et le dernier soir, Varin, quand j'ai reconduit Louis Lacombe jusqu'à ma porte, j'ai vu deux silhouettes qui se dérobaient dans l'ombre. Cela, je suis prêt à le jurer.

– Et après, quand vous l'aurez juré ?

– C'était votre frère et vous, Varin.

– Prouvez-le.

– Mais la meilleure preuve, c'est que, deux jours plus tard, vous me montriez vous-même les papiers et les plans que vous aviez recueillis dans la serviette de Lacombe, et que vous me proposiez de me les vendre. Comment ces papiers étaient-ils en votre possession ?

– Je vous l'ai dit, monsieur Andermatt, nous les avons trouvés sur la table même de Louis Lacombe, le lendemain matin, après sa disparition.

– Ce n'est pas vrai.

– Prouvez-le.

– La justice aurait pu le prouver.

– Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à la justice ?

– Pourquoi ? Ah ! Pourquoi...

Il se tut, le visage sombre. Et l'autre reprit :

– Voyez-vous, monsieur Andermatt, si vous aviez eu la moindre certitude, ce n'est pas la petite menace que nous vous avons faite qui eût empêché...

– Quelle menace ? Ces lettres ? Est-ce que vous vous imaginez que j'aie jamais cru un instant ?...

– Si vous n'avez pas cru à ces lettres, pourquoi m'avez-vous offert des mille et des cents pour les ravoir ? Et pourquoi, depuis, nous avez-vous fait traquer comme des bêtes, mon frère et moi ?

– Pour reprendre des plans auxquels je tenais.

– Allons donc ! C’était pour les lettres. Une fois en possession des lettres, vous nous dénonciez. Plus souvent que je m’en serais dessaisi !

Il eut un éclat de rire qu’il interrompit tout d’un coup.

– Mais en voilà assez. Nous aurons beau répéter les mêmes paroles, que nous n’en serons pas plus avancés. Par conséquent, nous en resterons là.

– Nous n’en resterons pas là, dit le banquier, et puisque vous avez parlé des lettres, vous ne sortirez pas d’ici avant de me les avoir rendues.

– Je sortirai.

– Non, non.

– Écoutez, monsieur Andermatt, je vous conseille...

– Vous ne sortirez pas.

– C’est ce que nous verrons, dit Varin avec un tel accent de rage que Mme Andermatt étouffa un faible cri.

Il dut l’entendre, car il voulut passer de force. M. Andermatt le repoussa violemment. Alors je le vis qui glissait sa main dans la poche de son veston.

– Une dernière fois !

– Les lettres d’abord.

Varin tira un revolver et, visant M. Andermatt :

– Oui ou non ?

Le banquier se baissa vivement.

Un coup de feu jaillit. L’arme tomba.

Je fus stupéfait. C’était près de moi que le coup de feu avait jailli ! Et c’était Daspry qui, d’une balle de pistolet, avait fait sauter l’arme de la main d’Alfred Varin !

Et dressé subitement entre les deux adversaires, face à Varin, il ricanait :

– Vous avez de la veine, mon ami, une rude veine. C’est la main que je visais, et c’est le revolver que j’atteins.

Tous deux le contemplaient, immobiles et confondus. Il dit au banquier :

– Vous m’excuserez, monsieur, de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Mais vraiment vous jouez votre partie avec trop de maladresse. Permettez-moi de tenir les cartes.

Se tournant vers l’autre :

– À nous deux, camarade. Et rondement, je t’en prie. L’atout est cœur, et je joue le sept.

Et, à trois pouces du nez, il lui colla la plaque de fer où les sept points rouges étaient marqués.

Jamais il ne m'a été donné de voir un tel bouleversement. Livide, les yeux écarquillés, les traits tordus d'angoisse, l'homme semblait hypnotisé par l'image qui s'offrait à lui.

– Qui êtes-vous ? balbutia-t-il.

– Je l'ai déjà dit, un monsieur qui s'occupe de ce qui ne le regarde pas... mais qui s'en occupe à fond.

– Que voulez-vous ?

– Tout ce que tu as apporté.

– Je n'ai rien apporté.

– Si, sans quoi, tu ne serais pas venu. Tu as reçu ce matin un mot te convoquant ici pour neuf heures, et t'enjoignant d'apporter tous les papiers que tu avais. Or te voici. Où sont les papiers ?

Il y avait dans la voix de Daspry, il y avait dans son attitude, une autorité qui me déconcertait, une façon d'agir toute nouvelle chez cet homme plutôt nonchalant d'ordinaire et doux. Absolument dompté, Varin désigna l'une de ses poches.

– Les papiers sont là.

– Ils y sont tous ?

– Oui.

– Tous ceux que tu as trouvés dans la serviette de Louis Lacombe et que tu as vendus au major von Lieben ?

– Oui.

– Est-ce la copie ou l'original ?

– L'original.

– Combien en veux-tu ?

– Cent mille.

Daspry s'esclaffa.

– Tu es fou. Le major ne t'en a donné que vingt mille. Vingt mille jetés à l'eau, puisque les essais ont manqué.

– On n'a pas su se servir des plans.

– Les plans sont incomplets.

– Alors, pourquoi me les demandez-vous ?

– J'en ai besoin. Je t'en offre cinq mille francs. Pas un sou de plus.

– Dix mille. Pas un sou de moins.

– Accordé.

Daspry revint à M. Andermatt.

– Veuillez signer un chèque, monsieur.

– Mais c’est que je n’ai pas...

– Votre carnet ? Le voici.

Ahuri, M. Andermatt palpa le carnet que lui tendait Daspry.

– C’est bien à moi... Comment se fait-il ?

– Pas de vaines paroles, je vous en prie, cher monsieur, vous n’avez qu’à signer.

Le banquier tira son stylographe et signa. Varin avança la main.

– Bas les pattes, fit Daspry, tout n’est pas fini.

Et s’adressant au banquier :

– Il était question aussi de lettres que vous réclamez ?

– Oui, un paquet de lettres.

– Où sont-elles, Varin ?

– Je ne les ai pas.

– Où sont-elles, Varin ?

– Je l’ignore. C’est mon frère qui s’en est chargé.

– Elles sont cachées ici, dans cette pièce.

– En ce cas, vous savez où elles sont.

– Comment le saurais-je ?

– Dame, n’est-ce pas vous qui avez visité la cachette ? Vous paraissez aussi bien renseigné que Salvator.

– Les lettres ne sont pas dans la cachette.

– Elles y sont.

–Ouvre-la.

Varin eut un regard de méfiance. Daspry et Salvator ne faisaient-ils qu’un réellement, comme tout le laissait présumer ? Si oui, il ne risquait rien en montrant une cachette déjà connue. Sinon, c’était inutile...

– Ouvre-la, répéta Daspry.

– Je n’ai pas de sept de cœur.

– Si, celui-là, dit Daspry, en tendant la plaque de fer.

Varin recula terrifié :

– Non... non... je ne veux pas...

– Qu’à cela ne tienne...

Daspry se dirigea vers le vieux monarque à la barbe fleurie, monta sur une chaise, et appliqua le sept de cœur au bas du glaive, contre la garde, et de façon que les bords de la plaque recouvrirent exactement les deux bords de l'épée. Puis, avec l'aide d'un poinçon qu'il introduisit tour à tour dans chacun des sept trous, pratiqués à l'extrémité des sept points de cœur, il pesa sur sept des petites pierres de la mosaïque. À la septième petite pierre enfoncée, un déclenchement se produisit, et tout le buste du roi pivota, démasquant une large ouverture, aménagée comme un coffre, avec des revêtements de fer et deux rayons d'acier luisant.

– Tu vois bien, Varin, le coffre est vide.

– En effet... Alors c'est que mon frère aura retiré les lettres.

Daspry revint vers l'homme et lui dit :

– Ne joue pas au plus fin avec moi. Il y a une autre cachette. Où est-elle ?

– Il n'y en a pas.

– Est-ce de l'argent que tu veux ? Combien ?

– Dix mille.

– Monsieur Andermatt, ces lettres valent-elles dix mille francs pour vous ?

– Oui, dit le banquier d'une voix forte.

Varin ferma le coffre, prit le sept de cœur non sans une répugnance visible, et l'appliqua sur le glaive, contre la garde, et juste au même endroit. Successivement, il enfonça le poinçon à l'extrémité des sept points de cœur. Il se produisit un second déclenchement, mais cette fois, chose inattendue, ce ne fut qu'une partie du coffre qui pivota, démasquant un petit coffre pratiqué dans l'épaisseur même de la porte qui fermait le plus grand.

Le paquet de lettres était là, noué d'une ficelle et cacheté. Varin le remit à Daspry. Celui-ci demanda :

– Le chèque est prêt, monsieur Andermatt ?

– Oui.

– Et vous avez aussi le dernier document que vous tenez de Louis Lacombe, et qui complète les plans du sous-marin ?

– Oui.

L'échange se fit. Daspry empocha le document et le chèque et offrit le paquet à M. Andermatt.

– Voici ce que vous désiriez, monsieur.

Le banquier hésita un moment, comme s'il avait peur de toucher à ces pages maudites qu'il avait cherchées avec tant d'âpreté. Puis, d'un geste nerveux, il s'en empara.

Auprès de moi, j'entendis un gémissement. Je saisis la main de M<sup>me</sup> Andermatt : elle était glacée.

Et Daspry dit au banquier :

– Je crois, monsieur, que notre conversation est terminée. Oh ! Pas de remerciements, je vous en supplie. Le hasard seul a voulu que je puisse vous être utile.

M. Andermatt se retira. Il emportait les lettres de sa femme à Louis Lacombe.

– À merveille, s'écria Daspry d'un air enchanté, tout s'arrange pour le mieux. Nous n'avons plus qu'à boucler notre affaire, camarade. Tu as les papiers ?

– Les voilà tous.

Daspry les compulsa, les examina attentivement, et les enfouit dans sa poche.

– Parfait, tu as tenu parole.

– Mais...

– Mais quoi ?

– Les deux chèques ?... l'argent ?...

– Eh bien ! Tu as de l'aplomb, mon bonhomme. Comment, tu oses réclamer !

– Je réclame ce qui m'est dû.

– On te doit donc quelque chose pour des papiers que tu as volés ?

Mais l'homme paraissait hors de lui. Il tremblait de colère, les yeux injectés de sang.

– L'argent... les vingt mille... bégaya-t-il.

– Impossible... j'en ai l'emploi.

– L'argent !...

– Allons, sois raisonnable, et laisse donc ton poignard tranquille.

Il lui saisit le bras si brutalement que l'autre hurla de douleur, et il ajouta :

– Va-t'en, camarade, l'air te fera du bien. Veux-tu que je te reconduise ? Nous nous en irons par le terrain vague, et je te montrerai un tas de cailloux

sous lequel...

– Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

– Mais oui, c'est vrai. Cette petite plaque de fer aux sept points rouges vient de là-bas. Elle ne quittait jamais Louis Lacombe, tu te rappelles ? Ton frère et toi vous l'avez enterrée avec le cadavre... et avec d'autres choses qui intéresseront énormément la justice.

Varin se couvrit le visage de ses poings rageurs. Puis il prononça :

– Soit. Je suis roulé. N'en parlons plus. Un mot cependant... un seul mot, je voudrais savoir...

– J'écoute.

– Il y avait dans ce coffre, dans le plus grand des deux, une cassette ?

– Oui.

– Quand vous êtes venu ici, la nuit du 22 au 23 juin, elle y était ?

– Oui.

– Elle contenait ?...

– Tout ce que les frères Varin y avaient enfermé, une assez jolie collection de bijoux, diamants et perles, raccrochés de droite et de gauche par lesdits frères.

– Et vous l'avez prise ?

– Dame ! Mets-toi à ma place.

– Alors... c'est en constatant la disparition de la cassette que mon frère s'est tué ?

– Probable. La disparition de votre correspondance avec le major von Lieben n'eût pas suffi. Mais la disparition de la cassette... Est-ce là tout ce que tu avais à me demander ?

– Ceci encore : votre nom ?

– Tu dis cela comme si tu avais des idées de revanche.

– Parbleu ! La chance tourne. Aujourd'hui vous êtes le plus fort. Demain...

– Ce sera toi.

– J'y compte bien. Votre nom ?

– Arsène Lupin.

– Arsène Lupin !

L'homme chancela, assommé comme par un coup de massue. On eût dit que ces deux mots lui enlevaient toute espérance. Daspry se mit à rire.



– Ah ! Ca, t’imaginais-tu qu’un monsieur Durant ou Dupont aurait pu monter toute cette belle affaire ? Allons donc, il fallait au moins un Arsène Lupin. Et maintenant que tu es renseigné, mon petit, va préparer ta revanche, Arsène Lupin t’attend.

Et il le poussa dehors, sans un mot de plus.

– Daspry, Daspry ! criai-je, lui donnant encore et malgré moi, le nom sous lequel je l’avais connu.

J’écartai le rideau de velours.

Il accourut.

– Quoi ? Qu’y a-t-il ?

– Madame Andermatt est souffrante.

Il s’empressa, lui fit respirer des sels, et, tout en la soignant, m’interrogeait :

– Eh bien ! Que s’est-il donc passé ?

– Les lettres, lui dis-je... les lettres de Louis Lacombe que vous avez données à son mari !

Il se frappa le front.

– Elle a cru que j’avais fait cela... Mais oui, après tout, elle pouvait le croire. Imbécile que je suis !

M<sup>me</sup> Andermatt, ranimée, l’écoutait avidement. Il sortit de son portefeuille un petit paquet en tous points semblable à celui qu’avait emporté M. Andermatt.

– Voici vos lettres, madame, les vraies.

– Mais... les autres ?

– Les autres sont les mêmes que celles-ci, mais recopiées par moi, cette nuit, et soigneusement arrangées. Votre mari sera d’autant plus heureux de les lire qu’il ne se doutera pas de la substitution, puisque tout a paru sous ses yeux...

– L’écriture...

– Il n’y a pas d’écriture qu’on ne puisse imiter.

Elle le remercia, avec les mêmes paroles de gratitude qu’elle eût adressées à un homme de son monde, et je vis bien qu’elle n’avait pas dû entendre les dernières phrases échangées entre Varin et Arsène Lupin.

Moi, je le regardais non sans embarras, ne sachant trop que dire à cet ancien ami qui se révélait à moi sous un jour si imprévu. Lupin ! C’était

Lupin ! Mon camarade de cercle n'était autre que Lupin ! Je n'en revenais pas. Mais lui, très à l'aise :

– Vous pouvez faire vos adieux à Jean Daspry.

– Ah !

– Oui, Jean Daspry part en voyage. Je l'envoie au Maroc. Il est fort possible qu'il y trouve une fin digne de lui. J'avoue même que c'est son intention.

– Mais Arsène Lupin nous reste ?

– Oh ! Plus que jamais. Arsène Lupin n'est encore qu'au début de sa carrière, et il compte bien...

Un mouvement de curiosité irrésistible me jeta sur lui, et l'entraînant à quelque distance de M<sup>me</sup> Andermatt :

– Vous avez donc fini par découvrir la seconde cachette, celle où se trouvait le paquet de lettres ?

– J'ai eu assez de mal ! C'est hier seulement, l'après-midi, pendant que vous étiez couché. Et pourtant, Dieu sait combien c'était facile ! Mais les choses les plus simples sont celles auxquelles on pense en dernier.

Et me montrant le sept de cœur :

– J'avais bien deviné que pour ouvrir le grand coffre, il fallait appuyer cette carte contre le glaive du bonhomme en mosaïque...

– Comment aviez-vous deviné cela ?

– Aisément. Par mes informations particulières, je savais, en venant ici, le 22 juin au soir...

– Après m'avoir quitté...

Oui, et après vous avoir mis par des conversations choisies dans un état d'esprit tel qu'un nerveux et un impressionnable comme vous devait fatalement me laisser agir à ma guise, sans sortir de son lit.

– Le raisonnement était juste.

– Je savais donc, en venant ici, qu'il y avait une cassette cachée dans un coffre à serrure secrète, et que le sept de cœur était la clef, le mot de cette serrure. Il ne s'agissait plus que de plaquer ce sept de cœur à un endroit qui lui fût visiblement réservé. Une heure d'examen m'a suffi.

– Une heure !

– Observez le bonhomme en mosaïque.

– Le vieil empereur ?

– Ce vieil empereur est la représentation exacte du roi de cœur de tous les jeux de cartes, Charlemagne.

– En effet... Mais pourquoi le sept de cœur ouvre-t-il tantôt le grand coffre, tantôt le petit ? Et pourquoi n'avez-vous ouvert d'abord que le grand coffre ?

– Pourquoi ? Mais parce que je m'obstinais toujours à placer mon sept de cœur dans le même sens. Hier seulement je me suis aperçu qu'en le retournant, c'est-à-dire en mettant le septième point, celui du milieu, en l'air au lieu de le mettre en bas, la disposition des sept points changeait.

– Parbleu !

– Évidemment, parbleu, mais encore fallait-il y penser.

– Autre chose : vous ignoriez l'histoire des lettres avant que madame Andermatt...

– En parlât devant moi ? Oui. Je n'avais découvert dans le coffre, outre la cassette, que la correspondance des deux frères, correspondance qui m'a mis sur la voie de leur trahison.

– Somme toute, c'est par hasard que vous avez été amené d'abord à reconstituer l'histoire des deux frères, puis à rechercher les plans et les documents du sous-marin ?

– Par hasard.

– Mais dans quel but avez-vous recherché ?...

Daspry m'interrompt en riant :

– Mon Dieu ! Comme cette affaire vous intéresse !

– Elle me passionne.

– Eh bien ! Tout à l'heure, quand j'aurai reconduit madame Andermatt et fait porter à l'*Écho de France* le mot que je vais écrire, je reviendrai et nous entrerons dans le détail.

Il s'assit et écrivit une de ces petites notes lapidaires où se divertit la fantaisie du personnage. Qui ne se rappelle le bruit que fit celle-ci dans le monde entier ?

« Arsène Lupin a résolu le problème que Salvator a posé dernièrement. Maître de tous les documents et plans originaux de l'ingénieur Louis Lacombe, il les a fait parvenir entre les mains du ministre de la Marine. À cette occasion il ouvre une souscription dans le but d'offrir à l'État le premier sous-marin construit d'après ces plans. Et il s'inscrit lui-même en tête de cette souscription pour la somme de vingt mille francs. »

– Les vingt mille francs des chèques de monsieur Andermatt ? lui dis-je, quand il m'eut donné le papier à lire.

– Précisément. Il est équitable que Varin rachète en partie sa trahison.

Et voilà comment j'ai connu Arsène Lupin. Voilà comment j'ai su que Jean Daspry, camarade de cercle, relation mondaine, n'était autre qu'Arsène Lupin, gentlemancambrioleur. Voilà comment j'ai noué des liens d'amitié fort agréables avec notre grand homme, et comment peu à peu, grâce à la confiance dont il veut bien m'honorer, je suis devenu son très humble, très fidèle et très reconnaissant historiographe.

## *Le coffre-fort de madame Imbert*

### [Table des matières](#)

À trois heures du matin, il y avait encore une demi-douzaine de voitures devant un des petits hôtels de peintre qui composent l'unique côté du boulevard Berthier. La porte de cet hôtel s'ouvrit. Un groupe d'invités, hommes et dames, sortirent. Quatre voitures filèrent de droite et de gauche et il ne resta sur l'avenue que deux messieurs qui se quittèrent au coin de la rue de Courcelles, où demeurait l'un d'eux. L'autre résolut de rentrer à pied jusqu'à la porte Maillot.

Il traversa donc l'avenue de Villiers et continua son chemin sur le trottoir opposé aux fortifications. Par cette belle nuit d'hiver, pure et froide, il y avait plaisir à marcher. On respirait bien. Le bruit des pas résonnait allégrement.

Mais au bout de quelques minutes, il eut l'impression désagréable qu'on le suivait. De fait, s'étant retourné, il aperçut l'ombre d'un homme qui se glissait entre les arbres. Il n'était point peureux ; cependant il hâta le pas afin d'arriver le plus vite possible à l'octroi des Ternes. Mais l'homme se mit à courir. Assez inquiet, il jugea plus prudent de lui faire face et de tirer son revolver.

Il n'en eut pas le temps, l'homme l'assaillit violemment, et tout de suite une lutte s'engagea sur le boulevard désert, lutte à bras-le-corps où il sentit aussitôt qu'il avait le désavantage. Il appela au secours, se débattit, et fut renversé contre un tas de cailloux, serré à la gorge, bâillonné d'un mouchoir, que son adversaire lui enfonçait dans la bouche. Ses yeux se fermèrent, ses oreilles bourdonnèrent, et il allait perdre connaissance, lorsque soudain l'étreinte se desserra, et l'homme qui l'étouffait de son poids se releva pour se défendre à son tour contre une attaque imprévue.

Un coup de canne sur le poignet, un coup de botte sur la cheville... L'homme poussa deux grognements de douleur et s'enfuit en boitant et en jurant.

Sans daigner le poursuivre, le nouvel arrivant se pencha et dit :

– Êtes-vous blessé, monsieur ?

Il n'était pas blessé, mais fort étourdi et incapable de se tenir debout. Par bonheur, un des employés d'octroi, attiré par les cris, accourut. Une voiture fut requise. Le monsieur y prit place accompagné de son sauveur, et on le conduisit à son hôtel de l'avenue de la Grande-Armée.

Devant la porte, tout à fait remis, il se confondit en remerciements.

– Je vous dois la vie, monsieur, veuillez croire que je ne l'oublierai point. Je ne veux pas effrayer ma femme en ce moment, mais je tiens à ce qu'elle vous exprime elle-même, dès aujourd'hui, toute ma reconnaissance.

Il le pria de venir déjeuner et lui dit son nom : Ludovic Imbert, ajoutant :

– Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur...

– Mais certainement, fit l'autre.

Et il se présenta :

– Arsène Lupin.

Arsène Lupin n'avait pas alors cette célébrité que lui ont valu l'affaire Cahorn, son évasion de la Santé, et tant d'autres exploits retentissants. Il ne s'appelait même pas Arsène Lupin. Ce nom auquel l'avenir réservait un tel lustre fut spécialement imaginé pour désigner le sauveur de M. Imbert, et l'on peut dire que c'est dans cette affaire qu'il reçut le baptême du feu. Prêt au combat, il est vrai, armé de toutes pièces, mais sans ressources, sans l'autorité que donne le succès, Arsène Lupin n'était qu'apprenti dans une profession où il devait bientôt passer maître.

Aussi quel frisson de joie à son réveil quand il se rappela l'invitation de la nuit ! Enfin il touchait au but ! Enfin il entreprenait une œuvre digne de ses forces et de son talent ! Les millions des Imbert, quelle proie magnifique pour un appétit comme le sien.

Il fit une toilette spéciale, redingote râpée, pantalon élimé, chapeau de soie un peu rougeâtre, manchettes et faux col effiloqués, le tout fort propre, mais sentant la misère. Comme cravate, un ruban noir épinglé d'un diamant de noix à surprise. Et, ainsi accoutré, il descendit l'escalier du logement qu'il occupait à Montmartre. Au troisième étage, sans s'arrêter, il frappa du pommeau de sa canne sur le battant d'une porte close. Dehors, il gagna les boulevards extérieurs. Un tramway passait. Il y prit place, et quelqu'un qui marchait derrière lui, le locataire du troisième étage, s'assit à son côté.

Au bout d'un instant, cet homme lui dit :

– Eh bien, patron ?

– Eh bien ! C'est fait.

– Comment ?

– J'y déjeune.

– Vous y déjeunez !

– Tu ne voudrais pas, j'espère, que j'eusse exposé gratuitement des jours aussi précieux que les miens ? J'ai arraché M. Ludovic Imbert à la mort certaine que tu lui réservais. M. Ludovic Imbert est une nature reconnaissante. Il m'invite à déjeuner.

Un silence, et l'autre hasarda :

– Alors, vous n'y renoncez pas ?

– Mon petit, fit Arsène, si j'ai machiné la petite agression de cette nuit, si je me suis donné la peine, à trois heures du matin, le long des fortifications, de t'allonger un coup de canne sur le poignet et un coup de pied sur le tibia, risquant ainsi d'endommager mon unique ami, ce n'est pas pour renoncer maintenant au bénéfice d'un sauvetage si bien organisé.

– Mais les mauvais bruits qui courent sur la fortune...

– Laisse-les courir. Il y a six mois que je poursuis l'affaire, six mois que je me renseigne, que j'étudie, que je tends mes filets, que j'interroge les domestiques, les prêteurs et les hommes de paille, six mois que je vis dans l'ombre du mari et de la femme. Par conséquent, je sais à quoi m'en tenir. Que la fortune provienne du vieux Brawford, comme ils le prétendent, ou d'une autre source, j'affirme qu'elle existe. Et puisqu'elle existe, elle est à moi.

– Bigre, cent millions !

– Mettons-en dix, ou même cinq, n'importe ! Il y a de gros paquets de titres dans le coffre-fort. C'est bien le diable, si, un jour ou l'autre, je ne mets pas la main sur la clef.

Le tramway s'arrêta place de l'Étoile. L'homme murmura :

– Ainsi, pour le moment ?

– Pour le moment, rien à faire. Je t'avertirai. Nous avons le temps.

Cinq minutes après, Arsène Lupin montait le somptueux escalier de l'hôtel Imbert, et Ludovic le présentait à sa femme. Gervaise était une bonne petite dame, toute ronde, très bavarde. Elle fit à Lupin le meilleur accueil.

– J’ai voulu que nous soyons seuls à fêter notre sauveur, dit-elle.

Et dès l’abord on traita « notre sauveur » comme un ami d’ancienne date. Au dessert l’intimité était complète, et les confidences allèrent bon train. Arsène raconta sa vie, la vie de son père, intègre magistrat, les tristesses de son enfance, les difficultés du présent. Gervaise, à son tour, dit sa jeunesse, son mariage, les bontés du vieux Brawford, les cent millions dont elle avait hérité, les obstacles qui retardaient l’entrée en jouissance, les emprunts qu’elle avait dû contracter à des taux exorbitants, ses interminables démêlés avec les neveux de Brawford, et les oppositions et les séquestres ! Tout enfin !

– Pensez donc, monsieur Lupin, les titres sont là, à côté dans le bureau de mon mari, et si nous en détachons un seul coupon, nous perdons tout ! Ils sont là, dans notre coffre-fort, et nous ne pouvons pas y toucher.

Un léger frémissement secoua M. Lupin à l’idée de ce voisinage. Et il eut la sensation très nette que M. Lupin n’aurait jamais assez d’élévation d’âme pour éprouver les mêmes scrupules que la bonne dame.

– Ah ! Ils sont là, murmura-t-il, la gorge sèche.

– Ils sont là.

Des relations commencées sous de tels auspices ne pouvaient que former des nœuds plus étroits. Délicatement interrogé, Arsène Lupin avoua sa misère, sa détresse. Sur-le-champ, le malheureux garçon fut nommé secrétaire particulier des deux époux, aux appointements de cent cinquante francs par mois. Il continuerait à habiter chez lui, mais il viendrait chaque jour prendre les ordres de travail et, pour plus de commodité, on mettait à sa disposition, comme cabinet de travail, une des chambres du deuxième étage.

Il choisit. Par quel excellent hasard se trouva-t-elle au-dessus du bureau de Ludovic ?

Arsène ne tarda pas à s’apercevoir que son poste de secrétaire ressemblait furieusement à une sinécure. En deux mois, il n’eut que quatre lettres insignifiantes à recopier, et ne fut appelé qu’une fois dans le bureau de son patron, ce qui ne lui permit qu’une fois de contempler officiellement le coffre-fort. En outre, il nota que le titulaire de cette sinécure ne devait pas être jugé digne de figurer auprès du député Anquety, ou du bâtonnier Grouvel, car on omit de le convier aux fameuses réceptions mondaines.



Il ne s'en plaignit point, préférant de beaucoup garder sa modeste petite place à l'ombre, et se tint à l'écart, heureux et libre. D'ailleurs il ne perdait pas son temps. Il rendit tout d'abord un certain nombre de visites clandestines au bureau de Ludovic, et présenta ses devoirs au coffre-fort, lequel n'en resta pas moins hermétiquement fermé. C'était un énorme bloc de fonte et d'acier, à l'aspect rébarbatif, et contre quoi ne pouvaient prévaloir ni les limes, ni les vrilles, ni les pinces monseigneur.

Arsène Lupin n'était pas entêté.

– Où la force échoue, la ruse réussit, se dit-il. L'essentiel est d'avoir un œil et une oreille dans la place.

Il prit donc les mesures nécessaires, et après de minutieux et pénibles sondages à travers le parquet de sa chambre, il introduisit le tuyau de plomb qui aboutissait au plafond du bureau entre deux moulures de la corniche. Par ce tuyau, tube acoustique et lunette d'approche, il espérait voir et entendre.

Dès lors il vécut à plat ventre sur son parquet. Et de fait il vit souvent les Imbert en conférence devant le coffre, compulsant des registres et maniant des dossiers. Quand ils tournaient successivement les quatre boutons qui commandaient la serrure, il tâchait, pour savoir le chiffre, de saisir le nombre de crans qui passaient. Il surveillait leurs gestes, il épiait leurs paroles. Que faisaient-ils de la clef ? La cachaient-ils ?

Un jour, il descendit en hâte, les ayant vus qui sortaient de la pièce sans refermer le coffre. Et il entra résolument. Ils étaient revenus.

– Oh ! Excusez-moi, dit-il, je me suis trompé de porte.

Mais Gervaise se précipita, et l'attirant :

– Entrez donc, monsieur Lupin, entrez donc, n'êtes-vous pas chez vous ici ? Vous allez nous donner un conseil. Quels titres devons-nous vendre ? de l'Extérieure ou de la Rente ?

– Mais l'opposition ? objecta Lupin, très étonné.

– Oh ! Elle ne frappe pas tous les titres.

Elle écarta le battant. Sur les rayons s'entassaient des portefeuilles ceinturés de sangles. Elle en saisit un. Mais son mari protesta.

– Non, non, Gervaise, ce serait de la folie de vendre de l'Extérieure. Elle va monter... Tandis que la Rente est au plus haut. Qu'en pensez-vous, mon cher ami ?

Le cher ami n'avait aucune opinion, cependant il conseilla le sacrifice de la Rente. Alors elle prit une autre liasse, et, dans cette liasse, au hasard, un papier. C'était un titre de 3% de 1374 francs. Ludovic le mit dans sa poche. L'après-midi, accompagné de son secrétaire, il fit vendre ce titre par un agent de change et toucha 46,000 francs.

Quoi qu'en eût dit Gervaise, Arsène Lupin ne se sentait pas chez lui. Bien au contraire, sa situation dans l'hôtel Imbert le remplissait de surprise. À diverses occasions, il put constater que les domestiques ignoraient son nom. Ils l'appelaient monsieur. Ludovic le désignait toujours ainsi : « Vous préviendrez monsieur... Est-ce que monsieur est arrivé ? » Pourquoi cette appellation énigmatique ?

D'ailleurs, après l'enthousiasme du début, les Imbert lui parlaient à peine, et tout en le traitant avec les égards dus à un bienfaiteur, ne s'occupaient jamais de lui ! On avait l'air de le considérer comme un original qui n'aime pas qu'on l'importune, et on respectait son isolement, comme si cet isolement était une règle édictée par lui, un caprice de sa part. Une fois qu'il passait dans le vestibule, il entendit Gervaise qui disait à deux messieurs :

« C'est un tel sauvage ! »

Soit, pensa-t-il, nous sommes un sauvage. Et renonçant à s'expliquer les bizarreries de ces gens, il poursuivait l'exécution de son plan. Il avait acquis la certitude qu'il ne fallait point compter sur le hasard ni sur une étourderie de Gervaise que la clef du coffre ne quittait pas, et qui, au surplus, n'eût jamais emporté cette clef sans avoir préalablement brouillé les lettres de la serrure. Ainsi donc il devait agir.

Un événement précipita les choses, la violente campagne menée contre les Imbert par certains journaux. On les accusait d'escroquerie. Arsène Lupin assista aux péripéties du drame, aux agitations du ménage, et il comprit qu'en tardant davantage, il allait tout perdre.

Cinq jours de suite, au lieu de partir vers six heures comme il en avait l'habitude, il s'enferma dans sa chambre. On le supposait sorti. Lui, s'étendait sur le parquet et surveillait le bureau de Ludovic.

Les cinq soirs, la circonstance favorable qu'il attendait ne s'étant pas produite, il s'en alla au milieu de la nuit, par la petite porte qui desservait la cour. Il en possédait la clef.

Mais le sixième jour, il apprit que les Imbert, en réponse aux insinuations malveillantes de leurs ennemis, avaient proposé qu'on ouvrît le coffre et qu'on en fît l'inventaire.

« C'est pour ce soir, pensa Lupin. »

Et en effet, après le dîner, Ludovic s'installa dans son bureau. Gervaise le rejoignit. Ils se mirent à feuilleter les registres du coffre.

Une heure s'écoula, puis une autre heure. Il entendit les domestiques qui se couchaient. Maintenant il n'y avait plus personne au premier étage. Minuit. Les Imbert continuaient leur besogne.

– Allons-y, murmura Lupin.

Il ouvrit sa fenêtre. Elle donnait sur la cour, et l'espace, par la nuit, sans lune et sans étoile, était obscur. Il tira de son armoire une corde à nœuds qu'il assujettit à la rampe du balcon, enjamba et se laissa glisser doucement, en s'aidant d'une gouttière, jusqu'à la fenêtre située au-dessous de la sienne. C'était celle du bureau, et le voile épais des rideaux molletonnés masquait la pièce. Debout sur le balcon, il resta un moment immobile, l'oreille tendue et l'œil aux aguets.

Tranquillisé par le silence, il poussa légèrement les deux croisées. Si personne n'avait eu soin de les vérifier, elles devaient céder à l'effort, car lui, au cours de l'après-midi, en avait tourné l'espagnolette de façon qu'elle n'entrât plus dans les gâches.

Les croisées cédèrent. Alors, avec des précautions infinies, il les entrebâilla davantage. Dès qu'il put glisser la tête, il s'arrêta. Un peu de lumière filtrait entre les deux rideaux mal joints ; il aperçut Gervaise et Ludovic assis à côté du coffre.

Ils n'échangeaient que de rares paroles et à voix basse, absorbés par leur travail. Arsène calcula la distance qui le séparait d'eux, établit les mouvements exacts qu'il lui faudrait faire pour les réduire l'un après l'autre à l'impuissance, avant qu'ils n'eussent le temps d'appeler au secours, et il allait se précipiter, lorsque Gervaise dit :

– Comme la pièce s'est refroidie depuis un instant ! Je vais me mettre au lit. Et toi ?

– Je voudrais finir.

– Finir ! Mais tu en as pour la nuit.

– Mais non, une heure au plus.

Elle se retira. Vingt minutes, trente minutes passèrent. Arsène poussa la fenêtre un peu plus. Les rideaux frémirent. Il poussa encore. Ludovic se retourna, et, voyant les rideaux gonflés par le vent, se leva pour fermer la fenêtre...

Il n'y eut pas un cri, par même une apparence de lutte. En quelques gestes précis, et sans lui faire le moindre mal, Arsène l'étourdit, lui enveloppa la tête avec le rideau, le ficela, de telle manière que Ludovic ne distingua même pas le visage de son agresseur.

Puis, rapidement, il se dirigea vers le coffre, saisit deux portefeuilles qu'il mit sous son bras, sortit du bureau, descendit l'escalier, traversa la cour, et ouvrit la porte de service. Une voiture stationnait dans la rue.

– Prends cela d'abord, dit-il au cocher et suis-moi.

Il retourna jusqu'au bureau. En deux voyages ils vidèrent le coffre. Puis Arsène monta dans sa chambre, enleva la corde, effaça toute trace de son passage. C'était fini.

Quelques heures après, Arsène Lupin, aidé de son compagnon, opéra le dépouillement des portefeuilles. Il n'éprouva aucune déception, l'ayant prévu, à constater que la fortune des Imbert n'avait pas l'importance qu'on lui attribuait. Les millions ne se comptaient pas par centaines, ni même par dizaines. Mais enfin le total formait encore un chiffre très respectable, et c'étaient d'excellentes valeurs, obligations de chemins de fer, Villes de Paris, fonds d'État, Suez, mines du Nord, *etc.*

Il se déclarait satisfait.

– Certes, dit-il, il y aura un rude déchet quand le temps sera venu de négocier. On se heurtera à des oppositions, et il faudra plus d'une fois liquider à vil prix. N'importe, avec cette première mise de fonds, je me charge de vivre comme je l'entends... et de réaliser quelques rêves qui me tiennent au cœur.

– Et le reste ?

– Tu peux le brûler, mon petit. Ces tas de papiers faisaient bonne figure dans le coffre-fort. Pour nous, c'est inutile. Quant aux titres, nous allons les enfermer bien tranquillement dans le placard, et nous attendrons le moment propice.

Le lendemain, Arsène pensa qu'aucune raison ne l'empêchait de retourner à l'hôtel Imbert. Mais la lecture des journaux lui révéla cette nouvelle imprévue : Ludovic et Gervaise avaient disparu.

L'ouverture du coffre eut lieu en grande solennité. Les magistrats y trouvèrent ce qu'Arsène Lupin avait laissé... peu de chose.

Tels sont les faits, et telle est l'explication que donne à certains d'entre eux l'intervention d'Arsène Lupin. J'en tiens le récit de lui-même, un jour qu'il était en veine de confidence.

Ce jour-là, il se promenait de long en large, dans mon cabinet de travail, et ses yeux avaient une petite fièvre que je ne leur connaissais pas.

— Somme toute, lui dis-je, c'est votre plus beau coup ?

Sans me répondre directement, il reprit :

— Il y a dans cette affaire des secrets impénétrables. Ainsi, même après l'explication que je vous ai donnée, que d'obscurités encore ! Pourquoi cette fuite ? Pourquoi n'ont-ils pas profité du secours que je leur apportais involontairement ? Il était si simple de dire : « Les cent millions se trouvaient dans le coffre, ils n'y sont plus parce qu'on les a volés. »

— Ils ont perdu la tête.

— Oui, voilà, ils ont perdu la tête... D'autre part, il est vrai...

— Il est vrai ?...

— Non, rien.

Que signifiait cette réticence ? Il n'avait pas tout dit, c'était visible, et ce qu'il n'avait pas dit, il répugnait à le dire. J'étais intrigué. Il fallait que la chose fût grave pour provoquer de l'hésitation chez un tel homme.

Je lui posai des questions au hasard.

— Vous ne les avez pas revus ?

— Non.

— Et il ne vous est pas advenu d'éprouver, à l'égard de ces deux malheureux, quelque pitié ?

— Moi ! proféra-t-il en sursautant.

Sa révolte m'étonna. Avais-je touché juste ? J'insistai :

— Évidemment. Sans vous, ils auraient peut-être pu faire face au danger... ou du moins partir les poches remplies.

— Des remords, c'est bien cela que vous m'attribuez, n'est-ce pas ?

— Dame !

Il frappa violemment sur ma table.

— Ainsi, selon vous, je devrais avoir des remords ?

— Appelez cela des remords ou des regrets, bref un sentiment quelconque...

– Un sentiment quelconque pour des gens...  
– Pour des gens à qui vous avez dérobé une fortune.  
– Quelle fortune ?  
– Enfin... ces deux ou trois liasses de titres...  
– Ces deux ou trois liasses de titres ! Je leur ai dérobé des paquets de titres, n'est-ce pas ? Une partie de leur héritage ? Voilà ma faute ? Voilà mon crime ?

– Mais, sacrebleu, mon cher, vous n'avez donc pas deviné qu'ils étaient faux, ces titres ?... vous entendez ?

– ILS ÉTAIENT FAUX !

Je le regardai, abasourdi.

– Faux, les quatre ou cinq millions ?

– Faux, s'écria-t-il rageusement, archi-faux ! Faux, les obligations, les Ville de Paris, les fonds d'État, du papier, rien que du papier ! Pas un sou, je n'ai pas tiré un sou de tout le bloc ! Et vous me demandez d'avoir des remords ? Mais c'est eux qui devraient en avoir ! Ils m'ont roulé comme un vulgaire gogo ! Ils m'ont plumé comme la dernière de leurs dupes, et la plus stupide !

Une réelle colère l'agitait, faite de rancune et d'amour-propre blessé.

– Mais, d'un bout à l'autre, j'ai eu le dessous dès la première heure ! Savez-vous le rôle que j'ai joué dans cette affaire, ou plutôt le rôle qu'ils m'ont fait jouer ? Celui d'André Brawford ! Oui, mon cher, et je n'y ai vu que du feu !

« C'est après, par les journaux, et en rapprochant certains détails, que je m'en suis aperçu. Tandis que je posais au bienfaiteur, au monsieur qui a risqué sa vie pour vous tirer de la griffe des apaches, eux, ils me faisaient passer pour un des Brawford !

– N'est-ce pas admirable ? Cet original qui avait sa chambre au deuxième étage, ce sauvage que l'on montrait de loin, c'était Brawford, et Brawford, c'était moi ! Et grâce à moi, grâce à la confiance que j'inspirais sous le nom de Brawford, les banquiers prêtaient, et les notaires engageaient leurs clients à prêter ! Hein, quelle école pour un débutant ! Ah ! Je vous jure que la leçon m'a servi !

Il s'arrêta brusquement, me saisit le bras, et il me dit d'un ton exaspéré où il était facile, cependant, de sentir des nuances d'ironie et d'admiration, il me dit cette phrase ineffable :

– Mon cher, à l’heure actuelle, Gervaise Imbert me doit quinze cents francs !

Pour le coup, je ne pus m’empêcher de rire. C’était vraiment d’une bouffonnerie supérieure. Et lui-même eut un accès de franche gaieté.

– Oui, mon cher, quinze cents francs ! Non seulement je n’ai pas palpé le premier sou de mes appointements, mais encore elle m’a emprunté quinze cents francs ! Toutes mes économies de jeune homme ! Et savez-vous pourquoi ? Je vous le donne en mille... Pour ses pauvres ! Comme je vous le dis ! Pour de prétendus malheureux qu’elle soulageait à l’insu de Ludovic !

– Et j’ai coupé là-dedans ! Est-ce assez drôle, hein ? Arsène Lupin refait de quinze cents francs, et refait par la bonne dame à laquelle il volait quatre millions de titres faux ! Et que de combinaisons, d’efforts et de ruses géniales il m’a fallu pour arriver à ce beau résultat !

– C’est la seule fois que j’ai été roulé dans ma vie. Mais fichtre ! Je l’ai bien été cette fois-là, et proprement, dans les grands prix !...

## *La perle noire*

### Table des matières

Un violent coup de sonnette réveilla la concierge du numéro 9 de l'avenue Hoche. Elle tira le cordon en grognant :

– Je croyais tout le monde rentré. Il est au moins trois heures !

Son mari bougonna :

– C'est peut-être pour le docteur.

En effet, une voix demanda :

– Le docteur Harel... quel étage ?

– Troisième à gauche. Mais le docteur ne se dérange pas la nuit.

– Il faudra bien qu'il se dérange.

Le monsieur pénétra dans le vestibule, monta un étage, deux étages, et, sans même s'arrêter sur le palier du docteur Harel, continua jusqu'au cinquième. Là, il essaya deux clefs. L'une fit fonctionner la serrure, l'autre le verrou de sûreté.

– À merveille, murmura-t-il, la besogne est considérablement simplifiée. Mais avant d'agir, il faut assurer notre retraite. Voyons... ai-je eu logiquement le temps de sonner chez le docteur, et d'être congédié par lui ?

Pas encore... un peu de patience...

Au bout d'une dizaine de minutes, il descendit et heurta le carreau de la loge en maugréant contre le docteur. On lui ouvrit, et il claqua la porte derrière lui. Or, cette porte ne se ferma point, l'homme ayant vivement appliqué un morceau de fer sur la gâche afin que le pêne ne pût s'y introduire.

Il entra donc, sans bruit, à l'insu des concierges. En cas d'alarme, sa retraite était assurée.

Paisiblement, il remonta les cinq étages. Dans l'antichambre, à la lueur d'une lanterne électrique, il déposa son pardessus et son chapeau sur une



des chaises, s'assit sur une autre, et enveloppa ses bottines d'épais chaussons de feutre.

– Ouf ! Ca y est... Et combien facilement ! Je me demande un peu pourquoi tout le monde ne choisit pas le confortable métier de cambrioleur ? Avec un peu d'adresse et de réflexion, il n'en est pas de plus charmant. Un métier de tout repos... un métier de père de famille... Trop commode même... cela devient fastidieux.

Il déplaça un plan détaillé de l'appartement.

– Commençons par nous orienter. Ici, j'aperçois le rectangle du vestibule où je suis. Du côté de la rue, le salon, le boudoir et la salle à manger. Inutile de perdre son temps par là, il paraît que la comtesse a un goût déplorable... pas un bibelot de valeur !... Donc, droit au but... Ah ! Voici le tracé d'un couloir, du couloir qui mène aux chambres. À trois mètres, je dois rencontrer la porte du placard aux robes qui communique avec la chambre de la comtesse.

Il replia son plan, éteignit sa lanterne, et s'engagea dans le couloir en comptant :

– Un mètre... deux mètres... trois mètres... Voici la porte... Comme tout s'arrange, mon Dieu ! Un simple verrou, un petit verrou, me sépare de la chambre, et, qui plus est, je sais que ce verrou se trouve à un mètre quarante-trois du plancher... De sorte que, grâce à une légère incision que je vais pratiquer autour, nous en serons débarrassés...

Il sortit de sa poche les instruments nécessaires, mais une idée l'arrêta.

– Et si, par hasard, ce verrou n'était pas poussé. Essayons toujours... Pour ce qu'il en coûte !

Il tourna le bouton de la serrure. La porte s'ouvrit.

– Mon brave Lupin, décidément la chance te favorise. Que te faut-il maintenant ? Tu connais la topographie des lieux où tu vas opérer ; tu connais l'endroit où la comtesse cache la perle noire... Par conséquent, pour que la perle noire t'appartienne, il s'agit tout bêtement d'être plus silencieux que le silence, plus invisible que la nuit.

Arsène Lupin employa bien une demi-heure pour ouvrir la seconde porte, une porte vitrée qui donnait sur la chambre. Mais il le fit avec tant de précaution, qu'alors même que la comtesse n'eût pas dormi, aucun grincement équivoque n'aurait pu l'inquiéter.

D'après les indications de son plan, il n'avait qu'à suivre le contour d'une chaise longue. Cela le conduisit à un fauteuil, puis à une petite table située près du lit. Sur la table, il y avait une boîte de papier à lettres, et, enfermée tout simplement dans cette boîte, la perle noire.

Il s'allongea sur le tapis et suivit les contours de la chaise longue. Mais à l'extrémité il s'arrêta pour réprimer les battements de son cœur. Bien qu'aucune crainte ne l'agitât, il lui était impossible de vaincre cette sorte d'angoisse nerveuse que l'on éprouve dans le trop grand silence. Et il s'en étonnait, car, enfin, il avait vécu sans émotion des minutes plus solennelles. Nul danger ne le menaçait. Alors pourquoi son cœur battait-il comme une cloche affolée ? Était-ce cette femme endormie qui l'impressionnait, cette vie si voisine de la sienne ?

Il écouta et crut discerner le rythme d'une respiration. Il fut rassuré comme par une présence amie.

Il chercha le fauteuil, puis, par petits gestes insensibles, rampa vers la table, tâtant l'ombre de son bras étendu. Sa main droite rencontra un des pieds de la table.

Enfin ! Il n'avait plus qu'à se lever, à prendre la perle et à s'en aller. Heureusement ! Car son cœur recommençait à sauter dans sa poitrine comme une bête terrifiée, et avec un tel bruit qu'il lui semblait impossible que la comtesse ne s'éveillât point.

Il l'apaisa dans un élan de volonté prodigieux, mais, au moment où il essayait de se relever, sa main gauche heurta sur le tapis un objet qu'il reconnut tout de suite pour un flambeau, un flambeau renversé ; et aussitôt, un autre objet se présenta, une pendule, une de ces petites pendules de voyage qui sont recouvertes d'une gaine de cuir.

Quoi ? Que se passait-il ? Il ne comprenait pas. Ce flambeau... cette pendule... pourquoi ces objets n'étaient-ils pas à leur place habituelle ? Ah ! Que se passait-il dans l'ombre effarante ?

Et soudain, un cri lui échappa. Il avait touché... oh ! à quelle chose étrange, innommable ! Mais non, non, la peur lui troublait le cerveau. Vingt secondes, trente secondes, il demeura immobile, épouvanté, de la sueur aux tempes. Et ses doigts gardaient la sensation de ce contact.

Par un effort implacable, il tendit le bras de nouveau. Sa main, de nouveau, effleura la chose, la chose étrange, innommable. Il la palpa. Il

exigea que sa main la palpât et se rendit compte. C'était une chevelure, un visage... et ce visage était froid, presque glacé.

Si terrifiante que soit la réalité, un homme comme Arsène Lupin la domine dès qu'il en a pris connaissance. Rapidement, il fit jouer le ressort de sa lanterne. Une femme gisait devant lui, couverte de sang. D'affreuses blessures dévastaient son cou et ses épaules. Il se pencha et l'examina. Elle était morte.

– Morte, morte, répéta-t-il avec stupeur.

Et il regardait ces yeux fixes, le rictus de cette bouche, cette chair livide, ce sang tout ce sang qui avait coulé sur le tapis et se figeait maintenant, épais et noir.

S'étant relevé, il tourna le bouton de l'électricité, la pièce s'emplit de lumière, et il put voir tous les signes d'une lutte acharnée. Le lit était entièrement défait, les couvertures et les draps arrachés. Par terre, le flambeau, puis la pendule – les aiguilles marquaient onze heures vingt – puis, plus loin, une chaise renversée, et partout du sang, des flaques de sang.

– Et la perle noire ? murmura-t-il.

La boîte de papier à lettres était à sa place. Il l'ouvrit vivement. Elle contenait l'écrin. Mais l'écrin était vide.

– Fichtre ! se dit-il, tu t'es vanté un peu tôt de ta chance, mon ami Arsène Lupin... La comtesse assassinée, la perle noire disparue... la situation n'est pas brillante ! Filons, sans quoi tu risques fort d'encourir de lourdes responsabilités.

Il ne bougea pas cependant.

– Filer ? Oui, un autre filerait. Mais Arsène Lupin ? N'y a-t-il pas mieux à faire ? Voyons, procédons par ordre. Après tout, ta conscience est tranquille... Suppose que tu es commissaire de police et que tu dois procéder à une enquête... Oui, mais pour cela il faudrait avoir un cerveau plus clair. Et le mien est dans un état !

Il tomba sur un fauteuil, ses poings crispés contre son front brûlant.

L'affaire de l'avenue Hoche est une de celles qui nous ont le plus vivement intrigués en ces derniers temps, et je ne l'eusse certes pas racontée si la participation d'Arsène Lupin ne l'éclairait d'un jour tout spécial. Cette participation, il en est peu qui la soupçonnent. Nul ne sait en tout cas l'exacte et curieuse vérité.

Qui ne connaissait, pour l'avoir rencontré au Bois, Léontine Zalti, l'ancienne cantatrice, épouse et veuve du comte d'Andillot, la Zalti dont le luxe éblouissait Paris, il y a quelque vingt ans, comtesse d'Andillot, à qui ses parures de diamants et de perles valaient une réputation européenne ? On disait d'elle qu'elle portait sur ses épaules le coffre-fort de plusieurs maisons de banque et les mines d'or de plusieurs compagnies australiennes. Les grands joailliers travaillaient pour la Zalti comme on travaillait jadis pour les rois et pour les reines.

Et qui ne se souvient de la catastrophe où toutes ces richesses furent englouties ? Maisons de banque et mines d'or, le gouffre dévora tout. De la collection merveilleuse, dispersée par le commissaire priseur, il ne resta que la fameuse perle noire. La perle noire ! C'est-à-dire une fortune, si elle avait voulu s'en défaire.

Elle ne le voulut point. Elle préféra se restreindre, vivre dans un simple appartement, avec sa dame de compagnie, sa cuisinière et un domestique, plutôt que de vendre cet inestimable joyau. Il y avait à cela une raison qu'elle ne craignait pas d'avouer : la perle noire était le cadeau d'un empereur ! Et presque ruinée, réduite à l'existence la plus médiocre, elle demeura fidèle à sa compagne des beaux jours.

– Moi vivante, disait-elle, je ne la quitterai pas.

Du matin jusqu'au soir, elle la portait à son cou. La nuit, elle la mettait dans un endroit connu d'elle seule.

Tous ces faits rappelés par les feuilles publiques stimulèrent la curiosité, et, chose bizarre, mais facile à comprendre pour ceux qui ont le mot de l'énigme, ce fut précisément l'arrestation de l'assassin présumé qui compliqua le mystère et prolongea l'émotion. Le surlendemain, en effet, les journaux publiaient la nouvelle suivante :

« On nous annonce l'arrestation de Victor Danègre, le domestique de la comtesse d'Andillot. Les charges relevées contre lui sont écrasantes. Sur la manche en lustrine de son gilet de livrée, que M. Dudouis, le chef de la Sûreté, a trouvé dans sa mansarde, entre le sommier et le matelas, on a constaté des taches de sang. En outre, il manquait à ce gilet un bouton recouvert d'étoffe. Or ce bouton, dès le début des perquisitions, avait été ramassé sous le lit même de la victime.

« Il est probable qu'après le dîner, Danègre, au lieu de regagner sa mansarde, se sera glissé dans le cabinet aux robes, et que, par la porte

vitrée, il a vu la comtesse cacher la perle noire.

« Nous devons dire que, jusqu'ici, aucune preuve n'est venue confirmer cette supposition. En tout cas, un autre point reste obscur. À sept heures du matin, Danègre s'est rendu au bureau de tabac du boulevard de Courcelles : la concierge d'abord, puis la buraliste ont témoigné dans ce sens. D'autre part, la cuisinière de la comtesse et sa dame de compagnie, qui toutes deux couchent au bout du couloir, affirment qu'à huit heures, quand elles se sont levées, la porte de l'antichambre et la porte de la cuisine étaient fermées à double tour. Depuis vingt ans au service de la comtesse, ces deux personnes sont au-dessus de tout soupçon. On se demande donc comment Danègre a pu sortir de l'appartement. S'était-il fait faire une autre clef ? L'instruction éclaircira ces différents points. »

L'instruction n'éclaircit absolument rien, au contraire. On apprit que Victor Danègre était un récidiviste dangereux, un alcoolique et un débauché, qu'un coup de couteau n'effrayait pas. Mais l'affaire elle-même semblait, au fur et à mesure qu'on l'étudiait, s'envelopper de ténèbres plus épaisses et de contradictions plus inexplicables.

D'abord une demoiselle de Sinclèves, cousine et unique héritière de la victime, déclara que la comtesse, un mois avant sa mort, lui avait confié dans une de ses lettres la façon dont elle cachait la perle noire. Le lendemain du jour où elle recevait cette lettre, elle en constatait la disparition. Qui l'avait volée ?

De leur côté, les concierges racontèrent qu'ils avaient ouvert la porte à un individu, lequel était monté chez le docteur Harel. On manda le docteur. Personne n'avait sonné chez lui. Alors qui était cet individu ? Un complice ?

Cette hypothèse d'un complice fut adoptée par la presse et par le public. Ganimard, le vieil inspecteur principal, Ganimard la défendait, non sans raison.

– Il y a du Lupin là-dessous, disait-il au juge.

– Bah ! ripostait celui-ci, vous le voyez partout, votre Lupin.

– Je le vois partout, parce qu'il est partout.

– Dites plutôt que vous le voyez chaque fois où quelque chose ne vous paraît pas très clair. D'ailleurs, en l'espèce, remarquez ceci : le crime a été commis à onze heures vingt du soir, ainsi que l'atteste la pendule, et la

visite nocturne, dénoncée par les concierges, n'a eu lieu qu'à trois heures du matin.

La justice obéit souvent à ces entraînements de conviction qui font qu'on oblige les événements à se plier à l'explication première qu'on en a donnée. Les antécédents déplorables de Victor Danègre, récidiviste, ivrogne et débauché, influencèrent le juge, et bien qu'aucune circonstance nouvelle ne vînt corroborer les deux ou trois indices primitivement découverts, rien ne put l'ébranler. Il boucla son instruction. Quelques semaines après les débats commencèrent.

Ils furent embarrassés et languissants. Le président les dirigea sans ardeur. Le ministère public attaqua mollement. Dans ces conditions, l'avocat de Danègre avait beau jeu. Il montra les lacunes et les impossibilités de l'accusation. Nulle preuve matérielle n'existait. Qui avait forgé la clef, l'indispensable clef sans laquelle Danègre, après son départ, n'aurait pu refermer à double tour la porte de l'appartement ? Qui l'avait vue, cette clef, et qu'était-elle devenue ? Qui avait vu le couteau de l'assassin, et qu'était-il devenu ?

– Et, en tout cas, concluait l'avocat, prouvez que c'est mon client qui a tué. Prouvez que l'auteur du vol et du crime n'est pas ce mystérieux personnage qui s'est introduit dans la maison à trois heures du matin. La pendule marquait onze heures, me direz-vous ? Et après ? Ne peut-on mettre les aiguilles d'une pendule à l'heure qui vous convient ?

Victor Danègre fut acquitté.

Il sortit de prison un vendredi au déclin du jour, amaigri, déprimé par six mois de cellule. L'instruction, la solitude, les débats, les délibérations du jury, tout cela l'avait empli d'une épouvante malade. La nuit, d'affreux cauchemars, des visions d'échafaud le hantaient. Il tremblait de fièvre et de terreur.

Sous le nom d'Anatole Dufour, il loua une petite chambre sur les hauteurs de Montmartre, et il vécut au hasard des besognes, bricolant de droite et de gauche.

Vie lamentable ! Trois fois engagé par trois patrons différents, il fut reconnu et renvoyé sur-le-champ.

Souvent il s'aperçut, ou crut s'apercevoir, que des hommes le suivaient, des hommes de la police, il n'en doutait point, qui ne renonçaient pas à le faire

tomber dans quelque piège. Et d'avance il sentait l'étreinte rude de la main qui le prendrait au collet.

Un soir qu'il dînait chez un traiteur du quartier, quelqu'un s'installa en face de lui. C'était un individu d'une quarantaine d'années, vêtu d'une redingote noire, de propreté douteuse. Il commanda une soupe, des légumes et un litre de vin.

Et quand il eut mangé la soupe, il tourna les yeux vers Danègre et le regarda longuement.

Danègre pâlit. Pour sûr cet individu était de ceux qui le suivaient depuis des semaines. Que lui voulait-il ? Danègre essaya de se lever. Il ne le put. Ses jambes chancelaient sous lui.

L'homme se versa un verre de vin et emplit le verre de Danègre.

– Nous trinquons, camarade ?

Victor balbutia :

– Oui... oui... à votre santé, camarade.

– À votre santé, Victor Danègre.

L'autre sursauta :

– Moi !... moi !... mais non... je vous jure...

– Vous me jurez quoi ? Que vous n'êtes pas vous ? Le domestique de la comtesse ?

– Quel domestique ? Je m'appelle Dufour. Demandez au patron.

– Dufour, Anatole, oui, pour le patron, mais Danègre pour la justice, Victor Danègre.

– Pas vrai ! Pas vrai ! On vous a menti.

Le nouveau venu tira de sa poche une carte et la tendit. Victor lut :

« Grimaudan, ex-inspecteur de la Sûreté. Renseignements confidentiels.

» Il tressaillit.

– Vous êtes de la police ?

– Je n'en suis plus, mais le métier me plaisait, et je continue d'une façon plus... lucrative. On déniché de temps en temps des affaires d'or... comme la vôtre ?

– La mienne ?

– Oui, la vôtre, c'est une affaire exceptionnelle, si toutefois vous voulez bien y mettre un peu de complaisance.

– Et si je n'en mets pas ?

– Il le faudra. Vous êtes dans une situation où vous ne pouvez rien me refuser.

Une appréhension sourde envahissait Victor Danègre. Il demanda :

– Qu’y a-t-il ?... parlez.

– Soit, répondit l’autre, finissons-en. En deux mots, voici : je suis envoyé par M<sup>lle</sup> de Sinclèves.

– Sinclèves ?

L’héritière de la comtesse d’Andillot.

– Eh bien ?

– Eh bien, M<sup>lle</sup> de Sinclèves me charge de vous réclamer la perle noire.

– La perle noire ?

– Celle que vous avez volée.

– Mais je ne l’ai pas !

– Vous l’avez.

– Si je l’avais, ce serait moi l’assassin.

– C’est vous l’assassin.

Danègre s’efforça de rire.

– Heureusement, mon bon monsieur, que la Cour d’assises n’a pas été du même avis. Tous les jurés, vous entendez, m’ont reconnu innocent. Et quand on a sa conscience pour soi et l’estime de douze braves gens...

L’ex-inspecteur lui saisit le bras :

– Pas de phrases, mon petit. Écoutez-moi bien attentivement et pesez mes paroles, elles en valent la peine. Danègre, trois semaines avant le crime, vous avez dérobé à la cuisinière la clef qui ouvre la porte de service, et vous avez fait faire une clef semblable chez Outard, serrurier, 244, rue Oberkampf.

– Pas vrai, pas vrai, gronda Victor, personne n’a vu cette clef... elle n’existe pas.

– La voici.

Après un silence, Grimaudan reprit :

– Vous avez tué la comtesse à l’aide d’un couteau à virole acheté au bazar de la République, le jour même où vous commandiez votre clef. La lame est triangulaire et creusée d’une cannelure.

– De la blague, tout cela, vous parlez au hasard. Personne n’a vu le couteau.



– Le voici.

Victor Danègre eut un geste de recul. L'ex-inspecteur continua :

– Il y a dessus des taches de rouille. Est-il besoin de vous en expliquer la provenance ?

– Et après ?... vous avez une clef et un couteau... Qui peut affirmer qu'ils m'appartenaient ?

– Le serrurier d'abord, et ensuite l'employé auquel vous avez acheté le couteau. J'ai déjà rafraîchi leur mémoire. En face de vous, ils ne manqueront pas de vous reconnaître.

Il parlait sèchement et durement, avec une précision terrifiante. Danègre était convulsé de peur. Ni le juge, ni le président des assises, ni l'avocat général ne l'avaient serré d'aussi près, n'avaient vu aussi clair dans des choses que lui-même ne discernait plus très nettement.

Cependant, il essaya encore de jouer l'indifférence.

– Si c'est là toutes vos preuves !

– Il me reste celle-ci. Vous êtes reparti, après le crime, par le même chemin. Mais, au milieu du cabinet aux robes, pris d'effroi, vous avez dû vous appuyer contre le mur pour garder votre équilibre.

– Comment le savez-vous ? bégaya Victor... personne ne peut le savoir.

– La justice, non, il ne pouvait venir à l'idée d'aucun de ces messieurs du parquet d'allumer une bougie et d'examiner les murs. Mais si on le faisait, on verrait sur le plâtre blanc une marque rouge très légère, assez nette cependant pour qu'on y retrouve l'empreinte de la face antérieure de votre pouce, de votre pouce tout humide de sang et que vous avez posé contre le mur. Or vous n'ignorez pas qu'en anthropométrie, c'est là un des principaux moyens d'identification.

Victor Danègre était blême. Des gouttes de sueur coulaient de son front. Il considérait avec des yeux de fou cet homme étrange qui évoquait son crime comme s'il en avait été le témoin invisible.

Il baissa la tête, vaincu, impuissant. Depuis des mois il luttait contre tout le monde. Contre cet homme-là, il avait l'impression qu'il n'y avait rien à faire.

– Si je vous rends la perle, balbutia-t-il, combien me donnerez-vous ?

– Rien.

– Comment ! Vous vous moquez ! Je vous donnerais une chose qui vaut des mille et des centaines de mille, et je n'aurais rien ?

– Si, la vie.

Le misérable frissonna. Grimaudan ajouta, d'un ton presque doux :

– Voyons, Danègre, cette perle n'a aucune valeur pour vous. Il vous est impossible de la vendre. À quoi bon la garder ?

– Il y a des receleurs... et un jour ou l'autre, à n'importe quel prix...

– Un jour ou l'autre il sera trop tard.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Mais parce que la justice aura remis la main sur vous, et, cette fois, avec les preuves que je lui fournirai, le couteau, la clef, l'indication de votre puce, vous êtes fichu, mon bonhomme. Victor s'étreignit la tête de ses deux mains et réfléchit. Il se sentait perdu, en effet, irrémédiablement perdu, et, en même temps, une grande fatigue l'envahissait, un immense besoin de repos et d'abandon. Il murmura :

– Quand vous la faut-il ?

– Ce soir, avant une heure.

– Sinon ?

– Sinon, je mets à la poste cette lettre où M<sup>lle</sup> de Sinclèves vous dénonce au procureur de la République. Danègre se versa deux verres de vin qu'il but coup sur coup, puis se levant :

– Payez l'addition, et allons-y... j'en ai assez de cette maudite affaire.

La nuit était venue. Les deux hommes descendirent la rue Lepic et suivirent les boulevards extérieurs en se dirigeant vers l'Étoile. Ils marchaient silencieusement, Victor, très las et le dos voûté.

Au parc Monceau, il dit :

– C'est du côté de la maison...

– Parbleu ! Vous n'en êtes sorti, avant votre arrestation, que pour aller au bureau de tabac.

– Nous y sommes, fit Danègre, d'une voix sourde.

Ils longèrent la grille du jardin, et traversèrent une rue dont le bureau de tabac faisait l'encoignure. Danègre s'arrêta quelques pas plus loin. Ses jambes vacillaient. Il tomba sur un banc.

– Eh bien ? demanda son compagnon.

– C'est là.

– C'est là ! Qu'est-ce que vous me chantez ?

– Oui là, devant nous.

– Devant nous ! Dites donc, Danègre, il ne faudrait pas...

– Je vous répète qu'elle est là...

– Où ?

– Entre deux pavés.

– Lesquels ?

– Cherchez.

– Lesquels ? répéta Grimaudan.

Victor ne répondit pas.

– Ah ! Parfait, tu veux me faire poser, mon bonhomme.

– Non... mais... je vais crever de misère.

– Et alors, tu hésites ? Allons, je serai bon prince. Combien te faut-il ?

– De quoi prendre un billet d'entrepont pour l'Amérique.

– Convenu.

– Et un billet de cent francs pour les premiers frais.

– Tu en auras deux. Parle.

– Comptez les pavés, à droite de l'égout. C'est entre le douzième et le treizième.

– Dans le ruisseau ?

– Oui, en bas du trottoir.

Grimaudan regarda autour de lui. Des tramways passaient, des gens passaient. Mais bah ! Qui pouvait se douter ?...

Il ouvrit son canif et le planta entre le douzième et le treizième pavé.

– Et si elle n'y est pas ?

– Si personne ne m'a vu me baisser et l'enfoncer, elle y est encore.

Se pouvait-il qu'elle y fût ? La perle noire jetée dans la boue d'un ruisseau, à la disposition de premier venu ! La perle noire... une fortune !

– À quelle profondeur ?

– Elle est à dix centimètres, à peu près.

Il creusa le sable mouillé. La pointe de son canif heurta quelque chose. Avec ses doigts, il élargit le trou.

Il aperçut la perle noire.

– Tiens, voilà tes deux cents francs. Je t'enverrai ton billet pour l'Amérique.

Le lendemain, l'*Écho de France* publiait cet entrefilet, qui fut reproduit par les journaux du monde entier.

« Depuis hier, la fameuse perle noire est entre les mains d'Arsène Lupin qui l'a reprise au meurtrier de la comtesse d'Andillot. Avant peu, des fac-similés de ce précieux bijou seront exposés à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Calcutta, à Buenos Aires et à New York.

« Arsène Lupin attend les propositions que voudront bien lui faire ses correspondants. »

– Et voilà comme quoi le crime est toujours puni et la vertu récompensée, conclut Arsène Lupin, lorsqu'il m'eut révélé les dessous de l'affaire.

– Et voilà comme quoi, sous le nom de Grimaudan, ex-inspecteur de la Sûreté, vous fûtes choisi par le destin pour enlever au criminel le bénéfice de son forfait.

– Justement. Et j'avoue que c'est une des aventures dont je suis le plus fier. Les quarante minutes que j'ai passées dans l'appartement de la comtesse, après avoir constaté sa mort, sont parmi les plus étonnantes et les plus profondes de ma vie. En quarante minutes, empêtré dans la situation la plus inextricable, j'ai reconstitué le crime, j'ai acquis la certitude, à l'aide de quelques indices, que le coupable ne pouvait être qu'un domestique de la comtesse. Enfin, j'ai compris que, pour avoir la perle, il fallait que ce domestique fût arrêté – et j'ai laissé le bouton de gilet – mais qu'il ne fallait pas qu'on relevât contre lui des preuves irrécusables de sa culpabilité – et j'ai ramassé le couteau oublié sur le tapis, emporté la clef oubliée sur la serrure, fermé la porte à double tour, et effacé les traces des doigts sur le plâtre du cabinet aux robes. À mon sens, ce fut là un de ces éclairs...

– De génie, interrompis-je.

– De génie, si vous voulez, et qui n'eût pas illuminé le cerveau du premier venu. Deviner en une seconde les deux termes du problème – une arrestation et un acquittement – me servir de l'appareil formidable de la justice pour détraquer mon homme, pour l'abêtir, bref, pour le mettre dans un état d'esprit tel, qu'une fois libre, il devait inévitablement, fatalement, tomber dans le piège un peu grossier que je lui tendais !...

– Un peu ? dites beaucoup, car il ne courait aucun danger.

– Oh ! Pas le moindre, puisque tout acquittement est une chose définitive.

– Pauvre diable...

– Pauvre diable... Victor Danègre ! Vous ne songez pas que c'est un assassin ? Il eût été de la dernière immoralité que la perle noire lui restât. Il vit, pensez donc, Danègre vit !

– Et la perle noire est à vous.

Il la sortit d'une des poches secrètes de son portefeuille, l'examina, la caressa de ses doigts et de ses yeux, et il soupirait :

– Quel est le boyard, quel est le rajah imbécile et vaniteux qui possédera ce trésor ? À quel milliardaire américain est destiné le petit morceau de beauté et de luxe qui ornait les blanches épaules de Léontine Zalti, comtesse d'Andillot ?...

## *Herlock Sholmès arrive trop tard*

### Table des matières

– C’est étrange ce que vous ressemblez à Arsène Lupin, Velmont !

– Vous le connaissez !

– Oh ! Comme tout le monde, par ses photographies, dont aucune n’est pareille aux autres, mais dont chacune laisse l’impression d’une physionomie identique... qui est bien la vôtre.

Horace Velmont parut plutôt vexé.

– N’est-ce pas, mon cher Devanne ? Et vous n’êtes pas le premier à m’en faire la remarque, croyez-le.

– C’est au point, insista Devanne, que si vous n’aviez pas été recommandé par mon cousin d’Estevan, et si vous n’étiez pas le peintre connu dont j’admire les belles marines, je me demande si je n’aurais pas averti la police de votre présence à Dieppe.

La boutade fut accueillie par un rire général. Il y avait là, dans la grande salle à manger du château de Thibermesnil, outre Velmont : l’abbé Gélis, curé du village, et une douzaine d’officiers dont les régiments manœuvraient aux environs, et qui avaient répondu à l’invitation du banquier Georges Devanne et de sa mère. L’un d’eux s’écria :

– Mais, est-ce que, précisément, Arsène Lupin n’a pas été signalé sur la côte, après son fameux coup du rapide de Paris au Havre ?

– Parfaitement, il y a de cela trois mois, et la semaine suivante je faisais connaissance au casino de notre excellent Velmont qui, depuis, a bien voulu m’honorer de quelques visites – agréable préambule d’une visite domiciliaire plus sérieuse qu’il me rendra l’un de ces jours... ou plutôt l’une de ces nuits !

On rit de nouveau et l’on passa dans l’ancienne salle des gardes, vaste pièce, très haute, qui occupe toute la partie inférieure de la tour Guillaume, et où Georges Devanne a réuni les incomparables richesses accumulées à travers les siècles par les sires de Thibermesnil. Des bahuts et des

crédences, des landiers et des girandoles la décorent. De magnifiques tapisseries pendent aux murs de pierre. Les embrasures des quatre fenêtres sont profondes, munies de bancs, et se terminent par des croisées ogivales à vitraux encadrés de plomb. Entre la porte et la fenêtre de gauche, s'érige une bibliothèque monumentale de style Renaissance, sur le fronton de laquelle on lit, en lettres d'or : « Thibermesnil » et au-dessous, la fière devise de la famille : « Fais ce que veux. »

Et comme on allumait des cigares, Devanne reprit :

– Seulement, dépêchez-vous, Velmont, c'est la dernière nuit qui vous reste.

– Et pourquoi ? fit le peintre qui, décidément, prenait la chose en plaisantant.

Devanne allait répondre quand sa mère lui fit signe. Mais l'excitation du dîner, le désir d'intéresser ses hôtes l'emportèrent.

– Bah ! murmura-t-il, je puis parler maintenant. Une indiscretion n'est plus à craindre.

On s'assit autour de lui avec une vive curiosité, et il déclara, de l'air satisfait de quelqu'un qui annonce une grosse nouvelle :

– Demain, à quatre heures du soir, Herlock Sholmès, le grand policier anglais pour qui il n'est point de mystère, Herlock Sholmès, le plus extraordinaire déchiffreur d'énigmes que l'on ait jamais vu, le prodigieux personnage qui semble forgé de toutes pièces par l'imagination d'un romancier, Herlock Sholmès sera mon hôte.

On se récria. Herlock Sholmès à Thibermesnil ? C'était donc sérieux ? Arsène Lupin se trouvait réellement dans la contrée ?

– Arsène Lupin et sa bande ne sont pas loin. Sans compter l'affaire du baron Cahorn, à qui attribuer les cambriolages de Montigny, de Gruchet, de Crasville, sinon à notre voleur national ? Aujourd'hui, c'est mon tour.

– Et vous êtes prévenu, comme le fut le baron Cahorn ?

– Le même truc ne réussit pas deux fois.

– Alors ?

– Alors ?... alors voici.

Il se leva, et désignant du doigt, sur l'un des rayons de la bibliothèque, un petit espace vide entre deux énormes in-folio :

– Il y avait là un livre, un livre du XVI<sup>e</sup> siècle, intitulé la *Chronique de Thibermesnil*, et qui était l’histoire du château depuis sa construction par le duc Rollon sur l’emplacement d’une forteresse féodale. Il contenait trois planches gravées. L’une représentait une vue cavalière du domaine dans son ensemble, la seconde le plan des bâtiments, et la troisième j’appelle votre attention là-dessus – le tracé d’un souterrain dont l’une des issues s’ouvre à l’extérieur de la première ligne des remparts, et dont l’autre aboutit ici, oui, dans la salle même où nous nous tenons. Or ce livre a disparu depuis le mois dernier.

– Fichtre, dit Velmont, c’est mauvais signe. Seulement cela ne suffit pas pour motiver l’intervention de Herlock Sholmès.

– Certes, cela n’eût point suffi s’il ne s’était passé un autre fait qui donne à celui que je viens de vous raconter toute sa signification. Il existait à la Bibliothèque Nationale un second exemplaire de cette *Chronique*, et ces deux exemplaires différaient par certains détails concernant le souterrain, comme l’établissement d’un profil et d’une échelle, et diverses annotations, non pas imprimées, mais écrites à l’encre et plus ou moins effacées. Je savais ces particularités, et je savais que le tracé définitif ne pouvait être reconstitué que par une confrontation minutieuse des deux cartes. Or, le lendemain du jour où mon exemplaire disparaissait, celui de la Bibliothèque Nationale était demandé par un lecteur qui l’emportait sans qu’il fût possible de déterminer les conditions dans lesquelles le vol était effectué.

Des exclamations accueillirent ces paroles.

– Cette fois, l’affaire devient sérieuse.

– Aussi, cette fois, dit Devanne, la police s’émut et il y eut une double enquête, qui, d’ailleurs, n’eut aucun résultat.

– Comme toutes celles dont Arsène Lupin est l’objet.

– Précisément. C’est alors qu’il me vint à l’esprit de demander son concours à Herlock Sholmès, lequel me répondit qu’il avait le plus vif désir d’entrer en contact avec Arsène Lupin.

– Quelle gloire pour Arsène Lupin ! dit Velmont. Mais si notre voleur national, comme vous l’appellez, ne nourrit aucun projet sur Thibermesnil, Herlock Sholmès n’aura qu’à se tourner les pouces ?

– Il y a autre chose, et qui l’intéressera vivement, la découverte du souterrain.



– Comment, vous nous avez dit qu’une des entrées s’ouvrait sur la campagne, l’autre dans ce salon même !

– Où ? En quel lieu de ce salon ? La ligne qui représente le souterrain sur les cartes aboutit bien d’un côté à un petit cercle accompagné de ces deux majuscules : « T. G. », ce qui signifie sans doute, n’est-ce pas, Tour Guillaume. Mais la tour est ronde, et qui pourrait déterminer à quel endroit du rond s’amorce le tracé du dessin ?

Devanne alluma un second cigare et se versa un verre de Bénédictine. On le pressait de questions. Il souriait, heureux de l’intérêt provoqué. Enfin, il prononça :

– Le secret est perdu. Nul au monde ne le connaît. De père en fils, dit la légende, les puissants seigneurs se le transmettaient à leur lit de mort, jusqu’au jour où Geoffroy, dernier du nom, eut la tête tranchée sur l’échafaud, le 7 thermidor an II, dans sa dix-neuvième année.

– Mais depuis un siècle, on a dû chercher ?

– On a cherché, mais vainement. Moi-même, quand j’eus acheté le château à l’arrière-petit-neveu du conventionnel Leribourg, j’ai fait faire des fouilles. À quoi bon ? Songez que cette tour, environnée d’eau, n’est reliée au château que par un point, et qu’il faut, en conséquence, que le souterrain passe sous les anciens fossés. Le plan de la Bibliothèque Nationale montre d’ailleurs une suite de quatre escaliers comportant quarante-huit marches, ce qui laisse supposer une profondeur de plus de dix mètres. Et l’échelle, annexée à l’autre plan, fixe la distance à deux cents mètres. En réalité, tout le problème est ici, entre ce plancher, ce plafond et ces murs. Ma foi, j’avoue que j’hésite à les démolir.

– Et l’on n’a aucun indice ?

– Aucun.

L’abbé Gélis objecta :

– Monsieur Devanne, nous devons faire état de deux citations.

– Oh ! s’écria Devanne en riant, monsieur le curé est un fouilleur d’archives, un grand liseur de mémoires, et tout ce qui touche à Thibermesnil le passionne. Mais l’explication dont il parle ne sert qu’à embrouiller les choses.

– Mais encore ?

– Vous y tenez ?

– Énormément.

– Vous saurez donc qu’il résulte de ses lectures que deux rois de France ont eu le mot de l’énigme.

– Deux rois de France !

– Henri IV et Louis XVI.

– Ce ne sont pas les premiers venus. Et comment monsieur l’abbé est-il au courant ?...

– Oh ! C’est bien simple, continua Devanne. L’avant-veille de la bataille d’Arques, le roi Henri IV vint souper et coucher dans ce château. À onze heures du soir, Louise de Tancarville, la plus jolie dame de Normandie, fut introduite auprès de lui par le souterrain avec la complicité du duc Edgard, qui, en cette occasion, livra le secret de famille. Ce secret, Henri IV le confia plus tard à son ministre Sully, qui raconte l’anecdote dans ses Royales Économies d’État sans l’accompagner d’autre commentaire que de cette phrase incompréhensible :

« La hache tournoie dans l’air qui frémit, mais l’aile s’ouvre, et l’on va jusqu’à Dieu. »

Il y eut un silence, et Velmont ricana :

– Ce n’est pas d’une clarté aveuglante.

– N’est-ce pas ? Monsieur le curé veut que Sully ait noté par là le mot de l’énigme, sans trahir le secret des scribes auxquels il dictait ses mémoires.

– L’hypothèse est ingénieuse.

– Je l’accorde, mais qu’est-ce que la hache qui tournoie, et l’oiseau qui s’envole ?

– Et qu’est-ce qui va jusqu’à Dieu ?

– Mystère !

Velmont reprit :

– Et ce bon Louis XVI, fût-ce également pour recevoir la visite d’une dame, qu’il se fit ouvrir le souterrain ?

– Je l’ignore. Tout ce qu’il est permis de dire, c’est que Louis XVI a séjourné en 1784 à Thibermesnil, et que la fameuse armoire de fer, trouvée au Louvre sur la dénonciation de Gamain, renfermait un papier avec ces mots écrits par lui : « Thibermesnil : 2-6-12. »

Horace Valmont éclata de rire :

– Victoire ! Les ténèbres se dissipent de plus en plus. Deux fois six font douze.

– Riez à votre guise, monsieur, fit l’abbé, il n’empêche que ces deux citations contiennent la solution, et qu’un jour ou l’autre viendra quelqu’un qui saura les interpréter.

– Herlock Sholmès d’abord, dit Devanne... À moins qu’Arsène Lupin ne le devance. Qu’en pensez-vous, Velmont ?

Velmont se leva, mit la main sur l’épaule de Devanne, et déclara :

– Je pense qu’aux données fournies par votre livre et par celui de la Bibliothèque, il manquait un renseignement de la plus haute importance, et que vous avez eu la gentillesse de me l’offrir. Je vous en remercie.

– De sorte que ?...

– De sorte que maintenant, la hache ayant tournoyé, l’oiseau s’étant enfui, et deux fois six faisant douze, je n’ai plus qu’à me mettre en campagne.

– Sans perdre une minute.

– Sans perdre une seconde ! Ne faut-il pas que cette nuit, c’est-à-dire avant l’arrivée de Herlock Sholmès, je cambriole votre château ?

– Il est de fait que vous n’avez que le temps. Voulez-vous que je vous conduise ?

– Jusqu’à Dieppe ?

– Jusqu’à Dieppe. J’en profiterai pour ramener moi-même monsieur et madame d’Androl et une jeune fille de leurs amis qui arrivent par le train de minuit.

Et s’adressant aux officiers, Devanne ajouta :

– D’ailleurs, nous nous retrouverons tous ici demain à déjeuner, n’est-ce pas, messieurs ? Je compte bien sur vous, puisque ce château doit être investi par vos régiments et pris d’assaut sur le coup de onze heures.

L’invitation fut acceptée, on se sépara et un instant plus tard, une 20-30 Étoile d’Or emportait Devanne et Velmont sur la route de Dieppe. Devanne déposa le peintre devant le casino, et se rendit à la gare.

À minuit, ses amis descendaient du train. À minuit et demi, l’automobile franchissait les portes de Thibermesnil. À une heure, après un léger souper servi dans le salon, chacun se retira. Peu à peu toutes les lumières s’éteignirent. Le grand silence de la nuit enveloppa le château.

Mais la lune écarta les nuages qui la voilaient, et, par deux des fenêtres, emplit le salon de clarté blanche. Cela ne dura qu’un moment. Très vite la lune se cacha derrière le rideau des collines. Et ce fut l’obscurité. Le silence

s'augmenta de l'ombre plus épaisse. À peine, de temps à autre, des craquements de meubles le troublaient-ils, ou bien le bruissement des roseaux sur l'étang qui baigne les vieux murs de ses eaux vertes.

La pendule égrenait le chapelet infini des secondes. Elle sonna deux heures. Puis, de nouveau, les secondes tombèrent hâtives et monotones dans la paix lourde de la nuit. Puis trois heures sonnèrent.

Et tout à coup quelque chose claqua, comme fait, au passage d'un train, le disque d'un signal qui s'ouvre et se rabat. Et un jet fin de lumière traversa le salon de part en part, ainsi qu'une flèche qui laisserait derrière elle une traînée étincelante. Il jaillissait de la cannelure centrale d'un pilastre où s'appuie, à droite, le fronton de la bibliothèque. Il s'immobilisa d'abord sur le panneau opposé en un cercle éclatant, puis il se promena de tous côtés comme un regard inquiet qui scrute l'ombre, puis il s'évanouit pour jaillir encore, pendant que toute une partie de la bibliothèque tournait sur elle-même et démasquait une large ouverture en forme de voûte.

Un homme entra, qui tenait à la main une lanterne électrique. Un autre homme et un troisième surgirent qui portaient un rouleau de cordes et différents instruments. Le premier inspecta la pièce, écouta et dit :

– Appelez les camarades.

De ces camarades, il en vint huit par le souterrain, gaillards solides, au visage énergique. Le déménagement commença.

Ce fut rapide. Arsène Lupin passait d'un meuble à un autre, l'examinait et, suivant ses dimensions ou sa valeur artistique, lui faisait grâce ou ordonnait :

– Enlevez !

Et l'objet était enlevé, avalé par la gueule béante du tunnel, expédié dans les entrailles de la terre.

Et ainsi furent escamotés six fauteuils et six chaises Louis XV, et des tapisseries d'Aubusson, et des girandoles signées Gouthière, et deux Fragonard, et un Nattier, et un buste de Houdon, et des statuettes. Quelquefois Lupin s'attardait devant un magnifique bahut ou un superbe tableau et soupirait :

– Trop lourd, celui-là... trop grand... quel dommage !

Et il continuait son expertise.

En quarante minutes, le salon fut « désencombré », selon l'expression d'Arsène. Et tout cela s'était accompli dans un ordre admirable, sans aucun

bruit, comme si tous les objets que maniaient ces hommes eussent été garnis d'épaisse ouate.

Il dit alors au dernier d'entre eux, qui s'en allait, porteur d'un cartel signé Boulle :

– Inutile de revenir. Il est entendu, n'est-ce pas, qu'aussitôt l'autocamion chargé, vous filez jusqu'à la grange de Roquefort.

– Mais vous, patron ?

– Qu'on me laisse la motocyclette.

L'homme parti, il repoussa, tout contre, le pan mobile de la bibliothèque, puis, après avoir fait disparaître les traces du déménagement, effacé les marques de pas, il souleva une portière, et pénétra dans une galerie qui servait de communication entre la tour et le château. Au milieu, il y avait une vitrine, et c'était à cause de cette vitrine qu'Arsène Lupin avait poursuivi ses investigations.

Elle contenait des merveilles, une collection unique de montres, de tabatières, de bagues, de châtelaines, de miniatures du plus joli travail. Avec une pince il força la serrure, et ce lui fut un plaisir inexprimable que de saisir ces bijoux d'or et d'argent, ces petites œuvres d'un art si précieux et si délicat.

Il avait passé en bandoulière autour de son cou un large sac de toile spécialement aménagé pour ces aubaines. Il le remplit. Et il remplit aussi les poches de sa veste, de son pantalon et de son gilet. Et il refermait son bras gauche sur une pile de ces réticules en perles si goûtés de nos ancêtres, et que la mode actuelle recherche si passionnément... lorsqu'un léger bruit frappa son oreille.

Il écouta : il ne se trompait pas, le bruit se précisait.

Et soudain il se rappela : à l'extrémité de la galerie, un escalier intérieur conduisait à un appartement inoccupé jusqu'ici, mais qui était, depuis ce soir, réservé à cette jeune fille que Devanne avait été chercher à Dieppe avec ses amis d'Androl.

D'un geste rapide ; il pressa du doigt le ressort de sa lanterne : elle s'éteignit. Il avait à peine gagné l'embrasure d'une fenêtre qu'au haut de l'escalier la porte fut ouverte et d'une faible lueur éclaira la galerie.

Il eut la sensation – car, à demi caché par un rideau, il ne voyait point – qu'une personne descendait les premières marches avec précaution. Il espéra qu'elle n'irait pas plus loin. Elle descendit cependant et avança de

plusieurs pas dans la pièce. Mais elle poussa un cri. Sans doute avait-elle aperçu la vitrine brisée, aux trois quarts vide.

Au parfum, il reconnut la présence d'une femme. Ses vêtements frôlaient presque le rideau qui le dissimulait, et il lui sembla qu'il entendait battre le cœur de cette femme, et qu'elle aussi devinait la présence d'un autre être, derrière elle, dans l'ombre, à portée de sa main... Il se dit : « Elle a peur... elle va partir... il est impossible qu'elle ne parte pas. » Elle ne partit point. La bougie qui tremblait dans sa main s'affermir. Elle se retourna, hésita un instant, parut écouter le silence effrayant, puis, d'un coup, écarta le rideau.

Ils se virent.

Arsène murmura, bouleversé :

– Vous... vous... mademoiselle !

C'était miss Nelly.

Miss Nelly ! La passagère du transatlantique, celle qui avait mêlé ses rêves aux rêves du jeune homme durant cette inoubliable traversée, celle qui avait assisté à son arrestation, et qui, plutôt que de le trahir, avait eu ce joli geste de jeter à la mer le Kodak où il avait caché les bijoux et les billets de banque... Miss Nelly ! La chère et souriante créature dont l'image avait si souvent attristé ou réjoui ses longues heures de prison !

Le hasard était si prodigieux, qui les mettait en présence l'un de l'autre dans ce château et à cette heure de la nuit, qu'ils ne bougeaient point et ne prononçaient pas une parole, stupéfaits, comme hypnotisés par l'apparition fantastique qu'ils étaient l'un pour l'autre.

Chancelante, brisée d'émotion, miss Nelly dut s'asseoir.

Il resta debout en face d'elle. Et peu à peu, au cours des secondes interminables qui s'écoulèrent, il eut conscience de l'impression qu'il devait donner en cet instant, les bras chargés de bibelots, les poches gonflées, et son sac rempli à en crever. Une grande confusion l'envahit, et il rougit de se trouver là, dans cette vilaine posture du voleur qu'on prend en flagrant délit. Pour elle, désormais, quoi qu'il advînt, il était le voleur, celui qui met la main dans la poche des autres, celui qui crochète les portes et s'introduit furtivement.

Une des montres roula sur le tapis, une autre également. Et d'autres choses encore allaient glisser de ses bras, qu'il ne savait comment retenir.

Alors, se décidant brusquement, il laissa tomber sur le fauteuil une partie des objets, vida ses poches et se défit de son sac.

Il se sentit plus à l'aise devant Nelly, il fit un pas vers elle avec l'intention de lui parler. Mais elle eut un geste de recul, puis se leva vivement, comme prise d'effroi, et se précipita vers le salon. La portière se referma sur elle, il la rejoignit. Elle était là, interdite, tremblante, et ses yeux contemplaient avec terreur l'immense pièce dévastée.

Aussitôt il lui dit :

– À trois heures, demain, tout sera remis en place... Les meubles seront rapportés...

Elle ne répondit pas, et il répéta :

– Demain, à trois heures, je m'y engage... Rien au monde ne pourra m'empêcher de tenir ma promesse... Demain, à trois heures...

Un long silence pesa sur eux. Il n'osait le rompre et l'émotion de la jeune fille lui causait une véritable souffrance. Doucement, sans un mot, il s'éloigna d'elle.

Et il pensait :

« Qu'elle s'en aille !... Qu'elle se sente libre de s'en aller... Qu'elle n'ait pas peur de moi !... »

Mais soudain elle tressaillit et balbutia :

– Écoutez... des pas... j'entends marcher...

Il la regarda avec étonnement. Elle semblait bouleversée, ainsi qu'à l'approche d'un péril.

– Je n'entends rien, dit-il, et quand même...

– Comment ! Mais il faut fuir... vite, fuyez...

– Fuir... pourquoi ?

– Il le faut... il le faut... Ah ! Ne restez pas...

D'un trait elle courut jusqu'à l'endroit de la galerie et prêta l'oreille. Non, il n'y avait personne. Peut-être le bruit venait-il du dehors ?... Elle attendit une seconde, puis, rassurée, se retourna.

Arsène Lupin avait disparu.

À l'instant même où Devanne constata le pillage de son château, il se dit : « C'est Velmont qui a fait le coup, et Velmont n'est autre qu'Arsène Lupin. » Tout s'expliquait ainsi, et rien ne s'expliquait autrement. Cette idée ne fit, d'ailleurs, que l'effleurer, tellement il était invraisemblable que Velmont ne fût point Velmont, c'est-à-dire le peintre connu, le camarade de

cercle de son cousin d'Estevan. Et lorsque le brigadier de gendarmerie, aussitôt averti, se présenta, Devanne ne songea même pas à lui communiquer cette supposition absurde.

Toute la matinée, ce fut, à Thibermesnil, un va-et-vient indescriptible. Les gendarmes, le garde champêtre, le commissaire de police de Dieppe, les habitants du village, tout ce monde s'agitait dans les couloirs, ou dans le parc, ou autour du château. L'approche des troupes en manœuvre, le crépitemment des fusils ajoutaient au pittoresque de la scène.

Les premières recherches ne fournirent point d'indice. Les fenêtres n'ayant pas été brisées ni les portes fracturées, sans nul doute le déménagement s'était effectué par l'issue secrète. Pourtant, sur le tapis, aucune trace de pas, sur les murs, aucune marque insolite.

Une seule chose, inattendue, et qui dénotait bien la fantaisie d'Arsène Lupin : la fameuse *Chronique* du XVI<sup>e</sup> siècle avait repris son ancienne place, et, à côté, se trouvait un livre semblable qui n'était autre que l'exemplaire volé à la Bibliothèque Nationale.

À onze heures les officiers arrivèrent. Devanne les accueillit gaiement – quelque ennui que lui causât la perte de telles richesses artistiques, sa fortune lui permettait de la supporter sans mauvaise humeur. Ses amis d'Androl et Nelly descendirent.

Les présentations faites, on s'aperçut qu'il manquait un convive. Horace Velmont. Ne viendrait-il point ?

Son absence eût réveillé les soupçons de Georges Devanne. Mais à midi précis, il entra. Devanne s'écria :

– À la bonne heure ! Vous voilà !

– Ne suis-je pas exact ?

– Si, mais vous auriez pu ne pas l'être... après une nuit si agitée ! Car vous savez la nouvelle ?

– Quelle nouvelle ?

– Vous avez cambriolé le château.

– Allons donc !

– Comme je vous le dis. Mais offrez tout d'abord votre bras à miss Underdown, et passons à table... Mademoiselle, permettez-moi...

Il s'interrompit, frappé par le trouble de la jeune fille. Puis, soudain, se rappelant :



– C’est vrai, à propos, vous avez voyagé avec Arsène Lupin, jadis... avant son arrestation... La ressemblance vous étonne, n’est-ce pas ?

Elle ne répondit point. Devant elle, Vermont souriait. Il s’inclina, elle prit son bras. Il la conduisit à sa place et s’assit en face d’elle.

Durant le déjeuner on ne parla que d’Arsène Lupin, des meubles enlevés, du souterrain, de Herlock Sholmès. À la fin du repas seulement, comme on abordait d’autres sujets, Vermont se mêla à la conversation. Il fut tour à tour amusant et grave, éloquent et spirituel. Et tout ce qu’il disait, il semblait ne le dire que pour intéresser la jeune fille, Très absorbée, elle ne paraissait point l’entendre.

On servit le café sur la terrasse qui domine la cour d’honneur et le jardin du côté de la façade principale. Au milieu de la pelouse, la musique du régiment se mit à jouer, et la foule des paysans et des soldats se répandit dans les allées du parc.

Cependant Nelly se souvenait de la promesse d’Arsène Lupin : « À trois heures tout sera là, je m’y engage. »

À trois heures ! Et les aiguilles de la grande horloge qui ornait l’aile droite marquaient deux heures quarante. Elle les regardait malgré elle à tout instant. Et elle regardait aussi Vermont qui se balançait paisiblement dans un confortable rocking-chair.

Deux heures cinquante... deux heures cinquante-cinq... une sorte d’impatience, mêlée d’angoisse, étreignait la jeune fille. Était-il admissible que le miracle s’accomplît, et qu’il s’accomplît à la minute fixée, alors que le château, la cour, la campagne étaient remplis de monde, et qu’en ce moment même le procureur de la République et le juge d’instruction poursuivaient leur enquête ?

Et pourtant... pourtant Arsène Lupin avait promis avec une telle solennité ! Cela sera comme il l’a dit, pensa-t-elle impressionnée par tout ce qu’il y avait en cet homme d’énergie, d’autorité et de certitude. Et cela ne lui semblait pas un miracle, mais un événement naturel qui devait se produire par la force des choses.

Une seconde, leurs regards se croisèrent. Elle rougit et détourna la tête.

Trois heures... Le premier coup sonna, le deuxième, le troisième... Horace Vermont tira sa montre, leva les yeux vers l’horloge, puis remit sa montre dans sa poche. Quelques secondes s’écoulèrent. Et voici que la foule s’écarta, autour de la pelouse, livrant passage à deux voitures qui venaient

de franchir la grille du parc, attelées l'une et l'autre de deux chevaux. C'étaient de ces fourgons qui vont à la suite des régiments et qui portent les cantines des officiers et les sacs des soldats. Ils s'arrêtèrent devant le perron. Un sergent fourrier sauta de l'un des sièges et demanda M. Devanne.

Devanne accourut et descendit les marches. Sous les bâches, il vit, soigneusement rangés, bien enveloppés, ses meubles, ses tableaux, ses objets d'art.

Aux questions qu'on lui posa, le fourrier répondit en exhibant l'ordre qu'il avait reçu de l'adjudant de service, et que cet adjudant avait pris, le matin, au rapport. Par cet ordre, la deuxième compagnie du quatrième bataillon devait pourvoir à ce que les objets mobiliers déposés au carrefour des Halleux, en forêt d'Arques, fussent portés à trois heures à M. Georges Devanne, propriétaire du château de Thibermesnil. Signé : le colonel Beauvel.

– Au carrefour, ajouta le sergent, tout se trouvait prêt, aligné sur le gazon, et sous la garde... des passants. Ça m'a semblé drôle, mais quoi ! L'ordre était catégorique.

Un des officiers examina la signature : elle était parfaitement imitée, mais fausse.

La musique avait cessé de jouer, on vida les fourgons, on réintégra les meubles.

Au milieu de cette agitation, Nelly resta seule à l'extrémité de la terrasse. Elle était grave et soucieuse, agitée de pensées confuses qu'elle ne cherchait pas à formuler. Soudain, elle aperçut Velmont qui s'approchait. Elle souhaita de l'éviter, mais l'angle de la balustrade qui porte la terrasse l'entourait de deux côtés, et une ligne de grandes caisses d'arbustes : orangers, lauriers-roses et bambous, ne lui laissait d'autre retraite que le chemin par où s'avance le jeune homme. Elle ne bougea pas. Un rayon de soleil tremblait sur ses cheveux d'or, agité par les feuilles frêles d'un bambou. Quelqu'un prononça très bas :

– J'ai tenu ma promesse de cette nuit.

Arsène Lupin était près d'elle, et autour d'eux il n'y avait personne.

Il répéta, l'attitude hésitante, la voix timide :

– J'ai tenu ma promesse de cette nuit.

Il attendait un mot de remerciement, un geste du moins qui prouvât l'intérêt qu'elle prenait à cet acte. Elle se tut.

Ce mépris irrita Arsène Lupin, et, en même temps, il avait le sentiment profond de tout ce qui le séparait de Nelly, maintenant qu'elle savait la vérité. Il eût voulu se disculper, chercher des excuses, montrer sa vie dans ce qu'elle avait d'audacieux et de grand. Mais, d'avance, les paroles le froissaient, et il sentait l'absurdité et l'insolence de toute explication. Alors il murmura tristement, envahi d'un flot de souvenirs :

– Comme le passé est loin ! Vous rappelez-vous les longues heures sur le pont de la *Provence*. Ah ! Tenez... vous aviez, comme aujourd'hui, une rose à la main, une rose pâle comme celle-ci... Je vous l'ai demandée... vous n'avez pas eu l'air d'entendre... Cependant, après votre départ, j'ai trouvé la rose... oubliée sans doute... Je l'ai gardée...

Elle ne répondit pas encore. Elle semblait très loin de lui. Il continua :

– En mémoire de ces heures, ne songez pas à ce que vous savez. Que le passé se relie au présent ! Que je ne sois pas celui que vous avez vu cette nuit, mais celui d'autrefois, et que vos yeux me regardent, ne fût-ce qu'une seconde, comme ils me regardaient... Je vous en prie... Ne suis-je plus le même ?

Elle leva les yeux, comme il le demandait, et le regarda. Puis, sans un mot, elle posa son doigt sur une bague qu'il portait à l'index. On n'en pouvait voir que l'anneau, mais le chaton, retourné à l'intérieur, était formé d'un rubis merveilleux.

Arsène Lupin rougit. Cette bague appartenait à Georges Devanne.

Il sourit avec amertume.

– Vous avez raison. Ce qui a été sera toujours. Arsène Lupin n'est et ne peut être qu'Arsène Lupin, et entre vous et lui, il ne peut même pas y avoir un souvenir... Pardonnez-moi... J'aurais dû comprendre que ma seule présence auprès de vous est un outrage...

Il s'effaça le long de la balustrade, le chapeau à la main. Nelly passa devant lui. Il fut tenté de la retenir, de l'implorer. L'audace lui manqua, et il la suivit des yeux, comme un jour lointain où elle traversait la passerelle sur le quai de New York. Elle monta les degrés qui conduisent à la porte. Un instant encore sa fine silhouette se dessina parmi les marbres du vestibule. Il ne la vit plus.

Un nuage obscurcit le soleil. Arsène Lupin observait, immobile, la trace des petits pas empreints dans le sable. Tout à coup, il tressaillit : sur la chaise de bambou contre laquelle Nelly s'était appuyée gisait la rose, la rose pâle qu'il n'avait pas osé lui demander... Oubliée sans doute, elle aussi ? Mais oubliée volontairement ou par distraction ?

Il la saisit ardemment. Des pétales s'en détachèrent. Il les ramassa un à un comme des reliques...

– Allons, se dit-il, je n'ai plus rien à faire ici. D'autant que si Herlock Sholmès s'en mêle, ça pourrait devenir mauvais.

Le parc était désert. Cependant, près du pavillon qui commande l'entrée, se tenait un groupe de gendarmes. Il s'enfonça dans les taillis, escalada le mur d'enceinte et prit, pour se rendre à la gare la plus proche, un sentier qui serpentait parmi les champs. Il n'avait point marché durant dix minutes que le chemin se rétrécit, encaissé entre deux talus, et comme il arrivait dans ce défilé, quelqu'un s'y engageait qui venait en sens inverse.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années peut-être, assez fort, la figure rasée, et dont le costume précisait l'aspect étranger. Il portait à la main une lourde canne, et une sacoche pendait à son cou.

Ils se croisèrent. L'étranger dit, avec un accent anglais à peine perceptible :

– Excusez-moi, monsieur... est-ce bien ici la route du château ?

– Tout droit, monsieur, et à gauche dès que vous serez au pied du mur. On vous attend avec impatience.

– Ah !

– Oui, mon ami Devanne nous annonçait votre visite dès hier soir.

– Tant pis pour monsieur Devanne s'il a trop parlé.

– Et je suis heureux d'être le premier à vous saluer. Herlock Sholmès n'a pas d'admirateur plus fervent que moi.

Il y eut dans sa voix une nuance imperceptible d'ironie qu'il regretta aussitôt, car Herlock Sholmès le considéra des pieds à la tête, et d'un œil à la fois si enveloppant et si aigu, qu'Arsène Lupin eut l'impression d'être saisi, emprisonné, enregistré par ce regard, plus exactement et plus essentiellement qu'il ne l'avait jamais été par aucun appareil photographique.

« Le cliché est pris, pensa-t-il. Plus la peine de me déguiser avec ce bonhomme-là. Seulement... m'a-t-il reconnu ? »

Ils se saluèrent. Mais un bruit de pas résonna, un bruit de chevaux qui caracolent dans un cliquetis d'acier. C'étaient les gendarmes. Les deux hommes durent se coller contre le talus, dans l'herbe haute, pour éviter d'être bousculés. Les gendarmes passèrent, et comme ils se suivaient à une certaine distance, ce fut assez long. Et Lupin songeait :

« Tout dépend de cette question : m'a-t-il reconnu ? Si oui, il y a bien des chances pour qu'il abuse de la situation. Le problème est angoissant. »

Quand le dernier cavalier les eut dépassés, Herlock Sholmès se releva et, sans rien dire, brossa son vêtement sali de poussière. La courroie de son sac était embarrassée d'une branche d'épines. Arsène Lupin s'empressa. Une seconde encore ils s'examinèrent. Et, si quelqu'un avait pu les surprendre à cet instant, c'eût été un spectacle émouvant que la première rencontre de ces deux hommes si puissamment armés, tous deux vraiment supérieurs et destinés fatalement par leurs aptitudes spéciales à se heurter comme deux forces égales que l'ordre des choses pousse l'une contre l'autre à travers l'espace.

Puis l'Anglais dit :

– Je vous remercie, monsieur.

– Tout à votre service, répondit Lupin.

Ils se quittèrent. Lupin se dirigea vers la station. Herlock Sholmès vers le château.

Le juge d'instruction et le procureur étaient partis après de vaines recherches et l'on attendait Herlock Sholmès avec une curiosité que justifiait sa grande réputation. On fut un peu déçu par son aspect de bon bourgeois, qui différait si profondément de l'image qu'on se faisait de lui. Il n'avait rien du héros de roman, du personnage énigmatique et diabolique qu'évoque en nous l'idée de Herlock Sholmès. Devanne, cependant, s'écria, plein d'exubérance :

– Enfin, Maître, c'est vous ! Quel bonheur ! Il y a si longtemps que j'espérais... Je suis presque heureux de tout ce qui s'est passé, puisque cela me vaut le plaisir de vous voir. Mais, à propos, comment êtes-vous venu ?

– Par le train.

– Quel dommage ! Je vous avais cependant envoyé mon automobile au débarcadère.

– Une arrivée officielle, n'est-ce pas ? Avec tambour et musique. Excellent moyen pour me faciliter la besogne, bougonna l'Anglais.

Ce ton peu engageant déconcerta Devanne qui, s'efforçant de plaisanter, reprit :

- La besogne, heureusement, est plus facile que je ne vous l'avais écrit.
- Et pourquoi ?
- Parce que le vol a eu lieu cette nuit.
- Si vous n'aviez pas annoncé ma visite, monsieur, il est probable que le vol n'aurait pas eu lieu cette nuit.

– Et quand donc ?

Demain, ou un autre jour.

– Et en ce cas ?

– Lupin eût été pris au piège.

– Et mes meubles ?

– N'auraient pas été enlevés.

– Mes meubles sont ici.

– Ici ?

– Ils ont été rapportés à trois heures.

– Par Lupin ?

– Par deux fourgons militaires.

Herlock Sholmès enfonça violemment son chapeau sur sa tête et rajusta son sac ; mais Devanne s'écria :

– Que faites-vous ?

– Je m'en vais.

– Et pourquoi ?

– Vos meubles sont là, Arsène Lupin est loin. Mon rôle est terminé.

– Mais j'ai absolument besoin de votre concours, cher monsieur. Ce qui s'est passé hier peut se renouveler demain, puisque nous ignorons le plus important : comment Arsène Lupin est entré, comment il est sorti, et pourquoi, quelques heures plus tard, il procédait à une restitution.

– Ah ! Vous ignorez...

L'idée d'un secret à découvrir adoucit Herlock Sholmès.

– Soit, cherchons. Mais vite, n'est-ce pas ? Et, autant que possible, seuls.

La phrase désignait clairement les assistants. Devanne comprit et introduisit l'Anglais dans le salon. D'un ton sec, en phrases qui semblaient comptées d'avance, et avec quelle parcimonie ! Sholmès lui posa des questions sur la soirée de la veille, sur les convives qui s'y trouvaient, sur

les habitués du château. Puis il examina les deux volumes de la Chronique, compara les cartes du souterrain, se fit répéter les citations relevées par l'abbé Gélis, et demanda :

– C'est bien hier que, pour la première fois, vous avez parlé de ces deux citations ?

– Hier.

– Vous ne les aviez jamais communiquées à M. Horace Velmont ?

– Jamais.

– Bien. Commandez votre automobile. Je repars dans une heure.

– Dans une heure !

– Arsène Lupin n'a pas mis davantage à résoudre le problème que vous lui avez posé.

– Moi !... je lui ai posé...

– Eh ! Oui, Arsène Lupin et Velmont, c'est la même chose.

– Je m'en doutais... ah ! Le gredin !

– Or, hier soir, à dix heures, vous avez fourni à Lupin les éléments de vérité qui lui manquaient et qu'il cherchait depuis des semaines. Et, dans le courant de la nuit, Lupin a trouvé le temps de comprendre, de réunir sa bande et de vous dévaliser. J'ai la prétention d'être aussi expéditif.

Il se promena d'un bout à l'autre de la pièce en réfléchissant, puis s'assit, croisa ses longues jambes, et ferma les yeux.

Devanne attendit, assez embarrassé.

« Dort-il ? Réfléchit-il ? »

À tout hasard, il sortit pour donner des ordres. Quand il revint, il l'aperçut au bas de l'escalier de la galerie, à genoux, et scrutant le tapis.

– Qu'y a-t-il donc ?

– Regardez... là... ces taches de bougie...

– Tiens, en effet... et toutes fraîches...

– Et vous pouvez en observer également sur le haut de l'escalier, et davantage encore autour de cette vitrine qu'Arsène Lupin a fracturée, et dont il a enlevé les bibelots pour les déposer sur ce fauteuil.

– Et vous en concluez ?

– Rien. Tous ces faits expliqueraient sans aucun doute la restitution qu'il a opérée. Mais c'est un côté de la question que je n'ai pas le temps d'aborder. L'essentiel, c'est le tracé du souterrain.

– Vous espérez toujours...

– Je n’espère pas, je sais. Il existe, n’est-ce pas, une chapelle à deux ou trois cents mètres du château ?

– Une chapelle en ruines, où se trouve le tombeau du duc Rollon.

– Dites à votre chauffeur qu’il nous attende auprès de cette chapelle.

– Mon chauffeur n’est pas encore de retour... On doit me prévenir... Mais, d’après ce que je vois, vous estimez que le souterrain aboutit à la chapelle. Sur quel indice...

Herlock Sholmès l’interrompt :

– Je vous prierai, monsieur, de me procurer une échelle et une lanterne.

– Ah ! Vous avez besoin d’une lanterne et d’une échelle ?

– Apparemment, puisque je vous les demande.

Devanne, quelque peu interloqué, sonna. Les deux objets furent apportés.

Les ordres se succédèrent alors avec la rigueur et la précision des commandements militaires.

– Appliquez cette échelle contre la bibliothèque, à gauche du mot Thibermesnil...

Devanne dressa l’échelle et l’Anglais continua :

– Plus à gauche... à droite... Halte ! Montez... Bien... Toutes les lettres de ce mot sont en relief, n’est-ce pas ?

– Oui.

Occupons-nous de la lettre H. Tourne-t-elle dans un sens ou dans l’autre ?

Devanne saisit la lettre H, et s’exclama :

– Mais oui, elle tourne ! Vers la droite, et d’un quart de cercle ! Qui donc vous a révélé ?...

Sans répondre, Herlock Sholmès reprit :

– Pouvez-vous, d’où vous êtes, atteindre la lettre R ? Oui... Remuez-la plusieurs fois, comme vous feriez d’un verrou que l’on pousse et que l’on retire.

Devanne remua la lettre R. À sa grande stupéfaction, il se produisit un déclenchement intérieur.

– Parfait, dit Herlock Sholmès. Il ne nous reste plus qu’à glisser votre échelle à l’autre extrémité, c’est-à-dire à la fin du mot Thibermesnil... Bien... Et maintenant, si je ne me suis pas trompé, si les choses



s'accomplissent comme elles le doivent, la lettre L s'ouvrira ainsi qu'un guichet.

Avec une certaine solennité, Devanne saisit la lettre L. La lettre L s'ouvrit, mais Devanne dégringola de son échelle, car toute la partie de la bibliothèque située entre la première et la dernière lettre du mot, pivota sur elle-même et découvrit l'orifice du souterrain.

Herlock Sholmès prononça, flegmatique :

– Vous n'êtes pas blessé ?

– Non, non, fit Devanne en se relevant, pas blessé, mais ahuri, j'en conviens... ces lettres qui s'agitent... ce souterrain béant...

– Et après ? Cela n'est-il pas exactement conforme à la citation de Sully ?

– En quoi, Seigneur ?

– Dame ! L'H tourne, l'R frémit et l'L s'ouvre... et c'est ce qui a permis à Henri IV de recevoir M<sup>lle</sup> de Tancarville à une heure insolite.

– Mais Louis XVI ? demanda Devanne, abasourdi.

– Louis XVI était un grand forgeron et habile serrurier. J'ai lu un *Traité des serrures de combinaison* qu'on lui attribue. De la part de Thibermesnil, c'était se conduire en bon courtisan, que de montrer à son maître ce chef-d'œuvre de mécanique. Pour mémoire, le Roi écrivit : 2-6-12, c'est-à-dire, H. R. L., la deuxième, la sixième et la douzième lettre du nom.

– Ah ! Parfait, je commence à comprendre... Seulement, voilà... Si je m'explique comment on sort de cette salle, je ne m'explique pas comment Lupin a pu y pénétrer. Car, remarquez-le bien, il venait du dehors, lui.

Herlock Sholmès alluma la lanterne et s'avança de quelques pas dans le souterrain.

– Tenez, tout le mécanisme est apparent ici comme les ressorts d'une horloge, et toutes les lettres s'y trouvent à l'envers. Lupin n'a donc eu qu'à les faire jouer de ce côté-ci de la cloison.

– Quelle preuve ?

– Quelle preuve ? Voyez cette flaque d'huile. Lupin avait même prévu que les rouages auraient besoin d'être graissés, fit Herlock Sholmès non sans admiration.

– Mais alors il connaissait l'autre issue ?

– Comme je la connais. Suivez-moi.

- Dans le souterrain ?
- Vous avez peur ?
- Non, mais êtes-vous sûr de vous y reconnaître ?
- Les yeux fermés.

Ils descendirent d’abord douze marches, puis douze autres, et encore deux fois douze autres. Puis ils enfilèrent un long corridor dont les parois de briques portaient la marque de restaurations successives et qui suintaient par places. Le sol était humide.

- Nous passons sous l’étang, remarqua Devanne, nullement rassuré.

Le couloir aboutit à un escalier de douze marches, suivi de trois autres escaliers de douze marches, qu’ils remontèrent péniblement, et ils débouchèrent dans une petite cavité taillée à même le roc. Le chemin n’allait pas plus loin.

- Diable, murmura Herlock Sholmès, rien que des murs nus, cela devient embarrassant.

- Si l’on retournait, murmura Devanne, car, enfin, je ne vois nullement la nécessité d’en savoir plus long. Je suis édifié.

Mais, ayant levé la tête, l’Anglais poussa un soupir de soulagement au-dessus d’eux se répétait le même mécanisme qu’à l’entrée. Il n’eut qu’à faire manœuvrer les trois lettres. Un bloc de granit bascula. C’était, de l’autre côté, la pierre tombale du duc Rollon, gravée des douze lettres en relief « Thibermesnil ». Et ils se trouvèrent dans la petite chapelle en ruines que l’Anglais avait désignée.

- Et l’on va jusqu’à Dieu, c’est-à-dire jusqu’à la chapelle, dit-il, rapportant la fin de la citation.

- Est-ce possible, s’écria Devanne, confondu par la clairvoyance et la vivacité de Herlock Sholmès, est-ce possible que cette simple indication vous ait suffi ?

- Bah ! fit l’Anglais, elle était même inutile. Sur l’exemplaire de la Bibliothèque Nationale, le trait se termine à gauche, vous le savez, par un cercle, et à droite, vous l’ignorez, par une petite croix, mais si effacée, qu’on ne peut la voir qu’à la loupe. Cette croix signifie évidemment la chapelle où nous sommes.

Le pauvre Devanne n’en croyait pas ses oreilles.

- C’est inouï, miraculeux, et cependant, d’une simplicité enfantine ! Comment personne n’a-t-il jamais percé ce mystère ?

– Parce que personne n’a jamais réuni les trois ou quatre éléments nécessaires, c’est-à-dire les deux livres et les citations... Personne, sauf Arsène Lupin et moi.

– Mais, moi aussi, objecta Devanne, et l’abbé Gélis... Nous en savions tous deux autant que vous, et néanmoins...

Sholmès sourit.

– Monsieur Devanne, tout le monde n’est pas apte à déchiffrer les énigmes.

– Mais voilà dix ans que je cherche. Et vous, en dix minutes...

– Bah ! L’habitude...

Ils sortirent de la chapelle, et l’Anglais s’écria :

– Tiens, une automobile qui attend !

– Mais c’est la mienne !

– La vôtre ? Mais je pensais que le chauffeur n’était pas revenu.

– En effet... et je me demande...

Ils s’avancèrent jusqu’à la voiture, et Devanne, interpellant le chauffeur :

– Édouard, qui vous a donné l’ordre de venir ici ?

– Mais, répondit l’homme, c’est M. Velmont.

– M. Velmont ? Vous l’avez donc rencontré ?

– Près de la gare, et il m’a dit de me rendre à la chapelle.

– De vous rendre à la chapelle ! Mais pourquoi ?

– Pour y attendre Monsieur... et l’ami de Monsieur...

Devanne et Herlock Sholmès se regardèrent. Devanne dit :

– Il a compris que l’énigme serait un jeu pour vous. L’hommage est délicat.

Un sourire de contentement plissa les lèvres minces du détective. L’hommage lui plaisait. Il prononça, en hochant la tête :

– C’est un homme. Rien qu’à le voir, d’ailleurs, je l’avais jugé.

– Vous l’avez donc vu ?

– Nous nous sommes croisés tout à l’heure.

– Et vous saviez que c’était Horace Velmont, je veux dire Arsène Lupin ?

– Non, mais je n’ai pas tardé à le deviner... à une certaine ironie de sa part.

– Et vous l’avez laissé échapper ?

– Ma foi, oui... j'avais pourtant la partie belle... cinq gendarmes qui passaient.

– Mais sacrebleu ! C'était l'occasion ou jamais de profiter...

– Justement, monsieur, dit l'Anglais avec hauteur, quand il s'agit d'un adversaire comme Arsène Lupin, Herlock Sholmès ne profite pas des occasions... il les fait naître...

Mais l'heure pressait et, puisque Lupin avait eu l'attention charmante d'envoyer l'automobile, il fallait en profiter sans retard. Devanne et Herlock Sholmès s'installèrent au fond de la confortable limousine. Édouard donna le tour de manivelle et l'on partit. Des champs, des bouquets d'arbres défilèrent. Les molles ondulations du pays de Caux s'aplanirent devant eux. Soudain les yeux de Devanne furent attirés par un petit paquet posé dans un des vide-poches.

– Tiens, qu'est-ce que c'est que cela ? Un paquet ! Et pour qui donc ? Mais c'est pour vous.

– Pour moi ?

– Lisez : « *M. Herlock Sholmès, de la part d'Arsène Lupin.* »

L'Anglais saisit le paquet, le défilâ, enleva les deux feuilles de papier qui l'enveloppaient. C'était une montre.

– Aoh ! dit-il, en accompagnant cette exclamation d'un geste de colère...

– Une montre, fit Devanne, est-ce que par hasard ?...

L'Anglais ne répondit pas.

– Comment ! C'est votre montre ! Arsène Lupin vous renvoie votre montre ! Mais s'il vous la renvoie, c'est qu'il l'avait prise... Il avait pris votre montre ! Ah ! Elle est bonne, celle-là, la montre de Herlock Sholmès subtilisée par Arsène Lupin ! Dieu, que c'est drôle ! Non, vrai... vous m'excuserez... mais c'est plus fort que moi.

Et quand il eut bien ri, il affirma d'un ton convaincu :

– Oh ! C'est un homme, en effet.

L'Anglais ne broncha pas. Jusqu'à Dieppe, il ne prononça pas une parole, les yeux fixés sur l'horizon fuyant. Son silence fut terrible, insondable, plus violent que la rage la plus farouche. Au débarcadère, il dit simplement, sans colère cette fois, mais d'un ton où l'on sentait toute la volonté et toute l'énergie du personnage :

– Oui, c’est un homme, et un homme sur l’épaule duquel j’aurai plaisir à poser cette main que je vous tends, monsieur Devanne. Et j’ai idée, voyez-vous, qu’Arsène Lupin et Herlock Sholmès se rencontreront de nouveau un jour ou l’autre... Oui, le monde est trop petit pour qu’ils ne se rencontrent pas... et ce jour là...

# Arsène Lupin contre Herlock Sholmès (1908)

## [Table des matières](#)

## Contenu

### Premier épisode LA DAME BLONDE

- [1 Le numéro 514 – série 23](#)
- [2 Le diamant bleu](#)
- [3 Herlock Sholmès ouvre les hostilités](#)
- [4 Quelques lueurs dans les ténèbres](#)
- [5 Un enlèvement](#)
- [6 La seconde arrestation d'Arsène Lupin](#)

### Deuxième épisode LA LAMPE JUIVE

- [1](#)
- [2](#)

**Premier épisode**  
**LA DAME BLONDE**

[Table des matières](#)

# 1

## *Le numéro 514 – série 23*

### Table des matières

Le 8 décembre de l'an dernier, M. Gerbois, professeur de mathématiques au lycée de Versailles, dénicha, dans le fouillis d'un marchand de bric-à-brac, un petit secrétaire en acajou qui lui plut par la multiplicité de ses tiroirs.

« Voilà bien ce qu'il me faut pour l'anniversaire de Suzanne, pensa-t-il.  
»

Et comme il s'ingéniait, dans la mesure de ses modestes ressources, à faire plaisir à sa fille, il débattit le prix et versa la somme de soixante-cinq francs.

Au moment où il donnait son adresse, un jeune homme, de tournure élégante, et qui furetait déjà de droite et de gauche, aperçut le meuble et demanda :

- Combien ?
- Il est vendu, répliqua le marchand.
- Ah !... À Monsieur, peut-être ?

M. Gerbois salua et, d'autant plus heureux d'avoir ce meuble qu'un de ses semblables le convoitait, il se retira.

Mais il n'avait pas fait dix pas dans la rue qu'il fut rejoint par le jeune homme, qui, le chapeau à la main et d'un ton de parfaite courtoisie, lui dit :

– Je vous demande infiniment pardon, Monsieur... Je vais vous poser une question indiscrete... Cherchiez-vous ce secrétaire plus spécialement qu'autre chose ?

– Non. Je cherchais une balance d'occasion pour certaines expériences de physique.

- Par conséquent, vous n'y tenez pas beaucoup ?
- J'y tiens, voilà tout.
- Parce qu'il est ancien, peut-être ?
- Parce qu'il est commode.



– En ce cas vous consentiriez à l'échanger contre un secrétaire aussi commode, mais en meilleur état ?

– Celui-ci est en bon état, et l'échange me paraît inutile.

– Cependant...

M. Gerbois est un homme facilement irritable et de caractère ombrageux. Il répondit sèchement :

– Je vous en prie, Monsieur, n'insistez pas.

L'inconnu se planta devant lui.

– J'ignore le prix que vous l'avez payé, Monsieur... Je vous en offre le double.

– Non.

– Le triple ?

– Oh restons-en là, s'écria le professeur, impatienté, ce qui m'appartient n'est pas à vendre.

Le jeune homme le regarda fixement, d'un air que M. Gerbois ne devait pas oublier, puis, sans mot dire, tourna sur ses talons et s'éloigna.

Une heure après on apportait le meuble dans la maisonnette que le professeur occupait sur la route de Viroflay. Il appela sa fille.

– Voici pour toi, Suzanne, si toutefois il te convient.

Suzanne était une jolie créature, expansive et heureuse. Elle se jeta au cou de son père et l'embrassa avec autant de joie que s'il lui avait offert un cadeau royal.

Le soir même, l'ayant placé dans sa chambre avec l'aide d'Hortense, la bonne, elle nettoya les tiroirs et rangea soigneusement ses papiers, ses boîtes à lettres, sa correspondance, ses collections de cartes postales, et quelques souvenirs furtifs qu'elle conservait en l'honneur de son cousin Philippe.

Le lendemain, à sept heures et demie, M. Gerbois se rendit au lycée. À dix heures, Suzanne, suivant une habitude quotidienne, l'attendait à la sortie, et c'était un grand plaisir pour lui que d'aviser, sur le trottoir opposé à la grille, sa silhouette gracieuse et son sourire d'enfant.

Ils s'en revinrent ensemble.

– Et ton secrétaire ?

– Une pure merveille ! Hortense et moi, nous avons fait les cuivres. On dirait de l'or.

– Ainsi tu es contente ?

– Si je suis contente ! C’est-à-dire que je ne sais pas comment j’ai pu m’en passer jusqu’ici.

Ils traversèrent le jardin qui précède la maison. M. Gerbois proposa :

– Nous pourrions aller le voir avant le déjeuner ?

– Oh ! oui, c’est une bonne idée.

Elle monta la première, mais, arrivée au seuil de sa chambre, elle poussa un cri d’effarement.

– Qu’y a-t-il donc ? balbutia M. Gerbois.

À son tour il entra dans la chambre. Le secrétaire n’y était plus.

Ce qui étonna le juge d’instruction, c’est l’admirable simplicité des moyens employés. En l’absence de Suzanne, et tandis que la bonne faisait son marché, un commissionnaire muni de sa plaque – des voisins la virent – avait arrêté sa charrette devant le jardin et sonné par deux fois. Les voisins, ignorant que la bonne était dehors, n’eurent aucun soupçon, de sorte que l’individu effectua sa besogne dans la plus absolue quiétude.

À remarquer ceci : aucune armoire ne fut fracturée, aucune pendule dérangée. Bien plus, le porte-monnaie de Suzanne, qu’elle avait laissé sur le marbre du secrétaire, se retrouva sur la table voisine avec les pièces d’or qu’il contenait. Le mobile du vol était donc nettement déterminé, ce qui rendait le vol d’autant plus inexplicable, car, enfin, pourquoi courir tant de risques pour un butin si minime ?

Le seul indice que put fournir le professeur fut l’incident de la veille.

– Tout de suite ce jeune homme a marqué, de mon refus, une vive contrariété, et j’ai eu l’impression très nette qu’il me quittait sur une menace.

C’était bien vague. On interrogea le marchand. Il ne connaissait ni l’un ni l’autre de ces deux messieurs. Quant à l’objet, il l’avait acheté quarante francs à Chevreuse, dans une vente après décès, et croyait bien l’avoir revendu à sa juste valeur. L’enquête poursuivie n’apprit rien de plus.

Mais M. Gerbois resta persuadé qu’il avait subi un dommage énorme. Une fortune devait être dissimulée dans le double-fond d’un tiroir, et c’était la raison pour laquelle le jeune homme, connaissant la cachette, avait agi avec une telle décision.

– Mon pauvre père, qu’aurions-nous fait de cette fortune ? répétait Suzanne.

– Comment ! Mais avec une pareille dot, tu pouvais prétendre aux plus hauts partis.

Suzanne, qui bornait ses prétentions à son cousin Philippe, lequel était un parti pitoyable, soupirait amèrement. Et dans la petite maison de Versailles, la vie continua, moins gaie, moins insouciante, assombrie de regrets et de déceptions.

Deux mois se passèrent. Et soudain, coup sur coup, les événements les plus graves, une suite imprévue d'heureuses chances et de catastrophes ! ...

Le 1<sup>er</sup> février, à cinq heures et demie, M. Gerbois, qui venait de rentrer, un journal du soir à la main, s'assit, mit ses lunettes et commença de lire. La politique ne l'intéressant pas, il tourna la page. Aussitôt un article attira son attention, intitulé :

« Troisième tirage de la loterie des Associations de la Presse.

« Le numéro 514 – série 23, gagne un million... »

Le journal lui glissa des doigts. Les murs vacillèrent devant ses yeux, et son cœur cessa de battre. Le numéro 514 – série 23, c'était son numéro !

Il l'avait acheté par hasard, pour rendre service à l'un de ses amis, car il ne croyait guère aux faveurs du destin, et voilà qu'il gagnait !

Vite, il tira son calepin. Le numéro 514 – série 23 était bien inscrit, pour mémoire, sur la page de garde. Mais le billet ?

Il bondit vers son cabinet de travail pour y chercher la boîte d'enveloppes parmi lesquelles il avait glissé le précieux billet, et dès l'entrée il s'arrêta net, chancelant de nouveau et le cœur contracté, la boîte d'enveloppes ne se trouvait pas là, et, chose terrifiante, il se rendait subitement compte qu'il y avait des semaines qu'elle n'était pas là ! Depuis des semaines, il ne l'apercevait plus devant lui aux heures où il corrigeait les devoirs de ses élèves !

Un bruit de pas sur le gravier du jardin... Il appela :

– Suzanne ! Suzanne !

Elle arrivait de course. Elle monta précipitamment. Il bégaya d'une voix étranglée :

– Suzanne... la boîte... la boîte d'enveloppes ?...

– Laquelle ?

– Celle du Louvre... que j'avais rapportée un jeudi... et qui était au bout de cette table.

- Mais rappelle-toi, père... c'est ensemble que nous l'avons rangée...
- Quand ?
- Le soir... tu sais... la veille du jour...
- Mais où ?... Réponds... tu me fais mourir...
- Où ? ... Dans le secrétaire.
- Dans le secrétaire qui a été volé ?
- Oui.
- Dans le secrétaire qui a été volé !

Il répéta ces mots tout bas, avec une sorte d'épouvante. Puis il lui saisit la main, et d'un ton plus bas encore :

- Elle contenait un million, ma fille...
- Ah ! père, pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? murmura-t-elle naïvement.
- Un million ! reprit-il, c'était le numéro gagnant des bons de la Presse.

L'énormité du désastre les écrasait, et longtemps ils gardèrent un silence qu'ils n'avaient pas le courage de rompre.

Enfin Suzanne prononça :

- Mais, père, on te le paiera tout de même.
- Pourquoi ? Sur quelles preuves ?
- Il faut donc des preuves ?
- Parbleu !
- Et tu n'en as pas ?
- Si, j'en ai une.
- Alors ?
- Elle était dans la boîte.
- Dans la boîte qui a disparu ?
- Oui. Et c'est l'autre qui touchera.
- Mais ce serait abominable ! Voyons, père, tu pourras t'y opposer ?
- Est-ce qu'on sait ! Est-ce qu'on sait ! Cet homme doit être si fort ! Il dispose de telles ressources ! ... Souviens-toi... l'affaire de ce meuble...

Il se releva dans un sursaut d'énergie, et frappant du pied :

– Eh bien, non, non, il ne l'aura pas, ce million, il ne l'aura pas ! Pourquoi l'aurait-il ? Après tout, si habile qu'il soit, lui non plus ne peut rien faire. S'il se présente pour toucher, on le coffre ! Ah ! nous verrons bien, mon bonhomme !

- Tu as donc une idée, père ?

– Celle de défendre nos droits, jusqu’au bout, quoi qu’il arrive ! Et nous réussirons ! ... Le million est à moi je l’aurai !

Quelques minutes plus tard, il expédiait cette dépêche :

« Gouverneur Crédit Foncier, rue Capucines, Paris »

« Suis possesseur du numéro 514 – série 23, mets opposition par toutes voies légales à toute réclamation étrangère. »

« Gerbois. »

Presque en même temps parvenait au Crédit Foncier cet autre télégramme :

« Le numéro 514 – série 23 est en ma possession.

« Arsène Lupin. »

Chaque fois que j’entreprends de raconter quelque’une des innombrables aventures dont se compose la vie d’Arsène Lupin, j’éprouve une véritable confusion, tellement il me semble que la plus banale de ces aventures est connue de tous ceux qui vont me lire. De fait, il n’est pas un geste de notre « voleur national », comme on l’a si joliment appelé, qui n’ait été signalé de la façon la plus retentissante, pas un exploit que l’on n’ait étudié sous toutes ses faces, pas un acte qui n’ait été commenté avec cette abondance de détails que l’on réserve d’ordinaire au récit des actions héroïques.

Qui ne connaît, par exemple, cette étrange histoire de « La Dame blonde », avec ces épisodes curieux que les reporters intitulaient en gros caractères : Le numéro 514 – série 23... Le crime de l’avenue Henri-Martin !... Le diamant bleu !... Quel bruit autour de l’intervention du fameux détective anglais Herlock Sholmès ! Quelle effervescence après chacune des péripéties qui marquèrent la lutte de ces deux grands artistes ! Et quel vacarme sur les boulevards, le jour où les camelots vociféraient « L’arrestation d’Arsène Lupin ! »

Mon excuse, c’est que j’apporte du nouveau : j’apporte le mot de l’énigme. Il reste toujours de l’ombre autour de ces aventures : je la dissipe. Je reproduis des articles lus et relus, je recopie d’anciennes interviews : mais tout cela je le coordonne, je le classe, et je le soumets à l’exacte vérité. Mon collaborateur, c’est Arsène Lupin dont la complaisance à mon égard est inépuisable. Et c’est aussi, en l’occurrence, l’ineffable Wilson, l’ami et le confident de Sholmès.

On se rappelle le formidable éclat de rire qui accueillit la publication de la double dépêche. Le nom seul d’Arsène Lupin était un gage d’imprévu,

une promesse de divertissement pour la galerie. Et la galerie, c'était le monde entier.

Des recherches opérées aussitôt par le Crédit Foncier, il résulta que le numéro 514 – série 23 avait été délivré par l'intermédiaire du Crédit Lyonnais, succursale de Versailles, au commandant d'artillerie Bessy. Or, le commandant était mort d'une chute de cheval. On sut par des camarades auxquels il s'était confié que, quelque temps avant sa mort, il avait dû céder son billet à un ami.

– Cet ami, c'est moi, affirma M. Gerbois.

– Prouvez-le, objecta le gouverneur du Crédit Foncier.

– Que je le prouve ? Facilement. Vingt personnes vous diront que j'avais avec le commandant des relations suivies et que nous nous rencontrions au café de la Place d'Armes. C'est là qu'un jour, pour l'obliger dans un moment de gêne, je lui ai repris son billet contre la somme de vingt francs.

– Vous avez des témoins de cet échange ?

– Non.

– En ce cas, sur quoi fondez-vous votre réclamation ?

– Sur la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet.

– Quelle lettre ?

– Une lettre qui était épinglée avec le billet.

– Montrez-la.

– Mais elle se trouvait dans le secrétaire volé !

– Retrouvez-la.

Arsène Lupin la communiqua, lui. Une note insérée par l'*Écho de France* – lequel a l'honneur d'être son organe officiel, et dont il est, paraît-il, un des principaux actionnaires – une note annonça qu'il remettait entre les mains de Maître Detinan, son avocat-conseil, la lettre que le commandant Bessy lui avait écrite, à lui personnellement.

Ce fut une explosion de joie : Arsène Lupin prenait un avocat ! Arsène Lupin, respectueux des règles établies, désignait pour le représenter un membre du barreau !

Toute la presse se rua chez Maître Detinan, député radical influent, homme de haute probité en même temps que d'esprit fin, un peu sceptique, volontiers paradoxal.

Maître Detinan n'avait jamais eu le plaisir de rencontrer Arsène Lupin – et il le regrettait vivement – mais il venait en effet de recevoir ses instructions, et, très touché d'un choix dont il sentait tout l'honneur, il comptait défendre vigoureusement le droit de son client. Il ouvrit donc le dossier nouvellement constitué, et, sans détours, exhiba la lettre du commandant. Elle prouvait bien la cession du billet, mais ne mentionnait pas le nom de l'acquéreur. « Mon cher ami... », disait-elle simplement.

« Mon cher ami », c'est moi, ajoutait Arsène Lupin dans une note jointe à la lettre du commandant. Et la meilleure preuve c'est que j'ai la lettre.

La nuée des reporters s'abattit immédiatement chez M. Gerbois qui ne put que répéter :

– « Mon cher ami » n'est autre que moi. Arsène Lupin a volé la lettre du commandant avec le billet de loterie.

– Qu'il le prouve riposta Lupin aux journalistes.

– Mais puisque c'est lui qui a volé le secrétaire ! s'exclama M. Gerbois devant les mêmes journalistes.

Et Lupin riposta :

– Qu'il le prouve !

Et ce fut un spectacle d'une fantaisie charmante que ce duel public entre les deux possesseurs du numéro 514 – série 23, que ces allées et venues des reporters, que le sang-froid d'Arsène Lupin en face de l'affolement de ce pauvre M. Gerbois.

Le malheureux, la presse était remplie de ses lamentations ! Il confiait son infortune avec une ingénuité touchante.

– Comprenez-le, Messieurs, c'est la dot de Suzanne que ce gredin me dérobe ! Pour moi, personnellement, je m'en moque, mais pour Suzanne ! Pensez donc, un million ! Dix fois cent mille francs ! Ah je savais bien que le secrétaire contenait un trésor !

On avait beau lui objecter que son adversaire, en emportant le meuble, ignorait la présence d'un billet de loterie, et que nul en tout cas ne pouvait prévoir que ce billet gagnerait le gros lot, il gémissait :

– Allons donc, il le savait !... Sinon pourquoi se serait-il donné la peine de prendre ce misérable meuble ?

– Pour des raisons inconnues, mais certes point pour s'emparer d'un chiffon de papier qui valait alors la modeste somme de vingt francs.

– La somme d’un million ! Il le savait... Il sait tout ! ... Ah ! vous ne le connaissez pas, le bandit ! ... Il ne vous a pas frustré d’un million, vous !

Le dialogue aurait pu durer longtemps. Mais le douzième jour, M. Gerbois reçut d’Arsène Lupin une missive qui portait la mention « confidentielle ». Il lut, avec une inquiétude croissante :

« Monsieur, la galerie s’amuse à nos dépens. N’estimez-vous pas le moment venu d’être sérieux ? J’y suis, pour ma part, fermement résolu.

« La situation est nette : je possède un billet que je n’ai pas, moi, le droit de toucher, et vous avez, vous, le droit de toucher un billet que vous ne possédez pas. Donc nous ne pouvons rien l’un sans l’autre.

« Or, ni vous ne consentiriez à me céder VOTRE droit, ni moi à vous céder MON billet.

« Que faire ?

« Je ne vois qu’un moyen, séparons. Un demi-million pour vous, un demi-million pour moi. N’est-ce pas équitable ? Et ce jugement de Salomon ne satisfait-il pas à ce besoin de justice qui est en chacun de nous ?

« Solution juste, mais solution immédiate. Ce n’est pas une offre que vous ayez le loisir de discuter, mais une nécessité à laquelle les circonstances vous contraignent à vous plier. Je vous donne trois jours pour réfléchir. Vendredi matin, j’aime à croire que je lirai, dans les petites annonces de l’*Écho de France*, une note discrète adressée à M. Ars. Lup. et contenant, en termes voilés, votre adhésion pure et simple au pacte que je vous propose. Moyennant quoi, vous rentrez en possession immédiate du billet et touchez le million – quitte à me remettre cinq cent mille francs par la voie que je vous indiquerai ultérieurement.

« En cas de refus, j’ai pris mes dispositions pour que le résultat soit identique. Mais, outre les ennuis très graves que vous causerait une telle obstination, vous auriez à subir une retenue de vingt-cinq mille francs pour frais supplémentaires.

« Veuillez agréer, Monsieur, l’expression de mes sentiments les plus respectueux.

« Arsène Lupin. »

Exaspéré, M. Gerbois commit la faute énorme de montrer cette lettre et d’en laisser prendre copie. Son indignation le poussait à toutes les sottises.

– Rien il n’aura rien ! s’écria-t-il devant l’assemblée des reporters. Partager ce qui m’appartient ? Jamais. Qu’il déchire son billet, s’il le veut !



- Cependant cinq cent mille francs valent mieux que rien.
- Il ne s’agit pas de cela, mais de mon droit, et ce droit je l’établirai devant les tribunaux.
- Attaquer Arsène Lupin ? Ce serait drôle.
- Non, mais le Crédit Foncier. Il doit me délivrer le million.
- Contre le dépôt du billet, ou du moins contre la preuve que vous l’avez acheté.
- La preuve existe, puisque Arsène Lupin avoue qu’il a volé le secrétaire.
- La parole d’Arsène Lupin suffira-t-elle aux tribunaux ?
- N’importe, je poursuis.

La galerie trépignait. Des paris furent engagés, les uns tenant que Lupin réduirait M. Gerbois, les autres qu’il en serait pour ses menaces. Et l’on éprouvait une sorte d’appréhension, tellement les forces étaient inégales entre les deux adversaires, l’un si rude dans son assaut, l’autre effaré comme une bête qu’on traque.

Le vendredi, on s’arracha l’*Écho de France*, et on scruta fiévreusement la cinquième page à l’endroit des petites annonces. Pas une ligne n’était adressée à M. Ars. Lup. Aux injonctions d’Arsène Lupin, M. Gerbois répondait par le silence. C’était la déclaration de guerre.

Le soir, on apprenait par les journaux l’enlèvement de Mlle Gerbois.

Ce qui nous réjouit dans ce qu’on pourrait appeler les spectacles d’Arsène Lupin, c’est le rôle éminemment comique de la police. Tout se passe en dehors d’elle. Il parle, lui, il écrit, prévient, commande, menace, exécute, comme s’il n’existait ni chef de la Sûreté, ni agents, ni commissaires, personne enfin qui pût l’entraver dans ses desseins. Tout cela est considéré comme nul et non avenue. L’obstacle ne compte pas.

Et pourtant elle se démène, la police ! Dès qu’il s’agit d’Arsène Lupin, du haut en bas de l’échelle, tout le monde prend feu, bouillonne, écume de rage. C’est l’ennemi, et l’ennemi qui vous nargue, vous provoque, vous méprise, ou, qui pis est, vous ignore.

Et que faire contre un pareil ennemi ? À dix heures moins vingt, selon le témoignage de la bonne, Suzanne partait de chez elle. À dix heures cinq minutes, en sortant du lycée, son père ne l’apercevait pas sur le trottoir où elle avait coutume de l’attendre. Donc tout s’était passé au cours de la petite

promenade de vingt minutes qui avait conduit Suzanne de chez elle jusqu'au lycée, ou du moins jusqu'aux abords du lycée.

Deux voisins affirmèrent l'avoir croisée à trois cents pas de la maison. Une dame avait vu marcher le long de l'avenue une jeune fille dont le signalement correspondait au sien. Et après ? Après on ne savait pas.

On perquisitionna de tous côtés, on interrogea les employés des gares et de l'octroi. Ils n'avaient rien remarqué ce jour-là qui pût se rapporter à l'enlèvement d'une jeune fille. Cependant, à Ville-d'Avray, un épicier déclara qu'il avait fourni de l'huile à une automobile fermée qui arrivait de Paris. Sur le siège se tenait un mécanicien, à l'intérieur une dame blonde – excessivement blonde, précisa le témoin. Une heure plus tard l'automobile revenait de Versailles. Un embarras de voiture l'obligea de ralentir, ce qui permit à l'épicier de constater, à côté de la dame blonde déjà entrevue, la présence d'une autre dame, entourée, celle-ci, de châles et de voiles. Nul doute que ce ne fût Suzanne Gerbois.

Mais alors il fallait supposer que l'enlèvement avait eu lieu en plein jour, sur une route très fréquentée, au centre même de la ville !

Comment ? À quel endroit ? Pas un cri ne fut entendu, pas un mouvement suspect ne fut observé.

L'épicier donna le signalement de l'automobile, une limousine 24 chevaux de la maison Peugeot, à carrosserie bleu foncé. À tout hasard, on s'informa auprès de la directrice du Grand-Garage, Mme Bob-Walthour, qui s'est fait une spécialité d'enlèvements par automobile. Le vendredi matin, en effet, elle avait loué pour la journée une limousine Peugeot à une dame blonde qu'elle n'avait du reste point revue.

– Mais le mécanicien ?

– C'était un nommé Ernest, engagé la veille sur la foi d'excellents certificats.

– Il est ici ?

– Non, il a ramené la voiture, et il n'est pas revenu.

– Ne pouvons-nous retrouver sa trace ?

– Certes, auprès des personnes dont il s'est recommandé. Voici leurs noms.

On se rendit chez ces personnes. Aucune d'elles ne connaissait le nommé Ernest.

Ainsi donc, quelque piste que l'on suivît pour sortir des ténèbres, on aboutissait à d'autres ténèbres, à d'autres énigmes.

M. Gerbois n'était pas de force à soutenir une bataille qui commençait pour lui de façon si désastreuse. Inconsolable depuis la disparition de sa fille, bourrelé de remords, il capitula.

Une petite annonce parue à l'*Écho de France*, et que tout le monde commenta, affirma sa soumission pure et simple, sans arrière-pensée.

C'était la victoire, la guerre terminée en quatre fois vingt-quatre heures.

Deux jours après, M. Gerbois traversait la cour du Crédit Foncier. Introduit auprès du gouverneur, il tendit le numéro 514 – série 23. Le gouverneur sursauta.

– Ah ! vous l'avez ? Il vous a été rendu ?

– Il a été égaré, le voici, répondit M. Gerbois.

– Cependant vous prétendiez... il a été question...

– Tout cela n'est que racontars et mensonges.

– Mais il nous faudrait tout de même quelque document à l'appui.

– La lettre du commandant suffit-elle ?

– Certes.

– La voici.

– Parfait. Veuillez laisser ces pièces en dépôt. Il nous est donné quinze jours pour vérification. Je vous préviendrai dès que vous pourrez vous présenter à notre caisse. D'ici là, Monsieur, je crois que vous avez tout intérêt à ne rien dire et à terminer cette affaire dans le silence le plus absolu.

– C'est mon intention.

M. Gerbois ne parla point, le gouverneur non plus. Mais il est des secrets qui se dévoilent sans qu'aucune indiscretion soit commise, et l'on apprit soudain qu'Arsène Lupin avait eu l'audace de renvoyer à M. Gerbois le numéro 514 – série 23 ! La nouvelle fut accueillie avec une admiration stupéfaite. Décidément c'était un beau joueur que celui qui jetait sur la table un atout de cette importance, le précieux billet ! Certes, il ne s'en était dessaisi qu'à bon escient et pour une carte qui rétablissait l'équilibre. Mais si la jeune fille s'échappait ? Si l'on réussissait à reprendre l'otage qu'il détenait ?

La police sentit le point faible de l'ennemi et redoubla d'efforts. Arsène Lupin désarmé, dépouillé par lui-même, pris dans l'engrenage de ses

combinaisons, ne touchant pas un traître sou du million convoité... du coup les rieurs passaient dans l'autre camp.

Mais il fallait retrouver Suzanne. Et on ne la retrouvait pas, et pas davantage, elle ne s'échappait !

Soit, disait-on, le point est acquis, Arsène gagne la première manche. Mais le plus difficile est à faire ! Mlle Gerbois est entre ses mains, nous l'accordons, et il ne la remettra que contre cinq cent mille francs. Mais où et comment s'opérera l'échange ? Pour que cet échange s'opère, il faut qu'il y ait rendez-vous, et alors qui empêche M. Gerbois d'avertir la police et, par là, de reprendre sa fille tout en gardant l'argent ?

On interviewa le professeur. Très abattu, désireux de silence, il demeura impénétrable.

– Je n'ai rien à dire, j'attends.

– Et Mlle Gerbois ?

– Les recherches continuent.

– Mais Arsène Lupin vous a écrit ?

– Non.

– Vous l'affirmez ?

– Non.

– Donc c'est oui. Quelles sont ses instructions ?

– Je n'ai rien à dire.

On assiégea Maître Detinan. Même discrétion.

– M. Lupin est mon client, répondait-il avec une affectation de gravité, vous comprendrez que je sois tenu à la réserve la plus absolue.

Tous ces mystères irritaient la galerie. Évidemment des plans se tramaient dans l'ombre. Arsène Lupin disposait et resserrait les mailles de ses filets, pendant que la police organisait autour de M. Gerbois une surveillance de jour et de nuit. Et l'on examinait les trois seuls dénouements possibles : l'arrestation, le triomphe, ou l'avortement ridicule et piteux.

Mais il arriva que la curiosité du public ne devait être satisfaite que de façon partielle, et c'est ici dans ces pages que, pour la première fois, l'exacte vérité se trouve révélée.

Le mardi 12 mars, M. Gerbois reçut, sous une enveloppe d'apparence ordinaire, un avis du Crédit Foncier.

Le jeudi, à une heure, il prenait le train pour Paris. À deux heures, les mille billets de mille francs lui furent délivrés.

Tandis qu'il les feuilletait un à un, en tremblant – cet argent, n'était-ce pas la rançon de Suzanne ? – deux hommes s'entretenaient dans une voiture arrêtée à quelque distance du grand portail. L'un de ces hommes avait des cheveux grisonnants et une figure énergique qui contrastait avec son habillement et ses allures de petit employé. C'était l'inspecteur principal Ganimard, le vieux Ganimard, l'ennemi implacable de Lupin. Et Ganimard disait au brigadier Folenfant :

– Ça ne va pas tarder... avant cinq minutes, nous allons revoir notre bonhomme. Tout est prêt ?

– Absolument.

– Combien sommes-nous ?

– Huit, dont deux à bicyclette.

– Et moi qui compte pour trois. C'est assez, mais ce n'est pas trop. À aucun prix il ne faut que le Gerbois nous échappe... sinon bonsoir : il rejoint Lupin au rendez-vous qu'ils ont dû fixer, il troque la demoiselle contre le demi-million, et le tour est joué.

– Mais pourquoi donc le bonhomme ne marche-t-il pas avec nous ? Ce serait si simple ! En nous mettant dans son jeu il garderait le million entier.

– Oui, mais il a peur. S'il essaye de mettre l'autre dedans, il n'aura pas sa fille.

– Quel autre ?

– Lui.

Ganimard prononça ce mot d'un ton grave, un peu craintif, comme s'il parlait d'un être surnaturel dont il aurait déjà senti les griffes.

– Il est assez drôle, observa judicieusement le brigadier Folenfant, que nous en soyons réduits à protéger ce Monsieur contre lui-même.

– Avec Lupin, le monde est renversé, soupira Ganimard !

Une minute s'écoula.

– Attention, fit-il.

M. Gerbois sortait. À l'extrémité de la rue des Capucines, il prit les boulevards, du côté gauche. Il s'éloignait lentement, le long des magasins, et regardait les étalages.

– Trop tranquille, le client, disait Ganimard. Un individu qui vous a dans la poche un million n'a pas cette tranquillité.

– Que peut-il faire ?

– Oh ! Rien, évidemment... N'importe, je me méfie. Lupin, c'est Lupin.

À ce moment M. Gerbois se dirigea vers un kiosque, choisit des journaux, se fit rendre de la monnaie, déplia l'une des feuilles, et, les bras étendus, tout en s'avancant à petits pas, se mit à lire. Et soudain, d'un bond il se jeta dans une automobile qui stationnait au bord du trottoir. Le moteur était en marche, car elle partit rapidement, doubla la Madeleine et disparut.

– Non de nom ! s'écria Ganimard, encore un coup de sa façon !

Il s'était élancé, et d'autres hommes couraient, en même temps que lui, autour de la Madeleine.

Mais il éclata de rire. À l'entrée du boulevard Malesherbes, l'automobile était arrêtée, en panne, et M. Gerbois en descendait.

– Vite, Folenfant... le mécanicien... c'est peut-être le nommé Ernest.

Folenfant s'occupa du mécanicien. C'était un nommé Gaston, employé à la Société des fiacres automobiles ; dix minutes auparavant, un Monsieur l'avait retenu et lui avait dit d'attendre « sous pression », près du kiosque, jusqu'à l'arrivée d'un autre Monsieur.

– Et le second client, demanda Folenfant, quelle adresse a-t-il donnée ?

– Aucune adresse... « Boulevard Malesherbes... avenue de Messine... double pourboire » ... Voilà tout.

Mais, pendant ce temps, sans perdre une minute, M. Gerbois avait sauté dans la première voiture qui passait.

– Cocher, au métro de la Concorde.

Le professeur sortit du métro place du Palais-Royal, courut vers une autre voiture et se fit conduire place de la Bourse. Deuxième voyage en métro, puis, avenue de Villiers, troisième voiture.

– Cocher, 25, rue Clapeyron.

Le 25 de la rue Clapeyron est séparé du boulevard des Batignolles par la maison qui fait l'angle. Il monta au premier étage et sonna. Un Monsieur lui ouvrit.

– C'est bien ici que demeure Maître Detinan ?

– C'est moi-même. Monsieur Gerbois, sans doute.

– Parfaitement.

– Je vous attendais, Monsieur. Donnez-vous la peine d'entrer.

Quand M. Gerbois pénétra dans le bureau de l'avocat, la pendule marquait trois heures, et tout de suite il dit :

– C'est l'heure qu'il m'a fixée. Il n'est pas là ?

– Pas encore.

M. Gerbois s'assit, s'épongea le front, regarda sa montre comme s'il ne connaissait pas l'heure, et reprit anxieusement :

– Viendra-t-il ?

L'avocat répondit :

– Vous m'interrogez, Monsieur, sur la chose du monde que je suis le plus curieux de savoir. Jamais je n'ai ressenti pareille impatience. En tout cas, s'il vient, il risque gros, cette maison est très surveillée depuis quinze jours... on se méfie de moi.

– Et de moi encore davantage. Aussi je n'affirme pas que les agents, attachés à ma personne, aient perdu ma trace.

– Mais alors...

– Ce ne serait point de ma faute, s'écria vivement le professeur, et l'on n'a rien à me reprocher. Qu'ai-je promis ? D'obéir à ses ordres. Eh bien, j'ai obéi aveuglément à ses ordres, j'ai touché l'argent à l'heure fixée par lui, et je me suis rendu chez vous de la façon qu'il m'a prescrite. Responsable du malheur de ma fille, j'ai tenu mes engagements en toute loyauté. À lui de tenir les siens.

Et il ajouta, de la même voix anxieuse :

– Il ramènera ma fille, n'est-ce pas ?

– Je l'espère.

– Cependant... vous l'avez vu ?

– Moi ? Mais non ! Il m'a simplement demandé par lettre de vous recevoir tous deux, de congédier mes domestiques avant trois heures, et de n'admettre personne dans mon appartement entre votre arrivée et son départ. Si je ne consentais pas à cette proposition, il me priait de l'en prévenir par deux lignes à l'*Écho de France*. Mais je suis trop heureux de rendre service à Arsène Lupin et je consens à tout.

M. Gerbois gémit :

– Hélas ! Comment tout cela finira-t-il ?

Il tira de sa poche les billets de banque, les étala sur la table et en fit deux paquets de même nombre. Puis ils se turent. De temps à autre M. Gerbois prêtait l'oreille... n'avait-on pas sonné ?

Avec les minutes son angoisse augmentait, et Maître Detinan aussi éprouvait une impression presque douloureuse.

Un moment même l'avocat perdit tout sang-froid. Il se leva brusquement :

– Nous ne le verrons pas... Comment voulez-vous ?... Ce serait de la folie de sa part ! Qu'il ait confiance en nous, soit, nous sommes d'honnêtes gens incapables de le trahir. Mais le danger n'est pas seulement ici.

Et M. Gerbois, écrasé, les deux mains sur les billets, balbutiait :

– Qu'il vienne, mon Dieu, qu'il vienne ! Je donnerais tout cela pour retrouver Suzanne.

La porte s'ouvrit.

– La moitié suffira, Monsieur Gerbois.

Quelqu'un se tenait sur le seuil, un homme jeune, élégamment vêtu, en qui M. Gerbois reconnut aussitôt l'individu qui l'avait abordé près de la boutique de bric-à-brac, à Versailles. Il bondit vers lui.

– Et Suzanne ? Où est ma fille ?

Arsène Lupin ferma la porte soigneusement et, tout en défaisant ses gants du geste le plus paisible, il dit à l'avocat :

– Mon cher Maître, je ne saurais trop vous remercier de la bonne grâce avec laquelle vous avez consenti à défendre mes droits. Je ne l'oublierai pas.

Maître Detinan murmura :

– Mais vous n'avez pas sonné... je n'ai pas entendu la porte...

– Les sonnettes et les portes sont des choses qui doivent fonctionner sans qu'on les entende jamais. Me voilà tout de même, c'est l'essentiel.

– Ma fille ! Suzanne ! Qu'en avez-vous fait ? répéta le professeur.

– Mon Dieu, Monsieur, dit Lupin, que vous êtes pressé. Allons, rassurez-vous, encore un instant et Mademoiselle votre fille sera dans vos bras.

Il se promena, puis du ton d'un grand seigneur qui distribue des éloges :

– Monsieur Gerbois, je vous félicite de l'habileté avec laquelle vous avez agi tout à l'heure. Si l'automobile n'avait pas eu cette panne absurde, on se retrouvait tout simplement à l'Étoile, et l'on épargnait à Maître Detinan l'ennui de cette visite... enfin ! c'était écrit...

Il aperçut les deux liasses de bank-notes et s'écria :

– Ah parfait ! Le million est là... nous ne perdrons pas de temps. Vous permettez ?

– Mais, objecta Maître Detinan, en se plaçant devant la table, Mlle Gerbois n'est pas encore arrivée.

– Eh bien ?



– Eh bien, sa présence n'est-elle pas indispensable ?

– Je comprends ! Je comprends ! Arsène Lupin n'inspire qu'une confiance relative. Il empoche le demi-million et ne rend pas l'otage. Ah, mon cher Maître, je suis un grand méconnu ! Parce que le destin m'a conduit à des actes de nature un peu... spéciale, on suspecte ma bonne foi... à moi ! Moi qui suis l'homme du scrupule et de la délicatesse ! D'ailleurs, mon cher Maître, si vous avez peur, ouvrez votre fenêtre et appelez. Il y a bien une douzaine d'agents dans la rue.

– Vous croyez ?

Arsène Lupin souleva le rideau.

– Je crois M. Gerbois incapable de dépister Ganimard... que vous disais-je ? Le voici, ce brave ami !

– Est-ce possible ! s'écria le professeur. Je vous jure cependant...

– Que vous ne m'avez point trahi ?... Je n'en doute pas, mais les gaillards sont habiles. Tenez, Folenfant que j'aperçois !... Et Gréaume !... Et Dieuzy ! ... Tous mes bons camarades, quoi !

Maître Detinan le regardait avec surprise. Quelle tranquillité ! Il riait d'un rire heureux, comme s'il se divertissait à quelque jeu d'enfant et qu'aucun péril ne l'eût menacé.

Plus encore que la vue des agents, cette insouciance rassura l'avocat. Il s'éloigna de la table où se trouvaient les billets de banque.

Arsène Lupin saisit l'une après l'autre les deux liasses, allégea chacune d'elles de vingt-cinq billets, et tendant à Maître Detinan les cinquante billets ainsi obtenus :

– La part d'honoraires de M. Gerbois, mon cher maître, et celle d'Arsène Lupin. Nous vous devons bien cela.

– Vous ne me devez rien, répliqua Maître Detinan.

– Comment ? Et tout le mal que nous vous causons !

– Et tout le plaisir que je prends à me donner ce mal !

– C'est-à-dire, mon cher Maître, que vous ne voulez rien accepter d'Arsène Lupin. Voilà ce que c'est, soupira-t-il, d'avoir une mauvaise réputation.

Il tendit les cinquante mille francs au professeur.

– Monsieur, en souvenir de notre bonne rencontre, permettez-moi de vous remettre ceci : ce sera mon cadeau de nocces à Mlle Gerbois.

M. Gerbois prit vivement les billets, mais protesta :

– Ma fille ne se marie pas.

– Elle ne se marie pas si vous lui refusez votre consentement. Mais elle brûle de se marier.

– Qu’en savez-vous ?

– Je sais que les jeunes filles font souvent des rêves sans l’autorisation de leurs papas. Heureusement qu’il y a de bons génies qui s’appellent Arsène Lupin, et qui dans le fond des secrétaires découvrent le secret de ces âmes charmantes.

– Vous n’y avez pas découvert autre chose ? demanda Maître Detinan. J’avoue que je serais fort curieux de savoir pourquoi ce meuble fut l’objet de vos soins.

– Raison historique, mon cher maître. Bien que, contrairement à l’avis de M. Gerbois, il ne contînt aucun autre trésor que le billet de loterie – et cela je l’ignorais – j’y tenais et je le recherchais depuis longtemps. Ce secrétaire, en bois d’if et d’acajou, décoré de chapiteaux à feuilles d’acanthé, fut retrouvé dans la petite maison discrète qu’habitait à Boulogne Marie Walewska, et il porte sur l’un des tiroirs l’inscription :

« Dédié à Napoléon 1<sup>er</sup>, Empereur des Français, par son très fidèle serviteur, Mancion ». Et, en dessous, ces mots, gravés à la pointe d’un couteau : « À toi, Marie ». Par la suite, Napoléon le fit recopier pour l’impératrice Joséphine – de sorte que le secrétaire qu’on admirait à la Malmaison n’était qu’une copie imparfaite de celui qui désormais fait partie de mes collections.

Le professeur gémit :

– Hélas ! Si j’avais su, chez le marchand, avec quelle hâte je vous l’aurais cédé !

Arsène Lupin dit en riant :

– Et vous auriez eu, en outre, cet avantage appréciable de conserver, pour vous seul, le numéro 514 – série 23.

– Ce qui ne vous aurait pas conduit à enlever ma fille que tout cela a dû bouleverser.

– Tout cela ?

– Cet enlèvement...

– Mais, mon cher Monsieur, vous faites erreur. Mlle Gerbois n’a pas été enlevée.

– Ma fille n’a pas été enlevée !  
– Nullement. Qui dit enlèvement, dit violence. Or c’est de son plein gré qu’elle a servi d’otage.

– De son plein gré ! répéta M. Gerbois, confondu.  
– Et presque sur sa demande ! Comment ! Une jeune fille intelligente comme Mlle Gerbois, et, qui plus est, cultive au fond de son âme une passion inavouée, aurait refusé de conquérir sa dot ! Ah ! je vous jure qu’il a été facile de lui faire comprendre qu’il n’y avait pas d’autre moyen de vaincre votre obstination.

Maître Detinan s’amusait beaucoup. Il objecta :

– Le plus difficile était de vous entendre avec elle. Il est inadmissible que Mlle Gerbois se soit laissé aborder.

– Oh ! Par moi, non. Je n’ai même pas l’honneur de la connaître. C’est une personne de mes amies qui a bien voulu entamer les négociations.

– La dame blonde de l’automobile, sans doute, interrompit Maître Detinan.

– Justement. Dès la première entrevue auprès du lycée, tout était réglé. Depuis, Mlle Gerbois et sa nouvelle amie ont voyagé, visitant la Belgique et la Hollande, de la manière la plus agréable et la plus instructive pour une jeune fille. Du reste elle-même va vous expliquer...

On sonnait à la porte du vestibule, trois coups rapides, puis un coup isolé, puis un coup isolé.

– C’est elle, dit Lupin. Mon cher maître, si vous voulez bien...

L’avocat se précipita.

Deux jeunes femmes entrèrent. L’une se jeta dans les bras de M. Gerbois. L’autre s’approcha de Lupin. Elle était de taille élevée, le buste harmonieux, la figure très pâle, et ses cheveux blonds, d’un blond étincelant, se divisaient en deux bandeaux ondulés et très lâches. Vêtue de noir, sans autre ornement qu’un collier de jais à quintuple tour, elle paraissait cependant d’une élégance raffinée.

Arsène Lupin lui dit quelques mots, puis, saluant Mlle Gerbois :

– Je vous demande pardon, Mademoiselle, de toutes ces tribulations, mais j’espère cependant que vous n’avez pas été trop malheureuse...

– Malheureuse ! J’aurais même été très heureuse, s’il n’y avait pas eu mon pauvre père.

– Alors tout est pour le mieux. Embrassez-le de nouveau, et profitez de l’occasion – elle est excellente – pour lui parler de votre cousin.

– Mon cousin... que signifie ?... Je ne comprends pas.

– Mais si, vous comprenez... votre cousin Philippe... ce jeune homme dont vous gardez précieusement les lettres...

Suzanne rougit, perdit contenance, et enfin, comme le conseillait Lupin, se jeta de nouveau dans les bras de son père.

Lupin les considéra tous deux d’un œil attendri.

Comme on est récompensé de faire le bien ! Touchant spectacle !

Heureux père ! Heureuse fille ! Et dire que ce bonheur c’est ton œuvre, Lupin ! Ces êtres te béniront plus tard... ton nom sera pieusement transmis à leurs petits-enfants... oh ! La famille !... La famille ! ...

Il se dirigea vers la fenêtre.

– Ce bon Ganimard est-il toujours là ?... Il aimerait tant assister à ces charmantes effusions ... mais non, il n’est plus là... plus personne... ni lui, ni les autres... diable ! La situation devient grave... il n’y aurait rien d’étonnant à ce qu’ils fussent déjà sous la porte cochère... chez le concierge peut-être... ou même dans l’escalier !

M. Gerbois laissa échapper un mouvement. Maintenant que sa fille lui était rendue, le sentiment de la réalité lui revenait. L’arrestation de son adversaire, c’était pour lui un demi-million. Instinctivement il fit un pas... comme par hasard, Lupin se trouva sur son chemin.

– Où allez-vous, Monsieur Gerbois ? Me défendre contre eux ? Mille fois aimable ! Ne vous dérangez pas. D’ailleurs, je vous jure qu’ils sont plus embarrassés que moi.

Et il continua en réfléchissant :

– Au fond que savent-ils ? Que vous êtes ici, et peut-être que Mlle Gerbois y est également, car ils ont dû la voir arriver avec une dame inconnue. Mais moi ? Ils ne s’en doutent pas. Comment me serais-je introduit dans une maison qu’ils ont fouillée ce matin de la cave au grenier ? Non, selon toutes probabilités, ils m’attendent pour me saisir au vol... pauvres chéris ! ... À moins qu’ils ne devinent que la dame inconnue est envoyée par moi et qu’ils ne la supposent chargée de procéder à l’échange... auquel cas ils s’apprêtent à l’arrêter à son départ...

Un coup de timbre retentit.

D'un geste brusque, Lupin immobilisa M. Gerbois, et la voix sèche, impérieuse :

– Halte-là, Monsieur, pensez à votre fille et soyez raisonnable, sinon... quant à vous, Maître Detinan, j'ai votre parole.

M. Gerbois fut cloué sur placé. L'avocat ne bougea point.

Sans la moindre hâte, Lupin prit son chapeau. Un peu de poussière le maculait : il le brossa du revers de sa manche.

– Mon cher Maître, si jamais vous avez besoin de moi... mes meilleurs vœux, Mademoiselle Suzanne, et toutes mes amitiés à M. Philippe.

Il tira de sa poche une lourde montre à double boîtier d'or.

– Monsieur Gerbois, il est trois heures quarante-deux minutes ; à trois heures quarante-six, je vous autorise à sortir de ce salon... pas une minute plus tôt que trois heures quarante-six, n'est-ce pas ?

– Mais ils vont entrer de force, ne put s'empêcher de dire Maître Detinan.

– Et la loi que vous oubliez, mon cher Maître ! Jamais Ganimard n'oserait violer la demeure d'un citoyen français. Nous aurions le temps de faire un excellent bridge. Mais pardonnez-moi, vous semblez un peu émus tous les trois, et je ne voudrais pas abuser...

Il déposa sa montre sur la table, ouvrit la porte du salon, et, s'adressant à la dame blonde :

– Vous êtes prête, chère amie ?

Il s'effaça devant elle, adressa un dernier salut, très respectueux, à Mlle Gerbois, sortit et referma la porte sur lui.

Et on l'entendit qui disait, dans le vestibule, à haute voix :

– Bonjour, Ganimard, comment ça va-t-il ? Rappelez-moi au bon souvenir de Mme Ganimard... un de ces jours, j'irai lui demander à déjeuner... adieu, Ganimard.

Un coup de timbre encore, brusque, violent, puis des coups répétés, et des bruits de voix sur le palier.

– Trois heures quarante-cinq, balbutia M. Gerbois.

Après quelques secondes, résolument, il passa dans le vestibule. Lupin et la dame blonde n'y étaient plus.

– Père ! Il ne faut pas ! attends s'écria Suzanne.

– Attendre ? Tu es folle !... Des ménagements avec ce gredin... et le demi-million ?...

Il ouvrit.

Ganimard se rua.

– Cette dame... où est-elle ? Et Lupin ?

– Il était là... il est là.

Ganimard poussa un cri de triomphe :

– Nous le tenons.., la maison est cernée.

Maître Detinan objecta :

– Mais l’escalier de service ?

– L’escalier de service aboutit à la cour, et il n’y a qu’une issue, la grand-porte : dix hommes la gardent.

– Mais il n’est pas entré par la grand-porte... il ne s’en ira pas par là...

– Et par où donc ? riposta Ganimard... à travers les airs ?

Il écarta un rideau. Un long couloir s’offrit qui conduisait à la cuisine. Ganimard le suivit en courant et constata que la porte de l’escalier de service était fermée à double tour.

De la fenêtre, il appela l’un des agents :

– Personne ?

– Personne.

– Alors, s’écria-t-il, ils sont dans l’appartement ! ... Ils sont cachés dans l’une des chambres !... Il est matériellement impossible qu’ils se soient échappés... ah ! Mon petit Lupin, tu t’es fichu de moi, mais, cette fois, c’est la revanche.

À sept heures du soir, M. Dudouis, chef de la Sûreté, étonné de n’avoir point de nouvelles, se présenta rue Clapeyron. Il interrogea les agents qui gardaient l’immeuble, puis monta chez Maître Detinan qui le mena dans sa chambre. Là, il aperçut un homme, ou plutôt deux jambes qui s’agitaient sur le tapis, tandis que le torse auquel elles appartenaient était engagé dans les profondeurs de la cheminée.

– Ohé !... Ohé !..... glapissait une voix étouffée.

Et une voix plus lointaine, qui venait de tout en haut, répondait :

– Ohé !... Ohé !...

M. Dudouis s’écria en riant :

– Eh bien, Ganimard, qu’avez-vous donc à faire le fumiste ?

L’inspecteur s’exhuma des entrailles de la cheminée. Le visage noirci, les vêtements couverts de suie, les yeux brillants de fièvre, il était méconnaissable.

– Je le cherche, grogna-t-il.  
– Qui ?  
– Arsène Lupin... Arsène Lupin et son amie.  
– Ah ça ! Mais, vous imaginez-vous qu'ils se cachent dans les tuyaux de la cheminée ?

Ganimard se releva, appliqua sur la manche de son supérieur cinq doigts couleur de charbon, et sourdement, rageusement :

– Où voulez-vous qu'ils soient, chef ? Il faut bien qu'ils soient quelque part. Ce sont des êtres comme vous et moi, en chair et en os. Ces êtres-là ne s'en vont pas en fumée.

– Non, mais ils s'en vont tout de même.  
– Par où ? Par où ? La maison est entourée ! Il y a des agents sur le toit.  
– La maison voisine ?  
– Pas de communication avec elle.  
– Les appartements des autres étages ?  
– Je connais tous les locataires : ils n'ont vu personne... ils n'ont entendu personne.

– Êtes-vous sûr de les connaître tous ?  
– Tous. Le concierge répond d'eux. D'ailleurs, pour plus de précaution, j'ai posté un homme dans chacun de ces appartements.

– Il faut pourtant bien qu'on mette la main dessus.  
– C'est ce que je dis, chef, c'est ce que je dis. Il le faut, et ça sera, parce qu'ils sont ici tous deux... ils ne peuvent pas ne pas y être ! Soyez tranquille, chef, si ce n'est pas ce soir, je les aurai demain... j'y coucherai !... J'y coucherai !

De fait il y coucha, et le lendemain aussi, et le surlendemain également.

Et, lorsque trois jours entiers et trois nuits se furent écoulés, non seulement il n'avait pas découvert l'insaisissable Lupin et sa non moins insaisissable compagne, mais il n'avait même pas relevé le petit indice qui lui permît d'établir la plus petite hypothèse.

Et c'est pourquoi son opinion de la première heure ne variait pas.

Du moment qu'il n'y a aucune trace de leur fuite, c'est qu'ils sont là !

Peut-être, au fond de sa conscience, était-il moins convaincu. Mais il ne voulait pas se l'avouer. Non, mille fois non, un homme et une femme ne s'évanouissent pas ainsi que les mauvais génies des contes d'enfants. Et sans perdre courage, il continuait ses fouilles et ses investigations comme

s'il avait espéré les découvrir, dissimulés en quelque retraite impénétrable, incorporés aux pierres de la maison.



## *Le diamant bleu*

### Table des matières

Le soir du 27 mars, au 134 de l'avenue Henri-Martin, dans le petit hôtel que lui avait légué son frère six mois auparavant, le vieux général Baron d'Hautrec, ambassadeur à Berlin sous le second Empire, dormait au fond d'un confortable fauteuil, tandis que sa demoiselle de compagnie lui faisait la lecture, et que la sœur Auguste bassinait son lit et préparait la veilleuse.

À onze heures la religieuse qui, par exception, devait rentrer ce soir-là au couvent de sa communauté et passer la nuit près de la sœur supérieure, la religieuse prévint la demoiselle de compagnie.

– Mademoiselle Antoinette, mon ouvrage est fini, je m'en vais.

– Bien, ma sœur.

– Et surtout n'oubliez pas que la cuisinière a congé et que vous êtes seule dans l'hôtel, avec le domestique.

– Soyez sans crainte pour M. le Baron, je couche dans la chambre voisine comme c'est entendu, et je laisse ma porte ouverte.

La religieuse s'en alla. Au bout d'un instant ce fut Charles, le domestique, qui vint prendre les ordres. Le Baron s'était réveillé. Il répondit lui-même.

– Toujours les mêmes ordres, Charles : vérifier si la sonnerie électrique fonctionne bien dans votre chambre, et au premier appel descendre et courir chez le médecin.

– Mon général s'inquiète toujours.

– Ça ne va pas... ça ne va pas fort. Allons, Mademoiselle Antoinette, où en étions-nous de notre lecture ?

– Monsieur le Baron ne se met donc pas au lit ?

– Mais non, mais non, je me couche très tard, et d'ailleurs je n'ai besoin de personne.

Vingt minutes après, le vieillard sommeillait de nouveau, et Antoinette s'éloignait sur la pointe des pieds.

À ce moment Charles fermait soigneusement, comme à l'ordinaire, tous les volets du rez-de-chaussée.

Dans la cuisine, il poussa le verrou de la porte qui donnait sur le jardin, et dans le vestibule il accrocha en outre, d'un battant à l'autre, la chaîne de sûreté. Puis il regagna sa mansarde, au troisième étage, se coucha et s'endormit.

Une heure peut-être s'était écoulée quand, soudain, il sauta d'un bond hors de son lit : la sonnerie retentissait. Elle retentit longtemps, sept ou huit secondes peut-être, et de façon posée, ininterrompue...

« Bon, se dit Charles, recouvrant ses esprits, une nouvelle lubie du Baron. »

Il enfila ses vêtements, descendit rapidement l'escalier, s'arrêta devant la porte, et, par habitude, frappa. Aucune réponse. Il entra.

« Tiens, murmura-t-il, pas de lumière... pourquoi diable ont-ils éteint ? »

Et à voix basse, il appela :

– Mademoiselle ?

Aucune réponse.

– Vous êtes là, Mademoiselle ?... Qu'y a-t-il donc ? Monsieur le Baron est malade ?

Le même silence autour de lui, un silence lourd qui finit par l'impressionner. Il fit deux pas en avant : son pied heurta une chaise, et, l'ayant touchée, il s'aperçut qu'elle était renversée. Et tout de suite sa main rencontra par terre d'autres objets, un guéridon, un paravent. Inquiet, il revint vers la muraille, et, à tâtons chercha le bouton électrique. Il l'atteignit, le tourna.

Au milieu de la pièce, entre la table et l'armoire à glace, gisait le corps de son maître, le Baron d'Hautrec.

– Quoi ! ... Est-ce possible ?... bégaya-t-il.

Il ne savait que faire, et sans bouger, les yeux écarquillés, il contemplait le bouleversement des choses, les chaises tombées, un grand flambeau de cristal cassé en mille morceaux, la pendule qui gisait sur le marbre du foyer, toutes ces traces qui révélaient la lutte affreuse et sauvage. Le manche d'un stylet d'acier étincelait, non loin du cadavre. La lame en dégouttait de sang. Le long du matelas, pendait un mouchoir souillé de marques rouges.

Charles hurla de terreur : le corps s'était tendu en un suprême effort, puis s'était recroquevillé sur lui-même... deux ou trois secousses, et ce fut tout.

Il se pencha. Par une fine blessure au cou, du sang giclait, qui mouchetait le tapis de taches noires. Le visage conservait une expression d'épouvante folle.

– On l'a tué, balbutia-t-il, on l'a tué.

Et il frissonna à l'idée d'un autre crime probable : la demoiselle de compagnie ne couchait-elle pas dans la chambre voisine ? Et le meurtrier du Baron ne l'avait-il pas tuée elle aussi ?

Il poussa la porte : la pièce était vide. Il conclut qu'Antoinette avait été enlevée, ou bien qu'elle était partie avant le crime.

Il regagna la chambre du Baron et, ses yeux ayant rencontré le secrétaire, il remarqua que ce meuble n'avait pas été fracturé.

Bien plus, il vit sur la table, près du trousseau de clefs et du portefeuille que le Baron y déposait chaque soir, une poignée de louis d'or. Charles saisit le portefeuille et en déplia les poches. L'une d'elles contenait des billets de banque. Il les compta : il y avait treize billets de cent francs.

Alors ce fut plus fort que lui : instinctivement, mécaniquement, sans même que sa pensée participât au geste de la main, il prit les treize billets, les cacha dans son veston, dégringola l'escalier, tira le verrou, décrocha la chaîne, referma la porte et s'enfuit par le jardin.

Charles était un honnête homme. Il n'avait pas repoussé la grille que, frappé par le grand air, le visage rafraîchi par la pluie, il s'arrêta. L'acte commis lui apparaissait sous son véritable jour, et il en avait une horreur subite.

Un fiacre passait. Il héla le cocher.

– Camarade, file au poste de police et ramène le commissaire... au galop ! Il y a mort d'homme.

Le cocher fouetta son cheval. Mais quand Charles voulut rentrer, il ne le put pas : lui-même avait fermé la grille, et la grille ne s'ouvrait pas du dehors.

D'autre part, il était inutile de sonner puisqu'il n'y avait personne dans l'hôtel.

Il se promena donc le long de ces jardins qui font à l'avenue, du côté de la Muette, une riante bordure d'arbustes verts et bien taillés. Et ce fut

seulement après une heure d'attente qu'il put enfin raconter au commissaire les détails du crime et lui remettre entre les mains les treize billets de banque.

Pendant ce temps, on réquisitionnait un serrurier, lequel, avec beaucoup de peine, réussit à forcer la grille du jardin et la porte du vestibule. Le commissaire monta, et tout de suite, du premier coup d'œil, il dit au domestique :

– Tiens, vous m'aviez annoncé que la chambre était dans le plus grand désordre.

Il se retourna. Charles semblait cloué au seuil, hypnotisé : tous les meubles avaient repris leur place habituelle ! Le guéridon se dressait entre les deux fenêtres, les chaises étaient debout et la pendule au milieu de la cheminée. Les débris du candélabre avaient disparu.

Il articula, béant de stupeur :

– Le cadavre... M. le Baron...

– Au fait, s'écria le commissaire, où se trouve la victime ?

Il s'avança vers le lit. Sous un grand drap qu'il écarta, reposait le général Baron d'Hautrec, ancien ambassadeur de France à Berlin. Sa houppelande de général le recouvrait, ornée de la croix d'honneur.

Le visage était calme. Les yeux étaient clos.

Le domestique balbutia :

– Quelqu'un est venu.

– Par où ?

– Je ne sais pas, mais quelqu'un est venu pendant mon absence... tenez, il y avait là, par terre, un poignard très mince, en acier... et puis, sur la table, un mouchoir avec du sang... il n'y a plus rien... on a tout enlevé... on a tout rangé...

– Mais qui ?

– L'assassin !

– Nous avons trouvé toutes les portes fermées.

– C'est qu'il était resté dans l'hôtel.

– Il y serait encore puisque vous n'avez pas quitté le trottoir.

Le domestique réfléchit, et prononça lentement :

– En effet... en effet... et je ne me suis pas éloigné de la grille... cependant...

– Voyons, quelle est la dernière personne que vous ayez vue près du Baron ?

– Mlle Antoinette, la demoiselle de compagnie.

– Qu'est-elle devenue ?

– Selon moi, son lit n'étant même pas défait, elle a dû profiter de l'absence de la sœur Auguste pour sortir elle aussi. Cela ne m'étonne qu'à moitié, elle est jolie... jeune...

– Mais comment serait-elle sortie ?

– Par la porte.

– Vous aviez mis le verrou et accroché la chaîne !

– Bien plus tard. À ce moment elle avait dû quitter l'hôtel.

– Et le crime aurait eu lieu après son départ ?

– Naturellement.

On chercha du haut en bas de la maison, dans les greniers comme dans les caves ; mais l'assassin avait pris la fuite. Comment ? À quel instant ? Était-ce lui ou un complice qui avait jugé à propos de retourner sur la scène du crime et de faire disparaître tout ce qui eût pu le compromettre ? Telles étaient les questions qui se posaient à la justice.

À sept heures survint le médecin légiste, à huit heures le chef de la Sûreté. Puis ce fut le tour du procureur de la République et du juge d'instruction. Et il y avait aussi, encombrant l'hôtel, des agents, des inspecteurs, des journalistes, le neveu du Baron d'Hautrec et d'autres membres de la famille.

On fouilla, on étudia la position du cadavre d'après les souvenirs de Charles, on interrogea, dès son arrivée, la sœur Auguste. On ne fit aucune découverte. Tout au plus la sœur Auguste s'étonnait-elle de la disparition d'Antoinette Bréhat. Elle avait engagé la jeune fille douze jours auparavant, sur la foi d'excellents certificats, et se refusait à croire qu'elle eût pu abandonner le malade qui lui était confié, pour courir, seule, la nuit.

– D'autant plus qu'en ce cas, appuya le juge d'instruction, elle serait déjà rentrée. Nous en revenons donc au même point : qu'est-elle devenue ?

– Pour moi, dit Charles, elle a été enlevée par l'assassin.

L'hypothèse était plausible et concordait avec certaines apparences. Le chef de la Sûreté prononça :

– Enlevée ? Ma foi, cela n'est point invraisemblable.

– Non seulement invraisemblable, dit une voix, mais en opposition absolue avec les faits, avec les résultats de l'enquête, bref avec l'évidence même.

La voix était rude, l'accent brusque, et personne ne fut surpris quand on eut reconnu Ganimard. À lui seul d'ailleurs on pouvait pardonner cette façon un peu cavalière de s'exprimer.

– Tiens, c'est vous, Ganimard ? s'écria M. Dudouis, je ne vous avais pas vu.

– Je suis là depuis deux heures.

– Vous prenez donc quelque intérêt à ce qui n'est pas le billet 514 – série 23, l'affaire de la rue Clapeyron, la Dame blonde et Arsène Lupin ?

– Eh ! Eh ! ricana le vieil inspecteur, je n'affirmerais pas que Lupin n'est pour rien dans l'affaire qui nous occupe... mais laissons de côté, jusqu'à nouvel ordre, l'histoire du billet de loterie, et voyons de quoi il s'agit.

Ganimard n'est pas un de ces policiers de grande envergure dont les procédés font école et dont le nom restera dans les annales judiciaires. Il lui manque ces éclairs de génie qui illuminent les Dupin, les Lecoq et les Sherlock Holmes. Mais il a d'excellentes qualités moyennes, de l'observation, de la sagacité, de la persévérance, et même de l'intuition. Son mérite est de travailler avec l'indépendance la plus absolue. Rien, si ce n'est peut-être l'espèce de fascination qu'Arsène Lupin exerce sur lui, rien ne le trouble ni ne l'influence.

Quoi qu'il en soit, son rôle, en cette matinée, ne manqua pas d'éclat et sa collaboration fut de celles qu'un juge peut apprécier.

– Tout d'abord, commença-t-il, je demanderai au sieur Charles de bien préciser ce point : tous les objets qu'il a vus, la première fois, renversés ou dérangés, étaient-ils, à son second passage, exactement à leur place habituelle ?

– Exactement.

– Il est donc évident qu'ils n'ont pu être remis à leur place que par une personne pour qui la place de chacun de ces objets était familière.

La remarque frappa les assistants. Ganimard reprit :

– Une autre question, Monsieur Charles... vous avez été réveillé par une sonnerie... selon vous, qui vous appelait ?

– M. le Baron, parbleu.

- Soit, mais à quel moment aurait-il sonné ?
- Après la lutte... au moment de mourir.
- Impossible, puisque vous l’avez trouvé gisant, inanimé, à un endroit distant de plus de quatre mètres du bouton d’appel.
- Alors, il a sonné pendant la lutte.
- Impossible, puisque la sonnerie, avez-vous dit, fut régulière, ininterrompue, et dura sept ou huit secondes. Croyez-vous que son agresseur lui eût donné le loisir de sonner ainsi ?
- Alors, c’était avant, au moment d’être attaqué.
- Impossible, vous nous avez dit qu’entre le signal de la sonnerie et l’instant où vous avez pénétré dans la chambre, il s’est écoulé tout au plus trois minutes. Si donc le Baron avait sonné avant, il aurait fallu que la lutte, l’assassinat, l’agonie et la fuite, se soient déroulés en ce court espace de trois minutes. Je le répète, c’est impossible.
- Pourtant, dit le juge d’instruction, quelqu’un a sonné. Si ce n’est pas le Baron, qui est-ce ?
- Le meurtrier.
- Dans quel but ?
- J’ignore son but. Mais tout au moins le fait qu’il a sonné nous prouve-t-il qu’il devait savoir que la sonnerie communiquait avec la chambre d’un domestique. Or, qui pouvait connaître ce détail, sinon une personne de la maison même ?

Le cercle des suppositions se restreignait. En quelques phrases rapides, nettes, logiques, Ganimard plaçait la question sur son véritable terrain, et la pensée du vieil inspecteur apparaissant clairement, il sembla tout naturel que le juge d’instruction conclût :

- Bref, en deux mots, vous soupçonnez Antoinette Bréhat.
  - Je ne la soupçonne pas, je l’accuse.
  - Vous l’accusez d’être la complice ?
  - Je l’accuse d’avoir tué le général Baron d’Hautrec.
  - Allons donc ! Et quelle preuve ?...
  - Cette poignée de cheveux que j’ai découverte dans la main droite de la victime, dans sa chair même où la pointe de ses ongles l’avait enfoncée.
- Il les montra, ces cheveux ; ils étaient d’un blond éclatant, lumineux comme des fils d’or, et Charles murmura :

– Ce sont bien les cheveux de Mlle Antoinette. Pas moyen de s’y tromper.

Et il ajouta :

– Et puis... il y a autre chose... je crois bien que le couteau... celui que je n’ai pas revu la seconde fois... lui appartenait... elle s’en servait pour couper les pages des livres.

Le silence fut long et pénible, comme si le crime prenait plus d’horreur d’avoir été commis par une femme. Le juge d’instruction discuta.

– Admettons jusqu’à plus ample informé que le Baron ait été tué par Antoinette Bréhat. Il faudrait encore expliquer quel chemin elle a pu suivre pour sortir après le crime, pour rentrer après le départ du sieur Charles, et pour sortir de nouveau avant l’arrivée du commissaire. Vous avez une opinion là-dessus, Monsieur Ganimard ?

– Aucune.

– Alors ?

Ganimard eut l’air embarrassé. Enfin il prononça, non sans un effort visible :

– Tout ce que je puis dire, c’est que je retrouve ici le même procédé que dans l’affaire du billet 514 – 23, le même phénomène que l’on pourrait appeler la faculté de disparition. Antoinette Bréhat apparaît et disparaît dans cet hôtel, aussi mystérieusement qu’Arsène Lupin pénétra chez Maître Detinan et s’en échappa en compagnie de la Dame blonde.

– Ce qui signifie ?

– Ce qui signifie que je ne peux m’empêcher de penser à ces deux coïncidences, tout au moins bizarres : Antoinette Bréhat fut engagée par la sœur Auguste, il y a douze jours, c’est-à-dire le lendemain du jour où la Dame blonde me filait entre les doigts. En second lieu, les cheveux de la Dame blonde ont précisément cette couleur violente, cet éclat métallique à reflets d’or, que nous retrouvons dans ceux-ci.

– De sorte que, suivant vous, Antoinette Bréhat...

– N’est autre que la Dame blonde.

– Et que Lupin, par conséquent, a machiné les deux affaires ?

– Je le crois.

Il y eut un éclat de rire. C’était le chef de la Sûreté qui se divertissait.

– Lupin ! Toujours Lupin ! Lupin est dans tout, Lupin est partout !

– Il est où il est, scanda Ganimard, vexé.



– Encore faut-il qu’il ait des raisons pour être quelque part, observa M. Dudouis, et, en l’espèce, les raisons me semblent obscures. Le secrétaire n’a pas été fracturé, ni le portefeuille volé. Il reste même de l’or sur la table.

– Oui, s’écria Ganimard, mais le fameux diamant ?

– Quel diamant ?

– Le diamant bleu ! Le célèbre diamant qui faisait partie de la couronne royale de France et qui fut donné par le Duc d’A... à Léonide L..., et, à la mort de Léonide L..., racheté par le Baron d’Hautrec en mémoire de la brillante comédienne qu’il avait passionnément aimée. C’est un de ces souvenirs qu’un vieux Parisien comme moi n’oublie point.

– Il est évident, dit le juge d’instruction, que, si le diamant bleu ne se retrouve pas, tout s’explique... mais où chercher ?

– Au doigt même de M. le Baron, répondit Charles. Le diamant bleu ne quittait pas sa main gauche.

– J’ai vu cette main, affirma Ganimard en s’approchant de la victime, et comme vous pouvez vous en assurer, il n’y a qu’un simple anneau d’or.

– Regardez du côté de la paume, reprit le domestique.

Ganimard déplaça les doigts crispés. Le chaton était retourné à l’intérieur, et au cœur de ce chaton resplendissait le diamant bleu.

– Fichtre, murmura Ganimard, absolument interdit, je n’y comprends plus rien.

– Et vous renoncez, je l’espère, à suspecter ce malheureux Lupin ? ricana M. Dudouis.

Ganimard prit un temps, réfléchit, et riposta d’un ton sentencieux :

– C’est justement quand je ne comprends plus que je suspecte Arsène Lupin.

Telles furent les premières constatations effectuées par la justice au lendemain de ce crime étrange. Constatations vagues, incohérentes et auxquelles la suite de l’instruction n’apporta ni cohérence ni certitude. Les allées et venues d’Antoinette Bréhat demeurèrent absolument inexplicables, comme celles de la Dame blonde, et pas davantage on ne sut quelle était cette mystérieuse créature aux cheveux d’or, qui avait tué le Baron d’Hautrec et n’avait pas pris à son doigt le fabuleux diamant de la couronne royale de France.

Et, plus que tout, la curiosité qu’elle inspirait donnait au crime un relief de grand forfait dont s’exaspérait l’opinion publique.

Les héritiers du Baron d'Hautrec ne pouvaient que bénéficier d'une pareille réclame. Ils organisèrent avenue Henri-Martin, dans l'hôtel même, une exposition des meubles et objets qui devaient se vendre à la salle Drouot. Meubles modernes et de goût médiocre, objets sans valeur artistique... mais au centre de la pièce, sur un socle tendu de velours grenat, protégée par un globe de verre, et gardée par deux agents, étincelait la bague au diamant bleu.

Diamant magnifique, énorme, d'une pureté incomparable, et de ce bleu indéfini que l'eau claire prend au ciel qu'il reflète, de ce bleu que l'on devine dans la blancheur du linge. On admirait, on s'extasiait... et l'on regardait avec effroi la chambre de la victime, l'endroit où gisait le cadavre, le parquet démuné de son tapis ensanglanté, et les murs surtout, les murs infranchissables au travers desquels avait passé la criminelle. On s'assurait que le marbre de la cheminée ne basculait pas, que telle moulure de la glace ne cachait pas un ressort destiné à la faire pivoter. On imaginait des trous béants, des orifices de tunnel, des communications avec les égouts, avec les catacombes...

La vente du diamant bleu eut lieu à l'hôtel Drouot. La foule s'étouffait et la fièvre des enchères s'exaspéra jusqu'à la folie.

Il y avait là le Tout-Paris des grandes occasions, tous ceux qui achètent et tous ceux qui veulent faire croire qu'ils peuvent acheter, des boursiers, des artistes, des dames de tous les mondes, deux ministres, un ténor italien, un roi en exil qui, pour consolider son crédit, se donna le luxe de pousser, avec beaucoup d'aplomb et une voix vibrante, jusqu'à cent mille francs. Cent mille francs ! Il pouvait les offrir sans se compromettre. Le ténor italien en risqua cent cinquante, une sociétaire des Français cent soixante-quinze.

À deux cent mille francs néanmoins, les amateurs se découragèrent. À deux cent cinquante mille, il n'en resta plus que deux : Herschmann, le célèbre financier, le roi des mines d'or, et la comtesse de Crozon, la richissime Américaine dont la collection de diamants et de pierres précieuses est réputée.

— Deux cent soixante mille... deux cent soixante-dix mille... soixante-quinze..., quatre-vingt... proférait le commissaire, interrogeant successivement du regard les deux compétiteurs... deux cent quatre-vingt mille pour madame... personne ne dit mot ?...

– Trois cent mille, murmura Herschmann.

Un silence. On observait la comtesse de Crozon. Debout, souriante, mais d'une pâleur qui dénonçait son trouble, elle s'appuyait au dossier de la chaise placée devant elle. En réalité, elle le savait et tous les assistants le savaient aussi, l'issue du duel n'était pas douteuse : logiquement, fatalement, il devait se terminer à l'avantage du financier, dont les caprices étaient servis par une fortune de plus d'un demi-milliard. Pourtant, elle prononça :

– Trois cent cinq mille.

Un silence encore. On se retourna vers le roi des mines, dans l'attente de l'inévitable surenchère. Il était certain qu'elle allait se produire, forte, brutale, définitive.

Elle ne se produisit point. Herschmann restait impassible, les yeux fixés sur une feuille de papier que tenait sa main droite, tandis que l'autre gardait les morceaux d'une enveloppe déchirée.

– Trois cent cinq mille, répétait le commissaire. Une fois ?... Deux fois ?... Il est encore temps... personne ne dit mot ?... Je répète : une fois ?... Deux fois ?...

Herschmann ne broncha pas. Un dernier silence. Le marteau tomba.

– Quatre cent mille, clama Herschmann, sursautant, comme si le bruit du marteau l'arrachait de sa torpeur.

Trop tard. L'adjudication était irrévocable.

On s'empressa autour de lui. Que s'était-il passé ? Pourquoi n'avait-il pas parlé plus tôt ?

Il se mit à rire.

– Que s'est-il passé ? Ma foi, je n'en sais rien. J'ai eu une minute de distraction.

– Est-ce possible ?

– Mais oui, une lettre qu'on m'a remise.

– Et cette lettre a suffi...

– Pour me troubler, oui, sur le moment.

Ganimard était là. Il avait assisté à la vente de la bague. Il s'approcha d'un des garçons de service.

– C'est vous, sans doute, qui avez remis une lettre à M. Herschmann ?

– Oui.

– De la part de qui ?

– De la part d’une dame.

– Où est-elle ?

– Où est-elle ?... Tenez, Monsieur, là-bas... cette dame qui a une voilette épaisse.

– Et qui s’en va ?

– Oui.

Ganimard se précipita vers la porte et aperçut la dame qui descendait l’escalier. Il courut. Un flot de monde l’arrêta près de l’entrée. Dehors, il ne la retrouva pas.

Il revint dans la salle, aborda Herschmann, se fit connaître et l’interrogea sur la lettre. Herschmann la lui donna. Elle contenait, écrits au crayon, à la hâte, et d’une écriture que le financier ignorait, ces simples mots :

« Le diamant bleu porte malheur. Souvenez-vous du Baron d’Hautrec. »

Les tribulations du diamant bleu n’étaient pas achevées, et, déjà connu par l’assassinat du Baron d’Hautrec et par les incidents de l’hôtel Drouot, il devait, six mois plus part, atteindre à la grande célébrité. L’été suivant, en effet, on volait à la comtesse de Crozon le précieux joyau qu’elle avait eu tant de peine à conquérir.

Résumons cette curieuse affaire dont les émouvantes et dramatiques péripéties nous ont tous passionnés et sur laquelle il m’est enfin permis de jeter quelque lumière.

Le soir du 10 août, les hôtes de M. et Mme de Crozon étaient réunis dans le salon du magnifique château qui domine la baie de la Somme. On fit de la musique. La comtesse se mit au piano et posa sur un petit meuble, près de l’instrument, ses bijoux, parmi lesquels se trouvait la bague du Baron d’Hautrec.

Au bout d’une heure le comte se retira, ainsi que ses deux cousins, les d’Andelle, et Mme de Réal, une amie intime de la comtesse de Crozon. Celle-ci resta seule avec M. Bleichen, consul autrichien, et sa femme.

Ils causèrent, puis la comtesse éteignit une grande lampe située sur la table du salon. Au même moment, M. Bleichen éteignait les deux lampes du piano. Il y eut un instant d’obscurité, un peu d’effarement, puis le consul alluma une bougie, et tous trois gagnèrent leurs appartements. Mais, à peine chez elle, la comtesse se souvint de ses bijoux et enjoignit à sa femme de chambre d’aller les chercher. Celle-ci revint et les déposa sur la cheminée

sans que sa maîtresse les examinât. Le lendemain, Mme de Crozon constatait qu'il manquait une bague, la bague au diamant bleu.

Elle avertit son mari. Leur conclusion fut immédiate : la femme de chambre étant au-dessus de tout soupçon, le coupable ne pouvait être que M. Bleichen.

Le comte prévint le commissaire central d'Amiens, qui ouvrit une enquête et, discrètement, organisa la surveillance la plus active pour que le consul autrichien ne pût ni vendre ni expédier la bague.

Jour et nuit des agents entourèrent le château.

Deux semaines s'écoulaient sans le moindre incident. M. Bleichen annonce son départ. Ce jour-là une plainte est déposée contre lui. Le commissaire intervient officiellement et ordonne la visite des bagages. Dans un petit sac dont la clé ne quitte jamais le consul, on trouve un flacon de poudre de savon ; dans ce flacon, la bague !

Mme Bleichen s'évanouit. Son mari est mis en état d'arrestation.

On se rappelle le système de défense adopté par l'inculpé. Il ne peut s'expliquer, disait-il, la présence de la bague que par une vengeance de M. de Crozon. « Le comte est brutal et rend sa femme malheureuse. J'ai eu un long entretien avec celle-ci et l'ai vivement engagée au divorce. Mis au courant, le comte s'est vengé en prenant la bague, et, lors de mon départ, en la glissant dans le nécessaire de toilette ». Le comte et la comtesse maintinrent énergiquement leur plainte. Entre l'explication qu'ils donnaient et celle du consul, toutes deux également possibles, également probables, le public n'avait qu'à choisir. Aucun fait nouveau ne fit pencher l'un des plateaux de la balance. Un mois de bavardages, de conjectures et d'investigations n'amena pas un seul élément de certitude.

Ennuyés par tout ce bruit, impuissants à produire la preuve évidente de culpabilité qui eût justifié leur accusation, M. et Mme de Crozon demandèrent qu'on leur envoyât de Paris un agent de la Sûreté capable de débrouiller les fils de l'écheveau. On envoya Ganimard.

Durant quatre jours le vieil inspecteur principal fureta, potina, se promena dans le parc, eut de longues conférences avec la bonne, avec le chauffeur, les jardiniers, les employés des bureaux de poste voisins, visita les appartements qu'occupaient le ménage Bleichen, les cousins d'Andelle et Mme de Réal. Puis, un matin, il disparut sans prendre congé de ses hôtes.

Mais une semaine plus tard, ils recevaient ce télégramme :

« Vous prie venir demain vendredi, cinq heures soir, au Thé japonais, rue Boissy-d'Anglas. Ganimard ».

À cinq heures exactement, ce vendredi, leur automobile s'arrêtait devant le numéro 9 de la rue Boissy-d'Anglas. Sans un mot d'explication, le vieil inspecteur qui les attendait sur le trottoir les conduisit au premier étage du Thé japonais.

Ils trouvèrent dans l'une des salles deux personnes que Ganimard leur présenta :

– M. Gerbois, professeur au lycée de Versailles, à qui, vous vous en souvenez, Arsène Lupin vola un demi-million – M. Léonce d'Hautrec, neveu et légataire universel du Baron d'Hautrec.

Les quatre personnes s'assirent. Quelques minutes après il en vint une cinquième. C'était le chef de la Sûreté.

M. Dudouis paraissait d'assez méchante humeur. Il salua et dit :

– Qu'y a-t-il donc, Ganimard ? On m'a remis, à la Préfecture, votre avis téléphonique. Est-ce sérieux ?

– Très sérieux, chef. Avant une heure, les dernières aventures auxquelles j'ai donné mon concours auront leur dénouement ici. Il m'a semblé que votre présence était indispensable.

– Et la présence également de Dieuzy et de Folenfant, que j'ai aperçus en bas, aux environs de la porte ?

– Oui, chef.

– Et en quoi ? S'agit-il d'une arrestation ? Quelle mise en scène ! Allons, Ganimard, on vous écoute.

Ganimard hésita quelques instants, puis prononça avec l'intention visible de frapper ses auditeurs :

– Tout d'abord j'affirme que M. Bleichen n'est pour rien dans le vol de la bague.

– Oh ! Oh ! fit M. Dudouis, c'est une simple affirmation... et fort grave. Et le comte demanda :

– Est-ce à cette... découverte que se bornent vos efforts ?

– Non, Monsieur. Le surlendemain du vol, les hasards d'une excursion en automobile ont mené trois de vos invités jusqu'au bourg de Crécy. Tandis que deux de ces personnes allaient visiter le fameux champ de bataille, la troisième se rendait en hâte au bureau de poste et expédiait une

petite boîte ficelée, cachetée suivant les règlements, et déclarée pour une valeur de cent francs.

M. de Crozon objecta :

– Il n’y a rien là que de naturel.

– Peut-être vous semblera-t-il moins naturel que cette personne, au lieu de donner son nom véritable, ait fait l’expédition sous le nom de Rousseau, et que le destinataire, un M. Beloux, demeurant à Paris, ait déménagé le soir même du jour où il recevait la boîte, c’est-à-dire la bague.

– Il s’agit peut-être, interrogea le comte, d’un de mes cousins d’Andelle ?

– Il ne s’agit pas de ces messieurs.

– Donc de Mme de Réal ?

– Oui.

La comtesse s’écria, stupéfaite :

– Vous accusez mon amie Mme de Réal ?

– Une simple question, madame, répondit Ganimard. Mme de Réal assistait-elle à la vente du diamant bleu ?

– Oui, mais de son côté. Nous n’étions pas ensemble.

– Vous avait-elle engagée à acheter la bague ?

La comtesse rassembla ses souvenirs.

– Oui... en effet... je crois même que c’est elle qui m’en a parlé la première.

– Je note votre réponse, madame. Il est bien établi que c’est Mme de Réal qui vous a parlé la première de cette bague, et qui vous a engagée à l’acheter.

– Cependant... mon amie est incapable...

– Pardon, pardon, Mme de Réal n’est que votre amie occasionnelle, et non votre amie intime, comme les journaux l’ont imprimé, ce qui a écarté d’elle les soupçons. Vous ne la connaissez que depuis cet hiver. Or, je me fais fort de vous démontrer que tout ce qu’elle vous a raconté sur elle, sur son passé, sur ses relations, est absolument faux, que Mme Blanche de Réal n’existait pas avant de vous avoir rencontrée, et qu’elle n’existe plus à l’heure actuelle.

– Et après ?

– Après ? fit Ganimard.

– Oui, toute cette histoire est très curieuse, mais en quoi s’applique-t-elle à notre cas ? Si tant est que Mme de Réal ait pris la bague, ce qui n’est nullement prouvé, pourquoi l’a-t-elle cachée dans la poudre dentifrice de M. Bleichen ? Que diable ! Quand on se donne la peine de dérober le diamant bleu, on le garde. Qu’avez-vous à répondre à cela ?

– Moi, rien, mais Mme de Réal y répondra.

– Elle existe donc ?

– Elle existe... sans exister. En quelques mots, voici. Il y a trois jours, en lisant le journal que je lis chaque jour, j’ai vu en tête de la liste des étrangers, à Trouville, « Hôtel Beaurivage : Mme de Réal, *etc.* » Vous comprendrez que le soir même j’étais à Trouville, et que j’interrogeais le directeur de Beaurivage. D’après le signalement et d’après certains indices que je recueillis, cette Mme de Réal était bien la personne que je cherchais, mais elle avait quitté l’hôtel, laissant son adresse à Paris, 3, rue du Colisée. Avant-hier je me suis présenté à cette adresse, et j’ai appris qu’il n’y avait point de Mme de Réal, mais tout simplement une dame Réal, qui habitait le deuxième étage, qui exerçait le métier de courtière en diamants, et qui s’absentait souvent. La veille encore, elle arrivait de voyage. Hier j’ai sonné à sa porte, et j’ai offert à Mme Réal, sous un faux nom, mes services comme intermédiaire auprès de personnes en situation d’acheter des pierres de valeur. Aujourd’hui nous avons rendez-vous ici pour une première affaire.

– Comment ! Vous l’attendez ?

– À cinq heures et demie.

– Et vous êtes sûr ?...

– Que c’est la Mme de Réal du château de Crozon ? J’ai des preuves irréfutables. Mais... écoutez... le signal de Folenfant...

Un coup de sifflet avait retenti, Ganimard se leva vivement.

– Il n’y a pas de temps à perdre. Monsieur et madame de Crozon, veuillez passer dans la pièce voisine. Vous aussi, Monsieur d’Hautrec... et vous aussi Monsieur Gerbois... la porte restera ouverte et, au premier signal, je vous demanderai d’intervenir. Restez, chef, je vous en prie.

– Et s’il arrive d’autres personnes ? observa M. Dudouis.

– Non. Cet établissement est nouveau, et le patron qui est un de mes amis ne laissera monter âme qui vive... sauf la Dame blonde.

– La Dame blonde ! Que dites-vous ?



– La Dame blonde elle-même, chef, la complice et l’amie d’Arsène Lupin, la mystérieuse Dame blonde, contre qui j’ai des preuves certaines, mais contre qui je veux en outre, et devant vous, réunir les témoignages de tous ceux qu’elle a dépouillés.

Il se pencha par la fenêtre.

– Elle approche... elle entre... plus moyen qu’elle s’échappe : Folenfant et Dieuzy gardent la porte... la Dame blonde est à nous, chef !

Presque aussitôt, une femme s’arrêtait sur le seuil, grande, mince, le visage très pâle et les cheveux d’un or violent.

Une telle émotion suffoqua Ganimard qu’il demeura muet, incapable d’articuler le moindre mot. Elle était là, en face de lui, à sa disposition !

Quelle victoire sur Arsène Lupin ! Et quelle revanche ! Et en même temps cette victoire lui semblait remportée avec une telle aisance qu’il se demandait si la Dame blonde n’allait pas lui glisser entre les mains grâce à quelques-uns de ces miracles dont Lupin était coutumier.

Elle attendait cependant, surprise de ce silence, et regardait autour d’elle sans dissimuler son inquiétude.

– Elle va partir ! Elle va disparaître ! pensa Ganimard effaré.

Brusquement il s’interposa entre elle et la porte. Elle se retourna et voulut sortir.

– Non, non, fit-il, pourquoi vous éloigner ?

– Mais enfin, Monsieur, je ne comprends rien à ces manières. Laissez-moi...

– Il n’y a aucune raison pour que vous vous en alliez, madame, et beaucoup au contraire pour que vous restiez.

– Cependant...

– Inutile. Vous ne sortirez pas.

Toute pâle, elle s’affaissa sur une chaise et balbutia :

– Que voulezvous ?...

Ganimard était vainqueur. Il tenait la Dame blonde. Maître de lui, il articula :

– Je vous présente cet ami, dont je vous ai parlé, et qui serait désireux d’acheter des bijoux... et surtout des diamants. Vous êtes-vous procuré celui que vous m’aviez promis ?

– Non... non... je ne sais pas... je ne me rappelle pas.

– Mais si... cherchez bien... une personne de votre connaissance devait vous remettre un diamant teinté... « Quelque chose comme le diamant bleu », ai-je dit en riant, et vous m’avez répondu : « Précisément, j’aurai peut-être votre affaire. » Vous souvenez-vous ?

Elle se taisait. Un petit réticule qu’elle tenait à la main tomba. Elle le ramassa vivement et le serra contre elle. Ses doigts tremblaient un peu.

– Allons, dit Ganimard, je vois que vous n’avez pas confiance en nous, madame de Réal, je vais vous donner le bon exemple, et vous montrer ce que je possède, moi.

Il tira de son portefeuille un papier qu’il déplia, et tendit une mèche de cheveux.

– Voici d’abord quelques cheveux d’Antoinette Bréhat, arrachés par le Baron et recueillis dans la main du mort. J’ai vu Mlle Gerbois : elle a reconnu positivement la couleur des cheveux de la Dame blonde... la même couleur que les vôtres d’ailleurs... exactement la même couleur.

Mme Réal l’observait d’un air stupide, et comme si vraiment elle ne saisissait pas le sens de ses paroles. Il continua :

– Et maintenant voici deux flacons d’odeur, sans étiquette, il est vrai, et vides, mais encore assez imprégnés de leur odeur, pour que Mlle Gerbois ait pu, ce matin même, y distinguer le parfum de cette Dame blonde qui fut sa compagne de voyage durant deux semaines. Or l’un de ces flacons provient de la chambre que Mme de Réal occupait au château de Crozon, et l’autre de la chambre que vous occupiez à l’hôtel Beaurivage.

– Que dites-vous !... La Dame blonde... le château de Crozon...

Sans répondre, l’inspecteur aligna sur la table quatre feuilles.

– Enfin ! dit-il, voici, sur ces quatre feuilles, un spécimen de l’écriture d’Antoinette Bréhat, un autre de la dame qui écrivit au Baron Herschmann lors de la vente du diamant bleu, un autre de Mme de Réal, lors de son séjour à Crozon, et le quatrième... de vous-même, madame, ... c’est votre nom et votre adresse, donnés par vous, au portier de l’hôtel Beaurivage à Trouville. Or, comparez les quatre écritures. Elles sont identiques.

– Mais vous êtes fou, Monsieur ! Vous êtes fou ! Que signifie tout cela ?

– Cela signifie, madame, s’écria Ganimard dans un grand mouvement, que la Dame blonde, l’amie et la complice d’Arsène Lupin, n’est autre que vous.

Il poussa la porte du salon voisin, se rua sur M. Gerbois, le bouscula par les épaules, et l'attirant devant Mme Réal :

– Monsieur Gerbois, reconnaissez-vous la personne qui enleva votre fille, et que vous avez vue chez Maître Detinan ?

– Non.

Il y eut comme une commotion dont chacun reçut le choc. Ganimard chancela.

– Non ?... Est-ce possible... voyons, réfléchissez...

– C'est tout réfléchi... madame est blonde comme la Dame blonde... pâle comme elle... mais elle ne lui ressemble pas du tout.

– Je ne puis croire... Une pareille erreur est inadmissible... Monsieur d'Hautrec, vous reconnaissez bien Antoinette Bréhat ?

– J'ai vu Antoinette Bréhat chez mon oncle... ce n'est pas elle.

– Et madame n'est pas non plus Mme de Réal, affirma le comte de Crozon.

C'était le coup de grâce. Ganimard en fut étourdi et ne broncha plus, la tête basse, les yeux fuyants. De toutes ses combinaisons il ne restait rien. L'édifice s'écroulait.

M. Dudouis se leva.

– Vous nous excuserez, madame, il y a là une confusion regrettable que je vous prie d'oublier. Mais ce que je ne saisis pas bien c'est votre trouble... votre attitude bizarre depuis que vous êtes ici.

– Mon Dieu, Monsieur, j'avais peur... il y a plus de cent mille francs de bijoux dans mon sac, et les manières de votre ami n'étaient guère rassurantes.

– Mais vos absences continuelles ?...

– N'est-ce pas mon métier qui l'exige ?

M. Dudouis n'avait rien à répondre. Il se tourna vers son subordonné.

– Vous avez pris vos informations avec une légèreté déplorable, Ganimard, et tout à l'heure vous vous êtes conduit envers madame de la façon la plus maladroite. Vous viendrez vous en expliquer dans mon cabinet.

L'entrevue était terminée, et le chef de la Sûreté se disposait à partir, quand il se passa un fait vraiment déconcertant. Mme Réal s'approcha de l'inspecteur et lui dit :

– J’entends que vous vous appelez Monsieur Ganimard... je ne me trompe pas ?

– Non.

– En ce cas, cette lettre doit être pour vous, je l’ai reçue ce matin, avec l’adresse que vous pouvez lire : « M. Justin Ganimard, aux bons soins de Mme Réal. » J’ai pensé que c’était une plaisanterie, puisque je ne vous connaissais pas sous ce nom, mais sans doute ce correspondant inconnu savait-il notre rendez-vous.

Par une intuition singulière, Justin Ganimard fut près de saisir la lettre et de l’anéantir. Il n’osa, devant son supérieur, et déchira l’enveloppe. La lettre contenait ces mots qu’il articula d’une voix à peine intelligible :

« Il y avait une fois une Dame blonde, un Lupin et un Ganimard. Or le mauvais Ganimard voulait faire du mal à la jolie Dame blonde, et le bon Lupin ne le voulait pas. Aussi le bon Lupin, désireux que la Dame blonde entrât dans l’intimité de la comtesse de Crozon, lui fit-il prendre le nom de Mme de Réal qui est celui – ou à peu près – d’une honnête commerçante dont les cheveux sont dorés et la figure pâle. Et le bon Lupin se disait : “Si jamais le mauvais Ganimard est sur la piste de la Dame blonde, combien il pourra m’être utile de le faire dévier sur la piste de l’honnête commerçante !” Sage précaution et qui porte ses fruits. Une petite note envoyée au journal du mauvais Ganimard, un flacon d’odeur oublié volontairement par la vraie Dame blonde à l’hôtel Beaurivage, le nom et l’adresse de Mme Réal écrits par cette vraie Dame blonde sur les registres de l’hôtel, et le tour est joué. Qu’en dites-vous, Ganimard ? J’ai voulu vous conter l’aventure par le menu, sachant qu’avec votre esprit vous seriez le premier à en rire. De fait elle est piquante, et j’avoue que, pour ma part, je m’en suis follement diverti.

« À vous donc merci, cher ami, et mes bons souvenirs à cet excellent M. Dudouis.

« Arsène Lupin. »

– Mais il sait tout ! gémit Ganimard, qui ne songeait nullement à rire, il sait des choses que je n’ai dites à personne. Comment pouvait-il savoir que je vous demanderais de venir, chef ? Comment pouvait-il savoir ma découverte du premier flacon ?... Comment pouvait-il savoir ?...

Il trépassait, s’arrachait les cheveux, en proie au plus tragique désespoir. M. Dudouis eut pitié de lui.

– Allons, Ganimard, consolez-vous, on tâchera de mieux faire une autre fois.

Et le chef de la Sûreté s'éloigna, accompagné de Mme Réal.

Dix minutes s'écoulèrent. Ganimard lisait et relisait la lettre de Lupin. Dans un coin, M. et Mme de Crozon, M. d'Hautrec et M. Gerbois s'entretenaient avec animation. Enfin le comte s'avança vers l'inspecteur et lui dit :

– De tout cela il résulte, cher Monsieur, que nous ne sommes pas plus avancés qu'avant.

– Pardon. Mon enquête a établi que la Dame blonde est l'héroïne indiscutable de ces aventures et que Lupin la dirige. C'est un pas énorme.

– Et qui ne sert à rien. Le problème est peut-être même plus obscur. La Dame blonde tue pour voler le diamant bleu et elle ne le vole pas. Elle le vole, et c'est pour s'en débarrasser au profit d'un autre.

– Je n'y peux rien.

– Certes, mais quelqu'un pourrait peut-être...

– Que voulez vous dire ?

Le comte hésitait, mais la comtesse prit la parole et nettement :

– Il est un homme, un seul après vous, selon moi, qui serait capable de combattre Lupin et de le réduire à merci. Monsieur Ganimard, vous serait-il désagréable que nous sollicitions l'aide d'Herlock Sholmès ?

Il fut décontenancé.

– Mais non... seulement... je ne comprends pas bien...

– Voilà. Tous ces mystères m'agacent. Je veux voir clair. M. Gerbois et M. d'Hautrec ont la même volonté, et nous nous sommes mis d'accord pour nous adresser au célèbre détective anglais.

– Vous avez raison, Madame, prononça l'inspecteur avec une loyauté qui n'était pas sans quelque mérite, vous avez raison ; le vieux Ganimard n'est pas de force à lutter contre Arsène Lupin. Herlock Sholmès y réussira-t-il ? Je le souhaite, car j'ai pour lui la plus grande admiration... cependant... il est peu probable...

– Il est peu probable qu'il aboutisse ?

– C'est mon avis. Je considère qu'un duel entre Herlock Sholmès et Arsène Lupin est une chose réglée d'avance. L'Anglais sera battu.

– En tout cas, peut-il compter sur vous ?

– Entièrement, Madame. Mon concours lui est assuré sans réserves.

– Vous connaissez son adresse ?

– Oui, Parker street, 219.

Le soir même, M. et Mme de Crozon se désistaient de leur plainte contre le consul Bleichen, et une lettre collective était adressée à Herlock Sholmès.

## *Herlock Sholmès ouvre les hostilités*

### Table des matières

– Que désirent ces messieurs ?

– Ce que vous voulez, répondit Arsène Lupin, en homme que ces détails de nourriture intéressaient peu... ce que vous voulez, mais ni viande ni alcool.

Le garçon s'éloigna, dédaigneux.

Je m'écriai :

– Comment, encore végétarien ?

– De plus en plus, affirma Lupin.

– Par goût ? Par croyance ? Par habitude ?

– Par hygiène.

– Et jamais d'infraction ?

– Oh ! si... quand je vais dans le monde... pour ne pas me singulariser.

Nous dînions tous deux près de la gare du Nord, au fond d'un petit restaurant où Arsène Lupin m'avait convoqué. Il se plaît ainsi, de temps à autre, à me fixer le matin, par télégramme, un rendez-vous en quelque coin de Paris. Il s'y montre toujours d'une verve intarissable, heureux de vivre, simple et bon enfant, et toujours c'est une anecdote imprévue, un souvenir, le récit d'une aventure que j'ignorais.

Ce soir-là il me parut plus exubérant encore qu'à l'ordinaire. Il riait et bavardait avec un entrain singulier, et cette ironie fine qui lui est spéciale, ironie sans amertume, légère et spontanée. C'était plaisir que de le voir ainsi, et je ne pus m'interdire de lui exprimer mon contentement.

– Eh ! oui, s'écria-t-il, j'ai de ces jours où tout me semble délicieux, où la vie est en moi comme un trésor infini que je n'arriverai jamais à épuiser. Et Dieu sait pourtant que je vis sans compter !

– Trop peut-être.

– Le trésor est infini, vous dis-je ! Je puis me dépenser et me gaspiller, je puis jeter mes forces et ma jeunesse aux quatre vents, c'est de la place

que je fais à des forces plus vives et plus jeunes... et puis vraiment, ma vie est si belle ... je n'aurais qu'à vouloir, n'est-ce pas, pour devenir du jour au lendemain, que sais-je ... orateur, chef d'usine, homme politique... eh bien, je vous le jure, jamais l'idée ne m'en viendrait ! Arsène Lupin je suis, Arsène Lupin je reste. Et je cherche vainement dans l'histoire une destinée comparable à la mienne, mieux remplie, plus intense... Napoléon ? Oui, peut-être... mais alors Napoléon à la fin de sa carrière impériale, pendant la campagne de France, quand l'Europe l'écrasait, et qu'il se demandait à chaque bataille si ce n'était pas la dernière qu'il livrait.

Était-il sérieux ? Plaisantait-il ? Le ton de sa voix s'était échauffé, et il continua.

– Tout est là, voyez-vous, le danger ! L'impression ininterrompue du danger ! Le respirer comme l'air que l'on respire, le discerner autour de soi qui souffle, qui rugit, qui guette, qui approche... et au milieu de la tempête, rester calme... ne pas broncher !... Sinon, vous êtes perdu... il n'y a qu'une sensation qui vaille celle-là, celle du chauffeur en course d'automobile ! Mais la course dure une matinée, et ma course à moi dure toute la vie !

– Quel lyrisme ! m'écriai-je... Et vous allez me faire accroire que vous n'avez pas un motif particulier d'excitation !

Il sourit.

– Allons, dit-il, vous êtes un fin psychologue. Il y a en effet autre chose.

Il se versa un grand verre d'eau fraîche, l'avala et me dit :

– Vous avez lu le *Temps* d'aujourd'hui ?

– Ma foi non.

– Herlock Sholmès a dû traverser la Manche cet après-midi et arriver vers six heures.

– Diable ! Et pourquoi ?

– Un petit voyage que lui offrent les Crozon, le neveu d'Hautrec et le Gerbois. Ils se sont retrouvés à la gare du Nord, et de là ils ont rejoint Ganimard. En ce moment ils confèrent tous les six.

Jamais, malgré la formidable curiosité qu'il m'inspire, je ne me permets d'interroger Arsène Lupin sur les actes de sa vie privée, avant que lui-même ne m'en ait parlé. Il y a là, de ma part, une question de réserve sur laquelle je ne transige point. À ce moment d'ailleurs, son nom n'avait pas encore été prononcé, du moins officiellement, au sujet du diamant bleu. Je patientai donc. Il reprit :



– Le *Temps* publie également une interview de cet excellent Ganimard, d’après laquelle une certaine dame blonde qui serait mon amie, aurait assassiné le Baron d’Hautrec et tenté de soustraire à Mme de Crozon sa fameuse bague. Et, bien entendu, il m’accuse d’être l’instigateur de ces forfaits.

Un léger frisson m’agita. Était-ce vrai ? Devais-je croire que l’habitude du vol, son genre d’existence, la logique même des événements, avaient entraîné cet homme jusqu’au crime ? Je l’observai. Il semblait si calme, ses yeux vous regardaient si franchement !

J’examinai ses mains : elles avaient une délicatesse de modelé infinie, des mains inoffensives vraiment, des mains d’artiste...

– Ganimard est un halluciné, murmurai-je.

Il protesta :

– Mais non, mais non, Ganimard a de la finesse... parfois même de l’esprit.

– De l’esprit !

– Si, si. Par exemple cette interview est un coup de maître. Premièrement il annonce l’arrivée de son rival anglais pour me mettre en garde et lui rendre la tâche plus difficile. Deuxièmement il précise le point exact où il a mené l’affaire, pour que Sholmès n’ait que le bénéfice de ses propres découvertes. C’est de bonne guerre.

– Quoi qu’il en soit, vous voici deux adversaires sur les bras, et quels adversaires !

– Oh ! l’un ne compte pas.

– Et l’autre ?

– Sholmès ? Oh ! j’avoue que celui-ci est de taille. Mais c’est justement ce qui me passionne et ce pour quoi vous me voyez de si joyeuse humeur. D’abord, question d’amour-propre : on juge que ce n’est pas de trop du célèbre Anglais pour avoir raison de moi. Ensuite, pensez au plaisir que doit éprouver un lutteur de ma sorte à l’idée d’un duel avec Herlock Sholmès. Enfin ! je vais être obligé de m’employer à fond ! car, je le connais, le bonhomme, il ne reculera pas d’une semelle.

– Il est fort.

– Très fort. Comme policier, je ne crois pas qu’il ait jamais existé ou qu’il existe jamais son pareil. Seulement j’ai un avantage sur lui, c’est qu’il attaque et que, moi, je me défends. Mon rôle est plus facile. En outre...

Il sourit imperceptiblement et, achevant sa phrase :

– En outre je connais sa façon de se battre et il ne connaît pas la mienne. Et je lui réserve quelques bottes secrètes qui le feront réfléchir...

Il tapotait la table à petits coups de doigt, et lâchait de menues phrases d'un air ravi.

– Arsène Lupin contre Herlock Sholmès... la France contre l'Angleterre... enfin, Trafalgar sera vengé !... Ah ! Le malheureux... il ne se doute pas que je suis préparé... et un Lupin averti...

Il s'interrompit subitement, secoué par une quinte de toux, et il se cacha la figure dans sa serviette, comme quelqu'un qui a avalé de travers.

– Une miette de pain ? demandai-je... buvez donc un peu d'eau.

– Non, ce n'est pas ça, dit-il, d'une voix étouffée.

– Alors... quoi ?

– Le besoin d'air.

– Voulezvous qu'on ouvre la fenêtre ?

– Non, je sors... vite, donnez-moi mon pardessus et mon chapeau, je file...

– Ah ? Ça mais, que signifie ?...

– Ces deux messieurs qui viennent d'entrer... vous voyez le plus grand... eh bien, en sortant, marchez à ma gauche de manière à ce qu'il ne puisse m'apercevoir.

– Celui qui s'assoit derrière vous ?...

– Celui-là... pour des raisons personnelles, je préfère... dehors je vous expliquerai...

– Mais qui est-ce donc ?

– Herlock Sholmès.

Il fit un violent effort sur lui-même, comme s'il avait honte de son agitation, reposa sa serviette, avala un verre d'eau, et me dit en souriant, tout à fait remis :

– C'est drôle, hein ? Je ne m'émeus pourtant pas facilement, mais cette vision imprévue...

– Qu'est-ce que vous craignez, puisque personne ne peut vous reconnaître, au travers de toutes vos transformations ? Moi-même, chaque fois que je vous retrouve, il me semble que je suis en face d'un individu nouveau.

– Lui me reconnaîtra, dit Arsène Lupin. Lui, il ne m’a vu qu’une fois, mais j’ai senti qu’il me voyait pour la vie, et qu’il voyait, non pas mon apparence toujours modifiable, mais l’être même que je suis... et puis... et puis... je ne m’y attendais pas, quoi !... Quelle singulière rencontre ... ce petit restaurant...

– Eh bien, lui dis-je, nous sortons ?

– Non... non...

– Qu’allez-vous faire ?

– Le mieux serait d’agir franchement... de m’en remettre à lui...

– Vous n’y pensez pas ?

– Mais si, j’y pense... outre que j’aurais avantage à l’interroger, à savoir ce qu’il sait... ah ! Tenez, j’ai l’impression que ses yeux se posent sur ma nuque, sur mes épaules... et qu’il cherche... qu’il se rappelle...

Il réfléchit. J’avisai un sourire de malice au coin de ses lèvres, puis, obéissant, je crois, à une fantaisie de sa nature primesautière plus encore qu’aux nécessités de la situation, il se leva brusquement, fit volte-face, et s’inclinant, tout joyeux :

– Par quel hasard ? C’est vraiment trop de chance... permettez-moi de vous présenter un de mes amis...

Une seconde ou deux, l’Anglais fut décontenancé, puis il eut un mouvement instinctif, tout prêt à se jeter sur Arsène Lupin. Celui-ci hocha la tête :

– Vous auriez tort... sans compter que le geste ne serait pas beau... et tellement inutile !

L’Anglais se retourna de droite et de gauche, comme s’il cherchait du secours.

– Cela non plus, dit Lupin... d’ailleurs êtes-vous bien sûr d’avoir qualité pour mettre la main sur moi ? Allons, montrez-vous beau joueur.

Se montrer beau joueur, en l’occasion, ce n’était guère tentant. Néanmoins, il est probable que ce fut ce parti qui sembla le meilleur à l’Anglais, car il se leva à demi, et froidement présenta :

– Monsieur Wilson, mon ami et collaborateur.

– Monsieur Arsène Lupin.

La stupeur de Wilson provoqua l’hilarité. Ses yeux écarquillés et sa bouche large ouverte barraient de deux traits sa figure épanouie, à la peau luisante et tendue comme une pomme, et autour de laquelle des cheveux en

brosse et une barbe courte étaient plantés comme des brins d'herbe, drus et vigoureux.

– Wilson, vous ne cachez pas assez votre ahurissement devant les événements les plus naturels de ce monde, ricana Herlock Sholmès avec une nuance de raillerie.

Wilson balbutia :

– Pourquoi ne l'arrêtez-vous pas ?

– Vous n'avez point remarqué, Wilson, que ce gentleman est placé entre la porte et moi, et à deux pas de la porte. Je n'aurais pas le temps de bouger le petit doigt qu'il serait déjà dehors.

– Qu'à cela ne tienne, dit Lupin.

Il fit le tour de la table et s'assit de manière à ce que l'Anglais fût entre la porte et lui. C'était se mettre à sa discrétion.

Wilson regarda Sholmès pour savoir s'il avait le droit d'admirer ce coup d'audace. L'Anglais demeura impénétrable. Mais, au bout d'un instant, il appela :

– Garçon !

Le garçon accourut. Sholmès commanda :

– Des sodas, de la bière et du whisky.

La paix était signée... jusqu'à nouvel ordre. Bientôt après, tous quatre assis à la même table, nous causions tranquillement.

Herlock Sholmès est un homme... comme on en rencontre tous les jours. Âgé d'une cinquantaine d'années, il ressemble à un brave bourgeois qui aurait passé sa vie, devant un bureau, à tenir des livres de comptabilité. Rien ne le distingue d'un honnête citoyen de Londres, ni ses favoris roussâtres, ni son menton rasé, ni son aspect un peu lourd – rien, si ce n'est ses yeux terriblement aigus, vifs et pénétrants.

Et puis, c'est Herlock Sholmès, c'est-à-dire une sorte de phénomène d'intuition, d'observation, de clairvoyance et d'ingéniosité. On croirait que la nature s'est amusée à prendre les deux types de policier les plus extraordinaires que l'imagination ait produits, le Dupin d'Edgar Poe, et le Lecoq de Gaboriau, pour en construire un à sa manière, plus extraordinaire encore et plus irréel. Et l'on se demande vraiment, quand on entend le récit de ces exploits qui l'ont rendu célèbre dans l'univers entier, on se demande si lui-même, ce Herlock Sholmès, n'est pas un personnage légendaire, un

héros sorti vivant du cerveau d'un grand romancier, d'un Conan Doyle, par exemple.

Tout de suite, comme Arsène Lupin l'interrogeait sur la durée de son séjour, il mit la conversation sur son terrain véritable.

– Mon séjour dépend de vous, Monsieur Lupin.

– Oh ! s'écria l'autre en riant, si cela dépendait de moi, je vous prierais de reprendre votre paquebot dès ce soir.

– Ce soir est un peu tôt, mais j'espère que dans huit ou dix jours...

– Vous êtes donc si pressé ?

– J'ai tant de choses en train, le vol de la Banque anglo-chinoise, l'enlèvement de Lady Eccleston... voyons, Monsieur Lupin, croyez-vous qu'une semaine suffira ?

– Largement, si vous vous en tenez à la double affaire du diamant bleu. C'est, du reste, le laps de temps qu'il me faut pour prendre mes précautions, au cas où la solution de cette double affaire vous donnerait sur moi certains avantages dangereux pour ma sécurité.

– Eh mais, dit l'Anglais, c'est que je compte bien prendre ces avantages en l'espace de huit à dix jours.

– Et me faire arrêter le onzième, peut-être ?

– Le dixième, dernière limite.

Lupin réfléchit et, hochant la tête :

– Difficile... difficile...

– Difficile, oui, mais possible, donc certain...

– Absolument certain, dit Wilson, comme si lui-même eût distingué nettement la longue série d'opérations qui conduirait son collaborateur au résultat annoncé.

Herlock Sholmès sourit :

– Wilson, qui s'y connaît, est là pour vous l'attester.

Et il reprit :

– Évidemment, je n'ai pas tous les atouts entre les mains, puisqu'il s'agit d'affaires déjà vieilles de plusieurs mois. Il me manque les éléments, les indices sur lesquels j'ai l'habitude d'appuyer mes enquêtes.

– Comme les taches de boue et les cendres de cigarette, articula Wilson avec importance.

– Mais outre les remarquables conclusions de M. Ganimard, j'ai à mon service tous les articles écrits à ce sujet, toutes les observations recueillies,

et, conséquence de tout cela, quelques idées personnelles sur l'affaire.

– Quelques vues qui nous ont été suggérées soit par analyse, soit par hypothèse, ajouta Wilson sentencieusement.

– Est-il indiscret, fit Arsène Lupin, de ce ton déférent qu'il employait pour parler à Sholmès, est-il indiscret de vous demander l'opinion générale que vous avez su vous former ?

Vraiment c'était la chose la plus passionnante que de voir ces deux hommes en présence l'un de l'autre, les coudes sur la table, discutant gravement et posément comme s'ils avaient à résoudre un problème ardu ou à se mettre d'accord sur un point de controverse. Et c'était aussi d'une ironie supérieure, dont ils jouissaient tous deux profondément, en dilettantes et en artistes. Wilson, lui, se pâmait d'aise.

Herlock bourra lentement sa pipe, l'alluma et s'exprima de la sorte :

– J'estime que cette affaire est infiniment moins complexe qu'elle ne le paraît au premier abord.

– Beaucoup moins, en effet, fit Wilson, écho fidèle.

– Je dis l'affaire, car, pour moi, il n'y en a qu'une. La mort du Baron d'Hautrec, l'histoire de la bague, et, ne l'oublions pas, le mystère du numéro 514 – série 23, ne sont que les faces diverses de ce qu'on pourrait appeler l'énigme de la Dame blonde. Or, à mon sens, il s'agit tout simplement de découvrir le lien qui réunit ces trois épisodes de la même histoire, le fait qui prouve l'unité des trois méthodes. Ganimard, dont le jugement est un peu superficiel, voit cette unité dans la faculté de disparition, dans le pouvoir d'aller et de venir tout en restant invisible. Cette intervention du miracle ne me satisfait pas.

– Et alors ?

– Alors, selon moi, énonça nettement Sholmès, la caractéristique de ces trois aventures, c'est votre dessein manifeste, évident, quoique inaperçu jusqu'ici, d'amener l'affaire sur le terrain préalablement choisi par vous. Il y a là de votre part, plus qu'un plan, une nécessité, une condition sine qua non de réussite.

– Pourriez-vous entrer dans quelques détails ?

– Facilement. Ainsi, dès le début de votre conflit avec M. Gerbois, n'est-il pas évident que l'appartement de Maître Detinan est le lieu choisi par vous, le lieu inévitable où il faut qu'on se réunisse ? Il n'en est pas un

qui vous paraisse plus sûr, à tel point que vous y donnez rendez-vous, publiquement pourrait-on dire, à la Dame blonde et à Mlle Gerbois.

– La fille du professeur, précisa Wilson.

– Maintenant, parlons du diamant bleu. Aviez-vous essayé de vous l'approprier depuis que le Baron d'Hautrec le possédait ? Non. Mais le Baron prend l'hôtel de son frère : six mois après, intervention d'Antoinette Bréhat et première tentative. Le diamant vous échappe, et la vente s'organise à grand fracas à l'hôtel Drouot. Sera-t-elle libre, cette vente ? Le plus riche amateur est-il sûr d'acquérir le bijou ? Nullement. Au moment où le banquier Herschmann va l'emporter, une dame lui fait passer une lettre de menaces, et c'est la comtesse de Crozon, préparée, influencée par cette même dame, qui achète le diamant. Va-t-il disparaître aussitôt ? Non : les moyens vous manquent. Donc, intermède. Mais la comtesse s'installe dans son château. C'est ce que vous attendiez. La bague disparaît.

– Pour reparaître dans la poudre dentifrice du consul Bleichen, anomalie bizarre, objecta Lupin.

– Allons donc, s'écria Herlock, en frappant la table du poing, ce n'est pas à moi qu'il faut conter de telles sornettes. Que les imbéciles s'y laissent prendre, soit, mais pas le vieux renard que je suis.

– Ce qui veut dire ?

– Ce qui veut dire...

Sholmès prit un temps, comme s'il voulait ménager son effet. Enfin il formula :

– Le diamant bleu qu'on a découvert dans la poudre dentifrice est un diamant faux. Le vrai, vous l'avez gardé.

Arsène Lupin demeura un instant silencieux, puis, très simplement, les yeux fixés sur l'Anglais :

– Vous êtes un rude homme, Monsieur.

– Un rude homme, n'est-ce pas ? souligna Wilson, béant d'admiration.

– Oui, affirma Lupin, tout s'éclaire, tout prend son véritable sens. Pas un seul des juges d'instruction, pas un seul des journalistes spéciaux qui se sont acharnés sur ces affaires, n'ont été aussi loin dans la direction de la vérité. C'est miraculeux d'intuition et de logique.

– Peuh ! fit l'Anglais flatté de l'hommage d'un tel connaisseur, il suffisait de réfléchir.

– Il suffisait de savoir réfléchir, et si peu le savent ! Mais maintenant que le champ des suppositions est plus étroit et que le terrain est déblayé...

– Eh bien maintenant, je n'ai plus qu'à découvrir pourquoi les trois aventures se sont dénouées au 25 de la rue Clapeyron, au 134 de l'avenue Henri-Martin et entre les murs du château de Crozon. Toute l'affaire est là. Le reste n'est que balivernes et charade pour enfant. N'est-ce pas votre avis ?

– C'est mon avis.

– En ce cas, Monsieur Lupin, ai-je tort de répéter que dans dix jours ma besogne sera achevée ?

– Dans dix jours, oui, toute la vérité vous sera connue.

– Et vous serez arrêté.

– Non.

– Non ?

– Il faut, pour que je sois arrêté, un concours de circonstances si invraisemblable, une série de mauvais hasards si stupéfiants, que je n'admets pas cette éventualité.

– Ce que ne peuvent ni les circonstances ni les hasards contraires, la volonté et l'obstination d'un homme le pourront, Monsieur Lupin.

– Si la volonté et l'obstination d'un autre homme n'opposent à ce dessein un obstacle invincible, Monsieur Sholmès.

– Il n'y a pas d'obstacle invincible, Monsieur Lupin.

Le regard qu'ils échangèrent fut profond, sans provocation d'une part ni de l'autre, mais calme et hardi. C'était le battement de deux épées qui engagent le fer. Cela sonnait clair et franc.

– À la bonne heure, s'écria Lupin, voici quelqu'un ! Un adversaire, mais c'est l'oiseau rare, et celui-là est Herlock Sholmès ! On va s'amuser.

– Vous n'avez pas peur ? demanda Wilson.

– Presque, Monsieur Wilson, et la preuve, dit Lupin en se levant, c'est que je vais hâter mes dispositions de retraite... sans quoi je risquerais d'être pris au gîte. Nous disons donc dix jours, Monsieur Sholmès ?

– Dix jours. Nous sommes aujourd'hui dimanche. De mercredi en huit, tout sera fini.

– Et je serai sous les verrous ?

– Sans le moindre doute.



– Bigre ! Moi qui me réjouissais de ma vie paisible. Pas d'ennuis, un bon petit courant d'affaires, la police au diable, et l'impression réconfortante de l'universelle sympathie qui m'entoure... il va falloir changer tout cela ! Enfin c'est l'envers de la médaille... après le beau temps, la pluie... il ne s'agit plus de rire. Adieu...

– Dépêchez-vous, fit Wilson, plein de sollicitude pour un individu auquel Sholmès inspirait une considération visible, ne perdez pas une minute.

– Pas une minute, Monsieur Wilson, le temps seulement de vous dire combien je suis heureux de cette rencontre, et combien j'envie le maître d'avoir un collaborateur aussi précieux que vous.

On se salua courtoisement, comme, sur le terrain, deux adversaires que ne divise aucune haine, mais que la destinée oblige à se battre sans merci. Et Lupin me saisissant le bras, m'entraîna dehors.

– Qu'en dites-vous, mon cher ? Voilà un repas dont les incidents feront bon effet dans les mémoires que vous préparez sur moi.

Il referma la porte du restaurant et s'arrêtant quelques pas plus loin :

– Vous fumez ?

– Non, mais vous non plus, il me semble.

– Moi non plus.

Il alluma une cigarette à l'aide d'une allumette-bougie qu'il agita plusieurs fois pour l'éteindre. Mais aussitôt il jeta la cigarette, franchit en courant la chaussée et rejoignit deux hommes qui venaient de surgir de l'ombre, comme appelés par un signal. Il s'entretint quelques minutes avec eux sur le trottoir opposé, puis revint à moi.

– Je vous demande pardon, ce satané Sholmès va me donner du fil à retordre. Mais je vous jure qu'il n'en a pas fini avec Lupin... ah le bougre, il verra de quel bois je me chauffe... au revoir... l'ineffable Wilson a raison, je n'ai pas une minute à perdre.

Il s'éloigna rapidement.

Ainsi finit cette étrange soirée, ou du moins la partie de cette soirée à laquelle je fus mêlé. Car il s'écoula pendant les heures qui suivirent bien d'autres événements, que les confidences des autres convives de ce dîner m'ont permis heureusement de reconstituer en détail.

À l'instant même où Lupin me quittait, Herlock Sholmès tirait sa montre et se levait à son tour.

– Neuf heures moins vingt. À neuf heures je dois retrouver le comte et la comtesse à la gare.

– En route ! s'exclama Wilson avalant coup sur coup deux verres de whisky.

Ils sortirent.

– Wilson, ne tournez pas la tête... peut-être sommes-nous suivis ; en ce cas, agissons comme s'il ne nous importait point de l'être... dites donc, Wilson, donnez-moi votre avis : pourquoi Lupin était-il dans ce restaurant ?

Wilson n'hésita pas.

– Pour manger.

– Wilson, plus nous travaillons ensemble, et plus je m'aperçois de la continuité de vos progrès. Ma parole, vous devenez étonnant.

Dans l'ombre, Wilson rougit de plaisir, et Sholmès reprit :

– Pour manger, soit, et ensuite, tout probablement, pour s'assurer si je vais bien à Crozon comme l'annonce Ganimard dans son interview. Je pars donc afin de ne pas le contrarier. Mais comme il s'agit de gagner du temps sur lui, je ne pars pas.

– Ah ! fit Wilson interloqué.

– Vous, mon ami, filez par cette rue, prenez une voiture, deux, trois voitures. Revenez plus tard chercher les valises que nous avons laissées à la consigne, et, au galop, jusqu'à l'Élysée Palace.

– Et à l'Élysée-Palace ?

– Vous demanderez une chambre où vous vous coucherez, où vous dormirez à poings fermés, et attendrez mes instructions.

Wilson, tout fier du rôle important qui lui était assigné, s'en alla. Herlock Sholmès prit son billet et se rendit à l'express d'Amiens où le comte et la comtesse de Crozon étaient déjà installés.

Il se contenta de les saluer, alluma une seconde pipe, et fuma paisiblement, debout dans le couloir.

Le train s'ébranla. Au bout de dix minutes, il vint s'asseoir auprès de la comtesse et lui dit :

– Vous avez là votre bague, Madame ?

– Oui.

– Ayez l'obligeance de me la prêter.

Il la prit et l'examina.

– C'est bien ce que je pensais, c'est du diamant reconstitué.

– Du diamant reconstitué ?

– Un nouveau procédé qui consiste à soumettre de la poussière de diamant à une température énorme, de façon à la réduire en fusion... et à n'avoir plus qu'à la reconstituer en une seule pierre.

– Comment ! Mais mon diamant est vrai.

– Le vôtre, oui, mais celui-là n'est pas le vôtre.

– Où donc est le mien ?

– Entre les mains d'Arsène Lupin.

– Et alors, celui-là ?

– Celui-là a été substitué au vôtre et glissé dans le flacon de M. Bleichen où vous l'avez retrouvé.

– Il est donc faux ?

– Absolument faux.

Interdite, bouleversée, la comtesse se taisait, tandis que son mari, incrédule, tournait et retournait le bijou en tous sens. Elle finit par balbutier :

– Est-ce possible ! Mais pourquoi ne l'a-t-on pas volé tout simplement ? Et puis comment l'a-t-on pris ?

– C'est précisément ce que je vais tâcher d'éclaircir.

– Au château de Crozon ?

– Non, je descends à Creil, et je retourne à Paris. C'est là que doit se jouer la partie entre Arsène Lupin et moi. Les coups vaudront pour un endroit comme pour l'autre, mais il est préférable que Lupin me croie en voyage.

– Cependant...

– Que vous importe, madame ? l'essentiel, c'est votre diamant, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien, soyez tranquille. J'ai pris tout à l'heure un engagement beaucoup plus difficile à tenir. Foi d'Herlock Sholmès, je vous rendrai le véritable diamant.

Le train ralentissait. Il mit le faux diamant dans sa poche et ouvrit la portière. Le comte s'écria :

– Mais vous descendez à contre-voie !

– De cette manière, si Lupin me fait surveiller, on perd ma trace. Adieu.

Un employé protesta vainement. L'Anglais se dirigea vers le bureau du chef de gare. Cinquante minutes après, il sautait dans un train qui le ramenait à Paris un peu avant minuit.

Il traversa la gare en courant, rentra par le buffet, sortit par une autre porte et se précipita dans un fiacre.

– Cocher, rue Clapeyron.

Ayant acquis la certitude qu'il n'était pas suivi, il fit arrêter sa voiture au commencement de la rue, et se livra à un examen minutieux de la maison de Maître Detinan et des deux maisons voisines. À l'aide d'enjambées égales il mesurait certaines distances, et inscrivait des notes et des chiffres sur son carnet.

– Cocher, avenue Henri-Martin.

Au coin de l'avenue et de la rue de la Pompe, il régla sa voiture, suivit le trottoir jusqu'au 134, et recommença les mêmes opérations devant l'ancien hôtel du Baron d'Hautrec et les deux immeubles de rapport qui l'encadrent, mesurant la largeur des façades respectives et calculant la profondeur des petits jardins qui précèdent la ligne de ces façades.

L'avenue était déserte et très obscure sous ses quatre rangées d'arbres entre lesquels, de place en place, un bec de gaz semblait lutter inutilement contre des épaisseurs de ténèbres. L'un d'eux projetait une pâle lumière sur une partie de l'hôtel, et Sholmès vit la pancarte « à louer » suspendue à la grille, les deux allées incultes qui encerclaient la menue pelouse, et les vastes fenêtres vides de la maison inhabitée.

– C'est vrai, se dit-il, depuis la mort du Baron, il n'y a pas de locataires... ah ! si je pouvais entrer et faire une première visite !

Il suffisait que cette idée l'effleurât pour qu'il voulût la mettre à exécution. Mais comment ? La hauteur de la grille rendant impossible toute tentative d'escalade, il tira de sa poche une lanterne électrique et une clef passe-partout qui ne le quittait pas. À son grand étonnement, il s'avisa qu'un des battants était entrouvert. Il se glissa donc dans le jardin en ayant soin de ne pas refermer le battant. Mais il n'avait pas fait trois pas qu'il s'arrêta. À l'une des fenêtres du second étage une lueur avait passé.

Et la lueur repassa à une deuxième fenêtre et à une troisième, sans qu'il pût voir autre chose qu'une silhouette qui se profilait sur les murs des chambres. Et du second étage la lueur descendit au premier, et, longtemps, erra de pièce en pièce.

« Qui diable peut se promener à une heure du matin dans la maison où le Baron d'Hautrec a été tué ? se demanda Herlock, prodigieusement intéressé. »

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir, c'était de s'y introduire soi-même. Il n'hésita pas. Mais au moment où il traversait, pour gagner le perron, la bande de clarté que lançait le bec de gaz, l'homme dut l'apercevoir, car la lueur s'éteignit soudain et Herlock Sholmès ne la revit plus.

Doucement il appuya sur la porte qui commandait le perron. Elle était ouverte également. N'entendant aucun bruit, il se risqua dans l'obscurité, rencontra la pomme de la rampe et monta un étage. Et toujours le même silence, les mêmes ténèbres.

Arrivé sur le palier, il pénétra dans une pièce et s'approcha de la fenêtre que blanchissait un peu la lumière de la nuit. Alors il avisa dehors l'homme qui, descendu sans doute par un autre escalier, et sorti par une autre porte, se faufilait à gauche, le long des arbustes qui bordent le mur de séparation entre les deux jardins.

« Fichtre, s'écria Sholmès, il va m'échapper ! »

Il dégringola l'étage et franchit le perron afin de lui couper toute retraite. Mais il ne vit plus personne, et il lui fallut quelques secondes pour distinguer dans le fouillis des arbustes une masse plus sombre qui n'était pas tout à fait immobile.

L'Anglais réfléchit. Pourquoi l'individu n'avait-il pas essayé de fuir alors qu'il l'eût pu si aisément ? Demeurerait-il là pour surveiller à son tour l'intrus qui l'avait dérangé dans sa mystérieuse besogne ?

— En tout cas, pensa-t-il, ce n'est pas Lupin, Lupin serait plus adroit. C'est quelqu'un de sa bande.

De longues minutes s'écoulèrent. Herlock ne bougeait pas, l'œil fixé sur l'adversaire qui l'épiait. Mais comme cet adversaire ne bougeait pas davantage, et que l'Anglais n'était pas homme à se morfondre dans l'inaction, il vérifia si le barillet de son revolver fonctionnait, dégagea son poignard de sa gaine, et marcha droit sur l'ennemi avec cette audace froide, et ce mépris du danger qui le rendent si redoutable. Un bruit sec : l'individu armait son revolver. Herlock se jeta brusquement dans le massif. L'autre n'eut pas le temps de se retourner : l'Anglais était déjà sur lui. Il y eut une lutte violente, désespérée, au cours de laquelle Herlock devinait l'effort de

l'homme pour tirer son couteau. Mais Sholmès, qu'exaspérait l'idée de sa victoire prochaine, le désir fou de s'emparer, dès la première heure, de ce complice d'Arsène Lupin, sentait en lui des forces irrésistibles. Il renversa son adversaire, pesa sur lui de tout son poids, et l'immobilisant de ses cinq doigts plantés dans la gorge du malheureux comme les griffes d'une serre, de sa main libre il chercha sa lanterne électrique, en pressa le bouton et projeta la lumière sur le visage de son prisonnier.

– Wilson ! hurla-t-il, terrifié.

– Herlock Sholmès, balbutia une voix étranglée, caverneuse.

Ils demeurèrent longtemps l'un près de l'autre sans échanger une parole, tous deux anéantis, le cerveau vide. La corne d'une automobile déchira l'air. Un peu de vent agita les feuilles. Et Sholmès ne bougeait pas, les cinq doigts toujours agrippés à la gorge de Wilson qui exhalait un râle de plus en plus faible.

Et soudain Herlock, envahi d'une colère, lâcha son ami, mais pour l'empoigner par les épaules et le secouer avec frénésie.

– Que faites-vous là ? Répondez... quoi ?... Est-ce que je vous ai dit de vous fourrer dans les massifs et de m'espionner ?

– Vous espionner, gémit Wilson, mais je ne savais pas que c'était vous.

– Alors quoi ? Que faites vous là ? Vous deviez vous coucher.

– Je me suis couché.

– Il fallait dormir !

– J'ai dormi.

– Il ne fallait pas vous réveiller !

– Votre lettre...

– Ma lettre ?...

– Oui, celle qu'un commissionnaire m'a apportée de votre part à l'hôtel...

– De ma part ? Vous êtes fou ?

– Je vous jure.

– Où est cette lettre ?

Son ami lui tendit une feuille de papier. À la clarté de sa lanterne, il lut avec stupeur :

« Wilson, hors du lit, et filez avenue Henri-Martin. La maison est vide. Entrez, inspectez, dressez un plan exact, et retournez vous coucher. Herlock Sholmès. »

– J’étais en train de mesurer les pièces, dit Wilson, quand j’ai aperçu une ombre dans le jardin. Je n’ai eu qu’une idée...

– C’est de vous emparer de l’ombre... l’idée était excellente... seulement, voyez-vous, dit Sholmès en aidant son compagnon à se relever et en l’entraînant, une autre fois, Wilson, lorsque vous recevrez une lettre de moi, assurez-vous d’abord que mon écriture n’est pas imitée.

– Mais alors, fit Wilson, commençant à entrevoir la vérité, la lettre n’est donc pas de vous ?

– Hélas ! non.

– De qui ?

– D’Arsène Lupin.

– Mais dans quel but l’a-t-il écrite ?

– Ah ! Ça je n’en sais rien, et c’est justement ce qui m’inquiète. Pourquoi diable s’est-il donné la peine de vous déranger ? S’il s’agissait encore de moi, je comprendrais, mais il ne s’agit que de vous. Et je me demande quel intérêt...

– J’ai hâte de retourner à l’hôtel.

– Moi aussi, Wilson.

Ils arrivaient à la grille. Wilson, qui se trouvait en tête, saisit un barreau et tira.

– Tiens, dit-il, vous avez fermé ?

– Mais nullement, j’ai laissé le battant tout contre.

– Cependant...

Herlock tira à son tour, puis, effaré, se précipita sur la serrure. Un juron lui échappa.

– Tonnerre de D... elle est fermée ! Fermée à clef !

Il ébranla la porte de toute sa vigueur, puis comprenant la vanité de ses efforts, laissa tomber ses bras, découragé, et il articula d’une voix saccadée :

– Je m’explique tout maintenant, c’est lui : Il a prévu que je descendrais à Creil, et il m’a tendu ici une jolie petite souricière pour le cas où je viendrais commencer mon enquête le soir même. En outre il a eu la gentillesse de m’envoyer un compagnon de captivité. Tout cela pour me faire perdre un jour, et aussi, sans doute, pour me prouver que je ferais bien mieux de me mêler de mes affaires...

– C’est-à-dire que nous sommes ses prisonniers.

– Vous avez dit le mot. Herlock Sholmès et Wilson sont les prisonniers d’Arsène Lupin. L’aventure s’engage à merveille... mais non, mais non, il n’est pas admissible...

Une main s’abattit sur son épaule, la main de Wilson.

– Là-haut... regardez là-haut... une lumière...

En effet, l’une des fenêtres du premier étage était illuminée.

Ils s’élancèrent tous deux au pas de course, chacun par son escalier, et se retrouvèrent en même temps à l’entrée de la chambre éclairée. Au milieu de la pièce brûlait un bout de bougie. À côté, il y avait un panier, et de ce panier émergeaient le goulot d’une bouteille, les cuisses d’un poulet et la moitié d’un pain.

Sholmès éclata de rire.

– À merveille, on nous offre à souper. C’est le palais des enchantements. Une vraie féerie Allons, Wilson, ne faites pas cette figure d’enterrement. Tout cela est très drôle.

– Êtes-vous sûr que ce soit très drôle ? gémit Wilson, lugubre.

– Si j’en suis sûr, s’écria Sholmès, avec une gaieté un peu trop bruyante pour être naturelle, c’est-à-dire que je n’ai jamais rien vu de plus drôle. C’est du bon comique... quel maître ironiste que cet Arsène Lupin ... il vous roule, mais si gracieusement ... je ne donnerais pas ma place à ce festin pour tout l’or du monde... Wilson, mon vieil ami, vous me chagrinez. Me serais-je mépris, et n’auriez-vous point cette noblesse de caractère qui aide à supporter l’infortune ! De quoi vous plaignez vous ? À cette heure vous pourriez avoir mon poignard dans la gorge... ou moi le vôtre dans la mienne... car c’était bien ce que vous cherchiez, mauvais ami.

Il parvint, à force d’humour et de sarcasmes, à ranimer ce pauvre Wilson, et à lui faire avaler une cuisse de poulet et un verre de vin. Mais quand la bougie eut expiré, qu’ils durent s’étendre, pour dormir, sur le parquet, et accepter le mur comme oreiller, le côté pénible et ridicule de la situation leur apparut. Et leur sommeil fut triste.

Au matin Wilson s’éveilla, courbaturé et transi de froid. Un léger bruit attira son attention : Herlock Sholmès, à genoux, courbé en deux, observait à la loupe des grains de poussière et relevait des marques de craie blanche, presque effacées, qui formaient des chiffres, lesquels chiffres il inscrivait sur son carnet.



Escorté de Wilson que ce travail intéressait d'une façon particulière, il étudia chaque pièce, et dans deux autres il constata les mêmes signes à la craie. Et il nota également deux cercles sur des panneaux de chêne, une flèche sur un lambris, et quatre chiffres sur quatre degrés d'escalier.

Au bout d'une heure, Wilson lui dit :

– Les chiffres sont exacts, n'est-ce pas ?

– Exact, j'en sais rien, répondit Herlock, à qui de telles découvertes avaient rendu sa belle humeur, en tout cas ils signifient quelque chose.

– Quelque chose de très clair, dit Wilson, ils représentent le nombre des lames de parquet.

– Ah !

– Oui. Quant aux deux cercles, ils indiquent que les panneaux sonnent faux, comme vous pouvez vous en assurer, et la flèche est dirigée dans le sens de l'ascension du monte-plats.

Herlock Sholmès le regarda, émerveillé.

– Ah ça ! Mais, mon bon ami, comment savez-vous tout cela ? Votre clairvoyance me rend presque honteux.

– Oh ! c'est bien simple, dit Wilson, gonflé de joie, c'est moi qui ai tracé ces marques hier soir, suivant vos instructions... ou plutôt suivant celles de Lupin, puisque la lettre que vous m'avez adressée est de lui.

Peut-être Wilson courut-il, à cette minute, un danger plus terrible que pendant sa lutte dans le massif avec Sholmès. Celui-ci eut une envie féroce de l'étrangler. Se dominant, il esquissa une grimace qui voulait être un sourire et prononça :

– Parfait, parfait, voilà de l'excellente besogne et qui nous avance beaucoup. Votre admirable esprit d'analyse et d'observation s'est-il exercé sur d'autres points ? Je profiterais des résultats acquis.

– Ma foi, non, j'en suis resté là.

– Dommage ! Le début promettait. Mais, puisqu'il en est ainsi, nous n'avons plus qu'à nous en aller.

– Nous en aller ! Et comment ?

– Selon le mode habituel des honnêtes gens qui s'en vont : par la porte.

– Elle est fermée.

– On l'ouvrira.

– Qui ?

– Veuillez appeler ces deux policemen qui déambulent sur l'avenue.

– Mais...

– Mais quoi ?

– C'est fort humiliant... que dira-t-on quand on saura que vous, Herlock Sholmès, et moi Wilson, nous avons été prisonniers d'Arsène Lupin ?

– Que voulez-vous, mon cher, on rira à se tenir les côtes, répondit Herlock, la voix sèche, le visage contracté. Mais nous ne pouvons pourtant pas élire domicile dans cette maison.

– Et vous ne tentez rien ?

– Rien.

– Cependant l'homme qui nous a apporté le panier de provisions n'a traversé le jardin ni à son arrivée, ni à son départ. Il existe donc une autre issue. Cherchons-la et nous n'aurons pas besoin de recourir aux agents.

– Puissamment raisonné. Seulement vous oubliez que, cette issue, toute la police de Paris l'a cherchée depuis six mois et que, moi-même, tandis que vous dormiez, j'ai visité l'hôtel du haut en bas. Ah ! mon bon Wilson, Arsène Lupin est un gibier dont nous n'avons pas l'habitude. Il ne laisse rien derrière lui, celui-là...

À onze heures, Herlock Sholmès et Wilson furent délivrés... et conduits au poste de police le plus proche, où le commissaire, après les avoir sévèrement interrogés, les relâcha avec une affectation d'égards tout à fait exaspérante.

– Je suis désolé, Messieurs, de ce qui vous arrive. Vous allez avoir une triste opinion de l'hospitalité française. Mon Dieu, quelle nuit vous avez dû passer ! Ah ! Ce Lupin manque vraiment d'égards.

Une voiture les mena jusqu'à l'Élysée-Palace. Au bureau, Wilson demanda la clef de sa chambre.

Après quelques recherches, l'employé répondit, très étonné :

– Mais, Monsieur, vous avez donné congé de cette chambre.

– Moi ! Et comment ?

– Par votre lettre de ce matin, que votre ami nous a remise.

– Quel ami ?

– Le Monsieur qui nous a remis votre lettre... tenez, votre carte de visite y est encore jointe. Les voici.

Wilson les prit. C'était bien une de ses cartes de visite, et, sur la lettre, c'était bien son écriture.

– Seigneur Dieu, murmura-t-il, voilà encore un vilain tour.

Et il ajouta anxieusement :

– Et les bagages ?

– Mais votre ami les a emportés.

– Ah ! ... et vous les avez donnés ?

– Certes, puisque votre carte nous y autorisait.

– En effet... en effet...

Ils s'en allèrent tous deux à l'aventure, par les Champs-Élysées, silencieux et lents. Un joli soleil d'automne éclairait l'avenue. L'air était doux et léger.

Au rond-point, Herlock alluma sa pipe et se remit en marche. Wilson s'écria :

– Je ne vous comprends pas, Sholmès, vous êtes d'un calme. On se moque de vous, on joue avec vous comme un chat joue avec une souris... et vous ne soufflez pas mot !

Sholmès s'arrêta et lui dit :

– Wilson, je pense à votre carte de visite.

– Eh bien ?

– Eh bien, voilà un homme qui, en prévision d'une lutte possible avec nous, s'est procuré des spécimens de votre écriture et de la mienne, et qui possède, toute prête dans son portefeuille, une de vos cartes. Songez-vous à ce que cela représente de précaution, de volonté perspicace, de méthode et d'organisation ?

– C'est-à-dire ?...

– C'est-à-dire, Wilson, que pour combattre un ennemi si formidablement armé, si merveilleusement préparé – et pour le vaincre – il faut être... il faut être moi. Et encore, comme vous le voyez, Wilson, ajouta-t-il en riant, on ne réussit pas du premier coup.

À six heures l'*Écho de France*, dans son édition du soir, publiait cet entrefilet :

« Ce matin, M. Thénard, commissaire de police du 16<sup>e</sup> arrondissement, a libéré MM. Herlock Sholmès et Wilson, enfermés par les soins d'Arsène Lupin dans l'hôtel du défunt Baron d'Hautrec, où ils avaient passé une excellente nuit. »

« Allégés en outre de leurs valises, ils ont déposé une plainte contre Arsène Lupin. »

« Arsène Lupin qui, pour cette fois, s'est contenté de leur infliger une petite leçon, les supplie de ne pas le contraindre à des mesures plus graves. »

– Bah ! fit Herlock Sholmès, en froissant le journal, des gamineries ! C'est le seul reproche que j'adresse à Lupin... un peu trop d'enfantillages... la galerie compte trop pour lui... il y a du gavroche dans cet homme !

– Ainsi donc, Herlock, toujours le même calme ?

– Toujours le même calme répliqua Sholmès avec un accent où grondait la plus effroyable colère. À quoi bon m'irriter ? JE SUIS TELLEMENT SÛR D'AVOIR LE DERNIER MOT !

## *Quelques lueurs dans les ténèbres*

### Table des matières

Si bien trempé que soit le caractère d'un homme – et Sholmès est de ces êtres sur qui la mauvaise fortune n'a guère de prises – il y a cependant des circonstances où le plus intrépide éprouve le besoin de rassembler ses forces avant d'affronter de nouveau les chances d'une bataille.

– Je me donne vacances aujourd'hui, dit-il.

– Et moi ?

– Vous, Wilson, vous achèterez des vêtements et du linge pour remonter notre garde-robe. Pendant ce temps je me repose.

– Reposez-vous, Sholmès. Je veille.

Wilson prononça ces deux mots avec toute l'importance d'une sentinelle placée aux avant-postes et par conséquent exposée aux pires dangers. Son torse se bomba. Ses muscles se tendirent. D'un œil aigu, il scruta l'espace de la petite chambre d'hôtel où ils avaient élu domicile.

– Veillez, Wilson. J'en profiterai pour préparer un plan de campagne mieux approprié à l'adversaire que nous avons à combattre. Voyez-vous, Wilson, nous nous sommes trompés sur Lupin. Il faut reprendre les choses à leur début.

– Avant même si possible. Mais avons-nous le temps ?

– Neuf jours, vieux camarade ! C'est cinq de trop.

Tout l'après-midi, l'Anglais le passa à fumer et à dormir. Ce n'est que le lendemain qu'il commença ses opérations.

– Wilson, je suis prêt, maintenant nous allons marcher.

– Marchons, s'écria Wilson, plein d'une ardeur martiale. J'avoue que pour ma part j'ai des fourmis dans les jambes.

Sholmès eut trois longues entrevues – avec Maître Detinan d'abord, dont il étudia l'appartement dans ses moindres détails ; avec Suzanne Gerbois à laquelle il avait télégraphié de venir et qu'il interrogea sur la

Dame blonde ; avec la sœur Auguste enfin, retirée au couvent des Visitandines depuis l'assassinat du Baron d'Hautrec.

À chaque visite, Wilson attendait dehors, et chaque fois il demandait :

– Content ?

– Très content.

– J'étais certain, nous sommes sur la bonne voie. Marchons.

Ils marchèrent beaucoup. Ils visitèrent les deux immeubles qui encadrent l'hôtel de l'avenue Henri-Martin, puis s'en allèrent jusqu'à la rue Clapeyron, et tandis qu'il examinait la façade du numéro 25, Sholmès continuait :

– Il est évident qu'il existe des passages secrets entre toutes ces maisons... mais ce que je ne saisis pas...

Au fond de lui, et pour la première fois, Wilson douta de la toute-puissance de son génial collaborateur. Pourquoi parlait-il tant et agissait-il si peu ?

– Pourquoi ? s'écria Sholmès, répondant aux pensées intimes de Wilson, parce que, avec ce diable de Lupin, on travaille dans le vide, au hasard, et qu'au lieu d'extraire la vérité de faits précis, on doit la tirer de son propre cerveau, pour vérifier ensuite si elle s'adapte bien aux événements.

– Les passages secrets pourtant ?

– Et puis quoi ! Quand bien même je les connaîtrais, quand je connaîtrais celui qui a permis à Lupin d'entrer chez son avocat, ou celui qu'a suivi la Dame blonde après le meurtre du Baron d'Hautrec, en serais-je plus avancé ? Cela me donnerait-il des armes pour l'attaquer ?

– Attaquons toujours, s'exclama Wilson.

Il n'avait pas achevé ces mots qu'il recula, avec un cri. Quelque chose venait de tomber à leurs pieds, un sac à moitié rempli de sable, qui eût pu les blesser grièvement.

Sholmès leva la tête au-dessus d'eux, des ouvriers travaillaient sur un échafaudage accroché au balcon du cinquième étage.

– Eh bien ! Nous avons de la chance, s'écria-t-il, un pas de plus et nous recevions sur le crâne le sac d'un de ces maladroits. On croirait vraiment...

Il s'interrompit, puis bondit vers la maison, escalada les cinq étages, sonna, fit irruption dans l'appartement, au grand effroi du valet de chambre, et passa sur le balcon. Il n'y avait personne.

– Les ouvriers qui étaient là ?... dit-il au valet de chambre.

– Ils viennent de s'en aller.

– Par où ?

– Mais par l'escalier de service.

Sholmès se pencha. Il vit deux hommes qui sortaient de la maison, leurs bicyclettes à la main. Ils se mirent en selle et disparurent.

– Il y a longtemps qu'ils travaillent sur cet échafaudage ?

– Ceux-là ? depuis ce matin seulement. C'étaient des nouveaux.

Sholmès rejoignit Wilson.

Ils rentrèrent mélancoliquement et cette seconde journée se termina dans un mutisme morne.

Le lendemain, programme identique. Ils s'assirent sur le même banc de l'avenue Henri-Martin, et ce fut, au grand désespoir de Wilson qui ne s'amusait nullement, une interminable station vis-à-vis des trois immeubles.

– Qu'espérez-vous, Sholmès ? Que Lupin sorte de ces maisons ?

– Non.

– Que la Dame blonde apparaisse ?

– Non.

– Alors ?

– Alors j'espère qu'un petit fait se produira, un tout petit fait quelconque, qui me servira de point de départ.

– Et s'il ne se produit pas ?

– En ce cas, il se produira quelque chose en moi, une étincelle qui mettra le feu aux poudres.

Un seul incident rompit la monotonie de cette matinée, mais de façon plutôt désagréable.

Le cheval d'un Monsieur, qui suivait l'allée cavalière située entre les deux chaussées de l'avenue, fit un écart et vint heurter le banc où ils étaient assis, en sorte que sa croupe effleura l'épaule de Sholmès.

– Eh ! Eh ! ricana celui-ci, un peu plus j'avais l'épaule fracassée !

Le Monsieur se débattait avec son cheval. L'Anglais tira son revolver et visa. Mais Wilson lui saisit le bras vivement.

– Vous êtes fou, Herlock ! Voyons... quoi ... vous allez tuer ce gentleman !

– Lâchez-moi donc, Wilson... lâchez-moi.

Une lutte s'engagea, pendant laquelle le Monsieur maîtrisa sa monture et piqua des deux.

– Et maintenant tirez dessus, s'exclama Wilson, triomphant, lorsque le cavalier fut à quelque distance.

– Mais, triple imbécile, vous ne comprenez donc pas que c'était un complice d'Arsène Lupin ?

Sholmès tremblait de colère. Wilson, piteux, balbutia :

– Que dites-vous ? Ce gentleman ?...

– Complice de Lupin, comme les ouvriers qui nous ont lancé le sac sur la tête.

– Est-ce croyable ?

– Croyable ou non, il y avait là un moyen d'acquérir une preuve.

– En tuant ce gentleman ?

– En abattant son cheval, tout simplement. Sans vous, je tenais un des complices de Lupin. Comprenez-vous votre sottise ?

L'après-midi fut morose. Ils ne s'adressèrent pas la parole. À cinq heures, comme ils faisaient les cent pas dans la rue de Clapeyron, tout en ayant soin de se tenir éloignés des maisons, trois jeunes ouvriers qui chantaient et se tenaient par le bras les heurtèrent et voulurent continuer leur chemin sans se désunir. Sholmès, qui était de mauvaise humeur, s'y opposa. Il y eut une courte bousculade. Sholmès se mit en posture de boxeur, lança un coup de poing dans une poitrine, un coup de poing sur un visage et démolit deux des trois jeunes gens qui, sans insister davantage, s'éloignèrent ainsi que leur compagnon.

– Ah ! s'écria-t-il, ça me fait du bien... J'avais justement les nerfs tendus... excellente besogne...

Mais, apercevant Wilson appuyé contre le mur, il lui dit :

– Eh quoi ! qu'y a-t-il, vieux camarade, vous êtes tout pâle.

Le vieux camarade montra son bras qui pendait inerte, et balbutia :

– Je ne sais pas ce que j'ai... une douleur au bras.

– Une douleur au bras ? Sérieuse ?

– Oui... oui... le bras droit...

Malgré tous ses efforts il ne parvenait pas à le remuer. Herlock le palpa, doucement d'abord, puis de façon plus rude, « pour voir, dit-il, le degré exact de la douleur ». Le degré exact de la douleur fut si élevé que, très inquiet, il entra dans une pharmacie voisine où Wilson éprouva le besoin de s'évanouir.



Le pharmacien et ses aides s'empressèrent. On constata que le bras était cassé, et tout de suite il fut question de chirurgien, d'opération et de maison de santé. En attendant, on déshabilla le patient qui, secoué par la souffrance, se mit à pousser des hurlements.

– Bien... bien... parfait, disait Sholmès qui s'était chargé de tenir le bras... un peu de patience, mon vieux camarade... dans cinq ou six semaines, il n'y paraîtra plus... Mais ils me le paieront, les gredins vous entendent..., lui surtout... car c'est encore ce Lupin de malheur qui a fait le coup... ah ! je vous jure que si jamais...

Il s'interrompit brusquement, lâcha le bras, ce qui causa à Wilson un tel sursaut de douleur que l'infortuné s'évanouit de nouveau., et, se frappant le front, il articula :

– Wilson, j'ai une idée... est-ce que par hasard ?...

Il ne bougeait pas, les yeux fixes, et marmottait de petits bouts de phrase.

– Mais oui, c'est cela... tout s'expliquerait... on cherche bien loin ce qui est à côté de soi... eh parbleu, je le savais qu'il n'y avait qu'à réfléchir... ah mon bon Wilson, je crois que vous allez être content !

Et laissant le vieux camarade en plan, il sauta dans la rue et courut jusqu'au numéro 25.

Au-dessus et à droite de la porte, il y avait, inscrit sur l'une des pierres :

« Destange, architecte, 1875. »

Au 23, même inscription.

Jusque-là, rien que de naturel. Mais là-bas, avenue Henri-Martin, que lirait-il ?

Une voiture passait.

– Cocher, avenue Henri-Martin, n° 134, et au galop.

Debout dans la voiture, il excitait le cheval, offrait des pourboires au cocher. Plus vite !... Encore plus vite !

Quelle fut son angoisse au détour de la rue de la Pompe ! Était-ce un peu de la vérité qu'il avait entrevu ?

Sur l'une des pierres de l'hôtel, ces mots étaient gravés : » Destange, architecte, 1874. »

Sur les immeubles voisins, même inscription : « Destange, architecte, 1874. »

Le contrecoup de ces émotions fut tel qu'il s'affaissa quelques minutes au fond de sa voiture, tout frissonnant de joie. Enfin, une petite lueur vacillait au milieu des ténèbres ! Parmi la grande forêt sombre où mille sentiers se croisaient, voilà qu'il recueillait la première marque d'une piste suivie par l'ennemi !

Dans un bureau de poste, il demanda la communication téléphonique avec le château de Crozon. La comtesse lui répondit elle-même.

– Allô !... C'est vous, Madame ?

– Monsieur Sholmès, n'est-ce pas ? Tout va bien ?

– Très bien, mais, en toute hâte, veuillez me dire... allô ... un mot seulement...

– J'écoute.

– Le château de Crozon a été construit à quelle époque ?

– Il a été brûlé il y a trente ans, et reconstruit.

– Par qui ? Et en quelle année ?

– Une inscription au-dessus du perron porte ceci : « Lucien Destange, architecte, 1877. »

– Merci, madame, je vous salue.

Il repartit en murmurant :

– Destange... Lucien Destange... ce nom ne m'est pas inconnu.

Ayant aperçu un cabinet de lecture, il consulta un dictionnaire de biographie moderne et copia la note consacrée à « Lucien Destange, né en 1840, Grand-Prix de Rome, officier de la Légion d'honneur, auteur d'ouvrages très appréciés sur l'architecture... *etc.* »

Il se rendit alors à la pharmacie, et, de là, à la maison de santé où l'on avait transporté Wilson. Sur son lit de torture, le bras emprisonné dans une gouttière, grelottant de fièvre, le vieux camarade divaguait :

– Victoire ! Victoire ! s'écria Sholmès, je tiens une extrémité du fil.

– De quel fil ?

– Celui qui me mènera au but ! Je vais marcher sur un terrain solide, où il y aura des empreintes, des indices...

– De la cendre de cigarette ? demanda Wilson, que l'intérêt de la situation ranimait.

– Et bien d'autres choses ! Pensez donc, Wilson, j'ai dégagé le lien mystérieux qui unissait entre elles les différentes aventures de la Dame

blonde. Pourquoi les trois demeures où se sont dénouées ces trois aventures ont-elles été choisies par Lupin ?

– Oui, pourquoi ?

– Parce que ces trois demeures, Wilson, ont été construites par le même architecte. C’était facile à deviner, direz-vous ? Certes... aussi personne n’y songeait-il.

– Personne, sauf vous.

– Sauf moi, qui sais maintenant que le même architecte, en combinant des plans analogues, a rendu possible l’accomplissement de trois actes, en apparence miraculeux, en réalité simples et faciles.

– Quel bonheur !

– Et il était temps, vieux camarade, je commençais à perdre patience... c’est que nous en sommes déjà au quatrième jour.

– Sur dix.

– Oh ! Désormais...

Il ne tenait pas en place, exubérant et joyeux contre son habitude.

– Non, mais quand je pense que, tantôt, dans la rue, ces gredins-là auraient pu casser mon bras tout aussi bien que le vôtre. Qu’en dites-vous, Wilson ?

Wilson se contenta de frissonner à cette horrible supposition.

Et Sholmès reprit :

– Que cette leçon nous profite ! Voyez-vous, Wilson, notre grand tort a été de combattre Lupin à visage découvert, et de nous offrir complaisamment à ses coups. Il n’y a que demi-mal, puisqu’il n’a réussi qu’à vous atteindre...

– Et que j’en suis quitte pour un bras cassé, gémit Wilson.

– Alors que les deux pouvaient l’être. Mais plus de fanfaronnades. En plein jour et surveillé, je suis vaincu. Dans l’ombre, et libre de mes mouvements, j’ai l’avantage, quelles que soient les forces de l’ennemi.

– Ganimard pourrait vous aider.

– Jamais ! Le jour où il me sera permis de dire Arsène Lupin est là, voici son gîte, et voici comment il faut s’emparer de lui, j’irai relancer Ganimard à l’une des deux adresses qu’il m’a données : son domicile, rue Pergolèse, ou la taverne suisse, place du Châtelet. D’ici là, j’agis seul.

Il s’approcha du lit, posa sa main sur l’épaule de Wilson – sur l’épaule malade naturellement – et lui dit avec une grande affection :

– Soignez-vous, mon vieux camarade. Votre rôle consiste désormais à occuper deux ou trois hommes d'Arsène Lupin, qui attendront vainement, pour retrouver ma trace, que je vienne prendre de vos nouvelles. C'est un rôle de confiance.

– Un rôle de confiance et je vous en remercie, répliqua Wilson, pénétré de gratitude ; je mettrai tous mes soins à le remplir consciencieusement. Mais, d'après ce que je vois, vous ne revenez plus ?

– Pour quoi faire ? demanda froidement Sholmès.

– En effet... en effet... je vais aussi bien que possible. Alors, un dernier service, Herlock : ne pourriez-vous me donner à boire ?

– À boire ?

– Oui, je meurs de soif, et avec ma fièvre...

– Mais comment donc ! Tout de suite...

Il tripota deux ou trois bouteilles, aperçut un paquet de tabac, alluma sa pipe, et soudain, comme s'il n'avait même pas entendu la prière de son ami, il s'en alla pendant que le vieux camarade implorait du regard un verre d'eau inaccessible.

– M. Destange !

Le domestique toisa l'individu auquel il venait d'ouvrir la porte de l'hôtel – le magnifique hôtel qui fait le coin de la place Malesherbes et de la rue Montchanin – et à l'aspect de ce petit homme à cheveux gris, mal rasé, et dont la longue redingote noire, d'une propreté douteuse, se conformait aux bizarreries d'un corps que la nature avait singulièrement disgracié, il répondit avec le dédain qui convenait :

– M. Destange est ici, ou n'y est pas. Ça dépend. Monsieur a sa carte ?

Monsieur n'avait pas sa carte, mais il avait une lettre d'introduction, et le domestique dut porter cette lettre à M. Destange, lequel M. Destange donna l'ordre qu'on amenât auprès de lui le nouveau venu.

Il fut donc introduit dans une immense pièce en rotonde qui occupe une des ailes de l'hôtel et dont les murs étaient recouverts de livres, et l'architecte lui dit :

– Vous êtes Monsieur Stickmann ?

– Oui, Monsieur.

– Mon secrétaire m'annonce qu'il est malade et vous envoie pour continuer le catalogue général des livres qu'il a commencé sous ma

direction, et plus spécialement le catalogue des livres allemands. Vous avez l'habitude de ces sortes de travaux ?

– Oui, Monsieur, une longue habitude, répondit le sieur Stickmann avec un fort accent tudesque.

Dans ces conditions l'accord fut vite conclu, et M. Destange, sans plus tarder, se mit au travail avec son nouveau secrétaire.

Herlock Sholmès était dans la place.

Pour échapper à la surveillance de Lupin et pour pénétrer dans l'hôtel que Lucien Destange habitait avec sa fille Clotilde, l'illustre détective avait dû faire un plongeon dans l'inconnu, accumuler les stratagèmes, s'attirer, sous les noms les plus variés, les bonnes grâces et les confidences d'une foule de personnages, bref vivre, pendant quarante-huit heures, de la vie la plus compliquée.

Comme renseignement il savait ceci : M. Destange, de santé médiocre et désireux de repos, s'était retiré des affaires et vivait parmi les collections de livres qu'il a réunies sur l'architecture. Nul plaisir ne l'intéressait, hors le spectacle et le maniement des vieux tomes poudreux.

Quant à sa fille Clotilde, elle passait pour originale. Toujours enfermée, comme son père, mais dans une autre partie de l'hôtel, elle ne sortait jamais.

« Tout cela, se disait-il, en inscrivant sur un registre des titres de livres que M. Destange lui dictait, tout cela n'est pas encore décisif, mais quel pas en avant ! Il est possible que je ne découvre point la solution d'un de ces problèmes passionnants : M. Destange est-il l'associé d'Arsène Lupin ? Continue-t-il à le voir ? Existe-t-il des papiers relatifs à la construction des trois immeubles ? Ces papiers ne me fourniront-ils pas l'adresse d'autres immeubles, pareillement truqués, et que Lupin se serait réservés, pour lui et sa bande ? »

M. Destange, complice d'Arsène Lupin ! Cet homme vénérable, officier de la Légion d'honneur, travaillant aux côtés d'un cambrioleur, l'hypothèse n'était guère admissible. D'ailleurs, en admettant cette complicité, comment M. Destange aurait-il pu prévoir, trente ans auparavant, les évasions d'Arsène Lupin, alors en nourrice ?

N'importe ! L'Anglais s'acharnait. Avec son flair prodigieux, avec cet instinct qui lui est particulier, il sentait un mystère qui rôdait autour de lui.

Cela se devinait à de petites choses qu'il n'eût pu préciser, mais dont il subissait l'impression depuis son entrée dans l'hôtel.

Le matin du deuxième jour il n'avait encore fait aucune découverte intéressante. À deux heures, il aperçut pour la première fois Clotilde Destange qui venait chercher un livre dans la bibliothèque. C'était une femme d'une trentaine d'années, brune, de gestes lents et silencieux, et dont le visage gardait cette expression indifférente de ceux qui vivent beaucoup en eux-mêmes. Elle échangea quelques paroles avec M. Destange, et se retira sans même avoir regardé Sholmès.

L'après-midi se traîna, monotone. À cinq heures, M. Destange annonça qu'il sortait. Sholmès resta seul sur la galerie circulaire accrochée à mi-hauteur de la rotonde. Le jour s'atténua. Il se disposait, lui aussi, à partir, quand un craquement se fit entendre, et, en même temps, il eut la sensation qu'il y avait quelqu'un dans la pièce. De longues minutes s'ajoutèrent les unes aux autres. Et soudain il frissonna : une ombre émergeait de la demi-obscurité, tout près de lui, sur le balcon. Était-ce croyable ? Depuis combien de temps ce personnage invisible lui tenait-il compagnie ? Et d'où venait-il ?

Et l'homme descendit les marches et se dirigea du côté d'une grande armoire de chêne. Dissimulé derrière les étoffes qui pendaient à la rampe de la galerie, à genoux, Sholmès observa, et il vit l'homme qui fouillait parmi les papiers dont l'armoire était encombrée. Que cherchait-il ?

Et voilà tout à coup que la porte s'ouvrit et que Mlle Destange entra vivement, en disant à quelqu'un qui la suivait :

– Alors décidément tu ne sors pas, père ?... En ce cas, j'allume... une seconde... ne bouge pas...

L'homme repoussa les battants de l'armoire et se cacha dans l'embrasure d'une large fenêtre dont il tira les rideaux sur lui. Comment Mlle Destange ne le vit-elle pas ? Comment ne l'entendit-elle pas ? Très calmement, elle tourna le bouton de l'électricité et livra passage à son père. Ils s'assirent l'un près de l'autre. Elle prit un volume qu'elle avait apporté et se mit à lire.

– Ton secrétaire n'est donc plus là ? dit-elle au bout d'un instant.

– Non... tu vois...

– Tu en es toujours content ? reprit-elle, comme si elle ignorait la maladie du véritable secrétaire et son remplacement par Stickmann.

– Toujours... toujours...

La tête de M. Destange ballottait de droite et de gauche. Il s'endormit.

Un moment s'écoula. La jeune fille lisait. Mais un des rideaux de la fenêtre fut écarté, et l'homme se glissa le long du mur, vers la porte, mouvement qui le faisait passer derrière M. Destange, mais en face de Clotilde, et de telle façon que Sholmès put le voir distinctement. C'était Arsène Lupin.

L'Anglais frissonna de joie. Ses calculs étaient justes, il avait pénétré au cœur même de la mystérieuse affaire, et Lupin se trouvait à l'endroit prévu.

Clotilde ne bougeait pas cependant, quoiqu'il fût inadmissible qu'un seul geste de cet homme lui échappât. Et Lupin touchait presque à la porte, et déjà il tendait le bras vers la poignée, quand un objet tomba d'une table, frôlé par son vêtement. M. Destange se réveilla en sursaut. Arsène Lupin était déjà devant lui, le chapeau à la main, et souriant.

– Maxime Bermond, s'écria M. Destange avec joie... ce cher Maxime !  
... Quel bon vent vous amène ?

– Le désir de vous voir, ainsi que Mlle Destange.

– Vous êtes donc revenu de voyage ?

– Hier.

– Et vous nous restez à dîner ?

– Non, je dîne au restaurant avec des amis.

– Demain, alors ? Clotilde, insiste pour qu'il vienne demain. Ah ! ce bon Maxime... justement je pensais à vous ces jours-ci.

– C'est vrai ?

– Oui, je rangeais mes papiers d'autrefois, dans cette armoire, et j'ai retrouvé notre dernier compte.

– Quel compte ?

– Celui de l'avenue Henri-Martin.

– Comment ! Vous gardez ces paperasses ! À quoi bon ! ...

Ils s'installèrent tous trois dans un petit salon qui attenait à la rotonde par une large baie.

– Est-ce Lupin ? se dit Sholmès, envahi d'un doute subit.

Oui, en toute évidence, c'était lui, mais c'était un autre homme aussi, qui ressemblait à Arsène Lupin par certains points, et qui pourtant gardait son individualité distincte, ses traits personnels, son regard, sa couleur de cheveux...

En habit, cravaté de blanc, la chemise souple moulant son torse, il parlait allégrement, racontant des histoires dont M. Destange riait de tout cœur et qui amenaient un sourire sur les lèvres de Clotilde. Et chacun de ces sourires paraissait une récompense que recherchait Arsène Lupin et qu'il se réjouissait d'avoir conquise. Il redoublait d'esprit et de gaieté, et, insensiblement, au son de cette voix heureuse et claire, le visage de Clotilde s'animait et perdait cette expression de froideur qui le rendait peu sympathique.

« Ils s'aiment, pensa Sholmès, mais que diable peut-il y avoir de commun entre Clotilde Destange et Maxime Bermond ? Sait-elle que Maxime n'est autre qu'Arsène Lupin ? »

Jusqu'à sept heures, il écouta anxieusement, faisant son profit des moindres paroles. Puis, avec d'innombrables précautions, il descendit et traversa le côté de la pièce où il ne risquait pas d'être vu du salon.

Dehors, Sholmès s'assura qu'il n'y avait ni automobile, ni fiacre en station, et s'éloigna en boitillant par le boulevard Malesherbes. Mais, dans une rue adjacente, il mit sur son dos le pardessus qu'il portait sur son bras, déforma son chapeau, se redressa et, ainsi métamorphosé, revint vers la place où il attendit, les yeux fixés à la porte de l'hôtel Destange.

Arsène Lupin sortit presque aussitôt, et par les rues de Constantinople et de Londres, se dirigea vers le centre de Paris. À cent pas derrière lui marchait Herlock.

Minutes délicieuses pour l'Anglais ! Il reniflait avidement l'air, comme un bon chien qui sent la piste toute fraîche. Vraiment, cela lui semblait une chose infiniment douce que de suivre son adversaire. Ce n'était plus lui qui était surveillé, mais Arsène Lupin, l'invisible Arsène Lupin. Il le tenait pour ainsi dire au bout de son regard, comme attaché par des liens impossibles à briser. Et il se délectait à considérer, parmi les promeneurs, cette proie qui lui appartenait.

Mais un phénomène bizarre ne tarda pas à le frapper au milieu de l'intervalle qui le séparait d'Arsène Lupin, d'autres gens s'avançaient dans la même direction, notamment deux grands gaillards en chapeau rond sur le trottoir de gauche, deux autres sur le trottoir de droite en casquette et la cigarette aux lèvres.

Il n'y avait là peut-être qu'un hasard. Mais Sholmès s'étonna davantage quand Lupin, ayant pénétré dans un bureau de tabac, les quatre hommes



s'arrêtèrent – et davantage encore – quand ils repartirent en même temps que lui, mais isolément, chacun suivant de son côté la Chaussée d'Antin.

« Malédiction, pensa Sholmès, il est donc filé ! »

L'idée que d'autres étaient sur la trace d'Arsène Lupin, que d'autres lui raviraient, non pas la gloire – il s'en inquiétait peu – mais le plaisir immense, l'ardente volupté de réduire, à lui seul, le plus redoutable ennemi qu'il eût jamais rencontré, cette idée l'exaspérait. Cependant l'erreur n'était pas possible, les hommes avaient cet air détaché, cet air trop naturel de ceux qui, tout en réglant leur allure sur l'allure d'une autre personne, ne veulent pas être remarqués.

« Ganimard en saurait-il plus long qu'il ne le dit ? murmura Sholmès... se joue-t-il de moi ? »

Il eut envie d'accoster l'un des quatre individus, afin de se concerter avec lui. Mais aux approches du boulevard, la foule devenant plus dense, il craignit de perdre Lupin et pressa le pas. Il déboucha au moment où Lupin gravissait le perron du restaurant hongrois, à l'angle de la rue Helder. La porte en était ouverte de telle façon que Sholmès, assis sur un banc du boulevard, de l'autre côté de la rue, le vit qui prenait place à une table luxueusement servie, ornée de fleurs, et où se trouvaient déjà trois messieurs en habit et deux dames d'une grande élégance, qui l'accueillirent avec des démonstrations de sympathie.

Herlock chercha des yeux les quatre individus et les aperçut, disséminés dans des groupes qui écoutaient l'orchestre de tziganes d'un café voisin. Chose curieuse, ils ne paraissaient pas s'occuper d'Arsène Lupin, mais beaucoup plus des gens qui les entouraient.

Tout à coup, l'un d'eux tira de sa poche une cigarette et aborda un Monsieur en redingote et en chapeau haut de forme. Le Monsieur présenta son cigare, et Sholmès eut l'impression qu'ils causaient, et plus longtemps même que ne l'eût exigé le fait d'allumer une cigarette. Enfin, le Monsieur monta les marches du perron et jeta un coup d'œil dans la salle du restaurant. Avisant Lupin, il s'avança, s'entretint quelques instants avec lui, puis il choisit une table voisine, et Sholmès constata que ce Monsieur n'était autre que le cavalier de l'avenue Henri-Martin.

Alors il comprit. Non seulement Arsène Lupin n'était pas filé, mais ces hommes faisaient partie de sa bande ! Ces hommes veillaient à sa sûreté !

C'était sa garde du corps, ses satellites, son escorte attentive. Partout où le maître courait un danger, les complices étaient là, prêts à l'avertir, prêts à le défendre. Complices les quatre individus ! Complice le Monsieur en redingote !

Un frisson parcourut l'Anglais. Se pouvait-il que jamais il réussît à s'emparer de cet être inaccessible ? Quelle puissance illimitée représentait une pareille association, dirigée par un tel chef !

Il déchira une feuille de son carnet, écrivit au crayon quelques lignes qu'il inséra dans une enveloppe, et dit à un gamin d'une quinzaine d'années qui s'était couché sur le banc :

– Tiens, mon garçon, prends une voiture et porte cette lettre à la caissière de la taverne suisse, place du Châtelet. Et rapidement...

Il lui remit une pièce de cinq francs. Le gamin disparut.

Une demi-heure s'écoula. La foule avait grossi, et Sholmès ne distinguait plus que de temps en temps les acolytes de Lupin. Mais quelqu'un le frôla, et une voix lui dit à l'oreille :

– Eh bien ! Qu'y a-t-il, Monsieur Sholmès ?

– C'est vous, Monsieur Ganimard ?

– Oui, j'ai reçu votre mot à la taverne. Qu'y a-t-il ?

– Il est là.

– Que dites-vous ?

– Là-bas... au fond du restaurant... penchez-vous à droite... vous le voyez ?

– Non.

– Il verse du champagne à sa voisine.

– Mais ce n'est pas lui.

– C'est lui.

– Moi, je vous réponds... ah cependant... en effet il se pourrait... ah ! le gredin, comme il se ressemble ! murmura Ganimard naïvement... et les autres, des complices ?

– Non, sa voisine c'est lady Cliveden, l'autre, c'est la duchesse de Cleath, et, vis-à-vis, l'ambassadeur d'Espagne à Londres.

Ganimard fit un pas. Herlock le retint.

– Quelle imprudence ! Vous êtes seul.

– Lui aussi.

– Non, il a des hommes sur le boulevard qui montent la garde... sans compter, à l'intérieur de ce restaurant, ce Monsieur...

– Mais moi, quand j'aurai mis la main au collet d'Arsène Lupin en criant son nom, j'aurai toute la salle pour moi, tous les garçons.

– J'aimerais mieux quelques agents.

– C'est pour le coup que les amis d'Arsène Lupin ouvriraient l'œil... non, voyez-vous, Monsieur Sholmès, nous n'avons pas le choix.

Il avait raison, Sholmès le sentit. Mieux valait tenter l'aventure et profiter de circonstances exceptionnelles. Il recommanda seulement à Ganimard :

– Tâchez qu'on vous reconnaisse le plus tard possible...

Et lui-même se glissa derrière un kiosque de journaux, sans perdre de vue Arsène Lupin qui, là-bas, penché sur sa voisine, souriait.

L'inspecteur traversa la rue, les mains dans ses poches, en homme qui va droit devant lui. Mais, à peine sur le trottoir opposé, il bifurqua vivement et d'un bond escalada le perron.

Un coup de sifflet strident... Ganimard se heurta contre le maître d'hôtel, planté soudain en travers de la porte et qui le repoussa avec indignation, comme il aurait fait d'un intrus dont la mise équivoque eût déshonoré le luxe du restaurant. Ganimard chancela. Au même instant, le Monsieur en redingote sortait. Il prit parti pour l'inspecteur, et tous deux, le maître d'hôtel et lui, disputaient violemment, tous deux d'ailleurs accrochés à Ganimard, l'un le retenant, l'autre le poussant, et de telle manière que, malgré tous ses efforts, malgré ses protestations furieuses, le malheureux fut expulsé jusqu'au bas du perron.

Un rassemblement se produisit aussitôt. Deux agents de police, attirés par le bruit, essayèrent de fendre la foule, mais une résistance incompréhensible les immobilisa, sans qu'ils parvinssent à se dégager des épaules qui les pressaient, des dos qui leur barraient la route...

Et tout à coup, comme par enchantement, le passage est libre !... Le maître d'hôtel, comprenant son erreur, se confond en excuses, le Monsieur en redingote renonce à défendre l'inspecteur, la foule s'écarte, les agents passent, Ganimard fonce sur la table aux six convives... il n'y en a plus que cinq. Il regarde autour de lui... pas d'autre issue que la porte.

– La personne qui était à cette place, crie-t-il aux cinq convives stupéfaits ?... Oui, vous étiez six... où se trouve la sixième personne ?

– M. Destro ?

– Mais non, Arsène Lupin !

Un garçon s'approche :

– Ce Monsieur vient de monter à l'entresol.

Ganimard se précipite. L'entresol est composé de salons particuliers et possède une sortie spéciale sur le boulevard !

– Allez donc le chercher maintenant, gémit Ganimard, il est loin !

Il n'était pas très loin, à deux cents mètres tout au plus, dans l'omnibus Madeleine-Bastille, lequel omnibus roulait paisiblement au petit trot de ses trois chevaux, franchissait la place de l'Opéra et s'en allait par le boulevard des Capucines. Sur la plate-forme, deux grands gaillards à chapeau melon devisaient. Sur l'impériale, au haut de l'escalier, somnolait un vieux petit bonhomme : Herlock Sholmès.

Et la tête dodelinante, bercé par le mouvement du véhicule, l'Anglais monologuait :

« Si mon brave Wilson me voyait, comme il serait fier de son collaborateur !... Bah !... Il était facile de prévoir au coup de sifflet que la partie était perdue, et qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de surveiller les alentours du restaurant. Mais, en vérité, la vie ne manque pas d'intérêt avec ce diable d'homme ! »

Au point terminus, Herlock s'étant penché, vit Arsène Lupin qui passait devant ses gardes du corps, et il l'entendit murmurer : « À l'Étoile. »

« À l'Étoile, parfait, on se donne rendez-vous. J'y serai. Laissons-le filer dans ce fiacre automobile, et suivons en voiture les deux compagnons. »

Les deux compagnons s'en furent à pied, gagnèrent en effet l'Étoile et sonnèrent à la porte d'une étroite maison située au numéro 40 de la rue Chalgrin. Au coude que forme cette petite rue peu fréquentée, Sholmès put se cacher dans l'ombre d'un renforcement.

Une des deux fenêtres du rez-de-chaussée s'ouvrit, un homme en chapeau rond ferma les volets. Au-dessus des volets, l'imposte s'éclaira.

Au bout de dix minutes, un Monsieur vint sonner à cette même porte, puis, tout de suite après, un autre individu. Et enfin, un fiacre automobile s'arrêta, d'où Sholmès vit descendre deux personnes : Arsène Lupin et une dame enveloppée d'un manteau et d'une voilette épaisse.

« La Dame blonde, sans aucun doute », se dit Sholmès, tandis que le fiacre s'éloignait.

Il laissa s'écouler un instant, s'approcha de la maison, escalada le rebord de la fenêtre, et, haussé sur la pointe des pieds, il put, par l'imposte, jeter un coup d'œil dans la pièce.

Arsène Lupin, appuyé à la cheminée, parlait avec animation. Debout autour de lui, les autres l'écoutaient attentivement. Parmi eux, Sholmès reconnut le Monsieur à la redingote et crut reconnaître le maître d'hôtel du restaurant. Quant à la Dame blonde, elle lui tournait le dos, assise dans un fauteuil.

« On tient conseil, pensa-t-il... les événements de ce soir les ont inquiétés et ils éprouvent le besoin de délibérer. Ah ! Les prendre tous à la fois, d'un coup !... »

Un des complices ayant bougé, il sauta à terre et se renfonça dans l'ombre. Le Monsieur en redingote et le maître d'hôtel sortirent de la maison. Aussitôt le premier étage s'éclaira, quelqu'un tira les volets des fenêtres. Et ce fut l'obscurité en haut comme en bas.

« Elle et lui sont restés au rez-de-chaussée, se dit Herlock. Les deux complices habitent le premier étage. »

Il attendit une partie de la nuit sans bouger, craignant qu'Arsène Lupin ne s'en allât pendant son absence. À quatre heures, apercevant deux agents de police à l'extrémité de la rue, il les rejoignit, leur expliqua la situation et leur confia la surveillance de la maison.

Alors il se rendit au domicile de Ganimard, rue Pergolèse, et le fit réveiller.

– Je le tiens encore.

– Arsène Lupin ?

– Oui.

– Si vous le tenez comme tout à l'heure, autant me recoucher. Enfin, passons au commissariat.

Ils allèrent jusqu'à la rue Mesnil, et de là, au domicile du commissaire, M. Decointre. Puis, accompagnés d'une demi-douzaine d'hommes, ils s'en revinrent rue Chalgrin.

– Du nouveau ? demanda Sholmès aux deux agents en faction.

– Rien.

Le jour commençait à blanchir le ciel lorsque, ses dispositions prises, le commissaire sonna et se dirigea vers la loge de la concierge. Effrayée par cette invasion, toute tremblante, cette femme répondit qu'il n'y avait pas de locataires au rez-de-chaussée.

– Comment, pas de locataire ! s'écria Ganimard.

– Mais non, c'est ceux du premier, les messieurs Leroux... ils ont meublé le bas pour des parents de province...

– Un Monsieur et une dame ?

– Oui.

– Qui sont venus hier soir avec eux ?

– Peut-être bien... je dormais... pourtant, je ne crois pas, voici la clef... ils ne l'ont pas demandée...

Avec cette clef le commissaire ouvrit la porte qui se trouvait de l'autre côté du vestibule. Le rez-de-chaussée ne contenait que deux pièces : elles étaient vides.

– Impossible ! proféra Sholmès, je les ai vus, elle et lui.

Le commissaire ricana :

– Je n'en doute pas, mais ils n'y sont plus.

– Montons au premier étage. Ils doivent y être.

– Le premier étage est habité par des messieurs Leroux.

– Nous interrogerons les messieurs Leroux.

Ils montèrent tous l'escalier, et le commissaire sonna. Au second coup, un individu, qui n'était autre qu'un des gardes du corps, apparut, en bras de chemise et l'air furieux.

– Eh bien, quoi ! En voilà du tapage... est-ce qu'on réveille les gens...

Mais il s'arrêta, confondu :

– Dieu me pardonne... en vérité, je ne rêve pas ? C'est Monsieur Decointre !... Et vous aussi, Monsieur Ganimard ? Qu'y a-t-il donc pour votre service ?

Un éclat de rire formidable jaillit. Ganimard pouffait, dans une crise d'hilarité qui le courbait en deux et lui congestionnait la face.

– C'est vous, Leroux, bégayait-il... oh ! que c'est drôle... Leroux, complice d'Arsène Lupin... ah ! j'en mourrai... et votre frère, Leroux, est-il visible ?

– Edmond, tu es là ? C'est M. Ganimard qui nous rend visite...

Un autre individu s'avança dont la vue redoubla la gaieté de Ganimard.

– Est-ce possible ! On n’a pas idée de ça ! Ah ! Mes amis, vous êtes dans de beaux draps... qui se serait jamais douté ! Heureusement que le vieux Ganimard veille, et surtout qu’il a des amis pour l’aider... des amis qui viennent de loin !

Et se tournant vers Sholmès, il présenta :

– Victor Leroux, inspecteur de la Sûreté, un des bons parmi les meilleurs de la brigade de fer... Edmond Leroux, commis principal au service anthropométrique...

## *Un enlèvement*

### Table des matières

Herlock Sholmès ne broncha pas. Protester ? Accuser ces deux hommes ? C'était inutile. À moins de preuves qu'il n'avait point et qu'il ne voulait pas perdre son temps à chercher, personne ne le croirait.

Tout crispé, les poings serrés, il ne songeait qu'à ne pas trahir, devant Ganimard triomphant, sa rage et sa déception. Il salua respectueusement les frères Leroux, soutiens de la société, et se retira.

Dans le vestibule il fit un crochet vers une porte basse qui indiquait l'entrée de la cave, et ramassa une petite pierre de couleur rouge : c'était un grenat.

Dehors, s'étant retourné, il lut, près du n° 40 de la maison, cette inscription : « Lucien Destange, architecte, 1877. »

Même inscription au n° 42.

« Toujours la double issue, pensa-t-il. Le 40 et le 42 communiquent. Comment n'y ai-je pas songé ? J'aurais dû rester avec les deux agents cette nuit. »

Il dit à ces hommes :

– Deux personnes sont sorties par cette porte pendant mon absence, n'est-ce pas ?

Et il désignait la porte de la maison voisine.

– Oui, un Monsieur et une dame.

Il prit le bras de l'inspecteur principal, et l'entraînant :

– Monsieur Ganimard, vous avez trop ri pour m'en vouloir beaucoup du petit dérangement que je vous ai causé...

– Oh je ne vous en veux nullement.

– N'est-ce pas ? Mais les meilleures plaisanteries n'ont qu'un temps, et je suis d'avis qu'il faut en finir.

– Je le partage.



– Nous voici au septième jour. Dans trois jours il est indispensable que je sois à Londres.

– Oh ! Oh !

– J’y serai, Monsieur, et je vous prie de vous tenir prêt dans la nuit de mardi à mercredi.

– Pour une expédition du même genre ? fit Ganimard, gouailleur.

– Oui, Monsieur, du même genre.

– Et qui se terminera ?

– Par la capture de Lupin.

– Vous croyez ?

– Je vous le jure sur l’honneur, Monsieur.

Sholmès salua et s’en fut prendre un peu de repos dans l’hôtel le plus proche ; après quoi, ragaillard, confiant en lui-même, il retourna rue Chalgrin, glissa deux louis dans la main de la concierge, s’assura que les frères Leroux étaient partis, apprit que la maison appartenait à un M. Harmingeat, et, muni d’une bougie, descendit à la cave par la petite porte auprès de laquelle il avait ramassé le grenat.

Au bas de l’escalier il en ramassa un autre de forme identique.

– Je ne me trompais pas, pensa-t-il, c’est par là qu’on communique... voyons, ma clef passe-partout ouvre-t-elle le caveau réservé au locataire du rez-de-chaussée ? Oui., parfait... examinons ces casiers de vin. Oh ! Oh ! Voici des places où la poussière a été enlevée... et, par terre, des empreintes de pas...

Un bruit léger lui fit prêter l’oreille. Rapidement il poussa la porte, souffla sa bougie et se dissimula derrière une pile de caisses vides. Après quelques secondes, il nota qu’un des casiers de fer pivotait doucement, entraînant avec lui tout le morceau de muraille auquel il était accroché. La lueur d’une lanterne fut projetée. Un bras apparut. Un homme entra.

Il était courbé en deux comme quelqu’un qui cherche. Du bout des doigts il remuait la poussière, et plusieurs fois il se releva et jeta quelque chose dans une boîte en carton qu’il tenait de la main gauche. Ensuite il effaça la trace de ses pas, de même que les empreintes laissées par Lupin et la Dame blonde, et il se rapprocha du casier.

Il eut un cri rauque et s’effondra. Sholmès avait bondi sur lui. Ce fut l’affaire d’une minute, et, de façon la plus simple du monde, l’homme se trouva étendu sur le sol, les chevilles attachées et les poignets ficelés.

L'Anglais se pencha.

– Combien veux-tu pour parler ?... pour dire ce que tu sais ?

L'homme répondit par un sourire d'une telle ironie que Sholmès comprit la vanité de sa question.

Il se contenta d'explorer les poches de son captif, mais ses investigations ne lui valurent qu'un trousseau de clefs, un mouchoir, et la petite boîte en carton dont l'individu s'était servi, et qui contenait une douzaine de grenats pareils à ceux que Sholmès avait recueillis. Maigre butin !

En outre, qu'allait-il faire de cet homme ? Attendre que ses amis vinssent à son secours et les livrer tous à la police ? À quoi bon ? Quel avantage en tirerait-il contre Lupin ?

Il hésitait, quand l'examen de la boîte le décida. Elle portait cette adresse : « Léonard, bijoutier, rue de la Paix. »

Il résolut tout simplement d'abandonner l'homme. Il repoussa le casier, ferma la cave, et sortit de la maison. D'un bureau de poste, il avertit M. Destange, par petit bleu, qu'il ne pourrait venir que le lendemain. Puis il se rendit chez le bijoutier, auquel il remit les grenats.

– Madame m'envoie pour ces pierres. Elles se sont détachées d'un bijou qu'elle a acheté ici.

Sholmès tombait juste. Le marchand répondit :

– En effet... Cette dame m'a téléphoné. Elle passera tantôt elle-même.

Ce n'est qu'à cinq heures que Sholmès, posté sur le trottoir, aperçut une dame enveloppée d'un voile épais, et dont la tournure lui sembla suspecte. À travers la vitre il put la voir qui déposait sur le comptoir un bijou ancien orné de grenats.

Elle s'en alla presque aussitôt, fit des courses à pied, monta du côté de Clichy, et tourna par des rues que l'Anglais ne connaissait pas. À la nuit tombante, il pénétrait derrière elle, et sans que la concierge l'avisât, dans une maison à cinq étages, à deux corps de bâtiment, et par conséquent à innombrables locataires. Au deuxième étage elle s'arrêta et entra. Deux minutes plus tard, l'Anglais tentait la chance, et, les unes après les autres, essayait avec précaution les clefs du trousseau dont il s'était emparé. La quatrième fit jouer la serrure.

À travers l'ombre qui les emplissait, il aperçut des pièces absolument vides comme celles d'un appartement inhabité, et dont toutes les portes

étaient ouvertes. Mais au bout d'un couloir, la lueur d'une lampe filtra, et s'étant approché sur la pointe des pieds, il vit, par la glace sans tain qui séparait le salon d'une chambre contiguë, la dame voilée qui ôtait son vêtement et son chapeau, les déposait sur l'unique siège de cette chambre et s'enveloppait d'un peignoir de velours.

Et il la vit aussi s'avancer vers la cheminée et pousser le bouton d'une sonnerie électrique. Et la moitié du panneau qui s'étendait à droite de la cheminée s'ébranla, glissa selon le plan même du mur, et s'insinua dans l'épaisseur du panneau voisin.

Dès que l'entrebâillement fut assez large, la dame passa... et disparut, emportant la lampe.

Le système était simple. Sholmès l'employa.

Il marcha dans l'obscurité, à tâtons, mais tout de suite sa figure heurta des choses molles. À la flamme d'une allumette, il constata qu'il se trouvait dans un petit réduit encombré de robes et de vêtements qui étaient suspendus à des tringles. Il se fraya un passage et s'arrêta devant l'embrasure d'une porte close par une tapisserie ou du moins par l'envers d'une tapisserie. Et son allumette s'étant consumée, il aperçut de la lumière qui perçait la trame lâche et usée de la vieille étoffe.

Alors il regarda.

La Dame blonde était là, sous ses yeux, à portée de sa main.

Elle éteignit la lampe et alluma l'électricité. Pour la première fois Sholmès put voir son visage en pleine lumière. Il tressaillit. La femme qu'il avait fini par atteindre après tant de détours et de manœuvres n'était autre que Clotilde Destange.

Clotilde Destange, la meurtrière du Baron d'Hautrec et la voleuse du diamant bleu ! Clotilde Destange, la mystérieuse amie d'Arsène Lupin !

La Dame blonde enfin !

« Eh oui, parbleu, pensa-t-il, je ne suis qu'un âne bête. Parce que l'amie de Lupin est blonde et Clotilde brune, je n'ai pas songé à rapprocher les deux femmes l'une de l'autre ! Comme si la Dame blonde pouvait rester blonde après le meurtre du Baron et le vol du diamant ! »

Sholmès voyait une partie de la pièce, élégant boudoir de femme, orné de tentures claires et de bibelots précieux. Une méridienne d'acajou s'allongeait sur une marche basse. Clotilde s'y était assise, et demeurait immobile la tête entre ses mains. Et, au bout d'un instant, il s'aperçut

qu'elle pleurait. De grosses larmes coulaient sur ses joues pâles, glissaient vers sa bouche, tombaient goutte à goutte sur le velours de son corsage. Et d'autres larmes les suivaient indéfiniment, comme surgies d'une source inépuisable. Et c'était le spectacle le plus triste qui fût que ce désespoir morne et résigné qui s'exprimait par la lente coulée des larmes.

Mais une porte s'ouvrit derrière elle. Arsène Lupin entra.

Ils se regardèrent longtemps, sans dire une parole, puis il s'agenouilla près d'elle, lui appuya la tête sur sa poitrine, l'entoura de ses bras, et il y avait dans le geste dont il enlaçait la jeune fille une tendresse profonde et beaucoup de pitié. Ils ne bougeaient pas. Un doux silence les unit, et les larmes coulaient moins abondantes.

– J'aurais tant voulu vous rendre heureuse ! murmura-t-il.

– Je suis heureuse.

– Non, puisque vous pleurez... vos larmes me désolent, Clotilde.

Malgré tout, elle se laissait prendre au son de cette voix caressante, et elle écoutait, avide d'espoir et de bonheur. Un sourire amollit son visage, mais un sourire si triste encore ! Il la supplia :

– Ne soyez pas triste, Clotilde, vous ne devez pas l'être. Vous n'en avez pas le droit.

Elle lui montra ses mains blanches, fines et souples, et dit gravement :

– Tant que ces mains seront mes mains, je serai triste, Maxime.

– Mais pourquoi ?

– Elles ont tué.

Maxime s'écria :

– Taisez-vous ! Ne pensez pas à cela... le passé est mort, le passé ne compte pas.

Et il baisait ses longues mains pâles, et elle le regardait avec un sourire plus clair comme si chaque baiser eût effacé un peu de l'horrible souvenir.

– Il faut m'aimer, Maxime, il le faut parce qu'aucune femme ne vous aimera comme moi. Pour vous plaire, j'ai agi, j'agis encore, non pas même selon vos ordres, mais selon vos désirs secrets. J'accomplis des actes contre lesquels tous mes instincts et toute ma conscience se révoltent, mais je ne peux pas résister... tout ce que je fais, je le fais machinalement, parce que cela vous est utile, et que vous le voulez... et je suis prête à recommencer demain... et toujours.

Il dit avec amertume :

– Ah ! Clotilde, pourquoi vous ai-je mêlée à ma vie aventureuse ? J'aurais dû rester le Maxime Bermond que vous avez aimé, il y a cinq ans, et ne pas vous faire connaître... l'autre homme que je suis.

Elle dit très bas :

– J'aime aussi cet autre homme, et je ne regrette rien.

– Si, vous regrettez votre vie passée, la vie au grand jour.

– Je ne regrette rien quand vous êtes là, dit-elle passionnément ! Il n'y a plus de faute, il n'y a plus de crime quand mes yeux vous voient. Que m'importe d'être malheureuse loin de vous, et de souffrir, et de pleurer, et d'avoir horreur de tout ce que je fais... votre amour efface tout... j'accepte tout... mais il faut m'aimer !...

– Je ne vous aime pas parce qu'il le faut, Clotilde, mais pour l'unique raison que je vous aime.

– En êtes-vous sûr ? dit-elle toute confiante.

– Je suis sûr de moi comme de vous. Seulement, mon existence est violente et fiévreuse, et je ne puis pas toujours vous consacrer le temps que je voudrais.

Elle s'affola aussitôt.

– Qu'y a-t-il ? Un danger nouveau ? Vite, parlez.

– Oh ! Rien de grave encore. Pourtant...

– Pourtant ?

– Eh bien, il est sur nos traces.

– Sholmès ?

– Oui. C'est lui qui a lancé Ganimard dans l'affaire du restaurant hongrois. C'est lui qui a posté, cette nuit, les deux agents de la rue Chalgrin. J'en ai la preuve. Ganimard a fouillé la maison ce matin, et Sholmès l'accompagnait. En outre...

– En outre ?

– Eh bien, il y a autre chose : il nous manque un de nos hommes, Jeanniot.

– Le concierge ?

– Oui.

– Mais c'est moi qui l'ai envoyé ce matin, rue Chalgrin, pour ramasser des grenats qui étaient tombés de ma broche.

– Il n'y a pas de doute, Sholmès l'aura pris au piège.

– Nullement. Les grenats ont été apportés au bijoutier de la rue de la Paix.

– Alors, qu'est-il devenu depuis ?

– Oh Maxime, j'ai peur.

– Il n'y a pas de quoi s'effrayer. Mais j'avoue que la situation est très grave. Que sait-il ? Où se cache-t-il ? Sa force réside dans son isolement. Rien ne peut le trahir.

– Que décidez-vous ?

– L'extrême prudence, Clotilde. Depuis longtemps je suis résolu à changer mon installation et à la transporter là-bas, dans l'asile inviolable que vous savez. L'intervention de Sholmès brusque les choses. Quand un homme comme lui est sur une piste, on doit se dire que fatalement, il arrivera au bout de cette piste. Donc, j'ai tout préparé. Après-demain, mercredi, le déménagement aura lieu. À midi, ce sera fini. À deux heures, je pourrai moi-même quitter la place, après avoir enlevé les derniers vestiges de notre installation, ce qui n'est pas une petite affaire. D'ici là...

– D'ici là ?

– Nous ne devons pas nous voir, et personne ne doit vous voir, Clotilde. Ne sortez pas. Je ne crains rien pour moi. Je crains tout dès qu'il s'agit de vous.

– Il est impossible que cet Anglais parvienne jusqu'à moi.

– Tout est possible avec lui, et je me méfie. Hier, quand j'ai manqué d'être surpris par votre père, j'étais venu pour fouiller l'armoire qui contient les anciens registres de M. Destange. Il y a là un danger. Il y en a partout. Je devine l'ennemi qui rôde dans l'ombre et qui se rapproche de plus en plus. Je sens qu'il nous surveille... qu'il tend ses filets autour de nous. C'est là une de ces intuitions qui ne me trompent jamais.

– En ce cas, dit-elle, partez, Maxime, et ne pensez plus à mes larmes. Je serai forte, et j'attendrai que le danger soit conjuré. Adieu, Maxime.

Elle l'embrassa longuement. Et ce fut elle-même qui le poussa dehors. Sholmès entendit le son de leurs voix qui s'éloignait.

Hardiment, surexcité par ce même besoin d'agir, envers et contre tout, qui le stimulait depuis la veille, il s'engagea dans une antichambre à l'extrémité de laquelle il y avait un escalier. Mais, au moment où il allait descendre, le bruit d'une conversation partit de l'étage inférieur, et il jugea préférable de suivre un couloir circulaire qui le conduisit à un autre escalier.

Au bas de cet escalier il fut très surpris de voir des meubles dont il connaissait déjà la forme et l'emplacement. Une porte était entrebâillée. Il pénétra dans une grande pièce ronde. C'était la bibliothèque de M. Destange.

« Parfait ! Admirable ! murmura-t-il, je comprends tout. Le boudoir de Clotilde, c'est-à-dire de la Dame blonde, communique avec un des appartements de la maison voisine, et cette maison voisine a sa sortie, non sur la place Malesherbes, mais sur une rue adjacente, la rue Montchanin, autant que je m'en souviens... À merveille ! Et je m'explique comment Clotilde Destange va rejoindre son bien-aimé tout en gardant la réputation d'une personne qui ne sort jamais. Et je m'explique aussi comment Arsène Lupin a surgi près de moi, hier soir, sur la galerie : il doit y avoir une autre communication entre l'appartement voisin et cette bibliothèque... »

Et il concluait :

« Encore une maison truquée. Encore une fois, sans doute, Destange architecte ! Il s'agit maintenant de profiter de mon passage ici pour vérifier le contenu de l'armoire... et pour me documenter sur les autres maisons truquées. »

Sholmès monta sur la galerie et se dissimula derrière les étoffes de la rampe. Il y resta jusqu'à la fin de la soirée. Un domestique vint éteindre les lampes électriques. Une heure plus tard, l'Anglais fit fonctionner le ressort de sa lanterne et se dirigea vers l'armoire.

Comme il le savait, elle contenait les anciens papiers de l'architecte, dossiers, devis, livres de comptabilité. Au second plan, une série de registres, classés par ordre d'ancienneté, se dressait.

Il prit alternativement ceux des dernières années, et aussitôt il examinait la page de récapitulation, et, plus spécialement, la lettre H. Enfin, ayant découvert le mot Harmingeat, accompagné du chiffre 63, il se reporta à la page 63 et lut :

« Harmingeat, 40, rue Chalgrin. »

Suivait le détail de travaux exécutés pour ce client en vue de l'établissement d'un calorifère dans son immeuble. Et en marge, cette note : « Voir le dossier M. B. »

— Eh ! Je le sais bien, dit-il, le dossier M. B., c'est celui qu'il me faut. Par lui, je saurai le domicile actuel de M. Lupin.

Ce n'est qu'au matin que, sur la deuxième moitié d'un registre, il découvrit ce fameux dossier.

Il comportait quinze pages. L'une reproduisait la page consacrée à M. Harmingeat de la rue Chalgrin. Une autre détaillait les travaux exécutés pour M. Vatinel, propriétaire, 25, rue Clapeyron. Une autre était réservée au Baron d'Hautrec, 134, avenue Henri-Martin, une autre au château de Crozon, et les onze autres à différents propriétaires de Paris.

Sholmès copia cette liste de onze noms et de onze adresses, puis il remit les choses en place, ouvrit une fenêtre, et sauta sur la place déserte, en ayant soin de repousser les volets.

Dans sa chambre d'hôtel il alluma sa pipe avec la gravité qu'il apportait à cet acte, et, entouré de nuages de fumée, il étudia les conclusions que l'on pouvait tirer du dossier M. B., ou, pour mieux dire, du dossier Maxime Bermond, alias Arsène Lupin.

À huit heures, il envoyait à Ganimard ce pneumatique :

« Je passerai sans doute, ce matin, rue Pergolèse et vous confierai une personne dont la capture est de la plus haute importance. En tout cas, soyez chez vous cette nuit et demain mercredi jusqu'à midi, et arrangez-vous pour avoir une trentaine d'hommes à votre disposition... »

Puis il choisit sur le boulevard un fiacre automobile dont le chauffeur lui plut par sa bonne figure réjouie et peu intelligente, et se fit conduire sur la place Malesherbes, cinquante pas plus loin que l'hôtel Destange.

– Mon garçon, fermez votre voiture, dit-il au mécanicien, relevez le col de votre fourrure, car le vent est froid, et attendez patiemment. Dans une heure et demie, vous mettrez votre moteur en marche. Dès que je reviendrai, en route pour la rue Pergolèse.

Au moment de franchir le seuil de l'hôtel, il eut une dernière hésitation. N'était-ce pas une faute de s'occuper ainsi de la Dame blonde tandis que Lupin achevait ses préparatifs de départ ? Et n'aurait-il pas mieux fait, à l'aide de la liste des immeubles, de chercher tout d'abord le domicile de son adversaire ?

– Bah ? se dit-il, quand la Dame blonde sera ma prisonnière, je serai maître de la situation.

Et il sonna.

M. Destange se trouvait déjà dans la bibliothèque. Ils travaillèrent un moment et Sholmès cherchait un prétexte pour monter jusqu'à la chambre



de Clotilde, lorsque la jeune fille entra, dit bonjour à son père, s'assit dans le petit salon et se mit à écrire.

De sa place, Sholmès la voyait, penchée sur la table, et qui, de temps à autre, méditait, la plume en l'air et le visage pensif. Il attendit, puis prenant un volume, il dit à M. Destange :

– Voici justement un livre que Mlle Destange m'a prié de lui apporter dès que je mettrais la main dessus.

Il se rendit dans le petit salon et se posta devant Clotilde de façon à ce que son père ne pût l'apercevoir, et il prononça :

– Je suis M. Stickmann, le nouveau secrétaire de M. Destange.

– Ah ! fit-elle sans se déranger. Mon père a donc changé de secrétaire ?

– Oui, Mademoiselle, et je désirerais vous parler.

– Veuillez vous asseoir, Monsieur, j'ai fini.

Elle ajouta quelques mots à sa lettre, la signa, cacheta l'enveloppe, repoussa ses papiers, appuya sur la sonnerie d'un téléphone, obtint la communication avec sa couturière, pria celle-ci de hâter l'achèvement d'un manteau de voyage dont elle avait un besoin urgent, et enfin se tournant vers Sholmès :

– Je suis à vous, Monsieur. Mais notre conversation ne peut-elle avoir lieu devant mon père ?

– Non, Mademoiselle, et je vous supplierai même de ne pas hausser la voix. Il est préférable que M. Destange ne nous entende point.

– Pour qui est-ce préférable ?

– Pour vous, Mademoiselle.

– Je n'admets pas de conversation que mon père ne puisse entendre.

– Il faut pourtant bien que vous admettiez celle-ci.

Ils se levèrent l'un et l'autre, les yeux croisés.

Et elle dit :

– Parlez, Monsieur.

Toujours debout, il commença :

– Vous me pardonneriez si je me trompe sur certains points secondaires. Ce que je garantis, c'est l'exactitude générale des incidents que j'expose.

– Pas de phrases, je vous prie. Des faits.

À cette interruption, lancée brusquement, il sentit que la jeune femme était sur ses gardes, et il reprit :

– Soit, j’irai droit au but. Donc il y a cinq ans, Monsieur votre père a eu l’occasion de rencontrer un M. Maxime Bermond, lequel s’est présenté à lui comme entrepreneur... ou architecte, je ne saurais préciser. Toujours est-il que M. Destange s’est pris d’affection pour ce jeune homme, et, comme l’état de sa santé ne lui permettait plus de s’occuper de ses affaires, il confia à M. Bermond l’exécution de quelques commandes qu’il avait acceptées de la part d’anciens clients, et qui semblaient en rapport avec les aptitudes de son collaborateur.

Herlock s’arrêta. Il lui parut que la pâleur de la jeune fille s’était accentuée. Ce fut pourtant avec le plus grand calme qu’elle prononça :

– Je ne connais pas les faits dont vous m’entretenez, Monsieur, et surtout je ne vois pas en quoi ils peuvent m’intéresser.

– En ceci, Mademoiselle, c’est que M. Maxime Bermond s’appelle de son vrai nom, vous le savez aussi bien que moi, Arsène Lupin.

Elle éclata de rire.

– Pas possible ! Arsène Lupin ? M. Maxime Bermond s’appelle Arsène Lupin ?

– Comme j’ai l’honneur de vous le dire, Mademoiselle, et puisque vous refusez de me comprendre à demi-mot, j’ajouterai qu’Arsène Lupin a trouvé ici, pour l’accomplissement de ses projets, une amie, plus qu’une amie, une complice aveugle et... passionnément dévouée.

Elle se leva, et, sans émotion, ou du moins avec si peu d’émotion que Sholmès fut frappé d’une telle maîtrise, elle déclara :

– J’ignore le but de votre conduite, Monsieur, et je veux l’ignorer. Je vous prie donc de ne pas ajouter un mot et de sortir d’ici.

– Je n’ai jamais eu l’intention de vous imposer ma présence indéfiniment, répondit Sholmès, aussi paisible qu’elle. Seulement j’ai résolu de ne pas sortir seul de cet hôtel.

– Et qui donc vous accompagnera, Monsieur ?

– Vous !

– Moi ?

– Oui, Mademoiselle, nous sortirons ensemble de cet hôtel, et vous me suivrez, sans une protestation, sans un mot.

Ce qu’il y avait d’étrange dans cette scène, c’était le calme absolu des deux adversaires. Plutôt qu’un duel implacable entre deux volontés

puissantes, on eût dit, à leur attitude, au ton de leurs voix, le débat courtois de deux personnes qui ne sont pas du même avis.

Dans la rotonde, par la baie grande ouverte, on apercevait M. Destange qui maniait ses livres avec des gestes mesurés.

Clotilde se rassit en haussant légèrement les épaules. Herlock tira sa montre.

– Il est dix heures et demie. Dans cinq minutes nous partons.

– Sinon ?

– Sinon, je vais trouver M. Destange, et je lui raconte...

– Quoi ?

– La vérité. Je lui raconte la vie mensongère de Maxime Bermond, et je lui raconte la double vie de sa complice.

– De sa complice ?

– Oui, de celle que l'on appelle la Dame blonde, de celle qui fut blonde.

– Et quelles preuves lui donnerez-vous ?

– Je l'emmènerai rue Chalgrin, et je lui montrerai le passage qu'Arsène Lupin, profitant des travaux dont il avait la direction, a fait pratiquer par ses hommes entre le 40 et le 42, le passage qui vous a servi à tous les deux, l'avant-dernière nuit.

– Après ?

– Après, j'emmènerai M. Destange chez Maître Detinan, nous descendrons l'escalier de service par lequel vous êtes descendue avec Arsène Lupin pour échapper à Ganimard. Et nous chercherons tous deux la communication sans doute analogue qui existe avec la maison voisine, maison dont la sortie donne sur le boulevard des Batignolles et non sur la rue Clapeyron ?

– Après ?

– Après, j'emmènerai M. Destange au château de Crozon, et il lui sera facile, à lui qui sait le genre de travaux exécutés par Arsène Lupin lors de la restauration de ce château, de découvrir les passages secrets qu'Arsène Lupin a fait pratiquer par ses hommes. Il constatera que ces passages ont permis à la Dame blonde de s'introduire, la nuit, dans la chambre de la comtesse et d'y prendre sur la cheminée le diamant bleu, puis, deux semaines plus tard, de s'introduire dans la chambre du conseiller Bleichen et de cacher ce diamant bleu au fond d'un flacon... acte assez bizarre, je

l'avoue, petite vengeance de femme peut-être, je ne sais, cela n'importe point.

– Après ?

– Après, fit Herlock d'une voix plus grave, j'emmènerai M. Destange au 134 avenue Henri-Martin, et nous chercherons comment le Baron d'Hautrec...

– Taisez-vous, taisez-vous, balbutia la jeune fille, avec un effroi soudain... je vous défends ! ... Alors vous osez dire que c'est moi... vous m'accusez...

– Je vous accuse d'avoir tué le Baron d'Hautrec.

– Non, non, c'est une infamie.

– Vous avez tué le Baron d'Hautrec, Mademoiselle. Vous étiez entrée à son service sous le nom d'Antoinette Bréhat, dans le but de lui ravir le diamant bleu, et vous l'avez tué.

De nouveau elle murmura, brisée, réduite à la prière :

– Taisez-vous, Monsieur, je vous en supplie. Puisque vous savez tant de choses, vous devez savoir que je n'ai pas assassiné le Baron.

– Je n'ai pas dit que vous l'aviez assassiné, Mademoiselle. Le Baron d'Hautrec était sujet à des accès de folie que, seule, la sœur Auguste pouvait maîtriser. Je tiens ce détail d'elle-même. En l'absence de cette personne, il a dû se jeter sur vous, et c'est au cours de la lutte, pour défendre votre vie, que vous l'avez frappé. Épouvantée par un tel acte, vous avez sonné et vous vous êtes enfuie sans même arracher du doigt de votre victime ce diamant bleu que vous étiez venue prendre. Un instant après vous rameniez un des complices de Lupin, domestique dans la maison voisine, vous transportiez le Baron sur son lit, vous remettiez la chambre en ordre... mais toujours sans oser prendre le diamant bleu. Voilà ce qui s'est passé. Donc, je le répète, vous n'avez pas assassiné le Baron. Cependant ce sont bien vos mains qui l'ont frappé.

Elle les avait croisées sur son front, ses longues mains fines et pâles, et elle les garda longtemps ainsi, immobiles. Enfin, déliant ses doigts, elle découvrit son visage douloureux et prononça :

– Et c'est tout cela que vous avez l'intention de dire à mon père ?

– Oui, et je lui dirai que j'ai comme témoins Mlle Gerbois, qui reconnaîtra la Dame blonde, la sœur Auguste qui reconnaîtra Antoinette

Bréhat, la comtesse de Crozon qui reconnâtra Mme de Réal. Voilà ce que je lui dirai.

– Vous n’oserez pas, dit-elle, recouvrant son sang-froid devant la menace d’un péril immédiat.

Il se leva et fit un pas vers la bibliothèque. Clotilde l’arrêta :

– Un instant, Monsieur.

Elle réfléchit, maîtresse d’elle-même maintenant, et, fort calme, lui demanda :

– Vous êtes Herlock Sholmès, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Que voulezvous de moi ?

– Ce que je veux ? J’ai engagé contre Arsène Lupin un duel dont il faut que je sorte vainqueur. Dans l’attente d’un dénouement qui ne saurait tarder beaucoup, j’estime qu’un otage aussi précieux que vous me donne sur mon adversaire un avantage considérable. Donc, vous me suivrez, Mademoiselle, je vous confierai à quelqu’un de mes amis. Dès que mon but sera atteint, vous serez libre.

– C’est tout ?

– C’est tout, je ne fais pas partie de la police de votre pays, et je ne me sens par conséquent aucun droit... de justicier.

Elle semblait résolue. Cependant elle exigea encore un moment de répit. Ses yeux se fermèrent, et Sholmès la regardait, si tranquille soudain, presque indifférente aux dangers qui l’entouraient.

« Et même, songeait l’Anglais, se croit-elle en danger ? Mais non, puisque Lupin la protège. Avec Lupin rien ne peut vous atteindre. Lupin est tout-puissant, Lupin est infailible. »

– Mademoiselle, dit-il, j’ai parlé de cinq minutes, il y en a plus de trente.

– Me permettez-vous de monter dans ma chambre, Monsieur, et d’y prendre mes affaires ?

– Si vous le désirez, Mademoiselle, j’irai vous attendre rue Montchanin. Je suis un excellent ami du concierge Jeanniot.

– Ah ! vous savez... fit-elle avec un effroi visible.

– Je sais bien des choses.

– Soit. Je sonnerai donc.

On lui apporta son chapeau et son vêtement, et Sholmès lui dit :

– Il faut que vous donniez à M. Destange une raison qui explique notre départ, et que cette raison puisse au besoin expliquer votre absence pendant quelques jours.

– C’est inutile. Je serai ici tantôt.

De nouveau ils se défièrent du regard, ironiques tous deux et souriants.

– Comme vous êtes sûre de lui dit Sholmès.

– Aveuglement.

– Tout ce qu’il fait est bien, n’est-ce pas ? Tout ce qu’il veut se réalise.

Et vous approuvez tout, et vous êtes prête à tout pour lui.

– Je l’aime, dit-elle, frissonnante de passion.

– Et vous croyez qu’il vous sauvera ?

Elle haussa les épaules et, s’avançant vers son père, elle le prévint.

– Je t’enlève M. Stickmann. Nous allons à la Bibliothèque nationale.

– Tu rentres déjeuner ?

– Peut-être... ou plutôt non... mais ne t’inquiète pas...

Et elle déclara fermement à Sholmès :

– Je vous suis, Monsieur.

– Sans arrière-pensée ?

– Les yeux fermés.

– Si vous tentez de vous échapper, j’appelle, je crie, on vous arrête, et c’est la prison. N’oubliez pas que la Dame blonde est sous le coup d’un mandat.

– Je vous jure sur l’honneur que je ne ferai rien pour m’échapper.

– Je vous crois. Marchons.

Ensemble, comme il l’avait prédit, tous deux quittèrent l’hôtel.

Sur la place, l’automobile stationnait, tournée dans le sens opposé. On voyait le dos du mécanicien et sa casquette que recouvrait presque le col de sa fourrure. En approchant, Sholmès entendit le ronflement du moteur. Il ouvrit la portière, pria Clotilde de monter et s’assit auprès d’elle.

La voiture démarra brusquement, gagna les boulevards extérieurs, l’avenue Hoche, l’avenue de la Grande-Armée.

Herlock, pensif, combinait ses plans.

« Ganimard est chez lui... je laisse la jeune fille entre ses mains... lui dirai-je qui est cette jeune fille ? Non, il la mènerait droit au Dépôt, ce qui dérangerait tout. Une fois seul, je consulte la liste du dossier M. B., et je me mets en chasse. Et cette nuit, ou demain matin au plus tard, je vais trouver

Ganimard comme il est convenu, et je lui livre Arsène Lupin et sa bande...  
»

Il se frotta les mains, heureux de sentir enfin le but à sa portée et de voir qu'aucun obstacle sérieux ne l'en séparait. Et, cédant à un besoin d'expansion qui contrastait avec sa nature, il s'écria :

– Excusez-moi, Mademoiselle, si je montre tant de satisfaction. La bataille fut pénible, et le succès m'est particulièrement agréable.

– Succès légitime, Monsieur, et dont vous avez le droit de vous réjouir.

– Je vous remercie. Mais quelle drôle de route nous prenons ! Le chauffeur n'a donc pas entendu ?

À ce moment, on sortait de Paris par la porte de Neuilly. Que diable pourtant, la rue Pergolèse n'était pas en dehors des fortifications.

Sholmès baissa la glace.

– Dites donc, chauffeur, vous vous trompez... rue Pergolèse !...

L'homme ne répondit pas. Il répéta, d'un ton plus élevé :

– Je vous dis d'aller rue Pergolèse.

L'homme ne répondit point.

– Ah ! ça, mais vous êtes sourd, mon ami. Ou vous y mettez de la mauvaise volonté... nous n'avons rien à faire par ici... rue Pergolèse ! Je vous ordonne de rebrousser chemin, et au plus vite.

Toujours le même silence. L'Anglais frémit d'inquiétude. Il regarda Clotilde : un sourire indéfinissable plissait les lèvres de la jeune fille.

– Pourquoi riez-vous ? maugréa-t-il... cet incident n'a aucun rapport... cela ne change rien aux choses...

– Absolument rien, répondit-elle.

Tout à coup une idée le bouleversa. Se levant à moitié, il examina plus attentivement l'homme qui se trouvait sur le siège. Les épaules étaient plus minces, l'attitude plus dégagée... une sueur froide le couvrit, ses mains se crispèrent, tandis que la plus effroyable conviction s'imposait à son esprit : cet homme, c'était Arsène Lupin.

– Eh bien, Monsieur Sholmès, que dites-vous de cette petite promenade ?

– Délicieuse, cher Monsieur, vraiment délicieuse, riposta Sholmès.

Jamais peut-être il ne lui fallut faire sur lui-même un effort plus terrible que pour articuler ces paroles sans un frémissement dans la voix, sans rien qui pût indiquer le déchaînement de tout son être. Mais aussitôt, par une

sorte de réaction formidable, un flot de rage et de haine brisa les digues, emporta sa volonté, et, d'un geste brusque tirant son revolver, il le braqua sur Mlle Destange.

– À la minute même, à la seconde, arrêtez, Lupin, ou je fais feu sur Mademoiselle.

– Je vous recommande de viser la joue si vous voulez atteindre la tempe, répondit Lupin sans tourner la tête.

Clotilde prononça :

– Maxime, n'allez pas trop vite, le pavé est glissant, et je suis très peureuse.

Elle souriait toujours, les yeux fixés aux pavés, dont la route se hérissait devant la voiture.

– Qu'il arrête ! Qu'il arrête donc ! lui dit Sholmès, fou de colère, vous voyez bien que je suis capable de tout !

Le canon du revolver frôla les boucles de cheveux.

Elle murmura :

– Ce Maxime est d'une imprudence ! À ce train-là nous sommes sûrs de dérapier.

Sholmès remit l'arme dans sa poche et saisit la poignée de la portière, prêt à s'élancer, malgré l'absurdité d'un pareil acte.

Clotilde lui dit :

– Prenez garde, Monsieur, il y a une automobile derrière nous.

Il se pencha. Une voiture les suivait en effet, énorme, farouche d'aspect avec sa proue aiguë, couleur de sang, et les quatre hommes en peau de bête qui la montaient.

« Allons, pensa-t-il, je suis bien gardé, patientons. »

Il croisa les bras sur sa poitrine, avec cette soumission orgueilleuse de ceux qui s'inclinent et qui attendent quand le destin se tourne contre eux. Et tandis que l'on traversait la Seine et que l'on brûlait Suresnes, Rueil, Chatou, immobile, résigné, maître de sa colère et sans amertume ; il ne songeait plus qu'à découvrir par quel miracle Arsène Lupin s'était substitué au chauffeur. Que le brave garçon qu'il avait choisi le matin sur le boulevard pût être un complice placé là d'avance, il ne l'admettait pas. Pourtant il fallait bien qu'Arsène Lupin eût été prévenu, et il ne pouvait l'avoir été qu'après le moment où, lui, Sholmès avait menacé Clotilde,



puisque personne, auparavant, ne soupçonnait son projet. Or, depuis ce moment, Clotilde et lui ne s'étaient point quittés.

Un souvenir le frappa : la communication téléphonique demandée par la jeune fille, sa conversation avec la couturière. Et tout de suite il comprit. Avant même qu'il n'eût parlé, à la seule annonce de l'entretien qu'il sollicitait comme nouveau secrétaire de M. Destange, elle avait flairé le péril, deviné le nom et le but du visiteur, et, froidement, naturellement, comme si elle accomplissait bien en réalité l'acte qu'elle semblait accomplir, elle avait appelé Lupin à son secours, sous le couvert d'un fournisseur, et en se servant de formules convenues entre eux.

Comment Arsène Lupin était venu, comment cette automobile en station, dont le moteur trépidait, lui avait paru suspecte, comment il avait soudoyé le mécanicien, tout cela importait peu. Ce qui passionnait Sholmès au point d'apaiser sa fureur, c'était l'évocation de cet instant, où une simple femme, une amoureuse il est vrai, domptant ses nerfs, écrasant son instinct, immobilisant les traits de son visage, soumettant l'expression de ses yeux, avait donné le change au vieux Herlock Sholmès.

Que faire contre un homme servi par de tels auxiliaires, et qui, par le seul ascendant de son autorité, insufflait à une femme de telles provisions d'audace et d'énergie ?

On franchit la Seine et l'on escalada la côte de Saint-Germain ; mais, à cinq cents mètres au-delà de cette ville, le fiacre ralentit. L'autre voiture vint à sa hauteur, et toutes deux s'arrêtèrent. Il n'y avait personne aux alentours.

– Monsieur Sholmès, dit Lupin, ayez l'obligeance de changer de véhicule. Le nôtre est vraiment d'une lenteur !...

– Comment donc ! s'écria Sholmès, d'autant plus empressé qu'il n'avait pas le choix.

– Vous me permettrez aussi de vous prêter cette fourrure, car nous irons assez vite, et de vous offrir ces deux sandwiches... Si, si, acceptez, qui sait quand vous dînez !

Les quatre hommes étaient descendus. L'un d'eux s'approcha, et comme il avait retiré les lunettes qui le masquaient, Sholmès reconnut le Monsieur en redingote du restaurant hongrois. Lupin lui dit :

– Vous reconduirez ce fiacre au chauffeur à qui je l'ai loué. Il attend dans le premier débit de vins à droite de la rue Legendre. Vous lui ferez le

second versement de mille francs promis. Ah ! j'oubliais, veuillez donner vos lunettes à M. Sholmès.

Il s'entretint avec Mlle Destange, puis s'installa au volant et partit, Sholmès à ses côtés, et, derrière lui, un de ses hommes.

Lupin n'avait pas exagéré en disant qu'on irait « assez vite ». Dès le début ce fut une allure vertigineuse. L'horizon venait à leur rencontre, comme attiré par une force mystérieuse, et il disparaissait à l'instant comme absorbé par un abîme vers lequel d'autres choses aussitôt, arbres, maisons, plaines et forêts, se précipitaient avec la hâte tumultueuse d'un torrent qui sent l'approche du gouffre.

Sholmès et Lupin n'échangeaient pas une parole. Au-dessus de leurs têtes, les feuilles des peupliers faisaient un grand bruit de vagues, bien rythmé par l'espacement régulier des arbres. Et les villes s'évanouirent : Mantes, Vernon, Gaillon. D'une colline à l'autre, de Bon-Secours à Canteleu, Rouen, sa banlieue, son port, ses kilomètres de quais, Rouen ne sembla que la rue d'une bourgade. Et ce fut Duclair, Caudebec, le pays de Caux dont ils effleurèrent les ondulations de leur vol puissant, et Lillebonne, et Quillebeuf. Et voilà qu'ils se trouvèrent soudain au bord de la Seine, à l'extrémité d'un petit quai, au bord duquel s'allongeait un yacht sobre et robuste de lignes, et dont la cheminée lançait des volutes de fumée noire.

La voiture stoppa. En deux heures, ils avaient parcouru plus de quarante lieues.

Un homme s'avança en vareuse bleue, la casquette galonnée d'or et salua.

— Parfait, capitaine ! s'écria Lupin. Vous avez reçu la dépêche ?

— Je l'aie reçue.

— L'Hirondelle est prête ?

— L'Hirondelle est prête.

— En ce cas, Monsieur Sholmès ?

L'Anglais regarda autour de lui, vit un groupe de personnes à la terrasse d'un café, un autre plus près, un instant, puis comprenant qu'avant toute intervention, il serait happé, embarqué, expédié à fond de cale, il traversa la passerelle et suivit Lupin dans la cabine du capitaine.

Elle était vaste, d'une propreté méticuleuse, et toute claire du vernis de ses lambris et de l'étincellement de ses cuivres.

Lupin referma la porte et, sans préambule, presque brutalement, il dit à Sholmès :

– Que savez-vous au juste ?

– Tout.

– Tout ? Précisez.

Il n’y avait plus dans l’intonation de sa voix cette politesse un peu ironique qu’il affectait à l’égard de l’Anglais. C’était l’accent impérieux du maître qui a l’habitude de commander et l’habitude que tout le monde plie devant lui, fût-ce un Herlock Sholmès.

Ils se mesurèrent du regard, ennemis maintenant, ennemis déclarés et frémissants. Un peu énervé, Lupin reprit :

– Voilà plusieurs fois, Monsieur, que je vous rencontre sur mon chemin. C’est autant de fois de trop, et j’en ai assez de perdre mon temps à déjouer les pièges que vous me tendez. Je vous préviens donc que ma conduite avec vous dépendra de votre réponse. Que savez-vous au juste ?

– Tout, Monsieur, je vous le répète.

Arsène Lupin se contint et d’un ton saccadé :

– Je vais vous le dire, moi, ce que vous savez. Vous savez que, sous le nom de Maxime Bermond, j’ai... retouché quinze maisons construites par M. Destange.

– Oui.

– Sur ces quinze maisons, vous en connaissez quatre.

– Oui.

– Et vous avez la liste des onze autres.

– Oui.

– Vous avez pris cette liste chez M. Destange, cette nuit sans doute.

– Oui.

– Et comme vous supposez que, parmi ces onze immeubles, il y en a fatalement un que j’ai gardé pour moi, pour mes besoins et pour ceux de mes amis, vous avez confié à Ganimard le soin de se mettre en campagne et de découvrir ma retraite.

– Non.

– Ce qui signifie ?

– Ce qui signifie que j’agis seul, et que j’allais me mettre, seul, en campagne.

– Alors, je n’ai rien à craindre, puisque vous êtes entre mes mains.

- Vous n’avez rien à craindre tant que je serai entre vos mains.
- C’est-à-dire que vous n’y resterez pas ?
- Non.

Arsène Lupin se rapprocha encore de l’Anglais, et lui posant très doucement la main sur l’épaule :

– Écoutez, Monsieur, je ne suis pas en humeur de discuter, et vous n’êtes pas, malheureusement pour vous, en état de me faire échec. Donc, finissons-en.

– Finissons-en.

– Vous allez me donner votre parole d’honneur de ne pas chercher à vous échapper de ce bateau avant d’être dans les eaux anglaises.

– Je vous donne ma parole d’honneur de chercher par tous les moyens à m’échapper, répondit Sholmès, indomptable.

– Mais, sapristi, vous savez pourtant que je n’ai qu’un mot à dire pour vous réduire à l’impuissance. Tous ces hommes m’obéissent aveuglément. Sur un signe de moi, ils vous mettent une chaîne au cou...

– Les chaînes se cassent.

– ... Et vous jettent pardessus bord à dix milles des côtes.

– Je sais nager.

– Bien répondu, s’écria Lupin en riant. Dieu me pardonne, j’étais en colère. Excusez-moi, maître... et concluons. Admettez-vous que je cherche les mesures nécessaires à ma sécurité et à celle de mes amis ?

– Toutes les mesures. Mais elles sont inutiles.

– D’accord. Cependant vous ne m’en voudrez pas de les prendre.

– C’est votre devoir. Allons-y.

Lupin ouvrit la porte et appela le capitaine et deux matelots. Ceux-ci saisirent l’Anglais, et après l’avoir fouillé lui ficelèrent les jambes et l’attachèrent à la couchette du capitaine.

– Assez ! ordonna Lupin. En vérité, il faut votre obstination, Monsieur, et la gravité exceptionnelle des circonstances, pour que j’ose me permettre...

Les matelots se retirèrent. Lupin dit au capitaine :

– Capitaine, un homme d’équipage restera ici à la disposition de M. Sholmès, et vous-même lui tiendrez compagnie autant que possible. Qu’on ait pour lui tous les égards. Ce n’est pas un prisonnier, mais un hôte. Quelle heure est-il à votre montre, capitaine ?

– Deux heures cinq.

Lupin consulta sa montre, puis une pendule accrochée à la cloison de la cabine.

– Deux heures cinq ?... nous sommes d'accord. Combien de temps vous faut-il pour aller à Southampton ?

– Neuf heures, sans nous presser.

– Vous en mettrez onze. Il ne faut pas que vous touchiez terre avant le départ du paquebot qui laisse Southampton à minuit et qui arrive au Havre à huit heures du matin. Vous entendez, n'est-ce pas, capitaine ? Je me répète : comme il serait infiniment dangereux pour nous tous que Monsieur revînt en France par ce bateau, il ne faut pas que vous arriviez à Southampton avant une heure du matin.

– C'est compris.

– Je vous salue, Maître. À l'année prochaine, dans ce monde ou dans l'autre.

– À demain.

Quelques minutes plus tard Sholmès entendit l'automobile qui s'éloignait, et tout de suite, aux profondeurs de L'Hirondelle, la vapeur haleta plus violemment. Le bateau démarrait.

Vers trois heures on avait franchi l'estuaire de la Seine et l'on entrait en pleine mer. À ce moment, étendu sur la couchette où il était lié, Herlock Sholmès dormait profondément.

Le lendemain matin, dixième et dernier jour de la guerre engagée par les deux grands rivaux, l'*Écho de France* publiait ce délicieux entrefilet :

« Hier un décret d'expulsion a été pris par Arsène Lupin contre Herlock Sholmès, détective anglais. Signifié à midi, le décret était exécuté le jour même. À une heure du matin, Sholmès a été débarqué à Southampton. »

## *La seconde arrestation d'Arsène Lupin*

### Table des matières

Dès huit heures, douze voitures de déménagement encombrèrent la rue Crevaux, entre l'avenue du Bois-de-Boulogne et l'avenue Bugeaud. M. Félix Davey quittait l'appartement qu'il occupait au quatrième étage du n° 8. Et M. Dubreuil, expert, qui avait réuni en un seul appartement le cinquième étage de la même maison et le cinquième étage des deux maisons contiguës, expédiait le même jour – pure coïncidence, puisque ces messieurs ne se connaissaient pas – les collections de meubles pour lesquelles tant de correspondants étrangers lui rendaient quotidiennement visite.

Détail qui fut remarqué dans le quartier, mais dont on ne parla que plus tard, aucune des douze voitures ne portait le nom et l'adresse du déménageur, et aucun des hommes qui les accompagnaient ne s'attarda dans les débits avoisinants. Ils travaillèrent si bien qu'à onze heures tout était fini. Il ne restait plus rien que ces monceaux de papiers et de chiffons qu'on laisse derrière soi, aux coins des chambres vides.

M. Félix Davey, jeune homme élégant, vêtu selon la mode la plus raffinée, mais qui portait à la main une canne d'entraînement dont le poids indiquait chez son possesseur un biceps peu ordinaire, M. Félix Davey s'en alla tranquillement et s'assit sur le banc de l'allée transversale qui coupe l'avenue du Bois, en face de la rue Pergolèse. Près de lui, une femme, en tenue de petite bourgeoise, lisait son journal, tandis qu'un enfant jouait à creuser avec sa pelle un tas de sable.

Au bout d'un instant Félix Davey dit à la femme, sans tourner la tête :

- Ganimard ?
- Parti depuis ce matin neuf heures.
- Où ?
- À la Préfecture de police.
- Seul ?

– Seul.

– Pas de dépêche cette nuit ?

– Aucune.

– On a toujours confiance en vous dans la maison ?

– Toujours. Je rends de petits services à Mme Ganimard, et elle me raconte tout ce que fait son mari... nous avons passé la matinée ensemble.

– C'est bien. Jusqu'à nouvel ordre, continuez à venir ici, chaque jour, à onze heures.

Il se leva et se rendit, près de la porte Dauphine, au Pavillon chinois où il prit un repas frugal, deux œufs, des légumes et des fruits. Puis il retourna rue Crevaux et dit à la concierge :

– Je jette un coup d'œil là-haut, et je vous rends les clefs.

Il termina son inspection par la pièce qui lui servait de cabinet de travail. Là, il saisit l'extrémité d'un tuyau de gaz dont le coude était articulé et qui pendait le long de la cheminée enleva le bouchon de cuivre qui le fermait, adapta un petit appareil en forme de cornet, et souffla.

Un léger coup de sifflet lui répondit. Portant le tuyau à sa bouche, il murmura :

– Personne, Dubreuil ?

– Personne.

– Je peux monter ?

– Oui.

Il remit le tuyau à sa place, tout en se disant :

« Jusqu'où va le progrès ? Notre siècle fourmille de petites inventions qui rendent vraiment la vie charmante et pittoresque. Et si amusante ! ... Surtout quand on sait jouer à la vie comme moi. »

Il fit pivoter une des moulures de marbre de la cheminée. La plaque de marbre elle-même bougea, et la glace qui la surmontait glissa sur d'invisibles rainures, démasquant une ouverture béante où reposaient les premières marches d'un escalier construit dans le corps même de la cheminée ; tout cela bien propre, en fonte soigneusement astiquée et en carreaux de porcelaine blanche.

Il monta. Au cinquième étage, même orifice au-dessus de la cheminée. M. Dubreuil attendait.

– C'est fini, chez vous ?

– C'est fini.

- Tout est débarrassé ?
- Entièrement.
- Le personnel ?
- Il n’y a plus que les trois hommes de garde.
- Allons-y.

L’un après l’autre ils montèrent par le même chemin jusqu’à l’étage des domestiques, et débouchèrent dans une mansarde où se trouvaient trois individus dont l’un regardait par la fenêtre.

- Rien de nouveau ?
- Rien, patron.
- La rue est calme ?
- Absolument.
- Encore dix minutes et je pars définitivement... vous partirez aussi. D’ici là, au moindre mouvement suspect dans la rue, avertissez-moi.

- J’ai toujours le doigt sur la sonnerie d’alarme, patron.
- Dubreuil, vous aviez recommandé à nos déménageurs de ne pas toucher aux fils de cette sonnerie ?
- Certes, elle fonctionne à merveille.
- Alors je suis tranquille.

Ces deux messieurs redescendirent jusqu’à l’appartement de Félix Davey. Et celui-ci, après avoir rajusté la moulure de marbre, s’exclama joyeusement :

- Dubreuil, je voudrais voir la tête de ceux qui découvriront tous ces admirables trucs, timbres d’avertissement, réseau de fils électriques et de tuyaux acoustiques, passages invisibles, lames de parquets qui glissent, escaliers dérobés... une vraie machination pour féerie !

- Quelle réclame pour Arsène Lupin !
- Une réclame dont on se serait bien passé. Dommage de quitter une pareille installation. Tout est à recommencer, Dubreuil... et sur un nouveau modèle, évidemment, car il ne faut jamais se répéter. Peste soit du Sholmès !

- Toujours pas revenu, le Sholmès ?
- Et comment ? De Southampton, un seul paquebot, celui de minuit. Du Havre, un seul train, celui de huit heures du matin qui arrive à onze heures onze. Du moment qu’il n’a pas pris le paquebot de minuit – et il ne l’a pas



pris, les instructions données au capitaine étant formelles – il ne pourra être en France que ce soir, via Newhaven et Dieppe.

– S’il revient !

– Sholmès n’abandonne jamais la partie. Il reviendra, mais trop tard. Nous serons loin.

– Et Mlle Destange ?

– Je dois la retrouver dans une heure.

– Chez elle ?

– Oh ! Non, elle ne rentrera chez elle que dans quelques jours, après la tourmente... et lorsque je n’aurai plus à m’occuper que d’elle. Mais, vous, Dubreuil, il faut vous hâter. L’embarquement de tous nos colis sera long, et votre présence est nécessaire sur le quai.

– Vous êtes sûr que nous ne sommes pas surveillés ?

– Par qui ? Je ne craignais que Sholmès.

Dubreuil se retira. Félix Davey fit un dernier tour, ramassa deux ou trois lettres déchirées, puis, apercevant un morceau de craie, il le prit, dessina sur le papier sombre de la salle à manger un grand cadre, et inscrivit, ainsi que l’on fait sur une plaque commémorative :

« ICI HABITA, DURANT CINQ ANNÉES, AU DÉBUT DU XX<sup>ème</sup> SIÈCLE, ARSÈNE LUPIN, GENTILHOMME-CAMBRIOLEUR. »

Cette petite plaisanterie parut lui causer une vive satisfaction. Il la contempla en sifflotant un air d’allégresse, et s’écria :

– Maintenant que je suis en règle avec les historiens des générations futures, filons. Dépêchez-vous, maître Herlock Sholmès, avant trois minutes j’aurai quitté mon gîte, et votre défaite sera totale... encore deux minutes ! Vous me faites attendre, maître !... Encore une minute ! Vous ne venez pas ? Eh bien, je proclame votre déchéance et mon apothéose. Sur quoi, je m’esquive. Adieu, royaume d’Arsène Lupin ! Je ne vous verrai plus. Adieu les cinquante-cinq pièces des six appartements sur lesquels je régnais ! Adieu, ma chambrette, mon austère chambrette !

Une sonnerie coupa net son accès de lyrisme, une sonnerie aiguë, rapide et stridente, qui s’interrompit deux fois, reprit deux fois et cessa. C’était la sonnerie d’alarme.

Qu’y avait-il donc ? Quel danger imprévu ? Ganimard ? Mais non...

Il fut sur le point de regagner son bureau et de s'enfuir. Mais d'abord il se dirigea du côté de la fenêtre. Personne dans la rue. L'ennemi serait-il donc déjà dans la maison ? Il écouta et crut discerner des rumeurs confuses. Sans plus hésiter, il courut jusqu'à son cabinet de travail, et, comme il en franchissait le seuil, il distingua le bruit d'une clef que l'on cherchait à introduire dans la porte du vestibule.

– Diable, murmura-t-il, il n'est que temps. La maison est peut-être cernée... l'escalier de service, impossible. Heureusement que la cheminée...

Il poussa vivement la moulure : elle ne bougea pas. Il fit un effort plus violent : elle ne bougea pas.

Au même moment il eut l'impression que la porte s'ouvrait là-bas et que des pas résonnaient.

– Sacré nom, jura-t-il, je suis perdu si ce fichu mécanisme...

Ses doigts se convulsèrent autour de la moulure. De tout son poids il pesa. Rien ne bougea. Rien ! Par une malchance incroyable, par une méchanceté vraiment effarante du destin, le mécanisme, qui fonctionnait encore un instant auparavant, ne fonctionnait plus !

Il s'acharna, se crispa. Le bloc de marbre demeurait inerte, immuable. Malédiction ! Était-il admissible que cet obstacle stupide lui barrât le chemin ? Il frappa le marbre, il le frappa à coups de poing rageurs, il le martela, il l'injuria...

– Eh bien, quoi, Monsieur Lupin, il y a donc quelque chose qui ne marche pas comme il vous plaît ?

Lupin se retourna, secoué d'épouvante. Herlock Sholmès était devant lui !

Herlock Sholmès ! Il le regarda en clignant des yeux, comme gêné par une vision cruelle. Herlock Sholmès à Paris ! Herlock Sholmès qu'il avait expédié la veille en Angleterre ainsi qu'un colis dangereux, et qui se dressait en face de lui, victorieux et libre ! Ah ! Pour que cet impossible miracle se fût réalisé malgré la volonté d'Arsène Lupin, il fallait un bouleversement des lois naturelles, le triomphe de tout ce qui est illogique et anormal ! Herlock Sholmès en face de lui !

Et l'Anglais prononça, ironique à son tour, et plein de cette politesse dédaigneuse avec laquelle son adversaire l'avait si souvent cinglé :

– Monsieur Lupin, je vous avertis qu’à partir de cette minute, je ne penserai plus jamais à la nuit que vous m’avez fait passer dans l’hôtel du Baron d’Hautrec, plus jamais aux mésaventures de mon ami Wilson, plus jamais à mon enlèvement en automobile, et non plus à ce voyage que je viens d’accomplir, ficelé par vos ordres sur une couchette peu confortable. Cette minute efface tout. Je ne me souviens plus de rien. Je suis payé. Je suis royalement payé.

Lupin garda le silence. L’Anglais reprit :

– N’est-ce pas votre avis ?

Il avait l’air d’insister comme s’il eût réclamé un acquiescement, une sorte de quittance à l’égard du passé.

Après un instant de réflexion, durant lequel l’Anglais se sentit pénétré, scruté jusqu’au plus profond de son âme, Lupin déclara :

– Je suppose, Monsieur, que votre conduite actuelle s’appuie sur des motifs sérieux ?

– Extrêmement sérieux.

– Le fait d’avoir échappé à mon capitaine et à mes matelots n’est qu’un incident secondaire de notre lutte. Mais le fait d’être ici, devant moi, seul, vous entendez, seul en face d’Arsène Lupin, me donne à croire que votre revanche est aussi complète que possible.

– Aussi complète que possible.

– Cette maison ?

– Cernée.

– Les deux maisons voisines ?

– Cernées.

– L’appartement au-dessus de celui-ci ?

– Les trois appartements du cinquième que M. Dubreuil occupait, cernés.

– De sorte que...

– De sorte que vous êtes pris, Monsieur Lupin, irrémédiablement pris.

Les mêmes sentiments qui avaient agité Sholmès au cours de sa promenade en automobile, Lupin les éprouva, la même fureur concentrée, la même révolte – mais aussi, en fin de compte – la même loyauté le courba sous la force des choses. Tous deux également puissants, ils devaient pareillement accepter la défaite comme un mal provisoire auquel on doit se résigner.

– Nous sommes quittes, Monsieur, dit-il nettement.

L'Anglais sembla ravi de cet aveu. Ils se turent. Puis Lupin reprit, déjà maître de lui et souriant :

– Et je n'en suis pas fâché ! Cela devenait fastidieux de gagner à tous coups. Je n'avais qu'à allonger le bras pour vous atteindre en pleine poitrine. Cette fois, j'y suis. Touché, maître !

Il riait de bon cœur.

– Enfin on va se divertir ! Lupin est dans la souricière. Comment va t-il sortir de là ? Dans la souricière ! ... Quelle aventure ... ah maître, je vous dois une rude émotion. C'est cela, la vie !

Il se pressa les tempes de ses deux poings fermés, comme pour comprimer la joie désordonnée qui bouillonnait en lui, et il avait aussi des gestes d'enfant qui décidément s'amuse au-delà de ses forces.

Enfin il s'approcha de l'Anglais.

– Et maintenant, qu'attendez-vous ?

– Ce que j'attends ?

– Oui, Ganimard est là, avec ses hommes. Pourquoi n'entre-t-il pas ?

– Je l'ai prié de ne pas entrer.

– Et il a consenti ?

– Je n'ai requis ses services qu'à la condition formelle qu'il se laisserait guider par moi. D'ailleurs il croit que M. Félix Davey n'est qu'un complice de Lupin !

– Alors je répète ma question sous une autre forme. Pourquoi êtes-vous entré seul ?

– J'ai voulu d'abord vous parler.

– Ah ! Ah ! Vous avez à me parler.

Cette idée parut plaire singulièrement à Lupin. Il y a telles circonstances où l'on préfère de beaucoup les paroles aux actes.

– Monsieur Sholmès, je regrette de n'avoir point de fauteuil à vous offrir. Cette vieille caisse à moitié brisée vous agréait-elle ? Ou bien le rebord de cette fenêtre ? Je suis sûr qu'un verre de bière serait le bienvenu... brune ou blonde ?... Mais asseyez-vous, je vous en prie...

– Inutile. Causons.

– J'écoute.

– Je serai bref. Le but de mon séjour en France n'était pas votre arrestation. Si j'ai été amené à vous poursuivre, c'est qu'aucun autre moyen

ne se présentait d'arriver à mon véritable but.

– Qui était ?

– De retrouver le diamant bleu !

– Le diamant bleu !

– Certes, puisque celui qu'on a découvert dans le flacon du consul Bleichen n'était pas le vrai.

– En effet. Le vrai fut expédié par la Dame blonde, je le fis copier exactement, et comme, alors, j'avais des projets sur les autres bijoux de la comtesse, et que le consul Bleichen était déjà suspect, la susdite Dame blonde, pour n'être point soupçonnée à son tour, glissa le faux diamant dans les bagages du susdit consul.

– Tandis que vous, vous gardiez le vrai.

– Bien entendu.

– Ce diamant-là, il me le faut.

– Impossible. Mille regrets.

– Je l'ai promis à la comtesse de Crozon. Je l'aurai.

– Comment l'aurez-vous, puisqu'il est en ma possession ?

– Je l'aurai précisément parce qu'il est en votre possession.

– Je vous le rendrai donc ?

– Oui.

– Volontairement ?

– Je vous l'achète.

Lupin eut un accès de gaieté.

– Vous êtes bien de votre pays. Vous traitez ça comme une affaire.

– C'est une affaire.

– Et que m'offrez-vous ?

– La liberté de Mlle Destange.

– Sa liberté ? Mais je ne sache pas qu'elle soit en état d'arrestation.

– Je fournirai à M. Ganimard les indications nécessaires. Privée de votre protection, elle sera prise, elle aussi.

Lupin s'esclaffa de nouveau.

– Cher Monsieur, vous m'offrez ce que vous n'avez pas. Mlle Destange est en sûreté et ne craint rien. Je demande autre chose.

L'Anglais hésita, visiblement embarrassé, un peu de rouge aux pommettes. Puis, brusquement, il mit la main sur l'épaule de son adversaire :

– Et si je vous proposais...

– Ma liberté ?

– Non... mais enfin je puis sortir de cette pièce, me concerter avec M. Ganimard...

– Et me laisser réfléchir ?

– Oui.

– Eh ! Mon Dieu, à quoi cela me servira-t-il ! Ce satané mécanisme ne fonctionne plus, dit Lupin en poussant avec irritation la moulure de la cheminée.

Il étouffa un cri de stupéfaction cette fois, caprice des choses, retour inespéré de la chance, le bloc de marbre avait bougé sous ses doigts !

C'était le salut, l'évasion possible. En ce cas, à quoi bon se soumettre aux conditions de Sholmès ?

Il marcha de droite et de gauche, comme s'il méditait sa réponse. Puis, à son tour, il posa sa main sur l'épaule de l'Anglais.

– Tout bien pesé, Monsieur Sholmès, j'aime mieux faire mes petites affaires seul.

– Cependant...

– Non, je n'ai besoin de personne.

– Quand Ganimard vous tiendra, ce sera fini. On ne vous lâchera pas.

– Qui sait !

– Voyons, c'est de la folie. Toutes les issues sont occupées.

– Il en reste une.

– Laquelle ?

– Celle que je choisirai.

– Des mots ! Votre arrestation peut être considérée comme effectuée.

– Elle ne l'est pas.

– Alors ?

– Alors je garde le diamant bleu.

Sholmès tira sa montre.

– Il est trois heures moins dix. À trois heures j'appelle Ganimard.

– Nous avons donc dix minutes devant nous pour bavarder. Profitons-en, Monsieur Sholmès, et, pour satisfaire la curiosité qui me dévore, dites-moi comment vous vous êtes procuré mon adresse et mon nom de Félix Davey.

Tout en surveillant attentivement Lupin dont la bonne humeur l'inquiétait, Sholmès se prêta volontiers à cette petite explication où son amour-propre trouvait son compte, et repartit :

– Votre adresse ? Je la tiens de la Dame blonde.

– Clotilde !

– Elle-même. Rappelez-vous... hier matin... quand j'ai voulu l'enlever en automobile, elle a téléphoné à sa couturière.

– En effet.

– Eh bien, j'ai compris plus tard que la couturière, c'était vous. Et, dans le bateau, cette nuit, par un effort de mémoire, qui est peut-être une des choses dont il me sera permis de tirer vanité, je suis parvenu à reconstituer les deux derniers chiffres de votre numéro de téléphone... 73. De la sorte, possédant la liste de vos maisons « retouchées », il m'a été facile, dès mon arrivée à Paris, ce matin, à onze heures, de chercher et de découvrir dans l'annuaire du téléphone le nom et l'adresse de M. Félix Davey. Ce nom et cette adresse connus, j'ai demandé l'aide de M. Ganimard.

– Admirable ! De premier ordre ! Je n'ai qu'à m'incliner. Mais ce que je ne saisis pas, c'est que vous ayez pris le train du Havre. Comment avez-vous fait pour vous évader de L'Hirondelle ?

– Je ne me suis pas évadé.

– Cependant...

– Vous aviez donné l'ordre au capitaine de n'arriver à Southampton qu'à une heure du matin. On m'a débarqué à minuit. J'ai donc pu prendre le paquebot du Havre.

– Le capitaine m'aurait trahi ? C'est inadmissible.

– Il ne vous a pas trahi.

– Alors ?

– C'est sa montre.

– Sa montre ?

– Oui, sa montre que j'ai avancée d'une heure.

– Comment ?

– Comme on avance une montre, en tournant le remontoir. Nous causions, assis l'un près de l'autre, je lui racontais des histoires qui l'intéressaient... ma foi, il ne s'est aperçu de rien.

– Bravo, bravo, le tour est joli, je le retiens. Mais la pendule, qui était accrochée à la cloison de sa cabine ?

– Ah la pendule, c’était plus difficile, car j’avais les jambes liées, mais le matelot qui me gardait pendant les absences du capitaine a bien voulu donner un coup de pouce aux aiguilles.

– Lui ? Allons donc ! Il a consenti ?...

– Oh ! Il ignorait l’importance de son acte ! Je lui ai dit qu’il me fallait à tout prix prendre le premier train pour Londres, et... il s’est laissé convaincre...

– Moyennant...

– Moyennant un petit cadeau... que l’excellent homme d’ailleurs a l’intention de vous transmettre loyalement.

– Quel cadeau ?

– Presque rien.

– Mais encore ?

– Le diamant bleu.

– Le diamant bleu !

– Oui, le faux, celui que vous avez substitué au diamant de la comtesse, et qu’elle m’a confié...

Ce fut une explosion de rire, soudaine et tumultueuse. Lupin se pâmait, les yeux mouillés de larmes.

– Dieu, que c’est drôle ! Mon faux diamant repassé au matelot ! Et la montre du capitaine ! Et les aiguilles de la pendule ! ...

Jamais encore Sholmès n’avait senti la lutte aussi violente entre Lupin et lui. Avec son instinct prodigieux, il devinait, sous cette gaieté excessive, une concentration de pensée formidable, comme un ramassement de toutes les facultés.

Peu à peu Lupin s’était rapproché. L’Anglais recula et, distraitement, glissa les doigts dans la poche de son gousset.

– Il est trois heures, Monsieur Lupin.

– Trois heures déjà ? Quel dommage !... On s’amusait tellement !...

– J’attends votre réponse.

– Ma réponse ? Mon Dieu que vous êtes exigeant ! Alors c’est la fin de la partie que nous jouons. Et comme enjeu, ma liberté !

– Ou le diamant bleu.

– Soit... jouez le premier. Que faites-vous ?

– Je marque le roi, dit Sholmès, en jetant un coup de revolver.

– Et moi le point, riposta Arsène en lançant son poing vers l’Anglais.



Sholmès avait tiré en l'air, pour appeler Ganimard dont l'intervention lui semblait urgente. Mais le poing d'Arsène jaillit droit à l'estomac de Sholmès qui pâlit et chancela. D'un bond Lupin sauta jusqu'à la cheminée, et déjà la plaque de marbre s'ébranlait... trop tard ! La porte s'ouvrit.

– Rendez vous, Lupin. Sinon...

Ganimard, posté sans doute plus près que Lupin n'avait cru, Ganimard était là, le revolver braqué sur lui. Et derrière Ganimard, dix hommes, vingt hommes se bousculaient, de ces gaillards solides et sans scrupules, qui l'eussent abattu comme un chien au moindre signe de résistance.

Il fit un geste, très calme.

– Bas les pattes ! Je me rends.

Et il croisa ses bras sur sa poitrine.

Il y eut comme une stupeur. Dans la pièce dégarnie de ses meubles et de ses tentures, les paroles d'Arsène Lupin se prolongeaient ainsi qu'un écho. « Je me rends ! » Paroles incroyables ! On s'attendait à ce qu'il s'évanouît soudain par une trappe, ou qu'un pan de mur s'écroulât devant lui et le dérobât une fois de plus à ses agresseurs. Et il se rendait !

Ganimard s'avança, et, très ému, avec toute la gravité que comportait un tel acte, lentement, il étendit la main sur son adversaire, et il eut la jouissance infinie de prononcer :

– Je vous arrête, Lupin.

– Brrr, frissonna Lupin, vous m'impressionnez, mon bon Ganimard. Quelle mine lugubre ! On dirait que vous parlez sur la tombe d'un ami. Voyons, ne prenez pas ces airs d'enterrement.

– Je vous arrête.

– Et ça vous épate ? Au nom de la loi dont il est le fidèle exécuter, Ganimard, inspecteur principal, arrête le méchant Lupin. Minute historique, et dont vous saisissez toute l'importance... et c'est la seconde fois que pareil fait se produit. Bravo, Ganimard, vous irez loin dans la carrière !

Et il offrit ses poignets au cabriolet d'acier...

Ce fut un événement qui s'accomplit d'une manière un peu solennelle. Les agents, malgré leur brusquerie ordinaire et l'âpreté de leur ressentiment contre Lupin, agissaient avec réserve, étonnés qu'il leur fût permis de toucher à cet être intangible.

– Mon pauvre Lupin, soupira-t-il, que diraient tes amis du noble faubourg s'ils te voyaient humilié de la sorte ?

Il écarta les poignets avec un effort progressif et continu de tous ses muscles. Les veines de son front se gonflèrent. Les maillons de la chaîne pénétrèrent dans sa peau.

– Allons-y, fit-il.

La chaîne sauta, brisée.

– Une autre, camarades, celle-ci ne vaut rien.

On lui en passa deux. Il approuva :

– À la bonne heure ! Vous ne sauriez prendre trop de précautions.

Puis, comptant les agents :

– Combien êtes-vous, mes amis ? Vingt-cinq ? Trente ? C'est beaucoup... rien à faire. Ah ! Si vous n'aviez été que quinze !

Il avait vraiment de l'allure, une allure de grand acteur qui joue son rôle d'instinct et de verve, avec impertinence et légèreté. Sholmès le regardait, comme on regarde un beau spectacle dont on sait apprécier toutes les beautés et toutes les nuances. Et vraiment il eut cette impression bizarre que la lutte était égale entre ces trente hommes d'un côté, soutenus par tout l'appareil formidable de la justice, et de l'autre côté, cet être seul, sans armes et enchaîné. Les deux partis se valaient.

– Eh bien, maître, lui dit Lupin, voilà votre œuvre. Grâce à vous, Lupin va pourrir sur la paille humide des cachots. Avouez que votre conscience n'est pas absolument tranquille, et que le remords vous ronge ?

Malgré lui l'Anglais haussa les épaules, avec l'air de dire « Il ne tenait qu'à vous... »

– Jamais ! Jamais s'écria Lupin... Vous rendre le diamant bleu ? Ah ! non, il m'a coûté trop de peine déjà. J'y tiens. Lors de la première visite que j'aurai l'honneur de vous faire à Londres, le mois prochain sans doute, je vous dirai les raisons... mais serez-vous à Londres, le mois prochain ? Préférez-vous Vienne ? Saint-Pétersbourg ?

Il sursauta. Au plafond, soudain, résonnait un timbre. Et ce n'était plus la sonnerie d'alarme, mais l'appel du téléphone dont les fils aboutissaient à son bureau, entre les deux fenêtres, et dont l'appareil n'avait pas été enlevé.

Le téléphone ! Ah qui donc allait tomber dans le piège que tendait un abominable hasard ! Arsène Lupin eut un mouvement de rage vers l'appareil, comme s'il avait voulu le briser, le réduire en miettes, et, par là même, étouffer la voix mystérieuse qui demandait à lui parler. Mais Ganimard décrocha le récepteur et se pencha.

– Allô... allô... le numéro 648.73... oui, c'est ici.

Vivement, avec autorité, Sholmès l'écarta, saisit les deux récepteurs et appliqua son mouchoir sur la plaque pour rendre plus indistinct le son de sa voix.

À ce moment il leva les yeux sur Lupin. Et le regard qu'ils échangèrent leur prouva que la même pensée les avait frappés tous deux, et que tous deux ils prévoyaient jusqu'aux dernières conséquences de cette hypothèse possible, probable, presque certaine : c'était la Dame blonde qui téléphonait. Elle croyait téléphoner à Félix Davey, ou plutôt à Maxime Bermond, et c'est à Sholmès qu'elle allait se confier !

Et l'Anglais scanda :

– Allô ! ... allô ! ...

Un silence, et Sholmès :

– Oui, c'est moi, Maxime.

Tout de suite le drame se dessinait, avec une précision tragique. Lupin, l'indomptable et railleur Lupin, ne songeait même pas à cacher son anxiété, et, la figure pâlie d'angoisse, il s'efforçait d'entendre, de deviner. Et Sholmès continuait, en réponse à la voix mystérieuse :

– Allô... allô... mais oui, tout est terminé, et je m'apprêtais justement à vous rejoindre, comme il était convenu... où ?... Mais à l'endroit où vous êtes. Ne croyez-vous pas que c'est encore là...

Il hésitait, cherchant ses mots, puis il s'arrêta. Il était clair qu'il tâchait d'interroger la jeune fille sans trop s'avancer lui-même et qu'il ignorait absolument où elle se trouvait. En outre la présence de Ganimard semblait le gêner... Ah ! Si quelque miracle avait pu couper le fil de cet entretien diabolique ! Lupin l'appelait de toutes ses forces, de tous ses nerfs tendus !

Et Sholmès prononça :

– Allô !... Allô !... Vous n'entendez pas ?... Moi non plus... très mal... c'est à peine si je distingue... vous écoutez ? Eh bien, voilà... en réfléchissant... il est préférable que vous rentriez chez vous...

– Quel danger ? Aucun...

– Mais il est en Angleterre ! J'ai reçu une dépêche de Southampton, me confirmant son arrivée.

L'ironie de ces mots ! Sholmès les articula avec un bien-être inexprimable. Et il ajouta :

– Ainsi donc, ne perdez pas de temps, chère amie, je vous rejoins. Il accrocha les récepteurs.

– Monsieur Ganimard, je vous demanderai trois de vos hommes.

– C’est pour la Dame blonde, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Vous savez qui c’est, où elle est ?

– Oui.

– Bigre ! Jolie capture. Avec Lupin... la journée est complète. Folenfant, emmenez deux hommes, et accompagnez Monsieur.

L’Anglais s’éloigna, suivi des trois agents.

C’était fini. La Dame blonde, elle aussi, allait tomber au pouvoir de Sholmès. Grâce à son admirable obstination, grâce à la complicité d’événements heureux, la bataille s’achevait pour lui en victoire, pour Lupin, en un désastre irréparable.

– Monsieur Sholmès !

L’Anglais s’arrêta.

– Monsieur Lupin ?

Lupin semblait profondément ébranlé par ce dernier coup. Des rides creusaient son front. Il était las et sombre. Il se redressa pourtant en un sursaut d’énergie. Et malgré tout, allègre, dégagé, il s’écria :

– Vous conviendrez que le sort s’acharne après moi. Tout à l’heure, il m’empêche de m’évader par cette cheminée et me livre à vous. Cette fois, il se sert du téléphone pour vous faire cadeau de la Dame blonde. Je m’incline devant ses ordres.

– Ce qui signifie ?

– Ce qui signifie que je suis prêt à rouvrir les négociations.

Sholmès prit à part l’inspecteur et sollicita, d’un ton d’ailleurs qui n’admettait point de réplique, l’autorisation d’échanger quelques paroles avec Lupin. Puis il revint vers celui-ci. Colloque suprême ! Il s’engagea sur un ton sec et nerveux.

– Que voulezvous ?

– La liberté de Mlle Destange.

– Vous savez le prix ?

– Oui.

– Et vous acceptez ?

– J’accepte toutes vos conditions.

– Ah ! fit l'Anglais, étonné... mais... vous avez refusé... pour vous...

– Il s'agissait de moi, Monsieur Sholmès. Maintenant il s'agit d'une femme... et d'une femme que j'aime. En France, voyez-vous, nous avons des idées très particulières sur ces choses-là. Et ce n'est pas parce que l'on s'appelle Lupin que l'on agit différemment... au contraire !

Il dit cela très calmement. Sholmès eut une imperceptible inclinaison de la tête et murmura :

– Alors le diamant bleu ?

– Prenez ma canne, là, au coin de la cheminée. Serrez d'une main la pomme, et, de l'autre, tournez la virole de fer qui termine l'extrémité opposée du bâton.

Sholmès prit la canne et tourna la virole, et, tout en tournant, il s'aperçut que la pomme se dévissait. À l'intérieur de cette pomme se trouvait une boule de mastic. Dans cette boule un diamant.

Il l'examina. C'était le diamant bleu.

– Mlle Destange est libre, Monsieur Lupin.

– Libre dans l'avenir comme dans le présent ? Elle n'a rien à craindre de vous ?

– Ni de personne.

– Quoi qu'il arrive ?

– Quoi qu'il arrive. Je ne sais plus son nom ni son adresse.

– Merci. Et au revoir. Car on se reverra, n'est-ce pas, Monsieur Sholmès ?

– Je n'en doute pas.

Il y eut entre l'Anglais et Ganimard une explication assez agitée à laquelle Sholmès coupa court avec une certaine brusquerie.

– Je regrette beaucoup, Monsieur Ganimard, de n'être point de votre avis. Mais je n'ai pas le temps de vous convaincre. Je pars pour l'Angleterre dans une heure.

– Cependant... la Dame blonde ?...

– Je ne connais pas cette personne.

– Il n'y a qu'un instant...

– C'est à prendre ou à laisser. Je vous ai déjà livré Lupin. Voici le diamant bleu... que vous aurez le plaisir de remettre vous-même à la comtesse de Crozon. Il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre.

– Mais la Dame blonde ?

– Trouvez-la.

Il enfonça son chapeau sur sa tête et s'en alla rapidement, comme un Monsieur qui n'a pas coutume de s'attarder lorsque ses affaires sont finies.

– Bon voyage, maître, cria Lupin. Et croyez bien que je n'oublierai jamais les relations cordiales que nous avons entretenues. Mes amitiés à M. Wilson.

Il n'obtint aucune réponse et ricana :

– C'est ce qui s'appelle filer à l'anglaise. Ah ! Ce digne insulaire ne possède pas cette fleur de courtoisie par laquelle nous nous distinguons. Pensez un peu, Ganimard, à la sortie qu'un Français eût effectuée en de pareilles circonstances, sous quels raffinements de politesse il eût masqué son triomphe ! ... Mais, Dieu me pardonne, Ganimard, que faites-vous ? Allons bon, une perquisition ! Mais il n'y a plus rien, mon pauvre ami, plus un papier. Mes archives sont en lieu sûr.

– Qui sait ! Qui sait !

Lupin se résigna. Tenu par deux inspecteurs, entouré par tous les autres, il assista patiemment aux diverses opérations. Mais au bout de vingt minutes il soupira :

– Vite, Ganimard, vous n'en finissez pas.

– Vous êtes donc bien pressé ?

– Si je suis pressé ! Un rendez-vous urgent !

– Au Dépôt ?

– Non, en ville.

– Bah ! Et à quelle heure ?

– À deux heures.

– Il en est trois.

– Justement, je serai en retard, et il n'est rien que je déteste comme d'être en retard.

– Me donnez-vous cinq minutes ?

– Pas une de plus.

– Trop aimable... je vais tâcher...

– Ne parlez pas tant... encore ce placard ? Mais il est vide !

– Cependant voici des lettres.

– De vieilles factures !

– Non, un paquet attaché par une faveur.

– Une faveur rose ? Oh ! Ganimard, ne dénouez pas, pour l’amour du ciel !

– C’est d’une femme ?

– Oui.

– Une femme du monde ?

– Du meilleur.

– Son nom ?

– Mme Ganimard.

– Très drôle ! Très drôle ! s’écria l’inspecteur d’un ton pincé.

À ce moment, les hommes envoyés dans les autres pièces annoncèrent que les perquisitions n’avaient abouti à aucun résultat. Lupin se mit à rire.

– Parbleu est-ce que vous espériez découvrir la liste de mes camarades, ou la preuve de mes relations avec l’empereur d’Allemagne ? Ce qu’il faudrait chercher, Ganimard, ce sont les petits mystères de cet appartement. Ainsi ce tuyau de gaz est un tuyau acoustique. Cette cheminée contient un escalier. Cette muraille est creuse. Et l’enchevêtrement des sonneries ! Tenez, Ganimard, pressez ce bouton...

Ganimard obéit.

– Vous n’entendez rien ? interrogea Lupin.

– Non.

– Moi non plus. Pourtant vous avez averti le commandant de mon parc aérostatique de préparer le ballon dirigeable qui va nous enlever bientôt dans les airs.

– Allons, dit Ganimard, qui avait terminé son inspection, assez de bêtises, et en route !

Il fit quelques pas, les hommes le suivirent.

Lupin ne bougea point d’une semelle.

Ses gardiens le poussèrent. En vain.

– Eh bien, dit Ganimard, vous refusez de marcher ?

– Pas du tout.

– En ce cas...

– Mais ça dépend.

– De quoi ?

– De l’endroit où vous me conduirez.

– Au Dépôt, parbleu.

– Alors je ne marche pas. Je n’ai rien à faire au Dépôt.

– Mais vous êtes fou ?

– N'ai-je pas eu l'honneur de vous prévenir que j'avais un rendez-vous urgent ?

– Lupin !

– Comment, Ganimard, la Dame blonde attend ma visite, et vous me supposez assez grossier pour la laisser dans l'inquiétude ? Ce serait indigne d'un galant homme.

– Écoutez, Lupin, dit l'inspecteur que ce persiflage commençait à irriter, j'ai eu pour vous jusqu'ici des prévenances excessives. Mais il y a des limites. Suivez-moi.

– Impossible. J'ai un rendez-vous, je serai à ce rendez-vous.

– Une dernière fois ?

– Im-pos-sible.

Ganimard fit un signe. Deux hommes enlevèrent Lupin sous les bras. Mais ils le lâchèrent aussitôt avec un gémissement de douleur : de ses deux mains Arsène Lupin enfonçait dans la chair deux longues aiguilles.

Fous de rage, les autres se précipitèrent, leur haine enfin déchaînée, brûlant de venger leurs camarades et de se venger eux-mêmes de tant d'affronts, et ils frappèrent, et ils cognèrent à l'envi. Un coup plus violent l'atteignit à la tempe. Il tomba.

– Si vous l'abîmez, gronda Ganimard, furieux, vous aurez affaire à moi.

Il se pencha, prêt à le soigner. Mais, ayant constaté qu'il respirait librement, il ordonna qu'on le prît par les pieds et par la tête, tandis que lui-même le soutiendrait par les reins.

– Allez doucement surtout... pas de secousses... ah les brutes, ils me l'auraient tué. Eh ! Lupin, comment ça va ?

Lupin ouvrait les yeux. Il balbutia :

– Pas chic, Ganimard... vous m'avez laissé démolir.

– C'est de votre faute, nom d'un chien... avec votre entêtement répondit Ganimard, désolé... mais vous ne souffrez pas ?

On arrivait au palier. Lupin gémit :

– Ganimard... l'ascenseur... ils vont me casser les os...

– Bonne idée, excellente idée, approuva Ganimard. D'ailleurs l'escalier est si étroit... il n'y aurait pas moyen...

Il fit monter l'ascenseur. On installa Lupin sur le siège avec toutes sortes de précautions. Ganimard prit place auprès de lui et dit à ses hommes



:

– Descendez en même temps que nous. Vous m’attendrez devant la loge du concierge. C’est convenu ?

Il tira la porte. Mais elle n’était pas fermée que des cris jaillirent. D’un bond, l’ascenseur s’était élevé comme un ballon dont on a coupé le câble. Un éclat de rire retentit, sardonique.

– Nom de D..., hurla Ganimard, cherchant frénétiquement dans l’ombre le bouton de descente.

Et comme il ne trouvait pas, il cria :

– Le cinquième ! Gardez la porte du cinquième.

Quatre à quatre les agents grimpèrent l’escalier. Mais il se produisit ce fait étrange : l’ascenseur sembla crever le plafond du dernier étage, disparut aux yeux des agents, émergea soudain à l’étage supérieur, celui des domestiques, et s’arrêta. Trois hommes guettaient qui ouvrirent la porte. Deux d’entre eux maîtrisèrent Ganimard, lequel, gêné dans ses mouvements, abasourdi, ne songeait guère à se défendre. Le troisième emporta Lupin.

– Je vous avais prévenu, Ganimard... l’enlèvement en ballon... et grâce à vous ! Une autre fois, soyez moins compatissant. Et surtout rappelez-vous qu’Arsène Lupin ne se laisse pas frapper et mettre à mal sans des raisons sérieuses. Adieu...

La cabine était déjà refermée et l’ascenseur, avec Ganimard, réexpédié vers les étages inférieurs. Et tout cela s’exécuta si rapidement que le vieux policier rattrapa les agents près de la loge de la concierge.

Sans même se donner le mot, ils traversèrent la cour en toute hâte et remontèrent l’escalier de service, seul moyen d’arriver à l’étage des domestiques par où l’évasion s’était produite.

Un long couloir à plusieurs coudes et bordé de petites chambres numérotées, conduisait à une porte, que l’on avait simplement repoussée. De l’autre côté de cette porte, et par conséquent dans une autre maison, partait un autre couloir, également à angles brisés et bordé de chambres semblables. Tout au bout, un escalier de service. Ganimard le descendit, traversa une cour, un vestibule et s’élança dans une rue, la rue Picot. Alors il comprit : les deux maisons, bâties en profondeur, se touchaient, et leurs façades donnaient sur deux rues, non point perpendiculaires, mais parallèles, et distantes l’une de l’autre de plus de soixante mètres.

Il entra dans la loge de la concierge et montrant sa carte :

– Quatre hommes viennent de passer ?

– Oui, les deux domestiques du quatrième et du cinquième, et deux amis.

– Qu’est-ce qui habite au quatrième et au cinquième ?

– Ces messieurs Fauvel et leurs cousins Provost... ils ont déménagé aujourd’hui. Il ne restait que ces deux domestiques... ils viennent de partir.

– Ah pensa Ganimard, qui s’effondra sur un canapé de la loge, quel beau coup nous avons manqué ! Toute la bande occupait ce pâté de maisons.

Quarante minutes plus tard, deux messieurs arrivaient en voiture à la gare du Nord et se hâtaient vers le rapide de Calais, suivis d’un homme d’équipe qui portait leurs valises.

L’un d’eux avait le bras en écharpe, et sa figure pâle n’offrait pas l’apparence de la bonne santé. L’autre semblait joyeux.

– Au galop, Wilson, il ne s’agit pas de manquer le train... ah Wilson, je n’oublierai jamais ces dix jours.

– Moi non plus.

– Ah les belles batailles !

– Superbes.

– À peine, çà et là, quelques petits ennuis...

– Bien petits.

– Et finalement, le triomphe sur toute la ligne. Lupin arrêté ! Le diamant bleu reconquis !

– Mon bras cassé.

– Quand il s’agit de pareilles satisfactions, qu’importe un bras cassé !

– Surtout le mien.

– Eh oui ! Rappelez-vous, Wilson, c’est au moment même où vous étiez chez le pharmacien, en train de souffrir comme un héros, que j’ai découvert le fil qui m’a conduit dans les ténèbres.

– Quelle heureuse chance !

Des portières se fermaient.

– En voiture, s’il vous plaît. Pressons-nous, Messieurs.

L’homme d’équipe escalada les marches d’un compartiment vide et disposa les valises dans le filet, tandis que Sholmès hissait l’infortuné Wilson.

– Mais qu’avez-vous, Wilson ? Vous n’en finissez pas !... Du nerf, vieux camarade...

– Ce n’est pas le nerf qui me manque.

– Mais quoi ?

– Je n’ai qu’une main de disponible.

– Et après ! s’exclama joyeusement Sholmès... en voilà des histoires. On croirait qu’il n’y a que vous dans cet état ! Et les manchots ? Les vrais manchots ? Allons, ça y est-il, ce n’est pas dommage.

Il tendit à l’homme d’équipe une pièce de cinquante centimes.

– Bien, mon ami. Voici pour vous.

– Merci, Monsieur Sholmès.

L’Anglais leva les yeux : Arsène Lupin.

– Vous !... vous ! balbutia-t-il, ahuri.

Et Wilson bégaya, en brandissant son unique main avec des gestes de quelqu’un qui démontre un fait :

– Vous ! Vous ! Mais vous êtes arrêté ! Sholmès me l’a dit. Quand il vous a quitté, Ganimard et ses trente agents vous entouraient...

Lupin croisa ses bras et, d’un air indigné :

– Alors vous avez supposé que je vous laisserais partir sans vous dire adieu ? Après les excellents rapports d’amitié que nous n’avons jamais cessé d’avoir les uns avec les autres ! Mais ce serait de la dernière incorrection. Pour qui me prenez-vous ?

Le train sifflait.

– Enfin, je vous pardonne... mais avez-vous ce qu’il vous faut ? Du tabac, des allumettes... oui... et les journaux du soir ? Vous y trouverez des détails sur mon arrestation, votre dernier exploit, maître. Et maintenant, au revoir, et enchanté d’avoir fait votre connaissance... enchanté vraiment !... Et si vous avez besoin de moi, je serai trop heureux...

Il sauta sur le quai et referma la portière.

– Adieu, fit-il encore, en agitant son mouchoir. Adieu... je vous écrirai... vous aussi, n’est-ce pas ? Et votre bras cassé, Monsieur Wilson ? J’attends de vos nouvelles à tous deux... une carte postale de temps à autre... comme adresse : Lupin, Paris... c’est suffisant... inutile d’affranchir... adieu... à bientôt...

# **Deuxième épisode**

## **LA LAMPE JUIVE**

[Table des matières](#)

# 1

## Table des matières

Herlock Sholmès et Wilson étaient assis à droite et à gauche de la grande cheminée, les pieds allongés vers un confortable feu de coke.

La pipe de Sholmès, une courte bruyère à virole d'argent, s'éteignit. Il en vida les cendres, la bourra de nouveau, l'alluma, ramena sur ses genoux les pans de sa robe de chambre, et sortit de sa pipe de longues bouffées qu'il s'ingéniait à lancer au plafond en petits anneaux de fumée.

Wilson le regardait. Il le regardait, comme le chien couché en cercle sur le tapis du foyer regarde son maître, avec des yeux ronds, sans battements de paupières, des yeux qui n'ont d'autre espoir que de refléter le geste attendu. Le maître allait-il rompre le silence ? Allait-il lui révéler le secret de sa songerie actuelle et l'admettre dans le royaume de la méditation dont il semblait à Wilson que l'entrée lui était interdite ?

Sholmès se taisait.

Wilson risqua :

– Les temps sont calmes. Pas une affaire à nous mettre sous la dent.

Sholmès se tut de plus en plus violemment, mais ses anneaux de fumée étaient de mieux en mieux réussis, et tout autre que Wilson eût observé qu'il en tirait cette profonde satisfaction que nous donnent ces menus succès d'amour-propre, aux heures où le cerveau est complètement vide de pensées.

Wilson, découragé, se leva et s'approcha de la fenêtre.

La triste rue s'étendait entre les façades mornes des maisons, sous un ciel noir d'où tombait une pluie méchante et rageuse. Un cab passa, un autre cab. Wilson en inscrivit les numéros sur son calepin. Sait-on jamais ?

– Tiens, s'écria-t-il, le facteur.

L'homme entra, conduit par le domestique.

– Deux lettres recommandées, Monsieur... si vous voulez signer ?

Sholmès signa le registre, accompagna l'homme jusqu'à la porte et revint tout en décachetant l'une des lettres.

– Vous avez l’air tout heureux, nota Wilson au bout d’un instant.  
– Cette lettre contient une proposition fort intéressante. Vous qui réclamiez une affaire, en voici une. Lisez...

Wilson lut :

« Monsieur,

« Je viens vous demander le secours de votre expérience. J’ai été victime d’un vol important, et les recherches effectuées jusqu’ici ne semblent pas devoir aboutir.

« Je vous envoie par ce courrier un certain nombre de journaux qui vous renseigneront sur cette affaire, et, s’il vous agrée de la poursuivre, je mets mon hôtel à votre disposition et vous prie d’inscrire sur le chèque ci-inclus, signé de moi, la somme qu’il vous plaira de fixer pour vos frais de déplacement.

« Veuillez avoir l’obligeance de me télégraphier votre réponse, et croyez, Monsieur, à l’assurance de mes sentiments de haute considération.

« Baron Victor d’Imblevalle, 18, rue Murillo. »

– Hé ! Hé ! fit Sholmès, voilà qui s’annonce à merveille... un petit voyage à Paris, ma foi pourquoi pas ? Depuis mon fameux duel avec Arsène Lupin, je n’ai pas eu l’occasion d’y retourner. Je ne serais pas fâché de voir la capitale du monde dans des conditions un peu plus tranquilles.

Il déchira le chèque en quatre morceaux, et tandis que Wilson, dont le bras n’avait pas recouvré son ancienne souplesse, prononçait contre Paris des mots amers, il ouvrit la seconde enveloppe.

Tout de suite, un mouvement d’irritation lui échappa, un pli barra son front pendant toute la lecture, et, froissant le papier, il en fit une boule qu’il jeta violemment sur le parquet.

– Quoi ? Qu’y a-t-il ? s’écria Wilson effaré.

Il ramassa la boule, la déplia et lut avec une stupeur croissante :

« Mon cher Maître,

« Vous savez l’admiration que j’ai pour vous et l’intérêt que je prends à votre renommée. Eh bien, croyez-moi, ne vous occupez point de l’affaire à laquelle on vous sollicite de concourir. Votre intervention causerait beaucoup de mal, tous vos efforts n’amèneraient qu’un résultat pitoyable, et vous seriez obligé de faire publiquement l’aveu de votre échec.

« Profondément désireux de vous épargner une telle humiliation, je vous conjure, au nom de l’amitié qui nous unit, de rester bien tranquillement au

coin de votre feu.

« Mes bons souvenirs à M. Wilson, et pour vous, mon cher Maître, le respectueux hommage de votre dévoué.

« Arsène Lupin. »

– Arsène Lupin répéta Wilson, confondu...

Sholmès se mit à frapper la table à coups de poing.

– Ah ! Mais, il commence à m’embêter, cet animal-là ! Il se moque de moi comme d’un gamin ! L’aveu public de mon échec ! Ne l’ai-je pas contraint à rendre le diamant bleu ?

– Il a peur, insinua Wilson.

– Vous dites des bêtises ! Arsène Lupin n’a jamais peur, et la preuve c’est qu’il me provoque.

– Mais comment a-t-il connaissance de la lettre que nous envoie le Baron d’Imblevalle ?

– Qu’est-ce que j’en sais ? Vous me posez des questions stupides, mon cher !

– Je pensais... je m’imaginais...

– Quoi ? Que je suis sorcier ?

– Non, mais je vous ai vu faire de tels prodiges !

– Personne ne fait de prodiges... moi pas plus qu’un autre. Je réfléchis, je déduis, je conclus, mais je ne devine pas. Il n’y a que les imbéciles qui devinent.

Wilson prit l’attitude modeste d’un chien battu, et s’efforça, afin de n’être pas un imbécile, de ne point deviner pourquoi Sholmès arpentait la chambre à grands pas irrités. Mais Sholmès ayant sonné son domestique et lui ayant commandé sa valise, Wilson se crut en droit, puisqu’il y avait là un fait matériel, de réfléchir, de déduire et de conclure que le maître partait en voyage.

La même opération d’esprit lui permit d’affirmer, en homme qui ne craint pas l’erreur :

– Herlock, vous allez à Paris.

– Possible.

– Et vous y allez plus encore pour répondre à la provocation de Lupin que pour obliger le Baron d’Imblevalle.

– Possible.

– Herlock, je vous accompagne.

– Ah ! Ah vieil ami, s'écria Sholmès, en interrompant sa promenade, vous n'avez donc pas peur que votre bras gauche ne partage le sort de votre bras droit ?

– Que peut-il m'arriver ? Vous serez là.

– À la bonne heure, vous êtes un gaillard ! Et nous allons montrer à ce Monsieur qu'il a peut-être tort de nous jeter le gant avec tant d'effronterie. Vite, Wilson, et rendez-vous au premier train.

– Sans attendre les journaux dont le Baron vous annonce l'envoi ?

– À quoi bon !

– J'expédie un télégramme ?

– Inutile, Arsène Lupin connaîtrait mon arrivée. Je n'y tiens pas. Cette fois, Wilson, il faut jouer serré.

L'après-midi, les deux amis s'embarquaient à Douvres. La traversée fut excellente. Dans le rapide de Calais à Paris, Sholmès s'offrit trois heures du sommeil le plus profond, tandis que Wilson faisait bonne garde à la porte du compartiment et méditait, l'œil vague.

Sholmès s'éveilla heureux et dispos. La perspective d'un nouveau duel avec Arsène Lupin le ravissait, et il se frotta les mains de l'air satisfait d'un homme qui se prépare à goûter des joies abondantes.

– Enfin, s'exclama Wilson, on va se dégourdir !

Et il se frotta les mains du même air satisfait.

En gare, Sholmès prit les plaids, et, suivi de Wilson qui portait les valises – chacun son fardeau – il donna les tickets et sortit allégrement.

– Beau temps, Wilson... du soleil !... Paris est en fête pour nous recevoir.

– Quelle foule !

– Tant mieux, Wilson ! Nous ne risquons pas d'être remarqués. Personne ne nous reconnaîtra au milieu d'une telle multitude !

– Monsieur Sholmès, n'est-ce pas ?

Il s'arrêta, quelque peu interloqué. Qui diable pouvait ainsi le désigner par son nom ?

Une femme se tenait à ses côtés, une jeune fille, dont la mise très simple soulignait la silhouette distinguée, et dont la jolie figure avait une expression inquiète et douloureuse.

Elle répéta :

– Vous êtes bien Monsieur Sholmès ?



Comme il se taisait, autant par désarroi que par habitude de prudence, elle redit une troisième fois :

– C’est bien à Monsieur Sholmès que j’ai l’honneur de parler ?

– Que me voulezvous ? dit-il assez bourru, croyant à une rencontre douteuse.

Elle se planta devant lui.

– Écoutez-moi, Monsieur, c’est très grave, je sais que vous allez rue Murillo.

– Que dites-vous ?

– Je sais... je sais... rue Murillo... au numéro 18. Eh bien, il ne faut pas... non, vous ne devez pas y aller... je vous assure que vous le regretteriez. Si je vous dis cela, ne pensez pas que j’y aie quelque intérêt. C’est par raison, c’est en toute conscience.

Il essaya de l’écarter, elle insista :

– Oh je vous en prie, ne vous obstinez pas... ah ! si je savais comment vous convaincre ! Regardez tout au fond de moi, tout au fond de mes yeux... ils sont sincères... ils disent la vérité.

Elle offrait ses yeux éperdument, de ces beaux yeux graves et limpides, où semble se réfléchir l’âme elle-même. Wilson hocha la tête :

– Mademoiselle a l’air bien sincère.

– Mais oui, implora-t-elle, et il faut avoir confiance...

– J’ai confiance, Mademoiselle, répliqua Wilson.

– Oh comme je suis heureuse ! Et votre ami aussi, n’est-ce pas ? Je le sens... j’en suis sûre ! Quel bonheur ! Tout va s’arranger !... Ah ! La bonne idée que j’ai eue !... Tenez, Monsieur, il y a un train pour Calais dans vingt minutes... eh bien, vous le prendrez... vite, suivez-moi... le chemin est de ce côté, et vous n’avez que le temps...

Elle cherchait à l’entraîner. Sholmès lui saisit le bras et d’une voix qu’il cherchait à rendre aussi douce que possible :

– Excusez-moi, Mademoiselle, de ne pouvoir accéder à votre désir, mais je n’abandonne jamais une tâche que j’ai entreprise.

– Je vous en supplie... je vous en supplie... ah si vous pouviez comprendre !

Il passa outre et s’éloigna rapidement.

Wilson dit à la jeune fille :

– Ayez bon espoir... il ira jusqu'au bout de l'affaire... il n'y a pas d'exemple qu'il ait encore échoué...

Et il rattrapa Sholmès en courant.

HERLOCK SHOLMES – ARSENE LUPIN

Ces mots, qui se détachaient en grosses lettres noires les heurtèrent aux premiers pas. Ils s'approchèrent ; une théorie d'hommes sandwich déambulaient les uns derrière les autres, portant à la main de lourdes cannes ferrées dont ils frappaient le trottoir en cadence, et, sur le dos, d'énormes affiches où l'on pouvait lire :

« LE MATCH HERLOCK SHOLMÈS-ARSÈNE LUPIN. ARRIVÉE DU CHAMPION ANGLAIS. LE GRAND DÉTECTIVE S'ATTAQUE AU MYSTÈRE DE LA RUE MURILLO. LIRE LES DÉTAILS DANS L'ÉCHO DE FRANCE ».

Wilson hocha la tête :

– Dites donc, Herlock, nous qui nous flattions de travailler incognito ! Je ne serais pas étonné que la garde républicaine nous attendît rue Murillo, et qu'il y eût réception officielle, avec toasts et champagne.

– Quand vous vous mettez à avoir de l'esprit, Wilson, vous en valez deux, grinça Sholmès.

Il s'avança vers l'un de ces hommes avec l'intention très nette de le prendre entre ses mains puissantes et de le réduire en miettes, lui et son placard. La foule cependant s'attroupait autour des affiches. On plaisantait et l'on riait.

Réprimant un furieux accès de rage, il dit à l'homme :

– Quand vous a-t-on embauchés ?

– Ce matin.

– Vous avez commencé votre promenade ?...

– Il y a une heure.

– Mais les affiches étaient prêtes ?

– Ah ! Dame, oui... lorsque nous sommes venus ce matin à l'agence, elles étaient là.

Ainsi donc, Arsène Lupin avait prévu que lui, Sholmès, accepterait la bataille. Bien plus, la lettre écrite par Lupin prouvait qu'il désirait cette bataille, et qu'il entrait dans ses plans de se mesurer une fois de plus avec son rival. Pourquoi ? Quel motif le poussait à recommencer la lutte ?

Herlock eut une seconde d'hésitation. Il fallait vraiment que Lupin fût bien sûr de la victoire pour montrer tant d'insolence, et n'était-ce pas tomber dans le piège que d'accourir ainsi au premier appel ?

– Allons-y, Wilson. Cocher, 18, rue Murillo, s'écria-t-il en un réveil d'énergie.

Et les veines gonflées, les poings serrés comme s'il allait se livrer à un assaut de boxe, il sauta dans une voiture.

La rue Murillo est bordée de luxueux hôtels particuliers dont la façade postérieure a vue sur le parc Monceau. Une des plus belles parmi ces demeures s'élève au numéro 18, et le Baron d'Imblevalle, qui l'habite avec sa femme et ses enfants, l'a meublée de la façon la plus somptueuse, en artiste et en millionnaire. Une cour d'honneur précède l'hôtel, et des communs le bordent à droite et à gauche. En arrière, un jardin mêle les branches de ses arbres aux arbres du parc.

Après avoir sonné, les deux Anglais franchirent la cour et furent reçus par un valet de pied qui les conduisit dans un petit salon situé sur l'autre façade.

Ils s'assirent et inspectèrent d'un coup d'œil rapide les objets précieux qui encombraient ce boudoir.

– De jolies choses, murmura Wilson, du goût et de la fantaisie... on peut déduire que ceux qui ont eu le loisir de dénicher ces objets sont des gens d'un certain âge... cinquante ans peut-être...

Il n'acheva pas. La porte s'était ouverte, et M. d'Imblevalle entra, suivi de sa femme.

Contrairement aux déductions de Wilson, ils étaient tous deux jeunes, de tournure élégante, et très vifs d'allure et de paroles. Tous deux ils se confondirent en remerciements.

– C'est trop gentil à vous ! Un pareil dérangement ! Nous sommes presque heureux de l'ennui qui nous arrive, puisque cela nous procure le plaisir...

« Quels charmeurs que ces Français ! » pensa Wilson qu'une observation profonde n'effrayait pas.

– Mais la temps est de l'argent, s'écria le Baron... le vôtre surtout, Monsieur Sholmès. Aussi, droit au but ! Que pensez-vous de l'affaire ? Espérez-vous la mener à bien ?

– Pour la mener à bien, il faudrait d'abord la connaître.

- Vous ne la connaissez pas ?
- Non, et je vous prie de m’expliquer les choses par le menu et sans rien omettre. De quoi s’agit-il ?
- Il s’agit d’un vol.
- Quel jour a-t-il eu lieu ?
- Samedi dernier, répliqua le Baron, dans la nuit de samedi à dimanche.
- Il y a donc six jours. Maintenant je vous écoute.
- Il faut dire d’abord, Monsieur, que ma femme et moi, tout en nous conformant au genre de vie qu’exige notre situation, nous sortons peu. L’éducation de nos enfants, quelques réceptions, et l’embellissement de notre intérieur, voilà notre existence, et toutes nos soirées, ou à peu près, s’écoulaient ici, dans cette pièce qui est le boudoir de ma femme et où nous avons réuni quelques objets d’art. Samedi dernier donc, vers onze heures, j’éteignis l’électricité, et, ma femme et moi, nous nous retirâmes comme d’habitude dans notre chambre.
- Qui se trouve ?...
- À côté, cette porte que vous voyez. Le lendemain, c’est-à-dire dimanche, je me levai de bonne heure. Comme Suzanne ma femme dormait encore, je passai dans ce boudoir aussi doucement que possible pour ne pas la réveiller. Quel fut mon étonnement en constatant que cette fenêtre était ouverte, alors que, la veille au soir, nous l’avions laissée fermée !
- Un domestique...
- Personne n’entre ici le matin avant que nous n’ayons sonné. Du reste je prends toujours la précaution de pousser le verrou de cette seconde porte, laquelle communique avec l’antichambre. Donc la fenêtre avait bien été ouverte du dehors. J’en eus d’ailleurs la preuve le second carreau de la croisée de droite – près de l’espagnolette – avait été découpé.
- Et cette fenêtre ?...
- Cette fenêtre, comme vous pouvez vous en rendre compte, donne sur une petite terrasse entourée d’un balcon de pierre. Nous sommes ici au premier étage, et vous apercevez le jardin qui s’étend derrière l’hôtel, et la grille qui le sépare du parc Monceau. Il y a donc certitude que l’homme est venu du parc Monceau, a franchi la grille à l’aide d’une échelle, et est monté jusqu’à la terrasse.
- Il y a certitude, dites-vous ?

– On a trouvé de chaque côté de la grille, dans la terre molle des plates-bandes, des trous laissés par les deux montants de l'échelle, et les deux mêmes trous existaient au bas de la terrasse. Enfin le balcon porte deux légères éraflures, causées évidemment par le contact des montants.

– Le parc Monceau n'est-il pas fermé la nuit ?

– Fermé, non, mais en tout cas, au numéro 14, il y a un hôtel en construction. Il était facile de pénétrer par là.

Herlock Sholmès réfléchit quelques moments et reprit :

– Arrivons au vol. Il aurait donc été commis dans la pièce où nous sommes ?

– Oui. Il y avait, entre cette Vierge du XII<sup>ème</sup> siècle et ce tabernacle en argent ciselé, il y avait une petite lampe juive. Elle a disparu.

– Et c'est tout ?

– C'est tout.

– Ah ... et qu'appellez-vous une lampe juive ?

– Ce sont de ces lampes en cuivre dont on se servait autrefois, composées d'une tige et d'un récipient où l'on mettait l'huile. De ce récipient s'échappaient deux ou plusieurs becs destinés aux mèches.

– Somme toute, des objets sans grande valeur.

– Sans grande valeur en effet. Mais celle-ci contenait une cachette où nous avions l'habitude de placer un magnifique bijou ancien, une chimère en or, sertie de rubis et d'émeraudes qui était d'un très grand prix.

– Pourquoi cette habitude ?

– Ma foi, Monsieur, je ne saurais trop dire. Peut-être le simple amusement d'utiliser une cachette de ce genre.

– Personne ne la connaissait ?

– Personne.

– Sauf, évidemment, le voleur de la chimère, objecta Sholmès... sans quoi il n'eût pas pris la peine de voler la lampe juive.

– Évidemment. Mais comment pouvait-il la connaître, puisque c'est le hasard qui nous a révélé le mécanisme secret de cette lampe ?

– Le même hasard a pu le révéler à quelqu'un... un domestique... un familier de la maison... mais continuons : la justice a été prévenue ?

– Sans doute. Le juge d'instruction a fait son enquête. Les chroniqueurs détectives attachés à chacun des grands journaux ont fait la leur. Mais, ainsi

que je vous l'ai écrit, il ne semble pas que le problème ait la moindre chance d'être jamais résolu.

Sholmès se leva, se dirigea vers la fenêtre, examina la croisée, la terrasse, le balcon, se servit de sa loupe pour étudier les deux éraflures de la pierre, et pria M. d'Imblevalle de le conduire dans le jardin.

Dehors, Sholmès s'assit tout simplement sur un fauteuil d'osier et regarda le toit de la maison d'un œil rêveur. Puis il marcha soudain vers deux petites caissettes en bois avec lesquelles on avait recouvert, afin d'en conserver l'empreinte exacte, les trous laissés au pied de la terrasse par les montants de l'échelle. Il enleva les caissettes, se mit à genoux sur le sol, et, le dos rond, le nez à vingt centimètres du sol, il scruta, prit des mesures. Même opération le long de la grille, mais moins longue.

C'était fini.

Tous deux s'en retournèrent au boudoir où les attendait Mme d'Imblevalle.

Sholmès garda le silence quelques minutes encore, puis prononça ces paroles :

– Dès le début de votre récit, Monsieur le Baron, j'ai été frappé par le côté vraiment trop simple de l'agression. Appliquer une échelle, couper un carreau, choisir un objet et s'en aller, non, les choses ne se passent pas aussi facilement. Tout cela est trop clair, trop net.

– De sorte que ?...

– De sorte que le vol de la lampe juive a été commis sous la direction d'Arsène Lupin...

– Arsène Lupin ! s'exclama le Baron.

– Mais il a été commis en dehors de lui, sans que personne entrât dans cet hôtel... Un domestique peut-être qui sera descendu de sa mansarde sur la terrasse, le long d'une gouttière que j'ai aperçue du jardin.

– Mais sur quelles preuves ?...

– Arsène Lupin ne serait pas sorti du boudoir les mains vides.

– Les mains vides... et la lampe ?

– Prendre la lampe ne l'eût pas empêché de prendre cette tabatière enrichie de diamants, ou ce collier de vieilles opales. Il lui suffisait de deux gestes en plus. S'il ne les a pas accomplis, c'est qu'il ne l'a pas vu.

– Cependant les traces relevées ?

– Comédie ! Mise en scène pour détourner les soupçons !

- Les éraflures de la balustrade ?
- Mensonge ! Elles ont été produites avec du papier de verre. Tenez, voici quelques brins de papier que j’ai recueillis.
- Les marques laissées par les montants de l’échelle ?
- De la blague ! Examinez les deux trous rectangulaires du bas de la terrasse, et les deux trous situés près de la grille. Leur forme est semblable, mais, parallèles ici, ils ne le sont plus là-bas. Mesurez la distance qui sépare chaque trou de son voisin, l’écart change selon l’endroit. Au pied de la terrasse il est de 23 centimètres. Le long de la grille il est de 28 centimètres.
- Et vous en concluez ?
- J’en conclus, puisque leur forme est identique, que les quatre trous ont été faits à l’aide d’un seul et unique bout de bois convenablement taillé.
- Le meilleur argument serait ce bout de bois lui-même.
- Le voici, dit Sholmès, je l’ai ramassé dans le jardin, sous la caisse d’un laurier.

Le Baron s’inclina. Il y avait quarante minutes que l’Anglais avait franchi le seuil de cette porte, et il ne restait plus rien de tout ce que l’on avait cru jusqu’ici sur le témoignage même des faits apparents. La réalité, une autre réalité, se dégageait, fondée sur quelque chose de beaucoup plus solide, le raisonnement d’un Herlock Sholmès.

– L’accusation que vous lancez contre notre personnel est bien grave, Monsieur, dit la Baronne. Nos domestiques sont d’anciens serviteurs de la famille, et aucun d’eux n’est capable de nous trahir.

– Si l’un d’eux ne vous trahissait pas, comment expliquer que cette lettre ait pu me parvenir le jour même et par le même courrier que celle que vous m’avez écrite ?

Il tendit à la Baronne la lettre que lui avait adressée Arsène Lupin.

Mme d’Imblevalle fut stupéfaite.

- Arsène Lupin... comment a-t-il su ?
- Vous n’avez mis personne au courant de votre lettre ?
- Personne, dit le Baron, c’est une idée que nous avons eue l’autre soir à table.

- Devant les domestiques ?
- Il n’y avait que nos deux enfants. Et encore, non... Sophie et Henriette n’étaient plus à table, n’est-ce pas, Suzanne ?

Mme d’Imblevalle réfléchit et affirma :

- En effet, elles avaient rejoint Mademoiselle.
- Mademoiselle ? interrogea Sholmès.
- La gouvernante, Mlle Alice Demun.
- Cette personne ne prend donc pas ses repas avec vous ?
- Non, on la sert à part, dans sa chambre.

Wilson eut une idée.

- La lettre écrite à mon ami Herlock Sholmès a été mise à la poste.
- Naturellement.
- Qui donc la porta ?
- Dominique, mon valet de chambre depuis vingt ans, répondit le Baron. Toute recherche de ce côté serait du temps perdu.
- On ne perd jamais son temps quand on cherche, dit Wilson sentencieusement.

La première enquête était terminée. Sholmès demanda la permission de se retirer.

Une heure plus tard, au dîner, il vit Sophie et Henriette, les deux enfants des d'Imblevalle, deux jolies fillettes de huit et de six ans. On causa peu. Sholmès répondit aux amabilités du Baron et de sa femme d'un air si rébarbatif qu'ils se résolurent au silence. On servit le café. Sholmès avala le contenu de sa tasse et se leva.

À ce moment un domestique entra, qui apportait un message téléphonique à son adresse. Il ouvrit et lut :

« Vous envoie mon admiration enthousiaste. Les résultats obtenus par vous en si peu de temps sont étourdissants. Je suis confondu.

« Arpin Lusène. »

Il eut un geste d'agacement, et montrant la dépêche au Baron :

– Commencez-vous à croire, Monsieur, que vos murs ont des yeux et des oreilles ?

– Je n'y comprends rien, murmura M. d'Imblevalle abasourdi.

– Moi non plus. Mais ce que je comprends, c'est que pas un mouvement ne se fait ici qui ne soit aperçu par lui. Pas un mot ne se prononce qu'il ne l'entende.

Ce soir-là, Wilson se coucha avec la conscience légère d'un homme qui a rempli son devoir et qui n'a plus d'autre besoin que de s'endormir. Aussi s'endormit-il très vite, et de beaux rêves le visitèrent où il poursuivait



Lupin à lui seul et se disposait à l'arrêter de sa propre main, et la sensation de cette poursuite était si nette qu'il se réveilla.

Quelqu'un frôlait son lit. Il saisit son revolver.

– Un geste encore, Lupin, et je tire.

– Diable ! Comme vous y allez, vieux camarade !

– Comment, c'est vous, Sholmès ! Vous avez besoin de moi ?

– J'ai besoin de vos yeux. Levez-vous...

Il le mena vers la fenêtre.

– Regardez... de l'autre côté de la grille...

– Dans le parc ?

– Oui. Vous ne voyez rien ?

– Je ne vois rien.

– Si, vous voyez quelque chose.

– Ah ! En effet, une ombre... deux même.

– N'est-ce pas ? Contre la grille... tenez, elles remuent. Ne perdons pas de temps.

À tâtons, en se tenant à la rampe, ils descendirent l'escalier, et arrivèrent dans une pièce qui donnait sur le perron du jardin. À travers les vitres de la porte, ils aperçurent les deux silhouettes à la même place.

– C'est curieux dit Sholmès, il me semble entendre du bruit dans la maison.

– Dans la maison ? Impossible ! Tout le monde dort.

– Écoutez cependant...

À ce moment, un léger coup de sifflet vibra du côté de la grille, et ils aperçurent une vague lumière qui paraissait venir de l'hôtel.

– Les d'Imblevalle ont dû allumer, murmura Sholmès. C'est leur chambre qui est au-dessus de nous.

– C'est eux sans doute que nous avons entendus, fit Wilson. Peut-être sont-ils en train de surveiller la grille.

Un second coup de sifflet, plus discret encore.

– Je ne comprends pas, je ne comprends pas, dit Sholmès, agacé.

– Moi non plus, confessa Wilson.

Sholmès tourna la clef de la porte, ôta le verrou et poussa doucement le battant.

Un troisième coup de sifflet, un peu plus fort celui-ci, et modulé d'autre sorte. Et au-dessus de leur tête, le bruit s'accrut, se précipita.

– On croirait plutôt que c’est sur la terrasse du boudoir, souffla Sholmès.

Il passa la tête dans l’entrebâillement, mais aussitôt recula en étouffant un juron. À son tour, Wilson regarda. Tout près d’eux, une échelle se dressait contre le mur, appuyée au balcon de la terrasse.

– Eh parbleu, fit Sholmès, il y a quelqu’un dans le boudoir ! Voilà ce qu’on entendait. Vite, enlevons l’échelle.

Mais à cet instant, une forme glissa du haut en bas, l’échelle fut enlevée, et l’homme qui la portait courut en toute hâte vers la grille, à l’endroit où l’attendaient ses complices. D’un bond, Sholmès et Wilson s’étaient élancés. Ils rejoignirent l’homme alors qu’il posait l’échelle contre la grille. De l’autre côté, deux coups de feu jaillirent.

– Blessé ? cria Sholmès.

– Non, répondit Wilson.

Il saisit l’homme par le corps et tenta de l’immobiliser. Mais l’homme se retourna, l’empoigna d’une main, et de l’autre lui plongea son couteau en pleine poitrine. Wilson exhala un soupir, vacilla et tomba.

– Damnation ! hurla Sholmès, si on me l’a tué, je tue.

Il étendit Wilson sur la pelouse et se rua sur l’échelle. Trop tard... l’homme l’avait escaladée et, reçu par ses complices, s’enfuyait parmi les massifs.

– Wilson, Wilson, ce n’est pas sérieux, hein ? Une simple égratignure.

Les portes de l’hôtel s’ouvrirent brusquement. Le premier, M. d’Imblevalle survint, puis des domestiques, munis de bougies.

– Quoi ! Qu’y a-t-il, s’écria le Baron, M. Wilson est blessé ?

– Rien, une simple égratignure, répéta Sholmès, cherchant à s’illusionner.

Le sang coulait en abondance, et la face était livide.

Le docteur, vingt minutes après, constatait que la pointe du couteau s’était arrêtée à quatre millimètres du cœur.

– Quatre millimètres du cœur ! Ce Wilson a toujours eu de la chance, conclut Sholmès d’un ton d’envie.

– De la chance... de la chance... grommela le docteur.

– Dame ! Avec sa robuste constitution, il en sera quitte...

– Pour six semaines de lit et deux mois de convalescence.

– Pas davantage ?

- Non, à moins de complications.
- Pourquoi diable voulez-vous qu'il y ait des complications ?

Pleinement rassuré, Sholmès rejoignit le Baron au boudoir. Cette fois le mystérieux visiteur n'y avait pas mis la même discrétion. Sans vergogne, il avait fait main basse sur la tabatière enrichie de diamants, sur le collier d'opales et, d'une façon générale, sur tout ce qui pouvait prendre place dans les poches d'un honnête cambrioleur.

La fenêtre était encore ouverte, un des carreaux avait été proprement découpé, et, au petit, jour, une enquête sommaire, en établissant que l'échelle provenait de l'hôtel en construction, indiqua la voie que l'on avait suivie.

– Bref, dit M. d'Imbleville avec une certaine ironie, c'est la répétition exacte du vol de la lampe juive.

– Oui, si l'on accepte la première version adoptée par la justice.

– Vous ne l'adoptez donc pas encore ? Ce second vol n'ébranle pas votre opinion sur le premier ?

– Il la confirme, Monsieur.

– Est-ce croyable ! Vous avez la preuve irréfutable que l'agression de cette nuit a été commise par quelqu'un du dehors, et vous persistez à soutenir que la lampe juive a été soustraite par quelqu'un de notre entourage ?

– Par quelqu'un qui habite cet hôtel.

– Alors comment expliquez-vous ?...

– Je n'explique rien, Monsieur, je constate deux faits qui n'ont l'un avec l'autre que des rapports d'apparence, je les juge isolément, et je cherche le lien qui les unit.

Sa conviction semblait si profonde, ses façons d'agir fondées sur des motifs si puissants, que le Baron s'inclina :

– Soit. Nous allons prévenir le commissaire...

– À aucun prix ! s'écria vivement l'Anglais, à aucun prix ! J'entends ne m'adresser à ces gens que quand j'ai besoin d'eux.

– Cependant, les coups de feu ?...

– Il n'importe !

– Votre ami ? ...

– Mon ami n'est que blessé... obtenez que le docteur se taise. Moi, je réponds de tout du côté de la justice.

Deux jours s'écoulèrent, vides d'incidents, mais où Sholmès poursuivit sa besogne avec un soin minutieux et un amour-propre qu'exaspérait le souvenir de cette audacieuse agression, exécutée sous ses yeux, en dépit de sa présence, et sans qu'il en pût empêcher le succès. Infatigable, il fouilla l'hôtel et le jardin, s'entretint avec les domestiques, et fit de longues stations à la cuisine et à l'écurie. Et bien qu'il ne recueillît aucun indice qui l'éclairât, il ne perdait pas courage.

– Je trouverai, pensait-il, et c'est ici que je trouverai. Il ne s'agit pas, comme dans l'affaire de la Dame blonde, de marcher à l'aventure, et d'atteindre, par des chemins que j'ignorais, un but que je ne connaissais pas. Cette fois, je suis sur le terrain même de la bataille. L'ennemi n'est plus seulement l'insaisissable et invisible Lupin, c'est le complice en chair et en os qui vit et qui se meut dans les bornes de cet hôtel. Le moindre petit détail, et je suis fixé.

Ce détail, dont il devait tirer de telles conséquences, et avec une habileté si prodigieuse que l'on peut considérer l'affaire de la lampe juive comme une de celles où éclate le plus victorieusement son génie de policier, ce détail, ce fut le hasard qui le lui fournit.

L'après-midi du troisième jour, comme il entrait dans une pièce située au-dessus du boudoir, et qui servait de salle d'études aux enfants, il trouva Henriette, la plus petite des sœurs. Elle cherchait ses ciseaux.

– Tu sais, dit-elle à Sholmès, j'en fais aussi des papiers comme celui que t'as reçu l'autre soir.

– L'autre soir ?

– Oui, à la fin du dîner. Tu as reçu un papier avec des bandes dessus... tu sais, un télégramme... eh bien, j'en fais aussi, moi.

Elle sortit. Pour tout autre, ces paroles n'eussent rien signifié que l'insignifiante réflexion d'un enfant, et Sholmès, lui-même, les écouta d'une oreille distraite et continua son inspection. Mais tout à coup il se mit à courir après l'enfant dont la dernière phrase le frappait subitement. Il la rattrapa au haut de l'escalier et lui dit :

– Alors, toi aussi, tu colles des bandes sur papier ?

Henriette, très fière, déclara :

– Mais oui, je découpe des mots et je les colle.

– Et qui t'a montré ce petit jeu ?

– Mademoiselle... ma gouvernante... je lui en ai vu faire autant. Elle prend des mots sur des journaux et les colle...

– Et qu'est-ce qu'elle en fait ?

– Des télégrammes, des lettres qu'elle envoie.

Herlock Sholmès entra dans la salle d'études, singulièrement intrigué par cette confidence et s'efforçant d'en extraire les déductions qu'elle comportait.

Des journaux, il y en avait un paquet sur la cheminée. Il les déplia, et vit en effet des groupes de mots ou des lignes qui manquaient, régulièrement et proprement enlevés. Mais il lui suffit de lire les mots qui précédaient ou qui suivaient, pour constater que les mots qui manquaient avaient été découpés au hasard des ciseaux, par Henriette évidemment. Il se pouvait que, dans la liasse des journaux, il y en eût un que Mademoiselle eût découpé elle-même. Mais comment s'en assurer ?

Machinalement, Herlock feuilleta les livres de classe empilés sur la table, puis d'autres qui reposaient sur les rayons d'un placard. Et soudain il eut un cri de joie. Dans un coin de ce placard, sous de vieux cahiers amoncelés, il avait trouvé un album pour enfants, un alphabet orné d'images, et, à l'une des pages de cet album, un vide lui était apparu.

Il vérifia. C'était la nomenclature des jours de la semaine. Lundi, mardi, mercredi, *etc.* Le mot samedi manquait. Or, le vol de la lampe juive avait eu lieu dans la nuit d'un samedi.

Herlock éprouva ce petit serrement du cœur qui lui annonçait toujours, de la manière la plus nette, qu'il avait touché au nœud même d'une intrigue. Cette étreinte de la vérité, cette émotion de la certitude, ne le trompait jamais.

Fiévreux et confiant, il s'empressa de feuilleter l'album. Un peu plus loin, une autre surprise l'attendait.

C'était une page composée de lettres majuscules, suivies d'une ligne de chiffres.

Neuf de ces lettres, et trois de ces chiffres avaient été enlevés soigneusement.

Sholmès les inscrivit sur son carnet, dans l'ordre qu'ils eussent occupé, et obtint le résultat suivant :

CDEHNOPRZ-237

– Fichtre... murmura-t-il, à première vue cela ne signifie pas grand-chose.

Pouvait-on, en mêlant ces lettres et en les employant toutes, former un, ou deux, ou trois mots complets ?

Sholmès le tenta vainement.

Une seule solution s'imposait à lui, qui revenait sans cesse sous son crayon, et qui, à la longue, lui parut la véritable, aussi bien parce qu'elle correspondait à la logique des faits que parce qu'elle s'accordait avec les circonstances générales.

Étant donné que la page de l'album ne comportait qu'une seule fois chacune des lettres de l'alphabet, il était probable, il était certain qu'on se trouvait en présence de mots incomplets et que ces mots avaient été complétés par des lettres empruntées à d'autres pages. Dans ces conditions, et sauf erreur, l'énigme se posait ainsi :

REPOND.Z – CH – 237

Le premier mot était clair : répondez, un E manquant parce que la lettre E, déjà employée, n'était plus disponible.

Quant au second mot inachevé, il formait indubitablement, avec le nombre 237, l'adresse que donnait l'expéditeur au destinataire de la lettre. On proposait d'abord de fixer le jour au samedi, et l'on demandait une réponse à l'adresse CH.237.

Ou bien CH.237 était une formule de poste restante, ou bien les lettres C H faisaient partie d'un mot incomplet. Sholmès feuilleta l'album : aucune autre découpe n'avait été effectuée dans les pages suivantes. Il fallait donc, jusqu'à nouvel ordre, s'en tenir à l'explication trouvée.

– C'est amusant, n'est-ce pas ?

Henriette était revenue. Il répondit :

– Si c'est amusant ! Seulement, tu n'as pas d'autres papiers ?... Ou bien des mots déjà découpés et que je pourrais coller ?

– Des papiers. ?... Non... et puis, Mademoiselle ne serait pas contente.

– Mademoiselle ?

– Oui, elle m'a déjà grondée.

– Pourquoi ?

– Parce que je vous ai dit des choses... et qu'elle dit qu'on ne doit jamais dire des choses sur ceux qu'on aime bien.

– Tu as absolument raison.

Henriette sembla ravie de l'approbation, tellement ravie qu'elle tira d'un menu sac de toile, épinglé à sa robe, quelques loques, trois boutons, deux morceaux de sucre, et, finalement, un carré de papier qu'elle tendit à Sholmès.

– Tiens, je te le donne tout de même. C'était un numéro de fiacre, le 8279.

– D'où vient-il, ce numéro ?

– Il est tombé de son porte-monnaie.

– Quand ?

– Dimanche, à la messe, comme elle prenait des sous pour la quête.

– Parfait. Et maintenant je vais te donner le moyen de n'être pas grondée. Ne dis pas à Mademoiselle que tu m'as vu.

Sholmès s'en alla trouver M. d'Imblevalle et nettement l'interrogea sur Mademoiselle.

Le Baron eut un haut-le-corps.

– Alice Demun ! Est-ce que vous penseriez ?... C'est impossible.

– Depuis combien de temps est-elle à votre service ?

– Un an seulement, mais je ne connais pas de personne plus tranquille et en qui j'aie plus de confiance.

– Comment se fait-il que je ne l'aie pas encore aperçue ?

– Elle s'est absentée deux jours.

– Et actuellement ?

– Dès son retour elle a voulu s'installer au chevet de votre ami. Elle a toutes les qualités de la garde-malade... douce... prévenante... M. Wilson en paraît enchanté.

– Ah fit Sholmès qui avait complètement négligé de prendre des nouvelles du vieux camarade.

Il réfléchit et s'informa :

– Et le dimanche matin, est-elle sortie ?

– Le lendemain du vol ?

– Oui.

Le Baron appela sa femme et lui posa la question. Elle répondit :

– Mademoiselle est partie comme à l'ordinaire pour aller à la messe de onze heures avec les enfants.

– Mais, auparavant ?

– Auparavant ? Non... ou plutôt... mais j'étais si bouleversée par ce vol !... Cependant je me souviens qu'elle m'avait demandé la veille l'autorisation de sortir le dimanche matin... pour voir une cousine de passage à Paris, je crois. Mais je ne suppose pas que vous la soupçonniez ?...

– Certes, non... cependant je voudrais la voir.

Il monta jusqu'à la chambre de Wilson. Une femme, vêtue, comme les infirmières, d'une longue robe de toile grise, était courbée sur le malade et lui donnait à boire. Quand elle se tourna, Sholmès reconnut la jeune fille qui l'avait abordé devant la gare du Nord.

Il n'y eut pas entre eux la moindre explication. Alice Demun sourit doucement, de ses yeux charmants et graves, sans aucun embarras. L'Anglais voulut parler, ébaucha quelques syllabes et se tut. Alors elle reprit sa besogne, évolua paisiblement sous le regard étonné de Sholmès, remua des flacons, déroula et roula des bandes de toile, et de nouveau lui adressa son clair sourire.

Il pivota sur ses talons, redescendit, avisa dans la cour l'automobile de M. d'Imblevalle, s'y installa et se fit mener à Levallois, au dépôt de voitures dont l'adresse était marquée sur le bulletin de fiacre livré par l'enfant. Le cocher Duprêt, qui conduisait le 8279 dans la matinée du dimanche, n'étant pas là, il renvoya l'automobile et attendit jusqu'à l'heure du relais.

Le cocher Duprêt raconta qu'il avait en effet « chargé » une dame aux environs du parc Monceau, une jeune dame en noir qui avait une grosse violette et qui paraissait très agitée.

– Elle portait un paquet ?

– Oui, un paquet assez long.

– Et vous l'avez menée ?

– Avenue des Ternes, au coin de la place Saint-Ferdinand. Elle y est restée une dizaine de minutes, et puis on s'en est retourné au parc Monceau.

– Vous reconnaîtriez la maison de l'avenue des Ternes ?

– Parbleu ! Faut-il vous y conduire ?

– Tout à l'heure. Conduisez-moi d'abord au 36, quai des Orfèvres.

À la Préfecture de police il eut la chance de rencontrer aussitôt l'inspecteur principal Ganimard.

– Monsieur Ganimard, vous êtes libre ?



– S’il s’agit de Lupin, non.

– Il s’agit de Lupin.

– Alors je ne bouge pas.

– Comment ! Vous renoncez...

– Je renonce à l’impossible ! Je suis las d’une lutte inégale, où nous sommes sûrs d’avoir le dessous. C’est lâche, c’est absurde, tout ce que vous voudrez... je m’en moque ! Lupin est plus fort que nous. Par conséquent, il n’y a qu’à s’incliner.

– Je ne m’incline pas.

– Il vous inclinera, vous comme les autres.

– Eh bien, c’est un spectacle qui ne peut manquer de vous faire plaisir !

– Ah ! Ça, c’est vrai, dit Ganimard ingénument. Et puisque vous n’avez pas votre compte de coups de bâtons, allons-y.

Tous deux montèrent dans le fiacre. Sur leur ordre, le cocher les arrêta un peu avant la maison et de l’autre côté de l’avenue, devant un petit café à la terrasse duquel ils s’assirent, entre des lauriers et des fusains. Le jour commençait à baisser.

– Garçon, fit Sholmès, de quoi écrire.

Il écrivit, et rappelant le garçon :

– Portez cette lettre au concierge de la maison qui est en face. C’est évidemment l’homme en casquette qui fume sous la porte cochère.

Le concierge accourut, et, Ganimard ayant décliné son titre d’inspecteur principal, Sholmès demanda si, le matin du dimanche, il était venu une jeune dame en noir.

– En noir ? Oui, vers neuf heures... celle qui monte au second.

– Vous la voyez souvent ?

– Non, mais depuis quelque temps, davantage... la dernière quinzaine, presque tous les jours.

– Et depuis dimanche ?

– Une fois seulement... sans compter aujourd’hui.

– Comment ! Elle est venue !

– Elle est là.

– Elle est là !

– Voilà bien dix minutes. Sa voiture attend sur la place Saint-Ferdinand, comme d’habitude. Elle, je l’ai croisée sous la porte.

– Et quel est ce locataire du second ?

– Il y en a deux, une modiste, Mlle Langeais, et un Monsieur qui a loué deux chambres meublées, depuis un mois, sous le nom de Bresson.

– Pourquoi dites-vous « sous le nom » ?

– Une idée à moi que c’est un nom d’emprunt. Ma femme fait son ménage : eh bien, il n’a pas deux chemises avec les mêmes initiales.

– Comment vit-il ?

– Oh ! Dehors presque. Des trois jours, il ne rentre pas chez lui.

– Est-il rentré dans la nuit de samedi à dimanche ?

– Dans la nuit de samedi à dimanche ? Écoutez voir, que je réfléchisse... oui, samedi soir, il est rentré et il n’a pas bougé.

– Et quelle sorte d’homme est-ce ?

– Ma foi je ne saurais dire. Il est si changeant ! Il est grand, il est petit, il est gros, il est fluet... brun et blond. Je ne le reconnais toujours pas.

Ganimard et Sholmès se regardèrent.

– C’est lui, murmura l’inspecteur, c’est bien lui.

Il y eut vraiment chez le vieux policier un instant de trouble qui se traduisit par un bâillement et par une crispation de ses deux poings.

Sholmès aussi, bien que plus maître de lui, sentit une étreinte au cœur.

– Attention, dit le concierge, voici la jeune fille.

Mademoiselle en effet apparaissait au seuil de la porte et traversait la place.

– Et voici M. Bresson.

– M. Bresson ? Lequel ?

– Celui qui porte un paquet sous le bras.

– Mais il ne s’occupe pas de la jeune fille. Elle regagne seule sa voiture.

– Ah ! Ça, je ne les ai jamais vus ensemble.

Les deux policiers s’étaient levés précipitamment. À la lueur des réverbères ils reconnurent la silhouette de Lupin, qui s’éloignait dans une direction opposée à la place.

– Qui préférez-vous suivre ? demanda Ganimard.

– Lui, parbleu ! C’est le gros gibier.

– Alors, moi, je file la demoiselle, proposa Ganimard.

– Non, non, dit vivement l’Anglais, qui ne voulait rien dévoiler de l’affaire à Ganimard, la demoiselle, je sais où la retrouver... ne me quittez pas.

À distance, et en utilisant l'abri momentané des passants et des kiosques, ils se mirent à la poursuite de Lupin. Poursuite facile d'ailleurs, car il ne se retournait pas et marchait rapidement, avec une légère claudication de la jambe droite, si légère qu'il fallait l'œil exercé d'un observateur pour la percevoir, Ganimard dit :

– Il fait semblant de boiter.

Et il reprit :

– Ah ! Si l'on pouvait ramasser deux ou trois agents et sauter sur notre individu ! Nous risquons de le perdre.

Mais aucun agent ne se montra avant la porte des Ternes, et, les fortifications franchies, ils ne devaient plus escompter le moindre secours.

– Séparons-nous, dit Sholmès, l'endroit est désert.

C'était le boulevard Victor-Hugo. Chacun d'eux prit un trottoir et s'avança selon la ligne des arbres.

Ils allèrent ainsi pendant vingt minutes jusqu'au moment où Lupin tourna sur la gauche et longea la Seine. Là, ils aperçurent Lupin qui descendait au bord du fleuve. Il y resta quelques secondes sans qu'il leur fût possible de distinguer ses gestes. Puis il remonta la berge et revint sur ses pas. Ils se collèrent contre les piliers d'une grille. Lupin passa devant eux. Il n'avait plus de paquet.

Et comme il s'éloignait, un autre individu se détacha d'une encoignure de maison et se glissa entre les arbres.

Sholmès dit à voix basse :

– Il a l'air de le suivre aussi, celui-là.

– Oui, il m'a semblé déjà le voir en allant.

La chasse recommença, mais compliquée par la présence de cet individu. Lupin reprit le même chemin, traversa de nouveau la porte des Ternes, et rentra dans la maison de la place Saint-Ferdinand.

Le concierge fermait lorsque Ganimard se présenta.

– Vous l'avez vu, n'est-ce pas ?

– Oui, j'éteignais le gaz de l'escalier, il a poussé le verrou de sa porte.

– Il n'y a personne avec lui ?

– Personne, aucun domestique... il ne mange jamais ici.

– Il n'existe pas d'escalier de service ?

– Non.

Ganimard dit à Sholmès :

– Le plus simple est que je m’installe à la porte même de Lupin, tandis que vous allez chercher le commissaire de police de la rue Demours. Je vais vous donner un mot.

Sholmès objecta :

– Et s’il s’échappe pendant ce temps ?

– Puisque je reste ! ...

– Un contre un, la lutte est inégale avec lui.

– Je ne puis pourtant pas forcer son domicile, je n’en ai pas le droit, la nuit surtout.

Sholmès haussa les épaules.

– Quand vous aurez arrêté Lupin, on ne vous chicanera pas sur les conditions de l’arrestation. D’ailleurs, quoi ! Il s’agit tout au plus de sonner. Nous verrons alors ce qui se passera.

Ils montèrent. Une porte à deux battants s’offrait à gauche du palier. Ganimard sonna.

Aucun bruit. Il sonna de nouveau. Personne.

– Entrons, murmura Sholmès.

– Oui, allons-y.

Pourtant, ils demeurèrent immobiles, l’air irrésolu. Comme des gens qui hésitent au moment d’accomplir un acte décisif, ils redoutaient d’agir, et il leur semblait soudain impossible qu’Arsène Lupin fût là, si près d’eux, derrière cette cloison fragile qu’un coup de poing pouvait abattre. L’un et l’autre, ils le connaissaient trop, le diabolique personnage, pour admettre qu’il se laissât pincer aussi stupidement. Non, non, mille fois non, il n’était plus là. Par les maisons contiguës, par les toits, par telle issue convenablement préparée, il avait dû s’évader, et une fois de plus, c’est l’ombre seule de Lupin qu’on allait étreindre.

Ils frissonnèrent. Un bruit imperceptible, qui venait de l’autre côté de la porte, avait comme effleuré le silence. Et ils eurent l’impression, la certitude, que tout de même il était là, séparé d’eux par la mince cloison de bois, et qu’il les écoutait, qu’il les entendait.

Que faire ? La situation était tragique. Malgré leur sang-froid de vieux routiers de police, une telle émotion les bouleversait qu’ils s’imaginaient percevoir les battements de leur cœur.

Du coin de l’œil, Ganimard consulta Sholmès. Puis, violemment, de son poing, il ébranla le battant de la porte.

Un bruit de pas, maintenant, un bruit qui ne cherchait plus à se dissimuler...

Ganimard secoua la porte. D'un élan irrésistible, Sholmès, l'épaule en avant, l'abattit, et tous deux se ruèrent à l'assaut.

Ils s'arrêtèrent net. Un coup de feu avait retenti dans la pièce voisine. Un autre encore, et le bruit d'un corps qui tombait...

Quand ils entrèrent, ils virent l'homme étendu, la face contre le marbre de la cheminée. Il eut une convulsion. Son revolver glissa de sa main.

Ganimard se pencha et tourna la tête du mort. Du sang la couvrait, qui giclait de deux larges blessures, l'une à la joue, et l'autre à la tempe.

– Il est méconnaissable, murmura-t-il.

– Parbleu ! fit Sholmès, ce n'est pas lui.

– Comment le savez-vous ? Vous ne l'avez même pas examiné.

L'Anglais ricana :

– Pensez-vous donc qu'Arsène Lupin est homme à se tuer ?

– Pourtant, nous avons bien cru le reconnaître dehors...

– Nous avons cru, parce que nous voulions croire. Cet homme nous obsède.

– Alors, c'est un de ses complices.

– Les complices d'Arsène Lupin ne se tuent pas.

– Alors, qui est-ce ?

Ils fouillèrent le cadavre. Dans une poche Herlock Sholmès trouva un portefeuille vide, dans une autre Ganimard trouva quelques louis. Au linge, point de marque, aux vêtements non plus.

Dans les malles – une grosse malle et deux valises – rien que des effets. Sur la cheminée un paquet de journaux. Ganimard les déplia. Tous parlaient du vol de la lampe juive.

Une heure après, lorsque Ganimard et Sholmès se retirèrent, ils n'en savaient pas plus sur le singulier personnage que leur intervention avait acculé au suicide.

Qui était-ce ? Pourquoi s'était-il tué ? Par quel lien se rattachait-il à l'affaire de la lampe juive ? Qui l'avait filé au cours de sa promenade ? Autant de questions aussi complexes les unes que les autres... autant de mystères...

Herlock Sholmès se coucha de fort mauvaise humeur. À son réveil il reçut un pneumatique ainsi conçu :

« Arsène Lupin a l'honneur de vous faire part de son tragique décès en la personne du sieur Bresson, et vous prie d'assister à ses convoi, service et enterrement, qui auront lieu aux frais de l'État, jeudi le 25 juin. »

Table des matières

– Voyez-vous, mon vieux camarade, disait Sholmès à Wilson, en brandissant le pneumatique d'Arsène Lupin, ce qui m'exaspère dans cette aventure, c'est de sentir continuellement posé sur moi l'œil de ce satané gentleman. Aucune de mes pensées les plus secrètes ne lui échappe. J'agis comme un acteur dont tous les pas sont réglés par une mise en scène rigoureuse, qui va là et qui dit cela, parce que le voulut ainsi une volonté supérieure. Comprenez-vous, Wilson ?

Wilson eût certainement compris s'il n'avait dormi le profond sommeil d'un homme dont la température varie entre quarante et quarante et un degrés. Mais qu'il entendît ou non, cela n'avait aucune importance pour Sholmès qui continuait :

– Il me faut faire appel à toute mon énergie et mettre en œuvre toutes mes ressources pour ne pas me décourager. Heureusement qu'avec moi, ces petites taquineries sont autant de coups d'épingle qui me stimulent. Le feu de la piqure apaisé, la plaie d'amour-propre refermée, j'en arrive toujours à dire : « Amuse-toi bien, mon bonhomme. Un moment ou l'autre, c'est toi-même qui te trahiras. » Car enfin, Wilson, n'est-ce pas Lupin qui, par sa première dépêche et par la réflexion qu'elle a suggérée à la petite Henriette, n'est-ce pas lui qui m'a livré le secret de sa correspondance avec Alice Demun ? Vous oubliez ce détail, vieux camarade.

Il déambulait dans la chambre, à pas sonores, au risque de réveiller le vieux camarade.

– Enfin ! Ça ne va pas trop mal, et si les chemins que je suis sont un peu obscurs, je commence à m'y retrouver. Tout d'abord je vais être fixé sur le sieur Bresson. Ganimard et moi nous avons rendez-vous au bord de la Seine, à l'endroit où Bresson a jeté son paquet, et le rôle du Monsieur nous sera connu. Pour le reste, c'est une partie à jouer entre Alice Demun et moi. L'adversaire est de mince envergure, hein, Wilson ? Et ne pensez-vous pas

qu'avant peu je saurai la phrase de l'album, et ce que signifient ces deux lettres isolées, ce C et ce H ? Car tout est là, Wilson.

Mademoiselle entra au même instant, et apercevant Sholmès qui gesticulait, elle lui dit gentiment :

– Monsieur Sholmès, je vais vous gronder si vous réveillez mon malade. Ce n'est pas bien à vous de le déranger. Le docteur exige une tranquillité absolue.

Il la contemplait sans un mot, étonné comme au premier jour de son calme inexplicable.

– Qu'avez-vous à me regarder, Monsieur Sholmès ? Rien ? Mais si... vous semblez toujours avoir une arrière-pensée... laquelle ? Répondez, je vous en prie.

Elle l'interrogeait de tout son clair visage, de ses yeux ingénus, de sa bouche qui souriait, et de toute son attitude aussi, de ses mains jointes, de son buste légèrement penché en avant. Et il y avait tant de candeur en elle que l'Anglais en éprouva de la colère. Il s'approcha et lui dit à voix basse :

– Bresson s'est tué hier soir.

Elle répéta, sans avoir l'air de comprendre :

– Bresson s'est tué hier...

En vérité aucune contraction n'altéra son visage, rien qui révélât l'effort du mensonge.

– Vous étiez prévenue, lui dit-il avec irritation... sinon, vous auriez au moins tressailli... ah ! Vous êtes plus forte que je ne croyais... mais pourquoi dissimuler ?

Il saisit l'album à images qu'il venait de déposer sur une table voisine et, l'ouvrant à la page découpée :

– Pourriez-vous me dire dans quel ordre on doit disposer les lettres qui manquent ici, pour connaître la teneur exacte du billet que vous avez envoyé à Bresson quatre jours avant le vol de la lampe juive ?

– Dans quel ordre ?... Bresson ?... Le vol de la lampe juive ?...

Elle redisait les mots, lentement, comme pour en dégager le sens.

Il insista.

– Oui. Voici les lettres employées... sur ce bout de papier. Que disiez-vous à Bresson ?

– Les lettres employées... ce que je disais...

Soudain elle éclata de rire :



– Ça y est ! Je comprends ! Je suis la complice du vol ! Il y a un M. Bresson qui a pris la lampe juive et qui s’est tué. Et moi, je suis l’amie de ce Monsieur. Oh ! que c’est amusant !

– Qui donc avez-vous été voir hier dans la soirée, au second étage d’une maison de l’avenue des Ternes ?

– Qui ? Mais ma modiste, Mlle Langeais. Est-ce que ma modiste et mon ami M. Bresson ne feraient qu’une seule et même personne ?

Malgré tout, Sholmès douta. On peut feindre, de manière à donner le change, la terreur, la joie, l’inquiétude, tous les sentiments, mais non point l’indifférence, non point le rire heureux et insouciant.

Cependant il lui dit encore :

– Un dernier mot : pourquoi l’autre soir, à la gare du Nord, m’avez vous abordé ? Et pourquoi m’avez-vous supplié de repartir immédiatement sans m’occuper de ce vol ?

– Ah vous êtes trop curieux, Monsieur Sholmès, répondit-elle en riant toujours de la façon la plus naturelle. Pour votre punition, vous ne saurez rien, et en outre vous garderez le malade pendant que je vais chez le pharmacien... une ordonnance pressée... je me sauve.

Elle sortit.

– Je suis roulé, murmura Sholmès. Non seulement je n’ai rien tiré d’elle, mais c’est moi qui me suis découvert.

Et il se rappelait l’affaire du diamant bleu et l’interrogatoire qu’il avait fait subir à Clotilde Destange. N’était-ce pas la même sérénité que la Dame blonde lui avait opposée, et ne se trouvait-il pas de nouveau en face d’un de ces êtres qui, protégés par Arsène Lupin, sous l’action directe de son influence, gardaient dans l’angoisse même du danger le calme le plus stupéfiant ?

– Sholmès... Sholmès...

Il s’approcha de Wilson qui l’appelait, et s’inclina vers lui.

– Qu’y a-t-il, vieux camarade ? On souffre ?

Wilson remua les lèvres sans pouvoir parler. Enfin, après de grands efforts, il bégaya :

– Non., Sholmès... ce n’est pas elle... il est impossible que ce soit elle...

– Qu’est-ce que vous me chantez là ? Je vous dis que c’est elle, moi ! Il n’y a qu’en face d’une créature de Lupin, dressée et remontée par lui, que je

perds la tête et que j'agis aussi sottement... la voilà maintenant qui connaît toute l'histoire de l'album... je vous parie qu'avant une heure Lupin sera prévenu. Avant une heure ? Que dis-je ! Mais tout de suite ! Le pharmacien, l'ordonnance pressée... des blagues !

Il s'esquiva rapidement, descendit l'avenue de Messine, et avisa Mademoiselle qui entrait dans une pharmacie. Elle reparut, dix minutes plus tard, avec des flacons et une bouteille enveloppés de papier blanc. Mais, alors qu'elle remontait l'avenue, elle fut accostée par un homme qui la poursuivit, la casquette à la main et l'air obséquieux, comme s'il demandait la charité.

Elle s'arrêta et lui fit l'aumône, puis reprit son chemin.

– Elle lui a parlé, se dit l'Anglais.

Plutôt qu'une certitude, ce fut une intuition, assez forte cependant pour qu'il changeât de tactique. Abandonnant la jeune fille, il se lança sur la piste du faux mendiant.

Ils arrivèrent ainsi, l'un derrière l'autre, à la place Saint-Ferdinand, et l'homme erra longtemps autour de la maison de Bresson, levant parfois les yeux aux fenêtres du second étage, et surveillant les gens qui pénétraient dans la maison.

Au bout d'une heure, il monta sur l'impériale d'un tramway qui se dirigeait vers Neuilly. Sholmès y monta également et s'assit derrière l'individu, un peu plus loin, et à côté d'un Monsieur que dissimulaient les feuilles ouvertes de son journal. Aux fortifications, le journal s'abassa, Sholmès aperçut Ganimard, et Ganimard lui dit à l'oreille en désignant l'individu :

– C'est notre homme d'hier soir, celui qui suivait Bresson. Il y a une heure qu'il vagabonde sur la place.

– Rien de nouveau pour Bresson ? demanda Sholmès.

– Si, une lettre qui est arrivée ce matin à son adresse.

– Ce matin ? Donc elle a été mise à la poste hier, avant que l'expéditeur ne sache la mort de Bresson.

– Précisément. Elle est entre les mains du juge d'instruction. Mais j'en ai retenu les termes : « Il n'accepte aucune transaction. Il veut tout, la première chose aussi bien que celles de la seconde affaire. Sinon, il agit. » Et pas de signature, ajouta Ganimard. Comme vous voyez, ces quelques lignes ne nous serviront guère.

– Je ne suis pas du tout de votre avis, Monsieur Ganimard, ces quelques lignes me semblent au contraire fort intéressantes.

– Et pourquoi, mon Dieu !

– Pour des raisons qui me sont personnelles, répondit Sholmès avec le sans-gêne dont il usait envers son collègue.

Le tramway s’arrêta rue du Château, au point terminus. L’individu descendit et s’en alla paisiblement.

Sholmès l’escortait, et de si près que Ganimard s’en effraya :

– S’il se retourne, nous sommes brûlés.

– Il ne se retournera pas maintenant.

– Qu’en savez-vous ?

– C’est un complice d’Arsène Lupin, et le fait qu’un complice de Lupin s’en va ainsi, les mains dans ses poches, prouve d’abord qu’il se sait suivi, et en second lieu qu’il ne craint rien.

– Pourtant nous le serrons d’assez près !

– Pas assez pour qu’il ne puisse nous glisser entre les doigts avant une minute. Il est trop sûr de lui.

– Voyons ! Voyons ! Vous me faites poser. Il y a là-bas, à la porte de ce café, deux agents cyclistes. Si je décide de les requérir et d’aborder le personnage, je me demande comment il nous glissera entre les doigts.

– Le personnage ne paraît pas s’émouvoir beaucoup de cette éventualité. C’est lui-même qui les requiert !

– Nom d’un chien, proféra Ganimard, il a de l’aplomb !

L’individu en effet s’était avancé vers les deux agents au moment où ceux-ci se disposaient à enfourcher leurs bicyclettes. Il leur dit quelques mots, puis, soudain, sauta sur une troisième bicyclette, qui était appuyée contre le mur du café, et s’éloigna rapidement avec les deux agents.

L’Anglais s’esclaffa.

– Hein ! L’avais-je prévu ? Un, deux, trois, enlevé ! Et par qui ? Par deux de vos collègues, Monsieur Ganimard. Ah ! Il se met bien, Arsène Lupin ! Des agents cyclistes à sa solde ! Quand je vous disais que notre personnage était beaucoup trop calme !

– Alors quoi, s’écria Ganimard, vexé, que fallait-il faire ? C’est très commode de rire !

– Allons, allons, ne vous fâchez pas. On se vengera. Pour le moment, il nous faut du renfort.

- Folenfant m’attend au bout de l’avenue de Neuilly.
- Eh bien, prenez-le au passage et venez me rejoindre.

Ganimard s’éloigna, tandis que Sholmès suivait les traces des bicyclettes, d’autant plus visibles sur la poussière de la route, que deux des machines étaient munies de pneumatiques striés. Et il s’aperçut bientôt que ces traces le conduisaient au bord de la Seine, et que les trois hommes avaient tourné du même côté que Bresson, la veille au soir. Il parvint ainsi à la grille contre laquelle lui-même s’était caché avec Ganimard, et, un peu plus loin, il constata un emmêlement des lignes striées qui lui prouva qu’on avait fait halte à cet endroit. Juste en face il y avait une petite langue de terrain qui pointait dans la Seine et à l’extrémité de laquelle une vieille barque était amarrée.

C’est là que Bresson avait dû jeter son paquet, ou plutôt qu’il l’avait laissé tomber. Sholmès descendit le talus et vit que, la berge s’abaissant en pente très douce et l’eau du fleuve étant basse, il lui serait facile de retrouver le paquet... à moins que les trois hommes n’eussent pris les devants.

– Non, non, se dit-il, ils n’ont pas eu le temps... un quart d’heure tout au plus... et cependant pourquoi ont-ils passé par là ?

Un pêcheur était assis dans la barque. Sholmès lui demanda :

– Vous n’avez pas aperçu trois hommes à bicyclette ?

Le pêcheur fit signe que non.

L’Anglais insista :

– Mais si... trois hommes... ils viennent de s’arrêter à deux pas de vous...

Le pêcheur mit sa ligne sous son bras, sortit de sa poche un carnet, écrivit sur une des pages, la déchira et la tendit à Sholmès.

Un grand frisson secoua l’Anglais. D’un coup d’œil il avait vu, au milieu de la page qu’il tenait à la main, la série des lettres déchirées de l’album.

CDEHNOPRZEO-237

Un lourd soleil pesait sur la rivière. L’homme avait repris sa besogne, abrité sous la vaste cloche d’un chapeau de paille, sa veste et son gilet pliés à côté de lui. Il pêchait attentivement, tandis que le bouchon de sa ligne flottait au fil de l’eau.

Il s’écoula bien une minute, une minute de solennel et terrible silence.

– Est-ce lui ? pensait Sholmès avec une anxiété presque douloureuse.

Et la vérité l'éclairant :

– C'est lui ! C'est lui ! Lui seul est capable de rester ainsi sans un frémissement d'inquiétude, sans rien craindre de ce qui va se passer... et quel autre saurait cette histoire de l'album ? Alice l'a prévenu par son messenger.

Tout à coup l'Anglais sentit que sa main, que sa propre main avait saisi la crosse de son revolver, et que ses yeux se fixaient sur le dos de l'individu, un peu au-dessous de la nuque. Un geste, et tout le drame se dénouait, la vie de l'étrange aventurier se terminait misérablement.

Le pêcheur ne bougea pas.

Sholmès serra nerveusement son arme avec l'envie farouche de tirer et d'en finir, et l'horreur en même temps d'un acte qui déplaisait à sa nature. La mort était certaine. Ce serait fini.

– Ah pensa-t-il, qu'il se lève, qu'il se défende... sinon tant pis pour lui... une seconde encore... et je tire...

Mais un bruit de pas lui ayant fait tourner la tête, il avisa Ganimard qui s'en venait en compagnie des inspecteurs.

Alors, changeant d'idée, il prit son élan, d'un bond sauta dans la barque dont l'amarre se cassa sous la poussée trop forte, tomba sur l'homme et l'étreignit à bras-le-corps. Ils roulèrent tous deux au fond du bateau.

– Et après ? s'écria Lupin, tout en se débattant, qu'est-ce que cela prouve ? Quand l'un de nous aura réduit l'autre à l'impuissance, il sera bien avancé ! Vous ne saurez pas quoi faire de moi, ni moi de vous. On restera là comme deux imbéciles...

Les deux rames glissèrent à l'eau. La barque s'en fut à la dérive. Des exclamations s'entrecroisaient le long de la berge, et Lupin continuait :

– Que d'histoires, Seigneur ! Vous avez donc perdu la notion des choses ?... De pareilles bêtises à votre âge ! Et un grand garçon comme vous ! Fi, que c'est vilain ! ...

Il réussit à se dégager.

Exaspéré, résolu à tout, Herlock Sholmès mit la main à sa poche. Il poussa un juron : Lupin lui avait pris son revolver.

Alors il se jeta à genoux et tâcha de rattraper un des avirons afin de gagner le bord, tandis que Lupin s'acharnait après l'autre, afin de gagner le large.

– L’aura... l’aura pas, disait Lupin... d’ailleurs ça n’a aucune importance... si vous avez votre rame, je vous empêche de vous en servir... et vous de même. Mais voilà, dans la vie, on s’efforce d’agir... sans la moindre raison, puisque c’est toujours le sort qui décide... tenez, vous voyez, le sort... eh bien, il se décide pour son vieux Lupin... victoire ! Le courant me favorise !

Le bateau en effet tendait à s’éloigner.

– Garde à vous, cria Lupin.

Quelqu’un, sur la rive, braquait un revolver. Il baissa la tête, une détonation retentit, un peu d’eau jaillit auprès d’eux. Lupin éclata de rire.

– Dieu me pardonne, c’est l’ami Ganimard !... Mais c’est très mal ce que vous faites là, Ganimard. Vous n’avez le droit de tirer qu’en cas de légitime défense... ce pauvre Arsène vous rend donc féroce au point d’oublier tous vos devoirs ?... Allons bon, le voilà qui recommence !... Mais, malheureux, c’est mon cher maître que vous allez frapper.

Il fit à Sholmès un rempart de son corps, et, debout dans la barque, face à Ganimard :

– Bien ! Maintenant je suis tranquille... visez là, Ganimard, en plein cœur... plus haut... à gauche... c’est raté... fichu maladroit... encore un coup !... Mais vous tremblez, Ganimard... au commandement, n’est-ce pas ? Et du sang-froid !... Une, deux, trois, feu !... Raté ! Sacrebleu, le gouvernement vous donne donc des joujoux d’enfant comme pistolets ?

Il exhiba un long revolver, massif et plat, et, sans viser, tira.

L’inspecteur porta la main à son chapeau : une balle l’avait troué.

– Qu’en dites-vous, Ganimard ? Ah ! cela vient d’une bonne fabrique. Saluez, Messieurs, c’est le revolver de mon noble ami, maître Herlock Sholmès !

Et, d’un tour de bras, il lança l’arme aux pieds mêmes de Ganimard.

Sholmès ne pouvait s’empêcher de sourire et d’admirer. Quel débordement de vie. Quelle allégresse jeune et spontanée. Et comme il paraissait se divertir ! On eût dit que la sensation du péril lui causait une joie physique, et que l’existence n’avait pas d’autre but pour cet homme extraordinaire que la recherche de dangers qu’il s’amusait ensuite à conjurer.

De chaque côté du fleuve, cependant, des gens se massaient, et Ganimard et ses hommes suivaient l’embarcation qui se balançait au large,

très doucement entraînée par le courant. C'était la capture inévitable, mathématique.

– Avouez, maître, s'écria Lupin en se retournant vers l'Anglais, que vous ne donneriez pas votre place pour tout l'or du Transvaal ! C'est que vous êtes au premier rang des fauteuils ! Mais, d'abord et avant tout, le prologue... après quoi nous sauterons d'un coup au cinquième acte, la capture ou l'évasion d'Arsène Lupin. Donc, mon cher maître, j'ai une question à vous poser, et je vous supplie, afin qu'il n'y ait pas d'équivoque, d'y répondre par un oui ou un non. Renoncez à vous occuper de cette affaire. Il en est encore temps et je puis réparer le mal que vous avez fait. Plus tard je ne le pourrais plus. Est-ce convenu ?

– Non.

La figure de Lupin se contracta. Visiblement cette obstination l'irritait. Il reprit :

– J'insiste. Pour vous encore plus que pour moi, j'insiste, certain que vous serez le premier à regretter votre intervention. Une dernière fois, oui ou non ?

– Non.

Lupin s'accroupit, déplaça une des planches du fond et, durant quelques minutes, exécuta un travail dont Sholmès ne put discerner la nature. Puis il se releva, s'assit auprès de l'Anglais, et lui tint ce langage :

– Je crois, maître, que nous sommes venus au bord de cette rivière pour des raisons identiques : repêcher l'objet dont Bresson s'est débarrassé ? Pour ma part, j'avais donné rendez-vous à quelques camarades, et j'étais sur le point – mon costume sommaire l'indique – d'effectuer une petite exploration dans les profondeurs de la Seine, quand mes amis m'ont annoncé votre approche. Je vous confesse d'ailleurs que je n'en fus pas surpris, étant prévenu heure par heure, j'ose le dire, des progrès de votre enquête. C'est si facile. Dès qu'il se passe, rue Murillo, la moindre chose susceptible de m'intéresser, vite, un coup de téléphone, et je suis averti ! Vous comprendrez que, dans ces conditions...

Il s'arrêta. La planche qu'il avait écartée se soulevait maintenant, et, tout autour, de l'eau filtrait par petits jets.

– Diable, j'ignore comment j'ai procédé, mais j'ai tout lieu de penser qu'il y a une voie d'eau au fond de cette vieille embarcation. Vous n'avez pas peur, maître ?

Sholmès haussa les épaules. Lupin continua :

– Vous comprendrez donc que, dans ces conditions, et sachant par avance que vous recherchiez le combat d’autant plus ardemment que je m’efforçais, moi, de l’éviter, il m’était plutôt agréable d’engager avec vous une partie dont l’issue est certaine puisque j’ai tous les atouts en main. Et j’ai voulu donner à notre rencontre le plus d’éclat possible, afin que votre défaite fût universellement connue, et qu’une autre comtesse de Crozon ou un autre Baron d’Imblevalle ne fussent pas tentés de solliciter votre secours contre moi. Ne voyez là d’ailleurs, mon cher maître...

Il s’interrompit de nouveau, et, se servant de ses mains à demi fermées comme de lorgnettes, il observa les rives.

– Bigre ! ils ont frété un superbe canot, un vrai navire de guerre, et les voilà qui font force rames. Avant cinq minutes, ce sera l’abordage et je suis perdu. Monsieur Sholmès, un conseil : vous vous jetez sur moi, vous me ficelez et vous me livrez à la justice de mon pays... ce programme vous plaît-il ?... À moins que d’ici là, nous n’ayons fait naufrage, auquel cas il ne nous resterait plus qu’à préparer notre testament. Qu’en pensez-vous ?

Leurs regards se croisèrent. Cette fois Sholmès s’expliqua la manœuvre de Lupin : il avait percé le fond de la barque. Et l’eau montait.

Elle gagna les semelles de leurs bottines. Elle recouvrit leurs pieds : ils ne firent pas un mouvement.

Elle dépassa leurs chevilles : l’Anglais saisit sa blague à tabac, roula une cigarette et l’alluma.

Lupin poursuivit :

– Et ne voyez là, mon cher maître, que l’humble aveu de mon impuissance à votre égard. C’est m’incliner devant vous que d’accepter les seules batailles où la victoire me soit acquise, afin d’éviter celles dont je n’aurais pas choisi le terrain. C’est reconnaître que Sholmès est l’unique ennemi que je craigne, et proclamer mon inquiétude tant que Sholmès ne sera pas écarté de ma route. Voilà, mon cher maître, ce que je tenais à vous dire, puisque le destin m’accorde l’honneur d’une conversation avec vous. Je ne regrette qu’une chose, c’est que cette conversation ait lieu pendant que nous prenons un bain de pieds ! ... Situation qui manque de gravité, je le confesse... et que dis-je un bain de pieds ! ... Un bain de siège plutôt !

L’eau en effet parvenait au banc où ils étaient assis, et de plus en plus la barque s’enfonçait.



Sholmès, imperturbable, la cigarette aux lèvres, semblait absorbé dans la contemplation du ciel. Pour rien au monde, en face de cet homme environné de périls, cerné par la foule, traqué par la meute des agents, et qui cependant gardait sa belle humeur, pour rien au monde il n'eût consenti à montrer, lui, le plus léger signe d'agitation.

Quoi ! avaient-ils l'air de dire tous deux, s'émeut-on pour de telles futilités ? N'advient-il pas chaque jour que l'on se noie dans un fleuve ? Est-ce là de ces événements qui méritent qu'on y prête attention ? Et l'un bavardait, et l'autre rêvassait, tous deux cachant sous un même masque d'insouciance le choc formidable de leurs deux orgueils.

Une minute encore, et ils allaient couler.

– L'essentiel, formula Lupin, est de savoir si nous coulerons avant ou après l'arrivée des champions de la justice. Tout est là. Car, pour la question du naufrage, elle ne se pose même plus. Maître, c'est l'heure solennelle du testament. Je lègue toute ma fortune à Herlock Sholmès, citoyen anglais, à charge pour lui... mais, mon Dieu, qu'ils avancent vite, les champions de la justice ! Ah les braves gens ! Ils font plaisir à voir. Quelle précision dans le coup de rame ! Tiens, mais c'est vous, brigadier Folenfant ? Bravo ! L'idée du navire de guerre est excellente. Je vous recommanderai à vos supérieurs, brigadier Folenfant... est-ce la médaille que vous souhaitez ? Entendu... c'est chose faite. Et votre camarade Dieuzy, où est-il donc ? Sur la rive gauche, n'est-ce pas, au milieu d'une centaine d'indigènes ?... De sorte que, si j'échappe au naufrage, je suis recueilli à gauche par Dieuzy et ses indigènes, ou bien à droite par Ganimard et les populations de Neuilly. Fâcheux dilemme...

Il y eut un remous. L'embarcation vira sur elle-même, et Sholmès dut s'accrocher à l'anneau des avirons.

– Maître, dit Lupin, je vous supplie d'ôter votre veste. Vous serez plus à l'aise pour nager. Non ? Vous refusez ? Alors je remets la mienne.

Il enfila sa veste, la boutonna hermétiquement comme celle de Sholmès, et soupira :

– Quel rude homme vous faites ! Et qu'il est dommage que vous vous entêtiez dans une affaire... où vous donnez certes la mesure de vos moyens, mais si vainement ! Vrai, vous gâchez votre beau génie...

– Monsieur Lupin, prononça Sholmès, sortant enfin de son mutisme, vous parlez beaucoup trop, et vous péchez souvent par excès de confiance

et par légèreté.

– Le reproche est sévère.

– C’est ainsi que, sans le savoir, vous m’avez fourni, il y a un instant, le renseignement que je cherchais.

– Comment ! Vous cherchiez un renseignement et vous ne me le disiez pas !

– Je n’ai besoin de personne. D’ici trois heures je donnerai le mot de l’énigme à M. et Mme d’Imblevalle. Voilà l’unique réponse...

Il n’acheva pas sa phrase. La barque avait sombré d’un coup, les entraînant tous deux. Elle émergea aussitôt, retournée, la coque en l’air. Il y eut de grands cris sur les deux rives, puis un silence anxieux, et soudain de nouvelles exclamations : un des naufragés avait reparu.

C’était Herlock Sholmès.

Excellent nageur, il se dirigea à larges brassées vers le canot de Folenfant.

– Hardi, Monsieur Sholmès, hurla le brigadier, nous y sommes... ne faiblissez pas... on s’occupera de lui après... nous le tenons, allez... un petit effort, Monsieur Sholmès... prenez la corde...

L’Anglais saisit une corde qu’on lui tendait. Mais, pendant qu’il se hissait à bord, une voix, derrière lui, l’interpella :

– Le mot de l’énigme, mon cher maître, parbleu oui, vous l’aurez. Je m’étonne même que vous ne l’ayez pas déjà... et après ? À quoi cela vous servira-t-il ? C’est justement alors que la bataille sera perdue pour vous...

À cheval sur la coque dont il venait d’escalader les parois tout en pérorant, confortablement installé maintenant, Arsène Lupin poursuivait son discours avec des gestes solennels, et comme s’il espérait convaincre son interlocuteur.

– Comprenez-le bien, mon cher maître, il n’y a rien à faire, absolument rien... vous vous trouvez dans la situation déplorable d’un Monsieur...

Folenfant l’ajusta :

– Rendez-vous, Lupin.

– Vous êtes un malotru, brigadier Folenfant, vous m’avez coupé au milieu d’une phrase. Je disais donc...

– Rendez-vous, Lupin.

– Mais sacrebleu, brigadier Folenfant, on ne se rend que si l’on est en danger. Or vous n’avez pas la prétention de croire que je cours le moindre

danger !

– Pour la dernière fois, Lupin, je vous somme de vous rendre.

– Brigadier Folenfant, vous n’avez nullement l’intention de me tuer, tout au plus de me blesser, tellement vous avez peur que je m’échappe. Et si par hasard la blessure était mortelle ? Non, mais pensez à vos remords, malheureux ! À votre vieillesse empoisonnée !...

Le coup partit.

Lupin chancela, se cramponna un instant à l’épave, puis lâcha prise et disparût.

Il était exactement trois heures lorsque ces événements se produisirent. À six heures précises, ainsi qu’il l’avait annoncé, Herlock Sholmès, vêtu d’un pantalon trop court et d’un veston trop étroit qu’il avait empruntés à un aubergiste de Neuilly, coiffé d’une casquette et paré d’une chemise de flanelle à cordelière de soie, entra dans le boudoir de la rue Murillo, après avoir fait prévenir M. et Mme d’Imblevalle qu’il leur demandait un entretien.

Ils le trouvèrent qui se promenait de long en large. Et il leur parut si comique dans sa tenue bizarre qu’ils durent réprimer une forte envie de rire. L’air pensif, le dos voûté, il marchait comme un automate, de la fenêtre à la porte, et de la porte à la fenêtre, faisant chaque fois le même nombre de pas, et pivotant chaque fois dans le même sens.

Il s’arrêta, saisit un bibelot, l’examina machinalement, puis reprit sa promenade.

Enfin, se plantant devant eux, il demanda :

– Mademoiselle est-elle ici ?

– Oui, dans le jardin, avec les enfants.

– Monsieur le Baron, l’entretien que nous allons avoir étant définitif, je voudrais que Mlle Demun y assistât.

– Est-ce que, décidément... ?

– Ayez un peu de patience, Monsieur. La vérité sortira clairement des faits que je vais exposer devant vous avec le plus de précision possible.

– Soit. Suzanne, veux-tu ?...

Mme d’Imblevalle se leva et revint presque aussitôt, accompagnée d’Alice Demun. Mademoiselle, un peu plus pâle que de coutume, resta debout, appuyée contre une table et sans même demander la raison pour laquelle on l’avait appelée.

Sholmès ne parut pas la voir, et, se tournant brusquement vers M. d'Imblevalle, il articula d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

– Après plusieurs jours d'enquête, Monsieur, et bien que certains événements aient modifié un instant ma manière de voir, je vous répéterai ce que je vous ai dit dès la première heure : la lampe juive a été volée par quelqu'un qui habite cet hôtel.

– Le nom du coupable ?

– Je le connais.

– Les preuves ?

– Celles que j'ai suffiront à le confondre.

– Il ne suffit pas qu'il soit confondu. Il faut encore qu'il nous restitue...

– La lampe juive ? Elle est en ma possession.

– Le collier d'opales ? La tabatière ?...

– Le collier d'opales, la tabatière, bref tout ce qui vous fut dérobé la seconde fois est en ma possession.

Sholmès aimait ces coups de théâtre et cette manière un peu sèche d'annoncer ses victoires.

De fait le Baron et sa femme semblaient stupéfiés, et le considéraient avec une curiosité silencieuse qui était la meilleure des louanges.

Il reprit ensuite par le menu le récit de ce qu'il avait fait durant ces trois jours. Il dit la découverte de l'album, écrivit sur une feuille de papier la phrase formée par les lettres découpées, puis raconta l'expédition de Bresson au bord de la Seine et le suicide de l'aventurier, et enfin la lutte que lui, Sholmès, venait de soutenir contre Lupin, le naufrage de la barque et la disparition de Lupin.

Quand il eut terminé, le Baron dit à voix basse :

– Il ne vous reste plus qu'à nous révéler le nom du coupable. Qui donc accusez-vous ?

– J'accuse la personne qui a découpé les lettres de cet alphabet, et communiqué au moyen de ces lettres avec Arsène Lupin.

– Comment savez-vous que le correspondant de cette personne est Arsène Lupin ?

– Par Lupin lui-même.

Il tendit un bout de papier mouillé et froissé. C'était la page que Lupin avait arrachée de son carnet, dans la barque, et sur laquelle il avait inscrit la phrase.

– Et remarquez, nota Sholmès, avec satisfaction, que rien ne l’obligeait à me donner cette feuille, et, par conséquent, à se faire reconnaître. Simple gaminerie de sa part, et qui m’a renseigné.

– Qui vous a renseigné.... dit le Baron. Je ne vois rien cependant...

Sholmès repassa au crayon les lettres et les chiffres.

CDEHNOPRZEO-237.

– Eh bien ? fit M. d’Imblevalle, c’est la formule que vous venez de nous montrer vous-même.

– Non. Si vous aviez tourné et retourné cette formule dans tous les sens, vous auriez vu du premier coup d’œil, comme je l’ai vu, qu’elle n’est pas semblable à la première.

– Et en quoi donc ?

– Elle comprend deux lettres de plus, un E et un O.

– En effet, je n’avais pas observé...

– Rapprochez ces deux lettres du C et du H qui nous restaient en dehors du mot « répondez » et vous constaterez que le seul mot possible est ECHO.

– Ce qui signifie ?

– Ce qui signifie l’*Écho de France*, le journal de Lupin, son organe officiel, celui auquel il réserve ses « communiqués ». Répondez à « l’*Écho de France*, rubrique de la petite correspondance, numéro 237 ». C’était là le mot de l’énigme que j’ai tant cherché, et que Lupin m’a fourni avec tant de bonne grâce. J’arrive des bureaux de l’*Écho de France*.

– Et vous avez trouvé ?

– J’ai trouvé toute l’histoire détaillée des relations d’Arsène Lupin et de... sa complice.

Et Sholmès étala sept journaux ouverts à la quatrième page et dont il détacha les sept lignes suivantes :

1° ARS. LUP. Dame impl. protect. 540.

2° 540. Attends explications. A. L.

3° A. L. Sous domin. ennemie. Perdue.

4° 540. Ecrivez adresse. Ferai enquête.

5° A. L. Murillo.

6° 540. Parc trois heures. Violettes.

7° 237. Entendu sam. serai dim. mat. parc.

– Et vous appelez cela une histoire détaillée ! s’écria M. d’Imblevalle...

– Mon Dieu, oui, et pour peu que vous y prêtiez attention, vous serez de mon avis. Tout d’abord, une dame qui signe 540, implore la protection d’Arsène Lupin, à quoi Lupin riposte par une demande d’explications. La dame répond qu’elle est sous la domination d’un ennemi, de Bresson sans aucun doute, et qu’elle est perdue si l’on ne vient à son aide. Lupin, qui se méfie, qui n’ose encore s’aboucher avec cette inconnue, exige l’adresse et propose une enquête. La dame hésite pendant quatre jours – consultez les dates – enfin pressée par les événements, influencée par les menaces de Bresson, elle donne le nom de sa rue, Murillo. Le lendemain, Arsène Lupin annonce qu’il sera dans le parc Monceau à trois heures, et prie son inconnue de porter un bouquet de violettes comme signe de ralliement. Là, une interruption de huit jours dans la correspondance. Arsène Lupin et la dame n’ont pas besoin de s’écrire par la voie du journal : ils se voient ou s’écrivent directement. Le plan est ourdi pour satisfaire aux exigences de Bresson, la dame enlèvera la lampe juive. Reste à fixer le jour. La dame qui, par prudence, correspond à l’aide de mots découpés et collés, se décide pour le samedi et ajoute : « Répondez Écho 237. » Lupin répond que c’est entendu et qu’il sera en outre le dimanche matin dans le parc. Le dimanche matin, le vol avait lieu.

– En effet, tout s’enchaîne, approuva le Baron, et l’histoire est complète. Sholmès reprit :

– Donc le vol a lieu. La dame sort le dimanche matin, rend compte à Lupin de ce qu’elle a fait, et porte à Bresson la lampe juive. Les choses se passent alors comme Lupin l’avait prévu. La justice, abusée par une fenêtre ouverte, quatre trous dans la terre et deux éraflures sur un balcon, admet aussitôt l’hypothèse du vol par effraction. La dame est tranquille.

– Soit, fit le Baron, j’admets cette explication très logique. Mais le second vol...

– Le second vol fut provoqué par le premier. Les journaux ayant raconté comment la lampe juive avait disparu, quelqu’un eut l’idée de répéter l’agression et de s’emparer de ce qui n’avait pas été emporté. Et cette fois ce ne fut pas un vol simulé, mais un vol réel, avec effraction véritable, escalade, etc.

– Lupin, bien entendu...

– Non, Lupin n’agit pas aussi stupidement. Lupin ne tire pas sur les gens pour un oui ou un non.

– Alors qui est-ce ?

– Bresson, sans aucun doute, et à l’insu de la dame qu’il avait fait chanter. C’est Bresson qui est entré ici, c’est lui que j’ai poursuivi, c’est lui qui a blessé mon pauvre Wilson.

– En êtes-vous bien sûr ?

– Absolument. Un des complices de Bresson lui a écrit hier, avant son suicide, une lettre qui prouve que des pourparlers furent engagés entre ce complice et Lupin pour la restitution de tous les objets volés dans votre hôtel. Lupin exigeait tout, « la première chose (c’est-à-dire la lampe juive) aussi bien que celles de la seconde affaire ». En outre il surveillait Bresson. Quand celui-ci s’est rendu hier soir au bord de la Seine, un des compagnons de Lupin le filait en même temps que nous.

– Qu’allait faire Bresson au bord de la Seine ?

– Averti des progrès de mon enquête...

– Averti par qui ?

– Par la même dame, laquelle craignait à juste titre que la découverte de la lampe juive n’amenât la découverte de son aventure... donc, Bresson averti, réunit en un seul paquet ce qui peut le compromettre, et il le jette dans un endroit où il lui est possible de le reprendre, une fois le danger passé. C’est au retour que, traqué par Ganimard et par moi, ayant sans doute d’autres forfaits sur la conscience, il perd la tête et se tue.

– Mais que contenait le paquet ?

– La lampe juive et vos autres bibelots.

– Ils ne sont donc pas en votre possession ?

– Aussitôt après la disparition de Lupin, j’ai profité du bain qu’il m’avait forcé de prendre, pour me faire conduire à l’endroit choisi par Bresson, et j’ai retrouvé, enveloppé de linge et de toile cirée, ce qui vous fut dérobé. Le voici, sur cette table.

Sans un mot le Baron coupa les ficelles, déchira d’un coup les linges mouillés, en sortit la lampe, tourna un écrou placé sous le pied, fit effort des deux mains sur le récipient, le dévissa, l’ouvrit en deux parties égales, et découvrit la chimère en or, rehaussée de rubis et d’émeraudes.

Elle était intacte.

Il y avait dans toute cette scène, si naturelle en apparence, et qui consistait en une simple exposition de faits, quelque chose qui la rendait effroyablement tragique, c’était l’accusation formelle, directe, irréfutable,

que Sholmès lançait à chacune de ses paroles contre Mademoiselle. Et c'était aussi le silence impressionnant d'Alice Demun.

Pendant cette longue, cette cruelle accumulation de petites preuves ajoutées les unes aux autres, pas un muscle de son visage n'avait remué, pas un éclair de révolte ou de crainte n'avait troublé la sérénité de son limpide regard. Que pensait-elle ? Et surtout qu'allait-elle dire à la minute solennelle où il lui faudrait répondre, où il lui faudrait se défendre et briser le cercle de fer dans lequel Herlock Sholmès l'emprisonnait si habilement ?

Cette minute avait sonné et la jeune fille se taisait.

– Parlez ! Parlez donc ! s'écria M. d'Imblevalle.

Elle ne parla point.

Il insista :

– Un mot vous justifierait... un mot de révolte, et je vous croirai.

Ce mot, elle ne le dit point.

Le Baron traversa vivement la pièce, revint sur ses pas, recommença, puis s'adressant à Sholmès :

– Eh bien non, Monsieur ! Je ne peux pas admettre que ce soit vrai ! Il y a des crimes impossibles ! Et celui-là est en opposition avec tout ce que je sais, tout ce que je vois depuis un an.

Il appliqua sa main sur l'épaule de l'Anglais.

– Mais, vous-même, Monsieur, êtes-vous absolument et définitivement certain de ne pas vous tromper ?

Sholmès hésita, comme un homme qu'on attaque à l'improviste et dont la riposte n'est pas immédiate. Pourtant il sourit et dit :

– Seule la personne que j'accuse pouvait, par la situation qu'elle occupe chez vous, savoir que la lampe juive contenait ce magnifique bijou.

– Je ne veux pas le croire, murmura le Baron.

– Demandez-le-lui.

C'était, en effet, la seule chose qu'il n'eût point tentée, dans la confiance aveugle que lui inspirait la jeune fille. Pourtant il n'était plus permis de se soustraire à l'évidence.

Il s'approcha d'elle, et, les yeux dans les yeux :

– C'est vous, Mademoiselle ? C'est vous qui avez pris le bijou ? C'est vous qui avez correspondu avec Arsène Lupin et simulé le vol ?

Elle répondit :

– C'est moi, Monsieur.



Elle ne baissa pas la tête. Sa figure n'exprima ni honte ni gêne.

– Est-ce possible ! murmura M. d'Imblevalle... je n'aurais jamais cru... vous êtes la dernière personne que j'aurais soupçonnée... comment avez-vous fait, malheureuse ?

Elle dit :

– J'ai fait ce que M. Sholmès a raconté. La nuit du samedi au dimanche, je suis descendue dans ce boudoir, j'ai pris la lampe, et, le matin, je l'ai portée... à cet homme.

– Mais non, objecta le Baron, ce que vous prétendez est inadmissible.

– Inadmissible ! Et pourquoi ?

– Parce que le matin j'ai retrouvé fermée au verrou la porte de ce boudoir.

Elle rougit, perdit contenance et regarda Sholmès comme si elle lui demandait conseil.

Plus encore que par l'objection du Baron, Sholmès sembla frappé par l'embarras d'Alice Demun. N'avait-elle donc rien à répondre ? Les aveux qui consacraient l'explication que lui, Sholmès, avait fournie sur le vol de la lampe juive, masquaient-ils un mensonge que détruisait aussitôt l'examen des faits ?

Le Baron reprit :

– Cette porte était fermée. J'affirme que j'ai retrouvé le verrou comme je l'avais mis la veille au soir. Si vous aviez passé par cette porte, ainsi que vous le prétendez, il eût fallu que quelqu'un vous ouvrit de l'intérieur, c'est-à-dire du boudoir ou de notre chambre. Or, il n'y avait personne à l'intérieur de ces deux pièces... il n'y avait personne que ma femme et moi.

Sholmès se courba vivement et couvrit son visage de ses deux mains afin de masquer sa rougeur. Quelque chose comme une lumière trop brusque l'avait heurté, et il en restait ébloui, mal à l'aise. Tout se dévoilait à lui ainsi qu'un paysage obscur d'où la nuit s'écarterait soudain.

Alice Demun était innocente.

Alice Demun était innocente. Il y avait là une vérité certaine, aveuglante, et c'était en même temps l'explication de la sorte de gêne qu'il éprouvait depuis le premier jour à diriger contre la jeune fille la terrible accusation. Il voyait clair maintenant. Il savait. Un geste, et sur le champ la preuve irréfutable s'offrirait à lui.

Il releva la tête et, après quelques secondes, aussi naturellement qu'il le put, il tourna les yeux vers Mme d'Imblevalle.

Elle était pâle, de cette pâleur inaccoutumée qui vous envahit aux heures implacables de la vie. Ses mains, qu'elle s'efforçait de cacher, tremblaient imperceptiblement.

– Une seconde encore, pensa Sholmès, et elle se trahit.

Il se plaça entre elle et son mari, avec le désir impérieux d'écarter l'effroyable danger qui, par sa faute, menaçait cet homme et cette femme. Mais à la vue du Baron, il tressaillit au plus profond de son être. La même révélation soudaine qui l'avait ébloui de clarté, illuminait maintenant M. d'Imblevalle. Le même travail s'opérait dans le cerveau du mari. Il comprenait à son tour ! Il voyait !

Désespérément, Alice Demun se cabra contre la vérité implacable.

– Vous avez raison, Monsieur, je faisais erreur... en effet, je ne suis pas entrée par ici. J'ai passé par le vestibule et par le jardin, et c'est à l'aide d'une échelle...

Effort suprême du dévouement... mais effort inutile ! Les paroles sonnaient faux. La voix était mal assurée, et la douce créature n'avait plus ses yeux limpides et son grand air de sincérité. Elle baissa la tête, vaincue.

Le silence fut atroce. Mme d'Imblevalle attendait, livide, toute raidie par l'angoisse et l'épouvante. Le Baron semblait se débattre encore, comme s'il ne voulait pas croire à l'écroulement de son bonheur.

Enfin il balbutia :

– Parle ! Explique-toi ! ...

– Je n'ai rien à te dire, mon pauvre ami, fit-elle très bas et le visage tordu de douleur.

– Alors... Mademoiselle...

– Mademoiselle m'a sauvée... par dévouement... par affection... et elle s'accusait...

– Sauvée de quoi ? De qui ?

– De cet homme.

– Bresson ?

– Oui, c'est moi qu'il tenait par ses menaces... je l'ai connu chez une amie... et j'ai eu la folie de l'écouter... oh rien que tu ne puisses pardonner... cependant j'ai écrit deux lettres... des lettres que tu verras...

Je les ai rachetées... tu sais comment. Oh ! Aie pitié de moi... j'ai tant pleuré !

– Toi ! Toi ! Suzanne !

Il leva sur elle ses poings serrés, prêt à la battre, prêt à la tuer. Mais ses bras retombèrent, et il murmura de nouveau :

– Toi, Suzanne !... Toi !... Est-ce possible !...

Par petites phrases hachées, elle raconta la navrante et banale aventure, son réveil effaré devant l'infamie du personnage, ses remords, son affolement, et elle dit aussi la conduite admirable d'Alice, la jeune fille devinant le désespoir de sa maîtresse, lui arrachant sa confession, écrivant à Lupin, et organisant cette histoire de vol pour la sauver des griffes de Bresson.

– Toi, Suzanne, toi... répétait M. d'Imblevalle, courbé en deux, terrassé... comment as-tu pu ?...

Le soir de ce même jour, le steamer Ville-de-Londres qui fait le service entre Calais et Douvres, glissait lentement sur l'eau immobile. La nuit était obscure et calme. Des nuages paisibles se devinaient au-dessus du bateau, et, tout autour, de légers voiles de brume le séparaient de l'espace infini où devait s'épandre la blancheur de la lune et des étoiles.

La plupart des passagers avaient regagné les cabines et les salons. Quelques-uns cependant, plus intrépides, se promenaient sur le pont ou bien sommeillaient au fond de larges rocking-chairs et sous d'épaisses couvertures. On voyait çà et là des lueurs de cigares, et l'on entendait, mêlé au souffle doux de la brise, le murmure de voix qui n'osaient s'élever dans le grand silence solennel.

Un des passagers, qui déambulait d'un pas régulier le long des bastingages, s'arrêta près d'une personne étendue sur un banc, l'examina, et, comme cette personne remuait un peu, il lui dit :

– Je croyais que vous dormiez, Mademoiselle Alice.

– Non, non, Monsieur Sholmès, je n'ai pas envie de dormir. Je réfléchis.

– À quoi ? Est-ce indiscret de vous le demander ?

– Je pensais à Mme d'Imblevalle. Elle doit être si triste ! Sa vie est perdue.

– Mais non, mais non, dit-il vivement. Son erreur n'est pas de celles qu'on ne pardonne pas. M. d'Imblevalle oubliera cette défaillance. Déjà, quand nous sommes partis, il la regardait moins durement.

– Peut-être... mais l’oubli sera long... et elle souffre.

– Vous l’aimez beaucoup ?

– Beaucoup. C’est cela qui m’a donné tant de force pour sourire quand je tremblais de peur, pour vous regarder en face quand j’aurais voulu fuir vos yeux.

– Et vous êtes malheureuse de la quitter ?

– Très malheureuse. Je n’ai ni parents, ni amis... je n’avais qu’elle.

– Vous aurez des amis, dit l’Anglais, que ce chagrin bouleversait, je vous en fais la promesse... j’ai des relations... beaucoup d’influence... je vous assure que vous ne regretterez pas votre situation.

– Peut-être, mais Mme d’Imblevalle ne sera plus là...

Ils n’échangèrent pas d’autres paroles. Herlock Sholmès fit encore deux ou trois tours sur le pont, puis revint s’installer auprès de sa compagne de voyage.

Le rideau de brume se dissipait et les nuages semblaient se disjoindre au ciel. Des étoiles scintillèrent.

Sholmès tira sa pipe du fond de son macfarlane, la bourra et frotta successivement quatre allumettes sans réussir à les enflammer. Comme il n’en avait pas d’autres, il se leva et dit à un Monsieur qui se trouvait assis à quelques pas :

– Auriez-vous un peu de feu, s’il vous plaît ?

Le Monsieur ouvrit une boîte de tisons et frotta. Tout de suite une flamme jaillit. À sa lueur, Sholmès aperçut Arsène Lupin.

S’il n’y avait pas eu chez l’Anglais un tout petit geste, un imperceptible geste de recul, Lupin aurait pu supposer que sa présence à bord était connue de Sholmès, tellement celui-ci resta maître de lui, et tellement fut naturelle l’aisance avec laquelle il tendit la main à son adversaire.

– Toujours en bonne santé, Monsieur Lupin ?

– Bravo ! s’exclama Lupin, à qui un tel empire sur soi-même arracha un cri d’admiration.

– Bravo ?... Et pourquoi ?

– Comment, pourquoi ? Vous me voyez réapparaître devant vous, comme un fantôme, après avoir assisté à mon plongeon dans la Seine – et par orgueil, par un miracle d’orgueil que je qualifierai de tout britannique, vous n’avez pas un mouvement de stupeur, pas un mot de surprise ! Ma foi, je le répète, bravo, c’est admirable !

– Ce n’est pas admirable. À votre façon de tomber de la barque, j’ai fort bien vu que vous tombiez volontairement et que vous n’étiez pas atteint par la balle du brigadier.

– Et vous êtes parti sans savoir ce que je devenais ?

– Ce que vous deveniez ? Je le savais. Cinq cents personnes commandaient les deux rives sur un espace d’un kilomètre. Du moment que vous échappiez à la mort, votre capture était certaine.

– Pourtant, me voici.

– Monsieur Lupin, il y a deux hommes au monde de qui rien ne peut m’étonner : moi d’abord et vous ensuite.

La paix était conclue.

Si Sholmès n’avait point réussi dans ses entreprises contre Arsène Lupin, si Lupin demeurait l’ennemi exceptionnel qu’il fallait définitivement renoncer à saisir, si au cours des engagements il conservait toujours la supériorité, l’Anglais n’en avait pas moins, par sa ténacité formidable, retrouvé la lampe juive comme il avait retrouvé le diamant bleu. Peut-être cette fois le résultat était-il moins brillant, surtout au point de vue du public, puisque Sholmès était obligé de taire les circonstances dans lesquelles la lampe juive avait été découverte, et de proclamer qu’il ignorait le nom du coupable. Mais d’homme à homme, de Lupin à Sholmès, de policier à cambrioleur, il n’y avait en toute équité ni vainqueur ni vaincu. Chacun d’eux pouvait prétendre à d’égales victoires.

Ils causèrent donc, en adversaires courtois qui ont déposé leurs armes et qui s’estiment à leur juste valeur.

Sur la demande de Sholmès, Lupin raconta son évasion.

– Si tant est, dit-il, que l’on puisse appeler cela une évasion. Ce fut si simple ! Mes amis veillaient, puisqu’on s’était donné rendez-vous pour repêcher la lampe juive. Aussi, après être resté une bonne demi-heure sous la coque renversée de la barque, j’ai profité d’un instant où Folenfant et ses hommes cherchaient mon cadavre le long des rives, et je suis remonté sur l’épave. Mes amis n’ont eu qu’à me cueillir au passage dans leur canot automobile, et à filer sous l’œil ahuri des cinq cents curieux, de Ganimard et de Folenfant.

– Très joli ! s’écria Sholmès... tout à fait réussi !... Et maintenant vous avez à faire en Angleterre ?

– Oui, quelques règlements de comptes... mais j’oubliais... M. d’Imblevalle ?

– Il sait tout.

– Ah ! Mon cher maître, que vous avais-je dit ? Le mal est irréparable maintenant. N’eût-il pas mieux valu me laisser agir à ma guise ? Encore un jour ou deux, et je reprenais à Bresson la lampe juive et les bibelots, je les renvoyais aux d’Imblevalle, et ces deux braves gens eussent achevé de vivre paisiblement l’un auprès de l’autre. Au lieu de cela...

– Au lieu de cela, ricana Sholmès, j’ai brouillé les cartes et porté la discorde au sein d’une famille que vous protégez.

– Mon Dieu, oui, que je protégeais ! Est-il indispensable de toujours voler, duper et faire le mal ?

– Alors, vous faites le bien aussi ?

– Quand j’ai le temps. Et puis ça m’amuse. Je trouve extrêmement drôle que, dans l’aventure qui nous occupe, je sois le bon génie qui secoure et qui sauve, et vous le mauvais génie qui apporte le désespoir et les larmes.

– Les larmes ! Les larmes ! protesta l’Anglais.

– Certes ! Le ménage d’Imblevalle est démoli et Alice Demun pleure.

– Elle ne pouvait plus rester... Ganimard eût fini par la découvrir... et par elle on remontait jusqu’à Mme d’Imblevalle.

– Tout à fait de votre avis, maître, mais à qui la faute ?

Deux hommes passèrent devant eux. Sholmès dit à Lupin, d’une voix dont le timbre semblait légèrement altéré :

– Vous savez qui sont ces gentlemen ?

– J’ai cru reconnaître le commandant du bateau.

– Et l’autre ?

– J’ignore.

– C’est M. Austin Gilett. Et M. Austin Gilett occupe en Angleterre une situation qui correspond à celle de M. Dudouis, votre chef de la Sûreté.

– Ah quelle chance ! Seriez-vous assez aimable pour me présenter ? M. Dudouis est un de mes bons amis, et je serais heureux d’en pouvoir dire autant de M. Austin Gilett.

Les deux gentlemen reparurent.

– Et si je vous prenais au mot, Monsieur Lupin ? dit Sholmès en se levant.

Il avait saisi le poignet d’Arsène Lupin et le serrait d’une main de fer.

– Pourquoi serrer si fort, maître ? Je suis tout prêt à vous suivre.

Il se laissait, de fait, entraîner sans la moindre résistance. Les deux gentlemen s'éloignaient.

Sholmès doubla le pas. Ses ongles pénétraient dans la chair même de Lupin.

– Allons... allons... proférait-il sourdement dans une sorte de hâte fiévreuse à tout régler le plus vite possible... allons ! Plus vite que cela.

Mais il s'arrêta net : Alice Demun les avait suivis.

– Que faites-vous, Mademoiselle ! C'est inutile... ne venez pas !

Ce fut Lupin qui répondit :

– Je vous prie de remarquer, maître, que Mademoiselle ne vient pas de son plein gré. Je lui serre le poignet avec une énergie semblable à celle que vous déployez à mon égard.

– Et pourquoi ?

– Comment ! Mais je tiens absolument à la présenter aussi. Son rôle dans l'histoire de la lampe juive est encore plus important que le mien. Complice d'Arsène Lupin, complice de Bresson, elle devra également raconter l'aventure de la Baronne d'Imblevalle, ce qui intéressera prodigieusement la justice... et vous aurez de la sorte poussé votre bienfaisante intervention jusqu'à ses dernières limites, généreux Sholmès.

L'Anglais avait lâché le poignet de son prisonnier. Lupin libéra Mademoiselle.

Ils restèrent quelques secondes immobiles, les uns en face des autres. Puis Sholmès regagna son banc et s'assit. Lupin et la jeune fille reprirent leurs places.

Un long silence les divisa. Et Lupin dit :

– Voyez-vous, maître, quoi que nous fassions, nous ne serons jamais du même bord. Vous êtes d'un côté du fossé, moi de l'autre. On peut se saluer, se tendre la main, converser un moment, mais le fossé est toujours là. Toujours vous serez Herlock Sholmès, détective, et moi Arsène Lupin, cambrioleur. Et toujours Herlock Sholmès obéira, plus ou moins spontanément, avec plus ou moins d'à-propos, à son instinct de détective, qui est de s'acharner après le cambrioleur et de le « fourrer dedans » si possible. Et toujours Arsène Lupin sera conséquent avec son âme de cambrioleur en évitant la poigne du détective, et en se moquant de lui si faire se peut. Et cette fois, faire se peut ! Ah ! ah ! ah !

Il éclata de rire, un rire narquois, cruel et détestable...

Puis, soudain grave, il se pencha vers la jeune fille.

– Soyez sûre, Mademoiselle, que, même réduit à la dernière extrémité, je ne vous eusse pas trahie. Arsène Lupin ne trahit jamais, surtout ceux qu'il aime et qu'il admire. Et vous me permettrez de vous dire que j'aime et que j'admire la vaillante et chère créature que vous êtes.

Il tira de son portefeuille une carte de visite, la déchira en deux, en tendit une moitié à la jeune fille, et, d'une même voix émue et respectueuse :

– Si M. Sholmès ne réussit pas dans ses démarches, Mademoiselle, présentez-vous chez lady Strongborough (vous trouverez facilement son domicile actuel) et remettez-lui cette moitié de carte, en lui adressant ces deux mots « souvenir fidèle ». Lady Strongborough vous sera dévouée comme une sœur.

– Merci, dit la jeune fille, j'irai demain chez cette dame.

– Et maintenant, maître, s'écria Lupin du ton satisfait d'un Monsieur qui a rempli son devoir, je vous souhaite une bonne nuit. Nous avons une heure encore de traversée. J'en profite.

Il s'étendit tout de son long, et croisa ses mains derrière sa tête.

Le ciel s'était ouvert devant la lune. Autour des étoiles et au ras de la mer, sa clarté radieuse s'épanouissait. Elle flottait dans l'eau, et l'immensité, où se dissolvaient les derniers nuages, semblait lui appartenir.

La ligne des côtes se détacha de l'horizon obscur. Des passagers remontèrent. Le pont se couvrit de monde. M. Austin Gilett passa en compagnie de deux individus que Sholmès reconnut pour des agents de la police anglaise.

Sur son banc, Lupin dormait...



# L'Aiguille creuse (1909)

## [Table des matières](#)

### **Contenu**

[1 Le coup de feu](#)

[2 Isidore Beautrelet, élève de rhétorique](#)

[3 Le cadavre](#)

[4 Face à face](#)

[5 Sur la piste](#)

[6 Un secret historique](#)

[7 Le Traité de l'Aiguille](#)

[8 De César à Lupin](#)

[9 Sésame, ouvre-toi !](#)

[10 Le trésor des rois de France](#)

# 1

## *Le coup de feu*

### Table des matières

Raymonde prêta l'oreille. De nouveau et par deux fois le bruit se fit entendre, assez net pour qu'on pût le détacher de tous les bruits confus qui formaient le grand silence nocturne, mais si faible qu'elle n'aurait su dire s'il était proche ou lointain, s'il se produisait entre les murs du vaste château, ou dehors, parmi les retraites ténébreuses du parc.

Doucement elle se leva. Sa fenêtre était entrouverte, elle en écarta les battants. La clarté de la lune reposait sur un calme paysage de pelouses et de bosquets où les ruines éparses de l'ancienne abbaye se découpaient en silhouettes tragiques, colonnes tronquées, ogives incomplètes, ébauches de portiques et lambeaux d'arcs-boutants. Un peu d'air flottait à la surface des choses, glissant à travers les rameaux nus et immobiles des arbres, mais agitant les petites feuilles naissantes des massifs.

Et soudain, le même bruit... C'était vers sa gauche et au-dessous de l'étage qu'elle habitait, par conséquent dans les salons qui occupaient l'aile occidentale du château.

Bien que vaillante et forte, la jeune fille sentit l'angoisse de la peur. Elle passa ses vêtements de nuit et prit les allumettes.

– Raymonde... Raymonde...

Une voix faible comme un souffle l'appelait de la chambre voisine dont la porte n'avait pas été fermée. Elle s'y rendait à tâtons, lorsque Suzanne, sa cousine, sortit de cette chambre et s'effondra dans ses bras.

– Raymonde... c'est toi ?... tu as entendu ?...

– Oui... tu ne dors donc pas ?

– Je suppose que c'est le chien qui m'a réveillée... il y a longtemps... Mais il n'aboie plus. Quelle heure peut-il être ?

– Quatre heures environ.

– Écoute... On marche dans le salon.

– Il n'y a pas de danger, ton père est là, Suzanne.

– Mais il y a du danger pour lui. Il couche à côté du petit salon.

– M. Daval est là aussi...

– À l'autre bout du château... Comment veux-tu qu'il entende ?

Elles hésitaient, ne sachant à quoi se résoudre. Appeler ? Crier au secours ? Elles n'osaient, tellement le bruit même de leur voix leur semblait redoutable. Mais Suzanne qui s'était approchée de la fenêtre étouffa un cri.

– Regarde... un homme près du bassin.

Un homme en effet s'éloignait d'un pas rapide. Il portait sous le bras un objet d'assez grandes dimensions dont elles ne purent discerner la nature, et qui, en ballottant contre sa jambe, contrariait sa marche. Elles le virent qui passait près de l'ancienne chapelle et qui se dirigeait vers une petite porte dont le mur était percé. Cette porte devait être ouverte, car l'homme disparut subitement, et elles n'entendirent point le grincement habituel des gonds.

– Il venait du salon, murmura Suzanne.

– Non, l'escalier et le vestibule l'auraient conduit bien plus à gauche...

À moins que...

Une même idée les secoua. Elles se penchèrent. Au-dessous d'elles, une échelle était dressée contre la façade et s'appuyait au premier étage. Une lueur éclairait le balcon de pierre. Et un autre homme qui portait aussi quelque chose enjamba ce balcon, se laissa glisser le long de l'échelle et s'enfuit par le même chemin.

Suzanne, épouvantée, sans forces, tomba à genoux, balbutiant :

– Appelons !... appelons au secours !...

– Qui viendrait ? ton père... Et s'il y a d'autres hommes et qu'on se jette sur lui ?

– On pourrait avertir les domestiques... ta sonnette communique avec leur étage.

– Oui... oui... peut-être, c'est une idée... Pourvu qu'ils arrivent à temps !

Raymonde chercha près de son lit la sonnerie électrique et la pressa du doigt. Un timbre en haut vibra, et elles eurent l'impression que, d'en bas, on avait dû en percevoir le son distinct.

Elles attendirent. Le silence devenait effrayant, et la brise elle-même n'agitait plus les feuilles des arbustes.

– J'ai peur... j'ai peur... répétait Suzanne.

Et, tout à coup, dans la nuit profonde, au-dessous d'elles, le bruit d'une lutte, un fracas de meubles bousculés, des exclamations, puis, horrible, sinistre, un gémissement rauque, le râle d'un être qu'on égorge...

Raymonde bondit vers la porte. Suzanne s'accrocha désespérément à son bras.

– Non... ne me laisse pas... j'ai peur.

Raymonde la repoussa et s'élança dans le corridor, bientôt suivie de Suzanne qui chancelait d'un mur à l'autre en poussant des cris. Elle parvint à l'escalier, dégringola de marche en marche, se précipita sur la grande porte du salon et s'arrêta net, clouée au seuil, tandis que Suzanne s'affaissait à ses côtés. En face d'elles, à trois pas, il y avait un homme qui tenait à la main une lanterne. D'un geste, il la dirigea vers les deux jeunes filles, les aveuglant de lumière, regarda longuement leurs visages, puis sans se presser, avec les mouvements les plus calmes du monde, il prit sa casquette, ramassa un chiffon de papier et deux brins de paille, effaça des traces sur le tapis, s'approcha du balcon, se retourna vers les jeunes filles, les salua profondément, et disparut.

La première, Suzanne courut au petit boudoir qui séparait le grand salon de la chambre de son père. Mais dès l'entrée, un spectacle affreux la terrifia. À la lueur oblique de la lune on apercevait à terre deux corps inanimés, couchés l'un près de l'autre.

– Père !... père !... c'est toi ?... qu'est-ce que tu as ? s'écria-t-elle affolée, penchée sur l'un d'eux.

Au bout d'un instant, le comte de Gesvres remua. D'une voix brisée, il dit :

– Ne crains rien... je ne suis pas blessé... Et Daval ? est-ce qu'il vit ? le couteau ?... le couteau ?...

À ce moment, deux domestiques arrivaient avec des bougies. Raymonde se jeta devant l'autre corps et reconnut Jean Daval, le secrétaire et l'homme de confiance du comte. Sa figure avait déjà la pâleur de la mort.

Alors elle se leva, revint au salon, prit, au milieu d'une panoplie accrochée au mur, un fusil qu'elle savait chargé, et passa sur le balcon. Il n'y avait, certes, pas plus de cinquante à soixante secondes que l'individu avait mis le pied sur la première barre de l'échelle. Il ne pouvait donc être bien loin d'ici, d'autant plus qu'il avait eu la précaution de déplacer l'échelle pour qu'on ne pût s'en servir. Elle l'aperçut bientôt, en effet, qui

longeait les débris de l'ancien cloître. Elle épaula, visa tranquillement et fit feu. L'homme tomba.

– Ça y est ! ça y est ! proféra l'un des domestiques, on le tient celui-là. J'y vais.

– Non, Victor, il se relève... descendez l'escalier, et filez sur la petite porte. Il ne peut se sauver que par là.

Victor se hâta, mais avant même qu'il ne fût dans le parc, l'homme était retombé. Raymonde appela l'autre domestique.

– Albert, vous le voyez là-bas ? près de la grande arcade ?...

– Oui, il rampe dans l'herbe... il est fichu...

– Surveillez-le d'ici.

– Pas moyen qu'il échappe. À droite des ruines, c'est la pelouse découverte...

– Et Victor garde la porte à gauche, dit-elle en reprenant son fusil.

– N'y allez pas, Mademoiselle !

– Si, si, dit-elle, l'accent résolu, les gestes saccadés, laissez-moi... il me reste une cartouche... S'il bouge...

Elle sortit. Un instant après, Albert la vit qui se dirigeait vers les ruines. Il lui cria de la fenêtre :

– Il s'est traîné derrière l'arcade. Je ne le vois plus... attention, Mademoiselle...

Raymonde fit le tour de l'ancien cloître pour couper toute retraite à l'homme, et bientôt Albert la perdit de vue. Au bout de quelques minutes, ne la revoyant pas, il s'inquiéta, et, tout en surveillant les ruines, au lieu de descendre par l'escalier, il s'efforça d'atteindre l'échelle. Quand il y eut réussi, il descendit rapidement et courut droit à l'arcade près de laquelle l'homme lui était apparu pour la dernière fois. Trente pas plus loin, il trouva Raymonde qui cherchait Victor.

– Eh bien ? fit-il.

– Impossible de mettre la main dessus, dit Victor.

– La petite porte ?

– J'en viens... voici la clef.

– Pourtant... il faut bien...

– Oh ! son affaire est sûre... D'ici dix minutes, il est à nous, le bandit.

Le fermier et son fils, réveillés par le coup de fusil, arrivaient de la ferme dont les bâtiments s'élevaient assez loin sur la droite, mais dans

l'enceinte des murs ; ils n'avaient rencontré personne.

– Parbleu, non, fit Albert, le gredin n'a pas pu quitter les ruines... On le dénichera au fond de quelque trou.

Ils organisèrent une battue méthodique, fouillant chaque buisson, écartant les lourdes traînes de lierre enroulées autour du fût des colonnes. On s'assura que la chapelle était bien fermée et qu'aucun des vitraux n'était brisé. On contourna le cloître, on visita tous les coins et recoins. Les recherches furent vaines.

Une seule découverte à l'endroit même où l'homme s'était abattu, blessé par Raymonde, on ramassa une casquette de chauffeur, en cuir fauve. Sauf cela, rien.

À six heures du matin, la gendarmerie d'Ouville-la-Rivière était prévenue et se rendait sur, les lieux, après avoir envoyé par exprès au parquet de Dieppe une petite note relatant les circonstances du crime, la capture imminente du principal coupable, *la découverte de son couvre-chef et du poignard avec lequel il avait perpétré son forfait*. À dix heures, deux autos descendaient la pente légère qui aboutit au château. L'une, vénérable calèche, contenait le substitut du procureur et le juge d'instruction accompagné de son greffier. Dans l'autre, modeste cabriolet, avaient pris place deux jeunes reporters, représentant le *Journal de Rouen* et une grande feuille parisienne.

Le vieux château apparut. Jadis demeure abbatiale des prieurs d'Ambrumésy, mutilé par la Révolution, restauré par le comte de Gesvres auquel il appartient depuis vingt ans, il comprend un corps de logis que surmonte un pinacle où veille une horloge, et deux ailes dont chacune est enveloppée d'un perron à balustrade de pierre. Pardessus les murs du parc et au-delà du plateau que soutiennent les hautes falaises normandes, on aperçoit, entre les villages de Sainte-Marguerite et de Varangeville, la ligne bleue de la mer.

Là vivait le comte de Gesvres avec sa fille Suzanne, jolie et frêle créature aux cheveux blonds, et sa nièce Raymonde de Saint-Véran, qu'il avait recueillie deux ans auparavant lorsque la mort simultanée de son père et de sa mère laissa Raymonde orpheline. L'existence était calme et régulière au château. Quelques voisins y venaient de temps à autre. L'été, le comte menait les deux jeunes filles presque chaque jour à Dieppe. Lui, c'était un homme de taille élevée, de belle figure grave, aux cheveux

grisonnants. Très riche, il gérait lui-même sa fortune et surveillait ses propriétés avec l'aide de son secrétaire Jean Daval.

Dès l'entrée, le juge d'instruction recueillit les premières constatations du brigadier de gendarmerie Quevillon. La capture du coupable, toujours imminente d'ailleurs, n'était pas encore effectuée, mais on tenait toutes les issues du parc. Une évasion était impossible.

La petite troupe traversa ensuite la salle capitulaire et le réfectoire situés au rez-de-chaussée, et gagna le premier étage. Aussitôt, l'ordre parfait du salon fut remarqué. Pas un meuble, pas un bibelot qui ne parussent occuper leur place habituelle, et pas un vide parmi ces meubles et ces bibelots. À droite et à gauche étaient suspendues de magnifiques tapisseries flamandes à personnages. Au fond, sur les panneaux, quatre belles toiles, dans leurs cadres du temps, représentaient des scènes mythologiques. C'étaient les célèbres tableaux de Rubens légués au comte de Gesvres, ainsi que les tapisseries de Flandre, par son oncle maternel, le marquis de Bodadilla, grand d'Espagne. M. Filleul, le juge d'instruction, observa :

– Si le vol fut le mobile du crime, ce salon en tout cas n'en a pas été l'objet.

– Qui sait ? fit le substitut, qui parlait peu, mais toujours dans un sens contraire aux opinions du juge.

– Voyons, cher Monsieur, le premier soin d'un voleur eût été de déménager ces tapisseries et ces tableaux dont la renommée est universelle.

– Peut-être n'en a-t-on pas eu le loisir.

– C'est ce que nous allons savoir.

À ce moment, le comte de Gesvres entra, suivi du médecin. Le comte, qui ne semblait pas se ressentir de l'agression dont il avait été victime, souhaita la bienvenue aux deux magistrats. Puis il ouvrit la porte du boudoir.

La pièce, où personne n'avait pénétré depuis le crime, sauf le docteur, offrait, à l'encontre du salon, le plus grand désordre. Deux chaises étaient renversées, une des tables démolie, et plusieurs autres objets, une pendule de voyage, un classeur, une boîte de papier à lettres, gisaient à terre. Et il y avait du sang à certaines des feuilles blanches éparpillées.

Le médecin écarta le drap qui cachait le cadavre. Jean Daval, habillé de ses vêtements ordinaires de velours et chaussé de bottines ferrées, était

étendu sur le dos, un de ses bras replié sous lui. On avait ouvert sa chemise, et l'on apercevait une large blessure qui trouait sa poitrine.

– La mort a dû être instantanée, déclara le docteur... un coup de couteau a suffi.

– C'est sans doute, dit le juge, le couteau que j'ai vu sur la cheminée du salon, près d'une casquette de cuir ?

– Oui, certifia le comte de Gesvres, le couteau fut ramassé ici même. Il provient de la panoplie du salon d'où ma nièce, Mlle de Saint-Véran, arracha le fusil. Quant à la casquette de chauffeur, c'est évidemment celle du meurtrier.

M. Filleul étudia encore certains détails de la pièce, adressa quelques questions au docteur, puis pria M. de Gesvres de lui faire le récit de ce qu'il avait vu et de ce qu'il savait. Voici en quels termes le comte s'exprima :

– C'est Jean Daval qui m'a réveillé. Je dormais mal d'ailleurs, avec des éclairs de lucidité où j'avais l'impression d'entendre des pas, quand tout à coup, en ouvrant les yeux, je l'aperçus au pied de mon lit, sa bougie à la main, et tout habillé comme il l'est actuellement, car il travaillait souvent très tard dans la nuit. Il semblait fort agité, et il me dit à voix basse : « Il y a des gens dans le salon. » En effet, je perçus du bruit. Je me levai et j'entrebâillai doucement la porte de ce boudoir. Au même instant, cette autre porte qui donne sur le grand salon était poussée, et un homme apparaissait qui bondit sur moi et m'étourdit d'un coup de poing à la tempe. Je vous raconte cela sans aucun détail, Monsieur le juge d'instruction, pour cette raison que je ne me souviens que des faits principaux et que ces faits se sont passés avec une extraordinaire rapidité.

– Et après ?

– Après, je ne sais plus... Quand je suis revenu à moi, Daval était étendu, mortellement frappé.

– À première vue, vous ne soupçonnez personne ?

– Personne.

– Vous n'avez aucun ennemi ?

– Je ne m'en connais pas.

– M. Daval n'en avait pas non plus ?

– Daval ! un ennemi ? C'était la meilleure créature qui fût. Depuis vingt ans que Jean Daval était mon secrétaire, et, je puis le dire, mon confident, je n'ai jamais vu autour de lui que des sympathies et des amitiés.



– Pourtant, il y a eu escalade, il y a eu meurtre, il faut bien un motif à tout cela.

– Le motif ? mais c’est le vol, purement et simplement.

– On vous a donc volé quelque chose ?

– Rien.

– Alors ?

– Alors, si l’on n’a rien volé et s’il ne manque rien, on a du moins emporté quelque chose.

– Quoi ?

– Je l’ignore. Mais ma fille et ma nièce vous diront, en toute certitude, qu’elles ont vu successivement deux hommes traverser le parc, et que ces deux hommes portaient d’assez volumineux fardeaux.

– Ces demoiselles...

– Ces demoiselles ont rêvé ? je serais tenté de le croire, car, depuis ce matin, je m’épuise en recherches et en suppositions. Mais il est aisé de les interroger.

On fit venir les deux cousines dans le grand salon. Suzanne, toute pâle et tremblante encore, pouvait à peine parler. Raymonde, plus énergique et plus virile, plus belle aussi avec l’éclat doré de ses yeux bruns, raconta les événements de la nuit et la part qu’elle y avait prise.

– De sorte, Mademoiselle, que votre déposition est catégorique ?

– Absolument. Les deux hommes qui traversaient le parc emportaient des objets.

– Et le troisième ?

– Il est parti d’ici les mains vides.

– Sauriez-vous nous donner son signalement ?

– Il n’a cessé de nous éblouir avec sa lanterne. Tout au plus dirai-je qu’il est grand et lourd d’aspect...

– Est-ce ainsi qu’il vous est apparu, Mademoiselle ? demanda le juge à Suzanne de Gesvres.

– Oui... ou plutôt non... fit Suzanne en réfléchissant... moi, je l’ai vu de taille moyenne et mince.

M. Filleul sourit, habitué aux divergences d’opinion et de vision chez les témoins d’un même fait.

– Nous voici donc en présence d’une part d’un individu, celui du salon qui est à la fois grand et petit, gros et mince et, de l’autre, de deux

individus, ceux du parc, que l'on accuse d'avoir enlevé de ce salon des objets... qui s'y trouvent encore.

M. Filleul était un juge de l'école ironiste, comme il le disait lui-même. C'était aussi un juge qui ne détestait point la galerie ni les occasions de montrer au public son savoir-faire, ainsi que l'attestait le nombre croissant des personnes qui se pressaient dans le salon. Aux journalistes s'étaient joints le fermier et son fils, le jardinier et sa femme, puis le personnel du château, puis les deux chauffeurs qui avaient amené les voitures de Dieppe. Il reprit :

– Il s'agirait aussi de se mettre d'accord sur la façon dont a disparu ce troisième personnage. Vous avez tiré avec ce fusil, Mademoiselle, et de cette fenêtre ?

– Oui, l'homme atteignait la pierre tombale presque enfouie sous les ronces, à gauche du cloître.

– Mais il s'est relevé ?

– À moitié seulement. Victor est aussitôt descendu pour garder la petite porte, et je l'ai suivi, laissant ici en observation notre domestique Albert.

Albert à son tour fit sa déposition, et le juge conclut :

– Par conséquent, d'après vous, le blessé n'a pu s'enfuir par la gauche, puisque votre camarade surveillait la porte, ni par la droite, puisque vous l'auriez vu traverser la pelouse. Donc, logiquement, il est, à l'heure actuelle, dans l'espace relativement restreint que nous avons sous les yeux.

– C'est ma conviction.

– Est-ce la vôtre, Mademoiselle ?

– Oui.

– Et la mienne aussi, fit Victor.

Le substitut du procureur s'écria, d'un ton narquois :

– Le champ des investigations est étroit, il n'y a qu'à continuer les recherches commencées depuis quatre heures.

– Peut-être serons-nous plus heureux.

M. Filleul prit sur la cheminée la casquette en cuir, l'examina, et, appelant le brigadier de gendarmerie, lui dit à part :

– Brigadier, envoyez immédiatement un de vos hommes à Dieppe, chez le chapelier Maigret, et que M. Maigret nous dise, si possible, à qui fut vendue cette casquette.

« Le champ des investigations », selon le mot du substitut, se limitait à l'espace compris entre le château, la pelouse de droite, et l'angle formé par le mur de gauche et par le mur opposé au château ; c'est-à-dire un quadrilatère d'environ cent mètres de côté, où surgissaient çà et là les ruines d'Ambrumésy, le monastère si célèbre au moyen âge.

Tout de suite, dans l'herbe foulée, on nota le passage du fugitif. À deux endroits, des traces de sang noirci, presque desséché, furent observées. Après le tournant de l'arcade, qui marquait l'extrémité du cloître, il n'y avait plus rien, la nature du sol, tapissé d'aiguilles de pin, ne se prêtant plus à l'empreinte d'un corps. Mais alors, comment le blessé aurait-il pu échapper aux regards de la jeune fille, de Victor et d'Albert ? Quelques fourrés, que les domestiques et les gendarmes avaient battus, quelques pierres tombales sous lesquelles on avait exploré, et c'était tout.

Le juge d'instruction se fit ouvrir par le jardinier, qui en avait la clef, la Chapelle-Dieu, véritable bijou de sculpture que le temps et les révolutions avaient respecté, et qui fut toujours considérée, avec les fines ciselures de son porche et le menu peuple de ses statuettes, comme une des merveilles du style gothique normand. La chapelle, très simple à l'intérieur, sans autre ornement que son autel de marbre, n'offrait aucun refuge. D'ailleurs, il eût fallu s'y introduire. Par quel moyen ?

L'inspection aboutissait à la petite porte qui servait d'entrée aux visiteurs des ruines. Elle donnait sur un chemin creux resserré entre l'enceinte et un bois-taillis où se voyaient des carrières abandonnées. M. Filleul se pencha : la poussière du chemin présentait des marques de pneumatiques, à bandages antidérapants. De fait, Raymonde et Victor avaient cru entendre, après le coup de fusil, le halètement d'une auto. Le juge d'instruction insinua :

– Le blessé aura rejoint ses complices.

– Impossible ! s'écria Victor. J'étais là, alors que Mademoiselle et Albert l'apercevaient encore.

– Enfin, quoi, il faut pourtant bien qu'il soit quelque part ! Dehors ou dedans, nous n'avons pas le choix !

– Il est ici, dirent les domestiques avec obstination.

Le juge haussa les épaules et s'en retourna vers le château, assez morose. Décidément l'affaire s'annonçait mal. Un vol où rien n'était volé, un prisonnier invisible, il n'y avait pas de quoi se réjouir.

Il était tard. M. de Gesvres pria les magistrats à déjeuner ainsi que les deux journalistes. On mangea silencieusement, puis M. Filleul retourna dans le salon où il interrogea les domestiques. Mais le trot d'un cheval résonna du côté de la cour, et, un instant après, le gendarme que l'on avait envoyé à Dieppe, entra :

– Eh bien ! vous avez vu le chapelier ? s'écria le juge, impatient d'obtenir enfin un renseignement.

– La casquette a été vendue à un chauffeur.

– Un chauffeur !

– Oui, un chauffeur qui s'est arrêté avec sa voiture devant le magasin et qui a demandé si on pouvait lui fournir, pour l'un de ses clients, une casquette de chauffeur en cuir jaune. Il restait celle-là. Il a payé sans même s'occuper de la pointure, et il est parti. Il était très pressé.

– Quelle sorte de voiture ?

– Un coupé à quatre places.

– Et quel jour était-ce ?

– Quel jour ? Mais ce matin.

– Ce matin ? Qu'est-ce que vous me chantez là ?

– La casquette a été achetée ce matin.

– Mais c'est impossible, puisqu'elle a été trouvée cette nuit dans le parc. Pour cela il fallait qu'elle y fût, et par conséquent qu'elle eût été achetée auparavant.

– Ce matin. Le chapelier me l'a dit.

Il y eut un moment d'effarement. Le juge d'instruction, stupéfait, tâchait de comprendre. Soudain, il sursauta, frappé d'un coup de lumière.

– Qu'on amène le chauffeur qui nous a conduits ce matin !

Le brigadier de gendarmerie et son subordonné coururent en hâte vers les écuries. Au bout de quelques minutes, le brigadier revenait seul.

– Le chauffeur ?

– Il s'est fait servir à la cuisine, il a déjeuné, et puis...

– Et puis ?

– Il a filé.

– Avec sa voiture ?

– Non. Sous prétexte d'aller voir un de ses parents à Ouville, il a emprunté la bicyclette du palefrenier. Voici son chapeau et son paletot.

– Mais il n'est pas parti tête nue ?

- Il a tiré de sa poche une casquette et il l’a mise.
  - Une casquette ?
  - Oui, en cuir jaune, paraît-il.
  - En cuir jaune ? Mais non, puisque la voilà.
  - En effet, Monsieur le juge d’instruction, mais la sienne est pareille.
- Le substitut eut un léger ricanement.

– Très drôle ! très amusant ! Il y a deux casquettes... L’une, qui était la véritable, et qui constituait notre seule pièce à conviction, est partie sur la tête du pseudo-chauffeur ! L’autre, la fausse, vous l’avez entre les mains. Ah ! Le brave homme nous a proprement roulés.

– Qu’on le rattrape ! Qu’on le ramène cria M. Filleul. Brigadier Quevillon, deux de vos hommes à cheval, et au galop !

- Il est loin, dit le substitut.
- Si loin qu’il soit, il faudra bien qu’on mette la main sur lui.
- Je l’espère, mais je crois, Monsieur le juge d’instruction, que nos efforts doivent surtout se concentrer ici. Veuillez lire ce papier que je viens de trouver dans les poches du manteau !

– Quel manteau ?

– Celui du chauffeur.

Et le substitut du procureur tendit à M. Filleul un papier plié en quatre où se lisaient ces quelques mots tracés au crayon, d’une écriture un peu vulgaire :

*Malheur à la demoiselle si elle a tué le patron.*

L’incident causa une certaine émotion.

- À bon entendeur, salut, nous sommes avertis, murmura le substitut.
- Monsieur le comte, reprit le juge d’instruction, je vous supplie de ne pas vous inquiéter. Vous non plus, Mesdemoiselles. Cette menace n’a aucune importance, puisque la justice est sur les lieux. Toutes les précautions seront prises. Je réponds de votre sécurité. Quant à vous, Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les deux reporters, je compte sur votre discrétion. C’est grâce à ma complaisance que vous avez assisté à cette enquête, et ce serait mal me récompenser...

Il s’interrompit, comme si une idée le frappait, regarda les deux jeunes gens tour à tour, et s’approcha de l’un d’eux :

– À quel journal êtes-vous attaché ?

– Au *Journal de Rouen*.

– Vous avez une carte d’identité ?

– La voici.

Le document était en règle. Il n’y avait rien à dire. M. Filleul interpella l’autre reporter.

– Et vous, Monsieur ?

– Moi ?

– Oui, vous, je vous demande à quelle rédaction vous appartenez.

– Mon Dieu, Monsieur le juge d’instruction, j’écris dans plusieurs journaux...

– Votre carte d’identité ?

– Je n’en ai pas.

– Ah ! et comment se fait-il ?...

– Pour qu’un journal vous délivre une carte, il faut y écrire de façon suivie.

– Eh bien ?

– Eh bien ! je ne suis que collaborateur occasionnel. J’envoie de droite et de gauche des articles qui sont publiés... ou refusés, selon les circonstances.

– En ce cas, votre nom ? vos papiers ?

– Mon nom ne vous apprendrait rien. Quant à mes papiers, je n’en ai pas.

– Vous n’avez pas un papier quelconque faisant foi de votre profession !

– Je n’ai pas de profession.

– Mais enfin, Monsieur, s’écria le juge avec une certaine brusquerie, vous ne prétendez cependant pas garder l’incognito après vous être introduit ici par ruse, et avoir surpris les secrets de la justice.

– Je vous prierai de remarquer, Monsieur le juge d’instruction, que vous ne m’avez rien demandé quand je suis venu, et que, par conséquent, je n’avais rien à dire. En outre, il ne m’a pas semblé que l’enquête fût secrète, puisque tout le monde y assistait... même un des coupables.

Il parlait doucement, d’un ton de politesse infinie. C’était un tout jeune homme, très grand et très mince, vêtu d’un pantalon trop court et d’une jaquette trop étroite. Il avait une figure rose de jeune fille, un front large planté de cheveux en brosse et une barbe blonde mal taillée. Ses yeux brillaient d’intelligence. Il ne semblait nullement embarrassé et souriait d’un sourire sympathique où il n’y avait pas trace d’ironie.

M. Filleul l'observait avec une méfiance agressive. Les deux gendarmes s'avancèrent. Le jeune homme s'écria gaiement :

– Monsieur le juge d'instruction, il est clair que vous me soupçonnez d'être un des complices. Mais, s'il en était ainsi, ne me serais-je point esquivé au bon moment, selon l'exemple de mon camarade ?

– Vous pouviez espérer...

– Tout espoir eût été absurde. Réfléchissez, Monsieur le juge d'instruction, et vous conviendrez qu'en bonne logique...

M. Filleul le regarda droit dans les yeux, et sèchement :

– Assez de plaisanteries ! Votre nom ?

– Isidore Beautrelet.

– Votre profession ?

– Élève de rhétorique au lycée Janson-de-Sailly.

M. Filleul le regarda dans les yeux, et sèchement :

– Que me chantez-vous là ? Élève de rhétorique...

– Au lycée Janson, rue de la Pompe, numéro...

– Ah ça, mais, s'exclama M. Filleul, vous vous moquez de moi ! Il ne faudrait pas que ce petit jeu se prolongeât !

– Je vous avoue, Monsieur le juge d'instruction, que votre surprise m'étonne. Qu'est-ce qui s'oppose à ce que je sois élève au lycée Janson ? Ma barbe peut-être ? Rassurez-vous, ma barbe est fausse.

Isidore Beautrelet arracha les quelques boucles qui ornaient son menton, et son visage imberbe parut plus juvénile encore et plus rose, un vrai visage de lycéen. Et, tandis qu'un rire d'enfant découvrait ses dents blanches :

– Êtes-vous convaincu, maintenant ? Et vous faut-il encore des preuves ? Tenez, lisez, sur ces lettres de mon père, l'adresse : « *M. Isidore Beautrelet, interne au lycée Janson-de-Sailly.* »

Convaincu ou non, M. Filleul n'avait point l'air de trouver l'histoire à son goût. Il demanda d'un ton bourru :

– Que faites-vous ici ?

– Mais... je m'instruis.

– Il y a des lycées pour cela... le vôtre.

– Vous oubliez, Monsieur le juge d'instruction, qu'aujourd'hui, 23 avril, nous sommes en pleines vacances de Pâques.

– Eh bien ?

– Eh bien, j'ai toute liberté d'employer ces vacances à ma guise.

– Votre père ?...

– Mon père habite loin, au fond de la Savoie, et c'est lui-même qui m'a conseillé un petit voyage sur les côtes de la Manche.

– Avec une fausse barbe ?

– Oh ! ça non. L'idée est de moi. Au lycée, nous parlons beaucoup d'aventures mystérieuses, nous lisons des romans policiers où l'on se déguise. Nous imaginons des tas de choses compliquées et terribles. Alors j'ai voulu m'amuser et j'ai mis une fausse barbe. En outre, j'avais l'avantage qu'on me prenait au sérieux et je me faisais passer pour un reporter parisien. C'est ainsi qu'hier soir, après plus d'une semaine insignifiante, j'ai eu le plaisir de connaître mon confrère de Rouen, et que, ce matin, ayant appris l'affaire d'Ambrumésy, il m'a proposé fort aimablement de l'accompagner et de louer une voiture de compte à demi.

Isidore Beautrelet disait tout cela avec une simplicité franche, un peu naïve, et dont il n'était point possible de ne pas sentir le charme. M. Filleul lui-même, tout en se tenant sur une réserve défiante, se plaisait à l'écouter.

Il lui demanda d'un ton moins bourru :

– Et vous êtes content de votre expédition ?

– Ravi ! Je n'avais jamais assisté à une affaire de ce genre, et celle-ci ne manque pas d'intérêt.

– Ni de ces complications mystérieuses que vous prenez si fort.

– Et qui sont si passionnantes, Monsieur le juge d'instruction ! Je ne connais pas d'émotion plus grande que de voir tous les faits qui sortent de l'ombre, qui se groupent les uns contre les autres, et qui forment peu à peu la vérité probable.

– La vérité probable, comme vous y allez, jeune homme ! Est-ce à dire que vous avez, déjà prête, votre petite solution de l'énigme ?

– Oh ! non, repartit Beautrelet en riant... Seulement... il me semble qu'il y a certains points où il n'est pas impossible de se faire une opinion, et d'autres, même, tellement précis, qu'il suffit... de conclure.

– Eh ! mais, cela devient très curieux et je vais enfin savoir quelque chose. Car, je vous le confesse à ma grande honte, je ne sais rien.

– C'est que vous n'avez pas eu le temps de réfléchir, Monsieur le juge d'instruction. L'essentiel est de réfléchir. Il est si rare que les faits ne portent pas en eux-mêmes leur explication. N'est-ce pas votre avis ? En tout



cas je n'en ai pas constaté d'autres que ceux qui sont consignés au procès-verbal.

– À merveille ! De sorte que si je vous demandais quels furent les objets volés dans ce salon ?

– Je vous répondrais que je les connais.

– Bravo ! Monsieur en sait plus long là-dessus que le propriétaire lui-même ! M. de Gesvres a son compte : M. Beautrelet n'a pas le sien. Il lui manque une bibliothèque et une statue grandeur nature que personne n'avait jamais remarquées. Et si je vous demandais le nom du meurtrier ?

– Je vous répondrais également que je le connais.

Il y eut un sursaut chez tous les assistants. Le substitut et le journaliste se rapprochèrent. M. de Gesvres et les deux jeunes filles écoutaient attentivement, impressionnés par l'assurance tranquille de Beautrelet.

– Vous connaissez le nom du meurtrier ?

– Oui.

– Et l'endroit où il se trouve, peut-être ?

– Oui.

M. Filleul se frotta les mains :

– Quelle chance ! Cette capture sera l'honneur de ma carrière. Et vous pouvez, dès maintenant, me faire ces révélations foudroyantes ?

– Dès maintenant, oui... Ou bien, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dans une heure ou deux, lorsque j'aurai assisté jusqu'au bout à l'enquête que vous poursuivez.

– Mais non, tout de suite, jeune homme...

À ce moment, Raymonde de Saint-Véran, qui, depuis le début de cette scène, n'avait pas quitté du regard Isidore Beautrelet, s'avança vers M. Filleul.

– Monsieur le juge d'instruction...

– Que désirez-vous, Mademoiselle ?

Deux ou trois secondes, elle hésita, les yeux fixés sur Beautrelet, puis, s'adressant à M. Filleul :

– Je vous prierai de demander à Monsieur la raison pour laquelle il se promenait hier dans le chemin creux qui aboutit à la petite porte.

Ce fut un coup de théâtre. Isidore Beautrelet parut interloqué.

– Moi, Mademoiselle ! moi ! vous m'avez vu hier ?

Raymonde resta pensive, les yeux toujours attachés à Beautrelet, comme si elle cherchait à bien établir en elle sa conviction, et elle prononça d'un ton posé :

– J'ai rencontré dans le chemin creux, à quatre heures de l'après-midi, alors que je traversais le bois, un jeune homme de la taille de monsieur, habillé comme lui, et qui portait la barbe taillée comme la sienne... et j'eus l'impression qu'il cherchait à se dissimuler.

– Et c'était moi ?

– Il me serait impossible de l'affirmer d'une façon absolue, car mon souvenir est un peu vague. Cependant... cependant il me semble bien... sinon la ressemblance serait étrange...

M. Filleul était perplexe. Déjà dupé par l'un des complices, allait-il se laisser jouer par ce soi-disant collégien ?

– Qu'avez-vous à répondre, Monsieur ?

– Que Mademoiselle se trompe et qu'il m'est facile de le démontrer. Hier, à cette heure, j'étais à Veules.

– Il faudra le prouver, il le faudra. En tout cas la situation n'est plus la même. Brigadier, l'un de vos hommes tiendra compagnie à monsieur.

Le visage d'Isidore Beautrelet marqua une vive contrariété.

– Ce sera long ?

– Le temps de réunir les informations nécessaires.

– Monsieur le juge d'instruction, je vous supplie de les réunir avec le plus de célérité et de discrétion possible...

– Pourquoi ?

– Mon père est vieux. Nous nous aimons beaucoup... et je ne voudrais pas qu'il eût de la peine par moi.

Le ton larmoyant de la voix déplut à M. Filleul. Cela sentait la scène de mélodrame. Néanmoins, il promit :

– Ce soir... demain au plus tard, je saurai à quoi m'en tenir.

L'après-midi s'avavançait. Le juge retourna dans les ruines du vieux cloître, en ayant soin d'en interdire l'entrée à tous les curieux, et patiemment, avec méthode, divisant le terrain en parcelles successivement étudiées, il dirigea lui-même les investigations. Mais, à la fin du jour, il n'était guère plus avancé, et il déclara devant une armée de reporters qui avaient envahi le château :

– Messieurs, tout nous laisse supposer que le blessé est là, à portée de notre main, tout, sauf la réalité des faits. Donc, à notre humble avis, il a dû s'échapper, et c'est dehors que nous le trouverons.

Par précaution cependant, il organisa, d'accord avec le brigadier, la surveillance du parc, et, après, un nouvel examen des deux salons et une visite complète du château, après s'être entouré de tous les renseignements nécessaires, il reprit la route de Dieppe en compagnie du substitut.

La nuit vint. Le boudoir devant rester clos, on avait transporté le cadavre de Jean Daval dans une autre pièce. Deux femmes du pays le veillaient, secondées par Suzanne et Raymonde. En bas, sous l'œil attentif du garde champêtre, que l'on avait attaché à sa personne, le jeune Isidore Beautrelet sommeillait sur le banc de l'ancien oratoire. Dehors, les gendarmes, le fermier et une douzaine de paysans s'étaient postés parmi les ruines et le long des murs.

Jusqu'à onze heures, tout fut tranquille, mais à onze heures dix, un coup de feu retentit de l'autre côté du château.

– Attention, hurla le brigadier. Que deux hommes restent ici !... Fossier et Lecanu... Les autres au pas de course.

Tous, ils s'élancèrent et doublèrent le château par la gauche. Dans l'ombre, une silhouette s'esquiva. Puis, tout de suite, un second coup de feu les attira plus loin, presque aux limites de la ferme. Et soudain, comme ils arrivaient en troupe à la haie qui borde le verger, une flamme jaillit à droite de la maison réservée au fermier, et d'autres flammes aussitôt s'élevèrent en colonne épaisse. C'était une grange qui brûlait, bourrée de paille jusqu'à son faîte.

– Les coquins ! cria le brigadier Quevillon, c'est eux qui ont mis le feu. Sautons dessus, mes enfants. Ils ne peuvent pas être loin.

Mais la brise courbant les flammes vers le corps de logis, avant tout il fallut parer au danger. Ils s'y employèrent tous avec d'autant plus d'ardeur que M. de Gesvres, accouru sur le lieu du sinistre, les encouragea par la promesse d'une récompense. Quand on se fut rendu maître de l'incendie, il était deux heures du matin. Toute poursuite eût été vaine.

– Nous verrons cela au grand jour, dit le brigadier... pour sûr ils ont laissé des traces... on les retrouvera.

– Et je ne serai pas fâché, ajouta M. de Gesvres, de savoir la raison de cette attaque. Mettre le feu à des bottes de paille me paraît bien inutile.

– Venez avec moi, Monsieur le comte... la raison, je vais peut-être vous la dire.

Ensemble ils arrivaient aux ruines du cloître. Le brigadier appela :

– Lecanu ?... Fossier ?...

D'autres gendarmes cherchaient déjà leurs camarades laissés en faction. On finit par les découvrir à l'entrée de la petite porte. Ils étaient étendus à terre, ficelés, bâillonnés, un bandeau sur les yeux.

– Monsieur le comte, murmura le brigadier tandis qu'on les délivrait, nous avons été joués comme des enfants.

– En quoi ?

– Les coups de feu... l'attaque... l'incendie... tout cela des blagues pour nous attirer là-bas... Une diversion... Pendant ce temps, on ligotait nos deux hommes et l'affaire était faite.

– Quelle affaire ?

– L'enlèvement du blessé, parbleu !

– Allons donc, vous croyez ?

– Si je crois ! C'est la vérité certaine. Voilà bien dix minutes que l'idée m'en est venue. Mais je ne suis qu'un imbécile de ne pas y avoir pensé plus tôt. On les aurait tous pincés.

Quevillon frappa du pied dans un subit accès de rage.

– Mais où, sacrédié ? Par où sont-ils passés ? Par où l'ont-ils enlevé ? Et lui, le gredin, où se cachait-il ? Car enfin, quoi ! on a battu le terrain toute la journée, et un individu ne se cache pas dans une touffe d'herbe, surtout quand il est blessé. C'est de la magie, ces histoires-là !...

Le brigadier Quevillon n'était pas au bout de ses étonnements. À l'aube, quand on pénétra dans l'oratoire qui servait de cellule au jeune Beautrelet, on constata que le jeune Beautrelet avait disparu. Sur une chaise, courbé, dormait le garde champêtre. À côté de lui, il y avait une carafe et deux verres. Au fond de l'un de ces verres, on apercevait un peu de poudre blanche.

Après examen, il fut prouvé, d'abord que Beautrelet avait administré un narcotique au garde champêtre, qu'il n'avait pu s'échapper que par une fenêtre, située à deux mètres cinquante de hauteur – et enfin, détail charmant, qu'il n'avait pu atteindre cette fenêtre qu'en utilisant comme marchepied le dos de son gardien.

## *Isidore Beautrelet, élève de rhétorique*

### Table des matières

Extrait du *Grand Journal* :

NOUVELLES DE LA NUIT  
ENLÈVEMENT DU DOCTEUR DELATTRE.  
UN COUP D'UNE AUDACE FOLLE

*Au moment de mettre sous presse, on nous apporte une nouvelle dont nous n'osons pas garantir l'authenticité, tellement elle nous paraît invraisemblable. Nous la donnons donc sous toutes réserves.*

*« Hier soir, le docteur Delattre, le célèbre chirurgien, assistait avec sa femme et sa fille à la représentation d'Hernani, à la Comédie-Française. Au début du troisième acte, c'est-à-dire vers dix heures, la porte de sa loge s'ouvrit ; un monsieur, que deux autres accompagnaient, se pencha vers le docteur, et lui dit assez haut pour que Mme Delattre entendît :*

*– Docteur, j'ai une mission des plus pénibles à remplir, et je vous serais très reconnaissant de me faciliter ma tâche.*

*– Qui êtes-vous, Monsieur ?*

*– M. Thézard, commissaire de police, et j'ai ordre de vous conduire auprès de M. Dudouis, à la Préfecture.*

*– Mais, enfin...*

*– Pas un mot, Docteur, je vous en supplie, pas un geste... Il y a là une erreur lamentable, et c'est pourquoi nous devons agir en silence et n'attirer l'attention de personne. Avant la fin de la représentation vous serez de retour, je n'en doute pas.*

*Le docteur se leva et suivit le commissaire. À la fin de la représentation, il n'était pas revenu.*

*Très inquiète, Mme Delattre se rendit au commissariat de police. Elle y trouva le véritable M. Thézard, et reconnut, à son grand effroi, que l'individu qui avait emmené son mari n'était qu'un imposteur.*

*Les premières recherches ont révélé que le docteur était monté dans une automobile et que cette automobile s'était éloignée dans la direction de la Concorde.*

*Notre seconde édition tiendra nos lecteurs au courant de cette incroyable aventure.*

*Si incroyable qu'elle fût, l'aventure était véridique. Le dénouement d'ailleurs ne devait pas tarder et *Le Grand Journal*, en même temps qu'il la confirmait dans son édition de midi, annonçait en quelques mots le coup de théâtre qui la terminait.*

## **LA FIN DE L'HISTOIRE**

*et le commencement des suppositions.*

*Ce matin, à neuf heures, le docteur Delattre a été ramené devant la porte du numéro 78 de la rue Duret, par une automobile qui, aussitôt, s'est éloignée rapidement. Le numéro 78 de la rue Duret n'est autre que la clinique même du docteur Delattre, clinique où chaque matin il arrive à cette même heure.*

*Quand nous nous sommes présentés, le docteur, qui était en conférence avec le chef de la Sûreté, a bien voulu cependant nous recevoir.*

*– Tout ce que je puis vous dire, a-t-il répondu, c'est que l'on m'a traité avec les plus grands égards. Mes trois compagnons sont les gens les plus charmants que je connaisse, d'une politesse exquise, spirituels et bons causeurs, ce qui n'était pas à dédaigner, étant donné la longueur du voyage.*

*– Combien de temps dura-t-il ?*

*– Environ quatre heures.*

*– Et le but de ce voyage ?*

*– J'ai été conduit auprès d'un malade dont l'état nécessitait une intervention chirurgicale immédiate.*

*– Et cette opération a réussi ?*

*– Oui, mais les suites sont à craindre. Ici, je répondrais du malade. Là-bas... dans les conditions où il se trouve...*

*– De mauvaises conditions ?*

*– Exécrables... Une chambre d'auberge... et l'impossibilité, pour ainsi dire absolue, de recevoir des soins.*

*– Alors, qui peut le sauver ?*

*– Un miracle... et puis sa constitution d'une force exceptionnelle.*

– *Et vous ne pouvez en dire davantage sur cet étrange client ?*

– *Je ne le puis. D’abord, j’ai juré, et ensuite j’ai reçu la somme de dix mille francs, au profit de ma clinique populaire. Si je ne garde pas le silence, cette somme me sera reprise.*

– *Allons donc ! Vous croyez ?*

– *Ma foi, oui, je le crois. Tous ces gens-là m’ont l’air extrêmement sérieux.*

*Telles sont les déclarations que nous a faites le docteur.*

*Et nous savons d’autre part que le chef de la Sûreté n’est pas encore parvenu à tirer de lui des renseignements plus précis sur l’opération qu’il a pratiquée, sur le malade qu’il a soigné, et sur les régions que l’automobile a parcourues. Il semble donc difficile de connaître la vérité.*

Cette vérité que le rédacteur de l’interview s’avouait impuissant à découvrir, les esprits un peu clairvoyants la devinèrent par un simple rapprochement des faits qui s’étaient passés la veille au château d’Ambrumésy, et que tous les journaux rapportaient ce même jour dans leurs moindres détails. Il y avait évidemment là, entre cette disparition d’un cambrioleur blessé et cet enlèvement d’un chirurgien célèbre, une coïncidence dont il fallait tenir compte.

L’enquête, d’ailleurs, démontra la justesse de l’hypothèse. En suivant la piste du pseudo-chauffeur qui s’était enfui sur une bicyclette, on établit qu’il avait gagné la forêt d’Arques, située à une quinzaine de kilomètres ; que, de là, après avoir jeté sa bicyclette dans un fossé, il s’était rendu au village de Saint-Nicolas, et qu’il avait envoyé une dépêche ainsi conçue :

« A.L.N., BUREAU 45, PARIS

*Situation désespérée. Opération urgente. Expédiez célébrité par nationale quatorze.*

La preuve était irréfutable. Prévenus, les complices de Paris s’empressaient de prendre leurs dispositions. À dix heures du soir ils expédiaient la célébrité par la route nationale numéro 14 qui côtoie la forêt d’Arques et aboutit à Dieppe. Pendant ce temps, à la faveur de l’incendie allumé par elle-même, la bande des cambrioleurs enlevait son chef et le transportait dans une auberge où l’opération avait lieu dès l’arrivée du docteur, vers deux heures du matin.

Là-dessus aucun doute. À Pontoise, à Gournay, à Forges, l’inspecteur principal Ganimard, envoyé spécialement de Paris, avec l’inspecteur

Folenfant, constata le passage d'une automobile au cours de la nuit précédente... De même sur la route de Dieppe à Ambrumésy ; et si l'on perdait soudain la trace de la voiture à une demi-lieue environ du château, du moins on nota de nombreux vestiges de pas entre la petite porte du parc et les ruines du cloître. En outre, Ganimard fit remarquer que la serrure de la petite porte avait été forcée.

Donc tout s'expliquait. Restait à déterminer l'auberge dont le docteur avait parlé. Besogne aisée pour un Ganimard, fureteur, patient, et vieux routier de police. Le nombre des auberges est limité, et celle-ci, étant donné l'état du blessé, ne pouvait être que dans le voisinage d'Ambrumésy, Ganimard et le brigadier se mirent en campagne. À cinq cents mètres, à mille mètres, à cinq mille mètres à la ronde, ils visitèrent et fouillèrent tout ce qui pouvait passer pour une auberge. Mais, contre toute attente, le moribond s'obstina à demeurer invisible.

Ganimard s'acharna. Il rentra coucher le soir du samedi au château, avec l'intention de faire son enquête personnelle le dimanche. Or, le dimanche matin, il apprit qu'une ronde de gendarmes avait aperçu cette nuit même une silhouette qui se glissait dans le chemin creux, à l'extérieur des murs. Était-ce un complice qui revenait aux informations ? Devait-on supposer que le chef de la bande n'avait pas quitté le cloître ou les environs du cloître ?

Le soir, Ganimard dirigea ouvertement l'escouade de gendarmes du côté de la ferme, et se plaça, lui, ainsi que Folenfant, en dehors des murs, près de la porte.

Un peu avant minuit, un individu déboucha du bois, fila entre eux, franchit le seuil de la porte et pénétra dans le parc. Durant trois heures, ils le virent errer à travers les ruines, se baissant, escaladant les vieux piliers, restant parfois de longues minutes immobile. Puis il se rapprocha de la porte, et de nouveau passa entre les deux inspecteurs.

Ganimard lui mit la main au collet, tandis que Folenfant le prenait à bras-le-corps. Il ne résista pas, et, le plus docilement du monde, se laissa lier les poignets et conduire au château. Mais quand ils voulurent l'interroger, il répondit simplement qu'il ne leur devait aucun compte et qu'il attendrait la venue du juge d'instruction.

Alors ils l'attachèrent solidement au pied d'un lit, dans une des deux chambres contiguës qu'ils occupaient.



Le lundi matin, à neuf heures, dès l'arrivée de M. Filleul, Ganimard annonça la capture qu'il avait opérée. On fit descendre le prisonnier. C'était Isidore Beautrelet.

– Monsieur Isidore Beautrelet ! s'écria M. Filleul d'un air ravi et en tendant les mains au nouveau venu. Quelle bonne surprise ! Notre excellent détective amateur, ici ! à notre disposition !... Mais c'est une aubaine ! Monsieur l'inspecteur, permettez que je vous présente M. Beautrelet, élève de rhétorique au lycée Janson-de-Sailly.

Ganimard paraissait quelque peu interloqué. Isidore le salua très bas, comme un confrère que l'on estime à sa valeur, et se tournant vers M. Filleul :

– Il paraît, Monsieur le juge d'instruction, que vous avez reçu de bons renseignements sur moi ?

– Parfaits ! D'abord vous étiez en effet à Veules-les-Roses au moment où Mlle de Saint-Véran a cru vous voir dans le chemin creux. Nous établirons, je n'en doute pas, l'identité de votre sosie. Ensuite, vous êtes bel et bien Isidore Beautrelet, élève de rhétorique, et même excellent élève, laborieux et de conduite exemplaire. Votre père habitant la province, vous sortez une fois par mois chez son correspondant, M. Bernod, lequel ne tarit pas d'éloges à votre endroit.

– De sorte que...

– De sorte que vous êtes libre.

– Absolument libre ?

– Absolument. Ah ! Toutefois j'y mets une petite, une toute petite condition. Vous comprenez que je ne puis relâcher un monsieur qui administre des narcotiques, qui s'évade par les fenêtres, et que l'on prend ensuite en flagrant délit de vagabondage dans les propriétés privées, que je ne le puis sans une compensation.

– J'attends.

– Eh bien ! Nous allons reprendre notre entretien interrompu, et vous allez me dire où vous en êtes de vos recherches... En deux jours de liberté vous avez dû les mener très loin ?

Et comme Ganimard s'apprêtait à sortir, avec une affectation de dédain pour ce genre d'exercice, le juge s'écria :

– Mais pas du tout, Monsieur l'inspecteur, votre place est ici... Je vous assure que M. Isidore Beautrelet vaut la peine qu'on l'écoute. M. Isidore

Beautrelet, d'après mes renseignements, s'est taillé au lycée Janson-de-Sailly une réputation d'observateur auprès de qui rien ne peut passer inaperçu, et ses condisciples, m'a-t-on dit, le considèrent comme votre émule, comme le rival d'Herlock Sholmès.

– En vérité ! fit Ganimard, ironique.

– Parfaitement. L'un d'eux m'a écrit : « *Si Beautrelet déclare qu'il sait, il faut le croire, et, ce qu'il dira, ne doutez pas que ce soit l'expression exacte de la vérité.* » Monsieur Isidore Beautrelet, voici le moment ou jamais de justifier la confiance de vos camarades. Je vous en conjure, donnez-nous l'expression exacte de la vérité.

Isidore écoutait en souriant, et il répondit :

– Monsieur le juge d'instruction, vous êtes cruel. Vous vous moquez de pauvres collégiens qui se divertissent comme ils peuvent. Vous avez bien raison, d'ailleurs, je ne vous fournirai pas d'autres motifs de me railler.

– C'est que vous ne savez rien, monsieur Isidore Beautrelet.

– J'avoue, en effet, très humblement, que je ne sais rien. Car je n'appelle pas « savoir quelque chose » la découverte de deux ou trois points plus précis qui n'ont pu, du reste, j'en suis sûr, vous échapper.

– Par exemple ?

– Par exemple, l'objet du vol.

– Ah ! décidément, l'objet du vol vous est connu ?

– Comme à vous, je n'en doute pas. C'est même la première chose que j'ai étudiée, la tâche me paraissant plus facile.

– Plus facile vraiment ?

– Mon Dieu, oui. Il s'agit tout au plus de faire un raisonnement.

– Pas davantage ?

– Pas davantage.

– Et ce raisonnement ?

– Le voici, dépouillé de tout commentaire. D'une part *il y a eu vol*, puisque ces deux demoiselles sont d'accord et qu'elles ont réellement vu deux hommes qui s'enfuyaient avec des objets.

– Il y a eu vol.

– D'autre part, *rien n'a disparu*, puisque M. de Gesvres l'affirme et qu'il est mieux que personne en mesure de le savoir.

– Rien n'a disparu.

– De ces deux constatations il résulte inévitablement cette conséquence : du moment qu’il y a eu vol et que rien n’a disparu, c’est que l’objet emporté a été remplacé par un objet identique. Il se peut, je m’empresse de le dire, que ce raisonnement ne soit pas ratifié par les faits. Mais je prétends que c’est le premier qui doive s’offrir à nous, et qu’on n’a le droit de l’écarter qu’après un examen sérieux.

– En effet... en effet... murmura le juge d’instruction, visiblement intéressé.

– Or, continua Isidore, qu’y avait-il dans ce salon qui pût attirer la convoitise des cambrioleurs ? Deux choses. La tapisserie d’abord. Ce ne peut être cela. Une tapisserie ancienne ne s’imite pas, et la supercherie vous eût sauté aux yeux. Restaient les quatre Rubens.

– Que dites-vous ?

– Je dis que les quatre Rubens accrochés à ce mur sont faux.

– Impossible !

– Ils sont faux, *a priori*, fatalement, et sans appel.

– Je vous répète que c’est impossible.

– Il y a bientôt un an, Monsieur le juge d’instruction, un jeune homme, qui se faisait appeler Charpenais, est venu au château d’Ambrumésy et a demandé la permission de copier les tableaux de Rubens. Cette permission lui fut accordée par M. de Gesvres. Chaque jour, durant cinq mois, du matin jusqu’au soir, Charpenais travailla dans ce salon. Ce sont les copies qu’il a faites, cadres et toiles, qui ont pris la place des quatre grands tableaux originaux légués à M. de Gesvres par son oncle, le marquis de Bobadilla.

– La preuve ?

– Je n’ai pas de preuve à donner. Un tableau est faux parce qu’il est faux, et j’estime qu’il n’est pas même besoin d’examiner ceux-là.

M. Filleul et Ganimard se regardaient sans dissimuler leur étonnement. L’inspecteur ne songeait plus à se retirer. À la fin, le juge d’instruction murmura :

– Il faudrait avoir l’avis de M. de Gesvres.

Et Ganimard approuva :

– Il faudrait avoir son avis.

Et ils donnèrent l’ordre qu’on priât le comte de venir au salon.

C’était une véritable victoire que remportait le jeune rhétoricien. Contraindre deux hommes de métier, deux professionnels comme M. Filleul

et Ganimard, à faire état de ses hypothèses, il y avait là un hommage dont tout autre se fût enorgueilli. Mais Beautrelet paraissait insensible à ces petites satisfactions d'amour-propre, et toujours souriant, sans la moindre ironie, il attendait. M. de Gesvres entra.

— Monsieur le comte, lui dit le juge d'instruction, la suite de notre enquête nous met en face d'une éventualité tout à fait imprévue, et que nous vous soumettons sous toutes réserves. Il se pourrait... je dis : il se pourrait... que les cambrieurs, en s'introduisant ici, aient eu pour but de dérober vos quatre Rubens ou du moins de les remplacer par quatre copies... copies qu'eût exécutées, il y a un an, un peintre du nom de Charpenais. Voulezvous examiner ces tableaux et nous dire si vous les reconnaissez pour authentiques ?

Le comte parut réprimer un mouvement de contrariété, observa Beautrelet, puis M. Filleul, et répondit sans prendre la peine de s'approcher des tableaux :

— J'espérais, Monsieur le juge d'instruction, que la vérité resterait ignorée. Puisqu'il en est autrement, je n'hésite pas à le déclarer : ces quatre tableaux sont faux.

— Vous le saviez donc ?

— Dès la première heure.

— Que ne le disiez-vous ?

— Le possesseur d'un objet n'est jamais pressé de dire que cet objet n'est pas... ou n'est plus authentique.

— Cependant, c'était le seul moyen de les retrouver.

— Il y en avait un meilleur.

— Lequel ?

— Celui de ne pas ébruiter le secret, de ne pas effaroucher mes voleurs, et de leur proposer le rachat des tableaux dont ils doivent être quelque peu embarrassés.

— Comment communiquer avec eux ?

Le comte ne répondant pas, ce fut Isidore qui riposta :

— Par une note insérée dans les journaux. Cette petite note, publiée par *Le Journal* et *Le Matin*, est ainsi conçue : « *Suis disposé à racheter les tableaux.* »

Le comte approuva d'un signe de tête. Une fois encore le jeune homme en remontrait à ses aînés.

M. Filleul fut beau joueur.

– Décidément, cher Monsieur, je commence à croire que vos camarades n'ont pas tout à fait tort. Sapristi, quel coup d'œil ! quelle intuition ! Si cela continue, M. Ganimard et moi nous n'aurons plus rien à faire.

– Oh ! tout cela n'était guère compliqué.

– Le reste l'est davantage, voulez-vous dire ? Je me rappelle en effet que, lors de notre première rencontre, vous aviez l'air d'en savoir plus long. Voyons, autant que je m'en souviene, vous affirmiez que le nom du meurtrier vous était connu ?

– En effet.

– Qui donc a tué Jean Daval ? Cet homme est-il vivant ? Où se cache-t-il ?

– Il y a un malentendu entre nous, Monsieur le juge, ou plutôt un malentendu entre vous et la réalité des faits, et cela depuis le début. Le meurtrier et le fugitif sont deux individus distincts.

– Que dites-vous ? s'exclama M. Filleul. L'homme que M. de Gesvres a vu dans le boudoir et contre lequel il a lutté, l'homme que ces demoiselles ont vu dans le salon et sur lequel Mlle de Saint-Véran a tiré, l'homme qui est tombé dans le parc et que nous cherchons, cet homme-là n'est pas celui qui a tué Jean Daval ?

– Non.

– Avez-vous découvert les traces d'un troisième complice qui aurait disparu avant l'arrivée de ces demoiselles ?

– Non.

– Alors je ne comprends plus... Qui donc est le meurtrier de Jean Daval ?

– Jean Daval a été tué par...

Beautrelet s'interrompt, demeura pensif un instant et reprit :

– Mais auparavant il faut que je vous montre le chemin que j'ai suivi pour arriver à la certitude, et les raisons mêmes du meurtre... sans quoi mon accusation vous semblerait monstrueuse... Et elle ne l'est pas... non, elle ne l'est pas... Il y a un détail qui n'a pas été remarqué et qui cependant a la plus grande importance, c'est que Jean Daval, au moment où il fut frappé, était vêtu de tous ses vêtements, chaussé de ses bottines de marche, bref, habillé comme on l'est en plein jour. Or, le crime a été commis à quatre heures du matin.

– J’ai relevé cette bizarrerie, fit le juge. M. de Gesvres m’a répondu que Daval passait une partie de ses nuits à travailler.

– Les domestiques disent au contraire qu’il se couchait régulièrement de très bonne heure. Mais admettons qu’il fût debout : pourquoi a-t-il défait son lit, de manière à faire croire qu’il était couché ? Et s’il était couché, pourquoi, en entendant du bruit, a-t-il pris la peine de s’habiller des pieds à la tête, au lieu de se vêtir sommairement ? J’ai visité sa chambre le premier jour, tandis que vous déjeuniez : ses pantoufles étaient au pied de son lit. Qui l’empêcha de les mettre plutôt que de chausser ses lourdes bottines ferrées ?

– Jusqu’ici, je ne vois pas...

– Jusqu’ici, en effet, vous ne pouvez voir que des anomalies. Elles m’ont paru cependant beaucoup plus suspectes quand j’appris que le peintre Charpenais, – le copiste des Rubens, – avait été présenté au comte par Jean Daval lui-même ?

– Eh bien ?

– Eh bien ! de là à conclure que Jean Daval et Charpenais étaient complices, il n’y a qu’un pas. Ce pas, je l’avais franchi lors de notre conversation.

– Un peu vite, il me semble.

– En effet, il fallait une preuve matérielle. Or, j’avais découvert dans la chambre de Daval, sur une des feuilles du sous-main où il écrivait, cette adresse, qui s’y trouve encore d’ailleurs, décalquée à l’envers par le buvard : *Monsieur A.L.N., bureau 45, Paris*. Le lendemain, on découvrit que le télégramme envoyé de Saint-Nicolas par le pseudo-chauffeur portait cette même adresse : *A.L.N., bureau 45*. La preuve matérielle existait, Jean Daval correspondait avec la bande qui avait organisé l’enlèvement des tableaux.

M. Filleul ne souleva aucune objection.

– Soit. La complicité est établie. Et vous en concluez ?

– Ceci d’abord, c’est que ce n’est point le fugitif qui a tué Jean Daval, puisque Jean Daval était son complice.

– Alors ?

– Monsieur le juge d’instruction, rappelez-vous la première phrase que prononça M. de Gesvres lorsqu’il se réveilla de son évanouissement. La phrase, rapportée par Mlle de Gesvres, est au procès-verbal : « *Je ne suis pas blessé. Et Daval ?... est-ce qu’il vit ?... Le couteau ?* » Et je vous prie

de la rapprocher de cette partie de son récit, également consignée au procès-verbal, où M. de Gesvres raconte l'agression : « L'homme bondit sur moi et m'étendit d'un coup de poing à la nuque. » Comment M. de Gesvres, qui était évanoui, pouvait-il savoir en se réveillant que Daval avait été frappé par un couteau ?

Beautrelet n'attendit point de réponse à sa question. On eût dit qu'il se hâtait pour la faire lui-même et couper court à tout commentaire. Il repartit aussitôt :

– Donc, c'est Jean Daval qui conduit les trois cambrioleurs jusqu'à ce salon. Tandis qu'il s'y trouve avec celui qu'ils appellent leur chef, un bruit se fait entendre dans le boudoir. Daval ouvre la porte. Reconnaisant M. de Gesvres, il se précipite vers lui, armé du couteau. M. de Gesvres réussit à lui arracher ce couteau, l'en frappe, et tombe lui-même frappé d'un coup de poing par cet individu que les deux jeunes filles devaient apercevoir quelques minutes après.

De nouveau, M. Filleul et l'inspecteur se regardèrent. Ganimard hocha la tête d'un air déconcerté. Le juge reprit :

– Monsieur le comte, dois-je croire que cette version est exacte ?...

M. de Gesvres ne répondit pas.

– Voyons, Monsieur le comte, votre silence nous permettrait de supposer...

Très nettement, M. de Gesvres prononça :

– Cette version est exacte en tous points.

Le juge sursauta.

– Alors je ne comprends pas que vous ayez induit la justice en erreur. Pourquoi dissimuler un acte que vous aviez le droit de commettre, étant en légitime défense ?

– Depuis vingt ans, dit M. de Gesvres, Daval travaillait à mes côtés. J'avais confiance en lui. Il m'a rendu des services inestimables. S'il m'a trahi, à la suite de je ne sais quelles tentations, je ne voulais pas du moins, en souvenir du passé, que sa trahison fût connue.

– Vous ne vouliez pas, soit, mais vous deviez...

– Je ne suis pas de votre avis, Monsieur le juge d'instruction. Du moment qu'aucun innocent n'était accusé de ce crime, mon droit absolu était de ne pas accuser celui qui fut à la fois le coupable et la victime. Il est mort. J'estime que la mort est un châtement suffisant.

– Mais maintenant, Monsieur le comte, maintenant que la vérité est connue, vous pouvez parler.

– Oui. Voici deux brouillons de lettres écrites par lui à ses complices. Je les ai pris dans son portefeuille, quelques minutes après sa mort.

– Et le mobile du vol ?

– Allez à Dieppe, au 18 de la rue de la Barre. Là demeure une certaine Mme Verdier. C'est pour cette femme qu'il a connue il y a deux ans, pour subvenir à ses besoins d'argent, que Daval a volé.

Ainsi tout s'éclairait. Le drame sortait de l'ombre et peu à peu apparaissait sous un véritable jour.

– Continuons, dit M. Filleul, après que le comte se fut retiré.

– Ma foi, dit Beautrelet gaiement, je suis à peu près au bout de mon rouleau.

– Mais le fugitif, le blessé ?

– Là-dessus, Monsieur le juge d'instruction, vous en savez autant que moi... Vous avez suivi son passage dans l'herbe du cloître... vous savez...

– Oui, je sais... mais, depuis, ils l'ont enlevé, et ce que je voudrais, ce sont des indications sur cette auberge...

Isidore Beautrelet éclata de rire.

– L'auberge ! L'auberge n'existe pas ! C'est un truc pour dépister la justice, un truc ingénieux puisqu'il a réussi.

– Cependant, le docteur Delattre affirme...

– Eh ! Justement, s'écria Beautrelet, d'un ton de conviction. C'est parce que le docteur Delattre affirme qu'il ne faut pas le croire. Comment ! Le docteur Delattre n'a voulu donner sur toute son aventure que les détails les plus vagues ! Il n'a voulu rien dire qui pût compromettre la sûreté de son client... Et voilà tout à coup qu'il attire l'attention sur une auberge ! Mais soyez certain que, s'il a prononcé ce mot d'auberge, c'est qu'il lui fut imposé. Soyez certain que toute l'histoire qu'il nous a servie lui fut dictée sous peine de représailles terribles. Le docteur a une femme et une fille. Et il les aime trop pour désobéir à des gens dont il a éprouvé la formidable puissance. Et c'est pourquoi il a fourni à vos efforts la plus précise des indications.

– Si précise qu'on ne peut trouver l'auberge.

– Si précise que vous ne cessiez pas de la chercher, contre toute vraisemblance, et que vos yeux se sont détournés du seul endroit où



l'homme puisse être, de cet endroit mystérieux qu'il n'a pas quitté, qu'il n'a pas pu quitter depuis l'instant où, blessé par Mlle de Saint-Véran, il est parvenu à s'y glisser, comme une bête dans sa tanière.

– Mais où, sacrebleu ?...

– Dans les ruines de la vieille abbaye.

– Mais il n'y a plus de ruines ! Quelques pans de mur ! Quelques colonnes !

– C'est là qu'il s'est terré, Monsieur le juge d'instruction, cria Beautrelet avec force, c'est là qu'il faut borner vos recherches ! c'est là, et pas ailleurs, que vous trouverez Arsène Lupin.

– Arsène Lupin ! s'exclama M. Filleul en sautant sur ses jambes.

Il y eut un silence un peu solennel, où se prolongèrent les syllabes du nom fameux. Arsène Lupin, le grand aventurier, le roi des cambrioleurs, était-ce possible que ce fût lui l'adversaire vaincu, et cependant invisible, après lequel on s'acharnait en vain depuis plusieurs jours ? Mais Arsène Lupin pris au piège, arrêté, pour un juge d'instruction, c'était l'avancement immédiat, la fortune, la gloire !

Ganimard n'avait pas bronché. Isidore lui dit :

– Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas, Monsieur l'inspecteur ?

– Parbleu !

– Vous non plus, n'est-ce pas, vous n'avez jamais douté que ce fût lui l'organisateur de cette affaire ?

– Pas une seconde ! La signature y est. Un coup de Lupin, ça diffère d'un autre coup comme un visage d'un autre visage. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux.

– Vous croyez... vous croyez... répétait M. Filleul.

– Si je crois ! s'écria le jeune homme. Tenez, rien que ce petit fait : sous quelles initiales ces gens-là correspondent-ils entre eux ? A. L. N., c'est-à-dire la première lettre du nom d'Arsène, la première et la dernière du nom de Lupin.

– Ah ! fit Ganimard, rien ne vous échappe. Vous êtes un rude type, et le vieux Ganimard met bas les armes.

Beautrelet rougit de plaisir et serra la main que lui tendait l'inspecteur. Les trois hommes s'étaient rapprochés du balcon, et leur regard s'étendait sur le champ des ruines. M. Filleul murmura :

– Alors, il serait là.

– *Il est là*, dit Beautrelet, d'une voix sourde. Il est là depuis la minute même où il est tombé. Logiquement et pratiquement, il ne pouvait s'échapper sans être aperçu de Mlle de Saint-Véran et des deux domestiques.

– Quelle preuve en avez-vous ?

– La preuve, ses complices nous l'ont donnée. Le matin même, l'un d'eux se déguisait en chauffeur, vous conduisait ici...

– Pour reprendre la casquette, pièce d'identité.

– Soit, mais aussi, mais surtout, pour visiter les lieux, se rendre compte, et voir par lui-même ce qu'était devenu le patron.

– Et il s'est rendu compte ?

– Je le suppose, puisqu'il connaissait la cachette, lui. Et je suppose que l'état désespéré de son chef lui fut révélé, puisque, sous le coup de l'inquiétude, il a commis l'imprudence d'écrire ce mot de menace : « *Malheur à la jeune fille si elle a tué le patron.* »

– Mais ses amis ont pu l'enlever par la suite ?

– Quand ? Vos hommes n'ont pas quitté les ruines. Et puis où l'aurait-on transporté ? Tout au plus à quelques centaines de mètres de distance, car on ne fait pas voyager un moribond... et alors vous l'auriez trouvé. Non, vous dis-je, il est là. Jamais ses amis ne l'auraient arraché à la plus sûre des retraites. C'est là qu'ils ont amené le docteur, tandis que les gendarmes couraient au feu comme des enfants.

– Mais comment vit-il ? Pour vivre, il faut des aliments, de l'eau !

– Je ne puis rien dire... je ne sais rien... mais il est là, je vous le jure. Il est là parce qu'il ne peut pas ne pas y être. J'en suis sûr comme si je le voyais, comme si je le touchais. Il est là.

Le doigt tendu vers les ruines, il dessinait dans l'air un petit cercle qui diminuait peu à peu jusqu'à n'être plus qu'un point. Et ce point, les deux compagnons le cherchaient éperdument, tous deux penchés sur l'espace, tous deux émus de la même foi que Beautrelet et frissonnants de l'ardente conviction qu'il leur avait imposée. Oui, Arsène Lupin était là. En théorie comme en fait, il y était, ni l'un ni l'autre n'en pouvaient plus douter.

Et il y avait quelque chose d'impressionnant et de tragique à savoir que, dans quelque refuge ténébreux, gisait à même le sol, sans secours, fiévreux, épuisé, le célèbre aventurier.

– Et s'il meurt ? prononça M. Filleul à voix basse.

– S’il meurt, dit Beautrelet, et que ses complices en aient la certitude, veillez au salut de Mlle de Saint-Véran, Monsieur le juge, car la vengeance sera terrible.

Quelques minutes plus tard, et malgré les instances de M. Filleul, qui se fût volontiers accommodé de ce prestigieux auxiliaire, Beautrelet, dont les vacances expiraient ce même jour, reprenait la route de Dieppe. Il débarquait à Paris vers cinq heures et, à huit heures, franchissait en même temps que ses camarades la porte du lycée Janson.

Ganimard, après une exploration aussi minutieuse qu’inutile des ruines d’Ambrumésy, rentra par le rapide du soir. En arrivant chez lui, il trouva ce pneumatique :

*Monsieur l’inspecteur principal,*

*Ayant eu un peu de loisir à la fin de la journée, j’ai pu réunir quelques renseignements complémentaires qui ne manqueront pas de vous intéresser.*

*Depuis un an Arsène Lupin vit à Paris sous le nom d’Étienne de Vaudreix. C’est un nom que vous avez pu lire souvent dans les chroniques mondaines ou les échos sportifs. Grand voyageur, il fait de longues absences, pendant lesquelles il va, dit-il, chasser le tigre au Bengale ou le renard bleu en Sibérie. Il passe pour s’occuper d’affaires sans qu’on puisse préciser de quelles affaires il s’agit.*

*Son domicile actuel : 36, rue Marbeuf. (Je vous prie de remarquer que la rue Marbeuf est à proximité du bureau de poste numéro 45.) Depuis le jeudi 23 avril, veille de l’agression d’Ambrumésy, on n’a aucune nouvelle d’Étienne de Vaudreix.*

*Recevez, Monsieur l’inspecteur principal, avec toute ma gratitude pour la bienveillance que vous m’avez témoignée, l’assurance de mes meilleurs sentiments.*

*Isidore Beautrelet.*

*Post-Scriptum. – Surtout ne croyez pas qu’il m’ait fallu grand mal pour obtenir ces informations. Le matin même du crime, lorsque M. Filleul poursuivait son instruction devant quelques privilégiés, j’avais eu l’heureuse inspiration d’examiner la casquette du fugitif avant que le pseudo-chauffeur ne fût venu la changer. Le nom du chapelier m’a suffi, vous pensez bien, pour trouver la filière qui m’a fait connaître le nom de l’acheteur et son domicile.*

Le lendemain matin, Ganimard se présentait au 36 de la rue Marbeuf. Renseignements pris auprès de la concierge, il se fit ouvrir le rez-de-chaussée de droite, où il découvrit rien que des cendres dans la cheminée. Quatre jours auparavant, deux amis étaient venus brûler tous les papiers compromettants. Mais au moment de sortir, Ganimard croisa le facteur qui apportait une lettre pour M. de Vaudreix. L'après-midi, le Parquet, saisi de l'affaire, réclamait la lettre. Elle était timbrée d'Amérique et contenait ces lignes, écrites en anglais :

*Monsieur,*

*Je vous confirme la réponse que j'ai faite à votre agent. Dès que vous aurez en votre possession les quatre tableaux de M. de Gesvres, expédiez-les par le mode convenu. Vous y joindrez le reste, si vous pouvez réussir, ce dont je doute fort.*

*Une affaire imprévue m'obligeant à partir, j'arriverai en même temps que cette lettre. Vous me trouverez au Grand-Hôtel.*

*Harlington.*

Le jour même, Ganimard, muni d'un mandat d'arrêt, conduisait au dépôt le sieur Harlington, citoyen américain, inculpé de recel et de complicité de vol.

Ainsi donc, en l'espace de vingt-quatre heures, grâce aux indications vraiment inattendues d'un gamin de dix-sept ans, tous les nœuds de l'intrigue se dénouaient. En vingt-quatre heures, ce qui était inexplicable devenait simple et lumineux. En vingt-quatre heures, le plan des complices pour sauver leur chef était déjoué, la capture d'Arsène Lupin blessé, mourant, ne faisait plus de doute, sa bande était désorganisée, on connaissait son installation à Paris, le masque dont il se couvrait, et l'on perçait à jour, pour la première fois, avant qu'il eût pu en assurer la complète exécution, un de ses coups les plus habiles et le plus longuement étudiés.

Ce fut dans le public comme une immense clameur d'étonnement, d'admiration et de curiosité. Déjà le journaliste rouennais, en un article très réussi, avait raconté le premier interrogatoire du jeune rhétoricien, mettant en lumière sa bonne grâce, son charme naïf et son assurance tranquille. Les indiscretions auxquelles Ganimard et M. Filleul s'abandonnèrent malgré eux, entraînés par un élan plus fort que leur orgueil professionnel, éclairèrent le public sur le rôle de Beautrelet au cours des derniers

événements. Lui seul avait tout fait. À lui seul revenait tout le mérite de la victoire.

On se passionna. Du jour au lendemain, Isidore Beautrelet fut un héros, et la foule, subitement engouée, exigea sur son nouveau favori les plus amples détails. Les reporters étaient là. Ils se ruèrent à l'assaut du lycée Janson-de-Sailly, guettèrent les externes au sortir des classes et recueillirent tout ce qui concernait, de près ou de loin, le nommé Beautrelet ; et l'on apprit ainsi la réputation dont jouissait parmi ses camarades celui qu'ils appelaient le rival d'Herlock Sholmès. Par raisonnement, par logique et sans plus de renseignements que ceux qu'il lisait dans les journaux, il avait, à diverses reprises, annoncé la solution d'affaires compliquées que la justice ne devait débrouiller que longtemps après lui. C'était devenu un divertissement au lycée Janson que de poser à Beautrelet des questions ardues, des problèmes indéchiffrables, et l'on s'émerveillait de voir avec quelle sûreté d'analyse, au moyen de quelles ingénieuses déductions, il se dirigeait au milieu des ténèbres les plus épaisses. Dix jours avant l'arrestation de l'épicier Jorisse, il indiquait le parti que l'on pouvait tirer du fameux parapluie. De même, il affirmait dès le début, à propos du drame de Saint-Cloud, que le concierge était l'unique meurtrier possible.

Mais le plus curieux fut l'opuscule que l'on trouva en circulation parmi les élèves du lycée, opuscule signé de lui, imprimé à la machine à écrire et tiré à dix exemplaires. Comme titre : *ARSÈNE LUPIN, sa méthode, en quoi il est classique et en quoi original* – suivi d'un parallèle entre l'humour anglais et l'ironie française.

C'était une étude approfondie de chacune des aventures de Lupin, où les procédés de l'illustre cambrioleur nous apparaissaient avec un relief extraordinaire, où l'on nous montrait le mécanisme même de ses façons d'agir, sa tactique toute spéciale, ses lettres aux journaux, ses menaces, l'annonce de ses vols, bref, l'ensemble des trucs qu'il employait pour « cuisiner » la victime choisie et la mettre dans un état d'esprit tel, qu'elle s'offrait presque au coup machiné contre elle et que tout s'effectuait pour ainsi dire de son propre consentement.

Et c'était si juste comme critique, si pénétrant, si vivant, et d'une ironie à la fois si ingénue et si cruelle, qu'aussitôt les rieurs passèrent de son côté, que la sympathie des foules se détourna sans transition de Lupin vers

Isidore Beautrelet, et que dans la lutte qui s'engageait entre eux, d'avance on proclama la victoire du jeune rhétoricien.

En tout cas, cette victoire, M. Filleul aussi bien que le Parquet de Paris semblaient jaloux de lui en réserver la possibilité. D'une part, en effet, on ne parvenait pas à établir l'identité du sieur Harlington, ni à fournir une preuve décisive de son affiliation à la bande de Lupin. Compère ou non, il se taisait obstinément. Bien plus, après examen de son écriture, on n'osait plus affirmer que ce fût lui l'auteur de la lettre interceptée. Un sieur Harlington, pourvu d'un sac de voyage et d'un carnet amplement pourvu de bank-notes, était descendu au Grand-Hôtel, voilà tout ce qu'il était possible d'affirmer.

D'autre part, à Dieppe, M. Filleul couchait sur les positions que Beautrelet lui avait conquises. Il ne faisait pas un pas en avant. Autour de l'individu que Mlle de Saint-Véran avait pris pour Beautrelet, la veille du crime, même mystère. Mêmes ténèbres aussi sur tout ce qui concernait l'enlèvement des quatre Rubens. Qu'étaient devenus ces tableaux ? Et l'automobile qui les avait emportés dans la nuit, quel chemin avait-elle suivi ?

À Luneray, à Yerville, à Yvetot, on avait recueilli des preuves de son passage, ainsi qu'à Caudebec-en-Caux, où elle avait dû traverser la Seine au petit jour dans le bac à vapeur. Mais quand on poussa l'enquête à fond, il fut avéré que ladite automobile était découverte et qu'il eût été impossible d'y entasser quatre grands tableaux sans que les employés du bac les eussent aperçus. C'était tout probablement la même auto, mais alors la question se posait encore : qu'étaient devenus les quatre Rubens ?

Autant de problèmes que M. Filleul laissait sans réponse. Chaque jour ses subordonnés fouillaient le quadrilatère des ruines. Presque chaque jour il venait diriger les explorations. Mais de là à découvrir l'asile où Lupin agonisait – si tant est que l'opinion de Beautrelet fût juste –, de là à découvrir cet asile, il y avait un abîme que l'excellent magistrat n'avait point l'air disposé à franchir.

Aussi était-il naturel que l'on se retournât vers Isidore Beautrelet, puisque lui seul avait réussi à dissiper des ténèbres qui, en dehors de lui, se reformaient plus intenses et plus impénétrables. Pourquoi ne s'acharnait-il pas après cette affaire ? Au point où il l'avait menée, il lui suffisait d'un effort pour aboutir.

La question lui fut posée par un rédacteur du *Grand Journal*, qui s'introduisit dans le lycée Janson sous le faux nom de Bernod, correspondant de Beautrelet. À quoi Isidore répondit fort sagement :

– Cher monsieur, il n'y a pas que Lupin en ce monde, il n'y a pas que des histoires de cambrioleurs et de détectives, il y a aussi cette réalité qui s'appelle le baccalauréat. Or, je me présente en juillet. Nous sommes en mai. Et je ne veux pas échouer. Que dirait mon brave homme de père ?

– Mais que dirait-il si vous livriez à la justice Arsène Lupin ?

– Bah ! il y a temps pour tout. Aux prochaines vacances...

– Celles de la Pentecôte ?

– Oui. Je partirai le samedi 6 juin par le premier train.

– Et le soir de ce samedi, Arsène Lupin sera pris.

– Me donnez-vous jusqu'au dimanche ? demanda Beautrelet en riant.

– Pourquoi ce retard ? riposta le journaliste du ton le plus sérieux.

Cette confiance inexplicable, née d'hier et déjà si forte, tout le monde la ressentait à l'endroit du jeune homme, bien qu'en réalité, les événements ne la justifiassent que jusqu'à un certain point. N'importe ! On croyait. De sa part rien ne semblait difficile. On attendait de lui ce qu'on aurait pu attendre tout au plus de quelque phénomène de clairvoyance et d'intuition, d'expérience et d'habileté. Le 6 juin ! Cette date s'étalait dans tous les journaux. Le 6 juin, Isidore Beautrelet prendrait le rapide de Dieppe, et le soir Arsène Lupin serait arrêté.

– À moins que d'ici là il ne s'évade... objectaient les derniers partisans de l'aventurier.

– Impossible ! Toutes les issues sont gardées.

– À moins alors qu'il n'ait succombé à ses blessures, reprenaient les partisans, lesquels eussent mieux aimé la mort que la capture de leur héros.

Et la réplique était immédiate :

– Allons donc, si Lupin était mort, ses complices le sauraient, et Lupin serait vengé, Beautrelet l'a dit.

Et le 6 juin arriva. Une demi-douzaine de journalistes guettaient Isidore à la gare Saint-Lazare. Deux d'entre eux voulaient l'accompagner dans son voyage. Il les supplia de n'en rien faire.

Il s'en alla donc seul. Son compartiment était vide. Assez fatigué par une série de nuits consacrées au travail, il ne tarda pas à s'endormir d'un lourd sommeil. En rêve, il eut l'impression qu'on s'arrêtait à différentes

stations et que des personnes montaient et descendaient. À son réveil, en vue de Rouen, il était encore seul. Mais sur le dossier de la banquette opposée, une large feuille de papier, fixée par une épingle à l'étoffe grise, s'offrait à ses regards. Elle portait ces mots :

*Chacun ses affaires. Occupez-vous des vôtres. Sinon tant pis pour vous.*

– Parfait ! dit-il en se frottant les mains. Ça va mal dans le camp adverse. Cette menace est aussi stupide que celle du pseudo-chauffeur. Quel style ! On voit bien que ce n'est pas Lupin qui tient la plume.

On s'engouffrait sous le tunnel qui précède la vieille cité normande. En gare, Isidore fit deux ou trois tours sur le quai pour se dégourdir les jambes. Il se disposait à regagner son compartiment, quand un cri lui échappa. En passant près de la bibliothèque, il avait lu distraitemment, à la première page d'une édition spéciale du *Journal de Rouen*, ces quelques lignes dont il percevait soudain l'effrayante signification :

*Dernière heure. – On nous téléphone de Dieppe que, cette nuit, des malfaiteurs ont pénétré dans le château d'Ambrumésy, ont ligoté et bâillonné Mlle de Gesvres, et ont enlevé Mlle de Saint-Véran. Des traces de sang ont été relevées à cinq cents mètres du château, et tout auprès on a retrouvé une écharpe également maculée de sang. Il y a lieu de craindre que la malheureuse jeune fille n'ait été assassinée.*

Jusqu'à Dieppe, Isidore Beautrelet resta immobile. Courbé en deux, les coudes sur les genoux et ses mains plaquées contre sa figure, il réfléchissait. À Dieppe, il loua une auto. Au seuil d'Ambrumésy, il rencontra le juge d'instruction qui lui confirma l'horrible nouvelle.

– Vous ne savez rien de plus ? demanda Beautrelet.

– Rien. J'arrive à l'instant.

Au même moment le brigadier de gendarmerie s'approchait de M. Filleul et lui remettait un morceau de papier, froissé, déchiqueté, jauni, qu'il venait de ramasser non loin de l'endroit où l'on avait découvert l'écharpe. M. Filleul l'examina, puis le tendit à Isidore Beautrelet en disant :

– Voilà qui ne nous aidera pas beaucoup dans nos recherches.

Isidore tourna et retourna le morceau de papier. Couvert de chiffres, de points et de signes, il offrait exactement le dessin que nous donnons ci-dessous :



### 3

## *Le cadavre*

### [Table des matières](#)

Vers six heures du soir, ses opérations terminées, M. Filleul attendait, en compagnie de son greffier, M. Brédoux, la voiture qui devait le ramener à Dieppe. Il paraissait agité, nerveux. Par deux fois il demanda :

- Vous n’avez pas aperçu le jeune Beautrelet ?
- Ma foi non, Monsieur le juge.
- Où diable peut-il être ? On ne l’a pas vu de la journée.

Soudain, il eut une idée, confia son portefeuille à Brédoux, fit en courant le tour du château et se dirigea vers les ruines.

Près de la grande arcade, à plat ventre sur le sol tapissé des longues aiguilles de pin, un de ses bras replié sous sa tête, Isidore semblait assoupi.

- Eh quoi ! Que devenez-vous, jeune homme ? Vous dormez ?
- Je ne dors pas. Je réfléchis.

– Il s’agit bien de réfléchir ! Il faut voir d’abord. Il faut étudier les faits, chercher les indices, établir les points de repère. C’est après que, par la réflexion, on coordonne tout cela et que l’on découvre la vérité.

– Oui, je sais... c’est la méthode usuelle... la bonne sans doute. Moi, j’en ai une autre... je réfléchis d’abord, je tâche avant tout de trouver l’idée générale de l’affaire, si je peux m’exprimer ainsi. Puis j’imagine une hypothèse raisonnable, logique, en accord avec cette idée générale. Et c’est après, seulement, que j’examine si les faits veulent bien s’adapter à mon hypothèse.

- Drôle de méthode et rudement compliquée !
- Méthode sûre, monsieur Filleul, tandis que la vôtre ne l’est pas.
- Allons donc, les faits sont les faits.

– Avec des adversaires quelconques, oui. Mais pour peu que l’ennemi ait quelque ruse, les faits sont ceux qu’il a choisis. Ces fameux indices sur lesquels vous bâtissez votre enquête, il fut libre, lui, de les disposer à son gré. Et vous voyez alors, quand il s’agit d’un homme comme Lupin, où cela

peut vous conduire, vers quelles erreurs et quelles inepties ! Sholmès lui-même est tombé dans le piège.

– Arsène Lupin est mort.

– Soit. Mais sa bande reste, et les élèves d'un tel maître sont des maîtres eux-mêmes.

M. Filleul prit Isidore par le bras, et l'entraînant :

– Des mots, jeune homme. Voici qui est plus important. Écoutez bien. Ganimard, retenu à Paris à l'heure actuelle, n'arrive que dans quelques jours. D'autre part, le comte de Gesvres a télégraphié à Herlock Sholmès, lequel a promis son concours pour la semaine prochaine. Jeune homme, ne pensez-vous pas qu'il y aurait quelque gloire à dire à ces deux célébrités, le jour de leur arrivée : « Mille regrets, chers messieurs, mais nous n'avons pu attendre davantage. La besogne est finie » ?

Il était impossible de confesser son impuissance avec plus d'ingéniosité que ne le faisait ce bon M. Filleul. Beautrelet réprima un sourire et, affectant d'être dupe, répondit :

– Je vous avouerai, Monsieur le juge d'instruction, que, si je n'ai pas assisté tantôt à votre enquête, c'était dans l'espoir que vous consentiriez à m'en communiquer les résultats. Voyons, que savez-vous ?

– Eh bien ! voici. Hier soir, à 11 heures, les trois gendarmes que le brigadier Quevillon avait laissés de faction au château, recevaient dudit brigadier un petit mot les appelant en toute hâte à Ouville où se trouve leur brigade. Ils montèrent aussitôt à cheval, et quand ils arrivèrent...

– Ils constatèrent qu'ils avaient été joués, que l'ordre était faux et qu'ils n'avaient plus qu'à retourner à Ambrumésy.

– C'est ce qu'ils firent, sous la conduite du brigadier. Mais leur absence avait duré une heure et demie, et pendant ce temps, le crime avait été commis.

– Dans quelles conditions ?

– Dans les conditions les plus simples. Une échelle empruntée aux bâtiments de la ferme fut apposée contre le second étage du château. Un carreau fut découpé, une fenêtre ouverte. Deux hommes, munis d'une lanterne sourde, pénétrèrent dans la chambre de Mlle de Gesvres et la bâillonnèrent avant qu'elle n'ait eu le temps d'appeler. Puis, l'ayant attachée avec des cordes, ils ouvrirent très doucement la porte de la chambre où dormait Mlle de Saint-Véran. Mlle de Gesvres entendit un

gémissement étouffé, puis le bruit d'une personne qui se débat. Une minute plus tard, elle aperçut les deux hommes qui portaient sa cousine également liée et bâillonnée. Ils passèrent devant elle et s'en allèrent par la fenêtre. Épuisée, terrifiée, Mlle de Gesvres s'évanouit.

– Mais les chiens ? M. de Gesvres n'avait-il pas acheté deux molosses ?

– On les a retrouvés morts, empoisonnés.

– Mais par qui ? Personne ne pouvait les approcher.

– Mystère ! Toujours est-il que les deux hommes ont traversé sans encombre les ruines et sont sortis par la fameuse petite porte. Ils ont franchi le bois-taillis, en contournant les anciennes carrières... Ce n'est qu'à cinq cents mètres du château, au pied de l'arbre appelé le Gros-Chêne, qu'ils se sont arrêtés... et qu'ils ont mis leur projet à exécution.

– Pourquoi, s'ils étaient venus avec l'intention de tuer Mlle de Saint-Véran, ne l'ont-ils pas frappée dans sa chambre ?

– Je ne sais. Peut-être l'incident qui les a déterminés ne s'est-il produit qu'à leur sortie du château. Peut-être la jeune fille avait-elle réussi à se débarrasser de ses liens. Ainsi, pour moi, l'écharpe ramassée avait servi à lui attacher les poignets. En tout cas, c'est au pied du Gros-Chêne qu'ils ont frappé. Les preuves que j'ai recueillies sont irréfutables...

– Mais le corps ?

– Le corps n'a pas été retrouvé, ce qui d'ailleurs ne saurait nous surprendre outre mesure. La piste suivie m'a conduit, en effet, jusqu'à l'église de Varengueville, à l'ancien cimetière suspendu au sommet de la falaise. Là, c'est le précipice... un gouffre de plus de cent mètres. Et, en bas, les rochers, la mer. Dans un jour ou deux, une marée plus forte ramènera le corps sur la grève.

– Évidemment, tout cela est fort simple.

– Oui, tout cela est fort simple et ne m'embarrasse pas. Lupin est mort, ses complices l'ont appris et pour se venger, ainsi qu'ils l'avaient écrit, ils ont assassiné Mlle de Saint-Véran, ce sont là des faits qui n'avaient même pas besoin d'être contrôlés. Mais Lupin ?

– Lupin ?

– Oui, qu'est-il devenu ? Tout probablement, ses complices ont enlevé son cadavre en même temps qu'ils emportaient la jeune fille, mais quelle preuve avons-nous de cet enlèvement ? Aucune. Pas plus que de son séjour dans les ruines, pas plus que de sa mort ou de sa vie. Et c'est là tout le

mystère, mon cher Beautrelet. Le meurtre de Mlle Raymonde n'est pas un dénouement. Au contraire, c'est une complication. Que s'est-il passé depuis deux mois au château d'Ambrumésy ? Si nous ne déchiffrons pas cette énigme, d'autres vont venir qui nous brûleront la politesse.

– Quel jour vont-ils venir, ces autres ?

– Mercredi... mardi, peut-être...

Beautrelet sembla faire un calcul, puis déclara :

– Monsieur le juge d'instruction, nous sommes aujourd'hui samedi. Je dois rentrer au lycée lundi soir. Eh bien ! lundi matin, si vous voulez être ici à dix heures, je tâcherai de vous le révéler, le mot de l'énigme.

– Vraiment, monsieur Beautrelet... vous croyez ? Vous êtes sûr ?

– Je l'espère, du moins.

– Et maintenant, où allez-vous ?

– Je vais voir si les faits veulent bien s'accommoder à l'idée générale que je commence à discerner.

– Et s'ils ne s'accommodent pas ?

– Eh bien Monsieur le juge d'instruction, ce sont eux qui auront tort, dit Beautrelet en riant, et j'en chercherai d'autres plus dociles. À lundi, n'est-ce pas ?

– À lundi.

Quelques minutes après, M. Filleul roulait vers Dieppe, tandis qu'Isidore, muni d'une bicyclette que lui avait prêtée le comte de Gesvres, filait sur la route de Yerville et de Caudebec-en-Caux.

Il y avait un point sur lequel le jeune homme tenait à se faire avant tout une opinion nette, parce que ce point lui semblait justement le point faible de l'ennemi. On n'escamote pas des objets de la dimension des quatre Rubens. Il fallait qu'ils fussent quelque part. S'il était impossible pour le moment de les retrouver, ne pouvait-on connaître le chemin par où ils avaient disparu ?

L'hypothèse de Beautrelet était celle-ci : l'automobile avait bien emporté les quatre tableaux, mais avant d'arriver à Caudebec elle les avait déchargés sur une autre automobile qui avait traversé la Seine en amont ou en aval de Caudebec. En aval, le premier bac était celui de Quillebeuf, passage fréquenté, par conséquent dangereux. En amont, il y avait le bac de La Mailleraye, gros bourg isolé, en dehors de toute communication.

Vers minuit, Isidore avait franchi les dix-huit lieues qui le séparaient de la Mailleraie, et frappait à la porte d'une auberge située au bord de l'eau. Il y couchait, et dès le matin, interrogeait les matelots du bac. On consulta le livre des passagers. Aucune automobile n'avait passé jeudi le 23 avril.

– Alors, une voiture à chevaux ? insinua Beautrelet, une charrette ? un fourgon ?

– Non plus.

Toute la matinée, Isidore s'enquit. Il allait partir pour Quillebeuf, quand le garçon de l'auberge où il avait couché lui dit :

– Ce matin-là, j'arrivais de mes treize jours, et j'ai bien vu une charrette, mais elle n'a pas passé.

– Comment ?

– Non. On l'a déchargée sur une sorte de bateau plat, de péniche, comme ils disent, qui était amarrée au quai.

– Et cette charrette, d'où venait-elle ?

– Oh ! je l'ai bien reconnue. C'était à maître Vatinel, le charretier.

– Qui demeure ?

– Au hameau de Louvetot.

Beautrelet regarda sa carte d'état-major. Le hameau de Louvetot était situé au carrefour de la route d'Yvetot à Caudebec et d'une petite route tortueuse qui s'en venait à travers bois jusqu'à la Mailleraie !

Ce n'est qu'à six heures du soir qu'Isidore réussit à découvrir dans un cabaret maître Vatinel, un de ces vieux Normands finauds qui se tiennent toujours sur leurs gardes, qui se méfient de l'étranger, mais qui ne savent pas résister à l'attrait d'une pièce d'or et à l'influence de quelques petits verres.

– Bien oui, Monsieur, ce matin-là, les gens à l'automobile m'avaient donné rendez-vous à cinq heures au carrefour. Ils m'ont remis quatre grandes machines, hautes comme ça. Il y en a un qui m'a accompagné. Et nous avons porté la chose jusqu'à la péniche.

– Vous parlez d'eux comme si vous les connaissiez déjà.

– Je vous crois que je les connaissais ! C'était la sixième fois que je travaillais pour eux.

Isidore tressaillit.

– Vous dites la sixième fois ?... Et depuis quand ?

– Mais tous les jours d’avant celui-là, parbleu ! Mais alors, c’étaient d’autres machines... des gros morceaux de pierre... ou bien des plus petites assez longues qu’ils avaient enveloppées et qu’ils portaient comme le saint sacrement. Ah ! Fallait pas y toucher à celles-là... Mais qu’est-ce que vous avez ? Vous êtes tout blanc.

– Ce n’est rien... la chaleur...

Beautrelet sortit en titubant. La joie, l’imprévu de la découverte l’étourdissaient.

Il s’en retourna tout tranquillement, coucha le soir au village de Varengueville, passa, le lendemain matin, une heure à la mairie avec l’instituteur, et revint au château. Une lettre l’y attendait *aux bons soins de M. le comte de Gesvres*.

Elle contenait ces lignes :

*Deuxième avertissement. Tais-toi. Sinon...*

– Allons, murmura-t-il, il va falloir prendre quelques précautions pour ma sûreté personnelle. Sinon, comme ils disent...

Il était neuf heures ; il se promena parmi les ruines, puis s’allongea près de l’arcade et ferma les yeux.

– Eh bien ! Jeune homme, êtes-vous content de votre campagne ?

C’était M. Filleul qui arrivait à l’heure fixée.

– Enchanté, Monsieur le juge d’instruction.

– Ce qui veut dire ?

– Ce qui veut dire que je suis prêt à tenir ma promesse, malgré cette lettre qui ne m’y engage guère.

Il montra la lettre à M. Filleul.

– Bah ! des histoires, s’écria celui-ci, et j’espère que cela ne vous empêchera pas...

– De vous dire ce que je sais ? Non, Monsieur le juge d’instruction. J’ai promis : je tiendrai. Avant dix minutes, nous saurons... une partie de la vérité.

– Une partie ?

– Oui, à mon sens, la cachette de Lupin, cela ne constitue pas tout le problème. Mais pour la suite, nous verrons.

– Monsieur Beautrelet, rien ne m'étonne de votre part. Mais comment avez-vous pu découvrir ?...

– Oh ! tout naturellement. Il y a dans la lettre du sieur Harlington à M. Étienne de Vaudreix, ou plutôt à Lupin...

– La lettre interceptée ?

– Oui. Il y a une phrase qui m'a toujours intrigué. C'est celle-ci : « À l'envoi des tableaux, vous joindrez le reste, si vous pouvez réussir, ce dont je doute fort. »

– En effet, je me souviens.

– Quel était ce reste ? Un objet d'art, une curiosité ? Le château n'offrait rien de précieux que les Rubens et les tapisseries. Des bijoux ? Il y en a fort peu et de valeur médiocre. Alors quoi ? Et, d'autre part, pouvait-on admettre que des gens comme Lupin, d'une habileté aussi prodigieuse, n'eussent pas réussi à joindre à l'envoi *ce reste*, qu'ils avaient évidemment proposé ? Entreprise difficile, c'est probable, exceptionnelle, soit, mais possible, donc certaine, puisque Lupin le voulait.

– Cependant, il a échoué : rien n'a disparu.

– Il n'a pas échoué : quelque chose a disparu.

– Oui, les Rubens... mais...

– Les Rubens, et autre chose... quelque chose que l'on a remplacé par une chose identique, comme on a fait pour les Rubens, quelque chose de beaucoup plus extraordinaire, de plus rare et de plus précieux que les Rubens.

– Enfin, quoi ? vous me faites languir.

Tout en marchant à travers les ruines, les deux hommes s'étaient dirigés vers la petite porte et longeaient la Chapelle-Dieu.

Beautrelet s'arrêta.

– Vous voulez le savoir, Monsieur le juge d'instruction ?

– Si je le veux !

Beautrelet avait une canne à la main, un bâton solide et noueux. Brusquement, d'un revers de cette canne, il fit sauter en éclats l'une des statuette qui ornaient le portail de la chapelle.

– Mais vous êtes fou clama M. Filleul, hors de lui, et en se précipitant vers les morceaux de la statuette. Vous êtes fou ! Ce vieux saint était admirable...

– Admirable ! proféra Isidore en exécutant un moulinet qui jeta bas la Vierge Marie.

M. Filleul l’empoigna à bras-le-corps.

– Jeune homme, je ne vous laisserai pas commettre...

Un roi mage encore voltigea, puis une crèche avec l’Enfant Jésus...

– Un mouvement de plus et je tire.

Le comte de Gesvres était survenu et armait son revolver.

Beautrelet éclata de rire.

– Tirez donc là-dessus, Monsieur le comte... tirez là-dessus, comme à la foire... Tenez... ce bonhomme qui porte sa tête à pleines mains.

Le saint Jean-Baptiste sauta.

– Ah ! fit le comte... en braquant son revolver, une telle profanation !... de pareils chefs-d’œuvre !

– Du toc, Monsieur le comte !

– Quoi ? Que dites-vous ? hurla M. Filleul, tout en désarmant le comte.

– Du toc, du carton-pâte !

– Ah ! ça... est-ce possible ?

– Du soufflé ! Du vide ! Du néant !

Le comte se baissa et ramassa un débris de statuette.

– Regardez bien, Monsieur le comte... du plâtre ! Du plâtre patiné, moisi, verdi comme de la pierre ancienne... mais du plâtre, des moulages de plâtre... voilà tout ce qui reste du pur chef-d’œuvre... voilà ce qu’ils ont fait en quelques jours !... Voilà ce que le sieur Charpenais, le copiste des Rubens, a préparé, il y a un an.

À son tour, il saisit le bras de M. Filleul.

– Qu’en pensez-vous, Monsieur le juge d’instruction ? Est-ce beau ? est-ce énorme ? gigantesque ? la chapelle enlevée ! Toute une chapelle gothique recueillie pierre par pierre ! Tout un peuple de statuettes, captivé ! Et remplacé par des bonshommes en stuc ! Un des plus magnifiques spécimens d’une époque d’art incomparable, confisqué ! la Chapelle-Dieu, enfin, volée ! N’est-ce pas formidable ! Ah ! Monsieur le juge d’instruction, quel génie que cet homme !

– Vous vous emballez, monsieur Beautrelet.

– On ne s’emballe jamais trop, Monsieur, quand il s’agit de pareils individus. Tout ce qui dépasse la moyenne vaut qu’on l’admire. Et celui-là plane au-dessus de tout. Il y a dans ce vol une richesse de conception, une



force, une puissance, une adresse et une désinvolture qui me donnent le frisson.

– Dommage qu’il soit mort, ricana M. Filleul... sans quoi il eût fini par voler les tours de Notre-Dame.

Isidore haussa les épaules.

– Ne riez pas, Monsieur. Même mort, celui-là vous bouleverse.

– Je ne dis pas... monsieur Beautrelet, et j’avoue que ce n’est pas sans une certaine émotion que je m’apprête à le contempler... si toutefois ses camarades n’ont pas fait disparaître son cadavre.

– Et en admettant surtout, remarqua le comte de Gesvres, que ce fut bien lui que blessa ma pauvre nièce.

– Ce fut bien lui, Monsieur le comte, affirma Beautrelet, ce fut bien lui qui tomba dans les ruines sous la balle que tira Mlle de Saint-Véran ; ce fut lui qu’elle vit se relever, et qui retomba encore, et qui se traîna vers la grande arcade pour se relever une dernière fois – cela par un miracle dont je vous donnerai l’explication tout à l’heure – et parvenir jusqu’à ce refuge de pierre... qui devait être son tombeau.

Et de sa canne, il frappa le seuil de la chapelle.

– Hein ? Quoi ? s’écria M. Filleul stupéfait... son tombeau ?... Vous croyez que cette impénétrable cachette...

– Elle se trouve ici... là..., répéta-t-il.

– Mais nous l’avons fouillée.

– Mal.

– Il n’y a pas de cachette ici, protesta M. de Gesvres. Je connais la chapelle.

– Si, Monsieur le comte, il y en a une. Allez à la mairie de Varengueville, où l’on a recueilli tous les papiers qui se trouvaient dans l’ancienne paroisse d’Ambrumésy, et vous apprendrez, par ces papiers datés du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu’il existait sous la chapelle une crypte. Cette crypte remonte, sans doute, à la chapelle romane, sur l’emplacement de laquelle celle-ci fut construite.

– Mais, comment Lupin aurait-il connu ce détail ? demanda M. Filleul.

– D’une façon fort simple, par les travaux qu’il dut exécuter pour enlever la chapelle.

– Voyons, voyons, monsieur Beautrelet, vous exagérez... Il n’a pas enlevé toute la chapelle. Tenez, aucune de ces pierres d’assise n’a été

touchée.

– Évidemment, il n’a moulé et il n’a pris que ce qui avait une valeur artistique, les pierres travaillées, les sculptures, les statuettes, tout le trésor des petites colonnes et des ogives ciselées. Il ne s’est pas occupé de la base même de l’édifice. Les fondations restent.

– Par conséquent, monsieur Beautrelet, Lupin n’a pu pénétrer jusqu’à la crypte.

À ce moment, M. de Gesvres, qui avait appelé l’un de ses domestiques, revenait avec la clef de la chapelle. Il ouvrit la porte. Les trois hommes entrèrent.

Après un instant d’examen, Beautrelet reprit :

– ... Les dalles du sol, comme de raison, ont été respectées. Mais il est facile de se rendre compte que le maître-autel n’est plus qu’un moulage. Or, généralement, l’escalier qui descend aux cryptes s’ouvre devant le maître-autel et passe sous lui.

– Vous en concluez ?

– J’en conclus que c’est en travaillant là que Lupin a trouvé la crypte.

À l’aide d’une pioche que le comte envoya chercher, Beautrelet attaqua l’autel. Les morceaux de plâtre sautaient de droite et de gauche.

– Fichtre, murmura M. Filleul, j’ai hâte de savoir...

– Moi aussi, dit Beautrelet, dont le visage était pâle d’angoisse.

Il précipita ses coups. Et soudain, sa pioche qui, jusqu’ici, n’avait point rencontré de résistance, se heurta à une matière plus dure, et rebondit. On entendit comme un bruit d’éboulement, et ce qui restait de l’autel s’abîma dans le vide à la suite du bloc de pierre que la pioche avait frappé. Beautrelet se pencha. Il fit flamber une allumette et la promena sur le vide :

– L’escalier commence plus en avant que je ne pensais, sous les dalles de l’entrée, presque. J’aperçois les dernières marches.

– Est-ce profond ?

– Trois ou quatre mètres... Les marches sont très hautes... et il en manque.

– Il n’est pas vraisemblable, dit M. Filleul, que pendant la courte absence des trois gendarmes, alors qu’on enlevait Mlle de Saint-Véran, il n’est pas vraisemblable que les complices aient eu le temps d’extraire le cadavre de cette cave... Et puis, pourquoi l’eussent-ils fait, d’ailleurs ? Non, pour moi, il est là.

Un domestique leur apporta une échelle que Beautrelet introduisit dans l'excavation et qu'il planta, en tâtonnant, parmi les décombres tombés. Puis il en maintint vigoureusement les deux montants.

– Voulezvous descendre, monsieur Filleul ?

Le juge d'instruction, muni d'une bougie, s'aventura. Le comte de Gesvres le suivit. À son tour Beautrelet posa le pied sur le premier échelon.

Il y en avait dix-huit qu'il compta machinalement, tandis que ses yeux examinaient la crypte où la lueur de la bougie luttait contre les lourdes ténèbres. Mais, en bas, une odeur violente, immonde, le heurta, une de ces odeurs de pourriture dont le souvenir, par la suite, vous obsède. Oh ! Cette odeur, il en eut le cœur qui chavira...

Et tout à coup, une main tremblante lui agrippa l'épaule.

– Eh bien ! quoi ? Qu'y a-t-il ?

– Beautrelet, balbutia M. Filleul.

Il ne pouvait parler, étreint par l'épouvante.

– Voyons, Monsieur le juge d'instruction, remettez-vous...

– Beautrelet... il est là...

– Hein ?

– Oui... il y avait quelque chose sous la grosse pierre qui s'est détachée de l'autel... j'ai poussé la pierre... et j'ai touché... Oh je n'oublierai jamais...

– Où est-il ?

– De ce côté... Sentez-vous cette odeur ?... et puis, tenez... regardez...

Il avait saisi la bougie et la projetait vers une forme étendue sur le sol.

– Oh ! s'exclama Beautrelet avec horreur.

Les trois hommes se courbèrent vivement. À moitié nu, le cadavre s'allongeait maigre, effrayant. La chair verdâtre, aux tons de cire molle, apparaissait par endroits, entre les vêtements déchiquetés. Mais le plus affreux, ce qui avait arraché au jeune homme un cri de terreur, c'était la tête, la tête que venait d'écraser le bloc de pierre, la tête informe, masse hideuse où plus rien ne pouvait se distinguer... et quand leurs yeux se furent accoutumés à l'obscurité, ils virent que toute cette chair grouillait abominablement...

En quatre enjambées, Beautrelet remonta l'échelle et s'enfuit au grand jour, à l'air libre. M. Filleul le retrouva de nouveau couché à plat ventre, les mains collées au visage. Il lui dit :

– Tous mes compliments, Beautrelet. Outre la découverte de la cachette, il est deux points où j’ai pu contrôler l’exactitude de vos assertions. Tout d’abord, l’homme sur qui Mlle de Saint-Véran a tiré était bien Arsène Lupin comme vous l’avez dit dès le début. De même, c’était bien sous le nom d’Étienne de Vaudreix qu’il vivait à Paris. Le linge est marqué aux initiales E.V. Il me semble, n’est-ce pas ? que la preuve suffit...

Isidore ne bougeait pas.

– M. le comte est parti chercher le docteur Jouet qui fera les constatations d’usage. Pour moi, la mort date de huit jours au moins. L’état de décomposition du cadavre... Mais vous n’avez pas l’air d’écouter ?

– Si, si.

– Ce que je dis est appuyé sur des raisons péremptoires. Ainsi, par exemple...

M. Filleul continua sa démonstration, sans obtenir d’ailleurs des marques plus manifestes d’attention. Mais le retour de M. de Gesvres interrompit son monologue.

Le comte revenait avec deux lettres. L’une lui annonçait l’arrivée d’Herlock Sholmès pour le lendemain.

– À merveille, s’écria M. Filleul, tout allègre. L’inspecteur Ganimard arrive également. Ce sera délicieux.

– Cette autre lettre est pour vous, Monsieur le juge d’instruction, dit le comte.

– De mieux en mieux, reprit M. Filleul, après avoir lu... Ces messieurs, décidément, n’auront pas grand-chose à faire. Beautrelet, on me prévient de Dieppe que des pêcheurs de bouquet ont trouvé ce matin, sur les rochers, le cadavre d’une jeune femme.

Beautrelet sursauta :

– Que dites-vous ? le cadavre...

– D’une jeune femme... un cadavre affreusement mutilé, précise-t-on, et dont il ne serait pas possible d’établir l’identité, s’il ne restait au bras droit une petite gourmette d’or, très fine, qui s’est incrustée dans la peau tuméfiée. Or, Mlle de Saint-Véran portait au bras droit une gourmette d’or. Il s’agit donc évidemment de votre malheureuse nièce, Monsieur le comte, que la mer aura entraînée jusque-là. Qu’en pensez-vous, Beautrelet ?

– Rien., rien... ou plutôt si... tout s’enchaîne, comme vous voyez, il ne manque plus rien à mon argumentation. Tous les faits, un à un, même les

plus contradictoires, même les plus déconcertants viennent à l'appui de l'hypothèse que j'ai imaginée dès le premier moment.

– Je ne comprends pas bien.

– Vous ne tarderez pas à comprendre. Rappelez-vous que je vous ai promis la vérité entière.

– Mais il me semble...

– Un peu de patience. Jusqu'ici vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi. Il fait beau temps. Promenez-vous, déjeunez au château, fumez votre pipe. Moi, je serai de retour vers quatre ou cinq heures. Quant à mon lycée, ma foi, tant pis, je prendrai le train de minuit.

Ils étaient arrivés aux communs, derrière le château. Beautrelet sauta à bicyclette et s'éloigna.

À Dieppe, il s'arrêta aux bureaux du journal *La Vigie* où il se fit montrer les numéros de la dernière quinzaine. Puis il partit pour le bourg d'Envermeu, situé à dix kilomètres. À Envermeu, il s'entretint avec le maire, avec le curé, avec le garde champêtre. Trois heures sonnèrent à l'église du bourg. Son enquête était finie.

Il revint en chantant d'allégresse. Ses jambes pesaient tour à tour d'un rythme égal et fort sur les deux pédales, sa poitrine s'ouvrait largement à l'air vif qui soufflait de la mer. Et parfois il s'oubliait à jeter au ciel des clameurs de triomphe en songeant au but qu'il poursuivait et à ses efforts heureux.

Ambrumésy apparut. Il se laissa aller à toute vitesse sur la pente qui précède le château. Les arbres qui bordent le chemin, en quadruple rangée séculaire, semblaient accourir à sa rencontre et s'évanouir aussitôt derrière lui. Et, tout à coup, il poussa un cri. Dans une vision soudaine, il avait vu une corde se tendre d'un arbre à l'autre, en travers de la route.

La machine heurtée s'arrêta net. Il fut projeté en avant, avec une violence inouïe, et il eut l'impression qu'un hasard seul, un miraculeux hasard, lui faisait éviter un tas de cailloux, où logiquement sa tête aurait dû se briser.

Il resta quelques secondes étourdi. Puis, tout contusionné, les genoux écorchés, il examina les lieux. Un petit bois s'étendait à droite, par où, sans aucun doute, l'agresseur s'était enfui. Beautrelet détacha la corde. À l'arbre de gauche autour duquel elle était attachée, un petit papier était fixé par une ficelle. Il le déplia et lut :

*Troisième et dernier avertissement.*

Il rentra au château, posa quelques questions aux domestiques, et rejoignit le juge d'instruction dans une pièce du rez-de-chaussée, tout au bout de l'aile droite, où M. Filleul avait l'habitude de se tenir au cours de ses opérations. M. Filleul écrivait, son greffier assis en face de lui. Sur un signe, le greffier sortit, et le juge s'écria :

– Mais qu'avez-vous donc, monsieur Beautrelet ? Vos mains sont en sang.

– Ce n'est rien, ce n'est rien, dit le jeune homme... une simple chute provoquée par cette corde qu'on a tendue devant ma bicyclette. Je vous prierai seulement de remarquer que ladite corde provient du château. Il n'y a pas plus de vingt minutes qu'elle servait à sécher du linge auprès de la buanderie.

– Est-ce possible ?

– Monsieur, c'est ici même que je suis surveillé, par quelqu'un qui se trouve au cœur de la place, qui me voit, qui m'entend, et qui, minute par minute, assiste à mes actes et connaît mes intentions.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr. C'est à vous de le découvrir et vous n'y aurez pas de peine. Mais, pour moi, je veux finir et vous donner les explications promises. J'ai marché plus vite que nos adversaires ne s'y attendaient, et je suis persuadé que, de leur côté, ils vont agir avec vigueur. Le cercle se resserre autour de moi. Le péril approche, j'en ai le pressentiment.

– Voyons, voyons, Beautrelet...

– Bah ! on verra bien. Pour l'instant, dépêchons-nous. Et d'abord, une question sur un point que je veux écarter tout de suite. Vous n'avez parlé à personne de ce document que le brigadier Quevillon a ramassé et qu'il vous a remis en ma présence ?

– Ma foi non, à personne. Mais est-ce que vous y attachez une valeur quelconque ?...

– Une grande valeur. C'est une idée que j'ai, une idée du reste, je l'avoue, qui ne repose sur aucune preuve... car, jusqu'ici, je n'ai guère réussi à déchiffrer ce document. Aussi, je vous en parle... pour n'y plus revenir.

Beautrelet appuya sa main sur celle de M. Filleul, et à voix basse :

– Taisez-vous... on nous écoute... dehors...

Le sable craqua. Beautrelet courut vers la fenêtre et se pencha.

– Il n’y a plus personne... mais la platebande est foulée... on relèvera facilement les empreintes.

Il ferma la fenêtre et vint se rasseoir.

– Vous voyez, monsieur le Juge d’instruction, l’ennemi ne prend même plus de précautions... il n’en a plus le temps... lui aussi sent que l’heure presse. Hâtons-nous donc, et parlons puisqu’ils ne veulent pas que je parle.

Il posa sur la table le document et le maintint déplié.

– Avant tout, une remarque. Il n’y a sur ce papier, en dehors de points, que des chiffres. Et, dans les trois premières lignes et la cinquième – les seules dont nous ayons à nous occuper, car la quatrième semble d’une nature tout à fait différente – n’y a pas un de ces chiffres qui soit plus élevé que le chiffre 5. Nous avons donc bien des chances pour que chacun de ces chiffres représente une des cinq voyelles, et dans l’ordre alphabétique. Inscrivons le résultat. Il inscrivit sur une feuille à part :

*e . a . a . . e . . e . a .*

*. a . . a . . e . e . . e . o i . e . . e .*

*. o u . . e . o . . e . . o . . e*

*a i . u i . . e . . e u . e*

Puis il reprit :

– Comme vous voyez, cela ne donne pas grand-chose. La clef est à la fois très facile – puisqu’on s’est contenté de remplacer les voyelles par des chiffres et les consonnes par des points – et très difficile, sinon impossible, puisqu’on ne s’est pas donné plus de mal pour compliquer le problème.

– Il est de fait qu’il est suffisamment obscur.

– Essayons de l’éclaircir. La seconde ligne est divisée en deux parties, et la deuxième partie se présente de telle façon qu’il est tout à fait probable qu’elle forme un mot. Si nous tâchons maintenant de remplacer les points intermédiaires par des consonnes, nous concluons, après tâtonnement, que les seules consonnes qui peuvent logiquement servir d’appui aux voyelles ne peuvent logiquement produire qu’un mot, un seul mot : « demoiselles ».

– Il s’agirait alors de Mlle de Gesvres et de Mlle de Saint-Véran ?

– En toute certitude.

– Et vous ne voyez rien d’autre ?

– Si. Je note encore une solution de continuité au milieu de la dernière ligne, et si j’effectue le même travail sur le début de la ligne, je vois aussitôt qu’entre les deux diphtongues *ai* et *ui*, la seule consonne qui puisse remplacer le point est un *g*, et que, quand j’ai formé le début de ce mot *aigui*, il est naturel et indispensable que j’arrive avec les deux points suivants et l’e final au mot *aiguille*.

– En effet... le mot *aiguille* s’impose.

– Enfin, pour le dernier mot, j’ai trois voyelles et trois consonnes. Je tâtonne encore, j’essaie toutes les lettres les unes après les autres, et, en partant de ce principe que les deux premières lettres sont des consonnes, je constate que quatre mots peuvent s’adapter : les mots *fleuve*, *preuve*, *pleure* et *creuse*. J’élimine les mots *fleuve*, *preuve* et *pleure* comme n’ayant aucune relation possible avec une *aiguille*, et je garde le mot *creuse*.

– Ce qui fait *aiguille creuse*. J’admets que votre solution soit juste, mais en quoi nous avance-t-elle ?

– En rien, fit Beautrelet, d’un ton pensif. En rien, pour le moment... plus tard, nous verrons... J’ai idée, moi, que bien des choses sont incluses dans l’accouplement énigmatique de ces deux mots : *aiguille creuse*. Ce qui m’occupe, c’est plutôt la matière du document, le papier dont on s’est servi... Fabrique-t-on encore cette sorte de parchemin un peu granité ? Et puis cette couleur d’ivoire... Et ces plis... l’usure de ces quatre plis... et enfin, tenez, ces marques de cire rouge, par-derrrière...

À ce moment, Beautrelet fut interrompu. C’était le greffier Brédoux qui ouvrait la porte et qui annonçait l’arrivée subite du procureur général.

M. Filleul se leva.

– M. le procureur général est en bas ?

– Non, Monsieur le juge d’instruction. M. le procureur général n’a pas quitté sa voiture. Il ne fait que passer et il vous prie de bien vouloir le rejoindre devant la grille. Il n’a qu’un mot à vous dire.

– Bizarre, murmura M. Filleul. Enfin... nous allons voir. Beautrelet, excusez-moi, je vais et je reviens.

Il s’en alla. On entendit ses pas qui s’éloignaient. Alors le greffier ferma la porte, tourna la clef et la mit dans sa poche.

– Eh bien ! quoi s’exclama Beautrelet tout surpris, que faites-vous ? Pourquoi nous enfermer ?

– Ne serons-nous pas mieux pour causer ? riposta Brédoux.



Beautrelet bondit vers une autre porte qui donnait dans la pièce voisine. Il avait compris. Le complice, c'était Brédoux, le greffier même du juge d'instruction !

Brédoux ricana :

– Ne vous écorchez pas les doigts, mon jeune ami, j'ai aussi la clef de cette porte.

– Reste la fenêtre, cria Beautrelet.

– Trop tard, fit Brédoux qui se campa devant la croisée, le revolver au poing.

Toute retraite était coupée. Il n'y avait plus rien à faire, plus rien qu'à se défendre contre l'ennemi qui se démasquait avec une audace brutale. Isidore, qu'étreignait un sentiment d'angoisse inconnu, se croisa les bras.

– Bien, marmotta le greffier, et maintenant soyons brefs.

Il tira sa montre.

– Ce brave M. Filleul va cheminer jusqu'à la grille. À la grille personne, bien entendu, pas plus de procureur que sur ma main. Alors il s'en reviendra. Cela nous donne environ quatre minutes. Il m'en faut une pour m'échapper par cette fenêtre, filer par la petite porte des ruines et sauter sur la motocyclette qui m'attend. Reste donc trois minutes. Cela suffit.

C'était un drôle d'être, contrefait, qui tenait en équilibre sur des jambes très longues et très frêles un buste énorme, rond comme un corps d'araignée et muni de bras immenses. Un visage osseux, un petit front bas, indiquaient l'obstination un peu bornée du personnage.

Beautrelet chancela, les jambes molles. Il dut s'asseoir.

– Parlez. Que voulezvous ?

– Le papier. Voici trois jours que je le cherche.

– Je ne l'ai pas.

– Tu mens. Quand je suis entré, je t'ai vu le remettre dans ton portefeuille.

– Après ?

– Après ? Tu t'engageras à rester bien sage. Tu nous embêtes. Laissons nous tranquilles, et occupe-toi de tes affaires. Nous sommes à bout de patience.

Il s'était avancé, le revolver toujours braqué sur le jeune homme, et il parlait sourdement, en martelant ses syllabes, avec un accent d'une incroyable énergie. L'œil était dur, le sourire cruel. Beautrelet frissonna.

C'était la première fois qu'il éprouvait la sensation du danger. Et quel danger ! Il se sentait en face d'un ennemi implacable, d'une force aveugle et irrésistible.

– Et après ? dit-il, la voix étranglée.

– Après ? rien... Tu seras libre...

Un silence. Brédoux reprit :

– Plus qu'une minute. Il faut te décider. Allons, mon bonhomme, pas de bêtises... Nous sommes les plus forts, toujours et partout... Vite, le papier...

Isidore ne bronchait pas, livide, terrifié, maître de lui pourtant, et le cerveau lucide, dans la débâcle de ses nerfs. À vingt centimètres de ses yeux, le petit trou noir du revolver s'ouvrait. Le doigt replié pesait visiblement sur la détente. Il suffisait d'un effort encore...

– Le papier, répéta Brédoux... Sinon...

– Le voici, dit Beautrelet.

Il tira de sa poche son portefeuille et le tendit au greffier qui s'en empara.

– Parfait ! Nous sommes raisonnable. Décidément, il y a quelque chose à faire avec toi... un peu froussard, mais du bon sens. J'en parlerai aux camarades. Et maintenant, je file. Adieu.

Il rentra son revolver et tourna l'espagnolette de la fenêtre. Du bruit résonna dans le couloir.

– Adieu, fit-il, de nouveau... il n'est que temps.

Mais une idée l'arrêta. D'un geste il vérifia le portefeuille.

– Tonnerre... grinça-t-il, le papier n'y est pas... Tu m'as roulé.

Il sauta dans la pièce. Deux coups de feu retentirent. Isidore à son tour avait saisi son pistolet et il tirait.

– Raté, mon bonhomme, hurla Brédoux, ta main tremble... tu as peur...

Ils s'empoignèrent à bras-le-corps et roulèrent sur le parquet. À la porte on frappait à coups redoublés.

Isidore faiblit, tout de suite dominé par son adversaire. C'était la fin. Une main se leva au-dessus de lui, armée d'un couteau, et s'abattit. Une violente douleur lui brûla l'épaule. Il lâcha prise.

Il eut l'impression qu'on fouillait dans la poche intérieure de son veston et qu'on saisissait le document. Puis, à travers le voile baissé de ses paupières, il devina l'homme qui franchissait le rebord de la fenêtre...

Les mêmes journaux qui, le lendemain matin, relataient les derniers épisodes survenus au château d'Ambrumésy, le truquage de la chapelle, la découverte du cadavre d'Arsène Lupin et du cadavre de Raymonde, et enfin le meurtre de Beautrelet par Brédoux, greffier du juge d'instruction, les mêmes journaux annonçaient les deux nouvelles suivantes :

La disparition de Ganimard, et l'enlèvement, en plein jour, au cœur de Londres, alors qu'il allait prendre le train pour Douvres, l'enlèvement d'Herlock Sholmès.

Ainsi donc, la bande de Lupin, un instant désorganisée par l'extraordinaire ingéniosité d'un gamin de dix-sept ans, reprenait l'offensive, et du premier coup, partout et sur tous les points, demeurait victorieuse. Les deux grands adversaires de Lupin, Sholmès et Ganimard supprimés. Beautrelet, hors de combat. Plus personne qui fût capable de lutter contre de tels ennemis.

## 4

### *Face à face*

#### [Table des matières](#)

Six semaines après, un soir, j'avais donné congé à mon domestique. C'était la veille du 14 juillet. Il faisait une chaleur d'orage, et l'idée de sortir ne me souriait guère. Les fenêtres de mon balcon ouvertes, ma lampe de travail allumée, je m'installai dans un fauteuil et, n'ayant pas encore lu les journaux, je me mis à les parcourir. Bien entendu on y parlait d'Arsène Lupin. Depuis la tentative de meurtre dont le pauvre Isidore Beautrelet avait été victime, il ne s'était pas passé un jour sans qu'il fût question de l'affaire d'Ambrumésy. Une rubrique quotidienne lui était consacrée. Jamais l'opinion publique n'avait été surexcitée à ce point par une telle série d'événements précipités, de coups de théâtre inattendus et déconcertants. M. Filleul qui, décidément, acceptait, avec une bonne foi méritoire, son rôle de subalterne, avait confié aux interviewers les exploits de son jeune conseiller pendant les trois jours mémorables, de sorte que l'on pouvait se livrer aux suppositions les plus téméraires.

On ne s'en privait pas. Spécialistes et techniciens du crime, romanciers et dramaturges, magistrats et anciens chefs de la Sûreté, MM. Lecocq retraités et Herlock Sholmès en herbe, chacun avait sa théorie et la délayait en copieux articles. Chacun reprenait et complétait l'instruction. Et tout cela sur la parole d'un enfant, d'Isidore Beautrelet, élève de rhétorique au lycée Janson-de-Sailly.

Car vraiment, il fallait bien le dire, on possédait les éléments complets de la vérité. Le mystère... en quoi consistait-il ? On connaissait la cachette où Arsène Lupin s'était réfugié et où il avait agonisé, et, là-dessus, aucun doute : le docteur Delattre, qui se retranchait toujours derrière le secret professionnel, et qui se refusa à toute déposition, avoua cependant à ses intimes – dont le premier soin fut de parler – que c'était bien dans une crypte qu'il avait été amené, près d'un blessé que ses complices lui présentèrent sous le nom d'Arsène Lupin. Et comme, dans cette même

crypte, on avait retrouvé le cadavre d'Étienne de Vaudreix, lequel Étienne de Vaudreix était bel et bien Arsène Lupin, ainsi que l'instruction le prouva, l'identité d'Arsène Lupin et du blessé recevait encore là un supplément de démonstration.

Donc, Lupin mort, le cadavre de Mlle de Saint-Véran reconnu grâce à la gourmette qu'elle portait au poignet, le drame était fini.

Il ne l'était pas. Il ne l'était pour personne, puisque Beautrelet avait dit le contraire. On ne savait point en quoi il n'était pas fini, mais, sur la parole du jeune homme, le mystère demeurerait entier. Le témoignage de la réalité ne prévalait pas contre l'affirmation d'un Beautrelet. Il y avait quelque chose que l'on ignorait, et ce quelque chose, on ne doutait point qu'il ne fût en mesure de l'expliquer victorieusement.

Aussi avec quelle anxiété on attendit, au début, les bulletins de santé que publiaient les médecins de Dieppe auxquels le comte confia le malade ! Quelle désolation, durant les premiers jours, quand on crut sa vie en danger ! Et quel enthousiasme le matin où les journaux annoncèrent qu'il n'y avait plus rien à craindre ! Les moindres détails passionnaient la foule. On s'attendrissait à le voir soigné par son vieux père, qu'une dépêche avait mandé en toute hâte, et l'on admirait le dévouement de Mlle de Gesvres qui passa des nuits au chevet du blessé.

Après, ce fut la convalescence rapide et joyeuse. Enfin on allait savoir ! On saurait ce que Beautrelet avait promis de révéler à M. Filleul, et les mots définitifs que le couteau du criminel l'avait empêché de prononcer ! Et l'on saurait aussi tout ce qui, en dehors du drame lui-même, demeurerait impénétrable ou inaccessible aux efforts de la justice.

Beautrelet, libre, guéri de sa blessure, on aurait une certitude quelconque sur le sieur Harlington, l'énigmatique complice d'Arsène Lupin, que l'on détenait toujours à la prison de la Santé. On apprendrait ce qu'était devenu après le crime le greffier Brédoux, cet autre complice dont l'audace avait été vraiment effarante.

Beautrelet libre, on pourrait se faire une idée précise sur la disparition de Ganimard et sur l'enlèvement de Sholmès. Comment deux attentats de cette sorte avaient-ils pu se produire ? Les détectives anglais, aussi bien que leurs collègues de France, ne possédaient aucun indice à ce sujet. Le dimanche de la Pentecôte, Ganimard n'était pas rentré chez lui, le lundi non plus, et point davantage depuis six semaines.

À Londres, le lundi de la Pentecôte, à quatre heures du soir, Herlock Sholmès prenait un cab pour se rendre à la gare. À peine était-il monté qu'il essayait de descendre, averti probablement du péril. Mais deux individus escaladaient la voiture à droite et à gauche, le renversaient et le maintenaient entre eux, sous eux plutôt, vu l'exiguïté du véhicule. Et cela devant dix témoins, qui n'avaient pas le temps de s'interposer. Le cab s'enfuit au galop. Après ? Après, rien. On ne savait rien.

Et peut-être aussi, par Beautrelet, aurait-on l'explication complète du document, de ce papier mystérieux auquel le greffier Brédoux attachait assez d'importance pour le reprendre, à coups de couteau, à celui qui le possédait. « Le problème de l'Aiguille creuse », comme l'appelaient les innombrables Œdipes qui, penchés sur les chiffres et sur les points, tâchaient de leur trouver une signification... L'Aiguille creuse ! Association déconcertante de deux mots, incompréhensible question que posait ce morceau de papier dont la provenance même était inconnue ! Était-ce une expression insignifiante, le rébus d'un écolier qui barbouille d'encre un coin de feuille ? Ou bien était-ce deux mots magiques par lesquels toute la grande aventure de l'aventurier Lupin prendrait son véritable sens ? On ne savait rien.

On allait savoir. Depuis plusieurs jours les feuilles annonçaient l'arrivée de Beautrelet. La lutte était près de recommencer, et, cette fois, implacable de la part du jeune homme qui brûlait de prendre sa revanche.

Et justement son nom, en gros caractères, attira mon attention. *Le Grand Journal* inscrivait en tête de ses colonnes la note suivante :

*Nous avons obtenu de M. Isidore Beautrelet qu'il nous réservât la primeur de ses révélations. Demain mercredi, avant même que la justice en soit informée, Le Grand Journal publiera la vérité intégrale sur le drame d'Ambrumésy.*

— Cela promet, hein ? Qu'en pensez-vous, mon cher ?

Je sursautai dans mon fauteuil. Il y avait près de moi sur la chaise voisine quelqu'un que je ne connaissais pas.

Je me levai et cherchai une arme des yeux. Mais comme son attitude semblait tout à fait inoffensive, je me contins et m'approchai de lui.

C'était un homme jeune, au visage énergique, aux longs cheveux blonds, et dont la barbe, un peu fauve de nuance, se divisait en deux pointes courtes. Son costume rappelait le costume sobre d'un prêtre anglais, et toute

sa personne, d'ailleurs, avait quelque chose d'austère et de grave qui inspirait le respect.

– Qui êtes-vous ? lui demandai-je.

Et, comme il ne répondait pas, je répétai :

– Qui êtes-vous ? Comment êtes-vous entré ici ? Que venez-vous faire ?

Il me regarda et dit :

– Vous ne me reconnaissez pas ?

– Non... non !

– Ah c'est vraiment curieux... Cherchez bien... un de vos amis... un ami d'un genre un peu spécial...

Je lui saisis le bras vivement :

– Vous mentez !... Vous n'êtes pas celui que vous dites... ce n'est pas vrai...

– Alors pourquoi pensez-vous à celui-là plutôt qu'à un autre ? dit-il en riant.

Ah ! ce rire ! Ce rire jeune et clair, dont l'ironie amusante m'avait si souvent diverti !... Je frissonnai. Était-ce possible ?

– Non, non, protestai-je avec une sorte d'épouvante... il ne se peut pas...

– Il ne se peut pas que ce soit moi, parce que je suis mort, hein, et que vous ne croyez pas aux revenants ?

Il rit de nouveau.

– Est-ce que je suis de ceux qui meurent, moi ? Mourir ainsi, d'une balle tirée dans le dos, par une jeune fille ! Vraiment, c'est mal me juger ! Comme si, moi, je consentirais à une pareille fin !

– C'est donc vous ! balbutiai-je, encore incrédule, et tout ému... Je ne parviens pas à vous retrouver...

– Alors, prononça-t-il gaiement, je suis tranquille. Si le seul homme à qui je me sois montré sous mon véritable aspect ne me reconnaît pas aujourd'hui, toute personne qui me verra désormais tel que je suis aujourd'hui ne me reconnaîtra pas non plus quand elle me verra sous mon réel aspect... si tant est que j'aie un réel aspect...

Je retrouvais sa voix, maintenant qu'il n'en changeait plus le timbre, et je retrouvais ses yeux aussi, et l'expression de son visage, et toute son attitude, et son être lui-même, à travers l'apparence dont il l'avait enveloppé.

– Arsène Lupin, murmurai-je.

– Oui, Arsène Lupin, s’écria-t-il en se levant. Le seul et unique Lupin, retour du royaume des ombres, puisqu’il paraît que j’ai agonisé et trépassé dans une crypte. Arsène Lupin vivant de toute sa vie, agissant de toute sa volonté, heureux et libre, et plus que jamais résolu à jouir de cette heureuse indépendance dans un monde où il n’a jusqu’ici rencontré que faveur et que privilège.

Je ris à mon tour.

– Allons, c’est bien vous, et plus allègre que le jour où j’ai eu le plaisir de vous voir l’an dernier... Je vous en complimente.

Je faisais allusion à sa dernière visite, visite qui suivait la fameuse aventure du diadème, son mariage rompu, sa fuite avec Sonia Krichnoff, et la mort horrible de la jeune Russe. Ce jour-là, j’avais vu un Arsène Lupin que j’ignorais, faible, abattu, les yeux las de pleurer, en quête d’un peu de sympathie et de tendresse.

– Taisez-vous, dit-il, le passé est loin.

– C’était il y a un an, observai-je.

– C’était il y a dix ans, affirma-t-il, les années d’Arsène Lupin comptent dix fois plus que les autres.

Je n’insistai pas et, changeant de conversation :

– Comment donc êtes-vous entré ?

– Mon Dieu, comme tout le monde, par la porte. Puis, ne voyant personne, j’ai traversé le salon, j’ai suivi le balcon, et me voici.

– Soit, mais la clef de la porte ?

– Il n’y a pas de porte pour moi, vous le savez. J’avais besoin de votre appartement, je suis entré.

– À vos ordres. Dois-je vous laisser ?

– Oh ! nullement, vous ne serez pas de trop. Je puis même vous dire que la soirée sera intéressante.

– Vous attendez quelqu’un ?

– Oui, j’ai donné rendez-vous ici à dix heures...

Il tira sa montre.

– Dix heures. Si le télégramme est arrivé, la personne ne tardera pas...

Le timbre retentit, dans le vestibule.

– Que vous avais-je dit ? Non, ne vous dérangez pas... j’irai moi-même.



Avec qui, diable ! pouvait-il avoir pris rendez-vous ? et à quelle scène dramatique ou burlesque allais-je assister ? Pour que Lupin lui-même la considérât comme digne d'intérêt, il fallait que la situation fût quelque peu exceptionnelle.

Au bout d'un instant, il revint, et s'effaça devant un jeune homme, mince, grand, et très pâle de visage.

Sans une parole, avec une certaine solennité dans les gestes qui me troublait, Lupin alluma toutes les lampes électriques. La pièce fut inondée de lumière. Alors les deux hommes se regardèrent, profondément, comme si, de tout l'effort de leurs yeux ardents, ils essayaient de pénétrer l'un dans l'autre. Et c'était un spectacle impressionnant que de les voir ainsi, graves et silencieux. Mais qui donc pouvait être ce nouveau venu ?

Au moment même où j'étais sur le point de le deviner, par la ressemblance qu'il offrait avec une photographie récemment publiée, Lupin se tourna vers moi :

– Cher ami, je vous présente M. Isidore Beautrelet.

Et aussitôt, s'adressant au jeune homme :

– J'ai à vous remercier, monsieur Beautrelet, d'abord d'avoir bien voulu, sur une lettre de moi, retarder vos révélations jusqu'après cette entrevue, et ensuite de m'avoir accordé cette entrevue avec tant de bonne grâce.

Beautrelet sourit.

– Je vous prierai de remarquer que ma bonne grâce consiste surtout à obéir à vos ordres. La menace que vous me faisiez dans la lettre en question était d'autant plus péremptoire qu'elle ne s'adressait pas à moi, mais qu'elle visait mon père.

– Ma foi, répondit Lupin en riant, on agit comme on peut, et il faut bien se servir des moyens d'action que l'on possède. Je savais par expérience que votre propre sûreté vous était indifférente, puisque vous avez résisté aux arguments du sieur Brédoux. Restait votre père... votre père que vous affectionnez vivement... J'ai joué de cette corde-là.

– Et me voici, approuva Beautrelet.

Je les fis asseoir. Ils y consentirent, et Lupin, de ce ton d'imperceptible ironie qui lui est particulier :

– En tout cas, monsieur Beautrelet, si vous n'acceptez pas mes remerciements, vous ne repousserez pas du moins mes excuses.

– Des excuses ! Et pourquoi, Seigneur ?  
– Pour la brutalité dont le sieur Brédoux a fait preuve à votre endroit.  
– J'avoue que l'acte m'a surpris. Ce n'était pas la manière d'agir habituelle à Lupin. Un coup de couteau...

– Aussi n'y suis-je pour rien. Le sieur Brédoux est une nouvelle recrue. Mes amis, pendant le temps qu'ils ont eu la direction de nos affaires, ont pensé qu'il pouvait nous être utile de gagner à notre cause le greffier même du juge qui menait l'instruction.

– Vos amis n'avaient pas tort.

– En effet, Brédoux que l'on avait spécialement attaché à votre personne nous fut précieux. Mais, avec cette ardeur propre à tout néophyte qui veut se distinguer, il poussa le zèle un peu loin, et contraria mes plans en se permettant, de sa propre initiative, de vous frapper.

– Oh ! c'est là un petit malheur.

– Mais non, mais non, et je l'ai sévèrement réprimandé. Je dois dire, cependant, en sa faveur, qu'il a été pris au dépourvu par la rapidité inattendue de votre enquête. Vous nous eussiez laissé quelques heures de plus que vous auriez échappé à cet attentat impardonnable.

– Et que j'aurais eu le grand avantage, sans doute, de subir le sort de MM. Ganimard et Sholmès ?

– Précisément, fit Lupin en riant de plus belle. Et moi, je n'aurais pas connu les affres cruelles que votre blessure m'a causées. J'ai passé là, je vous le jure, des heures atroces, et, aujourd'hui encore, votre pâleur m'est un remords cuisant. Vous ne m'en voulez plus ?

– La preuve de confiance, répondit Beautrelet, que vous me donnez en vous livrant à moi sans condition, – il m'eût été si facile d'amener quelques amis de Ganimard ! – cette preuve de confiance efface tout.

Parlait-il sérieusement ? J'avoue que j'étais fort dérouté. La lutte entre ces deux hommes commençait d'une façon à laquelle je ne comprenais rien. Moi qui avais assisté à la première rencontre de Lupin et de Sholmès, dans le café de la gare du Nord, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler l'allure hautaine des deux combattants, le choc effrayant de leur orgueil sous la politesse de leurs manières, les rudes coups qu'ils se portaient, leurs feintes, leur arrogance.

Ici, rien de pareil, Lupin, lui, n'avait pas changé. Même tactique et même affabilité narquoise. Mais à quel étrange adversaire il se heurtait !

Était-ce même un adversaire ? Vraiment il n'en avait ni le ton ni l'apparence. Très calme, mais d'un calme réel, qui ne masquait pas l'emportement d'un homme qui se contient, très poli mais sans exagération, souriant mais sans raillerie, il offrait avec Arsène Lupin le plus parfait contraste, si parfait même que Lupin me semblait aussi dérouté que moi.

Non, sûrement, Lupin n'avait pas en face de cet adolescent frêle, aux joues roses de jeune fille, aux yeux candides et charmants, non, Lupin n'avait pas son assurance ordinaire. Plusieurs fois, j'observai en lui des traces de gêne. Il hésitait, n'attaquait pas franchement, perdait du temps en phrases doucereuses et en mièvreries.

On aurait dit aussi qu'il lui manquait quelque chose. Il avait l'air de chercher, d'attendre. Quoi ? Quel secours ?

On sonna de nouveau. De lui-même, et vivement, il alla ouvrir.

Il revint avec une lettre.

– Vous permettez, Messieurs ? nous demanda-t-il.

Il décacheta la lettre. Elle contenait un télégramme. Il le lut.

Ce fut en lui comme une transformation. Son visage s'éclaira, sa taille se redressa, et je vis les veines de son front qui se gonflaient. C'était l'athlète que je retrouvais, le dominateur, sûr de lui, maître des événements et maître des personnes. Il étala le télégramme sur la table, et le frappant d'un coup de poing, s'écria :

– Maintenant, monsieur Beautrelet, à nous deux !

Beautrelet se mit en posture d'écouter, et Lupin commença, d'une voix mesurée, mais sèche et volontaire :

– Jetons bas les masques, n'est-ce pas, et plus de fadeurs hypocrites. Nous sommes deux ennemis qui savons parfaitement à quoi nous en tenir l'un sur l'autre, c'est en ennemis que nous agissons l'un envers l'autre, et c'est par conséquent en ennemis que nous devons traiter l'un avec l'autre.

– Traiter ? fit Beautrelet surpris.

– Oui, traiter. Je n'ai pas dit ce mot au hasard, et je le répète, quoi qu'il m'en coûte. Et il m'en coûte beaucoup. C'est la première fois que je l'emploie vis-à-vis d'un adversaire. Mais aussi, je vous le dis tout de suite, c'est la dernière fois. Profitez-en. Je ne sortirai d'ici qu'avec une promesse de vous. Sinon, c'est la guerre.

Beautrelet semblait de plus en plus surpris. Il dit gentiment

– Je ne m’attendais pas à cela... vous me parlez si drôlement ! C’est si différent de ce que je croyais !... Oui, je vous imaginais tout autre... Pourquoi de la colère ? des menaces ? Sommes-nous donc ennemis parce que les circonstances nous opposent l’un à l’autre ? Ennemis... pourquoi ?

Lupin parut un peu décontenancé, mais il ricana en se penchant sur le jeune homme :

– Écoutez, mon petit, il ne s’agit pas de choisir ses expressions. Il s’agit d’un fait, d’un fait certain, indiscutable. Celui-ci : depuis dix ans, je ne me suis pas encore heurté à un adversaire de votre force ; avec Ganimard, avec Herlock Sholmès, j’ai joué comme avec des enfants. Avec vous, je suis obligé de me défendre, je dirai plus, de reculer. Oui, à l’heure présente, vous et moi, nous savons très bien que je dois me considérer comme le vaincu. Isidore Beautrelet l’emporte sur Arsène Lupin. Mes plans sont bouleversés. Ce que j’ai tâché de laisser dans l’ombre, vous l’avez mis en pleine lumière. Vous me gênez, vous me barrez le chemin. Eh bien ! j’en ai assez... Brédoux vous l’a dit inutilement. Moi, je vous le redis, en insistant pour que vous en teniez compte. J’en ai assez.

Beautrelet hocha la tête.

– Mais, enfin, que voulezvous ?

– La paix ! chacun chez soi, dans son domaine.

– C’est-à-dire, vous, libre de cambrioler à votre aise, et moi, libre de retourner à mes études.

– À vos études... à ce que vous voudrez... cela ne me regarde pas... Mais, vous me laisserez la paix... je veux la paix...

– En quoi puis-je la troubler maintenant ?

Lupin lui saisit la main avec violence.

– Vous le savez bien ! Ne feignez pas de ne pas le savoir. Vous êtes actuellement possesseur d’un secret auquel j’attache la plus haute importance. Ce secret, vous étiez en droit de le deviner, mais vous n’avez aucun titre à le rendre public.

– Êtes-vous sûr que je le connaisse ?

– Vous le connaissez, j’en suis sûr : jour par jour, heure par heure, j’ai suivi la marche de votre pensée et les progrès de votre enquête. À l’instant même où Brédoux vous a frappé, vous alliez tout dire. Par sollicitude pour votre père, vous avez ensuite retardé vos révélations. Mais aujourd’hui elles

sont promises au journal que voici. L'article est prêt. Dans une heure il sera composé. Demain il paraît.

– C'est juste.

Lupin se leva, et coupant l'air d'un geste de sa main :

– Il ne paraîtra pas, s'écria-t-il.

– Il paraîtra, fit Beautrelet qui se leva d'un coup.

Enfin les deux hommes étaient dressés l'un contre l'autre. J'eus l'impression d'un choc, comme s'ils s'étaient empoignés à bras-le-corps. Une énergie subite enflammait Beautrelet. On eût dit qu'une étincelle avait allumé en lui des sentiments nouveaux, l'audace, l'amour-propre, la volupté de la lutte, l'ivresse du péril.

Quant à Lupin je sentais au rayonnement de son regard sa joie de duelliste qui rencontre enfin l'épée du rival détesté.

– L'article est donné ?

– Pas encore.

– Vous l'avez là... sur vous ?

– Pas si bête ! Je ne l'aurais déjà plus.

– Alors ?

– C'est un des rédacteurs qui l'a, sous double enveloppe. Si à minuit je ne suis pas au journal, il le fait composer.

– Ah ! le gredin, murmura Lupin, il a tout prévu.

Sa colère fermentait, visible, terrifiante.

Beautrelet ricana, moqueur à son tour, et grisé par son triomphe.

– Tais-toi donc, moutard, hurla Lupin, tu ne sais donc pas qui je suis ? et que si je voulais... Ma parole, il ose rire !

Un grand silence tomba entre eux. Puis Lupin s'avança, et d'une voix sourde, ses yeux dans les yeux de Beautrelet :

– Tu vas courir au *Grand Journal*...

– Non.

– Tu vas déchirer ton article.

– Non.

– Tu verras le rédacteur en chef.

– Non.

– Tu lui diras que tu t'es trompé.

– Non.

– Et tu écriras un autre article, où tu donneras, de l'affaire d'Ambrumésy, la version officielle, celle que tout le monde a acceptée.

– Non.

Lupin saisit une règle en fer qui se trouvait sur mon bureau, et sans effort la brisa net. Sa pâleur était effrayante. Il essuya des gouttes de sueur qui perlaient à son front. Lui qui jamais n'avait connu de résistance à ses volontés, l'entêtement de cet enfant le rendait fou.

Il imprima ses mains sur l'épaule de Beautrelet et scanda :

– Tu feras tout cela, Beautrelet, tu diras que tes dernières découvertes t'ont convaincu de ma mort, qu'il n'y a pas là-dessus le moindre doute. Tu le diras parce que je le veux, parce qu'il faut qu'on croie que je suis mort. Tu le diras surtout parce que si tu ne le dis pas...

– Parce que si je ne le dis pas ?

– Ton père sera enlevé cette nuit, comme Ganimard et Herlock Sholmès l'ont été.

Beautrelet sourit.

– Ne ris pas... réponds.

Je réponds qu'il m'est fort désagréable de vous contrarier, mais j'ai promis de parler, je parlerai.

– Parle dans le sens que je t'indique.

– Je parlerai dans le sens de la vérité, s'écria Beautrelet ardemment. C'est une chose que vous ne pouvez pas comprendre, vous, le plaisir, le besoin plutôt, de dire ce qui est et de le dire à haute voix. La vérité est là, dans ce cerveau qui l'a découverte, elle en sortira toute nue et toute frémissante. L'article passera donc tel que je l'ai écrit. On saura que Lupin est vivant, on saura la raison pour laquelle il voulait qu'on le crût mort. On saura tout.

Et il ajouta tranquillement :

– Et mon père ne sera pas enlevé.

Ils se turent encore une fois tous les deux, leurs regards toujours attachés l'un à l'autre. Ils se surveillaient. Les épées étaient engagées jusqu'à la garde. Et c'était le lourd silence qui précède le coup mortel. Qui donc allait le porter ?

Lupin murmura :

– Cette nuit à trois heures du matin, sauf avis contraire de moi, deux de mes amis ont ordre de pénétrer dans la chambre de ton père, de s'emparer

de lui, de gré ou de force, de l'emmener et de rejoindre Ganimard et Herlock Sholmès.

Un éclat de rire strident lui répondit.

– Mais tu ne comprends donc pas, brigand, s'écria Beautrelet, que j'ai pris mes précautions ? Alors tu t'imagines que je suis assez naïf pour avoir, bêtement, stupidement, renvoyé mon père chez lui, dans la petite maison isolée qu'il occupait en rase campagne ?

Oh ! le joli rire ironique qui animait le visage du jeune homme ! Rire nouveau sur ses lèvres, rire où se sentait l'influence même de Lupin... Et ce tutoiement insolent qui le mettait du premier coup au niveau de son adversaire !... Il reprit :

– Vois-tu, Lupin, ton grand défaut, c'est de croire tes combinaisons infaillibles. Tu te declares vaincu ! Quelle blague ! Tu es persuadé qu'en fin de compte, et toujours, tu l'emporteras... et tu oublies que les autres peuvent avoir aussi leurs combinaisons. La mienne est très simple, mon bon ami.

C'était délicieux de l'entendre parler. Il allait et venait, les mains dans ses poches, avec la crânerie, avec la désinvolture d'un gamin qui harcèle la bête féroce enchaînée. Vraiment, à cette heure, il vengeait, de la plus terrible des vengeance, toutes les victimes du grand aventurier. Et il conclut :

– Lupin, mon père n'est pas en Savoie. Il est à l'autre bout de la France, au centre d'une grande ville, gardé par vingt de nos amis qui ont ordre de ne pas le quitter de vue jusqu'à la fin de notre bataille. Veux-tu des détails ? Il est à Cherbourg, dans la maison d'un des employés de l'arsenal – arsenal qui est fermé la nuit, et où l'on ne peut pénétrer le jour qu'avec une autorisation et en compagnie d'un guide.

Il s'était arrêté en face de Lupin et le narguait comme un enfant qui fait une grimace à un camarade.

– Qu'en dis-tu, maître ?

Depuis quelques minutes, Lupin demeurait immobile. Pas un muscle de son visage n'avait bougé. Que pensait-il ? À quel acte allait-il se résoudre ? Pour quiconque savait la violence farouche de son orgueil, un seul dénouement était possible : l'effondrement total, immédiat, définitif de son ennemi. Ses doigts se crispèrent. J'eus une seconde la sensation qu'il allait se jeter sur lui et l'étrangler.

– Qu'en dis-tu, maître ? répéta Beautrelet.

Lupin saisit le télégramme qui se trouvait sur la table, le tendit et prononça, très maître de lui :

– Tiens, bébé, lis cela.

Beautrelet devint grave, subitement impressionné par la douceur du geste. Il déplia le papier, et tout de suite, relevant les yeux, murmura :

– Que signifie ?... Je ne comprends pas...

– Tu comprends toujours bien le premier mot, dit Lupin... le premier mot de la dépêche... c'est-à-dire le nom de l'endroit d'où elle fut expédiée... Regarde... *Cherbourg*.

– Oui... oui... balbutia Beautrelet... oui... *Cherbourg*... et après ?

– Et après ?... il me semble que la suite n'est pas moins claire : « *Enlèvement du colis terminé... camarades sont partis avec lui et attendront instructions jusqu'à huit heures matin. Tout va bien.* » Qu'y a-t-il donc là qui te paraisse obscur ? Le mot colis ? Bah on ne pouvait guère écrire M. *Beautrelet père*. Alors, quoi ? La façon dont l'opération fut accomplie ? Le miracle grâce auquel ton père fut arraché de l'arsenal de Cherbourg, malgré ses vingt gardes du corps ? Bah ! C'est l'enfance de l'art ! Toujours est-il que le colis est expédié. Que dis-tu de cela, bébé ?

De tout son être tendu, de tout son effort exaspéré, Isidore tâchait de faire bonne figure. Mais on voyait le frissonnement de ses lèvres, sa mâchoire qui se contractait, ses yeux qui essayaient vainement de se fixer sur un point. Il bégaya quelques mots, se tut, et soudain, s'affaissant sur lui-même, les mains à son visage, il éclata en sanglots :

– Oh ! papa... papa...

Dénouement imprévu, qui était bien l'écroulement que réclamait l'amour-propre de Lupin, mais qui était autre chose aussi, autre chose d'infiniment touchant et d'infiniment naïf. Lupin eut un geste d'agacement et prit son chapeau, comme excédé par cette crise insolite de sensiblerie. Mais, au seuil de la porte, il s'arrêta, hésita, puis revint, pas à pas, lentement.

Le bruit doux des sanglots s'élevait comme la plainte triste d'un petit enfant que le chagrin accable. Les épaules marquaient le rythme navrant. Des larmes apparaissaient entre les doigts croisés. Lupin se pencha et, sans toucher Beautrelet, il lui dit d'une voix où il n'y avait pas le moindre accent de raillerie, ni même cette pitié offensante des vainqueurs :



– Ne pleure pas, petit. Ce sont là des coups auxquels il faut s’attendre, quand on se jette dans la bataille, tête baissée comme tu l’as fait. Les pires désastres vous guettent... C’est notre destin de lutteurs qui le veut ainsi. Il faut le subir courageusement.

Puis, avec douceur, il continua :

– Tu avais raison, vois-tu, nous ne sommes pas ennemis. Il y a longtemps que je le sais... Dès la première heure, j’ai senti pour toi, pour l’être intelligent que tu es, une sympathie involontaire... de l’admiration... Et c’est pourquoi je voudrais te dire ceci... ne t’en froisse pas surtout... je serais désolé de te froisser... mais il faut que je te le dise... Eh bien ! Renonce à lutter contre moi... Ce n’est pas par vanité que je te le dis... ce n’est pas non plus parce que je te méprise... mais vois-tu... la lutte est trop inégale... Tu ne sais pas... personne ne sait toutes les ressources dont je dispose... Tiens, ce secret de l’Aiguille creuse que tu cherches si vainement à déchiffrer, admets un instant que ce soit un trésor formidable, inépuisable... ou bien un refuge invisible, prodigieux, fantastique... Ou bien les deux peut-être... Songe à la puissance surhumaine que j’en puis tirer ! Et tu ne sais pas non plus toutes les ressources qui sont en moi... tout ce que ma volonté et mon imagination me permettent d’entreprendre et de réussir. Pense donc que ma vie entière – depuis que je suis né, pourrais-je dire – est tendue vers le même but, que j’ai travaillé comme un forçat avant d’être ce que je suis, et pour réaliser dans toute sa perfection le type que je voulais créer, que je suis parvenu à créer. Alors... que peux-tu faire ? Au moment même où tu croiras saisir la victoire, elle t’échappera... il y aura quelque chose à quoi tu n’auras pas songé... un rien... le grain de sable que, moi, j’aurai placé au bon endroit, à ton insu... Je t’en prie, renonce... je serais obligé de te faire du mal, et cela me désole...

Et, lui mettant la main sur le front, il répéta :

– Une deuxième fois, petit, renonce. Je te ferais du mal. Qui sait si le piège où tu tomberas inévitablement n’est pas déjà ouvert sous tes pas ?

Beautrelet dégagea sa figure. Il ne pleurait plus. Avait-il écouté les paroles de Lupin ? On aurait pu en douter à son air distrait. Deux ou trois minutes il garda le silence. Il semblait peser la décision qu’il allait prendre, examiner le pour et le contre, dénombrer les chances favorables ou défavorables. Enfin, il dit à Lupin :

– Si je change le sens de mon article, et si je confirme la version de votre mort, et si je m’engage à ne jamais démentir la version fausse que je vais accréditer, vous me jurez que mon père sera libre ?

– Je te le jure. Mes amis se sont rendus en automobile avec ton père dans une autre ville en province. Demain matin à sept heures, si l’article du *Grand Journal* est tel que je le demande, je leur téléphone et ils remettront ton père en liberté.

– Soit, fit Beautrelet, je me sou mets à vos conditions.

Rapidement, comme s’il trouvait inutile, après l’acceptation de sa défaite, de prolonger l’entretien, il se leva, prit son chapeau, me salua, salua Lupin et sortit.

Lupin le regarda s’en aller, écouta le bruit de la porte qui se refermait et murmura :

– Pauvre gosse...

Le lendemain matin à huit heures, j’envoyai mon domestique me chercher un *Grand Journal*. Il ne l’apporta qu’au bout de vingt minutes, la plupart des kiosques manquant déjà d’exemplaires.

Je dépliai fiévreusement la feuille. *En tête apparaissait l’article de Beautrelet*. Le voici, tel que les journaux du monde entier le reproduisirent :

### LE DRAME D’AMBRUMÉSY

*Le but de ces quelques lignes n’est pas d’expliquer par le menu le travail de réflexions et de recherches grâce auquel j’ai réussi à reconstituer le drame ou plutôt le double drame d’Ambrumésy. À mon sens, ce genre de travail et les commentaires qu’il comporte, déductions, inductions, analyses, etc., tout cela n’offre qu’un intérêt relatif, et en tout cas fort banal. Non, je me contenterai d’exposer les deux idées directrices de mes efforts, et par là même, il se trouvera qu’en les exposant et en résolvant les deux problèmes qu’elles soulèvent, j’aurai raconté cette affaire tout simplement, en suivant l’ordre même des faits qui la constituent.*

*On remarquera peut-être que certains de ces faits ne sont pas prouvés et que je laisse une part assez large à l’hypothèse. C’est vrai. Mais j’estime que mon hypothèse est fondée sur un assez grand nombre de certitudes, pour que la suite des faits, même non prouvés, s’impose avec une rigueur inflexible. La source se perd souvent sous le lit de cailloux, ce n’en est pas*

moins la même source que l'on revoit aux intervalles où se reflète le bleu du ciel...

J'énonce ainsi la première énigme, énigme non point de détail, mais d'ensemble, qui me sollicite : comment se fait-il que Lupin, blessé à mort, pourrait-on dire, ait vécu quarante jours, sans soins, sans médicaments, sans aliments, au fond d'un trou obscur ?

Reprenons du début. Le jeudi 16 avril, à quatre heures du matin, Arsène Lupin surpris au milieu d'un de ses plus audacieux cambriolages s'enfuit par le chemin des ruines et tombe blessé d'une balle. Il se traîne péniblement, retombe et se relève, avec l'espoir acharné de parvenir jusqu'à la chapelle. Là se trouve la crypte que le hasard lui a révélée. S'il peut s'y tapir, peut-être est-il sauvé. À force d'énergie, il en approche, il en est à quelques mètres lorsqu'un bruit de pas survient. Harassé, perdu, il s'abandonne. L'ennemi arrive. C'est Mlle Raymonde de Saint-Véran. Tel est le prologue du drame ou plutôt la première scène du drame.

Que se passa-t-il entre eux ? Il est d'autant plus facile de le deviner que la suite de l'aventure nous donne toutes les indications. Aux pieds de la jeune fille, il y a un homme blessé, que la souffrance épuise, et qui dans deux minutes sera capturé. Cet homme, c'est elle qui l'a blessé. Va-t-elle le livrer également ?

Si c'est lui l'assassin de Jean Daval, oui, elle laissera le destin s'accomplir. Mais en phrases rapides, il lui dit la vérité sur ce meurtre légitime commis par son oncle, M. de Gesvres. Elle le croit. Que va-t-elle faire ? Personne ne peut les voir. Le domestique Victor surveille la petite porte. L'autre, Albert, posté à la fenêtre du salon, les a perdus de vue l'un et l'autre. Livrera-t-elle l'homme qu'elle a blessé ?

Un mouvement de pitié irrésistible, que toutes les femmes comprendront, entraîne la jeune fille. Dirigée par Lupin, en quelques gestes, elle pansa la blessure avec son mouchoir pour éviter les marques que le sang laisserait. Puis, se servant de la clef qu'il lui donne, elle ouvre la porte de la chapelle. Il entre, soutenu par la jeune fille. Elle referme, s'éloigne. Albert arrive.

Si l'on avait visité la chapelle à ce moment, ou tout au moins durant les minutes qui suivirent, Lupin, n'ayant pas eu le temps de retrouver ses forces, de lever la dalle et de disparaître par l'escalier de la crypte, Lupin était pris... Mais cette visite n'eut lieu que six heures plus tard, et de la

façon la plus superficielle. Lupin est sauvé et sauvé par qui ? par celle qui faillit le tuer.

Désormais, qu'elle le veuille ou non, Mlle de Saint-Véran est sa complice. Non seulement elle ne peut plus le livrer, mais il faut qu'elle continue son œuvre, sans quoi le blessé périra dans l'asile où elle a contribué à le cacher. Et elle continue... D'ailleurs si son instinct de femme lui rend la tâche obligatoire, il la lui rend également facile. Elle a toutes les finesses, elle prévoit tout. C'est elle qui donne au juge d'instruction un faux signalement d'Arsène Lupin (qu'on se rappelle la divergence d'opinion des deux cousines à cet égard). C'est elle, évidemment, qui, à certains indices que j'ignore, devine, sous son déguisement de chauffeur, le complice de Lupin. C'est elle qui l'avertit. C'est elle qui lui signale l'urgence d'une opération. C'est elle sans doute qui substitue une casquette à l'autre. C'est elle qui fait écrire le fameux billet où elle est désignée et menacée personnellement – comment, après cela, pourrait-on la soupçonner ?

C'est elle qui, au moment où j'allais confier au juge d'instruction mes premières impressions, prétend m'avoir aperçu, la veille, dans le bois-taillis, inquiète M. Filleul sur mon compte, et me réduit au silence. Manœuvre dangereuse, certes, puisqu'elle éveille mon attention et la dirige contre celle qui m'accable d'une accusation que je sais fausse, mais, manœuvre efficace, puisqu'il s'agit avant tout de gagner du temps et de me fermer la bouche. Et c'est elle qui, pendant quarante jours, alimente Lupin, lui apporte des médicaments (qu'on interroge le pharmacien d'Ouvilie, il montrera les ordonnances qu'il a exécutées pour Mlle de Saint-Véran), elle enfin qui soigne le malade, le panse, le veille, et le guérit.

Et voilà le premier de nos deux problèmes résolu, en même temps que le drame exposé. Arsène Lupin a trouvé près de lui, au château même, le secours qui lui était indispensable, d'abord pour n'être pas découvert, ensuite pour vivre.

Maintenant il vit. Et c'est alors que se pose le deuxième problème dont la recherche me sert de fil conducteur et qui correspond au second drame d'Ambrumésy. Pourquoi Lupin, vivant, libre, de nouveau à la tête de sa bande, tout-puissant comme jadis, pourquoi Lupin fait-il des efforts désespérés, des efforts auxquels je me heurte incessamment, pour imposer à la justice et au public l'idée de sa mort ?

*Il faut se rappeler que Mlle de Saint-Véran était fort jolie. Les photographies que les journaux ont reproduites après sa disparition ne donnent qu'une idée imparfaite de sa beauté. Il arrive alors ce qui ne pouvait pas ne pas arriver. Lupin, qui, pendant quarante jours, voit cette belle jeune fille, qui désire sa présence quand elle n'est pas là, qui subit, quand elle est là, son charme et sa grâce, qui respire, quand elle se penche sur lui, le parfum frais de son haleine, Lupin s'éprend de sa garde-malade. La reconnaissance devient de l'amour, l'admiration devient de la passion. Elle est le salut, mais elle est aussi la joie des yeux, le rêve de ses heures solitaires, sa clarté, son espoir, sa vie elle-même.*

*Il la respecte au point de ne pas exploiter le dévouement de la jeune fille, et de ne pas se servir d'elle pour diriger ses complices. Il y a du flottement, en effet, dans les actes de la bande. Mais il l'aime aussi, et ses scrupules s'atténuent et comme Mlle de Saint-Véran ne se laisse point toucher par un amour qui l'offense, comme elle espace ses visites à mesure qu'elles se font moins nécessaires, et comme elle les cesse le jour où il est guéri... désespéré, affolé de douleur, il prend une résolution terrible. Il sort de son repaire, prépare son coup, et le samedi 6 juin, aidé de ses complices, enlève la jeune fille.*

*Ce n'est pas tout. Ce rapt, il ne faut pas qu'on le connaisse. Il faut couper court aux recherches, aux suppositions, aux espérances mêmes : Mlle de Saint-Véran passera pour morte. Un meurtre est simulé, des preuves sont offertes aux investigations. Le crime est certain. Crime prévu d'ailleurs, crime annoncé par les complices, crime exécuté pour venger la mort du chef, et par là même – voyez l'ingéniosité merveilleuse d'une pareille conception –, par là même se trouve, comment dirai-je ? se trouve amorcée la croyance à cette mort.*

*Il ne suffit pas de susciter une croyance, il faut imposer une certitude. Lupin prévoit mon intervention. Je devinerai le truquage de la chapelle. Je découvrirai la crypte. Et comme la crypte sera vide, tout l'échafaudage s'écroulera.*

*La crypte ne sera pas vide.*

*De même, la mort de Mlle de Saint-Véran ne sera définitive que si la mer rejette son cadavre.*

*La mer rejettera le cadavre de Mlle de Saint-Véran !*

*La difficulté est formidable ? Le double obstacle infranchissable ? Oui, pour tout autre que Lupin, mais non pour Lupin...*

*Ainsi qu'il l'avait prévu, je devine le truquage de la chapelle, je découvre la crypte, et je descends dans la tanière où Lupin s'est réfugié. Son cadavre est là !*

*Toute personne qui eût admis la mort de Lupin comme possible eût été déroutée. Mais, pas une seconde, je n'avais admis cette éventualité (par intuition d'abord, par raisonnement ensuite). Le subterfuge devenait alors inutile et vaines toutes les combinaisons. Je me dis aussitôt que le bloc de pierre ébranlé par une pioche avait été placé là avec une précision bien curieuse, que le moindre heurt devait le faire tomber et qu'en tombant il devait inévitablement réduire en bouillie la tête du faux Arsène Lupin de façon à le rendre méconnaissable.*

*Autre trouvaille. Une demi-heure après, j'apprends que le cadavre de Mlle de Saint-Véran a été découvert sur les rochers de Dieppe... ou plutôt un cadavre que l'on estime être celui de Mlle de Saint-Véran, pour cette raison que le bras porte un bracelet semblable à l'un des bracelets de la jeune fille. C'est d'ailleurs la seule marque d'identité, car le cadavre est méconnaissable.*

*Là-dessus je me souviens et je comprends. Quelques jours auparavant, j'ai lu, dans un numéro de La Vigie de Dieppe, qu'un jeune ménage d'Américains, de séjour à Envermeu, s'est empoisonné volontairement, et que la nuit même de leur mort leurs cadavres ont disparu. Je cours à Envermeu. L'histoire est vraie, me dit-on, sauf en ce qui concerne la disparition, puisque ce sont les frères mêmes des deux victimes qui sont venus réclamer les cadavres et qui les ont emportés après les constatations d'usage. Ces frères, nul doute qu'ils ne s'appelassent Arsène Lupin et consorts.*

*Par conséquent, la preuve est faite. Nous savons le motif pour lequel Arsène Lupin a simulé le meurtre de la jeune fille et accrédité le bruit de sa propre mort. Il aime, et il ne veut pas qu'on le sache. Et, pour qu'on ne le sache pas, il ne recule devant rien, il va jusqu'à entreprendre ce vol incroyable des deux cadavres dont il a besoin pour jouer son rôle et celui de Mlle de Saint-Véran. Ainsi il sera tranquille. Nul ne peut l'inquiéter. Personne ne soupçonnera la vérité qu'il veut étouffer.*

*Personne ? Si... Trois adversaires, au besoin, pourraient concevoir quelques doutes : Ganimard, dont on attend la venue, Herlock Sholmès qui doit traverser le détroit, et moi qui suis sur les lieux. Il y a là un triple péril. Il le supprime. Il enlève Ganimard. Il enlève Herlock Sholmès. Il me fait administrer un coup de couteau par Brédoux.*

*Un seul point reste obscur. Pourquoi Lupin a-t-il mis tant d'acharnement à me dérober le document de l'Aiguille creuse ? Il n'avait pourtant pas la prétention, en le reprenant, d'effacer de ma mémoire le texte des cinq lignes qui le composent ? Alors, pourquoi ? A-t-il craint que la nature même du papier, ou tout autre indice, ne me fournît quelque renseignement ?*

*Quoi qu'il en soit, telle est la vérité sur l'affaire d'Ambrumésy. Je répète que l'hypothèse joue, dans l'explication que j'en propose, un certain rôle, de même qu'elle a joué un grand rôle dans mon enquête personnelle. Mais si l'on attendait les preuves et les faits pour combattre Lupin, on risquerait fort, ou bien de les attendre toujours, ou bien d'en découvrir qui, préparés par Lupin, conduiraient juste à l'opposé du but.*

*J'ai confiance que les faits, quand ils seront tous connus, confirmeront mon hypothèse sur tous les points. »*

Ainsi donc, Beautrelet, un moment dominé par Arsène Lupin, troublé par l'enlèvement de son père et résigné à la défaite, Beautrelet, en fin de compte, n'avait pu se résoudre à garder le silence. La vérité était trop belle et trop étrange, les preuves qu'il en pouvait donner trop logiques et trop concluantes pour qu'il acceptât de la travestir. Le monde entier attendait ses révélations. Il parlait.

Le soir même du jour où son article parut, les journaux annonçaient l'enlèvement de M. Beautrelet père. Isidore en avait été averti par une dépêche de Cherbourg reçue à trois heures.

## *Sur la piste*

### [Table des matières](#)

La violence du coup étourdit le jeune Beautrelet. Au fond, bien qu'il eût obéi, en publiant son article, à un de ces mouvements irrésistibles qui vous font dédaigner toute prudence, au fond, il n'avait pas cru à la possibilité d'un enlèvement. Ses précautions étaient trop bien prises. Les amis de Cherbourg n'avaient pas seulement consigne de garder le père Beautrelet, ils devaient surveiller ses allées et venues, ne jamais le laisser sortir seul, et même ne lui remettre aucune lettre sans l'avoir au préalable décachetée. Non, il n'y avait pas de danger. Lupin bluffait ; Lupin, désireux de gagner du temps, cherchait à intimider son adversaire. Le coup fut donc presque imprévu, et toute la fin du jour, dans l'impuissance où il était d'agir, il en ressentait le choc douloureux. Une seule idée le soutenait : partir, aller là-bas, voir par lui-même ce qui s'était passé et reprendre l'offensive. Il envoya un télégramme à Cherbourg. Vers huit heures, il arrivait à la gare Saint-Lazare. Quelques minutes après, l'express l'emmenait.

Ce n'est qu'une heure plus tard, en dépliant machinalement un journal du soir acheté sur le quai, qu'il eut connaissance de la fameuse lettre par laquelle Lupin répondait indirectement à son article du matin.

*Monsieur le directeur,*

*Je ne prétends point que ma modeste personnalité, qui, certes, en des temps plus héroïques, eût passé complètement inaperçue, ne prenne quelque relief en notre époque de veulerie et de médiocrité. Mais il est une limite que la curiosité malsaine des foules ne saurait franchir sous peine de déshonnête indiscretion. Si l'on ne respecte plus le mur de la vie privée, quelle sera la sauvegarde des citoyens ?*

*Invocera-t-on l'intérêt supérieur de la vérité ? Vain prétexte à mon égard, puisque la vérité est connue et que je ne fais aucune difficulté pour en écrire l'aveu officiel. Oui, Mlle de Saint-Véran est vivante. Oui, je*



*l'aime. Oui, j'ai le chagrin de n'être pas aimé d'elle. Oui, l'enquête du petit Beautrelet est admirable de précision et de justesse. Oui, nous sommes d'accord sur tous les points. Il n'y a plus d'énigme. Eh bien alors ?...*

*Atteint jusqu'aux profondeurs mêmes de mon âme, tout saignant encore des blessures morales les plus cruelles, je demande qu'on ne livre pas davantage à la malignité publique mes sentiments les plus intimes et mes espoirs les plus secrets. Je demande la paix, la paix qui m'est nécessaire pour conquérir l'affection de Mlle de Saint-Véran, et pour effacer de son souvenir les mille petits outrages que lui valait de la part de son oncle et de sa cousine – ceci n'a pas été dit –, sa situation de parente pauvre. Mlle de Saint-Véran oubliera ce passé détestable. Tout ce qu'elle pourra désirer, fût-ce le plus beau joyau du monde, fût-ce le trésor le plus inaccessible, je le mettrai à ses pieds. Elle sera heureuse. Elle m'aimera. Mais pour réussir, encore une fois, il me faut la paix. C'est pourquoi je dépose les armes, et c'est pourquoi j'apporte à mes ennemis le rameau d'olivier, – tout en les avertissant, d'ailleurs, généreusement, qu'un refus de leur part pourrait avoir, pour eux, les plus graves conséquences.*

*Un mot encore au sujet du sieur Harlington. Sous ce nom, se cache un excellent garçon, secrétaire du milliardaire américain Cooley, et chargé par lui de rafler en Europe tous les objets d'art antique qu'il est possible de découvrir. La malchance voulut qu'il tombât sur mon ami, Étienne de Vaudreix, alias Arsène Lupin, alias moi. Il apprit ainsi, ce qui d'ailleurs était faux, qu'un certain M. de Gesvres voulait se défaire de quatre Rubens, à condition qu'ils fussent remplacés par des copies et qu'on ignorât le marché auquel il consentait. Mon ami Vaudreix se faisait fort de décider M. de Gesvres à vendre la Chapelle-Dieu. Les négociations se poursuivirent avec une entière bonne foi du côté de mon ami Vaudreix, avec une ingénuité charmante du côté du sieur Harlington, jusqu'au jour où les Rubens et les pierres sculptées de la Chapelle-Dieu furent en lieu sûr... et le sieur Harlington en prison. Il n'y a donc plus qu'à relâcher l'infortuné Américain, puisqu'il se contenta du modeste rôle de dupe, à flétrir le milliardaire Cooley, puisque, par crainte d'ennuis possibles, il ne protesta pas contre l'arrestation de son secrétaire, et à féliciter mon ami Étienne de Vaudreix, alias moi, puisqu'il venge la morale publique en gardant les cinq cent mille francs qu'il a reçus par avance du peu sympathique Cooley. »*

*Excusez la longueur de ces lignes, mon cher directeur, et croyez à mes sentiments distingués.*

*Arsène Lupin.*

Peut-être Isidore pesa-t-il les termes de cette lettre avec autant de minutie qu'il avait étudié le document de l'*Aiguille creuse*. Il partait de ce principe, dont la justesse était facile à démontrer, que jamais Lupin n'avait pris la peine d'envoyer une seule de ses amusantes lettres aux journaux sans une nécessité absolue, sans un motif que les événements ne manquaient pas de mettre en lumière un jour ou l'autre. Quel était le motif de celle-ci ? Pour quelle raison secrète confessait-il son amour, et l'insuccès de cet amour ? Était-ce là qu'il fallait chercher, ou bien dans les explications qui concernaient le sieur Harlington, ou plus loin encore, entre les lignes, derrière tous ces mots dont la signification apparente n'avait peut-être d'autre but que de suggérer la petite idée mauvaise, perfide, déroutante ?...

Des heures, le jeune homme, enfermé dans son compartiment, resta pensif, inquiet. Cette lettre lui inspirait de la méfiance, comme si elle avait été écrite pour lui, et qu'elle fût destinée à l'induire en erreur, lui personnellement. Pour la première fois, et parce qu'il se trouvait en face, non plus d'une attaque directe, mais d'un procédé de lutte équivoque, indéfinissable, il éprouvait la sensation très nette de la peur. Et, songeant à son vieux bonhomme de père, enlevé par sa faute, il se demandait avec angoisse si ce n'était pas folie que de poursuivre un duel aussi inégal. Le résultat n'était-il pas certain ? D'avance, Lupin n'avait-il pas partie gagnée ?

Courte défaillance ! Quand il descendit de son compartiment, à six heures du matin, réconforté par quelques heures de sommeil, il avait repris toute sa foi.

Sur le quai, Froberval, l'employé du port militaire qui avait donné l'hospitalité au père Beautrelet, l'attendait, accompagné de sa fille Charlotte, une gamine de douze à treize ans.

– Eh bien ? s'écria Beautrelet.

Le brave homme se mettant à gémir, il l'interrompit, l'entraîna dans un estaminet voisin, fit servir du café, et commença nettement, sans permettre à son interlocuteur la moindre digression :

– Mon père n'a pas été enlevé, n'est-ce pas, c'était impossible ?

- Impossible. Cependant il a disparu.
  - Depuis quand ?
  - Nous ne savons pas.
  - Comment !
  - Non. Hier matin, à six heures, ne le voyant pas descendre, j’ai ouvert sa porte. Il n’était plus là.
  - Mais, avant-hier, il y était encore ?
  - Oui. Avant-hier il n’a pas quitté sa chambre. Il était un peu fatigué, et Charlotte lui a porté son déjeuner à midi et son dîner à sept heures du soir.
  - C’est donc entre sept heures du soir, avant-hier, et six heures du matin, hier, qu’il a disparu ?
  - Oui, la nuit d’avant celle-ci. Seulement...
  - Seulement ?
  - Eh bien !... la nuit, on ne peut sortir de l’arsenal.
  - C’est donc qu’il n’en est pas sorti ?
  - Impossible ! Les camarades et moi, on a fouillé tout le port militaire.
  - Alors, c’est qu’il est sorti.
  - Impossible. Tout est gardé.
- Beautrelet réfléchit, puis prononça :
- Dans la chambre, le lit était défait ?
  - Non.
  - Et la chambre était en ordre ?
  - Oui. J’ai retrouvé sa pipe au même endroit, son tabac, le livre qu’il lisait. Il y avait même, au milieu de ce livre, cette petite photographie de vous qui tenait la page ouverte.
  - Faites voir.

Froberval passa la photographie. Beautrelet eut un geste de surprise. Il venait, sur l’instantané, de se reconnaître, debout, les deux mains dans ses poches, avec, autour de lui, une pelouse où se dressaient des arbres et des ruines. Froberval ajouta :

– Ce doit être le dernier portrait de vous que vous lui avez envoyé. Tenez, par derrière, il y a la date... *3 avril*, le nom du photographe, *R. de Val*, et le nom de la ville, *Lion*... Lion-sur-Mer... peut-être.

Isidore, en effet, avait retourné le carton, et lisait cette petite note, de sa propre écriture : *R. de Val – 3-4 – Lion*.

Il garda le silence durant quelques minutes, il reprit :

– Mon père ne vous avait pas encore fait voir cet instantané ?

– Ma foi, non... et ça m’a étonné quand j’ai vu ça hier... car votre père nous parlait si souvent de vous !

Un nouveau silence, très long. Froberval murmura :

– C’est que j’ai affaire à l’atelier... Nous pourrions peut-être bien rentrer...

Il se tut. Isidore n’avait pas quitté des yeux la photographie, l’examinant dans tous les sens. Enfin, le jeune homme demanda :

– Est-ce qu’il existe, à une petite lieue en dehors de la ville, une auberge du Lion d’Or ?

– Oui, mais oui, à une lieue d’ici.

– Sur la route de Valognes, n’est-ce pas ?

– Sur la route de Valognes, en effet.

– Eh bien, j’ai tout lieu de supposer que cette auberge fut le quartier général des amis de Lupin. C’est de là qu’ils sont entrés en relation avec mon père.

– Quelle idée ! Votre père ne parlait à personne. Il n’a vu personne.

– Il n’a vu personne, mais on s’est servi d’un intermédiaire.

– Quelle preuve en avez-vous ?

– Cette photographie.

– Mais c’est la vôtre ?

– C’est la mienne, mais elle ne fut pas envoyée par moi. Je ne la connaissais même pas. Elle fut prise à mon insu dans les ruines d’Ambrumésy, sans doute par le greffier du juge d’instruction, lequel était, comme vous le savez, complice d’Arsène Lupin.

– Et alors ?

– Cette photographie a été le passeport, le talisman grâce auquel on a capté la confiance de mon père.

– Mais qui ? qui a pu pénétrer chez moi ?

– Je ne sais, mais mon père est tombé dans le piège. On lui a dit, et il a cru, que j’étais aux environs et que je demandais à le voir et que je lui donnais rendez-vous à l’auberge du Lion d’Or.

– Mais c’est de la folie, tout ça ? Comment pouvez-vous affirmer ?

– Très simplement. On a imité mon écriture derrière le carton, et on a précisé le rendez-vous... Route de Valognes, 3 km 400, auberge du Lion. Mon père est venu, et on s’est emparé de lui, voilà tout.

– Soit, murmura Froberval abasourdi, soit... j'admets... les choses se sont passées ainsi... mais tout cela n'explique pas comment il a pu sortir pendant la nuit.

– Il est sorti, en plein jour, quitte à attendre la nuit pour aller au rendez-vous.

– Mais, nom d'un chien, puisqu'il n'a pas quitté sa chambre de toute la journée d'avant-hier !

– Il y aurait un moyen de s'en assurer ; courez au port, Froberval, et cherchez l'un des hommes qui étaient de garde dans l'après-midi d'avant hier... Seulement, dépêchez-vous si vous voulez me retrouver ici.

– Vous partez donc ?

– Oui, je reprends le train.

– Comment !... Mais vous ne savez pas... Votre enquête...

– Mon enquête est terminée. Je sais à peu près tout ce que je voulais savoir. Dans une heure, j'aurai quitté Cherbourg.

Froberval s'était levé. Il regarda Beautrelet, d'un air absolument ahuri, hésita un moment, puis saisit sa casquette.

– Tu viens, Charlotte ?

– Non, dit Beautrelet, j'aurais encore besoin de quelques renseignements. Laissez-la moi. Et puis nous bavarderons. Je l'ai connue toute petite.

Froberval s'en alla. Beautrelet et la petite fille restèrent seuls dans la salle de l'estaminet. Des minutes s'écoulèrent, un garçon entra, emporta des tasses et disparut.

Les yeux du jeune homme et de l'enfant se rencontrèrent, et avec beaucoup de douceur, Beautrelet mit sa main sur la main de la fillette. Elle le regarda deux ou trois secondes, éperdue, comme suffoquée. Puis, se couvrant brusquement la tête entre ses bras repliés, elle éclata en sanglots.

Il la laissa pleurer et, au bout d'un instant, lui dit :

– C'est toi qui as tout fait, n'est-ce pas, c'est toi qui as servi d'intermédiaire ? C'est toi qui as porté la photographie ? Tu l'avoues, n'est-ce pas ? Et quand tu disais que mon père était dans sa chambre avant-hier, tu savais bien que non, n'est-ce pas, puisque c'est toi qui l'avais aidé à sortir...

Elle ne répondait pas. Il lui dit :

– Pourquoi as-tu fait cela ? On t’a offert de l’argent, sans doute... de quoi t’acheter des rubans... une robe...

Il décroisa les bras de Charlotte et lui releva la tête. Il aperçut un pauvre visage sillonné de larmes, un visage gracieux, inquiétant et mobile de ces fillettes qui sont destinées à toutes les tentations, à toutes les défaillances.

– Allons, reprit Beautrelet, c’est fini, n’en parlons plus... Je ne te demande même pas comment ça s’est passé. Seulement tu vas me dire tout ce qui peut m’être utile !... As-tu surpris quelque chose... un mot de ces gens-là ? Comment s’est effectué l’enlèvement ?

Elle répondit aussitôt :

– En auto... je les ai entendus qui en parlaient.

– Et quelle route ont-ils suivie ?

– Ah ! ça, je ne sais pas.

– Ils n’ont échangé devant toi aucune parole qui puisse nous aider ?

– Aucune... Il y en a un cependant qui a dit : « Y aura pas de temps à perdre... c’est demain matin à huit heures, que le patron doit nous téléphoner là-bas... »

– Où, là-bas ?... rappelle-toi... c’était un nom de ville, n’est-ce pas ?

– Oui... un nom... comme château...

– Châteaubriant ?... Château-Thierry ?

– Non... non...

– Châteauroux ?

– C’est ça... Châteauroux...

Beautrelet n’avait pas attendu qu’elle eût prononcé la dernière syllabe. Il était debout déjà, et sans se soucier de Froberval, sans plus s’occuper de la petite, tandis qu’elle le regardait avec stupéfaction, il ouvrait la porte et courait vers la gare.

– Châteauroux... Madame... un billet pour Châteauroux...

– Par Le Mans et Tours ? demanda la buraliste.

– Évidemment... le plus court... J’arriverai pour déjeuner ?

– Ah non...

– Pour dîner ? Pour coucher ?...

– Ah non, pour ça il faudrait passer par Paris... L’express de Paris est à huit heures... Il est trop tard.

Il n’était pas trop tard. Beautrelet put encore l’attraper.

– Allons, dit Beautrelet, en se frottant les mains, je n’ai passé qu’une heure à Cherbourg, mais elle fut bien employée.

Pas un instant, il n’eut l’idée d’accuser Charlotte de mensonge. Faibles, désarmées, capables des pires trahisons, ces petites natures obéissent également à des élans de sincérité, et Beautrelet avait vu, dans ses yeux effrayés, la honte du mal qu’elle avait fait, et la joie de le réparer en partie. Il ne doutait donc point que Châteauroux fût cette autre ville à laquelle Lupin avait fait allusion, et où ses complices devaient lui téléphoner.

Dès son arrivée à Paris, Beautrelet prit toutes les précautions nécessaires pour n’être pas suivi. Il sentait que l’heure était grave. Il marchait sur la bonne route qui le conduisait vers son père ; une imprudence pouvait tout gâter.

Il entra chez un de ses camarades de lycée et en sortit, une heure après, méconnaissable. C’était un Anglais d’une trentaine d’années, habillé d’un complet marron à grands carreaux, culotte courte, bas de laine, casquette de voyage, la figure colorée et un petit collier de barbe rousse.

Il enfourcha une bicyclette à laquelle était accroché tout un attirail de peintre et fila vers la gare d’Austerlitz.

Le soir, il couchait à Issoudun. Le lendemain, dès l’aube, il sautait en machine. À sept heures, il se présentait au bureau de poste de Châteauroux et demandait la communication avec Paris. Obligé d’attendre, il liait conversation avec l’employé et apprenait que l’avant-veille, à pareille heure, un individu, en costume d’automobiliste, avait également demandé la communication avec Paris.

La preuve était faite. Il n’attendit pas davantage.

L’après-midi, il savait, par des témoignages irrécusables, qu’une limousine, suivant la route de Tours, avait traversé le bourg de Buzançais, puis la ville de Châteauroux et s’était arrêtée au-delà de la ville, sur la lisière de la forêt. Vers dix heures, un cabriolet, conduit par un individu, avait stationné auprès de la limousine, puis s’était éloigné vers le sud par la vallée de la Bouzanne. À ce moment, une autre personne se trouvait aux côtés du conducteur. Quant à l’automobile, prenant le chemin opposé, elle s’était dirigée vers le nord, vers Issoudun.

Isidore découvrit aisément le propriétaire du cabriolet. Mais ce propriétaire ne put rien dire. Il avait loué sa voiture et son cheval à un individu qui les avait ramenés lui-même le lendemain.

Enfin, le soir même, Isidore constatait que l'automobile n'avait fait que traverser Issoudun, continuant sa route vers Orléans, c'est-à-dire vers Paris.

De tout cela, il résultait, de la façon la plus absolue, que le père Beautrelet se trouvait aux environs. Sinon, comment admettre que des gens fissent près de cinq cents kilomètres à travers la France pour venir téléphoner à Châteauroux et remonter ensuite, à angle aigu, sur le chemin de Paris ? Cette formidable randonnée avait un but précis : transporter le père Beautrelet à l'endroit qui lui était assigné. « Et cet endroit est à portée de ma main, se disait Isidore en frissonnant d'espoir. À dix lieues, à quinze lieues d'ici, mon père attend que je le secoure. Il est là. Il respire le même air que moi. »

Tout de suite, il se mit en campagne. Prenant une carte d'état-major, il la divisa en petits carrés qu'il visitait tour à tour, entrant dans les fermes, faisant causer les paysans, se rendant auprès des instituteurs, des maires, des curés, bavardant avec les femmes. Il lui semblait qu'il allait sans retard toucher au but et ses rêves s'amplifiant ce n'est plus son père qu'il espérait délivrer mais tous ceux que Lupin tenait captifs, Raymonde de Saint-Véran, Ganimard, Herlock Sholmès peut-être, et d'autres, beaucoup d'autres. Et en arrivant jusqu'à eux, il arriverait en même temps jusqu'au cœur même de la forteresse de Lupin, dans sa tanière, dans la retraite impénétrable où il entassait les trésors qu'il avait volés à l'univers.

Mais, après quinze jours de recherches infructueuses, son enthousiasme finit par décliner, et très vite il perdit confiance. Le succès tardant à se dessiner, du jour au lendemain presque il le jugea impossible et, bien qu'il continuât à poursuivre son plan d'investigations, il eût éprouvé une véritable surprise si ses efforts eussent abouti à la moindre découverte.

Des jours encore s'écoulèrent, monotones et découragés. Il sut par les journaux que le comte de Gesvres et sa fille avaient quitté Ambrumésy et s'étaient installés aux environs de Nice. Il sut aussi l'élargissement du sieur Harlington, dont l'innocence éclata, conformément aux indications d'Arsène Lupin.

Il changea son quartier général, s'établissant deux jours à La Châtre, deux jours à Argenton. Même résultat.

À ce moment, il fut près d'abandonner la partie. Évidemment le cabriolet qui avait emmené son père n'avait dû fournir qu'une étape à



laquelle une autre étape, fournie par une autre voiture, avait succédé. Et son père était loin. Il songea au départ.

Or, un lundi matin, il aperçut, sur l'enveloppe d'une lettre non affranchie qu'on lui renvoyait de Paris, il aperçut une écriture qui le bouleversa. Son émotion fut telle, durant quelques minutes, qu'il n'osait ouvrir, par peur d'une déception. Sa main tremblait. Était-ce possible ? N'y avait-il pas là un piège que lui tendait son infernal ennemi ? D'un coup il décacheta. C'était bien une lettre de son père, écrite par son père lui-même. L'écriture présentait toutes les particularités, tous les tics de l'écriture qu'il connaissait si bien. Il lut :

*Ces mots te parviendront-ils, mon cher fils ? Je n'ose le croire.*

*Toute la nuit de l'enlèvement nous avons voyagé en automobile, puis le matin en voiture. Je n'ai rien pu voir. J'avais un bandeau sur les yeux. Le château où l'on me détient doit être, à en juger par sa construction et par la végétation du parc, au centre de la France. La chambre que j'occupe est au second étage, une chambre à deux fenêtres dont l'une, presque bouchée par un rideau de glycines. L'après-midi, je suis libre, à certaines heures, d'aller et venir dans ce parc, mais sous une surveillance qui ne se relâche pas.*

*À tout hasard, je t'écris cette lettre et je l'attache à une pierre. Peut-être un jour pourrai-je la jeter pardessus les murs, et quelque paysan la ramassera-t-il. Ne t'inquiète pas. On me traite avec beaucoup d'égards.*

*Ton vieux père qui t'aime bien et qui est triste de penser au souci qu'il te donne.*

*Beautrelet.*

Aussitôt Isidore regarda les timbres de la poste. Ils portaient *Cuzion* (*Indre*). L'Indre ! Ce département qu'il s'acharnait à fouiller depuis des semaines !

Il consulta un petit guide de poche qui ne le quittait pas. *Cuzion*, canton d'*Eguzon*... Là aussi il avait passé.

Par prudence, il rejeta sa personnalité d'Anglais, qui commençait à être connue dans le pays, se déguisa en ouvrier, et fila sur *Cuzion*, village peu important, où il lui fut facile de découvrir l'expéditeur de la lettre.

Tout de suite, d'ailleurs, la chance le servit.

– Une lettre jetée à la poste mercredi dernier ? s’écria le maire, brave bourgeois auquel il se confia, et qui se mit à sa disposition... Écoutez, je crois que je peux vous fournir une indication précieuse... Samedi matin, un vieux rémouleur qui fait toutes les foires du département, le père Charel que j’ai croisé au bout du village, m’a demandé : « Monsieur le maire, une lettre qui n’a pas de timbre, ça part tout de même ? – Dame ! – Et ça arrive à destination ? – Parbleu, seulement il y a un supplément de taxe à payer, voilà tout. »

– Et il habite, le père Charel ?

– Il habite là-bas, tout seul... sur le coteau... la mesure après le cimetière... Voulezvous que je vous accompagne ?

C’était une mesure isolée, au milieu d’un verger qu’entouraient de hauts arbres. Quand ils pénétrèrent, trois pies s’envolaient de la niche même, où le chien de garde était attaché. Et le chien n’aboya pas et ne bougea pas à leur approche.

Très étonné, Beautrelet s’avança. La bête était couchée sur le flanc, les pattes raidies, morte.

En hâte, ils coururent vers la maison. La porte était ouverte.

Ils entrèrent. Au fond d’une pièce humide et basse, sur une mauvaise paille jetée à même le sol, un homme gisait, tout habillé.

– Le père Charel ! s’écria le maire... Est-ce qu’il est mort, lui aussi ?

Les mains du bonhomme étaient froides, son visage d’une pâleur effrayante, mais le cœur battait encore, d’un rythme faible et lent, et il ne semblait avoir aucune blessure.

Ils essayèrent de le ranimer, et, comme ils n’y parvenaient pas, Beautrelet se mit en quête d’un médecin. Le médecin ne réussit pas davantage. Le bonhomme ne paraissait pas souffrir. On eût dit qu’il dormait simplement, mais d’un sommeil artificiel, comme si on l’avait endormi par hypnose, ou à l’aide d’un narcotique.

Au milieu de la nuit suivante, cependant, Isidore qui le veillait, remarqua que sa respiration devenait plus forte, et que tout son être avait l’air de se dégager des liens invisibles qui le paralysaient.

À l’aube il se réveilla et reprit ses fonctions normales, mangea, but, et se remua. Mais de toute la journée il ne put répondre aux questions du jeune homme, le cerveau comme engourdi encore par une inexplicable torpeur.

Le lendemain, il demanda à Beautrelet :

– Qu’est-ce que vous faites là, vous ?

C’était la première fois qu’il s’étonnait de la présence d’un étranger auprès de lui.

Peu à peu, de la sorte, il retrouva toute sa connaissance. Il parla. Il fit des projets. Mais, quand Beautrelet l’interrogea sur les événements qui avaient précédé son sommeil, il sembla ne pas comprendre.

Et réellement, Beautrelet sentit qu’il ne comprenait pas. Il avait perdu le souvenir de ce qui s’était passé depuis le vendredi précédent. C’était comme un gouffre subit dans la coulée ordinaire de sa vie. Il racontait sa matinée et son après-midi du vendredi, les marchés conclus à la foire, le repas qu’il avait pris à l’auberge. Puis... plus rien... Il croyait se réveiller au lendemain de ce jour.

Ce fut horrible pour Beautrelet. La vérité était là, dans ces yeux qui avaient vu les murs du parc derrière lesquels son père l’attendait, dans ces mains qui avaient ramassé la lettre, dans ce cerveau confus qui avait enregistré le lieu de cette scène, le décor, le petit coin du monde où se jouait le drame. Et de ces mains, de ces yeux, de ce cerveau, il ne pouvait tirer le plus faible écho de cette vérité si proche !

Oh ! cet obstacle impalpable et formidable auquel se heurtaient ses efforts, cet obstacle fait de silence et d’oubli, comme il portait bien la marque de Lupin ! Lui seul avait pu, informé sans doute qu’un signal avait été tenté par le père Beautrelet, lui seul avait pu frapper de mort partielle celui-là seul dont le témoignage pouvait le gêner. Non point que Beautrelet se sentît découvert, et qu’il pensât que Lupin, au courant de son attaque sournoise, et sachant qu’une lettre lui était parvenue, se fût défendu contre lui personnellement. Mais, combien c’était montrer de prévoyance et de véritable intelligence, que de supprimer l’accusation possible de ce passant ! Personne ne savait plus maintenant qu’il y avait, entre les murs d’un parc, un prisonnier qui demandait du secours.

Personne ? Si, Beautrelet. Le père Charel ne pouvait parler ? Soit. Mais on pouvait connaître du moins la foire où le bonhomme s’était rendu, et la route logique qu’il avait prise pour en revenir. Et, le long de cette route, peut-être enfin serait-il possible de trouver...

Isidore, qui d’ailleurs n’avait fréquenté la mesure du père Charel qu’avec les plus grandes précautions, et de façon à ne pas donner l’éveil, Isidore décida de n’y point retourner. S’étant renseigné, il apprit que le

vendredi, c'était jour de marché à Fresselines, gros bourg situé à quelques lieues, où l'on pouvait se rendre, soit par la grand'route, assez sinueuse, soit par des raccourcis.

Le vendredi, il choisit, pour y aller, la grand'route, et n'aperçut rien qui attirât son attention, aucune enceinte de hauts murs, aucune silhouette de vieux château. Il déjeuna dans une auberge de Fresselines et il se disposait à partir quand il vit arriver le père Charel qui traversait la place en poussant sa petite voiture de rémouleur. Il le suivit aussitôt de très loin.

Le bonhomme fit deux interminables stations pendant lesquelles il repassa des douzaines de couteaux. Puis enfin, il s'en alla par un chemin tout différent qui se dirigeait vers Crozant et le bourg d'Eguzon.

Beautrelet s'engagea derrière lui sur cette route. Mais il n'avait pas marché pendant cinq minutes, qu'il eut l'impression de n'être pas seul à suivre le bonhomme. Un individu cheminait entre eux qui s'arrêtait et repartait en même temps que le père Charel, sans prendre d'ailleurs beaucoup de soin pour n'être pas vu.

« On le surveille, pensa Beautrelet, peut-être veut-on savoir s'il s'arrête devant les murs... »

Son cœur battit. L'événement approchait.

Tous trois, les uns derrière les autres, ils montaient et descendaient les pentes raides du pays, et ils arrivèrent à Crozant. Là, le père Charel fit une halte d'une heure. Puis il descendit vers la rivière et traversa le pont. Mais il se passa alors un fait qui surprit Beautrelet. L'individu ne franchit pas la rivière. Il regarda le bonhomme s'éloigner et quand il l'eut perdu de vue il s'engagea dans un sentier qui le conduisit en pleins champs. Que faire ? Beautrelet hésita quelques secondes, puis, brusquement, se décida. Il se mit à la poursuite de l'individu.

« Il aura constaté, pensa-t-il, que le père Charel a passé tout droit. Il est tranquille, et il s'en va. Où ? Au château ? »

Il touchait au but. Il le sentait à une sorte d'allégresse douloureuse qui le soulevait.

L'homme pénétra dans un bois obscur qui dominait la rivière, puis apparut de nouveau en pleine clarté, à l'horizon du sentier. Quand Beautrelet, à son tour, sortit du bois, il fut très surpris de ne plus apercevoir l'individu. Il le cherchait des yeux, quand soudain il étouffa un cri et, d'un bond en arrière, regagna la ligne des arbres qu'il venait de quitter. À sa

droite, il avait vu un rempart de hautes murailles, que flanquaient, à distances égales, des contreforts massifs.

C'était là ! C'était là ! Ces murs emprisonnaient son père ! Il avait trouvé le lieu secret où Lupin gardait ses victimes !

Il n'osa plus s'écarter de l'abri que lui offraient les feuillages épais du bois. Lentement, presque à plat ventre, il appuya vers la droite, et parvint ainsi au sommet d'un monticule qui atteignait le faîte des arbres voisins. Les murailles étaient plus élevées encore. Cependant il discerna le toit du château qu'elles ceignaient, un vieux toit Louis XIII que surmontaient des clochetons très fins disposés en corbeille autour d'une flèche plus aiguë et plus haute.

Pour ce jour-là, Beautrelet n'en fit pas davantage. Il avait besoin de réfléchir et de préparer son plan d'attaque sans rien laisser au hasard. Maître de Lupin, c'était à lui maintenant de choisir l'heure et le mode du combat. Il s'en alla.

Près du pont, il croisa deux paysannes qui portaient des seaux remplis de lait. Il leur demanda :

- Comment s'appelle le château qui est là-bas, derrière les arbres ?
- Ça, Monsieur, c'est le château de l'Aiguille.

Il avait jeté sa question sans y attacher d'importance. La réponse le bouleversa.

– Le château de l'Aiguille... Ah !... Mais où sommes-nous, ici ? Dans le département de l'Indre ?

– Ma foi, non, l'Indre, c'est de l'autre côté de la rivière... Par ici, c'est la Creuse.

Isidore eut un éblouissement. Le château de l'Aiguille ! Le département de la Creuse ! L'Aiguille, Creuse ! La clef même du document ! La victoire assurée, définitive, totale...

Sans un mot de plus, il tourna le dos aux deux femmes et s'en alla en titubant, comme un homme ivre.

## *Un secret historique*

### Table des matières

La résolution de Beautrelet fut immédiate : il agirait seul. Prévenir la justice était trop dangereux. Outre qu'il ne pouvait offrir que des présomptions, il craignait les lenteurs de la justice, les indiscretions certaines, toute une enquête préalable pendant laquelle Lupin, inévitablement averti, aurait le loisir d'effectuer sa retraite en bon ordre.

Le lendemain, dès huit heures, son paquet sous le bras, il quitta l'auberge qu'il habitait aux environs de Cuzion, gagna le premier fourré venu, se défit de ses hardes d'ouvrier, redevint le jeune peintre anglais qu'il était précédemment, et se présenta chez le notaire d'Eguzon, le plus gros bourg de la contrée.

Il raconta que le pays lui plaisait, et que, s'il trouvait une demeure convenable, il s'y installerait volontiers avec ses parents. Le notaire indiqua plusieurs domaines. Beautrelet insinua qu'on lui avait parlé du château de l'Aiguille, au nord de la Creuse.

– En effet, mais le château de l'Aiguille, qui appartient à un de mes clients, depuis cinq ans, n'est pas à vendre.

– Il l'habite alors ?

– Il l'habitait, ou plutôt sa mère. Mais celle-ci, trouvant le château un peu triste, ne s'y plaisait pas. De sorte qu'ils l'ont quitté l'année dernière.

– Et personne n'y demeure ?

– Si, un Italien, auquel mon client l'a loué pour la saison d'été, le baron Anfredi.

– Ah ! le baron Anfredi, un homme encore jeune, l'air assez gourmé...

– Ma foi, je n'en sais rien... Mon client a traité directement. Il n'y a pas eu de bail... une simple lettre...

– Mais vous connaissez le baron ?

– Non, il ne sort jamais du château... En automobile, quelquefois, et la nuit, paraît-il. Les provisions sont faites par une vieille cuisinière qui ne

parle à personne. Des drôles de gens...

– Votre client consentirait-il à vendre son château ?

– Je ne crois pas. C'est un château historique, du plus pur style Louis XIII. Mon client y tenait beaucoup, et s'il n'a pas changé d'avis...

– Vous pouvez me donner son nom ?

– Louis Valméros, 34, rue du Mont-Thabor.

Beautrelet prit le train de Paris à la station la plus proche. Le surlendemain, après trois visites infructueuses, il trouva enfin Louis Valméros. C'était un homme d'une trentaine d'années, au visage ouvert et sympathique. Beautrelet, jugeant inutile de biaiser, nettement se fit connaître et raconta ses efforts et le but de sa démarche.

– J'ai tout lieu de penser, conclut-il, que mon père est emprisonné au château de l'Aiguille, en compagnie sans doute d'autres victimes. Et je viens vous demander ce que vous savez de votre locataire, le baron Anfredi.

– Pas grand-chose. J'ai rencontré le baron Anfredi l'hiver dernier à Monte-Carlo. Ayant appris, par hasard, que j'étais propriétaire d'un château, comme il désirait passer l'été en France, il me fit des offres de location.

– C'est un homme encore jeune...

– Oui, des yeux très énergiques, des cheveux blonds.

– De la barbe ?

– Oui, terminée par deux pointes qui retombent sur un faux col fermant par-derrière, comme le col d'un clergyman. D'ailleurs, il a quelque peu l'air d'un prêtre anglais.

– C'est lui, murmura Beautrelet, c'est lui, tel que je l'ai vu, c'est son signalement exact.

– Comment !... vous croyez ?...

– Je crois, je suis sûr que votre locataire n'est autre qu'Arsène Lupin.

L'histoire amusa Louis Valméros. Il connaissait toutes les aventures de Lupin et les péripéties de sa lutte avec Beautrelet. Il se frotta les mains.

– Allons, le château de l'Aiguille va devenir célèbre... ce qui n'est pas pour me déplaire, car au fond, depuis que ma mère n'y habite plus, j'ai toujours eu l'idée de m'en débarrasser à la première occasion. Après cela, je trouverai acheteur. Seulement...

– Seulement ?

– Je vous demanderai de n'agir qu'avec la plus extrême prudence et de ne prévenir la police qu'en toute certitude. Voyez-vous que mon locataire ne

soit pas Lupin ?

Beautrelet exposa son plan. Il irait seul, la nuit, il franchirait les murs, se cacherait dans le parc...

Louis Valméras l'arrêta tout de suite.

– Vous ne franchirez pas si facilement des murs de cette hauteur. Si vous y parvenez, vous serez accueilli par deux énormes molosses qui appartiennent à ma mère et que j'ai laissés au château.

– Bah ! une boulette...

– Je vous remercie ! Mais supposons que vous leur échappiez. Et après ? Comment entrerez-vous dans le château ? Les portes sont massives, les fenêtres sont grillées. Et d'ailleurs, une fois entré, qui vous guiderait ? Il y a quatre-vingts chambres.

– Oui, mais cette chambre à deux fenêtres, au second étage ?...

– Je la connais, nous l'appelons la chambre des Glycines. Mais comment la trouverez-vous ? Il y a trois escaliers et un labyrinthe de couloirs. J'aurai beau vous donner le fil, vous expliquer le chemin à suivre, vous vous perdrez.

– Venez avec moi, dit, Beautrelet en riant.

– Impossible. J'ai promis à ma mère de la rejoindre dans le Midi.

Beautrelet retourna chez l'ami qui lui offrait l'hospitalité et commença ses préparatifs. Mais, vers la fin du jour, comme il se disposait à partir, il reçut la visite de Valméras.

– Voulez-vous toujours de moi ?

– Si je veux !

– Eh bien ! je vous accompagne. Oui, l'expédition me tente. Je crois qu'on ne s'ennuiera pas, et ça m'amuse d'être mêlé à tout cela... Et puis, mon concours ne vous sera pas inutile. Tenez, voici déjà un début de collaboration.

Il montra une grosse clef toute rugueuse de rouille et d'aspect vénérable.

– Et cette clef ouvre ?... demanda Beautrelet.

– Une petite poterne dissimulée entre deux contreforts, abandonnée depuis des siècles, et que je n'ai même pas cru devoir indiquer à mon locataire. Elle donne sur la campagne, précisément à la lisière du bois...

Beautrelet l'interrompit brusquement.



– Ils la connaissent, cette issue. C’est évidemment par là que l’individu que je suivais a pénétré dans le parc. Allons, la partie est belle, et nous la gagnerons. Mais fichtre, il s’agit de jouer serré !

...Deux jours après, au pas d’un cheval famélique, arrivait à Crozant une roulotte de bohémiens que son conducteur obtint l’autorisation de remiser au bout du village, sous un ancien hangar déserté. Outre le conducteur, qui n’était autre que Valméras, il y avait trois jeunes gens occupés à tresser des fauteuils avec des brins d’osier : Beautrelet et deux de ses camarades de Janson.

Ils demeurèrent là trois jours, attendant une nuit propice, et rôdant isolément aux alentours du parc. Une fois, Beautrelet aperçut la poterne. Pratiquée entre deux contreforts, elle se confondait presque, derrière le voile de ronces qui la masquait, avec le dessin formé par les pierres de la muraille. Enfin, le quatrième soir, le ciel se couvrit de gros nuages noirs et Valméras décida qu’on irait en reconnaissance, quitte à rebrousser chemin si les circonstances n’étaient pas favorables.

Tous quatre ils traversèrent le petit bois. Puis Beautrelet rampa parmi les bruyères, écorcha ses mains à la haie de ronces, et, se soulevant à moitié, lentement, avec des gestes qui se retenaient, introduisit la clef dans la serrure. Doucement, il tourna. La porte allait-elle s’ouvrir sous son effort ? Un verrou ne la fermait-il pas de l’autre côté ? Il poussa, la porte s’ouvrit, sans grincement, sans secousse. Il était dans le parc.

– Vous êtes là, Beautrelet ? demanda Valméras, attendez-moi. Vous deux, mes amis, surveillez la porte pour que notre retraite ne soit pas coupée. À la moindre alerte, un coup de sifflet.

Il prit la main de Beautrelet, et ils s’enfoncèrent dans l’ombre épaisse des fourrés. Un espace plus clair s’offrit à eux quand ils arrivèrent au bord de la pelouse centrale. Au même moment, un rayon de lune filtra, et ils aperçurent le château avec ses clochetons pointus disposés autour de cette flèche effilée à laquelle, sans doute, il devait son nom. Aucune lumière aux fenêtres. Aucun bruit. Valméras empoigna le bras de son compagnon.

– Taisez-vous.

– Quoi ?

– Les chiens là-bas... vous voyez...

Un grognement se fit entendre. Valméras siffla très bas. Deux silhouettes blanches bondirent et en quatre sauts vinrent s’abattre aux pieds

du maître.

– Tout doux, les enfants... couchez là... bien... ne bougez plus...

Et il dit à Beautrelet :

– Et maintenant, marchons, je suis tranquille.

– Vous êtes sûr du chemin ?

– Oui. Nous nous rapprochons de la terrasse.

– Et alors ?

– Je me rappelle qu'il y a sur la gauche, à un endroit où la terrasse, qui domine la rivière, s'élève au niveau des fenêtres du rez-de-chaussée, un volet qui ferme mal et qu'on peut ouvrir de l'extérieur.

De fait, quand ils furent arrivés, sous l'effort, le volet céda. Avec une pointe de diamant, Valméras coupa un carreau. Il tourna l'espagnolette. L'un après l'autre ils franchirent le balcon. Cette fois, ils étaient dans le château.

– La pièce où nous sommes, dit Valméras, se trouve au bout du couloir. Puis il y a un immense vestibule orné de statues et, à l'extrémité du vestibule, un escalier qui conduit à la chambre occupée par votre père.

Il avança d'un pas.

– Vous venez, Beautrelet ?

– Oui. Oui.

– Mais non, vous ne venez pas... Qu'est-ce que vous avez ?

Il lui saisit la main. Elle était glacée, et il s'aperçut que le jeune homme était accroupi sur le parquet.

– Qu'est-ce que vous avez ? répéta-t-il.

– Rien... ça passera.

– Mais enfin...

– J'ai peur...

– Vous avez peur !

Oui, avoua Beautrelet ingénument... ce sont mes nerfs qui flanchent... j'arrive souvent à les commander... mais aujourd'hui, le silence... l'émotion... Et puis, depuis le coup de couteau de ce greffier... Mais ça va passer... tenez, ça passe...

Il réussit, en effet, à se lever, et Valméras l'entraîna hors de la chambre. Ils suivirent à tâtons un couloir, et si doucement, que chacun d'eux ne percevait pas la présence de l'autre. Une faible lueur cependant semblait éclairer le vestibule vers lequel ils se dirigeaient. Valméras passa la tête.

C'était une vieilleuse placée au bas de l'escalier, sur un guéridon que l'on apercevait à travers les branches frêles d'un palmier.

– Halte ! souffla Valméros.

Près de la vieilleuse, il y avait un homme en faction, debout, qui tenait un fusil. Les avait-il vus ? Peut-être. Du moins quelque chose dut l'inquiéter, car il épaula.

Beautrelet était tombé à genoux contre la caisse d'un arbuste et il ne bougeait plus, le cœur comme déchaîné dans sa poitrine. Cependant le silence et l'immobilité des choses rassurèrent l'homme en faction. Il baissa son arme. Mais sa tête resta tournée vers la caisse de l'arbuste.

D'effrayantes minutes s'écoulèrent, dix, quinze. Un rayon de lune s'était glissé par une fenêtre de l'escalier. Et soudain Beautrelet s'avisa que le rayon se déplaçait insensiblement et que, avant quinze autres, dix autres minutes, il serait sur lui, l'éclairant en pleine face. Des gouttes de sueur tombèrent de son visage sur ses mains tremblantes.

Son angoisse était telle qu'il fut sur le point de se relever et de s'enfuir. Mais, se souvenant que Valméros était là, il le chercha des yeux, et il fut stupéfait de le voir, ou plutôt de le deviner qui rampait dans les ténèbres à l'abri des arbustes et des statues. Déjà il atteignait le bas de l'escalier, à hauteur, à quelques pas, de l'homme. Qu'allait-il faire ? Passer quand même ? Monter seul à la délivrance du prisonnier ? Mais pourrait-il passer ? Beautrelet ne le voyait plus et il avait l'impression que quelque chose allait s'accomplir, une chose que le silence, plus lourd, plus terrible, semblait pressentir aussi.

Et brusquement une ombre qui bondit sur l'homme, la vieilleuse qui s'éteint, le bruit d'une lutte... Beautrelet accourut. Les deux corps avaient roulé sur les dalles. Il voulut se pencher. Mais il entendit un gémissement rauque, un soupir, et aussitôt un des adversaires se releva qui lui saisit le bras.

– Vite... Allons-y.

C'était Valméros.

Ils montèrent deux étages et débouchèrent à l'entrée d'un corridor qu'un tapis recouvrait.

– À droite, souffla Valméros... la quatrième chambre sur la gauche.

Bientôt ils trouvèrent la porte de cette chambre. Comme ils s'y attendaient, le captif était enfermé à clef. Il leur fallut une demi-heure, une

demi-heure d'efforts étouffés, de tentatives assourdies pour forcer la serrure. Enfin ils entrèrent. À tâtons, Beautrelet découvrit le lit. Son père dormait. Il le réveilla doucement.

– C'est moi, Isidore... et un ami... Ne crains rien... lève-toi... pas un mot...

Le père s'habilla, mais au moment de sortir, il leur dit à voix basse :

– Je ne suis pas seul dans le château...

– Ah ! qui ? Ganimard ? Sholmès ?

– Non... du moins je ne les ai pas vus.

– Alors ?

– Une jeune fille.

– Mlle de Saint-Véran, sans aucun doute ?

– Je ne sais pas... je l'ai aperçue de loin plusieurs fois dans le parc... et puis, en me penchant de ma fenêtre, je vois la sienne... Elle m'a fait des signaux.

– Tu sais où est sa chambre ?

– Oui, dans ce couloir, la troisième à droite.

– La chambre bleue, murmura Valméras. La porte est à deux battants, nous aurons moins de mal.

Très vite, en effet, l'un des battants céda. Ce fut le père Beautrelet qui se chargea de prévenir la jeune fille.

Dix minutes après il sortait de la chambre avec elle et disait à son fils :

– Tu avais raison... Mlle de Saint-Véran.

Ils descendirent tous quatre. Au bas de l'escalier, Valméras s'arrêta et se pencha sur l'homme, puis les entraînant vers la chambre de la terrasse :

– Il n'est pas mort, il vivra.

– Ah ! fit Beautrelet avec soulagement.

– Par bonheur, la lame de mon couteau a plié... le coup n'est pas mortel. Et puis quoi, ces coquins ne méritent pas de pitié.

Dehors, ils furent accueillis par les deux chiens qui les accompagnèrent jusqu'à la poterne. Là, Beautrelet retrouva ses deux amis. La petite troupe sortit du parc. Il était trois heures du matin.

Cette première victoire ne pouvait suffire à Beautrelet. Dès qu'il eut installé son père et la jeune fille, il les interrogea sur les gens qui résidaient au château, et en particulier sur les habitudes d'Arsène Lupin. Il apprit ainsi que Lupin ne venait que tous les trois ou quatre jours, arrivant le soir en

automobile et repartant dès le matin. À chacun de ses voyages, il rendait visite aux deux prisonniers, et tous deux s'accordaient à louer ses égards et son extrême affabilité. Pour l'instant il ne devait pas se trouver au château.

En dehors de lui, ils n'avaient jamais vu qu'une vieille femme, préposée à la cuisine et au ménage, et deux hommes qui les surveillaient tour à tour et qui ne leur parlaient point, deux subalternes évidemment, à en juger d'après leurs façons et leurs physionomies.

– Deux complices tout de même, conclut Beautrelet, ou plutôt trois, avec la vieille femme. C'est gibier qui n'est pas à dédaigner. Et si nous ne perdons pas de temps...

Il sauta sur une bicyclette, fila jusqu'au bourg d'Eguzon, réveilla la gendarmerie, mit tout le monde en branle, fit sonner le boute-selle et revint à Crozant à huit heures, suivi du brigadier et de six gendarmes.

Deux de ces hommes restèrent en faction auprès de la roulotte. Deux autres s'établirent devant la poterne. Les quatre derniers, commandés par leur chef et accompagnés de Beautrelet et de Valméras, se dirigèrent vers l'entrée principale du château. Trop tard. La porte était grande ouverte. Un paysan leur dit qu'une heure auparavant il avait vu sortir du château une automobile.

De fait, la perquisition ne donna aucun résultat. Selon toute probabilité, la bande avait dû s'installer là en camp volant. On trouva quelques hardes, un peu de linge, des ustensiles de ménage, et c'est tout.

Ce qui étonna davantage Beautrelet et Valméras, ce fut la disparition du blessé. Ils ne purent relever la moindre trace de lutte, pas même une goutte de sang sur les dalles du vestibule.

Somme toute, aucun témoignage matériel n'aurait pu prouver le passage de Lupin au château de l'Aiguille, et l'on aurait eu le droit de récuser les assertions de Beautrelet de son père, de Valméras et de Mlle de Saint-Véran, si l'on n'avait fini par découvrir, dans une chambre contiguë à celle que la jeune fille occupait, une demi-douzaine de bouquets admirables auxquels était épinglée la carte d'Arsène Lupin. Bouquets dédaignés par elle, flétris, oubliés... L'un d'eux, outre la carte, portait une lettre que Raymonde n'avait pas vue. L'après-midi, quand cette lettre eut été décachetée par le juge d'instruction, on y trouva dix pages de prières, de supplications, de promesses, de menaces, de désespoir, toute la folie d'un amour qui n'a connu que mépris et répulsion. Et la lettre se terminait ainsi :

*Je viendrai mardi soir, Raymonde. D'ici là, réfléchissez. Pour moi, je suis résolu à tout.*

Mardi soir, c'était le soir même de ce jour où Beautrelet venait de délivrer Mlle de Saint-Véran.

On se rappelle la formidable explosion de surprise et d'enthousiasme qui éclata dans le monde entier à la nouvelle de ce dénouement imprévu : Mlle de Saint-Véran libre ! La jeune fille que convoitait Lupin, pour laquelle il avait machiné ses plus machiavéliques combinaisons, arrachée à ses griffes ! Libre aussi le père de Beautrelet, celui que Lupin, dans son désir exagéré d'un armistice que nécessitaient les exigences de sa passion, celui que Lupin avait choisi comme otage. Libres tous deux, les deux prisonniers !

Et le secret de l'Aiguille, que l'on avait cru impénétrable, connu, publié, jeté aux quatre coins de l'univers !

Vraiment la foule s'amusa. On chansonna l'aventurier vaincu. « Les amours de Lupin. » « Les sanglots d'Arsène !... » « Le cambrioleur amoureux. » « La complainte du pickpocket ! » Cela se criait sur les boulevards, cela se fredonnait à l'atelier.

Pressée de questions, poursuivie par les interviewers, Raymonde répondit avec la plus extrême réserve. Mais la lettre était là, et les bouquets de fleurs, et toute la pitoyable aventure ! Lupin, bafoué, ridiculisé, dégringola de son piédestal. Et Beautrelet fut l'idole. Il avait tout vu, tout prédit, tout élucidé. La déposition que Mlle de Saint-Véran fit devant le juge d'instruction au sujet de son enlèvement, confirma l'hypothèse qu'avait imaginée le jeune homme. Sur tous les points, la réalité semblait se soumettre à ce qu'il la décrétait au préalable. Lupin avait trouvé son maître.

Beautrelet exigea que son père, avant de retourner dans ses montagnes de Savoie, prît quelques mois de repos au soleil, et il le conduisit lui-même, ainsi que Mlle de Saint-Véran, aux environs de Nice, où le comte de Gesvres et sa fille Suzanne étaient installés pour passer l'hiver. Le surlendemain, Valméras amenait sa mère auprès de ses nouveaux amis, et ils composèrent ainsi une petite colonie, groupée autour de la villa de Gesvres, et sur laquelle veillaient nuit et jour une demi-douzaine d'hommes engagés par le comte.

Au début d'octobre, Beautrelet, élève de rhétorique, alla reprendre à Paris le cours de ses études et préparer ses examens. Et la vie recommença,

calme cette fois et sans incidents. Que pouvait-il d'ailleurs se passer ? La guerre n'était-elle pas finie ?

Lupin devait en avoir de son côté la sensation bien nette, et qu'il n'y avait plus pour lui qu'à se résigner au fait accompli, car un beau jour ses deux autres victimes, Ganimard et Herlock Sholmès, réapparurent. Leur retour à la vie de ce monde manqua, du reste, totalement de prestige. Ce fut un chiffonnier qui les ramassa, Quai des Orfèvres, en face de la Préfecture de police, et tous deux endormis et ligotés.

Après une semaine de complet ahurissement, ils parvinrent à reprendre la direction de leurs idées et racontèrent – ou plutôt Ganimard raconta, car Sholmès s'enferma dans un mutisme farouche – qu'ils avaient accompli, à bord du yacht *L'Hirondelle*, un voyage de circumnavigation autour de l'Afrique, voyage charmant, instructif, où ils pouvaient se considérer comme libres, sauf à certaines heures qu'ils passaient à fond de cale, tandis que l'équipage descendait dans des ports exotiques. Quant à leur atterrissage au quai des Orfèvres, ils ne se souvenaient de rien, endormis sans doute depuis plusieurs jours.

Cette mise en liberté, c'était l'aveu de la défaite. Et, en ne luttant plus, Lupin la proclamait sans restriction.

Un événement, d'ailleurs, la rendit encore plus éclatante : ce furent les fiançailles de Louis Valmèras et de Mlle de Saint-Véran. Dans l'intimité que créaient entre eux les conditions actuelles de leur existence, les deux jeunes gens s'éprirent l'un de l'autre. Valmèras aima le charme mélancolique de Raymonde, et celle-ci, blessée par la vie, avide de protection, subit la force et l'énergie de celui qui avait contribué si vaillamment à son salut.

On attendit le jour du mariage avec une certaine anxiété. Lupin ne chercherait-il pas à reprendre l'offensive ? Accepterait-il de bonne grâce la perte irrémédiable de la femme qu'il aimait ? Deux ou trois fois on vit rôder autour de la villa des individus à mine suspecte, et Valmèras eut même à se défendre, un soir, contre un soi-disant ivrogne qui tira sur lui un coup de pistolet, et traversa son chapeau d'une balle. Mais somme toute, la cérémonie s'accomplit au jour et à l'heure fixés, et Raymonde de Saint-Véran devint Mme Louis Valmèras.

C'était comme si le destin lui-même eût pris parti pour Beautrelet et contresigné le bulletin de victoire. La foule le sentit si bien que ce fut à ce

moment que jaillit, parmi ses admirateurs, l'idée d'un grand banquet où l'on célébrerait son triomphe et l'écrasement de Lupin. Idée merveilleuse et qui suscita l'enthousiasme. En quinze jours, trois cents adhésions furent réunies. On lança des invitations aux lycées de Paris, à raison de deux élèves par classe de rhétorique. La presse entonna des hymnes. Et le banquet fut ce qu'il ne pouvait manquer d'être, une apothéose.

Mais une apothéose charmante et simple, parce que Beautrelet en était le héros. Sa présence suffit à remettre les choses au point. Il se montra modeste comme à l'ordinaire, un peu surpris des bravos excessifs, un peu gêné des éloges hyperboliques où l'on affirmait sa supériorité sur les plus illustres policiers... un peu gêné, mais aussi très ému. Il le dit en quelques paroles qui plurent à tous et avec le trouble d'un enfant qui rougit d'être regardé. Il dit sa joie, il dit sa fierté. Et vraiment, si raisonnable, si maître de lui qu'il fût, il connut là des minutes d'ivresse inoubliables. Il souriait à ses amis, à ses camarades de Janson, à Valméras, venu spécialement pour l'applaudir, à M. de Gesvres, à son père.

Or, comme il finissait de parler et qu'il tenait encore son verre en main, un bruit de voix se fit entendre à l'extrémité de la salle, et l'on vit quelqu'un qui gesticulait en agitant un journal. On rétablit le silence, l'importun se rassit, mais un frémissement de curiosité se propageait tout autour de la table, le journal passait de main en main, et chaque fois qu'un des convives jetait les yeux sur la page offerte, c'étaient des exclamations.

– Lisez ! lisez ! criait-on du côté opposé.

À la table d'honneur on se leva. Le père Beautrelet alla prendre le journal et le tendit à son fils.

– Lisez ! lisez ! cria-t-on plus fort.

Et d'autres proféraient :

– Écoutez donc ! Il va lire... écoutez !

Beautrelet, debout, face au public, cherchait des yeux, dans le journal du soir que son père lui avait donné, l'article qui suscitait un tel vacarme, et soudain, ayant aperçu un titre souligné au crayon bleu, il leva la main pour réclamer le silence, et il lut d'une voix que l'émotion altérait de plus en plus ces révélations stupéfiantes qui réduisaient à néant tous ses efforts, bouleversaient ses idées sur l'Aiguille creuse et marquaient la vanité de sa lutte contre Arsène Lupin :



*Lettre ouverte de M. Massiban, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

*Monsieur le Directeur,*

*Le 17 mars 1679 – je dis bien 1679, c'est-à-dire sous Louis XIV – un tout petit livre fut publié à Paris avec ce titre :*

**LE MYSTÈRE DE L'AIGUILLE CREUSE  
TOUTE LA VÉRITÉ DÉNONCÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS.  
CENT EXEMPLAIRES IMPRIMÉS PAR MOI-MÊME ET POUR  
L'INSTRUCTION DE LA COUR**

*À neuf heures du matin, ce jour du 17 mars, l'auteur, un très jeune homme, bien vêtu, dont on ignore le nom, se mit à déposer ce livre chez les principaux personnages de la Cour. À dix heures, alors qu'il avait accompli quatre de ces démarches, il était arrêté par un capitaine des gardes, lequel l'amenait dans le cabinet du roi et repartait aussitôt à la recherche des quatre exemplaires distribués. Quand les cent exemplaires furent réunis, comptés, feuilletés avec soin et vérifiés, le roi les jeta lui-même au feu, sauf un qu'il conserva par-devers lui. Puis il chargea le capitaine des gardes de conduire l'auteur du livre à M. de Saint-Mars, lequel Saint-Mars enferma son prisonnier d'abord à Pignerol, puis dans la forteresse de l'île Sainte-Marguerite. Cet homme n'était autre évidemment que le fameux homme au Masque de fer.*

*Jamais la vérité n'eût été connue, ou du moins une partie de la vérité, si le capitaine des gardes qui avait assisté à l'entrevue, profitant d'un moment où le roi s'était détourné, n'avait eu la tentation de retirer de la cheminée, avant que le feu ne l'atteignît, un autre des exemplaires. Six mois après, ce capitaine fut ramassé sur la grand-route de Gaillon à Mantes. Ses assassins l'avaient dépouillé de tous ses vêtements, oubliant toutefois dans sa poche droite un bijou que l'on y découvrit par la suite, un diamant de la plus belle eau, d'une valeur considérable.*

*Dans ses papiers, on retrouva une note manuscrite. Il n'y parlait point du livre arraché aux flammes, mais il donnait un résumé des premiers chapitres. Il s'agissait d'un secret qui fut connu des rois d'Angleterre, perdu par eux au moment où la couronne du pauvre fou Henri VI passa sur la tête du duc d'York, dévoilé au roi de France Charles VII par Jeanne d'Arc, et qui, devenu secret d'État, fut transmis de souverain en souverain par une lettre chaque fois recachetée, que l'on trouvait au lit de mort du*

défunt avec cette mention : Pour le roy de France. Ce secret concernait l'existence et déterminait l'emplacement d'un trésor formidable, possédé par les rois, et qui s'accroissait de siècle en siècle.

Mais cent quatorze ans plus tard, Louis XVI, prisonnier au Temple, prit à part l'un des officiers qui étaient chargés de surveiller la famille royale et lui dit :

– Monsieur, vous n'aviez pas, sous mon aïeul, le grand roi, un ancêtre qui servait comme capitaine des gardes ?

– Oui, sire.

– Eh bien, seriez-vous homme... seriez-vous homme... ?

Il hésita. L'officier acheva la phrase.

– À ne pas vous trahir ? Oh ! sire...

– Alors, écoutez-moi.

Le roi tira de sa poche un petit livre dont il arracha l'une des dernières pages. Mais, se ravisant :

– Non, il vaut mieux que je copie...

Il prit une grande feuille de papier qu'il déchira de façon à ne garder qu'un petit espace rectangulaire sur lequel il copia cinq lignes de points, de lignes et de chiffres que portait la page imprimée. Puis ayant brûlé celle-ci, il plia en quatre la feuille manuscrite, la cacheta de cire rouge et la donna.

– Monsieur, après ma mort, vous remettrez cela à la reine, et vous lui direz : « De la part du roi, Madame... pour votre Majesté et pour son fils... » Si elle ne comprend pas...

– Si elle ne comprend pas ?...

– Vous ajouterez : Il s'agit du secret de l'Aiguille. La reine comprendra.

Ayant parlé, il jeta le livre parmi les braises qui rougissaient dans l'âtre.

Le 21 janvier, il montait sur l'échafaud.

Il fallut deux mois à l'officier, par suite du transfert de la reine à la Conciergerie, pour accomplir la mission dont il était chargé. Enfin, à force d'intrigues surnoises, il réussit un jour à se trouver en présence de Marie-Antoinette. Il lui dit de manière qu'elle pût tout juste entendre :

– De la part du feu roi, Madame, pour Votre Majesté et son fils.

Et il lui offrit la lettre cachetée.

Elle s'assura que les gardiens ne pouvaient la voir, brisa les cachets, sembla surprise à la vue de ces lignes indéchiffrables, puis, tout de suite,

parut comprendre. Elle sourit amèrement, et l'officier perçut ces mots :

– Pourquoi si tard ?

Elle hésita. Où cacher ce document dangereux ? Enfin, elle ouvrit son livre d'heures et, dans une sorte de poche secrète pratiquée entre le cuir de reliure et le parchemin qui le recouvrait, elle glissa la feuille de papier.

– Pourquoi si tard ?... avait-elle dit.

Il est probable, en effet, que ce document, s'il avait pu lui apporter le salut, arrivait trop tard, car, au mois d'octobre suivant, la reine Marie-Antoinette, à son tour, montait sur l'échafaud.

Or, cet officier, en feuilletant les papiers de sa famille, trouva la note manuscrite de son arrière-grand-père, le capitaine des gardes de Louis XIV. À partir de ce moment, il n'eut plus qu'une idée, c'est de consacrer ses loisirs à élucider cet étrange problème. Il lut tous les auteurs latins, parcourut toutes les chroniques de France et celles des pays voisins, s'introduisit dans les monastères, déchiffra les livres de comptes, les cartulaires, les traités, et il put ainsi retrouver certaines citations éparses à travers les âges.

Au livre III des Commentaires de César sur la guerre des Gaules, il est raconté qu'après la défaite de Viridovix par G. Titulius Sabinus, le chef des Calètes fut mené devant César et que, pour sa rançon, il dévoila le secret de l'Aiguille...

Le traité de Saint-Clair-sur-Epte, entre Charles le Simple et Roll, chef des barbares du Nord, fait suivre le nom de Roll de tous ses titres, parmi lesquels nous lisons maître du secret de l'Aiguille.

La chronique saxonne (édition de Gibson, page 134) parlant de Guillaume-à-la-grande-vigueur (Guillaume le Conquérant) raconte que la hampe de son étendard se terminait en pointe acérée et percée d'une fente à la façon d'une aiguille...

Dans une phrase assez ambiguë de son interrogatoire, Jeanne d'Arc avoue qu'elle a encore une chose secrète à dire au roi de France, à quoi ses juges répondent : Oui, nous savons de quoi il est question, et c'est pourquoi, Jeanne, vous périrez.

– Par la vertu de l'Aiguille, jure quelquefois le bon roi Henri IV.

Auparavant, François 1<sup>er</sup>, haranguant les notables du Havre en 1520, prononça cette phrase que nous transmet le journal d'un bourgeois

*d'Honfleur :*

*Les rois de France portent des secrets qui règlent la conduite des choses et le sort des villes.*

*Toutes ces citations, Monsieur le Directeur, tous les récits qui concernent le Masque de fer, le capitaine des gardes et son arrière-petit-fils, je les ai retrouvés aujourd'hui dans une brochure écrite précisément par cet arrière-petit-fils et publiée en juin 1815, la veille ou le lendemain de Waterloo, c'est-à-dire en une période de bouleversements où les révélations qu'elle contenait devaient passer inaperçues.*

*Que vaut cette brochure ? Rien, me direz-vous, et nous ne devons lui accorder aucune créance. C'est là ma première impression ; mais quelle ne fut pas ma stupeur, en ouvrant les Commentaires de César au chapitre indiqué, d'y découvrir la phrase relevée dans la brochure ! Même constatation en ce qui concerne le traité de Saint-Clair-sur-Epte, la chronique saxonne, l'interrogatoire de Jeanne d'Arc, bref tout ce qu'il m'a été possible de vérifier jusqu'ici.*

*Enfin, il est un fait plus précis encore que relate l'auteur de la brochure de 1815. Pendant la campagne de France, officier de Napoléon, il sonna un soir, son cheval ayant crevé, à la porte d'un château où il fut reçu par un vieux chevalier de Saint-Louis. Et il apprit coup sur coup en causant avec le vieillard que ce château, situé au bord de la Creuse, s'appelait le château de l'Aiguille, qu'il avait été construit et baptisé par Louis XIV, et que, sur son ordre exprès, il avait été orné de clochetons et d'une flèche qui figurait l'aiguille. Comme date il portait, il doit porter encore 1680.*

*1680 ! Un an après la publication du livre et l'emprisonnement du Masque de fer. Tout s'expliquait : Louis XIV, prévoyant que le secret pouvait s'ébruiter, avait construit et baptisé ce château pour offrir aux curieux une explication naturelle de l'antique mystère. L'Aiguille creuse ? Un château à clochetons pointus, situé au bord de la Creuse et appartenant au roi. Du coup on croyait connaître le mot de l'énigme et les recherches cessaient !*

*Le calcul était juste, puisque, plus de deux siècles après, M. Beautrelet est tombé dans le piège. Et c'est là, Monsieur le Directeur, que je voulais en venir en écrivant cette lettre. Si Lupin sous le nom d'Anfredi a loué à M. Valméras le château de l'Aiguille au bord de la Creuse, s'il a logé là ses deux prisonniers, c'est qu'il admettait le succès des inévitables recherches*

*de M. Beautrelet, et que, dans le but d'obtenir la paix qu'il avait demandée, il tendait précisément à M. Beautrelet ce que nous pouvons appeler le piège historique de Louis XIV.*

*Et par là nous sommes amenés à ceci, conclusion irréfutable, c'est que lui, Lupin, avec ses seules lumières, sans connaître d'autres faits que ceux que nous connaissons, est parvenu, par le sortilège d'un génie vraiment extraordinaire, à déchiffrer l'indéchiffrable document ; c'est que Lupin, dernier héritier des rois de France, connaît le mystère royal de l'Aiguille creuse.*

Là se terminait l'article. Mais depuis quelques minutes, depuis le passage concernant le château de l'Aiguille, ce n'était plus Beautrelet qui en faisait la lecture. Comprenant sa défaite, écrasé sous le poids de l'humiliation subie, il avait lâché le journal et s'était effondré sur sa chaise, le visage enfoui dans ses mains.

Haletante et secouée d'émotion par cette incroyable histoire, la foule s'était rapprochée peu à peu et maintenant se pressait autour de lui. On attendait avec une angoisse frémissante les mots qu'il allait répondre, les objections qu'il allait soulever.

Il ne bougea pas.

D'un geste doux, Valméras lui décroisa les mains et releva sa tête.

Isidore Beautrelet pleurait.

## *Le Traité de l'Aiguille*

### Table des matières

Il est quatre heures du matin. Isidore n'est pas rentré au lycée. Il n'y rentrera pas avant la fin de la guerre sans merci qu'il a déclarée à Lupin. Cela, il se l'est juré tout bas, pendant que ses amis l'emportaient en voiture, tout défaillant et meurtri. Serment insensé ! Guerre absurde et illogique ! Que peut-il faire, lui, enfant isolé et sans armes, contre ce phénomène d'énergie et de puissance ? Par où l'attaquer ? Il est inattaquable. Où le blesser ? Il est invulnérable. Où l'atteindre ? Il est inaccessible.

Quatre heures du matin... Isidore a de nouveau accepté l'hospitalité de son camarade de Janson. Debout devant la cheminée de sa chambre, les coudes plantés droit sur le marbre, les deux poings au menton, il regarde son image que lui renvoie la glace.

Il ne pleure plus, il ne veut plus pleurer, ni se tordre sur son lit, ni se désespérer, comme il le fait depuis deux heures. Il veut réfléchir, réfléchir et comprendre.

Et ses yeux ne quittent pas ses yeux dans le miroir, comme s'il espérait doubler la force de sa pensée en contemplant son image pensive, et trouver au fond de cet être-là l'insoluble solution qu'il ne trouve pas en lui. Jusqu'à six heures il reste ainsi. Et c'est peu à peu que, dégagée de tous les détails qui la compliquent et l'obscurcissent, la question s'offre à son esprit toute sèche, toute nue, avec la rigueur d'une équation.

Oui, il s'est trompé. Oui, son interprétation du document est fausse. Le mot « aiguille » ne vise point le château des bords de la Creuse. Et, de même, le mot « demoiselles » ne peut pas s'appliquer à Raymonde de Saint-Véran et à sa cousine, puisque le texte du document remonte à des siècles.

Donc tout et à refaire. Comment ?

Une seule base de documentation serait solide : le livre publié sous Louis XIV. Or, des cent exemplaires imprimés par celui qui devait être le

Masque de fer, deux seulement échappèrent aux flammes. L'un fut dérobé par le capitaine des gardes et perdu. L'autre fut conservé par Louis XIV, transmis à Louis XV, et brûlé par Louis XVI. Mais il reste une copie de la page essentielle, celle qui contient la solution du problème, ou du moins la solution cryptographique, celle qui fut portée à Marie-Antoinette et glissée par elle sous la couverture de son livre d'heures.

Qu'est devenu ce papier ? Est-ce celui que Beautrelet a tenu dans ses mains et que Lupin lui a fait reprendre par le greffier Brédoux ? Ou bien se trouve-t-il encore dans le livre d'heures de Marie-Antoinette ?

Et la question revient à celle-ci : « Qu'est devenu le livre d'heures de la reine ? »

Après avoir pris quelques instants de repos, Beautrelet interrogea le père de son ami, collectionneur émérite, appelé souvent comme expert à titre officieux, et que, récemment encore, le directeur d'un de nos musées consultait pour l'établissement de son catalogue.

– Le livre d'heures de Marie-Antoinette ? s'écria-t-il, mais il fut légué par la reine à sa femme de chambre, avec mission secrète de le faire tenir au comte de Fersen. Pieusement conservé dans la famille du comte, il se trouve depuis cinq ans dans une vitrine.

– Dans une vitrine ?

– Du musée Carnavalet, tout simplement.

– Et ce musée sera ouvert ?...

– D'ici vingt minutes.

À la minute précise où s'ouvrait la porte du vieil hôtel de Mme de Sévigné, Isidore sautait de voiture avec son ami.

– Tiens, monsieur Beautrelet !

Dix voix saluèrent son arrivée. À son grand étonnement, il reconnut toute la troupe des reporters qui suivaient « l'Affaire de l'Aiguille creuse ». Et l'un d'eux s'écria :

– C'est drôle, hein ! Nous avons tous eu la même idée. Attention, Arsène Lupin est peut-être parmi nous.

Ils entrèrent ensemble. Le directeur, aussitôt prévenu, se mit à leur entière disposition, les mena devant la vitrine, et leur montra un pauvre volume, sans le moindre ornement, et qui n'avait certes rien de royal. Un peu d'émotion tout de même les envahit à l'aspect de ce livre que la reine avait touché en des jours si tragiques, que ses yeux rougis de larmes avaient

regardé... Et ils n'osaient le prendre et le fouiller, comme s'ils avaient eu l'impression d'un sacrilège...

– Voyons, monsieur Beautrelet, c'est une tâche qui vous incombe.

Il prit le livre d'un geste anxieux. La description correspondait bien à celle que l'auteur de la brochure en avait donnée. D'abord une couverture de parchemin, parchemin sali, noirci, usé par places, et, au-dessous, la vraie reliure, en cuir rigide.

Avec quel frisson Beautrelet s'enquit de la poche dissimulée ! Était-ce une fable ? Ou bien retrouverait-il encore le document écrit par Louis XVI, et légué par la reine à son ami fervent ?

À la première page, sur la partie supérieure du livre, pas de cachette.

– Rien, murmura-t-il.

– Rien, redirent-ils en écho, palpitants.

Mais à la dernière page, ayant un peu forcé l'ouverture du livre, il vit tout de suite que le parchemin se décollait de la reliure. Il glissa les doigts... Quelque chose, oui, il sentit quelque chose... un papier...

– Oh ! fit-il victorieusement, voilà... est-ce possible !

– Vite ! Vite ! lui cria-t-on. Qu'attendez-vous ?

Il tira une feuille, pliée en deux.

– Eh bien, lisez !... Il y a des mots à l'encre rouge... tenez... on dirait du sang... du sang tout pâle... lisez donc !

Il lut :

*À vous, Fersen. Pour mon fils, 16 octobre 1793... Marie-Antoinette.*

Et soudain, Beautrelet poussa une exclamation de stupeur. Sous la signature de la reine, il y avait... il y avait, à l'encre noire, deux mots soulignés d'un paraphe... deux mots : *Arsène Lupin*.

Tous, chacun à son tour, ils saisirent la feuille, et le même cri s'échappait aussitôt :

– Marie-Antoinette... Arsène Lupin.

Un silence les réunit. Cette double signature, ces deux noms accouplés, découverts au fond du livre d'heures, cette relique où dormait, depuis plus d'un siècle, l'appel désespéré de la pauvre reine, cette date horrible, 16 octobre 1793, jour où tomba la tête royale, tout cela était d'un tragique morne et déconcertant.

– Arsène Lupin, balbutia l'une des voix, soulignant ainsi ce qu'il y avait d'effarant à voir ce nom diabolique au bas de la feuille sacrée.



– Oui, Arsène Lupin, répéta Beautrelet. L’ami de la reine n’a pas su comprendre l’appel désespéré de la mourante. Il a vécu avec le souvenir que lui avait envoyé celle qu’il aimait, et il n’a pas deviné la raison de ce souvenir. Lupin a tout découvert, lui... et il a pris.

– Il a pris quoi ?

– Le document parbleu ! Le document écrit par Louis XVI, et c’est cela que j’ai tenu entre mes mains. Même apparence, même configuration, mêmes cachets rouges. Je comprends pourquoi Lupin n’a pas voulu me laisser un document dont je pouvais tirer parti par le seul examen du papier, des cachets, *etc.*

– Et alors ?

– Et alors, puisque le document dont je connais le texte est authentique, puisque j’ai vu la trace des cachets rouges, puisque Marie-Antoinette elle-même certifie, par ce mot de sa main, que tout le récit de la brochure reproduite par M. Massiban est authentique, puisqu’il existe vraiment un problème historique de l’Aiguille creuse, je suis sûr de réussir.

– Comment ? Authentique ou non, le document, si vous ne parvenez pas à le déchiffrer, ne sert à rien puisque Louis XVI a détruit le livre qui en donnait l’explication.

– Oui, mais l’autre exemplaire, arraché aux flammes par le capitaine des gardes du roi Louis XIV, n’a pas été détruit.

– Qu’en savez-vous ?

– Prouvez le contraire.

Beautrelet se tut, puis lentement, les yeux clos, comme s’il cherchait à préciser et à résumer sa pensée, il prononça :

– Possesseur du secret, le capitaine des gardes commence par en livrer des parcelles dans le journal que retrouve son arrière-petit-fils. Puis le silence. Le mot de l’énigme, il ne le donne pas. Pourquoi ? Parce que la tentation d’user du secret s’infiltré peu à peu en lui, et qu’il y succombe. La preuve ? Son assassinat. La preuve ? Le magnifique joyau découvert sur lui et que, indubitablement, il avait tiré de tel trésor royal dont la cachette, inconnue de tous, constitue précisément le mystère de l’Aiguille creuse. Lupin me l’a laissé entendre : Lupin ne mentait pas.

– De sorte, Beautrelet, que vous concluez ?

Je conclus qu’il faut faire autour de cette histoire le plus de publicité possible, et qu’on sache par tous les journaux que nous recherchons un livre

intitulé *le Traité de l'Aiguille*. Peut-être le dénicherait-on au fond de quelque bibliothèque de province.

Tout de suite la note fut rédigée, et tout de suite, sans même attendre qu'elle pût produire un résultat, Beautrelet se mit à l'œuvre.

Un commencement de piste se présentait : l'assassinat avait eu lieu aux environs de Gaillon. Le jour même il se rendit dans cette ville. Certes, il n'espérait point reconstituer un crime perpétré deux cents ans auparavant. Mais, tout de même, il est certains forfaits qui laissent des traces dans les souvenirs, dans les traditions des pays.

Les chroniques locales les recueillent. Un jour, tel érudit de province, tel amateur de vieilles légendes, tel évocateur des petits incidents de la vie passée, en fait l'objet d'un article de journal ou d'une communication à l'Académie de son chef-lieu.

Il en vit trois ou quatre de ces érudits. Avec l'un d'eux, surtout, un vieux notaire, il fureta, il compulsa les registres de la prison, les registres des anciens bailliages et des paroisses. Aucune notice ne faisait allusion à l'assassinat d'un capitaine des gardes, au XVII<sup>e</sup> siècle.

Il ne se découragea pas et continua ses recherches à Paris où peut-être avait eu lieu l'instruction de l'affaire. Ses efforts n'aboutirent pas.

Mais l'idée d'une autre piste le lança dans une direction nouvelle. Était-il impossible de connaître le nom de ce capitaine des gardes dont le petit-fils émigra, et dont l'arrière-petit-fils servit les armées de la République, en fut détaché au Temple pendant la détention de la famille royale, servit Napoléon, et fit la campagne de France ?

À force de patience, il finit par établir une liste où deux noms tout au moins offraient une similitude presque complète : M. de Larbeyrie, sous Louis XIV, le citoyen Larbrie, sous la Terreur.

C'était déjà un point important. Il le précisa par un entrefilet qu'il communiqua aux journaux, demandant si on pouvait lui fournir des renseignements sur ce Larbeyrie ou sur ses descendants.

Ce fut M. Massiban, le Massiban de la brochure, le membre de l'Institut, qui lui répondit.

*Monsieur,*

*Je vous signale un passage de Voltaire, que j'ai relevé dans son manuscrit du Siècle de Louis XIV (chapitre XXV : « Particularités et*

anecdotes du règne »). Ce passage a été supprimé dans les diverses éditions.

« J'ai entendu conter à feu M. de Caumartin, intendant des Finances et ami du ministre Chamillard, que le roi partit un jour précipitamment dans son carrosse à la nouvelle que M. de Larbeyrie avait été assassiné et dépouillé de magnifiques bijoux. Il semblait dans une émotion très grande et répétait : « Tout est perdu... tout est perdu... » L'année suivante, le fils de ce Larbeyrie et sa fille, qui avait épousé le marquis de Vélines, furent exilés dans leurs terres de Provence et de Bretagne. Il ne faut pas douter qu'il y ait là quelque particularité. »

Il faut en douter d'autant moins, ajouterai-je, que M. Chamillard, d'après Voltaire, fut le dernier ministre qui eut l'étrange secret du Masque de fer.

Vous voyez, monsieur, le profit que l'on peut tirer de ce passage, et le lien évident qui s'établit entre les deux aventures. Je n'ose, quant à moi, imaginer des hypothèses trop précises sur la conduite, sur les soupçons, sur les appréhensions de Louis XIV en ces circonstances, mais n'est-il pas permis, d'autre part, puisque M. de Larbeyrie a laissé un fils qui fut probablement le grand-père du citoyen-officier Larbrie, et une fille, n'est-il pas permis de supposer qu'une partie des papiers laissés par Larbeyrie ait échu à la fille, et que, parmi ces papiers, se trouvait le fameux exemplaire que le capitaine des gardes sauva des flammes ?

J'ai consulté l'Annuaire des Châteaux. Il y a aux environs de Rennes un baron de Vélines. Serait-ce un descendant du marquis ? À tout hasard, hier, j'ai écrit à ce baron pour lui demander s'il n'avait pas en sa possession un vieux petit livre, dont le titre mentionnerait ce mot de l'Aiguille. J'attends sa réponse.

J'aurais la plus grande satisfaction à parler de toutes ces choses avec vous. Si cela ne vous dérange pas trop, venez me voir. Agréez, monsieur, etc.

P.S. – Bien entendu, je ne communique pas aux journaux ces petites découvertes. Maintenant que vous approchez du but, la discrétion est de rigueur.

C'était absolument l'avis de Beautrelet. Il alla même plus loin : deux journalistes le harcelant ce matin-là, il leur donna les informations les plus fantaisistes sur son état d'esprit et sur ses projets.

L'après-midi il courut en hâte chez Massiban, qui habitait au numéro 17 du quai Voltaire. À sa grande surprise, il apprit que Massiban venait de partir à l'improviste, lui laissant un mot au cas où il se présenterait. Isidore décacheta et lut :

*Je reçois une dépêche qui me donne quelque espérance. Je pars donc et coucherai à Rennes. Vous pourriez prendre le train du soir et, sans vous arrêter à Rennes, continuer jusqu'à la petite station de Vélines. Nous nous retrouverions au château, situé à quatre kilomètres de cette station.*

Le programme plut à Beautrelet et surtout l'idée qu'il arriverait au château en même temps que Massiban, car il redoutait quelque gaffe de la part de cet homme inexpérimenté. Il rentra chez son ami et passa le reste de la journée avec lui. Le soir il prenait l'express de Bretagne. À six heures il débarquait à Vélines. Il fit à pied, entre des bois touffus, les quatre kilomètres de route. De loin, il aperçut sur une hauteur un long manoir, construction assez hybride, mêlée de Renaissance et de Louis-Philippe, mais ayant grand air tout de même avec ses quatre tourelles et son pont-levis emmaillotté de lierre.

Isidore sentait son cœur battre en approchant. Touchait-il réellement au terme de sa course ? Le château contenait-il la clef du mystère ?

Il n'était pas sans crainte. Tout cela lui semblait trop beau, et il se demandait si, cette fois encore, il n'obéissait pas à un plan infernal, combiné par Lupin, si Massiban n'était pas, par exemple, un instrument entre les mains de son ennemi.

Il éclata de rire.

« Allons, je deviens comique. On croirait vraiment que Lupin est un monsieur infailible qui prévoit tout, une sorte de Dieu tout-puissant, contre lequel il n'y a rien à faire. Que diable ! Lupin se trompe, Lupin, lui aussi, est à la merci des circonstances, Lupin fait des fautes, et c'est justement grâce à la faute qu'il a faite en perdant le document, que je commence à prendre barre sur lui. Tout découle de là. Et ses efforts, en somme, ne servent qu'à réparer la faute commise. » Et joyeusement, plein de confiance, Beautrelet sonna.

— Monsieur désire ? dit un domestique apparaissant sur le seuil.

— Le baron de Vélines peut-il me recevoir ?

Et il tendit sa carte.

– Monsieur le baron n'est pas encore levé, mais si Monsieur veut l'attendre.

– Est-ce qu'il n'y a pas déjà quelqu'un qui l'a demandé, un monsieur à barbe blanche, un peu voûté ? fit Beautrelet qui connaissait Massiban par les photographies que les journaux avaient données.

– Oui, ce monsieur est arrivé il y a dix minutes, je l'ai introduit dans le parloir. Si Monsieur veut bien me suivre également.

L'entrevue de Massiban et de Beautrelet fut tout à fait cordiale. Isidore remercia le vieillard des renseignements de premier ordre qu'il lui devait, et Massiban lui exprima son admiration de la façon la plus chaleureuse. Puis ils échangèrent leurs impressions sur le document, sur les chances qu'ils avaient de découvrir le livre, et Massiban répéta ce qu'il avait appris, relativement à M. de Vélines. Le baron était un homme de soixante ans qui, veuf depuis de longues années, vivait très retiré avec sa fille, Gabrielle de Villemon, laquelle venait d'être cruellement frappée par la perte de son mari et de son fils aîné, morts des suites d'un accident d'auto.

– M. le baron fait prier ces messieurs de vouloir bien monter.

Le domestique les conduisit au premier étage, dans une vaste pièce aux murs nus, et simplement meublée de secrétaires, de casiers et de tables couvertes de papiers et de registres. Le baron les accueillit avec beaucoup d'affabilité et ce grand besoin de parler qu'ont souvent les personnes trop solitaires. Ils eurent beaucoup de mal à exposer l'objet de leur visite.

– Ah oui, je sais, vous n'avez écrit à ce propos, monsieur Massiban. Il s'agit, n'est-ce pas, d'un livre où il est question d'une Aiguille, et qui me viendrait d'un ancêtre ?

– En effet.

– Je vous dirai que mes ancêtres et moi nous sommes brouillés. On avait de drôles d'idées en ce temps-là. Moi, je suis de mon époque. J'ai rompu avec le passé.

– Oui, objecta Beautrelet, impatienté, mais n'avez-vous aucun souvenir d'avoir vu ce livre ?

– Mais si ! Je vous l'ai télégraphié, s'écria-t-il en s'adressant à Massiban, qui, agacé, allait et venait dans la pièce et regardait par les autres fenêtres, mais si !... Ou du moins il semblait à ma fille qu'elle avait vu ce titre parmi les quelques milliers de bouquins qui encombrent la bibliothèque. Car, pour moi, messieurs, la lecture... Je ne lis même pas les

journaux... Ma fille quelquefois, et encore ! Pourvu que son petit Georges, le fils qui lui reste, se porte bien ! Et pourvu, moi, que mes fermages rentrent, que mes baux soient en règle !... Vous voyez mes registres... je vis là-dedans, messieurs... et j'avoue que j'ignore absolument le premier mot de cette histoire, dont vous m'avez entretenu par lettre, monsieur Massiban...

Isidore Beautrelet, horripilé par ce bavardage, l'interrompit brusquement :

– Pardon, Monsieur, mais alors ce livre...

– Ma fille l'a cherché. Elle le cherche depuis hier.

– Eh bien ?

– Eh bien elle l'a retrouvé, elle l'a retrouvé il y a une heure ou deux.

Quand vous êtes arrivés...

– Et où est-il ?

– Où il est ? Mais elle l'a posé sur cette table... tenez... là-bas...

Isidore bondit. Au bout de la table, sur un fouillis de paperasses, il y avait un petit livre recouvert de maroquin rouge. Il y appliqua son poing violemment, comme s'il défendait que personne au monde y touchât... et un peu aussi comme si lui-même n'osait le prendre.

– Eh bien, s'écria Massiban, tout ému.

– Je l'ai... le voilà... maintenant, ça y est...

– Mais le titre... êtes-vous sûr !

– Eh parbleu ! tenez.

Il montra les lettres d'or gravées dans le maroquin « Le mystère de l'Aiguille creuse ».

– Êtes-vous convaincu ? Sommes-nous enfin les maîtres du secret ?

– La première page... Qu'y a-t-il en première page ?

– Lisez : « *Toute la vérité dénoncée pour la première fois. – Cent exemplaires imprimés par moi-même et pour l'instruction de la Cour.* »

– C'est cela, c'est cela, murmura Massiban, la voix altérée, c'est l'exemplaire arraché aux flammes C'est le livre même que Louis XIV a condamné.

Ils le feuilletèrent. La première moitié racontait les explications données par le capitaine de Larbeyrie dans son journal.

– Passons, passons, dit Beautrelet qui avait hâte d'arriver à la solution.

– Comment, passons ! Mais pas du tout. Nous savons déjà que l’homme au Masque de fer fut emprisonné parce qu’il connaissait et voulait divulguer le secret de la maison royale de France ! Mais comment le connaissait-il ? Et pourquoi voulait-il le divulguer ? Enfin, quel est cet étrange personnage ? Un demi-frère de Louis XIV, comme l’a prétendu Voltaire, ou le ministre italien Mattioli, comme l’affirme la critique moderne ? Bigre ! ce sont là des questions d’un intérêt primordial !

– Plus tard ! Plus tard ! protesta Beautrelet, comme s’il avait peur que le livre ne s’envolât de ses mains avant qu’il ne connût l’énigme.

– Mais, objecta Massiban, que passionnaient ces détails historiques, nous avons le temps, après... Voyons d’abord l’explication.

Soudain Beautrelet s’interrompt. Le document ! Au milieu d’une page, à gauche, ses yeux voyaient les cinq lignes mystérieuses de points et de chiffres. D’un regard il constata que le texte était identique à celui qu’il avait tant étudié. Même disposition des signes... mêmes intervalles permettant d’isoler le mot « demoiselles » et de déterminer séparément l’un de l’autre les deux termes de l’Aiguille creuse.

Une petite note précédait :

*Tous les renseignements nécessaires ont été réduits par le roi Louis XIII, paraît-il, en un petit tableau que je transcris ci-dessous.*

Suivait le tableau. Puis venait l’explication même du document.

Beautrelet lut d’une voix entrecoupée :

*Comme on voit, ce tableau, alors même qu’on a changé les chiffres en voyelles, n’apporte aucune lumière. On peut dire que pour déchiffrer cette énigme, il faut d’abord la connaître. C’est tout au plus un fil qui est donné à ceux qui savent les sentiers du labyrinthe. Prenons ce fil et marchons, je vous guiderai.*

*La quatrième ligne d’abord. La quatrième ligne contient les mesures et les indications. En se conformant aux indications et en relevant les mesures inscrites, on arrive inévitablement au but, à condition, bien entendu, de savoir où l’on est et où l’on va, en un mot d’être éclairé sur le sens réel de l’Aiguille creuse. C’est ce que l’on peut apprendre par les trois premières lignes. La première est ainsi conçue de me venger du roi, je l’avais prévenu d’ailleurs...*

Beautrelet s’arrêta, interloqué.

– Quoi ? Qu’y a-t-il ? fit Massiban.

– Le sens n’y est plus.  
– En effet, reprit Massiban. « *La première est ainsi conçue de me venger du roi...* » Qu’est-ce que cela veut dire ?  
– Nom de nom ! hurla Beautrelet.  
– Eh bien ?  
– Déchirées ! Deux pages ! Les pages suivantes !... Regardez les traces !...

Il tremblait, tout secoué de rage et de déception. Massiban se pencha :

– C’est vrai... il reste les brides de deux pages, comme des onglets. Les traces semblent assez fraîches. Ça n’a pas été coupé, mais arraché... arraché violemment... Tenez, toutes les pages de la fin portent des marques de froissement.

– Mais qui ? Qui ? gémissait Isidore, en se tordant les poings... Un domestique ? Un complice ?

– Cela peut remonter tout de même à quelques mois, observa Massiban.

– Quand même... il faut que quelqu’un ait déniché, ait pris ce livre... Voyons, vous, Monsieur, s’écria Beautrelet, apostrophant le baron, vous ne savez rien ?... Vous ne soupçonnez personne ?

– Nous pourrions interroger ma fille.

– Oui... oui... c’est cela... peut-être saura-t-elle...

M. de Vélines sonna son valet de chambre. Quelques minutes après, Mme de Villemon entra. C’était une femme jeune, à la physionomie douloureuse et résignée. Tout de suite, Beautrelet lui demanda :

– Vous avez trouvé ce livre en haut, Madame, dans la bibliothèque ?

– Oui, dans un paquet de volumes, qui n’était pas défilé.

– Et vous l’avez lu ?

– Oui, hier soir.

– Quand vous l’avez lu, les deux pages qui sont là manquaient-elles ? Rappelez-vous bien, les deux pages qui suivent ce tableau de chiffres et de points ?

– Mais non, mais non, dit-elle très étonnée, il ne manquait aucune page.

– Cependant, on a déchiré...

– Mais le livre n’a pas quitté ma chambre cette nuit.

– Ce matin ?

– Ce matin, je l’ai descendu moi-même ici quand on a annoncé l’arrivée de M. Massiban.



– Alors ?

– Alors, je ne comprends pas... à moins que... mais non...

– Quoi ?

– Georges... mon fils... ce matin... Georges a joué avec ce livre.

Elle sortit précipitamment, accompagnée de Beautrelet, de Massiban et du baron. L'enfant n'était pas dans sa chambre. On le chercha de tous côtés. Enfin, on le trouva qui jouait derrière le château. Mais ces trois personnes semblaient si agitées, et on lui demandait des comptes avec tant d'autorité, qu'il se mit à pousser des hurlements. Tout le monde courait à droite, à gauche. On questionnait les domestiques. C'était un tumulte indescriptible. Et Beautrelet avait l'impression effroyable que la vérité se retirait de lui comme de l'eau qui filtre à travers les doigts. Il fit un effort pour se ressaisir, prit le bras de Mme de Villemon, et, suivi du baron et de Massiban, il la ramena dans le salon et lui dit :

– Le livre est incomplet, soit, deux pages sont arrachées... mais vous les avez lues, n'est-ce pas, Madame ?

– Oui.

– Vous savez ce qu'elles contenaient ?

– Oui.

– Vous pourriez nous le répéter ?

– Parfaitement. J'ai lu tout le livre avec beaucoup de curiosité, mais ces deux pages surtout m'ont frappée, étant donné l'intérêt des révélations, un intérêt considérable.

– Eh bien, parlez, Madame, parlez, je vous en supplie. Ces révélations sont d'une importance exceptionnelle. Parlez, je vous en prie, les minutes perdues ne se retrouvent pas. L'Aiguille creuse...

– Oh ! c'est bien simple, l'Aiguille creuse veut dire...

À ce moment un domestique entra.

– Une lettre pour Madame...

– Tiens... mais le facteur est passé.

– C'est un gamin qui me l'a remise.

Mme de Villemon décacheta, lut, et porta la main à son cœur, toute prête à tomber, soudain livide et terrifiée.

Le papier avait glissé à terre. Beautrelet le ramassa et, sans même s'excuser, il lut à son tour :

*Taisez-vous... sinon votre fils ne se réveillera pas...*

– Mon fils... mon fils... bégayait-elle, si faible qu'elle ne pouvait même pas aller au secours de celui qu'on menaçait.

Beautrelet la rassura. :

– Ce n'est pas sérieux... il y a là une plaisanterie... voyons, qui aurait intérêt ?

– À moins, insinua Massiban, que ce soit Arsène Lupin.

Beautrelet lui fit signe de se taire. Il le savait bien, parbleu, que l'ennemi était là, de nouveau, attentif et résolu à tout, et c'est pourquoi justement il voulait arracher à Mme de Villemon les mots suprêmes, si longtemps attendus, et les arracher sur-le-champ, à la minute même.

– Je vous en supplie, Madame, remettez-vous... Nous sommes tous là... Il n'y a aucun péril...

Allait-elle parler ? Il le crut, il l'espéra. Elle balbutia quelques syllabes. Mais la porte s'ouvrit encore. La bonne, cette fois, entra. Elle semblait bouleversée.

– M. Georges... Madame... M. Georges.

D'un coup, la mère retrouva toutes ses forces. Plus vite que tous, et poussée par un instinct qui ne trompait pas, elle dégringola les marches de l'escalier, traversa le vestibule et courut vers la terrasse. Là, sur un fauteuil, le petit Georges était étendu, immobile.

– Eh bien quoi ! Il dort !...

– Il s'est endormi subitement, Madame, dit la bonne. J'ai voulu l'en empêcher, le porter dans sa chambre. Il dormait déjà, et ses mains... ses mains étaient froides.

– Froides ! balbutia la mère... oui, c'est vrai... ah ! Mon Dieu, mon Dieu... *Pourvu qu'il se réveille !*

Beautrelet glissa ses doigts dans une de ses poches, saisit la crosse de son revolver, de l'index agrippa la gâchette sortit brusquement l'arme, et fit feu sur Massiban.

D'avance, pour ainsi dire, comme s'il épiait les gestes du jeune homme, Massiban avait esquivé le coup. Mais déjà Beautrelet s'était élancé sur lui en criant aux domestiques :

– À moi ! C'est Lupin !...

Sous la violence du choc, Massiban fut renversé sur un des fauteuils d'osier.

Au bout de sept ou huit secondes, il se releva, laissant Beautrelet étourdi, suffoquant et tenant dans ses mains le revolver du jeune homme.

– Bien... parfait... ne bouge pas... t'en as pour deux ou trois minutes... pas davantage... Mais vrai, t'as mis le temps à me reconnaître. Faut-il que je lui aie bien pris sa tête, au Massiban ?...

Il se redressa, et d'aplomb maintenant sur ses jambes, le torse solide, l'attitude redoutable, il ricana en regardant les trois domestiques pétrifiés et le baron ahuri.

– Isidore, t'as fait une boulette. Si tu ne leur avais pas dit que j'étais Lupin, ils me sautaient dessus. Et des gaillards comme ceux-là, bigre, que serais-je devenu, mon Dieu ! Un contre quatre !

Il s'approcha d'eux :

– Allons, mes enfants, n'ayez pas peur... je ne vous ferai pas de bobo... tenez, voulez-vous un bout de sucre d'orge ? Ça vous remontera. Ah ! Toi, par exemple, tu vas me rendre mon billet de cent francs. Oui, oui, je te reconnais. C'est toi que j'ai payé tout à l'heure pour porter la lettre à ta maîtresse... Allons, vite, mauvais serviteur...

Il prit le billet bleu que lui tendit le domestique et le déchira en petits morceaux.

– L'argent de la trahison... ça me brûle les doigts.

Il enleva son chapeau et s'inclinant très bas devant Mme de Villemon :

– Me pardonnez-vous, Madame ? Les hasards de la vie – de la mienne surtout – obligent souvent à des cruautés dont je suis le premier à rougir. Mais soyez sans crainte pour votre fils, c'est une simple piqûre, une petite piqûre au bras que je lui ai faite, pendant qu'on l'interrogeait. Dans une heure, tout au plus, il n'y paraîtra pas... Encore une fois, toutes mes excuses. Mais j'ai besoin de votre silence.

Il salua de nouveau, remercia M. de Vélines de son aimable hospitalité, prit sa canne, alluma une cigarette, en offrit une au baron, donna un coup de chapeau circulaire, cria d'un petit ton protecteur à Beautrelet : « Adieu, Bébé ! » et s'en alla tranquillement en lançant des bouffées de cigarette dans le nez des domestiques...

Beautrelet attendit quelques minutes. Mme de Villemon, plus calme, veillait son fils. Il s'avança vers elle dans le but de lui adresser un dernier appel. Leurs yeux se croisèrent. Il ne dit rien. Il avait compris que jamais, maintenant, quoi qu'il arrivât, elle ne parlerait. Là encore, dans ce cerveau

de mère, le secret de l'Aiguille creuse était enseveli aussi profondément que dans les ténèbres du passé.

Alors il renonça et partit.

Il était dix heures et demie. Il y avait un train à onze heures cinquante. Lentement il suivit l'allée du parc et s'engagea sur le chemin qui le menait à la gare.

– Eh bien, qu'en dis-tu, de celle-là ?

C'était Massiban, ou plutôt Lupin, qui surgissait du bois contigu à la route.

– Est-ce bien combiné ? Est-ce que ton vieux camarade sait danser sur la corde raide ? Je suis sûr que t'en reviens pas, hein ? Et que tu te demandes si le nommé Massiban, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a jamais existé ? Mais oui, il existe. On te le fera voir même, si t'es sage. Mais d'abord, que je te rende ton revolver... Tu regardes s'il est chargé ? Parfaitement, mon petit. Cinq balles qui restent, dont une seule suffirait à m'envoyer *ad patres*... Eh bien, tu le mets dans ta poche ?... À la bonne heure... J'aime mieux ça que ce que tu as fait là-bas... Vilain ton petit geste ! Mais, quoi, on est jeune, on s'aperçoit tout à coup, – un éclair ! – qu'on a été roulé une fois de plus par ce sacré Lupin, et qu'il est là devant vous à trois pas... pffft, on tire... Je ne t'en veux pas, va... La preuve c'est que je t'invite à prendre place dans ma cent chevaux. Ça colle ?

Il mit ses doigts dans sa bouche et siffla.

Le contraste était délicieux entre l'apparence vénérable du vieux Massiban, et la gaminerie de gestes et d'accent que Lupin affectait, Beautrelet ne put s'empêcher de rire.

– Il a ri ! Il a ri ! s'écria Lupin en sautant de joie. Vois-tu, ce qui te manque, bébé, c'est le sourire... tu es un peu grave pour ton âge... Tu es très sympathique, tu as un grand charme de naïveté et de simplicité... mais vrai, t'as pas le sourire.

Il se planta devant lui.

– Tiens, j'parie que je vais te faire pleurer. Sais-tu comment j'ai suivi ton enquête ? Comment j'ai connu la lettre que Massiban t'a écrite et le rendez-vous qu'il avait pris pour ce matin au château de Vélines ? Par les bavardages de ton ami, celui chez qui tu habites... Tu te confies à cet imbécile-là, et il n'a rien de plus pressé que de tout confier à sa petite

amie... Et sa petite amie n'a pas de secrets pour Lupin. Qu'est-ce que je te disais ? Te voilà tout chose... Tes yeux se mouillent... l'amitié trahie, hein ? Ca te chagrine... Tiens, tu es délicieux, mon petit... Pour un rien je t'embrasserais... tu as toujours des regards étonnés qui me vont droit au cœur... Je me rappellerai toujours, l'autre soir, à Gaillon, quand tu m'as consulté... Mais oui, c'était moi, le vieux notaire... Mais ris donc, gosse... Vrai, je te répète, t'as pas le sourire. Tiens, tu manques... comment dirais-je ? Tu manques de « primesaut ». Moi, j'ai le « primesaut ».

On entendait le halètement d'un moteur tout proche. Lupin saisit brusquement le bras de Beautrelet et, d'un ton froid, les yeux dans les yeux :

– Tu vas te tenir tranquille maintenant, hein ? Tu vois bien qu'il n'y a rien à faire. Alors à quoi bon user tes forces et perdre ton temps ? Il y a assez de bandits dans le monde... Cours après, et lâche-moi... sinon... C'est convenu, n'est-ce pas ?

Il le secouait pour lui imposer sa volonté. Puis il ricana :

– Imbécile que je suis ! Toi me fiches la paix ? T'es pas de ceux qui flanchent... Ah je ne sais pas ce qui me retient... En deux temps et trois mouvements, tu serais ficelé, bâillonné... et dans deux heures, à l'ombre pour quelques mois... Et je pourrais me tourner les pouces en toute sécurité, me retirer dans la paisible retraite que m'ont préparée mes aïeux, les rois de France, et jouir des trésors qu'ils ont eu la gentillesse d'accumuler pour moi... Mais non, il est dit que je ferai la gaffe jusqu'au bout... Qu'est-ce que tu veux ? On a ses faiblesses... Et j'en ai une pour toi... Et puis quoi, c'est pas encore fait. D'ici à ce que tu aies mis le doigt dans le creux de l'Aiguille, il passera de l'eau sous le pont... Que diable ! Il m'a fallu dix jours à moi, Lupin. Il te faudra bien dix ans. Il y a de l'espace, tout de même, entre nous deux.

L'automobile arrivait, une immense voiture à carrosserie fermée. Il ouvrit la portière, Beautrelet poussa un cri. Dans la limousine il y avait un homme et cet homme c'était Lupin ou plutôt Massiban.

Il éclata de rire, comprenant soudain.

Lupin lui dit :

– Te retiens pas, il dort bien. Je t'avais promis que tu le verrais. Tu t'expliques maintenant les choses ? Vers minuit, je savais votre rendez-vous au château. À sept heures du matin, j'étais là. Quand Massiban est passé, je

n'ai eu qu'à le cueillir... Et puis, une petite piquêre... Ca y était ! Dors, mon bonhomme... On va te déposer sur le talus... En plein soleil, pour n'avoir pas froid... Allons-y... bien... parfait... À merveille... Et notre chapeau à la main !.. un p'tit sou, s'il vous plaît... Ah ! Mon vieux Massiban, tu t'occupes de Lupin !

C'était vraiment d'une bouffonnerie énorme que de voir l'un en face de l'autre les deux Massiban, l'un endormi et branlant la tête, l'autre sérieux, plein d'attentions et de respect.

– Ayez pitié d'un pauvre aveugle... Tiens, Massiban, voilà deux sous et ma carte de visite...

– Et maintenant, les enfants, filons en quatrième vitesse... Tu entends, le mécano, du 120 à l'heure. En voiture, Isidore... Il y a séance plénière de l'Institut aujourd'hui, et Massiban doit lire, à trois heures et demie, un petit mémoire sur je ne sais pas quoi. Eh bien, il le leur lira, son petit mémoire. Je vais leur servir un Massiban complet, plus vrai que le vrai, avec mes idées à moi sur les inscriptions lacustres. Pour une fois où je suis de l'Institut. Plus vite, mécano, nous ne faisons que du 115... T'as peur, t'oublie donc que t'es avec Lupin ?... Ah ! Isidore, et l'on ose dire que la vie est monotone, mais la vie est une chose adorable, mon petit, seulement, il faut savoir... et moi, je sais... Si tu crois que c'était pas à crever de joie tout à l'heure, au château, quand tu bavardais avec le vieux Vélines et que moi, collé contre la fenêtre, je déchirais les pages du livre historique ! Et après, quand t'interrogeais la dame de Villemon sur l'Aiguille creuse ! Allait-elle parler ? Oui, elle parlerait... non, elle ne parlerait pas... oui... non... J'en avais la chair de poule... Si elle parlait, c'était ma vie à refaire, tout l'échafaudage détruit... Le domestique arriverait-il à temps ? Oui... non... le voilà... Mais Beautrelet va me démasquer ? Jamais ! trop gourde ! Si... non... voilà, ça y est... non, ça y est pas... si... il me reluque... ça y est... il va prendre son revolver... Ah ! quelle volupté !... Isidore, tu parles trop... Dormons, veux-tu ? Moi, je tombe de sommeil... bonsoir...

Beautrelet le regarda. Il semblait presque dormir déjà. Il dormait.

L'automobile, lancée à travers l'espace, se ruait vers un horizon sans cesse atteint et toujours fuyant. Il n'y avait plus ni villes, ni villages, ni champs, ni forêts, rien que de l'espace, de l'espace dévoré, englouti. Longtemps Beautrelet regarda son compagnon de voyage avec une curiosité ardente, et aussi avec le désir de pénétrer, à travers le masque qui la

couvrait, jusqu'à sa réelle physionomie. Et il songeait aux circonstances qui les enfermaient ainsi l'un près de l'autre dans l'intimité de cette automobile.

Mais, après les émotions et les déceptions de cette matinée, fatigué à son tour, il s'endormit.

Quand il se réveilla, Lupin lisait. Beautrelet se pencha pour voir le titre du livre. C'était *Les Lettres à Lucilius*, de Sénèque le philosophe.

## *De César à Lupin*

### [Table des matières](#)

« Que diable ! Il m’a fallu dix jours, à moi Lupin... il te faudra bien dix ans ! »

Cette phrase, prononcée par Lupin au sortir du château de Vélines, eut une influence considérable sur la conduite de Beautrelet. Très calme au fond et toujours maître de lui, Lupin avait néanmoins de ces moments d’exaltation, de ces expansions un peu romantiques, théâtrales à la fois et bon enfant, où il lui échappait certains aveux, certaines paroles dont un garçon comme Beautrelet pouvait tirer profit.

À tort ou à raison, Beautrelet croyait voir dans cette phrase un de ces aveux involontaires. Il était en droit de conclure que, si Lupin mettait en parallèle ses efforts et les siens dans la poursuite de la vérité sur l’Aiguille creuse, c’est que tous deux possédaient des moyens identiques pour arriver au but, c’est que lui, Lupin, n’avait pas eu des éléments de réussite différents de ceux que possédait son adversaire. Les chances étaient les mêmes. Or, avec ces mêmes chances, avec ces mêmes éléments de réussite, il avait suffi à Lupin de dix jours. Quels étaient ces éléments, ces moyens et ces chances ? Cela se réduisait en définitive à la connaissance de la brochure publiée en 1815, brochure que Lupin avait sans doute, comme Massiban, trouvée par hasard, et grâce à laquelle il était arrivé à découvrir, dans le missel de Marie-Antoinette, l’indispensable document. Donc, la brochure et le document, voilà les deux seules bases sur lesquelles Lupin s’était appuyé. Avec cela, il avait reconstruit tout l’édifice. Pas de secours étrangers. L’étude de la brochure et l’étude du document, un point, c’est tout.

Eh bien ! Beautrelet ne pouvait-il se cantonner sur le même terrain ? À quoi bon une lutte impossible ? À quoi bon ces vaines enquêtes où il était sûr, si tant est qu’il évitât les embûches multipliées sous ses pas, de parvenir, en fin de compte, au plus pitoyable des résultats ?



Sa décision fut nette et immédiate, et, tout en s'y conformant, il avait l'intuition heureuse qu'il était sur la bonne voie. Tout d'abord il quitta sans inutiles récriminations son camarade de Janson-de-Sailly, et, prenant sa valise, il alla s'installer après beaucoup de tours et de détours dans un petit hôtel situé au centre même de Paris. De cet hôtel il ne sortit point pendant des journées entières. Tout au plus mangeait-il à la table d'hôte. Le reste du temps, enfermé à clef, les rideaux de la chambre hermétiquement clos, il songeait.

« Dix jours », avait dit Arsène Lupin. Beautrelet s'efforçant d'oublier tout ce qu'il avait fait et de ne se rappeler que les éléments de la brochure et du document, ambitionnait ardemment de rester dans les limites de ces dix jours. Le dixième cependant passa, et le onzième et le douzième, mais le treizième jour une lueur se fit en son cerveau, et très vite, avec la rapidité déconcertante de ces idées qui se développent en nous comme des plantes miraculeuses, la vérité surgit, s'épanouit, se fortifia. Le soir de ce treizième jour, il ne savait certes pas le mot du problème, mais il connaissait en toute certitude une des méthodes qui pouvaient en provoquer la découverte, la méthode féconde que Lupin sans aucun doute avait utilisée.

Méthode fort simple et qui découlait de cette unique question : existe-t-il un lien entre tous les événements historiques, plus ou moins importants, auxquels la brochure rattache le mystère de l'Aiguille creuse ?

La diversité des événements rendait la réponse difficile. Cependant, de l'examen approfondi auquel se livra Beautrelet, il finit par se dégager un caractère essentiel à tous ces événements. Tous, sans exception, se passaient dans les limites de l'ancienne Neustrie, lesquelles correspondent à peu près à l'actuelle Normandie. Tous les héros de la fantastique aventure sont Normands, ou le deviennent, ou agissent en pays normand.

Quelle passionnante chevauchée à travers les âges ! Quel émouvant spectacle que celui que tous, ces barons, ducs et rois, partant de points si opposés et se donnant rendez-vous en ce coin du monde !

Au hasard, Beautrelet feuilleta l'histoire. C'est Roll, ou Rollon, premier duc *normand*, qui est maître du secret de l'Aiguille après le traité de Saint-Clair-sur-Epte !

C'est Guillaume le Conquérant, duc de *Normandie*, roi d'Angleterre, dont l'étendard est percé à la façon d'une aiguille !

C'est à *Rouen* que les Anglais brûlent Jeanne d'Arc, maîtresse du secret !

Et tout à l'origine de l'aventure, qu'est-ce que ce chef des Calètes qui paye sa rançon à César avec le secret de l'Aiguille, sinon le chef des hommes du pays de Caux, du pays de Caux situé au cœur même de la *Normandie* ?

L'hypothèse se précise. Le champ se rétrécit. Rouen, les rives de la Seine, le pays de Caux... il semble vraiment que toutes les routes convergent de ce côté. Si l'on cite plus particulièrement deux rois de France, maintenant que le secret, perdu pour les ducs de Normandie et pour leurs héritiers les rois d'Angleterre, est devenu le secret royal de la France, c'est Henri IV, Henri IV qui fit le siège de Rouen et gagna la bataille d'Arques, aux portes de Dieppe. Et c'est François 1<sup>er</sup>, qui fonda Le Havre et prononça cette phrase révélatrice : « Les rois de France portent des secrets qui règlent souvent le sort des villes ! » Rouen, Dieppe, Le Havre... les trois sommets du triangle, les trois grandes villes qui occupent les trois pointes. Au centre, le pays de Caux.

Le XVII<sup>e</sup> siècle arrive. Louis XIV brûle le livre où l'inconnu révèle la vérité. Le capitaine de Larbeyrie s'empare d'un exemplaire, profite du secret qu'il a violé, dérobe un certain nombre de bijoux et, surpris par des voleurs de grand chemin, meurt assassiné. Or, quel est le lieu où se produit le guet-apens ? Gaillon ! Gaillon, petite ville située sur la route qui mène du Havre, de Rouen ou de Dieppe à Paris.

Un an après, Louis XIV achète un domaine et construit le château de l'Aiguille. Quel emplacement choisit-il ? Le centre de la France. De la sorte les curieux sont dépistés. On ne cherche pas en Normandie.

Rouen... Dieppe... Le Havre... Le triangle cauchois... Tout est là... D'un côté la mer. D'un autre la Seine. D'un autre, les deux vallées qui conduisent de Rouen à Dieppe.

Un éclair illumina l'esprit de Beautrelet. Cet espace de terrain, cette contrée des hauts plateaux qui vont des falaises de la Seine aux falaises de la Manche, c'était toujours, presque toujours là, le champ même d'opérations où évoluait Lupin.

Depuis dix ans, c'était précisément cette région qu'il mettait en coupe réglée, comme s'il avait eu son repaire au centre même du pays où se

rattachait le plus étroitement la légende de l'Aiguille creuse.

L'affaire du baron de Cahorn ? Sur les bords de la Seine, entre Rouen et Le Havre. L'affaire de Tibermesnil ? À l'autre extrémité du plateau, entre Rouen et Dieppe. Les cambriolages de Gruchet, de Montigny, de Crasville ? En plein pays de Caux. Où Lupin se rendait-il quand il fut attaqué et ligoté dans son compartiment par Pierre Onfrey, l'assassin de la rue Lafontaine ? À Rouen. Où Herlock Sholmès, prisonnier de Lupin, fut-il embarqué ? Près du Havre.

Et tout le drame actuel, quel en fut le théâtre ? Ambrumésy, sur la route du Havre à Dieppe.

Rouen, Dieppe, Le Havre, toujours le triangle cauchois.

Donc, quelques années auparavant, Arsène Lupin, possesseur de la brochure et connaissant la cachette où Marie-Antoinette avait dissimulé le document, Arsène Lupin finissait par mettre la main sur le fameux livre d'heures. Possesseur du document, il partait en campagne, *trouvait*, et s'établissait là, en pays conquis.

Beautrelet partit en campagne.

Il partit avec une véritable émotion, en songeant à ce même voyage que Lupin avait effectué, à ces mêmes espoirs dont il avait dû palpiter quand il s'en allait ainsi à la découverte du formidable secret qui devait l'armer d'une telle puissance. Ses efforts à lui, Beautrelet, auraient-ils le même résultat victorieux ?

Il quitta Rouen de bonne heure, à pied, la figure très maquillée, et son sac au bout d'un bâton, sur le dos, comme un apprenti qui fait son tour de France.

Il alla droit à Duclair où il déjeuna. Au sortir de ce bourg, il suivit la Seine et ne la quitta pour ainsi dire plus. Son instinct, renforcé, d'ailleurs, par bien des présomptions, le ramenait toujours aux rives sinueuses du beau fleuve. Le château de Cahorn cambriolé, c'est par la Seine que filent les collections. La Chapelle-Dieu enlevée, c'est vers la Seine que sont convoyées les vieilles pierres sculptées. Il imaginait comme une flottille de péniches faisant le service régulier de Rouen au Havre et drainant les œuvres d'art et les richesses d'une contrée pour les expédier de là vers le pays des milliardaires.

– Je brûle... Je brûle !... murmurait le jeune homme, tout pantelant sous les coups de la vérité qui le heurtait par grands chocs successifs.

L'échec des premiers jours ne le découragea point. Il avait une foi profonde, inébranlable dans la justesse de l'hypothèse qui le dirigeait. Hardie, excessive, n'importe ! Elle était digne de l'ennemi poursuivi. L'hypothèse valait la réalité prodigieuse qui avait nom Lupin. Avec cet homme-là, devait-on chercher en dehors de l'énorme, de l'exagéré, du surhumain ? Jumièges, La Mailleraye, Saint-Wandrille, Caudebec, Tancarville, Quillebeuf, localités toutes pleines de son souvenir ! Que de fois il avait dû contempler la gloire de leurs clochers gothiques ou la splendeur de leurs vastes ruines !

Mais Le Havre, les environs du Havre attiraient Isidore comme les feux d'un phare.

*« Les rois de France portent des secrets qui règlent souvent le sort des villes. »*

Paroles obscures et tout à coup, pour Beautrelet, rayonnantes de clarté ! N'était-ce pas l'exacte déclaration des motifs qui avait décidé François 1<sup>er</sup> à créer une ville à cet endroit, et le sort du Havre de Grâce n'était-il pas lié au secret même de l'Aiguille ?

– C'est cela... c'est cela... balbutia Beautrelet avec ivresse... Le vieil estuaire normand, l'un des points essentiels, l'un des noyaux primitifs autour desquels s'est formée la nationalité française, le vieil estuaire se complète par ces deux forces, l'une en plein ciel, vivante, connue, port nouveau qui commande l'Océan et qui s'ouvre sur le monde ; l'autre ténébreuse, ignorée et d'autant plus inquiétante qu'elle est invisible et impalpable. Tout un côté de l'histoire de France et de la maison royale s'explique par l'Aiguille, de même que toute l'histoire de Lupin. Les mêmes ressources d'énergie et de pouvoir alimentent et renouvellent la fortune des rois et celle de l'aventurier.

De bourgade en bourgade, du fleuve à la mer, Beautrelet fureta, le nez au vent, l'oreille aux écoutes et tâchant d'arracher aux choses mêmes leur signification profonde. Était-ce ce coteau qu'il fallait interroger ? Cette forêt ? Les maisons de ce village ? Était-ce parmi les paroles insignifiantes de ce paysan qu'il récolterait le petit mot révélateur ?

Un matin, il déjeunait dans une auberge, en vue d'Honfleur, antique cité de l'estuaire. En face de lui, mangeait un de ces maquignons normands, rouges et lourds, qui font les foires de la région, le fouet à la main, une

longue blouse sur le dos. Au bout d'un instant, il parut à Beautrelet que cet homme le regardait avec une certaine attention, comme s'il le connaissait ou du moins comme s'il cherchait à le reconnaître.

« Bah ! pensa-t-il, je me trompe, je n'ai jamais vu ce marchand de chevaux et il ne m'a jamais vu. »

En effet, l'homme sembla ne plus s'occuper de lui. Il alluma sa pipe, demanda du café et du cognac, fuma et but. Son repas achevé, Beautrelet paya et se leva. Un groupe d'individus entrant au moment où il allait sortir, il dut rester debout quelques secondes auprès de la table où le maquignon était assis, et il l'entendit qui disait à voix basse :

– Bonjour, monsieur Beautrelet.

Isidore n'hésita pas. Il prit place auprès de l'homme et lui dit :

– Oui, c'est moi... mais vous qui êtes-vous ? Comment m'avez-vous reconnu ?

– Pas difficile... Et pourtant je n'ai jamais vu que votre portrait dans les journaux. Mais vous êtes si mal... comment dites-vous en français ?... si mal grîmé.

Il avait un accent étranger très net, et Beautrelet crut discerner, en l'examinant, que lui aussi, il avait un masque qui altérerait sa physionomie.

– Qui êtes-vous ? répéta-t-il... Qui êtes-vous ?

L'étranger sourit :

– Vous ne me reconnaissez pas ?

– Non. Je ne vous ai jamais vu.

– Pas plus que moi. Mais rappelez-vous... Moi aussi, on publie mon portrait dans les journaux... et souvent. Eh bien ! ça y est ?

– Non.

– Herlock Sholmès.

La rencontre était originale. Elle était significative aussi. Tout de suite le jeune homme en saisit la portée. Après un échange de compliments, il dit à Sholmès :

– Je suppose que si vous êtes ici... c'est à cause de lui ?

– Oui...

– Alors... alors... vous croyez que nous avons des chances... de ce côté...

– J'en suis sûr.

La joie que Beautrelet ressentit à constater que l'opinion de Sholmès coïncidait avec la sienne ne fut pas sans mélange. Si l'Anglais arrivait au but, c'était la victoire partagée et qui sait même s'il n'arriverait pas avant lui ?

– Vous avez des preuves ? des indices ?

– N'ayez pas peur, ricana l'Anglais, comprenant son inquiétude, je ne marche pas sur vos brisées. Vous, c'est le document, la brochure... des choses qui ne m'inspirent pas grande confiance.

– Et vous ?

– Moi ce n'est pas cela.

– Est-il indiscret ?...

– Nullement. Vous vous rappelez l'histoire du diadème, l'histoire du duc de Charmerace ?

– Oui.

– Vous n'avez pas oublié Victoire, la vieille nourrice de Lupin, celle que mon bon ami Ganimard a laissé échapper dans une fausse voiture cellulaire ?

– Non.

– J'ai retrouvé la piste de Victoire. Elle habite une ferme non loin de la route nationale n° 25. La route nationale n° 25, c'est la route du Havre à Lille. Par Victoire, j'irai facilement jusqu'à Lupin.

– Ce sera long.

– Qu'importe ! J'ai lâché toutes mes affaires. Il n'y a plus que celle-là qui compte. Entre Lupin et moi c'est une lutte... une lutte à mort.

Il prononça ces mots avec une sorte de sauvagerie où l'on sentait toute la rancœur des humiliations senties, toute une haine féroce contre le grand ennemi qui l'avait joué si cruellement.

– Allez-vous-en, murmura-t-il, on nous regarde... c'est dangereux... Mais rappelez-vous mes paroles : le jour où Lupin et moi nous serons l'un en face de l'autre, ce sera... ce sera tragique.

Beautrelet quitta Sholmès tout à fait rassuré : il n'y avait pas à craindre que l'Anglais le gagnât de vitesse.

Et quelle preuve encore lui apportait le hasard de cette entrevue ! La route du Havre à Lille passe par Dieppe. C'est la grande route côtière du pays de Caux ! La route maritime qui commande les falaises de la Manche ! Et c'est dans une ferme voisine de cette route que Victoire était installée.

Victoire, c'est-à-dire Lupin, puisque l'un n'allait pas sans l'autre, le maître sans la servante, toujours aveuglément dévouée.

« Je brûle... Je brûle... se répétait le jeune homme... Dès que les circonstances m'apportent un élément nouveau d'information, c'est pour confirmer ma supposition. D'un côté, certitude absolue des bords de la Seine ; de l'autre, certitude de la route nationale. Les deux voies de communication se rejoignent au Havre, à la ville de François 1<sup>er</sup>, la ville du secret. Les limites se resserrent. Le pays de Caux n'est pas grand, et ce n'est encore que la partie ouest du pays que je dois fouiller. »

Il se remit à l'œuvre avec acharnement.

« Ce que Lupin a trouvé, il n'y a aucune raison pour que je ne le trouve pas », ne cessait-il de dire en lui-même. Certes, Lupin devait avoir sur lui quelques gros avantages, peut-être la connaissance approfondie de la région, des données précises sur les légendes locales, moins que cela, un souvenir – avantage précieux, puisque lui, Beautrelet, ne savait rien, et qu'il ignorait totalement ce pays, l'ayant parcouru pour la première fois lors du cambriolage d'Ambrumésy, et rapidement, sans s'y attarder.

Mais qu'importe !

Dût-il consacrer dix ans de sa vie à cette enquête, il la mènerait à bout. Lupin était là. Il le voyait. Il le devinait. Il l'attendait à ce détour de route, à la lisière de ce bois, au sortir de ce village. Et chaque fois déçu, il semblait qu'il trouvât en chaque déception une raison plus forte de s'obstiner encore.

Souvent, il se jetait sur le talus de la route et s'enfonçait éperdument dans l'examen du document tel qu'il en portait toujours sur lui la copie, c'est-à-dire avec la substitution des voyelles aux chiffres :

e.a.a..e..e.a.  
.a..a...e.e. .e.o i.e..e.  
.ou .. e . o...e..e.o..e  
D  $\overline{DF}$   $\square$  19F+44  $\triangle$  357  $\triangleleft$   
ai .ui..e ..eu.e

Souvent aussi, selon son habitude, il se couchait à plat ventre dans l'herbe haute et songeait des heures. Il avait le temps. L'avenir lui appartenait.

Avec une patience admirable, il allait de la Seine à la mer, et de la mer à la Seine, s'éloignant par degrés, revenant sur ses pas, et n'abandonnant le

terrain que lorsqu'il n'y avait plus théoriquement aucune chance d'y puiser le moindre renseignement.

Il étudia, il scruta Montivilliers, Saint-Romain, Octeville et Gonneville, et Criquetot.

Il frappait le soir chez les paysans et leur demandait le gîte. Après dîner, on fumait ensemble et l'on devisait. Et il leur faisait raconter des histoires qu'ils se racontaient aux longues veillées d'hiver.

Et toujours cette question sournoise :

– Et l'Aiguille ? La légende de l'Aiguille creuse... Vous ne la savez pas ?

– Ma foi, non... je ne vois pas ça...

– Cherchez bien... un conte de vieille bonne femme... quelque chose où il s'agit d'une aiguille... Une aiguille enchantée peut-être... que sais-je ?

Rien. Aucune légende, aucun souvenir. Et le lendemain, il repartait avec allégresse.

Un jour il passa par le joli village de Saint-Jouin qui domine la mer, et descendit parmi le chaos de rocs qui s'est éboulé de la falaise.

Puis il remonta sur le plateau et s'en alla vers la valleeuse de Bruneval, vers le cap d'Antifer, vers la petite crique de Belle-Plage. Il marchait gaiement et légèrement, un peu las, mais si heureux de vivre ! Si heureux même qu'il oubliait Lupin et le mystère de l'Aiguille creuse et Victoire et Sholmès, et qu'il s'intéressait au spectacle des choses, au ciel bleu, à la grande mer d'émeraude, tout éblouissante de soleil.

Des talus rectilignes, des restes de murs en briques, où il crut reconnaître les vestiges d'un camp romain, l'intriguèrent. Puis il aperçut une espèce de petit castel, bâti à l'imitation d'un fort ancien, avec tourelles lézardées, hautes fenêtres gothiques, et qui était situé sur un promontoire déchiqueté, montueux, rocailleux, et presque détaché de la falaise. Une grille, flanquée de garde-fous et de broussailles de fer, en défendait l'étroit passage.

Non sans peine, Beautrelet réussit à le franchir. Au-dessus de la porte ogivale, que fermait une vieille serrure rouillée, il lut ces mots :

*Fort de Fréfossé*

Il n'essaya pas d'entrer, et tournant à droite, il aborda, après avoir descendu une petite pente, un sentier qui courait sur une arête de terre munie d'une rampe en bois. Tout au bout, il y avait une grotte de



proportions exiguës, formant comme une guérite à la pointe du roc où elle était creusée, un roc abrupt tombant dans la mer.

On pouvait tout juste tenir debout au centre de la grotte. Des multitudes d'inscriptions s'entrecroisaient sur ses murs. Un trou presque carré percé à même la pierre s'ouvrait en lucarne du côté de la terre, exactement face au fort de Fréfossé dont on apercevait à trente ou quarante mètres la couronne crénelée. Beautrelet jeta son sac et s'assit. La journée avait été lourde et fatigante. Il s'endormit un instant.

Le vent frais qui circulait dans la grotte l'éveilla. Il resta quelques minutes immobile et distrait, les yeux vagues. Il essayait de réfléchir, de reprendre sa pensée encore engourdie. Et déjà, plus conscient, il allait se lever, quand il eut l'impression que ses yeux soudain fixes, soudain agrandis, regardaient... Un frisson l'agita. Ses mains se crispèrent, et il sentit que des gouttes de sueur se formaient à la racine de ses cheveux.

– Non... non... balbutia-t-il... c'est un rêve, une hallucination... Voyons, serait-ce possible ?

Il s'agenouilla brusquement et se pencha. Deux lettres énormes, d'un pied chacune peut-être, apparaissaient, gravées en relief dans le granit du sol.

Ces deux lettres, sculptées grossièrement, mais nettement, et dont l'usure des siècles avait arrondi les angles et patiné la surface, ces deux lettres, c'étaient un *D* et un *F*.

Un *D* et un *F* ! Miracle bouleversant ! Un *D* et un *F*, précisément, deux lettres du document ! Les deux seules lettres du document !

Ah ! Beautrelet n'avait même pas besoin de le consulter pour évoquer ce groupe de lettres à la quatrième ligne, la ligne des mesures et des indications !

Il les connaissait bien ! Elles étaient inscrites à jamais au fond de ses prunelles, incrustées à jamais dans la substance même de son cerveau !

Il se releva, descendit le chemin escarpé, remonta le long de l'ancien fort, de nouveau s'accrocha, pour passer, aux piquants du garde-fou, et marcha rapidement vers un berger dont le troupeau paissait au long sur une ondulation du plateau.

– Cette grotte, là-bas... cette grotte...

Ses lèvres tremblaient et il cherchait des mots qu'il ne trouvait pas. Le berger le contemplait avec stupeur. Enfin il répéta :

– Oui, cette grotte... qui est là... à droite du fort... A-t-elle un nom ?  
– Dame ! Tous ceux d'Étretat disent comme ça que c'est les Demoiselles.

– Quoi ?... quoi ?... Que dites-vous ?

– Eh ben oui... la chambre des Demoiselles...

Isidore fut sur le point de lui sauter à la gorge, comme si toute la vérité résidait en cet homme, et qu'il espérât la lui prendre d'un coup, la lui arracher...

Les Demoiselles ! Un des mots, un des deux seuls mots connus du document !

Un vent de folie ébranla Beautrelet sur ses jambes. Et cela s'enflait autour de lui, soufflait comme une bourrasque impétueuse qui venait du large, qui venait de la terre, qui venait de toutes parts et le fouettait à grands coups de vérité... Il comprenait ! Le document lui apparaissait avec son sens véritable ! La chambre des Demoiselles... Étretat...

« C'est cela... pensa-t-il, l'esprit envahi de lumière... ce ne peut être que cela. Mais comment ne l'ai-je pas deviné plus tôt ? »

Il dit au berger, à voix basse :

– Bien... va-t'en... tu peux t'en aller... merci...

L'homme, interdit, siffla son chien et s'éloigna.

Une fois seul, Beautrelet retourna vers le fort. Il l'avait déjà presque dépassé, quand tout à coup il s'abattit à terre et resta blotti contre un pan de mur. Et il songeait en se tordant les mains :

– Suis-je fou ! Et s'il me voit ? Si ses complices me voient ? Depuis une heure, je vais... je viens...

Il ne bougea plus. Le soleil s'était couché. La nuit peu à peu se mêlait au jour, estompant la silhouette des choses.

Alors, par menus gestes insensibles, à plat ventre, se glissant, rampant, il s'avança sur une des pointes du promontoire, jusqu'au bout extrême de la falaise. Il y parvint. Du bout de ses mains étendues, il écarta des touffes d'herbe, et sa tête émergea au-dessus de l'abîme.

En face de lui, presque au niveau de la falaise, en pleine mer, se dressait un roc énorme, haut de plus de quatre-vingts mètres, obélisque colossal, d'aplomb sur sa large base de granit que l'on apercevait au ras de l'eau et s'effilait ensuite jusqu'au sommet, ainsi que la dent gigantesque d'un monstre marin. Blanc comme la falaise, d'un blanc-gris et sale, l'effroyable

monolithe était strié de lignes horizontales marquées par du silex, et où l'on voyait le lent travail des siècles accumulant les unes sur les autres les couches calcaires et les couches de galets.

De place en place une fissure, une anfractuosité, et tout de suite, là, un peu de terre, de l'herbe, des feuilles.

Et tout cela puissant, solide, formidable, avec un air de chose indestructible contre quoi l'assaut furieux des vagues et des tempêtes ne pouvait prévaloir. Tout cela, définitif, immanent, grandiose malgré la grandeur du rempart de falaises qui le dominait, immense malgré l'immensité de l'espace où cela s'érigait.

Les ongles de Beautrelet s'enfonçaient dans le sol comme les griffes d'une bête prête à bondir sur sa proie. Ses yeux pénétraient dans l'écorce rugueuse du roc, dans sa peau, lui semblait-il, dans sa chair. Il le touchait, il le palpitait, il en prenait connaissance et possession... Il se l'assimilait...

L'horizon s'empourprait de tous les feux du soleil disparu, et de longs nuages embrasés, immobiles dans le ciel, formaient des paysages magnifiques, des lagunes irréelles, des plaines en flammes, des forêts d'or, des lacs de sang, toute une fantasmagorie ardente et paisible.

L'azur du ciel s'assombrit. Vénus rayonnait d'un éclat merveilleux, puis des étoiles s'allumèrent, timides encore.

Et Beautrelet, soudain, ferma les yeux et serra convulsivement contre son front ses bras repliés. Là-bas – oh ! il pensa en mourir de joie, tellement l'émotion fut cruelle qui étreignit son cœur –, là-bas presque en haut de l'Aiguille d'Étretat, en dessous de la pointe extrême autour de laquelle voltigeaient des mouettes, un peu de fumée qui suintait d'une crevasse, ainsi que d'une cheminée invisible, un peu de fumée montait en lentes spirales dans l'air calme du crépuscule.

## *Sésame, ouvre-toi !*

### Table des matières

L'Aiguille d'Étretat est creuse !

Phénomène naturel ? Excavation produite par des cataclysmes intérieurs ou par l'effort insensible de la mer qui bouillonne, de la pluie qui s'infiltré ? Ou bien œuvre surhumaine, exécutée par des humains, Celtes, Gaulois, hommes préhistoriques ? Questions insolubles sans doute. Et qu'importait ? L'essentiel résidait en ceci : l'Aiguille était creuse.

À quarante ou cinquante mètres de cette arche imposante qu'on appelle la Porte d'Aval et qui s'élance du haut de la falaise, ainsi que la branche colossale d'un arbre, pour prendre racine dans les rocs sous-marins, s'érige un cône calcaire démesuré ; et ce cône n'est qu'un bonnet d'écorce pointu posé sur du vide

Révélation prodigieuse ! Après Lupin, voilà que Beautrelet découvrait le mot de la grande énigme, qui a plané sur plus de vingt siècles ! Mot d'une importance suprême pour celui qui le possédait jadis, aux lointaines époques où des hordes de barbares chevauchaient le vieux monde ! Mot magique qui ouvre l'ancre cyclopéen à des tribus entières fuyant devant l'ennemi ! Mot mystérieux qui garde la porte de l'asile le plus inviolable ! Mot prestigieux qui donne le Pouvoir et assure la prépondérance !

Pour l'avoir connu, ce mot, César peut asservir la Gaule. Pour l'avoir connu, les Normands s'imposent au pays, et de là, plus tard, adossés à ce point d'appui, conquièrent l'île voisine, conquièrent la Sicile, conquièrent l'Orient, conquièrent le Nouveau-Monde !

Maîtres du secret, les rois d'Angleterre dominant la France, l'humilient, la dépècent, se font couronner rois à Paris. Ils le perdent, et c'est la déroute.

Maîtres du secret, les rois de France grandissent, débordent les limites étroites de leur domaine, fondent peu à peu la grande nation et rayonnent de gloire et de puissance – ils l'oublient ou ne savent point en user, et c'est la mort, l'exil, la déchéance.

Un royaume invisible, au sein des eaux et à dix brasses de la terre !... Une forteresse ignorée, plus haute que les tours de Notre-Dame et construite sur une base de granit plus large qu'une place publique... Quelle force et quelle sécurité ! De Paris à la mer, par la Seine. Là, Le Havre, ville nouvelle, ville nécessaire. Et à sept lieues de là, l'Aiguille creuse, n'est-ce pas l'asile inexpugnable ?

C'est l'asile et c'est aussi la formidable cachette. Tous les trésors des rois, grossis de siècle en siècle, tout l'or de France, tout ce qu'on extrait du peuple, tout ce qu'on arrache au clergé, tout le butin ramassé sur les champs de bataille de l'Europe, c'est dans la caverne royale qu'on l'entasse. Vieux sous d'or, écus reluisants, doublons, ducats, florins, guinées, et les pierreries, et les diamants, et tous les bijoux, et toutes les parures, tout est là. Qui le découvrirait ? Qui saurait jamais le secret impénétrable de l'Aiguille ? Personne.

Si, Lupin.

Et Lupin devient cette sorte d'être vraiment disproportionné que l'on connaît, ce miracle impossible à expliquer tant que la vérité demeure dans l'ombre. Si infinies que soient les ressources de son génie, elles ne peuvent suffire à la lutte qu'il soutient contre la Société. Il en faut d'autres plus matérielles. Il faut la retraite sûre, il faut la certitude de l'impunité, la paix qui permet l'exécution des plans.

Sans l'Aiguille creuse, Lupin est incompréhensible, c'est un mythe, un personnage de roman, sans rapport avec la réalité. Maître du secret, et de quel secret ! C'est un homme comme les autres, tout simplement, mais qui sait manier de façon supérieure l'arme extraordinaire dont le destin l'a doté.

Donc, l'Aiguille est creuse, et c'est là un fait indiscutable. Restait à savoir comment l'on y pouvait accéder.

Par la mer évidemment. Il devait y avoir, du côté du large, quelque fissure abordable pour les barques à certaines heures de la marée. Mais du côté de la terre ?

Jusqu'au soir, Beautrelet resta suspendu au-dessus de l'abîme, les yeux rivés à la masse d'ombre que formait la pyramide, et songeant, méditant de tout l'effort de son esprit.

Puis il descendit vers Étretat, choisit l'hôtel le plus modeste, dîna, monta dans sa chambre et déploya le document.

Pour lui, maintenant, c'était un jeu que d'en préciser la signification. Tout de suite il s'aperçut que les trois voyelles du mot *Étretat* se retrouvaient à la première ligne, dans leur ordre et aux intervalles voulus. Cette première ligne s'établissait dès lors ainsi :

*e . a . a . . é t r e t a t . a . .*

Quels mots pouvaient précéder *Étretat* ? Des mots sans doute qui s'appliquaient à la situation de l'Aiguille par rapport au village. Or, l'Aiguille se dressait à gauche, à l'ouest... Il chercha et, se souvenant que les vents d'ouest s'appelaient sur les côtes vents *d'aval* et que la porte était justement dénommée d'*Aval*, il inscrivit :

*En aval d'Étretat . a . .*

La seconde ligne était celle du mot *Demoiselles*, et, constatant aussitôt, avant ce mot, la série de toutes les voyelles qui composent les mots *la chambre des*, il nota les deux phrases :

*En aval d'Étretat – La chambre des Demoiselles.*

Il eut plus de mal pour la troisième ligne, et ce n'est qu'après avoir tâtonné que, se rappelant la situation, non loin de la chambre des Demoiselles, du castel construit à la place du fort de Fréfossé, il finit par reconstituer ainsi le document presque complet :

*En aval d'Étretat – la chambre des Demoiselles – Sous le fort de Fréfossé – Aiguille creuse.*

Cela, c'était les quatre grandes formules, les formules essentielles et générales. Par elles, on se dirigeait en aval d'Étretat, on entrait dans la chambre des Demoiselles, on passait selon toutes probabilités sous le fort de Fréfossé et l'on arrivait à l'aiguille.

Comment ? Par les indications et les mesures qui formaient la quatrième ligne :

*D DF 19F+44 357*

Cela, c'était évidemment les formules plus spéciales, destinées à la recherche de l'issue par où l'on pénétrait, et du chemin qui conduisait à l'Aiguille.

Beautrelet supposa aussitôt – et son hypothèse était la conséquence logique du document – que, s'il y avait réellement une communication directe entre la terre et l'obélisque de l'Aiguille, le souterrain devait partir de la chambre des Demoiselles, passer sous le fort de Fréfossé, descendre à

pic les cent mètres de la falaise, et, par un tunnel pratiqué sous les rocs de la mer, aboutir à l'Aiguille creuse.

L'entrée du souterrain ? N'était-ce pas les deux lettres *D* et *F*, si nettement découpées, qui la désignaient, qui la livraient peut-être aussi grâce à quelque mécanisme ingénieux ?

Toute la matinée du lendemain, Isidore flâna dans Étretat et bavarda de droite et de gauche pour tâcher de recueillir quelque renseignement utile. Enfin, l'après-midi, il monta sur la falaise. Déguisé en matelot, il s'était rajeuni encore, et il avait l'air d'un gamin de douze ans, avec sa culotte trop courte et son maillot de pêcheur.

À peine entré dans la grotte, il s'agenouilla devant les lettres. Une déception l'attendait. Il eut beau frapper dessus, les pousser, les manipuler dans tous les sens, elles ne bougèrent pas. Et il se rendit compte assez rapidement qu'elles ne pouvaient réellement pas bouger et, par conséquent, qu'elles ne commandaient aucun mécanisme. Pourtant... pourtant elles signifiaient quelque chose ! Des informations qu'il avait prises dans le village, il résultait que personne n'avait jamais pu en expliquer la présence, et que l'abbé Cochet, en son précieux livre sur Étretat, s'était lui aussi penché vainement sur ce petit rébus. Mais Isidore savait ce qu'ignorait le savant archéologue normand, c'est-à-dire la présence des deux mêmes lettres sur le document, à la ligne des indications. Coïncidence fortuite ? Impossible. Alors ?...

Une idée lui vint brusquement, et si rationnelle, si simple, qu'il ne douta pas une seconde de sa justesse. Ce *D* et cet *F* n'était-ce pas les initiales de deux des mots les plus importants du document ? mots qui représentaient – avec l'Aiguille – les stations essentielles de la route à suivre : la chambre des *Demoiselles* et le fort de *Fréfossé*. Le *D* de Demoiselles, l'*F* de Fréfossé, il y avait là un rapport trop étrange pour être le fait du hasard.

En ce cas le problème s'offrait ainsi : le groupe *DF* représente la relation qui existe entre la chambre des Demoiselles et le fort de Fréfossé ; la lettre isolée *D* qui commence la ligne représente les Demoiselles, c'est-à-dire la grotte où il faut tout d'abord se poster ; et la lettre isolée *F*, qui se place au milieu de la ligne, représente Fréfossé, c'est-à-dire l'entrée probable du souterrain.

Entre ces divers signes, il en reste deux une sorte de rectangle inégal, marqué d'un trait sur la gauche, en bas, et le chiffre 19, signes qui, en toute

évidence, indiquent à ceux qui se trouvent dans la grotte, le moyen de pénétrer sous le fort.

La forme de ce rectangle intriguait Isidore. Y aurait-il autour de lui, sur les murs, ou tout au moins à portée du regard, une inscription, une chose quelconque affectant une forme rectangulaire ?

Il chercha longtemps, et il était sur le point d'abandonner cette piste, quand ses yeux rencontrèrent la petite ouverture percée dans le roc et qui était comme la fenêtre de la chambre. Or les bords de cette ouverture dessinaient précisément un rectangle rugueux, inégal, grossier, mais tout de même un rectangle, et aussitôt Beautrelet constata qu'en posant les deux pieds sur le *D* et sur l'*F* gravés dans le sol – et ainsi s'expliquait la barre qui surmontait les deux lettres du document – on se trouvait exactement à la hauteur de la fenêtre !

Il prit position à cet endroit et regarda. La fenêtre étant dirigée, nous l'avons dit, vers la terre ferme, on voyait d'abord le sentier qui reliait la grotte à la terre, sentier suspendu entre deux abîmes, puis on apercevait la base même du monticule qui portait le fort. Pour essayer de voir le fort, Beautrelet se pencha vers la gauche, et c'est alors qu'il comprit la signification du trait arrondi, de la virgule qui marquait le document en bas, à gauche en bas, à gauche de la fenêtre, un morceau de silex formait saillie, et l'extrémité de ce morceau se recourbait comme une griffe. On eût dit un véritable point de mire. Et si l'on appliquait l'œil à ce point de mire, le regard découpait, sur la pente du monticule opposé, une superficie de terrain assez restreinte et presque entièrement occupée par un vieux mur de brique, vestige de l'ancien fort de Fréfossé ou de l'ancien oppidum romain construit à cet endroit.

Beautrelet courut vers ce pan de mur, long peut-être de dix mètres et dont la surface était tapissée d'herbes et de plantes. Il ne releva aucun indice.

Et cependant, ce chiffre 19 ?

Il revint à la grotte, sortit de sa poche un peloton de ficelle et un mètre en étoffe dont il s'était muni, noua la ficelle à l'angle de silex, attacha un caillou au dix-neuvième mètre et le lança du côté de la terre. Le caillou atteignit à peine l'extrémité du sentier.

« Triple idiot, pensa Beautrelet. Est-ce que l'on comptait par mètres à cette époque ? 19 signifie 19 toises ou ne signifie rien. »



Le calcul effectué, il compta trente-sept mètres sur la ficelle, fit un nœud, et, à tâtons, chercha sur le pan du mur le point exact et forcément unique où le nœud formé à trente-sept mètres de la fenêtre des Demoiselles toucherait le mur de Fréfossé. Après quelques instants le point de contact s'établit. De sa main restée libre, il écarta des feuilles de molène poussées entre les interstices.

Un cri lui échappa. Le nœud était posé sur le centre d'une petite croix sculptée en relief sur une brique.

Or, le signe qui suivait le chiffre 19 sur le document était une croix !

Il lui fallut toute sa volonté pour dominer l'émotion qui l'envahit. Hâtivement, de ses doigts crispés, il saisit la croix et, tout en appuyant, il tourna comme il eût tourné les rayons d'une roue. La brique oscilla. Il redoubla son effort : elle ne bougeait plus. Alors, sans tourner, il appuya davantage. Il la sentit aussitôt qui cédait. Et tout à coup, il y eut comme un déclenchement, un bruit de serrure qui s'ouvre ; et, à droite de la brique, sur une largeur d'un mètre, le pan du mur pivota et découvrit l'orifice d'un souterrain.

Comme un fou, Beautrelet empoigna la porte de fer dans laquelle les briques étaient scellées, la ramena violemment, et la ferma. L'étonnement, la joie, la peur d'être surpris convulsaient sa figure jusqu'à la rendre méconnaissable. Il eut la vision effarante de tout ce qui s'était passé là, devant cette porte, depuis vingt siècles, de tous les personnages initiés au grand secret, qui avaient pénétré par cette issue... Celtes, Gaulois, Romains, Normands, Anglais, Français, barons, ducs, rois, et, après eux tous, Arsène Lupin... et après Lupin, lui, Beautrelet... Il sentit que son cerveau lui échappait. Ses paupières battirent. Il tomba évanoui et roula jusqu'au bas de la rampe, au bord même du précipice.

Sa tâche était finie, du moins la tâche qu'il pouvait accomplir seul, avec les seules ressources dont il disposait.

Le soir, il écrivit au chef de la Sûreté une longue lettre, où il rapportait fidèlement les résultats de son enquête et livrait le secret de l'Aiguille creuse. Il demandait du secours pour achever l'œuvre et donnait son adresse.

En attendant la réponse, il passa deux nuits consécutives dans la chambre des Demoiselles. Il les passa, transi de peur, les nerfs secoués d'une épouvante qu'exaspéraient les bruits nocturnes... Il croyait à tout

instant voir des ombres qui s'avançaient vers lui. On savait sa présence dans la grotte... on venait... on l'égorgeait... Son regard pourtant, éperdument fixe, soutenu par toute sa volonté, s'accrochait au pan de mur.

La première nuit rien ne bougea, mais la seconde, à la clarté des étoiles et d'un mince croissant de lune, il vit la porte s'ouvrir et des silhouettes qui émergeaient des ténèbres. Il en compta deux, trois, quatre, cinq...

Il lui sembla que ces cinq hommes portaient des fardeaux assez volumineux. Ils coupèrent droit par les champs jusqu'à la route du Havre et il discerna la bruit d'une automobile qui s'éloignait.

Il revint sur ses pas, il côtoya une grande ferme. Mais au détour du chemin qui la bordait, il n'eut que le temps d'escalader un talus et de se dissimuler derrière des arbres. Des hommes encore passèrent, quatre... cinq... et tous chargés de paquets. Et deux minutes après, une autre automobile gronda. Cette fois, il n'eut pas la force de retourner à son poste et il rentra se coucher.

À son réveil, le garçon d'hôtel lui apporta une lettre. Il la décacheta. C'était la carte de Ganimard.

– Enfin ! s'écria Beautrelet, qui sentait vraiment, après une campagne aussi dure, le besoin d'un secours.

Il se précipita les mains tendues. Ganimard les prit, le contempla un moment et lui dit :

– Vous êtes un rude type, mon garçon.

– Bah ! fit-il, le hasard m'a servi.

– Il n'y a pas de hasard avec *lui*, affirma l'inspecteur, qui parlait toujours de Lupin d'un air solennel et sans prononcer son nom.

Il s'assit.

– Alors nous le tenons ?

– Comme on l'a déjà tenu plus de vingt fois, dit Beautrelet en riant.

– Oui, mais aujourd'hui...

– Aujourd'hui, en effet, le cas diffère. Nous connaissons sa retraite, son château fort, ce qui fait, somme toute, que Lupin est Lupin. Il peut s'échapper. L'Aiguille d'Étretat ne le peut pas.

– Pourquoi supposez-vous qu'il s'échappera ? demanda Ganimard inquiet.

– Pourquoi supposez-vous qu'il ait besoin de s'échapper ? répondit Beautrelet. Rien ne prouve qu'il soit dans l'Aiguille actuellement. Cette

nuit, onze de ses complices en sont sortis. Il était peut-être l'un de ces onze.  
Ganimard réfléchit.

– Vous avez raison. L'essentiel, c'est l'Aiguille creuse. Pour le reste, espérons que la chance nous favorisera. Et maintenant, causons.

Il prit de nouveau sa voix grave, son air d'importance convaincue, et prononça :

– Mon cher Beautrelet, j'ai ordre de vous recommander, à propos de cette affaire, la discrétion la plus absolue.

– Ordre de qui ? fit Beautrelet plaisantant. Du Préfet de police ?

– Plus haut.

– Le président du Conseil ?

– Plus haut.

– Bigre !

Ganimard baissa la voix.

– Beautrelet, j'arrive de l'Élysée. On considère cette affaire comme un secret d'État, d'une extrême gravité. Il y a des raisons sérieuses pour que l'on tienne ignorée cette citadelle invisible... des raisons stratégiques surtout... Cela peut devenir un centre de ravitaillement, un magasin de poudres nouvelles, de projectiles récemment inventés, que sais-je ? l'arsenal inconnu de la France.

– Mais comment espère-t-on garder un tel secret ? Jadis, un seul homme le détenait, le roi. Aujourd'hui, nous sommes déjà quelques-uns à le savoir, sans compter la bande à Lupin.

– Eh ! Quand on ne gagnerait que dix ans, que cinq ans de silence ! Ces cinq années peuvent être le salut...

– Mais, pour s'emparer de cette citadelle, de ce futur arsenal, il faut bien l'attaquer, il faut bien en déloger Lupin. Et tout cela ne se fait pas sans bruit.

– Évidemment, on devinera quelque chose, mais on ne saura pas. Et puis quoi, essayons.

– Soit, quel est votre plan ?

– En deux mots, voilà. Tout d'abord vous n'êtes pas Isidore Beautrelet, et il n'est pas non plus question d'Arsène Lupin. Vous êtes et vous restez un gamin d'Étretat, lequel en flânant a surpris des individus qui sortaient d'un souterrain. Vous supposez, n'est-ce pas, l'existence d'un escalier qui perce la falaise du haut en bas ?

– Oui, il y a plusieurs de ces escaliers le long de la côte. Tenez, tout près, on m’a signalé, en face de Bénouville, l’escalier du Curé, connu de tous les baigneurs. Et je ne parle pas des trois ou quatre tunnels destinés aux pêcheurs.

– Donc, la moitié de mes hommes et moi nous marchons guidés par vous. J’entre seul, ou accompagné, ceci est à voir. Toujours est-il que l’attaque a lieu par là. Si Lupin n’est pas dans l’Aiguille, nous établissons une souricière, où un jour ou l’autre il se fera pincer. S’il est là...

– S’il est là, monsieur Ganimard, il s’enfuira de l’Aiguille par la face postérieure, celle qui regarde la mer.

– En ce cas, il sera immédiatement arrêté par l’autre moitié de mes hommes.

– Oui, mais si, comme je le suppose, vous avez choisi le moment où la mer s’est retirée, laissant à découvert la base de l’Aiguille, la chasse sera publique, puisqu’elle aura lieu devant tous les pêcheurs de moules, de crevettes et de coquillages qui pullulent sur les rochers avoisinants.

– C’est pourquoi je choisirai justement l’heure où la mer sera pleine.

– En ce cas il s’enfuira sur une barque.

– Et comme j’aurai là, moi, une douzaine de barques de pêche dont chacune sera commandée par un de mes hommes, il sera cueilli.

– S’il ne passe pas entre votre douzaine de barques, ainsi qu’un poisson à travers les mailles.

– Soit. Mais alors je le coule à fond.

– Fichtre ! Vous aurez donc des canons ?

– Mon Dieu, oui. Il y a en ce moment un torpilleur au Havre. Sur un coup de téléphone de moi, il se trouvera à l’heure dite aux environs de l’Aiguille.

– Ce que Lupin sera fier ! Un torpilleur !... Allons, je vois, monsieur Ganimard, que vous avez tout prévu. Il n’y a plus qu’à marcher. Quand donnons-nous l’assaut ?

– Demain.

– La nuit ?

– En plein jour, à marée montante, sur le coup de dix heures.

– Parfait.

Sous ses apparences de gaieté, Beautrelet cachait une véritable angoisse. Jusqu’au lendemain, il ne dort pas, agitant tour à tour les plans les plus

impraticables. Ganimard l'avait quitté pour se rendre à une dizaine de kilomètres d'Étretat, à Yport, où, par prudence, il avait donné rendez-vous à ses hommes et où il frêta douze barques de pêche, en vue, soi-disant de sondages le long de la côte.

À neuf heures trois quarts, escorté de douze gaillards solides, il rencontrait Isidore au bas du chemin qui monte sur la falaise. À dix heures précises, ils arrivaient devant le pan de mur. Et c'était l'instant décisif.

– Qu'est-ce que tu as donc, Beautrelet ? Tu es vert ? ricana Ganimard, tutoyant le jeune homme en manière de moquerie.

– Et toi, monsieur Ganimard, riposta Beautrelet, on croirait que ta dernière heure est venue.

Ils durent s'asseoir et Ganimard avala quelques gorgées de rhum.

– Ce n'est pas le trac, dit-il, mais, sapristi, quelle émotion ! Chaque fois que je dois le pincer, ça me prend comme ça aux entrailles. Un peu de rhum ?

– Non.

– Et si vous restez en route ?

– C'est que je serai mort.

– Bigre ! Enfin, nous verrons. Et maintenant, ouvrez. Pas de danger d'être vu, hein ?

– Non. L'Aiguille est plus basse que la falaise, et en outre nous sommes dans un repli de terrain.

Beautrelet s'approcha du mur et pesa sur la brique. Le déclenchement se produisit, et l'entrée du souterrain apparut. À la lueur des lanternes qu'ils allumèrent, ils virent qu'il était percé en forme de voûte, et que cette voûte, ainsi d'ailleurs que le sol lui-même, était entièrement recouverte de briques.

Ils marchèrent pendant quelques secondes, et tout de suite un escalier se présenta. Beautrelet compta quarante-cinq marches, marches en briques, mais que l'action lente des pas avait affaissées par le milieu.

– Sacré nom ! jura Ganimard qui tenait la tête, et qui s'arrêta subitement comme s'il avait heurté quelque chose.

– Qu'y a-t-il ?

– Une porte !

– Bigre, murmura Beautrelet en la regardant, et pas commode à démolir. Un bloc de fer, tout simplement.

– Nous sommes fichus, dit Ganimard, il n'y a même pas de serrure.

- Justement, c’est ce qui me donne de l’espoir.
- Et pourquoi ?
- Une porte est faite pour s’ouvrir, et si celle-là n’a pas de serrure, c’est qu’il y a un secret pour l’ouvrir.
- Et comme nous ne connaissons pas ce secret...
- Je vais le connaître.
- Par quel moyen ?
- Par le moyen du document. La quatrième ligne n’a pas d’autre raison que de résoudre les difficultés au moment où elles s’offrent. Et la solution est relativement facile, puisqu’elle est inscrite, non pour dérouter, mais pour aider ceux qui cherchent.
- Relativement facile ! Je ne suis pas de votre avis, s’écria Ganimard qui avait déplié le document... Le nombre 44 et un triangle marqué d’un point à gauche, c’est plutôt obscur.
- Mais non, mais non. Examinez la porte. Vous verrez qu’elle est renforcée, aux quatre coins, de plaques de fer en forme de triangles et que ces plaques sont maintenues par de gros clous. Prenez la plaque de gauche, tout en bas, et faites jouer le clou qui est à l’angle... Il y a neuf chances contre une, pour que nous tombions juste.
- Vous êtes tombé sur la dixième, dit Ganimard après avoir essayé.
- Alors, c’est que le chiffre 44...
- À voix basse, tout en réfléchissant, Beautrelet continua :
- Voyons... Ganimard et moi, nous sommes là, tous les deux, à la dernière marche de l’escalier... il y en a 45... Pourquoi 45, tandis que le chiffre du document est 44 ? Coïncidence ? Non... Dans toute cette affaire, il n’y a jamais eu de coïncidence, du moins involontaire. Ganimard, ayez la bonté de remonter d’une marche... C’est cela, ne quittez pas cette 44<sup>e</sup> marche. Et maintenant, je fais jouer le clou de fer. Et la bobinette cherra... Sans quoi j’y perds mon latin...
- La lourde porte en effet tourna sur ses gonds. Une caverne assez spacieuse s’offrit à leurs regards.
- Nous devons être exactement sous le fort de Fréfossé, dit Beautrelet. Maintenant les couches de terre sont traversées. C’est fini de la brique. Nous sommes en pleine masse calcaire.

La salle était confusément éclairée par un jet de lumière qui provenait de l'autre extrémité. En s'approchant ils virent que c'était une fissure de la falaise, pratiquée dans un ressaut de la paroi, et qui formait comme une sorte d'observatoire. En face d'eux, à cinquante mètres, surgissait des flots le bloc impressionnant de l'Aiguille. À droite, tout près, c'était l'arc-boutant de la porte d'Aval, à gauche, très loin, fermant la courbe harmonieuse d'une vaste crique, une autre arche, plus imposante encore, se découpait dans la falaise, la Manneporte (*magna porta*), si grande, qu'un navire y aurait trouvé passage, ses mâts dressés et toutes voiles dehors. Au fond, partout, la mer.

– Je ne vois pas notre flottille, dit Beautrelet.

– Impossible, fit Ganimard, la porte d'Aval nous cache toute la côte d'Étretat et d'Yport. Mais tenez, là-bas, au large, cette ligne noire, au ras de l'eau...

– Eh bien ?...

– Eh bien, c'est notre flotte de guerre, le torpilleur n° 25. Avec ça, Lupin peut s'évader... s'il veut connaître les paysages sous-marins.

Une rampe marquait l'orifice de l'escalier, près de la fissure. Ils s'y engagèrent. De temps à autre, une petite fenêtre trouait la paroi, et chaque fois ils apercevaient l'Aiguille, dont la masse leur semblait de plus en plus colossale. Un peu avant d'arriver au niveau de l'eau, les fenêtres cessèrent, et ce fut l'obscurité.

Isidore comptait les marches à haute voix. À la trois cent cinquante-huitième, ils débouchèrent dans un couloir plus large que barrait encore une porte en fer, renforcée de plaques et de clous.

– Nous connaissons ça, dit Beautrelet. Le document nous donne le nombre 357 et un triangle pointé à droite. Nous n'avons qu'à recommencer l'opération.

La seconde porte obéit comme la première. Un long, très long tunnel se présenta, éclairé de place en place par la lueur vive de lanternes, suspendues à la voûte. Les murs suintaient, et des gouttes d'eau tombaient sur le sol, de sorte que, d'un bout à l'autre, on avait disposé pour faciliter la marche, un véritable trottoir en planches.

– Nous passons sous la mer, dit Beautrelet. Vous venez, Ganimard ?

L'inspecteur s'aventura dans le tunnel, suivit la passerelle en bois et s'arrêta devant une lanterne qu'il décrocha :

– Les ustensiles datent peut-être du moyen âge, mais le mode d'éclairage est moderne. Ces messieurs s'éclairent avec des manchons à incandescence.

Il continua son chemin. Le tunnel aboutissait à une autre grotte de proportions plus spacieuses, où l'on apercevait, en face, les premières marches d'un escalier qui montait.

– Maintenant, c'est l'ascension de l'Aiguille qui commence, dit Ganimard, ça devient plus grave.

Mais un de ses hommes l'appela.

– Patron, un autre escalier, là, sur la gauche.

Et tout de suite après, ils en découvrirent un troisième sur la droite.

– Fichtre, murmura l'inspecteur, la situation se complique. Si nous passons par ici, ils fileront par là, eux.

– Séparons-nous, proposa Beautrelet.

– Non, non... ce serait nous affaiblir... Il est préférable que l'un de nous parte en éclaireur.

– Moi, si vous voulez...

– Vous, Beautrelet, soit. Je resterai avec mes hommes... comme ça, rien à craindre. Il peut y avoir d'autres chemins que celui que nous avons suivi dans la falaise, et plusieurs chemins aussi à travers l'Aiguille. Mais, pour sûr, entre la falaise et l'Aiguille, il n'y a pas d'autre communication que le tunnel. Donc, il faut qu'on passe par cette grotte. Donc je m'y installe jusqu'à votre retour. Allez, Beautrelet, et de la prudence... À la moindre alerte, rappliquez...

Vivement Isidore disparut par l'escalier du milieu. À la trentième marche, une porte, une véritable porte en bois l'arrêta. Il saisit le bouton de la serrure et tourna. Elle n'était pas fermée.

Il entra dans une salle qui lui sembla très basse, tellement elle était immense. Éclairée par de fortes lampes, soutenue par des piliers trapus, entre lesquels s'ouvraient de profondes perspectives, elle devait presque avoir les mêmes dimensions que l'Aiguille. Des caisses l'encombraient, et une multitude d'objets, des meubles, des sièges, des bahuts, des crédences, des coffrets, tout un fouillis comme on en voit au sous-sol des marchands d'antiquités. À sa droite et à sa gauche, Beautrelet aperçut l'orifice de deux escaliers, les mêmes sans doute que ceux qui partaient de la grotte inférieure. Il eût donc pu redescendre et avertir Ganimard. Mais, en face de



lui, un nouvel escalier montait, et il eut la curiosité de poursuivre seul ses investigations.

Trente marches encore. Une porte, puis une salle un peu moins vaste, sembla-t-il à Beautrelet. Et toujours, en face, un escalier qui montait.

Trente marches encore. Une porte. Une salle plus petite...

Beautrelet comprit le plan des travaux exécutés à l'intérieur de l'Aiguille. C'était une série de salles superposées les unes au-dessus des autres, et par conséquent, de plus en plus restreintes. Toutes servaient de magasins.

À la quatrième, il n'y avait plus de lampe. Un peu de jour filtrait par des fissures, et Beautrelet aperçût la mer à une dizaine de mètres au-dessous de lui.

À ce moment, il se sentit si éloigné de Ganimard qu'une certaine angoisse commença à l'envahir, et il lui fallut dominer ses nerfs pour ne pas se sauver à toutes jambes. Aucun danger ne le menaçait cependant, et même, autour de lui, le silence était tel qu'il se demandait si l'Aiguille entière n'avait pas été abandonnée par Lupin et ses complices.

« Au prochain étage, se dit-il, je m'arrêterai. »

Trente marches, toujours, puis une porte, celle-ci plus légère, d'aspect plus moderne. Il la poussa doucement, tout prêt à la fuite. Personne. Mais la salle différait des autres comme destination. Aux murs, des tapisseries, sur le sol, des tapis. Deux dressoirs magnifiques se faisaient vis-à-vis, chargés d'orfèvrerie. Les petites fenêtres, pratiquées dans les fentes étroites et profondes, étaient garnies de vitres.

Au milieu de la pièce, une table richement servie avec une nappe en dentelle, des compotiers de fruits et de gâteaux, du champagne en carafes, et des fleurs, des amoncellements de fleurs.

Autour de la table, trois couverts.

Beautrelet s'approcha. Sur les serviettes il y avait des cartes avec les noms des convives.

Il lut d'abord : *Arsène Lupin*.

En face : *Mme Arsène Lupin*.

Il prit la troisième carte et tressauta d'étonnement. Celle-là portait son nom : *Isidore Beautrelet* !

*Le trésor des rois de France*[Table des matières](#)

Un rideau s'écarta.

– Bonjour, mon cher Beautrelet, vous êtes un peu en retard. Le déjeuner était fixé à midi. Mais, enfin, à quelques minutes près... Qu'y a-t-il donc ? Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis donc si changé !

Au cours de sa lutte contre Lupin, Beautrelet avait connu bien des surprises, et il s'attendait encore, à l'heure du dénouement, à passer par bien d'autres émotions, mais le choc cette fois fut imprévu. Ce n'était pas de l'étonnement, mais de la stupeur, de l'épouvante.

L'homme qu'il avait en face de lui, l'homme que toute la force brutale des événements l'obligeait à considérer comme Arsène Lupin, cet homme c'était Valméros. Valméros ! Le propriétaire du château de l'Aiguille. Valméros ! Celui-là même auquel il avait demandé secours contre Arsène Lupin. Valméros ! Son compagnon d'expédition à Crozant. Valméros le courageux ami qui avait rendu possible l'évasion de Raymonde en frappant ou en affectant de frapper, dans l'ombre du vestibule, un complice de Lupin !

– Vous... vous... C'est donc vous ! balbutia-t-il.

– Et pourquoi pas ? s'écria Lupin. Pensiez-vous donc me connaître définitivement parce que vous m'aviez vu sous les traits d'un clergyman ou sous l'apparence de M. Massiban ? Hélas ! Quand on a choisi la situation sociale que j'occupe, il faut bien se servir de ses petits talents de société. Si Lupin ne pouvait être, à sa guise, pasteur de l'Église réformée et membre de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, ce serait à désespérer d'être Lupin. Or, Lupin, le vrai Lupin, Beautrelet, le voici ! Regarde de tous tes yeux, Beautrelet...

– Mais alors... si c'est vous... alors... Mademoiselle...

– Eh oui, Beautrelet, tu l'as dit...

Il écarta de nouveau la tenture, fit un signe et annonça :

– Mme Arsène Lupin.

– Ah ! murmura le jeune homme malgré tout confondu... Mlle de Saint-Véran.

– Non, non, protesta Lupin, Mme Arsène Lupin ou plutôt, si vous préférez, Mme Louis Valmérias, mon épouse en justes noces, selon les formes légales les plus rigoureuses. Et grâce à vous, mon cher Beautrelet.

Il lui tendit la main.

– Tous mes remerciements... et, de votre part, je l'espère, sans rancune.

Chose bizarre, Beautrelet n'en éprouvait point de la rancune. Aucun sentiment d'humiliation. Nulle amertume. Il subissait si fortement l'énorme supériorité de son adversaire qu'il ne rougissait pas d'avoir été vaincu par lui. Il serra la main qu'on lui offrait.

– Madame est servie.

Un domestique avait déposé sur la table un plateau chargé de mets.

– Vous nous excuserez, Beautrelet, mon chef est en congé, et nous serons contraints de manger froid.

Beautrelet n'avait guère envie de manger. Il s'assit cependant, prodigieusement intéressé par l'attitude de Lupin. Que savait-il au juste ? Se rendait-il compte du danger qu'il courait ? Ignorait-il la présence de Ganimard et de ses hommes ?... Et Lupin continuait :

– Oui, grâce à vous, mon cher ami. Certainement, Raymonde et moi, nous nous sommes aimés le premier jour. Parfaitement, mon petit... L'enlèvement de Raymonde, sa captivité, des blagues, tout cela : nous nous aimions... Mais elle, pas plus que moi, d'ailleurs, quand nous fûmes libres de nous aimer, nous n'avons pu admettre qu'il s'établît entre nous un de ces liens passagers qui sont à la merci du hasard. La situation était donc insoluble pour Lupin. Mais elle ne l'était pas si je redevais le Louis Valmérias que je n'ai pas cessé d'être depuis le jour de mon enfance. C'est alors que j'eus l'idée, puisque vous ne lâchiez pas prise et que vous aviez trouvé ce château de l'Aiguille, de profiter de votre obstination.

– Et de ma niaiserie.

– Bah ! qui ne s'y fût laissé prendre ?

– De sorte que c'est sous mon couvert, avec mon appui, que vous avez pu réussir ?

– Parbleu ! Comment aurait-on soupçonné Valmérias d'être Lupin, puisque Valmérias était l'ami de Beautrelet, et que Valmérias venait

d'arracher à Lupin celle que Lupin aimait ? Et ce fut charmant. Oh ! les jolis souvenirs ! L'expédition à Crozant ! les bouquets de fleurs trouvés : ma soi-disant lettre d'amour à Raymonde ! et, plus tard, les précautions que moi, Valméras, j'eus à prendre contre moi, Lupin, avant mon mariage ! Et, le soir de votre fameux banquet, quand vous défaillîtes entre mes bras ! Les jolis souvenirs !...

Il y eut un silence. Beautrelet observa Raymonde. Elle écoutait Lupin sans mot dire, et elle le regardait avec des yeux où il y avait de l'amour, de la passion, et autre chose aussi, que le jeune homme n'aurait pu définir, une sorte de gêne inquiète et comme une tristesse confuse. Mais Lupin tourna les yeux vers elle et elle lui sourit tendrement. À travers la table, leurs mains se joignirent.

– Que dis-tu de ma petite installation, Beautrelet ? s'écria Lupin... De l'allure, n'est-ce pas ? Je ne prétends point que ce soit du dernier confortable... Cependant, quelques-uns s'en sont contentés, et non des moindres... Regarde la liste de quelques personnages qui furent les propriétaires de l'Aiguille, et qui tinrent à honneur d'y laisser la marque de leur passage.

Sur les murs, les uns au-dessous des autres, ces mots étaient gravés :

*César. Charlemagne. Roll. Guillaume le Conquérant. Richard, roi d'Angleterre. Louis le Onzième. François. Henri IV. Louis XIV. Arsène Lupin.*

– Qui s'inscrira désormais ? reprit-il. Hélas ! La liste est close. De César à Lupin, et puis c'est tout. Bientôt, ce sera la foule anonyme qui viendra visiter l'étrange citadelle. Et dire que, sans Lupin, tout cela restait à jamais inconnu des hommes Ah ! Beautrelet, le jour où j'ai mis le pied sur ce sol abandonné, quelle sensation d'orgueil ! Retrouver le secret perdu, en devenir le maître, le seul maître ! Héritier d'un pareil héritage ! Après tant de rois, habiter l'Aiguille !...

Un geste de sa femme l'interrompit. Elle paraissait très agitée.

– Du bruit, dit-elle... du bruit en dessous de nous... vous entendez...

– C'est le clapotement de l'eau, fit Lupin.

– Mais non... mais non... Le bruit des vagues, je le connais... c'est autre chose...

– Que voulezvous que ce soit, ma chère amie, dit Lupin en riant. Je n'ai invité que Beautrelet à déjeuner.

Et, s'adressant au domestique :

– Charolais, tu as fermé les portes des escaliers derrière monsieur ?

– Oui, et j'ai mis les verrous.

Lupin se leva :

– Allons, Raymonde, ne tremblez pas ainsi... Ah ! mais vous êtes toute pâle !

Il lui dit quelques mots à voix basse, ainsi qu'au domestique, souleva le rideau et les fit sortir tous deux.

En bas, le bruit se précisait. C'étaient des coups sourds qui se répétaient à intervalles égaux. Beautrelet pensa :

« Ganimard a perdu patience, et il brise les portes. »

Très calme, et comme si, véritablement, il n'eût pas entendu, Lupin reprit :

– Par exemple, rudement endommagée, l'Aiguille, quand j'ai réussi à la découvrir ! On voyait bien que nul n'avait possédé le secret depuis un siècle, depuis Louis XVI et la Révolution. Le tunnel menaçait ruine. Les escaliers s'effritaient. L'eau coulait à l'intérieur. Il m'a fallu étayer, consolider, reconstruire.

Beautrelet ne put s'empêcher de dire :

– À votre arrivée, était-ce vide ?

– À peu près. Les rois n'ont pas dû utiliser l'Aiguille, ainsi que je l'ai fait, comme entrepôt...

– Comme refuge, alors ?

– Oui, sans doute, au temps des invasions, au temps des guerres civiles, également. Mais sa véritable destination, ce fut d'être... comment dirais-je ? le coffre-fort des rois de France.

Les coups redoublaient, moins sourds maintenant. Ganimard avait dû briser la première porte, et il s'attaquait à la seconde.

Un silence, puis d'autres coups plus rapprochés encore. C'était la troisième porte. Il en restait deux.

Par une des fenêtres, Beautrelet aperçut les barques qui cinglaient autour de l'Aiguille, et, non loin, flottant comme un gros poisson noir, le torpilleur.

– Quel vacarme ! s'exclama Lupin, on ne s'entend pas ! Montons, veux-tu ? Peut-être cela t'intéressera-t-il de visiter l'Aiguille.

Ils passèrent à l'étage au-dessus, lequel était défendu, comme les autres, par une porte que Lupin referma derrière lui.

– Ma galerie de tableaux, dit-il.

Les murs étaient couverts de toiles, où Beautrelet lut aussitôt les signatures les plus illustres. Il y avait la *Vierge à l'Agnus Dei*, de Raphaël, le *Portrait de Lucrezia Fede*, d'André del Sarto ; la *Salomé*, de Titien ; la *Vierge et les Anges*, de Botticelli ; des Tintoret, des Carpaccio, des Rembrandt, des Vélasquez.

– De belles copies ! approuva Beautrelet...

Lupin le regarda d'un air stupéfait :

– Quoi ! Des copies ! Es-tu fou ! Les copies sont à Madrid, mon cher, à Florence, à Venise, à Munich, à Amsterdam.

– Alors, ça ?

– Les toiles originales, collectionnées avec patience dans tous les musées d'Europe, où je les ai remplacées honnêtement par d'excellentes copies.

– Mais, un jour ou l'autre...

– Un jour ou l'autre, la fraude sera découverte ? Eh bien ! l'on trouvera ma signature sur chacune des toiles – par-derrière –, et l'on saura que c'est moi qui ai doté mon pays de chefs-d'œuvre originaux. Après tout, je n'ai fait que ce qu'a fait Napoléon en Italie... Ah ! tiens, Beautrelet, voici les quatre Rubens de M. de Gesvres...

Les coups ne discontinuaient pas au creux de l'Aiguille.

– Ce n'est plus tenable ! dit Lupin. Montons encore.

Un nouvel escalier. Une nouvelle porte.

– La salle des tapisseries, annonça Lupin.

Elles n'étaient pas suspendues, mais roulées, ficelées, étiquetées, et mêlées, d'ailleurs, à des paquets d'étoffes anciennes, que Lupin déplia : brocarts merveilleux, velours admirables, soies souples aux tons fanés, chasubles, tissus d'or et d'argent...

Ils montèrent encore et Beautrelet vit la salle des horloges et des pendules, la salle des livres (oh ! Les magnifiques reliures, et les volumes précieux introuvables, uniques exemplaires dérobés aux grandes bibliothèques !) la salle des dentelles, la salle des bibelots.

Et, chaque fois, le cercle de la salle diminuait. Et, chaque fois, maintenant, le bruit des coups s'éloignait. Ganimard perdait du terrain.

– La dernière, dit Lupin, la salle du Trésor.

Celle-ci était toute différente. Ronde, aussi, mais très haute, de forme conique, elle occupait le sommet de l'édifice, et sa base devait se trouver à quinze ou vingt mètres de la pointe extrême de l'Aiguille.

Du côté de la falaise, point de lucarne. Mais, du côté de la mer, comme nul regard indiscret n'était à craindre, deux baies vitrées s'ouvraient, par où la lumière entrait abondamment. Le sol était couvert d'un plancher de bois rare, à dessins concentriques. Contre les murs, des vitrines, quelques tableaux.

– Les perles de mes collections, dit Lupin. Tout ce que tu as vu jusqu'à là est à vendre. Des objets s'en vont, d'autres arrivent. C'est le métier. Ici, dans ce sanctuaire, tout est sacré. Rien que du choix, de l'essentiel, le meilleur du meilleur, de l'inappréciable. Regarde ces bijoux, Beautrelet, amulettes chaldéennes, colliers égyptiens, bracelets celtiques, chaînes arabes... Regarde ces statuettes, Beautrelet, cette Vénus grecque, cet Apollon de Corinthe... Regarde ces Tanagras, Beautrelet ! Tous les vrais Tanagras sont ici. Hors de cette vitrine, il n'y en a pas un seul au monde qui soit authentique. Quelle jouissance de se dire cela ! Beautrelet, tu te rappelles les pilleurs d'églises dans le Midi, la bande Thomas et compagnie – des agents à moi, soit dit en passant –, eh bien ! Voici la châsse d'Ambazac, la véritable, Beautrelet ! Tu te rappelles le scandale du Louvre, la tiare reconnue fausse, imaginée, fabriquée par un artiste moderne... Voici la tiare de Saitapharnès, la véritable, Beautrelet ! Regarde, regarde bien, Beautrelet ! Voici la merveille des merveilles, l'œuvre suprême, la pensée d'un dieu, voici la *Joconde* de Vinci, la véritable. À genoux, Beautrelet, toute la femme est devant toi !

Un long silence entre eux. En bas, les coups se rapprochaient. Deux ou trois portes, pas davantage, les séparaient de Ganimard.

Au large, on apercevait le dos noir du torpilleur et les barques qui croisaient. Le jeune homme demanda :

– Et le trésor ?

– Ah ! petit, c'est cela, surtout, qui t'intéresse ! Tous ces chefs-d'œuvre de l'art humain, n'est-ce pas ? Ca ne vaut pas, pour ta curiosité, la contemplation du trésor... Et toute la foule sera comme toi ! Allons, sois satisfait !

Il frappa violemment du pied, fit ainsi basculer un des disques qui composaient le parquet, et, le soulevant comme le couvercle d'une boîte, il découvrit une sorte de cuve, toute ronde, creusée à même le roc. Elle était vide. Un peu plus loin, il exécuta la même manœuvre. Une autre cuve apparut. Vide également. Trois fois encore, il recommença. Les trois autres cuves étaient vides.

– Hein ! ricana Lupin, quelle déception ! Sous Louis XI, sous Henri IV, sous Richelieu, les cinq cuves devaient être pleines. Mais, pense donc à Louis XIV, à la folie de Versailles, aux guerres, aux grands désastres du règne ! Et pense à Louis XV, le roi prodigue, à la Pompadour, à la du Barry ! Ce qu'on a dû puiser alors ! Avec quels ongles crochus on a dû gratter la pierre ! Tu vois, plus rien...

Il s'arrêta :

– Si, Beautrelet, quelque chose encore, la sixième cachette ! Intangible, celle-là... Nul d'entre eux n'osa jamais y toucher. C'était la ressource suprême... disons le mot, la poire pour la soif. Regarde, Beautrelet.

Il se baissa et souleva le couvercle. Un coffret de fer emplissait la cuve. Lupin sortit de sa poche une clef à gorge et à rainures compliquées, et il ouvrit.

Ce fut un éblouissement. Toutes les pierres précieuses étincelaient, toutes les couleurs flamboyaient, l'azur des saphirs, le feu des rubis, le vert des émeraudes, le soleil des topazes.

– Regarde, regarde, petit Beautrelet. Ils ont dévoré toute la monnaie d'or, toute la monnaie d'argent, tous les écus, et tous les ducats, et tous les doublons, mais le coffre des pierres précieuses est intact ! Regarde les montures. Il y en a de toutes les époques, de tous les siècles, de tous les pays. Les dots des reines sont là. Chacune apporta sa part, Marguerite d'Écosse et Charlotte de Savoie, Marie d'Angleterre et Catherine de Médicis et toutes les archiduchesses d'Autriche, Éléonore, Élisabeth, Marie-Thérèse, Marie-Antoinette... Regarde ces perles, Beautrelet ! Et ces diamants ! L'énormité de ces diamants ! Aucun d'eux qui ne soit digne d'une impératrice ! Le Régent de France n'est pas plus beau !

Il se releva et tendit la main en signe de serment :

– Beautrelet, tu diras à l'univers que Lupin n'a pas pris une seule des pierres qui se trouvaient dans le coffre royal, pas une seule, je le jure sur l'honneur ! Je n'en avais pas le droit. C'était la fortune de la France...



En bas, Ganimard se hâtait. À la répercussion des coups, il était facile de juger que l'on attaquait l'avant-dernière porte, celle qui donnait accès à la salle des bibelots.

– Laissons le coffre ouvert, dit Lupin, toutes les cuves aussi, tous ces petits sépulcres vides...

Il fit le tour de la pièce, examina certaines vitrines, contempla certains tableaux et, se promenant d'un air pensif :

– Comme c'est triste de quitter tout cela ! Quel déchirement ! Mes plus belles heures, je les ai passées ici, seul en face de ces objets que j'aimais... Et mes yeux ne les verront plus, et mes mains ne les toucheront plus.

Il y avait sur son visage contracté une telle expression de lassitude que Beautrelet en éprouva une pitié confuse. La douleur, chez cet homme, devait prendre des proportions plus grandes que chez un autre, de même que la joie, de même que l'orgueil ou l'humiliation.

Près de la fenêtre, maintenant, le doigt tendu vers l'horizon, il disait :

– Ce qui est plus triste encore, c'est cela, tout cela qu'il me faut abandonner. Est-ce beau ? La mer immense... le ciel... À droite et à gauche les falaises d'Étretat, avec leurs trois portes, la porte d'Amont, la porte d'Aval, la Manneporte... autant d'arcs de triomphe pour le maître... Et le maître c'était moi ! Roi de l'aventure ! Roi de l'Aiguille creuse ! Royaume étrange et surnaturel ! De César à Lupin... Quelle destinée !

Il éclata de rire.

– Roi de féerie ? Et pourquoi cela ? Disons tout de suite roi d'Yvetot ! Quelle blague ! Roi du monde, oui, voilà la vérité ! De cette pointe d'Aiguille, je dominais l'univers, je le tenais dans mes griffes comme une proie ! Soulève la tiare de Saïtapharnès, Beautrelet... Tu vois ce double appareil téléphonique... À droite, c'est la communication avec Paris – ligne spéciale. À gauche, avec Londres, ligne spéciale. Par Londres j'ai l'Amérique, j'ai l'Asie, j'ai l'Australie ! Dans tous ces pays, des comptoirs, des agents de vente, des rabatteurs. C'est le trafic international. C'est le grand marché de l'art et de l'antiquité, la foire du monde. Ah ! Beautrelet, il y a des moments où ma puissance me tourne la tête. Je suis ivre de force et d'autorité...

La porte en dessous céda. On entendit Ganimard et ses hommes qui couraient et qui cherchaient... Après un instant, Lupin reprit, à voix basse :

– Et voilà, c’est fini... Une petite fille a passé, qui a des cheveux blonds, de beaux yeux tristes, et une âme honnête, oui, honnête, et c’est fini... moi-même je démolis le formidable édifice... tout le reste me paraît absurde et puéril... il n’y a plus que ses cheveux qui comptent... ses yeux tristes... et sa petite âme honnête.

Les hommes montaient l’escalier. Un coup ébranla la porte, la dernière... Lupin empoigna brusquement le bras du jeune homme.

– Comprends-tu Beautrelet, pourquoi je t’ai laissé le champ libre, alors que, tant de fois, depuis des semaines, j’aurais pu t’écraser ? Comprends-tu que tu aies réussi à parvenir jusqu’ici ? Comprends-tu que j’aie délivré à chacun de mes hommes leur part de butin et que tu les aies rencontrés l’autre nuit sur la falaise ? Tu le comprends, n’est-ce pas ? L’Aiguille creuse, c’est l’Aventure. Tant qu’elle est à moi, je reste l’Aventurier. L’Aiguille reprise, c’est tout le passé qui se détache de moi, c’est l’avenir qui commence, un avenir de paix et de bonheur où je ne rougirai plus quand les yeux de Raymonde me regarderont, un avenir...

Il se retourna furieux, vers la porte :

– Mais tais-toi donc, Ganimard, je n’ai pas fini ma tirade !

Les coups se précipitaient. On eût dit le choc d’une poutre projetée contre la porte. Debout en face de Lupin, Beautrelet, éperdu de curiosité, attendait les événements, sans comprendre le manège de Lupin. Qu’il eût livré l’Aiguille, soit, mais pourquoi se livrait-il lui-même ? Quel était son plan ? Espérait-il échapper à Ganimard ? Et d’un autre côté, où donc se trouvait Raymonde ?

Lupin cependant murmurait, songeur :

– Honnête... Arsène Lupin honnête... plus de vol... mener la vie de tout le monde... Et pourquoi pas ? Il n’y a aucune raison pour que je ne retrouve pas le même succès... Mais fiche-moi donc la paix, Ganimard ! Tu ignores donc, triple idiot, que je suis en train de prononcer des paroles historiques, et que Beautrelet les recueille pour nos petits-fils !

Il se mit à rire :

– Je perds mon temps. Jamais Ganimard ne saisira l’utilité de mes paroles historiques.

Il prit un morceau de craie rouge, approcha du mur un escabeau, et il inscrivit en grosses lettres :

*Arsène Lupin lègue à la France tous les trésors de l'Aiguille creuse, à la seule condition que ces trésors soient installés au Musée du Louvre, dans des salles qui porteront le nom de « Salles Arsène Lupin ».*

– Maintenant, dit-il, ma conscience est en paix. La France et moi nous sommes quittes.

Les assaillants frappaient à tour de bras. Un des panneaux fut éventré. Une main passa, cherchant la serrure.

– Tonnerre, dit Lupin, Ganimard est capable d'arriver au but, pour une fois.

Il sauta sur la serrure et enleva la clef.

– Crac, mon vieux, cette porte-là est solide... J'ai tout mon temps... Beautrelet, je te dis adieu... Et merci !... Car vraiment tu aurais pu me compliquer l'attaque... Mais tu es un délicat, toi !

Il s'était dirigé vers un grand triptyque de Van den Weiden, qui représentait les Rois Mages. Il replia le volet de droite et découvrit ainsi une petite porte dont il saisit la poignée.

– Bonne chasse, Ganimard, et bien des choses chez toi !

Un coup de feu retentit. Il bondit en arrière.

– Ah canaille, en plein cœur ! T'as donc pris des leçons ? Fichu le roi mage ! En plein cœur ! Fracassé comme une pipe à la foire...

– Rends-toi, Lupin ! hurla Ganimard dont le revolver surgissait hors du panneau brisé et dont on apercevait les yeux brillants... Rends-toi, Lupin !

– Et la garde, est-ce qu'elle se rend ?

– Si tu bouges, je te brûle...

– Allons donc, tu ne peux pas m'avoir d'ici !

De fait, Lupin s'était éloigné, et si Ganimard, par la brèche pratiquée dans la porte, pouvait tirer droit devant lui, il ne pouvait tirer ni surtout viser du côté où se trouvait Lupin... La situation de celui-ci n'en était pas moins terrible, puisque l'issue sur laquelle il comptait, la petite porte du triptyque, s'ouvrait en face de Ganimard. Essayer de s'enfuir, c'était s'exposer au feu du policier... et il restait cinq balles dans le revolver.

– Fichtre, dit-il en riant, mes actions sont en baisse. C'est bien fait, mon vieux Lupin, t'as voulu avoir une dernière sensation et t'as trop tiré sur la corde. Fallait pas tant bavarder.

Il s'aplatit contre le mur. Sous l'effort des hommes, un pan du panneau encore avait cédé, et Ganimard était plus à l'aise. Trois mètres, pas

davantage, séparaient les deux adversaires. Mais une vitrine en bois doré protégeait Lupin.

– À moi donc, Beautrelet, s'écria le vieux policier, qui grinçait de rage... tire donc dessus, au lieu de reluquer comme ça !...

Isidore, en effet, n'avait pas remué, spectateur passionné, mais indécis jusque-là. De toutes ses forces, il eût voulu se mêler à la lutte et abattre la proie qu'il tenait à sa merci. Un sentiment obscur l'en empêchait.

L'appel de Ganimard le secoua. Sa main se crispa à la crosse de son revolver.

« Si je prends parti, pensa-t-il Lupin est perdu... et j'en ai le droit... c'est mon devoir... »

Leurs yeux se rencontrèrent. Ceux de Lupin étaient calmes, attentifs, presque curieux, comme si, dans l'effroyable danger qui le menaçait, il ne se fût intéressé qu'au problème moral qui étreignait le jeune homme. Isidore se déciderait-il à donner le coup de grâce à l'ennemi vaincu ?... La porte craqua du haut en bas.

– À moi, Beautrelet, nous le tenons, vociféra Ganimard.

Isidore leva son revolver.

Ce qui se passa fut si rapide qu'il n'en eut pour ainsi dire conscience que par la suite. Il vit Lupin se baisser, courir le long du mur, raser la porte, au-dessous de l'arme même que brandissait vainement Ganimard, et il se sentit soudain, lui, Beautrelet, projeté à terre, ramassé aussitôt, et soulevé par une force invincible.

Lupin le tenait en l'air, comme un bouclier vivant, derrière lequel il se cachait.

– Dix contre un que je m'échappe, Ganimard ! Avec Lupin, vois-tu, il y a toujours de la ressource...

Il avait reculé rapidement vers le triptyque. Tenant d'une main Beautrelet plaqué contre sa poitrine, de l'autre il dégagea l'issue et referma la petite porte. Il était sauvé... Tout de suite un escalier s'offrit à eux, qui descendait brusquement.

– Allons, dit Lupin, en poussant Beautrelet devant lui, l'armée de terre est battue... occupons nous de la flotte française. Après Waterloo, Trafalgar... T'en auras pour ton argent, hein, petit !... Ah ! Que c'est drôle, les voilà qui cognent le triptyque maintenant... Trop tard, les enfants... Mais file donc, Beautrelet...

L'escalier, creusé dans la paroi de l'Aiguille, dans son écorce même, tournait tout autour de la pyramide, l'encerclant comme la spirale d'un toboggan.

L'un pressant l'autre, ils dégringolaient les marches deux par deux, trois par trois. De place en place un jet de lumière giclait à travers une fissure, et Beautrelet emportait la vision des barques de pêche qui évoluaient à quelques dizaines de brasses, et du torpilleur noir...

Ils descendaient, ils descendaient, Isidore silencieux, Lupin toujours exubérant.

– Je voudrais bien savoir ce que fait Ganimard ? Dégringole-t-il les autres escaliers pour me barrer l'entrée du tunnel ? Non, il n'est pas si bête... Il aura laissé là quatre hommes... et quatre hommes suffisent.

Il s'arrêta.

– Écoute... ils crient là-haut... c'est ça, ils auront ouvert la fenêtre et ils appellent leur flotte... Regarde, on se démène sur les barques... on échange des signaux... le torpilleur bouge... Brave torpilleur ! je te reconnais, tu viens du Havre... Canonniers, à vos postes... Bigre, voilà le commandant... Bonjour, Duguay-Trouin.

Il passa son bras par une fenêtre et agita son mouchoir. Puis il se remit en marche.

– La flotte ennemie fait force de rames, dit-il. L'abordage est imminent. Dieu que je m'amuse !

Ils perçurent des bruits de voix au-dessous d'eux. À ce moment, ils approchaient du niveau de la mer, et ils débouchèrent presque aussitôt dans une vaste grotte où deux lanternes allaient et venaient parmi l'obscurité. Une ombre surgit et une femme se jeta au cou de Lupin !

– Vite ! Vite ! J'étais inquiète !... Qu'est-ce que vous faisiez ?... Mais vous n'êtes pas seul ?...

Lupin la rassura.

– C'est notre ami Beautrelet... Figure-toi que notre ami Beautrelet a eu la délicatesse... mais je te raconterai cela... nous n'avons pas le temps... Charolais, tu es là ?... Ah ! bien... Le bateau ?...

Charolais répondit « Le bateau est prêt. »

– Allume, fit Lupin.

Au bout d'un instant le bruit d'un moteur crépita, et Beautrelet dont le regard s'habitua peu à peu aux demi-ténèbres, finit par se rendre compte

qu'ils se trouvaient sur une sorte de quai, au bord de l'eau, et que, devant eux, flottait un canot.

– Un canot automobile, dit Lupin, complétant les observations de Beautrelet. Hein, tout ça t'épate, mon vieil Isidore... Tu ne comprends pas ?... Comme l'eau que tu vois n'est autre que l'eau de la mer qui s'infiltré à chaque marée dans cette excavation, il en résulte que j'ai là une petite rade invisible et sûre...

Mais fermée, objecta Beautrelet. Personne ne peut y entrer, et personne en sortir.

– Si, moi, fit Lupin, et je vais te le prouver.

Il commença par conduire Raymonde, puis revint chercher Beautrelet. Celui-ci hésita.

– Tu as peur ? dit Lupin.

– De quoi ?

– D'être coulé à fond par le torpilleur ?

– Non.

– Alors tu te demandes si ton devoir n'est pas de rester côté Ganimard, justice, société, morale, au lieu d'aller côté Lupin, honte, infamie, déshonneur ?

– Précisément.

– Par malheur, mon petit, tu n'as pas le choix... Pour l'instant, il faut qu'on nous croie morts tous les deux... et qu'on me fiche la paix que l'on doit à un futur honnête homme. Plus tard, quand je t'aurai rendu ta liberté, tu parleras à ta guise... je n'aurai plus rien à craindre.

À la manière dont Lupin lui étreignit le bras, Beautrelet sentit que toute résistance était inutile. Et puis, pourquoi résister ? N'avait-il pas le droit de s'abandonner à la sympathie irrésistible que, malgré tout, cet homme lui inspirait ? Ce sentiment fut si net en lui qu'il eut envie de dire à Lupin :

« Écoutez, vous courez un autre danger plus grave : Sholmès est sur vos traces... »

– Allons, viens, lui dit Lupin, avant qu'il se fût résolu à parler.

Il obéit et se laissa mener jusqu'au bateau, dont la forme lui parut singulière et l'aspect tout à fait imprévu.

Une fois sur le pont, ils descendirent les degrés d'un petit escalier abrupt, d'une échelle plutôt, qui était accrochée à une trappe, laquelle trappe se referma sur eux.

Au bas de l'échelle, il y avait, vivement éclairé par une lampe, un réduit de dimensions très exiguës où se trouvait déjà Raymonde, et où ils eurent exactement la place de s'asseoir tous les trois. Lupin décrocha un cornet acoustique et ordonna :

– En route, Charolais.

Isidore eut l'impression désagréable que l'on éprouve à descendre dans un ascenseur, l'impression du sol, de la terre qui se dérobe sous vous, l'impression du vide. Cette fois, c'était l'eau qui se dérobait, et du vide s'entrouvrait, lentement...

– Hein, nous coulons ? ricana Lupin. Rassure-toi... le temps de passer de la grotte supérieure où nous sommes, à une petite grotte située tout en bas, à demi ouverte à la mer, et où l'on peut entrer à marée basse... tous les ramasseurs de coquillages la connaissent... Ah ! Dix secondes d'arrêt... Nous passons... Et le passage est étroit ! Juste la grandeur du sous-marin...

– Mais, interrogea Beautrelet, comment se fait-il que les pêcheurs qui entrent dans la grotte d'en bas ne sachent pas qu'elle est percée en haut et communique avec une autre grotte d'où part un escalier qui traverse l'Aiguille ? La vérité est à la disposition du premier venu.

– Erreur, Beautrelet ! La voûte de la petite grotte publique est fermée, à marée basse, par un plafond mobile, couleur de roche, que la mer en montant déplace et élève avec elle, et que la mer en redescendant rapplique hermétiquement sur la petite grotte. C'est pourquoi à marée haute, je puis passer... Hein c'est ingénieux... Une idée à Bibi ça... Il est vrai que ni César, ni Louis XIV, bref qu'aucun de mes aïeux ne pouvait l'avoir puisqu'ils ne jouissaient pas du sous-marin... Ils se contentaient de l'escalier qui descendait alors jusqu'à la petite grotte du bas... Moi, j'ai supprimé les dernières marches et imaginé ce plafond mobile. Un cadeau que je fais à la France... Raymonde, ma chérie, éteignez la lampe qui est à côté de vous... nous n'en avons plus besoin... au contraire.

En effet, une clarté pâle, qui semblait la couleur même de l'eau, les avait accueillis au sortir de la grotte et pénétrait dans la cabine par les deux hublots dont elle était munie et par une grosse calotte de verre qui dépassait le plancher du pont et permettait d'inspecter les couches supérieures de la mer.

Et tout de suite une ombre glissa au-dessus d'eux.

– L’attaque va se produire. La flotte ennemie cerne l’Aiguille... Mais si creuse que soit cette Aiguille, je me demande comment ils vont y pénétrer...

Il prit le cornet acoustique :

– Ne quittons pas les fonds, Charolais... Où allons-nous ? Mais je te l’ai dit... À Port-Lupin... et à toute vitesse, hein ? Il faut qu’il y ait de l’eau pour aborder... nous avons une dame avec nous.

Ils rasaient la plaine de rocs. Les algues, soulevées, se dressaient comme une lourde végétation noire, et les courants profonds les faisaient onduler gracieusement, se détendre, et s’allonger comme des chevelures qui flottent. Une ombre encore, plus longue...

– C’est le torpilleur, dit Lupin..., le canon va donner de la voix... Que va faire Duguay-Trouin ? Bombarder l’Aiguille ? Ce que nous perdons, Beautrelet, en n’assistant pas à la rencontre de Duguay-Trouin et de Ganimard ! La réunion des forces terrestres et des forces navales !... Hé, Charolais ! Nous dormons...

On filait vite, cependant. Les champs de sable avaient succédé aux rochers, puis ils virent presque aussitôt d’autres rochers, qui marquaient la pointe droite d’Étretat, la porte d’Amont. Des poissons s’enfuyaient à leur approche. L’un deux plus hardi s’accrocha au hublot, et il les regardait de ses gros yeux immobiles et fixes.

– À la bonne heure, nous marchons, s’écria Lupin... Que dis-tu de ma coquille de noix, Beautrelet ? Pas mauvaise, n’est-ce pas ?... Tu te rappelles l’aventure du Sept-de-cœur, la fin misérable de l’ingénieur Lacombe, et comment, après avoir puni ses meurtriers, j’ai offert à l’État ses papiers et ses plans pour la construction d’un nouveau sous-marin – encore un cadeau à la France. Eh bien ! parmi ces plans, j’avais gardé ceux d’un canot automobile submersible, et voilà comment tu as l’honneur de naviguer en ma compagnie...

Il appela Charolais.

– Fais-nous monter, plus de danger...

Ils bondirent jusqu’à la surface et la cloche de verre émergea... Ils se trouvaient à un mille des côtes, hors de vue par conséquent, et Beautrelet put alors se rendre un compte plus juste de la rapidité vertigineuse avec laquelle ils avançaient.



Fécamp d'abord passa devant eux, puis toutes les plages normandes, Saint-Pierre, les Petites-Dalles, Veulettes, Saint-Valery, Veules, Quiberville.

Lupin plaisantait toujours, et Isidore ne se lassait pas de le regarder et de l'entendre, émerveillé par la verve de cet homme, sa gaieté, sa gaminerie, son insouciance ironique, sa joie de vivre.

Il observait aussi Raymonde. La jeune femme demeurait silencieuse, serrée contre celui qu'elle aimait. Elle avait pris ses mains entre les siennes et souvent levait les yeux sur lui, et plusieurs fois Beautrelet remarqua que ses mains se crispaient un peu et que la tristesse de ses yeux s'accroissait. Et, chaque fois, c'était comme une réponse muette et douloureuse aux boutades de Lupin. On eût dit que cette légèreté de paroles, cette vision sarcastique de la vie lui causaient une souffrance.

– Tais-toi, murmura-t-elle... c'est défier le destin que de rire... Tant de malheurs peuvent encore nous atteindre !

En face de Dieppe, on dut plonger pour n'être pas aperçu des embarcations de pêche. Et vingt minutes plus tard, ils obliquèrent vers la côte, et le bateau entra dans un petit port sous-marin formé par une coupure irrégulière entre les rochers, se rangea le long d'un môle et remonta doucement à la surface.

– Port-Lupin, annonça Lupin.

L'endroit situé à cinq lieues de Dieppe, à trois lieues du Tréport, protégé à droite et à gauche par deux éboulements de falaise, était absolument désert. Un sable fin tapissait les pentes de la menue plage.

– À terre, Beautrelet... Raymonde, donnez-moi la main... Toi, Charolais, retourne à l'Aiguille voir ce qui se passe entre Ganimard et Duguay-Trouin, et tu viendras me le dire à la fin du jour. Ça me passionne, cette affaire-là !

Beautrelet se demandait avec certaine curiosité comment ils allaient sortir de cette anse emprisonnée qui s'appelait Port-Lupin, quand il avisa au pied même de la falaise les montants d'une échelle de fer.

– Isidore, dit Lupin, si tu connaissais ta géographie et ton histoire, tu saurais que nous sommes au bas de la gorge de Parfonval, sur la commune de Biville. Il y a plus d'un siècle, dans la nuit du 23 août 1803, Georges Cadoudal et six complices, débarqués en France avec l'intention d'enlever le premier consul Bonaparte, se hissèrent jusqu'en haut par le chemin que je vais te montrer. Depuis, des éboulements ont démoli ce chemin. Mais

Valméras, plus connu sous le nom d'Arsène Lupin, l'a fait restaurer à ses frais, et il a acheté la ferme de la Neuville, où les conjurés ont passé leur première nuit, et où, retiré des affaires, désintéressé des choses de ce monde, il va vivre, entre sa mère et sa femme, la vie respectable du hobereau. Le gentlemancambrioleur est mort, vive le gentleman-farmer !

Après l'échelle, c'était comme un étranglement, une ravine abrupte creusée par les eaux de pluie, et au fond de laquelle on s'accrochait à un simulacre d'escalier garni d'une rampe. Ainsi que l'expliqua Lupin, cette rampe avait été mise en lieu et place de « l'estamperche », longue cordée fixée à des pieux dont s'aidaient jadis les gens du pays pour descendre à la plage... Une demi-heure d'ascension et ils débouchèrent sur le plateau non loin d'une de ces huttes creusées en pleine terre, et qui servent d'abri aux douaniers de la côte. Et précisément, au détour de la sente, un douanier apparut.

- Rien de nouveau, Gomel ? lui dit Lupin.
- Rien, patron.
- Personne de suspect ?
- Non, patron... cependant...
- Quoi ?
- Ma femme... qui est couturière à la Neuville...
- Oui, je sais... Césarine... Eh bien ?
- Il paraît qu'un matelot rôdait ce matin dans le village.
- Quelle tête avait-il, ce matelot ?
- Pas naturelle... Une tête d'Anglais.
- Ah ! fit Lupin préoccupé... Et tu as donné l'ordre à Césarine...
- D'ouvrir l'œil, oui, patron.
- C'est bien, surveille le retour de Charolais d'ici deux, trois heures...

S'il y a quelque chose, je suis à la ferme.

Il reprit son chemin et dit à Beautrelet :

– C'est inquiétant... Est-ce Sholmès ? Ah ! si c'est lui, exaspéré comme il doit l'être, tout est à craindre.

Il hésita un moment :

– Je me demande si nous ne devrions pas rebrousser chemin... oui, j'ai de mauvais pressentiments...

Des plaines légèrement ondulées se déroulaient à perte de vue. Un peu sur la gauche, de belles allées d'arbres menaient vers la ferme de la

Neuville dont on apercevait les bâtiments... C'était la retraite qu'il avait préparée, l'asile de repos promis à Raymonde. Allait-il, pour d'absurdes idées, renoncer au bonheur à l'instant même où il atteignait le but ?

Il saisit le bras d'Isidore, et lui montrant Raymonde qui les précédait :

– Regarde-la. Quand elle marche, sa taille a un petit balancement que je ne puis voir sans trembler... Mais, tout en elle me donne ce tremblement de l'émotion et de l'amour, ses gestes aussi bien que son immobilité, son silence comme le son de sa voix. Tiens, le fait seul de marcher sur la trace de ses pas me cause un véritable bien-être. Ah ! Beautrelet, oubliera-telle jamais que je fus Lupin ? Tout ce passé qu'elle exècre, parviendrai-je à l'effacer de son souvenir ?

Il se domina et, avec une assurance obstinée :

– Elle oubliera ! affirmait-il. Elle oubliera parce que je lui ai fait tous les sacrifices. J'ai sacrifié le refuge inviolable de l'Aiguille creuse, j'ai sacrifié mes trésors, ma puissance, mon orgueil... je sacrifierai tout... Je ne veux plus être rien... plus rien qu'un homme qui aime... un homme honnête puisqu'elle ne peut aimer qu'un homme honnête... Après tout, qu'est-ce que ça me fait d'être honnête ? Ce n'est pas plus déshonorant qu'autre chose...

La boutade lui échappa pour ainsi dire à son insu. Sa voix demeura grave et sans ironie. Et il murmurait avec une violence contenue :

– Ah ! vois-tu, Beautrelet, de toutes les joies effrénées que j'ai goûtées dans ma vie d'aventures, il n'en est pas une qui vaille la joie que me donne son regard quand elle est contente de moi... Je me sens tout faible alors... et j'ai envie de pleurer...

Pleurait-il ? Beautrelet eut l'intuition que des larmes mouillaient ses yeux. Des larmes dans les yeux de Lupin ! des larmes d'amour !

Ils approchaient d'une vieille porte qui servait d'entrée à la ferme. Lupin s'arrêta une seconde et balbutia :

– Pourquoi ai-je peur ?... C'est comme une oppression... Est-ce que l'aventure de l'Aiguille creuse n'est pas finie ? Est-ce que le destin n'accepte pas le dénouement que j'ai choisi ?

Raymonde se retourna, tout inquiète.

– Voilà Césarine. Elle court...

La femme du douanier, en effet, arrivait de la ferme en toute hâte. Lupin se précipita :

– Quoi ! qu’y a-t-il ? Parlez donc !  
Suffoquée, à bout de souffle, Césarine bégaya :  
– Un homme... j’ai vu un homme dans le salon.  
– L’Anglais de ce matin ?  
– Oui... mais déguisé autrement...  
– Il vous a vue ?  
– Non. Il a vu votre mère. Mme Valmèras l’a surpris comme il s’en allait.  
– Eh bien ?  
– Il lui a dit qu’il cherchait Louis Valmèras, qu’il était votre ami.  
– Alors ?  
– Alors Madame a répondu que son fils était en voyage... pour des années...  
– Et il est parti ?...  
– Non. Il a fait des signes par la fenêtre qui donne sur la plaine... comme s’il appelait quelqu’un.  
Lupin semblait hésiter. Un grand cri déchira l’air. Raymonde gémit :  
– C’est ta mère... je reconnais...  
Il se jeta sur elle, et l’entraînant dans un état de passion farouche :  
– Viens... fuyons... toi d’abord...  
Mais tout de suite il s’arrêta, éperdu, bouleversé.  
– Non, je ne peux pas... c’est abominable... Pardonne-moi... Raymonde... la pauvre femme là-bas... Reste ici... Beautrelet, ne la quitte pas.

Il s’élança le long du talus qui environne la ferme, tourna, et le suivit, en courant, jusqu’auprès de la barrière qui s’ouvre sur la plaine... Raymonde, que Beautrelet n’avait pu retenir, arriva presque en même temps que lui, et Beautrelet, dissimulé derrière les arbres, aperçut, dans l’allée déserte qui menait de la ferme à la barrière, trois hommes, dont l’un, le plus grand, marchait en tête, et dont deux autres tenaient sous les bras une femme qui essayait de résister et qui poussait des gémissements de douleur.

Le jour commençait à baisser. Cependant Beautrelet reconnut Herlock Sholmès. La femme était âgée. Des cheveux blancs encadraient son visage livide. Ils approchaient tous les quatre. Ils atteignaient la barrière. Sholmès ouvrit un battant. Alors Lupin s’avança et se planta devant lui.

Le choc parut d'autant plus effroyable qu'il fut silencieux, presque solennel. Longtemps les deux ennemis se mesurèrent du regard. Une haine égale convulsait leurs visages, ils ne bougeaient pas.

Lupin prononça avec un calme terrifiant :

– Ordonne à tes hommes de laisser cette femme.

– Non !

On eût pu croire que l'un et l'autre ils redoutaient d'engager la lutte suprême et que l'un et l'autre ils ramassaient toutes leurs forces. Et plus de paroles inutiles cette fois, plus de provocations railleuses. Le silence, un silence de mort.

Folle d'angoisse, Raymonde attendait l'issue du duel. Beautrelet lui avait saisi le bras et la maintenait immobile. Au bout d'un instant, Lupin répéta :

– Ordonne à tes hommes de laisser cette femme.

– Non !

Lupin prononça :

– Écoute, Sholmès...

Mais il s'interrompit, comprenant la stupidité des mots. En face de ce colosse d'orgueil et de volonté qui s'appelait Sholmès, que signifiaient les menaces ?

Décidé à tout, brusquement il porta la main à la poche de son veston. L'Anglais le prévint, et, bondissant vers sa prisonnière, il lui colla le canon de son revolver à deux pouces de la tempe.

– Pas un geste, Lupin, ou je tire.

En même temps ses deux acolytes sortirent leurs armes et les braquèrent sur Lupin... Celui-ci se raidit, dompta la rage qui le soulevait, et, froidement, les deux mains dans ses poches, la poitrine offerte à l'ennemi, il recommença :

– Sholmès, pour la troisième fois, laisse cette femme tranquille.

L'Anglais ricana :

– On n'a pas le droit d'y toucher, peut-être ! Allons, allons, assez de blagues ! Tu ne t'appelles pas plus Valmèras que tu ne t'appelles Lupin, c'est un nom que tu as volé, comme tu avais volé le nom de Charmerace. Et celle que tu fais passer pour ta mère, c'est Victoire, ta vieille complice, celle qui t'a élevé...

Sholmès eut un tort. Emporté par son désir de vengeance, il regarda Raymonde, que ces révélations frappaient d'horreur. Lupin profita de l'imprudence. D'un mouvement rapide, il fit feu.

– Damnation ! hurla Sholmès, dont le bras, transpercé, retomba le long de son corps.

Et apostrophant ses hommes :

– Tirez donc, vous autres ! Tirez donc !

Mais Lupin avait sauté sur eux, et il ne s'était pas écoulé deux secondes que celui de droite roulait à terre, la poitrine démolie, tandis que l'autre, la mâchoire fracassée, s'écroulait contre la barrière.

– Débrouille-toi, Victoire... attache-les... Et maintenant, à nous deux, l'Anglais...

Il se baissa en jurant :

– Ah ! canaille...

Sholmès avait ramassé son arme de la main gauche et le visait.

Une détonation... un cri de détresse... Raymonde s'était précipitée entre les deux hommes, face à l'Anglais. Elle chancela, porta la main à sa gorge, se redressa, tournoya, et s'abattit aux pieds de Lupin.

– Raymonde !... Raymonde !

Il se jeta sur elle et la pressa contre lui.

– Morte, fit-il.

Il y eut un moment de stupeur. Sholmès semblait confondu de son acte. Victoire balbutiait :

– Mon petit... Mon petit...

Beautrelet s'avança vers la jeune femme et se pencha pour l'examiner. Lupin répétait : « Morte... morte... » d'un ton réfléchi, comme s'il ne comprenait pas encore.

Mais sa figure se creusa, transformée soudain, ravagée de douleur. Et il fut alors secoué d'une sorte de folie, fit des gestes irraisonnés, se tordit les poings, trépigna comme un enfant qui souffre trop.

– Misérable ! cria-t-il tout à coup, dans un accès de haine.

Et d'un choc formidable, renversant Sholmès, il le saisit à la gorge et lui enfonça ses doigts crispés dans la chair. L'Anglais râla, sans même se débattre.

– Mon petit, mon petit, supplia Victoire...

Beautrelet accourut. Mais Lupin déjà avait lâché prise, et, près de son ennemi étendu à terre, il sanglotait.

Spectacle pitoyable ! Beautrelet ne devait jamais en oublier l'horreur tragique, lui qui savait tout l'amour de Lupin pour Raymonde, et tout ce que le grand aventurier avait immolé de lui-même pour animer d'un sourire le visage de sa bien-aimée.

La nuit commençait à recouvrir d'un linceul d'ombre le champ de bataille. Les trois Anglais ficelés et bâillonnés gisaient dans l'herbe haute. Des chansons bercèrent le vaste silence de la plaine. C'était les gens de la Neuville qui revenaient du travail.

Lupin se dressa. Il écouta les voix monotones. Puis il considéra la ferme heureuse où il avait espéré vivre paisiblement auprès de Raymonde. Puis il la regarda, elle, la pauvre amoureuse, que l'amour avait tuée, et qui dormait, toute blanche, de l'éternel sommeil.

Les paysans approchaient cependant. Alors Lupin se pencha, saisit la morte dans ses bras puissants, la souleva d'un coup, et, ployé en deux, l'étendit sur son dos.

- Allons-nous-en, Victoire.
- Allons-nous-en, mon petit.
- Adieu, Beautrelet, dit-il.

Et, chargé du précieux et horrible fardeau, suivi de sa vieille servante, silencieux, farouche, il partit du côté de la mer, et s'enfonça dans l'ombre profonde...

# 813 (1910)

## Table des matières

### **Contenu**

#### **Première partie: LA DOUBLE VIE D'ARSÈNE LUPIN**

- [1 Le massacre](#)
- [2 M. Lenormand commence ses opérations](#)
- [3 Le prince Sernine à l'ouvrage](#)
- [4 M. Lenormand à l'ouvrage](#)
- [5 M. Lenormand succombe](#)
- [6 Parbury – Ribeira - Altenheim](#)
- [7 La redingote Olive](#)

#### **Deuxième partie: LES TROIS CRIMES D'ARSÈNE LUPIN**

- [1 Santé-Palace](#)
- [2 Une page de l'histoire moderne](#)
- [3 La grande combinaison de Lupin](#)
- [4 Charlemagne](#)
- [5 Les lettres de l'empereur](#)
- [6 Les sept bandits](#)
- [7 L'homme noir](#)
- [8 La carte de l'Europe](#)
- [9 La tueuse](#)
- [Épilogue](#)
- [Le suicide](#)



**Première partie**  
**LA DOUBLE VIE D'ARSÈNE LUPIN**

[Table des matières](#)

# 1

## *Le massacre*

### [Table des matières](#)

#### – 1 –

M. Kesselbach s'arrêta net au seuil du salon, prit le bras de son secrétaire, et murmura d'une voix inquiète :

– Chapman, on a encore pénétré ici.

– Voyons, voyons, monsieur, protesta le secrétaire, vous venez vous-même d'ouvrir la porte de l'antichambre, et, pendant que nous déjeunions au restaurant, la clef n'a pas quitté votre poche.

– Chapman, on a encore pénétré ici, répéta M. Kesselbach. Il montra un sac de voyage qui se trouvait sur la cheminée.

– Tenez, la preuve est faite. Ce sac était fermé. Il ne l'est plus.

Chapman objecta :

– Êtes-vous bien sûr de l'avoir fermé, monsieur ? D'ailleurs, ce sac ne contient que des bibelots sans valeur, des objets de toilette...

– Il ne contient que cela parce que j'en ai retiré mon portefeuille avant de sortir, par précaution, sans quoi... Non, je vous le dis, Chapman, on a pénétré ici pendant que nous déjeunions.

Au mur, il y avait un appareil téléphonique. Il décrocha le récepteur.

– Allô ! C'est pour M. Kesselbach, l'appartement 415. C'est cela Mademoiselle, veuillez demander la Préfecture de police, Service de la Sûreté... Vous n'avez pas besoin du numéro, n'est-ce pas ? Bien, merci... J'attends à l'appareil.

Une minute après, il reprenait :

– Allô ? Allô ? Je voudrais dire quelques mots à M. Lenormand, le chef de la Sûreté. C'est de la part de M. Kesselbach... Allô ? Mais oui, M. le chef de la Sûreté sait de quoi il s'agit. C'est avec son autorisation que je téléphone... Ah ! Il n'est pas là... À qui ai-je l'honneur de parler ? M.

Gourel, inspecteur de police... Mais il me semble, monsieur Gourel, que vous assistiez, hier, à mon entrevue avec M. Lenormand... Eh bien ! Monsieur, le même fait s'est reproduit aujourd'hui. On a pénétré dans l'appartement que j'occupe. Et si vous veniez dès maintenant, vous pourriez peut-être découvrir, d'après les indices... D'ici une heure ou deux ? Parfaitement. Vous n'aurez qu'à vous faire indiquer l'appartement 415. Encore une fois, merci !

De passage à Paris, Rudolf Kesselbach, le roi du diamant, comme on l'appelait – ou, selon son autre surnom, le Maître du Cap – le multimillionnaire Rudolf Kesselbach (on estimait sa fortune à plus de cent millions), occupait depuis une semaine, au quatrième étage du Palace-Hôtel, l'appartement 415, composé de trois pièces, dont les deux plus grandes à droite, le salon et la chambre principale, avaient vue sur l'avenue, et dont l'autre, à gauche, qui servait au secrétaire Chapman, prenait jour sur la rue de Judée.

À la suite de cette chambre, cinq pièces étaient retenues pour Mme Kesselbach, qui devait quitter Monte-Carlo, où elle se trouvait actuellement, et rejoindre son mari au premier signal de celui-ci.

Durant quelques minutes, Rudolf Kesselbach se promena d'un air soucieux. C'était un homme de haute taille, coloré de visage, jeune encore, auquel des yeux rêveurs, dont on apercevait le bleu tendre à travers des lunettes d'or, donnaient une expression de douceur et de timidité, qui contrastait avec l'énergie du front carré et de la mâchoire osseuse.

Il alla vers la fenêtre : elle était fermée. Du reste, comment aurait-on pu s'introduire par là ? Le balcon particulier qui entourait l'appartement s'interrompait à droite ; et, à gauche, il était séparé par un refend de pierre des balcons de la rue de Judée.

Il passa dans sa chambre : elle n'avait aucune communication avec les pièces voisines. Il passa dans la chambre de son secrétaire : la porte qui s'ouvrait sur les cinq pièces réservées à Mme Kesselbach était close, et le verrou poussé.

– Je n'y comprends rien, Chapman, voilà plusieurs fois que je constate ici des choses... des choses étranges, vous l'avouerez. Hier, c'était ma canne qu'on a dérangée... Avant-hier, on a certainement touché à mes papiers... et cependant comment serait-il possible ?

– C’est impossible, monsieur, s’écria Chapman, dont la placide figure d’honnête homme ne s’animait d’aucune inquiétude. Vous supposez, voilà tout... vous n’avez aucune preuve... rien que des impressions... Et puis quoi ! On ne peut pénétrer dans cet appartement que par l’antichambre. Or, vous avez fait faire une clef spéciale le jour de votre arrivée, et il n’y a que votre domestique Edwards qui en possède le double. Vous avez confiance en lui ?

– Parbleu ! Depuis dix ans qu’il est à mon service... Mais Edwards déjeune en même temps que nous, et c’est un tort. À l’avenir, il ne devra descendre qu’après notre retour.

Chapman haussa légèrement les épaules. Décidément, le Maître du Cap devenait quelque peu bizarre avec ses craintes inexplicables. Quel risque court-on dans un hôtel, alors surtout qu’on ne garde sur soi ou près de soi aucune valeur, aucune somme d’argent importante ?

Ils entendirent la porte du vestibule qui s’ouvrait. C’était Edwards.

M. Kesselbach l’appela.

– Vous êtes en livrée, Edwards ? Ah ! Bien ! Je n’attends pas de visite aujourd’hui, Edwards ou plutôt si, une visite, celle de M. Gourel. D’ici là, restez dans le vestibule et surveillez la porte. Nous avons à travailler sérieusement, M. Chapman et moi.

Le travail sérieux dura quelques instants pendant lesquels M. Kesselbach examina son courrier, parcourut trois ou quatre lettres et indiqua les réponses qu’il fallait faire. Mais soudain Chapman, qui attendait, la plume levée, s’aperçut que M. Kesselbach pensait à autre chose qu’à son courrier. Il tenait entre ses doigts, et regardait attentivement, une épingle noire recourbée en forme d’hameçon.

– Chapman, fit-il, voyez ce que j’ai trouvé sur la table. Il est évident que cela signifie quelque chose, cette épingle recourbée. Voilà une preuve, une pièce à conviction. Et vous ne pouvez plus prétendre qu’on n’ait pas pénétré dans ce salon. Car enfin, cette épingle n’est pas venue là toute seule.

– Certes non, répondit le secrétaire, elle y est venue grâce à moi.

– Comment ?

– Oui, c’est une épingle qui fixait ma cravate à mon col. Je l’ai retirée hier soir tandis que vous lisiez, et l’ai tordue machinalement.

M. Kesselbach se leva, très vexé, fit quelques pas, et s’arrêtant :

– Vous riez sans doute, Chapman... et vous avez raison... Je ne le conteste pas, je suis plutôt... excentrique, depuis mon dernier voyage au Cap. C'est que voilà... vous ne savez pas ce qu'il y a de nouveau dans ma vie... un projet formidable... une chose énorme... que je ne vois encore que dans les brouillards de l'avenir, mais qui se dessine pourtant... et qui sera colossale... Ah ! Chapman, vous ne pouvez pas imaginer. L'argent, je m'en moque, j'en ai... j'en ai trop... Mais cela, c'est davantage, c'est la puissance, la force, l'autorité. Si la réalité est conforme à ce que je pressens, je ne serai plus seulement le Maître du Cap, mais le maître aussi d'autres royaumes... Rudolf Kesselbach, le fils du chaudronnier d'Augsbourg, marchera de pair avec bien des gens qui, jusqu'ici, le traitaient de haut... Il aura même le pas sur eux, Chapman, il aura le pas sur eux, soyez-en certain et si jamais...

Il s'interrompt, regarda Chapman comme s'il regrettait d'en avoir trop dit, et cependant, entraîné par son élan, il conclut :

– Vous comprenez, Chapman, les raisons de mon inquiétude... Il y a là, dans le cerveau, une idée qui vaut cher et cette idée, on la soupçonne peut-être et l'on m'épie... j'en ai la conviction...

Une sonnerie retentit.

– Le téléphone... dit Chapman.

– Est-ce que, par hasard, murmura M. Kesselbach, ce serait... Il prit l'appareil.

– Allô ? De la part de qui ? Le Colonel ?... Ah ! Eh bien ! Oui, c'est moi... Il y a du nouveau ?... Parfait... Alors je vous attends... Vous viendrez avec vos hommes ? Parfait... Allô ! Non, nous ne serons pas dérangés... je vais donner les ordres nécessaires... C'est donc si grave ?... Je vous répète que la consigne sera formelle... mon secrétaire et mon domestique garderont la porte, et personne n'entrera. Vous connaissez le chemin, n'est-ce pas ? Par conséquent, ne perdez pas une minute.

Il raccrocha le récepteur, et aussitôt :

– Chapman, deux messieurs vont venir... Oui, deux messieurs... Edwards les introduira...

– Mais... M. Gourel... le brigadier...

– Il arrivera plus tard... dans une heure... Et puis, quand même, ils peuvent se rencontrer. Donc, dites à Edwards d'aller dès maintenant au bureau et de prévenir. Je n'y suis pour personne... sauf pour deux

messieurs, le Colonel et son ami, et pour M. Gourel. Qu'on inscrive les noms.

Chapman exécuta l'ordre. Quand il revint, il trouva M. Kesselbach qui tenait à la main une enveloppe, ou plutôt une petite pochette de maroquin noir, vide sans doute, à en juger par l'apparence. Il semblait hésiter, comme s'il ne savait qu'en faire. Allait-il la mettre dans sa poche ou la déposer ailleurs ?

Enfin, il s'approcha de la cheminée et jeta l'enveloppe de cuir dans son sac de voyage.

– Finissons le courrier, Chapman. Nous avons dix minutes. Ah ! Une lettre de Mme Kesselbach. Comment se fait-il que vous ne me l'ayez pas signalée, Chapman ? Vous n'aviez donc pas reconnu l'écriture ?

Il ne cachait pas l'émotion qu'il éprouvait à toucher et à contempler cette feuille de papier que sa femme avait tenue entre ses doigts, et où elle avait mis un peu de sa pensée secrète. Il en respira le parfum, et, l'ayant décachetée, lentement il la lut, à mi-voix, par bribes que Chapman entendait :

– *Un peu lasse, je ne quitte pas la chambre... je m'ennuie, quand pourrai-je vous rejoindre ? Votre télégramme sera le bienvenu...*

– Vous avez télégraphié ce matin, Chapman ? Ainsi donc Mme Kesselbach sera ici demain mercredi.

Il paraissait tout joyeux, comme si le poids de ses affaires se trouvait subitement allégé, et qu'il fût délivré de toute inquiétude. Il se frotta les mains et respira largement, en homme fort, certain de réussir, en homme heureux, qui possédait le bonheur et qui était de taille à se défendre.

– On sonne, Chapman, on a sonné au vestibule. Allez voir.

Mais Edwards entra et dit :

– Deux messieurs demandent monsieur. Ce sont les personnes...

– Je sais. Elles sont là, dans l'antichambre ?

– Oui, monsieur.

– Refermez la porte de l'antichambre, et n'ouvrez plus sauf à M. Gourel, brigadier de la Sûreté. Vous, Chapman, allez chercher ces messieurs, et dites-leur que je voudrais d'abord parler au Colonel, au Colonel seul.

Edwards et Chapman sortirent, en ramenant sur eux la porte du salon. Rudolf Kesselbach se dirigea vers la fenêtre et appuya son front contre la

vitre.

Dehors, tout au-dessous de lui, les voitures et les automobiles roulaient dans les sillons parallèles, que marquait la double ligne de refuges. Un clair soleil de printemps faisait étinceler les cuivres et les vernis. Aux arbres un peu de verdure s'épanouissait, et les bourgeons des marronniers commençaient à déplier leurs petites feuilles naissantes.

– Que diable fait Chapman ? murmura Kesselbach... Depuis le temps qu'il parle !...

Il prit une cigarette sur la table puis, l'ayant allumée, il tira quelques bouffées. Un léger cri lui échappa. Près de lui, debout, se tenait un homme qu'il ne connaissait point.

Il recula d'un pas.

– Qui êtes-vous ?

L'homme – c'était un individu correctement habillé, plutôt élégant, noir de cheveux et de moustache, les yeux durs – l'homme ricana :

– Qui je suis ? Mais, le Colonel...

– Mais non, mais non, celui que j'appelle ainsi, celui qui m'écrit sous cette signature... de convention... ce n'est pas vous.

– Si, si... l'autre n'était que... Mais, voyez-vous, mon cher monsieur, tout cela n'a aucune importance. L'essentiel c'est que moi, je sois... moi. Et je vous jure que je le suis.

– Mais enfin, monsieur, votre nom ?

– Le Colonel... jusqu'à nouvel ordre.

Une peur croissante envahissait M. Kesselbach. Qui était cet homme ? Que lui voulait-il ?

Il appela :

– Chapman !

– Quelle drôle d'idée d'appeler ! Ma société ne vous suffit pas ?

– Chapman ! répéta M. Kesselbach. Chapman ! Edwards !

– Chapman ! Edwards ! dit à son tour l'inconnu. Que faites-vous donc, mes amis ? On vous réclame.

– Monsieur, je vous prie, je vous ordonne de me laisser passer.

– Mais, mon cher monsieur, qui vous en empêche ?

Il s'effaça poliment. M. Kesselbach s'avança vers la porte, l'ouvrit, et brusquement sauta en arrière. Devant cette porte il y avait un autre homme, le pistolet au poing.

Il balbutia :

– Edwards... Chap...

Il n'acheva pas. Il avait aperçu dans un coin de l'antichambre, étendus l'un près de l'autre, bâillonnés et ficelés, son secrétaire et son domestique.

M. Kesselbach, malgré sa nature inquiète, impressionnable, était brave, et le sentiment d'un danger précis, au lieu de l'abattre, lui rendait tout son ressort et toute son énergie.

Doucement, tout en simulant l'effroi, la stupeur, il recula vers la cheminée et s'appuya contre le mur. Son doigt cherchait la sonnerie électrique. Il trouva et pressa le bouton longuement.

– Et après ? fit l'inconnu.

Sans répondre, M. Kesselbach continua d'appuyer.

– Et après ? Vous espérez qu'on va venir, que tout l'hôtel est en rumeur parce que vous pressez ce bouton ?... Mais, mon pauvre monsieur, retournez-vous donc, et vous verrez que le fil est coupé.

M. Kesselbach se retourna vivement, comme s'il voulait se rendre compte, mais, d'un geste rapide, il s'empara du sac de voyage, plongea la main, saisit un revolver, le braqua sur l'homme et tira.

– Bigre ! fit celui-ci, vous chargez donc vos armes avec de l'air et du silence ?

Une seconde fois le chien claqua, puis une troisième. Aucune détonation ne se produisit.

– Encore trois coups, roi du Cap. Je ne serai content que quand j'aurai six balles dans la peau. Comment ! Vous y renoncez ? Dommage... le carton s'annonçait bien.

Il agrippa une chaise par le dossier, la fit tourner, s'assit à califourchon, et montrant un fauteuil à M. Kesselbach :

– Prenez donc la peine de vous asseoir, cher monsieur, et faites ici comme chez vous. Une cigarette ? Pour moi, non. Je préfère les cigares.

Il y avait une boîte sur la table. Il choisit un Upman blond et bien façonné, l'alluma et, s'inclinant :

– Je vous remercie. Ce cigare est délicieux. Et maintenant, causons, voulezvous ?

Rudolf Kesselbach écoutait avec stupéfaction. Quel était cet étrange personnage ? À le voir si paisible cependant, et si loquace, il se rassurait peu à peu et commençait à croire que la situation pourrait se dénouer sans



violence ni brutalité. Il tira de sa poche un portefeuille, le déplia, exhiba un paquet respectable de bank-notes et demanda :

– Combien ?

L'autre le regarda d'un air ahuri, comme s'il avait de la peine à comprendre. Puis au bout d'un instant, appela :

– Marco !

L'homme au revolver s'avança.

– Marco, monsieur a la gentillesse de t'offrir ces quelques chiffons pour ta bonne amie. Accepte, Marco.

Tout en braquant son revolver de la main droite, Marco tendit la main gauche, reçut les billets et se retira.

– Cette question réglée selon votre désir, reprit l'inconnu, venons au but de ma visite. Je serai bref et précis. Je veux deux choses. D'abord une petite enveloppe en maroquin noir, que vous portez généralement sur vous. Ensuite, une cassette d'ébène qui, hier encore, se trouvait dans le sac de voyage. Procédons par ordre. L'enveloppe de maroquin ?

– Brûlée.

L'inconnu fronça le sourcil. Il dut avoir la vision des bonnes époques où il y avait des moyens péremptoires de faire parler ceux qui s'y refusent.

– Soit. Nous verrons ça. Et la cassette d'ébène ?

– Brûlée.

– Ah ! gronda-t-il, vous vous payez ma tête mon brave homme.

Il lui tordit le bras d'une façon implacable.

– Hier, Rudolf Kesselbach, hier, vous êtes entré au Crédit Lyonnais, sur le boulevard des Italiens, en dissimulant un paquet sous votre pardessus. Vous avez loué un coffre-fort... Précisons : le coffre numéro 16, travée 9. Après avoir signé et payé, vous êtes descendu dans les sous-sols, et, quand vous êtes remonté, vous n'aviez plus votre paquet. Est-ce exact ?

– Absolument.

– Donc, la cassette et l'enveloppe sont au Crédit Lyonnais.

– Non.

– Donnez-moi la clef de votre coffre.

– Non.

– Marco !

Marco accourut.

– Vas-y, Marco. Le quadruple nœud.

Avant même qu'il eût le temps de se mettre sur la défensive, Rudolf Kesselbach fut enserré dans un jeu de cordes qui lui meurtrirent les chairs dès qu'il voulut se débattre. Ses bras furent immobilisés derrière son dos, son buste attaché au fauteuil et ses jambes entourées de bandelettes comme les jambes d'une momie.

– Fouille, Marco.

Marco fouilla. Deux minutes après, il remettait à son chef une petite clef plate, nickelée, qui portait les numéros 16 et 9.

– Parfait. Pas d'enveloppe de maroquin ?

– Non, patron.

– Elle est dans le coffre. Monsieur Kesselbach, veuillez me dire le chiffre secret.

– Non.

– Vous refusez ?

– Oui.

– Marco ?

– Patron ?

– Applique le canon de ton revolver sur la tempe de monsieur.

– Ça y est.

– Appuie ton doigt sur la détente.

– Voilà.

– Eh bien ! Mon vieux Kesselbach, es-tu décidé à parler ?

– Non.

– Tu as dix secondes, pas une de plus. Marco ?

– Patron ?

– Dans dix secondes tu feras sauter la cervelle de monsieur.

– Entendu.

– Kesselbach, je compte : une, deux, trois, quatre, cinq, six...

Rudolf Kesselbach fit un signe :

– Tu veux parler ?

– Oui.

– Il était temps. Alors, le chiffre, le mot de la serrure ?

– *Dolor*.

– *Dolor*... Douleur... Mme Kesselbach ne s'appelle-t-elle pas Dolorès ? Chéri, va... Marco, tu vas faire ce qui est convenu... Pas d'erreur, hein ? Je répète... Tu vas rejoindre Jérôme au bureau où tu sais, tu lui remettras la

clef et tu lui diras le mot d'ordre : *Dolor*. Vous irez ensemble au Crédit Lyonnais. Jérôme entrera seul, signera le registre d'identité, descendra dans les caves, et emportera tout ce qui se trouve dans le coffre-fort. Compris ?

– Oui, patron. Mais si par hasard le coffre n'ouvre pas, si le mot « *Dolor* »...

– Silence, Marco. Au sortir du Crédit Lyonnais, tu lâcheras Jérôme, tu rentreras chez toi, et tu me téléphoneras le résultat de l'opération. Si par hasard le mot « *Dolor* » n'ouvre pas le coffre, nous aurons, mon ami Kesselbach et moi, un petit entretien suprême. Kesselbach, tu es sûr de ne t'être point trompé ?

– Oui.

– C'est qu'alors tu escomptes la nullité de la perquisition. Nous verrons ça. File, Marco.

– Mais vous, patron ?

– Moi, je reste. Oh ! Ne crains rien. Je n'ai jamais couru aussi peu de danger. N'est-ce pas, Kesselbach, la consigne est formelle ?

– Oui.

– Diable, tu me dis ça d'un air bien empressé. Est-ce que tu aurais cherché à gagner du temps ? Alors je serais pris au piège, comme un idiot ?

Il réfléchit, regarda son prisonnier et conclut :

– Non ce n'est pas possible, nous ne serons pas dérangés Il n'avait pas achevé ce mot que la sonnerie du vestibule retentit. violemment il appliqua sa main sur la bouche de Rudolf Kesselbach.

– Ah ! Vieux renard, tu attendais quelqu'un !

Les yeux du captif brillaient d'espoir. On l'entendit ricaner, sous la main qui l'étouffait. L'homme tressaillit de rage.

– Tais-toi sinon, je t'étrangle. Tiens, Marco, bâillonne-le. Fais vite... Bien.

On sonna de nouveau. Il cria, comme s'il était, lui, Rudolf Kesselbach, et qu'Edwards fût encore là :

– Ouvrez donc, Edwards.

Puis il passa doucement dans le vestibule, et, à voix basse, désignant le secrétaire et le domestique :

– Marco, aide-moi à pousser ça dans la chambre là, de manière qu'on ne puisse les voir. Il enleva le secrétaire, Marco emporta le domestique.

– Bien, maintenant retourne au salon. Il le suivit, et aussitôt, repassant une seconde fois dans le vestibule, il prononça très haut d'un air étonné :

– Mais votre domestique n'est pas là, monsieur Kesselbach... non, ne vous dérangez pas... finissez votre lettre... J'y vais moi-même.

Et, tranquillement, il ouvrit la porte d'entrée.

– M. Kesselbach ? lui demanda-t-on.

Il se trouvait en face d'une sorte de colosse, à la large figure réjouie, aux yeux vifs, qui se dandinait d'une jambe sur l'autre et tortillait entre ses mains les rebords de son chapeau. Il répondit :

– Parfaitement, c'est ici. Qui dois-je annoncer ?

– M. Kesselbach a téléphoné... il m'attend...

– Ah ! c'est vous... je vais prévenir... voulezvous patienter une minute ?... M. Kesselbach va vous parler.

Il eut l'audace de laisser le visiteur sur le seuil de l'antichambre, à un endroit d'où l'on pouvait apercevoir, par la porte ouverte, une partie du salon. Et lentement, sans même se retourner, il rentra, rejoignit son complice auprès de M. Kesselbach, et lui dit :

– Nous sommes fichus. C'est Gourel, de la Sûreté...

L'autre empoigna son couteau. Il lui saisit le bras :

– Pas de bêtises, hein ! J'ai une idée. Mais, pour Dieu, comprends-moi bien, Marco, et parle à ton tour... Parle *comme si tu étais Kesselbach*... Tu entends, Marco, tu es Kesselbach.

Il s'exprimait avec un tel sang-froid et une autorité si violente que Marco comprit, sans plus d'explication, qu'il devait jouer le rôle de Kesselbach, et prononça, de façon à être entendu :

– Vous m'excuserez, mon cher. Dites à M. Gourel que je suis désolé, mais que j'ai à faire pardessus la tête... Je le recevrai demain matin à neuf heures, oui, à neuf heures exactement.

– Bien, souffla l'autre, ne bouge plus.

Il revint dans l'antichambre, Gourel attendait. Il lui dit :

– M. Kesselbach s'excuse. Il achève un travail important. Vous est-il possible de venir demain matin, à neuf heures ?

Il y eut un silence. Gourel semblait surpris et vaguement inquiet. Au fond de sa poche, le poing de l'homme se crispa. Un geste équivoque, et il frappait.

Enfin, Gourel dit :

– Soit... À demain neuf heures mais tout de même... Eh bien ! Oui, neuf heures, je serai là...

Et, remettant son chapeau, il s'éloigna par les couloirs de l'hôtel.

Marco, dans le salon, éclata de rire.

– Rudement fort, le patron. Ah ! ce que vous l'avez roulé !

– Débrouille-toi, Marco, tu vas le filer. S'il sort de l'hôtel, lâche-le, retrouve Jérôme, comme c'est convenu... et téléphone.

Marco s'en alla rapidement.

Alors l'homme saisit une carafe sur la cheminée, se versa un grand verre d'eau qu'il avala d'un trait, mouilla son mouchoir, baigna son front que la sueur couvrait, puis s'assit auprès de son prisonnier, et lui dit avec une affectation de politesse :

– Il faut pourtant bien, monsieur Kesselbach, que j'aie l'honneur de me présenter à vous. Et, tirant une carte de sa poche, il prononça :

– Arsène Lupin, gentlemancambrioleur.

## – 2 –

Le nom du célèbre aventurier sembla faire sur M. Kesselbach la meilleure impression. Lupin ne manqua pas de le remarquer et s'écria :

– Ah ! Ah ! cher monsieur, vous respirez ! Arsène Lupin est un cambrioleur délicat, le sang lui répugne, il n'a jamais commis d'autre crime que de s'approprier le bien d'autrui une peccadille, quoi ! Et vous vous dites qu'il ne va pas se charger la conscience d'un assassinat inutile. D'accord... Mais votre suppression sera-t-elle inutile ? Tout est là. En ce moment, je vous jure que je ne rigole pas. Allons-y, camarade.

Il rapprocha sa chaise du fauteuil, relâcha le bâillon de son prisonnier, et, nettement :

– Monsieur Kesselbach, le jour même de ton arrivée à Paris, tu entrais en relation avec le nommé Barbareux, directeur d'une agence de renseignements confidentiels, et, comme tu agissais à l'insu de ton secrétaire Chapman, le sieur Barbareux, quand il communiquait avec toi, par lettre ou par téléphone, s'appelait « Le Colonel ». Je me hâte de te dire que Barbareux est le plus honnête homme du monde. Mais j'ai la chance de compter un de ses employés parmi mes meilleurs amis. C'est ainsi que j'ai

su le motif de ta démarche auprès de Barbareux, et c'est ainsi que j'ai été amené à m'occuper de toi, et à te rendre, grâce à de fausses clés, quelques visites domiciliaires au cours desquelles, hélas ! Je n'ai pas trouvé ce que je voulais.

Il baissa la voix, et, les yeux dans les yeux de son prisonnier, scrutant son regard, cherchant sa pensée obscure, il articula :

– Monsieur Kesselbach, tu as chargé Barbareux de découvrir dans les bas-fonds de Paris un homme qui porte, ou a porté, le nom de Pierre Leduc, et dont voici le signalement sommaire : taille, un mètre soixante-quinze, blond, moustaches. Signe particulier : à la suite d'une blessure, l'extrémité du petit doigt de la main gauche a été coupée. En outre, une cicatrice presque effacée à la joue droite. Tu sembles attacher à la découverte de cet homme une importance énorme, comme s'il pouvait en résulter pour toi des avantages considérables. Qui est cet homme ?

– Je ne sais pas.

La réponse fut catégorique, absolue. Savait-il ou ne savait-il pas ? Peu importait. L'essentiel, c'est qu'il était décidé à ne point parler.

– Soit, fit son adversaire, mais tu as sur lui des renseignements plus détaillés que ceux que tu as fournis à Barbareux ?

– Aucun.

– Tu mens, monsieur Kesselbach. Deux fois, devant Barbareux, tu as consulté des papiers enfermés dans l'enveloppe de maroquin.

– En effet.

– Alors, cette enveloppe ?

– Brûlée.

Lupin tressaillit de rage. Évidemment, l'idée de la torture et des commodités qu'elle offrait traversa de nouveau son cerveau.

– Brûlée ? Mais la cassette... avoue donc... avoue donc qu'elle est au Crédit Lyonnais ?

– Oui.

– Et qu'est-ce qu'elle contient ?

– Les deux cents plus beaux diamants de ma collection particulière.

Cette affirmation ne sembla pas déplaire à l'aventurier.

– Ah ! Ah ! Les deux cents plus beaux diamants ! Mais dis donc, c'est une fortune... Oui, ça te fait sourire... Pour toi, c'est une bagatelle. Et ton secret vaut mieux que ça... Pour toi, oui, mais pour moi ?

Il prit un cigare, alluma une allumette qu'il laissa éteindre machinalement et resta quelque temps pensif, immobile.

Les minutes passaient.

Il se mit à rire.

– Tu espères bien que l'expédition ratera, et qu'on n'ouvrira pas le coffre ? Possible, mon vieux. Mais alors il faudra me payer mon dérangement. Je ne suis pas venu ici pour voir la tête que tu fais sur un fauteuil... Les diamants, puisque diamants il y a... Sinon, l'enveloppe de maroquin... Le dilemme est posé...

Il consulta sa montre.

– Une demi-heure... Bigre !... Le destin se fait tirer l'oreille... Mais ne rigole donc pas, monsieur Kesselbach. Foi d'honnête homme, je ne rentrerai pas bredouille... Enfin !

C'était la sonnerie du téléphone. Lupin s'empara vivement du récepteur, et changeant le timbre de sa voix, imitant les intonations rudes de son prisonnier :

– Oui, c'est moi, Rudolf Kesselbach... Ah ! Bien, mademoiselle, mettez-moi en communication... C'est toi, Marco ?... Parfait... Ça s'est bien passé ?... À la bonne heure... Pas d'accrocs ?... Compliments, l'enfant... Alors, qu'est-ce qu'on a ramassé ? La cassette d'ébène... Pas autre chose ? Aucun papier ?... Tiens, tiens !... Et dans la cassette ?... Sont-ils beaux, ces diamants ?... Parfait, parfait... Une minute, Marco, que je réfléchisse... tout ça, vois-tu... si je te disais mon opinion... Tiens, ne bouge pas... reste à l'appareil...

Il se retourna :

– Monsieur Kesselbach, tu y tiens à tes diamants ?

– Oui.

– Tu me les rachèterais ?

– Peut-être.

– Combien ? Cinq cent mille ?

– Cinq cent mille... oui...

– Seulement, voilà le hic... Comment se fera l'échange ? Un chèque ? Non, tu me roulerais... ou bien je te roulerais... Écoute, après-demain matin, passe au Lyonnais, prends tes cinq cents billets et va te promener au Bois, près d'Auteuil... moi, j'aurai les diamants... dans un sac, c'est plus commode... la cassette se voit trop...

– Non... non... la cassette... je veux tout...

– Ah ! fit Lupin, éclatant de rire... tu es tombé dans le panneau... Les diamants, tu t'en fiches... ça se remplace... Mais la cassette, tu y tiens comme à ta peau... Eh bien ! Tu l'auras, ta cassette... foi d'Arsène... tu l'auras, demain matin par colis postal !

Il reprit le téléphone.

– Marco, tu as la boîte sous les yeux ?... Qu'est-ce qu'elle a de particulier ? De l'ébène, incrusté d'ivoire... oui, je connais ça... style japonais, faubourg Saint-Antoine... Pas de marque ? Ah ! Une petite étiquette ronde, bordée de bleu, et portant un numéro... oui, une indication commerciale... aucune importance. Et le dessous de la boîte, est-il épais ?... Bigre ! Pas de double fond, alors... Dis donc, Marco, examine les incrustations d'ivoire sur le dessus... ou plutôt, non, le couvercle.

Il exulta de joie.

– Le couvercle ! c'est ça, Marco ! Kesselbach a cligné de l'œil... Nous brûlons !... Ah ! Mon vieux Kesselbach, tu ne voyais donc pas que je te guignais. Fichu maladroit !

Et, revenant à Marco :

– Eh bien ! Où en es-tu ? Une glace à l'intérieur du couvercle ?... Est-ce qu'elle glisse ? Y a-t-il des rainures ? Non... eh bien ! casse-la... Mais oui, je te dis de la casser... Cette glace n'a aucune raison d'être... elle a été rajoutée.

Il s'impatienta :

– Mais, imbécile, ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas... Obéis... Il dut entendre le bruit que Marco faisait, au bout du fil, pour briser le miroir, car il s'écria, triomphalement :

– Qu'est-ce que je te disais, monsieur Kesselbach, que la chasse serait bonne ?... Allô ? Ça y est ? Eh bien ?... Une lettre ? Victoire ! Tous les diamants du Cap et le secret du bonhomme !

Il décrocha le second récepteur, appliqua soigneusement les deux plaques sur ses oreilles, et reprit :

– Lis, Marco, lis doucement... L'enveloppe d'abord... Bon... Maintenant, répète.

Lui-même répéta :

– *Copie de la lettre contenue dans la pochette de maroquin noir.*



– Et après ? Déchire l’enveloppe, Marco. Vous permettez, monsieur Kesselbach ? Ça n’est pas très correct, mais enfin... Vas-y, Marco, M. Kesselbach t’y autorise. Ça y est ? Eh bien ! Lis.

Il écouta, puis ricanant :

– Fichtre ! ce n’est pas aveuglant. Voyons, je résume. Une simple feuille de papier pliée en quatre et dont les plis paraissent tout neufs... Bien... En haut et à droite de cette feuille, ces mots : *un mètre soixante-quinze, petit doigt gauche coupé, etc.* Oui, c’est le signalement du sieur Pierre Leduc. De l’écriture de Kesselbach, n’est-ce pas ?... Bien... Et au milieu de la feuille ce mot, en lettres capitales d’imprimerie :

APOON

« Marco, mon petit, tu vas laisser le papier tranquille, tu ne toucheras pas à la cassette ni aux diamants. Dans dix minutes j’en aurai fini avec mon bonhomme. Dans vingt minutes je te rejoins... Ah ! à propos, tu m’as envoyé l’auto ? Parfait. À tout à l’heure.

Il remit l’appareil en place, passa dans le vestibule, puis dans la chambre, s’assura que le secrétaire et le domestique n’avaient pas desserré leurs liens et que, d’autre part, ils ne risquaient pas d’être étouffés par leurs bâillons, et il revint vers son prisonnier.

Il avait une expression résolue, implacable.

– Fini de rire, Kesselbach. Si tu ne parles pas, tant pis pour toi. Es-tu décidé ?

– À quoi ?

– Pas de bêtises. Dis ce que tu sais.

– Je ne sais rien.

– Tu mens. Que signifie ce mot Apoon ?

– Si je le savais, je ne l’aurais pas inscrit.

– Soit, mais à qui, à quoi se rapporte-t-il ? Où l’as-tu copié ? D’où cela te vient-il ?

M. Kesselbach ne répondit pas. Lupin reprit, plus nerveux, plus saccadé :

– Écoute, Kesselbach, je vais te faire une proposition. Si riche, si gros monsieur que tu sois, il n’y a pas entre toi et moi tant de différence. Le fils du chaudronnier d’Augsbourg et Arsène Lupin, prince des cambrioleurs, peuvent s’accorder sans honte ni pour l’un ni pour l’autre. Moi, je vole en appartement ; toi, tu volés en Bourse. Tout ça, c’est kif-kif. Donc, voilà,

Kesselbach. Associons-nous pour cette affaire. J'ai besoin de toi puisque je l'ignore. Tu as besoin de moi parce que, tout seul, tu n'en sortiras pas. Barbareux est un niais. Moi, je suis Lupin. Ça colle ?

Un silence. Lupin insista, d'une voix qui tremblait :

– Réponds, Kesselbach, ça colle ? Si oui, en quarante-huit heures, je te le retrouve, ton Pierre Leduc. Car il s'agit bien de lui, hein ? C'est ça, l'affaire ? Mais réponds donc ! Qu'est-ce que c'est que cet individu ? Pourquoi le cherches-tu ? Que sais-tu de lui ? Je veux savoir.

Il se calma subitement, posa sa main sur l'épaule de l'Allemand et, d'un ton sec :

– Un mot seulement. Oui ou non ?

– Non.

Il tira du gousset de Kesselbach un magnifique chronomètre en or et le plaça sur les genoux du prisonnier.

Il déboutonna le gilet de Kesselbach, écarta la chemise, découvrit la poitrine, et, saisissant un stylet d'acier, à manche niellé d'or, qui se trouvait près de lui, sur la table, il en appliqua la pointe à l'endroit où les battements du cœur faisaient palpiter la chair nue.

– Une dernière fois ?

– Non.

– Monsieur Kesselbach, il est trois heures moins huit. Si dans huit minutes vous n'avez pas répondu, vous êtes mort.

### – 3 –

Le lendemain matin, à l'heure exacte qui lui avait été fixée, le brigadier Gourel se présenta au Palace-Hôtel. Sans s'arrêter, et dédaigneux de l'ascenseur, il monta les escaliers. Au quatrième étage il tourna à droite, suivit le couloir, et vint sonner à la porte du 415.

Aucun bruit ne se faisant entendre, il recommença. Après une demi-douzaine de tentatives infructueuses, il se dirigea vers le bureau de l'étage. Un maître d'hôtel s'y trouvait.

– M. Kesselbach, s'il vous plaît ? Voilà dix fois que je sonne.

– M. Kesselbach n'a pas couché là. Nous ne l'avons pas vu depuis hier après-midi.

– Mais son domestique, son secrétaire ?

– Nous ne les avons pas vus non plus.

– Alors, eux non plus n’auraient pas couché à l’hôtel ?

– Sans doute.

– Sans doute ! Mais vous devriez avoir une certitude.

– Pourquoi ? M. Kesselbach n’est pas à l’hôtel ici, il est chez lui, dans son appartement particulier. Son service n’est pas fait par nous, mais par son domestique, et nous ne savons rien de ce qui se passe chez lui.

– En effet... en effet...

Gourel semblait fort embarrassé. Il était venu avec des ordres formels, une mission précise, dans les limites de laquelle son intelligence pouvait s’exercer. En dehors de ces limites, il ne savait trop comment agir.

– Si le Chef était là... murmura-t-il, si le Chef était là...

Il montra sa carte et déclina ses titres. Puis il demanda, à tout hasard :

– Donc, vous ne les avez pas vus rentrer ?

– Non.

– Mais vous les avez vus sortir ?

– Non plus.

– En ce cas, comment savez-vous qu’ils sont sortis ?

– Par un monsieur qui est venu hier après-midi au 415.

– Un monsieur à moustaches brunes ?

– Oui. Je l’ai rencontré comme il s’en allait vers trois heures. Il m’a dit : « Les personnes du 415 viennent de sortir. M. Kesselbach couchera ce soir à Versailles, aux Réservoirs, où vous pouvez lui envoyer son courrier. »

– Mais quel était ce monsieur ? À quel titre parlait-il ?

– Je l’ignore.

Gourel était inquiet. Tout cela lui paraissait assez bizarre.

– Vous avez la clef ?

– Non. M. Kesselbach avait fait faire des clefs spéciales.

– Allons voir.

Gourel sonna de nouveau furieusement. Rien. Il se disposait à partir quand, soudain, il se baissa et appliqua vivement son oreille contre le trou de la serrure.

– Écoutez... on dirait... mais oui c’est très net... des plaintes... des gémissements...

Il donna dans la porte un véritable coup de poing.

– Mais, monsieur, vous n’avez pas le droit...

– Je n’ai pas le droit !

Il frappait à coups redoublés, mais si vainement qu’il y renonça aussitôt.

– Vite, vite, un serrurier.

Un des garçons d’hôtel s’éloigna en courant. Gourel allait de droite et de gauche, bruyant et indécis. Les domestiques des autres étages formaient des groupes. Les gens du bureau, de la direction, arrivaient. Gourel s’écria :

– Mais pourquoi n’entrerait-on pas par les chambres contiguës ? Elles communiquent avec l’appartement ?

– Oui, mais les portes de communication sont toujours verrouillées des deux côtés.

– Alors, je téléphone à la Sûreté, dit Gourel, pour qui, visiblement, il n’existait point de salut en dehors de son chef.

– Et au commissariat, observat-on.

– Oui, si ça vous plaît, répondit-il du ton d’un monsieur que cette formalité intéresse peu.

Quand il revint du téléphone, le serrurier achevait d’essayer ses clefs. La dernière fit jouer la serrure. Gourel entra vivement.

Aussitôt il courut à l’endroit d’où venaient les plaintes, et se heurta aux deux corps du secrétaire Chapman et du domestique Edwards. L’un d’eux, Chapman, à force de patience, avait réussi à détendre un peu son bâillon, et poussait de petits grognements sourds. L’autre semblait dormir.

On les délivra. Gourel s’inquiétait.

– Et M. Kesselbach ?

Il passa dans le salon. M. Kesselbach était assis et attaché au dossier du fauteuil, près de la table. Sa tête était inclinée sur sa poitrine.

– Il est évanoui, dit Gourel en s’approchant de lui. Il a dû faire des efforts qui l’ont exténué.

Rapidement, il coupa les cordes qui liaient les épaules. D’un bloc, le buste s’écroula en avant. Gourel l’empoigna à bras-le-corps, et recula en poussant un cri d’effroi :

– Mais il est mort ! Tâtez... les mains sont glacées, et regardez les yeux ! Quelqu’un hasarda :

– Une congestion, sans doute ou une rupture d’anévrisme.

– En effet, il n’y a pas de trace de blessure, c’est une mort naturelle.

On étendit le cadavre sur le canapé, et l'on défit ses vêtements. Mais, tout de suite, sur la chemise blanche, des taches rouges apparurent, et, dès qu'on l'eut écartée, on s'aperçut que, à l'endroit du cœur, la poitrine était trouée d'une petite fente par où coulait un mince filet de sang.

Et sur la chemise était épinglée une carte.

Gourel se pencha. C'était la carte d'Arsène Lupin, toute sanglante elle aussi.

Alors Gourel se redressa, autoritaire et brusque :

– Un crime ! Arsène Lupin ! Sortez... Sortez tous... Que personne ne reste dans ce salon ni dans la chambre... Qu'on transporte et qu'on soigne ces messieurs dans une autre pièce ! Sortez tous... Et qu'on ne touche à rien... Le Chef va venir !

## – 4 –

Arsène Lupin !

Gourel répétait ces deux mots fatidiques d'un air absolument pétrifié. Ils résonnaient en lui comme un glas. Arsène Lupin ! Le bandit-roi ! L'aventurier suprême ! Voyons, était-ce possible ?

– Mais non, mais non, murmura-t-il, ce n'est pas possible, *puisqu'il est mort* !

Seulement, voilà, était-il réellement mort ?

Arsène Lupin !

Debout près du cadavre, il demeurerait stupide, abasourdi, tournant et retournant la carte avec une certaine crainte, comme s'il venait de recevoir la provocation d'un fantôme. Arsène Lupin ! Qu'allait-il faire ? Agir ?

Engager la bataille avec ses propres ressources ? Non, non il valait mieux ne pas agir... Les fautes étaient inévitables s'il relevait le défi d'un tel adversaire. Et puis le Chef n'allait-il pas venir ? *Le Chef va venir* ! Toute la psychologie de Gourel se résumait dans cette petite phrase. Habile et persévérant, plein de courage et d'expérience, d'une force herculéenne, il était de ceux qui ne vont de l'avant que lorsqu'ils sont dirigés et qui n'accomplissent de bonne besogne que lorsqu'elle leur est commandée.

Combien ce manque d'initiative s'était aggravé depuis que M. Lenormand avait pris la place de M. Dudouis au service de la Sûreté !

Celui-là était un chef, M. Lenormand ! Avec celui-là, on était sûr de marcher dans la bonne voie ! Si sûr, même, que Gourel s'arrêtait dès que l'impulsion du Chef ne lui était plus donnée.

Mais le Chef allait venir ! Sur sa montre, Gourel calculait l'heure exacte de cette arrivée. Pourvu que le commissaire de police ne le précédât point et que le juge d'instruction, déjà désigné sans doute, ou le médecin légiste, ne vinssent pas faire d'inopportunes constatations avant que le Chef n'eût eu le temps de fixer dans son esprit les points essentiels de l'affaire !

– Eh bien, Gourel, à quoi rêves-tu ?

– Le Chef !

M. Lenormand était un homme encore jeune, si l'on considérait l'expression même de son visage, ses yeux qui brillaient sous ses lunettes ; mais c'était presque un vieillard si l'on notait son dos voûté, sa peau sèche comme jaunie à la cire, sa barbe et ses cheveux grisonnants, toute son apparence brisée, hésitante, malade.

Il avait péniblement passé sa vie aux colonies, comme commissaire du Gouvernement, dans les postes les plus périlleux. Il y avait gagné des fièvres, une énergie indomptable malgré sa déchéance physique, l'habitude de vivre seul, de parler peu et d'agir en silence, une certaine misanthropie et, soudain, vers cinquante-cinq ans, à la suite de la fameuse affaire des trois Espagnols de Biskra, la grande, la juste notoriété. On réparait alors l'injustice, et, d'emblée, on le nommait à Bordeaux, puis sous-chef à Paris, puis, à la mort de M. Dudouis, chef de la Sûreté. Et, en chacun de ces postes, il avait montré une invention si curieuse dans les procédés, de telles ressources, des qualités si neuves, si originales, et surtout il avait abouti à des résultats si précis dans la conduite des quatre ou cinq derniers scandales qui avaient passionné l'opinion publique qu'on opposait son nom à celui des plus illustres policiers. Gourel, lui, n'hésita pas. Favori du Chef, qui l'aimait pour sa candeur et pour son obéissance passive, il mettait M. Lenormand au-dessus de tous. C'était l'idole, le dieu qui ne se trompe pas.

M. Lenormand, ce jour-là, semblait particulièrement fatigué. Il s'assit avec lassitude, écarta les pans de sa redingote, une vieille redingote célèbre par sa coupe surannée et par sa couleur olive, dénoua son foulard, un foulard marron également fameux, et murmura :

– Parle.

Gourel raconta tout ce qu'il avait vu et tout ce qu'il avait appris, et il le raconta sommairement, selon l'habitude que le Chef lui avait imposée.

Mais quand il exhiba la carte de Lupin, M. Lenormand tressaillit.

– Lupin ! s'écria-t-il.

– Oui, Lupin, le voilà revenu sur l'eau, cet animal-là.

– Tant mieux, tant mieux, fit M. Lenormand après un instant de réflexion.

– Évidemment, tant mieux, reprit Gourel, qui se plaisait à commenter les rares paroles d'un supérieur auquel il ne reprochait que d'être trop peu loquace, tant mieux, car vous allez enfin vous mesurer avec un adversaire digne de vous... Et Lupin trouvera son maître... Lupin n'existera plus... Lupin...

– Cherche, fit M. Lenormand, lui coupant la parole.

On eût dit l'ordre d'un chasseur à son chien. Et, de fait, ce fut à la manière d'un bon chien, vif, intelligent, fureteur, que chercha Gourel sous les yeux de son maître. Du bout de sa canne, M. Lenormand désignait tel coin, tel fauteuil, comme on désigne un buisson ou une touffe d'herbe avec une conscience minutieuse.

– Rien, conclut le brigadier.

– Rien pour toi, grogna M. Lenormand.

– C'est ce que je voulais dire... Je sais que, pour vous, il y a des choses qui parlent comme des personnes, de vrais témoins. N'empêche que voilà un crime bel et bien établi à l'actif du sieur Lupin.

– Le premier, observa M. Lenormand.

– Le premier, en effet... Mais c'était inévitable. On ne mène pas cette vie-là, sans, un jour ou l'autre, être acculé au crime par les circonstances. M. Kesselbach se sera défendu...

– Non, puisqu'il était attaché.

– En effet, avoua Gourel déconcerté, et c'est même fort curieux... Pourquoi tuer un adversaire qui n'existe déjà plus ?... Mais n'importe, si je lui avais mis la main au collet, hier, quand nous nous sommes trouvés l'un en face de l'autre, au seuil du vestibule...

M. Lenormand avait passé sur le balcon. Puis il visita la chambre de M. Kesselbach, à droite, vérifia la fermeture des fenêtres et des portes.

– Les fenêtres de ces deux pièces étaient fermées quand je suis entré, affirma Gourel.

– Fermées ou poussées ?

– Personne n’y a touché. Or, elles sont fermées, chef...

Un bruit de voix les ramena au salon. Ils y trouvèrent le médecin légiste, en train d’examiner le cadavre, et M. Formerie, juge d’instruction.

Et M. Formerie s’exclamait :

– Arsène Lupin ! Enfin, je suis heureux qu’un hasard bienveillant me remette en face de ce bandit ! Le gaillard verra de quel bois je me chauffe !... Et cette fois il s’agit d’un assassin !... À nous deux, maître Lupin !

M. Formerie n’avait pas oublié l’étrange aventure du diadème de la princesse de Lamballe, et l’admirable façon dont Lupin l’avait roulé, quelques années auparavant. La chose était restée célèbre dans les annales du Palais. On en riait encore, et M. Formerie, lui, en conservait un juste sentiment de rancune et le désir de prendre une revanche éclatante.

– Le crime est évident, prononça-t-il de son air le plus convaincu, le mobile nous sera facile à découvrir. Allons, tout va bien... Monsieur Lenormand, je vous salue... Et je suis enchanté...

M. Formerie n’était nullement enchanté. La présence de M. Lenormand lui agréait au contraire fort peu, le chef de la Sûreté ne dissimulant guère le mépris où il le tenait. Pourtant il se redressa, et toujours solennel :

– Alors, docteur, vous estimez que la mort remonte à une douzaine d’heures environ, peut-être davantage ?... C’est ce que je suppose... nous sommes tout à fait d’accord... Et l’instrument du crime ?

– Un couteau à lame très fine, monsieur le juge d’instruction, répondit le médecin... Tenez, on a essuyé la lame avec le mouchoir même du mort...

– En effet... en effet... la trace est visible... Et maintenant nous allons interroger le secrétaire et le domestique de M. Kesselbach. Je ne doute pas que leur interrogatoire ne nous fournisse quelque lumière.

Chapman, que l’on avait transporté dans sa propre chambre, à gauche du salon, ainsi qu’Edwards, était déjà remis de ses épreuves. Il exposa par le menu les événements de la veille, les inquiétudes de M. Kesselbach, la visite annoncée du soi-disant colonel, et enfin raconta l’agression dont ils avaient été victimes.

– Ah ! Ah ! s’écria M. Formerie, il y a un complice ! Et vous avez entendu son nom... Marco, dites-vous... Ceci est très important. Quand nous tiendrons le complice, la besogne sera avancée...

– Oui, mais nous ne le tenons pas, risqua M. Lenormand.



– Nous allons voir... chaque chose à son temps. Et alors, monsieur Chapman, ce Marco est parti aussitôt après le coup de sonnette de M. Gourel ?

– Oui, nous l'avons entendu partir.

– Et après ce départ vous n'avez plus rien entendu ?

– Si... de temps à autre, mais vaguement... La porte était close.

– Et quelle sorte de bruit ?

– Des éclats de voix. L'individu...

– Appelez-le par son nom, Arsène Lupin.

– Arsène Lupin a dû téléphoner.

– Parfait ! Nous interrogerons la personne de l'hôtel qui est chargée du service des communications avec la ville. Et plus tard, vous l'avez entendu sortir, lui aussi ?

– Il a constaté que nous étions toujours bien attachés, et, un quart d'heure après, il partait en refermant sur lui la porte du vestibule.

– Oui, aussitôt son forfait accompli. Parfait... Parfait... Tout s'enchaîne... Et après ?...

– Après, nous n'avons plus rien entendu... la nuit s'est passée... la fatigue m'a assoupi... Edwards également... et ce n'est que ce matin...

– Oui... je sais... Allons, ça ne va pas mal... tout s'enchaîne...

Et, marquant les étapes de son enquête, du ton dont il aurait marqué autant de victoires sur l'inconnu, il murmura pensivement :

– Le complice... le téléphone... l'heure du crime... les bruits perçus... Bien... Très bien... il nous reste à fixer le mobile du crime. En l'espèce, comme il s'agit de Lupin, le mobile est clair. Monsieur Lenormand, vous n'avez pas remarqué la moindre trace d'effraction ?

– Aucune.

– C'est qu'alors le vol aura été effectué sur la personne même de la victime. A-t-on retrouvé son portefeuille ?

– Je l'ai laissé dans la poche de la jaquette, dit Gourel.

Ils passèrent tous dans le salon, où M. Formerie constata que le portefeuille ne contenait que des cartes de visite et des papiers d'identité.

– C'est bizarre. Monsieur Chapman, vous ne pourriez pas nous dire si M. Kesselbach avait sur lui une somme d'argent ?

– Oui ; la veille, c'est-à-dire avant-hier lundi, nous sommes allés au Crédit Lyonnais, où M. Kesselbach a loué un coffre...

– Un coffre au Crédit Lyonnais ? Bien... il faudra voir de ce côté.

– Et, avant de partir, M. Kesselbach s'est fait ouvrir un compte, et il a emporté cinq ou six mille francs en billets de banque.

– Parfait... nous sommes éclairés.

Chapman reprit :

– Il y a un autre point, monsieur le juge d'instruction. M. Kesselbach, qui depuis quelques jours était très inquiet – je vous en ai dit la cause... un projet auquel il attachait une importance extrême – M. Kesselbach semblait tenir particulièrement à deux choses : d'abord une cassette d'ébène, et cette cassette il l'a mise en sûreté au Crédit Lyonnais, et ensuite une petite enveloppe de maroquin noir où il avait enfermé quelques papiers.

– Et cette enveloppe ?

– Avant l'arrivée de Lupin, il l'a déposée devant moi dans ce sac de voyage.

M. Formerie prit le sac et fouilla. L'enveloppe ne s'y trouvait pas. Il se frotta les mains.

– Allons, tout s'enchaîne... Nous connaissons le coupable, les conditions et le mobile du crime. Cette affaire-là ne traînera pas. Nous sommes bien d'accord sur tout, monsieur Lenormand ?

– Sur rien.

Il y eut un instant de stupéfaction. Le commissaire de police était arrivé et, derrière lui, malgré les agents qui gardaient la porte, la troupe des journalistes et le personnel de l'hôtel avaient forcé l'entrée et stationnaient dans l'antichambre.

Si notoire que fût la rudesse du bonhomme, rudesse qui n'allait pas sans quelque grossièreté et qui lui avait déjà valu certaines semonces en haut lieu, la brusquerie de la réponse déconcerta. Et M. Formerie, tout spécialement, parut interloqué.

– Pourtant, dit-il, je ne vois rien là que de très simple : Lupin est le voleur...

– Pourquoi a-t-il tué ? lui jeta M. Lenormand.

– Pour voler.

– Pardon, le récit des témoins prouve que le vol a eu lieu avant l'assassinat. M. Kesselbach a d'abord été ligoté et bâillonné, puis volé. Pourquoi Lupin qui, jusqu'ici, n'a jamais commis de crime, aurait-il tué un homme réduit à l'impuissance et déjà dépouillé ?

Le juge d'instruction caressa ses longs favoris blonds d'un geste qui lui était familier quand une question lui paraissait insoluble. Il répondit d'un ton pensif :

– Il y a à cela plusieurs réponses...

– Lesquelles ?

– Cela dépend... cela dépend d'un tas d'éléments encore inconnus... Et puis, d'ailleurs, l'objection ne vaut que pour la nature des motifs. Pour le reste, nous sommes d'accord.

– Non.

Cette fois encore, ce fut net, coupant, presque impoli, au point que le juge, tout à fait désarmé, n'osa même pas protester et qu'il resta interdit devant cet étrange collaborateur. À la fin il articula :

– Chacun son système. Je serais curieux de connaître le vôtre.

– Je n'en ai pas.

Le chef de la Sûreté se leva et fit quelques pas à travers le salon en s'appuyant sur sa canne. Autour de lui, on se taisait et c'était assez curieux de voir ce vieil homme malingre et cassé dominer les autres par la force d'une autorité que l'on subissait sans l'accepter encore.

Après un long silence, il prononça :

– Je voudrais visiter les pièces qui touchent à cet appartement. Le directeur lui montra le plan de l'hôtel. La chambre de droite, celle de M. Kesselbach, n'avait point d'autre issue que le vestibule même de l'appartement. Mais la chambre de gauche, celle du secrétaire, communiquait avec une autre pièce. Il dit :

– Visitons-la.

M. Formerie ne put s'empêcher de hausser les épaules et de bougonner :

– Mais la porte de communication est verrouillée et la fenêtre close.

– Visitons-la, répéta M. Lenormand.

On le conduisit dans cette pièce qui était la première des cinq chambres réservées à Mme Kesselbach. Puis, sur sa prière, on le conduisit dans les chambres qui suivaient. Toutes les portes de communication étaient verrouillées des deux côtés.

Il demanda :

– Aucune de ces pièces n'est occupée ?

– Aucune.

– Les clefs ?

- Les clefs sont toujours au bureau.
- Alors, personne ne pouvait s'introduire ?
- Personne, sauf le garçon d'étage chargé d'aérer et d'épousseter.
- Faites-le venir.

Le domestique, un nommé Gustave Beudot, répondit que la veille, selon sa consigne, il avait fermé les fenêtres des cinq chambres.

- À quelle heure ?
- À six heures du soir.
- Et vous n'avez rien remarqué ?
- Non, rien.
- Et ce matin ?
- Ce matin, j'ai ouvert les fenêtres, sur le coup de huit heures.
- Et vous n'avez rien trouvé ?
- Non... rien... Ah ! cependant...

Il hésitait. On le pressa de questions, et il finit par avouer :

– Eh bien, j'ai ramassé, près de la cheminée du 420, un étui à cigarettes que je me proposais de porter ce soir au bureau.

– Vous l'avez sur vous ?

– Non, il est dans ma chambre. C'est un étui en acier bruni. D'un côté, on met du tabac et du papier à cigarettes, de l'autre des allumettes. Il y a deux initiales en or... Un L et un M.

– Que dites-vous ?

C'était Chapman qui s'était avancé. Il semblait très surpris, et, interpellant le domestique :

– Un étui en acier bruni, dites-vous ?

– Oui.

– Avec trois compartiments pour le tabac, le papier et les allumettes... du tabac russe, n'est-ce pas, fin, blond ?...

– Oui.

– Allez le chercher... Je voudrais voir... me rendre compte moi-même...

Sur un signe du chef de la Sûreté, Gustave Beudot s'éloigna. M. Lenormand s'était assis, et, de son regard aigu, il examinait le tapis, les meubles, les rideaux. Il s'informa :

– Nous sommes bien au 420, ici ?

– Oui.

Le juge ricana :

– Je voudrais bien savoir quel rapport vous établissez entre cet incident et le drame. Cinq portes fermées nous séparent de la pièce où Kesselbach a été assassiné.

M. Lenormand ne daigna pas répondre.

Du temps passa. Gustave ne revenait pas.

– Où couchet-il, monsieur le Directeur ? demanda le chef.

– Au sixième, sur la rue de Judée, donc, au-dessus de nous. Il est curieux qu’il ne soit pas encore là.

– Voulezvous avoir l’obligeance d’envoyer quelqu’un ? Le directeur s’y rendit lui-même, accompagné de Chapman. Quelques minutes après, il revenait seul, en courant, les traits bouleversés.

– Eh bien ?

– Mort...

– Assassiné ?

– Oui.

– Ah ! Tonnerre, ils sont de force, les misérables ! proféra M. Lenormand. Au galop, Gourel, qu’on ferme les portes de l’hôtel... Veille aux issues... Et vous, monsieur le Directeur, conduisez-nous dans la chambre de Gustave Beudot.

Le directeur sortit. Mais, au moment de quitter la chambre, M. Lenormand se baissa et ramassa une toute petite rondelle de papier sur laquelle ses yeux s’étaient déjà fixés.

C’était une étiquette encadrée de bleu. Elle portait le chiffre 813. À tout hasard, il la mit dans son portefeuille et rejoignit les autres personnes.

## – 5 –

Une fine blessure au dos, entre les deux omoplates... Le médecin déclara :

– Exactement la même blessure que M. Kesselbach.

– Oui, fit M. Lenormand, c’est la même main qui a frappé, et c’est la même arme qui a servi.

D’après la position du cadavre, l’homme avait été surpris à genoux devant son lit, et cherchant sous son matelas l’étui à cigarettes qu’il y avait

caché. Le bras était encore engagé entre le matelas et le sommier, mais on ne trouva pas l'étui.

– Il fallait que cet objet fût diablement compromettant, insinua M. Formerie, qui n'osait plus avancer une opinion trop précise.

– Parbleu ! fit le chef de la Sûreté.

– Mais on connaît les initiales, un L et un M... et avec cela, d'après ce que M. Chapman a l'air de savoir, nous serons facilement renseignés. M. Lenormand sursauta :

– Chapman ! Où est-il ?

On regarda dans le couloir parmi les groupes de gens qui s'y entassaient... Chapman n'était pas là.

– M. Chapman m'avait accompagné, fit le directeur.

– Oui, oui, je sais, mais il n'est pas redescendu avec vous.

– Non, je l'avais laissé près du cadavre.

– Vous l'avez laissé ! Seul ?

– Je lui ai dit : « Restez, ne bougez pas. »

– Et il n'y avait personne ? Vous n'avez vu personne ?

– Dans le couloir, non.

– Mais dans les mansardes voisines ou bien, tenez, après ce tournant personne ne se cachait là ?

M. Lenormand semblait très agité. Il allait, il venait, il ouvrait la porte des chambres. Et soudain il partit en courant, avec une agilité dont on ne l'aurait pas cru capable.

Il dégringola les six étages, suivi de loin par le directeur et par le juge d'instruction. En bas, il retrouva Gourel devant la grand-porte.

– Personne n'est sorti ?

– Personne.

– À l'autre porte, rue Orvieto ?

– J'ai mis Dieuzy de planton.

– Avec des ordres formels ?

– Oui, chef.

Dans le vaste hall de l'hôtel, la foule des voyageurs se pressait avec inquiétude, commentant les versions plus ou moins exactes qui lui parvenaient sur le crime étrange. Tous les domestiques, convoqués par téléphone, arrivaient un à un. M. Lenormand les interrogeait aussitôt.

Aucun d'eux ne put donner le moindre renseignement. Mais une bonne du cinquième étage se présenta. Dix minutes auparavant, peut-être, elle avait croisé deux messieurs qui descendaient l'escalier de service entre le cinquième et le quatrième étage.

– Ils descendaient très vite. Le premier tenait l'autre par la main. Ça m'a étonnée de voir ces deux messieurs dans l'escalier de service.

– Vous pourriez les reconnaître ?

– Le premier, non. Il a tourné la tête. C'est un mince, blond. Il avait un chapeau mou, noir et des vêtements noirs.

– Et l'autre ?

– Ah ! L'autre, c'est un Anglais, avec une grosse figure toute rasée et des vêtements à carreaux. Il avait la tête nue.

Le signalement se rapportait en toute évidence à Chapman. La femme ajouta :

– Il avait un air... un air tout drôle comme s'il était fou. L'affirmation de Gourel ne suffit pas à M. Lenormand. Il questionnait tour à tour les grooms qui stationnaient aux deux portes.

– Vous connaissez M. Chapman ?

– Oui, monsieur, il causait toujours avec nous.

– Et vous ne l'avez pas vu sortir ?

– Pour ça, non. Il n'est pas sorti ce matin.

M. Lenormand se retourna vers le commissaire de police :

– Combien avez-vous d'hommes, monsieur le commissaire ?

– Quatre.

– Ce n'est pas suffisant. Téléphonez à votre secrétaire qu'il vous expédie tous les hommes disponibles. Et veuillez organiser vous-même la surveillance la plus étroite à toutes les issues. L'état de siège, monsieur le commissaire...

– Mais enfin, protesta le directeur, mes clients...

– Je me fiche de vos clients, monsieur. Mon devoir passe avant tout et mon devoir est d'arrêter, coûte que coûte...

– Vous croyez donc ? hasarda le juge d'instruction.

– Je ne crois pas, monsieur... je suis sûr que l'auteur du double assassinat se trouve encore dans l'hôtel.

– Mais alors, Chapman...

– À l’heure qu’il est, je ne puis répondre que Chapman soit encore vivant. En tout cas, c’est une question de minutes, de secondes... Gourel, prends deux hommes et fouille toutes les chambres du quatrième étage... Monsieur le Directeur, un de vos employés les accompagnera. Pour les autres étages, je marcherai quand nous aurons du renfort. Allons, Gourel, en chasse, et ouvre l’œil... C’est du gros gibier.

Gourel et ses hommes se hâtèrent. M. Lenormand, lui, resta dans le hall et près des bureaux de l’hôtel. Cette fois, il ne pensait pas à s’asseoir, selon son habitude. Il marchait de l’entrée principale à l’entrée de la rue Orvieto, et revenait à son point de départ.

De temps à autre, il ordonnait :

– Monsieur le Directeur, qu’on surveille les cuisines, on pourrait s’échapper par là... Monsieur le Directeur, dites à votre demoiselle de téléphone qu’elle n’accorde la communication à aucune des personnes de l’hôtel qui voudraient téléphoner avec la ville. Si on lui téléphone de la ville, qu’elle mette en communication avec la personne demandée, mais alors qu’elle prenne note du nom de la personne. Monsieur le Directeur, faites dresser la liste de vos clients dont le nom commence par un L ou par un M.

Il disait tout cela à haute voix, en général d’armée qui jette à ses lieutenants des ordres dont dépendra l’issue de la bataille.

Et c’était vraiment une bataille implacable et terrible que celle qui se jouait dans le cadre élégant d’un palace parisien, entre le puissant personnage qu’est un chef de la Sûreté et ce mystérieux individu poursuivi, traqué, presque captif déjà, mais si formidable de ruse et de sauvagerie.

L’angoisse étreignait les spectateurs, tous groupés au centre du hall, silencieux et pantelants, secoués de peur au moindre bruit, obsédés par l’image infernale de l’assassin. Où se cachait-il ? Allait-il apparaître ? N’était-il point parmi eux ? Celui-ci peut-être ? Ou cet autre ?

Les nerfs étaient si tendus que, sous un coup de révolte, on eût forcé les portes et gagné la rue, si le maître n’avait pas été là, et sa présence avait quelque chose qui rassurait et qui calmait. On se sentait en sécurité, comme des passagers sur un navire que dirige un bon capitaine.

Et tous les regards se portaient vers ce vieux monsieur à lunettes et à cheveux gris, à redingote olive et à foulard marron, qui se promenait, le dos voûté, les jambes vacillantes.



Parfois accourait, envoyé par Gourel, un des garçons qui suivaient l'enquête du brigadier.

– Du nouveau ? demandait M. Lenormand.

– Rien, monsieur, on ne trouve rien.

À deux reprises, le directeur essaya de faire fléchir la consigne. La situation était intolérable. Dans les bureaux, plusieurs voyageurs, appelés par leurs affaires ou sur le point de partir, protestaient.

– Je m'en fiche, répétait M. Lenormand.

– Mais je les connais tous.

– Tant mieux pour vous.

– Vous outreprenez vos droits.

– Je le sais.

– On vous donnera tort.

– J'en suis persuadé.

– M. le juge d'instruction lui-même.

– Que M. Formerie me laisse tranquille ! Il n'a pas mieux à faire que d'interroger les domestiques comme il s'y emploie actuellement. Pour le reste, ce n'est pas de l'instruction. C'est de la police. Ça me regarde.

À ce moment une escouade d'agents fit irruption dans l'hôtel. Le chef de la Sûreté les répartit en plusieurs groupes qu'il envoya au troisième étage, puis, s'adressant au commissaire :

– Mon cher commissaire, je vous laisse la surveillance. Pas de faiblesse, je vous en conjure. Je prends la responsabilité de ce qui surviendra.

Et, se dirigeant vers l'ascenseur, il se fit conduire au second étage.

La besogne n'était pas facile. Elle fut longue, car il fallait ouvrir les portes des soixante chambres, inspecter toutes les salles de bains, toutes les alcôves, tous les placards, tous les recoins. Elle fut aussi infructueuse. Une heure après, sur le coup de midi, M. Lenormand avait tout juste fini le second étage, les autres agents n'avaient pas terminé les étages supérieurs, et nulle découverte n'avait été faite.

M. Lenormand hésita : l'assassin était-il remonté vers les mansardes ?

Il se décidait cependant à descendre, quand on l'avertit que Mme Kesselbach venait d'arriver avec sa demoiselle de compagnie. Edwards, le vieux serviteur de confiance, avait accepté la tâche de lui apprendre la mort de M. Kesselbach.

M. Lenormand la trouva dans un des salons, terrassée, sans larmes, mais le visage tordu de douleur et le corps tout tremblant, comme agité par des frissons de fièvre.

C'était une femme assez grande, brune, dont les yeux noirs, d'une grande beauté, étaient chargés d'or, de petits points d'or, pareils à des paillettes qui brillent dans l'ombre. Son mari l'avait connue en Hollande où Dolorès était née d'une vieille famille d'origine espagnole : les Amonti.

Tout de suite il l'avait aimée, et, depuis quatre ans, leur accord, fait de tendresse et de dévouement, ne s'était jamais démenti. M. Lenormand se présenta. Elle le regarda sans répondre et il se tut, car elle n'avait pas l'air, dans sa stupeur, de comprendre ce qu'il disait. Puis, tout à coup, elle se mit à pleurer abondamment et demanda qu'on la conduisît auprès de son mari.

Dans le hall, M. Lenormand trouva Gourel, qui le cherchait, et qui lui tendit précipitamment un chapeau qu'il tenait à la main.

– Patron, j'ai ramassé ça... Pas d'erreur sur la provenance, hein ?

C'était un chapeau mou, un feutre noir. À l'intérieur, il n'y avait pas de coiffe, pas d'étiquette.

– Où l'as-tu ramassé ?

– Sur le palier de l'escalier de service, au second.

– Aux autres étages, rien ?

– Rien. Nous avons tout fouillé. Il n'y a plus que le premier. Et ce chapeau prouve que l'homme est descendu jusque-là. Nous brûlons, patron.

– Je le crois.

Au bas de l'escalier, M. Lenormand s'arrêta.

– Rejoins le commissaire et donne-lui la consigne : deux hommes au bas de chacun des quatre escaliers, revolver au poing. Et qu'on tire s'il le faut. Comprends ceci, Gourel, si Chapman n'est pas sauvé, et si l'individu s'échappe, je saute. Voilà deux heures que je fais de la fantaisie.

Il monta l'escalier. Au premier étage, il rencontra deux agents qui sortaient d'une chambre, conduits par un employé.

Le couloir était désert. Le personnel de l'hôtel n'osait s'y aventurer, et certains pensionnaires s'étaient enfermés à double tour dans leurs chambres, de sorte qu'il fallait frapper longtemps et se faire reconnaître avant que la porte s'ouvrît.

Plus loin, M. Lenormand aperçut un autre groupe d'agents qui visitaient l'office et, à l'extrémité du long couloir, il en aperçut d'autres encore qui

approchaient du tournant, c'est-à-dire des chambres situées sur la rue de Judée.

Et, soudain, il entendit ceux-là qui poussaient des exclamations, et ils disparurent en courant. Il se hâta.

Les agents s'étaient arrêtés au milieu du couloir. À leurs pieds, barrant le passage, la face sur le tapis, gisait un corps.

M. Lenormand se pencha et saisit entre ses mains la tête inerte.

– Chapman, murmura-t-il, il est mort.

Il l'examina. Un foulard de soie blanche, tricotée, serrait le cou. Il le défit. Des taches rouges apparurent, et il constata que ce foulard maintenait, contre la nuque, un épais tampon d'ouate tout sanglant.

Cette fois encore, c'était la même petite blessure, nette, franche, impitoyable.

Tout de suite prévenus, M. Formerie et le commissaire accoururent.

– Personne n'est sorti ? demanda le chef. Aucune alerte !

– Rien, fit le commissaire. Deux hommes sont en faction au bas de chaque escalier.

– Peut-être est-il remonté ? dit M. Formerie.

– Non ! Non !

– Pourtant on l'aurait rencontré.

– Non... Tout cela est fait depuis plus longtemps. Les mains sont froides déjà... Le meurtre a dû être commis presque aussitôt après l'autre, dès le moment où les deux hommes sont arrivés ici par l'escalier de service.

– Mais on aurait vu le cadavre ! Pensez donc, depuis deux heures, cinquante personnes ont passé par là...

– Le cadavre n'était pas ici.

– Mais alors, où était-il ?

– Eh ! Qu'est-ce que j'en sais ? riposta brusquement le chef de la Sûreté... Faites comme moi, cherchez ! Ce n'est pas avec des paroles que l'on trouve.

De sa main nerveuse, il martelait avec rage le pommeau de sa canne, et il restait là, les yeux fixés au cadavre, silencieux et pensif. Enfin il prononça :

– Monsieur le commissaire, ayez l'obligeance de faire porter la victime dans une chambre vide. On appellera le médecin. Monsieur le Directeur, voulezvous m'ouvrir les portes de toutes les chambres de ce couloir.

Il y avait à gauche trois chambres et deux salons qui composaient un appartement inoccupé, et que M. Lenormand visita. À droite, quatre chambres. Deux étaient habitées par un M. Reverdat et un Italien, le baron Giacomici, tous deux sortis à cette heure-là. Dans la troisième chambre, on trouva une vieille demoiselle anglaise, encore couchée, et dans la quatrième un Anglais qui lisait et fumait paisiblement et que les bruits du corridor n'avaient pu distraire de sa lecture. Il s'appelait le major Parbury.

Perquisitions et interrogatoires, d'ailleurs, ne donnèrent aucun résultat. La vieille demoiselle n'avait rien entendu avant les exclamations des agents, ni bruit de lutte, ni cri d'agonie, ni querelle ; le major Parbury non plus.

En outre, on ne recueillit aucun indice équivoque, aucune trace de sang, rien qui laissât supposer que le malheureux Chapman eût passé par l'une de ces pièces.

– Bizarre, murmura le juge d'instruction Tout cela est vraiment bizarre...

Et il ajouta naïvement :

– Je comprends de moins en moins. Il y a là une série de circonstances qui m'échappent en partie. Qu'en pensez-vous, monsieur Lenormand ?

M. Lenormand allait lui décocher sans doute une de ces ripostes aiguës par quoi se manifestait sa mauvaise humeur ordinaire, quand Gourel survint tout essoufflé.

– Chef on a trouvé ça en bas dans le bureau de l'hôtel sur une chaise...

C'était un paquet de dimensions restreintes, noué dans une enveloppe de serge noire.

– On l'a ouvert ? demanda le chef.

– Oui, mais lorsqu'on a vu ce qu'il contenait, on a refait le paquet exactement comme il était... serré très fort, vous pouvez le voir.

– Dénoue !

Gourel enleva l'enveloppe et découvrit un pantalon et une veste en molleton noir, que l'on avait dû, les plis de l'étoffe l'attestant, empiler hâtivement.

Au milieu, il y avait une serviette toute tachée de sang, et que l'on avait plongée dans l'eau, sans doute, pour détruire la marque des mains qui s'y étaient essuyées.

Dans la serviette, un stylet d'acier, au manche incrusté d'or. Il était rouge de sang, du sang de trois hommes égorgés, en quelques heures, par une main invisible, parmi la foule des trois cents personnes qui allaient et venaient dans le vaste hôtel. Edwards, le domestique, reconnut aussitôt le stylet comme appartenant à M. Kesselbach. La veille encore, avant l'agression de Lupin, Edwards l'avait vu sur la table.

– Monsieur le Directeur, fit le chef de la Sûreté, la consigne est levée. Gourel va donner l'ordre qu'on fasse les portes libres.

– Vous croyez donc que ce Lupin a pu sortir ? interrogea M. Formerie.

– Non. L'auteur du triple assassinat que nous venons de constater est dans l'hôtel, dans une des chambres, ou plutôt mêlé aux voyageurs qui sont dans le hall ou dans les salons. Pour moi, il habitait l'hôtel.

– Impossible ! Et puis, où aurait-il changé de vêtements ? Et quels vêtements aurait-il maintenant ?

– Je l'ignore, mais j'affirme.

– Et vous lui livrez passage ? Mais il va s'en aller tout tranquillement, les mains dans ses poches.

– Celui des voyageurs qui s'en ira ainsi, sans ses bagages, et qui ne reviendra pas, sera le coupable. Monsieur le Directeur, veuillez m'accompagner au bureau. Je voudrais étudier de près la liste de vos clients.

Au bureau, M. Lenormand trouva quelques lettres à l'adresse de M. Kesselbach. Il les remit au juge d'instruction.

Il y avait aussi un colis que venait d'apporter le service des colis postaux parisiens. Comme le papier qui l'entourait était en partie déchiré, M. Lenormand put voir une cassette d'ébène sur laquelle était gravé le nom de Rudolf Kesselbach.

Il ouvrit. Outre les débris d'une glace dont on voyait encore l'emplacement à l'intérieur du couvercle, la cassette contenait la carte d'Arsène Lupin.

Mais un détail sembla frapper le chef de la Sûreté. À l'extérieur, sous la boîte, il y avait une petite étiquette bordée de bleu, pareille à l'étiquette ramassée dans la chambre du quatrième étage où l'on avait trouvé l'étui à cigarettes, et cette étiquette portait également le chiffre 813.

## *M. Lenormand commence ses opérations*

### Table des matières

#### – 1 –

– Auguste, faites entrer M. Lenormand.

L’huissier sortit et quelques secondes plus tard introduisit le chef de la Sûreté. Il y avait, dans le vaste cabinet du ministère de la place Beauvau, trois personnes : le fameux Valenglay, leader du parti radical depuis trente ans, actuellement président du Conseil et ministre de l’Intérieur ; M. Testard, Procureur général, et le Préfet de police Delaume.

Le Préfet de police et le Procureur général ne quittèrent pas les chaises où ils avaient pris place pendant la longue conversation qu’ils venaient d’avoir avec le président du Conseil, mais celui-ci se leva, et, serrant la main du chef de la Sûreté, lui dit du ton le plus cordial :

– Je ne doute pas, mon cher Lenormand, que vous ne sachiez la raison pour laquelle je vous ai prié de venir ?

– L’affaire Kesselbach ?

– Oui.

L’affaire Kesselbach ! Il n’est personne qui ne se rappelle, non seulement cette tragique affaire Kesselbach dont j’ai entrepris de débrouiller l’écheveau complexe, mais encore les moindres péripéties du drame qui nous passionna tous, deux ans avant la guerre. Et personne non plus qui ne se souvienne de l’extraordinaire émotion qu’elle souleva en France et hors de France. Et cependant, plus encore que ce triple meurtre accompli dans des circonstances si mystérieuses, plus encore que l’atrocité détestable de cette boucherie, plus encore que tout, il est une chose qui bouleversa le public, ce fut la réapparition, on peut dire la résurrection d’Arsène Lupin.

Arsène Lupin ! Nul n'avait plus entendu parler de lui depuis quatre ans, depuis son incroyable, sa stupéfiante aventure de l'Aiguille creuse, depuis le jour où, sous les yeux de Herlock Sholmès et d'Isidore Beautrelet, il s'était enfui dans les ténèbres, emportant sur son dos le cadavre de celle qu'il aimait, et suivi de sa vieille nourrice Victoire.

Depuis ce jour-là, généralement, on le croyait mort. C'était la version de la police, qui, ne retrouvant aucune trace de son adversaire, l'enterrait purement et simplement.

D'aucuns, pourtant, le supposant sauvé, lui attribuaient l'existence paisible d'un bon bourgeois, qui cultive son jardin entre son épouse et ses enfants ; tandis que d'autres prétendaient que, courbé sous le poids du chagrin, et las des vanités de ce monde, il s'était cloîtré dans un couvent de trappistes.

Et voilà qu'il surgissait de nouveau ! Voilà qu'il reprenait sa lutte sans merci contre la société ! Arsène Lupin redevenait Arsène Lupin, le fantaisiste, l'intangible, le déconcertant, l'audacieux, le génial Arsène Lupin.

Mais cette fois un cri d'horreur s'éleva. Arsène Lupin avait tué ! Et la sauvagerie, la cruauté, le cynisme implacable du forfait étaient tels que, du coup, la légende du héros sympathique, de l'aventurier chevaleresque et, au besoin, sentimental, fit place à une vision nouvelle de monstre inhumain, sanguinaire et féroce. La foule exécrâ et redouta son ancienne idole, avec d'autant plus de violence qu'elle l'avait admirée naguère pour sa grâce légère et sa bonne humeur amusante.

Et l'indignation de cette foule apeurée se tourna dès lors contre la police. Jadis, on avait ri. On pardonnait au commissaire rossé, pour la façon comique dont il se laissait rosser. Mais la plaisanterie avait trop duré, et, dans un élan de révolte et de fureur, on demandait compte à l'autorité des crimes inqualifiables qu'elle était impuissante à prévenir.

Ce fut, dans les journaux, dans les réunions publiques, dans la rue, à la tribune même de la Chambre, une telle explosion de colère que le Gouvernement s'émut et chercha par tous les moyens à calmer la surexcitation publique.

Valenglay, le président du Conseil, avait précisément un goût très vif pour toutes les questions de police, et s'était plu souvent à suivre de près certaines affaires avec le chef de la Sûreté dont il prisait les qualités et le

caractère indépendant. Il convoqua dans son cabinet le Préfet et le Procureur général, avec lesquels il s'entretint, puis M. Lenormand.

– Oui, mon cher Lenormand, il s'agit de l'affaire Kesselbach. Mais avant d'en parler, j'attire votre attention sur un point... sur un point qui tracasse particulièrement M. le Préfet de police. Monsieur Delaume, voulez-vous expliquer à M. Lenormand ?

– Oh ! M. Lenormand sait parfaitement à quoi s'en tenir à ce sujet, répliqua le Préfet d'un ton qui indiquait peu de bienveillance pour son subordonné ; nous en avons causé tous deux ; je lui ai dit ma façon de penser sur sa conduite incorrecte au Palace-Hôtel. D'une façon générale, on est indigné.

M. Lenormand se leva, sortit de sa poche un papier qu'il déposa sur la table.

– Qu'est ceci ? demanda Valenglay.

– Ma démission, monsieur le Président.

Valenglay bondit.

– Quoi ! Votre démission ? Pour une observation bénigne que M. le Préfet vous adresse et à laquelle il n'attribue d'ailleurs aucune espèce d'importance n'est-ce pas, Delaume, aucune espèce d'importance ? Et voilà que vous prenez la mouche ! Vous avouerez, mon bon Lenormand, que vous avez un fichu caractère. Allons, rentrez-moi ce chiffon de papier et parlons sérieusement.

Le chef de la Sûreté se rassit, et Valenglay, imposant le silence au Préfet qui ne cachait pas son mécontentement, prononça :

– En deux mots, Lenormand, voici la chose : la rentrée en scène de Lupin nous embête. Assez longtemps cet animal-là s'est fichu de nous. C'était drôle, je le confesse, et, pour ma part, j'étais le premier à en rire. Il s'agit maintenant de crimes. Nous pouvions subir Arsène Lupin tant qu'il amusait la galerie. S'il tue, non.

– Et alors, monsieur le Président, que me demandez-vous ?

– Ce que nous demandons ? Oh ! C'est bien simple. D'abord son arrestation, ensuite sa tête.

– Son arrestation, je puis vous la promettre pour un jour ou l'autre. Sa tête, non.

– Comment ! Si on l'arrête, c'est la cour d'assises, la condamnation inévitable et l'échafaud.



– Non.

– Et pourquoi non ?

– Parce que Lupin n’a pas tué.

– Hein ? Mais vous êtes fou, Lenormand. Et les cadavres du Palace-Hôtel, c’est une fable, peut-être ! Il n’y a pas eu triple assassinat ?

– Oui, mais ce n’est pas Lupin qui l’a commis.

Le chef articula ces mots très posément, avec une tranquillité et une conviction impressionnantes.

Le Procureur et le Préfet protestèrent. Mais Valenglay reprit :

– Je suppose, Lenormand, que vous n’avancez pas cette hypothèse sans de sérieux motifs ?

– Ce n’est pas une hypothèse.

– La preuve ?

– Il en est deux, d’abord, deux preuves de nature morale, que j’ai sur-le-champ exposées à M. le juge d’instruction et que les journaux ont soulignées. Avant tout, Lupin ne tue pas. Ensuite, pourquoi aurait-il tué puisque le but de son expédition, le vol, était accompli, et qu’il n’avait rien à craindre d’un adversaire attaché et bâillonné ?

– Soit. Mais les faits ?

– Les faits ne valent pas contre la raison et la logique, et puis les faits sont encore pour moi. Que signifierait la présence de Lupin dans la chambre où l’on a trouvé l’étui à cigarettes ? D’autre part, les vêtements noirs que l’on a trouvés, et qui étaient évidemment ceux du meurtrier, ne concordent nullement, comme taille, avec ceux d’Arsène Lupin.

– Vous le connaissez donc, vous ?

– Moi, non. Mais Edwards l’a vu, Gourel l’a vu, et celui qu’ils ont vu n’est pas celui que la femme de chambre a vu dans l’escalier de service, entraînant Chapman par la main.

– Alors, votre système ?

– Vous voulez dire « la vérité », monsieur le Président. La voici, ou du moins, ce que je sais de la vérité. Mardi le 16 avril, un individu Lupin a fait irruption dans la chambre de M. Kesselbach, vers deux heures de l’après-midi...

Un éclat de rire interrompit M. Lenormand. C’était le Préfet de police.

– Laissez-moi vous dire, monsieur Lenormand, que vous précisez avec une hâte un peu excessive. Il est prouvé que, à trois heures, ce jour-là, M.

Kesselbach est entré au Crédit Lyonnais et qu'il est descendu dans la salle des coffres. Sa signature sur le registre en témoigne.

M. Lenormand attendit respectueusement que son supérieur eût fini de parler. Puis, sans même se donner la peine de répondre directement à l'attaque, il continua :

– Vers deux heures de l'après-midi, Lupin, aidé d'un complice, un nommé Marco, a ligoté M. Kesselbach, l'a dépouillé de tout l'argent liquide qu'il avait sur lui, et l'a contraint à révéler le chiffre de son coffre du Crédit Lyonnais. Aussitôt le secret connu, Marco est parti. Il a rejoint un deuxième complice, lequel, profitant d'une certaine ressemblance avec M. Kesselbach – ressemblance, d'ailleurs, qu'il accentua ce jour-là en portant des habits semblables à ceux de M. Kesselbach, et en se munissant de lunettes d'or –, entra au Crédit Lyonnais, imita la signature de M. Kesselbach, vida le coffre et s'en retourna, accompagné de Marco. Celui-ci, aussitôt, téléphona à Lupin. Lupin, sûr alors que M. Kesselbach ne l'avait pas trompé, et le but de son expédition étant rempli, s'en alla.

Valenglay semblait hésitant.

– Oui... oui... admettons... Mais ce qui m'étonne, c'est qu'un homme comme Lupin ait risqué si gros pour un si piètre bénéfice... quelques billets de banque et le contenu, toujours hypothétique, d'un coffre-fort.

– Lupin convoitait davantage. Il voulait, ou bien l'enveloppe en maroquin qui se trouvait dans le sac de voyage, ou bien la cassette en ébène qui se trouvait dans le coffre-fort. Cette cassette, il l'a eue, puisqu'il l'a renvoyée vide. Donc, aujourd'hui, il connaît, ou il est en voie de connaître le fameux projet que formait M. Kesselbach et dont il entretenait son secrétaire quelques instants avant sa mort.

– Quel est ce projet ?

– Je ne sais pas. Le directeur de l'agence, Barbareux, auquel il s'en était ouvert, m'a dit que M. Kesselbach recherchait un individu, un déclassé, paraît-il, nommé Pierre Leduc. Pour quelle raison cette recherche ? Et par quels liens peut-on la rattacher à son projet ? Je ne saurais le dire.

– Soit, conclut Valenglay. Voilà pour Arsène Lupin. Son rôle est fini. M. Kesselbach est ligoté, dépouillé mais vivant ! Que se passe-t-il jusqu'au moment où on le retrouve mort ?

– Rien, pendant des heures ; rien jusqu'à la nuit. Mais au cours de la nuit quelqu'un est entré.

– Par où ?

– Par la chambre 420, une des chambres qu’avait retenues M. Kesselbach. L’individu possédait évidemment une fausse clef.

– Mais, s’écria le Préfet de police, entre cette chambre et l’appartement, toutes les portes étaient verrouillées et il y en a cinq !

– Restait le balcon.

– Le balcon !

– Oui, c’est le même pour tout l’étage, sur la rue de Judée.

– Et les séparations ?

– Un homme agile peut les franchir. Le nôtre les a franchies. J’ai relevé les traces.

– Mais toutes les fenêtres de l’appartement étaient closes, et on a constaté, après le crime, qu’elles l’étaient encore.

– Sauf une, celle du secrétaire Chapman, laquelle n’était que poussée, j’en ai fait l’épreuve moi-même.

Cette fois le président du Conseil parut quelque peu ébranlé, tellement la version de M. Lenormand semblait logique, serrée, étayée de faits solides.

Il demanda avec un intérêt croissant :

– Mais cet homme, dans quel but venait-il ?

– Je ne sais pas.

– Ah ! Vous ne savez pas...

– Non, pas plus que je ne sais son nom.

– Mais pour quelle raison a-t-il tué ?

– Je ne sais pas. Tout au plus a-t-on le droit de supposer qu’il n’était pas venu dans l’intention de tuer, mais dans l’intention, lui aussi, de prendre les documents contenus dans l’enveloppe de maroquin et dans la cassette, et que, placé par le hasard en face d’un ennemi réduit à l’impuissance, il l’a tué. Valenglay murmura :

– Cela se peut oui, à la rigueur... Et, selon vous, trouva-t-il les documents ?

– Il ne trouva pas la cassette, puisqu’elle n’était pas là, mais il trouva, au fond du sac de voyage, l’enveloppe de maroquin noir. De sorte que Lupin et l’autre en sont au même point tous les deux : tous les deux ils savent, sur le projet de Kesselbach, les mêmes choses.

– C’est-à-dire, nota le Président, qu’ils vont se combattre.

– Justement. Et la lutte a déjà commencé. L’assassin, trouvant une carte d’Arsène Lupin, l’épingla sur le cadavre. Toutes les apparences seraient ainsi contre Arsène Lupin... Donc, Arsène Lupin serait le meurtrier.

– En effet... en effet, déclara Valenglay, le calcul ne manquait pas de justesse.

– Et le stratagème aurait réussi, continua M. Lenormand, si, par suite d’un autre hasard, défavorable celui-là, l’assassin, soit à l’aller, soit au retour, n’avait perdu, dans la chambre 420, son étui à cigarettes, et si le garçon d’hôtel, Gustave Beudot, ne l’y avait ramassé. Dès lors, se sachant découvert ou sur le point de l’être...

– Comment le savait-il ?

– Comment ? Mais par le juge d’instruction Formerie lui-même. L’enquête a eu lieu toutes portes ouvertes ! Il est certain que le meurtrier se cachait parmi les assistants, employés d’hôtel ou journalistes, lorsque le juge d’instruction envoya Gustave Beudot dans sa mansarde chercher l’étui à cigarettes. Beudot monta. L’individu le suivit et frappa. Seconde victime.

Personne ne protestait plus. Le drame se reconstituait, saisissant de réalité et d’exactitude vraisemblable.

– Et la troisième ? fit Valenglay.

– Celle-là s’offrit elle-même aux coups. Ne voyant pas revenir Beudot, Chapman, curieux d’examiner lui-même cet étui à cigarettes, partit avec le directeur de l’hôtel. Surpris par le meurtrier, il fut entraîné par lui, conduit dans une des chambres, et, à son tour, assassiné.

– Mais pourquoi se laissa-t-il ainsi entraîner et diriger par un homme qu’il savait être l’assassin de M. Kesselbach et de Gustave Beudot ?

– Je ne sais pas, pas plus que je ne connais la chambre où le crime fut commis, pas plus que je ne devine la façon vraiment miraculeuse dont le coupable s’échappa.

– On a parlé, demanda M. Valenglay, de deux étiquettes bleues ?

– Oui, l’une trouvée sur la cassette que Lupin a renvoyée, l’autre trouvée par moi et provenant sans doute de l’enveloppe en maroquin que l’assassin avait volée.

– Eh bien ?

– Eh bien ! Pour moi, elles ne signifient rien. Ce qui signifie quelque chose, c’est ce chiffre 813 que M. Kesselbach inscrivit sur chacune d’elles : on a reconnu son écriture.

- Et ce chiffre 813 ?
- Mystère.
- Alors ?
- Alors, je dois vous répondre une fois de plus que je n'en sais rien.
- Vous n'avez pas de soupçons ?
- Aucun. Deux hommes à moi habitent une des chambres du Palace-Hôtel, à l'étage où l'on a retrouvé le cadavre de Chapman. Par eux, je fais surveiller toutes les personnes de l'hôtel. Le coupable n'est pas au nombre de celles qui sont parties.
- N'a-t-on pas téléphoné pendant le massacre ?
- Oui. De la ville quelqu'un a téléphoné au major Parbury, une des quatre personnes qui habitaient le couloir du premier étage.
- Et ce major ?
- Je le fais surveiller par mes hommes ; jusqu'ici, on n'a rien relevé contre lui.
- Et dans quel sens allez-vous chercher ?
- Oh ! Dans un sens très précis. Pour moi, l'assassin compte parmi les amis ou les relations du ménage Kesselbach. Il suivait leur piste, il connaissait leurs habitudes, la raison pour laquelle M. Kesselbach était à Paris, et il soupçonnait tout au moins l'importance de ses desseins.
- Ce ne serait donc pas un professionnel du crime ?
- Non, non ! Mille fois non. Le crime fut exécuté avec une habileté et une audace inouïes, mais il fut commandé par les circonstances. Je le répète, c'est dans l'entourage de M. et Mme Kesselbach qu'il faut chercher. Et la preuve, c'est que l'assassin de M. Kesselbach n'a tué Gustave Beudot que parce que le garçon d'hôtel possédait l'étui à cigarettes, et Chapman que parce que le secrétaire en connaissait l'existence. Rappelez-vous l'émotion de Chapman : sur la description seule de l'étui à cigarettes, Chapman a eu l'intuition du drame. S'il avait vu l'étui à cigarettes, nous étions renseignés. L'inconnu ne s'y est pas trompé ; il a supprimé Chapman. Et nous ne savons rien, que ses initiales L et M.

Il réfléchit et prononça :

- Encore une preuve qui est une réponse à l'une de vos questions, monsieur le Président. Croyez-vous que Chapman eût suivi cet homme à travers les couloirs et les escaliers de l'hôtel, s'il ne l'avait déjà connu ? Les faits s'accumulaient. La vérité, ou du moins la vérité probable, se fortifiait.

Bien des points, les plus intéressants peut-être, demeureraient obscurs. Mais quelle lumière ! À défaut des motifs qui les avaient inspirés, comme on apercevait clairement la série des actes accomplis en cette tragique matinée !

Il y eut un silence. Chacun méditait, cherchait des arguments, des objections. Enfin, Valenglay s'écria :

– Mon cher Lenormand, tout cela est parfait... Vous m'avez convaincu... Mais, au fond, nous n'en sommes pas plus avancés pour cela.

– Comment ?

– Mais oui. Le but de notre réunion n'est pas du tout de déchiffrer une partie de l'énigme, que, un jour ou l'autre, je n'en doute pas, vous déchiffrez tout entière, mais de donner satisfaction, dans la plus large mesure possible, aux exigences du public. Or, que le meurtrier soit Lupin ou non, qu'il y ait deux coupables, ou bien trois, ou bien un seul, cela ne nous donne ni le nom du coupable ni son arrestation. Et le public a toujours cette impression désastreuse que la justice est impuissante.

– Qu'y puis-je faire ?

– Précisément, donner au public la satisfaction qu'il demande.

– Mais il me semble que ces explications suffiraient déjà...

– Des mots ! Il veut des actes. Une seule chose le contenterait : une arrestation.

– Diable ! Diable ! Nous ne pouvons pourtant pas arrêter le premier venu.

– Ça vaudrait mieux que de n'arrêter personne, fit Valenglay en riant... Voyons, cherchez bien... Êtes-vous sûr d'Edwards, le domestique de Kesselbach ?

– Absolument sûr... Et puis, non, monsieur le Président, ce serait dangereux, ridicule et je suis persuadé que M. le Procureur général lui-même... Il n'y a que deux individus que nous avons le droit d'arrêter : l'assassin... je ne le connais pas... et Arsène Lupin.

– Eh bien ?

– On n'arrête pas Arsène Lupin ou du moins il faut du temps, un ensemble de mesures que je n'ai pas encore eu le loisir de combiner, puisque je croyais Lupin rangé ou mort.

Valenglay frappa du pied avec l'impatience d'un homme qui aime bien que ses désirs soient réalisés sur-le-champ.

– Cependant... cependant mon cher Lenormand, il le faut... Il le faut pour vous aussi... Vous n'êtes pas sans savoir que vous avez des ennemis puissants et que si je n'étais pas là... Enfin, il est inadmissible que vous, Lenormand, vous vous dérobiez ainsi... Et les complices, qu'en faites-vous ? Il n'y a pas que Lupin... Il y a Marco... Il y a aussi le coquin qui a joué le personnage de M. Kesselbach pour descendre dans les caves du Crédit Lyonnais.

– Celui-là vous suffirait-il, monsieur le Président ?

– S'il me suffirait ! Nom d'un chien, je vous crois.

– Eh bien, donnez-moi huit jours.

– Huit jours ! Mais ce n'est pas une question de jours, mon cher Lenormand, c'est plus simplement une question d'heures.

– Combien m'en donnez-vous, monsieur le Président ?

Valenglay tira sa montre et ricana :

– Je vous donne dix minutes, mon cher Lenormand.

Le chef de la Sûreté tira la sienne et scanda, d'une voix posée :

– C'est quatre de trop, monsieur le Président.

## –2–

Valenglay le regarda, stupéfait.

– Quatre de trop ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Je dis, monsieur le Président, que les dix minutes que vous m'accordez sont inutiles. J'en ai besoin de six, pas une de plus.

– Ah ça ! Mais, Lenormand la plaisanterie ne serait peut-être pas d'un goût...

Le chef de la Sûreté s'approcha de la fenêtre et fit un signe à deux hommes qui se promenaient en devisant tout tranquillement dans la cour d'honneur du ministère. Puis il revint.

– Monsieur le Procureur général, ayez l'obligeance de signer un mandat d'arrêt au nom de Daileron, Auguste-Maximin-Philippe, âgé de quarante-sept ans. Vous laisserez la profession en blanc.

Il ouvrit la porte d'entrée.

– Tu peux venir, Gourel... toi aussi, Dieuzy.

Gourel se présenta, escorté de l'inspecteur Dieuzy.

– Tu as les menottes, Gourel ?

– Oui, chef.

M. Lenormand s’avança vers Valenglay.

– Monsieur le Président, tout est prêt. Mais j’insiste auprès de vous de la façon la plus pressante pour que vous renonciez à cette arrestation. Elle dérange tous mes plans ; elle peut les faire avorter, et, pour une satisfaction, somme toute minime, elle risque de tout compromettre.

– Monsieur Lenormand, je vous ferai remarquer que vous n’avez plus que quatre-vingts secondes.

Le chef réprima un geste d’agacement, arpenta la pièce de droite et de gauche, en s’appuyant sur sa canne, s’assit d’un air furieux, comme s’il décidait de se taire, puis soudain, prenant son parti :

– Monsieur le Président, la première personne qui entrera dans ce bureau sera celle dont vous avez voulu l’arrestation contre mon gré, je tiens à bien le spécifier.

– Plus que quinze secondes, Lenormand.

– Gourel... Dieuzy... la première personne, n’est-ce pas ? Monsieur le Procureur général, vous avez mis votre signature ?

– Plus que dix secondes, Lenormand.

– Monsieur le Président, voulezvous avoir l’obligeance de sonner ?

– Valenglay sonna.

L’huissier se présenta au seuil de la porte et attendit.

Valenglay se tourna vers le chef.

– Eh bien, Lenormand, on attend vos ordres... Qui doit-on introduire ?

– Personne.

– Mais ce coquin dont vous nous avez promis l’arrestation ? Les six minutes sont largement écoulées.

– Oui, mais le coquin est ici.

– Comment ? Je ne comprends pas, personne n’est entré.

– Si.

– Ah ça ! Mais voyons Lenormand, vous vous moquez de moi... Je vous répète qu’il n’est entré personne.

– Nous étions quatre dans ce bureau, monsieur le Président, nous sommes cinq. Par conséquent, il est entré quelqu’un.

Valenglay sursauta.

– Hein ? C’est de la folie ! Que voulezvous dire ?



Les deux agents s'étaient glissés entre la porte et l'huissier. M. Lenormand s'approcha de celui-ci, lui plaqua les mains sur l'épaule, et d'une voix forte :

– Au nom de la loi, Daileron, Auguste-Maximin-Philippe, chef des huissiers à la Présidence du Conseil, je vous arrête.

Valenglay éclata de rire :

– Ah ! Elle est bonne... Celle-là est bonne... Ce sacré Lenormand, il en a de drôles ! Bravo, Lenormand, il y a longtemps que je n'avais ri comme ça...

M. Lenormand se tourna vers le Procureur général :

– Monsieur le Procureur général, n'oubliez pas de mettre sur le mandat la profession du sieur Daileron, n'est-ce pas ? Chef des huissiers à la Présidence du Conseil...

– Mais oui... mais oui... chef des huissiers à... la Présidence du Conseil... bégaya Valenglay qui se tenait les côtes... Ah ! ce bon Lenormand a des trouvailles de génie Le public réclamait une arrestation... Vlan, il lui flanque par la tête, qui ? Mon chef des huissiers, Auguste le serviteur modèle... Eh bien ! Vrai, Lenormand, je vous savais une certaine dose de fantaisie, mais pas à ce point-là, mon cher ! Quel culot !

Depuis le début de la scène, Auguste n'avait pas bougé et semblait ne rien comprendre à ce qui se passait autour de lui. Sa bonne figure de subalterne loyal et fidèle avait un air absolument ahuri. Il regardait tour à tour ses interlocuteurs avec un effort visible pour saisir le sens de leurs paroles.

M. Lenormand dit quelques mots à Gourel qui sortit. Puis, s'avançant vers Auguste, il prononça nettement :

– Rien à faire. Tu es pincé. Le mieux est d'abattre son jeu quand la partie est perdue. Qu'est-ce que tu as fait, mardi ?

– Moi ? Rien. J'étais ici.

– Tu mens. C'était ton jour de congé. Tu es sorti.

– En effet... je me rappelle... un ami de province qui est venu... nous nous sommes promenés au Bois.

– L'ami s'appelait Marco. Et vous vous êtes promenés dans les caves du Crédit Lyonnais.

– Moi ! En voilà une idée !... Marco ? Je ne connais personne de ce nom-là.

– Et ça, connais-tu ça ? s'écria le chef en lui mettant sous le nez une paire de lunettes à branches d'or.

– Mais non... mais non... je ne porte pas de lunettes...

– Si, tu en portes quand tu vas au Crédit Lyonnais et que tu te fais passer pour M. Kesselbach. Celles-là viennent de la chambre que tu occupes, sous le nom de M. Jérôme, au numéro 5 de la rue du Cotisée.

– Moi, une chambre ? Je couche au ministère.

– Mais tu changes de vêtements là-bas, pour jouer tes rôles dans la bande de Lupin.

L'autre passa la main sur son front couvert de sueur. Il était livide, il balbutia :

– Je ne comprends pas... vous dites des choses... des choses...

– T'en faut-il une que tu comprennes mieux ? Tiens, voilà ce qu'on trouve parmi les chiffons de papier que tu jettes à la corbeille, sous ton bureau de l'antichambre, ici même.

Et M. Lenormand déplia une feuille de papier à en-tête du ministère, où on lisait à divers endroits, tracés d'une écriture qui tâtonne : Rudolph Kesselbach.

– Eh bien, qu'en dis-tu de celle-là, brave serviteur ? Des exercices d'application sur la signature de M. Kesselbach, est-ce une preuve ?

Un coup de poing en pleine poitrine fit chanceler M. Lenormand. D'un bond, Auguste fut devant la fenêtre ouverte, enjamba l'appui et sauta dans la cour d'honneur.

– Nom d'un chien ! cria Valenglay. Ah ! Le bandit. Il sonna, courut, voulut appeler par la fenêtre. M. Lenormand lui dit avec le plus grand calme :

– Ne vous agitez pas, monsieur le Président...

– Mais cette canaille d'Auguste...

– Une seconde, je vous en prie... j'avais prévu ce dénouement... je l'escomptais même... il n'est pas de meilleur aveu.

Dominé par tant de sang-froid, Valenglay reprit sa place. Au bout d'un instant, Gourel faisait son entrée en tenant par le collet le sieur Daileron, Auguste-Maximin-Philippe, dit Jérôme, chef des huissiers à la Présidence du Conseil.

– Amène, Gourel, dit M. Lenormand, comme on dit : « Apporte ! » au bon chien de chasse qui revient avec le gibier en travers de sa gueule. Il s'est

laissé faire ?

– Il a un peu mordu, mais je serrais dur, répliqua le brigadier, en montrant sa main énorme et noueuse.

– Bien, Gourel. Maintenant, mène-moi ce bonhomme-là au Dépôt, dans un fiacre. Sans adieu, monsieur Jérôme.

Valenglay s’amusait beaucoup. Il se frottait les mains en riant. L’idée que le chef de ses huissiers était un des complices de Lupin lui semblait la plus charmante et la plus ironique des aventures.

– Bravo, mon cher Lenormand, tout cela est admirable, mais comment diable avez-vous manœuvré ?

– Oh ! De la façon la plus simple. Je savais que M. Kesselbach s’était adressé à l’agence Barbareux, et que Lupin s’était présenté chez lui soi-disant de la part de cette agence. J’ai cherché de ce côté-là, et j’ai découvert que l’indiscrétion commise au préjudice de M. Kesselbach et de Barbareux n’avait pu l’être qu’au profit d’un nommé Jérôme, ami d’un employé de l’agence. Si vous ne m’aviez pas ordonné de brusquer les choses, je surveillais l’huissier, et j’arrivais à Marco, puis à Lupin.

– Vous y arriverez, Lenormand. Et nous allons assister au spectacle le plus passionnant du monde, la lutte entre Lupin et vous. Je parie pour vous.

Le lendemain matin, les journaux publiaient cette lettre :

« Lettre ouverte à M. Lenormand, chef de la Sûreté.

« Tous mes compliments, cher monsieur et ami, pour l’arrestation de l’huissier Jérôme. Ce fut de la bonne besogne, bien faite et digne de vous.

« Toutes mes félicitations également pour la façon ingénieuse avec laquelle vous avez prouvé au président du Conseil que je n’étais pas l’assassin de M. Kesselbach. Votre démonstration fut claire, logique, irréfutable, et, qui plus est, véridique. Comme vous le savez, je ne tue pas. Merci de l’avoir établi en cette occasion. L’estime de mes contemporains et la vôtre, cher monsieur et ami, me sont indispensables.

« En revanche, permettez-moi de vous assister dans la poursuite du monstrueux assassin et de vous donner un coup d’épaule dans l’affaire Kesselbach. Affaire très intéressante, vous pouvez m’en croire, si intéressante et si digne de mon attention que je sors de la retraite où je vivais depuis quatre ans, entre mes livres et mon bon chien Sherlock, que je bats le rappel de tous mes camarades, et que je me jette de nouveau dans la mêlée.

« Comme la vie a des retours imprévus ! Me voici votre collaborateur. Soyez sûr, cher monsieur et ami, que je m'en félicite, et que j'apprécie à son juste prix cette faveur de la destinée.

« Signé : ARSÈNE LUPIN. »

« Post-scriptum. – Un mot encore pour lequel je ne doute pas que vous m'approuviez. Comme il est inconvenant qu'un gentleman, qui eut le glorieux privilège de combattre sous ma bannière, pourrisse sur la paille humide de vos prisons, je crois devoir loyalement vous prévenir que, dans cinq semaines, vendredi le 31 mai, je mettrai en liberté le sieur Jérôme, promu par moi au grade de chef des huissiers à la Présidence du Conseil. N'oubliez pas la date : le vendredi 31 mai. – A. L. »

## *Le prince Sernine à l'ouvrage*

### Table des matières

#### – 1 –

Un rez-de-chaussée, au coin du boulevard Haussmann et de la rue de Courcelles C'est là qu'habite le prince Sernine, un des membres les plus brillants de la colonie russe à Paris, et dont le nom revient à chaque instant dans les « Déplacements et Villégiatures » des journaux.

Onze heures du matin. Le prince entre dans son cabinet de travail. C'est un homme de trente-cinq à trente-huit ans, dont les cheveux châtons se mêlent de quelques fils d'argent. Il a un teint de belle santé, de fortes moustaches, et des favoris coupés très courts, à peine dessinés sur la peau fraîche des joues. Il est correctement vêtu d'une redingote grise qui lui serre la taille, et d'un gilet à dépassant de coutil blanc.

– Allons, dit-il à mi-voix, je crois que la journée va être rude.

Il ouvrit une porte qui donnait dans une grande pièce où quelques personnes attendaient, et il dit :

– Varnier est là ? Entre donc, Varnier.

Un homme, à l'allure de petit bourgeois, trapu, solide, bien d'aplomb sur ses jambes, vint à son appel. Le prince referma la porte sur lui.

– Eh bien, où en es-tu Varnier ?

– Tout est prêt pour ce soir, patron.

– Parfait. Raconte, en quelques mots.

– Voilà. Depuis l'assassinat de son mari, Mme Kesselbach, sur la foi du prospectus que vous lui avez fait envoyer, a choisi comme demeure la maison de retraite pour dames, située à Garches. Elle habite, au fond du jardin, le dernier des quatre pavillons que la direction loue aux dames qui désirent vivre tout à fait à l'écart des autres pensionnaires, le pavillon de l'Impératrice.

– Comme domestiques ?

– Sa demoiselle de compagnie, Gertrude, avec laquelle elle est arrivée quelques heures après le crime, et la sœur de Gertrude, Suzanne, qu'elle a fait venir de Monte-Carlo, et qui lui sert de femme de chambre. Les deux sœurs lui sont toutes dévouées.

– Edwards, le valet de chambre ?

– Elle ne l'a pas gardé. Il est retourné dans son pays.

– Elle voit du monde ?

– Personne. Elle passe son temps étendue sur un divan. Elle semble très faible, malade. Elle pleure beaucoup. Hier, le juge d'instruction est resté deux heures auprès d'elle.

– Bien. La jeune fille, maintenant ?

– Mlle Geneviève Ernemont habite de l'autre côté de la route une ruelle qui s'en va vers la pleine campagne, et, dans cette ruelle, la troisième maison à droite. Elle tient une école libre et gratuite pour enfants retardataires. Sa grand-mère, Mme Ernemont, demeure avec elle.

– Et, d'après ce que tu m'as écrit, Geneviève Ernemont et Mme Kesselbach ont fait connaissance ?

– Oui. La jeune fille a été demander à Mme Kesselbach des subsides pour son école. Elles ont dû se plaire, car voici quatre jours qu'elles sortent ensemble dans le parc de Villeneuve, dont le jardin de la maison de retraite n'est qu'une dépendance.

– À quelle heure sortent-elles ?

– De cinq à six. À six heures juste, la jeune fille rejoint son école.

– Donc, tu as organisé la chose ?

– Pour aujourd'hui, six heures. Tout est prêt.

– Il n'y aura personne ?

– Il n'y a jamais personne dans le parc à cette heure-là.

– C'est bien. J'y serai. Va.

Il le fit sortir par la porte du vestibule, et revenant vers la salle d'attente, il appela :

– Les frères Doudeville.

Deux jeunes gens entrèrent, habillés avec une élégance un peu trop recherchée, les yeux vifs, l'air sympathique.

– Bonjour, Jean. Bonjour, Jacques. Quoi de nouveau à la Préfecture ?

– Pas grand-chose, patron.

– M. Lenormand a toujours confiance en vous ?

– Toujours. Après Gourel, nous sommes ses inspecteurs favoris. La preuve, c'est qu'il nous a installés au Palace-Hôtel pour surveiller les gens qui habitaient le couloir du premier étage, au moment de l'assassinat de Chapman. Tous les matins Gourel vient, et nous lui faisons le même rapport qu'à vous.

– Parfait. Il est essentiel que je sois au courant de tout ce qui se fait et de tout ce qui se dit à la Préfecture de police. Tant que Lenormand vous croira ses hommes, je suis maître de la situation. Et dans l'hôtel, avez-vous découvert une piste quelconque ?

Jean Doudeville, l'aîné, répondit :

– L'Anglaise, celle qui habitait une des chambres, l'Anglaise est partie.

– Celle-là ne m'intéresse pas. J'ai mes renseignements. Mais son voisin, le major Parbury ?

Ils semblèrent embarrassés. Enfin l'un des deux répondit :

– Ce matin, le major Parbury a commandé qu'on transportât ses bagages à la gare du Nord, pour le train de midi cinquante, et il est parti de son côté en automobile. Nous avons été au départ du train. Le major n'est pas venu.

– Et les bagages ?

– Il les a fait reprendre à la gare.

– Par qui ?

– Par un commissionnaire, nous a-t-on dit.

– De sorte que sa trace est perdue ?

– Oui.

– Enfin ! s'écria joyeusement le prince. Les autres le regardèrent, étonnés.

– Eh oui, dit-il voilà un indice !

– Vous croyez ?

– Évidemment. L'assassinat de Chapman n'a pu être commis que dans une des chambres de ce couloir. C'est là, chez un complice, que le meurtrier de M. Kesselbach avait conduit le secrétaire, c'est là qu'il l'a tué, c'est là qu'il a changé de vêtements, et c'est le complice qui, une fois l'assassin parti, a déposé le cadavre dans le couloir. Mais quel complice ? La manière dont disparaît le major Parbury tendrait à prouver qu'il n'est pas étranger à l'affaire. Vite, téléphonez la bonne nouvelle à M. Lenormand ou à Gourel.

Il faut qu'on soit au courant le plus vite possible à la Préfecture. Ces messieurs et moi, nous marchons la main dans la main.

Il leur fit encore quelques recommandations, concernant leur double rôle d'inspecteurs de la police au service du prince Sernine, et il les congédia.

Dans la salle d'attente, il restait deux visiteurs. Il introduisit l'un d'eux.

– Mille excuses, docteur, lui dit-il. Je suis tout à toi. Comment va Pierre Leduc ?

– Mort.

– Oh ! Oh ! dit Sernine. Je m'y attendais depuis ton mot de ce matin. Mais, tout de même, le pauvre garçon n'a pas été long...

– Il était usé jusqu'à la corde. Une syncope, et c'était fini.

– Il n'a pas parlé ?

– Non.

– Tu es sûr que, depuis le jour où nous l'avons cueilli ensemble sous la table d'un café à Belleville, tu es sûr que personne, dans ta clinique, n'a soupçonné que c'était lui, Pierre Leduc, que la police recherche, ce mystérieux Pierre Leduc que Kesselbach voulait trouver à tout prix ?

– Personne. Il occupait une chambre à part. En outre, j'avais enveloppé sa main gauche d'un pansement pour qu'on ne pût voir la blessure du petit doigt. Quant à la cicatrice de la joue, elle est invisible sous la barbe.

– Et tu l'as surveillé toi-même ?

– Moi-même. Et, selon vos instructions, j'ai profité, pour l'interroger, de tous les instants où il semblait plus lucide. Mais je n'ai pu obtenir que des balbutiements indistincts.

Le prince murmura pensivement :

– Mort... Pierre Leduc est mort... Toute l'affaire Kesselbach reposait évidemment sur lui, et voilà... voilà qu'il disparaît sans une révélation, sans un seul mot sur lui, sur son passé... Faut-il m'embarquer dans cette aventure à laquelle je ne comprends encore rien ? C'est dangereux... Je peux sombrer...

Il réfléchit un moment et s'écria :

– Ah ! Tant pis ! Je marche quand même. Ce n'est pas une raison parce que Pierre Leduc est mort pour que j'abandonne la partie. Au contraire ! Et l'occasion est trop tentante. Pierre Leduc est mort. Vive Pierre Leduc ! Va, docteur. Rentre chez toi. Ce soir je te téléphonerai.



Le docteur sortit.

– À nous deux, Philippe, dit Sernine au dernier visiteur, un petit homme aux cheveux gris, habillé comme un garçon d'hôtel, mais d'hôtel de dixième ordre.

– Patron, commença Philippe, je vous rappellerai que, la semaine dernière, vous m'avez fait entrer comme valet de chambre à l'hôtel des Deux-Empereurs, à Versailles, pour surveiller un jeune homme.

– Eh oui, je sais... Gérard Baupré. Où en est-il ?

– À bout de ressources.

– Toujours des idées noires ?

– Toujours. Il veut se tuer.

– Est-ce sérieux ?

– Très sérieux. J'ai trouvé dans ses papiers cette petite note au crayon.

– Ah ! Ah ! fit Sernine, en lisant la note, il annonce sa mort et ce serait pour ce soir !

– Oui, patron, la corde est achetée et le crochet fixé au plafond. Alors, selon vos ordres, je suis entré en relation avec lui, il m'a raconté sa détresse, et je lui ai conseillé de s'adresser à vous. « Le prince Sernine est riche, lui ai-je dit, il est généreux, peut-être vous aidera-t-il. »

– Tout cela est parfait. De sorte qu'il va venir ?

– Il est là.

– Comment le sais-tu ?

– Je l'ai suivi. Il a pris le train de Paris, et maintenant il se promène de long en large sur le boulevard. D'un moment à l'autre il se décidera.

À cet instant un domestique apporta une carte. Le prince lut et dit :

– Introduisez M. Gérard Baupré. Et s'adressant à Philippe :

– Passe dans ce cabinet, écoute et ne bouge pas.

Resté seul, le prince murmura :

– Comment hésiterais-je ? C'est le destin qui l'envoie, celui-là...

Quelques minutes après, entra un grand jeune homme blond, mince, au visage amaigri, au regard fiévreux, et qui se tint sur le seuil, embarrassé, hésitant, dans l'attitude d'un mendiant qui voudrait tendre la main et qui n'oserait pas.

La conversation fut courte.

– C'est vous, M. Gérard Baupré ?

– Oui... oui... c'est moi.

- Je n’ai pas l’honneur...
- Voilà monsieur... voilà... on m’a dit...
- Qui, on ?
- Un garçon d’hôtel qui prétend avoir servi chez vous...
- Enfin, bref ?
- Eh bien...

Le jeune homme s’arrêta, intimidé, bouleversé par l’attitude hautaine du prince. Celui-ci s’écria :

- Cependant, monsieur, il serait peut-être nécessaire...
- Voilà, monsieur, on m’a dit que vous étiez très riche et généreux... Et j’ai pensé qu’il vous serait possible...

Il s’interrompt, incapable de prononcer la parole de prière et d’humiliation.

Sernine s’approcha de lui.

– Monsieur Gérard Baupré, n’avez-vous pas publié un volume de vers intitulé : *Le Sourire du printemps* ?

– Oui, oui, s’écria le jeune homme dont le visage s’éclaira... vous avez lu ?

– Oui... Très jolis, vos vers... très jolis... seulement, est-ce que vous comptez vivre avec ce qu’ils vous rapporteront ?

– Certes... un jour ou l’autre...

– Un jour ou l’autre... plutôt l’autre, n’est-ce pas ? Et, en attendant, vous venez me demander de quoi vivre ?

– De quoi manger, monsieur.

Sernine lui mit la main sur l’épaule, et froidement :

– Les poètes ne mangent pas, monsieur. Ils se nourrissent de rimes et de rêves. Faites ainsi. Cela vaut mieux que de tendre la main.

Le jeune homme frissonna sous l’insulte. Sans une parole il se dirigea vivement vers la porte.

Sernine l’arrêta.

– Un mot encore, monsieur. Vous n’avez plus la moindre ressource ?

– Pas la moindre.

– Et vous ne comptez sur rien ?

– J’ai encore un espoir... J’ai écrit à un de mes parents, le suppliant de m’envoyer quelque chose. J’aurai sa réponse aujourd’hui. C’est la dernière limite.

– Et, si vous n’avez pas de réponse, vous êtes décidé sans doute, ce soir même, à...

– Oui, monsieur.

Ceci fut dit simplement et nettement.

Sernine éclata de rire.

– Dieu ! Que vous êtes comique, brave jeune homme ! Et quelle conviction ingénue ! Revenez me voir l’année prochaine voulezvous ? Nous reparlerons de tout cela... C’est si curieux, si intéressant et si drôle surtout ! Ah ! Ah !

Et, secoué de rires, avec des gestes affectés et des salutations, il le mit à la porte.

– Philippe, dit-il en ouvrant au garçon d’hôtel, tu as entendu ?

– Oui, patron.

– Gérard Baupré attend cet après-midi un télégramme, une promesse de secours...

– Oui, sa dernière cartouche.

– Ce télégramme, il ne faut pas qu’il le reçoive. S’il arrive, cueille-le au passage et déchire-le.

– Bien, patron.

– Tu es seul dans ton hôtel ?

– Oui, seul avec la cuisinière qui ne couche pas. Le patron est absent.

– Bon. Nous sommes les maîtres. À ce soir, vers onze heures. File.

## – 2 –

Le prince Sernine passa dans sa chambre et sonna son domestique.

– Mon chapeau, mes gants et ma canne. L’auto est là ?

– Oui, monsieur.

Il s’habilla, sortit et s’installa dans une vaste et confortable limousine qui le conduisit au bois de Boulogne, chez le marquis et la marquise de Gastyne, où il était prié à déjeuner.

À deux heures et demie, il quittait ses hôtes, s’arrêtait avenue Kléber, prenait deux de ses amis et un docteur, et arrivait à trois heures moins cinq au parc des Princes.

À trois heures, il se battait au sabre avec le commandant italien Spinelli, dès la première reprise coupait l'oreille à son adversaire, et, à trois heures trois quarts, taillait au cercle de la rue Cambon une banque d'où il se retirait, à cinq heures vingt, avec un bénéfice de quarante-sept mille francs.

Et tout cela sans hâte, avec une sorte de nonchalance hautaine, comme si le mouvement endiablé qui semblait emporter sa vie dans un tourbillon d'actes et d'événements était la règle même de ses journées les plus paisibles.

– Octave, dit-il à son chauffeur, nous allons à Garches.

Et, à six heures moins dix, il descendait devant les vieux murs du parc de Villeneuve.

Dépecé maintenant, abîmé, le domaine de Villeneuve conserve encore quelque chose de la splendeur qu'il connut au temps où l'impératrice Eugénie venait s'y reposer. Avec ses vieux arbres, son étang, l'horizon de feuillage que déroulent les bois de Saint-Cloud, le paysage a de la grâce et de la mélancolie.

Une partie importante du domaine fut donnée à l'Institut Pasteur. Une portion plus petite, et séparée de la première par tout l'espace réservé au public, forme une propriété encore assez vaste, et où s'élèvent, autour de la maison de retraite, quatre pavillons isolés.

« C'est là que demeure Mme Kesselbach », se dit le prince en voyant de loin les toits de la maison et des quatre pavillons.

Cependant, il traversait le parc et se dirigeait vers l'étang.

Soudain il s'arrêta derrière un groupe d'arbres. Il avait aperçu deux dames accoudées au parapet du pont qui franchit l'étang.

« Varnier et ses hommes doivent être dans les environs. Mais, fichtre, ils se cachent rudement bien. J'ai beau chercher... »

Les deux dames foulaient maintenant l'herbe des pelouses, sous les grands arbres vénérables. Le bleu du ciel apparaissait entre les branches que berçait une brise calme, et il flottait dans l'air des odeurs de printemps et de jeune verdure.

Sur les pentes de gazon qui descendaient vers l'eau immobile, les marguerites, les pommeroles, les violettes, les narcisses, le muguet, toutes les petites fleurs d'avril et de mai se groupaient et formaient çà et là comme des constellations de toutes les couleurs. Le soleil se penchait à l'horizon.

Et tout à coup trois hommes surgirent d'un bosquet et vinrent à la rencontre des promeneuses.

Ils les abordèrent.

Il y eut quelques paroles échangées. Les deux dames donnaient des signes visibles de frayeur. L'un des hommes s'avança vers la plus petite et voulut saisir la bourse en or qu'elle tenait à la main.

Elles poussèrent des cris, et les trois hommes se jetèrent sur elles.

« C'est le moment ou jamais de surgir », se dit le prince.

Et il s'élança.

En dix secondes il avait presque atteint le bord de l'eau.

À son approche les trois hommes s'enfuirent.

Fuyez, malandrins, ricana-t-il, fuyez à toutes jambes. Voilà le sauveur qui émerge.

Et il se mit à les poursuivre. Mais une des dames le supplia :

– Oh ! Monsieur, je vous en prie mon amie est malade.

La plus petite des promeneuses, en effet, était tombée sur le gazon, évanouie. Il revint sur ses pas et, avec inquiétude :

– Elle n'est pas blessée ? dit-il. Est-ce que ces misérables ?

– Non... non... c'est la peur seulement... l'émotion... Et puis... vous allez comprendre... cette dame est Mme Kesselbach...

– Oh ! dit-il.

Il offrit un flacon de sels que la jeune femme fit aussitôt respirer à son amie. Et il ajouta :

– Soulevez l'améthyste qui sert de bouchon Il y a une petite boîte, et dans cette boîte, des pastilles. Que madame en prenne une... une, pas davantage, c'est très violent...

Il regardait la jeune femme soigner son amie. Elle était blonde, très simple d'aspect, le visage doux et grave, avec un sourire qui animait ses traits alors même qu'elle ne souriait pas.

« C'est Geneviève », pensa-t-il.

Et il répéta en lui-même, tout ému.

« Geneviève... Geneviève... »

Mme Kesselbach cependant se remettait peu à peu. Étonnée d'abord, elle parut ne pas comprendre. Puis, la mémoire lui revenant, d'un signe de tête elle remercia son sauveur.

Alors il s'inclina profondément et dit :

– Permettez-moi de me présenter : Le prince Sernine.

Elle dit à voix basse :

– Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.

– En ne l’exprimant pas, madame. C’est le hasard qu’il faut remercier, le hasard qui a dirigé ma promenade de ce côté. Mais puis-je vous offrir mon bras ?

Quelques minutes après, Mme Kesselbach sonnait à la maison de retraite, et elle disait au prince :

– Je réclamerai de vous un dernier service, monsieur. Ne parlez pas de cette agression.

– Cependant, madame, ce serait le seul moyen de savoir...

– Pour savoir, il faudrait une enquête, et ce serait encore du bruit autour de moi, des interrogatoires, de la fatigue, et je suis à bout de forces.

Le prince n’insista pas. La saluant, il demanda :

– Me permettez-vous de prendre de vos nouvelles ?

– Mais certainement...

Elle embrassa Geneviève et rentra.

La nuit cependant commençait à tomber. Sernine ne voulut pas que Geneviève retournât seule. Mais ils ne s’étaient pas engagés dans le sentier qu’une silhouette détachée de l’ombre accourut au-devant d’eux.

– Grand-mère ! s’écria Geneviève.

Elle se jeta dans les bras d’une vieille femme qui la couvrit de baisers.

– Ah ! Ma chérie, ma chérie, que s’est-il passé ? Comme tu es en retard ; toi si exacte !

Geneviève présenta :

– Mme Ernemont, ma grand-mère. Le prince Sernine...

Puis elle raconta l’incident et Mme Ernemont répétait :

– Oh ! Ma chérie, comme tu as dû avoir peur !... je n’oublierai jamais, monsieur... je vous le jure... Mais comme tu as dû avoir peur, ma pauvre chérie !

– Allons, bonne-maman, tranquillise-toi puisque me voilà...

– Oui, mais la frayeur a pu te faire mal... On ne sait jamais les conséquences... Oh ! C’est horrible...

Ils longèrent une haie pardessus laquelle on devinait une cour plantée d’arbres, quelques massifs, un préau, et une maison blanche.

Derrière la maison s'ouvrait, à l'abri d'un bouquet de sureaux disposés en tonnelle, une petite barrière.

La vieille dame pria le prince Sernine d'entrer et le conduisit dans un petit salon qui servait à la fois de parloir.

Geneviève demanda au prince la permission de se retirer un instant, pour aller voir ses élèves, dont c'était l'heure du souper.

Le prince et Mme Ernemont restèrent seuls.

La vieille dame avait une figure pâle et triste, sous ses cheveux blancs dont les bandeaux se terminaient par deux anglaises. Trop forte, de marche lourde, elle avait, malgré son apparence et ses vêtements de dame, quelque chose d'un peu vulgaire, mais les yeux étaient infiniment bons.

Tandis qu'elle mettait un peu d'ordre sur la table, tout en continuant à dire son inquiétude, le prince Sernine s'approcha d'elle, lui saisit la tête entre les deux mains et l'embrassa sur les deux joues.

– Eh bien, la vieille, comment vas-tu ?

Elle demeura stupide, les yeux hagards, la bouche ouverte.

Le prince l'embrassa de nouveau en riant.

Elle bredouilla :

– Toi ! C'est toi ! Ah ! Jésus-Marie... Jésus-Marie... Est-ce possible ! Jésus-Marie !

– Ma bonne Victoire !

– Ne m'appelle pas ainsi, s'écria-t-elle en frissonnant. Victoire est morte. Ta vieille nourrice n'existe plus. J'appartiens tout entière à Geneviève...

Elle dit encore à voix basse :

– Ah ! Jésus j'avais bien lu ton nom dans les journaux... Alors, c'est vrai, tu recommences ta mauvaise vie ?

– Comme tu vois.

– Tu m'avais pourtant juré que c'était fini, que tu partais pour toujours, que tu voulais devenir honnête.

– J'ai essayé. Voilà quatre ans que j'essaie... Tu ne prétendras point que pendant ces quatre ans j'aie fait parler de moi ?

– Eh bien ?

– Eh bien, ça m'ennuie.

Elle soupira :

– Toujours le même... Tu n'as pas changé... Ah ! C'est bien fini, tu ne changeras jamais... Ainsi, tu es dans l'affaire Kesselbach ?

– Parbleu ! Sans quoi me serais-je donné la peine d’organiser contre Mme Kesselbach, à six heures, une agression pour avoir l’occasion, à six heures cinq, de l’arracher aux griffes de mes hommes ? Sauvée par moi, elle est obligée de me recevoir. Me voilà au cœur de la place, et, tout en protégeant la veuve, je surveille les alentours. Ah ! Que veux-tu, la vie que je mène ne me permet pas de flâner et d’employer le régime des petits soins et des hors-d’œuvre. Il faut que j’agisse par coups de théâtre, par victoires brutales. Elle l’observait avec effarement, et elle balbutia :

– Je comprends... je comprends tout ça, c’est du mensonge... Mais alors Geneviève...

– Eh ! D’une pierre, je faisais deux coups. Tant qu’à préparer un sauvetage, autant marcher pour deux. Pense à ce qu’il m’eût fallu de temps, d’efforts inutiles, peut-être, pour me glisser dans l’intimité de cette enfant ! Qu’étais-je pour elle ? Que serais-je encore ? Un inconnu, un étranger. Maintenant je suis le sauveur. Dans une heure je serai l’ami.

Elle se mit à trembler.

– Ainsi tu n’as pas sauvé Geneviève... ainsi tu vas nous mêler à tes histoires... Et soudain, dans un accès de révolte, l’agrippant aux épaules :

– Eh bien, non, j’en ai assez, tu entends ? Tu m’as amené cette petite un jour en me disant : « Tiens, je te la confie, ses parents sont morts prends-la sous ta garde. » Eh bien, elle y est, sous ma garde, et je saurai la défendre contre toi et contre toutes tes manigances.

Debout, bien d’aplomb, ses deux poings crispés, le visage résolu, Mme Ernemont semblait prête à toutes les éventualités.

Posément, sans brusquerie, le prince Sernine détacha l’une après l’autre les deux mains qui l’étreignaient, à son tour empoigna la vieille dame par les épaules, l’assit dans un fauteuil, se baissa vers elle, et, d’un ton très calme, lui dit :

– Zut !

Elle se mit à pleurer, vaincue tout de suite, et, croisant ses mains devant Sernine :

– Je t’en prie, laissenous tranquilles. Nous étions si heureuses ! Je croyais que tu nous avais oubliées, et je bénissais le ciel chaque fois qu’un jour s’écoulait. Mais oui... je t’aime bien, cependant. Mais Geneviève... vois-tu, je ne sais pas ce que je ferais pour cette enfant. Elle a pris ta place dans mon cœur.



– Je m’en aperçois, dit-il en riant. Tu m’enverrais au diable avec plaisir. Allons, assez de bêtises ! Je n’ai pas de temps à perdre. Il faut que je parle à Geneviève.

– Tu vas lui parler !

– Eh bien ! C’est donc un crime ?

– Et qu’est-ce que tu as à lui dire ?

– Un secret... un secret très grave, très émouvant...

La vieille dame s’effara :

– Et qui lui fera de la peine, peut-être ? Oh ! Je crains tout... je crains tout pour elle...

– La voilà, dit-il.

– Non, pas encore.

– Si, si je l’entends, essuie tes yeux et sois raisonnable...

– Écoute, fit-elle vivement, écoute, je ne sais pas quels sont les mots que tu vas prononcer, quel secret tu vas révéler à cette enfant que tu ne connais pas... Mais, moi qui la connais, je te dis ceci : Geneviève est une nature vaillante, forte, mais très sensible. Fais attention à tes paroles... Tu pourrais blesser en elle des sentiments... qu’il ne t’est pas possible de soupçonner...

– Et pourquoi, mon Dieu ?

– Parce qu’elle est d’une race différente de la tienne, d’un autre monde... je parle d’un autre monde moral... Il y a des choses qu’il t’est défendu de comprendre maintenant. Entre vous deux, l’obstacle est infranchissable... Geneviève a la conscience la plus pure et la plus haute... et toi...

– Et moi ?

– Et toi, tu n’es pas un honnête homme.

### – 3 –

Geneviève entra, vive et charmante.

– Toutes mes petites sont au dortoir, j’ai dix minutes de répit... Eh bien, grand-mère, qu’est-ce que c’est ? Tu as une figure toute drôle... Est-ce encore cette histoire ?

– Non, mademoiselle, dit Sernine, je crois avoir été assez heureux pour rassurer votre grand-mère. Seulement, nous causions de vous, de votre enfance, et c’est un sujet, semble-t-il, que votre grand-mère n’aborde pas sans émotion.

– De mon enfance ? dit Geneviève en rougissant... Oh ! Grand-mère !

– Ne la grondez pas, mademoiselle, c’est le hasard qui a amené la conversation sur ce terrain. Il se trouve que j’ai passé souvent par le petit village où vous avez été élevée.

– Aspremont ?

– Aspremont, près de Nice... Vous habitiez là une maison neuve, toute blanche...

– Oui, dit-elle, toute blanche, avec un peu de peinture bleue autour des fenêtres... J’étais bien jeune, puisque j’ai quitté Aspremont à sept ans ; mais je me rappelle les moindres choses de ce temps-là. Et je n’ai pas oublié l’éclat du soleil sur la façade blanche, ni l’ombre de l’eucalyptus au bout du jardin...

– Au bout du jardin, mademoiselle, il y avait un champ d’oliviers, et, sous un de ces oliviers, une table où votre mère travaillait les jours de chaleur

– C’est vrai, c’est vrai, dit-elle, toute remuée... moi, je jouais à côté...

– Et c’est là, dit-il, que j’ai vu votre mère plusieurs fois... Tout de suite, en vous voyant, j’ai retrouvé son image plus gaie, plus heureuse.

– Ma pauvre mère, en effet, n’était pas heureuse. Mon père était mort le jour même de ma naissance, et rien n’avait pu la consoler. Elle pleurait beaucoup. J’ai gardé de cette époque un petit mouchoir avec lequel j’essuyais ses larmes.

– Un petit mouchoir à dessins rosés.

– Quoi ! fit-elle, saisie d’étonnement, vous savez...

– J’étais là, un jour, quand vous la consoliez... Et vous la consoliez si gentiment que la scène est restée précise dans ma mémoire. Elle le regarda profondément, et murmura, presque en elle-même :

– Oui... oui... il me semble bien... l’expression de vos yeux... et puis le son de votre voix...

Elle baissa les paupières un instant, et se recueillit comme si elle cherchait vainement à fixer un souvenir qui lui échappait. Et elle reprit :

– Alors vous la connaissiez ?

– J’avais des amis près d’Aspremont, chez qui je la rencontrais. La dernière fois, elle m’a paru plus triste encore... plus pâle, et quand je suis revenu...

– C’était fini, n’est-ce pas ? dit Geneviève... oui, elle est partie très vite... en quelques semaines... et je suis restée seule avec des voisins qui la veillaient... et un matin on l’a emportée... Et le soir de ce jour, comme je dormais, il est venu quelqu’un qui m’a prise dans ses bras, qui m’a enveloppée de couvertures...

– Un homme ? dit le prince.

– Oui, un homme. Il me parlait tout bas, très doucement... sa voix me faisait du bien... et, en m’emmenant sur la route, puis en voiture dans la nuit, il me berçait et me racontait des histoires... de sa même voix... de sa même voix...

Elle s’était interrompue peu à peu, et elle le regardait de nouveau, plus profondément encore et avec un effort visible pour saisir l’impression fugitive qui l’effleurait par instants.

Il lui dit :

– Et après ? Où vous a-t-il conduite ?

– Là, mon souvenir est vague... C’est comme si j’avais dormi plusieurs jours... Je me retrouve seulement dans le bourg de Vendée où j’ai passé toute la seconde moitié de mon enfance, à Montégut, chez le père et la mère Izereau, de braves gens qui m’ont nourrie, qui m’ont élevée, et dont je n’oublierai jamais le dévouement et la tendresse.

– Et ils sont morts aussi, ceux-là ?

– Oui, dit-elle... une épidémie de fièvre typhoïde dans la région... mais je ne le sus que plus tard... Dès le début de leur maladie, j’avais été emportée comme la première fois, et dans les mêmes conditions, la nuit, par quelqu’un qui m’enveloppa également de couvertures... Seulement, j’étais plus grande, je me débattis, je voulus crier... et il dut me fermer la bouche avec un foulard.

– Vous aviez quel âge ?

– Quatorze ans... il y a de cela quatre ans.

– Donc, vous avez pu distinguer cet homme ?

– Non, celui-là se cachait davantage, et il ne m’a pas dit un seul mot... Cependant j’ai toujours pensé que c’était le même car j’ai gardé le souvenir de la même sollicitude, des mêmes gestes attentifs, pleins de précaution.

– Et après ?

– Après, comme jadis, il y a de l’oubli, du sommeil... Cette fois, j’ai été malade, paraît-il, j’ai eu la fièvre... Et je me réveille dans une chambre gaie, claire. Une dame à cheveux blancs est penchée sur moi et me sourit. C’est grand-mère... et la chambre, c’est celle que j’occupe là-haut.

Elle avait repris sa figure heureuse, sa jolie expression lumineuse, et elle termina en souriant :

– Et voilà comme quoi Mme Ernemont m’a trouvée un soir au seuil de sa porte, endormie, paraît-il, comme quoi elle m’a recueillie, comme quoi elle est devenue ma grand-mère, et comme quoi, après quelques épreuves, la petite fille d’Aspremont goûte les joies d’une existence calme, et apprend le calcul et la grammaire à des petites filles rebelles ou paresseuses mais qui l’aiment bien.

Elle s’exprimait gaiement, d’un ton à la fois réfléchi et allègre, et l’on sentait en elle l’équilibre d’une nature raisonnable.

Sernine l’écoutait avec une surprise croissante, et sans chercher à dissimuler son trouble.

Il demanda :

– Vous n’avez jamais entendu parler de cet homme, depuis ?

– Jamais.

– Et vous seriez contente de le revoir ?

– Oui, très contente.

– Eh bien, mademoiselle...

Geneviève tressaillit.

– Vous savez quelque chose... la vérité peut-être...

– Non... non... seulement...

Il se leva et se promena dans la pièce. De temps à autre son regard s’arrêtait sur Geneviève, et il semblait qu’il était sur le point de répondre par des mots plus précis à la question qui lui était posée. Allait-il parler ?

Mme Ernemont attendait avec angoisse la révélation de ce secret dont pouvait dépendre le repos de la jeune fille.

Il revint s’asseoir auprès de Geneviève, parut encore hésiter, et lui dit enfin :

– Non... non... une idée m’était venue... un souvenir...

– Un souvenir ? Et alors ?

– Je me suis trompé. Il y avait dans votre récit certains détails qui m’ont induit en erreur.

– Vous en êtes sûr ?

Il hésita encore, puis affirma :

– Absolument sûr.

– Eh ! dit-elle, désappointée, j’avais cru deviner que vous connaissiez...

Elle n’acheva pas, attendant une réponse à la question qu’elle lui posait, sans oser la formuler complètement.

Il se tut. Alors, n’insistant pas davantage, elle se pencha vers Mme Ernemont.

– Bonsoir, grand-mère, mes petites doivent être au lit, mais aucune d’elles ne pourrait dormir avant que je l’aie embrassée. Elle tendit la main au prince.

– Merci encore...

– Vous partez ? dit-il vivement.

– Excusez-moi ; grand-mère vous reconduira...

Il s’inclina devant elle et lui baisa la main. Au moment d’ouvrir la porte, elle se retourna et sourit.

Puis elle disparut.

Le prince écouta le bruit de ses pas qui s’éloignait, et il ne bougeait point, la figure pâle d’émotion.

– Eh bien, dit la vieille dame, tu n’as pas parlé ?

– Non...

– Ce secret...

– Plus tard... aujourd’hui, c’est étrange... Je n’ai pas pu.

– Était-ce donc si difficile ? Ne l’a-t-elle pas senti, elle, que tu étais l’inconnu qui, deux fois, l’avait emportée ? Il suffisait d’un mot...

– Plus tard... plus tard... dit-il en reprenant toute son assurance. Tu comprends bien... cette enfant me connaît à peine... Il faut d’abord que je conquière des droits à son affection, à sa tendresse... Quand je lui aurai donné l’existence qu’elle mérite, une existence merveilleuse, comme on en voit dans les contes de fées, alors je parlerai.

La vieille dame hocha la tête.

– J’ai bien peur que tu ne te trompes... Geneviève n’a pas besoin d’une existence merveilleuse... Elle a des goûts simples.

– Elle a les goûts de toutes les femmes, et la fortune, le luxe, la puissance procurent des joies qu’aucune d’elles ne méprise.

– Si, Geneviève. Et tu ferais mieux...

– Nous verrons bien. Pour l’instant, laisse-moi faire. Et sois tranquille. Je n’ai nullement l’intention, comme tu dis, de mêler Geneviève à toutes mes manigances. C’est à peine si elle me verra... Seulement, quoi, il fallait bien prendre contact... C’est fait... Adieu.

Il sortit de l’école, et se dirigea vers son automobile.

Il était tout heureux.

– Elle est charmante... et si douce, si grave ! Les yeux de sa mère, ces yeux qui m’attendrissaient jusqu’aux larmes... Mon Dieu, comme tout cela est loin ! Et quel joli souvenir... un peu triste, mais si joli !

Et il dit à haute voix :

– Certes oui, je m’occuperai de son bonheur. Et tout de suite encore ! Et dès ce soir ! Parfaitement, dès ce soir, elle aura un fiancé ! Pour les jeunes filles, n’est-ce pas la condition du bonheur ?

## – 4 –

Il retrouva son auto sur la grand-route.

– Chez moi, dit-il à Octave.

Chez lui il demanda la communication de Neuilly, téléphona ses instructions à celui de ses amis qu’il appelait le Docteur, puis s’habilla.

Il dîna au cercle de la rue Cambon, passa une heure à l’Opéra, et remonta dans son automobile.

– À Neuilly, Octave. Nous allons chercher le Docteur. Quelle heure est-il ?

– Dix heures et demie.

– Fichtre ! Active !

Dix minutes après, l’automobile s’arrêtait à l’extrémité du boulevard Inkermann, devant une villa isolée. Au signal de la trompe, le Docteur descendit. Le prince lui demanda :

– L’individu est prêt ?

– Empaqueté, ficelé, cacheté.

– En bon état ?

– Excellent. Si tout se passe comme vous me l’avez téléphoné, la police n’y verra que du feu.

– C’est son devoir. Embarquons-le.

Ils transportèrent dans l’auto une sorte de sac allongé qui avait la forme d’un individu, et qui semblait assez lourd. Et le prince dit :

– À Versailles, Octave, rue de la Vilaine, devant l’hôtel des Deux-Empereurs.

– Mais c’est un hôtel borgne, fit remarquer le Docteur, je le connais.

– À qui le dis-tu ? Et la besogne sera dure, pour moi du moins... Mais sapristi, je ne donnerais pas ma place pour une fortune ! Qui donc prétendait que la vie est monotone ?

L’hôtel des Deux-Empereurs... une allée boueuse... deux marches à descendre, et l’on pénètre dans un couloir où veille la lueur d’une lampe.

Du poing, Sernine frappa contre une petite porte.

Un garçon d’hôtel apparut. C’était Philippe, celui-là même à qui, le matin, Sernine avait donné des ordres au sujet de Gérard Baupré.

– Il est toujours là ? demanda le prince.

– Oui.

– La corde ?

– Le nœud est fait.

– Il n’a pas reçu le télégramme qu’il espérait ?

– Le voici, je l’ai intercepté. Sernine saisit le papier bleu et lut.

– Bigre, dit-il avec satisfaction, il était temps. On lui annonçait pour demain un billet de mille francs. Allons, le sort me favorise. Minuit moins un quart. Dans un quart d’heure le pauvre diable s’élancera dans l’éternité. Conduis-moi, Philippe. Reste là. Docteur.

Le garçon prit la bougie. Ils montèrent au troisième étage et suivirent, en marchant sur la pointe des pieds, un corridor bas et puant, garni de mansardes, et qui aboutissait à un escalier de bois où moisissaient les vestiges d’un tapis.

– Personne ne pourra m’entendre ? demanda Sernine.

– Personne. Les deux chambres sont isolées. Mais ne vous trompez pas, il est dans celle de gauche.

– Bien. Maintenant, redescends. À minuit, le Docteur, Octave et toi, vous apporterez l’individu là où nous sommes, et vous attendrez.

L'escalier de bois avait dix marches que le prince gravit avec des précautions infinies... En haut, un palier et deux portes. Il fallut cinq longues minutes à Sernine pour ouvrir celle de droite sans qu'un grincement rompît le silence.

Une lumière luisait dans l'ombre de la pièce. À tâtons, pour ne pas heurter une des chaises, il se dirigea vers cette lumière. Elle provenait de la chambre voisine et filtrait à travers une porte vitrée que recouvrait un lambeau de tenture.

Le prince écarta ce lambeau. Les carreaux étaient dépolis, mais abîmés, rayés par endroits, de sorte que, en appliquant un œil, on pouvait voir aisément tout ce qui se passait dans l'autre pièce.

Un homme s'y trouvait, qu'il aperçut de face, assis devant une table... C'était le poète Gérard Baupré.

Il écrivait à la clarté d'une bougie.

Au-dessus de lui pendait une corde qui était attachée à un crochet fixé dans le plafond. À l'extrémité inférieure de la corde, un nœud coulant s'arrondissait.

Un coup léger tinta à une horloge de la ville.

« Minuit moins cinq, pensa Sernine... Encore cinq minutes. »

Le jeune homme écrivait toujours. Au bout d'un instant il déposa sa plume, mit en ordre les dix ou douze feuillets de papier qu'il avait noircis d'encre, et se mit à les relire.

Cette lecture ne parut pas lui plaire, car une expression de mécontentement passa sur son visage. Il déchira son manuscrit et en brûla les morceaux à la flamme de la bougie. Puis, d'une main fiévreuse, il traça quelques mots sur une feuille blanche, signa brutalement et se leva.

Mais, ayant aperçu, à dix pouces au-dessus de sa tête, la corde, il se rassit d'un coup avec un grand frisson d'épouvante.

Sernine voyait distinctement sa pâle figure, ses joues maigres contre lesquelles il serrait ses poings crispés. Une larme coula, une seule, lente et désolée. Les yeux fixaient le vide, des yeux effrayants de tristesse, et qui semblaient voir déjà le redoutable néant.

Et c'était une figure si jeune ! Des joues si tendres encore, que ne rayait la cicatrice d'aucune ride ! Et des yeux bleus, d'un bleu de ciel oriental.

Minuit... les douze coups tragiques de minuit, auxquels tant de désespérés ont accroché la dernière seconde de leur existence !



Au douzième, il se dressa de nouveau et, bravement cette fois, sans trembler, regarda la corde sinistre. Il essaya même un sourire – pauvre sourire, lamentable grimace du condamné que la mort a déjà saisi.

Rapidement il monta sur la chaise et prit la corde d'une main.

Un instant il resta là, immobile, non point qu'il hésitât ou manquât de courage, mais c'était l'instant suprême, la minute de grâce que l'on s'accorde avant le geste fatal.

Il contempla la chambre infâme où le mauvais destin l'avait acculé, l'affreux papier des murs, le lit misérable.

Sur la table, pas un livre : tout avait été vendu. Pas une photographie, pas une enveloppe de lettre ! Il n'avait plus ni père, ni mère, plus de famille... Qu'est-ce qui le rattachait à l'existence ? Rien, ni personne.

D'un mouvement brusque, il engagea sa tête dans le nœud coulant et tira sur la corde jusqu'à ce que le nœud lui serrât bien le cou.

Et, des deux pieds renversant la chaise, il sauta dans le vide.

## – 5 –

Dix secondes, vingt secondes s'écoulèrent, vingt secondes formidables, éternelles...

Le corps avait eu deux ou trois convulsions. Les jambes avaient instinctivement cherché un point d'appui. Plus rien maintenant ne bougeait...

Quelques secondes encore... La petite porte vitrée s'ouvrit.

Sernine entra.

Sans la moindre hâte, il saisit la feuille de papier où le jeune homme avait apposé sa signature et il lut :

« Las de la vie, malade, sans argent, sans espoir, je me tue. Qu'on n'accuse personne de ma mort.

« 30 avril. – Gérard Baupré. »

Il remit la feuille sur la table, bien en vue, approcha la chaise et la posa sous les pieds du jeune homme. Lui-même il escalada la table, et, tout en tenant le corps serré contre lui, il le souleva, élargit le nœud coulant et dépassa la tête.

Le corps fléchit entre ses bras. Il le laissa glisser sur le long de la table, et, sautant à terre, il l'étendit sur le lit.

Puis, toujours avec le même flegme, il entrebâilla la porte de sortie.

– Vous êtes là tous les trois ? murmura-t-il.

Près de lui, au pied de l'escalier de bois, quelqu'un répondit :

– Nous sommes là. Faut-il hisser notre paquet ?

– Allez-y !

Il prit le bougeoir et les éclaira.

Péniblement les trois hommes montèrent l'escalier en portant le sac où était ficelé l'individu.

– Déposez-le ici, dit-il en montrant la table.

À l'aide d'un canif il coupa les ficelles qui entouraient le sac. Un drap blanc apparut qu'il écarta.

Dans ce drap, il y avait un cadavre, le cadavre de Pierre Leduc.

– Pauvre Pierre Leduc, dit Sernine, tu ne sauras jamais ce que tu as perdu en mourant si jeune ! Je t'aurais mené loin, mon bonhomme. Enfin, on se passera de tes services... Allons, Philippe, grimpe sur la table, et toi, Octave, sur la chaise. Soulevez-lui la tête et engagez le nœud coulant.

Deux minutes plus tard le corps de Pierre Leduc se balançait au bout de la corde.

– Parfait, ce n'est pas plus difficile que cela, une substitution de cadavres. Maintenant vous pouvez vous retirer tous. Toi, Docteur, tu repasseras ici demain matin, tu apprendras le suicide du sieur Gérard Baupré, tu entends, de Gérard Baupré – voici sa lettre d'adieu – tu feras appeler le médecin légiste et le commissaire, tu t'arrangeras pour que ni l'un ni l'autre ne constatent que le défunt a un doigt coupé et une cicatrice à la joue...

– Facile.

– Et tu feras en sorte que le procès-verbal soit écrit aussitôt et sous ta dictée.

– Facile.

– Enfin, évite l'envoi à la Morgue et qu'on donne le permis d'inhumer séance tenante.

– Moins facile.

– Essaie. Tu as examiné celui-là ?

Il désignait le jeune homme qui gisait inerte sur le lit.

– Oui, affirma le Docteur. La respiration redevient normale. Mais on risquait gros... la carotide eût pu...

– Qui ne risque rien... Dans combien de temps reprendra-t-il connaissance ?

– D’ici quelques minutes.

– Bien. Ah ! Ne pars pas encore. Docteur. Reste en bas. Ton rôle n’est pas fini ce soir.

Demeuré seul, le prince alluma une cigarette et fuma tranquillement, en lançant vers le plafond de petits anneaux de fumée bleue.

Un soupir le tira de sa rêverie. Il s’approcha du lit. Le jeune homme commençait à s’agiter, et sa poitrine se soulevait et s’abaissait violemment, ainsi qu’un dormeur sous l’influence d’un cauchemar.

Il porta ses mains à sa gorge comme s’il éprouvait une douleur, et ce geste le dressa d’un coup, terrifié, pantelant

Alors, il aperçut, en face de lui, Sernine.

– Vous ! murmura-t-il sans comprendre... Vous !...

Il le contemplait d’un regard stupide, comme il eût contemplé un fantôme.

De nouveau il toucha sa gorge, palpa son cou, sa nuque... Et soudain il eut un cri rauque, une folie d’épouvante agrandit ses yeux, hérissa le poil de son crâne, le secoua tout entier comme une feuille ! Le prince s’était effacé, et il avait vu, il voyait au bout de la corde, le pendu !

Il recula jusqu’au mur. Cet homme, ce pendu, c’était lui ! C’était lui-même. Il était mort, et il se voyait mort ! Rêve atroce qui suit le trépas ? Hallucination de ceux qui ne sont plus, et dont le cerveau bouleversé palpite encore d’un reste de vie ?...

Ses bras battirent l’air. Un moment il parut se défendre contre l’ignoble vision. Puis, exténué, vaincu une seconde fois, il s’évanouit.

– À merveille, ricana le prince... Nature sensible... impressionnable... Actuellement, le cerveau est désorbité... Allons, l’instant est propice... Mais si je n’enlève pas l’affaire en vingt minutes, il m’échappe...

Il poussa la porte qui séparait les deux mansardes, revint vers le lit, enleva le jeune homme, et le transporta sur le lit de l’autre pièce.

Puis il lui bassina les tempes avec de l’eau fraîche et lui fit respirer des sels.

La défaillance, cette fois, ne fut pas longue.

Timidement, Gérard entrouvrit les paupières et leva les yeux vers le plafond. La vision était finie.

Mais la disposition des meubles, l'emplacement de la table et de la cheminée, certains détails encore, tout le surprenait – et puis le souvenir de son acte... la douleur qu'il ressentait à la gorge...

Il dit au prince :

– J'ai fait un rêve, n'est-ce pas ?

– Non.

– Comment, non ?

Et soudain, se rappelant :

– Ah ! C'est vrai, je me souviens... j'ai voulu mourir et même...

Il se pencha anxieusement :

– Mais le reste ? La vision ?

– Quelle vision ?

– L'homme... la corde... cela, c'est un rêve ?...

– Non, affirma Sernine, cela aussi, c'est la réalité.

– Que dites-vous ? Que dites-vous ? Oh ! Non... non... je vous en prie... éveille-moi si je dors ou bien que je meure !... Mais je suis mort, n'est-ce pas ? Et c'est le cauchemar d'un cadavre... Ah ! Je sens ma raison qui s'en va... Je vous en prie...

Sernine posa doucement sa main sur les cheveux du jeune homme, et s'inclinant vers lui :

– Écoute-moi... écoute-moi bien, et comprends. Tu es vivant. Ta substance et ta pensée sont identiques et vivent. Mais Gérard Baupré est mort. Tu me comprends, n'est-ce pas ? L'être social qui avait nom Gérard Baupré n'existe plus. Tu l'as supprimé, celui-là. Demain, sur les registres de l'état civil, en face de ce nom que tu portais, on inscrira la mention : « décédé » – et la date de ton décès.

– Mensonge ! balbutia le jeune homme terrifié, mensonge ! Puisque me voilà, moi, Gérard Baupré !...

– Tu n'es pas Gérard Baupré, déclara Sernine.

Et désignant la porte ouverte :

– Gérard Baupré est là, dans la chambre voisine. Veux-tu le voir ? Il est suspendu au clou où tu l'as accroché. Sur la table se trouve la lettre par laquelle tu as signé sa mort. Tout cela est bien régulier, tout cela est

définitif. Il n'y a plus à revenir sur ce fait irrévocable et brutal : Gérard Baupré n'existe plus !

Le jeune homme écoutait éperdument. Plus calme, maintenant que les faits prenaient une signification moins tragique, il commençait à comprendre.

– Et alors ?

– Et alors, causons...

– Oui... oui... causons...

– Une cigarette ? dit le prince. Tu acceptes ? Ah ! Je vois que tu te rattaches à la vie. Tant mieux, nous nous entendrons, et cela rapidement.

Il alluma la cigarette du jeune homme, la sienne, et, tout de suite, en quelques mots, d'une voix sèche, il s'expliqua :

– Feu Gérard Baupré, tu étais las de vivre, malade, sans argent, sans espoir Veux-tu être bien portant, riche, puissant ?

– Je ne saisis pas.

– C'est bien simple. Le hasard t'a mis sur mon chemin, tu es jeune, joli garçon, poète, tu es intelligent, et – ton acte de désespoir le prouve – d'une belle honnêteté. Ce sont là des qualités que l'on trouve rarement réunies. Je les estime... et je les prends à mon compte.

– Elles ne sont pas à vendre.

– Imbécile ! Qui te parle de vente ou d'achat ? Garde ta conscience. C'est un joyau trop précieux pour que je t'en délivre.

– Alors qu'est-ce que vous me demandez ?

– Ta vie !

Et, désignant la gorge encore meurtrie du jeune homme :

– Ta vie ! Ta vie que tu n'as pas su employer ! Ta vie que tu as gâchée, perdue, détruite, et que je prétends refaire, moi, et suivant un idéal de beauté, de grandeur et de noblesse qui te donnerait le vertige, mon petit, si tu entrevoyais le gouffre où plonge ma pensée secrète...

Il avait saisi entre ses mains la tête de Gérard, et il continuait avec une emphase ironique :

– Tu es libre ! Pas d'entraves ! Tu n'as plus à subir le poids de ton nom ! Tu as effacé ce numéro matricule que la société avait imprimé sur toi comme un fer rouge sur l'épaule. Tu es libre ! Dans ce monde d'esclaves où chacun porte son étiquette, toi tu peux, ou bien aller et venir inconnu, invisible, comme si tu possédais l'anneau de Gygès ou bien choisir ton

étiquette, celle qui te plaît ! Comprends-tu ? Comprends-tu le trésor magnifique que tu représentes pour un artiste, pour toi si tu le veux ? Une vie vierge, toute neuve ! Ta vie, c'est de la cire que tu as le droit de modeler à ta guise, selon les fantaisies de ton imagination ou les conseils de ta raison.

Le jeune homme eut un geste de lassitude.

– Eh ! Que voulez-vous que je fasse de ce trésor ? Qu'en ai-je fait jusqu'ici ? Rien.

– Donne-le-moi.

– Qu'en pourrez-vous faire ?

– Tout. Si tu n'es pas un artiste, j'en suis un, moi ! Et enthousiaste, inépuisable, indomptable, débordant. Si tu n'as pas le feu sacré, je l'ai, moi ! Où tu as échoué, je réussirai, moi ! Donne-moi ta vie.

– Des mots, des promesses !... s'écria le jeune homme dont le visage s'animait... Des songes creux ! Je sais bien ce que je vaudrais !... Je connais ma lâcheté, mon découragement, mes efforts qui avortent, toute ma misère. Pour recommencer ma vie, il me faudrait une volonté que je n'ai pas...

– J'ai la mienne...

– Des amis...

– Tu en auras !

– Des ressources...

– Je t'en apporte, et quelles ressources ! Tu n'auras qu'à puiser, comme on puiserait dans un coffre magique.

– Mais qui êtes-vous donc ? s'écria le jeune homme avec égarement.

– Pour les autres, le prince Sernine... Pour toi... qu'importe ! Je suis plus que prince, plus que roi, plus qu'empereur.

– Qui êtes-vous ?... qui êtes-vous ? balbutia Baupré.

– Le Maître... celui qui veut et qui peut... celui qui agit... Il n'y a pas de limites à ma volonté, il n'y en a pas à mon pouvoir. Je suis plus riche que le plus riche, car sa fortune m'appartient... Je suis plus puissant que les plus forts, car leur force est à mon service.

Il lui saisit de nouveau la tête, et le pénétrant de son regard :

– Sois riche aussi... sois fort... c'est le bonheur que je t'offre... c'est la douceur de vivre... la paix pour ton cerveau de poète... c'est la gloire aussi. Acceptes-tu ?

– Oui... oui... murmura Gérard, ébloui et dominé. Que faut-il faire ?

– Rien.

– Cependant...

– Rien, te dis-je. Tout l'échafaudage de mes projets repose sur toi, mais tu ne comptes pas. Tu n'as pas à jouer de rôle actif. Tu n'es, pour l'instant, qu'un figurant... même pas ! Un pion que je pousse.

– Que ferai-je ?

– Rien... des vers ! Tu vivras à ta guise. Tu auras de l'argent. Tu jouiras de la vie. Je ne m'occuperai même pas de toi. Je te le répète, tu ne joues pas de rôle dans mon aventure.

– Et qui serai-je ?

Sernine tendit le bras et montra la chambre voisine :

– Tu prendras la place de celui-là. *Tu es celui-là*. Gérard tressaillit de révolte et de dégoût.

– Oh non ! Celui-là est mort... et puis c'est un crime... non, je veux une vie nouvelle, faite pour moi... imaginée pour moi... un nom inconnu...

– Celui-là, te dis-je, s'écria Sernine, irrésistible d'énergie et d'autorité... tu seras celui-là et pas un autre ! Celui-là, parce que son destin est magnifique, parce que son nom est illustre et qu'il te transmet un héritage dix fois séculaire de noblesse et d'orgueil.

– C'est un crime, gémit Baupré, tout défaillant...

– Tu seras celui-là, proféra Sernine avec une violence inouïe... celui-là ! Sinon tu redeviens Baupré, et sur Baupré, j'ai droit de vie ou de mort.

Choisis. Il tira son revolver, l'arma et le braqua sur le jeune homme.

– Choisis ! répéta-t-il.

L'expression de son visage était implacable. Gérard eut peur et s'abattit sur le lit en sanglotant.

– Je veux vivre !

– Tu le veux fermement, irrévocablement ?

– Oui, mille fois oui ! Après la chose affreuse que j'ai tentée, la mort m'épouvante... Tout... tout plutôt que la mort !... Tout !... la souffrance... la faim... la maladie... toutes les tortures, toutes les infamies... le crime même, s'il le faut... mais pas la mort.

Il frissonnait de fièvre et d'angoisse, comme si la grande ennemie rôdait encore autour de lui et qu'il se sentît impuissant à fuir l'étreinte de ses griffes.

Le prince redoubla d'efforts, et d'une voix ardente, le tenant sous lui comme une proie :

– Je ne te demande rien d'impossible, rien de mal... S'il y a quelque chose, j'en suis responsable... Non, pas de crime... un peu de souffrance, tout au plus... un peu de ton sang qui coulera. Mais qu'est-ce que c'est, auprès de l'effroi de mourir ?

– La souffrance m'est indifférente.

– Alors, tout de suite ! clama Sernine. Tout de suite ! Dix secondes de souffrance, et ce sera tout... dix secondes, et la vie de l'autre t'appartiendra...

Il l'avait empoigné à bras-le-corps, et, courbé sur une chaise, il lui tenait la main gauche à plat sur la table, les cinq doigts écartés. Rapidement il sortit de sa poche un couteau, en appuya le tranchant contre le petit doigt, entre la première et la deuxième jointure, et ordonna :

– Frappe ! Frappe toi-même ! Un coup de poing et c'est tout ! Il lui avait pris la main droite et cherchait à l'abattre sur l'autre comme un marteau. Gérard se tordit, convulsé d'horreur. Il comprenait.

– Jamais ! bégaya-t-il, jamais !

– Frappe ! Un seul coup et c'est fait, un seul coup, et tu seras pareil à cet homme, nul ne te reconnaîtra.

– Son nom...

– Frappe d'abord...

– Jamais ! Oh ! Quel supplice... Je vous en prie plus tard...

– Maintenant... je le veux... il le faut...

– Non... non... je ne peux pas...

– Mais frappe donc, imbécile, c'est la fortune, la gloire, l'amour.

Gérard leva le poing, dans un élan...

– L'amour, dit-il... oui... pour cela, oui...

– Tu aimeras et tu seras aimé, proféra Sernine. Ta fiancée t'attend. C'est moi qui l'ai choisie. Elle est plus pure que les plus pures, plus belle que les plus belles. Mais il faut la conquérir. Frappe !

Le bras se raidit pour le mouvement fatal, mais l'instinct fut plus fort.

Une énergie surhumaine convulsa le jeune homme. Brusquement il rompit l'étreinte de Sernine et s'enfuit.

Il courut comme un fou vers l'autre pièce. Un hurlement de terreur lui échappa, à la vue de l'abominable spectacle, et il revint tomber auprès de la



table, à genoux devant Sernine.

– Frappe ! dit celui-ci en étalant de nouveau les cinq doigts et en disposant la lame du couteau.

Ce fut mécanique. D'un geste d'automate, les yeux hagards, la face livide, le jeune homme leva son poing et frappa.

– Ah ! fit-il, dans un gémissement de douleur. Le petit bout de chair avait sauté. Du sang coulait. Pour la troisième fois, il s'était évanoui.

Sernine le regarda quelques secondes et prononça doucement :

– Pauvre gosse !... Va, je te revaudrai ça, et au centuple. Je paie toujours royalement.

Il descendit et retrouva le docteur en bas :

– C'est fini. À ton tour... Monte et fais-lui une incision dans la joue droite, pareille à celle de Pierre Leduc. Il faut que les deux cicatrices soient identiques. Dans une heure, je viens le rechercher.

– Où allez-vous ?

– Prendre l'air. J'ai le cœur qui chavire.

Dehors il respira longuement, puis il alluma une autre cigarette.

– Bonne journée, murmura-t-il. Un peu chargée, un peu fatigante, mais féconde, vraiment féconde. Me voici l'ami de Dolorès Kesselbach. Me voici l'ami de Geneviève. Je me suis confectionné un nouveau Pierre Leduc fort présentable et entièrement à ma dévotion. Et enfin, j'ai trouvé pour Geneviève un mari comme on n'en trouve pas à la douzaine. Maintenant, ma tâche est finie. Je n'ai plus qu'à recueillir le fruit de mes efforts. À vous de travailler, monsieur Lenormand. Moi, je suis prêt.

Et il ajouta, en songeant au malheureux mutilé qu'il avait ébloui de ses promesses :

– Seulement, il y a un seulement, j'ignore tout à fait ce qu'était ce Pierre Leduc dont j'ai octroyé généreusement la place à ce bon jeune homme. Et ça, c'est embêtant... Car, enfin, rien ne me prouve que Pierre Leduc n'était pas le fils d'un charcutier !

*M. Lenormand à l'ouvrage*Table des matières

## – 1 –

Le 31 mai, au matin, tous les journaux rappelaient que Lupin, dans une lettre écrite à M. Lenormand, avait annoncé pour cette date l'évasion de l'huissier Jérôme.

Et l'un d'eux résumait fort bien la situation à ce jour :

« L'affreux carnage du Palace-Hôtel remonte au 17 avril. Qu'a-t-on découvert depuis ? Rien.

« On avait trois indices : l'étui à cigarettes, les lettres L et M, le paquet de vêtements oublié dans le bureau de l'hôtel. Quel profit en a-t-on tiré ? Aucun.

« On soupçonne, paraît-il, un des voyageurs qui habitaient le premier étage, et dont la disparition semble suspecte. L'a-t-on retrouvé ? A-t-on établi son identité ? Non.

« Donc, le drame est aussi mystérieux qu'à la première heure, les ténèbres aussi épaisses.

« Pour compléter ce tableau, on nous assure qu'il y aurait désaccord entre le préfet de Police et son subordonné M. Lenormand, et que celui-ci, moins vigoureusement soutenu par le président du Conseil, aurait virtuellement donné sa démission depuis plusieurs jours. L'affaire Kesselbach serait poursuivie par le sous-chef de la Sûreté, M. Weber, l'ennemi personnel de M. Lenormand.

« Bref, c'est le désordre, l'anarchie.

« En face, Lupin, c'est-à-dire la méthode, l'énergie, l'esprit de suite.

« Notre conclusion ? Elle sera brève. Lupin enlèvera son complice aujourd'hui, 31 mai, ainsi qu'il l'a prédit. »

Cette conclusion, que l'on retrouvait dans toutes les autres feuilles, c'était celle également que le public avait adoptée. Et il faut croire que la menace n'avait pas été non plus sans porter en haut lieu, car le préfet de Police, et, en l'absence de M. Lenormand, soi-disant malade, le sous-chef de la Sûreté, M. Weber, avaient pris les mesures les plus rigoureuses, tant au Palais de Justice qu'à la prison de la Santé où se trouvait le prévenu.

Par pudeur on n'osa point suspendre, ce jour-là, les interrogatoires quotidiens de M. Formerie, mais, de la prison au boulevard du Palais, une véritable mobilisation de forces de police gardait les rues du parcours.

Au grand étonnement de tous, le 31 mai se passa et l'évasion annoncée n'eut pas lieu.

Il y eut bien quelque chose, un commencement d'exécution qui se traduisit par un embarras de tramways, d'omnibus et de camions au passage de la voiture cellulaire, et le bris inexplicable d'une des roues de cette voiture. Mais la tentative ne se précisa point davantage.

C'était donc l'échec. Le public en fut presque déçu, et la police triompha bruyamment.

Or, le lendemain, samedi, un bruit incroyable se répandit dans le Palais, courut dans les bureaux de rédaction : l'huissier Jérôme avait disparu.

Était-ce possible ?

Bien que les éditions spéciales confirmassent la nouvelle, on se refusait à l'admettre. Mais, à six heures, une note publiée par la Dépêche du Soir la rendit officielle :

*Nous recevons la communication suivante signée d'Arsène Lupin. Le timbre spécial qui s'y trouve apposé, conformément à la circulaire que Lupin adressait dernièrement à la presse, nous certifie l'authenticité du document.*

« Monsieur le Directeur,

« Veuillez m'excuser auprès du public de n'avoir point tenu ma parole hier. Au dernier moment, je me suis aperçu que le 31 mai tombait un vendredi ! Pouvais-je, un vendredi, rendre la liberté à mon ami ? Je n'ai pas cru devoir assumer une telle responsabilité.

« Je m'excuse aussi de ne point donner ici, avec ma franchise habituelle, des explications sur la façon dont ce petit événement s'est effectué. Mon procédé est tellement ingénieux et tellement simple que je craindrais, en le dévoilant, que tous les malfaiteurs ne s'en inspirassent.

Quel étonnement le jour où il me sera permis de parler ! C'est tout cela, dira-t-on ? Pas davantage, mais il fallait y penser.

« Je vous prie d'agréer, monsieur le Directeur...

« Signé : ARSÈNE LUPIN. »

Une heure après, M. Lenormand recevait un coup de téléphone : Valenglay, le président du Conseil, le demandait au ministère de l'Intérieur.

– Quelle bonne mine vous avez, mon cher Lenormand ! Et moi qui vous croyais malade et qui n'osais pas vous déranger !

– Je ne suis pas malade, monsieur le Président.

– Alors, cette absence, c'était par bouderie !... Toujours ce mauvais caractère.

– Que j'aie mauvais caractère, monsieur le Président, je le confesse... mais que je boude, non.

– Mais vous restez chez vous ! Et Lupin en profite pour donner la clef des champs à ses amis...

– Pouvais-je l'en empêcher ?

– Comment ! Mais la ruse de Lupin est grossière. Selon son procédé habituel, il a annoncé la date de l'évasion, tout le monde y a cru, un semblant de tentative a été esquissé, l'évasion ne s'est pas produite, et le lendemain, quand personne n'y pense plus, pffft, les oiseaux s'envolent.

– Monsieur le Président, dit gravement le chef de la Sûreté, Lupin dispose de moyens tels que nous ne sommes pas en mesure d'empêcher ce qu'il a décidé. L'évasion était certaine, mathématique. J'ai préféré passer la main... et laisser le ridicule aux autres.

Valenglay ricana :

– Il est de fait que M. le préfet de Police, à l'heure actuelle, et que M. Weber ne doivent pas se réjouir... Mais enfin, pouvez-vous m'expliquer, Lenormand ?...

– Tout ce qu'on sait, monsieur le Président, c'est que l'évasion s'est produite au Palais de Justice. Le prévenu a été amené dans une voiture cellulaire et conduit dans le cabinet de M. Formerie... mais il n'est pas sorti du Palais de Justice. Et cependant on ne sait ce qu'il est devenu.

– C'est ahurissant.

– Ahurissant.

– Et l'on n'a fait aucune découverte ?

– Si. Le couloir intérieur qui longe les cabinets d’instruction était encombré d’une foule absolument insolite de prévenus, de gardes, d’avocats, d’huissiers, et l’on a fait cette découverte que tous ces gens avaient reçu de fausses convocations à comparaître à la même heure. D’autre part, aucun des juges d’instruction qui les avaient soi-disant convoqués n’est venu ce jour-là à son cabinet, et cela par suite de fausses convocations du Parquet, les envoyant dans tous les coins de Paris et de la banlieue.

– C’est tout ?

– Non. On a vu deux gardes municipaux et un prévenu qui traversaient les cours. Dehors, un fiacre les attendait où ils sont montés tous les trois.

– Et votre hypothèse, Lenormand ? Votre opinion ?

– Mon hypothèse, monsieur le Président, c’est que les deux gardes municipaux étaient des complices qui, profitant du désordre du couloir, se sont substitués aux vrais gardes. Et mon opinion, c’est que cette évasion n’a pu réussir que grâce à des circonstances si spéciales, à un ensemble de faits si étrange, que nous devons admettre comme certaines les complicités les plus inadmissibles. Au Palais, ailleurs, Lupin a des attaches qui déjouent tous nos calculs. Il en a dans la Préfecture de police, il en a autour de moi. C’est une organisation formidable, un service de la Sûreté mille fois plus habile, plus audacieux, plus divers et plus souple que celui que je dirige.

– Et vous supportez cela, Lenormand !

– Non.

– Alors, pourquoi votre inertie depuis le début de cette affaire ? Qu’avez-vous fait contre Lupin ?

– J’ai préparé la lutte.

– Ah ! Parfait ! Et pendant que vous prépariez, il agissait, lui.

– Moi aussi.

– Et vous savez quelque chose ?

– Beaucoup.

– Quoi ? Parlez donc.

M. Lenormand fit, en s’appuyant sur sa canne, une petite promenade méditative à travers la vaste pièce. Puis il s’assit en face de Valenglay, brossa du bout de ses doigts les parements de sa redingote olive, consolida sur son nez ses lunettes à branches d’argent, et lui dit nettement :

– Monsieur le Président, j’ai dans la main trois atouts. D’abord, je sais le nom sous lequel se cache actuellement Arsène Lupin, le nom sous lequel il habitait boulevard Haussmann, recevant chaque jour ses collaborateurs, reconstituant et dirigeant sa bande.

– Mais alors, nom d’un chien, pourquoi ne l’arrêtez-vous pas ?

– Je n’ai eu ces renseignements qu’après coup. Depuis, le prince appelons-le prince Trois Étoiles, a disparu. Il est à l’étranger pour d’autres affaires.

– Et s’il ne reparaît pas ?

– La situation qu’il occupe, la manière dont il s’est engagé dans l’affaire Kesselbach exigent qu’il reparaisse, et sous le même nom.

– Néanmoins...

– Monsieur le Président, j’en arrive à mon second atout. J’ai fini par découvrir Pierre Leduc.

– Allons donc !

– Ou plutôt, c’est Lupin qui l’a découvert, et c’est Lupin qui, avant de disparaître, l’a installé dans une petite villa aux environs de Paris.

– Fichtre ! Mais comment avez-vous su ?

– Oh ! Facilement. Lupin a placé auprès de Pierre Leduc, comme surveillants et défenseurs, deux de ses complices. Or, ces complices sont des agents à moi, deux frères que j’emploie en grand secret et qui me le livreront à la première occasion.

– Bravo ! Bravo ! De sorte que...

– De sorte que, comme Pierre Leduc est, pourrait-on dire, le point central autour duquel convergent tous les efforts de ceux qui sont en quête du fameux secret Kesselbach... par Pierre Leduc, j’aurai un jour ou l’autre : 1° l’auteur du triple assassinat, puisque ce misérable s’est substitué à M. Kesselbach dans l’accomplissement d’un projet grandiose, et jusqu’ici inconnu, et puisque M. Kesselbach avait besoin de retrouver Pierre Leduc pour l’accomplissement de ce projet ; 2° j’aurai Arsène Lupin, puisque Arsène Lupin poursuit le même but.

– À merveille. Pierre Leduc est l’appât que vous tendez à l’ennemi.

– Et le poisson mord, monsieur le Président. Je viens de recevoir un avis par lequel on a vu tantôt un individu suspect qui rôdait autour de la petite villa que Pierre Leduc occupe sous la protection de mes deux agents secrets. Dans quatre heures, je serai sur les lieux.

- Et le troisième atout, Lenormand ?
- Monsieur le Président, il est arrivé hier à l'adresse de M. Rudolf Kesselbach une lettre que j'ai interceptée.
- Interceptée, vous allez bien.
- Que j'ai ouverte et que j'ai gardée pour moi. La voici. Elle date de deux mois. Elle est timbrée du Cap et contient ces mots :  
« Mon bon Rudolf, je serai le 1<sup>er</sup> juin à Paris, et toujours aussi misérable que quand vous m'avez secouru. Mais j'espère beaucoup dans cette affaire de Pierre Leduc que je vous ai indiquée. Quelle étrange histoire ! L'avez-vous retrouvé, lui ? Où en sommes-nous ? J'ai hâte de le savoir.  
« Signé : votre fidèle STEINWEG. »
- Le 1<sup>er</sup> juin, continua M. Lenormand, c'est aujourd'hui. J'ai chargé un de mes inspecteurs de me dénicher ce nommé Steinweg. Je ne doute pas de la réussite.
- Moi non plus, je n'en doute pas, s'écria Valenglay en se levant, et je vous fais toutes mes excuses, mon cher Lenormand, et mon humble confession : j'étais sur le point de vous lâcher mais en plein ! Demain, j'attendais le préfet de Police et M. Weber.
- Je le savais, monsieur le Président.
- Pas possible.
- Sans quoi, me serais-je dérangé ? Aujourd'hui vous voyez mon plan de bataille. D'un côté je tends des pièges où l'assassin finira par se prendre : Pierre Leduc ou Steinweg me le livreront. De l'autre côté je rôde autour de Lupin. Deux de ses agents sont à ma solde et il les croit ses plus dévoués collaborateurs. En outre, il travaille pour moi, puisqu'il poursuit, comme moi, l'auteur du triple assassinat. Seulement il s'imagine me rouler, et c'est moi qui le roule. Donc, je réussirai, mais à une condition.
- Laquelle ?
- C'est que j'aie les coudées franches, et que je puisse agir selon les nécessités du moment sans me soucier du public qui s'impatiente et de mes chefs qui intriguent contre moi.
- C'est convenu.
- En ce cas, monsieur le Président, d'ici quelques jours je serai vainqueur ou je serai mort.

À Saint-Cloud. Une petite villa située sur l'un des points les plus élevés du plateau, le long d'un chemin peu fréquenté. Il est onze heures du soir. M. Lenormand a laissé son automobile à Saint-Cloud, et, suivant le chemin avec précaution, il s'approche.

Une ombre se détache.

– C'est toi, Gourel ?

– Oui, chef.

– Tu as prévenu les frères Doudeville de mon arrivée ?

– Oui, votre chambre est prête, vous pouvez vous coucher et dormir...

À moins qu'on n'essaie d'enlever Pierre Leduc cette nuit, ce qui ne m'étonnerait pas, étant donné le manège de l'individu que les Doudeville ont aperçu.

Ils franchirent le jardin, entrèrent doucement, et montèrent au premier étage. Les deux frères, Jean et Jacques Doudeville, étaient là.

– Pas de nouvelles du prince Sernine ? leur demanda-t-il.

– Aucune, chef.

– Pierre Leduc ?

– Il reste étendu toute la journée dans sa chambre du rez-de-chaussée, ou dans le jardin. Il ne monte jamais nous voir.

– Il va mieux ?

– Bien mieux. Le repos le transforme à vue d'œil.

– Il est tout dévoué à Lupin ?

– Au prince Sernine plutôt, car il ne se doute pas que les deux ça ne fait qu'un. Du moins, je le suppose, on ne sait rien avec lui. Il ne parle jamais. Ah ! C'est un drôle de pistolet. Il n'y a qu'une personne qui ait le don de l'animer, de le faire causer, et même rire. C'est une jeune fille de Garches, à laquelle le prince Sernine l'a présenté, Geneviève Ernemont. Elle est venue trois fois déjà... Encore aujourd'hui...

Il ajouta en plaisantant :

– Je crois bien qu'on flirte un peu... C'est comme Son Altesse le prince Sernine et Mme Kesselbach... il paraît qu'il lui fait des yeux !... ce sacré Lupin !...



M. Lenormand ne répondit pas. On sentait que tous ces détails, dont il ne paraissait pas faire état, s'enregistraient au plus profond de sa mémoire, pour l'instant où il lui faudrait en tirer les conclusions logiques.

Il alluma un cigare, le mâchonna sans le fumer, le ralluma et le laissa tomber.

Il posa encore deux ou trois questions, puis, tout habillé, il se jeta sur son lit.

– S'il y a la moindre chose, qu'on me réveille... Sinon, je dors. Allez chacun à son poste.

Les autres sortirent. Une heure s'écoula, deux heures... Soudain, M. Lenormand sentit qu'on le touchait, et Gourel lui dit :

– Debout, chef, on a ouvert la barrière.

– Un homme, deux hommes ?

– Je n'en ai vu qu'un... La lune a paru à ce moment... il s'est accroupi contre un massif.

– Et les frères Doudeville ?

– Je les ai envoyés dehors, par derrière. Ils lui couperont la retraite quand le moment sera venu.

Gourel saisit la main de M. Lenormand, le conduisit en bas, puis dans une pièce obscure.

– Ne bougez pas, chef, nous sommes dans le cabinet de toilette de Pierre Leduc. J'ouvre la porte de l'alcôve où il couche... Ne craignez rien... il a pris son véronal comme tous les soirs... rien ne le réveille... Venez là... Hein, la cachette est bonne ?... ce sont les rideaux de son lit... D'ici, vous voyez la fenêtre et tout le côté de la chambre qui va du lit à la fenêtre.

Elle était grande ouverte, cette fenêtre, et une confuse clarté pénétrait, très précise par moments, lorsque la lune écartait le voile des nuages.

Les deux hommes ne quittaient pas des yeux le cadre vide de la croisée, certains que l'événement attendu se produirait par là.

Un léger bruit... un craquement...

– Il escalade le treillage, souffla Gourel.

– C'est haut ?

– Deux mètres... deux mètres cinquante...

Les craquements se précisèrent.

– Va-t'en, Gourel, murmura Lenormand, rejoins les Doudeville... ramène-les au pied du mur, et barrez la route à quiconque descendra d'ici.

Gourel s'en alla.

Au même moment une tête apparut au ras de la fenêtre, puis une ombre enjamba le balcon. M. Lenormand distingua un homme mince, de taille au-dessous de la moyenne, vêtu de couleur foncée, et sans chapeau.

L'homme se retourna et, penché au-dessus du balcon, regarda quelques secondes dans le vide comme pour s'assurer qu'aucun danger ne le menaçait. Puis il se courba et s'étendit sur le parquet. Il semblait immobile. Mais, au bout d'un instant, M. Lenormand se rendit compte que la tache noire qu'il formait dans l'obscurité avançait, s'approchait.

Elle gagna le lit.

Il eut l'impression qu'il entendait la respiration de cet être, et même qu'il devinait ses yeux, des yeux étincelants, aigus, qui perçaient les ténèbres comme des traits de feu, et qui *voyaient*, eux, à travers ces ténèbres.

Pierre Leduc eut un profond soupir et se retourna.

De nouveau le silence.

L'être avait glissé le long du lit par mouvements insensibles, et la silhouette sombre se détachait sur la blancheur des draps qui pendaient.

Si M. Lenormand avait allongé le bras, il l'eût touché. Cette fois il distingua nettement cette respiration nouvelle qui alternait avec celle du dormeur, et il eut l'illusion qu'il percevait aussi le bruit d'un cœur qui battait.

Tout à coup un jet de lumière... L'homme avait fait jouer le ressort d'une lanterne électrique à projecteur, et Pierre Leduc se trouva éclairé en plein visage. Mais l'homme, lui, restait dans l'ombre, et M. Lenormand ne put voir sa figure.

Il vit seulement quelque chose qui luisait dans le champ de la clarté, et il tressaillit. C'était la lame d'un couteau, et ce couteau, effilé, menu, stylet plutôt que poignard, lui parut identique au couteau qu'il avait ramassé près du cadavre de Chapman, le secrétaire de M. Kesselbach.

De toute sa volonté il se retint pour ne pas sauter sur l'homme. Auparavant, il voulait voir ce qu'il venait faire...

La main se leva. Allait-elle frapper ? M. Lenormand calcula la distance pour arrêter le coup. Mais non, ce n'était pas un geste de meurtre, mais un geste de précaution.

Si Pierre Leduc remuait, s'il tentait d'appeler, la main s'abattrait. Et l'homme s'inclina vers le dormeur, comme s'il examinait quelque chose.

« La joue droite... pensa M. Lenormand, la cicatrice de la joue droite... il veut s'assurer que c'est bien Pierre Leduc. »

L'homme s'était un peu tourné, de sorte qu'on n'apercevait que les épaules. Mais les vêtements, le pardessus étaient si proches qu'ils frôlaient les rideaux derrière lesquels se cachait M. Lenormand.

« Un mouvement de sa part, pensa-t-il, un frisson d'inquiétude, et je l'empoigne. »

Mais l'homme ne bougea pas, tout entier à son examen. Enfin, après avoir passé son poignard dans la main qui tenait la lanterne, il releva le drap de lit, à peine d'abord, puis un peu plus, puis davantage, de sorte qu'il advint que le bras gauche du dormeur fut découvert et que la main fut à nu.

Le jet de la lanterne éclaira cette main. Quatre doigts s'étaient. Le cinquième était coupé à la seconde phalange.

Une deuxième fois, Pierre Leduc fit un mouvement. Aussitôt la lumière s'éteignit, et durant un instant l'homme resta auprès du lit, immobile, tout droit. Allait-il se décider à frapper ? M. Lenormand eut l'angoisse du crime qu'il pouvait empêcher si aisément, mais qu'il ne voulait prévenir cependant qu'à la seconde suprême.

Un long, un très long silence. Subitement, il eut la vision, inexacte d'ailleurs, d'un bras qui se levait. Instinctivement il bougea, tendant la main au-dessus du dormeur. Dans son geste il heurta l'homme.

Un cri sourd. L'individu frappa dans le vide, se défendit au hasard, puis s'enfuit vers la fenêtre. Mais M. Lenormand avait bondi sur lui, et lui encerclait les épaules de ses deux bras.

Tout de suite, il le sentit qui cédait, et qui, plus faible, impuissant, se dérobait à la lutte et cherchait à glisser entre ses bras. De toutes ses forces il le plaqua contre lui, le ploya en deux et retendit à la renverse sur le parquet.

– Ah ! Je te tiens... je te tiens, murmura-t-il, triomphant.

Et il éprouvait une singulière ivresse à emprisonner de son étreinte irrésistible ce criminel effrayant, ce monstre innommable. Il se sentait vivre et frémir, rageur et désespéré, leurs deux existences mêlées, leurs souffles confondus.

– Qui es-tu ? dit-il... qui es-tu ?... il faudra bien parler...

Et il serrait le corps de l'ennemi avec une énergie croissante, car il avait l'impression que ce corps diminuait entre ses bras, qu'il s'évanouissait. Il serra davantage... et davantage...

Et, soudain, il frissonna des pieds à la tête. Il avait senti, il sentait une toute petite piquûre à la gorge... Exaspéré, il serra encore plus : la douleur augmenta. Et il se rendit compte que l'homme avait réussi à tordre son bras, à glisser sa main jusqu'à sa poitrine et à dresser son poignard. Le bras, certes, était immobilisé, mais à mesure que M. Lenormand resserrait le nœud de l'étreinte, la pointe du poignard entraînait dans la chair offerte.

Il renversa un peu la tête pour échapper à cette pointe : la pointe suivit le mouvement et la plaie s'élargit.

Alors il ne bougea plus, assailli par le souvenir des trois crimes, et par tout ce que représentait d'effarant, d'atroce et de fatidique cette même petite aiguille d'acier qui trouait sa peau, et qui s'enfonçait, elle aussi, implacablement...

D'un coup, il lâcha prise et bondit en arrière. Puis, tout de suite, il voulut reprendre l'offensive. Trop tard.

L'homme enjambait la fenêtre et sautait.

– Attention, Gourel ! cria-t-il, sachant que Gourel était là, prêt à recevoir le fugitif.

Il se pencha.

Un froissement de galets... une ombre entre deux arbres... le claquement de la barrière... Et pas d'autre bruit... Aucune intervention...

Sans se soucier de Pierre Leduc, il appela :

– Gourel !... Doudeville !

Aucune réponse. Le grand silence nocturne de la campagne.

Malgré lui il songea encore au triple assassinat, au stylet d'acier. Mais non, c'était impossible, l'homme n'avait pas eu le temps de frapper, il n'en avait même pas eu besoin, ayant trouvé le chemin libre.

À son tour il sauta et, faisant jouer le ressort de sa lanterne, il reconnut Gourel qui gisait sur le sol.

– Crebleu ! jura-t-il... S'il est mort, on me le paiera cher. Mais Gourel vivait, étourdi seulement, et, quelques minutes plus tard, revenant à lui, il grognait :

– Un coup de poing, chef un simple coup de poing en pleine poitrine. Mais quel gaillard !

– Ils étaient deux alors ?

– Oui, un petit, qui est monté, et puis un autre qui m’a surpris pendant que je veillais.

– Et les Doudeville ?

– Pas vus.

On retrouva l’un d’eux, Jacques, près de la barrière, tout sanglant, la mâchoire démolie, l’autre un peu plus loin, suffoquant, la poitrine défoncée.

– Quoi ? Qu’y a-t-il ? demanda M. Lenormand.

Jacques raconta que son frère et lui s’étaient heurtés à un individu qui les avait mis hors de combat avant qu’ils n’eussent le temps de se défendre.

– Il était seul ?

– Non, quand il est repassé près de nous, il était accompagné d’un camarade, plus petit que lui.

– As-tu reconnu celui qui t’a frappé ?

– À la carrure, ça m’a semblé l’Anglais du Palace-Hôtel, celui qui a quitté l’hôtel et dont nous avons perdu la trace.

– Le major ?

– Oui, le major Parbury.

### – 3 –

Après un instant de réflexion, M. Lenormand prononça :

– Le doute n’est plus permis. Ils étaient deux dans l’affaire Kesselbach : l’homme au poignard, qui a tué, et son complice, le major.

– C’est l’avis du prince Sernine, murmura Jacques Doudeville.

– Et ce soir, continua le chef de la Sûreté, ce sont eux encore... les deux mêmes.

Et il ajouta :

– Tant mieux. On a cent fois plus de chances de prendre deux coupables qu’un seul.

M. Lenormand soigna ses hommes, les fit mettre au lit, et chercha si les assaillants n’avaient point perdu quelque objet ou laissé quelque trace. Il ne trouva rien, et se coucha.

Au matin, Gourel et les Doudeville ne se ressentant pas trop de leurs blessures, il ordonna aux deux frères de battre les environs, et il partit avec

Gourel pour Paris, afin d'expédier ses affaires et de donner ses ordres.

Il déjeuna dans son bureau. À deux heures, il apprit une bonne nouvelle. Un de ses meilleurs agents, Dieuzy, avait cueilli, à la descente d'un train venant de Marseille, l'Allemand Steinweg, le correspondant de Rudolf Kesselbach.

– Dieuzy est là ? dit-il.

– Oui, chef, répondit Gourel, il est là avec l'Allemand.

– Qu'on me les amène.

À ce moment il reçut un coup de téléphone. C'était Jean Doudeville qui le demandait, du bureau de Garches. La communication fut rapide.

– C'est toi, Jean ? Du nouveau ?

– Oui, chef, le major Parbury...

– Eh bien ?

– Nous l'avons retrouvé. Il est devenu espagnol et il s'est bruni la peau. Nous venons de le voir. Il pénétrait dans l'École libre de Garches. Il a été reçu par cette demoiselle... vous savez, la jeune fille qui connaît le prince Sernine, Geneviève Ernemont.

– Tonnerre !

M. Lenormand lâcha l'appareil, sauta sur son chapeau, se précipita dans le couloir, rencontra Dieuzy et l'Allemand, et leur cria :

– À six heures... rendez-vous ici...

Il dégringola l'escalier, suivi de Gourel et de trois inspecteurs qu'il avait cueillis au passage, et s'engouffra dans son automobile.

– À Garches... dix francs de pourboire. Un peu avant le parc de Villeneuve, au détour de la ruelle qui conduit à l'école, il fit stopper. Jean Doudeville, qui l'attendait, s'écria aussitôt :

– Le coquin a filé par l'autre côté de la ruelle, il y a dix minutes.

– Seul ?

– Non, avec la jeune fille.

M. Lenormand empoigna Doudeville au collet :

– Misérable ! Tu l'as laissé partir ! Mais il fallait...

– Mon frère est sur sa piste.

– Belle avance ! Il le sèmera, ton frère. Est-ce que vous êtes de force ? Il prit lui-même la direction de l'auto et s'engagea résolument dans la ruelle, insouciant des ornières et des fourrés. Très vite, ils débouchèrent sur un chemin vicinal qui les conduisit à un carrefour où s'embranchaient cinq

routes. Sans hésiter, M. Lenormand choisit la route de gauche, celle de Saint-Cucufa. De fait, au haut de la côte qui descend vers l'étang, ils dépassèrent l'autre frère Doudeville qui leur cria :

– Ils sont en voiture... à un kilomètre.

Le chef n'arrêta pas. Il lança l'auto dans la descente, brûla les virages, contourna l'étang et soudain jeta une exclamation de triomphe.

Au sommet d'une petite montée qui se dressait au-devant d'eux, il avait vu la capote d'une voiture.

Malheureusement, il s'était engagé sur une mauvaise route. Il dut faire machine arrière.

Quand il fut revenu à l'embranchement, la voiture était encore là, arrêtée. Et, tout de suite, pendant qu'il virait, il aperçut une femme qui sautait de la voiture. Un homme apparut sur le marchepied. La femme allongea le bras. Deux détonations retentirent.

Elle avait mal visé sans doute, car une tête surgit de l'autre côté de la capote, et l'homme, avisant l'automobile, cingla d'un grand coup de fouet son cheval qui partit au galop. Et aussitôt un tournant cacha la voiture.

En quelques secondes, M. Lenormand acheva la manœuvre, piqua droit sur la montée, dépassa la jeune fille sans s'arrêter et, hardiment, tourna.

C'était un chemin forestier qui descendait, abrupt et rocailleux, entre des bois épais, et qu'on ne pouvait suivre que très lentement, avec les plus grandes précautions. Mais qu'importait ! À vingt pas en avant, la voiture, une sorte de cabriolet à deux roues, dansait sur les pierres, traînée, retenue plutôt, par un cheval qui ne se risquait que prudemment et à pas comptés. Il n'y avait plus rien à craindre, la fuite était impossible.

Et les deux véhicules roulèrent de haut en bas, cahotés et secoués. Un moment même, ils furent si près l'un de l'autre que M. Lenormand eut l'idée de mettre pied à terre et de courir avec ses hommes. Mais il sentit le péril qu'il y aurait à freiner sur une pente aussi brutale, et il continua, serrant l'ennemi de près, comme une proie que l'on tient à portée de son regard, à portée de sa main.

– Ça y est... chef... ça y est !... murmuraient les inspecteurs, étreints par l'imprévu de cette chasse.

En bas de la route s'amorçait un chemin qui se dirigeait vers la Seine, vers Bougival. Sur terrain plat, le cheval partit au petit trot, sans se presser, et en tenant le milieu de la voie.

Un effort violent ébranla l'automobile. Elle eut l'air, plutôt que de rouler, d'agir par bonds ainsi qu'un fauve qui s'élance, et, se glissant le long du talus, prête à briser tous les obstacles, elle rattrapa la voiture, se mit à son niveau, la dépassa...

Un juron de M. Lenormand... Des clameurs de rage... La voiture était vide !

La voiture était vide. Le cheval s'en allait paisiblement, les rênes sur le dos, retournant sans doute à l'écurie de quelque auberge environnante où on l'avait pris en location pour la journée.

Étouffant sa colère, le chef de la Sûreté dit simplement :

– Le major aura sauté pendant les quelques secondes où nous avons perdu de vue la voiture, au début de la descente.

– Nous n'avons qu'à battre les bois, chef, et nous sommes sûrs...

– De rentrer bredouilles. Le gaillard est loin, allez, et il n'est pas de ceux qu'on pince deux fois dans la même journée. Ah ! Crénom de crénom !

Ils rejoignirent la jeune fille qu'ils trouvèrent en compagnie de Jacques Doudeville, et qui ne paraissait nullement se ressentir de son aventure.

M. Lenormand, s'étant fait connaître, s'offrit à la ramener chez elle, et, tout de suite, il l'interrogea sur le major anglais Parbury. Elle s'étonna :

– Il n'est ni major ni anglais, et il ne s'appelle pas Parbury.

– Alors il s'appelle ?

– Juan Ribeira, il est espagnol, et chargé par son Gouvernement d'étudier le fonctionnement des écoles françaises.

– Soit. Son nom et sa nationalité n'ont pas d'importance. C'est bien celui que nous cherchons. Il y a longtemps que vous le connaissez ?

– Une quinzaine de jours. Il avait entendu parler d'une école que j'ai fondée à Garches, et il s'intéressait à ma tentative, au point de me proposer une subvention annuelle à la seule condition qu'il pût venir de temps à autre constater les progrès de mes élèves. Je n'avais pas le droit de refuser.

– Non, évidemment, mais il fallait consulter autour de vous... N'êtes-vous pas en relation avec le prince Sernine ? C'est un homme de bon conseil.

– Oh ! J'ai toute confiance en lui, mais actuellement il est en voyage.

– Vous n'aviez pas son adresse ?



– Non. Et puis, que lui aurais-je dit ? Ce monsieur se conduisait fort bien. Ce n'est qu'aujourd'hui... Mais je ne sais...

– Je vous en prie, mademoiselle, parlez-moi franchement... En moi aussi vous pouvez avoir confiance.

– Eh bien, M. Ribeira est venu tantôt. Il m'a dit qu'il était envoyé par une dame française de passage à Bougival, que cette dame avait une petite fille dont elle désirait me confier l'éducation, et qu'elle me priait de venir sans retard. La chose me parut toute naturelle. Et comme c'est aujourd'hui congé, comme M. Ribeira avait loué une voiture qui l'attendait au bout du chemin, je ne fis point de difficulté pour y prendre place.

– Mais enfin, quel était son but ? Elle rougit et prononça :

– M'enlever tout simplement. Au bout d'une demi-heure il me l'avouait.

– Vous ne savez rien sur lui ?

– Non.

– Il demeure à Paris ?

– Je le suppose.

– Il ne vous a pas écrit ? Vous n'avez pas quelques lignes de sa main, un objet oublié, un indice qui puisse nous servir ?

– Aucune indice... Ah ! Cependant... mais cela n'a sans doute aucune importance...

– Parlez !... parlez !... je vous en prie.

– Eh bien, il y a deux jours, ce monsieur m'a demandé la permission d'utiliser la machine à écrire dont je me sers, et il a composé – difficilement, car il n'était pas exercé – une lettre dont j'ai surpris par hasard l'adresse.

– Et cette adresse ?

– Il écrivait au *Journal*, et il glissa dans l'enveloppe une vingtaine de timbres.

– Oui, la petite correspondance sans doute, fit Lenormand.

– J'ai le numéro d'aujourd'hui, chef, dit Gourel.

M. Lenormand déplia la feuille et consulta la huitième page. Après un instant il eut un sursaut. Il avait lu cette phrase rédigée avec les abréviations d'usage :

*Nous informons toute personne connaissant M. Steinweg que nous voudrions savoir s'il est à Paris, et son adresse. Répondre par la même*

voie.

– Steinweg, s'écria Gourel, mais c'est précisément l'individu que Dieuzy nous amène.

« Oui, oui, fit M. Lenormand en lui-même, c'est l'homme dont j'ai intercepté la lettre à Kesselbach, l'homme qui a lancé celui-ci sur la piste de Pierre Leduc... Ainsi donc, eux aussi, ils ont besoin de renseignements sur Pierre Leduc et sur son passé... Eux aussi, ils tâtonnent... »

Il se frotta les mains : Steinweg était à sa disposition. Avant une heure Steinweg aurait parlé. Avant une heure le voile des ténèbres qui l'opprimaient et qui faisaient de l'affaire Kesselbach la plus angoissante et la plus impénétrable des affaires dont il eût poursuivi la solution, ce voile serait déchiré.

*M. Lenormand succombe*Table des matières

## – 1 –

À six heures du soir, M. Lenormand rentrait dans son cabinet de la Préfecture de police. Tout de suite il manda Dieuzy.

– Ton bonhomme est là ?

– Oui.

– Où en es-tu avec lui ?

– Pas bien loin. Il ne souffle pas mot. Je lui ai dit que, d'après une nouvelle ordonnance, les étrangers étaient tenus à une déclaration de séjour à la Préfecture et je l'ai conduit ici, dans le bureau de votre secrétaire.

– Je vais l'interroger.

Mais à ce moment un garçon survint.

– C'est une dame, chef, qui demande à vous parler tout de suite.

– Sa carte ?

– Voici.

– Mme Kesselbach ! Fais entrer.

Lui-même il alla au-devant de la jeune femme et la pria de s'asseoir. Elle avait toujours son même regard désolé, sa mine malade et cet air d'extrême lassitude où se révélait la détresse de sa vie.

Elle tendit le numéro du Journal, en désignant à l'endroit de la petite correspondance la ligne où il était question du sieur Steinweg.

– Le père Steinweg était un ami de mon mari, dit-elle, et je ne doute pas qu'il ne sache beaucoup de choses.

– Dieuzy, fit Lenormand, amène la personne qui attend... Votre visite, madame, n'aura pas été inutile. Je vous prie seulement, quand cette personne entrera, de ne pas dire un mot.

La porte s'ouvrit. Un homme apparut, un vieillard à collier de barbe blanche, à figure striée de rides profondes, pauvrement vêtu, l'air traqué de ces misérables qui roulent à travers le monde en quête de la pitance quotidienne.

Il resta sur le seuil, les paupières clignotantes, regarda M. Lenormand, sembla gêné par le silence qui l'accueillait, et tourna son chapeau entre ses mains avec embarras. Mais soudain il parut stupéfait, ses yeux s'agrandirent, et il bégaya :

– Madame... madame Kesselbach.

Il avait vu la jeune femme.

Et rasséréiné, souriant, sans plus de timidité, il s'approcha d'elle avec un mauvais accent :

– Ah ! Je suis content... enfin !... je croyais bien que jamais... j'étais étonné... pas de nouvelles là-bas... pas de télégramme... Et comment va ce bon Rudolf Kesselbach ?

La jeune femme eut un geste de recul, comme frappée en plein visage, et, d'un coup, elle tomba sur une chaise et se mit à sangloter.

– Quoi ! Eh bien, quoi ? fit Steinweg.

M. Lenormand s'interposa aussitôt.

– Je vois, monsieur, que vous ignorez certains événements qui ont eu lieu récemment. Il y a donc longtemps que vous êtes en voyage ?

– Oui, trois mois... J'étais remonté jusqu'aux mines. Ensuite, je suis revenu à Capetown, d'où j'ai écrit à Rudolf. Mais en route j'ai accepté du travail à Port-Saïd. Rudolf a reçu ma lettre, je suppose ?

– Il est absent. Je vous expliquerai les raisons de cette absence. Mais auparavant, il est un point sur lequel nous voudrions quelques renseignements. Il s'agit d'un personnage que vous avez connu, et que vous désigniez dans vos entretiens avec M. Kesselbach sous le nom de Pierre Leduc.

– Pierre Leduc ! Quoi ! Qui vous a dit ? Le vieillard fut bouleversé. Il balbutia de nouveau :

– Qui vous a dit ? Qui vous a révélé ?

>– M. Kesselbach.

– Jamais ! C'est un secret que je lui ai révélé, et Rudolf garde ses secrets... surtout celui-ci...

– Cependant il est indispensable que vous nous répondiez. Nous faisons actuellement sur Pierre Leduc une enquête qui doit aboutir sans retard, et vous seul pouvez nous éclairer, puisque M. Kesselbach n'est plus là.

Enfin, quoi, s'écria Steinweg, paraissant se décider, que vous faut-il ?

– Vous connaissez Pierre Leduc ?

– Je ne l'ai jamais vu, mais depuis longtemps je suis possesseur d'un secret qui le concerne. À la suite d'incidents inutiles à raconter, et grâce à une série de hasards, j'ai fini par acquérir la certitude que celui dont la découverte m'intéressait vivait à Paris dans le désordre, et qu'il se faisait appeler Pierre Leduc, ce qui n'est pas son véritable nom.

– Mais le connaît-il, lui, son véritable nom ?

– Je le suppose.

– Et vous ?

– Moi, je le connais.

– Eh bien, dites-le-nous.

Il hésita, puis violemment :

– Je ne le peux pas... je ne le peux pas...

– Mais pourquoi ?

– Je n'en ai pas le droit. Tout le secret est là. Or, ce secret, quand je l'ai dévoilé à Rudolf, il y a attaché tant d'importance qu'il m'a donné une grosse somme d'argent pour acheter mon silence, et qu'il m'a promis une fortune, une vraie fortune, pour le jour où il parviendrait, d'abord à retrouver Pierre Leduc, et ensuite à tirer parti du secret.

Il sourit amèrement :

– La grosse somme d'argent est déjà perdue. Je venais prendre des nouvelles de ma fortune.

– M. Kesselbach est mort, prononça le chef de la Sûreté.

Steinweg bondit.

– Mort ! Est-ce possible ! Non, c'est un piège. Madame Kesselbach, est-il vrai ?

Elle baissa la tête.

Il sembla écrasé par cette révélation imprévue, et, en même temps, elle devait lui être infiniment douloureuse, car il se mit à pleurer.

– Mon pauvre Rudolf, je l'avais vu tout petit... il venait jouer avec moi à Augsbourg... Je l'aimais bien.

Et invoquant le témoignage de Mme Kesselbach :

– Et lui aussi, n'est-ce pas, madame, il m'aimait bien ? Il a dû vous le dire... son vieux père Steinweg, comme il m'appelait.

M. Lenormand s'approcha de lui, et, de sa voix la plus nette :

– Écoutez-moi. M. Kesselbach est mort assassiné Voyons, soyez calme, les cris sont inutiles Il est mort assassiné, et toutes les circonstances du crime prouvent que le coupable était au courant de ce fameux projet. Y aurait-il quelque chose dans la nature de ce projet qui vous permettrait de deviner ?...

Steinweg restait interdit. Il balbutia :

– C'est de ma faute... Si je ne l'avais pas lancé sur cette voie

Mme Kesselbach s'avança suppliante.

– Vous croyez... vous avez une idée Oh ! Je vous en prie, Steinweg...

– Je n'ai pas d'idée... je n'ai pas réfléchi, murmura-t-il, il faudrait que je réfléchisse...

– Cherchez dans l'entourage de M. Kesselbach, lui dit Lenormand... Personne n'a été mêlé à vos conférences à ce moment-là ? Lui-même n'a pu se confier à personne ?

– À personne.

– Cherchez bien.

Tous deux, Dolorès et M. Lenormand, penchés sur lui, attendaient anxieusement sa réponse.

– Non, fit-il, je ne vois pas.

– Cherchez bien, reprit le chef de la Sûreté, le prénom et le nom de l'assassin ont comme initiale un L et un M.

– Un L, répéta-t-il... je ne vois pas... un L un M.

– Oui, les lettres sont en or et marquent le coin d'un étui à cigarettes qui appartenait à l'assassin.

– Un étui à cigarettes ? fit Steinweg avec un effort de mémoire.

– En acier bruni... et l'un des compartiments intérieurs est divisé en deux parties, la plus petite pour le papier à cigarettes, l'autre pour le tabac...

– En deux parties, en deux parties, redisait Steinweg, dont les souvenirs semblaient réveillés par ce détail. Ne pourriez-vous me montrer cet objet ?

– Le voici, ou plutôt en voici une reproduction exacte, dit Lenormand en lui donnant un étui à cigarettes.

– Hein ! Quoi !... fit Steinweg en prenant l'étui.

Il le contemplait d'un œil stupide, l'examinait, le retournait en tous sens, et soudain il poussa un cri, le cri d'un homme que heurte une effroyable idée. Et il resta là, livide, les mains tremblantes, les yeux hagards.

– Parlez, mais parlez donc, ordonna M. Lenormand.

– Oh ! fit-il comme aveuglé de lumière, tout s'explique.

– Parlez, mais parlez donc...

Il les repoussa tous deux, marcha jusqu'aux fenêtres en titubant, puis revint sur ses pas, et se jetant sur le chef de la Sûreté :

– Monsieur, monsieur l'assassin de Rudolf, je vais vous le dire... Eh bien...

Il s'interrompit.

– Eh bien ?... firent les autres.

Une minute de silence... Dans la grande paix du bureau, entre ces murs qui avaient entendu tant de confessions, tant d'accusations, le nom de l'abominable criminel allait-il résonner ? Il semblait à M. Lenormand qu'il était au bord de l'abîme insondable, et qu'une voix montait, montait jusqu'à lui... Quelques secondes encore et il saurait...

– Non, murmura Steinweg, non, je ne peux pas...

– Qu'est-ce que vous dites ? s'écria le chef de la Sûreté, furieux.

– Je dis que je ne peux pas.

– Mais vous n'avez pas le droit de vous taire ! La justice exige.

– Demain, je parlerai, demain il faut que je réfléchisse... Demain je vous dirai tout ce que je sais sur Pierre Leduc... tout ce que je suppose à propos de cet étui... Demain, je vous le promets...

On sentait en lui cette sorte d'obstination à laquelle se heurtent vainement les efforts les plus énergiques. M. Lenormand céda.

– Soit. Je vous donne jusqu'à demain, mais je vous avertis que si demain vous ne parlez pas, je serai obligé d'avertir le juge d'instruction.

Il sonna, et prenant l'inspecteur Dieuzy à part :

– Accompagne-le jusqu'à son hôtel... et restes-y... je vais t'envoyer deux camarades... Et surtout, ouvre l'œil et le bon. On pourrait essayer de nous le prendre.

L'inspecteur emmena Steinweg, et M. Lenormand, revenant vers Mme Kesselbach que cette scène avait violemment émue, s'excusa :

– Croyez à tous mes regrets, madame... je comprends à quel point vous devez être affectée...

Il l'interrogea sur l'époque où M. Kesselbach était rentré en relations avec le vieux Steinweg et sur la durée de ces relations. Mais elle était si lasse qu'il n'insista pas.

– Dois-je revenir demain ? demanda-t-elle.

– Mais non, mais non. Je vous tiendrai au courant de tout ce que dira Steinweg. Voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras jusqu'à votre voiture... Ces trois étages sont si durs à descendre...

Il ouvrit la porte et s'effaça devant elle. Au même moment des exclamations se firent entendre dans le couloir, et des gens accoururent, des inspecteurs de service, des garçons de bureau...

– Chef ! Chef !

– Qu'y a-t-il ?

– Dieuzy !...

– Mais il sort d'ici...

– On l'a trouvé dans l'escalier.

– Mort ?...

– Non, assommé, évanoui...

– Mais l'homme ?... l'homme qui était avec lui ?... le vieux Steinweg ?...

– Disparu...

– Tonnerre !...

## – 2 –

Il s'élança dans le couloir, dégringola l'escalier, et, au milieu d'un groupe de personnes qui le soignaient, il trouva Dieuzy étendu sur le palier du premier étage.

Il aperçut Gourel qui remontait.

– Ah ! Gourel, tu viens d'en bas ? Tu as rencontré quelqu'un ?

– Non, chef...

Mais Dieuzy se ranimait, et tout de suite, les yeux à peine ouverts, il marmotta :

– Ici, sur le palier, la petite porte...



– Ah ! Bon sang, la porte de la septième chambre ! s’écria le chef de la Sûreté. J’avais pourtant bien dit qu’on la ferme à clef... Il était certain qu’un jour ou l’autre...

Il se rua sur la poignée.

– Eh parbleu ! Le verrou est poussé de l’autre côté, maintenant. La porte était vitrée en partie. Avec la crosse de son revolver, il brisa un carreau, puis tira le verrou et dit à Gourel :

– Galope par là jusqu’à la sortie de la place Dauphine...

Et, revenant à Dieuzy :

– Allons, Dieuzy, cause. Comment t’es-tu laissé mettre dans cet état ?

– Un coup de poing, chef

– Un coup de poing de ce vieux ? Mais il ne tient pas debout !

– Pas du vieux, chef, mais d’un autre qui se promenait dans le couloir pendant que Steinweg était avec vous, et qui nous a suivis comme s’il s’en allait, lui aussi... Arrivé là, il m’a demandé si j’avais du feu... J’ai cherché ma boîte d’allumettes... Alors il en a profité pour m’allonger son poing dans l’estomac. Je suis tombé, et, en tombant, j’ai eu l’impression qu’il ouvrait cette porte et qu’il entraînait le vieux...

– Tu pourrais le reconnaître ?

– Ah ! Oui, chef... un gaillard solide, la peau noire... un type du Midi, pour sûr...

– Ribeira, grinça M. Lenormand, toujours lui ! Ribeira, alias Parbury. Ah ! Le forban, quelle audace ! Il avait peur du vieux Steinweg... il est venu le cueillir, ici même, à ma barbe !

Et, frappant du pied avec colère :

– Mais, cristi, comment a-t-il su que Steinweg était là, le bandit ! Il n’y a pas quatre heures, je le pourchassais dans les bois de Saint-Cucufa et maintenant le voici ! Comment a-t-il su ? Il vit donc dans ma peau ?

Il fut pris d’un de ces accès de rêverie où il semblait ne plus rien entendre et ne plus rien voir. Mme Kesselbach, qui passait à ce moment, le salua sans qu’il répondît. Mais un bruit de pas dans le couloir secoua sa torpeur.

– Enfin, c’est toi, Gourel ?

– C’est bien ça, chef, dit Gourel, tout essoufflé. Ils étaient deux. Ils ont suivi ce chemin, et ils sont sortis par la place Dauphine. Une automobile les

attendait. Il y avait dedans deux personnes, un homme vêtu de noir avec un chapeau mou rabattu sur les yeux...

– C’est lui, murmura M. Lenormand, c’est l’assassin, le complice de Ribeira-Parbury. Et l’autre personne ?

– Une femme, une femme sans chapeau, comme qui dirait une bonne et jolie, paraît-il, rousse.

– Hein ? Quoi ! Tu dis qu’elle était rousse ?

– Oui.

Monsieur Lenormand se retourna d’un élan, descendit l’escalier quatre à quatre, franchit les cours et déboucha sur le quai des Orfèvres.

– Halte ! cria-t-il.

Une Victoria à deux chevaux s’éloignait. C’était la voiture de Mme Kesselbach... Le cocher entendit et arrêta. Déjà M. Lenormand avait bondi sur le marchepied :

– Mille pardons, madame, votre aide m’est indispensable. Je vous demanderai la permission de vous accompagner Mais il nous faut agir rapidement. Gourel, mon auto... Tu l’as renvoyée ?... Une autre alors, n’importe laquelle...

Chacun courut de son côté. Mais il s’écoula une dizaine de minutes avant qu’on ramenât une auto de louage. M. Lenormand bouillait d’impatience. Mme Kesselbach, debout sur le trottoir, chancelait, son flacon de sels à la main.

Enfin ils s’installèrent.

– Gourel, monte à côté du chauffeur et droit sur Garches.

– Chez moi ! fit Dolorès stupéfaite.

Il ne répondit pas. Il se montrait à la portière, agitait son coupe-file, se nommait aux agents qui réglaient la circulation des rues. Enfin, quand on parvint au Cours-la-Reine, il se rassit et prononça :

– Je vous en supplie, madame, répondez nettement à mes questions. Vous avez vu Mlle Geneviève Ernemont, tantôt vers quatre heures ?

– Geneviève... oui... je m’habillais pour sortir.

– C’est elle qui vous a parlé de l’insertion du *Journal*, relative à Steinweg ?

– En effet.

– Et c’est là-dessus que vous êtes venue me voir ?

– Oui.

- Vous étiez seule pendant la visite de Mlle Ernemont ?
- Ma foi... je ne sais pas... Pourquoi ?
- Rappelez-vous. L'une de vos femmes de chambre était là ?
- Peut-être... comme je m'habillais...
- Quel est leur nom ?
- Suzanne... et Gertrude.
- L'une d'elles est rousse, n'est-ce pas ?
- Oui, Gertrude.
- Vous la connaissez depuis longtemps ?
- Sa sœur m'a toujours servie et Gertrude est chez moi depuis des années... C'est le dévouement en personne, la probité...
- Bref, vous répondez d'elle ?
- Oh ! Absolument.
- Tant mieux, tant mieux !

Il était sept heures et demie, et la lumière du jour commençait à s'atténuer quand l'automobile arriva devant la maison de retraite. Sans s'occuper de sa compagne, le chef de la Sûreté se précipita chez le concierge.

- La bonne de Mme Kesselbach vient de rentrer, n'est-ce pas ?
- Qui ça, la bonne ?
- Oui, Gertrude, une des deux sœurs.
- Mais Gertrude n'a pas dû sortir, monsieur, nous ne l'avons pas vue sortir.
- Cependant quelqu'un vient de rentrer.
- Oh ! Non, monsieur, nous n'avons ouvert la porte à personne, depuis... depuis six heures du soir.
- Il n'y a pas d'autre issue que cette porte ?
- Aucune. Les murs entourent le domaine de toutes parts, et ils sont hauts...

– Madame Kesselbach, dit M. Lenormand à sa compagne, nous irons jusqu'à votre pavillon.

Ils s'en allèrent tous les trois. Mme Kesselbach, qui n'avait pas la clef, sonna. Ce fut Suzanne, l'autre sœur, qui apparut.

- Gertrude est ici ? demanda Mme Kesselbach.
- Mais oui, madame, dans sa chambre.

– Faites-la venir, mademoiselle, ordonna le chef de la Sûreté. Au bout d'un instant, Gertrude descendit, avenante et gracieuse avec son tablier blanc orné de broderies. Elle avait une figure assez jolie, en effet, encadrée de cheveux roux. M. Lenormand la regarda longtemps sans rien dire, comme s'il cherchait à pénétrer au-delà de ces yeux innocents. Il ne l'interrogea pas. Au bout d'une minute, il dit simplement :

– C'est bien, mademoiselle, je vous remercie. Tu viens, Gourel ? Il sortit avec le brigadier et, tout de suite, en suivant les allées sombres du jardin, il dit :

– C'est elle.

– Vous croyez, chef ? Elle a l'air si tranquille !

– Beaucoup trop tranquille. Une autre se serait étonnée, m'aurait demandé pourquoi je la faisais venir. Elle, rien. Rien que l'application d'un visage qui veut sourire à tout prix. Seulement, de sa tempe, j'ai vu une goutte de sueur qui coulait le long de son oreille.

– Et alors ?

– Alors, tout cela est clair. Gertrude est complice des deux bandits qui manœuvrent autour de l'affaire Kesselbach, soit pour surprendre et pour exécuter le fameux projet, soit pour capter les millions de la veuve. Sans doute l'autre sœur est-elle aussi du complot. Vers quatre heures, Gertrude, prévenue que je connais l'annonce du *Journal* et qu'en outre j'ai rendez-vous avec Steinweg, profite du départ de sa maîtresse, court à Paris, retrouve Ribeira et l'homme au chapeau mou, et les entraîne au Palais de Justice où Ribeira confisque à son profit le sieur Steinweg.

Il réfléchit et conclut :

– Tout cela nous prouve : 1° l'importance qu'ils attachent à Steinweg et la frayeur que leur inspirent ses révélations ; 2° qu'une véritable conspiration est ourdie autour de Mme Kesselbach ; 3° que je n'ai pas de temps à perdre, car la conspiration est mûre.

– Soit, dit Gourel, mais il y a une chose inexplicable. Comment Gertrude a-t-elle pu sortir du jardin où nous sommes et y entrer à l'insu des concierges ?

– Par un passage secret que les bandits ont dû pratiquer récemment.

– Et qui aboutirait sans doute, fit Gourel, au pavillon de Mme Kesselbach ?

– Oui, peut-être, dit M. Lenormand, peut-être... Mais j'ai une autre idée...

Ils suivirent l'enceinte des murs. La nuit était claire, et si l'on ne pouvait guère discerner leurs deux silhouettes, ils voyaient suffisamment, eux, pour examiner les pierres des murailles et pour s'assurer qu'aucune brèche, si habile qu'elle fût, n'avait été pratiquée.

– Une échelle, sans doute ? insinua Gourel.

– Non, puisque Gertrude passe en plein jour. Une communication de ce genre ne peut évidemment pas aboutir dehors. Il faut que l'orifice en soit caché par quelque construction déjà existante.

– Il n'y a que les quatre pavillons, objecta Gourel, et ils sont tous habités.

– Pardon, le troisième pavillon, le pavillon Hortense, n'est pas habité.

– Qui vous l'a dit ?

– Le concierge. Par peur du bruit, Mme Kesselbach a loué ce pavillon, lequel est proche du sien. Qui sait si, en agissant ainsi, elle n'a pas subi l'influence de Gertrude ?

Il fit le tour de la maison. Les volets étaient fermés. À tout hasard, il souleva le loquet de la porte : la porte s'ouvrit.

– Ah ! Gourel, je crois que nous y sommes. Entrons. Allume ta lanterne Oh ! Le vestibule, le salon, la salle à manger c'est bien inutile. Il doit y avoir un sous-sol, puisque la cuisine n'est pas à cet étage.

– Par ici, chef, voici l'escalier de service.

Ils descendirent, en effet, dans une cuisine assez vaste et encombrée de chaises de jardin et de guérites en jonc. Une buanderie, servant aussi de cellier, y attenait et présentait le même désordre d'objets entassés les uns pardessus les autres.

– Qu'est-ce qui brille, là, chef ?

Gourel, s'étant baissé, ramassa une épingle de cuivre à tête de perle fausse.

– La perle est toute brillante encore, dit Lenormand, ce qui ne serait point, si elle avait séjourné longtemps dans cette cave. Gertrude a passé ici, Gourel.

Gourel se mit à démolir un amoncellement de fûts vides, de casiers et de vieilles tables boiteuses.

– Tu perds ton temps, Gourel. Si le passage est là, comment aurait-on le loisir, d’abord de déplacer tous ces objets, et ensuite de les replacer derrière soi ? Tiens, voici un volet hors d’usage qui n’a aucune raison sérieuse d’être accroché au mur par ce clou. Écarte-le.

Gourel obéit.

Derrière le volet, le mur était creusé. À la clarté de la lanterne, ils virent un souterrain qui s’enfonçait.

### – 3 –

– Je ne me trompais pas, dit M. Lenormand, la communication est de date récente. Tu vois, ce sont des travaux faits à la hâte et pour une durée d’ailleurs limitée... Pas de maçonnerie. De place en place deux madriers en croix et une solive qui sert de plafond, et c’est tout. Ça tiendra ce que ça tiendra, mais toujours assez pour le but qu’on poursuit, c’est-à-dire...

– C’est-à-dire quoi, chef ?

– Eh bien, d’abord pour permettre les allées et venues entre Gertrude et ses complices... et puis, un jour, un jour prochain, l’enlèvement ou plutôt la disparition miraculeuse, incompréhensible de Mme Kesselbach.

Ils avançaient avec précaution pour ne pas heurter certaines poutres, dont la solidité ne semblait pas inébranlable. À première vue, la longueur du tunnel était de beaucoup supérieure aux cinquante mètres tout au plus qui séparaient le pavillon de l’enceinte du jardin. Il devait donc aboutir assez loin des murs, et au-delà d’un chemin qui longeait le domaine.

– Nous n’allons pas du côté de Villeneuve et de l’étang, par ici ? demanda Gourel.

– Du tout, juste à l’opposé, affirma M. Lenormand. La galerie descendait en pente douce. Il y eut une marche, puis une autre, et l’on obliqua vers la droite. À ce moment ils se heurtèrent à une porte qui était encastrée dans un rectangle de moellons soigneusement cimentés. M. Lenormand l’ayant poussée, elle s’ouvrit.

– Une seconde, Gourel, dit-il en s’arrêtant... réfléchissons... il vaudrait peut-être mieux rebrousser chemin.

– Et pourquoi ?

– Il faut penser que Ribeira a prévu le péril, et supposer qu’il a pris ses précautions au cas où le souterrain serait démasqué. Or, il sait que nous fouillons le jardin. Il nous a vus sans doute entrer dans ce pavillon. Qui nous assure qu’il n’est pas en train de nous tendre un piège ?

– Nous sommes deux, chef.

– Et ils sont vingt, eux.

Il regarda. Le souterrain remontait, et il marcha vers l’autre porte, distante de cinq à six mètres.

– Allons jusqu’ici, dit-il, nous verrons bien.

Il passa, suivi de Gourel auquel il recommanda de laisser la porte ouverte, et il marcha vers l’autre porte, se promettant bien de ne pas aller plus loin. Mais celle-ci était close, et, bien que la serrure parût fonctionner, il ne parvint pas à ouvrir.

– Le verrou est mis, dit-il. Ne faisons pas de bruit et revenons. D’autant que, dehors, nous établirons, d’après l’orientation de la galerie, la ligne sur laquelle il faudra chercher l’autre issue du souterrain.

Ils revinrent donc sur leurs pas vers la première porte, quand Gourel, qui marchait le premier, eut une exclamation de surprise.

– Tiens, elle est fermée...

– Comment ! Mais je t’avais dit de la laisser ouverte.

– Je l’ai laissée ouverte, chef, mais le battant est retombé tout seul.

– Impossible ! Nous aurions entendu le bruit.

– Alors ?...

– Alors... alors je ne sais pas... Il s’approcha.

– Voyons... il y a une clef... Elle tourne. Mais de l’autre côté il doit y avoir un verrou...

– Qui l’aurait mis ?

– Eux parbleu ! Derrière notre dos. Ils ont peut-être une autre galerie qui longe celle-ci ou bien ils étaient restés dans ce pavillon inhabité... Enfin, quoi, nous sommes pris au piège.

Il s’acharna contre la serrure, introduisit son couteau dans la fente, chercha tous les moyens, puis, en un moment de lassitude, prononça :

– Rien à faire !

– Comment, chef, rien à faire ? En ce cas, nous sommes fichus ?

– Ma foi... dit-il.

Ils retournèrent à l'autre porte, puis revinrent à la première. Elles étaient toutes deux massives, en bois dur, renforcées par des traverses somme toute indestructibles.

– Il faudrait une hache, dit le chef de la Sûreté ou tout au moins un instrument sérieux... un couteau même, avec lequel on essaierait de découper l'emplacement probable du verrou... Et nous n'avons rien.

Il eut un accès de rage subit, et se rua contre l'obstacle, comme s'il espérait l'abolir. Puis, impuissant, vaincu, il dit à Gourel :

– Écoute, nous verrons ça dans une heure ou deux... Je suis éreinté, je vais dormir... Veille, pendant ce temps-là... Et si l'on venait nous attaquer...

– Ah ! Si l'on venait, nous serions sauvés, chef... s'écria Gourel en homme qu'eût soulagé la bataille, si inégale qu'elle fût.

M. Lenormand se coucha par terre. Au bout d'une minute il dormait.

Quand il se réveilla, il resta quelques secondes indécis, sans comprendre, et il se demandait aussi quelle était cette sorte de souffrance qui le tourmentait.

– Gourel, appela-t-il... Eh bien ! Gourel ?

N'obtenant pas de réponse, il fit jouer le ressort de sa lanterne, et il aperçut Gourel à côté de lui qui dormait profondément.

« Qu'est-ce que j'ai à souffrir ainsi ? pensait-il... de véritables tiraillements... Ah ça ! Mais j'ai faim ! Tout simplement je meurs de faim ! Quelle heure est-il donc ? »

Sa montre marquait sept heures vingt, mais il se rappela qu'il ne l'avait pas remontée. La montre de Gourel ne marchait pas davantage.

Celui-ci cependant s'étant réveillé sous l'action des mêmes souffrances d'estomac, ils estimèrent que l'heure du déjeuner devait être largement dépassée, et qu'ils avaient déjà dormi une partie du jour.

– J'ai les jambes tout engourdis, déclara Gourel... et les pieds comme s'ils étaient dans de la glace... Quelle drôle d'impression !

Il voulut se frictionner et reprit :

– Tiens, mais ce n'est pas dans la glace qu'ils étaient mes pieds, c'est dans l'eau... Regardez, chef... Du côté de la première porte c'est une véritable mare...

– Des infiltrations, répondit M. Lenormand. Remontons vers la seconde porte, tu te sécheras...



– Mais qu’est-ce que vous faites donc, chef ?

– Crois-tu que je me laisserai enterrer vivant dans ce caveau ?... Ah ! Non, je ne suis pas encore d’âge... Puisque les deux portes sont fermées, tâchons de traverser les parois.

Une à une il détachait les pierres qui faisaient saillie à hauteur de sa main, dans l’espoir de pratiquer une autre galerie qui s’en irait en pente jusqu’au niveau du sol. Mais le travail était long et pénible, car, en cette partie du souterrain, les pierres étaient cimentées.

– Chef chef, balbutia Gourel, d’une voix étranglée...

– Eh bien ?

– Vous avez les pieds dans l’eau.

– Allons donc ! Tiens, oui... Ma foi, que veux-tu !... on se séchera au soleil.

– Mais vous ne voyez donc pas ?

– Quoi ?

– Mais ça monte, chef, ça monte...

– Qu’est-ce qui monte ?

– L’eau...

M. Lenormand sentit un frisson qui lui courait sur la peau. Il comprenait tout d’un coup. Ce n’était pas des infiltrations fortuites, mais une inondation habilement préparée et qui se produisait mécaniquement, irrésistiblement, grâce à quelque système infernal.

– Ah ! La fripouille, grinça-t-il... Si jamais je le tiens, celui-là !

– Oui, oui, chef, mais il faut d’abord se tirer d’ici, et pour moi...

Gourel semblait complètement abattu, hors d’état d’avoir une idée, de proposer un plan.

M. Lenormand s’était agenouillé sur le sol et mesurait la vitesse avec laquelle l’eau s’élevait. Un quart de la première porte à peu près était couvert, et l’eau s’avançait jusqu’à mi-distance de la seconde porte.

– Le progrès est lent, mais ininterrompu, dit-il. Dans quelques heures, nous en aurons pardessus la tête.

– Mais c’est effroyable, chef, c’est horrible, gémit Gourel.

– Ah ! Dis donc, tu ne vas pas nous ennuyer avec tes jérémiades, n’est-ce pas ? Pleure si ça t’amuse, mais que je ne t’entende pas.

– C’est la faim qui m’affaiblit, chef, j’ai le cerveau qui tourne.

– Mange ton poing.

Comme disait Gourel, la situation était effroyable, et, si M. Lenormand avait eu moins d'énergie, il eût abandonné une lutte aussi vaine. Que faire ? Il ne fallait pas espérer que Ribeira eût la charité de leur livrer passage. Il ne fallait pas espérer davantage que les frères Doudeville pussent les secourir puisque les inspecteurs ignoraient l'existence de ce tunnel.

Donc, aucun espoir ne restait... aucun espoir que celui d'un miracle impossible...

– Voyons, voyons, répétait M. Lenormand, c'est trop bête, nous n'allons pas crever ici ! Que diable ! Il doit y avoir quelque chose... Éclaire-moi, Gourel.

Collé contre la seconde porte, il l'examina de bas en haut, dans tous les coins. Il y avait de ce côté, comme de l'autre probablement, un verrou, un énorme verrou. Avec la lame de son couteau il en défit les vis, et le verrou se détacha.

– Et après ? demanda Gourel.

– Après, dit-il, eh bien, ce verrou est en fer, assez long, presque pointu ça ne vaut certes pas une pioche, mais, tout de même, c'est mieux que rien... et...

Sans achever sa phrase, il enfonça l'instrument dans la paroi de la galerie, un peu avant le pilier de maçonnerie qui supportait les gonds de la porte. Ainsi qu'il s'y attendait, une fois traversée la première couche de ciment et de pierres, il trouva la terre molle.

– À l'ouvrage ! s'écria-t-il.

– Je veux bien, chef, mais expliquez-moi...

– C'est tout simple, il s'agit de creuser, autour de ce pilier, un passage de trois ou quatre mètres de long qui rejoindra le tunnel au-delà de la porte et nous permettra de filer.

– Mais il faudra des heures, et pendant ce temps l'eau monte.

– Éclaire-moi, Gourel.

L'idée de M. Lenormand était juste et, avec un peu d'effort, en attirant à lui et en faisant tomber dans le tunnel la terre qu'il attaquait d'abord avec l'instrument, il ne tarda pas à creuser un trou assez grand pour s'y glisser.

– À mon tour, chef ! dit Gourel.

– Ah ! Ah ! Tu reviens à la vie ? Bien, travaille... Tu n'as qu'à te diriger sur le contour du pilier.

À ce moment l'eau montait jusqu'à leurs chevilles. Auraient-ils le loisir d'achever l'œuvre commencée ? À mesure qu'on avançait elle devenait plus difficile, car la terre remuée les encombrait davantage, et, couchés à plat ventre dans le passage, ils étaient obligés à tout instant de ramener les décombres qui l'obstruaient.

Au bout de deux heures, le travail en était peut-être aux trois quarts, mais l'eau recouvrait leurs jambes. Encore une heure, elle gagnerait l'orifice du trou qu'ils creusaient.

Cette fois, ce serait la fin.

Gourel, épuisé par le manque de nourriture, et de corpulence trop forte pour aller et venir dans ce couloir de plus en plus étroit, avait dû renoncer. Il ne bougeait plus, tremblant d'angoisse à sentir cette eau glacée qui l'ensevelissait peu à peu.

M. Lenormand, lui, travaillait avec une ardeur inlassable. Besogne terrible, œuvre de termite, qui s'accomplissait dans des ténèbres étouffantes. Ses mains saignaient. Il défaillait de faim. Il respirait mal un air insuffisant, et, de temps à autre, les soupirs de Gourel lui rappelaient l'épouvantable danger qui le menaçait au fond de sa tanière.

Mais rien n'eût pu le décourager, car maintenant il retrouvait en face de lui ces pierres cimentées qui composaient la paroi de la galerie. C'était le plus difficile, mais le but approchait.

– Ça monte, cria Gourel, d'une voix étranglée, ça monte. M. Lenormand redoubla d'efforts. Soudain la tige du verrou dont il se servait jaillit dans le vide. Le passage était creusé. Il n'y avait plus qu'à l'élargir, ce qui devenait beaucoup plus facile maintenant qu'il pouvait rejeter les matériaux devant lui. Gourel, fou de terreur, poussait des hurlements de bête qui agonise. Il ne s'en émouvait pas. Le salut était à portée de sa main.

Il eut cependant quelques secondes d'anxiété en constatant, au bruit des matériaux qui tombaient, que cette partie du tunnel était également remplie d'eau – ce qui était naturel, la porte ne constituant pas une digue suffisamment hermétique. Mais qu'importait ! L'issue était libre un dernier effort... Il passa.

– Viens, Gourel, cria-t-il, en revenant chercher son compagnon.

Il le tira, à demi mort, par les poignets.

– Allons, secoue-toi, ganache, puisque nous sommes sauvés.

– Vous croyez, chef ?... vous croyez ?... Nous avons de l'eau jusqu'à la poitrine...

– Va toujours... Tant que nous n'en aurons pas pardessus la bouche... Et ta lanterne ?

– Elle ne va plus.

– Tant pis.

Il eut une exclamation de joie :

– Une marche... deux marches !... Un escalier... Enfin !

Ils sortaient de l'eau, de cette eau maudite qui les avait presque engloutis, et c'était une sensation délicieuse, une délivrance qui les exaltait.

– Arrête ! murmura M. Lenormand.

Sa tête avait heurté quelque chose. Les bras tendus, il s'arc-bouta contre l'obstacle qui céda aussitôt. C'était le battant d'une trappe, et, cette trappe ouverte, on se trouvait dans une cave où filtrait, par un soupirail, la lueur d'une nuit claire.

Il renversa le battant et escalada les dernières marches.

Un voile s'abattit sur lui. Des bras le saisirent. Il se sentit comme enveloppé d'une couverture, d'une sorte de sac, puis lié par des cordes.

– À l'autre, dit une voix.

On dut exécuter la même opération avec Gourel, et la même voix dit :

– S'ils crient, tue-les tout de suite. Tu as ton poignard ?

– Oui.

– En route. Vous deux, prenez celui-ci... vous deux celui-là... Pas de lumière, et pas de bruit non plus... Ce serait grave ! Depuis ce matin on fouille le jardin d'à côté... ils sont dix ou quinze qui se démènent. Retourne au pavillon, Gertrude, et, s'il y a la moindre chose, téléphone-moi à Paris.

M. Lenormand eut l'impression qu'on le portait, puis, après un instant, l'impression qu'on était dehors.

– Approche la charrette, dit la voix.

M. Lenormand entendit le bruit d'une voiture et d'un cheval. On le coucha sur des planches. Gourel fut hissé près de lui. Le cheval partit au trot.

Le trajet dura une demi-heure environ.

– Halte ! ordonna la voix... Descendez-les. Eh ! Le conducteur, tourne la charrette de façon que l'arrière touche au parapet du pont... Bien... Pas

de bateaux sur la Seine ? Non ? Alors, ne perdons pas de temps... Ah ! Vous leur avez attaché des pierres ?

– Oui, des pavés.

– En ce cas, allez-y. Recommande ton âme à Dieu, monsieur Lenormand, et prie pour moi, Parbury-Ribeira, plus connu sous le nom de baron Altenheim. Ça y est ? Tout est prêt ? Eh bien, bon voyage, monsieur Lenormand !

M. Lenormand fut placé sur le parapet. On le poussa. Il sentit qu'il tombait dans le vide, et il entendit encore la voix qui ricanait :

– Bon voyage !

Dix secondes après, c'était le tour du brigadier Gourel.

*Parbury – Ribeira - Altenheim*Table des matières

## – 1 –

Les petites filles jouaient dans le jardin, sous la surveillance de Mlle Charlotte, nouvelle collaboratrice de Geneviève. Mme Ernemont leur fit une distribution de gâteaux, puis rentra dans la pièce qui servait de salon et de parloir, et s'installa devant un bureau dont elle rangea les papiers et les registres.

Soudain, elle eut l'impression d'une présence étrangère dans la pièce. Inquiète, elle se retourna.

– Toi ! s'écria-t-elle... D'où viens-tu ?... Par où ?...

– Chut, fit le prince Sernine. Écoute-moi et ne perdons pas une minute. Geneviève ?

– En visite chez Mme Kesselbach.

– Elle sera ici ?

– Pas avant une heure.

– Alors, je laisse venir les frères Doudeville. J'ai rendez-vous avec eux.

Comment va Geneviève ?

– Très bien.

– Combien de fois a-t-elle revu Pierre Leduc depuis mon départ, depuis dix jours ?

– Trois fois, et elle doit le retrouver aujourd'hui chez Mme Kesselbach à qui elle l'a présenté, selon tes ordres. Seulement, je te dirai que ce Pierre Leduc ne me dit pas grand-chose, à moi. Geneviève aurait plutôt besoin de trouver quelque bon garçon de sa classe. Tiens, l'instituteur.

– Tu es folle ! Geneviève épouser un maître d'école !

– Ah ! Si tu considérais d'abord le bonheur de Geneviève...

– Flûte, Victoire. Tu m’embêtes avec tous tes papotages. Est-ce que j’ai le temps de faire du sentiment ? Je joue une partie d’échecs, et je pousse mes pièces sans me soucier de ce qu’elles pensent. Quand j’aurai gagné la partie, je m’inquiéterai de savoir si le cavalier Pierre Leduc et la reine Geneviève ont un cœur.

Elle l’interrompt.

– Tu as entendu ? Un coup de sifflet...

– Ce sont les deux Doudeville. Va les chercher, et laissons.

Dès que les deux frères furent entrés, il les interrogea avec sa précision habituelle :

– Je sais ce que les journaux ont dit sur la disparition de Lenormand et de Gourel. En savez-vous davantage ?

– Non. Le sous-chef, M. Weber, a pris l’affaire en main. Depuis huit jours nous fouillons le jardin de la maison de retraite et l’on n’arrive pas à s’expliquer comment ils ont pu disparaître. Tout le service est en l’air... On n’a jamais vu ça... un chef de la Sûreté qui disparaît, et sans laisser de trace !

– Les deux servantes ?

– Gertrude est partie. On la recherche.

– Sa sœur Suzanne ?

– M. Weber et M. Formerie l’ont questionnée. Il n’y a rien contre elle.

– Voilà tout ce que vous avez à me dire ?

– Oh ! Non, il y a d’autres choses, tout ce que nous n’avons pas dit aux journaux.

Ils racontèrent alors les événements qui avaient marqué les deux derniers jours de M. Lenormand, la visite nocturne des deux bandits dans la villa de Pierre Leduc, puis, le lendemain, la tentative d’enlèvement commise par Ribeira et la chasse à travers les bois de Saint-Cucufa, puis l’arrivée du vieux Steinweg, son interrogatoire à la Sûreté devant Mme Kesselbach, son évasion du Palais.

– Et personne, sauf vous, ne connaît aucun de ces détails ?

– Dieuzy connaît l’incident Steinweg, c’est même lui qui nous l’a raconté.

– Et l’on a toujours confiance en vous à la Préfecture ?

– Tellement confiance qu’on nous emploie ouvertement. M. Weber ne jure que par nous.

– Allons, dit le prince, tout n'est pas perdu. Si M. Lenormand a commis quelque imprudence qui lui a coûté la vie, comme je le suppose, il avait tout de même fait auparavant de la bonne besogne, et il n'y a qu'à continuer. L'ennemi a de l'avance, mais on le rattrapera.

– Nous aurons du mal, patron.

– En quoi ? Il s'agit tout simplement de retrouver le vieux Steinweg, puisque c'est lui qui a le mot de l'énigme.

– Oui, mais où Ribeira l'a-t-il coffré, le vieux Steinweg ?

– Chez lui, parbleu.

– Il faudrait donc savoir où Ribeira demeure.

– Parbleu !

Les ayant congédiés, il se rendit à la maison de retraite. Des automobiles stationnaient à la porte, et deux hommes allaient et venaient, comme s'ils montaient la garde.

Dans le jardin, près du pavillon de Mme Kesselbach, il aperçut sur un banc Geneviève, Pierre Leduc et un monsieur de taille épaisse qui portait un monocle. Tous trois causaient. Aucun d'eux ne le vit.

Mais plusieurs personnes sortirent du pavillon. C'étaient M. Formerie, M. Weber, un greffier et deux inspecteurs. Geneviève rentra, le monsieur au monocle adressa la parole au juge et au sous-chef de la Sûreté, et s'éloigna lentement avec eux. Sernine vint à côté du banc où Pierre Leduc était assis, et murmura :

– Ne bouge pas, Pierre Leduc, c'est moi.

– Vous !... vous !...

C'était la troisième fois que le jeune homme voyait Sernine depuis l'horrible soir de Versailles, et chaque fois cela le bouleversait.

– Réponds... Qui est l'individu au monocle ?

Pierre Leduc balbutiait, tout pâle. Sernine lui pinça le bras.

– Réponds, crebleu ! Qui est-ce ?

– Le baron Altenheim.

– D'où vient-il ?

– C'était un ami de M. Kesselbach. Il est arrivé d'Autriche, il y a six jours, et il s'est mis à la disposition de Mme Kesselbach.

Les magistrats cependant étaient sortis du jardin ainsi que le baron Altenheim.

– Le baron t'a interrogé ?



– Oui, beaucoup. Mon cas l'intéresse. Il voudrait m'aider à retrouver ma famille, il fait appel à mes souvenirs d'enfance.

– Et que dis-tu ?

– Rien, puisque je ne sais rien. Est-ce que j'ai des souvenirs, moi ? Vous m'avez mis à la place d'un autre, et je ne sais même pas qui est cet autre.

– Moi non plus ! ricana le prince, et voilà justement en quoi consiste la bizarrerie de ton cas.

– Ah ! Vous riez... vous riez toujours... Mais moi, je commence à en avoir assez... Je suis mêlé à des tas de choses malpropres sans compter le danger que je cours à jouer un personnage que je ne suis pas.

– Comment... que tu n'es pas ? Tu es duc pour le moins autant que je suis prince... Peut-être davantage même... Et puis, si tu ne l'es pas, deviens-le, sapristi ! Geneviève ne peut épouser qu'un duc. Regarde-la... Geneviève ne vaut-elle pas que tu vendes ton âme pour ses beaux yeux ?

Il ne l'observa même pas, indifférent à ce qu'il pensait. Ils étaient entrés et, au bas des marches, Geneviève apparaissait, gracieuse et souriante.

– Vous voilà revenu ? dit-elle au prince... Ah ! Tant mieux ! Je suis contente... vous voulez voir Dolorès ?

Après un instant, elle l'introduisit dans la chambre de Mme Kesselbach. Le prince eut un saisissement. Dolorès était plus pâle encore, plus émaciée qu'au dernier jour où il l'avait vue. Couchée sur un divan, enveloppée d'étoffes blanches, elle avait l'air de ces malades qui renoncent à lutter. C'était contre la vie qu'elle ne luttait plus, elle, contre le destin qui l'accablait de ses coups.

Sernine la regardait avec une pitié profonde, et avec une émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Elle le remercia de la sympathie qu'il lui témoignait. Elle parla aussi du baron Altenheim, en termes amicaux.

– Vous le connaissiez autrefois ? demanda-t-il.

– De nom, oui, et par mon mari avec qui il était fort lié.

– J'ai rencontré un Altenheim qui demeurait rue Daru. Pensez-vous que ce soit celui-là ?

– Oh non ! Celui-là demeure... Au fait, je n'en sais trop rien, il m'a donné son adresse, mais je ne pourrais dire...

Après quelques minutes de conversation, Sernine prit congé. Dans le vestibule, Geneviève l'attendait.

– J’ai à vous parler, dit-elle vivement... des choses graves... Vous l’avez vu ?

– Qui ?

– Le baron Altenheim... mais ce n’est pas son nom... ou du moins il en a un autre... je l’ai reconnu... il ne s’en doute pas...

Elle l’entraînait dehors et elle marchait très agitée.

– Du calme, Geneviève...

– C’est l’homme qui a voulu m’enlever... Sans ce pauvre M. Lenormand, j’étais perdue... Voyons, vous devez savoir, vous qui savez tout.

– Alors, son vrai nom ?

– Ribeira.

– Vous êtes sûre ?

– Il a eu beau changer sa tête, son accent, ses manières, je l’ai deviné tout de suite, à l’horreur qu’il m’inspire. Mais je n’ai rien dit jusqu’à votre retour.

– Vous n’avez rien dit non plus à Mme Kesselbach ?

– Rien. Elle paraissait si heureuse de retrouver un ami de son mari. Mais vous lui en parlerez, n’est-ce pas ? Vous la défendrez... Je ne sais ce qu’il prépare contre elle, contre moi... Maintenant que M. Lenormand n’est plus là, il ne craint plus rien, il agit en maître. Qui est-ce qui pourrait le démasquer ?

– Moi. Je réponds de tout. Mais pas un mot à personne.

Ils étaient arrivés devant la loge des concierges. La porte s’ouvrit. Le prince dit encore :

– Adieu, Geneviève, et surtout soyez tranquille. Je suis là.

Il ferma la porte, se retourna et, tout de suite, eut un léger mouvement de recul.

En face de lui, se tenait, la tête haute, les épaules larges, la carrure puissante, l’homme au monocle, le baron Altenheim.

Ils se regardèrent deux ou trois secondes, en silence. Le baron souriait.

Il dit :

– Je t’attendais Lupin.

Si maître de lui qu’il fût, Sernine tressaillit. Il venait pour démasquer son adversaire, et c’était son adversaire qui l’avait démasqué, du premier coup. Et, en même temps, cet adversaire s’offrait à la lutte, hardiment,

effrontément, comme s'il était sûr de la victoire. Le geste était crâne et prouvait une rude force.

Les deux hommes se mesuraient des yeux, violemment hostiles.

– Et après ? dit Sernine.

– Après ? Ne penses-tu pas que nous ayons besoin de nous voir ?

– Pourquoi ?

– J'ai à te parler.

– Quel jour veux-tu ?

– Demain. Nous déjeunerons ensemble au restaurant.

– Pourquoi pas chez toi ?

– Tu ne connais pas mon adresse.

– Si.

Le prince saisit rapidement un journal qui dépassait de la poche d'Altenheim, un journal qui avait encore sa bande d'envoi, et il dit :

– 29, villa Dupont.

– Bien joué, fit l'autre. Donc, à demain, chez moi.

– À demain, chez toi. Ton heure ?

– Une heure.

– J'y serai. Mes hommages.

Ils allaient se séparer. Altenheim s'arrêta.

– Ah ! Un mot encore, prince. Emporte tes armes.

– Pourquoi ?

– J'ai quatre domestiques, et tu seras seul.

– J'ai mes poings, dit Sernine, la partie sera égale.

Il lui tourna le dos, puis, le rappelant :

– Ah ! Un mot encore, baron. Engage quatre autres domestiques.

– Pourquoi ?

– J'ai réfléchi. Je viendrai avec ma cravache.

## – 2 –

À une heure exactement, un cavalier franchissait la grille de la villa Dupont, paisible rue provinciale dont l'unique issue donne sur la rue Pergolèse, à deux pas de l'avenue du Bois.

Des jardins et de jolis hôtels la bordent. Et tout au bout elle est fermée par une sorte de petit parc où s'élève une vieille et grande maison contre laquelle passe le chemin de fer de Ceinture.

C'est là, au numéro 29, qu'habitait le baron Altenheim.

Sernine jeta la bride de son cheval à un valet de pied qu'il avait envoyé d'avance, et lui dit :

– Tu le ramèneras à deux heures et demie.

Il sonna. La porte du jardin s'étant ouverte, il se dirigea vers le perron où l'attendaient deux grands gaillards en livrée qui l'introduisirent dans un immense vestibule de pierre, froid et sans le moindre ornement. La porte se referma derrière lui avec un bruit sourd, et, quel que fût son courage indomptable, il n'en eut pas moins une impression pénible à se sentir seul, environné d'ennemis, dans cette prison isolée.

– Vous annoncerez le prince Sernine.

Le salon était proche. On l'y fit entrer aussitôt.

– Ah ! Vous voilà, mon cher prince, fit le baron en venant au-devant de lui... Eh bien ! Figurez-vous... Dominique, le déjeuner dans vingt minutes... D'ici là qu'on nous laisse. Figurez-vous, mon cher prince, que je ne croyais pas beaucoup à votre visite.

– Ah ! Pourquoi ?

– Dame, votre déclaration de guerre, ce matin, est si nette que toute entrevue est inutile.

– Ma déclaration de guerre ?

Le baron déplia un numéro du *Grand Journal* et signala du doigt un article ainsi conçu : *Communiqué*.

« La disparition de M. Lenormand n'a pas été sans émouvoir Arsène Lupin. Après une enquête sommaire, et, comme suite à son projet d'élucider l'affaire Kesselbach, Arsène Lupin a décidé qu'il retrouverait M. Lenormand vivant ou mort, et qu'il livrerait à la justice le ou les auteurs de cette abominable série de forfaits. »

– C'est bien de vous, ce communiqué, mon cher prince ?

– C'est de moi, en effet.

– Par conséquent, j'avais raison, c'est la guerre.

– Oui.

Altenheim fit asseoir Sernine, s'assit, et lui dit d'un ton conciliant :

– Eh bien, non, je ne puis admettre cela. Il est impossible que deux hommes comme nous se combattent et se fassent du mal. Il n’y a qu’à s’expliquer, qu’à chercher les moyens : nous sommes faits pour nous entendre.

– Je crois au contraire que deux hommes comme nous ne sont pas faits pour s’entendre.

L’autre réprima un geste d’impatience et reprit :

– Écoute, Lupin... À propos, tu veux bien que je t’appelle Lupin ?

– Comment t’appellerai-je, moi ? Altenheim, Ribeira, ou Parbury ?

– Oh ! Oh ! Je vois que tu es encore plus documenté que je ne croyais ! Peste, tu es d’attaque... Raison de plus pour nous accorder.

Et, se penchant vers lui :

– Écoute, Lupin, réfléchis bien à mes paroles, il n’en est pas une que je n’aie mûrement pesée. Voici... Nous sommes de force tous les deux... Tu souris ? C’est un tort... Il se peut que tu aies des ressources que je n’ai pas, mais j’en ai, moi, que tu ignores. En plus, comme tu le sais, pas beaucoup de scrupules... de l’adresse... et une aptitude à changer de personnalité qu’un maître comme toi doit apprécier. Bref, les deux adversaires se valent. Mais il reste une question : Pourquoi sommes-nous adversaires ? Nous poursuivons le même but, diras-tu ? Et après ? Sais-tu ce qu’il en adviendra de notre rivalité ? C’est que chacun de nous paralysera les efforts et détruira l’œuvre de l’autre, et que nous le raterons tous les deux, le but ! Au profit de qui ? D’un Lenormand quelconque, d’un troisième larron... C’est trop bête.

– C’est trop bête, en effet, confessa Sernine, mais il y a un moyen.

– Lequel ?

– Retire-toi.

– Ne blague pas. C’est sérieux. La proposition que je vais te faire est de celles qu’on ne rejette pas sans les examiner. Bref, en deux mots, voici : Associons-nous.

– Oh ! Oh !

– Bien entendu, nous resterons libres, chacun de notre côté, pour tout ce qui nous concerne. Mais pour l’affaire en question nous mettons nos efforts en commun. Ça va-t-il ? La main dans la main, et part à deux.

– Qu’est-ce que tu apportes ?

– Moi ?

– Oui. Tu sais ce que je veux, moi ; j’ai fait mes preuves. Dans l’union que tu me proposes, tu connais pour ainsi dire le chiffre de ma dot... Quelle est la tienne ?

– Steinweg.

– C’est peu.

– C’est énorme. Par Steinweg, nous apprenons la vérité sur Pierre Leduc. Par Steinweg, nous savons ce qu’est le fameux projet Kesselbach.

Sernine éclata de rire.

– Et tu as besoin de moi pour cela ?

– Comment ?

– Voyons, mon petit, ton offre est puérile. Du moment que Steinweg est entre tes mains, si tu désires ma collaboration, c’est que tu n’as pas réussi à le faire parler. Sans quoi tu te passerais de mes services.

– Et alors ?

– Alors, je refuse !

Les deux hommes se dressèrent de nouveau, implacables et violents.

– Je refuse, articula Sernine. Lupin n’a besoin de personne, lui, pour agir. Je suis de ceux qui marchent seuls. Si tu étais mon égal, comme tu le prétends, l’idée ne te serait jamais venue d’une association. Quand on a la taille d’un chef, on commande. *S’unir, c’est obéir*. Je n’obéis pas !

– Tu refuses ? Tu refuses ? répéta Altenheim, tout pâle sous l’outrage.

– Tout ce que je puis faire pour toi, mon petit, c’est de t’offrir une place dans ma bande. Simple soldat, pour commencer. Sous mes ordres, tu verras comment un général gagne une bataille et comment il empoche le butin, à lui tout seul, et pour lui tout seul. Ça colle, pioupiou ?

Altenheim grinçait des dents, hors de lui. Il mâchonna :

– Tu as tort, Lupin... tu as tort... Moi non plus je n’ai besoin de personne, et cette affaire-là ne m’embarrasse pas plus qu’un tas d’autres que j’ai menées jusqu’au bout... Ce que j’en disais, c’était pour arriver plus vite au but, et sans se gêner.

– Tu ne me gênes pas, dit Lupin, dédaigneusement.

– Allons donc ! Si l’on ne s’associe pas, il n’y en a qu’un qui arrivera.

– Ça me suffit.

– Et il n’arrivera qu’après avoir passé sur le corps de l’autre. Es-tu prêt à cette sorte de duel, Lupin ?... duel à mort, comprends-tu ? Le coup de

couteau, c'est un moyen que tu méprises, mais si tu le reçois là, Lupin, en pleine gorge ?...

– Ah ! Ah ! En fin de compte, voilà ce que tu me proposes ?

– Non, je n'aime pas beaucoup le sang, moi... Regarde mes poings... je frappe et l'on tombe... j'ai des coups à moi... Mais *l'autre* tue... rappelle-toi la petite blessure à la gorge... Ah ! Celui-là. Lupin, prends garde à lui... Il est terrible et implacable... Rien ne l'arrête.

Il prononça ces mots à voix basse et avec une telle émotion que Sernine frissonna au souvenir abominable de l'inconnu.

– Baron, ricana-t-il, on dirait que tu as peur de ton complice !

– J'ai peur pour les autres, pour ceux qui nous barrent la route, pour toi, Lupin. Accepte ou tu es perdu. Moi-même, s'il le faut, j'agirai. Le but est trop près... j'y touche... Va-t'en Lupin !

Il était puissant d'énergie et de volonté exaspérée, et si brutal qu'on l'eût dit prêt à frapper l'ennemi sur-le-champ.

Sernine haussa les épaules.

– Dieu ! Que j'ai faim ! dit-il en bâillant. Comme on mange tard chez toi !

La porte s'ouvrit.

– Monsieur est servi, annonça le maître d'hôtel.

– Ah ! Que voilà une bonne parole !

Sur le pas de la porte, Altenheim lui agrippa le bras, et, sans se soucier de la présence du domestique :

– Un bon conseil... accepte. L'heure est grave... Et ça vaut mieux, je te jure, ça vaut mieux... accepte...

– Du caviar ! s'écria Sernine... ah ! C'est tout à fait gentil... Tu t'es souvenu que tu traitais un prince russe.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre, et le lévrier du baron, une grande bête aux longs poils d'argent, prit place entre eux.

– Je vous présente Sirius, mon plus fidèle ami.

– Un compatriote, dit Sernine. Je n'oublierai jamais celui que voulut bien me donner le tsar quand j'eus l'honneur de lui sauver la vie.

– Ah ! Vous avez eu l'honneur... un complot terroriste, sans doute ?

– Oui, complot que j'avais organisé. Figurez-vous que ce chien, qui s'appelait Sébastopol...

Le déjeuner se poursuivait gaiement, Altenheim avait repris sa bonne humeur, et les deux hommes firent assaut d'esprit et de courtoisie. Sernine raconta des anecdotes auxquelles le baron riposta par d'autres anecdotes, et c'étaient des récits de chasse, de sport, de voyage, où revenaient à tout instant les plus vieux noms d'Europe, grands d'Espagne, lords anglais, magyars hongrois, archiducs autrichiens.

– Ah ! dit Sernine, quel joli métier que le nôtre ! Il nous met en relation avec tout ce qu'il y a de bien sur terre. Tiens, Sirius, un peu de cette volaille truffée.

Le chien ne le quittait pas de l'œil, happant d'un coup de gueule tout ce que Sernine lui tendait.

– Un verre de Chambertin, prince ?

– Volontiers, baron.

– Je vous le recommande, il vient des caves du roi Léopold.

– Un cadeau ?

– Oui, un cadeau que je me suis offert.

– Il est délicieux... Un bouquet !... Avec ce pâté de foie, c'est une trouvaille. Mes compliments, baron, votre chef est de premier ordre.

– Ce chef est une cuisinière, prince. Je l'ai enlevée à prix d'or à Levraud, le député socialiste. Tenez, goûtez-moi ce chaud-froid de glace au cacao, et j'attire votre attention sur les gâteaux secs qui l'accompagnent. Une invention de génie, ces gâteaux.

– Ils sont charmants de forme, en tout cas, dit Sernine, qui se servit. Si leur ramage répond à leur plumage... Tiens, Sirius, tu dois adorer cela. Locuste n'aurait pas mieux fait.

Vivement il avait pris un des gâteaux et l'avait offert au chien. Celui-ci l'avalait d'un coup, resta deux ou trois secondes immobile, comme stupide, puis tournoya sur lui-même et tomba, foudroyé.

Sernine s'était jeté en arrière pour n'être pas pris en traître par un des domestiques, et, se mettant à rire :

– Dis donc, baron, quand tu veux empoisonner un de tes amis, tâche que ta voix reste calme et que tes mains ne frémissent pas... Sans quoi on se méfie... Mais je croyais que tu répugnais à l'assassinat ?

– Au coup de couteau, oui, dit Altenheim sans se troubler. Mais j'ai toujours eu envie d'empoisonner quelqu'un. Je voulais savoir quel goût ça avait.



– Bigre ! Mon bonhomme, tu choisis bien tes morceaux. Un prince russe !

Il s'approcha d'Altenheim et lui dit d'un ton confidentiel :

– Sais-tu ce qui serait arrivé si tu avais réussi, c'est-à-dire si mes amis ne m'avaient pas vu revenir à trois heures au plus tard ? Eh bien, à trois heures et demie, le préfet de Police savait exactement à quoi s'en tenir sur le compte du soi-disant baron Altenheim, lequel baron était cueilli avant la fin de la journée et coffré au Dépôt.

– Bah ! dit Altenheim, de prison on s'évade... tandis qu'on ne revient pas du royaume où je t'envoyais.

– Évidemment, mais il eût d'abord fallu m'y envoyer, et cela ce n'est pas facile.

– Il suffisait d'une bouchée d'un de ces gâteaux.

– En es-tu bien sûr ?

– Essaie.

– Décidément, mon petit, tu n'as pas encore l'étoffe d'un grand maître de l'Aventure, et sans doute ne l'auras-tu jamais, puisque tu me tends des pièges de cette sorte. Quand on se croit digne de mener la vie que nous avons l'honneur de mener, on doit aussi en être capable, et, pour cela, être prêt à toutes les éventualités... même à ne pas mourir si une fripouille quelconque tente de vous empoisonner... Une âme intrépide dans un corps inattaquable, voilà l'idéal qu'il faut se proposer... et atteindre. Travaille, mon petit. Moi, je suis intrépide et inattaquable. Rappelle-toi le roi Mithridate.

Et, se rasseyant :

– À table, maintenant ! Mais comme j'aime à prouver les vertus que je me décerne, et comme, d'autre part, je ne veux pas faire de peine à ta cuisinière, donne-moi donc cette assiette de gâteaux.

Il en prit un, le cassa en deux, et tendit une moitié au baron :

– Mange !

L'autre eut un geste de recul.

– Froussard ! dit Sernine.

Et, sous les yeux ébahis du baron et de ses acolytes, il se mit à manger la première, puis la seconde moitié du gâteau, tranquillement, consciencieusement, comme on mange une friandise dont on serait désolé de perdre la plus petite miette.

Ils se revirent.

Le soir même, le prince Sernine invitait le baron Altenheim au Cabaret Vatel, et le faisait dîner avec un poète, un musicien, un financier et deux jolies comédiennes, sociétaires du Théâtre-Français.

Le lendemain, ils déjeunèrent ensemble au Bois, et le soir ils se retrouvèrent à l'Opéra.

Et chaque jour, durant une semaine, ils se revirent.

On eût dit qu'ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre, et qu'une grande amitié les unissait, faite de confiance, d'estime et de sympathie.

Ils s'amusaient beaucoup, buvaient de bons vins, fumaient d'excellents cigares, et riaient comme des fous.

En réalité, ils s'épiaient féroce­ment. Ennemis mortels, séparés par une haine sauvage, chacun d'eux, sûr de vaincre et le voulant avec une volonté sans frein, ils attendaient la minute propice, Altenheim pour supprimer Sernine, et Sernine pour précipiter Altenheim dans le gouffre qu'il creusait devant lui. Tous deux savaient que le dénouement ne pouvait tarder. L'un ou l'autre y laisserait sa peau, et c'était une question d'heures, de jours, tout au plus.

Drame passionnant, et dont un homme comme Sernine devait goûter l'étrange et puissante saveur. Connaître son adversaire et vivre à ses côtés, savoir que, au moindre pas, à la moindre étourderie, c'est la mort qui vous guette, quelle volupté !

Un jour, dans le jardin du cercle de la rue Cambon, dont Altenheim faisait également partie, ils étaient seuls, à cette heure de crépuscule où l'on commence à dîner au mois de juin, et où les joueurs du soir ne sont pas encore là. Ils se promenaient autour d'une pelouse, le long de laquelle il y avait, bordé de massifs, un mur que perçait une petite porte. Et soudain, pendant qu'Altenheim parlait, Sernine eut l'impression que sa voix devenait moins assurée, presque tremblante. Du coin de l'œil il l'observa. La main d'Altenheim était engagée dans la poche de son veston, et Sernine vit, à travers l'étoffe, cette main qui se crispait au manche d'un poignard, hésitante, indécise, tour à tour résolue et sans force.

Moment délicieux ! Allait-il frapper ? Qui remporterait, de l'instinct peureux et qui n'ose pas, ou de la volonté consciente, toute tendue vers l'acte de tuer ?

Le buste droit, les bras derrière le dos, Sernine attendait, avec des frissons d'angoisse et de plaisir. Le baron s'était tu, et dans le silence ils marchaient tous les deux côte à côte.

– Mais frappe donc ! s'écria le prince.

Il s'était arrêté, et, tourné vers son compagnon :

– Frappe donc, disait-il, c'est l'instant ou jamais ! Personne ne peut te voir. Tu files par cette petite porte dont la clef se trouve par hasard accrochée au mur, et bonjour, baron... ni vu ni connu... Mais j'y pense, tout cela était combiné... C'est toi qui m'as amené ici... Et tu hésites ? Mais frappe donc !

Il le regardait au fond des yeux. L'autre était livide, tout frémissant d'énergie impuissante.

– Poule mouillée ! ricana Sernine. Je ne ferai jamais rien de toi. La vérité, veux-tu que je te la dise ? Eh bien, je te fais peur. Mais oui, tu n'es jamais très sûr de ce qui va t'arriver quand tu es en face de moi. C'est toi qui veux agir, et ce sont mes actes, mes actes possibles, qui dominent la situation. Non, décidément, tu n'es pas encore celui qui fera pâlir mon étoile !

Il n'avait pas achevé ce mot qu'il se sentit pris au cou et attiré en arrière. Quelqu'un, qui se cachait dans le massif, près de la petite porte, l'avait happé par la tête. Il vit un bras qui se levait, armé d'un couteau dont la lame était toute brillante. Le bras s'abattit, la pointe du couteau l'atteignit en pleine gorge.

Au même moment, Altenheim sauta sur lui pour l'achever, et ils roulèrent dans les plates-bandes. Ce fut l'affaire de vingt à trente secondes, tout au plus. Si fort qu'il fût, si entraîné aux exercices de lutte, Altenheim céda presque aussitôt, en poussant un cri de douleur. Sernine se releva et courut vers la petite porte qui venait de se refermer sur une silhouette sombre. Trop tard ! Il entendit le bruit de la clef dans la serrure. Il ne put l'ouvrir.

– Ah ! Bandit ! jura-t-il, le jour où je t'aurai, ce sera le jour de mon premier crime ! Mais pour Dieu !...

Il revint, se baissa, et recueillit les morceaux du poignard qui s'était brisé en le frappant.

Altenheim commençait à bouger. Il lui dit :

– Eh bien, baron, ça va mieux ? Tu ne connaissais pas ce coup-là, hein ? C'est ce que j'appelle le coup direct au plexus solaire, c'est-à-dire que ça vous mouche votre soleil vital, comme une chandelle. C'est propre, rapide, sans douleur... et infailible. Tandis qu'un coup de poignard ?... Peuh ! Il n'y a qu'à porter un petit gorgerin à mailles d'acier, comme j'en porte moi-même, et l'on se fiche de tout le monde, surtout de ton petit camarade noir, puisqu'il frappe toujours à la gorge, le monstre idiot ! Tiens, regarde son joujou favori... Des miettes !

Il lui tendit la main.

– Allons, relève-toi, baron. Je t'invite à dîner. Et veuille bien te rappeler le secret de ma supériorité : une âme intrépide dans un corps inattaquable.

Il rentra dans les salons du cercle, retint une table pour deux personnes, s'assit sur un divan et attendit l'heure du dîner en songeant :

« Évidemment la partie est amusante, mais ça devient dangereux. Il faut en finir... Sans quoi, ces animaux-là m'enverront au paradis plus tôt que je ne veux... L'embêtant, c'est que je ne peux rien faire contre eux avant d'avoir retrouvé le vieux Steinweg... Car, au fond, il n'y a que cela d'intéressant, le vieux Steinweg, et si je me cramponne au baron, c'est que j'espère toujours recueillir un indice quelconque... Que diable en ont-ils fait ? Il est hors de doute qu'Altenheim est en communication quotidienne avec lui, il est hors de doute qu'il tente l'impossible pour lui arracher des informations sur le projet Kesselbach. Mais où le voit-il ? Où l'a-t-il fourré ? Chez des amis ? Chez lui, au 29 de la villa Dupont ? »

Il réfléchit assez longtemps, puis alluma une cigarette dont il tira trois bouffées et qu'il jeta. Ce devait être un signal, car deux jeunes gens vinrent s'asseoir à côté de lui, qu'il semblait ne point connaître, mais avec lesquels il s'entretint furtivement.

C'étaient les frères Doudeville, en hommes du monde ce jour-là.

– Qu'y a-t-il, patron ?

– Prenez six de nos hommes, allez au 29 de la villa Dupont, et entrez.

– Fichtre ! Comment ?

– Au nom de la loi. N'êtes-vous pas inspecteurs de la Sûreté ? Une perquisition.

- Mais nous n’avons pas le droit...
- Prenez-le.
- Et les domestiques ? S’ils résistent ?
- Ils ne sont que quatre.
- S’ils crient ?
- Ils ne crieront pas.
- Si Altenheim revient ?

– Il ne reviendra pas avant dix heures. Je m’en charge. Ça vous fait deux heures et demie. C’est plus qu’il ne vous en faut pour fouiller la maison de fond en comble. Si vous trouvez le vieux Steinweg, venez m’avertir.

Le baron Altenheim s’approchait, il alla au-devant de lui.

– Nous dînons, n’est-ce pas ? Le petit incident du jardin m’a creusé l’estomac. À ce propos, mon cher baron, j’aurais quelques conseils à vous donner...

Ils se mirent à table.

Après le repas, Sernine proposa une partie de billard, qui fut acceptée. Puis, la partie de billard terminée, ils passèrent dans la salle de baccara. Le croupier justement clamait :

- La banque est à cinquante louis, personne n’en veut ?
- Cent louis, dit Altenheim.

Sernine regarda sa montre. Dix heures. Les Doudeville n’étaient pas revenus. Donc les recherches demeuraient infructueuses.

– Banco, dit-il.

Altenheim s’assit et répartit les cartes.

- J’en donne.
- Non.
- Sept.
- Six.
- J’ai perdu, dit Sernine. Banco du double ?
- Soit, fit le baron.

Il distribua les cartes.

- Huit, dit Sernine.
- Neuf, abattit le baron.

Sernine tourna sur ses talons en murmurant :

« Ça me coûte trois cents louis, mais je suis tranquille, le voilà cloué sur place. »

Un instant après, son auto le déposait devant le 29 de la villa Dupont, et, tout de suite, il trouva les Doudeville et leurs hommes réunis dans le vestibule.

– Vous avez déniché le vieux ?

– Non.

– Tonnerre ! Il est pourtant quelque part ! Où sont les domestiques ?

– Là, dans l’office, attachés.

– Bien. J’aime autant n’être pas vu. Partez tous. Jean, reste en bas et fais le guet. Jacques, fais-moi visiter la maison.

Rapidement, il parcourut la cave, le grenier. Il ne s’arrêtait pour ainsi dire point, sachant bien qu’il ne découvrirait pas en quelques minutes ce que ses hommes n’avaient pu découvrir en trois heures. Mais il enregistrerait fidèlement la forme et l’enchaînement des pièces.

Quand il eut fini, il revint vers une chambre que Doudeville lui avait indiquée comme celle d’Altenheim, et l’examina attentivement.

– Voilà qui fera mon affaire, dit-il en soulevant un rideau qui masquait un cabinet noir rempli de vêtements. D’ici, je vois toute la chambre.

– Et si le baron fouille sa maison ?

– Pourquoi ?

– Mais il saura que l’on est venu, par ses domestiques.

– Oui, mais il n’imaginera pas que l’un de nous s’est installé chez lui. Il se dira que la tentative a manqué, voilà tout. Par conséquent, je reste.

– Et comment sortirez-vous ?

– Ah ! Tu m’en demandes trop. L’essentiel était d’entrer. Va, Doudeville, ferme les portes. Rejoins ton frère et filez... À demain ou plutôt...

– Ou plutôt...

– Ne vous occupez pas de moi. Je vous ferai signe en temps voulu.

Il s’assit sur une petite caisse placée au fond du placard. Une quadruple rangée de vêtements suspendus le protégeait. Sauf le cas d’investigations, il était évidemment là en toute sûreté.

Dix minutes s’écoulèrent. Il entendit le trot sourd d’un cheval, du côté de la villa, et le bruit d’un grelot. Une voiture s’arrêta, la porte d’en bas claqua, et presque aussitôt il perçut des voix, des exclamations, toute une rumeur qui s’accroissait au fur et à mesure, probablement, qu’un des captifs était délivré de son bâillon.

« On s'explique, pensa-t-il... La rage du baron doit être à son comble... Il comprend maintenant la raison de ma conduite de ce soir, au cercle, et que je l'ai roulé proprement... Roulé, ça dépend, car enfin, Steinweg m'échappe toujours... Voilà la première chose dont il va s'occuper : lui a-t-on repris Steinweg ? Pour le savoir, il va courir à la cachette. S'il monte, c'est que la cachette est en haut. S'il descend, c'est qu'elle est dans les sous-sols. »

Il écouta. Le bruit des voix continuait dans les pièces du rez-de-chaussée, mais il ne semblait point que l'on bougeât. Altenheim devait interroger ses acolytes. Ce ne fut qu'après une demi-heure que Sernine entendit des pas qui montaient l'escalier.

« Ce serait donc en haut, se dit-il, mais pourquoi ont-ils tant tardé ? »

– Que tout le monde se couche, dit la voix d'Altenheim.

Le baron entra dans la chambre avec un de ses hommes et referma la porte.

– Et moi aussi, Dominique, je me couche. Quand nous discuterions toute la nuit, nous n'en serions pas plus avancés.

– Moi, mon avis, dit l'autre, c'est qu'il est venu pour chercher Steinweg.

– C'est mon avis, aussi, et c'est pourquoi je rigole, au fond, puisque Steinweg n'est pas là.

– Mais, enfin, où est-il ? Qu'est-ce que vous avez pu en faire ?

– Ça, c'est mon secret, et tu sais que, mes secrets, je les garde pour moi. Tout ce que je peux te dire, c'est que la prison est bonne et qu'il n'en sortira qu'après avoir parlé.

– Alors, bredouille, le prince ?

– Je te crois. Et encore, il a dû casquer pour arriver à ce beau résultat. Non, vrai, ce que je rigole !... Infortuné prince !...

– N'importe, reprit l'autre, il faudrait bien s'en débarrasser.

– Sois tranquille, mon vieux, ça ne tardera pas. Avant huit jours, je t'offrirai un portefeuille d'honneur, fabriqué avec de la peau de Lupin. Laisse-moi me coucher, je tombe de sommeil.

Un bruit de porte qui se ferme. Puis Sernine entendit le baron qui mettait le verrou, puis qui vidait ses poches, qui remontait sa montre et qui se déshabillait.

Il était joyeux, sifflotait et chantonnait, parlant même à haute voix.

– Oui, en peau de Lupin... et avant huit jours... avant quatre jours ! Sans quoi c'est lui qui nous boulottera, le sacripant !... Ça ne fait rien, il a raté son coup ce soir... Le calcul était juste, pourtant... Steinweg ne peut être qu'ici... Seulement, voilà...

Il se mit au lit et tout de suite éteignit l'électricité. Sernine s'était avancé près du rideau, qu'il souleva légèrement, et il voyait la lumière vague de la nuit qui filtrait par les fenêtres, laissant le lit dans une obscurité profonde.

« Décidément, c'est moi la poire, se dit-il. Je me suis blousé jusqu'à la gauche. Dès qu'il ronflera, je m'esquive... »

Mais un bruit étouffé l'étonna, un bruit dont il n'aurait pu préciser la nature et qui venait du lit. C'était comme un grincement, à peine perceptible d'ailleurs.

– Eh bien, Steinweg, où en sommes-nous ?

C'était le baron qui parlait ! Il n'y avait aucun doute que ce fût lui qui parlât, mais comment se pouvait-il qu'il parlât à Steinweg, puisque Steinweg n'était pas dans la chambre ? Et Altenheim continua :

– Es-tu toujours intraitable ?... Oui ?... Imbécile ! Il faudra pourtant bien que tu te décides à raconter ce que tu sais... Non ?... Bonsoir, alors, et à demain...

« Je rêve, je rêve, se disait Sernine. Ou bien c'est lui qui rêve à haute voix. Voyons, Steinweg n'est pas à côté de lui, il n'est pas dans la chambre voisine, il n'est même pas dans la maison. Altenheim l'a dit... Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire ahurissante ? »

Il hésita. Allait-il sauter sur le baron, le prendre à la gorge et obtenir de lui, par la force et la menace, ce qu'il n'avait pu obtenir par la ruse ? Absurdité ! Jamais Altenheim ne se laisserait intimider.

« Allons, je pars, murmura-t-il, j'en serai quitte pour une soirée perdue. »

Il ne partit point. Il sentit qu'il lui était impossible de partir, qu'il devait attendre, que le hasard pouvait encore le servir.

Il décrocha avec des précautions infinies quatre ou cinq costumes et paletots, les étendit par terre, s'installa, et, le dos appuyé au mur, s'endormit le plus tranquillement du monde.

Le baron ne fut pas matinal. Une horloge quelque part sonna neuf coups quand il sauta du lit et fit venir son domestique.



Il lut le courrier que celui-ci apportait, s'habilla sans dire un mot, et se mit à écrire des lettres, pendant que le domestique suspendait soigneusement dans le placard les vêtements de la veille, et que Sernine, les poings en bataille, se disait :

« Voyons, faut-il que je défonce le plexus solaire de cet individu ? »

À dix heures, le baron ordonna :

– Va-t'en !

– Voilà, encore ce gilet...

– Va-t'en, je te dis. Tu reviendras quand je t'appellerai pas avant. Il poussa la porte lui-même sur le domestique, attendit, en homme qui n'a guère confiance dans les autres, et, s'approchant d'une table où se trouvait un appareil téléphonique, il décrocha le récepteur.

– Allô !... mademoiselle, je vous prie de me donner Garches... C'est cela, mademoiselle, vous me sonnerez...

Il resta près de l'appareil.

Sernine frémissait d'impatience. Le baron allait-il communiquer avec son mystérieux compagnon de crime ?

La sonnerie retentit.

– Allô, fit Altenheim... Ah ! C'est Garches... parfait... Mademoiselle, je voudrais le numéro 38... Oui, 38, deux fois quatre...

Et au bout de quelques secondes, la voix plus basse, aussi basse et aussi nette que possible, il prononça :

– Le numéro 38 ?... C'est moi... pas de mots inutiles... Hier ?... Oui, tu l'as manqué dans le jardin... Une autre fois, évidemment... mais ça presse... il a fait fouiller la maison le soir... je te raconterai... Rien trouvé, bien entendu... Quoi ?... allô... ! Non, le vieux Steinweg refuse de parler... les menaces, les promesses, rien n'y a fait... Allô... Eh oui, parbleu, il sait que nous ne pouvons rien... Nous ne connaissons le projet de Kesselbach et l'histoire de Pierre Leduc qu'en partie... Lui seul a le mot de l'énigme... Oh ! Il parlera, ça j'en réponds... et cette nuit même... sans quoi... Eh ! Qu'est-ce que tu veux, tout plutôt que de le laisser échapper ! Vois-tu que le prince nous le chipe ! Oh ! Celui-là, dans trois jours, il faut qu'il ait son compte... Tu as une idée ?... En effet... l'idée est bonne. Oh ! Oh ! Excellente... je vais m'en occuper... Quand se voit-on ? Mardi, veux-tu ? Ça va. Je viendrai mardi... à deux heures...

Il remit l'appareil en place et sortit. Sernine l'entendit qui donnait des ordres.

– Attention, cette fois, hein ? Ne vous laissez pas pincer bêtement comme hier, je ne rentrerai pas avant la nuit.

La lourde porte du vestibule se referma, puis ce fut le claquement de la grille dans le jardin et le grelot d'un cheval qui s'éloignait.

Après vingt minutes, deux domestiques survinrent, qui ouvrirent les fenêtres et firent la chambre.

Quand ils furent partis, Sernine attendit encore assez longtemps, jusqu'à l'heure présumée de leur repas. Puis, les supposant dans la cuisine, attablés, il se glissa hors du placard et se mit à inspecter le lit et la muraille à laquelle ce lit était adossé.

« Bizarre, dit-il, vraiment bizarre... Il n'y a rien là de particulier. Le lit n'a aucun double fond... Dessous, pas de trappe. Voyons la chambre voisine. »

Doucement, il passa à côté. C'était une pièce vide, sans aucun meuble.

« Ce n'est pas là que gîte le vieux... Dans l'épaisseur de ce mur ? Impossible, c'est plutôt une cloison, très mince. Sapristi ! Je n'y comprends rien, moi. »

Pouce par pouce, il interrogea le plancher, le mur, le lit, perdant son temps à des expériences inutiles. Décidément, il y avait là un truc, fort simple peut-être, mais que, pour l'instant, il ne saisissait pas.

« À moins que, se dit-il, Altenheim n'ait positivement déliré... C'est la seule supposition acceptable. Et, pour la vérifier, je n'ai qu'un moyen, c'est de rester. Et je reste. Advienne que pourra. »

De crainte d'être surpris, il réintégra son repaire et n'en bougea plus, rêvassant et sommeillant, tourmenté, d'ailleurs, par une faim violente.

Et le jour baissa. Et l'obscurité vint.

Altenheim ne rentra qu'après minuit. Il monta dans sa chambre, seul cette fois, se dévêtit, se coucha, et, aussitôt, comme la veille, éteignit l'électricité.

Même attente anxieuse. Même petit grincement inexplicable. Et, de sa même voix railleuse, Altenheim articula :

– Et alors, comment ça va, l'ami ?... Des injures ?... Mais non, mais non, mon vieux, ce n'est pas du tout ce qu'on te demande ! Tu fais fausse route. Ce qu'il me faut, ce sont de bonnes confidences, bien complètes, bien

détaillées, concernant tout ce que tu as révélé à Kesselbach... l'histoire de Pierre Leduc, *etc.* C'est clair ?...

Sernine écoutait avec stupeur. Il n'y avait pas à se tromper, cette fois : le baron s'adressait *réellement* au vieux Steinweg. Colloque impressionnant ! Il lui semblait surprendre le dialogue mystérieux d'un vivant et d'un mort, une conversation avec un être innommable, respirant dans un autre monde, un être invisible, impalpable, inexistant.

Le baron reprit, ironique et cruel :

– Tu as faim ? Mange donc, mon vieux. Seulement, rappelle-loi que je t'ai donné d'un coup toute ta provision de pain, et que, en la grignotant, à raison de quelques miettes en vingt-quatre heures, tu en as tout au plus pour une semaine... Mettons dix jours ! Dans dix jours, couic, il n'y aura plus de père Steinweg. À moins que d'ici là tu aies consenti à parler. Non ? On verra ça demain... Dors, mon vieux.

Le lendemain, à une heure, après une nuit et une matinée sans incident, le prince Sernine sortait paisiblement de la villa Dupont et, la tête faible, les jambes molles, tout en se dirigeant vers le plus proche restaurant, il résumait la situation :

« Ainsi, mardi prochain, Altenheim et l'assassin du Palace-Hôtel ont rendez-vous à Garches dans une maison dont le téléphone porte le numéro 38. C'est donc mardi que je livrerai les deux coupables et que *je délivrerai M. Lenormand*. Le soir même, ce sera le tour du vieux Steinweg, et j'apprendrai enfin si Pierre Leduc est, oui ou non, le fils d'un charcutier, et si je peux dignement en faire le mari de Geneviève. Ainsi soit-il ! »

Le mardi matin, vers onze heures, Valenglay, président du Conseil, faisait venir le préfet de Police, le sous-préfet de la Sûreté, M. Weber, et leur montrait un pneumatique, signé prince Sernine, qu'il venait de recevoir.

« Monsieur le Président du Conseil,

« Sachant tout l'intérêt que vous portiez à M. Lenormand, je viens vous mettre au courant des faits que le hasard m'a révélés.

« M. Lenormand est enfermé dans les caves de la villa des Glycines, à Garches, auprès de la maison de retraite.

« Les bandits du Palace-Hôtel ont résolu de l'assassiner aujourd'hui à deux heures.

« Si la police a besoin de mon concours, je serai à une heure et demie dans le jardin de la maison de retraite, ou chez Mme Kesselbach, dont j'ai

l'honneur d'être l'ami.

« Recevez, Monsieur le Président du Conseil, *etc.*

« Signé : Prince SERNINE. »

– Voilà qui est extrêmement grave, mon cher monsieur Weber, fit Valenglay. J'ajouterai que nous devons avoir toute confiance dans les affirmations du prince Paul Sernine. J'ai dîné plusieurs fois avec lui. C'est un homme sérieux, intelligent...

– Voulezvous me permettre, monsieur le Président, dit le sous-chef de la Sûreté, de vous communiquer une autre lettre que j'ai reçue également ce matin ?

– Sur la même affaire ?

– Oui.

– Voyons.

Il prit la lettre et lut :

« Monsieur,

« Vous êtes averti que le prince Paul Sernine, qui se dit l'ami de Mme Kesselbach, n'est autre qu'Arsène Lupin.

« Une seule preuve suffira : Paul Sernine est l'anagramme d'Arsène Lupin. Ce sont les mêmes lettres. Il n'y en a pas une de plus, pas une de moins.

« Signé : L. M. »

Et M. Weber ajouta, tandis que Valenglay restait confondu :

– Pour cette fois, notre ami Lupin trouve un adversaire à sa taille. Pendant qu'il le dénonce, l'autre nous le livre. Et voilà le renard pris au piège.

– Et alors ? dit Valenglay.

– Et alors, monsieur le Président, nous allons tâcher de les mettre d'accord tous les deux... Et, pour cela, j'emmène deux cents hommes.

## *La redingote Olive*

### Table des matières

#### – 1 –

Midi et quart. Un restaurant près de la Madeleine. Le prince déjeune. À la table voisine, deux jeunes gens s'assoient. Il les salue, et se met à leur parler comme à des amis de rencontre.

– Vous êtes de l'expédition, hein ?

– Oui.

– Combien d'hommes en tout ?

– Six, paraît-il. Chacun y va de son côté. Rendez-vous à une heure trois quarts avec M. Weber près de la maison de retraite.

– Bien, j'y serai.

– Quoi ?

– N'est-ce pas moi qui dirige l'expédition ? Et ne faut-il pas que ce soit moi qui retrouve M. Lenormand puisque je l'ai annoncé publiquement ?

– Vous croyez donc, patron, que M. Lenormand n'est pas mort ?

– J'en suis sûr. Oui, depuis hier, j'ai la certitude qu'Altenheim et sa bande ont conduit M. Lenormand et Gourel sur le pont de Bougival et qu'ils les ont jetés pardessus bord. Gourel a coulé, M. Lenormand s'en est tiré. Je fournirai toutes les preuves nécessaires quand le moment sera venu.

– Mais alors, s'il est vivant, pourquoi ne se montre-t-il pas ?

– Parce qu'il n'est pas libre.

– Ce serait donc vrai ce que vous avez dit ? Il se trouve dans les caves de la villa des Glycines ?

– J'ai tout lieu de le croire.

– Mais comment savez-vous ?... Quel indice ?...

– C'est mon secret. Ce que je puis vous annoncer, c'est que le coup de théâtre sera... comment dirais-je... sensationnel. Vous avez fini ?

– Oui.

– Mon auto est derrière la Madeleine. Rejoignez-moi. À Garches, Sernine renvoya la voiture, et ils marchèrent jusqu’au sentier qui conduisait à l’école de Geneviève. Là, il s’arrêta.

– Écoutez-moi bien, les enfants. Voici qui est de la plus haute importance. Vous allez sonner à la maison de retraite. Comme inspecteurs, vous avez vos entrées, n’est-ce pas ? Vous irez au pavillon Hortense, celui qui est inoccupé. Là, vous descendrez dans le sous-sol, et vous trouverez un vieux volet qu’il suffit de soulever pour dégager l’orifice d’un tunnel que j’ai découvert ces jours-ci, et qui établit une communication directe avec la villa des Glycines. C’est par là que Gertrude et que le baron Altenheim se retrouvaient. Et c’est par là que M. Lenormand a passé pour, en fin de compte, tomber entre les mains de ses ennemis.

– Vous croyez, patron ?

– Oui, je le crois. Et maintenant, voilà de quoi il s’agit. Vous allez vous assurer que le tunnel est exactement dans l’état où je l’ai laissé cette nuit, que les deux portes qui le barrent sont ouvertes, et qu’il y a toujours, dans un trou situé près de la deuxième porte, un paquet enveloppé de serge noire que j’y ai déposé moi-même.

– Faudra-t-il défaire le paquet ?

– Inutile, ce sont des vêtements de rechange. Allez, et qu’on ne vous remarque pas trop. Je vous attends.

Dix minutes plus tard, ils étaient de retour.

– Les deux portes sont ouvertes, fit Doudeville.

– Le paquet de serge noire ?

– À sa place, près de la deuxième porte.

– Parfait ! Il est une heure vingt-cinq. Weber va débarquer avec ses champions. On surveille la villa. On la cerne dès qu’Altenheim y est entré. Moi, d’accord avec Weber, je sonne. Là, j’ai mon plan. Allons, j’ai idée qu’on ne s’ennuiera pas.

Et Sernine, les ayant congédiés, s’éloigna par le sentier de l’école, tout en monologuant.

« Tout est pour le mieux. La bataille va se livrer sur le terrain choisi par moi. Je la gagne fatalement, et je me débarrasse de mes deux adversaires, et je me trouve seul engagé dans l’affaire Kesselbach... seul, avec deux beaux atouts : Pierre Leduc et Steinweg... En plus, le roi... c’est-à-dire Bibi.

Seulement, il y a un cheveu... Qu'est-ce que peut bien faire Altenheim ? Évidemment, il a, lui aussi, son plan d'attaque. Par où m'attaque-t-il ? Et comment admettre qu'il ne m'ait pas encore attaqué ? C'est inquiétant. M'aurait-il dénoncé à la police ? »

Il longea le petit préau de l'école, dont les élèves étaient alors en classe, et il heurta la porte d'entrée.

– Tiens, te voilà ! dit Mme Ernemont, en ouvrant. Tu as donc laissé Geneviève à Paris ?

– Pour cela il eût fallu que Geneviève fût à Paris, répondit-il.

– Mais elle y a été, puisque tu l'as fait venir.

– Qu'est-ce que tu dis ? s'exclamat-il, en lui empoignant le bras.

– Comment ? Mais tu le sais mieux que moi !

– Je ne sais rien... je ne sais rien... Parle !...

– N'as-tu pas écrit à Geneviève de te rejoindre à la gare Saint-Lazare ?

– Et elle est partie ?

– Mais oui... Vous deviez déjeuner ensemble à l'hôtel Ritz...

– La lettre... fais voir la lettre.

Elle monta la chercher et la lui donna.

– Mais, malheureuse, tu n'as donc pas vu que c'était un faux ? L'écriture est bien imitée... mais c'est un faux... Cela saute aux yeux.

Il se colla les poings contre les tempes avec rage :

– Le voilà le coup que je demandais. Ah ! Le misérable ! C'est par elle qu'il m'attaque... Mais comment sait-il ? Eh ! Non, il ne sait pas... Voilà deux fois qu'il tente l'aventure... et c'est pour Geneviève, parce qu'il s'est pris de béguin pour elle... Oh ! Cela non, jamais ! Écoute, Victoire... Tu es sûre qu'elle ne l'aime pas ?... Ah ça ! Mais je perds la tête ! Voyons... voyons... il faut que je réfléchisse... ce n'est pas le moment...

Il consulta sa montre.

– Une heure trente-cinq... j'ai le temps... Imbécile ! Le temps de quoi faire ? Est-ce que je sais où elle est ? Il allait et venait, comme un fou, et sa vieille nourrice semblait stupéfaite de le voir aussi agité, aussi peu maître de lui.

– Après tout, dit-elle, rien ne prouve qu'elle n'ait pas flairé le piège, au dernier instant...

– Où serait-elle ?

– Je l'ignore... peut-être chez Mme Kesselbach...

– C’est vrai... c’est vrai... tu as raison, s’écria-t-il, plein d’espoir soudain.

Et il partit en courant vers la maison de retraite.

Sur la route, près de la porte, il rencontra les frères Doudeville qui entraient chez la concierge, dont la loge avait vue sur la route, ce qui leur permettait de surveiller les abords des Glycines. Sans s’arrêter, il alla droit au pavillon de l’Impératrice, appela Suzanne, et se fit conduire chez Mme Kesselbach.

– Geneviève ? dit-il.

– Geneviève ?

– Oui, elle n’est pas venue ?

– Non, voici même plusieurs jours.

– Mais elle doit venir, n’est-ce pas ?

– Vous croyez ?

– Mais j’en suis sûr. Où voulez-vous qu’elle soit ? Rappelez-vous ?

– J’ai beau chercher. Je vous assure que Geneviève et moi nous ne devons pas nous voir.

Et subitement effrayée :

– Mais vous n’êtes pas inquiet ? Il n’est rien arrivé à Geneviève ?

– Non, rien.

Il était parti déjà. Une idée l’avait heurté. Si le baron Altenheim n’était pas à la villa des Glycines ? Si l’heure du rendez-vous avait été changée ?

« Il faut que je le voie... se disait-il, il le faut, à tout prix. »

Et il courait, l’allure désordonnée, indifférent à tout. Mais, devant la loge, il recouvra instantanément son sang-froid : il avait aperçu le sous-chef de la Sûreté, qui parlait dans le jardin avec les frères Doudeville. S’il avait eu sa clairvoyance habituelle, il eût surpris le petit tressaillement qui agita M. Weber à son approche, mais il ne vit rien.

– Monsieur Weber, n’est-ce pas ? dit-il.

– Oui... À qui ai-je l’honneur ?...

– Le prince Sernine.

– Ah ! Très bien, M. le Préfet de police m’a averti du service considérable que vous nous rendiez, monsieur.

– Ce service ne sera complet que quand j’aurai livré les bandits.

– Cela ne va pas tarder. Je crois que l’un de ces bandits vient d’entrer... un homme assez fort, avec un monocle.



– En effet, c’est le baron Altenheim. Vos hommes sont là, monsieur Weber ?

– Oui, cachés sur la route, à deux cents mètres de distance.

– Eh bien, monsieur Weber, il me semble que vous pourriez les réunir et les amener devant cette loge. De là nous irons jusqu’à la villa. Je sonnerai. Comme le baron Altenheim me connaît, je suppose que l’on m’ouvrira, et j’entrerai avec vous.

– Le plan est excellent, dit M. Weber. Je reviens tout de suite. Il sortit du jardin et s’en alla par la route, du côté opposé aux Glycines. Rapidement, Sernine empoigna l’un des frères Doudeville par le bras.

– Cours après lui, Jacques... Occupe-le... le temps que j’entre aux Glycines... Et puis retarde l’assaut... le plus possible, invente des prétextes... Il me faut dix minutes... Qu’on entoure la villa... mais qu’on n’y entre pas. Et toi, Jean, va te poster dans le pavillon Hortense, à l’issue du souterrain. Si le baron veut sortir par là, casse-lui la tête.

Les Doudeville s’éloignèrent. Le prince se glissa dehors, et courut jusqu’à une haute grille, blindée de fer, qui était l’entrée des Glycines.

Sonnerait-il ?

Autour de lui, personne. D’un bond il s’élança sur la grille, en posant son pied au rebord de la serrure, et, s’accrochant aux barreaux, s’arc-boutant avec ses genoux, se hissant à la force des poignets, il parvint, au risque de retomber sur la pointe aiguë des barreaux, à franchir la grille et à sauter.

Il y avait une cour pavée qu’il traversa rapidement, et il monta les marches d’un péristyle à colonnes sur lequel donnaient des fenêtres qui, toutes, étaient recouvertes, jusqu’aux impostes, de volets pleins.

Comme il réfléchissait au moyen de s’introduire dans la maison, la porte fut entrebâillée avec un bruit de fer qui lui rappela la porte de la villa Dupont, et Altenheim apparut.

– Dites donc, prince, c’est comme cela que vous pénétrez dans les propriétés particulières ? Je vais être contraint de recourir aux gendarmes, mon cher.

Sernine le saisit à la gorge, et le renversant contre une banquette :

– Geneviève... Où est Geneviève ? Si tu ne me dis pas ce que tu as fait d’elle, misérable !...

– Je te prie de remarquer, bégaya le baron, que tu me coupes la parole.

Sernine le lâcha.

– Au fait !... Et vite !... Réponds... Geneviève ?...

– Il y a une chose, répliqua le baron, qui est beaucoup plus urgente, surtout quand il s'agit de gaillards de notre espèce, c'est d'être chez soi...

Et, soigneusement, il repoussa la porte qu'il barricada de verrous. Puis, conduisant Sernine dans le salon voisin, un salon sans meubles, sans rideaux, il lui dit :

– Maintenant, je suis ton homme. Qu'y a-t-il pour ton service, prince ?

– Geneviève ?

– Elle se porte à merveille.

– Ah ! Tu avoues ?...

– Parbleu ! Je te dirai même que ton imprudence à cet égard m'a étonné. Comment n'as-tu pas pris quelques précautions ? Il était inévitable...

– Assez ! Où est-elle ?

– Tu n'es pas poli.

– Où est-elle ?

– Entre quatre murs, libre...

– Libre ?...

– Oui, libre d'aller d'un mur à l'autre.

– Villa Dupont, sans doute ? Dans la prison que tu as imaginée pour Steinweg ?

– Ah ! Tu sais... Non, elle n'est pas là.

– Mais où alors ? Parle, sinon...

– Voyons, mon prince, crois-tu que je serai assez bête pour te livrer le secret par lequel je te tiens ? Tu aimes la petite...

– Tais-toi ! s'écria Sernine, hors de lui... Je te défends...

– Et après ? C'est donc un déshonneur ? Je l'aime bien, moi, et j'ai bien risqué...

Il n'acheva pas, intimidé par la colère effrayante de Sernine, colère contenue, silencieuse, qui lui bouleversait les traits.

Ils se regardèrent longtemps, chacun d'eux cherchant le point faible de l'adversaire. À la fin, Sernine s'avança et, d'une voix nette, en homme qui menace plutôt qu'il ne propose un pacte :

– Écoute-moi. Tu te rappelles l'offre d'association que tu m'as faite ? L'affaire Kesselbach pour nous deux... on marcherait ensemble... on partagerait les bénéfices... J'ai refusé... J'accepte aujourd'hui...

– Trop tard.

– Attends. J’accepte mieux que cela : j’abandonne l’affaire... je ne me mêle plus de rien... tu auras tout... Au besoin je t’aiderai.

– La condition ?

– Dis-moi où se trouve Geneviève ?

L’autre haussa les épaules.

– Tu radotes, Lupin. Ça me fait de la peine... à ton âge...

Une nouvelle pause entre les deux ennemis, terrible. Le baron ricana :

– C’est tout de même une sacrée jouissance de te voir ainsi pleurnicher et demandant l’aumône. Dis donc, j’ai idée que le simple soldat est en train de flanquer une pile à son général.

– Imbécile, murmura Sernine.

– Prince, je t’enverrai mes témoins ce soir si tu es encore de ce monde.

– Imbécile ! répéta Sernine avec un mépris infini.

– Tu aimes mieux en finir tout de suite ? À ta guise, mon prince, ta dernière heure est venue. Tu peux recommander ton âme à Dieu. Tu souris ? C’est un tort. J’ai sur toi un avantage immense : je tue au besoin...

– Imbécile ! redit encore une fois Sernine.

Il tira sa montre.

– Deux heures, baron. Tu n’as plus que quelques minutes. À deux heures cinq, deux heures dix au plus tard, M. Weber et une demi-douzaine d’hommes solides, sans scrupules, forceront l’entrée de ton repaire et te mettront la main au collet... Ne souris pas, toi non plus. L’issue sur laquelle tu comptes est découverte, je la connais, elle est gardée. Tu es donc bel et bien pris. C’est l’échafaud, mon vieux.

Altenheim était livide. Il balbutia :

– Tu as fait ça ? Tu as eu l’infamie ?

– La maison est cernée. L’assaut est imminent. Parle et je te sauve.

– Comment ?

– Les hommes qui gardent l’issue du pavillon sont à moi. Je te donne un mot pour eux, et tu es sauvé.

Altenheim réfléchit quelques secondes, parut hésiter, mais, soudain résolu, déclara :

– C’est de la blague. Tu n’auras pas été assez naïf pour te jeter toi-même dans la gueule du loup.

– Tu oublies Geneviève. Sans elle, crois-tu que je serais là ? Parle.

– Non.

– Soit. Attendons, dit Sernine. Une cigarette ?

– Volontiers.

– Tu entends ? dit Sernine après quelques secondes.

– Oui... oui... fit Altenheim en se levant.

Des coups retentissaient à la grille. Sernine prononça :

– Même pas les sommations d’usage... aucun préliminaire... Tu es toujours décidé ?

– Plus que jamais.

– Tu sais que, avec les instruments qu’ils ont, il n’y en a pas pour longtemps ?

– Ils seraient dans cette pièce que je te refuserais.

La grille céda. On entendit le grincement des gonds.

– Se laisser pincer, reprit Sernine, je l’admets, mais qu’on tende soi-même les mains aux menottes, c’est trop idiot. Voyons, ne t’entête pas. Parle, et file.

– Et toi ?

– Moi je reste. Qu’ai-je à craindre ?

– Regarde.

Le baron lui désignait une fente à travers les volets. Sernine y appliqua son œil et recula avec un sursaut.

– Ah ! Bandit, toi aussi, tu m’as dénoncé ! Ce n’est pas dix hommes, c’est cinquante, cent, deux cents hommes que Weber amène...

Le baron riait franchement :

– Et s’il y en a tant, c’est qu’il s’agit de Lupin, évidemment. Une demi-douzaine suffisait pour moi.

– Tu as prévenu la police ?

– Oui.

– Quelle preuve as-tu donnée ?

– Ton nom Paul Sernine, c’est-à-dire Arsène Lupin.

– Et tu as découvert ça tout seul, toi ? Ce à quoi personne n’a jamais pensé ? Allons donc ! C’est l’autre, avoue-le.

Il regardait par la fente. Des nuées d’agents se répandaient autour de la villa, et ce fut à la porte maintenant que des coups résonnèrent.

Il fallait cependant songer, ou bien à la retraite, ou bien à l’exécution du projet qu’il avait imaginé. Mais, s’éloigner, ne fût-ce qu’un instant, c’était

laisser Altenheim, et qui pouvait assurer que le baron n'avait pas à sa disposition une autre issue pour s'enfuir ? Cette idée bouleversa Sernine. Le baron libre ! Le baron maître de retourner auprès de Geneviève, et de la torturer, et de l'asservir à son odieux amour !

Entravé dans ses desseins, contraint d'improviser un nouveau plan, à la seconde même, et en subordonnant tout au danger que courait Geneviève. Sernine passa là un moment d'indécision atroce. Les yeux fixés aux yeux du baron, il eût voulu lui arracher son secret et partir, et il n'essayait même plus de le convaincre, tellement toute parole lui semblait inutile. Et, tout en poursuivant ses réflexions, il se demandait ce que pouvaient être celles du baron, quels étaient ses armes, son espoir de salut. La porte du vestibule, quoique fortement verrouillée, quoique blindée de fer, commençait à s'ébranler. Les deux hommes étaient devant cette porte, immobiles. Le bruit des voix, le sens des mots leur parvenaient.

– Tu parais bien sûr de toi, dit Sernine.

– Parbleu ! s'écria l'autre en lui donnant un croc-en-jambe qui le fit tomber, et en prenant la fuite.

Sernine se releva aussitôt, franchit sous le grand escalier une petite porte par où Altenheim avait disparu, et, dégringolant les marches de pierre, descendit au sous-sol...

Un couloir, une salle vaste et basse, presque obscure, le baron était à genoux, soulevant le battant d'une trappe.

– Idiot, s'écria Sernine en se jetant sur lui, tu sais bien que nous trouverons mes hommes au bout de ce tunnel, et ils ont l'ordre de te tuer comme un chien... À moins que... à moins que tu n'aies une issue qui s'amorce sur celle-là... Eh ! Voilà, pardieu ! J'ai deviné... et tu t'imagines...

La lutte était acharnée. Altenheim, véritable colosse doué d'une musculature exceptionnelle, avait ceinturé son adversaire, lui paralysant les bras et cherchant à l'étouffer.

– Évidemment... évidemment... articulait celui-ci avec peine, évidemment, c'est bien combiné... Tant que je ne pourrai pas me servir de mes mains pour te casser quelque chose, tu auras l'avantage... Mais seulement pourras-tu ?...

Il eut un frisson. La trappe, qui s'était refermée, et sur le battant de laquelle ils pesaient de tout leur poids, la trappe paraissait bouger sous eux.

Il sentait les efforts que *l'on* faisait pour la soulever, et le baron devait le sentir aussi, car il essayait désespérément de déplacer le terrain du combat pour que la trappe pût s'ouvrir.

« C'est *l'autre* ! pensa Sernine avec la sorte d'épouvante irraisonnée que lui causait cet être mystérieux... C'est l'autre... S'il passe, je suis perdu. »

Par des gestes insensibles, Altenheim avait réussi à se déplacer, et il tâchait d'entraîner son adversaire. Mais celui-ci s'accrochait par les jambes aux jambes du baron, en même temps que, peu à peu, il s'ingéniait à dégager une de ses mains.

Au-dessus d'eux, de grands coups, comme des coups de bélier...

« J'ai cinq minutes, pensa Sernine Dans une minute, il faut que ce gaillard-là... »

Et tout haut :

– Attention, mon petit. Tiens-toi bien.

Il rapprocha ses genoux l'un de l'autre avec une énergie incroyable. Le baron hurla, l'une de ses cuisses tordue.

Alors, Sernine, mettant à profit la souffrance de son adversaire, fit un effort, dégagea sa main droite et le prit à la gorge.

– Parfait ! Comme cela, nous sommes bien mieux à notre aise... Non, pas la peine de chercher ton couteau... sans quoi je t'étrangle comme un poulet. Tu vois, j'y mets des formes... Je ne serre pas trop... juste assez pour que tu n'aies même pas envie de gigoter.

Tout en parlant, il sortait de sa poche une cordelette très fine et, d'une seule main, avec une habileté extrême, il lui attachait les poignets. À bout de souffle, d'ailleurs, le baron n'opposait plus aucune résistance. En quelques gestes précis, Sernine le ficela solidement.

– Comme tu es sage ! À la bonne heure ! Je ne te reconnais plus. Tiens, au cas où tu voudrais t'échapper, voilà un rouleau de fil de fer qui va compléter mon petit travail... Les poignets d'abord... Les chevilles, maintenant... Ça y est... Dieu ! Que tu es gentil !

Le baron s'était remis peu à peu. Il bégaya :

– Si tu me livres, Geneviève mourra.

– Vraiment !... Et comment ?... Explique-toi...

– Elle est enfermée. Personne ne connaît sa retraite. Moi supprimé, elle mourra de faim... Comme Steinweg...

Sernine frissonna. Il reprit :

– Oui, mais tu parleras.

– Jamais.

– Si, tu parleras. Pas maintenant, c'est trop tard, mais cette nuit.

Il se pencha sur lui et tout bas, à l'oreille, il prononça :

– Écoute, Altenheim, et comprends-moi bien. Tout à l'heure tu vas être pincé. Ce soir tu coucheras au Dépôt. Cela est fatal, irrévocable. Moi-même je ne puis plus rien y changer. Et demain, on t'emmènera à la Santé, et plus tard, tu sais où ?... Eh bien, je te donne encore une chance de salut. Cette nuit, tu entends, cette nuit, je pénétrerai dans ta cellule, au Dépôt, et tu me diras où est Geneviève. Deux heures après, si tu n'as pas menti, tu seras libre. Sinon... c'est que tu ne tiens pas beaucoup à ta tête.

L'autre ne répondit pas. Sernine se releva et écouta. Là-haut, un grand fracas. La porte d'entrée cédait. Des pas martelèrent les dalles du vestibule et le plancher du salon. M. Weber et ses hommes cherchaient.

– Adieu, baron, réfléchis jusqu'à ce soir. La cellule est bonne conseillère.

Il poussa son prisonnier, de façon à dégager la trappe et il souleva celle-ci. Comme il s'y attendait, il n'y avait plus personne en dessous, sur les marches de l'escalier.

Il descendit, en ayant soin de laisser la trappe ouverte derrière lui, comme s'il avait eu l'intention de revenir.

Il y avait vingt marches, puis, en bas, c'était le commencement du couloir que M. Lenormand et Gourel avaient parcouru en sens inverse.

Il s'y engagea et poussa un cri. Il lui avait semblé deviner la présence de quelqu'un.

Il alluma sa lanterne de poche. Le couloir était vide.

Alors, il arma son revolver et dit à haute voix :

– Tant pis pour toi... Je fais feu.

Aucune réponse. Aucun bruit.

« C'est une illusion sans doute, pensa-t-il. Cet être-là m'obsède. Allons, si je veux réussir et gagner la porte, il faut me hâter... Le trou, dans lequel j'ai mis le paquet de vêtements, n'est pas loin. Je prends le paquet... et le tour est joué... Et quel tour ! Un des meilleurs de Lupin... »

Il rencontra une porte qui était ouverte et tout de suite s'arrêta. À droite il y avait une excavation, celle que M. Lenormand avait pratiquée pour

échapper à l'eau qui montait.

Il se baissa et projeta sa lumière dans l'ouverture.

« Oh ! fit-il en tressaillant... Non, ce n'est pas possible... C'est Doudeville qui aura poussé le paquet plus loin. »

Mais il eut beau chercher, scruter les ténèbres. Le paquet n'était plus là, et il ne douta pas que ce fût encore l'être mystérieux qui l'eût dérobé.

« Dommage ! La chose était si bien arrangée ! L'aventure reprenait son cours naturel, et j'arrivais au bout plus sûrement... Maintenant il s'agit de me trotter au plus vite... Doudeville est au pavillon... Ma retraite est assurée... Plus de blagues... il faut se dépêcher et remettre la chose sur pied, si possible... Et après, on s'occupera de *lui*... Ah ! Qu'il se gare de mes griffes, *celui-là*. »

Mais une exclamation de stupeur lui échappa ; il arrivait à l'autre porte, et cette porte, la dernière avant le pavillon, était fermée. Il se rua contre elle. À quoi bon ? Que pouvait-il faire ?

« Cette fois-ci, murmura-t-il, je suis bien fichu. »

Et, pris d'une sorte de lassitude, il s'assit. Il avait l'impression de sa faiblesse en face de l'être mystérieux. Altenheim ne comptait guère. Mais l'autre, ce personnage de ténèbres et de silence, l'autre le dominait, bouleversait toutes ses combinaisons, et l'épuisait par ses attaques surnoises et infernales.

Il était vaincu.

Weber le trouverait là, comme une bête acculée, au fond de sa caverne.

## – 2 –

« Ah ! Non, non ! fit-il en se redressant d'un coup. S'il n'y avait que moi, peut-être !... mais il y a Geneviève, Geneviève, qu'il faut sauver cette nuit... Après tout, rien n'est perdu... Si *l'autre* s'est éclipsé tout à l'heure, c'est qu'il existe une seconde issue dans les parages. Allons, allons, Weber et sa bande ne me tiennent pas encore. »

Déjà il explorait le tunnel, et, sa lanterne en main, étudiait les briques dont les parois étaient formées, quand un cri parvint jusqu'à lui, un cri horrible, abominable, qui le fit frémir d'angoisse.



Cela provenait du côté de la trappe. Et il se rappela soudain qu'il avait laissé cette trappe ouverte alors qu'il avait l'intention de remonter dans la villa des Glycines. Il se hâta de retourner, franchit la première porte. En route, sa lanterne étant éteinte, il sentit quelque chose, quelqu'un plutôt qui frôlait ses genoux, quelqu'un qui rampait le long du mur. Et aussitôt, il eut l'impression que cet être disparaissait, s'évanouissait, il ne savait pas où. À cet instant, il heurta une marche.

« C'est là l'issue, pensa-t-il, la seconde issue par où *il* passe. »

En haut, le cri retentit de nouveau, moins fort, suivi de gémissements, de râles... Il monta l'escalier en courant, surgit dans la salle basse et se précipita sur le baron. Altenheim agonisait, la gorge en sang. Ses liens étaient coupés, mais les fils de fer qui attachaient ses poignets et ses chevilles étaient intacts. *Ne pouvant le délivrer, son complice l'avait égorgé.*

Sernine contemplait ce spectacle avec effroi. Une sueur le glaçait. Il songeait à Geneviève emprisonnée, sans secours, puisque le baron, seul, connaissait sa retraite.

Distinctement il entendit que les agents ouvraient la petite porte dérobée du vestibule. Distinctement, il les entendit qui descendaient l'escalier de service.

Il n'était plus séparé d'eux que par une porte, celle de la salle basse où il se trouvait. Il la verrouilla au moment même où les agresseurs empoignaient le loquet. La trappe était ouverte à côté de lui... C'était le salut possible, puisqu'il y avait encore la seconde issue.

« Non, se dit-il, Geneviève d'abord. Après, si j'ai le temps, je songerai à moi... »

Et, s'agenouillant, il posa la main sur la poitrine du baron. Le cœur palpitait encore. Il s'inclina davantage :

– Tu m'entends, n'est-ce pas ?

Les paupières battirent faiblement.

Il y avait un souffle de vie dans le moribond. De ce semblant d'existence, pouvait-on tirer quelque chose ?

La porte, dernier rempart, fut attaquée par les agents. Sernine murmura :

– Je te sauverai... j'ai des remèdes infailibles... Un mot, seulement... Geneviève ?...

On eût dit que cette parole d'espoir suscitait de la force. Altenheim essaya d'articuler.

– Réponds, exigeait Sernine, réponds et je te sauve... C'est la vie aujourd'hui... la liberté demain... Réponds !

La porte tremblait sous les coups.

Le baron ébaucha des syllabes inintelligibles. Penché sur lui, effaré, toute son énergie, toute sa volonté tendues, Sernine haletait d'angoisse. Les agents, sa capture inévitable, la prison, il n'y songeait même pas... mais Geneviève... Geneviève mourant de faim, et qu'un mot de ce misérable pouvait délivrer !...

– Réponds... il le faut...

Il ordonnait, il suppliait. Altenheim bégaya, comme hypnotisé, vaincu par cette autorité indomptable :

– Ri... Rivoli...

– Rue de Rivoli, n'est-ce pas ? Tu l'as enfermée dans une maison de cette rue... Quel numéro ?

Un vacarme... des hurlements de triomphe... la porte s'était abattue.

– Sautez dessus, cria M. Weber, qu'on l'empoigne !... qu'on les empoigne tous les deux !

– Le numéro... réponds... Si tu l'aimes, réponds... Pourquoi te taire maintenant ?

– Vingt... Vingt-sept... souffla le baron.

Des mains touchaient Sernine. Dix revolvers le menaçaient. Il fit face aux agents, qui reculèrent avec une peur instinctive.

– Si tu bouges, Lupin, cria M. Weber, l'arme braquée, je te brûle.

– Ne tire pas, dit Sernine gravement, c'est inutile, je me rends.

– Des blagues ! C'est encore un truc de ta façon...

– Non, reprit Sernine, la bataille est perdue. Tu n'as pas le droit de tirer. Je ne me défends pas.

Il exhiba deux revolvers qu'il jeta sur le sol.

– Des blagues ! reprit M. Weber implacable. Droit au cœur, les enfants ! Au moindre geste : feu ! Au moindre mot : feu !

Dix hommes étaient là. Il en posta quinze. Il dirigea les quinze bras vers la cible. Et, rageur, tremblant de joie et de crainte, il grinçait :

– Au cœur ! À la tête ! Et pas de pitié ! S'il remue, s'il parle... à bout portant, feu !

Les mains dans ses poches, impassible, Sernine souriait. À deux pouces de ses tempes, la mort le guettait. Des doigts se crispaient aux détente.

– Ah ! ricana M. Weber, ça fait plaisir de voir ça... Et j’imagine que cette fois nous avons mis dans le mille, et d’une sale façon pour toi, monsieur Lupin...

Il fit écarter les volets d’un vaste soupirail, par où la clarté du jour pénétra brusquement, et il se retourna vers Altenheim. Mais, à sa grande stupéfaction, le baron qu’il croyait mort ouvrit les yeux, des yeux ternes, effroyables, déjà remplis de néant. Il regarda M. Weber. Puis il sembla chercher, et, apercevant Sernine, il eut une convulsion de colère. On eût dit qu’il se réveillait de sa torpeur, et que sa haine soudain ranimée lui rendait une partie de ses forces.

Il s’appuya sur ses deux poignets et tenta de parler.

– Vous le reconnaissez, hein ? dit M. Weber.

– Oui.

– C’est Lupin, n’est-ce pas ?

– Oui... Lupin...

Sernine, toujours souriant, écoutait.

– Dieu ! Que je m’amuse ! déclara-t-il.

– Vous avez d’autres choses à dire ? demanda M. Weber qui voyait les lèvres du baron s’agiter désespérément.

– Oui.

– À propos de M. Lenormand, peut-être ?

– Oui.

– Vous l’avez enfermé ? Où cela ? Répondez...

De tout son être soulevé, de tout son regard tendu, Altenheim désigna un placard, au coin de la salle.

– Là... là... dit-il.

– Ah ! Ah ! Nous brûlons, ricana Lupin.

M. Weber ouvrit. Sur l’une des planches, il y avait un paquet enveloppé de serge noire. Il le déplia et trouva un chapeau, une petite boîte, des vêtements... Il tressaillit. Il avait reconnu la redingote olive de M. Lenormand.

– Ah ! Les misérables ! s’écria-t-il, ils l’ont assassiné.

– Non, fit Altenheim, d’un signe.

– Alors ?

– C’est lui... lui...

– Comment, lui ?... c’est Lupin qui a tué le chef ?

– Non.

Avec une obstination farouche, Altenheim se raccrochait à l'existence, avide de parler et d'accuser... Le secret qu'il voulait dévoiler était au bout de ses lèvres, et il ne pouvait pas, il ne savait plus le traduire en mots.

– Voyons, insista le sous-chef, M. Lenormand est bien mort, pourtant ?

– Non.

– Il vit ?

– Non.

– Je ne comprends pas... Voyons, ces vêtements ? Cette redingote ?...

Altenheim tourna les yeux du côté de Sernine. Une idée frappa M. Weber.

– Ah ! Je comprends ! Lupin avait dérobé les vêtements de M. Lenormand, et il comptait s'en servir pour échapper.

– Oui... Oui...

– Pas mal, s'écria le sous-chef. C'est bien un coup de sa façon. Dans cette pièce, on aurait trouvé Lupin déguisé en M. Lenormand, enchaîné sans doute. C'était le salut pour lui... Seulement, il n'a pas eu le temps. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

– Oui... Oui...

Mais, au regard du mourant, M. Weber sentit qu'il y avait autre chose, et que ce n'était pas encore tout à fait cela, le secret. Qu'était-ce alors ? Qu'était-ce, l'étrange et indéchiffrable énigme que le mourant voulait révéler avant de mourir ? Il interrogea :

– Et M. Lenormand, où est-il ?

– Là...

– Comment là ?

– Oui.

– Mais il n'y a que nous dans cette pièce !

– Il y a... il y a...

– Mais parlez donc...

– Il y a... Ser... Sernine...

– Sernine ! Hein ! Quoi ?

– Sernine... Lenormand...

M. Weber bondit. Une lueur subite le heurtait.

– Non, non, ce n'est pas possible, murmura-t-il, c'est de la folie. Il épia son prisonnier. Sernine semblait s'amuser beaucoup et assister à la scène en

amateur qui se divertit et qui voudrait bien connaître le dénouement.

Épuisé, Altenheim était retombé tout de son long. Allait-il mourir avant d'avoir donné le mot de l'énigme que posaient ses obscures paroles ? M. Weber, secoué par une hypothèse absurde, invraisemblable, dont il ne voulait pas, et qui s'acharnait après lui, M. Weber se précipita de nouveau.

– Expliquez-vous... Qu'y a-t-il là-dessous ? Quel mystère ?...

L'autre ne semblait pas entendre, inerte, les yeux fixes. M. Weber se coucha contre lui et scanda nettement, de façon que chaque syllabe pénétrât au fond même de cette âme noyée d'ombre déjà :

– Écoute... J'ai bien compris, n'est-ce pas ? Lupin et M. Lenormand...

Il lui fallut un effort pour continuer, tellement la phrase lui paraissait monstrueuse. Pourtant les yeux ternes du baron semblaient le contempler avec angoisse. Il acheva, palpitant d'émotion, comme s'il eût prononcé un blasphème :

– C'est cela, n'est-ce pas ? Tu en es sûr ? Tous les deux, ça ne fait qu'un ?

Les yeux ne bougeaient pas. Un filet de sang suintait au coin de la bouche... Deux ou trois hoquets... Une convulsion suprême. Ce fut tout. Dans la salle basse, encombrée de monde, il y eut un long silence. Presque tous les agents qui gardaient Sernine s'étaient détournés, et stupéfaits, sans comprendre ou se refusant à comprendre, ils *écoutaient* encore l'incroyable accusation que le bandit n'avait pu formuler.

M. Weber prit la boîte trouvée dans le paquet de serge noire et l'ouvrit. Elle contenait une perruque grise, des lunettes à branches d'argent, un foulard marron, et, dans un double fond, des pots de maquillage et un casier avec de menues boucles de poils gris – bref, de quoi se faire la tête exacte de M. Lenormand.

Il s'approcha de Sernine et, l'ayant contemplé quelques instants sans mot dire, pensif, reconstituant toutes les phases de l'aventure, il murmura : « Alors, c'est vrai ? » Sernine, qui ne s'était pas départi de son calme souriant, répliqua :

– L'hypothèse ne manque ni d'élégance ni de hardiesse. Mais, avant tout, dis à tes hommes de me fichir la paix avec leurs joujoux.

– Soit, accepta M. Weber, en faisant un signe à ses hommes. Et maintenant, réponds.

– À quoi ?

– Es-tu M. Lenormand ?

– Oui.

Des exclamations s'élevèrent. Jean Doudeville, qui était là pendant que son frère surveillait l'issue secrète, Jean Doudeville, le complice même de Sernine, le regardait avec ahurissement. M. Weber, suffoqué, restait indécis.

– Ça t'épate, hein ? dit Sernine. J'avoue que c'est assez rigolo... Dieu, que tu m'as fait rire quelquefois, quand on travaillait ensemble, toi et moi, le chef et le sous-chef !... Et le plus drôle, c'est que tu le croyais mort, ce brave M. Lenormand... mort comme ce pauvre Gourel. Mais non, mais non, mon vieux, petit bonhomme vivait encore...

Il montra le cadavre d'Altenheim.

– Tiens, c'est ce bandit-là qui m'a fichu à l'eau, dans un sac, un pavé autour de la taille. Seulement, il avait oublié de m'enlever mon couteau... Et, avec un couteau, on crève les sacs et on coupe les cordes. Voilà ce que c'est, malheureux Altenheim... Si tu avais pensé à cela, tu n'en serais pas où tu en es... Mais assez causé... Paix à tes cendres !

M. Weber écoutait, ne sachant que penser. À la fin, il eut un geste de désespoir, comme s'il renonçait à se faire une opinion raisonnable.

– Les menottes, dit-il, soudain alarmé.

– C'est tout ce que tu trouves ? dit Sernine... Tu manques d'imagination... Enfin, si ça t'amuse...

Et, avisant Doudeville au premier rang de ses agresseurs, il lui tendit les mains :

– Tiens, l'ami, à toi l'honneur, et pas la peine de t'éreinter... Je joue franc jeu... puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement...

Il disait cela d'un ton qui fit comprendre à Doudeville que la lutte était finie pour l'instant, et qu'il n'y avait qu'à se soumettre. Doudeville lui passa les menottes. Sans remuer les lèvres, sans une contraction du visage, Sernine chuchota :

« 27, rue de Rivoli... Geneviève. »

M. Weber ne put réprimer un mouvement de satisfaction à la vue d'un tel spectacle.

– En route ! dit-il, à la Sûreté !

– C'est cela, à la Sûreté, s'écria Sernine. M. Lenormand va écrouer Arsène Lupin, lequel va écrouer le prince Sernine.

– Tu as trop d'esprit, Lupin.

– C’est vrai, Weber, nous ne pouvons pas nous entendre.

Durant le trajet, dans l’automobile que trois autres automobiles chargées d’agents escortaient, il ne souffla pas mot. On ne fit que passer à la Sûreté. M. Weber, se rappelant les évasions organisées par Lupin, le fit monter aussitôt à l’anthropométrie, puis l’amena au Dépôt d’où il fut dirigé sur la prison de la Santé. Prévenu par téléphone, le directeur attendait. Les formalités de l’écrou et le passage dans la chambre de la fouille furent rapides.

À sept heures du soir, le prince Paul Sernine franchissait le seuil de la cellule 14, deuxième division.

– Pas mal, votre appartement... pas mal du tout... déclara-t-il. La lumière électrique, le chauffage central, les water-closets... Bref, tout le confort moderne... C’est parfait, nous sommes d’accord... Monsieur le Directeur, c’est avec le plus grand plaisir que j’arrête cet appartement.

Il se jeta tout habillé sur le lit.

– Ah ! Monsieur le Directeur, j’ai une petite prière à vous adresser.

– Laquelle ?

– Qu’on ne m’apporte pas mon chocolat demain matin avant dix heures... je tombe de sommeil.

Il se retourna vers le mur.

Cinq minutes après, il dormait profondément.

**Deuxième partie**

**LES TROIS CRIMES D'ARSÈNE LUPIN**

[Table des matières](#)



# 1

## *Santé-Palace*

### [Table des matières](#)

#### – 1 –

Ce fut dans le monde entier une explosion de rires. Certes, la capture d'Arsène Lupin produisit une grosse sensation, et le public ne marchandait pas à la police les éloges qu'elle méritait pour cette revanche si longtemps espérée et si pleinement obtenue. Le grand aventurier était pris. L'extraordinaire, le génial, l'invisible héros se morfondait, comme les autres, entre les quatre murs d'une cellule, écrasé à son tour par cette puissance formidable qui s'appelle la Justice et qui, tôt ou tard, fatalement, brise les obstacles qu'on lui oppose et détruit l'œuvre de ses adversaires.

Tout cela fut dit, imprimé, répété, commenté, rabâché. Le préfet de Police eut la croix de Commandeur, M. Weber, la croix d'Officier. On exalta l'adresse et le courage de leurs plus modestes collaborateurs. On applaudit. On chanta victoire. On fit des articles et des discours.

Soit ! Mais quelque chose cependant domina ce merveilleux concert d'éloges, cette allégresse bruyante, ce fut un rire fou, énorme, spontané, inextinguible et tumultueux.

Arsène Lupin, depuis quatre ans, était chef de la Sûreté !!!

Il l'était depuis quatre ans ! Il l'était réellement, légalement, avec tous les droits que ce titre confère, avec l'estime de ses chefs, avec la faveur du gouvernement, avec l'admiration de tout le monde.

Depuis quatre ans le repos des habitants et la défense de la propriété étaient confiés à Arsène Lupin. Il veillait à l'accomplissement de la loi. Il protégeait l'innocent et poursuivait le coupable.

Et quels services il avait rendus ! Jamais l'ordre n'avait été moins troublé, jamais le crime découvert plus sûrement et plus rapidement ! Qu'on se rappelle l'affaire Denizou, le vol du Crédit Lyonnais, l'attaque du rapide

d'Orléans, l'assassinat du baron Dorf... autant de triomphes imprévus et foudroyants, autant de ces magnifiques prouesses que l'on pouvait comparer aux plus célèbres victoires des plus illustres policiers.

Jadis, dans un de ses discours, à l'occasion de l'incendie du Louvre et de la capture des coupables, le président du Conseil Valenglay, pour défendre la façon un peu arbitraire dont M. Lenormand avait agi, s'était écrié :

« Par sa clairvoyance, par son énergie, par ses qualités de décision et d'exécution, par ses procédés inattendus, par ses ressources inépuisables, M. Lenormand nous rappelle le seul homme qui eût pu, s'il vivait encore, lui tenir tête, c'est-à-dire Arsène Lupin. M. Lenormand, c'est un Arsène Lupin au service de la société. »

Et voilà que M. Lenormand n'était autre qu'Arsène Lupin !

Qu'il fût prince russe, on s'en souciait peu ! Lupin était coutumier de ces métamorphoses. Mais chef de la Sûreté ! Quelle ironie charmante ! Quelle fantaisie dans la conduite de cette vie extraordinaire entre toutes !

M. Lenormand ! Arsène Lupin !

On s'expliquait aujourd'hui les tours de force, miraculeux en apparence, qui récemment encore avaient confondu la foule et déconcerté la police. On comprenait l'escamotage de son complice en plein Palais de Justice, en plein jour, à la date fixée. Lui-même ne l'avait-il pas dit : « Quand on saura la simplicité des moyens que j'ai employés pour cette évasion, on sera stupéfait. C'est tout cela, dira-t-on ? Oui, c'est tout cela, mais il fallait y penser. »

C'était en effet d'une simplicité enfantine : il suffisait d'être chef de la Sûreté.

Or, Lupin était chef de la Sûreté, et tous les agents, en obéissant à ses ordres, se faisaient les complices involontaires et inconscients de Lupin.

La bonne comédie ! Le bluff admirable ! La farce monumentale et réconfortante à notre époque de veulerie ! Bien que prisonnier, bien que vaincu irrémédiablement, Lupin, malgré tout, était le grand vainqueur. De sa cellule, il rayonnait sur Paris. Plus que jamais il était l'idole, plus que jamais le Maître !

En s'éveillant le lendemain dans son appartement de « Santé-Palace » comme il le désigna aussitôt, Arsène Lupin eut la vision très nette du bruit

formidable qu'allait produire son arrestation sous le double nom de Sernine et de Lenormand, et sous le double titre de prince et de chef de la Sûreté.

Il se frotta les mains et formula :

– Rien n'est meilleur pour tenir compagnie à l'homme solitaire que l'approbation de ses contemporains. Ô gloire ! Soleil des vivants !...

À la clarté, sa cellule lui plut davantage encore. La fenêtre, placée haut, laissait apercevoir les branches d'un arbre au travers duquel on voyait le bleu du ciel. Les murs étaient blancs. Il n'y avait qu'une table et une chaise, attachées au sol. Mais tout cela était propre et sympathique.

– Allons, dit-il, une petite cure de repos ici ne manquera pas de charme... Mais procédons à notre toilette... Ai-je tout ce qu'il me faut ?... Non... En ce cas, deux coups pour la femme de chambre.

Il appuya, près de la porte, sur un mécanisme qui déclencha dans le couloir un disque-signal.

Au bout d'un instant, des verrous et des barres de fer furent tirés à l'extérieur, la serrure fonctionna, et un gardien apparut.

– De l'eau chaude, mon ami, dit Lupin.

L'autre le regarda, à la fois ahuri et furieux.

– Ah ! s'écria Lupin, et une serviette-éponge ! Sapristi ! Il n'y a pas de serviette-éponge !

L'homme grommela :

– Tu te fiches de moi, n'est-ce pas ? ça n'est pas à faire.

Il se retirait, lorsque Lupin lui saisit le bras violemment :

– Cent francs, si tu veux porter une lettre à la poste.

Il tira de sa poche un billet de cent francs, qu'il avait soustrait aux recherches, et le tendit.

– La lettre, fit le gardien, en prenant l'argent.

– Voilà !... le temps de l'écrire.

Il s'assit à la table, traça quelques mots au crayon sur une feuille qu'il glissa dans une enveloppe et inscrivit :

*Monsieur S. B. 42.*

*Poste Restante, Paris.*

Le gardien prit la lettre et s'en alla.

« Voilà une missive, se dit Lupin, qui ira à son adresse aussi sûrement que si je la portais moi-même. D'ici une heure tout au plus, j'aurai la

réponse. Juste le temps nécessaire pour me livrer à l'examen de ma situation. »

Il s'installa sur sa chaise et, à demi-voix, il résuma :

« Somme toute, j'ai à combattre actuellement deux adversaires : 1° La société qui me tient et dont je me moque ; 2° Un personnage inconnu qui ne me tient pas, mais dont je ne me moque nullement. C'est lui qui a prévenu la police que j'étais Sernine. C'est lui qui a deviné que j'étais M. Lenormand. C'est lui qui a fermé la porte du souterrain, et c'est lui qui m'a fait fourrer en prison. »

Arsène Lupin réfléchit une seconde, puis continua :

« Donc, en fin de compte, la lutte est entre lui et moi. Et pour soutenir cette lutte, c'est-à-dire pour découvrir et réaliser l'affaire Kesselbach, je suis, moi, emprisonné, tandis qu'il est, lui, libre, inconnu, inaccessible, qu'il dispose des deux atouts que je croyais avoir, Pierre Leduc et le vieux Steinweg... – bref, qu'il touche au but, après m'en avoir éloigné définitivement. »

Nouvelle pause méditative, puis nouveau monologue :

« La situation n'est pas brillante. D'un côté tout, de l'autre rien. En face de moi un homme de ma force, plus fort, même, puisqu'il n'a pas les scrupules dont je m'embarrasse. Et pour l'attaquer, point d'armes. »

Il répéta plusieurs fois ces derniers mots d'une voix machinale, puis il se tut, et, prenant son front entre ses mains, il resta longtemps pensif.

– Entrez, monsieur le Directeur, dit-il en voyant la porte s'ouvrir.

– Vous m'attendiez donc ?

– Ne vous ai-je pas écrit, monsieur le Directeur, pour vous prier de venir ? Or, je n'ai pas douté une seconde que le gardien vous portât ma lettre. J'en ai si peu douté que j'ai inscrit sur l'enveloppe, vos initiales : S. B. et votre âge : 42.

Le Directeur s'appelait, en effet, Stanislas Borély, et il était âgé de quarante-deux ans. C'était un homme de figure agréable, doux de caractère, et qui traitait les détenus avec autant d'indulgence que possible. Il dit à Lupin :

– Vous ne vous êtes pas mépris sur la probité de mon subordonné. Voici votre argent. Il vous sera remis lors de votre libération... Maintenant vous allez repasser dans la chambre de fouille.

Lupin suivit M. Borély dans la petite pièce réservée à cet usage, se déshabilla, et, tandis que l'on visitait ses vêtements avec une méfiance justifiée, subit lui-même un examen des plus méticuleux.

Il fut ensuite réintégré dans sa cellule et M. Borély prononça :

– Je suis plus tranquille. Voilà qui est fait.

– Et bien fait, monsieur le Directeur. Vos gens apportent, à ces fonctions, une délicatesse dont je tiens à les remercier par ce témoignage de ma satisfaction.

Il donna un billet de cent francs à M. Borély qui fit un haut-le-corps.

– Ah ! ça, mais... d'où vient ?

– Inutile de vous creuser la tête, monsieur le Directeur. Un homme comme moi, menant la vie qu'il mène, est toujours prêt à toutes les éventualités, et aucune mésaventure, si pénible qu'elle soit, ne le prend au dépourvu, pas même l'emprisonnement.

Il saisit entre le pouce et l'index de sa main droite le médius de sa main gauche, l'arracha d'un coup sec, et le présenta tranquillement à M. Borély.

– Ne sautez pas ainsi, monsieur le Directeur. Ceci n'est pas mon doigt, mais un simple tube en baudruche, artistement colorié, et qui s'applique exactement sur mon médius, de façon à donner l'illusion du doigt réel.

Et il ajouta en riant :

– Et de façon, bien entendu, à dissimuler un troisième billet de cent francs... Que voulezvous ? On a le porte-monnaie que l'on peut et il faut bien mettre à profit...

Il s'arrêta devant la mine effarée de M. Borély.

– Je vous en prie, monsieur le Directeur, ne croyez pas que je veuille vous éblouir avec mes petits talents de société. Je voudrais seulement vous montrer que vous avez affaire à un... client de nature un peu... spéciale... et vous dire qu'il ne faudra pas vous étonner si je me rends coupable de certaines infractions aux règles ordinaires de votre établissement.

Le directeur s'était repris. Il déclara nettement :

– Je veux croire que vous vous conformerez à ces règles, et que vous ne m'obligerez pas à des mesures de rigueur...

– Qui vous peineraient, n'est-ce pas, monsieur le Directeur ? C'est précisément cela que je voudrais vous épargner en vous prouvant d'avance qu'elles ne m'empêcheraient pas d'agir à ma guise, de correspondre avec mes amis, de défendre à l'extérieur les graves intérêts qui me sont confiés,

d'écrire aux journaux soumis à mon inspiration, de poursuivre l'accomplissement de mes projets, et, en fin de compte, de préparer mon évasion.

– Votre évasion !

Lupin se mit à rire de bon cœur.

– Réfléchissez, monsieur le Directeur ma seule excuse d'être en prison est d'en sortir.

L'argument ne parut pas suffisant à M. Borély. Il s'efforça de rire à son tour.

– Un homme averti en vaut deux

– C'est ce que j'ai voulu. Prenez toutes les précautions, monsieur le Directeur, ne négligez rien, pour que plus tard on n'ait rien à vous reprocher. D'autre part je m'arrangerai de telle manière que, quels que soient les ennuis que vous aurez à supporter du fait de cette évasion, votre carrière du moins n'en souffre pas. Voilà ce que j'avais à vous dire, monsieur le Directeur. Vous pouvez vous retirer.

Et, tandis que M. Borély s'en allait, profondément troublé par ce singulier pensionnaire, et fort inquiet sur les événements qui se préparaient, le détenu se jetait sur son lit en murmurant :

« Eh bien ! Mon vieux Lupin, tu en as du culot ! On dirait en vérité que tu sais déjà comment tu sortiras d'ici ! »

## – 2 –

La prison de la Santé est bâtie d'après le système du rayonnement. Au centre de la partie principale, il y a un rond-point d'où convergent tous les couloirs, de telle façon qu'un détenu ne peut sortir de sa cellule sans être aperçu aussitôt par les surveillants postés dans la cabine vitrée qui occupe le milieu de ce rond-point.

Ce qui étonne le visiteur qui parcourt la prison, c'est de rencontrer à chaque instant des détenus sans escorte, et qui semblent circuler comme s'ils étaient libres. En réalité, pour aller d'un point à un autre, de leur cellule, par exemple, à la voiture pénitentiaire qui les attend dans la cour pour les mener au Palais de Justice, c'est-à-dire à l'instruction, ils franchissent des lignes droites dont chacune est terminée par une porte que

leur ouvre un gardien, lequel gardien est chargé uniquement d'ouvrir cette porte et de surveiller les deux lignes droites qu'elle commande.

Et ainsi les prisonniers, libres en apparence, sont envoyés de porte en porte, de regard en regard, comme des colis qu'on se passe de main en main.

Dehors, les gardes municipaux reçoivent l'objet, et l'insèrent dans un des rayons du « panier à salade ».

Tel est l'usage.

Avec Lupin il n'en fut tenu aucun compte.

On se méfia de cette promenade à travers les couloirs. On se méfia de la voiture cellulaire. On se méfia de tout.

M. Weber vint en personne, accompagné de douze agents – ses meilleurs, des hommes de choix, armés jusqu'aux dents –, cueillit le redoutable prisonnier au seuil de sa chambre, et le conduisit dans un fiacre dont le cocher était un de ses hommes. À droite et à gauche, devant et derrière, trottaient des municipaux.

– Bravo ! s'écria Lupin, on a pour moi des égards qui me touchent. Une garde d'honneur. Peste, Weber, tu as le sens de la hiérarchie, toi ! Tu n'oublies pas ce que tu dois à ton chef immédiat.

Et, lui frappant l'épaule :

– Weber, j'ai l'intention de donner ma démission. Je te désignerai comme mon successeur.

– C'est presque fait, dit Weber.

– Quelle bonne nouvelle ! J'avais des inquiétudes sur mon évasion. Je suis tranquille maintenant. Dès l'instant où Weber sera chef des services de la Sûreté...

M. Weber ne releva pas l'attaque. Au fond il éprouvait un sentiment bizarre et complexe, en face de son adversaire, sentiment fait de la crainte que lui inspirait Lupin, de la déférence qu'il avait pour le prince Sernine et de l'admiration respectueuse qu'il avait toujours témoignée à M. Lenormand. Tout cela mêlé de rancune, d'envie et de haine satisfaite.

On arrivait au Palais de Justice. Au bas de la « Souricière », des agents de la Sûreté attendaient, parmi lesquels M. Weber se réjouit de voir ses deux meilleurs lieutenants, les frères Doudeville.

– M. Formerie est là ? leur dit-il.

– Oui, chef, M. le Juge d’instruction est dans son cabinet. M. Weber monta l’escalier, suivi de Lupin que les Doudeville encadraient.

– Geneviève ? murmura le prisonnier.

– Sauvée...

– Où est-elle ?

– Chez sa grand-mère.

– Mme Kesselbach ?

– À Paris, hôtel Bristol.

– Suzanne ?

– Disparue.

– Steinweg ?

– Nous ne savons rien.

– La villa Dupont est gardée ?

– Oui.

– La presse de ce matin est bonne ?

– Excellente.

– Bien. Pour m’écrire, voilà mes instructions.

Ils parvenaient au couloir intérieur du premier étage. Lupin glissa dans la main d’un des frères une petite boulette de papier.

M. Formerie eut une phrase délicieuse, lorsque Lupin entra dans son cabinet en compagnie du sous-chef.

– Ah ! Vous voilà ! Je ne doutais pas que, un jour ou l’autre, nous ne mettrions la main sur vous.

– Je n’en doutais pas non plus, monsieur le juge d’instruction, dit Lupin, et je me réjouis que ce soit vous que le destin ait désigné pour rendre justice à l’honnête homme que je suis.

« Il se fiche de moi », pensa M. Formerie.

Et, sur le même ton ironique et sérieux, il riposta :

– L’honnête homme que vous êtes, monsieur, doit s’expliquer pour l’instant sur trois cent quarante-quatre affaires de vol, cambriolage, escroquerie, faux, chantage, recel, *etc.* Trois cent quarante-quatre !

– Comment ! Pas plus ? s’écria Lupin. Je suis vraiment honteux.

– L’honnête homme que vous êtes doit s’expliquer aujourd’hui sur l’assassinat du sieur Altenheim.

– Tiens, c’est nouveau, cela. L’idée est de vous, monsieur le juge d’instruction ?



- Précisément.
- Très fort ! En vérité, vous faites des progrès, monsieur Formerie.
- La position dans laquelle on vous a surpris ne laisse aucun doute.
- Aucun, seulement, je me permettrai de vous demander ceci : de quelle blessure est mort Altenheim ?
- D’une blessure à la gorge faite par un couteau.
- Et où est ce couteau ?
- On ne l’a pas retrouvé.
- Comment ne l’aurait-on pas retrouvé, si c’était moi l’assassin, puisque j’ai été surpris à côté même de l’homme que j’aurais tué ?
- Et selon vous, l’assassin ?...
- N’est autre que celui qui a égorgé M. Kesselbach, Chapman, *etc.* La nature de la plaie est une preuve suffisante.
- Par où se serait-il échappé ?
- Par une trappe que vous découvrirez dans la salle même où le drame a eu lieu. M. Formerie eut un air fin.
- Et comment se fait-il que vous n’ayez pas suivi cet exemple salubre ?
- J’ai tenté de le suivre. Mais l’issue était barrée par une porte que je n’ai pu ouvrir. C’est pendant cette tentative que *l’autre* est revenu dans la salle, et qu’il a tué son complice par peur des révélations que celui-ci n’aurait pas manqué de faire. En même temps il dissimulait au fond du placard, où on l’a trouvé, le paquet de vêtements que j’avais préparé.
- Pourquoi ces vêtements ?
- Pour me déguiser. En venant aux Glycines, mon dessein était celui-ci : livrer Altenheim à la justice, me supprimer comme prince Sernine, et réapparaître sous les traits...
- De M. Lenormand, peut-être ?
- Justement.
- Non.
- Quoi ?
- M. Formerie souriait d’un air narquois et remuait son index de droite à gauche, et de gauche à droite.
- Non, répéta-t-il.
- Quoi, non ?

– L’histoire de M. Lenormand... C’est bon pour le public, ça, mon ami. Mais vous ne ferez pas gober à M. Formerie que Lupin et Lenormand ne faisaient qu’un.

Il éclata de rire.

– Lupin, chef de la Sûreté ! Non ! Tout ce que vous voudrez, mais pas ça ! Il y a des bornes... Je suis un bon garçon... mais tout de même... Voyons, entre nous, pour quelle raison cette nouvelle bourde ? J’avoue que je ne vois pas bien...

Lupin le regarda avec ahurissement. Malgré tout ce qu’il savait de M. Formerie, il n’imaginait pas un tel degré d’infatuation et d’aveuglement. La double personnalité du prince Sernine n’avait pas, à l’heure actuelle, un seul incrédule. M. Formerie seul...

Lupin se retourna vers le sous-chef qui écoutait, bouche bée.

– Mon chef Weber, votre avancement me semble tout à fait compromis. Car enfin, si M. Lenormand n’est pas moi, c’est qu’il existe... et s’il existe, je ne doute pas que M. Formerie, avec tout son flair, ne finisse par le découvrir... auquel cas...

– On le découvrira, monsieur Lupin, s’écria le juge d’instruction... Je m’en charge et j’avoue que la confrontation entre vous et lui ne sera pas banale.

Il s’esclaffait, jouait du tambour sur la table.

– Que c’est amusant ! Ah ! On ne s’ennuie pas avec vous. Ainsi, vous seriez M. Lenormand, et c’est vous qui auriez fait arrêter votre complice Marco !

– Parfaitement ! Ne fallait-il pas faire plaisir au président du Conseil et sauver le Cabinet ? Le fait est historique.

M. Formerie se tenait les côtes.

– Ah ça ! C’est à mourir ! Dieu, que c’est drôle ! La réponse fera le tour du monde. Et alors, selon votre système, c’est avec vous que j’aurais fait l’enquête du début au Palace, après l’assassinat de M. Kesselbach ?...

– C’est bien avec moi que vous avez suivi l’affaire du diadème quand j’étais duc de Charmerace, riposta Lupin d’une voix sarcastique.

M. Formerie tressauta, toute sa gaieté abolie par ce souvenir odieux. Subitement grave, il prononça :

– Donc, vous persistez dans ce système absurde ?

– J’y suis obligé parce que c’est la vérité. Il vous sera facile, en prenant le paquebot pour la Cochinchine, de trouver à Saigon les preuves de la mort du véritable M. Lenormand, du brave homme auquel je me suis substitué, et dont je vous ferai tenir l’acte de décès.

– Des blagues !

– Ma foi, monsieur le Juge d’instruction, je vous confesserai que cela m’est tout à fait égal. S’il vous déplaît que je sois M. Lenormand, n’en parlons plus. S’il vous plaît que j’aie tué Altenheim, à votre guise. Vous vous amuserez à fournir des preuves. Je vous le répète, tout cela n’a aucune importance pour moi. Je considère toutes vos questions et toutes mes réponses comme nulles et non avenues. Votre instruction ne compte pas, pour cette bonne raison que je serai au diable vauvert quand elle sera achevée. Seulement...

Sans vergogne, il prit une chaise et s’assit en face de M. Formerie de l’autre côté du bureau. Et d’un ton sec :

– Il y a un seulement, et le voici : vous apprendrez, monsieur, que, malgré les apparences et malgré vos intentions, je n’ai pas, moi, l’intention de perdre mon temps. Vous avez vos affaires... j’ai les miennes. Vous êtes payé pour faire les vôtres. Je fais les miennes... et je me paye. Or, l’affaire que je poursuis actuellement est de celles qui ne souffrent pas une minute de distraction, pas une seconde d’arrêt dans la préparation et dans l’exécution des actes qui doivent la réaliser. Donc, je la poursuis, et comme vous me mettez dans l’obligation passagère de me tourner les pouces entre les quatre murs d’une cellule, c’est vous deux, messieurs, que je charge de mes intérêts. C’est compris ?

Il était debout, l’attitude insolente et le visage dédaigneux, et telle était la puissance de domination de cet homme que ses deux interlocuteurs n’avaient pas osé l’interrompre.

M. Formerie prit le parti de rire, en observateur qui se divertit.

– C’est drôle ! C’est cocasse !

– Cocasse ou non, monsieur, c’est ainsi qu’il en sera. Mon procès, le fait de savoir si j’ai tué ou non, la recherche de mes antécédents, de mes délits ou forfaits passés, autant de fariboles auxquelles je vous permets de vous distraire, pourvu, toutefois, que vous ne perdiez pas de vue un instant le but de votre mission.

– Qui est ? demanda M. Formerie, toujours goguenard.

– Qui est de vous substituer à moi dans mes investigations relatives au projet de M. Kesselbach et notamment de découvrir le sieur Steinweg, sujet allemand, enlevé et séquestré par feu le baron Altenheim.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

– Cette histoire-là est de celles que je gardais pour moi quand j'étais... ou plutôt quand je croyais être M. Lenormand. Une partie s'en déroula dans mon cabinet, près d'ici, et Weber ne doit pas l'ignorer entièrement. En deux mots, le vieux Steinweg connaît la vérité sur ce mystérieux projet que M. Kesselbach poursuivait, et Altenheim, qui était également sur la piste, a escamoté le sieur Steinweg.

– On n'escamote pas les gens de la sorte. Il est quelque part, ce Steinweg.

– Sûrement.

– Vous savez où ?

– Oui.

– Je serais curieux...

– Il est au numéro 29 de la villa Dupont.

M. Weber haussa les épaules.

– Chez Altenheim, alors ? Dans l'hôtel qu'il habitait ?

– Oui.

– Voilà bien le crédit qu'on peut attacher à toutes ces bêtises ! Dans la poche du baron, j'ai trouvé son adresse. Une heure après, l'hôtel était occupé par mes hommes !

Lupin poussa un soupir de soulagement.

– Ah ! La bonne nouvelle ! Moi qui redoutais l'intervention du complice, de celui que je n'ai pu atteindre, et un second enlèvement de Steinweg. Les domestiques ?

– Partis !

– Oui, un coup de téléphone de l'autre les aura prévenus. Mais Steinweg est là.

M. Weber s'impatiente :

– Mais il n'y a personne, puisque je vous répète que mes hommes n'ont pas quitté l'hôtel.

– Monsieur le sous-chef de la Sûreté, je vous donne le mandat de perquisitionner vous-même dans l'hôtel de la villa Dupont... Vous me rendrez compte demain du résultat de votre perquisition.

M. Weber haussa de nouveau les épaules, et sans relever l'impertinence :

– J'ai des choses plus urgentes...

– Monsieur le sous-chef de la Sûreté, il n'y a rien de plus urgent. Si vous tardez, tous mes plans sont à l'eau. Le vieux Steinweg ne parlera jamais.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il sera mort de faim si d'ici un jour, deux jours au plus, vous ne lui apportez pas de quoi manger.

### – 3 –

– Très grave... Très grave... murmura M. Formerie après une minute de réflexion. Malheureusement...

Il sourit.

– Malheureusement, votre révélation est entachée d'un gros défaut.

– Ah ! Lequel ?

– C'est que tout cela, monsieur Lupin, n'est qu'une vaste fumisterie... Que voulezvous ? Je commence à connaître vos trucs, et plus ils me paraissent obscurs, plus je me méfie.

« Idiot », grommela Lupin.

M. Formerie se leva.

– Voilà qui est fait. Comme vous voyez, ce n'était qu'un interrogatoire de pure forme, la mise en présence des deux duellistes. Maintenant que les épées sont engagées, il ne nous manque plus que le témoin obligatoire de ces passes d'armes, votre avocat.

– Bah ! Est-ce indispensable ?

– Indispensable.

– Faire travailler un des maîtres du barreau en vue de débats aussi... problématiques ?

– Il le faut.

– En ce cas, je choisis M<sup>e</sup> Quimbel.

– Le bâtonnier. À la bonne heure, vous serez bien défendu.

Cette première séance était terminée. En descendant l'escalier de la Souricière, entre les deux Doudeville, le détenu articula, par petites phrases

impératives :

– Qu'on surveille la maison de Geneviève... quatre hommes à demeure... Mme Kesselbach aussi... elles sont menacées. On va perquisitionner villa Dupont... soyez-y. Si l'on découvre Steinweg, arrangez-vous pour qu'il se taise... un peu de poudre, au besoin.

– Quand serez-vous libre, patron ?

– Rien à faire pour l'instant... D'ailleurs, ça ne presse pas... Je me repose.

En bas, il rejoignit les gardes municipaux qui entouraient la voiture.

– À la maison, mes enfants, s'exclamat-il, et rondement. J'ai rendez-vous avec moi à deux heures précises.

Le trajet s'effectua sans incident.

Rentré dans sa cellule, Lupin écrivit une longue lettre d'instructions détaillées aux frères Doudeville et deux autres lettres.

L'une était pour Geneviève :

« Geneviève, vous savez qui je suis maintenant, et vous comprendrez pourquoi je vous ai caché le nom de celui qui, par deux fois, vous emporta toute petite, dans ses bras.

« Geneviève, j'étais l'ami de votre mère, ami lointain dont elle ignorait la double existence, mais sur qui elle croyait pouvoir compter. Et c'est pourquoi, avant de mourir, elle m'écrivait quelques mots et me suppliait de veiller sur vous.

« Si indigne que je sois de votre estime, Geneviève, je resterai fidèle à ce vœu. Ne me chassez pas tout à fait de votre cœur.

« ARSÈNE LUPIN. »

L'autre lettre était adressée à Dolorès Kesselbach.

« Son intérêt seul avait conduit près de Mme Kesselbach le prince Sernine. Mais un immense besoin de se dévouer à elle l'y avait retenu.

« Aujourd'hui que le prince Sernine n'est plus qu'Arsène Lupin, il demande à Mme Kesselbach de ne pas lui ôter le droit de la protéger, de loin, et comme on protège quelqu'un que l'on ne reverra plus. »

Il y avait des enveloppes sur la table. Il en prit une, puis deux, mais comme il prenait la troisième, il aperçut une feuille de papier blanc dont la présence l'étonna, et sur laquelle étaient collés des mots, visiblement découpés dans un journal. Il déchiffrâ :

« La lutte avec Altenheim ne t'a pas réussi. Renonce à t'occuper de l'affaire, et je ne m'opposerai pas à ton évasion. Signé : L. M. »

Une fois de plus, Lupin eut ce sentiment de répulsion et de terreur que lui inspirait cet être innommable et fabuleux – la sensation de dégoût que l'on éprouve à toucher une bête venimeuse, un reptile.

– Encore lui, dit-il, et jusqu'ici !

C'était cela également qui l'effarait, la vision subite qu'il avait, par instants, de cette puissance ennemie, une puissance aussi grande que la sienne, et qui disposait de moyens formidables dont lui-même ne se rendait pas compte.

Tout de suite il soupçonna son gardien. Mais comment avait-on pu corrompre cet homme au visage dur, à l'expression sévère ?

– Eh bien ! Tant mieux, après tout ! s'écria-t-il. Je n'ai jamais eu affaire qu'à des mazettes... Pour me combattre moi-même, j'avais dû me bombarder chef de la Sûreté... Cette fois je suis servi !... Voilà un homme qui me met dans sa poche... en jonglant, pourrait-on dire... Si j'arrive, du fond de ma prison, à éviter ses coups et à le démolir, à voir le vieux Steinweg et à lui arracher sa confession, à mettre debout l'affaire Kesselbach, et à la réaliser intégralement, à défendre Mme Kesselbach et à conquérir le bonheur et la fortune pour Geneviève... Eh bien vrai, c'est que Lupin... sera toujours Lupin... et, pour cela, commençons par dormir...

Il s'étendit sur son lit, en murmurant :

– Steinweg, patiente pour mourir jusqu'à demain soir, et je te jure...

Il dormit toute la fin du jour, et toute la nuit et toute la matinée. Vers onze heures, on vint lui annoncer que M<sup>e</sup> Quimbel l'attendait au parloir des avocats, à quoi il répondit :

– Allez dire à M<sup>e</sup> Quimbel que s'il a besoin de renseignements sur mes faits et gestes, il n'a qu'à consulter les journaux depuis dix ans. Mon passé appartient à l'histoire.

À midi, même cérémonial et mêmes précautions que la veille pour le conduire au Palais de Justice. Il revit l'aîné des Doudeville avec lequel il échangea quelques mots et auquel il remit les trois lettres qu'il avait préparées, et il fut introduit chez M. Formerie.

M<sup>e</sup> Quimbel était là, porteur d'une serviette bourrée de documents.

Lupin s'excusa aussitôt.

– Tous mes regrets, mon cher maître, de n’avoir pu vous recevoir, et tous mes regrets aussi pour la peine que vous voulez bien prendre, peine inutile, puisque...

– Oui, oui, nous savons, interrompit M. Formerie, que vous serez en voyage. C’est convenu. Mais d’ici là, faisons notre besoin. Arsène Lupin, malgré toutes nos recherches, nous n’avons aucune donnée précise sur votre nom véritable.

– Comme c’est bizarre ! Moi non plus.

– Nous ne pourrions même pas affirmer que vous êtes le même Arsène Lupin qui fut détenu à la Santé en 19... et qui s’évada une première fois.

– Une « première fois » est un mot très juste.

– Il arrive en effet, continua M. Formerie, que la fiche Arsène Lupin retrouvée au service anthropométrique donne un signalement d’Arsène Lupin qui diffère en tous points de votre signalement actuel.

– De plus en plus bizarre.

– Indications différentes, mesures différentes, empreintes différentes... Les deux photographies elles-mêmes n’ont aucun rapport. Je vous demande donc de bien vouloir nous fixer sur votre identité exacte.

– C’est précisément ce que je désirais vous demander. J’ai vécu sous tant de noms différents que j’ai fini par oublier le mien. Je ne m’y reconnais plus.

– Donc, refus de répondre.

– Oui.

– Et pourquoi ?

– Parce que.

– C’est un parti pris ?

– Oui. Je vous l’ai dit ; votre enquête ne compte pas. Je vous ai donné hier mission d’en faire une qui m’intéresse. J’en attends le résultat.

– Et moi, s’écria M. Formerie, je vous ai dit hier que je ne croyais pas un traître mot de votre histoire de Steinweg, et que je ne m’en occuperais pas.

– Alors, pourquoi, hier, après notre entrevue, vous êtes-vous rendu villa Dupont et avez-vous, en compagnie du sieur Weber, fouillé minutieusement le numéro 29 ?

– Comment savez-vous ?... fit le juge d’instruction, assez vexé.

– Par les journaux...



– Ah ! Vous lisez les journaux !

– Il faut bien se tenir au courant.

– J’ai, en effet, par acquit de conscience, visité cette maison, sommairement et sans y attacher la moindre importance...

– Vous y attachez, au contraire, tant d’importance, et vous accomplissez la mission dont je vous ai chargé avec un rôle si digne d’éloges, que, à l’heure actuelle, le sous-chef de la Sûreté est en train de perquisitionner là-bas.

M. Formerie sembla médusé. Il balbutia :

– Quelle invention ! Nous avons, M. Weber et moi, bien d’autres chats à fouetter.

À ce moment, un huissier entra et dit quelques mots à l’oreille de M. Formerie.

– Qu’il entre ! s’écria celui-ci... qu’il entre !...

Et se précipitant :

– Eh bien ! Monsieur Weber, quoi de nouveau ? Vous avez trouvé cet homme...

Il ne prenait même pas la peine de dissimuler, tant il avait hâte de savoir.

Le sous-chef de la Sûreté répondit :

– Rien.

– Ah ! Vous êtes sûr ?

– J’affirme qu’il n’y a personne dans cette maison, ni vivant ni mort.

– Cependant...

– C’est ainsi, monsieur le juge d’instruction.

Ils semblaient déçus tous les deux, comme si la conviction de Lupin les avait gagnés à leur tour.

– Vous voyez, Lupin... dit M. Formerie, d’un ton de regret.

Et il ajouta :

– Tout ce que nous pouvons supposer, c’est que le vieux Steinweg, après avoir été enfermé là, n’y est plus.

Lupin déclara :

– Avant-hier matin il y était encore.

– Et, à cinq heures du soir, mes hommes occupaient l’immeuble, nota M. Weber.

– Il faudrait donc admettre, conclut M. Formerie, qu’il a été enlevé l’après-midi.

– Non, dit Lupin.

– Vous croyez ?

Hommage naïf à la clairvoyance de Lupin, que cette question instinctive du juge d’instruction, que cette sorte de soumission anticipée à tout ce que l’adversaire décréterait.

– Je fais plus que de le croire, affirma Lupin de la façon la plus nette ; il est matériellement impossible que le sieur Steinweg ait été libéré à ce moment. Steinweg est au numéro 29 de la villa Dupont.

M. Weber leva les bras au plafond.

– Mais c’est de la démente ! Puisque j’en arrive ! Puisque j’ai fouillé chacune des chambres !... Un homme ne se cache pas comme une pièce de cent sous.

– Alors, que faire ? gémit M. Formerie...

– Que faire, monsieur le juge d’instruction ? riposta Lupin. C’est bien simple. Monter en voiture et me mener avec toutes les précautions qu’il vous plaira de prendre, au 29 de la villa Dupont. Il est une heure. À trois heures, j’aurai découvert Steinweg.

L’offre était précise, impérieuse, exigeante. Les deux magistrats subirent le poids de cette volonté formidable. M. Formerie regarda M. Weber. Après tout, pourquoi pas ? Qu’est-ce qui s’opposait à cette épreuve ?

– Qu’en pensez-vous, monsieur Weber ?

– Peuh !... je ne sais pas trop.

– Oui, mais cependant... s’il s’agit de la vie d’un homme...

– Évidemment, formula le sous-chef qui commençait à réfléchir.

La porte s’ouvrit. Un huissier apporta une lettre que M. Formerie décacheta et où il lut ces mots :

« Défiez-vous. Si Lupin entre dans la maison de la villa Dupont, il en sortira libre. Son évasion est préparée. – L. M. »

M. Formerie devint blême. Le péril auquel il venait d’échapper l’épouvantait. Une fois de plus. Lupin s’était joué de lui. Steinweg n’existait pas.

Tout bas, M. Formerie marmotta des actions de grâces. Sans le miracle de cette lettre anonyme, il était perdu, déshonoré.

– Assez pour aujourd’hui, dit-il. Nous reprendrons l’interrogatoire demain. Gardes, que l’on reconduise le détenu à la Santé.

Lupin ne broncha pas. Il se dit que le coup provenait de *L’Autre*. Il se dit qu’il y avait vingt chances contre une pour que le sauvetage de Steinweg ne pût être opéré maintenant, mais que, somme toute, il restait cette vingt et unième chance et qu’il n’y avait aucune raison pour que lui, Lupin, se désespérât.

Il prononça donc simplement :

– Monsieur le juge d’instruction, je vous donne rendez-vous demain matin à dix heures, au 29 de la villa Dupont.

– Vous êtes fou ! Mais puisque je ne veux pas !...

– Moi, je veux, cela suffit. À demain dix heures. Soyez exact.

## – 4 –

Comme les autres fois, dès sa rentrée en cellule. Lupin se coucha, et tout en bâillant il songeait :

« Au fond, rien n’est plus pratique pour la conduite de mes affaires que cette existence. Chaque jour je donne le petit coup de pouce qui met en branle toute la machine, et je n’ai qu’à patienter jusqu’au lendemain. Les événements se produisent d’eux-mêmes. Quel repos pour un homme surmené ! »

Et, se tournant vers le mur :

« Steinweg, si tu tiens à la vie, ne meurs pas encore ! ! ! Je te demande un petit peu de bonne volonté. Fais comme moi : dors. »

Sauf à l’heure du repas, il dormit de nouveau jusqu’au matin. Ce ne fut que le bruit des serrures et des verrous qui le réveilla.

– Debout, lui dit le gardien ; habillez-vous... C’est pressé.

M. Weber et ses hommes le reçurent dans le couloir et l’amenèrent jusqu’au fiacre.

– Cocher, 29, villa Dupont, dit Lupin en montant... Et rapidement.

– Ah ! Vous savez donc que nous allons là ? dit le sous-chef.

– Évidemment, je le sais, puisque, hier, j’ai donné rendez-vous à M. Formerie, au 29 de la villa Dupont, sur le coup de dix heures. Quand Lupin dit une chose, cette chose s’accomplit. La preuve...

Dès la rue Pergolèse, les précautions multipliées par la police excitèrent la joie du prisonnier. Des escouades d'agents encombraient la rue. Quant à la villa Dupont, elle était purement et simplement interdite à la circulation.

– L'état de siège, ricana Lupin. Weber, tu distribueras de ma part un louis à chacun de ces pauvres types que tu as dérangés sans raison. Tout de même, faut-il que vous ayez la venette ! Pour un peu, tu me passerais les menottes.

– Je n'attendais que ton désir, dit M. Weber.

– Vas-y donc, mon vieux. Faut bien rendre la partie égale entre nous ! Pense donc, tu n'es que trois cents aujourd'hui !

Les mains enchaînées, il descendit de voiture devant le perron, et tout de suite on le dirigea vers une pièce où se tenait M. Formerie. Les agents sortirent. M. Weber seul resta.

– Pardonnez-moi, monsieur le juge d'instruction, dit Lupin, j'ai peut-être une ou deux minutes de retard. Soyez sûr qu'une autre fois je m'arrangerai...

M. Formerie était blême. Un tremblement nerveux l'agitait. Il bégaya :

– Monsieur, Mme Formerie...

Il dut s'interrompre, à bout de souffle, la gorge étranglée.

– Comment va-t-elle, cette bonne Mme Formerie ? demanda Lupin avec intérêt. J'ai eu le plaisir de danser avec elle, cet hiver, au bal de l'Hôtel de Ville, et ce souvenir...

– Monsieur, recommença le juge d'instruction, monsieur, Mme Formerie a reçu de sa mère, hier soir, un coup de téléphone lui disant de passer en hâte. Mme Formerie, aussitôt, est partie, sans moi malheureusement, car j'étais en train d'étudier votre dossier.

– Vous étudiez mon dossier ? Voilà bien la boulette, observa Lupin.

– Or, à minuit, continua le juge, ne voyant pas revenir Mme Formerie, assez inquiet, j'ai couru chez sa mère ; Mme Formerie n'y était pas. Sa mère ne lui avait point téléphoné. Tout cela n'était que la plus abominable des embûches. À l'heure actuelle, Mme Formerie n'est pas encore rentrée.

– Ah ! fit Lupin avec indignation.

Et, après avoir réfléchi :

– Autant que je m'en souviens, Mme Formerie est très jolie, n'est-ce pas ?

Le juge ne parut pas comprendre. Il s'avança vers Lupin, et d'une voix anxieuse, l'attitude quelque peu théâtrale :

– Monsieur, j'ai été prévenu ce matin par une lettre que ma femme me serait rendue immédiatement après que le sieur Steinweg serait découvert. Voici cette lettre. Elle est signée Lupin. Est-elle de vous ?

Lupin examina la lettre et conclut gravement :

– Elle est de moi.

– Ce qui veut dire que vous voulez obtenir de moi, par contrainte, la direction des recherches relatives au sieur Steinweg ?

– Je l'exige.

– Et que ma femme sera libre aussitôt après ?

– Elle sera libre.

– Même au cas où ces recherches seraient infructueuses ?

– Ce cas n'est pas admissible.

– Et si je refuse ? s'écria M. Formerie, dans un accès imprévu de révolte.

Lupin murmura :

– Un refus pourrait avoir des conséquences graves... Mme Formerie est jolie...

– Soit. Cherchez... vous êtes le maître, grinça M. Formerie. Et M. Formerie se croisa les bras, en homme qui sait, à l'occasion, se résigner devant la force supérieure des événements.

M. Weber n'avait pas soufflé mot, mais il mordait rageusement sa moustache, et l'on sentait tout ce qu'il devait éprouver de colère à céder une fois de plus aux caprices de cet ennemi, vaincu et toujours victorieux.

– Montons, dit Lupin.

On monta.

– Ouvrez la porte de cette chambre.

On l'ouvrit.

– Qu'on m'enlève mes menottes.

Il y eut une minute d'hésitation. M. Formerie et M. Weber se consultèrent du regard.

– Qu'on m'enlève mes menottes, répéta Lupin.

– Je réponds de tout, assura le sous-chef.

Et, faisant signe aux huit hommes qui l'accompagnaient :

– L'arme au poing ! Au premier commandement, feu !

Les hommes sortirent leurs revolvers.

– Bas les armes, ordonna Lupin, et les mains dans les poches.

Et, devant l'hésitation des agents, il déclara fortement :

– Je jure sur l'honneur que je suis ici pour sauver la vie d'un homme qui agonise, et que je ne chercherai pas à m'évader.

– L'honneur de Lupin... marmotta l'un des agents.

Un coup de pied sec sur la jambe lui fit pousser un hurlement de douleur. Tous les agents bondirent, secoués de haine.

– Halte ! cria M. Weber en s'interposant. Va, Lupin... je te donne une heure... Si, dans une heure...

– Je ne veux pas de conditions, objecta Lupin, intraitable.

– Eh ! Fais donc à ta guise, animal ! grogna le sous-chef exaspéré.

Et il recula, entraînant ses hommes avec lui.

– À merveille, dit Lupin. Comme ça, on peut travailler tranquillement. Il s'assit dans un confortable fauteuil, demanda une cigarette, l'alluma, et se mit à lancer vers le plafond des anneaux de fumée, tandis que les autres attendaient avec une curiosité qu'ils n'essayaient pas de dissimuler. Au bout d'un instant :

– Weber, fais déplacer le lit. On déplaça le lit.

– Qu'on enlève tous les rideaux de l'alcôve.

On enleva les rideaux.

Un long silence commença. On eût dit une de ces expériences d'hypnotisme auxquelles on assiste avec une ironie mêlée d'angoisse, avec la peur obscure des choses mystérieuses qui peuvent se produire. On allait peut-être voir un moribond surgir de l'espace, évoqué par l'incantation irrésistible du magicien. On allait peut-être voir...

– Quoi, déjà ! s'écria M. Formerie.

– Ça y est, dit Lupin.

– Croyez-vous donc, monsieur le juge d'instruction, que je ne pense à rien dans ma cellule, et que je me sois fait amener ici sans avoir quelques idées précises sur la question ?

– Et alors ? dit M. Weber.

– Envoie l'un de tes hommes au tableau des sonneries électriques. Ça doit être accroché du côté des cuisines. Un des agents s'éloigna.

– Maintenant, appuie sur le bouton de la sonnerie électrique qui se trouve ici, dans l'alcôve, à la hauteur du lit... Bien... Appuie fort... Ne

lâche pas... Assez comme ça... Maintenant, rappelle le type qu'on a envoyé en bas.

Une minute après, l'agent remontait.

– Eh bien ! L'artiste, tu as entendu la sonnerie ?

– Non.

– Un des numéros du tableau s'est déclenché ?

– Non.

– Parfait. Je ne me suis pas trompé, dit Lupin. Weber, aie l'obligeance de dévisser cette sonnerie, qui est fausse, comme tu le vois... C'est cela... commence par tourner la petite cloche de porcelaine qui entoure le bouton... Parfait... Et maintenant, qu'est-ce que tu aperçois ?

– Une sorte d'entonnoir, répliqua M. Weber, on dirait l'extrémité d'un tube.

– Penche-toi... applique ta bouche à ce tube, comme si c'était un porte-voix...

– Ça y est.

– Appelle... Appelle : « Steinweg !... Holà ! Steinweg !... » Inutile de crier... Parle simplement... Eh bien ?

– On ne répond pas.

– Tu es sûr ? Écoute... On ne répond pas ?

– Non.

– Tant pis, c'est qu'il est mort... ou hors d'état de répondre. M. Formerie s'exclama :

– En ce cas, tout est perdu.

– Rien n'est perdu, dit Lupin, mais ce sera plus long. Ce tube a deux extrémités, comme tous les tubes ; il s'agit de le suivre jusqu'à la seconde extrémité.

– Mais il faudra démolir toute la maison.

– Mais non... mais non... vous allez voir...

Il s'était mis lui-même à la besogne, entouré par tous les agents qui pensaient, d'ailleurs, beaucoup plus à regarder ce qu'il faisait qu'à le surveiller.

Il passa dans l'autre chambre, et, tout de suite, ainsi qu'il l'avait prévu, il aperçut un tuyau de plomb qui émergeait d'une encoignure et qui montait vers le plafond comme une conduite d'eau.

– Ah ! Ah ! dit Lupin, ça monte !... Pas bête... Généralement on cherche dans les caves...

Le fil était découvert ; il n’y avait qu’à se laisser guider. Ils gagnèrent ainsi le second étage, puis le troisième, puis les mansardes. Et ils virent ainsi que le plafond d’une de ces mansardes était crevé, et que le tuyau passait dans un grenier très bas, lequel était lui-même percé dans sa partie supérieure.

Or, au-dessus, c’était le toit.

Ils plantèrent une échelle et traversèrent une lucarne. Le toit était formé de plaques de tôle.

– Mais vous ne voyez donc pas que la piste est mauvaise, déclara M. Formerie.

Lupin haussa les épaules.

– Pas du tout.

– Cependant, puisque le tuyau aboutit sous les plaques de tôle.

– Cela prouve simplement que, entre ces plaques de tôle et la partie supérieure du grenier, il y a un espace libre où nous trouverons... ce que nous cherchons.

– Impossible !

– Nous allons voir. Que l’on soulève les plaques... Non, pas là... C’est ici que le tuyau doit déboucher.

Trois agents exécutèrent l’ordre. L’un d’eux poussa une exclamation :

– Ah ! Nous y sommes !

On se pencha. Lupin avait raison. Sous les plaques que soutenait un treillis de lattes de bois à demi pourries, un vide existait sur une hauteur d’un mètre tout au plus, à l’endroit le plus élevé.

Le premier agent qui descendit creva le plancher et tomba dans le grenier.

Il fallut continuer sur le toit avec précaution, tout en soulevant la tôle.

Un peu plus loin, il y avait une cheminée. Lupin, qui marchait en tête et qui suivait le travail des agents, s’arrêta et dit :

– Voilà.

Un homme – un cadavre plutôt – gisait, dont ils virent, à la lueur éclatante du jour, la face livide et convulsée de douleur. Des chaînes le liaient à des anneaux de fer engagés dans le corps de la cheminée. Il y avait deux écuelles auprès de lui.



– Il est mort, dit le juge d’instruction.

– Qu’en savez-vous ? riposta Lupin.

Il se laissa glisser, du pied tâta le parquet qui lui sembla plus solide à cet endroit, et s’approcha du cadavre. M. Formerie et le sous-chef imitèrent son exemple.

Après un instant d’examen. Lupin prononça :

– Il respire encore.

– Oui, dit M. Formerie, le cœur bat faiblement, mais il bat. Croyez-vous qu’on puisse le sauver ?

– Évidemment ! Puisqu’il n’est pas mort, déclara Lupin avec une belle assurance.

Et il ordonna :

– Du lait, tout de suite ! Du lait additionné d’eau de Vichy. Au galop ! Et je répons de tout.

Vingt minutes plus tard, le vieux Steinweg ouvrit les yeux. Lupin, qui était agenouillé près de lui, murmura lentement, nettement, de façon à graver ses paroles dans le cerveau du malade :

– Écoute, Steinweg, ne révèle à personne le secret de Pierre Leduc. Moi, Arsène Lupin, je te l’achète le prix que tu veux. Laisse-moi faire.

Le juge d’instruction prit Lupin par le bras et, gravement :

– Mme Formerie ?

– Mme Formerie est libre. Elle vous attend avec impatience.

– Comment cela ?

– Voyons, monsieur le juge d’instruction, je savais bien que vous consentiriez à la petite expédition que je vous proposais. Un refus de votre part n’était pas admissible...

– Pourquoi ?

– Mme Formerie est trop jolie.

## *Une page de l'histoire moderne*

### Table des matières

#### – 1 –

Lupin lança violemment ses deux poings de droite et de gauche, puis les ramena sur sa poitrine, puis les lança de nouveau, et de nouveau les ramena.

Ce mouvement, qu'il exécuta trente fois de suite, fut remplacé par une flexion du buste en avant et en arrière, laquelle flexion fut suivie d'une élévation alternative des jambes, puis d'un moulinet alternatif des bras.

Cela dura un quart d'heure, le quart d'heure qu'il consacrait chaque matin, pour dérouiller ses muscles, à des exercices de gymnastique suédoise.

Ensuite, il s'installa devant sa table, prit des feuilles de papier blanc qui étaient disposées en paquets numérotés, et, pliant l'une d'elles, il en fit une enveloppe – ouvrage qu'il recommença avec une série de feuilles successives.

C'était la besogne qu'il avait acceptée et à laquelle il s'astreignait tous les jours, les détenus ayant le droit de choisir les travaux qui leur plaisaient : collage d'enveloppes, confection d'éventails en papier, de bourses en métal, *etc.*

Et de la sorte, tout en occupant ses mains à un exercice machinal, tout en assouplissant ses muscles par des flexions mécaniques, Lupin ne cessait de songer à ses affaires.

Le grondement des verrous, le fracas de la serrure...

– Ah ! C'est vous, excellent geôlier. Est-ce la minute de la toilette suprême, la coupe de cheveux qui précède la grande coupe finale ?

– Non, fit l'homme.

– L'instruction, alors ? La promenade au Palais ? Ça m'étonne, car ce bon M. Formerie m'a prévenu ces jours-ci que, dorénavant, et par prudence,

il m'interrogerait dans ma cellule même – ce qui, je l'avoue, contrarie mes plans.

– Une visite pour vous, dit l'homme d'un ton laconique.

« Ça y est », pensa Lupin.

Et tout en se rendant au parloir, il se disait :

« Nom d'un chien, si c'est ce que je crois, je suis un rude type ! En quatre jours, et du fond de mon cachot, avoir mis cette affaire-là debout, quel coup de maître ! »

Munis d'une permission en règle, signée par le Directeur de la première division à la Préfecture de police, les visiteurs sont introduits dans les étroites cellules qui servent de parloirs. Ces cellules, coupées au milieu par deux grillages, que sépare un intervalle de cinquante centimètres, ont deux portes, qui donnent sur deux couloirs différents. Le détenu entre par une porte, le visiteur par l'autre. Ils ne peuvent donc ni se toucher, ni parler à voix basse, ni opérer entre eux le moindre échange d'objets. En outre, dans certains cas, un gardien peut assister à l'entrevue.

En l'occurrence, ce fut le gardien-chef qui eut cet honneur.

– Qui diable a obtenu l'autorisation de me faire visite ? s'écria Lupin en entrant. Ce n'est pourtant pas mon jour de réception.

Pendant que le gardien fermait la porte, il s'approcha du grillage et examina la personne qui se tenait derrière l'autre grillage et dont les traits se discernaient confusément dans la demi-obscurité.

– Ah ! fit-il avec joie, c'est vous, monsieur Stripani ! Quelle heureuse chance !

– Oui, c'est moi, mon cher prince.

– Non, pas de titre, je vous en supplie, cher monsieur. Ici, j'ai renoncé à tous ces hochets de la vanité humaine. Appelez-moi Lupin, c'est plus de situation.

– Je veux bien, mais c'est le prince Sernine que j'ai connu, c'est le prince Sernine qui m'a sauvé de la misère et qui m'a rendu le bonheur et la fortune, et vous comprendrez que, pour moi, vous resterez toujours le prince Sernine.

– Au fait ! Monsieur Stripani... Au fait ! Les instants du gardien-chef sont précieux, et nous n'avons pas le droit d'en abuser. En deux mots, qu'est-ce qui vous amène ?

– Ce qui m’amène ? Oh ! Mon Dieu, c’est bien simple. Il m’a semblé que vous seriez mécontent de moi si je m’adressais à un autre qu’à vous pour compléter l’œuvre que vous avez commencée. Et puis, seul, vous avez eu en mains tous les éléments qui vous ont permis, à cette époque, de reconstituer la vérité et de concourir à mon salut. Par conséquent, seul, vous êtes à même de parer au nouveau coup qui me menace. C’est ce que M. le Préfet de police a compris lorsque je lui ai exposé la situation...

– Je m’étonnais, en effet, qu’on vous eût autorisé...

– Le refus était impossible, mon cher prince. Votre intervention est nécessaire dans une affaire où tant d’intérêts sont en jeu, et des intérêts qui ne sont pas seulement les miens, mais qui concernent les personnages haut placés que vous savez...

Lupin observait le gardien du coin de l’œil. Il écoutait avec une vive attention, le buste incliné, avide de surprendre la signification secrète des paroles échangées.

– De sorte que ?... demanda Lupin.

– De sorte que, mon cher prince, je vous supplie de rassembler tous vos souvenirs au sujet de ce document imprimé, rédigé en quatre langues, et dont le début tout au moins avait rapport...

Un coup de poing sur la mâchoire, un peu en dessous de l’oreille... le gardien-chef chancela deux ou trois secondes, et, comme une masse, sans un gémissement, tomba dans les bras de Lupin.

– Bien touché, Lupin, dit celui-ci. C’est de l’ouvrage proprement « faite ». Dites donc, Steinweg, vous avez le chloroforme ?

– Êtes-vous sûr qu’il est évanoui ?

– Tu parles ! Il en a pour trois ou quatre minutes... mais ça ne suffirait pas.

L’Allemand sortit de sa poche un tube de cuivre qu’il allongea comme un télescope, et au bout duquel était fixé un minuscule flacon.

Lupin prit le flacon, en versa quelques gouttes sur un mouchoir, et appliqua ce mouchoir sous le nez du gardien-chef.

– Parfait !... Le bonhomme a son compte... J’écoperai pour ma peine huit ou quinze jours de cachot... Mais ça, ce sont les petits bénéfices du métier.

– Et moi ?

– Vous ? Que voulezvous qu’on vous fasse ?

- Dame ! Le coup de poing...
- Vous n’y êtes pour rien.
- Et l’autorisation de vous voir ? C’est un faux, tout simplement.
- Vous n’y êtes pour rien.
- J’en profite.
- Pardon ! Vous avez déposé avant-hier une demande régulière au nom de Stripani. Ce matin, vous avez reçu une réponse officielle. Le reste ne vous regarde pas. Mes amis seuls, qui ont confectionné la réponse, peuvent être inquiétés. Va-t’en voir s’ils viennent !...
- Et si l’on nous interrompt ?
- Pourquoi ?
- On a eu l’air suffoqué, ici, quand j’ai sorti mon autorisation de voir Lupin. Le directeur m’a fait venir et l’a examinée dans tous les sens. Je ne doute pas que l’on téléphone à la Préfecture de police.
- Et moi j’en suis sûr.
- Alors ?
- Tout est prévu, mon vieux. Ne te fais pas de bile, et causons. Je suppose que, si tu es venu ici, c’est que tu sais ce dont il s’agit ?
- Oui. Vos amis m’ont expliqué...
- Et tu acceptes ?
- L’homme qui m’a sauvé de la mort peut disposer de moi comme il l’entend. Quels que soient les services que je pourrai lui rendre, je resterai encore son débiteur.
- Avant de livrer ton secret, réfléchis à la position où je me trouve... prisonnier impuissant...
- Steinweg se mit à rire :
- Non, je vous en prie, ne plaisantons pas. J’avais livré mon secret à Kesselbach parce qu’il était riche et qu’il pouvait, mieux qu’un autre, en tirer parti ; mais, tout prisonnier que vous êtes, et tout impuissant, je vous considère comme cent fois plus fort que Kesselbach avec ses cent millions.
- Oh ! Oh !
- Et vous le savez bien ! Cent millions n’auraient pas suffi pour découvrir le trou où j’agonisais, pas plus que pour m’amener ici, pendant une heure, devant le prisonnier impuissant que vous êtes. Il faut autre chose. Et cette autre chose, vous l’avez.
- En ce cas, parle. Et procédons par ordre. Le nom de l’assassin ?

– Cela, impossible.

– Comment, impossible ? Mais puisque tu le connais et que tu dois tout me révéler.

– Tout, mais pas cela.

– Cependant...

– Plus tard.

– Tu es fou ! Mais pourquoi ?

– Je n’ai pas de preuves. Plus tard, quand vous serez libre, nous chercherons ensemble. À quoi bon d’ailleurs ! Et puis, vraiment, je ne peux pas.

– Tu as peur de lui ?

– Oui.

– Soit, dit Lupin. Après tout, ce n’est pas cela le plus urgent. Pour le reste, tu es résolu à parler ?

– Sur tout.

– Eh bien ! Réponds. Comment s’appelle Pierre Leduc ?

– Hermann IV, grand-duc de Deux-Ponts-Veldenz, prince de Berncastel, comte de Fistingen, seigneur de Wiesbaden et autres lieux.

Lupin eut un frisson de joie, en apprenant que, décidément, son protégé n’était pas le fils d’un charcutier.

– Fichtre ! murmura-t-il, nous avons du titre !... Autant que je sache, le grand-duché de Deux-Ponts-Veldenz est en Prusse ?

– Oui, sur la Moselle. La maison de Veldenz est un rameau de la maison Palatine de Deux-Ponts. Le grand-duché fut occupé par les Français après la paix de Lunéville, et fit partie du département du Mont-Tonnerre. En 1814, on le reconstitua au profit d’Hermann 1<sup>er</sup>, bisaïeul de notre Pierre Leduc. Le fils, Hermann II, eut une jeunesse orageuse, se ruina, dilapida les finances de son pays, se rendit insupportable à ses sujets qui finirent par brûler en partie le vieux château de Veldenz et par chasser leur maître de ses États. Le grand-duché fut alors administré et gouverné par trois régents, au nom de Hermann II, qui, anomalie assez curieuse, n’abdiqua pas et garda son titre de grand-duc régnant. Il vécut assez pauvre à Berlin, plus tard fit la campagne de France, aux côtés de Bismarck dont il était l’ami, fut emporté par un éclat d’obus au siège de Paris, et, en mourant, confia à Bismarck son fils Hermann... Hermann III.

- Le père, par conséquent, de notre Leduc, dit Lupin.
  - Oui. Hermann III fut pris en affection par le chancelier qui, à diverses reprises, se servit de lui comme envoyé secret auprès de personnalités étrangères. À la chute de son protecteur, Hermann III quitta Berlin, voyagea et revint se fixer à Dresde. Quand Bismarck mourut, Hermann III était là. Lui-même mourut deux ans plus tard. Voilà les faits publics, connus de tous en Allemagne, voilà l’histoire des trois Hermann, grands-ducs de Deux-Ponts-Veldenz au XIX<sup>e</sup> siècle.
  - Mais le quatrième, Hermann IV, celui qui nous occupe ?
  - Nous en parlerons tout à l’heure. Passons maintenant aux faits ignorés.
  - Et connus de toi seul, dit Lupin.
  - De moi seul, et de quelques autres.
  - Comment, de quelques autres ? Le secret n’a donc pas été gardé ?
  - Si, si, le secret est bien gardé par ceux qui le détiennent. Soyez sans crainte, ceux-là ont tout intérêt, je vous en réponds, à ne pas le divulguer.
  - Alors ! Comment le connais-tu ?
  - Par un ancien domestique et secrétaire intime du grand-duc Hermann, dernier du nom. Ce domestique, qui mourut entre mes bras au Cap, me confia d’abord que son maître s’était marié clandestinement et qu’il avait laissé un fils. Puis il me livra le fameux secret.
  - Celui-là même que tu dévoilas plus tard à Kesselbach ?
  - Oui.
  - Parle.
- À l’instant même où il disait cette parole, on entendit un bruit de clef dans la serrure.

## – 2 –

- Pas un mot, murmura Lupin.
- Il s’effaça contre le mur, auprès de la porte. Le battant s’ouvrit. Lupin le referma violemment, bousculant un homme, un geôlier qui poussa un cri.
- Lupin le saisit à la gorge.
- Tais-toi, mon vieux. Si tu rouspètes, tu es fichu. Il le coucha par terre.

– Es-tu sage ?... Comprends-tu la situation ? Oui ? Parfait... Où est ton mouchoir ? Donne tes poignets, maintenant... Bien, je suis tranquille. Écoute... On t'a envoyé par précaution, n'est-ce pas ? Pour assister le gardien-chef en cas de besoin ?... Excellente mesure, mais un peu tardive. Tu vois, le gardien-chef est mort !... Si tu bouges, si tu appelles, tu y passes également.

Il prit les clefs de l'homme et introduisit l'une d'elles dans la serrure.

– Comme ça, nous sommes tranquilles.

– De votre côté... mais du mien ? observa le vieux Steinweg.

– Pourquoi viendrait-on ?

– Si l'on a entendu le cri qu'il a poussé ?

– Je ne crois pas. Mais en tout cas mes amis t'ont donné les fausses clefs ?

– Oui.

– Alors, bouche la serrure... C'est fait ? Eh bien ! Maintenant nous avons, pour le moins, dix bonnes minutes devant nous. Tu vois, mon cher, comme les choses les plus difficiles en apparence sont simples en réalité. Il suffit d'un peu de sang-froid et de savoir se plier aux circonstances. Allons, ne t'émeus pas, et cause. En allemand, veux-tu ? Il est inutile que ce type-là participe aux secrets d'État que nous agitions. Va, mon vieux, et posément. Nous sommes ici chez nous.

Steinweg reprit :

– Le soir même de la mort de Bismarck, le grand-duc Hermann III et son fidèle domestique – mon ami du Cap – montèrent dans un train qui les conduisit à Munich... à temps pour prendre le rapide de Vienne. De Vienne ils allèrent à Constantinople, puis au Caire, puis à Naples, puis à Tunis, puis en Espagne, puis à Paris, puis à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Varsovie... Et dans aucune de ces villes, ils ne s'arrêtaient. Ils sautaient dans un fiacre, faisaient charger leurs deux valises, galopèrent à travers les rues, filaient vers une station voisine ou vers l'embarcadère, et reprenaient le train ou le paquebot.

– Bref, suivis, ils cherchaient à dépister, conclut Arsène Lupin.

– Un soir, ils quittèrent la ville de Trêves, vêtus de blouses et de casquettes d'ouvriers, un bâton sur le dos, un paquet au bout du bâton. Ils firent à pied les trente-cinq kilomètres qui les séparaient de Veldenz où se



trouve le vieux château de Deux-Ponts, ou plutôt les ruines du vieux château.

– Pas de description.

– Tout le jour, ils restèrent cachés dans une forêt avoisinante. La nuit d'après, ils s'approchèrent des anciens remparts. Là, Hermann ordonna à son domestique de l'attendre, et il escalada le mur à l'endroit d'une brèche nommée la Brèche-au-Loup. Une heure plus tard il revenait. La semaine suivante, après de nouvelles pérégrinations, il retournait chez lui, à Dresde. L'expédition était finie.

– Et le but de cette expédition ?

– Le grand-duc n'en souffla pas un mot à son domestique. Mais celui-ci, par certains détails, par la coïncidence des faits qui se produisirent, put reconstituer la vérité, du moins en partie.

– Vite, Steinweg, le temps presse maintenant, et je suis avide de savoir.

– Quinze jours après l'expédition, le comte de Waldemar, officier de la garde de l'Empereur et l'un de ses amis personnels, se présentait chez le grand-duc accompagné de six hommes. Il resta là toute la journée, enfermé dans le bureau du grand-duc. À plusieurs reprises, on entendit le bruit d'altercations, de violentes disputes. Cette phrase, même, fut perçue par le domestique, qui passait dans le jardin, sous les fenêtres :

« Ces papiers vous ont été remis, Sa Majesté en est sûre. Si vous ne voulez pas me les remettre de votre plein gré... » Le reste de la phrase, le sens de la menace et de toute la scène d'ailleurs, se devinrent aisément par la suite : la maison d'Hermann fut visitée de fond en comble.

– Mais c'était illégal.

– C'eût été illégal si le grand-duc s'y fût opposé, mais il accompagna lui-même le comte dans sa perquisition.

– Et que cherchait-on ? Les mémoires du Chancelier ?

– Mieux que cela. On cherchait une liasse de papiers secrets dont on connaissait l'existence par des indiscretions commises, et dont on savait, de façon certaine, qu'ils avaient été confiés au grand-duc Hermann.

Lupin était appuyé des deux coudes contre le grillage, et ses doigts se crispaient aux mailles de fer. Il murmura, la voix émue :

– Des papiers secrets... et très importants sans doute ?

– De la plus haute importance. La publication de ces papiers aurait des résultats que l'on ne peut prévoir, non seulement au point de vue de la

politique intérieure, mais au point de vue des relations étrangères.

– Oh ! répétait Lupin, tout palpitant... oh ! Est-ce possible ! Quelle preuve as-tu ?

– Quelle preuve ? Le témoignage même de la femme du grand-duc, les confidences qu'elle fit au domestique après la mort de son mari.

– En effet... en effet... balbutia Lupin... C'est le témoignage même du grand-duc que nous avons.

– Mieux encore ! s'écria Steinweg.

– Quoi ?

– Un document ! Un document écrit de sa main, signé de sa signature et qui contient...

– Qui contient ?

– La liste des papiers secrets qui lui furent confiés.

– En deux mots ?...

– En deux mots, c'est impossible. Le document est long, entremêlé d'annotations, de remarques quelquefois incompréhensibles. Que je vous cite seulement deux titres qui correspondent à deux liasses de papiers secrets ; « Lettres originales du Kronprinz à Bismarck. » Les dates montrent que ces lettres furent écrites pendant les trois mois de règne de Frédéric III. Pour imaginer ce que peuvent contenir ces lettres, rappelez-vous la maladie de Frédéric III, ses démêlés avec son fils...

– Oui... oui... je sais... et l'autre titre ?

– « Photographies des lettres de Frédéric III et de l'impératrice Victoria à la reine Victoria d'Angleterre »

– Il y a cela ? Il y a cela ?... fit Lupin, la gorge étranglée.

– Écoutez les annotations du grand-duc : « Texte du traité avec l'Angleterre et la France. » Et ces mots un peu obscurs : « Alsace-Lorraine... Colonies... Limitation navale... »

– Il y a cela, bredouilla Lupin... Et c'est obscur, dis-tu ? Des mots éblouissants, au contraire !... Ah ! Est-ce possible !...

Du bruit à la porte. On frappa.

– On n'entre pas, dit-il, je suis occupé...

On frappa à l'autre porte, du côté de Steinweg. Lupin cria :

– Un peu de patience, j'aurai fini dans cinq minutes.

Il dit au vieillard d'un ton impérieux :

– Sois tranquille, et continue... Alors, selon toi, l'expédition du grand-duc et de son domestique au château de Veldenz n'avait d'autre but que de cacher ces papiers ?

– Le doute n'est pas admissible.

– Soit. Mais le grand-duc a pu les retirer, depuis.

– Non, il n'a pas quitté Dresde jusqu'à sa mort.

– Mais les ennemis du grand-duc, ceux qui avaient tout intérêt à les reprendre et à les anéantir, ceux-là ont pu les chercher là où ils étaient, ces papiers ?

– Leur enquête les a menés en effet jusque-là.

– Comment le sais-tu ?

– Vous comprenez bien que je ne suis pas resté inactif, et que mon premier soin, quand ces révélations m'eurent été faites, fut d'aller à Veldenz et de me renseigner moi-même dans les villages voisins. Or j'appris que, deux fois déjà, le château avait été envahi par une douzaine d'hommes venus de Berlin et accrédités auprès des régents.

– Eh bien ?

– Eh bien ! Ils n'ont rien trouvé, car, depuis cette époque, la visite du château n'est pas permise.

– Mais qui empêche d'y pénétrer ?

– Une garnison de cinquante soldats qui veillent jour et nuit.

– Des soldats du grand-duché ?

– Non, des soldats détachés de la garde personnelle de l'Empereur. Des voix s'élevèrent dans le couloir, et de nouveau l'on frappa, en interpellant le gardien-chef.

– Il dort, monsieur le Directeur, dit Lupin, qui reconnut la voix de M. Borély.

– Ouvrez ! Je vous ordonne d'ouvrir.

– Impossible, la serrure est mêlée. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de pratiquer une incision tout autour de ladite serrure.

– Ouvrez !

– Et le sort de l'Europe que nous sommes en train de discuter, qu'est-ce que vous en faites ?

Il se tourna vers le vieillard :

– De sorte que tu n'as pas pu entrer dans le château ?

– Non.

– Mais tu es persuadé que les fameux papiers y sont cachés.  
– Voyons ! Ne vous ai-je pas donné toutes les preuves ? N’êtes-vous pas convaincu ?

– Si, si, murmura Lupin, c’est là qu’ils sont cachés... il n’y a pas de doute... c’est là qu’ils sont cachés.

Il semblait voir le château. Il semblait évoquer la cachette mystérieuse. Et la vision d’un trésor inépuisable, l’évocation de coffres emplis de pierres précieuses et de richesses, ne l’aurait pas ému plus que l’idée de ces chiffons de papier sur lesquels veillait la garde du Kaiser. Quelle merveilleuse conquête à entreprendre ! Et combien digne de lui ! Et comme il avait, une fois de plus, fait preuve de clairvoyance et d’intuition en se lançant au hasard sur cette piste inconnue !

Dehors, on « travaillait » la serrure.

Il demanda au vieux Steinweg :

– De quoi le grand-duc est-il mort ?

– D’une pleurésie, en quelques jours. C’est à peine s’il put reprendre connaissance, et ce qu’il y avait d’horrible, c’est que l’on voyait, paraît-il, les efforts inouïs qu’il faisait, entre deux accès de délire, pour rassembler ses idées et prononcer des paroles. De temps en temps il appelait sa femme, la regardait d’un air désespéré et agitait vainement ses lèvres.

– Bref, il parla ? dit brusquement Lupin, que le « travail » fait autour de la serrure commençait à inquiéter.

– Non, il ne parla pas. Mais dans une minute plus lucide, à force d’énergie, il réussit à tracer des signes sur une feuille de papier que sa femme lui présenta.

– Eh bien ! Ces signes ?...

– Indéchiffrables, pour la plupart...

– Pour la plupart... mais les autres ? dit Lupin avidement... Les autres ?

– Il y a d’abord trois chiffres parfaitement distincts : un 8, un 1 et un 3...

– 813... oui, je sais... après ?

– Après, des lettres... plusieurs lettres parmi lesquelles il n’est possible de reconstituer en toute certitude qu’un groupe de trois et, immédiatement après, un groupe de deux lettres.

– « Apoon », n’est-ce pas ?

– Ah ! Vous savez...

La serrure s'ébranlait, presque toutes les vis ayant été retirées. Lupin demanda, anxieux soudain à l'idée d'être interrompu :

– De sorte que ce mot incomplet « Apoon » et ce chiffre 813 sont les formules que le grand-duc léguait à sa femme et à son fils pour leur permettre de retrouver les papiers secrets ?

– Oui.

Lupin se cramponna des deux mains à la serrure pour l'empêcher de tomber.

– Monsieur le Directeur, vous allez réveiller le gardien-chef. Ce n'est pas gentil, une minute encore, voulezvous ? Steinweg, qu'est devenue la femme du grand-duc ?

– Elle est morte, peu après son mari, de chagrin, pourrait-on dire.

– Et l'enfant fut recueilli par la famille ?

– Quelle famille ? Le grand-duc n'avait ni frères, ni sœurs. En outre il n'était marié que morganatiquement et en secret. Non, l'enfant fut emmené par le vieux serviteur d'Hermann, qui l'éleva sous le nom de Pierre Leduc. C'était un assez mauvais garçon, indépendant, fantasque, difficile à vivre. Un jour il partit. On ne l'a pas revu.

– Il connaissait le secret de sa naissance ?

– Oui, et on lui montra la feuille de papier sur laquelle Hermann avait écrit des lettres et des chiffres, 813, *etc.*

– Et cette révélation, par la suite, ne fut faite qu'à toi ?

– Oui.

– Et toi, tu ne t'es confié qu'à M. Kesselbach ?

– À lui seul. Mais, par prudence, tout en lui montrant la feuille des signes et des lettres, ainsi que la liste dont je vous ai parlé, j'ai gardé ces deux documents. L'événement a prouvé que j'avais raison.

– Et ces documents, tu les as ?

– Oui.

– Ils sont en sûreté ?

– Absolument.

– À Paris ?

– Non.

– Tant mieux. N'oublie pas que ta vie est en danger, et qu'on te poursuit.

– Je le sais. Au moindre faux pas, je suis perdu.

– Justement. Donc, prends tes précautions, dépiste l’ennemi, va prendre tes papiers, et attends mes instructions. L’affaire est dans le sac. D’ici un mois au plus tard, nous irons visiter ensemble le château de Veldenz.

– Si je suis en prison ?

– Je t’en ferai sortir.

– Est-ce possible ?

– Le lendemain même du jour où j’en sortirai. Non, je me trompe, le soir même... une heure après.

– Vous avez donc un moyen ?

– Depuis dix minutes, oui, et infaillible. Tu n’as rien à me dire ?

– Non.

– Alors, j’ouvre.

Il tira la porte, et, s’inclinant devant M. Borély :

– Monsieur le Directeur, je ne sais comment m’excuser...

Il n’acheva pas. L’irruption du directeur et de trois hommes ne lui en laissa pas le temps. M. Borély était pâle de rage et d’indignation. La vue des deux gardiens étendus le bouleversa.

– Morts ! s’écria-t-il.

– Mais non, mais non, ricana Lupin. Tenez, celui-là bouge. Parle donc, animal.

– Mais l’autre ? reprit M. Borély en se précipitant sur le gardien-chef.

– Endormi seulement, monsieur le Directeur. Il était très fatigué, alors je lui ai accordé quelques instants de repos. J’intercède en sa faveur. Je serais désolé que ce pauvre homme...

– Assez de blagues, dit M. Borély violemment.

Et s’adressant aux gardiens :

– Qu’on le reconduise dans sa cellule... en attendant. Quant à ce visiteur...

Lupin n’en sut pas davantage sur les intentions de M. Borély par rapport au vieux Steinweg. Mais c’était pour lui une question absolument insignifiante. Il emportait dans sa solitude des problèmes d’un intérêt autrement considérable que le sort du vieillard. Il possédait le secret de M. Kesselbach.

## *La grande combinaison de Lupin*

### Table des matières

#### – 1 –

À son grand étonnement, le cachot lui fut épargné. M. Borély, en personne, vint lui dire, quelques heures plus tard, qu'il jugeait cette punition inutile.

– Plus qu'inutile, monsieur le Directeur, dangereuse, répliqua Lupin... dangereuse, maladroite et séditeuse.

– Et en quoi ? fit M. Borély, que son pensionnaire inquiétait décidément de plus en plus.

– En ceci, monsieur le Directeur. Vous arrivez à l'instant de la Préfecture de police où vous avez raconté à qui de droit la révolte du détenu Lupin, et où vous avez exhibé le permis de visite accordé au sieur Stripani. Votre excuse était toute simple, puisque, quand le sieur Stripani vous avait présenté le permis, vous aviez eu la précaution de téléphoner à la Préfecture et de manifester votre surprise, et que, à la Préfecture, on vous avait répondu que l'autorisation était parfaitement valable.

– Ah ! Vous savez...

– Je le sais d'autant mieux que c'est un de mes agents qui vous a répondu à la Préfecture. Aussitôt, et sur votre demande, enquête immédiate de qui-de-droit, lequel qui-de-droit découvre que l'autorisation n'est autre chose qu'un faux, établi, on est en train de chercher par qui, et soyez tranquille, on ne découvrira rien...

M. Borély sourit, en manière de protestation.

– Alors, continua Lupin, on interroge mon ami Stripani qui ne fait aucune difficulté pour avouer son vrai nom, Steinweg ! Est-ce possible ! Mais en ce cas le détenu Lupin aurait réussi à introduire quelqu'un dans la prison de la Santé et à converser une heure avec lui ! Quel scandale ! Mieux vaut l'étouffer, n'est-ce pas ? On relâche M. Steinweg, et l'on envoie M.

Borély comme ambassadeur auprès du détenu Lupin, avec tous pouvoirs pour acheter son silence. Est-ce vrai, monsieur le Directeur ?

– Absolument vrai ! dit M. Borély, qui prit le parti de plaisanter pour cacher son embarras. On croirait que vous avez le don de double vue. Et alors, vous acceptez nos conditions ?

Lupin éclata de rire.

– C'est-à-dire que je souscris à vos prières ! Oui, monsieur le Directeur, rassurez ces messieurs de la Préfecture. Je me tairai. Après tout, j'ai assez de victoires à mon actif pour vous accorder la faveur de mon silence. Je ne ferai aucune communication à la presse du moins sur ce sujet-là.

C'était se réserver la liberté d'en faire sur d'autres sujets. Toute l'activité de Lupin, en effet, allait converger vers ce double but : correspondre avec ses amis, et, par eux, mener une de ces campagnes de presse où il excellait.

Dès l'instant de son arrestation, d'ailleurs, il avait donné les instructions nécessaires aux deux Doudeville, et il estimait que les préparatifs étaient sur le point d'aboutir.

Tous les jours il s'astreignait consciencieusement à la confection des enveloppes dont on lui apportait chaque matin les matériaux en paquets numérotés, et qu'on remportait chaque soir, pliées et enduites de colle.

Or, la distribution des paquets numérotés s'opérant toujours de la même façon entre les détenus qui avaient choisi ce genre de travail, inévitablement, le paquet distribué à Lupin devait chaque jour porter le même numéro d'ordre.

À l'expérience, le calcul se trouva juste. Il ne restait plus qu'à suborner un des employés de l'entreprise particulière à laquelle étaient confiées la fourniture et l'expédition des enveloppes.

Ce fut facile.

Lupin, sûr de la réussite, attendait donc tranquillement que le signe, convenu entre ses amis et lui, apparût sur la feuille supérieure du paquet.

Le temps, d'ailleurs, s'écoulait rapide. Vers midi, il recevait la visite quotidienne de M. Formerie, et, en présence de M<sup>e</sup> Quimbel, son avocat, témoin taciturne, Lupin subissait un interrogatoire serré.

C'était sa joie. Ayant fini par convaincre M. Formerie de sa non-participation à l'assassinat du baron Altenheim, il avait avoué au juge



d'instruction des forfaits absolument imaginaires, et les enquêtes aussitôt ordonnées par M. Formerie aboutissaient à des résultats ahurissants, à des méprises scandaleuses, où le public reconnaissait la façon personnelle du grand maître en ironie qu'était Lupin.

Petits jeux innocents, comme il disait. Ne fallait-il pas s'amuser ?

Mais l'heure des occupations plus graves approchait. Le cinquième jour, Arsène Lupin nota sur le paquet qu'on lui apporta le signe convenu, une marque d'ongle, en travers de la seconde feuille.

– Enfin, dit-il, nous y sommes.

Il sortit d'une cachette une fiole minuscule, la déboucha, humecta l'extrémité de son index avec le liquide qu'elle contenait, et passa son doigt sur la troisième feuille du paquet.

Au bout d'un moment, des jambages se dessinèrent, puis des lettres, puis des mots et des phrases.

Il lut :

Tout va bien. Steinweg libre. Se cache en province. Geneviève Ernemont en bonne santé. Elle va souvent hôtel Bristol voir Mme Kesselbach malade. Elle y rencontre chaque fois Pierre Leduc. Répondez par même moyen. Aucun danger.

Ainsi donc, les communications avec l'extérieur étaient établies. Une fois de plus les efforts de Lupin étaient couronnés de succès. Il n'avait plus maintenant qu'à exécuter son plan, à mettre en valeur les confidences du vieux Steinweg, et à conquérir sa liberté par une des plus extraordinaires et géniales combinaisons qui eussent germé dans son cerveau.

Et trois jours plus tard, paraissaient dans le *Grand Journal*, ces quelques lignes :

« En dehors des mémoires de Bismarck, qui, d'après les gens bien informés, ne contiennent que l'histoire officielle des événements auxquels fut mêlé le grand Chancelier, il existe une série de lettres confidentielles d'un intérêt considérable. Ces lettres ont été retrouvées. Nous savons de bonne source qu'elles vont être publiées incessamment. »

On se rappelle le bruit que souleva dans le monde entier cette note énigmatique, les commentaires auxquels on se livra, les suppositions émises, en particulier les polémiques de la presse allemande. Qui avait inspiré ces lignes ? De quelles lettres était-il question ? Quelles personnes les avaient écrites au Chancelier, ou qui les avait reçues de lui ? Était-ce une

vengeance posthume ? Ou bien une indiscretion commise par un correspondant de Bismarck ?

Une seconde note fixa l'opinion sur certains points, mais en la surexcitant d'étrange manière.

Elle était ainsi conçue :

« Santé-Palace, cellule 14,2<sup>e</sup> division.

« Monsieur le Directeur du *Grand Journal*.

« Vous avez inséré dans votre numéro de mardi dernier un entrefilet rédigé d'après quelques mots qui m'ont échappé l'autre soir, au cours d'une conférence que j'ai faite à la Santé sur la politique étrangère. Cet entrefilet, véridique en ses parties essentielles, nécessite cependant une petite rectification. Les lettres existent bien, et nul ne peut en contester l'importance exceptionnelle, puisque, depuis dix ans, elles sont l'objet de recherches ininterrompues de la part du gouvernement intéressé. Mais personne ne sait où elles sont et personne ne connaît un seul mot de ce qu'elles contiennent

« Le public, j'en suis sûr, ne m'en voudra pas de le faire attendre, avant de satisfaire sa légitime curiosité. Outre que je n'ai pas en mains tous les éléments nécessaires à la recherche de la vérité, mes occupations actuelles ne me permettent point de consacrer à cette affaire le temps que je voudrais.

« Tout ce que je puis dire pour le moment, c'est que ces lettres furent confiées par le mourant à l'un de ses amis les plus fidèles, et que cet ami eut à subir, par la suite, les lourdes conséquences de son dévouement. Espionnage, perquisitions domiciliaires, rien ne lui fut épargné.

« J'ai donné l'ordre aux deux meilleurs agents de ma police secrète de reprendre cette piste à son début, et je ne doute pas que, avant deux jours, je ne sois en mesure de percer à jour ce passionnant mystère.

« Signé : Arsène LUPIN. »

Ainsi donc, c'était Arsène Lupin qui menait l'affaire ! C'était lui qui, du fond de sa prison, mettait en scène la comédie ou la tragédie annoncée dans la première note. Quelle aventure ! On se réjouit. Avec un artiste comme lui, le spectacle ne pouvait manquer de pittoresque et d'imprévu.

Trois jours plus tard on lisait dans le *Grand Journal* :

« Le nom de l'ami dévoué auquel j'ai fait allusion m'a été livré. Il s'agit du grand-duc Hermann III, prince régnant (quoique dépossédé) du grand-

duché de Deux-Ponts-Veldenz, et confident de Bismarck, dont il avait toute l'amitié.

« Une perquisition fut faite à son domicile par le comte de W. accompagné de douze hommes. Le résultat de cette perquisition fut négatif, mais la preuve n'en fut pas moins établie que le grand-duc était en possession des papiers.

« Où les avait-il cachés ? C'est une question que nul au monde, probablement, ne saurait résoudre à l'heure actuelle.

« Je demande vingt-quatre heures pour la résoudre.

« Signé : Arsène LUPIN. »

De fait, vingt-quatre heures après, la note promise parut :

« Les fameuses lettres sont cachées dans le château féodal de Veldenz, chef-lieu du grand-duché de Deux-Ponts, château en partie dévasté au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

« À quel endroit exact ? Et que sont au juste ces lettres ? Tels sont les deux problèmes que je m'occupe à déchiffrer et dont j'exposerai la solution dans quatre jours.

« Signé : Arsène LUPIN. »

Au jour annoncé on s'arracha le *Grand Journal*. À la déception de tous, les renseignements promis ne s'y trouvaient pas. Le lendemain même silence, et le surlendemain également.

Qu'était-il donc advenu ?

On le sut par une indiscretion commise à la Préfecture de police. Le directeur de la Santé avait été averti, paraît-il, que Lupin communiquait avec ses complices grâce aux paquets d'enveloppes qu'il confectionnait. On n'avait rien pu découvrir, mais, à tout hasard, on avait interdit tout travail à l'insupportable détenu.

Ce à quoi l'insupportable détenu avait répliqué :

– Puisque je n'ai plus rien à faire, je vais m'occuper de mon procès. Qu'on prévienne mon avocat, le bâtonnier Quimbel.

C'était vrai. Lupin, qui, jusqu'ici, avait refusé toute conversation avec M. Quimbel, consentait à le recevoir et à préparer sa défense.

Le lendemain même, M<sup>e</sup> Quimbel, tout joyeux, demandait Lupin au parloir des avocats.

C'était un homme âgé, qui portait des lunettes dont les verres très grossissants lui faisaient des yeux énormes. Il posa son chapeau sur la table, étala sa serviette et adressa tout de suite une série de questions qu'il avait préparées soigneusement.

Lupin y répondit avec une extrême complaisance, se perdant même en une infinité de détails que M<sup>e</sup> Quimbel notait aussitôt sur des fiches épinglées les unes au-dessus des autres.

– Et alors, reprenait l'avocat, la tête penchée sur le papier, vous dites qu'à cette époque...

– Je dis qu'à cette époque, répliquait Lupin...

Insensiblement, par petits gestes, tout naturels, il s'était accoudé à la table. Il baissa le bras peu à peu, glissa la main sous le chapeau de M. Quimbel, introduisit son doigt à l'intérieur du cuir, et saisit une de ces bandes de papier pliées en long que l'on insère entre le cuir et la doublure quand le chapeau est trop grand.

Il dépla le papier. C'était un message de Doudeville, rédigé en signes convenus.

« Je suis engagé comme valet de chambre chez M<sup>e</sup> Quimbel. Vous pouvez sans crainte me répondre par la même voie.

« C'est L. M. l'assassin, qui a dénoncé le truc des enveloppes. Heureusement que vous aviez prévu le coup ! »

Suivait un compte-rendu minutieux de tous les faits et commentaires suscités par les divulgations de Lupin.

Lupin sortit de sa poche une bande de papier analogue contenant ses instructions, la substitua doucement à l'autre, et ramena sa main vers lui. Le tour était joué.

Et la correspondance de Lupin avec le *Grand Journal* reprit sans plus tarder.

« Je m'excuse auprès du public d'avoir manqué à ma promesse. Le service postal de Santé-Palace est déplorable.

« D'ailleurs, nous touchons au terme. J'ai en main tous les documents qui établissent la vérité sur des bases indiscutables. J'attendrai pour les publier. Qu'on sache néanmoins ceci : parmi les lettres il en est qui furent

adressées au Chancelier par celui qui se déclarait alors son élève et son admirateur, et qui devait, plusieurs années après, se débarrasser de ce tuteur gênant et gouverner par lui-même.

« Me fais-je suffisamment comprendre ? »

Et le lendemain :

« Ces lettres furent écrites pendant la maladie du dernier Empereur. Est-ce assez dire toute leur importance ? »

Quatre jours de silence, et puis cette dernière note dont on n'a pas oublié le retentissement :

« Mon enquête est finie. Maintenant je connais tout. À force de réfléchir, j'ai deviné le secret de la cachette.

« Mes amis vont se rendre à Veldenz, et, malgré tous les obstacles, pénétreront dans le château par une issue que je leur indique.

« Les journaux publieront alors la photographie de ces lettres, dont je connais déjà la teneur, mais que je veux reproduire dans leur texte intégral.

« Cette publication certaine, inéluctable, aura lieu dans deux semaines, jour pour jour, le 22 août prochain.

« D'ici là, je me tais et j'attends. »

Les communications au *Grand Journal* furent, en effet, interrompues, mais Lupin ne cessa point de correspondre avec ses amis, par la voie « du chapeau », comme ils disaient entre eux. C'était si simple ! Aucun danger. Qui pourrait jamais pressentir que le chapeau de M<sup>e</sup> Quimbel servait à Lupin de boîte aux lettres ?

Tous les deux ou trois matins, à chaque visite, le célèbre avocat apportait fidèlement le courrier de son client, lettres de Paris, lettres de province, lettres d'Allemagne, tout cela réduit, condensé par Doudeville, en formules brèves et en langage chiffré.

Et une heure après, M<sup>e</sup> Quimbel remportait gravement les ordres de Lupin.

Or, un jour, le directeur de la Santé reçut un message téléphonique signé L. M., l'avisant que M<sup>e</sup> Quimbel devait, selon toutes probabilités, servir à Lupin de facteur inconscient, et qu'il y aurait intérêt à surveiller les visites du bonhomme.

Le directeur avertit M<sup>e</sup> Quimbel, qui résolut alors de se faire accompagner par son secrétaire.

Ainsi cette fois encore, malgré tous les efforts de Lupin, malgré sa fécondité d'invention, malgré les miracles d'ingéniosité qu'il renouvelait après chaque défaite, une fois encore Lupin se trouvait séparé du monde extérieur par le génie infernal de son formidable adversaire.

Et il s'en trouvait séparé à l'instant le plus critique, à la minute solennelle où, du fond de sa cellule, il jouait son dernier atout contre les forces coalisées qui l'accablaient si terriblement.

Le 13 août, comme il était assis en face des deux avocats, son attention fut attirée par un journal qui enveloppait certains papiers de M<sup>e</sup> Quimbel. Comme titre, en gros caractères : « 813 ».

Comme sous-titre : Un nouvel assassinat. L'agitation en Allemagne. Le secret d'Apoon serait-il découvert ?

Lupin pâlit d'angoisse. En dessous il avait lu ces mots :

« Deux dépêches sensationnelles nous arrivent en dernière heure.

« On a retrouvé près d'Augsbourg le cadavre d'un vieillard égorgé d'un coup de couteau. Son identité a pu être établie : c'est le sieur Steinweg, dont il a été question dans l'affaire Kesselbach.

« D'autre part, on nous télégraphie que le fameux détective anglais, Herlock Sholmès, a été mandé en toute hâte, à Cologne. Il s'y rencontrera avec l'Empereur, et, de là, ils se rendront tous deux au château de Veldenz.

« Herlock Sholmès aurait pris l'engagement de découvrir le secret de l'Apoon.

« S'il réussit, ce sera l'avortement impitoyable de l'incompréhensible campagne qu'Arsène Lupin mène depuis un mois de si étrange façon. »

### – 3 –

Jamais peut-être la curiosité publique ne fut secouée autant que par le duel annoncé entre Sholmès et Lupin, duel invisible en la circonstance, anonyme, pourrait-on dire, mais duel impressionnant par tout le scandale qui se produisait autour de l'aventure, et par l'enjeu que se disputaient les deux ennemis irréconciliables, opposés l'un à l'autre cette fois encore. Et il ne s'agissait pas de petits intérêts particuliers, d'insignifiants cambriolages, de misérables passions individuelles mais d'une affaire vraiment mondiale,

où la politique de trois grandes nations de l'Occident était engagée, et qui pouvait troubler la paix de l'univers.

N'oublions pas qu'à cette époque la crise du Maroc était déjà ouverte. Une étincelle, et c'était la conflagration.

On attendait donc anxieusement, et l'on ne savait pas au juste ce que l'on attendait. Car enfin, si le détective sortait vainqueur du duel, s'il trouvait les lettres, qui le saurait ? Quelle preuve aurait-on de ce triomphe ?

Au fond, l'on n'espérait qu'en Lupin, en son habitude connue de prendre le public à témoin de ses actes. Qu'allait-il faire ? Comment pourrait-il conjurer l'effroyable danger qui le menaçait ? En avait-il seulement connaissance ?

Entre les quatre murs de sa cellule, le détenu n° 14 se posait à peu près les mêmes questions, et ce n'était pas une vaine curiosité qui le stimulait, lui, mais une inquiétude réelle, une angoisse de tous les instants.

Il se sentait irrévocablement seul, avec des mains impuissantes, une volonté impuissante, un cerveau impuissant. Qu'il fût habile, ingénieux, intrépide, héroïque, cela ne servait à rien. La lutte se poursuivait en dehors de lui. Maintenant son rôle était fini. Il avait assemblé les pièces et tendu tous les ressorts de la grande machine qui devait produire, qui devait en quelque sorte fabriquer mécaniquement sa liberté, et il lui était impossible de faire aucun geste pour perfectionner et surveiller son œuvre. À date fixe, le déclenchement aurait lieu. D'ici là, mille incidents contraires pouvaient surgir, mille obstacles se dresser, sans qu'il eût le moyen de combattre ces incidents ni d'aplanir ces obstacles.

Lupin connut alors les heures les plus douloureuses de sa vie. Il douta de lui. Il se demanda si son existence ne s'enterrerait pas dans l'horreur du bagne.

Ne s'était-il pas trompé dans ses calculs ? N'était-il pas enfantin de croire que, à date fixe, se produirait l'événement libérateur ?

– Folie ! s'écriait-il, mon raisonnement est faux... Comment admettre pareil concours de circonstances ? Il y aura un petit fait qui détruira tout... le grain de sable...

La mort de Steinweg et la disparition des documents que le vieillard devait lui remettre ne le troublaient point. Les documents, il lui eût été possible, à la rigueur, de s'en passer, et, avec les quelques paroles que lui avait dites Steinweg, il pouvait, à force de divination et de génie,

reconstituer ce que contenaient les lettres de l'Empereur, et dresser le plan de bataille qui lui donnerait la victoire. Mais il songeait à Herlock Sholmès qui était là-bas, lui, au centre même du champ de bataille, et qui cherchait, et qui trouverait les lettres, démolissant ainsi l'édifice si patiemment bâti.

Et il songeait à *l'autre*, à l'ennemi implacable, embusqué autour de la prison, caché dans la prison peut-être, et qui devinait ses plans les plus secrets, avant même qu'ils ne fussent éclos dans le mystère de sa pensée.

Le 17 août... le 18 août... le 19... Encore deux jours... Deux siècles, plutôt ! Oh ! Les interminables minutes ! Si calme d'ordinaire, si maître de lui, si ingénieux à se divertir, Lupin était fébrile, tour à tour exubérant et déprimé, sans force contre l'ennemi, défiant de tout, morose.

Le 20 août...

Il eût voulu agir et il ne le pouvait pas. Quoi qu'il fût, il lui était impossible d'avancer l'heure du dénouement. Ce dénouement aurait lieu ou n'aurait pas lieu, mais Lupin n'aurait point de certitude avant que la dernière heure du dernier jour se fût écoulée jusqu'à la dernière minute. Seulement alors il saurait l'échec définitif de sa combinaison.

– Échec inévitable, ne cessait-il de répéter, la réussite dépend de circonstances trop subtiles, et ne peut être obtenue que par des moyens trop psychologiques... Il est hors de doute que je m'illusionne sur la valeur et sur la portée de mes armes... Et pourtant...

L'espoir lui revenait. Il pesait ses chances. Elles lui semblaient soudain réelles et formidables. Le fait allait se produire ainsi qu'il l'avait prévu, et pour les raisons mêmes qu'il avait escomptées. C'était inévitable...

Oui, inévitable. À moins, toutefois, que Sholmès ne trouvât la cachette...

Et de nouveau, il pensait à Sholmès, et de nouveau un immense découragement l'accablait.

Le dernier jour...

Il se réveilla tard, après une nuit de mauvais rêves.

Il ne vit personne, ce jour-là, ni le juge d'instruction, ni son avocat.

L'après-midi se traîna, lent et morne, et le soir vint, le soir ténébreux des cellules... Il eut la fièvre. Son cœur dansait dans sa poitrine comme une bête affolée.

Et les minutes passaient, irréparables...

À neuf heures, rien. À dix heures, rien.



De tous ses nerfs, tendus comme la corde d'un arc, il écoutait les bruits indistincts de la prison, tâchait de saisir à travers ces murs inexorables tout ce qui pouvait sourdre de la vie extérieure.

Oh ! Comme il eût voulu arrêter la marche du temps, et laisser au destin un peu plus de loisirs !

Mais à quoi bon ! Tout n'était-il pas terminé ?

– Ah ! s'écria-t-il, je deviens fou. Que tout cela finisse ! ça vaut mieux. Je recommencerai autrement j'essaierai autre chose mais je ne peux plus, je ne peux plus.

Il se tenait la tête à pleines mains, serrant de toutes ses forces, s'enfermant en lui-même et concentrant toute sa pensée sur un même objet, comme s'il voulait créer l'événement formidable, stupéfiant, inadmissible, auquel il avait attaché son indépendance et sa fortune.

– Il faut que cela soit, murmura-t-il, il le faut, et il le faut, non pas parce que je le veux, mais parce que c'est logique. Et cela sera... cela sera...

Il se frappa le crâne à coups de poing, et des mots de délire lui montèrent aux lèvres... La serrure grinça. Dans sa rage il n'avait pas entendu le bruit des pas dans le couloir, et voilà tout à coup qu'un rayon de lumière pénétrait dans sa cellule et que la porte s'ouvrait.

Trois hommes entrèrent.

Lupin n'eut pas un instant de surprise.

Le miracle inouï s'accomplissait, et cela lui parut immédiatement naturel, normal, en accord parfait avec la vérité et la justice.

Mais un flot d'orgueil l'inonda. À cette minute vraiment, il eut la sensation nette de sa force et de son intelligence.

– Je dois allumer l'électricité ? dit un des trois hommes, en qui Lupin reconnut le directeur de la prison.

– Non, répondit le plus grand de ses compagnons avec un accent étranger Cette lanterne suffit.

– Je dois partir ?

– Faites selon votre devoir, monsieur, déclara le même individu.

– D'après les instructions que m'a données le Préfet de police, je dois me conformer entièrement à vos désirs.

– En ce cas, monsieur, il est préférable que vous vous retiriez.

M. Borély s'en alla, laissant la porte entrouverte, et resta dehors, à portée de la voix.

Le visiteur s'entretint un moment avec celui qui n'avait pas encore parlé, et Lupin tâchait vainement de distinguer dans l'ombre leurs physionomies. Il ne voyait que des silhouettes noires, vêtues d'amples manteaux d'automobilistes et coiffées de casquettes aux pans rabattus.

– Vous êtes bien Arsène Lupin ? dit l'homme, en lui projetant en pleine face la lumière de la lanterne.

Il sourit.

– Oui, je suis le nommé Arsène Lupin, actuellement détenu à la Santé, cellule 14, deuxième division.

– C'est bien vous, continua le visiteur, qui avez publié, dans le *Grand Journal*, une série de notes plus ou moins fantaisistes, où il est question de soi-disant lettres...

Lupin l'interrompit :

– Pardon, monsieur, mais avant de continuer cet entretien, dont le but, entre nous, ne m'apparaît pas bien clairement, je vous serais très reconnaissant de me dire à qui j'ai l'honneur de parler.

– Absolument inutile, répliqua l'étranger.

– Absolument indispensable, affirma Lupin.

– Pourquoi ?

– Pour des raisons de politesse, monsieur. Vous savez mon nom, je ne sais pas le vôtre ; il y a là un manque de correction que je ne puis souffrir.

L'étranger s'impatia.

– Le fait seul que le directeur de cette prison nous ait introduits, prouve...

– Que M. Borély ignore les convenances, dit Lupin. M. Borély devait nous présenter l'un à l'autre. Nous sommes ici de pair, monsieur. Il n'y a pas un supérieur et un subalterne, un prisonnier et un visiteur qui condescend à le voir. Il y a deux hommes, et l'un de ces hommes a sur la tête un chapeau qu'il ne devrait pas avoir.

– Ah ! ça, mais...

– Prenez la leçon comme il vous plaira, monsieur, dit Lupin.

L'étranger s'approcha et voulut parler.

– Le chapeau d'abord, reprit Lupin, le chapeau...

– Vous m'écoutez !

– Non.

– Si.

– Non.

Les choses s'envenimaient stupidement. Celui des deux étrangers qui s'était tu, posa sa main sur l'épaule de son compagnon et il lui dit en allemand :

– Laisse-moi faire.

– Comment ! Il est entendu...

– Tais-toi et va-t'en.

– Que je vous laisse seul !

– Oui.

– Mais la porte ?

– Tu la fermeras et tu t'éloigneras...

– Mais cet homme... vous le connaissez... Arsène Lupin...

– Va-t'en.

L'autre sortit en maugréant.

– Tire donc la porte, cria le second visiteur... Mieux que cela... Tout à fait... Bien...

Alors il se retourna, prit la lanterne et l'éleva peu à peu.

– Dois-je vous dire qui je suis ? demanda-t-il.

– Non, répondit Lupin.

– Et pourquoi ?

– Parce que je le sais.

– Ah !

– Vous êtes celui que j'attendais.

– Moi !

– Oui, Sire.

## 4

# Charlemagne

## Table des matières

### – 1 –

– Silence, dit vivement l'étranger. Ne prononcez pas ce mot-là.

– Comment dois-je appeler Votre... ?

– D'aucun nom.

Ils se turent tous les deux, et ce moment de répit n'était pas de ceux qui précèdent la lutte de deux adversaires prêts à combattre. L'étranger allait et venait, en maître qui a coutume de commander et d'être obéi. Lupin, immobile, n'avait plus son attitude ordinaire de provocation ni son sourire d'ironie. Il attendait, le visage grave. Mais, au fond de son être, ardemment, follement, il jouissait de la situation prodigieuse où il se trouvait, là, dans cette cellule de prisonnier, lui détenu, lui l'aventurier, lui l'escroc et le cambrioleur, lui, Arsène Lupin... et, en face de lui, ce demi-dieu du monde moderne, entité formidable, héritier de César et de Charlemagne.

Sa propre puissance le grisa un moment. Il eut des larmes aux yeux, en songeant à son triomphe.

L'étranger s'arrêta.

Et tout de suite, dès la première phrase, on fut au cœur de la position.

– C'est demain le 22 août. Les lettres doivent être publiées demain, n'est-ce pas ?

– Cette nuit même. Dans deux heures, mes amis doivent déposer au *Grand-Journal*, non pas encore les lettres, mais la liste exacte de ces lettres, annotée par le grand-duc Hermann.

– Cette liste ne sera pas déposée.

– Elle ne le sera pas.

– Vous me la remettrez.

– Elle sera remise entre les mains de Votre... entre vos mains.

- Toutes les lettres également.
- Toutes les lettres également.
- Sans qu’aucune ait été photographiée.
- Sans qu’aucune ait été photographiée.

L’étranger parlait d’une voix calme, où il n’y avait pas le moindre accent de prière, pas la moindre inflexion d’autorité. Il n’ordonnait ni ne questionnait : il énonçait les actes inévitables d’Arsène Lupin. Cela serait ainsi. Et cela serait, quelles que fussent les exigences d’Arsène Lupin, quel que fût le prix auquel il taxerait l’accomplissement de ces actes. D’avance, les conditions étaient acceptées.

« Bigre, se dit Lupin, j’ai affaire à forte partie. Si l’on s’adresse à ma générosité, je suis perdu... »

La façon même dont la conversation était engagée, la franchise des paroles, la séduction de la voix et des manières, tout lui plaisait infiniment.

Il se raidit pour ne pas faiblir et pour ne pas abandonner tous les avantages qu’il avait conquis si âprement.

Et l’étranger reprit :

- Vous avez lu ces lettres ?
- Non.
- Mais quelqu’un des vôtres les a lues ?
- Non.
- Alors ?

– Alors, j’ai la liste et les annotations du grand-duc. Et en outre, je connais la cachette où il a mis tous ses papiers.

– Pourquoi ne les avez-vous pas pris déjà ?

– Je ne connais le secret de la cachette que depuis mon séjour ici. Actuellement, mes amis sont en route.

– Le château est gardé : deux cents de mes hommes les plus sûrs l’occupent.

– Dix mille ne suffiraient pas.

Après une minute de réflexion, le visiteur demanda :

- Comment connaissez-vous le secret ?
- Je l’ai deviné.

– Mais vous aviez d’autres informations, des éléments que les journaux n’ont pas publiés ?

– Rien.

– Cependant, durant quatre jours, j’ai fait fouiller le château…

– Herlock Sholmès a mal cherché.

– Ah ! fit l’étranger en lui-même, c’est bizarre… c’est bizarre… Et vous êtes sûr que votre supposition est juste ?

– Ce n’est pas une supposition, c’est une certitude.

– Tant mieux, tant mieux, murmura-t-il… Il n’y aura de tranquillité que quand ces papiers n’existeront plus.

Et, se plaçant brusquement en face d’Arsène Lupin :

– Combien ?

– Quoi ? dit Lupin interloqué.

– Combien pour les papiers ? Combien pour la révélation du secret ?

Il attendait un chiffre. Il proposa lui-même :

– Cinquante mille… cent mille ?…

Et comme Lupin ne répondait pas, il dit, avec un peu d’hésitation :

– Davantage ? Deux cent mille ? Soit ! J’accepte.

Lupin sourit et dit à voix basse :

– Le chiffre est joli. Mais n’est-il point probable que tel monarque, mettons le roi d’Angleterre, irait jusqu’au million ? En toute sincérité ?

– Je le crois.

– Et que ces lettres, pour l’Empereur, n’ont pas de prix, qu’elles valent aussi bien deux millions que deux cent mille francs aussi bien trois millions que deux millions ?

– Je le pense.

– Et, *s’il le fallait*, l’Empereur les donnerait, ces trois millions ?

– Oui.

– Alors, l’accord sera facile.

– Sur cette base ? s’écria l’étranger non sans inquiétude.

– Sur cette base, non… Je ne cherche pas l’argent. C’est autre chose que je désire, une autre chose qui vaut beaucoup plus pour moi que des millions.

– Quoi ?

– La liberté.

L’étranger sursauta :

– Hein ! Votre liberté… mais je ne puis rien… Cela regarde votre pays… la justice… Je n’ai aucun pouvoir.

Lupin s’approcha et, baissant encore la voix :

– Vous avez tout pouvoir, Sire... Ma liberté n'est pas un événement si exceptionnel qu'on doive vous opposer un refus.

– Il me faudrait donc la demander ?

– Oui.

– À qui ?

– À Valenglay, président du Conseil des ministres.

– Mais M. Valenglay lui-même, ne peut pas plus que moi...

– Il peut m'ouvrir les portes de cette prison.

– Ce serait un scandale.

– Quand je dis : ouvrir... entrouvrir me suffirait... On simulerait une évasion... le public s'y attend tellement qu'il n'exigerait aucun compte.

– Soit... soit... Mais jamais M. Valenglay ne consentira...

– Il consentira.

– Pourquoi ?

– Parce que vous lui en exprimerez le désir.

– Mes désirs ne sont pas des ordres pour lui.

– Non, mais entre gouvernements, ce sont des choses qui se font. Et Valenglay est trop politique...

– Allons donc, vous croyez que le gouvernement français va commettre un acte aussi arbitraire pour la seule joie de m'être agréable ?

– Cette joie ne sera pas la seule.

– Quelle sera l'autre ?

– La joie de servir la France en acceptant la proposition qui accompagnera la demande de liberté.

– Je ferai une proposition, moi ?

– Oui, Sire.

– Laquelle ?

– Je ne sais pas, mais il me semble qu'il existe toujours un terrain favorable pour s'entendre... il y a des possibilités d'accord...

L'étranger le regardait, sans comprendre. Lupin se pencha, et, comme s'il cherchait ses paroles, comme s'il imaginait une hypothèse :

– Je suppose que deux pays soient divisés par une question insignifiante... qu'ils aient un point de vue différent sur une affaire secondaire... une affaire coloniale, par exemple, où leur amour-propre soit en jeu plutôt que leurs intérêts... Est-il impossible que le chef d'un de ces

pays en arrive de lui-même à traiter cette affaire dans un esprit de conciliation nouveau ?... et à donner les instructions nécessaires pour...

– Pour que je laisse le Maroc à la France, dit l'étranger en éclatant de rire.

L'idée que suggérait Lupin lui semblait la chose du monde la plus comique, et il riait de bon cœur. Il y avait une telle disproportion entre le but à atteindre et les moyens offerts !

– Évidemment... évidemment... reprit l'étranger, s'efforçant en vain de reprendre son sérieux, évidemment l'idée est originale... Toute la politique moderne bouleversée pour qu'Arsène Lupin soit libre ! Les desseins de l'Empire détruits, pour permettre à Arsène Lupin de continuer ses exploits... Non, mais pourquoi ne me demandez-vous pas l'Alsace et la Lorraine ?

– J'y ai pensé, Sire, dit Lupin.

L'étranger redoubla d'allégresse.

– Admirable ! Et vous m'avez fait grâce ?

– Pour cette fois, oui.

Lupin s'était croisé les bras. Lui aussi s'amusait à exagérer son rôle, il continua avec un sérieux affecté :

– Il peut se produire un jour une série de circonstances telles que j'aie entre les mains le pouvoir de *réclamer* et d'*obtenir* cette restitution. Ce jour-là, je n'y manquerai certes pas. Pour l'instant, les armes dont je dispose m'obligent à plus de modestie. La paix du Maroc me suffit.

– Rien que cela ?

– Rien que cela.

– Le Maroc contre votre liberté ?

– Pas davantage... ou plutôt, car il ne faut pas perdre absolument de vue l'objet même de cette conversation, ou plutôt : un peu de bonne volonté de la part de l'un des deux grands pays en question... et, en échange, l'abandon des lettres qui sont en mon pouvoir.

– Ces lettres !... Ces lettres !... murmura l'étranger avec irritation... Après tout, elles ne sont peut-être pas d'une valeur...

– Il en est de votre main, Sire, et auxquelles vous avez attribué assez de valeur pour venir à moi jusque dans cette cellule.

– Eh bien ! Qu'importe ?



– Mais il en est d’autres dont vous ne connaissez pas la provenance, et sur lesquelles je puis vous fournir quelques renseignements.

– Ah ! répondit l’étranger, l’air inquiet.

Lupin hésita.

– Parlez, parlez sans détours, ordonna l’étranger… parlez nettement.

Dans le silence profond, Lupin déclara avec une certaine solennité :

– Il y a vingt ans, un projet de traité fut élaboré entre l’Allemagne, l’Angleterre et la France.

– C’est faux ! C’est impossible ! Qui aurait pu ?

– Le père de l’Empereur actuel et la reine d’Angleterre, sa grand-mère, tous deux sous l’influence de l’Impératrice.

– Impossible ! Je répète que c’est impossible !

– La correspondance est dans la cachette du château de Veldenz, cachette dont je suis seul à savoir le secret.

L’étranger allait et venait avec agitation. Il s’arrêta et dit :

– Le texte du traité fait partie de cette correspondance ?

– Oui, Sire. Il est de la main même de votre père.

– Et que dit-il ?

– Par ce traité, l’Angleterre et la France concédaient et promettaient à l’Allemagne un empire colonial immense, cet empire qu’elle n’a pas et qui lui est indispensable aujourd’hui pour assurer sa grandeur, assez grand pour qu’elle abandonne ses rêves d’hégémonie, et qu’elle se résigne à n’être… que ce qu’elle est.

– Et contre cet empire, l’Angleterre exigeait ?

– La limitation de la flotte allemande.

– Et la France ?

– L’Alsace et la Lorraine.

L’Empereur se tut, appuyé contre la table, pensif. Lupin poursuivit :

– Tout était prêt. Les cabinets de Paris et de Londres, pressentis, acquiesçaient. C’était chose faite. Le grand traité d’alliance allait se conclure, fondant la paix universelle et définitive. La mort de votre père anéantit ce beau rêve. Mais je demande à Votre Majesté ce que pensera son peuple, ce que pensera le monde quand on saura que Frédéric III, un des héros de 70, un Allemand, un Allemand pur sang, respecté de tous ses concitoyens et même de ses ennemis, acceptait, et par conséquent considérait comme juste, la restitution de l’Alsace-Lorraine ?

Il se tut un instant, laissant le problème se poser en termes précis devant la conscience de l'Empereur, devant sa conscience d'homme, de fils et de souverain.

Puis il conclut :

– C'est à Sa Majesté de savoir si elle veut ou si elle ne veut pas que l'histoire enregistre ce traité. Quant à moi, Sire, vous voyez que mon humble personnalité n'a pas beaucoup de place dans ce débat.

Un long silence suivit les paroles de Lupin. Il attendit, l'âme angoissée. C'était son destin qui se jouait, en cette minute qu'il avait conçue, et qu'il avait en quelque sorte mise au monde avec tant d'efforts et tant d'obstination... Minute historique née de son cerveau, et où son « humble personnalité », quoi qu'il en fût, pesait lourdement sur le sort des empires et sur la paix du monde

En face, dans l'ombre, César méditait.

Qu'allait-il dire ? Quelle solution allait-il donner au problème ?

Il marcha en travers de la cellule, pendant quelques instants qui parurent interminables à Lupin.

Puis il s'arrêta et dit :

– Il y a d'autres conditions ?

– Oui, Sire, mais insignifiantes.

– Lesquelles ?

– J'ai retrouvé le fils du grand-duc de Deux-Ponts-Veldenz. Le grand-duc lui sera rendu.

– Et puis ?

– Il aime une jeune fille, qui l'aime également, la plus belle et la plus vertueuse des femmes. Il épousera cette jeune fille.

– Et puis ?

– C'est tout.

– Il n'y a plus rien ?

– Rien. Il ne reste plus à Votre Majesté qu'à faire porter cette lettre au directeur du *Grand Journal* pour qu'il détruise, sans le lire, l'article qu'il va recevoir d'un moment à l'autre.

Lupin tendit la lettre, le cœur serré, la main tremblante. Si l'Empereur la prenait, c'était la marque de son acceptation.

L'Empereur hésita, puis d'un geste furieux, il prit la lettre, remit son chapeau, s'enveloppa dans son vêtement, et sortit sans un mot.

Lupin demeura quelques secondes chancelant, comme étourdi...  
Puis, tout à coup, il tomba sur sa chaise en criant de joie et d'orgueil...

## – 2 –

– Monsieur le juge d'instruction, c'est aujourd'hui que j'ai le regret de vous faire mes adieux.

– Comment, monsieur Lupin, vous auriez donc l'intention de nous quitter ?

– À contrecœur, monsieur le juge d'instruction, soyez-en sûr, car nos relations étaient d'une cordialité charmante. Mais il n'y a pas de plaisir sans fin. Ma cure à Santé-Palace est terminée. D'autres devoirs me réclament. Il faut que je m'évade cette nuit.

– Bonne chance donc, monsieur Lupin.

– Je vous remercie, monsieur le juge d'instruction.

Arsène Lupin attendit alors patiemment l'heure de son évasion, non sans se demander comment elle s'effectuerait, et par quels moyens la France et l'Allemagne, réunies pour cette œuvre méritoire, arriveraient à la réaliser sans trop de scandale.

Au milieu de l'après-midi, le gardien lui enjoignit de se rendre dans la cour d'entrée. Il y alla vivement et trouva le directeur qui le remit entre les mains de M. Weber, lequel M. Weber le fit monter dans une automobile où quelqu'un déjà avait pris place.

Tout de suite, Lupin eut un accès de fou rire.

– Comment ! C'est toi, mon pauvre Weber, c'est toi qui écopes de la corvée ! C'est toi qui seras responsable de mon évasion ? Avoue que tu n'as pas de veine ! Ah ! Mon pauvre vieux, quelle tuile ! Illustré par mon arrestation, te voilà immortel maintenant par mon évasion.

Il regarda l'autre personnage.

– Allons, bon, monsieur le Préfet de police, vous êtes aussi dans l'affaire ? Fichu cadeau qu'on vous a fait là, hein ? Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de rester dans la coulisse. À Weber tout l'honneur ! Ça lui revient de droit. Il est solide, le bougre !...

On filait vite, le long de la Seine et par Boulogne. À Saint-Cloud on traversa.

– Parfait, s’écria Lupin, nous allons à Garches ! On a besoin de moi pour reconstituer la mort d’Altenheim. Nous descendrons dans les souterrains, je disparaîtrai, et l’on dira que je me suis évanoui par une autre issue, connue de moi seul. Dieu ! Que c’est idiot !

Il semblait désolé.

– Idiot, du dernier idiot ! Je rougis de honte... Et voilà les gens qui nous gouvernent !... Quelle époque ! Mais malheureux, il fallait vous adresser à moi. Je vous aurais confectionné une petite évasion de choix, genre miracle. J’ai ça dans mes cartons ! Le public aurait hurlé au prodige et se serait trémoussé de contentement. Au lieu de cela... Enfin, il est vrai que vous avez été pris un peu de court... Mais tout de même...

Le programme était bien tel que Lupin l’avait prévu. On pénétra par la maison de retraite jusqu’au pavillon Hortense. Lupin et ses deux compagnons descendirent et traversèrent le souterrain. À l’extrémité, le sous-chef lui dit :

– Vous êtes libre.

– Et voilà ! dit Lupin, ce n’est pas plus malin que ça ! Tous mes remerciements, mon cher Weber, et mes excuses pour le dérangement. Monsieur le Préfet, mes hommages à votre dame.

Il remonta l’escalier qui conduisait à la villa des Glycines, souleva la trappe et sauta dans la pièce.

Une main s’abattit sur son épaule. En face de lui se trouvait son premier visiteur de la veille, celui qui accompagnait l’Empereur. Quatre hommes le flanquaient de droite et de gauche.

– Ah ! ça mais, dit Lupin, qu’est-ce que c’est que cette plaisanterie ?

Je ne suis donc pas libre ?

– Si, si, grogna l’Allemand de sa voix rude, vous êtes libre... libre de voyager avec nous cinq si ça vous va.

Lupin le contempla une seconde avec l’envie folle de lui apprendre la valeur d’un coup de poing sur le nez.

Mais les cinq hommes semblaient diablement résolus. Leur chef n’avait pas pour lui une tendresse exagérée, et il pensa que le gaillard serait trop heureux d’employer les moyens extrêmes. Et puis, après tout, que lui importait ?

Il ricana :

– Si ça me va ! Mais c'était mon rêve ! Dans la cour, une forte limousine attendait. Deux hommes montèrent en avant, deux autres à l'intérieur. Lupin et l'étranger s'installèrent sur la banquette du fond.

– En route, s'écria Lupin en allemand, en route pour Veldenz.

Le comte lui dit :

– Silence ! Ces gens-là ne doivent rien savoir. Parlez français. Ils ne comprennent pas. Mais pourquoi parler ?

– Au fait, se dit Lupin, pourquoi parler ?

Tout le soir et toute la nuit on roula, sans aucun incident. Deux fois on fit de l'essence dans de petites villes endormies.

À tour de rôle, les Allemands veillèrent leur prisonnier qui, lui, n'ouvrit les yeux qu'au petit matin.

On s'arrêta pour le premier repas, dans une auberge située sur une colline, près de laquelle il y avait un poteau indicateur. Lupin vit qu'on se trouvait à égale distance de Metz et de Luxembourg. Là on prit une route qui obliquait vers le nord-est du côté de Trêves.

Lupin dit à son compagnon de voyage :

– C'est bien au comte de Waldemar que j'ai l'honneur de parler, au confident de l'Empereur, à celui qui fouilla la maison d'Hermann III à Dresde ?

L'étranger demeura muet.

« Toi, mon petit, pensa Lupin, tu as une tête qui ne me revient pas. Je me la paierai un jour ou l'autre. Tu es laid, tu es gros, tu es massif ; bref, tu me déplaïs. »

Et il ajouta à haute voix :

– Monsieur le comte a tort de ne pas me répondre. Je parlais dans son intérêt : j'ai vu, au moment où nous remontions, une automobile qui débouchait derrière nous à l'horizon. Vous l'avez vue ?

– Non, pourquoi ?

– Pour rien.

– Cependant...

– Mais non, rien du tout, une simple remarque... D'ailleurs, nous avons dix minutes d'avance et notre voiture est pour le moins une quarante chevaux.

– Une soixante, fit l'Allemand, qui l'observa du coin de l'œil avec inquiétude.

– Oh ! Alors, nous sommes tranquilles.

On escalada une petite rampe. Tout en haut, le comte se pencha à la portière.

– Sacré nom ! jura-t-il.

– Quoi ? fit Lupin.

Le comte se retourna vers lui, et d'une voix menaçante :

– Gare à vous... S'il arrive quelque chose, tant pis.

– Eh ! Eh ! Il paraît que l'autre approche... Mais que craignez-vous, mon cher comte ? C'est sans doute un voyageur... peut-être même du secours qu'on vous envoie.

– Je n'ai pas besoin de secours, grogna l'Allemand.

Il se pencha de nouveau. L'auto n'était plus qu'à deux ou trois cents mètres. Il dit à ses hommes en leur désignant Lupin :

– Qu'on l'attache ! Et s'il résiste... Il tira son revolver.

– Pourquoi résisterais-je, doux Teuton ? ricana Lupin.

Et il ajouta tandis qu'on lui liait les mains :

– Il est vraiment curieux de voir comme les gens prennent des précautions quand c'est inutile, et n'en prennent pas quand il le faut. Que diable peut vous faire cette auto ? Des complices à moi ? Quelle idée !

Sans répondre, l'Allemand donnait des ordres au mécanicien :

– À droite ! Ralentis... Laisse-les passer... S'ils ralentissent aussi, halte !

Mais à son grand étonnement, l'auto semblait au contraire redoubler de vitesse. Comme une trombe elle passa devant la voiture, dans un nuage de poussière.

Debout, à l'arrière de la voiture qui était en partie découverte, on distingua la forme d'un homme vêtu de noir.

Il leva le bras.

Deux coups de feu retentirent.

Le comte, qui masquait toute la portière gauche, s'affaissa dans la voiture.

Avant même de s'occuper de lui, les deux compagnons sautèrent sur Lupin et achevèrent de le ligoter.

– Gourdes ! Butors ! cria Lupin qui tremblait de rage... Lâchez-moi au contraire ! Allons, bon, voilà qu'on arrête ! Mais triples idiots, courez donc

dessus... Rattrapez-le !... C'est l'homme noir... l'assassin... Ah ! Les imbéciles...

On le bâillonna. Puis on s'occupa du comte. La blessure ne paraissait pas grave et l'on eût vite fait de la panser. Mais le malade, très surexcité, fut pris d'un accès de fièvre et se mit à délirer.

Il était huit heures du matin. On se trouvait en rase campagne, loin de tout village. Les hommes n'avaient aucune indication sur le but exact du voyage. Où aller ? Qui prévenir ?

On rangea l'auto le long d'un bois et l'on attendit.

Toute la journée s'écoula de la sorte. Ce n'est qu'au soir qu'un peloton de cavalerie arriva, envoyé de Trêves à la recherche de l'automobile. Deux heures plus tard, Lupin descendait de la limousine, et, toujours escorté de ses deux Allemands, montait, à la lueur d'une lanterne, les marches d'un escalier qui conduisait dans une petite chambre aux fenêtres barrées de fer.

Il y passa la nuit.

Le lendemain matin un officier le mena, à travers une cour encombrée de soldats, jusqu'au centre d'une longue série de bâtiments qui s'arrondissaient au pied d'un monticule où l'on apercevait des ruines monumentales.

On l'introduisit dans une vaste pièce sommairement meublée. Assis devant un bureau, son visiteur de l'avant-veille lisait des journaux et des rapports qu'il biffait à gros traits de crayon rouge.

– Qu'on nous laisse, dit-il à l'officier.

Et s'approchant de Lupin :

– Les papiers.

Le ton n'était plus le même. C'était maintenant le ton impérieux et sec du maître qui est chez lui, et qui s'adresse à un inférieur – et quel inférieur ! Un escroc, un aventurier de la pire espèce, devant lequel il avait été contraint de s'humilier !

– Les papiers, répéta-t-il.

Lupin ne se démonta pas. Il dit calmement :

– Ils sont dans le château de Veldenz.

– Nous sommes dans les communs du château de Veldenz.

– Les papiers sont dans ces ruines.

– Allons-y. Conduisez-moi.

Lupin ne bougea pas.

– Eh bien ?

– Eh bien ! Sire, ce n'est pas aussi simple que vous le croyez. Il faut un certain temps pour mettre en jeu les éléments nécessaires à l'ouverture de cette cachette.

– Combien d'heures vous faut-il ?

– Vingt-quatre.

Un geste de colère, vite réprimé.

– Ah ! Il n'avait pas été question de cela entre nous.

– Rien n'a été précisé, Sire... cela pas plus que le petit voyage que Sa Majesté m'a fait faire entre six gardes du corps. Je dois remettre les papiers, voilà tout.

– Et moi je ne dois vous donner la liberté que contre la remise de ces papiers.

– Question de confiance, Sire. Je me serais cru tout aussi engagé à rendre ces papiers si j'avais été libre, au sortir de prison, et Votre Majesté peut être sûre que je ne les aurais pas emportés sous mon bras. L'unique différence, c'est qu'ils seraient déjà en votre possession. Sire. Car nous avons perdu un jour. Et un jour, dans cette affaire... c'est un jour de trop... Seulement, voilà, il fallait avoir confiance.

L'Empereur regardait avec une certaine stupeur ce déclassé, ce bandit qui semblait vexé qu'on se méfiât de sa parole.

Sans répondre, il sonna.

– L'officier de service, ordonna-t-il.

Le comte de Waldemar apparut, très pâle.

– Ah ! C'est toi, Waldemar ? Tu es remis ?

– À vos ordres. Sire.

– Prends cinq hommes avec toi... les mêmes puisque tu es sûr d'eux. Tu ne quitteras pas ce... monsieur jusqu'à demain matin. Il regarda sa montre.

– Jusqu'à demain matin, dix heures... Non, je lui donne jusqu'à midi. Tu iras où il lui plaira d'aller, tu feras ce qu'il te dira de faire. Enfin, tu es à sa disposition. À midi, je te rejoindrai. Si, au dernier coup de midi, il ne m'a pas remis le paquet de lettres, tu le remonteras dans ton auto, et, sans perdre une seconde, tu le ramèneras droit à la prison de la Santé.

– S'il cherche à s'évader

– Arrange-toi.

Il sortit.



Lupin prit un cigare sur la table et se jeta dans un fauteuil.

– À la bonne heure ! J’aime mieux cette façon d’agir. C’est franc et catégorique.

Le comte avait fait entrer ses hommes. Il dit à Lupin :

– En marche !

Lupin alluma son cigare et ne bougea pas.

– Liez-lui les mains ! fit le comte.

Et lorsque l’ordre fut exécuté, il répéta :

– Allons... en marche !

– Non.

– Comment, non ?

– Je réfléchis.

– À quoi ?

– À l’endroit où peut se trouver cette cachette.

Le comte sursauta.

– Comment ! Vous ignorez ?

– Parbleu ! ricana Lupin, et c’est ce qu’il y a de plus joli dans l’aventure, je n’ai pas la plus petite idée sur cette fameuse cachette, ni les moyens de la découvrir. Hein, qu’en dites-vous, mon cher Waldemar ? Elle est drôle, celle-là... pas la plus petite idée...

## *Les lettres de l'empereur*

### Table des matières

#### – 1 –

Les ruines de Veldenz, bien connues de tous ceux qui visitent les bords du Rhin et de la Moselle, comprennent les vestiges de l'ancien château féodal, construit en 1277 par l'archevêque de Fistingen, et, auprès d'un énorme donjon, éventré par les troupes de Turenne, les murs intacts d'un vaste palais de la Renaissance où les grands-ducs de Deux-Ponts habitaient depuis trois siècles.

C'est ce palais qui fut saccagé par les sujets révoltés d'Hermann II. Les fenêtres, vides, ouvrent deux cents trous béants sur les quatre façades. Toutes les boiseries, les tentures, la plupart des meubles furent brûlés. On marche sur les poutres calcinées des parquets, et le ciel apparaît de place en place à travers les plafonds démolis.

Au bout de deux heures, Lupin, suivi de son escorte, avait tout parcouru.

– Je suis très content de vous, mon cher comte. Je ne pense pas avoir jamais rencontré un cicérone aussi documenté et, ce qui est rare, aussi taciturne. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons déjeuner.

Au fond, Lupin n'en savait pas plus qu'à la première minute, et son embarras ne faisait que croître. Pour sortir de prison et pour frapper l'imagination de son visiteur, il avait bluffé, affectant de tout connaître, et il en était encore à chercher par où il commencerait à chercher.

« Ça va mal, se disait-il parfois, ça va on ne peut plus mal. »

Il n'avait d'ailleurs pas sa lucidité habituelle. Une idée l'obsédait, celle de l'inconnu, de l'assassin, du monstre qu'il savait encore attaché à ses pas.

Comment le mystérieux personnage était-il sur ses traces ? Comment avait-il appris sa sortie de prison et sa course vers le Luxembourg et

l'Allemagne ? Était-ce intuition miraculeuse ? Ou bien le résultat d'informations précises ? Mais alors, à quel prix, par quelles promesses ou par quelles menaces les pouvait-il obtenir ?

Toutes ces questions hantaient l'esprit de Lupin.

Vers quatre heures, cependant, après une nouvelle promenade dans les ruines, au cours de laquelle il avait inutilement examiné les pierres, mesuré l'épaisseur des murailles, scruté la forme et l'apparence des choses, il demanda au comte :

– Il n'est resté aucun serviteur du dernier grand-duc qui ait habité le château ?

– Tous les domestiques de ce temps-là se sont dispersés. Un seul a continué de vivre dans la région.

– Eh bien ?

– Il est mort il y a deux années.

– Sans enfants ?

– Il avait un fils qui se maria et qui fut chassé, ainsi que sa femme, pour conduite scandaleuse. Ils laissèrent le plus jeune de leurs enfants, une petite fille nommée Isilda.

– Où habite-t-elle ?

– Elle habite ici, au bout des communs. Le vieux grand-père servait de guide aux visiteurs, à l'époque où l'on pouvait visiter le château. La petite Isilda, depuis, a toujours vécu dans ces ruines, où on la tolère par pitié : c'est un pauvre être innocent qui parle à peine et qui ne sait ce qu'il dit.

– A-t-elle toujours été ainsi ?

– Il paraît que non. C'est vers l'âge de dix ans que sa raison s'en est allée peu à peu.

– À la suite d'un chagrin, d'une peur ?

– Non, sans motif, m'a-t-on dit. Le père était alcoolique, et la mère s'est tuée dans un accès de folie.

Lupin réfléchit et conclut :

– Je voudrais la voir.

Le comte eut un sourire assez étrange.

– Vous pouvez la voir, certainement.

Elle se trouvait justement dans une des pièces qu'on lui avait abandonnées.

Lupin fut surpris de trouver une mignonne créature, trop mince, trop pâle, mais presque jolie avec ses cheveux blonds et sa figure délicate. Ses yeux, d'un vert d'eau, avaient l'expression vague, rêveuse, des yeux d'aveugle.

Il lui posa quelques interrogations auxquelles Isilda ne répondit pas, et d'autres auxquelles elle répondit par des phrases incohérentes, comme si elle ne comprenait ni le sens des paroles qu'on lui adressait, ni celui des paroles qu'elle prononçait.

Il insista, lui prenant la main avec beaucoup de douceur et la questionnant, d'une voix affectueuse, sur l'époque où elle avait encore sa raison, sur son grand-père, sur les souvenirs que pouvait évoquer en elle sa vie d'enfant, en liberté parmi les ruines majestueuses du château.

Elle se taisait, les yeux fixes, impassible, émue peut-être, mais sans que son émotion pût éveiller son intelligence endormie.

Lupin demanda un crayon et du papier. Avec le crayon il inscrivit sur la feuille blanche « 813 »

Le comte sourit encore.

– Ah ! ça, qu'est-ce qui vous fait rire ? s'écria Lupin, agacé.

– Rien... rien... ça m'intéresse... ça m'intéresse beaucoup... La jeune fille regarda la feuille qu'on tendait devant elle, et elle tourna la tête d'un air distrait.

– Ça ne prend pas, fit le comte narquois.

Lupin écrivit les lettres « *Apoon* ».

Même inattention chez Isilda.

Il ne renonça pas à l'épreuve, et il traça à diverses reprises les mêmes lettres, mais en laissant chaque fois entre elles des intervalles qui variaient. Et chaque fois, il épiait le visage de la jeune fille.

Elle ne bougeait pas, les yeux attachés au papier avec une indifférence que rien ne paraissait troubler.

Mais soudain elle saisit le crayon, arracha la dernière feuille aux mains de Lupin, et, comme si elle était sous le coup d'une inspiration subite, elle inscrivit deux « l » au milieu de l'intervalle laissé par Lupin.

Celui-ci tressaillit.

Un mot se trouvait formé : *Apollon*.

Cependant elle n'avait point lâché le crayon ni la feuille, et, les doigts crispés, les traits tendus, elle s'efforçait de soumettre sa main à l'ordre

hésitant de son pauvre cerveau.

Lupin attendait tout fiévreux.

Elle marqua rapidement, comme hallucinée, un mot, le mot :

*Diane.*

– Un autre mot !... ; un autre mot ! s'écria-t-il avec violence.

Elle tordit ses doigts autour du crayon, cassa la mine, dessina de la pointe un grand J, et lâcha le crayon, à bout de forces.

– Un autre mot ! Je le veux ! ordonna Lupin, en lui saisissant le bras.

Mais il vit à ses yeux, de nouveaux indifférents, que ce fugitif éclair de sensibilité ne pouvait plus luire.

– Allons-nous-en, dit-il.

Déjà il s'éloignait, quand elle se mit à courir et lui barra la route. Il s'arrêta.

– Que veux-tu ?

Elle tendit sa main ouverte.

– Quoi ! De l'argent ? Est-ce donc son habitude de mendier ? dit-il en s'adressant au comte.

– Non, dit celui-ci, et je ne m'explique pas du tout...

Isilda sortit de sa poche deux pièces d'or qu'elle fit tinter l'une contre l'autre joyeusement.

Lupin les examina.

C'étaient des pièces françaises, toutes neuves, au millésime de l'année.

– Où as-tu pris ça ? s'exclama Lupin, avec agitation... Des pièces françaises ! Qui te les a données ?... Et quand ?... Est-ce aujourd'hui ? Parle !... Réponds !

Il haussa les épaules.

– Imbécile que je suis ! Comme si elle pouvait me répondre ! Mon cher comte, veuillez me prêter quarante marks... Merci... Tiens Isilda, c'est pour toi...

Elle prit les deux pièces, les fit sonner avec les deux autres dans le creux de sa main, puis, tendant le bras, elle montra les ruines du palais Renaissance, d'un geste qui semblait désigner plus spécialement l'aile gauche et le sommet de cette aile.

Était-ce un mouvement machinal ? Ou fallait-il le considérer comme un remerciement pour les deux pièces d'or ?

Il observa le comte. Celui-ci ne cessait de sourire.

– Qu'est-ce qu'il a donc à rigoler, cet animal-là ? se dit Lupin. On croirait qu'il se paye ma tête.

À tout hasard, il se dirigea vers le palais, suivi de son escorte.

Le rez-de-chaussée se composait d'immenses salles de réception, qui se commandaient les unes les autres, et où l'on avait réuni les quelques meubles échappés à l'incendie.

Au premier étage, c'était, du côté nord, une longue galerie sur laquelle s'ouvraient douze belles salles exactement pareilles.

La même galerie se répétait au second étage, mais avec vingt-quatre chambres, également semblables les unes aux autres. Tout cela vide, délabré, lamentable.

En haut, rien. Les mansardes avaient été brûlées.

Durant une heure, Lupin marcha, trotta, galopa, infatigable, l'œil aux aguets.

Au soir tombant, il courut vers l'une des douze salles du premier étage, comme s'il la choisissait pour des raisons particulières connues de lui seul.

Il fut assez surpris d'y trouver l'Empereur qui fumait, assis dans un fauteuil qu'il s'était fait apporter.

Sans se soucier de sa présence, Lupin commença l'inspection de la salle, selon les procédés qu'il avait coutume d'employer en pareil cas, divisant la pièce en secteurs qu'il examinait tour à tour. Au bout de vingt minutes, il dit :

– Je vous demanderai, Sire, de bien vouloir vous déranger. Il y a là une cheminée...

L'Empereur hocha la tête.

– Est-il bien nécessaire que je me dérange ?

– Oui, Sire, cette cheminée...

– Cette cheminée est comme toutes les autres, et cette salle ne diffère pas de ses voisines.

Lupin regarda l'Empereur sans comprendre. Celui-ci se leva et dit en riant :

– Je crois, monsieur Lupin, que vous vous êtes quelque peu moqué de moi.

– En quoi donc, Sire ?

– Oh ! Mon Dieu, ce n'est pas grand-chose ! Vous avez obtenu la liberté sous condition de me remettre des papiers qui m'intéressent, et vous n'avez

pas la moindre notion de l'endroit où ils se trouvent. Je suis bel et bien... comment dites-vous en français ? Roulé ?

– Vous croyez, Sire ?

– Dame ! Ce que l'on connaît, on ne le cherche pas et voilà dix bonnes heures que vous cherchez. N'êtes-vous pas d'avis qu'un retour immédiat vers la prison s'impose ?

Lupin parut stupéfait :

– Sa Majesté n'a-t-elle pas fixé demain midi, comme limite suprême ?

– Pourquoi attendre ?

– Pourquoi ? Mais pour me permettre d'achever mon œuvre.

– Votre œuvre ? Mais elle n'est même pas commencée, monsieur Lupin.

– En cela, Votre Majesté se trompe.

– Prouvez-le et j'attendrai demain midi.

Lupin réfléchit et prononça gravement :

– Puisque Sa Majesté a besoin de preuves pour avoir confiance en moi, voici. Les douze salles qui donnent sur cette galerie portent chacune un nom différent, dont l'initiale est marquée à la porte de chacune. L'une de ces inscriptions, moins effacée que les autres par les flammes, m'a frappé lorsque je traversai la galerie. J'examinai les autres portes : je découvris, à peine distinctes, autant d'initiales, toutes gravées dans la galerie au-dessus des frontons.

« Or, une de ces initiales était un D, première lettre de Diane. Une autre était un A, première lettre d'Apollon. Et ces deux noms sont des noms de divinités mythologiques. Les autres initiales offriraient-elles le même caractère ? Je découvris un J, initiale de Jupiter ; un V, initiale de Vénus, un M, initiale de Mercure ; un S, initiale de Saturne, *etc.* Cette partie du problème était résolue : chacune des douze salles porte le nom d'une divinité de l'Olympe, et la combinaison Apoon, complétée par Isilda, désigne la salle d'Apollon.

« C'est donc ici, dans la salle où nous sommes, que sont cachées les lettres. Il suffit peut-être de quelques minutes maintenant pour les découvrir. »

– De quelques minutes ou de quelques années... et encore ! dit l'Empereur en riant.

Il semblait s'amuser beaucoup, et le comte aussi affectait une grosse gaieté.

Lupin demanda :

– Sa Majesté veut-elle m’expliquer ?

– Monsieur Lupin, la passionnante enquête que vous avez menée aujourd’hui et dont vous nous donnez les brillants résultats, je l’ai déjà faite. Oui, il y a deux semaines, en compagnie de votre ami Herlock Sholmès. Ensemble nous avons interrogé la petite Isilda ; ensemble nous avons employé à son égard la même méthode que vous, et c’est ensemble que nous avons relevé les initiales de la galerie et que nous sommes venus ici, dans la salle d’Apollon.

Lupin était livide. Il balbutia :

– Ah ! Sholmès... est parvenu... jusqu’ici ?...

– Oui, après quatre jours de recherches. Il est vrai que cela ne nous a guère avancés, puisque nous n’avons rien découvert. Mais tout de même, je sais que les lettres n’y sont pas.

Tremblant de rage, atteint au plus profond de son orgueil. Lupin se cabrait sous l’ironie, comme s’il avait reçu des coups de cravache. Jamais il ne s’était senti humilié à ce point. Dans sa fureur il aurait étranglé le gros Waldemar dont le rire l’exaspérait.

Se contenant, il dit :

– Il a fallu quatre jours à Sholmès, Sire. À moi, il m’a fallu quelques heures. Et j’aurais mis encore moins, si je n’avais été contrarié dans mes recherches.

– Et par qui, mon Dieu ? Par mon fidèle comte ? J’espère bien qu’il n’aura pas osé...

– Non, Sire, mais par le plus terrible et le plus puissant de mes ennemis, par cet être infernal qui a tué son complice Altenheim.

– Il est là ? Vous croyez ? s’écria l’Empereur avec une agitation qui montrait qu’aucun détail de cette dramatique histoire ne lui était étranger.

– Il est partout où je suis. Il me menace de sa haine constante. C’est lui qui m’a deviné sous M. Lenormand, chef de la Sûreté, c’est lui qui m’a fait jeter en prison, c’est encore lui qui me poursuit, le jour où j’en sors. Hier, pensant m’atteindre dans l’automobile, il blessait le comte de Waldemar.

– Mais qui vous assure, qui vous dit qu’il soit à Veldenz ?

– Isilda a reçu deux pièces d’or, deux pièces françaises !

– Et que viendrait-il faire ? Dans quel but ?



– Je ne sais pas, Sire, mais c'est l'esprit même du mal. Que Votre Majesté se méfie ! Il est capable de tout.

– Impossible ! J'ai deux cents hommes dans ces ruines. Il n'a pu entrer. On l'aurait vu.

– Quelqu'un l'a vu fatalement.

– Qui ?

– Isilda.

– Qu'on l'interroge ! Waldemar, conduis ton prisonnier chez cette jeune fille.

Lupin montra ses mains liées.

– La bataille sera rude. Puis-je me battre ainsi ?

L'Empereur dit au comte :

– Détache-le... Et tiens-moi au courant...

Ainsi donc, par un brusque effort, en mêlant au débat, hardiment, sans aucune preuve, la vision abhorrée de l'assassin, Arsène gagnait du temps et reprenait la direction des recherches.

« Encore seize heures, se disait-il. C'est plus qu'il ne m'en faut. »

Il arriva au local occupé par Isilda, à l'extrémité des anciens communs, bâtiments qui servaient de caserne aux deux cents gardiens des ruines, et dont toute l'aile gauche, celle-ci précisément, était réservée aux officiers.

Isilda n'était pas là.

Le comte envoya deux de ses hommes. Ils revinrent. Personne n'avait vu la jeune fille.

Pourtant, elle n'avait pu sortir de l'enceinte des ruines. Quant au palais de la Renaissance, il était, pour ainsi dire, investi par la moitié des troupes, et nul n'y pouvait entrer.

Enfin, la femme d'un lieutenant qui habitait le logis voisin, déclara qu'elle n'avait pas quitté sa fenêtre et que la jeune fille n'était pas sortie.

– Si elle n'était pas sortie, s'écria Waldemar, elle serait là, et elle n'est pas là.

Lupin observa :

– Il y a un étage au-dessus ?

– Oui, mais de cette chambre à l'étage, il n'y a pas d'escalier.

– Si, il y a un escalier.

Il désigna une petite porte ouverte sur un réduit obscur. Dans l'ombre on apercevait les premières marches d'un escalier, abrupt comme une échelle.

– Je vous en prie, mon cher comte, dit-il à Waldemar qui voulait monter, laissez-moi cet honneur.

– Pourquoi ?

– Il y a du danger.

Il s'élança, et, tout de suite, sauta dans une soupente étroite et basse.

Un cri lui échappa :

– Oh !

– Qu'y a-t-il ? fit le comte débouchant à son tour.

– Ici... sur le plancher... Isilda...

Il s'agenouilla, mais aussitôt, au premier examen, il reconnut que la jeune fille était tout simplement étourdie, et qu'elle ne portait aucune trace de blessure, sauf quelques égratignures aux poignets et aux mains.

Dans sa bouche, formant bâillon, il y avait un mouchoir.

– C'est bien cela, dit-il. L'assassin était ici, avec elle. Quand nous sommes arrivés, il l'a frappée d'un coup de poing, et il l'a bâillonnée pour que nous ne puissions entendre les gémissements.

– Mais par où s'est-il enfui ?

– Par là... tenez... Il y a un couloir qui fait communiquer toutes les mansardes du premier étage.

– Et de là ?

– De là, il est descendu par l'escalier d'un des logements.

– Mais on l'aurait vu !

– Bah ! Est-ce qu'on sait ? Cet être-là est invisible. N'importe ! Envoyez vos hommes aux renseignements. Qu'on fouille toutes les mansardes et tous les logements du rez-de-chaussée !

Il hésita. Irait-il, lui aussi, à la poursuite de l'assassin ? Mais un bruit le ramena vers la jeune fille. Elle s'était relevée et une douzaine de pièces d'or roulaient de ses mains. Il les examina. Toutes étaient françaises.

– Allons, dit-il, je ne m'étais pas trompé. Seulement, pourquoi tant d'or ? En récompense de quoi ?

Soudain, il aperçut un livre à terre et se baissa pour le ramasser. Mais d'un mouvement rapide, la jeune fille se précipita, saisit le livre, et le serra contre elle avec une énergie sauvage, comme si elle était prête à le défendre contre toute entreprise.

– C'est cela, dit-il, des pièces d'or ont été offertes contre le volume, mais elle refuse de s'en défaire. D'où les égratignures aux mains.

L'intéressant serait de savoir pourquoi l'assassin voulait posséder ce livre. Avait-il pu, auparavant, le parcourir ?

Il dit à Waldemar :

– Mon cher comte, donnez l'ordre, s'il vous plaît...

Waldemar fit un signe. Trois de ses hommes se jetèrent sur la jeune fille, et, après une lutte acharnée où la malheureuse trépigna de colère et se tordit sur elle-même en poussant des cris, on lui arracha le volume.

– Tout doux, l'enfant, disait Lupin, du calme... C'est pour la bonne cause, tout cela... Qu'on la surveille ! Pendant ce temps, je vais examiner l'objet du litige.

C'était, dans une vieille reliure qui datait au moins d'un siècle, un tome dépareillé de Montesquieu, qui portait ce titre : *Voyage au Temple de Gnide*. Mais à peine Lupin l'eut-il ouvert qu'il s'exclama :

– Tiens, tiens, c'est bizarre. Sur le recto de chacune des pages, une feuille de parchemin a été collée, et sur cette feuille, sur ces feuilles, il y a des lignes d'écriture, très serrées et très fines.

Il lut, tout au début :

« Journal du chevalier Gilles de Mairèche, domestique français de son Altesse Royale le prince de Deux-Ponts-Veldenz, commencé en l'an de grâce 1794. »

– Comment, il y a cela ? dit le comte...

– Qu'est-ce qui vous étonne ?

– Le grand-père d'Isilda, le vieux qui est mort il y a deux ans, s'appelait Malreich, c'est-à-dire le même nom germanisé.

– À merveille ! Le grand-père d'Isilda devait être le fils ou le petit-fils du domestique français qui écrivait son journal sur un tome dépareillé de Montesquieu. Et c'est ainsi que ce journal est passé aux mains d'Isilda.

Il feuilleta au hasard :

« 15 septembre 1796. – Son Altesse a chassé.

« 20 septembre 1796. – Son Altesse est sortie à cheval. Elle montait Cupidon. »

– Bigre, murmura Lupin, jusqu'ici, ce n'est pas palpitant. Il alla plus avant :

« 12 mars 1803. – J'ai fait passer dix écus à Hermann. Il est cuisinier à Londres. »

Lupin se mit à rire.

– Oh ! Oh ! Hermann est détrôné. Le respect dégringole.

– Le grand-duc régnant, observa Waldemar, fut en effet chassé de ses États par les troupes françaises.

Lupin continua :

« 1809. – Aujourd’hui, mardi, Napoléon a couché à Veldenz. C’est moi qui ai fait le lit de Sa Majesté, et qui, le lendemain, ai vidé ses eaux de toilette. »

– Ah ! dit Lupin, Napoléon s’est arrêté à Veldenz ?

– Oui, oui, en rejoignant son armée, lors de la campagne d’Autriche, qui devait aboutir à Wagram. C’est un honneur dont la famille ducale, par la suite, était très fière.

Lupin reprit :

« 28 octobre 1814. – Son Altesse Royale est revenue dans ses États.

« 29 octobre. – Cette nuit, j’ai conduit Son Altesse jusqu’à la cachette, et j’ai été heureux de lui montrer que personne n’en avait deviné l’existence. D’ailleurs, comment se douter qu’une cachette pouvait être pratiquée dans... »

Un arrêt brusque... Un cri de Lupin... Isilda avait subitement échappé aux hommes qui la gardaient, s’était jetée sur lui, et avait pris la fuite, emportant le livre.

– Ah ! La coquine ! Courez donc... Faites le tour par en bas. Moi, je la chasse par le couloir.

Mais elle avait clos la porte sur elle et poussé un verrou. Il dut descendre et longer les communs, ainsi que les autres, en quête d’un escalier qui le ramenât au premier étage.

Seul, le quatrième logement étant ouvert, il put monter. Mais le couloir était vide, et il lui fallut frapper à des portes, forcer des serrures, et s’introduire dans des chambres inoccupées, tandis que Waldemar, aussi ardent que lui à la poursuite, piquait les rideaux et les tentures avec la pointe de son sabre.

Des appels retentirent, qui venaient du rez-de-chaussée, vers l’aile droite. Ils s’élancèrent. C’était une des femmes d’officiers qui leur faisait signe, au bout du couloir, et qui raconta que la jeune fille était chez elle.

– Comment le savez-vous ? demanda Lupin.

– J’ai voulu entrer dans ma chambre. La porte était fermée, et j’ai entendu du bruit.

Lupin, en effet, ne put ouvrir.

– La fenêtre, s’écria-t-il, il doit y avoir une fenêtre.

On le conduisit dehors, et tout de suite, prenant le sabre du comte, d’un coup, il cassa les vitres.

Puis, soutenu par deux hommes, il s’accrocha au mur, passa le bras, tourna l’espagnolette et tomba dans la chambre.

Accroupie devant la cheminée, Isilda lui apparut au milieu des flammes.

– Oh ! La misérable ! proféra Lupin, elle l’a jeté au feu ! Il la repoussa brutalement, voulut prendre le livre et se brûla les mains. Alors, à l’aide des pincettes, il l’attira hors du foyer et le recouvrit avec le tapis de la table pour étouffer les flammes.

Mais il était trop tard. Les pages du vieux manuscrit, toutes consumées, tombèrent en cendres.

## – 2 –

Lupin la regarda longuement. Le comte dit :

– On croirait qu’elle sait ce qu’elle fait.

– Non, non, elle ne le sait pas. Seulement son grand-père a dû lui confier ce livre comme un trésor, un trésor que personne ne devait contempler, et, dans son instinct stupide, elle a mieux aimé le jeter aux flammes que de s’en dessaisir.

– Et alors ?

– Alors, quoi ?

– Vous n’arriverez pas à la cachette ?

– Ah ! Ah ! Mon cher comte, vous avez donc un instant envisagé mon succès comme possible ? Et Lupin ne vous paraît plus tout à fait un charlatan ? Soyez tranquille, Waldemar, Lupin a plusieurs cordes à son arc. J’arriverai.

– Avant la douzième heure, demain ?

– Avant la douzième heure, ce soir. Mais, je meurs d’inanition. Et si c’était un effet de votre bonté...

On le conduisit dans une salle des communs, affectée au mess des sous-officiers, et un repas substantiel lui fut servi, tandis que le comte allait faire son rapport à l’Empereur.

Vingt minutes après, Waldemar revenait. Et ils s'installèrent l'un en face de l'autre, silencieux et pensifs.

– Waldemar, un bon cigare serait le bienvenu... Je vous remercie. Celui-là craque comme il sied aux havanes qui se respectent.

Il alluma son cigare, et, au bout d'une ou deux minutes :

– Vous pouvez fumer, comte, cela ne me dérange pas. Une heure se passa ; Waldemar somnolait, et de temps à autre, pour se réveiller, avalait un verre de fine Champagne. Des soldats allaient et venaient, faisant le service.

– Du café, demanda Lupin.

On lui apporta du café.

– Ce qu'il est mauvais, grogna-t-il... Si c'est celui-là que boit César ! Encore une tasse, tout de même, Waldemar. La nuit sera peut-être longue. Oh ! Quel sale café !

Il alluma un autre cigare et ne dit plus un mot.

Les minutes s'écoulèrent. Il ne bougeait toujours pas et ne parlait point.

Soudain, Waldemar se dressa sur ses jambes et dit à Lupin d'un air indigné :

– Eh ! Là, debout !

À ce moment, Lupin sifflotait. Il continua paisiblement à siffloter.

– Debout, vous dit-on.

Lupin se retourna. Sa Majesté venait d'entrer. Il se leva.

– Où en sommes-nous ? dit l'Empereur.

– Je crois, Sire, qu'il me sera possible avant peu de donner satisfaction à Votre Majesté.

– Quoi ? Vous connaissez...

– La cachette ? À peu près, Sire... Quelques détails encore qui m'échappent... mais sur place, tout s'éclaircira, je n'en doute pas.

– Nous devons rester ici ?

– Non, Sire, je vous demanderai de m'accompagner jusqu'au palais Renaissance. Mais nous avons le temps, et, si Sa Majesté m'y autorise, je voudrais, dès maintenant, réfléchir à deux ou trois points.

Sans attendre la réponse, il s'assit, à la grande indignation de Waldemar.

Un moment après, l'Empereur, qui s'était éloigné et conférait avec le comte, se rapprocha.

– Monsieur Lupin est-il prêt, cette fois ?

Lupin garda le silence. Une nouvelle interrogation il baissa la tête.

– Mais il dort, en vérité, on croirait qu’il dort.

Furieux, Waldemar le secoua vivement par l’épaule. Lupin tomba de sa chaise, s’écroula sur le parquet, eut deux ou trois convulsions, et ne remua plus.

– Qu’est-ce qu’il a donc ? s’écria l’Empereur Il n’est pas mort, j’espère !

Il prit une lampe et se pencha.

– Ce qu’il est pâle ! Une figure de cire !... Regarde donc, Waldemar... Tâte le cœur... Il vit, n’est-ce pas ?

– Oui, Sire, dit le comte après un instant, le cœur bat très régulièrement.

– Alors, quoi ? Je ne comprends plus... Que s’est-il produit ?

– Si j’allais chercher le médecin ?

– Va, cours

Le docteur trouva Lupin dans le même état, inerte et paisible. Il le fit étendre sur un lit, l’examina longtemps et s’informa de ce que le malade avait mangé.

– Vous craignez donc un empoisonnement, docteur ?

– Non, Sire, il n’y a pas de traces d’empoisonnement. Mais je suppose... Qu’est-ce que c’est que ce plateau et cette tasse ?

– Du café, dit le comte.

– Pour vous ?

– Non, pour lui. Moi, je n’en ai pas bu.

Le docteur se versa du café, le goûta et conclut :

– Je ne me trompais pas : le malade a été endormi à l’aide d’un narcotique.

– Mais par qui ? s’écria l’Empereur avec irritation... Voyons, Waldemar, c’est exaspérant tout ce qui se passe ici !

– Sire...

– Eh ! Oui, j’en ai assez !... Je commence à croire vraiment que cet homme a raison, et qu’il y a quelqu’un dans le château... Ces pièces d’or, ce narcotique...

– Si quelqu’un avait pénétré dans cette enceinte, on le saurait, Sire... Voilà trois heures que l’on fouille de tous côtés.

– Cependant, ce n’est pas moi qui ai préparé le café, je te l’assure... Et à moins que ce ne soit toi...

– Oh ! Sire !

– Eh bien ! Cherche... perquisitionne... Tu as deux cents hommes à ta disposition, et les communs ne sont pas si grands ! Car enfin, le bandit rôde par là, autour de ces bâtiments... du côté de la cuisine... que sais-je ? Va ! Remue-toi !

Toute la nuit, le gros Waldemar se remua consciencieusement, puisque c'était l'ordre du maître, mais sans conviction, puisqu'il était impossible qu'un étranger se dissimulât parmi des ruines aussi bien surveillées. Et de fait, l'événement lui donna raison : les investigations furent inutiles, et l'on ne put découvrir la main mystérieuse qui avait préparé le breuvage soporifique.

Cette nuit, Lupin la passa sur son lit, inanimé. Au matin le docteur, qui ne l'avait pas quitté, répondit à un envoyé de l'Empereur que le malade dormait toujours.

À neuf heures, cependant, il fit un premier geste, une sorte d'effort pour se réveiller.

Un peu plus tard il balbutia :

– Quelle heure est-il ?

– Neuf heures trente-cinq.

Il fit un nouvel effort, et l'on sentait que, dans son engourdissement, tout son être se tendait pour revenir à la vie. Une pendule sonna dix coups.

Il tressaillit et prononça :

– Qu'on me porte... qu'on me porte au palais.

Avec l'approbation du médecin, Waldemar appela ses hommes et fit prévenir l'Empereur.

On déposa Lupin sur un brancard et l'on se mit en marche vers le palais.

– Au premier étage, murmura-t-il.

On le monta.

– Au bout du couloir, dit-il, la dernière chambre à gauche.

On le porta dans la dernière chambre, qui était la douzième, et on lui donna une chaise sur laquelle il s'assit, épuisé.

L'Empereur arriva : Lupin ne bougea pas, l'air inconscient, le regard sans expression.

Puis, après quelques minutes, il sembla s'éveiller, regarda autour de lui les murs, le plafond, les gens, et dit :

– Un narcotique, n'est-ce pas ?



- Oui, déclara le docteur.
- On a trouvé... l'homme ?
- Non.

Il parut méditer, et, plusieurs fois, il hocha la tête d'un air pensif, mais on s'aperçut bientôt qu'il dormait.

L'Empereur s'approcha de Waldemar.

- Donne les ordres pour qu'on fasse avancer ton auto.
- Ah ? Mais alors, Sire ?...
- Eh quoi ! Je commence à croire qu'il se moque de nous, et que tout cela n'est qu'une comédie pour gagner du temps.
- Peut-être... en effet... approuva Waldemar.
- Évidemment ! Il exploite certaines coïncidences curieuses, mais il ne sait rien, et son histoire de pièces d'or, son narcotique, autant d'inventions ! Si nous nous prêtons davantage à ce petit jeu, il va nous filer entre les mains. Ton auto, Waldemar.

Le comte donna les ordres et revint. Lupin ne s'était pas réveillé. L'Empereur qui inspectait la salle, dit à Waldemar :

- C'est la salle de Minerve, ici, n'est-ce pas ?
- Oui, Sire.
- Mais alors, pourquoi ce N, à deux endroits ?

Il y avait en effet, deux N, l'un au-dessus de la cheminée, l'autre au-dessus d'une vieille horloge encastrée dans le mur, toute démolie, et dont on voyait le mécanisme compliqué, les poids inertes au bout de leurs cordes.

- Ces deux N, dit Waldemar...

L'Empereur n'écouta pas la réponse. Lupin s'était encore agité, ouvrant les yeux et articulant des syllabes indistinctes. Il se leva, marcha à travers la salle, et retomba exténué.

Ce fut alors la lutte, la lutte acharnée de son cerveau, de ses nerfs, de sa volonté, contre cette torpeur affreuse qui le paralysait, lutte de moribond contre la mort, lutte de la vie contre le néant.

Et c'était un spectacle infiniment douloureux.

- Il souffre, murmura Waldemar.
- Ou du moins il joue la souffrance, déclara l'Empereur, et il la joue à merveille. Quel comédien !

Lupin balbutia :

- Une piqûre, docteur, une piqûre de caféine... tout de suite...

– Vous permettez. Sire ? demanda le docteur.  
– Certes... Jusqu'à midi, tout ce qu'il veut, on doit le faire. Il a ma promesse.

– Combien de minutes... jusqu'à midi ? reprit Lupin.

– Quarante, lui dit-on.

– Quarante ?... J'arriverai... il est certain que j'arriverai... Il le faut...

Il empoigna sa tête à deux mains.

– Ah ! Si j'avais mon cerveau, le vrai, mon bon cerveau qui pense ! Ce serait l'affaire d'une seconde ! Il n'y a plus qu'un point de ténèbres... Mais je ne peux pas... ma pensée me fuit... je ne peux pas la saisir... c'est atroce...

Ses épaules sursautaient. Pleurait-il ?

On l'entendit qui répétait :

– 813... 813...

Et, plus bas :

– 813... un 8 un 1... un 3... oui, évidemment... mais pourquoi ?... ça ne suffit pas.

L'Empereur murmura :

– Il m'impressionne. J'ai peine à croire qu'un homme puisse ainsi jouer un rôle...

La demie... les trois quarts...

Lupin demeurait immobile, les poings plaqués aux tempes.

L'Empereur attendait, les yeux fixés sur un chronomètre que tenait Waldemar.

– Encore dix minutes... encore cinq...

– Waldemar, l'auto est là ? Tes hommes sont prêts ?

– Oui, Sire.

– Ton chronomètre est à sonnerie ?

– Oui, Sire.

– Au dernier coup de midi alors...

– Pourtant...

– Au dernier coup de midi, Waldemar.

Vraiment la scène avait quelque chose de tragique, cette sorte de grandeur et de solennité que prennent les heures à l'approche d'un miracle possible. Il semble que c'est la voix même du destin qui va s'exprimer.

L'Empereur ne cachait pas son angoisse. Cet aventurier bizarre qui s'appelait Arsène Lupin, et dont il connaissait la vie prodigieuse, cet homme le troublait et, quoique résolu à en finir avec toute cette histoire équivoque, il ne pouvait s'empêcher d'attendre et d'espérer.

Encore deux minutes... encore une minute. Puis ce fut par secondes que l'on compta.

Lupin paraissait endormi.

– Allons, prépare-toi, dit l'Empereur au comte.

Celui-ci s'avança vers Lupin et lui mit la main sur l'épaule.

La sonnerie argentine du chronomètre vibra... une, deux, trois, quatre, cinq...

– Waldemar, tire les poids de la vieille horloge.

Un moment de stupeur. C'était Lupin qui avait parlé, très calme.

Waldemar haussa les épaules, indigné du tutoiement.

– Obéis, Waldemar, dit l'Empereur.

– Mais oui, obéis, mon cher comte, insista Lupin qui retrouvait son ironie, c'est dans tes cordes, et tu n'as qu'à tirer sur celles de l'horloge... alternativement... une, deux... À merveille... Voilà comment ça se remontait dans l'ancien temps.

De fait le balancier fut mis en train, et l'on en perçut le tic-tac régulier.

– Les aiguilles, maintenant, dit Lupin. Mets-les un peu avant midi... Ne bouge plus... laisse-moi faire...

Il se leva et s'avança vers le cadran, à un pas de distance tout au plus, les yeux fixes, tout son être attentif.

Les douze coups retentirent, douze coups lourds, profonds.

Un long silence. Rien ne se produisit. Pourtant l'Empereur attendait, comme s'il était certain que quelque chose allait se produire. Et Waldemar ne bougeait pas, les yeux écarquillés.

Lupin, qui s'était penché sur le cadran, se redressa et murmura :

– C'est parfait... j'y suis...

Il retourna vers sa chaise et commanda :

– Waldemar, remets les aiguilles à midi moins deux minutes. Ah ! Non, mon vieux, pas à rebrousse-poil... dans le sens de la marche... Eh ! Oui, ce sera un peu long... mais que veux-tu ?

Toutes les heures et toutes les demies sonnèrent jusqu'à la demie de onze heures.

– Écoute, Waldemar, dit Lupin...

Et il parlait, gravement, sans moquerie, comme ému lui-même et anxieux.

– Écoute, Waldemar, tu vois sur le cadran une petite pointe arrondie qui marque la première heure ? Cette pointe branle, n'est-ce pas ? Pose dessus l'index de la main gauche et appuie. Bien. Fais de même avec ton pouce sur la pointe qui marque la troisième heure. Bien... Avec ta main droite enfonce la pointe de la huitième heure. Bien. Je te remercie. Va t'asseoir, mon cher.

Un instant, puis la grande aiguille se déplaça, effleura la douzième pointe... Et midi sonna de nouveau.

Lupin se taisait, très pâle. Dans le silence, chacun des douze coups retentit.

Au douzième coup, il y eut un bruit de déclenchement. L'horloge s'arrêta net. Le balancier s'immobilisa.

Et soudain le motif de bronze qui dominait le cadran et qui figurait une tête de bélier, s'abattit, découvrant une sorte de petite niche taillée en pleine pierre.

Dans cette niche, il y avait une cassette d'argent, ornée de ciselures.

– Ah ! fit l'Empereur... vous aviez raison.

– Vous en doutiez, Sire ? dit Lupin.

Il prit la cassette et la lui présenta.

– Que Sa Majesté veuille bien ouvrir elle-même. Les lettres qu'elle m'a donné mission de chercher sont là.

L'Empereur souleva le couvercle, et parut très étonné...

*La cassette était vide.*

### – 3 –

La cassette était vide !

Ce fut un coup de théâtre, énorme, imprévu. Après le succès des calculs effectués par Lupin, après la découverte si ingénieuse du secret de l'horloge, l'Empereur, pour qui la réussite finale ne faisait plus de doute, semblait confondu.

En face de lui, Lupin, blême, les mâchoires contractées, l'œil injecté de sang, grinçait de rage et de haine impuissante. Il essuya son front couvert de sueur, puis saisit vivement la cassette, la retourna, l'examina, comme s'il espérait trouver un double fond. Enfin, pour plus de certitude, dans un accès de fureur, il l'écrasa, d'une étreinte irrésistible.

Cela le soulagea. Il respira plus à l'aise.

L'Empereur lui dit :

– Qui a fait cela ?

– Toujours le même. Sire, celui qui poursuit la même route que moi et qui marche vers le même but, l'assassin de M. Kesselbach.

– Quand ?

– Cette nuit. Ah ! Sire, que ne m'avez-vous laissé libre au sortir de prison ! Libre, j'arrivais ici sans perdre une heure. J'arrivais avant lui ! Avant lui je donnais de l'or à Isilda !... Avant lui je lisais le journal de Malreich, le vieux domestique français !

– Vous croyez donc que c'est par les révélations de ce journal ?...

– Eh ! Oui, Sire, il a eu le temps de les lire, lui. Et, dans l'ombre, je ne sais où, renseigné sur tous nos gestes, je ne sais par qui ! Il m'a fait endormir, afin de se débarrasser de moi, cette nuit.

– Mais le palais était gardé.

– Gardé par vos soldats, Sire. Est-ce que ça compte pour des hommes comme lui ? Je ne doute pas d'ailleurs que Waldemar ait concentré ses recherches sur les communs, dégarnissant ainsi les portes du palais.

– Mais le bruit de l'horloge ? Ces douze coups dans la nuit ?

– Un jeu, Sire ! Un jeu d'empêcher une horloge de sonner !

– Tout cela me paraît bien invraisemblable.

– Tout cela me paraît rudement clair, à moi, Sire. S'il était possible de fouiller dès maintenant les poches de tous vos hommes, ou de connaître toutes les dépenses qu'ils feront pendant l'année qui va suivre, on en trouverait bien deux ou trois qui sont, à l'heure actuelle, possesseurs de quelques billets de banque, billets de banque français, bien entendu.

– Oh ! protesta Waldemar.

– Mais oui, mon cher comte, c'est une question de prix, et *celui-là* n'y regarde pas. S'il le voulait, je suis sûr que vous-même...

L'Empereur n'écoutait pas, absorbé dans ses réflexions. Il se promena de droite et de gauche à travers la chambre, puis fit un signe à l'un des

officiers qui se tenaient dans la galerie.

– Mon auto... et qu'on s'apprête... nous partons.

Il s'arrêta, observa Lupin un instant, et, s'approchant du comte :

– Toi aussi, Waldemar, en route... Droit sur Paris, d'une étape...

Lupin dressa l'oreille. Il entendit Waldemar qui répondait :

– J'aimerais mieux une douzaine de gardes en plus, avec ce diable d'homme !...

– Prends-les. Et fais vite, il faut que tu arrives cette nuit.

Lupin haussa les épaules et murmura :

– Absurde !

L'Empereur se retourna vers lui, et Lupin reprit :

– Eh ! Oui, Sire, car Waldemar est incapable de me garder. Mon évasion est certaine, et alors...

Il frappa du pied violemment.

– Et alors, croyez-vous, Sire, que je vais perdre encore une fois mon temps ? Si vous renoncez à la lutte, je n'y renonce pas, moi. J'ai commencé, je finirai.

L'Empereur objecta :

– Je ne renonce pas, mais ma police se mettra en campagne.

Lupin éclata de rire.

– Que Votre Majesté m'excuse ! C'est si drôle ! La police de Sa Majesté ! Mais elle vaut ce que valent toutes les polices du monde, c'est-à-dire rien, rien du tout ! Non, Sire, je ne retournerai pas à la Santé. La prison, je m'en moque. Mais j'ai besoin de ma liberté contre cet homme, je la garde.

L'Empereur s'impatia.

– Cet homme, vous ne savez même pas qui il est.

– Je le saurai, Sire. Et moi seul peux le savoir. Et il sait, lui, que je suis le seul qui peut le savoir. Je suis son seul ennemi. C'est moi seul qu'il attaque. C'est moi qu'il voulait atteindre, l'autre jour, avec la balle de son revolver. C'est moi qu'il lui suffisait d'endormir, cette nuit, pour être libre d'agir à sa guise. Le duel est entre nous. Le monde n'a rien à y voir. Personne ne peut m'aider, et personne ne peut l'aider. Nous sommes deux, et c'est tout. Jusqu'ici la chance l'a favorisé. Mais en fin de compte, il est inévitable, il est fatal que je remporte.

– Pourquoi ?

– Parce que je suis le plus fort.

– S’il vous tue ?

– Il ne me tuera pas. Je lui arracherai ses griffes, je le réduirai à l’impuissance. Et j’aurai les lettres. Il n’est pas de pouvoir humain qui puisse m’empêcher de les reprendre.

Il parlait avec une conviction violente et un ton de certitude qui donnait, aux choses qu’il prédisait, l’apparence réelle de choses déjà accomplies.

L’Empereur ne pouvait se défendre de subir un sentiment confus, inexplicable, où il y avait une sorte d’admiration et beaucoup aussi de cette confiance que Lupin exigeait d’une façon si autoritaire. Au fond il n’hésitait que par scrupule d’employer cet homme et d’en faire pour ainsi dire son allié. Et soucieux, ne sachant quel parti prendre, il marchait de la galerie aux fenêtres, sans prononcer une parole.

À la fin il dit :

– Et qui nous assure que les lettres ont été volées cette nuit ?

– Le vol est daté. Sire.

– Qu’est-ce que vous dites ?

– Examinez la partie interne du fronton, qui dissimulait la cachette. La date y est inscrite à la craie blanche : minuit, 24 août.

– En effet... en effet... murmura l’Empereur interdit... Comment n’ai-je pas vu ?

Et il ajouta, laissant percevoir sa curiosité :

– C’est comme pour ces deux N peints sur la muraille... je ne m’explique pas. C’est ici la salle de Minerve.

– C’est ici la salle où coucha Napoléon, Empereur des Français, déclara Lupin.

– Qu’en savez-vous ?

– Demandez à Waldemar, Sire. Pour moi, quand je parcourus le journal du vieux domestique, ce fut un éclair. Je compris que Sholmès et moi, nous avions fait fausse route. *Apoon*, le mot incomplet que traça le grand-duc Hermann à son lit de mort, n’est pas une contraction du mot *Apollon*, mais du mot *Napoléon*.

– C’est juste... vous avez raison... dit l’Empereur les mêmes lettres se retrouvent dans les deux mots, et suivant le même ordre. Il est évident que le grand-duc a voulu écrire *Napoléon*. Mais ce chiffre 813 ?...

– Ah ! C’est là le point qui me donna le plus de mal à éclaircir. J’ai toujours eu l’idée qu’il fallait additionner les trois chiffres 8,1 et 3, et le

nombre 12 ainsi obtenu me parut aussitôt s'appliquer à cette salle qui est la douzième de la galerie. Mais cela ne suffisait pas. Il devait y avoir autre chose, autre chose que mon cerveau affaibli ne pouvait parvenir à formuler. La vue de l'horloge, de cette horloge située justement dans la salle Napoléon, me fut une révélation. Le nombre 12 signifiait évidemment la douzième heure. Midi ! Minuit ! N'est-ce pas un instant plus solennel et que l'on choisit plus volontiers ? Mais pourquoi ces trois chiffres 8, 1 et 3, plutôt que d'autres qui auraient fourni le même total ?

« C'est alors que je pensai à faire sonner l'horloge une première fois, à titre d'essai. Et c'est en la faisant sonner que je vis que les pointes de la première, de la troisième et de la huitième heure, étaient mobiles. J'obtenais donc trois chiffres, 1, 3 et 8, qui, placés dans un ordre fatidique, donnaient le nombre 813. Waldemar poussa les trois pointes. Le déclenchement se produisit. Votre Majesté connaît le résultat...

« Voilà, Sire, l'explication de ce mot mystérieux, et de ces trois chiffres 813 que le grand-duc écrivit de sa main d'agonisant, et grâce auxquels il avait l'espoir que son fils retrouverait un jour le secret de Veldenz, et deviendrait possesseur des fameuses lettres qu'il y avait cachées. »

L'Empereur avait écouté avec une attention passionnée, de plus en plus surpris par tout ce qu'il observait en cet homme d'ingéniosité, de clairvoyance, de finesse, de volonté intelligente.

– Waldemar ? dit-il.

– Sire ?

Mais au moment où il allait parler, des exclamations s'élevèrent dans la galerie. Waldemar sortit et rentra.

– C'est la folle, Sire, que l'on veut empêcher de passer.

– Qu'elle vienne, s'écria Lupin vivement, il faut qu'elle vienne, Sire.

Sur un geste de l'Empereur, Waldemar alla chercher Isilda. À l'entrée de la jeune fille, ce fut de la stupeur. Sa figure, si pâle, était couverte de taches noires. Ses traits convulsés marquaient la plus vive souffrance. Elle haletait, les deux mains crispées contre sa poitrine.

– Oh ! fit Lupin avec épouvante.

– Qu'y a-t-il ? demanda l'Empereur.

– Votre médecin. Sire ! Qu'on ne perde pas une minute !

Et s'avançant :

– Parle, Isilda... Tu as vu quelque chose ? Tu as quelque chose à dire ?



La jeune fille s'était arrêtée, les yeux moins vagues, comme illuminés par la douleur. Elle articula des sons... aucune parole.

– Écoute, dit Lupin... réponds oui ou non... un mouvement de tête... Tu l'as vu ? Tu sais où il est ?... Tu sais qui il est ?... Écoute, si tu ne réponds pas...

Il réprima un geste de colère. Mais, soudain, se rappelant l'épreuve de la veille, et qu'elle semblait plutôt avoir gardé quelque mémoire visuelle du temps où elle avait toute sa raison, il inscrivit sur le mur blanc un L et un M majuscules.

Elle tendit les bras vers les lettres et hocha la tête comme si elle approuvait.

– Et après ? fit Lupin... Après !... Écris à ton tour.

Mais elle poussa un cri affreux et se jeta par terre avec des hurlements.

Puis, tout d'un coup, le silence, l'immobilité. Un soubresaut encore. Et elle ne bougea plus.

– Morte ? dit l'Empereur.

– Empoisonnée, Sire.

– Ah ! La malheureuse... Et par qui ?

– Par *lui*, Sire. Elle le connaissait sans doute. Il aura eu peur de ses révélations.

Le médecin arrivait. L'Empereur lui montra Isilda. Puis, s'adressant à Waldemar :

– Tous tes hommes en campagne... Qu'on fouille la maison... Un télégramme aux gares de la frontière...

Il s'approcha de Lupin :

– Combien de temps vous faut-il pour reprendre les lettres ?

– Un mois, Sire...

– Bien, Waldemar vous attendra ici. Il aura mes ordres et pleins pouvoirs pour vous accorder ce que vous désirez.

– Ce que je veux, Sire, c'est la liberté.

– Vous êtes libre...

Lupin le regarda s'éloigner et dit entre ses dents :

– La liberté, d'abord... Et puis, quand je t'aurai rendu tes lettres, ô Majesté, une petite poignée de mains, parfaitement, une poignée de mains d'Empereur à cambrioleur... pour te prouver que tu as tort de faire le dégoûté avec moi. Car enfin, c'est un peu raide ! Voilà un monsieur pour

qui j'abandonne mes appartements de Santé-Palace, à qui je rends service,  
et qui se permet de petits airs... Si jamais je le repince, ce client-là !

## 6

### *Les sept bandits*

#### Table des matières

#### – 1 –

– Madame peut-elle recevoir ?

Dolorès Kesselbach prit la carte que lui tendait le domestique et lut : *André Beauny*.

– Non, dit-elle, je ne connais pas.

– Ce monsieur insiste beaucoup, madame. Il dit que madame attend sa visite.

– Ah !... peut-être... en effet... Conduisez-le jusqu'ici. Depuis les événements qui avaient bouleversé sa vie et qui l'avaient frappée avec un acharnement implacable, Dolorès, après un séjour à l'hôtel Bristol, venait de s'installer dans une paisible maison de la rue des Vignes, au fond de Passy.

Un joli jardin s'étendait par derrière, encadré d'autres jardins touffus. Quand des crises plus douloureuses ne la maintenaient pas des jours entiers dans sa chambre, les volets clos, invisible à tous, elle se faisait porter sous les arbres, et restait là, étendue, mélancolique, incapable de réagir contre le mauvais destin. Le sable de l'allée craqua de nouveau et, accompagné par le domestique, un jeune homme apparut, élégant de tournure, habillé très simplement, à la façon un peu surannée de certains peintres, col rabattu, cravate flottante à pois blancs sur fond bleu marine.

Le domestique s'éloigna.

– André Beauny, n'est-ce pas ? fit Dolorès.

– Oui, madame.

– Je n'ai pas l'honneur...

– Si, madame. Sachant que j'étais un des amis de Mme d'Ernemont, la grand-mère de Geneviève, vous avez écrit à cette dame, à Garches, que

vous désiriez avoir un entretien avec moi. Me voici.

Dolorès se souleva, très émue.

– Ah ! Vous êtes...

– Oui.

Elle balbutia :

– Vraiment ? C'est vous ? Je ne vous reconnais pas.

– Vous ne reconnaissez pas le prince Paul Sernine ?

– Non... Rien n'est semblable... ni le front, ni les yeux... Et ce n'est pas non plus ainsi...

– Que les journaux ont représenté le détenu de la Santé, dit-il en souriant... Pourtant, c'est bien moi.

Un long silence suivit où ils demeurèrent embarrassés et mal à l'aise.

Enfin il prononça :

– Puis-je savoir la raison ?...

– Geneviève ne vous a pas dit ?...

– Je ne l'ai pas vue... Mais sa grand-mère a cru comprendre que vous aviez besoin de mes services...

– C'est cela... c'est cela...

– Et en quoi ?... je suis si heureux...

Elle hésita une seconde, puis murmura :

– J'ai peur.

– Peur ! s'écria-t-il.

– Oui, fit-elle à voix basse, j'ai peur, j'ai peur de tout, peur de ce qui est et de ce qui sera demain, après-demain... peur de la vie. J'ai tant souffert... je n'en puis plus.

Il la regardait avec une grande pitié. Le sentiment confus qui l'avait toujours poussé vers cette femme prenait un caractère plus précis aujourd'hui qu'elle lui demandait protection. C'était un besoin ardent de se dévouer à elle, entièrement, sans espoir de récompense.

Elle poursuivit :

– Je suis seule, maintenant, toute seule, avec des domestiques que j'ai pris au hasard, et j'ai peur... je sens qu'autour de moi on s'agite.

– Mais dans quel but ?

– Je ne sais pas. Mais l'ennemi rôde et se rapproche.

– Vous l'avez vu ? Vous avez remarqué quelque chose ?

– Oui, dans la rue, ces jours-ci, deux hommes ont passé plusieurs fois, et se sont arrêtés devant la maison.

– Leur signalement ?

– Il y en a un que j’ai mieux vu. Il est grand, fort, tout rasé, et habillé d’une petite veste de drap noir, très courte.

– Un garçon de café ?

– Oui, un maître d’hôtel. Je l’ai fait suivre par un de mes domestiques. Il a pris la rue de la Pompe et a pénétré dans une maison de vilaine apparence dont le rez-de-chaussée est occupé par un marchand de vins, la première à gauche sur la rue. Enfin l’autre nuit...

– L’autre nuit ?

– J’ai aperçu, de la fenêtre de ma chambre, une ombre dans le jardin.

– C’est tout ?

– Oui.

Il réfléchit et lui proposa :

– Permettez-vous que deux de mes hommes couchent en bas, dans une des chambres du rez-de-chaussée ?...

– Deux de vos hommes ?...

– Oh ! Ne craignez rien... Ce sont deux braves gens, le père Charolais et son fils... qui n’ont pas l’air du tout de ce qu’ils sont... Avec eux, vous serez tranquille. Quant à moi...

Il hésita. Il attendait qu’elle le priât de revenir. Comme elle se taisait, il dit :

– Quant à moi, il est préférable que l’on ne me voie pas ici... oui, c’est préférable... pour vous. Mes hommes me tiendront au courant.

Il eût voulu en dire davantage, et rester, et s’asseoir auprès d’elle, et la réconforter. Mais il avait l’impression que tout était dit de ce qu’ils avaient à se dire, et qu’un seul mot de plus, prononcé par lui, serait un outrage.

Alors il salua très bas, et se retira.

Il traversa le jardin, marchant vite, avec la hâte de se retrouver dehors et de dominer son émotion. Le domestique l’attendait au seuil du vestibule. Au moment où il franchissait la porte d’entrée, sur la rue, quelqu’un sonnait, une jeune femme...

Il tressaillit :

– Geneviève !

Elle fixa sur lui des yeux étonnés, et, tout de suite, bien que déconcertée par l'extrême jeunesse de ce regard, elle le reconnut, et cela lui causa un tel trouble qu'elle vacilla et dut s'appuyer à la porte.

Il avait ôté son chapeau et la contemplait sans oser lui tendre la main. Tendrait-elle la sienne ? Ce n'était plus le prince Sernine... c'était Arsène Lupin. Et elle savait qu'il était Arsène Lupin et qu'il sortait de prison.

Dehors il pleuvait. Elle donna son parapluie au domestique en balbutiant :

– Veuillez l'ouvrir et le mettre de côté...

Et elle passa tout droit.

« Mon pauvre vieux, se dit Lupin en partant, voilà bien des secousses pour un être nerveux et sensible comme toi. Surveille ton cœur, sinon... Allons, bon, voilà que tes yeux se mouillent ! Mauvais signe, monsieur Lupin, tu vieillis. »

Il frappa sur l'épaule d'un jeune homme qui traversait la chaussée de la Muette et se dirigeait vers la rue des Vignes. Le jeune homme s'arrêta, et après quelques secondes :

– Pardon, monsieur, mais je n'ai pas l'honneur, il me semble...

– Il vous semble mal, mon cher monsieur Leduc. Ou c'est alors que votre mémoire est bien affaiblie. Rappelez-vous Versailles... la petite chambre de l'hôtel des Trois-Empereurs...

– Vous !

Le jeune homme avait bondi en arrière, avec épouvante.

– Mon Dieu, oui, moi, le prince Sernine, ou plutôt Lupin, puisque vous savez mon vrai nom ! Pensiez-vous donc que Lupin avait trépassé ? Ah ! Oui, je comprends, la prison... vous espériez... Enfant, va !

Il lui tapota doucement l'épaule.

– Voyons, jeune homme, remettons-nous, nous avons encore quelques bonnes journées paisibles à faire des vers. L'heure n'est pas encore venue. Fais des vers, poète !

Il lui étreignit le bras violemment, et lui dit, face à face :

– Mais l'heure approche, poète. N'oublie pas que tu m'appartiens, corps et âme. Et prépare-toi à jouer ton rôle. Il sera rude et magnifique. Et par Dieu, tu me parais vraiment l'homme de ce rôle !

Il éclata de rire, fit une pirouette, et laissa le jeune Leduc abasourdi.

Il y avait plus loin, au coin de la rue de la Pompe, le débit de vins dont lui avait parlé Mme Kesselbach. Il entra et causa longuement avec le patron. Puis il prit une auto et se fit conduire au Grand-Hôtel, où il habitait sous le nom d'André Beauny.

Les frères Doudeville l'y attendaient.

Bien que blasé sur ces sortes de jouissances, Lupin n'en goûta pas moins les témoignages d'admiration et de dévouement dont ses amis l'accablèrent.

— Enfin, patron, expliquez-nous... Que s'est-il passé ? Avec vous, nous sommes habitués aux prodiges... mais, tout de même, il y a des limites... Alors, vous êtes libre ? Et vous voilà ici, au cœur de Paris, à peine déguisé.

— Un cigare ? offrit Lupin.

— Merci... non.

— Tu as tort, Doudeville. Ceux-là sont estimables. Je les tiens d'un fin connaisseur, qui se targue d'être mon ami.

— Ah ! Peut-on savoir ?

— Le Kaiser... Allons, ne faites pas ces têtes d'abrutis, et mettez-moi au courant, je n'ai pas lu de journaux. Mon évasion, quel effet dans le public ?

— Foudroyant, patron !

— La version de la police ?

— Votre fuite aurait eu lieu à Garches, pendant une reconstitution de l'assassinat d'Altenheim. Par malheur, les journalistes ont prouvé que c'était impossible.

— Alors ?

— Alors, c'est l'ahurissement. On cherche, on rit, et l'on s'amuse beaucoup.

— Weber ?

— Weber est fort compromis.

— En dehors de cela, rien de nouveau au service de la Sûreté ? Aucune découverte sur l'assassin ? Pas d'indice qui nous permette d'établir l'identité d'Altenheim ?

— Non.

— C'est un peu raide ! Quand on pense que nous payons des millions par an pour nourrir ces gens-là. Si ça continue, je refuse de payer mes contributions. Prends un siège et une plume. Tu porteras cette lettre ce soir

au *Grand Journal*. Il y a longtemps que l'univers n'a plus de mes nouvelles. Il doit haleter d'impatience. Écris :

« Monsieur le Directeur,

« Je m'excuse auprès du public dont la légitime impatience sera déçue.

« Je me suis évadé de prison, et il m'est impossible de dévoiler comment je me suis évadé. De même, depuis mon évasion, j'ai découvert le fameux secret, et il m'est impossible de dire quel est ce secret et comment je l'ai découvert.

« Tout cela fera, un jour ou l'autre, l'objet d'un récit quelque peu original que publiera, d'après mes notes, mon biographe ordinaire. C'est une page de l'Histoire de France que nos petits-enfants ne liront pas sans intérêt.

« Pour l'instant, j'ai mieux à faire. Révolté de voir en quelles mains sont tombées les fonctions que j'exerçais, las de constater que l'affaire Kesselbach-Altenheim en est toujours au même point, je destitue M. Weber, et je reprends le poste d'honneur que j'occupais, avec tant d'éclat, et à la satisfaction générale, sous le nom de M. Lenormand.

« Arsène LUPIN, Chef de la Sûreté. »

## – 2 –

À huit heures du soir, Arsène Lupin et Doudeville faisaient leur entrée chez Caillard, le restaurant à la mode ; Lupin, serré dans son frac, mais avec le pantalon un peu trop large de l'artiste et la cravate un peu trop lâche ; Doudeville en redingote, la tenue et l'air grave d'un magistrat.

Ils choisirent la partie du restaurant qui est en renforcement et que deux colonnes séparent de la grande salle.

Un maître d'hôtel, correct et dédaigneux, attendit les ordres, un carnet à la main. Lupin commanda avec une minutie et une recherche de fin gourmet.

– Certes, dit-il, l'ordinaire de la prison était acceptable, mais tout de même ça fait plaisir, un repas soigné.

Il mangea de bon appétit et silencieusement, se contentant parfois de prononcer une courte phrase qui indiquait la suite de ses préoccupations.



– Évidemment, ça s’arrangera... mais ce sera dur... Quel adversaire !... Ce qui m’épate, c’est que, après six mois de lutte, je ne sache même pas ce qu’il veut !... Le principal complice est mort, nous touchons au terme de la bataille, et pourtant je ne vois pas plus clair dans son jeu... Que cherche-t-il, le misérable ?... Moi, mon plan est net : mettre la main sur le grand-duc, flanquer sur le trône un grand-duc de ma composition, lui donner Geneviève comme épouse... et régner. Voilà qui est limpide, honnête et loyal. Mais, lui, l’ignoble personnage, cette larve des ténèbres, à quel but veut-il atteindre ?

Il appela :

– Garçon !

Le maître d’hôtel s’approcha.

– Monsieur désire ?

– Les cigares.

Le maître d’hôtel revint et ouvrit plusieurs boîtes.

– Qu’est-ce que vous me conseillez ? dit Lupin.

– Voici des Upman excellents.

Lupin offrit un Upman à Doudeville, en prit un pour lui, et le coupa. Le maître d’hôtel fit flamber une allumette et la présenta. Vivement Lupin lui saisit le poignet.

– Pas un mot... je te connais... tu t’appelles de ton vrai nom Dominique Lecas...

L’homme, qui était gros et fort, voulut se dégager. Il étouffa un cri de douleur. Lupin lui avait tordu le poignet.

– Tu t’appelles Dominique... tu habites rue de la Pompe au quatrième étage, où tu t’es retiré avec une petite fortune acquise au service – mais écoute donc, imbécile, ou je te casse les os – acquise au service du baron Altenheim, chez qui tu étais maître d’hôtel.

L’autre s’immobilisa, le visage blême de peur.

Autour d’eux la petite salle était vide. À côté, dans le restaurant, trois messieurs fumaient, et deux couples devisaient en buvant des liqueurs.

– Tu vois, nous sommes tranquilles... on peut causer.

– Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ?

– Tu ne me remets pas ? Cependant, rappelle-toi ce fameux déjeuner de la villa Dupont... C’est toi-même, vieux larbin, qui m’as offert l’assiette de gâteaux... et quels gâteaux !...

– Le prince... le prince... balbutia l'autre.

– Mais oui, le prince Arsène, le prince Lupin en personne... Ah ! Ah ! Tu respirez... tu te dis que tu n'as rien à craindre de Lupin, n'est-ce pas ? Erreur, mon vieux, tu as tout à craindre.

Il tira de sa poche une carte et la lui montra :

– Tiens, regarde, je suis de la police maintenant... Que veux-tu, c'est toujours comme ça que nous finissons... nous autres, les grands seigneurs du vol, les Empereurs du crime.

– Et alors ? reprit le maître d'hôtel, toujours inquiet.

– Alors, réponds à ce client qui t'appelle là-bas, fais ton service et reviens. Surtout, pas de blague, n'essaie pas de te tirer des pattes. J'ai dix agents dehors, qui ont l'œil sur toi. File.

Le maître d'hôtel obéit. Cinq minutes après il était de retour, et, debout devant la table, le dos tourné au restaurant, comme s'il discutait avec des clients sur la qualité de leurs cigares, il disait :

– Eh bien ? De quoi s'agit-il ?

Lupin aligna sur la table quelques billets de cent francs.

– Autant de réponses précises à mes questions, autant de billets.

– Ça colle.

– Je commence. Combien étiez-vous avec le baron Altenheim ?

– Sept, sans me compter.

– Pas davantage ?

– Non. Une fois seulement, on a racolé des ouvriers d'Italie pour faire les souterrains de la villa des Glycines, à Garches.

– Il y avait deux souterrains ?

– Oui, l'un conduisait au pavillon Hortense, l'autre s'amorçait sur le premier et s'ouvrait au-dessous du pavillon de Mme Kesselbach.

– Que voulait-on ?

– Enlever Mme Kesselbach.

– Les deux bonnes, Suzanne et Gertrude, étaient complices ?

– Oui.

– Où sont-elles ?

– À l'étranger.

– Et tes sept compagnons, ceux de la bande Altenheim ?

– Je les ai quittés. Eux, ils continuent.

– Où puis-je les retrouver ?

Dominique hésita. Lupin déplia deux billets de mille francs et dit :

– Tes scrupules t’honorent, Dominique. Il ne te reste plus qu’à t’asseoir dessus et à répondre.

Dominique répondit :

– Vous les retrouverez, 3, route de la Révolte, à Neuilly. L’un d’eux s’appelle le Brocanteur.

– Parfait. Et maintenant, le nom, le vrai nom d’Altenheim ? Tu le connais ?

– Oui. Ribeira.

– Dominique, ça va mal tourner. Ribeira n’était qu’un nom de guerre. Je te demande le vrai nom.

– Parbury.

– Autre nom de guerre.

Le maître d’hôtel hésitait. Lupin déplia trois billets de cent francs.

– Et puis zut ! s’écria l’homme. Après tout il est mort, n’est-ce pas ? Et bien mort.

– Son nom ? dit Lupin.

– Son nom ? Le chevalier de Malreich.

Lupin sauta sur sa chaise.

– Quoi ? Qu’est-ce que tu as dit ? Le chevalier ?... répète... le chevalier ?

– Raoul de Malreich.

Un long silence. Lupin, les yeux fixes, pensait à la folle de Veldenz, morte empoisonnée. Isilda portait ce même nom : Malreich. Et c’était le nom que portait le petit gentilhomme français venu à la cour de Veldenz au XVII<sup>e</sup> siècle.

Il reprit :

– De quel pays, ce Malreich ?

– D’origine française, mais né en Allemagne... J’ai aperçu des papiers une fois... C’est comme ça que j’ai appris son nom. Ah ! S’il l’avait su, il m’aurait étranglé, je crois.

Lupin réfléchit et prononça :

– C’est lui qui vous commandait tous ?

– Oui.

– Mais il avait un complice, un associé ?

– Ah ! Taisez-vous... taisez-vous...

La figure du maître d'hôtel exprimait soudain l'anxiété la plus vive. Lupin discerna la même sorte d'effroi, de répulsion qu'il éprouvait lui-même en songeant à l'assassin.

– Qui est-ce ? Tu l'as vu ?

– Oh ! Ne parlons pas de celui-là on ne doit pas parler de lui.

– Qui est-ce, je te demande ?

– C'est le maître... le chef... personne ne le connaît.

– Mais tu l'as vu, toi. Réponds. Tu l'as vu ?

– Dans l'ombre, quelquefois... la nuit. Jamais en plein jour. Ses ordres arrivent sur de petits bouts de papier... ou par téléphone.

– Son nom ?

– Je l'ignore. On ne parlait jamais de lui. Ça portait malheur.

– Il est vêtu de noir, n'est-ce pas ?

– Oui, de noir. Il est petit et mince... blond...

– Et il tue, n'est-ce pas ?

– Oui, il tue... il tue comme d'autres volent un morceau de pain.

Sa voix tremblait. Il supplia :

– Taisons-nous... il ne faut pas en parler... je vous le dis... ça porte malheur.

Lupin se tut, impressionné malgré lui par l'angoisse de cet homme. Il resta longtemps pensif, puis il se leva et dit au maître d'hôtel :

– Tiens, voilà ton argent, mais si tu veux vivre en paix, tu feras sagement de ne souffler mot à personne de notre entrevue.

Il sortit du restaurant avec Doudeville, et il marcha jusqu'à la porte Saint-Denis, sans mot dire, préoccupé par tout ce qu'il venait d'apprendre.

Enfin, il saisit le bras de son compagnon et prononça :

– Écoute bien, Doudeville. Tu vas aller à la gare du Nord où tu arriveras à temps pour sauter dans l'express du Luxembourg. Tu iras à Veldenz, la capitale du grand-duché de Deux-Ponts-Veldenz. À la Maison-de-Ville, tu obtiendras facilement l'acte de naissance du chevalier de Malreich, et des renseignements sur sa famille. Après-demain samedi, tu seras de retour.

– Dois-je prévenir à la Sûreté ?

– Je m'en charge. Je téléphonerai que tu es malade. Ah ! Un mot encore. On se retrouvera à midi dans un petit café de la route de la Révolte, qu'on appelle le restaurant Buffalo. Mets-toi en ouvrier.

Dès le lendemain, Lupin, vêtu d'un bourgeron et coiffé d'une casquette, se dirigea vers Neuilly et commença son enquête au numéro 3 de la route de la Révolte. Une porte cochère ouvre sur une première cour, et, là, c'est une véritable cité, toute une suite de passages et d'ateliers où grouille une population d'artisans, de femmes et de gamins. En quelques minutes, il gagna la sympathie de la concierge avec laquelle il bavarda, durant une heure, sur les sujets les plus divers. Durant cette heure, il vit passer les uns après les autres trois individus dont l'allure le frappa.

« Ça, pensa-t-il, c'est du gibier, et qui sent fort... ça se suit à l'odeur... L'air d'honnêtes gens, parbleu ! Mais l'œil du fauve qui sait que l'ennemi est partout, et que chaque buisson, chaque touffe d'herbe peut cacher une embûche. »

L'après-midi et le matin du samedi, il poursuivit ses investigations, et il acquit la certitude que les sept complices d'Altenheim habitaient tous dans ce groupe d'immeubles. Quatre d'entre eux exerçaient ouvertement la profession de « marchands d'habits ». Deux autres vendaient des journaux, le septième se disait brocanteur et c'est ainsi, du reste, qu'on le nommait.

Ils passaient les uns auprès des autres sans avoir l'air de se connaître. Mais, le soir, Lupin constata qu'ils se réunissaient dans une sorte de remise située tout au fond de la dernière des cours, remise où le Brocanteur accumulait ses marchandises, vieilles ferrailles, salamandres démolies, tuyaux de poêles rouillés et sans doute aussi la plupart des objets volés.

« Allons, se dit-il, la besogne avance. J'ai demandé un mois à mon cousin d'Allemagne, je crois qu'une quinzaine suffira. Et, ce qui me fait plaisir, c'est de commencer l'opération par les gaillards qui m'ont fait faire un plongeon dans la Seine. Mon pauvre vieux Gourel, je vais enfin te venger. Pas trop tôt ! »

À midi, il entra au restaurant Buffalo, dans une petite salle basse, où des maçons et des cochers venaient consommer le plat du jour. Quelqu'un vint s'asseoir auprès de lui.

– C'est fait, patron.

– Ah ! C'est toi, Doudeville. Tant mieux. J'ai hâte de savoir. Tu as les renseignements ? L'acte de naissance ? Vite, raconte.

– Eh bien ! Voilà. Le père et la mère d'Altenheim sont morts à l'étranger.

– Passons.

– Ils laissaient trois enfants.

– Trois ?

– Oui, l’aîné aurait aujourd’hui trente ans. Il s’appelait Raoul de Malreich.

– C’est notre homme, Altenheim. Après ?

– Le plus jeune enfant était une fille, Isilda. Le registre porte à l’encre fraîche la mention « Décédée ».

– Isilda... Isilda, redit Lupin c’est bien ce que je pensais, Isilda était la sœur d’Altenheim... J’avais bien vu en elle une expression de physionomie que je connaissais... Voilà le lien qui les rattachait... Mais l’autre, le troisième enfant, ou plutôt le second, le cadet ?

– Un fils. Il aurait actuellement vingt-six ans.

– Son nom ?

– Louis de Malreich.

Lupin eut un petit choc.

– Ça y est ! Louis de Malreich... Les initiales L. M. L’affreuse et terrifiante signature... L’assassin se nomme Louis de Malreich... C’était le frère d’Altenheim et le frère d’Isilda. Et il a tué l’un et il a tué l’autre par crainte de leurs révélations...

Lupin demeura longtemps taciturne, sombre, avec l’obsession, sans doute, de l’être mystérieux. Doudeville objecta :

– Que pouvait-il craindre de sa sœur Isilda ? Elle était folle, m’a-t-on dit.

– Folle, oui, mais capable de se rappeler certains détails de son enfance. Elle aura reconnu le frère avec lequel elle avait été élevée... Et ce souvenir lui a coûté la vie.

Et il ajouta :

– Folle ! Mais tous ces gens-là sont fous... La mère, folle... Le père, alcoolique... Altenheim, une véritable brute... Isilda, une pauvre démente... Et quant à l’autre, l’assassin, c’est le monstre, le maniaque imbécile...

– Imbécile, vous trouvez, patron ?

– Eh oui, imbécile ! Avec des éclairs de génie, avec des ruses et des intuitions de démon, mais un détraqué, un fou comme toute cette famille de Malreich. Il n’y a que les fous qui tuent, et surtout des fous comme celui-là. Car enfin...

Il s'interrompit, et son visage se contracta si profondément que Doudeville en fut frappé.

– Qu'y a-t-il, patron ?

– Regarde.

### – 3 –

Un homme venait d'entrer qui suspendit à une patère son chapeau – un chapeau noir, en feutre mou – s'assit à une petite table, examina le menu qu'un garçon lui offrait, commanda, et attendit, immobile, le buste rigide, les deux bras croisés sur la nappe.

Et Lupin le vit bien en face.

Il avait un visage maigre et sec, entièrement glabre, troué d'orbites profondes au creux desquelles on apercevait des yeux gris, couleur de fer. La peau paraissait tendue d'un os à l'autre, comme un parchemin, si raide, si épais, qu'aucun poil n'aurait pu le percer.

Et le visage était morne. Aucune expression ne l'animait. Aucune pensée ne semblait vivre sous ce front d'ivoire. Et les paupières, sans cils, ne bougeaient jamais, ce qui donnait au regard la fixité d'un regard de statue.

Lupin fit signe à l'un des garçons de l'établissement.

– Quel est ce monsieur ?

– Celui qui déjeune là ?

– Oui.

– C'est un client. Il vient deux ou trois fois la semaine.

– Vous connaissez son nom ?

– Parbleu oui ! Léon Massier.

– Ah ! balbutia Lupin, tout ému, L. M., les deux lettres, serait-ce Louis de Malreich ?

Il le contempla avidement. En vérité l'aspect de l'homme se trouvait conforme à ses prévisions, à ce qu'il savait de lui et de son existence hideuse. Mais ce qui le troublait, c'était ce regard de mort, là où il attendait la vie et la flamme c'était l'impassibilité, là où il supposait le tourment, le désordre, la grimace puissante des grands maudits.

Il dit au garçon :

– Que fait-il, ce monsieur ?

– Ma foi, je ne saurais trop dire. C'est un drôle de pistolet... Il est toujours tout seul... Il ne parle jamais à personne. Ici nous ne connaissons même pas le son de sa voix. Du doigt il désigne sur le menu les plats qu'il veut... En vingt minutes, c'est expédié... Il paye... s'en va...

– Et il revient ?

– Tous les quatre ou cinq jours. Ce n'est pas régulier.

– C'est lui, ce ne peut être que lui, se répétait Lupin, c'est Malreich, le voilà... il respire à quatre pas de moi. Voilà les mains qui tuent. Voilà le cerveau qu'enivre l'odeur du sang... Voilà le monstre, le vampire...

Et pourtant, était-ce possible ? Lupin avait fini par le considérer comme un être tellement fantastique qu'il était déconcerté de le voir sous une forme vivante, allant, venant, agissant. Il ne s'expliquait pas qu'il mangeât, comme les autres, du pain et de la viande, et qu'il bût de la bière comme le premier venu, lui qu'il avait imaginé ainsi qu'une bête immonde qui se repaît de chair vivante et suce le sang de ses victimes.

– Allons-nous-en, Doudeville.

– Qu'est-ce que vous avez, patron ? Vous êtes tout pâle.

– J'ai besoin d'air. Sortons.

Dehors, il respira largement, essuya son front couvert de sueur et murmura :

– Ça va mieux. J'étouffais.

Et, se dominant, il reprit :

– Doudeville, le dénouement approche. Depuis des semaines, je lutte à tâtons contre l'invisible ennemi. Et voilà tout à coup que le hasard le met sur mon chemin ! Maintenant, la partie est égale.

– Si l'on se séparait, patron ? Notre homme nous a vus ensemble. Il nous remarquera moins, l'un sans l'autre.

– Nous a-t-il vus ? dit Lupin pensivement. Il semble ne rien voir, et ne rien entendre, et ne rien regarder. Quel type déconcertant !

Et de fait, dix minutes après, Léon Massier apparut et s'éloigna, sans même observer s'il était suivi. Il avait allumé une cigarette et fumait, l'une de ses mains derrière le dos, marchant en flâneur qui jouit du soleil et de l'air frais, et qui ne soupçonne pas qu'on peut surveiller sa promenade.

Il franchit l'octroi, longea les fortifications, sortit de nouveau par la porte Champerret, et revint sur ses pas par la route de la Révolte.



Allait-il entrer dans les immeubles du numéro 3 ? Lupin le désira vivement, car c'eût été la preuve certaine de sa complicité avec la bande Altenheim ; mais l'homme tourna et gagna la rue Delaizement qu'il suivit jusqu'au-delà du vélodrome Buffalo.

À gauche, en face du vélodrome, parmi les jeux de tennis en location et les baraques qui bordent la rue Delaizement, il y avait un petit pavillon isolé, entouré d'un jardin exigu.

Léon Massier s'arrêta, prit son trousseau de clefs, ouvrit d'abord la grille du jardin, ensuite la porte du pavillon, et disparut.

Lupin s'avança avec précaution. Tout de suite il nota que les immeubles de la route de la Révolte se prolongeaient, par derrière, jusqu'au mur du jardin.

S'étant approché davantage, il vit que ce mur était très haut, et qu'une remise, bâtie au fond du jardin, s'appuyait contre lui.

Par la disposition des lieux, il acquit la certitude que cette remise était adossée à la remise qui s'élevait dans la dernière cour du numéro 3 et qui servait de débarras au Brocanteur.

Ainsi donc, Léon Massier habitait une maison contiguë à la pièce où se réunissaient les sept complices de la bande Altenheim. Par conséquent, Léon Massier était bien le chef suprême qui commandait cette bande, et c'était évidemment par un passage existant entre les deux remises qu'il communiquait avec ses affidés.

– Je ne m'étais pas trompé, dit Lupin, Léon Massier et Louis de Malreich ne font qu'un. La situation se simplifie.

– Rudement, approuva Doudeville, et, avant quelques jours, tout sera réglé.

– C'est-à-dire que j'aurai reçu un coup de stylet dans la gorge.

– Qu'est-ce que vous dites, patron ? En voilà une idée !

– Bah ! Qui sait ! J'ai toujours eu le pressentiment que ce monstre-là me porterait malheur.

Désormais, il s'agissait, pour ainsi dire, d'assister à la vie de Malreich, de façon à ce qu'aucun de ses gestes ne fût ignoré.

Cette vie, si l'on en croyait les gens du quartier que Doudeville interrogea, était des plus bizarres. Le type du Pavillon, comme on l'appelait, demeurait là depuis quelques mois seulement. Il ne voyait et ne recevait personne. On ne lui connaissait aucun domestique. Et les fenêtres, pourtant

grandes ouvertes, même la nuit, restaient toujours obscures, sans que jamais la clarté d'une bougie ou d'une lampe les illuminât.

D'ailleurs, la plupart du temps, Léon Massier sortait au déclin du jour et ne rentrait que fort tard – à l'aube, prétendaient des personnes qui l'avaient rencontré au lever du soleil.

– Et sait-on ce qu'il fait ? demanda Lupin à son compagnon, quand celui-ci l'eut rejoint.

– Non. Son existence est absolument irrégulière, il disparaît quelquefois pendant plusieurs jours ou plutôt il demeure enfermé. Somme toute, on ne sait rien.

– Eh bien ! Nous saurons, nous, et avant peu.

Il se trompait. Après huit jours d'investigations et d'efforts continus, il n'en avait pas appris davantage sur le compte de cet étrange individu. Il se passait ceci d'extraordinaire, c'est que, subitement, tandis que Lupin le suivait, l'homme, qui cheminait à petits pas le long des rues, sans jamais s'arrêter, l'homme disparaissait comme par miracle. Il usa bien quelquefois de maisons à double sortie. Mais, d'autres fois, il semblait s'évanouir au milieu de la foule, ainsi qu'un fantôme. Et Lupin restait là, pétrifié, ahuri, plein de rage et de confusion.

Il courait aussitôt à la rue Delaizement et montait la faction. Les minutes s'ajoutaient aux minutes, les quarts d'heure aux quarts d'heure. Une partie de la nuit s'écoulait. Puis survenait l'homme mystérieux. Qu'avait-il pu faire ?

#### – 4 –

– Un pneumatique pour vous, patron, lui dit Doudeville un soir vers huit heures, en le rejoignant rue Delaizement.

Lupin déchira. Mme Kesselbach le suppliait de venir à son secours. À la tombée du jour, deux hommes avaient stationné sous ses fenêtres et l'un d'eux avait dit : « Veine, on n'y a vu que du feu... Alors, c'est entendu, nous ferons le coup cette nuit » Elle était descendue et avait constaté que le volet de l'office ne fermait plus, ou du moins, qu'on pouvait l'ouvrir de l'extérieur.

– Enfin, dit Lupin, c’est l’ennemi lui-même qui nous offre la bataille. Tant mieux ! J’en ai assez de faire le pied de grue sous les fenêtres de Malreich.

– Est-ce qu’il est là, en ce moment ?

– Non, il m’a encore joué un tour de sa façon dans Paris. J’allais lui en jouer un de la mienne. Mais tout d’abord, écoute-moi bien, Doudeville. Tu vas réunir une dizaine de nos hommes les plus solides... tiens, prends Marco et l’huissier Jérôme. Depuis l’histoire du Palace-Hôtel, je leur avais donné quelques vacances... Qu’ils viennent pour cette fois. Nos hommes rassemblés, mène-les rue des Vignes. Le père Charolais et son fils doivent déjà monter la faction. Tu t’entendras avec eux, et, à onze heures et demie, tu viendras me rejoindre au coin de la rue des Vignes et de la rue Raynouard. De là, nous surveillerons la maison.

Doudeville s’éloigna. Lupin attendit encore une heure jusqu’à ce que la paisible rue Delaizement fût tout à fait déserte, puis, voyant que Léon Massier ne rentrait pas, il se décida et s’approcha du pavillon.

Personne autour de lui... Il prit son élan et bondit sur le rebord de pierre qui soutenait la grille du jardin. Quelques minutes après, il était dans la place.

Son projet consistait à forcer la porte de la maison et à fouiller les chambres, afin de trouver les fameuses lettres de l’Empereur dérobées par Malreich à Veldenz. Mais il pensa qu’une visite à la remise était plus urgente.

Il fut très surpris de voir qu’elle n’était point fermée et de constater ensuite, à la lueur de sa lanterne électrique, qu’elle était absolument vide et qu’aucune porte ne trouait le mur du fond.

Il chercha longtemps, sans plus de succès. Mais dehors, il aperçut une échelle, dressée contre la remise, et qui servait évidemment à monter dans une sorte de soupente pratiquée sous le toit d’ardoises.

De vieilles caisses, des bottes de paille, des châssis de jardinier encombraient cette soupente, ou plutôt semblaient l’encombrer, car il découvrit facilement un passage qui le conduisit au mur.

Là, il se heurta à un châssis, qu’il voulut déplacer.

Ne le pouvant pas, il l’examina de plus près et s’avisa, d’abord qu’il était fixé à la muraille, et, ensuite, qu’un des carreaux manquait.

Il passa le bras : c'était le vide. Il projeta vivement la lueur de la lanterne et regarda : c'était un grand hangar, une remise plus vaste que celle du pavillon et remplie de ferraille et d'objets de toute espèce.

« Nous y sommes, se dit Lupin, cette lucarne est pratiquée dans la remise du Brocanteur, tout en haut, et c'est de là que Louis de Malreich voit, entend et surveille ses complices, sans être vu ni entendu par eux. Je m'explique maintenant qu'ils ne connaissent pas leur chef. »

Renseigné, il éteignit sa lumière, et il se disposait à partir quand une porte s'ouvrit en face de lui et tout en bas. Quelqu'un entra. Une lampe fut allumée. Il reconnut le Brocanteur.

Il résolut alors de rester, puisque aussi bien l'expédition ne pouvait avoir lieu tant que cet homme serait là.

Le Brocanteur avait sorti deux revolvers de sa poche.

Il vérifia leur fonctionnement et changea les balles tout en sifflotant un refrain de café-concert.

Une heure s'écoula de la sorte. Lupin commençait à s'inquiéter, sans se résoudre pourtant à partir.

Des minutes encore passèrent, une demi-heure, une heure...

Enfin, l'homme dit à haute voix :

– Entre.

Un des bandits se glissa dans la remise, et, coup sur coup, il en arriva un troisième, un quatrième...

– Nous sommes au complet, dit le Brocanteur. Dieudonné et le Joufflu nous rejoignent là-bas. Allons, pas de temps à perdre... Vous êtes armés ?

– Jusqu'à la gauche.

– Tant mieux. Ce sera chaud.

– Comment sais-tu ça, le Brocanteur ?

– J'ai vu le chef... Quand je dis que je l'ai vu... Non... Enfin, il m'a parlé...

– Oui, fit un des hommes, dans l'ombre, comme toujours, au coin d'une rue. Ah ! J'aimais mieux les façons d'Altenheim. Au moins, on savait ce qu'on faisait.

– Ne le sais-tu pas ? riposta le Brocanteur... On cambriole le domicile de la Kesselbach.

– Et les deux gardiens ? Les deux bonshommes qu'à postés Lupin ?

– Tant pis pour eux. Nous sommes sept. Ils n'auront qu'à se taire.

– Et la Kesselbach ?

– Le bâillon d’abord, puis la corde, et on l’amène ici... Tiens, sur ce vieux canapé... Là, on attendra les ordres.

– C’est bien payé ?

– Les bijoux de la Kesselbach, d’abord.

– Oui, si ça réussit, mais je parle du certain.

– Trois billets de cent francs, d’avance, pour chacun de nous. Le double après.

– Tu as l’argent ?

– Oui.

– À la bonne heure. On peut dire ce qu’on voudra, n’empêche que, pour ce qui est du paiement, il n’y en a pas deux comme ce type-là. Et, d’une voix si basse que Lupin la perçut à peine :

– Dis donc, le Brocanteur, si on est forcé de jouer du couteau, il y a une prime ?

– Toujours la même. Deux mille.

– Si c’est Lupin ?

– Trois mille.

– Ah ! Si nous pouvions l’avoir, celui-là.

Les uns après les autres ils quittèrent la remise.

Lupin entendit encore ces mots du Brocanteur :

– Voilà le plan d’attaque. On se sépare en trois groupes. Un coup de sifflet, et chacun va de l’avant...

En hâte Lupin sortit de sa cachette, descendit l’échelle, contourna le pavillon sans y entrer, et repassa pardessus la grille.

– Le Brocanteur a raison, ça va chauffer... Ah ! C’est à ma peau qu’ils en veulent ! Une prime pour Lupin ! Les canailles ! Il franchit l’octroi et sauta dans un taxi-auto.

– Rue Raynouard.

Il se fit arrêter à trois cents pas de la rue des Vignes et marcha jusqu’à l’angle des deux rues.

À sa grande stupeur, Doudeville n’était pas là.

« Bizarre, se dit Lupin, il est plus de minuit pourtant... Ça me semble louche, cette affaire-là. »

Il patienta dix minutes, vingt minutes. À minuit et demi, personne. Un retard devenait dangereux. Après tout, si Doudeville et ses amis n’avaient

pu venir, Charolais, son fils, et lui, Lupin, suffiraient à repousser l'attaque, sans compter l'aide des domestiques.

Il avança donc. Mais deux hommes lui apparurent qui cherchaient à se dissimuler dans l'ombre d'un renforcement.

« Bigre, se dit-il, c'est l'avant-garde de la bande, Dieudonné et le Joufflu. Je me suis laissé bêtement distancer. »

Là, il perdit encore du temps. Marcherait-il droit sur eux pour les mettre hors de combat et pour pénétrer ensuite dans la maison par la fenêtre de l'office, qu'il savait libre ? C'était le parti le plus prudent, qui lui permettait en outre d'emmener immédiatement Mme Kesselbach et de la mettre hors de cause.

Oui, mais c'était aussi l'échec de son plan, et c'était manquer cette unique occasion de prendre au piège la bande entière, et, sans aucun doute aussi, Louis de Malreich.

Soudain un coup de sifflet vibra quelque part, de l'autre côté de la maison.

Étaient-ce les autres, déjà ? Et une contre-attaque allait-elle se produire par le jardin ?

Mais, au signal donné, les deux hommes avaient enjambé la fenêtre. Ils disparurent.

Lupin bondit, escalada le balcon et sauta dans l'office. Au bruit des pas, il jugea que les assaillants étaient passés dans le jardin, et ce bruit était si net qu'il fut tranquille. Charolais et son fils ne pouvaient pas ne pas avoir entendu.

Il monta donc. La chambre de Mme Kesselbach se trouvait sur le palier. Vivement il entra.

À la clarté d'une veilleuse, il aperçut Dolorès, sur un divan, évanouie. Il se précipita sur elle, la souleva, et, d'une voix impérieuse, l'obligeant de répondre :

– Écoutez... Charolais ? Son fils ?... Où sont-ils ?

Elle balbutia :

– Comment ?... mais... partis...

– Quoi ! Partis !

– Vous m'avez écrit il y a une heure, un message téléphonique... Il ramassa près d'elle un papier bleu et lut :

*Renvoyez immédiatement les deux gardiens... et tous mes hommes... je les attends au Grand-Hôtel. Soyez sans crainte.*

– Tonnerre ! Et vous avez cru ! Mais vos domestiques ?

– Partis.

Il s'approcha de la fenêtre. Dehors, trois hommes venaient de l'extrémité du jardin.

Par la fenêtre de la chambre voisine, qui donnait sur la rue, il en vit deux autres, dehors.

Et il songea à Dieudonné, au Joufflu, à Louis de Malreich surtout, qui devait rôder invisible et formidable.

– Bigre, murmura-t-il, je commence à croire que je suis fichu.

*L'homme noir*[Table des matières](#)

## – 1 –

En cet instant, Arsène Lupin eut l'impression, la certitude, qu'il avait été attiré dans un guet-apens, par des moyens qu'il n'avait pas le loisir de discerner, mais dont il devinait l'habileté et l'adresse prodigieuses.

Tout était combiné, tout était voulu : l'éloignement de ses hommes, la disparition ou la trahison des domestiques, sa présence même dans la maison de Mme Kesselbach.

évidemment tout cela avait réussi au gré de l'ennemi, grâce à des circonstances heureuses jusqu'au miracle – car enfin il aurait pu survenir avant que le faux message ne fût partir ses amis. Mais alors c'était la bataille de sa bande à lui contre la bande Altenheim. Et Lupin, se rappelant la conduite de Malreich, l'assassinat d'Altenheim, l'empoisonnement de la folle à Veldenz, Lupin se demanda si le guet-apens était dirigé contre lui seul, et si Malreich n'avait pas entrevu comme possibles une mêlée générale et la suppression de complices qui, maintenant, le gênaient.

Intuition plutôt chez lui, idée fugitive qui l'effleura. L'heure était à l'action. Il fallait défendre Dolorès dont l'enlèvement, en toute hypothèse, était la raison même de l'attaque.

Il entrebâilla la fenêtre de la rue, et braqua son revolver. Un coup de feu, l'alarme donnée dans le quartier, et les bandits s'enfuyaient.

« Eh bien ! Non, murmura-t-il, non. Il ne sera pas dit que j'aurai esquivé la lutte. L'occasion est trop belle... Et puis qui sait s'ils s'enfuyaient ! Ils sont en nombre et se moquent des voisins. »

Il rentra dans la chambre de Dolorès. En bas, du bruit. Il écouta, et, comme cela provenait de l'escalier, il ferma la serrure à double tour.

Dolorès pleurait et se convulsait sur le divan.



Il la supplia :

– Avez-vous la force ? Nous sommes au premier étage. Je pourrais vous aider à descendre... Des draps à la fenêtre...

– Non, non, ne me quittez pas... Ils vont me tuer... Défendez-moi.

Il la prit dans ses bras et la porta dans la chambre voisine. Et, se penchant sur elle :

– Ne bougez pas et soyez calme. Je vous jure que, moi vivant, aucun de ces hommes ne vous touchera.

La porte de la première chambre fut ébranlée. Dolorès s'écria, en s'accrochant à lui :

– Ah ! Les voilà... les voilà... Ils vous tueront... vous êtes seul...

Il lui dit ardemment :

– Je ne suis pas seul : vous êtes là... vous êtes là près de moi.

Il voulut se dégager. Elle lui saisit la tête entre ses deux mains, le regarda profondément dans les yeux, et murmura :

– Où allez-vous ? Qu'allez-vous faire ? Non ne mourez pas, je ne veux pas, il faut vivre... il le faut...

Elle balbutia des mots qu'il n'entendit pas et qu'elle semblait étouffer entre ses lèvres pour qu'il ne les entendît point, et, à bout d'énergie, exténuée, elle retomba sans connaissance.

Il se pencha sur elle, et la contempla un instant. Doucement il effleura ses cheveux d'un baiser.

Puis il retourna dans la première chambre, ferma soigneusement la porte qui séparait les deux pièces et alluma l'électricité.

– Minute, les enfants ! cria-t-il. Vous êtes donc bien pressés de vous faire démolir ?... Vous savez que c'est Lupin qui est là ? Gare la danse !

Tout en parlant il avait déplié un paravent de façon à cacher le sofa où reposait tout à l'heure Mme Kesselbach, et il avait jeté sur ce sofa des robes et des couvertures.

La porte allait se briser sous l'effort des assaillants.

– Voilà ! J'accours ! Vous êtes prêts ? Eh bien ! Au premier de ces messieurs !

Rapidement, il tourna la clef et tira le verrou.

Des cris, des menaces, un grouillement de brutes haineuses dans l'encadrement de la porte ouverte.

Et pourtant nul n'osait avancer. Avant de se ruer sur Lupin, ils hésitaient, saisis d'inquiétude, de peur...

C'est là ce qu'il avait prévu.

Debout au milieu de la pièce, bien en lumière, le bras tendu, il tenait entre ses doigts une liasse de billets de banque avec lesquels il faisait, en les comptant un à un, sept parts égales. Et tranquillement, il déclarait :

– Trois mille francs de prime pour chacun si Lupin est envoyé ad patres ? C'est bien ça, n'est-ce pas, qu'on vous a promis ? En voilà le double.

Il déposa les paquets sur une table, à portée des bandits.

Le Brocanteur hurla :

– Des histoires ! Il cherche à gagner du temps. Tirons dessus !

Il leva le bras. Ses compagnons le retinrent. Et Lupin continuait :

– Bien entendu, cela ne change rien à votre plan de campagne. Vous vous êtes introduit ici : 1° pour enlever Mme Kesselbach ; 2° et accessoirement, pour faire main basse sur ses bijoux. Je me considérerais comme le dernier des misérables si je m'opposais à ce double dessein.

– Ah ! ça, où veux-tu en venir ? grogna le Brocanteur qui écoutait malgré lui.

– Ah ! Ah ! Le Brocanteur, je commence à t'intéresser. Entre donc, mon vieux... Entrez donc tous... Il y a des courants d'air au haut de cet escalier et des mignons comme vous risqueraient de s'enrhumer... Eh quoi ! Nous avons peur ? Je suis pourtant tout seul... Allons, du courage, mes agneaux.

Ils pénétrèrent dans la pièce, intrigués et méfiants.

– Pousse la porte, le Brocanteur on sera plus à l'aise. Merci, mon gros. Ah ! Je vois, en passant, que les billets de mille se sont évanouis. Par conséquent, on est d'accord. Comme on s'entend tout de même entre honnêtes gens !

– Après ?

– Après ? Eh bien ! Puisque nous sommes associés...

– Associés !

– Dame ! N'avez-vous pas accepté mon argent ? On travaille ensemble, mon gros, et c'est ensemble que nous allons : 1° enlever la jeune personne ; 2° enlever les bijoux.

Le Brocanteur ricana :

– Pas besoin de toi.

– Si mon gros.

– En quoi ?  
– En ce que vous ignorez où se trouve la cachette aux bijoux, et que, moi, je la connais.  
– On la trouvera.  
– Demain. Pas cette nuit.  
– Alors, cause. Qu'est-ce que tu veux ?  
– Le partage des bijoux.  
– Pourquoi n'as-tu pas tout pris, puisque tu connais la cachette ?  
– Impossible de l'ouvrir seul. Il y a un secret, mais je l'ignore. Vous êtes là, je me sers de vous.

Le Brocanteur hésitait.

– Partager... partager... Quelques cailloux et un peu de cuivre peut-être...

– Imbécile ! Il y en a pour plus d'un million.

Les hommes frémirent, impressionnés.

– Soit, dit le Brocanteur, mais si la Kesselbach fiche le camp ? Elle est dans l'autre chambre, n'est-ce pas ?

– Non, elle est ici.

Lupin écarta un instant l'une des feuilles du paravent et laissa entrevoir l'amas de robes et de couvertures qu'il avait préparé sur le sofa.

– Elle est ici, évanouie. Mais je ne la livrerai qu'après le partage.

– Cependant...

– C'est à prendre ou à laisser. J'ai beau être seul. Vous savez ce que je vaudrais. Donc...

Les hommes se consultèrent et le Brocanteur dit :

– Où est la cachette ?

– Sous le foyer de la cheminée. Mais il faut, quand on ignore le secret, soulever d'abord toute la cheminée, la glace, les marbres, et tout cela d'un bloc, paraît-il. Le travail est dur.

– Bah ! Nous sommes d'attaque. Tu vas voir ça. En cinq minutes...

Il donna des ordres, et aussitôt ses compagnons se mirent à l'œuvre avec un entrain et une discipline admirables. Deux d'entre eux, montés sur des chaises, s'efforçaient de soulever la glace. Les quatre autres s'attaquèrent à la cheminée elle-même. Le Brocanteur, à genoux, surveillait le foyer et commandait :

– Hardi, les gars ! Ensemble, s’il vous plaît Attention ! Une, deux Ah ! Tenez, ça bouge.

Immobile, derrière eux, les mains dans ses poches, Lupin les considérait avec attendrissement, et, en même temps, il savourait de tout son orgueil, en artiste et en maître, cette épreuve si violente de son autorité, de sa force, de l’empire incroyable qu’il exerçait sur les autres. Comment ces bandits avaient-ils pu admettre une seconde cette invraisemblable histoire, et perdre toute notion des choses, au point de lui abandonner toutes les chances de la bataille ?

Il tira de ses poches deux grands revolvers, massifs et formidables, tendit les deux bras, et, tranquillement, choisissant les deux premiers hommes qu’il abattrait, et les deux autres qui tomberaient à la suite, il visa comme il eût visé sur deux cibles, dans un stand. Deux coups de feu à la fois, et deux encore...

Des hurlements... Quatre hommes s’écroulèrent les uns après les autres, comme des poupées au jeu de massacre.

– Quatre ôtés de sept, reste trois, dit Lupin. Faut-il continuer ?

Ses bras demeuraient tendus, ses deux revolvers braqués sur le groupe que formaient le Brocanteur et ses deux compagnons.

– Salaud ! gronda le Brocanteur, tout en cherchant une arme.

– Haut les pattes ! cria Lupin, ou je tire... Parfait ! Maintenant, vous autres, désarmez-le sinon...

Les deux bandits, tremblants de peur, paralysaient leur chef, et l’obligeaient à la soumission.

– Ligotez-le ! Ligotez-le, sacré nom ! Qu’est-ce que ça peut vous faire ? Moi parti, vous êtes tous libres... Allons, nous y sommes ? Les poignets d’abord avec vos ceintures... Et les chevilles. Plus vite que ça...

Désarmé, vaincu, le Brocanteur ne résistait plus. Tandis que ses compagnons l’attachaient, Lupin se baissa sur eux et leur assena deux terribles coups de crosse sur la tête. Ils s’affaissèrent.

– Voilà de la bonne besogne, dit-il en respirant. Dommage qu’il n’y en ait pas encore une cinquantaine... J’étais en train... Et tout cela avec une aisance, le sourire aux lèvres... Qu’en penses-tu, le Brocanteur ?

Le bandit maugréait. Il lui dit :

– Sois pas mélancolique, mon gros. Console-toi en te disant que tu coopères à une bonne action, le salut de Mme Kesselbach. Elle va te

remercier elle-même de ta galanterie.

Il se dirigea vers la porte de la seconde chambre et l'ouvrit.

– Ah ! fit-il, en s'arrêtant sur le seuil, interdit, bouleversé.

La chambre était vide. Il s'approcha de la fenêtre, et vit une échelle appuyée au balcon, une échelle d'acier démontable.

– Enlevée... enlevée... murmura-t-il. Louis de Malreich Ah ! le forban...

Il réfléchit une minute, tout en s'efforçant de dominer son angoisse, et se dit qu'après tout, comme Mme Kesselbach ne semblait courir aucun danger immédiat, il n'y avait pas lieu de s'alarmer. Mais une rage soudaine le secoua, et il se précipita sur les bandits, distribua quelques coups de botte aux blessés qui s'agitaient, chercha et reprit ses billets de banque, puis bâillonna des bouches, lia des mains avec tout ce qu'il trouva, cordons de rideaux, embrasses, couvertures et draps réduits en bandelettes, et finalement aligna sur le tapis, devant le canapé, sept paquets humains, serrés les uns contre les autres, et ficelés comme des colis.

– Brochette de momies sur canapé, ricana-t-il. Mets succulent pour un amateur ! Tas d'idiots, comment avez-vous fait votre compte ? Vous voilà comme des noyés à la Morgue... Mais aussi on s'attaque à Lupin, à Lupin défenseur de la veuve et de l'orphelin ! Vous tremblez ? Faut pas, les agneaux ! Lupin n'a jamais fait de mal à une mouche... Seulement, Lupin est un honnête homme qui n'aime pas la fripouille, et Lupin connaît ses devoirs. Voyons, est-ce qu'on peut vivre avec des chenapans comme vous ? Alors quoi ? Plus de respect pour la vie du prochain ? Plus de respect pour le bien d'autrui ? Plus de lois ? Plus de société ? Plus de conscience ? Plus rien ? Où allons-nous, Seigneur, où allons-nous ?

Sans même prendre la peine de les enfermer, il sortit de la chambre, gagna la rue, et marcha jusqu'à ce qu'il eût rejoint son taxi-auto. Il envoya le chauffeur à la recherche d'une autre automobile, et ramena les deux voitures devant la maison de Mme Kesselbach.

Un bon pourboire, donné d'avance, évita les explications oiseuses. Avec l'aide des deux hommes il descendit les sept prisonniers et les installa dans les voitures, pêle-mêle, sur les genoux les uns des autres. Les blessés criaient, gémissaient. Il ferma les portes.

– Gare les mains, dit-il.

Il monta sur le siège de la première voiture.

– En route !

– Où va-t-on ? demanda le chauffeur.

– 36, quai des Orfèvres, à la Sûreté.

Les moteurs ronflèrent un bruit de déclenchements, et l'étrange cortège se mit à dévaler par les pentes du Trocadéro.

Dans les rues on dépassa quelques charrettes de légumes. Des hommes, armés de perches, éteignaient des réverbères.

Il y avait des étoiles au ciel. Une brise fraîche flottait dans l'espace.

Lupin chantait.

La place de la Concorde, le Louvre... Au loin, la masse noire de Notre-Dame...

Il se retourna et entrouvrit la portière :

– Ça va bien, les camarades ? Moi aussi, merci. La nuit est délicieuse, et on respire un air !

On sauta sur les pavés plus inégaux des quais. Et aussitôt, ce fut le Palais de Justice et la porte de la Sûreté.

– Restez-là, dit Lupin aux deux chauffeurs, et surtout soignez bien vos sept clients.

Il franchit la première cour et suivit le couloir de droite qui aboutissait aux locaux du service central. Des inspecteurs s'y trouvaient en permanence.

– Du gibier, messieurs, dit-il en entrant et du gros. M. Weber est là ? Je suis le nouveau commissaire de police d'Auteuil.

– M. Weber est dans son appartement. Faut-il le prévenir ?

– Une seconde. Je suis pressé. Je vais lui laisser un mot. Il s'assit devant une table et écrivit :

« Mon cher Weber,

« Je t'amène les sept bandits qui composaient la bande d'Altenheim, ceux qui ont tué Gourel et bien d'autres, qui m'ont tué également sous le nom de M. Lenormand.

« Il ne reste plus que leur chef. Je vais procéder à son arrestation immédiate. Viens me rejoindre. Il habite à Neuilly, rue Delaizement, et se fait appeler Léon Massier.

« Cordiales salutations.

« Arsène LUPIN

« Chef de la Sûreté. »

Il cacheta.

– Voici pour M. Weber. C'est urgent. Maintenant, il me faut sept hommes pour prendre livraison de la marchandise. Je l'ai laissée sur le quai.

Devant les autos, il fut rejoint par un inspecteur principal.

– Ah ! C’est vous, monsieur Lebœuf, lui dit-il. J’ai fait un beau coup de filet... Toute la bande d’Altenheim... Ils sont là dans les autos.

– Où donc les avez-vous pris ?

– En train d’enlever Mme Kesselbach et de piller sa maison. Mais j’expliquerai tout cela, en temps opportun.

L’inspecteur principal le prit à part, et, d’un air étonné :

– Mais, pardon, on est venu me chercher de la part du commissaire d’Auteuil. Et il ne me semble pas... À qui ai-je l’honneur de parler ?...

– À la personne qui vous fait le joli cadeau de sept apaches de la plus belle qualité.

– Encore voudrais-je savoir ?

– Mon nom ?

– Oui.

– Arsène Lupin.

Il donna vivement un croc-en-jambe à son interlocuteur, courut jusqu’à la rue de Rivoli, sauta dans une automobile qui passait et se fit conduire à la porte des Ternes.

Les immeubles de la route de la Révolte étaient proches ; il se dirigea vers le numéro 3.

Malgré tout son sang-froid, et l’empire qu’il avait sur lui-même, Arsène Lupin ne parvenait pas à dominer l’émotion qui l’envahissait. Retrouverait-il Dolorès Kesselbach ? Louis de Malreich avait-il ramené la jeune femme, soit chez lui, soit dans la remise du Brocanteur ?

Lupin avait pris au Brocanteur la clef de cette remise, de sorte qu’il lui fut facile, après avoir sonné et après avoir traversé toutes les cours, d’ouvrir la porte et de pénétrer dans le magasin de bric-à-brac.

Il alluma sa lanterne et s’orienta. Un peu à droite, il y avait l’espace libre où il avait vu les complices tenir un dernier conciliabule.

Sur le canapé désigné par le Brocanteur, il aperçut une forme noire.

Enveloppée de couvertures, bâillonnée, Dolorès gisait là...

Il la secourut.

– Ah ! Vous voilà... vous voilà, balbutia-t-elle... Ils ne vous ont rien fait ?

Et aussitôt, se dressant et montrant le fond du magasin :



– Là, *il* est parti de ce côté... j'ai entendu... je suis sûre... Il faut aller... je vous en prie...

– Vous d'abord, dit-il.

– Non, lui... frappez-le... je vous en prie... frappez-le.

La peur, cette fois, au lieu de l'abattre, semblait lui donner des forces inusitées, et elle répéta, dans un immense désir de livrer l'effroyable ennemi qui la torturait :

– Lui d'abord... Je ne peux plus vivre, il faut que vous me sauviez de lui... il le faut... je ne peux plus vivre...

Il la délia, retendit soigneusement sur le canapé et lui dit :

– Vous avez raison... D'ailleurs, ici vous n'avez rien à craindre... Attendez-moi, je reviens...

Comme il s'éloignait, elle saisit sa main vivement :

– Mais vous ?

– Eh bien ?

– Si cet homme...

On eût dit qu'elle appréhendait pour Lupin ce combat suprême auquel elle l'exposait, et que, au dernier moment, elle eût été heureuse de le retenir.

Il murmura :

– Merci, soyez tranquille. Qu'ai-je à redouter ? Il est seul.

Et, la laissant, il se dirigea vers le fond. Comme il s'y attendait, il découvrit une échelle dressée contre le mur, et qui le conduisit au niveau de la petite lucarne grâce à laquelle il avait assisté à la réunion des bandits. C'était le chemin que Malreich avait pris pour rejoindre sa maison de la rue Delaizement.

Il refit ce chemin, comme il l'avait fait quelques heures plus tôt, passa dans l'autre remise et descendit dans le jardin. Il se trouvait derrière le pavillon même occupé par Malreich.

Chose étrange, il ne douta pas une seconde que Malreich ne fût là.

Inévitablement il allait le rencontrer, et le duel formidable qu'ils soutenaient l'un contre l'autre touchait à sa fin. Quelques minutes encore, et tout serait terminé.

Il fut confondu ! Ayant saisi la poignée d'une porte, cette poignée tourna et la porte céda sous son effort. Le pavillon n'était même pas fermé.

Il traversa une cuisine, un vestibule, et monta un escalier, et il avançait délibérément, sans chercher à étouffer le bruit de ses pas.

Sur le palier, il s'arrêta. La sueur coulait de son front et ses tempes battaient sous l'afflux du sang.

Pourtant, il restait calme, maître de lui et conscient de ses moindres pensées.

Il déposa sur une marche ses deux revolvers.

– Pas d'armes, se dit-il, mes mains seules, rien que l'effort de mes deux mains ça suffit... ça vaut mieux.

En face de lui, trois portes. Il choisit celle du milieu, et fit jouer la serrure. Aucun obstacle. Il entra.

Il n'y avait point de lumière dans la chambre, mais, par la fenêtre grande ouverte, pénétrait la clarté de la nuit, et dans l'ombre il apercevait les draps et les rideaux blancs du lit.

Et là quelqu'un se dressait.

Brutalement, sur cette silhouette, il lança le jet de sa lanterne.

– Malreich !

Le visage blême de Malreich, ses yeux sombres, ses pommettes de cadavre, son cou décharné...

Et tout cela était immobile, à cinq pas de lui, et il n'aurait su dire si ce visage inerte, si ce visage de mort exprimait la moindre terreur ou même seulement un peu d'inquiétude.

Lupin fit un pas, et un deuxième, et un troisième.

L'homme ne bougeait point.

Voyait-il ? Comprenait-il ? On eût dit que ses yeux regardaient dans le vide et qu'il se croyait obsédé par une hallucination plutôt que frappé par une image réelle.

Encore un pas...

« Il va se défendre, pensa Lupin, il faut qu'il se défende. »

Et Lupin avança le bras vers lui.

L'homme ne fit pas un geste, il ne recula point, ses paupières ne battirent pas. Le contact eut lieu.

Et ce fut Lupin qui, bouleversé, épouvanté, perdit la tête. Il renversa l'homme, le coucha sur son lit, le roula dans ses draps, le sangla dans ses couvertures, et le tint sous son genou comme une proie sans que l'homme eût tenté le moindre geste de résistance.

– Ah ! clama Lupin, ivre de joie et de haine assouvie, je t'ai enfin écrasée, bête odieuse ! Je suis le maître enfin !

Il entendit du bruit dehors, dans la rue Delaizement, des coups que l'on frappait contre la grille. Il se précipita vers la fenêtre et cria :

– C'est toi, Weber ! Déjà ! À la bonne heure ! Tu es un serviteur modèle ! Force la grille, mon bonhomme, et accours, tu seras le bienvenu. En quelques minutes, il fouilla les vêtements de son prisonnier, s'empara de son portefeuille, rafla les papiers qu'il put trouver dans les tiroirs du bureau et du secrétaire, les jeta tous sur la table et les examina.

Il eut un cri de joie : le paquet de lettres était là, le paquet des fameuses lettres qu'il avait promis de rendre à l'Empereur.

Il remit les papiers à leur place et courut à la fenêtre.

– Voilà qui est fait, Weber ! Tu peux entrer ! Tu trouveras l'assassin de Kesselbach dans son lit, tout préparé et tout ficelé... Adieu, Weber...

Et Lupin, dégringolant rapidement l'escalier, courut jusqu'à la remise et, tandis que Weber s'introduisait dans la maison, il rejoignit Dolorès Kesselbach.

À lui seul, il avait arrêté les sept compagnons d'Altenheim ! Et il avait livré à la justice le chef mystérieux de la bande, le monstre infâme, Louis de Malreich !

### – 3 –

Sur un large balcon de bois, assis devant une table, un jeune homme écrivait.

Parfois il levait la tête et contemplait d'un regard vague l'horizon des coteaux où les arbres, dépouillés par l'automne, laissaient tomber leurs dernières feuilles sur les toits rouges des villas et sur les pelouses des jardins. Puis il recommençait à écrire.

Au bout d'un moment, il prit sa feuille de papier et lut à haute voix :

*Nos jours s'en vont à la dérive,  
Comme emportés par un courant  
Qui les pousse vers une rive  
Que l'on n'aborde qu'en mourant.*

– Pas mal, fit une voix derrière lui, Mme Amable Tastu n'eût pas fait mieux. Enfin, tout le monde ne peut pas être Lamartine.

– Vous ! Vous ! balbutia le jeune homme avec égarement.

– Mais oui, poète, moi-même, Arsène Lupin qui vient voir son cher ami Pierre Leduc.

Pierre Leduc se mit à trembler, comme grelottant de fièvre. Il dit à voix basse :

– L’heure est venue ?

– Oui, mon excellent Pierre Leduc, l’heure est venue pour toi de quitter ou plutôt d’interrompre la molle existence de poète que tu mènes depuis plusieurs mois aux pieds de Geneviève Ernemont et de Mme Kesselbach, et d’interpréter le rôle que je t’ai réservé dans ma pièce... une jolie pièce, je t’assure, un bon petit drame bien charpenté, selon les règles de l’art, avec trémolos, rires et grincements de dents. Nous voici arrivés au cinquième acte, le dénouement approche, et c’est toi, Pierre Leduc, qui en est le héros. Quelle gloire !

Le jeune homme se leva :

– Et si je refuse ?

– Idiot !

– Oui, si je refuse ? Après tout, qui m’oblige à me soumettre à votre volonté ? Qui m’oblige à accepter un rôle que je ne connais pas encore, mais qui me répugne d’avance, et dont j’ai honte ?

– Idiot ! répéta Lupin.

Et, forçant Pierre Leduc à s’asseoir, il prit place auprès de lui et, de sa voix la plus douce :

– Tu oublies tout à fait, bon jeune homme, que tu ne t’appelles pas Pierre Leduc, mais Gérard Baupré. Si tu portes le nom admirable de Pierre Leduc, c’est que toi, Gérard Baupré, tu as assassiné Pierre Leduc et lui as volé sa personnalité.

Le jeune homme sauta d’indignation :

– Vous êtes fou ! Vous savez bien que c’est vous qui avez tout combiné...

– Parbleu, oui, je le sais bien, mais la justice, quand je lui fournirai la preuve que le véritable Pierre Leduc est mort de mort violente, et que, toi, tu as pris sa place ?

Atterré le jeune homme bégaya :

– On ne le croira pas... Pourquoi aurais-je fait cela ? Dans quel but ?

– Idiot ! Le but est si visible que Weber lui-même l’eût aperçu. Tu mens quand tu dis que tu ne veux pas accepter un rôle que tu ignores. Ce rôle, tu

le connais. C'est celui qu'eût joué Pierre Leduc, s'il n'était pas mort.

– Mais Pierre Leduc, pour moi, pour tout le monde, ce n'est encore qu'un nom. Qui était-il ? Qui suis-je ?

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Je veux savoir. Je veux savoir où je vais.

– Et si tu le sais, marcheras-tu droit devant toi ?

– Oui, si ce but dont vous parlez en vaut la peine.

– Sans cela, crois-tu que je me donnerais tant de mal ?

– Qui suis-je ? Et quel que soit mon destin, soyez sûr que j'en serai digne. Mais je veux savoir. Qui suis-je ?

Arsène Lupin ôta son chapeau, s'inclina et dit :

– Hermann IV, grand-duc de Deux-Ponts-Veldenz, prince de Berncastel, électeur de Trêves, et seigneur d'autres lieux.

Trois jours plus tard. Lupin emmenait Mme Kesselbach en automobile du côté de la frontière. Le voyage fut silencieux.

Lupin se rappelait avec émotion le geste effrayé de Dolorès et les paroles qu'elle avait prononcées dans la maison de la rue des Vignes au moment où il allait la défendre contre les complices d'Altenheim. Et elle devait s'en souvenir aussi car elle restait gênée en sa présence, et visiblement troublée.

Le soir, ils arrivèrent dans un petit château tout vêtu de feuilles et de fleurs, coiffé d'un énorme chapeau d'ardoises, et entouré d'un grand jardin aux arbres séculaires.

Ils y trouvèrent Geneviève déjà installée, et qui revenait de la ville voisine où elle avait choisi des domestiques du pays.

– Voici votre demeure, madame, dit Lupin. C'est le château de Bruggen. Vous y attendrez en toute sécurité la fin de ces événements. Demain, Pierre Leduc, que j'ai prévenu, sera votre hôte.

Il repartit aussitôt, se dirigea sur Veldenz et remit au comte de Waldemar le paquet des fameuses lettres qu'il avait reconquises.

– Vous connaissez mes conditions, mon cher Waldemar, dit Lupin... Il s'agit, avant tout, de relever la maison de Deux-Ponts-Veldenz et de rendre le grand-duché au grand-duc Hermann IV.

– Dès aujourd'hui je vais commencer les négociations avec le conseil de régence. D'après mes renseignements, ce sera chose facile. Mais ce grand-duc Hermann...

– Son Altesse habite actuellement, sous le nom de Pierre Leduc, le château de Bruggen. Je donnerai sur son identité toutes les preuves qu’il faudra.

Le soir même, Lupin reprenait la route de Paris, avec l’intention d’y pousser activement le procès de Malreich et des sept bandits.

Ce que fut cette affaire, la façon dont elle fut conduite, et comment elle se déroula, il serait fastidieux d’en parler, tellement les faits, et tellement même les plus petits détails, sont présents à la mémoire de tous. C’est un de ces événements sensationnels, que les paysans les plus frustes des bourgades les plus lointaines commentent et racontent entre eux.

Mais ce que je voudrais rappeler, c’est la part énorme que prit Arsène Lupin à la poursuite de l’affaire, et aux incidents de l’instruction.

En fait, l’instruction ce fut lui qui la dirigea. Dès le début, il se substitua aux pouvoirs publics, ordonnant les perquisitions, indiquant les mesures à prendre, prescrivant les questions à poser aux prévenus, ayant réponse à tout...

Qui ne se souvient de l’ahurissement général, chaque matin, quand on lisait dans les journaux ces lettres irrésistibles de logique et d’autorité, ces lettres signées tour à tour :

*Arsène Lupin, juge d’instruction.*

*Arsène Lupin, procureur général.*

*Arsène Lupin, garde des Sceaux.*

*Arsène Lupin, flic.*

Il apportait à la besogne un entrain, une ardeur, une violence même, qui étonnaient de sa part à lui, si plein d’ironie habituellement, et, somme toute, par tempérament, si disposé à une indulgence en quelque sorte professionnelle.

Non, cette fois, il haïssait.

Il haïssait ce Louis de Malreich, bandit sanguinaire, bête immonde, dont il avait toujours eu peur, et qui, même enfermé, même vaincu, lui donnait encore cette impression d’effroi et de répugnance que l’on éprouve à la vue d’un reptile.

En outre, Malreich n’avait-il pas eu l’audace de persécuter Dolorès ?

« Il a joué, il a perdu, se disait Lupin, sa tête sautera. »

C’était cela qu’il voulait, pour son affreux ennemi : l’échafaud, le matin blafard où le couperet de la guillotine glisse et tue.

Étrange prévenu, celui que le juge d'instruction questionna durant des mois entre les murs de son cabinet ! Étrange personnage que cet homme osseux, à figure de squelette, aux yeux morts !

Il semblait absent de lui-même. Il n'était pas là, mais ailleurs. Et si peu soucieux de répondre !

– Je m'appelle Léon Massier.

Telle fut l'unique phrase dans laquelle il se renferma.

Et Lupin ripostait :

– Tu mens. Léon Massier, né à Périgueux, orphelin à l'âge de dix ans, est mort il y a sept ans. Tu as pris ses papiers. Mais tu oublies son acte de décès. Le voilà.

Et Lupin envoya au Parquet une copie de l'acte.

– Je suis Léon Massier, affirmait de nouveau le prévenu.

– Tu mens, répliquait Lupin, tu es Louis de Malreich, le dernier descendant d'un petit noble établi en Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle. Tu avais un frère, qui tour à tour s'est fait appeler Parbury, Ribeira et Altenheim : ce frère, tu l'as tué. Tu avais une sœur, Isilda de Malreich : cette sœur, tu l'as tuée.

– Je suis Léon Massier.

– Tu mens. Tu es Malreich. Voilà ton acte de naissance. Voici celui de ton frère, celui de ta sœur.

Et les trois actes, Lupin les envoya.

D'ailleurs, sauf en ce qui concernait son identité, Malreich ne se défendait pas, écrasé sans doute sous l'accumulation des preuves que l'on relevait contre lui. Que pouvait-il dire ? On possédait quarante billets écrits de sa main – la comparaison des écritures le démontra -, écrits de sa main à la bande de ses complices, et qu'il avait négligé de déchirer, après les avoir repris.

Et tous ces billets étaient des ordres visant l'affaire Kesselbach, l'enlèvement de M. Lenormand et de Gourel, la poursuite du vieux Steinweg, l'établissement des souterrains de Garches, *etc.* Était-il possible de nier ?

Une chose assez bizarre déconcerta la justice. Confrontés avec leur chef, les sept bandits affirmèrent tous qu'ils ne le connaissaient point. Ils ne l'avaient jamais vu. Ils recevaient ses instructions, soit par téléphone, soit

dans l'ombre, au moyen précisément de ces petits billets que Malreich leur transmettait rapidement, sans un mot.

Mais, du reste, la communication entre le pavillon de la rue Delaizement et la remise du Brocanteur n'était-elle pas une preuve suffisante de complicité ? De là, Malreich voyait et entendait. De là, le chef surveillait ses hommes.

Les contradictions ? Les faits en apparence inconciliables ? Lupin expliqua tout. Dans un article célèbre, publié le matin du procès, il prit l'affaire à son début, en révéla les dessous, en débrouilla l'écheveau, montra Malreich habitant, à l'insu de tous, la chambre de son frère, le faux major Parbury, allant et venant, invisible, par les couloirs du Palace-Hôtel, et assassinant Kesselbach, assassinant le garçon d'hôtel, assassinant le secrétaire Chapman.

On se rappelle les débats. Ils furent terrifiants à la fois et mornes ; terrifiants par l'atmosphère d'angoisse qui pesa sur la foule et par les souvenirs de crime et de sang qui obsédaient les mémoires ; mornes, lourds, obscurs, étouffants, par suite du silence formidable que garda l'accusé.

Pas une révolte. Pas un mouvement. Pas un mot.

Figure de cire, qui ne voyait pas et qui n'entendait pas ! Vision effrayante de calme et d'impassibilité ! Dans la salle on frissonnait. Les imaginations affolées, plutôt qu'un homme, évoquaient une sorte d'être surnaturel, un génie des légendes orientales, un de ces dieux de l'Inde qui sont le symbole de tout ce qui est féroce, cruel, sanguinaire et destructeur.

Quant aux autres bandits, on ne les regardait même pas, comparses insignifiants qui se perdaient dans l'ombre de ce chef démesuré.

La déposition la plus émouvante fut celle de Mme Kesselbach. À l'étonnement de tous, et à la surprise même de Lupin, Dolorès qui n'avait répondu à aucune des convocations du juge, et dont on ignorait la retraite, Dolorès apparut, veuve douloureuse, pour apporter un témoignage irrécusable contre l'assassin de son mari.

Elle dit simplement, après l'avoir regardé longtemps :

– C'est celui-là qui a pénétré dans ma maison de la rue des Vignes, c'est lui qui m'a enlevée, et c'est lui qui m'a enfermée dans la remise du Brocanteur. Je le reconnais.

– Vous l'affirmez ?

– Je le jure devant Dieu et devant les hommes.



Le surlendemain, Louis de Malreich, dit Léon Massier, était condamné à mort. Et sa personnalité absorbait tellement, pourrait-on dire, celle de ses complices que ceux-ci bénéficièrent des circonstances atténuantes.

– Louis de Malreich, vous n’avez rien à dire ? demanda le Président des assises.

Il ne répondit pas.

Une seule question resta obscure aux yeux de Lupin. Pourquoi Malreich avait-il commis tous ces crimes ? Que voulait-il ? Quel était son but ?

Lupin ne devait pas tarder à l’apprendre et le jour était proche où, tout pantelant d’horreur, frappé de désespoir, mortellement atteint, le jour était proche où il allait savoir l’épouvantable vérité.

Pour le moment, sans que l’idée néanmoins cessât de l’effleurer, il ne s’occupa plus de l’affaire Malreich. Résolu à faire peau neuve, comme il disait, rassuré d’autre part sur le sort de Mme Kesselbach et de Geneviève, dont il suivait de loin l’existence paisible, et enfin tenu au courant par Jean Doudeville qu’il avait envoyé à Veldenz, tenu au courant de toutes les négociations qui se poursuivaient entre la Cour d’Allemagne et la Régence de Deux-Ponts-Veldenz, il employait, lui, tout son temps à liquider le passé et à préparer l’avenir.

L’idée de la vie différente qu’il voulait mener sous les yeux de Mme Kesselbach l’agitait d’ambitions nouvelles et de sentiments imprévus, où l’image de Dolorès se trouvait mêlée sans qu’il s’en rendît un compte exact.

En quelques semaines, il supprima toutes les preuves qui auraient pu un jour le compromettre, toutes les traces qui auraient pu conduire jusqu’à lui. Il donna à chacun de ses anciens compagnons une somme d’argent suffisante pour les mettre à l’abri du besoin, et il leur dit adieu en leur annonçant qu’il partait pour l’Amérique du Sud.

Un matin, après une nuit de réflexions minutieuses et une étude approfondie de la situation, il s’écria :

– C’est fini. Plus rien à craindre. Le vieux Lupin est mort. Place au jeune.

On lui apporta une dépêche d’Allemagne. C’était le dénouement attendu. Le Conseil de Régence, fortement influencé par la Cour de Berlin, avait soumis la question aux électeurs du grand-duché, et les électeurs, fortement influencés par le Conseil de Régence, avaient affirmé leur attachement inébranlable à la vieille dynastie des Veldenz. Le comte

Waldemar était chargé, ainsi que trois délégués de la noblesse, de l'armée et de la magistrature, d'aller au château de Bruggen, d'établir rigoureusement l'identité du grand-duc Hermann IV, et de prendre avec Son Altesse toutes dispositions relatives à son entrée triomphale dans la principauté de ses pères, entrée qui aurait lieu vers le début du mois suivant.

– Cette fois, ça y est, se dit Lupin, le grand projet de M. Kesselbach se réalise. Il ne reste plus qu'à faire avaler mon Pierre Leduc au Waldemar. Jeu d'enfant ! Demain les bans de Geneviève et de Pierre seront publiés. Et c'est la fiancée du grand-duc que l'on présentera à Waldemar !

Et, tout heureux, il partit en automobile pour le château de Bruggen. Il chantait dans sa voiture, il sifflait, il interpellait son chauffeur.

– Octave, sais-tu qui tu as l'honneur de conduire ? Le maître du monde... Oui, mon vieux, ça t'épate, hein ? Parfaitement, c'est la vérité. Je suis le maître du monde.

Il se frottait les mains, et, continuant à monologuer :

– Tout de même, ce fut long. Voilà un an que la lutte a commencé. Il est vrai que c'est la lutte la plus formidable que j'aie soutenue... Nom d'un chien, quelle guerre de géants !...

Et il répéta :

– Mais cette fois ça y est. Les ennemis sont à l'eau. Plus d'obstacles entre le but et moi. La place est libre, bâtissons ! J'ai les matériaux sous la main, j'ai les ouvriers, bâtissons, Lupin ! Et que le palais soit digne de toi !

Il se fit arrêter à quelques centaines de mètres du château pour que son arrivée fût plus discrète, et il dit à Octave :

– Tu entreras d'ici vingt minutes, à quatre heures, et tu iras déposer mes valises dans le petit chalet qui est au bout du parc. C'est là que j'habiterai.

Au premier détour du chemin, le château lui apparut, à l'extrémité d'une sombre allée de tilleuls. De loin, sur le perron, il aperçut Geneviève qui passait.

Son cœur s'émut doucement.

– Geneviève, Geneviève, dit-il avec tendresse... Geneviève, le vœu que j'ai fait à ta mère mourante se réalise également... Geneviève, grande-duchesse... Et moi, dans l'ombre, près d'elle, veillant à son bonheur et poursuivant les grandes combinaisons de Lupin.

Il éclata de rire, sauta derrière un groupe d'arbres qui se dressaient à gauche de l'allée, et fila le long d'épais massifs. De la sorte il parvenait au

château sans qu'on eût pu le surprendre des fenêtres du salon ou des chambres principales.

Son désir était de voir Dolorès avant qu'elle ne le vît, et, comme il avait fait pour Geneviève, il prononça son nom plusieurs fois, mais avec une émotion qui l'étonnait lui-même :

– Dolorès... Dolorès...

Furtivement il suivit les couloirs et gagna la salle à manger. De cette pièce, par une glace sans tain, il pouvait apercevoir la moitié du salon.

Il s'approcha.

Dolorès était allongée sur une chaise longue, et Pierre Leduc, à genoux devant elle, la regardait d'un air extasié.

*La carte de l'Europe*[Table des matières](#)

## – 1 –

Pierre Leduc aimait Dolorès !

Ce fut en Lupin une douleur profonde, aiguë, comme s'il avait été blessé dans le principe même de sa vie, une douleur si forte qu'il eut – et c'était la première fois – la vision nette de ce que Dolorès était devenue pour lui, peu à peu, sans qu'il en prît conscience.

Pierre Leduc aimait Dolorès, et il la regardait comme on regarde celle qu'on aime.

Lupin sentit en lui, aveugle et forcené, l'instinct du meurtre. Ce regard, ce regard d'amour qui se posait sur la jeune femme, ce regard l'affolait. Il avait l'impression du grand silence qui enveloppait la jeune femme et le jeune homme, et, dans ce silence, dans l'immobilité des attitudes, il n'y avait plus de vivant que ce regard d'amour, que cet hymne muet et voluptueux par lequel les yeux disaient toute la passion, tout le désir, tout l'enthousiasme, tout l'emportement d'un être pour un autre.

Et il voyait Mme Kesselbach aussi. Les yeux de Dolorès étaient invisibles sous ses paupières baissées, ses paupières soyeuses aux longs cils noirs. Mais comme elle sentait le regard d'amour qui cherchait son regard ! Comme elle frémissait sous la caresse impalpable !

« Elle l'aime... elle l'aime », se dit Lupin, brûlé de jalousie.

Et, comme Pierre faisait un geste : « Oh ! Le misérable, s'il ose la toucher, je le tue. »

Et il songeait, tout en constatant la déroute de sa raison, et en s'efforçant de la combattre :

« Suis-je bête ! Comment, toi, Lupin, tu te laisses aller ! Voyons, c'est tout naturel si elle l'aime... Oui, évidemment, tu avais cru deviner en elle

une certaine émotion à ton approche, un certain trouble... Triple idiot, mais tu n'es qu'un bandit, toi, un voleur tandis que lui, il est duc, il est jeune. »

Pierre n'avait pas bougé davantage. Mais ses lèvres remuèrent, et il sembla que Dolorès s'éveillait. Doucement, lentement, elle leva les paupières, tourna un peu la tête, et ses yeux se donnèrent à ceux du jeune homme, de ce même regard qui s'offre, et qui se livre, et qui est plus profond que le plus profond des baisers.

Ce fut soudain, brusque comme un coup de tonnerre. En trois bonds, Lupin se rua dans le salon, s'élança sur le jeune homme, le jeta par terre, et le genou sur la poitrine de son rival, hors de lui, dressé vers Mme Kesselbach, il cria :

– Mais vous ne savez donc pas ? Il ne vous a pas dit, le fourbe ? Et vous l'aimez, lui ? Il a donc une tête de grand-duc ? Ah ! Que c'est drôle !

Il ricanait rageusement, tandis que Dolorès le considérait avec stupeur :

– Un grand-duc, lui ! Hermann IV, duc de Deux-Ponts-Veldenz ! Prince régnant ! Grand électeur ! Mais c'est à mourir de rire. Lui ! Mais il s'appelle Baupré, Gérard Baupré, le dernier des vagabonds... un mendiant que j'ai ramassé dans la boue. Grand-duc ? Mais c'est moi qui l'ai fait grand-duc ! Ah ! Ah ! Que c'est drôle !... Si vous l'aviez vu se couper le petit doigt... trois fois il s'est évanoui... une poule mouillée... Ah ! Tu te permets de lever les yeux sur les dames... et de te révolter contre le maître... Attends un peu, grand-duc de Deux-Ponts-Veldenz.

Il le prit dans ses bras, comme un paquet, le balança un instant et le jeta par la fenêtre ouverte.

– Gare aux rosiers, grand-duc, il y a des épines.

Quand il se retourna, Dolorès était contre lui, et elle le regardait avec des yeux qu'il ne lui connaissait pas, des yeux de femme qui hait et que la colère exaspère. Était-ce possible que ce fût Dolorès, la faible et malade Dolorès ?

Elle balbutia :

– Qu'est-ce que vous faites ?... Vous osez ?... Et lui ?... Alors, c'est vrai ?... Il m'a menti ?

– S'il a menti ? s'écria Lupin, comprenant son humiliation de femme... S'il a menti ? Lui, grand-duc ! Un polichinelle tout simplement, un instrument que j'accordais pour y jouer des airs de ma fantaisie ! Ah ! L'imbécile ! L'imbécile !

Repris de rage, il frappait du pied et montrait le poing vers la fenêtre ouverte. Et il se mit à marcher d'un bout à l'autre de la pièce, et il jetait des phrases où éclatait la violence de ses pensées secrètes.

– L'imbécile ! Il n'a donc pas vu ce que j'attendais de lui ? Il n'a donc pas deviné la grandeur de son rôle ? Ah ! Ce rôle, je le lui entrerais de force dans le crâne. Haut la tête, crétin ! Tu seras grand-duc de par ma volonté ! Et prince régnant ! Avec une liste civile, et des sujets à tondre ! Et un palais que Charlemagne te rebâtira ! Et un maître qui sera moi, Lupin ! Comprends-tu, ganache ? Haut la tête, sacré nom, plus haut que ça ! Regarde le ciel, souviens-toi qu'un Deux-Ponts fut pendu pour vol avant même qu'il ne fût question des Hohenzollern. Et tu es un Deux-Ponts, nom de nom, pas un de moins, et je suis là, moi, moi. Lupin ! Et tu seras grand-duc, je te le dis, grand-duc de carton ? Soit, mais grand-duc quand même, animé par mon souffle et brûlé de ma fièvre. Fantoche ? Soit. Mais un fantoche qui dira *mes* paroles, qui fera *mes* gestes, qui exécutera *mes* volontés, qui réalisera mes rêves... oui... mes rêves.

Il ne bougeait plus, comme ébloui par la magnificence de son rêve intérieur.

Puis il s'approcha de Dolorès, et, la voix sourde, avec une sorte d'exaltation mystique, il proféra :

– À ma gauche, l'Alsace-Lorraine... À ma droite, Bade, le Wurtemberg, la Bavière... l'Allemagne du Sud, tous ces États mal soudés, mécontents, écrasés sous la botte du Charlemagne prussien, mais inquiets, tous prêts à s'affranchir... Comprenez-vous tout ce qu'un homme comme moi peut faire là au milieu, tout ce qu'il peut éveiller d'aspirations, tout ce qu'il peut souffler de haines, tout ce qu'il peut susciter de révoltes et de colères ?

Plus bas encore, il répéta :

– Et à gauche, l'Alsace-Lorraine !... Comprenez-vous ? Cela, des rêves, allons donc ! C'est la réalité d'après-demain, de demain. Oui... je veux... je veux... Oh ! Tout ce que je veux et tout ce que je ferai, c'est inouï !... Mais pensez donc, à deux pas de la frontière d'Alsace ! En plein pays allemand ! Près du vieux Rhin ! Il suffira d'un peu d'intrigue, d'un peu de génie, pour bouleverser le monde. Le génie, j'en ai... j'en ai à revendre... Et je serai le maître ! Je serai celui qui dirige. Pour l'autre, pour le fantoche, le titre et les honneurs... Pour moi, le pouvoir ! Je resterai dans l'ombre. Pas de charge : ni ministre, ni même chambellan ! Rien. Je serai l'un des serviteurs du

palais, le jardinier peut-être... Oui, le jardinier... Oh ! La vie formidable ! Cultiver des fleurs et changer la carte de l'Europe !

Elle le contemplait avidement, dominée, soumise par la force de cet homme. Et ses yeux exprimaient une admiration qu'elle ne cherchait point à dissimuler. Il posa les mains sur les épaules de la jeune femme et il dit :

– Voilà mon rêve. Si grand qu'il soit, il sera dépassé par les faits, je vous le jure. Le Kaiser a déjà vu ce que je valais. Un jour, il me trouvera devant lui, campé, face à face. J'ai tous les atouts en main. Valenglay marchera pour moi !... L'Angleterre aussi... la partie est jouée... Voilà mon rêve... Il en est un autre...

Il se tut subitement. Dolorès ne le quittait pas des yeux, et une émotion infinie bouleversait son visage.

Une grande joie le pénétra à sentir une fois de plus, et si nettement, le trouble de cette femme auprès de lui. Il n'avait plus l'impression d'être pour elle ce qu'il était, un voleur, un bandit, mais un homme, un homme qui aimait, et dont l'amour remuait, au fond d'une âme amie, des sentiments inexprimés.

Alors, il ne parla point, mais il lui dit, sans les prononcer, tous les mots de tendresse et d'adoration, et il songeait à la vie qu'ils pourraient mener quelque part, non loin de Veldenz, ignorés et tout-puissants.

Un long silence les unit. Puis, elle se leva et ordonna doucement :

– Allez-vous-en, je vous supplie de partir... Pierre épousera Geneviève, cela je vous le promets, mais il vaut mieux que vous partiez... que vous ne soyez pas là... Allez-vous-en, Pierre épousera Geneviève...

Il attendit un instant. Peut-être eût-il voulu des mots plus précis, mais il n'osait rien demander. Et il se retira, ébloui, grisé, et si heureux d'obéir et de soumettre sa destinée à la sienne !

Sur son chemin vers la porte, il rencontra une chaise basse qu'il dut déplacer. Mais son pied heurta quelque chose. Il baissa la tête. C'était un petit miroir de poche, en ébène, avec un chiffre en or.

Soudain, il tressaillit, et vivement ramassa l'objet.

Le chiffre se composait de deux lettres entrelacées, un L et un M.

Un L et un M !

– Louis de Malreich, dit-il en frissonnant.

Il se retourna vers Dolorès.

– D'où vient ce miroir ? À qui est-ce ? Il serait très important de...

Elle saisit l'objet et l'examina :

– Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vu... un domestique peut-être.

– Un domestique, en effet, dit-il, mais c'est très bizarre... il y a là une coïncidence...

Au même moment, Geneviève entra par la porte du salon, et, sans voir Lupin, que cachait un paravent, tout de suite, elle s'écria :

– Tiens ! Votre glace, Dolorès... Vous l'avez donc retrouvée ? Depuis le temps que vous me faites chercher ! Où était-elle ?

Et la jeune fille s'en alla en disant :

– Ah ! Bien, tant mieux ! Ce que vous étiez inquiète ! Je vais avertir immédiatement pour qu'on ne cherche plus...

Lupin n'avait pas remué, confondu et tâchant vainement de comprendre. Pourquoi Dolorès n'avait-elle pas dit la vérité ? Pourquoi ne s'était-elle pas expliquée aussitôt sur ce miroir ?

Une idée l'effleura, et il dit, un peu au hasard :

– Vous connaissiez Louis de Malreich ?

– Oui, fit-elle, en l'observant, comme si elle s'efforçait de deviner les pensées qui l'assiégeaient.

Il se précipita vers elle avec une agitation extrême.

– Vous le connaissiez ? Qui était-ce ? Qui est-ce ? Qui est-ce ? Et pourquoi n'avez-vous rien dit ? Où l'avez-vous connu ? Parlez... Répondez... Je vous en prie...

– Non, dit-elle.

– Il le faut, cependant... il le faut... Songez donc ! Louis de Malreich, l'assassin ! Le monstre ! Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

À son tour, elle posa les mains sur les épaules de Lupin, et elle déclara, d'une voix très ferme :

– Écoutez, ne m'interrogez jamais parce que je ne parlerai jamais... C'est un secret qui mourra avec moi... Quoi qu'il arrive, personne ne le saura, personne au monde, je le jure...

## – 2 –

Durant quelques minutes, il demeura devant elle, anxieux, le cerveau en déroute.



Il se rappelait le silence de Steinweg, et la terreur du vieillard quand il lui avait demandé la révélation du secret terrible. Dolorès savait, elle aussi, et elle se taisait.

Sans un mot, il sortit.

Le grand air, l'espace, lui firent du bien. Il franchit les murs du parc, et longtemps erra à travers la campagne. Et il parlait à haute voix :

– Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? Voilà des mois et des mois que, tout en bataillant et en agissant, je fais danser au bout de leurs cordes tous les personnages qui doivent concourir à l'exécution de mes projets ; et, pendant ce temps, j'ai complètement oublié de me pencher sur eux et de regarder ce qui s'agite dans leur cœur et dans leur cerveau. Je ne connais pas Pierre Leduc, je ne connais pas Geneviève, je ne connais pas Dolorès... Et je les ai traités en pantins, alors que ce sont des personnages vivants. Et aujourd'hui, je me heurte à des obstacles...

Il frappa du pied et s'écria :

– À des obstacles qui n'existent pas ! L'état d'âme de Geneviève et de Pierre, je m'en moque... j'étudierai cela plus tard, à Veldenz, quand j'aurai fait leur bonheur. Mais Dolorès... Elle connaît Malreich, et elle n'a rien dit !... Pourquoi ? Quelles relations les unissent ? A-t-elle peur de lui ? A-t-elle peur qu'il ne s'évade et ne vienne se venger d'une indiscretion ?

À la nuit, il gagna le chalet qu'il s'était réservé au fond du parc, et il y dîna de fort mauvaise humeur, pestant contre Octave qui le servait, ou trop lentement, ou trop vite.

– J'en ai assez, laisse-moi seul... Tu ne fais que des bêtises aujourd'hui... Et ce café ?... il est ignoble.

Il jeta la tasse à moitié pleine et, durant deux heures se promena dans le parc, ressassant les mêmes idées. À la fin, une hypothèse se précisait en lui :

« Malreich s'est échappé de prison, il terrorise Mme Kesselbach, il sait déjà par elle l'incident du miroir... »

Lupin haussa les épaules :

« Et cette nuit, il va venir te tirer par les pieds. Allons, je radote. Le mieux est de me coucher. »

Il rentra dans sa chambre et se mit au lit. Aussitôt, il s'assoupit, d'un lourd sommeil agité de cauchemars. Deux fois il se réveilla et voulut allumer les bougies, et deux fois il retomba, comme terrassé.

Il entendait sonner les heures cependant à l'horloge du village, ou plutôt il croyait les entendre, car il était plongé dans une sorte de torpeur où il lui semblait garder tout son esprit.

Et des songes le hantèrent, des songes d'angoisse et d'épouvante. Nettement, il perçut le bruit de sa fenêtre qui s'ouvrait. Nettement, à travers ses paupières closes, à travers l'ombre épaisse, il vit une forme qui avançait.

Et cette forme se pencha sur lui.

Il eut l'énergie incroyable de soulever ses paupières et de regarder, ou du moins il se l'imagina. Rêvait-il ? Était-il éveillé ? Il se le demandait désespérément.

Un bruit encore... On prenait la boîte d'allumettes, à côté de lui.

« Je vais donc y voir, se dit-il avec une grande joie. »

Une allumette craqua. La bougie fut allumée.

Des pieds à la tête. Lupin sentit la sueur qui coulait sur sa peau, en même temps que son cœur s'arrêtait de battre, suspendu d'effroi. *L'homme était là.*

Était-ce possible ? Non, non... Et pourtant, *il voyait...* Oh ! Le terrifiant spectacle !... L'homme, le monstre, était là.

– Je ne veux pas... je ne veux pas... balbutia Lupin, affolé.

L'homme, le monstre était là, vêtu de noir, un masque sur le visage, le chapeau mou rabattu sur ses cheveux blonds.

– Oh ! Je rêve... je rêve, dit Lupin en riant... c'est un cauchemar...

De toute sa force, de toute sa volonté, il voulut faire un geste, un seul, qui chassât le fantôme.

Il ne le put pas.

Et tout à coup, il se souvint : la tasse de café ! Le goût de ce breuvage... pareil au goût du café qu'il avait bu à Veldenz... Il poussa un cri, fit un dernier effort, et retomba, épuisé.

Mais, dans son délire, il sentait que l'homme dégageait le haut de sa chemise, mettait sa gorge à nu et levait le bras, et il vit que sa main se crispait au manche d'un poignard, un petit poignard d'acier, semblable à celui qui avait frappé M. Kesselbach, Chapman, Altenheim, et tant d'autres...

Quelques heures plus tard. Lupin s'éveilla, brisé de fatigue, la bouche amère.

Il resta plusieurs minutes à rassembler ses idées, et soudain, se rappelant, eut un mouvement de défense instinctif comme si on l'attaquait.

– Imbécile que je suis, s'écria-t-il en bondissant de son lit... C'est un cauchemar, une hallucination. Il suffit de réfléchir. Si c'était *lui*, si vraiment c'était un homme, en chair et en os, qui, cette nuit, a levé le bras sur moi, il m'aurait égorgé comme un poulet. *Celui-là* n'hésite pas. Soyons logique. Pourquoi m'aurait-il épargné ? Pour mes beaux yeux ? Non, j'ai rêvé, voilà tout...

Il se mit à siffloter, et s'habilla, tout en affectant le plus grand calme, mais son esprit ne cessait pas de travailler, et ses yeux cherchaient...

Sur le parquet, sur le rebord de la croisée, aucune trace. Comme sa chambre se trouvait au rez-de-chaussée et qu'il dormait la fenêtre ouverte, il était évident que l'agresseur serait venu par là.

Or, il ne découvrit rien, et rien non plus au pied du mur extérieur, sur le sable de l'allée qui bordait le chalet.

– Pourtant... pourtant..., répétait-il entre ses dents.

Il appela Octave.

– Où as-tu préparé le café que tu m'as donné hier soir ?

– Au château, patron, comme tout le reste. Il n'y a pas de fourneau ici.

– Tu as bu de ce café ?

– Non.

– Tu as jeté ce qu'il y avait dans la cafetière ?

– Dame, oui, patron. Vous le trouviez si mauvais. Vous n'avez pu en boire que quelques gorgées.

– C'est bien. Apprête l'auto. Nous partons.

Lupin n'était pas homme à rester dans le doute. Il voulait une explication décisive avec Dolorès. Mais, pour cela, il avait besoin, auparavant, d'éclaircir certains points qui lui semblaient obscurs, et de voir Doudeville qui lui avait envoyé de Veldenz des renseignements assez bizarres. D'une traite, il se fit conduire au grand-duché qu'il atteignit vers deux heures. Il eut une entrevue avec le comte de Waldemar auquel il demanda, sous un prétexte quelconque, de retarder le voyage à Bruggen des délégués de la Régence. Puis il alla retrouver Jean Doudeville dans une taverne de Veldenz.

Doudeville le conduisit alors dans une autre taverne, où il lui présenta un petit monsieur assez pauvrement vêtu : Herr Stockli, employé aux archives de l'état civil.

La conversation fut longue. Ils sortirent ensemble, et tous les trois passèrent furtivement par les bureaux de la Maison de Ville. À sept heures, Lupin dînait et repartait. À dix heures, il arrivait au château de Bruggen et s'enquérât de Geneviève, afin de pénétrer avec elle dans la chambre de Mme Kesselbach.

On lui répondit que Mlle Ernemont avait été rappelée à Paris par une dépêche de sa grand-mère.

– Soit, dit-il, mais Mme Kesselbach est-elle visible ?

– Madame s'est retirée aussitôt après le dîner. Elle doit dormir.

– Non, j'ai aperçu de la lumière dans son boudoir. Elle me recevra.

À peine d'ailleurs attendit-il la réponse de Mme Kesselbach. Il s'introduisit dans le boudoir presque à la suite de la servante, congédia celle-ci, et dit à Dolorès :

– J'ai à vous parler, madame, c'est urgent... Excusez-moi... J'avoue que ma démarche peut vous paraître importune... Mais vous comprendrez, j'en suis sûr...

Il était très surexcité et ne semblait guère disposé à remettre l'explication, d'autant plus que, avant d'entrer, il avait cru percevoir du bruit.

Cependant, Dolorès était seule, étendue. Et elle lui dit, de sa voix lasse :

– Peut-être aurions-nous pu demain.

Il ne répondit pas, frappé soudain par une odeur qui l'étonnait dans ce boudoir de femme, une odeur de tabac. Et tout de suite, il eut l'intuition, la certitude qu'un homme se trouvait là, au moment où lui-même arrivait, et qu'il s'y trouvait encore, dissimulé quelque part...

Pierre Leduc ? Non, Pierre Leduc ne fumait pas. Alors ?

Dolorès murmura :

– Finissons-en, je vous en prie.

– Oui, oui, mais auparavant vous serait-il possible de me dire ? Il s'interrompit. À quoi bon l'interroger ? Si vraiment un homme se cachait, le dénoncerait-elle ? Alors, il se décida, et, tâchant de dompter l'espèce de gêne peureuse qui l'opprimait à sentir une présence étrangère, il prononça tout bas, de façon à ce que, seule, Dolorès entendît :

– Écoutez, j’ai appris une chose que je ne comprends pas et qui me trouble profondément. Il faut me répondre, n’est-ce pas, Dolorès ?

Il dit ce nom avec une grande douceur et comme s’il essayait de la dominer par l’amitié et la tendresse de sa voix.

– Quelle est cette chose ? dit-elle.

– Le registre de l’état civil de Veldenz porte trois noms, qui sont les noms des derniers descendants de la famille Malreich, établie en Allemagne...

– Oui, vous m’avez raconté cela...

– Vous vous rappelez, c’est d’abord Raoul de Malreich, plus connu sous son nom de guerre, Altenheim, le bandit, l’apache du grand monde – aujourd’hui mort assassiné.

– Oui.

– C’est ensuite Louis de Malreich, le monstre, celui-là, l’épouvantable assassin, qui, dans quelques jours, sera décapité.

– Oui.

– Puis, enfin, Isilda la folle...

– Oui.

– Tout cela est donc, n’est-ce pas, bien établi ?

– Oui.

– Eh bien ! dit Lupin, en se penchant davantage sur elle, d’une enquête à laquelle je me suis livré tantôt, il résulte que le second des trois prénoms, Louis, ou plutôt la partie de ligne sur laquelle il est inscrit, a été autrefois l’objet d’un travail de grattage. La ligne est surchargée d’une écriture nouvelle tracée avec de l’encre beaucoup plus neuve, mais qui, cependant, n’a pas effacé entièrement ce qui était écrit par en dessous. De sorte que...

– De sorte que ? dit Mme Kesselbach, à voix basse.

– De sorte que, avec une bonne loupe et surtout avec les procédés spéciaux dont je dispose, j’ai pu faire revivre certaines des syllabes effacées, et, sans erreur, en toute certitude, reconstituer l’ancienne écriture. Ce n’est pas alors Louis de Malreich que l’on trouve, c’est...

– Oh ! Taisez-vous, taisez-vous...

Subitement brisée par le trop long effort de résistance qu’elle opposait, elle s’était ployée en deux, et, la tête entre ses mains, les épaules secouées de convulsions, elle pleurait.

Lupin regarda longtemps cette créature de nonchalance et de faiblesse, si pitoyable, si désespérée. Et il eût voulu se taire, suspendre l'interrogatoire torturant qu'il lui infligeait.

Mais n'était-ce pas pour la sauver qu'il agissait ainsi ? Et, pour la sauver, ne fallait-il pas qu'il sût la vérité, si douloureuse qu'elle fût ?

Il reprit :

– Pourquoi ce faux ?

– C'est mon mari, balbutia-t-elle, c'est lui qui a fait cela. Avec sa fortune, il pouvait tout, et, avant notre mariage, il a obtenu d'un employé subalterne que l'on changeât sur le registre le prénom du second enfant.

– Le prénom et le sexe, dit Lupin.

– Oui, fit-elle.

– Ainsi, reprit-il, je ne me suis pas trompé : l'ancien prénom, le véritable, c'était Dolorès ? Mais pourquoi votre mari ? Elle murmura, les joues baignées de larmes, toute honteuse :

– Vous ne comprenez pas ?

– Non.

– Mais pensez donc, dit-elle en frissonnant, j'étais la sœur d'Isilda la folle, la sœur d'Altenheim le bandit. Mon mari, ou plutôt mon fiancé, n'a pas voulu que je reste cela. Il m'aimait. Moi aussi, je l'aimais, et j'ai consenti. Il a supprimé sur les registres Dolorès de Malreich, il m'a acheté d'autres papiers, une autre personnalité, un autre acte de naissance, et je me suis mariée en Hollande sous un autre nom de jeune fille, Dolorès Amonti.

Lupin réfléchit un instant et prononça pensivement :

– Oui, oui, je comprends... Mais alors Louis de Malreich n'existe pas, et l'assassin de votre mari, l'assassin de votre sœur et de votre frère, ne s'appelle pas ainsi... Son nom...

Elle se redressa et vivement :

– Son nom ! Oui, il s'appelle ainsi... oui, c'est son nom tout de même... Louis de Malreich... L et M... Souvenez-vous... Ah ! Ne cherchez pas... c'est le secret terrible... Et puis, qu'importe !... le coupable est là-bas... Il est le coupable... je vous le dis... Est-ce qu'il s'est défendu quand je l'ai accusé, face à face ? Est-ce qu'il pouvait se défendre, sous ce nom-là ou sous un autre ? C'est lui... c'est lui... il a tué... il a frappé... le poignard... le poignard d'acier... Ah ! Si l'on pouvait tout dire !... Louis de Malreich... Si je pouvais...

Elle se roulait sur la chaise longue, dans une crise nerveuse, et sa main s'était crispée à celle de Lupin, et il entendit qu'elle bégayait parmi des mots indistincts :

– Protégez-moi... protégez-moi... Vous seul peut-être... Ah ! Ne m'abandonnez pas... je suis si malheureuse... Ah ! Quelle torture... quelle torture !... c'est l'enfer.

De sa main libre, il lui frôla les cheveux et le front avec une douceur infinie, et, sous la caresse, elle se détendit et s'apaisa peu à peu.

Alors, il la regarda de nouveau, et longtemps, longtemps, il se demanda ce qu'il pouvait y avoir derrière ce beau front pur, quel secret dévastait cette âme mystérieuse. Elle aussi avait peur ? Mais de qui ? Contre qui suppliait-elle qu'on la protégât ?

Encore une fois, il fut obsédé par l'image de l'homme noir, de ce Louis de Malreich, ennemi ténébreux et incompréhensible, dont il devait parer les attaques sans savoir d'où elles venaient, ni même si elles se produisaient.

Qu'il fût en prison, surveillé jour et nuit la belle affaire ! Lupin ne savait-il pas par lui-même qu'il est des êtres pour qui la prison n'existe point, et qui se libèrent de leurs chaînes à la minute fatidique ? Et Louis de Malreich était de ceux-là.

Oui, il y avait quelqu'un en prison à la Santé, dans la cellule des condamnés à mort. Mais ce pouvait être un complice, ou telle victime de Malreich tandis que lui, Malreich, rôdait autour du château de Bruggen, se glissait à la faveur de l'ombre, comme un fantôme invisible, pénétrait dans le chalet du parc, et, la nuit, levait son poignard sur Lupin, endormi et paralysé.

Et c'était Louis de Malreich qui terrorisait Dolorès, qui l'affolait de ses menaces, qui la tenait par quelque secret redoutable et la contraignait au silence et à la soumission.

Et Lupin imaginait le plan de l'ennemi : jeter Dolorès, effarée et tremblante, entre les bras de Pierre Leduc, le supprimer, lui, Lupin, et régner à sa place, là-bas, avec le pouvoir du grand-duc et les millions de Dolorès.

Hypothèse probable, hypothèse certaine, qui s'adaptait aux événements et donnait une solution à tous les problèmes.

« À tous ? objectait Lupin... Oui... Mais alors pourquoi ne m'a-t-il pas tué cette nuit dans le chalet ? Il n'avait qu'à vouloir et il n'a pas voulu. Un

geste, et j'étais mort. Ce geste, il ne l'a pas fait. Pourquoi ? »

Dolorès ouvrit les yeux, l'aperçut, et sourit, d'un pâle sourire.

– Laissez-moi, dit-elle.

Il se leva, avec une hésitation. Irait-il voir si l'ennemi était derrière ce rideau, ou caché derrière les robes de ce placard ? Elle répéta doucement :

– Allez, je vais dormir...

Il s'en alla.

Mais dehors, il s'arrêta sous des arbres qui faisaient un massif d'ombre devant la façade du château. Il vit de la lumière dans le boudoir de Dolorès. Puis cette lumière passa dans la chambre. Au bout de quelques minutes, ce fut l'obscurité.

Il attendit. Si l'ennemi était là, peut-être sortirait-il du château ?

Une heure s'écoula, deux heures... Aucun bruit.

« Rien à faire, pensa Lupin. Ou bien il se terre en quelque coin du château ou bien il en est sorti par une porte que je ne puis voir d'ici... À moins que tout cela ne soit, de ma part, la plus absurde des hypothèses. »

Il alluma une cigarette et s'en retourna vers le chalet.

Comme il s'en approchait, il aperçut, d'assez loin encore, une ombre qui paraissait s'en éloigner.

Il ne bougea point, de peur de donner l'alarme.

L'ombre traversa une allée. À la clarté de la lumière, il lui sembla reconnaître la silhouette noire de Malreich.

Il s'élança.

L'ombre s'enfuit et disparut.

– Allons, se dit-il, ce sera pour demain. Et cette fois...

## – 4 –

Lupin entra dans la chambre d'Octave, son chauffeur, le réveilla et lui ordonna :

– Prends l'auto. Tu seras à Paris à six heures du matin. Tu verras Jacques Doudeville, et tu lui diras : 1°de me donner des nouvelles du condamné à mort ; 2°de m'envoyer, dès l'ouverture des bureaux de poste, une dépêche ainsi conçue...

Il libella la dépêche sur un bout de papier, et ajouta :



– Ta commission aussitôt faite, tu reviendras, mais par ici, en longeant les murs du parc. Va, il ne faut pas qu'on se doute de ton absence.

Lupin gagna sa chambre, fit jouer le ressort de sa lanterne, et commença une inspection minutieuse.

– C'est bien cela, dit-il au bout d'un instant, on est venu cette nuit pendant que je faisais le guet sous la fenêtre. Et, si l'on est venu, je me doute de l'intention... Décidément, je ne me trompais pas, ça brûle... Cette fois, je puis être sûr de mon petit coup de poignard.

Par prudence, il prit une couverture, choisit un endroit du parc bien isolé, et s'endormit à la belle étoile.

Vers onze heures du matin, Octave se présentait à lui.

– C'est fait, patron. Le télégramme est envoyé.

– Bien. Et Louis de Malreich, il est toujours en prison ?

– Toujours. Doudeville a passé devant sa cellule hier soir à la Santé. Le gardien en sortait. Ils ont causé. Malreich est toujours le même, paraît-il, muet comme une carpe. Il attend.

– Il attend quoi ?

– L'heure fatale, parbleu ! À la Préfecture, on dit que l'exécution aura lieu après-demain.

– Tant mieux, tant mieux, dit Lupin. Ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'il ne s'est pas évadé.

Il renonçait à comprendre et même à chercher le mot de l'énigme, tellement il sentait que la vérité entière allait lui être révélée. Il n'avait plus qu'à préparer son plan, afin que l'ennemi tombât dans le piège.

« Ou que j'y tombe moi-même », pensa-t-il en riant.

Il était très gai, très libre d'esprit, et jamais bataille ne s'annonça pour lui avec des chances meilleures.

Du château, un domestique lui apporta la dépêche qu'il avait dit à Doudeville de lui envoyer et que le facteur venait de déposer. Il l'ouvrit et la mit dans sa poche.

Un peu avant midi, il rencontra Pierre Leduc dans une allée, et, sans préambule :

– Je te cherchais, il y a des choses graves... Il faut que tu me répondes franchement. Depuis que tu es dans ce château, as-tu jamais aperçu un autre homme que les domestiques allemands que j'y ai placés ?

– Non.

– Réfléchis bien. Il ne s’agit pas d’un visiteur quelconque. Je parle d’un homme qui se cacherait, dont tu aurais constaté la présence, moins que cela, dont tu aurais soupçonné la présence, sur un indice, sur une impression ?

– Non... Est-ce que vous auriez ?

– Oui. Quelqu’un se cache ici, quelqu’un rôde par là... Où ? Et qui ? Et dans quel but ? Je ne sais pas mais je saurai. J’ai déjà des présomptions. De ton côté, ouvre l’œil veille et surtout, pas un mot à Mme Kesselbach... Inutile de l’inquiéter...

Il s’en alla.

Pierre Leduc, interdit, bouleversé, reprit le chemin du château.

En route, sur la pelouse, il vit un papier bleu. Il le ramassa. C’était une dépêche, non point chiffonnée comme un papier que l’on jette, mais pliée avec soin – visiblement perdue.

Elle était adressée à M. Meauny, nom que portait Lupin à Bruggen. Et elle contenait ces mots :

« Connaissons toute la vérité. Révélations impossibles par lettre. Prendrai train ce soir. Rendez-vous demain matin huit heures gare Bruggen. »

« Parfait ! se dit Lupin, qui, d’un taillis proche, surveillait le manège de Pierre Leduc parfait ! D’ici deux minutes, ce jeune idiot aura montré le télégramme à Dolorès, et lui aura fait part de toutes mes appréhensions. Ils en parleront toute la journée, et l’autre entendra, l’autre saura, puisqu’il sait tout, puisqu’il vit dans l’ombre même de Dolorès, et que Dolorès est entre ses mains comme une proie fascinée... Et ce soir il agira, par peur du secret qu’on doit me révéler »

Il s’éloigna en chantonnant.

– Ce soir... ce soir... on dansera... Ce soir... Quelle valse, mes amis ! La valse du sang, sur l’air du petit poignard nickelé... Enfin ! Nous allons rire. »

À la porte du pavillon, il appela Octave, monta dans sa chambre, se jeta sur son lit et dit au chauffeur :

– Prends ce siège, Octave, et ne dors pas. Ton maître va se reposer. Veille sur lui, serviteur fidèle.

Il dormit d’un bon sommeil.

– Comme Napoléon au matin d’Austerlitz, dit-il en s’éveillant.

C'était l'heure du dîner. Il mangea copieusement, puis, tout en fumant une cigarette, il visita ses armes, changea les balles de ses deux revolvers.

– « La poudre sèche et l'épée aiguisée », comme dit mon copain le Kaiser... Octave !

Octave accourut.

– Va dîner au château avec les domestiques. Annonce que tu vas cette nuit à Paris, en auto.

– Avec vous, patron ?

– Non, seul. Et sitôt le repas fini, tu partiras en effet ostensiblement.

– Mais je n'irai pas à Paris ?

– Non, tu attendras hors du parc, sur la route, à un kilomètre de distance... jusqu'à ce que je vienne. Ce sera long.

Il fuma une autre cigarette, se promena, passa devant le château, aperçut de la lumière dans les appartements de Dolorès, puis revint au chalet.

Là, il prit un livre. C'était la *Vie des hommes illustres*.

– Il en manque une et la plus illustre, dit-il. Mais l'avenir est là, qui remettra les choses en leur place. Et j'aurai mon Plutarque un jour ou l'autre.

Il lut la *Vie de César*, et nota quelques réflexions en marge.

À onze heures et demie, il montait.

Par la fenêtre ouverte, il se pencha vers la vaste nuit, claire et sonore, toute frémissante de bruits indistincts. Des souvenirs lui vinrent aux lèvres, souvenirs de phrases d'amour qu'il avait lues ou prononcées, et il dit plusieurs fois le nom de Dolorès, avec une ferveur d'adolescent qui ose à peine confier au silence le nom de sa bien-aimée.

– Allons, dit-il, préparons-nous.

Il laissa la fenêtre entrebâillée, écarta un guéridon qui barrait le passage, et engagea ses armes sous son oreiller. Puis, paisiblement, sans la moindre émotion, il se mit au lit, tout habillé, et souffla sa bougie.

*Et la peur commença.*

Ce fut immédiat. Dès que l'ombre l'eût enveloppé, la peur commença !

– Nom de D... ! s'écria-t-il.

Il sauta du lit, prit ses armes et les jeta dans le couloir.

– Mes mains, mes mains seules ! Rien ne vaut l'étreinte de mes mains !

Il se coucha. L'ombre et le silence, de nouveau. Et de nouveau, la peur, la peur sournoise, lancinante, envahissante...

À l'horloge du village, douze coups...

Lupin songeait à l'être immonde qui, là-bas, à cent mètres, à cinquante mètres de lui, se préparait, essayait la pointe aiguë de son poignard...

– Qu'il vienne ! Qu'il vienne ! murmura-t-il, tout frissonnant, et les fantômes se dissiperont...

Une heure, au village.

Et des minutes, des minutes interminables, minutes de fièvre et d'angoisse... Des gouttes perlaient à la racine de ses cheveux et coulaient sur son front, et il lui semblait que c'était une sueur de sang qui le baignait tout entier...

Deux heures...

Et voilà que, quelque part, tout près, un bruit imperceptible frissonna, un bruit de feuilles remuées qui n'était point le bruit des feuilles que remue le souffle de la nuit...

Comme Lupin l'avait prévu, ce fut en lui, instantanément, le calme immense. Toute sa nature de grand aventurier tressaillit de joie. C'était la lutte, enfin !

Un autre bruit grinça, plus net, sous la fenêtre, mais si faible encore qu'il fallait l'oreille exercée de Lupin pour le percevoir.

Des minutes, des minutes effrayantes... L'ombre était impénétrable. Aucune clarté d'étoile ou de lune ne l'allégeait.

Et, tout à coup, sans qu'il eût rien entendu, il sut que l'homme était dans la chambre.

Et l'homme marchait vers le lit. Il marchait comme un fantôme marche, sans déplacer l'air de la chambre et sans ébranler les objets qu'il touchait.

Mais, de tout son instinct, de toute sa puissance nerveuse. Lupin voyait les gestes de l'ennemi et devinait la succession même de ses idées.

Lui, il ne bougeait pas, arc-bouté contre le mur, et presque à genoux, tout prêt à bondir.

Il sentit que l'ombre effleurait, palpait les draps du lit, pour se rendre compte de l'endroit où il allait frapper. Lupin entendit sa respiration. Il crut même entendre les battements de son cœur. Et il constata avec orgueil que son cœur à lui ne battait pas plus fort tandis que le cœur de l'autre... Oh ! Oui, comme il l'entendait, ce cœur désordonné, fou, qui se heurtait, comme le battant d'une cloche, aux parois de la poitrine.

La main de l'autre se leva...

Une seconde, deux secondes...

Est-ce qu'il hésitait ? Allait-il encore épargner son adversaire ?

Et Lupin prononça dans le grand silence :

– Mais frappe donc ! Frappe !

Un cri de rage... Le bras s'abattit comme un ressort.

Puis un gémissement.

Ce bras. Lupin l'avait saisi au vol, à la hauteur du poignet... Et, se ruant hors du lit, formidable, irrésistible, il agrippait l'homme à la gorge et le renversait.

Ce fut tout. Il n'y eut pas de lutte. Il ne pouvait même pas y avoir de lutte. L'homme était à terre, cloué, rivé par deux rivets d'acier, les mains de Lupin. Et il n'y avait pas d'homme au monde, si fort qu'il fût, qui pût se dégager de cette étreinte.

Et pas un mot ! Lupin ne prononça aucune de ces paroles où s'amusaient d'ordinaire sa verve gouailleuse. Il n'avait pas envie de parler. L'instant était trop solennel.

Nulle joie vaine ne l'émouvait, nulle exaltation victorieuse. Au fond il n'avait qu'une hâte, savoir qui était là... Louis de Malreich, le condamné à mort ? Un autre ? Qui ?

Au risque d'étrangler l'homme, il lui serra la gorge un peu plus, et un peu plus, et un peu plus encore.

Et il sentit que toute la force de l'ennemi, que tout ce qui lui restait de force l'abandonnait. Les muscles du bras se détendirent, devinrent inertes. La main s'ouvrit et lâcha le poignard.

Alors, libre de ses gestes, la vie de l'adversaire suspendue à l'effroyable étau de ses doigts, il prit sa lanterne de poche, posa sans l'appuyer son index sur le ressort, et rapprocha de la figure de l'homme.

Il n'avait plus qu'à pousser le ressort, qu'à vouloir, et il saurait.

Une seconde, il savoura sa puissance. Un flot d'émotion le souleva. La vision de son triomphe l'éblouit. Une fois de plus, et superbement, héroïquement, il était le Maître.

D'un coup sec il fit la clarté. Le visage du monstre apparut.

Lupin poussa un hurlement d'épouvante.

Dolorès Kesselbach !

*La tueuse*Table des matières

## – 1 –

Ce fut, dans le cerveau de Lupin, comme un ouragan, un cyclone, où les fracas du tonnerre, les bourrasques de vent, des rafales d'éléments éperdus se déchaînèrent tumultueusement dans une nuit de chaos.

Et de grands éclairs fouettaient l'ombre. Et à la lueur fulgurante de ces éclairs, Lupin effaré, secoué de frissons, convulsé d'horreur, Lupin voyait et tâchait de comprendre.

Il ne bougeait pas, cramponné à la gorge de l'ennemi, comme si ses doigts raidis ne pouvaient plus desserrer leur étreinte. D'ailleurs, bien qu'il sût maintenant, il n'avait pour ainsi dire pas l'impression exacte que ce fût Dolorès. C'était encore l'homme noir, Louis de Malreich, la bête immonde des ténèbres ; et cette bête il la tenait, et il ne la lâcherait pas.

Mais la vérité se ruait à l'assaut de son esprit et de sa conscience, et, vaincu, torturé d'angoisse, il murmura :

– Oh ! Dolorès... Dolorès...

Toute de suite, il vit l'excuse : la folie. Elle était folle. La sœur d'Altenheim, d'Isilda, la fille des derniers Malreich, de la mère démente et du père ivrogne, elle-même était folle. Folle étrange, folle avec toute l'apparence de la raison, mais folle cependant, déséquilibrée, malade, hors nature, vraiment monstrueuse.

En toute certitude il comprit cela ! C'était la folie du crime. Sous l'obsession d'un but vers lequel elle marchait automatiquement, elle tuait, avide de sang, inconsciente et infernale.

Elle tuait parce qu'elle voulait quelque chose, elle tuait pour se défendre, elle tuait pour cacher qu'elle avait tué. Mais elle tuait aussi, et surtout, pour tuer. Le meurtrier satisfaisait en elle des appétits soudains et

irrésistibles. À certaines secondes de sa vie, dans certaines circonstances, en face de tel être, devenu subitement l'adversaire, il fallait que son bras frappât.

Et elle frappait, ivre de rage, féroce, frénétiquement.

Folle étrange, irresponsable de ses meurtres, et cependant si lucide en son aveuglement ! Si logique dans son désordre ! Si intelligente dans son absurdité ! Quelle adresse ! Quelle persévérance ! Quelles combinaisons à la fois détestables et admirables !

Et Lupin, en une vision rapide, avec une acuité prodigieuse de regard, voyait la longue série des aventures sanglantes, et devinait les chemins mystérieux que Dolorès avait suivis.

Il la voyait, obsédée et possédée par le projet de son mari, projet qu'elle ne devait évidemment connaître qu'en partie. Il la voyait cherchant, elle aussi, ce Pierre Leduc que son mari poursuivait, et le cherchant pour l'épouser et pour retourner, reine, en ce petit royaume de Veldenz d'où ses parents avaient été ignominieusement chassés.

Et il la voyait au Palace-Hôtel, dans la chambre de son frère Altenheim, alors qu'on la supposait à Monte-Carlo. Il la voyait, durant des jours, qui épiait son mari, frôlant les murs, mêlée aux ténèbres, indistincte et inaperçue en son déguisement d'ombre.

Et une nuit, elle trouvait M. Kesselbach enchaîné, et elle frappait.

Et le matin, sur le point d'être dénoncée par le valet de chambre, elle frappait.

Et une heure plus tard, sur le point d'être dénoncée par Chapman, elle l'entraînait dans la chambre de son frère, et le frappait.

Tout cela sans pitié, sauvagement, avec une habileté diabolique.

Et avec la même habileté, elle communiquait par téléphone avec ses deux femmes de chambre, Gertrude et Suzanne qui, toutes deux, venaient d'arriver de Monte-Carlo, où l'une d'elles avait tenu le rôle de sa maîtresse. Et Dolorès, reprenant ses vêtements féminins, rejetant la perruque blonde qui la rendait méconnaissable, descendait au rez-de-chaussée, rejoignait Gertrude au moment où celle-ci pénétrait dans l'hôtel, et elle affectait d'arriver elle aussi, ignorante encore du malheur qui l'attendait.

Comédienne incomparable, elle jouait l'épouse dont l'existence est brisée. On la plaignait. On pleurait sur elle. Qui l'eût soupçonnée ?

Et alors commençait la guerre avec lui, Lupin, cette guerre barbare, cette guerre inouïe qu'elle soutint tour à tour contre M. Lenormand et contre le prince Sernine, la journée sur sa chaise longue, malade et défaillante, mais la nuit, debout, courant par les chemins, infatigable et terrifiante.

Et c'étaient les combinaisons infernales, Gertrude et Suzanne, complices épouvantées et domptées, l'une et l'autre lui servant d'émissaires, se déguisant comme elle peut-être, ainsi que le jour où le vieux Steinweg avait été enlevé par le baron Altenheim, en plein Palais de Justice.

Et c'était la série des crimes. C'était Gourel noyé. C'était Altenheim, son frère, poignardé. Oh ! La lutte implacable dans les souterrains de la villa des Glycines, le travail invisible du monstre dans l'obscurité, comme tout cela apparaissait clairement aujourd'hui !

Et c'était elle qui lui enlevait son masque de prince, elle qui le dénonçait, elle qui le jetait en prison, elle qui déjouait tous ses plans, dépensant des millions pour gagner la bataille.

Et puis les événements se précipitaient. Suzanne et Gertrude disparues, mortes sans doute ! Steinweg, assassiné ! Isilda, la sœur, assassinée !

– Oh ! L'ignominie, l'horreur ! balbutia Lupin, en un sursaut de répugnance et de haine.

Il l'exécrait, l'abominable créature. Il eût voulu l'écraser, la détruire. Et c'était une chose stupéfiante que ces deux êtres accrochés l'un à l'autre, gisant immobiles dans la pâleur de l'aube qui commençait à se mêler aux ombres de la nuit.

– Dolorès... Dolorès, murmura-t-il avec désespoir.

Il bondit en arrière, pantelant de terreur, les yeux hagards. Quoi ? Qu'y avait-il ? Qu'était-ce que cette ignoble impression de froid qui glaçait ses mains ?

– Octave ! Octave ! cria-t-il, sans se rappeler l'absence du chauffeur.

Du secours ! Il lui fallait du secours ! Quelqu'un qui le rassurât et l'assistât. Il grelottait de peur. Oh ! Ce froid, ce froid de la mort qu'il avait senti. Était-ce possible ?... Alors, pendant ces quelques minutes tragiques, il avait, de ses doigts crispés...

Violemment, il se contraignit à regarder. Dolorès ne bougeait pas.

Il se précipita à genoux et l'attira contre lui.



Elle était morte.

Il resta quelques instants dans un engourdissement où sa douleur paraissait se dissoudre. Il ne souffrait plus. Il n'avait plus ni fureur, ni haine, ni sentiment d'aucune espèce rien qu'un abattement stupide, la sensation d'un homme qui a reçu un coup de massue, et qui ne sait s'il vit encore, s'il pense, ou s'il n'est pas le jouet d'un cauchemar.

Cependant il lui semblait que quelque chose de juste venait de se passer, et il n'eut pas une seconde l'idée que c'était lui qui avait tué. Non, ce n'était pas lui. C'était en dehors de lui et de sa volonté. C'était le destin, l'inflexible destin qui avait accompli l'œuvre d'équité en supprimant la bête nuisible.

Dehors, des oiseaux chantèrent. La vie s'animait sous les vieux arbres que le printemps s'apprêtait à fleurir. Et Lupin, s'éveillant de sa torpeur, sentit peu à peu sourdre en lui une indéfinissable et absurde compassion pour la misérable femme – odieuse certes, abjecte et vingt fois criminelle, mais si jeune encore et qui n'était plus.

Et il songea aux tortures qu'elle avait dû subir en ses moments de lucidité, lorsque, la raison lui revenant, l'innommable folle avait la vision sinistre de ses actes.

– Protégez-moi, je suis si malheureuse ! suppliait-elle. C'était contre elle-même qu'elle demandait qu'on la protégeât, contre ses instincts de fauve, contre le monstre qui habitait en elle et qui la forçait à tuer, à toujours tuer.

– Toujours ? se dit Lupin.

Et il se rappelait le soir de l'avant-veille où, dressée au-dessus de lui, le poignard levé sur l'ennemi qui, depuis des mois, la harcelait, sur l'ennemi infatigable qui l'avait acculée à tous les forfaits, il se rappelait que, ce soir-là, elle n'avait pas tué. C'était facile cependant : l'ennemi gisait inerte et impuissant. D'un coup, la lutte implacable se terminait. Non, elle n'avait pas tué, soumise, elle aussi, à des sentiments plus forts que sa cruauté, à des sentiments obscurs de sympathie et d'admiration pour celui qui l'avait si souvent dominée.

Non, elle n'avait pas tué, cette fois-là. Et voici que, par un retour vraiment effarant du destin, voici que c'était lui qui la tuait.

« J'ai tué, pensait-il en frémissant des pieds à la tête ; mes mains ont supprimé un être vivant, et cet être, c'est Dolorès ! Dolorès... Dolorès... »

Il ne cessait de répéter son nom, son nom de douleur, et il ne cessait de la regarder, triste chose inanimée, inoffensive maintenant, pauvre loque de chair, sans plus de conscience qu'un petit tas de feuilles, ou qu'un petit oiseau égorgé au bord de la route.

Oh ! Comment aurait-il pu ne point tressaillir de compassion, puisque, l'un en face de l'autre, il était le meurtrier, lui, et qu'elle n'était plus, elle, que la victime ?

« Dolorès... Dolorès... Dolorès... »

Le grand jour le surprit, assis près de la morte, se souvenant et songeant, tandis que ses lèvres articulaient, de temps à autre, les syllabes désolées « Dolorès... Dolorès... »

Il fallait agir pourtant, et, dans la débâcle de ses idées, il ne savait plus en quel sens il fallait agir, ni par quel acte commencer.

« Fermons-lui les yeux, d'abord », se dit-il.

Tout vides, emplis de néant, ils avaient encore, les beaux yeux dorés, cette douceur mélancolique qui leur donnait tant de charme. Était-ce possible que ces yeux-là eussent été les yeux du monstre ? Malgré lui, et en face même de l'implacable réalité, Lupin ne pouvait encore confondre en un seul personnage les deux êtres dont les images étaient si distinctes au fond de sa pensée.

Rapidement il s'inclina vers elle, baissa les longues paupières soyeuses, et recouvrit d'un voile la pauvre figure convulsée.

Alors il lui sembla que Dolorès devenait plus lointaine, et que l'homme noir, cette fois, était bien là, à côté de lui, en ses habits sombres, en son déguisement d'assassin.

Il osa le toucher, et palpa ses vêtements.

Dans une poche intérieure, il y avait deux portefeuilles. Il prit l'un d'eux et l'ouvrit.

Il trouva d'abord une lettre signée de Steinweg, le vieil Allemand.

Elle contenait ces lignes :

« Si je meurs avant d'avoir pu révéler le terrible secret, que l'on sache ceci : l'assassin de mon ami Kesselbach est sa femme, de son vrai nom Dolorès de Malreich, sœur d'Altenheim et sœur d'Isilda. »

« Les initiales L et M se rapportent à elle. Jamais, dans l'intimité, Kesselbach n'appelait sa femme Dolorès qui est un nom de douleur et de deuil, mais Laetitia, qui veut dire joie. L et M – Laetitia de Malreich – telles

étaient les initiales inscrites sur tous les cadeaux qu'il lui donnait, par exemple sur le porte-cigarettes trouvé au Palace-Hôtel, et qui appartenait à Mme Kesselbach. Elle avait contracté, en voyage, l'habitude de fumer.

« Laetitia ! Elle fut bien en effet sa joie pendant quatre ans, quatre ans de mensonges et d'hypocrisie, où elle préparait la mort de celui qui l'aimait avec tant de bonté et de confiance.

« Peut-être aurais-je dû parler tout de suite. Je n'en ai pas eu le courage, en souvenir de mon vieil ami Kesselbach, dont elle portait le nom.

« Et puis j'avais peur... Le jour où je l'ai démasquée, au Palais de Justice, j'avais lu dans ses yeux mon arrêt de mort.

« Ma faiblesse me sauvera-t-elle ? »

« Lui aussi, pensa Lupin, lui aussi, elle l'a tué ! Eh parbleu, il savait trop de choses ! Les initiales... ce nom de Laetitia... l'habitude secrète de fumer »

Et il se rappela la nuit dernière, cette odeur de tabac dans la chambre.

Il continua l'inspection du premier portefeuille.

Il y avait des bouts de lettre, en langage chiffré, remis sans doute à Dolorès par ses complices, au cours de leurs ténébreuses rencontres...

Il y avait aussi des adresses sur des morceaux de papier, adresses de couturières ou de modistes, mais adresses de bouges aussi, et d'hôtels borgnes... Et des noms aussi... vingt, trente noms, des noms bizarres, Hector le Boucher, Armand de Grenelle, le Malade...

Mais une photographie attira l'attention de Lupin. Il la regarda. Et tout de suite, comme mû par un ressort, lâchant le portefeuille, il se rua hors de la chambre, hors du pavillon, et s'élança dans le parc.

Il avait reconnu le portrait de Louis de Malreich, prisonnier à la Santé.

Et seulement alors, seulement à cette minute précise, il se souvenait : l'exécution devait avoir lieu le lendemain.

Et puisque l'homme noir, puisque l'assassin n'était autre que Dolorès, Louis de Malreich s'appelait bien réellement Léon Massier, et il était innocent.

Innocent ? Mais les preuves trouvées chez lui, les lettres de l'Empereur, et tout, tout ce qui l'accusait indéniablement, toutes ces preuves irréfragables ?

Lupin s'arrêta une seconde, la tête en feu.

– Oh ! s’écria-t-il, je deviens fou, moi aussi. Voyons, pourtant, il faut agir... c’est demain qu’on l’exécute... demain... demain au petit jour... Il tira sa montre.

– Dix heures... Combien de temps me faut-il pour être à Paris ? Voilà j’y serai tantôt oui, tantôt j’y serai, il le faut... Et, dès ce soir, je prends les mesures pour empêcher... Mais quelles mesures ? Comment prouver l’innocence ? Comment empêcher l’exécution ? Eh ! Qu’importe ! Je verrai bien une fois là-bas. Est-ce que je ne m’appelle pas Lupin ? Allons toujours...

Il repartit en courant, entra dans le château, et appela :

– Pierre ! Vous avez vu M. Pierre Leduc ? Ah ! Te voilà... Écoute...

Il l’entraîna à l’écart, et d’une voix saccadée, impérieuse :

– Écoute, Dolorès n’est plus là... Oui, un voyage urgent... elle s’est mise en route cette nuit dans mon auto... Moi, je pars aussi... Tais-toi donc ! Pas un mot, une seconde perdue, c’est irréparable. Toi, tu vas renvoyer tous les domestiques, sans explication. Voilà de l’argent. D’ici une demi-heure, il faut que le château soit vide. Et que personne n’y rentre jusqu’à mon retour ! Toi non plus, tu entends, je t’interdis d’y rentrer... je t’expliquerai cela... des raisons graves. Tiens, emporte la clef, tu m’attendras au village...

Et de nouveau, il s’élança.

Dix minutes après, il retrouvait Octave.

Il sauta dans son auto.

– Paris, dit-il.

## – 2 –

Le voyage fut une véritable course à la mort.

Lupin, jugeant qu’Octave ne conduisait pas assez vite, avait pris le volant, et c’était une allure désordonnée, vertigineuse. Sur les routes, à travers les villages, dans les rues populeuses des villes, ils marchèrent à cent kilomètres à l’heure. Des gens frôlés hurlaient de rage : le bolide était loin il avait disparu.

– Patron, balbutiait Octave, livide, nous allons y rester.

– Toi, peut-être, l’auto peut-être, mais moi j’arriverai, disait Lupin.

Il avait la sensation que ce n'était pas la voiture qui le transportait, mais lui qui transportait la voiture, et qu'il trouait l'espace par ses propres forces, par sa propre volonté. Alors, quel miracle aurait pu faire qu'il n'arrivât point, puisque ses forces étaient inépuisables, et que sa volonté n'avait pas de limites ?

– J'arriverai parce qu'il faut que j'arrive, répétait-il.

Et il songeait à l'homme qui allait mourir s'il n'arrivait pas à temps pour le sauver, au mystérieux Louis de Malreich, si déconcertant avec son silence obstiné et son visage hermétique. Et dans le tumulte de la route, sous les arbres dont les branches faisaient un bruit de vagues furieuses, parmi le bourdonnement de ses idées, tout de même Lupin s'efforçait d'établir une hypothèse. Et l'hypothèse se précisait peu à peu, logique, invraisemblable, certaine, se disait-il, maintenant qu'il connaissait l'affreuse vérité sur Dolorès, et qu'il entrevoyait toutes les ressources et tous les desseins odieux de cet esprit détraqué.

« Eh oui, c'est elle qui a préparé contre Malreich la plus épouvantable des machinations. Que voulait-elle ? Épouser Pierre Leduc dont elle s'était fait aimer, et devenir la souveraine du petit royaume d'où elle avait été bannie. Le but était accessible, à la portée de sa main. Un seul obstacle... moi, moi, qui depuis des semaines et des semaines, inlassablement, lui barrais la route ; moi qu'elle retrouvait après chaque crime, moi dont elle redoutait la clairvoyance, moi qui ne désarmerais pas avant d'avoir découvert le coupable et d'avoir retrouvé les lettres volées à l'Empereur...

« Eh bien ! Puisqu'il me fallait un coupable, le coupable ce serait Louis de Malreich ou plutôt Léon Massier. Qu'est-ce que ce Léon Massier ? L'a-t-elle connu avant son mariage ? L'a-t-elle aimé ? C'est probable, mais sans doute ne le saura-t-on jamais. Ce qui est certain, c'est qu'elle aura été frappée par la ressemblance de taille et d'allure qu'elle-même pouvait obtenir avec Léon Massier, en s'habillant comme lui de vêtements noirs, et en s'affublant d'une perruque blonde. C'est qu'elle aura observé la vie bizarre de cet homme solitaire, ses courses nocturnes, sa façon de marcher dans les rues, et de dépister ceux qui pourraient le suivre. Et c'est en conséquence de ces remarques, et en prévision d'une éventualité possible, qu'elle aura conseillé à M. Kesselbach de gratter sur les registres de l'état civil le nom de Dolorès et de le remplacer par le nom de Louis, afin que les initiales fussent justement celles de Léon Massier.

« Le moment vient d'agir, et voilà qu'elle ourdit son complot, et voilà qu'elle l'exécute. Léon Massier habite la rue Delaizement ? Elle ordonne à ses complices de s'établir dans la rue parallèle. Et c'est elle-même qui m'indique l'adresse du maître d'hôtel Dominique et me met sur la piste des sept bandits, sachant parfaitement que, une fois sur la piste, j'irai jusqu'au bout, c'est-à-dire au-delà des sept bandits, jusqu'à leur chef, jusqu'à l'individu qui les surveille et les dirige, jusqu'à l'homme noir, jusqu'à Léon Massier, jusqu'à Louis de Malreich.

« Et de fait, j'arrive d'abord aux sept bandits. Et alors, que se passera-t-il ? Ou bien je serai vaincu, ou bien nous nous détruirons tous les uns les autres, comme elle a dû l'espérer le soir de la rue des Vignes. Et, dans ces deux cas, Dolorès est débarrassée de moi.

« Mais il advient ceci : c'est moi qui capture les sept bandits. Dolorès s'enfuit de la rue des Vignes. Je la retrouve dans la remise du Brocanteur. Elle me dirige vers Léon Massier, c'est-à-dire vers Louis de Malreich. Je découvre auprès de lui les lettres de l'Empereur, *qu'elle-même y a placées*, et je le livre à la justice, et je dénonce la communication secrète *qu'elle-même a fait ouvrir* entre les deux remises, et je donne toutes les preuves *qu'elle-même a préparées*, et je montre par des documents, qu'elle-même a maquillés, que Léon Massier a volé l'état civil de Léon Massier, et qu'il s'appelle réellement Louis de Malreich.

« Et Louis de Malreich mourra.

« Et Dolorès de Malreich, triomphante, enfin, à l'abri de tout soupçon, puisque le coupable est découvert, affranchie de son passé d'infamies et de crimes, son mari mort, son frère mort, sa sœur morte, ses deux servantes mortes, Steinweg mort, délivrée par moi de ses complices, que je jette tout ficelés entre les mains de Weber ; délivrée d'elle-même enfin par moi, qui fais monter à l'échafaud l'innocent qu'elle substitue à elle-même, Dolorès victorieuse, riche à millions, aimée de Pierre Leduc, Dolorès sera reine. »

– Ah ! s'écria Lupin hors de lui, cet homme ne mourra pas. Je le jure sur ma tête, il ne mourra pas.

– Attention, patron, dit Octave, effaré, nous approchons... C'est la banlieue, les faubourgs...

– Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

– Mais nous allons culbuter... Et puis les pavés glissent, on dérape...

– Tant pis.

- Attention... Là-bas...
- Quoi ?
- Un tramway, au virage...
- Qu’il s’arrête !
- Ralentissez, patron.
- Jamais !
- Mais nous sommes fichus...
- On passera.
- On ne passera pas.
- Si.
- Ah ! Nom d’un chien

Un fracas, des exclamations... La voiture avait accroché le tramway, puis, repoussée contre une palissade, avait démoli dix mètres de planches, et, finalement s’était écrasée contre l’angle d’un talus.

- Chauffeur, vous êtes libre ?

C’était Lupin, aplati sur l’herbe du talus, qui hélait un taxi-auto. Il se releva, vit sa voiture brisée, des gens qui s’empressaient autour d’Octave et sauta dans l’auto de louage.

– Au ministère de l’Intérieur, place Beauvau... Vingt francs de pourboire...

Et s’installant au fond du fiacre, il reprit :

– Ah ! Non, il ne mourra pas ! Non, mille fois non, je n’aurai pas ça sur la conscience ! C’est assez d’avoir été le jouet de cette femme et d’être tombé dans le panneau comme un collégien... Halte-là ! Plus de gaffes ! J’ai fait prendre ce malheureux... Je l’ai fait condamner à mort, je l’ai mené au pied même de l’échafaud... Mais il n’y montera pas ! Ça, non ! S’il y montait, je n’aurais plus qu’à me fiche une balle dans la tête !

On approchait de la barrière. Il se pencha :

- Vingt francs de plus, chauffeur, si tu ne t’arrêtes pas.

Et il cria devant l’octroi :

- Service de la Sûreté !

On passa.

– Mais ne ralentis pas, crebleu ! hurla Lupin... Plus vite ! Encore plus vite ! Tu as peur d’écharper les vieilles femmes ? Écrase-les donc. Je paie les frais.

En quelques minutes, ils arrivaient au ministère de la place Beauvau. Lupin franchit la cour en hâte et monta les marches de l'escalier d'honneur. L'antichambre était pleine de monde. Il inscrivit sur une feuille de papier : « Prince Sernine », et, poussant un huissier dans un coin, il lui dit :

– C'est moi, Lupin. Tu me reconnais, n'est-ce pas ? Je t'ai procuré cette place, une bonne retraite, hein ? Seulement, tu vas m'introduire tout de suite. Va, passe mon nom. Je ne te demande que ça. Le Président te remerciera, tu peux en être sûr... Moi aussi... Mais marche donc, idiot ! Valenglay m'attend...

Dix secondes après, Valenglay lui-même passait la tête au seuil de son bureau et prononçait :

– Faites entrer « le prince ».

Lupin se précipita, ferma vivement la porte, et, coupant la parole au Président :

– Non, pas de phrases, vous ne pouvez pas m'arrêter... Ce serait vous perdre et compromettre l'Empereur... Non... il ne s'agit pas de ça. Voilà. Malreich est innocent. J'ai découvert le vrai coupable... C'est Dolorès Kesselbach. Elle est morte. Son cadavre est là-bas. J'ai des preuves irrécusables. Le doute n'est pas possible. C'est elle...

Il s'interrompit. Valenglay ne paraissait pas comprendre.

– Mais, voyons, monsieur le Président, il faut sauver Malreich... Pensez donc... une erreur judiciaire !... la tête d'un innocent qui tombe !... Donnez des ordres... un supplément d'information... est-ce que je sais ?... Mais vite, le temps presse.

Valenglay le regarda attentivement, puis s'approcha d'une table, prit un journal et le lui tendit, en soulignant du doigt un article.

Lupin jeta les yeux sur le titre et lut :

*L'exécution du monstre. Ce matin, Louis de Malreich a subi le dernier supplice...*

Il n'acheva pas. Assommé, anéanti, il s'écroula dans un fauteuil avec un gémissement de désespoir.

Combien de temps resta-t-il ainsi ? Quand il se retrouva dehors, il n'en aurait su rien dire. Il se souvenait d'un grand silence, puis il revoyait Valenglay incliné sur lui et l'aspergeant d'eau froide, et il se rappelait surtout la voix sourde du Président qui chuchotait :



– Écoutez... il ne faut rien dire de cela, n'est-ce pas ? Innocent, ça se peut, je ne dis pas le contraire... Mais à quoi bon des révélations ? Un scandale ? Une erreur judiciaire peut avoir de grosses conséquences. Est-ce bien la peine ? Une réhabilitation ? Pour quoi faire ? Il n'a même pas été condamné sous son nom. C'est le nom de Malreich qui est voué à l'exécration publique, précisément le nom de la coupable... Alors ?

Et, poussant peu à peu Lupin vers la porte, il lui avait dit :

– Allez... Retournez là-bas... Faites disparaître le cadavre... Et qu'il n'y ait pas de traces, hein ? Pas la moindre trace de toute cette histoire... Je compte sur vous, n'est-ce pas ?

Et Lupin retournait là-bas. Il y retournait comme un automate, parce qu'on lui avait ordonné d'agir ainsi, et qu'il n'avait plus de volonté par lui-même.

Des heures, il attendit à la gare. Machinalement il mangea, prit son billet et s'installa dans un compartiment.

Il dormit mal, la tête brûlante, avec des cauchemars et avec des intervalles d'éveil confus où il cherchait à comprendre pourquoi Massier ne s'était pas défendu.

« C'était un fou... sûrement... un demi-fou... Il l'a connue autrefois... et elle a empoisonné sa vie... elle l'a détraqué... Alors, autant mourir... Pourquoi se défendre ? »

L'explication ne le satisfaisait qu'à moitié, et il se promettait bien, un jour ou l'autre, d'éclaircir cette énigme et de savoir le rôle exact que Massier avait tenu dans l'existence de Dolorès. Mais qu'importait pour l'instant ! Un seul fait apparaissait nettement : la folie de Massier, et il se répétait avec obstination :

« C'était un fou... ce Massier était certainement fou... D'ailleurs, tous ces Massier, une famille de fous... »

Il délirait, embrouillant les noms, le cerveau affaibli.

Mais, en descendant à la gare de Bruggen, il eut, au grand air frais du matin, un sursaut de conscience. Brusquement les choses prenaient un autre aspect. Et il s'écria :

– Eh ! Tant pis, après tout ! Il n'avait qu'à protester... Je ne suis responsable de rien... c'est lui qui s'est suicidé... Ce n'est qu'un comparse dans l'aventure... Il succombe... Je le regrette... Mais quoi !

Le besoin d'agir l'enivrait de nouveau. Et, bien que blessé, torturé par ce crime dont il se savait malgré tout l'auteur, il regardait cependant vers l'avenir.

« Ce sont les accidents de la guerre. N'y pensons pas. Rien n'est perdu. Au contraire ! Dolorès était l'écueil, puisque Pierre Leduc l'aimait. Dolorès est morte. Donc Pierre Leduc m'appartient. Et il épousera Geneviève, comme je l'ai décidé ! Et il régnera ! Et je serai le maître ! Et l'Europe, l'Europe est à moi ! »

Il s'exaltait, rasséréné, plein d'une confiance subite, tout fiévreux, gesticulant sur la route, faisant des moulinets avec une épée imaginaire, l'épée du chef qui veut, qui ordonne, et qui triomphe.

« Lupin, tu seras roi ! Tu seras roi, Arsène Lupin. »

Au village de Bruggen, il s'informa et apprit que Pierre Leduc avait déjeuné la veille à l'auberge. Depuis, on ne l'avait pas vu.

– Comment, dit Lupin, il n'a pas couché ?

– Non.

– Mais où est-il parti après son déjeuner ?

– Sur la route du château.

Lupin s'en alla, assez étonné. Il avait pourtant prescrit au jeune homme de fermer les portes et de ne plus revenir après le départ des domestiques.

Tout de suite il eut la preuve que Pierre lui avait désobéi : la grille était ouverte.

Il entra, parcourut le château, appela. Aucune réponse.

Soudain, il pensa au chalet. Qui sait ! Pierre Leduc, en peine de celle qu'il aimait, et dirigé par une intuition, avait peut-être cherché de ce côté. Et le cadavre de Dolorès était là !

Très inquiet, Lupin se mit à courir.

À première vue, il ne semblait y avoir personne au chalet.

– Pierre ! Pierre ! cria-t-il.

N'entendant pas de bruit, il pénétra dans le vestibule et dans la chambre qu'il avait occupée.

Il s'arrêta, cloué sur le seuil.

Au-dessus du cadavre de Dolorès, Pierre Leduc pendait, une corde au cou, mort.

Impassible, Lupin se contracta des pieds à la tête. Il ne voulait pas s'abandonner à un geste de désespoir. Il ne voulait pas prononcer une seule parole de violence. Après les coups atroces que la destinée lui assenait, après les crimes et la mort de Dolorès, après l'exécution de Massier, après tant de convulsions et de catastrophes, il sentait la nécessité absolue de conserver sur lui-même tout son empire. Sinon, sa raison sombrait...

– Idiot ! fit-il en montrant le poing à Pierre Leduc... triple idiot, tu ne pouvais pas attendre ? Avant dix ans, nous reprenions l'Alsace-Lorraine.

Par diversion, il cherchait des mots à dire, des attitudes, mais ses idées lui échappaient, et son crâne lui semblait près d'éclater.

– Ah ! Non, non, s'écria-t-il, pas de ça, Lisette ! Lupin, fou, lui aussi ! Ah ! Non, mon petit ! Flanque-toi une balle dans la tête si ça t'amuse, soit, et, au fond, je ne vois pas d'autre dénouement possible. Mais Lupin gaga, en petite voiture, ça, non ! En beauté, mon bonhomme, finis en beauté !

Il marchait en frappant du pied et en levant les genoux très haut, comme font certains acteurs pour simuler la folie. Et il proférait :

– Crânons, mon vieux, crânons, les dieux te contemplent. Le nez en l'air ! Et de l'estomac, crebleu ! Du plastron ! Tout s'écroule autour de toi !... Qu'èke ça t'fiche ? C'est le désastre, rien ne va plus, un royaume à l'eau, je perds l'Europe, l'univers s'évapore ?... Eh ben, après ? Rigole donc ! Sois Lupin ou t'es dans le lac... Allons, rigole ! Plus fort que ça... À la bonne heure... Dieu que c'est drôle ! Dolorès, une cigarette, ma vieille !

Il se baissa avec un ricanement, toucha le visage de la morte, vacilla un instant et tomba sans connaissance.

Au bout d'une heure il se releva. La crise était finie, et, maître de lui, ses nerfs détendus, sérieux et taciturne, il examinait la situation.

Il sentait le moment venu des décisions irrévocables. Son existence s'était brisée net, en quelques jours, sous l'assaut de catastrophes imprévues, se ruant les unes après les autres à la minute même où il croyait son triomphe assuré. Qu'allait-il faire ? Recommencer ? Reconstruire ? Il n'en avait pas le courage. Alors ?

Toute la matinée il erra dans le parc, promenade tragique où la situation lui apparut en ses moindres détails et où, peu à peu, l'idée de la mort

s'imposait à lui avec une rigueur inflexible.

Mais, qu'il se tuât ou qu'il vécût, il y avait tout d'abord une série d'actes précis qu'il lui fallait accomplir. Et ces actes, son cerveau, soudain apaisé, les voyait clairement.

L'horloge de l'église sonna l'Angélus de midi.

– À l'œuvre, dit-il, et sans défaillance.

Il revint vers le chalet, très calme, rentra dans sa chambre, monta sur un escabeau, et coupa la corde qui retenait Pierre Leduc.

– Pauvre diable, dit-il, tu devais finir ainsi, une cravate de chanvre au cou. Hélas ! Tu n'étais pas fait pour les grandeurs... J'aurais dû prévoir ça, et ne pas attacher ma fortune à un faiseur de rimes.

Il fouilla les vêtements du jeune homme et n'y trouva rien. Mais, se rappelant le second portefeuille de Dolorès, il le prit dans la poche où il l'avait laissé.

Il eut un mouvement de surprise. Le portefeuille contenait un paquet de lettres dont l'aspect lui était familier, et dont il reconnut aussitôt les écritures diverses.

– Les lettres de l'Empereur ! murmura-t-il. Les lettres au vieux Chancelier !... tout le paquet que j'ai repris moi-même chez Léon Massier et que j'ai donné au comte de Waldemar... Comment se fait-il ?... Est-ce qu'elle l'avait repris à son tour à ce crétin de Waldemar ?

Et, tout à coup, se frappant le front :

– Eh non, le crétin, c'est moi. Ce sont les vraies lettres, celles-là ! Elle les avait gardées pour faire chanter l'Empereur au bon moment. Et les autres, celles que j'ai rendues, sont fausses, copiées par elle évidemment, ou par un complice, et mises à ma portée... Et j'ai coupé dans le pont, comme un bleu ! Fichtre, quand les femmes s'en mêlent...

Il n'y avait plus qu'un carton dans le portefeuille, une photographie. Il regarda. C'était la sienne.

– Deux photographies... Massier et moi... ceux qu'elle aima le plus sans doute... Car elle m'aimait... Amour bizarre, fait d'admiration pour l'aventurier que je suis, pour l'homme qui démolissait à lui seul les sept bandits qu'elle avait chargés de m'assommer. Amour étrange ! Je l'ai senti palpiter en elle l'autre jour quand j'ai dit mon grand rêve de toute-puissance ! Là, vraiment, elle eut l'idée de sacrifier Pierre Leduc et de soumettre son rêve au mien. S'il n'y avait pas eu l'incident du miroir, elle était domptée.

Mais elle eut peur. Je touchais à la vérité. Pour son salut, il fallait ma mort, et elle s'y décida.

Plusieurs fois, il répéta pensivement :

– Et pourtant, elle m'aimait... Oui, elle m'aimait, comme d'autres m'ont aimé... d'autres à qui j'ai porté malheur aussi... Hélas ! Toutes celles qui m'aiment meurent... Et celle-là meurt aussi, étranglée par moi... À quoi bon vivre ?...

À voix basse, il redit :

– À quoi bon vivre ? Ne vaut-il pas mieux les rejoindre, toutes ces femmes qui m'ont aimé ?... et qui sont mortes de leur amour, Sonia, Raymonde, Clotilde Destange, miss Clarke ?...

Il étendit les deux cadavres l'un près de l'autre, les recouvrit d'un même voile, s'assit devant une table et écrivit :

*J'ai triomphé de tout : et je suis vaincu. J'arrive au but et je tombe. Le destin est plus fort que moi Et celle que j'aimais n'est plus. Je meurs aussi.*

Et il signa : *Arsène Lupin.*

Il cacheta la lettre et l'introduisit dans un flacon qu'il jeta par la fenêtre, sur la terre molle d'une platebande.

Ensuite il fit un grand tas sur le parquet avec de vieux journaux, de la paille et des copeaux qu'il alla chercher dans la cuisine.

Là-dessus il versa du pétrole.

Puis il alluma une bougie qu'il jeta parmi les copeaux.

Toute de suite, une flamme courut, et d'autres flammes jaillirent, rapides, ardentes, crépitantes.

– En route, dit Lupin, le chalet est en bois : ça va flamber comme une allumette. Et quand on arrivera du village, le temps de forcer les grilles, de courir jusqu'à cette extrémité du parc... trop tard ! On trouvera des cendres, deux cadavres calcinés, et, près de là, dans une bouteille, mon billet de faire-part... Adieu Lupin ! Bonnes gens, enterrez-moi sans cérémonie... Le corbillard des pauvres... Ni fleurs, ni couronnes... Une humble croix, et cette épitaphe :

CI-GÎT

ARSÈNE LUPIN, AVENTURIER

Il gagna le mur d'enceinte, l'escalada et, se retournant, aperçut les flammes qui tourbillonnaient dans le ciel...

Il s'en revint à pied vers Paris, errant, le désespoir au cœur, courbé par le destin.

Et les paysans s'étonnaient de voir ce voyageur qui payait ses repas de trente sous avec des billets de banque.

Trois voleurs de grand chemin l'attaquèrent, un soir, en pleine forêt. À coups de bâton, il les laissa quasi morts sur place...

Il passa huit jours dans une auberge. Il ne savait où aller... Que faire ? À quoi se raccrocher ? La vie le lassait. Il ne voulait plus vivre... il ne voulait plus vivre...

– C'est toi !

Mme Ernemont, dans la petite pièce de la villa de Garches, se tenait debout, tremblante, effarée, livide, les yeux grands ouverts sur l'apparition qui se dressait en face d'elle.

Lupin !... Lupin était là !

– Toi ! dit-elle... Toi !... Mais les journaux ont raconté...

Il sourit tristement.

– Oui, je suis mort.

– Eh bien !... eh bien !... dit-elle naïvement...

– Tu veux dire que, si je suis mort, je n'ai rien à faire ici. Crois bien que j'ai des raisons sérieuses, Victoire.

– Comme tu as changé ! fit-elle avec compassion.

– Quelques légères déceptions... Mais c'est fini. Écoute, Geneviève est là ?

Elle bondit sur lui, subitement furieuse.

– Tu vas la laisser, hein ? Ah ! Mais cette fois, je ne la lâche plus. Elle est revenue fatiguée, toute pâlie, inquiète, et c'est à peine si elle retrouve ses belles couleurs. Tu la laisseras, je te le jure.

Il appuya fortement sa main sur l'épaule de la vieille femme.

– Je *veux*... tu entends... je *veux* lui parler.

– Non.

– Je lui parlerai.

Il la bouscula. Elle se remit d'aplomb, et, les bras croisés :

– Tu me passerais plutôt sur le corps, vois-tu. Le bonheur de la petite est ici, pas ailleurs... Avec toutes tes idées d'argent et de noblesse, tu la rendrais malheureuse. Et ça, non. Qu'est-ce que c'est que ton Pierre Leduc ? Et ton Veldenz ? Geneviève, duchesse ! Tu es fou. Ce n'est pas sa vie. Au

fond, vois-tu, tu n'as pensé qu'à toi là-dedans. C'est ton pouvoir, ta fortune que tu voulais. La petite, tu t'en moques. T'es-tu seulement demandé si elle l'aimait, ton sacripant de grand-duc ? T'es-tu seulement demandé si elle aimait quelqu'un ? Non, tu as poursuivi ton but, voilà tout, au risque de blesser Geneviève, et de la rendre malheureuse pour le reste de sa vie. Eh bien ! Je ne veux pas. Ce qu'il lui faut, c'est une existence simple, honnête, et celle-là tu ne peux pas la lui donner. Alors, que viens-tu faire ?

Il parut ébranlé, mais tout de même, la voix basse, avec une grande tristesse, il murmura :

– Il est impossible que je ne la voie plus jamais. Il est impossible que je ne lui parle pas...

– Elle te croit mort.

– C'est cela que je ne veux pas ! Je veux qu'elle sache la vérité. C'est une torture de songer qu'elle pense à moi comme à quelqu'un qui n'est plus. Amène-la, Victoire.

Il parlait d'une voix si douce, si désolée, qu'elle fut tout attendrie, et lui demanda :

– Écoute avant tout, je veux savoir. Ça dépendra de ce que tu as à lui dire... Sois franc, mon petit... Qu'est-ce que tu lui veux, à Geneviève ?

Il prononça gravement :

– Je veux lui dire ceci : « Geneviève, j'avais promis à ta mère de te donner la fortune, la puissance, une vie de conte de fées. Et ce jour-là, mon but atteint, je t'aurais demandé une petite place, pas bien loin de toi. Heureuse et riche, tu aurais oublié, oui, j'en suis sûr, tu aurais oublié ce que je suis, ou plutôt ce que j'étais. Par malheur, le destin est plus fort que moi. Je ne t'apporte ni la fortune, ni la puissance. Je ne t'apporte rien. Et c'est moi au contraire qui ai besoin de toi. Geneviève, peux-tu m'aider ? »

– À quoi ? fit la vieille femme anxieuse.

– À vivre...

– Oh ! dit-elle, tu en es là, mon pauvre petit...

– Oui, répondit-il simplement, sans douleur affectée... oui, j'en suis là. Trois êtres viennent de mourir, que j'ai tués, que j'ai tués de mes mains. Le poids du souvenir est trop lourd. Je suis seul. Pour la première fois de mon existence, j'ai besoin de secours. J'ai le droit de demander ce secours à Geneviève. Et son devoir est de me l'accorder... Sinon ?...

– Tout est fini.

La vieille femme se tut, pâle et frémissante. Elle retrouvait toute son affection pour celui qu'elle avait nourri de son lait, jadis, et qui restait, encore et malgré tout, « son petit ». Elle demanda :

– Qu'est-ce que tu feras d'elle ?

– Nous voyagerons... Avec toi, si tu veux nous suivre...

– Mais tu oublies... tu oublies...

– Quoi ?

– Ton passé...

– Elle l'oubliera aussi. Elle comprendra que je ne suis plus cela, et que je ne peux plus l'être.

– Alors, vraiment, ce que tu veux, c'est qu'elle partage ta vie, la vie de Lupin ?

– La vie de l'homme que je serai, de l'homme qui travaillera pour qu'elle soit heureuse, pour qu'elle se marie selon ses goûts. On s'installera dans quelque coin du monde. On luttera ensemble, l'un près de l'autre. Et tu sais ce dont je suis capable...

Elle répéta lentement, les yeux fixés sur lui :

– Alors, vraiment, tu veux qu'elle partage la vie de Lupin ?

Il hésita une seconde, à peine une seconde et affirma nettement :

– Oui, oui, je le veux, c'est mon droit.

– Tu veux qu'elle abandonne tous les enfants auxquels elle s'est dévouée, toute cette existence de travail qu'elle aime et qui lui est nécessaire ?

– Oui, je le veux, c'est son devoir.

La vieille femme ouvrit la fenêtre et dit :

– En ce cas, appelle-la.

Geneviève était dans le jardin, assise sur un banc. Quatre petites filles se pressaient autour d'elle. D'autres jouaient et couraient.

Il la voyait de face. Il voyait ses yeux souriants et graves. Une fleur à la main, elle détachait un à un les pétales et donnait des explications aux enfants attentives et curieuses. Puis elle les interrogeait. Et chaque réponse valait à l'élève la récompense d'un baiser.

Lupin la regarda longtemps avec une émotion et une angoisse infinies. Tout un levain de sentiments ignorés fermentait en lui. Il avait une envie de serrer cette belle jeune fille contre lui, de l'embrasser, et de lui dire son



respect et son affection. Il se souvenait de la mère, morte au petit village d'Aspremont, morte de chagrin...

– Appelle-la donc, reprit Victoire.

Il s'écroula sur un fauteuil en balbutiant :

– Je ne peux pas... Je ne peux pas... Je n'ai pas le droit... C'est impossible... Qu'elle me croie mort... Ça vaut mieux...

Il pleurait, secoué de sanglots, bouleversé par un désespoir immense, gonflé d'une tendresse qui se levait en lui, comme ces fleurs tardives qui meurent le jour même où elles éclosent.

La vieille s'agenouilla, et, d'une voix tremblante :

– C'est ta fille, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est ma fille.

– Oh ! Mon pauvre petit, dit-elle en pleurant, mon pauvre petit !...

# *Épilogue*

## *Le suicide*

### [Table des matières](#)

#### – 1 –

– À cheval, dit l'Empereur.

Il se reprit :

– À âne plutôt, fit-il en voyant le magnifique baudet qu'on lui amenait.

Waldemar, es-tu sûr que cet animal soit docile ?

– J'en réponds comme de moi-même, Sire, affirma le comte.

– En ce cas, je suis tranquille, dit l'Empereur en riant.

Et, se retournant vers son escorte d'officiers :

– Messieurs, à cheval.

Il y avait là, sur la place principale du village de Capri, toute une foule que contenaient des carabiniers italiens, et, au milieu, tous les ânes du pays réquisitionnés pour faire visiter à l'Empereur l'île merveilleuse...

– Waldemar, dit l'Empereur, en prenant la tête de la caravane, nous commençons par quoi ?

– Par la villa de Tibère, Sire.

On passa sous une porte, puis on suivit un chemin mal pavé qui s'élève peu à peu sur le promontoire oriental de l'île.

L'Empereur était de mauvaise humeur et se moquait du colossal comte de Waldemar dont les pieds touchaient terre, de chaque côté du malheureux âne qu'il écrasait.

Au bout de trois quarts d'heure, on arriva d'abord au Saut-de-Tibère, rocher prodigieux, haut de trois cents mètres, d'où le tyran précipitait ses victimes à la mer...

L'Empereur descendit, s'approcha de la balustrade, et jeta un coup d'œil sur le gouffre. Puis il voulut marcher à pied jusqu'aux ruines de la villa de

Tibère, où il se promena parmi les salles et les corridors écroulés.

Il s'arrêta un instant.

La vue était magnifique sur la pointe de Sorrente et sur toute l'île de Capri. Le bleu ardent de la mer dessinait la courbe admirable du golfe, et les odeurs fraîches se mêlaient au parfum des citronniers.

– Sire, dit Waldemar, c'est encore plus beau, de la petite chapelle de l'ermite, qui est au sommet.

– Allons-y.

Mais l'ermite descendait lui-même, le long d'un sentier abrupt. C'était un vieillard, à la marche hésitante, au dos voûté. Il portait le registre où les voyageurs inscrivaient d'ordinaire leurs impressions.

Il installa ce registre sur un banc de pierre.

– Que dois-je écrire ? dit l'Empereur.

– Votre nom, Sire, et la date de votre passage et ce qu'il vous plaira.

L'Empereur prit la plume que lui tendait l'ermite et se baissa.

– Attention, Sire, attention !

Des hurlements de frayeur, un grand fracas du côté de la chapelle, l'Empereur se retourna. Il eut la vision d'un rocher énorme qui roulait en trombe au-dessus de lui.

Au même moment il était empoigné à bras-le-corps par l'ermite et projeté à dix mètres de distance.

Le rocher vint se heurter au banc de pierre devant lequel se tenait l'Empereur un quart de seconde auparavant, et brisa le banc en morceaux.

Sans l'intervention de l'ermite, l'Empereur était perdu.

Il lui tendit la main, et dit simplement :

– Merci.

Les officiers s'empressaient autour de lui.

– Ce n'est rien, messieurs... Nous en serons quittes pour la peur... mais une jolie peur, je l'avoue... Tout de même, sans l'intervention de ce brave homme...

Et, se rapprochant de l'ermite :

– Votre nom, mon ami ?

L'ermite avait gardé son capuchon. Il l'écarta un peu, et tout bas, de façon à n'être entendu que de son interlocuteur, il dit :

– Le nom d'un homme qui est très heureux que vous lui ayez donné la main, Sire.

L'Empereur tressaillit et recula. Puis, se dominant aussitôt :

– Messieurs, dit-il aux officiers, je vous demanderai de monter jusqu'à la chapelle. D'autres rocs peuvent se détacher, et il serait peut-être prudent de prévenir les autorités du pays. Vous me rejoindrez ensuite. J'ai à remercier ce brave homme.

Il s'éloigna, accompagné de l'ermite. Et quand ils furent seuls, il dit :

– Vous ! Pourquoi ?

– J'avais à vous parler, Sire. Une demande d'audience me l'auriez-vous accordée ? J'ai préféré agir directement, et je pensais me faire reconnaître pendant que Votre Majesté signait le registre quand ce stupide accident...

– Bref ? dit l'Empereur.

– Les lettres que Waldemar vous a remises de ma part, Sire, ces lettres sont fausses.

L'Empereur eut un geste de vive contrariété.

– Fausses ? Vous en êtes certain ?

– Absolument, Sire.

– Pourtant, ce Malreich...

– Le coupable n'était pas Malreich.

– Qui, alors ?

– Je demande à Votre Majesté de considérer ma réponse comme secrète.

Le vrai coupable était Mme Kesselbach.

– La femme même de Kesselbach ?

– Oui, Sire. Elle est morte maintenant. C'est elle qui avait fait ou fait faire les copies qui sont en votre possession. Elle gardait les vraies lettres.

– Mais où sont-elles ? s'écria l'Empereur. C'est là l'important ! Il faut les retrouver à tout prix ! J'attache à ces lettres une valeur considérable

– Les voilà, Sire.

L'Empereur eut un moment de stupéfaction. Il regarda Lupin, il regarda les lettres, leva de nouveau les yeux sur Lupin, puis empocha le paquet sans l'examiner.

Évidemment, cet homme, une fois de plus, le déconcertait. D'où venait donc ce bandit qui, possédant une arme aussi terrible, la livrait de la sorte, généreusement, sans condition ? Il lui eût été si simple de garder les lettres et d'en user à sa guise ! Non, il avait promis. Il tenait sa parole.

Et l'Empereur songeait à toutes les choses étonnantes que cet homme avait accomplies.

Il lui dit :

– Les journaux ont donné la nouvelle de votre mort...

– Oui, Sire. En réalité, je suis mort. Et la justice de mon pays, heureuse de se débarrasser de moi, a fait enterrer les restes calcinés et méconnaissables de mon cadavre.

– Alors, vous êtes libre ?

– Comme je l’ai toujours été.

– Plus rien ne vous attache à rien ?

– Plus rien.

– En ce cas...

L’Empereur hésita, puis, nettement :

– En ce cas, entrez à mon service. Je vous offre le commandement de ma police personnelle. Vous serez le maître absolu. Vous aurez tous pouvoirs, même sur l’autre police.

– Non, Sire.

– Pourquoi ?

– Je suis Français.

Il y eut un silence. La réponse déplaisait à l’Empereur. Il dit :

– Cependant, puisqu’aucun lien ne vous attache plus...

– Celui-là ne peut pas se dénouer, Sire.

Et il ajouta en riant :

– Je suis mort comme homme, mais vivant comme Français. Je m’étonne que Votre Majesté ne comprenne pas.

L’Empereur fit quelques pas de droite et de gauche. Et il reprit :

– Je voudrais pourtant m’acquitter. J’ai su que les négociations pour le grand-duché de Veldenz étaient rompues.

– Oui, Sire. Pierre Leduc était un imposteur. Il est mort.

– Que puis-je faire pour vous ? Vous m’avez rendu ces lettres... Vous m’avez sauvé la vie... Que puis-je faire ?

– Rien, Sire.

– Vous tenez à ce que je reste votre débiteur ?

– Oui, Sire.

L’Empereur regarda une dernière fois cet homme étrange qui se posait devant lui en égal. Puis il inclina légèrement la tête et, sans un mot de plus, s’éloigna.

– Eh ! La Majesté, je t'en ai bouché un coin, dit Lupin en le suivant des yeux.

Et, philosophiquement :

– Certes, la revanche est mince, et j'aurais mieux aimé reprendre l'Alsace-Lorraine... Mais, tout de même...

Il s'interrompit et frappa du pied.

– Sacré Lupin ! Tu seras donc toujours le même, jusqu'à la minute suprême de ton existence, odieux et cynique ! De la gravité, bon sang ! L'heure est venue, ou jamais, d'être grave !

Il escalada le sentier qui conduisait à la chapelle et s'arrêta devant l'endroit d'où le roc s'était détaché.

Il se mit à rire.

– L'ouvrage était bien fait, et les officiers de Sa Majesté n'y ont vu que du feu. Mais comment auraient-ils pu deviner que c'est moi-même qui ai travaillé ce roc, que, à la dernière seconde, j'ai donné le coup de pioche définitif, et que ledit roc a roulé suivant le chemin que j'avais tracé entre lui et un Empereur dont je tenais à sauver la vie ?

Il soupira :

– Ah ! Lupin, que tu es compliqué ! Tout cela parce que tu avais juré que cette Majesté te donnerait la main ! Te voilà bien avancé « La main d'un Empereur n'a pas plus de cinq doigts », comme eût dit Victor Hugo.

Il entra dans la chapelle et ouvrit, avec une clef spéciale, la porte basse d'une petite sacristie.

Sur un tas de paille gisait un homme, les mains et les jambes liées, un bâillon à la bouche.

– Eh bien ! L'ermite, dit Lupin, ça n'a pas été trop long, n'est-ce pas ? Vingt-quatre heures au plus... Mais ce que j'ai bien travaillé pour ton compte ! Figure-toi que tu viens de sauver la vie de l'Empereur... Oui, mon vieux. Tu es l'homme qui a sauvé la vie de l'Empereur. C'est la fortune. On va te construire une cathédrale et t'élever une statue jusqu'au jour où l'on te maudira... Ça peut faire tant de mal, les individus de cette sorte ! Surtout celui-là à qui l'orgueil finira par tourner la tête. Tiens, l'ermite, prends tes habits.

Abasourdi, presque mort de faim, l'ermite se releva en titubant.

Lupin se rhabilla vivement et lui dit :

– Adieu, digne vieillard. Excuse-moi pour tous ces petits tracas. Et prie pour moi. Je vais en avoir besoin. L'éternité m'ouvre ses portes toutes grandes. Adieu !

Il resta quelques secondes sur le seuil de la chapelle. C'était l'instant solennel où l'on hésite, malgré tout, devant le terrible dénouement. Mais sa résolution était irrévocable et, sans plus réfléchir, il s'élança, redescendit la pente en courant, traversa la plate-forme du Saut-de-Tibère et enjamba la balustrade.

– Lupin, je te donne trois minutes pour cabotiner. À quoi bon ? diras-tu, il n'y a personne... Et toi, tu n'es donc pas là ? Ne peux-tu jouer ta dernière comédie pour toi-même ? Bigre, le spectacle en vaut la peine... Arsène Lupin, pièce héroï-comique en quatre-vingts tableaux... La toile se lève sur le tableau de la mort... et le rôle est tenu par Lupin en personne... Bravo, Lupin !... Touchez mon cœur, mesdames et messieurs... soixante-dix pulsations à la minute... Et le sourire aux lèvres ! Bravo ! Lupin ! Ah ! Le drôle, en a-t-il du panache ! Eh ! Bien, saute marquis... Tu es prêt ? C'est l'aventure suprême, mon bonhomme. Pas de regrets ? Des regrets ? Et pourquoi, mon Dieu ! Ma vie fut magnifique. Ah ! Dolorès ! Si tu n'étais pas venue, monstre abominable ! Et toi, Malreich, pourquoi n'as-tu pas parlé ?... Et toi, Pierre Leduc... Me voici !... Mes trois morts, je vais vous rejoindre... Oh ! Ma Geneviève, ma chère Geneviève... Ah ! ça, mais est-ce fini, vieux cabot ?... Voilà ! Voilà ! J'accours...

Il passa l'autre jambe, regarda au fond du gouffre la mer immobile et sombre, et relevant la tête :

– Adieu, nature immortelle et bénie ! *Moriturus te salutat* ! Adieu, tout ce qui est beau ! Adieu, splendeur des choses ! Adieu, la vie !

Il jeta des baisers à l'espace, au ciel, au soleil... Et, croisant les bras, il sauta.

## – 2 –

Sidi-bel-Abbes. La caserne de la Légion étrangère. Près de la salle des rapports, une petite pièce basse où un adjudant fume et lit son journal.

À côté de lui, près de la fenêtre ouverte sur la cour, deux grands diables de sous-offs jargonnent un français rauque, mêlé d'expressions

germaniques.

La porte s'ouvrit. Quelqu'un entra. C'était un homme mince, de taille moyenne, élégamment vêtu.

L'adjudant se leva, de mauvaise humeur contre l'intrus, et grogna :

– Ah ! ça, que fiche donc le planton de garde ? Et vous, monsieur, que voulezvous ?

– Du service.

Cela fut dit nettement, impérieusement.

Les deux sous-offs eurent un rire niais. L'homme les regarda de travers.

– En deux mots, vous voulez vous engager à la Légion ? demanda l'adjudant.

– Oui, je le veux, mais à une condition.

– Des conditions, fichtre ! Et laquelle ?

– C'est de ne pas moisir ici. Il y a une compagnie qui part pour le Maroc. J'en suis.

L'un des sous-offs ricana de nouveau, et on l'entendit qui disait :

– Les Marocains vont passer un fichu quart d'heure. Monsieur s'engage...

– Silence ! cria l'homme, je n'aime pas qu'on se moque de moi.

Le ton était sec et autoritaire.

Le sous-off, un géant, l'air d'une brute, riposta :

– Eh ! Le bleu, faudrait me parler autrement... Sans quoi...

– Sans quoi ?

– On verrait comment je m'appelle...

L'homme s'approcha de lui, le saisit par la taille, le fit basculer sur le rebord de la fenêtre et le jeta dans la cour. Puis il dit à l'autre :

– À ton tour. Va-t'en.

L'autre s'en alla.

L'homme revint aussitôt vers l'adjudant et lui dit :

– Mon lieutenant, je vous prie de prévenir le major que don Luis Perenna, grand d'Espagne et Français de cœur, désire prendre du service dans la Légion étrangère. Allez, mon ami.

L'autre ne bougeait pas, confondu.

– Allez, mon ami, et tout de suite, je n'ai pas de temps à perdre.

L'adjudant se leva, considéra d'un œil ahuri ce stupéfiant personnage, et, le plus docilement du monde, sortit.



Alors, Lupin prit une cigarette, l'alluma et, à haute voix, tout en s'asseyant à la place de l'adjudant, il précisa :

– Puisque la mer n'a pas voulu de moi, ou plutôt puisque, au dernier moment, je n'ai pas voulu de la mer, nous allons voir si les balles des Marocains sont plus compatissantes. Et puis, tout de même, ce sera plus chic... Face à l'ennemi, Lupin, et pour la France !

# Le Bouchon de cristal (1912)

## [Table des matières](#)

### **Contenu**

[1 Arrestation](#)

[2 Huit ôtés de neuf, reste un](#)

[3 La vie privée d'Alexis Daubrecq](#)

[4 Le chef des ennemis](#)

[5 Les vingt-sept](#)

[6 La peine de mort](#)

[7 Le profil de Napoléon](#)

[8 La tour des Deux-Amants](#)

[9 Dans les ténèbres](#)

[10 Extra-dry ?](#)

[11 La croix de Lorraine](#)

[12 L'échafaud](#)

[13 La dernière bataille](#)

# 1

## *Arrestation*

### Table des matières

Les deux barques se balançaient dans l'ombre, attachées au petit môle qui pointait hors du jardin. À travers la brume épaisse, on apercevait çà et là, sur les bords du lac, des fenêtres éclairées. En face, le casino d'Enghien ruisselait de lumière, bien qu'on fût aux derniers jours de septembre. Quelques étoiles apparaissaient entre les nuages. Une brise légère soulevait la surface de l'eau.

Arsène Lupin sortit du kiosque où il fumait une cigarette, et, se penchant au bout du môle :

– Grognard ? Le Ballu ?... vous êtes là ?

Un homme surgit de chacune des barques, et l'un d'eux répondit :

– Oui, patron.

– Préparez-vous, j'entends l'auto qui revient avec Gilbert et Vaucheray.

Il traversa le jardin, fit le tour d'une maison en construction dont on discernait les échafaudages, et entrouvrit avec précaution la porte qui donnait sur l'avenue de Ceinture. Il ne s'était pas trompé : une lueur vive jaillit au tournant, et une grande auto découverte s'arrêta, d'où sautèrent deux hommes vêtus de pardessus au col relevé, et coiffés de casquettes.

C'étaient Gilbert et Vaucheray – Gilbert, un garçon de vingt ou vingt deux ans, le visage sympathique, l'allure souple et puissante – Vaucheray, plus petit, les cheveux grisonnants, la face blême et maladive.

– Eh bien, demanda Lupin, vous l'avez vu, le député ?...

– Oui, patron, répondit Gilbert, nous l'avons aperçu qui prenait le train de sept heures quarante pour Paris, comme nous le savions.

– En ce cas, nous sommes libres d'agir ?

– Entièrement libres. La villa Marie-Thérèse est à notre disposition.

Le chauffeur étant resté sur son siège, Lupin lui dit :

– Ne stationne pas ici. Ça pourrait attirer l'attention. Reviens à neuf heures et demie précises, à temps pour charger la voiture... si toutefois

l'expédition ne rate pas.

– Pourquoi voulez-vous que ça rate ? observa Gilbert.

L'auto s'en alla et Lupin, reprenant la route du lac avec ses nouveaux compagnons, répondit :

– Pourquoi ? Parce que ce n'est pas moi qui ai préparé le coup, et quand ce n'est pas moi, je n'ai qu'à moitié confiance.

– Bah ! Patron, voilà trois ans que je travaille avec vous... Je commence à la connaître !

Oui... mon garçon, tu commences, dit Lupin et c'est justement pourquoi je crains les gaffes... Allons, embarque... Et toi, Vaucheray, prends l'autre bateau... Bien... Maintenant, nagez les enfants... et le moins de bruit possible.

Grognard et Le Ballu, les deux rameurs, piquèrent droit vers la rive opposée, un peu à gauche du casino.

On rencontra d'abord une barque où un homme et une femme se tenaient enlacés et qui glissait à l'aventure ; puis une autre où des gens chantaient à tue-tête. Et ce fut tout.

Lupin se rapprocha de son compagnon et dit à voix basse :

– Dis donc, Gilbert, c'est toi qui as eu l'idée de ce coup-là, ou bien Vaucheray ?

– Ma foi, je ne sais pas trop... il y a des semaines qu'on en parle tous deux.

– C'est que je me méfie de Vaucheray... Un sale caractère... en dessous... Je me demande pourquoi je ne me débarrasse pas de lui...

– Oh ! Patron !

– Mais si ! Mais si ! C'est un gaillard dangereux... sans compter qu'il doit avoir sur la conscience quelques peccadilles plutôt sérieuses.

Il demeura silencieux un instant, et reprit :

– Ainsi tu es bien sûr d'avoir vu le député Daubrecq ?

– De mes yeux vu, patron.

– Et tu sais qu'il a un rendez-vous à Paris ?

– Il va au théâtre.

– Bien, mais ses domestiques sont restés à sa villa d'Enghien...

– La cuisinière est renvoyée. Quant au valet de chambre Léonard qui est l'homme de confiance du député Daubrecq, il attend son maître à Paris, d'où ils ne peuvent pas revenir avant une heure du matin. Mais...

– Mais ?

– Nous devons compter sur un caprice possible de Daubrecq, sur un changement d’humeur, sur un retour inopiné et, par conséquent, prendre nos dispositions pour avoir tout fini dans une heure.

Et tu possèdes ces renseignements ?...

– Depuis ce matin. Aussitôt, Vaucheray et moi nous avons pensé que le moment était favorable. J’ai choisi comme point de départ le jardin de cette maison en construction que nous venons de quitter et qui n’est pas gardée la nuit. J’ai averti deux camarades pour conduire les barques, et je vous ai téléphoné. Voilà toute l’histoire.

– Tu as les clefs ?

– Celles du perron.

– C’est bien la villa qu’on discerne là-bas, entourée d’un parc ?

– Oui, la villa Marie-Thérèse, et comme les deux autres, dont les jardins l’encadrent, ne sont plus habitées depuis une semaine, nous avons tout le temps de déménager ce qu’il nous plaît, et je vous jure, patron, que ça en vaut la peine.

Lupin marmotta :

– Beaucoup trop commode, l’aventure. Aucun charme.

Ils abordèrent dans une petite anse d’où s’élevaient, à l’abri d’un toit vermoulu, quelques marches de pierre. Lupin jugea que le transbordement des meubles serait facile. Mais il dit soudain :

Il y a du monde à la villa. Tenez... une lumière.

– C’est un bec de gaz, patron... la lumière ne bouge pas...

Grognard resta près des barques, avec mission de faire le guet, tandis que Le Ballu, l’autre rameur, se rendait à la grille de l’avenue de Ceinture et que Lupin et ses deux compagnons rampaient dans l’ombre jusqu’au bas du perron.

Gilbert monta le premier. Ayant cherché à tâtons, il introduisit d’abord la clef de la serrure, puis celle du verrou de sûreté. Toutes deux fonctionnèrent aisément, de sorte que le battant put être entrebâillé et livra passage aux trois hommes.

Dans le vestibule, un bec de gaz flambait.

– Vous voyez, patron.... dit Gilbert.

– Oui, oui..., dit Lupin, à voix basse, mais il me semble que la lumière qui brillait ne venait pas de là.

– D’où alors ?

– Ma foi, je n’en sais rien... Le salon est ici ?

– Non, répondit Gilbert, qui ne craignait pas de parler un peu fort non, par précaution il a tout réuni au premier étage, dans sa chambre et dans les chambres voisines.

– Et l’escalier ?

– À droite, derrière le rideau.

Lupin se dirigea vers ce rideau, et déjà, il écartait l’étoffe quand, tout à coup, à quatre pas sur la gauche, une porte s’ouvrit, et une tête apparut, une tête d’homme blême, avec des yeux d’épouvante.

– Au secours ! à l’assassin hurla-t-il.

Et précipitamment, il rentra dans la pièce.

– C’est Léonard ! Le domestique cria Gilbert.

– S’il fait des manières, je l’abats, gronda Vaucheray.

– Tu vas nous fiche la paix, Vaucheray, hein ? ordonna Lupin, qui s’élançait à la poursuite du domestique.

Il traversa d’abord une salle à manger, où il y avait encore, auprès d’une lampe, des assiettes et une bouteille, et il retrouva Léonard au fond d’un office dont il essayait vainement d’ouvrir la fenêtre.

– Ne bouge pas, l’artiste ! Pas de blague !... Ah ! La brute !

Il s’était abattu à terre, d’un geste, en voyant Léonard lever le bras vers lui. Trois détonations furent jetées dans la pénombre de l’office, puis le domestique bascula, saisi aux jambes par Lupin qui lui arracha son arme et l’étreignit à la gorge.

– Sacrée brute, va ! grogna-t-il... Un peu plus, il me démolissait... Vaucheray, ligote-moi ce gentilhomme.

Avec sa lanterne de poche, il éclaira le visage du domestique et ricana :

– Pas joli, le monsieur... Tu ne dois pas avoir la conscience très nette, Léonard ; d’ailleurs, pour être le larbin du député Daubrecq... Tu as fini, Vaucheray ? Je voudrais bien ne pas moisir ici !

– Aucun danger, patron, dit Gilbert.

– Ah ! Vraiment... et le coup de feu, tu crois que ça ne s’entend pas ?...

– Absolument impossible.

– N’importe ! Il s’agit de faire vite. Vaucheray, prends la lampe et montons.

Il empoigna le bras de Gilbert, et l’entraînant vers le premier étage :

– Imbécile ! C’est comme ça que tu t’informes ? Avais-je raison de me méfier ?

– Voyons, patron, je ne pouvais pas savoir qu’il changerait d’avis et reviendrait dîner.

– On doit tout savoir, quand on a l’honneur de cambrioler les gens. Mazette, je vous retiens, Vaucheray et toi... Vous avez le chic...

La vue des meubles, au premier étage, apaisa Lupin, et, commençant l’inventaire avec une satisfaction d’amateur qui vient de s’offrir quelques objets d’art :

– Bigre ! Peu de chose, mais du nanan. Ce représentant du peuple ne manque pas de goût... Quatre fauteuils d’Aubusson... un secrétaire signé, je gage, Percier-Fontaine... deux appliques de Gouttières... un vrai Fragonard, et un faux Nattier qu’un milliardaire américain avalerait tout cru... Bref, une fortune. Et il y a des grincheux qui prétendent qu’on ne trouve plus rien d’authentique. Crebleu ! Qu’ils fassent comme moi ! Qu’ils cherchent !

Gilbert et Vaucheray, sur l’ordre de Lupin, et d’après ses indications, procédèrent aussitôt à l’enlèvement méthodique des plus gros meubles. Au bout d’une demi-heure, la première barque étant remplie, il fut décidé que Grogard et Le Ballu partiraient en avant et commenceraient le chargement de l’auto.

Lupin surveilla leur départ. En revenant à la maison, il lui sembla, comme il passait dans le vestibule, entendre un bruit de paroles, du côté de l’office. Il s’y rendit. Léonard était bien seul, couché à plat ventre, et les mains liées derrière le dos.

– C’est donc toi qui grognes, larbin de confiance ? T’émeus pas. C’est presque fini. Seulement, si tu criais trop fort, tu nous obligerais à prendre des mesures plus sévères... Aimes-tu les poires ? On t’en collerait une, d’angoisse...

Au moment de remonter, il entendit de nouveau le même bruit de paroles et, ayant prêté l’oreille, il perçut ces mots prononcés d’une voix rauque et gémissante et qui venaient, en toute certitude, de l’office.

– Au secours !... à l’assassin !... au secours !... on va me tuer... qu’on avertisse le commissaire !...

– Complètement loufoque, le bonhomme murmura Lupin. Sapristi... déranger la police à neuf heures du soir, quelle indiscrétion !...

Il se remit à l'œuvre. Cela dura plus longtemps qu'il ne le pensait, car on découvrait dans les armoires des bibelots de valeur qu'il eût été malséant de dédaigner, et, d'autre part, Vaucheray et Gilbert apportaient à leurs investigations une minutie qui le déconcertait.

À la fin, il s'impatienta.

– Assez ! Ordonna-t-il. Pour les quelques rossignols qui restent, nous n'allons pas gâcher l'affaire et laisser l'auto en station. J'embarque.

Ils se trouvaient alors au bord de l'eau, et Lupin descendait l'escalier. Gilbert le retint.

– Écoutez, patron, il nous faut un voyage de plus... cinq minutes, pas davantage.

– Mais pourquoi, que diantre !

– Voilà... On nous a parlé d'un reliquaire ancien... quelque chose d'épatant...

– Eh bien ?

– Impossible de mettre la main dessus. Et je pense à l'office... Il y a là un placard à grosse serrure... vous comprenez bien que nous ne pouvons pas...

Il retournait déjà vers le perron. Vaucheray s'élança également.

– Dix minutes... pas une de plus, leur cria Lupin. Dans dix minutes, moi, je me défile.

Mais les dix minutes s'écoulèrent, et il attendait encore.

Il consulta sa montre.

– Neuf heures et quart... c'est de la folie, se dit-il.

En outre, il songeait que, durant tout ce déménagement, Gilbert et Vaucheray s'étaient conduits de façon assez bizarre, ne se quittant pas et semblant se surveiller l'un l'autre. Que se passait-il donc ?

Insensiblement, Lupin retournait à la maison, poussé par une inquiétude qu'il ne s'expliquait pas, et, en même temps, il écoutait une rumeur sourde qui s'élevait au loin, du côté d'Enghien, et qui paraissait se rapprocher... Des promeneurs sans doute...

Vivement il donna un coup de sifflet, puis il se dirigea vers la grille principale, pour jeter un coup d'œil aux environs de l'avenue. Mais soudain, comme il tirait le battant, une détonation retentit, suivie d'un hurlement de douleur. Il revint en courant, fit le tour de la maison, escalada le perron et se rua vers la salle à manger.



– Sacré tonnerre ! Qu'est-ce que vous fichez là, tous les deux ?

Gilbert et Vaucheray, mêlés dans un corps à corps furieux, roulaient sur le parquet avec des cris de rage. Leurs habits dégouttaient de sang. Lupin bondit. Mais déjà Gilbert avait terrassé son adversaire et lui arrachait de la main un objet que Lupin n'eut pas le temps de distinguer. Vaucheray, d'ailleurs, qui perdait du sang par une blessure à l'épaule, s'évanouit.

– Qui l'a blessé ? Toi, Gilbert ? demanda Lupin exaspéré.

– Non... Léonard.

– Léonard ! Il était attaché...

– Il avait défait ses liens et repris son revolver.

– La canaille ! Où est-il ?

Lupin saisit la lampe et passa dans l'office.

Le domestique gisait sur le dos, les bras en croix, un poignard planté dans la gorge, la face livide. Un filet rouge coulait de sa bouche.

– Ah ! balbutia Lupin, après l'avoir examiné... il est mort !

– Vous croyez... Vous croyez... fit Gilbert, d'une voix tremblante.

– Mort, je te dis.

Gilbert bredouilla :

– C'est Vaucheray... qui l'a frappé...

Pâle de colère, Lupin l'empoigna.

– C'est Vaucheray... et toi aussi, gredin puisque tu étais là, et que tu as laissé faire... Du sang ! Du sang ! Vous savez bien que je n'en veux pas. On se laisse tuer, plutôt. Ah ! Tant pis pour vous, les gaillards... vous paierez la casse s'il y a lieu. Et ça coûte cher... Gare la Veuve !

La vue du cadavre le bouleversait et, secouant brutalement Gilbert :

– Pourquoi ?... pourquoi Vaucheray l'a-t-il tué ?

– Il voulait le fouiller et lui prendre la clef du placard. Quand il s'est penché sur lui, il a vu que l'autre s'était délié les bras... Il a eu peur... et il a frappé.

– Mais le coup de revolver ?

– C'est Léonard... il avait l'arme à la main... Avant de mourir il a encore eu la force de viser...

– Et la clef du placard ?

– Vaucheray l'a prise...

– Il a ouvert ?

– Oui.

– Et il a trouvé ?

– Oui.

– Et toi, tu as voulu lui arracher l’objet ?... Le reliquaire ? Non, c’était plus petit... Alors, quoi ? Réponds donc...

Au silence, à l’expression résolue de Gilbert, il comprit qu’il n’obtiendrait pas de réponse. Avec un geste de menace, il articula :

– Tu causeras, mon bonhomme. Foi de Lupin, je te ferai cracher ta confession. Mais, pour l’instant, il s’agit de déguerpir. Tiens, aide-moi... nous allons embarquer Vaucheray...

Ils étaient revenus vers la salle, et Gilbert se penchait au-dessus du blessé, quand Lupin l’arrêta :

– Écoute !

Ils échangèrent un même regard d’inquiétude. On parlait dans l’office... une voix très basse, étrange, très lointaine... Pourtant, ils s’en assurèrent aussitôt, il n’y avait personne dans la pièce, personne que le mort dont ils voyaient la silhouette sombre.

Et la voix parla de nouveau, tour à tour aiguë, étouffée, chevrotante, inégale, criarde, terrifiante. Elle prononçait des mots indistincts, des syllabes interrompues.

Lupin sentit que son crâne se couvrait de sueur. Qu’était-ce que cette voix incohérente, mystérieuse comme une voix d’outre-tombe ?

Il s’était baissé sur le domestique. La voix se tut, puis recommença. Éclairé-nous mieux, dit-il à Gilbert.

Il tremblait un peu, agité par une peur nerveuse qu’il ne pouvait dominer, car aucun doute n’était possible : Gilbert ayant enlevé l’abat-jour, il constata que la voix sortait du cadavre même, sans qu’un soubresaut en remuât la masse inerte, sans que la bouche sanglante eût un frémissement.

– Patron, j’ai la frousse, bégaya Gilbert.

Le même bruit encore, le même chuchotement nasillard.

Lupin éclata de rire, et rapidement, il saisit le cadavre et le déplaça.

– Parfait dit-il en apercevant un objet de métal brillant... Parfait nous y sommes... Eh bien, vrai, j’y ai mis le temps !

C’était, à la place même qu’il avait découverte, le cornet récepteur d’un appareil téléphonique dont le fil remontait jusqu’au poste fixé dans le mur, à la hauteur habituelle.

Lupin appliqua ce récepteur contre son oreille. Presque aussitôt le bruit recommença, mais un bruit multiple, composé d'appels divers, d'interjections, de clameurs entrecroisées, le bruit que font plusieurs personnes qui s'interpellent.

– Êtes-vous là ?... Il ne répond plus... C'est horrible... On l'aura tué... Êtes-vous là ?... Qu'y a-t-il ?... Du courage... Le secours est en marche... des agents... des soldats...

– Crédieu ! fit Lupin, qui lâcha le récepteur.

En une vision effrayante, la vérité lui apparaissait. Tout au début, et tandis que le déménagement s'effectuait, Léonard, dont les liens n'étaient pas rigides, avait réussi à se dresser, à décrocher le récepteur, probablement avec ses dents, à le faire tomber et à demander du secours au bureau téléphonique d'Enghien.

Et c'était là les paroles que Lupin avait surprises une fois déjà, après le départ de la première barque « Au secours... à l'assassin ! On va me tuer... »

Et c'était là maintenant la réponse du bureau téléphonique. La police accourait. Et Lupin se rappelait les rumeurs qu'il avait perçues du jardin, quatre ou cinq minutes auparavant tout au plus.

– La police... sauve qui peut, proféra-t-il en se ruant à travers la salle à manger.

Gilbert objecta :

– Et Vaucheray ?

– Tant pis pour lui.

Mais Vaucheray, sorti de sa torpeur, le supplia au passage :

– Patron, vous n'allez pas me lâcher comme ça !

Lupin s'arrêta, malgré le péril, et, avec l'assistance de Gilbert, il soulevait le blessé, quand un tumulte se produisit dehors.

– Trop tard ! dit-il.

À ce moment, des coups ébranlèrent la porte du vestibule qui donnait sur la façade postérieure. Il courut à la porte du perron : des hommes avaient déjà contourné la maison et se précipitaient. Peut-être aurait-il réussi à prendre de l'avance et à gagner le bord de l'eau ainsi que Gilbert. Mais comment s'embarquer et fuir sous le feu de l'ennemi ?

Il ferma et mit le verrou.

– Nous sommes cernés... fichus... bredouilla Gilbert.

– Tais-toi, dit Lupin.

– Mais ils nous ont vus, patron. Tenez les voilà qui frappent.

– Tais-toi, répéta Lupin... Pas un mot... Pas un geste.

Lui-même demeurait impassible, le visage absolument calme, l'attitude pensive de quelqu'un qui a tous les loisirs nécessaires pour examiner une situation délicate sous toutes ses faces. Il se trouvait à l'un de ces instants qu'il appelait les *minutes supérieures de la vie*, celles qui seulement donnent à l'existence sa valeur et son prix. En cette occurrence, et quelle que fût la menace du danger, il commençait toujours par compter en lui-même et lentement : « un... deux... trois... quatre... cinq... six », jusqu'à ce que le battement de son cœur redevînt normal et régulier. Alors seulement, il réfléchissait, mais avec quelle acuité ! Avec quelle puissance formidable ! Avec quelle intuition profonde des événements possibles ! Toutes les données du problème se présentaient à son esprit. Il prévoyait tout, il admettait tout. Et il prenait sa résolution en toute logique et en toute certitude.

Après trente ou quarante secondes, tandis que l'on cognait aux portes et que l'on crochetaient les serrures, il dit à son compagnon :

– Suis-moi.

Il rentra dans le salon et poussa doucement la croisée et les persiennes d'une fenêtre qui s'ouvrait sur le côté. Des gens allaient et venaient, rendant la fuite impraticable. Alors il se mit à crier de toutes ses forces et d'une voix essoufflée :

– Par ici !... À l'aide !... Je les tiens... Par ici !

Il braqua son revolver et tira deux coups dans les branches des arbres. Puis il revint à Vaucheray, se pencha sur lui et se barbouilla les mains et le visage avec le sang de la blessure. Enfin se retournant contre Gilbert brutalement, il le saisit aux épaules et le renversa.

– Qu'est-ce que vous voulez, patron ? En voilà une idée !

– Laisse-toi faire, scanda Lupin d'un ton impérieux, je réponds de tout... je réponds de vous deux... Laisse-toi faire... Je vous sortirai de prison... Mais, pour cela, il faut que je sois libre.

On s'agitait, on appelait au-dessous de la fenêtre ouverte.

– Par ici, cria-t-il... je les tiens ! à l'aide !

Et, tout bas, tranquillement :

– Réfléchis bien... As-tu quelque chose à me dire ?... une communication qui puisse nous être utile...

Gilbert se débattait, furieux, trop bouleversé pour comprendre le plan de Lupin. Vaucheray, plus perspicace, et qui d'ailleurs à cause de sa blessure avait abandonné tout espoir de fuite, Vaucheray ricana :

– Laisse-toi faire, idiot... Pourvu que le patron se tire des pattes... c'est-y pas l'essentiel ?

Brusquement, Lupin se rappela l'objet que Gilbert avait mis dans sa poche après l'avoir repris à Vaucheray. À son tour, il voulut s'en saisir.

– Ah ça ! Jamais ! grinça Gilbert qui parvint à se dégager.

Lupin le terrassa de nouveau. Mais subitement, comme deux hommes surgissaient à la fenêtre, Gilbert céda et, passant l'objet à Lupin qui l'empocha sans le regarder, murmura :

– Tenez, patron, voilà... je vous expliquerai... vous pouvez être sûr que...

Il n'eut pas le temps d'achever... Deux agents, et d'autres qui les suivaient, et des soldats qui pénétraient par toutes les issues, arrivaient au secours de Lupin.

Gilbert fut aussitôt maintenu et lié solidement. Lupin se releva.

– Ce n'est pas dommage, dit-il, le bougre m'a donné assez de mal j'ai blessé l'autre, mais celui-là...

En hâte le commissaire de police lui demanda :

– Vous avez vu le domestique ? Est-ce qu'ils l'ont tué ?

– Je ne sais pas, répliqua-t-il.

– Vous ne savez pas ?...

– Dame ! Je suis venu d'Enghien avec vous tous, à la nouvelle du meurtre. Seulement, tandis que vous faisiez le tour à gauche de la maison, moi je faisais le tour à droite. Il y avait une fenêtre ouverte. J'y suis monté au moment même où ces deux bandits voulaient descendre. J'ai tiré sur celui-ci – il désigna Vaucheray – et j'ai empoigné son camarade.

Comment eût-on pu le soupçonner ? Il était couvert de sang. C'est lui qui livrait les assassins du domestique. Dix personnes avaient vu le dénouement du combat héroïque livré par lui.

D'ailleurs le tumulte était trop grand pour qu'on prît la peine de raisonner ou qu'on perdît son temps à concevoir des doutes. Dans le premier désarroi, les gens du pays envahissaient la villa. Tout le monde

s'affolait. On courait de tous côtés, en haut, en bas, jusqu'à la cave. On s'interpellait. On criait, et nul ne songeait à contrôler les affirmations si vraisemblables de Lupin.

Cependant la découverte du cadavre dans l'office rendit au commissaire le sentiment de sa responsabilité. Il donna des ordres à la grille afin que personne ne pût entrer ou sortir. Puis, sans plus tarder, il examina les lieux et commença l'enquête.

Vaucheray donna son nom. Gilbert refusa de donner le sien, sous prétexte qu'il ne parlerait qu'en présence d'un avocat. Mais comme on l'accusait du crime il dénonça Vaucheray, lequel se défendit en l'attaquant, et tous deux pérorèrent à la fois, avec le désir évident d'accaparer l'attention du commissaire. Lorsque celui-ci se retourna vers Lupin pour invoquer son témoignage, il constata que l'inconnu n'était plus là.

Sans aucune défiance, il dit à l'un des agents :

– Prévenez donc ce monsieur que je désire lui poser quelques questions.

On chercha le monsieur. Quelqu'un l'avait vu sur le perron allumant une cigarette. On sut alors qu'il avait offert des cigarettes à un groupe de soldats, et qu'il s'était éloigné vers le lac, en disant qu'on l'appelât en cas de besoin.

On l'appela, personne ne répondit.

Mais un soldat accourut. Le monsieur venait de monter dans une barque et faisait force de rames.

Le commissaire regarda Gilbert et comprit qu'il avait été roulé.

– Qu'on l'arrête cria-t-il... Qu'on tire dessus ! C'est un complice...

Lui-même s'élança, suivi de deux agents, tandis que les autres demeuraient auprès des captifs. De la berge, il aperçut, à une centaine de mètres, le monsieur qui dans l'ombre faisait des salutations avec son chapeau.

Vainement un des agents déchargea son revolver.

La brise apporta un bruit de paroles. Le monsieur chantait, tout en ramant :

Va petit mousse

Le vent te pousse...

Mais le commissaire avisa une barque, attachée au môle de la propriété voisine. On réussit à franchir la haie qui séparait les deux jardins et, après avoir prescrit aux soldats de surveiller les rives du lac et d'appréhender le

fugitif s'il cherchait à atterrir, le commissaire et deux de ses hommes se mirent à sa poursuite.

C'était chose assez facile, car, à la clarté intermittente de la lune, on pouvait discerner ses évolutions, et se rendre compte qu'il essayait de traverser le lac en obliquant toutefois vers la droite, c'est-à-dire vers le village de Saint-Gratien.

Aussitôt, d'ailleurs, le commissaire constata que, avec l'aide de ses hommes, et grâce peut-être à la légèreté de son embarcation, il gagnait de vitesse. En dix minutes il rattrapa la moitié de l'intervalle.

– Ça y est, dit-il, nous n'avons même pas besoin des fantassins pour l'empêcher d'aborder. J'ai bien envie de connaître ce type-là. Il ne manque pas d'un certain culot.

Ce qu'il y avait de plus bizarre, c'est que la distance diminuait dans des proportions anormales, comme si le fuyard se fût découragé en comprenant l'inutilité de la lutte. Les agents redoublaient d'efforts. La barque glissait sur l'eau avec une extrême rapidité. Encore une centaine de mètres tout au plus, et l'on atteignait l'homme.

– Halte ! commanda le commissaire.

L'ennemi, dont on distinguait la silhouette accroupie, ne bougeait pas. Les rames s'en allaient à vau-l'eau. Et cette immobilité avait quelque chose d'inquiétant. Un bandit de cette espèce pouvait fort bien attendre les agresseurs, vendre chèrement sa vie et même les démolir à coups de feu avant qu'ils ne pussent l'attaquer.

– Rends-toi ! cria le commissaire...

La nuit était obscure à ce moment. Les trois hommes s'abattirent au fond de leur canot, car il leur avait semblé surprendre un geste de menace.

La barque emportée par son élan, approchait de l'autre.

Le commissaire grogna :

– Nous n'allons pas nous laisser canarder. Tirons dessus, vous êtes prêts ?

Et il cria de nouveau :

– Rends-toi... sinon...

Pas de réponse.

L'ennemi ne remuait pas.

– Rends-toi... Bas les armes... Tu ne veux pas ?... Alors, tant pis... Je compte... Une... Deux...

Les agents n'attendirent pas le commandement. Ils tirèrent, et aussitôt, se courbant sur leurs avirons, donnèrent à la barque une impulsion si vigoureuse que, en quelques brassées, elle atteignit le but.

Revolver au poing, attentif au moindre mouvement, le commissaire veillait.

Il tendit les bras.

– Un geste, et je te casse la tête.

Mais l'ennemi ne fit aucun geste, et le commissaire, quand l'abordage eut lieu, et que les deux hommes, lâchant leurs rames, se préparèrent à l'assaut redoutable, le commissaire comprit la raison de cette attitude passive : il n'y avait personne dans le canot. L'ennemi s'était enfui à la nage, laissant aux mains du vainqueur un certain nombre des objets cambriolés, dont l'amoncellement, surmonté d'une veste et d'un chapeau melon, pouvait à la grande rigueur, dans les demi-ténèbres, figurer la silhouette confuse d'un individu.

À la lueur d'allumettes, on examina les dépouilles de l'ennemi. Aucune initiale n'était gravée à l'intérieur du chapeau. La veste ne contenait ni papiers ni portefeuille. Cependant on fit une découverte qui devait donner à l'affaire un retentissement considérable et influencer terriblement sur le sort de Gilbert et de Vaucheray c'était, dans une des poches, une carte oubliée par le fugitif, la carte d'Arsène Lupin.

À peu près au même moment, tandis que la police, remorquant le vaisseau capturé, continuait de vagues recherches, et que, échelonnés sur la rive, inactifs, les soldats écarquillaient les yeux pour tâcher de voir les péripéties du combat naval, ledit Arsène Lupin abordait tranquillement à l'endroit même qu'il avait quitté deux heures auparavant.

Il y fut accueilli par ses deux autres complices, Grogard et Le Ballu, leur jeta quelques explications en toute hâte, s'installa dans l'automobile parmi les fauteuils et les bibelots du député Daubrecq, s'enveloppa de fourrures et se fit conduire par les routes désertes, jusqu'à son garde-meuble de Neuilly, où il laissa le chauffeur. Un taxi le ramena dans Paris et l'arrêta près de Saint-Philippe-du-Roule.

Il possédait non loin de là, rue Matignon, à l'insu de toute sa bande, sauf de Gilbert, un entresol avec sortie personnelle.

Ce ne fut pas sans plaisir qu'il se changea et se frictionna. Car, malgré son tempérament robuste, il était transi. Comme chaque soir en se couchant,



il vida sur la cheminée le contenu de ses poches. Alors seulement il remarqua, près de son portefeuille et de ses clefs, l'objet que Gilbert à la dernière minute, lui avait glissé dans les mains.

Et il fut très surpris. C'était un bouchon de carafe, un petit bouchon en cristal, comme on en met aux flacons destinés aux liqueurs. Et ce bouchon de cristal n'avait rien de particulier. Tout au plus Lupin observa-t-il que la tête aux multiples facettes était dorée jusqu'à la gorge centrale. Mais, en vérité, aucun détail ne lui sembla de nature à frapper l'attention.

« Et c'est ce morceau de verre auquel Gilbert et Vaucheray tenaient si opiniâtrement ? Et voilà pourquoi ils ont tué le domestique, pourquoi ils se sont battus, pourquoi ils ont perdu leur temps, pourquoi ils ont risqué la prison... les assises... l'échafaud ?... Bigre, c'est tout de même cocasse !... »

Trop las pour s'attarder davantage à l'examen de cette affaire, si passionnante qu'elle lui parût, il reposa le bouchon sur la cheminée et se mit au lit.

Il eut de mauvais rêves. À genoux sur les dalles de leurs cellules, Gilbert et Vaucheray tendaient vers lui des mains éperdues et poussaient des hurlements d'épouvante.

« Au secours !... Au secours ! » criaient-ils.

Mais malgré tous ses efforts il ne pouvait pas bouger. Lui-même était attaché par des liens invisibles. Et tout tremblant, obsédé par une vision monstrueuse, il assista aux funèbres préparatifs, à la toilette des condamnés, au drame sinistre.

« Bigre ! dit-il, en se réveillant après une série de cauchemars, voilà de bien fâcheux présages. Heureusement que nous ne péchons pas par faiblesse d'esprit ! Sans quoi... »

Et il ajouta :

« Nous avons là, d'ailleurs, près de nous, un talisman qui, si je m'en rapporte à la conduite de Gilbert et de Vaucheray, suffira, avec l'aide de Lupin, à conjurer le mauvais sort et à faire triompher la bonne cause. Voyons ce bouchon de cristal. »

Il se leva pour prendre l'objet et l'étudier plus attentivement. Un cri lui échappa. Le bouchon de cristal avait disparu...

## 2

### *Huit ôtés de neuf, reste un*

#### Table des matières

Il est une chose que, malgré mes bonnes relations avec Lupin et la confiance dont il m'a donné des témoignages si flatteurs, une chose que je n'ai jamais pu percer à fond : c'est l'organisation de sa bande.

L'existence de cette bande ne fait pas de doute. Certaines aventures ne s'expliquent que par la mise en action de dévouements innombrables, d'énergies irrésistibles et de complicités puissantes, toutes forces obéissant à une volonté unique et formidable. Mais comment cette volonté s'exerce-t-elle ? Par quels intermédiaires et par quels sous-ordres ? Je l'ignore. Lupin garde son secret et les secrets que Lupin veut garder sont, pour ainsi dire, impénétrables.

La seule hypothèse qu'il me soit permis d'avancer, c'est que cette bande, très restreinte à mon avis, et d'autant plus redoutable, se complète par l'adjonction d'unités indépendantes, d'affiliés provisoires, pris dans tous les mondes et dans tous les pays, et qui sont les agents exécutifs d'une autorité, que souvent ils ne connaissent même pas. Entre eux et le maître, vont et viennent les compagnons, les initiés, les fidèles, ceux qui jouent les premiers rôles sous le commandement direct de Lupin.

Gilbert et Faucheray furent évidemment au nombre de ceux-là. Et c'est pourquoi la justice se montra si implacable à leur égard. Pour la première fois, elle tenait des complices de Lupin, des complices avérés, indiscutables, et ces complices avaient commis un meurtre ! Que ce meurtre fût prémédité, que l'accusation d'assassinat pût être établie sur de fortes preuves, et c'était l'échafaud. Or, comme preuve, il y en avait tout au moins une, évidente : l'appel téléphonique de Léonard, quelques minutes avant sa mort « Au secours, à l'assassin... ils vont me tuer. » Cet appel désespéré, deux hommes l'avaient entendu, l'employé de service et l'un de ses camarades, qui en témoignèrent catégoriquement. Et c'est à la suite de cet appel que le commissaire de police, aussitôt prévenu, avait pris le chemin

de la villa Marie-Thérèse, escorté de ses hommes et d'un groupe de soldats en permission.

Dès les premiers jours Lupin eut la notion exacte du péril. La lutte si violente qu'il avait engagée contre la société entraînait dans une phase nouvelle et terrible. La chance tournait. Cette fois il s'agissait d'un meurtre, d'un acte contre lequel lui-même s'insurgeait – et non plus d'un de ces cambriolages amusants où, après avoir refait quelque rastaquouère, quelque financier véreux, il savait mettre les rieurs de son côté et se concilier l'opinion. Cette fois, il ne s'agissait plus d'attaquer, mais de se défendre et de sauver la tête de ses deux compagnons.

Une petite note que j'ai recopiée sur un des carnets où il expose le plus souvent et résume les situations qui l'embarrassent, nous montre la suite de ses réflexions :

« Tout d'abord une certitude : Gilbert et Vaucheray se sont joués de moi. L'expédition d'Enghien, en apparence destinée au cambriolage de la villa Marie-Thérèse, avait un but caché. Pendant toutes les opérations, ce but les obséda, et, sous les meubles comme au fond des placards ils ne cherchaient qu'une chose, et rien d'autre, le bouchon de cristal. Donc, si je veux voir clair dans les ténèbres, il faut avant tout que je sache à quoi m'en tenir là-dessus. Il est certain que, pour des raisons secrètes, ce mystérieux morceau de verre possède à leurs yeux une valeur immense... Et non pas seulement à leurs yeux, puisque, cette nuit, quelqu'un a eu l'audace et l'habileté de s'introduire dans mon appartement pour dérober l'objet en question. »

Ce vol, dont il était victime, intriguait singulièrement Lupin.

Deux problèmes, également insolubles, se posaient à son esprit. D'abord, quel était le mystérieux visiteur ? Gilbert seul, qui avait toute sa confiance et lui servait de secrétaire particulier, connaissait la retraite de la rue Matignon. Or, Gilbert était en prison. Fallait-il supposer que Gilbert, le trahissant, avait envoyé la police à ses trousses ? En ce cas, comment au lieu de l'arrêter, lui, Lupin, se fût-on contenté de prendre le bouchon de cristal ?

Mais il y avait quelque chose de beaucoup plus étrange. En admettant que l'on eût pu forcer les portes de son appartement – et cela, il devait bien l'admettre, quoique nul indice ne le prouvât – de quelle façon avait-on réussi à pénétrer dans la chambre ? Comme chaque soir, et selon une habitude dont il ne se départait jamais, il avait tourné la clef et mis le

verrou. Pourtant – fait irrécusable – le bouchon de cristal disparaissait sans que la serrure et le verrou eussent été touchés. Et, bien que Lupin se flattât d’avoir l’oreille fine, même pendant son sommeil, aucun bruit ne l’avait réveillé.

Il chercha peu. Il connaissait trop ces sortes d’énigmes pour espérer que celle-ci pût s’éclaircir autrement que par la suite des événements. Mais, très déconcerté, fort inquiet, il ferma aussitôt son entresol de la rue Matignon en se jurant qu’il n’y remettrait pas les pieds.

Et tout de suite il s’occupa de correspondre avec Gilbert et Vaucheray.

De ce côté un nouveau mécompte l’attendait. La justice, bien qu’elle ne pût établir sur des bases sérieuses la complicité de Lupin, avait décidé que l’affaire serait instruite, non pas en Seine-et-Oise, mais à Paris, et rattachée à l’instruction générale ouverte contre Lupin. Aussi Gilbert et Vaucheray furent-ils enfermés à la prison de la Santé. Or, à la Santé comme au Palais de Justice, on comprenait si nettement qu’il fallait empêcher toute communication entre Lupin et les détenus, qu’un ensemble de précautions minutieuses était prescrit par le Préfet de Police et minutieusement observé par les moindres subalternes. Jour et nuit, des agents éprouvés, toujours les mêmes, gardaient Gilbert et Vaucheray et ne les quittaient pas de vue.

Lupin qui, à cette époque, ne s’était pas encore promu – honneur de sa carrière – au poste de chef de la Sûreté, et qui, par conséquent, n’avait pu prendre, au Palais de Justice, les mesures nécessaires à l’exécution de ses plans, Lupin après quinze jours de tentatives infructueuses, dut s’incliner. Il le fit la rage au cœur et avec une inquiétude croissante.

« Le plus difficile dans une affaire, dit-il, souvent ce n’est pas d’aboutir, c’est de débiter. En l’occurrence, par où débiter ? Quel chemin suivre ? »

Il se retourna vers le député Daubrecq, premier possesseur du bouchon de cristal, et qui devait probablement en connaître l’importance. D’autre part, comment Gilbert était-il au courant des faits et des gestes du député Daubrecq ? Quels avaient été ses moyens de surveillance ? Qui l’avait renseigné sur l’endroit où Daubrecq passait la soirée de ce jour ? Autant de questions intéressantes à résoudre.

Tout de suite après le cambriolage de la villa Marie-Thérèse, Daubrecq avait pris ses quartiers d’hiver à Paris, et occupait son hôtel particulier, à gauche de ce petit square Lamartine, qui s’ouvre au bout de l’avenue Victor-Hugo.

Lupin, préalablement camouflé, l'aspect d'un vieux rentier qui flâne, la canne à la main, s'installa dans ces parages, sur les bancs du square et de l'avenue.

Dès le premier jour, une découverte le frappa. Deux hommes, vêtus comme des ouvriers, mais dont les allures indiquaient suffisamment le rôle, surveillaient l'hôtel du député. Quand Daubrecq sortait, ils se mettaient à sa poursuite et revenaient derrière lui. Le soir, sitôt les lumières éteintes, ils s'en allaient.

À son tour, Lupin les fila. C'étaient des agents de la Sûreté.

« Tiens, tiens, se dit-il, voici qui ne manque pas d'imprévu. Le Daubrecq est donc en suspicion ? »

Mais le quatrième jour, à la nuit tombante, les deux hommes furent rejoints par six autres personnages, qui s'entretinrent avec eux dans l'endroit le plus sombre du square Lamartine. Et, parmi ces nouveaux personnages, Lupin fut très étonné de reconnaître, à sa taille et à ses manières, le fameux Prasville, ancien avocat, ancien sportsman, ancien explorateur, actuellement favori de l'Élysée, et, qui, pour des raisons mystérieuses avait été imposé comme secrétaire général de la Préfecture.

Et brusquement Lupin se rappela : deux années auparavant, il y avait eu, place du Palais-Bourbon, un pugilat retentissant entre Prasville et le député Daubrecq. La cause, on l'ignorait. Le jour même, Prasville envoyait ses témoins. Daubrecq refusait de se battre.

Quelque temps après, Prasville était nommé secrétaire général.

« Bizarre... bizarre... », dit Lupin, qui demeura pensif, tout en observant le manège de Prasville.

À sept heures le groupe de Prasville s'éloigna un peu vers l'avenue Henri-Martin. La porte d'un petit jardin qui flanquait l'hôtel vers la droite, livra passage à Daubrecq. Les deux agents lui emboîtèrent le pas, et, comme lui, prirent le tramway de la rue Taitbout.

Aussitôt Prasville traversa le square et sonna. La grille reliait l'hôtel au pavillon de la concierge. Celle-ci vint ouvrir. Il y eut un rapide conciliabule, après lequel Prasville et ses compagnons furent introduits.

« Visite domiciliaire, secrète et illégale, dit Lupin. La stricte politesse eût voulu qu'on me convoquât. Ma présence est indispensable. »

Sans la moindre hésitation, il se rendit à l'hôtel, dont la porte n'était pas fermée, et, passant devant la concierge qui surveillait les alentours, il dit du

ton pressé de quelqu'un que l'on attend :

– Ces messieurs sont là ?

– Oui, dans le cabinet de travail.

Son plan était simple : rencontré, il se présentait comme fournisseur. Prétexte inutile. Il put, après avoir franchi un vestibule désert, entrer dans la salle à manger où il n'y avait personne, mais d'où il aperçut par les carreaux d'une baie vitrée qui séparait la salle du cabinet de travail, Prasville et ses cinq compagnons.

Prasville, à l'aide de fausses clefs, forçait tous les tiroirs. Puis il compulsait tous les dossiers, pendant que ses quatre compagnons extrayaient de la bibliothèque chacun des volumes, secouaient les pages et vérifiaient l'intérieur des reliures.

« Décidément, se dit Lupin, c'est un papier que l'on cherche... des billets de banque, peut-être... »

Prasville s'exclama :

– Quelle bêtise ! Nous ne trouvons rien...

Mais sans doute ne renonçait-il pas à trouver, car il saisit tout à coup les quatre flacons d'une cave à liqueur ancienne, ôta les quatre bouchons et les examina.

« Allons bon pensa Lupin, le voilà qui s'attaque, lui aussi, à des bouchons de carafe. Il ne s'agit donc pas d'un papier ? Vrai, je n'y comprends plus rien. »

Ensuite Prasville souleva et scruta divers objets, et il dit :

– Combien de fois êtes-vous venus ici ?

– Six fois l'hiver dernier, lui fut-il répondu.

– Et vous avez visité à fond ? Chacune des pièces, et pendant des jours entiers, puisqu'il était en tournée électorale.

– Cependant... cependant...

Et il reprit :

– Il n'a donc pas de domestique, pour l'instant ?

– Non, il en cherche. Il mange au restaurant, et la concierge entretient le ménage tant bien que mal. Cette femme nous est toute dévouée...

Durant près d'une heure et demie, Prasville s'obstina dans ses investigations, dérangeant et palpant tous les bibelots, mais en ayant soin de reposer chacun d'eux à la place exacte qu'il occupait. À neuf heures, les deux agents qui avaient suivi Daubrecq firent irruption.

- Le voilà qui revient...
- À pied ?
- À pied.
- Nous avons le temps ?
- Oh ! Oui !

Sans trop se hâter, Prasville et les hommes de la Préfecture, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur la pièce et s'être assurés que rien ne trahissait leur visite, se retirèrent.

La situation devenait critique pour Lupin. Il risquait, en partant, de se heurter à Daubrecq, en demeurant, de ne plus pouvoir sortir. Mais ayant constaté que les fenêtres de la salle à manger lui offraient une sortie directe sur le square, il résolut de rester. D'ailleurs, l'occasion de voir Daubrecq d'un peu près était trop bonne pour qu'il n'en profitât point, et, puisque Daubrecq venait de dîner, il y avait peu de chance pour qu'il entrât dans cette salle.

Il attendit donc, prêt à se dissimuler derrière un rideau de velours qui se tirait au besoin sur la baie vitrée.

Il perçut le bruit des portes. Quelqu'un entra dans le cabinet de travail et ralluma l'électricité. Il reconnut Daubrecq.

C'était un gros homme, trapu, court d'encolure, avec un collier de barbe grise, presque chauve, et qui portait toujours – car il avait les yeux très fatigués – un binocle à verres noirs par dessus ses lunettes.

Lupin remarqua l'énergie du visage, le menton carré, la saillie des os. Les poings étaient velus et massifs, les jambes torses, et il marchait, le dos voûté, en pesant alternativement sur l'une et sur l'autre hanche, ce qui lui donnait un peu l'allure d'un quadrumane. Mais un front énorme, tourmenté, creusé de vallons, hérissé de bosses, surmontait la face.

L'ensemble avait quelque chose de bestial, de répugnant, de sauvage. Lupin se rappela que, à la Chambre, on appelait Daubrecq « l'homme des Bois », et on l'appelait ainsi non pas seulement parce qu'il se tenait à l'écart et ne frayait guère avec ses collègues, mais aussi à cause de son aspect même, de ses façons, de sa démarche, de sa musculature puissante.

Il s'assit devant son bureau, tira de sa poche une pipe en écume, choisit parmi plusieurs paquets de tabac qui séchaient dans un vase, un paquet de maryland, déchira la bande, bourra sa pipe et l'alluma. Puis il se mit à écrire des lettres.

Au bout d'un moment, il suspendit sa besogne et demeura songeur, l'attention fixée sur un point de son bureau.

Vivement il prit une petite boîte à timbres qu'il examina. Ensuite, il vérifia la position de certains objets que Prasville avait touchés et replacés et il les scrutait du regard, les palpait de la main, se penchait sur eux, comme si certains signes, connus de lui seul, eussent pu le renseigner.

À la fin, il saisit la poire d'une sonnerie électrique et pressa le bouton.

Une minute après, la concierge se présentait.

Il lui dit :

– Ils sont venus, n'est-ce pas ?

Et, comme la femme hésitait, il insista :

– Voyons, Clémence, est-ce vous qui avez ouvert cette petite boîte à timbres ?

– Non, monsieur.

– Eh bien, j'en avais cacheté le couvercle avec une bande étroite de papier gommé. Cette bande a été brisée.

– Je peux pourtant certifier, commença la femme...

– Pourquoi mentir, dit-il, puisque je vous ai dit, moi-même, de vous prêter à toutes ces visites ?

– C'est que...

– C'est que vous aimez bien manger aux deux râteliers... Soit... Il lui tendit un billet de cinquante francs et répéta :

– Ils sont venus ?

– Oui, monsieur.

– Les mêmes qu'au printemps ?

– Oui, tous les cinq... avec un autre... qui les commandait.

– Un grand ?... brun ?...

– Oui.

Lupin vit la mâchoire de Daubrecq qui se contractait, et Daubrecq poursuivit :

– C'est tout ?

– Il en est venu un autre, après eux, qui les a rejoints... et puis, tout à l'heure, deux autres, les deux qui montent ordinairement la faction devant l'hôtel.

– Ils sont restés dans ce cabinet ?

– Oui, monsieur.



– Et ils sont repartis comme j’arrivais ? Quelques minutes avant, peut-être ?

– Oui, monsieur.

– C’est bien.

La femme s’en alla. Daubrecq se remit à sa correspondance. Puis, allongeant le bras, il inscrivit des signes sur un cahier de papier blanc qui se trouvait à l’extrémité de son bureau, et qu’il dressa ensuite, comme s’il eût voulu ne point le perdre de vue.

C’étaient des chiffres. Lupin put lire cette formule de soustraction :

$9-8=1$

Et Daubrecq, entre ses dents, articulait ces syllabes d’un air attentif.

– Pas le moindre doute, dit-il à haute voix.

Il écrivit encore une lettre, très courte, et, sur l’enveloppe, il traça cette adresse que Lupin déchiffra quand la lettre fut posée près du cahier de papier.

« Monsieur Prasville, secrétaire général de la Préfecture. »

Puis il sonna de nouveau.

– Clémence, dit-il à la concierge, est-ce que vous avez été à l’école dans votre jeune âge ?

– Dame, oui ! Monsieur.

– Et l’on vous a enseigné le calcul ?

– Mais, monsieur...

– C’est que vous n’êtes pas très forte en soustraction.

– Pourquoi donc ?

– Parce que vous ignorez que neuf moins huit égale un, et cela, vous voyez, c’est d’une importance capitale. Pas d’existence possible si vous ignorez cette vérité première.

Tout en parlant, il s’était levé et faisait le tour de la pièce, les mains au dos, et en se balançant sur ses hanches. Il le fit encore une fois. Puis, s’arrêtant devant la salle à manger, il ouvrit la porte.

– Le problème, d’ailleurs, peut s’énoncer autrement, dit-il. Qui de neuf ôte huit, reste un. Et celui qui reste, le voilà, hein ? L’opération est juste, et monsieur, n’est-il pas vrai ? Nous en fournit une preuve éclatante.

Il tapotait le rideau de velours dans les plis duquel Lupin s’était vivement enveloppé.

– En vérité, monsieur, vous devez étouffer là-dessous ? Sans compter que j’aurais pu me divertir à transpercer ce rideau à coups de dague... Rappelez-vous le délire d’Hamlet et la mort de Polonius... « C’est un rat, vous dis-je, un gros rat... » Allons, monsieur Polonius, sortez de votre trou.

C’était là une de ces postures dont Lupin n’avait pas l’habitude et qu’il exécrait. Prendre les autres au piège et se payer leur tête, il l’admettait, mais non point qu’on se gaussât de lui et qu’on s’esclaffât à ses dépens. Pourtant pouvait-il riposter ?

– Un peu pâle, monsieur Polonius... Tiens, mais, c’est le bon bourgeois qui fait le pied de grue dans le square depuis quelques jours ! De la police aussi, monsieur Polonius ? Allons, remettez-vous, je ne vous veux aucun mal... Mais vous voyez, Clémence, la justesse de mon calcul. Il est entré ici, selon vous, neuf mouchards. Moi, en revenant, j’en ai compté, de loin, sur l’avenue, une bande de huit. Huit ôtés de neuf reste un, lequel évidemment était resté ici en observation. Ecce Homo.

– Et après ? dit Lupin, qui avait une envie folle de sauter sur le personnage et de le réduire au silence.

– Après ? Mais rien du tout, mon brave. Que voulez-vous de plus ? La comédie est finie. Je vous demanderai seulement de porter au sieur Prasville, votre maître, cette petite missive que je viens de lui écrire. Clémence, veuillez montrer le chemin à M. Polonius. Et, si jamais il se présente, ouvrez-lui les portes toutes grandes. Vous êtes ici chez vous, monsieur Polonius. Votre serviteur...

Lupin hésita. Il eût voulu le prendre de haut, et lancer une phrase d’adieu, un mot de la fin, comme on en lance au théâtre du fond de la scène, pour se ménager d’une belle sortie et disparaître tout au moins avec les honneurs de la guerre. Mais sa défaite était si pitoyable qu’il ne trouva rien de mieux que d’enfoncer son chapeau sur la tête, d’un coup de poing, et de suivre la concierge en frappant des pieds. La revanche était maigre.

– Bougre de coquin ! cria-t-il une fois dehors et en se retournant vers les fenêtres de Daubrecq. Misérable ! Canaille ! Député ! Tu me la paieras, celle-là !... Ah ! Monsieur se permet... Ah ! Monsieur a le culot... Eh bien, je te jure Dieu, monsieur, qu’un jour ou l’autre...

Il écumait de rage, d’autant que, au fond de lui, il reconnaissait la force de cet ennemi nouveau, et qu’il ne pouvait nier la maîtrise déployée en cette affaire.

Le flegme de Daubrecq, l'assurance avec laquelle il roulait les fonctionnaires de la Préfecture, le mépris avec lequel il se prêtait aux visites de son appartement, et, pardessus tout, son sang-froid admirable, sa désinvolture et l'impertinence de sa conduite en face du neuvième personnage qui l'espionnait, tout cela dénotait un homme de caractère, puissant, équilibré, lucide, audacieux, sûr de lui et des cartes qu'il avait en mains.

Mais quelles étaient ces cartes ? Quelle partie jouait-il ? Qui tenait l'enjeu ? Et jusqu'à quel point se trouvait-on engagé de part et d'autre ? Lupin l'ignorait. Sans rien connaître, tête baissée il se jetait au plus fort de la bataille, entre des adversaires violemment engagés dont il ne savait ni la position, ni les armes, ni les ressources, ni les plans secrets. Car, enfin, il ne pouvait admettre que le but de tant d'efforts fût la possession d'un bouchon de cristal !

Une seule chose le réjouissait Daubrecq ne l'avait pas démasqué. Daubrecq le croyait inféodé à la police. Ni Daubrecq, ni la police par conséquent, ne soupçonnaient l'intrusion dans l'affaire d'un troisième larron. C'était son unique atout, atout qui lui donnait une liberté d'action à laquelle il attachait une importance extrême.

Sans plus tarder, il décacheta la lettre que Daubrecq lui avait remise pour le secrétaire général de la Préfecture. Elle contenait ces quelques lignes :

« À portée de ta main, mon bon Prasville... Tu l'as touché. Un peu plus, et ça y était... mais tu es trop bête. Et dire qu'on n'a pas trouvé mieux que toi pour me faire mordre la poussière. Pauvre France ! Au revoir, Prasville. Mais si je te pince sur le fait, tant pis pour toi, je tire.

« Signé : DAUBRECQ. »

« À portée de la main... se répéta Lupin, après avoir lu. Ce drôle écrit peut-être la vérité. Les cachettes les plus élémentaires sont les plus sûres. Tout de même, tout de même, il faudra que nous voyions cela... Et il faudra voir aussi pourquoi ce Daubrecq est l'objet d'une surveillance si étroite, et de se documenter quelque peu sur l'individu. »

Les renseignements que Lupin avait fait prendre, dans une agence spéciale, se résumaient ainsi :

Alexis Daubrecq, député des Bouches-du-Rhône depuis deux ans, siège parmi les indépendants ; opinions assez mal définies, mais situation

électorale très solide grâce aux énormes sommes qu'il dépense pour sa candidature. Aucune fortune. Cependant hôtel à Paris, villa à Enghien et à Nice, grosses pertes au jeu, sans qu'on sache d'où vient l'argent. Très influent, obtient ce qu'il veut, quoiqu'il ne fréquente pas les ministères, et ne paraisse avoir ni amitiés, ni relations dans les milieux politiques.

« Fiche commerciale, se dit Lupin en relisant cette note. Ce qu'il me faudrait, c'est une fiche intime, une fiche policière, qui me renseigne sur la vie privée du monsieur, et qui me permette de manœuvrer plus à l'aise dans ces ténèbres et de savoir si je ne patauge pas en m'occupant du Daubrecq. Bigre ! C'est que le temps marche ! »

Un des logis que Lupin habitait à cette époque, et où il revenait le plus souvent, était situé rue Chateaubriand, près de l'Arc de Triomphe. On l'y connaissait sous le nom de Michel Beaumont. Il y avait une installation assez confortable, et un domestique, Achille, qui lui était très dévoué, et dont la besogne consistait à centraliser les communications téléphoniques adressées à Lupin par ses affidés.

Rentré chez lui, Lupin apprit avec un grand étonnement qu'une ouvrière l'attendait depuis une heure au moins.

– Comment ? Mais personne ne vient jamais me voir ici ? Elle est jeune ?

– Non... Je ne crois pas.

– Tu ne crois pas !

– Elle porte une mantille sur la tête, à la place du chapeau, et on ne voit pas sa figure... C'est plutôt une employée... une personne de magasin pas élégante...

– Qui a-t-elle demandé ?

– M. Michel Beaumont, répondit le domestique.

– Bizarre. Et quel motif ?

– Elle m'a dit simplement que cela concernait l'affaire d'Enghien !... Alors, j'ai cru...

– Hein ! L'affaire d'Enghien ! Elle sait donc que je suis mêlé à cette affaire !... Elle sait donc qu'en s'adressant ici...

– Je n'ai rien pu obtenir d'elle, mais j'ai cru tout de même qu'il fallait la recevoir.

– Tu as bien fait. Où est-elle ?

– Au salon. J'ai allumé.

Lupin traversa vivement l'antichambre et ouvrit la porte du salon.

– Qu'est-ce que tu chantes ? dit-il à son domestique. Il n'y a personne.

– Personne ? fit Achille qui s'élança. En effet, le salon était vide.

– Oh ! Par exemple, celle-là est raide ! s'écria le domestique. Il n'y a pas plus de vingt minutes que je suis revenu voir par précaution. Elle était là. Je n'ai pourtant pas la berlue.

– Voyons, voyons, dit Lupin avec irritation. Où étais-tu pendant que cette femme attendait ?

– Dans le vestibule, patron ! Je n'ai pas quitté le vestibule une seconde ! Je l'aurais bien vue sortir, nom d'un chien !

– Cependant elle n'est plus là...

– Évidemment... évidemment... gémit le domestique, ahuri... Elle aura perdu patience, et elle s'en est allée. Mais je voudrais bien savoir par où, crebleu !

– Par où ? dit Lupin... pas besoin d'être sorcier pour le savoir.

– Comment ?

– Par la fenêtre. Tiens, elle est encore entrebâillée... nous sommes au rez-de-chaussée... la rue est presque toujours déserte, le soir... Il n'y a pas de doute.

Il regardait autour de lui et s'assurait que rien n'avait été enlevé ni dérangé. D'ailleurs, la pièce ne contenait aucun bibelot précieux, aucun papier important, qui eût pu expliquer la visite, puis la disparition soudaine de la femme. Et cependant, pourquoi cette fuite inexplicable ?...

– Il n'y a pas eu de téléphone aujourd'hui ? demanda-t-il.

– Non.

– Pas de lettre ce soir ?

– Si, une lettre par le dernier courrier.

– Donne.

– Je l'ai mise, comme d'habitude, sur la cheminée de monsieur.

La chambre de Lupin était contiguë au salon, mais Lupin avait condamné la porte qui faisait communiquer les deux pièces. Il fallut donc repasser par le vestibule.

Lupin alluma l'électricité et, au bout d'un instant, déclara :

– Je ne vois pas...

– Si... je l'ai posée près de la coupe.

– Il n'y a rien du tout.

– Monsieur cherche mal.

Mais Achille eut beau déplacer la coupe, soulever la pendule, se baisser... la lettre n'était pas là.

– Ah ! Crénom... crénom..., murmura-t-il. C'est elle... c'est elle qui l'a volée... et puis quand elle a eu la lettre, elle a fichu le camp... Ah ! La garce...

Lupin objecta :

– Tu es fou Il n'y a pas de communication entre les deux pièces.

– Alors qui voulezvous que ce soit, patron ?

Ils se turent tous les deux. Lupin s'efforçait de contenir sa colère et de rassembler ses idées.

Il interrogea :

– Tu as examiné cette lettre ?

– Oui !

– Elle n'avait rien de particulier ?

– Rien. Une enveloppe quelconque, avec une adresse au crayon.

– Ah !... au crayon ?

Oui, et comme écrite en hâte, griffonnée plutôt.

– La formule de l'adresse... Tu l'as retenue ? demanda Lupin avec une certaine angoisse.

– Je l'ai retenue parce qu'elle m'a paru drôle...

– Parle ! Mais parle donc !

– « Monsieur de Beaumont Michel. »

Lupin secoua vivement son domestique.

– Il y avait « de » Beaumont ? Tu en es sûr ? Et « Michel » après Beaumont ?

– Absolument certain.

– Ah ! murmura Lupin d'une voix étranglée... c'était une lettre de Gilbert !

Il demeurait immobile, un peu pâle, et la figure contractée. À n'en point douter, c'était une lettre de Gilbert ! C'était la formule que, sur son ordre, depuis des années, Gilbert employait toujours pour correspondre avec lui. Ayant enfin trouvé, du fond de sa prison – et après quelle attente ! Au prix de quelles ruses ! – ayant enfin trouvé le moyen de faire jeter une lettre à la poste, Gilbert avait écrit précipitamment cette lettre. Et voilà qu'on l'interceptait Que contenait-elle ? Quelles instructions donnait le

malheureux prisonnier ? Quel secours implorait-il ? Quel stratagème proposait-il ?

Lupin examina la chambre, laquelle, contrairement au salon, contenait des papiers importants. Mais, aucune des serrures n'ayant été fracturée, il fallait bien admettre que la femme n'avait pas eu d'autre but que de prendre la lettre de Gilbert. Se contraignant à demeurer calme, il reprit :

- La lettre est arrivée pendant que la femme était là ?
- En même temps. La concierge sonnait au même moment.
- Elle a pu voir l'enveloppe ?
- Oui.

La conclusion se tirait donc d'elle-même. Restait à savoir comment la visiteuse avait pu effectuer ce vol. En se glissant, par l'extérieur, d'une fenêtre à l'autre ? Impossible : Lupin retrouva la fenêtre de sa chambre fermée. En ouvrant la porte de communication ? Impossible : Lupin la retrouva close, barricadée de ses deux verrous extérieurs.

Pourtant on ne passe pas au travers d'un mur par une simple opération de la volonté. Pour entrer quelque part, et en sortir, il faut une issue et, comme l'acte avait été accompli en l'espace de quelques minutes, il fallait, en l'occurrence, que l'issue fût antérieure, qu'elle fût déjà pratiquée dans le mur et connue évidemment de la femme. Cette hypothèse simplifiait les recherches en les concentrant sur la porte, car le mur, tout nu, sans placard, sans cheminée, sans tenture ne pouvait dissimuler aucun passage.

Lupin regagna le salon et se mit en mesure d'étudier la porte. Mais tout de suite il tressaillit. Au premier coup d'œil, il constatait que, à gauche, en bas, un des six petits panneaux placés entre les barres transversales du battant, n'occupait pas sa position normale, et que la lumière ne le frappait pas d'aplomb. S'étant penché, il aperçut deux menues pointes de fer qui soutenaient le panneau à la manière d'une plaque de bois derrière un cadre. Il n'eut qu'à les écarter. Le panneau se détacha.

Achille poussa un cri de stupéfaction. Mais Lupin objecta :

– Et après ? En sommes-nous plus avancés ? Voilà un rectangle vide d'environ quinze à dix-huit centimètres de longueur sur quarante de hauteur. Tu ne vas pas prétendre que cette femme ait pu se glisser par un orifice qui serait déjà trop étroit pour un enfant de dix ans, si maigre qu'il fût !

– Non, mais elle a pu passer le bras, et tirer les verrous.

– Le verrou du bas, oui, dit Lupin. Mais le verrou du haut, non, la distance est beaucoup trop grande. Essaie et tu verras.

Achille dut, en effet, y renoncer.

– Alors ? dit-il.

Lupin ne répondit pas. Il resta longtemps à réfléchir.

Puis, soudain, il ordonna :

– Mon chapeau... mon pardessus...

Il se hâtait, pressé par une idée impérieuse. Dehors, il se jeta dans un taxi.

– Rue Matignon, et vite...

À peine arrivé devant l'entrée du logement où le bouchon de cristal lui avait été repris, il sauta de voiture, ouvrit son entrée particulière, monta l'étage, courut au salon, alluma et s'accroupit devant la porte qui communiquait avec sa chambre.

Il avait deviné. Un des petits panneaux se détachait également.

Et de même qu'en son autre demeure de la rue Chateaubriand, l'orifice, suffisant pour qu'on y passât le bras et l'épaule, ne permettait pas qu'on tirât le verrou supérieur.

– Tonnerre de malheur ! s'exclamat-il, incapable de maîtriser plus longtemps la rage qui bouillonnait en lui depuis deux heures, tonnerre de nom d'un chien, je n'en finirai donc pas avec cette histoire-là !

De fait, une malchance incroyable s'acharnait après lui et le réduisait à tâtonner au hasard, sans que jamais il lui fût possible d'utiliser les éléments de réussite que son obstination ou que la force même des choses mettaient entre ses mains. Gilbert lui confiait le bouchon de cristal. Gilbert lui envoyait une lettre. Tout cela disparaissait à l'instant même.

Et ce n'était plus, comme il avait pu le croire jusqu'ici, une série de circonstances fortuites, indépendantes les unes des autres. Non. C'était manifestement l'effet d'une volonté adverse poursuivant un but défini avec une habileté prodigieuse et une adresse inconcevable, l'attaquant lui, Lupin, au fond même de ses retraites les plus sûres, et le déconcertant par des coups si rudes et si imprévus qu'il ne savait même pas contre qui il lui fallait se défendre. Jamais encore, au cours de ses aventures, il ne s'était heurté à de pareils obstacles.

Et, au fond de lui, grandissait peu à peu une peur obsédante de l'avenir. Une date luisait devant ses yeux, la date effroyable qu'il assignait



inconsciemment à la justice pour faire son œuvre de vengeance, la date à laquelle, par un matin d'avril, monteraient sur l'échafaud deux hommes qui avaient marché à ses côtés, deux camarades qui subiraient l'épouvantable châtement.

## *La vie privée d'Alexis Daubrecq*

### Table des matières

En entrant chez lui après son déjeuner, le lendemain de ce jour où la police avait exploré son domicile, le député Daubrecq fut arrêté par Clémence, sa concierge. Celle-ci avait réussi à trouver une cuisinière en qui l'on pouvait avoir toute confiance.

Cette cuisinière, qui se présenta quelques minutes plus tard, exhiba des certificats de premier ordre, signés par des personnes auprès desquelles il était facile de prendre des informations. Très active, quoique d'un certain âge, elle acceptait de faire le ménage à elle seule sans l'aide d'aucun domestique, condition imposée par Daubrecq, qui préférait réduire les chances d'être espionné.

Comme, en dernier lieu, elle était placée chez un membre du Parlement, le comte Saulevat, Daubrecq téléphona aussitôt à son collègue. L'intendant du comte Saulevat donna sur elle les meilleurs renseignements. Elle fut engagée.

Dès qu'elle eut apporté sa malle, elle se mit à l'ouvrage, nettoya toute la journée et prépara le repas.

Daubrecq dîna et sortit.

Vers onze heures, la concierge étant couchée, elle entrebâilla avec précaution la grille du jardin. Un homme approcha.

– C'est toi ? dit-elle.

– Oui, c'est moi, Lupin.

Elle le conduisit dans la chambre qu'elle occupait au troisième étage, sur le jardin, et, tout de suite, elle se lamenta :

– Encore des trucs, et toujours des trucs ! Tu ne peux donc pas me laisser tranquille, au lieu de m'employer à des tas de besognes !

– Que veux-tu, ma bonne Victoire, quand il me faut une personne d'apparence respectable et de mœurs incorruptibles, c'est à toi que je pense. Tu dois être flattée.

– Et c’est comme ça que tu t’émeus ! gémit-elle. Tu me jettes une fois de plus dans la gueule du loup, et ça te fait rigoler.

– Qu’est-ce que tu risques ?

– Comment ce que je risque ! Tous mes certificats sont faux.

– Les certificats sont toujours faux.

– Et si M. Daubrecq s’en aperçoit ? S’il se renseigne ?

– Il s’est renseigné.

– Hein ! Qu’est-ce que tu dis ?

– Il a téléphoné à l’intendant du comte Saulevat, chez qui, soi-disant, tu as eu l’honneur de servir.

– Tu vois, je suis fichue.

– L’intendant du comte n’a pas tari d’éloges à ton propos.

– Il ne me connaît pas.

– Mais moi, je le connais. C’est moi qui l’ai fait placer chez le comte Saulevat. Alors, tu comprends...

Victoire parut un peu calmée.

– Enfin ! Qu’il soit fait selon la volonté de Dieu... ou plutôt selon la tienne. Et quel est mon rôle dans tout cela ?

– Me coucher ici, d’abord. Tu m’as jadis nourri de ton lait. Tu peux bien m’offrir la moitié de ta chambre. Je dormirai sur le fauteuil.

– Et après ?

– Après ? Me fournir les aliments nécessaires.

– Et après ?

– Après ? Entreprendre de concert avec moi, et sous ma direction, toute une série de recherches ayant pour but...

– Ayant pour but ?

– La découverte de l’objet précieux dont je t’ai parlé.

– Quoi ?

– Un bouchon de cristal.

– Un bouchon de cristal... Jésus-Marie Quel métier ! Et si on ne le trouve pas, ton sacré bouchon ?

Lupin lui saisit doucement le bras, et d’une voix grave :

– Si on ne le trouve pas, Gilbert, le petit Gilbert que tu connais et que tu aimes bien, a beaucoup de chances d’y laisser sa tête, ainsi que Vaucheray.

– Vaucheray, ça m’est égal... une canaille comme lui ! Mais Gilbert...

– Tu as lu les journaux, ce soir ? L'affaire tourne de plus en plus mal. Vaucheray, comme de juste, accuse Gilbert d'avoir frappé le domestique et il arrive précisément que le couteau dont Vaucheray s'est servi appartenait à Gilbert. La preuve en a été faite, ce matin. Sur quoi, Gilbert, qui est intelligent, mais qui manque d'estomac, a bafouillé et s'est lancé dans des histoires et des mensonges qui achèveront de le perdre. Voilà où nous en sommes. Veux-tu m'aider ?

À minuit le député rentra.

Dès lors, et durant plusieurs jours, Lupin modela sa vie sur celle de Daubrecq. Aussitôt que celui-ci quittait l'hôtel, Lupin commençait ses investigations.

Il les poursuivait avec méthode, divisant chacune des pièces en secteurs qu'il n'abandonnait qu'après avoir interrogé les plus petits recoins, et, pour ainsi dire, épuisé toutes les combinaisons possibles.

Victoire cherchait aussi. Et rien n'était oublié. Pieds de table, bâtons de chaises, lames de parquets, moulures, cadres de glaces ou de tableaux, pendules, socles de statuettes, ourlets de rideaux, appareils téléphoniques ou appareils d'électricité, on passait en revue tout ce qu'une imagination ingénieuse aurait pu choisir comme cachette.

Et l'on surveillait aussi les moindres actes du député, ses gestes les plus inconscients, ses regards, les livres qu'il lisait, les lettres qu'il écrivait.

C'était chose facile ; il semblait vivre au grand jour. Jamais une porte n'était fermée. Il ne recevait aucune visite. Et son existence fonctionnait avec une régularité de mécanisme. L'après-midi il allait à la Chambre, le soir au cercle.

– Pourtant, disait Lupin, il doit bien y avoir quelque chose qui n'est pas catholique dans tout cela.

– Rien que je te dis, gémissait Victoire, tu perds ton temps, et nous nous ferons pincer.

La présence des agents de la Sûreté et leurs allées et venues sous les fenêtres l'affolaient. Elle ne pouvait admettre qu'ils fussent là pour une autre raison que pour la prendre au piège, elle, Victoire. Et chaque fois qu'elle se rendait au marché, elle était toute surprise qu'un de ces hommes ne lui mît pas la main sur l'épaule.

Un jour elle revint, bouleversée. Son panier de provisions tremblait à son bras.

– Eh bien, qu’y a-t-il, ma bonne Victoire, lui dit Lupin, tu es verte.

– Verte... n’est-ce pas ?... Il y a de quoi...

Elle dut s’asseoir, et ce n’est qu’après bien des efforts qu’elle réussit à bégayer :

– Un individu... un individu qui m’a abordée... chez la fruitière...

– Bigre ! Il voulait t’enlever ?

– Non... il m’a remis une lettre...

– Et tu te plains ? Une déclaration d’amour, évidemment !

– Non... « C’est pour votre patron », qu’il a dit. « Mon patron » que j’ai dit. « Oui, pour le monsieur qui habite votre chambre. »

– Hein !

Cette fois Lupin avait tressailli.

– Donne-moi ça, fit-il, en lui arrachant l’enveloppe.

L’enveloppe ne portait aucune adresse.

Mais il y en avait une autre, à l’intérieur, sur laquelle il lut :

« Monsieur Arsène Lupin, aux bons soins de Victoire. »

– Fichtre ! murmura-t-il, celle-ci est raide.

Il déchira cette seconde enveloppe. Elle contenait une feuille de papier, avec ces mots écrits en grosses majuscules :

« Tout ce que vous faites est inutile et dangereux... Abandonnez la partie... »

Victoire poussa un gémissement et s’évanouit. Quant à Lupin, il se sentit rougir jusqu’aux oreilles, comme si on l’eût outragé de la façon la plus grossière. Il éprouvait cette humiliation d’un duelliste dont les intentions les plus secrètes seraient annoncées à haute voix par un adversaire ironique.

D’ailleurs il ne souffla mot. Victoire reprit son service. Lui, il resta dans sa chambre, toute la journée, à réfléchir.

Le soir, il ne dormit pas.

Et il ne cessait de se répéter :

« À quoi bon réfléchir ? Je me heurte à l’un de ces problèmes que l’on ne résout pas par la réflexion. Il est certain que je ne suis pas seul dans l’affaire, et que, entre Daubrecq et la police, il y a, outre le troisième larron que je suis, un quatrième larron qui marche pour son compte, et qui me connaît, et qui lit clairement dans mon jeu. Mais quel est ce quatrième

larron ? Et puis, est-ce que je ne me trompe pas ? Et puis... Ah ! zut... dormons ! »

Mais il ne pouvait dormir, et une partie de la nuit s'écoula de la sorte.

Or, vers quatre heures du matin, il lui sembla entendre du bruit dans la maison. Il se leva précipitamment, et, du haut de l'escalier, il aperçut Daubrecq qui descendait le premier étage et se dirigeait ensuite vers le jardin.

Une minute plus tard le député, après avoir ouvert la grille, rentra avec un individu dont la tête était enfouie au fond d'un vaste col de fourrure, et le conduisit dans son cabinet de travail.

En prévision d'une éventualité de ce genre, Lupin avait pris ses précautions. Comme les fenêtres du cabinet et celles de sa chambre, situées derrière la maison, donnaient sur le jardin, il accrocha à son balcon une échelle de corde qu'il déroula doucement, et le long de laquelle il descendit jusqu'au niveau supérieur des fenêtres du cabinet.

Des volets masquaient ces fenêtres. Mais comme elles étaient rondes, une imposte en demi-cercle restait libre, et Lupin, bien qu'il lui fût impossible d'entendre, put discerner tout ce qui se passait à l'intérieur.

Aussitôt il constata que la personne qu'il avait prise pour un homme était une femme – une femme encore jeune, quoique sa chevelure noire se mêlât de cheveux gris, une femme d'une élégance très simple, haute de taille, et dont le beau visage avait cette expression lasse et mélancolique que donne l'habitude de souffrir.

« Où diable l'ai-je vue ? se demanda Lupin. Car, sûrement, ce sont là des traits, un regard, une physionomie que je connais. »

Debout, appuyée contre la table, impassible, elle écoutait Daubrecq. Celui-ci, debout également, lui parlait avec animation. Il tournait le dos à Lupin, mais Lupin s'étant penché, aperçut une glace où se reflétait l'image du député. Et il fut effrayé de voir avec quels yeux étranges, avec quel air de désir brutal et sauvage il regardait sa visiteuse.

Elle-même dut en être gênée, car elle s'assit et baissa les paupières. Daubrecq alors s'inclina vers elle, et il semblait prêt à l'entourer de ses longs bras aux poings énormes. Et, tout à coup, Lupin s'avisa que de grosses larmes roulaient sur le triste visage de la femme.

Est-ce la vue de ces larmes qui fit perdre la tête à Daubrecq ? D'un mouvement brusque il étreignit la femme et l'attira contre lui. Elle le

repoussa avec une violence haineuse. Et tous deux, après une courte lutte où la figure de l'homme apparut à Lupin, atroce et convulsée, tous deux, dressés l'un contre l'autre, ils s'apostrophèrent comme des ennemis mortels.

Puis ils se turent. Daubrecq s'assit, il avait un air méchant, dur, ironique aussi. Et il parla de nouveau en frappant la table à petits coups secs, comme s'il posait des conditions.

Elle ne bougeait plus. Elle le dominait de tout son buste hautain, distraite, et les yeux vagues. Lupin ne la quittait pas du regard, captivé par ce visage énergique et douloureux, et il recherchait vainement à quel souvenir la rattacher, lorsqu'il s'aperçut qu'elle avait tourné légèrement la tête et qu'elle remuait le bras de façon imperceptible.

Et son bras s'écartait de son buste, et Lupin vit qu'il y avait à l'extrémité de cette table une carafe coiffée d'un bouchon à tête d'or. La main atteignit la carafe, tâtonna, s'éleva doucement et saisit le bouchon. Un mouvement de tête rapide, un coup d'œil, puis le bouchon fut remis à sa place. Sans aucun doute ce n'était pas cela que la femme espérait.

« Crebleu ! se dit Lupin, elle aussi est en quête du bouchon de cristal. Décidément, l'affaire se complique tous les jours. »

Mais, ayant de nouveau observé la visiteuse, il fut stupéfait de noter l'expression subite et imprévue de son visage, une expression terrible, implacable, féroce. Et il vit que la main continuait son manège autour de la table, et que, par un glissement ininterrompu, par une manœuvre sournoise, elle repoussait des livres et, lentement, sûrement, approchait d'un poignard dont la lame brillait parmi les feuilles éparses.

Nerveusement elle agrippa le manche.

Daubrecq continuait à discourir. Au-dessus de son dos, sans trembler, la main s'éleva peu à peu, et Lupin voyait les yeux hagards et forcenés de la femme qui fixaient le point même de la nuque qu'elle avait choisi pour y planter son couteau.

« Vous êtes en train de faire une bêtise, ma belle madame », pensa Lupin.

Et il songeait déjà au moyen de s'enfuir et d'emmener Victoire.

Elle hésitait pourtant, le bras dressé. Mais ce ne fut qu'une défaillance brève. Elle serra les dents. Toute sa face, contractée par la haine, se tordit davantage encore. Et elle fit le geste effroyable.

Au même instant, Daubrecq s'aplatissait, bondissait de sa chaise, et, se retournant, attrapait au vol le frêle poignet de la femme.

Chose curieuse, il ne lui adressa aucun reproche, comme si l'acte qu'elle avait tenté ne l'eût point surpris plus qu'un acte ordinaire, très naturel, et très simple. Il haussa les épaules, en homme habitué à courir ces sortes de dangers, et il marcha de long en large, silencieux.

Elle avait lâché l'arme et elle pleurait, la tête entre ses mains, avec des sanglots qui la secouaient tout entière.

Puis il revint près d'elle et lui dit quelques paroles en frappant encore sur la table.

Elle fit signe que non, et, comme il insistait, à son tour elle frappa violemment du pied, en criant, et si fort que Lupin entendit :

– Jamais !... Jamais !...

Alors, sans un mot de plus, il alla chercher le manteau de fourrure qu'elle avait apporté et le posa sur les épaules de la femme, tandis qu'elle s'enveloppait le visage d'une dentelle.

Et il la reconduisit.

Deux minutes plus tard, la grille du jardin se refermait.

« Dommage que je ne puisse pas courir après cette étrange personne et jaser un peu avec elle sur le Daubrecq. M'est avis qu'à nous deux on ferait de la bonne besogne. »

En tout cas, il y avait un point à éclaircir. Le député Daubrecq, dont la vie était si réglée, si exemplaire en apparence, ne recevait-il pas certaines visites, la nuit, alors que l'hôtel n'était plus surveillé par la police ?

Il chargea Victoire de prévenir deux hommes de sa bande pour qu'ils eussent à faire le guet pendant plusieurs jours. Et lui-même, la nuit suivante, se tint éveillé.

Comme la veille, à quatre heures du matin, il entendit du bruit. Comme la veille, le député introduisit quelqu'un.

Lupin descendit vivement son échelle et tout de suite, en arrivant au niveau de l'imposte, il aperçut un homme qui se traînait aux pieds de Daubrecq, qui lui embrassait les genoux avec un désespoir frénétique, et qui, lui aussi, pleurait, pleurait convulsivement.

Plusieurs fois, Daubrecq le repoussa en riant, mais l'homme se cramponnait. On eût dit qu'il était fou, et ce fut dans un véritable accès de folie que, se relevant à moitié, il empoigna le député à la gorge et le



renversa sur un fauteuil. Daubrecq se débattit, impuissant d'abord et les veines gonflées. Mais, d'une force peu commune, il ne tarda pas à reprendre le dessus et à réduire son adversaire à l'immobilité.

Le tenant alors d'une main, de l'autre il le gifla, deux fois, à toute volée.

L'homme se releva lentement. Il était livide et vacillait sur ses jambes. Il attendit un moment, comme pour reprendre son sang-froid. Et, avec un calme effrayant, il tira de sa poche un revolver qu'il braqua sur Daubrecq.

Daubrecq ne broncha pas. Il souriait même d'un air de défi, et sans plus s'émouvoir que s'il eût été visé par le pistolet d'un enfant.

Durant quinze à vingt secondes peut-être, l'homme resta le bras tendu, en face de son ennemi. Puis, toujours avec la même lenteur où se révélait une maîtrise d'autant plus impressionnante qu'elle succédait à une crise d'agitation extrême, il rentra son arme et, dans une autre poche, saisit son portefeuille.

Daubrecq s'avança.

Le portefeuille fut déplié. Une liasse de billets de banque apparut.

Daubrecq s'en empara vivement et les compta.

C'étaient des billets de mille francs.

Il y en avait trente.

L'homme regardait. Il n'eut pas un geste de révolte, pas une protestation. Visiblement, il comprenait l'inutilité des paroles. Daubrecq était de ceux qu'on ne fléchit pas. Pourquoi perdrait-il son temps à le supplier, ou même à se venger de lui par des outrages et des menaces vaines ? Pouvait-il atteindre cet ennemi inaccessible ? La mort même de Daubrecq ne le délivrerait pas de Daubrecq.

Il prit son chapeau et s'en alla.

À onze heures du matin, en rentrant du marché, Victoire remit à Lupin un mot que lui envoyaient ses complices.

Il lut :

« L'homme qui est venu cette nuit chez Daubrecq est le député Langeroux, président de la gauche indépendante. Peu de fortune. Famille nombreuse. »

« Allons, se dit Lupin, Daubrecq n'est autre chose qu'un maître chanteur, mais, saperlotte les moyens d'action qu'il emploie sont rudement efficaces ! »

Les événements donnèrent une nouvelle force à la supposition de Lupin. Trois jours après, il vint un autre visiteur qui remit à Daubrecq une somme importante. Et il en vint un autre le surlendemain, qui laissa un collier de perles.

Le premier se nommait Dechaumont, sénateur, ancien ministre. Le second était le marquis d'Aibufex, député bonapartiste, ancien chef du bureau politique du prince Napoléon.

Pour ces deux-là, la scène fut à peu près semblable à l'entretien du député Langeroux, scène violente et tragique qui se termina par la victoire de Daubrecq.

« Et ainsi de suite, pensa Lupin, quand il eut ces renseignements. J'ai assisté à quatre visites. Je n'en saurai pas davantage s'il y en a dix, vingt ou trente... Il me suffit de connaître, par mes amis en faction, le nom des visiteurs. Irai-je les voir ?... Pour quoi faire ? Ils n'ont aucune raison pour se confier à moi. D'autre part, dois-je m'attarder ici à des investigations qui n'avancent pas, et que Victoire peut tout aussi bien continuer seule ? »

Il était fort embarrassé. Les nouvelles de l'instruction dirigée contre Gilbert et Vaucheray devenaient de plus en plus mauvaises, les jours s'écoulaient, et il n'était pas une heure sans se demander, et avec quelle angoisse, si tous ses efforts n'aboutiraient pas, en admettant qu'il réussît, à des résultats dérisoires et absolument étrangers au but qu'il poursuivait. Car enfin, une fois démêlées les manœuvres clandestines de Daubrecq, aurait-il pour cela les moyens de secourir Gilbert et Vaucheray ?

Ce jour-là, un incident mit fin à son indécision. Après le déjeuner, Victoire entendit, par bribes, une conversation téléphonique de Daubrecq.

De ce que rapporta Victoire, Lupin conclut que le député avait rendez-vous à huit heures et demie avec une dame, et qu'il devait la conduire dans un théâtre.

– Je prendrai une baignoire, comme il y a six semaines, avait dit Daubrecq.

Et il avait ajouté, en riant :

– J'espère que, pendant ce temps-là, je ne serai pas cambriolé.

Pour Lupin, les choses ne firent pas de doute. Daubrecq allait employer sa soirée de la même façon qu'il l'avait employée six semaines auparavant, tandis que l'on cambriolait sa villa d'Enghien. Connaître la personne qu'il devait retrouver, savoir peut-être aussi comment Gilbert et Vaucheray

avaient appris que l'absence de Daubrecq durerait de huit heures du soir à une heure du matin, c'était d'une importance capitale.

Pendant l'après-midi, avec l'assistance de Victoire, et sachant par elle que Daubrecq rentrait dîner plus tôt que de coutume, Lupin sortit de l'hôtel.

Il passa chez lui, rue Chateaubriand, manda par téléphone trois de ses amis, endossa un frac, et se fit, comme il disait, sa tête de prince russe, à cheveux blonds et à favoris coupés ras.

Les complices arrivèrent en automobile.

À ce moment, Achille, le domestique, lui apporta un télégramme adressé à M. Michel Beaumont, rue Chateaubriand. Ce télégramme était ainsi conçu :

« Ne venez pas au théâtre ce soir. Votre intervention risque de tout perdre. »

Sur la cheminée, près de lui, il y avait un vase de fleurs. Lupin le saisit et le brisa en morceaux.

« C'est entendu, c'est entendu, grinça-t-il. On joue avec moi comme j'ai l'habitude de jouer avec les autres. Mêmes procédés. Mêmes artifices. Seulement, voilà, il y a cette différence... »

Quelle différence ? Il n'en savait trop rien. La vérité, c'est qu'il était déconcerté, lui aussi, troublé jusqu'au fond de l'être, et qu'il ne continuait à agir que par obstination, pour ainsi dire par devoir, et sans apporter à la besogne sa belle humeur et son entrain ordinaires.

– Allons-y ! dit-il à ses complices.

Sur son ordre, le chauffeur les arrêta non loin du square Lamartine, mais n'éteignit pas le moteur. Lupin prévoyait que Daubrecq, pour échapper aux agents de la Sûreté qui gardaient l'hôtel, sauterait dans quelque taxi, et il ne voulait pas se laisser distancer.

Il comptait sans l'habileté de Daubrecq.

À sept heures et demie, la grille du jardin fut ouverte à deux battants, une lueur vive jaillit, et rapidement une motocyclette franchit le trottoir, longea le square, tourna devant l'auto et fila vers le Bois à une allure telle qu'il eût été absurde de se mettre à sa poursuite.

– Bon voyage, monsieur Dumollet, dit Lupin, qui essaya de plaisanter, mais qui, au fond, ne dérangeait pas.

Il observa ses complices avec l'espoir que l'un d'eux se permettrait un sourire moqueur. Comme il eût été heureux de passer ses nerfs sur celui-là !

– Rentrons, dit-il au bout d'un instant.

Il leur offrit à dîner, puis il fuma un cigare et ils repartirent en automobile et firent la tournée des théâtres, en commençant par ceux d'opérette et de vaudeville, pour lesquels il supposait que Daubrecq et sa dame devaient avoir quelque préférence. Il prenait un fauteuil, inspectait les baignoires et s'en allait.

Il passa ensuite aux théâtres plus sérieux, à la Renaissance, au Gymnase.

Enfin, à dix heures du soir, il aperçut au Vaudeville une baignoire presque entièrement masquée de ses deux paravents et, moyennant finances, il apprit de l'ouvreuse qu'il y avait là un monsieur d'un certain âge, gros et petit, et une dame voilée d'une dentelle épaisse.

La baignoire voisine étant libre, il la prit, retourna vers ses amis afin de leur donner les instructions nécessaires et s'installa près du couple.

Durant l'entracte, à la lumière plus vive, il discerna le profil de Daubrecq. La dame restait dans le fond, invisible.

Tous deux parlaient à voix basse, et, lorsque le rideau se releva, ils continuèrent à parler, mais de telle façon que Lupin ne distinguait pas une parole.

Dix minutes s'écoulèrent. On frappa à leur porte. C'était un inspecteur du théâtre.

– Monsieur le député Daubrecq, n'est-ce pas ? interrogea-t-il.

– Oui, fit Daubrecq d'une voix étonnée. Mais comment savez-vous mon nom ?

– Par une personne qui vous demande au téléphone et qui m'a dit de m'adresser à la baignoire 22.

– Mais qui cela ?

– Monsieur le marquis d'Albufex.

– Hein ?... Quoi ?

– Que dois-je répondre ?

– Je viens... je viens...

Daubrecq s'était levé précipitamment et suivait l'inspecteur.

Il n'avait pas disparu que Lupin surgissait de sa baignoire. Il crocheta la porte voisine et s'assit auprès de la dame.

Elle étouffa un cri.

– Taisez-vous, ordonna-t-il... j'ai à vous parler, c'est de toute importance.

– Ah !... fit-elle entre ses dents... Arsène Lupin.

Il fut ahuri. Un instant, il demeura coi, la bouche béante. Cette femme le connaissait ! Et non seulement elle le connaissait, mais elle l'avait reconnu malgré son déguisement ! Si accoutumé qu'il fût aux événements les plus extraordinaires et les plus insolites, celui-ci le déconcertait.

Il ne songea même pas à protester et balbutia :

– Vous savez donc ?... vous savez ?...

Brusquement, avant qu'elle eût le temps de se défendre, il écarta le voile de la dame.

– Comment est-ce possible ? murmura-t-il, avec une stupeur croissante.

C'était la femme qu'il avait vue chez Daubrecq quelques jours auparavant, la femme qui avait levé son poignard sur Daubrecq, et qui avait voulu le frapper de toute sa force haineuse.

À son tour, elle parut bouleversée.

– Quoi vous m'avez vue déjà ?...

– Oui, l'autre nuit, dans son hôtel... j'ai vu votre geste...

Elle fit un mouvement pour s'enfuir. Il la retint et vivement :

– Il faut que je sache qui vous êtes... C'est pour le savoir que j'ai fait téléphoner à Daubrecq.

Elle s'effara.

– Comment, ce n'est donc pas le marquis d'Albufex ?

– Non, c'est un de mes complices.

– Alors, Daubrecq va revenir...

– Oui, mais nous avons le temps... Écoutez-moi... Il faut que nous nous retrouvions... Il est votre ennemi. Je vous sauverai de lui...

– Pourquoi ? Dans quel but ?

– Ne vous méfiez pas de moi... Il est certain que notre intérêt est le même... Où puis-je vous retrouver ? Demain, n'est-ce pas ? À quelle heure ?... à quel endroit ?

– Eh bien...

Elle le regardait avec une hésitation visible, ne sachant que faire, sur le point de parler, et pourtant pleine d'inquiétude et de doute.

– Oh ! Je vous en supplie !... répondez... un moment seulement... et tout de suite... Il serait déplorable qu'on me trouvât ici... je vous en

supplie.

D'une voix nette, elle répliqua :

– Mon nom... c'est inutile... Nous nous verrons d'abord, et vous m'expliquerez... Oui, nous nous verrons. Tenez demain, à trois heures de l'après-midi, au coin du boulevard...

À ce moment précis, la porte de la baignoire s'ouvrit, d'un coup de poing pour ainsi dire, et Daubrecq parut.

– Zut de zut ! marmotta Lupin, furieux d'être pincé avant d'avoir obtenu ce qu'il voulait.

Daubrecq eut un ricanement.

– C'est bien cela... je me doutais de quelque chose... Ah ! Le truc du téléphone, un peu démodé, monsieur. Je n'étais pas à moitié route que j'ai tourné bride.

Il repoussa Lupin sur le devant de la loge, et, s'asseyant à côté de la dame, il dit :

– Et alors mon prince qui sommes-nous ? Domestique à la Préfecture, probablement ? Nous avons bien la gueule de l'emploi.

Il devisageait Lupin qui ne sourcillait pas, et il cherchait à mettre un nom sur cette figure, mais il ne reconnut pas celui qu'il avait appelé Polonius.

Lupin, sans le quitter des yeux non plus, réfléchissait. Pour rien au monde, il n'eût voulu abandonner la partie au point où il l'avait menée, et renoncer à s'entendre, puisque l'occasion était si propice, avec la mortelle ennemie de Daubrecq.

Elle, immobile en son coin, les observait tous deux.

Lupin prononça :

– Sortons, monsieur, l'entretien sera plus facile dehors.

– Ici, mon prince, riposta le député, il aura lieu ici, tout à l'heure, pendant l'entracte. Comme cela, nous ne dérangerons personne.

– Mais...

– Pas la peine, mon bonhomme, tu ne bougeras pas.

Et il saisit Lupin au collet, avec l'intention évidente de ne plus le lâcher avant l'entracte.

Geste imprudent... Comment Lupin eût-il consenti à rester dans une pareille attitude, et surtout devant une femme, une femme à laquelle il avait offert son alliance, une femme – et pour la première fois il pensait à cela –

qui était belle et dont la beauté grave lui plaisait. Tout son orgueil d'homme se cabra.

Pourtant il se tut. Il accepta sur son épaule la pesée lourde de la main, et même il se cassa en deux, comme vaincu, impuissant, presque peureux.

– Ah ! Drôle, railla le député, il paraît qu'on ne crâne plus.

Sur la scène, les acteurs, en grand nombre, disputaient et faisaient du bruit.

Daubrecq ayant un peu desserré son étreinte, Lupin jugea le moment favorable.

Violemment, avec le coupant de la main, il le frappa au creux du bras, ainsi qu'il eût fait avec une hache.

La douleur décontenança Daubrecq. Lupin acheva de se dégager et s'élança sur lui pour le prendre à la gorge. Mais Daubrecq, aussitôt sur la défensive, avait fait un mouvement de recul, et leurs quatre mains se saisirent.

Elles se saisirent avec une énergie surhumaine, toute la force des deux adversaires se concentrant en elles. Celles de Daubrecq étaient monstrueuses, et Lupin, happé par cet étau de fer, eut l'impression qu'il combattait, non pas avec un homme, mais avec quelque bête formidable, un gorille de taille colossale.

Ils se tenaient contre la porte, courbés comme des lutteurs qui se tâtent et cherchent à s'empoigner. Des os craquèrent. À la première défaillance, le vaincu était pris à la gorge, étranglé. Et cela se passait dans un silence brusque, les acteurs sur la scène écoutant l'un d'eux qui parlait à voix basse.

La femme, écrasée contre la cloison, terrifiée, les regardait. Que, par un geste, elle prît parti pour l'un ou pour l'autre, la victoire aussitôt se décidait pour celui-là.

Mais qui soutiendrait-elle ? Qu'est-ce que Lupin pouvait représenter à ses yeux ? Un ami ou un ennemi ?

Vivement, elle gagna le devant de la baignoire, enfonça l'écran, et, le buste penché, sembla faire un signe. Puis elle revint et tâcha de se glisser jusqu'à la porte.

Lupin, comme s'il eût voulu l'aider, lui dit :

– Enlevez donc la chaise.

Il parlait d'une lourde chaise qui était tombée, qui le séparait de Daubrecq, et pardessus laquelle ils combattaient.

La femme se baissa et tira la chaise. C'était ce que Lupin attendait.

Délivré de l'obstacle, il allongea sur la jambe de Daubrecq un coup de pied sec avec la pointe de sa bottine. Le résultat fut le même que pour le coup qu'il avait donné sur le bras. La douleur provoqua une seconde d'effarement, de distraction, dont il profita aussitôt pour rabattre les mains tendues de Daubrecq, et pour lui planter ses dix doigts autour de la gorge et de la nuque.

Daubrecq résista. Daubrecq essaya d'écarter les mains qui l'étouffaient, mais il suffoquait déjà et ses forces diminuaient.

– Ah ! Vieux singe, grogna Lupin en le renversant. Pourquoi n'appelles-tu pas au secours ? Faut-il que tu aies peur du scandale !

Au bruit de la chute on frappa sur la cloison, de l'autre côté.

– Allez toujours, fit Lupin à mi-voix, le drame est sur la scène. Ici, c'est mon affaire, et jusqu'à ce que j'aie mâté ce gorille-là...

Ce ne fut pas long. Le député suffoquait. D'un coup sur la mâchoire, il l'étourdit. Il ne restait plus à Lupin qu'à entraîner la femme et à s'enfuir avec elle avant que l'alarme ne fût donnée.

Mais, quand il se retourna, il s'aperçut que la femme était partie.

Elle ne pouvait être loin. Ayant sauté hors de la loge, il se mit à courir, sans se soucier des ouvreuses et des contrôleurs.

De fait, arrivé à la rotonde du rez-de-chaussée, il l'aperçut, par une porte ouverte, qui traversait le trottoir de la Chaussée d'Antin.

Elle montait en auto quand il la rejoignit.

La portière se referma sur elle.

Il saisit la poignée et voulut tirer.

Mais, de l'intérieur, un individu surgit, qui lui envoya son poing dans la figure, moins habilement, mais aussi violemment qu'il avait envoyé le sien dans la figure de Daubrecq.

Si étourdi qu'il fût par le choc, il eut tout de même le temps, dans une vision effarée, de reconnaître cet individu, et de reconnaître aussi, sous son déguisement de chauffeur, l'individu qui conduisait l'automobile.

C'étaient Grogna et Le Ballu, les deux hommes chargés des barques, le soir d'Enghien, deux amis de Gilbert et de Vaucheray, bref deux de ses complices à lui, Lupin.

Quand il fut dans son logis de la rue Chateaubriand, Lupin, après avoir lavé son visage ensanglanté, resta plus d'une heure dans un fauteuil, comme



assommé. Pour la première fois, il éprouvait la douleur d'être trahi. Pour la première fois, des camarades de combat se retournaient contre leur chef.

Machinalement, dans le but de se distraire, il prit son courrier du soir et déchira la bande d'un journal. Aux dernières nouvelles, il lut ces lignes :

« Affaire de la villa Marie-Thérèse. On a fini par découvrir la véritable identité de Vaucheray, un des assassins présumés du domestique Léonard. C'est un bandit de la pire espèce, un récidiviste, et deux fois sous un autre nom, condamné par contumace pour assassinat.

Nul doute que l'on ne finisse par découvrir également le vrai nom de son complice Gilbert. Dans tous les cas le juge d'instruction est résolu à renvoyer l'affaire le plus vite possible devant la chambre des mises en accusation.

On ne se plaindra pas des lenteurs de la justice. »

Au milieu d'autres journaux et de prospectus, il y avait une lettre.

Lupin, en l'apercevant, bondit. Elle était adressée à M. de Beaumont (Michel).

– Ah ! balbutia-t-il, une lettre de Gilbert. Elle contenait ces quelques mots :

« Patron, au secours ! J'ai peur... j'ai peur... »

Cette nuit-là encore fut pour Lupin une nuit d'insomnie et de cauchemars. Cette nuit-là encore, d'abominables, de terrifiantes visions le torturèrent.

## *Le chef des ennemis*

### Table des matières

« Pauvre gosse murmura Lupin en relisant le lendemain la lettre de Gilbert. Comme il doit souffrir ! »

Du premier jour où il l'avait rencontré, il avait pris de l'affection pour ce grand jeune homme insouciant et joyeux de vivre. Gilbert lui était dévoué jusqu'à se tuer sur un signe du maître. Et Lupin aimait aussi sa franchise, sa belle humeur, sa naïveté, sa figure heureuse.

– Gilbert, lui disait-il souvent, tu es un honnête homme. À ta place, vois-tu, je lâcherais le métier, et je me ferais, pour de bon, honnête homme.

– Après vous patron, répondit Gilbert en riant.

– Tu ne veux pas ?

– Non, patron. Un honnête homme, ça travaille, ça turbine, et moi c'est un goût que j'ai eu peut-être étant gamin, mais qu'on m'a fait passer.

– Qui, on ?

Gilbert se taisait. Il se taisait toujours quand on l'interrogeait sur les premières années de sa vie, et Lupin savait tout au plus qu'il était orphelin depuis son jeune âge et qu'il avait vécu de droite et de gauche, changeant de nom, accrochant son existence aux métiers les plus bizarres. Il y avait là tout un mystère que personne n'avait pu pénétrer, et il ne semblait pas que la justice fût en voie d'y parvenir.

Mais il ne semblait pas non plus que ce mystère fût pour elle une raison de s'attarder. Sous son nom de Gilbert ou sous tel autre nom elle enverrait aux assises le complice de Vaucheray et le frapperait avec la même rigueur inflexible.

« Pauvre gosse ! répétait Lupin. Si on le poursuit comme ça, c'est bien à cause de moi. Ils ont peur d'une évasion et ils se hâtent d'arriver au but, au verdict d'abord... et puis à la suppression... Un gamin de vingt ans et qui n'a pas tué, qui n'est pas complice du meurtre... »

Hélas ! Lupin n'ignorait pas que c'était là chose impossible à prouver, et qu'il devait diriger ses efforts vers un autre point. Mais vers lequel ? Fallait-il renoncer à la piste du bouchon de cristal ?

Il ne put s'y décider. Son unique diversion fut d'aller à Enghien, où demeuraient Grogard et Le Ballu, et de s'assurer qu'ils avaient disparu depuis l'assassinat de la villa Marie-Thérèse. Hors cela, il s'occupa et ne voulut s'occuper que de Daubrecq.

Il refusa même de se livrer à la moindre considération sur les énigmes qui se posaient à lui, sur la trahison de Grogard et Le Ballu, sur les rapports avec la dame aux cheveux gris, sur l'espionnage dont il était l'objet, lui personnellement.

« Silence, Lupin, disait-il, dans la fièvre on raisonne à faux. Donc, tais-toi. Pas de déduction, surtout ! Rien n'est plus bête que de déduire les faits les uns des autres avant d'avoir trouvé un point de départ certain. C'est comme cela que l'on se fiche dedans. Écoute ton instinct. Marche d'après ton intuition, et puisque, en dehors de tout raisonnement, en dehors de toute logique, pourrait-on dire, puisque tu es persuadé que cette affaire tourne autour de ce sacré bouchon, vas-y hardiment. Sus au Daubrecq et à son cristal ! »

Lupin n'avait pas attendu d'aboutir à ces conclusions pour y conformer ses actes. À l'instant où il les énonçait en lui-même, il se trouvait assis, petit rentier muni d'un cache-nez et d'un vieux pardessus, il se trouvait assis trois jours après la scène du Vaudeville, sur un banc de l'avenue Victor-Hugo, à une distance assez grande du square Lamartine. Selon ses instructions, Victoire devait, chaque matin, à la même heure, passer devant ce banc.

« Oui, se répéta-t-il, le bouchon de cristal, tout est là... Quand je l'aurai... »

Victoire arrivait, son panier de provisions sous le bras. Tout de suite il nota son agitation et sa pâleur extraordinaires.

– Qu'y a-t-il ? lui demanda Lupin, en marchant aux côtés de la vieille nourrice.

Elle entra dans un grand magasin d'épicerie où il y avait beaucoup de gens, et, se retournant vers lui :

– Tiens, dit-elle, d'une voix altérée par l'émotion, voilà ce que tu cherches.

Et, tirant un objet de son panier, elle le lui donna. Lupin demeura confondu : il tenait en main le bouchon de cristal.

– Est-ce possible ? Est-ce possible ? murmura-t-il, comme si la facilité d'un pareil dénouement l'eût déconcerté.

Mais le fait était là, visible et palpable. À sa forme, à ses proportions, à l'or éteint de ses facettes, il reconnaissait, à ne s'y point tromper, le bouchon de cristal qu'il avait eu déjà sous les yeux. Il n'était point jusqu'à une certaine petite éraflure qu'on ne remarquât sur la tige, et dont il se souvenait parfaitement.

D'ailleurs, si l'objet représentait tous les mêmes caractères, il n'en offrait aucun autre qui semblât nouveau. C'était un bouchon de cristal, voilà tout. Aucune marque, réellement spéciale, ne le distinguait des autres bouchons. Aucun signe ne s'y trouvait inscrit, aucun chiffre, et, taillé dans un seul bloc, il ne contenait aucune matière étrangère.

– Alors quoi ?

Et Lupin eut la vision subite et profonde de son erreur. Que lui importait de posséder ce bouchon de cristal s'il en ignorait la valeur ? Ce morceau de verre n'existait pas par lui-même, il ne comptait que par la signification qui s'attachait à lui. Avant de le prendre il fallait savoir. Et qui pouvait même lui assurer que, en le prenant, en le dérobant à Daubrecq, il ne commettait pas une bêtise ?

Question impossible à résoudre, mais qui s'imposait à lui avec une rigueur singulière.

« Pas de gaffes ! se dit-il en empochant l'objet. Dans cette diable d'affaire, les gaffes sont irréparables. »

Il n'avait pas quitté Victoire des yeux. Accompagnée d'un commis, elle allait d'un comptoir à l'autre, parmi la foule des clients. Elle stationna ensuite assez longtemps devant la caisse et passa près de Lupin.

Il ordonna, tout bas :

– Rendez-vous derrière le lycée Janson.

Elle le rejoignit dans une rue peu fréquentée.

– Et si l'on me suit ? dit-elle.

– Non, affirma-t-il. J'ai bien regardé. Écoute-moi. Où as-tu trouvé ce bouchon ?

– Dans le tiroir de sa table de nuit.

– Cependant, nous avons déjà fouillé là. Oui, et moi encore hier matin. C'est sans doute qu'il l'y a mis cette nuit.

– Et sans doute aussi qu'il va l'y reprendre, observa Lupin.

– Peut-être bien.

– Et s'il ne l'y trouve plus ?

Victoire parut effrayée.

– Réponds-moi, dit Lupin, s'il ne l'y trouve plus, est-ce toi qu'il accusera du vol ?

– Évidemment...

– Alors, va l'y remettre, et au galop.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! gémit-elle, pourvu qu'il n'ait pas eu le temps de s'en apercevoir. Donne-moi l'objet, vite.

– Tiens, le voici, dit Lupin.

Il chercha dans la poche de son pardessus.

– Eh bien ? fit Victoire la main tendue.

– Eh bien, dit-il au bout d'un instant, il n'y est plus.

– Quoi !

– Ma foi, non, il n'y est plus... on me l'a repris.

Il éclata de rire, et d'un rire qui, cette fois, ne se mêlait d'aucune amertume.

Victoire s'indigna.

– Tu as de la gaieté de reste !... Dans une pareille circonstance !...

– Que veux-tu ? Avoue que c'est vraiment drôle. Ce n'est plus un drame que nous jouons... c'est une féerie, une féerie comme *Les Pilules du Diable*, ou bien *Le pied de Mouton*. Dès que j'aurai quelques semaines de repos, j'écrai ça... *Le Bouchon Magique*, ou *Les Mésaventures du pauvre Arsène*.

– Enfin... qui te l'a repris ?

– Qu'est-ce que tu chantes !... Il s'est envolé tout seul... Il s'est évanoui dans ma poche... Passez, muscade.

Il poussa doucement la vieille bonne, et, d'un ton plus sérieux :

– Rentre, Victoire, et ne t'inquiète pas. Il est évident qu'on t'avait vu me remettre ce bouchon et qu'on a profité de la bousculade, dans le magasin, pour le cueillir au fond de ma poche. Tout cela prouve que nous sommes surveillés de plus près que je ne pensais, et par des adversaires de premier

ordre. Mais, encore une fois, sois tranquille. Les honnêtes gens ont toujours le dernier mot. Tu n'avais rien d'autre à me dire ?

– Si. On est venu, hier soir, pendant que M. Daubrecq était sorti. J'ai vu des lumières qui se reflétaient sur les arbres du jardin.

– La concierge ?

– La concierge n'était pas couchée.

– Alors ce sont les types de la Préfecture, ils continuent de chercher. À tantôt, Victoire... Tu me feras rentrer...

– Comment tu veux...

– Qu'est-ce que je risque ? Ta chambre est au troisième étage. Daubrecq ne se doute de rien.

– Mais les autres !

– Les autres ? S'ils avaient eu quelque intérêt à me faire mauvais parti, ils l'auraient déjà tenté. Je les gêne, voilà tout. Ils ne me craignent pas. À tantôt, Victoire, sur le coup de cinq heures.

Une surprise encore attendait Lupin. Le soir, sa vieille bonne lui annonça que, ayant ouvert par curiosité le tiroir de la table de nuit, elle y avait retrouvé le bouchon de cristal.

Lupin n'en était plus à s'émouvoir de ces incidents miraculeux. Il se dit simplement :

« Donc, on l'y a rapporté. Et la personne qui l'y a rapporté et qui s'introduit dans cet hôtel par des moyens inexplicables, cette personne a jugé comme moi que le bouchon ne devait pas disparaître. Et cependant Daubrecq, lui, qui se sait traqué jusqu'au fond de sa chambre, a de nouveau laissé ce bouchon dans un tiroir, comme s'il n'y attachait aucune importance ! Allez donc vous faire une opinion... »

Si Lupin ne se faisait pas d'opinion, il ne pouvait tout de même pas se soustraire à certains raisonnements, à certaines associations d'idées, qui lui donnaient ce pressentiment confus de lumière que l'on éprouve à l'issue d'un tunnel.

« En l'espèce, il est inévitable, se disait-il, qu'une rencontre prochaine ait lieu entre moi et "les autres". Dès lors je serai maître de la situation. »

Cinq jours s'écoulèrent sans que Lupin relevât le moindre détail. Le sixième jour, Daubrecq eut la visite matinale d'un monsieur, le député Laybach, qui, comme ses collègues, se traîna désespérément à ses pieds, et, en fin de compte, lui remit vingt mille francs.

Deux jours encore, puis une nuit, vers deux heures, Lupin posté sur le palier du second étage, perçut le grincement d'une porte, la porte, il s'en rendit compte, qui faisait communiquer le vestibule avec le jardin. Dans l'ombre, il distingua, ou plutôt il devina la présence de deux personnes qui montèrent l'escalier et s'arrêtèrent au premier devant la chambre de Daubrecq.

Là que firent-elles ? On ne pouvait s'introduire dans cette chambre, puisque Daubrecq chaque soir mettait ses verrous. Alors qu'espérait-on ?

Évidemment un travail se pratiquait que Lupin discernait à des bruits sourds de frottement contre la porte. Puis des mots lui parvinrent, à peine chuchotés.

– Ça marche ?

– Oui, parfaitement, mais il vaut mieux remettre à demain, puisque...

Lupin n'entendit pas la fin de la phrase. Déjà les individus redescendaient à tâtons. La porte se referma, très doucement, puis la grille.

«Tout de même curieux, pensa Lupin. Dans cette maison où Daubrecq dissimule soigneusement ses turpitudes, et se méfie, non sans raison, des espionnages, tout le monde pénètre comme dans un moulin. Que Victoire me fasse entrer, que la concierge introduise les émissaires de la Préfecture... soit, mais, ces gens-là, qui trahit donc en leur faveur ? Doit-on supposer qu'ils agissent seuls ? Mais quelle hardiesse ! Quelle connaissance des lieux ! »

L'après-midi, pendant l'absence de Daubrecq, il examina la porte de la chambre au premier étage. Du premier coup d'œil il comprit : un des panneaux du bas, habilement découpé, ne tenait plus que par des pointes invisibles. Les gens qui avaient effectué ce travail étaient donc les mêmes qui avaient opéré chez lui, rue Matignon et rue Chateaubriand.

Il constata également que le travail remontait à une époque antérieure et que, comme chez lui, l'ouverture avait été préparée d'avance en prévision de circonstances favorables ou de nécessité immédiate.

La journée fut courte pour Lupin. Il allait savoir. Non seulement il saurait la façon dont ses adversaires utilisaient ces petites ouvertures, en apparence inutilisables, puisqu'on ne pouvait par là atteindre aux verrous supérieurs, mais il saurait qui étaient ces adversaires si ingénieux, si actifs, en face desquels il se retrouvait de manière inévitable.

Un incident le contraria. Le soir, Daubrecq, qui déjà au dîner s'était plaint de fatigue, revint à dix heures et, par extraordinaire, poussa, dans le vestibule, les verrous de la porte du jardin. En ce cas, comment « les autres » pourraient-ils mettre leurs projets à exécution et parvenir à la chambre de Daubrecq ?

Daubrecq ayant éteint la lumière, Lupin patiente encore une heure, puis, à tout hasard, il installa son échelle de corde, et ensuite il prit son poste au palier du deuxième.

Il n'eut pas à se morfondre. Une heure plus tôt que la veille, on essaya d'ouvrir la porte du vestibule. La tentative ayant échoué, il s'écoula quelques minutes de silence absolu. Et Lupin croyait que l'on avait renoncé quand il tressaillit. Sans que le moindre grincement eût effleuré le silence, quelqu'un avait passé. Il ne l'eût pas su, tellement le pas de cet être était assourdi par le tapis de l'escalier, si la rampe que, lui-même, il tenait en main, n'avait pas frémi. On montait.

Et, à mesure que l'on montait, une impression de malaise envahissait Lupin : il n'entendait pas davantage. À cause de la rampe, il était sûr qu'un être s'avavançait, et il pouvait compter par chacune des trépidations le nombre des marches escaladées, mais aucun autre indice ne lui donnait cette sensation obscure de la présence que l'on éprouve à distinguer des gestes qu'on ne voit pas, à percevoir des bruits que l'on n'entend point. Dans l'ombre pourtant, une ombre plus noire aurait dû se former, et quelque chose eût dû, tout au moins, modifier la qualité du silence. Non, c'est à croire qu'il n'y avait personne.

Et Lupin, malgré lui et contre le témoignage même de sa raison, en arrivait à le croire, car la rampe ne bougeait plus, et il se pouvait qu'il eût été le jouet d'une illusion.

Et cela dura longtemps. Il hésitait, ne sachant que faire, ne sachant que supposer. Mais un détail bizarre le frappa. Une pendule venait de sonner deux heures. À son tintement, il avait reconnu la pendule de Daubrecq. Or, ce tintement avait été celui d'une pendule dont on n'est pas séparé par l'obstacle d'une porte.

Vivement Lupin descendit et s'approcha de la porte. Elle était fermée, mais il y avait un vide à gauche, en bas, un vide laissé par l'enlèvement du petit panneau.



Il écouta. Daubrecq se retournait à ce moment dans son lit, et sa respiration reprit, un peu rauque. Et Lupin, très nettement, entendit que l'on froissait des vêtements. Sans aucun doute l'être était là, qui cherchait, qui fouillait les habits déposés par Daubrecq auprès de son lit.

« Cette fois, pensa Lupin, je crois que l'affaire va s'éclaircir un peu. Mais fichtre ! Comment le bougre a-t-il pu s'introduire ? A-t-il réussi à retirer les verrous et à entrouvrir la porte ?... Mais alors pourquoi aurait-il commis l'imprudence de la refermer ? »

Pas une seconde, anomalie curieuse chez un homme comme Lupin et qui ne s'explique que par la sorte de malaise que provoquait en lui cette aventure, pas une seconde il ne soupçonna la vérité fort simple qui allait se révéler à lui. Ayant continué de descendre, il s'accroupit sur une des premières marches au bas de l'escalier et se plaça ainsi entre la porte de Daubrecq et celle du vestibule, chemin inévitable que devait suivre l'ennemi de Daubrecq pour rejoindre ses complices.

Avec quelle anxiété interrogeait-il les ténèbres ! Cet ennemi de Daubrecq, qui se trouvait également son adversaire à lui, il était sur le point de le démasquer ! Il se mettait en travers de ses projets ! Et, le butin dérobé à Daubrecq, il le reprenait à son tour tandis que Daubrecq dormait, et que les complices tapis derrière la porte du vestibule ou derrière la grille du jardin, attendaient vainement le retour de leur chef.

Et ce retour se produisit. Lupin en fut informé à nouveau par l'ébranlement de la rampe. Et de nouveau, les nerfs tendus, les sens exaspérés, il tâcha de discerner l'être mystérieux qui venait vers lui. Il l'avisa soudain à quelques mètres de distance. Lui-même, caché dans un renfoncement plus ténébreux, ne pouvait être découvert. Et ce qu'il voyait – de quelle façon confuse ! – avançait de marche en marche avec des précautions infinies et en s'accrochant aux barreaux de la rampe.

« À qui diantre ai-je affaire ? » se dit Lupin, dont le cœur battait.

Le dénouement se précipita. Un geste imprudent de sa part avait été surpris par l'inconnu, qui s'arrêta net. Lupin eut peur d'un recul, d'une fuite. Il sauta sur l'adversaire et fut stupéfait de ne rencontrer que le vide et de se heurter à la rampe sans avoir saisi la forme noire qu'il voyait. Mais aussitôt il s'élança, traversa la moitié du vestibule et rattrapa l'adversaire au moment où celui-ci arrivait à la porte du jardin.

Il y eut un cri de terreur, auquel d'autres cris répondirent de l'autre côté de la porte.

« Ah ! Crebleu ! Qu'est-ce que c'est que ça ? » murmura Lupin dont les bras invincibles s'étaient refermés sur une toute petite chose tremblante et gémissante.

Comprenant soudain, il fut effaré et resta un moment immobile, indécis sur ce qu'il allait faire avec la proie conquise. Mais les autres s'agitaient derrière la porte et s'exclamaient. Alors, craignant le réveil de Daubrecq, il glissa la petite chose sous son veston, contre sa poitrine, empêcha les cris avec son mouchoir roulé en tampon, et remonta hâtivement les trois étages.

– Tiens, dit-il à Victoire, qui se réveilla en sursaut, je t'amène le chef indomptable de nos ennemis, l'hercule de la bande. As-tu un biberon ?

Il déposa sur le fauteuil un enfant de six à sept ans, menu dans son jersey gris, coiffé d'une calotte de laine tricotée, et dont l'adorable visage tout pâle, aux yeux épouvantés, était tout sillonné de larmes.

– Où as-tu ramassé ça ? fit Victoire, ahurie.

– Au bas de l'escalier et sortant de la chambre de Daubrecq, répondit Lupin, qui tâtait vainement le jersey dans l'espoir que l'enfant aurait apporté de cette chambre un butin quelconque.

Victoire s'apitoya.

– Le pauvre petit ange ! Regarde... il se retient de crier... Jésus Marie, il a des mains, c'est des glaçons ! N'aie pas peur, fiston, on ne te fera pas de mal... le monsieur n'est pas méchant.

– Non, dit Lupin, pas méchant pour deux sous, le monsieur, mais il y a un autre monsieur, très méchant qui va se réveiller si tu continues à faire du boucan comme cela, à la porte du vestibule. Tu les entends, Victoire ?

– Qui est-ce ?

– Les satellites de notre jeune hercule, la bande du chef indomptable.

– Alors ? balbutia Victoire, déjà bouleversée.

– Alors comme je ne veux pas être pris au piège, je commence par ficher le camp. Tu viens Hercule ?

Il roula l'enfant dans une couverture de laine, de manière à ce que la tête dépassât, le bâillonna aussi soigneusement que possible et le fit attacher par Victoire sur ses épaules.

– Tu vois, Hercule, on rigole. T'en trouveras des messieurs qui jouent au bon vinaigre à trois heures du matin. Allons, ouste, prenons notre vol.

T'as pas le vertige ?

Il enjamba le rebord de la fenêtre et mit le pied sur un des barreaux de l'échelle. En une minute, il arrivait au jardin.

Il n'avait pas cessé d'entendre, et il entendait plus nettement encore les coups que l'on frappait à la porte du vestibule. Il était stupéfiant que Daubrecq ne fût pas réveillé par un tumulte aussi violent.

« Si je n'y mets bon ordre, ils vont tout gâter », se dit Lupin.

S'arrêtant à l'angle de l'hôtel, invisible dans la nuit, il mesura la distance qui le séparait de la grille. Cette grille était ouverte. À sa droite il voyait le perron, au haut duquel les gens s'agitaient ; à sa gauche, le pavillon de la concierge.

Cette femme avait quitté sa loge, et, debout près du perron, suppliait les gens.

– Mais taisez-vous donc ! Taisez-vous donc ! Il va venir.

« Ah ! Parfait, se dit Lupin, la bonne femme est aussi la complice de ceux-là. Bigre, elle cumule. »

Il s'élança vers elle, et l'empoignant par le cou, lui jeta :

– Va les avertir que j'ai l'enfant... Qu'ils viennent le reprendre chez moi, rue Chateaubriand.

Un peu plus loin, sur l'avenue, il y avait un taxi que Lupin supposa retenu par la bande. D'autorité, et comme s'il eût été un des complices, il monta dans la voiture, et se fit conduire chez lui.

– Eh bien, dit-il à l'enfant, on n'a pas été trop secoué ?... Si l'on se reposait un peu sur le dodo du monsieur ?

Son domestique Achille, dormait. Lui-même installa le petit et le caressa gentiment.

L'enfant semblait engourdi. Sa pauvre figure était comme pétrifiée dans une expression rigide, où il y avait à la fois de la peur et de la volonté de ne pas avoir peur, l'envie de pousser des cris et un effort pitoyable pour n'en point pousser.

– Pleure, mon mignon, dit Lupin, ça te fera du bien de pleurer.

L'enfant ne pleura pas, mais la voix était si douce et si bienveillante qu'il se détendit, et dans ses yeux plus calmes, dans sa bouche moins convulsée, Lupin, qui l'examinait profondément, retrouva quelque chose qu'il connaissait déjà, une ressemblance indubitable.

Cela encore lui fut une confirmation de certains faits qu'il soupçonnait, et qui s'enchaînaient les uns aux autres dans son esprit.

En vérité, s'il ne se trompait pas, la situation changeait singulièrement, et il n'était pas loin de prendre la direction des événements. Dès lors...

Un coup de sonnette, et deux autres, aussitôt, brusques.

– Tiens, dit Lupin à l'enfant, c'est ta maman qui vient te chercher. Ne bouge pas.

Il courut à la porte et l'ouvrit.

Une femme entra, comme une folle.

– Mon fils s'exclamat-elle... mon fils, où est-il ?

– Dans ma chambre, dit Lupin.

Sans en demander davantage, montrant ainsi que le chemin lui était connu, elle se précipita dans la chambre.

« La jeune femme aux cheveux gris, murmura Lupin, l'amie et l'ennemie de Daubrecq ; c'est bien ce que je pensais. »

Il s'approcha de la fenêtre et souleva le rideau. Deux hommes arpentaient le trottoir, en face : Grogard et Le Ballu.

« Et ils ne se cachent même pas, ajouta-t-il. C'est bon signe. Ils considèrent qu'il faut obéir au patron. Reste la jolie dame aux cheveux gris. Ce sera plus difficile. À nous deux, la maman ! »

Il trouva la mère et le fils enlacés, et la mère tout inquiète, les yeux mouillés de larmes, qui disait :

– Tu n'as pas de mal ? Tu es sûr ? Oh ! Comme tu as dû avoir peur, mon petit Jacques !

– Un rude petit bonhomme, déclara Lupin.

Elle ne répondit pas, elle palpait le jersey de l'enfant comme Lupin l'avait fait, sans doute pour voir s'il avait réussi dans sa mission nocturne, et elle l'interrogea tout bas.

– Non, maman... je t'assure que non, dit l'enfant.

Elle l'embrassa doucement et le câlina contre elle, si bien que l'enfant, exténué de fatigue et d'émotion, ne tarda pas à s'endormir. Elle demeura longtemps encore penchée sur lui. Elle-même semblait très lasse et désireuse de repos.

Lupin ne troubla pas sa méditation. Il la regardait anxieusement avec une attention dont elle ne pouvait pas s'apercevoir, et il nota le cerne plus large de ses paupières et la marque plus précise de ses rides. Pourtant il la

trouva plus belle qu'il ne la croyait, de cette beauté émouvante que donne l'habitude de souffrir à certaines figures plus humaines, plus sensibles que d'autres.

Elle eut une expression si triste, que, dans un élan de sympathie instinctive, il s'approcha d'elle et lui dit :

– J'ignore quels sont vos projets, mais, quels qu'ils soient, vous avez besoin de secours. Seule, vous ne pouvez pas réussir.

– Je ne suis pas seule.

– Ces deux hommes qui sont là ? Je les connais. Ils ne comptent pas. Je vous en supplie, usez de moi. Vous vous rappelez l'autre soir, au théâtre, dans la baignoire ? Vous étiez sur le point de parler. Aujourd'hui, n'hésitez pas.

Elle tourna les yeux vers lui, l'observa, et, comme si elle n'eût pu se soustraire à cette volonté adverse, elle articula :

– Que savez-vous au juste ? Que savez-vous de moi ?

– J'ignore bien des choses. J'ignore votre nom : mais je sais...

Elle l'interrompit d'un geste et, avec une décision brusque, dominant à son tour celui qui l'obligeait à parler :

– Inutile, s'écria-t-elle, ce que vous pouvez savoir, après tout, est peu de chose, et n'a aucune importance. Mais quels sont vos projets, à vous ? Vous m'offrez votre concours... en vue de quoi ? Si vous vous êtes jeté à corps perdu dans cette affaire, si je n'ai rien pu entreprendre sans vous rencontrer sur mon chemin, c'est que vous voulez atteindre un but... Lequel ?

– Lequel ? Mon Dieu, il me semble que ma conduite...

– Non, fit-elle énergiquement, pas de mots. Il faut entre nous des certitudes, et, pour y arriver, une franchise absolue. Je vais vous donner l'exemple. M. Daubrecq possède un objet d'une valeur inouïe, non par lui-même, mais par ce qu'il représente. Cet objet, vous le connaissez. Deux fois, vous l'avez eu en mains. Deux fois je vous l'ai repris. Eh bien, je suis en droit de croire que si vous avez voulu vous l'approprier, c'est pour user du pouvoir que vous lui attribuez, et pour en user à votre bénéfice...

– Comment cela ?

– Oui, pour en user selon vos desseins, dans l'intérêt de vos affaires personnelles, conformément à vos habitudes de...

– De cambrioleur et d'escroc, acheva Lupin.

Elle ne protesta pas. Il tâcha de lire, au fond de ses yeux, sa pensée secrète. Que voulait-elle de lui ? Que craignait-elle ? Si elle se méfiait, ne pouvait-il, lui aussi, se méfier de cette femme qui, deux fois, lui avait repris le bouchon de cristal pour le rendre à Daubrecq ? Si mortellement ennemie qu'elle fût de Daubrecq, jusqu'à quel point demeurerait-elle soumise à la volonté de cet homme ? En se livrant à elle, ne risquait-on pas de se livrer à Daubrecq ?... Cependant, il n'avait jamais contemplé des yeux plus graves et un visage plus sincère.

Sans plus hésiter il déclara :

– Mon but est simple : la délivrance de Gilbert et Vaucheray.

– Est-ce vrai ?... Est-ce vrai ?... cria-t-elle, toute frémissante, et en l'interrogeant d'un regard anxieux.

– Si vous me connaissiez...

– Je vous connais... Je sais qui vous êtes... Voilà des mois que je suis mêlée à votre vie, sans que vous le soupçonniez... et cependant, pour certaines raisons, je doute encore...

Il prononça plus fortement :

– Vous ne me connaissez pas. Si vous me connaissiez, vous sauriez qu'il ne peut y avoir de répit pour moi avant que mes deux compagnons... ou tout au moins Gilbert, car Vaucheray est une canaille... avant que Gilbert ait échappé au sort affreux qui l'attend.

Elle se précipita sur lui et le saisit aux épaules avec un véritable affolement :

– Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? Le sort affreux ?... Alors vous croyez... vous croyez...

– Je crois réellement, dit Lupin, qui sentit combien cette menace la bouleversait, je crois réellement que si je n'arrive pas à temps, Gilbert est perdu.

– Taisez-vous... taisez-vous... cria-t-elle en l'étreignant brutalement. Taisez-vous... je vous défends de dire cela... il n'y a aucune raison... C'est vous qui supposez...

– Ce n'est pas seulement moi, c'est aussi Gilbert...

Hein ? Gilbert ! Comment le savez-vous ?

– Par lui-même.

– Par lui ?

– Oui, par lui, il n’espère plus qu’en moi, par lui qui sait qu’un seul homme au monde peut le sauver, et qui m’a appelé désespérément, il y a quelques jours, du fond de sa prison. Voici sa lettre.

Elle saisit avidement le papier et lut en bégayant :

« Au secours, patron... je suis perdu... J’ai peur... au secours... »

Elle lâcha le papier. Ses mains s’agitèrent dans le vide. On eût dit que ses yeux hagards voyaient la sinistre vision qui, tant de fois déjà, avait épouvanté Lupin. Elle poussa un cri d’horreur, tenta de se lever et tomba évanouie.

## *Les vingt-sept*

### Table des matières

L'enfant dormait paisiblement sur le lit. La mère ne remuait pas de la chaise longue où Lupin l'avait étendue, mais sa respiration plus calme, le sang qui revenait à sa figure, annonçaient un réveil prochain.

Il remarqua qu'elle portait une alliance. Voyant un médaillon qui pendait au corsage, il s'inclina et aperçut, après l'avoir retourné, une photographie très réduite qui représentait un homme d'une quarantaine d'années et un enfant, un adolescent plutôt, en costume de collégien, dont il étudia le frais visage encadré de cheveux bouclés.

– C'est bien cela, dit-il... Ah ! La pauvre femme !

La main qu'il prit entre les siennes se réchauffait peu à peu. Les yeux s'ouvrirent, puis se refermèrent. Elle murmura :

– Jacques...

– Ne vous inquiétez pas... il dort... tout va bien.

Elle reprenait son entière connaissance. Mais, comme elle se taisait, Lupin lui posa des questions pour amener chez elle peu à peu le besoin de s'épancher. Et il lui dit en désignant le médaillon aux portraits :

– Le collégien, c'est Gilbert, n'est-ce pas ?

– Oui, dit-elle.

– Et Gilbert est votre fils ?

Elle eut un frisson et chuchota :

– Oui, Gilbert est mon fils, mon fils aîné.

Ainsi, elle était la mère de Gilbert, de Gilbert, le détenu de la Santé, accusé d'assassinat, et que la justice poursuivait avec tant d'âpreté !

Lupin continua :

– Et l'autre portrait ?

– C'est celui de mon mari.

– Votre mari ?

– Oui, il est mort voici trois ans.



Elle s'était assise. La vie tressaillait en elle, de nouveau, ainsi que l'effroi de vivre, et que l'effroi de toutes les choses terrifiantes qui la menaçaient. Lupin lui dit encore :

– Votre mari s'appelait ?

Elle hésita un moment et répondit :

– Mergy.

Il s'écria :

– Victorien Mergy, le député ?

– Oui.

Il y eut un long silence. Lupin n'avait pas oublié l'événement, et le bruit que cette mort avait fait. Trois ans auparavant, dans les couloirs de la Chambre, le député Mergy se brûlait la cervelle, sans laisser un mot d'explication, sans qu'on pût, par la suite, trouver à ce suicide la moindre raison.

– La raison, dit Lupin, achevant sa pensée à haute voix, vous ne l'ignorez pas ?

– Je ne l'ignore pas.

– Gilbert, peut-être ?

– Non, Gilbert avait disparu depuis plusieurs années, chassé et maudit par mon mari. Son chagrin fut très grand, mais il y eut un autre motif...

– Lequel ? dit Lupin.

Mais il n'était pas nécessaire que Lupin posât des questions. Mme Mergy ne pouvait plus se taire, et lentement d'abord, avec l'angoisse de tout ce passé qu'il fallait ressusciter, elle s'exprima ainsi :

– Il y a vingt-cinq ans, alors que je m'appelais Clarisse Darcel, et que mes parents vivaient encore, je rencontrai, dans le monde, à Nice, trois jeunes gens dont les noms vous éclaireront tout de suite sur le drame actuel : Alexis Daubrecq, Victorien Mergy et Louis Prasville. Tous trois se connaissaient d'autrefois, étudiants de même année, amis de régiment. Prasville aimait alors une actrice qui chantait à l'Opéra de Nice. Les deux autres, Mergy et Daubrecq, m'aimèrent. Sur tout cela, et sur toute cette histoire, d'ailleurs, je serai brève. Les faits parlent suffisamment. Dès le premier instant, j'aimai Victorien Mergy. Peut-être eus-je tort de ne pas le déclarer aussitôt. Mais tout amour sincère est timide, hésitant, craintif, et je n'annonçais mon choix qu'en toute certitude et en toute liberté.

Malheureusement cette période d'attente, si délicieuse pour ceux qui s'aiment en secret, avait permis à Daubrecq d'espérer. Sa colère fut atroce.

Clarisse Mergy s'arrêta quelques secondes, et elle reprit d'une voix altérée :

– Je me souviendrai toujours... Nous étions tous les trois dans le salon. Ah ! J'entends les paroles qu'il prononça, paroles de haine et de menace horrible. Victorien était confondu. Jamais il n'avait vu son ami de la sorte, avec ce visage répugnant, cette expression de bête... Oui, une bête féroce... Il grinçait des dents. Il frappait du pied. Ses yeux – il ne portait pas de lunettes alors – ses yeux bordés de sang roulaient dans leurs orbites, et il ne cessait de répéter : « Je me vengerai... je me vengerai... Ah ! Vous ne savez pas de quoi je suis capable. J'attendrai s'il le faut, dix ans, vingt ans... Mais ça viendra comme un coup de tonnerre... Ah ! Vous ne savez pas... Se venger... Faire le mal... pour le mal... Quelle joie ! Je suis né pour faire du mal... Et vous me supplierez tous deux à genoux, oui, à genoux. » Aidé de mon père qui entra à ce moment, et d'un domestique, Victorien Mergy jeta dehors cet être abominable. Six semaines plus tard, j'épousais Victorien.

– Et Daubrecq ? interrompit Lupin, il n'essaya pas ?...

– Non, mais le jour de mon mariage, en rentrant chez lui, Louis Prasville, qui nous servait de témoin malgré la défense de Daubrecq, trouva la jeune femme qu'il aimait, cette chanteuse de l'Opéra... il la trouva morte étranglée...

– Quoi ! fit Lupin en sursautant. Est-ce que Daubrecq ?...

– On sut que Daubrecq, depuis quelques jours la poursuivait de ses assiduités, mais on ne sut rien de plus. Il fut impossible d'établir qui était entré en l'absence de Prasville, et qui était sorti. On ne découvrit aucune trace, rien, absolument rien.

– Cependant, Prasville...

– Pour Prasville, pour nous, la vérité ne fit pas de doute. Daubrecq a voulu enlever la jeune femme, a voulu peut-être la brusquer, la contraindre et, au cours de la lutte, affolé, perdant la tête, il l'avait saisie à la gorge et tuée, presque à son insu. Mais, de tout cela, pas de preuve ; Daubrecq ne fut même pas inquiété.

– Et par la suite que devint-il ?

– Pendant des années, nous n'entendîmes pas parler de lui. Nous sûmes seulement qu'il s'était ruiné au jeu, et qu'il voyageait en Amérique. Et,

malgré moi, j'oubliais sa colère et ses menaces, toute disposée à croire que lui-même ne m'aimait plus, ne pensait plus à ses projets de vengeance. D'ailleurs, j'étais trop heureuse pour m'occuper de ce qui n'était pas mon amour, mon bonheur, la situation politique de mon mari, la santé de mon fils Antoine.

– Antoine ?

– Oui, c'est le vrai nom de Gilbert, le malheureux a tout au moins réussi à cacher sa personnalité.

Lupin demanda :

– À quelle époque... Gilbert... a-t-il commencé...?

– Je ne saurais vous le dire au juste ; Gilbert – j'aime autant l'appeler ainsi, et ne plus prononcer son nom véritable – Gilbert, enfant, était ce qu'il est aujourd'hui, aimable, sympathique à tous, charmant, mais paresseux et indiscipliné. Lorsqu'il eut quinze ans, nous le mîmes dans un collège des environs de Paris, précisément pour l'éloigner un peu de nous. Au bout de deux ans, on le renvoyait.

– Pourquoi ?

– Pour sa conduite. On avait découvert qu'il s'échappait la nuit, et aussi, que durant des semaines, alors que soi-disant, il était auprès de nous, en réalité il disparaissait.

– Que faisait-il ?

– Il s'amusait, jouait aux courses, traînait dans les cafés et dans les bals publics.

– Il avait donc de l'argent ?

– Oui.

– Qui lui en donnait ?

– Son mauvais génie, l'homme qui en cachette de ses parents, le faisait sortir du collège, l'homme qui le dévoya, qui le corrompit, qui nous l'arracha, qui lui apprit le mensonge, la débauche, le vol.

– Daubrecq ?

– Daubrecq.

Clarisse Mergy dissimulait entre ses mains jointes la rougeur de son front. Elle reprit de sa voix lasse :

– Daubrecq s'était vengé. Le lendemain même du jour où mon mari chassait de la maison notre malheureux enfant, Daubrecq nous dévoilait, dans la plus cynique des lettres, le rôle odieux qu'il avait joué et les

machinations grâce auxquelles il avait réussi à pervertir notre fils. Il continuait ainsi : « La correctionnelle un de ces jours... Plus tard les assises... et puis, espérons-le, l'échafaud. »

Lupin s'exclama :

– Comment ? C'est Daubrecq qui aurait comploté l'affaire actuelle ?

– Non, non, il n'y a là qu'un hasard. L'abominable prédiction n'était qu'un vœu formulé par lui. Mais combien cela me terrifia ! J'étais malade à ce moment. Mon autre fils, mon petit Jacques, venait de naître. Et chaque jour nous apprenait quelque nouveau méfait commis par Gilbert, de fausses signatures données, des escroqueries... si bien qu'autour de nous, nous annonçâmes son départ pour l'étranger, puis sa mort. La vie fut lamentable, et elle le fut d'autant plus quand éclata l'orage politique où mon mari devait sombrer.

– Comment cela ?

– Deux mots vous suffiront, le nom de mon mari est sur la liste des vingt-sept.

– Ah !

D'un coup, le voile se déchirait devant les yeux de Lupin et il apercevait à la lueur d'un éclair toute une région de choses qui se dérobaient jusque-là dans les ténèbres.

D'une voix plus forte, Clarisse Mergy reprenait :

– Oui, son nom s'y trouve inscrit, mais par erreur, par une sorte de malchance incroyable dont il fut la victime. Victorien Mergy fit bien partie de la commission chargée d'étudier le canal français des Deux-Mers. Il vota bien avec ceux qui approuvèrent le projet de la Compagnie. Il toucha même, oui, je le dis nettement, et je précise la somme, il toucha quinze mille francs. Mais c'est pour un autre qu'il toucha, pour un de ses amis politiques en qui il avait une confiance absolue et dont il fut l'instrument aveugle, inconscient. Il crut faire une bonne action, il se perdit. Le jour où, après le suicide du Président de la Compagnie et la disparition du caissier, l'affaire du canal apparut avec tout son cortège de tripotages et de malpropretés, ce jour-là seulement mon mari sut que plusieurs de ses collègues avaient été achetés, et il comprit que son nom, comme le leur, comme celui d'autres députés, chefs de groupes, parlementaires influents, se trouvait sur cette liste mystérieuse dont on parlait soudain. Ah ! Les jours affreux qui s'écoulèrent alors ! La liste serait-elle publiée ? Son nom serait-

il prononcé ? Quelle torture ! Vous vous rappelez l'affolement de la Chambre, cette atmosphère de terreur et de délation ! Qui possédait la liste ? On ne le savait pas. On savait son existence. Voilà tout. Deux hommes furent balayés par la tempête. Et l'on ignorait toujours d'où partait la dénonciation, et dans quelles mains se trouvaient les papiers accusateurs.

– Daubrecq, insinua Lupin.

– Eh ! Non, s'écria Mme Mergy, Daubrecq n'était encore rien à cette époque, il n'avait pas encore paru sur la scène. Non... rappelez-vous... la vérité on la connut tout d'un coup, par celui-là même qui la détenait, Germaineaux, l'ancien Garde des Sceaux, et le cousin du Président de la Compagnie du Canal. Malade, phthisique, de son lit d'agonisant, il écrivit au Préfet de Police, lui léguant cette liste que, disait-il, l'on trouverait, après sa mort, dans un coffre de fer, au fond de sa chambre. La maison fut entourée d'agents. Le Préfet s'établit à demeure auprès du malade. Germaineaux mourut. On ouvrit le coffre. Il était vide.

– Daubrecq, cette fois, affirma Lupin.

– Oui, Daubrecq, proféra Mme Mergy, dont l'agitation croissait de minute en minute, Alexis Daubrecq, qui, depuis six mois, déguisé, méconnaissable, servait de secrétaire à Germaineaux. Comment avait-il appris que Germaineaux était le possesseur du fameux papier ? Il importe peu. Toujours est-il qu'il avait fracturé le coffre la nuit même qui précéda la mort. L'enquête le prouva et l'identité de Daubrecq fut établie.

– Mais on ne l'arrêta pas ?

– À quoi bon ! On supposait bien qu'il avait mis la liste en lieu sûr. L'arrêter, c'était l'esclandre, l'affaire qui recommençait, cette vilaine affaire dont tout le monde est las et que l'on veut étouffer à tout prix.

– Alors ?

– On négocia.

Lupin se mit à rire.

– Négocier avec Daubrecq, c'est drôle !

– Oui, très drôle, scanda Mme Mergy, d'un ton âpre. Pendant ce temps, il agissait, lui, et tout de suite, sans vergogne, allant droit au but. Huit jours après son vol il se rendait à la Chambre des Députés, demandait mon mari, et, brutalement, exigeait de lui trente mille francs dans les vingt-quatre heures. Sinon, le scandale, le déshonneur. Mon mari connaissait l'individu,

il le savait implacable, plein de rancune et de férocité. Il perdit la tête et se tua.

– Absurde ne put s’empêcher de dire Lupin. Daubrecq possède une liste de vingt-sept noms. Pour livrer l’un de ces noms, il est obligé, s’il veut qu’on attache du crédit à son accusation, de publier la liste même, c’est-à-dire de se dessaisir du document, ou du moins de la photographie de ce document, et en faisant cela il provoque le scandale, mais se prive désormais de tout moyen d’action et de chantage.

– Oui et non, dit-elle.

– Comment le savez-vous ?

– Par Daubrecq, par Daubrecq qui est venu me voir, le misérable, et qui m’a raconté cyniquement son entrevue avec mon mari et les paroles échangées. Or, il n’y a pas que cette liste, il n’y a pas que ce fameux bout de papier sur lequel le caissier notait les noms et les sommes touchées, et sur lequel, rappelez-vous, le Président de la Compagnie, avant de mourir, a mis sa signature en lettres de sang. Il n’y a pas que cela. Il y a certaines preuves plus vagues que les intéressés ne connaissent pas : correspondance entre le Président de la Compagnie et son caissier, entre le Président et ses avocats-conseils, *etc.* Seule compte, évidemment, la liste griffonnée sur le morceau de papier ; celle-là est la preuve unique, irrécusable, qu’il ne servirait de rien de copier ou de photographier, car son authenticité peut être contrôlée, dit-on, de la façon la plus rigoureuse. Mais, tout de même, les autres indices sont dangereux. Ils ont suffi à démolir déjà deux députés. Et de cela Daubrecq sait jouer à merveille. Il effraye la victime choisie, il l’affole, il lui montre le scandale inévitable, et l’on verse la somme exigée, ou bien l’on se tue comme mon mari. Comprenez-vous, maintenant ?

– Oui, dit Lupin.

Et, dans le silence qui suivit, il reconstitua la vie de Daubrecq. Il le voyait maître de cette liste, usant de son pouvoir, sortant peu à peu de l’ombre, jetant à pleines mains l’argent qu’il extorquait à ses victimes, se faisant nommer conseiller général, député, régnant par la menace et par la terreur, impuni, inaccessible, inattaquable, redouté du gouvernement qui aime mieux se soumettre à ses ordres que de lui déclarer la guerre, respecté par les pouvoirs publics, si puissant enfin qu’on avait nommé secrétaire général de la Préfecture de Police, contre tous droits acquis, Prasville, pour ce seul motif qu’il haïssait Daubrecq d’une haine personnelle.

– Et vous l’avez revu ? dit-il.

– Je l’ai revu. Il le fallait. Mon mari était mort, mais son honneur demeurait intact. Nul n’avait soupçonné la vérité. Pour défendre tout au moins le nom qu’il me laissait, j’ai accepté une première entrevue avec Daubrecq.

– Une première, en effet, car il y en a eu d’autres ?...

– Beaucoup d’autres, prononça-t-elle, d’une voix altérée, oui, beaucoup d’autres... au théâtre... ou certains soirs à Enghien... ou bien à Paris, la nuit... car j’avais honte de le voir, cet homme, et je ne veux pas qu’on sache... Mais il le fallait... un devoir plus impérieux que tout me le commandait... le devoir de venger mon mari...

Elle se pencha sur Lupin, et ardemment :

– Oui, la vengeance ce fut la raison de ma conduite et le souci de toute ma vie. Venger mon mari, venger mon fils perdu, me venger moi, de tout le mal qu’il m’a fait... Je n’avais plus d’autre rêve, d’autre but. Je voulais cela, l’écrasement de cet homme, sa misère, ses larmes – comme s’il pouvait encore pleurer ! – ses sanglots, son désespoir...

– Sa mort, interrompit Lupin, qui se souvenait de la scène entre eux dans le bureau de Daubrecq.

– Non, pas sa mort. J’y ai pensé souvent... J’ai même levé le bras sur lui... Mais à quoi bon ! Il a dû prendre ses précautions. Le papier subsisterait. Et puis, ce n’est pas se venger que de tuer... Ma haine allait plus loin... Elle voulait sa perte et sa déchéance, et, pour cela, un seul moyen : lui arracher ses griffes. Daubrecq privé de ce document qui le rend si fort, Daubrecq n’existe plus. C’est la ruine immédiate, le naufrage, et dans quelles conditions lamentables ! Voilà ce que j’ai cherché.

– Mais Daubrecq ne pouvait se méprendre sur vos intentions ?

– Certes non. Et ce fut, je vous le jure, d’étranges rendez-vous que les nôtres, moi le surveillant, tâchant de deviner derrière ses paroles le secret qu’il cache... et lui... lui...

– Et lui, dit Lupin, achevant la pensée de Clarisse Mergy... lui, guettant la proie qu’il désire... la femme qu’il n’a jamais cessé d’aimer... et qu’il aime... et qu’il veut de toutes ses forces, et de toute sa rage...

Elle baissa la tête et dit simplement :

– Oui.

Duel étrange, en effet, qui opposait l'un à l'autre ces deux êtres que séparaient tant de choses implacables. Comme il fallait que la passion de Daubrecq fût effrénée pour qu'il risquât ainsi cette menace perpétuelle de la mort, et qu'il introduisît auprès de lui, dans son intimité, cette femme dont il avait dévasté l'existence ! Mais comme il fallait également qu'il se sentît en pleine sécurité !

– Et vos recherches aboutirent... à quoi ? demanda Lupin.

– Mes recherches, dit-elle, furent longtemps infructueuses. Les procédés d'investigation que vous avez suivis, ceux que la police a suivis de son côté, moi, des années avant vous, je les ai employés, et vainement. Je commençais à désespérer quand, un jour, en allant chez Daubrecq, dans sa villa d'Enghien, je ramassai sous sa table de travail le début d'une lettre chiffonnée et jetée parmi les paperasses d'une corbeille. Ces quelques lignes étaient écrites de sa main en mauvais anglais. Je pus lire :

« Évidez le cristal à l'intérieur de manière à laisser un vide qu'il soit impossible de soupçonner. »

« Peut-être n'aurais-je pas attaché à cette phrase toute l'importance qu'elle méritait, si Daubrecq, qui se trouvait alors dans le jardin, n'était survenu en courant et ne s'était mis à fouiller la corbeille, avec une hâte significative. Il me regarda d'un air soupçonneux.

– Il y avait là... une lettre...

« Je fis semblant de ne pas comprendre. Il n'insista point, mais son agitation ne m'avait pas échappé, et je dirigeai mes recherches dans le même sens. C'est ainsi qu'un mois après je découvris, au milieu des cendres de la cheminée du salon, la moitié d'une facture anglaise. John Howard, verrier à Stourbridge, avait fourni au député Daubrecq un flacon de cristal conforme au modèle. Le mot « cristal » me frappa, je partis pour Stourbridge, je soudoyai le contremaître de la verrerie, et j'appris que le bouchon de ce flacon, d'après la formule même de la commande, avait été évidé intérieurement de manière à laisser un vide qu'il fût impossible de soupçonner. »

Lupin hocha la tête.

Le renseignement ne laissait aucun doute. Pourtant il ne m'a pas semblé que, même sous la couche d'or... Et puis la cachette serait bien exigüe.

– Exiguë, mais suffisante, dit-elle.

– Comment le savez-vous ?



– Par Prasville.

– Vous le voyez donc ?

– Depuis cette époque, oui. Auparavant, mon mari et moi, nous avons cessé toutes relations avec lui, à la suite de certains incidents équivoques. Prasville est un homme de moralité plus que douteuse, un ambitieux sans scrupules, et qui certainement a joué dans l’affaire du Canal des Deux-mers un vilain rôle. A-t-il touché ? C’est probable. N’importe, j’avais besoin d’un secours. Il venait d’être nommé secrétaire général de la Préfecture. C’est donc lui que je choisis.

– Connaissait-il, interrogea Lupin, la conduite de votre fils Gilbert ?

– Non. Et j’eus la précaution, justement en raison de la situation qu’il occupe, de lui confirmer, comme à tous nos amis, le départ et la mort de Gilbert. Pour le reste, je lui dis la vérité, c’est à dire les motifs qui avaient déterminé le suicide de mon mari, et le but de vengeance que je poursuivais. Quand je l’eus mis au courant de mes découvertes, il sauta de joie et je sentis que sa haine contre Daubrecq n’avait point désarmé. Nous causâmes longtemps, et j’appris de lui que la liste était écrite sur un bout de papier pelure, extrêmement mince, et qui, réduit en une sorte de boulette, pouvait parfaitement tenir dans un espace des plus restreints. Pour lui comme pour moi, il n’y avait pas la moindre hésitation. Nous connaissions la cachette. Il fut entendu que nous agirions chacun de notre côté, tout en correspondant secrètement. Je le mis en rapport avec Clémence, la concierge du square Lamartine qui m’était toute dévouée...

– Mais qui l’était moins à Prasville, dit Lupin, car j’ai la preuve qu’elle le trahit.

– Maintenant peut-être, au début, non, et les perquisitions de la police furent nombreuses. C’est à ce moment, il y a de cela dix mois, que Gilbert reparut dans ma vie. Une mère ne cesse pas d’aimer son fils, quoi qu’il ait fait, quoi qu’il fasse. Et puis Gilbert a tant de charme !... Vous le connaissez. Il pleura, il embrassa mon petit Jacques, son frère... Je pardonnai.

Elle prononça, la voix basse, les yeux fixés au sol :

– Plût au ciel que je n’aie pas pardonné ! Ah ! Si cette heure pouvait renaître comme j’aurais l’affreux courage de le chasser Mon pauvre enfant... c’est moi qui l’ai perdu...

Elle continua pensivement :

– J’aurais eu tous les courages s’il avait été tel que je me l’imaginais, et tel qu’il fut longtemps, m’a-t-il dit... marqué par la débauche et par le vice, grossier, déchu... Mais, s’il était méconnaissable comme apparence, au point de vue, comment dirais-je ? Au point de vue moral, sûrement, il y avait une amélioration. Vous l’aviez soutenu, relevé, et quoique son existence me fût odieuse... tout de même il gardait une certaine tenue... quelque chose comme un fond d’honnêteté qui remontait à la surface... Il était gai, insouciant, heureux... Et il me parlait de vous avec tant d’affection !

Elle cherchait ses mots, embarrassée, n’osant trop condamner, devant Lupin, le genre d’existence qu’avait choisi Gilbert, et cependant ne pouvant en faire l’éloge.

– Après ? dit Lupin.

– Après, je le revis souvent. Il venait me voir, furtivement, ou bien j’allais le retrouver, et nous nous promenions dans la campagne. C’est ainsi que, peu à peu, j’ai été amenée à lui raconter notre histoire. Tout de suite, il s’enflamma. Lui aussi voulait venger son père et, en dérobant le bouchon de cristal, se venger lui-même du mal que Daubrecq lui avait fait. Sa première idée, et là-dessus, je dois le dire, il ne varia jamais, fut de s’entendre avec vous.

– Eh bien, s’écria Lupin, il fallait...

– Oui, je sais... et j’étais du même avis. Par malheur, mon pauvre Gilbert – vous savez comme il est faible – subissait l’influence d’un de ses camarades.

– Vaucheray, n’est-ce pas ?

– Oui, Vaucheray, une âme trouble, pleine de fiel et d’envie, un ambitieux sournois, un homme de ruse et de ténèbres, et qui avait pris sur mon fils un empire considérable. Gilbert eut le tort de se confier à lui et de lui demander conseil. Tout le mal vient de là. Vaucheray le convainquit et me convainquit moi aussi, qu’il valait mieux agir par nous-mêmes. Il étudia l’affaire, en prit la direction, et finalement organisa l’expédition d’Enghien et, sous votre conduite, le cambriolage de la villa Marie-Thérèse, que Prasville et ses agents n’avaient pu visiter à fond, par suite de la surveillance active du domestique Léonard. C’était de la folie. Il fallait, ou bien s’abandonner à votre expérience, ou bien vous tenir absolument en dehors du complot, sous peine de malentendu funeste et d’hésitation

dangereuse. Mais que voulez-vous ? Vaucheray nous dominait. J'acceptai une entrevue avec Daubrecq au théâtre. Pendant ce temps l'affaire eut lieu. Quand je rentrai chez moi vers minuit, j'en appris le résultat effroyable, le meurtre de Léonard, l'arrestation de mon fils. Aussitôt j'eus l'intuition de l'avenir. L'épouvantable prédiction de Daubrecq se réalisait, c'étaient les assises, c'était la condamnation. Et cela par ma faute, par la faute de moi, la mère, qui avait poussé mon fils vers l'abîme d'où rien ne pouvait plus le tirer.

Clarisse se tordait les mains et des frissons de fièvre la secouaient. Quelle souffrance peut se comparer à celle d'une mère qui tremble pour la tête de son fils. Ému de pitié, Lupin lui dit :

– Nous le sauverons. Là-dessus il n'y a pas l'ombre d'un doute. Mais il est nécessaire que je connaisse tous les détails. Achevez, je vous en prie... Comment avez-vous su, le soir même, les événements d'Enghien ?

Elle se domina et, le visage contracté d'angoisse, elle répondit :

– Par deux de vos complices, ou plutôt par deux complices de Vaucheray à qui ils étaient entièrement dévoués et qu'il avait choisis pour conduire les deux barques.

– Ceux qui sont là dehors, Grogard et Le Ballu ?

– Oui. À votre retour de la villa, lorsque, poursuivi sur le lac par le commissaire de police, vous avez abordé, vous leur avez jeté quelques mots d'explication tout en vous dirigeant vers votre automobile. Affolés, ils sont accourus chez moi, où ils étaient déjà venus et m'ont appris l'affreuse nouvelle. Gilbert était en prison ! Ah ! L'effroyable nuit ! Que faire ? Vous chercher ? Certes, et implorer votre secours. Mais où vous retrouver ? C'est alors que Grogard et Le Ballu, acculés par les circonstances, se décidèrent à m'expliquer le rôle de leur ami Vaucheray, ses ambitions, son dessein longuement mûri...

– De se débarrasser de moi, n'est-ce pas ? ricana Lupin.

– Oui. Gilbert ayant toute votre confiance, il surveillait Gilbert et, par là, il connut tous vos domiciles. Quelques jours encore, une fois possesseur du bouchon de cristal, maître de la liste des vingt-sept, héritier de la toute puissance de Daubrecq, il vous livrait à la police, sans que votre bande, désormais la sienne, fût seulement compromise.

– Imbécile ! murmura Lupin... un sous-ordre comme lui !

Et il ajouta :

– Ainsi donc, les panneaux des portes...

– Furent découpés par ses soins, en prévision de la lutte qu’il entamait contre vous et contre Daubrecq, chez qui il commença la même besogne. Il avait à sa disposition une sorte d’acrobate, un nain d’une maigreur extrême auquel ces orifices suffisaient et qui surprenait ainsi toute votre correspondance et tous vos secrets. Voilà ce que ses deux amis me révélèrent. Tout de suite j’eus cette idée me servir, pour sauver mon fils aîné, de son frère, de mon petit Jacques, si mince lui aussi et si intelligent, si brave comme vous avez pu le voir. Nous partîmes dans la nuit. Sur les indications de mes compagnons, je trouvai, au domicile personnel de Gilbert, les doubles clefs de votre appartement de la rue Matignon, où vous deviez coucher, paraît-il. En route, Grogard et Le Ballu me confirmèrent dans ma résolution, et je pensais beaucoup moins à vous demander secours qu’à vous reprendre le bouchon de cristal, lequel évidemment, s’il avait été découvert à Enghien, devait être chez vous. Je ne me trompais pas. Au bout de quelques minutes, mon petit Jacques, qui s’était introduit dans votre chambre, me le rapportait. Je m’en allai, frémissante d’espoir. Maîtresse à mon tour du talisman, le gardant pour moi seule, sans en prévenir Prasville, j’avais tout pouvoir sur Daubrecq. Je le faisais agir à ma guise et, dirigé par moi, esclave de ma volonté, il multiplierait les démarches en faveur de Gilbert, obtiendrait qu’on le laissât évader, ou tout au moins qu’on ne le condamnât pas. C’était le salut.

– Eh bien ?

Clarisse se leva dans un élan de tout son être, se pencha sur Lupin, et lui dit d’une voix sourde :

– Il n’y avait rien dans ce morceau de cristal, rien, vous entendez, aucun papier, aucune cachette. Toute l’expédition d’Enghien était inutile ! Inutile, le meurtre de Léonard ! Inutile, l’arrestation de mon fils ! Inutiles, tous mes efforts !

– Mais pourquoi ? Pourquoi ?

– Pourquoi ? Vous aviez volé à Daubrecq, non pas le bouchon fabriqué sur son ordre, mais le bouchon qui avait servi de modèle au verrier John Howard, de Stourbridge.

Si Lupin n’avait pas été en face d’une douleur aussi profonde, il n’eût pu retenir quelque une de ces boutades ironiques que lui inspiraient les malices du destin.

Il dit entre ses dents :

– Est-ce bête ! Et d'autant plus bête qu'on avait donné l'éveil à Daubrecq.

– Non, dit-elle, le jour même, je me rendis à Enghien. Dans tout cela Daubrecq n'avait vu et ne voit encore aujourd'hui qu'un cambriolage ordinaire, qu'une mainmise sur ses collections. Votre participation l'a induit en erreur.

– Cependant le bouchon a disparu...

– D'abord cet objet ne peut avoir pour lui qu'une importance secondaire, puisque ce n'est que le modèle.

– Comment le savez-vous ?

Il y a une éraflure à la base de la tige, et je me suis renseignée depuis en Angleterre.

– Soit, mais pourquoi la clef du placard où il fut volé ne quittait-elle pas le domestique ? Et pourquoi, en second lieu, l'a-t-on retrouvé dans le tiroir d'une table chez Daubrecq, à Paris ?

– Évidemment Daubrecq y fait attention, et il y tient comme on tient au modèle d'une chose qui a de la valeur. Et c'est précisément pourquoi j'ai remis ce bouchon dans le placard, avant qu'il n'en eût constaté la disparition. Et c'est pourquoi aussi, la seconde fois, je vous fis reprendre le bouchon par mon petit Jacques, dans la poche même de votre pardessus, et le fis replacer par la concierge.

– Alors, il ne soupçonne rien ?

– Rien, il sait qu'on cherche la liste, mais il ignore que Prasville et moi nous connaissons l'objet où il la cache.

Lupin s'était levé et marchait à travers la pièce en réfléchissant. Puis il s'arrêta près de Clarisse Mergy.

– En somme, depuis les événements d'Enghien, vous n'avez pas fait un seul pas en avant ?

– Pas un seul, dit-elle. J'ai agi au jour le jour, conduite par ces deux hommes ou bien les conduisant, tout cela sans plan précis.

– Ou du moins, dit-il, sans autre plan que d'arracher à Daubrecq la liste des vingt-sept.

– Oui, mais comment ? En outre, vos manœuvres me gênaient, nous n'avions pas tardé à reconnaître, dans la nouvelle cuisinière de Daubrecq,

vosre vieille servante Victoire, et à découvrir, grâce aux indications de la concierge, que Victoire vous donnait asile, et j'avais peur de vos projets.

– C'est vous, n'est-ce pas, qui m'écriviez de me retirer de la lutte ?

– Oui.

– Vous également qui me demandiez de ne pas aller au théâtre le soir du Vaudeville ?

– Oui, la concierge avait surpris Victoire écoutant la conversation que Daubrecq et moi nous avions par téléphone, et Le Ballu, qui surveillait la maison, vous avait vu sortir. Je pensais donc bien que vous fileriez Daubrecq, le soir.

– Et l'ouvrière qui est venue ici, une fin d'après-midi ?

– C'était moi, moi, découragée, qui voulais vous voir.

– Et c'est vous qui avez intercepté la lettre de Gilbert ?

– Oui, j'avais reconnu son écriture sur l'enveloppe.

– Mais votre petit Jacques n'était pas avec vous ?

– Non. Il était dehors, en automobile avec Le Ballu. Je l'ai fait monter par la fenêtre du salon, et il s'est glissé dans cette chambre par l'orifice du panneau.

– Que contenait la lettre ?

– Malheureusement des reproches de Gilbert. Il vous accusait de le délaisser, de prendre l'affaire à votre compte. Bref, cela me confirmait dans ma méfiance. Je me suis enfuie.

Lupin haussa les épaules avec irritation.

– Que de temps perdu ! Et par quelle fatalité n'avons-nous pas pu nous entendre plus tôt ! Nous jouions tous deux à cache-cache... Nous nous tendions des pièges absurdes... Et les jours passaient, des jours précieux, irréparables.

– Vous voyez, vous voyez, dit-elle en frissonnant... vous aussi, vous avez peur de l'avenir !

– Non, je n'ai pas peur, s'écria Lupin. Mais je pense à ce que nous aurions pu déjà accomplir d'utile si nous avions réuni nos efforts. Je pense à toutes les erreurs, à toutes les imprudences que notre accord nous eût évitées. Je pense que votre tentative de cette nuit pour fouiller les vêtements que porte Daubrecq, fut tout aussi vaine que les autres, et que, en ce moment, grâce à notre duel stupide, grâce au tumulte que nous avons fait

dans son hôtel, Daubrecq est averti et se tiendra sur ses gardes plus encore qu'auparavant.

Clarisse Mergy hocha la tête.

– Non, non, je ne crois pas, le bruit n'a pas dû le réveiller, car nous avions retardé d'un jour cette tentative pour que la concierge pût mêler à son vin un narcotique très violent.

Et elle ajouta lentement :

– Et puis, voyez-vous, aucun événement ne fera que Daubrecq se tienne davantage sur ses gardes. Sa vie n'est qu'un ensemble de précautions contre le danger. Rien n'est laissé au hasard... D'ailleurs, n'a-t-il pas tous les atouts dans les mains ?

Lupin s'approcha et lui demanda :

– Que voulez-vous dire ? Selon vous il n'y aurait donc pas d'espoir de ce côté ? Il n'y aurait pas un seul moyen pour arriver au but ?

– Si, murmura-t-elle, il y en a un, un seul...

Avant qu'elle eût caché de nouveau son visage entre ses mains, il remarqua sa pâleur. Et de nouveau un frisson de fièvre la secoua tout entière.

Il crut comprendre la raison de son épouvante, et, se penchant vers elle, ému par sa douleur :

– Je vous en prie, répondez sans détours. C'est à cause de Gilbert, n'est-ce pas ?... Si la justice n'a pas pu, heureusement, déchiffrer l'énigme de son passé, si l'on ne sait pas jusqu'ici le véritable nom du complice de Vaucheray, quelqu'un tout au moins le sait, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Daubrecq a reconnu votre fils Antoine sous le masque de Gilbert ?

– Oui, oui...

– Et il vous promet de le sauver, n'est-ce pas ? Il vous offre sa liberté, son évasion, je ne sais quoi... C'est cela, n'est-ce pas, qu'il vous a offert une nuit, dans son bureau, une nuit où vous avez voulu le frapper ?...

– Oui... oui... c'est cela...

– Et comme condition, une seule, n'est-ce pas ? Une condition abominable, telle que ce misérable pouvait l'imaginer ? J'ai compris, n'est-ce pas ?

Clarisse ne répondit point. Elle semblait épuisée par une longue lutte contre un ennemi qui, chaque jour, gagnait du terrain, et contre qui il était vraiment impossible qu'elle combattît.

Lupin vit en elle la proie conquise d'avance, livrée au caprice du vainqueur. Clarisse Mergy, la femme aimante de ce Mergy que Daubrecq avait réellement assassiné, la mère épouvantée de ce Gilbert que Daubrecq avait dévoyé, Clarisse Mergy, pour sauver son fils de l'échafaud, devrait, quoi qu'il advînt, se soumettre au désir de Daubrecq. Elle serait la maîtresse, la femme, l'esclave obéissante de ce personnage innommable auquel Lupin ne pouvait songer sans un soulèvement de révolte et de dégoût.

S'asseyant auprès d'elle, doucement, avec des gestes de compassion, il la contraignit à lever la tête, et il lui dit, les yeux dans les yeux :

– Écoutez-moi bien. Je vous jure de sauver votre fils... je vous le jure... Votre fils ne mourra pas, vous entendez... Il n'y a pas de force au monde qui puisse faire que, moi vivant, l'on touche à la tête de votre fils.

– Je vous crois... J'ai confiance en votre parole.

– Ayez confiance... c'est la parole d'un homme qui ne connaît pas la défaite. Je réussirai. Seulement, je vous supplie de prendre un engagement irrévocable.

– Lequel ?

– Vous ne verrez plus Daubrecq.

– Je vous le jure !

– Vous chasserez de votre esprit toute idée, toute crainte, si obscure soit-elle, d'un accord entre vous et lui... d'un marché quelconque...

– Je vous le jure.

Elle le regardait avec une expression de sécurité et d'abandon absolu, et, sous son regard, il éprouvait l'allégresse de se dévouer, et le désir ardent de rendre à cette femme le bonheur, ou, tout au moins, la paix et l'oubli qui ferment les blessures.

– Allons, dit-il en se levant, et d'un ton joyeux, tout ira bien. Nous avons deux mois, trois mois devant nous. C'est plus qu'il n'en faut... à condition, bien entendu, que je sois libre de mes mouvements. Et pour cela, voyez-vous, vous devez vous retirer de la bataille.

– Comment ?

– Oui, disparaître pendant quelque temps, vous installer à la campagne. D'ailleurs, n'avez-vous pas pitié de votre petit Jacques ? À ce jeu-là, on lui démolirait les nerfs, au pauvre gosse... Et vrai, il a bien gagné son repos... N'est-ce pas, Hercule ?



Le lendemain, Clarisse Mergy, que tant d'événements avaient abattue et qui, elle aussi, sous peine de tomber malade, avait besoin d'un peu de répit, prenait pension avec son fils chez une dame de ses amies dont la maison s'élevait à la lisière même de la forêt de Saint-Germain. Très faible, le cerveau obsédé de cauchemars, en proie à des troubles nerveux que la moindre émotion exaspérait, elle vécut là quelques jours d'accablement physique et d'inconscience. Elle ne pensait plus à rien. La lecture des journaux lui était défendue.

Or, un après-midi, alors que Lupin, changeant de tactique, étudiait le moyen de procéder à l'enlèvement et à la séquestration du député Daubrecq, alors que Grogard et Le Ballu, auxquels il avait promis leur pardon en cas de réussite, surveillaient les allées et venues de l'ennemi, alors que tous les journaux annonçaient la comparution prochaine devant les assises des complices d'Arsène Lupin, tous deux accusés d'assassinat – un après-midi, vers quatre heures, une sonnerie brusque retentit dans l'appartement de la rue Chateaubriand.

C'était le téléphone.

Lupin décrocha le récepteur.

– Allô ?

Une voix de femme, une voix essoufflée articula :

– M. Michel Beaumont ?

– C'est moi, madame. À qui ai-je l'honneur...

– Vite, monsieur, venez en toute hâte, Mme Mergy vient de s'empoisonner.

Lupin ne demanda pas plus d'explications. Il s'élança de chez lui, monta dans son automobile et se fit conduire à Saint-Germain.

L'amie de Clarisse l'attendait au seuil de la chambre.

– Morte ? dit-il.

– Non, la dose était insuffisante. Le médecin sort d'ici. Il répond d'elle.

– Et pour quelle raison a-t-elle tenté ?

Son fils Jacques a disparu.

– Enlevé ?

– Oui, il jouait à l'entrée de la forêt. On a vu une automobile s'arrêter... deux vieilles dames en descendre. Puis il y eut des cris. Clarisse a voulu courir, mais elle est tombée sans forces, en gémissant : « C'est lui... c'est

cet homme... tout est perdu. » Elle avait l'air d'une folle. Soudain, elle a porté un flacon à sa bouche, et elle a bu.

– Ensuite ?

– Ensuite, avec l'aide de mon mari, je l'ai transportée dans sa chambre. Elle souffrait beaucoup.

– Comment avez-vous vu su mon adresse, mon nom ?

– Par elle, tandis que le médecin la soignait. Alors je vous ai téléphoné.

– Personne n'est au courant ?...

– Personne. Je sais que Clarisse a des ennuis terribles et qu'elle préfère le silence.

– Puis-je la voir ?

– En ce moment, elle dort. D'ailleurs, le médecin a défendu toute émotion.

– Le médecin n'a pas d'inquiétude à son sujet ?

– Il redoute la fièvre, la surexcitation nerveuse, un accès quelconque où la malade recommencerait sa tentative. Et cette fois-là...

– Que faudrait-il pour éviter ?

– Une semaine ou deux de tranquillité absolue, ce qui est impossible, tant que son petit Jacques...

Lupin l'interrompt :

– Vous croyez que si son fils lui était rendu...

– Ah ! Certes, il n'y aurait plus rien à craindre !

– Vous êtes sûre ?... Vous êtes sûre ?... Oui, n'est-ce pas, évidemment... Eh bien, quand Mme Mergy se réveillera, vous lui direz de ma part que ce soir, avant minuit, je lui ramènerai son fils. Ce soir, avant minuit, ma promesse est formelle.

Ayant achevé ces mots, Lupin sortit vivement de la maison et remonta dans son automobile, en criant au chauffeur :

– À Paris, square Lamartine, chez le député Daubrecq.

## *La peine de mort*

### Table des matières

L'automobile de Lupin constituait, outre un cabinet de travail muni de livres, de papier, d'encre et de plumes, une véritable loge d'acteur, avec une boîte complète de maquillage, un coffre rempli de vêtements les plus divers, un autre bourré d'accessoires, parapluies, cannes, foulards, lorgnons, etc., bref, tout un attirail qui lui permettait, en cours de route, de se transformer des pieds à la tête.

Ce fut un monsieur un peu gros, en redingote noire, en chapeau haut de forme, le visage flanqué de favoris, le nez surmonté de lunettes, qui sonna vers six heures du soir à la grille du député Daubrecq.

La concierge le conduisit au perron où Victoire, appelée par un coup de timbre, apparut.

Il lui demanda :

- M. Daubrecq peut-il recevoir le Dr Vernes ?
- Monsieur est dans sa chambre, et, à cette heure-là...
- Faites-lui passer ma carte.

Il inscrivit, en marge, ces mots : « de la part de Mme Mergy », et, insistant :

- Tenez, je ne doute pas qu'il ne me reçoive.
- Mais, objecta Victoire.
- Ah ça ! Mais vas-tu te décider la vieille ? En voilà du chichi !

Elle fut stupéfaite et bredouilla :

- Toi !... C'est toi !
- Non, c'est Louis XIV.

Et la poussant dans un coin du vestibule :

– Écoute... Aussitôt que je serai seul avec lui, monte dans ta chambre, fais ton paquet à la six-quatre-deux, et décampe !

- Quoi ?

– Fais ce que je te dis. Tu trouveras mon auto, plus loin sur l’avenue. Allons, ouste, annonce-moi, j’attends dans le bureau.

– Mais on n’y voit pas.

– Allume.

Elle tourna le bouton de l’électricité et laissa Lupin seul.

« C’est là, songeait-il en s’asseyant, c’est là que se trouve le bouchon de cristal. À moins que Daubrecq ne le garde toujours avec lui... Mais non, quand on a une bonne cachette, on s’en sert. Et celle-ci est excellente, puisque personne... jusqu’ici... »

De toute son attention, il scrutait les objets de la pièce et il se souvenait de la missive que Daubrecq avait écrite à Prasville : « À portée de ta main, mon bon ami... Tu l’as touché... Un peu plus... Et ça y était... »

Rien ne semblait avoir bougé depuis ce jour. Les mêmes choses traînaient sur la table, des livres, des registres, une bouteille d’encre, une boîte à timbres, du tabac, des pipes, toutes choses qu’on avait fouillées et auscultées maintes et maintes fois.

« Ah ! Le bougre, pensa Lupin, son affaire est rudement bien emmanchée ! Ça se tient comme un drame du bon faiseur... »

Au fond, Lupin, tout en sachant exactement ce qu’il venait faire et comment il allait agir, n’ignorait pas ce que sa visite avait d’incertain et de hasardeux avec un adversaire d’une pareille force. Il se pouvait très bien que Daubrecq restât maître du champ de bataille, et que la conversation prît une tournure absolument différente de celle que Lupin escomptait.

Et cette perspective n’était pas sans lui causer quelque irritation.

Il se raidit, un bruit de pas approchait.

Daubrecq entra.

Il entra sans un mot, fit signe à Lupin qui s’était levé de se rasseoir, s’assit lui-même devant la table, et regardant la carte qu’il avait conservée :

– Le docteur Vernes ?

– Oui, monsieur le député, le docteur Vernes, de Saint-Germain.

– Et je vois que vous venez de la part de Mme Mergy... votre cliente, sans doute ?

– Ma cliente occasionnelle. Je ne la connaissais pas avant d’avoir été appelé auprès d’elle, tantôt, dans des circonstances particulièrement tragiques.

– Elle est malade ?

– Mme Mergy s’est empoisonnée.

– Hein !

Daubrecq avait eu un sursaut, et il reprit, sans dissimuler son trouble :

– Hein que dites-vous ? Empoisonnée ! Morte, peut-être ?

– Non, la dose n’était pas suffisante. Sauf complications, j’estime que Mme Mergy est sauvée.

Daubrecq se tut, et il resta immobile, la tête tournée vers Lupin.

« Me regarde-t-il ? A-t-il les yeux fermés ? » se demandait Lupin.

Cela le gênait terriblement de ne pas voir les yeux de son adversaire, ces yeux que cachait le double obstacle des lunettes et d’un lorgnon noir, des yeux malades, lui avait dit Mme Mergy, striés et bordés de sang. Comment suivre, sans voir l’expression d’un visage, la marche secrète des pensées ? C’était presque se battre contre un ennemi dont l’épée serait invisible.

Daubrecq reprit, au bout d’un instant :

– Alors Mme Mergy est sauvée... Et elle vous envoie vers moi... Je ne comprends pas bien... Je connais à peine cette dame.

« Voilà le moment délicat, pensa Lupin. Allons-y. »

Et, d’un ton de bonhomie où perçait l’embarras de quelqu’un qui est timide, il prononça :

– Mon Dieu, monsieur le député, il y a des cas où le devoir d’un médecin est très compliqué... très obscur... et vous jugerez peut-être qu’en accomplissant auprès de vous cette démarche... Bref, voilà... Tandis que je la soignais, Mme Mergy a tenté une seconde fois de s’empoisonner... Oui, le flacon se trouvait, par malheur, à portée de sa main. Je le lui ai arraché. Il y a eu lutte entre nous. Et dans le délire de la fièvre, à mots entrecoupés, elle m’a dit : « C’est lui... C’est lui... Daubrecq... le député... Qu’il me rende mon fils... Dites-lui ça... Ou bien je veux mourir... oui, tout de suite... cette nuit. Je veux mourir. » Voilà, monsieur le député... Alors j’ai pensé que je devais vous mettre au courant. Il est certain qu’en l’état d’exaspération où se trouve cette dame... Bien entendu, j’ignore le sens exact de ses paroles... Je n’ai interrogé personne... Je suis venu directement, sous une impulsion spontanée...

Daubrecq réfléchit assez longtemps et dit :

– Somme toute, docteur, vous êtes venu me demander si je savais où est cet enfant... que je suppose disparu, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Et au cas où je le saurais, vous le ramèneriez à sa mère ?

– Oui.

Un long silence encore. Lupin se disait :

« Est-ce que, par hasard, il gèrerait cette histoire-là ? La menace de cette mort suffirait-elle ? Non, voyons... ce n'est pas possible... Et cependant... cependant... il a l'air d'hésiter. »

– Vous permettez ? dit Daubrecq, en approchant de lui l'appareil téléphonique qui se dressait sur la table... C'est pour une communication urgente...

– Faites donc, monsieur le député.

Daubrecq appela :

– Allô... Mademoiselle, voulezvous me donner le 822.19 ?

Il répéta le numéro et attendit sans bouger.

Lupin sourit :

– La Préfecture de Police, n'est-ce pas ? Secrétariat général...

– En effet, docteur... Vous savez donc ?

– Oui, comme médecin légiste, il m'a fallu quelquefois téléphoner... Et, au fond de lui, Lupin se demandait :

« Que diable tout cela veut-il dire ? Le secrétaire général, c'est Prasville... Alors quoi ? »

Daubrecq plaça les deux récepteurs à ses oreilles et articula :

– Le 822.19 ?... Je voudrais le secrétaire général, M. Prasville... Il n'est pas là ?... Si, si, il est toujours dans son cabinet à cette heure-ci... Dites-lui que c'est de la part de M. Daubrecq... M. Daubrecq, député... une communication de la plus haute importance.

– Je suis peut-être indiscret ? fit Lupin.

– Nullement, nullement, docteur, assura Daubrecq... D'ailleurs cette communication n'est pas sans un certain rapport avec votre démarche...

Et, s'interrompant :

– Allô... Monsieur Prasville ?... Ah ! C'est toi, mon vieux Prasville. Eh bien, quoi, tu sembles interloqué... Oui, c'est vrai, il y a longtemps qu'on ne s'est vus tous deux... Mais, au fond, on ne s'est guère quittés par la pensée... Et j'ai même eu, très souvent, ta visite et celle de tes artistes... mais, n'est-ce pas... Allô... Quoi ? Tu es pressé ? Ah ! Je te demande pardon... Moi aussi d'ailleurs. Donc, droit au but... C'est un petit service que je veux te rendre... Attends donc, animal... Tu ne le regretteras pas...

Il y va de ta gloire... Allô... Tu m'écoutes ? Eh bien, prends une demi-douzaine d'hommes avec toi... Ceux de la Sûreté plutôt, que tu trouveras à la permanence... Sautez dans des autos, et rappliquez ici en quatrième vitesse... Je t'offre un gibier de choix, mon vieux... Un seigneur de la haute. Napoléon lui-même... Bref, Arsène Lupin.

Lupin bondit sur ses jambes. Il s'attendait à tout, sauf à ce dénouement. Mais quelque chose fut plus fort en lui que la surprise, un élan de toute sa nature qui lui fit dire, en riant :

– Ah ! Bravo ! Bravo !

Daubrecq inclina la tête en signe de remerciement, et murmura :

– Ce n'est pas fini... Un peu de patience encore, voulezvous ?

Et il continua :

– Allô... Prasville... Quoi ?... Mais, mon vieux, ce n'est pas une fumisterie... Tu trouveras Lupin ici, en face de moi, dans mon bureau... Lupin qui me tracasse comme les autres... Oh ! Un de plus, un de moins, je m'en moque. Mais, tout de même, celui-ci y met de l'indiscrétion. Et j'ai recours à ton amitié. Débarrasse-moi de cet individu, je t'en prie... Avec une demi-douzaine de tes sbires, et les deux qui font le pied de grue devant ma maison, ça suffira. Ah ! Pendant que tu y seras, monte au troisième étage, tu cueilleras ma cuisinière... C'est la fameuse Victoire... Tu sais ?... La vieille nourrice du sieur Lupin. Et puis, tiens, encore un renseignement... Faut-il que je t'aime ? Envoie donc une escouade rue Chateaubriand, au coin de la rue Balzac... C'est là que demeure notre Lupin national, sous le nom de Michel Beaumont... Compris, vieux ? Et, maintenant, à la besogne. Secoue-toi...

Lorsque Daubrecq tourna la tête, Lupin se tenait debout, les poings crispés. Son élan d'admiration n'avait pas résisté à la suite du discours, et aux révélations faites par Daubrecq sur Victoire et sur le domicile de la rue Chateaubriand. L'humiliation était trop forte, et il ne songeait guère à jouer plus longtemps les médecins de petite ville. Il n'avait qu'une idée, ne pas s'abandonner à l'excès de rage formidable qui le poussait à foncer sur Daubrecq comme le taureau sur l'obstacle.

Daubrecq jeta une espèce de gloussement qui, chez lui, singeait le rire. Il avança en se dandinant, les mains aux poches de son pantalon, et scanda :

– N'est-ce pas ? Tout est pour le mieux de la sorte ? Un terrain déblayé, une situation nette... Au moins, l'on y voit clair. Lupin contre Daubrecq, un

point c'est tout. Et puis, que de temps gagné ! Le Dr Vernes, médecin légiste, en aurait eu pour deux heures à dévider son écheveau ! Tandis que comme ça, le sieur Lupin est obligé de dégoiser sa petite affaire en trente minutes... sous peine d'être saisi au collet et de laisser prendre ses complices... Quel coup de caillou dans la mare aux grenouilles ! Trente minutes, pas une de plus. D'ici trente minutes, il faudra vider les lieux, se sauver comme un lièvre, et fichez le camp à la débandade. Ah ! Ah ! Ce que c'est rigolo !... Dis donc, Polonius, vrai, tu n'as pas de chance avec Bibi Daubrecq ! Car c'était bien toi qui te cachais derrière ce rideau, infortuné Polonius ?

Lupin ne bronchait pas. L'unique solution qui l'eût apaisé, c'est-à-dire l'étranglement de l'adversaire, était trop absurde pour qu'il ne préférât point subir, sans riposter, des sarcasmes qui, pourtant, le cinglaient comme des coups de cravache. C'était la seconde fois, dans la même pièce et dans des circonstances analogues, qu'il devait courber la tête devant ce Daubrecq de malheur et garder en silence la plus ridicule des postures... Aussi avait-il la conviction profonde que, s'il ouvrait la bouche, ce serait pour cracher au visage de son vainqueur des paroles de colère et des invectives. À quoi bon ? L'essentiel n'était-il pas d'agir de sang-froid et de faire les choses que commandait une situation nouvelle ?

– Eh bien ! Eh bien ! Monsieur Lupin ? reprenait le député, vous avez l'air tout déconfit. Voyons, il faut se faire une raison et admettre qu'on peut rencontrer sur son chemin un bonhomme un peu moins andouille que ses contemporains. Alors vous vous imaginiez que, parce que je porte binocle et bésicles, j'étais aveugle ? Dame ! Je ne dis pas que j'aie deviné sur le champ Lupin derrière Polonius, et Polonius derrière le monsieur qui vint m'embêter dans la baignoire du Vaudeville. Non. Mais, tout de même, ça me tracassait. Je voyais bien qu'entre la police et Mme Mergy, il y avait un troisième larron qui essayait de se faufiler... Alors, peu à peu, avec des mots échappés à la concierge, en observant les allées et venues de la cuisinière, en prenant sur elle des renseignements aux bonnes sources, j'ai commencé à comprendre. Et puis, l'autre nuit, ce fut le coup de lumière. Quoique endormi, j'entendais le tapage dans l'hôtel. J'ai pu reconstituer l'affaire, j'ai pu suivre la trace de Mme Mergy jusqu'à la rue Chateaubriand d'abord, ensuite jusqu'à Saint-Germain... Et puis... et puis, quoi ! J'ai rapproché les faits... le cambriolage d'Enghien, l'arrestation de Gilbert... le



traité d'alliance inévitable entre la mère éplorée et le chef de la bande... la vieille nourrice installée comme cuisinière, tout ce monde entrant chez moi par les portes ou par les fenêtres... J'étais fixé. Maître Lupin reniflait autour du pot aux roses. L'odeur des vingt-sept l'attirait. Il n'y avait plus qu'à attendre sa visite. L'heure est arrivée. Bonjour, maître Lupin.

Daubrecq fit une pause. Il avait débité son discours avec la satisfaction visible d'un homme qui a le droit de prétendre à l'estime des amateurs les plus difficiles. Lupin se taisant, il tira sa montre.

– Eh ! Eh ! Plus que vingt-trois minutes ! Comme le temps marche ! Si ça continue, on n'aura pas le loisir de s'expliquer.

Et, s'approchant encore de Lupin :

– Tout de même, ça me fait de la peine. Je croyais Lupin un autre monsieur. Alors, au premier adversaire un peu sérieux, le colosse s'effondre ? Pauvre jeune homme !... Un verre d'eau pour nous remettre ?...

Lupin n'eut pas un mot, pas un geste d'agacement. Avec un flegme parfait, avec une précision de mouvements qui indiquait sa maîtrise absolue et la netteté du plan de conduite qu'il avait adopté, il écarta doucement Daubrecq, s'avança vers la table et, à son tour, saisit le cornet du téléphone.

Il demanda :

– S'il vous plaît, mademoiselle, le 565-34.

Ayant obtenu le numéro, il dit d'une voix lente, en détachant chacune des syllabes :

– Allô... Je suis rue Chateaubriand... C'est toi, Achille ?... Oui, c'est moi, le patron... Écoute-moi bien... Achille... Il faut quitter l'appartement. Allô ?... oui, tout de suite... la police doit venir d'ici quelques minutes, Mais non, mais non, ne t'effare pas... Tu as le temps. Seulement, fais ce que je te dis. Ta valise est toujours prête ?... Parfait. Et l'un des casiers est resté vide, comme je te l'ai dit ? Parfait. Eh bien, va dans ma chambre, mets-toi face à la cheminée. De la main gauche, appuie sur la petite rosace sculptée qui orne la plaque de marbre, sur le devant, au milieu ; et, de la main droite, sur le dessus de la cheminée. Tu trouveras là comme un tiroir et, dans ce tiroir, deux cassettes. Fais attention. L'une d'elles contient tous nos papiers, l'autre des billets de banque et des bijoux. Tu les mettras toutes les deux dans le casier vide de la valise. Tu prendras la valise à la main, et tu viendras à pied, très vite, jusqu'au coin de l'avenue Victor-Hugo et de l'avenue de Montespan. L'auto est là, avec Victoire. Je vous y rejoindrai...

Quoi ? Mes vêtements ? Mes bibelots ? Laisse donc tout ça, et file au plus vite. À tout à l'heure.

Tranquillement, Lupin repoussa le téléphone. Puis il saisit Daubrecq par le bras, le fit asseoir sur une chaise voisine de la sienne, et lui dit :

- Et maintenant, écoute-moi.
- Oh ! Oh ! ricana le député, on se tutoie ?
- Oui, je te le permets, déclara Lupin.

Et comme Daubrecq, dont il n'avait pas lâché le bras, se dégageait avec une certaine méfiance, il prononça :

– Non, n'aie pas peur. On ne se battra pas. Nous n'avons rien à gagner ni l'un ni l'autre à nous démolir. Un coup de couteau ? Pour quoi faire ? Non. Des mots, rien que des mots. Mais des mots qui portent. Voici les miens. Ils sont catégoriques. Réponds de même, sans réfléchir. Ça vaut mieux. L'enfant ?

- Je l'ai.
- Rends-le...
- Non.
- Mme Mergy se tuera.
- Non.
- Je te dis que si.
- J'affirme que non.
- Cependant elle l'a déjà tenté.
- C'est justement pour cela qu'elle ne le tentera plus.
- Alors ?
- Non.

Lupin reprit, après un instant :

– Je m'y attendais. De même, je pensais bien, en venant ici, que tu ne couperais pas dans l'histoire du Dr Vernes et qu'il me faudrait employer d'autres moyens.

- Ceux de Lupin.
- Tu l'as dit. J'étais résolu à me démasquer. Tu l'as fait toi-même.

Bravo. Mais ça ne change rien à mes projets.

- Parle.

Lupin sortit d'un carnet une double feuille de papier-ministre qu'il déplia et tendit à Daubrecq en disant :

– Voici l’inventaire exact et détaillé, avec numéros d’ordre, des objets qui furent enlevés par mes amis et moi, dans ta villa Marie-Thérèse sur les bords du lac d’Enghien. Il y a, comme tu vois, cent treize numéros. Sur ces cent treize objets, il y en a soixante-huit, ceux dont les numéros sont marqués d’une croix rouge, qui ont été vendus et expédiés en Amérique. Les autres, au nombre, par conséquent, de quarante-cinq, restent en ma possession jusqu’à nouvel ordre. Ce sont d’ailleurs les plus beaux. Je te les offre contre la remise immédiate de l’enfant.

Daubrecq ne put retenir un mouvement de surprise.

– Oh ! Oh ! fit-il, comme il faut que tu y tiennes !

– Infiniment, dit Lupin, car je suis persuadé qu’une absence plus longue de son fils, c’est la mort pour Mme Mergy.

– Et cela te bouleverse, Don Juan ?

– Quoi ?

Lupin se planta devant lui et répéta :

– Quoi ? Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Rien... rien... une idée... Clarisse Mergy est encore jeune, jolie...

Lupin haussa les épaules.

– Brute, va ! Mâchonna-t-il, tu t’imagines que tout le monde est comme toi, sans cœur et sans pitié. Ça te suffoque, hein, qu’un bandit de mon espèce perde son temps à jouer les Don Quichotte ? Et tu te demandes quel sale motif peut bien me pousser ? Cherche pas, c’est en dehors de ta compétence, mon bonhomme. Et réponds-moi, plutôt... Acceptes-tu ?

– C’est donc sérieux ? interrogea Daubrecq, que le mépris de Lupin ne semblait guère émouvoir.

– Absolument. Les quarante-cinq objets sont dans un hangar, dont je te donnerai l’adresse, et ils te seront délivrés, si tu t’y présentes ce soir à neuf heures avec l’enfant.

La réponse de Daubrecq ne faisait pas de doute. L’enlèvement du petit Jacques n’avait été pour lui qu’un moyen d’agir sur Clarisse Mergy, et peut-être aussi un avertissement qu’elle eût à cesser la guerre entreprise. Mais la menace d’un suicide devait nécessairement montrer à Daubrecq qu’il faisait fausse route. En ce cas, pourquoi refuser le marché si avantageux que lui proposait Arsène Lupin ?

– J’accepte, dit-il.

– Voici l’adresse de mon hangar : 95, rue Charles-Laffitte, à Neuilly. Tu n’auras qu’à sonner.

– Si j’envoie le secrétaire général Prasville à ma place ?

– Si tu envoies Prasville, déclara Lupin, l’endroit est disposé de telle façon que je le verrai venir et que j’aurai le temps de me sauver, non sans avoir mis le feu aux bottes de foin et de paille qui entourent et qui dissimulent tes consoles, tes pendules et tes vierges gothiques.

– Mais ton hangar sera brûlé...

– Cela m’est égal. La police le surveille déjà. En tout état de cause, je le quitte.

– Et qui m’assure que ce n’est pas un piège ?

– Commence par prendre livraison de la marchandise, et ne rends l’enfant qu’après. J’ai confiance, moi.

– Allons, dit Daubrecq, tu as tout prévu. Soit, tu auras le gosse, la belle Clarisse vivra et nous serons tous heureux. Maintenant, si j’ai un conseil à te donner, c’est de déguerpir, et presto.

– Pas encore.

– Hein ?...

– J’ai dit, pas encore.

– Mais tu es fou Prasville est en route.

– Il attendra ; je n’ai pas fini.

– Comment ! Comment ! Qu’est-ce qu’il te faut encore ? Clarisse aura son moutard. Ça ne te suffit pas ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Il reste un autre fils.

– Gilbert ?

– Oui.

– Eh bien ?

– Je te demande de sauver Gilbert !

– Qu’est-ce que tu dis ? Moi, sauver Gilbert !

– Tu le peux ; il te suffit de quelques démarches...

Daubrecq, qui, jusqu’ici, avait gardé tout son calme, s’emporta brusquement, et, frappant du poing :

– Non ! ça non, jamais ! Ne compte pas sur moi... Ah ! Non, ce serait trop idiot !

Il s'était mis à marcher avec une agitation extrême et de son pas si bizarre, qui le balançait de droite et de gauche sur chacune de ses jambes, comme une bête sauvage, un ours à l'allure inhabile et lourde.

Et la voix rauque, le masque convulsé, il s'écria :

– Qu'elle vienne ici ! Qu'elle vienne implorer la grâce de son fils !

« Mais qu'elle vienne sans arme et sans dessein criminel, comme la dernière fois ! Qu'elle vienne en suppliante, en femme domptée, soumise, et qui comprend, qui accepte... Et alors, on verra... Gilbert ? La condamnation de Gilbert ? L'échafaud ? Mais toute ma force est là ! Quoi ! Voilà plus de vingt années que j'attends mon heure, et c'est quand elle sonne, quand le hasard m'apporte cette chance inespérée, quand je vais connaître enfin la joie de la revanche complète... et quelle revanche ! C'est maintenant que je renoncerais à cela, à cette chose que je poursuis depuis vingt ans ? Je sauverais Gilbert, moi, pour rien ! Pour l'honneur moi, Daubrecq !

« Ah ! Non, non, tu ne m'as pas regardé.

Il riait d'un rire abominable et féroce. Visiblement, il apercevait en face de lui, à portée de sa main, la proie qu'il pourchassait depuis si longtemps. Et Lupin aussi évoqua Clarisse, telle qu'il l'avait vue quelques jours auparavant, défaillante, vaincue déjà, fatalement conquise, puisque toutes les forces ennemies se liguèrent contre elle.

Se contenant, il dit :

– Écoute moi.

Et comme Daubrecq, impatienté, se dérobait, il le prit par les deux épaules avec cette puissance surhumaine que Daubrecq connaissait pour l'avoir éprouvée dans la baignoire du Vaudeville, et, l'immobilisant, il articula :

– Un dernier mot.

– Tu perds ton latin, bougonna le député.

– Un dernier mot. Écoute, Daubrecq, oublie Mme Mergy, renonce à toutes les bêtises et à toutes les imprudences que ton amour et que tes passions te font commettre, écarte tout cela et ne pense qu'à ton intérêt...

– Mon intérêt ! Plaisanta Daubrecq, il est toujours d'accord avec mon amour-propre et avec ce que tu appelles mes passions.

– Jusqu'ici peut-être. Mais plus maintenant, plus maintenant que je suis dans l'affaire. Il y a là un élément nouveau que tu négliges. C'est un tort.

Gilbert est mon complice. Gilbert est mon ami. Il faut que Gilbert soit sauvé de l'échafaud. Fais cela, use de ton influence. Et je te jure, tu entends, je te jure que nous te laisserons tranquille. Le salut de Gilbert, voilà tout. Plus de luttes à soutenir contre Mme Mergy, contre moi. Plus de pièges. Tu seras maître de te conduire à ta guise. Le salut de Gilbert, Daubrecq. Sinon...

– Sinon ?

– Sinon, la guerre, la guerre implacable, c'est-à-dire, pour toi, la défaite certaine.

– Ce qui signifie ?

– Ce qui signifie que je reprendrai la liste des vingt-sept.

– Ah bah ! Tu crois ?

– Je le jure.

– Ce que Prasville et toute sa clique, ce que Clarisse Mergy, ce que personne n'a pu faire, tu le feras, toi ?

– Je le ferai.

– Et pourquoi ? En l'honneur de quel saint réussiras-tu où tout le monde a échoué ? Il y a donc une raison ?

– Oui.

– Laquelle ?

– Je m'appelle Arsène Lupin.

Il avait lâché Daubrecq, mais il le maintint quelque temps sous son regard impérieux et sous la domination de sa volonté. À la fin, Daubrecq se redressa, lui tapota l'épaule à petits coups secs, et avec le même calme, la même obstination rageuse, prononça :

– Moi, je m'appelle Daubrecq. Toute ma vie n'est qu'une bataille acharnée, une suite de catastrophes et de débâcles où j'ai dépensé tant d'énergie que la victoire est venue, la victoire complète, définitive, insolente, irrémédiable. J'ai contre moi toute la police, tout le gouvernement, toute la France, le monde entier. Qu'est-ce que tu veux que ça me fiche d'avoir contre moi, pardessus le marché, M. Arsène Lupin ? J'irai plus loin : plus mes ennemis sont nombreux et habiles, et plus cela m'oblige à jouer serré. Et c'est pourquoi, mon excellent monsieur, au lieu de vous faire arrêter, comme je l'aurais pu... oui, comme je l'aurais pu, et en toute facilité... je vous laisse le champ libre, et vous rappelle charitablement qu'avant trois minutes il faut me débarrasser le plancher.

– Donc, c'est non ?

– C’est non.

– Tu ne feras rien pour Gilbert ?

– Si, je continuerai à faire ce que je fais depuis son arrestation, c’est à dire à peser indirectement sur le ministre de la Justice, pour que le procès soit mené le plus activement possible, et dans le sens que je désire.

– Comment s’écria Lupin, hors de lui, c’est à cause de toi, c’est pour toi...

– C’est pour moi, Daubrecq, mon Dieu, oui. J’ai un atout, la tête du fils ; je le joue. Quand j’aurai obtenu une bonne petite condamnation à mort contre Gilbert, quand les jours passeront, et que la grâce du jeune homme sera, par mes bons offices, rejetée, tu peux être sûr, monsieur Lupin, que la maman ne verra plus du tout d’objections à s’appeler Mme Alexis Daubrecq, et à me donner des gages irrécusables et immédiats de sa bonne volonté. Cette heureuse issue est fatale, que tu le veuilles ou non. C’est couru d’avance. Tout ce que je peux faire pour toi, c’est de te prendre comme témoin le jour de mon mariage, et de t’inviter au lunch. Ça te va-t-il ? Non ? Tu persistes dans tes noirs desseins ? Eh bien, bonne chance, tends tes pièges, jette tes filets, fourbis tes armes et potasse le manuel du parfait cambrioleur de papier pelure. Tu en auras besoin. Sur ce, bonsoir. Les règles de l’hospitalité écossaise m’ordonnent de te mettre à la porte. File.

Lupin demeura silencieux assez longtemps. Les yeux fixés sur Daubrecq, il semblait mesurer la taille de son adversaire, jauger son poids, estimer sa force physique et discuter, en fin de compte, à quel endroit précis il allait l’attaquer. Daubrecq serra les poings, et en lui-même prépara le système de défense qu’il opposerait à cette attaque.

Une demi-heure s’écoula. Lupin porta la main à son gousset. Daubrecq en fit autant et saisit la crosse de son revolver... Quelques secondes encore... Froidement, Lupin sortit une bonbonnière d’or, l’ouvrit, la tendit à Daubrecq :

– Une pastille ?

– Qu’est-ce que c’est ? demanda l’autre, étonné.

– Des pastilles Géraudel.

– Pour quoi faire ?

– Pour le rhume que tu vas prendre.

Et profitant du léger désarroi où cette boutade laissait Daubrecq, il saisit rapidement son chapeau et s’esquiva.

« Évidemment, se disait-il en traversant le vestibule, je suis battu à plate couture. Mais, tout de même, cette petite plaisanterie de commis voyageur avait, dans l'espèce, quelque chose de nouveau. S'attendre à un pruneau et recevoir une pastille Géraudel... il y a là comme une déception. Il en est resté baba, le vieux chimpanzé. »

Comme il refermait la grille, une automobile s'arrêta, et un homme descendit rapidement, suivi de plusieurs autres. Lupin reconnut Prasville.

« Monsieur le secrétaire général, murmura-t-il, je vous salue. J'ai idée qu'un jour le destin nous mettra l'un en face de l'autre, et je le regrette pour vous, car vous ne m'inspirez qu'une médiocre estime, et vous passerez un sale quart d'heure. Aujourd'hui, si je n'étais pas si pressé, j'attendrais votre départ et je suivrais Daubrecq pour savoir à qui il a confié l'enfant qu'il va me rendre. Mais je suis pressé. En outre, rien ne m'assure que Daubrecq ne va pas agir par téléphone. Donc ne nous gaspillons pas en vains efforts, et rejoignons Victoire, Achille et notre précieuse valise. »

Deux heures après, posté dans son hangar de Neuilly, toutes ses mesures prises, Lupin voyait Daubrecq qui débouchait d'une rue voisine et s'approchait avec méfiance.

Lupin ouvrit lui-même la grande porte.

– Vos affaires sont là, monsieur le député, dit-il. Vous pouvez vous rendre compte. Il y a un loueur de voitures à côté, vous n'avez qu'à demander un camion et des hommes. Où est l'enfant ?

Daubrecq examina d'abord les objets, puis il conduisit Lupin jusqu'à l'avenue de Neuilly, où deux vieilles dames, masquées par des voiles, stationnaient avec le petit Jacques.

À son tour, Lupin emmena l'enfant jusqu'à son automobile, où l'attendait Victoire.

Tout cela fut exécuté rapidement, sans paroles inutiles, et comme si les rôles eussent été appris, les allées et venues réglées d'avance, ainsi que des entrées et des sorties de théâtre.

À dix heures du soir, Lupin, selon sa promesse, rendait le petit Jacques à sa mère. Mais on dut appeler le docteur en hâte, tellement l'enfant, frappé par tous ces événements, montrait d'agitation et d'effroi.

Il lui fallut plus de deux semaines pour se rétablir et pour supporter les fatigues d'un déplacement que Lupin jugeait nécessaire. C'est à peine, d'ailleurs, si Mme Mergy, elle-même, fut rétablie au moment de ce départ



qui eut lieu la nuit, avec toutes les précautions possibles et sous la direction de Lupin.

Il conduisit la mère et le fils sur une petite plage bretonne et les confia aux soins et à la vigilance de Victoire.

« Enfin, se dit-il, quand il les eut installés, il n'y a plus personne entre le Daubrecq et moi ! Il ne peut plus rien contre Mme Mergy et contre le gosse, et elle-même ne risque plus, par son intervention, de faire dévier la lutte. Fichtre ! Nous avons commis assez de bêtises : 1° j'ai dû me découvrir vis-à-vis de Daubrecq ; 2° j'ai dû lâcher ma part du mobilier d'Enghien. Certes, je la reprendrai un jour ou l'autre, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais, tout de même, nous n'avancons pas, et, d'ici une huitaine, Gilbert et Vaucheray passent en cour d'assises. »

Ce à quoi, dans l'aventure, Lupin était le plus sensible, c'était à la dénonciation de Daubrecq concernant son domicile de la rue Chateaubriand. La police avait envahi ce domicile. L'identité de Lupin et de Michel Beaumont avait été reconnue, certains papiers découverts, et, Lupin, tout en poursuivant son but, tout en menant de front certaines entreprises déjà commencées, tout en évitant les recherches, plus pressantes que jamais, de la police, devait procéder, sur d'autres bases, à une réorganisation complète de ses affaires.

Aussi sa rage contre Daubrecq croissait-elle en proportion des ennuis que lui causait le député. Il n'avait plus qu'un désir, l'empocher, comme il disait, le tenir à sa disposition et, de gré ou de force, lui extraire son secret. Il rêvait de tortures propres à délier la langue de l'homme le plus taciturne. Brodequins, chevalet, tenailles rougies au feu, planches hérissées de pointes... il lui semblait que l'ennemi était digne de tous les supplices, et que le but à atteindre excusait tous les moyens.

« Ah ! se disait-il, une bonne chambre ardente, avec quelques bourreaux qui n'auraient pas froid aux yeux... On ferait de la belle besogne ! »

Chaque après-midi, Grogard et Le Ballu étudiaient le parcours que Daubrecq suivait entre le square Lamartine, la Chambre des députés et le cercle dont il faisait partie. On devait choisir la rue la plus déserte, l'heure la plus propice et, un soir, le pousser dans une automobile.

De son côté, Lupin aménageait non loin de Paris, au milieu d'un grand jardin, une vieille bâtisse qui offrait toutes les conditions nécessaires de sécurité et d'isolement, et qu'il appelait « La Cage du Singe ».

Malheureusement, Daubrecq devait se méfier, car chaque fois, pour ainsi dire, il changeait d'itinéraire, ou bien prenait le métro, ou bien montait en tramway, et la cage demeurait vide.

Lupin combina un autre plan. Il fit venir de Marseille un de ses affidés, le père Brindebois, honorable épiciier en retraite, qui précisément habitait dans la circonscription électorale de Daubrecq et s'occupait de politique.

De Marseille, le père Brindebois annonça sa visite à Daubrecq qui reçut avec empressement cet électeur considérable. Un dîner fut projeté pour la semaine suivante.

L'électeur proposa un petit restaurant de la rive gauche, où, disait-il, on mangeait merveille. Daubrecq accepta.

C'est ce que voulait Lupin. Le propriétaire de ce restaurant comptait au nombre de ses amis. Dès lors, le coup, qui devait avoir lieu le jeudi suivant, ne pouvait manquer de réussir.

Sur ces entrefaites, le lundi de la même semaine, commença le procès de Gilbert et de Vaucheray.

On se le rappelle, et les débats sont trop récents pour que je remémore la façon vraiment incompréhensible et partielle dont le Président des assises conduisit son interrogatoire à l'encontre de Gilbert. La chose fut remarquée et jugée sévèrement. Lupin reconnut là l'influence détestable de Daubrecq.

L'attitude des deux accusés fut très différente. Vaucheray, sombre, taciturne, l'expression âpre, avoua cyniquement, en phrases brèves, ironiques, presque provocantes, les crimes qu'il avait commis autrefois. Mais, par une contradiction inexplicable pour tout le monde, sauf pour Lupin, il se défendit de toute participation à l'assassinat du domestique Léonard et chargea violemment Gilbert. Il voulait ainsi, en liant son sort à celui de Gilbert, obliger Lupin à prendre pour ses deux complices les mêmes mesures de délivrance.

Quant à Gilbert, dont le visage franc, dont les yeux rêveurs et mélancoliques conquièrent toutes les sympathies, il ne sut pas se garer des pièges du Président, ni rétorquer les mensonges de Vaucheray. Il pleurait, parlait trop, ou ne parlait pas quand il l'eût fallu. En outre, son avocat, un des maîtres du barreau, malade au dernier moment (et là encore Lupin voulut voir la main de Daubrecq) fut remplacé par un secrétaire, lequel plaida mal, prit l'affaire à contresens, indisposa le jury, et ne put effacer

l'impression qu'avaient produite le réquisitoire de l'avocat général et la plaidoirie de l'avocat de Vaucheray.

Lupin, qui eut l'audace inconcevable d'assister à la dernière journée des débats, le jeudi, ne douta pas du résultat. La double condamnation était certaine.

Elle était certaine, parce que tous les efforts de la justice, corroborant ainsi la tactique de Vaucheray, avaient tendu à solidariser étroitement les deux accusés. Elle était certaine, ensuite et surtout, parce qu'il s'agissait des deux complices de Lupin. Depuis l'ouverture de l'instruction jusqu'au prononcé du jugement, et bien que la justice, faute de preuves suffisantes, et aussi pour ne point disséminer ses efforts, n'eût pas voulu impliquer Lupin dans l'affaire, tout le procès fut dirigé contre Lupin. C'était lui l'adversaire que l'on voulait atteindre ; lui, le chef qu'il fallait punir en la personne de ses amis ; lui, le bandit célèbre et sympathique, dont on devait détruire le prestige aux yeux de la foule. Gilbert et Vaucheray exécutés, l'auréole de Lupin s'évanouissait. La légende prenait fin.

Lupin... Lupin... Arsène Lupin... on n'entendit que ce nom durant les quatre jours. L'avocat général, le Président, les jurés, les avocats, les témoins, n'avaient pas d'autres mots à la bouche. À tout instant on invoquait Lupin pour le maudire, pour le bafouer, pour l'outrager, pour le rendre responsable de toutes les fautes commises. On eût dit que Gilbert et Vaucheray ne figuraient que comme comparses, et qu'on faisait son procès à lui, le sieur Lupin, Lupin cambrioleur, chef de bande, faussaire, incendiaire, récidiviste, ancien forçat ! Lupin assassin, Lupin souillé par le sang de sa victime, Lupin qui restait lâchement dans l'ombre après avoir poussé ses amis jusqu'au pied de l'échafaud !

« Ah ! Ils savent bien ce qu'ils font ! murmura-t-il. C'est ma dette que va payer mon pauvre grand gamin de Gilbert, c'est moi le vrai coupable. »

Et le drame se déroula, effrayant.

À sept heures du soir, après une longue délibération, les jurés revinrent en séance, et le président du jury donna lecture des réponses aux questions posées par la Cour. C'était « oui » sur tous les points. C'était la culpabilité et le rejet des circonstances atténuantes.

On fit rentrer les deux accusés.

Debout, chancelants et blêmes, ils écoutèrent la sentence de mort.

Et dans le grand silence solennel, où l'anxiété du public se mêlait à la pitié, le Président des assises demanda :

– Vous n'avez rien à ajouter, Vaucheray ?

– Rien, monsieur le Président ; du moment que mon camarade est condamné comme moi, je suis tranquille... Nous sommes sur le même pied tous les deux... Faudra donc que le patron trouve un truc pour nous sauver tous les deux.

– Le patron ?

– Oui, Arsène Lupin.

Il y eut un rire parmi la foule.

Le Président reprit :

– Et vous, Gilbert ?

Des larmes roulaient sur les joues du malheureux ; il balbutia quelques phrases inintelligibles. Mais, comme le Président répétait sa question, il parvint à se dominer et répondit d'une voix tremblante :

– J'ai à dire, monsieur le Président, que je suis coupable de bien des choses, c'est vrai... J'ai fait beaucoup de mal et je m'en repens du fond du cœur... Mais, tout de même, pas ça... non, je n'ai pas tué... je n'ai jamais tué... Et je ne veux pas mourir... ce serait trop horrible...

Il vacilla, soutenu par les gardes, et on l'entendit proférer, comme un enfant qui appelle au secours :

– Patron... sauvez-moi ! Sauvez-moi ! Je ne veux pas mourir.

Alors, dans la foule, au milieu de l'émotion de tous, une voix s'éleva qui domina le bruit :

– Aie pas peur, petit, le patron est là.

Ce fut un tumulte. Il y eut des bousculades. Les gardes municipaux et les agents envahirent la salle, et l'on empoigna un gros homme au visage rubicond, que les assistants désignaient comme l'auteur de cette apostrophe et qui se débattait à coups de poing et à coups de pied.

Interrogé sur l'heure, il donna son nom, Philippe Banel, employé aux Pompes funèbres, et déclara qu'un de ses voisins lui avait offert un billet de cent francs, s'il consentait à jeter, au moment voulu, une phrase que ce voisin inscrivit sur une page de carnet. Pouvait-il refuser ?

Comme preuve, il montra le billet de cent francs et la page de carnet.

On relâcha Philippe Banel.

Pendant ce temps, Lupin, qui, bien entendu, avait puissamment contribué à l'arrestation du personnage et l'avait remis entre les mains des gardes, Lupin sortait du Palais, le cœur étreint d'angoisse. Sur le quai, il trouva son automobile. Il s'y jeta, désespéré, assailli par un tel chagrin qu'il lui fallut un effort pour retenir ses larmes. L'appel de Gilbert, sa voix éperdue de détresse, sa figure décomposée, sa silhouette chancelante, tout cela hantait son cerveau, et il lui semblait que jamais plus il ne pourrait oublier, ne fût-ce qu'une seconde, de pareilles impressions.

Il rentra chez lui, au nouveau domicile qu'il avait choisi parmi ses différentes demeures, et qui occupait un des angles de la place Clichy. Il y attendit Grogard et Le Ballu avec lesquels il devait procéder, ce soir-là, à l'enlèvement de Daubrecq.

Mais il n'avait pas ouvert la porte de son appartement qu'un cri lui échappa : Clarisse était devant lui. Clarisse revenue de Bretagne à l'heure même du verdict.

Tout de suite, à son attitude, à sa pâleur, il comprit qu'elle savait. Et tout de suite, en face d'elle, reprenant courage, sans lui laisser le temps de parler, il s'exclama :

– Eh bien, oui, oui... mais cela n'a pas d'importance. C'était prévu. Nous ne pouvions pas l'empêcher. Ce qu'il faut, c'est conjurer le mal. Et cette nuit, vous entendez, cette nuit, ce sera chose faite.

Immobile, effrayante de douleur, elle balbutia :

– Cette nuit ?

– Oui. J'ai tout préparé. Dans deux heures, Daubrecq sera en ma possession. Cette nuit, quels que soient les moyens que je doive employer, il parlera.

– Vous croyez ? dit-elle faiblement, et comme si déjà un peu d'espoir eût éclairé son visage.

– Il parlera. J'aurai son secret. Je lui arracherai la liste des vingt-sept.

Et, cette liste, ce sera la délivrance de votre fils.

– Trop tard ! murmura Clarisse.

– Trop tard ! Et pourquoi ? Pensez-vous qu'en échange d'un tel document, je n'obtiendrai pas l'évasion simulée de Gilbert ?... Mais, dans trois jours, Gilbert sera libre ! Dans trois jours...

Un coup de sonnette l'interrompit.

– Tenez, voilà nos amis. Ayez confiance. Rappelez-vous que je tiens mes promesses. Je vous ai rendu votre petit Jacques. Je vous rendrai Gilbert.

Il alla au-devant de Grogard et Le Ballu et leur dit :

– Tout est prêt ? Le père Brindebois est au restaurant ? Vite, dépêchons-nous.

– Pas la peine, patron, riposta Le Ballu.

– Comment ! Quoi ?

– Il y a du nouveau.

– Du nouveau ? Parle...

– Daubrecq a disparu.

– Hein ! Qu'est-ce que tu chantes ? Daubrecq, disparu ?

– Oui, enlevé de son hôtel, en plein jour !

– Tonnerre ! Et par qui ?

– On ne sait pas... quatre individus... Il y a eu des coups de feu. La police est sur place. Prasville dirige les recherches.

Lupin ne bougea pas. Il regarda Clarisse Mergy, écroulée sur un fauteuil.

Lui-même dut s'appuyer, Daubrecq enlevé, c'était la dernière chance qui s'évanouissait...

## *Le profil de Napoléon*

### [Table des matières](#)

Aussitôt que le préfet de Police, le chef de la Sûreté et les magistrats instructeurs eurent quitté l'hôtel de Daubrecq, après une première enquête dont le résultat, d'ailleurs, fut tout à fait négatif, Prasville reprit ses investigations personnelles.

Il examinait le cabinet de travail et les traces de la lutte qui s'y était déroulée, lorsque la concierge lui apporta une carte de visite, où des mots au crayon étaient griffonnés.

- Faites entrer cette dame, dit-il.
- Cette dame n'est pas seule, dit la concierge.
- Ah ? Et bien, faites entrer aussi l'autre personne.

Clarisse Mergy fut alors introduite, et tout de suite, présentant le monsieur qui l'accompagnait, un monsieur en redingote noire trop étroite, assez malpropre, aux allures timides, et qui avait l'air fort embarrassé de son vieux chapeau melon, de son parapluie de cotonnade, de son unique gant, de toute sa personne !

– M. Nicole, dit-elle, professeur libre, et répétiteur de mon petit Jacques, M. Nicole m'a beaucoup aidée de ses conseils depuis un an. C'est lui, notamment, qui a reconstitué toute l'histoire du bouchon de cristal. Je voudrais qu'il connût comme moi, si vous ne voyez pas d'inconvénient à me le raconter, les détails de cet enlèvement... qui m'inquiète, qui dérange mes plans... les vôtres aussi, n'est-ce pas ?

Prasville avait toute confiance en Clarisse Mergy, dont il connaissait la haine implacable contre Daubrecq, et dont il appréciait le concours en cette affaire. Il ne fit donc aucune difficulté pour dire ce qu'il savait, grâce à certains indices et surtout à la déposition de la concierge.

La chose, du reste, était fort simple.

Daubrecq, qui avait assisté comme témoin au procès de Gilbert et de Vaucheray, et qu'on avait remarqué au Palais de Justice pendant les

plaidoiries, était rentré chez lui vers six heures. La concierge affirmait qu'il était rentré seul et qu'il n'y avait personne, à ce moment, dans l'hôtel. Pourtant, quelques minutes plus tard, elle entendait des cris, puis le bruit d'une lutte, deux détonations, et, de sa loge, elle voyait quatre individus masqués qui dégringolaient les marches du perron, en portant le député Daubrecq, et qui se hâtaient vers la grille. Ils l'ouvrirent. Au même instant, une automobile arrivait devant l'hôtel. Les quatre hommes s'y engouffrèrent, et l'automobile, qui ne s'était pour ainsi dire pas arrêtée, partit à grande allure.

– N'y avait-il pas toujours deux agents en faction ? demanda Clarisse.

– Ils étaient là, affirma Prasville, mais à cent cinquante mètres de distance, et l'enlèvement fut si rapide que, malgré toute leur hâte, ils ne purent s'interposer.

– Et ils n'ont rien surpris ? Rien trouvé ?

– Rien, ou presque rien... Ceci tout simplement.

– Qu'est-ce que c'est que cela ?

– Un petit morceau d'ivoire qu'ils ont ramassé à terre. Dans l'automobile, il y avait un cinquième individu, que la concierge, de la fenêtre de sa loge, vit descendre, pendant qu'on hissait Daubrecq. Au moment de remonter, il laissa tomber quelque chose qu'il ramassa aussitôt. Mais ce quelque chose dut se casser sur le pavé du trottoir, car voici le fragment d'ivoire qu'on a recueilli.

– Mais, dit Clarisse, ces quatre individus, comment purent-ils entrer ?

– Évidemment à l'aide de fausses clefs, et pendant que la concierge faisait ses provisions, au cours de l'après-midi, et il leur fut facile de se cacher, puisque Daubrecq n'avait pas d'autre domestique. Tout me porte à croire qu'ils se cachèrent dans cette pièce voisine, qui est la salle à manger, et qu'ensuite ils assaillirent Daubrecq dans son bureau. Le bouleversement des meubles et des objets prouve la violence de la lutte. Sur le tapis, nous avons trouvé ce revolver à gros calibre qui appartient à Daubrecq. Une des balles a même brisé la glace de la cheminée.

Clarisse se tourna vers son compagnon afin qu'il exprimât un avis. Mais M. Nicole, les yeux obstinément baissés, n'avait point bougé de sa chaise, et il pétrissait les bords de son chapeau, comme s'il n'eût pas encore découvert une place convenable pour l'y déposer.



Prasville eut un sourire. Évidemment, le conseiller de Clarisse ne lui semblait pas de première force.

– L'affaire est quelque peu obscure, dit-il, n'est-ce pas, monsieur ?

– Oui... oui... confessa M. Nicole, très obscure.

– Alors vous n'avez pas votre petite idée personnelle sur la question ?

– Dame ! Monsieur le secrétaire général, je pense que Daubrecq a beaucoup d'ennemis.

– Ah ! Ah ! Parfait.

– Et que plusieurs de ces ennemis, ayant intérêt à sa disparition, ont dû se liguier contre lui.

– Parfait, parfait, approuva Prasville, avec une complaisance ironique, parfait, tout s'éclaire. Il ne vous reste plus qu'à nous donner une petite indication qui nous permette d'orienter nos recherches.

– Ne croyez-vous pas, monsieur le secrétaire général, que ce fragment d'ivoire ramassé par terre...

– Non, monsieur Nicole, non. Ce fragment provient d'un objet quelconque que nous ne connaissons pas, et que son propriétaire s'empressera de cacher. Il faudrait, tout au moins, pour remonter à ce propriétaire, définir la nature même de cet objet.

M. Nicole réfléchit, puis commença :

– Monsieur le secrétaire général, lorsque Napoléon 1<sup>er</sup>, tomba du pouvoir...

– Oh ! Oh ! Monsieur Nicole, un cours sur l'histoire de France !

– Une phrase, monsieur le secrétaire général, une simple phrase que je vous demande la permission d'achever. Lorsque Napoléon 1<sup>er</sup>, tomba du pouvoir, la Restauration mit en demi-solde un certain nombre d'officiers qui, surveillés par la police, suspects aux autorités, mais fidèles au souvenir de l'Empereur, s'ingénierent à reproduire l'image de leur idole dans tous les objets d'usage familial ; tabatières, bagues, épingles de cravate, couteaux, etc.

– Eh bien ?

– Eh bien, ce fragment provient d'une canne, ou plutôt d'une sorte de casse-tête en jonc dont la pomme est formée d'un bloc d'ivoire sculpté. En regardant ce bloc d'une certaine façon, on finit par découvrir que la ligne extérieure représente le profil du petit caporal. Vous avez entre les mains,

monsieur le secrétaire général, un morceau de la pomme d'ivoire qui surmontait le casse-tête d'un demi-solde.

– En effet... dit Prasville qui examinait à la lumière la pièce à conviction... en effet, on distingue un profil... mais je ne vois pas la conclusion...

– La conclusion est simple. Parmi les victimes de Daubrecq, parmi ceux dont le nom est inscrit sur la fameuse liste, se trouve le descendant d'une famille corse au service de Napoléon, enrichie et anoblie par lui, ruinée plus tard sous la Restauration. Il y a neuf chances sur dix pour que ce descendant, qui fut, il y a quelques années, le chef du parti bonapartiste, soit le cinquième personnage qui se dissimulait dans l'automobile. Ai-je besoin de dire son nom ?

– Le marquis d'Albufex ? murmura Prasville.

– Le marquis d'Albufex, affirma M. Nicole.

Et, aussitôt, M. Nicole, qui n'avait plus son air embarrassé et ne semblait nullement gêné par son chapeau, son gant et son parapluie, se leva et dit à Prasville :

– Monsieur le secrétaire général, j'aurais pu garder ma découverte pour moi et ne vous en faire part qu'après la victoire définitive, c'est-à-dire après vous avoir apporté la liste des vingt-sept. Mais les événements pressent. La disparition de Daubrecq peut, contrairement à l'attente de ses ravisseurs, précipiter la crise que vous voulez conjurer. Il faut donc agir en toute hâte. Monsieur le secrétaire général, je vous demande votre assistance immédiate et efficace.

– En quoi puis-je vous aider ? dit Prasville, impressionné par ce bizarre individu.

– En me donnant dès demain, sur le marquis d'Albufex, des renseignements que je mettrai, moi, plusieurs jours à réunir.

Prasville parut hésiter et il tourna la tête vers Mme Mergy. Clarisse lui dit :

– Je vous en conjure, acceptez les services de M. Nicole. C'est un auxiliaire précieux et dévoué. Je réponds de lui comme de moi-même.

– Sur quoi désirez-vous des renseignements, monsieur ? demanda Prasville.

– Sur tout ce qui touche le marquis d'Albufex, sur sa situation de famille, sur ses occupations, sur ses liens de parenté, sur les propriétés qu'il

possède à Paris et en province.

Prasville objecta :

– Au fond, que ce soit le marquis ou un autre, le ravisseur de Daubrecq travaille pour nous, puisque, en reprenant la liste, il désarme Daubrecq.

– Et qui vous dit, monsieur le secrétaire général, qu’il ne travaille pas pour lui-même ?

– Impossible, puisque son nom est sur la liste.

– Et s’il l’efface ? Et si vous vous trouvez alors en présence d’un second maître chanteur, plus âpre, encore plus puissant que le premier, et, comme adversaire politique, mieux placé que Daubrecq pour soutenir la lutte ?

L’argument frappa le secrétaire général. Après un instant de réflexion, il déclara :

– Venez me voir demain à quatre heures, dans mon bureau de la Préfecture. Je vous donnerai tous les renseignements nécessaires. Quelle est votre adresse, en cas de besoin ?

– M. Nicole, 25, place Clichy. J’habite chez un de mes amis, qui m’a prêté son appartement pendant son absence.

L’entrevue était terminée. M. Nicole remercia, salua très bas le secrétaire général et sortit accompagné de Mme Mergy.

– Voilà une excellente affaire, dit-il, une fois dehors, en se frottant les mains. J’ai mes entrées libres à la Préfecture, et tout ce monde-là va se mettre en campagne.

Mme Mergy, moins prompte à l’espoir, objecta :

– Hélas ! Arriverons-nous à temps ? Ce qui me bouleverse, c’est l’idée que cette liste peut être détruite.

– Par qui, Seigneur ! Par Daubrecq ?

– Non, mais par le marquis quand il l’aura reprise.

– Mais il ne l’a pas encore reprise ! Daubrecq résistera... tout au moins assez longtemps pour que nous parvenions jusqu’à lui ! Pensez donc ! Prasville est à mes ordres.

– S’il vous démasque ? La plus petite enquête prouvera que le sieur Nicole n’existe pas.

– Mais elle ne prouvera pas que le sieur Nicole n’est autre qu’Arsène Lupin. Et puis, soyez tranquille, Prasville qui, d’ailleurs, est au-dessous de tout comme policier, Prasville n’a qu’un but démolir son vieil ennemi Daubrecq. Pour cela, tous les moyens lui sont bons, et il ne perdra pas son

temps à vérifier l'identité d'un M. Nicole qui lui promet la tête de Daubrecq. Sans compter que c'est vous qui m'avez amené et que, somme toute, mes petits talents n'ont pas été sans l'éblouir. Donc, allons de l'avant, et hardiment.

Malgré elle, Clarisse reprenait toujours confiance auprès de Lupin. L'avenir lui sembla moins effroyable, et elle admit, elle s'efforça d'admettre que les chances de sauver Gilbert n'étaient pas diminuées par cette horrible condamnation à mort. Mais il ne put obtenir de Clarisse qu'elle repartît pour la Bretagne. Elle voulait être là et prendre sa part de tous les espoirs et de toutes les angoisses.

Le lendemain, les renseignements de la Préfecture confirmèrent ce que Lupin et Prasville savaient. Le marquis d'Albufex, très compromis dans l'affaire du Canal, si compromis que le prince Napoléon avait dû lui retirer la direction de son bureau politique en France, le marquis d'Albufex ne soutenait le grand train de sa maison qu'à force d'expédients et d'emprunts. D'un autre côté, en ce qui concernait l'enlèvement de Daubrecq, il fut établi que, contrairement à son habitude quotidienne, le marquis n'avait pas paru au cercle de six à sept heures et n'avait pas dîné chez lui. Il ne rentra, ce soir-là, que vers minuit et à pied.

L'accusation de M. Nicole recevait ainsi un commencement de preuve. Malheureusement – et par ses moyens personnels, Lupin ne réussit pas davantage – il fut impossible de recueillir le moindre indice sur l'automobile, sur le chauffeur et sur les quatre personnages qui avaient pénétré dans l'hôtel de Daubrecq. Était-ce des associés du marquis compromis comme lui dans l'affaire ? Était-ce des hommes à sa solde ? On ne put le savoir.

Il fallait donc concentrer toutes les recherches sur le marquis et sur les châteaux et habitations qu'il possédait à une certaine distance de Paris, distance que, étant donné la vitesse moyenne d'une automobile et le temps d'arrêt nécessaire, on pouvait évaluer à cent cinquante kilomètres.

Or, d'Albufex, ayant tout vendu, ne possédait ni château, ni habitation en province.

On se retourna vers les parents et les amis intimes du marquis. Pouvait-il disposer, de ce côté, de quelque retraite sûre où emprisonner Daubrecq ?

Le résultat fut également négatif.

Et les journées passaient. Et quelles journées pour Clarisse Mergy !

Chacune d'elles rapprochait Gilbert de l'échéance terrible. Chacune d'elles était une fois de moins vingt-quatre heures avant la date qu'elle avait involontairement fixée dans son esprit. Et elle disait à Lupin, que la même anxiété obsédait :

– Encore cinquante-cinq jours... Encore cinquante... Que peut-on faire en si peu de jours ? Oh ! Je vous en prie... je vous en prie...

Que pouvait-on faire, en effet ? Lupin ne s'en remettant à personne du soin de surveiller le marquis, ne dormait pour ainsi dire plus. Mais le marquis avait repris sa vie régulière, et, méfiant sans doute, ne se hasardait à aucune absence.

Une seule fois, il alla dans la journée chez le duc de Montmaur, dont l'équipage chassait le sanglier en forêt de Durlaine, et avec lequel il n'entretenait que des relations sportives.

– Il n'y a pas à supposer, dit Prasville, que le richissime duc de Montmaur, qui ne s'occupe que de ses terres et de ses chasses, et ne fait pas de politique, se prête à la séquestration, dans son château, du député Daubrecq.

Lupin fut de cet avis, mais, comme il ne voulait rien laisser au hasard, la semaine suivante, un matin, apercevant d'Albufex qui partait en tenue de cavalier, il le suivit jusqu'à la gare du Nord et prit le train en même temps que lui.

Il descendit à la station d'Aumale, où d'Albufex trouva une voiture qui le conduisit vers le château de Montmaur.

Lupin déjeuna tranquillement, loua une bicyclette et parvint en vue du château au moment où les invités débouchaient du parc, en automobile ou à cheval. Le marquis d'Albufex se trouvait au nombre des cavaliers.

Trois fois, au cours de la journée, Lupin le revit qui galopait. Et il le retrouva le soir à la station, où d'Albufex se rendit à cheval, suivi d'un piqueur.

L'épreuve était donc décisive, et il n'y avait rien de suspect de ce côté. Pourquoi cependant Lupin résolut-il de ne pas s'en tenir aux apparences ? Et pourquoi, le lendemain, envoya-t-il Le Ballu faire une enquête, aux environs de Montmaur ? Surcroît de précautions qui ne reposait sur aucun raisonnement, mais qui concordait avec sa manière d'agir méthodique et minutieuse.

Le surlendemain, il recevait de Le Ballu, outre des informations sans intérêt, la liste de tous les invités, de tous les domestiques et de tous les gardes de Montmaur.

Un nom le frappa, parmi ceux des piqueurs. Il télégraphia aussitôt :

« Se renseigner sur le piqueur Sebastiani. »

La réponse de Le Ballu ne tarda pas.

« Sebastiani (Corse) a été recommandé au duc de Montmaur par le marquis d'Albufex. Il habite, à une lieue du château, un pavillon de chasse élevé parmi les débris de la forteresse féodale qui fut le berceau de la famille de Montmaur. »

— Ça y est, dit Lupin à Clarisse Mergy, en lui montrant la lettre de Le Ballu. Tout de suite, ce nom de Sebastiani m'avait rappelé que d'Albufex est d'origine corse. Il y avait là un rapprochement...

— Alors, votre intention ?

— Mon intention est, si Daubrecq se trouve enfermé dans ces ruines, d'entrer en communication avec lui.

— Il se défiera de vous.

— Non. Ces jours-ci, sur les indications de la police, j'ai fini par découvrir les deux vieilles dames qui ont enlevé votre petit Jacques à Saint-Germain, et qui, le soir même, voilées, l'ont ramené à Neuilly. Ce sont deux vieilles filles, les cousines de Daubrecq, qui reçoivent de lui une petite rente mensuelle. J'ai rendu visite à ces demoiselles Rousselot (rappelez-vous leur nom et leur adresse, 134 bis, rue du Bac), je leur ai inspiré confiance, je leur ai promis de retrouver leur cousin et bienfaiteur, et l'aînée, Euphrasie Rousselot, m'a remis une lettre par quoi elle supplie Daubrecq de s'en rapporter absolument au sieur Nicole. Vous voyez que toutes les précautions sont prises. Je pars cette nuit.

— Nous partons, dit Clarisse.

— Vous !

— Est-ce que je peux vivre ainsi dans l'inaction, dans la fièvre !

Et elle murmura :

— Ce n'est plus les jours que je compte... les trente-huit ou quarante jours au plus qui nous restent... ce sont les heures...

Lupin sentit en elle une résolution trop violente pour qu'il essayât de la combattre. À cinq heures du matin, ils s'en allaient tous deux en automobile. Grognard les accompagnait.

Afin de ne pas éveiller les soupçons, Lupin choisit comme quartier général une grande ville. D'Amiens, où il installa Clarisse, il n'était séparé de Montmaur que par une trentaine de kilomètres.

Vers huit heures, il retrouva Le Ballu non loin de l'ancienne forteresse, connue dans la région sous le nom de Mortepierre, et, dirigé par lui, il examina les lieux.

Sur les confins de la forêt, la petite rivière du Ligier qui s'est creusé, à cet endroit, une vallée très profonde, forme une boucle que domine l'énorme falaise de Mortepierre.

– Rien à faire de ce côté, dit Lupin. La falaise est abrupte, haute de soixante ou soixante-dix mètres, et la rivière l'enserme de toutes parts.

Ils trouvèrent plus loin un pont qui aboutissait au bas d'un sentier dont les lacets les conduisirent, parmi les sapins et les chênes, jusqu'à une petite esplanade, où se dressait une porte massive, bardée de fer, hérissée de clous et flanquée de deux grosses tours.

– C'est bien là, dit Lupin, que le piqueur Sebastiani habite ?

– Oui, fit Le Ballu, avec sa femme, dans un pavillon situé au milieu des ruines. J'ai appris, en outre, qu'il avait trois grands fils et que tous trois étaient soi-disant partis en voyage, et cela précisément le jour où l'on enlevait Daubrecq.

– Oh ! Oh ! fit Lupin, la coïncidence vaut la peine d'être retenue. Il est bien probable que le coup fut exécuté par ces gaillards-là et par le père.

À la fin de l'après-midi, Lupin profita d'une brèche pour escalader la courtine, à droite des tours. De là il put voir le pavillon du garde et les quelques débris de la vieille forteresse – ici, un pan de mur où se devine le manteau d'une cheminée ; plus loin, une citerne ; de ce côté, l'arcade d'une chapelle ; de cet autre, un amoncellement de pierres éboulées.

Sur le devant, un chemin de ronde borde la falaise, et, à l'une des extrémités de ce chemin, il y a les vestiges d'un formidable donjon presque rasé au niveau du sol.

Le soir, Lupin retourna près de Clarisse Mergy. Et, dès lors, il fit la navette entre Amiens et Mortepierre, laissant Grogard et Le Ballu en observation permanente.

Et six jours passèrent... Les habitudes de Sebastiani semblaient uniquement soumises aux exigences de son emploi. Il allait au château de

Montmaur, se promenait dans la forêt, relevait les passages des bêtes, faisait des rondes de nuit.

Mais le septième jour, ayant su qu'il y avait chasse, et qu'une voiture était partie le matin pour la station d'Aumale, Lupin se posta dans un groupe de lauriers et de buis qui entouraient la petite esplanade, devant la porte.

À deux heures, il entendit les aboiements de la meute. Ils se rapprochèrent, accompagnés de clameurs, puis s'éloignèrent. Il les entendit de nouveau vers le milieu de l'après-midi, moins distincts, et ce fut tout. Mais soudain, dans le silence, un galop de cheval parvint jusqu'à lui, et quelques minutes plus tard, il vit deux cavaliers qui escaladaient le sentier de la rivière.

Il reconnut le marquis d'Albufex et Sebastiani. Arrivés sur l'esplanade, tous deux mirent pied à terre, tandis qu'une femme, la femme du piqueur sans doute, ouvrait la porte. Sebastiani attacha les brides des montures à des anneaux scellés dans une borne qui se dressait à trois pas de Lupin, et, en courant, il rejoignit le marquis. La porte se ferma derrière eux.

Lupin n'hésita pas, et, bien que ce fût encore le plein jour, comptant sur la solitude de l'endroit, il se hissa au creux de la brèche. Passant la tête, il aperçut les deux hommes et la femme de Sebastiani qui se hâtaient vers les ruines du donjon.

Le garde souleva un rideau de lierre et découvrit l'entrée d'un escalier qu'il descendit, ainsi que d'Albufex, laissant sa femme en faction sur la terrasse.

Comme il ne fallait pas songer à s'introduire à leur suite, Lupin regagna sa cachette. Il n'attendit pas longtemps avant que la porte se rouvrit.

Le marquis d'Albufex semblait fort en courroux. Il frappait à coups de cravache la tige de ses bottes et mâchonnait des paroles de colère que Lupin discerna quand la distance fut moins grande.

– Ah ! Le misérable, je l'y forcerai bien... Ce soir, tu entends, Sebastiani... ce soir, à dix heures, je reviendrai... Et nous agirons... Ah ! L'animal !...

Sebastiani détachait les chevaux. D'Albufex se tourna vers la femme :

– Que vos fils fassent bonne garde... Si on essayait de le délivrer, tant pis pour lui... La trappe est là... Je peux compter sur eux ?



– Comme sur leur père, monsieur le marquis, affirma le piqueur. Ils savent ce que monsieur le marquis a fait pour moi, et ce qu’il veut faire pour eux. Ils ne reculeront devant rien.

– À cheval, dit d’Albufex, et rejoignons la chasse.

Ainsi donc, les choses s’accomplissaient comme Lupin l’avait supposé. Au cours de ces parties de chasse, d’Albufex, galopant de son côté, poussait une pointe jusqu’à Mortepierre, sans que personne pût se douter de son manège. Sebastiani qui, pour des raisons anciennes, et d’ailleurs inutiles à connaître, lui était dévoué corps et âme, Sebastiani l’accompagnait, et ils allaient voir ensemble le captif, que les trois fils du piqueur et sa femme surveillaient étroitement.

– Voilà où nous en sommes, dit Lupin à Clarisse Mergy, lorsqu’il l’eut retrouvée dans une auberge des environs. Ce soir, à dix heures, le marquis fera subir à Daubrecq l’interrogatoire... un peu brutal mais indispensable, auquel je devais procéder moi-même.

– Et Daubrecq livrera son secret... dit Clarisse, déjà bouleversée.

– J’en ai peur.

– Alors ?

– Alors, répondit Lupin, qui paraissait très calme, j’hésite entre deux plans. Ou bien empêcher cette entrevue...

– Mais comment ?

– En devançant d’Albufex. À neuf heures, Grognard, Le Ballu et moi, nous franchissons les remparts. Envahissement de la forteresse, assaut du donjon, désarmement de la garniture... le tour est joué... Daubrecq est à nous.

– Si toutefois les fils de Sebastiani ne l’ont pas jeté par cette trappe à laquelle le marquis a fait allusion...

– Aussi, dit Lupin, ai-je bien l’intention de ne risquer ce coup de force qu’en désespoir de cause, et au cas où mon autre plan ne serait pas réalisable.

– Et cet autre plan ?

– C’est d’assister à l’entrevue. Si Daubrecq ne parle pas, cela nous donne le loisir nécessaire pour préparer son enlèvement dans des conditions plus favorables. S’il parle, si on le contraint à révéler l’endroit où se trouve la liste des vingt-sept, je saurai la vérité en même temps que d’Albufex, et je jure Dieu que j’en tirerai parti avant lui.

– Oui... oui... prononça Clarisse... Mais par quel moyen comptez-vous assister...

– Je ne sais pas encore, avoua Lupin. Cela dépend de certains renseignements que doit m'apporter Le Ballu... et de ceux que je réunirai moi-même.

Il sortit de l'auberge et n'y revint qu'une heure plus tard, à la nuit tombante. Le Ballu l'y rejoignit.

– Tu as le bouquin ? dit-il à son complice.

– Oui, patron. C'était bien ce que j'avais vu chez le marchand de journaux d'Aumale. Je l'ai eu pour dix sous.

– Donne.

Le Ballu lui donna une vieille brochure usée, salie, sur laquelle on lisait :

« Une visite à Mortepierre, 1824, avec dessins et plans. »

Tout de suite, Lupin chercha le plan du donjon.

– C'est bien cela, dit-il... Il y avait, au-dessus du sol, trois étages qui ont été rasés, et, au-dessous, creusés dans le roc même, deux étages, dont l'un a été envahi par les décombres, et dont l'autre... Tenez, voilà où gît notre ami Daubrecq. Le nom est significatif... La salle des tortures... Pauvre ami... Entre l'escalier et la salle, deux portes. Entre ces deux portes, un réduit, où se tiennent évidemment les trois frères, le fusil à la main.

– Donc, il vous est impossible de pénétrer là sans être vu.

– Impossible... à moins de passer par en haut, par l'étage écroulé, et de chercher une voie à travers le plafond... Mais c'est bien hasardeux...

Il continuait à feuilleter le livre. Clarisse lui demanda :

– Il n'y a pas de fenêtre à cette salle ?

– Si, dit-il. D'en bas, de la rivière – j'en arrive – on aperçoit une petite ouverture, qui, d'ailleurs, est marquée sur cette carte. Mais, n'est-ce pas, il y a cinquante mètres de hauteur, à pic... et même, la roche surplombe au-dessus de l'eau. Donc, impossible également.

Il parcourait certains passages du livre. Un chapitre le frappa, intitulé « La Tour des Deux-Amants ». Il en lut les premières lignes.

« Jadis, le donjon était appelé par les gens du pays la Tour des Deux-Amants, en souvenir d'un drame qui l'ensanglanta au Moyen Âge. Le comte de Mortepierre, ayant eu la preuve de l'infidélité de sa femme, l'avait enfermée dans la chambre des tortures. Elle y passa vingt ans, paraît-il. Une

nuît, son amant, le sire de Tancarville, eut l'audace folle de dresser une échelle dans la rivière et de grimper ensuite le long de la falaise, jusqu'à l'ouverture de sa chambre. Ayant scié les barreaux, il réussit à délivrer celle qu'il aimait, et il redescendit avec elle, à l'aide d'une corde. Ils parvinrent tous deux au sommet de l'échelle que des amis surveillaient, lorsqu'un coup de feu partit du chemin de ronde et atteignit l'homme à l'épaule. Les deux amants furent lancés dans le vide... »

Il y eut un silence, après cette lecture, un long silence où chacun reconstituait la tragique évasion. Ainsi donc, trois ou quatre siècles auparavant, risquant sa vie pour sauver une femme, un homme a tenté ce tour de force inconcevable, et il serait parvenu à le réaliser sans la vigilance de quelque sentinelle attirée par le bruit. Un homme avait osé cela ! Un homme avait fait cela !

Lupin leva les yeux sur Clarisse. Elle le regardait, mais de quel regard éperdu et suppliant ! Regard de mère, qui exigeait l'impossible, et qui eût tout sacrifié pour le salut de son fils.

– Le Ballu, dit-il, cherche une corde solide, très fine, afin que je puisse l'enrouler à ma ceinture, et très longue, cinquante ou soixante mètres. Toi, Grognard, mets-toi en quête de trois ou quatre échelles que tu attacheras bout à bout.

– Hein ! Qu'est-ce que vous dites, patron ? s'écrièrent les deux complices. Quoi ! Vous voulez... Mais c'est de la folie.

– Une folie ? Pourquoi ? Ce qu'un autre a fait, je puis bien le faire.

– Mais il y a cent chances contre une pour que vous vous cassiez la tête.

– Tu vois bien, Le Ballu, qu'il y a une chance pour que je ne me la casse pas.

– Voyons, patron...

– Assez causé, les amis. Et rendez-vous dans une heure au bord de la rivière.

Les préparatifs furent longs. On trouva difficilement de quoi former l'échelle de quinze mètres qui pouvait atteindre le premier ressaut de la falaise, et il fallut beaucoup d'efforts et de soins pour en rejoindre les différentes parties les unes aux autres.

Enfin, un peu après neuf heures, elle fut dressée au milieu de la rivière, et calée par une barque, dont le devant était engagé entre deux barreaux et dont l'arrière s'enfonçait dans la berge.

La route qui suit le vallon étant peu fréquentée, personne ne dérangerait les travaux. La nuit était obscure, le ciel lourd de nuages immobiles.

Lupin donna ses dernières recommandations à Le Ballu et à Grognard, et il dit en riant :

– On ne peut pas s’imaginer comme ça m’amuse de voir la tête de Daubrecq, pendant qu’on va le scalper et lui découper des lanières de peau. Vrai ! ça vaut le voyage.

Clarisse avait pris place également dans la barque. Il lui dit :

– À bientôt. Et surtout ne bougez pas. Quoi qu’il arrive, pas un geste, pas un cri.

– Il peut donc arriver quelque chose ? dit-elle.

– Dame ! Souvenez-vous du sire de Tancarville. C’est au moment même où il arrivait au but, sa bien-aimée dans les bras, qu’un hasard le trahit. Mais, soyez tranquille, tout se passera bien.

Elle ne fit aucune réponse. Elle lui saisit la main et la serra fortement entre les siennes.

Il mit le pied sur l’échelle et s’assura qu’elle ne remuait pas trop. Puis il monta.

Très vite, il parvint au dernier échelon.

Là seulement commençait l’ascension dangereuse, ascension pénible au début, à cause de la pente excessive, et qui devint, à mi-hauteur, la véritable escalade d’une muraille.

Par bonheur, il y avait, de place en place, de petits creux où ses pieds pouvaient se poser et des cailloux en saillie où ses mains s’accrochaient. Mais, deux fois, ces cailloux cédèrent, il glissa, et, ces deux fois-là, il crut bien que tout était perdu.

Ayant rencontré un creux profond, il s’y reposa. Il était exténué, et, tout prêt à renoncer à l’entreprise, il se demanda si, réellement, elle valait la peine qu’il s’exposât à de tels dangers.

« Bigre ! Pensa-t-il, m’est avis que tu flanches, mon vieux Lupin. Renoncer à l’entreprise ? Alors Daubrecq va susurrer son secret. Le marquis sera maître de la liste. Lupin s’en retournera bredouille, et Gilbert... »

La longue corde, qu’il avait attachée autour de sa taille, lui imposant une gêne et une fatigue inutiles, Lupin en fixa simplement une des

extrémités à la boucle de son pantalon. La corde se déroulerait ainsi, tout le long de la montée, et il s'en servirait au retour comme d'une rampe.

Puis il s'agrippa de nouveau aux aspérités de la falaise et continua l'escalade, les doigts en sang, les ongles meurtris. À chaque moment, il s'attendait à la chute inévitable. Et ce qui le décourageait, c'était de percevoir le murmure des voix qui s'élevait de la barque, murmure si distinct qu'il ne semblait pas que l'intervalle s'accrût entre ses compagnons et lui.

Et il se rappela le seigneur de Tancarville, seul aussi parmi les ténèbres, et qui devait frissonner au fracas des pierres détachées et bondissantes. Comme le moindre bruit se répercutait dans le silence profond ! Qu'un des gardes de Daubrecq épiât l'ombre du haut de la tour des Deux-Amants, et c'était le coup de feu, la mort...

Il grimpait... il grimpait... et il grimpait depuis si longtemps qu'il finit par s'imaginer que le but était dépassé. Sans aucun doute, il avait obliqué à son insu vers la droite, ou vers la gauche, et il allait aboutir au chemin de ronde. Dénouement stupide ! Aussi bien, est-ce qu'il pouvait en être autrement d'une tentative que l'enchaînement si rapide des faits ne lui avait pas permis d'étudier et de préparer ?

Furieux, il redoubla d'efforts, s'éleva de plusieurs mètres, glissa, reconquit le terrain perdu, empoigna une touffe de racines qui lui resta dans la main, glissa de nouveau, et, découragé, il abandonnait la partie, quand, soudain, se raidissant en une crispation de tout son être, de tous ses muscles et de toute sa volonté, il s'immobilisa ; un bruit de voix semblait sortir du roc qu'il étreignait.

Il écouta. Cela se produisait vers la droite. Ayant renversé la tête, il crut voir un rayon de clarté qui traversait les ténèbres de l'espace. Par quel sursaut d'énergie, par quels mouvements insensibles, réussit-il à se déplacer jusque-là, il ne s'en rendit pas un compte exact. Mais brusquement il se trouva sur le rebord d'un orifice assez large, profond de trois mètres au moins, qui creusait la paroi de la falaise comme un couloir, et dont l'autre extrémité, beaucoup plus étroite, était fermée par trois barreaux.

Lupin rampa. Sa tête parvint aux barreaux. Il vit...

## *La tour des Deux-Amants*

### Table des matières

La salle des tortures s'arrondissait au-dessous de lui, vaste, de forme irrégulière, distribuée en parties inégales par les quatre gros piliers massifs qui soutenaient ses voûtes. Une odeur de moisissure et d'humidité montait de ses murailles et de ses dalles mouillées par les infiltrations. L'aspect devait en être, à toute époque, sinistre. Mais, à cette heure-là, avec les hautes silhouettes de Sebastiani et de ses fils, avec les lueurs obliques qui jouaient sur les piliers, avec la vision du captif enchaîné sur un grabat, elle prenait une allure mystérieuse et barbare.

Il était au premier plan, Daubrecq, à cinq ou six mètres en contrebas de la lucarne où Lupin se tenait blotti. Outre les chaînes antiques dont on s'était servi pour l'attacher à son lit et pour attacher ce lit à un crochet de fer scellé dans le mur, des lanières de cuir entouraient ses chevilles et ses poignets, et un dispositif ingénieux faisait que le moindre de ses gestes mettait en mouvement une sonnette suspendue au pilier voisin.

Une lampe posée sur un escabeau l'éclairait en plein visage.

Debout près de lui, le marquis d'Albufex, dont Lupin voyait le pâle visage, la moustache grisonnante, la taille haute et mince, le marquis d'Albufex regardait son prisonnier avec une expression de contentement et de haine assouvie.

Il s'écoula quelques minutes dans un silence profond. Puis le marquis ordonna :

Sebastiani, allume donc ces trois flambeaux, afin que je le voie mieux.

Et, lorsque les trois flambeaux furent allumés et qu'il eut bien contemplé Daubrecq, il se pencha et lui dit presque doucement :

– Je ne sais pas trop ce qu'il adviendra de nous deux. Mais, tout de même, j'aurai eu là, dans cette salle, de sacrées minutes de joie. Tu m'as fait tant de mal, Daubrecq ! Ce que j'ai pleuré par toi !... Oui... de vraies larmes... de vrais sanglots de désespoir... M'en as-tu volé de l'argent ! Une

fortune ! Et la peur que j'avais de ta dénonciation ! Mon nom prononcé, c'était l'achèvement de ma ruine, le déshonneur. Ah ! Gredin !...

Daubrecq ne bougeait pas. Démuni de son lorgnon, il gardait cependant ses lunettes où la clarté des lumières se reflétait. Il avait considérablement maigri, et les os de ses pommettes saillaient au-dessus de ses joues creuses.

– Allons, dit d'Albufex, il s'agit maintenant d'en finir. Il paraîtrait qu'il y a des copains qui rôdent dans le pays. Dieu veuille que ce ne soit pas à ton intention et qu'ils n'essaient pas de te délivrer, car ce serait ta perte immédiate, comme tu le sais... Sebastiani, la trappe fonctionne toujours bien ?

Sebastiani s'approcha, mit un genou en terre, souleva et tourna un anneau que Lupin n'avait pas remarqué et qui se trouvait au pied même du lit. Une des dalles bascula, découvrant un trou noir.

– Tu vois, reprit le marquis, tout est prévu, et j'ai sous la main tout ce qu'il faut, même des oubliettes... et des oubliettes insondables, dit la légende du château. Donc, rien à espérer, aucun secours. Veux-tu parler ?

Daubrecq ne répondant pas, il continua :

– C'est la quatrième fois que je t'interroge, Daubrecq. C'est la quatrième fois que je me dérange pour te demander le document que tu possèdes et pour me soustraire ainsi à ton chantage. C'est la quatrième et dernière fois. Veux-tu parler ?

Même silence. D'Albufex fit un signe à Sebastiani. Le garde s'avança, suivi de deux de ses fils. L'un d'eux tenait un bâton à la main.

– Vas-y, ordonna d'Albufex après quelques secondes d'attente.

Sebastiani relâcha les lanières qui serraient les poignets de Daubrecq, introduisit et fixa le bâton entre les lanières.

– Je tourne, monsieur le marquis ?

Un silence encore. Le marquis attendait. Daubrecq ne bronchant pas, il murmura :

– Parle donc ! À quoi bon t'exposer à souffrir ?

Aucune réponse.

– Tourne, Sebastiani.

Sebastiani fit accomplir au bâton une révolution complète. Les liens se tendirent. Daubrecq poussa un gémissement.

– Tu ne veux pas parler ? Tu sais bien pourtant que je ne céderai pas, qu'il m'est impossible de céder, que je te tiens, et que, s'il le faut, je te

démolirai jusqu'à t'en faire mourir. Tu ne veux pas parler ? Non ?... Sebastiani, un tour de plus.

Le garde obéit. Daubrecq eut un soubresaut de douleur et retomba sur son lit en râlant.

– Imbécile ! cria le marquis tout frémissant. Parle donc ! Quoi ? Tu n'en as donc pas assez de cette liste ? C'est bien le tour d'un autre, pourtant. Allons, parle... Où est-elle ? Un mot... un mot seulement... et on te laisse tranquille... Et demain, quand j'aurai la liste, tu seras libre. Libre, tu entends ? Mais, pour Dieu, parle !... Ah ! La brute ! Sebastiani, encore un tour.

Sebastiani fit un nouvel effort. Les os craquèrent.

– Au secours ! Au secours articula Daubrecq d'une voix rauque et en cherchant vainement à se dégager.

Et, tout bas, il bégaya :

– Grâce... grâce...

Spectacle horrible Les trois fils avaient des visages convulsés. Lupin, frissonnant, écoeuré, et qui comprenait que jamais il n'aurait pu accomplir lui-même cette abominable chose, Lupin épiait les paroles inévitables. Il allait savoir. Le secret de Daubrecq allait s'exprimer en syllabes, en mots arrachés par la douleur. Et Lupin pensait déjà à la retraite, à l'automobile qui l'attendait, à la course éperdue vers Paris, à la victoire si proche !...

– Parle... murmurait d'Albufex... parle, et ce sera fini.

– Oui... oui... balbutia Daubrecq.

– Eh bien...

– Plus tard, demain...

– Ah ça ! Tu es fou ! Demain ! Qu'est-ce que tu chantes ? Sebastiani, encore un tour.

– Non, non, hurla Daubrecq, non, arrête.

– Parle !

– Eh bien, voilà... J'ai caché le papier...

Mais la souffrance était trop grande. Daubrecq releva sa tête dans un effort suprême, émit des sons incohérents, réussit deux fois à prononcer :

« Marie... Marie... » et se renversa, épuisé, inerte.

– Lâche donc, ordonna d'Albufex à Sebastiani. Sacrebleu ! Est-ce que nous aurions forcé la dose ?



Mais un examen rapide lui prouva que Daubrecq était simplement évanoui. Alors lui-même, exténué, il s'écroula sur le pied du lit en essuyant les gouttes de sueur qui mouillaient son front, et il bredouilla :

– Ah ! La sale besogne...

– C'est peut-être assez pour aujourd'hui, dit le garde, dont la rude figure trahissait l'émotion... On pourrait recommencer demain... après-demain.

Le marquis se taisait. Un des fils lui tendit une gourde de cognac. Il en remplit la moitié d'un verre et but d'un trait.

– Demain, dit-il, non. Tout de suite. Encore un petit effort. Au point où il en est, ce ne sera pas difficile.

Et prenant le garde à part :

– Tu as entendu ? Qu'a-t-il voulu dire par ce mot de « Marie » ? Deux fois il l'a répété.

– Oui, deux fois, dit le garde. Il a peut-être confié ce document que vous lui réclamez à une personne qui porte le nom de Marie.

– Jamais de la vie ! protesta d'Albufex. Il ne confie rien... Cela signifie autre chose.

Mais quoi, monsieur le marquis ?

– Quoi ? Nous n'allons pas tarder à le savoir, je t'en réponds.

À ce moment, Daubrecq eut une longue aspiration et remua sur sa couche.

D'Albufex, qui maintenant avait recouvré tout son sang-froid et qui ne quittait pas l'ennemi des yeux, s'approcha et lui dit :

– Tu vois bien, Daubrecq... c'est de la folie de résister... Quand on est vaincu, il n'y a qu'à subir la loi du vainqueur, au lieu de se faire torturer bêtement... Voyons, sois raisonnable.

Et s'adressant à Sebastiani :

– Tends la corde... qu'il la sente un peu... ça le réveillera... Il fait le mort...

Sebastiani reprit le bâton et tourna jusqu'à ce que la corde revînt en contact avec les chairs tuméfiées. Daubrecq sursauta.

– Arrête, Sebastiani, commanda le marquis. Notre ami me paraît avoir les meilleures dispositions du monde et comprendre la nécessité d'un accord. N'est-ce pas, Daubrecq ? Tu préfères en finir ? Combien tu as raison !

Les deux hommes étaient inclinés au-dessus du patient, Sebastiani, le bâton en main, d'Albufex tenant la lampe afin d'éclairer en plein le visage.

– Ses lèvres s'agitent... il va parler... Desserre un peu, Sebastiani, je ne veux pas que notre ami souffre... Et puis, non, serre davantage... je crois que notre ami hésite... Encore un tour... Halte !... nous y sommes... Ah ! Mon cher Daubrecq, si tu n'articules pas mieux que ça, c'est du temps perdu. Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

Arsène Lupin mâchonna un juron. Daubrecq parlait, et lui, Lupin, ne pouvait pas l'entendre ! Il avait beau prêter l'oreille, étouffer les battements de son cœur et le bourdonnement de ses tempes, aucun son ne parvenait jusqu'à lui.

« Crénom d'un nom pensa-t-il, je n'avais pas prévu cela. Que faire ? »

Il fut sur le point de braquer son revolver et d'envoyer à Daubrecq une balle qui couperait court à toute explication. Mais il songea que lui non plus n'en saurait pas davantage, et qu'il valait mieux s'en remettre aux événements pour en tirer le meilleur parti.

En bas, cependant, la confession se poursuivait, indistincte, entrecoupée de silences et mêlée de plaintes. D'Albufex ne lâchait pas sa proie.

– Encore... Achève donc...

Et il ponctuait les phrases d'exclamations approbatives.

– Bien !... Parfait !... Pas possible ? Répète un peu, Daubrecq... Ah ! ça, c'est drôle... Et personne n'a eu l'idée ? Pas même Prasville ?... Quel idiot !... Desserre donc, Sebastiani... Tu vois bien que notre ami est tout essoufflé... Du calme, Daubrecq... ne te fatigue pas... Et alors, cher ami, tu disais...

C'était la fin. Il y eut un chuchotement assez long que d'Albufex écouta sans interruption et dont Arsène Lupin ne put saisir la moindre syllabe, puis le marquis se leva et s'exclama d'une voix joyeuse :

– Ça y est !... Merci, Daubrecq. Et crois bien que je n'oublierai jamais ce que tu viens de faire. Quand tu seras dans le besoin, tu n'auras qu'à frapper à ma porte, il y aura toujours un morceau de pain pour toi à la cuisine, et un verre d'eau filtrée. Sebastiani, soigne M. le Député absolument comme si c'était un de tes fils. Et tout d'abord, débarrasse-le de ses liens. Il ne faut pas avoir de cœur pour attacher ainsi un de ses semblables, comme un poulet à la broche.

– Si on lui donnait à boire ? proposa le garde.

– C’est ça ! Donne-lui donc à boire.

Sebastiani et ses fils défirent les courroies de cuir, frictionnèrent les poignets endoloris et les entourèrent de bandes de toile enduites d’un onguent. Puis Daubrecq avala quelques gorgées d’eau-de-vie.

– Ça va mieux, dit le marquis. Bah ! Ce ne sera rien. Dans quelques heures, il n’y paraîtra plus, et tu pourras te vanter d’avoir subi la torture, comme au bon temps de l’Inquisition. Veinard !

Il consulta sa montre.

– Assez bavardé, Sebastiani. Que tes fils le veillent à tour de rôle. Toi, conduis-moi jusqu’à la station, pour le dernier train.

– Alors, monsieur le marquis, nous le laissons comme ça, libre de ses mouvements ?

– Pourquoi pas ? T’imagines-tu que nous allons le tenir ici jusqu’à sa mort ? Non, Daubrecq, sois tranquille. Demain après-midi, j’irai chez toi... et si le document se trouve bien à la place que tu m’as dite, aussitôt un télégramme, et on te donne la clef des champs. Tu n’as pas menti, hein ?

Il était revenu vers Daubrecq, et, de nouveau courbé sur lui :

– Pas de blagues, n’est-ce pas ? Ce serait idiot de ta part. J’y perdrais un jour, voilà tout. Tandis que toi, tu y perdrais ce qui te reste de jours à vivre. Mais non, mais non, la cachette est trop bonne. On n’invente pas ça pour s’amuser. En route, Sebastiani. Demain, tu auras le télégramme.

– Et si on ne vous laisse pas entrer dans la maison, monsieur le marquis ?

– Pourquoi donc ?

– La maison du square Lamartine est occupée par des hommes de Prasville.

– Ne t’inquiète pas, Sebastiani, j’entrerais, et, si on ne m’ouvre pas la porte, la fenêtre est là. Et, si la fenêtre ne s’ouvre pas, je saurai bien m’arranger avec un des hommes de Prasville. C’est une question d’argent. Et, Dieu merci ! Ce n’est pas ça qui manquera, désormais. Bonne nuit, Daubrecq.

Il sortit, accompagné de Sebastiani, et le lourd battant se referma.

Aussitôt, et d’après un plan conçu durant cette scène, Lupin opéra sa retraite.

Ce plan était simple : dégringoler à l’aide de sa corde jusqu’au bas de la falaise, emmener ses amis avec lui, sauter dans l’auto, et, sur la route

déserte qui conduit à la gare d'Aumale, attaquer d'Albufex et Sebastiani. L'issue du combat ne faisait aucun doute. D'Albufex et Sebastiani prisonniers, on s'arrangerait bien pour que l'un d'eux parlât. D'Albufex avait montré comment on devait s'y prendre et, pour le salut de son fils, Clarisse Mergy saurait être inflexible.

Il tira la corde dont il s'était muni, et chercha à tâtons une aspérité du roc autour de laquelle il pût la passer, de manière à ce qu'il en pendît deux bouts égaux qu'il saisisrait à pleines mains. Mais, lorsqu'il eut trouvé ce qu'il lui fallait, au lieu d'agir, et rapidement, car la besogne était pressée, il demeura immobile, à réfléchir. Au dernier moment, son projet ne le satisfaisait plus.

« Absurde, se disait-il, ce que je vais faire est absurde et illogique. Qu'est-ce qui me prouve que d'Albufex et Sébastiani ne m'échapperont pas ? Qu'est-ce qui me prouve même qu'une fois en mon pouvoir ils parleront ? Non, je reste. Il y a mieux à tenter... beaucoup mieux. Ce n'est pas à ces deux-là qu'il faut m'attaquer, mais à Daubrecq. Il est exténué, à bout de résistance. S'il a dit son secret au marquis, il n'y a aucune raison pour qu'il ne me le dise pas, quand Clarisse et moi nous emploierons les mêmes procédés. Adjugé ! Enlevons le Daubrecq ! »

Et il ajouta en lui-même :

« D'ailleurs, qu'est-ce que je risque ? Si je rate le coup, Clarisse Mergy et moi nous filons à Paris et, de concert avec Prasville, nous organisons dans la maison du square Lamartine une surveillance minutieuse, pour que d'Albufex ne puisse profiter des révélations que Daubrecq lui a faites. L'essentiel, c'est que Prasville soit prévenu du danger. Il le sera. »

Minuit sonnait alors à l'église d'un village voisin. Cela donnait à Lupin six ou sept heures pour mettre à exécution son nouveau plan. Il commença aussitôt.

En s'écartant de l'orifice au fond duquel s'ouvrait la fenêtre, il s'était heurté, dans un des creux de la falaise, à un massif de petits arbustes. À l'aide de son couteau, il en coupa une douzaine qu'il réduisit tous à la même dimension. Puis, sur sa corde, il préleva deux longueurs égales. Ce furent les montants de l'échelle. Entre ces montants, il assujettit les douze bâtonnets et il confectionna ainsi une échelle de corde de six mètres environ.

Quand il revint à son poste, il n'y avait plus, dans la salle des tortures, auprès du lit de Daubrecq, qu'un seul des trois fils. Il fumait sa pipe auprès de la lampe. Daubrecq dormait.

« Fichtre ! pensa Lupin, ce garçon-là va-t-il veiller toute la nuit ? En ce cas, rien à faire qu'à m'esquiver... »

L'idée qu'Albufex était maître du secret le tourmentait vivement. De l'entrevue à laquelle il avait assisté, il gardait l'impression très nette que le marquis « travaillait pour son compte » et qu'il ne voulait pas seulement, en dérochant la liste, se soustraire à l'action de Daubrecq, mais aussi conquérir la puissance de Daubrecq, et rebâtir sa fortune par les moyens mêmes que Daubrecq avait employés.

Dès lors, c'eût été, pour Lupin, une nouvelle bataille à livrer à un nouvel ennemi. La marche rapide des événements ne permettait pas d'envisager une pareille hypothèse. À tout prix il fallait barrer la route au marquis d'Albufex en prévenant Prasville.

Cependant Lupin restait, retenu par l'espoir tenace de quelque incident qui lui donnerait l'occasion d'agir.

La demie de minuit sonna. Puis, une heure. L'attente devenait terrible, d'autant qu'une brume glaciale montait de la vallée et que Lupin sentait le froid pénétrer en lui.

Il entendit le trot d'un cheval dans le lointain.

« Voilà Sebastiani qui rentre de la gare », pensa-t-il.

Mais le fils qui veillait dans la salle des tortures ayant vidé son paquet de tabac ouvrit la porte et demanda à ses frères s'ils n'avaient pas de quoi bourrer une dernière pipe. Sur leur réponse, il sortit pour aller jusqu'au pavillon.

Et Lupin fut stupéfait. La porte n'était pas refermée que Daubrecq, qui dormait si profondément, s'assit sur sa couche, écouta, mit un pied à terre, puis l'autre pied, et, debout, un peu vacillant, mais plus solide tout de même qu'on n'eût pu le croire, il essaya ses forces.

« Allons, se dit Lupin, le gaillard a du ressort. Il pourra très bien contribuer lui-même à son enlèvement. Un seul point me chiffonne... Se laissera-t-il convaincre ? Voudra-t-il me suivre ? Est-ce qu'il ne croira pas que ce miraculeux secours qui lui arrive par la voie des cieux, est un piège du marquis ? »

Mais tout à coup Lupin se rappela cette lettre qu'il avait fait écrire aux vieilles cousines de Daubrecq, cette lettre de recommandation, pour ainsi dire, que l'aînée des deux sœurs Rousselot avait signée de son prénom d'Euphrasie.

Elle était là, dans sa poche. Il la prit et prêta l'oreille. Aucun bruit, sinon le bruit léger des pas de Daubrecq sur les dalles. Lupin jugea l'instant propice. Vivement il passa le bras entre les barreaux et jeta la lettre.

Daubrecq parut interdit.

L'enveloppe avait voltigé dans la salle, et elle gisait à terre, à trois pas de lui. D'où cela venait-il ? Il leva la tête vers la fenêtre et tâcha de percer l'obscurité qui lui cachait toute la partie haute de la salle. Puis il regarda l'enveloppe, sans oser y toucher encore, comme s'il eût redouté quelque embûche. Puis, soudain, après un coup d'œil du côté de la porte, il se baissa rapidement, saisit l'enveloppe et la décacheta.

« Ah ! » fit-il avec un soupir de joie, en voyant la signature.

Il lut la lettre à demi-voix :

« Il faut avoir toute confiance dans le porteur de ce mot. C'est lui qui, grâce à l'argent que nous lui avons remis, a su découvrir le secret du marquis et qui a conçu le plan de l'évasion. Tout est prêt pour la fuite. Euphrasie Rousselot. »

Il relut la lettre, répéta : « Euphrasie... Euphrasie... » et leva la tête de nouveau.

Lupin chuchota :

– Il me faut deux ou trois heures pour scier un des barreaux. Sebastiani et ses fils vont-ils revenir ?

– Oui, sans doute, répondit Daubrecq aussi doucement que lui, mais je pense qu'ils me laisseront.

– Mais ils couchent à côté ?

– Oui.

– Ils n'entendront pas ?

– Non, la porte est trop massive.

– Bien. En ce cas, ce ne sera pas long. J'ai une échelle de corde. Pourrez-vous monter seul ? Sans mon aide ?

– Je crois... j'essaierai... ce sont mes poignets qu'ils ont brisés... Ah ! Les brutes ! C'est à peine si je peux remuer les mains... et j'ai bien peu de force ! Mais tout de même, j'essaierai... il faudra bien...

Il s'interrompit, écouta, et posant un doigt sur sa bouche, murmura :

– Chut !

Lorsque Sebastiani et ses fils entrèrent, Daubrecq, qui avait dissimulé la lettre et se trouvait sur son lit, feignit de se réveiller en sursaut. Le garde apportait une bouteille de vin, un verre et quelques provisions.

– Ça va, monsieur le député, s'écria-t-il. Dame ! On a peut-être serré un peu fort... C'est si brutal, ce tourniquet de bois. Ça se faisait beaucoup du temps de la grande Révolution et de Bonaparte, qu'on m'a dit... du temps où il y avait des « chauffeurs ». Une jolie invention ! Et puis propre... pas de sang... Ah ! ça n'a pas été long ! Au bout de vingt minutes, vous crachiez le mot de l'énigme.

Sebastiani éclata de rire.

– À propos, monsieur le député, toutes mes félicitations ! Excellente, la cachette. Et qui se douterait jamais ?... Voyez-vous, ce qui nous trompait, M. le marquis et moi, c'était ce nom de Marie que vous aviez d'abord lâché. Vous n'aviez pas menti. Seulement, voilà... le mot est resté en route. Il fallait le finir. Non, mais tout de même, ce que c'est drôle ! Ainsi, sur la table même de votre cabinet ! Vrai, il y a de quoi rigoler.

Le garde s'était levé et arpentait la pièce en se frottant les mains.

– M. le marquis est rudement content, si content, même, qu'il reviendra demain soir en personne, pour vous donner la clef des champs. Oui, il a réfléchi, il y aura quelques formalités... il vous faudra peut-être signer quelques chèques, rendre gorge, quoi ! Et rembourser M. le marquis de son argent et de ses peines. Mais qu'est-ce que c'est que cela ? Une misère pour vous ! Sans compter qu'à partir de maintenant, plus de chaîne, plus de lanière de cuir autour des poignets, bref, un traitement de roi ! Et, même, tenez, j'ai ordre de vous octroyer une bonne bouteille de vin vieux et un flacon de cognac.

Sebastiani lança encore quelques plaisanteries, puis il prit la lampe, fit une dernière inspection de la salle et dit à ses fils :

– Laissons-le dormir. Vous aussi, reposez-vous tous les trois. Mais ne dormez que d'un œil... On ne peut jamais savoir...

Ils se retirèrent.

Lupin patienta et dit à voix basse :

– Je peux commencer ?

– Oui, mais attention !... Il n’y aurait rien d’impossible à ce qu’ils fassent une ronde d’ici une heure ou deux.

Lupin se mit à l’œuvre. Il avait une lime très puissante, et le fer des barreaux, rouillé et rongé par le temps, était, à certains endroits, presque friable. À deux reprises, Lupin s’arrêta, l’oreille aux aguets. Mais c’était le trottement d’un rat dans les décombres de l’étage supérieur, ou le vol d’un oiseau nocturne, et il continuait sa besogne, encouragé par Daubrecq, qui écoutait près de la porte, et qui l’eût prévenu à la moindre alerte.

« Ouf ! se dit-il, en donnant un dernier coup de lime, c’est pas dommage, car, vrai, on est un peu à l’étroit dans ce maudit tunnel... Sans compter le froid... »

Il pesa de toutes ses forces sur le barreau qu’il avait scié par le bas, et réussit à l’écarter suffisamment pour qu’un homme pût se glisser entre les deux barreaux qui restaient. Il dut ensuite reculer jusqu’à l’extrémité du couloir, dans la partie, plus large, où il avait laissé l’échelle de corde. L’ayant fixée aux barreaux, il appela :

– Psst... Ça y est... Vous êtes prêt ?

– Oui... me voici... une seconde encore que j’écoute... Bien... Ils dorment... Donnez-moi l’échelle.

Lupin la déroula et dit :

– Dois-je descendre ?

– Non... Je suis un peu faible... mais ça ira tout de même.

En effet, il parvint assez vite à l’orifice du couloir et s’y engagea à la suite de son sauveur. Le grand air, cependant, parut l’étourdir. En outre, pour se donner des forces, il avait bu la moitié de la bouteille de vin, et il eut une défaillance qui l’étendit sur la pierre du couloir durant une demi-heure. Lupin, perdant patience, l’attachait déjà à l’un des bouts du câble dont l’autre bout était noué autour des barreaux, et il se préparait à le faire glisser comme un colis, lorsque Daubrecq se réveilla, plus dispos.

– C’est fini, murmura-t-il, je me sens en bon état. Est-ce que ce sera long ?

– Assez long, nous sommes à cinquante mètres de hauteur.

– Comment d’Albufex n’a-t-il pas prévu qu’une évvasion était possible par là ?

– La falaise est à pic.

– Et vous avez pu ?...



– Dame ! Vos cousines ont insisté... Et puis, il faut vivre, n'est-ce pas ?  
Et elles ont été généreuses.

– Les braves filles ! dit Daubrecq. Où sont-elles ?

– En bas, dans une barque.

– Il y a donc une rivière ?

– Oui, mais ne causons pas, voulez-vous ? C'est dangereux.

– Un mot encore. Il y avait longtemps que vous étiez là quand vous m'avez jeté la lettre ?

– Mais non, mais non... Un quart d'heure, au plus. Je vous expliquerai... Maintenant, il s'agit de se hâter.

Lupin passa le premier, en recommandant à Daubrecq de bien s'accrocher à la corde et de descendre à reculons. Il le soutiendrait d'ailleurs aux endroits plus difficiles.

Il leur fallut plus de quarante minutes pour arriver sur le terre-plein du ressaut que formait la falaise, et plusieurs fois Lupin dut aider son compagnon dont les poignets, encore meurtris par la torture, avaient perdu toute énergie et toute souplesse.

À plusieurs reprises, il gémit :

– Ah ! Les canailles, ils m'ont démoli... Les canailles !... Ah !  
D'Albufex, tu me la paieras cher, celle-là.

– Silence, fit Lupin.

– Quoi ?

– Là-haut... du bruit...

Immobiles sur le terre-plein, ils écoutèrent. Lupin pensa au sire de Tancarville et à la sentinelle qui l'avait tué d'un coup d'arquebuse. Il frémit, subissant l'angoisse du silence et des ténèbres.

– Non, dit-il... Je me suis trompé... D'ailleurs, c'est idiot... On ne peut pas nous atteindre d'ici.

– Qui nous atteindrait ?

– Rien... rien... une idée stupide...

À tâtons, il chercha et finit par trouver les montants de l'échelle, et il reprit :

– Tenez, voici l'échelle qui est dressée dans le lit de la rivière. Un de mes amis la garde, ainsi que vos cousines.

Il siffla.

– Me voici, fit-il à mi-voix. Tenez bien l'échelle.

Et il dit à Daubrecq :

– Je passe.

Daubrecq objecta :

– Il serait peut-être préférable que je passe avant vous.

Pourquoi ?

– Je suis très las. Vous m’attacherez votre corde à la ceinture, et vous me tiendrez... Sans quoi, je risquerais...

– Oui, vous avez raison, dit Lupin. Approchez-vous.

Daubrecq s’approcha et se mit à genoux sur le roc. Lupin l’attacha, puis, courbé en deux, saisit l’un des montants à pleines mains pour que l’échelle n’oscillât pas.

– Allez-y, dit-il.

Au même moment, il sentit une violente douleur à l’épaule.

– Crénom ! fit-il, en s’affaissant.

Daubrecq l’avait frappé d’un coup de couteau au-dessous de la nuque, un peu à droite.

– Ah ! Misérable... misérable...

Dans l’ombre, il devina Daubrecq qui se débarrassait de sa corde, et il l’entendit murmurer :

– Aussi, tu es trop bête ! Tu m’apportes une lettre de mes cousines Rousselot, où j’ai reconnu tout de suite l’écriture de l’aînée Adélaïde, mais que cette vieille rouée d’Adélaïde, par méfiance et pour me mettre au besoin sur mes gardes, a eu soin de signer du nom de sa cadette Euphrasie Rousselot. Tu vois ça, si j’ai tiqué !... Alors, avec un peu de réflexion... Tu es bien le sieur Arsène Lupin, n’est-ce pas ? Le protecteur de Clarisse, le sauveur de Gilbert... Pauvre Lupin, je crois que ton affaire est mauvaise... Je ne frappe pas souvent, mais, quand je frappe, ça y est.

Il se pencha vers le blessé et fouilla ses poches.

– Donne-moi donc ton revolver. Tu comprends, tes amis vont presque aussitôt reconnaître que ce n’est pas leur patron, et vont essayer de me retenir. Et, comme je n’ai plus beaucoup de forces, une balle ou deux... Adieu, Lupin ! On se retrouvera dans l’autre monde, hein ? Retiens-moi un appartement avec tout le confort moderne... Adieu, Lupin. Et tous mes remerciements... Car vraiment, sans toi, je ne sais pas trop ce que je serais devenu. Fichtre ! D’Albufex n’y allait pas de main morte. Le bougre... ça m’amuse de le retrouver !

Daubrecq avait fini ses préparatifs. Il siffla de nouveau. On lui répondit de la barque.

– Me voici, dit-il.

En un effort suprême, Lupin tendit les bras pour l'arrêter. Mais il ne rencontra que le vide. Il voulut crier, avertir ses complices : sa voix s'étrangla dans sa gorge.

Il éprouvait un engourdissement affreux de tout son être. Ses tempes bourdonnaient.

Soudain, des clameurs, en bas. Puis une détonation, puis une autre, que suivit un ricanement de triomphe. Et des plaintes de femme, des gémissements. Et, peu après, deux détonations encore...

Lupin pensa à Clarisse, blessée, morte peut-être, à Daubrecq qui s'enfuyait victorieux, à d'Albufex, au bouchon de cristal que l'un ou l'autre des deux adversaires allait reprendre sans que personne pût s'y opposer. Puis une vision brusque lui montra le sire de Tancarville, tombant avec sa bien-aimée. Puis il murmura plusieurs fois :

« Clarisse... Clarisse... Gilbert... »

Un grand silence se fit en lui, une paix infinie le pénétra, et, sans aucune révolte, il avait l'impression que son corps, épuisé, que rien ne retenait plus, roulait jusqu'au bord même du rocher, vers l'abîme...

## *Dans les ténèbres*

### [Table des matières](#)

Une chambre d'hôtel, à Amiens... Pour la première fois, Arsène Lupin reprend un peu conscience. Clarisse est à son chevet, ainsi que Le Ballu.

Tous deux, ils causent, et Lupin, sans ouvrir les yeux, écoute. Il apprend que l'on a craint pour ses jours, mais que tout péril est écarté. Ensuite, au cours de la conversation, il saisit certaines paroles qui lui révèlent ce qui s'est passé dans la nuit tragique de Mortepierre, la descente de Daubrecq, l'effarement des complices qui ne reconnaissent pas le patron, puis la lutte brève, Clarisse qui se jette sur Daubrecq et qui est blessée d'une balle à l'épaule, Daubrecq qui bondit sur la rive, Grognard qui tire deux coups de revolver et qui s'élance à sa poursuite, Le Ballu qui grimpe à l'échelle et qui trouve le patron évanoui.

– Et vrai ! Explique Le Ballu, je me demande encore comment il n'a pas roulé. Il y avait bien un creux à cet endroit, mais un creux en pente, et il fallait que, même à moitié mort, il s'accroche de ses dix doigts. Nom d'un chien, il était temps !

Lupin écoute, écoute désespérément. Il rassemble ses forces pour recueillir et comprendre les mots. Mais soudain une phrase terrible est prononcée : Clarisse, en pleurant, parle des dix-huit jours qui viennent de s'écouler, dix-huit jours nouveaux perdus pour le salut de Gilbert.

Dix-huit jours ! Ce chiffre épouvante Lupin. Il pense que tout est fini, que jamais il ne pourra se rétablir et continuer la lutte, et que Gilbert et Vaucheray mourront... Son cerveau lui échappe. C'est encore la fièvre, encore le délire.

Et d'autres jours vinrent. Peut-être est-ce l'époque de sa vie dont Lupin parle avec le plus d'effroi. Il gardait suffisamment de conscience, et il avait des minutes assez lucides pour se rendre un compte exact de la situation. Mais il ne pouvait coordonner ses idées, suivre un raisonnement, et indiquer à ses amis, ou leur défendre, telle ligne de conduite.

Quand il sortait de sa torpeur, il se trouvait souvent la main dans la main de Clarisse, et, en cet état de demi-sommeil où la fièvre vous maintient, il lui jetait des paroles étranges, des paroles de tendresse et de passion, l'implorant et la remerciant, et la bénissant de tout ce qu'elle apportait, dans les ténèbres, de lumière et de joie.

Puis, plus calme, et sans bien comprendre ce qu'il avait dit, il s'efforçait de plaisanter :

– J'ai eu le délire, n'est-ce pas ? Ce que j'ai dû raconter de bêtises !

Mais, au silence de Clarisse, Lupin sentait qu'il pouvait dire toutes les bêtises que la fièvre lui inspirait... Elle ne les entendait pas. Les soins qu'elle prodiguait au malade, son dévouement, sa vigilance, son inquiétude à la moindre rechute, tout cela ne s'adressait pas à lui-même, mais au sauveur possible de Gilbert. Elle épiait anxieusement les progrès de la convalescence. Quand serait-il capable de se remettre en campagne ? N'était-ce pas une folie que de s'attarder auprès de lui alors que chaque jour emportait un peu d'espoir ?

Lupin ne cessait de se répéter, avec la croyance intime qu'il pouvait, par là, influencer sur son mal :

« Je veux guérir... je veux guérir...

Et il ne bougeait pas durant des journées entières pour ne pas déranger son pansement, ou accroître, si peu que ce fût, la surexcitation de ses nerfs.

Il s'efforçait aussi de ne plus penser à Daubrecq. Mais l'image de son formidable adversaire le hantait.

Un matin, Arsène Lupin se réveilla plus dispos. La plaie était fermée, la température presque normale. Un docteur de ses amis, qui venait quotidiennement de Paris, lui promit qu'il pourrait se lever le surlendemain. Et, dès ce jour-là, en l'absence de ses complices et de Mme Mergy, tous trois partis l'avant-veille en quête de renseignements, il se fit approcher de la fenêtre ouverte.

Il sentait la vie rentrer en lui, avec la clarté du soleil, avec un air plus tiède qui annonçait l'approche du printemps. Il retrouvait l'enchaînement de ses idées, et les faits se rangeaient dans son cerveau selon leur ordre logique et selon leurs rapports secrets.

Le soir, il reçut de Clarisse un télégramme lui annonçant que les choses allaient mal et qu'elle restait à Paris ainsi que Grogard et Le Ballu. Très

tourmenté par cette dépêche, il passa une nuit moins bonne. Quelles pouvaient être les nouvelles qui avaient motivé la dépêche de Clarisse ?

Mais, le lendemain, elle arriva dans sa chambre, toute pâle, les yeux rougis de larmes, et elle tomba, à bout de forces.

– Le pourvoi en cassation est rejeté, balbutia-t-elle.

Il se domina, et dit, d'une voix étonnée :

– Vous comptiez donc là-dessus ?

– Non, non, fit-elle, mais tout de même... on espère... malgré soi...

– C'est hier qu'il a été rejeté ?

– Il y a huit jours. Le Ballu me l'a caché, et moi, je n'osais pas lire les journaux.

Lupin insinua :

– Reste la grâce...

– La grâce ? Croyez-vous qu'on graciera les complices d'Arsène Lupin ?

Elle lança ces mots avec un emportement et une amertume dont il ne parut pas s'apercevoir, et il prononça :

– Vaucheray, non, peut-être... Mais on aura pitié de Gilbert, de sa jeunesse...

– On n'aura pas pitié de lui. Qu'en savez-vous ?

– J'ai vu son avocat.

– Vous avez vu son avocat... Et vous lui avez dit...

– Je lui ai dit que j'étais la mère de Gilbert, et je lui ai demandé si, en proclamant l'identité de mon fils, cela ne pourrait pas influencer sur le dénouement... ou tout au moins le retarder.

– Vous feriez cela ? murmura-t-il. Vous avoueriez...

– La vie de Gilbert avant tout. Que m'importe mon nom ! Que m'importe le nom de mon mari !

– Et celui de votre petit Jacques ? objecta Lupin. Avez-vous le droit de perdre Jacques et de faire de lui le frère d'un condamné à mort ?

Elle baissa la tête et il reprit :

– Que vous a répondu l'avocat ?

– Il m'a répondu qu'un pareil acte ne pouvait servir en rien Gilbert. Et, malgré toutes ses protestations, j'ai bien vu que, pour lui, il ne se faisait aucune illusion et que la commission des grâces conclurait à l'exécution.

– La commission, soit. Mais le Président de la République ?

- Le Président se conforme toujours à l’avis de la commission.
- Il ne s’y conformera pas cette fois.
- Et pourquoi ?
- Parce qu’on agira sur lui.
- Comment ?
- Par la remise conditionnelle du papier des vingt-sept.
- Vous l’avez donc ?
- Non.
- Alors ?
- Je l’aurai.

Sa certitude n’avait pas fléchi. Il affirmait avec autant de calme et avec autant de foi dans la puissance infinie de sa volonté.

Elle haussa légèrement les épaules, moins confiante en lui.

– Si d’Albufex ne lui a pas dérobé la liste, un seul homme pourrait agir, un seul : Daubrecq.

Elle dit ces mots d’une voix basse et distraite qui le fit tressaillir. Pensait-elle donc encore, comme souvent il avait cru le sentir, à revoir Daubrecq et à lui payer le salut de Gilbert ?

– Vous m’avez fait un serment, dit-il. Je vous le rappelle. Il fut convenu que la lutte contre Daubrecq serait dirigée par moi, sans qu’il y ait jamais possibilité d’accord entre vous et lui.

Elle répliqua :

– Je ne sais même pas où il est. Si je le savais, ne le sauriez-vous pas ?

La réponse était évasive. Mais il n’insista pas, se promettant de la surveiller au moment opportun, et il lui demanda – car bien des détails encore ne lui avaient pas été racontés :

– Alors, on ignore ce qu’est devenu Daubrecq ?

– On l’ignore. Évidemment, l’une des balles de Grogard l’atteignit, car le lendemain de son évasion nous avons recueilli dans un fourré un mouchoir plein de sang. En outre, on vit, paraît-il, à la station d’Aumale, un homme qui semblait très las et qui marchait avec beaucoup de peine. Il prit un billet pour Paris, monta dans le premier train qui passa... et c’est tout ce que nous savons...

– Il doit être blessé grièvement, prononça Lupin, et il se soigne dans une retraite sûre. Peut-être aussi juge-t-il prudent de se soustraire, durant

quelques semaines, aux pièges possibles de la police, de d'Albufex, de vous, de moi, de tous ses ennemis.

Il réfléchit et continua :

– À Mortepierre, que s'est-il passé depuis l'évasion ? On n'a parlé de rien, dans le pays ?

– Non. Dès l'aube, la corde était retirée, ce qui prouve que Sebastiani et ses fils se sont aperçus, la nuit même, de la fuite de Daubrecq. Toute cette journée-là, Sebastiani fut absent.

– Oui, il aura prévenu le marquis. Et celui-ci, où est-il ?

– Chez lui. Et, d'après l'enquête de Grogard, là non plus, il n'y a rien de suspect.

– Est-on certain qu'il n'a pas pénétré dans l'hôtel du square Lamartine ? Aussi certain qu'on peut l'être.

– Daubrecq non plus ?

– Daubrecq non plus.

– Vous avez vu Prasville ?

– Prasville est en congé. Il voyage. Mais l'inspecteur principal Blanchon qu'il a chargé de cette affaire et les agents qui gardent l'hôtel affirment que, conformément aux ordres de Prasville, leur surveillance ne se relâche pas un instant, même la nuit, que, à tour de rôle, l'un d'eux reste de faction dans le bureau, et, par conséquent, que personne n'a pu s'introduire.

– Donc, en principe, conclut Arsène Lupin, le bouchon de cristal se trouverait encore dans le bureau de Daubrecq ?

– S'il s'y trouvait avant la disparition de Daubrecq, il doit se trouver encore dans ce bureau.

– Et sur la table de travail...

– Sur la table de travail ? Pourquoi dites-vous cela ?

Parce que je le sais, dit Lupin, qui n'avait pas oublié la phrase de Sebastiani.

– Mais vous ne connaissez pas l'objet où le bouchon est dissimulé ?

– Non. Mais une table de travail, c'est un espace restreint. En vingt minutes on l'explore. En dix minutes, s'il le faut, on la démolit.

La conversation avait un peu fatigué Arsène Lupin. Comme il ne voulait commettre aucune imprudence, il dit à Clarisse :

– Écoutez, je vous demande encore deux ou trois jours. Nous sommes aujourd'hui lundi le 4 mars. Après-demain mercredi, jeudi au plus tard, je



serai sur pied. Et soyez certaine que nous réussirons.

– D’ici là ?...

– D’ici là, retournez à Paris. Installez-vous avec Grogard et Le Ballu à l’hôtel Franklin, près du Trocadéro, et surveillez la maison de Daubrecq. Vous y avez vos entrées libres. Stimulez le zèle des agents.

– Si Daubrecq revient ?

– S’il revient, tant mieux, nous le tenons.

– Et s’il ne fait que passer ?

– En ce cas, Grogard et Le Ballu doivent le suivre.

– Et s’ils perdent sa trace ?

Lupin ne répondit pas. Nul ne sentait plus que lui tout ce qu’il y avait de funeste à demeurer inactif, dans une chambre d’hôtel, et combien sa présence eût été utile sur le champ de bataille ! Peut-être même cette idée confuse avait-elle prolongé son mal au-delà des limites ordinaires.

Il murmura :

– Allez-vous-en, je vous en supplie.

Il y avait entre eux une gêne qui croissait avec l’approche du jour épouvantable. Injuste, oubliant, ou voulant oublier, que c’était elle qui avait lancé son fils dans l’aventure d’Enghien, Mme Mergy n’oubliait pas que la justice poursuivait Gilbert avec tant de rigueur, non pas tant comme criminel que comme complice de Lupin. Et puis, malgré tous ses efforts, malgré les prodiges de son énergie, à quel résultat, en fin de compte, Lupin avait-il abouti ? En quoi son intervention avait-elle profité à Gilbert ?

Après un silence, elle se leva et le laissa seul.

Le lendemain, il fut assez faible. Mais le surlendemain, qui était le mercredi, comme son docteur exigeait qu’il restât encore jusqu’à la fin de la semaine, il répondit :

– Sinon, qu’ai-je à craindre ?

– Que la fièvre ne revienne.

– Pas davantage ?

– Non. La blessure est suffisamment cicatrisée.

– Alors, adienne que pourra. Je monte avec vous dans votre auto. À midi, nous sommes à Paris.

Ce qui déterminait Lupin à partir sur-le-champ, c’était, d’abord, une lettre de Clarisse ainsi conçue : « J’ai retrouvé les traces de Daubrecq... »

Et c'était aussi la lecture d'un télégramme publié par les journaux d'Amiens, télégramme annonçant l'arrestation du marquis d'Albufex compromis dans l'affaire du Canal.

Daubrec se vengeait.

Or, si Daubrecq pouvait se venger, c'est que le marquis n'avait pu, lui, prévenir cette vengeance en prenant le document qui se trouvait sur la table même du bureau. C'est que les agents et l'inspecteur principal Blanchon, établis par Prasville dans l'hôtel du square Lamartine, avaient fait bonne garde. Bref, c'est que le bouchon de cristal était encore là.

Il y était encore, et cela prouvait, ou bien que Daubrecq n'osait pas rentrer chez lui, ou bien que son état de santé l'en empêchait, ou bien encore qu'il avait assez de confiance dans la cachette pour ne pas prendre la peine de se déranger.

En tout cas, il n'y avait aucun doute sur la conduite à suivre : il fallait agir, et agir au plus vite. Il fallait devancer Daubrecq et s'emparer du bouchon de cristal.

Aussitôt le Bois de Boulogne franchi, et l'automobile parvenue aux environs du square Lamartine, Lupin dit adieu au docteur et se fit arrêter. Grogard et Le Ballu, à qui il avait donné rendez-vous, le rejoignirent.

– Et Mme Mergy ? leur dit-il.

– Elle n'est pas rentrée depuis hier. Nous savons par un pneumatique qu'elle a vu Daubrecq sortant de chez ses cousines et montant en voiture. Elle a le numéro de la voiture et doit nous tenir au courant de ses recherches.

– Et depuis ?

– Depuis, rien.

– Pas d'autres nouvelles ?

– Si, dans le Paris-Midi ; cette nuit, dans sa cellule de la Santé, d'Albufex s'est ouvert les veines avec un éclat de verre. Il laisse, paraît-il, une longue lettre, lettre d'aveu et d'accusation en même temps, avouant sa faute, mais accusant Daubrecq de sa mort et exposant le rôle joué par Daubrecq dans l'affaire du Canal.

– C'est tout ?

– Non. Le même journal annonce que, selon toute vraisemblance, la commission des grâces, après examen du dossier, a rejeté la grâce de

Vaucheray et de Gilbert, et que, vendredi, probablement, le Président de la République recevra leurs avocats.

Lupin eut un frisson.

– Ça ne traîne pas, dit-il. On voit que Daubrecq a donné, dès le premier jour, une impulsion vigoureuse à la vieille machine judiciaire. Une petite semaine encore, et le couperet tombe. Ah ! Mon pauvre Gilbert, si, après-demain, le dossier que ton avocat apportera au Président de la République ne contient pas l'offre inconditionnelle de la liste des vingt-sept, mon pauvre Gilbert, tu es bien fichu.

– Voyons, voyons, patron, c'est vous qui perdez courage ?

– Moi ! Quelle bêtise ! Dans une heure, j'aurai le bouchon de cristal. Dans deux heures, je verrai l'avocat de Gilbert. Et le cauchemar sera fini.

– Bravo patron ! On vous retrouve. Nous vous attendons ici ?

– Non. Retournez à votre hôtel, je vous rejoins.

Ils se quittèrent. Lupin marcha droit vers la grille de l'hôtel et sonna. Un agent lui ouvrit, qui le reconnut :

– Monsieur Nicole, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est moi, dit-il. L'inspecteur principal Blanchon est là ?

– Il est là.

– Puis-je lui parler ?

On le conduisit dans le bureau où l'inspecteur principal Blanchon l'accueillit avec un empressement visible.

– Monsieur Nicole, j'ai ordre de me mettre à votre entière disposition. Et je suis même fort heureux de vous voir aujourd'hui.

– Et pourquoi donc, monsieur l'inspecteur principal ?

– Parce qu'il y a du nouveau.

– Quelque chose de grave ?

– Très grave.

– Vite. Parlez.

– Daubrecq est revenu.

– Hein ! Quoi ! s'écria Lupin avec un sursaut. Daubrecq est revenu ? Il est là ?

– Non, il est reparti.

– Et il est entré ici, dans ce bureau ?

– Oui.

– Quand ?

- Ce matin.
- Et vous ne l’avez pas empêché ?
- De quel droit ?
- Et vous l’avez laissé seul ?
- Sur son ordre absolu, oui, nous l’avons laissé seul.

Lupin se sentit pâlir.

Daubrecq était revenu chercher le bouchon de cristal !

Il garda le silence assez longtemps, et il répétait en lui-même :

« Il est revenu le chercher... Il a eu peur qu’on ne le trouvât, et il l’a repris... Parbleu ! C’était inévitable... D’Albufex arrêté, d’Albufex accusé et accusant, il fallait bien que Daubrecq se défendît. La partie est rude pour lui. Après des mois et des mois de mystère, le public apprend enfin que l’être infernal qui a combiné tout le drame des vingt-sept et qui déshonore et qui tue, c’est lui Daubrecq. Que deviendrait-il, si, par miracle, son talisman ne le protégeait plus ? Il l’a repris. »

Il dit d’une voix qu’il tâchait d’assurer :

- Il est resté longtemps ?
- Vingt secondes peut-être.
- Comment, vingt secondes ! Pas davantage ?
- Pas davantage.
- Quelle heure était-il ?
- Dix heures.
- Pouvait-il connaître alors le suicide du marquis d’Albufex ?
- Oui. J’ai vu dans sa poche l’édition spéciale que le *Paris-Midi* a publiée à ce propos.
- C’est bien cela... c’est bien cela, dit Lupin.

Et il demanda encore :

– M. Prasville ne vous avait pas donné d’instructions spéciales concernant le retour possible de Daubrecq ?

– Non. Aussi, en l’absence de M. Prasville, j’ai téléphoné à la Préfecture et j’attends. La disparition du député Daubrecq a fait, vous le savez, beaucoup de bruit, et notre présence ici est admissible aux yeux du public, tant que dure cette disparition. Mais puisque Daubrecq est revenu, puisque nous avons la preuve qu’il n’est ni séquestré, ni mort, pouvons-nous rester dans cette maison ?

– Qu’importe fit Lupin distraitement. Qu’importe que la maison soit gardée ou non ! Daubrecq est venu donc le bouchon de cristal n’est plus là.

Il n’avait pas achevé cette phrase qu’une question s’imposa naturellement à son esprit. Si le bouchon de cristal n’était plus là, cela ne pouvait-il se voir à un signe matériel quelconque ? L’enlèvement de cet objet, contenu sans aucun doute dans un autre objet, avait-il laissé une trace, un vide ?

La constatation était aisée. Il s’agissait tout simplement d’examiner la table, puisque Lupin savait, par les plaisanteries de Sebastiani, que c’était là l’endroit de la cachette. Et cette cachette ne pouvait être compliquée, puisque Daubrecq n’était pas resté dans son bureau plus de vingt secondes, le temps, pour ainsi dire, d’entrer et de sortir.

Lupin regarda. Et ce fut immédiat. Sa mémoire avait enregistré si fidèlement l’image de la table avec la totalité des objets posés sur elle, que l’absence de l’un d’entre eux le frappa instantanément, comme si cet objet, et celui-là seul, eût été le signe caractéristique qui distinguât cette table de toutes les autres tables.

« Oh ! pensa-t-il avec un tremblement de joie, tout concorde... tout... jusqu’à ce commencement de mot que la torture arrachait à Daubrecq dans la tour de Mortepierre L’énigme est déchiffrée. Cette fois, il n’y a plus d’hésitation possible, plus de tâtonnements. Nous touchons au but. »

Et, sans répondre aux interrogations de l’inspecteur, il songeait à la simplicité de la cachette, et il se rappelait la merveilleuse histoire d’Edgar Poe où la lettre volée, et recherchée si avidement, est, en quelque sorte, offerte aux yeux de tous. On ne soupçonne pas ce qui ne semble point se dissimuler.

– Allons, dit Lupin en sortant, très surexcité par sa découverte, il est écrit que, dans cette sacrée aventure, je me heurterai jusqu’à la fin aux pires déceptions. Tout ce que je bâtis s’écroule aussitôt. Toute conquête s’achève en désastre.

Cependant il ne se laissait pas abattre. D’une part, il connaissait la façon dont le député Daubrecq cachait le bouchon de cristal. D’autre part, il fallait savoir, par Clarisse Mergy, la retraite même de Daubrecq. Le reste, dès lors, ne serait plus qu’en enfantillage pour lui.

Grognard et Le Ballu l’attendaient dans le salon de l’hôtel Franklin, petit hôtel de famille situé près du Trocadéro. Mme Mergy ne leur avait pas

encore écrit.

– Bah ! dit-il, j’ai confiance en elle ! Elle ne lâchera pas Daubrecq avant d’avoir une certitude.

Cependant, à la fin de l’après-midi, il commença à perdre patience et à s’inquiéter. Il livrait une de ces batailles – la dernière, espérait-il – où le moindre retard risquait de tout compromettre. Que Daubrecq dépistât Mme Mergy, comment le rattraper ? On ne disposait plus, pour réparer les fautes commises, de semaines ou de jours, mais plutôt de quelques heures, d’un nombre d’heures effroyablement restreint.

Apercevant le patron de l’hôtel, il l’interpella :

– Vous êtes sûr qu’il n’y a pas de pneumatique au nom de mes deux amis ?

– Absolument sûr, monsieur.

– Et à mon nom, au nom de M. Nicole ?

– Pas davantage.

– C’est curieux, dit Lupin. Nous comptions avoir des nouvelles de Mme Audran (c’était le nom sous lequel Clarisse était descendue).

– Mais cette dame est venue, s’écria le patron.

– Vous dites ?

– Elle est venue tantôt, et, comme ces messieurs n’étaient pas là, elle a laissé une lettre dans sa chambre. Le domestique ne vous en a pas parlé ?

En hâte, Lupin et ses amis montèrent.

Il y avait, en effet, une lettre sur la table.

– Tiens, dit Lupin, elle est décachetée. Comment se fait-il ? Et puis pourquoi ces coups de ciseau ?

La lettre contenait ces lignes :

« Daubrecq a passé la semaine à l’hôtel Central. Ce matin il a fait porter ses bagages à la gare de ——— et il a téléphoné qu’on lui réserve une place de sleeping-car pour ———.

« Je ne sais pas l’heure du train. Mais je serai tout l’après-midi à la gare. Venez tous les trois aussitôt que possible. On préparera l’enlèvement. »

– Eh bien quoi ! dit Le Ballu. À quelle gare ? Et pour quel endroit, le sleeping ? Elle a coupé juste l’emplacement des mots.

– Mais oui, fit Grogard. Deux coups de ciseau à chaque place, et les seuls mots utiles ont sauté. Elle est raide, celle-là ! Mme Mergy a donc perdu la tête ?

Lupin ne bougeait pas. Un tel afflux de sang battait ses tempes qu'il avait collé ses poings contre elles, et qu'il serrait de toutes ses forces. La fièvre remontait en lui, brûlante et tumultueuse, et sa volonté, exaspérée jusqu'à la souffrance, se contractait sur cette ennemie sournoise qu'il fallait étouffer instantanément, s'il ne voulait pas lui-même être vaincu sans retour.

Il murmura, très calme :

– Daubrecq est venu ici.

– Daubrecq !

– Pouvons-nous supposer que Mme Mergy se soit divertie à supprimer elle-même ces deux mots ? Daubrecq est venu ici. Mme Mergy croyait le surveiller. C'est lui qui la surveillait.

– Comment ?

– Sans doute par l'intermédiaire de ce domestique qui ne nous a pas avertis, nous, du passage à l'hôtel de Mme Mergy, mais qui aura averti Daubrecq. Il est venu. Il a lu la lettre. Et, par ironie, il s'est contenté de couper les mots essentiels.

– Nous pouvons le savoir... interroger...

– À quoi bon ! à quoi bon savoir comment il est venu, puisque nous savons qu'il est venu ?

Il examina la lettre assez longtemps, la tourna et la retourna, puis se leva et dit :

– Allons-nous-en.

– Mais où ?

– Gare de Lyon.

– Vous êtes sûr ?

– Je ne suis sûr de rien avec Daubrecq. Mais comme nous avons à choisir, selon la teneur même de la lettre, entre la gare de l'Est et la gare de Lyon, je suppose que ses affaires, ses plaisirs, sa santé conduisent plutôt Daubrecq vers Marseille et la Côte d'Azur que vers l'est de la France.

Il était plus de sept heures du soir lorsque Lupin et ses compagnons quittèrent l'hôtel Franklin. À toute allure, une automobile leur fit traverser Paris. Mais ils purent, en quelques minutes, constater que Clarisse Mergy n'était point à l'extérieur de la gare, ni dans les salles d'attente, ni sur les quais.

– Pourtant... pourtant... ronchonnait Lupin dont l'agitation croissait avec les obstacles, pourtant, si Daubrecq a retenu un sleeping, ce ne peut être que dans un train du soir. Et il n'est que sept heures et demie !

Un train partait, le rapide de nuit. Ils eurent le temps de galoper le long des couloirs. Personne... ni Mme Mergy, ni Daubrecq.

Mais, comme ils s'en allaient tous les trois, un homme de peine, un porteur, les accosta devant le buffet.

– Y a-t-il un de ces messieurs qui s'appelle M. Le Ballu ?

– Oui, oui, moi, fit Lupin... Vite... Que voulezvous ?

– Ah ! C'est vous, monsieur ! La dame m'avait bien dit que vous seriez peut-être trois... peut-être deux... Et je ne savais pas trop...

– Mais, pour Dieu, parlez donc ! Quelle dame ?

– Une dame qui a passé la journée sur le trottoir, près des bagages, à attendre...

– Et puis ?... parlez donc ! Elle a pris un train ?

– Oui, le train de luxe, à six heures trente... Au dernier moment, elle s'est décidée, qu'elle m'a dit de vous dire... Et elle m'a dit de vous dire aussi que le monsieur était dans ce train-là, et qu'on allait à Monte-Carlo.

– Ah ! Crénom ! murmura Lupin, il eût fallu prendre le rapide, il y a un instant ! Maintenant, il ne reste plus que les trains du soir. Et ils n'avancent pas ! C'est plus de trois heures que nous perdons.

Le temps leur parut interminable. Ils retinrent leurs places. Ils téléphonèrent au patron de l'hôtel Franklin qu'on renvoyât leur correspondance à Monte-Carlo. Ils dînèrent. Ils lurent les journaux. Enfin, à neuf heures et demie le train s'ébranla.

Ainsi donc, par un concours de circonstances vraiment tragique, au moment le plus grave de la lutte, Lupin tournait le dos au champ de bataille, et s'en allait, à l'aventure, chercher il ne savait où, vaincre il ne savait comment, le plus redoutable et le plus insaisissable des ennemis qu'il eût jamais combattus.

Et cela se passait quatre jours, cinq jours au plus avant l'inévitable exécution de Gilbert et de Vaucheray.

Cette nuit-là fut rude et douloureuse pour Lupin. À mesure qu'il étudiait la situation, elle lui apparaissait plus terrible. De tous côtés, c'était l'incertitude, les ténèbres, le désarroi, l'impuissance.



Il connaissait bien le secret du bouchon de cristal. Mais comment savoir si Daubrecq ne changerait pas, ou n'avait pas changé déjà de tactique ? Comment savoir si la liste des vingt-sept se trouvait encore dans ce bouchon de cristal, et si le bouchon de cristal se trouvait encore dans l'objet où Daubrecq l'avait d'abord caché ?

Et quel autre motif d'inquiétude, en ce fait que Clarisse Mergy croyait suivre et surveiller Daubrecq, alors que, au contraire, c'était Daubrecq qui la surveillait, qui se faisait suivre et qui l'entraînait, avec une habileté diabolique, vers les lieux choisis par lui, loin de tout secours, et de toute espérance de secours.

Ah ! Le jeu de Daubrecq était clair ! Lupin ne savait-il pas les hésitations de la malheureuse femme ? Ne savait-il pas – et Grogard et Le Ballu le lui confirmèrent de la façon la plus formelle – que Clarisse envisageait comme possible, comme acceptable, le marché infâme projeté par Daubrecq ? En ce cas, comment pouvait-il réussir, lui ? La logique des événements, dirigés de si puissante manière par Daubrecq, aboutissait au dénouement fatal : la mère devait se sacrifier, et, pour le salut de son fils, immoler ses scrupules, ses répugnances, son honneur même.

– Ah ! Bandit, grinçait Lupin avec des élans de rage, si je t'empoigne au collet, tu danseras une gigue pas ordinaire ! Vrai, je ne voudrais pas être à ta place, ce jour-là.

Ils arrivèrent à trois heures de l'après-midi. Tout de suite Lupin eut une déception en n'apercevant pas Clarisse sur le quai de la gare, à Monte-Carlo.

Il attendit aucun messager ne l'accosta.

Il interrogea les hommes d'équipe et les contrôleurs ; ils n'avaient pas remarqué, dans la foule, des voyageurs dont le signalement correspondît à celui de Daubrecq et de Clarisse.

Il fallait donc se mettre en chasse, et fouiller les hôtels et les pensions de la Principauté. Que de temps perdu !

Le lendemain soir Lupin savait, à n'en pas douter, que Daubrecq et Clarisse n'étaient ni à Monte-Carlo, ni à Monaco, ni au Cap d'Ail, ni à la Turbie, ni au Cap Martin.

– Alors ? Alors quoi ? disait-il, tout frémissant de colère.

Enfin le samedi, à la poste restante, on leur délivra une dépêche réexpédiée par le patron de l'hôtel Franklin, et qui disait :

« Il est descendu à Cannes, et reparti pour San Remo, hôtel-palace des Ambassadeurs. Clarisse. »

La dépêche portait la date de la veille.

– Crebleu ! s'exclama Lupin, ils ont passé par Monte-Carlo. Il fallait que l'un de nous restât de faction à la gare ! J'y ai pensé. Mais, au milieu de cette bousculade...

Lupin et ses amis sautèrent dans le premier train qui s'en allait vers l'Italie.

À midi, ils traversèrent la frontière.

À midi quarante, ils entraient en gare de San Remo.

Aussitôt ils apercevaient un portier dont la casquette galonnée offrait cette inscription : *Ambassadeurs Palace* et qui semblait chercher quelqu'un parmi les arrivants.

Lupin s'approcha de lui.

– Vous cherchez M. Le Ballu, n'est-ce pas ?

– Oui... M. Le Ballu et deux messieurs...

– De la part d'une dame, n'est-ce pas ?

– Oui, Mme Mergy.

– Elle est dans votre hôtel ?

– Non. Elle n'est pas descendue du train. Elle m'a fait signe de venir, m'a donné le signalement de ces trois messieurs et m'a dit : « Vous les préviendrez que l'on va jusqu'à Gênes... Hôtel Continental. »

– Elle était seule ?

– Oui.

Lupin congédia cet homme après l'avoir rémunéré, puis, se tournant vers ses amis :

– Nous sommes aujourd'hui samedi. Si l'exécution a lieu lundi, rien à faire. Mais, le lundi, c'est peu probable... Donc il faut que cette nuit, j'aie mis la main sur Daubrecq, et que lundi je sois à Paris, avec le document. C'est notre dernière chance. Courons-la.

Grognard se rendit au guichet et pris trois billets pour Gênes.

Le train sifflait.

Lupin eut une hésitation suprême.

– Non, vraiment, c'est trop bête ! Quoi ! Qu'est-ce que nous faisons !

« C'est à Paris que nous devrions être ! Voyons... voyons... Réfléchissons...

Il fut sur le point d'ouvrir la portière et de sauter sur la voie... Mais ses compagnons le retinrent. Le train partait. Il se rassit.

Et ils continuèrent leur poursuite folle, s'en allèrent au hasard, vers l'inconnu...

Et cela se passait deux jours avant l'inévitable exécution de Gilbert et de Vaucheray.

*Extra-dry ?*[Table des matières](#)

Sur l'une de ces collines qui entourent Nice du plus beau décor qui soit, s'élève, entre le vallon de la Mantega et le vallon de Saint-Sylvestre, un hôtel colossal d'où l'on domine la ville et la baie merveilleuse des Anges. Un monde s'y presse, venu de toutes parts, et c'est la cohue de toutes les classes et de toutes les nations.

Le soir même de ce samedi où Lupin, Grogard et Le Ballu s'enfonçaient en Italie, Clarisse Mergy entra dans cet hôtel, demandait une chambre au midi et choisissait, au second étage, le numéro 130, qui était libre depuis le matin.

Cette chambre était séparée du numéro 129 par une double porte. À peine seule, Clarisse écarta le rideau qui masquait le premier battant, tira sans bruit le verrou et colla son oreille contre le second battant.

« *Il est ici, pensa-t-elle... Il s'habille pour aller au Cercle... comme hier.* »

Lorsque son voisin fut sorti, elle passa dans le couloir, et, profitant d'une seconde où ce couloir était désert, elle s'approcha de la porte du numéro 129. La porte était fermée à clef.

Toute la soirée, elle attendit le retour du voisin, et ne se coucha qu'à deux heures. Le dimanche matin, elle recommença d'écouter.

À onze heures, le voisin s'en alla. Cette fois il laissait la clef sur la porte du couloir.

En hâte, Clarisse tourna cette clef, entra résolument, se dirigea vers la porte de communication, puis, ayant soulevé le rideau et tiré le verrou, elle se trouva chez elle.

Au bout de quelques minutes, elle entendit deux bonnes qui faisaient la chambre du voisin.

Elle patienta jusqu'à ce qu'elles fussent parties. Alors, sûre de n'être pas dérangée, elle se glissa de nouveau dans l'autre chambre.

L'émotion la contraignit à s'appuyer sur un fauteuil. Après des jours et des nuits de poursuite acharnée, après des alternatives d'espoir ou d'angoisse, elle parvenait enfin à s'introduire dans une chambre habitée par Daubrecq. Elle allait pouvoir chercher à son aise, et, si elle ne découvrait pas le bouchon de cristal, elle pourrait tout au moins, cachée dans l'intervalle des deux portes de communication et derrière la tenture, voir Daubrecq, épier ses gestes et surprendre son secret.

Elle chercha. Un sac de voyage l'attira qu'elle réussit à ouvrir, mais où ses investigations furent inutiles.

Elle déranger les casiers d'une malle et les poches d'une valise. Elle fouilla l'armoire, le secrétaire, la salle de bains, la penderie, toutes les tables et tous les meubles. Rien.

Elle tressaillit en apercevant sur le balcon un chiffon de papier, jeté là, comme au hasard.

« Est-ce que par une ruse de Daubrecq, pensa Clarisse, ce chiffon de papier ne contiendrait pas ?... »

– Non, fit une voix derrière elle, au moment où elle posait la main sur l'espagnolette.

Se retournant, elle vit Daubrecq.

Elle n'eut point d'étonnement, ni d'effroi, ni même de gêne à se trouver en face de lui. Elle souffrait trop, depuis quelques mois, pour s'inquiéter de ce que Daubrecq pouvait penser d'elle ou dire en la surprenant ainsi en flagrant délit d'espionnage.

Elle s'assit avec accablement.

Il ricana :

– Non. Il y a erreur, chère amie. Comme disent les enfants, vous ne « brûlez » pas du tout. Ah ! Mais pas du tout ! Et c'est si facile ! Dois-je vous aider ? À côté de vous, chère amie, sur ce petit guéridon... Que diable il n'y a pourtant pas grand-chose sur ce guéridon... De quoi lire, de quoi écrire, de quoi fumer, de quoi manger, et c'est tout... Voulez-vous un de ces fruits confits ?... Sans doute vous réservez-vous pour le repas plus substantiel que j'ai commandé ?

Clarisse ne répondit point. Elle semblait ne pas même écouter ce qu'il disait, comme si elle eût attendu les autres paroles, plus graves celle-là, qu'il ne pouvait manquer de prononcer.

Il débarrassa le guéridon de tous les objets qui l'encombraient, et les mit sur la cheminée. Puis il sonna.

Un maître d'hôtel vint.

Il lui dit :

– Le déjeuner que j'ai commandé est prêt ?

– Oui, monsieur.

– Il y a deux couverts, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

Et du champagne ?

– Oui, monsieur.

– De l'extra-dry ?

– Oui, monsieur.

Un autre domestique apporta un plateau et disposa en effet, sur le guéridon, deux couverts, un déjeuner froid, des fruits, et, dans un seau de glace, une bouteille de champagne.

Puis les deux domestiques se retirèrent.

– À table, chère madame. Comme vous le voyez, j'avais pensé à vous, et votre couvert était mis.

Et, sans paraître remarquer que Clarisse ne semblait nullement prête à faire honneur à son invitation, il s'assit et commença de manger, tout en continuant :

– Ma foi oui, j'espérais bien que vous finiriez par me consentir ce tête-à-tête. Depuis bientôt huit jours que vous m'entourez de votre surveillance assidue, je me disais : « Voyons... qu'est ce qu'elle préfère ? Le champagne doux ? Le champagne sec ? L'extra-dry ? Vraiment, j'étais perplexe. Depuis notre départ de Paris, surtout. J'avais perdu votre trace, c'est-à-dire que je craignais bien que vous n'eussiez perdu la mienne et renoncé à cette poursuite qui m'était si agréable. Vos jolis yeux noirs, si brillants de haine, sous vos cheveux un peu gris, me manquaient dans mes promenades. Mais, ce matin, j'ai compris : la chambre contiguë à celle-ci était enfin libre, et mon amie Clarisse avait pu s'installer, comment dirais-je ?... à mon chevet. Dès lors j'étais tranquille. En rentrant ici, au lieu de déjeuner au restaurant selon mon habitude, je comptais bien vous trouver en train de ranger mes petites affaires à votre guise, et suivant vos goûts particuliers. D'où ma commande de deux couverts... un pour votre serviteur, l'autre pour sa belle amie.

Elle l'écoutait maintenant, et avec quelle terreur ! Ainsi donc Daubrecq se savait espionné ! Ainsi donc, depuis huit jours, il se jouait d'elle et de toutes ses manœuvres !

À voix basse, le regard anxieux, elle lui dit :

– C'est exprès, n'est-ce pas ? Vous n'êtes parti que pour m'entraîner ?

– Oui, fit-il.

– Mais pourquoi, pourquoi ?

– Vous le demandez, chère amie ? dit Daubrecq avec son petit gloussement de joie.

Elle se leva de sa chaise à moitié et, penchée vers lui, elle pensa, comme elle y pensait chaque fois, au meurtre qu'elle pouvait commettre, qu'elle allait commettre. Un coup de revolver, et la bête odieuse serait abattue.

Elle glissa lentement sa main vers l'arme que contenait son corsage.

Daubrecq prononça :

– Une seconde, chère amie... Vous tirerez tout à l'heure, mais je vous supplie auparavant de lire cette dépêche que je viens de recevoir.

Elle hésitait, ne sachant quel piège il lui tendait, mais il précisa, en sortant de sa poche une feuille bleue.

– Cela concerne votre fils.

– Gilbert ? fit-elle bouleversée.

– Oui, Gilbert... tenez, lisez.

Elle poussa un hurlement d'épouvante, elle avait lu :

« Exécution aura lieu mardi. »

Et, tout de suite, elle cria, en se jetant sur Daubrecq :

– Ce n'est pas vrai ! C'est un mensonge... pour m'affoler... Ah ! Je vous connais... vous êtes capable de tout ! Mais avouez donc !... Ce n'est pas pour mardi, n'est-ce pas ? Dans deux jours ! Non, non... moi, je vous dis que nous avons encore quatre jours, cinq jours même, pour le sauver... Mais avouez-le donc ?

Elle n'avait plus de forces, épuisée par cet accès de révolte, et sa voix n'émettait plus que des sons inarticulés.

Il la contempla un instant, puis il se versa une coupe de champagne qu'il avala d'un trait. Ayant fait quelques pas de droite à gauche, il revint auprès d'elle, et lui dit :

– Écoute-moi, Clarisse...

L'insulte de ce tutoiement la fit tressaillir d'une énergie imprévue. Elle se redressa et, indignée, haletante :

– Je vous défends... je vous défends de me parler ainsi. C'est un outrage que je n'accepte pas... Ah ! Quel misérable !

Il haussa les épaules et reprit :

– Allons, je vois que vous n'êtes pas encore tout à fait au point. Cela vient sans doute de ce qu'il vous reste l'espérance d'un secours. Prasville, peut-être ? Cet excellent Prasville dont vous êtes le bras droit... Ma bonne amie, vous tombez mal. Figurez-vous que Prasville est compromis dans l'affaire du Canal ! Pas directement... C'est-à-dire que son nom n'est pas sur la liste des vingt-sept, mais il s'y trouve sous le nom d'un de ses amis, l'ancien député Vorenglade, Stanislas Vorenglade, son homme de paille, paraît-il, un pauvre diable que je laissais tranquille, et pour cause. J'ignorais tout cela, et puis voilà-t-il pas que l'on m'annonce ce matin, par lettre, l'existence d'un paquet de documents qui prouvent la complicité de notre sieur Prasville ! Et qu'est-ce qui m'annonce cela ? Vorenglade lui-même ! Vorenglade, qui, las de traîner sa misère, veut faire chanter Prasville, au risque d'être arrêté, lui aussi, et qui ne demande qu'à s'entendre avec moi. Et Prasville saute ! Ah ! Ah ! Elle est bonne celle-là... Et je vous jure qu'il va sauter, le brigand ! Crebleu ! Depuis le temps qu'il m'embête ! Ah ! Prasville, mon vieux, tu ne l'as pas volé...

Il se frottait les mains, heureux de cette vengeance nouvelle qui s'annonçait. Et il reprit :

– Vous le voyez, ma chère Clarisse... de ce côté, rien à faire. Alors quoi ? à quelle racine vous raccrocher ? Mais j'oubliais !... M. Arsène Lupin ! M. Grogard ! M. Le Ballu !... Peuh ! Vous avouerez que ces messieurs n'ont pas été brillants, et que toutes leurs prouesses ne m'ont pas empêché de suivre mon petit bonhomme de chemin. Que voulez-vous ? Ces gens-là s'imaginent qu'ils n'ont pas leurs pareils. Quand ils rencontrent un adversaire qui ne s'épate pas, comme moi, ça les change, et ils entassent gaffes sur gaffes, tout en croyant qu'ils le roulent de la belle manière. Collégiens, va ! Enfin, tout de même, puisque vous avez encore quelque illusion sur le susdit Lupin, puisque vous comptez sur ce pauvre hère pour m'écraser et pour opérer un miracle en faveur de l'innocent Gilbert, allons-y, soufflons sur cette illusion. Ah ! Lupin ! Seigneur Dieu ! Elle croit en



Lupin ! Elle met en Lupin ses dernières espérances ! Lupin ! Attends un peu que je te dégonfle, illustre fantoche !

Il saisit le récepteur du téléphone qui le reliait au poste principal de l'hôtel, et prononça :

– C'est de la part du numéro 129, mademoiselle. Je vous prierai de faire monter la personne qui est assise en face de votre bureau... Allô ?... Oui, mademoiselle, un monsieur, avec un chapeau mou de couleur grise. Il est prévenu... Je vous remercie, mademoiselle.

Ayant raccroché le récepteur, il se tourna vers Clarisse :

– Soyez sans crainte. Ce monsieur est la discrétion même. C'est d'ailleurs la devise de son emploi : « Célérité et discrétion ». Ancien agent de la Sûreté, il m'a rendu déjà plusieurs services, entre autres celui de vous suivre pendant que vous me suiviez. Si depuis notre arrivée dans le Midi, il s'est moins occupé de vous, c'est qu'il était plus occupé par ailleurs. Entrez, Jacob.

Lui-même il ouvrit la porte, et un monsieur mince, petit, à moustaches rousses, entra.

– Jacob, ayez l'obligeance de dire à madame, en quelques paroles brèves, ce que vous avez fait depuis mercredi soir, jour où, la laissant monter, gare de Lyon, dans le train de luxe qui m'emportait vers le Midi, vous êtes resté, vous, sur le quai de cette même gare. Bien entendu, je ne vous demande l'emploi de votre temps qu'en ce qui concerne madame et la mission dont je vous ai chargé.

Le sieur Jacob alla chercher dans la poche intérieure de son veston un petit carnet qu'il feuilleta, et dont il lut, du ton que l'on prend pour lire un rapport, les pages suivantes :

– *Mercredi soir. Sept heures quinze. Gare de Lyon. J'attends ces messieurs Grogard et Le Ballu. Ils arrivent avec un troisième personnage que je ne connais pas encore, mais qui ne peut être que M. Nicole. Moyennant dix francs, j'ai emprunté la blouse et la casquette d'un homme d'équipe. Ai abordé ces messieurs et leur ai dit de la part d'une dame « qu'on s'en allait à Monte-Carlo ». Ai ensuite téléphoné au domestique de l'hôtel Franklin. Toutes les dépêches envoyées à son patron et renvoyées par ledit patron seront lues par ledit domestique et, au besoin, interceptées.*

*Jeudi. Monte-Carlo. Ces trois messieurs fouillent les hôtels.*

*Vendredi. Excursions rapides à la Turbie, au Cap d'Ail, au Cap Martin. M. Daubrecq me téléphone. Il juge plus prudent d'expédier ces messieurs en Italie. Leur fais donc adresser, par le domestique de l'hôtel Franklin, une dépêche leur donnant rendez-vous à San Remo.*

*Samedi. San Remo, quai de la gare. Moyennant dix francs, j'emprunte la casquette du portier de l'Ambassadeur-Palace. Arrivée de ces trois messieurs. On s'aborde. Leur explique de la part d'une voyageuse, Mme Mergy, qu'on va jusqu'à Gênes, Hôtel Continental. Hésitation de ces messieurs, M. Nicole veut descendre. On le retient. Le train démarre. Bonne chance, messieurs. Une heure après, je reprends un train pour la France et m'arrête à Nice, où j'attends les ordres nouveaux.*

Le sieur Jacob ferma son carnet et conclut :

– C'est tout. La journée d'aujourd'hui ne sera inscrite que ce soir.

– Vous pouvez l'inscrire dès maintenant, monsieur Jacob. *Midi.* M. Daubrecq m'envoie à la Compagnie des wagons-lits. Je retiens deux sleepings pour Paris, au train de deux heures quarante-huit, et les envoie à M. Daubrecq par un exprès. Ensuite je prends le train de midi cinquante-huit pour Vintimille, station frontière où je passe la journée dans la gare à surveiller tous les voyageurs entrant en France. Si MM. Nicole, Grogard et Le Ballu avaient l'idée de quitter l'Italie, de revenir par Nice et de retourner à Paris, j'ai ordre de télégraphier à la Préfecture de Police que le sieur Arsène Lupin et deux de ses complices sont dans le train numéro X...

Tout en parlant, Daubrecq avait conduit le sieur Jacob jusqu'à la porte. Il la referma sur lui, tourna la clef, poussa le verrou, et, s'approchant de Clarisse, il lui dit :

– Maintenant, *écoute-moi*, Clarisse...

Cette fois elle ne protesta point. Que faire contre un tel ennemi, si puissant, si ingénieux, qui prévoyait jusqu'aux moindres détails et qui se jouait de ses adversaires avec tant de désinvolture ? Si elle avait encore pu espérer dans l'intervention de Lupin, le pouvait-elle à cette heure qu'il errait en Italie à la poursuite de fantômes ?

Elle comprenait enfin pourquoi trois télégrammes, envoyés par elle à l'hôtel Franklin, étaient restés sans réponse. Daubrecq était là, dans l'ombre, qui veillait, qui faisait le vide autour d'elle, qui la séparait de ses compagnons de lutte, qui l'amenait peu à peu, prisonnière et vaincue, entre les quatre murs de cette chambre.

Elle sentit sa faiblesse. Elle était à la merci du monstre. Il fallait se taire et se résigner.

Il répéta avec une joie mauvaise :

– Écoute-moi, Clarisse. Écoute les paroles irrémédiables que je vais prononcer. Écouteles bien. Il est midi. Or, c'est à deux heures quarante-huit que part le dernier train, tu entends, le *dernier train* qui peut me conduire à Paris demain lundi, à temps pour que je sauve ton fils. Les trains de luxe sont complets. Donc c'est à deux heures quarante-huit qu'il faut que je parte... Dois-je partir ?

– Oui.

– Nos sleepings sont retenus. Tu m'accompagnes ?

– Oui.

– Tu connais les conditions de mon intervention ?

– Oui !

– Tu acceptes ?

– Oui.

– Tu seras ma femme ?

– Oui.

Ah ! Ces réponses horribles ! La malheureuse les fit dans une sorte de torpeur affreuse, en refusant même de comprendre à quoi elle s'engageait. Qu'il partît d'abord, qu'il écartât de Gilbert la machine sanglante dont la vision la hantait jour et nuit... Et puis, et puis, il arriverait ce qui devrait arriver...

Il éclata de rire.

– Ah ! Coquine, c'est bientôt dit... Tu es prête à tout promettre, hein ? L'essentiel, c'est de sauver Gilbert, n'est-ce pas ? Après, quand le naïf Daubrecq offrira sa bague de fiançailles, bernique, on se fichera de lui. Allons, voyons, assez de paroles vagues. Pas de promesses qu'on ne tient pas... des faits, des faits immédiats.

Et, nettement, assis tout près d'elle, il articula :

– Moi, voici ce que je propose... ce qui doit être... ce qui sera... Je demanderai, ou plutôt, j'exigerai, non pas encore la grâce de Gilbert, mais un délai, un sursis à l'exécution, un sursis de trois ou quatre semaines. On inventera n'importe quel prétexte, ça ne me regarde pas. Et quand Mme Mergy sera devenue Mme Daubrecq, alors seulement, je réclamerai la

grâce, c'est-à-dire la substitution de peine. Et sois tranquille, on me l'accordera.

– J'accepte... J'accepte... balbutia-t-elle.

Il rit de nouveau.

– Oui, tu acceptes, parce que cela se passera dans un mois... et d'ici là tu comptes bien trouver quelque ruse, un secours quelconque... M. Arsène Lupin...

– Je jure sur la tête de mon fils...

– La tête de ton fils !... Mais, ma pauvre petite, tu te damnerais pour qu'elle ne tombe pas...

– Ah ! Oui, murmura-t-elle en frissonnant, je vendrais mon âme avec joie !

Il se glissa contre elle, et, la voix basse :

– Clarisse, ce n'est pas ton âme que je te demande... Voilà plus de vingt ans que toute ma vie tourne autour de cet amour. Tu es la seule femme que j'aie aimée... Déteste-moi... Exècre-moi... Ça m'est indifférent... mais ne me repousse pas... Attendre ? Attendre encore un mois ?... non, Clarisse, il y a trop d'années que j'attends...

Il osa lui toucher la main. Clarisse eut un tel geste de dégoût qu'il fut pris de rage et s'écria :

– Ah ! Je te jure Dieu, la belle, que le bourreau n'y mettra pas tant de formes quand il empoignera ton fils... Et tu fais des manières ! Mais pense donc, cela se passera dans quarante heures ! Quarante heures, pas davantage. Et tu hésites... et tu as des scrupules, alors qu'il s'agit de ton fils ! Allons, voyons, pas de pleurnicheries, pas de sentimentalité stupide... Regarde les choses bien en face. D'après ton serment, tu es ma femme, tu es ma fiancée, dès maintenant... Clarisse, Clarisse, donne-moi tes lèvres...

Elle le repoussait à peine, le bras tendu, mais défaillante. Et, avec un cynisme où se révélait sa nature abominable, Daubrecq, entremêlant les paroles cruelles et les mots de passion, continuait :

– Sauve ton fils... pense au dernier matin, à la toilette funèbre, à la chemise qu'on échancre, aux cheveux que l'on coupe... Clarisse, Clarisse, je le sauverai... Sois-en sûre... toute ma vie t'appartiendra... Clarisse.

Elle ne résistait plus. C'était fini. Les lèvres de l'homme immonde allaient toucher les siennes, et il fallait qu'il en fût ainsi, et rien ne pouvait faire que cela ne fût pas. C'était son devoir d'obéir aux ordres du destin.

Elle le savait depuis longtemps. Elle comprit, et, en elle-même, les yeux fermés pour ne pas voir l'ignoble face qui se haussait vers la sienne, elle répétait : « Mon fils... mon pauvre fils... »

Quelques secondes s'écoulèrent, dix, vingt peut-être. Daubrecq ne bougeait plus. Daubrecq ne parlait plus. Et elle s'étonna de ce grand silence et de cet apaisement subit. Au dernier instant, le monstre avait-il quelque remords ?

Elle leva les paupières.

Le spectacle qui s'offrit à elle la frappa de stupeur. Au lieu de la face grimaçante qu'elle s'attendait à voir, elle aperçut un visage immobile, méconnaissable, tordu par une expression d'épouvante extrême, et dont les yeux, invisibles sous le double obstacle des lunettes, semblaient regarder plus haut qu'elle, plus haut que le fauteuil où elle était prostrée.

Clarisse se détourna. Deux canons de revolver, braqués sur Daubrecq, émergeaient à droite un peu au-dessus du fauteuil. Elle ne vit que cela, ces deux revolvers énormes et redoutables, que serraient deux poings crispés. Elle ne vit que cela, et aussi la figure de Daubrecq que la peur décolorait peu à peu, jusqu'à la rendre livide. Et, presque en même temps, derrière lui, quelqu'un se glissa, qui surgit brutalement, lui jeta l'un de ses bras autour du cou, le renversa avec une violence incroyable, et lui appliqua sur le visage un masque d'ouate et d'étoffe. Une odeur soudaine de chloroforme se dégagea.

Clarisse avait reconnu M. Nicole.

– À moi, Grogard ! cria-t-il. À moi, Le Ballu ! Lâchez vos revolvers ! Je le tiens Ce n'est plus qu'une loque... Attachez-le !

Daubrecq en effet se repliait sur lui-même et tombait à genoux comme un pantin désarticulé. Sous l'action du chloroforme, la brute formidable s'effondrait, inoffensive et ridicule.

Grogard et Le Ballu le roulèrent dans une des couvertures du lit et le ficelèrent solidement.

– Ça y est ! ça y est ! clama Lupin en se relevant d'un bond.

Et, par un retour de joie brusque, il se mit à danser une gigue désordonnée au milieu de la pièce, une gigue où il y avait du cancan et des contorsions de matchiche, et des pirouettes de derviche tourneur, et des acrobaties de clown, et des zigzags d'ivrogne. Et il annonçait, comme des numéros de music-hall :

– La danse du prisonnier... Le chahut du captif... Fantaisie sur le cadavre d'un représentant du peuple !... La polka du chloroforme !... Le double boston des lunettes vaincues !... Olé ! Olé ! Le fandango du maître chanteur !... Et puis la danse de l'ours !... Et puis la tyrolienne ! Laïtou, laïtou, la, la !... Allons, enfants de la patrie !... Zim, boumboum, Zim boumboum...

Toute sa nature de gavroche, tous ses instincts d'allégresse, étouffés depuis si longtemps par l'anxiété et par les défaites successives, tout cela faisait irruption, éclatait en accès de rire, en sursaut de verve, en un besoin pittoresque d'exubérance et de tumulte enfantin.

Il esquissa un dernier entrechat, tourna autour de la chambre en faisant la roue, et finalement se planta debout, les deux poings sur les hanches, et un pied sur le corps inerte de Daubrecq.

– Tableau allégorique ! annonça-t-il. L'archange de la Vertu écrasant l'hydre du Vice !

Et c'était d'autant plus comique que Lupin apparaissait sous les espèces de M. Nicole, avec son masque et ses vêtements de répétiteur étriqué, compassé, et comme gêné dans ses entournures.

Un triste sourire éclaira le visage de Mme Mergy, son premier sourire depuis des mois et des mois. Mais, tout de suite, reprise par la réalité, elle implora :

– Je vous en supplie... pensons à Gilbert.

Il courut à elle, la saisit à deux bras et, dans un mouvement spontané, si ingénu qu'elle ne pouvait qu'en rire, il lui appliqua sur les joues deux baisers sonores.

– Tiens, la dame, voilà le baiser d'un honnête homme. Au lieu de Daubrecq, c'est moi qui t'embrasse... Un mot de plus et je recommence, et puis je te tutoie... Fâche-toi si tu veux... Ah ! Ce que je suis content !

Il mit un genou à terre devant elle, et, respectueusement :

– Je vous demande pardon, madame. La crise est finie.

Et, se relevant, de nouveau narquois, il continua, tandis que Clarisse se demandait où il voulait en venir, il continua :

– Madame désire ? La grâce de son fils, peut-être ? Adjugé ! Madame, j'ai l'honneur de vous accorder la grâce de votre fils, la commutation de sa peine en celle des travaux à perpétuité, et, comme dénouement, son évocation prochaine. C'est convenu, hein, Grogard ? Convenu, Le Ballu ? On

s'embarque pour Nouméa avant le gosse, et on prépare tout. Ah ! Respectable Daubrecq, nous t'en devons, une fière chandelle ! Et c'est bien mal te récompenser. Mais aussi avoue que tu en prenais par trop à ton aise. Comment ! Traiter ce bon M. Lupin de collégien, de pauvre hère, et cela pendant qu'il écoute à ta porte ! Le traiter d'illustre fantoche ! Dis donc, il me semble que l'illustre fantoche n'a pas mal manœuvré, et que tu n'en mènes pas très large, représentant du peuple... Non, mais quelle binette ! Quoi ? Qu'est-ce que tu demandes ? Une pastille de Vichy ? Non ? Une dernière pipe peut-être ? Voilà, voilà !

Il prit une des pipes sur la cheminée, s'inclina vers le captif, écarta son masque, et entre ses dents introduisit le bout d'ambre.

– Aspire, mon vieux, aspire. Vrai, ce que tu as une drôle de tête, avec ton tampon sur le nez et ton brûle-gueule au bec. Allons, aspire, crebleu ! Mais j'oubliais de la bourrer, ta pipe ! Où est ton tabac ? Ton maryland préféré ?... Ah ! Voici...

Il saisit sur la cheminée un paquet jaune, non entamé, dont il déchira la bande.

– Le tabac de Monsieur ! Attention ! L'heure est solennelle. Bourrer la pipe de Monsieur, fichtre quel bonheur ! Qu'on suive bien mes gestes ! Rien dans les mains, rien dans les poches...

Il ouvrit le paquet, et, à l'aide de son index et de son pouce, lentement, délicatement, comme un prestidigitateur qui opère en présence d'un public ébahi, et qui, le sourire aux lèvres, les coudes arrondis, les manchettes relevées, achève son tour de passe-passe, il retira, d'entre les brins de tabac, un objet brillant qu'il offrit aux spectateurs.

Clarisse poussa un cri.

C'était le bouchon de cristal.

Elle se précipita sur Lupin et le lui arracha.

– C'est ça ! C'est ça, proféra-t-elle, toute fiévreuse. Celui-là n'a pas d'éraflure à la tige ! Et puis, tenez, cette ligne qui le scinde par le milieu, à l'endroit où se terminent les facettes d'or... C'est ça, il se dévisse... Ah ! Mon Dieu, je n'ai plus de forces...

Elle tremblait tellement que Lupin lui reprit le bouchon et le dévissa lui-même.

L'intérieur de la tête était creux, et, dans ce creux, il y avait un morceau de papier roulé en forme de boulette.

– Le papier pelure, dit-il tout bas, ému lui aussi et les mains frémissantes.

Il y eut un grand silence. Tous les quatre, ils sentirent leur cœur prêt à se rompre, et ils avaient peur de ce qui allait se passer.

– Je vous en prie... je vous en prie.... balbutia Clarisse.

Lupin déplia le papier.

Des noms étaient inscrits les uns sous les autres.

Il y en avait vingt-sept, les vingt-sept noms de la fameuse liste. Langeroux, Dechaumont, Vorenglade, d'Albufex, Laybach, Victorien Mergy, etc.

Et, en dessous, la signature du Président du Conseil d'administration du Canal français des Deux-Mers, la signature couleur du sang...

Lupin consulta sa montre.

– Une heure moins le quart, dit-il, nous avons vingt bonnes minutes... Mangeons.

– Mais, fit Clarisse qui s'affolait déjà, n'oubliez pas...

Il déclara simplement :

– Je meurs de faim.

Il s'assit devant le guéridon, se coupa une large tranche de pâté et dit à ses complices :

– Grognard ? Le Ballu ? On se restaure ?

– C'est pas de refus, patron.

– Alors, faites vite, les enfants. Et, par là-dessus, un verre de champagne ; c'est le chloroformé qui régale. À ta santé, Daubrecq. Champagne doux ? Champagne sec ? Extra-dry ?



*La croix de Lorraine*[Table des matières](#)

D'un coup, pour ainsi dire, sans transition, Lupin, lorsque le repas fut fini, recouvra toute sa maîtrise et toute son autorité. L'heure n'était plus aux plaisanteries, et il ne devait plus céder à ce besoin de surprendre les gens par des coups de théâtre et des tours de magie. Puisqu'il avait découvert le bouchon de cristal dans la cachette, prévue par lui en toute certitude, puisqu'il possédait la liste des vingt-sept, il s'agissait maintenant de jouer la fin de la partie sans retard.

Jeu d'enfant, certes, et ce qui restait à faire n'offrait aucune difficulté. Encore fallait-il apporter à ces actes définitifs de la promptitude, de la décision et une clairvoyance infailible. La moindre faute était irrémédiable. Lupin le savait, mais son esprit, si étrangement lucide, avait examiné toutes les hypothèses. Et ce n'étaient plus que des gestes et des mots mûrement préparés, qu'il allait exécuter et prononcer.

– Grognard, le commissionnaire attend boulevard Gambetta avec sa charrette et la malle que nous avons achetée. Amène-le ici et fais monter la malle. Si on te demande quelque chose à l'hôtel, tu diras que c'est pour la dame qui habite au 130.

Puis, s'adressant à son autre compagnon :

– Le Ballu, retourne au garage, et prends livraison de la limousine. Le prix est convenu. Dix mille francs. Tu achèteras une casquette et une lévite de chauffeur et tu amèneras l'auto devant la porte.

– L'argent, patron ?

Lupin saisit un portefeuille qu'on avait retiré du veston de Daubrecq et trouva une liasse énorme de billets de banque. Il en détacha dix.

– Voici dix mille francs. Il paraît que notre ami a gagné la forte somme au Cercle. Va, Le Ballu.

Les deux hommes s'en allèrent par la chambre de Clarisse. Lupin profita d'un moment où Clarisse Mergy ne le regardait pas pour empocher

le portefeuille, et cela avec une satisfaction profonde.

– L'affaire ne sera pas trop mauvaise, se dit-il. Tous frais payés, j'y retrouverai largement mon compte, et ce n'est pas fini.

S'adressant à Clarisse Mergy, il lui demanda :

– Vous avez une valise ?

– Oui, une valise que j'ai achetée en arrivant à Nice, ainsi qu'un peu de linge et des objets de toilette, puisque j'ai quitté Paris à l'improviste.

– Préparez tout cela. Puis descendez au bureau. Dites que vous attendez votre malle, qu'un commissionnaire l'apporte de la consigne, et que vous êtes obligée de la défaire et de la refaire dans votre chambre. Puis annoncez votre départ.

Resté seul, Lupin examina Daubrecq attentivement, puis il fouilla dans toutes les poches et fit main basse sur tout ce qui lui parut présenter un intérêt quelconque.

Grognard revint le premier. La malle, une grande malle d'osier recouverte en moleskine noire, fut déposée dans la chambre de Clarisse. Aidé de Clarisse et de Grognard, Lupin transporta Daubrecq et le plaça dans cette malle, bien assis, mais la tête courbée pour qu'il fût possible de rabattre le couvercle.

– Je ne dis pas que ce soit aussi confortable qu'une couchette de wagon-lit, mon cher député, observa Lupin. Mais cela vaut tout de même mieux qu'un cercueil. Au moins il y a de l'air pour respirer. Trois petits trous sur chaque face. Plains-toi !

Puis débouchant un flacon :

– Encore un peu de chloroforme ? Tu as l'air d'adorer cela...

Il imbiba de nouveau le masque, tandis que, sur ses ordres, Clarisse et Grognard calaient le député avec du linge, des couvertures de voyage et des coussins, qu'on avait eu la précaution d'entasser dans la malle.

– Parfait dit Lupin. Voilà un colis qui ferait le tour du monde. Fermons et bouclons.

Le Ballu arrivait en chauffeur.

– L'auto est en bas, patron.

– Bien, dit-il. À vous deux descendez la malle. Il serait dangereux de la confier aux garçons d'hôtel.

– Mais si nous rencontrons ?

– Eh bien quoi, Le Ballu, n’es-tu pas chauffeur ? Tu portes la malle de ta patronne ici présente, la dame du 130, qui descend également, qui monte dans son auto... et qui m’attend deux cents mètres plus loin. Grognard, tu l’aideras à charger. Ah ! Auparavant, fermons la porte de communication.

Lupin passa dans l’autre chambre, ferma l’autre battant, mit le verrou, puis sortit et prit l’ascenseur.

Au bureau, il prévint :

– M. Daubrecq a été appelé en hâte à Monte-Carlo. Il me charge de vous avertir qu’il ne rentrera qu’après-demain. Qu’on lui garde sa chambre. D’ailleurs toutes ses affaires y sont. Voici la clef.

Il s’en alla tranquillement et rejoignit l’automobile, où il trouva Clarisse qui se lamentait :

– Mais jamais nous ne serons à Paris demain matin... C’est de la folie... La moindre panne...

– Aussi, dit-il, vous et moi nous prenons le train... C’est plus sûr...

L’ayant fait monter dans un fiacre, il donna ses dernières instructions aux deux hommes.

– Cinquante kilomètres à l’heure en moyenne, n’est-ce pas ? Vous conduirez et vous vous reposerez chacun à son tour. De la sorte, il vous est possible d’être à Paris demain soir lundi vers les six ou sept heures du soir. Mais ne forcez pas l’allure. Si je garde Daubrecq, ce n’est pas que j’aie besoin de lui pour mes projets, c’est comme otage... et puis par précaution... Je tiens à l’avoir sous la main pendant quelques jours. Donc soignez-le, le cher homme... Quelques gouttes de chloroforme toutes les trois ou quatre heures. C’est sa passion. En route, Le Ballu... Et toi, Daubrecq, ne te fais pas trop de bile là-haut. Le toit est solide... Si tu as mal au cœur, ne te gêne pas... En route, Le Ballu !

Il regarda l’auto qui s’éloignait, puis se fit conduire dans un bureau de poste où il rédigea une dépêche ainsi conçue :

« Monsieur Prasville, Préfecture de police. Paris.

« Individu retrouvé. Vous apporterai le document demain matin onze heures. Communication urgente. Clarisse. »

À deux heures et demie, Clarisse et Lupin arrivaient en gare.

– Pourvu qu’il y ait de la place ! dit Clarisse qui s’alarmait de tout.

– De la place ! Mais nos sleepings sont retenus.

– Par qui ?

– Par Jacob... par Daubrecq.

– Comment ?

– Dame... Au bureau de l'hôtel on m'a remis une lettre qu'un exprès venait d'apporter pour Daubrecq. C'étaient les deux sleepings que Jacob lui envoyait. En outre j'ai sa carte de député. Nous voyagerons donc sous le nom de M. et Mme Daubrecq, et l'on aura pour nous tous les égards qui sont dus à notre rang. Vous voyez, chère madame, tout est prévu.

Le trajet, cette fois, sembla court à Lupin. Interrogée par lui, Clarisse raconta tout ce qu'elle avait fait durant ces derniers jours. Lui-même expliqua le miracle de son irruption dans la chambre de Daubrecq, au moment où son adversaire le croyait en Italie.

– Un miracle, non, dit-il. Mais cependant il y eut en moi, quand je quittai San Remo pour Gênes, un phénomène d'ordre spécial, une sorte d'intuition mystérieuse qui me poussa d'abord à sauter du train – et Le Ballu m'en empêcha – et ensuite à me précipiter vers la portière, à baisser la glace, et à suivre des yeux le portier de l'Ambassadeurs-Palace, qui m'avait transmis votre message. Or, à cette minute même, ledit portier se frottait les mains d'un air tellement satisfait que, sans autre motif, subitement, je compris tout : j'étais roulé, j'étais roulé par Daubrecq, comme vous l'étiez vous-même. Des tas de petits faits me vinrent à l'esprit. Le plan de l'adversaire m'apparut tout entier. Une minute de plus et le désastre était irrémédiable. J'eus, je l'avoue, quelques instants de véritable désespoir, à l'idée que je n'allais pas pouvoir réparer toutes les erreurs commises. Cela dépendait simplement de l'horaire des trains, qui me permettrait, ou ne me permettrait pas, de retrouver en gare de San Remo l'émissaire de Daubrecq. Cette fois, enfin, le hasard nous fut favorable. Nous n'étions pas descendus à la première station qu'un train passa, pour la France. Quand nous arrivâmes à San Remo l'homme était là. J'avais bien deviné. Il n'avait plus sa casquette ni sa redingote de portier, mais un chapeau et un veston. Il monta dans un compartiment de seconde classe. Désormais la victoire ne faisait plus de doute.

– Mais... comment ?... dit Clarisse, qui, malgré les pensées qui l'obsédaient, s'intéressait au récit de Lupin.

– Comment je suis revenu jusqu'à vous ? Mon Dieu, en ne lâchant plus le sieur Jacob, tout en le laissant libre de ses actions, certain que j'étais qu'il rendrait compte de sa mission à Daubrecq. De fait, ce matin, après une nuit

passée dans un petit hôtel de Nice, il rencontra Daubrecq sur la Promenade des Anglais. Ils causèrent assez longtemps. Je les suis. Daubrecq regagne son hôtel, installe Jacob dans un des couloirs du rez-de-chaussée, en face du bureau téléphonique, et prend l'ascenseur. Dix minutes plus tard je savais le numéro de sa chambre, et je savais qu'une dame habitait, depuis la veille, la chambre voisine, le numéro 130.

« Je crois que nous y sommes, dis-je à Grogard et à Le Ballu. » Je frappe légèrement à votre porte. Aucune réponse. Et la porte était fermée à clef.

– Eh bien, dit Clarisse ?

– Eh bien, nous l'avons ouverte. Pensez-vous donc qu'il n'y ait qu'une seule clef au monde qui puisse faire fonctionner une serrure ? J'entre donc dans votre chambre. Personne. Mais la porte de communication est entrebâillée. Je me glisse par là. Dès lors un simple rideau me séparait de vous, de Daubrecq... et du paquet de tabac que j'apercevais sur le marbre de la cheminée.

– Vous connaissiez donc la cachette ?

– Une perquisition dans le cabinet de travail de Daubrecq à Paris m'avait fait constater la disparition de ce paquet de tabac. En outre...

– En outre ?

– Je savais, par certains aveux arrachés à Daubrecq dans la Tour des Deux-Amants, que le mot Marie détenait la clef de l'énigme. Or ce n'était que le début d'un autre mot que je devinai, pour ainsi dire, au moment même où me frappait l'absence du paquet de tabac.

– Quel mot ?

– Maryland... du tabac Maryland, le seul que fume Daubrecq.

Et Lupin se mit à rire.

– Est-ce assez bête, hein ? Et, en même temps, comme c'est malin de la part de Daubrecq ! On cherche partout, on fouille partout ! N'ai-je pas dévissé les douilles de cuivre des ampoules électriques pour voir si elles n'abritaient pas un bouchon de cristal ! Mais comment aurais-je eu l'idée, comment un être quelconque, si perspicace qu'il fût, aurait-il eu l'idée de déchirer la bande d'un paquet de Maryland, *bande apposée, collée, cachetée, timbrée, datée* par l'État, sous le contrôle des Contributions Indirectes ? Pensez donc ! L'État complice d'une telle infamie ! L'administration des Contributions Indirectes se prêtant à de pareilles manœuvres

Non ! Mille fois non ! La Régie peut avoir des torts. Elle peut fabriquer des allumettes qui ne flambent pas, et des cigarettes où il y a des bûches de Noël. Mais de là à supposer qu'elle est de mèche avec Daubrecq pour soustraire la liste des vingt-sept à la curiosité légitime du gouvernement ou aux entreprises d'Arsène Lupin, il y a un précipice ! Remarquez qu'il suffisait pour introduire là-dedans le bouchon de cristal, de peser un peu sur la bande, comme l'a fait Daubrecq, de la rendre plus lâche, de l'enlever, de déplier le papier jaune, d'écarter le tabac, puis de remettre tout en ordre. Remarquez, de même, qu'il nous eût suffi, à Paris, de prendre ce paquet dans nos mains et de l'examiner pour découvrir la cachette. N'importe ! Le paquet en lui-même, le bloc de Maryland confectionné, approuvé par l'État et par l'Administration des Contributions Indirectes, cela c'était chose sacrée, intangible, insoupçonnable ! Et personne ne l'ouvrit.

Et Lupin conclut :

– C'est ainsi que ce démon de Daubrecq laisse traîner depuis des mois sur sa table, parmi ses pipes et parmi d'autres paquets de tabac non éventrés, ce paquet de tabac intact. Et nulle puissance au monde n'eût pu susciter dans aucun esprit l'idée même confuse d'interroger ce petit cube inoffensif. Je vous ferai observer en outre...

Lupin poursuivit assez longtemps ses considérations relatives au paquet de Maryland et au bouchon de cristal, l'ingéniosité et la clairvoyance de son adversaire l'intéressant d'autant plus qu'il avait fini par avoir raison de lui. Mais Clarisse, à qui ces questions importaient beaucoup moins que le souci de actes qu'il fallait accomplir pour sauver son fils, l'écoutait à peine, tout entière à ses pensées.

– Êtes-vous sûr, répétait-elle sans cesse, que vous allez réussir ?

– Absolument sûr.

– Mais Prasville n'est pas à Paris.

– S'il n'y est pas, c'est qu'il est au Havre. J'ai lu cela dans un journal hier. En tout cas notre dépêche le rappellera immédiatement à Paris.

– Et vous croyez qu'il aura assez d'influence ?

– Pour obtenir personnellement la grâce de Vaucheray et de Gilbert, non. Sans quoi, nous l'aurions déjà fait marcher. Mais il aura assez d'intelligence pour comprendre la valeur de ce que nous lui apportons... et pour agir sans une minute de retard.

– Mais, précisément, vous ne vous trompez pas sur cette valeur ?

– Et Daubrecq, se trompait-il donc ? Est-ce que Daubrecq n'était pas mieux placé que personne pour savoir la toute-puissance de ce papier ? N'en a-t-il pas eu vingt preuves plus décisives les unes que les autres ? Songez à tout ce qu'il a fait, par la seule raison qu'on le savait possesseur de la liste ? On le savait, voilà tout. Il ne se servait pas de cette liste, mais il l'avait. Et, l'ayant, il tua votre mari. Il échafauda sa fortune sur la ruine et le déshonneur des *vingt-sept*. Hier encore, un des plus intrépides, d'Albufex, se coupait la gorge dans sa prison. Non, soyez tranquille, contre la remise de cette liste, nous pourrions demander ce que nous voudrions. Or, nous demandons quoi ? Presque rien... moins que rien... la grâce d'un enfant de vingt ans. C'est-à-dire qu'on nous prendra pour des imbéciles. Comment ! Nous avons entre les mains...

Il se tut. Clarisse, épuisée par tant d'émotions, s'endormait en face de lui.

À huit heures du matin, ils arrivaient à Paris.

Deux télégrammes attendaient Lupin à son domicile de la place Clichy.

L'un de Le Ballu, envoyé d'Avignon la veille, annonçait que tout allait pour le mieux, et que l'on espérait bien être exact au rendez-vous du soir. L'autre était de Prasville, daté du Havre, et adressé à Clarisse :

« Impossible revenir demain matin lundi. Venez à mon bureau cinq heures. Compte absolument sur vous. »

– Cinq heures, dit Clarisse, comme c'est tard !

– C'est une heure excellente, affirma Lupin.

– Cependant si...

– Si l'exécution doit avoir lieu demain matin ? C'est ce que vous voulez dire ?... N'ayez donc pas peur des mots, puisque l'exécution n'aura pas lieu.

– Les journaux...

– Les journaux, vous ne les avez pas lus, et je vous défends de les lire. Tout ce qu'ils peuvent annoncer ne signifie rien. Une seule chose importe : notre entrevue avec Prasville. D'ailleurs...

Il tira d'une armoire un petit flacon et, posant sa main sur l'épaule de Clarisse, il lui dit :

– Étendez-vous sur ce canapé, et buvez quelques gorgées de cette potion.

– Qu'est-ce que c'est ?

– De quoi vous faire dormir quelques heures... et oublier. C'est toujours cela de moins.

– Non, non, protesta Clarisse, je ne veux pas. Gilbert ne dort pas lui... Il n'oublie pas.

– Buvez, dit Lupin, en insistant avec douceur.

Elle céda tout d'un coup, par lâcheté, par excès de souffrance et docilement s'étendit sur le canapé et ferma les yeux. Au bout de quelques minutes elle dormait.

Lupin sonna son domestique.

– Les journaux... vite... tu les as achetés ?

– Voici, patron.

Lupin déplia l'un d'eux et aussitôt il vit ces lignes :

### LES COMPLICES D'ARSÈNE LUPIN

« Nous savons de source certaine que les complices d'Arsène Lupin, Gilbert et Vaucheray, seront exécutés demain matin mardi. M. Deibler a visité les bois de justice. Tout est prêt. »

Il releva la tête avec une expression de défi.

– Les complices d'Arsène Lupin ! L'exécution des complices d'Arsène Lupin ! Quel beau spectacle ! Et comme il y aurait foule pour voir cela ! Désolé, messieurs, mais le rideau ne se lèvera pas. Relâche par ordre supérieur de l'autorité. Et l'autorité, c'est moi !

Il se frappa violemment la poitrine avec un geste d'orgueil.

– L'autorité, c'est moi.

À midi Lupin reçut une dépêche que Le Ballu lui avait expédiée de Lyon.

« Tout va bien. Colis arrivera sans avaries. »

À trois heures, Clarisse se réveilla.

Sa première parole fut celle-ci :

– C'est pour demain ?

Il ne répondit pas. Mais elle le vit si calme, si souriant, qu'elle se sentit pénétrée d'une paix immense et qu'elle eut l'impression que tout était fini, dénoué, arrangé selon la volonté de son compagnon.

À quatre heures dix ils partirent.

Le secrétaire de Prasville, prévenu téléphoniquement par son chef, les introduisit dans le bureau et les pria d'attendre.



Il était cinq heures moins le quart. À cinq heures précises Prasville entra en courant et, tout de suite, il s'écria :

– Vous avez la liste ?

– Oui.

– Donnez.

Il tendait la main. Clarisse, qui s'était levée, ne broncha pas.

Prasville la regarda un moment, hésita, puis s'assit. Il comprenait. En poursuivant Daubrecq, Clarisse Mergy n'avait pas agi seulement par haine et par désir de vengeance. Un autre motif la poussait. La remise du papier ne s'effectuerait que sous certaines conditions.

– Asseyez-vous, je vous prie, dit-il, montrant ainsi qu'il acceptait le débat.

Prasville était un homme maigre, de visage osseux, auquel un clignotement perpétuel des yeux et une certaine déformation de la bouche donnaient une expression de fausseté et d'inquiétude. On le supportait mal à la Préfecture, où il fallait, à tout instant, réparer ses gaffes et ses maladresses. Mais il était de ces êtres peu estimés que l'on emploie pour des besognes spéciales et que l'on congédie ensuite avec soulagement.

Cependant Clarisse avait repris sa place. Comme elle se taisait, Prasville prononça :

– Parlez, chère amie, et parlez en toute franchise. Je n'ai aucun scrupule à déclarer que nous serions désireux d'avoir ce papier.

– Si ce n'est qu'un désir, observa Clarisse, à qui Lupin avait soufflé son rôle dans les moindres détails, si ce n'est qu'un désir, j'ai peur que nous ne puissions nous accorder.

Prasville sourit :

– Ce désir, évidemment, nous conduirait à certains sacrifices.

– À tous les sacrifices, rectifia Mme Mergy.

– À tous les sacrifices, pourvu, bien entendu, que nous restions dans la limite des désirs acceptables.

– Et même si nous sortions de ces limites, prononça Clarisse, inflexible.

Prasville s'impatenta :

– Enfin, voyons, de quoi s'agit-il ? Expliquez-vous.

– Pardonnez-moi, cher ami. Je tenais, avant tout, à marquer l'importance considérable que vous attachez à ce papier, et, en vue de la transaction immédiate que nous allons conclure, à bien spécifier...

comment dirais-je ?... la valeur de mon apport. Cette valeur, n'ayant pas de limites, je le répète, doit être échangée contre une valeur illimitée.

– C'est entendu, articula Prasville, avec irritation.

– Il n'est donc pas utile que je fasse un historique complet de l'affaire et que j'énumère d'une part les désastres que la possession de ce papier vous aurait permis d'éviter, d'autre part, les avantages incalculables que vous pourrez tirer de cette possession ?

Prasville eut besoin d'un effort pour se contenir et pour répondre d'un ton à peu près poli :

– J'admets tout cela. Est-ce fini ?

– Je vous demande pardon, mais nous ne saurions nous expliquer avec trop de netteté. Or, il est un point qu'il nous faut encore éclaircir. Êtes-vous en mesure de traiter personnellement ?

– Comment cela ?

– Je vous demande, non pas évidemment si vous avez le pouvoir de régler cette affaire sur l'heure, mais si vous représentez en face de moi la pensée de ceux qui connaissent l'affaire et qui ont qualité pour la régler.

– Oui, affirma Prasville avec force.

– Donc, une heure après que je vous aurai communiqué mes conditions, je pourrai avoir votre réponse ?

– Oui.

– Cette réponse sera celle du Gouvernement ?

– Oui.

Clarisse se pencha, et d'une voix plus sourde :

– Cette réponse sera celle de l'Élysée ?

Prasville parut surpris. Il réfléchit un instant, puis il prononça :

– Oui.

Alors Clarisse conclut.

– Il me reste à vous demander votre parole d'honneur, que, si incompréhensibles que vous paraissent mes conditions, vous n'exigerez pas que je vous en révèle le motif. Elles sont ce qu'elles sont. Votre réponse doit être un oui ou un non.

– Je vous donne ma parole d'honneur, scanda Prasville.

Clarisse eut un instant d'émotion qui la fit plus pâle encore qu'elle n'était. Puis, se maîtrisant, les yeux fixés sur les yeux de Prasville, elle dit :

– La liste des « vingt-sept » sera remise contre la grâce de Gilbert et de Vaucheray.

– Hein ! Quoi ?

Prasville s’était dressé, l’air absolument ahuri.

– La grâce de Gilbert et de Vaucheray ! Les complices d’Arsène Lupin !

– Oui, dit-elle.

– Les assassins de la villa Marie-Thérèse ceux qui doivent mourir demain !

– Oui, ceux-là mêmes, dit-elle, la voix haute. Je demande, j’exige leur grâce.

– Mais c’est insensé ! Pourquoi ? Pourquoi ?

– Je vous rappelle, Prasville, que vous m’avez donné votre parole...

– Oui... oui... en effet... mais la chose est tellement imprévue.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Mais pour toutes sortes de raisons...

– Lesquelles ?

– Enfin... enfin... réfléchissez ! Gilbert et Vaucheray ont été condamnés à mort !

– On les enverra au bagne, voilà tout.

– Impossible ! L’affaire a fait un bruit énorme. Ce sont des complices d’Arsène Lupin. Le verdict est connu du monde entier.

– Eh bien ?

– Eh bien, nous ne pouvons pas, non, nous ne pouvons pas nous insurger contre les arrêts de la justice.

On ne vous demande pas cela. On vous demande une commutation de la peine par le moyen de la grâce. La grâce est une chose légale.

– La commission des grâces s’est prononcée...

– Soit, mais il reste le Président de la République.

– Il a refusé.

– Qu’il revienne sur son refus.

– Impossible !

– Pourquoi ?

– Il n’y a pas de prétexte.

– Il n’est pas besoin de prétexte. Le droit de grâce est absolu. Il s’exerce sans contrôle, sans motif, sans prétexte, sans explication. C’est une

prérogative royale. Que le Président de la République en use selon son bon plaisir, ou plutôt selon sa conscience au mieux des intérêts de l'État.

– Mais il est trop tard ! Tout est prêt. L'exécution doit avoir lieu dans quelques heures.

– Une heure vous suffit pour avoir la réponse, vous venez de nous le dire.

– Mais c'est de la folie, sacrebleu ! Vos exigences se heurtent à des obstacles infranchissables. Je vous le répète, c'est impossible, matériellement impossible.

– Alors, c'est non ?

– Non, non, mille fois non !

– En ce cas nous n'avons plus qu'à nous retirer.

Elle esquissa un mouvement vers la porte. M. Nicole la suivit.

D'un bond, Prasville leur barra la route.

– Où allez-vous ?

– Mon Dieu, cher ami, il me semble que notre conversation est terminée. Puisque vous estimez, puisque vous êtes sûr que le Président de la République estimera que cette fameuse liste des « vingt-sept » ne vaut pas...

– Restez, dit Prasville.

Il ferma d'un tour de clef la porte de sortie et se mit à marcher de long en large, les mains au dos, et la tête inclinée.

Et Lupin, qui n'avait pas soufflé mot durant toute la scène et s'était, par prudence, confiné dans un rôle effacé, Lupin se disait :

« Que d'histoires ! Que de manières pour arriver à l'inévitable dénouement ! Comment le sieur Prasville, lequel n'est pas un aigle, mais lequel n'est pas non plus une buse, renoncerait-il à se venger de son ennemi mortel ? Tiens, qu'est-ce que je disais ! L'idée de culbuter Daubrecq au fond de l'abîme le fait sourire. Allons, la partie est gagnée. »

À ce moment Prasville ouvrait une petite porte intérieure qui donnait sur le bureau de son secrétaire particulier.

Il prescrivit à haute voix :

– Monsieur Lartigue, téléphonez à l'Élysée et dites que je sollicite une audience pour une communication de la plus haute gravité.

Fermant la porte, il revint vers Clarisse et lui dit :

– En tout cas mon intervention se borne à soumettre votre proposition.

– Soumise, elle est acceptée.

Il y eut un long silence. Le visage de Clarisse exprimait une joie si profonde que Prasville en fut frappé et qu’il la regarda avec une curiosité attentive. Pour quelle cause mystérieuse Clarisse voulait-elle le salut de Gilbert et de Vaucheray ? Quel lien inexplicable l’attachait à ces deux hommes ? Quel drame avait pu mêler ces trois existences, et sans doute aussi, à ces trois-là, celle de Daubrecq ?

« Va, mon bonhomme, pensait Lupin, creuse-toi la cervelle, tu ne trouveras pas. Ah ! Si nous n’avions exigé que la grâce de Gilbert, comme le désirait Clarisse, peut-être aurais-tu découvert le pot aux roses. Mais Vaucheray, cette brute de Vaucheray, vraiment il ne peut y avoir le moindre rapport, entre Mme Mergy et lui... Ah ! Ah ! Bigre, c’est mon tour maintenant... On m’observe... Le monologue intérieur roule sur moi... “Et ce M. Nicole, ce petit pion de province, qu’est-ce que ça peut bien être ? Pourquoi s’est-il dévoué corps et âme à Clarisse Mergy ? Quelle est la véritable personnalité de cet intrus ? J’ai eu tort de ne pas m’enquérir... Il faudra que je voie cela... que je dénoue les cordons de ce masque... Car enfin, il n’est pas naturel qu’on se donne tant de mal pour accomplir un acte où l’on n’est pas intéressé directement. Pourquoi veut-il lui aussi sauver Gilbert et Vaucheray ? Pourquoi ?...” »

Lupin détourna légèrement la tête.

« Aïe !... Aïe !... une idée traverse ce crâne de fonctionnaire... une idée confuse qui ne s’exprime point... Fichtre ! Il ne faudrait pas qu’il devinât M. Lupin sous M. Nicole. Assez de complications... »

Mais une diversion se produisit. Le secrétaire de Prasville vint annoncer que l’audience aurait lieu dans une heure.

– C’est bien. Je vous remercie, dit Prasville. Laissez-nous.

Et, reprenant l’entretien, sans plus de détours, en homme qui veut mener les choses rondement, il déclara :

– Je crois que nous pourrons nous arranger. Mais tout d’abord, et pour bien remplir la mission dont je me charge, il me faut des renseignements plus exacts, une documentation plus complète. Où se trouvait le papier ?

– Dans le bouchon de cristal, comme nous le supposions, répondit Mme Mergy.

– Et ce bouchon de cristal ?

– Dans un objet que Daubrecq est venu chercher, il y a quelques jours, sur la table de son bureau, en sa maison du square Lamartine, objet que, moi, je lui ai repris hier, dimanche.

– Et cet objet ?

– N'est autre qu'un paquet de tabac, de tabac Maryland qui traînait sur cette table.

Prasville fut pétrifié. Naïvement il murmura :

– Ah ! Si j'avais su ! J'y ai touché dix fois à ce paquet de Maryland. Est-ce bête !

– Qu'importe ! dit Clarisse. L'essentiel est que la découverte soit effectuée.

Prasville fit une moue qui signifiait que la découverte lui eût été beaucoup plus agréable si elle avait été effectuée par lui. Puis, il demanda :

– De sorte que, cette liste, vous l'avez ?

– Oui.

– Ici ?

– Oui.

– Montrez-la-moi.

Et comme Clarisse hésitait, il lui dit :

– Oh ! Je vous en prie, ne craignez rien. Cette liste vous appartient, et je vous la rendrai. Mais vous devez comprendre que je ne puis faire la démarche dont il s'agit sans une certitude.

Clarisse consulta M. Nicole d'un regard que Prasville surprit, puis elle déclara :

– Voici.

Il saisit la feuille avec un certain trouble, l'examina et, presque aussitôt, il dit :

– Oui... oui... l'écriture du caissier... je la reconnais. Et la signature du président de la Compagnie... La signature rouge... D'ailleurs j'ai d'autres preuves... Par exemple, le morceau déchiré qui complétait le coin gauche supérieur de cette feuille.

Il ouvrit son coffre-fort, et, dans une cassette spéciale, il saisit un tout petit morceau de papier qu'il approcha du coin gauche supérieur.

– C'est bien cela, les deux coins déchirés se suivent exactement. La preuve est irrécusable. Il n'y a plus qu'à vérifier la nature même de ce papier pelure.

Clarisse rayonnait de joie. On n'aurait jamais cru que le supplice le plus effroyable la déchirait depuis des semaines et des semaines, et qu'elle en était encore toute saignante et pantelante.

Tandis que Prasville appliquait la feuille contre le carreau d'une fenêtre, elle dit à Lupin :

– Exigez que Gilbert soit prévenu dès ce soir. Il doit être si atrocement malheureux !

– Oui, dit Lupin. D'ailleurs vous pouvez vous rendre chez son avocat et l'aviser.

Elle reprit :

– Et puis je veux voir Gilbert dès demain. Prasville pensera ce qu'il voudra.

– C'est entendu. Mais il faut d'abord qu'il obtienne gain de cause à l'Élysée.

– Il ne peut pas y avoir de difficulté, n'est-ce pas ?

– Non. Vous voyez bien qu'il a cédé tout de suite.

Prasville continuait ses investigations à l'aide d'une loupe, puis en comparant la feuille au petit morceau de papier déchiré. Ensuite il la replaça contre la fenêtre. Ensuite il sortit de la cassette d'autres feuilles de papier à lettre, et il examina l'une d'elles en transparence.

– Voilà qui est fait, dit-il, ma conviction est établie. Vous me pardonnerez, chère amie, c'était un travail fort délicat... J'ai passé par plusieurs phases... car enfin, je me méfiais... et non sans raison...

– Que voulezvous dire ? murmura Clarisse.

– Une seconde ; avant tout, il faut que je donne un ordre.

Il appela son secrétaire :

– Téléphonez immédiatement à la Présidence, je vous prie, que je m'excuse, mais que, pour des motifs dont je rendrai compte ultérieurement, l'audience est devenue inutile.

Il referma la porte et revint vers son bureau.

Clarisse et Lupin, debout, suffoqués, le regardaient avec stupeur, sans comprendre ce revirement subit. Était-il fou ? Était-ce une manœuvre de sa part ? Un manque de parole ? Et refusait-il, maintenant qu'il possédait la liste, de tenir ses engagements ?

Il la tendit à Clarisse.

– Vous pouvez la reprendre.

- La reprendre ?...
- Et la renvoyer à Daubrecq.
- À Daubrecq ?
- À moins que vous ne préféreriez la brûler.
- Qu'est-ce que vous dites ?
- Je dis qu'à votre place je la brûlerais.
- Pourquoi dites-vous cela ? C'est absurde.
- C'est au contraire fort raisonnable.
- Mais pourquoi ? Pourquoi ?

– Pourquoi ? Je vais vous l'expliquer. La liste des « vingt-sept », et cela nous en avons la preuve irrécusable, la liste fut écrite sur une feuille de papier à lettre qui appartenait au Président de la Société du Canal, et dont voici, dans cette cassette, quelques échantillons. Or, tous ces échantillons portent comme marque de fabrique, une petite croix de Lorraine presque invisible, mais que vous pouvez voir en transparence dans l'épaisseur du papier. La feuille que vous m'apportez n'offre pas cette croix de Lorraine.

Lupin sentit qu'un tremblement nerveux l'agitait des pieds à la tête, et il n'osait tourner les yeux vers Clarisse dont il devinait l'épouvantable détresse, il l'entendit qui balbutiait :

- Il faudrait donc supposer... que Daubrecq a été roulé ?

– Jamais de la vie, s'exclama Prasville. C'est vous qui êtes roulée, ma pauvre amie. Daubrecq a la véritable liste, la liste qu'il a volée dans le coffre-fort du moribond.

- Mais celle-ci ?
- Celle-ci est fausse.
- Fausse ?

– Péremptoirement fausse. C'est une ruse admirable de Daubrecq. Hallucinée par le bouchon de cristal qu'il faisait miroiter à vos yeux, vous ne cherchiez que ce bouchon de cristal où il avait enfermé n'importe quoi... ce chiffon de papier, tandis que lui, bien paisible, il conservait...

Prasville s'interrompt. Clarisse s'avance, à petits pas, toute rigide, l'air d'un automate. Elle articula :

- Alors ?
- Alors, quoi, chère amie ?
- Vous refusez ?
- Certes, je suis dans l'obligation absolue...



– Vous refusez de faire cette démarche ?...

– Voyons, cette démarche est-elle possible ? Je ne puis pourtant pas, sur la foi d'un document sans valeur...

– Vous ne voulez pas ?... Vous ne voulez pas ?... Et, demain matin... dans quelques heures, Gilbert...

Elle était effrayante de pâleur, la figure toute creusée, pareille à une figure d'agonie. Ses yeux s'ouvraient démesurément, et ses mâchoires claquaient...

Lupin, redoutant les mots inutiles et dangereux qu'elle allait prononcer, la saisit aux épaules et tenta de l'entraîner. Mais elle le repoussa avec une force indomptable, fit encore deux ou trois pas, chancela comme si elle eût été sur le point de tomber, et tout à coup, secouée d'énergie et de désespoir, empoigna Prasville et proféra :

– Vous irez là-bas... vous irez tout de suite... il le faut... il faut sauver Gilbert...

– Je vous en prie, chère amie, calmez-vous...

Elle eut un rire strident :

– Me calmer !... alors que Gilbert, demain matin... Ah ! Non, j'ai peur... c'est horrible... Mais courez là-bas, misérable Obtenez sa grâce !... Vous ne comprenez donc pas ? Gilbert... Gilbert... mais c'est mon fils ! Mon fils ! Mon fils !

Prasville poussa un cri. La lame d'un couteau brillait dans la main de Clarisse, et elle levait le bras pour se frapper elle-même. Mais le geste ne fut pas achevé. M. Nicole avait saisi le bras au passage, et, désarmant Clarisse, la réduisant à l'immobilité, il prononçait d'une voix ardente :

– C'est fou ce que vous faites !... Puisque je vous ai juré de le sauver... Vivez donc pour lui... Gilbert ne mourra pas... Est-il possible qu'il meure, alors que je vous ai juré...

– Gilbert... mon fils... gémissait Clarisse.

Il l'étreignit violemment, la renversa contre lui et lui appliqua la main sur la bouche.

– Assez ! Taisez-vous... Je vous supplie de vous taire... Gilbert ne mourra pas !...

Avec une autorité irrésistible, il l'entraîna, comme une enfant domptée, soudain obéissante ; mais, au moment d'ouvrir la porte, il se retourna vers Prasville :

– Attendez-moi, monsieur, commandait-il, d'un ton impérieux. Si vous tenez à cette liste des « vingt-sept »... à la véritable liste, attendez-moi. Dans une heure, dans deux heures au plus, je serai ici, et nous causerons.

Puis, brusquement, à Clarisse :

– Et vous, madame, un peu de courage encore. Je vous l'ordonne, au nom de Gilbert.

Par les couloirs, par les escaliers, tenant Clarisse sous le bras, comme il eût tenu un mannequin, la soulevant, la portant presque, il s'en alla d'un pas saccadé. Une cour, et puis une autre cour, et puis la rue...

Pendant ce temps, Prasville, surpris d'abord, étourdi par les événements, recouvrait peu à peu son sang-froid et réfléchissait. Il réfléchissait à l'attitude de ce M. Nicole, simple comparse d'abord, qui jouait auprès de Clarisse le rôle de ces conseillers auxquels on se raccroche dans les crises de la vie, et qui, subitement, sortant de sa torpeur, apparaissait en pleine clarté, résolu, autoritaire, plein de fougue, débordant d'audace, prêt à renverser tous les obstacles que le destin lui opposerait.

Qui donc pouvait agir ainsi ?

Prasville tressaillit. La question ne s'était pas offerte à son esprit que la réponse s'imposait, avec une certitude absolue. Toutes les preuves surgissaient, toutes plus précises les unes que les autres, toutes plus irrécusables.

Une seule chose embarrassait Prasville. Le visage de M. Nicole, son apparence, n'avaient pas le plus petit rapport, si lointain fût-il, avec les photographies que Prasville connaissait de Lupin. C'était un homme entièrement nouveau, d'une autre taille, d'une autre corpulence, ayant une coupe de figure, une forme de bouche, une expression de regard, un teint, des cheveux, absolument différents de toutes les indications formulées sur le signalement de l'aventurier. Mais Prasville ne savait-il pas que toute la force de Lupin résidait précisément dans ce pouvoir prodigieux de transformation ? Il n'y avait pas de doute.

En hâte, Prasville sortit de son bureau. Rencontrant un brigadier de la Sûreté, il lui dit fébrilement :

– Vous arrivez ?

– Oui, monsieur le secrétaire général.

– Vous avez croisé un monsieur et une dame ?

– Oui, dans la cour, il y a quelques minutes.

– Vous reconnaîtrez cet individu ?

– Oui, je crois.

– Alors, pas une minute à perdre, brigadier... Prenez avec vous six inspecteurs. Rendez-vous place Clichy. Faites une enquête sur le sieur Nicole et surveillez la maison. Le sieur Nicole doit y rentrer.

– Et s’il n’y rentre pas, monsieur le secrétaire général ?

– Arrêtez-le. Voici un mandat.

Il revint dans son bureau, s’assit, et, sur une feuille spéciale, inscrivit un nom.

Le brigadier parut ahuri.

– Mais monsieur le secrétaire général m’a parlé d’un sieur Nicole.

– Eh bien ?

– Le mandat porte le nom d’Arsène Lupin.

– Arsène Lupin et le sieur Nicole ne sont qu’un seul et même personnage.

*L'échafaud*Table des matières

– Je le sauverai, je le sauverai répétait inlassablement Lupin, dans l'auto qui l'emmenait ainsi que Clarisse. Je vous jure que je le sauverai.

Clarisse n'écoutait pas, comme engourdie, comme possédée par un grand cauchemar de mort qui la laissait étrangère à tout ce qui se passait en dehors d'elle. Et Lupin expliquait ses plans, plus encore peut-être pour se rassurer lui-même que pour convaincre Clarisse.

– Non, non, la partie n'est pas désespérée. Il reste un atout, un atout formidable, les lettres et les documents que l'ancien député Vorenglade offre à Daubrecq et dont celui-ci vous a parlé hier matin à Nice. Ces lettres et ces documents, je vais les acheter à Stanislas Vorenglade... le prix qu'il veut. Puis nous retournons à la Préfecture, et je dis à Prasville « Courez à la Présidence... Servez-vous de la liste comme si elle était authentique, et sauvez Gilbert de la mort, quitte à reconnaître demain, quand Gilbert sera sauvé, que cette liste est fausse... Allez, et au galop ! Sinon... Eh bien, sinon, les lettres et les documents Vorenglade paraissent demain matin, mardi, dans un grand journal. Vorenglade est arrêté. Le soir même on incarcère Prasville »

Lupin se frotta les mains.

– Il marchera !... Il marchera !... J'ai senti cela tout de suite en face de lui. L'affaire m'est apparue, certaine, infaillible. Et comme j'avais trouvé dans le portefeuille de Daubrecq l'adresse de Vorenglade... en route, chauffeur, boulevard Raspail !

Ils arrivaient à l'adresse indiquée. Lupin sauta de voiture, escalada trois étages.

La bonne lui répondit que M. Vorenglade était absent et ne rentrerait que le lendemain pour dîner.

– Et vous ne savez pas où il est ?

– Monsieur est à Londres.

En remontant dans l'auto, Lupin ne prononça pas une parole. De son côté, Clarisse ne l'interrogea même point, tellement tout lui était devenu indifférent, et tellement la mort de son fils lui semblait une chose accomplie.

Ils se firent conduire jusqu'à la place Clichy. Au moment où Lupin rentrait chez lui, il fut croisé par deux individus qui sortaient de la loge de la concierge. Très absorbé, il ne les remarqua pas. C'étaient deux des inspecteurs de Prasville qui cernaient la maison.

– Pas de télégramme ? demanda-t-il à son domestique.

– Non, patron, répondit Achille.

– Aucune nouvelle de Le Ballu et de Grognard ?

– Non, aucune, patron.

– C'est tout naturel, dit-il en s'adressant d'un ton dégagé à Clarisse. Il n'est que sept heures, et nous ne pouvons pas compter sur eux avant huit ou neuf heures. Prasville attendra, voilà tout. Je vais lui téléphoner d'attendre.

La communication finie, il raccrochait le récepteur lorsqu'il entendit derrière lui un gémissement. Debout près de la table, Clarisse lisait un journal du soir.

Elle porta la main à son cœur, vacilla et tomba.

– Achille, Achille, cria Lupin, appelant son domestique... Aidez-moi donc à la mettre sur ce lit... Et puis va chercher la fiole, dans le placard, la fiole numéro quatre, celle du narcotique.

Avec la pointe d'un couteau il desserra les dents de Clarisse, et, de force, lui fit avaler la moitié du flacon.

– Bien, dit-il. Comme ça, la malheureuse ne se réveillera que demain... après.

Il parcourut le journal que Clarisse avait lu, et qu'elle tenait encore dans sa main crispée, et il avisa ces lignes :

« Les mesures d'ordre les plus rigoureuses sont assurées en vue de l'exécution de Gilbert et de Vaucheray, et dans l'hypothèse toujours possible d'une tentative d'Arsène Lupin pour arracher ses complices au châtiment suprême. Dès minuit toutes les rues qui entourent la prison de la Santé seront gardées militairement. On sait en effet que l'exécution aura lieu devant les murs de la prison, sur le terre-plein du boulevard Arago.

« Nous avons pu avoir des renseignements sur le moral des deux condamnés à mort. Vaucheray, toujours cynique, attend l'issue fatale avec

beaucoup de courage. “Fichtre dit-il, ça ne me réjouit pas, mais enfin, puisqu’il faut y passer, on se tiendra d’aplomb...” Et il ajoute “La mort, je m’en fiche. Ce qui me tracasse, c’est l’idée qu’on va me couper la tête. Ah ! Si le patron trouvait un truc pour m’envoyer dans l’autre monde, tout droit, sans que j’aie le temps de dire ouf ! Un peu de strychnine, patron, s’il vous plaît.”

« Le calme de Gilbert est encore plus impressionnant, surtout quand on se rappelle son effondrement en Cour d’assises. Pour lui, il garde une confiance inébranlable dans la toute puissance d’Arsène Lupin. “Le patron m’a crié devant tout le monde de ne pas avoir peur, qu’il était là, qu’il répondrait de tout. Eh bien, je n’ai pas peur. Jusqu’au dernier jour, jusqu’à la dernière minute, au pied même de l’échafaud, je compte sur lui. C’est que je le connais, le patron ! Avec celui-là, rien à craindre. Il a promis, il tiendra. Ma tête sauterait qu’il arriverait à me la replanter sur les épaules, et solidement. Arsène Lupin, laisser mourir son petit Gilbert ? Ah ! Non, permettez-moi de rigoler !”

« Il y a dans cet enthousiasme quelque chose de touchant et d’ingénu qui n’est pas sans noblesse. Nous verrons si Arsène Lupin mérite une confiance aussi aveugle. »

C’est à peine si Lupin put achever cet article, tellement les larmes voilaient ses yeux, larmes d’attendrissement, larmes de pitié, larmes de détresse.

Non, il ne la méritait pas la confiance de son petit Gilbert. Certes, il avait fait l’impossible, mais il est des circonstances où il faut faire plus que l’impossible, où il faut être plus fort que le destin, et, cette fois, le destin était plus fort que lui. Dès le premier jour et tout au long de cette lamentable aventure, les événements avaient marché dans un sens contraire à ses prévisions, contraire à la logique même. Clarisse et lui, bien que poursuivant un but identique, avaient perdu des semaines à se combattre. Puis, à l’instant même où ils unissaient leurs efforts, coup sur coup se produisaient les désastres effarants, l’enlèvement du petit Jacques, la disparition de Daubrecq, sa captivité dans la tour des Deux-Amants, la blessure de Lupin, son inaction, et puis les fausses manœuvres qui entraînaient Clarisse, et derrière elle, Lupin, vers le Midi, vers l’Italie. Et puis, catastrophe suprême, lorsque, après des prodiges de volonté, des miracles d’obstination, on pouvait croire que la Toison d’Or était conquise,

tout s'effondrait. La liste des « vingt-sept » n'avait pas plus de valeur que le plus insignifiant des chiffons de papier...

« Bas les armes ! dit Lupin. La défaite est consommée. J'aurai beau me venger sur Daubrecq, le ruiner et l'anéantir... Le véritable vaincu c'est moi, puisque Gilbert va mourir... »

Il pleura de nouveau, non pas de dépit ou de rage, mais de désespoir. Gilbert allait mourir ! Celui qu'il appelait son petit, le meilleur de ses compagnons, celui-là, dans quelques heures, allait disparaître à jamais. Il ne pouvait plus le sauver. Il était à bout de ressources. Il ne cherchait même plus un dernier expédient. À quoi bon ?

Tôt ou tard, ne le savait-il pas, la société prend sa revanche, l'heure de l'expiation sonne toujours, et il n'est pas de criminel qui puisse prétendre échapper au châtement. Mais quel surcroît d'horreur dans ce fait que la victime choisie était ce malheureux Gilbert, innocent du crime pour lequel il allait mourir. N'y avait-il pas là quelque chose de tragique, qui marquait davantage l'impuissance de Lupin ?

Et la conviction de cette impuissance était si profonde, si définitive, que Lupin n'eut aucune révolte en recevant ce télégramme de Le Ballu : « Accident de moteur. Une pièce cassée. Réparation assez longue. Arriverons demain matin. »

Une dernière preuve lui venait ainsi que le destin avait prononcé la sentence. Il ne songea pas davantage à s'insurger contre cette décision du sort.

Il regarda Clarisse. Elle dormait d'un sommeil paisible, et cet oubli de tout, cette inconscience, lui parurent si enviables que, soudain, pris à son tour d'un accès de lâcheté, il saisit la fiole, à moitié pleine encore de narcotique, et but.

Puis il s'en alla dans sa chambre, s'étendit sur son lit et sonna son domestique :

- Va te coucher, Achille, et ne me réveille sous aucun prétexte.
- Alors, patron, lui dit Achille, pour Gilbert et Vaucheray, rien à faire ?
- Rien.
- Ils y passeront ?
- Ils y passeront.

Vingt minutes après Lupin s'assoupissait.

Il était dix heures du soir.

Cette nuit-là fut tumultueuse autour de la prison. À une heure du matin la rue de la Santé, le boulevard Arago, et toutes les rues qui aboutissent autour de la prison, furent gardés par des agents qui ne laissaient passer qu'après un véritable interrogatoire.

D'ailleurs la pluie faisait rage, et il ne semblait pas que les amateurs de ces sortes de spectacles dussent être nombreux. Par ordre spécial, tous les cabarets furent fermés vers trois heures, deux compagnies d'infanterie vinrent camper sur les trottoirs et, en cas d'alerte, un bataillon occupa le boulevard Arago. Parmi les troupes trottaient des gardes municipaux, allaient et venaient des officiers de paix, des fonctionnaires de la Préfecture, tout un personnel mobilisé pour la circonstance et contrairement aux habitudes.

La guillotine fut montée dans le silence, au milieu du terre-plein qui s'ouvre à l'angle du boulevard et de la rue, et l'on entendait le bruit sinistre des marteaux.

Mais vers quatre heures la foule s'amassa, malgré la pluie, et des gens chantèrent. On réclama des lampions, et puis le lever du rideau, et l'on s'exaspérait de constater que, à cause de la distance où les barrages étaient établis, c'est à peine si l'on pouvait apercevoir les montants de la guillotine.

Plusieurs voitures défilèrent, amenant les personnages officiels vêtus de noir. Il y eut des applaudissements, des protestations, en suite de quoi un peloton de gardes municipaux à cheval dispersa les rassemblements et fit le vide jusqu'à plus de trois cents mètres du terre-plein. Deux nouvelles compagnies de soldats se déployèrent.

Et tout d'un coup ce fut le grand silence. Une blancheur confuse se dégageait des ténèbres de l'espace.

La pluie cessa brusquement.

À l'intérieur, au bout du couloir où se trouvent les cellules des condamnés à mort, les personnages vêtus de noir conversaient à voix basse.

Prasville s'entretenait avec le Procureur de la République, qui lui manifestait ses craintes.

— Mais non, mais non, affirma Prasville, je vous assure que cela se passera sans incidents.

— Les rapports ne signalent rien d'équivoque, monsieur le secrétaire général ?



– Rien. Et ils ne peuvent rien signaler pour cette raison que nous tenons Lupin.

– Est-ce possible ?

– Oui, nous connaissons sa retraite. La maison qu’il habite place Clichy, et dans laquelle il est rentré hier à sept heures du soir, est cernée. En outre je connais le plan qu’il avait conçu pour sauver ses deux complices. Ce plan, au dernier moment, a avorté. Nous n’avons donc rien à craindre. La justice suivra son cours.

– Peut-être le regrettera-t-on un jour ou l’autre, dit l’avocat de Gilbert qui avait entendu.

– Vous croyez donc, mon cher maître, à l’innocence de votre client ?

– Fermement, monsieur le procureur. C’est un innocent qui va mourir.

Le procureur se tut. Mais, après un instant, et comme s’il eut répondu à ses propres réflexions, il avoua :

– Cette affaire a été menée avec une rapidité surprenante.

Et l’avocat répéta d’une voix altérée :

– C’est un innocent qui va mourir.

L’heure était venue cependant.

On commença par Vaucheray, et le directeur fit ouvrir la porte de la cellule.

Vaucheray bondit de son lit et regarda, avec des yeux agrandis par la terreur, les gens qui entraient.

– Vaucheray, nous venons vous annoncer...

– Taisez-vous, taisez-vous, murmura-t-il. Pas de mots. Je sais de quoi il retourne. Allons-y.

On eût dit qu’il avait hâte d’en finir le plus vite possible, tellement il se prêtait aux préparatifs habituels. Mais il n’admettait point qu’on lui parlât.

– Pas de mots, répétait-il... Quoi ? Me confesser ? Pas la peine. J’ai tué. On me tue. C’est la règle. Nous sommes quittes.

Un moment néanmoins, il s’arrêta net.

– Dites donc ? Est-ce que le camarade y passe aussi ?...

Et quand il sut que Gilbert irait au supplice en même temps que lui, il eut deux ou trois secondes d’hésitation, observa les assistants, sembla prêt à dire quelque chose, haussa les épaules, et, enfin, murmura :

– Ça vaut mieux... On a fait le coup ensemble... on « trinquera » ensemble.

Gilbert ne dormait pas non plus quand on entra dans sa cellule. Assis sur son lit, il écouta les paroles terribles, essaya de se lever, se mit à trembler des pieds à la tête, comme un squelette que l'on secoue, et puis retomba en sanglotant.

– Ah ! Ma pauvre maman... ma pauvre maman, bégaya-t-il.

On voulut l'interroger sur cette mère dont il n'avait jamais parlé, mais une révolte brusque avait interrompu ses pleurs, et il criait :

– Je n'ai pas tué... je ne veux pas mourir... je n'ai pas tué !

– Gilbert, lui dit-on, il faut avoir du courage.

– Oui... oui... mais puisque je n'ai pas tué, pourquoi me faire mourir ?... je n'ai pas tué... je vous le jure... je n'ai pas tué... je ne veux pas mourir... je n'ai pas tué... on ne devrait pas...

Ses dents claquaient si fort que les mots devenaient inintelligibles. Il se laissa faire, se confessa, entendit la messe, puis, plus calme, presque docile, avec une voix de petit enfant qui se résigne, il gémit :

– Il faudra dire à ma mère que je lui demande pardon.

– Votre mère ?

– Oui... Qu'on répète mes paroles dans les journaux... Elle comprendra... Elle sait que je n'ai pas tué, elle. Mais je lui demande pardon du mal que je lui fais, du mal que j'ai pu faire. Et puis...

– Et puis, Gilbert ?

– Eh bien, je veux que le « patron » sache que je n'ai pas perdu confiance...

Il examina les assistants les uns après les autres, comme s'il eût eu le fol espoir que le « patron » fût un de ceux-là, déguisé, méconnaissable, et prêt à l'emporter dans ses bras.

– Oui, dit-il doucement, et avec une sorte de piété religieuse, oui, j'ai confiance encore, même en ce moment... Qu'il sache bien cela, n'est-ce pas ?... Je suis sûr qu'il ne me laissera pas mourir... j'en suis sûr.

On devinait, au regard de ses yeux fixes, qu'il voyait Lupin, qu'il sentait l'ombre de Lupin rôder aux alentours et chercher une issue pour pénétrer jusqu'à lui. Et rien n'était plus émouvant que le spectacle de cet enfant, vêtu de la camisole de force, dont les bras et les jambes étaient liés, que des milliers d'hommes gardaient, que le bourreau tenait déjà sous sa main inexorable et qui, cependant, espérait encore.

L'angoisse étreignait les cœurs. Les yeux se voilaient de larmes.

– Pauvre gosse ! balbutia quelqu’un.

Prasville, ému comme les autres et qui songeait à Clarisse, répéta tout bas :

– Pauvre gosse !...

L’avocat de Gilbert pleurait, et il ne cessait de dire aux personnes qui se trouvaient près de lui :

– C’est un innocent qui va mourir.

Mais l’heure avait sonné, les préparatifs étaient finis. On se mit en marche.

Les deux groupes se réunirent dans le couloir.

Vaucheray, apercevant Gilbert, ricana :

– Dis donc, petit, le patron nous a lâchés.

Et il ajouta cette phrase que personne ne pouvait comprendre, sauf Prasville :

– Sans doute qu’il aime mieux empocher les bénéfices du bouchon de cristal.

On descendit les escaliers. On s’arrêta au Greffe pour les formalités d’usage. On traversa les cours. Étape interminable, affreuse...

Et, tout à coup, dans l’encadrement de la grand-porte ouverte, le jour blême, la pluie, la rue, les silhouettes des maisons, et, au loin, des rumeurs qui frissonnent dans le silence effrayant...

On marcha le long du mur, jusqu’à l’angle du boulevard.

Quelques pas encore... Vaucheray eut un recul. Il avait vu :

Gilbert rampait, la tête baissée, soutenu par un aide et par l’aumônier qui lui faisait baiser le crucifix.

La guillotine se dressa...

– Non, non, protesta Gilbert... je ne veux pas... je n’ai pas tué... je n’ai pas tué... Au secours ! Au secours !

Appel suprême qui se perdit dans l’espace.

Le bourreau eut un geste. On empoigna Vaucheray, on le souleva, on l’entraîna, au pas de course presque.

Et alors il se produisit cette chose stupéfiante un coup de feu, un coup de feu qui partit d’en face, d’une maison opposée.

Les aides s’arrêtèrent net.

Entre leurs bras, le fardeau qu’ils traînaient avait fléchi.

– Qu’est-ce qu’il y a ? Qu’y a-t-il ? demandait-on.

– Il est blessé...

Du sang jaillissait au front de Vaucheray, et lui couvrait le visage.

Il bredouilla :

– Ça y est... dans le mille ! Merci, patron, merci... j'aurai pas la tête coupée... merci, patron !... Ah ! Quel chic type !...

– Qu'on l'achève ! Qu'on le porte là-bas ! dit une voix au milieu de l'affolement.

– Mais il est mort !

– Allez-y... Qu'on l'achève !

Dans le petit groupe des magistrats, des fonctionnaires et des agents, le tumulte était à son comble. Chacun donnait des ordres.

– Qu'on l'exécute !... Que la justice suive son cours !... On n'a pas le droit de reculer !... Ce serait de la lâcheté... Qu'on l'exécute !

– Mais il est mort !

– Ça ne fait rien !... Il faut que les arrêts de justice soient accomplis !... Qu'on l'exécute !

L'aumônier protestait, tandis que deux gardes et que des agents surveillaient Gilbert. Cependant les aides avaient repris le cadavre et le portaient vers la guillotine.

– Allez-y criait l'exécuteur, effaré, la voix rauque... allez-y !... Et puis, l'autre après... Dépêchons...

Il n'acheva pas. Une seconde détonation retentissait. Il pirouetta sur lui-même et tomba, en gémissant :

– Ce n'est rien... une blessure à l'épaule... Continuez... Au tour de l'autre !...

Mais les aides s'enfuyaient en hurlant. Un vide se produisit autour de la guillotine. Et le Préfet de Police, qui seul avait conservé tout son sang-froid, jeta un commandement d'une voix stridente, rallia ses hommes et refoula vers la prison, pêle-mêle, comme un troupeau désordonné, les magistrats, les fonctionnaires, le condamné à mort, l'aumônier, tous ceux qui avaient franchi la voûte deux ou trois minutes auparavant.

Pendant ce temps, insouciante du danger, une escouade d'agents, d'inspecteurs et de soldats se ruaient sur la maison, une petite maison à trois étages, de construction déjà ancienne, et dont le rez-de-chaussée était occupé par deux boutiques fermées à cette heure. Tout de suite, dès le premier coup de feu, on avait vu confusément, à l'une des fenêtres du

deuxième étage, un homme qui tenait un fusil en main, et qu'un nuage de fumée entourait.

On tira, sans l'atteindre, des coups de revolver. Lui, tranquillement monté sur une table, épaula une seconde fois, visa, et la détonation claqua.

Puis il rentra dans la chambre.

En bas, comme personne ne répondait à l'appel de la sonnette, on démolissait la porte qui, en quelques instants, fut abattue.

On se précipita dans l'escalier, mais, aussitôt, un obstacle arrêta l'élan. C'était, au premier étage, un amoncellement de fauteuils, de lits et de meubles qui formaient une véritable barricade et qui s'enchevêtraient si bien les uns dans les autres qu'il fallut aux assaillants quatre ou cinq minutes pour se frayer un passage.

Ces quatre ou cinq minutes perdues suffirent à rendre vaine toute poursuite. Quand on parvint au deuxième, on entendit une voix qui criait d'en haut :

– Par ici, les amis ! Encore dix-huit marches. Mille excuses pour tout le mal que je vous donne !

On les monta, ces dix-huit marches, et avec quelle agilité ! Mais, en haut, au-dessus du troisième étage, c'était le grenier, le grenier auquel on accédait par une échelle et par une trappe. Et le fugitif avait emporté l'échelle et refermé la trappe.

On n'a pas oublié le tumulte soulevé par cet acte inouï, les éditions des journaux se succédant, les camelots galopant et vociférant à travers les rues, toute la capitale secouée d'indignation et, disons-le, de curiosité anxieuse.

Mais ce fut à la Préfecture que l'agitation atteignit son paroxysme. De tous côtés, on s'agitait. Les messages, les dépêches, les coups de téléphone se succédaient.

Enfin, à onze heures du matin, il y eut un conciliabule dans le bureau du Préfet de Police. Prasville était là. Le chef de la Sûreté rendait compte de son enquête.

Elle se résumait ainsi :

La veille au soir, un peu avant minuit, on avait sonné à la maison du boulevard Arago. La concierge qui couchait dans un réduit au rez-de-chaussée, derrière la boutique, la concierge tira le cordon.

Un homme vint frapper à sa porte. Il se disait envoyé par la police pour affaire urgente concernant l'exécution du lendemain. Ayant ouvert, elle fut

assaillie, bâillonnée et attachée.

Dix minutes plus tard, un monsieur et une dame qui habitaient au premier étage, et qui rentraient chez eux, furent également réduits à l'impuissance par le même individu et enfermés chacun dans une des deux boutiques vides. Le locataire du troisième étage subit un sort analogue, mais à domicile, dans sa propre chambre, où l'homme put s'introduire sans être entendu. Le second étage n'étant pas occupé, l'homme s'y installa. Il était maître de la maison.

– Et voilà, dit le Préfet de Police, qui se mit à rire, avec une certaine amertume... voilà ce n'est pas plus malin que ça ! Seulement, ce qui m'étonne, c'est qu'il ait pu s'enfuir si aisément.

– Je vous prie de noter, monsieur le Préfet, qu'étant maître absolu de la maison à partir d'une heure du matin, il a eu jusqu'à cinq heures pour préparer sa fuite.

– Et cette fuite a eu lieu ?

– Par les toits. À cet endroit, les maisons de la rue voisine, la rue de la Glacière, ne sont pas éloignées, et il ne se présente, entre les toits, qu'une seule solution de continuité, large de trois mètres environ, avec une différence de niveau d'un mètre.

– Eh bien ?

– Eh bien, notre homme avait emporté l'échelle du grenier, qui lui servit ainsi de passerelle. Ayant abordé l'autre îlot d'immeubles, il ne lui restait plus qu'à inspecter les lucarnes et à trouver une mansarde vide pour s'introduire dans une maison de la rue de la Glacière et pour s'en aller tranquillement les mains dans ses poches. C'est ainsi que sa fuite, dûment préparée, s'effectua le plus facilement du monde et sans le moindre obstacle.

– Cependant vous aviez pris les mesures nécessaires ?

– Celles que vous m'aviez prescrites, monsieur le Préfet. Mes agents avaient passé trois heures hier soir à visiter chacune des maisons, afin d'être sûrs que personne d'étranger ne s'y cachait. Au moment où ils sortaient de la dernière maison, je faisais établir les barrages. C'est pendant cet intervalle de quelques minutes que notre homme a dû se glisser.

– Parfait ! Et, bien entendu, pour vous, aucun doute. C'est Arsène Lupin ?

– Aucun doute. D’abord il s’agissait de ses complices. Et puis... seul, Arsène Lupin pouvait combiner un pareil coup et l’exécuter avec cette audace inconcevable.

– Mais alors ?... murmura le Préfet de Police.

Et, se tournant vers Prasville, il reprit :

– Mais alors, monsieur Prasville, cet individu dont vous m’avez parlé et que, d’accord avec M. le chef de la Sûreté, vous faites surveiller, depuis hier soir, dans son appartement de la place Clichy... cet individu n’est pas Arsène Lupin ?

– Si, monsieur le Préfet. Là-dessus, non plus, aucun doute.

– On ne l’a donc pas arrêté quand il est sorti cette nuit ?

– Il n’est pas sorti.

– Oh ! Oh ! Cela devient compliqué.

– Très simple, monsieur le Préfet. Comme toutes les maisons où l’on retrouve les traces d’Arsène Lupin, celle de la place Clichy a deux issues.

– Et vous l’ignoriez ?

– Je l’ignorais. C’est tout à l’heure que je l’ai constaté en visitant l’appartement.

– Il n’y avait personne dans cet appartement ?

– Personne. Ce matin, le domestique, un nommé Achille, est parti, emmenant une dame qui demeurait chez Lupin.

– Le nom de cette dame ?

– Je ne sais pas, répondit Prasville, après une imperceptible hésitation.

– Mais vous savez le nom sous lequel habitait Arsène Lupin ?

– Oui. M. Nicole, professeur libre, licencié ès lettres. Voici sa carte.

Comme Prasville achevait sa phrase, un huissier vint annoncer au Préfet de Police qu’on le demandait en hâte à l’Élysée où se trouvait déjà le Président du Conseil.

– J’y vais, dit-il.

Et il ajouta entre ses dents :

– C’est le sort de Gilbert qui va se décider.

Prasville hasarda :

– Croyez-vous qu’on le graciera, monsieur le Préfet ?

– Jamais de la vie ! Après le coup de cette nuit, ce serait d’un effet déplorable. Dès demain matin, il faut que Gilbert paie sa dette.

En même temps, l'huissier avait remis une carte de visite à Prasville. Celui-ci, l'ayant regardée, tressauta et murmura :

– Crénom d'un chien il a du culot !...

– Qu'y a-t-il donc ? demanda le Préfet de Police.

– Rien, rien, monsieur le Préfet, affirma Prasville, qui voulait avoir pour lui seul l'honneur de mener cette affaire jusqu'au bout... Rien... une visite un peu imprévue... dont j'aurai le plaisir de vous communiquer le résultat tantôt.

Il s'en alla, tout en mâchonnant d'un air ahuri :

– Eh bien ! Vrai... il en a du culot, celui-là, non, mais quel culot ! Sur la carte de visite qu'il tenait en main, il y avait cette inscription :

*Monsieur Nicole*

*Professeur libre, licencié ès lettres.*



*La dernière bataille*Table des matières

En regagnant son cabinet, Prasville reconnut dans la salle d'attente, assis sur une banquette, le sieur Nicole, avec son dos voûté, son air souffreteux, son parapluie de cotonnade, son chapeau bossué et son unique gant.

« C'est bien lui, se dit Prasville, qui avait craint un instant que Lupin ne lui eût dépêché un autre sieur Nicole. Et s'il vient en personne, c'est qu'il ne se doute nullement qu'il est démasqué. »

Et, pour la troisième fois, il prononça :

– Tout de même, quel culot !

Il referma la porte de son cabinet et fit venir son secrétaire.

– Monsieur Lartigue, je vais recevoir ici un personnage assez dangereux et qui, selon toute probabilité, ne devra sortir de mon cabinet que le cabriolet aux mains. Aussitôt qu'on l'aura introduit, veuillez prendre toutes les dispositions nécessaires, avertir une douzaine d'inspecteurs, et les poster dans l'antichambre et dans votre bureau. La consigne est formelle : au premier coup de sonnette, vous entrez tous, le revolver au poing, et vous entourez le personnage. C'est compris ?

– Oui, monsieur le secrétaire général.

– Surtout, pas d'hésitation. Une entrée brusque, en masse, et le browning au poing. « À la dure », n'est-ce pas ? Faites venir le sieur Nicole, je vous prie.

Dès qu'il fut seul, Prasville, à l'aide de quelques papiers, cacha le bouton de la sonnette électrique disposé sur son bureau, et plaça derrière un rempart de livres deux revolvers de dimensions respectables.

« Maintenant, se dit-il, jouons serré. S'il a la liste, prenons-la. S'il ne l'a pas, prenons-le. Et, si c'est possible, prenons-les tous les deux. Lupin et la liste des « vingt-sept » dans la même journée, et surtout après le scandale de ce matin, voilà qui me mettrait singulièrement en lumière. »

On frappait. Il cria :

– Entrez !

Et, se levant :

– Entrez donc, monsieur Nicole.

M. Nicole s'aventura dans la pièce d'un pas timide, s'installa sur l'extrême bord de la chaise qu'on lui désignait, et articula :

– Je viens reprendre... notre conversation d'hier... Vous excuserez mon retard, monsieur.

– Une seconde, dit Prasville. Vous permettez ?

Il se dirigea vivement vers l'antichambre et, apercevant son secrétaire :

– J'oubliais, monsieur Lartigue. Qu'on inspecte les couloirs et les escaliers... au cas où il y aurait des complices.

Il revint, s'installa bien à son aise, comme pour une longue conversation à laquelle on s'intéresse fort, et il commença :

– Vous disiez donc, monsieur Nicole ?

– Je disais, monsieur le secrétaire général, que je m'excusais de vous avoir fait attendre hier soir. Divers empêchements m'ont retenu, Mme Mergy, d'abord...

– Oui, Mme Mergy que vous avez dû reconduire.

– En effet, et que j'ai dû soigner. Vous comprenez son désespoir, à la malheureuse. Son fils Gilbert, si près de la mort !... Et quelle mort ! À cette heure-là, nous ne pouvions plus compter que sur un miracle... impossible... Moi-même je me résignais à l'inévitable... N'est-ce pas ? Quand le sort s'acharne après vous, on finit par se décourager.

Mais, remarqua Prasville, il m'avait semblé que votre dessein, en me quittant, était d'arracher à Daubrecq son secret coûte que coûte.

– Certes. Mais Daubrecq n'était pas à Paris.

– Ah !

– Non. Je le faisais voyager en automobile.

– Vous avez donc une automobile, monsieur Nicole ?

– À l'occasion, oui, une vieille machine démodée, un vulgaire tacot. Il voyageait donc en automobile, ou plutôt, sur le toit d'une automobile, au fond de la malle où je l'avais enfermé. Et l'automobile, hélas ! Ne pouvait arriver qu'après l'exécution. Alors...

Prasville observa M. Nicole d'un air stupéfait, et, s'il avait pu conserver le moindre doute sur l'identité réelle du personnage, cette façon d'agir envers Daubrecq le lui eût enlevé. Bigre ! Enfermer quelqu'un dans une

malle et le jucher sur le haut d'une automobile !... Lupin seul se permettait ces fantaisies, et Lupin seul les confessait avec ce flegme ingénu !

– Alors ? dit Prasville, qu'avez-vous décidé ?

– J'ai cherché un autre moyen.

– Lequel ?

– Mais, monsieur le secrétaire général, il me semble que vous le savez aussi bien que moi.

– Comment ?

– Dame ! N'assistiez-vous pas à l'exécution ?

– Oui.

– En ce cas, vous avez vu Vaucheray et le bourreau frappés tous les deux, l'un mortellement, l'autre, d'une blessure légère. Et vous devez bien penser...

– Ah ! fit Prasville, ahuri. Vous avouez... c'est vous qui avez tiré... ce matin ?

– Voyons, monsieur le secrétaire général, réfléchissez. Pouvais-je choisir ? La liste des « vingt-sept », examinée par vous, était fausse. Daubrecq, qui possédait la véritable, n'arrivait que quelques heures après l'exécution. Il ne me restait donc qu'un moyen de sauver Gilbert et d'obtenir sa grâce, c'était de retarder cette exécution de quelques heures.

– Évidemment...

– N'est-ce pas ? En abattant cette brute infâme, ce criminel endurci qui s'appelait Vaucheray, puis en blessant le bourreau, je semais le désordre et la panique. Je rendais matériellement et moralement impossible l'exécution de Gilbert, et je gagnais les quelques heures qui m'étaient indispensables.

– Évidemment... répéta Prasville.

Et Lupin reprit :

– N'est-ce pas ? Cela nous donne à tous, au gouvernement, au chef de l'État, et à moi, le temps de réfléchir et de voir un peu clair, dans cette question. Non, mais songez à cela, l'exécution d'un innocent ! La tête d'un innocent qui tombe ! Pourrais-je donner une telle autorisation ? Non, à aucun prix. Il fallait agir. J'ai agi. Qu'en pensez-vous, monsieur le secrétaire général ?

Prasville pensait bien des choses, et surtout que le sieur Nicole faisait preuve, comme on dit, d'un toupet infernal, d'un tel toupet qu'il y avait lieu

de se demander si vraiment on devait confondre Nicole avec Lupin et Lupin avec Nicole.

– Je pense, monsieur Nicole, que, pour tuer à la distance de cent cinquante pas un individu que l'on veut tuer, et pour blesser un autre individu que l'on ne veut que blesser, il faut être rudement adroit.

– J'ai quelque entraînement, dit M. Nicole d'un air modeste.

– Et je pense aussi que votre plan ne peut être que le fruit d'une longue préparation.

– Mais pas du tout ! C'est ce qui vous trompe ! Il fut absolument spontané ! Si mon domestique, ou plutôt si le domestique de l'ami qui m'a prêté son appartement de la place Clichy, ne m'avait pas réveillé de force pour me dire qu'il avait servi autrefois comme garçon de magasin dans cette petite maison du boulevard Arago, que les locataires étaient peu nombreux, et qu'il y avait peut-être quelque chose à tenter, à l'heure actuelle ce pauvre Gilbert aurait la tête coupée... et Mme Mergy serait morte tout probablement.

– Ah ?... Vous croyez ?...

– J'en suis sûr. Et c'est pourquoi j'ai sauté sur l'idée de ce fidèle domestique. Ah ! Seulement, vous m'avez bien gêné, monsieur le secrétaire général !

– Moi ?

– Mais oui ! Voilà-t-il que vous aviez eu la précaution biscornue de poster douze hommes à la porte de ma maison ? Il m'a fallu remonter les cinq étages de l'escalier de service, et m'en aller par le couloir des domestiques et par la maison voisine. Fatigue inutile !

– Désolé, monsieur Nicole. Une autre fois...

– C'est comme ce matin, à huit heures, lorsque j'attendais l'auto qui m'amenait Daubrecq dans sa malle, j'ai dû faire le pied de grue sur la place de Clichy pour que cette auto ne s'arrêtât point devant la porte de mon domicile, et pour que vos agents n'intervinssent pas dans mes petites affaires. Sans quoi, de nouveau, Gilbert et Clarisse Mergy étaient perdus.

– Mais, dit Prasville, ces événements... douloureux ne sont, il me semble, que retardés d'un jour, de deux, de trois tout au plus. Pour les conjurer définitivement, il faudrait...

– La liste véritable, n'est-ce pas ?

– Justement et vous ne l'avez peut-être pas...

- Je l’ai.
- La liste authentique ?
- La liste authentique, irréfutablement authentique.
- Avec la croix de Lorraine ?
- Avec la croix de Lorraine.

Prasville se tut. Une émotion violente l’étreignait, maintenant que le duel s’engageait avec cet adversaire dont il connaissait l’effrayante supériorité, et il frissonnait à l’idée qu’Arsène Lupin, le formidable Arsène Lupin, était en face de lui, calme, paisible, poursuivant son but avec autant de sang-froid que s’il eût eu entre les mains toutes les armes, et qu’il se fût trouvé devant un ennemi désarmé.

N’osant encore l’attaque de front, presque intimidé, Prasville dit :

- Ainsi Daubrecq vous l’a livrée ?
- Daubrecq ne livre rien. Je l’ai prise.
- De force, par conséquent ?

– Mon Dieu, non, dit M. Nicole, en riant. Ah ! Certes, j’étais résolu à tout, et lorsque ce bon Daubrecq fut exhumé par mes soins de la malle où il voyageait en grande vitesse, avec, comme alimentation, quelques gouttes de chloroforme, j’avais préparé la chose pour que la danse commençât sur l’heure. Oh ! Pas d’inutiles tortures... Pas de vaines souffrances... Non... La mort simplement... La pointe d’une longue aiguille qu’on place sur la poitrine, à l’endroit du cœur, et que l’on enfonce peu à peu, doucement, gentiment. Pas autre chose... Mais cette pointe, c’était Mme Mergy qui l’aurait dirigée... Vous comprenez... une mère, c’est impitoyable... une mère dont le fils va mourir !... “Parle, Daubrecq, ou j’enfonce... Tu ne veux pas parler ? Alors, je gagne un millimètre... et puis un autre encore...” Et le cœur du patient s’arrête de battre, ce cœur qui sent l’approche de l’aiguille... Et puis un millimètre encore... et puis un autre encore... Ah ! Je vous jure Dieu qu’il eût parlé, le bandit ! Et penchés sur lui, nous attendions son réveil, en frémissant d’impatience, tellement nous avions hâte... Vous voyez d’ici, monsieur le secrétaire général ? Le bandit couché sur un divan, bien garrotté, la poitrine nue, et faisant des efforts pour se dégager des fumées de chloroforme qui l’étourdissent. Il respire plus vite... Il souffle... Il reprend conscience... Ses lèvres s’agitent... Déjà Clarisse Mergy murmure :

« C’est moi... c’est moi, Clarisse... tu veux répondre, misérable ?

« Elle a posé son doigt sur la poitrine de Daubrecq, à la place où le cœur remue comme une petite bête cachée sous la peau. Mais elle me dit :

« Ses yeux... ses yeux... je ne les vois pas sous les lunettes... je veux les voir...

« Et moi aussi, je veux les voir, ces yeux que j'ignore... je veux lire en eux, avant même d'entendre une parole, le secret qui jaillira du fond de l'être épouvanté. Je veux voir. Je suis avide de voir. Déjà l'acte que je vais accomplir me surexcite. Il me semble que, quand j'aurai vu, le voile se déchirera. Je saurai. C'est un pressentiment. C'est l'intuition profonde de la vérité qui me bouleverse. Le lorgnon n'est plus là. Mais les grosses lunettes opaques y sont encore. Et je les arrache brusquement. Et, brusquement, secoué par une vision déconcertante, ébloui par la clarté soudaine qui me frappe, et riant, mais riant à me décrocher la mâchoire, d'un coup de pouce, hop là je lui fais sauter l'œil gauche ! »

M. Nicole riait vraiment, et, comme il le disait, à s'en décrocher la mâchoire. Et ce n'était plus le timide petit pion de province, onctueux et sournois, mais un gaillard plein d'aplomb, qui avait déclamé et mimé toute la scène avec une fougue impressionnante, et qui, maintenant, riait d'un rire strident que Prasville ne pouvait écouter sans malaise.

– Hop là ! Saute, marquis ! Hors de la niche, Azor ! Deux yeux, pour quoi faire ? C'est un de trop. Hop là ! Non mais, Clarisse, regardez celui-là qui roule sur le tapis. Attention, œil de Daubrecq ! Gare à la salamandre !

M. Nicole, qui s'était levé et qui simulait une chasse à travers la pièce, se rassit, sortit un objet de sa poche, le fit rouler dans le creux de sa main, comme une bille, le fit sauter en l'air comme une balle, le remit en son gousset et déclara froidement :

– L'œil gauche de Daubrecq.

Prasville était abasourdi. Où voulait donc en venir son étrange visiteur ? Et que signifiait toute cette histoire ? Très pâle, il prononça :

– Expliquez-vous !

– Mais c'est tout expliqué, il me semble. Et c'est tellement conforme à la réalité des choses ! Tellement conforme à toutes les hypothèses que je faisais malgré moi, depuis quelque temps, et qui m'auraient conduit fatalement au but si ce satané Daubrecq ne m'en avait détourné si habilement ! Eh oui ! Réfléchissez... suivez la marque de mes suppositions : « Puisqu'on ne découvre la liste nulle part en dehors de Daubrecq, me

disais-je, c'est que cette liste ne se trouve pas en dehors de Daubrecq. Et puisqu'on ne la découvre point dans les vêtements qu'il porte, c'est qu'elle se trouve cachée plus profondément encore, en lui-même, pour parler plus clairement, à même sa chair... sous sa peau. »

– Dans son œil peut-être ? fit Prasville en plaisantant.

– Dans son œil, monsieur le secrétaire général, vous avez dit le mot juste.

– Quoi ?

– Dans son œil, je le répète. Et c'est une vérité qui aurait dû logiquement me venir à l'esprit au lieu de m'être révélée par le hasard. Et voici pourquoi. Daubrecq sachant que Clarisse Mergy avait surpris une lettre de lui par laquelle il demandait à un fabricant anglais « d'évider le cristal à l'intérieur de façon à laisser un vide qu'il fût impossible de soupçonner », Daubrecq devait, par prudence, détourner les recherches. Et c'est ainsi qu'il fit faire, sur un modèle fourni, un bouchon de cristal « évidé à l'intérieur ». Et c'est après ce bouchon de cristal que, vous et moi, nous courons depuis des mois, et c'est ce bouchon de cristal que j'ai déniché au fond d'un paquet de tabac... alors qu'il fallait...

– Alors qu'il fallait... ? questionna Prasville intrigué.

M. Nicole pouffa de rire.

– Alors qu'il fallait tout simplement s'en prendre à l'œil de Daubrecq, à cet œil « évidé à l'intérieur de façon à former une cachette invisible et impénétrable », à cet œil que voici.

Et M. Nicole, sortant de nouveau l'objet de sa poche, en frappa la table à diverses reprises, ce qui produisit le bruit d'un corps dur. Prasville murmura :

– Un œil de verre !

– Mon Dieu, oui, s'écria M. Nicole, qui riait de plus belle, un œil de verre ! Un vulgaire bouchon de carafe que le brigand s'était introduit dans l'orbite à la place d'un œil mort, un bouchon de carafe, ou, si vous préférez, un bouchon de cristal, mais le véritable, cette fois, qu'il avait truqué, qu'il protégeait derrière le double rempart d'un binocle et de lunettes, et qui contenait et qui contient encore le talisman grâce auquel Daubrecq travaillait en toute sécurité.

Prasville baissa la tête et mit la main devant son front, pour dissimuler la rougeur de son visage : il possédait presque la liste des « vingt-sept ».

Elle était devant lui, sur la table. Dominant son trouble, il dit, d'un air dégagé :

– Elle y est donc encore ?

– Du moins je le suppose, affirma M. Nicole.

– Comment vous supposez...

– Je n'ai pas ouvert la cachette. C'est un honneur que je vous réservais, monsieur le secrétaire général.

Prasville avança le bras, saisit l'objet et le regarda. C'était un bloc de cristal, imitant la nature à s'y tromper, avec tous les détails du globe de la prunelle, de la pupille, de la cornée. Tout de suite il vit, par-derrière, une partie mobile qui glissait. Il fit un effort. L'œil était creux. À l'intérieur, il y avait une boulette de papier. Il la déplia, et, rapidement, sans s'attarder à un examen préalable des noms, de l'écriture, ou de la signature, il leva les bras et tourna le papier vers la clarté des fenêtres.

– La croix de Lorraine s'y trouve bien ? demanda M. Nicole.

– Elle s'y trouve, répondit Prasville. Cette liste est la liste authentique.

Il hésita quelques secondes et demeura les bras levés, tout en réfléchissant, à ce qu'il allait faire. Puis, il replia le papier, le rentra dans son petit écrin de cristal et fit disparaître le tout dans sa poche.

M. Nicole, qui le regardait, lui dit :

– Vous êtes convaincu ?

– Absolument.

– Par conséquent, nous sommes d'accord ?

– Nous sommes d'accord.

Il y eut un silence, durant lequel les deux hommes s'observaient sans en avoir l'air. M. Nicole semblait attendre la suite de la conversation. Prasville qui, à l'abri des livres accumulés sur la table, tenait d'une main son revolver, et, de l'autre, touchait au bouton de la sonnerie électrique, Prasville sentait avec un âpre plaisir toute la force de sa position. Il était maître de la liste. Il était maître de Lupin !

« S'il bouge, pensait-il, je braque mon revolver sur lui et j'appelle. S'il m'attaque, je tire. »

À la fin, M. Nicole reprit :

– Puisque nous sommes d'accord, monsieur le secrétaire général, je crois qu'il ne vous reste plus qu'à vous hâter. L'exécution doit avoir lieu demain ?



- Demain.
- En ce cas, j’attends ici.
- Vous attendez quoi ?
- La réponse de l’Élysée.
- Ah ! Quelqu’un doit vous apporter cette réponse ?
- Oui. Vous, monsieur le secrétaire général.

Prasville hocha la tête.

- Il ne faut pas compter sur moi, monsieur Nicole.
- Vraiment ? fit M. Nicole d’un air étonné. Peut-on savoir la raison ?
- J’ai changé d’avis.
- Tout simplement ?

– Tout simplement. J’estime que, au point où en sont les choses, après le scandale de cette nuit, il est impossible de rien tenter en faveur de Gilbert. De plus, une démarche en ce sens à l’Élysée, dans les formes où elle se présente, constitue un véritable chantage auquel, décidément, je refuse de me prêter.

– Libre à vous, monsieur. Ces scrupules, bien que tardifs, puisque vous ne les aviez pas hier, ces scrupules vous honorent. Mais alors, monsieur le secrétaire général, le pacte que nous avons conclu étant déchiré, rendez-moi la liste des « vingt-sept ».

- Pour quoi faire ?
- Pour m’adresser à un autre intermédiaire que vous.
- À quoi bon ! Gilbert est perdu.

– Mais non, mais non. J’estime au contraire qu’après l’incident de cette nuit, son complice étant mort, il est d’autant plus facile d’accorder cette grâce que tout le monde trouvera juste et humaine. Rendez-moi cette liste.

– Non.

– Bigre, monsieur, vous n’avez pas la mémoire longue, ni la conscience bien délicate. Vous ne vous rappelez donc pas vos engagements d’hier ?

- Hier, je me suis engagé vis-à-vis d’un M. Nicole.
- Eh bien ?
- Vous n’êtes pas M. Nicole.
- En vérité ! Et qui suis-je donc ?
- Dois-je vous l’apprendre ?

M. Nicole ne répondit pas, mais il se mit à rire, comme s’il eût jugé avec satisfaction le tour singulier que prenait l’entretien, et Prasville

éprouva une inquiétude confuse en voyant cet accès de gaieté. Il serra la crosse de son arme et se demanda s'il ne devait pas appeler du secours.

M. Nicole poussa sa chaise tout près du bureau, posa ses deux coudes sur les papiers, considéra son interlocuteur bien en face et ricana :

– Ainsi, monsieur Prasville, vous savez qui je suis, et vous avez l'aplomb de jouer ce jeu avec moi ?

– J'ai cet aplomb, dit Prasville qui soutint le choc sans broncher.

– Ce qui prouve que vous me croyez, moi, Arsène Lupin... prononçons le nom... oui, Arsène Lupin... ce qui prouve que vous me croyez assez idiot, assez poire, pour me livrer ainsi pieds et poings liés ?

– Mon Dieu plaisanta Prasville, en tapotant le gousset où il avait enfoui le globe de cristal, je ne vois pas trop ce que vous pouvez faire, monsieur Nicole, maintenant que l'œil de Daubrecq est là, et que, dans l'œil de Daubrecq, se trouve la liste des « vingt-sept ».

– Ce que je peux faire ? répéta M. Nicole, avec ironie.

– Eh oui ! Le talisman ne vous protégeant plus, vous ne valez plus que ce que peut valoir un homme tout seul qui s'est aventuré au cœur même de la Préfecture de Police, parmi quelques douzaines de gaillards qui se tiennent derrière chacune de ces portes, et quelques centaines d'autres qui accourront au premier signal.

M. Nicole eut un haussement d'épaules, et il regarda Prasville avec pitié.

– Savez-vous ce qui arrive, monsieur le secrétaire général ? Eh bien, vous aussi, toute cette histoire vous tourne la tête. Possesseur de la liste, vous voilà subitement, comme état d'âme, au niveau d'un Daubrecq ou d'un Albufex. Il n'est même plus question, dans votre esprit, de la porter à vos chefs afin que soit anéanti ce ferment de honte et de discorde. Non, non... une tentation soudaine vous grise, et, pris de vertige, vous vous dites : « Elle est là, dans ma poche. Avec cela, je suis tout-puissant. Avec cela, c'est la richesse, le pouvoir absolu, sans limites. Si j'en profitais ? Si je laissais mourir Gilbert, et mourir Clarisse Mergy ? Si je faisais coffrer cet imbécile de Lupin ? Si j'empoignais cette occasion unique de fortune ? »

Il s'inclina vers Prasville, et très doucement, d'un ton de confiance, amical, il lui dit :

– Faites pas ça, cher monsieur, faites pas ça.

– Et pourquoi donc ?

– Ce n'est pas votre intérêt, croyez-moi.

– En vérité !

– Non. Ou bien, si vous tenez absolument à le faire, veuillez auparavant consulter les « vingt-sept » noms de la liste que vous venez de me cambrioler, et méditez le nom du troisième personnage.

– Ah ! Et le nom de ce troisième personnage ?

– C’est celui d’un de vos amis.

– Lequel ?

– L’ex-député Stanislas Vorenglade.

– Et après ? dit Prasville, qui parut perdre un peu de son assurance.

– Après ? Demandez-vous si, derrière ce Vorenglade, une enquête, même sommaire, ne finirait pas par découvrir celui qui partageait avec lui certains petits bénéfices.

– Et qui s’appelle ?

– Louis Prasville.

– Qu’est-ce que vous chantez ? balbutia Prasville.

– Je ne chante pas, je parle. Et je dis que, si vous m’avez démasqué, votre masque à vous ne tient plus beaucoup, et que, là-dessous, ce qu’on aperçoit, n’est pas joli, joli.

Prasville s’était levé. M. Nicole donna sur la table un violent coup de poing, et s’écria :

– Assez de bêtises, monsieur ! Voilà vingt minutes qu’on tourne tous les deux autour du pot. Ça suffit. Concluons maintenant. Et, tout d’abord, lâchez vos pistolets. Si vous vous figurez que ces mécaniques-là me font peur ! Allons, et finissons-en, je suis pressé.

Il mit sa main sur l’épaule de Prasville et scanda :

– Si, dans une heure, vous n’êtes pas revenu de la Présidence, porteur de quelques lignes affirmant que le décret de grâce est signé... Si, dans une heure dix minutes, moi, Arsène Lupin, je ne sors pas d’ici sain et sauf, entièrement libre, ce soir, quatre journaux de Paris recevront quatre lettres choisies dans la correspondance échangée entre Stanislas Vorenglade et vous, correspondance que Stanislas Vorenglade m’a vendue ce matin. Voici votre chapeau, votre canne et votre pardessus. Filez. J’attends.

Il se passa ce fait extraordinaire, et pourtant fort explicable, c’est que Prasville n’émit pas la plus légère protestation et n’entama pas le plus petit commencement de lutte. Il eut la sensation soudaine, profonde, totale, de ce qu’était, dans son ampleur et dans sa toute-puissance, ce personnage qu’on

appelait Arsène Lupin. Il ne songea même pas à épiloguer, à prétendre – ce qu’il avait cru jusque-là – que les lettres avaient été détruites par le député Vorenglade, ou bien, en tout cas, que Vorenglade n’oserait pas les livrer, puisque, en agissant ainsi, c’eût été se perdre soi-même. Non. Il ne souffla pas mot. Il se sentait étreint dans un étau dont aucune force ne pouvait desserrer les branches. Il n’y avait rien à faire qu’à céder.

Il céda.

– Dans une heure ici, répéta M. Nicole.

– Dans une heure, dit Prasville, avec une docilité parfaite.

Cependant il précisa :

– Cette correspondance me sera rendue contre la grâce de Gilbert ?

– Non.

– Comment non ? Alors il est inutile...

– Elle vous sera rendue intégralement deux mois après le jour où mes amis et moi aurons fait évader Gilbert, cela grâce à la surveillance très lâche qui, conformément aux ordres donnés, sera exercée autour de lui.

– C’est tout ?

– Non. Il y a encore deux conditions.

– Lesquelles ?

– 1° La remise immédiate d’un chèque de quarante mille francs.

Quarante mille francs !

– C’est le prix auquel Vorenglade m’a vendu les lettres. En toute justice...

– Après ?

– 2° Votre démission, dans les six mois, du poste que vous occupez.

– Ma démission ! Mais pourquoi ?

M. Nicole eut un geste très digne.

– Parce qu’il est immoral qu’un des postes les plus élevés de la Préfecture de Police soit occupé par un homme dont la conscience n’est pas nette. Faites-vous octroyer une place de député, de ministre, ou de concierge, enfin toute situation que votre réussite vous permettra d’exiger. Mais secrétaire général de la Préfecture, non, pas cela. Ça me dégoûte.

Prasville réfléchit un instant. L’anéantissement subit de son adversaire l’eût profondément réjoui, et, de tout son esprit, il chercha les moyens d’y parvenir. Mais que pouvait-il faire ?

Il se dirigea vers la porte et appela :

– Monsieur Lartigue ?

Et plus bas, mais de manière à ce que M. Nicole l'entendît :

– Monsieur Lartigue, congédiez vos agents. Il y a erreur. Et que personne n'entre dans mon bureau pendant mon absence. Monsieur m'y attendra.

Il prit le chapeau, la canne et le pardessus que M. Nicole lui tendait, et sortit.

«Tous mes compliments, monsieur, murmura Lupin, quand la porte se fut refermée, vous vous êtes montré d'une correction parfaite... Moi aussi d'ailleurs... avec une pointe de mépris peut-être un peu trop apparente... et un peu trop de brutalité. Mais, bah ! Ces affaires-là demandent à être menées tambour battant. Il faut étourdir l'ennemi. Et puis, quoi, quand on a la conscience d'une hermine, on ne saurait le prendre de trop haut avec ces sortes de gens. Relève la tête, Lupin. Tu fus le champion de la morale offensée. Sois fier de ton œuvre. Et maintenant allonge-toi, et dors. Tu l'as bien gagné. »

Lorsque Prasville revint, il trouva Lupin endormi profondément et il dut lui frapper l'épaule pour le réveiller.

– C'est fait ? demanda Lupin.

– C'est fait. Le décret de grâce sera signé tantôt. En voici la promesse écrite.

– Les quarante mille francs ?

– Voici le chèque.

– Bien. Il ne me reste plus qu'à vous remercier, monsieur.

– Ainsi, la correspondance ?

– La correspondance de Stanislas Vorenglade vous sera remise aux conditions indiquées. Cependant je suis heureux de pouvoir dès maintenant, et en signe de reconnaissance, vous donner les lettres que je devais envoyer aux journaux.

– Ah ! fit Prasville, vous les aviez donc sur vous ?

– J'étais tellement sûr, monsieur le secrétaire général, que nous finirions par nous entendre !

Il extirpa de son chapeau une enveloppe assez lourde, cachetée de cinq cachets rouges, et qui était épinglée sous la coiffe, et il la tendit à Prasville qui l'empocha vivement. Puis il dit encore :

– Monsieur le secrétaire général, je ne sais trop quand j’aurai le plaisir de vous revoir. Si vous avez la moindre communication à me faire, une simple ligne aux petites annonces du *Journal* suffira. Comme adresse : Monsieur Nicole. Je vous salue.

Il se retira.

À peine seul, Prasville eut l’impression qu’il s’éveillait d’un cauchemar pendant lequel il avait accompli des actes incohérents, et sur lesquels sa conscience n’avait eu aucun contrôle. Il fut près de sonner, de jeter l’émoi dans les couloirs, mais en ce moment on frappait à la porte, et l’un des huissiers entra vivement.

Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Prasville.

– Monsieur le secrétaire général, c’est M. le député Daubrecq qui désire être reçu pour une affaire urgente.

– Daubrecq ! s’écria Prasville stupéfait. Daubrecq ici ! Faites entrer.

Daubrecq n’avait pas attendu l’ordre. Il se précipitait vers Prasville, essoufflé, les vêtements en désordre, un bandeau sur l’œil gauche, sans cravate, sans faux col, l’air d’un fou qui vient de s’échapper, et la porte n’était pas close qu’il agrippait Prasville de ses deux mains énormes.

– Tu as la liste ?

– Oui.

– Tu l’as achetée ?

– Oui.

– Contre la grâce de Gilbert ?

– Oui.

– C’est signé ?

– Oui.

Daubrecq eut un mouvement de rage.

– Imbécile ! Imbécile ! Tu t’es laissé faire ! Par haine contre moi, n’est-ce pas ? Et maintenant tu vas te venger ?

– Avec un certain plaisir, Daubrecq. Rappelle-toi ma petite amie de Nice, la danseuse de l’Opéra... C’est ton tour, maintenant, de danser.

– Alors, c’est la prison ?

– Pas la peine, dit Prasville. Tu es fichu. Privé de liste, tu vas t’effondrer de toi-même. Et, moi, j’assisterai à ta débâcle. Voilà ma vengeance.

– Et tu crois ça proféra Daubrecq exaspéré. Tu crois qu’on m’étrangle comme un poulet, et que je ne saurai pas me défendre, et que je n’ai plus de

griffes et de crocs pour mordre. Eh bien mon petit, si je reste sur le carreau, il y en aura toujours un qui tombera avec moi... ce sera le sieur Prasville, l'associé de Stanislas Vorenglade, lequel Stanislas Vorenglade va me remettre toutes les preuves possibles contre lui, de quoi te faire ficher en prison sur l'heure. Ah ! Je te tiens. Avec ces lettres, tu marcheras droit, crebleu et il y a encore de beaux jours pour le député Daubrecq. Quoi ? Tu rigoles ? Ces lettres n'existent peut-être pas ?

Prasville haussa les épaules.

– Si, elles existent. Mais Vorenglade ne les a plus.

– Depuis quand ?

– Depuis ce matin. Vorenglade les a vendues, il y a deux heures, contre la somme de quarante mille francs. Et moi, je les ai rachetées, le même prix.

Daubrecq eut un rire formidable.

– Dieu que c'est drôle Quarante mille francs ! Tu as payé quarante mille francs ! À M. Nicole, n'est-ce pas, à celui qui t'a vendu la liste des « vingt-sept » ? Eh bien ! Veux-tu que je te dise le vrai nom de ce M. Nicole ? C'est Arsène Lupin.

– Je le sais bien.

– Peut-être. Mais ce que tu ne sais pas, triple idiot, c'est que j'arrive de chez Stanislas Vorenglade, et que Stanislas Vorenglade a quitté Paris depuis quatre jours ! Ah ! Ah ! Ce qu'elle est bonne, celle-là ! On t'a vendu du vieux papier ! Et quarante mille francs ! Mais quel idiot !

Il partit en riant aux éclats, et laissant Prasville absolument effondré.

Ainsi Arsène Lupin ne possédait aucune preuve, et quand il menaçait, et quand il ordonnait, et quand il le traitait, lui, Prasville, avec cette désinvolture insolente, tout cela c'était de la comédie, du bluff !

– Mais non... mais non, ce n'est pas possible... répétait le secrétaire général... J'ai l'enveloppe cachetée... Elle est là... Je n'ai qu'à l'ouvrir.

Il n'osait pas l'ouvrir. Il la maniait, la soupesait, la scrutait... Et le doute pénétrait si rapidement en son esprit qu'il n'eut aucune surprise, l'ayant ouverte, de constater qu'elle contenait quatre feuilles de papier blanc.

« Allons, se dit-il, je ne suis pas de force. Mais tout n'est pas fini. » Tout n'était pas fini en effet. Si Lupin avait agi avec autant d'audace, c'est que les lettres existaient et qu'il comptait bien les acheter à Stanislas Vorenglade. Mais puisque, d'autre part, Vorenglade ne se trouvait pas à Paris, la tâche de Prasville consistait simplement à devancer la démarche de

Lupin auprès de Vorenglade, et à obtenir de Vorenglade, coûte que coûte, la restitution de ces lettres si dangereuses.

Le premier arrivé serait le vainqueur.

Prasville reprit son chapeau, son pardessus et sa canne, descendit, monta dans une auto et se fit conduire au domicile de Vorenglade. Là, il lui fut répondu qu'on attendait l'ancien député, retour de Londres, à six heures du soir.

Il était deux heures de l'après-midi.

Prasville eut donc tout le loisir de préparer son plan.

À cinq heures, il arrivait à la gare du Nord et postait, de droite et de gauche, dans les salles d'attente et dans les bureaux, les trois ou quatre douzaines d'inspecteurs qu'il avait emmenés.

De la sorte il était tranquille.

Si M. Nicole tentait d'aborder Vorenglade, on arrêta Lupin. Et, pour plus de sûreté, on arrêta toute personne pouvant être soupçonnée, ou bien d'être Lupin, ou un émissaire de Lupin.

En outre, Prasville effectua une ronde minutieuse dans toute la gare. Il ne découvrit rien de suspect. Mais, à six heures moins dix, l'inspecteur principal Blanchon, qui l'accompagnait, lui dit :

– Tenez, voilà Daubrecq.

C'était Daubrecq, en effet, et la vue de son ennemi exaspéra tellement le secrétaire général qu'il fut sur le point de le faire arrêter. Mais pour quel motif ? De quel droit ? En vertu de quel mandat ?

D'ailleurs, la présence de Daubrecq prouvait, avec plus de force encore, que tout dépendait maintenant de Vorenglade. Vorenglade possédait les lettres. Qui les aurait ? Daubrecq ? Lupin ? Ou lui, Prasville ?

Lupin n'était pas là et ne pouvait pas être là. Daubrecq n'était pas en mesure de combattre. Le dénouement ne faisait donc aucun doute : Prasville rentrerait en possession de ses lettres, et, par là même, échapperait aux menaces de Daubrecq et de Lupin et recouvrerait contre eux ses moyens d'action.

Le train arrivait.

Conformément aux ordres de Prasville, le commissaire de la gare avait donné l'ordre qu'on ne laissât passer personne sur le quai. Prasville s'avança donc seul, précédant un certain nombre de ses hommes, que conduisait l'inspecteur principal Blanchon. Le train stoppa.



Presque aussitôt Prasville aperçut, à la portière d'un compartiment de première classe situé vers le milieu, Vorenglade.

L'ancien député descendit, puis donna la main, pour l'aider à descendre, à un monsieur âgé qui voyageait avec lui.

Prasville se précipita et lui dit vivement :

– J'ai à te parler, Vorenglade.

Au même instant, Daubrecq, qui avait réussi à passer, surgissait, et s'écria :

– Monsieur Vorenglade, j'ai reçu votre lettre. Je suis à votre disposition.

Vorenglade regarda les deux hommes, reconnut Prasville et Daubrecq, et sourit :

– Ah ! Ah ! Il paraît que mon retour était attendu avec impatience. De quoi donc s'agit-il ? D'une certaine correspondance, n'est-ce pas ?

– Mais oui... mais oui... répondirent les deux hommes, empressés autour de lui.

– Trop tard, déclara-t-il.

– Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

– Je dis qu'elle est vendue.

– Vendue ! Mais à qui ?

– À monsieur, répliqua Vorenglade, en désignant son compagnon de voyage, à monsieur qui a jugé que l'affaire valait bien un petit dérangement, et qui est venu au-devant de moi jusqu'à Amiens.

Le monsieur âgé, un vieillard emmitouflé de fourrures et courbé sur une canne, salua.

« C'est Lupin, pensa Prasville, il est hors de doute que c'est Lupin. »

Et il jeta un coup d'œil du côté des inspecteurs, prêt à les appeler. Mais le monsieur âgé expliqua :

– Oui, il m'a semblé que cette correspondance méritait quelques heures de chemin de fer, et la dépense de deux billets d'aller et retour.

– Deux billets ?

– Un pour moi, et le second pour un de mes amis.

– Un de vos amis ?

– Oui. Il nous a quittés, il y a quelques minutes, et, par les couloirs, il a gagné l'avant du train. Il était pressé.

Prasville comprit ; Lupin avait eu la précaution d'emmener un complice ; et ce complice emportait la correspondance. Décidément la partie était

perdue. Lupin tenait la proie solidement. Il n'y avait qu'à s'incliner et à subir les conditions du vainqueur.

– Soit, monsieur, dit-il. Quand l'heure sera venue, nous nous verrons. À bientôt, Daubrecq, tu entendras parler de moi.

Et il ajouta, entraînant Vorenglade :

– Quant à toi, Vorenglade, tu joues là un jeu dangereux.

– Et pourquoi donc, mon Dieu ? fit l'ancien député.

Ils s'en allèrent tous les deux. Daubrecq n'avait pas dit un mot, et il restait immobile, comme cloué au sol.

Le monsieur âgé s'approcha de lui et murmura :

– Dis donc, Daubrecq, il faut te réveiller, mon vieux... Le chloroforme, peut-être ?...

Daubrecq serra les poings et poussa un grognement sourd.

– Ah ! fit le monsieur âgé... je vois que tu me reconnais... Alors tu te rappelles cette entrevue, il y a plusieurs mois, quand je suis venu te demander, dans ta maison du square Lamartine, ton appui en faveur de Gilbert ? Je t'ai dit ce jour-là : « Bas les armes. Sauve Gilbert, et je te laisse tranquille. Sinon je te prends la liste des « vingt-sept », et tu es fichu. » Eh bien, je crois que tu es fichu. Voilà ce que c'est de ne pas s'entendre avec ce bon M. Lupin. On est sûr un jour ou l'autre d'y perdre jusqu'à sa chemise. Enfin ! Que cela te serve de leçon ! Ah ! Ton portefeuille que j'oubliais de te rendre. Excuse-moi si tu le trouves un peu allégé. Il y avait dedans, outre un nombre respectable de billets, le reçu du garde-meuble où tu as mis en dépôt le mobilier d'Enghien que tu m'avais repris. J'ai cru devoir t'épargner la peine de le dégager toi-même. À l'heure qu'il est, ce doit être fait. Non, ne me remercie pas. Il n'y a pas de quoi. Adieu, Daubrecq. Et si tu as besoin d'un louis ou deux pour t'acheter un autre bouchon de carafe, je suis là. Adieu, Daubrecq.

Il s'éloigna.

Il n'avait pas fait cinquante pas que le bruit d'une détonation retentit.

Il se retourna.

Daubrecq s'était fait sauter la cervelle.

– De profundis, murmura Lupin, qui enleva son chapeau.

Un mois plus tard, Gilbert, dont la peine avait été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité, s'évadait de l'île de Ré, la veille même du jour où on devait l'embarquer pour la Guyane.

Étrange évasion, dont les détails demeurent inexplicables, et qui, autant que le coup de fusil du boulevard Arago, contribua au prestige d'Arsène Lupin.

– Somme toute, me dit Lupin, après m'avoir raconté les diverses phases de l'histoire, somme toute, aucune entreprise ne m'a donné plus de mal, ne m'a coûté plus d'efforts, que cette sacrée aventure, que nous appellerons, si vous voulez bien : « Le bouchon de cristal, ou comme quoi il ne faut jamais perdre courage. » En douze heures, de six heures du matin à six heures du soir, j'ai réparé six mois de malchances, d'erreurs, de tâtonnements et de défaites. Ces douze heures-là, je les compte certes parmi les plus belles et les plus glorieuses de ma vie.

– Et Gilbert, qu'est-il devenu ?

– Il cultive ses terres, au fond de l'Algérie, sous son vrai nom, sous son seul nom d'Antoine Mergy. Il a épousé une Anglaise, et ils ont un fils qu'il a voulu appeler Arsène. Je reçois souvent de lui de bonnes lettres enjouées et affectueuses. Tenez, encore une aujourd'hui. Lisez : « Patron, si vous saviez ce que c'est bon d'être un honnête homme, de se lever le matin avec une longue journée de travail devant soi, et de se coucher le soir harassé de fatigue. Mais vous le savez, n'est-ce pas ? Arsène Lupin a sa manière un peu spéciale, pas très catholique. Mais, bah ! Au jugement dernier, le livre de ses bonnes actions sera tellement rempli qu'on passera l'éponge sur le reste. Je vous aime bien, patron. » Le brave enfant ! Ajouta Lupin, pensif.

– Et Mme Mergy ?

– Elle demeure avec son fils ainsi que son petit Jacques.

– Vous l'avez revue ?

– Je ne l'ai pas revue.

– Tiens !

Lupin hésita quelques secondes, puis il me dit en souriant :

– Mon cher ami, je vais vous révéler un secret qui va me couvrir de ridicule à vos yeux. Mais vous savez que j'ai toujours été sentimental comme un collégien et naïf comme une oie blanche. Eh bien, le soir où je suis revenu vers Clarisse Mergy, et où je lui ai annoncé les nouvelles de la journée – dont une partie, d'ailleurs, lui était connue – j'ai senti deux choses, très profondément. D'abord, que j'éprouvais pour elle un sentiment beaucoup plus vif que je ne croyais, ensuite et par contre, qu'elle éprouvait,

pour moi, un sentiment qui n'était dénué ni de mépris, ni de rancune, ni même d'une certaine aversion.

– Bah ! Et pourquoi donc ?

– Pourquoi ? Parce que Clarisse Mergy est une très honnête femme, et que je ne suis... qu'Arsène Lupin.

– Ah !

– Mon Dieu, oui, bandit sympathique, cambrioleur romanesque et chevaleresque, pas mauvais diable au fond... tout ce que vous voudrez... N'empêche que, pour une femme vraiment honnête, de caractère droit et de nature équilibrée, je ne suis... quoi... qu'une simple fripouille.

Je compris que la blessure était plus aiguë qu'il ne l'avouait, et je lui dis :

– Alors, comme ça, vous l'avez aimée ?

– Je crois même, dit-il d'un ton railleur, que je l'ai demandée en mariage. N'est-ce pas ? Je venais de sauver son fils... Alors... je m'imaginai... Quelle douche cela a jeté un froid entre nous... Depuis...

– Mais depuis vous l'avez oubliée ?

– Oh ! Certes. Mais combien difficilement ! Et pour mettre entre nous une barrière infranchissable, je me suis marié.

– Allons donc ! Vous êtes marié, vous, Lupin ?

– Tout ce qu'il y a de plus marié, et le plus légitimement du monde. Un des plus grands noms de France. Fille unique... Fortune colossale... Comment ! Vous ne connaissez pas cette aventure-là ? Elle vaut pourtant la peine d'être connue.

Et, sans plus tarder, Lupin, qui était en veine de confidences, se mit à me raconter l'histoire de son mariage avec Angélique de Sarzeau-Vendôme, princesse de Bourbon-Condé, aujourd'hui sœur Marie-Auguste, humble religieuse cloîtrée au couvent des Dominicaines...

Mais, dès les premiers mots, il s'arrêta, comme si tout à coup son récit ne l'eût plus intéressé, et il demeura songeur.

– Qu'est-ce que vous avez, Lupin ?

– Moi ? Rien.

– Mais si... Et puis, tenez, voilà que vous souriez... C'est la cachette de Daubrecq, son œil de verre, qui vous fait rire ?

– Ma foi, non.

– En ce cas ?

– Rien, je vous dis... rien qu'un souvenir...

– Un souvenir agréable ?

– Oui... oui... délicieux même. C'était la nuit, au large de l'île de Ré, sur la barque de pêche où Clarisse et moi nous emmenions Gilbert... Nous étions seuls, tous les deux, à l'arrière du bateau... Et je me rappelle... J'ai parlé, j'ai dit des mots et des mots encore... tout ce que j'avais sur le cœur... Et puis... et puis, ce fut le silence qui trouble et qui désarme...

– Eh bien ?

– Eh bien, je vous jure que la femme que j'ai serrée contre moi... Oh ! Pas longtemps, quelques secondes... N'importe ! Je vous jure Dieu que ce n'était pas seulement une mère reconnaissante, ni une amie qui se laisse attendrir, mais une femme aussi, une femme tremblante et bouleversée...

Il ricana :

– Et qui s'enfuyait le lendemain, pour ne plus me revoir.

Il se tut de nouveau. Puis il murmura :

– Clarisse... Clarisse... le jour où je serai las et désabusé, j'irai vous retrouver là-bas, dans la petite maison arabe... dans la petite maison blanche... où vous m'attendez, Clarisse... où je suis sûr que vous m'attendez...

# Les Confidences d'Arsène Lupin (1912)

[Table des matières](#)

## **Contenu**

[1 Les jeux du soleil](#)

[2 L'anneau nuptial](#)

[3 Le signe de l'ombre](#)

[4 Le piège infernal](#)

[5 L'écharpe de soie rouge](#)

[6 La mort qui rôde](#)

[7 Édith au Cou de Cygne](#)

[8 Le fétu de paille](#)

[9 Le mariage d'Arsène Lupin](#)

# 1

## *Les jeux du soleil*

### Table des matières

– Lupin, racontez-moi donc quelque chose.

– Eh ! que voulezvous que je vous raconte ? On connaît toute ma vie ! me répondit Lupin qui somnolait sur le divan de mon cabinet de travail.

– Personne ne la connaît ! m'écriai-je. On sait, par telle de vos lettres, publiée dans les journaux, que vous avez été mêlé à telle affaire, que vous avez donné le branle à telle autre... Mais votre rôle en tout cela, le fond même de l'histoire, le dénouement du drame on l'ignore.

– Bah ! Un tas de potins qui n'ont aucun intérêt.

– Aucun intérêt, votre cadeau de cinquante mille francs à la femme de Nicolas Dugrival ! Aucun intérêt, la façon mystérieuse dont vous avez déchiffré l'énigme des trois tableaux !

– Étrange énigme, en vérité, dit Lupin. Je vous propose un titre : *Le signe de l'ombre*.

– Et vos succès mondains ? ajoutai-je. Et le secret de vos bonnes actions ? Toutes ces histoires auxquelles vous avez souvent fait allusion devant moi et que vous appeliez L'anneau nuptial, La mort qui rôde ! *etc.* Que de confidences en retard, mon pauvre Lupin ! Allons, un peu de courage...

C'était l'époque où Lupin, déjà célèbre, n'avait pourtant pas encore livré ses plus formidables batailles ; l'époque qui précède les grandes aventures de l'Aiguille creuse et de 813. Sans songer à s'approprier le trésor séculaire des rois de France ou à cambrioler l'Europe au nez du Kaiser, il se contentait des coups de main plus modestes et de bénéfices plus raisonnables, se dépensant en efforts quotidiens, faisant le mal au jour le jour, et faisant le bien aussi, par nature et par dilettantisme, en Don Quichotte qui s'amuse et qui s'attendrit.

Comme il se taisait, je répétai :

– Lupin, je vous en prie !

À ma stupéfaction, il répliqua :

– Prenez un crayon, mon cher, et une feuille de papier.

J’obéis vivement, tout heureux à l’idée qu’il allait enfin me dicter quelques-unes de ces pages où il sait mettre tant de verve et de fantaisie, et que moi, hélas ! Je suis obligé d’abîmer par de lourdes explications et de fastidieux développements.

– Vous y êtes ? dit-il.

– J’y suis.

– Inscrivez : 19 – 21 – 18 – 20 – 15 – 21 – 20

– Comment ?

– Inscrivez, vous dis-je.

Il était assis sur le divan, les yeux tournés vers la fenêtre ouverte, et ses doigts roulaient une cigarette de tabac oriental.

Il prononça :

– Inscrivez : 9 – 12 – 6 – 1...

Il y eut un arrêt. Puis il reprit :

– 21.

Et, après un silence :

– 20 – 6...

Était-il fou ? Je le regardai, et peu à peu je m’aperçus qu’il n’avait plus les mêmes yeux indifférents qu’aux minutes précédentes, mais que ses yeux étaient attentifs, et qu’ils semblaient suivre quelque part, dans l’espace, un spectacle qui devait le captiver.

Cependant, il dictait, avec des intervalles entre chacun des chiffres :

– 21 – 9 – 18 – 5...

Par la fenêtre, on ne pouvait guère contempler qu’un morceau de ciel bleu vers la droite, et que la façade de la maison opposée, façade de vieil hôtel dont les volets étaient fermés comme à l’ordinaire. Il n’y avait là rien de particulier, aucun détail qui me parût nouveau parmi ceux que je considérais depuis des années...

– 12 – 5 – 4 – 1...

Et soudain, je compris..., ou plutôt, je crus comprendre. Car comment admettre qu’un homme comme Lupin, si raisonnable au fond sous son masque d’ironie, pût perdre son temps à de telles puérilités ? Cependant il n’y avait pas de doute possible. C’était bien cela qu’il comptait, les reflets intermittents d’un rayon de soleil qui se jouait sur la façade noircie de la vieille maison, à la hauteur du second étage.



– 14 – 7..., me dit Lupin.

Le reflet disparut pendant quelques secondes, puis, coup sur coup, à intervalles réguliers, frappa la façade, et disparut de nouveau.

Instinctivement, j'avais compté, et je dis à haute voix :

– 5...

– Vous avez saisi ? Pas dommage ! ricana Lupin.

Il se dirigea vers la fenêtre et se pencha comme pour se rendre compte du sens exact que suivait le rayon lumineux. Puis il alla se recoucher sur le canapé en me disant :

– À votre tour, maintenant, comptez...

J'obéis, tellement ce diable d'homme avait l'air de savoir où il voulait en venir. D'ailleurs, je ne pouvais m'empêcher d'avouer que c'était chose assez curieuse que cette régularité des coups de lumière sur la façade, que ces apparitions et ces disparitions qui se succédaient comme les signaux d'un phare.

Cela provenait évidemment d'une maison située sur le côté de la rue où nous nous trouvions, puisque le soleil pénétrait alors obliquement par mes fenêtres. On eût dit que quelqu'un ouvrait ou fermait alternativement une croisée, ou plutôt se divertissait à renvoyer des rayons de clarté à l'aide d'un petit miroir de poche.

– C'est un enfant qui s'amuse, m'écriai-je au bout d'un instant, quelque peu agacé par l'occupation stupide qui m'était imposée.

– Allez toujours !

Et je comptais... Et j'alignais des chiffres... Et le soleil continuait à danser en face de moi, avec une précision vraiment mathématique.

– Et ensuite ? me dit Lupin, à la suite d'un silence plus long...

– Ma foi, cela me semble terminé... Voilà plusieurs minutes qu'il n'y a rien.

Nous attendîmes, et, comme aucune lueur ne se jouait plus dans l'espace, je plaisantai :

– M'est avis que nous avons perdu notre temps. Quelques chiffres sur du papier, le butin est maigre.

Sans bouger de son divan, Lupin reprit :

– Ayez l'obligeance, mon cher, de remplacer chacun de ces chiffres par la lettre de l'alphabet qui lui correspond en comptant, n'est-ce pas, A comme 1, B comme 2, etc.

– Mais c’est idiot.

– Absolument idiot, mais on fait tant de choses idiotes dans la vie...

Une de plus...

Je me résignai à cette besogne stupide, et je notai les premières lettres S-U-R-T-O-U-T...

Je m’interrompis, étonné :

– Un mot ! m’écriai-je... Voici un mot qui se forme.

– Continuez donc, mon cher.

Et je continuai, et les lettres suivantes composèrent d’autres mots que je séparais les uns des autres, au fur et à mesure. Et, à ma grande stupéfaction, une phrase entière s’aligna sous mes yeux.

– Ça y est ? me dit Lupin, au bout d’un instant.

– Ça y est ! Par exemple, il y a des fautes d’orthographe.

– Ne vous occupez pas de cela, je vous prie..., lisez lentement.

Alors je lus cette phrase inachevée, que je donne ici telle qu’elle m’apparut :

*Surtout il faut fuir le danger, éviter les attaques, n’affronter les forces ennemies qu’avec la plus grande prudence, et...*

Je me mis à rire.

– Et voilà ! La lumière se fit ! Hein nous sommes éblouis de clarté !

Mais vraiment, Lupin, confessez que ce chapelet de conseils, égrené par une cuisinière, ne vous avance pas beaucoup.

Lupin se leva sans se départir de son mutisme dédaigneux, et saisit la feuille de papier.

Je me suis souvenu par la suite qu’un hasard, à ce moment, accrocha mes yeux à la pendule. Elle marquait cinq heures dix-huit.

Lupin cependant restait debout, la feuille à la main, et je pouvais constater à mon aise sur son visage si jeune, cette extraordinaire mobilité d’expression qui dérouta les observateurs les plus habiles et qui est sa grande force, sa meilleure sauvegarde. À quels signes se rattacher pour identifier un visage qui se transforme à volonté, sans même les secours des fards, et dont chaque expression passagère semble être l’expression définitive ? À quels signes ? Il y en avait un que je connaissais, un signe immuable deux petites rides en croix qui creusaient son front quand il donnait un violent effort d’attention. Et je la vis en cet instant, nette et profonde, la menue croix révélatrice.

Il reposa la feuille de papier et murmura :

– Enfantin !

Cinq heures et demi sonnaient.

– Comment ! m’écriai-je, vous avez réussi ? en douze minutes !

Il fit quelques pas de droite et de gauche dans la pièce, puis alluma une cigarette, et me dit :

– Ayez l’obligeance d’appeler au téléphone le baron Repstein et de le prévenir que je serai chez lui à dix heures du soir.

– Le baron Repstein ? demandai-je, le mari de la fameuse baronne ?

– Oui.

– C’est sérieux ?

– Très sérieux.

Absolument confondu, incapable de lui résister, j’ouvris l’annuaire du téléphone et décrochai l’appareil. Mais, à ce moment, Lupin m’arrêta d’un geste autoritaire, et il prononça, les yeux toujours fixés sur la feuille qu’il avait reprise :

– Non, taisez-vous... C’est inutile de le prévenir... Il y a quelque chose de plus urgent quelque chose de bizarre et qui m’intrigue... Pourquoi diable cette phrase est-elle inachevée ? Pourquoi cette phrase est-elle...

Rapidement, il empoigna sa canne et son chapeau.

– Partons. Si je ne me trompe pas, c’est une affaire qui demande une solution immédiate, et je ne crois pas me tromper.

– Vous savez quelque chose ?

– Jusqu’ici, rien du tout.

Dans l’escalier, il passa son bras sous le mien et me dit :

– Je sais ce que tout le monde sait. Le baron Repstein, financier et sportsman, dont le cheval Etna a gagné cette année le Derby d’Epsom et le Grand-Prix de Longchamp, le baron Repstein a été la victime de sa femme, laquelle femme, très connue pour ses cheveux blonds, ses toilettes et son luxe, s’est enfuie voilà quinze jours, emportant avec elle une somme de trois millions, volée à son mari, et toute une collection de diamants, de perles et de bijoux, que la princesse de Berny lui avait confiée et qu’elle devait acheter. Depuis deux semaines, on poursuit la baronne à travers la France et l’Europe, ce qui est facile, la baronne semant l’or et les bijoux sur son chemin. À chaque instant, on croit l’arrêter. Avant-hier même, en Belgique, notre policier national, l’ineffable Ganimard, cueillait, dans un

grand hôtel, une voyageuse contre qui les preuves les plus irréfutables s'accumulaient. Renseignements pris, c'était une théâtrale notoire, Nelly Darbel. Quant à la baronne, introuvable. De son côté, le baron Repstein offre une prime de cent mille francs à qui fera retrouver sa femme. L'argent est entre les mains d'un notaire. En outre, pour désintéresser la princesse de Berny, il vient de vendre en bloc son écurie de courses, son hôtel du boulevard Haussmann et son château de Roquencourt.

– Et le prix de la vente, ajoutai-je, doit être touché tantôt. Demain, disent les journaux, la princesse de Berny aura l'argent. Seulement, je ne vois pas, en vérité, le rapport qui existe entre cette histoire, que vous avez résumée à merveille, et la phrase énigmatique...

Lupin ne daigna pas me répondre.

Nous avons suivi la rue que j'habitais et nous avons marché pendant cent cinquante ou deux cents mètres, lorsqu'il descendit du trottoir et se mit à examiner un immeuble, de construction déjà ancienne, et où devaient loger de nombreux locataires.

– D'après mes calculs, me dit-il, c'est d'ici que partaient les signaux, sans doute de cette fenêtre encore ouverte.

– Au troisième étage ?

– Oui.

Il se dirigea vers la concierge et lui demanda :

– Est-ce qu'un de vos locataires ne serait pas en relation avec le baron Repstein ?

– Comment donc ! Mais oui, s'écria la bonne femme, nous avons ce brave M. Lavernoux, qui est le secrétaire, l'intendant du baron. C'est moi qui fais son petit ménage.

– Et on peut le voir ?

– Le voir ? Il est bien malade, ce pauvre monsieur...

– Malade ?

– Depuis quinze jours... depuis l'aventure de la baronne... Il est rentré le lendemain avec la fièvre, et il s'est mis au lit.

– Mais il se lève ?

– Ah ! ça, j'sais pas.

– Comment, vous ne savez pas ?

– Non, son docteur défend qu'on entre dans sa chambre. Il m'a repris la clef.

– Qui ?

– Le docteur. C'est lui-même qui vient le soigner, deux ou trois fois par jour. Tenez, il sort de la maison, il n'y a pas vingt minutes..., un vieux à barbe grise et à lunettes, tout cassé... Mais où allez-vous, monsieur ?

– Je monte, conduisez-moi, dit Lupin, qui, déjà, avait couru jusqu'à l'escalier. C'est bien au troisième étage, à gauche ?

– Mais ça m'est défendu, gémissait la bonne femme en je poursuivant. Et puis, je n'ai pas la clef, puisque le docteur...

L'un derrière l'autre, ils montèrent les trois étages. Sur le palier, Lupin tira de sa poche un instrument, et, malgré les protestations de la concierge, l'introduisit dans la serrure. La porte céda presque aussitôt. Nous entrâmes.

Au bout d'une pièce obscure, on apercevait de la clarté qui filtrait par une porte entrebâillée. Lupin se précipita, et, dès le seuil, il poussa un cri :

– Trop tard ! Ah ! Crebleu !

La concierge tomba à genoux, comme évanouie.

Ayant pénétré à mon tour dans la chambre, je vis sur le tapis un homme à moitié nu qui gisait, les jambes recroquevillées, les bras tordus, et la face toute pâle, une face amaigrie, sans chair, dont les yeux gardaient une expression d'épouvante, et dont la bouche se convulsait en un rictus effroyable.

– Il est mort, fit Lupin, après un examen rapide.

– Mais comment ? m'écriai-je, il n'y a pas trace de sang.

– Si, si, répondit Lupin, en montrant sur la poitrine, par la chemise entrouverte, deux ou trois gouttes rouges... Tenez, on l'aura saisi d'une main à la gorge, et de l'autre on l'aura piqué au cœur. Je dis « piqué », car vraiment la blessure est imperceptible. On croirait le trou d'une aiguille très longue.

Il regarda par terre, autour du cadavre. Il n'y avait rien qui attirât l'attention, rien qu'un petit miroir de poche, le petit miroir avec lequel M. Lavernoux s'amusait à faire danser dans l'espace des rayons de soleil.

Mais, soudain, comme la concierge se lamentait et appelait au secours, Lupin se jeta sur elle et la bouscula :

– Taisez-vous !... Écoutez-moi... Vous appellerez tout à l'heure... Écoutez-moi et répondez. C'est d'une importance considérable. M. Lavernoux avait un ami dans cette rue, n'est-ce pas ? à droite et sur le même côté un ami intime ?

– Oui.

– Un ami qu’il retrouvait tous les soirs au café, et avec lequel il échangeait des journaux illustrés ?

– Oui.

– Son nom ?

– M. Dulâtre.

– Son adresse ?

– Au 92 de la rue.

– Un mot encore ce vieux médecin, à barbe grise et à lunettes, dont vous m’avez parlé, venait depuis longtemps ?

– Non. Je ne le connaissais pas. Il est venu le soir même où M. Lavernoux est tombé malade.

Sans en dire davantage, Lupin m’entraîna de nouveau, redescendit et, une fois dans la rue, tourna sur la droite, ce qui nous fit passer devant mon appartement. Quatre numéros plus loin, il s’arrêtait en face du 92, petite maison basse dont le rez-de-chaussée était occupé par un marchand de vins qui, justement, fumait sur le pas de sa porte, auprès du couloir d’entrée. Lupin s’informa si M. Dulâtre se trouvait chez lui.

– M. Dulâtre est parti, répondit le marchand voilà peut-être une demi-heure... Il semblait très agité, et il a pris une automobile, ce qui n’est pas son habitude.

– Et vous ne savez pas...

– Où il se rendait ? Ma foi, il n’y a pas d’indiscrétion. Il a crié l’adresse assez fort ! « À la Préfecture de Police », qu’il a dit au chauffeur...

Lupin allait lui-même héler un taxi-auto, quand il se ravisa, et je l’entendis murmurer :

– À quoi bon, il a trop d’avance !

Il demanda encore si personne n’était venu après le départ de M. Dulâtre.

– Si, un vieux monsieur à barbe grise et à lunettes qui est monté chez M. Dulâtre, qui a sonné et qui est reparti.

– Je vous remercie, monsieur, dit Lupin en saluant.

Il se mit à marcher lentement, sans m’adresser la parole et d’un air soucieux. Il était hors de doute que le problème lui semblait fort difficile et qu’il ne voyait pas très clair dans les ténèbres où il paraissait se diriger avec tant de certitude.

D'ailleurs, lui-même m'avoua :

– Ce sont là des affaires qui nécessitent beaucoup plus d'intuition que de réflexion. Seulement, celle-ci vaut fichtre la peine qu'on s'en occupe...

Nous étions arrivés sur les boulevards. Lupin entra dans un cabinet de lecture et consulta très longuement les journaux de la dernière quinzaine. De temps à autre, il marmottait :

– Oui..., oui. Évidemment ce n'est qu'une hypothèse, mais elle explique tout... Or une hypothèse qui répond à toutes les questions n'est pas loin d'être une vérité.

La nuit était venue, nous dînâmes dans un petit restaurant et je remarquai que le visage de Lupin s'animait peu à peu. Ses gestes avaient plus de décision. Il retrouvait de la gaieté, de la vie. Quand nous partîmes, et durant le trajet qu'il me fit faire sur le boulevard Haussmann, vers le domicile du baron Repstein, c'était vraiment le Lupin des grandes occasions, le Lupin qui a résolu d'agir et de gagner la bataille.

Un peu avant la rue de Courcelles, notre allure se ralentit. Le baron Repstein habitait à gauche, entre cette rue et le faubourg Saint-Honoré, un hôtel à trois étages dont nous pouvions apercevoir la façade enjolivée de colonnes et de cariatides.

– Halte dit Lupin tout à coup.

– Qu'y a-t-il ?

– Encore une preuve qui confirme mon hypothèse...

– Quelle preuve ? Je ne vois rien.

– Je vois... Cela suffit...

Il releva le col de son vêtement, rabattit les bords de son chapeau mou, et prononça :

– Crebleu ! le combat sera rude. Allez vous coucher, mon bon ami. Demain, je vous raconterai mon expédition si toutefois elle ne me coûte pas la vie.

– Hein ?

– Eh, eh ! Je risque gros. D'abord, mon arrestation, ce qui est peu. Ensuite, la mort, ce qui est pis ! Seulement...

Il me prit violemment par l'épaule :

– Il y a une troisième chose que je risque, c'est d'empocher deux millions... Et quand j'aurai une première mise de deux millions, on verra de quoi je suis capable. Bonne nuit, mon cher, et si vous ne me revoyez pas...

Il déclama :

« *Plantez un saule au cimetière,  
J'aime son feuillage éploré...* »

Je m'éloignai aussitôt. Trois minutes plus tard – et je continue le récit d'après celui qu'il voulut bien me faire le lendemain – trois minutes plus tard, Lupin sonnait à la porte de l'hôtel Repstein.

– M. le baron est-il chez lui ?

– Oui, répondit le domestique, en examinant cet intrus d'un air étonné, mais M. le baron ne reçoit pas à cette heure-ci.

– M. le baron connaît l'assassinat de son intendant Lavernoux ?

– Certes.

– Eh bien, veuillez lui dire que je viens à propos de cet assassinat, et qu'il n'y a pas un instant à perdre.

Une voix cria d'en haut :

– Faites monter, Antoine.

Sur cet ordre émis de façon péremptoire, le domestique conduisit Lupin au premier étage. Une porte était ouverte au seuil de laquelle attendait un monsieur que Lupin reconnut pour avoir vu sa photographie dans les journaux, le baron Repstein, le mari de la fameuse baronne, et le propriétaire d'Etna, le cheval le plus célèbre de l'année.

C'était un homme très grand, carré d'épaules, dont la figure, toute rasée, avait une expression aimable, presque souriante, que n'atténuait pas la tristesse des yeux. Il portait des vêtements de coupe élégante, un gilet de velours marron, et, à sa cravate, une perle que Lupin estima d'une valeur considérable.

Il introduisit Lupin dans son cabinet de travail, vaste pièce à trois fenêtres, meublée de bibliothèques, de casiers verts, d'un bureau américain et d'un coffre-fort. Et, tout de suite, avec un empressement visible, il demanda :

– Vous savez quelque chose ?

– Oui, monsieur le baron.

– Relativement à l'assassinat de ce pauvre Lavernoux ?

– Oui, monsieur le baron, et relativement aussi à Mme la baronne.

– Serait-ce possible ? Vite, je vous en supplie...

Il avança une chaise. Lupin s'assit, et commença :

– Monsieur le baron, les circonstances sont graves. Je serai rapide.



– Au fait ! Au fait !

– Eh bien, monsieur le baron, voici en quelques mots, et sans préambule. Tantôt, de sa chambre, Lavernoux, qui, depuis quinze jours, était tenu par son docteur en une sorte de réclusion, Lavernoux a – comment dirais-je ? – a télégraphié certaines révélations à l’aide de signaux, que j’ai notés en partie, et qui m’ont mis sur la trace de cette affaire. Lui-même a été surpris au milieu de cette communication et assassiné.

– Mais par qui ? Par qui ?

– Par son docteur.

– Le nom de ce docteur ?

– Je l’ignore. Mais un des amis de M. Lavernoux, M. Dulâtre, celui-là précisément avec lequel il communiquait, doit le savoir, et il doit savoir également le sens exact et complet de la communication car, sans en attendre la fin, il a sauté dans une automobile et s’est fait conduire à la Préfecture de Police.

– Pourquoi ? Pourquoi ? et quel est le résultat de cette démarche ?

– Le résultat, monsieur le baron, c’est que votre hôtel est cerné. Douze agents se promènent sous vos fenêtres. Dès que le soleil sera levé, ils entreront au nom de la loi, et ils arrêteront le coupable.

– L’assassin de Lavernoux se cache donc dans cet hôtel ? Un de mes domestiques ? Mais non, puisque vous parlez d’un docteur !

– Je vous ferai remarquer, monsieur le baron, que, en allant transmettre à la Préfecture de Police les révélations de son ami Lavernoux, le sieur Dulâtre ignorait que son ami Lavernoux allait être assassiné. La démarche du sieur Dulâtre visait autre chose...

– Quelle chose ?

– La disparition de Mme la baronne, dont il connaissait le secret par la communication de Lavernoux.

– Quoi ! On sait enfin ! On a retrouvé la baronne ! Où est-elle ? Et l’argent qu’elle m’a extorqué ?

Le baron Repstein parlait avec une surexcitation extraordinaire. Il se leva et, apostrophant Lupin :

– Allez jusqu’au bout, monsieur. Il m’est impossible d’attendre davantage.

Lupin reprit d’une voix lente et qui hésitait :

– C’est que voilà... l’explication devient difficile étant donné que nous partons d’un point de vue tout à fait opposé.

– Je ne comprends pas.

– Il faut pourtant que vous compreniez, monsieur le baron... Nous disons, n’est-ce pas – je m’en rapporte aux journaux – nous disons que la baronne Repstein partageait le secret de toutes vos affaires, et qu’elle pouvait non seulement ouvrir ce coffre-fort, mais aussi celui du Crédit Lyonnais où vous enfermiez toutes vos valeurs.

– Oui.

– Or, il y a quinze jours, un soir, tandis que vous étiez au cercle, la baronne Repstein, qui avait réalisé toutes ces valeurs à votre insu, est sortie d’ici avec un sac de voyage où se trouvait votre argent, ainsi que tous les bijoux de la princesse de Berny ?

– Oui.

– Et depuis on ne l’a pas revue ?

– Non.

– Eh bien, il y a une excellente raison pour qu’on ne l’ait pas revue.

– Laquelle ?

– C’est que la baronne Repstein a été assassinée...

– Assassinée la baronne ! Mais vous êtes fou !

– Assassinée, et ce soir-là, tout probablement.

– Je vous répète que vous êtes fou ! Comment la baronne aurait-elle été assassinée, puisqu’on suit sa trace, pour ainsi dire, pas à pas ?

– On suit la trace d’une autre femme.

– Quelle femme ?

– La complice de l’assassin.

– Et cet assassin ?

– Celui-là même qui, depuis quinze jours, sachant que Lavernoux, par la situation qu’il occupait dans cet hôtel, a découvert la vérité, le tient enfermé, l’oblige au silence, le menace, le terrorise ; celui-là même qui, surprenant Lavernoux en train de communiquer avec un de ses amis, le supprime froidement d’un coup de stylet au cœur.

– Le docteur, alors ?

– Oui.

– Mais qui est ce docteur ? Quel est ce génie malfaisant, cet être infernal qui apparaît et qui disparaît, qui tue dans l’ombre et que nul ne soupçonne ?

- Vous ne devinez pas ?
- Non.
- Et vous voulez savoir ?
- Si je le veux ! Mais parlez ! Parlez donc ! Vous savez où il se cache ?
- Oui.
- Dans cet hôtel ?
- Oui.
- C’est lui que la police recherche ?
- Oui.
- Qui est-ce ?
- Vous !
- Moi !

Il n’y avait certes pas dix minutes que Lupin se trouvait en face du baron, et le duel commençait. L’accusation était portée, précise, violente, implacable.

Il répéta :

– Vous-même, affublé d’une fausse barbe et d’une paire de lunettes, courbé en deux comme un vieillard. Bref, vous, le baron Repstein, et c’est vous, pour une bonne raison à laquelle personne n’a songé, c’est que si ce n’est pas vous qui avez combiné toute cette machination, l’affaire est inexplicable. Tandis que, vous coupable, vous assassinant la baronne pour vous débarrasser d’elle et manger les millions avec une autre femme, vous assassinant votre intendant Lavernoux pour supprimer un témoin irrécusable – oh ! Alors, tout s’explique.

Le baron, qui, durant le début de l’entretien, demeurait incliné vers son interlocuteur, épiait chacune de ses paroles avec une avidité fiévreuse, le baron s’était redressé et il regardait Lupin comme si, décidément, il avait affaire à un fou. Lorsque Lupin eut terminé son discours, il recula de deux ou trois pas, parut prêt à dire des mots que, en fin de compte, il ne prononça point, puis il se dirigea vers la cheminée et sonna.

Lupin ne fit pas un geste. Il attendait en souriant.

Le domestique entra. Son maître lui dit :

- Vous pouvez vous coucher, Antoine. Je reconduirai Monsieur.
- Dois-je éteindre, Monsieur ?
- Laissez le vestibule allumé.

Antoine se retira, et aussitôt, le baron, ayant sorti de son bureau un revolver, revint auprès de Lupin, mit l'arme dans sa poche, et dit très calmement :

– Vous excuserez, monsieur, cette petite précaution, que je suis obligé de prendre au cas, d'ailleurs invraisemblable, où vous seriez devenu fou. Non, vous n'êtes pas fou. Mais vous venez ici dans un but que je ne m'explique pas, et vous avez lancé contre moi une accusation si stupéfiante que je suis curieux d'en connaître la raison.

Il avait une voix émue, et ses yeux tristes semblaient mouillés de larmes.

Lupin frissonna. S'était-il trompé ? L'hypothèse que son intuition lui avait suggérée et qui reposait sur une base fragile de petits faits, cette hypothèse était-elle fausse ? Un détail attira son attention par l'échancrure du gilet, il aperçut la pointe de l'épingle fixée à la cravate du baron, et il constata ainsi la longueur insolite de cette épingle. De plus, la tige d'or en était triangulaire, et formait comme un menu poignard, très fin, très délicat, mais redoutable en des mains expertes.

Et Lupin ne douta pas que l'épingle, ornée de la perle magnifique, n'eût été l'arme qui avait perforé le cœur de ce pauvre M. Lavernoux.

Il murmura :

– Vous êtes rudement fort, monsieur le baron.

L'autre, toujours grave, garda le silence comme s'il ne comprenait pas, et comme s'il attendait les explications auxquelles il avait droit. Et malgré tout, cette attitude impassible troublait Arsène Lupin.

– Oui, rudement fort, car il est évident que la baronne n'a fait qu'obéir à vos ordres en réalisant vos valeurs, de même qu'en empruntant, pour les acheter, les bijoux de la princesse. Et il est évident que la personne qui est sortie de votre hôtel avec un sac de voyage n'était pas votre femme, mais une complice, votre amie, probablement, et que c'est votre amie qui se fait pourchasser volontairement à travers l'Europe par notre bon Ganimard. Et je trouve la combinaison merveilleuse. Que risque cette femme puisque c'est la baronne que l'on cherche ? Et comment chercherait-on une autre femme que la baronne, puisque vous avez promis une prime de cent mille francs à qui retrouverait la baronne ? Oh ! Les cent mille francs déposés chez un notaire, quel coup de génie ! Ils ont ébloui la police. Ils ont bouché les yeux des plus perspicaces. Un monsieur qui dépose cent mille francs

chez un notaire dit la vérité. Et l'on poursuit la baronne ! Et on vous laisse mijoter tranquillement vos petites affaires, vendre au mieux votre écurie de courses et vos meubles, et préparer votre fuite ! Dieu que c'est drôle !

Le baron ne bronchait pas. Il s'avança vers Lupin et lui dit, toujours avec le même flegme :

– Qui êtes-vous ?

Lupin éclata de rire :

– Quel intérêt cela peut-il avoir en l'occurrence ? Mettons que je sois l'envoyé du destin, et que je surgisse de l'ombre pour vous perdre !

Il se leva précipitamment, saisit le baron à l'épaule et lui jeta en mots saccadés :

– Ou pour te sauver, baron. Écoute-moi ! Les trois millions de la baronne, presque tous les bijoux de la princesse, l'argent que tu as touché aujourd'hui pour la vente de ton écurie et de tes immeubles, tout est là, dans ta poche ou dans ce coffre-fort. Ta fuite est prête. Tiens, derrière cette tenture, on aperçoit le cuir de ta valise. Les papiers de ton bureau sont en ordre. Cette nuit, tu filais à l'anglaise. Cette nuit, bien déguisé, méconnaissable, toutes tes précautions prises, tu rejoignais ta maîtresse, celle pour qui tu as tué : Nelly Darbel, sans doute, que Ganimard arrêtait en Belgique. Un seul obstacle, soudain, imprévu, la police, les douze agents que les révélations de Lavernoux ont postés sous tes fenêtres. Tu es fichu ! Eh bien, je te sauve. Un coup de téléphone et, vers trois ou quatre heures du matin, vingt de mes amis suppriment l'obstacle, escamotent les douze agents et, sans tambours ni trompettes, on détale. Comme condition, presque rien, une bêtise pour toi, le partage des millions et des bijoux. Ça colle ?

Il était penché sur le baron et l'apostrophait avec une énergie irrésistible. Le baron chuchota :

– Je commence à comprendre, c'est du chantage...

– Chantage ou non, appelle ça comme tu veux, mon bonhomme, mais il faut que tu en passes par où j'ai décidé. Et ne crois pas que je flanche au dernier moment. Ne te dis pas « Voilà un gentleman que la crainte de la police fera réfléchir. Si je joue gros jeu en refusant, lui, il risque également les menottes, la cellule, tout le diable et son train, puisque nous sommes traqués tous deux comme des bêtes fauves. » Erreur, monsieur le baron.

Moi, je m'en tire toujours. Il s'agit uniquement de toi... La bourse ou la vie, monseigneur. Part à deux, sinon... sinon, l'échafaud ! Ça colle ?

Un geste brusque. Le baron se dégagea, empoigna son revolver et tira.

Mais Lupin prévoyait l'attaque, d'autant que le visage du baron avait perdu son assurance et pris peu à peu, sous une poussée lente de peur et de rage, une expression féroce, presque bestiale, qui annonçait la révolte, si longtemps contenue.

Deux fois il tira. Lupin se jeta de côté d'abord, puis s'abattit aux genoux du baron qu'il saisit par les jambes et fit basculer. D'un effort, le baron se dégagea. Les deux ennemis s'agrippèrent à bras-le-corps, et la lutte fut acharnée, sournoise, sauvage.

Tout à coup, Lupin sentit une douleur à la poitrine.

– Ah ! Canaille hurla-t-il. C'est comme avec Lavernoux. L'épingle !

Il se raidit désespérément, maîtrisa le baron et l'étreignit à la gorge, vainqueur enfin, et tout-puissant.

– Imbécile... Si tu n'avais pas abattu ton jeu, j'étais capable de lâcher la partie. T'as une telle figure d'honnête homme ! Mais quels muscles, monseigneur ! Un moment, j'ai bien cru... Seulement, cette fois, ça y est ! Allons, mon bon ami, donnez l'épingle et faites risette... Mais non, c'est une grimace, ça... Je serre trop fort, peut-être ? Monsieur va tourner de l'œil ? Alors, soyez sage... Bien, une toute petite ficelle autour des poignets... Vous permettez ? Mon Dieu, quel accord parfait entre nous ! C'est touchant ! Au fond, tu sais, j'ai de la sympathie pour toi... Et maintenant, petit frère, attention ! Et mille excuses !

Il se dressa à demi et, de toutes ses forces, lui assena au creux de l'estomac un coup de poing formidable. L'autre râla, étourdi, sans connaissance.

– Voilà ce que c'est que de manquer de logique, mon bon ami, dit Lupin. Je t'offrais la moitié de tes richesses. Je ne t'accorde plus rien du tout..., si tant est que je puisse avoir quelque chose. Car c'est là l'essentiel. Où le bougre a-t-il caché son magot ? Dans le coffre-fort ? Bigre, ça sera dur. Heureusement que j'ai toute la nuit...

Il se mit à fouiller les poches du baron, prit un trousseau de clefs, s'assura d'abord que la valise, dissimulée derrière la tenture, ne contenait pas les papiers et les bijoux, et se dirigea vers le coffre-fort.

Mais à ce moment, il s'arrêta court il entendait du bruit quelque part. Les domestiques ? Impossible ! Leurs mansardes se trouvaient au troisième étage. Il écouta. Le bruit provenait d'en bas. Et subitement il comprit : les agents, ayant perçu les deux détonations, frappaient à la grande porte sans attendre le lever du jour.

– Crebleu ! dit-il, je suis dans de beaux draps. Voilà ces messieurs maintenant..., et à la minute même où nous allions recueillir le fruit de nos laborieux efforts. Voyons, voyons, Lupin, du sang-froid ! De quoi s'agit-il ? D'ouvrir en vingt secondes un coffre dont tu ignores le secret. Et tu perds la tête pour si peu ? Voyons, t'as qu'à le trouver, ce secret. Combien qu'il y a de lettres dans le mot ? Quatre ?

Il continuait à réfléchir tout en parlant et tout en écoutant les allées et venues de l'extérieur. Il ferma à double tour la porte de l'antichambre, puis il revint au coffre.

– Quatre chiffres... Quatre lettres... Quatre lettres... Qui diable pourrait me donner un petit coup de main ? Un petit bout de tuyau ? Qui ? Mais Lavernoux, parbleu ! Ce bon Lavernoux, puisqu'il a pris la peine, au risque de ses jours, de faire de la télégraphie optique... Dieu que je suis bête. Mais oui, mais oui, nous y sommes ! Crénom ! Ca m'émeut. Lupin, tu vas compter jusqu'à dix et comprimer les battements trop rapides de ton cœur. Sinon, c'est de la mauvaise ouvrage.

Ayant compté jusqu'à dix, tout à fait calme, il s'agenouilla devant le coffre-fort. Il manœuvra les quatre boutons avec une attention minutieuse. Ensuite, il examina le trousseau de clefs, choisit l'une d'elles, puis une autre, et tenta vainement de les introduire.

– Au troisième coup l'on gagne, murmura-t-il, en essayant une troisième clef Victoire ! Celle-ci marche ! Sésame, ouvre-toi !

La serrure fonctionna. Le battant fut ébranlé. Lupin l'entraîna vers lui en reprenant le trousseau.

– À nous les millions, dit-il. Sans rancune, baron Repstein.

Mais, d'un bond, il sauta en arrière, avec un hoquet d'épouvante. Ses jambes vacillèrent sous lui. Les clefs s'entrechoquaient dans sa main fébrile avec un cliquetis sinistre. Et durant vingt, trente secondes, malgré le vacarme que l'on faisait en bas, et les sonneries électriques qui retentissaient à travers l'hôtel, il resta là, les yeux hagards, à contempler la plus horrible, la plus abominable vision un corps de femme à moitié vêtu,

courbé en deux dans le coffre, tassé comme un paquet trop gros et des cheveux blonds qui pendaient..., et du sang...

– La baronne ! bégaya-t-il, la baronne ! Oh ! Le monstre !

Il s'éveilla de sa torpeur, subitement, pour cracher à la figure de l'assassin et pour le marteler à coups de talon.

– Tiens, misérable !... Tiens, canaille ! Et avec ça, l'échafaud, le panier à son !

Cependant, aux étages supérieurs, des cris répondaient à l'appel des agents. Lupin entendit des pas qui dégringolaient l'escalier. Il était temps de songer à la retraite.

En réalité cela l'embarrassait peu. Durant son entretien avec le baron Repstein, il avait eu l'impression, tellement l'ennemi montrait de sang-froid, qu'il devait exister une issue particulière. Pourquoi, d'ailleurs, le baron eût-il engagé la lutte, s'il n'avait été sûr d'échapper à la police ?

Lupin passa dans la chambre voisine. Elle donnait sur un jardin. À la minute même où les agents étaient introduits, il enjambait le balcon et se laissait glisser le long d'une gouttière. Il fit le tour des bâtiments. En face, il y avait un mur bordé d'arbustes. Il s'engagea entre ce mur et les arbustes, et trouva une petite porte qu'il lui fut facile d'ouvrir avec une des clefs du trousseau. Dès lors, il n'eut qu'à franchir une cour, à traverser les pièces vides d'un pavillon, et, quelques instants plus tard, il se trouvait dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Bien entendu – et de cela il ne doutait point – la police n'avait pas prévu cette issue secrète.

– Eh bien, qu'en dites-vous, du baron Repstein ? s'écria Lupin, après m'avoir raconté tous les détails de cette nuit tragique. Hein quel immonde personnage ! Et comme il faut parfois se méfier des apparences ! Je vous jure que celui-là avait l'air d'un véritable honnête homme !

Je lui demandai :

– Mais les millions ? Les bijoux de la princesse ?

– Ils étaient dans le coffre. Je me rappelle très bien avoir aperçu le paquet.

– Alors ?

– Ils y sont toujours.

– Pas possible...

– Ma foi, oui. Je pourrais vous dire que j'ai eu peur des agents, ou bien alléguer une délicatesse subite. La vérité est plus simple et plus prosaïque



Ça sentait trop mauvais !

– Quoi ?

– Oui, mon cher, l'odeur qui se dégageait de ce coffre, de ce cercueil... Non, je n'ai pas pu... la tête m'a tourné... Une seconde de plus, je me trouvais mal. Est-ce assez idiot ? Tenez, voilà tout ce que j'ai rapporté de mon expédition, l'épingle de cravate. La perle vaut au bas mot cinquante mille francs... Mais, tout de même, je vous l'avoue, je suis fichtrement vexé. Quelle gaffe !

– Encore une question, repris-je. Le mot du coffre-fort ?

– Eh bien ?

– Comment l'avez-vous deviné ?

– Oh ! très facilement. Je m'étonne même de n'y avoir pas songé plus tôt.

– Bref ? Il était contenu dans les révélations télégraphiées par ce pauvre Lavernoux.

– Hein ? Voyons, mon cher, les fautes d'orthographe...

– Les fautes d'orthographe ?

– Crebleu ! Mais elles sont voulues. Serait-il admissible que le secrétaire, que l'intendant du baron, fit des fautes d'orthographe et qu'il écrivît fuire avec un e final, attaque avec un seul t, enemies avec un seul n et prudence avec un a ? Moi, cela m'a frappé aussitôt. J'ai réuni les quatre lettres, et j'ai obtenu le mot ETNA, le nom du fameux cheval.

– Et ce seul mot a suffi ?

– Parbleu ! Il a suffi, d'abord, pour me lancer sur la piste de l'affaire Repstein, dont tous les journaux parlaient, et ensuite, pour faire naître en moi l'hypothèse que c'était là le mot du coffre-fort, puisque, d'une part, Lavernoux connaissait le contenu macabre du coffre-fort, et que, de l'autre, il dénonçait le baron. Et c'est ainsi, également, que j'ai été conduit à supposer que Lavernoux avait un ami dans la rue, qu'ils fréquentaient tous deux le même café, qu'ils s'amusaient à déchiffrer les problèmes et les devinettes cryptographiques des journaux illustrés, et qu'ils s'ingéniaient à correspondre télégraphiquement d'une fenêtre à l'autre.

– Et voilà, m'écriai-je, c'est tout simple !

– Très simple. Et l'aventure prouve une fois de plus qu'il y a, dans la découverte des crimes, quelque chose de bien supérieur à l'examen des faits, à l'observation, déduction, raisonnement et autres balivernes, c'est, je

le répète, l'intuition... l'intuition et l'intelligence... Et Arsène, sans se vanter, ne manque ni de l'une ni de l'autre.

## 2

### *L'anneau nuptial*

#### Table des matières

Yvonne d'Origny embrassa son fils et lui recommanda d'être bien sage.

– Tu sais que ta grand-mère d'Origny n'aime pas beaucoup les enfants. Pour une fois qu'elle te fait venir chez elle, il faut lui montrer que tu es un petit garçon raisonnable.

Et s'adressant à la gouvernante :

– Surtout, Fraulein, ramenez-le tout de suite après dîner... Monsieur est encore ici ?

– Oui, Madame, M. le comte est dans son cabinet de travail.

Aussitôt seule, Yvonne d'Origny marcha vers la fenêtre afin d'apercevoir son fils dès qu'il serait dehors. En effet, au bout d'un instant il sortit de l'hôtel, leva la tête et lui envoya des baisers comme chaque jour. Puis sa gouvernante lui prit la main d'un geste dont Yvonne remarqua, avec étonnement, la brusquerie inaccoutumée. Elle se pencha davantage et, comme l'enfant gagnait l'angle du boulevard, elle vit soudain un homme qui descendait d'une automobile et qui s'approchait de lui. Cet homme – elle reconnut Bernard, le domestique de confiance de son mari – cet homme saisit l'enfant par le bras, le fit monter dans l'automobile ainsi que la gouvernante, et donna l'ordre au chauffeur de s'éloigner.

Tout cela n'avait pas duré dix secondes.

Yvonne, bouleversée, courut jusqu'à la chambre, empoigna un vêtement se dirigea vers la porte. La porte était fermée à clef, et il n'y avait point de clef sur la serrure. En hâte, elle retourna dans son boudoir.

La porte de son boudoir était fermée également.

Tout de suite, l'image de son mari la heurta, cette figure sombre qu'aucun sourire n'éclairait jamais, ce regard impitoyable où, depuis des années, elle sentait tant de rancune et de haine.

– C'est lui ! C'est lui ! se dit-elle... Il a pris l'enfant... Ah c'est horrible !

À coups de poing, à coups de pied, elle frappa la porte, puis bondit vers la cheminée et sonna, sonna éperdument.

Du haut en bas de l'hôtel, le timbre vibra. Les domestiques allaient venir. Des passants peut-être s'ameuteraient dans la rue. Et elle pressait le bouton avec un espoir forcené.

Un bruit de serrure. La porte s'ouvrit violemment. Le comte apparut au seuil du boudoir. Et l'expression de son visage était si terrible qu'Yvonne se mit à trembler.

Il s'avança. Cinq ou six pas le séparaient d'elle. Dans un effort suprême, elle tenta un mouvement, mais il lui fut impossible de bouger, et, comme elle cherchait à prononcer des paroles, elle ne put qu'agiter ses lèvres et qu'émettre des sons incohérents. Elle se sentit perdue. L'idée de la mort la bouleversa. Ses genoux fléchirent, et elle s'affaissa sur elle-même avec un gémississement.

Le comte se précipita et la saisit à la gorge.

– Tais-toi n'appelle pas, disait-il d'une voix sourde, cela vaut mieux pour toi...

Voyant qu'elle n'essayait pas de se défendre, il desserra son étreinte et sortit de sa poche des bandes de toile toutes prêtes et de longueurs différentes. En quelques minutes la jeune femme eut les bras attachés le long du corps, et fut étendue sur un divan.

L'ombre avait envahi le boudoir. Le comte alluma l'électricité et se dirigea vers un petit secrétaire où Yvonne avait l'habitude de ranger ses lettres. Ne parvenant pas à l'ouvrir, il le fractura à l'aide d'un crochet de fer, vida les tiroirs, et, de tous les papiers, fit un monceau qu'il emporta dans un carton.

– Du temps perdu, n'est-ce pas ? ricana-t-il. Rien que des factures et des lettres insignifiantes... Aucune preuve contre toi... Bah ! N'empêche que je garde mon fils, et je jure Dieu que je ne le lâcherai pas !

Comme il s'en allait, il fut rejoint près de la porte par son domestique Bernard. Ils conversèrent tous deux à voix basse, mais Yvonne entendit ces mots que prononçait le domestique :

– J'ai reçu la réponse de l'ouvrier bijoutier. Il est à ma disposition.

Et le comte répliqua :

– La chose est remise à demain midi. Ma mère vient de me téléphoner qu'elle ne pouvait venir auparavant.

Ensuite Yvonne perçut le cliquetis de la serrure et le bruit des pas qui descendaient jusqu'au rez-de-chaussée où se trouvait le cabinet de travail de son mari.

Elle demeura longtemps inerte, le cerveau en déroute, avec des idées vagues et rapides qui la brûlaient au passage, comme des flammes. Elle se rappelait la conduite indigne du comte d'Origny, ses procédés humiliants envers elle, ses menaces, ses projets de divorce, et elle comprenait peu à peu qu'elle était la victime d'une véritable conspiration, que les domestiques, sur l'ordre de leur maître, avaient congé jusqu'au lendemain soir, que la gouvernante, sur l'ordre du comte et avec la complicité de Bernard, avait emmené son fils, et que son fils ne reviendrait pas, et qu'elle ne le reverrait jamais !

– Mon fils ! cria-t-elle, mon fils !

Exaspérée par la douleur, de tous ses nerfs, de tous ses muscles, elle se raidit, en un effort brutal. Elle fut stupéfaite : sa main droite conservait une certaine liberté.

Alors un espoir fou la pénétra, et patiemment, lentement, elle commença l'œuvre de délivrance.

Ce fut long. Il lui fallut beaucoup de temps pour élargir le nœud suffisamment, et beaucoup de temps ensuite, quand sa main fut dégagée, pour défaire les liens qui nouaient le haut de ses bras à son buste, puis ceux qui emprisonnaient ses chevilles.

Cependant l'idée de son fils la soutenait, et, comme la pendule frappait huit coups, la dernière entrave tomba. Elle était libre !

À peine debout, elle se rua sur la fenêtre et tourna l'espagnolette avec l'intention d'appeler le premier passant venu. Justement, un agent de police se promenait sur le trottoir. Elle se pencha. Mais l'air vif de la nuit l'ayant frappée au visage, plus calme, elle songea au scandale, à l'enquête, aux interrogatoires, à son fils. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que faire pour le reprendre ? Par quels moyens s'échapper ? Au moindre bruit, le comte pouvait survenir. Et qui sait si, dans un mouvement de rage...

Des pieds à la tête elle frissonnait, prise d'une épouvante subite. L'horreur de la mort se mêlait, en son pauvre cerveau, à la pensée de son fils, et elle bégaya, la gorge étranglée :

– Au secours ! Au secours !

Elle s'arrêta net, et redit tout bas, à plusieurs reprises : « Au secours ! Au secours ! » comme si ce mot éveillait en elle une idée, une réminiscence, et que l'attente d'un secours ne lui parût pas une chose impossible. Durant quelques minutes, elle resta absorbée en une méditation profonde, coupée de pleurs et de tressaillements. Puis, avec des gestes pour ainsi dire mécaniques, elle allongea le bras vers une petite bibliothèque suspendue au-dessus du secrétaire, saisit les uns après les autres quatre livres qu'elle feuilleta distraitement et remit en place et finit par trouver entre les pages du cinquième une carte de visite où ses yeux épelèrent ces deux mots : *Horace Velmont*, et cette adresse écrite au crayon *Cercle de la rue Royale*.

Et sa mémoire évoqua la phrase bizarre que cet homme lui avait dite quelques années auparavant en ce même hôtel, un jour de réception :

« Si jamais un péril vous menace, si vous avez besoin de secours, n'hésitez pas, jetez à la poste cette carte que je mets dans ce livre et quelle que soit l'heure, quels que soient les obstacles, je viendrai. »

Avec quel air étrange il avait prononcé une telle phrase, et comme il donnait l'impression de la certitude, de la force, de la puissance illimitée, de l'audace indomptable !

Brusquement, inconsciemment, sous la poussée d'une décision irrésistible et dont elle se refusait à prévoir les conséquences, Yvonne, avec ses mêmes gestes d'automate, prit une enveloppe pneumatique, introduisit la carte de visite, cacheta, inscrivit les deux lignes : *Horace Velmont, Cercle de la rue Royale* et s'approcha de la fenêtre entrebâillée. Dehors l'agent de police déambulait. Elle lança l'enveloppe, la confiant au hasard. Peut-être ce chiffon de papier serait-il ramassé, et, comme une lettre égarée, mis à la poste.

Elle n'avait pas accompli cet acte qu'elle en saisit toute l'absurdité. Il était fou de supposer que le message irait à son adresse, et plus fou encore d'espérer que l'homme qu'elle appelait pourrait venir à son secours, *quelle que fût l'heure et quels que fussent les obstacles*.

Une réaction se produisit, d'autant plus vive que l'effort avait été plus rapide et plus brutal. Yvonne chancela, s'appuya contre un fauteuil et se laissa tomber, à bout d'énergie.

Alors le temps s'écoula, le temps morne des soirées d'hiver où les voitures interrompent seules le silence de la rue. La pendule sonnait,

implacable. Dans le demi-sommeil qui l'engourdissait, la jeune femme en comptait les tintements. Elle percevait aussi certains bruits à différents étages de la maison, et savait de la sorte que son mari avait dîné, qu'il montait jusqu'à sa chambre et redescendait dans son cabinet de travail. Mais tout cela lui semblait très vague, et sa torpeur était telle qu'elle ne songeait même pas à s'étendre sur le divan, pour le cas où il entrerait...

Les douze coups de minuit... Puis la demie... Puis une heure... Yvonne ne réfléchissait à rien, attendant les événements qui se préparaient et contre lesquels toute rébellion était inutile. Elle se représentait son fils et elle-même, comme on se représente ces êtres qui ont beaucoup souffert et qui ne souffrent plus, et qui s'enlacent de leurs bras affectueux. Mais un cauchemar la secoua. Voilà que, ces deux êtres, on voulait les arracher l'un à l'autre, et elle avait la sensation affreuse, en son délire, qu'elle pleurait, et qu'elle râlait...

D'un mouvement, elle se dressa. La clef venait de tourner dans la serrure. Attiré par ses cris, le comte allait apparaître. Du regard, Yvonne chercha une arme pour se défendre. Mais la porte fut poussée, et, stupéfaite, comme si le spectacle qui s'offrait à ses yeux lui eût semblé le prodige le plus inexplicable, elle balbutia :

– Vous ! Vous !

Un homme s'avancait vers elle, en habit, son macfarlane et son claque sous le bras, et cet homme jeune, de taille mince, élégant, elle l'avait reconnu, c'était Horace Velmont.

– Vous ! répéta-t-elle.

– Je vous demande pardon, madame, votre lettre ne m'a été remise que tard.

– Est-ce possible ! Est-ce possible que ce soit vous que vous ayez pu !

Il parut très étonné.

– N'avais-je pas promis de me rendre à votre appel ?

– Oui mais...

– Eh bien, me voici, dit-il en souriant.

Il examina les bandes de toile dont Yvonne avait réussi à se délivrer et hocha la tête, tout en continuant son inspection.

– C'est donc là les moyens que l'on emploie ? Le comte d'Origny, n'est-ce pas ? J'ai vu également qu'il vous avait emprisonnée... Mais alors,

le pneumatique ? Ah ! Par cette fenêtre... Quelle imprudence de ne pas l'avoir refermée !

Il poussa les deux battants. Yvonne s'effara.

– Si l'on entendait ?

– Il n'y a personne dans l'hôtel. Je l'ai visité.

– Cependant...

– Votre mari est sorti depuis dix minutes.

– Où est-il ?

– Chez sa mère, la comtesse d'Origny.

– Comment le savez-vous ?

– Oh ! Très simplement. Il a reçu un coup de téléphone lui annonçant que sa mère était malade. Comme je l'avais prévu, puisque c'est moi qui ai téléphoné, le comte est sorti précipitamment, suivi de son domestique. Aussitôt, à l'aide de clefs spéciales, je suis entré.

Il racontait cela le plus naturellement du monde, de même que l'on raconte, dans un salon, une petite anecdote insignifiante. Mais Yvonne demanda, reprise d'une inquiétude soudaine :

– Alors, ce n'est pas vrai... Sa mère n'est pas malade ? En ce cas, mon mari va revenir...

– Certes, le comte s'apercevra qu'on s'est joué de lui, et, d'ici trois quarts d'heure au plus...

– Partons... Je ne veux pas qu'il me retrouve ici... Je rejoins mon fils.

– Un instant....

– Un instant ! Mais vous ne savez donc pas qu'on me l'enlève ? qu'on lui fait du mal, peut-être ?

La figure contractée, les gestes fébriles, elle cherchait à repousser Vermont. Avec beaucoup de douceur, il la contraignit à s'asseoir, et, incliné sur elle, d'attitude respectueuse, il prononça d'un ton grave :

– Écoutez-moi, madame, et ne perdons pas un temps dont chaque minute est précieuse. Tout d'abord, rappelez-vous ceci : Nous nous sommes rencontrés quatre fois, il y a six ans... Et la quatrième fois, dans les salons de cet hôtel, comme je vous parlais avec trop comment dirais-je ? avec trop d'émotion, vous m'avez fait sentir que mes visites vous déplaisaient. Depuis, je ne vous ai pas revue. Et pourtant, malgré tout, votre confiance en moi était telle que vous avez conservé la carte que j'avais mise entre les pages de ce livre, et que, six ans après, c'est moi, et pas un autre, que vous



avez appelé. Cette confiance, je vous la demande encore. Il faut m'obéir aveuglément. De même que je suis venu à travers tous les obstacles, de même je vous sauverai, quelle que soit la situation.

La tranquillité d'Horace Velmont, sa voix impérieuse aux intonations amicales, apaisaient peu à peu la jeune femme. Toute faible encore, elle éprouvait de nouveau, en face de cet homme, une impression de détente et de sécurité.

– N'ayez aucune peur, reprit-il. La comtesse d'Origny habite à l'extrémité du bois de Vincennes. En admettant que votre mari trouve une auto, il est impossible qu'il soit de retour avant trois heures et quart. Or il est deux heures trente-cinq. Je vous jure qu'à trois heures exactement nous partirons et que je vous conduirai vers votre fils. Mais je ne veux pas partir avant de tout savoir.

– Que dois-je faire ? dit-elle.

– Me répondre, et très nettement. Nous avons vingt minutes. C'est assez. Ce n'est pas trop.

– Interrogez-moi.

– Croyez-vous que le comte ait eu des projets criminels ?

– Non.

– Il s'agit donc de votre fils ?

– Oui.

– Il vous l'enlève, n'est-ce pas, parce qu'il veut divorcer et épouser une autre femme, une de vos anciennes amies, que vous avez chassée de votre maison ? Oh ! Je vous en conjure, répondez-moi sans détours. Ce sont là des faits de notoriété publique, et votre hésitation, vos scrupules, tout doit cesser actuellement, puisqu'il s'agit de votre fils. Ainsi donc, votre mari veut épouser une autre femme ?

– Oui.

– Cette femme n'a pas d'argent. De son côté, votre mari, qui s'est ruiné, n'a d'autres ressources que la pension qui lui est servie par sa mère, la comtesse d'Origny, et les revenus de la grosse fortune que votre fils a héritée de deux de vos oncles. C'est cette fortune que votre mari convoite et qu'il s'approprierait plus facilement si l'enfant lui était confié. Un seul moyen le divorce. Je ne me trompe pas ?

– Non.

– Ce qui l'arrêtait jusqu'ici, c'était votre refus ?

– Oui, et celui de ma belle-mère dont les sentiments religieux s’opposent au divorce. La comtesse d’Origny ne céderait que dans le cas...

– Que dans le cas ?

– Où l’on pourrait prouver que ma conduite est indigne.

Velmont haussa les épaules.

– Donc il ne peut rien contre vous ni contre votre fils. Au point de vue légal, comme au point de vue de ses intérêts, il se heurte à un obstacle qui est le plus insurmontable de tous, la vertu d’une honnête femme. Et cependant voilà que, tout d’un coup, il engage la lutte.

– Que voulezvous dire ?

– Je veux dire que, si un homme comme le comte, après tant d’hésitations et malgré tant d’impossibilités, se risque dans une aventure aussi incertaine, c’est qu’il a, ou qu’il croit avoir entre les mains, des armes.

– Quelles armes ?

– Je l’ignore. Mais elles existent... Sans quoi il n’eût pas commencé par prendre votre fils.

Yvonne se désespéra.

– C’est horrible... Est-ce que je sais, moi, ce qu’il a pu faire ! Ce qu’il a pu inventer !

– Cherchez bien... Rappelez vos souvenirs... Tenez, dans ce secrétaire qu’il a fracturé, il n’y avait pas une lettre qu’il fût possible de retourner contre vous ?

– Aucune.

– Et dans les paroles qu’il vous a dites, dans ses menaces, il n’y a rien qui vous permette de deviner ?

– Rien.

– Pourtant, pourtant, répéta Velmont, il doit y avoir quelque chose...

Et il reprit :

– Le comte n’a pas un ami plus intime... auquel il se confie ?

– Non.

– Personne n’est venu le voir hier ?

– Personne.

– Il était seul quand il vous a liée et enfermée ?

– À ce moment, oui.

– Mais après ?

– Après, son domestique l’a rejoint près de la porte, et j’ai entendu qu’ils parlaient d’un ouvrier bijoutier...

– C’est tout ?

– Et d’une chose qui aurait lieu le lendemain, c’est-à-dire aujourd’hui, à midi, parce que la comtesse d’Origny ne pouvait venir auparavant.

Velmont réfléchit.

– Cette conversation a-t-elle un sens qui vous éclaire sur les projets de votre mari ?

– Je n’en vois pas...

– Où sont vos bijoux ?

– Mon mari les a vendus.

– Il ne vous en reste pas un seul ?

– Non.

– Pas même une bague ?

– Non, dit-elle en montrant ses mains, rien que cet anneau.

– Qui est votre anneau de mariage ?

– Qui est... mon anneau...

Elle s’arrêta, interdite. Velmont nota qu’elle rougissait, et il l’entendit balbutier :

– Serait-ce possible ? Mais non... Mais non. Il ignore...

Velmont la pressa de questions aussitôt, et Yvonne se taisait, immobile, le visage anxieux. À la fin, elle répondit, à voix basse :

– Ce n’est pas mon anneau de mariage. Un jour, il y a longtemps, je l’ai fait tomber de la cheminée de ma chambre, où je l’avais mis une minute auparavant, et, malgré toutes mes recherches, je n’ai pu le retrouver. Sans rien dire, j’en ai commandé un autre..., que voici à ma main.

– Le véritable anneau portait la date de votre mariage ?

– Oui 23 octobre.

– Et le second ?

– Celui-ci ne porte aucune date.

Il sentit en elle une légère hésitation et un trouble qu’elle ne cherchait d’ailleurs pas à dissimuler.

– Je vous en supplie, s’écria-t-il, ne me cachez rien... Vous voyez le chemin que nous avons parcouru en quelques minutes, avec un peu de logique et de sang-froid. Continuons, je vous le demande en grâce.

– Êtes-vous sûr, dit-elle, qu’il soit nécessaire ?

– Je suis sûr que le moindre détail a son importance et que nous sommes près d’atteindre le but. Mais il faut se hâter. L’heure est grave.

– Je n’ai rien à cacher, fit-elle en relevant la tête. C’était à l’époque la plus misérable et la plus dangereuse de ma vie. Humiliée chez moi, dans le monde j’étais entourée d’hommages, de tentations, de pièges, comme toute femme qu’on voit abandonnée de son mari. Alors, je me suis souvenue. Avant mon mariage, un homme m’avait aimée, dont j’avais deviné l’amour impossible et qui, depuis, est mort. J’ai fait graver le nom de cet homme, et j’ai porté cet anneau comme on porte un talisman. Il n’y avait pas d’amour en moi puisque j’étais la femme d’un autre. Mais dans le secret de mon cœur, il y eut un souvenir, un rêve meurtri, quelque chose de doux qui me protégeait...

Elle s’était exprimée lentement, sans embarras, et Velmont ne douta pas une seconde qu’elle n’eût dit l’absolue vérité. Comme il se taisait, elle redevint anxieuse et lui demanda :

– Est-ce que vous supposez que mon mari ?

Il lui prit la main, et prononça, tout en examinant l’anneau d’or :

– L’énigme est là. Votre mari, je ne sais comment, connaît la substitution. À midi, sa mère viendra. Devant témoins, il vous obligera d’ôter votre bague, et de la sorte, il pourra, en même temps que l’approbation de sa mère, obtenir le divorce, puisqu’il aura la preuve qu’il cherchait.

– Je suis perdue, gémit-elle, je suis perdue !

– Vous êtes sauvée, au contraire ! Donnez-moi cette bague et tantôt, c’est une autre qu’il trouvera, une autre que je vous ferai parvenir avant midi, et qui portera la date du 23 octobre. Ainsi...

Il s’interrompit brusquement. Tandis qu’il parlait, la main d’Yvonne s’était glacée dans la sienne, et, ayant levé les yeux, il vit que la jeune femme était pâle, affreusement pâle.

– Qu’y a-t-il ? Je vous en prie...

Elle eut un accès de désespoir fou.

– Il y a, il y a que je suis perdue ! Il y a que je ne peux l’ôter, cet anneau ! Il est devenu trop petit ! Comprenez-vous ? Cela n’avait pas d’importance, et je n’y pensais pas... Mais aujourd’hui... Cette preuve... Cette accusation... Ah ! Quelle torture ! Regardez... Il fait partie de mon doigt... Il est incrusté dans ma chair... et je ne peux pas... je ne peux pas.

Elle tirait vainement de toutes ses forces, au risque de se blesser. Mais la chair se gonflait autour de l'anneau, et l'anneau ne bougeait point.

— Ah ! balbutia-t-elle, étreinte par une idée qui la terrifia... Je me souviens, l'autre nuit un cauchemar que j'ai eu... Il me semblait que quelqu'un entrait dans ma chambre et s'emparait de ma main. Et je ne pouvais pas me réveiller... C'était lui ! C'était lui ! Il m'avait endormie, j'en suis sûre... Et il regardait la bague... Et tantôt il me l'arrachera devant sa mère... Ah ! Je comprends tout... Cet ouvrier bijoutier... c'est lui qui me la coupera à même la main... Vous voyez... Je suis perdue...

Elle se cacha la tête et se mit à pleurer. Mais dans le silence, la pendule sonna une fois, et puis une autre fois, et une fois encore. Et Yvonne se redressa d'un bond.

— Le voilà cria-t-elle. Il va venir... Il va venir... Il est trois heures... Allons-nous-en...

— Vous ne partirez pas.

— Mon fils... Je veux le voir, le reprendre...

— Savez-vous seulement où il est ?

— Je veux partir !

— Vous ne partirez pas ! Ce serait de la folie.

Il la saisit aux poignets. Elle voulut se dégager, et Velmont dut apporter une certaine brusquerie pour vaincre sa résistance. À la fin, il réussit à la ramener vers le divan, puis à l'étendre, et, tout de suite sans prêter attention à ses plaintes, il reprit les bandes de toile et lui attacha les bras et les chevilles.

— Oui, disait-il, ce serait de la folie. Qui vous aurait délivrée ? Qui vous aurait ouvert cette porte ? Un complice ? Quel argument contre vous, et comme votre mari s'en servirait auprès de sa mère ! Et puis, à quoi bon ? Vous enfuir, c'est accepter le divorce... et sait-on jamais le dénouement ? Il faut rester ici.

Elle sanglotait.

— J'ai peur... J'ai peur... Cet anneau me brûle... Brisez-le... Brisez-le... Emportez-le... Qu'on ne le retrouve pas !

— Et si l'on ne le retrouve pas à votre doigt, qui l'aurait brisé ? Toujours un complice... Non, il faut affronter la lutte, et vaillamment, puisque je réponds de tout... Croyez en moi... Je réponds de tout... Dussé-je m'attaquer à la comtesse d'Origny et retarder ainsi l'entrevue... Dussé-je

venir moi-même avant midi, c'est l'anneau nuptial que l'on arrachera de votre doigt je vous le jure et votre fils vous sera rendu...

Dominée, soumise, Yvonne, par instinct, s'offrait elle-même aux entraves. Quand il se releva, elle était liée comme auparavant.

Il inspecta la pièce pour s'assurer qu'aucune trace ne demeurerait de son passage. Puis il s'inclina de nouveau sur la jeune femme et murmura :

– Pensez à votre fils, et, quoi qu'il arrive, ne craignez rien... je veille sur vous...

Elle l'entendit ouvrir et refermer la porte du boudoir, puis, quelques minutes après, la porte de la rue.

À trois heures et demie, une automobile s'arrêtait. La porte, en bas, claqua de nouveau, et presque aussitôt Yvonne aperçut son mari qui entrait rapidement, l'air furieux. Il courut vers elle, s'assura qu'elle était toujours attachée, et, s'emparant de sa main, examina la bague. Yvonne s'évanouit...

Elle ne sut pas au juste, en se réveillant, combien de temps elle avait dormi. Mais la clarté du grand jour pénétrait dans le boudoir, et elle constata, au premier mouvement qu'elle fit, que les bandes étaient coupées. Alors elle tourna la tête et vit auprès d'elle son mari qui la regardait.

– Mon fils... mon fils... gémit-elle, je veux mon fils...

Il répliqua, d'une voix dont elle sentit la raillerie :

– Notre fils est en lieu sûr. Et, pour l'instant, il ne s'agit pas de lui, mais de vous. Nous sommes l'un en face de l'autre sans doute pour la dernière fois, et l'explication que nous allons avoir est très grave. Je dois vous avertir qu'elle aura lieu devant ma mère. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

Yvonne s'efforça de cacher son trouble et répondit :

– Aucun.

– Je puis l'appeler ?

– Oui. Laissez-moi, en attendant. Je serai prête quand elle viendra.

– Ma mère est ici.

– Votre mère est ici ? s'écria Yvonne, éperdue et se rappelant la promesse d'Horace Velmont.

– Oui.

– Et c'est maintenant ? C'est tout de suite que vous voulez ?

– Oui.

– Pourquoi ? Pourquoi pas ce soir ? Demain ?

– Aujourd’hui, et maintenant, déclara le comte. Il s’est produit au cours de la nuit un incident assez bizarre et que je ne m’explique pas : on m’a fait venir chez ma mère dans le but évident de m’éloigner d’ici. Cela me détermine à devancer le moment de l’explication. Vous ne désirez pas prendre quelque nourriture auparavant ?

– Non... non...

– Je vais donc chercher ma mère.

Il se dirigea vers la chambre d’Yvonne. Celle-ci jeta un coup d’œil sur la pendule. La pendule marquait dix heures trente-cinq !

– Ah ! fit-elle avec un frisson d’épouvante.

Dix heures trente-cinq ! Horace Velmont ne la sauverait pas, et personne au monde, et rien au monde ne la sauverait, car il n’y avait point de miracle qui pût faire que l’anneau d’or ne fût pas à son doigt.

Le comte revint avec la comtesse d’Origny et la pria de s’asseoir. C’était une femme sèche, anguleuse, qui avait toujours manifesté contre Yvonne des sentiments hostiles. Elle ne salua même pas sa belle-fille, montrant ainsi qu’elle était gagnée à l’accusation.

– Je crois, dit-elle, qu’il est inutile de parler très longuement. En deux mots, mon fils prétend...

– Je ne prétends pas, ma mère, dit le comte, j’affirme. J’affirme sous serment que, il y a trois mois, durant les vacances, le tapissier, en reposant les tapis de ce boudoir et de la chambre, a trouvé, dans une rainure de parquet, l’anneau de mariage que j’avais donné à ma femme. Cet anneau, le voici. La date du 23 octobre est gravée à l’intérieur.

– Alors, dit la comtesse, l’anneau que votre femme porte...

– Cet anneau a été commandé par elle en échange du véritable. Sur mes indications, Bernard, mon domestique, après de longues recherches, a fini par découvrir, aux environs de Paris, où il habite maintenant, le petit bijoutier à qui elle s’était adressée. Cet homme se souvient parfaitement, et il est prêt à en témoigner, que sa cliente ne lui a pas fait inscrire une date, mais un nom. Ce nom, il ne se le rappelle pas, mais peut-être l’ouvrier qui travaillait avec lui, dans son magasin, s’en souviendrait-il. Prévenu par lettre que j’avais besoin de ses services, cet homme a répondu hier qu’il était à ma disposition. Ce matin, dès neuf heures, Bernard allait le chercher. Tous deux attendent dans mon cabinet.

Il se tourna vers sa femme.

– Voulez-vous, de votre plein gré, me donner cet anneau ?

Elle articula :

– Vous savez bien, depuis la nuit où vous avez essayé de le prendre à mon insu, qu’il est impossible de l’ôter de mon doigt.

– En ce cas, puis-je donner l’ordre que cet homme monte ? Il a les instruments nécessaires.

– Oui, dit-elle d’une voix faible.

Elle était résignée. En une sorte de vision elle évoquait l’avenir, le scandale, le divorce prononcé contre elle, l’enfant confié par jugement au père, et elle acceptait cela en pensant qu’elle enlèverait son fils, qu’elle partirait avec lui au bout du monde et qu’ils vivraient tous deux, seuls, heureux...

Sa belle-mère lui dit :

– Vous avez été bien légère, Yvonne.

Yvonne fut sur le point de se confesser à elle et de lui demander sa protection. À quoi bon ? Comment admettre que la comtesse d’Origny pût la croire innocente ? Elle ne répliqua point.

Tout de suite, d’ailleurs, le comte rentrait, suivi de son domestique et d’un homme qui portait une trousse sous le bras.

Et le comte dit à cet homme :

– Vous savez de quoi il s’agit ?

– Oui, fit l’ouvrier. Une bague qui est devenue trop petite et qu’il faut trancher... C’est facile... Un coup de pince...

– Et vous examinerez ensuite, dit le comte, si l’inscription qui est à l’intérieur de cet anneau fut bien gravée par vous.

Yvonne observa la pendule. Il était onze heures moins dix. Il lui sembla entendre quelque part dans l’hôtel un bruit de voix qui disputaient, et, malgré elle, un sursaut d’espoir la secoua. Peut-être Velmont avait-il réussi... Mais, le bruit s’étant renouvelé, elle se rendit compte que des marchands ambulants passaient sous ses fenêtres et s’éloignaient.

C’était fini. Horace Velmont n’avait pas pu la secourir. Et elle comprit que, pour retrouver son enfant, il lui faudrait agir par ses propres forces, car les promesses des autres sont vaines.

Elle eut un mouvement de recul. Elle avait vu sur sa main la main sale de l’ouvrier, et ce contact odieux la révoltait.

L’homme s’excusa avec embarras. Le comte dit à sa femme :



– Il faut pourtant vous décider.

Alors elle tendit sa main fragile et tremblante que l'ouvrier saisit de nouveau, qu'il retourna, et appuya sur la table, la paume découverte. Yvonne sentit le froid de l'acier. Elle souhaita mourir, d'un coup, et, s'attachant aussitôt à cette idée de mort, elle pensa à des poisons qu'elle achèterait et qui l'endormiraient presque à son insu.

L'opération fut rapide. De biais, les petites tenailles d'acier repoussèrent la chair, se firent une place, et mordirent la bague. Un effort brutal la bague se brisa. Il n'y avait plus qu'à écarter les deux extrémités pour la sortir du doigt. C'est ce que fit l'ouvrier.

Le comte s'exclama, triomphant :

– Enfin nous allons savoir... La preuve est là ! Et nous sommes tous témoins...

Il agrippa l'anneau et regarda l'inscription. Un cri de stupeur lui échappa. L'anneau portait la date de son mariage avec Yvonne : « Vingt-trois octobre. »

Nous étions assis sur la terrasse de Monte-Carlo. Son histoire terminée, Lupin alluma une cigarette et lança paisiblement des bouffées vers le ciel bleu.

Je lui dis :

– Eh bien ?

– Eh bien, quoi ?

– Comment, quoi ? Mais la fin de l'aventure...

– La fin de l'aventure ? Mais il n'y en a pas d'autre.

– Voyons vous plaisantez...

– Nullement. Celle-là ne vous suffit pas ? La comtesse est sauvée. Le mari, n'ayant pas la moindre preuve contre elle, est contraint par sa mère à renoncer au divorce et à rendre l'enfant. Voilà tout. Depuis il a quitté sa femme, et celle-ci vit heureuse, avec son fils, un garçon de seize ans.

– Oui... oui... mais la façon dont la comtesse a été sauvée ?

Lupin éclata de rire.

– Mon cher ami...

(Lupin daigne parfois m'appeler de la sorte.)

– Mon cher ami, vous avez peut-être une certaine adresse pour raconter mes exploits, mais fichtre ! Il faut mettre les points sur les i. Je vous jure que la comtesse n'a pas eu besoin d'explication.

– Je n’ai aucun amour-propre, lui répondis-je en riant. Mettez les points sur les i.

Il prit une pièce de cinq francs et referma la main sur elle.

– Qu’y a-t-il dans cette main ?

– Une pièce de cinq francs.

Il ouvrit la main. La pièce de cinq francs n’y était pas.

– Vous voyez comme c’est facile ! Un ouvrier bijoutier coupe avec des tenailles une bague sur laquelle est gravé un nom, mais il en présente une autre sur laquelle est gravée la date du 23 octobre. C’est un simple tour d’escamotage, et j’ai celui-là dans le fond de mon sac, ainsi que beaucoup d’autres. Bigre ! J’ai travaillé six mois avec Pickmann.

– Mais alors...

– Allez-y donc !

– L’ouvrier bijoutier ?

– C’était Horace Velmont !... C’était ce brave Lupin ! En quittant la comtesse à trois heures du matin, j’ai profité des quelques minutes qui me restaient avant l’arrivée du mari pour inspecter son cabinet de travail. Sur la table, j’ai trouvé la lettre que l’ouvrier bijoutier avait écrite. Cette lettre me donnait l’adresse. Moyennant quelques louis j’ai pris la place de l’ouvrier, et je suis venu avec un anneau d’or coupé et gravé d’avance. Passez, muscade. Le comte n’y a vu que du feu.

– Parfait, m’écriai-je.

Et j’ajoutai, un peu ironique à mon tour :

– Mais ne croyez-vous pas que vous-mêmes fûtes quelque peu dupé en l’occurrence ?

– Ah ! Et par qui ?

– Par la comtesse.

– En quoi donc ?

– Dame ! Ce nom inscrit comme un talisman... Ce beau ténébreux qui l’aima et souffrit pour elle... Tout cela me paraît fort invraisemblable, et je me demande si, tout Lupin que vous soyez, vous n’êtes pas tombé au milieu d’un joli roman d’amour bien réel et pas trop innocent.

Lupin me regarda de travers.

– Non, dit-il.

– Comment le savez-vous ?

– Si la comtesse altéra la vérité en me disant qu'elle avait connu cet homme avant son mariage et qu'il était mort, et si elle l'aima dans le secret de son cœur, j'ai du moins la preuve que cet amour fut idéal, et que lui, ne le soupçonna pas.

– Et cette preuve ?

– Elle est inscrite au creux de la bague que j'ai brisée moi-même au doigt de la comtesse et que je porte. La voici. Vous pouvez lire le nom qu'elle avait fait graver.

Il me donna la bague. Je lus « Horace Velmont ».

Il y eut entre Lupin et moi un instant de silence, et, l'ayant observé, je notai sur son visage une certaine émotion, un peu de mélancolie.

Je repris :

– Pourquoi vous êtes-vous résolu à me raconter cette histoire à laquelle vous avez fait souvent allusion devant moi ?

– Pourquoi ?

Il me montra, d'un signe, une femme très belle encore qui passait devant nous, au bras d'un jeune homme.

Elle aperçut Lupin et le salua.

– C'est elle, murmura-t-il, c'est elle avec son fils.

– Elle vous a donc reconnu ?

– Elle me reconnaît toujours, quel que soit mon déguisement.

– Mais, depuis le cambriolage du château de Thibermesnil, la police a identifié les deux noms de Lupin et d'Horace Velmont.

– Oui.

– Elle sait par conséquent qui vous êtes ?

– Oui.

– Et elle vous salue ? m'écriai-je malgré moi.

Il m'empoigna le bras, et, violemment :

– Croyez-vous donc que je sois Lupin pour elle ? Croyez-vous que je sois à ses yeux un cambrioleur, un escroc, un gredin ? Mais je serais le dernier des misérables, j'aurais tué, même, qu'elle me saluerait encore.

– Pourquoi ? Parce qu'elle vous a aimé ?

– Allons donc ! Ce serait une raison de plus, au contraire, pour qu'elle me méprisât.

– Alors ?

– *Je suis l'homme qui lui a rendu son fils !*

### 3

## *Le signe de l'ombre*

### Table des matières

– J’ai reçu votre télégramme, me dit, en entrant chez moi, un monsieur à moustaches grises, vêtu d’une redingote marron, et coiffé d’un chapeau à larges bords. Et me voici. Qu’y a-t-il ?

Si je n’avais pas attendu Arsène Lupin, je ne l’aurais certes pas reconnu sous cet aspect de vieux militaire en retraite.

– Qu’y a-t-il ? répliquai-je. Oh ! Pas grand-chose, une coïncidence assez bizarre. Et comme il vous plaît de démêler les affaires mystérieuses, au moins autant que de les combiner...

– Et alors ?

– Vous êtes bien pressé !

– Excessivement, si l’affaire en question ne vaut pas la peine que je me dérange. Par conséquent, droit au but.

– Droit au but, allons-y ! Et commencez, je vous prie, par jeter un coup d’œil sur ce petit tableau que j’ai découvert, l’autre semaine, dans un magasin poudreux de la rive gauche, et que j’ai acheté pour son cadre Empire, à double palmette car la peinture est abominable.

– Abominable, en effet, dit Lupin, au bout d’un instant, mais le sujet lui-même ne manque pas de saveur... ce coin de vieille cour avec sa rotonde à colonnade grecque, son cadran solaire et son bassin, avec son puits délabré au toit Renaissance, avec ses marches et son banc de pierre, tout cela est pittoresque.

– Et authentique, ajoutai-je. La toile, bonne ou mauvaise, n’a jamais été enlevée de son cadre Empire. D’ailleurs, la date est là... Tenez, dans le bas, à gauche, ces chiffres rouges, 15-4-2, qui signifient évidemment 15 avril 1802.

– En effet... en effet... Mais vous parliez d’une coïncidence, et, jusqu’ici, je ne vois pas...

J'allai prendre dans un coin une longue-vue que j'établis sur son trépied et que je braquai vers la fenêtre ouverte d'une petite chambre située en face de mon appartement, de l'autre côté de la rue. Et je priai Lupin de regarder.

Il se pencha. Le soleil, oblique à cette heure, éclairait la chambre où l'on apercevait des meubles d'acajou très simples, un grand lit d'enfant habillé de rideaux en cretonne.

– Ah ! dit Lupin tout à coup, le même tableau !

– Exactement le même ! affirmai-je. Et la date vous voyez la date en rouge ? 15-4-2.

– Oui, je vois... Et qui demeure dans cette chambre ?

– Une dame ou plutôt une ouvrière, puisqu'elle est obligée de travailler pour vivre... des travaux de couture qui la nourrissent à peine, elle et son enfant.

– Comment s'appelle-t-elle ?

– Louise d'Ernemont. D'après mes renseignements, elle est l'arrière-petite-fille d'un fermier général qui fut guillotiné sous la Terreur.

– Le même jour qu'André Chénier, acheva Lupin. Cet Ernemont, selon les mémoires du temps, passait pour très riche.

Il releva la tête et me demanda :

– L'histoire est intéressante... Pourquoi avez-vous attendu pour me la raconter ?

– Parce que c'est aujourd'hui le 15 avril.

– Eh bien ?

– Eh bien, depuis hier, je sais – un bavardage de concierge – que le 15 avril occupe une place importante dans la vie de Louise d'Ernemont.

– Pas possible !

– Contrairement à ses habitudes, elle qui travaille tous les jours, qui tient en ordre les deux pièces dont se compose son appartement, qui prépare le déjeuner que sa fille prendra au retour de l'école communale... le 15 avril, elle sort avec la petite vers dix heures, et ne rentre qu'à la nuit tombante. Cela, depuis des années, et quel que soit le temps. Avouez que c'est étrange, cette date que je trouve sur un vieux tableau analogue, et qui règle la sortie annuelle de la descendante du fermier général Ernemont.

– Étrange... Vous avez raison... prononça Lupin d'une voix lente. Et l'on ne sait pas où elle va ?

– On l’ignore. Elle ne s’est confiée à personne. D’ailleurs elle parle très peu.

– Vous êtes sûr de vos informations ?

– Tout à fait sûr. Et la preuve qu’elles sont exactes, tenez, la voici.

Une porte s’était ouverte en face, livrant passage à une petite fille de sept à huit ans, qui vint se mettre à la fenêtre. Une dame apparut derrière elle, assez grande, encore jolie, l’air doux et mélancolique. Toutes deux étaient prêtes, habillées de vêtements simples, mais qui dénotaient chez la mère un souci d’élégance.

– Vous voyez, murmurai-je, elles vont sortir.

De fait, après un moment, la mère prit l’enfant par la main, et elles quittèrent la chambre.

Lupin saisit son chapeau.

– Venez-vous ?

Une curiosité trop vive me stimulait pour que je fisse la moindre objection. Je descendis avec Lupin.

En arrivant dans la rue, nous aperçûmes ma voisine qui entrait chez un boulanger. Elle acheta deux petits pains qu’elle plaça dans un menu panier que portait sa fille et qui semblait déjà contenir des provisions. Puis elles se dirigèrent du côté des boulevards extérieurs, qu’elles suivirent jusqu’à la place de l’Étoile. L’avenue Kléber les conduisit à l’entrée de Passy.

Lupin marchait silencieusement, avec une préoccupation visible que je me réjouissais d’avoir provoquée. De temps à autre, une phrase me montrait le fil de ses réflexions, et je pouvais constater que l’énigme demeurerait entière pour lui comme pour moi.

Louise d’Ernemont cependant avait obliqué sur la gauche par la rue Raynouard, vieille rue paisible où Franklin et Balzac vécurent, et qui, bordée d’anciennes maisons et de jardins discrets, vous donne une impression de province. Au pied du coteau qu’elle domine, la Seine coule, et des ruelles descendent vers le fleuve.

C’est l’une de ces ruelles, étroite, tortueuse, déserte, que prit ma voisine. Il y avait d’abord à droite une maison dont la façade donnait sur la rue Raynouard, puis un mur moisi, d’une hauteur peu commune, soutenu de contreforts, hérissé de tessons de bouteilles.

Vers le milieu, une porte basse en forme d’arcade le trouait, devant laquelle Louise d’Ernemont s’arrêta, et qu’elle ouvrit à l’aide d’une clef qui

nous parut énorme. La mère et la fille entrèrent.

– En tout cas, me dit Lupin, elle n’a rien à cacher, car elle ne s’est pas retournée une seule fois...

Il avait à peine achevé cette phrase qu’un bruit de pas retentit derrière nous. C’étaient deux vieux mendiants, un homme et une femme déguenillés, sales, crasseux, couverts de haillons. Ils passèrent sans prêter attention à notre présence. L’homme sortit de sa besace une clef semblable à celle de ma voisine, et l’introduisit dans la serrure. La porte se referma sur eux.

Et tout de suite, au bout de la ruelle, un bruit d’automobile qui s’arrête. Lupin m’entraîna cinquante mètres plus bas, dans un renforcement qui suffisait à nous dissimuler. Et nous vîmes descendre, un petit chien sous le bras, une jeune femme très élégante, parée de bijoux, les yeux trop noirs, les lèvres trop rouges, et les cheveux trop blonds. Devant la porte, même manœuvre, même clef... La demoiselle au petit chien disparut.

– Ça commence à devenir amusant, ricana Lupin. Quel rapport ces gens-là peuvent-ils avoir les uns avec les autres ?

Successivement débouchèrent deux dames âgées, maigres, assez misérables d’aspect, et qui se ressemblaient comme deux sœurs puis un valet de chambre ; puis un caporal d’infanterie ; puis un gros monsieur vêtu d’une jaquette malpropre et rapiécée ; puis une famille d’ouvriers, tous les six pâles, maladifs, l’air de gens qui ne mangent pas à leur faim. Et chacun des nouveaux venus arrivait avec un panier ou un filet rempli de provisions.

– C’est un pique-nique, m’écriai-je.

– De plus en plus étonnant, articula Lupin, et je ne serai tranquille que quand je saurai ce qui se passe derrière ce mur.

L’escalader, c’était impossible. En outre nous vîmes qu’il aboutissait, au bas de la ruelle comme en haut, à deux maisons dont aucune fenêtre ne donnait sur l’enclos.

Nous cherchions vainement un stratagème, quand, tout à coup, la petite porte se rouvrit et livra passage à l’un des enfants de l’ouvrier.

Le gamin monta en courant jusqu’à la rue Raynouard. Quelques minutes après, il rapportait deux bouteilles d’eau, qu’il déposa pour sortir de sa poche la grosse clef.

À ce moment, Lupin m’avait déjà quitté et longeait le mur d’un pas lent comme un promeneur qui flâne. Lorsque l’enfant, après avoir pénétré dans

l'enclos, repoussa la porte, il fit un bond et planta la pointe de son couteau dans la gâche de la serrure. Le pêne n'étant pas engagé, un effort suffit pour que le battant s'entrebâillât.

– Nous y sommes, dit Lupin.

Il passa la tête avec précaution, puis, à ma grande surprise, entra franchement. Mais, ayant suivi son exemple, je pus constater que, à dix mètres en arrière du mur, un massif de lauriers élevait comme un rideau qui nous permettait d'avancer sans être vus.

Lupin se posta au milieu du massif. Je m'approchai et, ainsi que lui, j'écartai les branches d'un arbuste. Le spectacle qui s'offrit alors à mes yeux était si imprévu, que je ne pus retenir une exclamation, tandis que, de son côté, Lupin jurait entre ses dents :

– Crebleu ! Celle-là est drôle !

Nous avions devant nous, dans l'espace restreint qui s'étendait entre les deux maisons sans fenêtres, le même décor que représentait le vieux tableau acheté par moi chez un brocanteur !

Le même décor ! Au fond, contre un second mur, la même rotonde grecque offrait sa colonnade légère. Au centre, les mêmes bancs de pierre dominaient un cercle de quatre marches qui descendaient vers un bassin aux dalles moisis. Sur la gauche, le même puits dressait son toit de fer ouvragé, et tout près, le même cadran solaire montrait la flèche de son style et sa table de marbre.

Le même décor ! Et ce qui ajoutait à l'étrangeté du spectacle, c'était le souvenir, obsédant pour Lupin et pour moi, de cette date du 15 avril, et c'était l'idée que précisément ce jour-là nous étions le 15 avril, et que seize à dix-huit personnes, si différentes d'âge, de condition et de manières, avaient choisi le 15 avril pour se rassembler en ce coin perdu de Paris.

Toutes, à la minute où nous les vîmes, assises par groupes isolés sur les bancs et les marches, elles mangeaient. Non loin de ma voisine et de sa fille, la famille d'ouvriers et le couple de mendiants fusionnaient, tandis que le valet de chambre, le monsieur à la jaquette malpropre, le caporal d'infanterie et les deux sœurs maigres, réunissaient leurs tranches de jambon, leurs boîtes de sardines et leur fromage de gruyère.

Il était alors une heure et demie. Le mendiant sortit sa pipe ainsi que le gros monsieur. Les hommes se mirent à fumer près de la rotonde et les



femmes les rejoignirent. D'ailleurs, tous ces gens avaient l'air de se connaître.

Ils se trouvaient assez loin de nous, de sorte que nous n'entendions pas leurs paroles. Cependant, nous vîmes que la conversation devenait animée. La demoiselle au petit chien surtout, très entourée maintenant, pérorait et faisait de grands gestes qui incitaient le petit chien à des aboiements furieux.

Mais soudain il y eut une exclamation et, aussitôt, des cris de colère, et tous, hommes et femmes, ils s'élancèrent en désordre vers le puits.

Un des gamins de l'ouvrier en surgissait à ce moment, attaché par la ceinture au crochet de fer qui termine la corde, et les trois autres gamins le remontaient en tournant la manivelle.

Plus agile, le caporal se jeta sur lui, et, tout de suite, le valet de chambre et le gros monsieur l'agrippèrent, tandis que les mendiants et les sœurs maigres se battaient avec le ménage ouvrier.

En quelques secondes, il ne restait plus à l'enfant que sa chemise. Maître des vêtements, le valet de chambre se sauva, poursuivi par le caporal qui lui arracha la culotte, laquelle fut reprise au caporal par une des sœurs maigres.

– Ils sont fous ! murmurai-je, absolument ahuri.

– Mais non, mais non, dit Lupin.

– Comment ! Vous y comprenez donc quelque chose ?

À la fin, Louise d'Ernemont qui, après le débat, s'était posée en conciliatrice, réussit à apaiser le tumulte. On s'assit de nouveau, mais il y eut une réaction chez tous ces gens exaspérés, et ils demeurèrent immobiles et taciturnes, comme harassés de fatigue.

Et du temps s'écoula. Impatienté, et commençant à souffrir de la faim, j'allai chercher jusqu'à la rue Raynouard quelques provisions, que nous nous partageâmes tout en surveillant les acteurs de la comédie incompréhensible qui se jouait sous nos yeux. Chaque minute semblait les accabler d'une tristesse croissante, et ils prenaient des attitudes découragées, courbaient le dos de plus en plus et s'absorbaient dans leurs méditations.

– Vont-ils coucher là ? prononçai-je avec ennui.

Mais, vers cinq heures, le gros monsieur à la jaquette malpropre tira sa montre. On l'imita, et tous, leur montre à la main, ils parurent attendre avec

anxiété un événement qui devait avoir pour eux une importance considérable. L'événement ne se produisit pas, car, au bout de quinze à vingt minutes, le gros monsieur eut un geste de désespoir, se leva et mit son chapeau.

Alors des lamentations retentirent. Les deux sours maigres et la femme de l'ouvrier se jetèrent à genoux et firent le signe de la croix. La demoiselle au petit chien et la mendiante s'embrassèrent en sanglotant, et nous surprîmes Louise d'Ernemont qui serrait sa fille contre elle, d'un mouvement triste.

– Allons-nous-en, dit Lupin.

– Vous croyez que la séance est finie ?

– Oui, et nous n'avons que le temps de filer.

Nous partîmes sans encombre. Au haut de la rue Raynouard, Lupin tourna sur sa gauche et, me laissant dehors, entra dans la première maison, celle qui dominait l'enclos.

Après avoir conversé quelques instants avec le concierge, il me rejoignit et nous arrê tâmes une automobile.

– Rue de Turin, 34, dit-il au chauffeur.

Au 34 de cette rue, le rez-de-chaussée était occupé par une étude de notaire et, presque aussitôt, nous fûmes introduits dans le cabinet de M<sup>e</sup> Valandier, homme d'un certain âge, affable et souriant.

Lupin se présenta sous le nom du capitaine en retraite Janniot. Il voulait se faire bâtir une maison selon ses goûts, et on lui avait parlé d'un terrain sis auprès de la rue Raynouard.

– Mais ce terrain n'est pas à vendre ! s'écria M<sup>e</sup> Valandier.

– Ah ! on m'avait dit...

– Nullement... nullement...

Le notaire se leva et prit dans une armoire un objet qu'il nous montra. Je fus confondu. C'était le même tableau que j'avais acheté, le même tableau qui se trouvait chez Louise d'Ernemont.

– Il s'agit du terrain que représente cette toile, le d'Ernemont comme on l'appelle ?

– Précisément.

– Eh bien, reprit le notaire, ce clos faisait partie d'un grand jardin que possédait le fermier général d'Ernemont, exécuté sous la Terreur. Tout ce

qui pouvait être vendu, les héritiers le vendirent peu à peu. Mais ce dernier morceau est resté et restera dans l'indivision..., à moins que...

Le notaire se mit à rire.

– À moins que ? interrogea Lupin.

– Oh ! C'est toute une histoire, assez curieuse d'ailleurs, et dont je m'amuse quelquefois à parcourir le dossier volumineux.

– Est-il indiscret ?

– Pas du tout, déclara M<sup>e</sup> Valandier qui semblait ravi, au contraire, de placer son récit.

Et sans se faire prier, il commença.

« Dès le début de la Révolution, Louis-Agrippa d'Ernemont, sous prétexte de rejoindre sa femme qui vivait à Genève avec leur fille Pauline, ferma son hôtel du faubourg Saint-Germain, congédia ses domestiques, et vint s'installer, ainsi que son fils Charles, dans sa petite maison de Passy où personne ne le connaissait, qu'une vieille servante dévouée. Il y resta caché durant trois ans, et il pouvait espérer que sa retraite ne serait pas découverte lorsqu'un jour, après déjeuner, comme il faisait sa sieste, la vieille servante entra précipitamment dans sa chambre. Elle avait aperçu au bout de la rue une patrouille d'hommes armés qui semblait se diriger vers la maison. Louis d'Ernemont s'apprêta vivement, et, à l'instant où les hommes frappaient, disparut par la porte qui donnait sur le jardin, en criant à son fils d'une voix effacée : « Retiens-les... cinq minutes seulement.

« Voulait-il s'enfuir ? Trouva-t-il gardées les issues du jardin ? Sept ou huit minutes plus tard, il revenait, répondait très calmement aux questions, et ne faisait aucune difficulté pour suivre les hommes. Son fils Charles, bien qu'il n'eût que dix-huit ans, fut également emmené. »

– Cela se passait ? demanda Lupin.

– Cela se passait le 26 germinal an II, c'est-à-dire le...

M<sup>e</sup> Valandier s'interrompit, les yeux tournés vers le calendrier qui pendait au mur, et il s'écria :

– Mais c'est justement aujourd'hui. Nous sommes le 15 avril, jour anniversaire de l'arrestation du fermier général.

– Coïncidence bizarre, dit Lupin. Et cette arrestation eut, sans doute, étant donné l'époque, des suites graves ?

– Oh ! fort graves, dit le notaire en riant. Trois mois après, au début de Thermidor, le fermier général montait sur l'échafaud. On oublia son fils Charles en prison, et leurs biens furent confisqués.

– Des biens immenses, n'est-ce pas ? fit Lupin.

– Eh voilà ! Voilà précisément où les choses se compliquent. Ces biens qui, en effet, étaient immenses, demeurèrent introuvables. On constata que l'hôtel du faubourg Saint-Germain avait été, avant la Révolution, vendu à un Anglais, ainsi que tous les châteaux et terres de province, ainsi que tous les bijoux, valeurs et collections du fermier général. La Convention, puis le Directoire, ordonnèrent des enquêtes minutieuses. Elles n'aboutirent à aucun résultat.

– Il restait tout au moins, dit Lupin, la maison de Passy.

– La maison de Passy fut achetée à vil prix par le délégué même de la Commune qui avait arrêté d'Ernemont, le citoyen Broquet. Le citoyen Broquet s'y enferma, barricada les portes, fortifia les murs, et lorsque Charles d'Ernemont, enfin libéré, se présenta, il le reçut à coups de fusil. Charles intenta des procès, les perdit, promit de grosses sommes. Le citoyen Broquet fut intraitable. Il avait acheté la maison, il la garda, et il l'eût gardée jusqu'à sa mort, si Charles n'avait obtenu l'appui de Bonaparte. Le 12 février 1803, le citoyen Broquet vida les lieux, mais la joie de Charles fut si grande, et sans doute son cerveau avait été bouleversé si violemment par toutes ces épreuves, que, en arrivant au seuil de la maison enfin reconquise, avant même d'ouvrir la porte, il se mit à danser et à chanter. Il était fou !

– Bigre ! murmura Lupin. Et que devint-il ?

– Sa mère, et sa sœur Pauline (laquelle avait fini par se marier à Genève avec un de ses cousins) étant mortes toutes deux, la vieille servante prit soin de lui, et ils vécurent ensemble dans la maison de Passy. Des années se passèrent sans événement notable, mais soudain, en 1812, un coup de théâtre. À son lit de mort, devant deux témoins qu'elle appela, la vieille servante fit d'étranges révélations. Elle déclara que, au début de la Révolution, le fermier général avait transporté dans sa maison de Passy des sacs remplis d'or et d'argent, et que ces sacs avaient disparu quelques jours avant l'arrestation. D'après des confidences antérieures de Charles d'Ernemont, qui les tenait de son père, les trésors se trouvaient cachés dans le jardin, entre la rotonde, le cadran solaire et le puits. Comme preuve elle

montra trois tableaux, ou plutôt, car ils n'étaient pas encadrés, trois toiles que le fermier général avait peintes durant sa captivité et qu'il avait réussi à lui faire passer avec l'ordre de les remettre à sa femme, à son fils et à sa fille. Tentés par l'appât des richesses, Charles et la vieille bonne avaient gardé le silence. Puis étaient venus les procès, la conquête de la maison, la folie de Charles, les recherches personnelles et inutiles de la servante, et les trésors étaient toujours là.

– Et ils y sont encore, ricana Lupin.

– Et ils y sont toujours, s'écria M<sup>e</sup> Valandier à moins... à moins que le citoyen Broquet, qui sans doute avait flairé quelque chose, ne les ait dénichés. Hypothèse peu probable, car le citoyen Broquet mourut dans la misère.

– Alors ?

– Alors on chercha. Les enfants de Pauline, la sœur, accoururent de Genève. On découvrit que Charles s'était marié clandestinement et qu'il avait des fils. Tous ces héritiers se mirent à la besogne.

– Mais Charles ?

– Charles vivait dans la retraite la plus absolue. Il ne quittait pas sa chambre.

– Jamais ?

– Si, et c'est là vraiment ce qu'il y a d'extraordinaire, de prodigieux dans l'aventure. Une fois l'an, Charles d'Ernemont, mû par une sorte de volonté inconsciente, descendait, suivait exactement le chemin que son père avait suivi, traversait le jardin, et s'asseyait tantôt sur les marches de la rotonde, dont vous voyez ici le dessin, tantôt sur la margelle de ce puits. À cinq heures vingt-sept minutes, il se levait et rentrait, et, jusqu'à sa mort, survenue en 1820, il ne manqua pas une seule fois cet incompréhensible pèlerinage. Or ce jour-là, c'était le 15 avril, jour de l'anniversaire de l'arrestation.

M<sup>e</sup> Valandier ne souriait plus, troublé lui-même par la déconcertante histoire qu'il nous racontait.

Après un instant de réflexion, Lupin demanda :

– Et depuis la mort de Charles ?

– Depuis cette époque, reprit le notaire avec une certaine solennité, depuis bientôt cent ans, les héritiers de Charles et de Pauline d'Ernemont

continuent le pèlerinage du 15 avril. Les premières années, des fouilles minutieuses furent pratiquées. Pas un pouce du jardin que l'on ne scrutât, pas une motte de terre que l'on ne retournât. Maintenant, c'est fini. À peine si l'on cherche. À peine si, de temps à autre, sans motif, on soulève une pierre ou l'on explore le puits. Non, ils s'assoient sur les marches de la rotonde comme le pauvre fou, et comme lui attendent. Et, voyez-vous, c'est la tristesse de leur destinée. Depuis cent ans, tous ceux qui se sont succédé, les fils après les pères, tous, ils ont perdu, comment dirais-je ? Le ressort de la vie. Ils n'ont plus de courage, plus d'initiative. Ils attendent, ils attendent le 15 avril, et lorsque le 15 avril est arrivé, ils attendent qu'un miracle se produise. Tous, la misère a fini par les vaincre. Mes prédécesseurs et moi, peu à peu, nous avons vendu, d'abord la maison pour en construire une autre de rapport plus fructueux, ensuite des parcelles du jardin, et d'autres parcelles. Mais, ce coin-là, ils aimeraient mieux mourir que de l'aliéner. Là-dessus tout le monde est d'accord, aussi bien Louise d'Ernemont, l'héritière directe de Pauline, que les mendiants, les ouvriers, le valet de chambre, la danseuse de cirque, *etc.* qui représentent ce malheureux Charles.

Un nouveau silence, et Lupin reprit :

– Votre opinion, Maître Valandier ?

– Mon opinion est qu'il n'y a rien. Quel crédit accorder aux dires d'une vieille bonne, affaiblie par l'âge ? Quelle importance attacher aux lubies d'un fou ? En outre, si le fermier général avait réalisé sa fortune, ne croyez-vous point que cette fortune se serait trouvée ? Dans un espace restreint comme celui-là, on cache un papier, un joyau, non pas des trésors.

– Cependant, les tableaux ?

– Oui, évidemment. Mais tout de même, est-ce une preuve suffisante ?

Lupin se pencha sur celui que le notaire avait tiré de l'armoire, et après l'avoir examiné longuement :

– Vous avez parlé de trois tableaux ?

– Oui ; l'un, que voici, fut remis à mon prédécesseur par les héritiers de Charles. Louise d'Ernemont en possède un autre. Quant au troisième, on ne sait ce qu'il est devenu.

Lupin me regarda et continua :

– Et chacun d'eux portait la même date ?

– Oui, inscrite par Charles d'Ernemont lorsqu'il les fit encadrer peu de temps avant sa mort... La même date, 15-4-2, c'est-à-dire le 15 avril an II,

selon le calendrier révolutionnaire, puisque l'arrestation eut lieu en avril 1794.

– Ah ! bien, parfait, dit Lupin le chiffre 2 signifie...

Il demeura pensif durant quelques instants et reprit :

– Encore une question, voulezvous ? Personne ne s'est jamais offert pour résoudre ce problème ?

M<sup>e</sup> Valendier leva les bras.

– Que dites-vous là s'écria-t-il. Mais ce fut la plaie de l'étude. De 1820 à 1843, un de mes prédécesseurs, M<sup>e</sup> Turbon, a été convoqué dix-huit fois à Passy par le groupe des héritiers auxquels des imposteurs, des tireurs de cartes, des illuminés avaient promis de découvrir les trésors du fermier général. À la fin, une règle fut établie : toute personne étrangère qui voulait opérer des recherches devait, au préalable, déposer une certaine somme.

– Quelle somme ?

– Cinq mille francs. En cas de réussite, le tiers des trésors revient à l'individu. En cas d'insuccès, le dépôt reste acquis aux héritiers. Comme ça, je suis tranquille.

– Voici les cinq mille francs.

Le notaire sursauta.

– Hein ! Que dites-vous ?

– Je dis, répéta Lupin en sortant cinq billets de sa poche, et en les étalant sur la table avec le plus grand calme, je dis que voici le dépôt de cinq mille francs. Veuillez m'en donner reçu, et convoquer tous les héritiers d'Ernemont pour le 15 avril de l'année prochaine, à Passy.

Le notaire n'en revenait pas. Moi-même, quoique Lupin m'eût habitué à ces coups de théâtre, j'étais fort surpris.

– C'est sérieux ? articula M<sup>e</sup> Valandier.

– Absolument sérieux.

– Pourtant je ne vous ai pas caché mon opinion. Toutes ces histoires invraisemblables ne reposent sur aucune preuve.

– Je ne suis pas de votre avis, déclara Lupin.

Le notaire le regarda comme on regarde un monsieur dont la raison n'est pas très saine. Puis, se décidant, il prit la plume et libella, sur papier timbré, un contrat qui mentionnait le dépôt du capitaine en retraite Janniot, et lui garantissait un tiers des sommes par lui découvertes.

– Si vous changez d’avis, ajouta-t-il, je vous prie de m’en avertir huit jours d’avance. Je ne préviendrai la famille d’Ernemont qu’au dernier moment, afin de ne pas donner à ces pauvres gens un espoir trop long.

– Vous pouvez les prévenir dès aujourd’hui, Maître Valandier. Ils passeront, de la sorte, une année meilleure.

On se quitta. Aussitôt dans la rue, je m’écriai :

– Vous savez donc quelque chose ?

– Moi ? répondit Lupin, rien du tout. Et c’est là, précisément, ce qui m’amuse.

– Mais il y a cent ans que l’on cherche !

– Il s’agit moins de chercher que de réfléchir. Or j’ai trois cent soixante-cinq jours pour réfléchir. C’est trop, et je risque d’oublier cette affaire, si intéressante qu’elle soit. Cher ami, vous aurez l’obligeance de me la rappeler, n’est-ce pas ?

Je la lui rappelai à diverses reprises pendant les mois qui suivirent, sans que, d’ailleurs, il parût y attacher beaucoup d’importance. Puis il y eut toute une période durant laquelle je n’eus pas l’occasion de le voir. C’était l’époque, je le sus depuis, du voyage qu’il fit en Arménie, et de la lutte effroyable qu’il entreprit contre le Sultan rouge, lutte qui se termina par l’effondrement du despote.

Je lui écrivais toutefois à l’adresse qu’il m’avait donnée, et je pus ainsi lui communiquer que certains renseignements obtenus de droite et de gauche sur ma voisine, Louise d’Ernemont, m’avaient révélé l’amour qu’elle avait eu, quelques années auparavant, pour un jeune homme très riche, qui l’aimait encore, mais qui, contraint par sa famille, avait dû l’abandonner, ainsi que le désespoir de la jeune femme, la vie courageuse qu’elle menait avec sa fille.

Lupin ne répondit à aucune de mes lettres. Les recevait-il ? La date approchait cependant, et je n’étais pas sans me demander si ses nombreuses entreprises ne l’empêcheraient pas de venir au rendez-vous fixé.

De fait, le matin du 15 avril arriva, et j’avais fini de déjeuner que Lupin n’était pas encore là. À midi un quart, je m’en allai et me fis conduire à Passy.

Tout de suite, dans la ruelle, j’avisai les quatre gamins de l’ouvrier qui stationnaient devant la porte. Averti par eux, M<sup>e</sup> Valandier accourut à ma



rencontre.

– Eh bien, le capitaine Janniot ? s’écria-t-il.

– Il n’est pas ici ?

– Non, et je vous prie de croire qu’on l’attend avec impatience.

Les groupes, en effet, se pressaient autour du notaire, et tous ces visages, que je reconnus, n’avaient plus leur expression morne et découragée de l’année précédente.

– Ils espèrent, me dit M<sup>e</sup> Valandier, et c’est ma faute. Que voulezvous... Votre ami m’a laissé un tel souvenir que j’ai parlé à ces braves gens avec une confiance que je n’éprouve pas. Mais, tout de même, c’est un drôle de type que ce capitaine Janniot...

Il m’interrogea, et je lui donnai, sur le capitaine, des indications quelque peu fantaisistes que les héritiers écoutaient en hochant la tête.

Louise d’Ernemont murmura :

– Et s’il ne vient pas ?

– Nous aurons toujours les cinq mille francs à nous partager, dit le mendiant.

N’importe ! La parole de Louise d’Ernemont avait jeté un froid. Les visages se renfrognèrent, et je sentis comme une atmosphère d’angoisse qui pesait sur nous.

À une heure et demie, les deux sœurs maigres s’assirent, prises de défaillance. Puis le gros monsieur à la jaquette malpropre eut une révolte subite contre le notaire.

– Parfaitement, Maître Valandier, vous êtes responsable... Vous auriez dû amener le capitaine de gré ou de force... Un farceur, évidemment.

Il me regarda d’un œil mauvais et le valet de chambre, de son côté, maugréa des injures à mon adresse.

Mais l’aîné des gamins surgit à la porte en criant :

– Voilà quelqu’un ! Une motocyclette !

Le bruit d’un moteur grondait par-delà le mur. Au risque de se rompre les os, un homme à motocyclette dégringolait la ruelle. Brusquement, devant la porte, il bloqua ses freins et sauta de machine.

Sous la couche de poussière qui le recouvrait comme d’une enveloppe, on pouvait voir que ses vêtements gros bleu, que son pantalon au pli bien

formé, n'étaient point ceux d'un touriste, pas plus que son chapeau de feutre noir ni que ses bottines vernies.

Mais ce n'est pas le capitaine Janniot, clama le notaire qui hésitait à le reconnaître.

– Si, affirma Lupin en nous tendant la main, c'est le capitaine Janniot, seulement j'ai fait couper ma moustache... Maître Valandier, voici le reçu que vous avez signé.

Il saisit un des gamins par le bras et lui dit :

– Cours à la station de voitures et ramène une automobile jusqu'à la rue Raynouard. Galope, j'ai un rendez-vous urgent à deux heures et quart.

Il y eut des gestes de protestation. Le capitaine Janniot tira sa montre.

– Eh quoi ! Il n'est que deux heures moins douze. J'ai quinze bonnes minutes. Mais pour Dieu que je suis fatigué ! Et surtout comme j'ai faim !

En hâte le caporal lui tendit son pain de munition qu'il mordit à pleines dents, et s'étant assis, il prononça :

– Vous m'excuserez. Le rapide de Marseille a déraillé entre Dijon et Laroche. Il y a une quinzaine de morts, et des blessés que j'ai dû secourir. Alors, dans le fourgon des bagages, j'ai trouvé cette motocyclette... Maître Valandier, vous aurez l'obligeance de la faire remettre à qui de droit. L'étiquette est encore attachée au guidon. Ah ! Te voici de retour, gamin. L'auto est là ? Au coin de la rue Raynouard ? À merveille.

Il consulta sa montre.

– Eh ! Eh ! Pas de temps à perdre.

Je le regardais avec une curiosité ardente. Mais quelle devait être l'émotion des héritiers d'Ernemont ! Certes, ils n'avaient pas, dans le capitaine Janniot, la foi que j'avais en Lupin. Cependant leurs figures étaient blêmes et crispées.

Lentement le capitaine Janniot se dirigea vers la gauche et s'approcha du cadran solaire. Le piédestal en était formé par un homme au torse puissant, qui portait, sur les épaules, une table de marbre dont le temps avait tellement usé la surface qu'on distinguait à peine les lignes des heures gravées. Au-dessus un Amour, aux ailes déployées, tenait une longue flèche qui servait d'aiguille.

Le capitaine resta penché environ une minute, les yeux attentifs.

Puis il demanda :

– Un couteau, s'il vous plaît ?

Deux heures sonnèrent quelque part. À cet instant précis, sur le cadran illuminé de soleil, l'ombre de la flèche se profilait suivant une cassure du marbre qui coupait le disque à peu près par le milieu.

Le capitaine saisit le couteau qu'on lui tendait. Il l'ouvrit. Et à l'aide de la pointe, très doucement, il commença à gratter le mélange de terre, de mousse et de lichen qui remplissait l'étroite cassure.

Tout de suite, à dix centimètres du bord, il s'arrêta, comme si son couteau eût rencontré un obstacle, enfonça l'index et le pouce, et retira un menu objet qu'il frotta entre les paumes de ses mains et offrit ensuite au notaire.

– Tenez, Maître Valandier, voici toujours quelque chose.

C'était un diamant énorme, de la grosseur d'une noisette, et taillé de façon admirable.

Le capitaine se remit à la besogne. Presque aussitôt, nouvelle halte. Un second diamant, superbe et limpide comme le premier, apparut.

Et puis il en vint un troisième, et un quatrième.

Une minute après, tout en suivant d'un bord à l'autre la fissure, et sans creuser certes à plus d'un centimètre et demi de profondeur, le capitaine avait retiré dix-huit diamants de la même grosseur.

Durant cette minute il n'y eut pas, autour du cadran solaire, un seul cri, pas un seul geste. Une sorte de stupeur anéantissait les héritiers. Puis le gros monsieur murmura :

– Crénom de crénom !

Et le caporal gémit :

– Ah ! Mon capitaine... Mon capitaine...

Les deux sœurs tombèrent évanouies. La demoiselle au petit chien se mit à genoux et pria, tandis que le domestique titubant, l'air d'un homme ivre, se tenait la tête à deux mains, et que Louise d'Ernemont pleurait.

Lorsque le calme fut rétabli et qu'on voulut remercier le capitaine Janniot, on s'aperçut qu'il était parti.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs années que l'occasion se présenta, pour moi, d'interroger Lupin au sujet de cette affaire. En veine de confidences, il me répondit :

– L'affaire des dix-huit diamants ? Mon Dieu, quand je songe que trois ou quatre générations de mes semblables en ont cherché la solution !

– Et les dix-huit diamants étaient là, sous un peu de poussière !

– Mais comment avez-vous deviné ?

– Je n’ai pas deviné. J’ai réfléchi. Ai-je eu même besoin de réfléchir ? Dès le début, je fus frappé par ce fait que toute l’aventure était dominée par une question primordiale : la question de temps. Lorsqu’il avait encore sa raison, Charles d’Ernemont inscrivait une date sur les trois tableaux. Plus tard, dans les ténèbres où il se débattait, une petite lueur d’intelligence le conduisait chaque année au centre du vieux jardin, et la même lueur l’en éloignait chaque année, au même instant, c’est-à-dire à cinq heures vingt-sept minutes. Qu’est-ce qui réglait de la sorte le mécanisme déréglé de ce cerveau ? Quelle force supérieure mettait en mouvement le pauvre fou ? Sans aucun doute, la notion instinctive du Temps que représentait, sur les tableaux du fermier général, le cadran solaire. C’était la révolution annuelle de la terre autour du soleil qui ramenait à date fixe Charles d’Ernemont dans le jardin de Passy. Et c’était la révolution diurne qui l’en chassait à heure fixe, c’est-à-dire à l’heure, probablement, où le soleil, caché par des obstacles différents de ceux d’aujourd’hui, n’éclairait plus le jardin de Passy. Or tout cela, le cadran solaire en était le symbole même. Et c’est pourquoi, tout de suite, je sus où il fallait chercher.

– Mais l’heure de la recherche, comme l’avez-vous établie ?

– Tout simplement d’après les tableaux. Un homme vivant à cette époque, comme Charles d’Ernemont, eût inscrit 26 germinal an II, ou 15 avril 1794, mais non 15 avril an II. Je suis stupéfait que personne n’y ait songé.

– Le chiffre 2 signifiait donc deux heures ?

– Évidemment. Et voici ce qui dut se passer. Le fermier général commença par convertir sa fortune en bonnes espèces d’or et d’argent. Puis, par surcroît de précaution, avec cet or et cet argent, il acheta dix-huit diamants merveilleux. Surpris par l’arrivée de la patrouille, il s’enfuit dans le jardin. Où cacher les diamants ? Le hasard fit que ses yeux tombèrent sur le cadran. Il était deux heures. L’ombre de la flèche suivait alors la cassure du marbre. Il obéit à ce signe de l’ombre, enfouit dans la poussière les dix-huit diamants, et revint très calmement se livrer aux soldats.

– Mais l’ombre de la flèche se rencontre tous les jours à deux heures avec la cassure du marbre, et non pas seulement le 15 avril.

– Vous oubliez, mon cher ami, qu’il s’agit d’un fou et que, lui, n’a retenu que cette date, le 15 avril.

– Soit, mais vous, du moment que vous aviez déchiffré l'énigme, il vous était facile, depuis un an, de vous introduire dans l'enclos et de dérober les diamants.

– Très facile, et je n'eusse certes pas hésité, si j'avais eu affaire à d'autres gens. Mais vrai, ces malheureux m'ont fait pitié. Et puis, vous connaissez cet idiot de Lupin : l'idée d'apparaître tout d'un coup en génie bienfaisant et d'épater son semblable, lui ferait commettre toutes les bêtises.

– Bah ! m'écriai-je, la bêtise n'est pas si grande. Six beaux diamants ! Voilà un contrat que les héritiers d'Ernemont ont dû remplir avec joie.

Lupin me regarda et, soudain, éclatant de rire :

– Vous ne savez donc pas ? Ah ! Celle-là est bien bonne... La joie des héritiers d'Ernemont... Mais, mon cher ami, le lendemain ce brave capitaine Janniot avait autant d'ennemis mortels ! Le lendemain les deux sœurs maigres et le gros monsieur organisaient la résistance. Le contrat ? Aucune valeur, puisque, et c'était facile à le prouver, il n'y avait point de capitaine Janniot. « Le capitaine Janniot ! D'où sort cet aventurier ? Qu'il nous attaque et l'on verra ! »

– Louise d'Ernemont, elle-même ?

– Non, Louise d'Ernemont protesta contre cette infamie. Mais que pouvait-elle ? D'ailleurs, devenue riche, elle retrouva son fiancé. Je n'entendis plus parler d'elle.

– Et alors ?

– Et alors, mon cher ami, pris au piège, légalement impuissant, j'ai dû transiger et accepter pour ma part un modeste diamant, le plus petit et le moins beau. Allez donc vous mettre en quatre pour rendre service à votre prochain !

Et Lupin bougonna entre ses dents :

– Ah ! La reconnaissance, quelle fumisterie ! Heureusement que les honnêtes gens ont pour eux leur conscience, et la satisfaction du devoir accompli.

## 4

### *Le piège infernal*

#### Table des matières

Après la course, un flot de personnes qui s'écoulait vers la sortie de la tribune ayant passé contre lui, Nicolas Dugrival porta vivement la main à la poche intérieure de son veston. Sa femme lui dit :

– Qu'est-ce que tu as ?

– Je suis toujours inquiet... avec cet argent ! J'ai peur d'un mauvais coup.

Elle murmura :

– Aussi je ne te comprends pas. Est-ce qu'on garde sur soi une pareille somme ! Toute notre fortune... Nous avons eu pourtant assez de mal à la gagner.

– Bah ! dit-il, est-ce qu'on sait qu'elle est là, dans ce portefeuille ?

– Mais si, mais si, bougonna-t-elle. Tiens, le petit domestique que nous avons renvoyé la semaine dernière le savait parfaitement. N'est-ce pas, Gabriel ?

– Oui, ma tante, fit un jeune homme qui se tenait à ses côtés.

Les époux Dugrival et leur neveu Gabriel étaient très connus sur les hippodromes, où les habitués les voyaient presque chaque jour. Dugrival, gros homme au teint rouge, l'aspect d'un bon vivant ; sa femme, lourde également, le masque vulgaire, toujours vêtue d'une robe de soie prune dont l'usure était trop visible ; le neveu, tout jeune, mince, la figure pâle, les yeux noirs, les cheveux blonds et un peu bouclés.

En général, le ménage restait assis pendant toute la réunion. C'était Gabriel qui jouait pour son oncle, surveillant les chevaux au paddock, recueillant des tuyaux de droite et de gauche parmi les groupes des jockeys et des lads, faisant la navette entre les tribunes et le pari mutuel.

La chance, ce jour-là, leur fut favorable, car, trois fois, les voisins de Dugrival virent le jeune homme qui lui rapportait de l'argent.

La cinquième course se terminait. Dugrival alluma un cigare. À ce moment, un monsieur sanglé dans une jaquette marron, et dont le visage se terminait par une barbiche grisonnante, s'approcha de lui et demanda d'un ton de confiance :

– Ce n'est pas à vous, monsieur, qu'on aurait volé ceci ?

Il exhibait en même temps une montre en or, munie de sa chaîne.

Dugrival sursauta.

– Mais oui... mais oui... c'est à moi... Tenez, mes initiales sont gravées N. D... Nicolas Dugrival.

Et aussitôt il plaqua la main sur la poche de son veston avec un geste d'effroi. Le portefeuille s'y trouvait encore.

– Ah ! fit-il bouleversé, j'ai eu de la chance... Mais tout de même, comment a-t-on pu ?... Connaît-on le coquin ?

– Oui, nous le tenons, il est au poste. Veuillez avoir l'obligeance de me suivre, nous allons éclaircir cette affaire.

– À qui ai-je l'honneur ?...

– M. Delangle, inspecteur de la Sûreté. J'ai déjà prévenu M. Marquenne, l'officier de paix. Nicolas Dugrival sortit avec l'inspecteur, et tous deux, contournant les tribunes, se dirigèrent vers le commissariat. Ils en étaient à une cinquantaine de pas, quand l'inspecteur fut abordé par quelqu'un qui lui dit en hâte :

– Le type à la montre a bavardé, nous sommes sur la piste de toute une bande. M. Marquenne vous prie d'aller l'attendre au pari mutuel et de surveiller les alentours de la quatrième baraque.

Il y avait foule devant le pari mutuel, et l'inspecteur Delangle maugréa :

– C'est idiot, ce rendez-vous... Et puis qui dois-je surveiller ? M. Marquenne n'en fait jamais d'autres...

Il écarta des gens qui le pressaient de trop près.

– Fichtre ! Il faut jouer des coudes et tenir son porte-monnaie. C'est comme cela que vous avez été pincé, monsieur Dugrival.

– Je ne m'explique pas...

– Oh ! Si vous saviez comment ces messieurs opèrent... On n'y voit que du feu. L'un vous marche sur le pied, l'autre vous éborgne avec sa canne, et le troisième vous subtilise votre portefeuille. En trois gestes, c'est fini... Moi qui vous parle, j'y ai été pris.

Il s'interrompit, et, d'un air furieux :

– Mais sacré non, nous n’allons pas moisir ici ! Quelle cohue... Ce n’est pas supportable... Ah ! M. Marquenne, là-bas, qui nous fait signe... Un moment, je vous prie... et surtout ne bougez pas.

À coups d’épaule, il se fraya un passage dans la foule.

Nicolas Dugrival le suivit un instant des yeux. L’ayant perdu de vue, il se tint un peu à l’écart pour n’être point bousculé.

Quelques minutes s’écoulèrent. La sixième course allait commencer, lorsque Dugrival aperçut sa femme et son neveu qui le cherchaient. Il leur expliqua que l’inspecteur Delangle se concertait avec l’officier de paix. Tu as toujours ton argent ? lui demanda sa femme.

– Parbleu répondit-il, je te jure que l’inspecteur et moi, nous ne nous laissons pas serrer de trop près.

Il tâta son veston, étouffa un cri, enfonça la main dans sa poche, et se mit à bredouiller des syllabes confuses, tandis que Mme Dugrival, épouvantée, bégayait :

– Quoi ! Qu’est-ce qu’il y a ?

– Volé, gémit-il, le portefeuille... les cinquante billets...

– Pas vrai ! s’exclamat-elle, pas vrai !

– Si, l’inspecteur, un escroc c’est lui...

Elle poussa de véritables hurlements.

– Au voleur ! On a volé mon mari ! Cinquante mille francs, nous sommes perdus... Au voleur !

Très vite, ils furent entourés d’agents et conduits au commissariat. Dugrival se laissait faire, absolument ahuri. Sa femme continuait à vociférer, accumulant des explications, poursuivant d’invectives le faux inspecteur.

– Qu’on le cherche ! Qu’on le trouve ! Une jaquette marron la barbe en pointe... Ah ! Le misérable, ce qu’il nous a roulés... Cinquante mille francs... Mais..., mais... Qu’est-ce que tu fais, Dugrival ?

D’un bond elle se jeta sur son mari. Trop tard... Il avait appliqué contre sa tempe le canon d’un revolver. Une détonation retentit. Dugrival tomba. Il était mort.

On n’a pas oublié le bruit que firent les journaux à propos de cette affaire, et comment ils saisirent l’occasion pour accuser une fois de plus la police d’incurie et de maladresse. Était-il admissible qu’un pickpocket pût



ainsi, en plein jour et dans un endroit public, jouer le rôle d'inspecteur et dévaliser impunément un honnête homme ?

La femme de Nicolas Dugrival entretenait les polémiques par ses lamentations et les interviews qu'elle accordait. Un reporter avait réussi à la photographier devant le cadavre de son mari, tandis qu'elle étendait la main et qu'elle jurait de venger le mort. Debout, près d'elle, son neveu Gabriel montrait un visage haineux. Lui aussi, en quelques mots prononcés à voix basse et d'un ton de décision farouche, avait fait le serment de poursuivre et d'atteindre le meurtrier.

On dépeignait le modeste intérieur qu'ils occupaient aux Batignolles, et, comme ils étaient dénués de toutes ressources, un journal de sport ouvrit une souscription en leur faveur.

Quant au mystérieux Delangie, il demeurait introuvable. Deux individus furent arrêtés, que l'on dut relâcher aussitôt. On se lança sur plusieurs pistes, immédiatement abandonnées ; on mit en avant plusieurs noms, et, finalement, on accusa Arsène Lupin, qui provoqua la fameuse dépêche du célèbre cambrioleur, dépêche envoyée de New York six jours après l'incident.

*« Proteste avec indignation contre calomnie inventée par une police aux abois. Envoie mes condoléances aux malheureuses victimes, et donne à mon banquier ordres nécessaires pour que cinquante mille francs leur soient remis. – Lupin. »*

De fait, le lendemain même du jour où ce télégramme était publié, un inconnu sonnait à la porte de Mme Dugrival et déposait une enveloppe entre ses mains. L'enveloppe contenait cinquante billets de mille francs.

Ce coup de théâtre n'était point fait pour apaiser les commentaires. Mais un autre événement se produisit, qui suscita de nouveau une émotion considérable. Deux jours plus tard, les personnes qui habitaient la même maison que Mme Dugrival et que Gabriel, furent réveillées vers quatre heures du matin par des cris affreux. On se précipita. Le concierge réussit à ouvrir la porte. À la lueur d'une bougie dont un voisin s'était muni, il trouva, dans sa chambre, Gabriel, étendu, des liens aux poignets et aux chevilles, un bâillon sur la bouche, et, dans la chambre voisine, Mme Dugrival qui perdait tout son sang par une large blessure à la poitrine.

Elle murmura :

– L'argent on m'a volé... tous les billets...

Et elle s'évanouit.

Que s'était-il passé ?

Gabriel raconta – et dès qu'elle fut capable de parler, Mme Dugrival compléta le récit de son neveu – qu'il avait été réveillé par l'agression de deux hommes, dont l'un le bâillonnait, tandis que l'autre l'enveloppait de liens. Dans l'obscurité, il n'avait pu voir ces hommes, mais il avait entendu le bruit de la lutte que sa tante soutenait contre eux. Lutte effroyable, déclara Mme Dugrival. Connaissant évidemment les lieux, guidés par on ne sait quelle intuition, les bandits s'étaient dirigés aussitôt vers le petit meuble qui renfermait l'argent, et, malgré la résistance qu'elle avait opposée, malgré ses cris, faisaient main basse sur la liasse de billets. En partant, l'un d'eux, qu'elle mordait au bras, l'avait frappée d'un coup de couteau, puis ils s'étaient enfuis.

– Par où ? lui demanda-t-on.

– Par la porte de ma chambre, et ensuite, je suppose, par celle du vestibule.

– Impossible ! Le concierge les aurait surpris.

Car tout le mystère résidait en ceci : comment les bandits avaient-ils pénétré dans la maison, et comment avaient-ils pu en sortir ? Aucune issue ne s'offrait à eux. Était-ce un des locataires ? Une enquête minutieuse prouva l'absurdité d'une telle supposition.

Alors ?

L'inspecteur principal Ganimard, qui fut chargé plus spécialement de cette affaire, avoua qu'il n'en connaissait pas de plus déconcertante.

C'est fort comme du Lupin, disait-il, et cependant ce n'est pas du Lupin... Non, il y a autre chose là-dessous, quelque chose d'équivoque, de louche... D'ailleurs, si c'était du Lupin, pourquoi aurait-il repris les cinquante mille francs qu'il avait envoyés ? Autre question qui m'embarrasse : quel rapport y a-t-il entre ce second vol et le premier, celui du champ de courses ? Tout cela est incompréhensible, et j'ai l'impression, ce qui m'arrive rarement, qu'il est inutile de chercher. Pour ma part, j'y renonce.

Le juge d'instruction s'acharna. Les reporters unirent leurs efforts à ceux de la justice. Un célèbre détective anglais passa le détroit. Un riche Américain, auquel les histoires policières tournaient la tête, offrit une prime importante à quiconque apporterait un premier élément de vérité. Six

semaines après, on n'en savait pas davantage. Le public se rangeait à l'opinion de Ganimard, et le juge d'instruction lui-même était las de se débattre dans les ténèbres que le temps ne pouvait qu'épaissir.

Et la vie continua chez la veuve Dugrival. Soignée par son neveu, elle ne tarda pas à se remettre de sa blessure. Le matin, Gabriel l'installait dans un fauteuil de la salle à manger, près de la fenêtre, faisait le ménage, et se rendait ensuite aux provisions. Il préparait le déjeuner sans même accepter l'aide de la concierge.

Excédés par les enquêtes de la police et surtout par les demandes d'interviews, la tante et le neveu ne recevaient personne. La concierge elle-même, dont les bavardages inquiétaient et fatiguaient Mme Dugrival, ne fut plus admise. Elle se rejetait sur Gabriel, l'apostrophant chaque fois qu'il passait devant la loge.

– Faites attention, monsieur Gabriel, on vous espionne tous les deux. Il y a des gens qui vous guettent. Tenez, encore hier soir, mon mari a surpris un type qui lorgnait vos fenêtres.

– Bah ! répondit Gabriel, c'est la police qui nous garde. Tant mieux !

Or, un après-midi, vers quatre heures, il y eut, au bout de la rue, une violente altercation entre deux marchands des quatre-saisons. La concierge aussitôt s'éloigna de sa loge pour écouter les invectives que se lançaient les adversaires. Elle n'avait pas le dos tourné, qu'un homme jeune, de taille moyenne, habillé de vêtements gris d'une coupe irréprochable, se glissa dans la maison et monta vivement l'escalier.

Au troisième étage, il sonna.

Son appel demeurant sans réponse, il sonna de nouveau.

À la troisième fois, la porte s'ouvrit.

– Mme Dugrival ? demanda-t-il en retirant son chapeau.

– Mme Dugrival est encore souffrante, et ne peut recevoir personne, riposta Gabriel qui se tenait dans l'antichambre.

– Il est de toute nécessité que je lui parle.

– Je suis son neveu, je pourrais peut-être lui communiquer...

– Soit, dit l'individu. Veuillez dire à Mme Dugrival que, le hasard m'ayant fourni des renseignements précieux sur le vol dont elle a été victime, je désire examiner l'appartement, et me rendre compte par moi-même de certains détails. Je suis très accoutumé à ces sortes d'enquêtes, et mon intervention lui sera sûrement profitable.

Gabriel l'examina un moment, réfléchit et prononça :

– En ce cas, je suppose que ma tante consentira... Prenez la peine d'entrer.

Après avoir ouvert la porte de la salle à manger, il s'effaça, livrant passage à l'inconnu. Celui-ci marcha jusqu'au seuil, mais, à l'instant même où il le franchissait, Gabriel leva le bras et, d'un geste brusque, le frappa d'un coup de poignard au-dessus de l'épaule droite.

Un éclat de rire jaillit dans la salle.

– Touché ! cria Mme Dugrival en s'élançant de son fauteuil. Bravo, Gabriel. Mais dis donc, tu ne l'as pas tué, le bandit ?

– Je ne crois pas, ma tante. La lame est fine et j'ai retenu mon coup.

L'homme chancelait, les mains en avant, le visage d'une pâleur mortelle.

– Imbécile ! ricana la veuve. Tu es tombé dans le piège... Pas malheureux ! Il y a assez longtemps qu'on t'attendait ici. Allons, mon bonhomme, dégringole. Ça t'embête, hein ? Faut bien cependant. Parfait un genou à terre d'abord, devant la patronne et puis l'autre genou... Ce qu'on est bien éduqué ! Patatras ! voilà qu'on s'écroule... Ah ! Jésus-Dieu, si mon pauvre Dugrival pouvait le voir ainsi ! Et maintenant, Gabriel, à la besogne !

Elle gagna sa chambre et ouvrit le battant d'une armoire à glace où des robes étaient pendues. Les ayant écartées, elle poussa un autre battant qui formait le fond de l'armoire et qui dégagea l'entrée d'une pièce située dans la maison voisine.

– Aide-moi à le porter, Gabriel. Et tu le soigneras de ton mieux, hein ? Pour l'instant, il vaut son pesant d'or, l'artiste.

Un matin, le blessé reprit un peu conscience. Il souleva les paupières et regarda autour de lui.

Il était couché dans une pièce plus grande que celle où il avait été frappé, une pièce garnie de quelques meubles, et munie de rideaux épais qui voilaient les fenêtres du haut en bas.

Cependant il y avait assez de lumière qu'il pût voir près de lui, assis sur une chaise et l'observant, le jeune Gabriel Dugrival.

– Ah ! C'est toi, le gosse, murmura-t-il, tous mes compliments, mon petit. Tu as le poignard sûr et délicat.

Et il se rendormit.

Ce jour-là et les jours qui suivirent, il se réveilla plusieurs fois, et chaque fois, il apercevait la figure pâle de l'adolescent, ses lèvres minces, ses yeux noirs d'une expression si dure.

– Tu me fais peur, disait-il. Si tu as juré de m'exécuter, ne te gêne pas. Mais rigole ! L'idée de la mort m'a toujours semblé la chose du monde la plus cocasse. Tandis qu'avec toi, mon vieux, ça devient macabre. Bonsoir, j'aime mieux faire dodo !

Pourtant Gabriel, obéissant aux ordres de Mme Dugrival, lui prodiguait des soins attentifs. Le malade n'avait presque plus de fièvre et commençait à s'alimenter de lait et de bouillon. Il reprenait quelque force et plaisantait.

– À quand la première sortie du convalescent ? La petite voiture est prête ? Mais rigole donc, animal ! Tu as l'air d'un saule pleureur qui va commettre un crime. Allons, une risette à papa.

Un jour, en s'éveillant, il eut une impression de gêne fort désagréable. Après quelques efforts, il s'aperçut que pendant son sommeil, on lui avait attaché les jambes, le buste et les bras au fer du lit, et cela par de fines cordelettes d'acier qui lui entraient dans la chair au moindre mouvement.

– Ah ! dit-il à son gardien, cette fois, c'est le grand jeu. Le poulet va être saigné. Est-ce toi qui m'opères, l'ange Gabriel ? En ce cas, mon vieux, que ton rasoir soit bien propre ! Service antiseptique, s'il vous plaît.

Mais il fut interrompu par le bruit d'une serrure qui grince. La porte en face de lui s'ouvrit, et Mme Dugrival apparut.

Lentement elle s'approcha, prit une chaise, et sortit de sa poche un revolver qu'elle arma et qu'elle déposa sur la table de nuit.

– Brrr, murmura le captif, on se croirait à l'Ambigu... Quatrième acte... le jugement du traître. Et c'est le beau sexe qui exécute... la main des grâces... Quel honneur !... Madame Dugrival, je compte sur vous pour ne pas me défigurer.

– Tais-toi, Lupin.

– Ah ! vous savez ?... Bigre, on a du flair.

– Tais-toi, Lupin.

Il y avait, dans le son de sa voix, quelque chose de solennel qui impressionna le captif et le contraignit au silence.

Il observa l'un après l'autre ses deux geôliers. Les traits bouffis, le teint rouge de Mme Dugrival contrastaient avec le visage délicat de son neveu, mais tous deux avaient le même air de résolution implacable.

La veuve se pencha et lui dit :

– Es-tu prêt à répondre à mes questions ?

– Pourquoi pas ?

– Alors écoute-moi bien.

– Je suis tout oreilles.

– Comment as-tu su que Dugrival portait tout son argent dans sa poche ?

– Un bavardage de domestique...

– Un petit domestique qui a servi chez moi, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Et c'est toi qui a d'abord volé la montre de Dugrival, pour la lui rendre ensuite et lui inspirer confiance ?

– Oui.

Elle réprima un mouvement de rage.

– Imbécile ! Mais oui, imbécile ! Comment, tu dépouilles mon homme, tu l'accules à se tuer, et au lieu de ficher le camp à l'autre bout du monde et de te cacher, tu continues à faire le Lupin en plein Paris ! Tu ne te rappelais donc plus que j'avais juré, sur la tête même du mort, de retrouver l'assassin ?

– C'est cela qui m'épate, dit Lupin. Pourquoi m'avoir soupçonné ?

– Pourquoi ? Mais c'est toi-même qui t'es vendu.

– Moi ?

– Évidemment... Les cinquante mille francs...

– Eh bien, quoi un cadeau...

– Oui, un cadeau, que tu donnes l'ordre, par télégramme, de m'envoyer pour faire croire que tu étais en Amérique le jour des courses. Un cadeau ! La bonne blague ! C'est-à-dire, n'est-ce pas, que ça te tracassait, l'idée de ce pauvre type que tu avais assassiné. Alors tu as restitué l'argent à la veuve, ouvertement, bien entendu, parce qu'il y a la galerie et qu'il faut toujours que tu fasses du battage, comme un cabotin que tu es. À merveille ! Seulement, mon bonhomme, dans ce cas, il ne fallait pas qu'on me remette les billets mêmes volés à Dugrival ! Oui, triple idiot, ceux-là mêmes et pas d'autres ! Nous avons les numéros, Dugrival et moi. Et tu es assez stupide pour m'adresser le paquet ! Comprends-tu ta bêtise, maintenant ?

Lupin se mit à rire.

– La gaffe est gentille. Je n'en suis pas responsable. J'avais donné d'autres ordres... Mais, tout de même, je ne peux m'en prendre qu'à moi.

– Hein, tu l'avoues. C'était signer ton vol, et c'était signer ta perte aussi. Il n'y avait plus qu'à te trouver. À te trouver ? Non, mieux que cela. On ne trouve pas Lupin, on le fait venir ! Ça, c'est une idée de maître. Elle est de mon gosse de neveu, qui t'exècre autant que moi, si possible, et qui te connaît à fond par tous les livres qui ont été écrits sur toi. Il connaît ta curiosité, ton besoin d'intrigue, ta manie de chercher dans les ténèbres, et de débrouiller ce que les autres n'ont pas réussi à débrouiller. Il connaît aussi cette espèce de fausse bonté qui est la tienne, la sensiblerie bébête qui te fait verser des larmes de crocodile sur tes victimes. Et il a organisé la comédie il a inventé l'histoire des deux cambrioleurs ! Le second vol des cinquante mille francs ! Ah ! Je te jure Dieu que le coup de couteau que je me suis fichu de mes propres mains ne m'a pas fait mal ! Et je te jure Dieu que nous avons passé de jolis moments à t'attendre, le petit et moi, à lorgner tes complices qui rôdaient sous nos fenêtres et qui étudiaient la place. Et pas d'erreur, tu devais venir ! Puisque tu avais rendu les cinquante mille francs à la veuve Dugrival, il n'était pas possible que tu admettes que la veuve Dugrival soit dépouillée de ses cinquante mille francs. Tu devais venir, par gloriole, par vanité ! Et tu es venu !

La veuve eut un rire strident.

– Hein est-ce bien joué, cela ? Le Lupin des Lupin ! Le maître des maîtres ! L'inaccessible et l'invisible ! Le voilà pris au piège par une femme et par un gamin ! Le voilà en chair et en os... Le voilà pieds et poings liés, pas plus dangereux qu'une mauviette. Le voilà ! Le voilà ! » Elle tremblait de joie, et elle se mit à marcher à travers la chambre avec des allures de bête fauve qui ne lâche pas de l'œil sa victime. Et jamais Lupin n'avait senti dans un être plus de haine et de sauvagerie.

– Assez bavardé, dit-elle.

Se contenant soudain, elle retourna près de lui, et, sur un ton tout différent, la voix sourde, elle scanda :

– Depuis douze jours, Lupin, et grâce aux papiers qui se trouvaient dans ta poche, j'ai mis le temps à profit. Je connais toutes tes affaires, toutes tes combinaisons, tous tes faux noms, toute l'organisation de ta bande, tous les logements que tu possèdes dans Paris et ailleurs. J'ai même visité l'un d'eux, le plus secret, celui où tu caches tes papiers, tes registres et l'histoire

détaillée de tes opérations financières. Le résultat de mes recherches ? Pas mauvais. Voici quatre chèques détachés de quatre carnets, et qui correspondent à quatre comptes que tu as dans des banques sous quatre noms différents. Sur chacun d'eux j'ai inscrit la somme de dix mille francs. Davantage eût été périlleux. Maintenant, signe.

– Bigre ! dit Lupin avec ironie, c'est tout bonnement du chantage, honnête madame Dugrival.

– Cela te suffoque, hein ?

– Cela me suffoque.

– Et tu trouves l'adversaire à ta hauteur ?

– L'adversaire me dépasse. Alors le piège, qualifions-le d'infernal, le piège infernal où je suis tombé ne fut pas tendu seulement par une veuve altérée de vengeance, mais aussi par une excellente industrielle désireuse d'augmenter ses capitaux ?

– Justement.

– Mes félicitations. Et j'y pense, est-ce que, par hasard, M. Dugrival ?

– Tu l'as dit, Lupin. Après tout, pourquoi te le cacher ? Ça soulagera ta conscience. Oui, Lupin, Dugrival travaillait dans la même partie que toi. Oh ! Pas en grand... Nous étions des modestes... une pièce d'or de-ci, de-là... un porte-monnaie que Gabriel, dressé par nous, chipait aux courses de droite et de gauche... Et, de la sorte, on avait fait sa petite fortune... de quoi planter des choux.

– J'aime mieux cela, dit Lupin.

– Tant mieux ! Si je t'en parle, moi, c'est pour que tu saches bien que je ne suis pas une débutante, et que tu n'as rien à espérer. Un secours ? Non. L'appartement où nous sommes communique avec ma chambre. Il a une sortie particulière, et personne ne s'en doute. C'était l'appartement spécial de Dugrival. Il y recevait ses amis. Il y avait ses instruments de travail, ses déguisements son téléphone, même, comme tu peux voir. Donc, rien à espérer. Tes complices ont renoncé à te chercher par là. Je les ai lancés sur une autre piste. Tu es bien fichu. Commences-tu à comprendre la situation ?

– Oui.

– Alors, signe.

– Et, quand j'aurai signé, je serai libre ?

– Il faut que je touche d'abord.

– Et après ?



– Après, sur mon âme, sur mon salut éternel, tu seras libre.

– Je manque de confiance.

– As-tu le choix ?

– C’est vrai. Donne.

Elle détacha la main droite de Lupin et lui présenta une plume en disant :

– N’oublie pas que les quatre chèques portent quatre noms différents et que, chaque fois, l’écriture change.

– Ne crains rien.

Il signa.

– Gabriel, ajouta la veuve, il est dix heures. Si, à midi, je ne suis pas là, c’est que ce misérable m’aura joué un tour de sa façon. Alors casse-lui la tête. Je te laisse le revolver avec lequel ton oncle s’est tué. Sur six balles, il en reste cinq. Ça suffit.

Elle partit en chantonnant.

Il y eut un assez long silence, et Lupin marmotta :

– Je ne donnerais pas deux sous de ma peau.

Il ferma les yeux un instant, puis brusquement dit à Gabriel :

– Combien ?

Et comme l’autre ne semblait pas entendre, il s’irrita.

– Eh ! oui, combien ? Réponds, quoi ! Nous avons le même métier, tous deux. Je vole, tu voles, nous volons. Alors on est faits pour s’accorder. Hein ? Ca va ? Nous décampons ? Je t’offre une place dans ma bande, une place de luxe. Combien veux-tu pour toi ? Dix mille ? Vingt mille ? Fixe ton prix, et n’y regarde pas. Le coffre est plein.

Il eut un frisson de colère en voyant le visage impassible de son gardien.

– Ah ! Il ne répondra même pas ! Voyons, quoi, tu l’aimais tant que ça, le Dugrival ? Écoute, si tu veux me délivrer... Allons, réponds !

Mais il s’interrompit. Les yeux du jeune homme avaient cette expression cruelle qu’il connaissait si bien. Pouvait-il espérer le fléchir ?

– Crénom de crénom, grinça-t-il, je ne vais pourtant pas crever ici, comme un chien... Ah ! Si je pouvais...

Se raidissant, il fit, pour rompre ses liens, un effort qui lui arracha un cri de douleur et il retomba sur son lit, exténué.

– Allons, murmura-t-il au bout d’un instant, la veuve l’a dit, je suis fichu. Rien à faire. De Profundis, Lupin...

Un quart d'heure s'écoula, une demi-heure...

Gabriel, s'étant approché de Lupin, vit qu'il tenait les yeux fermés et que sa respiration était égale comme celle d'un homme qui dort. Mais Lupin lui dit :

– Crois pas que je dorme, le gosse. Non, on ne dort pas à cette minute-là. Seulement je me fais une raison... Faut bien, n'est-ce pas ?... Et puis, je pense à ce qui va suivre... Parfaitement, j'ai ma petite théorie là-dessus. Tel que tu me vois, je suis partisan de la métempsycose et de la migration des âmes. Mais ce serait un peu long à t'expliquer... Dis donc, petit... avant de se séparer, si on se donnait la main ? Non ? Alors, adieu... Bonne santé et longue vie, Gabriel...

Il baissa les paupières, se tut, et ne bougea plus jusqu'à l'arrivée de Mme Dugrival.

La veuve entra vivement, un peu avant midi. Elle semblait très surexcitée.

– J'ai l'argent, dit-elle à son neveu. File. Je te rejoins dans l'auto qui est en bas.

– Mais...

– Pas besoin de toi pour en finir avec lui. Je m'en charge à moi toute seule. Pourtant, si le cœur t'en dit, de voir la grimace d'un coquin... Passe-moi l'instrument.

Gabriel lui donna le revolver, et la veuve reprit :

– Tu as bien brûlé nos papiers ?

– Oui.

– Allons-y. Et sitôt son compte réglé, au galop. Les coups de feu peuvent attirer les voisins. Il faut qu'on trouve les deux appartements vides.

Elle s'avança vers le lit.

– Tu es prêt, Lupin ?

– C'est-à-dire que je brûle d'impatience.

– Tu n'as pas de recommandation à me faire ?

– Aucune...

– Alors...

– Un mot cependant.

– Parle.

– Si je rencontre Dugrival dans l'autre monde, qu'est-ce qu'il faut que je lui dise de ta part ?

Elle haussa les épaules et appliqua le canon du revolver sur la tempe de Lupin.

– Parfait, dit-il, et surtout ne tremblez pas, ma bonne dame... Je vous jure que cela ne vous fera aucun mal. Vous y êtes ? Au commandement, n'est-ce pas ? Une... deux... trois...

La veuve appuya sur la détente. Une détonation retentit.

– C'est ça, la mort ? dit Lupin. Bizarre ! J'aurais cru que c'était plus différent de la vie.

Il y eut une seconde détonation. Gabriel arracha l'arme des mains de sa tante et l'examina.

– Ah ! fit-il, on a enlevé les balles... Il ne reste plus que les capsules...

Sa tante et lui demeurèrent un moment immobiles, confondus.

– Est-ce possible ? balbutia-t-elle... Qui aurait pu ? Un inspecteur ? Le juge d'instruction ?

Elle s'arrêta, et, d'une voix étranglée :

– Écoute du bruit...

Ils écoutèrent, et la veuve alla jusqu'au vestibule. Elle revint, furieuse, exaspérée par l'échec et par la crainte qu'elle avait eue.

– Personne... Les voisins doivent être sortis nous avons le temps... Ah ! Lupin, tu riais déjà... Le couteau, Gabriel.

– Il est dans ma chambre.

– Va le chercher.

Gabriel s'éloigna en hâte. La veuve trépignait de rage.

– Je l'ai juré !... Tu y passeras, mon bonhomme !... Je l'ai juré à Dugrival, et chaque matin et chaque soir je refais le serment... je le refais à genoux, oui, à genoux devant Dieu qui m'écoute ! C'est mon droit de venger le mort !... Ah ! Dis donc, Lupin, il me semble que tu ne ris plus... Bon sang ! Mais on dirait même que tu as peur. Il a peur ! Il a peur ! Je vois ça dans ses yeux ! Gabriel, arrive, mon petit... Regarde ses yeux ! Regarde ses lèvres... Il tremble... Donne le couteau, que je le lui plante dans le cœur, tandis qu'il a le frisson... Ah ! Froussard ! Vite, vite, Gabriel, donne le couteau.

– Impossible de le trouver, déclara le jeune homme, qui revenait en courant, tout effaré, il a disparu de ma chambre ! Je n'y comprends rien !

– Tant mieux ! cria la veuve Dugrival à moitié folle, tant mieux ! Je ferai la besogne moi-même.

Elle saisit Lupin à la gorge et l'étreignit de ses dix doigts crispés, à pleines mains, à pleines griffes, et elle se mit à serrer désespérément. Lupin eut un râle et s'abandonna. Il était perdu.

Brusquement, un fracas du côté de la fenêtre. Une des vitres avait sauté en éclats.

– Quoi ? Qu'y a-t-il ? bégaya la veuve en se relevant, bouleversée.

Gabriel, plus pâle encore qu'à l'ordinaire, murmura :

– Je ne sais pas... je ne sais pas !

– Comment a-t-on pu ? répéta la veuve.

Elle n'osait bouger, dans l'attente de ce qui allait se produire. Et quelque chose surtout l'épouvantait, c'est que par terre, autour d'eux, il n'y avait aucun projectile, et que la vitre pourtant, cela était visible, avait cédé au choc d'un objet lourd et assez gros, d'une pierre, sans doute.

Après un instant, elle chercha sous le lit, sous la commode.

– Rien, dit-elle.

– Non, fit son neveu qui cherchait également.

Et elle reprit en s'asseyant à son tour :

– J'ai peur... les bras me manquent... achève-le...

– J'ai peur... moi aussi.

– Pourtant... pourtant... bredouilla-t-elle, il faut bien... j'ai juré...

Dans un effort suprême, elle retourna près de Lupin et lui entourra le cou de ses doigts raidis. Mais Lupin, qui scrutait son visage blême, avait la sensation très nette qu'elle n'aurait pas la force de le tuer. Pour elle, il devenait sacré, intangible. Une puissance mystérieuse le protégeait contre toutes les attaques, une puissance qui l'avait déjà sauvé trois fois par des moyens inexplicables, et qui trouverait d'autres moyens pour écarter de lui les embûches de la mort.

Elle lui dit à voix basse :

– Ce que tu dois te fiche de moi !

– Ma foi, pas du tout. À ta place j'aurais une venette !

– Fripouille, va ! Tu t'imagines qu'on te secourt... que tes amis sont là, hein ? Impossible, mon bonhomme.

– Je le sais. Ce n'est pas eux qui me défendent... Personne même ne me défend...

– Alors ?

– Alors, tout de même, il y a quelque chose d'étrange là-dessous, de fantastique, de miraculeux, qui te donne la chair de poule, ma bonne femme.

– Misérable !... Tu ne riras plus bientôt.

– Ça m'étonnerait.

– Patiente.

Elle réfléchit encore et dit à son neveu :

– Qu'est-ce que tu ferais ?

– Rattache-lui le bras, et allons-nous-en, répondit-il.

Conseil atroce ! C'était condamner Lupin à la mort la plus affreuse, la mort par la faim.

– Non, dit la veuve, il trouverait peut-être encore une planche de salut. J'ai mieux que cela.

Elle décrocha le récepteur du téléphone. Ayant obtenu la communication, elle demanda :

– Le numéro 822.48, s'il vous plaît ?

Et, après un instant :

– Allô... le service de la Sûreté ?... M. l'inspecteur principal Ganimard est-il ici ?... Pas avant vingt minutes ? Dommage !... Enfin !... quand il sera là, vous lui direz ceci de la part de Mme Dugrival... Oui, Mme Nicolas Dugrival... Vous lui direz qu'il vienne chez moi. Il ouvrira la porte de mon armoire à glace, et, cette porte ouverte, il constatera que l'armoire cache une issue qui fait communiquer ma chambre avec deux pièces. Dans l'une d'elles, il y a un homme solidement ligoté. C'est le voleur, l'assassin de Dugrival. Vous ne me croyez pas ? Avertissez M. Ganimard. Il me croira, lui. Ah ! J'oubliais le nom de l'individu... Arsène Lupin !

Et, sans un mot de plus, elle raccrocha le récepteur.

– Voilà qui est fait, Lupin. Au fond, j'aime autant cette vengeance. Ce que je vais me tordre en suivant les débats de l'affaire Lupin ! Tu viens, Gabriel ?

– Oui, ma tante.

– Adieu, Lupin, on ne se reverra sans doute pas, car nous passons à l'étranger. Mais je te promets de t'envoyer des bonbons quand tu seras au bain.

– Des chocolats, la mère ! Nous les mangerons ensemble.

– Adieu !

– Au revoir !

La veuve sortit avec son neveu, laissant Lupin enchaîné sur le lit.

Tout de suite il remua son bras libre et tâcha de se dégager. Mais à la première tentative, il comprit qu'il n'aurait jamais la force de rompre les cordons d'acier qui le liaient. Épuisé par la fièvre et par l'angoisse, que pouvait-il faire durant les vingt ou trente minutes peut-être qui lui restaient avant l'arrivée de Ganimard ?

Il ne comptait pas davantage sur ses amis. Si, trois fois, il avait été sauvé de la mort, cela provenait évidemment de hasards prodigieux, mais non point d'une intervention de ses amis. Sans quoi, ils ne se fussent pas contentés de ces coups de théâtre invraisemblables. Ils l'eussent bel et bien délivré.

Non, il fallait renoncer à toute espérance. Ganimard venait, Ganimard le trouverait là. C'était inévitable. C'était un fait accompli.

Et la perspective de l'événement l'irritait d'une façon singulière. Il entendait déjà les sarcasmes de son vieil ennemi. Il devinait l'éclat de rire qui, le lendemain, accueillerait l'incroyable nouvelle. Qu'il fût arrêté en pleine action, sur le champ de bataille, pour ainsi dire, et par une escouade imposante d'adversaires, soit ! Mais arrêté, cueilli plutôt, ramassé dans de telles conditions, c'était vraiment trop stupide. Et Lupin, qui tant de fois avait bafoué les autres, sentait tout ce qu'il y avait de ridicule pour lui dans le dénouement de l'affaire Dugrival, tout ce qu'il y avait de grotesque à s'être laissé prendre au piège infernal de la veuve, et, en fin de compte, à être « servi » à la police comme un plat de gibier, cuit à point et savamment assaisonné.

– Sacré veuve ! bougonna-t-il. Elle aurait mieux fait de m'égorger tout simplement.

Il prêta l'oreille. Quelqu'un marchait dans la pièce voisine. Ganimard ? Non. Quelle que fût sa hâte, l'inspecteur ne pouvait encore être là. Et puis Ganimard n'eût pas agi de cette manière, n'eût pas ouvert la porte aussi doucement que l'ouvrait cette autre personne. Lupin se rappela les trois interventions miraculeuses auxquelles il devait la vie. Était-il possible que ce fût réellement quelqu'un qui l'eût protégé contre la veuve, et que ce quelqu'un entreprît maintenant de le secourir ? Mais qui, en ce cas ?

Sans que Lupin réussît à le voir, l'inconnu se baissa derrière le lit. Lupin devina le bruit des tenailles qui s'attaquaient aux cordelettes d'acier et qui

le délivraient peu à peu. Son buste d'abord fut dégagé, puis les bras, puis les jambes.

Et une voix lui dit :

– Il faut vous habiller.

Très faible, il se souleva à demi, au moment où l'inconnu se redressait.

– Qui êtes-vous ? murmura-t-il. Qui êtes-vous ?

Et une grande surprise l'envahit.

À côté de lui, il y avait une femme vêtue d'une robe noire et coiffée d'une dentelle qui recouvrait une partie de son visage. Et cette femme, autant qu'il pouvait en juger, était jeune, et de taille élégante et mince.

– Qui êtes-vous ? répéta-t-il.

– Il faut venir, dit la femme, le temps presse.

– Est-ce que je peux ! dit Lupin en faisant une tentative désespérée... Je n'ai pas la force.

– Buvez cela.

Elle versa du lait dans une tasse, et, comme elle la lui tendait, sa dentelle s'écarta, laissant la figure à découvert.

– Toi ! C'est toi ! balbutia-t-il. C'est vous qui êtes ici ? C'est vous qui étiez ?

Il regardait stupéfié cette femme dont les traits offraient avec ceux de Gabriel une si frappante analogie, dont le visage, délicat et régulier, avait la même pâleur, dont la bouche avait la même expression dure et antipathique. Une sœur n'eût pas présenté avec un frère une telle ressemblance. À n'en pas douter, c'était le même être. Et, sans croire un instant que Gabriel se cachât sous des vêtements de femme, Lupin au contraire eut l'impression profonde qu'une femme était auprès de lui, et que l'adolescent qui l'avait poursuivi de sa haine et qui l'avait frappé d'un coup de poignard était bien vraiment une femme. Pour l'exercice plus commode de leur métier, les époux Dugrival l'avaient accoutumée à ce déguisement de garçon.

– Vous vous, répétait-il. Qui se serait douté ?

Elle vida dans la tasse le contenu d'une petite fiole.

– Buvez ce cordial, dit-elle.

Il hésita, pensant à du poison.

Elle reprit :

– C'est moi qui vous ai sauvé.

– En effet, en effet, dit-il... C'est vous qui avez désarmé le revolver ?

– Oui.

– Et c’est vous qui avez dissimulé le couteau ?

– Le voici, dans ma poche.

– Et c’est vous qui avez brisé la vitre au moment où votre tante m’étranglait ?

– C’est moi, avec le presse-papier qui était sur cette table et que j’ai jeté dans la rue.

– Mais pourquoi ? Pourquoi ? demanda-t-il, absolument interdit.

– Buvez.

– Vous ne vouliez donc pas que je meure ? Mais alors pourquoi m’avez-vous frappé, au début ?

– Buvez.

Il vida la tasse d’un trait, sans trop savoir la raison de sa confiance subite.

– Habillez-vous... rapidement, ordonna-t-elle, en se retirant du côté de la fenêtre.

Il obéit, et elle revint près de lui, car il était retombé sur une chaise, exténué.

– Il faut partir, il le faut, nous n’avons que le temps... Rassemblez toutes vos forces.

Elle se courba un peu pour qu’il s’appuyât à son épaule, et elle le mena vers la porte et vers l’escalier.

Et Lupin marchait, marchait, comme on marche dans un rêve, dans un de ces rêves bizarres où il se passe les choses du monde les plus incohérentes, et qui était la suite heureuse du cauchemar épouvantable qu’il vivait depuis deux semaines.

Une idée cependant l’effleura. Il se mit à rire.

– Pauvre Ganimard... Vraiment il n’a pas de veine. Je donnerais bien deux sous pour assister à mon arrestation.

Après avoir descendu l’escalier, grâce à sa compagne qui le soutenait avec une énergie incroyable, il se trouva dans la rue, en face d’une automobile où elle le fit monter.

– Allez, dit-elle au chauffeur.

Lupin, que le grand air et le mouvement étourdissaient, se rendit à peine compte du trajet et des incidents qui le marquaient. Il reprit toute sa



connaissance chez lui, dans un des domiciles qu'il occupait, et gardé par un de ses domestiques auquel la jeune femme donnait des instructions.

– Va-t'en, dit-elle au domestique.

Et, comme elle s'éloignait également, il la retint par un pli de sa robe.

– Non... non... il faut m'expliquer d'abord... Pourquoi m'avez-vous sauvé ? C'est à l'insu de votre tante que vous êtes revenue ? Mais pourquoi m'avez-vous sauvé ? Par pitié ?

Elle se taisait, et, le buste droit, la tête un peu renversée, elle conservait son air énigmatique et dur. Pourtant il crut voir que le dessin de sa bouche offrait moins de cruauté que d'amertume. Ses yeux, ses beaux yeux noirs, révélaient de la mélancolie. Et Lupin, sans comprendre encore, avait l'intuition confuse de ce qui se passait en elle. Il lui saisit la main. Elle le repoussa, en un sursaut de révolte où il sentait de la haine, presque de la répulsion. Et comme il insistait, elle s'écria :

– Mais laissez-moi !... Laissez-moi !... Vous ne savez donc pas que je vous exècre ?

Ils se regardèrent un moment, Lupin déconcerté, elle frémissante et pleine de trouble, son pâle visage tout coloré d'une rougeur insolite. Il lui dit doucement.

– Si vous m'exécriez, il fallait me laisser mourir... C'était facile. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

– Pourquoi ? Pourquoi ? Est-ce que je sais ?

Sa figure se contractait. Vivement, elle la cacha dans ses deux mains, et il vit deux larmes qui coulaient entre ses doigts.

Très ému, il fut sur le point de lui dire des mots affectueux, comme à une petite fille qu'on veut consoler, et de lui donner de bons conseils, et de la sauver à son tour, de l'arracher à la vie mauvaise qu'elle menait.

Mais de tels mots eussent été absurdes, prononcés par lui, et il ne savait plus que dire, maintenant qu'il comprenait toute l'aventure, et qu'il pouvait évoquer la jeune femme à son chevet de malade, soignant l'homme qu'elle avait blessé, admirant son courage et sa gaieté, s'attachant à lui, s'éprenant de lui, et, trois fois, malgré elle sans doute, en une sorte d'élan instinctif avec des accès de rancune et de rage, le sauvant de la mort.

Et tout cela était si étrange, si imprévu, un tel étonnement bouleversait Lupin, que, cette fois, il n'essaya pas de la retenir quand elle se dirigea vers la porte, à reculons et sans le quitter du regard.

Elle baissa la tête, sourit un peu, et disparut.

Il sonna d'un coup brusque.

– Suis cette femme, dit-il à un domestique... Et puis non, reste ici...

Après tout, cela vaut mieux...

Il demeura pensif assez longtemps. L'image de la jeune femme l'obsédait. Puis il repassa dans son esprit toute cette curieuse, émouvante et tragique histoire, où il avait été si près de succomber, et, prenant sur la table un miroir, il contempla longuement, avec une certaine complaisance, son visage que la maladie et l'angoisse n'avaient pas trop abîmé.

– Ce que c'est, pourtant, murmura-t-il, que d'être joli garçon !

## *L'écharpe de soie rouge*

### Table des matières

Ce matin-là, en sortant de chez lui, à l'heure ordinaire où il se rendait au Palais de Justice, l'inspecteur principal Ganimard nota le manège assez curieux d'un individu qui marchait devant lui, le long de la rue Pergolèse.

Tous les cinquante ou soixante pas, cet homme, pauvrement vêtu, coiffé, bien qu'on fût en novembre, d'un chapeau de paille, se baissait, soit pour renouer les lacets de ses chaussures, soit pour ramasser sa canne, soit pour tout autre motif. Et, chaque fois, il tirait de sa poche, et déposait furtivement sur le bord même du trottoir, un petit morceau de peau d'orange.

Simple manie, sans doute, divertissement puéril auquel personne n'eût prêté attention ; mais Ganimard était un de ces observateurs perspicaces que rien ne laisse indifférents, et qui ne sont satisfaits que quand ils savent la raison secrète des choses.

Il se mit donc à suivre l'individu.

Or, au moment où celui-ci tournait à droite par l'avenue de la Grande-Armée, l'inspecteur le surprit qui échangeait des signes avec un gamin d'une douzaine d'années, lequel gamin longeaient les maisons de gauche.

Vingt mètres plus loin, l'individu se baissa et releva le bas de son pantalon. Une pelure d'orange marqua son passage. À cet instant même, le gamin s'arrêta, et, à l'aide d'un morceau de craie, traça sur la maison qu'il côtoyait, une croix blanche, entourée d'un cercle.

Les deux personnages continuèrent leur promenade. Une minute après, nouvelle halte. L'inconnu ramassa une épingle et laissa tomber une peau d'orange, et aussitôt le gamin dessina sur le mur une seconde croix qu'il inscrivit également dans un cercle blanc.

« Sapristi, pensa l'inspecteur principal avec un grognement d'aise, voilà qui promet... Que diable peuvent comploter ces deux clients-là ? »

Les deux « clients » descendirent par l'avenue Friedland et par le faubourg Saint-Honoré, sans que, d'ailleurs, il se produisît un fait digne d'être retenu.

À intervalles presque réguliers, la double opération recommençait, pour ainsi dire mécaniquement. Cependant il était visible, d'une part, que l'homme aux pelures d'orange n'accomplissait sa besogne qu'après avoir choisi la maison qu'il fallait marquer, et, d'autre part, que le gamin ne marquait cette maison qu'après avoir observé le signal de son compagnon.

L'accord était donc certain, et la manœuvre surprise présentait un intérêt considérable aux yeux de l'inspecteur principal.

Place Beauvau, l'homme hésita. Puis, semblant se décider, il releva et rabattit deux fois le bas de son pantalon. Alors le gamin s'assit sur le bord du trottoir, en face du soldat qui montait la garde au ministère de l'Intérieur, et il marqua la pierre de deux petites croix et de deux cercles.

À hauteur de l'Élysée, même cérémonie. Seulement, sur le trottoir où cheminait le factionnaire de la Présidence, il y eut trois signes au lieu de deux.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » murmura Ganimard, pâle d'émotion, et qui, malgré lui, pensait à son éternel ennemi Lupin, comme il y pensait chaque fois que s'offrait une circonstance mystérieuse...

« Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Pour un peu, il eût empoigné et interrogé les deux « clients ». Mais il était trop habile pour commettre une pareille bêtise. D'ailleurs, l'homme aux peaux d'orange avait allumé une cigarette, et le gamin, muni également d'un bout de cigarette, s'était approché de lui dans le but apparent de lui demander du feu.

Ils échangèrent quelques paroles. Rapidement, le gamin tendit à son compagnon un objet qui avait, du moins l'inspecteur le crut, la forme d'un revolver dans sa gaine. Ils se penchèrent ensemble sur cet objet, et six fois, l'homme tourné vers le mur porta la main à sa poche et fit un geste comme s'il eût chargé une arme.

Sitôt ce travail achevé, ils revinrent sur leurs pas, gagnèrent la rue de Surène, et l'inspecteur, qui les suivait d'aussi près que possible, au risque d'éveiller leur attention, les vit pénétrer sous le porche d'une vieille maison dont tous les volets étaient clos, sauf ceux du troisième et dernier étage.

Il s'élança derrière eux. À l'extrémité de la porte cochère, il avisa au fond d'une grande cour l'enseigne d'un peintre en bâtiment et, sur la gauche, la cage d'un escalier.

Il monta, et dès le premier étage, sa hâte fut d'autant plus grande qu'il entendit, tout en haut, un vacarme, comme des coups que l'on frappe.

Quand il arriva au dernier palier, la porte était ouverte. Il entra, prêta l'oreille une seconde, perçut le bruit d'une lutte, courut jusqu'à la chambre d'où ce bruit semblait venir, et resta sur le seuil fort essoufflé et très surpris de voir l'homme aux peaux d'orange et le gamin qui tapaient le parquet avec des chaises.

À ce moment, un troisième personnage sortit d'une pièce voisine. C'était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, qui portait des favoris coupés court, des lunettes, un veston d'appartement fourré d'astrakan, et qui avait l'air d'un étranger, d'un Russe.

– Bonjour, Ganimard, dit-il.

Et s'adressant aux deux compagnons :

– Je vous remercie, mes amis, et tous mes compliments pour le résultat obtenu. Voici la récompense promise.

Il leur donna un billet de cent francs, les poussa dehors, et referma sur lui les deux portes.

– Je te demande pardon, mon vieux, dit-il à Ganimard. J'avais besoin de te parler..., un besoin urgent.

Il lui offrit la main, et comme l'inspecteur restait abasourdi, la figure ravagée de colère, il s'exclama :

– Tu ne sembles pas comprendre... C'est pourtant clair... J'avais un besoin urgent de te voir... Alors, n'est-ce pas ?

Et affectant de répondre à une objection :

– Mais non, mon vieux, tu te trompes. Si je t'avais écrit ou téléphoné, tu ne serais pas venu..., ou bien tu serais venu avec un régiment. Or je voulais te voir tout seul, et j'ai pensé qu'il n'y avait qu'à envoyer ces deux braves gens à ta rencontre, avec ordre de semer des peaux d'orange, de dessiner des croix et des cercles, bref, de te tracer un chemin jusqu'ici. Eh bien, quoi ? Tu as l'air ahuri. Qu'y a-t-il ? Tu ne me reconnais pas, peut-être ? Lupin... Arsène Lupin... Fouille dans ta mémoire... Ce nom-là ne te rappelle pas quelque chose ?

– Animal, grinça Ganimard entre ses dents.

Lupin sembla désolé, et d'un ton affectueux :

– Tu es fâché ? Si, je vois ça à tes yeux... L'affaire Dugrival, n'est-ce pas ? J'aurais dû attendre que tu vinsses m'arrêter ? Saperlipopette, l'idée ne m'en est pas venue ! Je te jure bien qu'une autre fois...

– Canaille, mâchonna Ganimard.

– Et moi qui croyais te faire plaisir ! Ma foi oui, je me suis dit « Ce bon gros Ganimard, il y a longtemps qu'on ne s'est vus. Il va me sauter au cou. »

Ganimard, qui n'avait pas encore bougé, parut sortir de sa stupeur. Il regarda autour de lui, regarda Lupin, se demanda visiblement s'il n'allait pas, en effet, lui sauter au cou, puis, se dominant, il empoigna une chaise et s'installa, comme s'il eût pris subitement le parti d'écouter son adversaire.

– Parle, dit-il et pas de balivernes. Je suis pressé.

– C'est ça, dit Lupin, causons. Impossible de rêver un endroit plus tranquille. C'est un vieil hôtel qui appartient au duc de Rochelaure, lequel, ne l'habitant jamais, m'a loué cette étape et a consenti la jouissance des communs à un entrepreneur de peinture. J'ai quelques logements analogues, fort pratiques. Ici, malgré mon apparence de grand seigneur russe, je suis M. Jean Dubreuil, ancien ministre... Tu comprends, j'ai choisi une profession un peu encombrée pour ne pas attirer l'attention...

– Qu'est-ce que tu veux que ça me fiche ? interrompit Ganimard.

– En effet, je bavarde et tu es pressé. Excuse-moi, ce ne sera pas long... Cinq minutes... Je commence... Un cigare ? Non. Parfait. Moi non plus.

Il s'assit également, joua du piano sur la table tout en réfléchissant et s'exprima de la sorte :

– Le 17 octobre 1599, par une belle journée chaude et joyeuse... Tu me suis bien ?... Donc, le 17 octobre 1599... Au fait, est-il absolument nécessaire de remonter jusqu'au règne d'Henri IV et de te documenter sur la chronique du Pont-Neuf ? Non, tu ne dois pas être ferré en histoire de France, et je risque de te brouiller les idées. Qu'il te suffise donc de savoir que, cette nuit, vers une heure du matin, un batelier qui passait sous la dernière arche de ce même Pont-Neuf, côté rive gauche, entendit tomber, à l'avant de sa péniche, une chose qu'on avait lancée du haut du pont, et qui était visiblement destinée aux profondeurs de la Seine. Son chien se précipita en aboyant, et, quand le batelier parvint à l'extrémité de sa péniche, il vit que sa bête secouait avec sa gueule un morceau de journal qui

avait servi à envelopper divers objets. Il recueillit ceux des objets qui n'étaient pas tombés à l'eau et, rentré dans sa cabine, les examina. L'examen lui parut intéressant, et, comme cet homme est en relations avec un de mes amis, il me fit prévenir. Et ce matin, on me réveillait pour me mettre au courant de l'affaire et en possession des objets recueillis. Les voici.

Il les montra, rangés sur une table. Il y avait d'abord les bribes déchirées d'un numéro de journal. Il y avait ensuite un gros encrier de cristal, au couvercle duquel était attaché un long bout de ficelle. Il y avait un petit éclat de verre, puis une sorte de cartonnage flexible, réduit en chiffon. Et il y avait enfin un morceau de soie rouge écarlate, terminé par un gland de même étoffe et de même couleur.

— Tu vois nos pièces à conviction, mon bon ami, reprit Lupin. Certes, le problème à résoudre serait plus facile si nous avions les autres objets que la stupidité du chien a dispersés. Mais il me semble cependant qu'on peut s'en tirer avec un peu de réflexion et d'intelligence. Et ce sont là précisément tes qualités maîtresses. Qu'en dis-tu ?

Ganimard ne broncha pas. Il consentait à subir les bavardages de Lupin, mais sa dignité lui commandait de n'y répondre ni par un seul mot ni même par un hochement de tête qui pût passer pour une approbation ou une critique.

— Je vois que nous sommes entièrement du même avis, continua Lupin, sans paraître remarquer le silence de l'inspecteur principal. Et je résume ainsi, en une phrase définitive, l'affaire telle que la racontent ces pièces à conviction. Hier soir, entre neuf heures et minuit, une demoiselle d'allures excentriques fut blessée à coups de couteau, puis serrée à la gorge jusqu'à ce que mort s'ensuivît, par un monsieur bien habillé, portant monocle, appartenant au monde des courses, et avec lequel ladite demoiselle venait de manger trois meringues et un éclair au café.

Lupin alluma une cigarette, et, saisissant la manche de Ganimard :

— Hein ! Ca t'en bouche un coin, inspecteur principal ! Tu t'imaginais que, dans le domaine des déductions policières, de pareils tours de force étaient interdits au profane. Erreur, monsieur. Lupin jongle avec les déductions comme un détective de roman. Mes preuves ? Aveuglantes et enfantines.

Et il reprit, en désignant les objets au fur et à mesure de sa démonstration :

– Ainsi, donc, hier soir après neuf heures (ce fragment de journal porte la date d’hier et la mention « journal du soir » ; en outre tu peux voir ici, collée au papier, une parcelle de ces bandes jaunes sous lesquelles on envoie les numéros d’abonnés, numéros qui n’arrivent à domicile qu’au courrier de neuf heures), donc, après neuf heures, un monsieur bien habillé (veuille bien noter que ce petit éclat de verre présente sur un des bords le trou rond d’un monocle, et que le monocle est un ustensile essentiellement aristocratique), un monsieur bien habillé est entré dans une pâtisserie (voici le cartonnage très mince, en forme de boîte, où l’on voit encore un peu de la crème des meringues et de l’éclair qu’on y rangea selon l’habitude). Muni de son paquet, le monsieur au monocle rejoignit cette jeune personne dont cette écharpe de soie rouge écarlate indique suffisamment les allures excentriques. L’ayant rejointe, et pour des motifs encore inconnus, il la frappa d’abord à coups de couteau, puis l’étrangla à l’aide de cette écharpe de soie. (Prend ta loupe, inspecteur principal, et tu verras, sur la soie, des marques d’un rouge plus foncé qui sont, ici, les marques d’un couteau que l’on essuie, et là, celles d’une main sanglante qui se cramponne à une étoffe.) Son crime commis, et afin de ne laisser aucune trace derrière lui, il sort de sa poche : 1° le journal auquel il est abonné, et qui (parcours ce fragment) est un journal de courses dont il te sera facile de connaître le titre ; 2° une corde qui se trouve être une corde à fouet (et ces deux détails te prouvent, n’est-ce pas, que notre homme s’intéresse aux courses et s’occupe lui-même de cheval). Ensuite, il recueille les débris de son monocle dont le cordon s’est cassé pendant la lutte. Il coupe avec des ciseaux (examine les hachures des ciseaux), il coupe la partie maculée de l’écharpe, laissant l’autre sans doute aux mains crispées de la victime. Il fait une boule avec le cartonnage du pâtissier. Il dépose aussi certains objets dénonciateurs qui, depuis, ont dû glisser dans la Seine, comme le couteau. Il enveloppe le tout avec un journal, ficelle et attache, pour faire poids, cet encrier de cristal. Puis il décampe. Un instant plus tard, le paquet tombe sur la péniche du marinier. Et voilà. Ouf ! j’en ai chaud. Que dis-tu de l’aventure ?

Il observa Ganimard pour se rendre compte de l’effet que son discours avait produit sur l’inspecteur. Ganimard ne se départit pas de son mutisme.

Lupin se mit à rire.



– Au fond, tu es estomaqué. Mais tu te défies. «Pourquoi ce diable de Lupin me passe-t-il cette affaire, au lieu de la garder pour lui, de courir après l’assassin, et de le dépouiller, s’il y a eu vol ? » Évidemment, la question est logique. Mais il y a un mais : je n’ai pas le temps. À l’heure actuelle, je suis débordé de besogne. Un cambriolage à Londres, un autre à Lausanne, une substitution d’enfant à Marseille, le sauvetage d’une jeune fille autour de qui rôde la mort, tout me tombe à la fois sur les bras. Alors je me suis dit : « Si je passais l’affaire à ce bon Ganimard ? Maintenant qu’elle est à moitié débrouillée, il est bien capable de réussir. Et quel service je lui rends ! Comme il va pouvoir se distinguer !

« Aussitôt dit, aussitôt fait. À huit heures du matin, j’expédiais à ta rencontre le type aux peaux d’orange. Tu mordais à l’hameçon, et, à neuf heures, tu arrivais ici tout frétilant.

Lupin s’était levé. Il se baissa un peu vers l’inspecteur et lui dit, les yeux dans les yeux :

– Un point c’est tout. L’histoire est finie. Tantôt, probablement, tu connaîtras la victime..., quelque danseuse de ballet, quelque chanteuse de café-concert. D’autre part, il y a des chances pour que le coupable habite aux environs du Pont-Neuf, et plutôt sur la rive gauche. Enfin, voici toutes les pièces à conviction. Je t’en fais cadeau. Travaille. Je ne garde que ce bout d’écharpe. Si tu as besoin de reconstituer l’écharpe tout entière, apporte-moi l’autre bout, celui que la justice recueillera au cou de la victime. Apporte-le moi dans un mois, jour pour jour, c’est-à-dire le 28 décembre prochain, à 10 heures. Tu es sûr de me trouver. Et sois sans crainte : tout cela est sérieux, mon bon ami, je te le jure. Aucune fumisterie. Tu peux aller de l’avant. Ah ! à propos, un détail qui a son importance. Quand tu arrêteras le type au monocle, attention ; il est gaucher. Adieu, ma vieille, et bonne chance !

Lupin fit une pirouette, gagna la porte, l’ouvrit et disparut, avant même que Ganimard ne songeât à prendre une décision. D’un bond, l’inspecteur se précipita, mais il constata aussitôt que la poignée de la serrure, grâce à un mécanisme qu’il ignorait, ne tournait pas. Il lui fallut dix minutes pour dévisser cette serrure, dix autres pour dévisser celle de l’antichambre. Quand il eut dégringolé les trois étages, Ganimard n’avait plus le moindre espoir de rejoindre Arsène Lupin.

D'ailleurs, il n'y pensait pas. Lupin lui inspirait un sentiment bizarre et complexe où il y avait de la peur, de la rancune, une admiration involontaire et aussi l'intuition confuse que, malgré tous ses efforts, malgré la persistance de ses recherches, il n'arriverait jamais à bout d'un pareil adversaire. Il le poursuivait par devoir et par amour-propre, mais avec la crainte continuelle d'être dupé par ce redoutable mystificateur, et bafoué devant un public toujours prêt à rire de ses mésaventures.

En particulier, l'histoire de cette écharpe rouge lui sembla bien équivoque. Intéressante, certes, par plus d'un côté, mais combien invraisemblable ! Et combien aussi l'explication de Lupin, si logique en apparence, résistait peu à un examen sévère :

« Non, se dit Ganimard, tout cela c'est de la blague..., un ramassis de suppositions et d'hypothèses qui ne repose sur rien. Je ne marche pas. »

Quand il parvint au 36 du quai des Orfèvres, il était absolument décidé à tenir l'incident pour nul et non avenu.

Il monta au service de la Sûreté. Là, un de ses camarades lui dit :

– Tu as vu le chef ?

– Non.

– Il te demandait tout à l'heure.

– Ah ?

– Oui, va le rejoindre.

– Où ?

– Rue de Berne..., un assassinat qui a été commis cette nuit...

– Ah ! Et la victime ?

– Je ne sais pas trop une chanteuse de café-concert, je crois.

Ganimard murmura simplement :

– Crebleu de crebleu !

Vingt minutes après, il sortait du métro et se dirigeait vers la rue de Berne.

La victime, connue dans le monde des théâtres sous le sobriquet de Jenny Saphir, occupait un modeste appartement situé au second étage. Conduit par un agent de police, l'inspecteur principal traversa d'abord deux pièces, puis pénétra dans la chambre où se trouvaient déjà les magistrats chargés de l'enquête, le chef de la Sûreté, M. Dudouis, et un médecin légiste.

Au premier coup d'œil, Ganimard tressaillit. Il avait aperçu, couché sur un divan, le cadavre d'une jeune femme dont les mains se crispaient à un lambeau de soie rouge ! L'épaule, qui apparaissait hors du corsage échancré, portait la marque de deux blessures autour desquelles le sang s'était figé. La face, convulsée, presque noire, gardait une expression d'épouvante folle.

Le médecin légiste, qui venait de terminer son examen, prononça :

– Mes premières conclusions sont très nettes. La victime a d'abord été frappée de deux coups de poignard, puis étranglée. La mort par asphyxie est visible.

« Crebleu de crebleu » pensa de nouveau Ganimard qui se rappelait les paroles de Lupin, son évocation du crime...

Le juge d'instruction objecta :

– Cependant le cou n'offre point d'ecchymose.

– La strangulation, déclara le médecin, a pu être pratiquée à l'aide de cette écharpe de soie que la victime portait et dont il reste ce morceau auquel elle s'était cramponnée des deux mains pour se défendre.

– Mais pourquoi, dit le juge, ne reste-t-il que ce morceau ? Qu'est devenu l'autre ?

– L'autre, maculé de sang peut-être, aura été emporté par l'assassin. On distingue très bien le déchiquetage hâtif des ciseaux.

« Crebleu de crebleu répéta Ganimard entre ses dents pour la troisième fois, cet animal de Lupin a tout vu sans être là ! »

– Et le motif du crime ? demanda le juge. Les serrures ont été fracturées, les armoires bouleversées. Avez-vous quelques renseignements, monsieur Dudouis ?

Le chef de la Sûreté répliqua :

– Je puis tout au moins avancer une hypothèse, qui résulte des déclarations de la bonne. La victime, dont le talent de chanteuse était médiocre, mais que l'on connaissait pour sa beauté, a fait, il y a deux ans, un voyage en Russie, d'où elle est revenue avec un magnifique saphir que lui avait donné, paraît-il, un personnage de la cour. Jenny Saphir, comme on appelait la jeune femme depuis ce jour, était très fière de ce cadeau, bien que, par prudence, elle ne le portât pas. N'est-il pas à supposer que le vol du saphir fut la cause du crime ?

– Mais la femme de chambre connaissait l’endroit où se trouvait la pierre ?

– Non, personne ne le connaissait. Et le désordre de cette pièce tendrait à prouver que l’assassin l’ignorait également.

– Nous allons interroger la femme de chambre, prononça le juge d’instruction.

M. Dudouis prit à part l’inspecteur principal, et lui dit :

– Vous avez l’air tout drôle, Ganimard. Qu’y a-t-il ? Est-ce que vous soupçonnez quelque chose ?

– Rien du tout, chef.

– Tant pis. Nous avons besoin d’un coup d’éclat à la Sûreté. Voilà plusieurs crimes de ce genre dont l’auteur n’a pu être découvert. Cette fois-ci, il nous faut le coupable, et rapidement.

– Difficile, chef.

– Il le faut. Écoutez-moi, Ganimard. D’après la femme de chambre, Jenny Saphir, qui avait une vie très régulière, recevait fréquemment, depuis un mois, à son retour du théâtre, c’est-à-dire vers dix heures et demie, un individu qui restait environ jusqu’à minuit. « C’est un homme du monde, prétendait Jenny Saphir : il veut m’épouser. » Cet homme du monde prenait d’ailleurs toutes les précautions pour n’être pas vu, relevant le col de son vêtement et rabattant les bords de son chapeau quand il passait devant la loge de la concierge. Et Jenny Saphir, avant même qu’il n’arrivât, éloignait toujours sa femme de chambre. C’est cet individu qu’il s’agit de retrouver.

– Il n’a laissé aucune trace ?

– Aucune. Il est évident que nous sommes en présence d’un gaillard très fort, qui a préparé son crime, et qui l’a exécuté avec toutes les chances possibles d’impunité. Son arrestation nous fera grand honneur. Je compte sur vous, Ganimard.

– Ah ! vous comptez sur moi, chef, répondit l’inspecteur. Eh bien, on verra..., on verra... Je ne dis pas non... Seulement...

Il semblait très nerveux et son agitation frappa M. Dudouis.

– Seulement, poursuivit Ganimard, seulement je vous jure vous entendez, chef, je vous jure...

– Vous me jurez quoi ?

– Rien..., on verra ça, chef on verra...

Ce n'est que dehors, une fois seul, que Ganimard acheva sa phrase. Et il l'acheva tout haut, en frappant du pied, et avec l'accent de la colère la plus vive :

« Seulement, je jure devant Dieu que l'arrestation se fera par mes propres moyens, et sans que j'emploie un seul des renseignements que m'a fournis ce misérable. Ah ! Non, alors »

Pestant contre Lupin, furieux d'être mêlé à cette affaire, et résolu cependant à la débrouiller, il se promena au hasard des rues. Le cerveau tumultueux, il cherchait à mettre un peu d'ordre dans ses idées et à découvrir, parmi les faits épars, un petit détail, inaperçu de tous, non soupçonné de Lupin, qui pût le conduire au succès.

Il déjeuna rapidement chez un marchand de vins, puis reprit sa promenade, et tout à coup s'arrêta, stupéfié, confondu. Il pénétrait sous le porche de la rue de Surène, dans la maison même où Lupin l'avait attiré quelques heures auparavant. Une force plus puissante que sa volonté l'y conduisait de nouveau. La solution du problème était là. Là, se trouvaient tous les éléments de la vérité. Quoi qu'il fût, les assertions de Lupin étaient si exactes, ses calculs si justes, que, troublé jusqu'au fond de l'être par une divination aussi prodigieuse, il ne pouvait que reprendre l'œuvre au point où son ennemi l'avait laissée.

Sans plus de résistance, il monta les trois étages. L'appartement était ouvert. Personne n'avait touché aux pièces à conviction. Il les empocha.

Dès lors, il raisonna et il agit pour ainsi dire mécaniquement, sous les impulsions du maître auquel il ne pouvait pas ne pas obéir.

En admettant que l'inconnu habitât aux environs du Pont-Neuf, il fallait découvrir, sur le chemin qui mène de ce pont, à la rue de Berne, l'importante pâtisserie ouverte le soir, où les gâteaux avaient été achetés. Les recherches ne furent pas longues. Près de la gare Saint-Lazare, un pâtissier lui montra de petites boîtes en carton, identiques, comme matière et comme forme, à celle que Ganimard possédait. En outre, une des vendeuses se rappelait avoir servi, la veille au soir, un monsieur engoncé dans son col de fourrure, mais dont elle avait aperçu le monocle.

— Voilà, contrôlé, un premier indice, pensa l'inspecteur, notre homme porte un monocle.

Il réunit ensuite les fragments du journal de courses, et les soumit à un marchand de journaux qui reconnut aisément le Turf illustré. Aussitôt, il se

rendit aux bureaux du Turf et demanda la liste des abonnés. Sur cette liste, il releva les noms et adresses de tous ceux qui demeuraient dans les parages du Pont-Neuf, et principalement, puisque Lupin l'avait dit, sur la rive gauche du fleuve.

Il retourna ensuite à la Sûreté, recruta une demi-douzaine d'hommes, et les expédia avec les instructions nécessaires.

À sept heures du soir, le dernier de ces hommes revint et lui annonça la bonne nouvelle. Un M. Prévailles, abonné au Turf, habitait un entresol sur le quai des Augustins. La veille au soir, il sortait de chez lui, vêtu d'une pelisse de fourrure, recevait des mains de la concierge sa correspondance et son journal le Turf illustré, s'éloignait et rentrait vers minuit.

Ce M. Prévailles portait un monocle. C'était un habitué des courses, et lui-même possédait plusieurs chevaux qu'il montait ou mettait en location.

L'enquête avait été si rapide, les résultats étaient si conformes aux prédictions de Lupin que Ganimard se sentit bouleversé en écoutant le rapport de l'agent. Une fois de plus, il mesurait l'étendue prodigieuse des ressources dont Lupin disposait. Jamais, au cours de sa vie déjà longue, il n'avait rencontré une telle clairvoyance, un esprit aussi aigu et aussi prompt.

Il alla trouver M. Dudouis.

– Tout est prêt, chef. Vous avez un mandat ?

– Hein ?

– Je dis que tout est prêt pour l'arrestation, chef.

– Vous savez qui est l'assassin de Jenny Saphir ?

– Oui.

– Mais comment ? Expliquez-vous.

Ganimard éprouva quelque scrupule, rougit un peu, et cependant répondit :

– Un hasard, chef. L'assassin a jeté dans la Seine tout ce qui pouvait le compromettre. Une partie du paquet a été recueillie et me fut remise.

– Par qui ?

– Un batelier qui n'a pas voulu dire son nom, craignant les représailles. Mais j'avais tous les indices nécessaires. La besogne était facile.

Et l'inspecteur raconta comment il avait procédé.

– Et vous appelez cela un hasard ! s'écria M. Dudouis. Et vous dites que la besogne était facile ! Mais c'est une de vos plus belles campagnes.

Menez-la jusqu'au bout vous-même, mon cher Ganimard, et soyez prudent.

Ganimard avait hâte d'en finir. Il se rendit au quai des Augustins avec ses hommes qu'il répartit autour de la maison. La concierge, interrogée, déclara que son locataire prenait ses repas dehors, mais qu'il passait régulièrement chez lui après son dîner.

De fait, un peu avant neuf heures, penchée à sa fenêtre, elle avertit Ganimard, qui donna aussitôt un léger coup de sifflet. Un monsieur en chapeau haut de forme, enveloppé dans sa pelisse de fourrure, suivait le trottoir qui longe la Seine. Il traversa la chaussée et se dirigea vers la maison.

Ganimard s'avança :

– Vous êtes bien monsieur Prévailles ?

– Oui, mais vous-même ?

– Je suis chargé d'une mission...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. À la vue des hommes qui surgissaient de l'ombre, Prévailles avait reculé vivement jusqu'au mur, et tout en faisant face à ses adversaires, il se tenait adossé contre la porte d'une boutique située au rez-de-chaussée et dont les volets étaient clos.

– Arrière, cria-t-il, je ne vous connais pas.

Sa main droite brandissait une lourde canne, tandis que sa main gauche, glissée derrière lui, semblait chercher à ouvrir la porte.

Ganimard eut l'impression qu'il pouvait s'enfuir par là et par quelque issue secrète.

– Allons, pas de blague, dit-il en s'approchant... Tu es pris... Rends-toi.

Mais au moment où il empoignait la canne de Prévailles, Ganimard se souvint de l'avertissement donné par Lupin : Prévailles était gaucher, et c'était son revolver qu'il cherchait de la main gauche.

L'inspecteur se baissa rapidement, il avait vu le geste subit de l'individu. Deux détonations retentirent. Personne ne fut touché.

Quelques secondes après, Prévailles recevait un coup de crosse au menton, qui l'abattait sur-le-champ. À neuf heures, on l'écrouait au Dépôt.

Ganimard, à cette époque, jouissait déjà d'une grande réputation. Cette capture opérée si brusquement, et par des moyens très simples que la police se hâta de divulguer, lui valut une célébrité soudaine. On chargea aussitôt

Prévailles de tous les crimes demeurés impunis, et les journaux exaltèrent les prouesses de Ganimard.

L'affaire, au début, fut conduite vivement. Tout d'abord on constata que Prévailles, de son véritable nom Thomas Derocq, avait eu déjà maille à partir avec la justice. En outre, la perquisition que l'on fit chez lui, si elle ne provoqua pas de nouvelles preuves, amena cependant la découverte d'un peloton de corde semblable à la corde employée autour du paquet, et la découverte de poignards qui auraient produit une blessure analogue aux blessures de la victime.

Mais, le huitième jour, tout changea. Prévailles, qui, jusqu'ici, avait refusé de répondre, Prévailles, assisté de son avocat, opposa un alibi très net : le soir du crime, il était aux Folies-Bergère.

De fait on finit par trouver, dans la poche de son smoking, un coupon de fauteuil et un programme de spectacle qui tous deux portaient la date de ce soir-là.

– Alibi préparé, objecta le juge d'instruction.

– Prouvez-le, répondit Prévailles.

Des confrontations eurent lieu. La demoiselle de la pâtisserie crut reconnaître le monsieur au monocle. Le concierge de la rue de Berne crut reconnaître le monsieur qui rendait visite à Jenny Saphir. Mais personne n'osait rien affirmer de plus.

Ainsi l'instruction ne rencontrait rien de précis, aucun terrain solide sur lequel on pût établir une accusation sérieuse.

Le juge fit venir Ganimard et lui confia son embarras.

– Il m'est impossible d'insister davantage, les charges manquent.

– Cependant, vous êtes convaincu, monsieur le juge d'instruction ! Prévailles se serait laissé arrêter sans résistance s'il n'avait pas été coupable.

– Il prétend qu'il a cru à une attaque. De même il prétend qu'il n'a jamais vu Jenny Saphir, et, en vérité, nous ne trouvons personne pour le confondre. Et pas davantage, en admettant que le saphir ait été volé, nous n'avons pu le trouver chez lui.

– Ailleurs non plus, objecta Ganimard.

– Soit, mais ce n'est pas une charge contre lui, cela. Savez-vous ce qu'il nous faudrait, monsieur Ganimard, et avant peu ? L'autre bout de cette écharpe rouge.



– L'autre bout ?

– Oui, car il est évident que si l'assassin l'a emporté, c'est que les marques sanglantes de ses doigts sont sur l'étoffe.

Ganimard ne répondit pas. Depuis plusieurs jours il sentait bien que toute l'aventure tendait vers ce dénouement. Il n'y avait pas d'autre preuve possible. Avec l'écharpe de soie, et avec cela seulement, la culpabilité de Prévailles était certaine. Or la situation de Ganimard exigeait cette culpabilité. Responsable de l'arrestation, illustré par elle, prôné comme l'adversaire le plus redoutable des malfaiteurs, il devenait absolument ridicule si Prévailles était relâché.

Par malheur, l'unique et indispensable preuve était dans la poche de Lupin. Comment l'y reprendre ?

Ganimard chercha, il s'épuisa en nouvelles investigations, refit l'enquête, passa des nuits blanches à scruter le mystère de la rue de Berne, reconstitua l'existence de Prévailles, mobilisa dix hommes pour découvrir l'invisible saphir. Tout fut inutile.

Le 27 décembre, le juge d'instruction l'interpella dans les couloirs du palais.

– Eh bien, monsieur Ganimard, du nouveau ?

– Non, monsieur le juge d'instruction.

– En ce cas, j'abandonne l'affaire.

– Attendez un jour encore.

– Pourquoi ? Il nous faudrait l'autre bout de l'écharpe l'avez-vous ?

– Je l'aurai demain.

– Demain ?

– Oui, mais confiez-moi le morceau qui est en votre possession.

– Moyennant quoi ?

– Moyennant quoi je vous promets de reconstituer l'écharpe complète.

– Entendu.

Ganimard entra dans le cabinet du juge. Il en sortit avec le lambeau de soie.

« Crénom de bon sang, bougonnait-il, j'irai la chercher, la preuve, et je l'aurai... Si toutefois M. Lupin ose venir au rendez-vous. »

Au fond, il ne doutait pas que M. Lupin n'eût cette audace, et c'était ce qui, précisément, l'agaçait. Pourquoi Lupin le voulait-il, ce rendez-vous ? Quel but poursuivait-il en l'occurrence ?

Inquiet, la rage au cœur, plein de haine, il résolut de prendre toutes les précautions nécessaires, non seulement pour ne pas tomber dans un guet-apens, mais même pour ne pas manquer, puisque l'occasion s'en présentait, de prendre son ennemi au piège. Et le lendemain, qui était le 28 décembre, jour fixé par Lupin, après avoir étudié, toute la nuit, le vieil hôtel de la rue de Surène et s'être convaincu qu'il n'y avait d'autre issue que la grande porte, après avoir prévenu ses hommes qu'il allait accomplir une expédition dangereuse, c'est avec eux qu'il arriva sur le champ de bataille.

Il les posta dans un café. La consigne était formelle : s'il apparaissait à l'une des fenêtres du troisième étage, ou s'il ne revenait pas au bout d'une heure, les agents devaient envahir la maison et arrêter quiconque essaierait d'en sortir.

L'inspecteur principal s'assura que son revolver fonctionnait bien, et qu'il pourrait le tirer facilement de sa poche. Puis il monta.

Il fut assez surpris de revoir les choses comme il les avait laissées, c'est à-dire les portes ouvertes et les serrures fracturées. Ayant constaté que les fenêtres de la chambre principale donnaient bien sur la rue, il visita les trois autres pièces qui constituaient l'appartement. Il n'y avait personne.

« M. Lupin a eu peur, murmura-t-il, non sans une certaine satisfaction. »

– T'es bête, dit une voix derrière lui.

S'étant retourné, il vit sur le seuil un vieil ouvrier en longue blouse de peintre.

– Cherche pas, dit l'homme. C'est moi, Lupin. Je travaille depuis ce matin chez l'entrepreneur de peinture. En ce moment, c'est l'heure du repas. Alors je suis monté.

Il observait Ganimard avec un sourire joyeux, et il s'écria :

– Vrai ! C'est une satanée minute que j'te dois là, mon vieux. J'la vendrais pas pour dix ans de ta vie, et cependant j't'aime bien ! Qu'en penses-tu, l'artiste ? Est-ce combiné, prévu ? Prévu depuis A jusqu'à Z ? J'l'ai t'i comprise, l'affaire ? J'lai ti pénétré, l'mystère de l'écharpe ? Je n'te dis pas qu'il n'y avait pas des trous dans mon argumentation, des mailles qui manquaient à la chaîne... Mais quel chef-d'œuvre d'intelligence ! Quelle reconstitution, Ganimard ! Quelle intuition de tout ce qui avait eu lieu, et de tout ce qui allait avoir lieu depuis la découverte du crime jusqu'à ton arrivée ici, en quête d'une preuve ! Quelle divination vraiment merveilleuse ! T'as l'écharpe ?

– La moitié, oui. Tu as l’autre ?

– La voici. Confrontons.

Ils étalèrent les deux morceaux de soie sur la table. Les échancrures faites par les ciseaux correspondaient exactement. En outre les couleurs étaient identiques.

– Mais je suppose, dit Lupin, que tu n’es pas venu seulement pour cela. Ce qui t’intéresse, c’est de voir les marques du sang. Suis-moi, Ganimard, le jour n’est pas suffisant ici.

Ils passèrent dans la pièce voisine, située du côté de la cour, et plus claire en effet, et Lupin appliqua son étoffe sur la vitre.

– Regarde, dit-il en laissant la place à Ganimard.

L’inspecteur tressaillit de joie. Distinctement on voyait les traces des cinq doigts et l’empreinte de la paume. La preuve était irrécusable. De sa main ensanglantée, de cette même main qui avait frappé Jenny Saphir, l’assassin avait empoigné l’étoffe et noué l’écharpe autour du cou.

– Et c’est l’empreinte d’une main gauche, nota Lupin... D’où mon avertissement, qui n’avait rien de miraculeux, comme tu vois. Car, si j’ad mets que tu me considères comme un esprit supérieur, mon bon ami, je ne veux pas cependant que tu me traites de sorcier.

Ganimard avait empoché prestement le morceau de soie. Lupin l’approuva.

– Mais oui, mon gros, c’est pour toi. Ça me fait tant de plaisir de te faire plaisir ! Et tu vois, il n’y avait pas de piège dans tout cela rien que de l’obligeance..., un service de camarade à camarade, de copain à copain... Et aussi, je te l’avoue, un peu de curiosité... Oui, je voulais examiner l’autre morceau de soie... Celui de la police... N’aie pas peur. N’aie pas peur, je vais te le rendre... Une seconde seulement.

D’un geste nonchalant, et tandis que Ganimard l’écoutait malgré lui, il s’amusait avec le gland qui terminait la moitié de l’écharpe.

– Comme c’est ingénieux, ces petits ouvrages de femme ! As-tu remarqué ce détail de l’enquête ? Jenny Saphir était très adroite, et confectionnait elle-même ses chapeaux et ses robes. Il est évident que cette écharpe a été faite par elle... D’ailleurs, je m’en suis aperçu dès le premier jour. Curieux de ma nature, comme j’ai eu l’honneur de te le dire, j’avais étudié à fond le morceau de soie que tu viens d’empocher, et dans l’intérieur même du gland, j’avais découvert une petite médaille de sainteté

que la pauvre fille avait mise là comme un porte-bonheur. Détail touchant, n'est-ce pas, Ganimard ? Une petite médaille de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

L'inspecteur ne le quittait pas des yeux, très intrigué. Et Lupin continuait :

– Alors, je me suis dit comme il serait intéressant d'explorer l'autre moitié de l'écharpe, celle que la police trouvera au cou de la victime ! Car cette autre moitié, que je tiens enfin, est terminée de la même façon... De sorte que je saurai si la même cachette existe et ce qu'elle renferme... Mais regarde donc, mon bon ami, est-ce habilement fait ! Et si peu compliqué ! Il suffit de prendre un écheveau de cordonnet rouge et de le tresser autour d'une olive de bois creuse, tout en réservant, au milieu, une petite retraite, un petit vide, étroit forcément, mais suffisant pour qu'on puisse y mettre une médaille de sainteté..., ou tout autre chose... Un bijou, par exemple... Un saphir...

Au même instant, il achevait d'écarter les cordonnets de soie, et, au creux d'une olive, il saisissait entre le pouce et l'index une admirable pierre bleue, d'une pureté et d'une taille parfaites.

– Hein, que disais-je, mon bon ami ?

Il leva la tête. L'inspecteur, livide, les yeux hagards, semblait ahuri, fasciné par la pierre qui miroitait devant lui. Il comprenait enfin toute la machination.

– Animal, murmura-t-il, retrouvant son injure de la première entrevue.

Les deux hommes étaient dressés l'un contre l'autre.

– Rends-moi ça, fit l'inspecteur.

Lupin tendit le morceau d'étoffe.

– Et le saphir ! ordonna Ganimard.

– T'es bête.

– Rends-moi ça, sinon...

– Sinon, quoi, espèce d'idiot ? s'écria Lupin. Ah ça ! Mais, t'imagines-tu que c'est pour des prunes que je t'ai octroyé l'aventure ?

– Rends-moi ça !

– Tu m'as pas regardé ? Comment voilà quatre semaines que je te fais marcher comme un daim, et tu voudrais... Voyons, Ganimard, un petit effort, mon gros... Comprends que, depuis quatre semaines, tu n'es que le

bon caniche Ganimard, apporte apporte au monsieur... Ah ! Le bon toutou à son père... Faites le beau... Susucre ?

Contenant la colère qui bouillonnait en lui, Ganimard ne songeait qu'à une chose, appeler ses agents. Et comme la pièce où il se trouvait donnait sur la cour, peu à peu, par un mouvement tournant, il essayait de revenir à la porte de communication. D'un bond, il sauterait alors vers la fenêtre et casserait l'un des carreaux.

– Faut-il tout de même, continuait Lupin, que vous en ayez une couche, toi et les autres ! Depuis le temps que vous tenez l'étoffe, il n'y en a pas un qui ait eu l'idée de la palper, pas un qui se soit demandé la raison pour laquelle la pauvre fille s'accrochait à son écharpe. Pas un ! Vous agissez au hasard, sans réfléchir, sans rien prévoir.

L'inspecteur avait atteint son but. Profitant d'une seconde où Lupin s'éloignait de lui, il fit volte-face soudain, et saisit la poignée de la porte. Mais un juron lui échappa la poignée ne bougea pas.

Lupin s'esclaffa.

– Même pas ça ! Tu n'avais même pas prévu ça ! Tu me tends un traquenard, et tu n'admits pas que je puisse flairer la chose d'avance... Et tu te laisses conduire dans cette chambre, sans te demander si je ne t'y conduis pas exprès, et sans te rappeler que les serrures sont munies de mécanismes spéciaux ! Voyons, en toute sincérité, qu'est-ce que tu dis de cela ?

– Ce que j'en dis ? proféra Ganimard, hors de lui.

Rapidement, il avait tiré son revolver et visait l'ennemi en pleine figure.

– Haut les mains ! s'écria-t-il.

Lupin se planta devant lui, en levant les épaules.

– Encore la gaffe.

– Haut les mains, je te répète !

– Encore la gaffe. Ton ustensile ne partira pas.

– Quoi ?

– Ta femme de ménage, la vieille Catherine, est à mon service. Elle a mouillé la poudre ce matin, pendant que tu prenais ton café au lait.

Ganimard eut un mouvement de rage, empocha l'arme, et se jeta sur Lupin.

– Après ? fit celui-ci, en l'arrêtant net d'un coup de pied sur la jambe.

Leurs vêtements se touchaient presque. Leurs regards se provoquaient, comme les regards de deux adversaires qui vont en venir aux mains.

Pourtant, il n'y eut pas de combat. Le souvenir des luttes précédentes rendait la lutte inutile. Et Ganimard, qui se rappelait toutes les défaites passées, ses vaines attaques, les ripostes foudroyantes de Lupin, ne bougeait pas. Il n'y avait rien à faire, il le sentait. Lupin disposait des forces contre lesquelles toute force individuelle se brisait. Alors, à quoi bon ?

– N'est-ce pas ? prononça Lupin, d'une voix amicale, il vaut mieux en rester là. D'ailleurs, mon bon ami, réfléchis bien à tout ce que l'aventure t'a rapporté : la gloire, la certitude d'un avancement prochain, et, grâce à cela, la perspective d'une heureuse vieillesse. Tu ne voudrais pas cependant y ajouter la découverte du saphir et la tête de ce pauvre Lupin... Ce ne serait pas juste. Sans compter que ce pauvre Lupin t'a sauvé la vie. Mais oui, monsieur ! Qui donc vous avertissait ici même que Prévailles était gaucher ? Et c'est comme ça que tu me remercies ? Pas chic, Ganimard. Vrai, tu me fais de la peine.

Tout en bavardant, Lupin avait accompli le même manège que Ganimard et s'était approché de la porte.

Ganimard comprit que l'ennemi allait lui échapper. Oubliant toute prudence, il voulut lui barrer la route et reçut dans l'estomac un formidable coup de tête qui l'envoya rouler jusqu'à l'autre mur.

En trois gestes, Lupin fit jouer un ressort, tourna la poignée, entrouvrit le battant et s'esquiva en éclatant de rire.

Lorsque Ganimard, vingt minutes après, réussit à rejoindre ses hommes, l'un de ceux-ci lui dit :

– Il y a un ouvrier peintre qui est sorti de la maison, comme ses camarades rentraient de déjeuner, et qui m'a remis une lettre. « Vous donnerez ça à votre patron », qu'il m'a dit. « À quel patron ? » que j'ai répondu. Il était loin déjà. Je suppose que c'est pour vous.

– Donne.

Ganimard décacheta la lettre. Elle était griffonnée en hâte, au crayon, et contenait ces mots...

« Ceci, mon bon ami, pour te mettre en garde contre une excessive crédulité. Quand un quidam te dit que les cartouches de ton revolver sont mouillées, si grande que soit ta confiance en ce quidam, se nommât-il Arsène Lupin, ne te laisse pas monter le coup. Tire d'abord, et, si le quidam

fait une pirouette dans l'éternité, tu auras la preuve : 1° que les cartouches n'étaient pas mouillées ; 2 ° que la vieille Catherine est la plus honnête des femmes de ménage.

« En attendant que j'aie l'honneur de la connaître, accepte, mon bon ami, les sentiments affectueux de ton fidèle « Arsène Lupin. »

## *La mort qui rôde*

### [Table des matières](#)

Après avoir contourné les murs du château, Arsène Lupin revint à son point de départ. Décidément aucune brèche n'existait, et l'on ne pouvait s'introduire dans le vaste domaine de Maupertuis que par une petite porte basse et solidement verrouillée à l'intérieur, ou par la grille principale auprès de laquelle veillait le pavillon du garde.

– Soit, dit-il, nous emploierons les grands moyens.

Pénétrant au milieu des taillis où il avait caché sa motocyclette, il détacha un paquet de corde légère enroulé sous la selle, et se dirigea vers un endroit qu'il avait noté au cours de son examen. À cet endroit, situé loin de la route, à la lisière d'un bois, de grands arbres plantés dans le parc débordaient le mur.

Lupin fixa une pierre à l'extrémité de la corde, et, l'ayant lancée, attrapa une grosse branche, qu'il lui suffit dès lors d'attirer à lui et d'enjamber.

La branche, en se redressant, le souleva de terre. Il franchit le mur, glissa le long de l'arbre, et sauta doucement sur l'herbe du parc.

C'était l'hiver. Entre les rameaux dépouillés, pardessus le vallonnement des pelouses, il aperçut au loin le petit château de Maupertuis. Craignant d'être vu, il se dissimula derrière un groupe de sapins. Là, à l'aide d'une lorgnette, il étudia la façade mélancolique et sombre du château. Toutes les fenêtres étaient closes et comme défendues par des volets hermétiques. On eût dit un logis inhabité.

« Pristi, murmura Lupin, pas gai, le manoir ! Ce n'est pas ici que je finirai mes jours. »

Mais, comme trois heures sonnaient à l'horloge, une des portes du rez-de-chaussée s'ouvrit sur la terrasse, et une silhouette de femme, très mince, enveloppée dans un manteau noir, apparut.

La femme se promena de long en large durant quelques minutes, entourée aussitôt d'oiseaux auxquels elle jetait des miettes de pain. Puis elle



descendit les marches de pierre qui conduisaient à la pelouse centrale, et elle la suivit en prenant l'allée de droite.

Avec sa lorgnette, Lupin la voyait distinctement venir de son côté. Elle était grande, blonde, d'une tournure gracieuse, l'air d'une toute jeune fille. Elle avançait d'un pas allègre, regardant le pâle soleil de décembre, et s'amusant à briser les petites branches mortes aux arbustes du chemin.

Elle était arrivée à peu près aux deux tiers de la distance qui la séparait de Lupin, quand des aboiements furieux éclatèrent, et un chien énorme, un danois de taille colossale, surgit d'une cabane voisine et se dressa au bout de la chaîne qui le retenait.

La jeune fille s'écarta un peu et passa, sans prêter plus d'attention à un incident qui devait se reproduire chaque jour. Le chien redoubla de colère, debout sur ses pattes, et tirant sur son collier au risque de s'étrangler.

Trente ou quarante pas plus loin, impatientée sans doute, elle se retourna et fit un geste de la main. Le danois eut un sursaut de rage, recula jusqu'au fond de sa niche, et bondit de nouveau, irrésistible. La jeune fille poussa un cri de terreur folle. Le chien franchissait l'espace, en traînant derrière lui sa chaîne brisée.

Elle se mit à courir, à courir de toutes ses forces, et elle appelait au secours désespérément. Mais, en quelques sauts, le chien la rejoignait.

Elle tomba, tout de suite épuisée, perdue. La bête était déjà sur elle, la touchait presque.

À ce moment précis, il y eut une détonation. Le chien fit une cabriole en avant, se remit d'aplomb, gratta le sol à coups de patte, puis se coucha en hurlant à diverses reprises, un hurlement rauque, essoufflé, qui s'acheva en une plainte sourde et en râles indistincts. Et ce fut tout.

— Mort, dit Lupin, qui était accouru aussitôt, prêt à décharger son revolver une seconde fois.

La jeune fille s'était relevée, toute pâle, chancelante encore. Elle examina, très surprise, cet homme qu'elle ne connaissait pas, et qui venait de lui sauver la vie, et elle murmura :

— Merci... J'ai eu bien peur... Il était temps... Je vous remercie, monsieur.

Lupin ôta son chapeau.

— Permettez-moi de me présenter, mademoiselle, Paul Daubreuil... Mais, avant toute explication, je vous demande un instant...

Il se baissa vers le cadavre du chien, et examina la chaîne à l'endroit où l'effort de la bête l'avait brisée.

– C'est bien ça ! fit-il entre ses dents c'est bien ce que je supposais. Bigre ! Les événements se précipitent... J'aurais dû arriver plus tôt.

Revenant à la jeune fille, il lui dit vivement...

– Mademoiselle, nous n'avons pas une minute à perdre. Ma présence dans ce parc est tout à fait insolite. Je ne veux pas qu'on m'y surprenne, et cela, pour des raisons qui vous concernent uniquement. Pensez-vous qu'on ait pu, du château, entendre la détonation ?

La jeune fille semblait remise déjà de son émotion, et elle répondit avec une assurance où se révélait toute sa nature courageuse :

– Je ne le pense pas.

– Monsieur votre père est au château, aujourd'hui ?

– Mon père est souffrant, couché depuis des mois. En outre, sa chambre donne sur l'autre façade.

– Et les domestiques ?

– Ils habitent également, et travaillent de l'autre côté. Personne ne vient jamais par ici. Moi seule m'y promène.

– Il est donc probable qu'on ne m'a pas vu non plus, d'autant que ces arbres nous cachent.

– C'est probable.

– Alors, je puis vous parler librement ?

– Certes, mais je ne m'explique pas...

– Vous allez comprendre.

Il s'approcha d'elle un peu plus et lui dit :

– Permettez-moi d'être bref. Voici. Il y a quatre jours, Mlle Jeanne Darcieux...

– C'est moi, dit-elle en souriant.

– Mlle Jeanne Darcieux, continua Lupin, écrivait une lettre à l'une de ses amies du nom de Marceline, laquelle habite Versailles...

– Comment savez-vous tout cela ? dit la jeune fille stupéfaite, j'ai déchiré la lettre avant de l'achever.

– Et vous avez jeté les morceaux sur le bord de la route qui va du château à Vendôme.

– En effet je me promenais...

– Ces morceaux furent recueillis, et j’en eus communication le lendemain même.

– Alors..., vous avez lu ? fit Jeanne Darcieux avec une certaine irritation.

– Oui, j’ai commis cette indiscretion, et je ne le regrette pas, puisque je puis vous sauver.

– Me sauver de quoi ?

– De la mort.

Lupin prononça cette petite phrase d’une voix très nette. La jeune fille eut un frisson.

– Je ne suis pas menacée de mort.

– Si, mademoiselle. Vers la fin d’octobre, comme vous lisiez sur un banc de la terrasse où vous aviez coutume de vous asseoir chaque jour, à la même heure, un moellon de la corniche s’est détaché, et il s’en est fallu de quelques centimètres que vous ne fussiez écrasée.

– Un hasard...

– Par une belle soirée de novembre, vous traversiez le potager, au clair de la lune. Un coup de feu fut tiré, la balle siffla à vos oreilles.

– Du moins je l’ai cru...

– Enfin, la semaine dernière, le petit pont de bois qui enjambe la rivière du parc, à deux mètres de la chute d’eau, s’écroula au moment où vous passiez. C’est par miracle que vous avez pu vous accrocher à une racine.

Jeanne Darcieux essaya de sourire.

– Soit, mais il n’y a là, ainsi que je l’écrivais à Marceline, qu’une série de coïncidences, de hasards...

– Non, mademoiselle, non. Un hasard de cette sorte est admissible... Deux le sont également et encore ! Mais on n’a pas le droit de supposer que, trois fois, le hasard s’amuse et parvienne à répéter le même acte, dans des circonstances aussi extraordinaires. C’est pourquoi je me suis cru permis de venir à votre secours. Et, comme mon intervention ne peut être efficace que si elle demeure secrète, je n’ai pas hésité à m’introduire ici autrement que par la porte. Il était temps, ainsi que vous le disiez. L’ennemi vous attaquait une fois de plus.

– Comment ! Est-ce que vous pensez ? Non, ce n’est pas possible... Je ne veux pas croire...

Lupin ramassa la chaîne et, la montrant :

– Regardez le dernier anneau. Il est hors de doute qu’il a été limé. Sans quoi, une chaîne de cette force n’eût pas cédé. D’ailleurs la marque de la lime est visible.

Jeanne avait pâli, et l’effroi contractait son joli visage.

– Mais qui donc m’en veut ainsi ? balbutia-t-elle. C’est terrible... Je n’ai fait de mal à personne... Et pourtant il est certain que vous avez raison... Bien plus...

Elle acheva plus bas :

« Bien plus, je me demande si le même danger ne menace pas mon père.

– On l’a attaqué, lui aussi ?

– Non, car il ne bouge pas de sa chambre. Mais sa maladie est si mystérieuse ! Il n’a plus de forces..., il ne peut plus marcher... En outre, il est sujet à des étouffements, comme si son cœur s’arrêtait. Ah ! Quelle horreur !

Lupin sentit toute l’autorité qu’il pouvait prendre sur elle en un pareil moment, et il lui dit :

– Ne craignez rien, mademoiselle. Si vous m’obéissez aveuglément, je ne doute pas du succès.

– Oui... oui je veux bien mais tout cela est si affreux...

– Ayez confiance, je vous en prie. Et veuillez m’écouter. J’aurais besoin de quelques renseignements.

Coup sur coup il lui posa des questions, auxquelles Jeanne Darcieux répondit hâtivement.

– Cette bête n’était jamais détachée, n’est-ce pas ?

– Jamais.

– Qui la nourrissait ?

– Le garde. À la tombée du jour il lui apportait sa pâtée.

– Il pouvait, par conséquent, s’approcher d’elle sans être mordu ?

– Oui, et lui seul, car elle était féroce.

– Vous ne soupçonnez pas cet homme ?

– Oh non Baptiste ! Jamais...

– Et vous ne voyez personne ?

– Personne. Nos domestiques nous sont très dévoués. Ils m’aiment beaucoup.

– Vous n’avez pas d’amis au château ?

– Non.

- Pas de frère ?
  - Non.
  - Votre père est donc seul à vous protéger ?
  - Oui, et je vous ai dit dans quel état il se trouvait.
  - Vous lui avez raconté les diverses tentatives ?
  - Oui, et j’ai eu tort. Notre médecin, le vieux docteur Guérout, m’a défendu de lui donner la moindre émotion.
  - Votre mère ?
  - Je ne me souviens pas d’elle. Elle est morte, il y a seize ans il y a juste seize ans.
  - Vous aviez ?
  - Un peu moins de cinq ans.
  - Et vous habitiez ici ?
  - Nous habitions Paris. C’est l’année suivante seulement que mon père a acheté ce château.
- Lupin demeura quelques instants silencieux, puis il conclut :
- C’est bien, mademoiselle, je vous remercie. Pour le moment, ces renseignements me suffisent. D’ailleurs, il ne serait pas prudent de rester plus longtemps ensemble.
  - Mais, dit-elle, le garde, tout à l’heure, trouvera ce chien... Qui l’aura tué ?
  - Vous, mademoiselle, vous, pour vous défendre contre une attaque.
  - Je ne porte jamais d’arme.
  - Il faut croire que si, dit Lupin en souriant, puisque vous avez tué cette bête, et que vous seule pouvez l’avoir tuée. Et puis on croira ce qu’on voudra. L’essentiel est que, moi, je ne sois pas suspect, quand je viendrai au château.
  - Au château ? Vous avez l’intention ?
  - Je ne sais pas encore comment mais je viendrai. Et dès ce soir... Ainsi donc, je vous le répète, soyez tranquille, je réponds de tout.
- Jeanne le regarda et, dominée par lui, conquise par son air d’assurance et de bonne foi, elle dit simplement :
- Je suis tranquille.
  - Alors, tout ira pour le mieux. À ce soir, mademoiselle.
  - À ce soir.

Elle s'éloigna, et Lupin, qui la suivit des yeux, jusqu'au moment où elle disparut à l'angle du château, murmura :

« Jolie créature ! Il serait dommage qu'il lui arrivât malheur. Heureusement, ce brave Arsène veille au grain. »

Peu soucieux qu'on le rencontrât, l'oreille aux aguets, il visita le parc en ses moindres recoins, chercha la petite porte basse qu'il avait notée à l'extérieur, et qui était celle du potager, ôta le verrou, prit la clef, puis longea les murs, et se retrouva près de l'arbre qu'il avait escaladé. Deux minutes plus tard, il remontait sur sa motocyclette.

Le village de Maupertuis était presque contigu au château. Lupin s'informa et apprit que le Dr Guérout habitait à côté de l'église.

Il sonna, fut introduit dans le cabinet de consultation, et se présenta sous son nom de Paul Daubreuil, demeurant à Paris, rue de Surène, et entretenant avec le service de la Sûreté des relations officieuses sur lesquelles il réclamait le secret. Ayant eu connaissance, par une lettre déchirée, des incidents qui avaient mis en péril la vie de Mlle Darcieux, il venait au secours de la jeune fille.

Le Dr Guérout, vieux médecin de campagne, qui chérissait Jeanne, admit aussitôt, sur les explications de Lupin, que ces incidents constituaient les preuves indéniables d'un complot. Très ému, il offrit l'hospitalité à son visiteur et le retint à dîner.

Les deux hommes causèrent longtemps. Le soir, ils se rendirent ensemble au château.

Le docteur monta dans la chambre du malade qui était située au premier étage, et demanda la permission d'amener un de ses jeunes confrères, auquel, désireux de repos, il avait l'intention de transmettre sa clientèle à bref délai.

En entrant, Lupin aperçut Jeanne Darcieux au chevet de son père. Elle réprima un geste d'étonnement, puis, sur un signe du docteur, sortit.

La consultation eut alors lieu en présence de Lupin. M. Darcieux avait une figure amaigrie par la souffrance et des yeux brûlés de fièvre. Ce jour-là, il se plaignit surtout de son cœur. Après l'auscultation, il interrogea le médecin avec une anxiété visible, et chaque réponse semblait un soulagement pour lui. Il parla aussi de Jeanne, persuadé qu'on le trompait et que sa fille avait échappé à d'autres accidents. Malgré les dénégations du

docteur, il était inquiet. Il aurait voulu que la police fût avertie et qu'on fît des enquêtes.

Mais son agitation l'épuisa, et il s'assoupit peu à peu.

Dans le couloir, Lupin arrêta le docteur.

– Voyons, docteur, votre opinion exacte. Pensez-vous que la maladie de M. Darcieux puisse être attribuée à une cause étrangère ?

– Comment cela ?

– Oui, supposons qu'un même ennemi ait intérêt à faire disparaître le père et la fille...

Le Dr Guérault sembla frappé de l'hypothèse.

– En effet en effet cette maladie affecte parfois un caractère si anormal ! Ainsi, la paralysie des jambes, qui est presque complète, devrait avoir pour corollaire...

Le docteur réfléchit un instant, puis il prononça, à voix basse :

– Le poison, alors..., mais quel poison ? Et d'ailleurs, je ne vois aucun symptôme d'intoxication il faudrait supposer... Mais que faites-vous ? Qu'y a-t-il ?

Les deux hommes causaient alors devant une petite salle du premier étage, où Jeanne, profitant de la présence du docteur chez son père, avait commencé son repas du soir. Lupin, qui la regardait par la porte ouverte, la vit porter à ses lèvres une tasse dont elle but quelques gorgées.

Soudain il se précipita sur elle et lui saisit le bras.

– Qu'est-ce que vous buvez là ?

– Mais, dit-elle, interloquée une infusion..., du thé.

– Vous avez fait une grimace de dégoût pourquoi ?

– Je ne sais pas il m'a semblé...

– Il vous a semblé ?

– Qu'il y avait..., une sorte d'amertume... Mais cela provient sans doute du médicament que j'y ai mêlé.

– Quel médicament ?

– Des gouttes que je prends à chaque dîner selon votre ordonnance, n'est-ce pas, docteur ?

– Oui, déclara le Dr Guérault, mais ce médicament n'a aucun goût... Vous le savez bien, Jeanne, puisque vous en usez depuis quinze jours, et que c'est la première fois...

– En effet... murmura la jeune fille, et celui-là a un goût... Ah ! tenez, j'en ai encore la bouche qui me brûle.

À son tour le Dr Guérouit avala une gorgée de la tasse :

– Ah ! Pouah ! s'écria-t-il, en recrachant, l'erreur n'est pas possible !

De son côté, Lupin examinait le flacon qui contenait le médicament, et il demanda :

– Dans la journée, où range-t-on ce flacon ?

Mais Jeanne ne put répondre. Elle avait porté la main à sa poitrine, et, le visage blême, les yeux convulsés, elle paraissait souffrir infiniment.

– Ça me fait mal ça me fait mal, bégaya-t-elle.

Les deux hommes la portèrent vivement dans sa chambre et l'étendirent sur le lit.

– Il faudrait un vomitif, dit Lupin.

– Ouvrez l'armoire, ordonna le docteur... Il y a une trousse de pharmacie... Vous l'avez ? Sortez un des petits tubes... Oui, celui-là... Et de l'eau chaude maintenant... Vous en trouverez sur le plateau de la théière.

Appelée par un coup de sonnette, la bonne, qui était plus spécialement au service de Jeanne, accourut. Lupin lui expliqua que Mlle Darcieux était prise d'un malaise inexplicable.

Il revint ensuite à la petite salle à manger, visita le buffet et les placards, descendit à la cuisine où il prétexta que le docteur l'avait dépêché pour étudier l'alimentation de M. Darcieux. Sans en avoir l'air, il fit causer la cuisinière, le domestique, et le garde Baptiste, lequel mangeait au château.

En remontant, il trouva le docteur.

– Eh bien ?

– Elle dort.

– Aucun danger ?

– Non. Heureusement elle n'avait bu que deux ou trois gorgées. Mais c'est la seconde fois aujourd'hui que vous lui sauvez la vie. L'analyse de ce flacon nous en donnera la preuve.

– Analyse inutile, docteur. La tentative d'empoisonnement est certaine.

– Mais qui ?

– Je ne sais pas. Mais le démon qui machine tout cela connaît évidemment les habitudes du château. Il va et vient à sa guise, se promène dans le parc, lime la chaîne du chien, mêle du poison aux aliments, bref se



remue et agit comme s'il vivait de la vie même de celle ou plutôt de ceux qu'il veut supprimer.

– Ah ! vous pensez décidément que le même péril menace M. Darcieux ?

– Sans doute.

– Un des domestiques, alors ? Mais c'est inadmissible. Est-ce que vous croyez ?

– Je ne crois rien. Je ne sais rien. Tout ce que je puis dire, c'est que la situation est tragique, et qu'il faut redouter les pires événements. La mort est ici, docteur, elle rôde dans ce château, et, avant peu, elle atteindra ceux qu'elle poursuit.

– Que faire ?

– Veiller, docteur. Prétextons que la santé de M. Darcieux nous inquiète, et couchons dans cette petite salle. Les deux chambres du père et de la fille sont proches. En cas d'alerte, nous sommes sûrs de tout entendre.

Ils avaient un fauteuil à leur disposition. Il fut convenu qu'ils y dormiraient à tour de rôle.

En réalité, Lupin ne dormit que deux ou trois heures. Au milieu de la nuit, sans prévenir son compagnon, il quitta la chambre, fit une ronde minutieuse dans le château, et sortit par la grille principale.

Vers neuf heures, il arrivait à Paris avec sa motocyclette. Deux de ses amis, auxquels il avait téléphoné en cours de route, l'attendaient. Tous trois, chacun de son côté, passèrent la journée à faire les recherches que Lupin avait méditées.

À six heures, il repartit précipitamment, et jamais peut-être, ainsi qu'il me le raconta par la suite, il ne risqua sa vie avec plus de témérité qu'en effectuant ce retour à une vitesse folle, un soir brumeux de décembre, où la lumière de son phare trouait à peine les ténèbres.

Devant la grille, encore ouverte, il sauta de machine, et courut jusqu'au château dont il monta le premier étage en quelques bonds.

Dans la petite salle, personne.

Sans hésiter, sans frapper, il entra dans la chambre de Jeanne.

– Ah ! vous êtes là, dit-il avec un soupir de soulagement en apercevant Jeanne et le docteur, qui causaient, assis l'un près de l'autre.

– Quoi ? Du nouveau ? fit le docteur inquiet de voir dans un tel état d'agitation cet homme, dont il savait le sang-froid.

– Rien, répondit-il, rien de nouveau. Et ici ?

– Ici non plus. Nous venons de quitter M. Darcieux. Il mangeait de bon appétit, après une excellente journée. Quant à Jeanne, vous voyez, elle a déjà retrouvé ses belles couleurs.

– Alors il faut partir.

– Partir ! Mais c'est impossible, protesta la jeune fille.

– Il le faut, s'écria Lupin en frappant du pied et avec une véritable violence.

Tout de suite, il se maîtrisa, prononça quelques paroles d'excuse, puis il resta trois ou quatre minutes dans un silence profond que le docteur et Jeanne se gardèrent de troubler.

Enfin, il dit à la jeune fille :

– Vous partirez demain matin, mademoiselle, et pour une semaine ou deux seulement. Je vous conduirai chez votre amie de Versailles, celle à qui vous écrivez. Je vous supplie de préparer tout, dès ce soir, et ouvertement. Avertissez les domestiques... De son côté, le docteur voudra bien prévenir M. Darcieux, et lui faire comprendre, avec toutes les précautions possibles, que ce voyage est indispensable pour votre sécurité. D'ailleurs il vous rejoindra aussitôt que ses forces le lui permettront. C'est convenu, n'est-ce pas ?

– Oui, dit-elle, absolument dominée par la voix impérieuse et douce de Lupin.

– En ce cas, dit-il, faites vite, et ne quittez plus votre chambre.

– Mais, objecta la jeune fille avec un frisson cette nuit...

– Ne craignez rien. S'il y avait le moindre danger, nous reviendrions, le docteur et moi. N'ouvrez votre porte que si l'on frappe trois coups très légers.

Jeanne sonna aussitôt la bonne. Le docteur passa chez M. Darcieux, tandis que Lupin se faisait servir quelques aliments dans la petite salle.

– Voilà qui est terminé, dit le docteur au bout de vingt minutes. M. Darcieux n'a pas trop protesté. Au fond, lui aussi, il trouve qu'il est bon d'éloigner Jeanne.

Ils se retirèrent tous deux et sortirent du château.

Près de la grille, Lupin appela le garde.

– Vous pouvez fermer, mon ami. Si M. Darcieux avait besoin de nous, qu'on vienne nous chercher aussitôt.

Dix heures sonnaient à l'église de Maupertuis. Des nuages noirs, entre lesquels la lune se glissait par moments, pesaient sur la campagne.

Les deux hommes firent une centaine de pas.

Ils approchaient du village quand Lupin empoigna le bras de son compagnon.

– Halte !

– Qu'y a-t-il donc ? s'écria le docteur.

– Il y a, prononça Lupin d'un ton saccadé, que, si mes calculs sont justes, si je ne me blouse pas du tout au tout dans cette affaire, il y a que, cette nuit, Mlle Darcieux sera assassinée.

– Hein ! que dites-vous ? balbutia le docteur épouvanté... Mais alors, pourquoi sommes-nous partis ?

– Précisément pour que le criminel, qui suit tous nos gestes dans l'ombre, ne diffère pas son forfait, et qu'il l'accomplisse, non pas à l'heure choisie par lui, mais à l'heure que j'ai fixée.

– Nous retournons donc au château ?

– Certes, mais chacun de notre côté.

– Tout de suite, en ce cas.

– Écoutez-moi bien, docteur, dit Lupin d'une voix posée, et ne perdons pas notre temps en paroles inutiles. Avant tout, il faut déjouer toute surveillance. Pour cela, rentrez directement chez vous, et n'en repartez que quelques minutes après, lorsque vous aurez la certitude de n'avoir pas été suivi. Vous gagnerez alors les murs du château vers la gauche, jusqu'à la petite porte du potager. En voici la clef. Quand l'horloge de l'église sonnera onze coups, vous ouvrirez doucement, et vous marcherez droit vers la terrasse, derrière le château. La cinquième fenêtre ferme mal. Vous n'aurez qu'à enjamber le balcon. Une fois dans la chambre de Mlle Darcieux, poussez le verrou et ne bougez plus. Vous entendez, ne bougez plus, ni l'un ni l'autre, quoi qu'il arrive. J'ai remarqué que Mlle Darcieux laisse entrouverte la fenêtre de son cabinet de toilette, n'est-ce pas ?

– Oui, une habitude que je lui ai donnée.

– C'est par là que l'on viendra.

– Mais vous ?

– C'est aussi par là que je viendrai.

– Et vous savez qui est ce misérable ?

Lupin hésita, puis répondit :

– Non... Je ne sais pas... Et justement, comme cela, nous le saurons. Mais, je vous en conjure, du sang-froid. Pas un mot, pas un geste, quoi qu'il arrive.

– Je vous le promets.

– Mieux que cela, docteur. Je vous demande votre parole.

– Je vous donne ma parole.

Le docteur s'en alla. Aussitôt, Lupin monta sur un tertre voisin d'où l'on apercevait les fenêtres du premier et du second étage. Plusieurs d'entre elles étaient éclairées.

Il attendit assez longtemps. Une à une les lueurs s'éteignirent. Alors, prenant une direction opposée à celle du docteur, il bifurqua sur la droite, et longea le mur jusqu'au groupe d'arbres, près duquel il avait caché sa motocyclette, la veille.

Onze heures sonnèrent. Il calcula le temps que le docteur pouvait mettre à traverser le potager et à s'introduire dans le château.

« Et d'un, murmura-t-il. De ce côté-là, tout est en règle. À la rescousse, Lupin. L'ennemi ne va pas tarder à jouer son dernier atout et fichtre, il faut que je sois là... »

Il exécuta la même manœuvre que la première fois, attira la branche et se hissa sur le bord du mur, d'où il put gagner les plus gros rameaux de l'arbre.

À ce moment, il dressa l'oreille. Il lui semblait entendre un frémissement de feuilles mortes. Et, de fait, il discerna une ombre, qui remuait au-dessous de lui, et trente mètres plus loin.

« Crebleu, se dit-il, je suis fichu, la canaille a flairé le coup... »

Un rayon de lune passa. Distinctement, Lupin vit que l'homme épaulait. Il voulut sauter à terre et se retourna. Mais il sentit un choc à la poitrine, perçut le bruit d'une détonation, poussa un juron de colère, et dégringola de branche en branche, comme un cadavre...

Cependant le Dr Guérouit, suivant les prescriptions d'Arsène Lupin, avait escaladé le rebord de la cinquième fenêtre, et s'était dirigé à tâtons vers le premier étage. Arrivé devant la chambre de Jeanne, il frappa trois coups légers, fut introduit, et poussa aussitôt le verrou.

– Étends-toi sur ton lit, dit-il tout bas à la jeune fille qui avait gardé ses vêtements du soir. Il faut que tu paraisses couchée. Brrrr, il ne fait pas chaud ici. La fenêtre de ton cabinet de toilette est ouverte ?

– Oui... Voulezvous que...  
– Non, laisse-la. On va venir.  
– On va venir ! bredouilla Jeanne effarée.  
– Oui, sans aucun doute.  
– Mais qui est-ce que vous soupçonnez ?  
– Je ne sais pas... Je suppose que quelqu'un est caché dans le château ou dans le parc.

– Oh ! J'ai peur.  
– N'aie pas peur. Le gaillard qui te protège semble rudement fort et ne joue qu'à coup sûr. Il doit être à l'affût quelque part dans la cour.

Le docteur éteignit la veilleuse et s'approcha de la croisée, dont il souleva le rideau. Une corniche étroite, qui courait le long du premier étage, ne lui permettant de voir qu'une partie éloignée de la cour, il revint s'installer auprès du lit.

Il s'écoula des minutes très pénibles et qui leur parurent infiniment longues. L'horloge sonnait au village, mais, absorbés par tous les petits bruits nocturnes, c'est à peine s'ils en percevaient le tintement. Ils écoutaient, ils écoutaient de tous leurs nerfs exaspérés.

– Tu as entendu ? souffla le docteur.  
– Oui oui, dit Jeanne qui s'était assise sur son lit.  
– Couche-toi... couche-toi, reprit-il au bout d'un instant... On vient...

Un petit claquement s'était produit dehors, contre la corniche. Puis il y eut une suite de bruits indiscrets, dont ils n'auraient su préciser la nature. Mais ils avaient l'impression que la fenêtre voisine s'ouvrait davantage, car des bouffées d'air froid les enveloppaient.

Soudain ce fut très net : il y avait quelqu'un à côté.

Le docteur, dont la main tremblait un peu, saisit son revolver. Il ne bougea pas néanmoins, se rappelant l'ordre formel qui lui avait été donné, et redoutant de prendre une décision contraire.

L'obscurité était absolue dans la chambre. Ils ne pouvaient donc voir où se trouvait l'ennemi. Mais ils devinaient sa présence. Ils suivaient ses gestes invisibles, sa marche assourdie par le tapis, et ils ne doutaient point qu'il n'eût franchi le seuil de la chambre.

Et l'ennemi s'arrêta. Cela, ils en furent certains. Il était debout, à cinq pas du lit, immobile, indécis peut-être, cherchant à percer l'ombre de son regard aigu.

Dans la main du docteur, la main de Jeanne frissonnait, glacée et couverte de sueur.

De son autre main, le docteur serrait violemment son arme, le doigt sur la détente. Malgré sa parole, il n'hésitait pas : que l'ennemi touchât l'extrémité du lit, le coup partait, jeté au hasard.

L'ennemi fit un pas encore, puis s'arrêta de nouveau. Et c'était effrayant, ce silence, cette impassibilité, ces ténèbres où des êtres s'épiaient éperdument.

Qui donc surgissait ainsi dans la nuit profonde ? Qui était cet homme ? Quelle haine horrible le poussait contre la jeune fille, et quelle œuvre abominable poursuivait-il ?

Si terrifiés qu'ils fussent, Jeanne et le docteur ne pensaient qu'à cela voir, connaître la vérité, contempler le masque de l'ennemi.

Il fit un pas encore et ne bougea plus. Il leur semblait que sa silhouette se détachait, plus noire sur l'espace noir, et que son bras se levait peu à peu.

Une minute passa, et puis une autre.

Et tout à coup, plus loin que l'homme, vers la droite, un bruit sec... Une lumière jaillit, ardente, fut projetée contre l'homme, l'éclaira en pleine face, brutalement.

Jeanne poussa un cri d'épouvante. Elle avait vu, dressé au-dessus d'elle, un poignard à la main, elle avait vu son père !

En même temps presque, et, comme la lumière était éteinte, une détonation... Le docteur avait tiré.

– Crebleu... Ne tirez donc pas, hurla Lupin.

À bras-le-corps, il empoigna le docteur, qui suffoquait :

– Vous avez vu... Vous avez vu... Écoutez... Il s'enfuit...

– Laissez-le s'enfuir... C'est ce qu'il y a de mieux.

Lupin fit jouer de nouveau le ressort de sa lanterne électrique, courut dans le cabinet de toilette, constata que l'homme avait disparu et, revenant tranquillement vers la table, alluma la lampe.

Jeanne était couchée sur son lit, blême, évanouie.

Le docteur, accroupi dans un fauteuil, émettait des sons inarticulés.

– Voyons, dit Lupin en riant, reprenez-vous. Il n'y a pas à se frapper, puisque c'est fini.

– Son père... son père... gémissait le vieux médecin.

– Je vous en prie, docteur, Mlle Darcieux est malade. Soignez-la.

Sans plus s'expliquer, Lupin regagna le cabinet de toilette et passa sur la corniche. Une échelle s'y trouvait appuyée. Il descendit rapidement. En longeant le mur, vingt pas plus loin, il se heurta aux barreaux d'une échelle de corde à laquelle il grimpa, et qui le conduisit dans la chambre de M. Darcieux. Cette chambre était vide.

« Parfait, se dit-il. Le client a jugé la situation mauvaise, et il a décampé. Bon voyage... Et, sans doute, la porte est-elle barricadée ? Justement... C'est ainsi que notre malade, roulant ce brave docteur, se relevait la nuit en toute sécurité, fixait au balcon son échelle de corde, et préparait ses petits coups. Pas si bête, le Darcieux... »

Il ôta les verrous et revint à la chambre de Jeanne. Le docteur, qui en sortait, l'entraîna vers la petite salle.

– Elle dort, ne la dérangeons pas. La secousse a été rude, et il lui faudra du temps pour se remettre.

Lupin prit une carafe et but un verre d'eau. Puis il s'assit et, paisiblement :

– Bah ! demain il n'y paraîtra plus.

– Que dites-vous ?

– Je dis que demain il n'y paraîtra plus.

– Et pourquoi ?

– D'abord parce qu'il ne m'a pas semblé que Mlle Darcieux éprouvât pour son père une affection très grande...

– Qu'importe ! Pensez à cela un père qui veut tuer sa fille ! Un père qui, pendant des mois, recommence quatre, cinq, six fois sa tentative monstrueuse ! Voyons, n'y a-t-il pas là de quoi flétrir à jamais une âme moins sensible que celle de Jeanne ? Quel souvenir odieux !

– Elle oubliera.

– On n'oublie pas cela.

– Elle oubliera, docteur, et pour une raison très simple...

– Mais parlez donc !

– Elle n'est pas la fille de M. Darcieux !

– Hein ?

– Je vous répète qu'elle n'est pas la fille de ce misérable.

– Que dites-vous ? M. Darcieux...

– M. Darcieux n'est que son beau-père. Elle venait de naître quand son père, son vrai père est mort. La mère de Jeanne épousa alors un cousin de

son mari, qui portait le même nom que lui, et elle mourut l'année même de ses secondes noces. Elle laissait Jeanne aux soins de M. Darcieux. Celui-ci l'emmena d'abord à l'étranger, puis acheta ce château, et, comme personne ne le connaissait dans le pays, il présenta l'enfant comme sa fille. Elle-même ignore la vérité sur sa naissance.

Le docteur demeurait confondu. Il murmura :

– Vous êtes certain de ces détails ?

– J'ai passé ma journée dans les mairies de Paris. J'ai compulsé les états civils, j'ai interrogé deux notaires, j'ai vu tous les actes. Le doute n'est pas possible.

– Mais cela n'explique pas le crime, ou plutôt la série des crimes.

– Si, déclara Lupin, et, dès le début, dès la première heure où j'ai été mêlé à cette affaire, une phrase de Mlle Darcieux me fit pressentir la direction qu'il fallait donner à mes recherches. « J'avais presque cinq ans lorsque ma mère est morte, me dit-elle. Il y a de cela seize ans. » Donc Mlle Darcieux allait prendre vingt et un ans, c'est-à-dire qu'elle était sur le point de devenir majeure. Tout de suite, je vis là un détail important. La majorité, c'est l'âge où l'on vous rend des comptes. Quelle était la situation de fortune de Mlle Darcieux, héritière naturelle de sa mère ? Bien entendu, je ne songeai pas une seconde au père. D'abord on ne peut imaginer pareille chose, et puis la comédie que jouait Darcieux impotent, couché, malade...

– Réellement malade, interrompit le docteur.

– Tout cela écartait de lui les soupçons d'autant plus que, lui-même, je le croyais en butte aux attaques criminelles. Mais n'y avait-il point dans leur famille quelque personne intéressée à leur disparition ? Mon voyage à Paris m'a révélé la vérité. Mlle Darcieux tient de sa mère une grosse fortune dont son beau-père a l'usufruit. Le mois prochain, il devait y avoir à Paris, sur convocation du notaire, une réunion du conseil de famille. La vérité éclatait, c'était la ruine pour Darcieux.

– Il n'a donc pas mis d'argent de côté ?

– Si, mais il a subi de grosses pertes par suite de spéculations malheureuses.

– Mais enfin, quoi ! Jeanne ne lui eût pas retiré la gestion de sa fortune.

– Il est un détail que vous ignorez, docteur, et que j'ai connu par la lecture de la lettre déchirée, c'est que Mlle Darcieux aime le frère de son amie de Versailles, Marceline, et que, M. Darcieux s'opposant au mariage –



vous en comprenez maintenant la raison – elle attendait sa majorité pour se marier.

– En effet, dit le docteur, en effet... C'était la ruine.

– La ruine, je vous le répète. Une seule chance de salut lui restait, la mort de sa belle-fille, dont il est l'héritier le plus direct.

– Certes, mais à condition qu'on ne le soupçonnât point.

– Évidemment, et c'est pourquoi il a machiné la série des accidents, afin que la mort parût fortuite. Et c'est pourquoi, de mon côté, voulant précipiter les choses, je vous ai prié de lui apprendre le départ imminent de Mlle Darcieux. Dès lors, il ne suffisait plus que le soi-disant malade errât dans le parc ou dans les couloirs, à la faveur de la nuit, et mît à exécution un coup longuement combiné. Non, il fallait agir, et agir tout de suite, sans préparation, brutalement, à main armée. Je ne doutais pas qu'il ne s'y déterminât. Il est venu.

– Il ne se méfiait donc pas ?

– De moi, si. Il a pressenti mon retour cette nuit, et il veillait à l'endroit même où j'avais déjà franchi le mur.

– Eh bien ?

– Eh bien, dit Lupin en riant, j'ai reçu une balle en pleine poitrine ou plutôt mon portefeuille a reçu une balle... Tenez, on peut voir le trou... Alors, j'ai dégringolé de l'arbre, comme un homme mort. Se croyant délivré de son seul adversaire, il est parti vers le château. Je l'ai vu rôder pendant deux heures. Puis, se décidant, il a pris dans la remise une échelle qu'il a appliquée contre la fenêtre. Je n'avais plus qu'à le suivre.

Le docteur réfléchit et dit :

– Vous auriez pu lui mettre la main au collet, auparavant. Pourquoi l'avoir laissé monter ? L'épreuve était dure pour Jeanne et inutile...

– Indispensable ! Jamais Mlle Darcieux n'aurait pu admettre la vérité. Il fallait qu'elle vît la face même de l'assassin. Dès son réveil, vous lui direz la situation. Elle guérira vite.

– Mais M. Darcieux...

– Vous expliquerez sa disparition comme bon vous semblera..., un voyage subit..., un coup de folie... On fera quelques recherches... Et soyez sûr qu'on n'entendra plus parler de lui...

Le docteur hocha la tête.

– Oui en effet.. vous avez raison... Vous avez mené tout cela avec une habileté extraordinaire, et Jeanne vous doit la vie... Elle vous remerciera elle-même. Mais, de mon côté, ne puis-je vous être utile en quelque chose ? Vous m’avez dit que vous étiez en relations avec le service de la Sûreté... Me permettrez-vous d’écrire, de louer votre conduite, votre courage ?

Lupin se mit à rire.

– Certainement ! une lettre de ce genre me sera profitable. Écrivez donc à mon chef direct, l’inspecteur principal Ganimard. Il sera enchanté de savoir que son protégé, Paul Daubreuil, de la rue de Surène, s’est encore signalé par une action d’éclat. Je viens précisément de mener une belle campagne sous ses ordres, dans une affaire dont vous avez dû entendre parler, l’affaire de « l’écharpe rouge » Ce brave M. Ganimard, ce qu’il va se réjouir !

## *Édith au Cou de Cygne*

### Table des matières

- Arsène Lupin, que pensez-vous au juste de l'inspecteur Ganimard ?
  - Beaucoup de bien, cher ami.
  - Beaucoup de bien ? Mais alors pourquoi ne manquez-vous jamais l'occasion de le tourner en ridicule ?
    - Mauvaise habitude, et dont je me repens. Mais que voulez-vous ? C'est la règle. Voici un brave homme de policier, voilà des tas de braves types qui sont chargés d'assurer l'ordre, qui nous défendent contre les apaches, qui se font tuer pour nous autres, honnêtes gens, et en revanche nous n'avons pour eux que sarcasmes et dédain. C'est idiot !
    - À la bonne heure, Lupin, vous parlez comme un bon bourgeois.
    - Qu'est-ce que je suis donc ? Si j'ai sur la propriété d'autrui des idées un peu spéciales, je vous jure que ça change du tout au tout quand il s'agit de ma propriété à moi. Fichtre, il ne faudrait pas s'aviser de toucher à ce qui m'appartient. Je deviens féroce, alors. Oh... Oh ! Ma bourse, mon portefeuille, ma montre... à bas les pattes ! J'ai l'âme d'un conservateur, cher ami, les instincts d'un petit rentier, et le respect de toutes les traditions et de toutes les autorités. Et c'est pourquoi Ganimard m'inspire beaucoup d'estime et de gratitude.
    - Mais peu d'admiration.
    - Beaucoup d'admiration aussi. Outre le courage indomptable, qui est le propre de tous ces messieurs de la Sûreté, Ganimard possède des qualités très sérieuses, de la décision, de la clairvoyance, du jugement. Je l'ai vu à l'œuvre. C'est quelqu'un. Connaissez-vous ce qu'on a appelé l'histoire d'*Édith au Cou de Cygne* ?
    - Comme tout le monde.
    - C'est-à-dire pas du tout. Eh bien, cette affaire est peut-être celle que j'ai le mieux combinée, avec le plus de soins et le plus de précautions, celle où j'ai accumulé le plus de ténèbres et le plus de mystères, celle dont

l'exécution demanda le plus de maîtrise. Une vraie partie d'échecs, savante, rigoureuse et mathématique. Pourtant Ganimard finit par débrouiller l'écheveau. Actuellement, grâce à lui, on sait la vérité au quai des Orfèvres. Et je vous assure que c'est une vérité pas banale.

– Peut-on la connaître ?

– Certes un jour ou l'autre quand j'aurai le temps... Mais, ce soir, la Brunelli danse à l'Opéra, et si elle ne me voyait pas à mon fauteuil !

Mes rencontres avec Lupin sont rares. Il se confesse difficilement, quand cela lui plaît. Ce n'est que peu à peu, par bribes, par échappées de confidences, que j'ai pu noter les diverses phases de l'histoire, et la reconstituer dans son ensemble et dans ses détails.

L'origine, on s'en souvient, et je me contenterai de mentionner les faits :

Il y a trois ans, à l'arrivée, en gare de Rennes, du train qui venait de Brest, on trouva démolie la porte d'un fourgon loué pour le compte d'un riche Brésilien, le colonel Sparmiento, lequel voyageait avec sa femme dans le même train.

Le fourgon démoli transportait tout un lot de tapisseries. La caisse qui contenait l'une d'elles avait été brisée et la tapisserie avait disparu.

Le colonel Sparmiento déposa une plainte contre la Compagnie du chemin de fer, et réclama des dommages-intérêts considérables, à cause de la dépréciation que faisait subir ce vol à la collection des tapisseries.

La police chercha. La Compagnie promit une prime importante. Deux semaines plus tard, une lettre mal fermée ayant été ouverte par l'administration des postes, on apprit que le vol avait été effectué sous la direction d'Arsène Lupin, et qu'un colis devait partir le lendemain pour l'Amérique du Nord. Le soir même, on découvrait la tapisserie dans une malle laissée en consigne à la gare Saint-Lazare.

Ainsi donc le coup était manqué. Lupin en éprouva une telle déception qu'il exhala sa mauvaise humeur dans un message adressé au colonel Sparmiento, où il lui disait ces mots suffisamment clairs : « J'avais eu la délicatesse de n'en prendre qu'une. La prochaine fois, je prendrai les douze. À bon entendeur, salut. A.L. »

Le colonel Sparmiento habitait, depuis quelques mois, un hôtel situé au fond d'un petit jardin, à l'angle de la rue de la Faisanderie et de la rue Dufrénoy. C'était un homme un peu fort, large d'épaules, aux cheveux noirs, au teint basané, et qui s'habillait avec une élégante sobriété. Il avait

épousé une jeune Anglaise extrêmement belle, mais de santé précaire et que l'aventure des tapisseries affecta profondément. Dès le premier jour, elle supplia son mari de les vendre à n'importe quel prix. Le colonel était d'une nature trop énergique et trop obstinée pour céder à ce qu'il avait le droit d'appeler un caprice de femme. Il ne vendit rien, mais il multiplia les précautions et s'entoura de tous les moyens propres à rendre impossible tout cambriolage.

Tout d'abord, pour n'avoir à surveiller que la façade donnant sur le jardin, il fit murer toutes les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage qui ouvraient sur la rue Dufrénoy. Ensuite il demanda le concours d'une maison spéciale qui assurait la sécurité absolue des propriétés. On plaça chez lui, à chaque fenêtre de la galerie où furent pendues les tapisseries, des appareils à déclenchement, invisibles, dont il connaissait seul la position et qui, au moindre contact, allumaient toutes les ampoules électriques de l'hôtel et faisaient fonctionner tout un système de timbres et de sonneries.

En outre, les Compagnies d'assurances auxquelles il s'adressa ne consentirent à s'engager de façon sérieuse, que s'il installait la nuit, au rez-de-chaussée de son hôtel, trois hommes fournis par elles et payés par lui. À cet effet, elles choisirent trois anciens inspecteurs, sûrs, éprouvés, et auxquels Lupin inspirait une haine vigoureuse.

Quant à ses domestiques, le colonel les connaissait de longue date. Il en répondait.

Toutes ces mesures prises, la défense de l'hôtel organisée comme celle d'une place forte, le colonel donna une grande fête d'inauguration, sorte de vernissage où furent conviés les membres des deux cercles dont il faisait partie, ainsi qu'un certain nombre de dames, de journalistes, d'amateurs et de critiques d'art.

Aussitôt franchie la grille du jardin, il semblait que l'on pénétrât dans une prison. Les trois inspecteurs, postés au bas de l'escalier, vous réclamaient votre carte d'invitation et vous dévisageaient d'un œil soupçonneux. On eût dit qu'ils allaient vous fouiller ou prendre les empreintes de vos doigts.

Le colonel, qui recevait au premier étage, s'excusait en riant, heureux d'expliquer les dispositions qu'il avait imaginées pour la sécurité de ses tapisseries.

Sa femme se tenait auprès de lui, charmante de jeunesse et de grâce, blonde, pâle, flexible, avec un air mélancolique et doux, cet air de résignation des êtres que le destin menace.

Lorsque tous les invités furent réunis, on ferma les grilles du jardin et les portes du vestibule. Puis on passa dans la galerie centrale, à laquelle on accédait par de doubles portes blindées, et dont les fenêtres, munies d'énormes volets, étaient protégées par des barreaux de fer. Là se trouvaient les douze tapisseries.

C'étaient des œuvres d'art incomparables, qui, s'inspirant de la fameuse tapisserie de Bayeux, attribuée à la reine Mathilde, représentaient l'histoire de la conquête de l'Angleterre. Commandées au XVI<sup>e</sup> siècle par le descendant d'un homme d'armes qui accompagnait Guillaume le Conquérant, exécutées par un célèbre tisserand d'Arras, Jehan Gosset, elles avaient été retrouvées quatre cents ans après, au fond d'un vieux manoir de Bretagne. Prévenu, le colonel avait enlevé l'affaire au prix de cinquante mille francs. Elles en valaient vingt fois autant.

Mais la plus belle des douze pièces de la série, la plus originale, bien que le sujet ne fût pas traité par la reine Mathilde, était précisément celle qu'Arsène Lupin avait cambriolée, et qu'on avait réussi à lui reprendre. Elle représentait Édith au Cou de Cygne, cherchant parmi les morts d'Hastings le cadavre de son bien-aimé Harold, le dernier roi saxon.

Devant celle-là, devant la beauté naïve du dessin, devant les couleurs éteintes, et le groupement animé des personnages, et la tristesse affreuse de la scène, les invités s'enthousiasmèrent... Édith au Cou de Cygne, la reine infortunée, ployait comme un lis trop lourd. Sa robe blanche révélait son corps alangui. Ses longues mains fines se tendaient en un geste d'effroi et de supplication. Et rien n'était plus douloureux que son profil qu'animait le plus mélancolique et le plus désespéré des sourires.

– Sourire poignant, nota l'un des critiques, que l'on écoutait avec déférence un sourire plein de charme, d'ailleurs, et qui me fait penser, colonel, au sourire de Mme Sparmiento.

Et, la remarque paraissant juste, il insista :

– Il y a d'autres points de ressemblance qui m'ont frappé tout de suite, comme la courbe très gracieuse de la nuque, comme la finesse des mains et aussi quelque chose dans la silhouette, dans l'attitude habituelle...

– C’est tellement vrai, avoua le colonel, que cette ressemblance m’a décidé à l’achat des tapisseries. Et il y avait à cela une autre raison. C’est que, par une coïncidence véritablement curieuse, ma femme s’appelle précisément Édith, Édith au Cou de Cygne, l’ai-je appelée depuis.

Et le colonel ajouta en riant :

– Je souhaite que les analogies s’arrêtent là et que ma chère Édith n’ait pas, comme la pauvre amante de l’histoire, à chercher le cadavre de son bien-aimé. Dieu merci je suis bien vivant, et n’ai pas envie de mourir. Il n’y a que le cas où les tapisseries disparaîtraient... Alors, ma foi, je ne répondrais pas d’un coup de tête...

Il riait en prononçant ces paroles, mais son rire n’eut pas d’écho, et les jours suivants, dans tous les récits qui parurent au sujet de cette soirée, on retrouva la même impression de gêne et de silence. Les assistants ne savaient plus que dire.

Quelqu’un voulut plaisanter :

– Vous ne vous appelez pas Harold, colonel ?

– Ma foi, non, déclara-t-il, et sa gaieté ne se démentait pas. Non, je ne m’appelle pas ainsi, et je n’ai pas non plus la moindre ressemblance avec le roi saxon.

Tout le monde, depuis, fut également d’accord pour affirmer que, à ce moment, comme le colonel terminait sa phrase, du côté des fenêtres (celle de droite ou celle du milieu, les opinions ont varié sur ce point), il y eut un premier coup de timbre, bref, aigu, sans modulations. Ce coup fut suivi d’un cri de terreur que poussa Mme Sparminto, en saisissant le bras de son mari. Il s’exclama :

– Qu’est-ce que c’est ? Qu’est-ce que ça veut dire ?

Immobiles, les invités regardaient vers les fenêtres. Le colonel répéta :

– Qu’est-ce que ça veut dire ? Je ne comprends pas. Personne que moi ne connaît l’emplacement de ce timbre...

Et, au même instant, là-dessus encore unanimité des témoignages au même instant, l’obscurité soudaine, absolue, et, tout de suite, du haut en bas de l’hôtel, dans tous les salons, dans toutes les chambres, à toutes les fenêtres, le vacarme étourdissant de tous les timbres et de toutes les sonneries.

Ce fut, durant quelques secondes, le désordre imbécile, l’épouvante folle. Les femmes vociféraient. Les hommes cognaient aux portes closes, à

grands coups de poing. On se bousculait, On se battait. Des gens tombèrent, que l'on piétina. On eût dit la panique d'une foule terrifiée par la menace des flammes, ou par la détonation d'obus. Et, dominant le tumulte, la voix du colonel qui hurlait :

– Silence ! Ne bougez pas ! Je réponds de tout ! L'interrupteur est là dans le coin... Voici...

De fait, s'étant frayé un passage à travers ses invités, il parvint à l'angle de la galerie et, subitement, la lumière électrique jaillit de nouveau, tandis que s'arrêtait le tourbillon des sonneries.

Alors, dans la clarté brusque, un étrange spectacle apparut. Deux dames étaient évanouies. Pendue au bras de son mari, agenouillée, livide, Mme Sparminto semblait morte. Les hommes, pâles, la cravate défaite, avaient l'air de combattants.

– Les tapisseries sont là cria quelqu'un.

On fut très étonné, comme si la disparition de ces tapisseries eût dû résulter naturellement de l'aventure et en donner la seule explication plausible.

Mais rien n'avait bougé. Quelques tableaux de prix, accrochés aux murs, s'y trouvaient encore. Et, bien que le même tapage se fût répercuté dans tout l'hôtel, bien que les ténèbres se fussent produites partout, les inspecteurs n'avaient vu personne entrer ni personne tenter de s'introduire...

– D'ailleurs, dit le colonel, il n'y a que les fenêtres de la galerie qui soient munies d'appareils à sonnerie, et ces appareils, dont je suis le seul à connaître le mécanisme, je ne les avais pas remontés.

On rit bruyamment de l'alerte, mais on riait sans conviction, et avec une certaine honte, tellement chacun sentait l'absurdité de sa propre conduite. Et l'on n'eut qu'une hâte, ce fut de quitter cette maison où l'on respirait, malgré tout, une atmosphère d'inquiétude et d'angoisse.

Deux journalistes pourtant demeurèrent, que le colonel rejoignit après avoir soigné Édith et l'avoir remise aux mains des femmes de chambre. À eux trois, ils firent, avec les détectives, une enquête qui n'amena pas d'ailleurs la découverte du plus petit détail intéressant. Puis le colonel déboucha une bouteille de champagne. Et ce n'est par conséquent qu'à une heure avancée de la nuit – exactement deux heures quarante-cinq que les journalistes s'en allèrent, que le colonel regagna son appartement, et que les



détectives se retirèrent dans la chambre du rez-de-chaussée qui leur était réservée.

À tour de rôle, ils prirent la garde, garde qui consistait d'abord à se tenir éveillé, puis à faire une ronde dans le jardin et à monter jusqu'à la galerie.

Cette consigne fut ponctuellement exécutée, sauf de cinq heures à sept heures du matin où, le sommeil l'emportant, ils ne firent point de ronde. Mais, dehors, c'était le grand jour. En outre, s'il y avait eu le moindre appel des sonneries, n'auraient-ils pas été réveillés ?

Cependant, à sept heures vingt, quand l'un d'eux eut ouvert la porte de la galerie et poussé les volets, il constata que les douze tapisseries avaient disparu.

Par la suite, on a reproché à cet homme et à ses camarades de n'avoir pas donné l'alarme immédiatement, et d'avoir commencé les investigations avant de prévenir le colonel et de téléphoner au commissariat. Mais en quoi ce retard, si excusable, a-t-il entravé l'action de la police ?

Quoi qu'il en soit, c'est à huit heures et demie seulement que le colonel fut averti. Il était tout habillé et se disposait à sortir. La nouvelle ne sembla pas l'émouvoir outre mesure, ou, du moins, il réussit à se dominer. Mais l'effort devait être trop grand, car, tout à coup, il tomba sur une chaise et s'abandonna quelques instants à un véritable accès de désespoir, très pénible à considérer chez cet homme d'une apparence si énergique.

Se reprenant, maître de lui, il passa dans la galerie, examina les murailles nues, puis s'assit devant une table et griffonna rapidement une lettre qu'il mit sous enveloppe et cacheta.

– Tenez, dit-il, je suis pressé un rendez-vous urgent... voici une lettre pour le commissaire de police.

Et comme les inspecteurs l'observaient, il ajouta :

– C'est mon impression que je donne au commissaire... un soupçon qui me vient... Qu'il se rende compte... De mon côté, je vais me mettre en campagne...

Il partit, en courant, avec des gestes dont les inspecteurs devaient se rappeler l'agitation.

Quelques minutes après, le commissaire de police arrivait. On lui donna la lettre. Elle contenait ces mots :

« Que ma femme bien-aimée me pardonne le chagrin que je vais lui causer. Jusqu'au dernier moment, son nom sera sur mes lèvres. »

Ainsi, dans un moment de folie, à la suite de cette nuit où la tension nerveuse avait suscité en lui une sorte de fièvre, le colonel Sparminto courait au suicide. Aurait-il le courage d'exécuter un tel acte ? Ou bien, à la dernière minute, sa raison le retiendrait-elle ?

On prévint Mme Sparminto.

Pendant qu'on faisait des recherches et qu'on essayait de retrouver la trace du colonel, elle attendit, toute pantelante d'horreur.

Vers la fin de l'après-midi, on reçut de Ville-d'Avray un coup de téléphone. Au sortir d'un tunnel, après le passage d'un train, des employés avaient trouvé le corps d'un homme affreusement mutilé, et dont le visage n'avait plus forme humaine. Les poches ne contenaient aucun papier. Mais le signalement correspondait à celui du colonel.

À sept heures du soir, Mme Sparminto descendait d'automobile à Ville-d'Avray. On la conduisit dans une des chambres de la gare. Quand on eut écarté le drap qui le recouvrait, Édith, Édith au Cou de Cygne, reconnut le cadavre de son mari.

En cette circonstance, Lupin, selon l'expression habituelle n'eut pas une bonne presse.

« Qu'il prenne garde ! écrivit un chroniqueur ironiste, lequel résumait bien l'opinion générale, il ne faudrait pas beaucoup d'histoires de ce genre pour lui faire perdre toute la sympathie que nous ne lui avons pas marchandée jusqu'alors. Lupin n'est acceptable que si ses coquinerie sont commises au préjudice de banquiers véreux, de barons allemands, de rastaquouères équivoques, de sociétés financières et anonymes. Et surtout, qu'il ne tue pas ! Des mains de cambrioleur, soit, mais des mains d'assassin, non... Or, s'il n'a pas tué, il est du moins responsable de cette mort. Il y a du sang sur lui. Les armes de son blason sont rouges »

La colère, la révolte publique s'aggravaient de toute la pitié qu'inspirait la pâle figure d'Édith. Les invités de la veille parlèrent. On sut les détails impressionnants de la soirée, et aussitôt une légende se forma autour de la blonde Anglaise, légende qui empruntait un caractère vraiment tragique à l'aventure populaire de la reine au Cou de Cygne.

Et pourtant on ne pouvait se retenir d'admirer l'extraordinaire virtuosité avec laquelle le vol avait été accompli. Tout de suite, la police l'expliqua de cette façon : les détectives ayant constaté, dès l'abord, et ayant affirmé par

la suite qu'une des trois fenêtres de la galerie était grande ouverte, comment douter que Lupin et ses complices ne se fussent introduits par cette fenêtre ?

Hypothèse fort plausible. Mais alors comment avaient-ils pu : 1° Franchir la grille du jardin, à l'aller et au retour, sans que personne les aperçût ? 2° Traverser le jardin et planter une échelle dans la platebande, sans laisser la moindre trace ? 3° Ouvrir les volets et la fenêtre, sans faire jouer les sonneries et les lumières de l'hôtel ?

Le public, lui, accusa les trois détectives. Le juge d'instruction les interrogea longuement, fit une enquête minutieuse sur leur vie privée, et déclara de la manière la plus formelle qu'ils étaient au-dessus de tout soupçon.

Quant aux tapisseries, rien ne permettait de croire qu'on pût les retrouver.

C'est à ce moment que l'inspecteur principal Ganimard revint du fond des Indes, où, après l'aventure du diadème et la disparition de Sonia Krichnoff, et sur la foi d'un ensemble de preuves irréfutables qui lui avaient été fournies par d'anciens complices de Lupin, il suivait la piste de Lupin. Roulé une fois de plus par son éternel adversaire, et supposant que celui-ci l'avait envoyé en Extrême-Orient pour se débarrasser de lui pendant l'affaire des tapisseries, il demanda à ses chefs un congé de quinze jours, se présenta chez Mme Sparminto, et lui promit de venger son mari.

Édith en était à ce point où l'idée de la vengeance n'apporte même pas de soulagement à la douleur qui vous torture. Le soir même de l'enterrement, elle avait congédié les trois inspecteurs, et remplacé, par un seul domestique et par une vieille femme de ménage, tout un personnel dont la vue lui rappelait trop cruellement le passé. Indifférente à tout, enfermée dans sa chambre, elle laissa Ganimard libre d'agir comme il l'entendait.

Il s'installa donc au rez-de-chaussée et, tout de suite, se livra aux investigations les plus minutieuses. Il recommença l'enquête, se renseigna dans le quartier, étudia la disposition de l'hôtel, fit jouer vingt fois, trente fois, chacune des sonneries.

Au bout de quinze jours, il demanda une prolongation de son congé. Le chef de la Sûreté, qui était alors M. Dudouis, vint le voir, et le surprit au haut d'une échelle dans la galerie.

Ce jour-là, l'inspecteur principal avoua l'inutilité de ses recherches.

Mais, le surlendemain, M. Dudouis, repassant par là, trouva Ganimard fort soucieux. Un paquet de journaux s'étalait devant lui. À la fin, pressé de questions, l'inspecteur principal murmura :

– Je ne sais rien, chef, absolument rien, mais il y a une diable d'idée qui me tracasse... Seulement, c'est tellement fou ! Et puis ça n'explique pas... Au contraire, ça embrouille les choses plutôt...

– Alors ?

– Alors, chef, je vous supplie d'avoir un peu de patience de me laisser faire. Mais si, tout à coup, un jour ou l'autre, je vous téléphonais, il faudrait sauter dans une auto et ne pas perdre une minute... C'est que le pot aux roses serait découvert.

Il se passa encore quarante-huit heures. Un matin, M. Dudouis reçut un petit bleu :

« Je vais à Lille. Signé Ganimard. »

« Que diable, se dit le chef de la Sûreté, peut-il aller faire là-bas ? »

La journée s'écoula sans nouvelles, et puis une autre encore.

Mais M. Dudouis avait confiance. Il connaissait son Ganimard et n'ignorait pas que le vieux policier n'était point de ces gens qui s'emballent sans raison. Si Ganimard « marchait », c'est qu'il avait des motifs sérieux pour marcher.

De fait, le soir de cette seconde journée, M. Dudouis fut appelé au téléphone.

– C'est vous, chef ?

– Est-ce vous, Ganimard ?

Hommes de précaution tous deux, ils s'assurèrent qu'ils ne se trompaient pas l'un et l'autre sur leur identité. Et, tranquilisé, Ganimard reprit hâtivement...

– Dix hommes tout de suite, chef. Et venez vous-même, je vous en prie.

– Où êtes-vous ?

– Dans la maison, au rez-de-chaussée. Mais je vous attendrai derrière la grille du jardin.

– J'arrive. En auto, bien entendu ?

– Oui, chef. Faites arrêter l'auto à cent pas. Un léger coup de sifflet, et j'ouvrirai.

Les choses s'exécutèrent selon les prescriptions de Ganimard. Un peu avant minuit, comme toutes les lumières étaient éteintes aux étages

supérieurs, il se glissa dans la rue et alla au-devant de M. Dudouis. Il y eut un rapide conciliabule. Les agents obéirent aux ordres de Ganimard. Puis le chef et l'inspecteur principal revinrent ensemble, traversèrent sans bruit le jardin, et s'enfermèrent avec les plus grandes précautions.

– Eh bien quoi ? dit M. Dudouis. Qu'est-ce que tout cela signifie ? Vraiment, nous avons l'air de conspirateurs.

Mais Ganimard ne riait pas. Jamais son chef ne l'avait vu dans un tel état d'agitation et ne l'avait entendu parler d'une voix aussi bouleversée.

– Du nouveau, Ganimard ?

– Oui, chef, et cette fois ! Mais c'est à peine si je peux y croire... Pourtant je ne me trompe pas... Je tiens toute la vérité... Et elle a beau être invraisemblable, c'est la vraie vérité... Il n'y en a pas d'autre... C'est ça et pas autre chose.

Il essuya les gouttes de sueur qui découlaient de son front, et, M. Dudouis l'interrogeant, il se domina, avala un verre d'eau, et commença :

– Lupin m'a souvent roulé...

– Dites donc, Ganimard ? interrompit M. Dudouis, si vous alliez droit au but ? En deux mots, qu'y a-t-il ?

– Non, chef, objecta l'inspecteur principal, il faut que vous sachiez les différentes phases par où j'ai passé. Excusez-moi, mais je crois cela indispensable.

Et il répéta :

– Je disais donc, chef, que Lupin m'a souvent roulé, et qu'il m'en a fait voir de toutes les couleurs. Mais dans ce duel où j'ai toujours eu le dessous jusqu'ici j'ai du moins gagné l'expérience de son jeu, la connaissance de sa tactique. Or, en ce qui concerne l'affaire des tapisseries, j'ai été presque aussitôt conduit à me poser ces deux questions :

« 1° Lupin ne faisant jamais rien sans savoir où il va, devait envisager le suicide de M. Sparminto comme une conséquence possible de la disparition des tapisseries. Cependant Lupin, qui a horreur du sang, a tout de même volé les tapisseries.

– L'appât des cinq ou six cent mille francs qu'elles valent, observa M. Dudouis.

– Non, chef, je vous répète, quelle que soit l'occasion, pour rien au monde, même pour des millions et des millions, Lupin ne tuerait, ni même ne voudrait être la cause d'un mort. Voilà un premier point.

« 2° Pourquoi ce vacarme, la veille au soir, pendant la fête d'inauguration ? Évidemment pour effrayer, n'est-ce pas, pour créer autour de l'affaire, et en quelques minutes, une atmosphère d'inquiétude et de terreur, et finalement pour détourner les soupçons d'une vérité qu'on eût peut-être soupçonnée sans cela... Vous ne comprenez pas, chef ?

– Ma foi, non.

– En effet, dit Ganimard, en effet ce n'est pas clair. Et moi-même, tout en me posant le problème en ces termes, je ne comprenais pas bien... Pourtant, j'avais l'impression d'être sur la bonne voie... Oui, il était hors de doute que Lupin voulait détourner les soupçons, les détourner sur lui, Lupin, entendons-nous afin que la personne même qui dirigeait l'affaire demeurât inconnue.

– Un complice ? insinua M. Dudouis, un complice qui, mêlé aux invités, a fait fonctionner les sonneries et qui, après le départ, a pu se dissimuler dans l'hôtel ?

– Voilà... Voilà... Vous brûlez, chef. Il est certain que les tapisseries, n'ayant pu être volées par quelqu'un qui s'est introduit subrepticement dans l'hôtel, l'ont été par quelqu'un qui est resté dans l'hôtel, et non moins certain qu'en examinant la liste des invités, et qu'en procédant à une enquête sur chacun d'eux, on pourrait...

– Eh bien ?

– Eh bien, chef, il y a un mais c'est que les trois détectives tenaient cette liste en main quand les invités sont arrivés, et qu'ils la tenaient encore au départ. Or soixante-trois invités sont entrés, et soixante-trois sont partis. Donc...

– Alors un domestique ?

– Non.

– Les détectives ?

– Non.

– Cependant... Cependant dit le chef avec impatience, si le vol a été commis de l'intérieur...

– C'est un point indiscutable, affirma l'inspecteur, dont la fièvre semblait croître. Là-dessus, pas d'hésitation. Toutes mes recherches aboutissaient à la même certitude. Et ma conviction devenait peu à peu si grande que j'en arrivai un jour à formuler cet axiome ahurissant :

« En théorie et en fait, le vol n'a pu être commis qu'avec l'aide d'un complice habitant l'hôtel. Or il n'y a pas eu de complice.

– Absurde, dit M. Dudouis.

– Absurde, en effet, dit Ganimard, mais à l'instant même où je prononçais cette phrase absurde, la vérité surgissait en moi.

– Hein ?

– Oh ! une vérité bien obscure, bien incomplète, mais suffisante. Avec ce fil conducteur, je devais aller jusqu'au bout. Comprenez-vous chef ?

M. Dudouis demeurait silencieux. Le même phénomène devait se produire en lui, qui s'était produit en Ganimard. Il murmura :

– Si ce n'est aucun des invités, ni les domestiques, ni les détectives, il ne reste plus personne...

– Si chef, il reste quelqu'un...

M. Dudouis tressaillit comme s'il eût reçu un choc, et, d'une voix qui trahissait son émotion :

– Mais non, voyons, c'est inadmissible.

– Pourquoi ?

– Voyons, réfléchissez...

– Parlez donc, chef... Allez-y.

– Quoi ! Non, n'est-ce pas ?

– Allez-y, chef.

– Impossible ! Quoi ! Sparmiento aurait été le complice de Lupin !

Ganimard eut un ricanement :

– Parfait... le complice d'Arsène Lupin... De la sorte tout s'explique. Pendant la nuit, et tandis que les trois détectives veillaient en bas, ou plutôt qu'ils dormaient, car le colonel Sparmiento leur avait fait boire du champagne peut-être pas très catholique, ledit colonel a décroché les tapisseries et les a fait passer par les fenêtres de sa chambre, laquelle chambre, située au deuxième étage, donne sur une autre rue, que l'on ne surveillait pas, puisque les fenêtres inférieures sont murées.

M. Dudouis réfléchit, puis haussa les épaules :

– Inadmissible !

– Et pourquoi donc ?

– Pourquoi ? Parce que si le colonel avait été le complice d'Arsène Lupin, il ne se serait pas tué après avoir réussi son coup.

– Et qui vous dit qu'il s'est tué ?

– Comment ! Mais on l’a retrouvé, mort.  
– Avec Lupin, je vous l’ai dit, il n’y a pas de mort.  
– Cependant celui-ci fut réel. En outre, Mme Sparmiento l’a reconnu.  
– Je vous attendais là, chef. Moi aussi, l’argument me tracassait. Voilà que, tout à coup, au lieu d’un individu, j’en avais trois en face de moi : 1° Arsène Lupin, cambrioleur ; 2° Son complice, le colonel Sparmiento ; 3° Un mort. Trop de richesses : Seigneur Dieu ! n’en jetez plus !

Ganimard saisit une liasse de journaux, la défilait et présenta l’un d’eux à M. Dudouis.

– Vous vous rappelez, chef... Quand vous êtes venu, je feuilletais les journaux... Je cherchais si, à cette époque, il n’y avait pas eu un incident qui pût se rapporter à votre histoire et confirmer mon hypothèse. Veuillez lire cet entrefilet.

M. Dudouis prit le journal et, à haute voix, il lut :

« Un fait bizarre nous est signalé par notre correspondant de Lille. À la Morgue de cette ville, on a constaté hier matin la disparition d’un cadavre, le cadavre d’un inconnu qui s’était jeté la veille sous les roues d’un tramway à vapeur... On se perd en conjectures sur cette disparition. »

M. Dudouis demeura pensif, puis demanda :

– Alors... Vous croyez ?

– J’arrive de Lille, répondit Ganimard, et mon enquête ne laisse subsister aucun doute à ce propos. Le cadavre a été enlevé la nuit même où le colonel Sparmiento donnait sa fête d’inauguration. Transporté dans une automobile, il a été conduit directement à Ville-d’Avray où l’automobile resta jusqu’au soir près de la ligne de chemin de fer.

– Par conséquent, acheva M. Dudouis, près du tunnel.

– À côté, chef.

– De sorte que le cadavre que l’on a retrouvé n’est autre que ce cadavre-là, habillé des vêtements du colonel Sparmiento.

– Précisément, chef.

– De sorte que le colonel Sparmiento est vivant ?

– Comme vous et moi, chef.

– Mais alors, pourquoi toutes ces aventures ? Pourquoi ce vol d’une seule tapisserie, puis sa restitution, puis le vol des douze ? Pourquoi cette fête d’inauguration ? et ce vacarme ? et tout enfin ? Votre histoire ne tient pas debout, Ganimard.



– Elle ne tient pas de debout, chef, parce que vous vous êtes, comme moi, arrêté en chemin, parce que, si cette aventure est déjà étrange, il fallait cependant aller encore plus loin, beaucoup plus loin vers l’invraisemblable et le stupéfiant. Et pourquoi pas, après tout ? Est-ce qu’il ne s’agit pas d’Arsène Lupin ? Est-ce que nous ne devons pas, avec lui, nous attendre justement à ce qui est invraisemblable et stupéfiant ? Ne devons-nous pas nous orienter vers l’hypothèse la plus folle ? Et quand je dis la plus folle, le mot n’est pas exact. Tout cela, au contraire, est d’une logique admirable et d’une simplicité enfantine. Des complices ? Ils vous trahissent. Des complices ? À quoi bon ! quand il est si commode et si naturel d’agir soi-même, en personne, avec ses propres mains, et par ses seuls moyens !

– Qu’est-ce que vous dites ? Qu’est-ce que vous dites ? scanda M. Dudouis, avec un effarement qui croissait à chaque exclamation.

Ganimard eut un nouveau ricanement.

– Ça vous suffoque, n’est-ce pas, chef ? C’est comme moi le jour où vous êtes venu me voir ici et que l’idée me travaillait. J’étais abruti de surprise. Et pourtant, je l’ai pratiqué, le client. Je sais de quoi il est capable... Mais celle-là, non, elle est trop raide !

– Impossible ! Impossible ! répétait M. Dudouis, à voix basse.

– Très possible, au contraire, chef, et très logique, et très normal, aussi limpide que le mystère de la Sainte-Trinité. C’est la triple incarnation d’un seul et même individu ! Un enfant résoudrait ce problème en une minute, par simple élimination. Supprimons le mort, il nous reste Sparmiento et Lupin. Supprimons Sparmiento...

– Il nous reste Lupin, murmura le chef de la Sûreté.

– Oui, chef, Lupin tout court, Lupin en deux syllabes et en cinq lettres. Lupin décortiqué de son enveloppe brésilienne. Lupin ressuscité d’entre les morts, Lupin qui, transformé depuis six mois en colonel Sparmiento, et voyageant en Bretagne, apprend la découverte de douze tapisseries, les achète, combine le vol de la plus belle, pour attirer l’attention sur lui, Lupin, et pour la détourner de lui, Sparmiento, organise à grand fracas, devant le public ébahi, le duel de Lupin contre Sparmiento et de Sparmiento contre Lupin, projette et réalise la fête d’inauguration, épouvante ses invités, et, lorsque tout est prêt, se décide, en tant que Lupin vole les tapisseries de Sparmiento, en tant que Sparmiento disparaît victime de Lupin et meurt

insoupçonné, insoupçonnable, regretté par ses amis, plaint par la foule et laissant derrière lui, pour empocher les bénéfices de l'affaire...

Ici, Ganimard s'arrêta, regarda le chef, et, d'un ton qui soulignait l'importance de ses paroles, acheva :

– Laisant derrière lui une veuve inconsolable.

– Mme Sparmiento ! Vous croyez vraiment...

– Dame, fit l'inspecteur principal, on n'échafaude pas toute une histoire comme celle-ci sans qu'il y ait quelque chose au bout des bénéfices sérieux.

– Mais les bénéfices, il me semble qu'ils sont constitués par la vente que Lupin fera des tapisseries en Amérique ou ailleurs.

– D'accord, mais cette vente, le colonel Sparmiento pouvait aussi bien l'effectuer. Et même mieux. Donc, il y a autre chose.

– Autre chose ?

– Voyons, chef, vous oubliez que le colonel Sparmiento a été victime d'un vol important, et que, s'il est mort, du moins sa veuve demeure. C'est donc sa veuve qui touchera.

– Qui touchera quoi ?

– Comment, quoi ? Mais ce qu'on lui doit le montant des assurances.

M. Dudouis fut stupéfait. Toute l'aventure lui apparaissait d'un coup, avec sa véritable signification. Il murmura :

– C'est vrai c'est vrai le colonel avait assuré ses tapisseries...

– Parbleu ! Et pas pour rien.

– Pour combien ?

– Huit cent mille francs.

– Huit cent mille francs !

– Comme je vous le dis. À cinq compagnies différentes.

– Et Mme Sparmiento les a touchés ?

– Elle a touché cent cinquante mille francs hier, deux cent mille francs aujourd'hui, pendant mon absence. Les autres paiements s'échelonneront cette semaine.

– Mais c'est effrayant ! Il eût fallu...

– Quoi, chef ? D'abord, ils ont profité de mon absence pour les règlements de compte. C'est à mon retour, par la rencontre imprévue d'un directeur de compagnie d'assurances que je connais et que j'ai fait parler, que j'ai appris la chose.

Le chef de la Sûreté se tut assez longtemps, abasourdi, puis il marmotta :

– Quel homme, tout de même !

Ganimard hocha la tête.

– Oui, chef, une canaille, mais on doit l'avouer, un rude homme. Pour que son plan réussît, il fallait avoir manœuvré de telle sorte que, pendant quatre ou cinq semaines, personne ne pût émettre ou même concevoir le moindre doute sur le colonel Sparmiento. Il fallait que toutes les colères et toutes les recherches fussent concentrées sur le seul Lupin. Il fallait que, en dernier ressort, on se trouvât simplement en face d'une veuve douloureuse, pitoyable, la pauvre Édith au Cou de Cygne, vision de grâce et de légende, créature si touchante que ces messieurs des Assurances étaient presque heureux de déposer entre ses mains de quoi atténuer son chagrin. Voilà ce qui fut.

Les deux hommes étaient tout près l'un de l'autre et leurs yeux ne se quittaient pas.

Le chef dit :

– Qu'est-ce que c'est que cette femme ?

– Sonia Krichnoff !

– Sonia Krichnoff ?

– Oui, cette Russe que j'avais arrêtée l'année dernière, lors de l'affaire du diadème, et que Lupin a fait fuir.

– Vous êtes sûr ?

– Absolument. Dérouté comme tout le monde par les machinations de Lupin, je n'avais pas porté mon attention sur elle. Mais, quand j'ai su le rôle qu'elle jouait, je me suis souvenu. C'est bien Sonia, métamorphosée en Anglaise Sonia, qui, par amour pour Lupin, n'hésiterait pas à se faire tuer.

M. Dudouis approuva :

– Bonne prise, Ganimard.

– J'ai mieux à vous offrir, chef.

– Ah ! Et quoi donc ?

– La vieille nourrice de Lupin.

– Victoire ?

– Elle est ici depuis que Mme Sparmiento joue les veuves : c'est la cuisinière.

– Oh ! Oh ! fit M. Dudouis, mes compliments, Ganimard !

J'ai encore mieux à vous offrir, chef !

M. Dudouis tressauta. La main de l'inspecteur, de nouveau accrochée à la sienne, tremblait.

– Que voulezvous dire, Ganimard ?

– Pensez-vous, chef, que je vous aurais dérangé à cette heure, s'il ne s'agissait que de ce gibier-là ? Sonia et Victoire. Peuh ! Elles auraient bien attendu.

– Alors ? murmura M. Dudouis qui comprenait enfin l'agitation de l'inspecteur principal.

– Alors, vous avez deviné, chef !

– Il est là ?

– Il est là.

– Caché ?

– Pas du tout, camouflé, simplement. C'est le domestique.

Cette fois, M. Dudouis n'eut pas un geste, pas une parole. L'audace de Lupin le confondait.

Ganimard ricana :

– La Sainte-Trinité s'est accrue d'un quatrième personnage, Édith au Cou de Cygne aurait pu faire des gaffes. La présence du maître était nécessaire ; il a eu le culot de revenir. Depuis trois semaines, il assiste à mon enquête et en surveille tranquillement les progrès.

– Vous l'avez reconnu ?

– On ne reconnaît pas Lupin. Il a une science du maquillage et de la transformation qui le rend méconnaissable. Et puis j'étais à mille lieues de penser... Mais ce soir, comme j'épiais Sonia dans l'ombre de l'escalier, j'ai entendu Victoire qui parlait au domestique et l'appelait « mon petit ». La lumière s'est faite en moi ; « mon petit », c'est ainsi qu'elle l'a toujours désigné : j'étais fixé.

À son tour, M. Dudouis semblait bouleversé par la présence de l'ennemi, si souvent poursuivi et toujours insaisissable.

– Nous le tenons, cette fois nous le tenons, dit-il sourdement. Il ne peut plus nous échapper.

– Non, chef, il ne le peut plus, ni lui ni les deux femmes...

– Où sont-ils ?

– Sonia et Victoire sont au second étage, Lupin au troisième.

– Mais, observa M. Dudouis avec une inquiétude soudaine, n'est-ce pas précisément par les fenêtres de ces chambres que les tapisseries ont été passées, lors de leur disparition ?

– Oui.

– En ce cas, Lupin peut s'enfuir par là également, puisque ces fenêtres donnent dans la rue Dufrénoy.

– Évidemment, chef, mais j'ai pris mes précautions. Dès votre arrivée, j'ai envoyé quatre de nos hommes sous la fenêtre, dans la rue Dufrénoy. La consigne est formelle si quelqu'un apparaît aux fenêtres et fait mine de descendre, qu'on tire. Le premier coup à blanc, le deuxième à balle.

– Allons, Ganimard, vous avez pensé à tout, et, dès le petit matin...

– Attendre, chef ! Prendre des gants avec ce coquin-là ! S'occuper des règlements et de l'heure légale et de toutes ces bêtises ! Et s'il nous brûle la politesse pendant ce temps ? S'il a recours à l'un de ses trucs à la Lupin ? Ah non, pas de blagues. Nous le tenons, sautons dessus, et tout de suite.

Et Ganimard, indigné, tout frémissant d'impatience, sortit, traversa le jardin et fit entrer une demi-douzaine d'hommes.

– Ça y est, chef ! J'ai fait donner l'ordre, rue Dufrénoy, de mettre le revolver au point et de viser les fenêtres. Allons-y.

Ces allées et venues avaient fait un certain bruit, qui certainement n'avait pas échappé aux habitants de l'hôtel. M. Dudouis sentait qu'il avait la main forcée. Il se décida.

– Allons-y.

L'opération fut rapide.

À huit, armés de leurs brownings, ils montèrent l'escalier sans trop de précautions, avec la hâte de surprendre Lupin avant qu'il n'eût le temps d'organiser sa défense.

– Ouvrez, hurla Ganimard, en se ruant sur une porte qui était celle de la chambre occupée par Mme Sparmientto.

D'un coup d'épaule, un agent la démolit.

Dans la chambre, personne. Et dans la chambre de Victoire, personne non plus !

– Elles sont en haut ! s'écria Ganimard. Elles ont rejoint Lupin dans sa mansarde. Attention !

Tous les huit, ils escaladèrent le troisième étage. À sa grande surprise, Ganimard trouva la porte de la mansarde ouverte et la mansarde vide. Et les

autres pièces étaient vides aussi.

– Crénom de crénom proféra-t-il, que sont-ils devenus ?

Mais le chef l'appela. M. Dudouis, qui venait de redescendre au second étage, constatait que l'une des fenêtres était, non point fermée, mais simplement poussée.

Tenez, dit-il à Ganimard, voilà le chemin qu'ils ont pris le chemin des tapisseries. Je vous l'avais dit la rue Dufrénoy.

– Mais on aurait tiré dessus, protesta Ganimard qui grinçait de rage, la rue est gardée.

– Ils seront partis avant que la rue ne soit gardée.

– Ils étaient tous les trois dans leur chambre quand je vous ai téléphoné, chef !

– Ils seront partis pendant que vous m'attendiez du côté du jardin.

– Mais pourquoi ? Pourquoi ? Il n'y avait aucune raison pour qu'ils partent aujourd'hui plutôt que demain, ou que la semaine prochaine, après avoir empêché toutes les assurances...

Si, il y avait une raison, et Ganimard la connut lorsqu'il eut avisé sur la table une lettre à son nom, lorsqu'il l'eut décachetée et qu'il en eut pris connaissance. Elle était formulée en ces mêmes termes de certificat que l'on délivre aux serviteurs dont on est satisfait :

« Je soussigné, Arsène Lupin, gentlemancambrioleur, ex-colonel, ex-larbin, ex-cadavre, certifie que le nommé Ganimard a fait preuve, durant son séjour en cet hôtel, des qualités les plus remarquables. D'une conduite exemplaire, dévoué, attentif, il a, sans le secours d'aucun indice, déjoué une partie de mes plans et sauvé quatre cent cinquante mille francs aux Compagnies d'assurances. Je l'en félicite et l'excuse bien volontiers de n'avoir pas prévu que le téléphone d'en bas communique avec le téléphone installé dans la chambre de Sonia Krichnoff et que, en téléphonant à M. le chef de la Sûreté, il me téléphonait en même temps d'avoir à déguerpir au plus vite. Faute vénielle, qui ne saurait obscurcir l'éclat de ses services ni diminuer le mérite de sa victoire.

« En suite de quoi, je lui demande de bien vouloir accepter l'hommage de mon admiration et de ma vive sympathie.

« Arsène Lupin »

## *Le fétu de paille*

### Table des matières

Ce jour-là, vers quatre heures, comme le soir approchait, maître Goussot s'en revint de la chasse avec ses quatre fils. C'étaient de rudes hommes, tous les cinq, haut sur jambes, le torse puissant, le visage tanné par le soleil et par le grand air.

Et tous les cinq exhibaient, plantée sur une encolure énorme, la même petite tête au front bas, aux lèvres minces, au nez recourbé comme un bec d'oiseau, à l'expression dure et peu sympathique. On les craignait autour d'eux. Ils étaient âpres au gain, retors, et d'assez mauvaise foi.

Arrivé devant le vieux rempart qui entoure le domaine d'Hébertville, maître Goussot ouvrit une porte étroite et massive, dont il remit, lorsque ses fils eurent passé, la lourde clef dans sa poche. Et il marcha derrière eux, le long du chemin qui traverse les vergers. De place en place il y avait de grands arbres dépouillés par l'automne, et des groupes de sapins, vestiges de l'ancien parc où s'étend aujourd'hui la ferme de maître Goussot.

Un des fils prononça :

– Pourvu que la mère ait allumé quelques bûches !

Sûrement, dit le père. Tiens, il y a même de la fumée.

On voyait, au bout d'une pelouse, les communs et le logis principal, et, pardessus, l'église du village dont le clocher semblait trouer les nuages qui traînaient au ciel.

– Les fusils sont déchargés ? demanda maître Goussot.

– Pas le mien, dit l'aîné. J'y avais glissé une balle pour casser la tête d'un émouchet... Et puis...

Il tirait vanité de son adresse, celui-là. Et il dit à ses frères :

– Regardez la petite branche, au haut du cerisier. Je vous la casse net.

Cette petite branche portait un épouvantail, resté là depuis le printemps, et qui protégeait de ses bras éperdus les rameaux sans feuilles.

Il épaula. Le coup partit.

Le mannequin dégringola avec de grands gestes comiques et tomba sur une grosse branche inférieure où il demeura rigide, à plat ventre, sa tête en linge coiffée d'un vaste chapeau haut de forme, et ses jambes en foin ballottant de droite et de gauche, au-dessus d'une fontaine qui coulait, près du cerisier, dans une auge de bois.

On se mit à rire. Le père applaudit :

– Joli coup, mon garçon. Aussi bien, il commençait à m'agacer le bonhomme. Je ne pouvais pas lever les yeux de mon assiette, quand je mangeais, sans voir cet idiot-là...

Ils avancèrent encore de quelques pas. Une vingtaine de mètres, tout au plus, les séparaient de la maison, quand le père fit une halte brusque et dit :

– Hein ? Qu'y a-t-il ?

Les frères aussi s'étaient arrêtés, et ils écoutaient.

L'un d'eux murmura :

– Ça vient de la maison du côté de la lingerie...

Et un autre balbutia :

– On dirait des plaintes... Et la mère qui est seule !

Soudain un cri jaillit, terrible. Tous les cinq, ils s'élancèrent. Un nouveau cri retentit, puis des appels désespérés.

– Nous voilà ! Nous voilà ! proféra l'aîné qui courait en avant.

Et, comme il fallait faire un détour pour gagner la porte, d'un coup de poing il démolit une fenêtre et il sauta dans la chambre de ses parents. La pièce voisine était la lingerie où la mère Goussot se tenait presque toujours.

– Ah ! Crebleu, dit-il, en la voyant sur le parquet, étendue, le visage couvert de sang. Papa ! Papa !

– Quoi où est-elle ? hurla maître Goussot qui survenait... Ah crebleu, c'est-i possible ? Qu'est-ce qu'on t'a fait, la mère ?

Elle se raidit et, le bras tendu, bégaya :

– Courez dessus ! Par ici ! Par ici ! Moi, c'est rien..., des égratignures... Mais courez donc ! Il a pris l'argent !

Le père et les fils bondirent.

– Il a pris l'argent ! vociféra maître Goussot, en se ruant vers la porte que sa femme désignait... Il a pris l'argent ! Au voleur !

Mais un tumulte de voix s'élevait à l'extrémité du couloir par où venaient les trois autres fils.

– Je l'ai vu ! Je l'ai vu !



– Moi aussi ! Il a monté l’escalier.

– Non, le voilà, il redescend !

Une galopade effrénée secouait les planchers. Subitement maître Goussot, qui arrivait au bout du couloir, aperçut un homme contre la porte du vestibule, essayant d’ouvrir. S’il y parvenait, c’était le salut, la fuite par la place de l’Eglise et par les ruelles du village.

Surpris dans sa besogne, l’homme, stupidement, perdit la tête, fonça sur maître Goussot qu’il fit pirouetter, évita le frère aîné et, poursuivi par les quatre fils, reprit le long couloir, entra dans la chambre des parents, enjamba la fenêtre qu’on avait démolie et disparut.

Les fils se jetèrent à sa poursuite au travers des pelouses et des vergers, que l’ombre de la nuit envahissait.

– Il est fichu, le bandit, ricana maître Goussot. Pas d’issue possible pour lui. Les murs sont trop hauts. Il est fichu. Ah ! la canaille !

Et comme ses deux valets revenaient du village, il les mit au courant et leur donna des fusils.

– Si ce gredin-là fait seulement mine d’approcher de la maison, crevez-lui la peau. Pas de pitié !

Il leur désigna leurs postes, s’assura que la grande grille, réservée aux charrettes, était bien fermée, et, seulement alors, se souvint que sa femme avait peut-être besoin de secours.

– Eh bien, la mère ?

– Où est-il ? Est-ce qu’on l’a ? demanda-t-elle aussitôt.

– Oui, on est dessus. Les gars doivent le tenir déjà.

Cette nouvelle acheva de la remettre, et un petit coup de rhum lui rendit la force de s’étendre sur son lit, avec l’aide de maître Goussot, et de raconter son histoire.

Ce ne fut pas long d’ailleurs. Elle venait d’allumer le feu dans la grande salle, et elle tricotait paisiblement à la fenêtre de sa chambre en attendant le retour des hommes, quand elle crut apercevoir, dans la lingerie voisine, un grincement léger.

« Sans doute, se dit-elle, que c’est la chatte que j’aurai laissée là. »

Elle s’y rendit en toute sécurité et fut stupéfaite de voir que les deux battants de celle des armoires à linge où l’on cachait l’argent étaient ouverts. Elle s’avança, toujours sans méfiance. Un homme était là, qui se dissimulait, le dos aux rayons.

– Mais par où avait-il passé ? demanda maître Goussot.  
– Par où ? Mais par le vestibule, je suppose. On ne ferme jamais la porte.

– Et alors, il a sauté sur toi ?  
– Non, c'est moi qui ai sauté. Lui, il voulait s'enfuir.  
– Il fallait le laisser.  
– Comment ! Et l'argent !  
– Il l'avait donc déjà ?  
– S'il l'avait ! Je voyais la liasse des billets dans ses mains, la canaille !  
Je me serais plutôt fait tuer... Ah ! On s'est battu, va.

– Il n'était donc pas armé ?  
– Pas plus que moi. On avait ses doigts, ses ongles, ses dents. Tiens, regarde, il m'a mordue, là. Et je criais ! Et j'appelais. Seulement, voilà je suis vieille il m'a fallu lâcher.

– Tu le connais, l'homme ?  
– Je crois bien que c'est le père Traînard.  
– Le chemineau ? Eh parbleu, oui, s'écria le fermier, c'est le père Traînard... Il m'avait semblé aussi le reconnaître... Et puis, depuis trois jours, il rôde autour de la maison. Ah ! Le vieux bougre, il aura senti l'odeur de l'argent... Ah ! Mon père Traînard, ce qu'on va rigoler ! Une raclée numéro un d'abord, et puis la justice. Dis donc, la mère, tu peux bien te lever maintenant ? Appelle donc les voisins. Qu'on coure à la gendarmerie... Tiens, il y a le gosse du notaire qui a une bicyclette... Sacré père Traînard, ce qu'il détalait ! Ah ! Il a encore des jambes, pour son âge. Un vrai lapin !

Il se tenait les côtes, ravi de l'aventure. Que risquait-il ? Aucune puissance au monde ne pouvait faire que le chemineau s'échappât, qu'il ne reçût l'énergique correction qu'il méritait, et ne s'en allât, sous bonne escorte, à la prison de la ville.

Le fermier prit un fusil et rejoignit ses deux valets.  
– Rien de nouveau ?  
– Non, maître Goussot, pas encore.  
– Ça ne va pas tarder. À moins que le diable ne l'enlève pardessus les murs...

De temps à autre, on entendait les appels que se lançaient au loin les quatre frères. Évidemment le bonhomme se défendait, plus agile qu'on ne

l'eût cru. Mais, avec des gaillards comme les frères Goussot...

Cependant l'un d'eux revint, assez découragé, et il ne cacha pas son opinion.

– Pas la peine de s'entêter pour l'instant. Il fait nuit noire. Le bonhomme se sera niché dans quelque trou. On verra ça demain.

– Demain ! Mais tu es fou, mon garçon, protesta maître Goussot.

L'aîné parut à son tour, essoufflé, et fut du même avis que son frère. Pourquoi ne pas attendre au lendemain, puisque le bandit était dans le domaine comme entre les murs d'une prison ?

– Eh bien, j'y vais, s'écria maître Goussot. Qu'on m'allume une lanterne.

Mais, à ce moment, trois gendarmes arrivèrent, et il affluait aussi des gars du village qui s'en venaient aux nouvelles.

Le brigadier de gendarmerie était un homme méthodique. Il se fit d'abord raconter toute l'histoire, bien en détail, puis il réfléchit, puis il interrogea les quatre frères, séparément, et en méditant après chacune des dépositions. Lorsqu'il eut appris d'eux que le chemineau s'était enfui vers le fond du domaine, qu'on l'avait perdu de vue plusieurs fois, et qu'il avait disparu définitivement aux environs d'un endroit appelé « La Butte-aux Corbeaux », il réfléchit encore, et conclut :

– Faut mieux attendre. Dans tout le fourbi d'une poursuite, la nuit, le père Traînard peut se faufiler au milieu de nous... Et, bonsoir la compagnie.

Le fermier haussa les épaules et se rendit, en maugréant, aux raisons du brigadier. Celui-ci organisa la surveillance, répartit les frères Goussot et les gars du village sous la surveillance de ses hommes, s'assura que les échelles étaient enfermées, et installa son quartier général dans la salle à manger où maître Goussot et lui somnolèrent devant un carafon de vieille eau-de-vie.

La nuit fut tranquille. Toutes les deux heures, le brigadier faisait une ronde et relevait les postes. Il n'y eut aucune alerte. Le père Traînard ne bougea pas de son trou.

Au petit matin la battue commença.

Elle dura quatre heures.

En quatre heures, les cinq hectares du domaine furent visités, fouillés, arpentés en tous sens par une vingtaine d'hommes qui frappaient les buissons à coups de canne, piétinaient les touffes d'herbe, scrutaient le

creux des arbres, soulevaient les amas de feuilles sèches. Et le père Traînard demeura invisible.

– Ah ! bien, elle est raide, celle-là, grinçait maître Goussot.

– C’est à n’y rien comprendre, répliquait le brigadier.

Phénomène inexplicable, en effet. Car enfin, à part quelques anciens massifs de lauriers et de fusains, que l’on battit consciencieusement, tous les arbres étaient dénudés. Il n’y avait aucun bâtiment, aucun hangar, aucune meule, bref, rien qui pût servir de cachette.

Quant au mur, un examen attentif convainquit le brigadier lui-même l’escalade en était matériellement impossible.

L’après-midi on recommença les investigations en présence du juge d’instruction et du substitut. Les résultats ne furent pas plus heureux. Bien plus, cette affaire parut aux magistrats tellement suspecte, qu’ils manifestèrent leur mauvaise humeur et ne purent s’empêcher de dire :

– Êtes-vous bien sûr, maître Goussot, que vos fils et vous n’avez pas eu la berlue ?

– Et ma femme, cria maître Goussot, rouge de colère, est-ce qu’elle avait la berlue quand le chenapan lui serrait la gorge ? Regardez voir les marques !

– Soit, mais alors, où est-il, le chenapan ?

– Ici, entre ces quatre murs.

– Soit. Alors cherchez-le. Pour nous, nous y renonçons. Il est trop évident que, si un homme était caché dans l’enceinte de ce domaine, nous l’aurions déjà découvert.

– Eh bien, je mettrai la main dessus, moi qui vous parle, gueula maître Goussot. Il ne sera pas dit qu’on m’aura volé six mille francs. Oui, six mille ! Il y avait trois vaches que j’avais vendues, et puis la récolte de blé, et puis les pommes. Six billets de mille que j’allais porter à la Caisse. Eh bien, je vous jure Dieu que c’est comme si je les avais dans ma poche.

– Tant mieux, je vous le souhaite, fit le juge d’instruction en se retirant, ainsi que le substitut et les gendarmes.

Les voisins s’en allèrent également, quelque peu goguenards. Et il ne resta plus, à la fin de l’après-midi, que les Goussot et les deux valets de ferme.

Tout de suite maître Goussot expliqua son plan. Le jour, les recherches. La nuit, une surveillance de toutes les minutes. Ça durerait ce que ça

durait. Mais quoi ! Le père Traînard était un homme comme les autres, et, les hommes, ça mange et ça boit. Il faudrait donc bien que le père Traînard sortît de sa tanière pour manger et pour boire.

– À la rigueur, dit maître Goussot, il peut avoir dans sa poche quelques croûtes de pain, ou encore ramasser la nuit quelques racines. Mais pour ce qui est de la boisson, rien à faire. Il n’y a que la fontaine. Bien malin, s’il en approche.

Lui-même, ce soir-là, il prit la garde auprès de la fontaine. Trois heures plus tard l’aîné de ses fils le relaya. Les autres frères et les domestiques couchèrent dans la maison, chacun veillant à son tour, et toutes bougies, toutes lampes allumées, pour qu’il n’y eût pas de surprise.

Quinze nuits consécutives, il en fut de même. Et quinze jours durant, tandis que deux hommes et que la mère Goussot restaient de faction, les cinq autres inspectaient le clos d’Hébertville.

Au bout de ces deux semaines, rien.

Le fermier ne dérangeait pas.

Il fit venir un ancien inspecteur de la Sûreté qui habitait la ville voisine.

L’inspecteur demeura chez lui toute une semaine. Il ne trouva ni le père Traînard ni le moindre indice qui pût donner l’espérance de le trouver.

– Elle est raide, répétait maître Goussot. Car il est là, le vaurien ! Pour la question d’y être, il y est. Alors...

Se plantant sur le seuil de la porte, il invectivait l’ennemi à pleine gueule :

– Bougre d’idiot, t’aimes mieux donc crever au fond de ton trou que de cracher l’argent ? Crève donc, saligaud !

Et la mère Goussot, à son tour, glapissait de sa voix pointue :

– C’est-y la prison qui te fait peur ? Lâche les billets et tu pourras déguerpir.

Mais le père Traînard ne soufflait mot, et le mari et la femme s’époumonaient en vain. Des jours affreux passèrent. Maître Goussot ne dormait plus, tout frissonnant de fièvre. Les fils devenaient hargneux, querelleurs, et ils ne quittaient pas leurs fusils, n’ayant d’autre idée que de tuer le chemineau.

Au village on ne parlait que de cela, et l’affaire Goussot, locale d’abord, ne tarda pas à occuper la presse. Du chef-lieu, de la capitale, il vint des journalistes, que maître Goussot éconduisit avec des sottises.

– Chacun chez soi, leur disait-il. Mêlez-vous de vos occupations. J’ai les miennes. Personne n’a rien à y voir.

– Cependant, maître Goussot...

– Fichez-moi la paix.

Et il leur fermait sa porte au nez.

Il y avait maintenant quatre semaines que le père Traînard se cachait entre les murs d’Hébertville. Les Goussot continuaient leurs recherches par entêtement et avec autant de conviction, mais avec un espoir qui s’atténuait de jour en jour, et comme s’ils se fussent heurtés à un de ces obstacles mystérieux qui découragent les efforts. Et l’idée qu’ils ne reverraient pas leur argent commençait à s’implanter en eux.

Or, un matin, vers dix heures, une automobile, qui traversait la place du village à toute allure, s’arrêta net, par suite d’une panne.

Le mécanicien ayant déclaré, après examen, que la réparation exigerait un bon bout de temps, le propriétaire de l’automobile résolut d’attendre à l’auberge et de déjeuner.

C’était un monsieur encore jeune, à favoris coupés court, au visage sympathique, et qui ne tarda pas à lier conversation avec les gens de l’auberge.

Bien entendu, on lui raconta l’histoire des Goussot. Il ne la connaissait pas, arrivant de voyage, mais il parut s’y intéresser vivement. Il se la fit expliquer en détail, formula des objections, discuta des hypothèses avec plusieurs personnes qui mangeaient à la même table, et finalement s’écria :

– Bah ! Cela ne doit pas être si compliqué. J’ai un peu l’habitude de ces sortes d’affaires. Et si j’étais sur place...

– Facile, dit l’aubergiste. Je connais maître Goussot... Il ne refusera pas...

Les négociations furent brèves, maître Goussot se trouvait dans un de ces états d’esprit où l’on proteste moins brutalement contre l’intervention des autres. En tout cas sa femme n’hésita pas.

– Qu’il vienne donc, ce monsieur...

Le monsieur régla son repas et donna l’ordre à son mécanicien d’essayer la voiture sur la grand-route, aussitôt que la réparation serait terminée.

– Il me faut une heure, dit-il, pas davantage. Dans une heure, soyez prêt. Puis il se rendit chez maître Goussot.

À la ferme il parla peu. Maître Goussot, repris d'espérance malgré lui, multiplia les renseignements, conduisit son visiteur le long des murs et jusqu'à la petite porte des champs, montra la clef qui l'ouvrait, et fit le récit minutieux de toutes les recherches que l'on avait opérées.

Chose bizarre : l'inconnu, s'il ne parlait point, semblait ne pas écouter davantage. Il regardait, tout simplement, et avec des yeux plutôt distraits. Quand la tournée fut finie, maître Goussot dit anxieusement...

– Eh bien ?

– Quoi ?

– Vous savez ?

L'étranger resta un moment sans répondre. Puis il déclara :

– Non, rien du tout.

– Parbleu ! s'écria le fermier, en levant les bras au ciel est-ce que vous pouvez savoir ? Tout ça, c'est de la frime. Voulezvous que je vous dise, moi ? Eh bien, le père Traînard a si bien fait qu'il est mort au fond de son trou et que les billets pourriront avec lui. Vous entendez ? C'est moi qui vous le dis.

Le monsieur, très calme, prononça :

– Un seul point m'intéresse. Le chemineau, somme toute, étant libre, la nuit a pu se nourrir tant bien que mal. Mais comment pouvait-il boire ?

– Impossible ! s'écria le fermier, impossible ! Il n'y a que cette fontaine, et nous avons monté la garde contre, toutes les nuits.

– C'est une source. Où jaillit-elle ?

– Ici même.

– Il y a donc une pression suffisante pour qu'elle monte seule dans le bassin ?

– Oui.

– Et l'eau, où s'en va-t-elle, quand elle sort du bassin ?

– Dans ce tuyau que vous voyez, qui passe sous terre, et qui la conduit jusqu'à la maison, où elle sert à la cuisine. Donc, pas moyen d'en boire, puisque nous étions là et que la fontaine est à vingt mètres de la maison.

– Il n'a pas plu durant ces quatre semaines ?

– Pas une fois, je vous l'ai déjà dit.

L'inconnu s'approcha de la fontaine et l'examina. L'auge était formée par quelques planches de bois assemblées au-dessus même du sol, et où l'eau s'écoulait, lente et claire.

– Il n’y a pas plus de trente centimètres d’eau en profondeur, n’est ce pas ? dit-il.

Pour mesurer, il ramassa sur l’herbe un fétu de paille qu’il dressa dans le bassin. Mais, comme il était penché, il s’interrompit soudain au milieu de sa besogne, et regarda autour de lui.

– Ah ! que c’est drôle, dit-il en partant d’un éclat de rire.

– Quoi... Qu’est-ce que c’est ? balbutia maître Goussot qui se précipita sur le bassin, comme si un homme eût pu se tenir couché entre ces planches exiguës.

Et la mère Goussot supplia :

– Quoi ? Vous l’avez vu ? Où est-il ?

– Ni dedans... ni dessous, répondit l’étranger, qui riait toujours.

Il se dirigea vers la maison, pressé par le fermier, par la femme et par les quatre fils. L’aubergiste était là également, ainsi que les gens de l’auberge qui avaient suivi les allées et venues de l’étranger. Et on se tut, dans l’attente de l’extraordinaire révélation.

– C’est bien ce que je pensais, dit-il, d’un air amusé, il a fallu que le bonhomme se désaltérât, et comme il n’y avait que la source...

– Voyons, voyons, bougonna maître Goussot, nous l’aurions bien vu.

– C’était la nuit.

– Nous l’aurions entendu, et même vu, puisque nous étions à côté.

– Lui aussi.

– Et il a bu de l’eau du bassin ?

– Oui.

– Comment ?

– De loin.

– Avec quoi ?

– Avec ceci.

L’inconnu montra la paille qu’il avait ramassée.

– Tenez voilà le chalumeau du consommateur. Et vous remarquerez la longueur insolite de ce chalumeau, lequel, en réalité, est composé de trois fétus de paille, mis bout à bout. C’est cela que j’ai remarqué aussitôt, l’assemblage de ces trois fétus. La preuve était évidente.

– Mais sacrédieu, la preuve de quoi ? s’écria maître Goussot, exaspéré.

L’inconnu décrocha du râtelier une petite carabine.

– Elle est chargée ? demanda-t-il.



– Oui, dit le plus jeune des frères, je m’amuse avec contre les moineaux. C’est du menu plomb.

– Parfait. Quelques grains dans le derrière suffiront.

Son visage devint subitement autoritaire. Il empoigna le fermier par le bras, et scanda, d’un ton impérieux...

– Écoutez, maître Goussot, je ne suis pas de la police, moi, et je ne veux pas, à aucun prix, livrer ce pauvre diable. Quatre semaines de diète et de frayeur... C’est assez. Donc, vous allez me jurer, vous et vos fils, qu’on lui donnera la clef des champs, sans lui faire aucun mal.

– Qu’il rende l’argent !

– Bien entendu. C’est juré ?

– C’est juré.

Le monsieur se tenait de nouveau sur le pas de la porte, à l’entrée du verger. Vivement il épaula, un peu en l’air et dans la direction du cerisier qui dominait la fontaine. Le coup partit. Un cri rauque jaillit là-bas, et l’épouvantail que l’on voyait, depuis un mois, à califourchon sur la branche-maîtresse, dégringola jusqu’au sol pour se relever aussitôt et se sauver à toutes jambes.

Il y eut une seconde de stupeur, puis des exclamations. Les fils se précipitèrent et ne tardèrent pas à rattraper le fuyard, empêtré qu’il était dans ses loques et affaibli par les privations. Mais l’inconnu déjà le protégeait contre leur colère.

– Bas les pattes ! Cet homme m’appartient. Je défends qu’on y touche... Je ne t’ai pas trop salé les fesses, père Traînard ?

Planté sur ses jambes de paille qu’enveloppaient des lambeaux d’étoffe effiloqués, les bras et tout le corps habillés de même, la tête bandée de linge, ligoté, serré, boudiné, le bonhomme avait encore l’apparence rigide d’un mannequin. Et c’était si comique, si imprévu, que les assistants pouffaient de rire.

L’étranger lui dégagea la tête, et l’on aperçut un masque de barbe grise ébouriffée, rabattue de tous côtés sur un visage de squelette où luisaient des yeux de fièvre.

Les rires redoublèrent.

– L’argent... Les six billets... ordonna le fermier.

L’étranger le tint à distance.

– Un moment on va vous rendre cela. N’est-ce pas, père Traînard ?

Et, tout en coupant avec son couteau les liens de paille et d'étoffe, il plaisantait :

– Mon pauvre bonhomme, t'en as une touche. Mais comment as-tu réussi ce coup-là ? Il faut que tu sois diantrement habile, ou plutôt que tu aies eu une sacré venette ? Alors, comme ça, la première nuit, tu as profité du répit qu'on te laissait pour t'introduire dans cette défroque ? Pas bête. Un épouvantail, comment aurait-on pu avoir l'idée ? On avait tellement l'habitude de le voir accroché à son arbre. Mais, mon pauvre vieux, ce que tu devais être mal ! à plat ventre ! Les jambes et les bras pendants ! Toute la journée comme ça... Fichue position ! Et quelles manœuvres pour risquer un mouvement, hein ? Quelle frousse quand tu t'endormais ! Et il fallait manger ! Et il fallait boire ! Et tu entendais la sentinelle ! et tu devinais le canon de son fusil à un mètre de ta frimousse ! Brrr... Mais le plus chouette, vois-tu c'est ton fétu de paille ! Vrai, quand on pense que sans bruit, sans geste pour ainsi dire, tu devais extirper des brins de paille de ta défroque, les ajuster bout à bout, projeter ton appareil jusqu'au bassin, et biberonner, goutte à goutte, un peu de l'eau bienfaisante... Vrai, c'est à hurler d'admiration... Bravo, père Traînard !

Et il ajouta entre ses dents :

– Seulement, tu sens trop mauvais, mon bonhomme. Tu ne t'es donc pas lavé depuis un mois, saligaud ? Tu avais pourtant de l'eau à discrétion. Tenez, vous autres, je vous le passe. Moi, je vais me laver les mains.

Maître Goussot et ses quatre fils s'emparèrent vivement de la proie qu'on leur abandonnait.

– Allons, ouste, donne l'argent.

Si abruti qu'il fût, le chemineau trouva encore la force de jouer l'étonnement.

– Prends donc pas cet air idiot, grogna le fermier. Les six billets... Donne.

– Quoi ? Qu'è qu'on me veut ? balbutia le père Traînard.

– L'argent et tout de suite...

– Quel argent ?

– Les billets !

– Les billets ?

– Ah ! Tu commences à m'embêter. À moi, les gars...

On renversa le bonhomme, on lui arracha la loque qui lui servait de vêtement, on chercha, on fouilla.

Il n'y avait rien.

– Brigand de voleur, cria maître Goussot, qu'est-ce que t'en as fait ?

Le vieux mendiant semblait encore plus ahuri. Trop malin pour avouer, il continuait à gémir :

– Qu'è qu'on m'veut ? D'argent ? J'ai pas seulement trois sous à moi...

Mais ses yeux écarquillés ne quittaient pas son vêtement, et il paraissait n'y rien comprendre, lui non plus.

La fureur des Goussot ne put se contenir davantage. On le roua de coups, ce qui n'avança pas les choses. Mais le fermier était convaincu qu'il avait caché l'argent, avant de s'introduire dans l'épouvantail.

– Où l'as-tu mis, canaille ? Dis ! Dans quel coin du verger ? L'argent ? répétait le chemineau d'un air niais.

– Oui, l'argent, l'argent que tu as enterré quelque part... Ah ! si on ne le trouve pas, ton compte est bon... Il y a des témoins, n'est-ce pas ? Vous tous, les amis. Et puis, le monsieur...

Il se retourna pour interpeller l'inconnu qui devait être du côté de la fontaine, à trente ou quarante pas sur la gauche. Et il fut tout surpris de ne pas l'y voir en train de se laver les mains.

– Est-ce qu'il est parti ? demanda-t-il.

Quelqu'un répondit :

– Non... non... il a allumé une cigarette, et il s'est enfoncé dans le verger, en se promenant.

– Ah ! tant mieux, dit maître Goussot, c'est un type à nous retrouver les billets, comme il a retrouvé l'homme.

– À moins que... fit une voix.

– À moins que... qu'est-ce que tu veux dire, toi ? interrogea le fermier. Tu as une idée ? Donne-la donc... Quoi ?

Mais il s'interrompit brusquement, assailli d'un doute, et il y eut un instant de silence. Une même pensée s'imposait à tous les paysans. Le passage de l'étranger à Hébertville, la panne de son automobile, sa manière de questionner les gens à l'auberge, et de se faire conduire dans le domaine, tout cela n'était-ce pas un coup préparé d'avance, un truc de cambrioleur qui connaît l'histoire par les journaux, et qui vient sur place tenter la bonne affaire ?

– Rudement fort, prononça l’aubergiste. Il aura pris l’argent dans la poche du père Traînard, sous nos yeux, en le fouillant.

– Impossible, balbutia maître Goussot on l’aurait vu sortir par là du côté de la maison... Or il se promène dans le verger.

La mère Goussot, toute défaillante, risqua :

– La petite porte du fond là-bas ?

– La clef ne me quitte point.

– Mais tu la lui as fait voir.

– Oui, mais je l’ai reprise... Tiens, la voilà.

Il mit la main dans sa poche et poussa un cri.

– Ah ! Cré bon Dieu, elle n’y est pas... il me l’a barbotée...

Aussitôt, il s’élança, suivi, escorté de ses fils et de plusieurs paysans.

À moitié chemin on perçut le ronflement d’une automobile, sans aucun doute celle de l’inconnu, qui avait donné ses instructions à son chauffeur pour qu’il l’attendît à cette issue lointaine.

Quand les Goussot arrivèrent à la porte, ils virent sur le battant de bois vermoulu, inscrits à l’aide d’un morceau de brique rouge, ces deux mots :

« Arsène Lupin ».

Malgré l’acharnement et la rage des Goussot, il fut impossible de prouver que le père Traînard avait dérobé de l’argent. Vingt personnes en effet durent attester que, somme toute, on n’avait rien découvert sur lui. Il s’en tira avec quelques mois de prison.

Il ne les regretta point. Dès sa libération, il fut avisé secrètement que, tous les trimestres, à telle date, à telle heure, sous telle borne de telle route, il trouverait trois louis d’or.

Pour le père Traînard, c’est la fortune.

## *Le mariage d'Arsène Lupin*

### Table des matières

« Monsieur Arsène Lupin a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mademoiselle Angélique de Sarzeau-Vendôme, princesse de Bourbon-Condé, et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui aura lieu en l'église Sainte-Clothilde.

« Le duc de Sarzeau-Vendôme a l'honneur de vous faire part du mariage de sa fille Angélique, princesse de Bourbon-Condé, avec Monsieur Arsène Lupin, et vous prie... »

Le duc Jean de Sarzeau-Vendôme ne put achever la lecture des lettres qu'il tenait dans sa main tremblante. Pâle de colère, son long corps maigre agité de frissons, il suffoquait.

– Voilà dit-il à sa fille en lui tendant les deux papiers. Voilà ce que nos amis ont reçu ! Voilà ce qui court les rues depuis hier. Hein ! Que pensez-vous de cette infamie, Angélique ? Qu'en penserait votre pauvre mère, si elle vivait encore ?

Angélique était longue et maigre comme son père, osseuse et sèche comme lui. Âgée de trente-trois ans, toujours vêtue de laine noire, timide, effacée, elle avait une tête trop petite, comprimée à droite et à gauche, et d'où le nez jaillissait comme une protestation contre une pareille exigüité. Pourtant, on ne pouvait dire qu'elle fût laide, tellement ses yeux étaient beaux, tendres et graves, d'une fierté un peu triste, de ces yeux troublants qu'on n'oublie pas quand on les a vus une fois.

Elle avait rougi de honte d'abord en entendant son père, et en apprenant par lui l'offense dont elle était victime. Mais comme elle le chérissait, bien qu'il se montrât dur avec elle, injuste et despotique, elle lui dit :

– Oh ! je pense que c'est une plaisanterie, mon père, et qu'il n'y faut pas prêter attention.

– Une plaisanterie ? Mais tout le monde en jase ! Dix journaux, ce matin, reproduisent cette lettre abominable, en l'accompagnant de

commentaires ironiques ! On rappelle notre généalogie, nos ancêtres, les morts illustres de notre famille. On feint de prendre la chose au sérieux.

– Cependant personne ne peut croire...

– Évidemment, personne. Il n'empêche que nous sommes la fable de Paris.

– Demain, on n'y pensera plus.

– Demain, ma fille, on se souviendra que le nom d'Angélique de Sarzeau-Vendôme a été prononcé plus qu'il ne devait l'être. Ah ! Si je pouvais savoir quel est le misérable qui s'est permis...

À ce moment, Hyacinthe, son valet de chambre particulier, entra et prévint M. le duc qu'on le demandait au téléphone. Toujours furieux, il décrocha l'appareil et bougonna :

– Eh bien ? Qu'y a-t-il ? Oui, c'est moi, le duc de Sarzeau-Vendôme.

On lui répondit :

– J'ai des excuses à vous faire, monsieur le duc, ainsi qu'à Mlle Angélique. C'est la faute de mon secrétaire.

– Votre secrétaire ?

– Oui, les lettres de faire-part n'étaient qu'un projet dont je voulais vous soumettre la rédaction. Par malheur, mon secrétaire a cru...

– Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous ?

– Comment, monsieur le duc, vous ne reconnaissez pas ma voix ? La voix de votre futur gendre ?

– Quoi ?

– Arsène Lupin.

Le duc tomba sur une chaise. Il était livide.

– Arsène Lupin... C'est lui Arsène Lupin...

Angélique eut un sourire.

– Vous voyez, mon père, qu'il n'y a là qu'une plaisanterie, une mystification...

Mais le duc, soulevé d'une nouvelle colère, se mit à marcher en gesticulant :

– Je vais déposer une plainte... Il est inadmissible que cet individu se moque de moi ! S'il y a encore une justice, elle doit agir !

Une seconde fois, Hyacinthe entra. Il apporta deux cartes.

– Chotois ? Lepetit ? Connais pas.

– Ce sont deux journalistes, monsieur le duc...

- Qu'est-ce qu'ils me veulent ?
- Ils voudraient parler à monsieur le duc au sujet du mariage.
- Qu'on les fiche à la porte ! s'exclama le duc. Et dites au concierge que mon hôtel est fermé aux paltoquets de cette espèce.
- Je vous en prie, mon père risqua Angélique.
- Toi, ma fille, laissons la paix. Si tu avais consenti autrefois à épouser un de tes cousins, nous n'en serions pas là.

Le soir même de cette scène, un des deux reporters publiait, en première page de son journal, un récit quelque peu fantaisiste de son expédition rue de Varenne, dans l'antique demeure des Sarzeau-Vendôme, et s'étendait complaisamment sur le courroux et sur les protestations du vieux gentilhomme.

Le lendemain, un autre journal insérait une interview d'Arsène Lupin, prétendue prise dans un couloir de l'Opéra. Arsène Lupin ripostait :

« Je partage entièrement l'indignation de mon futur beau-père. L'envoi de ces lettres constitue une incorrection dont je ne suis pas responsable, mais dont je tiens à m'excuser publiquement. Pensez donc, la date de notre mariage n'est pas encore fixée ! Mon beau-père propose le début de mai. Ma fiancée et moi trouvons cela bien tard ! Six semaines d'attente ! »

Ce qui donnait à l'affaire une saveur toute spéciale et que les amis de la maison goûtaient particulièrement, c'était le caractère même du duc, son orgueil, l'intransigeance de ses idées et de ses principes. Dernier descendant des barons de Sarzeau, la plus noble famille de Bretagne, arrière-petit-fils de ce Sarzeau qui, ayant épousé une Vendôme, ne consentit qu'après dix ans de Bastille à porter le nouveau titre que Louis XV lui imposait, le duc Jean n'avait renoncé à aucun des préjugés de l'ancien régime. Dans sa jeunesse il avait suivi le comte de Chambord en exil. Devenu vieux, il refusait un siège au Palais-Bourbon sous prétexte qu'un Sarzeau ne peut s'asseoir qu'entre ses pairs.

L'aventure le toucha au vif. Il ne décolérait pas, invectivant Lupin à coups d'épithètes sonores, le menaçant de tous les supplices possibles, s'en prenant à sa fille.

– Voilà ! Si tu t'étais mariée ! Ce ne sont pourtant pas les partis qui manquaient ! Tes trois cousins, Mussy, Emboise et Caorches sont de bonne noblesse, bien apparentés, suffisamment riches, et ils ne demandent encore qu'à t'épouser. Pourquoi les refuses-tu ? Ah ! C'est que Mademoiselle est

une rêveuse, une sentimentale, et ses cousins sont trop gros, ou trop maigres, ou trop vulgaires !

C'était une rêveuse, en effet. Livrée à elle-même depuis son enfance, elle avait lu tous les livres de chevalerie, tous les fades romans d'autrefois qui traînaient dans les armoires de ses aïeules, et elle voyait la vie comme un conte de fées où les jeunes filles très belles sont toujours heureuses, tandis que les autres attendent jusqu'à la mort le fiancé qui ne vient pas. Pourquoi eût-elle épousé l'un de ses cousins, puisqu'ils n'en voulaient qu'à sa dot, aux millions que sa mère lui avait laissés ? Autant rester vieille fille et rêver...

Elle répondit doucement :

– Vous allez vous rendre malade, mon père. Oubliez cette histoire ridicule.

Mais comment aurait-il oublié ? Chaque matin un coup d'épingle ravivait sa blessure. Trois jours de suite Angélique reçut une merveilleuse gerbe de fleurs où se dissimulait la carte d'Arsène Lupin. Il ne pouvait aller à son cercle, sans qu'un ami l'abordât :

– Elle est drôle, celle d'aujourd'hui.

– Quoi ?

– Mais la nouvelle fumisterie de votre gendre ! Ah ! vous ne savez pas ? Tenez, lisez...

« M. Arsène Lupin demandera au Conseil d'État d'ajouter à son nom le nom de sa femme et de s'appeler désormais : Lupin de Sarzeau-Vendôme. »

Et le lendemain on lisait :

« La jeune fiancée portant en vertu d'une ordonnance, non abrogée, de Charles X, le titre et les armes de Bourbon-Condé, dont elle est la dernière héritière, le fils aîné des Lupin de Sarzeau-Vendôme aura nom prince Arsène de Bourbon-Condé. »

Et le jour suivant une réclame annonçait :

« La Grande Maison de Linge expose le trousseau de Mlle de Sarzeau-Vendôme. Comme initiales : L. S. V. » Puis une feuille d'illustrations publia une scène photographiée : le duc, son gendre et sa fille, assis autour d'une table, et jouant au piquet voleur.

Et la date aussi fut annoncée à grand fracas : le 4 mai.



Et des détails furent donnés sur le contrat. Lupin se montrait d'un désintéressement admirable. Il signerait, disait-on, les yeux fermés, sans connaître le chiffre de la dot.

Tout cela mettait le vieux gentilhomme hors de lui. Sa haine contre Lupin prenait des proportions malades. Bien que la démarche lui coûtât, il se rendit chez le Préfet de police qui lui conseilla de se méfier.

– Nous avons l'habitude du personnage, il emploie contre vous un de ses trucs favoris. Passez-moi l'expression, monsieur le duc, il vous « cuisine », ne tombez pas dans le piège.

– Quel truc, quel piège ? demanda-t-il anxieusement.

– Il cherche à vous affoler et à vous faire accomplir, par intimidation, tel acte auquel, de sang-froid, vous vous refuseriez.

– M. Arsène Lupin n'espère pourtant pas que je vais lui offrir la main de ma fille !

– Non, mais il espère que vous allez commettre comment dirai-je ? Une gaffe.

– Laquelle ?

– Celle qu'il veut précisément que vous commettiez.

– Alors, votre conclusion, monsieur le préfet ?

– C'est de rentrer chez vous, monsieur le duc, ou, si tout ce bruit vous agace, de partir pour la campagne, et d'y rester bien tranquillement, sans vous émouvoir.

Cette conversation ne fit qu'aviver les craintes du vieux gentilhomme. Lupin lui parut un personnage terrible, usant de procédés diaboliques, et entretenant des complices dans tous les mondes. Il fallait se méfier.

Dès lors, la vie ne fut point tolérable.

Il devint de plus en plus hargneux et taciturne, et ferma la porte à tous ses anciens amis, même aux trois prétendants d'Angélique, les cousins Mussy, d'Emboise et Caorches, qui, fâchés tous les trois les uns avec les autres, par suite de leur rivalité, venaient alternativement toutes les semaines.

Sans le moindre motif, il chassa son maître d'hôtel et son cocher. Mais il n'osa les remplacer de peur d'introduire chez lui des créatures d'Arsène Lupin, et son valet de chambre particulier, Hyacinthe, en qui, l'ayant à son service depuis quarante ans, il avait toute confiance, dut s'astreindre aux corvées de l'écurie et de l'office.

– Voyons, mon père, disait Angélique, s’efforçant de lui faire entendre raison, je ne vois vraiment pas ce que vous redoutez. Personne au monde ne peut me contraindre à ce mariage absurde.

– Parbleu ! Ce n’est pas cela que je redoute.

– Alors, quoi, mon père ?

– Est-ce que je sais ? Un enlèvement ! Un cambriolage ! Un coup de force ! Il est hors de doute aussi que nous sommes environnés d’espions.

Un après-midi, il reçut un journal où cet article était souligné au crayon rouge :

« La soirée du contrat a lieu aujourd’hui à l’hôtel Sarzeau-Vendôme. Cérémonie tout intime, où quelques privilégiés seulement seront admis à complimenter les heureux fiancés. Aux futurs témoins de Mlle de Sarzeau-Vendôme, le prince de la Rochefoucault-Limours et le comte de Chartres, M. Arsène Lupin présentera les personnalités qui ont tenu à honneur de lui assurer leur concours, M. le Préfet de police et M. le Directeur de la prison de la Santé. »

C’était trop. Dix minutes plus tard, le duc envoyait son domestique Hyacinthe porter trois pneumatiques. À quatre heures, en présence d’Angélique, il recevait les trois cousins : Paul de Mussy, gros, lourd, et d’une pâleur extrême ; Jacques d’Emboise, mince, rouge de figure et timide ; Anatole de Caorches, petit, maigre et maladif ; tous trois de vieux garçons déjà, sans élégance et sans allure.

La réunion fut brève. Le duc avait préparé tout un plan de campagne, de campagne défensive, dont il dévoila, en termes catégoriques, la première partie.

– Angélique et moi nous quittons Paris cette nuit, et nous nous retirons dans nos terres de Bretagne. Je compte sur vous trois, mes neveux, pour coopérer à ce départ. Toi, Emboise, tu viendras nous chercher avec ta limousine. Vous, Mussy, vous amènerez votre automobile et vous voudrez bien vous occuper des bagages avec mon valet de chambre Hyacinthe. Toi, Caorches, tu seras à la gare d’Orléans, et tu prendras des sleepings pour Vannes au train de dix heures quarante. C’est promis ?

La fin de la journée s’écoula sans incidents. Après le dîner seulement, afin d’éviter toutes chances d’indiscrétion, le duc prévint Hyacinthe d’avoir à remplir une malle et une valise. Hyacinthe était du voyage, ainsi que la femme de chambre d’Angélique.

À neuf heures, tous les domestiques, sur l'ordre de leur maître, étaient couchés. À dix heures moins dix, le duc, qui terminait ses préparatifs, entendit la trompe d'une automobile. Le concierge ouvrit la porte de la cour d'honneur. De la fenêtre, le duc reconnut le landaulet de Jacques d'Emboise.

– Allez lui dire que je descends, ordonna-t-il à Hyacinthe, et prévenez Mademoiselle.

Au bout de quelques minutes, comme Hyacinthe n'était pas de retour, il sortit de sa chambre. Mais, sur le palier, il fut assailli par deux hommes masqués, qui le bâillonnèrent et l'attachèrent avant qu'il eût pu pousser un seul cri. Et l'un de ces hommes lui dit à voix basse :

– Premier avertissement, monsieur le duc. Si vous persistez à quitter Paris, et à me refuser votre consentement, ce sera plus grave.

Et le même individu enjoignit à son compagnon :

– Garde-le. Je m'occupe de la demoiselle.

À ce moment, deux autres complices s'étaient déjà emparés de la femme de chambre, et Angélique, également bâillonnée, évanouie, gisait sur un fauteuil de son boudoir.

Elle se réveilla presque aussitôt sous l'action des sels qu'on lui faisait respirer, et, quand elle ouvrit les yeux, elle vit penché au-dessus d'elle un homme jeune, en tenue de soirée, la figure souriante et sympathique, qui lui dit :

– Je vous demande pardon, mademoiselle. Tous ces incidents sont un peu brusques, et cette façon d'agir plutôt anormale. Mais les circonstances nous entraînent souvent à des actes que notre conscience n'approuve pas. Excusez-moi.

Il lui prit la main très doucement, et passa un large anneau d'or au doigt de la jeune fille, en prononçant :

– Voici. Nous sommes fiancés. N'oubliez jamais celui qui vous offre cet anneau... Il vous supplie de ne pas fuir et d'attendre à Paris les marques de son dévouement. Ayez confiance en lui.

Il disait tout cela d'une voix si grave et si respectueuse, avec tant d'autorité et de déférence, qu'elle n'avait pas la force de résister. Leurs yeux se rencontrèrent. Il murmura :

– Les beaux yeux purs que vous avez ! Ce sera bon de vivre sous le regard de ces yeux. Fermez-les maintenant...

Il se retira. Ses complices le suivirent. L'automobile repartit, et l'hôtel de la rue de Varenne demeura silencieux jusqu'à l'instant où Angélique, reprenant toute sa connaissance, appela les domestiques.

Ils trouvèrent le duc, Hyacinthe, la femme de chambre, et le ménage des concierges, tous solidement ligotés. Quelques bibelots de grande valeur avaient disparu, ainsi que le portefeuille du duc et tous ses bijoux, épingles et cravate, boutons en perles fines, montre, *etc.*

La police fut aussitôt prévenue. Dès le matin on apprenait que la veille au soir, comme il sortait de chez lui en automobile, d'Emboise avait été frappé d'un coup de couteau par son propre chauffeur, et jeté, à moitié mort, dans une rue déserte. Quant à Mussy et à Caorches, ils avaient reçu un message téléphonique soi-disant envoyé par le duc et qui les contremandait.

La semaine suivante, sans plus se soucier de l'enquête, sans répondre aux convocations du juge d'instruction, sans même lire les communications d'Arsène Lupin à la presse sur « la fuite de Varennes », le duc, sa fille et son valet de chambre prenaient sournoisement un train omnibus pour Vannes, et descendaient, un soir, dans l'antique château féodal qui domine la presqu'île de Sarzeau. Tout de suite, avec l'aide de paysans bretons, véritables vassaux du Moyen Âge, on organisait la résistance. Le quatrième jour Mussy arrivait, le cinquième Caorches, et le septième Emboise, dont la blessure n'était pas aussi grave qu'on le craignait.

Le duc attendit deux jours encore avant de signifier à son entourage ce qu'il appelait, puisque son évasion avait réussi malgré Lupin, la seconde moitié de son plan. Il le fit en présence des trois cousins, par un ordre péremptoire dicté à Angélique, et qu'il voulut bien expliquer ainsi :

– Toutes ces histoires me font le plus grand mal. J'ai entrepris contre cet homme, dont nous avons pu juger l'audace, une lutte qui m'épuise. Je veux en finir coûte que coûte. Pour cela il n'est qu'un moyen, Angélique, c'est que vous me déchargiez de toute responsabilité en acceptant la protection d'un de vos cousins. Avant un mois, il faut que vous soyez la femme de Mussy, de Caorches ou d'Emboise. Votre choix est libre. Décidez-vous.

Durant quatre jours Angélique pleura, supplia son père. À quoi bon ? Elle sentait bien qu'il serait inflexible et qu'elle devrait, en fin de compte, se soumettre à sa volonté. Elle accepta.

– Celui que voudrez, mon père, je n'aime aucun d'eux. Alors, que m'importe d'être malheureuse avec l'un plutôt qu'avec l'autre...

Sur quoi, nouvelle discussion, le duc voulant la contraindre à un choix personnel. Elle ne céda point. De guerre lasse, et pour des raisons de fortune, il désigna Emboise.

Aussitôt les bans furent publiés.

Dès lors, la surveillance redoubla autour du château, d'autant que le silence de Lupin et la cessation brusque de la campagne menée par lui dans les journaux ne laissaient pas d'inquiéter le duc de Sarzeau-Vendôme. Il était évident que l'ennemi préparait un coup et qu'il tenterait de s'opposer au mariage par quelques-unes de ces manœuvres qui lui étaient familières.

Pourtant il ne se passa rien. L'avant-veille, la veille, le matin de la cérémonie, rien. Le mariage eut lieu à la mairie, puis il y eut la bénédiction nuptiale à l'église. C'était fini.

Seulement alors, le duc respira. Malgré la tristesse de sa fille, malgré le silence embarrassé de son gendre que la situation semblait gêner quelque peu, il se frottait les mains d'un air heureux, comme après la victoire la plus éclatante.

– Qu'on baisse le pont-levis ! dit-il à Hyacinthe, qu'on laisse entrer tout le monde ! Nous n'avons plus rien à craindre de ce misérable.

Après le déjeuner, il fit distribuer du vin aux paysans et trinqua avec eux. Ils chantèrent et ils dansèrent.

Vers trois heures, il rentra dans les salons du rez-de-chaussée.

C'était le moment de sa sieste. Il gagna, tout au bout des pièces, la salle des gardes. Mais il n'en avait pas franchi le seuil qu'il s'arrêta brusquement et s'écria :

– Qu'est-ce que tu fais donc là, Emboise ? En voilà une plaisanterie !

Emboise était debout, en vêtements de pêcheur breton, culotte et veston sales, déchirés, rapiécés, trop larges et trop grands pour lui.

Le duc semblait stupéfait. Il examina longtemps, avec des yeux ahuris, ce visage qu'il connaissait, et qui, en même temps, éveillait en lui des souvenirs vagues d'un passé très lointain. Puis, tout à coup, il marcha vers l'une des fenêtres qui donnaient sur l'esplanade et appela :

– Angélique !

– Qu'y a-t-il, mon père ? répondit-elle en s'avançant.

– Ton mari ?

– Il est là, mon père, fit Angélique en montrant Emboise qui fumait une cigarette et lisait à quelque distance.

Le duc trébucha et tomba assis sur un fauteuil, avec un grand frisson d'épouvante.

– Ah ! Je deviens fou !

Mais l'homme qui portait des habits de pêcheur s'agenouilla devant lui en disant :

– Regardez-moi, mon oncle... Vous me reconnaissez, n'est-ce pas, c'est moi votre neveu, celui qui jouait ici autrefois, celui que vous appeliez Jacquot... Rappelez-vous... Tenez, voyez cette cicatrice...

– Oui... oui, balbutia le duc, je te reconnais... C'est toi, Jacques. Mais l'autre...

Il se pressa la tête entre les mains.

– Et pourtant non, ce n'est pas possible Explique-toi... Je ne comprends pas... Je ne veux pas comprendre...

Il y eut un silence pendant lequel le nouveau venu ferma la fenêtre et ferma la porte qui communiquait avec le salon voisin. Puis il s'approcha du vieux gentilhomme, lui toucha doucement l'épaule, pour le réveiller de sa torpeur, et sans préambule, comme s'il eût voulu couper court à toute explication qui ne fût pas strictement nécessaire, il commença en ces termes :

– Vous vous rappelez, mon oncle, que j'ai quitté la France depuis quinze ans, après le refus qu'Angélique opposa à ma demande en mariage. Or, il y a quatre ans, c'est-à-dire la onzième année de mon exil volontaire et de mon établissement dans l'extrême-sud de l'Algérie, je fis la connaissance, au cours d'une partie de chasse organisée par un grand chef arabe, d'un individu dont la bonne humeur, le charme, l'adresse inouïe, le courage indomptable, l'esprit à la fois ironique et profond, me séduisirent au plus haut point.

« Le comte d'Andrésy passa six semaines chez moi. Quand il fut parti, nous correspondîmes l'un avec l'autre de façon régulière. En outre, je lisais souvent son nom dans les journaux, aux rubriques mondaines ou sportives. Il devait revenir et je me préparais à le recevoir, il y a trois mois, lorsqu'un soir, comme je me promenais à cheval, les deux serviteurs arabes qui m'accompagnaient se jetèrent sur moi, m'attachèrent, me bandèrent les yeux, et me conduisirent, en sept nuits et sept jours, par des chemins déserts, jusqu'à une baie de la côte, où cinq hommes les attendaient.

Aussitôt, je fus embarqué sur un petit yacht à vapeur qui leva l'ancre sans plus tarder.

« Qui étaient ces hommes ? Quel était leur but en m'enlevant ? Aucun indice ne put me renseigner. Ils m'avaient enfermé dans une cabine étroite percée d'un hublot que traversaient deux barres de fer en croix. Chaque matin, par un guichet qui s'ouvrait entre la cabine voisine et la mienne, on plaçait sur ma couchette deux ou trois livres de pain, une gamelle abondante et un flacon de vin, et on reprenait les restes de la veille que j'y avais disposés.

« De temps à autre, la nuit, le yacht stoppait et j'entendais le bruit du canot qui s'en allait vers quelque havre, puis qui revenait chargé de provisions sans doute. Et l'on repartait, sans se presser, comme pour une croisière de gens du monde qui flânent et n'ont pas hâte d'arriver. Quelquefois, monté sur une chaise, j'apercevais par mon hublot la ligne des côtes, mais si indistincte que je ne pouvais rien préciser.

« Et cela dura des semaines. Un des matins de la neuvième, m'étant avisé que le guichet de communication n'avait pas été refermé, je le poussai. La cabine était vide à ce moment. Avec un effort, je réussis à prendre une lime à ongles sur une toilette.

« Deux semaines après, à force de patience, j'avais limé les barres de mon hublot, et j'aurais pu m'évader par là ; mais, si je suis bon nageur, je me fatigue assez vite. Il me fallait donc choisir un moment où le yacht ne serait pas trop éloigné de la terre. C'est seulement avant-hier que, juché à mon poste, je discernai les côtes, et que, le soir, au coucher du soleil, je reconnus, à ma stupéfaction, la silhouette du château de Sarzeau avec ses tourelles pointues et la masse de son donjon. Était-ce donc là le terme de mon voyage mystérieux ?

« Toute la nuit, nous croisâmes au large. Et toute la journée d'hier également. Enfin ce matin, on se rapprocha à une distance que je jugeai propice, d'autant plus que nous naviguions entre des roches derrière lesquelles je pouvais nager en toute sécurité. Mais, à la minute même où j'allais m'enfuir, je m'avisai que, une fois encore, le guichet de communication que l'on avait cru fermer s'était rouvert de lui-même, et qu'il battait contre la cloison. Je l'entrebâillai de nouveau par curiosité. À portée de mon bras, il y avait une petite armoire que je pus ouvrir, et où ma main, à tâtons, au hasard, saisit une liasse de papiers.

« C'était des lettres, des lettres qui contenaient les instructions adressées aux bandits dont j'étais prisonnier. Une heure après, lorsque j'enjambai le hublot et que je me laissai glisser dans la mer, je savais tout : les raisons de mon enlèvement, les moyens employés, le but poursuivi, et la machination abominable ourdie, depuis trois mois, contre le duc de Sarzeau-Vendôme et contre sa fille. Malheureusement, il était trop tard. Obligé, pour n'être pas vu du bateau, de me blottir dans le creux d'un récif, je n'abordai la côte qu'à midi. Le temps de gagner la cabane d'un pêcheur, de troquer mes vêtements contre les siens, de venir ici. Il était trois heures. En arrivant j'appris que le mariage avait été célébré le matin même. »

Le vieux gentilhomme n'avait pas prononcé une parole. Les yeux rivés aux yeux de l'étranger, il écoutait avec un effroi grandissant.

Parfois le souvenir des avertissements que lui avait donnés le Préfet de police revenait à son esprit :

« On vous cuisine, monsieur le duc... On vous cuisine. »

Il dit, la voix sourde :

– Parle achève... Tout cela m'opprime... Je ne comprends pas encore et j'ai peur.

L'étranger reprit :

– Hélas... L'histoire est facile à reconstituer et se résume en quelques phrases. Voici : lors de sa visite chez moi, et des confidences que j'eus le tort de lui faire, le comte d'Andrézy retint plusieurs choses : d'abord que j'étais votre neveu, et que, cependant, vous me connaissiez relativement peu, puisque j'avais quitté Sarzeau tout enfant et que, depuis, nos relations s'étaient bornées au séjour de quelques semaines que je fis ici, il y a quinze ans, et durant lesquelles je demandai la main de ma cousine Angélique ; ensuite, que, ayant rompu avec tout mon passé, je ne recevais plus aucune correspondance ; et enfin, qu'il y avait, entre lui, Andrézy, et moi, une certaine ressemblance physique que l'on pouvait accentuer jusqu'à la rendre frappante. Son plan fut échafaudé sur trois points.

« Il soudoya mes deux serviteurs arabes, qui devaient l'avertir au cas où j'aurais quitté l'Algérie. Puis il revint à Paris avec mon nom et mon apparence exacte, se fit connaître de vous, chez qui il fut invité chaque quinzaine, et vécut sous mon nom, qui devint ainsi l'une des nombreuses étiquettes sous lesquelles il cache sa véritable personnalité. Il y a trois mois "la poire étant mûre", comme il dit dans ses lettres, il commença l'attaque



par une série de communications à la presse, et en même temps, craignant sans doute qu'un journal ne révélât en Algérie le rôle que l'on jouait sous mon nom à Paris, il me faisait frapper par mes serviteurs, puis enlever par ses complices. Dois-je vous en dire davantage en ce qui vous concerne, mon oncle ? »

Un tremblement nerveux agitait le duc de Sarzeau-Vendôme. L'épouvantable vérité, à laquelle il refusait d'ouvrir les yeux, lui apparaissait tout entière, et prenait le visage odieux de l'ennemi. Il agrippa les mains de son interlocuteur et lui dit âprement, désespérément :

– C'est Lupin, n'est-ce pas ?

– Oui, mon oncle.

– Et c'est à lui c'est à lui que j'ai donné ma fille en mariage !

– Oui, mon oncle, à lui qui m'a volé mon nom de Jacques d'Emboise, et qui vous a volé votre fille. Angélique est la femme légitime d'Arsène Lupin et cela conformément à vos ordres. Une lettre de lui que voici en fait foi. Il a bouleversé votre existence, troublé votre esprit, assiégé « les pensées de vos veilles et les rêves de vos nuits », cambriolé votre hôtel, jusqu'à l'instant où, pris de peur, vous vous êtes réfugié ici, et où, croyant échapper à ses manœuvres et à son chantage, vous avez dit à votre fille de désigner comme époux l'un de ses trois cousins, Mussy, Emboise ou Caorches.

– Mais pourquoi a-t-elle choisi celui-là plutôt que les deux autres ?

– C'est vous, mon oncle, qui l'avez choisi.

– Au hasard parce qu'il était plus riche...

– Non, pas au hasard, mais sur les conseils sournois, obsédants et très habiles de votre domestique Hyacinthe.

Le duc sursauta.

– Hein ! Quoi ! Hyacinthe serait complice ?

– D'Arsène Lupin, non, mais de l'homme qu'il croit être Emboise et qui a promis de lui verser cent mille francs, huit jours après le mariage.

– Ah le bandit ! Il a tout combiné, tout prévu.

– Tout prévu, mon oncle, jusqu'à simuler un attentat contre lui-même, afin de détourner les soupçons, jusqu'à simuler une blessure, reçue à votre service.

– Mais dans quelle intention ? Pourquoi toutes ces infamies ?

– Angélique possède onze millions, mon oncle. Votre notaire à Paris devait en remettre les titres la semaine prochaine au pseudo d'Emboise,

lequel les réalisait aussitôt et disparaissait. Mais, dès ce matin, vous lui avez remis, comme cadeau personnel, cinq cent mille francs d'obligations au porteur que ce soir, à neuf heures, hors du château, près du Grand-Chêne, il doit passer à l'un de ses complices, qui les négociera demain matin à Paris.

Le duc de Sarzeau-Vendôme s'était levé, et il marchait rageusement en frappant des pieds.

– Ce soir à neuf heures, dit-il... Nous verrons... Nous verrons... D'ici là... Je vais prévenir la gendarmerie.

– Arsène Lupin se moque bien des gendarmes.

– Télégraphions à Paris.

– Oui, mais les cinq cent mille francs... Et puis le scandale surtout, mon oncle... Pensez à ceci votre fille, Angélique de Sarzeau-Vendôme, mariée à cet escroc, à ce brigand... Non, non à aucun prix...

– Alors quoi ?

– Quoi ?

À son tour, le neveu se leva et, marchant vers un râtelier où des armes de toutes sortes étaient suspendues, il décrocha un fusil qu'il posa sur la table près du vieux gentilhomme.

– Là-bas, mon oncle, aux confins du désert, quand nous nous trouvons en face d'une bête fauve, nous ne prévenons pas les gendarmes, nous prenons notre carabine et nous l'abattons, la bête fauve, sans quoi c'est elle qui nous écrase sous sa griffe.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je dis que j'ai pris là-bas l'habitude de me passer des gendarmes. C'est une façon de rendre la justice un peu sommaire, mais c'est la bonne, croyez-moi, et, aujourd'hui, dans le cas qui nous occupe, c'est la seule.

– La bête morte, vous et moi l'enterrons dans quelque coin... ni vu ni connu.

– Angélique ?...

– Nous l'avertirons après.

– Que deviendra-t-elle ?

– Elle restera ce qu'elle est légalement, ma femme, la femme du véritable Emboise. Demain, je l'abandonne et je retourne en Algérie. Dans deux mois, le divorce est prononcé.

Le duc écoutait, pâle, les yeux fixes, la mâchoire crispée. Il murmura :

– Es-tu sûr que ses complices du bateau ne le préviendront pas de ton évvasion ?

– Pas avant demain.

– De sorte que ?

– De sorte qu'à neuf heures, ce soir, Arsène Lupin prendra inévitablement, pour aller au Grand-Chêne, le chemin de ronde qui suit les anciens remparts et qui contourne les ruines de la chapelle. J'y serai, moi, dans les ruines.

– J'y serai, moi aussi, dit simplement le duc de Sarzeau-Vendôme en décrochant un fusil de chasse.

Il était à ce moment cinq heures du soir. Le duc s'entretint longtemps encore avec son neveu, vérifia les armes, les rechargea. Puis, dès que la nuit fut venue, par des couloirs obscurs, il le conduisit jusqu'à sa chambre et le cacha dans un réduit contigu.

La fin de l'après-midi s'écoula sans incident. Le dîner eut lieu. Le duc s'efforça de rester calme. De temps en temps, à la dérobée, il regardait son gendre et s'étonnait de la ressemblance qu'il offrait avec le véritable Emboise. C'était le même teint, la même forme de figure, la même coupe de cheveux. Pourtant le regard différait, plus vif chez celui-là, plus lumineux, et, à la longue, le duc découvrit de petits détails inaperçus jusqu'ici, et qui prouvaient l'imposture du personnage.

Après le dîner, on se sépara. La pendule marquait huit heures. Le duc passa dans sa chambre et délivra son neveu. Dix minutes plus tard, à la faveur de la nuit, ils se glissaient au milieu des ruines, le fusil en main. Angélique cependant avait gagné, en compagnie de son mari, l'appartement qu'elle occupait au rez-de-chaussée d'une tour qui flanquait l'aile gauche du château. Au seuil de l'appartement, son mari lui dit :

– Je vais me promener un peu, Angélique. À mon retour, consentirez-vous à me recevoir ?

– Certes, dit-elle.

Il la quitta et monta au premier étage, ferma la porte à clef, ouvrit doucement une fenêtre qui donnait sur la campagne et se pencha. Au pied de la tour, à quarante mètres au-dessous de lui, il distingua une ombre. Il siffla. Un léger coup de sifflet lui répondit.

Alors il tira d'une armoire une grosse serviette en cuir, bourrée de papiers, qu'il enveloppa d'une étoffe noire et ficela. Puis il s'assit à sa table

et écrivit :

« Content que tu aies reçu mon message, car je trouve dangereux de sortir du château avec le gros paquet des titres. Les voici. Avec ta motocyclette, tu arriveras à Paris pour le train de Bruxelles du matin. Là-bas, tu remettras les valeurs à Z qui les négociera aussitôt.

« A. L. »

« Post-scriptum. – En passant au Grand-Chêne, dis aux camarades que je les rejoins. J’ai des instructions à leur donner. D’ailleurs, tout va bien. Personne ici n’a le moindre soupçon. »

Il attacha la lettre sur le paquet, et descendit le tout par la fenêtre, à l’aide d’une ficelle.

« Bien, se dit-il, ça y est. Je suis tranquille. »

Il patienta quelques minutes encore, en déambulant à travers la pièce, et en souriant à deux portraits de gentilshommes suspendus à la muraille...

« Horace de Sarzeau-Vendôme, maréchal de France le Grand Condé... Je vous salue, mes aïeux. Lupin de Sarzeau-Vendôme sera digne de vous. »

À la fin, le moment étant venu, il prit son chapeau et descendit.

Mais, au rez-de-chaussée, Angélique surgit de son appartement, et s’exclama, l’air égaré :

– Écoutez, je vous en prie..., il serait préférable...

Et tout de suite, sans en dire davantage, elle rentra chez elle, laissant à son mari une vision d’effroi et de délire.

« Elle est malade, se dit-il. Le mariage ne lui réussit pas. »

Il alluma une cigarette et conclut, sans attacher d’importance à cet incident qui eût dû le frapper :

« Pauvre Angélique tout ça finira par un divorce »

Dehors la nuit était obscure, le ciel voilé de nuages.

Les domestiques fermaient les volets du château. Il n’y avait point de lumière aux fenêtres, le duc ayant l’habitude de se coucher après le repas.

En passant devant le logis du garde, et en s’engageant sur le pont-levis :

– Laissez la porte ouverte, dit-il, je fais un tour et je reviens.

Le chemin de ronde se trouvait à droite, et conduisait, le long des anciens remparts qui jadis ceignaient le château d’une seconde enceinte beaucoup plus vaste, jusqu’à une poterne aujourd’hui presque démolie.

Ce chemin, qui contournait une colline et suivait ensuite le flanc d’un vallon escarpé, était bordé à gauche de taillis épais.

« Quel merveilleux endroit pour un guet-apens, dit-il. C'est un vrai coupe-gorge. »

Il s'arrêta, croyant entendre du bruit. Mais non, c'était un froissement de feuilles. Pourtant une pierre dégringola le long des pentes, rebondissant aux aspérités du roc. Mais, chose bizarre, rien ne l'inquiétait, il se remit à marcher. L'air vif de la mer arrivait jusqu'à lui pardessus les plaines de la presqu'île, il s'en remplissait les poumons avec joie.

« Comme c'est bon de vivre ! se dit-il. Jeune encore, de vieille noblesse, multimillionnaire, qu'est-ce qu'on peut rêver de mieux, Lupin de Sarzeau-Vendôme ? »

À une petite distance, il aperçut, dans l'obscurité, la silhouette plus noire de la chapelle dont les ruines dominaient le chemin de quelques mètres. Des gouttes de pluie commençaient à tomber, et il entendit une horloge frapper neuf coups. Il hâta le pas. Il y eut une courte descente, puis une montée. Et, brusquement, il s'arrêta de nouveau.

Une main saisit la sienne.

Il recula, voulut se dégager.

Mais quelqu'un émergeait d'un groupe d'arbres qu'il frôlait, et une voix lui dit :

– Taisez-vous... Pas un mot...

Il reconnut sa femme, Angélique.

– Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda-t-il.

Elle murmura, si bas que les mots étaient à peine intelligibles :

– On vous guette... Ils sont là, dans les ruines, avec des fusils...

– Qui ?

– Silence... Écoutez...

Ils restèrent immobiles un instant, puis elle dit :

– Ils ne bougent pas... Peut-être ne m'ont-ils pas entendue.

Retournons...

– Mais...

– Suivez-moi !

L'accent était si impérieux qu'il obéit sans l'interroger davantage. Mais soudain elle s'effara.

– Courons... Ils viennent... J'en suis sûre...

De fait, on percevait un bruit de pas.

Alors, rapidement, lui tenant toujours la main, avec une force irrésistible elle l'entraîna par un raccourci, dont elle suivait les sinuosités sans hésitations, malgré les ténèbres et les ronces. Et, très vite, ils arrivèrent au pont-levis.

Elle passa son bras sous le sien. Le garde les salua. Ils traversèrent la grande cour, pénétrèrent dans le château, et elle le conduisit jusqu'à la tour d'angle où ils demeuraient tous deux.

– Entrez, dit-elle.

– Chez vous ?

– Oui.

Deux femmes de chambre attendaient. Sur l'ordre de leur maîtresse, elles se retirèrent dans les pièces qu'elles occupaient au troisième étage.

Presque aussitôt on frappait à la porte du vestibule qui commandait l'appartement, et quelqu'un appela.

– Angélique !

– C'est vous, mon père ? dit-elle en dominant son émotion.

– Oui, ton mari est ici ?

– Nous venons de rentrer.

– Dis-lui donc que j'aurais besoin de lui parler. Qu'il me rejoigne chez moi... C'est urgent.

– Bien, mon père, je vais vous l'envoyer.

Elle prêta l'oreille durant quelques secondes, puis revint dans le boudoir où se tenait son mari, et elle affirma :

– J'ai tout lieu de croire que mon père ne s'est pas éloigné.

Il fit un geste pour sortir.

– En ce cas, s'il désire me parler...

– Mon père n'est pas seul, dit-elle vivement, en lui barrant la route.

– Qui donc l'accompagne ?

– Son neveu, Jacques d'Emboise.

Il y eut un silence. Il la regarda avec une certaine surprise, ne comprenant pas bien la conduite de sa femme. Mais, sans s'attarder à l'examen de cette question, il ricana :

– Ah ! Cet excellent Emboise est là ? Alors tout le pot aux roses est découvert ? À moins que...

– Mon père sait tout, dit-elle... J'ai entendu une conversation tantôt, entre eux. Son neveu a lu des lettres... J'ai hésité d'abord à vous prévenir...

Et puis j'ai cru que mon devoir...

Il l'observa de nouveau. Mais aussitôt reprit par l'étrangeté de la situation, il éclata de rire !

– Comment ? mes amis du bateau ne brûlent pas mes lettres ? Et ils ont laissé échapper leur captif ? Les imbéciles ! Ah ! Quand on ne fait pas tout soi-même ! N'importe, c'est cocasse. Emboise contre Emboise... Eh ! Mais, si l'on ne me reconnaissait plus, maintenant ? Si Emboise lui-même me confondait avec lui-même ?

Il se retourna vers une table de toilette, saisit une serviette qu'il mouilla et frotta de savon, et, en un tournemain, s'essuya la figure, se démaquilla et changea le mouvement de ses cheveux.

– Ça y est, dit-il apparaissant à Angélique tel qu'elle l'avait vu le soir du cambriolage, à Paris, ça y est. Je suis plus à mon aise pour discuter avec mon beau-père.

– Où allez-vous ? dit-elle en se jetant devant la porte.

– Dame ! Rejoindre ces messieurs.

– Vous ne passerez pas !

– Pourquoi ?

– Et s'ils vous tuent ?

– Me tuer ?

– C'est cela qu'ils veulent, vous tuer... cacher votre cadavre quelque part... Qui le saurait ?

– Soit, dit-il, à leur point de vue ils ont raison. Mais si je ne vais pas au-devant d'eux, c'est eux qui viendront. Ce n'est pas cette porte qui les arrêtera... Ni vous, je pense. Par conséquent il vaut mieux en finir.

– Suivez-moi ! ordonna Angélique.

Elle souleva la lampe qui les éclairait, entra dans sa chambre, poussa l'armoire à glace, qui roula sur des roulettes dissimulées, écarta une vieille tapisserie et dit :

– Voici une autre porte qui n'a pas servi depuis longtemps. Mon père en croit la clef perdue. La voici. Ouvrez. Un escalier pratiqué dans les murailles vous mènera tout au bas de la tour. Vous n'aurez qu'à tirer les verrous d'une seconde porte. Vous serez libre.

Il fut stupéfait, et il comprit soudain toute la conduite d'Angélique. Devant ce visage mélancolique, disgracieux, mais d'une telle douceur, il resta un moment décontenancé, presque confus. Il ne pensait plus à rire. Un

sentiment de respect, où il y avait des remords et de la bonté, pénétrait en lui. :

– Pourquoi me sauvez-vous ? murmura-t-il.

– Vous êtes mon mari.

Il protesta :

– Mais non... Mais non... C'est un titre que j'ai volé. La loi ne reconnaîtra pas ce mariage.

– Mon père ne veut pas de scandale, dit-elle.

– Justement, fit-il avec vivacité, justement j'avais envisagé tout cela, et c'est pourquoi j'avais emmené votre cousin Emboise à proximité. Moi disparu, c'est lui votre mari. C'est lui que vous avez épousé devant les hommes.

– C'est vous que j'ai épousé devant l'Église.

– L'Église ! L'Église ! Il y a des accommodements avec elle... On fera casser votre mariage.

– Sous quel prétexte avouable ?

Il se tut, réfléchit à toutes ces choses insignifiantes pour lui et ridicules, mais si graves pour elle, et il répéta plusieurs fois :

– C'est terrible... c'est terrible... j'aurais dû prévoir...

Et tout à coup, envahi par une idée, il s'écria, en frappant dans ses mains :

– Voilà ! J'ai trouvé. Je suis au mieux avec un des principaux personnages du Vatican. Le Pape fait ce que je veux... J'obtiendrai une audience et je ne doute pas que le Saint-Père, ému par mes supplications...

Son plan était si comique, sa joie si naïve qu'Angélique ne put s'empêcher de sourire, et elle lui dit :

– Je suis votre femme devant Dieu.

Elle le regardait avec un regard où il n'y avait ni mépris ni hostilité, et point même de colère, et il se rendit compte qu'elle oubliait de considérer en lui le bandit et le malfaiteur, pour ne penser qu'à l'homme qui était son mari et auquel le prêtre l'avait liée jusqu'à l'heure suprême de la mort.

Il fit un pas vers elle et l'observa plus profondément. Elle ne baissa pas les yeux d'abord. Mais elle rougit. Et jamais il n'avait vu un visage plus touchant, empreint d'une telle dignité. Il lui dit, comme au premier soir de Paris :

– Oh ! vos yeux... vos yeux calmes et tristes... et si beaux !



Elle baissa la tête et balbutia :

– Allez-vous-en !... Allez-vous-en !

Devant son trouble, il eut l'intuition subite des sentiments plus obscurs qui la remuaient et qu'elle ignorait elle-même. Dans cette âme de vieille fille dont il connaissait l'imagination romanesque, les rêves inassouvis, les lectures surannées, ne représentait-il pas soudain, en cette minute exceptionnelle, et par suite des circonstances anormales de leurs rencontres, quelque chose de spécial, le héros à la Byron, le bandit romantique et chevaleresque ? Un soir, malgré les obstacles, aventurier fameux, ennobli déjà par la légende, grandi par son audace, un soir, il était entré chez elle, et il lui avait passé au doigt l'anneau nuptial. Fiançailles mystiques et passionnées, telles qu'on en voyait au temps du *Corsaire* et d'*Hernani*.

Ému, attendri, il fut sur le point de céder à un élan d'exaltation, et de s'écrier :

« Partons ! Fuyons ! Vous êtes mon épouse ma compagne... Partagez mes périls, mes joies et mes angoisses... C'est une existence étrange et forte, superbe et magnifique... »

Mais les yeux d'Angélique s'étaient relevés vers lui, et ils étaient si purs et si fiers qu'il rougit à son tour.

Ce n'était pas là une femme à qui l'on pût parler ainsi. Il murmura :

– Je vous demande pardon... J'ai commis beaucoup de mauvaises actions, mais aucune dont le souvenir me sera plus amer. Je suis un misérable... J'ai perdu votre vie.

– Non, dit-elle doucement, vous m'avez au contraire indiqué ma voie véritable.

Il fut près de l'interroger. Mais elle avait ouvert la porte et lui montrait le chemin. Aucune parole ne pouvait plus être prononcée entre eux. Sans dire un mot, il sortit en s'inclinant très bas devant elle.

Un mois après, Angélique de Sarzeau-Vendôme, princesse de Bourbon-Condé, épouse légitime d'Arsène Lupin, prenait le voile, et, sous le nom de sœur Marie-Auguste, s'enterrait au couvent des religieuses dominicaines.

Le jour même de cette cérémonie, la Mère supérieure du couvent recevait une lourde enveloppe cachetée et une lettre...

La lettre contenait ces mots : « Pour les pauvres de sœur Marie-Auguste. »

Dans l'enveloppe, il y avait cinq cents billets de mille francs.

# L'Éclat d'obus (1916)

## [Table des matières](#)

## **Contenu**

### **Première partie**

- [1 Un crime a été commis](#)
- [2 La chambre close](#)
- [3 Ordre de mobilisation](#)
- [4 Une lettre d'Elisabeth](#)
- [5 La paysanne de Corvigny](#)
- [6 Ce que Paul vit au château d'Ornequin](#)
- [7 H. E. R. M.](#)
- [8 Le journal d'Elisabeth](#)
- [9 Fils d'empereur](#)
- [10 75 ou 155 ?](#)

### **Deuxième partie**

- [1 Yser... misère](#)
- [2 Le major Hermann](#)
- [3 La maison du passeur](#)
- [4 Un chef-d'œuvre de la kultur](#)
- [5 Le prince Conrad s'amuse](#)
- [6 La lutte impossible](#)
- [7 La loi du vainqueur](#)
- [8 L'éperon 132](#)
- [9 Hohenzollern](#)
- [10 Deux exécutions](#)

# Première partie

[Table des matières](#)

# 1

## *Un crime a été commis*

### Table des matières

– Si je vous disais que je me suis trouvé en face de lui, jadis, sur le territoire même de la France ! Elisabeth regarda Paul Delroze avec l'expression de tendresse d'une jeune mariée pour qui le moindre moi de celui qu'elle aime est un sujet d'émerveillement.

– Vous avez vu Guillaume II en France ? dit-elle.

– De mes yeux vu, et sans qu'il me soit possible d'oublier une seule des circonstances qui ont marqué cette rencontre. Et cependant il y a bien longtemps...

Il parlait avec une gravité soudaine, et comme si l'évocation de ce souvenir eût éveillé en lui les pensées les plus pénibles. Elisabeth lui dit :

– Racontez-moi cela, Paul, voulezvous ?

– Je vous le raconterai, fit-il. D'ailleurs, bien que je ne fusse encore qu'un enfant à cette époque, l'incident est mêlé de façon si tragique à ma vie elle-même que je ne pourrais pas ne pas vous le confier en tous ses détails.

Ils descendirent. Le train s'était arrêté en gare de Corvigny, station terminus de la ligne d'intérêt local qui part du chef-lieu, atteint la vallée du Liseron et aboutit, six lieues avant la frontière, au pied de la petite cité lorraine que Vauban entoura, dit-il en ses *Mémoires*, « des plus parfaites demi-lunes qui se puissent imaginer ».

La gare présentait une animation extrême. Il y avait beaucoup de soldats et un grand nombre d'officiers. Une multitude de voyageurs, familles bourgeoises, paysans, ouvriers, baigneurs des villes d'eaux voisines que desservait Corvigny, attendaient sur le quai, au milieu d'un entassement de colis, le départ du prochain convoi pour le chef-lieu.

C'était le dernier jeudi de juillet, le jeudi qui précéda la mobilisation. Elisabeth se serra anxieusement contre son mari.

– Oh ! Paul, dit-elle en frissonnant, pourvu qu’il n’y ait pas la guerre !...

– La guerre ! En voilà une idée !

– Pourtant, tous ces gens qui s’en vont, toutes ces familles qui s’éloignent de la frontière...

– Cela ne prouve pas...

– Non, mais vous avez bien lu dans le journal tout à l’heure. Les nouvelles sont très mauvaises. L’Allemagne se prépare. Elle a tout combiné... Ah ! Paul, si nous étions séparés !... et puis, que je ne sache plus rien de vous... et puis, que vous soyez blessé... et puis... Il lui pressa la main.

– N’ayez pas peur, Elisabeth. Rien de tout cela n’arrivera. Pour qu’il y ait la guerre, il faut que quelqu’un la déclare. Or quel est le fou, le criminel odieux, qui oserait prendre cette décision abominable ?

– Je n’ai pas peur, dit-elle, et je suis même sûre que je serais très brave si vous deviez partir. Seulement... seulement, ce serait plus cruel pour nous que pour beaucoup d’autres. Pensez donc, mon chéri, nous ne sommes mariés que de ce matin.

À l’évocation de ce mariage si récent, et où il y avait de telles promesses de joie profonde et durable, son joli visage blond qu’illuminait une auréole de boucles dorées souriait déjà du sourire le plus confiant, et elle murmura :

– Mariés de ce matin, Paul... Alors, vous comprenez, ma provision de bonheur n’est pas bien lourde.

Il y eut un mouvement dans la foule. Tout le monde se groupait autour de la sortie. C’était un général, accompagné de deux officiers supérieurs, qui se dirigeait vers la cour où l’attendait une automobile. On entendit une musique militaire : dans l’avenue de la gare passait un bataillon de chasseurs à pied. Puis ce fut, conduit par des artilleurs, un attelage de seize chevaux, qui traînait une énorme pièce de siège dont la silhouette, malgré la pesanteur de l’affût, semblait légère grâce à l’extrême longueur du canon. Et un troupeau de bœufs suivit.

Les deux sacs de voyage à la main, Paul, qui n’avait pas trouvé d’employé, demeurait sur le trottoir, lorsqu’un homme guêtré de cuir, habillé d’une culotte de velours gros vert et d’un veston de chasse à boutons de corne, s’approcha de lui, et, ôtant sa casquette :

– Monsieur Paul Delroze, n'est-ce pas ? Je suis le garde du château...

Il avait une figure énergique et franche, à la peau durcie par le soleil et par le froid, des cheveux déjà gris, et cet air un peu rude qu'ont certains vieux serviteurs à qui leur place laisse une complète indépendance. Depuis dix-sept ans, il habitait et régissait pour le comte d'Andeville, père d'Elisabeth, le vaste domaine d'Ornequin, au-dessus de Corvigny.

– Ah ! C'est vous, Jérôme, s'écria Paul. Très bien. Je vois que vous avez reçu la lettre du comte d'Andeville. Nos domestiques sont arrivés ?

– Tous les trois de ce matin, monsieur, et ils nous ont aidés, ma femme et moi, à mettre un peu d'ordre dans le château pour recevoir monsieur et madame.

Il salua de nouveau Elisabeth qui lui dit :

– Vous me reconnaissez donc, Jérôme ? Il y a si longtemps que je ne suis venue !

– Mademoiselle Elisabeth avait quatre ans. Ç'a été un deuil pour ma femme et pour moi quand nous avons su que mademoiselle ne reviendrait pas au château... ni M. le comte, à cause de sa pauvre femme défunte. Et ainsi M. le comte ne fera pas un petit tour par ici cette année ?

– Non, Jérôme, je ne le crois pas. Malgré tant d'années écoulées, mon père a toujours beaucoup de chagrin.

Jérôme avait pris les sacs et les déposait dans une calèche commandée à Corvigny, et qu'il fit avancer. Quant aux gros bagages, il devait les emporter avec la charrette de la ferme. Le temps était beau. On releva la capote de la voiture. Paul et sa femme s'installèrent.

– La route n'est pas bien longue, dit le garde... quatre lieues... Mais ça monte.

– Le château est-il à peu près habitable ? demanda Paul.

– Dame ! ça ne vaut pas un château habité, mais tout de même monsieur verra. On a fait ce qu'on a pu. Ma femme est si contente que les maîtres arrivent !... Monsieur et madame la trouveront au bas du perron. Je l'ai avertie que monsieur et madame seraient là sur le coup de six heures et demie, sept heures...

– Un brave homme, dit Paul à Elisabeth quand ils furent partis, mais qui ne doit pas avoir souvent l'occasion de parler. Il se rattrape...

La route escaladait en pente raide les hauteurs de Corvigny et constituait au milieu de la ville, entre la double rangée des magasins, des monuments

publics et des hôtels, l'artère principale, encombrée ce jour-là d'attroupements inusités. Elle redescendait ensuite et contournait les antiques bastions de Vauban. Puis il y eut de légères ondulations à travers une plaine que dominaient à droite et à gauche les deux forts du Petit et du Grand Jonas. C'est en suivant cette route sinueuse, qui serpentait parmi les pièces d'avoine et de blé, sous le dôme ombreux formé au-dessus d'elle par des alignements de peupliers, que Paul Delroze revint sur cet épisode de son enfance dont il avait promis le récit à Elisabeth.

– Comme je vous l'ai dit, Elisabeth, l'épisode se rattache à un drame terrible, et si étroitement, que cela ne fait et ne peut faire qu'un dans mon souvenir. Ce drame, on en a beaucoup parlé à l'époque, et votre père, qui était un ami de mon père, comme vous le savez, en eut connaissance par les journaux. S'il ne vous en a rien dit, c'est sur ma demande, et parce que je voulais être le premier à vous raconter ces événements... si douloureux pour moi.

Leurs mains s'unirent. Il savait que chacune de ses phrases serait accueillie avec ferveur et, après un silence, il reprit :

– Mon père était un de ces hommes qui forcent la sympathie, même l'affection, de tous ceux qui les approchent. Enthousiaste, généreux, plein de séduction et de bonne humeur, s'exaltant pour toutes les belles causes et pour tous les beaux spectacles, il aimait la vie et en jouissait avec une sorte de hâte. « En 70, engagé volontaire, il avait gagné sur les champs de bataille ses galons de lieutenant, et l'existence héroïque du soldat convenait si bien à sa nature, qu'il s'engagea une seconde fois pour combattre au Tonkin, et une troisième fois pour aller à la conquête de Madagascar. « C'est au retour de cette campagne, d'où il revint capitaine et officier de la Légion d'honneur, qu'il se maria. Six ans plus tard il était veuf. »

« Lorsque ma mère mourut, j'avais à peine quatre ans, et mon père m'entoura d'une tendresse d'autant plus vive que la mort de sa femme l'avait frappé cruellement. Il tint à commencer lui-même mon éducation. Au point de vue physique, il s'ingéniait à développer mon entraînement et à faire de moi un gars solide et courageux. L'été, nous allions au bord de la mer ; l'hiver, dans les montagnes de Savoie, sur la neige et sur la glace. Je l'aimais de tout mon cœur. Aujourd'hui encore, je ne puis songer à lui sans une émotion réelle.

« À onze ans, je le suivis dans un voyage à travers la France, qu'il avait retardé depuis des années parce qu'il voulait que je l'accomplisse avec lui, et seulement à l'âge où j'en pourrais comprendre toute la signification. C'était un pèlerinage aux lieux mêmes et sur les routes où il avait combattu jadis, durant l'année terrible.

« Ces journées, qui devaient se terminer par la plus affreuse catastrophe, m'ont laissé des impressions profondes. Aux bords de la Loire, dans les plaines de la Champagne, dans les vallées des Vosges, et surtout parmi les villages de l'Alsace, quelles larmes j'ai versées en voyant couler les siennes ! De quel espoir naïf j'ai palpité en écoutant ses paroles d'espoir !

« – Paul, me disait-il, je ne doute pas qu'un jour ou l'autre tu ne te trouves en face de ce même ennemi que j'ai combattu. Dès maintenant, et malgré toutes les belles phrases d'apaisement que tu pourras entendre, hais-le de toute ta haine, cet ennemi. Quoi qu'on dise, c'est un barbare, une brute orgueilleuse, un homme de sang et de proie. Il nous a écrasés une première fois, il n'aura de cesse qu'il ne nous ait écrasés encore, et définitivement. Ce jour-là, Paul, rappelle-toi chacune des étapes que nous parcourons ensemble. Celles que tu suivras seront des étapes de victoire, j'en suis sûr. Mais n'oublie pas un instant les noms de celles-ci, Paul, et que ta joie de triompher n'efface jamais ces noms de douleur et d'humiliation qui sont : Frœschwiller, Mars-la-Tour, Saint-Privat, et tant d'autres ! N'oublie pas, Paul...

« Puis il souriait :

« – Mais pourquoi m'inquiéter ? C'est lui-même qui se chargera d'éveiller la haine au cœur de ceux qui ont oublié et de ceux qui n'ont pas vu. Est-ce qu'il peut changer, lui ? Tu verras, Paul, tu verras. Tout ce que je puis te dire ne vaut pas l'effroyable réalité. Ce sont des monstres. »

Paul Delroze s'était tu. Sa femme lui demanda, d'une voix un peu timide :

– Pensez-vous que votre père avait tout à fait raison ?

– Mon père était peut-être influencé par des souvenirs trop récents. J'ai beaucoup voyagé en Allemagne, j'y ai même séjourné, et je crois que l'état d'âme n'est plus le même. Aussi, je l'avoue, j'ai quelquefois du mal à comprendre les paroles de mon père... Cependant... cependant elles me troublent très souvent. Et puis, ce qui s'est passé par la suite est si étrange !



La voiture avait ralenti. La route s'élevait doucement vers les collines qui surplombent la vallée du Liseron. Le soleil penchait du côté de Corvigny. Une diligence les croisa, chargée de malles, puis deux automobiles où s'entassaient les voyageurs et les colis. Un piquet de cavalerie galopait à travers les champs.

– Marchons, dit Paul Delroze.

Ils suivirent à pied la voiture et Paul reprit :

– Ce qui me reste à vous dire, Elisabeth, se présente à ma mémoire en détails très précis, qui émergent en quelque sorte d'une brume épaisse où je ne distingue rien. À peine puis-je affirmer que, cette partie du voyage terminée, nous devions aller de Strasbourg vers la Forêt-Noire. Pourquoi notre itinéraire fut-il changé ? Je ne le sais pas. Je me vois un matin en gare de Strasbourg et montant dans un train qui se dirigeait vers les Vosges... oui, dans les Vosges. Mon père lisait et relisait une lettre qu'il venait de recevoir et qui semblait lui faire plaisir. Cette lettre avait-elle modifié ses projets ? Je ne sais pas non plus. Nous avons déjeuné en cours de route. Il faisait une chaleur d'orage et je me suis endormi, de sorte que je me rappelle seulement la place principale d'une petite ville allemande où nous avons loué deux bicyclettes, laissant nos valises à la consigne... Et puis... comme tout cela est confus !... nous avons roulé à travers un pays dont aucune impression ne m'est restée. À un moment, mon père me dit :

« – Tiens, Paul, nous franchissons la frontière... nous voici en France...

« Et, plus tard, combien de temps après ?... il s'arrêta pour demander son chemin à un paysan qui lui indiqua un raccourci au milieu des bois. Mais quel chemin ? Et quel raccourci ? Dans mon cerveau, c'est une ombre impénétrable où mes pensées sont comme ensevelies.

« Et tout à coup l'ombre se déchire, et je vois, mais avec une netteté surprenante, une clairière, de grands arbres, de la mousse qui ressemble à du velours et une vieille chapelle. Sur tout cela il pleut de grosses gouttes de plus en plus précipitées, et mon père me dit :

« – Mettons-nous à l'abri, Paul.

« Sa voix, comme elle résonne en moi ! Et comme je me représente exactement la petite chapelle aux murailles verdies par l'humidité ! Derrière, le toit débordant un peu au-dessus du chœur, nous mîmes nos bicyclettes à l'abri. C'est alors que le bruit d'une conversation nous parvint

de l'intérieur, et que nous perçûmes aussi le grincement de la porte qui s'ouvrait sur le côté.

« Quelqu'un sortit et déclara en allemand :

« – Il n'y a personne. Dépêchons-nous.

« À ce moment nous contournions la chapelle avec l'intention d'y entrer par cette porte, et il arriva que mon père, qui marchait le premier, se trouva soudain en présence de l'homme qui avait dû prononcer les mots allemands.

« De part et d'autre il y eut un mouvement de recul, l'étranger paraissant très contrarié et mon père stupéfait de cette rencontre insolite. Une seconde ou deux peut-être, ils demeurèrent immobiles l'un en face de l'autre. J'entendis mon père qui murmurait :

« – Est-ce possible ? L'empereur...

« Et moi-même, étonné par ces mots, ayant vu souvent le portrait du Kaiser, je ne pouvais douter : celui qui était là, devant nous, c'était l'empereur d'Allemagne.

« L'empereur d'Allemagne en France ! Vivement, il avait baissé la tête et relevé, jusqu'aux bords rabattus de son chapeau, le col en velours d'une vaste pèlerine. Il se tourna vers la chapelle. Une dame en sortait, suivie d'un individu que je regardai à peine, une façon de domestique. La dame était grande, jeune encore, assez belle, brune.

« L'empereur lui saisit le bras avec une véritable violence et l'entraîna en lui disant, sur un ton de colère, des paroles que nous ne pûmes distinguer. Ils reprirent le chemin par lequel nous étions venus, et qui conduisait à la frontière. Le domestique s'était jeté dans le bois et les précédait.

« – L'aventure est vraiment bizarre, dit mon père en riant. Pourquoi diable Guillaume II se risque-t-il par là ? Et en plein jour ! Est-ce que la chapelle présenterait quelque intérêt artistique ? Allons-y, veux-tu, Paul ?

« Nous entrâmes. Un peu de jour seulement passait par un vitrail noir de poussière et de toiles d'araignées. Mais ce peu de jour suffit à nous montrer des piliers trapus, des murailles nues, rien qui semblât mériter l'honneur d'une visite impériale, selon l'expression de mon père, lequel ajouta :

« – Il est évident que Guillaume II est venu voir cela en touriste, à l'aventure, et qu'il est fort ennuyé d'être surpris dans cette escapade. Peut-être la dame qui l'accompagne lui avait-elle assuré qu'il ne courait aucun risque. De là son irritation contre elle et ses reproches.

« Il est curieux, n'est-ce pas, Elisabeth, que tous ces menus faits, qui n'avaient en réalité qu'une importance relative pour un enfant de mon âge, je les aie enregistrés fidèlement, alors que tant d'autres, plus essentiels, ne se sont pas gravés en moi. Cependant, je vous raconte ce qui fut, comme si je le voyais devant mes yeux et comme si les mots résonnaient à mon oreille. Et j'aperçois encore, à l'instant où je parle, aussi nettement que je l'aperçus à l'instant où nous sortions de la chapelle, la compagne de l'empereur qui revient et traverse la clairière d'un pas hâtif, et je l'entends dire à mon père :

« – Puis-je vous demander un service, monsieur ?

« Elle est oppressée. Elle a dû courir. Et tout de suite, sans attendre la réponse, elle ajoute :

« – La personne que vous avez rencontrée désirerait avoir un entretien avec vous.

« L'inconnue s'exprime aisément en français. Pas le moindre accent.

« Mon père hésite. Mais cette hésitation semble la révolter, comme une offense inconcevable envers la personne qui l'envoie, et elle dit d'un ton âpre :

« – Je ne suppose pas que vous ayez l'intention de refuser !

« – Pourquoi pas ? dit mon père, dont je devine l'impatience. Je ne reçois aucun ordre.

« – Ce n'est pas un ordre, dit-elle en se contenant, c'est un désir.

« – Soit, j'accepte l'entretien. Je reste à la disposition de cette personne.

« Elle parut indignée :

« – Mais non, mais non, il faut que ce soit vous...

« – Il faut que ce soit moi qui me dérange, s'écria mon père fortement, et sans doute que je franchisse la frontière au-delà de laquelle on daigne m'attendre ! Tous mes regrets, madame, c'est là une démarche que je ne ferai pas. Vous direz à cette personne que, si elle redoute de ma part une indiscretion, elle peut être tranquille. Allons, Paul, tu viens ?

« Il ôta son chapeau et s'inclina devant l'inconnue. Mais elle lui barra le passage.

« – Non, non, vous m'écoutez. Une promesse de discrétion, est-ce que cela compte ? Non, il faut en finir d'une façon ou d'une autre, et vous admettrez bien...

« À partir de ce moment, je n'ai plus entendu. Elle était en face de mon père, hostile, véhémence. Son visage se contractait avec une expression vraiment féroce qui me faisait peur. Ah ! Comment n'ai-je pas prévu ?... Mais j'étais si jeune ! Et puis, cela se passa si vite !... En s'avançant vers mon père, elle l'accula pour ainsi dire jusqu'au pied d'un gros arbre, à droite de la chapelle. Leurs voix s'élevèrent. Elle eut un geste de menace. Il se mit à rire. Et ce fut brusque, immédiat : d'un coup de couteau – ah ! Cette lame dont je vis soudain la lueur dans l'ombre ! – elle le frappa en pleine poitrine, deux fois... deux fois, là, en pleine poitrine. Mon père tomba. »

Paul Delroze s'était arrêté, tout pâle au souvenir du crime.

– Ah ! balbutia Elisabeth, ton père a été assassiné... Mon pauvre Paul, mon pauvre ami...

Et elle reprit, haletante d'angoisse :

– Alors, Paul, qu'est-il advenu ? Vous avez crié ? ...

– J'ai crié, je me suis élancé vers lui, mais une main implacable me saisit. C'était l'individu, le domestique, qui surgissait du bois et m'empoignait. Je vis son couteau levé au-dessus de ma tête. Je sentis un choc terrible à l'épaule. À mon tour je tombai.

## 2

### *La chambre close*

#### [Table des matières](#)

La voiture attendait Elisabeth et Paul à quelque distance. Arrivés sur le plateau, ils s'étaient assis au bord du chemin. La vallée du Liseron s'ouvrait devant eux en courbes molles et verdoyantes, où la petite rivière onduleuse était escortée de deux routes blanches qui en suivaient tous les caprices. En arrière, sous le soleil, se massait Corvigny que l'on dominait d'une centaine de mètres tout au plus. Une lieue plus loin, en avant, se dressaient les tourelles d'Ornequin et les ruines du vieux donjon.

La jeune femme garda longtemps le silence, terrifiée par le récit de Paul. À la fin, elle lui dit :

– Ah ! Paul, tout cela est terrible. Est-ce que vous avez beaucoup souffert ?

– Je ne me rappelle plus rien à partir de ce moment, plus rien jusqu'au jour où je me suis trouvé dans une chambre que je ne connaissais pas, soigné par une vieille cousine de mon père et par une religieuse. C'était la plus belle chambre d'une auberge située entre Belfort et la frontière. Un matin, de très bonne heure, douze jours auparavant, l'aubergiste avait découvert deux corps immobiles que l'on avait déposés là durant la nuit, deux corps baignés de sang. Au premier examen, il constata que l'un de ces corps était glacé. C'était celui de mon pauvre père. Moi, je respirais, mais si peu !

« La convalescence fut très longue et coupée de rechutes et d'accès de fièvre où, pris de délire, je voulais me sauver. Ma vieille cousine, seule parente qui me restât, fut admirable de dévouement et d'attentions. Deux mois plus tard, elle m'emmenait chez elle à peu près guéri de ma blessure, mais si profondément affecté par la mort de mon père et par les circonstances épouvantables de cette mort, qu'il me fallut plusieurs années pour rétablir ma santé. Quant au drame lui-même... »

– Eh bien ? fit Elisabeth, qui avait entouré de son bras le cou de son mari en un geste de protection passionnée.

– Eh bien, fit Paul, jamais il ne fut possible d'en percer le mystère. La justice s'y employa pourtant avec beaucoup de zèle et de minutie, tâchant de vérifier les seuls renseignements qu'elle pût utiliser, ceux que je lui donnais. Tous ses efforts échouèrent. D'ailleurs, ces renseignements étaient si vagues ! En dehors de ce qui s'était passé dans la clairière et devant la chapelle, que savais-je ? Où chercher cette clairière ? Où la découvrir, cette chapelle ? En quel pays le drame s'était-il déroulé ?

– Mais cependant vous avez effectué un voyage, votre père et vous, pour venir en ce pays, et il me semble qu'en remontant à votre départ même de Strasbourg...

– Eh ! Vous comprenez bien qu'on n'a pas négligé cette piste, et que la justice française, non contente de requérir l'appui de la justice allemande, a lancé sur place ses meilleurs policiers. Mais c'est là précisément ce qui, dans la suite, quand j'ai eu l'âge de raison, m'a semblé le plus étrange, c'est qu'aucune trace de notre passage à Strasbourg n'a été relevée. Vous entendez, aucune ? Or, s'il est une chose dont j'étais absolument certain, c'est que nous avons bien mangé et couché à Strasbourg, au moins deux journées entières. Le juge d'instruction qui poursuivait l'affaire a conclu que mes souvenirs d'enfant, d'enfant meurtri, bouleversé, devaient être faux. Mais moi, je savais que non ; je le savais, et je le sais encore.

– Et alors, Paul ?

– Alors, je ne puis m'empêcher d'établir un rapprochement entre l'abolition totale de faits incontestables, faciles à contrôler ou à reconstituer, comme le séjour de deux Français à Strasbourg, comme leur voyage dans un chemin de fer, comme le dépôt de leurs valises en consigne, comme la location de deux bicyclettes dans un bourg d'Alsace, un rapprochement, dis-je, entre ces faits et ce fait primordial que l'empereur fut mêlé directement, oui, directement à l'affaire.

– Mais ce rapprochement, Paul, a dû s'imposer à l'esprit du juge comme au vôtre...

– Évidemment ; mais ni le juge, ni aucun des magistrats et des personnages officiels qui recueillirent des dépositions, n'ont voulu admettre la présence de l'empereur en Alsace ce jour-là.

– Pourquoi ?

– Parce que les journaux allemands avaient signalé sa présence à Francfort à la même heure.

– À Francfort !

– Parbleu, cette présence est signalée là où il l'ordonne, et jamais là où il ne veut pas qu'elle le soit. En tout cas, sur ce point encore, j'étais accusé d'erreur, et l'enquête se heurtait à un ensemble d'obstacles, d'impossibilités, de mensonges, d'alibis, qui, pour moi, révélait l'action continue et toute-puissante d'une autorité sans limites. Cette explication est la seule admissible. Voyons, est-ce que deux Français peuvent loger dans un hôtel de Strasbourg sans qu'on relève leurs noms sur le registre de cet hôtel ? Or, qu'un tel registre ait été confisqué, ou telle page arrachée, nos noms n'ont été relevés nulle part. Donc, aucune preuve, aucun indice. Patrons et domestiques d'hôtel ou de restaurant, buralistes de gare, employés de chemin de fer, loueurs de bicyclettes, autant de subalternes, c'est-à-dire de complices, qui tous ont reçu la consigne du silence et dont pas un seul n'a désobéi.

– Mais plus tard, Paul, vous avez dû chercher vous-même ?

– Si j'ai cherché ! Quatre fois déjà depuis mon adolescence j'ai parcouru la frontière, de la Suisse au Luxembourg, de Belfort à Longwy, interrogeant les individus, étudiant les paysages ! Et durant combien d'heures surtout me suis-je acharné à creuser jusqu'au fond de mon cerveau pour en extraire l'infime souvenir qui m'eût éclairé. Rien. Dans ces ténèbres, aucune lueur nouvelle. Trois images seulement ont jailli à travers l'épaisse brume du passé. L'image des lieux et des choses qui furent les témoins du crime : les arbres de la clairière, la vieille chapelle, le sentier qui fuit au milieu des bois. L'image de l'empereur. Et l'image... l'image de la femme qui tua.

Paul avait baissé la voix. La douleur et la haine contractaient son visage.

– Oh ! Celle-là, je vivrais cent ans que je la verrais devant mes yeux comme on voit un spectacle dont tous les détails sont en pleine lumière. La forme de sa bouche, l'expression de son regard, la nuance de ses cheveux, le caractère spécial de sa marche, le rythme de ses gestes, le dessin de sa silhouette, tout cela est en moi, non pas comme des visions que j'évoque à volonté, mais comme des choses qui font partie de mon être lui-même. On croirait que, pendant mon délire, toutes les forces mystérieuses de mon esprit ont travaillé à l'assimilation complète de ces souvenirs odieux. Et si,

aujourd'hui, ce n'est plus l'obsession malade d'autrefois, c'est une souffrance à certaines heures, quand le soir tombe et que je suis seul. Mon père a été tué, et celle qui l'a tué vit encore, impunie, heureuse, riche, honorée, poursuivant son œuvre de haine et de destruction.

– Vous la reconnaîtriez, Paul ?

– Si je la reconnaîtrais ? Entre mille et mille femmes. Et fût-elle transformée par l'âge, je retrouverais sous les rides de la vieille femme, le visage même de la jeune femme qui assassina mon père, une fin d'après-midi du mois de septembre. Ne pas la reconnaître ! Mais la couleur même de sa robe, je l'ai notée ! N'est-ce pas incroyable ? Une robe grise avec un fichu de dentelle noire autour des épaules, et là, au corsage, en guise de broche, un lourd camée encadré d'un serpent d'or dont les yeux étaient faits de rubis. Vous voyez, Elisabeth, que je n'ai pas oublié ce que je n'oublierai jamais.

Il se tut. Elisabeth pleurait. Comme son mari, ce passé l'enveloppait d'horreur et d'amertume. Il l'attira contre lui et la baisa au front.

Elle lui dit :

– N'oublie pas, Paul. Le crime sera puni parce qu'il le faut. Mais que ta vie ne soit pas soumise à ce souvenir de haine. Nous sommes deux maintenant, et nous nous aimons. Regarde vers l'avenir.

Le château d'Ornequin est une belle et simple construction du XVI<sup>e</sup> siècle, avec quatre tourelles surmontées de clochetons, avec de hautes fenêtres à pinacle dentelé, et une fine balustrade en saillie du premier étage.

Des pelouses régulières, encadrant le rectangle de la cour d'honneur, forment esplanade, et conduisent par la droite et par la gauche vers des jardins, des bois et des vergers. Un des côtés de ces pelouses se termine en une large terrasse d'où l'on a vue sur la vallée du Liseron, et qui supporte, dans l'alignement du château, les ruines majestueuses d'un donjon carré.

Le tout a grande allure. Entouré de fermes et de champs, le domaine, quand il est bien entretenu, suppose une exploitation active et vigilante. C'est un des plus vastes du département.

Dix-sept années plus tôt, à la mise en vente qui suivit la mort du dernier baron d'Ornequin, le comte d'Andeville, père d'Elisabeth, l'avait acheté sur un désir de sa femme. Marié depuis cinq ans, ayant donné sa démission d'officier de cavalerie pour se consacrer à celle qu'il aimait, il voyageait avec elle, lorsque le hasard leur fit visiter Ornequin au moment même où la



vente, à peine annoncée dans les journaux de la région, allait s'en effectuer. Hermine d'Andeville s'enthousiasma. Le comte, qui cherchait un domaine dont l'exploitation occupât ses loisirs, enleva l'affaire par l'entremise d'un homme de loi.

Durant tout l'hiver qui suivit, il dirigea, de Paris, les travaux de restauration que nécessitait l'abandon où l'ancien propriétaire avait laissé son château. Il voulait que la demeure fût confortable, et, la voulant belle aussi, il y envoya tous les bibelots, tapisseries, objets d'art, toiles de maîtres, qui ornaient son hôtel de Paris.

Ce n'est qu'au mois d'août qu'ils purent s'installer. Ils vécurent là quelques semaines délicieuses avec leur chère Elisabeth, âgée de quatre ans, et leur fils Bernard, un gros garçon que la comtesse venait de mettre au monde.

Toute dévouée à ses enfants, Hermine d'Andeville ne sortait jamais du parc. Le comte surveillait ses fermes et parcourait ses chasses, en compagnie de son garde Jérôme.

Or, à la fin d'octobre, la comtesse ayant pris froid, et le malaise qui s'ensuivit ayant eu des conséquences assez graves, le comte d'Andeville décida de la conduire, ainsi que ses enfants, dans le Midi. Deux semaines après, il y eut une rechute. En trois jours, elle fut emportée.

Le comte éprouva ce désespoir qui vous fait comprendre que la vie est finie et que, quoi qu'il arrive, on ne goûtera plus ni joie ni même apaisement d'aucune sorte. Il vécut, mais non pas tant pour ses enfants que pour entretenir en lui le culte de la morte et pour perpétuer un souvenir qui devenait sa seule raison d'être.

Incapable de retourner dans ce château d'Ornequin où il avait connu une félicité trop parfaite, et, d'autre part, n'admettant pas que des intrus pussent y demeurer, il donna l'ordre à Jérôme d'en fermer les portes et les volets, et de condamner le boudoir et la chambre de la comtesse de manière que nul n'y entrât jamais. Jérôme eut en outre mission de louer les fermes à des cultivateurs et d'en toucher les loyers.

Cette rupture avec le passé ne suffit pas au comte. Chose bizarre pour un homme qui n'existait plus que par le souvenir de sa femme, tout ce qui la lui rappelait, objets familiers, cadre d'habitation, lieux et paysages, lui était une torture, et ses enfants eux-mêmes lui inspiraient un sentiment de malaise qu'il ne pouvait surmonter. Il avait en province, à Chaumont, une

sœur plus âgée et veuve. Il lui confia sa fille Elisabeth et son fils Bernard et partit en voyage.

Auprès de sa tante Aline, créature de devoir et d'abnégation, Elisabeth eut une enfance attendrie, grave, studieuse, où la vie de son cœur se forma en même temps que son esprit et que son caractère. Elle reçut une forte éducation et une discipline morale très rigoureuse.

À vingt ans, c'était une grande jeune fille, vaillante et sans crainte, dont le visage, naturellement un peu mélancolique, s'éclairait parfois du sourire le plus naïf et le plus affectueux, un de ces visages où s'inscrivent d'avance les épreuves et les ravissements que le destin vous réserve. Toujours humides, les yeux semblaient s'émouvoir au spectacle de toutes les choses. Les cheveux, avec leurs boucles pâles, donnaient de l'allégresse à sa physionomie.

Le comte d'Andeville, qui, à chaque séjour qu'il faisait auprès d'elle, entre deux voyages, subissait un peu plus le charme de sa fille, l'emmena deux hivers de suite en Espagne et en Italie. C'est ainsi qu'à Rome elle rencontra Paul Delroze, qu'ils se retrouvèrent à Naples, puis à Syracuse, puis au cours d'une longue excursion à travers la Sicile, et que cette intimité les attachait l'un à l'autre par un lien dont ils connurent la force à l'instant de leur séparation.

Ainsi qu'Elisabeth, Paul avait été élevé en province et, comme elle, chez une parente dévouée qui tâcha de lui faire oublier, à force de soins et d'affection, le drame de son enfance. Si l'oubli ne vint pas, elle réussit tout au moins à continuer l'œuvre du père et à faire de Paul un garçon droit, aimant le travail, d'une culture étendue, épris d'action et curieux de la vie. Il passa par l'École Centrale, puis, son service militaire accompli, il resta deux ans en Allemagne, étudiant sur place certaines questions industrielles et mécaniques qui le passionnaient avant tout.

De haute taille, bien découplé, les cheveux noirs rejetés en arrière, la face un peu maigre, le menton volontaire, il donnait une impression de force et d'énergie.

Sa rencontre avec Elisabeth lui révéla tout un monde de sentiments et d'émotions qu'il avait dédaignés jusqu'ici. Ce fut pour lui, comme pour la jeune fille, une sorte d'ivresse, mêlée d'étonnement. L'amour créait en eux des âmes nouvelles, libres, légères, dont l'enthousiasme et l'épanouissement contrastaient avec les habitudes que leur avait imposées la

forme sévère de leur existence. Dès son retour en France, il demandait la main de la jeune fille. Elle lui était accordée.

Au contrat qui eut lieu trois jours avant le mariage, le comte d'Andeville annonça qu'il ajoutait à la dot d'Elisabeth le château d'Ornequin. Les deux jeunes gens résolurent de s'y établir, et Paul chercherait alors dans les vallées industrielles de cette région une affaire qu'il pût acquérir et diriger.

Jeudi le 30 juillet ils se marièrent à Chaumont. Cérémonie tout intime, car on parlait beaucoup de la guerre, bien que, sur la foi de renseignements auxquels il attachait le plus grand crédit, le comte d'Andeville affirmât que cette éventualité ne pouvait être envisagée. Au déjeuner de famille qui réunit les témoins, Paul fit la connaissance de Bernard d'Andeville, le frère d'Elisabeth, collégien de dix-sept ans à peine dont les vacances commençaient, et qui lui plut par son bel entrain et par sa franchise. Il fut convenu que Bernard les rejoindrait dans quelques jours à Ornequin.

Enfin, à une heure, Elisabeth et Paul quittaient Chaumont en chemin de fer. La main dans la main, ils s'en allaient vers le château où devaient s'écouler les premières années de leur union, peut-être même tout cet avenir de bonheur et de quiétude qui s'ouvre au regard ébloui des amants.

Il était six heures et demie lorsqu'ils aperçurent au bas du perron la femme de Jérôme, Rosalie, une bonne grosse mère aux joues couperosées et à l'aspect réjouissant. En hâte, avant le dîner, ils firent le tour du jardin, puis visitèrent le château.

Elisabeth ne contenait pas son émoi. Quoique nul souvenir ne pût l'agiter, il lui semblait néanmoins retrouver quelque chose de cette mère qu'elle avait si peu connue, dont elle ne se rappelait pas l'image, et qui avait vécu là ses dernières journées heureuses. Pour elle, l'ombre de la défunte cheminait au détour des allées. Les grandes pelouses vertes dégageaient une odeur spéciale. Les feuilles des arbres frissonnaient à la brise avec un murmure qu'elle croyait bien avoir perçu déjà en cet endroit même, aux mêmes heures, et tandis que sa mère l'écoutait auprès d'elle.

– Vous paraissez triste, Elisabeth ? demanda Paul.

– Triste, non, mais troublée. C'est ma mère qui nous accueille ici, dans ce refuge où elle avait rêvé de vivre et où nous arrivons avec le même rêve. Et alors un peu d'inquiétude m'opprime. C'est comme si j'étais une étrangère, une intruse qui dérange de la paix et du repos. Pensez donc ! Il y

a si longtemps que ma mère habite ce château ! Elle y est seule. Mon père n'a jamais voulu y venir, et je me dis que nous n'avons peut-être pas le droit d'y venir, nous, avec notre indifférence à ce qui n'est pas nous. Paul sourit :

– Elisabeth, amie chérie, vous éprouvez tout simplement cette impression de malaise que l'on éprouve en arrivant à la fin du jour dans un pays nouveau.

– Je ne sais pas, dit-elle. Sans doute avez-vous raison... Cependant, je ne puis me défendre d'un certain malaise, et c'est si contraire à ma nature ! Est-ce que vous croyez aux pressentiments, Paul ?

– Non, et vous ?

– Eh bien, moi non plus, dit-elle en riant et en lui tendant ses lèvres.

Ils furent surpris de trouver, aux salons et aux chambres du château, un air de pièces où l'on n'a pas cessé d'habiter. Selon les ordres du comte, tout avait gardé le même arrangement qu'aux jours lointains d'Hermine d'Andeville. Les bibelots d'autrefois étaient là, aux mêmes places, et toutes les broderies, tous les carrés de dentelle, toutes les miniatures, tous les beaux fauteuils du XVIIIe siècle, toutes les tapisseries flamandes, tous les meubles collectionnés jadis par le comte pour embellir sa demeure. Ainsi, du premier coup, ils entraient dans un cadre de vie charmant et intime.

Après le dîner, ils retournèrent aux jardins et s'y promenèrent enlacés et silencieux. De la terrasse, ils virent la vallée pleine de ténèbres au travers desquelles brillaient quelques lumières. Le vieux donjon élevait ses ruines robustes dans un ciel pâle, où traînait encore un peu de jour confus.

– Paul, dit Elisabeth à voix basse, avez-vous remarqué qu'en visitant le château nous avons passé près d'une porte fermée par un gros cadenas ?

– Au milieu du grand couloir, dit Paul, et tout près de votre chambre, n'est-ce pas ?

– Oui. C'était le boudoir que ma pauvre mère occupait. Mon père exigea qu'il fût fermé, ainsi que la chambre qui en dépend, et Jérôme posa un cadenas et lui envoya la clef. Ainsi personne n'y a pénétré depuis. Il est ce qu'il était alors. Tout ce qui servait à ma mère, ses ouvrages en train, ses livres familiers s'y trouvent. Et, au mur, en face, entre les deux fenêtres toujours closes, il y a son portrait que mon père avait fait faire un an auparavant par un grand peintre de ses amis, un portrait en pied et qui est l'image parfaite de maman, m'a-t-il dit. À côté, un prie-Dieu, le sien. Ce

matin, mon père m'a donné la clef du boudoir, et je lui ai promis de m'agenouiller sur ce prie-Dieu, et de prier devant ce portrait.

– Allons, Elisabeth.

La main de la jeune femme frissonnait dans celle de son mari lorsqu'ils montèrent l'escalier qui conduisait au premier étage. Des lampes étaient allumées tout au long du couloir. Ils s'arrêtèrent.

La porte était large et haute, pratiquée dans un mur épais, et couronnée d'un trumeau aux reliefs dorés.

– Ouvrez, Paul, dit Elisabeth, dont la voix tremblait.

Elle lui tendit la clef. Il fit fonctionner le cadenas et saisit le bouton de la porte. Mais soudain elle agrippa le bras de son mari.

– Paul, Paul, un instant... C'est pour moi un tel bouleversement ! Pensez donc, me voici pour la première fois devant ma mère, devant son image... et vous êtes auprès de moi, mon bien-aimé... Il me semble que toute ma vie de petite fille recommence.

– Oui, de petite fille, dit-il, en la pressant passionnément contre lui, et c'est ta vie de femme aussi... Elle se dégagea, réconfortée par son étreinte, et murmura :

– Entrons, mon Paul chéri.

Il poussa la porte, puis il retourna dans le couloir où il prit une des lampes suspendues au mur, et il revint la placer sur un guéridon. Elisabeth avait déjà traversé la pièce et se tenait devant le portrait. Le visage de sa mère demeurant dans l'ombre, elle disposa la lampe de manière à la mettre en pleine clarté.

– Comme elle est belle, Paul !

Il s'approcha et leva la tête. Défaillante, Elisabeth s'agenouilla sur le prie-Dieu. Mais au bout d'un moment, comme Paul se taisait, elle le regarda et fut stupéfaite. Il ne bougeait pas, livide, les yeux agrandis par la plus épouvantable vision.

– Paul ! s'écria-t-elle, qu'est-ce que vous avez ?

Il se mit à reculer vers la porte, sans pouvoir détacher son regard du portrait de la comtesse Hermine. Il chancelait comme un homme ivre, et ses bras battaient l'air autour de lui.

– Cette femme... cette femme..., balbutia-t-il d'une voix rauque.

– Paul ! implora Elisabeth, que veux-tu dire ?

– Cette femme, c'est celle qui a tué mon père.

## *Ordre de mobilisation*

### Table des matières

L'horrible accusation fut suivie d'un silence effrayant. Debout en face de son mari, Elisabeth cherchait à comprendre des paroles qui n'avaient pas encore pour elle leur sens véritable, mais qui l'atteignaient cependant comme des blessures profondes.

Elle fit deux pas vers lui, et, les yeux dans les yeux, elle articula, si bas qu'il entendit à peine :

– Qu'est-ce que tu viens de dire, Paul ? C'est une chose si monstrueuse !...

Il répondit sur le même ton :

– Oui, c'est une chose monstrueuse. Moi-même je n'y crois pas encore... je ne veux pas y croire...

– Alors... tu t'es trompé, n'est-ce pas ? Tu t'es trompé, avoue-le...

Elle le suppliait de toute sa détresse, comme si elle eût espéré le fléchir. Pardessus l'épaule de sa femme, il accrocha de nouveau son regard au portrait maudit, et tressaillit des pieds à la tête.

– Ah ! C'est elle, affirma-t-il en serrant les poings. C'est elle... je la reconnais... C'est elle qui a tué...

Un sursaut de révolte secoua la jeune femme, et se frappant violemment la poitrine :

– Ma mère ! Ma mère à moi aurait tué... ma mère ! Celle que mon père adorait et qu'il n'a pas cessé d'adorer !... ma mère qui me berçait autrefois et qui m'embrassait ! J'ai tout oublié d'elle, mais pas cela, pas l'impression de ses caresses et de ses baisers ! Et c'est elle qui aurait tué !

– C'est elle.

– Ah ! Paul, ne dites pas une telle infamie ! Comment pouvez-vous affirmer, si longtemps après le crime ? Vous n'étiez qu'un enfant et, cette femme, vous l'avez si peu vue !... à peine quelques minutes.

– Je l’ai vue plus qu’on ne peut voir, s’exclama Paul avec force. Depuis l’instant du crime, son image ne m’a pas quitté. J’aurais voulu m’en délivrer parfois, comme on veut se délivrer d’un cauchemar. Je n’ai pas pu. Et c’est cette image qui est là contre ce mur. Aussi sûrement que j’existe, la voilà, je la reconnais comme je reconnaîtrais votre image après vingt ans ! C’est elle... Tenez, mais tenez, à son corsage, cette broche entourée d’un serpent d’or... Un camée ! Ne vous l’ai-je pas dit ! Et les yeux de ce serpent... des rubis ! Et le fichu de dentelle noire autour des épaules ! C’est elle ! C’est la femme que j’ai vue !

Une fureur croissante le surexcitait, et il menaçait du poing le portrait d’Hermine d’Andeville.

– Tais-toi, s’écria Elisabeth, que torturait chacune de ses paroles, tais-toi, je te défends...

Elle voulut lui appliquer la main sur la bouche pour le réduire au silence. Mais Paul eut un geste de recul comme s’il se refusait à subir le contact de sa femme, et ce fut un mouvement si brusque, si instinctif, qu’elle s’écroula avec des sanglots, tandis que lui, exaspéré, fouetté par la douleur et la haine, en proie à une sorte d’hallucination épouvantée qui le faisait reculer jusqu’à la porte, proférait :

– La voilà ! C’est sa bouche mauvaise, ses yeux implacables ! Elle pense au crime. Je la vois... je la vois... Elle s’avance vers mon père ! Elle l’entraîne !... Elle lève le bras !... Elle le tue !... Ah, la misérable !...

Il s’enfuit.

Cette nuit-là, Paul la passa dans le parc, courant comme un fou, au hasard des allées obscures, ou se jetant exténué sur le gazon des pelouses, pleurant, et pleurant indéfiniment.

Paul Delroze n’avait jamais souffert que par le souvenir du crime, souffrance atténuée, mais qui, néanmoins, dans certaines crises, devenait aiguë, jusqu’à lui sembler la brûlure d’une plaie nouvelle. La douleur, cette fois, fut telle et si imprévue que, malgré sa maîtrise habituelle et l’équilibre de sa raison, il perdit véritablement la tête. Ses pensées, ses actes, ses attitudes, les mots qu’il criait dans la nuit, furent ceux d’un homme qui n’a plus la direction de lui-même.

Une seule idée revenait toujours en son cerveau tumultueux, où les idées et les impressions tourbillonnaient comme des feuilles au vent, une

seule pensée terrible : « Je connais celle qui a tué mon père, et la femme que j'aime est la fille de cette femme ! »

Aimait-il encore ? Certes il pleurait désespérément un bonheur qu'il savait brisé, mais aimait-il encore Elisabeth ? Pouvait-il aimer la fille d'Hermine d'Andeville ?

Au petit jour, quand il rentra et qu'il passa devant la chambre d'Elisabeth, son cœur ne battit pas plus vite. Sa haine contre la meurtrière abolissait tout ce qui pouvait palpiter en lui d'amour, de désir, de tendresse ou même de simple et humaine pitié.

L'engourdissement où il tomba durant quelques heures détendit un peu ses nerfs, mais ne changea pas la disposition de son esprit. Peut-être au contraire, et cela sans même y réfléchir, se refusait-il avec plus de force à rencontrer Elisabeth. Cependant, il voulait savoir, se rendre compte, s'entourer de tous les renseignements nécessaires, et ne prendre qu'en toute certitude la décision qui allait dénouer, dans un sens ou dans l'autre, le grand drame de sa vie.

Avant tout il fallait interroger Jérôme et sa femme, dont le témoignage prenait une valeur considérable du fait qu'ils avaient connu la comtesse d'Andeville. Certaines questions de dates, par exemple, pouvaient être élucidées sur-le-champ. Il les trouva dans leur pavillon, tous deux très agités. Jérôme un journal à la main et Rosalie gesticulant avec effroi.

– Ça y est, monsieur, s'écria Jérôme. Monsieur peut en être sûr : c'est pour tantôt !

– Quoi ? fit Paul.

– La mobilisation. Monsieur verra ça. J'ai vu les gendarmes, des amis à moi, et ils m'ont averti. Les affiches sont prêtes. Paul observa distraitement :

– Les affiches sont toujours prêtes.

– Oui, mais on va les coller tantôt, monsieur verra ça. Et puis, que monsieur lise le journal. Ces cochons-là – que monsieur m'excuse, il n'y a pas d'autre mot – ces cochons-là veulent la guerre. L'Autriche entrerait bien en pourparlers, mais pendant ce temps, eux ils mobilisent, et voici plusieurs jours. À preuve qu'on ne peut plus entrer chez eux. Bien plus, hier, pas loin d'ici, ils ont démoli une gare française et fait sauter des rails. Que monsieur lise !



Paul parcourut des yeux les dépêches de la dernière heure, mais, quoiqu'il eût l'impression de leur gravité, la guerre lui semblait une chose si invraisemblable qu'il n'y prêta qu'une attention passagère.

– Tout cela s'arrangera, conclut-il, c'est leur manière de causer, la main sur la garde de l'épée, mais je ne veux pas croire...

– Monsieur a bien tort, murmura Rosalie.

Il n'écoutait plus, ne songeant au fond qu'à la tragédie de son destin et cherchant par quelle voie il obtiendrait de Jérôme les réponses qui lui étaient nécessaires. Mais, incapable de se contenir davantage, il attaqua le sujet franchement.

– Vous savez peut-être, Jérôme, que madame et moi nous sommes entrés dans la chambre de la comtesse d'Andeville.

Cette déclaration fit sur le garde et sur sa femme un effet extraordinaire, comme si c'eût été un sacrilège de pénétrer dans cette chambre close depuis si longtemps, la chambre de madame, ainsi qu'ils l'appelaient entre eux.

– Est-ce Dieu possible ! balbutia Rosalie.

Et Jérôme ajouta :

– Mais non, mais non, puisque j'avais envoyé à M. le comte la seule clef du cadenas, une clef de sûreté.

– Il nous l'a donnée hier matin, dit Paul.

Et, tout de suite, sans s'occuper davantage de leur stupeur, il interrogea :

– Il y a entre les deux fenêtres le portrait de la comtesse d'Andeville. À quelle époque ce portrait fut-il apporté et placé là ?

Jérôme ne répondit pas aussitôt. Il réfléchissait. Il regarda sa femme, puis, après un instant, articula :

– Mais c'est bien simple, à l'époque où M. le comte a expédié tous ses meubles au château, avant l'installation.

– C'est-à-dire ?

Durant les trois ou quatre secondes que Paul attendit la réponse, son angoisse fut intolérable. Cette réponse était décisive.

– Eh bien ? reprit-il.

– Eh bien, au printemps de l'année 1898.

– 1898 !

Ces mots, Paul les répéta d'une voix sourde. 1898, c'était l'année même où son père avait été assassiné !

Sans se permettre de réfléchir, avec le sang-froid du juge d'instruction qui ne dévie pas du plan qu'il s'est tracé, il demanda :

– Ainsi donc le comte et la comtesse d'Andeville sont arrivés ici ?...

– M. le comte et Mme la comtesse sont arrivés au château le 28 août 1898, et ils sont repartis pour le Midi le 24 octobre.

Maintenant Paul connaissait la vérité, puisque l'assassinat de son père avait eu lieu le 19 septembre. Et toutes les circonstances qui dépendaient de cette vérité, qui l'expliquaient en ses principaux détails, ou qui en découlaient, lui apparurent d'un coup. Il se rappela que son père entretenait des relations d'amitié avec le comte d'Andeville. Il se dit que son père avait dû, au cours de son voyage en Alsace, apprendre le séjour en Lorraine de son ami d'Andeville, et projeter de lui faire la surprise d'une visite. Il évalua la distance qui séparait Ornequin de Strasbourg, distance qui correspondait bien aux heures passées en chemin de fer. Et il interrogea :

– Combien de kilomètres d'ici à la frontière ?

– Exactement sept, monsieur.

– De l'autre côté, on arrive à une petite ville allemande assez rapprochée, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur, Ebrecourt.

– Peut-on prendre un raccourci pour aller à la frontière ?

– Jusqu'à moitié route de la frontière, oui, monsieur, un sentier en haut du parc.

– À travers le bois ?

– À travers les bois de M. le comte.

– Et dans ces bois...

Il n'y avait plus, pour acquérir la certitude totale, absolue, celle qui résulte, non pas d'une interprétation des faits, mais des faits eux-mêmes, devenus pour ainsi dire visibles et palpables, il n'y avait plus qu'à poser la question suprême : dans les bois n'y a-t-il pas une petite chapelle au milieu d'une clairière ? Pourquoi Paul Delroze ne la posa-t-il pas, cette question ? Jugea-t-il qu'elle était vraiment trop précise, et qu'elle pouvait amener le garde-chasse à des réflexions et à des rapprochements que motivait déjà amplement la nature même de l'entretien ? Il se contenta de dire encore :

– La comtesse d'Andeville n'a-t-elle pas voyagé pendant les deux mois qu'elle habitait Ornequin ? Une absence de quelques jours...

– Ma foi non. Mme la comtesse n'est pas sortie de son domaine.

– Ah ! Elle restait dans le parc ?

– Mais oui, monsieur. M. le comte allait presque tous les après-midi en voiture jusqu'à Corvigny, ou du côté de la vallée, mais Mme la comtesse ne sortait pas du parc ou des bois.

Paul savait ce qu'il voulait savoir. Indifférent à ce que pourraient penser Jérôme et sa femme, il ne prit pas la peine de donner un prétexte à cette étrange série de demandes, sans rapport apparent les unes avec les autres. Il quitta le pavillon.

Quelle que fût sa hâte d'aller jusqu'au bout de son enquête, il remit à plus tard les investigations qu'il voulait faire en dehors du parc. On eût dit qu'il redoutait de se trouver en face de cette preuve dernière, bien inutile cependant après toutes celles que le hasard lui avait fournies.

Il retourna donc au château, puis, quand ce fut l'heure du déjeuner, il résolut d'accepter cette rencontre inévitable avec Elisabeth.

Mais la femme de chambre le rejoignit au salon et lui annonça que madame s'excusait auprès de lui. Un peu souffrante, elle demandait la permission de manger chez elle. Il comprit qu'elle voulait le laisser entièrement libre, refusant pour sa part de le supplier en faveur d'une mère qu'elle respectait et, en fin de compte, se soumettant d'avance aux décisions de son mari.

Il eut alors, à déjeuner seul, sous les yeux des gens qui le servaient, la sensation profonde que sa vie était perdue et qu'Elisabeth et lui, au jour même de leur mariage, devenaient, par suite de circonstances dont ils n'étaient ni l'un ni l'autre responsables, des ennemis que rien au monde ne pouvait plus rapprocher l'un de l'autre. Il n'avait, certes, point de haine contre elle et ne lui reprochait pas le crime de sa mère, mais inconsciemment il lui en voulait, comme d'une faute, d'être la fille de cette mère.

Durant deux heures, après le repas, il resta enfermé dans la chambre du portrait, tragique entrevue qu'il voulait avoir avec la meurtrière, pour s'emplir les yeux de l'image maudite et pour donner à ses souvenirs une force nouvelle.

Il examina les moindres détails. Il étudia le camée, le cygne aux ailes déployées qui s'y trouvait représenté, les ciselures du serpent d'or qui servait de cadre, l'écartement des rubis, et aussi le mouvement de la

dentelle autour des épaules, et aussi la forme de la bouche, et la nuance des cheveux et le dessin du visage.

C'était bien la femme qu'il avait vue, un soir de septembre. Dans un coin du tableau, il y avait la signature du peintre et, en dessous, un cartouche : *Portrait de la comtesse H.* Sans doute, le tableau avait-il été exposé, et l'on s'était contenté de cette désignation discrète : comtesse Hermine.

« Allons, se dit. Paul, encore quelques minutes et tout ce passé ressuscitera. J'ai retrouvé la coupable, il n'y a plus qu'à retrouver le lieu du crime. Si la chapelle est bien là, dans les bois, la vérité sera complète. »

Il marcha résolument vers cette vérité. Il la redoutait moins puisqu'il ne pouvait plus se dérober à son étreinte. Et, cependant, comme son cœur battait à grands coups douloureux, et combien l'impression lui était affreuse, de faire ce chemin qui conduisait à celui que suivait son père seize ans auparavant !

Un geste vague de Jérôme lui avait enseigné la direction. Il traversa le parc, du côté de la frontière, en obliquant sur sa gauche, et passa près d'un pavillon. À l'entrée des bois s'ouvrait une longue allée de sapins dans laquelle il s'engagea et qui, cinq cents pas plus loin, se divisait en trois allées plus étroites. Deux d'entre elles, qu'il explora, aboutissaient à des fourrés inextricables. La troisième menait au sommet d'un tertre, d'où il redescendit, encore à sa gauche, par une autre allée de sapins.

Et, en choisissant celle-ci, Paul se rendit compte que le motif de son choix était précisément que cette allée de sapins éveillait en lui, il n'aurait su dire par quelles similitudes de forme et de disposition, des réminiscences qui guidaient ses pas.

Droite d'abord assez longtemps, l'allée fit un coude brusque dans une futaie de grands hêtres, dont les dômes de feuillage se rejoignaient ; puis elle se redressa et, au bout de la voûte obscure sous quoi elle cheminait, Paul aperçut cet épanouissement de lumière qui indique l'ouverture d'un rond-point.

En vérité, l'angoisse lui brisa les jambes et il dut faire un effort pour avancer. Était-ce la clairière où son père avait reçu le coup mortel ? À mesure que son regard découvrait un peu plus de l'espace lumineux, il se sentait envahi d'une conviction plus profonde. Comme dans la chambre du portrait, le passé reprenait en lui et devant lui la figure même de la réalité !

C'était la même clairière, entourée d'un cercle d'arbres qui offraient le même tableau, et recouverte d'un tapis d'herbes et de mousse que les mêmes sentiers divisaient en secteurs analogues. C'était une même portion du ciel que découpait la masse capricieuse des frondaisons. Et c'était, là, sur sa gauche, veillée par deux ifs que Paul reconnut, c'était la chapelle.

La chapelle ! La petite, et vieille, et massive chapelle dont les lignes avaient creusé comme des sillons dans le cerveau du jeune homme ! Des arbres grandissent, s'élargissent et changent de forme. L'apparence d'une clairière se modifie. Les chemins s'y entrelacent de façon différente. On peut se tromper. Mais cela, un édifice de granit et de ciment, cela est immuable. Il faut des siècles pour lui donner telle couleur d'un gris verdâtre qui est la marque du temps sur la pierre, et cette patine qui ne s'altère plus jamais.

La chapelle qui se dressait là, avec son fronton creusé d'une rosace aux vitraux poussiéreux, était bien celle où l'empereur d'Allemagne avait surgi, suivi de la femme qui, dix minutes plus tard, assassinait...

Paul se dirigea vers la porte. Il voulait revoir l'endroit dans lequel, pour la dernière fois, son père lui avait adressé la parole. Quelle émotion ! Le même petit toit qui avait abrité leurs bicyclettes débordait par-derrière, et c'était la même porte de bois à grosses ferrures rouillées.

Il monta l'unique marche. Il souleva le loquet. Il poussa le battant. Mais, en ce moment exact où il entra, deux hommes cachés dans l'ombre, à droite et à gauche, bondirent sur lui.

L'un d'eux le visa de son revolver en pleine figure. Par quel miracle Paul put-il discerner le canon de l'arme et se baisser à temps pour que la balle ne l'atteignît point ? Une deuxième détonation retentit. Mais il avait bousculé l'homme et lui arrachait l'arme des mains, tandis que le second de ses agresseurs le menaçait d'un poignard. Il recula et sortit de la chapelle, le bras tendu et les tenant en respect avec le revolver.

— Haut les mains ! cria-t-il.

Sans attendre le geste qu'il ordonnait, à son insu il pressa la détente à deux reprises. Les deux fois il y eut un claquement... aucune détonation. Mais il avait suffi qu'il tirât pour que les deux misérables, effrayés, fissent volte-face au plus vite et se sauvassent à toutes jambes.

Une seconde, Paul resta indécis, stupéfait par la brusquerie de ce guet-apens. Puis, vivement, il tira de nouveau sur les fuyards. Mais à quoi bon !

L'arme, chargée sans doute de deux coups seulement, claquait et ne détonait pas.

Alors, il se mit à courir dans la direction que suivaient ses agresseurs, et il se rappelait que jadis l'empereur et sa compagne, en s'éloignant de la chapelle, avaient pris cette même direction qui était évidemment celle de la frontière.

Presque aussitôt les hommes, se voyant poursuivis, entrèrent dans le bois et se fauilèrent entre les arbres. Mais Paul, plus agile, gagnait du terrain, et d'autant plus rapidement qu'il avait contourné une dépression encombrée de fougères et de ronces où les autres s'étaient aventurés.

Soudain l'un d'eux lança un coup de sifflet strident. Était-ce un signal à l'adresse de quelque complice ? Un peu après, ils disparurent derrière une ligne d'arbustes très touffus. Quand il eut franchi cette ligne, Paul aperçut à cent pas devant lui un mur élevé qui semblait clore les bois de tous côtés. Les hommes se trouvaient à mi-chemin, et il s'avisa qu'ils allaient tout droit vers une partie de ce mur où il y avait une petite porte basse.

Paul redoubla d'efforts afin d'arriver avant qu'ils n'eussent le temps d'ouvrir. Le terrain découvert lui permettait une allure plus vive et les hommes, visiblement épuisés, ralentissaient.

– Je les tiens, les bandits, fit-il à haute voix. Enfin je vais donc savoir...

Un deuxième coup de sifflet, suivi d'un cri rauque. Il n'était plus qu'à trente pas d'eux et il les entendait parler.

– Je les tiens, je les tiens, se répétait-il avec une joie farouche. Et il se proposait de frapper l'un au visage avec le canon de son revolver et de sauter à la gorge de l'autre.

Mais, avant même qu'ils n'eussent atteint le mur, la porte fut poussée du dehors. Un troisième individu apparut, qui leur livra passage.

Paul jeta son revolver et son élan fut tel, et il déploya une telle énergie, qu'il réussit à saisir la porte et à la tirer vers lui.

La porte céda. Et ce qu'il vit alors l'épouvanta à un tel point qu'il eut un mouvement de recul et qu'il ne songea pas à se défendre contre cette nouvelle attaque. Le troisième individu – ô cauchemar atroce !... et d'ailleurs était-il possible que ce fût autre chose qu'un cauchemar ? – le troisième individu levait un couteau sur lui, et le visage de celui-ci, Paul le connaissait... C'était un visage pareil à celui qu'il avait vu autrefois, un visage d'homme et non de femme, mais la même sorte de visage,

incontestablement la même sorte... Un visage marqué par seize années de plus et par une expression plus dure et plus mauvaise encore, mais la même sorte de visage, la même sorte !...

Et l'homme frappa Paul, comme la femme d'autrefois, comme celle qui était morte depuis, avait frappé le père de Paul.

Si Paul Delroze chancela, ce fut plutôt par suite de l'ébranlement nerveux que lui causa l'aspect de ce fantôme, car la lame du poignard, heurtant le bouton qui fermait l'épaulette de drap de sa veste, vola en éclats. Étourdi, les yeux voilés de brume, il perçut le bruit de la porte, puis le grincement de la clef dans la serrure, et enfin le ronflement d'une automobile qui démarrait de l'autre côté de la muraille. Quand Paul sortit de sa torpeur, il n'y avait plus rien à faire. L'individu et ses deux acolytes étaient hors d'atteinte.

Pour l'instant d'ailleurs, le mystère de la ressemblance incompréhensible entre l'être d'autrefois et l'être d'aujourd'hui l'absorbait tout entier. Il ne pensait qu'à cela : « La comtesse d'Andeville est morte, et voilà qu'elle ressuscite sous l'apparence d'un homme dont le visage est le visage même qu'elle aurait actuellement. Visage de parent ? Visage de frère inconnu, de frère jumeau ? »

Et il songea :

« Après tout, est-ce que je ne me trompe pas ? Ne suis-je pas victime d'une hallucination, si naturelle dans la crise que je traverse ? Qui m'assure qu'il y a le moindre rapport entre le passé et le présent ? Il me faudrait une preuve. »

Cette preuve, elle se trouvait à la disposition de Paul, et si forte qu'il lui fut impossible de douter plus longtemps.

Ayant avisé dans l'herbe les débris du poignard, il en ramassa le manche. Sur la corne de ce manche, quatre lettres étaient gravées comme au fer rouge, un H, un E, un R et un M. H.E.R.M... les quatre premières lettres d'Hermine ! ...

C'est à ce moment, comme il contemplait les lettres qui prenaient pour lui une telle signification, c'est à ce moment – et Paul ne devait jamais l'oublier – que la cloche d'une église voisine se mit à tinter de la façon la plus étrange, tintement régulier, monotone, ininterrompu, à la fois allègre et si émouvant !

– Le tocsin, murmura-t-il, sans attacher à ce mot le sens qu'il comportait. Et il ajouta :

– Quelque incendie probablement.

Dix minutes plus tard, Paul réussissait, en utilisant les branches débordantes d'un arbre, à franchir le mur. D'autres bois s'étendaient, que traversait un chemin forestier. Il suivit sur ce chemin les traces de l'automobile et, en une heure, parvint à la frontière.

Un poste de gendarmes allemands campait au pied du poteau et l'on apercevait une route blanche où défilaient des uhlans.

Au-delà, un amas de toits rouges et de jardins. Était-ce la petite ville où jadis son père et lui avaient loué des bicyclettes, la petite ville d'Ebrecourt ?

La cloche mélancolique n'avait pas cessé. Il se rendait compte que le son venait de France, et même qu'une autre cloche sonnait quelque part, en France également, et une troisième du côté du Liseron, et toutes trois avec la même hâte, comme si elles lançaient autour d'elles un appel éperdu.

Il répéta anxieusement :

– Le tocsin... le tocsin... Et cela passe d'église en église... Est-ce que ce serait ?...

Mais il chassa la terrifiante pensée. Non, non, il entendait mal, ou bien c'était l'écho d'une seule cloche qui rebondissait au creux des vallées, et roulait sur les plaines.

Cependant il regardait la route blanche qui sortait de la petite ville allemande, et il observa qu'un flot continu de cavaliers arrivait par là et se répandait dans la campagne. En outre, un détachement de dragons français surgit à la crête d'une colline. À la lorgnette, l'officier étudia l'horizon, puis repartit avec ses hommes.

Alors, ne pouvant aller plus loin, Paul s'en retourna jusqu'au mur qu'il avait franchi, et constata que ce mur encerclait bien tout le domaine, bois et parc. Il apprit d'ailleurs d'un vieux paysan que la construction en remontait à une douzaine d'années, ce qui expliquait pourquoi, dans ses explorations le long de la frontière, Paul n'avait jamais retrouvé la chapelle. Une seule fois, il s'en souvint, quelqu'un lui avait parlé d'une chapelle, mais située à l'intérieur d'une propriété close. Comment s'en fût-il inquiété ?

En suivant ainsi l'enceinte du château, il se rapprocha de la commune même d'Ornequin dont l'église se dressa tout à coup au fond d'une éclaircie pratiquée dans les bois. La cloche, qu'il n'entendait plus depuis un instant,



sonna de nouveau très nettement. C'était la cloche d'Ornequin. Elle était grêle, déchirante comme une plainte, et, malgré sa précipitation et sa légèreté, plus solennelle que le glas qui sonne la mort. Paul se dirigea vers elle...

Un joli village, tout fleuri de géraniums et de marguerites, se massait autour de son église. Des groupes silencieux stationnaient devant une affiche placardée sur la mairie. Paul avança et lut :

#### ORDRE DE MOBILISATION

À toute autre époque de sa vie, ces mots lui eussent apparu avec toute leur formidable et lugubre signification. Mais la crise qu'il subissait était trop forte pour qu'une grande émotion trouvât place en lui. À peine même s'il consentit à envisager les conséquences inéluctables de cette nouvelle. Soit, on mobilisait. Le soir, à minuit, commençait le premier jour de la mobilisation. Soit, chacun devait partir. Il partirait donc. Et cela prenait dans son esprit la forme d'un acte si impérieux, les proportions d'un devoir qui dominait tellement toutes les petites obligations et toutes les petites nécessités individuelles, qu'il éprouva au contraire une sorte d'apaisement à recevoir ainsi du dehors l'ordre qui lui dictait sa conduite. Aucune hésitation possible. Le devoir était là : partir.

Partir ? En ce cas, pourquoi ne pas partir immédiatement ? À quoi bon rentrer au château, revoir Elisabeth, chercher une explication douloureuse et vaine, accorder ou refuser un pardon que sa femme ne lui demandait pas, mais que la fille d'Hermine d'Andeville ne méritait point ?

Devant la principale auberge, une diligence attendait, qui portait cette inscription :

*Corvigny-Ornequin – Service de la gare*

Quelques personnes s'y installaient. Sans plus réfléchir à une situation que les événements dénouaient à leur manière, il monta.

À la gare de Corvigny, on lui dit que son train ne partait que dans une demi-heure et qu'il n'y en avait plus d'autre, le train du soir, qui correspondait avec l'express de nuit sur la grande ligne, étant supprimé.

Paul retint sa place, et puis, après s'être renseigné, il retourna en ville jusqu'au bureau d'un loueur de voitures qui possédait deux automobiles.

Il s'entendit avec ce loueur, et il fut décidé que la plus grande de ces automobiles irait sans retard au château d'Ornequin et serait mise à la disposition de Mme Paul Delroze.

Et il écrivit à sa femme ces quelques mots :

« Elisabeth,

« Les circonstances sont assez graves pour que je vous prie de quitter Ornequin. Les voyages en chemin de fer n'étant plus assurés, je vous envoie une automobile qui vous conduira cette nuit même à Chaumont, chez votre tante. Je suppose que les domestiques voudront vous accompagner, et que, dans le cas d'une guerre qui, malgré tout, me paraît encore improbable, Jérôme et Rosalie fermeront le château et se retireront à Corvigny.

« Pour moi, je rejoins mon régiment. Quel que soit l'avenir qui nous est réservé, Elisabeth, je n'oublierai pas celle qui fut ma fiancée et qui porte mon nom. – P. Delroze. »

## 4

### *Une lettre d'Elisabeth*

#### Table des matières

À neuf heures, la position n'était plus tenable. Le colonel enrageait.

Dès le milieu de la nuit – cela se passait au premier mois de la guerre, le 22 août – il avait amené son régiment au carrefour de ces trois routes dont l'une débouchait du Luxembourg belge. La veille, l'ennemi occupait les lignes de la frontière, à douze kilomètres de distance environ. Il fallait, ordre formel du général commandant la division, le contenir jusqu'à midi, c'est-à-dire jusqu'à ce que la division entière pût rejoindre. Une batterie de 75 appuyait le régiment.

Le colonel avait disposé ses hommes dans un repli de terrain. La batterie se dissimulait également. Or, dès les premières lueurs du jour, régiment et batterie étaient repérés par l'ennemi et copieusement arrosés d'obus.

On s'établit à deux kilomètres sur la droite. Cinq minutes après, les obus tombaient et tuaient une demi-douzaine d'hommes et deux officiers.

Nouveau déplacement. Dix minutes plus tard, nouvelle attaque. Le colonel s'obstina. En une heure, il y eut trente hommes hors de combat. Un des canons fut démoli.

Et il n'était que neuf heures.

– Cré bon sang ! s'écria le colonel, comment peuvent-ils nous repérer de la sorte ? Il y a de la sorcellerie là-dessous !

Il se dissimulait avec ses commandants, avec le capitaine d'artillerie et avec quelques hommes de liaison, derrière un talus pardessus lequel on découvrait un assez vaste horizon de plateaux onduleux. Non loin, à gauche, un village abandonné. En avant, des fermes éparses, et, sur toute cette étendue déserte, pas un ennemi visible. Rien qui pût indiquer d'où provenait cette pluie d'obus. Vainement les 75 avaient « tâté » quelques points. Le feu continuait toujours.

– Encore trois heures à tenir, grogna le colonel, nous tiendrons, mais le quart du régiment y passera. À ce moment un obus siffla entre les officiers et les hommes de liaison et se ficha en pleine terre. Tous, ils eurent un mouvement de recul dans l’attente de l’explosion. Mais un des hommes, un caporal, s’élança, saisit l’obus et l’examina.

– Vous êtes fou, caporal ! hurla le colonel. Lâchez donc ça et presto.

Le caporal remit doucement le projectile dans son trou, puis, en hâte, il s’approcha du colonel, réunit les talons et porta la main à son képi.

– Excusez-moi, mon colonel, j’ai voulu voir sur la fusée la distance à laquelle se trouvaient les canons ennemis. 5 kilomètres 250 mètres. Le renseignement peut avoir une valeur.

Son calme confondit le colonel, qui s’exclama :

– Crebleu ! Et si ça avait éclaté ?

– Bast ! Mon colonel, qui ne risque rien...

– Évidemment... mais, tout de même, c’est un peu raide. Comment vous appelez-vous ?

– Delroze, Paul, caporal à la troisième compagnie.

– Eh bien, caporal Delroze, je vous félicite de votre courage, et je crois bien que vos galons de sergent ne sont pas loin. En attendant, un bon conseil : ne recommencez pas ce coup-là...

Sa phrase fut interrompue par l’explosion toute proche d’un shrapnell. Un des hommes de liaison tomba, frappé à la poitrine, tandis qu’un officier chancelait sous la masse de terre qui l’éclaboussa.

– Allons, dit le colonel quand l’ordre fut rétabli, il n’y a rien à faire qu’à courber la tête sous l’orage. Que chacun se mette à l’abri le mieux possible, et patientons.

Paul Delroze s’avança de nouveau.

– Pardonnez-moi, mon colonel, de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais on pourrait, je crois, éviter...

– Éviter la mitraille ? Parbleu ! Je n’ai qu’à changer de position une fois de plus. Mais comme nous serons repérés aussitôt... Allons, mon garçon, rejoignez votre poste.

Paul insista :

– Peut-être, mon colonel, ne s’agirait-il pas de changer notre position, mais de changer le tir de l’ennemi.

– Oh ! Oh ! fit le colonel un peu ironique, mais impressionné cependant par le sang-froid de Paul, et vous connaissez un moyen ?

– Oui, mon colonel.

– Expliquez-vous.

– Donnez-moi vingt minutes, mon colonel, et dans vingt minutes les obus changeront de direction.

Le colonel ne put s'empêcher de sourire.

– Parfait ! Et sans doute vous les ferez tomber où vous voudrez ?

– Oui, mon colonel.

– Sur le champ de betteraves qui est là-bas, à quinze cents mètres à droite ?

– Oui, mon colonel.

Le capitaine d'artillerie, qui avait écouté la conversation, plaisanta à son tour :

– Pendant que vous y êtes, caporal, puisque vous m'avez déjà fourni l'indication de la distance, et que je connais à peu près la direction, ne pourriez-vous me préciser cette direction afin que je règle exactement mon tir et que je détruise les batteries allemandes ?

– Ce sera plus long et beaucoup plus difficile, mon capitaine, répondit Paul. J'essaierai cependant. À onze heures précises, vous voudrez bien examiner l'horizon, du côté de la frontière. Je lancerai un signal.

– Lequel ?

– Je l'ignore. Trois fusées sans doute...

– Mais votre signal n'aura de valeur que s'il s'élève au-dessus même de la position ennemie...

– Justement...

– Et pour cela il faudrait la connaître...

– Je la connaîtrai.

– Et s'y rendre...

– Je m'y rendrai.

Paul salua, pivota sur les talons, et, avant même que les officiers eussent le temps de l'approuver ou d'émettre une objection, il se glissait en courant au ras du talus, s'engageait à gauche dans une sorte de cavée dont les bords étaient hérissés de ronces, et disparaissait.

– Drôle de type, murmura le colonel. Où veut-il en venir ?

Une telle décision et une telle audace le disposaient en faveur du jeune soldat et, bien qu'il n'eût qu'une confiance assez restreinte dans le résultat de l'entreprise, il lui fut impossible de ne pas consulter plusieurs fois sa montre durant les minutes qu'il passa, avec ses officiers, derrière le frêle rempart d'une meule de foin. Minutes effroyables, où le chef de corps ne pense pas un instant au danger qui le menace, mais au danger de tous ceux dont il a la garde et qu'il considère comme ses enfants.

Il les voyait autour de lui, étendus dans le chaume, la tête couverte de leur sac, ou bien pelotonnés dans les taillis, ou bien tapis dans les creux du sol. L'ouragan de fer s'acharnait après eux. Cela se précipitait comme une grêle rageuse qui veut accomplir en toute hâte sa besogne de destruction. Soubresauts d'hommes qui font une pirouette et qui retombent immobiles, hurlements de blessés, cris de soldats qui s'interpellent, plaisanteries même... Et par là-dessus le tonnerre ininterrompu des explosions...

Et puis subitement le silence, un silence total, définitif, un apaisement infini dans l'espace et sur le sol, une sorte de délivrance ineffable. Le colonel exprima sa joie par un éclat de rire.

— Cristi ! Le caporal Delroze est un rude homme. Le comble, ce serait que le champ de betteraves en question fût arrosé à son tour, comme il l'a promis.

Il n'avait pas achevé qu'une bombe explosait à quinze cents mètres à droite, non pas sur le champ de betteraves, mais en avant. Une deuxième alla trop loin. À la troisième l'endroit était repéré. Et l'arrosage commença.

Il y avait là, dans l'accomplissement de la tâche que s'était imposée le caporal, quelque chose de si prodigieux à la fois et d'une précision si mathématique que le colonel et ses officiers ne doutèrent pour ainsi dire pas qu'il n'allât jusqu'au bout de cette tâche, et que, malgré les obstacles insurmontables, il ne réussît à donner le signal convenu.

Sans répit, ils fouillèrent l'horizon de leurs jumelles, tandis que l'ennemi redoublait d'efforts contre le champ de betteraves.

À onze heures cinq, il y eut une fusée rouge.

Elle apparut beaucoup plus à droite qu'on n'eût pu le supposer.

Et deux autres la suivirent.

Armé de sa longue-vue, le capitaine d'artillerie ne tarda pas à découvrir un clocher d'église qui émergeait à peine d'une vallée dont la dépression demeurait invisible parmi les ondulations du plateau, et la flèche de ce

clocher dépassait si peu qu'on avait pu la prendre pour un arbre isolé. D'après les cartes il fut facile de constater que c'était le village de Brumoy.

Connaissant, par l'obus que le caporal avait examiné, la distance exacte des batteries allemandes, le capitaine téléphona à son lieutenant.

Une demi-heure plus tard, les batteries allemandes se taisaient, et, comme une quatrième fusée avait jailli, les 75 continuèrent à bombarder l'église ainsi que le village et ses abords immédiats.

Un peu avant midi, le régiment fut rejoint par une compagnie de cyclistes qui précédaient la division. Ordre était donné d'avancer à tout prix.

Le régiment avança, à peine inquiété, lorsqu'on approcha de Brumoy, par quelques coups de fusil. L'arrière-garde ennemie se repliait.

Dans le village en ruine, et dont quelques maisons flambaient encore, on trouva le plus incroyable désordre de cadavres, de blessés, de chevaux abattus, de canons démolis, de caissons et de fourgons éventrés. Toute une brigade avait été surprise au moment où, certaine d'avoir débarrassé le terrain, elle allait se mettre en route.

Mais un appel partit du haut de l'église, dont la nef et la façade effondrées ne présentaient plus qu'un chaos indescriptible. Seule la tour du clocher, percée à jour, et noircie par l'incendie de quelques poutres, se maintenait et portait encore, grâce à un miracle d'équilibre, la mince flèche de pierre qui la couronnait. À moitié penché hors de cette flèche, un paysan agitait les bras et criait pour attirer l'attention.

Les officiers reconnurent Paul Delroze.

Prudemment, parmi les décombres, on monta l'escalier qui conduisait à la plate-forme de la tour. Là, entassés contre la petite porte pratiquée dans la flèche, il y avait huit cadavres d'Allemands, et la porte, démolie, tombée en travers, barrait le passage de telle façon qu'il fallut la briser à coups de hache pour délivrer Paul.

À la fin de l'après-midi, lorsqu'on eut constaté que la poursuite de l'ennemi se heurtait à des obstacles trop sérieux, le colonel rassembla le régiment sur la place et embrassa le caporal Delroze.

— D'abord, la récompense, lui dit-il. Je demande la médaille militaire, et avec un tel motif que vous l'aurez. Maintenant, mon petit, expliquez-vous.

Et Paul, au milieu du cercle que formaient autour de lui les officiers et les gradés de chaque compagnie, répondit aux questions.

– Mon Dieu, c’est bien simple, mon colonel. Nous étions espionnés.

– Évidemment, mais qui était l’espion et où se trouvait-il ?

– Mon colonel, c’est un hasard qui m’a renseigné. À côté de l’emplacement que nous occupions ce matin, il y avait à notre gauche, n’est-ce pas, un village avec une église ?

– Oui, mais j’avais fait évacuer le village dès mon arrivée, et il n’y avait personne dans l’église.

– S’il n’y avait eu personne dans l’église, pourquoi le coq qui surmonte le clocher affirmait-il que le vent venait de l’est, alors qu’il venait de l’Ouest ? Et pourquoi, lorsque nous changions de position, la direction de ce coq obliquait-elle vers nous ?

– Vous êtes sûr ?

– Oui, mon colonel. Et c’est pourquoi, après avoir obtenu votre permission, je n’ai pas hésité à me glisser jusqu’à l’église et à m’introduire dans le clocher aussi furtivement que possible. Je ne m’étais pas trompé. Un homme était là, dont j’ai réussi, non sans mal, à me rendre maître.

– Le misérable ! Un Français ?

– Non, mon colonel, un Allemand déguisé en paysan.

– Il sera fusillé.

– Non, mon colonel, je lui ai promis la vie sauve.

– Impossible.

– Mon colonel, il fallait bien savoir comment il renseignait l’ennemi.

– Et alors ?

– Oh ! Ce n’était pas compliqué. Face au Nord, l’église possède une horloge, dont nous ne pouvions, nous, apercevoir le cadran. De l’intérieur notre homme manœuvrait les aiguilles, de manière que la plus grande, alternativement posée sur trois ou quatre chiffres, énonçât la distance exacte où nous nous trouvions de l’église, et cela dans la direction du coq. C’est ce que je fis moi-même, et aussitôt l’ennemi, rectifiant son tir suivant mes indications, arrosait consciencieusement le champ de betteraves.

– En effet, dit le colonel en riant.

– Il ne me restait plus qu’à me porter au second poste d’observation d’où l’on recueillait le message de l’espion. De là je saurais – car l’espion ignorait ce détail essentiel – où se cachaient les batteries ennemies. Je courus donc jusqu’ici, et ce n’est qu’en arrivant que je constatai, au pied



même de l'église qui servait d'observatoire, la présence de ces batteries et de toute une brigade allemande.

– Mais c'était une imprudence folle ! Ils n'ont donc pas tiré sur vous ?

– Mon colonel, j'avais endossé les vêtements de l'espion, de leur espion. Je parle allemand, je savais le mot de passe, et un seul d'entre eux connaissait cet espion, l'officier observateur. Sans la moindre défiance, le général commandant la brigade m'envoya donc vers lui dès qu'il apprit par moi que des Français m'avaient démasqué et que je venais de leur échapper.

– Et vous avez eu l'audace... ?

– Il le fallait bien, mon colonel, et puis vraiment j'avais tous les atouts. Cet officier ne se doutait de rien, et, quand je parvins sur la plate-forme de la tour d'où il transmettait ses indications, je n'eus aucun mal à l'assaillir et à le réduire au silence. Ma tâche était finie, il n'y avait plus qu'à vous faire le signal convenu.

– Rien que cela ! Et au milieu de six ou sept mille hommes !

– Je vous l'avais promis, mon colonel, et il était onze heures. Sur la plate-forme se trouvait tout l'attirail nécessaire pour envoyer des signaux de jour et de nuit. Comment n'en pas profiter ? J'allumai une fusée, puis une seconde, puis une troisième et une quatrième, et la bataille commença.

– Mais, ces fusées, c'était autant d'avertissements qui réglaient notre tir sur ce clocher où vous vous trouviez ! C'est sur vous que nous tirions !

– Ah ! Je vous jure, mon colonel, que ces idées-là, on ne les a pas en de pareils moments. Le premier obus qui frappa l'église me sembla le bienvenu. Et puis, l'ennemi ne me laissait guère le temps de réfléchir ! Aussitôt, une demi-douzaine de gaillards avait escaladé la tour. J'en démolis quelques-uns avec mon revolver, mais il y eut par la suite un autre assaut, et plus tard un autre encore. J'avais dû me réfugier derrière la porte qui ferme la cage de la flèche. Quand ils l'eurent jetée bas, elle me servit de barricade, et, comme je disposais des armes et des munitions prises à mes premiers assaillants, que j'étais inaccessible et à peu près invisible, il me fut facile de soutenir un siège en règle.

– Tandis que nos 75 vous canonnaient.

– Tandis que nos 75 me délivraient, mon colonel, car vous pensez bien que, l'église une fois démolie et la charpente en feu, on n'osa plus s'aventurer dans la tour. Je n'eus donc qu'à prendre patience jusqu'à votre arrivée.

Paul Delroze avait fait son récit de la façon la plus simple et comme s'il se fût agi de choses toutes naturelles. Le colonel, après l'avoir félicité de nouveau, lui confirma sa nomination au grade de sergent, et lui dit :

– Vous n'avez rien à me demander ?

– Si, mon colonel, je voudrais interroger l'espion allemand que j'ai laissé là-bas, et, par la même occasion, reprendre mon uniforme que j'ai caché.

– Entendu, vous allez dîner avec nous, et ensuite on vous donnera une bicyclette.

À sept heures du soir, Paul retournait à la première église. Une vive déception l'y attendait. L'espion avait brisé ses liens et s'était enfui.

Toutes les recherches de Paul, dans l'église et dans le village, furent inutiles. Cependant, sur une des marches de l'escalier, non loin de l'endroit où il s'était jeté sur l'espion, il ramassa le poignard avec lequel son adversaire avait essayé de le frapper.

Ce poignard était exactement semblable à celui qu'il avait ramassé dans l'herbe trois semaines plus tôt, devant la petite porte des bois d'Ornequin. La même lame triangulaire. Le même manche en corne brune, et, sur ce manche, les quatre lettres : H.E.R.M.

L'espion et la femme qui ressemblait si étrangement à Hermine d'Andeville, la meurtrière de son père, se servaient tous deux d'une arme identique.

Le lendemain, la division dont faisait partie le régiment de Paul continuait son offensive et entra en Belgique après avoir culbuté l'ennemi. Mais le soir le général recevait l'ordre de se replier.

La retraite commençait. Douleur pour tous, elle le fut peut-être davantage pour celles de nos troupes qui avaient débuté par la victoire. Paul et ses camarades de la troisième compagnie ne dérageaient pas. Durant la demi-journée passée en Belgique, ils avaient vu les ruines d'une petite ville anéantie par les Allemands, les cadavres de quatre-vingts femmes fusillées, des vieillards pendus par les pieds, des enfants égorgés en tas. Et il fallait reculer devant ces monstres !

Des soldats belges s'étaient mêlés au régiment et, leur visage gardant l'épouvante des visions infernales, ils racontaient des choses que l'imagination même ne concevait pas. Et il fallait reculer ! Il fallait reculer

avec la haine au cœur et un désir forcené de vengeance qui crispait les mains autour des fusils.

Et pourquoi reculer ? Ce n'était pas la défaite, puisque l'on se repliait en bon ordre, avec des arrêts brusques et des retours violents contre l'ennemi déconcerté. Mais le nombre brisait toute résistance. Le flot des barbares se reformait. Deux mille vivants remplaçaient mille morts. Et on reculait.

Un soir, Paul connut, par un journal qui datait d'une semaine, une des causes de cette retraite et la nouvelle lui fut pénible. Le 20 août, après quelques heures d'un bombardement effectué dans les conditions les plus inexplicables, Corvigny avait été pris d'assaut, alors qu'on attendait de cette place forte une défense d'au moins quelques jours, qui eût donné plus d'énergie à nos opérations sur le flanc gauche des Allemands.

Ainsi Corvigny avait succombé, et le château d'Ornequin, abandonné sans doute, comme Paul lui-même le désirait, par Jérôme et par Rosalie, était maintenant détruit, pillé, saccagé, avec ce raffinement et cette méthode que les barbares apportaient dans leur œuvre de dévastation. Et, de ce côté encore, les hordes furieuses se précipitaient.

Journées sinistres de la fin d'août, les plus tragiques peut-être que la France ait jamais vécues. Paris menacé. Douze départements envahis. Le vent de la mort soufflait sur l'héroïque nation.

C'est au matin d'une de ces journées que Paul entendit derrière lui, dans un groupe de jeunes soldats, une voix joyeuse qui l'interpellait.

— Paul ! Paul ! Enfin, je suis arrivé à ce que je voulais ! Quel bonheur !

Ces jeunes soldats, c'étaient des engagés volontaires, versés dans le régiment, et parmi eux, Paul reconnut aussitôt le frère d'Elisabeth, Bernard d'Andeville.

Il n'eut pas le temps de réfléchir à l'attitude qu'il lui fallait prendre. Son premier mouvement eût été de se détourner, mais Bernard lui avait saisi les deux mains et les serrait avec une gentillesse et une affection qui montraient que le jeune homme ne savait rien encore de la rupture survenue entre Paul et sa femme.

— Mais oui, Paul, c'est moi, déclara-t-il gaiement. Je peux te tutoyer, n'est-ce pas ? Oui, c'est moi, et ça t'épate, hein ? Tu imagines une rencontre providentielle, un hasard comme on n'en voit pas ? Les deux beaux-frères réunis dans le même régiment !... Eh bien, non, c'est à ma demande expresse. « Je m'engage, ai-je dit, ou à peu près, aux autorités, je m'engage

comme c'est mon devoir et mon plaisir. Mais, à titre d'athlète plus que complet et de lauréat de toutes les sociétés de gymnastique et de préparation militaire, je désire qu'on m'envoie illico sur le front et dans le régiment de mon beau-frère, le caporal Paul Delroze. » Et comme on ne pouvait pas se passer de mes services, on m'a expédié ici... Et alors, quoi ? Tu ne semblés pas transporté ?

Paul écoutait à peine. Il se disait : « Voilà le fils d'Hermine d'Andeville. Celui qui me touche est le fils de la femme qui a tué... » Mais la figure de Bernard exprimait une telle franchise et tant d'allégresse ingénue, qu'il articula :

- Si, si... Seulement tu es si jeune !
- Moi ? Je suis très vieux. Dix-sept ans le jour de mon engagement.
- Mais ton père ?
- Papa m'a donné son autorisation. Sans quoi, d'ailleurs, je ne lui aurais pas donné la mienne.
- Comment ?
- Mais oui, il s'est engagé.
- Ton père s'est engagé... À son âge ?...
- Comment ? Mais il est très jeune. Cinquante ans le jour de son engagement ! On l'a versé comme interprète dans l'état-major anglais. Toute la famille sous les armes, tu vois... Ah ! J'oubliais, j'ai une lettre d'Elisabeth pour toi.

Paul tressaillit. Il n'avait pas voulu jusqu'ici interroger son beau-frère sur la jeune femme. Il murmura, en prenant la lettre :

- Ah ! Elle t'a remis cela...
- Mais non, elle nous l'a envoyée d'Ornequin.
- D'Ornequin ? Mais c'est impossible ! Elisabeth est partie le soir même de la mobilisation. Elle allait à Chaumont, chez sa tante.
- Pas du tout. J'ai été dire adieu à notre tante : elle n'avait aucune nouvelle d'Elisabeth depuis le début de la guerre. D'ailleurs, regarde l'enveloppe. « Paul Delroze, aux soins de M. d'Andeville, à Paris »... Et c'est timbré d'Ornequin et de Corvigny.

Après avoir regardé, Paul balbutia :

- Oui, tu as raison, et la date est visible sur le cachet de la poste : « 18 août ». Le 18 août... Et Corvigny est tombé au pouvoir des Allemands le 20 août, le surlendemain. Donc Elisabeth était encore là.

– Mais non, mais non, s’écria Bernard. Elisabeth n’est pas une enfant. Tu comprends bien qu’elle n’aura pas attendu les Boches, à dix pas de la frontière ! Au premier coup de feu de ce côté-là, elle a dû quitter le château. Et c’est cela qu’elle t’annonce. Lis donc sa lettre, Paul.

Paul ne doutait pas, au contraire, de ce qu’il allait apprendre en lisant cette lettre, et c’est avec un frisson qu’il en déchira l’enveloppe. Elisabeth avait écrit :

« Paul,

« Je ne puis me décider à partir d’Ornequin. Un devoir m’y retient, auquel je ne faillirai pas, celui de délivrer le souvenir de ma mère. Comprenez-moi bien, Paul : ma mère demeure pour moi l’être le plus pur. Celle qui m’a bercée dans ses bras, celle à qui mon père a gardé tout son amour, ne peut même pas être soupçonnée. Mais vous l’accusez, vous, et c’est contre vous que je veux la défendre.

« Les preuves, dont je n’ai pas besoin pour croire, je les trouverai pour vous forcer à croire. Et, ces preuves, il me semble que je ne les trouverai qu’ici. Je resterai donc.

« Jérôme et Rosalie restent également, bien que l’on annonce l’approche de l’ennemi. Ce sont de braves cœurs, et vous n’avez donc rien à craindre, puisque je ne serai pas seule.

« Elisabeth Delroze. »

Paul replia la lettre. Il était très pâle.

Bernard lui demanda :

– Elle n’est plus là-bas, n’est-ce pas ?

– Si, elle y est.

– Mais c’est de la folie ! Comment ! Mais avec de tels monstres !... un château isolé... Voyons, voyons, Paul, elle n’ignore pourtant pas les dangers terribles qui la menacent ! Qu’est-ce qui peut la retenir ? Ah ! C’est effroyable !...

La figure contractée, les poings crispés, Paul gardait le silence...

## *La paysanne de Corvigny*

### [Table des matières](#)

Trois semaines auparavant, en apprenant que la guerre était déclarée, Paul avait senti sourdre en lui, immédiate et implacable, la résolution de se faire tuer.

Le désastre de sa vie, l'horreur de son mariage avec une femme qu'au fond il ne cessait pas d'aimer, les certitudes acquises au château d'Ornequin, tout cela l'avait bouleversé à un tel point que la mort lui apparut comme un bienfait.

Pour lui, la guerre, ce fut, instantanément et sans le moindre débat, la mort. Tout ce qu'il pouvait admirer d'émouvant et de grave, de réconfortant et de magnifique, dans les événements de ces premières semaines, l'ordre parfait de la mobilisation, l'enthousiasme des soldats, l'unité admirable de la France, le réveil de l'âme nationale, aucun de ces grands spectacles n'attira son attention. Au plus profond de lui-même il avait décrété qu'il accomplirait de tels actes que la chance la plus invraisemblable ne pourrait le sauver.

C'est ainsi qu'il avait cru trouver, dès le premier jour, l'occasion voulue. S'emparer de l'espion dont il soupçonnait la présence dans le clocher de l'église, pénétrer ensuite au cœur même des troupes ennemies pour signaler leur position, c'était aller à une mort certaine. Il y alla bravement. Et, comme il avait une conscience très nette de sa mission, il la remplit avec autant de prudence que de bravoure. Mourir, soit, mais mourir après avoir réussi. Et il goûta, dans l'action comme dans le succès, une joie singulière à laquelle il ne s'attendait point.

La découverte du poignard employé par l'espion l'impressionna vivement. Quel rapport pouvait-il établir entre cet homme et celui qui avait tenté de le frapper ? Quel rapport entre cela et la comtesse d'Andeville, morte seize années auparavant ? Et comment, par quels liens invisibles, se

rattachaient-ils tous les trois à cette même œuvre de trahison et d'espionnage dont Paul avait surpris les différentes manifestations ?

Mais surtout la lettre d'Elisabeth lui porta un coup extrêmement brutal. Ainsi la jeune femme était là-bas, parmi les obus, les balles, les luttes sanglantes autour du château, le délire et la rage des vainqueurs, l'incendie, les fusillades, les tortures, les atrocités ! Elle était là, jeune et belle, presque seule, sans défense ! Et elle y était parce que lui, Paul, n'avait pas eu l'énergie de la revoir et de l'entraîner avec lui !

Ces pensées provoquaient en Paul des crises d'abattement, d'où il sortait tout à coup pour se jeter au-devant de quelque péril, poursuivant ses folles entreprises jusqu'au bout, quoi qu'il advînt, avec un courage tranquille et une obstination farouche qui inspiraient à ses camarades autant de surprise que d'admiration. Et peut-être, moins que la mort, cherchait-il désormais cette ivresse ineffable que l'on éprouve à la braver.

Et la journée du 6 septembre arriva ; la journée du miracle inouï où le grand chef, lançant à ses armées d'immortelles paroles, enfin leur ordonna de se jeter sur l'ennemi. La retraite si vaillamment supportée, mais si cruelle, se terminait. Épuisés, à bout de souffle, luttant un contre deux depuis des jours, n'ayant pas le temps de dormir, n'ayant pas le temps de manger, ne marchant que par le prodige d'efforts dont ils n'avaient même plus conscience, ne sachant pas pourquoi ils ne se couchaient point dans le fossé pour y attendre la mort... c'est à ces hommes-là que l'on dit : « Halte ! Demi-tour ! Et maintenant droit à l'ennemi ! »

Et ils firent demi-tour. Ces moribonds retrouvèrent la force. Du plus humble au plus illustre, chacun tendit sa volonté et se battit comme si le salut de la France eût dépendu de lui seul. Autant de soldats, autant de héros sublimes. On leur demandait de vaincre ou de se faire tuer. Ils furent victorieux.

Parmi les plus intrépides, Paul brilla au premier rang. Ce qu'il fit et ce qu'il supporta, ce qu'il tenta et ce qu'il réussit, lui-même il avait conscience que cela dépassait les bornes de la réalité. Le 6, le 7 et le 8, puis du 11 au 13, malgré l'excès de la fatigue et malgré des privations de sommeil et de nourriture auxquelles on n'imagine pas qu'il soit humainement possible de résister, il n'eut aucune autre sensation que d'avancer, et d'avancer encore, et d'avancer toujours. Que ce fût dans l'ombre ou sous la clarté du soleil, sur les bords de la Marne ou dans les couloirs de l'Argonne, que ce fût vers

le Nord ou vers l'est quand on envoya sa division renforcer les troupes de la frontière, qu'il fût couché à plat ventre et qu'il rampât dans les terres labourées, ou bien debout, qu'il chargeât à la baïonnette, il allait de l'avant, et chaque pas était une délivrance, et chaque pas était une conquête.

Chaque pas aussi exaspérait sa haine. Oh ! Comme son père avait eu raison de les exécrer, ces gens-là ! Aujourd'hui Paul les voyait à l'œuvre. Partout c'était la dévastation stupide et l'anéantissement irraisonné. Partout l'incendie, et le pillage, et la mort. Otages fusillés, femmes assassinées bêtement, pour le plaisir. Églises, châteaux, maisons de riches et masures de pauvres, il ne restait plus rien. Les ruines elles-mêmes avaient été détruites et les cadavres torturés.

Quelle joie de battre un tel ennemi ! Bien que réduit à la moitié de son effectif, le régiment de Paul, lâché comme une meute, mordait sans répit la bête fauve. Elle semblait plus hargneuse et plus redoutable à mesure qu'elle approchait de la frontière, et l'on fonçait encore sur elle dans l'espoir fou de lui donner le coup de grâce. Et un jour, sur le poteau qui marquait l'embranchement de deux routes, Paul lut :

Corvigny, 14 km.

Ornequin, 31 km 400.

La frontière, 38 km 300.

Corvigny, Ornequin ! Avec quelle émotion de tout son être il lut ces syllabes imprévues ! D'ordinaire, absorbé par l'ardeur de la lutte et par tant de soucis divers, il prêtait peu d'attention aux noms des localités traversées, et le hasard seul les lui apprenait. Et voilà que tout à coup il se trouvait à si peu de distance du château d'Ornequin ! Corvigny, 14 kilomètres... Était-ce vers Corvigny que se dirigeaient la troupe française, vers la petite place forte que les Allemands avaient enlevée d'assaut et occupée dans de si étranges conditions ?

Ce jour-là on se battait depuis l'aube contre un ennemi qui semblait résister plus mollement. Paul à la tête d'une escouade, avait été envoyé par son capitaine jusqu'au village de Bléville avec ordre d'y entrer si l'ennemi s'en était retiré, mais de ne pas pousser plus avant. Et c'est après les dernières maisons de ce village qu'il aperçut le poteau indicateur.

Il était alors assez inquiet. Un taube venait de survoler le pays. Une embûche était possible.

– Retournons au village, dit-il. On va s'y barricader en attendant.



Mais un bruit soudain crépita derrière une colline boisée qui coupait la route du côté de Corvigny, un bruit de plus en plus net, et dans lequel Paul, au bout d'un instant, reconnut le ronflement énorme d'une auto, sans doute d'une automitrailleuse.

– Fourrez-vous dans le fossé, cria-t-il à ses hommes. Cachez-vous dans les meules. La baïonnette au canon. Et que personne ne bouge !

Il avait compris le danger, cette auto traversant le village, fonçant au milieu de la compagnie, semant la panique et se défilant ensuite par quelque autre chemin. Rapidement, il escalada le tronc crevassé d'un vieux chêne et s'installa parmi les branches, à une hauteur qui surplombait la route de quelques mètres. Presque aussitôt, l'auto apparut. C'était bien une auto blindée, formidable et monstrueuse sous sa carapace, mais d'un modèle assez ancien qui laissait voir, au-dessus des plaques d'acier, le casque et la tête des hommes.

Elle avançait à toute allure, prête à bondir en cas d'alerte. Les hommes courbaient le dos. Paul en compta une demi-douzaine. Deux canons de mitrailleuses dépassaient.

Il épaula son fusil et visa le conducteur, un gros Germain dont la figure écarlate semblait teintée de sang. Puis, posément, à l'instant propice, il tira.

– Chargez, les gars ! cria-t-il en dégringolant de son arbre. Mais il ne fut même pas besoin de donner l'assaut. Le conducteur, frappé à la poitrine, avait encore eu la présence d'esprit de freiner et d'arrêter sa voiture. Se voyant cernés, les Allemands levèrent les bras.

– Kamerad ! Kamerad !

Et l'un d'eux, sautant de l'auto après avoir jeté ses armes, se précipita vers Paul :

– Alsacien, sergent ! Alsacien de Strasbourg ! Ah ! Sergent, il y a assez de jours que je le guette, ce moment-là !

Tandis que ses hommes conduisaient les prisonniers dans le village, Paul, en toute hâte, interrogea l'Alsacien :

– D'où vient l'auto ?

– De Corvigny.

– Du monde à Corvigny ?

– Très peu. Une arrièregarde de deux cent cinquante Badois, tout au plus.

– Et dans les forts ?

– À peu près autant. On n'avait pas cru nécessaire de réparer les tourelles et l'on est pris à l'improviste. Vont-ils essayer de se maintenir ou se replier vers la frontière ? Ils hésitent, c'est pourquoi on nous a envoyés en reconnaissance.

– Alors, nous pouvons marcher ?

– Oui, mais tout de suite, sans quoi ils reçoivent des renforts importants, deux divisions.

– Qui seront là ?

– Demain. Elles doivent traverser la frontière demain, vers midi.

– Cré nom ! Il n'y a pas de temps à perdre, dit Paul.

Tout en examinant l'automitrailleuse et en faisant désarmer et fouiller les prisonniers, Paul réfléchissait aux mesures à prendre, lorsqu'un de ses hommes, resté dans le village, vint lui annoncer l'arrivée d'un détachement français. Un lieutenant le commandait.

Paul se hâta de mettre cet officier au courant. Les événements nécessitaient une action immédiate. Il s'offrit à partir à la découverte dans l'auto même que l'on avait capturée.

– Soit, dit l'officier ; moi, j'occupe le village et je m'arrange pour que la division soit prévenue le plus tôt possible.

L'automobile fila dans la direction de Corvigny. Huit hommes s'y étaient entassés. Deux d'entre eux, spécialement chargés des mitrailleuses, en étudiaient le mécanisme. Le prisonnier alsacien, debout afin qu'on pût bien voir de partout son casque et son uniforme, surveillait l'horizon.

Tout cela fut décidé et exécuté en l'espace de quelques minutes, sans discussion et sans que l'on s'arrêtât aux détails de l'entreprise.

– À la grâce de Dieu ! s'exclama Paul lorsqu'il fut au volant. Vous êtes prêts à mener l'aventure jusqu'au bout, mes amis ?

– Et même au-delà, sergent, fit auprès de lui une voix qu'il reconnut. C'était Bernard d'Andeville, le frère d'Elisabeth. Bernard appartenant à la 9e compagnie, Paul avait réussi depuis leur rencontre à l'éviter, ou du moins à ne pas lui parler. Mais il savait que le jeune homme se battait bien.

– Ah ! C'est toi, dit-il.

– En chair et en os, s'écria Bernard. Je suis venu avec mon lieutenant, et lorsque je t'ai vu monter dans l'auto et emmener ceux qui se présentaient, tu comprends si j'ai saisi l'occasion !

Et il ajouta, d'un ton qui s'embarrassait :

– L’occasion de faire un joli coup sous tes ordres, et l’occasion de te parler, Paul... car je n’ai pas eu de chance jusqu’ici... Il m’a même semblé que tu n’étais pas avec moi... comme je l’espérais.

– Mais si, mais si, articula Paul... seulement, les préoccupations...

– Au sujet d’Elisabeth, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Je comprends. Tout de même cela n’explique pas qu’il y ait entre nous... comme une gêne...

À ce moment, l’Alsacien prescrivit :

– Il ne faut pas se montrer... Des uhlans !...

Une patrouille débouchait d’un chemin de traverse, au détour d’un bois. Il leur cria, en passant près d’eux :

– Fichez le camp, camarades ! Au galop ! Voilà les Français !...

Paul profita de l’incident pour ne pas répondre à son beau-frère. Il avait forcé la vitesse, et l’auto filait avec un fracas de tonnerre, escaladant les pentes et dévalant comme une trombe.

Les détachements ennemis se faisaient plus nombreux. L’Alsacien les interpellait, ou, par signes, les incitait à une retraite immédiate.

– Ce que c’est rigolo de les voir ! dit-il en riant. C’est une galopade effrénée derrière nous. Et il ajouta :

– Je vous avertis, sergent, qu’à ce train-là nous allons tomber en plein Corvigny. Est-ce ça que vous voulez ?

– Non, répliqua Paul, on s’arrêtera en vue de la ville.

– Et si l’on est cerné ?

– Par qui ? En tout cas, ce n’est pas ces bandes de fuyards qui pourraient s’opposer à notre retour. Bernard d’Andeville prononça :

– Paul, je te soupçonne de ne pas penser du tout au retour.

– Du tout, en effet. As-tu peur ?

– Oh ! Quel vilain mot !

Mais, après un silence, Paul reprit d’une voix où il y avait moins de rudesse :

– Je regrette que tu sois venu, Bernard.

– Le danger est-il donc plus grand pour moi que pour toi et pour les autres ?

– Non.

– Alors, fais-moi l’honneur de ne rien regretter.

Toujours debout, penché au-dessus du sergent, l'Alsacien indiqua :

– La pointe de clocher en face de nous, derrière le rideau d'arbres, c'est Corvigny. J'estime qu'en obliquant sur les hauteurs de gauche nous pourrions voir ce qui se passe dans la ville.

– Nous le verrons bien mieux en y entrant, remarqua Paul. Seulement, nous risquons gros... Toi surtout, l'Alsacien. Prisonnier, on te fusille. Dois-je te descendre avant Corvigny ?

– Vous ne m'avez pas regardé, sergent.

La route rejoignait la ligne du chemin de fer. Puis apparurent les premières maisons des faubourgs. Quelques soldats se montraient.

– Pas un mot à ceux-là, ordonna Paul, il ne faut pas les effaroucher... sans quoi ils nous prendraient de dos au moment décisif.

Il reconnut la gare et constata qu'elle était fortement occupée. Le long de l'avenue qui montait à la ville, des casques à pointe allaient et venaient.

– En avant ! s'écria Paul. S'il y a des rassemblements de troupes, ce ne peut être que sur la place. Les mitrailleuses sont prêtes ? Et les fusils ? Prépare le mien, Bernard. Et, au premier signal, feu à volonté !

L'auto déboucha violemment, en pleine place. Ainsi qu'il l'avait prévu, une centaine d'hommes s'y trouvaient, tous massés devant le porche de l'église, auprès des faisceaux des baïonnettes. L'église n'était plus qu'un monceau de décombres, et presque toutes les maisons de la place avaient été anéanties par le bombardement.

Les officiers qui se tenaient à l'écart, poussèrent des exclamations joyeuses et gesticulèrent en apercevant cette auto qu'ils avaient envoyée en reconnaissance, et dont ils attendaient évidemment le retour avant de prendre une décision sur la défense de la ville. Rejoints sans doute par des officiers de liaison, ils étaient nombreux. Un général les dominait tous de sa haute taille. Des automobiles stationnaient à quelque distance.

La rue était pavée, mais aucun trottoir ne la séparait du terrain même de la place. Paul la suivit, puis, à vingt mètres des officiers, il donna un coup de volant brutal, et l'effroyable machine fonça droit dans le groupe, renversa, écrasa, obliqua légèrement pour prendre d'enfilade tous les faisceaux de fusils et pénétra comme une masse irrésistible au milieu du détachement. Ce fut la mort, et la bousculade, et la fuite éperdue, et les vociférations de la douleur et de l'épouvante.

– Feu à volonté ! cria Paul qui arrêta la voiture. Et, de ce blockhaus imprenable, surgit soudain au centre de la place, la fusillade commença, tandis que se précipitait le crépitement sinistre des deux mitrailleuses.

En l'espace de cinq minutes, la place fut jonchée de morts et de blessés. Le général et plusieurs officiers gisaient inertes. Les survivants se sauvèrent.

– Cessez le feu ! ordonna Paul.

Il amena l'auto jusqu'au bout de l'avenue qui descendait à la gare. Attirées par les détonations, les troupes de la gare accouraient. Quelques décharges de mitrailleuses les dispersèrent.

Trois fois, à vive allure, Paul fit le tour de la place afin de surveiller les voies d'accès. De tous côtés l'ennemi fuyait par les routes et par les sentiers qui conduisaient à la frontière. Et de tous côtés aussi les habitants de Corvigny sortaient de leurs maisons et manifestaient leur joie.

– Qu'on relève et qu'on soigne les blessés, commanda Paul. Et qu'on appelle le sonneur de l'église, ou quelqu'un qui sache sonner les cloches. C'est urgent !

Et tout de suite, au vieux sacristain qui se présenta :

– Le tocsin, mon brave, le tocsin à tour de bras ! Et quand tu seras fatigué, qu'un camarade te remplace ! Va... Le tocsin, sans une seconde de répit.

C'était le signal dont Paul était convenu avec le lieutenant français et qui devait annoncer à la division la réussite de l'entreprise et la nécessité de la marche en avant.

Il était deux heures. À cinq heures, l'état-major et une brigade prenaient possession de Corvigny, et nos 75 lançaient quelques obus. À dix heures du soir, le reste de la division ayant rejoint, les Allemands étaient chassés du Grand-Jonas et du Petit-Jonas et se concentraient en avant de la frontière. Il fut décidé que dès l'aube on les délogerait.

– Paul, dit Bernard à son beau-frère, avec qui il se retrouva après l'appel du soir, Paul, j'ai à te raconter quelque chose... qui m'intrigue... quelque chose de très louche... tu vas en juger. Tout à l'heure, je me promenais dans une des petites rues qui avoisinent l'église, quand je fus abordé par une femme... une femme dont je n'ai pas tout d'abord distingué les traits ni le costume, car l'obscurité était à peu près complète, mais qui cependant, au

bruit de ses sabots sur le pavé, me parut être une paysanne. Elle me dit, et, pour une paysanne, sa façon de s'exprimer me surprit un peu :

« – Mon ami, vous pourriez peut-être me donner un renseignement...

« Et, comme je me mettais à sa disposition, elle commença :

« – Voilà. J'habite un petit village tout près d'ici. Tantôt j'ai su que votre corps d'armée était là. Alors, j'y suis venue, parce que je voudrais voir un soldat qui fait partie de ce corps d'armée. Seulement, je ne sais pas le numéro de son régiment... Oui, il y a eu des changements... ses lettres n'arrivent pas... il n'a pas reçu les miennes sans doute... Oh ! Si par hasard vous le connaissiez !... un bon garçon, si brave !

« Je lui répondis :

« – Le hasard peut vous servir en effet, madame. Quel est le nom de ce soldat ?

« – Delroze, le caporal Paul Delroze. »

Paul s'exclama :

– Comment ! Il s'agissait de moi ?

– Il s'agissait de toi, Paul, et la coïncidence me sembla si curieuse que je lui donnai simplement le numéro de ton régiment et celui de ta compagnie, sans lui révéler notre parenté.

« – Ah ! Bien, fit-elle, et le régiment est à Corvigny ?

« – Oui, depuis tantôt.

« – Et vous le connaissez, Paul Delroze ?

« – De nom seulement, ai-je répliqué.

« Et vraiment je n'aurais su dire pourquoi je répliquai ainsi et pourquoi, ensuite, je continuai la conversation de manière qu'elle ne devinât pas mon étonnement.

« – Il a été nommé sergent et cité à l'ordre du jour, c'est comme cela que j'ai entendu parler de lui. Voulez-vous que je m'enquière et que je vous conduise ?

« – Pas encore, fit-elle, pas encore, j'aurais trop d'émotion.

« Trop d'émotion ? Cela me paraissait de plus en plus équivoque. Cette femme qui te recherchait si avidement et qui retardait le moment de te voir !

« Je lui demandai :

« – Vous vous intéressez beaucoup à lui ?

« – Oui, beaucoup.

« – Il est de votre famille, peut-être ?

« – C'est mon fils.

« – Votre fils !

« Sûrement, jusqu'ici, elle n'avait pas soupçonné une seconde que je lui faisais subir un interrogatoire. Mais ma stupeur fut telle qu'elle recula dans l'ombre comme pour se mettre en état de défense.

« J'avais glissé la main dans ma poche et saisi la petite lanterne électrique que je porte toujours sur moi. J'appuyai sur le ressort et je lui jetai la lumière en plein visage, tout en m'avancant vers elle. Mon geste la déconcerta et elle demeura quelques secondes immobile. Puis violemment elle rabattit un fichu qui lui couvrait la tête, et, avec une vigueur imprévue, elle me frappa le bras de telle sorte que je lâchai ma lanterne. Et ce fut le silence immédiat, absolu. Où était-elle ? Devant moi ? À droite ? À gauche ? Comment se pouvait-il qu'aucun bruit ne me révélât sa présence ou son départ. L'explication m'en fut donnée lorsque, après avoir retrouvé et rallumé ma lanterne électrique, j'aperçus à terre ses deux sabots qu'elle avait laissés pour prendre la fuite. Depuis, je l'ai cherchée, mais vainement. Elle a disparu. »

Paul avait écouté le récit de son beau-frère avec une attention croissante. Il lui demanda :

– Alors tu as vu sa figure ?

– Oh ! Très distinctement. Une figure énergique... des sourcils et des cheveux noirs... un air de méchanceté... Quant aux vêtements, une tenue de paysanne, mais trop propre et trop arrangée, et qui sentait le déguisement.

– Quel âge environ ?

– Quarante ans.

– Est-ce que tu la reconnaîtrais ?

– Sans hésitation.

– Tu m'as parlé de fichu ? De quelle couleur ?

– Noir.

– Fermé, comment ? Par un nœud ?

– Non, par une broche.

– Un camée ?

– Oui, un large camée encerclé d'or. Comment sais-tu cela ?

Paul garda le silence assez longtemps et murmura :

– Je te montrerai demain, dans une des pièces du château d’Ornequin, un portrait qui doit avoir avec la femme qui t’a accosté une ressemblance frappante, la ressemblance qui peut exister entre deux sœurs peut-être... ou bien... ou bien...

Il saisit son beau-frère par le bras, et, l’entraînant :

– Écoute, Bernard, il y a autour de nous, dans le passé et dans le présent, des choses effrayantes... qui pèsent sur ma vie et sur la vie d’Elisabeth... sur la tienne aussi par conséquent. Ce sont des ténèbres affreuses, au milieu desquelles je me débats et où des ennemis que j’ignore poursuivent depuis vingt ans un plan auquel je ne puis rien comprendre. Dès le début de cette lutte mon père est mort, victime d’un assassinat. Aujourd’hui, c’est moi que l’on attaque. Mon union avec ta sœur est brisée, et rien ne peut plus nous rapprocher l’un de l’autre, de même que rien non plus ne peut faire qu’il y ait, entre toi et moi, l’amitié et la confiance que nous avons le droit d’espérer. Ne m’interroge pas Bernard, ne cherche pas à en savoir d’avantage. Un jour peut-être, et je ne souhaite pas qu’il arrive, tu sauras pourquoi je te demande le silence.



## *Ce que Paul vit au château d'Ornequin*

### Table des matières

Dès l'aube, Paul Delroze fut réveillé par des sonneries de clairon. Et, tout de suite, dans le duel des canons qui commença, il reconnut la voix brève et sèche du 75 et l'abolement rauque du 77 allemand.

– Tu viens, Paul ? appela Bernard. Le café est servi en bas.

Les deux beaux-frères avaient trouvé deux chambres au-dessus d'un marchand de vin. Tout en faisant honneur à un déjeuner substantiel, Paul, qui, la veille au soir, avait recueilli des renseignements sur l'occupation de Corvigny et d'Ornequin, raconta :

– Mercredi le 19 août, Corvigny, à la grande satisfaction de ses habitants, pouvait encore croire que les horreurs de la guerre lui seraient épargnées. On se battait en Alsace et devant Nancy. On se battait en Belgique, mais il semblait que l'effort allemand négligeât la route d'invasion, étroite il est vrai et en apparence d'intérêt secondaire, qu'offrait la vallée du Lison. À Corvigny, une brigade française poussait activement les travaux de défense. Le Grand et le Petit-Jonas étaient prêts sous leur coupole de béton. On attendait.

– Et Ornequin ? demanda Bernard.

– À Ornequin, nous avons une compagnie de chasseurs à pied dont les officiers habitaient le château. Jour et nuit cette compagnie, soutenue par un détachement de dragons, patrouillait le long de la frontière.

« En cas d'alerte, la consigne était de prévenir aussitôt les forts et de se replier tout en résistant énergiquement.

« La soirée de ce mercredi fut absolument tranquille. Une douzaine de dragons avaient galopé au-delà de la frontière jusqu'en vue de la petite ville allemande d'Ebrecourt. Aucun mouvement de troupes ne se dessinait de ce côté ni sur la ligne de chemin de fer qui aboutit à Ebrecourt. Nuit paisible également. Pas un coup de fusil. Il est prouvé qu'à deux heures du matin pas un soldat allemand n'avait franchi la frontière. Or c'est à deux heures

précises qu'une formidable détonation retentit. Quatre autres la suivirent à des intervalles très rapprochés. Ces cinq détonations étaient dues à l'explosion de cinq obus de 420 qui détruisirent du *premier coup* les trois coupoles du Grand-Jonas et les deux coupoles du Petit-Jonas. »

– Comment ! Mais Corvigny est à vingt-quatre kilomètres de la frontière, et les 420 ne portent pas à cette distance !

– N'empêche qu'il tomba encore six gros obus à Corvigny, tous sur l'église et sur la place. Et ces six obus tombèrent vingt minutes plus tard, c'est-à-dire au moment où l'on pouvait supposer que, l'alerte étant donnée, la garnison de Corvigny s'était rassemblée sur la place. C'est, en effet, ce qui eut lieu, et tu peux deviner le carnage qui en résulta.

– Soit, mais encore une fois, la frontière est à vingt-quatre kilomètres. Une telle distance a donc dû laisser à nos troupes le temps de se reformer et de se préparer aux attaques que ce bombardement annonçait. On a eu pour le moins trois ou quatre heures devant soi.

– Pas un quart d'heure. Le bombardement n'était pas fini que l'assaut commença. Un assaut ? Non pas. Nos troupes, celles de Corvigny, comme celles qui accouraient des deux forts, nos troupes décimées et en déroute, étaient entourées d'ennemis, massacrées ou obligées de se rendre, avant même que l'on pût organiser un semblant de résistance. Cela se produisit subitement, sous la lumière aveuglante de projecteurs dressés on ne sait où et on ne sait comment. Et cela eut un dénouement immédiat. On peut dire qu'en dix minutes Corvigny fut investi, attaqué, pris et occupé par l'ennemi.

– Mais d'où venait-il ? D'où sortait-il ?

– On l'ignore.

– Et les patrouilles de nuit à la frontière ? Les postes de sentinelles ? La compagnie détachée au château d'Ornequin ?

– Rien. Aucune nouvelle. De ces trois cents hommes qui avaient pour mission de veiller et d'avertir, on n'a jamais entendu parler, tu entends, jamais. On peut reconstituer la garnison de Corvigny soit avec les soldats qui se sont échappés, soit avec les morts que les habitants ont identifiés et enterrés. Mais les trois cents chasseurs d'Ornequin ont disparu sans laisser l'ombre d'une trace. Ni fugitifs, ni blessés, ni cadavres. Rien.

– C'est incroyable. Tu as interrogé ?...

– Dix personnes hier soir, dix personnes qui, depuis un mois, sans être gênées d'ailleurs par les quelques soldats du Landsturm auxquels fut confiée la garde de Corvigny, ont poursuivi une enquête minutieuse sur tous ces problèmes, et qui n'ont même pas pu établir une hypothèse plausible. Une seule certitude : l'affaire fut préparée de longue date et dans ses moindres détails. Les forts, les coupoles, l'église, la place, avaient été exactement repérés, et les canons de siège disposés d'avance et rigoureusement pointés de façon que les onze obus pussent atteindre les onze objectifs que l'on avait résolu d'atteindre. Voilà. Pour le reste, mystère.

– Et le château d'Ornequin ? Et Elisabeth ?

Paul s'était levé. Les clairons sonnaient l'appel du matin. La canonnade redoublait d'intensité. Ils se dirigèrent tous deux vers la place, et Paul continua :

– Là aussi le mystère est effarant, et peut-être davantage encore. Une des routes transversales qui coupent la plaine entre Corvigny et Ornequin a été désignée par l'ennemi comme une limite que personne, ici, n'a eu le droit de franchir sous peine de mort.

– Donc, pour Elisabeth ?... dit Bernard.

– Je ne sais pas, je ne sais rien de plus. Et c'est terrible, cette ombre de mort qui s'étend sur toutes les choses et sur tous les événements. Il paraît – je n'ai pas pu contrôler la provenance de ce bruit – que le village d'Ornequin, situé près du château, n'existe même plus. Il a été entièrement détruit, mieux que cela, supprimé, et ses quatre cents habitants emmenés en captivité. Et alors...

Paul baissa la voix et dit en frissonnant :

– Et alors qu'ont-ils fait au château ? On le voit, le château. On aperçoit encore de loin ses tourelles, ses murs. Mais derrière ces murs, que s'est-il passé ? Qu'est-il advenu d'Elisabeth ? Voilà bientôt quatre semaines qu'elle vit au milieu de ces brutes, seule, exposée à tous les outrages. La malheureuse !...

Le jour se levait à peine quand ils arrivèrent sur la place. Paul fut mandé par son colonel qui lui transmit les félicitations très chaleureuses du général commandant la division, et lui annonça qu'il était proposé pour la croix et pour le grade de sous-lieutenant, et qu'il avait d'ores et déjà le commandement de sa section.

– C’est tout, ajouta le colonel en riant. À moins que vous n’ayez quelque autre désir ?...

– J’en ai deux, mon colonel.

– Allez-y.

– D’abord que mon beau-frère Bernard d’Andeville, ici présent, soit placé dès maintenant dans ma section comme caporal. Il l’a mérité.

– Convenu. Et ensuite ?

– Ensuite, que tout à l’heure, quand on va nous porter vers la frontière, ma section soit dirigée vers le château d’Ornequin, qui se trouve sur la route même.

– C’est-à-dire qu’elle soit désignée pour l’attaque même du château ?

– Comment, pour l’attaque ? dit Paul avec inquiétude. Mais l’ennemi s’est concentré le long de la frontière, six kilomètres au-delà du château.

– On le croyait hier. En réalité, la concentration a eu lieu au château d’Ornequin, excellente position de défense où l’ennemi s’accroche désespérément en attendant ses renforts. La meilleure preuve c’est qu’il riposte. Tenez, là-bas, à droite, cet obus qui éclate... et plus loin ce shrapnell... deux... trois shrapnells. Ce sont eux qui ont repéré les batteries que nous avons installées sur les hauteurs environnantes et qui les arrosent en conscience. Ils doivent avoir une vingtaine de canons.

– Mais alors, balbutia Paul assailli par une idée atroce, mais alors le tir de nos batteries est dirigé...

– Est dirigé vers eux, cela va sans dire. Voilà une bonne heure que nos 75 bombardent le château d’Ornequin.

Paul jeta un cri.

– Que dites-vous, mon colonel ? Le château d’Ornequin est bombardé...

Et, près de lui, Bernard d’Andeville répétait avec angoisse :

– Bombardé, est-ce possible ?

Surpris, l’officier demanda :

– Vous connaissez ce château ? Il vous appartient peut-être ? Oui ? Et vous avez des parents qui l’habitent encore ?

– Ma femme, mon colonel.

Paul était très pâle. Bien qu’il s’efforçât pour maîtriser son émotion, de conserver une immobilité rigide, ses mains tremblaient un peu et son menton se convulsait.

Sur le Grand-Jonas, trois pièces d'artillerie lourde, des Rimailhos, hissés par des tracteurs, se mirent à tonner. Et cela, qui s'ajoutait à l'œuvre tenace des 75, prenait, après les paroles de Paul Delroze, une signification terrible. Le colonel, et autour de lui les officiers qui avaient assisté à l'entretien, gardaient le silence. La situation était de celles où les fatalités de la guerre se déchaînent dans leur tragique horreur, plus fortes que les forces mêmes de la nature, et, comme elles, aveugles, injustes et implacables. Il n'y avait rien à faire. Aucun de ces hommes n'eût songé à intercéder pour que l'action de l'artillerie cessât ou diminuât d'intensité. Et Paul n'y songea pas davantage. Il murmura :

– On croirait que le feu de l'ennemi se ralentit. Peut-être sont-ils en retraite...

Trois obus qui éclatèrent au bas de la ville, derrière l'église, démentirent cet espoir. Le colonel hocha la tête.

– En retraite ? Pas encore. La place est trop importante pour eux, ils attendent des renforts, et ils ne lâcheront que quand nos régiments entreront dans la danse... ce qui ne saurait tarder.

En effet l'ordre d'avancer fut apporté quelques instants après au colonel. Le régiment suivrait la route et se déploierait dans les plaines situées à droite.

– Allons-y, messieurs, dit-il à ses officiers. La section du sergent Delroze marchera en tête. Sergent, point de direction : le château d'Ornequin. Il y a deux petits raccourcis. Vous les prendrez.

– Bien, mon colonel.

Toute la douleur et toute la rage de Paul s'exaspéraient en un immense besoin d'agir, et lorsqu'il se mit en chemin avec ses hommes, il se sentit des forces inépuisables et le pouvoir de conquérir à lui seul la position ennemie. Il allait de l'un à l'autre avec la hâte infatigable d'un chien de berger qui pousse son troupeau. Il multipliait les conseils et les encouragements.

– Toi, mon brave, tu es un gaillard, je te connais, tu ne flancheras pas... Toi non plus... seulement, tu penses trop à ta peau, et tu grognes, tandis qu'il faut rigoler... Hein, les enfants, on rigole, n'est-ce pas ? Il y a un coup de collier à donner, on le donnera en plein, sans regarder derrière soi, pas vrai ?

Au-dessus d'eux, les obus suivaient leur chemin dans l'espace, sifflant, gémissant, explosant, formant comme une voûte de mitraille et de fer.

– Courbez la tête ! Couchez-vous ! criait Paul.

Lui, il restait debout, indifférent aux projectiles ennemis. Mais avec quelle épouvante il entendait les nôtres, ceux qui venaient de l'arrière, de toutes les collines avoisinantes et qui s'en allaient en avant porter la destruction et la mort. Où tomberait-il, celui-là ? Et celui-ci, où jaillirait la pluie meurtrière de ses balles et de ses éclats ? Plusieurs fois il murmura :

– Elisabeth ! Elisabeth...

La vision de sa femme, blessée, agonisante, l'obsédait. Depuis plusieurs jours déjà, depuis le jour où il avait appris qu'Elisabeth s'était refusé à quitter le château d'Ornequin, il ne pouvait penser à elle sans une émotion que ne contrariait plus jamais un soubresaut de révolte ou un mouvement de colère. Il ne mêlait plus les souvenirs abominables du passé et les réalités charmantes de son amour. Quand il songeait à la mère exécrée, l'image de la fille ne se présentait plus à son esprit. C'étaient deux êtres de race différente et qui n'avaient aucun rapport l'un avec l'autre. Vaillante, risquant sa vie pour obéir à un devoir qu'elle jugeait de valeur plus haute que sa vie, Elisabeth prenait aux yeux de Paul une noblesse singulière. Elle était bien la femme qu'il avait aimée et chérie, et la femme qu'il aimait encore.

Paul s'arrêta. Il s'était aventuré avec ses hommes sur un terrain plus découvert, et probablement repéré, que l'ennemi arrosait de mitraille. Plusieurs soldats furent culbutés.

– Halte ! commanda-t-il, tout le monde à plat ventre.

Il empoigna Bernard.

– Mais couche-toi donc, petit ! Pourquoi t'exposer inutilement ?... Reste là... Ne bouge pas...

Il le maintenait à terre d'un geste amical, lui entourait le cou et lui parlait avec douceur, comme s'il eût voulu manifester au frère toute la tendresse qui lui remontait au cœur pour sa chère Elisabeth. Il oubliait les âpres paroles qu'il avait dites à Bernard la veille au soir, et il lui en disait d'autres toutes différentes où palpitait une affection qu'il avait reniée.

– Ne bouge pas, petit. Vois-tu, je n'aurais pas dû te prendre avec moi et t'emmener, comme cela, dans cette fournaise. Je suis responsable de toi, et je ne veux pas... je ne veux pas que tu sois touché.

Le feu diminua. En rampant, les hommes atteignirent un double rang de peupliers au long desquels ils progressèrent et qui les conduisit en pente

douce vers une crête que coupait un chemin creux. Paul, ayant escaladé le talus et dominant ainsi le plateau d'Ornequin, aperçut au loin les ruines du village, l'église écroulée, et, plus à gauche, un chaos de pierres et d'arbres d'où émergeaient quelques pans de mur. C'était le château.

Partout autour, des fermes, des meules, des granges flambaient...

En arrière, les troupes françaises s'éparpillaient de tous côtés. Une batterie était venue s'établir à l'abri d'un bois voisin et tirait sans interruption. Paul voyait là-bas l'éruption des obus au-dessus du château et parmi les ruines.

Incapable de supporter un pareil spectacle, il reprit sa course en tête de sa section. Le canon ennemi avait cessé de tonner, réduit au silence sans doute. Mais quand ils furent à trois kilomètres d'Ornequin, les balles sifflèrent autour d'eux, et Paul avisa au loin un détachement allemand qui se repliait sur Ornequin tout en faisant le coup de feu.

Et toujours les 75 et les Rimailhos grondaient. C'était affreux. Paul saisit Bernard par le bras et prononça d'une voix frémissante :

– S'il m'arrivait malheur, tu dirais à Elisabeth que je lui demande pardon, n'est-ce pas, que je lui demande pardon...

Il avait peur soudain que la destinée ne lui permît pas de revoir sa femme, et il se rendait compte qu'il avait agi envers elle avec une cruauté inexcusable, l'abandonnant comme une coupable pour une faute qu'elle n'avait pas commise, et la livrant à toutes les tortures. Et il marchait rapidement, suivi de loin par ses hommes.

Mais, à l'endroit où le raccourci débouche sur la route, en vue du Liseron, il fut rejoint par un cycliste. Le colonel donnait l'ordre que la section attendît le gros du régiment pour une attaque d'ensemble. Ce fut l'épreuve la plus dure.

Paul, en proie à une exaltation croissante, frissonnait de fièvre et de colère.

– Voyons, Paul, lui disait Bernard, ne te mets pas dans un état pareil ! Nous arriverons à temps.

– À temps... pour quoi faire ? répliquait-il. Pour la retrouver morte ou blessée ?... Ou pour ne pas la retrouver du tout ? Et puis quoi ! Nos sacrés canons, ils ne peuvent pas se taire ? Qu'est-ce qu'ils bombardent maintenant que l'adversaire ne répond plus ? Des cadavres... des maisons démolies...

– Et l’arrièregarde qui couvre la retraite allemande ?

– Eh bien, ne sommes-nous pas là, nous, les fantassins ? C’est notre affaire. Un déploiement de tirailleurs, et puis une bonne charge à la baïonnette...

Enfin, la section repartit, renforcée par le reste de la troisième compagnie et sous le commandement du capitaine. Un détachement de hussards passa au galop, se dirigeant vers le village afin de couper la route aux fugitifs. La compagnie obliqua vers le château.

En face c’était le grand silence de la mort. Piège peut-être ? Ne pouvait-on croire que des forces ennemies solidement retranchées et barricadées se préparaient à la résistance suprême ?

Dans l’allée des vieux chênes qui conduisait à la cour d’honneur, rien de suspect. Aucune silhouette, aucun bruit.

Paul et Bernard toujours en tête, le doigt sur la détente de leur fusil, fouillaient d’un regard aigu le jour confus des sous-bois. Pardessus le mur, tout proche et troué de brèches béantes, s’élevaient des colonnes de fumée.

En approchant, ils entendirent des gémissements, puis la plainte déchirante d’un râle. C’étaient des blessés allemands.

Et soudain la terre trembla, comme si un cataclysme intérieur en eût brisé l’écorce, et, de l’autre côté du mur, ce fut une explosion formidable, ou plutôt une suite d’explosions, comme des coups de tonnerre répétés. L’espace s’obscurcit sous une nuée de sable et de poussière, d’où jaillissaient toutes sortes de matériaux et de débris. L’ennemi avait fait sauter le château.

– Cela nous était destiné, sans doute, dit Bernard, nous devions sauter en même temps. L’affaire a été mal calculée.

Quand ils eurent franchi la grille, le spectacle de la cour bouleversée, des tourelles éventrées, du château anéanti, des communs en flammes, des agonisants qui se convulsaient, des cadavres amoncelés, les effraya, au point qu’ils eurent un mouvement de recul.

– En avant ! En avant ! cria le colonel qui accourait au galop. Il y a des troupes qui ont dû se défiler à travers le parc.

Paul connaissait le chemin, l’ayant parcouru quelques semaines plus tôt, en des circonstances si tragiques. Il s’élança à travers les pelouses, parmi les blocs de pierre et les arbres déracinés. Mais, comme il passait en vue



d'un petit pavillon qui se dressait à l'entrée du bois, il s'arrêta, cloué net au sol. Et Bernard et tous les hommes demeuraient stupéfaits, béants d'horreur.

Contre le mur de ce pavillon, il y avait, debout, deux cadavres attachés à des anneaux par la même chaîne qui leur encerclait le ventre. Les bustes plongeaient au-dessus de la chaîne et les bras pendaient jusqu'à terre.

Cadavres d'homme et de femme, Paul reconnaissait Jérôme et Rosalie.

Ils avaient été fusillés.

À côté d'eux, la chaîne continuait. Un troisième anneau était scellé au mur. Du sang souillait le plâtre, et des traces de balles étaient visibles. Sans aucun doute, il y avait eu une troisième victime et le cadavre avait été enlevé.

En s'approchant, Paul remarqua dans le plâtre un éclat d'obus qui s'y était incrusté. Au bord du trou, entre le plâtre et le fragment de projectile, on voyait une poignée de cheveux, des cheveux blonds aux teintes dorées, des cheveux arrachés à la tête d'Elisabeth.

[Table des matières](#)

Plus encore que du désespoir et que de l'horreur, Paul éprouva, sur le moment, un immense besoin de se venger, et tout de suite, à n'importe quel prix. Il regarda autour de lui, comme si tous les blessés qui agonisaient dans le parc eussent été coupables du meurtre monstrueux...

– Les lâches ! grinçait-il, les assassins !...

– Es-tu sûr ?... balbutia Bernard... Es-tu sûr que ce soient les cheveux d'Elisabeth ?

– Mais oui, mais oui, ils l'ont fusillée comme les deux autres. Je les reconnais tous les deux, c'est le garde et sa femme. Ah ! Les misérables...

Paul leva sa crosse sur un Allemand qui se traînait dans l'herbe, et il allait frapper, lorsque son colonel arriva près de lui.

– Eh bien, Delroze, qu'est-ce que vous faites ? Et votre compagnie ?

– Ah ! Si vous saviez, mon colonel ! ...

Paul se précipita sur son chef. Il avait un air de démente, et il articula, en brandissant son fusil :

– Ils l'ont tuée, mon colonel ; oui, ils ont fusillé ma femme... Tenez, contre ce mur, avec les deux personnes qui la servaient... Ils l'ont fusillée... Elle avait vingt ans, mon colonel... Ah ! Il faut les massacrer tous, comme des chiens !...

Mais Bernard l'entraînait déjà.

– Ne perdons pas de temps, Paul, vengeons-nous sur ceux qui se battent... On entend des coups de feu là-bas. Il doit y en avoir de cernés.

Paul n'avait plus guère conscience de ses actes. Il reprit sa course, ivre de rage et de douleur.

Dix minutes après, il rejoignait sa compagnie et traversait, en vue de la chapelle, le carrefour où son père avait été poignardé. Plus loin, au lieu de la petite porte qui naguère s'ouvrait dans le mur, une vaste brèche avait été pratiquée par où devaient entrer et sortir les convois de ravitaillement

destinés au château. À huit cents mètres de là, dans la plaine, à l'intersection du chemin et de la grand-route, une violente fusillade crépitait.

Quelques douzaines de fuyards essayaient de se frayer un passage au milieu des hussards qui avaient suivi la route. Assaillis de dos par la compagnie de Paul, ils parvinrent à se réfugier dans un carré d'arbres et de taillis où ils se défendirent avec une énergie farouche. Ils reculaient pas à pas, tombant les uns après les autres.

– Pourquoi résistent-ils ? murmura Paul, qui tirait sans répit et que l'ardeur de la lutte calmait peu à peu. On croirait qu'ils cherchent à gagner du temps.

– Regarde donc ! articula Bernard, dont la voix semblait altérée.

Sous les arbres, venant de la frontière, une automobile, bondée de soldats allemands, débouchait. Étaient-ce des renforts ? Non. L'automobile tourna presque sur la place, et, entre elle et les derniers combattants du petit bois, il y avait, debout, en grand manteau gris, un officier qui, le revolver au poing, les exhortait à la résistance, tout en opérant sa retraite vers la voiture envoyée à son secours.

– Regarde, Paul, regarde, répéta Bernard.

Paul fut stupéfait. Cet officier que Bernard signalait à son attention, c'était... Mais non, la chose ne pouvait être admise. Et pourtant...

Il demanda :

– Qu'est-ce que tu veux dire, Bernard ?

– Le même visage, murmura Bernard, le même visage que celui d'hier, tu sais, Paul, le visage de cette femme qui m'interrogeait hier soir, sur toi, Paul.

Et Paul, de son côté, reconnaissait, sans hésitation possible, l'être mystérieux qui avait tenté de le tuer près de la petite porte du parc, l'être qui offrait une si inconcevable ressemblance avec la meurtrière de son père, avec la femme du portrait, avec Hermine d'Andeville, avec la mère d'Elisabeth et de Bernard. Bernard épaula son fusil.

– Non, ne tire pas ! cria Paul effrayé d'un tel geste.

– Pourquoi ?

– Tâchons de le prendre vivant.

Il s'élança, soulevé de haine, mais l'officier avait couru jusqu'à la voiture. Les soldats allemands lui tendaient déjà la main et le hissaient

parmi eux. D'un coup de feu, Paul atteignit celui qui se trouvait au volant. L'officier saisit alors le volant à l'instant où l'automobile allait se heurter contre un arbre, la redressa et, la faisant filer au milieu des obstacles avec une grande habileté, la mena derrière un repli de terrain et, de là, vers la frontière.

Il était sauvé.

Aussitôt qu'il fut à l'abri des balles, les ennemis qui combattaient encore se rendirent.

Paul tremblait de fureur impuissante. Pour lui, cet être représentait le mal sous toutes ses formes, et, depuis la première jusqu'à la dernière minute de cette longue série de drames, assassinats, espionnages, attentats, trahisons, fusillades, qui se multipliaient dans un même sens et dans un même esprit, il apparaissait comme le génie du crime.

Seule, la mort de cet être aurait pu assouvir la haine de Paul. C'était lui, Paul n'en doutait pas, c'était lui le monstre qui avait fait fusiller Elisabeth. Ah ! L'ignominie ! Elisabeth fusillée ! Vision infernale qui le martyrisait...

– Qui est-ce ? s'écria-t-il... Comment le savoir ? Comment parvenir à lui, et le torturer, et l'égorger ?...

– Interroge un des prisonniers, dit Bernard.

Sur un ordre du capitaine, qui jugeait prudent de ne pas avancer davantage, la compagnie se replia pour demeurer en liaison avec le reste du régiment, et Paul fut désigné spécialement pour occuper le château avec sa section et pour y conduire les prisonniers.

En route, il se hâta de questionner deux ou trois gradés et quelques soldats. Mais il ne put tirer d'eux que des renseignements assez confus, car ils étaient arrivés de Corvigny la veille et n'avaient fait que passer la nuit au château.

Ils ignoraient même le nom de l'officier en grand manteau gris, pour qui ils s'étaient sacrifiés. On l'appelait le major, voilà tout.

– Cependant, insista Paul, c'était votre chef immédiat ?

– Non. Le chef du détachement d'arrièregarde auquel nous appartenons est un *oberleutnant*, qui a été blessé par l'explosion des mines, alors qu'on s'enfuyait. Nous voulions l'emmener. Le major s'y est refusé violemment, et, le revolver au poing, il nous a ordonné de marcher devant lui, menaçant de mort le premier qui l'abandonnerait. Et, tout à l'heure, pendant qu'on se battait, il se tenait à dix pas en arrière et continuait à nous menacer de son

revolver, pour nous obliger à le défendre. Trois d'entre nous sont tombés sous ses balles.

– Il comptait sur le secours de l'automobile, n'est-ce pas ?

– Oui, et sur des renforts qui devaient nous sauver tous, disait-il. Mais seule l'automobile est venue, et l'a sauvé, lui.

– L'*oberleutnant* connaît son nom, sans doute ? Est-il blessé grièvement ?

– L'*oberleutnant* ? Une jambe cassée. Nous l'avons étendu dans un pavillon du parc.

– Le pavillon contre lequel on a fusillé ?...

– Oui.

Or, on approchait de ce pavillon, sorte de petite orangerie où l'on rentrait les plantes l'hiver. Les cadavres de Rosalie et de Jérôme avaient été enlevés. Mais la chaîne sinistre pendait le long du mur, attachée aux trois anneaux de fer, et Paul revit, avec un frémissement d'épouvante, les traces des balles et le petit éclat d'obus qui retenait dans le plâtre les cheveux d'Elisabeth.

Un obus français ! Cela ajoutait encore de l'horreur à l'atrocité du meurtre.

Ainsi donc, la veille, lorsque lui, Paul, par la capture de l'automobile blindée et par son raid audacieux jusqu'à Corvigny, avait ouvert la route aux troupes françaises, il déterminait les événements qui aboutissaient au meurtre de sa femme ! L'ennemi se vengeait de sa reculade en fusillant les habitants du château ! Elisabeth, collée au mur, rivée à une chaîne, était criblée de balles ! Et, par une ironie affreuse, son cadavre recevait encore les éclats des premiers obus que les canons français avaient tirés avant la nuit, du haut des collines avoisinant Corvigny.

Paul enleva le fragment d'obus et détacha les boucles d'or qu'il recueillit précieusement. Ensuite, avec Bernard, il entra dans le pavillon où déjà les infirmiers avaient installé une ambulance provisoire. Il trouva l'*oberleutnant* étendu sur une couche de paille, bien soigné, et en état de répondre aux questions.

Tout de suite un point se précisa, de façon très nette, c'est que les troupes allemandes qui avaient tenu garnison au château d'Ornequin n'avaient eu, pour ainsi dire, aucun contact avec celles qui, la veille, s'étaient repliées en avant de Corvigny et des forts contigus. Comme si l'on

eût peur qu'une indiscretion fût commise relativement à ce qui s'était passé pendant l'occupation du château, la garnison avait été évacuée dès l'arrivée des troupes de combat.

– À ce moment, raconta l'*oberleutnant*, qui faisait partie de ces dernières, il était sept heures du soir, vos 75 avaient déjà repéré le château, et nous n'avons plus trouvé qu'un groupe de généraux et d'officiers supérieurs. Leurs fourgons de bagages s'en allaient et leurs automobiles étaient prêtes. On me donna l'ordre de tenir aussi longtemps que possible et de faire sauter le château. D'ailleurs le major avait tout disposé en conséquence.

– Le nom de ce major ?

– Je ne sais pas. Il se promenait avec un jeune officier auquel les généraux eux-mêmes ne s'adressaient qu'avec respect. C'est ce même officier qui m'appela et m'enjoignit d'obéir au major « comme à l'empereur ».

– Et ce jeune officier, qui était-ce ?

– Le prince Conrad.

– Un des fils du Kaiser ?

– Oui. Il a quitté le château hier, à la fin de la journée.

– Et le major a passé la nuit ici ?

– Je le suppose. En tout cas il était là ce matin. Nous avons mis le feu aux mines et nous sommes partis. Trop tard, puisque j'ai été blessé auprès de ce pavillon... auprès du mur...

Paul se domina et dit :

– Auprès du mur devant lequel on a fusillé trois Français, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Quand les a-t-on fusillés ?

– Hier soir, vers six heures, je crois, avant notre arrivée de Corvigny.

– Qui les a fait fusiller ?

– Le major.

Paul sentait les gouttes de sueur qui coulaient de son crâne sur son front et sur sa nuque. Il ne s'était pas trompé : Elisabeth avait été fusillée par ordre de ce personnage innommable et inconcevable, dont la figure évoquait à s'y méprendre la figure même d'Hermine d'Andeville, la mère d'Elisabeth !

Il continua, d'une voix tremblante :

– Ainsi, trois Français fusillés, vous êtes bien sûr ?  
– Oui, les habitants du château. Ils avaient trahi.  
– Un homme et deux femmes, n'est-ce pas ?  
– Oui.  
– Pourtant il n'y a que deux cadavres attachés au pavillon ?  
– Oui, deux. Sur l'ordre du prince Conrad, le major a fait enterrer la dame du château.

– Où ?  
– Le major ne me l'a pas dit.  
– Mais peut-être savez-vous pourquoi on l'a fusillée ?  
– Elle avait surpris, paraît-il, des secrets fort importants.  
– On aurait pu l'emmener prisonnière ?...  
– Évidemment, mais le prince Conrad ne voulait plus d'elle.  
– Hein !

Paul avait sursauté. L'officier reprit, avec un sourire équivoque :

– Dame ! On connaît le prince. C'est le don Juan de la famille. Depuis des semaines qu'il habitait le château, il avait eu le temps, n'est-ce pas, de plaire... et puis... et puis de se lasser... D'ailleurs le major prétend que cette femme et que les deux domestiques avaient essayé d'empoisonner le prince. Alors, n'est-ce pas ?

Il n'acheva pas. Paul se penchait sur lui avec une figure convulsée, le saisisait à la gorge, et articulait :

– Un mot de plus et je t'étrangle... Ah ! Tu as de la chance d'être blessé... sans quoi... sans quoi...

Et Bernard, hors de lui, le bousculait également :

– Oui, tu en as de la chance. Et puis, tu sais, ton prince Conrad, eh bien, c'est un cochon... et je me charge de le lui dire en pleine face... un cochon comme toute sa famille et comme vous tous...

Ils laissèrent l'*oberleutnant* fort ahuri et ne comprenant rien à cette fureur subite.

Mais dehors Paul eut un accès de désespoir. Ses nerfs se détendaient. Toute sa colère et toute sa haine se changeaient en un abattement infini. Il retenait à peine ses larmes.

– Voyons, Paul, s'écria Bernard, tu ne vas pas croire un mot...

– Non, mille fois non ! Mais ce qui s'est passé, je le devine. Ce soudard de prince aura voulu faire le beau devant Elisabeth et profiter de ce qu'il

était le maître... Pense donc ! Une femme seule, sans défense, voilà une conquête qui en vaut la peine. Quelles tortures elle a dû subir, la malheureuse ! Quelles humiliations ! Une lutte de chaque jour... des menaces... des brutalités... Et puis, au dernier moment, pour la punir de sa résistance, la mort...

– On la vengera, Paul, dit Bernard à voix basse.

– Certes, mais oublierai-je jamais que c’est pour moi qu’elle est restée ici... par ma faute. Plus tard je t’expliquerai et tu comprendras combien j’ai été dur et injuste... Et cependant...

Il demeura songeur. L’image du major le hantait, et il répéta :

– Et cependant... cependant... il y a des choses si étranges...

Tout l’après-midi, des troupes françaises continuèrent d’affluer par la vallée du Liseron et par le village d’Ornequin, afin de s’opposer à un retour offensif de l’ennemi. La section de Paul étant au repos, il en profita pour se livrer avec Bernard à des recherches minutieuses dans le parc et dans les ruines du château. Mais aucun indice ne leur révéla où le corps d’Elisabeth avait été enfoui.

Vers cinq heures, ils firent donner à Rosalie et à Jérôme une sépulture convenable. Deux croix se dressèrent au sommet d’un petit tertre semé de fleurs. Un aumônier vint dire les prières des morts. Et ce fut avec émotion que Paul s’agenouilla sur la tombe des deux fidèles serviteurs que leur dévouement avait perdus.

À ceux-là aussi, Paul promit de les venger. Et son désir de vengeance évoquait en lui, avec une intensité presque douloureuse, l’image exécrée de ce major, cette image qui ne pouvait plus maintenant se détacher du souvenir qu’il gardait de la comtesse d’Andeville.

Il emmena Bernard.

– Es-tu sûr de ne t’être pas trompé en faisant un rapprochement entre le major et la soi-disant paysanne qui t’a interrogé à Corvigny ?

– Absolument sûr.

– Alors, viens. Je t’ai parlé d’un portrait de femme. Nous allons le voir et tu me diras ton impression immédiate.

Paul avait remarqué que la partie du château où se trouvaient la chambre et le boudoir d’Hermine d’Andeville n’avait pas été entièrement démolie par l’explosion des mines ni par celle des obus. Peut-être ainsi le boudoir demeurait-il dans son état primitif.



L'escalier n'existant plus, ils ne purent atteindre le premier étage qu'en escaladant les moellons écroulés. Le corridor se devinait à certains endroits. Toutes les portes étaient arrachées et les chambres offraient un chaos lamentable.

– Voici, dit Paul, montrant un vide entre deux pans de mur qui se maintenaient par miracle.

C'était bien le boudoir d'Hermine d'Andeville, délabré, crevassé, jonché de plâtras et de débris, mais parfaitement reconnaissable et rempli des meubles que Paul avait entraperçus le soir de son mariage. Les volets des fenêtres bouchaient le jour en partie. Mais il y avait assez de lumière pour que Paul devinât le mur opposé. Et tout de suite, il s'écria :

– Le portrait a été enlevé !

Pour lui, ce fut une grosse déception et, en même temps, une preuve de l'importance considérable que l'adversaire attachait à ce portrait. Si on l'avait enlevé, n'était-ce point parce qu'il constituait un témoignage accablant ?

– Je te jure, dit Bernard, que cela ne modifie en rien mon opinion. La certitude que j'ai relativement au major et à la paysanne de Corvigny n'a pas besoin d'être contrôlée. Qu'est-ce qu'il représentait, ce portrait ?

– Je te l'ai dit, une femme.

– Quelle femme ? Était-ce un tableau que mon père y avait mis, un des tableaux de sa collection ?

– Justement, affirma Paul, désireux de donner le change à son beau-frère.

Ayant écarté l'un des volets, il distingua sur la muraille nue le grand rectangle que le tableau recouvrait naguère, et il put se rendre compte, à certains détails, que l'enlèvement avait été précipité. Ainsi, le cartouche arraché du cadre gisait à terre. Paul le ramassa furtivement pour que Bernard ne vît pas l'inscription qui s'y trouvait gravée.

Mais comme il examinait plus attentivement le panneau et que Bernard avait décroché l'autre volet, il poussa une exclamation.

– Qu'y a-t-il ? dit Bernard.

– Là... tu vois... cette signature sur la muraille... à l'endroit même du tableau... Une signature et une date.

C'était écrit au crayon, en deux lignes qui rayaient le plâtre blanc à une hauteur d'homme. La date : mercredi soir, 16 septembre 1914. La signature

: Major Hermann.

Major Hermann ! Avant même que Paul en eût conscience, ses yeux s'accrochaient à un détail où se concentrait toute la signification de ces lignes, et, tandis que Bernard se penchait et regardait à son tour, il murmurait avec un étonnement sans bornes :

– Hermann... Hermine...

C'étaient presque les mêmes mots ! Hermine débutait par les mêmes lettres que le nom ou que le prénom dont le major faisait suivre son grade sur la muraille. Major Hermann ! La comtesse Hermine ! H. E. R. M... les quatre lettres incrustées sur le poignard avec lequel on avait voulu le tuer, lui ! H. E. R. M..., les quatre lettres incrustées sur le poignard de l'espion qu'il avait capturé dans le clocher d'une église ! Bernard prononça :

– À mon avis, c'est une écriture de femme. Mais alors...

Et pensivement il continua :

– Mais alors... que devons-nous conclure ? Ou bien la paysanne d'hier et le major Hermann ne sont qu'un seul et même personnage, c'est-à-dire que cette paysanne est un homme ou que le major n'en est pas un... Ou bien... ou bien nous avons affaire à deux personnages distincts, une femme et un homme, et je crois qu'il en est ainsi, malgré la ressemblance surnaturelle qui existe entre cet homme et cette femme... Car enfin, comment admettre qu'un même personnage ait pu hier soir signer cela ici, franchir les lignes françaises et, déguisé en paysanne, m'aborder à Corvigny... et puis, ce matin, revenir ici déguisé en major allemand, faire sauter le château, fuir, et, après avoir tué quelques-uns de ses soldats, disparaître en automobile ?

Paul ne répondit pas, absorbé par ses réflexions. Au bout d'un moment, il passa dans la chambre voisine, qui séparait le boudoir de l'appartement que sa femme Elisabeth avait habité.

De l'appartement, il ne restait rien que des décombres. Mais la pièce intermédiaire n'avait pas trop pâti et il était facile de constater, au lavabo, au lit couvert de draps en désordre, qu'elle servait de chambre et qu'on y avait couché la nuit précédente.

Sur la table, Paul trouva des journaux allemands et un journal français, daté du 10 septembre, où le communiqué qui relatait la victoire de la Marne était biffé de deux grands traits au crayon rouge et annoté de ce mot : « Mensonge ! Mensonge ! » avec la signature H.

– Nous sommes bien chez le major Hermann, dit Paul à Bernard.

– Et le major Hermann, déclara Bernard, a brûlé cette nuit des papiers compromettants... Tu vois dans la cheminée cet amoncellement de cendres.

Il se baissa et recueillit quelques enveloppes et quelques feuilles à demi consumées, qui, d'ailleurs, ne présentaient que des mots sans suite et des phrases incohérentes.

Mais le hasard ayant tourné ses yeux vers le lit, il avisa, sous le sommier, un paquet de vêtements cachés, ou peut-être oubliés dans la hâte du départ. Il les tira vers lui et aussitôt s'écria :

– Ah ! Celle-là est un peu forte !

– Quoi ? fit Paul, qui fouillait la chambre de son côté.

– Ces vêtements... des vêtements de paysanne... ceux que j'ai vus sur la femme à Corvigny. Pas d'erreur possible... c'était bien cette nuance marron et cette étoffe de bure. Et puis, tiens, ce fichu en dentelle noire dont je t'ai parlé...

– Qu'est-ce que tu dis ? s'écria Paul en accourant.

– Dame ! Tu peux regarder, c'est une sorte de fichu et qui ne date pas d'hier. Ce qu'il est usé et déchiré ! Il y a encore, piquée dedans, la broche que je t'ai signalée, tu vois ?

Dès l'abord, Paul l'avait remarquée, cette broche, et avec quel effroi ! Quel sens terrible elle donnait à la découverte des vêtements dans la chambre même du major Hermann, et près du boudoir d'Hermine d'Andeville ! Le camée, gravé d'un cygne aux ailes ouvertes, et encerclé d'un serpent d'or dont les yeux étaient faits de rubis ! Depuis son enfance, Paul le connaissait, ce camée, pour l'avoir vu au corsage même de celle qui avait tué son père, et il le connaissait pour l'avoir revu dans ses moindres détails sur le portrait de la comtesse Hermine. Et voilà qu'il le retrouvait là, piqué dans le fichu de dentelle noire, mêlé aux vêtements de la paysanne de Corvigny, et oublié dans la chambre du major Hermann !

Bernard prononça :

– La preuve est certaine maintenant. Puisque les vêtements sont là, c'est que la femme qui m'a interrogé sur toi est revenue ici cette nuit ; mais quel rapport y a-t-il entre elle et cet officier qui est son image frappante ? L'être qui m'interrogeait sur toi est-il le même que l'être qui, deux heures auparavant, faisait fusiller Elisabeth ? Et qui sont ces gens-là ? À quelle bande d'assassins et d'espions nous heurtons-nous ?

– À des Allemands, sans plus, déclara Paul. Assassiner et espionner, c'est pour eux des formes naturelles et permises de la guerre, et d'une guerre qu'ils avaient commencée en pleine période de paix. Je te l'ai dit, Bernard, de cette guerre-là, nous sommes les victimes depuis bientôt vingt ans. Le meurtre de mon père fut le début du drame. Et maintenant, c'est notre pauvre Elisabeth que nous pleurons. Et ce n'est pas fini.

– Pourtant, dit Bernard, il a pris la fuite.

– Nous le reverrons, sois-en sûr. S'il ne vient pas, c'est moi qui irai le chercher. Et ce jour-là...

Il y avait deux fauteuils dans cette chambre. Paul et Bernard résolurent d'y passer la nuit, et sans plus tarder ils inscrivirent leurs noms sur le mur du couloir. Puis Paul rejoignit ses hommes afin de surveiller leur installation parmi les granges et les communs encore debout. Là, le soldat qui lui servait d'ordonnance, un brave Auvergnat du nom de Gêriflour, lui apprit qu'il avait déniché deux paires de draps et des matelas propres, au fond d'une maisonnette attenante au pavillon du garde. Les lits étaient donc prêts.

Paul accepta. Il fut convenu que Gêriflour et un de ses camarades iraient au château et s'accommoderaient des deux fauteuils.

La nuit s'écoula sans alerte, nuit de fièvre et d'insomnie pour Paul, que hantait le souvenir d'Elisabeth. Au matin, il tomba dans un sommeil lourd, agité de cauchemars et que coupa soudain la sonnerie du réveil. Bernard l'attendait.

L'appel eut lieu dans la cour du château. Paul constata que son ordonnance Gêriflour et son camarade manquaient.

– Ils doivent dormir, dit-il à Bernard, nous allons les secouer.

Ils refirent, à travers les ruines, le chemin qui conduisait au premier étage et le long des chambres démolies.

Dans la pièce que le major Hermann avait occupée, ils trouvèrent, sur le lit, le soldat Gêriflour affaissé, couvert de sang, mort. Sur un des fauteuils gisait son camarade, mort également.

Autour des cadavres, aucun désordre, aucune trace de lutte. Les deux soldats avaient dû être tués pendant leur sommeil.

Quant à l'arme, Paul l'aperçut aussitôt. C'était un poignard dont le manche de bois portait les lettres H. E. R. M.

## *Le journal d'Elisabeth*

### Table des matières

Il y avait dans ce double meurtre, qui succédait à une suite d'événements tragiques, tous enchaînés les uns aux autres par le lien le plus rigoureux, il y avait une telle accumulation d'horreurs et de fatalité révoltante que les deux jeunes gens ne prononcèrent pas une parole et ne firent pas un geste.

Jamais la mort, dont ils avaient tant de fois déjà senti le souffle au cours des batailles, ne leur était apparue sous un aspect plus sinistre et plus odieux.

La mort ! Ils la voyaient, non pas comme un mal sournois qui frappe au hasard, mais comme un spectre qui se glisse dans l'ombre, épie l'adversaire, choisit son moment, et lève le bras dans une intention déterminée. Et ce spectre prenait pour eux la forme même et le visage du major Hermann.

Paul articula, et vraiment sa voix avait cette intonation sourde, effarée, qui semble évoquer les forces mauvaises des ténèbres :

– Il est venu cette nuit. Il est venu, et comme nous avons marqué nos noms sur le mur, ces noms de Bernard d'Andeville et Paul Delroze, qui représentent à ses yeux les noms de deux ennemis, il a profité de l'occasion pour se débarrasser de ces deux ennemis. Persuadé que c'étaient toi et moi qui dormions dans cette chambre, il a frappé... et ceux qu'il a frappés c'est ce pauvre Gériflour et son camarade, qui meurent à notre place.

Après un long silence, il murmura :

– Ils meurent comme est mort mon père... et comme est morte Elisabeth... et aussi le garde et sa femme... et de la même main... la même, tu entends, Bernard ! Oui, c'est inadmissible, n'est-ce pas ? Et ma raison se refuse à l'admettre... Pourtant, c'est la même main qui tient toujours le poignard... celui d'autrefois et celui-ci.

Bernard examina l'arme. Il dit en voyant les quatre lettres :

– Hermann, n'est-ce pas ? Major Hermann ?

– Oui, affirma Paul vivement... Est-ce son nom réel et quelle est sa véritable personnalité ? Je l'ignore. Mais l'être qui a commis tous ces crimes est bien celui qui signe de ces quatre lettres : H. E. R. M.

Après avoir donné l'alerte aux hommes de sa section et fait avertir l'aumônier et le médecin-major, Paul résolut de demander un entretien particulier à son colonel et de lui confier toute l'histoire secrète qui pourrait jeter quelque lumière sur l'exécution d'Elisabeth et sur l'assassinat des deux soldats. Mais il apprit que le colonel et son régiment bataillaient au-delà de la frontière, et que la troisième compagnie était appelée en hâte, sauf un détachement qui devait rester au château sous les ordres du sergent Delroze. Paul fit donc l'enquête lui-même avec ses hommes.

Elle ne lui révéla rien. Il fut impossible de recueillir le moindre indice sur la façon dont le meurtrier avait pénétré, d'abord dans l'enceinte du parc, puis dans les ruines, et enfin dans la chambre. Aucun civil n'ayant passé, fallait-il en conclure que l'auteur du double crime était un des soldats de la troisième compagnie ? Évidemment non. Et cependant quelle supposition adopter en dehors de celle-ci ?

Et Paul ne découvrit rien non plus qui le renseignât sur la mort de sa femme et sur l'endroit où on l'avait enterrée. Et cela c'était l'épreuve la plus dure.

Après des blessés allemands il se heurta à la même ignorance que chez les prisonniers. Tous ils connaissaient l'exécution d'un homme et de deux femmes, mais tous ils étaient arrivés après cette exécution et après le départ des troupes d'occupation.

Il poussa jusqu'au village d'Ornequin. Peut-être savait-on quelque chose là. Peut-être les habitants avaient-ils entendu parler de la châtelaine, de la vie qu'elle menait au château, de son martyre, de sa mort...

Ornequin était vide. Pas une femme, pas un vieillard. L'ennemi avait dû envoyer les habitants en Allemagne, et sans doute dès le commencement, son but manifeste étant de supprimer tout témoin de ses actes pendant l'occupation et de faire le désert autour du château.

Ainsi Paul consacra trois jours à poursuivre de vaines recherches.

– Et cependant, disait-il à Bernard, Elisabeth n'a pu disparaître entièrement. Si je ne trouve pas sa tombe, ne puis-je pas trouver la moindre trace de son séjour ici ? Elle y a vécu. Elle y a souffert. Un souvenir d'elle me serait si précieux !

Il avait fini par reconstituer l'emplacement exact de la chambre qu'elle habitait, et même, au milieu des décombres, le monceau de pierres et de plâtras qui restait de cette chambre.

Cela était confondu avec les débris des salons, au rez-de-chaussée, sur lesquels avaient dégringolé les plafonds du premier étage, et c'est dans ce chaos, sous le tas des murs pulvérisés et des meubles en miettes, qu'un matin il recueillit un petit miroir brisé, et puis une brosse d'écaille, et puis un canif d'argent, et puis une trousse de ciseaux, tous objets ayant appartenu à Elisabeth.

Mais ce qui le troubla davantage encore, ce fut la découverte d'un gros agenda, où il savait que la jeune femme marquait avant son mariage ses dépenses, la liste des courses ou des visites à faire, et, parfois, des notes plus intimes sur sa vie.

Or, de cet agenda il ne restait que le cartonnage avec la date 1914 et la partie qui concernait les sept premiers mois de l'année. Tous les fascicules des cinq derniers mois avaient été non pas arrachés, mais détachés un à un des ficelles qui les renaient à la reliure.

Tout de suite, Paul pensa :

« Ils ont été détachés par Elisabeth, et cela sans hâte, à un moment où rien ne la pressait ni ne l'inquiétait, et où elle désirait simplement se servir de ces feuillets pour écrire au jour le jour... Quoi ? Quoi, sinon, justement, ces notes plus intimes qu'elle jetait auparavant sur l'agenda, entre un relevé de compte et une recette. Et comme, après mon départ, il n'y a plus eu de comptes et que l'existence n'a plus été pour elle que le drame le plus affreux, c'est sans doute à ces pages disparues qu'elle a confié sa détresse... ses plaintes... peut-être sa révolte contre moi. »

Ce jour-là, en l'absence de Bernard, Paul redoubla d'ardeur. Il fouilla sous toutes les pierres et dans tous les trous. Il souleva les marbres cassés, les lustres tordus, les tapis déchiquetés, les poutres noircies par les flammes. Durant des heures il s'obstina. Il distribua les ruines en secteurs patiemment interrogés tour à tour, et les ruines ne répondant pas à ses questions il refit dans le parc des investigations minutieuses.

Efforts inutiles, et dont Paul sentait l'inutilité. Elisabeth devait tenir beaucoup trop à ces pages pour ne les avoir pas, ou bien détruites, ou bien parfaitement cachées. À moins...

« À moins, se dit-il, qu'on ne les lui ait dérobées. Le major devait exercer sur elle une surveillance continue. Et, en ce cas, qui sait ?... »

Une hypothèse se dessinait dans l'esprit de Paul. Après avoir découvert le vêtement de la paysanne et le fichu de dentelle noire, il les avait laissés, n'y attachant pas d'autre importance, sur le lit même de la chambre, et il se demandait si le major, la nuit où il avait assassiné les deux soldats, n'était pas venu avec l'intention de reprendre les vêtements, ou, du moins, le contenu de leurs poches, ce qu'il n'avait pu faire, puisque le soldat Gériflour, couché dessus, les dissimulait aux regards.

Or voilà que Paul croyait se rappeler qu'en dépliant cette jupe et ce corsage de paysanne il avait perçu dans une poche un froissement de papier. Ne pouvait-on en conclure que c'était le journal d'Elisabeth, surpris et volé par le major Hermann ?

Paul courut jusqu'à la chambre où le double crime avait été commis. Il saisit les vêtements et chercha.

« Ah ! fit-il aussitôt, avec une véritable joie, les voici ! »

Les feuilles détachées de l'agenda remplissaient une grande enveloppe jaune. Elles étaient toutes indépendantes les unes des autres, froissées et déchirées par endroits, et il suffit à Paul d'un coup d'œil pour se rendre compte que ces feuilles ne correspondaient qu'aux mois d'août et de septembre, et que même il en manquait quelques-unes dans la série de ces deux mois.

Et il vit l'écriture d'Elisabeth.

Ce n'était pas d'abord un journal bien détaillé. Des notes simplement, de pauvres notes où s'exhalait un cœur meurtri, et qui, plus longues parfois, avaient nécessité l'adjonction d'une feuille supplémentaire. Des notes jetées de jour ou de nuit, au hasard de la plume ou du crayon, à peine lisibles parfois, et qui donnaient l'impression d'une main qui tremble, de deux yeux voilés de larmes, et d'un être éperdu de douleur.

Et rien ne pouvait émouvoir Paul plus profondément.

Il était seul, il lut :

*Dimanche 2 août.*

« Il n'aurait pas dû m'écrire cette lettre. Elle est trop cruelle. Et puis pourquoi me propose-t-il de quitter Ornequin ? La guerre ? Alors, parce que la guerre est possible, je n'aurais pas le courage de rester ici et d'y faire mon devoir ? Comme il me connaît peu ! C'est donc qu'il me croit lâche ou



bien capable de soupçonner ma pauvre maman ?... Paul, mon cher Paul, tu n'aurais pas dû me quitter... »

*Lundi 3 août.*

« Depuis que les domestiques sont partis, Jérôme et Rosalie redoublent d'attentions pour moi. Rosalie m'a suppliée de partir également. "Et vous, Rosalie, lui ai-je dit, est-ce que vous vous en irez ? – Oh ! Nous, nous sommes de petites gens qui n'avons rien à craindre. Et puis, c'est notre place d'être ici." Je lui ai répondu que c'était la mienne aussi. Mais j'ai bien vu qu'elle ne pouvait pas comprendre.

« Quand je rencontre Jérôme, il hoche la tête et il me regarde avec des yeux tristes. »

*Mardi 4 août.*

« Mon devoir ? Oui, je ne le discute pas. J'aimerais mieux mourir que d'y renoncer. Mais comment le remplir, ce devoir ? Et comment parvenir à la vérité ? Je suis pleine de courage, et pourtant je ne cesse de pleurer, comme si je n'avais rien de mieux à faire. C'est que je pense surtout à Paul. Où est-il ? Que devient-il ? Quand Jérôme m'a dit ce matin que la guerre était déclarée, j'ai cru que j'allais m'évanouir. Ainsi Paul va se battre. Il sera blessé peut-être ! Tué ! Ah ! Mon Dieu, est-ce que vraiment ma place ne serait pas auprès de lui, dans une ville voisine de l'endroit où il se bat ? Que puis-je espérer en restant ici ? Oui, mon devoir, je sais... ma mère. Ah ! Maman, je te demande pardon. Mais, vois-tu, c'est que j'aime et que j'ai peur qu'il ne lui arrive quelque chose... »

*Jeudi 6 août.*

« Toujours des larmes. Je suis de plus en plus malheureuse. Mais je sens que, si je devais l'être davantage encore, je ne céderais pas. D'ailleurs, pourrais-je le rejoindre, alors qu'il ne veut plus de moi et qu'il ne m'écrit même pas ? Son amour ? Mais il me déteste ! Je suis la fille d'une femme pour qui sa haine n'a pas de bornes. Ah ! Quelle horreur ! Est-ce possible ? Mais alors, s'il pense ainsi à maman et si je ne réussis pas dans ma tâche, nous ne pourrons plus jamais nous revoir, lui et moi ? Voilà la vie qui m'attend ? »

*Vendredi 7 août.*

« J'ai beaucoup interrogé Jérôme et Rosalie sur maman. Ils ne l'ont connue que quelques semaines, mais ils se la rappellent bien et tout ce

qu'ils m'ont dit m'a fait tant plaisir ! Il paraît qu'elle était si bonne et si belle ! Tout le monde l'adorait.

« – Elle n'était pas toujours gaie, m'a dit Rosalie. Était-ce le mal qui la minait déjà, je ne sais pas, mais quand elle souriait, cela vous remuait le cœur.

« Ma pauvre chère maman !... »

*Samedi 8 août.*

« Ce matin, nous avons entendu le canon très loin. On se bat à dix lieues d'ici. »

Tantôt des Français sont venus. J'en avais aperçu bien souvent du haut de la terrasse, qui passaient dans la vallée du Liseron. Ceux-là vont demeurer au château. Leur capitaine s'est excusé. Par crainte de me gêner, ses lieutenants et lui logent et prennent leurs repas dans le pavillon que Jérôme et Rosalie habitaient. »

*Dimanche 9 août.*

« Toujours sans nouvelles de Paul. Moi non plus je ne tente pas de lui écrire. Je ne veux pas qu'il entende parler de moi jusqu'au moment où j'aurai toutes les preuves.

« Mais que faire ? Et comment avoir les preuves d'une chose qui s'est passée il y a seize ans ? Je cherche, j'étudie, je réfléchis. Rien. »

*Lundi 10 août.*

« Le canon ne cesse pas dans le lointain. Pourtant le capitaine m'a dit qu'aucun mouvement ne laissait prévoir une attaque ennemie de ce côté. »

*Mardi 11 août.*

« Tantôt, un soldat, de faction dans les bois, près de la petite porte qui donne sur la campagne, a été tué d'un coup de couteau. On suppose qu'il aura voulu barrer le passage à un individu qui cherchait à sortir du parc. Mais comment cet individu était-il entré ? »

*Mercredi 12 août.*

« Qu'y a-t-il ? Voici un fait qui m'a vivement impressionnée et qui me semble inexplicable. Du reste il y en a d'autres qui sont aussi déconcertants, bien que je ne saurais dire pourquoi. Je suis très étonnée que le capitaine et que tous les soldats que je rencontre paraissent insouciant à ce point et puissent même plaisanter entre eux. Moi j'éprouve cette impression qui vous accable à l'approche des orages. C'est sans doute un état nerveux. « Donc ce matin... »

Paul s'interrompit. Tout le bas de la page où ces lignes étaient écrites, ainsi que la page suivante, étaient arrachées. Devait-on en conclure que le major, après avoir dérobé le journal d'Elisabeth, en avait extrait, pour des motifs quelconques, les pages où la jeune femme donnait certaines explications ? Et le journal reprenait :

*Vendredi 14 août.*

« Je n'ai pu faire autrement que de me confier au capitaine. Je l'ai conduit près de l'arbre mort, entouré de lierre, et je l'ai prié de s'étendre et d'écouter. Il a mis beaucoup de patience et d'attention dans son examen. Mais il n'a rien entendu, et, de fait, recommençant l'expérience à mon tour, j'ai dû reconnaître qu'il avait raison.

« – Vous voyez, madame, tout est absolument normal.

« – Mon capitaine, je vous jure qu'avant-hier il sortait de cet arbre-là, à cet endroit précis, un bruit confus. Et cela a duré plusieurs minutes.

« Il m'a répondu, non sans sourire un peu :

« – Il serait facile de faire abattre cet arbre. Mais ne pensez-vous pas, madame, que, dans l'état de tension nerveuse où nous sommes tous, nous puissions être sujets à certaines erreurs, à des sortes d'hallucinations ? Car enfin d'où proviendrait ce bruit ?...

« Oui, évidemment, il avait raison. Et cependant, j'ai entendu... J'ai vu... »

*Samedi 15 août.*

« Hier soir, on a ramené deux officiers allemands qui furent enfermés dans la buanderie, au bout des communs.

« Ce matin, on n'a plus retrouvé dans cette buanderie que leurs uniformes.

« Qu'ils aient fracturé la porte, soit. Mais l'enquête du capitaine a montré qu'ils s'étaient enfuis, revêtus d'uniformes français, et qu'ils avaient passé devant les sentinelles en se disant chargés d'une mission à Corvigny.

« Qui leur a fourni ces uniformes ? Bien plus, il leur a fallu connaître le mot d'ordre... Qui leur a révélé ce mot d'ordre ?...

« Il paraît qu'une paysanne est venue plusieurs jours de suite apporter des œufs et du lait, une paysanne habillée un peu trop bien et que l'on n'a pas revue aujourd'hui... Mais rien ne prouve sa complicité. »

*Dimanche 16 août.*

« Le capitaine m'a engagée vivement à partir. Il ne sourit plus, maintenant. Il semble très préoccupé.

« – Nous sommes environnés d'espions, m'a-t-il dit. En outre, il y a des signes qui nous portent à croire que nous pourrions être attaqués d'ici peu. Non pas une grosse attaque, ayant pour but de forcer le passage à Corvigny, mais un coup de main sur le château. Mon devoir est de vous prévenir, madame, que d'un moment à l'autre, nous pouvons être contraints de nous replier sur Corvigny et qu'il serait pour vous plus qu'imprudent de rester.

« J'ai répondu au capitaine que rien ne changerait ma résolution.

« Jérôme et Rosalie m'ont suppliée également. À quoi bon ? Je ne partirai pas. »

Une fois encore, Paul s'arrêta. Il y avait, à cet endroit de l'agenda, une page de moins, et la suivante, celle du 18 août, déchirée au commencement et à la fin, ne donnait qu'un fragment du journal écrit par la jeune femme à cette date :

« ... et c'est la raison pour laquelle je n'en ai pas parlé dans la lettre que je viens d'envoyer à Paul. Il saura que je reste à Ornequin, et les motifs de ma décision, voilà tout. Mais il doit ignorer mon espoir.

« Il est encore si confus, cet espoir, et bâti sur un détail si insignifiant ! Néanmoins, je suis pleine de joie. Je ne comprends pas la signification de ce détail, et, malgré moi, je sens son importance. Ah ! Le capitaine peut bien s'agiter et multiplier les patrouilles, tous ses soldats visiter leurs armes et crier leur envie de se battre. L'ennemi peut bien s'installer à Ebrecourt, comme on le dit ! Que m'importe ? Une seule idée compte ! Ai-je trouvé le point de départ ? Suis-je sur la bonne route ?

« Voyons, réfléchissons... »

La page était déchirée là, à l'endroit où Elisabeth allait entrer dans des explications précises. Était-ce une mesure prise par le major Hermann ? Sans aucun doute, mais pourquoi ?

Déchirée également, la première moitié de la page du mercredi 19 août. Le 19 août, veille du jour où les Allemands avaient emporté d'assaut Ornequin, Corvigny et toute la région... Quelles lignes avait tracées la jeune femme en cet après-midi du mercredi ? Qu'avait-elle découvert ? Que se préparait-il dans l'ombre ?

La peur envahissait Paul. Il se souvenait qu'à deux heures du matin, le jeudi, le premier coup de canon avait tonné au-dessus de Corvigny, et c'est

le cœur étreint qu'il lut sur la seconde partie de la page :

*Onze heures du soir.*

« Je me suis relevée et j'ai ouvert ma fenêtre. De tous côtés il y a des aboiements de chiens. Ils se répondent, s'arrêtent, semblent écouter, et recommencent à hurler comme jamais je ne les avais entendus. Quand ils se taisent, le silence devient impressionnant et alors j'écoute à mon tour afin de surprendre les bruits indistincts qui les tiennent éveillés.

« Et il me semble, à moi aussi, qu'ils existent, ces bruits. C'est autre chose que le froissement des feuilles. Cela n'a aucun rapport avec ce qui anime d'ordinaire le grand calme des nuits. Cela vient de je ne sais pas où, et mon impression est si forte à la fois et si confuse, que je me demande, en même temps, si je ne m'attarde pas à noter les battements de mon cœur ou bien si je ne devine pas le bruit de toute une armée en marche.

« Allons ! Je suis folle. Une armée en marche ! Et nos avant-postes à la frontière ? Et nos sentinelles autour du château ?... Il y aurait bataille, échange de coups de fusil... »

*Une heure du matin.*

« Je n'ai pas bougé de la fenêtre. Les chiens n'aboyaient plus. Tout dormait. Et voilà que j'ai vu quelqu'un qui sortait d'entre les arbres et qui traversait la pelouse. J'aurais pu croire que c'était un de nos soldats. Mais, lorsque cette ombre passa sous ma fenêtre, il y avait assez de lumière dans le ciel pour me permettre de distinguer une silhouette de femme. Je pensai à Rosalie. Mais non, la silhouette était haute, l'allure légère et rapide.

« Je fus sur le point de réveiller Jérôme et de donner l'alarme. Je ne l'ai pas fait. L'ombre s'était évanouie du côté de la terrasse. Et tout à coup, il y eut un cri d'oiseau qui me parut étrange... Et puis une lueur qui fusa dans le ciel, comme une étoile filante jaillissant de la terre même.

« Et puis, plus rien. Encore le silence, l'immobilité des choses. Plus rien. Et cependant, depuis, je n'ose pas me coucher. J'ai peur, sans savoir de quoi. Tous les périls surgissent de tous les coins de l'horizon. Ils s'avancent, me cernent, m'emprisonnent, m'étouffent, m'écrasent. Je ne puis plus respirer. J'ai peur... j'ai peur... »

## *Fils d'empereur*

### Table des matières

Paul serrait entre ses mains crispées le lamentable journal auquel Elisabeth avait confié ses angoisses.

« Ah ! La malheureuse, pensa-t-il, comme elle a dû souffrir ! Et ce n'est encore que le début du chemin qui la conduisait à la mort... »

Il redoutait d'aller plus avant. Les heures du supplice approchaient pour Elisabeth, menaçantes et implacables, et il aurait voulu lui crier :

« Mais, va-t'en ! N'affronte pas le destin ! J'oublie le passé. Je t'aime. »

Trop tard ! C'était lui-même, par sa cruauté, qui l'avait conduite au supplice et il devait, jusqu'au bout, assister à toutes les étapes du calvaire dont il connaissait l'étape suprême et terrifiante.

Brusquement, il tourna les feuillets.

Il y avait d'abord trois pages blanches, celles qui portaient les dates du 20, du 21 et du 22 août... journées de bouleversement durant lesquelles elle n'avait pas pu écrire. Les pages du 23 et 24 manquaient. Celles-là, sans doute, relataient les événements et contenaient des révélations sur l'inexplicable invasion.

Le journal recommençait au milieu d'une feuille déchirée, la feuille du mardi 25.

«... Oui, Rosalie, je me sens tout à fait bien et je vous remercie de la façon dont vous m'avez soignée.

« – Alors, plus de fièvre ?

« – Non, Rosalie, c'est fini.

« – Madame me disait déjà cela hier et la fièvre est revenue... peut-être à cause de cette visite... Mais cette visite n'aura pas lieu aujourd'hui... Demain seulement... J'ai reçu l'ordre d'avertir Madame... Demain à cinq heures...

« Je n'ai pas répondu. À quoi bon se révolter ? Aucune des paroles humiliantes que je devrai entendre ne me fera plus de mal que ce qui est là

sous mes yeux : la pelouse envahie des chevaux au piquet, des camions et des caissons dans les allées, la moitié des arbres abattus, des officiers vautrés sur le gazon, qui boivent et qui chantent, et, juste en face de moi, accroché au balcon même de ma fenêtre, un drapeau allemand. Ah ! Les misérables !

« Je ferme les yeux pour ne pas voir. Et c'est plus horrible encore... Ah ! Le souvenir de cette nuit... et ce matin, quand le soleil s'est levé, la vision de tous ces cadavres. Il y avait de ces malheureux qui vivaient encore et autour desquels les monstres dansaient, et je percevais les cris des agonisants qui suppliaient qu'on les achevât.

« Et puis... et puis... Mais je ne veux plus y penser et ne plus penser à rien de ce qui peut détruire mon courage et mon espoir.

« Paul, c'est en songeant à toi que j'écris ce journal. Quelque chose me dit que tu le liras, s'il m'arrive malheur, et il faut alors que j'aie la force de le continuer et de te mettre chaque jour au courant. Peut-être comprends-tu déjà, d'après mon récit, ce qui me paraît, à moi, encore bien obscur. Quel rapport y a-t-il entre le passé et le présent, entre le crime d'autrefois et l'attaque inexplicable de l'autre nuit ? Je ne sais. Je t'ai exposé les faits en détail, ainsi que mes hypothèses. Toi, tu concluras, et tu iras jusqu'au bout de la vérité. »

*Mercredi 26 août.*

« Il y a beaucoup de bruit dans le château. On va et vient en tous sens et surtout dans les salons au-dessous de ma chambre. Voici une heure qu'une demi-douzaine de camions et autant d'automobiles ont débouché sur la pelouse. Les camions étaient vides. Deux ou trois dames ont sauté de chaque limousine, des Allemandes qui faisaient de grands gestes et riaient bruyamment. Les officiers se sont précipités à leur rencontre, et il y a eu des effusions de joie. Puis, tout ce monde s'est dirigé vers le château. Quel est leur but ?

« Mais il me semble qu'on marche dans le couloir. Cinq heures déjà...

« On frappe...

« Ils sont entrés à cinq, lui d'abord, et quatre officiers obséquieux et courbés devant lui.

« Il leur a dit en français, sur un ton sec :

« – Vous voyez, messieurs. Tout ce qui est dans cette chambre et dans l'appartement réservé à madame, je vous enjoins de n'y pas toucher. Pour le

reste, à l'exception des deux grands salons, je vous le donne. Gardez ici ce qui vous est nécessaire et emportez ce qui vous plaît. C'est la guerre, c'est le droit de la guerre.

« Avec quel accent de conviction stupide il prononça ces mots : “C'est le droit de la guerre !” et il répéta :

« – Quant à l'appartement de madame, n'est-ce pas, aucun meuble n'en doit bouger. Je connais les convenances.

« Maintenant il me regarde et il a l'air de me dire :

« – Hein ! Comme je suis chevaleresque ! Je pourrais tout prendre. Mais je suis un Allemand et, comme tel, je connais les convenances.

« Il attend un remerciement. Je lui dis :

« – C'est le pillage qui commence ? Je m'explique l'arrivée des camions.

« – On ne pille pas ce qui vous appartient de par le droit de la guerre, répondit-il.

« – Ah !... Et le droit de la guerre ne s'étend pas sur les meubles et sur les objets d'art des deux salons ?

« Il rougit. Alors, je me mets à rire.

« – Je comprends, c'est votre part. Bien choisi. Rien que des choses précieuses et de grande valeur. Le rebut, vos domestiques se le partagent.

« Les officiers se retournent, furieux. Lui, il devient plus rouge encore. Il a une figure toute ronde, des cheveux trop blonds, pommadés, et que divise au milieu une raie impeccable. Le front est bas, et, derrière ce front, je devine l'effort qu'il fait pour trouver une riposte. Enfin, il s'approche de moi, et d'une voix triomphante :

« – Les Français ont été battus à Charleroi, battus à Morhange, battus partout. Ils reculent sur toute la ligne. Le sort de la guerre est réglé.

« Si violente que soit ma douleur, je ne bronche pas, mes yeux le défient, et je murmure :

« – Goujat !

« Il a chancelé. Ses compagnons ont entendu, et j'en vois un qui porte la main à la garde de son épée. Mais lui, que va-t-il faire ? Que va-t-il dire ? On sent qu'il est fort embarrassé et que son prestige est atteint.

« – Madame, dit-il, vous ignorez sans doute qui je suis ?

« – Mais non, monsieur. Vous êtes le prince Conrad, un des fils du Kaiser. Et après ?



« Nouvel effort de dignité. Il se redresse. J'attends les menaces et l'expression de sa colère ; mais non, c'est un éclat de rire qui me répond, un rire affecté de grand seigneur insouciant, trop dédaigneux pour s'offusquer, trop intelligent pour prendre la mouche.

« – Petite Française ! Est-elle assez charmante, messieurs ! Avez-vous entendu ? Quelle impertinence ! C'est la Parisienne, messieurs, avec toute sa grâce et toute son espièglerie.

« Et, me saluant d'un geste large, sans un mot de plus, il s'en alla en plaisantant :

« – Petite Française ! Ah ! Messieurs, ces petites Françaises !... »

*Jeudi 27 août.*

« Toute la journée, déménagement. Les camions roulent vers la frontière, surchargés de butin.

« C'était le cadeau de noces de mon pauvre père, toutes ses collections si patiemment et si amoureusement acquises, et c'était le décor précieux où Paul et moi nous devions vivre. Quel déchirement !

« Les nouvelles de la guerre sont mauvaises. J'ai beaucoup pleuré.

« Le prince Conrad est venu. J'ai dû le recevoir, car il m'a fait avertir par Rosalie que si je n'accueillais pas ses visites les habitants d'Ornequin en subiraient les conséquences ! »

À cet endroit de son journal, Elisabeth s'était encore interrompue. Deux jours plus tard, à la date du 29, elle reprenait :

« Il est venu hier. Aujourd'hui également. Il s'efforce de se montrer spirituel, cultivé. Il parle littérature et musique, Goethe, Wagner... Il parle seul d'ailleurs, et cela le met dans un tel état de colère qu'il a fini par s'écrier :

« – Mais, répondez donc ! Quoi, ce n'est pas déshonorant, même pour une Française, de causer avec le prince Conrad !

« – Une femme ne cause pas avec son geôlier.

« Il a protesté vivement.

« – Mais vous n'êtes pas en prison, que diable !

« – Puis-je sortir de ce château ?

« – Vous pouvez vous promener dans le parc...

« – Donc, entre quatre murs, comme une prisonnière.

« – Enfin, quoi ? Que voulezvous ?

« – M'en aller d'ici, et vivre... où vous l'exigerez, à Corvigny, par exemple.

« – C'est-à-dire loin de moi !

« Comme je gardais le silence, il s'est un peu incliné et a repris à voix basse :

« – Vous me détestez, n'est-ce pas ? Oh ! Je ne l'ignore pas. J'ai l'habitude des femmes. Seulement, c'est le prince Conrad que vous détestez, n'est-ce pas ? C'est l'Allemand... Le vainqueur... Car enfin il n'y a pas de raison pour que l'homme lui-même vous soit... antipathique... Et, en ce moment, c'est l'homme qui est en jeu... qui cherche à plaire... Vous comprenez ?... Alors...

« Je m'étais mise debout, en face de lui. Je n'ai pas prononcé une seule parole, mais il a dû voir, dans mes yeux, un tel dégoût qu'il s'est arrêté au milieu de sa phrase, l'air absolument stupide. Puis, la nature reprenant le dessus, grossièrement, il m'a montré le poing et il est parti en claquant la porte, en mâchonnant des menaces... »

Deux pages ensuite manquaient au journal. Paul était livide. Jamais aucune souffrance ne l'avait brûlé à ce point. Il lui semblait que sa pauvre chère Elisabeth vivait encore et qu'elle luttait sous son regard, et qu'elle se sentait regardée par lui. Et rien ne pouvait le bouleverser plus profondément que le cri de détresse et d'amour qui marquait le feuillet du 1er septembre.

« Paul, mon Paul, ne crains rien. Oui, j'ai déchiré ces deux pages parce que je ne voulais pas que tu aies jamais connaissance d'aussi vilaines choses. Mais cela ne t'éloignera pas de moi, n'est-ce pas ? Ce n'est pas parce qu'un barbare s'est permis de m'outrager que j'en suis moins digne d'être aimée, n'est-ce pas ? Oh ! Tout ce qu'il m'a dit, Paul... hier encore... ses injures, ses menaces odieuses, ses promesses plus infâmes encore... et toute sa rage... Non, je ne veux pas te le répéter. En me confiant à ce journal, je pensais te confier mes pensées et mes actes de chaque jour. Je croyais n'y apporter que le témoignage de ma douleur. Mais cela, c'est autre chose, et je n'ai pas le courage... Pardonne-moi mon silence. Qu'il te suffise de connaître l'offense pour pouvoir me venger plus tard. Ne m'en demande point davantage... »

De fait, les jours suivants, la jeune femme ne raconta plus par le détail les visites quotidiennes du prince Conrad, mais comme on sentait dans son récit la présence obstinée de l'ennemi autour d'elle ! C'étaient des notes

brèves où elle n'osait plus s'abandonner comme avant, et qu'elle jetait au hasard des pages, marquant elle-même les jours, sans souci des dates supprimées.

Et Paul lisait en tremblant. Et des révélations nouvelles augmentaient son effroi.

*Jeudi.*

« Rosalie les interroge chaque matin. Le recul des Français continue. Il paraît même que c'est une déroute et que Paris est abandonné. Le gouvernement s'est enfui. Nous sommes perdus. »

*Sept heures du soir.*

« Il se promène sous mes fenêtres selon son habitude. Il est accompagné d'une femme que j'ai déjà vue de loin plusieurs fois et qui est toujours enveloppée d'une grande mante de paysanne, et coiffée d'un fichu de dentelle qui lui cache la figure. Mais la plupart du temps, son compagnon de promenade autour de la pelouse est un officier qu'on appelle le major. Celui-là également garde la tête enfoncée dans le col relevé de son manteau gris. »

*Vendredi.*

« Les soldats dansent sur la pelouse, tandis que leur musique joue les hymnes allemands et que les cloches d'Ornequin sonnent à toute volée. Ils célèbrent l'entrée de leurs troupes à Paris. Comment douter que ce ne soit vrai ? Hélas ! Leur joie est la meilleure preuve de la vérité. »

*Samedi.*

« Entre mon appartement et le boudoir où se trouve le portrait de maman, il y a la chambre que maman occupait. Cette chambre est habitée par le major. C'est un ami intime du prince et un personnage considérable, dit-on, que les soldats ne connaissent que sous le nom de major Hermann. Il ne s'humilie pas comme les autres officiers devant le prince. Au contraire, il semble s'adresser à lui avec une certaine familiarité.

« En ce moment, ils marchent l'un près de l'autre, dans l'allée. Le prince s'appuie sur le bras du major Hermann. Je devine qu'ils parlent de moi et qu'ils ne sont pas d'accord. On dirait presque que le major Hermann est en colère. »

*10 heures du matin.*

« Je ne me trompais pas. Rosalie m'a appris qu'il y avait eu entre eux une scène violente. »

*Mardi 8 septembre.*

« Il y a quelque chose d'étrange dans leur allure à tous. Le prince, le major, les officiers semblent nerveux. Les soldats ne chantent plus. On entend des bruits de querelles. Est-ce que les événements nous seraient favorables ? »

*Jeudi.*

« L'agitation augmente. Il paraît que des courriers arrivent à chaque instant. Les officiers ont renvoyé en Allemagne une partie de leurs bagages. J'ai un grand espoir. Mais, d'un autre côté...

« Ah ! Mon Paul chéri, si tu savais la torture de ces visites !... Ce n'est plus l'homme doux et gentil des premiers jours. Il a jeté le masque... Mais non, mais non, le silence là-dessus... »

*Vendredi.*

« Tout le village d'Ornequin a été évacué en Allemagne. Ils ne veulent pas qu'il y ait un seul témoin de ce qui s'est passé au cours de l'effroyable nuit que je t'ai racontée. »

*Dimanche soir.*

« C'est la défaite, le recul loin de Paris. Il me l'a avoué en grinçant de rage et en proférant des menaces contre moi. Je suis l'otage contre lequel on se venge... »

*Mardi.*

« Paul, si jamais tu le rencontres dans la bataille, tue-le comme un chien. Mais est-ce que ces gens-là se battent ! Ah ! Je ne sais plus ce que je dis... Ma tête se perd. Pourquoi suis-je restée dans ce château ? Il fallait m'emmener de force, Paul...

« Paul, sais-tu ce qu'il a imaginé ?... Ah ! Le lâche... On a gardé douze habitants d'Ornequin, comme otages, et c'est moi, c'est moi qui suis responsable de leur existence. Comprends-tu l'horreur ? Selon ma conduite, ils vivront ou seront fusillés, un à un... Comment croire une telle infamie ? Veut-il seulement me faire peur ? Ah ! L'ignominie de cette menace ! Quel enfer ! J'aimerais mieux mourir... »

*Neuf heures du soir.*

«... Mourir ? Mais non, pourquoi mourir ? Rosalie est venue. Son mari s'est concerté avec une des sentinelles qui prendront la garde cette nuit à la petite porte du parc, plus loin que la chapelle.

« À trois heures du matin, Rosalie me réveillera, et nous nous enfuirons jusqu'à de grands bois où Jérôme connaît un refuge inaccessible... Mon Dieu, si nous pouvions réussir ! »

*Onze heures du soir.*

« Que s'est-il passé ? Pourquoi me suis-je relevée ? Tout cela n'est qu'un cauchemar, j'en suis sûre... et pourtant je tremble de fièvre, et c'est à peine si je puis écrire... Et ce verre d'eau sur ma table ?... Pourquoi est-ce que je n'ose pas boire de cette eau, comme j'ai coutume de le faire aux heures d'insomnie ?

« Ah ! L'abominable cauchemar ! Comment oublierai-je jamais ce que j'ai vu tandis que je dormais ? Car je dormais, j'en suis certaine ; je m'étais couchée pour prendre un peu de repos avant de fuir, et c'est en rêve que j'ai vu ce fantôme de femme ! Un fantôme ?... Mais oui, il n'y a que des fantômes qui franchissent les portes fermées au verrou, et son pas faisait si peu de bruit en glissant sur le parquet que je n'entendais guère que l'imperceptible froissement de sa jupe.

« Que venait-elle faire ? À la lueur de ma veilleuse, je la voyais qui contournait la table et qui avançait vers mon lit, avec précaution, la tête perdue dans les ténèbres. J'eus tellement peur que je refermai les yeux afin qu'elle me crût endormie. Mais la sensation même de sa présence et de son approche grandissait en moi, et je suivais de la façon la plus nette tout ce qu'elle faisait. S'étant penchée sur moi, elle me regarda longtemps, comme si elle ne me connaissait pas et qu'elle eût voulu étudier mon visage. Comment, alors, n'entendit-elle point les battements désordonnés de mon cœur ? Moi, j'entendais le sien et aussi le mouvement régulier de sa respiration. Comme je souffrais ! Qui était cette femme ? Quel était son but ?

« Elle cessa son examen et s'écarta. Pas bien loin. À travers mes paupières, je la devinais courbée près de moi et occupée à quelque besogne silencieuse, et, à la longue, je devins tellement certaine qu'elle ne m'observait plus que je cédaï peu à peu à la tentation d'ouvrir les yeux. Je voulais voir, ne fût-ce qu'une seconde, voir sa figure, voir son geste...

« Et je regardai.

« Mon Dieu, par quel miracle ai-je eu la force de retenir le cri qui jaillit de tout mon être ? « La femme qui était là et dont je distinguais nettement le visage, éclairé par la veilleuse, c'était... « Oh ! Je n'écirai pas un pareil blasphème ! Cette femme eût été près de moi, agenouillée, priant, et j'aurais aperçu un doux visage qui sourît dans ses larmes, non, je n'aurais pas tremblé devant cette vision inattendue de celle qui est morte. Mais cette expression convulsée, atroce de haine et de méchanceté, sauvage, infernale... aucun spectacle au monde ne pouvait déchaîner en moi plus d'épouvante. Et c'est pour cela peut-être, pour ce qu'un tel spectacle avait d'excessif et de surnaturel, c'est pour cela que je ne criai point et que maintenant je suis presque calme. *Au moment où mes yeux regardaient, j'avais déjà compris que j'étais la proie d'un cauchemar.*

« Maman, maman, tu n'as jamais eu et tu ne peux pas avoir cette expression-là, n'est-ce pas ? Tu étais bonne, n'est-ce pas ? Tu souriais ? Et si tu vivais encore tu aurais toujours le même air de bonté et de douceur ? Maman chérie, depuis le soir affreux où Paul a reconnu ton portrait, je suis entrée bien souvent dans cette chambre, pour apprendre ton visage de mère, que j'avais oublié – j'étais si jeune quand tu es morte, maman ! – et si je souffrais que le peintre t'eût donné une expression différente de celle que j'aurais voulue, du moins ce n'était pas l'expression méchante et féroce de tout à l'heure. Pourquoi me haïrais-tu ? Je suis ta fille. Père m'a dit souvent que nous avions le même sourire, toi et moi, et aussi qu'en me regardant tes yeux se mouillaient de tendresse. Alors... alors... tu ne me détestes pas, n'est-ce pas ? Et j'ai bien rêvé ?

« Ou du moins, si je n'ai pas rêvé en voyant une femme dans ma chambre, je rêvais lorsque cette femme me parut avoir ton visage. Hallucination... délire... À force de regarder ton portrait et de penser à toi, j'ai donné à l'inconnue le visage que je connaissais, et c'est elle, et non pas toi, qui avait cette expression odieuse.

« Et alors je ne boirai pas de cette eau. Ce qu'elle a versé, c'est du poison sans doute... ou peut-être de quoi m'endormir profondément et me livrer au prince... Et je songe à la femme qui se promène parfois avec lui...

« Mais je ne sais rien... Je ne comprends rien... Mes idées tourbillonnent dans mon cerveau épuisé...

«... Bientôt trois heures... J'attends Rosalie. La nuit est calme. Aucun bruit dans le château ni aux alentours.

«... Trois heures sonnent. Ah ! Me sauver d'ici !... être libre ! »

Anxieusement, Paul Delroze tourna la page, comme s'il eût espéré que ce projet de fuite pût avoir une issue heureuse, et ce fut pour ainsi dire le choc d'une douleur nouvelle qu'il reçut en lisant les premières lignes écrites, le matin suivant, d'une écriture presque illisible :

« Nous avons été dénoncés, trahis. Vingt hommes nous épiaient... Ils se sont jetés sur nous, comme des brutes... Maintenant je suis enfermée dans le pavillon du parc. À côté, un petit réduit sert de prison à Jérôme et à Rosalie. Ils sont attachés et bâillonnés. Moi, je suis libre, mais il y a des soldats à la porte. Je les entends parler. »

*Midi.*

« J'ai bien du mal à t'écrire, Paul. À chaque instant le soldat de faction ouvre et me surveille. On ne m'a pas fouillée, de sorte que j'ai conservé les pages de mon journal, et je t'écris vite, par petits bouts, dans l'ombre...

« ... Mon journal !... Le trouveras-tu, Paul ? Sauras-tu tout ce qui s'est passé et ce que je suis devenue ? Pourvu qu'ils ne me l'arrachent pas !...

« ... Ils m'ont apporté du pain et de l'eau. Je suis toujours séparée de Rosalie et de Jérôme. On ne leur a pas donné à manger. »

*Deux heures.*

« Rosalie a réussi à se délivrer de son bâillon. Du réduit où elle se trouve, elle me parle à demi-voix. Elle a entendu ce que disaient les soldats allemands qui nous gardent, et j'apprends que le prince Conrad est parti hier soir pour Corvigny, que les Français approchent et que l'on est très inquiet ici. Va-t-on se défendre ? Va-t-on se replier vers la frontière ?... C'est le major Hermann qui a fait manquer notre évasion. Rosalie dit que nous sommes perdus... »

*Deux heures et demie.*

« Rosalie et moi, nous avons dû nous interrompre. Je viens de lui demander ce qu'elle voulait dire... Pourquoi sommes-nous perdus ?... Elle



prétend que le major Hermann est un être diabolique.

« – Oui, diabolique, a-t-elle répété, et comme il a des raisons spéciales pour agir contre vous...

« – Quelles raisons, Rosalie ?

« – Tout à l'heure, je vous expliquerai... Mais soyez sûre que, si le prince Conrad ne revient pas de Corvigny à temps pour nous sauver, le major Hermann en profitera pour nous faire fusiller tous les trois... »

Paul eut un véritable rugissement en voyant ce mot épouvantable tracé par la main de sa pauvre Elisabeth. C'était sur la dernière des pages. Il n'y avait plus, après cela, que quelques phrases écrites au hasard, en travers du papier, visiblement à tâtons. De ces phrases haletantes comme des hoquets d'agonie...

« ... Le tocsin... Le vent l'apporte de Corvigny... Qu'est-ce que cela veut dire ?... Les troupes françaises ?... Paul, Paul... tu es peut-être avec elles !... «... Deux soldats sont entrés en riant :

« – *Capout*, la dame !... *Capout*, tous les trois... Major Hermann a dit *capout*...

« ... Seule encore... Nous allons mourir... Mais Rosalie voudrait me parler... Elle n'ose pas... »

*Cinq heures.*

« ... Le canon français... Des obus éclatent autour du château... Ah ! Si l'un d'eux pouvait m'atteindre !... J'entends la voix de Rosalie... Qu'a-t-elle à me dire ? Quel secret a-t-elle surpris ?...

« ... Ah ! L'horreur ! Ah ! L'ignoble vérité ! Rosalie a parlé. Mon Dieu, je vous en prie, donnez-moi le temps d'écrire... Paul, jamais tu ne pourras supposer... Il faut que tu saches, avant que je meure... Paul... »

Le reste de la page avait été arraché, et les pages suivantes jusqu'à la fin du mois étaient blanches. Elisabeth avait-elle eu le temps et la force de transcrire les révélations de Rosalie ?

C'était là une question que Paul ne se posait même pas. Que lui importaient ces révélations et les ténèbres qui enveloppaient de nouveau et pour toujours une vérité qu'il ne pouvait plus découvrir ? Que lui importaient la vengeance, et le prince Conrad, et le major Hermann, et tous ces sauvages qui martyrisaient et qui tuaient les femmes ? Elisabeth était morte. Il venait pour ainsi dire de la voir mourir sous ses yeux.

En dehors de cette réalité, rien ne valait une pensée ni un effort. Et, défaillant, engourdi par une lâcheté soudaine, les yeux fixés sur le journal où la malheureuse avait noté les phases du supplice le plus cruel qu'il fût possible d'imaginer, il se sentait peu à peu glisser vers un immense besoin d'anéantissement et d'oubli. Elisabeth l'appelait. À quoi bon lutter maintenant ? Pourquoi ne pas la rejoindre ?

Quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Une main saisit le revolver qu'il tenait, et Bernard lui dit :

– Laisse cela tranquille, Paul. Si tu juges qu'un soldat a le droit de se tuer actuellement, je t'en laisserai libre tout à l'heure, lorsque tu m'auras écouté...

Paul ne protesta pas. La tentation de la mort l'avait effleuré, mais à son insu presque. Et bien qu'il y eût succombé peut-être, en un moment de folie, il était encore dans cet état d'esprit où l'on reprend vite conscience.

– Parle, dit-il.

– Ce ne sera pas long. Trois minutes d'explications tout au plus. Écoute.

Et Bernard commença :

– Je vois, d'après l'écriture, que tu as retrouvé un journal rédigé par Elisabeth. Ce journal confirme bien ce que tu savais ?

– Oui.

– Elisabeth, quand elle l'a écrit, était bien menacée de mort ainsi que Jérôme et Rosalie ?

– Oui.

– Et tous trois ont été fusillés le jour même où nous arrivions toi et moi à Corvigny, c'est-à-dire mercredi le 16 ?

– Oui.

– C'est-à-dire entre cinq et six heures du soir et la veille du jeudi où nous avons pu parvenir ici, au château d'Ornequin ?

– Oui, mais pourquoi ces questions ?

– Pourquoi ? Voici, Paul. Je t'ai repris, et j'ai entre les mains, l'éclat d'obus que tu as recueilli dans le mur du pavillon à l'endroit même où Elisabeth a été fusillée. Le voici. Une boucle de cheveux s'y trouvait encore collée.

– Eh bien ?

– Eh bien, j'ai causé tout à l'heure avec un adjudant d'artillerie, de passage au château, et il résulte de notre conversation et de son examen que

cet éclat ne provient pas d'un obus tiré par un canon de 75, mais d'un obus tiré par un canon de 155, un Rimailho.

– Je ne comprends pas.

– Tu ne comprends pas parce que tu ignores, ou que tu as oublié, ce fait que vient de me rappeler mon adjudant. Le soir de Corvigny, mercredi 16, les batteries qui ont ouvert le feu et qui ont lancé quelques obus sur le château, au moment où l'exécution avait lieu, étaient toutes nos batteries de 75, et nos Rimailhos de 155 n'ont tiré que le lendemain jeudi, pendant notre marche sur le château. Donc, comme Elisabeth a été fusillée et enterrée le mercredi soir vers six heures, il est matériellement impossible qu'un éclat d'obus tiré par un Rimailho lui ait enlevé des boucles de cheveux puisque les Rimailhos n'ont tiré que le jeudi matin.

– Alors ? murmura Paul, la voix altérée.

– Alors, comment douter que l'éclat d'obus du Rimailho, ramassé par terre le jeudi matin, n'ait été volontairement enfoncé parmi des boucles de cheveux coupés la veille au soir ?

– Mais tu es fou ! Dans quel but aurait-on fait cela ?

Bernard eut un sourire.

– Mon Dieu, dans le but de faire croire qu'Elisabeth avait été fusillée alors qu'elle ne l'était point.

Paul se jeta sur lui, et, le secouant :

– Tu sais quelque chose, Bernard ! Sans quoi, est-ce que tu pourrais rire ? Mais parle donc ! Et ces balles sur le mur du pavillon ? Et cette chaîne de fer ? Ce troisième anneau ?

– Justement. Trop de mise en scène ! Lorsqu'une exécution a lieu, est-ce qu'on voit ainsi la trace des balles ? Et puis, le cadavre d'Elisabeth, l'as-tu retrouvé ? Qui te prouve qu'après avoir fusillé Jérôme et sa femme ils n'ont pas eu pitié d'elle ? Ou bien, qui sait, une intervention...

Paul sentait un peu d'espoir l'envahir. Condamnée par le major Hermann, peut-être Elisabeth avait-elle été sauvée par le prince Conrad, revenu de Corvigny avant l'exécution...

Il balbutia :

– Peut-être... oui, peut-être... Et alors voici : le major Hermann connaissant notre présence à Corvigny – souviens-toi de ta rencontre avec cette paysanne –, le major Hermann, tenant du moins à ce qu'Elisabeth fût

morte pour nous, et à ce que nous renoncions à la chercher, le major Hermann a simulé cette mise en scène. Ah ! Comment savoir ?

Bernard s'approcha de lui et prononça gravement :

– Ce n'est pas l'espérance que je t'apporte, Paul, c'est la certitude. J'ai voulu t'y préparer. Maintenant, écoute. Si j'ai interrogé cet adjudant d'artillerie, c'était pour contrôler des faits que je n'ignorais plus. Oui, tantôt, au village même d'Ornequin, où je me trouvais, il est arrivé de la frontière un convoi de prisonniers allemands. L'un d'eux, avec qui j'ai pu échanger quelques mots, faisait partie de la garnison qui occupait le château. Il a donc vu, lui. Il sait ! Eh bien ! Elisabeth n'a pas été fusillée. Le prince Conrad a empêché l'exécution.

– Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que tu dis ? s'écria Paul qui défaillait de joie... Alors, tu es sûr ? Elle est vivante ?

– Oui, vivante... Ils l'ont emmenée en Allemagne.

– Mais depuis ?... Car enfin le major Hermann a pu la rejoindre et réussir dans ses desseins !

– Non.

– Comment le sais-tu ?

– Par ce soldat prisonnier. La dame française qu'il a vue ici, il l'a revue ce matin.

– Où ?

– Non loin de la frontière, dans une villa des environs d'Ebrecourt, sous la protection de celui qui l'a sauvée, et qui, certes, est de taille à la défendre contre le major Hermann.

– Qu'est-ce que tu dis ? répéta Paul, mais sourdement cette fois, et la figure contractée.

– Je dis que le prince Conrad, qui semble prendre son métier de soldat en amateur – il passe d'ailleurs pour un crétin, même auprès de sa famille –, a établi son quartier général à Ebrecourt, qu'il rend chaque jour visite à Elisabeth, et que par conséquent toute crainte...

Mais Bernard s'interrompit, et demanda, stupéfait :

– Qu'as-tu donc ? Te voilà livide...

Paul saisit son beau-frère aux épaules et articula :

– Elisabeth est perdue. Le prince Conrad s'est épris d'elle... rappelle-toi, on nous l'avait dit déjà... et ce journal n'est qu'un cri d'angoisse... Il

s'est épris d'elle, et il ne lâche pas sa proie, comprends-tu ? Il ne reculera devant rien !

– Oh ! Paul, je ne puis croire...

– Devant rien, je te le dis. Ce n'est pas seulement un crétin, c'est un fourbe et un misérable. Quand tu liras ce journal, tu verras... Et puis assez de mots, Bernard. Ce qu'il faut maintenant, c'est agir, et tout de suite, sans même prendre le temps de la réflexion.

– Que veux-tu faire ?

– Arracher Elisabeth à cet homme, la délivrer...

– Impossible.

– Impossible ? Nous sommes à trois lieues de l'endroit où ma femme est prisonnière, exposée aux outrages de ce forban, et tu t'imagines que je vais rester là, les bras croisés ? Allons donc ! Il ne faudrait pas avoir de sang dans les veines ! À l'œuvre, Bernard, et si tu hésites, j'irai seul.

– Tu iras seul... où cela ?

– Là-bas. Je n'ai besoin de personne... Je n'ai besoin d'aucune aide. Un uniforme allemand, et c'est tout. Je passerai à la faveur de la nuit. Je tuerai les ennemis qu'il faudra tuer, et demain matin Elisabeth sera ici, libre.

Bernard hocha la tête et dit avec douceur :

– Mon pauvre Paul !

– Quoi ? Que signifie ?...

– Cela signifie que j'aurais été le premier à t'approuver, et que nous aurions marché ensemble au secours d'Elisabeth. Les risques, ça ne compte pas. Par malheur...

– Par malheur ?

– Eh bien ! Voilà, Paul. On renonce de ce côté à une offensive plus vigoureuse. Des régiments de réserve et de territoriale sont appelés. Quant à nous, nous partons.

– Nous partons ? balbutia Paul, atterré.

– Oui, ce soir. Ce soir même notre division s'embarque à Corvigny et nous filons je ne sais où... Reims peut-être, ou Arras. Enfin l'Ouest, le Nord. Tu vois, mon pauvre Paul, que ton projet n'est pas réalisable. Allons, sois courageux. Et ne prends pas cet air de détresse. Tu me crèves le cœur... Voyons, quoi, Elisabeth n'est pas en danger... Elle saura se défendre...

Paul ne répondit pas un seul mot. Il se rappelait cette phrase abominable du prince Conrad, rapportée dans le journal d'Elisabeth : « C'est la

guerre... C'est le droit, c'est la loi de la guerre. » Cette loi, il en sentait peser sur lui le poids formidable, mais il sentait en même temps qu'il la subissait dans ce qu'elle a de plus noble et de plus exaltant : le sacrifice individuel à tout ce qu'exige le salut de la nation.

Le droit de la guerre ? Non, le devoir de la guerre, et un devoir si impérieux qu'on ne le discute point, et qu'on ne doit même pas, si implacable qu'il soit, laisser palpiter, dans le secret de son âme, le frémissement d'une plainte. Qu'Elisabeth fût en face de la mort ou du déshonneur, cela ne regardait pas le sergent Paul Delroze, et cela ne pouvait pas le détourner une seconde du chemin qu'on lui ordonnait de suivre. Avant d'être homme il était soldat. Il n'avait d'autre devoir qu'envers la France, sa patrie douloureuse et bien-aimée.

Il plia soigneusement le journal d'Elisabeth, et sortit, suivi de son beau-frère. À la tombée de la nuit il quittait le château d'Ornequin.

# Deuxième partie

[Table des matières](#)

# 1

## *Yser... misère*

### [Table des matières](#)

Toul, Bar-le-Duc, Vitry-le-François... Les petites villes défilèrent devant le long convoi qui emmenait Bernard et Paul vers l'Ouest de la France. D'autres trains, innombrables, précédaient le leur ou le suivaient, chargés de troupes et de matériel. Puis ce fut la grande banlieue de Paris, et ce fut ensuite la montée vers le Nord, Beauvais, Amiens, Arras.

Il fallait arriver les premiers là-bas, sur la frontière, rejoindre les Belges héroïques, et les rejoindre le plus haut possible. Chaque lieue de terrain parcourue, ce devait être autant de terrain soustrait à l'envahisseur pendant la longue guerre immobile qui se préparait.

Cette montée vers le Nord, le sous-lieutenant Paul Delroze – son nouveau grade lui fut conféré en cours de route – l'accomplit en rêve, pour ainsi dire, se battant chaque jour, risquant la mort à chaque minute, entraînant ses hommes avec une fougue irrésistible, mais tout cela comme s'il l'eût fait à son insu, et par le déclenchement automatique d'une volonté réglée d'avance. Tandis que Bernard jouait sa vie en riant, et soutenait par sa verve et sa gaieté le courage de ses camarades, Paul demeurait taciturne et distrait. Fatigues, privations, intempéries, tout lui semblait indifférent.

Néanmoins, c'était pour lui une volupté profonde – il l'avouait parfois à Bernard – que d'aller de l'avant. Il avait l'impression de se diriger vers un but précis, le seul qui l'intéressât, la délivrance d'Elisabeth. Que ce fût cette frontière qu'il attaquât, et non pas l'autre, celle de l'Est, c'était toujours et quand même l'ennemi exécré contre lequel il se ruait de toute sa haine. L'abattre ici ou là, peu importait. Dans un cas comme dans l'autre, Elisabeth était libre.

– Nous arriverons, lui disait Bernard. Tu comprends bien qu'Elisabeth aura raison de ce morveux. Pendant ce temps, nous débordons les Boches, nous fonçons à travers la Belgique, nous surprenons Conrad sur ses derrières, et nous nous emparons d'Ebrecourt en cinq sec ! Ça ne te fait pas



rigoler, cette perspective ? Non, je sais, tu ne rigoles jamais que quand tu démolis un Boche. Ah ! Là, par exemple, tu as un petit rire pointu qui me renseigne. Je me dis : « Pan ! La balle a porté... » ou bien : « Ça y est... il en tient un au bout de sa fourchette. » Car tu manies la fourchette, à l'occasion... Ah ! Mon lieutenant, comme on devient féroce ! Rire parce qu'on tue ! Et penser qu'on a raison de rire !

Roye, Lassigny, Chaulnes... Plus tard, le canal de la Bassée et la rivière de la Lys... Et plus tard enfin, Ypres, Ypres ! Les deux lignes s'arrêtent là, prolongées jusqu'à la mer. Après les rivières françaises, après la Marne, après l'Aisne, après l'Oise, après la Somme, c'est un petit ruisseau belge que va rougir le sang des jeunes hommes. L'effroyable bataille de l'Yser commence.

Bernard, qui gagna rapidement les galons de sergent, et Paul Delroze vécurent dans cet enfer jusqu'aux premiers jours de décembre. Ils formèrent, avec une demi-douzaine de Parisiens, deux engagés volontaires, un réserviste, et un Belge du nom de Laschen, échappé de Roulers et qui avait jugé plus expéditif, pour combattre l'ennemi, de se joindre aux Français, une petite troupe que le feu semblait respecter. De toute la section commandée par Paul, il ne restait que ceux-là, et, lorsque cette section fut reconstituée, ils continuèrent à se grouper entre eux. Toutes les missions dangereuses, ils les revendiquaient. Et toujours, leur expédition finie, ils se retrouvaient sains et saufs, sans une égratignure, comme s'ils se portaient mutuellement bonheur.

Durant les deux dernières semaines, le régiment, lancé à l'extrême pointe d'avant-garde, fut flanqué de formations belges et de formations anglaises. Il y eut assaut d'héroïsme. De furieuses charges à la baïonnette furent exécutées, dans la boue, dans l'eau même des inondations, et les Allemands tombaient par milliers et par dizaines de milliers.

Bernard exultait.

– Vois-tu, Tommy, disait-il à un petit soldat anglais aux côtés duquel il avançait un jour sous la mitraille, et qui, du reste, ne comprenait pas un seul mot de français, vois-tu, Tommy, personne plus que moi n'admire les Belges, mais ils ne m'épatent pas, et cela pour la bonne raison qu'ils se battent à notre manière, c'est-à-dire comme des lions. Ceux qui m'épatent, c'est vous, les gars d'Albion. Ça, c'est autre chose... vous avez votre façon de faire la besogne... et quelle besogne ! Pas d'excitation, pas de fureur. Ça

se passe au fond de vous. Ah ! Par exemple, de la rage quand vous reculez, et alors vous devenez terribles. Vous ne gagnez jamais de terrain que quand vous avez lâché pied. Résultat : purée de Boches.

C'est le soir de ce jour, comme la troisième compagnie tirait aux environs de Dixmude, qu'il se produisit un incident dont la nature parut fort bizarre aux deux beaux-frères. Paul sentit brusquement au-dessus des reins, sur le côté droit, un choc très vif. Il n'eut pas le temps de s'en inquiéter. Mais, revenu dans la tranchée, il constata qu'une balle avait troué le cuir de son étui à revolver et s'était aplatie sur le canon de l'arme. Or, étant donné la position que Paul occupait, il avait fallu que cette balle fût tirée derrière lui, c'est-à-dire par un soldat de sa compagnie ou d'une compagnie de son régiment. Était-ce un hasard ? Une maladresse ?

Le surlendemain, ce fut au tour de Bernard. La chance le protégea également. Une balle traversa son sac et lui effleura l'omoplate.

Et, quatre jours après, Paul eut son képi percé, et, cette fois encore, le projectile venait des lignes françaises.

Il n'y avait donc aucun doute. Les deux beaux-frères étaient visés de la façon la plus évidente, et le traître, bandit à la solde de l'ennemi, se cachait dans les rangs mêmes des Français.

– Pas d'erreur, dit Bernard. Toi d'abord, et puis moi, et puis toi. Il y a de l'Hermann là-dessous. Le major doit être à Dixmude.

– Et peut-être aussi le prince, observa Paul.

– Peut-être. En tout cas un de leurs agents s'est glissé parmi nous. Comment le découvrir ? Avertir le colonel ?

– Si tu veux, Bernard, mais ne parlons pas de nous et de notre lutte particulière avec le major. Si j'ai eu l'intention un instant d'avertir le colonel, j'y ai renoncé, ne voulant pas que le nom d'Elisabeth fût mêlé à toute cette aventure.

D'ailleurs, il n'était pas besoin de mettre les chefs sur leurs gardes. Si les tentatives contre les deux beaux-frères ne se renouvelèrent pas, les faits de trahison recommençaient chaque jour. Batteries françaises repérées, attaques prévenues, tout prouvait l'organisation méthodique d'un système d'espionnage beaucoup plus actif que partout ailleurs. Comment ne pas soupçonner la présence du major Hermann, qui était évidemment un des principaux rouages de ce système ?

– Il est là, répétait Bernard, en montrant les lignes allemandes. Il est là parce qu’actuellement la grande partie se joue dans ces marécages, et qu’il y a de la besogne pour lui. Et il y est aussi parce que nous y sommes.

– Comment le saurait-il ? objectait Paul. Et Bernard ripostait :

– Pourquoi ne le saurait-il pas ?

Un après-midi il y eut, dans une cabane qui servait de demeure au colonel, une réunion des chefs de bataillon et des capitaines à laquelle Paul Delroze fut convoqué. Là, il apprit que le général commandant la division avait ordonné la prise d’une petite maison située sur la rive gauche du canal, et qui, en temps ordinaire, était habitée par un passeur. Les Allemands s’y étaient fortifiés. Le feu de leurs batteries lourdes, établies en hauteur, de l’autre côté, défendait ce blockhaus que l’on se disputait depuis plusieurs jours. Il fallait l’enlever.

– Pour cela, précisa le colonel, on a demandé aux compagnies d’Afrique cent volontaires qui partent ce soir et donneront l’assaut demain matin. Notre rôle est de les soutenir aussitôt, et, une fois le coup de main réussi, de repousser les contre-attaques qui ne manqueront pas d’être extrêmement violentes vu l’importance de la position. Cette position, vous la connaissez, messieurs. Elle est séparée de nous par des marais où nos volontaires d’Afrique s’engageront cette nuit... jusqu’à la ceinture, pourrait-on dire. Mais, à droite de ce marais, il y a, tout le long du canal, un chemin de halage par lequel nous pourrons, nous, arriver à la rescousse. Ce chemin, balayé par les deux artilleries, est libre en grande partie. Cependant, cinq cents mètres avant la maison du passeur, il y a un vieux phare qui était occupé jusqu’ici par les Allemands et que nous avons démoli tantôt à coups de canon. L’ont-ils évacué tout à fait ? Risquons-nous de nous heurter à un poste avancé ? Voilà ce qu’il serait bon de savoir. J’ai songé à vous, Delroze.

– Je vous remercie, mon colonel.

– La mission n’est pas dangereuse, mais elle est délicate et doit aboutir à une certitude. Partez cette nuit. Si le vieux phare est occupé, revenez. Sinon, faites-vous rejoindre par une douzaine d’hommes solides que vous dissimulerez soigneusement jusqu’à notre approche. Ce sera un excellent point d’appui.

– Bien, mon colonel.

Paul prit aussitôt ses dispositions, réunit le petit groupe des Parisiens et des engagés qui, avec le réserviste et le Belge Laschen, formait sa cohorte habituelle, les prévint qu'il aurait sans doute besoin d'eux dans le courant de la nuit, et, le soir, à neuf heures, il s'en allait en compagnie de Bernard d'Andeville.

Le feu des projecteurs ennemis les retint longtemps au bord du canal, derrière un énorme tronc de saule déraciné. Puis d'impénétrables ténèbres s'accumulèrent autour d'eux, à tel point qu'ils ne discernaient même pas la ligne de l'eau.

Ils rampaient plutôt qu'ils ne marchaient, par crainte des clartés inattendues. Un peu de brise passait sur les champs de boue et sur les marécages où frémissait une plainte de roseaux.

– C'est lugubre, murmura Bernard.

– Tais-toi.

– À ta guise, sous-lieutenant.

Des canons tonnaient de temps à autre sans raison, comme des chiens qui aboient pour faire du bruit dans le grand silence inquiétant, et aussitôt d'autres canons aboyaient rageusement, comme pour faire du bruit à leur tour et montrer qu'ils ne dormaient point.

Et, de nouveau, l'apaisement. Rien ne bougeait plus dans l'espace. Il semblait que les herbes des marécages devenaient immobiles. Pourtant Bernard et Paul pressentaient la progression lente des volontaires d'Afrique partis en même temps qu'eux, leurs longues haltes au milieu des eaux glacées, leurs efforts tenaces.

– De plus en plus lugubre, gémit Bernard.

– Ce que tu es impressionnable, ce soir ! observa Paul.

– C'est l'Yser, Yser, misère, disent les Boches.

Ils se couchèrent vivement. L'ennemi balayait le chemin avec des réflecteurs et sondait aussi les marais. Ils eurent encore deux alertes, et enfin atteignirent sans encombre les abords du vieux phare.

Il était onze heures et demie. Avec d'infinies précautions ils se glissèrent parmi les blocs démolis et purent bientôt se rendre compte que le poste était abandonné. Cependant, sous les marches écroulées de l'escalier, ils découvrirent une trappe ouverte et une échelle qui s'enfonçait dans une cave où brillaient des lueurs de sabres et de casques. Mais Bernard, qui, d'en haut, fouillait l'ombre avec une lampe électrique, déclara :

– Rien à craindre, ce sont des morts. Les Boches les auront jetés là, après la canonnade de tantôt.

– Oui, dit Paul. Aussi faut-il prévoir le cas où ils viendraient les rechercher. Monte la garde du côté de l’Yser, Bernard.

– Et si l’un de ces bougres-là vit encore ?

– Je vais le descendre,

– Retourne leurs poches, dit Bernard en s’en allant, et rapportenous leurs carnets de route. Ça me passionne. Il n’est pas de meilleur document sur l’état de leur âme... ou plutôt de leur estomac.

Paul descendit. La cave était de proportions assez vastes. Une demi-douzaine de corps en jonchaient le sol, tous inertes et déjà glacés. Distraitement, sur le conseil de Bernard, il retourna les poches et visita les carnets. Rien d’intéressant ne retint son attention. Mais, dans la vareuse du sixième soldat qu’il examina, un petit maigre, frappé en pleine figure, il trouva un portefeuille au nom de Rosenthal, qui contenait des billets de banque français et belges et un paquet de lettres timbrées d’Espagne, de Hollande et de Suisse. Les lettres, toutes écrites en allemand, avaient été adressées à un agent d’Allemagne résidant en France, dont le nom ne paraissait pas, et transmises par lui au soldat Rosenthal sur lequel Paul les découvrait. Ce soldat devait les communiquer, ainsi qu’une photographie, à une troisième personne désignée sous le nom d’Excellence.

« Service d’espionnage, se dit Paul en les parcourant... Renseignements confidentiels... Statistiques... Quelle race de coquins ! »

Mais, ayant ouvert de nouveau le portefeuille, il en sortit une enveloppe qu’il déchira. Dans cette enveloppe il y avait une photographie, et la surprise de Paul fut si grande en regardant cette photographie qu’il poussa un cri.

Elle représentait la femme dont il avait vu le portrait dans la chambre close d’Ornequin, la même femme, avec le même fichu de dentelle arrangé de façon identique, et avec cette même expression dont le sourire ne masquait pas la dureté. Et, cette femme, n’était-ce pas la comtesse Hermine d’Andeville, la mère d’Elisabeth et de Bernard ?

L’épreuve portait la marque de Berlin. L’ayant retournée, Paul aperçut une chose qui augmenta sa stupeur. Quelques mots y étaient inscrits : À Stéphane d’Andeville, 1902.

Stéphane, c’était le prénom du comte d’Andeville !

Ainsi donc la photographie avait été envoyée de Berlin au père d'Elisabeth et de Bernard en 1902, c'est-à-dire quatre ans *après* la mort de la comtesse Hermine. De telle sorte qu'on se trouvait en face de deux solutions : ou bien la photographie, prise avant la mort de la comtesse Hermine, portait la date de l'année où le comte l'avait reçue, ou bien la comtesse Hermine vivait encore...

Et, malgré lui, Paul songeait au major Hermann, dont cette image, pareillement au portrait de la chambre close, évoquait le souvenir en son esprit troublé, Hermann ! Hermine ! Et voilà maintenant que l'image d'Hermine il la découvrait sur le cadavre d'un espion allemand, aux bords de cet Yser où devait rôder le chef d'espionnage qu'était certainement le major Hermann !

– Paul ! Paul !

C'était son beau-frère qui l'appelait. Paul se redressa vivement, cacha la photographie, bien résolu à n'en point parler, et monta jusqu'à la trappe.

– Eh bien, Bernard, qu'y a-t-il ?

– Une petite troupe de Boches. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait d'une patrouille, qu'on relevait les postes, et qu'ils resteraient de l'autre côté. Mais non. Ils ont détaché deux barques et ils franchissent le canal.

– En effet, je les entends.

– Si on tirait dessus ? proposa Bernard.

– Non, ce serait donner l'alarme. Il est préférable de les observer. C'est d'ailleurs notre mission.

Mais, à ce moment, il y eut un léger coup de sifflet qui provenait du chemin de halage, que Bernard et Paul avaient suivi. On répondit, de la barque, par un coup de sifflet de même nature. Deux autres signaux furent échangés à intervalles réguliers. Une horloge d'église sonna minuit.

– Un rendez-vous, supposa Paul. Cela devient intéressant. Viens. J'ai remarqué, en bas, un endroit où je pense qu'on peut se mettre à l'abri de toute surprise.

C'était une arrière-cave, séparée de la première par un bloc de maçonnerie dans lequel il y avait une brèche qu'il leur fut aisé de franchir. Rapidement ils remplirent cette brèche avec des pierres tombées de la voûte et des murs.

Ils avaient à peine fini qu'un bruit de pas retentit au-dessus d'eux et que des mots allemands leur parvinrent. La troupe ennemie devait être assez

nombreuse. Bernard engagea l'extrémité de son fusil dans une des meurtrières que formait leur barricade.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda Paul.

– Et s'ils viennent ? Je m'apprête. Nous pouvons soutenir un siège en règle.

– Pas de bêtises, Bernard. Écoutons. Peut-être pourrons-nous surprendre quelques mots.

– Toi, peut-être, Paul, mais moi qui ne comprends pas une syllabe d'allemand...

Une lueur violente inonda la cave. Un soldat descendit et accrocha une grosse lampe à un clou du mur. Une douzaine d'hommes le rejoignirent et les deux beaux-frères furent aussitôt renseignés. Ces hommes étaient venus pour enlever les morts.

Ce ne fut pas long. Au bout de quinze minutes, il ne restait plus dans la cave qu'un cadavre, celui de l'agent Rosenthal. En haut, une voix impérieuse commanda :

– Restez-là, vous autres, et attendez-nous. Et toi, Karl, descends le premier.

Quelqu'un apparut sur les échelons supérieurs. Paul et Bernard furent stupéfaits d'apercevoir un pantalon rouge, puis une capote bleue, enfin l'uniforme complet d'un soldat français. L'individu sauta à terre et cria :

– J'y suis. Excellence. À votre tour.

Ils virent alors le Belge Laschen, ou plutôt le soi-disant Belge qui se faisait appeler Laschen et qui comptait dans la section de Paul. Maintenant ils savaient d'où venaient les trois coups de fusil tirés sur eux. Le traître était là. Sous la lumière, ils distinguaient nettement son visage, le visage d'un homme de quarante ans, aux traits lourds et chargés de graisse, aux yeux bordés de rouge.

Il saisit les montants de l'échelle de façon à bien la caler. Un officier descendit prudemment, enveloppé dans un large manteau gris au col relevé. Ils reconnurent le major Hermann.

## 2

### *Le major Hermann*

#### Table des matières

Tout de suite, et malgré le sursaut de haine qui l'eût poussé à un acte de vengeance immédiate, Paul appuya sa main sur le bras de Bernard pour l'obliger à la prudence.

Mais quelle rage le bouleversait lui-même à l'aspect de ce démon ! Celui qui représentait à ses yeux l'ensemble de tous les crimes commis contre son père et contre sa femme, celui-là s'offrait à la balle de son revolver, et Paul ne pouvait pas bouger ! Bien plus, les circonstances se présentaient de telle façon que, en toute certitude, cet homme s'en irait dans quelques minutes, vers d'autres crimes, sans qu'il fût possible de l'abattre.

– À la bonne heure, Karl, dit le major en allemand – et il s'adressait au faux Laschen – à la bonne heure, tu es exact au rendez-vous. Et alors, quoi de nouveau ?

– Avant tout. Excellence, répondit Karl qui semblait traiter le major avec cette déférence mêlée de familiarité que l'on a vis-à-vis d'un supérieur qui est à la fois votre complice, avant tout une permission...

Il enleva sa capote bleue, revêtit la vareuse d'un des morts et, faisant le salut militaire :

– Ouf !... Voyez-vous, Excellence, je suis un bon Allemand. Aucune besogne ne me répugne. Mais sous cet uniforme-là, j'étouffe.

– Donc, tu désertes ?

– Excellence, le métier pratiqué de la sorte est trop dangereux, la blouse du paysan français, oui ; la capote du soldat français, non. Ces gens-là n'ont peur de rien, je suis obligé de les suivre, et je risque d'être tué par une balle allemande.

– Mais les deux beaux-frères ?

– Trois fois je leur ai tiré dans le dos, et trois fois j'ai raté mon coup. Rien à faire, ce sont des veinards, et je finirais par être pincé. Aussi, comme



vous dites, je déserte, et j'ai profité du gamin qui fait la navette entre Rosenthal et moi pour vous donner rendez-vous.

– Rosenthal m'a réexpédié ton mot au quartier général.

– Mais il y avait aussi une photographie, celle que vous savez, ainsi qu'un paquet de lettres reçues de vos agents de France. Je ne voulais pas, si j'étais découvert, qu'on trouvât sur moi de telles preuves.

– Rosenthal devait me les apporter lui-même. Par malheur, il a commis une bêtise.

– Laquelle, Excellence ?

– Celle de se faire tuer par un obus.

– Allons donc !

– Voilà son cadavre à tes pieds.

Karl se contenta de hausser les épaules et de dire :

– L'imbécile !

– Oui, il n'a jamais su se débrouiller, ajouta le major, complétant l'oraison funèbre. Reprends-lui son portefeuille, Karl. Il le mettait dans une poche intérieure de son gilet de laine.

L'espion se baissa et dit au bout d'un instant :

– Il n'y est pas, Excellence.

– C'est qu'il l'a changé de place. Regarde dans les autres poches.

– Pas davantage, affirma Karl, après avoir obéi.

– Comment ? Celle-là est raide ! Rosenthal ne se séparait jamais de son portefeuille. Il le gardait sur lui pour dormir. Il l'aura gardé pour mourir.

– Cherchez vous-même, Excellence.

– Mais alors ?

– Alors quelqu'un est venu ici depuis tantôt et a pris le portefeuille.

– Qui ? Des Français ?

L'espion se releva, demeura silencieux un moment, et, s'approchant du major, lui dit d'une voix lente :

– Des Français, non. Excellence ; mais un Français.

– Que veux-tu dire ?

– Excellence, Delroze est parti tantôt en reconnaissance avec son beau-frère Bernard d'Andeville. De quel côté ? Je n'ai pu le savoir. Je le sais maintenant. Il est venu par ici. Il a exploré les ruines du phare et, voyant des morts, il a retourné les poches.

– Mauvaise affaire, bougonna le major. Tu es sûr ?

– Certain. Il devait être là, il y a une heure au plus. Peut-être même, ajouta Karl en riant, peut-être y est-il encore, caché dans quelque trou... L'un et l'autre, ils jetèrent un regard autour d'eux, mais machinalement, et sans que ce geste indiquât de leur part une crainte sérieuse. Puis le major reprit pensivement :

– Au fond, ce paquet de lettres reçues par nos agents, lettres sans adresses et sans noms, cela n'a qu'une importance relative. Mais la photographie, c'est plus grave.

– Beaucoup plus. Excellence ! Comment ! Voilà une photographie tirée en 1902, et que nous recherchons par conséquent depuis douze ans ! Je réussis, après combien d'efforts, à la retrouver dans les papiers que le comte Stéphane d'Andeville a laissés chez lui durant la guerre. Et cette photographie, que vous vouliez reprendre au comte d'Andeville à qui vous aviez eu l'imprudence de la donner, est à l'heure actuelle entre les mains de Paul Delroze, le gendre de M. d'Andeville, le mari d'Elisabeth d'Andeville, et votre ennemi mortel !

– Eh ! Mon Dieu ! Je le sais bien, s'écria le major visiblement agacé. Tu n'as pas besoin de m'en dire tant !

– Excellence, il faut toujours regarder la vérité en face. Quel a été votre but à l'égard de Paul Delroze ? Lui cacher tout ce qui peut le renseigner sur votre véritable personnalité, et, pour cela, tourner son attention, ses recherches, sa haine, vers le major Hermann. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Vous avez été jusqu'à multiplier les poignards gravés des quatre lettres H. E. R. M., et même jusqu'à mettre la signature « major Hermann » sur le panneau où était accroché le fameux portrait. Bref, toutes les précautions. De la sorte, quand vous aurez jugé à propos de faire rentrer le major Hermann dans le néant, Paul Delroze croira que son ennemi est mort, et il ne pensera plus à vous. Or, qu'arrive-t-il aujourd'hui ? C'est qu'il possède, avec cette photographie, la preuve la plus certaine du rapport qui existe entre le major Hermann et ce fameux portrait qu'il a vu le soir de son mariage, c'est-à-dire entre le présent et le passé.

– Évidemment, mais cette photographie trouvée sur un cadavre quelconque ne prendrait d'importance pour lui que s'il en connaissait la provenance, par exemple s'il pouvait voir son beau-père d'Andeville.

– Son beau-père d'Andeville se bat dans les rangs de l'armée anglaise, à trois lieues de Paul Delroze.

– Le savent-ils ?

– Non, mais un hasard peut les rapprocher. En outre, Bernard et son père s'écrivent, et Bernard a dû raconter à son père les événements qui se sont passés au château d'Ornequin, du moins ceux que Paul Delroze et lui ont pu reconstituer.

– Eh ! Qu'importe, s'ils ignorent les autres événements. Et c'est là l'essentiel. Par Elisabeth ils sauraient tous nos secrets et ils devineraient qui je suis. Or, ils ne la rechercheront pas puisqu'ils la croient morte.

– En êtes-vous bien sûr. Excellence ?

– Que dis-tu ?

Les deux complices étaient l'un contre l'autre, les yeux dans les yeux, le major inquiet et irrité, l'espion un peu narquois.

– Parle, dit le major, qu'y a-t-il ?

– Excellence, il y a que, tantôt, j'ai pu mettre la main sur la valise de Delroze. Oh ! Pas longtemps... quelques secondes... mais tout de même assez pour voir deux choses...

– Dépêche-toi.

– D'abord les feuilles volantes de ce manuscrit dont vous avez brûlé par précaution les pages les plus importantes, mais dont malheureusement vous avez égaré toute une partie.

– Le journal de sa femme ?

– Oui.

Le major lâcha un juron.

– Que je sois damné ! On brûle tout, dans ces cas-là ! Ah ! Si je n'avais pas eu cette curiosité stupide !... Et après ?

– Après, Excellence ? Oh ! Presque rien, un fragment d'obus, oui, un petit fragment d'obus, mais qui m'a bien eu l'air d'être l'éclat que vous m'avez ordonné d'enfoncer dans le mur du pavillon, après y avoir plaqué des cheveux d'Elisabeth. Qu'en pensez-vous, Excellence ?

Le major frappa du pied avec colère et lança une nouvelle bordée de jurons et d'anathèmes sur la tête de Paul Delroze.

– Qu'en pensez-vous, Excellence ? répéta l'espion.

– Tu as raison, s'écria-t-il. Par le journal de sa femme, ce satané Français peut entrevoir la vérité, et ce morceau d'obus en sa possession, c'est la preuve que, pour lui, sa femme vit peut-être encore, et c'est cela que je voulais éviter. Sans quoi nous l'aurons toujours sur le dos.

Sa fureur s'exaspérait.

– Ah ! Karl, il m'embête, celui-là. Lui et son gamin de beau-frère, quels sacripants ! Par Dieu, je croyais bien que tu m'en avais débarrassé le soir où nous sommes revenus au château dans leur chambre et où nous avons vu leurs noms inscrits sur la muraille. Et tu comprends qu'ils n'en resteront pas là, maintenant qu'ils savent que la petite n'est pas morte. Ils la chercheront. Ils la trouveront. Et comme elle connaît tous nos secrets !... Il fallait la supprimer, Karl !

– Et le prince ? ricana l'espion.

– Conrad est un idiot. Toute cette famille de Français nous portera malheur, à Conrad le premier, qui est assez bête pour s'amouracher de la péronnelle. Il fallait la supprimer, tout de suite, Karl, je te l'avais ordonné, et ne pas attendre le retour du prince...

Placé en pleine lumière, le major Hermann montrait la plus épouvantable face de bandit que l'on pût imaginer, épouvantable non point par la difformité des traits ou par quelque chose de spécialement laid, mais par l'expression qui était repoussante et sauvage, et où Paul retrouvait encore, mais portée à son paroxysme, l'expression de la comtesse Hermine, d'après son portrait et d'après sa photographie. À l'évocation du crime manqué, le major Hermann semblait souffrir mille morts, comme si le crime eût été sa condition de vivre. Les dents grinçaient. Les yeux étaient injectés de sang.

D'une voix distraite, les doigts crispés à l'épaule de son complice, il articula, et, cette fois, en français :

– Karl, on dirait que nous ne pouvons pas les atteindre et qu'un miracle les protège contre nous. Toi, ces jours-ci, tu as raté ton coup trois fois. Au château d'Ornequin, tu en as tué deux autres à leur place. Moi aussi, je l'ai manqué un jour, près de la petite porte du parc. Et c'était dans ce même parc... près de la même chapelle... tu n'as pas oublié... Il y a seize ans... lorsqu'il n'était qu'un enfant, lui, et que tu lui as planté ton couteau en pleine chair... Eh bien, ce jour-là, tu commençais tes maladresses... L'espion se mit à rire, d'un rire cynique et insolent.

– Que voulezvous, Excellence ? Je débutais dans la carrière et je n'avais pas votre maîtrise. Voilà un père et son gosse que nous ne connaissions même pas dix minutes auparavant, et qui ne nous avaient rien fait que d'embêter le Kaiser. Moi, la main m'a tremblé, je le confesse. Tandis que

vous... Ah ! Ce que vous avez expédié le père, vous ! Un petit coup de votre petite main, ouf ! ça y était !

Cette fois ce fut Paul qui, lentement, avec précaution, engagea le canon de son revolver dans une des brèches. Il ne pouvait plus douter, maintenant, après les révélations de Karl, que le major eût tué son père. C'était bien cet être-là ! Et son complice d'aujourd'hui, c'était déjà son complice d'autrefois, le subalterne qui avait tenté de le tuer, lui, Paul, tandis que son père expirait.

Bernard, devant le geste de Paul, lui souffla à l'oreille :

– Tu es décidé, hein ? Nous l'abattons ?

– Attends mon signal, murmura Paul, mais ne tire pas sur lui. Tire sur l'espion.

Malgré tout, il pensait au mystère inexplicable des liens qui unissaient le major Hermann à Bernard d'Andeville et à sa sœur Elisabeth, et n'admettait pas que ce fût Bernard qui accomplît l'œuvre de justice. Lui-même il hésitait, comme on hésite devant un acte dont on ne connaît pas toute la portée. Qui était ce bandit ? Quelle personnalité lui attribuer ? Aujourd'hui, major Hermann et chef de l'espionnage allemand ; hier, compagnon de plaisir du prince Conrad, tout-puissant au château d'Ornequin, se déguisant en paysanne et rôdant à travers Corvigny ; jadis assassin, complice de l'empereur, châtelaine d'Ornequin... Parmi toutes ces personnalités, qui toutes n'étaient que les aspects divers d'un seul et même être, quelle était la véritable ?

Éperdument, Paul regardait le major, comme il avait regardé la photographie, et, dans la chambre close, le portrait d'Hermine d'Andeville. Hermann... Hermine... les noms se confondaient en lui.

Et il notait la finesse des mains, blanches et petites ainsi que des mains de femme. Les doigts effilés s'ornaient de bagues aux pierres précieuses. Les pieds aussi, chaussés de bottes, étaient délicats. Le visage, très pâle, n'offrait aucune trace de barbe. Mais toute cette apparence efféminée était démentie par le son rauque d'une voix éraillée, par la lourdeur des mouvements et de la démarche, et par une sorte d'énergie réellement barbare.

Le major plaqua ses deux mains sur sa figure et réfléchit pendant quelques minutes. Karl le considérait avec une certaine pitié et un air de se

demander si son maître n'éprouvait pas, au souvenir de crimes commis, un commencement de remords.

Mais le maître, secouant sa torpeur, lui dit – et sa haine seule frissonnait en sa voix à peine perceptible :

– Tant pis pour eux, Karl, tant pis pour tous ceux qui essaient de nous barrer la route. J'ai supprimé le père, et j'ai bien fait. Un jour ce sera le tour du fils... Maintenant... maintenant, il s'agit de la petite.

– Voulezvous que je m'en charge. Excellence ?

– Non, j'ai besoin de toi ici, et j'ai besoin d'y rester moi-même. Les affaires vont très mal. Mais au début de janvier, j'irai là-bas. Le 10 au matin, je serai à Ebrecourt. Quarante-huit heures après, il faut que ce soit fini. Et ce sera fini, je le jure.

De nouveau il se tut, tandis que l'espion éclatait de rire. Paul s'était baissé pour se mettre à la hauteur de son revolver. Une hésitation plus longue eût été coupable. Tuer le major, ce n'était plus se venger et tuer l'assassin de son père, c'était prévenir un crime nouveau et sauver Elisabeth. Il fallait agir, quelles que pussent être les conséquences de l'acte. Il s'y décida.

– Tu es prêt ? dit-il très bas à Bernard.

– Oui. J'attends ton signal.

Il visa froidement, guettant la seconde propice, et il allait presser la détente, lorsque Karl prononça en allemand :

– Dites donc. Excellence, vous savez ce qui se prépare pour la maison du passeur ?

– Quoi ?

– Tout bonnement une attaque. Cent volontaires des compagnies d'Afrique sont déjà en route par les marais. L'assaut aura lieu dès l'aube. Vous n'avez que le temps d'avertir le quartier général et de vous assurer des précautions qu'ils comptent prendre.

Le major déclara simplement :

– Elles sont prises.

– Que dites-vous. Excellence ?

– Je te dis qu'elles sont prises. J'ai été prévenu par un autre côté, et, comme on tient fortement à la maison du passeur, j'ai téléphoné au commandant du poste qu'on lui enverrait trois cents hommes à cinq heures

du matin. Les volontaires d'Afrique donneront dans le piège. Pas un n'en reviendra vivant.

Le major eut un petit rire satisfait et releva le col de son manteau en ajoutant :

– D'ailleurs, pour plus de sûreté, j'irai passer la nuit là-bas... d'autant que je me demande si, par hasard, ce n'est pas le commandant de poste qui aurait envoyé des hommes ici, et fait prendre les papiers de Rosenthal dont il savait la mort.

– Mais...

– Assez bavardé. Occupe-toi de Rosenthal, et partons.

– Je vous accompagne, Excellence ?

– Inutile. Une des barques me conduira par le canal. La maison n'est pas à quarante minutes d'ici.

Sur l'appel de l'espion, trois soldats descendirent, et le cadavre fut hissé jusqu'à la trappe supérieure.

Karl et le major restaient immobiles tous deux, au pied de l'échelle, et Karl portait vers la trappe la lumière de la lanterne qu'il avait détachée. Bernard murmura :

– Nous tirons ?

– Non, répondit Paul.

– Mais...

– Je te le défends...

Lorsque l'opération fut terminée, le major prescrivit :

– Éclaire-moi bien et que l'échelle ne bouge pas. Il monta et disparut.

– Ça y est, cria-t-il. Dépêche-toi.

À son tour, l'espion grimpa. On entendit leurs pas au-dessus de la cave. Ces pas s'éloignèrent dans la direction du canal, et il n'y eut plus aucun bruit.

– Eh bien, quoi, s'écria Bernard, qu'est-ce qui t'a pris ? L'occasion était unique. Les deux bandits tombaient du coup.

– Et nous après, prononça Paul. Ils étaient douze là-haut. Nous étions réglés.

– Mais Elisabeth était sauvée, Paul ! En vérité, je ne te comprends pas. Comment ! Nous avons de pareils monstres à portée de nos balles, et tu les laisses partir ! L'assassin de ton père, le bourreau d'Elisabeth est là, et c'est à nous que tu penses !

– Bernard, dit Paul Delroze, tu n’as pas compris les dernières paroles qu’ils ont échangées. L’ennemi est prévenu de l’attaque et de nos projets sur la maison du passeur. Tout à l’heure les cent volontaires d’Afrique qui rampent dans le marais seront victimes de l’embuscade qui leur est tendue. C’est donc à eux qu’il nous faut penser. C’est eux que nous devons sauver d’abord. Nous n’avons pas le droit de nous faire tuer, alors qu’il nous reste à accomplir un tel devoir. Et je suis sûr que tu me donnes raison.

– Oui, dit Bernard. Mais tout de même l’occasion était bonne.

– Nous la retrouverons, et bientôt peut-être, affirma Paul, qui songeait à la maison du passeur, où le major Hermann devait se rendre.

– Enfin, quelles sont tes intentions ?

– Je rejoins le détachement des volontaires. Si le lieutenant qui les commande est de mon avis, l’assaut n’aura pas lieu à sept heures, mais tout de suite, et je serai de la fête.

– Et moi ?

– Retourne auprès du colonel. Expose-lui la situation, et dis-lui que la maison du passeur sera prise ce matin et que nous y tiendrons jusqu’à l’arrivée des renforts.

Ils se quittèrent sans un mot de plus et Paul se jeta résolument dans les marais.

La tâche qu’il entreprenait ne rencontra pas les obstacles auxquels il croyait se heurter. Après quarante minutes d’une marche assez pénible, il perçut des murmures de voix, lança le mot d’ordre et se fit conduire vers le lieutenant.

Les explications de Paul convainquirent aussitôt l’officier : il fallait ou bien renoncer à l’affaire ou bien en brusquer l’exécution.

La colonne se porta en avant.

À trois heures, guidés par un paysan qui connaissait une passe où les hommes n’enfonçaient que jusqu’aux genoux, ils réussirent à gagner les abords de la maison sans être signalés. Mais, l’alarme ayant été donnée par une sentinelle, l’attaque commença. Cette attaque, un des plus beaux faits d’armes de la guerre, est trop connue pour qu’il soit nécessaire d’en donner ici le détail. Elle fut d’une violence extrême. L’ennemi, qui se tenait sur ses gardes, riposta avec une vigueur égale. Les fils de fer s’entremêlaient. Les pièges abondaient. Un corps à corps furieux s’engagea devant la maison, puis dans la maison, et lorsque les Français, victorieux, eurent abattu ou fait



prisonniers les quatre-vingt-trois Allemands qui la défendaient, eux-mêmes avaient subi des pertes qui réduisaient leur effectif de moitié.

Le premier, Paul avait sauté dans les tranchées dont la ligne flanquait la maison vers la gauche et se prolongeait en demi-cercle jusqu'à l'Yser. Il avait son idée : avant que l'attaque ne réussît, il voulait couper toute retraite aux fugitifs.

Repoussé d'abord, il gagna la berge, suivi de trois volontaires, s'engagea dans l'eau, remonta le canal, parvint ainsi de l'autre côté de la maison, et trouva, comme il s'y attendait, un pont de bateaux. À ce moment il aperçut une silhouette qui s'évanouissait dans l'ombre.

– Restez-là, dit-il à ses hommes, et que personne ne passe.

Lui-même, il s'élança, franchit le pont, et se mit à courir.

Un projecteur ayant illuminé la rive, il avisa de nouveau la silhouette à cinquante pas en avant. Une minute plus tard, il criait :

– Halte ! Ou je fais feu.

Et, comme le fugitif continuait, il tira, mais de façon à ne pas l'atteindre.

L'homme s'arrêta et déchargea quatre fois son revolver tandis que Paul, courbé en deux, se jetait dans ses jambes et le renversait.

Maîtrisé, l'ennemi n'opposa aucune résistance. Paul l'enroula dans son manteau et le saisit à la gorge.

De sa main libre, il lui jeta en pleine figure la lumière de sa lanterne. Son instinct ne l'avait pas trompé : il tenait le major Hermann.

### 3

## *La maison du passeur*

### [Table des matières](#)

Paul Delroze ne prononça pas une parole. Poussant devant lui son prisonnier, dont il avait attaché les poignets derrière le dos, il revint vers le pont, parmi les ténèbres illuminées de courtes lueurs.

L'attaque se poursuivait. Cependant un certain nombre de fuyards ayant voulu s'échapper, et les volontaires qui gardaient le pont les ayant accueillis à coups de fusil, les Allemands se crurent tournés, et cette diversion précipita leur défaite.

Lorsque Paul arriva, le combat était fini. Mais une contre-attaque ennemie, soutenue par les renforts promis au commandant du poste, ne pouvait pas tarder à se produire et tout de suite on organisa la défense.

La maison du passeur, que les Allemands avaient puissamment fortifiée et entourée de tranchées, se composait d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage dont les trois pièces n'en formaient plus qu'une seule. Une soupente cependant, qui servait autrefois de mansarde à un domestique, et à laquelle on accédait par trois marches de bois, s'ouvrait comme une alcôve au fond de cette vaste pièce. C'est là que Paul à qui était réservée l'organisation de l'étage, c'est là que Paul amena son prisonnier. Il le coucha sur le parquet, le ligota à l'aide d'une corde et l'attacha solidement à une poutre, et, tout en agissant, il fut pris d'un tel élan de haine qu'il le saisit à la gorge comme pour l'étrangler.

Il se domina. À quoi bon se presser ? Avant de tuer cet homme ou de le livrer aux soldats qui le colleraient au mur, ne serait-ce pas une joie profonde que de s'expliquer avec lui ?

Comme le lieutenant entraît, il lui dit de façon à être entendu de tous et surtout du major :

– Mon lieutenant, je vous recommande ce misérable, qui n'est autre que le major Hermann, un des chefs de l'espionnage allemand. J'ai des preuves

sur moi. S'il m'arrivait malheur, qu'on ne l'oublie pas. Et, au cas où il faudrait battre en retraite...

Le lieutenant sourit.

– Hypothèse inadmissible. Nous ne battons pas en retraite, pour la bonne raison que je ferais plutôt sauter la bicoque. Et, par conséquent, le major Hermann sauterait avec nous. Donc, soyez tranquille.

Les deux officiers se concertèrent sur les mesures de défense, et rapidement on se mit à l'œuvre.

Avant tout, le pont de bateaux fut disloqué, des tranchées creusées sur le long du canal, et les mitrailleuses retournées. À son étage, Paul fit transporter les sacs de terre d'une façade à l'autre et consolider, à l'aide de poteaux placés en arcs-boutants, les parties de mur qui semblaient le moins solides.

À cinq heures et demie, sous la clarté des projecteurs allemands, plusieurs obus tombèrent aux environs. L'un d'eux atteignit la maison. Les grosses pièces commençaient à balayer le chemin de halage.

C'est par ce chemin que déboucha, un peu avant le jour, un détachement de cyclistes envoyés en hâte. Bernard d'Andeville les précédait.

Il expliqua que deux compagnies et une section de sapeurs, devançant un bataillon complet, s'étaient mis en route, mais que, gênés par les obus ennemis, ils devaient longer les marais, en contrebas et à l'abri du talus qui étayait le chemin de halage. Leur marche étant ainsi ralentie, il faudrait les attendre pour le moins une heure.

– Une heure, dit le lieutenant, ce sera long. Mais c'est possible. Donc...

Tandis qu'il donnait de nouveaux ordres et qu'il assignait leurs postes aux cyclistes, Paul remonta, et il allait raconter à Bernard la capture du major Hermann lorsque son beau-frère lui annonça :

– Tu sais, Paul, papa est ici avec moi !

Paul tressauta.

– Ton père est ici ? Ton père est venu avec toi ?

– Parfaitement, et de la manière la plus naturelle du monde. Figure-toi qu'il cherchait l'occasion depuis quelque temps déjà... Ah ! à propos, il a été nommé sous-lieutenant interprète.

Paul n'écoutait pas. Il se disait seulement :

« M. d'Andeville est là... M. d'Andeville, le mari de la comtesse Hermine. Il ne peut pas ne pas savoir, lui. Est-elle vivante ou morte ? Ou

bien a-t-il été jusqu'au bout la dupe d'une intrigante, et garde-t-il à la disparue son souvenir et sa tendresse ? Mais non, cela n'est pas croyable, puisqu'il y a cette photographie, faite quatre ans plus tard, et qui lui a été envoyée, et envoyée de Berlin ! Donc il sait, et alors... »

Paul était vivement troublé. Les révélations de l'espion Karl lui avaient montré tout à coup M. d'Andeville sous un jour étrange. Et voilà que les circonstances amenaient M. d'Andeville auprès de lui, à l'instant même où le major Hermann venait d'être capturé !

Paul se tourna vers la soupente. Le major ne bougeait pas, le visage collé contre la muraille.

– Ton père est donc resté dehors ? dit Paul à son beau-frère.

– Oui, il avait pris la bicyclette d'un homme qui a couru près de nous et qui a été légèrement blessé. Papa le soigne.

– Va le chercher, et, si le lieutenant n'y voit pas d'inconvénient...

Il fut interrompu par l'éclatement d'un shrapnell dont les balles criblèrent les sacs entassés devant eux. Le jour se levait. On voyait une colonne ennemie surgir de l'ombre à mille mètres au plus.

– Qu'on se prépare ! cria d'en bas le lieutenant. Et pas un coup de feu avant mon ordre. Que personne ne se montre !...

Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure, et seulement durant quatre ou cinq minutes, que Paul et M. d'Andeville purent échanger quelques mots, d'une façon si heurtée d'ailleurs que Paul n'eut pas le loisir de se demander quelle attitude il prendrait en face du père d'Elisabeth. Le drame du passé, le rôle que le mari de la comtesse Hermine pouvait jouer dans ce drame, tout cela se mêlait en son esprit avec la défense du blockhaus. Et, malgré l'affection qui les liait l'un à l'autre, leur poignée de main fut presque distraite.

Paul faisait boucher une petite fenêtre avec un matelas. Bernard avait son poste à l'autre bout de la salle. M. d'Andeville dit à Paul :

– Vous êtes sûr de tenir, n'est-ce pas ?

– Absolument, puisqu'il le faut.

– Oui, il le faut. J'étais à la division hier avec le général anglais auquel je suis attaché comme interprète, quand on a résolu cette attaque. La position, paraît-il, est de premier ordre, et il est indispensable qu'on s'y accroche. C'est alors que j'ai vu là l'occasion de vous revoir, Paul. Je

connaissais la présence de votre régiment. J'ai donc demandé à accompagner le contingent désigné pour...

Nouvelle interruption. Un obus trouait le toit et crevait la façade opposée au canal.

– Personne n'est touché ?

– Personne, répondit-on.

Un peu après, M. d'Andeville reprenait :

– Le plus curieux, c'est d'avoir retrouvé Bernard chez votre colonel, cette nuit. Vous pensez avec quelle joie je me suis mêlé aux cyclistes. C'était le seul moyen de rester un peu auprès de mon petit Bernard et de venir vous serrer la main... Et puis, je n'avais pas de nouvelles de ma pauvre Elisabeth, et Bernard m'a raconté...

– Ah ! dit Paul vivement, Bernard vous a raconté tout ce qui s'est passé au château ?

– Du moins tout ce qu'il a pu savoir, et il y a bien des choses inexplicables sur lesquelles, selon lui, Paul, vous avez des données plus précises. Ainsi, pourquoi Elisabeth est-elle restée à Ornequin ?

– C'est elle qui l'a voulu, répliqua Paul, et je n'ai été averti de sa décision que plus tard, par lettre.

– Je sais. Mais pourquoi ne l'avez-vous pas emmenée, Paul ?

– En quittant Ornequin, j'ai pris toutes les dispositions nécessaires pour qu'elle pût s'en aller.

– Soit. Mais vous n'auriez pas dû quitter Ornequin sans elle. Tout le mal vient de là.

M. d'Andeville avait parlé avec une certaine rigueur, et, comme Paul se taisait, il insista :

– Pourquoi n'avez-vous pas emmené Elisabeth ? Bernard m'a dit qu'il y avait eu des choses très graves, que vous aviez fait allusion à des événements exceptionnels. Vous pourriez peut-être m'expliquer...

Il semblait à Paul deviner en M. d'Andeville une hostilité sourde, et cela l'irritait d'autant plus que la part d'un homme dont la conduite lui paraissait maintenant si déconcertante.

– Croyez-vous, lui dit-il, que ce soit le moment ?

– Mais oui, mais oui, nous pouvons être séparés d'un moment à l'autre...

Paul ne le laissa pas achever. Il se tourna brusquement vers lui et s'écria :

– Vous avez raison, monsieur ! C'est là une idée affreuse. Il serait effrayant que je ne pusse pas répondre à vos questions et que vous ne pussiez pas répondre aux miennes. Le sort d'Elisabeth dépend peut-être des quelques phrases que nous allons prononcer. Car la vérité est entre nous. Un mot pour la mettre en lumière, et tout nous presse. Il faut parler dès maintenant, quoi qu'il arrive.

Son émotion surprit M. d'Andeville qui lui dit :

– Ne serait-il pas bon d'appeler Bernard ?

– Non ! Non ! fit Paul, à aucun prix ! C'est une chose qu'il ne doit pas connaître, puisqu'il s'agit...

– Puisqu'il s'agit ? questionna M. d'Andeville, de plus en plus étonné.

Un homme tomba près d'eux, frappé par une balle. Paul se précipita : touché au front, l'homme était mort. Et deux balles encore pénétrèrent par une ouverture trop grande que Paul fit boucher en partie.

M. d'Andeville, qui l'avait aidé, poursuivit l'entretien.

– Vous disiez que Bernard ne doit pas entendre parce qu'il s'agit ?...

– Parce qu'il s'agit de sa mère, répondit Paul.

– De sa mère ? Comment ! Il s'agit de sa mère ?... De ma femme ? Je ne comprends pas.

Par les meurtrières, on apercevait trois colonnes ennemies qui s'avançaient, au-dessus des plaines inondées, sur des chaussées étroites convergeant vers le canal en face de la maison du passeur.

– Quand ils seront à deux cents mètres du canal, nous tirerons, dit le lieutenant commandant les volontaires, qui était venu inspecter les travaux de défense. Mais pourvu que leurs canons ne démolissent pas trop la bicoque !

– Et nos renforts ? demanda Paul.

– Ils seront là dans trente à quarante minutes. En attendant, les 75 font de la bonne besogne.

Dans l'espace les obus se croisaient. Il en tombait au milieu des colonnes allemandes. Il en tombait autour du blockhaus.

Paul, courant de tous côtés, encourageait les hommes et leur donnait des conseils.

De temps à autre, s'approchant de la soupente, il examinait le major Hermann. Puis il retournait à son poste.

Pas une seconde il ne cessait de penser au devoir qui lui incombait comme officier et comme combattant, et pas une seconde non plus à ce qu'il lui fallait dire à M. d'Andeville. Mais ces deux obsessions en se confondant lui enlevaient toute lucidité, et il ne savait comment s'expliquer avec son beau-père et comment débrouiller l'inexplicable situation. Plusieurs fois M. d'Andeville l'interrogea. Il ne répondit pas.

La voix du lieutenant se fit entendre.

– Attention !... En joue !... Feu !...

À quatre reprises le commandement fut répété.

La colonne ennemie la plus proche, décimée par les balles, parut hésiter.

Mais les autres la rejoignirent, et elle se reforma.

Deux obus allemands éclatèrent sur la maison. Le toit fut enlevé d'un coup, quelques mètres de la façade démolis, et trois hommes écrasés.

À la tourmente une accalmie succéda. Mais Paul avait eu si nettement la sensation du danger qui les menaçait tous qu'il lui fut impossible de se contenir plus longtemps. Se décidant soudain, il apostropha M. d'Andeville, et, sans plus chercher de préambules, il lui jeta :

– Un mot avant tout... Il faut que je sache... Êtes-vous bien sûr que la comtesse d'Andeville soit morte ?

Et aussitôt il reprit :

– Oui, ma question vous semble folle... Elle vous semble ainsi parce que vous ne savez rien. Mais je ne suis pas fou, et je vous demande d'y répondre comme si j'avais eu le temps de vous exposer tous les motifs qui la justifient. La comtesse Hermine est-elle morte ?

M. d'Andeville se domina, et, acceptant de se mettre dans l'état d'esprit que réclamait Paul, il prononça :

– Existe-t-il une raison quelconque qui vous permettrait de supposer que ma femme est encore vivante ?

– Des raisons très sérieuses, j'oserais dire des raisons irréfutables.

M. d'Andeville haussa les épaules et déclara d'une voix ferme :

– Ma femme est morte dans mes bras. J'ai senti sous mes lèvres ses mains glacées, ce froid de la mort qui est si horrible quand on aime. Je l'ai enveloppée moi-même, suivant son désir, dans sa robe de mariée, et j'étais là quand on a cloué le cercueil. Et après ?

Paul l'écoutait en songeant :

« Est-ce qu'il a dit la vérité ? Oui, et néanmoins puis-je admettre ?... »

– Après ? répéta M. d'Andeville d'une voix plus impérieuse.

– Après, reprit Paul, une autre question... celle-ci : le portrait qui se trouvait dans le boudoir de la comtesse d'Andeville était-il son portrait ?

– Évidemment, son portrait en pied...

– La représentant, dit Paul, avec un fichu de dentelle noire autour des épaules ?

– Oui, un fichu comme elle aimait à en porter.

– Et que fermait par devant un camée encerclé d'un serpent d'or ?

– Oui, un vieux camée qui me venait de ma mère, et que ma femme ne quittait jamais.

Un élan irréfléchi souleva Paul. Les affirmations de M. d'Andeville lui semblaient des aveux, et tout frémissant de colère il scanda :

– Monsieur, vous n'avez pas oublié que mon père a été assassiné, n'est-ce pas ? Nous en avons souvent parlé tous deux. C'était votre ami. Eh bien, la femme qui l'a assassiné et que j'ai vue, dont l'image est creusée dans mon cerveau, cette femme portait un fichu de dentelle noire autour des épaules, et un camée encerclé d'un serpent d'or. Et cette femme, j'ai retrouvé son portrait dans la chambre de votre femme... Oui, le soir de mes noces, j'ai vu son portrait... Comprenez-vous, maintenant ?... Comprenez-vous ?

Entre les deux hommes la minute fut tragique. M. d'Andeville, les mains crispées autour de son fusil, tremblait.

« Mais pourquoi tremble-t-il ? se demandait Paul dont les soupçons grandissaient jusqu'à devenir une accusation véritable. Est-ce la révolte ou la rage d'être démasqué qui le fait frémir ainsi ? Et dois-je le considérer comme le complice de sa femme ? Car enfin... »

Il sentit son bras tordu par une étreinte violente. M. d'Andeville balbutiait, livide :

– Vous osez ! Ainsi ma femme aurait assassiné votre père !... Mais vous êtes ivre ! Ma femme qui était une sainte devant Dieu et devant les hommes ! Et vous osez ? Ah ! Je ne sais pas ce qui me retient de vous casser la figure.

Paul se dégagea rudement. Tous deux secoués par une fureur que surexcitaient le vacarme du combat et la folie même de leur querelle, ils



furent sur le point de se colleter pendant que les balles et les obus sifflaient autour d'eux.

Un pan de mur encore s'écroula. Paul donna des ordres, et, en même temps, il pensait au major Hermann qui était là dans un coin, et devant qui il aurait pu amener M. d'Andeville, comme un criminel que l'on confronte avec son complice. Pourquoi cependant n'agissait-il pas ainsi ?

Se souvenant tout à coup, il tira de sa poche la photographie de la comtesse Hermine trouvée sur le cadavre de l'Allemand Rosenthal.

– Et cela, dit-il, en la lui plaçant sous les yeux, vous savez ce que c'est que cela ? La date est dessus : 1902. Et vous prétendez que la comtesse Hermine est morte ? Hein ! Répondez : une photographie de Berlin, qui vous fut *envoyée par votre femme quatre ans après sa mort !*

M. d'Andeville chancela. On eût dit que toute sa colère s'évanouissait et se changeait en une stupeur infinie. Paul brandissait devant lui la preuve accablante que constituait le morceau de carton. Et il l'entendit murmurer :

– Qui m'a volé cela ? C'était dans mes papiers à Paris... Mais aussi pourquoi ne l'ai-je pas déchirée ?...

Et, très bas, il articulait :

– Oh ! Hermine, mon Hermine bien-aimée !...

N'était-ce pas l'aveu ? Mais alors que signifiait un aveu exprimé en ces termes et avec cette affirmation de tendresse pour une femme chargée de crimes et d'infamies ?

Du rez-de-chaussée, le lieutenant hurla :

– Tout le monde aux tranchées de l'avant, sauf dix hommes. Delroze, gardez les meilleurs tireurs, et feu à volonté !

Les volontaires, sous la conduite de Bernard, descendirent en hâte. Malgré les pertes subies, l'ennemi approchait du canal. Déjà même, à droite et à gauche, des groupes de pionniers, constamment renouvelés, s'acharnaient à réunir les bateaux échoués sur la rive. Contre l'assaut imminent, le lieutenant des volontaires ramassait ses hommes en première ligne, tandis que les tireurs de la maison avaient mission, sous la rafale des obus, de tirer sans relâche. Un à un, cinq de ces tireurs tombèrent.

Paul et M. d'Andeville se multipliaient, tout en se concertant sur les ordres à donner et sur les actes à accomplir. Il n'y avait point de chance, eu égard à la grande infériorité du nombre, que l'on pût résister. Mais peut-être

pouvait-on tenir jusqu'à l'arrivée des renforts, ce qui eût assuré la possession du blockhaus.

L'artillerie française, dans l'impossibilité d'un tir efficace parmi la mêlée des combattants, avait cessé le feu, tandis que les canons allemands gardaient toujours la maison comme objectif, et des obus éclataient à tous moments.

Un homme encore fut blessé, que l'on transporta jusqu'à la soupente auprès du major Hermann, et qui mourut presque aussitôt.

Dehors, la lutte s'engageait sur l'eau et dans l'eau même du canal, sur les barques et autour des barques. Corps à corps furieux, tumulte, cris de haine et cris de douleur, hurlements d'effroi et chants de victoire... la confusion était telle que Paul et M. d'Andeville avaient peine à placer leurs balles.

Paul dit à son beau-père :

– Je crains que nous succombions avant d'être secourus. Je dois donc vous prévenir que le lieutenant a pris ses dispositions pour faire sauter la maison. Comme vous êtes ici par hasard, sans mission qui vous donne le titre et les devoirs d'un combattant...

– Je suis ici à titre de Français, riposta M. d'Andeville. Je resterai jusqu'à la dernière minute.

– Alors peut-être aurons-nous le temps de finir. Écoutez-moi, monsieur. Je tâcherai d'être bref. Mais si un mot, un seul mot vous éclairait, je vous demande de m'interrompre tout de suite.

Il comprenait qu'il y avait entre eux des ténèbres incommensurables, et que, coupable ou non, complice ou dupe de sa femme, M. d'Andeville devait savoir des choses que lui, Paul, ignorait, et que ces choses ne pouvaient être précisées que par une exposition suffisante des événements.

Il commença donc à parler. Il le fit posément, calmement, tandis que M. d'Andeville écoutait en silence. Et ils ne cessaient de tirer, armant leurs fusils, épaulant, visant et rechargeant avec tranquillité, comme s'ils étaient à l'exercice. Autour d'eux et au-dessus d'eux, la mort poursuivait son œuvre implacable.

Mais Paul avait à peine raconté son arrivée à Ornequin avec Elisabeth, son entrée dans la chambre close et son épouvante à la vue du portrait, qu'un obus énorme explosa sur leurs têtes et les éclaboussa de mitraille.

Les quatre volontaires furent touchés. Paul tomba également, frappé au cou, et aussitôt, bien qu'il ne souffrît pas, il sentit que toutes ses idées semblaient peu à peu dans la brume sans qu'il pût les retenir. Il s'y efforçait cependant, et il avait encore, par un prodige de volonté, un reste d'énergie qui lui permettait certaines réflexions et certaines impressions. Ainsi vit-il son beau-père à genoux près de lui, et il réussit à lui dire :

– Le journal d'Elisabeth... vous le trouverez dans ma valise, au campement... avec quelques pages écrites par moi... qui vous feront comprendre... Mais d'abord il faut... tenez, cet officier allemand qui est là, attaché... c'est un espion... surveillez-le... tuez-le... sinon le 10 janvier... Mais vous le tuerez, n'est-ce pas ?

Paul ne pouvait plus articuler. D'ailleurs il s'apercevait que M. d'Andeville n'était pas à genoux pour l'écouter ou le soigner, mais que, atteint lui-même, le visage en sang, il se ployait en deux et, finalement s'accroupissait avec des plaintes de plus en plus sourdes.

Dans la vaste pièce il y eut alors un grand calme au-delà duquel crépitaient les détonations des fusils. Les canons allemands ne tiraient plus. La contre-attaque de l'ennemi devait se poursuivre avec succès, et Paul, incapable d'un mouvement, attendait la formidable explosion annoncée par le lieutenant.

Plusieurs fois il prononça le nom d'Elisabeth. Il pensait qu'aucun danger ne la menaçait désormais, puisque le major Hermann allait mourir, lui aussi. D'ailleurs, son frère Bernard saurait bien la défendre. Mais, à la longue, cependant, cette sorte de quiétude s'évanouissait, se changeait en malaise, puis en tourment, et faisait place à une sensation dont chaque seconde aggravait la torture. Était-ce un cauchemar, une hallucination malade qui le hantait ? Cela se passait du côté de la soupente où il avait entraîné le major Hermann et où gisait le cadavre d'un soldat. Horreur ! Il lui semblait que le major avait coupé ses liens, qu'il se soulevait, et qu'il regardait autour de lui.

De toutes ses forces Paul ouvrit ses yeux, et de toutes ses forces il exigea qu'ils demeurent ouverts.

Mais une ombre de plus en plus épaisse les voilait, et au travers de cette ombre il discernait, comme on voit la nuit un spectacle confus, le major qui se débarrassait de son manteau, qui se penchait sur le cadavre, qui lui ôtait sa capote de drap bleu, qui s'en revêtait lui-même, qui mettait sur sa tête le

képi du mort, s'entourait le cou de sa cravate, prenait son fusil, sa baïonnette, ses cartouches, et qui, ainsi transformé, descendait les trois marches de bois.

Vision terrible ! Paul aurait voulu douter et croire à l'apparition de quelque fantôme surgi de sa fièvre et de son délire. Mais tout lui attestait la réalité du spectacle. Et c'était pour lui la plus infernale des souffrances. Le major s'enfuyait !

Paul était trop faible pour envisager la situation telle qu'elle se présentait. Le major songeait-il à le tuer et à tuer M. d'Andeville ? Le major savait-il qu'ils étaient là, tous deux blessés, à portée de sa main ? Autant de questions que Paul ne se posait pas. Une seule idée obsédait son cerveau défaillant : le major Hermann s'enfuyait. Grâce à son uniforme il se mêlerait aux volontaires ! À la faveur de quelque signal, il rejoindrait les Allemands ! Et il serait libre ! Et il reprendrait contre Elisabeth son œuvre de persécution, son œuvre de mort !

Ah ! Si l'explosion avait pu se produire ! Que la maison du passeur sautât, et le major était perdu...

Dans son inconscience, Paul se rattachait encore à cet espoir. Cependant sa raison vacillait. Ses pensées devenaient de plus en plus confuses. Rapidement, il s'enfonça parmi les ténèbres où l'on ne peut plus voir, où l'on ne peut plus entendre...

Trois semaines plus tard, le général commandant en chef les armées descendait d'automobile devant le perron d'un vieux château du Boulonnais, transformé en hôpital militaire.

L'officier d'administration l'attendait à la porte.

– Le sous-lieutenant Delroze est prévenu de ma visite ?

– Oui, mon général.

– Conduisez-moi dans sa chambre.

Paul Delroze était levé, le cou enveloppé de linge, mais le visage calme et sans trace de fatigue.

Très ému par la présence du grand chef dont l'énergie et le sang-froid avaient sauvé la France, il prit aussitôt la position militaire. Mais le général lui tendit la main et s'écria d'une bonne voix affectueuse :

– Asseyez-vous, lieutenant Delroze... Je dis bien lieutenant, car c'est votre grade depuis hier. Non, pas de remerciements. Fichtre ! Nous sommes en reste avec vous. Et alors, déjà sur pied ?

– Mais oui, mon général. La blessure n'était pas bien grave.

– Tant mieux. Je suis content de tous mes officiers. Mais, tout de même, un gaillard de votre espèce, cela ne se compte pas par douzaines. Votre colonel m'a remis sur vous un rapport particulier qui offre une telle suite d'actions incomparables que je me demande si je ne ferai pas exception à la règle que je me suis imposée, et si je ne communiquerai pas ce rapport au public.

– Non, mon général, je vous en prie.

– Vous avez raison, mon ami. C'est la noblesse de l'héroïsme d'être anonyme, et c'est la France seule qui doit avoir pour le moment toute la gloire. Je me contenterai donc de vous citer une fois de plus à l'ordre de l'armée, et de vous remettre la croix pour laquelle vous étiez déjà proposé.

– Mon général, je ne sais comment...

– En outre, mon ami, si vous désirez la moindre chose, j'insiste vivement auprès de vous pour que vous me donniez cette occasion de vous être personnellement agréable.

Paul hocha la tête en souriant. Tant de bonhomie et des attentions si cordiales le mettaient à l'aise.

– Et si je suis trop exigeant, mon général ?

– Allez-y !

– Eh bien, soit, mon général. J'accepte. Et voici ce que je demande. Tout d'abord un congé de convalescence de deux semaines, qui comptera du samedi 9 janvier, c'est-à-dire du jour où je quitterai l'hôpital.

– Ce n'est pas une faveur. C'est un droit.

– Oui, mon général. Mais ce congé, j'aurai le droit de le passer où je voudrai.

– Entendu.

– Bien plus, j'aurai en poche un permis de circulation écrit de votre main, mon général, permis qui me donnera toute latitude d'aller et de venir à travers les lignes françaises et de requérir toute assistance qui me serait utile.

Le général regarda Paul un instant, puis prononça :

– Ce que vous me demandez là est grave, Delroze.

– Je le sais, mon général. Mais ce que je veux entreprendre est grave aussi.

– Soit. C'est entendu. Et après ?

– Mon général, le sergent Bernard d’Andeville, mon beau-frère, participait comme moi à l’affaire de la maison du passeur. Blessé comme moi, il a été transporté dans ce même hôpital dont, selon toute probabilité, il pourra sortir en même temps que moi. Je voudrais qu’il eût le même congé et l’autorisation de m’accompagner.

– Entendu. Après ?

– Le père de Bernard, le comte Stéphane d’Andeville, sous-lieutenant interprète auprès de l’armée anglaise, a été blessé également ce jour-là, à mes côtés. J’ai appris que sa blessure, quoique grave, ne met pas ses jours en danger, et qu’il a été évacué sur un hôpital anglais... j’ignore lequel. Je vous prierai de le faire venir dès qu’il sera rétabli, et de le garder dans votre état-major jusqu’à ce que je vienne vous rendre compte de la tâche que j’entreprends.

– Accordé. C’est tout ?

– À peu près tout, mon général. Il ne me reste plus qu’à vous remercier de vos bontés, en vous demandant une liste de vingt prisonniers français, retenus en Allemagne, auxquels vous prenez un intérêt spécial. Ces prisonniers seront libres d’ici à quinze jours au plus tard.

– Hein ?

Malgré tout son sang-froid, le général semblait un peu interloqué. Il répéta :

– Libres d’ici à quinze jours ! Vingt prisonniers !

– Je m’y engage.

– Allons donc ?

– Il en sera comme je le dis.

– Quel que soit le grade de ces prisonniers ? Quelle que soit leur situation sociale ?

– Oui, mon général.

– Et par des moyens réguliers, avouables ?

– Par des moyens à l’encontre desquels aucune objection n’est possible.

Le général regarda Paul de nouveau, en chef qui a l’habitude de juger les hommes et de les estimer à leur juste valeur. Il savait que celui-là n’était pas un hâbleur, mais un homme de décision et de réalisation, qui marchait droit devant lui et qui tenait ce qu’il promettait.

Il répondit :

– C’est bien, mon ami. Cette liste vous sera remise demain.

## *Un chef-d'œuvre de la kultur*

### Table des matières

Le dimanche matin 10 janvier, le lieutenant Delroze et le sergent d'Andeville débarquaient en gare de Corvigny, allaient voir le commandant de place et, prenant une voiture, se faisaient conduire au château d'Ornequin.

– Tout de même, dit Bernard en s'allongeant dans la calèche, je ne pensais vraiment pas que les choses tourneraient de la sorte, lorsque je fus atteint d'un éclat de shrapnell entre l'Yser et la maison du passeur. Quelle fournaise à ce moment-là ! Tu peux me croire, Paul, si nos renforts n'étaient pas arrivés, cinq minutes de plus et nous étions fichus. C'est une rude veine !

– Oui, dit Paul, une rude veine ! Je m'en suis rendu compte le lendemain, en me réveillant dans une ambulance française.

– Ce qui est vexant, par exemple, reprit Bernard, c'est l'évasion de ce bandit de major Hermann. Ainsi, tu l'avais fait prisonnier ? Et tu l'as vu se dégager de ses liens et s'enfuir ? Il en a du culot, celui-là ! Sois sûr qu'il aura réussi à se défilier sans encombre. Paul murmura :

– Je n'en doute pas, et je ne doute pas non plus qu'il ne veuille mettre à exécution ses menaces contre Elisabeth.

– Bah ! Nous avons quarante-huit heures, puisqu'il donnait à son complice Karl le 10 janvier comme date de son arrivée, et qu'il ne doit agir que deux jours après.

– Et s'il agit dès aujourd'hui ? objecta Paul d'une voix altérée.

Malgré son angoisse, cependant, le trajet lui sembla rapide. Il se rapprochait enfin, d'une façon réelle cette fois, du but dont chaque jour l'éloignait depuis quatre mois. Ornequin, c'était la frontière, et à quelques pas de la frontière se trouvait Ebrecourt. Les obstacles qui s'opposeraient à lui avant qu'il n'atteignît Ebrecourt, avant qu'il ne découvrit la retraite

d'Elisabeth, et qu'il ne pût sauver sa femme, il n'y voulait pas songer. Il vivait. Elisabeth vivait. Entre elle et lui il n'y, avait point d'obstacles.

Le château d'Ornequin, ou plutôt ce qui en restait – car les ruines mêmes du château avaient subi en novembre un nouveau bombardement – servait de cantonnement à des troupes territoriales, dont les tranchées de première ligne longeaient la frontière.

On se battait peu de ce côté, les adversaires, pour des raisons de tactique, n'ayant pas avantage à se porter trop en avant. Les défenses s'équivalaient, et de part et d'autre, la surveillance était très active.

Tels furent les renseignements que Paul obtint du lieutenant de territoriale avec lequel il déjeuna.

– Mon cher camarade, conclut l'officier, après que Paul lui eût confié l'objet de son entreprise, je suis à votre entière disposition mais s'il s'agit de passer d'Ornequin à Ebrecourt, soyez-en certain, vous ne passerez pas.

– Je passerai.

– Par la voie des airs, alors ? dit l'officier en riant.

– Non.

– Donc, par une voie souterraine ?

– Peut-être.

– Détrompez-vous. Nous avons voulu exécuter des travaux de sape et de mine. Vainement. Nous sommes ici sur un terrain de vieilles roches dans lequel il est impossible de creuser.

Paul sourit à son tour.

– Mon cher camarade, ayez l'obligeance de me donner, durant une heure seulement, quatre hommes solides, armés de pics et de pelles, et ce soir je serai à Ebrecourt.

– Oh ! Oh ! Pour creuser dans le roc un tunnel de dix kilomètres, quatre hommes et une heure de temps !

– Pas davantage. En outre, je demande le secret absolu, et sur la tentative, et sur les découvertes assez curieuses qu'elle ne peut manquer de produire. Seul le général en chef en aura connaissance par le rapport que je dois lui faire.

– Entendu. Je vais choisir moi-même mes quatre gaillards. Où dois-je vous les amener ?

– Sur la terrasse, près du donjon.



Cette terrasse domine le Liseron d'une hauteur de quarante à cinquante mètres, et, par suite d'un repli de la rivière, s'oriente exactement face à Corvigny, dont on aperçoit au loin le clocher et les collines avoisinantes. Le donjon n'a plus que sa base énorme, que prolongent les murs de fondation, mêlés de roches naturelles, qui soutiennent la terrasse. Un jardin étend jusqu'au parapet ses massifs de lauriers et de fusains.

C'est là que Paul se rendit. Plusieurs fois il arpenta l'esplanade, se penchant au-dessus de la rivière et inspectant, sous leur manteau de lierre, les blocs écroulés du donjon.

– Et alors, dit le lieutenant qui survint avec ses hommes, voilà votre point de départ ? Je vous avertis que nous tournons le dos à la frontière.

– Bah ! répondit Paul sur le même ton de plaisanterie, tous les chemins mènent à Berlin.

Il indiqua un cercle qu'il avait tracé à l'aide de piquets, et, invitant les hommes à l'ouvrage :

– Allez-y mes amis.

Ils attaquèrent, sur une circonférence de trois mètres environ, un sol végétal où ils creusèrent, en vingt minutes, un trou d'un mètre cinquante. À cette profondeur, ils rencontrèrent une couche de pierres cimentées les unes avec les autres, et l'effort devint beaucoup plus difficile, car le ciment était d'une dureté incroyable, et on ne pouvait le disjoindre qu'à l'aide de pics introduits dans les fissures. Paul suivait le travail avec une attention inquiète.

– Halte ! cria-t-il au bout d'une heure.

Il voulut descendre seul dans l'excavation et continua, dès lors, à creuser, mais lentement, et en examinant pour ainsi dire l'effet de chacun des coups qu'il portait.

– Ça y est, dit-il en se relevant.

– Quoi ? demanda Bernard.

– Le terrain où nous sommes n'est qu'un étage de vastes constructions qui avoisinaient autrefois le vieux donjon, constructions rasées depuis des siècles et sur lesquelles on a aménagé ce jardin.

– Alors ?

– Alors, en déblayant le terrain, j'ai percé le plafond d'une des anciennes salles. Tenez.

Il saisit une pierre, et l'engagea au centre même de l'orifice plus étroit pratiqué par lui, et la lâcha. La pierre disparut. On entendit presque aussitôt un bruit sourd.

– Il n'y a plus qu'à élargir l'entrée. Pendant ce temps nous allons nous procurer une échelle et de la lumière... le plus possible de lumière.

– Nous avons des torches de résine, dit l'officier.

– Parfait.

Paul ne s'était pas trompé. Lorsque l'échelle fut introduite et qu'il put descendre avec le lieutenant et avec Bernard, ils virent une salle de dimensions très vastes et dont les voûtes étaient soutenues par des piliers massifs qui la divisaient, comme une église irrégulière, en deux nefs principales et en bas-côtés plus étroits.

Mais tout de suite Paul attira l'attention de ses compagnons sur le sol même de ces deux nefs.

– Un sol en béton, remarquez-le... Et, tenez, comme je m'y attendais, voici deux rails qui courent dans la longueur d'une des travées !... Et voici deux autres rails dans l'autre travée !

– Mais enfin, quoi, qu'est-ce que cela veut dire ? s'écrièrent Bernard et le lieutenant.

– Cela veut dire tout simplement, déclara Paul, que nous avons devant nous l'explication évidente du grand mystère qui entourait la prise de Corvigny et de ses deux forts.

– Comment ?

– Corvigny et ses deux forts furent démolis en quelques minutes, n'est-ce pas ? D'où venaient ces coups de canon, alors que Corvigny se trouve à six lieues de la frontière, et qu'aucun canon ennemi n'avait franchi la frontière ? Ils venaient d'ici, de cette forteresse souterraine.

– Impossible !

– Voici les rails sur lesquels on manœuvrait les deux pièces géantes qui effectuèrent le bombardement.

– Voyons ! On ne peut pas bombarder du fond d'une caverne ! Où sont les ouvertures ?

– Les rails vont nous y conduire. Éclairons bien, Bernard. Tenez, voici une plate-forme montée sur pivots. Elle est de taille, qu'en dites-vous ? Et voici l'autre plate-forme.

– Mais les ouvertures ?

– Devant toi, Bernard.

– C’est un mur...

– C’est le mur qui, avec le roc même de la colline, soutient la terrasse au-dessus du Liseron, face à Corvigny. Et dans ce mur deux brèches circulaires ont été pratiquées, puis rebouchées par la suite. On distingue très nettement la trace encore visible, presque fraîche, des remaniements exécutés.

Bernard et le lieutenant n’en revenaient pas.

– Mais c’est un travail énorme ! prononça l’officier.

– Colossal ! répondit Paul ; mais n’en soyez pas trop surpris, mon cher camarade. Voilà seize ou dix-sept ans, à ma connaissance, qu’il est commencé. En outre, comme je vous l’ai dit, une partie de l’ouvrage était faite, puisque nous nous trouvons dans les salles inférieures des anciennes constructions d’Ornequin et qu’il a suffi de les retrouver et de les arranger selon le but auquel on les destinait. Il y a quelque chose de bien plus colossal.

– Qui est ?

– Qui est le tunnel qu’il leur a fallu construire pour amener ici leurs deux pièces.

– Un tunnel ?

– Dame ! Par où voulez-vous qu’elles soient venues ? Suivons les rails en sens inverse et nous allons y arriver.

De fait, un peu en arrière, les deux voies ferrées se rejoignaient et ils aperçurent l’orifice béant d’un tunnel large de deux mètres cinquante environ et d’une hauteur égale. Il s’enfonçait sous terre, en pente très douce. Les parois étaient en briques. Aucune humidité ne suintait des murs et le sol lui-même était absolument sec.

– Ligne d’Ebrecourt, dit Paul en riant. Onze kilomètres à l’abri du soleil. Et voilà comment fut escamotée la place forte de Corvigny. Tout d’abord quelques milliers d’hommes ont passé, qui ont égorgé la petite garnison d’Ornequin et les postes de la frontière, puis qui ont continué leur chemin vers la ville. En même temps les deux canons monstrueux étaient amenés, montés et pointés sur des emplacements repérés d’avance. Leur besogne accomplie, ils s’en allaient et l’on rebouchait les trous. Tout cela n’avait pas duré deux heures.

– Mais pour ces deux heures décisives, dit Bernard, le roi de Prusse a travaillé dix-sept ans !

– Et il arrive, conclut Paul, qu'en réalité c'est pour nous qu'il a travaillé, le roi de Prusse.

– Bénissons-le, et en route !

– Voulezvous que mes hommes vous accompagnent ? proposa le lieutenant.

– Merci. Il est préférable que nous allions seuls, mon beau-frère et moi. Si cependant l'ennemi avait démoli son tunnel, nous reviendrions chercher du secours. Mais cela m'étonnerait. Outre qu'il avait pris toutes ses précautions pour que l'on ne pût en découvrir l'existence, il l'aura conservé pour le cas où lui-même devrait s'en servir de nouveau.

Ainsi donc, à trois heures de l'après-midi, les deux beaux-frères s'engageaient dans le tunnel impérial, selon le mot de Bernard. Ils étaient bien armés, pourvus de provisions et de munitions, et résolus à mener l'aventure jusqu'au bout.

Presque aussitôt, c'est-à-dire deux cents mètres plus loin, la lumière de leur lanterne de poche leur montra les marches d'un escalier qui remontait à leur droite.

– Bifurcation numéro 1, nota Paul. D'après mon calcul il y en a pour le moins trois.

– Et cet escalier mène ?...

– Évidemment au château. Et si tu me demandes dans quelle partie du château, je te répondrai : dans la chambre du portrait. C'est incontestablement par là que le major Hermann est venu au château le soir de l'attaque. Son complice Karl l'accompagnait. Voyant nos noms inscrits sur le mur, ils ont poignardé ceux qui dormaient dans cette chambre. C'étaient le soldat Gêriflour et son camarade.

Bernard d'Andeville plaisanta :

– Écoute, Paul, depuis tantôt tu me stupéfies. Tu agis avec une divination et une clairvoyance ! Allant droit à la place où il faut creuser, racontant ce qui s'était passé comme si tu en avais été le témoin, sachant tout et prévoyant tout. En vérité, nous ne te connaissons pas de pareils dons ! As-tu fréquenté Arsène Lupin ?

Paul s'arrêta.

– Pourquoi prononces-tu ce nom ?

– Le nom de Lupin ?

– Oui.

– Ma foi, le hasard... Est-ce qu'il y aurait un rapport quelconque ?...

– Non, non... et cependant...

Paul se mit à rire.

– Écoute une drôle d'histoire. Est-ce une histoire, même ? Oui, évidemment, ce n'est pas un rêve... Néanmoins... Toujours est-il qu'un matin, comme je sommeillais tout fiévreux à l'ambulance d'où nous venons, je me suis aperçu, avec une surprise que tu comprendras, qu'il y avait, dans ma chambre, un officier que je ne connaissais pas, un médecin-major, qui s'était assis devant une table et qui, tranquillement, fouillait dans ma valise.

« Je me levai à moitié, et je vis qu'il avait étalé sur la table tous mes papiers, et, parmi ces papiers, le journal même d'Elisabeth.

« Au bruit que je fis, il se tourna. Décidément, je ne le connaissais pas. Il avait une moustache fine, un air d'énergie, et un sourire très doux. Il me dit... non, en vérité, ce n'était pas un rêve... il me dit :

« – Ne bougez pas... ne vous surexcitez pas...

« Il referma les papiers, les rentra dans la valise et s'approcha de moi :

« – Je vous demande pardon de ne pas m'être présenté d'abord – je le ferai tout à l'heure – et pardon aussi du petit travail que je viens d'effectuer sans votre autorisation. J'attendais d'ailleurs votre réveil pour vous en rendre compte. Donc voici. Un des émissaires que j'entretiens actuellement auprès de la police secrète m'a remis des documents qui concernent la trahison d'un certain major Hermann, chef d'espionnage allemand. Dans ces documents, il est question plusieurs fois de vous. C'est pourquoi le hasard m'ayant révélé votre présence ici, j'ai voulu vous voir et m'entendre avec vous. Je suis donc venu, et me suis introduit... par des moyens qui me sont personnels. Vous étiez malade, vous dormiez, mon temps est précieux (je n'ai que quelques minutes), je ne pouvais donc hésiter à prendre connaissance de vos papiers. Et j'ai eu raison puisque je suis fixé.

« Je contemplai avec stupeur l'étrange personnage. Il prit son képi, comme pour se retirer et me dit :

« – Je vous félicite, lieutenant Delroze, de votre courage et de votre adresse. Tout ce que vous avez fait est admirable et les résultats obtenus sont de premier ordre. Il vous manque évidemment quelques dons spéciaux

qui vous permettraient d'arriver plus vite au but. Vous ne saisissez pas bien les rapports entre les événements, et vous n'en faites pas jaillir les conclusions qu'ils comportent. Ainsi je m'étonne que certains passages du journal de votre femme, où elle parle de ses découvertes troublantes, ne vous aient pas donné l'éveil. Si vous vous étiez demandé, d'autre part, pourquoi les Allemands avaient accumulé tant de mesures destinées à faire le vide autour du château, de fil en aiguille, de déduction en déduction, interrogeant le passé et le présent, vous souvenant de votre rencontre avec l'empereur d'Allemagne, et de beaucoup d'autres choses qui se relient d'elles-mêmes les unes aux autres, vous en seriez arrivé à vous dire qu'il doit y avoir, entre les deux côtés de la frontière, une communication secrète aboutissant exactement à l'endroit d'où l'on pouvait tirer sur Corvigny.

À priori, cet endroit me semble devoir être la terrasse, et vous en serez tout à fait certain si vous retrouvez sur cette terrasse l'arbre mort entouré de lierre auprès duquel votre femme a cru entendre des bruits souterrains. Dès lors, vous n'aurez plus qu'à vous mettre à l'ouvrage, c'est-à-dire, n'est-ce pas, à passer en pays ennemi et à... Mais je m'arrête là. Un plan d'action trop précis pourrait vous gêner. Et puis, un homme comme vous n'a pas besoin qu'on lui mâche la besogne. Bonsoir, mon lieutenant. Ah ! à propos, il serait bon que mon nom ne vous fût pas tout à fait inconnu. Je me présente : le médecin-major... Mais après tout, pourquoi ne pas vous dire mon vrai nom ? Il vous renseignera davantage : Arsène Lupin.

« Il se tut, me salua d'un air aimable et se retira sans dire un mot de plus. Voilà l'histoire. Qu'en dis-tu Bernard ? »

– Je dis que tu as eu affaire à un fumiste.

– Soit, mais tout de même personne n'a pu me dire ce que c'était que ce médecin-major ni comment il s'était introduit auprès de moi. Et puis avoue que, pour un fumiste, il m'a dévoilé des choses qui me sont rudement utiles en ce moment.

– Mais Arsène Lupin est mort...

– Oui, je sais, il passe pour mort, mais sait-on jamais avec un pareil type ! Toujours est-il que, vivant ou mort, faux ou vrai, ce Lupin-là m'a rendu un fier service.

– Alors, ton but ?

– Je n'en ai qu'un, la délivrance d'Elisabeth.

– Ton plan ?

– Je n’en ai pas. Tout dépendra des circonstances, mais j’ai la conviction que je suis dans la bonne voie.

De fait, toutes ses hypothèses se vérifiaient. Au bout de dix minutes ils parvinrent à un carrefour où s’embranchait, vers la droite, un autre tunnel muni également de rails.

– Seconde bifurcation, dit Paul, route de Corvigny. C’est par là que les Allemands ont marché vers la ville pour surprendre nos troupes avant même qu’elles se fussent rassemblées, et c’est par là que passa la paysanne qui t’aborda le soir. L’issue doit se trouver à quelque distance de la ville, dans une ferme peut-être, appartenant à cette soi-disant paysanne.

– Et la troisième bifurcation ? dit Bernard.

– La voici, répliqua Paul.

– C’est encore un escalier.

– Oui, et je ne doute pas qu’il ne conduise à la chapelle. Comment ne pas supposer, en effet, que, le jour où mon père a été assassiné, l’empereur d’Allemagne venait examiner les travaux commandés par lui et exécutés sous les ordres de la femme qui l’accompagnait ? Cette chapelle, que les murs du parc n’entouraient pas alors, est évidemment l’un des débouchés du réseau clandestin dont nous suivons l’artère principale.

De ces ramifications Paul en avisa deux autres encore qui, d’après leur emplacement et leur direction, devaient aboutir aux environs de la frontière, complétant ainsi un merveilleux système d’espionnage et d’invasion.

– C’est admirable, disait Bernard. Voilà de la « kultur », ou je ne m’y connais pas. On voit bien que ces gens-là ont le sens de la guerre. L’idée de creuser pendant vingt ans un tunnel destiné au bombardement possible d’une petite place forte ne viendrait jamais à un Français. Il faut pour cela un degré de civilisation auquel nous ne pouvons prétendre. Ah ! Les bougres !

Son enthousiasme s’accrut encore lorsqu’il eut remarqué que le tunnel était muni à sa partie supérieure de cheminées d’aération. Mais à la fin Paul lui recommanda de se taire ou de parler à voix basse.

– Tu penses bien que, s’ils ont jugé utile de conserver leurs lignes de communication, ils ont dû faire en sorte que cette ligne ne pût servir aux Français. Ebrecourt n’est pas loin. Peut-être y a-t-il des postes d’écoute, des sentinelles placées aux bons endroits. Ces gens-là ne laissent rien au hasard.

Ce qui donnait du poids à l'observation de Paul, c'était la présence, entre les rails, de ces plaques de fonte qui recouvrent les fourneaux de mine préparés d'avance et qu'une étincelle électrique peut faire exploser. La première portait le numéro 5, la seconde le numéro 4, et ainsi de suite. Ils les évitaient soigneusement, et leur marche en était ralentie, car ils n'osaient plus allumer leurs lanternes que par brèves saccades.

Vers sept heures, ils entendirent, ou plutôt il leur sembla entendre, les rumeurs confuses que propagent à la surface du sol la vie et le mouvement. Ils en éprouvèrent une grande émotion. La terre allemande s'étendait au-dessus d'eux, et l'écho leur apportait des bruits provoqués par la vie allemande.

– C'est tout de même curieux, observa Paul, que ce tunnel ne soit pas mieux surveillé et qu'il nous soit possible d'aller aussi loin sans encombre.

– Un mauvais point pour eux, dit Bernard ; la « kultur » est en défaut.

Cependant des souffles plus vifs couraient le long des parois. L'air du dehors pénétrait par bouffées fraîches, et ils aperçurent soudain dans l'ombre une lumière lointaine. Elle ne bougeait pas. Tout paraissait calme autour d'elle, comme si c'eût été un de ces signaux fixes que l'on plante aux abords des voies ferrées.

En s'approchant ils se rendirent compte que c'était la lumière d'une ampoule électrique, qu'elle se trouvait à l'intérieur d'une baraque établie à la sortie même du tunnel, et que la clarté se projetait sur de grandes falaises blanches et sur des montagnes de sable et de cailloux.

Paul murmura :

– Ce sont des carrières. En plaçant ici l'entrée de leur tunnel, cela leur permettait de poursuivre les travaux en temps de paix sans éveiller l'attention. Sois sûr que l'exploitation de ces soi-disant carrières se faisait discrètement, dans une enceinte fermée où l'on parquait les ouvriers.

– Quelle « kultur » ! répéta Bernard.

Il sentit la main de Paul qui lui serrait violemment le bras. Quelque chose avait passé devant la lumière, comme une silhouette qui se dresse et qui s'abat aussitôt.

Avec d'infinies précautions ils rampèrent jusqu'à la baraque et se relevèrent à moitié de façon que leurs yeux atteignissent la hauteur des vitres.



Il y avait là une demi-douzaine de soldats, tous couchés, et pour mieux dire vautrés les uns sur les autres, parmi les bouteilles vides, les assiettes sales, les papiers gras et les détritrus de charcuterie.

C'étaient les gardiens du tunnel. Ils étaient ivres morts.

– Toujours la « kultur », dit Bernard.

– Nous avons de la chance, répliqua Paul, et je m'explique maintenant le manque de surveillance : c'est dimanche aujourd'hui.

Une table portait un appareil de télégraphie. Un téléphone s'accrochait au mur, et Paul remarqua, sous une plaque de verre épaisse, un tableau qui contenait cinq manettes de cuivre, lesquelles correspondaient évidemment par des fils électriques avec les cinq fourneaux de mine préparés dans le tunnel.

En s'éloignant, Bernard et Paul continuèrent de suivre les rails au creux d'un étroit défilé taillé dans le roc, qui les conduisit à un espace découvert où brillaient une multitude de lumières. Tout un village s'étendait devant eux, composé de casernes et habité par des soldats dont ils voyaient les allées et venues. Ils le contournèrent. Un bruit d'automobile et les clartés violentes de deux phares les attiraient, et ils aperçurent, après avoir franchi une palissade et traversé des fourrés d'arbustes, une grande villa tout illuminée.

L'automobile s'arrêta devant un perron où se trouvaient des laquais et un poste de soldats. Deux officiers et une dame vêtue de fourrures en descendirent. Au retour, la lueur des phares éclaira un vaste jardin clos par des murailles très hautes.

– C'est bien ce que je supposais, dit Paul. Nous avons ici la contrepartie du château d'Ornequin. Au point de départ comme au point d'arrivée, une enceinte solide qui permet de travailler à l'abri des regards indiscrets. Si la station est en plein air ici, au lieu d'être en sous-sol comme là-bas, du moins les carrières, les chantiers, les casernes, les troupes de garnison, la villa de l'état-major, le jardin, les remises, tout cet organisme militaire se trouve enveloppé par des murailles et gardé sans aucun doute par des postes extérieurs. C'est ce qui explique que l'on puisse circuler à l'intérieur aussi facilement.

À ce moment, une seconde automobile amena trois officiers et rejoignit la première du côté des remises.

– Il y a fête, remarqua Bernard.

Ils résolurent d'avancer le plus possible, ce à quoi les aida l'épaisseur des massifs plantés le long de l'allée qui entourait la maison.

Ils attendirent assez longtemps, puis, des clameurs et des rires venant du rez-de-chaussée, par-derrière, ils en conclurent que la salle du festin se trouvait là et que les convives se mettaient à table. Il y eut des chants, des éclats de voix. Dehors, aucun mouvement. Le jardin était désert.

– L'endroit est tranquille, dit Paul. Tu vas me donner un coup de main et rester caché.

– Tu veux monter au rebord d'une des fenêtres ? Mais les volets ?

– Ils ne doivent pas être bien solides. La lumière filtre au milieu.

– Enfin, quel est ton but ? Il n'y a aucune raison pour s'occuper de cette maison plutôt que d'une autre.

– Si. Tu m'as rapporté toi-même, d'après les dires d'un blessé, que le prince Conrad s'est installé dans une villa aux environs d'Ebrecourt. Or, la situation de celle-ci au milieu d'une sorte de camp retranché et à l'entrée du tunnel me paraît tout au moins une indication.

– Sans compter cette fête qui a des allures vraiment princières, dit Bernard en riant. Tu as raison. Escalade.

Ils traversèrent l'allée. Avec l'aide de Bernard, Paul put aisément saisir la corniche qui formait le soubassement de l'étage et se hisser jusqu'au balcon de pierre.

– Ça y est, dit-il. Retourne là-bas et en cas d'alerte, un coup de sifflet.

Ayant enjambé le balcon, il ébranla peu à peu l'un des volets en passant les doigts, puis la main, par la fente qui les séparait, et il réussit à tirer l'anneau de fermeture.

Les rideaux croisés à l'intérieur lui permettaient d'agir sans être vu, mais, mal croisés dans le haut, ils laissaient un triangle par lequel, lui, il pourrait voir à condition de monter sur le balcon.

C'est ce qu'il fit. Alors il se pencha et regarda.

Et le spectacle qui s'offrit à ses yeux fut tel et le frappa d'un coup si horrible que ses jambes se mirent à trembler sous lui...

## *Le prince Conrad s'amuse*

### Table des matières

Une table, une table qui s'allonge parallèlement aux trois fenêtres de la pièce. Un incroyable entassement de bouteilles, de carafons et de verres, laissant à peine de place aux assiettes de gâteaux et de fruits. Des pièces montées soutenues par des bouteilles de Champagne. Une corbeille de fleurs dressée sur des bouteilles de liqueur.

Vingt convives, dont une demi-douzaine de femmes en robe de bal. Le reste, des officiers somptueusement chamarrés et décorés.

Au milieu, donc face aux fenêtres, le prince Conrad, présidant le festin, avec une dame à sa droite et une dame à sa gauche. Et c'est la vue de ces trois personnages, réunis par le plus invraisemblable défi à la logique même des choses, qui fut pour Paul un supplice incessamment renouvelé.

Que l'une des deux femmes se trouvât là, à droite du prince impérial, toute rigide en sa robe de laine marron, un fichu de dentelle noire dissimulant à demi ses cheveux courts, cela s'expliquait. Mais l'autre femme, vers qui le prince Conrad se tournait avec une affectation de galanterie si grossière, cette femme que Paul regardait de ses yeux terrifiés et qu'il eût voulu étrangler, à pleines mains, cette femme que faisait-elle là ? Que faisait Elisabeth au milieu d'officiers avinés et d'Allemands plus ou moins équivoques, à côté du prince Conrad, à côté de la monstrueuse créature qui le poursuivait de sa haine ?

La comtesse Hermine d'Andeville ! Elisabeth d'Andeville ! La mère et la fille ! Il n'y avait pas un seul argument plausible qui permît à Paul de donner un autre titre aux deux compagnes du prince. Et, ce titre, un incident lui fournissait toute sa valeur d'affreuse réalité, un moment après, lorsque le prince Conrad se levait, une coupe de Champagne à la main, et hurlait :

– *Hoch ! Hoch ! Hoch !* Je bois à notre amie vigilante ! *Hoch ! Hoch ! Hoch !* à la santé de la comtesse Hermine !

Les mots épouvantables étaient prononcés, et Paul les entendit.

– *Hoch ! Hoch ! Hoch !* vociféra le troupeau des convives. À la comtesse Hermine !

La comtesse saisit une coupe, la vida d'un trait et se mit à dire des paroles que Paul ne put pas percevoir, tandis que les autres s'efforçaient d'écouter avec une ferveur que rendaient plus méritoires les copieuses libations.

Et, elle aussi, Elisabeth écoutait.

Elle était vêtue d'une robe grise que Paul lui connaissait, toute simple, très montante, et dont les manches descendaient jusqu'à ses poignets.

Mais autour du cou pendait, sur le corsage, un merveilleux collier de grosses perles à quatre rangs, et ce collier, Paul ne le connaissait point.

« La misérable, la misérable ! », balbutia-t-il.

Elle souriait. Oui, il vit sur les lèvres de la jeune femme un sourire provoqué par des mots que le prince Conrad lui dit en s'inclinant vers elle.

Et le prince eut un accès de gaieté si bruyant que la comtesse Hermine, qui continuait à parler, le rappela au silence d'un coup d'éventail sur la main.

Toute la scène était effrayante pour Paul, et une telle souffrance le brûlait qu'il n'eut plus qu'une idée : s'en aller, ne plus voir, abandonner la lutte, et chasser de sa vie, comme de son souvenir, l'épouse abominable.

« C'est bien la fille de la comtesse Hermine », pensait-il avec désespoir.

Il allait partir, lorsqu'un petit fait le retint. Elisabeth portait à ses yeux un mouchoir chiffonné dans le creux de sa main, et furtivement essuyait une larme prête à couler.

En même temps il s'aperçut qu'elle était affreusement pâle, non point d'une pâleur factice, qu'il avait attribuée jusqu'ici à la crudité de la lumière, mais de la pâleur même de la mort. Il semblait que tout le sang s'était retiré de son pauvre visage. Et quel triste sourire, au fond, que celui qui tordait ses lèvres en réponse aux plaisanteries du prince !

« Mais alors, que fait-elle ici ? se demanda Paul. N'ai-je pas le droit de la croire coupable, et de croire que c'est le remords qui lui arrache des larmes ? Le désir de vivre, la peur, les menaces, l'ont rendue lâche, et aujourd'hui elle pleure. »

Il continuait de l'injurier, mais une grande pitié l'envahissait peu à peu pour celle qui n'avait pas eu la force de supporter les intolérables épreuves.

Cependant la comtesse Hermine achevait son discours. Elle but de nouveau, coup sur coup, en jetant son verre derrière elle après chaque rasade. Les officiers et leurs femmes l'imitaient. Les *hoch* enthousiastes s'entrecroisaient, et, dans un accès d'ivresse patriotique, le prince se leva et entonna le *Deutschland über Alles* que les autres reprirent avec une sorte de frénésie.

Elisabeth avait posé ses coudes sur la table et ses mains contre sa figure, comme si elle eût voulu s'isoler. Mais le prince, toujours debout et braillant, lui saisit les bras et les écarta brutalement.

– Pas de simagrées, la belle !

Elle eut un geste de répulsion qui le mit hors de lui.

– Quoi ! Quoi ! On « rouspète », et puis ne dirait-on pas qu'on pleurniche ! Ah ! Madame en a de bien bonnes ! Mais, palsambleu ! Que vois-je ? Le verre de madame est encore plein !

Il attrapa le verre et, tout en tremblant, l'approcha des lèvres d'Elisabeth.

– À ma santé, petite. À la santé du seigneur et maître ! Eh bien, on refuse ?... Je comprends. On ne veut plus de Champagne. À bas le Champagne ! C'est du vin du Rhin qu'il te faut, n'est-ce pas la gosse ? Tu te rappelles la chanson de ton pays : « Nous l'avons eu votre Rhin allemand. Il a tenu dans notre verre... » Le vin du Rhin !

D'un seul mouvement les officiers s'étaient dressés et vociféraient : « Die Wacht am Rhein. » « Ils ne l'auront pas, le Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris, comme des corbeaux avides... »

– Ils ne l'auront pas, repartit le prince exaspéré, mais tu en boiras, toi, la petite !

On avait rempli une autre coupe. De nouveau, il voulut contraindre Elisabeth à la porter à ses lèvres, et, comme elle le repoussait, il lui parla tout bas, à l'oreille, tandis que le liquide éclaboussait la robe de la jeune femme.

Tout le monde s'était tu, dans l'attente de ce qui allait se passer. Elisabeth, plus pâle encore, ne bougeait pas. Penché sur elle, le prince montrait un visage de brute qui, tour à tour, menace, et supplie, et ordonne, et outrage. Vision écœurante ! Paul aurait donné sa vie pour qu'Elisabeth, dans un sursaut de révolte, poignardât l'insulteur. Mais elle renversa la tête, ferma les yeux, et, défaillante, acceptant le calice, elle but quelques gorgées.

Le prince jeta un cri de triomphe en brandissant la coupe, puis, goulûment, il y porta ses lèvres au même endroit et la vida d'un trait.

– *Hoch ! Hoch !* proféra-t-il. Debout, les camarades ! Debout sur vos chaises et un pied sur la table ! Debout les vainqueurs du monde ! Chantons la force allemande ! Chantons la galanterie allemande ! « Ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées. » Elisabeth, j'ai bu le vin du Rhin dans ton verre. Elisabeth, je connais ta pensée. Pensée d'amour, mes camarades ! Je suis le maître ! Oh ! Parisienne... Petite femme de Paris... C'est Paris qu'il nous faut... Oh ! Paris ! Oh ! Paris...

Il titubait. La coupe s'échappa de ses mains et se brisa contre le goulot d'une bouteille. Il tomba à genoux sur la table, dans un fracas d'assiettes et de verres cassés, empoigna un flacon de liqueur, et s'écroula par terre en balbutiant :

– Il nous faut Paris... Paris et Calais... C'est papa qui l'a dit... L'Arc de Triomphe... Le Café Anglais... Le Grand Seize... Le Moulin-Rouge !...

Le tumulte cessa d'un coup. La voix impérieuse de la comtesse Hermine commanda :

– Qu'on s'en aille ! Que chacun rentre chez soi ! Plus vite que cela, messieurs, s'il vous plaît.

Les officiers et les dames s'esquivèrent rapidement. Dehors, sur l'autre façade de la maison, plusieurs coups de sifflet retentirent. Presque aussitôt des automobiles arrivèrent des remises. Le départ général eut lieu.

Cependant la comtesse avait fait un signe aux domestiques, et, montrant le prince Conrad :

– Portez-le dans sa chambre.

En un tour de main, le prince fut enlevé.

Alors, la comtesse Hermine s'approcha d'Elisabeth.

Il ne s'était pas écoulé cinq minutes depuis l'effondrement du prince sous la table, et, après le vacarme de la fête, c'était maintenant le grand silence dans la pièce en désordre où les deux femmes se trouvaient seules.

Elisabeth avait de nouveau enfoui sa tête entre ses mains, et elle pleurait abondamment avec des sanglots qui lui convulsaient les épaules. La comtesse Hermine s'assit auprès d'elle et la toucha légèrement au bras.

Les deux femmes se regardèrent sans un mot. Étrange regard, chez l'une et chez l'autre, chargé d'une haine égale. Paul ne les quittait pas des yeux.

À les observer l'une et l'autre, il ne pouvait pas douter qu'elles ne se fussent déjà vues, et que les paroles qui allaient être échangées ne fussent la suite de la conclusion d'explications antérieures. Mais quelles explications ? Et que savait Elisabeth au sujet de la comtesse Hermine ? Acceptait-elle comme sa mère cette femme qu'elle considérait avec tant d'aversion ?

Jamais deux êtres ne s'étaient distingués par une physionomie plus différente et surtout par une expression qui indiquât des natures plus opposées. Et pourtant, combien était fort le faisceau des preuves qui les liait l'une à l'autre ! Ce n'étaient plus des preuves, mais les éléments d'une réalité si vivante que Paul ne songeait même pas à les discuter. Le trouble de M. d'Andeville en présence de la photographie de la comtesse, photographie prise à Berlin quelques années après la mort simulée de la comtesse, ne montrait-il pas d'ailleurs que M. d'Andeville était complice de cette mort simulée, complice peut-être de beaucoup d'autres choses ?

Et alors Paul en revenait à la question que posait l'angoissante rencontre de la mère et de la fille : que savait Elisabeth de tout cela ? Quelles clartés avait-elle réussi à se faire sur cet ensemble monstrueux de hontes, d'infamies, de trahisons et de crimes ? Accusait-elle sa mère ? Et, se sentant écrasée sous le poids des forfaits, la rendait-elle responsable de sa propre lâcheté ?

« Oui, oui, évidemment, se disait Paul, mais pourquoi tant de haine ? Il y a entre elles une haine que la mort seule pourrait assouvir. Et le désir du meurtre est peut-être plus violent dans les yeux d'Elisabeth que dans les yeux mêmes de celle qui est venue pour la tuer. »

Paul éprouvait cette impression de façon si aiguë qu'il s'attendait vraiment à ce que l'une ou l'autre agît sur-le-champ, et qu'il cherchait le moyen de secourir Elisabeth. Mais il se produisit une chose tout à fait imprévue. La comtesse Hermine sortit de sa poche une de ces grandes cartes topographiques dont se servent les automobilistes, la déplia, posa son doigt sur un point, suivit le tracé rouge d'une route jusqu'à un autre point, et, là, s'arrêtant, prononça quelques mots qui parurent bouleverser de joie Elisabeth.

Elle agrippa le bras de la comtesse et se mit à parler fiévreusement avec des rires et des sanglots, tandis que la comtesse hochait la tête en ayant l'air de dire :

« C'est entendu... Nous sommes d'accord... tout se passera comme vous le désirez... »

Paul crut qu'Elisabeth allait baiser la main de son ennemie, tellement elle semblait déborder d'allégresse et de reconnaissance, et il se demandait anxieusement dans quel nouveau piège tombait la malheureuse, lorsque la comtesse se leva, marcha vers une porte, et l'ouvrit.

Ayant fait un signe, elle revint.

Quelqu'un entra, vêtu d'un uniforme.

Et Paul comprit. L'homme que la comtesse Hermine introduisait, c'était l'espion Karl, son complice, l'exécuteur de ses desseins, celui qu'elle chargeait de tuer Elisabeth. L'heure de la jeune femme avait sonné.

Karl s'inclina. La comtesse Hermine le présentait, puis, montrant la route et les deux points de la carte, elle lui expliqua ce qu'on attendait de lui.

Il tira sa montre et eut un mouvement comme pour promettre :

« Ce sera fait à telle heure. »

Aussitôt, Elisabeth, sur une invitation de la comtesse, sortit.

Bien que Paul n'eût pas entendu un seul mot de ce qui s'était dit, cette scène rapide prenait pour lui le sens le plus clair et le plus terrifiant. La comtesse, usant de ses pouvoirs illimités, et profitant de ce que le prince Conrad dormait, proposait à Elisabeth un plan de fuite, sans doute en automobile et vers un point des régions voisines désigné d'avance. Elisabeth acceptait cette délivrance inespérée. Et la fuite aurait lieu sous la direction et sous la protection de Karl !

Le piège était si bien tendu et la jeune femme, affolée de souffrance, s'y précipita avec tant de bonne foi que les deux complices, restant seuls, se regardèrent en riant. En vérité, la besogne s'accomplissait trop facilement et il n'y avait point de mérite à réussir dans de pareilles conditions.

Il y eut alors entre eux, avant même toute explication, une courte mimique, deux gestes, pas plus, mais d'un cynisme infernal. Les yeux fixés sur la comtesse, l'espion Kari entrouvrit son dolman et tira à demi, hors de la gaine qui le retenait, un poignard. La comtesse fit un signe de désapprobation et tendit au misérable un petit flacon qu'il empocha en répondant d'un haussement d'épaules :

« Comme vous voulez ! Cela m'est égal. »



Et, assis l'un près de l'autre, ils s'entretenaient avec animation, la comtesse donnant ses instructions que Karl approuvait ou discutait.

Paul eut la sensation que, s'il ne maîtrisait pas son effroi, s'il n'arrêtait pas les battements désordonnés de son cœur, Elisabeth était perdue. Pour la sauver, il fallait avoir un cerveau d'une lucidité absolue, et prendre, au fur et à mesure des circonstances, sans réfléchir et sans hésiter, d'immédiates résolutions.

Or, ces résolutions, il ne pouvait les prendre qu'au hasard et peut-être à contresens, puisqu'il ne connaissait pas réellement les plans de l'ennemi. Néanmoins, il arma son revolver.

Il supposait alors que la jeune femme, une fois prête à partir, rentrerait dans la salle et s'en irait avec l'espion ; mais, au bout d'un moment, la comtesse frappa sur un timbre et dit quelques mots au domestique qui se présenta. Le domestique sortit. Paul entendit deux coups de sifflet, puis le ronflement d'une automobile dont le bruit se rapprochait.

Karl regardait dans le couloir par la porte entrouverte. Il se tourna vers la comtesse comme s'il eût dit :

« La voilà... Elle descend... »

Paul comprit alors qu'Elisabeth s'en allait directement vers l'automobile où Karl la rejoindrait. En ce cas, il fallait agir et sans retard.

Une seconde, il resta indécis. Profiterait-il de ce que Karl était encore là pour faire irruption dans la salle et pour le tuer à coups de revolver ainsi que la comtesse Hermine ? C'était le salut d'Elisabeth, puisque seuls les deux bandits en voulaient à son existence.

Mais il redouta l'échec d'une tentative aussi audacieuse, et, sautant du balcon, il appela Bernard.

– Elisabeth part en automobile. Karl est avec elle et doit l'empoisonner. Suis-moi... le revolver au poing...

– Que veux-tu faire ?

– Nous verrons.

Ils contournèrent la villa en se glissant parmi les buissons qui bordaient l'allée. D'ailleurs, ces parages étaient déserts.

– Écoute, dit Bernard. Une automobile qui s'en va...

Paul, très inquiet d'abord, protesta :

– Mais non, mais non, c'est le bruit du moteur.

De fait, quand il leur fut possible d'apercevoir la façade principale, ils virent devant le perron une limousine autour de laquelle étaient groupés une douzaine de soldats et de domestiques, et dont les phares illuminaient l'autre partie du jardin, laissant dans l'ombre l'endroit où se trouvaient Paul et Bernard.

Une femme descendit les marches du perron et disparut dans l'automobile.

– Elisabeth, dit Paul. Et voici Karl...

L'espion s'arrêta sur la dernière marche et donna au soldat qui servait de chauffeur des ordres que Paul entendit par bribes.

Le départ approchait. Encore une minute et, si Paul ne s'y opposait pas, l'automobile emportait l'assassin et sa victime. Minute horrible, car Paul Delroze sentait tout le danger d'une intervention qui n'aurait même point l'avantage d'être efficace, puisque la mort de Karl n'empêcherait pas la comtesse Hermine de poursuivre ses projets.

Bernard murmura :

– Tu n'as cependant pas l'intention d'enlever Elisabeth ? Il y a là tout un poste de factionnaires.

– Je ne veux qu'une chose : abattre Karl.

– Et après ?

– Après ? On s'empare de nous. Il y a interrogatoire, enquête, scandale... Le prince Conrad se mêle de l'affaire.

– Et on nous fusille. Je t'avoue que ton plan...

– Peux-tu m'en proposer un autre ?

Il s'interrompit. L'espion Karl, très en colère, invectivait contre son chauffeur et Paul saisit ces paroles :

– Bougre d'idiot ! Tu n'en fais jamais d'autres ! Pas d'essence. Crois-tu que nous en trouverons cette nuit ? Où y en a-t-il de l'essence ? À la remise ? Cours-y, andouille. Et ma fourrure ? Tu l'as oubliée également ? Au galop ! Rapporte-la. Je vais conduire moi-même. Avec un abruti de ton espèce, on risque trop...

Le soldat se mit à courir. Et, aussitôt, Paul constata que, pour aller lui-même jusqu'à la remise dont on discernait les lumières, il n'aurait pas à s'écarter des ténèbres qui le protégeaient.

– Viens, dit-il à Bernard, j'ai mon idée que tu vas comprendre.

Leurs pas assourdis par l'herbe d'une pelouse, ils gagnèrent les communs réservés aux écuries et aux garages d'autos, et où ils purent pénétrer sans que leur silhouette fût aperçue de l'extérieur. Le soldat se trouvait dans un arrière-magasin dont la porte était ouverte. De leur cachette ils le virent qui décrochait d'une patère une énorme peau de bique qu'il jeta sur son épaule, puis qui prenait quatre bidons d'essence. Ainsi chargé, il sortit du magasin et passa devant Paul et Bernard.

Le coup fut vivement exécuté. Avant même qu'il eût le temps de pousser un cri, il était renversé, immobilisé et pourvu d'un bâillon.

– Voilà qui est fait, dit Paul. Maintenant donne-moi son manteau et sa casquette. J'aurais voulu m'épargner ce déguisement. Mais qui veut la fin...

– Alors demanda Bernard, tu risques l'aventure ? Et si Karl ne reconnaît pas son chauffeur ?

– Il ne pensera même pas à le regarder.

– Mais s'il t'adresse la parole ?

– Je ne répondrai pas. D'ailleurs, dès que nous serons hors de l'enceinte, je n'ai plus rien à redouter de lui.

– Et moi ?

– Toi, attache soigneusement ton prisonnier et enferme-le dans quelque réduit. Ensuite retourne dans les massifs, derrière la fenêtre au balcon. J'espère t'y rejoindre avec Elisabeth vers le milieu de la nuit, et nous n'aurons qu'à prendre tous trois la route du tunnel. Si par hasard tu ne me voyais pas revenir...

– Eh bien ?

– Eh bien va-t'en seul, avant que le jour ne se lève.

– Mais...

Paul s'éloignait déjà. Il était dans cette disposition d'esprit où l'on ne consent même plus à réfléchir aux actes que l'on a décidé d'accomplir. Du reste, les événements semblaient lui donner raison. Karl le reçut avec des injures, mais sans prêter la moindre attention à ce comparse pour lequel il n'avait pas assez de mépris. L'espion enfila sa peau de bique, s'assit au volant, et mania les leviers tandis que Paul s'installait à côté de lui.

La voiture s'ébranlait déjà quand une voix, qui venait du perron, ordonna :

– Karl ! Karl !

Paul eut un instant d'inquiétude. C'était la comtesse Hermine.

Elle s'approcha de l'espion et lui dit tout bas, en français :

– Je te recommande, Karl... Mais ton chauffeur ne comprend pas le français, n'est-ce pas ?

– À peine l'allemand. Excellence. C'est une brute. Vous pouvez parler.

– Voilà. Ne verse que dix gouttes du flacon, sans quoi...

– Convenu, Excellence. Et puis ?

– Tu m'écriras dans huit jours si tout s'est bien passé. Écris-moi à notre adresse de Paris, et pas avant, ce serait inutile.

– Vous retournerez donc en France, Excellence ?

– Oui. Mon projet est mûr.

– Toujours le même ?

– Oui. Le temps paraît favorable. Il pleut depuis plusieurs jours, et l'état-major m'a prévenue qu'il allait agir de son côté. Donc je serai là-bas demain soir et il suffira d'un coup de pouce...

– Oh ! ça, d'un coup de pouce, pas davantage. J'y ai travaillé moi-même et tout est au point. Mais vous m'avez parlé d'un autre projet, pour compléter le premier, et j'avoue que celui-là...

– Il le faut, dit-elle. La chance tourne contre nous. Si je réussis, ce sera la fin de la série noire.

– Et vous avez le consentement de l'empereur ?

– Inutile. Ce sont là de ces entreprises dont on ne parle pas.

– Celle-ci est dangereuse et terrible.

– Tant pis.

– Pas besoin de moi, là-bas. Excellence ?

– Non. Débarrassenous de la petite. Pour l'instant cela suffit. Adieu.

– Adieu, Excellence.

L'espion débraya ; l'auto partit.

L'allée qui encerclait la pelouse centrale conduisait devant un pavillon qui commandait la grille du jardin et qui servait au corps de garde. De chaque côté s'élevaient les hautes murailles de l'enceinte.

Un officier sortit du pavillon. Karl jeta le mot de passe : « Hohenstaufen ». La grille fut ouverte et l'auto s'élança sur une grande route qui traverse d'abord la petite ville d'Ebrecourt et serpente ensuite au milieu de collines basses.

Ainsi Paul Delroze, à onze heures du soir, se trouvait seul, dans la campagne déserte, avec Elisabeth et avec l'espion Karl. Qu'il parvînt à

maîtriser l'espion, et de cela il ne doutait point, Elisabeth serait libérée. Il n'y aurait plus alors qu'à revenir, à pénétrer dans la villa du prince Conrad, grâce au mot de passe, et à retrouver Bernard. L'entreprise achevée, et complétée selon les desseins de Paul, le tunnel les ramènerait tous trois au château d'Ornequin.

Paul s'abandonna donc à la joie qui l'envahissait. Elisabeth était là, sous sa protection, Elisabeth dont le courage certes avait fléchi sous le poids des épreuves, mais à laquelle il devait son indulgence puisqu'elle était malheureuse par sa faute à lui. Il oubliait, il voulait oublier toutes les vilaines phases du drame, pour ne songer qu'au dénouement proche, au triomphe, à la délivrance de sa femme.

Il observait attentivement la route, afin de ne pas se perdre au retour, et il combinait le plan de son attaque, le fixant à la première halte qu'on serait obligé de faire. Résolu à ne pas tuer l'espion, il l'étourdirait d'un coup de poing et, après l'avoir terrassé et ligoté, il le jetterait dans quelque taillis.

On rencontra un bourg important, puis deux villages, puis une ville où il fallut s'arrêter et montrer les papiers de la voiture.

Après, ce fut encore la campagne, et une série de petits bois dont les arbres s'illuminaient au passage.

À ce moment, la lumière des phares faiblissant, Karl ralentit l'allure. Il grogna :

– Double brute, tu ne sais même pas entretenir tes phares ! As-tu remis du carbure ?

Paul ne répondit pas. Karl continua de maugréer. Puis il freina en jurant :

– Tonnerre d'imbécile ! Plus moyen d'avancer... Allons, secoue-toi et rallume.

Paul sauta du siège, tandis que l'auto se rangeait sur le bord de la route.

Le moment était venu d'agir.

Il s'occupa d'abord du phare, tout en surveillant les mouvements de l'espion et en ayant soin de se tenir en dehors des projections lumineuses. Karl descendit, ouvrit la portière de la limousine, engagea une conversation que Paul n'entendit pas. Puis il remonta ensuite le long de la voiture.

– Eh bien, l'abruti, en finiras-tu ?

Paul lui tournait le dos, très attentif à son ouvrage et guettant la seconde propice où l'espion, avançant de deux pas, serait à sa portée. Une minute

s'écoula. Il serra les poings. Il prévint exactement le geste nécessaire, et il allait l'exécuter, lorsque soudain il fut saisi par-derrière, à bras-le-corps, et renversé sans avoir pu offrir la moindre résistance.

– Ah ! Tonnerre ! s'écria l'espion en le maintenant sous son genou, c'est donc pour ça que tu ne répondais pas ?... Il me semblait aussi que tu avais une drôle d'attitude à côté de moi... Et puis je n'y pensais pas... C'est à l'instant, la lanterne qui t'a éclairé de profil. Ah ça ! Mais qu'est-ce que ce gaillard ? Un chien de Français, peut-être ?

Paul s'était raidi, et il crut un moment qu'il lui serait possible d'échapper à l'étreinte. L'effort de l'adversaire fléchissait, il le dominait peu à peu, et il s'exclama :

– Oui, un Français, Paul Delroze, celui que tu as voulu tuer autrefois, le mari d'Elisabeth, de ta victime... Oui, c'est moi, et je sais qui tu es... le faux Belge Laschen, l'espion Karl.

Il se tut. L'espion, qui n'avait faibli que pour tirer un poignard de sa ceinture, levait l'arme sur lui.

– Ah ! Paul Delroze... Tonnerre de Dieu, l'expédition sera fructueuse... Les deux l'un après l'autre... le mari... la femme... Ah ! Tu es venu te fourrer entre mes griffes... Tiens ! Attrape, mon garçon...

Paul vit au-dessus de son visage l'éclair d'une lame qui brillait : il ferma les yeux en prononçant le nom d'Elisabeth...

Une seconde encore, et puis, coup sur coup, il y eut trois détonations. En arrière du groupe formé par les deux adversaires, quelqu'un tirait.

L'espion poussa un juron abominable. Son étreinte se desserra. L'arme tomba, et il s'abattit à plat ventre en gémissant :

– Ah ! La sacrée femme... la sacrée femme... J'aurais dû l'étrangler dans l'auto... Je me doutais bien que ça arriverait...

Plus bas il bégaya :

– J'y suis en plein ! Ah ! La sacrée femme, ce que je souffre !...

Il se tut. Quelques convulsions. Un hoquet d'agonie, et ce fut tout.

D'un bond, Paul s'était dressé. Il courut vers celle qui l'avait sauvé, et qui tenait encore à la main son revolver.

– Elisabeth ! dit-il, éperdu de joie.

Mais il s'arrêta, les bras tendus. Dans l'ombre, la silhouette de cette femme ne lui semblait pas être celle d'Elisabeth, mais une silhouette plus haute et plus forte.

Il balbutia avec une angoisse infinie :

– Elisabeth... Est-ce toi ?... Est-ce bien toi ?...

Et, en même temps, il avait l'intuition profonde de la réponse qu'il allait entendre.

– Non, dit la femme, Mme Delroze est partie un peu avant nous, dans une autre automobile, Karl et moi nous devons la rejoindre.

Paul se souvint de cette automobile dont il avait bien cru en effet percevoir le ronflement lorsqu'il contournait la villa avec Bernard. Cependant, comme les deux départs avaient eu lieu à quelques minutes d'intervalle tout au plus, il ne perdit pas courage et s'écria :

– Alors, vite, dépêchons-nous. En accélérant l'allure, il est certain qu'on les rattrapera... Mais la femme objecta aussitôt :

– Les rattraper ? C'est impossible, les deux automobiles suivent des routes différentes.

– Qu'importe, si elles se dirigent vers le même but. Où conduit-on Mme Delroze ?

– Dans un château qui appartient à la comtesse Hermine.

– Et ce château se trouve ?...

– Je ne sais pas.

– Vous ne savez pas ? Mais c'est effrayant. Vous savez son nom tout au moins ?

– Karl ne me l'a pas dit. Je l'ignore.

## *La lutte impossible*

### Table des matières

Dans la détresse immense où ces derniers mots le précipitèrent, Paul éprouva, ainsi qu'au spectacle de la fête donnée par le prince Conrad, le besoin d'une réaction immédiate. Certes tout espoir était perdu. Son plan, qui consistait à utiliser le passage du tunnel avant que l'éveil ne fût donné, son plan s'écroulait. En admettant qu'il parvînt à rejoindre Elisabeth et à la délivrer, ce qui devenait invraisemblable, à quel moment ce fait se produirait-il ? Et comment, après cela, échapper à l'ennemi et entrer en France ?

Non, il avait contre lui désormais l'espace et le temps. Sa défaite était de celles après quoi il n'y a plus qu'à se résigner et à attendre le coup de grâce.

Cependant il ne broncha point. Il comprenait qu'une défaillance serait irréparable. L'élan qui l'avait emporté jusqu'ici devait se poursuivre sans relâche et avec plus de fougue encore.

Il s'approcha de l'espion. La femme était penchée sur le corps et l'examinait à la lueur d'une des lanternes qu'elle avait décrochée.

– Il est mort, n'est-ce pas ? dit-il.

– Oui, il est mort. Deux balles l'ont atteint dans le dos. Elle murmura d'une voix altérée :

– C'est horrible, ce que j'ai fait. Voilà que je l'ai tué, moi ! Ce n'est pas un meurtre, monsieur, n'est-ce pas ? Et j'en avais le droit ?... Tout de même, c'est horrible... Voilà que j'ai tué Karl !

Son visage, jeune encore et assez joli, bien que très vulgaire, était décomposé. Ses yeux ne semblaient pas pouvoir se détacher du cadavre.

– Qui êtes-vous ? demanda Paul.

Elle répondit avec des sanglots :

– J'étais son amie... mieux que cela, ou plutôt pis que cela... Il m'avait juré qu'il m'épouserait... Mais les serments de Karl !... Un tel menteur,



monsieur, un tel lâche !... Ah ! Tout ce que je sais de lui... Moi-même, peu à peu, à force de me taire, je devenais sa complice. C'est qu'il me faisait si peur ! Je ne l'aimais plus, mais je tremblais et j'obéissais... Avec quelle haine, à la fin !... et comme il la sentait, cette haine ! Il me disait souvent : « Tu es bien capable de m'égorger un jour ou l'autre. » Non, monsieur... J'y pensais bien, mais jamais je n'aurais eu le courage. C'est seulement tout à l'heure, quand j'ai vu qu'il allait vous frapper... et surtout quand j'ai entendu votre nom...

– Mon nom, pourquoi ?

– Vous êtes le mari de Mme Delroze.

– Et alors ?

– Alors je la connais. Pas depuis longtemps, depuis aujourd'hui. C'est ce matin que Karl, venant de Belgique, a passé par la ville où j'habite et m'a emmenée chez le prince Conrad. Il s'agissait de servir, comme femme de chambre, une dame française que nous devions conduire dans un château. J'ai compris ce que cela voulait dire. Là encore, il me fallait être complice, inspirer confiance... Et puis j'ai vu cette dame française... Je l'ai vue pleurer... Et elle est si douce, si bonne, qu'elle m'a retourné le cœur. J'ai promis de la secourir... Seulement, je ne pensais pas que ce serait de cette façon, en tuant Karl...

Elle se releva brusquement et prononça d'un ton âpre :

– Mais il le fallait, monsieur. Cela ne pouvait pas être autrement, car j'en savais trop sur son compte. Lui ou moi... C'est lui... Tant mieux, je ne regrette rien... Il n'y avait pas au monde un pareil misérable, et, avec des gens de son espèce, il ne faut pas hésiter. Non, je ne regrette rien.

Paul lui dit :

– Il était dévoué à la comtesse Hermine, n'est-ce pas ?

Elle frissonna et baissa la voix pour répondre.

– Ah ! Ne parlons pas d'elle, je vous en supplie. Celle-là est plus terrible encore, et elle vit toujours, elle ! Ah ! Si jamais elle me soupçonne !

– Qui est cette femme ?

– Est-ce qu'on sait ? Elle va et vient, elle est maîtresse partout où elle se trouve... On lui obéit ainsi qu'à l'empereur. Tout le monde la redoute. C'est comme son frère...

– Son frère ?

– Oui, le major Hermann.

– Hein ! Vous dites que le major Hermann est son frère ?

– Certes, d’ailleurs il suffit de le voir. C’est la comtesse Hermine elle-même !

– Mais vous les avez vus ensemble ?

– Ma foi... je ne me rappelle plus... Pourquoi cette question ?

Le temps était trop précieux pour que Paul insistât. Ce que cette femme pouvait penser de la comtesse Hermine importait peu.

Il lui demanda :

– Elle demeure bien chez le prince ?

– Actuellement, oui... Le prince habite au premier étage, par-derrière ; elle, au même étage, mais par-devant.

– Si je lui fais dire que Karl, victime d’un accident, m’envoie, moi, son chauffeur, la prévenir, me recevra-t-elle ?

– Assurément.

– Connaît-elle le chauffeur de Karl, celui dont j’ai pris la place ?

– Non. C’est un soldat que Karl a emmené de Belgique.

Paul réfléchit un instant, puis reprit :

– Aidez-moi.

Ils poussèrent le cadavre vers le fossé de la route, l’y descendirent et le recouvrirent de branches mortes.

– Je retourne à la villa, dit-il. Quant à vous, marchez jusqu’à ce que vous rencontriez un groupe d’habitations. Éveillez les gens et racontez l’assassinat de Karl par son chauffeur et votre fuite. Le temps de prévenir la police, de vous interroger, de téléphoner à la villa, c’est plus qu’il n’en faut.

Elle s’effraya :

– Mais la comtesse Hermine ?

– Ne craignez rien de ce côté. En admettant que je ne la réduise pas à l’impuissance, comment pourrait-elle vous soupçonner, puisque l’enquête rejettera tout sur moi seul ? D’ailleurs, nous n’avons pas le choix.

Et, sans plus l’écouter, il remit la voiture en mouvement, saisit le volant, et, malgré les prières effarées de la femme, il partit.

Il partit avec autant d’ardeur et de décision que s’il se pliait aux exigences d’un projet nouveau dont il eût fixé tous les détails et connu l’efficacité certaine.

« Je vais voir la comtesse, se disait-il. Et alors, soit que, inquiète sur le sort de Karl, elle veuille que je la conduise auprès de lui, soit qu’elle me

reçoive dans une pièce quelconque de la villa, je l'oblige par n'importe quel procédé à me révéler le nom du château qui sert de prison à Elisabeth. Je l'oblige à me donner le moyen de la délivrer et de la faire évader. »

Mais comme tout cela était vague ! Que d'obstacles ! Que d'impossibilités ! Comment supposer que les circonstances seraient dociles au point de rendre la comtesse aveugle et de la priver de tout secours ? Une femme de son envergure n'était pas de celles qui se laissent berner par des mots et soumettre par des menaces.

N'importe ! Paul n'acceptait pas le doute. Au bout de son entreprise, il y avait le succès, et, pour y atteindre plus vite, il forçait l'allure, jetant son auto comme une trombe à travers la campagne et ralentissant à peine au passage des bourgs et des villes.

« Hohenstaufen », cria-t-il à la sentinelle plantée devant le poste de l'enceinte.

L'officier de garde, après l'avoir interrogé, le renvoya au sous-officier du poste qui stationnait près du perron. Celui-là seul avait libre accès dans la villa et, par lui, la comtesse serait prévenue.

– Bien, dit Paul, je vais d'abord mettre mon auto à la remise.

Une fois arrivé, il éteignit ses phares, et, comme il se dirigeait vers la villa, il eut l'idée, avant de se rendre auprès du sous-officier, de chercher Bernard et de se renseigner sur ce que son beau-frère avait pu surprendre.

Il le trouva derrière la villa, dans les massifs groupés en face de la fenêtre au balcon.

– Tu es donc seul ? lui demanda Bernard anxieusement.

– Oui, l'affaire est manquée. Elisabeth a été emmenée par une première auto.

– C'est terrible, ce que tu me dis là !

– Oui, mais le mal est réparable.

– Comment ?

– Je ne sais pas encore. Parlons de toi. Où en es-tu ? Et le chauffeur ?

– En sûreté. Personne ne le découvrira... du moins pas avant ce matin, lorsque d'autres chauffeurs viendront aux remises.

– Bien. En dehors de cela ?

– Une patrouille dans le parc, il y a une heure. J'ai pu me dissimuler.

– Et puis ?

– Et puis j’ai poussé une pointe jusqu’au tunnel. Les hommes commençaient à se remuer. D’ailleurs, il y a quelque chose qui les a remis d’aplomb, et rudement !

– Quoi ?

– L’irruption d’une certaine personne de notre connaissance, la femme que j’ai rencontrée à Corvigny, celle qui ressemble si furieusement au major Hermann.

– Elle faisait une ronde ?

– Non, elle partait...

– Oui, je sais, elle doit partir.

– Elle est partie.

– Voyons, ce n’est pas croyable, son départ pour la France n’était pas immédiat.

– J’ai assisté à ce départ.

– Mais où ? Quelle route ?

– Eh bien, et le tunnel ? Crois-tu qu’il ne serve plus à rien, ce tunnel ? Elle a pris ce chemin-là, et sous mes yeux, et dans des conditions éminemment confortables... un wagonnet conduit par un mécanicien et actionné par l’électricité. Sans doute, puisque le but de son voyage était, comme tu le dis, d’aller en France, on l’aura aiguillée sur l’embranchement de Corvigny. Il y a deux heures de cela. J’ai entendu le wagonnet revenir.

La disparition de la comtesse Hermine était pour Paul un nouveau coup. Comment, dès lors, retrouver et comment délivrer Elisabeth ? À quel fil se rattacher parmi les ténèbres où chacun de ses efforts aboutissait à un désastre ?

Il se raidit, tendant les ressorts de sa volonté et résolu à continuer l’entreprise jusqu’au succès complet.

Il demanda à Bernard :

– Tu n’as rien remarqué d’autre ?

– Rien du tout.

– Pas d’allées et venues ?

– Non. Les domestiques sont couchés. Les lumières ont été éteintes.

– Toutes les lumières ?

– Sauf une, cependant. Tiens là, sur nos têtes.

C’était au premier étage, et à une fenêtre située au-dessus de la fenêtre par laquelle Paul avait assisté au souper du prince Conrad. Il reprit :

– Cette lumière s’est-elle allumée pendant que j’étais monté sur le balcon ?

– Oui, vers la fin.

Paul murmura :

– D’après mes renseignements, ce doit être la chambre du prince Conrad. Lui aussi, il est ivre, et il a fallu le monter.

– J’ai vu des ombres, en effet, à ce moment-là, et depuis tout est immobile.

– Évidemment, il cuve son Champagne. Ah ! Si l’on pouvait voir !... Pénétrer dans cette chambre !

– Facile, dit Bernard.

– Par où ?

– Par la pièce voisine, qui doit être le cabinet de toilette, et dont on a laissé la fenêtre entrouverte, sans doute pour donner un peu d’air au prince.

– Mais il faudrait une échelle...

– J’en connais une, accrochée au mur de la remise. La veux-tu ?

– Oui, oui, dit Paul, vivement. Dépêche-toi.

Dans son esprit, toute une nouvelle combinaison se formait, reliée d’ailleurs à ses premières dispositions de combat, et qui lui semblait maintenant capable de le mener au but.

Il s’assura donc que les abords de la villa, à droite et à gauche, étaient déserts, et qu’aucun des soldats du poste ne s’écartait du perron, puis, dès que Bernard fut de retour, il planta l’échelle dans l’allée et l’appuya au mur.

Ils montèrent.

La fenêtre entrouverte était bien celle du cabinet de toilette. La lumière de la chambre voisine l’éclairait. Aucun bruit ne venait de cette chambre que le bruit d’un ronflement sonore. Paul avança la tête.

En travers de son lit, vêtu de son uniforme dont le plastron était souillé de taches, affalé comme un mannequin, le prince Conrad dormait. Il dormait si profondément que Paul ne se gêna pas pour examiner la chambre. Une petite pièce en guise de vestibule la séparait du couloir, ce qui dressait entre la chambre et le couloir deux portes dont il poussa les verrous et ferma les serrures à double tour. Ainsi ils se trouvaient seuls avec le prince Conrad, sans qu’on pût rien entendre de l’intérieur.

– Allons-y, dit Paul, lorsqu’ils se furent distribués la besogne.

Et il appliqua sur le visage du prince une serviette roulée dont il essayait de lui entrer les extrémités dans la bouche, pendant que Bernard, à l'aide d'autres serviettes, entortillait les jambes et les poignets. Cela s'exécuta silencieusement. De la part du prince aucune résistance, aucun cri. Il avait ouvert les yeux et regardait ses agresseurs avec l'air d'un homme qui ne comprend d'abord rien à ce qui lui arrive, mais qu'une peur de plus en plus forte envahit au fur et à mesure qu'il a conscience du danger.

– Pas brave l'héritier de Guillaume, ricana Bernard. Quelle frousse ! Voyons, jeune homme, il faut se remettre d'aplomb. Où est votre flacon de sels ?

Paul avait fini par lui introduire dans la bouche la moitié de la serviette.

– Maintenant, dit-il, partons.

– Que veux-tu faire ? demanda Bernard.

– L'emmener.

– Où ?

– En France.

– En France ?

– Parbleu ! Nous le tenons, qu'il nous serve !

– On ne le laissera pas sortir.

– Et le tunnel ?

– Impossible ! La surveillance est trop active maintenant.

– Nous verrons bien.

Il saisit son revolver et le braqua sur le prince Conrad.

– Écoutez-moi. Vous avez les idées trop embrouillées pour comprendre mes questions. Mais un revolver, ça se comprend tout seul, n'est-ce pas ? C'est un langage très clair, même pour quelqu'un qui est ivre et qui tremble de peur. Eh bien, si vous ne me suivez pas tranquillement, si vous essayez de vous débattre et de faire du bruit, si mon camarade et moi nous sommes en péril un seul instant, vous êtes flambé. Le browning dont vous sentez le canon sur votre tempe, vous fera sauter la cervelle. Nous sommes d'accord ?

Le prince remua la tête.

– Parfait, conclut Paul. Bernard, délie ses jambes, mais attache-lui les bras autour du corps... Bien... En route.

La descente s'effectua dans les meilleures conditions, et ils marchèrent au milieu des massifs jusqu'à la palissade qui séparait le jardin du vaste

enclos réservé aux casernes. Là ils se passèrent le prince d'un côté à l'autre, comme un paquet, puis, en suivant le même chemin qu'à l'arrivée, ils parvinrent aux carrières.

Outre que la nuit était suffisamment claire pour qu'ils pussent se diriger, ils apercevaient devant eux une lueur épandue qui devait monter du corps de garde établi à l'entrée du tunnel. En effet, dans le poste, toutes les lumières étaient allumées, et les hommes, debout en dehors de la baraque, buvaient du café.

Devant le tunnel, un soldat déambulait, le fusil sur l'épaule.

– Nous sommes deux, souffla Bernard. Ils sont six, et, au premier coup de feu, ils seront rejoints par les quelques centaines de Boches qui cantonnent à cinq minutes d'ici. La lutte est un peu inégale, qu'en dis-tu ?

Ce qui aggravait la difficulté jusqu'à la rendre insurmontable, c'est qu'ils n'étaient pas deux en réalité, mais trois, et que leur prisonnier constituait pour eux la gêne la plus terrible. Avec lui, impossible de courir, impossible de fuir. Il fallait s'aider de quelque stratagème.

Lentement, prudemment, afin qu'aucune pierre ne roulât sous leurs pas ou sous les pas du prince, ils décrivirent, en dehors de l'espace éclairé, un circuit qui les amena, au bout d'une heure, à proximité même du tunnel, sur les pentes rocheuses contre lesquelles s'appuyaient ses premiers contreforts.

– Reste là, dit Paul – et il parlait très bas, mais de manière que le prince entendît – reste là et retiens bien mes instructions. Tout d'abord, tu te charges du prince... revolver au poing et la main gauche fixée à son collet. S'il se rebiffe, tu lui casses la tête. Tant pis pour nous, mais tant pis pour lui également. De mon côté, je retourne à une certaine distance de la baraque et j'attire les cinq hommes du poste. Alors, ou bien l'homme qui monte la garde, là en-dessous, se joint à ses camarades – auquel cas tu passes avec le prince – ou bien, fidèle à sa consigne, il ne bouge pas – auquel cas tu tires sur lui, tu le blesses... et tu passes.

– Oui, je passe, mais les Boches courent après moi.

– Évidemment.

– Et ils nous rattrapent.

– Ils ne vous rattraperont pas.

– Tu en es sûr ?

– Certain.

– Du moment que tu l'affirmes...

– Donc, c’est compris. Et vous aussi, dit Paul au prince, c’est compris, n’est-ce pas ? La soumission absolue, sans quoi, une imprudence, un malentendu peuvent vous coûter la vie.

Bernard dit à l’oreille de son beau-frère :

– J’ai ramassé une corde, je vais la lui attacher autour du cou, et, à la moindre incartade, un petit geste sec le rappellera au sentiment de la réalité. Seulement, Paul, je te préviens que, s’il lui prend la fantaisie de se débattre, je suis incapable de le tuer... comme ça... froidement...

– Sois tranquille... il a trop peur pour se débattre. Il te suivra comme un chien jusqu’à l’autre bout du tunnel.

– Et alors, une fois arrivé ?

– Une fois arrivé, enferme-le dans les ruines d’Ornequin, mais sans révéler son nom à personne.

– Et toi, Paul ?

– Ne t’occupe pas de moi.

– Cependant...

– Le risque est le même pour nous deux. La partie que nous allons jouer est effroyable, et il y a bien des chances pour que nous la perdions. Mais, si nous la gagnons, c’est le salut d’Elisabeth. Donc, allons-y de tout cœur. À bientôt, Bernard. En dix minutes, tout doit être réglé, dans un sens ou dans l’autre.

Ils s’embrassèrent longuement, et Paul s’éloigna.

Paul l’avait annoncé, cet effort suprême ne pouvait réussir qu’à force d’audace et de promptitude, et il fallait l’exécuter ainsi qu’on exécute une manœuvre désespérée.

Encore dix minutes, et c’était le dénouement de l’aventure. Encore dix minutes, et il serait victorieux ou fusillé.

Tous les actes qu’il accomplit dès ce moment furent aussi ordonnés et méthodiques que s’il avait eu le temps d’en préparer avec soin le déclenchement et d’en assurer l’inévitable succès, alors que, en réalité, ce fut une série de décisions isolées qu’il prenait au fur et à mesure des circonstances les plus tragiques.

Il gagna par un détour, et en se maintenant sur les pentes des monticules que formait l’exploitation de sable, le défilé qui mettait en communication les carrières et le camp réservé à la garnison. Sur le dernier de ces monticules le hasard lui fit heurter un bloc de pierre qui vacilla. À tâtons, il



se rendit compte que ce bloc retenait derrière lui tout un amoncellement de sable et de cailloux.

« Voilà ce qu'il me faut », se dit-il sans même réfléchir.

D'un coup de pied violent, il ébranla la masse qui, aussitôt, suivant le creux d'un ravin, se précipita dans le défilé avec le fracas d'un éboulement.

D'un bond, Paul sauta parmi les pierres, s'étendit à plat ventre et se mit à crier au secours, comme s'il eût été victime d'un accident.

De l'endroit où il gisait, on ne pouvait, à cause des sinuosités du défilé, l'entendre des casernes, mais le moindre appel devait porter jusqu'à la baraque du tunnel, qui n'était distante que de cent mètres au plus. Et, de fait, les hommes du poste accoururent aussitôt.

Il n'en compta pas moins de cinq, qui s'empressèrent autour de lui et le relevèrent, tout en l'interrogeant. D'une voix à peine intelligible, il fit au sous-officier des réponses incohérentes, haletantes, d'où l'on pouvait conclure qu'il était envoyé par le prince Conrad à la recherche de la comtesse Hermine.

Paul sentait bien que son stratagème n'avait aucune chance de réussir au-delà d'un temps très limité, mais toute minute gagnée était d'un prix inestimable, puisque Bernard en profitait pour agir de son côté contre le sixième homme en faction devant le tunnel et pour s'enfuir avec le prince Conrad. Peut-être même cet homme allait-il venir lui aussi... Ou bien peut-être Bernard se débarrasserait-il de lui sans faire usage de son revolver et par conséquent sans attirer l'attention.

Et Paul, haussant peu à peu la voix, bredouillait des explications confuses auxquelles le sous-officier s'irritait de ne rien comprendre, lorsqu'un coup de feu claqua là-bas, suivi de deux autres détonations.

Sur le moment le sous-officier hésita, ne sachant pas très bien d'où venait le bruit. Les hommes, s'écartant de Paul, prêtèrent l'oreille. Alors il passa au milieu d'eux et partit en avant sans qu'ils se rendissent compte, dans l'obscurité, que c'était lui qui s'éloignait. Puis au premier détour, il se mit à courir, et en quelques bonds atteignit la baraque.

D'un coup d'œil, il aperçut, à trente pas de lui, devant l'orifice du tunnel, Bernard qui luttait avec le prince Conrad, lequel essayait de s'échapper. Près d'eux, la sentinelle traînait à terre en gémissant.

Paul eut la vision très exacte de ce qu'il fallait faire. Porter assistance à Bernard et tenter avec lui le risque d'une évasion, aurait été de la folie,

puisque leurs adversaires les eussent fatalement rejoints, et qu'en tout cas le prince Conrad eût été délivré. Non, l'essentiel était d'arrêter la ruée des hommes du poste, dont les ombres déjà apparaissaient au sortir du défilé, et de permettre à Bernard d'en finir avec le prince.

À moitié caché par la baraque, il tendit vers eux son revolver et cria :

– Halte !

Le sous-officier n'obéit pas et pénétra dans la zone éclairée. Paul tira. L'Allemand tomba, mais blessé seulement, car il se mit à commander d'une voix sauvage :

– En avant ! Sautez dessus ! En avant donc, tas de froussards !

Les hommes ne bougeaient pas. Paul empoigna un fusil dans le faisceau qu'ils avaient formé près de la baraque, et, tout en les ajustant, il put, d'un regard jeté en arrière, constater que Bernard, enfin maître du prince Conrad, l'entraînait dans les profondeurs du tunnel.

– Il ne s'agit plus que de tenir cinq minutes, pensa Paul, afin que Bernard aille aussi loin que possible.

Et il était si calme à ce moment qu'il les eût comptées, les minutes, au battement régulier de son pouls.

– En avant ! Sautez dessus ! En avant ! Ne cessait de proférer le sous-officier qui, sans aucun doute, s'il n'avait pu reconnaître le prince Conrad, avait discerné la silhouette de deux fugitifs.

À genoux, il tira un coup de revolver sur Paul. Celui-ci lui cassa le bras d'une balle. Mais le sous-officier vociféra de plus belle :

– En avant ! Il y en a deux qui ont fichu le camp par le tunnel ! En avant ! Voilà du renfort !

C'était une demi-douzaine de soldats des casernes, accourus au bruit des détonations. Paul, qui avait réussi à pénétrer dans la baraque, cassa le carreau d'une lucarne et tira trois fois. Les soldats se mirent à l'abri, mais d'autres arrivèrent, prirent les ordres du sous-officier, puis se dispersèrent, et Paul les vit qui escaladaient les pentes voisines afin de le tourner. Il tira encore quelques coups de fusil. À quoi bon ! Tout espoir d'une résistance plus longue disparaissait.

Il s'obstina néanmoins, tenant ses adversaires à distance, tirant sans relâche et gagnant ainsi du temps jusqu'aux limites du possible. Mais il s'aperçut que la manœuvre de l'ennemi avait pour but, après l'avoir tourné, de se diriger vers le tunnel et de donner la chasse aux fugitifs...

Paul se cramponnait. Il avait réellement conscience de chaque seconde qui s'écoulait, de chacune de ces secondes inappréciables qui augmentaient la distance où se trouvait Bernard.

Trois hommes s'engouffrèrent dans l'orifice béant, puis quatre, puis cinq.

En outre, les balles commençaient à pleuvoir sur la baraque.

Paul calculait :

« Bernard doit être à six ou sept cents mètres. Les trois hommes qui le poursuivent sont à cinquante mètres... à soixante-quinze maintenant. Tout va bien, »

Une masse serrée d'Allemands s'en venait sur la baraque. Il était évident que l'on ne croyait pas que Paul y fût seul enfermé, tellement il multipliait ses efforts. Cette fois il n'y avait plus qu'à se rendre.

« Il est temps, pensa-t-il, Bernard est en dehors de la zone dangereuse. »

Brusquement, il se précipita vers le tableau qui contenait les manettes correspondant aux fourneaux de mine pratiqués dans le tunnel, d'un coup de crosse fit voler la vitre en éclats, et rabattit la première et la seconde de ces manettes.

Il sembla que la terre frémissait. Un grondement de tonnerre roula sous le tunnel, et se propagea longuement, comme un écho qui rebondit.

Entre Bernard d'Andeville et la meute qui cherchait à l'atteindre, la route était barrée. Bernard pouvait emmener tranquillement en France le prince Conrad.

Alors Paul sortit de la cabane, en levant les bras et en criant d'une voix joyeuse :

– Camarade ! Camarade !

Dix hommes l'entouraient déjà, et un officier qui les commandait hurla, fou de rage :

– Qu'on le fusille !... Tout de suite... tout de suite... qu'on le fusille !

...

## *La loi du vainqueur*

### Table des matières

Si brutalement qu'on le traitât, Paul n'opposa pas la moindre résistance. Tandis qu'on le collait, avec une violence exaspérée, contre une partie verticale de la falaise, il continuait en lui-même ses calculs :

« Il est mathématiquement certain que les deux explosions se sont produites à des distances de trois cents et quatre cents mètres. Donc, je puis admettre également comme certain que Bernard et le prince Conrad se trouvaient au-delà, et que les hommes qui leur donnaient la chasse se trouvaient en deçà. Donc, tout est pour le mieux.

Docilement, avec une sorte de complaisance ironique, il se prêtait aux préparatifs de son exécution, et, déjà, les douze soldats qui en étaient chargés, s'alignant sous la vive lumière d'un projecteur électrique, n'attendaient plus qu'un ordre. Le sous-officier qu'il avait blessé au début du combat, se traîna jusqu'à lui et grinça :

– Fusillé !... Fusillé !... Sale Franzose...

Il répondit en riant :

– Mais non, mais non, les choses ne vont pas si vite que cela.

– Fusillé, répéta l'autre. Le *herr leutnant* l'a dit.

– Eh bien, quoi ! Qu'est-ce qu'il attend, le *herr leutnant* ?

Le lieutenant faisait une rapide enquête à l'entrée du tunnel. Les hommes qui s'y étaient engouffrés revinrent en courant, à demi asphyxiés par les gaz de l'explosion. Quant au factionnaire dont Bernard avait dû se débarrasser, il perdait son sang en telle abondance qu'il fallut renoncer à tirer de lui de nouveaux renseignements.

C'est à ce moment que des nouvelles arrivèrent des casernes. On venait d'apprendre par une estafette envoyée de la villa que le prince Conrad avait disparu, et l'on mandait aux officiers de doubler les postes et de faire bonne garde, surtout aux abords du tunnel.

Certes Paul avait escompté cette diversion, ou toute autre du même genre, qui suspendrait son exécution. Le jour commençait à poindre, et il supposait bien que, le prince Conrad ayant été laissé ivre-mort dans sa chambre, un de ses domestiques devait avoir mission de veiller sur lui. Ce domestique, trouvant les portes fermées, avait donné l'alarme. D'où les recherches immédiates.

Mais la surprise pour Paul, ce fut que l'on ne soupçonnât point l'enlèvement du prince par la voie du tunnel. Le factionnaire évanoui ne pouvait parler. Les hommes ne s'étaient pas rendus compte que, sur les deux fugitifs aperçus de loin, l'un des deux entraînait l'autre. Bref, on crut le prince assassiné. Ses agresseurs avaient dû jeter son cadavre dans quelque coin des carrières, puis s'étaient enfuis. Deux d'entre eux avaient réussi à s'échapper. On tenait le troisième. Et, pas une seconde, on n'eut l'idée d'une entreprise dont l'audace, justement, dépassait l'imagination.

En tout cas, il ne pouvait plus être question de fusiller Paul sans une enquête préalable, et sans que les résultats de cette enquête fussent communiqués en haut lieu.

On le conduisit à la villa, où, après l'avoir débarrassé de sa capote allemande et fouillé minutieusement, on l'enferma dans une chambre sous la protection de quatre gaillards solides.

Il y demeura plusieurs heures à somnoler, ravi de ce repos dont il avait grandement besoin, et fort tranquille du reste, puisque Karl étant mort, la comtesse Hermine absente, Elisabeth à l'abri, il n'y avait qu'à s'abandonner au cours normal des événements.

Vers dix heures, il reçut la visite d'un général qui tenta de l'interroger, et qui, ne recevant aucune réponse satisfaisante, se mit en colère, mais avec une certaine réserve où Paul démêla cette sorte de considération que l'on éprouve pour les criminels de marque.

« Tout va bien, se dit-il. Cette visite n'est qu'une étape et m'annonce la venue d'un ambassadeur plus sérieux, quelque chose comme un plénipotentiaire. »

D'après les paroles du général, il comprit que l'on continuait à chercher le corps du prince. On le cherchait d'ailleurs aussi en dehors de l'enceinte, car un nouveau fait, la découverte et les révélations du chauffeur emprisonné dans la remise par Paul et par Bernard, de même que le départ

et le retour de l'automobile, signalés par les postes, étendaient singulièrement le champ des investigations.

À midi, on servit à Paul un repas substantiel. Les égards augmentaient. Il y eut de la bière et du café.

« Je serai peut-être fusillé, pensait-il, mais dans les règles, et pas avant que l'on sache exactement quel est le mystérieux personnage que l'on a l'honneur de fusiller, les raisons de son entreprise, et les résultats obtenus. Or, moi seul peux donner les renseignements. Donc... »

Il sentait si nettement la force de sa position et la nécessité où l'adversaire se trouvait de contribuer au succès de son plan qu'il ne s'étonna point d'être conduit, une heure plus tard, dans un petit salon de la villa, en présence de deux personnages chamarrés qui le firent fouiller une fois encore, puis attacher avec un luxe de précautions insolite.

« C'est au moins, se dit-il, le chancelier de l'empire qui se dérange en ma faveur... à moins que... »

Au fond de lui, étant donné les circonstances, il ne pouvait s'empêcher de prévoir une intervention plus puissante même que celle du chancelier, et lorsqu'il entendit, sous les fenêtres de la villa, une automobile s'arrêter, lorsqu'il constata le trouble des deux personnages chamarrés, il fut convaincu que ses calculs recevaient une éclatante confirmation.

Tout était prêt. Avant même que l'apparition ne se produisît, les deux personnages se guindèrent en posture militaire, et les soldats, plus raides encore, prirent un air de mannequins.

La porte s'ouvrit.

L'entrée se fit en coup de vent, dans un cliquetis de sabre et d'éperons. Tout de suite l'homme qui arrivait ainsi donnait l'impression de la hâte fiévreuse et du départ imminent. Ce qu'il venait accomplir, il n'avait le temps de l'accomplir qu'en un nombre restreint de minutes.

Un geste : tous les assistants défilèrent.

L'empereur et l'officier français restaient l'un en face de l'autre.

Et aussitôt l'empereur articula d'une voix furieuse :

– Qui êtes-vous ? Qu'êtes-vous venu faire ? Où sont vos complices ? Sur l'ordre de qui avez-vous agi ?

Il était difficile de reconnaître en lui l'image qu'offraient ses photographies ou les dessins des journaux, tellement la figure avait vieilli, masque ravagé maintenant, creusé de rides, barbouillé d'une teinte jaunâtre.

Paul tressaillit de haine, non pas tant d'une haine personnelle suscitée par le souvenir de ses propres souffrances que d'une haine faite d'horreur et de mépris pour le plus grand criminel qui se pût imaginer. Et, malgré sa volonté absolue de ne pas s'écarter des formules d'usage et des règles du respect apparent, il répondit :

– Qu'on me détache !

L'empereur sursauta. C'était certes la première fois qu'on lui parlait ainsi, et il s'écria :

– Mais vous oubliez qu'il suffit d'un mot pour qu'on vous fusille ! Et vous osez ! Des conditions !...

Paul garda le silence. L'empereur allait et venait, la main à la poignée de son sabre qu'il laissait traîner sur le tapis. Deux fois il s'arrêta et regarda Paul, et, comme celui-ci ne sourcillait pas, il repartait avec un surcroît d'indignation.

Et tout à coup il pressa le bouton d'un timbre électrique.

– Qu'on le détache ! ordonna-t-il à ceux qui se précipitèrent à son appel.

Délivré de ses liens, Paul se dressa et rectifia la position comme un soldat devant un supérieur.

De nouveau la pièce se vida. Alors l'empereur s'approcha, et, tout en laissant entre Paul et lui le rempart d'une table, il demanda, la voix toujours rude :

– Le prince Conrad ?

Paul répondit :

– Le prince Conrad n'est pas mort. Sire, il se porte bien.

– Ah ! fit le Kaiser visiblement soulagé.

Et il reprit, évitant encore d'attaquer le fond du sujet :

– Cela ne change pas les choses en ce qui vous concerne : agression... espionnage... Sans compter le meurtre d'un de mes meilleurs serviteurs...

– L'espion Karl, n'est-ce pas. Sire ? En le tuant, je n'ai fait que me défendre contre lui.

– Mais vous l'avez tué ? Donc, pour ce meurtre et pour le reste, vous serez passé par les armes.

– Non, Sire. La vie du prince Conrad répond de la mienne.

L'empereur haussa les épaules.

– Si le prince Conrad est vivant, on le trouvera.

– Non, Sire, on ne le trouvera pas.

– Il n’y a pas de retraite en Allemagne où l’on puisse le soustraire à mes recherches, affirmat-il en frappant du poing.

– Le prince Conrad n’est pas en Allemagne, Sire.

– Hein ? Qu’est-ce que vous dites ?

– Je dis que le prince Conrad n’est pas en Allemagne, Sire.

– Où est-il en ce cas ?

– En France.

– En France !

– Oui, Sire, en France, au château d’Ornequin, sous la garde de mes amis. Si demain soir, à six heures, je ne les ai pas rejoints, le prince Conrad sera livré à l’autorité militaire.

L’empereur sembla suffoqué, au point que sa colère en fut brisée net et qu’il ne chercha même pas à dissimuler la violence du coup. Toute l’humiliation, tout le ridicule qui rejaillissaient sur lui, sur sa dynastie et sur l’empire, si son fils était prisonnier, l’éclat de rire du monde entier à cette nouvelle, l’insolence que donnerait à l’ennemi la possession d’un tel otage, tout cela apparut dans son regard inquiet et dans ses épaules qui se courbèrent.

Paul sentit le frisson de la victoire. Il tenait cet homme aussi solidement que l’on tient sous son genou le vaincu qui vous demande grâce, et l’équilibre des forces en présence était si bien rompu en sa faveur que les yeux mêmes du Kaiser, se levant sur lui, donnèrent à Paul l’impression de son triomphe.

L’empereur entrevoyait les phases du drame qui s’était joué au cours de cette nuit, l’arrivée par le tunnel, l’enlèvement par le tunnel, l’explosion des mines provoquée pour assurer la fuite des agresseurs.

Et la hardiesse folle de l’aventure le confondait.

Il murmura :

– Qui êtes-vous ?

Paul se départit un peu de son attitude rigide. Une de ses mains se posa frémissante sur la table qui les séparait, et il prononça gravement :

– Il y a seize ans, Sire, une fin d’après-midi du mois de septembre...

– Hein ! Que signifie ?... articula l’empereur, interloqué par ce préambule.

– Vous m’avez questionné. Sire, je dois vous répondre.

Et il recommença, avec la même gravité :



– Il y a seize ans, Sire, une fin d’après-midi du mois de septembre, vous avez visité sous la conduite d’une personne... comment dirais-je ? D’une personne chargée de votre service d’espionnage, les travaux du tunnel d’Ebrecourt à Corvigny. À l’instant même où vous sortiez d’une petite chapelle située dans les bois d’Ornequin, vous avez fait la rencontre de deux Français, le père et le fils... Vous vous rappelez, Sire ? Il pleuvait... et cette rencontre vous fut si désagréable qu’un mouvement d’humeur vous échappa. Dix minutes plus tard, la dame qui vous accompagnait revint, et voulut entraîner un des Français, le père, sur le territoire allemand, sous le prétexte d’une entrevue avec vous. Le Français refusa. La femme l’assassina sous les yeux de son fils. Il s’appelait Delroze. C’était mon père.

Le Kaiser avait écouté avec une stupeur croissante. Il sembla à Paul que la teinte de son visage se mêlait de plus de bile encore. Cependant il tint bon sous le regard de Paul. Pour lui, la mort de ce M. Delroze était un de ces incidents minimes auquel un empereur ne s’attarde pas. S’en souvenait-il seulement ?

Refusant donc de s’expliquer sur un crime qu’il n’avait certainement pas ordonné, mais dont son indulgence pour la criminelle le rendait complice, il se contenta, après un silence, de laisser tomber ces mots :

– La comtesse Hermine est responsable de ses actes.

– Et elle n’en est responsable que devant elle-même, remarqua Paul, puisque la justice de son pays n’a pas voulu qu’on lui demandât compte de celui-là.

L’empereur haussa les épaules, en homme qui dédaigne de discourir sur des questions de morale allemande et de politique supérieure. Il consulta sa montre, sonna, prévint que son départ aurait lieu dans quelques minutes, et, se retournant vers Paul :

– Ainsi, dit-il, c’est pour venger la mort de votre père que vous avez enlevé le prince Conrad ?

– Non, Sire, cela c’est une affaire entre la comtesse Hermine et moi, mais avec le prince Conrad j’ai autre chose à régler. Lors de son séjour au château d’Ornequin, le prince Conrad a poursuivi de ses assiduités une jeune femme qui habitait ce château. Rebuté par elle, il l’a emmenée comme prisonnière, ici, dans sa villa. Cette jeune femme porte mon nom. Je suis venu la chercher.

À l'attitude de l'empereur, il était évident qu'il ignorait tout de cette histoire et que les frasques de son fils l'importunaient singulièrement.

– Vous êtes sûr ? fit-il. Cette dame est ici ?

– Elle y était hier soir, Sire. Mais la comtesse Hermine, ayant résolu de la supprimer, a confié ma femme à l'espion Karl avec mission de soustraire la malheureuse aux recherches du prince Conrad et de l'empoisonner.

– Mensonge ! Mensonge abominable ! s'écria l'empereur.

– Voici le flacon remis par la comtesse Hermine à l'espion Karl.

– Après ? Après ? commanda le Kaiser d'une voix irritée.

– Après, Sire ? L'espion Karl étant mort, et l'endroit où se trouvait ma femme ne m'étant pas connu, je suis revenu ici. Le prince Conrad dormait. Avec un de mes amis, je l'ai descendu de sa chambre et expédié en France par le tunnel.

– Vous avez fait cela ?

– J'ai fait cela, Sire.

– Et sans doute, en échange de la liberté du prince Conrad, vous demandez la liberté de votre femme ?

– Oui, Sire.

– Mais, s'exclama l'empereur, j'ignore où elle est, moi !

– Elle est dans un château qui appartient à la comtesse Hermine. Réfléchissez un instant. Sire... un château auquel on arrive en quelques heures d'automobile, donc situé à cent cinquante, deux cents kilomètres au plus.

Taciturne, l'empereur frappait la table avec le pommeau de son sabre, à petits coups rageurs.

– C'est tout ce que vous me demandez ? dit-il.

– Non, Sire.

– Quoi encore ?

– La liberté de vingt prisonniers français dont la liste m'a été remise par le général commandant les armées françaises.

Cette fois l'empereur se dressa, d'un bond.

– Vous êtes fou ! Vingt prisonniers, et des officiers sans doute ? Des chefs de corps, des généraux !

– La liste comprend aussi des simples soldats, Sire.

L'empereur ne l'écoutait pas. Sa fureur s'exprimait par des gestes désordonnés et par des interjections incohérentes. Il foudroyait Paul du

regard. L'idée de subir la loi de ce petit lieutenant français, captif, et qui pourtant parlait en maître, devait lui sembler terriblement désagréable. Au lieu de châtier l'insolent ennemi, il fallait discuter avec lui et baisser la tête sous l'outrage de ses propositions ! Mais que faire ? Aucune issue ne s'offrait. Il avait comme adversaire un homme que la torture même n'eût pas fléchi.

Et Paul reprit :

– Sire, la liberté de ma femme contre la liberté du prince Conrad, le marché serait vraiment trop inégal. Que vous importe à vous, Sire, que ma femme soit captive ou libre ? Non, il est équitable que la libération du prince Conrad soit l'objet d'un échange qui la justifie... Et vingt prisonniers français, ce n'est pas trop... Du reste, il est inutile que cela ait lieu publiquement. Les prisonniers rentreront en France un par un, si vous le préférez, comme échangés contre des prisonniers allemands de même grade... de sorte que...

Quelle ironie dans ces paroles conciliantes destinées à adoucir l'amertume de la défaite et à dissimuler, sous l'apparence d'une concession, le coup porté à l'orgueil impérial ! Paul goûtait profondément la saveur de telles minutes. Il avait l'impression de ce que cet homme, à qui une déception d'amour-propre relativement si petite infligeait un si grand tourment, devait souffrir, par ailleurs, de voir l'avortement de son plan gigantesque et de se sentir écrasé sous le poids formidable du destin.

« Allons, pensa Paul, je suis bien vengé, et ce n'est que le commencement de ma vengeance. »

La capitulation était proche. L'empereur déclara :

– Je verrai... je donnerai des ordres.

Paul protesta :

– Il serait dangereux d'attendre. Sire. La capture du prince Conrad pourrait être connue en France...

– Eh bien, dit l'empereur, ramenez le prince Conrad, et le jour même votre femme vous sera rendue.

Mais Paul fut impitoyable. Il exigeait qu'on lui fît entière confiance.

– Sire, je ne pense pas que les choses doivent se passer ainsi. Ma femme se trouve dans la situation la plus horrible qui soit, et son existence même est en jeu. Je demande à être conduit immédiatement près d'elle. Ce soir,

elle et moi, nous serons en France. Il est indispensable que nous y soyons ce soir.

Il répéta ces mots du ton le plus ferme, et il ajouta :

– Quant aux prisonniers français. Sire, leur remise sera effectuée dans les conditions qu’il vous plaira de préciser. En voici la liste avec leur lieu d’internement.

Paul saisit un crayon et une feuille de papier. Dès qu’il eut fini, l’empereur lui arracha la liste des mains, et aussitôt sa figure se convulsa. Chacun des noms, pour ainsi dire, le secouait de rage impuissante. Il froissa la feuille et la réduisit en boule comme s’il était résolu à rompre tout accord.

Mais soudain, à bout de résistance, d’un mouvement brusque, où il y avait une hâte fiévreuse d’en finir avec toute cette histoire exaspérante, il appuya par trois fois sur la sonnerie électrique.

Un officier d’ordonnance entra vivement et se planta devant lui.

L’empereur réfléchit encore quelques instants.

Puis il commanda :

– Conduisez le lieutenant Delroze en automobile au château de Hildensheim, d’où vous le ramènerez avec sa femme aux avant-postes d’Ebrecourt. Huit jours plus tard, vous le rencontrerez à ce même point de nos lignes. Il sera accompagné du prince Conrad, et vous des vingt prisonniers français dont les noms sont inscrits sur cette liste. L’échange se fera d’une manière discrète, que vous fixerez avec le lieutenant Delroze. Voilà. Vous me tiendrez au courant par des rapports personnels.

Cela fut jeté d’un ton saccadé, autoritaire, comme une série de mesures que l’empereur eût prises de lui-même, sans subir la moindre pression et par le simple effet de sa volonté impériale.

Ayant ainsi réglé cette affaire, il sortit, la tête haute, le sabre vainqueur et l’éperon sonore.

« Une victoire de plus à son actif. Quel cabotin ! » pensa Paul, qui ne put s’empêcher de rire, au grand scandale de l’officier d’ordonnance.

Il entendit l’auto de l’empereur qui démarrait.

L’entrevue n’avait pas duré dix minutes.

Un moment après, lui-même s’en allait et roulait sur la route de Hildensheim.

## *L'éperon 132*

### [Table des matières](#)

L'heureux voyage ! Et avec quelle allégresse Paul Delroze l'accomplit ! Enfin il touchait au but, et ce n'était pas cette fois une de ces entreprises hasardeuses au bout desquelles il n'y a si souvent que la plus cruelle des déceptions ; il y avait au bout de celle-là le dénouement logique et la récompense de ses efforts. L'ombre même d'une inquiétude ne pouvait l'effleurer. Il est des victoires – et celle qu'il venait de remporter sur l'empereur était de ce nombre – qui entraînent à leur suite la soumission de tous les obstacles. Elisabeth se trouvait au château de Hildensheim, et il se dirigeait vers ce château sans que rien pût s'opposer à son élan.

À la clarté du jour, il lui sembla reconnaître les paysages qui se cachaient à lui dans les ténèbres de la nuit précédente, tel village, tel bourg, telle rivière côtoyée. Et il vit la succession des petits bois. Et il vit le fossé près duquel il avait lutté avec l'espion Karl.

Il ne lui fallut guère plus d'une heure encore pour arriver sur une colline que dominait la forteresse féodale de Hildensheim. De larges fossés la précédaient, enjambés par un pont-levis. Un concierge soupçonneux se présenta, mais quelques mots de l'officier ouvrirent les portes toutes grandes.

Deux domestiques accoururent du château, et, sur une question de Paul, ils répondirent que la dame française se promenait du côté de l'étang.

Il se fit indiquer le chemin et dit à l'officier :

– J'irai seul. Nous repartirons aussitôt.

Il avait plu. Un pâle soleil d'hiver, se glissant entre les gros nuages, éclairait des pelouses et des massifs. Paul longea des serres, franchit un groupe de rochers artificiels d'où s'échappait le mince filet d'une cascade qui formait, dans un cadre de sapins noirs, un vaste étang égayé de cygnes et de canards sauvages.

À l'extrémité de cet étang, il y avait une terrasse ornée de statues et de bancs de pierre.

Elisabeth était là.

Une émotion indicible bouleversa Paul. Depuis la veille de la guerre, Elisabeth était perdue pour lui. Depuis ce jour-là elle avait subi les épreuves les plus affreuses, et les avait subies pour cette seule raison qu'elle voulait apparaître aux yeux de son mari comme une femme sans reproche, fille d'une mère sans reproche.

Et voilà qu'il la retrouvait à une heure où aucune des accusations lancées contre la comtesse Hermine ne pouvait être écartée, et où Elisabeth elle-même, par sa présence au souper du prince Conrad, avait suscité en Paul une telle indignation.

Mais comme tout cela était loin déjà ! Et comme cela comptait peu ! L'infamie du prince Conrad, les crimes de la comtesse Hermine, les liens de parenté qui pouvaient unir les deux femmes, toutes les luttes que Paul avait soutenues, toutes ses angoisses, toutes ses révoltes, toutes ses haines... autant de détails insignifiants, maintenant qu'il apercevait à vingt pas de lui sa bien-aimée malheureuse. Il ne songea plus qu'aux larmes qu'elle avait versées et n'aperçut plus que sa silhouette amaigrie, frissonnante sous la bise d'hiver.

Il s'approcha. Son pas grinça sur le galet de l'allée, et la jeune femme se retourna.

Elle n'eut pas un geste. Il comprit, à l'expression de son regard, qu'elle ne le voyait pas, en réalité, mais qu'il était pour elle comme un fantôme qui surgit des brumes du rêve, et que ce fantôme devait bien souvent flotter devant ses yeux hallucinés.

Elle lui sourit même un peu, et si tristement que Paul joignit les mains et fut près de s'agenouiller.

– Elisabeth... Elisabeth..., balbutia-t-il.

Alors elle se redressa et porta la main à son cœur, et elle devint plus pâle encore qu'elle ne l'était la veille au soir, entre le prince Conrad et la comtesse Hermine. L'image sortait des brumes. La réalité se précisait en face d'elle et dans son cerveau. Cette fois elle voyait Paul !

Il se précipita, car il lui semblait qu'elle allait tomber. Mais elle fit un effort sur elle-même, tendit les mains pour qu'il n'avançât point, et le

regarda profondément, comme si elle eût voulu pénétrer jusqu'aux ténèbres mêmes de son âme et savoir ce qu'il pensait.

Paul ne bougea plus, tout palpitant d'amour.

Elle murmura :

– Ah ! Je vois que tu m'aimes... tu n'as pas cessé de m'aimer... maintenant j'en suis sûre.

Elle gardait cependant les bras tendus comme un obstacle, et lui-même ne cherchait pas à avancer. Toute leur vie et tout leur bonheur étaient dans leur regard, et, tandis que leurs yeux se mêlaient éperdument, elle continua :

– Ils m'ont dit que tu étais prisonnier. C'est donc vrai ? Ah ! Ce que je les ai suppliés pour qu'on me conduisît auprès de toi ! Ce que je me suis abaissée ! J'ai dû même m'asseoir à leur table, et rire de leurs plaisanteries, et porter des bijoux, des colliers de perles qu'ils m'imposaient. Tout cela pour te voir !... Et ils promettaient toujours... Et puis, enfin, cette nuit on m'a emmenée jusqu'ici, et j'ai cru qu'ils s'étaient joués de moi une fois encore... ou bien que c'était un piège nouveau... ou bien qu'ils se décidaient enfin à me tuer... Et puis te voilà !... Te voilà !... toi, mon Paul chéri !...

Elle lui saisit la figure entre ses deux mains et, tout à coup, désespérée :

– Mais tu ne vas pas t'en aller encore ? Demain seulement, n'est-ce pas ? Ils ne te reprennent pas à moi, comme cela, après quelques minutes ? Tu restes, n'est-ce pas ? Ah ! Paul, je n'ai plus de courage... Ne me quitte plus...

Elle fut très étonnée de le voir qui souriait.

– Qu'est-ce que tu as, mon Dieu ? Comme tu as l'air d'être heureux !

Il se mit à rire et, cette fois, l'attirant contre lui avec une autorité qui n'admettait point de résistance, il lui baisa les cheveux, et le front, et les joues, et les lèvres, et il disait :

– Je ris parce qu'il n'y a pas autre chose à faire que de rire et de t'embrasser. Je ris aussi parce que je me suis imaginé des tas d'histoires absurdes... Oui, figure-toi, ce souper hier soir... je t'ai aperçue de loin, et j'ai souffert la mort... je t'ai accusée de je ne sais quoi... Faut-il être bête !

Elle ne comprenait pas sa gaieté, et elle répéta :

– Comme tu es heureux ! Comment se peut-il que tu sois si heureux ?

– Il n'y a aucune raison pour que je ne le sois pas, dit Paul toujours en riant. Voyons, réfléchis... On se retrouve tous les deux, à la suite de

malheurs auprès desquels ceux qui ont frappé la famille des Atrides ne comptent pas. Nous sommes ensemble, rien ne peut plus nous séparer, et tu ne veux pas que je sois content ?

– Rien ne peut donc plus nous séparer ? dit-elle tout anxieuse.

– Évidemment. Est-ce donc si étrange ?

– Tu restes avec moi ? Nous allons vivre ici ?

– Ah ! Non, alors... En voilà une idée ! Tu vas faire tes paquets en deux temps, trois mouvements, et nous filons.

– Où ?

– Où ? Mais en France. Tout bien pesé, il n'y a encore que là que l'on se sente à l'aise.

Et, comme elle l'observait avec stupeur, il lui dit :

– Allons, dépêchons-nous. L'auto nous attend et j'ai promis à Bernard... oui, ton frère Bernard, je lui ai promis que nous le rejoindrions cette nuit... Tu es prête ? Ah ça, mais pourquoi cet air d'effarement ? Il te faut des explications ? Mais, ma chérie adorée, nous en avons pour des heures et des heures à nous expliquer tous deux. Tu as tourné la tête à un prince impérial... Et puis tu as été fusillée... Et puis... et puis... Enfin, quoi ! Dois-je demander main-forte pour que tu me suives ?

Elle comprit soudain qu'il parlait sérieusement, et elle lui dit, sans le quitter des yeux :

– C'est vrai ? Nous sommes libres ?

– Entièrement libres.

– Nous rentrons en France ?

– Directement.

– Nous n'avons plus rien à craindre ?

– Rien.

Alors elle eut une brusque détente. À son tour elle se mit à rire, dans un de ces accès de joie désordonnés où l'on se laisse aller à toutes les gamineries et à tous les enfantillages. Pour un peu, elle eût chanté, elle eût dansé. Et ses larmes coulaient, cependant. Et elle balbutiait :

– Libre !... C'est fini !... Ai-je souffert ?... Mais non... Ah ! Tu savais que j'ai été fusillée ? Eh bien, je te le jure, ça n'est pas si terrible... Je te raconterai cela, et tant d'autres choses ... Toi aussi, tu me raconteras... Mais comment as-tu réussi ? Tu es donc plus fort qu'eux ? Plus fort que



l'ineffable Conrad, plus fort que l'empereur ? Mon Dieu, que c'est drôle ! Mon Dieu, que c'est drôle !...

Elle s'interrompt et, lui prenant le bras avec une violence subite :

– Allons-nous-en, mon chéri. C'est de la folie de rester ici une seconde de plus. Ces gens-là sont capables de tout. Ce sont des fourbes, des criminels. Allons-nous-en... Allons-nous-en...

Ils partirent,

Aucun incident ne troubla leur voyage. Le soir ils arrivaient aux lignes du front, en face d'Ebrecourt.

L'officier d'ordonnance, qui avait tous pouvoirs, fit allumer un réflecteur, et lui-même, après avoir ordonné qu'on agitât un drapeau blanc, conduisit Elisabeth et Paul à l'officier français qui se présenta.

Celui-ci téléphona aux services de l'arrière. Une automobile fut envoyée.

À neuf heures, Elisabeth et Paul s'arrêtaient à la grille d'Ornequin, et Paul faisait demander Bernard, au-devant duquel il se rendit :

– C'est toi, Bernard ? lui dit-il. Écoute-moi, et soyons brefs. Je ramène Elisabeth. Oui, elle est ici dans l'auto. Nous partons pour Corvigny, et tu viens avec nous. Pendant que je vais chercher ma valise et la tienne, toi, donne les ordres nécessaires pour que le prince Conrad soit surveillé de près. Il est en sûreté, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Alors dépêchons. Il s'agit de rejoindre la femme que tu as vue la nuit dernière au moment où elle entrait dans le tunnel. Puisqu'elle est en France, donnons-lui la chasse.

– Ne crois-tu pas, Paul que nous trouverions plutôt sa piste en retournant nous-mêmes dans le tunnel et en cherchant l'endroit où il débouche aux environs de Corvigny ?

– Du temps perdu. Nous en sommes à un moment de la lutte où il faut brûler les étapes.

– Voyons, Paul, la lutte est finie puisque Elisabeth est sauvée.

– La lutte ne sera pas finie tant que cette femme vivra.

– Mais enfin, qui est-ce ?

Paul ne répondit pas.

... À dix heures ils descendaient tous trois devant la station de Corvigny. Il n'y avait plus de train. Tout le monde dormait. Sans se rebuter,

Paul se rendit au poste militaire, réveilla l'adjudant de service, fit venir le chef de gare, fit venir la buraliste, et réussit, après une enquête minutieuse, à établir que, le matin même de ce lundi, une femme avait pris un billet pour Château-Thierry, munie d'un sauf-conduit en règle au nom de Mme Antonin. Aucune autre femme n'était partie seule. Elle portait l'uniforme de la Croix-Rouge. Son signalement, comme taille et comme visage, correspondait à celui de la comtesse Hermine.

– C'est bien elle, déclara Paul, lorsqu'il se fut installé à l'hôtel voisin, ainsi qu'Elisabeth et que Bernard, pour y passer la nuit. C'est bien elle. Elle ne pouvait s'en aller de Corvigny que par là. Et c'est par là que demain matin mardi, à la même heure qu'elle, nous nous en irons. J'espère qu'elle n'aura pas le temps de mettre à exécution le projet qui l'amène en France. En tout cas l'occasion est unique pour nous. Profitons-en.

Et comme Bernard répétait :

– Mais enfin, qui est-ce ?

Il répliqua :

– Qui est-ce ? Elisabeth va te le dire. Nous avons une heure devant nous pour nous expliquer sur certains points, et puis on se reposera, ce dont nous avons besoin tous les trois.

Le lendemain, ce fut le départ.

La confiance de Paul était inébranlable. Bien qu'il ne sût rien des intentions de la comtesse Hermine, il était sûr de marcher dans la bonne voie. De fait, à plusieurs reprises, ils eurent la preuve qu'une infirmière de la Croix-Rouge, voyageant seule et en première classe, avait passé la veille par les mêmes stations.

Ils descendirent à Château-Thierry vers la fin de l'après-midi. Paul s'informa. La veille au soir, une automobile de la Croix-Rouge, qui attendait devant la gare, avait emmené l'infirmière. Cette automobile, si l'on s'en rapportait à l'examen de ses papiers, faisait le service d'une des ambulances établies en arrière de Soissons, mais on ne pouvait préciser le lieu exact de cette ambulance.

Le renseignement suffisait à Paul. Soissons, c'était la ligne même de la bataille.

– Allons-y, dit-il.

L'ordre qu'il possédait, signé du général en chef, lui donnait tous les pouvoirs nécessaires pour réquisitionner une automobile et pour pénétrer

dans la zone de combat. Ils arrivaient à Soissons au moment du dîner.

Les faubourgs, bombardés et ravagés, étaient déserts. La ville elle-même semblait en grande partie abandonnée. Mais, à mesure qu'ils approchaient du centre, une certaine animation se remarquait dans les rues. Des compagnies passaient à vive allure. Des canons et des caissons filaient au trot de leurs attelages, et dans l'hôtel qu'on leur indiqua sur la grand-place, et où logeaient un certain nombre d'officiers, il y avait de l'agitation, des allées et venues, et comme un peu de désordre.

Paul et Bernard se firent mettre au courant. Il leur fut répondu que, depuis plusieurs jours, on attaquait avec succès les pentes situées en face de Soissons, de l'autre côté de l'Aisne. L'avant-veille, des bataillons de chasseurs et de Marocains avaient pris d'assaut l'éperon 132. La veille, on maintenait les positions conquises et l'on enlevait les tranchées de la dent de Crouy.

Or, au cours de la nuit précédente, au moment même où l'ennemi contre-attaquait violemment, il se produisit un fait assez bizarre. L'Aisne, grossissant à la suite des pluies abondantes, débordait et emportait tous les ponts de Villeneuve et de Soissons.

La crue de l'Aisne était normale, mais, si forte qu'elle fût, elle n'expliquait pas la rupture des ponts, et cette rupture, coïncidant avec la contre-attaque allemande, et qui semblait provoquée par des moyens suspects que l'on tâchait d'éclaircir, avait compliqué la situation des troupes françaises en rendant presque impossible l'envoi de renforts. Toute la journée, on s'était maintenu sur l'éperon, mais difficilement et avec beaucoup de pertes. En ce moment on ramenait sur la rive droite de l'Aisne une partie de l'artillerie.

Paul et Bernard n'eurent pas une seconde d'hésitation. Dans tout cela ils reconnaissaient la main de la comtesse Hermine. Rupture des ponts, attaques allemandes, les deux événements se produisant la nuit même de son arrivée, comment douter qu'ils ne fussent la conséquence d'un plan conçu par elle et dont l'exécution, préparée pour l'époque où les pluies grossiraient l'Aisne, prouvait la collaboration de la comtesse et de l'état-major ennemi.

D'ailleurs, Paul se rappelait les phrases qu'elle avait échangées avec l'espion Karl devant le perron de la villa du prince Conrad :

– Je vais en France... tout est prêt. Le temps est favorable et l'état-major m'a prévenue... Donc j'y serai demain soir... et il suffira d'un coup de pouce.

Le coup de pouce, elle l'avait donné. Tous les ponts, préalablement travaillés par l'espion Karl ou par des agents à sa solde, s'étaient effondrés.

– Évidemment, c'est elle, dit Bernard. Et alors, si c'est elle, pourquoi ton air inquiet ? Tu devrais te réjouir au contraire, puisque maintenant nous sommes logiquement sûrs de l'atteindre.

– Oui, mais l'atteindrons-nous à temps ? Dans sa conversation avec Karl, elle a prononcé une autre menace qui me semble beaucoup plus grave, et dont je t'ai rapporté également les termes : « La chance tourne contre nous... Si je réussis, ce sera la fin de la série noire. » Et comme son complice lui demandait si elle avait le consentement de l'empereur, elle a répondu : « Inutile. L'entreprise est de celles dont on ne parle pas. » Tu comprends bien, Bernard, qu'il ne s'agit pas de l'attaque allemande ni de la rupture des ponts – cela, c'est de bonne guerre, et l'empereur est au courant –, non, il s'agit d'autre chose qui doit coïncider avec les événements et leur donner leur signification complète. Cette femme ne peut pas croire qu'une avance d'un kilomètre ou deux soit un incident capable de mettre fin à ce qu'elle appelle la série noire. Alors, quoi ? Qu'y a-t-il ? Je l'ignore. Et c'est la raison de mon angoisse.

Toute cette soirée et toute la journée du mercredi 13, Paul les employa en investigations dans les rues de la ville ou sur les bords de l'Aisne. Il s'était mis en relation avec l'autorité militaire. Des officiers et des soldats participaient à ses recherches. Ils fouillèrent plusieurs maisons et interrogèrent plusieurs des habitants.

Bernard s'était offert à l'accompagner, mais il avait refusé obstinément :

– Non. Il est vrai que cette femme ne te connaît pas, mais il ne faut pas qu'elle voie ta sœur. Je te demande donc de rester avec Elisabeth, de l'empêcher de sortir, et de veiller sur elle sans une seconde de répit, car nous avons affaire à l'ennemi le plus terrible qui soit.

Le frère et la sœur vécurent donc toutes les heures de cette journée collés aux vitres de leurs fenêtres. Paul revenait prendre ses repas en hâte. Il était tout frémissant d'espoir.

– Elle est là, disait-il. Elle a dû quitter, ainsi que ceux qui l'ont accompagnée en auto, son déguisement d'infirmière, et elle se tapit au fond

de quelque trou, comme une araignée derrière sa toile. Je la vois, le téléphone à la main, et donnant des ordres à toute une bande d'individus, terrés comme elle, et comme elle invisibles. Mais, son plan, je commence à le discerner, et j'ai sur elle un avantage, c'est qu'elle se croit en sécurité. Elle ignore la mort de son complice Karl. Elle ignore mon entrevue avec le Kaiser. Elle ignore la délivrance d'Elisabeth. Elle ignore notre présence ici. Je la tiens, l'abominable créature. Je la tiens.

Les nouvelles de la bataille, cependant, ne s'amélioreraient pas.

Le mouvement de repli continuait sur la rive gauche. À Crouy, l'âpreté des pertes et l'épaisseur de la boue arrêtaient l'élan des Marocains. Un pont de bateaux, hâtivement construit, s'en allait à la dérive.

Lorsque Paul reparut, vers six heures du soir, un peu de sang dégouttait sur sa manche. Elisabeth s'effraya.

– Ce n'est rien, dit-il en riant. Une égratignure que je me suis faite, je ne sais où.

– Mais ta main, regarde ta main. Tu saignes !

– Non, ce n'est pas mon sang. Ne t'inquiète pas. Tout va bien.

Bernard lui dit :

– Tu sais que le général en chef est à Soissons depuis ce matin ?

– Oui, il paraît... Tant mieux. J'aimerais à lui offrir l'espionne et sa bande. Ce serait un beau cadeau.

Durant une heure encore il s'éloigna. Puis il revint et se fit servir à dîner.

– Maintenant, tu sembles sûr de ton fait, observa Bernard.

– Est-on jamais sûr ? Cette femme est le diable en personne.

– Mais tu connais son repaire ?

– Oui.

– Et tu attends quoi ?

– Neuf heures. Jusque-là, je me repose. Un peu avant neuf heures, réveille-moi.

Le canon ne cessait de tonner dans la nuit lointaine. Parfois un obus tombait sur la ville avec un grand fracas. Des troupes passaient en tous sens. Puis il y avait des silences où tous les bruits de la guerre semblaient suspendus, et c'étaient ces minutes-là peut-être qui prenaient la signification la plus redoutable.

Paul s'éveilla de lui-même.

Il dit à sa femme et à Bernard :

– Vous savez, vous êtes de l’expédition. Ce sera dur, Elisabeth, très dur. Es-tu certaine de ne pas faiblir ?

– Oh ! Paul... Mais toi-même, comme tu es pâle !

– Oui, dit-il, un peu d’émotion. Non point à cause de ce qui va se passer... Mais, jusqu’au dernier moment, et malgré toutes les précautions prises, j’aurai peur que l’adversaire ne se dérobe...

– Cependant...

– Eh ! Oui, une imprudence, un mauvais hasard qui donne l’éveil, et tout est à recommencer... Qu’est-ce que tu fais donc, Bernard ?

– Je prends mon revolver.

– Inutile.

– Quoi ! fit le jeune homme, on ne va donc pas se battre, dans ton expédition ?

Paul ne répondit pas. Selon son habitude, il ne s’exprimait qu’en agissant ou après avoir agi. Bernard prit son revolver.

Le dernier coup de neuf heures sonnait lorsqu’ils traversèrent la grand-place, parmi des ténèbres que trouait ça et là un mince rayon de lumière surgi d’une boutique close.

Au parvis de la cathédrale, dont ils sentirent au-dessus d’eux l’ombre géante, un groupe de soldats se massait.

Paul, ayant lancé sur eux le feu d’une lanterne électrique, dit à celui qui les commandait :

– Rien de nouveau, sergent ?

– Rien, mon lieutenant. Personne n’est entré dans la maison et personne n’en est sorti.

Le sergent siffla légèrement. Vers le milieu de la rue, deux hommes se détachèrent de l’obscurité qui les enveloppait et se rabattirent sur le groupe.

– Aucun bruit dans la maison ?

– Aucun, sergent.

– Aucune lumière derrière les volets ?

– Aucune, sergent.

Alors Paul se mit en marche, et, tandis que les autres, se conformant à ses instructions, le suivaient sans faire le moindre bruit, il avançait résolument, comme un promeneur attardé qui rejoint son domicile.

Ils s'arrêtèrent devant une étroite maison, dont on distinguait à peine le rez-de-chaussée dans le noir de la nuit. La porte s'élevait au haut de trois degrés. Paul la heurta quatre fois à petits coups. En même temps il tira une clef de la poche et ouvrit.

Dans le vestibule il ralluma sa lanterne électrique, et, ses compagnons observant toujours le même silence, il se dirigea vers une glace qui partait des dalles mêmes du vestibule.

Après avoir frappé cette glace de quatre petits coups, il la poussa en appuyant sur le côté. Elle masquait l'orifice d'un escalier qui descendait au sous-sol et dans la cage duquel il envoya aussitôt de la lumière.

Cela devait être un signal, le troisième signal convenu, car d'en bas une voix, une voix féminine, mais rauque, éraillée, demanda :

– C'est vous, père Walter ?

Le moment était venu d'agir. Sans répondre, Paul dégringola l'escalier en quelques bonds.

Il arriva juste à l'instant où une porte massive se refermait et où l'accès de la cave allait être barré.

Une pesée violente... Il entra.

La comtesse Hermine était là, dans la pénombre, immobile, hésitante.

Puis, soudain, elle courut à l'autre bout de la cave, saisit un revolver sur une table, se retourna et tira.

Le ressort claqua. Mais il n'y eut aucune détonation.

Trois fois elle recommença et les trois fois il en fut de même.

– Inutile d'insister, ricana Paul. L'arme a été déchargée.

La comtesse eut un cri de rage, ouvrit le tiroir de la table, et, prenant un autre revolver, tira coup sur coup quatre fois. Aucune détonation.

– Rien à faire, dit Paul en riant, celui-là aussi a été déchargé, et pareillement celui qui est dans le second tiroir, et pareillement toutes les armes de la maison.

Et, comme elle regardait avec stupeur, sans comprendre, atterrée de son impuissance, il salua et, se présentant, il prononça simplement ces deux mots qui voulaient tout dire :

– Paul Delroze.

## *Hohenzollern*

### [Table des matières](#)

Sans en avoir les dimensions, la cave offrait l'aspect de ces grandes salles voûtées que l'on trouve en Champagne. Des murs propres, un sol égal où couraient des chemins de briques, une atmosphère tiède, une alcôve réservée entre deux tonneaux et fermée par un rideau, des sièges, des meubles, des carpettes, tout cela formait, en même temps qu'une habitation confortable, à l'abri des obus, un refuge certain pour quiconque redoutait les visites indiscrètes.

Paul se rappela les ruines du vieux phare au bord de l'Yser et le tunnel d'Ornequin à Ebrecourt. Ainsi, la lutte se continuait sous terre. Guerre de tranchées et guerre de caves, guerre d'espionnage et guerre de ruse, c'étaient toujours les mêmes procédés sournois, honteux, équivoques, criminels.

Paul avait éteint sa lanterne, de sorte que la salle n'était plus que vaguement éclairée par une lampe à pétrole suspendue à la voûte, et dont la lueur, que rabattait un abat-jour opaque, dessinait un cercle blanc au milieu duquel ils se trouvaient tous deux seuls.

Elisabeth et Bernard restaient en arrière, dans l'ombre.

Le sergent et ses hommes n'avaient pas paru. Mais on entendait le bruit de leur présence au bas de l'escalier.

La comtesse ne bougeait pas. Elle était vêtue comme au soir du souper dans la villa du prince Conrad. Son visage, où ne se voyaient plus ni peur ni effarement, montrait plutôt l'effort de la réflexion, comme si elle eût voulu calculer toutes les conséquences de la situation qui lui était révélée. Paul Delroze ? Quel était le but de son agression ? Sans doute – et c'était évidemment cette pensée qui détendait peu à peu les traits de la comtesse Hermine –, sans doute poursuivait-il la délivrance de sa femme.

Elle sourit. Elisabeth prisonnière en Allemagne, quelle monnaie d'échange pour elle-même, pour elle, prise au piège, mais qui pouvait



encore commander aux événements !

Sur un signe, Bernard s'avança, et Paul dit à la comtesse :

– Mon beau-frère. Le major Hermann, lorsqu'il était attaché dans la maison du passeur, l'a peut-être vu, comme il m'a peut-être vu. Mais, en tout cas, la comtesse Hermine, soyons plus précis, la comtesse d'Andeville, ne connaît pas, ou du moins a oublié son fils, Bernard d'Andeville.

Elle paraissait maintenant tout à fait rassurée, et gardait l'air de quelqu'un qui combat avec des armes égales et même plus puissantes. Elle ne se troubla donc pas en face de Bernard, et fit d'un ton dégagé :

– Bernard d'Andeville ressemble beaucoup à sa sœur Elisabeth, que les circonstances m'ont permis de ne pas perdre de vue, elle. Il y a trois jours encore nous soupions, elle et moi, avec le prince Conrad. Le prince Conrad a une grande affection pour Elisabeth, et c'est justice, car elle est charmante, et si aimable ! Je l'aime beaucoup, en vérité !

Paul et Bernard eurent un même geste, qui les eût jetés sur la comtesse s'ils n'avaient réussi à contenir leur haine. Paul écarta son beau-frère dont il sentait l'exaspération, et, répondant au défi de l'adversaire sur un ton aussi allègre :

– Mais oui, je sais... j'étais là... J'ai même assisté à son départ.

– Vraiment ?

– Vraiment. Votre ami Karl m'a offert une place dans son automobile.

– Dans son automobile ?

– Parfaitement, et nous sommes tous partis pour votre château de Hildensheim... une bien belle demeure que j'aurais eu plaisir à visiter plus à fond... Mais le séjour en est dangereux, souvent mortel... de sorte que...

La comtesse le regardait avec une inquiétude croissante. Que voulait-il dire ? Comment savait-il ces choses ?

Elle voulut l'effrayer à son tour, afin de voir clair dans le jeu de l'ennemi, et prononça d'une voix âpre :

– En effet, le séjour en est souvent mortel ! On respire là un air qui n'est pas bon pour tout le monde...

– Un air empoisonné...

– Justement.

– Et vous craignez pour Elisabeth ?

– Ma foi, oui. La santé de cette pauvre petite est déjà compromise, et je ne serai tranquille...

– Que quand elle sera morte, n'est-ce pas ?

Elle laissa passer quelques secondes, puis répliqua très nettement, de façon que Paul comprît bien la portée de ses paroles :

– Oui, quand elle sera morte... ce qui ne peut pas beaucoup tarder... si ce n'est déjà fait.

Il y eut un assez long silence. Une fois de plus, en face de cette femme, Paul éprouvait le même besoin de meurtre, le même besoin d'assouvir sa haine. Il fallait que cela fût. Son devoir était de tuer, et c'était un crime que de n'y pas obéir.

Elisabeth restait dans l'ombre, debout à trois pas en arrière.

Sans un mot, lentement, Paul se retourna de son côté, leva le bras, pressa le ressort de sa lanterne, et la dirigea vers la jeune femme, dont le visage demeura ainsi en pleine lumière.

Jamais Paul, en accomplissant ce geste, n'eût pensé que l'effet en dût être si violent sur la comtesse Hermine. Une femme comme elle ne pouvait se tromper, se croire le jouet d'une hallucination ou la dupe d'une ressemblance. Non. Elle admit sur-le-champ que Paul avait délivré sa femme, et qu'Elisabeth était là devant elle. Mais comment un aussi formidable événement était-il possible ? Elisabeth, que, trois jours auparavant, elle avait laissée entre les mains de Karl... Elisabeth, qui, à l'heure actuelle, devait être morte ou prisonnière dans une forteresse allemande dont plus de deux millions de soldats interdisaient l'approche... Elisabeth était là ? En moins de trois jours elle avait échappé à Karl, elle avait fui le château de Hildensheim, elle avait traversé les lignes de deux millions d'Allemands ?

La comtesse Hermine, le visage décomposé, s'assit devant cette table qui lui servait de rempart, et, rageusement, colla ses poings crispés contre ses joues. Elle comprenait la situation. Il ne s'agissait plus de plaisanter ni de provoquer. Il ne s'agissait plus d'un marché à débattre. Dans la partie effroyable qu'elle jouait, toute chance de victoire lui manquait subitement. Elle devait subir la loi du vainqueur, et le vainqueur c'était Paul Delroze !

Elle balbutia :

– Où voulez-vous en venir ? Quel est votre but ? M'assassiner ?

Il haussa les épaules.

– Nous ne sommes pas de ceux qui assassinent. Vous êtes là pour être jugée. La peine que vous aurez à subir sera la peine qui vous sera infligée à

la suite d'un débat légal, où vous pourrez vous défendre.

Elle fut secouée d'un tremblement et protesta :

– Vous n'avez pas le droit de me juger, vous n'êtes pas des juges.

La peur, ce sentiment qu'elle semblait ignorer jusqu'ici, la peur montait en elle.

Tout bas, elle répéta :

– Vous n'êtes pas des juges... je proteste... Vous n'avez pas le droit.

À ce moment, il y eut du côté de l'escalier un certain tumulte. Une voix cria : « Fixe ! »

Presque aussitôt la porte, qui restait entrebâillée, fut poussée et livra passage à trois officiers couverts de leurs grands manteaux.

Paul alla vivement à leur rencontre et les fit asseoir sur des chaises, dans la partie où la lumière ne pénétrait pas.

Un quatrième survint. Reçu par Paul, celui-ci s'assit plus loin, à l'écart.

Elisabeth et Bernard se tenaient l'un près de l'autre.

Paul reprit sa place en avant, sur le côté de la table, et debout. Et il dit gravement :

– Nous ne sommes pas des juges, en effet, et nous ne voulons pas prendre un droit qui ne nous appartient pas. Ceux qui vous jugeront, les voici. Moi, j'accuse.

Le mot fut articulé d'une façon âpre et coupante, avec une énergie extrême.

Et tout de suite, sans hésitation, comme s'il eût bien établi d'avance tous les points du réquisitoire qu'il allait prononcer, et prononcer d'un ton où il ne voulait montrer ni haine ni colère, il commença :

– Vous êtes née au château de Hildensheim, dont votre grand-père était régisseur et qui fut donné à votre père après la guerre de 1870. Vous vous appelez réellement Hermine, Hermine de Hohenzollern. Ce nom de Hohenzollern, votre père s'en faisait gloire, bien qu'il n'y eût pas droit, mais la faveur extraordinaire que lui marquait le vieil empereur empêcha qu'on le lui contestât jamais. Il fit la campagne de 70 comme colonel, et s'y distingua par une cruauté et une rapacité inouïes. Toutes les richesses qui ornent votre château de Hildensheim proviennent de France et, pour comble d'effronterie, sur chaque objet se trouve une note qui établit son lieu d'origine et le nom du propriétaire à qui il fut volé. En outre, dans le vestibule, une plaque de marbre porte en lettres d'or le nom de tous les

villages français brûlés par ordre de Son Excellence le colonel comte de Hohenzollern. Le Kaiser est venu souvent dans ce château. Toutes les fois qu'il passe devant la plaque de marbre, il salue.

La comtesse écoutait distraitement. Cette histoire devait lui paraître d'une importance médiocre. Elle attendait qu'il fût question d'elle.

Paul continua :

– Vous avez hérité de votre père deux sentiments qui dominent toute votre vie, un amour effréné pour cette dynastie des Hohenzollern à qui il semble que le hasard d'un caprice impérial, ou plutôt royal, ait rattaché votre père, et une haine féroce, sauvage, contre cette France à laquelle il regrettait de ne pas avoir fait assez de mal. L'amour de la dynastie, vous l'avez concentré tout entier, aussitôt femme, sur celui qui la représente actuellement, et, cela, à un tel point qu'après avoir eu l'espoir invraisemblable de monter sur le trône, vous lui avez tout pardonné, même son mariage, même son ingratitude, pour vous dévouer à lui, corps et âme. Mariée par lui à un prince autrichien qui mourut on ne sait pas comment, puis à un prince russe qui mourut on ne sait pas non plus comment, partout vous avez travaillé pour l'unique grandeur de votre idole. Au moment où la guerre entre l'Angleterre et le Transvaal fut déclarée, vous étiez au Transvaal. Au moment de la guerre russo-japonaise, vous étiez au Japon. Vous étiez partout, à Vienne lorsque le prince Rodolphe fut assassiné ; à Belgrade lorsque le roi Alexandre et la reine Draga furent assassinés. Mais je n'insisterai pas davantage sur votre rôle... diplomatique. J'ai hâte d'arriver à votre œuvre de prédilection, celle que vous avez poursuivie depuis vingt ans contre la France.

Une expression méchante, presque heureuse, contracta le visage de la comtesse Hermine. Vraiment oui, c'était son œuvre de prédilection. Elle y avait employé toutes ses forces et toute sa perverse intelligence.

– Et même, rectifia Paul, je n'insisterai pas non plus sur la besogne gigantesque de préparation et d'espionnage que vous avez dirigée. Jusque dans un village du Nord, au sommet d'un clocher, j'ai trouvé l'un de vos complices armé d'un poignard à vos initiales. Tout ce qui s'est fait, c'est vous qui l'avez conçu, organisé, exécuté. Les preuves que j'ai recueillies, les lettres de vos correspondants comme vos lettres à vous, sont déjà entre les mains du tribunal. Mais ce que je veux mettre spécialement en lumière,

c'est la partie de votre effort qui concerne le château d'Ornequin. D'ailleurs ce ne sera pas long. Quelques faits reliés par des crimes. Voilà tout.

Un silence encore. La comtesse prêtait l'oreille avec une sorte de curiosité anxieuse. Paul articula :

– C'est en 1894 que vous avez proposé à l'empereur le percement d'un tunnel d'Ebrecourt à Corvigny. Après études faites par les ingénieurs, il fut reconnu que cette œuvre « colossale » n'était possible et ne pourrait être efficace que si l'on entrait en possession du château d'Ornequin. Le propriétaire de ce château était justement d'une très mauvaise santé. On attendit. Comme il ne se pressait pas de mourir, vous êtes venue à Corvigny. Huit jours plus tard, il mourait. Premier crime.

– Vous mentez ! Vous mentez ! cria la comtesse. Vous n'avez aucune preuve. Je vous défie de donner la preuve.

Paul continua sans répondre :

– Le château fut mis en vente, et, chose inexplicable, sans la moindre publicité, en cachette pour ainsi dire. Or, il arriva ceci, c'est que l'agent d'affaires à qui vous aviez donné vos instructions manœuvra si maladroitement que le château fut adjugé au comte d'Andeville, qui vint y demeurer l'année suivante avec sa femme et ses deux enfants.

« D'où colère, désarroi, et enfin, résolution de commencer quand même, et de pratiquer les premiers sondages à l'endroit où se trouvait une petite chapelle située, à cette époque, en dehors du parc. L'empereur vint plusieurs fois d'Ebrecourt. Un jour, en sortant de cette chapelle, il fut rencontré et reconnu par mon père et par moi. Dix minutes plus tard, vous accostiez mon père. J'étais frappé. Mon père tombait. Deuxième crime.

– Vous mentez ! proféra de nouveau la comtesse. Ce ne sont là que des mensonges ! Pas une preuve !

– Un mois plus tard, continua Paul, toujours très calme, la comtesse d'Andeville, contrainte par sa santé à quitter Ornequin, s'en allait dans le Midi, où elle finissait par succomber dans les bras de son mari, et la mort de sa femme inspirait à M. d'Andeville une telle répulsion pour Ornequin qu'il décidait de n'y jamais retourner.

« Aussitôt votre plan s'exécute. Le château étant libre, il faut s'y installer. Comment ? En achetant le garde, Jérôme et sa femme. Oui, en les achetant, et c'est pourquoi j'ai été trompé, moi qui m'en rapportais à leurs figures franches et à leurs manières pleines de bonhomie. Donc vous les

achetez. Ces deux misérables, qui ont en réalité comme excuse qu'ils ne sont pas Alsaciens, ainsi qu'ils le prétendent, mais d'origine étrangère, et qui ne prévoient pas les conséquences de leur trahison, ces deux misérables acceptent le pacte. Dès lors, vous êtes chez vous, et libre de venir à Ornequin lorsque cela vous plaît. Sur votre ordre, Jérôme va même jusqu'à tenir secrète la mort de la comtesse Hermine, de la véritable comtesse Hermine. Et, comme vous vous appelez aussi comtesse Hermine, que personne ne connaissait Mme d'Andeville, laquelle vivait à l'écart, tout se passe très bien.

« Vous accumulez d'ailleurs les précautions. Une entre autres qui me déroute, autant que la complicité du garde et de sa femme. Le portrait de la comtesse d'Andeville se trouvait dans le boudoir naguère habité par elle. Vous faites faire de vous un portrait d'égale grandeur, qui s'adapte dans le cadre même où le nom de la comtesse est inscrit. Et ce portrait vous représente sous le même aspect qu'elle, vêtue, coiffée de la même façon. Bref, vous devenez ce que vous avez cherché à paraître dès le début, et du vivant de Mme d'Andeville dont vous commenciez déjà à copier la tenue, vous devenez comtesse Hermine d'Andeville, tout au moins pendant vos séjours à Ornequin.

« Un seul danger, le retour possible, imprévu, de M. d'Andeville. Pour y parer d'une façon certaine, un seul remède, le crime.

« Vous faites donc en sorte de connaître M. d'Andeville, ce qui vous permet de le surveiller et de correspondre avec lui. Seulement il arrive ceci, sur quoi vous n'avez pas compté, c'est qu'un sentiment, vraiment inattendu chez une femme comme vous, vous attache peu à peu à celui que vous avez choisi comme victime. J'ai déposé au dossier une photographie de vous, envoyée de Berlin à M. d'Andeville. À cette époque, vous espériez l'amener au mariage, mais il voit clair dans votre jeu, se dérobe et rompt. »

La comtesse avait froncé les sourcils. Sa bouche se tordit. On sentait toute l'humiliation qu'elle avait subie et toute la rancune qu'elle en gardait. En même temps, elle éprouvait, non point de la honte, mais une surprise croissante à voir ainsi sa vie divulguée dans ses moindres détails, et son passé de crimes surgir des ténèbres où elle le croyait enseveli.

– Quand la guerre fut déclarée, reprit Paul, votre œuvre était au point. Postée dans la villa d'Ebre-court, à l'entrée du tunnel, vous étiez prête. Mon mariage avec Elisabeth d'Andeville, mon arrivée subite au château

d'Ornequin, mon désarroi devant le portrait de celle qui avait tué mon père, tout cela, qui vous fut annoncé par Jérôme, vous surprit un peu, et il vous fallut improviser un guet-apens où je manquai d'être assassiné à mon tour. Mais la mobilisation vous débarrassa de moi. Vous pouviez agir. Trois semaines après, Corvigny était bombardé, Ornequin envahi, Elisabeth prisonnière du prince Conrad.

« Vous avez vécu là des heures inexprimables. Pour vous, c'est la vengeance, mais c'est aussi, et cela grâce à vous, la grande victoire, le grand rêve accompli ou presque, l'apothéose des Hohenzollern. Encore deux jours et Paris est pris. Encore deux mois et l'Europe est vaincue. Quelle ivresse ! Je connais des mots prononcés par vous à cette époque, et j'ai lu des lettres écrites par vous, qui témoignent d'une véritable folie, folie d'orgueil, folie barbare, folie de l'impossible et du surhumain...

« Et puis, soudain, le réveil brutal. La bataille de la Marne ! Ah ! Là encore, j'ai vu des lettres écrites par vous. Du premier coup, une femme de votre intelligence devait prévoir – et vous avez prévu – que c'était l'effondrement des espoirs et des certitudes. Vous l'avez écrit à l'empereur. Oui, vous l'avez écrit ! J'ai la copie de la lettre ! Il fallait se défendre cependant. Les troupes françaises approchaient. Par mon beau-frère Bernard, vous apprenez ma présence à Corvigny. Elisabeth sera-t-elle délivrée ? Elisabeth, qui connaît tous vos secrets... Non, elle mourra. Vous ordonnez son exécution. Tout est prêt. Si elle est sauvée, grâce au prince Conrad, et si, à défaut de sa mort, vous devez vous contenter d'un simulacre d'exécution destiné à couper court à mes recherches, du moins elle est emmenée comme une esclave. Et puis, deux victimes vous consolent, Jérôme et Rosalie. Vos complices, bourrelés de remords et attendris par les tortures d'Elisabeth, ont essayé de fuir avec elle. Vous redoutez leur témoignage ; ils sont fusillés. Troisième et quatrième crimes. Et, le lendemain, il y en a deux autres, deux soldats que vous faites assassiner, les prenant pour Bernard et pour moi. Cinquième et sixième crimes. »

Ainsi tout le drame se reconstituait en ses épisodes tragiques, et selon l'ordre des événements et des meurtres. Et c'était un spectacle plein d'horreur que celui de cette femme, coupable de tant de forfaits, et que le destin murait au fond de cette cave, en face de ses ennemis mortels. Comment se pouvait-il cependant qu'elle ne parût pas avoir perdu toute espérance ? Car il en était ainsi, et Bernard le remarqua.

– Observe-la, dit-il en s’approchant de Paul. Deux fois elle a consulté sa montre. On croirait qu’elle attend un miracle, mieux que cela, un secours direct, inévitable, qui doit lui venir à une heure fixe. Regarde... Ses yeux cherchent... Elle écoute...

– Fais entrer tous les soldats qui sont au bas de l’escalier, répondit Paul. Il n’y a aucune raison pour qu’ils n’entendent pas ce qui me reste à dire.

Et, se tournant vers la comtesse, il prononça, d’une voix qui s’animait peu à peu :

– Nous approchons du dénouement. Toute cette partie de la lutte, vous l’avez conduite sous les apparences du major Hermann, ce qui vous était plus commode pour suivre les armées et pour jouer votre rôle d’espion en chef. Hermann, Hermine... Le major Hermann, que vous faisiez passer au besoin pour votre frère, c’était vous, comtesse Hermine. Et c’est vous dont j’ai surpris l’entretien avec le faux Laschen, ou plutôt avec l’espion Karl, dans les ruines du phare au bord de l’Yser. Et c’est vous que j’ai pu saisir et attacher dans la soupente de la maison du passeur.

« Ah ! Quel beau coup vous avez manqué ce jour-là. Vos trois ennemis blessés, à portée de votre main... Et vous avez fui sans les apercevoir, sans les achever ! Et vous ne saviez plus rien de nous, tandis que nous, nous connaissions vos projets. Dimanche le 10 janvier, rendez-vous à Ebrecourt, rendez-vous sinistre que vous avez pris avec Karl, tout en lui annonçant votre volonté implacable de supprimer Elisabeth. Et ce dimanche 10 janvier j’étais exact au rendez-vous. J’assistais au souper du prince Conrad ! J’étais là, après le souper, lorsque vous avez remis à Karl la fiole de poison ! J’étais là, sur le siège même de l’automobile, lorsque vous avez donné à Karl vos dernières instructions ! J’étais partout. Et, le soir même, Karl mourait. Et, la nuit suivante, j’enlevais le prince Conrad. Et le lendemain, c’est-à-dire avant-hier, maître d’un pareil otage, obligeant ainsi l’empereur à négocier avec moi, je lui dictais mes conditions, dont la première était la liberté immédiate d’Elisabeth. Et l’empereur cédait. Et nous voici ! »

Une parole entre toutes ces paroles, dont chacune montrait à la comtesse Hermine avec quelle énergie implacable elle avait été traquée, une parole la bouleversa, comme la plus effroyable des catastrophes.

Elle balbutia :

– Mort ? Vous dites que Karl est mort ?



– Abattu par sa maîtresse au moment même où il essayait de me tuer, s'exclama Paul que la haine emportait de nouveau. Abattu comme une bête enragée ! Oui, l'espion Karl est mort, et jusqu'à sa mort, il fut le traître qu'il avait été toute sa vie. Vous me demandiez des preuves ? C'est dans la poche de Karl que je les ai trouvées ! C'est dans son carnet que j'ai lu l'histoire de vos crimes, et la copie de vos lettres, et certaines de vos lettres elles-mêmes. Il prévoyait qu'un jour ou l'autre, une fois votre œuvre accomplie, vous le sacrifieriez à votre sécurité, et il se vengeait d'avance... Il se vengeait comme le garde Jérôme et sa femme Rosalie, sur le point d'être fusillés par votre ordre, se sont vengés en révélant à Elisabeth votre rôle mystérieux au château d'Ornequin. Voilà vos complices ! Vous les tuez, mais ils vous perdent. Ce n'est plus moi qui vous accuse. Ce sont eux. Leurs lettres, leurs témoignages sont déjà entre les mains de vos juges. Que pouvez-vous répondre ?

Paul se tenait presque contre elle. À peine si le coin de la table les séparait l'un de l'autre, et il la menaçait de toute sa colère et de toute son exécration.

Elle recula jusqu'au mur, sous un porte-manteau où étaient pendus des vêtements, des blouses, toute une défroque qui devait lui servir à se déguiser. Bien que cernée, prise au piège, confondue par tant de preuves, démasquée et impuissante, elle gardait une attitude de défi et de provocation. La partie ne semblait pas perdue pour elle. Des atouts restaient dans son jeu. Et elle dit :

– Je n'ai pas à répondre. Vous parlez d'une femme qui a commis des crimes. Et je ne suis pas cette femme. Il ne s'agit pas de prouver que la comtesse Hermine est une espionne et une criminelle. Il s'agit de prouver que je suis la comtesse Hermine. Or qui peut le prouver ?

– Moi !

À l'écart des trois officiers que Paul avait indiqués comme faisant fonction de juges, il y en avait un quatrième, entré en même temps, et qui avait écouté dans le même silence et dans la même immobilité.

Celui-là s'avança.

La lueur de la lampe illumina sa figure.

La comtesse murmura :

– Stéphane d'Andeville... Stéphane...

C'était en effet le père d'Elisabeth et de Bernard. Il était très pâle, affaibli par les blessures qu'il avait reçues et dont il commençait seulement à se remettre.

Il embrassa ses enfants. Bernard lui dit avec émotion :

– Ah ! Te voici, père.

– Oui, dit-il, j'ai été averti par le général en chef, et je suis venu à l'appel de Paul. Un rude homme que ton mari, Elisabeth. Tantôt, déjà, quand nous nous sommes retrouvés dans les rues de Soissons, il m'avait mis au courant. Et maintenant, je me rends compte de tout ce qu'il a fait... pour écraser cette vipère.

Il s'était posé face à la comtesse, et l'on sentait toute l'importance des mots qu'il allait dire. Un moment, elle baissa la tête devant lui. Mais ses yeux redevinrent bientôt provocants. Et elle articula :

– Vous aussi, vous venez m'accuser ? Qu'avez-vous à dire contre moi, à votre tour ? Des mensonges, n'est-ce pas ? Des infamies ?

Il attendit qu'un long silence eût recouvert ces paroles. Puis, lentement, il prononça :

– Je viens d'abord en témoin, qui apporte sur votre identité l'attestation que vous réclamiez tout à l'heure. Vous vous êtes présentée jadis sous un nom qui n'était pas le vôtre, et sous lequel vous avez réussi à gagner ma confiance. Plus tard, lorsque vous avez cherché à nouer entre nous des relations plus étroites, vous m'avez révélé votre véritable personnalité, espérant ainsi m'éblouir par vos titres et par vos alliances. J'ai donc le droit et le devoir de déclarer, devant Dieu et devant les hommes, que vous êtes bien la comtesse Hermine de Hohenzollern. Les parchemins que vous m'avez montrés sont authentiques. Et c'est justement parce que vous étiez la comtesse de Hohenzollern que j'ai cessé des rapports qui m'étaient d'ailleurs, je ne savais pas pourquoi, pénibles et désagréables. Voilà mon rôle de témoin.

– Rôle infâme, s'écria-t-elle furieusement. Rôle de mensonge, je vous l'avais bien dit. Pas une preuve !

– Pas une preuve ? fit le comte d'Andeville, qui s'approcha d'elle, tout vibrant de colère. Et cette photographie, envoyée de Berlin par vous, et signée par vous ? Cette photographie, où vous avez eu l'impudence de vous habiller comme ma femme ? Oui, vous ! Vous ! Vous avez fait cela ! Vous avez cru qu'en essayant de rapprocher votre image et l'image de ma pauvre

bien-aimée, vous évoqueriez en moi des sentiments qui vous seraient favorables ! Et vous n'avez pas senti que c'était la pire injure, pour moi, et le pire outrage, pour la morte ! Et vous avez osé, vous, vous, après ce qui s'était passé !...

Ainsi que Paul Delroze un instant auparavant, le comte était debout contre elle, menaçant et plein de haine. Elle murmura, avec une sorte d'embarras :

– Eh bien, pourquoi pas ?

Il serra les poings et reprit :

– En effet, pourquoi pas ? J'ignorais alors ce que vous étiez, et je ne savais rien du drame... du drame d'autrefois... C'est aujourd'hui seulement que j'ai rapproché les faits, et si je vous ai repoussée autrefois avec une répulsion instinctive, c'est avec une exécration sans pareille que je vous accuse maintenant... maintenant que je sais... oui, que je sais, et en toute certitude. Déjà, lorsque ma pauvre femme se mourait, plusieurs fois, dans sa chambre d'agonie, le docteur me disait : « C'est un mal étrange. Bronchite, pneumonie, certes, et cependant il y a des choses que je ne comprends pas... des symptômes... pourquoi ne pas le dire ? Des symptômes d'empoisonnement. » Je protestais alors. L'hypothèse était impossible. Empoisonnée, ma femme ! Et par qui ? Par vous, comtesse Hermine, par vous ! Je l'affirme aujourd'hui. Par vous ! Je le jure sur mon salut éternel. Des preuves ? Mais, c'est votre vie elle-même, c'est tout ce qui vous accuse.

« Tenez, il est un point sur lequel Paul Delroze n'a pas fait toute la lumière. Il n'a pas compris pourquoi, lorsque vous assassiniez son père, pourquoi vous portiez des vêtements semblables à ceux de ma femme. Pourquoi ? Mais pour cette abominable raison que, déjà, à cette époque, la mort de ma femme était résolue, et que, déjà, vous vouliez créer dans l'esprit de ceux qui pourraient vous surprendre une confusion entre la comtesse d'Andeville et vous. La preuve est irrécusable. Ma femme vous gênait : vous l'avez tuée. Vous aviez deviné qu'une fois ma femme morte je ne reviendrais plus à Ornequin, et vous avez tué ma femme!... Paul Delroze, tu as annoncé six crimes. Voilà le septième, l'assassinat de la comtesse d'Andeville ! »

Le comte avait levé ses deux poings et les tenait devant la figure de la comtesse Hermine. Il tremblait de rage, et l'on eût dit qu'il allait frapper.

Elle, pourtant, demeurait impassible. Contre cette nouvelle accusation, elle n'eut pas un mot de révolte. Il semblait que tout lui fût devenu indifférent, aussi bien cette charge imprévue que toutes celles qui l'accablaient. Tous les périls s'écartaient d'elle. Ce qu'elle avait à répondre ne l'obsédait plus. Sa pensée était ailleurs. Elle écoutait autre chose que ces paroles. Elle voyait autre chose que ce spectacle, et, comme l'avait remarqué Bernard, on eût dit qu'elle se préoccupait plus de ce qui se passait dehors que de la situation, cependant si effrayante, où elle se trouvait.

Mais pourquoi ? Qu'espérait-elle ?

Une troisième fois elle consulta sa montre. Une minute s'écoula. Une autre minute encore.

Puis, quelque part dans la cave, à la partie supérieure, il y eut un bruit, une sorte de déclenchement.

La comtesse se redressa. Et, de toute son attention, elle écouta, avec une expression si ardente que personne ne troubla le silence énorme. Instinctivement Paul Delroze et M. d'Andeville avaient reculé jusqu'à la table. La comtesse Hermine écoutait... Elle écoutait...

Et soudain, au-dessus d'elle, dans l'épaisseur des voûtes, une sonnerie vibra. Quelques secondes seulement... Quatre appels égaux... Et ce fut tout.

*Deux exécutions*[Table des matières](#)

Plus encore peut-être que par la vibration inexplicable de cette sonnerie, le coup de théâtre fut produit par le soubresaut de triomphe qui secoua la comtesse Hermine. Elle poussa un cri de joie sauvage, puis éclata de rire. Son visage se transforma. Plus d'inquiétude, plus de cette tension où l'on sent la pensée qui cherche et qui s'effare, mais de l'insolence, de la certitude, du mépris, un orgueil démesuré.

– Imbéciles ! ricana-t-elle... Imbéciles !... Alors vous avez cru ? Non, faut-il que les Français soient naïfs !... Vous avez cru que, moi, vous me prendriez ainsi, dans une souricière ? Moi ! Moi !...

Les paroles ne pouvaient plus sortir de sa bouche, trop nombreuses et trop pressées. Elle se raidit, ferma les yeux un instant dans un grand effort de volonté, puis, allongeant le bras droit et poussant un fauteuil, découvrit une petite plaque d'acajou sur laquelle il y avait une manette de cuivre qu'elle saisit à tâtons, les yeux toujours dirigés vers Paul, vers le comte d'Andeville, vers son fils, vers les trois officiers.

Et elle scanda d'une voix sèche, coupante :

– Qu'ai-je à craindre de vous maintenant ? La comtesse Hermine de Hohenzollern ? Vous voulez savoir si c'est moi ? Oui, c'est bien moi. Je ne le nie pas... Je le proclame même... Tous les actes que vous appelez stupidement des crimes, oui, je les ai accomplis... C'était mon devoir envers mon empereur... Espionne ? Non pas... Allemande, tout simplement. Et ce que fait une Allemande pour sa patrie est justement fait.

« Et puis... et puis assez de paroles niaises et de bavardages sur le passé. Le présent seul et l'avenir important. Et, du présent comme de l'avenir me voilà redevenue maîtresse. Mais oui, mais oui, grâce à vous, je reprends la direction des événements, et nous allons rire. Voulez-vous savoir une chose ? Tout ce qui vient de se produire ici depuis quelques jours, c'est moi qui l'ai préparé. Les ponts que la rivière a enlevés, c'est sur mes ordres

qu'ils avaient été sapés à leur base... Pourquoi ? Pour le piètre résultat de vous faire reculer ? Certes, il nous fallait cela d'abord, nous avions besoin d'annoncer une victoire... Victoire ou non, elle sera annoncée, et elle aura son effet, je vous en réponds. Mais ce que je voulais, c'était mieux. Et j'ai réussi. »

Elle s'arrêta, puis reprit d'un ton plus sourd, le buste penché vers ceux qui l'écoutaient :

– Le recul, le désordre parmi vos troupes, la nécessité de faire obstacle à l'avance et d'amener des renforts, c'était de toute évidence l'obligation pour votre général en chef de venir ici et de s'y concerter avec ses généraux. Depuis des mois, je le guette, celui-là. Impossible de l'approcher. Impossible d'exécuter mon plan. Alors que faire ? Que faire, mais tout bonnement le faire venir à moi, puisque je ne pouvais aller à lui... Le faire venir et l'attirer dans un endroit choisi par moi, où j'aurais pris toutes mes dispositions. Or, il est venu. Mes dispositions sont prises. Et je n'ai plus qu'à vouloir... Je n'ai plus qu'à vouloir ! Il est ici, dans une des chambres de la petite villa qu'il habite chaque fois qu'il vient à Soissons. Il y est. Je le sais. J'attendais le signal qu'un de mes agents devait me donner. Ce signal, vous l'avez entendu. Donc, n'est-ce pas, aucun doute. Celui que je guettais travaille en ce moment avec ses généraux dans une maison que je connais et que j'ai fait miner. Il y a près de lui un commandant d'armée, un des meilleurs, et un commandant de corps d'armée, un des meilleurs aussi. Ils sont trois – je ne parle pas des comparses – et, ces trois-là, je n'ai qu'un geste à faire, cette manette à lever, pour qu'ils sautent tous les trois avec la maison qui les abrite. Dois-je le faire, ce geste ?

Dans la pièce, il y eut un claquement bref. Bernard d'Andeville armait son revolver.

– Mais il faut la tuer, la misérable, cria-t-il.

Paul se jeta devant lui en proférant :

– Tais-toi ! Et ne bouge pas !

La comtesse se mit à rire de nouveau, et quelle joie méchante frémissait dans ce rire !

– Tu as raison, Paul Delroze. Tu comprends la situation, toi. Si rapidement que ce jeune écervelé m'envoie sa balle, j'aurai toujours le temps de lever la manette. Et c'est cela qu'il ne faut pas, n'est-ce pas ? C'est cela que ces messieurs et toi voulez éviter à tout prix... *même au prix*

*de ma liberté*, n'est-ce pas ? Car nous en sommes là, hélas ! Tout mon beau plan s'écroule puisque je suis entre vos mains. Mais je vaudrais bien à moi seule vos trois grands généraux, hein ? Et j'ai bien le droit de les épargner pour me sauver... Ainsi nous sommes d'accord ? Leur vie contre la mienne ! Et tout de suite !... Paul Delroze, tu as une minute pour consulter ces messieurs. Si, dans une minute, parlant en ton nom et au leur, tu ne me donnes pas ta parole que vous me considérez comme libre, et que toute protection me sera accordée pour passer en Suisse, alors... alors « la bobinette cherra », comme on dit dans *le Petit Chaperon rouge*. Ah ! Ce que je vous tiens tous ! Et combien c'est comique ! Dépêche-toi, ami Delroze. Ta parole... Mais oui, cela me suffit. Dame ! La parole d'un officier français !... Ah ! Ah ! Ah !

Son rire, un rire nerveux et méprisant, se prolongea dans le grand silence. Et il arriva peu à peu qu'il y résonna de façon moins assurée, comme ces paroles qui ne provoquent pas l'effet prévu. De lui-même il sembla se disloquer, s'interrompit et cessa tout d'un coup.

Et elle était stupéfaite : Paul Delroze n'avait pas bougé, et aucun des officiers, et aucun des soldats qui se trouvaient dans la salle, n'avait bougé.

Elle les menaça du poing.

– J'ordonne qu'on se hâte !... Vous avez une minute, messieurs les Français. Une minute, pas davantage...

Personne ne bougea.

Elle comptait à voix basse, et, de dix en dix, proclamait les secondes écoulées.

À la quarantième, elle se tut, la face inquiète. Parmi les assistants, même immobilité.

Une crise de fureur la souleva.

– Mais vous êtes fous ! Vous n'avez donc pas compris ? Ou bien vous ne me croyez pas peut-être ? Oui, j'ai deviné, ils ne me croient pas ! Ils n'imaginent pas que ce soit possible, et que j'aie pu atteindre un pareil résultat ! Un miracle, n'est-ce pas ? Mais non, de la volonté, tout simplement, et de l'esprit de suite. Et puis, vos soldats n'étaient-ils pas là ? Mon Dieu oui, vos soldats eux-mêmes qui ont travaillé pour moi en posant des lignes téléphoniques entre la poste et la maison réservée au quartier général ! Mes agents n'ont eu qu'à se brancher là-dessus, et c'était chose

faite : le fourneau de mine creusé sous la maison se trouvait relié avec cette cave ! Me croyez-vous maintenant ?

Sa voix se cassait, haletante et rauque. Son inquiétude, de plus en plus précise, lui ravageait les traits. Pourquoi ces hommes ne remuaient-ils pas ? Pourquoi ne tenaient-ils aucun compte de ses ordres ? Avaient-ils pris l'inadmissible résolution de tout accepter plutôt que de lui faire grâce ?

– Voyons, quoi ? murmura-t-elle, vous me comprenez bien cependant ?... Ou alors c'est de la folie ! Voyons, réfléchissez... Vos généraux ? L'effet que leur mort causerait ?... L'impression formidable que cette mort donnerait de notre puissance ?... Et quel désarroi !... Le recul de vos troupes !... Le haut commandement désorganisé !... Voyons, voyons !...

On eût cru qu'elle cherchait à les convaincre... bien plus, qu'elle les suppliait de se placer à son point de vue à elle, et d'admettre les conséquences qu'elle avait assignées à son acte. Pour que son plan réussît, il fallait qu'ils consentissent à agir dans le sens de la logique. Sinon... sinon...

Brusquement, elle se révolta contre elle-même et contre cette espèce de supplication humiliante à quoi elle s'abaissait. Et, reprenant son attitude de menace, elle cria :

– Tant pis pour eux ! Tant pis pour eux ! C'est vous qui les aurez condamnés ! Alors vous le voulez ? Nous sommes bien d'accord ? Et puis, vous croyez me tenir peut-être ? Allons donc ! Même si vous vous entêtez, la comtesse Hermine n'a pas dit son dernier mot ! Vous ne la connaissez pas, la comtesse Hermine... Elle ne se rend jamais... la comtesse Hermine... la comtesse Hermine...

Elle était abominable à voir. Une sorte de démence la possédait. Convulsée, tordue de rage, hideuse, vieillie de vingt ans, elle évoquait l'image d'un démon que brûlent les flammes de l'enfer. Elle injuriait. Elle blasphémait. Elle lançait des imprécations. Elle riait même à l'idée de la catastrophe que son geste allait provoquer. Et elle bégayait :

– Tant pis ! C'est vous... c'est vous, les bourreaux... Ah ! Quelle folie ! Alors vous l'exigez ? Mais ils sont fous !... Leurs généraux ! Leurs chefs ! Non, mais ils ont perdu la tête ! Voilà qu'ils sacrifient de gaieté de cœur leurs grands généraux ! Leurs grands chefs ! Et cela, sans raison, par entêtement stupide. Eh bien ! Tant pis pour eux ! Tant pis pour eux ! Vous



l'aurez voulu ! Vous l'aurez voulu. Je vous rends responsables. Il s'agissait d'un mot. Et ce mot...

Elle eut une hésitation suprême. La figure farouche et inflexible, elle épia ces hommes obstinés qui semblaient obéir à une implacable consigne.

Aucun d'eux ne bougea.

Alors on eût dit que, mise en face de la décision fatale, elle était envahie par un tel bouillonnement de volupté méchante qu'elle en oubliait l'horreur de sa situation. Elle prononça simplement :

– Que la volonté de Dieu soit faite, et que mon empereur soit victorieux !

Les yeux fixes, le buste rigide, du doigt elle leva la manette.

Ce fut immédiat. À travers les voûtes, à travers l'espace, le bruit de l'explosion lointaine pénétra jusqu'à la cave. Le sol parut trembler comme si le choc se fût propagé dans les entrailles de la terre.

Puis, le silence.

La comtesse Hermine écouta encore quelques secondes. Son visage était illuminé de joie. Elle répéta :

– Pour que mon empereur soit victorieux !

Et tout à coup, rabattant son bras contre elle, elle fit un effort violent en arrière, parmi les vêtements et les blouses auxquels son dos s'appuyait, eut l'air vraiment de s'enfoncer dans le mur, et disparut.

On entendit le fracas d'une lourde porte qui se referme, et, presque en même temps, au milieu de la cave, une détonation.

Bernard avait tiré dans le tas des vêtements. Et déjà il s'élançait vers la porte cachée lorsque Paul l'empoigna et le cloua sur place. Bernard se débattit sous l'étreinte.

– Mais elle nous échappe !... et tu l'as laissée faire ? Enfin, quoi ! Tu te rappelles pourtant bien le tunnel d'Ebre-court et le système des fils électriques ?... C'est la même chose !... Et la voici qui s'enfuit !...

Il ne comprenait rien à la conduite de Paul. Et sa sœur était comme lui, indignée. C'était là l'immonde créature qui avait tué leur mère, qui avait pris le nom et la place de leur mère, et on la laissait échapper !

Elisabeth cria :

– Paul, Paul, il faut la poursuivre... il faut l'écraser... Paul, oublies-tu donc tout ce qu'elle a fait ?

Elle ne l'avait pas oublié, elle. Elle se souvenait du château d'Ornequin, et de la villa du prince Conrad, et du soir où elle avait dû vider une coupe de Champagne, et du marché qu'on lui avait imposé, et de toutes les hontes, et de toutes les tortures...

Mais Paul ne prêtait attention ni au frère, ni à la sœur, pas plus que les officiers et que les soldats. Tous observaient la même consigne d'impassibilité. Aucun événement n'avait prise sur eux.

Il s'écoula deux ou trois minutes durant lesquelles on échangea quelques paroles à voix basse, sans que personne pourtant ne remuât de sa place. Défaillante et brisée par l'émotion, Elisabeth pleurait. Bernard, que les sanglots de sa sœur horripilaient, avait l'impression d'un de ces cauchemars où l'on assiste aux spectacles les plus affreux sans avoir la force ni la puissance de réagir.

Et puis il arriva une chose que tout le monde, sauf lui et sauf Elisabeth, eut l'air de trouver très naturelle. Un bruit grinça du côté des vêtements. La porte invisible roula sur ses gonds. Les vêtements s'agitèrent et livrèrent passage à une forme humaine qui fut jetée sur le sol comme un paquet.

Bernard d'Andeville poussa une exclamation de joie. Elisabeth regardait et riait à travers ses larmes.

C'était la comtesse Hermine, ficelée et bâillonnée.

À sa suite trois gendarmes entrèrent.

– Voilà l'objet, plaisanta l'un d'eux d'une bonne grosse voix. Ah ! C'est qu'on commençait à se faire des cheveux, mon lieutenant, et on se demandait si vous aviez deviné juste et si c'était bien là l'issue par où elle décamperait. Mais cré bon sang, mon lieutenant, la bougresse nous a donné du fil à retordre. Quelle furie ! Elle mordait comme une bête puante. Et ce qu'elle gueulait ! Ah ! La chienne !...

Et, s'adressant aux soldats chez qui ses paroles provoquaient une vive hilarité :

– Camarades, il ne manquait plus que ce gibier-là à notre chasse de tantôt. Mais, vrai, c'est une belle pièce, et le lieutenant Delroze avait bien relevé sa piste. Le tableau est au complet maintenant. Toute une bande de Boches en une journée ! Eh ! Mon lieutenant, que faites-vous ? Attention ! La bête a des crocs !

Paul s'était penché sur l'espionne. Il lui desserra son bâillon, qui paraissait la faire souffrir. Aussitôt elle s'efforça de crier, mais c'étaient des

syllabes étouffées, incohérentes, où Paul cependant discerna quelques mots contre lesquels il protesta.

– Non, dit-il, pas même cela, pas même cette satisfaction. Le coup est raté... Et c'est là le châtement le plus terrible, n'est-ce pas ?... Mourir sans avoir fait le mal qu'on voulait faire. Et quel mal !

Il se releva et s'approcha du groupe des officiers.

Ils causaient tous les trois, leur mission de juges étant finie, et l'un d'eux dit à Paul :

– Bien joué, Delroze. Tous mes compliments.

– Je vous remercie, mon général. J'aurais pu éviter cette tentative d'évasion, mais j'ai voulu accumuler le plus de preuves possible contre cette femme, et non pas seulement l'accuser des crimes qu'elle a commis, mais vous la montrer en pleine action et en plein crime.

Le général observa :

– Eh ! C'est qu'elle n'y va pas de main morte, la gueuse ! Sans vous, Delroze, la villa sautait avec tous mes collaborateurs, et moi pardessus le marché ! Mais, dites donc, cette explosion que nous avons entendue ?...

– Une construction inutile, mon général, construction déjà démolie par les obus, d'ailleurs, et dont le commandement de la place voulait se débarrasser. Nous n'avons eu qu'à faire dévier le fil électrique qui part d'ici.

– Ainsi, toute la bande est prise ?

– Oui, mon général, grâce à l'un des complices, sur qui j'ai eu la chance de mettre la main tantôt, et qui m'a fourni les indications nécessaires pour pénétrer ici, après m'avoir révélé en détail le plan de la comtesse Hermine et le nom de tous les complices. Ce soir, à dix heures, celui-là devait, si vous étiez en train de travailler dans votre villa, en avertir la comtesse au moyen de cette sonnerie. L'appel a eu lieu, mais sur mon ordre et donné par un de nos soldats.

– Bravo, et encore une fois merci, Delroze.

Le général s'avança dans le cercle de lumière. Il était grand et fort. Une épaisse moustache toute blanche lui couvrait la lèvre.

Il y eut parmi les assistants un mouvement de surprise. Bernard d'Andeville et sa sœur s'étaient rapprochés. Les soldats prirent la position militaire. Ils avaient reconnu le général en chef. Le commandant d'armée et le commandant de corps d'armée l'accompagnaient.

En face d'eux, les gendarmes avaient poussé l'espionne contre le mur. Ils lui délièrent les jambes, mais ils durent la soutenir, car ses jambes flageolaient sous elle.

Et, plus encore que l'épouvante, c'était une stupeur indicible que son visage exprimait. De ses yeux agrandis, elle contemplait fixement celui qu'elle avait voulu tuer, celui qu'elle croyait mort, et qui vivait, et qui prononcerait contre elle l'inévitable sentence de mort.

Paul répéta :

– Mourir sans avoir fait le mal qu'on voulait faire, c'est cela qui est terrible, n'est-ce pas ?

Le général en chef vivait ! L'affreux et formidable complot avait avorté ! Il vivait, et tous ses collaborateurs vivaient aussi, et tous les ennemis de l'espionne vivaient également, Paul Delroze, Stéphane d'Andeville, Bernard, Elisabeth... ceux qu'elle avait poursuivis de sa haine inlassable, ils étaient là ! Elle allait mourir avec cette vision, atroce pour elle, de ses ennemis heureux et réunis.

Et surtout elle allait mourir avec cette idée que tout était perdu. Son grand rêve s'écroulait.

Avec la comtesse Hermine disparaissait l'âme même des Hohenzollern. Et tout cela se voyait dans ses yeux hagards, où passaient des lueurs de démente.

Le général dit à l'un de ses compagnons :

– Vous avez donné les ordres ? La bande va être fusillée ?

– Oui, mon général, dès ce soir.

– Eh bien, qu'on commence par cette femme-là. Et tout de suite. Ici même.

L'espionne tressauta. Sous l'effort d'une grimace, elle réussit à déplacer son bâillon, et on l'entendit qui implorait sa grâce dans un flux de paroles et de gémissements.

– Partons, fit le général en chef.

Il sentit que deux mains brûlantes pressaient les siennes. Elisabeth, inclinée vers lui, le suppliait en pleurant.

Paul présenta sa femme. Le général dit avec douceur :

– Je vois que vous avez pitié, madame, malgré tout ce qu'on vous a fait. Il ne faut pas avoir pitié, madame. Oui, évidemment, c'est la pitié que l'on a pour ceux qui vont mourir. Mais il ne faut pas en avoir pour ceux-là ni pour

ceux de cette race. Ils se sont mis en dehors de l'humanité et jamais nous ne devrons l'oublier. Quand vous serez mère, madame, vous apprendrez à vos enfants un sentiment que la France ignorait et qui sera une sauvegarde dans l'avenir : la haine des Barbares.

Il lui prit le bras d'un geste amical et l'entraîna vers la porte.

– Permettez-moi de vous conduire. Vous venez, Delroze ? Vous devez avoir besoin de repos après une telle journée.

Ils sortirent.

L'espionne hurla :

– Grâce ! Grâce !

Déjà les soldats se rangeaient le long du mur opposé.

Le comte, Paul et Bernard demeurèrent un instant. Elle avait tué la femme du comte d'Andeville. Elle avait tué la mère de Bernard et le père de Paul. Elle avait torturé Elisabeth. Et, bien que leur âme fût troublée, ils éprouvaient ce grand calme que donne le sentiment de la justice. Aucune haine ne les agitaient. Aucune idée de vengeance ne palpitait en eux.

Pour la soutenir, les gendarmes avaient attaché l'espionne à un clou par la ceinture. Ils s'écartèrent.

Paul lui dit :

– Un des soldats qui sont là est prêtre. Si vous avez besoin de son assistance...

Mais elle ne comprenait pas. Elle n'écoutait pas. Elle voyait seulement ce qui se passait et ce qui allait se passer, et elle bredouillait interminablement :

– Grâce !... Grâce !.., Grâce !...

Ils partirent tous les trois. Lorsqu'ils arrivèrent au haut de l'escalier, un commandement leur parvint :

– En joue !...

Afin de ne pas entendre, Paul referma vivement sur lui la porte du vestibule et la porte de la rue. Dehors c'était le grand air, le bon air pur que l'on respire à pleins poumons. Les troupes circulaient en chantant. Ils apprirent que le combat était terminé et nos positions assurées définitivement. Là aussi, la comtesse Hermine avait échoué...

Quelques jours plus tard, au château d'Ornequin, le sous-lieutenant Bernard d'Andeville, que douze hommes suivaient, entra dans une sorte de casemate, saine et bien chauffée, qui servait de prison au prince Conrad.

La table portait des bouteilles et les vestiges d'un repas abondant.

À côté, sur son lit, le prince dormait. Bernard lui frappa sur l'épaule.

– Ayez du courage, monseigneur. Le prisonnier se dressa, terrifié.

– Hein ! Quoi ! Qu'est-ce que vous dites ?

– Ayez du courage, monseigneur. L'heure est venue.

Il balbutia, pâle comme un mort :

– Du courage ?... Du courage ?... Je ne comprends pas... Mon Dieu !

Mon Dieu ! Est-ce possible !...

Bernard formula :

– Tout est toujours possible, et ce qui doit arriver arrive toujours, surtout les catastrophes.

Et il proposa :

– Un verre de rhum pour vous remettre, monseigneur ?... Une cigarette ?...

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! répéta le prince, qui tremblait comme une feuille.

Il accepta machinalement la cigarette que lui tendait Bernard. Mais elle lui tomba des lèvres aux premières bouffées.

– Mon Dieu !... Mon Dieu !..., ne cessait-il de bredouiller.

Sa détresse redoubla lorsqu'il aperçut les douze hommes qui attendaient, le fusil sous le bras. Il eut ce regard fou du condamné qui, dans la lueur pâle de l'aube, devine la silhouette de la guillotine. On dut le porter jusqu'à la terrasse, devant un pan de mur.

– Asseyez-vous, monseigneur, lui dit Bernard.

Le malheureux eût été d'ailleurs incapable de se tenir debout. Il s'affaissa sur une pierre.

Les douze soldats prirent position en face de lui. Il courba la tête pour ne pas les voir et tout son corps était agité comme le corps d'un pantin dont on tire les ficelles. Un moment se passa. Bernard lui demanda sur un ton de bonne amitié :

– Aimez-vous mieux de face ou de dos ?

Et comme le prince, anéanti, ne répondait pas, il s'écria :

– Eh bien, quoi, monseigneur, vous avez l'air un peu souffrant ? Voyons, il faut prendre sur soi. Vous avez tout le temps. Le lieutenant Paul Delroze ne sera pas là avant dix minutes. Il veut absolument assister...

comment dirais-je ?... assister à cette petite cérémonie. Et vraiment, il vous trouvera mauvaise mine. Vous êtes vert, monseigneur.

Toujours avec beaucoup d'intérêt, et comme s'il eût cherché à le distraire, il lui dit :

– Qu'est-ce que je pourrais bien vous raconter ? La mort de votre amie la comtesse Hermine ? Ah ! Ah ! Il me semble que cela vous fait dresser l'oreille ! Eh bien, oui, figurez-vous que cette digne personne a été exécutée l'autre jour à Soissons. Et vraiment elle ne faisait pas meilleure figure que vous. On a dû la soutenir. Et ce qu'elle criait ! Et ce qu'elle demandait grâce ! Aucune tenue, quoi ! Aucune dignité ! Mais je m'aperçois que vous pensez à autre chose. Diable ! Comment vous divertir ? Ah ! Une idée...

Il sortit de sa poche un opusculé.

– Tenez, monseigneur, je vais vous faire la lecture, tout simplement. Certes, une Bible serait plus de circonstance, mais je n'en ai point. Et puis, il s'agit surtout de vous procurer un instant d'oubli, n'est-ce pas ? Et je ne sais rien de meilleur pour un bon Allemand, fier de son pays et des exploits de son armée, je ne sais rien de plus réconfortant que ce petit livre-là. Nous allons le savourer ensemble, voulez-vous, monseigneur ? Titre : *Les Crimes allemands d'après les témoignages allemands*. Ce sont des carnets de route écrits par vos compatriotes, donc un de ces documents irréfutables devant lesquels la science allemande s'incline avec respect. J'ouvre, et je lis au hasard :

« Les habitants ont fui le village. Ce fut horrible. Du sang est collé contre toutes les maisons, et, quant aux visages des morts, ils étaient hideux. On les a enterrés tous aussitôt, au nombre de soixante. Parmi eux, beaucoup de vieilles femmes, des vieux et une femme enceinte et trois enfants qui s'étaient serrés les uns contre les autres et qui sont morts ainsi. Tous les survivants ont été expulsés et j'ai vu quatre petits garçons emporter sur deux bâtons un berceau où était un enfant de cinq à six mois. Tout est livré au pillage. Et j'ai vu aussi une maman avec ses deux petits ; et l'un avait une grande blessure à la tête et un œil crevé.

« C'est curieux, tout cela, n'est-ce pas, monseigneur ? »

Il continua :

« 26 août. – L'admirable village de Gué-d'Hossus (Ardenne) a été livré à l'incendie, bien qu'innocent, à ce qu'il me semble. On me dit qu'un cycliste est tombé de sa machine et que dans sa chute, son fusil est parti tout

seul ; alors, on a fait feu dans sa direction. Là-dessus, on a tout simplement jeté les habitants mâles dans les flammes.

« Et plus loin :

« 25 août (en Belgique). – Des habitants de la ville, on en a fusillé trois cents. Ceux qui survécurent au feu de salve furent réquisitionnés comme fossoyeurs. Il aurait fallu voir les femmes à ce moment... »

Et la lecture continua, coupée de réflexions judicieuses que Bernard émettait d'une voix placide, comme s'il eût commenté un texte d'histoire. Et le prince Conrad semblait près de s'évanouir.

Lorsque Paul arriva au château d'Ornequin, et que, descendu d'automobile, il se rendit sur la terrasse, la vue du prince, la mise en scène des douze soldats, tout lui indiqua la petite comédie quelque peu macabre à laquelle Bernard s'était livré. Il protesta, d'un ton de reproche : « Oh ! Bernard... »

Le jeune homme s'écria, affectant un air innocent :

– Ah ! Te voilà, Paul ? Vite ! Monseigneur et moi, nous t'attendions. Enfin, nous allons expédier cette affaire !

Il alla se placer devant ses hommes à dix pas du prince.

– Vous êtes prêt, monseigneur ? Ah ! Décidément, vous préférez de face... Parfait ! D'ailleurs vous êtes bien plus sympathique de face. Ah ! Par exemple, les jambes moins molles, s'il vous plaît ! Un peu de ressort !... Et le sourire, n'est-ce pas ? Attention... Je compte... Un, deux... Souriez donc, sacrebleu !...

Il avait baissé la tête, et il tenait contre sa poitrine un petit appareil de photographie. Presque aussitôt le déclic se produisit. Il s'exclama :

– Voilà ! Ça y est ! Monseigneur, je ne saurais trop vous remercier. Vous y avez mis une complaisance, une patience ! Le sourire est peut-être un peu forcé, la bouche conserve son rictus de condamné à mort, et les yeux ont un regard de cadavre. À part ça, l'expression est charmante. Tous mes remerciements.

Paul ne put s'empêcher de rire. Le prince Conrad n'avait pas très bien pris la plaisanterie. Pourtant il sentait que le danger avait disparu, et il tâchait de se raidir comme un monsieur qui supporte toutes les infortunes avec une dignité méprisante. Paul Delroze lui dit :

– Vous êtes libre, monseigneur. Un des officiers d'ordonnance de l'empereur et moi, nous avons rendez-vous à trois heures sur le front même.



Il amène vingt prisonniers français, et je vous remettrai entre ses mains. Veuillez avoir l'obligeance de monter dans cette automobile.

Visiblement, le prince Conrad ne saisissait pas un mot de ce que lui disait Paul. Le rendez-vous sur le front, les vingt prisonniers surtout, autant de phrases confuses qui n'entraient pas en son cerveau.

Mais comme il avait pris place dans l'automobile et que la voiture contournait lentement la pelouse, il eut une vision qui acheva de le déconcerter : Elisabeth d'Andeville, debout sur l'herbe, s'inclinait en souriant.

Hallucination, évidemment. Il se frotta les yeux d'un air ahuri, et son geste indiquait si bien sa pensée que Bernard lui dit :

– Détrompez-vous, monseigneur. C'est bien Elisabeth d'Andeville. Ma foi oui, Paul Delroze et moi, nous avons jugé qu'il était préférable d'aller la chercher en Allemagne. Alors, on a pris son Baedeker. On a demandé un rendez-vous à l'empereur. Et c'est lui-même qui a bien voulu, avec sa bonne grâce habituelle... Ah ! Par exemple, monseigneur, attendez-vous à ce que votre papa vous lave la tête. Sa Majesté est furieuse après vous. Quoi ! Du scandale !... Une conduite de bâton de chaise ! Quel savon, monseigneur !

L'échange eut lieu à l'heure fixée.

Les vingt prisonniers français furent rendus.

Paul Delroze prit à part l'officier d'ordonnance.

– Monsieur, lui dit-il, vous voudrez bien rapporter à l'empereur que la comtesse Hermine de Hohenzollern a essayé d'assassiner, à Soissons, le général en chef. Arrêtée par moi et jugée, elle a été, sur les ordres du général en chef, fusillée. Je suis possesseur d'un certain nombre de ses papiers et surtout de lettres intimes auxquelles, je n'en doute pas, l'empereur attache personnellement la plus grande importance. Ces lettres lui seront renvoyées le jour où le château d'Ornequin aura retrouvé tous ses meubles et toutes ses collections. Je vous salue, monsieur.

C'était fini. Sur toute la ligne, Paul gagnait la bataille. Il avait délivré Elisabeth et vengé son père. Il avait frappé à la tête le service d'espionnage allemand et tenu, en exigeant la liberté des vingt officiers français, toutes les promesses faites au général en chef.

Il pouvait concevoir de son œuvre une fierté légitime.

Au retour, Bernard lui dit :

- Alors, je t’ai choqué tout à l’heure ?
- Plus que choqué, dit Paul en riant, indigné.

– Indigné, vraiment !... Indigné !... Ainsi voilà un jeune mufle qui essaye de te prendre ta femme, et il en est quitte pour quelques jours de cellule ! Voilà un des chefs de ces brigands qui assassinent et qui pillent, et il va rentrer chez lui et recommencer ses pillages et ses assassinats ! Voyons, c’est absurde. Réfléchis un peu que tous ces bandits qui ont voulu la guerre, princes, empereurs, femmes de prince et d’empereur, ne connaissent de la guerre que ses grandeurs et que ses beautés tragiques, et jamais rien des angoisses qui torturent les pauvres gens. Ils souffrent moralement dans l’effroi du châtement qui les guette, mais non point physiquement dans leur chair et dans la chair de leur chair. Les autres meurent. Eux, ils continuent à vivre. Et alors que j’ai cette occasion unique d’en tenir un, alors que je pourrais me venger de lui et de ses complices, l’exécuter froidement comme ils exécutent nos sœurs et nos femmes, tu trouves extraordinaire que je lui fasse connaître pendant dix minutes le frisson de la mort ! Non, c’est-à-dire qu’en bonne justice humaine et logique j’aurais dû lui infliger un minimum de supplice qu’il n’aurait jamais oublié. Lui couper une oreille, par exemple, ou le bout du nez.

- Tu as mille fois raison, dit Paul.

– Tu vois, j’aurais dû lui couper le bout du nez ! Tu es de mon avis ! Combien je regrette ! Et moi, imbécile, je me suis contenté d’une misérable leçon dont il ne se souviendra même plus demain. Quelle poire je suis ! Enfin, ce qui me console, c’est que j’ai pris une photographie qui constitue le plus inestimable des documents... la tête d’un Hohenzollern en face de la mort. Non, mais l’as-tu vue, cette tête !

L’auto traversait le village d’Ornequin. Il était désert. Les barbares avaient brûlé toutes les maisons et emmené tous les habitants, comme on chasse devant soi des troupeaux d’esclaves.

Cependant ils aperçurent assis parmi les décombres un homme en haillons, un vieillard. Il les regarda stupidement avec des yeux de fou.

À côté, un enfant leur tendit les bras, de pauvres petits bras qui n’avaient plus de mains...

# Le Triangle d'or (1918)

## [Table des matières](#)

## Contenu

### Première partie LA PLUIE D'ÉTINCELLES

- [1 Maman Coralie](#)
- [2 La main droite et la jambe gauche](#)
- [3 La clef rouillée](#)
- [4 Devant les flammes](#)
- [5 Le mari et la femme](#)
- [6 Sept heures dix-neuf](#)
- [7 Midi vingt-trois](#)
- [8 L'œuvre d'Essarès bey](#)
- [9 Patrice et Coralie](#)
- [10 La cordelette rouge](#)
- [11 Vers le gouffre](#)

### Deuxième partie: LA VICTOIRE D'ARSÈNE LUPIN

- [1 L'épouvante](#)
- [2 Les clous du cercueil](#)
- [3 Un étrange individu](#)
- [4 La « Belle-Hélène »](#)
- [5 Le quatrième acte](#)
- [6 Siméon livre bataille](#)
- [7 Le docteur Gérard](#)
- [8 La dernière victime de Siméon](#)
- [9 Que la lumière soit !](#)

**Première partie**  
***LA PLUIE D'ÉTINCELLES***

[Table des matières](#)

# 1

## *Maman Coralie*

### [Table des matières](#)

Un peu avant que sonnât la demie de six heures, comme les ombres du soir devenaient plus épaisses, deux soldats atteignirent le petit carrefour, planté d'arbres, que forme, en face du musée Galliera, la rencontre de la rue de Chaillot et de la rue Pierre-Charron.

L'un portait la capote bleu horizon du fantassin ; l'autre, un Sénégalais, ces vêtements de laine beige, à large culotte et à veston cintré, dont on a habillé, depuis la guerre, les zouaves et les troupes d'Afrique. L'un n'avait plus qu'une jambe, la gauche ; l'autre, plus qu'un bras, le droit.

Ils firent le tour de l'esplanade, au centre de laquelle se dresse un joli groupe de Silènes, et s'arrêtèrent. Le fantassin jeta sa cigarette. Le Sénégalais la ramassa, en tira vivement quelques bouffées, la pressa, pour l'éteindre, entre le pouce et l'index et la mit dans sa poche.

Tout cela sans un mot.

Presque en même temps, de la rue Galliera, débouchèrent deux autres soldats, dont il eût été impossible de dire à quelle arme ils appartenaient, leur tenue militaire se composant des effets civils les plus disparates. Cependant, l'un arborait la chéchia du zouave ; l'autre, le képi de l'artilleur. Le premier marchait avec des béquilles, le second avec des cannes.

Ceux-là se tinrent auprès du kiosque qui s'élève au bord du trottoir.

Par les rues Pierre-Charron, Brignoles et de Chaillot, il en vint encore, isolément, trois : un chasseur à pied manchot, un sapeur qui boitait, un marsouin dont une hanche était comme tordue. Ils allèrent droit, chacun vers un arbre, auquel chacun s'appuya.

Entre eux, nulle parole ne fut échangée. Aucun de ces sept mutilés ne semblait connaître ses compagnons et ne semblait s'occuper ni même s'apercevoir de leur présence.

Debout derrière leurs arbres, ou derrière le kiosque, ou derrière le groupe de Silènes, ils ne bougeaient pas. Et les rares passants qui

traversaient, en cette soirée du 3 avril 1915, ce carrefour peu fréquenté, que des réverbères encapuchonnés éclairaient à peine, ne s'attardaient pas à noter leurs silhouettes immobiles.

La demie de six heures sonna.

À ce moment, la porte d'une des maisons qui ont vue sur la place s'ouvrit. Un homme sortit de cette maison, referma la porte, franchit la rue de Chaillot et contourna l'esplanade.

C'était un officier, vêtu de kaki. Sous son bonnet de police rouge, orné de trois soutaches d'or, un large bandeau de linge enveloppait sa tête, cachant son front et sa nuque. L'homme était grand et très mince. Sa jambe droite se terminait par un pilon de bois muni d'une rondelle de caoutchouc. Il s'appuyait sur une canne.

Ayant quitté la place, il descendit sur la chaussée de la rue Pierre-Charron. Là, il se retourna et regarda posément, de plusieurs endroits.

Ce minutieux examen le ramena jusqu'à l'un des arbres de l'esplanade. Du bout de sa canne, il toucha doucement un ventre qui dépassait. Le ventre se rentra. L'officier repartit.

Cette fois, il s'éloigna définitivement par la rue Pierre-Charron vers le centre de Paris. Il gagna ainsi l'avenue des Champs-Élysées, qu'il remonta sur le trottoir de gauche.

Deux cents pas plus loin, il y avait un vaste hôtel, transformé, ainsi que l'annonçait une banderole, en ambulance. L'officier se posta à quelque distance, de façon à n'être point vu de ceux qui en sortaient, et il attendit.

Les trois quarts, puis sept heures sonnèrent.

Il s'écoula encore quelques minutes.

Cinq personnes s'en allèrent de l'hôtel. Il y en eut encore deux autres. Enfin, une dame apparut au seuil du vestibule, une infirmière vêtue d'un grand manteau bleu que marquait la croix rouge.

— La voici, murmura l'officier.

Elle prit le chemin qu'il avait pris lui-même et gagna la rue Pierre-Charron, qu'elle suivit sur le trottoir de droite, se dirigeant ainsi vers le carrefour de la rue de Chaillot.

Elle avançait légèrement, le pas souple et cadencé. Le vent que heurtait sa course rapide gonflait le long voile bleu qui flottait autour de ses épaules. Malgré l'ampleur du manteau, on devinait le rythme de ses hanches et la jeunesse de son allure.

L'officier restait en arrière et marchait d'un air distrait, faisant des moulinets avec sa canne, ainsi qu'un promeneur qui flâne.

En cet instant, il n'y avait point d'autres personnes visibles, en cette partie de la rue, qu'elle et lui.

Mais, comme elle venait de traverser l'avenue Marceau, et bien avant que lui-même y parvînt, une automobile qui stationnait le long de l'avenue s'ébranla et se mit à rouler dans le même sens que la jeune femme, tout en gardant un intervalle qui ne se modifiait pas.

C'était un taxi-auto. Et l'officier remarqua deux choses : d'abord, qu'il y avait deux hommes à l'intérieur, et, ensuite, qu'un de ces hommes, dont il put distinguer un moment la figure barrée d'une forte moustache et surmontée d'un feutre gris, se tenait presque constamment penché en dehors de la portière, et s'entretenait avec le chauffeur.

L'infirmière, cependant, marchait sans se retourner. L'officier avait changé de trottoir et hâtait le pas, d'autant plus qu'il lui semblait que l'automobile accélérât sa vitesse, à mesure que la jeune femme approchait du carrefour.

De l'endroit où il se trouvait, l'officier embrassait d'un coup d'œil presque toute la petite place, et, quelle que fût l'acuité de son regard, il ne discernait rien dans l'ombre qui pût déceler la présence des sept mutilés. En outre, aucun passant. Aucune voiture. À l'horizon seulement, parmi les ténèbres des larges avenues qui se croisaient, deux tramways, leurs stores descendus, troublaient le silence.

La jeune femme, non plus, en admettant qu'elle fît attention aux spectacles de la rue, ne paraissait rien voir qui fût de nature à l'inquiéter. Elle ne donnait point le moindre signe d'hésitation. Et le manège de l'automobile qui la suivait ne devait pas l'avoir frappée davantage, car elle ne se retourna pas une seule fois.

L'auto, pourtant, gagnait du terrain. Aux abords de la place, dix à quinze mètres au plus la séparaient de l'infirmière, et lorsque celle-ci, toujours absorbée, parvint aux premiers arbres, l'auto se rapprocha d'elle encore, et, quittant le milieu de la chaussée, se mit à longer le trottoir, tandis que, du côté opposé à ce trottoir, à gauche par conséquent, celui des deux hommes qui se tenait en dehors avait ouvert la portière et descendait sur le marchepied.

L'officier traversa de nouveau, vivement, sans crainte d'être vu, tellement ces gens, au point où les choses en étaient, paraissaient insoucieux de tout ce qui n'était pas leur manœuvre. Il porta un sifflet à sa bouche. Il n'y avait point de doute que l'événement prévu ne fût près de se produire.

De fait, l'auto stoppa brusquement.

Par les deux portières, les deux hommes surgirent et bondirent sur le trottoir de la place, quelques mètres avant le kiosque.

Il y eut, en même temps, un cri de frayeur poussé par la jeune femme, et un coup de sifflet strident jeté par l'officier. Et, en même temps aussi, les deux hommes atteignaient et saisissaient leur proie, qu'ils entraînaient aussitôt vers la voiture, et les sept soldats blessés, semblant jaillir du tronc même des arbres qui les dissimulaient, couraient sus aux deux agresseurs.

La bataille dura peu. Ou plutôt, il n'y eut pas de bataille. Dès le début, le chauffeur du taxi, constatant qu'on ripostait à l'attaque, démarrait et filait au plus vite. Quant aux deux hommes, voyant leur entreprise manquée, se trouvant en face d'une levée de cannes et de béquilles menaçantes, et sous le canon d'un revolver que l'officier braquait sur eux, ils lâchèrent la jeune femme, firent quelques zigzags pour qu'on ne pût pas les viser, et se perdirent dans l'ombre de la rue Brignoles.

— Galope, Ya-Bon, commanda l'officier au Sénégalais manchot, et rapporte-m'en un par la peau du cou.

Il soutenait de son bras la jeune femme toute tremblante et qui paraissait près de s'évanouir. Il lui dit avec beaucoup de sollicitude :

— Ne craignez rien, maman Coralie, c'est moi, le capitaine Belval... Patrice Belval...

Elle balbutia :

— Ah c'est vous, capitaine...

— Oui, et ce sont tous vos amis réunis pour vous défendre, tous vos anciens blessés de l'ambulance que j'ai retrouvés à l'annexe des convalescents.

— Merci... merci...

Et elle ajouta, d'une voix qui frémissait :

— Les autres ? Ces deux hommes ?

— Envolés. Ya-Bon les poursuit.

— Mais que me voulaient-ils ? Et par quel miracle étiez-vous là ?



– On en causera plus tard, maman Coralie. Parlons de vous d’abord. Où faut-il vous conduire ? Tenez, vous devriez venir jusqu’ici... le temps de vous remettre et de prendre un peu de repos.

Avec l’aide d’un des soldats, il la poussait doucement vers la maison d’où lui-même était sorti trois quarts d’heure auparavant. La jeune femme s’abandonnait à sa volonté.

Ils entrèrent tous au rez-de-chaussée et passèrent dans un salon dont il alluma les lampes électriques et où brûlait un bon feu de bois.

– Asseyez-vous, dit-il.

Elle se laissa tomber sur un des sièges, et le capitaine donna des ordres.

– Toi, Poulard, va chercher un verre dans la salle à manger. Et toi, Ribrac, une carafe d’eau fraîche à la cuisine... Chatelain, tu trouveras un carafon de rhum dans le placard de l’office... Non, non, elle n’aime pas le rhum... Alors...

– Alors, dit-elle en souriant, un verre d’eau seulement.

Un peu de couleur revenait à ses joues, naturellement pâles d’ailleurs. Le sang affluait à ses lèvres, et le sourire qui animait son visage était confiant.

Ce visage, tout de charme et de douceur, avait une forme pure, des traits d’une finesse excessive, un teint mat et l’expression ingénue d’un enfant qui s’étonne et qui regarde les choses avec des yeux toujours grands ouverts. Et tout cela, qui était gracieux et délicat, donnait cependant à certains moments une impression d’énergie due sans doute au sombre éclat des yeux et aux deux bandeaux noirs et réguliers qui descendaient de la coiffe blanche sous laquelle le front était emprisonné.

– Ah ! s’écria gaiement le capitaine, quand elle eut bu le verre d’eau, il me semble que ça va mieux, maman Coralie ?

– Bien mieux !

– À la bonne heure ! Mais quelle sacrée minute nous avons passée là ! Et quelle aventure ! Il va falloir s’expliquer là-dessus et faire la pleine lumière, n’est-ce pas ? En attendant, les gars, présentez vos hommages à maman Coralie. Hein, mes gaillards, qui est-ce qui aurait dit, quand elle vous dorlotait et qu’elle tapait sur l’oreiller pour que votre caboche s’y enfonce, qui est-ce qui aurait dit qu’on la soignerait à son tour, et que les enfants dorloteraient leur maman ?

Ils s'empressaient tous autour d'elle, les manchots et les boiteux, les mutilés et les infirmes, tous contents de la voir. Et elle leur serrait la main affectueusement.

– Eh bien, Ribrac, et cette jambe ?

– Je n'en souffre plus, maman Coralie.

– Et vous, Vatinel, votre épaule ?

– Plus trace de rien, maman Coralie...

– Et vous, Poulard ? Et vous, Jorisse ?...

Son émotion grandissait à les retrouver, eux qu'elle appelait ses enfants. Et Patrice Belval s'exclama :

– Ah ! Maman Coralie, voilà que vous pleurez ! Maman, maman, c'est ainsi que vous nous avez pris le cœur à tous. Quand on se tenait à quatre pour ne pas crier, sur le lit de torture, on voyait de grosses larmes qui coulaient de vos yeux. Maman Coralie pleurait sur ses enfants. Alors on serrait les dents plus fort.

– Et moi, je pleurais davantage, dit-elle, justement parce que vous aviez peur de me faire de la peine.

– Et aujourd'hui, vous recommencez. Ah ! Non, assez d'attendrissement ! Vous nous aimez. On vous aime. Il n'y a pas là de quoi se lamenter. Allons, maman Coralie, un sourire... Et tenez, voici Ya-Bon qui arrive, et Ya-Bon rit toujours, lui.

Elle se leva brusquement.

– Croyez-vous qu'il ait pu rejoindre un de ces deux hommes ?

– Comment, si je le crois ! J'ai dit à Ya-Bon d'en ramener un par le collet. Il n'y manquera pas. Je ne redoute qu'une chose...

Ils s'étaient dirigés vers le vestibule. Déjà le Sénégalais remontait les marches. De sa main droite, il serrait à la nuque un homme, une loque plutôt, qu'il paraissait porter à bout de bras, comme un pantin. Le capitaine ordonna :

– Lâche-le.

Ya-Bon écarta les doigts. L'homme s'écroula sur les dalles du vestibule.

– Voilà bien ce que je redoutais, murmura l'officier. Ya-Bon n'a que sa main droite, mais lorsque cette main tient quelqu'un à la gorge, c'est miracle si elle ne l'étrangle pas. Les Boches en savent quelque chose.

Ya-Bon, une sorte de colosse, couleur de charbon luisant, avec des cheveux crépus et quelques poils frisés au menton, avec une manche vide

fixée à son épaule gauche et deux médailles épinglées à son dolman, Ya-Bon avait eu une joue, un côté de la mâchoire, la moitié de la bouche et le palais fracassés par un éclat d'obus. L'autre moitié de cette bouche se fendait jusqu'à l'oreille en un rire qui ne semblait jamais s'interrompre et qui étonnait d'autant plus que la partie blessée de la face, raccommodée tant bien que mal, et recouverte d'une peau greffée, demeurait impassible.

En outre, Ya-Bon avait perdu l'usage de la parole. Tout au plus pouvait-il émettre une série de grognements confus où l'on retrouvait son sobriquet de Ya-Bon éternellement répété.

Il le redit encore d'un air satisfait, en regardant tour à tour son maître et sa victime, comme un bon chien de chasse devant la pièce de gibier qu'il a rapportée.

– Bien, fit l'officier, mais, une autre fois, vas-y plus doucement.

Il se pencha sur l'homme, le palpa, et constatant qu'il n'était qu'évanoui, dit à l'infirmière :

– Vous le reconnaissez ?

– Non, affirma-t-elle.

– Vous êtes sûre ? Vous n'avez jamais vu, nulle part, cette tête-là ?

C'était une tête très grosse, à cheveux noirs et pommadés, à moustache grisonnante. Les vêtements, gros bleu, et de bonne coupe, indiquaient l'aisance.

– Jamais... jamais... déclara la jeune femme.

Le capitaine fouilla les poches. Elles ne contenaient aucun papier.

– Soit, dit-il, en se relevant, nous attendrons qu'il se réveille pour l'interroger. Ya-Bon, attache-lui les bras et les jambes, et reste ici, dans le vestibule. Vous, les autres, les camarades, c'est l'heure de rentrer à l'annexe. Moi, j'ai la clef. Faites vos adieux à la maman, et trottez-vous.

Et lorsque les adieux furent faits, il les poussa dehors, revint vers la jeune femme, la ramena au salon, et s'écria :

– Maintenant, causons, maman Coralie. Et d'abord, avant toute explication, écoutez-moi. Ce sera bref.

Ils étaient assis devant le feu clair dont les flammes brillaient joyeusement. Patrice Belval glissa un coussin sous les pieds de maman Coralie, éteignit une ampoule électrique qui semblait la gêner, puis, certain que maman Coralie était bien à son aise, il commença tout de suite :

– Il y a, comme vous le savez, maman Coralie, huit jours que je suis sorti de l’ambulance, et que j’habite boulevard Maillot, à Neuilly, l’annexe réservée aux convalescents de cette ambulance, annexe où je me fais panser chaque matin et où je couche chaque soir. Le reste du temps, je me promène, je flâne, je déjeune et je dîne de droite et de gauche, et je rends visite à d’anciens amis. Or, ce matin, j’attendais l’un d’eux dans une salle d’un grand café-restaurant du boulevard, lorsque je surpris la fin d’une conversation... Mais il faut vous dire que cette salle est divisée en deux par une cloison qui s’élève à hauteur d’homme, et contre laquelle s’adossent, d’un côté, les consommateurs du café et, de l’autre, les clients du restaurant. J’étais encore seul, côté restaurant, et les deux consommateurs qui me tournaient le dos et que je ne voyais pas, croyaient même probablement qu’il n’y avait personne, car ils parlaient d’une voix un peu trop forte, étant données les phrases que j’ai surprises... et que, par suite, j’ai notées sur ce calepin.

Il tira le calepin de sa poche et reprit :

– Ces phrases, qui se sont imposées à mon attention pour des raisons que vous comprendrez, furent précédées de quelques autres où il était question d’étincelles, d’une pluie d’étincelles qui avait eu lieu déjà deux fois avant la guerre, une sorte de signal nocturne dont on se promettait d’espionner le retour possible afin d’agir en hâte dès qu’il se produirait. Tout cela ne vous indique rien ?

– Non... Pourquoi ?

– Vous allez voir. Ah ! J’oubliais encore de vous dire que les deux interlocuteurs s’exprimaient en anglais, et d’une façon correcte, mais avec des intonations qui me permettent d’affirmer que ni l’un ni l’autre n’étaient Anglais. Leurs paroles, les voici fidèlement traduites :

« – Donc, pour conclure, fit l’un d’eux, tout est bien réglé. Vous serez, vous et lui, ce soir, un peu avant sept heures, à l’endroit désigné.

« – Nous y serons, colonel. Notre automobile est retenue.

« – Bien. Rappelez-vous que la petite sort de son ambulance à sept heures.

« – Soyez sans crainte. Aucune erreur n’est possible, puisqu’elle suit toujours le même chemin, en passant par la rue Pierre-Charron.

« – Et tout votre plan est arrêté ?

« – Point par point. La chose aura lieu sur la place où aboutit la rue de Chaillot. En admettant même qu'il y ait quelques personnes, on n'aura pas le temps de secourir la dame, tellement nous agissons avec rapidité.

« – Vous êtes sûr de votre chauffeur ?

« – Je suis sûr que nous le payons de manière qu'il nous obéisse. Cela suffit.

« – Parfait. Moi, je vous attends où vous savez, dans une automobile. Vous me passerez la petite. Dès lors, nous sommes maîtres de la situation.

« – Et vous de la petite, colonel, ce qui n'est pas désagréable, car elle est diablement jolie.

« – Diablement. Il y a longtemps que je la connais de vue, mais je n'ai jamais pu réussir à me faire présenter... Aussi je compte bien profiter de l'occasion pour mener les choses tambour battant.

« Le colonel ajouta :

« – Il y aura peut-être des pleurs, des cris, des grincements de dents. Tant mieux ! J'adore qu'on me résiste... quand je suis le plus fort.

« Il se mit à rire grossièrement. L'autre en fit autant. Comme ils payaient leurs consommations, je me levai aussitôt et me dirigeai vers la porte du boulevard, mais un seul des deux sortit par cette porte, un homme à grosse moustache tombante, et qui portait un feutre gris. L'autre s'en était allé par la porte d'une rue perpendiculaire. À ce moment, il n'y avait sur la chaussée qu'un taxi. L'homme le prit et je dus renoncer à le suivre. Seulement... seulement... comme je savais que, chaque soir, vous quittiez l'ambulance à sept heures et que vous suiviez la rue Pierre-Charron, alors, n'est-ce pas ? J'étais fondé à croire... »

Le capitaine se tut. La jeune femme réfléchissait d'un air soucieux. Au bout d'un instant, elle prononça :

– Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie ?

Il s'écria :

– Vous avertir ! Et si, après tout, il ne s'était pas agi de vous ? Pourquoi vous inquiéter ? Et si, au contraire, il s'agissait de vous, pourquoi vous mettre en garde ? Le coup manqué, vos ennemis vous auraient tendu un autre piège, et, l'ignorant, nous n'aurions pas pu le prévenir. Non, le mieux était d'engager la lutte. J'ai enrôlé la petite bande de vos anciens malades, en traitement à l'annexe, et comme justement l'ami que j'attendais habite sur cette place, ici même, à tout hasard je l'ai prié de mettre son

appartement à ma disposition, de six heures à neuf heures. Voilà ce que j'ai fait, maman Coralie. Et maintenant que vous en savez autant que moi, qu'en pensez-vous ?

Elle lui tendit la main.

– Je pense que vous m'avez sauvée d'un péril que j'ignore, mais qui semble redoutable, et je vous en remercie.

– Ah ! Non, dit-il, je n'accepte pas le remerciement. C'est une telle joie pour moi d'avoir réussi ! Non, ce que je vous demande, c'est votre opinion sur l'affaire elle-même.

Elle n'hésita pas une seconde et répondit nettement :

– Je n'en ai pas. Aucun mot, aucun incident, parmi tout ce que vous me racontez, n'éveille en moi la moindre idée qui puisse nous renseigner.

– Vous ne vous connaissez pas d'ennemis ?

– Personnellement, non.

– Et cet homme à qui vos deux agresseurs devaient vous livrer, et qui prétend que vous lui êtes connue ?

Elle rougit un peu et déclara :

– Toute femme, n'est-ce pas ? A rencontré dans sa vie des hommes qui la poursuivent plus ou moins ouvertement. Je ne saurais dire de qui il s'agit.

Le capitaine garda le silence assez longtemps, puis repartit :

– En fin de compte, nous ne pouvons espérer quelque éclaircissement que par l'interrogatoire de notre prisonnier. S'il se refuse à nous répondre, tant pis pour lui... je le confie à la police, qui, elle, saura débrouiller l'affaire.

La jeune femme tressaillit.

– La police ?

– Évidemment. Que voulezvous que je fasse de cet individu ? Il ne m'appartient pas. Il appartient à la police.

– Mais non ! Mais non ! s'écria-t-elle vivement. À aucun prix ! Comment ! On entrerait dans ma vie !... Il y aurait des enquêtes !... mon nom serait mêlé à toutes ces histoires ! ...

– Pourtant, maman Coralie, je ne puis pas...

– Ah ! Je vous en prie, je vous en supplie, mon ami, trouvez un moyen, mais qu'on ne parle pas de moi ! Je ne veux pas que l'on parle de moi !

Le capitaine l'observa, assez étonné de la voir dans une telle agitation, et il dit :

– On ne parlera pas de vous, maman Coralie, je m’y engage.  
– Et alors, qu’allez-vous faire de cet homme ?  
– Mon Dieu, dit-il en riant, je vais d’abord lui demander respectueusement s’il daigne répondre à mes questions, puis le remercier des attentions qu’il a eues pour vous, et, enfin, le prier de se retirer.

Il se leva.

– Vous désirez le voir, maman Coralie ?  
– Non, dit-elle. Je suis si lasse ! Si vous n’avez pas besoin de moi, interrogez-le seul à seul. Vous me raconterez ensuite...

Elle semblait épuisée, en effet, par cette émotion et cette fatigue nouvelles, ajoutées à toutes celles qui déjà rendaient si pénible sa vie d’infirmière. Le capitaine n’insista pas et sortit en ramenant sur lui la porte du salon.

Elle l’entendit qui disait :

– Eh bien, Ya-Bon, tu as fait bonne garde ? Rien de nouveau ? Et ton prisonnier ? Ah ! Vous voilà, camarade ? Commencez-vous à respirer ? Ah ! C’est que la main de Ya-Bon est un peu dure... Hein ? Quoi ? Vous ne répondez pas... Ah ! ça ! Mais, qu’est-ce qu’il a ? Il ne bouge pas... Crebleu, mais on dirait...

Il laissa échapper un cri. La jeune femme courut jusqu’au vestibule. Elle rencontra le capitaine qui essaya de lui barrer le passage, et qui, très vivement, lui dit :

– Ne venez pas. À quoi bon ?  
– Mais vous êtes blessé ! s’exclamat-elle...  
– Moi ?  
– Vous avez du sang, là, sur votre manchette.  
– En effet, mais ce n’est rien, c’est le sang de cet homme qui m’a taché.  
– Il a donc reçu une blessure ?  
– Oui, ou du moins il saignait par la bouche. Quelque rupture de vaisseau...

– Comment ! Mais Ya-Bon n’avait pas serré à ce point...  
– Ce n’est pas Ya-Bon.  
– Qui, alors ?  
– Les complices.  
– Ils sont donc revenus ?  
– Oui, et ils l’ont étranglé.

– Ils l’ont étranglé ! Mais non, voyons, ce n’est pas croyable.

Elle réussit à passer et s’approcha du prisonnier. Il ne bougeait plus. Son visage avait la pâleur de la mort. Une fine cordelette de soie rouge, tressée fin, munie d’une boucle à chaque extrémité, lui entourait le cou.



## *La main droite et la jambe gauche*

### Table des matières

– Un coquin de moins, maman Coralie, s’écria Patrice Belval, après avoir ramené la jeune femme dans le salon et fait une enquête rapide avec Ya-Bon. Rappelez-vous son nom, que j’ai trouvé gravé sur sa montre : « Mustapha Rovalaïoff », le nom d’un coquin.

Il prononça ces mots d’un ton allègre, où il n’y avait plus trace d’émotion, et il reprit, tout en allant et venant à travers la pièce :

– Nous qui avons assisté à tant de catastrophes et vu mourir tant de braves gens, maman Coralie, ne pleurons pas la mort de Mustapha Rovalaïoff, assassiné par ses complices. Pas même d’oraison funèbre, n’est-ce pas ? Ya-Bon l’a pris sous son bras, et profitant d’un moment où il n’y avait personne sur la place, il l’a emporté vers la rue Brignoles, avec ordre de jeter le personnage pardessus la grille, dans le jardin du musée Galliera. La grille est haute. Mais la main droite de Ya-Bon ne connaît pas d’obstacles. Ainsi donc, maman Coralie, l’affaire est enterrée. On ne parlera pas de vous, et, pour cette fois, je réclame un remerciement.

Il se mit à rire.

– Un remerciement, mais pas de compliment. Saperlotte, quel mauvais gardien de prison je fais ! Et avec quelle dextérité les autres m’ont soufflé mon captif ! Comment n’ai-je pas prévu que le second de vos agresseurs, l’homme au feutre gris, irait avertir le troisième complice qui attendait dans son auto, et que tous deux ensemble viendraient au secours de leur compagnon ? Et voilà qu’ils sont venus. Et, tandis que vous et moi nous bavardions, ils ont forcé l’entrée de service, ont passé par la cuisine, sont arrivés devant la petite porte qui sépare l’office du vestibule et ont entrebâillé cette porte. Là, tout près d’eux, sur son canapé, le personnage est toujours évanoui, et solidement attaché. Comment faire ? Impossible de le tirer hors du vestibule sans donner l’éveil à Ya-Bon. Et pourtant, si on ne le délivre pas, il parlera, il vendra ses complices, il empêchera d’aboutir un

plan soigneusement préparé. Alors ? Alors un des compagnons se penche furtivement, avance le bras, entoure de sa cordelette cette gorge que Ya-Bon a déjà rudement endommagée, ramène les boucles des deux extrémités, et serre, serre lentement, serre tranquillement, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Aucun bruit. Pas un soupir. Tout cela s'opère dans le silence. On est venu, on tue, et l'on s'en va. Bonsoir. Le tour est joué, le camarade ne parlera pas.

La gaieté du capitaine redoubla.

— Le camarade ne parlera pas, reprit-il, et la justice, qui retrouvera son cadavre demain matin dans un jardin clôturé, ne comprendra rien à l'affaire. Et nous non plus, maman Coralie, et nous ne saurons jamais pourquoi ces gens-là voulaient vous enlever. Vrai ! Si je ne vaudrais pas grand-chose comme gardien de prison, comme policier je suis au-dessous de tout.

Il continuait de se promener d'un bout à l'autre de la pièce. L'amputation de sa jambe, ou plutôt de son mollet, ne paraissait guère le gêner, et provoquait tout au plus à chaque pas, les articulations de la cuisse et du genou ayant gardé leur souplesse, un certain désaccord des hanches et des épaules. D'ailleurs sa haute taille corrigeait plutôt ce défaut d'harmonie, que la désinvolture de ses gestes et l'insouciance avec laquelle il avait l'air de l'accepter, réduisaient en apparence à d'insignifiantes proportions.

La figure était ouverte, assez forte en couleur, brûlée par le soleil et durcie par les intempéries, d'expression franche, enjouée, souvent gouailleuse. Le capitaine Belval devait avoir vingt-huit à trente ans. Il rappelait un peu par son allure ces officiers du Premier Empire auxquels la vie des camps donnait un air spécial, qu'ils gardaient par la suite dans les salons et près des femmes.

Il s'arrêta pour contempler Coralie dont le joli profil se détachait sur les lueurs de la cheminée, puis il revint s'asseoir à ses côtés, et il lui dit doucement :

— Je ne sais rien de vous. À l'ambulance les infirmières et les docteurs vous appellent Mme Coralie. Vos blessés prononcent maman. Quel est votre nom de femme ou de jeune fille ? Êtes-vous mariée ou veuve ? Où habitez-vous ? On l'ignore. Chaque jour, aux mêmes heures, vous arrivez et vous vous en allez par la même rue. Quelquefois, un vieux serviteur à longs cheveux gris et à barbe embroussaillée, un cache-nez autour du cou, des lunettes jaunes sur les yeux, vous accompagne ou vient vous chercher.

Quelquefois aussi, il vous attend, assis sur la même chaise, dans la cour vitrée. On l'a interrogé, mais il ne répond à personne.

« Je ne sais donc rien de vous, qu'une chose, c'est que vous êtes adorablement bonne et charitable, et que vous êtes aussi, je puis le dire, n'est-ce pas ? Adorablement belle. Et c'est peut-être, maman Coralie, parce que toute votre existence m'est inconnue que je me l' imagine si mystérieuse, et, en quelque sorte, si douloureuse, oui, si douloureuse ! Vous donnez l'impression de vivre dans la peine et dans l'inquiétude. On vous sent toute seule. Personne ne se dévoue à votre bonheur et à votre sécurité. Alors j'ai pensé... il y a longtemps que je pense à cela et que j'attends l'occasion de vous l'avouer... j'ai pensé que vous aviez sans doute besoin d'un ami, d'un frère qui vous guide et qui vous défende. Me suis-je trompé, maman Coralie ? »

À mesure qu'il parlait, on eût dit que la jeune femme se resserrait en elle-même et qu'elle mettait un peu plus de distance entre elle et lui, comme si elle n'eût pas voulu qu'il pénétrât dans ces régions secrètes qu'il dénonçait. Elle murmura :

– Si, vous vous êtes trompé. Ma vie est toute simple, je n'ai pas besoin d'être défendue.

– Vous n'avez pas besoin d'être défendue ! s'écria-t-il avec une animation croissante. Et alors ces hommes qui ont essayé de vous enlever ? Ce complot ourdi contre vous ? Ce complot dont vos agresseurs redoutent tellement la découverte qu'ils vont jusqu'à supprimer celui d'entre eux qui s'est laissé prendre ? Alors, quoi, ce n'est rien tout cela ? Je me trompe en affirmant que vous êtes environnée de périls ? Que vous avez des ennemis d'une audace extraordinaire ? Qu'il faut vous défendre contre leurs entreprises ? Et que, si vous n'acceptez pas l'offre de mon assistance... eh bien... eh bien...

Elle s'obstinait dans le silence, de plus en plus lointaine, presque hostile.

L'officier frappa du poing le marbre de la cheminée et, se penchant sur la jeune femme :

– Eh bien, dit-il, achevant sa phrase d'un ton résolu, eh bien, si vous n'acceptez pas l'offre de mon assistance, moi, je vous l'impose.

Elle secoua la tête.

– Je vous l'impose, répéta-t-il fermement. C'est mon devoir et c'est mon droit.

– Non, fit-elle à demi-voix.

– Mon droit absolu, reprit le capitaine Belval, et cela pour une raison qui prime toutes les autres et qui me dispense même de vous consulter, maman Coralie.

– Laquelle ? dit la jeune femme en le regardant.

– C'est que je vous aime.

Il lui jeta ces mots nettement, non pas comme un amoureux qui risque un aveu timide, mais comme un homme fier du sentiment qu'il éprouve et heureux de le déclarer.

Elle baissa les yeux en rougissant, et il s'écria, d'une voix joyeuse :

– Je ne vous l'envoie pas dire, hein maman ? Pas de tirades enflammées, pas de soupirs, ni de grands gestes, ni de mains jointes. Non, trois petits mots seulement que je vous adresse sans me mettre à genoux. Et cela m'est d'autant plus facile que vous le saviez. Mais oui, maman Coralie, vous avez beau prendre vos airs farouches, vous savez bien que je vous aime, et vous le savez depuis aussi longtemps que moi. Nous l'avons vu naître ensemble, ce sentiment-là, lorsque vos petites mains adorées touchaient ma tête sanglante. Les autres me torturaient. Vous, c'étaient autant de caresses. Autant de caresses aussi, vos regards de compassion. Autant de caresses, vos larmes qui tombaient parce que je souffrais. Mais, d'abord, est-ce qu'on peut vous voir sans vous aimer ? Vos sept malades de tout à l'heure sont amoureux de vous, maman Coralie. Ya-Bon vous adore. Seulement ce sont de simples soldats. Ils se taisent. Moi, je suis capitaine. Et je parle sans embarras, la tête haute, croyez-le bien.

La jeune femme avait posé ses mains sur ses joues brûlantes, et le buste incliné, elle se taisait. Il reprit, d'une voix qui sonnait clairement :

– Vous comprenez ce que je veux vous dire en déclarant que je parle sans embarras et la tête haute ? Oui, n'est-ce pas ? Si j'avais été, avant la guerre, tel que je suis aujourd'hui, mutilé, je n'aurais pas eu cette assurance, et c'est humblement, en vous demandant pardon de mon audace, que je vous aurais avoué mon amour. Mais maintenant... Ah ! Croyez bien, maman Coralie, que là, en face de vous, qui êtes une femme et que j'aime passionnément, je n'y pense même pas, à mon infirmité. Pas un instant, je n'ai l'impression que je puis vous paraître ridicule ou présomptueux.

Il s'arrêta, comme pour reprendre haleine, puis, se levant, il repartit :

– Et il faut qu'il en soit ainsi. Il faut que l'on sache bien que les mutilés de cette guerre ne se considèrent pas comme des parias, des malchanceux et des disgraciés, mais comme des hommes absolument normaux. Et oui, normaux ! Une jambe de moins ? Et après ? Est-ce que cela fait qu'on n'ait point de cerveau ni de cœur ? Alors, parce que la guerre m'aura pris une jambe ou un bras, même les deux jambes ou les deux bras, je n'aurai pas le droit d'aimer, sous peine de risquer une rebuffade ou de deviner qu'on a pitié de moi ? De la pitié ? Mais nous ne voulons pas qu'on nous plaigne, ni qu'on fasse un effort pour nous aimer, ni même qu'on se croie charitable parce qu'on nous traite gentiment. Ce que nous exigeons, devant la femme comme devant la société, devant le passant qui nous croise comme devant le monde dont nous faisons partie, c'est l'égalité totale entre nous et ceux que leur bonne étoile ou que leur lâcheté auront garantis.

Le capitaine frappa de nouveau la cheminée.

– Oui, l'égalité totale. Nous tous, boiteux, manchots, borgnes, aveugles, estropiés, difformes, nous prétendons valoir, physiquement et moralement, autant, et peut-être plus que le premier venu. Comment ! Ceux qui se sont servis de leurs deux jambes pour courir plus vite à l'attaque, une fois amputés, seraient distancés dans la vie par ceux qui se sont chauffés les deux pattes sur les chenets d'un bureau ? Allons donc ! Place pour nous comme pour les autres ! Et croyez que cette place, qui nous est due, nous saurons bien la prendre, et nous saurons bien la tenir. Il n'y a pas de bonheur auquel nous n'ayons le droit d'atteindre et pas de besogne dont nous ne soyons capables, avec un peu d'exercice et d'entraînement. La main droite de Ya-Bon vaut déjà toutes les paires de mains de l'univers, et la jambe gauche du capitaine Belval lui permet d'abattre ses deux lieues à l'heure, s'il le veut.

Il se mit à rire, tout en poursuivant :

– La main droite et la jambe gauche... la main gauche et la jambe droite... Qu'importe ce qui nous reste si nous savons nous en servir ? En quoi avons-nous déchu ? Qu'il s'agisse d'obtenir un poste, ou qu'il s'agisse de perpétuer la race, ne sommes-nous pas ce que nous étions auparavant ? Et, mieux encore peut-être. Je crois pouvoir dire que les enfants que nous donnerons à la patrie seront tous aussi bien bâtis, qu'ils auront bras et jambes, et le reste... sans compter un fameux héritage de cœur et d'entrain.

Voilà nos prétentions, maman Coralie. Nous n'admettons pas que nos pilons de bois nous empêchent d'aller de l'avant et que, dans la vie, nous ne soyons pas d'aplomb sur nos béquilles, comme sur des jambes en chair et en os. Nous n'estimons pas que ce soit un sacrifice que de se dévouer à nous, et qu'il soit nécessaire de crier à l'héroïsme parce que telle jeune fille a l'honneur d'épouser un soldat aveugle !

« Encore une fois, nous ne sommes pas des êtres à part ! Aucune déchéance, je le répète, ne nous a frappés, et c'est là une vérité à laquelle tout le monde se pliera, durant deux ou trois générations. Vous comprenez que, dans un pays comme la France, lorsque l'on rencontrera des mutilés par centaines de mille, la conception de ce qu'est un homme complet ne sera plus aussi rigide, et que, en fin de compte, il y aura, dans cette humanité nouvelle qui se prépare, des hommes avec deux bras et des hommes avec un seul bras, comme il y a des hommes bruns et des hommes blonds, des gens qui portent la barbe et d'autres qui n'en portent pas. Et tout cela semblera très naturel. Et chacun vivra la vie qu'il lui plaira, sans avoir besoin d'être intact. Et comme ma vie est en vous, maman Coralie, et que mon bonheur dépend de vous, je n'ai pas attendu plus longtemps pour vous placer mon petit discours. Ouf ! C'est fini. J'aurais encore bien des choses à dire là-dessus, mais, n'est-ce pas, ce n'est pas en un jour... »

Il s'interrompit, intimidé malgré tout par le silence de la jeune femme.

Elle n'avait pas bougé depuis les premières paroles d'amour qu'il avait prononcées. Ses mains avaient glissé sur sa figure jusqu'à son front. Un léger frémissement secouait ses épaules. Il se courba, et, avec une douceur infinie, écartant les doigts fragiles, il découvrit le joli visage.

– Pourquoi pleures-tu, maman Coralie ?

Le tutoiement ne la troubla point. Entre l'homme et la femme qui s'est penchée sur ses plaies, il s'établit des relations d'une nature spéciale, et en particulier, le capitaine Belval avait de ces façons un peu familières, mais respectueuses, dont on ne pouvait s'offusquer. Il lui demanda :

– Est-ce moi qui les fais couler, ces larmes ?

– Non, dit-elle à voix basse, c'est votre gaieté, votre manière, non pas même de vous soumettre au destin, mais de le dominer de toute votre hauteur. Le plus humble d'entre vous s'élève sans effort au-dessus de sa nature, et je ne sais rien de plus beau et de plus émouvant que cette insouciance.

Il se rassit auprès d'elle.

– Alors vous ne m'en voulez pas de vous avoir dit... ce que je vous ai dit ?

– Vous en vouloir ? répliqua-t-elle, affectant de se tromper sur le sens de la question. Mais toutes les femmes sont d'accord avec vous ! Si la tendresse doit faire un choix entre ceux qui reviendront de la guerre, ce sera, j'en suis certaine, en faveur de ceux qui ont souffert le plus cruellement.

Il hocha la tête.

– C'est que moi, je demande autre chose que de la tendresse, et une réponse plus précise à certaines de mes paroles. Dois-je vous les rappeler ?

– Non.

– Alors la réponse...

– La réponse, mon ami, c'est que vous ne les direz plus, ces paroles.

Il prit un air solennel.

Vous me le défendez ?

Je vous le défends !

– En ce cas, je vous jure de me taire jusqu'à la prochaine fois où je vous verrai...

Elle murmura :

– Vous ne me verrez plus.

Cette affirmation divertit fort le capitaine Belval.

– Oh ! Oh ! Pourquoi ne vous verrai-je plus, maman Coralie ?

– Parce que je ne le veux pas.

– Et la raison de cette volonté ?

– La raison ? ...

Elle tourna les yeux vers lui, et, lentement, prononça :

– Je suis mariée.

Cette déclaration ne parut pas déconcerter le capitaine, qui affirma le plus tranquillement du monde :

– Eh bien, vous vous marierez une seconde fois. Il est hors de doute que votre mari est vieux et que vous ne l'aimez pas. Il comprendra donc fort bien qu'étant aimée...

– Ne plaisantez pas, mon ami...

Il saisit vivement la main de la jeune femme, à l'instant où elle se levait, prête à partir.

– Vous avez raison, maman Coralie, et je m’excuse même de n’avoir pas pris un ton plus sérieux pour vous dire des choses très graves. Il s’agit de ma vie, et il s’agit de votre vie. J’ai la conviction profonde qu’elles vont l’une vers l’autre, sans que votre volonté puisse y mettre obstacle, et c’est pourquoi votre réponse est inutile. Je ne vous demande rien. J’attends tout du destin. C’est lui qui nous réunira.

– Non, dit-elle.

– Si, affirmat-il, les choses se passeront ainsi.

– Les choses ne se passeront pas ainsi. Elles ne doivent pas se passer ainsi. Vous allez me promettre sur l’honneur de ne plus chercher à me voir ni même à connaître mon nom. J’aurais pu accorder davantage à votre amitié. L’aveu que vous m’avez fait nous éloigne l’un de l’autre. Je ne veux personne dans ma vie... personne.

Elle mit une certaine véhémence dans sa déclaration et, en même temps, elle essayait de dégager son bras de l’étreinte qui la serrait.

Patrice Belval s’y opposa en disant :

– Vous avez tort... Vous n’avez pas le droit de vous exposer ainsi... je vous en prie, réfléchissez...

Elle le repoussa. Et c’est alors qu’il se produisit par hasard un étrange incident. Dans le mouvement qu’elle fit, un petit sac qu’elle avait placé sur la cheminée fut heurté et tomba sur le tapis. Mal fermé, il s’ouvrit. Deux ou trois objets en sortirent, qu’elle ramassa, tandis que Patrice Belval se baissait rapidement.

– Tenez, dit-il, il y a encore ceci.

C’était un étui, un petit étui en paille tressée que le choc avait ouvert également et d’où s’échappaient les grains d’un chapelet.

Debout, ils se turent tous deux. Le capitaine examinait le chapelet. Et il murmura :

– Curieuse coïncidence... ces grains d’améthyste... cette monture ancienne en filigrane d’or... C’est étrange de retrouver le même travail et la même matière...

Il tressaillit, et si nettement que la jeune femme interrogea :

– Qu’y a-t-il donc ?

Il tenait entre ses doigts un des grains, plus gros que les autres et auquel se réunissaient, d’une part, le collier des dizaines et, de l’autre, la courte



chaîne des prières. Or, ce grain-là était cassé par le milieu, presque au ras des griffes d'or qui l'enchâssaient.

– Il y a, dit-il, il y a que la coïncidence est si inconcevable que j'ose à peine... Cependant, je pourrais vérifier le fait sur-le-champ... Mais auparavant un mot : qui vous a donné ce chapelet ?...

– Personne ne me l'a donné, dit-elle. Je l'ai toujours eu.

– Pourtant, il appartenait à quelqu'un, avant de vous appartenir ?

– À ma mère, sans doute.

– Ah ! Il vous vient de votre mère ?

– Oui, je suppose qu'il me vient d'elle, au même titre que les différents bijoux qu'elle m'a laissés.

– Vous avez perdu votre mère ?

– Oui. J'avais quatre ans à sa mort. À peine ai-je gardé d'elle un souvenir très confus. Mais pourquoi me demandez-vous cela, à propos d'un chapelet ?

– C'est à propos de ceci, dit-il, à propos de ce grain d'améthyste qui est cassé en deux...

Il ouvrit son dolman et tira sa montre de la poche de son gilet. Plusieurs breloques étaient attachées à cette montre par une petite châtelaine de cuir et d'argent.

Une de ces breloques était constituée par la moitié d'une boule d'améthyste également cassée vers sa face extérieure, également enchâssée dans des griffes de filigrane. La grosseur des deux boules semblait identique. Les améthystes étaient de même couleur, montées sur le même filigrane.

Ils se regardèrent anxieusement. La jeune femme balbutia :

– Il n'y a là qu'un hasard, pas autre chose qu'un hasard...

– Certes, dit-il, mais admettons que ces deux moitiés de boule s'adaptent exactement l'une à l'autre...

– Ce n'est pas possible, dit-elle, effrayée elle aussi à l'idée du petit geste si simple qu'il fallait faire pour avoir l'indiscutable preuve.

Ce geste, pourtant, l'officier s'y décida. Sa main droite qui tenait le grain de chapelet et sa main gauche qui tenait la breloque se rapprochèrent. La rencontre eut lieu. Les mains hésitèrent et tâtonnèrent, puis ne bougèrent plus. Le contact s'était produit.

Les inégalités de la cassure correspondaient strictement les unes aux autres. Les reliefs trouvaient des vides équivalents. Les deux moitiés d'améthyste étaient les deux moitiés de la même améthyste. Réunies, elles formaient une seule et même boule.

Il y eut un long silence chargé d'émotion et de mystère. Le capitaine Belval dit à voix basse :

– Moi non plus, je ne sais pas au juste la provenance de cette breloque. Dès mon enfance, je l'ai vue, mêlée à des objets sans grande valeur que je gardais dans un carton, des clefs de montre, des vieilles bagues, des cachets anciens, parmi lesquels j'ai choisi ces breloques, il y a deux ou trois ans. D'où vient celle-ci ? Je l'ignore. Mais ce que je sais...

Il avait séparé les deux fragments et, les examinant avec attention, il concluait :

– Ce que je sais, à n'en point douter, c'est que la plus grosse boule de ce chapelet se détacha autrefois et se brisa, que les deux moitiés de cette boule furent recueillies, que l'une d'elles retrouva sa place, et que l'autre, avec sa monture, forma la breloque que voici. Nous possédons donc, vous et moi, les deux moitiés d'une chose que quelqu'un possédait entière il y a une vingtaine d'années.

Il se rapprocha d'elle et reprit, d'un même ton, bas et un peu grave :

– Vous protestiez tout à l'heure quand j'affirmais ma foi dans le destin et la certitude que les événements nous menaient l'un vers l'autre. Le niez-vous encore ? Car enfin il s'agit là, ou bien d'un hasard, si extraordinaire que nous n'avons pas le droit de l'admettre – ou bien un fait réel qui montre que nos deux existences se sont touchées déjà dans le passé par quelque point mystérieux, et qu'elles se retrouveront dans l'avenir, pour ne plus se séparer. Et c'est pourquoi, sans attendre cet avenir peut-être lointain, je vous offre, aujourd'hui que vous êtes menacée, l'appui de mon amitié. Remarquez que je ne vous parle plus d'amour, mais d'amitié seulement. Acceptez-vous ?

Elle demeurait interdite, et tellement troublée par tout ce qu'il y avait de miraculeux dans l'union complète des deux fragments d'améthyste, qu'elle ne semblait pas entendre la voix du capitaine.

– Acceptez-vous ? répéta-t-il.

Au bout d'un instant, elle répondit :

– Non.

– Alors, dit-il avec bonne humeur, la preuve que le destin vous donne de sa volonté ne vous suffit pas ?

Elle déclara :

– Nous ne devons plus nous voir.

– Soit. Je m’en remets aux circonstances. Ce ne sera pas long. En attendant, je vous jure de ne rien faire pour chercher à vous revoir.

– Et de ne rien faire pour connaître mon nom ?

– Rien. Je vous le jure.

Elle lui tendit la main.

– Adieu, dit-elle.

Il répondit :

– Au revoir.

Elle s’éloigna. Sur le seuil de la porte, elle se retourna et parut hésiter. Il se tenait immobile auprès de la cheminée. Elle dit encore :

– Adieu.

Une seconde fois il répliqua :

– Au revoir, maman Coralie.

Tout était dit entre eux pour l’instant. Il ne tenta plus de la retenir.

Elle s’en alla.

Lorsque la porte de la rue fut refermée et seulement alors, le capitaine Belval se dirigea vers une des fenêtres. Il aperçut la jeune femme qui passait entre les arbres, toute menue dans les ténèbres. Son cœur se serra :

La reverrait-il jamais ?

– Si, je la reverrai ! s’écria-t-il. Mais demain peut-être. Ne suis-je pas favorisé par les dieux ?

Et prenant sa canne, il partit, comme il le disait, du pilon droit.

Le soir, après avoir dîné dans un restaurant voisin, le capitaine Belval arrivait à Neuilly. L’annexe de l’ambulance, jolie villa située au début du boulevard Maillot, avait vue sur le bois de Boulogne. La discipline y étant assez relâchée, le capitaine pouvait rentrer à toute heure de la nuit, et les hommes obtenaient aisément des permissions de la surveillante.

– Ya-Bon est là ? demanda-t-il à celle-ci.

– Oui, mon capitaine, il joue aux cartes avec son flirt.

– C’est son droit d’aimer et d’être aimé, dit-il. Pas de lettres pour moi ?

– Non, mon capitaine, un paquet seulement.

– De la part de qui ?

– C’est un commissionnaire qui l’a apporté, sans rien dire que ces mots : « Pour le capitaine Belval. » Je l’ai déposé dans votre chambre.

L’officier gagna sa chambre, qu’il avait choisie au dernier étage, et vit le paquet sur la table, ficelé et enveloppé d’un papier.

Il l’ouvrit. C’était une boîte. Et cette boîte contenait une clef, une grosse clef vêtue de rouille, et qui était d’une forme et d’une fabrication évidemment peu récentes.

Que diable cela signifiait-il ? La boîte ne portait aucune adresse ni aucune marque. Il supposa qu’il y avait là quelque erreur qui s’expliquerait d’elle-même, et il mit la clef dans sa poche.

– Assez d’énigmes pour aujourd’hui, se dit-il, couchons-nous.

Mais, comme il allait tirer les grands rideaux de sa fenêtre, il aperçut à travers les vitres, pardessus les arbres du bois de Boulogne, un jaillissement d’étincelles qui s’épanouissait assez loin, dans l’ombre épaisse de la nuit.

Et il se souvint de la conversation qu’il avait surprise au restaurant et de cette pluie d’étincelles dont avaient parlé ceux-mêmes qui complotaient l’enlèvement de maman Coralie.

### 3

## *La clef rouillée*

### [Table des matières](#)

À l'âge de huit ans, Patrice Belval, qui jusqu'alors avait habité Paris avec son père, fut expédié dans une école française de Londres, d'où il ne sortit que dix ans plus tard.

Les premiers temps, il reçut chaque semaine des nouvelles de son père. Puis, un jour, le directeur de l'école lui apprit qu'il était orphelin, que les frais de son éducation étaient assurés, et que, à sa majorité, il toucherait, par l'intermédiaire d'un solicitor anglais, une somme de deux cent mille francs environ, qui composaient l'héritage paternel.

Deux cent mille francs, cela ne pouvait suffire à un garçon dont les goûts se révélèrent dispendieux et qui, envoyé en Algérie pour son service militaire, trouva le moyen, n'ayant pas encore d'argent, de faire vingt mille francs de dettes.

Il commença donc par dissiper l'héritage, puis se mit au travail. Esprit ingénieux, actif, sans vocation spéciale, mais apte à tout ce qui exige de l'initiative et de la résolution, plein d'idées, sachant vouloir et sachant exécuter, il inspira confiance, trouva des capitaux et monta des affaires.

Affaires d'électricité, achats de sources et de cascades, organisation de services automobiles dans les colonies, lignes de bateaux, exploitations minières ; en quelques années, il improvisa une douzaine d'entreprises qui, toutes, réussirent.

La guerre fut pour lui une aventure merveilleuse. Il s'y jeta à corps perdu. Sergent de troupes coloniales, il gagna ses galons de lieutenant sur la Marne. Le 15 septembre, atteint au mollet, il était amputé le jour même. Deux mois après, on ne sait à la suite de quelles intrigues, lui, le mutilé, il montait comme observateur dans l'avion d'un de nos meilleurs pilotes. Un shrapnell mettait fin, le 10 janvier, aux exploits des deux héros. Cette fois le capitaine Belval, blessé grièvement à la tête, était évacué sur l'ambulance de l'avenue des Champs-Élysées. Vers la même époque, celle qu'il devait

appeler maman Coralie entraît également à cette ambulance comme infirmière.

L'opération du trépan, qu'on dut lui faire, réussit. Mais il y eut des complications. Il souffrit beaucoup, sans jamais se plaindre, cependant, et en soutenant de sa bonne humeur ses compagnons de misère, qui, tous, éprouvaient pour lui une véritable affection. Il les faisait rire. Il les consolait et les remontait avec sa verve et avec sa manière toujours heureuse d'envisager les pires situations. Aucun d'eux n'oubliera jamais la façon dont il accueillit un fabricant qui venait lui proposer une jambe articulée.

– Ah ! Ah ! Une jambe articulée Et pour quoi faire, monsieur ? Sans doute pour tromper le monde et pour qu'on ne s'aperçoive pas que je suis amputé, n'est-ce pas ? Par conséquent, monsieur, vous considérez que c'est une tare d'être amputé et que moi, officier français, je dois m'en cacher comme d'une chose honteuse ?

– Pas du tout, mon capitaine. Cependant...

– Et combien coûte-t-elle, votre mécanique ?

– Cinq cents francs.

– Cinq cents francs ! Et vous me jugez capable de mettre cinq cents francs pour une jambe articulée, lorsqu'il y aura cent mille pauvres bougres amputés comme moi, et qui seront contraints d'exhiber leurs pilons de bois ?

Les hommes qui se trouvaient là s'épanouissaient d'aise. Maman Coralie elle-même écoutait en souriant. Et que n'aurait point donné Patrice Belval pour un sourire de maman Coralie ?

Comme il le lui avait dit, dès les premiers jours il s'était épris d'elle, de sa beauté touchante, de sa grâce ingénue, de ses yeux tendres, de son âme douce qui se penchait sur les malades et qui semblait vous effleurer comme une caresse bienfaisante. Dès les premiers jours, le charme s'insinuait en lui et l'enveloppait à la fois. Sa voix le ranimait. Elle l'enchantait de son regard et de son parfum. Et cependant, bien qu'il se soumît à l'empire de cet amour, il éprouvait en même temps un immense besoin de se dévouer et de mettre sa force au service de cette créature menue et délicate qu'il sentait environnée de périls.

Et voilà que les événements lui donnaient raison, que ces périls se précisaient, et qu'il avait eu le bonheur d'arracher la jeune femme à l'étreinte de ses ennemis. Première bataille dont l'issue le réjouissait, mais

qu'il ne pouvait croire terminée. Les attaques recommenceraient. Et déjà n'était-il pas en droit de se demander s'il n'y avait point corrélation étroite entre le complot préparé le matin contre la jeune femme et cette sorte de signal que révélait la pluie des étincelles ? Les deux faits annoncés par les deux interlocuteurs n'appartenaient-ils pas à la même machination ténébreuse ? Les étincelles continuaient à scintiller là-bas.

Autant que Patrice Belval pouvait en juger, cela s'élevait du côté de la Seine, entre deux points extrêmes qui eussent été le Trocadéro, à gauche, et la gare de Passy, à droite.

« Donc, se dit-il, à deux ou trois kilomètres au plus à vol d'oiseau. Allons-y. Nous verrons bien. »

Au second étage, un peu de lumière filtrait par la serrure d'une porte. Ya-Bon habitait là, et l'officier savait par la surveillante que Ya-Bon jouait aux cartes avec son flirt. Il entra.

Ya-Bon ne jouait plus. Il s'était endormi dans un fauteuil devant les cartes étalées, et, sur la manche retournée qui pendait à l'épaule gauche, reposait une tête de femme – une tête de la plus effarante vulgarité, dont les lèvres épaisses comme celles de Ya-Bon s'ouvraient sur des dents noires, et dont la peau grasse et jaune semblait imprégnée d'huile. C'était Angèle, la fille de cuisine, le flirt de Ya-Bon. Elle ronflait.

Patrice les contempla avec satisfaction. Ce spectacle affirmait la justesse de ses théories. Si Ya-Bon trouvait une amoureuse, les plus mutilés des héros ne pouvaient-ils pas prétendre, eux aussi, à toutes les joies de l'amour ?

Il toucha l'épaule du Sénégalais. Celui-ci s'éveilla et sourit, ou plutôt même, ayant deviné la présence de son capitaine, sourit avant de s'éveiller.

– J'ai besoin de toi, Ya-Bon.

Ya-Bon grogna de plaisir et repoussa Angèle qui s'écroula sur la table et continua de ronfler.

Dehors, Patrice ne vit plus les étincelles. La masse des arbres les lui cachait. Il suivit le boulevard, et, pour gagner du temps, prit le train de ceinture jusqu'à l'avenue Henri-Martin. De là, il s'engagea dans la rue de La Tour, qui aboutit à Passy.

En route, il ne cessa d'entretenir Ya-Bon de ses préoccupations, bien qu'il sût que le nègre n'y pouvait pas comprendre grand-chose. Mais c'était une habitude chez lui. Ya-Bon, son compagnon de guerre, puis son

ordonnance, lui était dévoué comme un chien. Amputé le même jour que son chef, atteint le même jour que lui à la tête, Ya-Bon se croyait destiné à toutes les mêmes épreuves, et il se réjouissait d'être deux fois blessé, comme il se fût réjoui de mourir en même temps que le capitaine Belval. Le capitaine répondait à cette soumission de bête fidèle par une camaraderie affectueuse, un peu taquine, souvent même assez rude, qui exaltait l'affection du nègre. Ya-Bon jouait le rôle du confident passif que l'on consulte sans l'écouter, et sur qui l'on passe sa mauvaise humeur.

– Qu'est-ce que tu penses de tout cela, monsieur Ya-Bon ? disait-il en marchant bras dessus bras dessous avec lui. J'ai idée que c'est toujours la même histoire. C'est ton avis, hein ?

Ya-Bon avait deux grognements, l'un qui signifiait oui, l'autre non.

Il grogna :

– Oui.

– Donc, pas de doute, déclara l'officier, et nous devons admettre que maman Coralie court un nouveau danger, n'est-ce pas ?

– Oui, grogna Ya-Bon, qui, par principe, approuvait toujours.

– Bien. Reste à savoir, maintenant, ce que veut dire cette pluie d'étincelles. Un moment, comme les zeppelins nous ont rendu une première visite, il y a une huitaine de jours, j'ai supposé... Mais tu m'écoutes ?

– Oui...

– J'ai supposé que c'était un signal de trahison ayant pour objet une seconde visite de zeppelins...

– Oui...

– Mais non, imbécile, pas oui. Comment veux-tu que ce soit un signal pour zeppelins, puisque, selon la conversation surprise par moi, le signal a déjà eu lieu deux fois avant la guerre ? Et puis, d'ailleurs, est-ce réellement un signal ?

– Non.

– Comment non ? Alors qu'est-ce que ce serait, triple idiot ? Tu ferais mieux de te taire et de m'écouter, d'autant que tu ne sais même pas de quoi il s'agit... Moi non plus, du reste, et j'avoue que j'y perds mon latin. Dieu ! Que tout cela est compliqué, et que je suis peu qualifié pour résoudre de tels problèmes !

Patrice Belval fut encore plus embarrassé quand il déboucha de la rue de La Tour. Plusieurs chemins s'offraient à lui. Lequel choisir ? En outre,



quoiqu'il se trouvât au centre même de Passy, aucune étincelle ne luisait dans le ciel obscur.

– Sans doute est-ce terminé, dit-il, et nous en sommes pour nos frais. C'est de ta faute, Ya-Bon. Si tu ne m'avais pas fait perdre des minutes précieuses à t'arracher des bras de ta bien-aimée, nous arrivions à temps. Je m'incline devant les charmes d'Angèle, mais enfin...

Il s'orienta, de plus en plus indécis. L'expédition entreprise au hasard, et sans informations suffisantes, n'amenait décidément aucun résultat, et il songeait à l'abandonner, lorsque, à ce moment, une automobile surgit de la rue Franklin, venant ainsi du Trocadéro, et une personne qui était à l'intérieur, cria par le tube acoustique :

– Obliquez à gauche... et tout droit ensuite, jusqu'à ce que je vous avertisse.

Or, il sembla au capitaine Belval que cette voix avait les mêmes inflexions étrangères que l'une des voix entendues le matin au restaurant.

– Serait-ce l'individu au chapeau gris ? murmura-t-il, c'est-à-dire un de ceux qui ont essayé d'enlever maman Coralie ?

– Oui, grogna Ya-Bon.

– N'est-ce pas ? Le signal des étincelles explique sa présence dans ces parages. Il s'agit de ne pas lâcher cette piste-là. Galope, Ya-Bon.

Mais il était inutile que Ya-Bon galopât. La voiture – une limousine de maître – avait enfilé la rue Raynouard, et le capitaine put arriver lui-même au moment où elle s'arrêtait à trois ou quatre mètres du carrefour, devant une grande porte cochère, située sur la gauche.

Cinq hommes descendirent.

L'un deux sonna.

Il s'écoula trente à quarante secondes. Puis une deuxième fois Patrice perçut la vibration du timbre. Les cinq hommes massés sur le trottoir attendaient. Enfin, après un troisième coup de timbre, une petite entrée pratiquée dans l'un des vantaux fut entrebâillée. Il y eut une pause. On parlait. La personne qui avait ouvert devait demander des explications. Mais soudain deux des hommes appuyèrent fortement sur le vantail qui céda sous la poussée et livra passage à toute la bande. Un bruit violent. La porte se referma. Aussitôt le capitaine étudia les lieux.

La rue Raynouard est un ancien chemin de campagne qui serpentait jadis parmi les maisons et les jardins du village de Passy, au flanc des

collines que baigne la Seine. Elle a gardé en certains endroits, de plus en plus rares, hélas ! Un air de province. De vieux domaines la bordent. De vieilles demeures s'y cachent au milieu des arbres. On y conserve la maison que Balzac habita. C'est là que se trouvait le jardin mystérieux où Arsène Lupin découvrit, dans la fente d'un antique cadran solaire, les diamants d'un fermier général.

La maison que les cinq individus avaient envahie, et près de laquelle stationnait encore l'automobile, ce qui empêchait le capitaine d'en approcher, faisait suite à un mur. Elle avait l'apparence des vieux hôtels construits sous le Premier Empire. Des fenêtres rondes, grillagées au rez-de-chaussée, condamnées par des volets pleins au premier étage, s'alignaient sur la très longue façade. Un autre bâtiment s'y ajoutait plus loin comme une aile indépendante.

– Rien à faire de ce côté, dit le capitaine. C'est clos comme une forteresse féodale. Cherchons ailleurs.

De la rue Raynouard, des ruelles étroites, qui séparaient les anciens domaines, dégringolent vers le fleuve. L'une d'elles côtoyait le mur qui précédait la maison. Le capitaine s'y engagea avec Ya-Bon. Elle était faite en mauvais cailloux pointus, coupée de marches, et faiblement éclairée par la lueur d'un réverbère.

– Un coup d'main, Ya-Bon. Le mur est trop haut. Mais peut-être qu'avec le poteau de ce réverbère...

Aidé par le nègre, il se hissa jusqu'à la lanterne et tendait déjà une de ses mains, lorsqu'il s'aperçut que toute cette partie du faîte était garnie de morceaux de verre qui en rendaient l'abord absolument impossible.

Il descendit, furieux.

– Crebleu, Ya-Bon, tu aurais pu me prévenir. Un peu plus tu me faisais taillader les mains. À quoi penses-tu ? En vérité, je me demande la raison pour laquelle tu as voulu à tout prix m'accompagner.

Il y eut un tournant. La ruelle n'étant plus éclairée devint tout à fait obscure, et le capitaine n'avancait qu'à tâtons. La main du Sénégalais s'abattit sur son épaule.

– Que veux-tu, Ya-Bon ?

La main le poussa contre le mur. Il y avait à cet endroit le renfoncement d'une porte.

– Évidemment, dit-il, c'est une porte. T'imagines-tu que je ne l'avais pas vue ? Non, mais il n'y a que monsieur Ya-Bon qui ait des yeux !

Ya-Bon lui présenta une boîte d'allumettes. Il en alluma plusieurs, les unes à la suite des autres, afin d'examiner la porte.

– Qu'est-ce que je t'avais dit ? bougonna-t-il. Rien à faire. Du bois massif, renforcé de barres et de clous... Regarde, il n'y a pas de poignée de ce côté... tout juste un trou de serrure... Ah ! Ce qu'il en faudrait une de clef, taillée exprès et faite sur mesure ! ... tiens, une clef du genre de celle qu'un commissionnaire a déposée tantôt pour moi à l'annexe.

Il se tut. Une idée absurde lui traversait le cerveau, et cependant, si absurde qu'elle fût, il se sentait incapable de résister au petit geste qu'elle lui suggérait.

Il revint donc sur ses pas. Cette clef, il l'avait sur lui. Il la tira de sa poche. La porte fut éclairée de nouveau. Le trou de la serrure apparut. Du premier coup, le capitaine introduisit la clef. Il fit un effort à gauche : la clef tourna. Il poussa : la porte s'ouvrit.

– Entrons, dit-il.

Le nègre ne bougea pas. Patrice devina sa stupeur. Au fond, sa stupeur, à lui, n'était pas moindre. Par quel prodige inouï cette clef était-elle précisément la clef de cette porte ? Par quel prodige la personne inconnue qui la lui avait envoyée avait-elle pu deviner qu'il serait à même, sans autre avertissement, d'en user ?... Par quel prodige ?... Mais Patrice avait résolu d'agir sans chercher le mot des énigmes qu'un hasard malicieux semblait prendre plaisir à lui poser.

– Entrons, répéta-t-il victorieusement.

Des branches d'arbre lui fouettèrent le visage et il se rendit compte qu'il marchait sur de l'herbe et qu'un jardin devait s'étendre devant lui. L'obscurité était si grande qu'on ne distinguait pas les allées dans la masse noire des pelouses et qu'après avoir marché pendant une ou deux minutes, il se heurta à des rochers sur lesquels glissait une nappe d'eau.

– Zut ! Maugréa-t-il, me voilà tout mouillé. Sacré Ya-Bon !

Il n'avait pas fini de parler qu'un aboiement furieux se fit entendre dans les profondeurs du jardin et, tout de suite, le bruit de cet aboiement se rapprocha avec une extrême rapidité. Patrice comprit qu'un chien de garde, averti de leur présence, se ruait vers eux, et, si brave qu'il fût, il frissonna, tellement cette attaque en pleine nuit avait quelque chose d'impressionnant.

Comment se défendre ? Un coup de feu les eût dénoncés et, cependant, il n'avait pas d'autre arme que son revolver.

La bête se précipitait, puissante, à en juger par le fracas de sa galopade, qui évoquait la course d'un sanglier dans les taillis. Elle devait avoir cassé sa chaîne, car un bruit de ferraille l'accompagnait. Patrice s'arc-bouta. Mais à travers les ténèbres, il vit que Ya-Bon passait devant lui pour le protéger, et, presque aussitôt, le choc eut lieu.

– Hardi, Ya-Bon, pourquoi ne m'as-tu pas laissé en avant ? Hardi, mon gars... me voilà.

Les deux adversaires avaient roulé sur l'herbe. Patrice se courba, cherchant à secourir le nègre. Il toucha le pelage d'une bête puis les vêtements de Ya-Bon. Mai tout cela se convulsait à terre en un bloc si uni et combattait avec une telle frénésie que son intervention ne pouvait servir à rien.

D'ailleurs, la lutte fut brève. Au bout de quelques minutes, les adversaires ne bougeaient plus. Un râle confus sortait du groupe qu'ils formaient.

– Eh bien ? Eh bien, Ya-Bon ? murmurait le capitaine, anxieux.

Le nègre se releva en grognant. À la lueur d'une allumette, Patrice vit qu'il tenait au bout de son bras, de son bras unique avec lequel il lui avait fallu se défendre, un énorme chien qui râlait, serré à la gorge par cinq doigts implacables. Une chaîne brisée pendait de son collier.

– Merci, Ya-Bon, je l'ai échappé belle. Maintenant tu peux le lâcher. Il doit être inoffensif.

Ya-Bon obéit. Mais il avait sans doute serré trop fort. Le chien se tordit un instant sur l'herbe, poussa quelques gémissements et demeura immobile.

– Le pauvre animal, dit Patrice, il n'avait pourtant fait que son devoir en se jetant sur les cambrioleurs que nous sommes. Faisons le nôtre, Ya-Bon, qui est beaucoup moins clair.

Quelque chose qui brillait comme la vitre d'une fenêtre dirigea ses pas et le conduisit, par une série d'escaliers taillés dans le roc et de plates-formes superposées, à la terrasse sur laquelle était construite la maison. De ce côté également, toutes les fenêtres, rondes et hautes comme celles de la rue, se barricadaient de volets. Mais l'un deux laissait filtrer cette lumière qu'il avait aperçue d'en bas.

Ayant ordonné à Ya-Bon de se cacher dans les massifs, il s'approcha de la façade, écouta, perçut le bruit confus de paroles, constata que la solide fermeture des volets ne lui permettait ni de voir ni d'entendre, et parvint ainsi, après la quatrième fenêtre, jusqu'aux degrés d'un perron.

Au bout de ce perron, une porte...

« Puisque, se dit-il, on m'a envoyé la clef du jardin, il n'y a aucune raison pour que la porte qui donne de la maison dans le jardin ne soit pas ouverte. »

Elle était ouverte. À l'intérieur, le bruit des voix fut plus net, et le capitaine se rendit compte que ce bruit lui arrivait par la cage de l'escalier, et que cet escalier, qui semblait desservir une partie inhabitée de la maison, était vaguement éclairé au-dessus de lui. Il monta.

De fait, au premier étage, une porte était entrebâillée. Il glissa la tête par l'ouverture, puis, se courbant, passa.

Alors il se trouva sur un balcon étroit qui courait à mi-hauteur d'une vaste salle. Cette galerie longeait des rayons de livres qui atteignaient le plafond, et elle tournait sur trois côtés de la pièce. Deux escaliers de fer, en forme de vis, descendaient contre le mur, à chaque extrémité.

Des piles de livres s'amoncelaient aussi contre les barreaux de la rampe qui protégeait la galerie, de sorte que Patrice ne pouvait être vu des gens groupés en bas, trois ou quatre mètres au-dessous de lui, au rez-de-chaussée par conséquent.

Doucement, il écarta deux piles. À ce moment, le bruit des voix enfla soudain en une violente clameur, et, d'un coup d'œil, il aperçut cinq individus qui se jetaient sur un homme et qui, avant même qu'il eût le temps de se défendre, le renversaient en hurlant comme des enragés.

Le premier mouvement du capitaine fut de se précipiter au secours de la victime. Avec l'aide de Ya-Bon, qui fût accouru à son appel, il aurait certainement tenu les individus en respect. S'il ne le fit pas, c'est que, après tout, ils ne se servaient d'aucune arme et qu'ils semblaient ne pas avoir d'intention meurtrière. Ayant immobilisé leur victime, ils se contentèrent de la tenir à la gorge, aux épaules et aux chevilles. Qu'allait-il se passer ?

Vivement, l'un des cinq individus se releva et commanda d'un ton de chef :

– Attachez-le... Un bâillon sur la bouche... D'ailleurs, il peut crier à volonté. Il n'y a personne pour l'entendre.

Tout de suite, Patrice reconnut une des deux voix qu'il avait déjà entendues le matin au restaurant. L'individu était petit, mince, élégant, le teint olivâtre, la figure cruelle.

– Enfin, dit-il, nous le tenons, le coquin ! Et je crois, cette fois, qu'il finira par causer. Vous êtes décidés à tout, les amis ?

Un des quatre gronda haineusement :

– À tout ! Et sans tarder, quoi qu'il arrive !

Celui-là avait une forte moustache noire, et Patrice reconnut l'autre interlocuteur du restaurant, c'est-à-dire l'un des deux agresseurs de maman Coralie, celui qui avait pris la fuite. Son chapeau de feutre gris était déposé sur une chaise.

– À tout, hein, Bournef, et quoi qu'il arrive ? ricana le chef. Eh bien, en avant la danse ! Ah ! Mon vieil Essarès, tu refuses de livrer ton secret ! Nous allons rire !

Tous les gestes avaient dû être convenus entre eux et la besogne rigoureusement partagée, car les actes qu'ils accomplirent furent exécutés avec une méthode et une promptitude incroyables.

L'homme étant ligoté, ils le soulevèrent et le jetèrent au fond d'un fauteuil à dossier très renversé, auquel ils le fixèrent, à l'aide d'une corde, par le buste et par le tronc.

Les jambes, toujours ficelées, furent assujetties au siège d'une lourde chaise de la même hauteur que le fauteuil et de manière que les deux pieds débordassent. Puis ces deux pieds furent débarrassés de leurs bottines et de leurs chaussettes. Le chef dit : « Roulez ! »

Il y avait, entre deux des quatre fenêtres qui donnaient sur le jardin, une grande cheminée dans laquelle brûlait un feu de charbon tout rouge, blanc par place, tellement le foyer était incandescent. Les hommes poussèrent le fauteuil et la chaise qui portaient la victime et l'approchèrent, ses pieds nus en avant, jusqu'à cinquante centimètres de ce brasier. Malgré le bâillon, un cri de douleur jaillit, atroce, et, malgré les liens, les jambes réussirent à se recroqueviller sur elles-mêmes.

– Allez-y ! Allez-y ! Plus près ! proféra le chef exaspéré.

Patrice Belval saisit son revolver.

« Ah ! Moi aussi, j'y vais, se dit-il, je ne laisserai pas ce malheureux...

»

Mais, à cette seconde précise, lorsqu'il était sur le point de se dresser et d'agir, le hasard d'un mouvement lui fit apercevoir le spectacle le plus extraordinaire et le plus imprévu.

C'était, en face de lui, et de l'autre côté de la salle par conséquent, sur la partie de balcon symétrique à celle qu'il occupait, c'était une tête de femme, une tête collée aux barreaux de la rampe, livide, épouvantée, et dont les yeux agrandis par l'horreur contemplaient éperdument l'effroyable scène qui se passait en bas, devant le brasier rouge. Le capitaine avait reconnu maman Coralie.

## 4

### *Devant les flammes*

#### Table des matières

Maman Coralie ! Maman Coralie, cachée dans cette maison que ses agresseurs avaient envahie, et où lui-même se cachait grâce à un concours de circonstances inexplicables !

Il eut cette idée immédiate – et alors, une des énigmes tout au moins se dissipait – qu’entrée, elle aussi, par la ruelle, elle avait pénétré dans la maison par le perron, et qu’elle lui avait, de la sorte, ouvert le passage. Mais, en ce cas, comment s’était-elle procuré les moyens de réussir une pareille entreprise ? Et surtout que venait-elle faire là ?

Toutes ces questions se posaient d’ailleurs à l’esprit du capitaine Belval sans qu’il essayât d’y répondre, tellement la figure hallucinée de Coralie l’impressionnait. En outre un second cri, plus sauvage encore que le premier, partait d’en bas, et il vit les deux pieds de la victime qui se tordaient devant l’écran rouge du foyer.

Mais cette fois, Patrice, retenu par la présence de Coralie, n’avait pas envie de se porter au secours du patient. Il décidait de modeler en tout sa conduite sur celle de la jeune femme, de ne pas bouger, et même de ne rien faire pour attirer son attention.

– Repos ! commanda le chef. Tirez-le en arrière. L’épreuve suffira sans doute.

Et, s’approchant :

– Eh bien, mon cher Essarès, qu’en dis-tu ? Ça te plaît, cette histoire là ? Et, tu sais, nous n’en sommes qu’au début. Si tu ne parles pas, nous irons jusqu’au bout, comme faisaient les vrais « chauffeurs » du temps de la Révolution, des maîtres, ceux-là. Alors, c’est convenu, tu parles ?

Le chef lâcha un juron.

– Hein ? Qu’est-ce que tu veux dire ? Tu refuses ? Mais, bougre d’entêté, tu ne comprends donc pas la situation ? Ou bien, c’est qu’il te reste encore un peu d’espoir. De l’espoir ! Tu es fou. Qui pourrait bien te



secourir ? Tes domestiques ? Le concierge, le valet de chambre et le maître d'hôtel sont des gens à moi. Je leur ai donné leurs huit jours. Ils sont partis à l'heure qu'il est. La femme de chambre ? La cuisinière ? Elles habitent à l'autre extrémité de la maison, et tu m'as dit toi-même, souvent, qu'on ne pouvait rien entendre de cette extrémité-là. Et puis après ? Ta femme ? Elle aussi couche loin de cette pièce, et elle n'a rien entendu non plus. Siméon, ton vieux secrétaire ? Nous l'avons ficelé quand il nous a ouvert la porte d'entrée tout à l'heure. D'ailleurs, autant en finir de ce côté, Bournef !

L'homme à la forte moustache, qui maintenait à ce moment la chaise, se redressa et répliqua :

- Qu'y a-t-il ?
- Bournef, où a-t-on enfermé le secrétaire ?
- Dans la loge du concierge.
- Tu connais la chambre de la dame ?
- Certes, d'après les indications que vous m'avez données.
- Allez-y tous les quatre et ramenez la dame et le secrétaire !

Les quatre individus sortirent par une porte qui se trouvait au-dessous de maman Coralie, et ils n'avaient pas disparu que le chef se pencha vivement sur sa victime et prononça :

- Nous voilà seuls, Essarès. C'est ce que j'ai voulu. Profitons-en.

Il se baissa davantage encore et murmura de telle façon que Patrice avait du mal à entendre :

– Ces gens-là sont des imbéciles que je mène à ma guise et à qui je ne dévoile que le moins possible de mes plans. Tandis que nous, Essarès, nous sommes faits pour nous accorder. C'est ce que tu n'as pas voulu admettre et tu vois où cela t'a conduit. Allons, Essarès, n'y mets pas d'entêtement et ne finasse pas avec moi. Tu es pris au piège, impuissant, soumis à ma volonté. Eh bien, plutôt que de te laisser démolir par des tortures qui finiraient certainement par avoir raison de ton énergie, accepte une transaction. Part à deux, veux-tu ? Faisons la paix et traitons sur cette base du partage égal. Je te prends dans mon jeu et tu me prends dans le tien. Réunis, nous gagnons fatalement la victoire. Ennemis, qui sait si le vainqueur surmontera tous les obstacles qui s'opposeront encore à lui ? C'est pourquoi, je te le répète : part à deux. Réponds. Oui ou non ?

Il desserra le bâillon et tendit l'oreille. Cette fois, Patrice ne perçut pas les quelques mots qui furent prononcés par la victime. Mais presque

aussitôt, l'autre, le chef, se releva dans une explosion de colère subite.

– Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu me proposes ? Vrai, tu en as de l'aplomb ! Une offre de ce genre à moi ! Offre cela à Bournef ou à ses camarades. Ils comprendront, eux. Mais moi ? Moi ? Le colonel Fakhi. Ah ! Non, mon petit, je suis plus gourmand, moi ! Je consens à partager. Mais, à recevoir l'aumône, jamais de la vie !

Patrice écoutait avidement, et, en même temps, il ne perdait pas de vue maman Coralie, dont le visage, toujours décomposé par l'angoisse, exprimait la même attention.

Et aussi, il regardait la victime que la glace posée au-dessus de la cheminée reflétait en partie. Habillé d'un vêtement d'appartement en velours soutaché, et d'un pantalon de flanelle marron, c'était un homme d'environ cinquante ans, complètement chauve, de figure grasse, au nez fort et recourbé, aux yeux profondément renfoncés sous des sourcils épais, aux joues gonflées et couvertes d'une lourde barbe grisonnante. Du reste, Patrice pouvait l'examiner d'une manière plus précise sur un portrait de lui qui était pendu à gauche de la cheminée, entre la seconde et la première fenêtre, et qui représentait une face énergique, puissante, et pour ainsi dire violente d'expression.

« Une face d'Oriental, se dit Patrice ; j'ai vu, en Égypte et en Turquie, des têtes pareilles à celle-là. »

Les noms de tous ces individus, d'ailleurs, le colonel Fakhi, Mustapha, Bournef, Essarès, leur accent, leur manière d'être, leur aspect, leur silhouette, tout lui rappelait des impressions ressenties là-bas, dans les hôtels d'Alexandrie ou sur les rives du Bosphore, dans les bazars d'Andrinople ou sur les bateaux grecs qui sillonnent la mer Égée. Types de Levantins, mais de Levantins enracinés à Paris. Essarès bey, c'était un nom de financier que Patrice connaissait, de même que celui de ce colonel Fakhi, que ses intonations et son langage dénotaient comme un Parisien averti.

Mais un bruit de voix s'éleva de nouveau du côté de la porte. Brutalement celle-ci fut ouverte, et les quatre individus survinrent en traînant un homme attaché, qu'ils laissèrent tomber à l'entrée de la salle.

– Voilà le vieux Siméon, s'écria celui qu'on appelait Bournef.

– Et la femme ? demanda vivement le chef. J'espère bien que vous l'avez !

– Ma foi, non.

– Hein ? Comment ! Elle s’est échappée ?

– Par sa fenêtre.

– Mais il faut courir après elle ! Elle ne peut être que dans le jardin...

Rappelez-vous, tout à l’heure, le chien de garde aboyait...

– Et si elle s’est enfuie ?

– Comment ?

– La porte de la ruelle ?

– Impossible !

– Pourquoi ?

– Depuis des années, c’est une porte qui ne sert pas. Il n’y a même plus de clef.

– Soit, reprit Bournef. Mais, cependant, nous n’allons pas organiser une battue avec des lanternes et ameuter tout le quartier, tout cela pour retrouver une femme...

– Oui, mais cette femme...

Le colonel Fakhi semblait exaspéré. Il se retourna vers le captif.

– Tu as de la chance, vieux coquin. Voilà deux fois qu’elle me file entre les doigts aujourd’hui, ta mijaurée ! Elle t’a raconté l’affaire de tantôt ? Ah s’il n’y avait pas eu là un sacré capitaine... que je retrouverai d’ailleurs, et qui me paiera son intervention...

Patrice serrait les poings avec rage. Il comprenait. Maman Coralie se cachait dans sa propre maison. Surprise par l’irruption des cinq individus, elle avait pu – au prix de quels efforts ! Descendre de sa fenêtre, longer la terrasse jusqu’au perron, gagner la partie de l’hôtel opposée aux chambres habitées, et se réfugier sur la galerie de cette bibliothèque d’où il lui était possible d’assister à la lutte terrible entreprise contre son mari.

« Son mari ! Son mari » pensa Patrice avec un frémissement.

Et s’il avait gardé encore un doute à ce sujet, les événements qui se précipitaient le lui enlevèrent aussitôt, car le chef se mit à ricaner :

– Oui, mon vieil Essarès, je puis te l’avouer, ta femme me plaît infiniment, et, comme je l’ai manquée cet après-midi, j’espérais bien, ce soir, aussitôt réglées mes affaires avec toi, en régler d’autres plus agréables avec elle. Sans compter qu’une fois en mon pouvoir, la petite me servait d’otage, et je ne te l’aurais rendue – sois-en sûr – qu’après exécution intégrale de notre accord. Et tu aurais marché droit, Essarès ! C’est que tu l’aimes passionnément, ta Coralie ! Et comme je t’approuve !

Il se dirigea vers la droite de la cheminée et, tournant un interrupteur, alluma une lampe électrique posée sous un réflecteur, entre la troisième et la quatrième fenêtre.

Il y avait là un tableau qui faisait pendant au portrait d'Essarès. Il était voilé. Le chef tira le rideau. Coralie apparut en pleine lumière.

– La reine de ces lieux ! L'enchanteresse ! L'idole ! La perle des perles ! Le diamant impérial d'Essarès bey, banquier ! Est-elle assez jolie ! Admire la forme délicate de sa figure, la pureté de cet ovale, et ce cou charmant, et ces épaules gracieuses. Essarès, il n'y a pas de favorite, en nos pays de là-bas, qui vaille ta Coralie ! La mienne bientôt ! Car je saurai bien la retrouver. Ah ! Coralie ! Coralie ! ...

Patrice regarda la jeune femme, et il lui sembla qu'une rougeur de honte empourprait son visage.

Lui-même, à chaque mot d'injure, tressaillait d'indignation et de colère. C'était déjà pour lui la plus violente douleur que Coralie fût l'épouse d'un autre, et il s'ajoutait à cette douleur la rage de la voir ainsi exposée aux yeux de ces hommes et promise comme une proie impuissante à celui qui serait le plus fort.

Et, en même temps, il se demandait la cause pour laquelle Coralie restait dans cette salle. En supposant qu'elle ne pût sortir du jardin, elle pouvait cependant, étant libre d'aller et venir en cette partie de la maison, ouvrir quelque fenêtre et appeler au secours. Qui l'empêchait d'agir ainsi ? Certes, elle n'aimait pas son mari. Si elle l'eût aimé, elle aurait affronté tous les périls pour le défendre. Mais comment lui était-il possible de laisser torturer cet homme, bien plus, d'assister à son supplice, de contempler le plus affreux des spectacles et d'écouter les hurlements de sa souffrance ?

– Assez de bêtises ! s'écria le chef en ramenant le rideau. Coralie, tu seras ma récompense suprême, mais il faut te mériter. À l'œuvre, camarades, et finissons-en avec notre ami. Pour commencer, dix centimètres d'avance. Ça brûle, hein ! Essarès ? Mais tout de même , c'est encore supportable. Patiente, mon bon ami, patiente.

Il détacha le bras du captif, installa près de lui un petit guéridon sur lequel il mit un crayon et du papier, et reprit :

– Tout ce qu'il faut pour écrire. Puisque ton bâillon t'empêche de parler, écris. Tu n'ignores pas de quoi il s'agit, n'est-ce pas ? Quelques lettres

griffonnées là-dessus, et tu es libre. Tu consens ? Non ? Camarades, dix centimètres de plus.

Il s'éloigna, et, se baissant sur le vieux secrétaire, en qui Patrice, à la faveur d'une lumière plus vive, avait effectivement reconnu le bonhomme qui accompagnait parfois Coralie jusqu'à l'ambulance, il lui dit :

– Toi, Siméon, il ne te sera fait aucun mal. Je sais que tu es dévoué à ton maître, mais qu'il ne te met au courant d'aucune de ses affaires particulières. D'autre part, je suis sûr que tu garderas le silence sur tout cela, puisqu'un seul mot de dénonciation contre nous serait la perte de ton maître plus encore que la nôtre. C'est compris, n'est-ce pas ? Eh bien, quoi, tu ne réponds pas ? Est-ce qu'ils t'auraient serré la gorge un peu trop fort avec leurs cordes ? Attends, je vais te donner de l'air...

Près de la cheminée, cependant, la besogne sinistre continuait. À travers les deux pieds rougis par la chaleur, on aurait cru voir, en transparence, l'éclat fulgurant des flammes. De toutes ses forces, le patient tâchait de replier ses jambes et de reculer, et un gémissement sortait de son bâillon, sourd, ininterrompu.

« Ah ! Sacrebleu, se dit Patrice, allons-nous le laisser cuire ainsi, comme un poulet à la broche ? »

Il regarda Coralie. Elle ne bougeait pas, la figure convulsée, méconnaissable, et les yeux comme fascinés par la terrifiante vision.

– Cinq centimètres encore, cria du bout de la pièce le chef, qui desserrait les liens du vieux Siméon.

L'ordre fut exécuté. La victime poussa une telle plainte que Patrice se sentit bouleversé. Mais, au même moment, il se rendit compte d'une chose qui ne l'avait pas frappé jusqu'ici, ou du moins à laquelle il n'avait attaché aucune signification. La main du patient, par une série de petits gestes qui semblaient dus à des crispations nerveuses, avait saisi le rebord opposé du guéridon, tandis que le bras s'appuyait sur le marbre. Et, peu à peu, cette main, à l'insu des bourreaux dont tout l'effort consistait à tenir les jambes immobiles, à l'insu du chef, toujours occupé avec Siméon, cette main faisait tourner un tiroir monté sur pivot, se glissait dans ce tiroir, en sortait un revolver, et ramenée brusquement, cachait l'arme à l'intérieur du fauteuil.

L'acte ou plutôt le dessein qu'il annonçait était d'une hardiesse folle, car enfin, réduit à l'impuissance comme il l'était, l'homme ne pouvait espérer

la victoire contre cinq adversaires libres et armés. Pourtant, dans la glace où il le voyait, Patrice nota sur le visage une résolution farouche.

– Cinq centimètres encore, commanda le colonel Fakhi en revenant vers la cheminée.

Ayant constaté l'état des chairs, il dit en riant :

– La peau se gonfle par endroits, les veines sont près d'éclater. Essarès bey, tu ne dois pas être à la noce, et je ne doute plus de ta bonne volonté. Voyons, as-tu commencé à écrire ? Non ? Et tu ne veux pas ? Tu espères donc encore ? Du côté de ta femme, peut-être ? Allons donc, tu vois bien que, même si elle a pu s'échapper, elle ne dira rien. Alors ? Alors, c'est que tu te moques de moi ?...

Il fut saisi d'une fureur soudaine et vociféra :

– Foutez-lui les pieds au feu ! Et que ça sente le roussi une bonne fois ! Ah ! Tu te fiches de moi ? Eh bien, attends un peu, mon bonhomme, et d'abord, je vais m'en mêler, moi, et te faire sauter une oreille ou deux... tu sais ? Comme ça se pratique dans mon pays.

Il avait tiré de son gilet un poignard qui étincela aux lumières. Sa face était répugnante de cruauté bestiale. Avec un cri sauvage, il leva le bras et se dressa, implacable.

Mais si rapide que fut son geste, Essarès le devança.

Le revolver braqué d'un coup détona violemment. Le couteau tomba de la main du colonel. Il demeura quelques secondes dans son attitude de menace, le bras suspendu en l'air, les yeux hagards, et comme s'il n'eût pas bien compris ce qui lui arrivait. Et puis, subitement, il s'écroula sur sa victime, lui paralysant le bras de tout son poids, à l'instant même où Essarès visait un des autres complices.

Il respirait encore. Il bégaya :

– Ah ! La brute... la brute... il m'a tué... mais c'est ta perte, Essarès... J'avais prévu le cas. Si je ne rentre pas cette nuit, le préfet de police recevra une lettre... on saura ta trahison, Essarès... toute ton histoire... tes projets... Ah ! Misérable... Est-ce bête ?... On aurait pu si bien s'accorder tous les deux...

Il marmotta encore quelques paroles confuses et roula sur le tapis. C'était la fin.

Plus encore peut-être que ce coup de théâtre, la révélation faite par le chef avant de mourir et l'annonce de cette lettre qui, sans doute, accusait les

agresseurs aussi bien que leur victime, produisirent une minute de stupeur. Bournef avait désarmé Essarès. Celui-ci, profitant de ce que la chaise n'était plus maintenue, avait pu replier ses jambes, et personne ne bougeait.

Cependant, l'impression de terreur qui se dégageait de toute cette scène semblait plutôt s'accroître avec le silence. À terre, le cadavre, allongé, et dont le sang coulait sur le tapis. Non loin, la forme inerte de Siméon. Puis le patient, toujours captif devant les flammes prêtes à dévorer sa chair. Et, debout à côté de lui, les quatre bourreaux, hésitant peut-être sur la conduite à tenir, mais dont la physionomie indiquait la résolution implacable de dompter l'ennemi par quelque moyen que ce fût.

Bournef, que les autres consultaient du regard, paraissait déterminé à tout. C'était un homme assez gros et petit, taillé en force, la lèvre hérissée de cette moustache qu'avait remarquée Patrice Belval. Moins cruel en apparence que le chef, moins élégant d'allure et moins autoritaire, il montrait plus de calme et de sang-froid.

Quant au colonel, ses complices ne semblaient plus s'en soucier. La partie qu'ils jouaient les dispensait de toute vaine compassion.

Enfin Bournef se décida, comme un homme dont le plan est établi. Il alla prendre son chapeau de feutre gris déposé près de la porte, en rabattit la coiffe, et sortit de là un menu rouleau dont l'aspect fit tressaillir Patrice. C'était une fine cordelette rouge, identique à celle qu'il avait trouvée au cou de Mustapha Rovalaïoff, le premier complice arrêté par Ya-Bon.

Cette cordelette, Bournef la déplia, la saisit par les deux boucles, en vérifia sur son genou la solidité, puis, revenant à Essarès, la lui passa autour du cou, après l'avoir débarrassé de son bâillon.

– Essarès, dit-il, avec une tranquillité plus impressionnante que l'emportement et les railleries du colonel, Essarès, je ne te ferai pas souffrir. La torture, c'est un procédé qui me dégoûte, et je ne veux pas y avoir recours. Tu sais ce que tu as à faire, et je sais, moi, ce que j'ai à faire. Un mot de ta part, un acte de la mienne, et ce sera fini. Ce mot, c'est le *oui* ou le *non* que tu vas prononcer. Cet acte que je vais accomplir, moi, en réponse à ton *oui* ou à ton *non*, ce sera ta mise en liberté ou bien...

Il s'arrêta quelques secondes, puis déclara :

– Ou bien ta mort.

La petite phrase fut articulée très simplement, mais avec une fermeté qui lui donnait la signification d'une sentence irrévocable. Il était clair

qu'Essarès se trouvait en face d'un dénouement qu'il ne pouvait plus éviter que par une soumission absolue. Avant une minute, il aurait parlé, ou il serait mort.

Une fois de plus, Patrice observa maman Coralie, prêt à intervenir s'il avait deviné en elle autre chose qu'une terreur passive. Mais l'attitude de la jeune femme n'avait pas changé. Elle admettait donc les pires événements, même celui qui menaçait son mari ? Patrice se contint.

– Nous sommes d'accord ? fit Bournef à ses complices.

– Entièrement d'accord, fit l'un d'eux.

– Vous prenez votre part de responsabilité ?

– Nous la prenons.

Bournef rapprocha ses mains l'une de l'autre, puis les croisa, ce qui noua la cordelette autour du cou. Ensuite il serra légèrement de manière à ce que la pression fût sentie, et il demanda d'un ton sec

– Oui ou non ?

– Oui.

Il y eut un murmure de joie. Les complices respiraient, et Bournef hocha la tête d'un air d'approbation.

– Ah ! Tu acceptes ?... Il était temps... je ne crois pas qu'on puisse être plus près de la mort que tu l'as été, Essarès.

Sans lâcher la corde cependant, il reprit :

– Soit. Tu vas parler. Mais je te connais, et ta réponse m'étonne, car je l'avais dit au colonel, la certitude même de la mort ne te ferait pas confesser ton secret. Est-ce que je me trompe ?

Essarès répondit :

– Non, ni la mort, ni la torture...

– Alors, c'est que tu as autre chose à nous proposer ?

– Oui.

– Autre chose qui en vaut la peine ?

– Oui. Je l'ai proposée tout à l'heure au colonel, pendant que vous étiez sortis. Mais s'il voulait bien vous trahir et traiter avec moi pour l'ensemble du secret, il a refusé cette autre chose.

– Pourquoi l'accepterai-je ?

Parce que c'est à prendre ou à laisser, et que tu comprends, toi, ce qu'il n'a pas compris.

– Donc, une transaction, n'est-ce pas ?



- Oui.
- De l'argent.
- Oui.

Bournef haussa les épaules.

– Sans doute quelques billets de mille ? Et tu t'imagines que Bournef et que ses amis seront assez naïfs ?... Voyons, Essarès, pourquoi veux-tu que nous transigions ? Ton secret, nous le connaissons presque entièrement...

– Vous savez en quoi il consiste, mais vous ignorez les moyens de vous en servir. Vous ignorez, si l'on peut dire, l'« emplacement » de ce secret. Tout est là.

- Nous le découvrirons.
- Jamais.
- Si, ta mort nous facilitera les recherches.

– Ma mort ? Dans quelques heures, grâce à la dénonciation du colonel, vous allez être traqués et pris au collet probablement, en tout cas incapables de poursuivre vos recherches. Par conséquent, vous non plus, vous n'avez guère le choix. Ou l'argent que je vous propose, ou la prison.

– Et si nous acceptons, dit Bournef, que l'argument frappa, quand serons-nous payés ?

- Tout de suite.
- La somme est donc là ?
- Oui.
- Une somme misérable, je le répète ?
- Non, beaucoup plus forte que tu n'espères, infiniment plus forte.
- Combien.
- Quatre millions.

## *Le mari et la femme*

### Table des matières

Les complices eurent un haut-le-corps, comme secoués par un choc électrique. Bournef se précipita.

- Hein ? Que dis-tu ?
- Je dis quatre millions, ce qui fait un million pour chacun de vous.
- Voyons !... quoi !... tu es bien sûr ?... quatre millions ?...
- Quatre millions.

Le chiffre était tellement énorme, et la proposition si inattendue, que les complices éprouvèrent ce que Patrice Belval éprouvait de son côté. Ils crurent à un piège, et Bournef ne put s'empêcher de dire :

- En effet, l'offre dépasse nos prévisions... Aussi, je me demande pourquoi tu en arrives là.
- Tu te serais contenté de moins ?
- Oui, dit Bournef franchement...
- Par malheur, je ne puis faire moins. Pour échapper à la mort, je n'ai qu'un moyen, c'est de t'ouvrir mon coffre. Or, mon coffre contient quatre paquets de mille billets.

Bournef n'en revenait pas, et il se méfiait de plus en plus.

- Qui t'assure qu'après avoir pris les quatre millions nous n'exigerons pas davantage ?
- Exiger quoi ? Le secret de l'emplacement ?
- Oui.
- Non, puisque vous savez que j'aime autant mourir. Les quatre millions, c'est le maximum. Les veux-tu ? Je ne réclame en échange aucune promesse, aucun serment, certain d'avance qu'une fois les poches pleines, vous n'aurez plus qu'une idée, c'est de filer, sans vous embarrasser d'un assassinat qui pourrait vous perdre.

L'argument était si péremptoire que Bournef ne discuta plus.

- Le coffre est dans cette pièce ?

– Oui, entre la première et la seconde fenêtre, derrière mon portrait.

Bournef décrocha le tableau et dit :

– Je ne vois rien.

– Si. Le coffre est délimité par les moulures mêmes du petit panneau central. Au milieu, il y a une rosace, non pas en bois, mais en fer, et il y en a quatre autres aux quatre coins du panneau. Ces quatre-là se tournent vers la droite, par crans successifs, et suivant un mot qui est le chiffre de la serrure, le mot « Cora ».

– Les quatre premières lettres de Coralie ? fit Bournef, qui exécutait les prescriptions d’Essarès.

– Non, dit celui-ci, mais les quatre premières lettres du mot Coran. Tu y es ?

Au bout d’un instant, Bournef répondit :

– J’y suis. Et la clef ?

– Il n’y a pas de clef. La cinquième lettre du mot, l’n, est la lettre de la rosace centrale.

Bournef tourna cette cinquième rosace et, aussitôt, un déclic se produisit.

– Tu n’as plus qu’à tirer, ordonna Essarès. Bien. Le coffre n’est pas profond. Il est creusé dans une des pierres de la façade. Allonge la main. Tu trouveras quatre portefeuilles.

En vérité, à ce moment, Patrice Belval s’attendait à ce qu’un événement insolite interrompît les recherches de Bournef et le précipitât dans quelque gouffre subitement entrouvert par les maléfices d’Essarès. Et les trois complices devaient avoir cette appréhension désagréable, car ils étaient livides, et lui-même, Bournef, semblait n’agir qu’avec précaution et défiance.

Enfin il se retourna et revint s’asseoir auprès d’Essarès. Il avait entre les mains un paquet de quatre portefeuilles attachés ensemble par une sangle de toile, et qui étaient courts, mais d’une grosseur extrême. Il ouvrit l’un d’eux après avoir défait la boucle de la sangle.

Ses genoux, sur lesquels il avait déposé le précieux fardeau, ses genoux tremblaient, et, lorsqu’il eut saisi, à l’intérieur d’une des poches, une liasse énorme de billets, on eût dit que ses mains étaient celles d’un vieillard qui grelotte de fièvre. Il murmura :

– Des billets de mille... dix paquets de billets de mille.

Brutalement, comme des gens prêts à se battre, chacun des complices empoigna un portefeuille, fouilla dedans et marmotta :

– Dix paquets... le compte y est... dix paquets de billets de mille.

Et aussitôt l'un d'eux s'écria, d'une voix étranglée :

– Allons-nous-en... Allons-nous-en...

Une peur subite les affolait. Ils ne pouvaient imaginer qu'Essarès leur eût livré une pareille fortune sans avoir un plan qui lui permît de la reprendre avant qu'ils fussent sortis de cette pièce. C'était là une certitude. Le plafond allait s'écrouler sur eux. Les murs allaient se rejoindre et les étouffer, tout en épargnant leur incompréhensible adversaire.

Patrice Belval, lui, ne doutait pas non plus. Le cataclysme était imminent, la revanche immédiate d'Essarès inévitable. Un homme comme lui, un lutteur aussi fort que celui-là paraissait l'être, n'abandonne pas aussi facilement une somme de quatre millions s'il n'a pas une idée de derrière la tête. Patrice se sentait oppressé, haletant. Depuis le début des scènes tragiques auxquelles il assistait, il n'avait pas encore frissonné d'une émotion plus violente, et il constata que le visage de maman Coralie exprimait la même intense anxiété. Bournef, cependant, recouvra un peu de sang-froid, et, retenant ses compagnons, il leur dit :

– Pas de bêtises ! Il serait capable, avec le vieux Siméon, de se détacher et de courir après nous.

Tous quatre se servant d'une seule main, car, de l'autre, ils se cramponnaient à leur portefeuille, tous quatre ils fixèrent au fauteuil le bras d'Essarès, tandis que celui-ci maugréait :

– Imbéciles ! Vous étiez venus avec l'intention de me voler un secret dont vous connaissez l'importance inouïe, et vous perdez l'esprit pour une misère de quatre millions. Tout de même, le colonel avait plus d'estomac.

On le bâillonna de nouveau, et Bournef lui assena sur la tête un coup de poing formidable qui l'étourdit.

– Comme cela, notre retraite est assurée, dit Bournef.

Un de ses compagnons demanda :

– Et le colonel, nous le laissons ?

– Pourquoi pas ?

Mais la solution dut lui paraître mauvaise, car il reprit :

– Après tout, non, notre intérêt n'est pas de compromettre davantage Essarès. Notre intérêt à tous est de disparaître le plus vite possible, Essarès

comme nous, avant que cette damnée lettre du colonel arrive à la préfecture, c'est-à-dire, je suppose, avant midi.

– Et alors ?

– Alors, chargeons-le dans l'auto et on le déposera n'importe où. La police se débrouillera.

– Et ses papiers ?

– Nous allons le fouiller en cours de route. Aidez-moi.

Ils bandèrent la blessure pour que le sang ne coulât plus, puis ils soulevèrent le cadavre, chacun le prenant par un membre, et ils sortirent sans qu'aucun d'eux eût lâché une seconde son portefeuille.

Patrice les entendit qui traversaient en toute hâte une autre pièce et, ensuite, qui piétinaient les dalles sonores d'un vestibule.

« C'est maintenant, se dit-il. Essarès ou Siméon vont presser un bouton, et les coquins seront bouclés. »

Essarès ne bougea pas.

Siméon ne bougea pas.

Le capitaine entendit tous les bruits de départ, le claquement de la porte cochère, la mise en marche du moteur, et enfin le ronflement de l'auto qui s'éloignait. Et ce fut tout. Rien ne s'était produit. Les complices s'enfuyaient avec les quatre millions.

Un long silence suivit, durant lequel l'angoisse de Patrice persista. Il ne pensait pas que le drame eût atteint sa dernière phase, et il avait si peur des choses imprévues qui pouvaient encore survenir qu'il voulut signaler sa présence à Coralie.

Une circonstance nouvelle l'en empêcha. Coralie s'était levée.

Le visage de la jeune femme n'offrait plus la même expression d'effarement et d'horreur, mais peut-être Patrice fut-il plus effrayé de la voir soudain animée d'une énergie mauvaise qui donnait aux yeux un éclat inaccoutumé et crispait les sourcils et les lèvres. Il comprit que maman Coralie se disposait à agir. Dans quel sens ? Était-ce là le dénouement du drame ?

Elle se dirigea vers le coin où était appliqué, de son côté, l'un des deux escaliers tournants, et descendit lentement, mais sans essayer d'assourdir le bruit de ses pas.

Inévitablement son mari l'entendait. Dans la glace, d'ailleurs, Patrice vit qu'il dressait la tête et qu'il la suivait des yeux. En bas, elle s'arrêta.

Il n'y avait point d'indécision dans son attitude. Son plan devait être très net, et elle ne réfléchissait qu'au meilleur moyen de l'exécuter.

« Ah ! se dit Patrice tout frémissant, que faites-vous, maman Coralie ? »

Il sursauta. La direction qu'avait prise le regard de la jeune femme, en même temps que la fixité étrange de ce regard lui révélaient sa pensée secrète. Coralie avait aperçu le poignard, échappé aux mains du colonel, et tombé à terre.

Pas une seconde Patrice ne douta qu'elle ne voulût saisir ce poignard dans une autre intention que de frapper son mari. La volonté du meurtre était inscrite sur sa face livide, et de telle façon que, avant même qu'elle fît un seul geste, un soubresaut de terreur secoua Essarès et qu'il chercha, par un effort de tous ses muscles, à briser les liens qui l'entravaient. Elle s'avança, s'arrêta de nouveau, et, d'un mouvement brusque, ramassa le poignard.

Presque aussitôt, elle fit encore deux pas. À ce moment, elle se trouvait à la hauteur et à droite du fauteuil où Essarès était couché. Il n'eut qu'à tourner un peu la tête pour la voir. Et il s'écoula une minute épouvantable. Le mari et la femme se regardaient.

Le bouillonnement d'idées, de peurs, de haines, de passions désordonnées et contraires qui agitait le cerveau de ces deux êtres dont l'un allait tuer et dont l'autre allait mourir, se répercutait dans l'esprit de Patrice Belval et dans la profondeur de sa conscience. Que devait-il faire ? Quelle part devait-il prendre au drame qui se jouait en face de lui ? Devait-il intervenir, empêcher Coralie de commettre l'acte irréparable, ou bien devait-il le commettre lui-même en cassant d'une balle de son revolver la tête de l'homme ?

Mais, pour dire la vérité, depuis le début il y avait en Patrice Belval un sentiment qui se mêlait à tous les autres, le dominait peu à peu et rendait illusoire toute lutte intérieure, un sentiment de curiosité poussé jusqu'à l'exaspération. Non point la curiosité banale de connaître les dessous d'une affaire ténébreuse, mais celle plus haute de connaître l'âme mystérieuse d'une femme qu'il aimait, qui était emportée par le tourbillon des événements, et qui, soudain, redevenant maîtresse d'elle-même, prenait en toute liberté et avec un calme impressionnant la plus terrifiante des résolutions. Et alors d'autres questions s'imposaient à lui. Cette résolution,

pourquoi la prenait-elle ? Était-ce une vengeance, un châtiment, l'assouvissement d'une haine ?

Patrice Belval demeura immobile.

Coralie leva le bras. Devant elle, son mari ne tentait même plus ces mouvements de désespoir qui indiquent l'effort suprême. Il n'y avait dans ses yeux ni prières, ni menaces. Il était résigné. Il attendait.

Non loin d'eux, le vieux Siméon, toujours ficelé, se dressait à demi sur ses coudes et les contemplait éperdument. Coralie leva le bras encore. Tout son être se haussait et se grandissait dans un élan invisible où toutes ses forces accouraient au service de sa volonté. Elle était sur le point de frapper. Son regard choisissait la place où elle frapperait. Pourtant, ce regard devenait moins dur et moins sombre. Il sembla même à Patrice qu'il y flottait une certaine hésitation et que Coralie retrouvait, non point sa douceur habituelle, mais un peu de sa grâce féminine.

« Ah ! Maman Coralie, se dit Patrice, te voilà revenue. Je te reconnais. Quel que soit le droit que tu te croyais de tuer cet homme, tu ne tueras pas... et j'aime mieux ça. »

Lentement le bras de la jeune femme retomba le long de son corps. Les traits se détendirent. Patrice devina le soulagement immense qu'elle éprouvait à échapper aux étreintes de l'idée fixe qui la contraignait au meurtre. Elle examina son poignard avec étonnement, comme si elle sortait d'un cauchemar affreux. Puis, se penchant sur son mari, elle se mit à couper ses liens.

Elle fit cela avec une répugnance visible, évitant pour ainsi dire de le toucher et fuyant son regard. Une à une, les cordes furent tranchées. Essarès était libre.

Ce qui se passa alors fut la chose la plus déconcertante. Sans un mot de remerciement pour sa femme, et sans un mot de colère non plus contre elle, cet homme qui venait de subir un supplice cruel et que la souffrance brûlait encore, cet homme se précipita, titubant et les pieds nus, vers un appareil téléphonique posé sur une table et que des fils reliaient à un poste fixé à la muraille.

On eût dit un homme affamé, qui aperçoit un morceau de pain et qui s'en empare avidement. C'est le salut, le retour à la vie. Tout pantelant, Essarès décrocha le récepteur et cria :

– Central 39-40.

Puis, aussitôt, il se tourna vers sa femme :

– Va-t'en !

Elle parut ne pas entendre. Elle s'était inclinée vers le vieux Siméon et le délivrait également.

Au téléphone, Essarès s'impatiait :

– Allô... Mademoiselle... ce n'est pas pour demain, c'est pour aujourd'hui, et tout de suite... Le 39-40... tout de suite...

Et, s'adressant à Coralie, il répéta d'un ton impérieux :

– Va-t'en ! ...

Elle fit signe qu'elle ne s'en irait pas et que, au contraire, elle voulait écouter. Il lui montra le poing et redit :

– Va-t'en ! Va-t'en !... Je t'ordonne de t'en aller. Toi aussi, va-t'en, Siméon.

Le vieux Siméon se leva et s'avança vers Essarès. On eût dit qu'il voulait parler et, sans doute, protester. Mais son geste demeurait indécis, et, après un mouvement de réflexion, il se dirigea vers la porte, sans avoir prononcé un seul mot, et sortit.

– Va-t'en ! Va-t'en ! reprit Essarès, en menaçant sa femme de toute son attitude.

Mais Coralie se rapprocha de lui et se croisa les bras avec une obstination où il y avait du défi.

Au même instant, la communication dut s'établir, car Essarès demanda :

– Le 39-40 ? Ah ! Bien...

Il hésita. Évidemment, la présence de Coralie lui était extrêmement désagréable, et il allait dire des choses qu'elle n'aurait pas dû connaître. Mais l'heure pressait sans doute. Il prit son parti brusquement et prononça, en anglais, les deux récepteurs collés aux oreilles :

– C'est toi, Grégoire ?... C'est moi, Essarès... Allô... Oui, je te téléphone de la rue Raynouard... Ne perdons pas de temps... Écoute...

Il s'assit et continua :

– Voici. Mustapha est mort. Le colonel aussi... Mais, sacrebleu ! Ne m'interromps pas, ou nous sommes fichus...

« Eh ! Oui, fichus, et toi aussi... Écoute, ils sont tous venus, le colonel, Bournef, toute la bande, et ils m'ont volé par force, par menace... J'ai expédié le colonel. Seulement il avait écrit à la préfecture, nous dénonçant tous. La lettre arrivera tantôt. Alors, tu comprends, Bournef et ses trois



forbans vont se mettre à l'abri. Le temps de passer chez eux et de ramasser leurs papiers... Je calcule qu'ils seront chez toi dans une heure, deux heures au plus. C'est le refuge certain. C'est eux qui l'ont préparé sans savoir que nous nous connaissons, toi et moi. Donc, pas d'erreur possible. Ils vont venir... »

Essarès se tut. Après avoir réfléchi, il poursuivit :

– Tu as toujours une double clef de chacune des pièces qui leur serviront de chambre ? Oui ?... Bien. Et tu as aussi en double les clefs qui ouvrent les placards de ces pièces ? Oui ? Parfait. Eh bien, dès qu'ils dormiront, ou plutôt dès que tu seras sûr qu'ils dorment profondément, pénètre chez eux et fouille les placards. Il est inévitable que chacun d'eux y cachera sa part de butin. Tu la trouveras facilement. Ce sont les quatre portefeuilles que tu connais. Mets-les dans ton sac de voyage, décampe au plus vite et rejoins-moi.

Une nouvelle pause. Cette fois Essarès écoutait. Il reprit :

– Qu'est-ce que tu dis ? Rue Raynouard ? Ici ? Me rejoindre ici ? Mais tu es fou ! T'imagines-tu que je puisse rester maintenant, après la dénonciation du colonel ? Non, va m'attendre à l'hôtel, près de la gare. J'y serai vers midi ou une heure, peut-être plus tard. Ne t'inquiète pas. Déjeune tranquillement et nous aviserons. Allô, c'est compris ? En ce cas, je réponds de tout. À tantôt.

La communication était terminée, et l'on eût pu croire que, toutes ces mesures prises pour rentrer en possession des quatre millions, Essarès n'avait plus aucun sujet d'inquiétude. Il raccrocha les récepteurs, gagna le fauteuil où il avait subi la torture, tourna le dossier du côté du feu, s'assit, rabattit sur ses pieds le bas de son pantalon, mit ses chaussettes et enfila ses chaussons, tout cela péniblement, et non sans quelques grimaces de douleur, mais calmement, et comme un homme qui n'a pas besoin de se presser.

Coralie ne le quittait pas des yeux.

« Je devrais partir », pensa le capitaine Belval, un peu gêné à l'idée de surprendre les paroles qu'échangeraient le mari et la femme.

Il resta cependant. Il avait peur pour maman Coralie. Ce fut Essarès qui engagea l'attaque.

– Eh bien, fit-il, qu'est-ce que tu as à me regarder ainsi ?

Elle murmura, contenant sa révolte :

– Alors, c'est vrai ? Je n'ai pas le droit de douter ?

Il ricana :

– Pourquoi mentirais-je ? Je n’aurais pas téléphoné devant toi si je n’avais pas été sûr que tu étais là, avant, dès le début.

– J’étais là-haut.

– Donc, tu as tout entendu ?

– Oui.

– Et tout vu ?

– Oui.

– Et, voyant le supplice qu’on m’infligeait, et entendant mes cris, tu n’as rien fait pour me défendre, pour me défendre contre la torture, contre la mort !

– Rien, puisque je savais la vérité.

– Quelle vérité ?

– Celle que je soupçonnais sans oser l’admettre.

– Quelle vérité ? répéta-t-il plus fortement.

– La vérité sur votre trahison.

– Tu es folle. Je ne trahis pas.

– Ah ! Ne jouez pas sur les mots. En effet, une partie de cette vérité m’échappe, je n’ai pas compris tout ce que ces hommes ont dit, et ce qu’ils réclamaient de vous. Mais ce secret qu’ils voulaient vous arracher, c’est un secret de trahison.

Il haussa les épaules.

– On ne trahit que son pays, je ne suis pas français.

– Vous êtes français, s’écria-t-elle. Vous avez demandé à l’être, et vous l’avez obtenu. Vous m’avez épousée en France, et c’est en France que vous habitez, et que vous avez fait fortune. C’est donc la France que vous trahissez.

– Allons donc ! Et au profit de qui ?

– Ah ! Voilà ce que je ne comprends pas non plus. Depuis des mois, depuis des années même, le colonel, Bournef, tous vos anciens complices et vous, vous avez accompli une œuvre énorme, oui énorme, ce sont eux qui l’ont dit, et maintenant il semble que vous vous disputez les bénéfices de l’entreprise commune, et les autres vous accusent de les empocher, ces bénéfices, à vous tout seul, et de garder un secret qui ne vous appartient pas. En sorte que j’entrevois une chose plus malpropre peut-être et plus

abominable que la trahison... je ne sais quelle besogne de voleur et de bandit.

– Assez !

L'homme frappait du poing sur le bras du fauteuil. Coralie ne parut pas s'effrayer. Elle prononça :

– Assez, vous avez raison. Assez de mots entre nous. D'ailleurs, il y a un fait qui domine tout, votre fuite. C'est l'aveu. La police vous fait peur.

Il haussa de nouveau les épaules.

– Je n'ai peur de rien.

– Soit, mais vous partez.

– Oui.

– Alors, finissons-en. À quelle heure partez-vous ?

– Tantôt, vers midi.

– Et si l'on vous arrête ?

– On ne m'arrêtera pas.

– Si l'on vous arrête, cependant ?

– On me relâchera.

– Tout au moins on fera une enquête, un procès ?

– Non, l'affaire sera étouffée.

– Vous l'espérez...

– J'en suis sûr.

– Dieu vous entende ! Et vous quitterez la France, sans doute ?

– Dès que je le pourrai.

– C'est-à-dire ?...

– Dans deux ou trois semaines.

– Prévenez-moi, ce jour-là, pour que je respire enfin.

– Je te préviendrai, Coralie, mais pour une autre raison.

– Laquelle ?

– Pour que tu puisses me rejoindre.

– Vous rejoindre !

Il sourit méchamment.

– Tu es ma femme. La femme doit suivre son mari, et tu sais même que, dans ma religion, le mari a tous les droits sur sa femme, même le droit de mort. Or, tu es ma femme.

Coralie secoua la tête, et d'un ton de mépris indicible :

– Je ne suis pas votre femme. Je n’ai pour vous que de la haine et de l’horreur. Je ne veux plus vous voir, et, quoi qu’il arrive, quelles que soient vos menaces, je ne vous verrai plus.

Il se leva et, marchant vers elle, courbé en deux, tout tremblant sur ses jambes, il articula, les poings serrés de nouveau :

– Q’est-ce que tu dis ? Qu’est-ce que tu oses dire ? Moi, moi, le maître, je t’ordonne de me rejoindre au premier appel.

– Je ne vous rejoindrai pas. Je le jure devant Dieu. Je le jure sur mon salut éternel.

Il trépigna de rage. Sa figure devint atroce, et il vociféra :

– C’est que tu veux rester, alors ! Oui, tu as des raisons que j’ignore, mais qu’il est facile de deviner... Des raisons de cœur, n’est-ce pas ?... Il y a quelque chose dans ta vie, sans doute ?... Tais-toi ! Tais-toi !... Est-ce que tu ne m’as pas toujours détesté ?... Ta haine n’est pas d’aujourd’hui. Elle date de la première minute, d’avant même notre mariage... Nous avons toujours vécu comme des ennemis mortels. Moi, je t’aimais... Moi, je t’adorais... Un mot de toi, et je serais tombé à tes pieds. Le bruit seul de tes pas me remue jusqu’au cœur... Mais toi, c’est de l’horreur que tu éprouves. Et tu t’imagines que tu vas refaire ta vie, sans moi ? Mais j’aimerais mieux te tuer, ma petite.

Ses doigts s’étaient resserrés, et ses mains ouvertes palpaient à droite et à gauche de Coralie, tout près de sa tête, comme autour d’une proie qu’elles semblaient sur le point d’écraser. Un frisson nerveux faisait claquer sa mâchoire. Des gouttes de sueur luisaient le long de son crâne.

En face de lui, Coralie, frêle et petite, demeurait impassible. Patrice Belval, que l’angoisse étreignait, et qui se préparait à l’action, ne pouvait lire sur son calme visage que du dédain et de l’aversion. À la fin, Essarès, parvenant à se dominer, prononça :

– Tu me rejoindras, Coralie. Que tu le veuilles ou non, je suis ton mari. Tu l’as bien senti tout à l’heure, quand la volonté du meurtre t’a armée contre moi et que tu n’as pas eu le courage d’aller jusqu’au bout de ton dessein. Il en sera toujours ainsi. Ta révolte s’apaisera, et tu rejoindras celui qui est ton maître.

Elle répondit :

– Je resterai pour lutter contre toi ici, dans cette maison même. L’œuvre de trahison que tu as accomplie, je la détruirai. Je ferai cela sans haine, car

je n'ai plus de haine, mais je le ferai sans répit, pour réparer le mal.

Il dit tout bas :

– Moi, j'ai de la haine. Prends garde à toi, Coralie. Le moment même où tu croiras n'avoir plus rien à craindre sera peut-être celui où je te demanderai des comptes. Prends garde.

Il pressa le bouton d'une sonnette électrique. Le vieux Siméon ne tarda pas à entrer. Il lui dit :

– Alors, les deux domestiques se sont esquivés ?

Et, sans attendre la réponse, il reprit :

– Bon voyage. La femme de chambre et la cuisinière suffiront pour assurer le service. Elles n'ont rien entendu, elles. Non, n'est-ce pas ? Elles couchent trop loin. N'importe, Siméon, tu les surveilleras après mon départ.

Il observa sa femme, étonné qu'elle ne s'en allât pas et il dit à son secrétaire :

– Il faut que je sois debout à six heures pour tout préparer, et je suis mort de fatigue. Conduis-moi jusqu'à ma chambre. Ensuite, tu reviendras éteindre.

Il sortit avec l'aide de Siméon.

Aussitôt, Patrice Belval comprit que Coralie n'avait pas voulu faiblir devant son mari, mais qu'elle était à bout d'énergie et incapable de marcher. Prise de défaillance, elle tomba à genoux, en faisant le signe de la croix.

Quand elle put se relever, quelques minutes plus tard, elle avisa sur le tapis, entre elle et la porte, une feuille de papier à lettre où son nom était inscrit. Elle ramassa et lut :

*Maman Coralie, la lutte est au-dessus de vos forces. Pourquoi ne pas faire appel à mon amitié ? Un geste et je suis près de vous.*

Elle chancela, étourdie par la découverte inexplicable de cette lettre, et troublée par l'audace de Patrice. Mais, rassemblant dans un effort suprême tout ce qui lui restait de volonté, elle sortit à son tour, sans avoir fait le geste que Patrice implorait.

## *Sept heures dix-neuf*

### Table des matières

Cette nuit-là, dans sa chambre de l'annexe, Patrice ne put dormir. À l'état de veille, il continuait de se sentir oppressé et traqué, comme s'il eût subi les affres d'un cauchemar monstrueux. Il avait l'impression que les événements furieux, où il jouait à la fois un rôle de témoin déconcerté et d'acteur impuissant, ne s'arrêtaient pas, tandis qu'il essayait, lui, de se reposer, mais que, au contraire, ils se déchaînaient avec plus d'intensité et plus de violence. Les adieux du mari et de la femme ne mettaient pas fin, même momentanément, aux dangers qui menaçaient Coralie. De tous côtés des périls surgissaient, et Patrice Belval s'avouait incapable de les prévoir, et, plus encore, de les conjurer.

Après deux heures d'insomnie, il ralluma son électricité, et, sur un petit registre, se mit à écrire, en des pages rapides, l'histoire de la demi-tournée qu'il venait de vivre. Il espérait ainsi débrouiller un peu l'inextricable écheveau.

À six heures, il alla réveiller Ya-Bon et le ramena. Puis, planté devant le nègre ahuri, les bras croisés, il lui jeta :

– Alors, tu estimes que ta tâche est accomplie ! Pendant que je turbine en pleines ténèbres, monsieur dort, et tout va bien ! Mon cher, vous avez une conscience rudement élastique.

Le mot élastique amusa fort le Sénégalais, dont la bouche s'élargit encore et qui grogna de plaisir.

– Assez de discours, ordonna le capitaine. On n'entend que toi. Prends un siège, lis ce mémoire, et donne-moi ton opinion motivée. Quoi ? Tu ne sais pas lire ? Eh bien, vrai, ce n'était pas la peine d'user la peau de ton derrière sur les bancs des lycées et des collèges du Sénégal ! Singulière éducation !

Il soupira et, lui arrachant le manuscrit :

Écoute, réfléchis, raisonne, déduis et conclus. Donc voici où nous en sommes. Je résume :

« 1° Il y a un sieur Essarès bey, banquier richissime, lequel sieur est la dernière des fripouilles et trahit à la fois la France, l'Égypte, l'Angleterre, la Turquie, la Bulgarie et la Grèce... à preuve que ses complices lui chauffent les pieds. Sur quoi il en tue un et en démolit quatre à l'aide d'autant de millions, lesquels millions il charge un autre complice de les lui rattraper en l'espace de cinq minutes. Et tout ce joli monde va rentrer sous terre à onze heures du matin, car, à midi, la police entre en scène. Bien. »

Patrice Belval reprit haleine et poursuivit.

– 2° Maman Coralie – je me demande un peu pourquoi, par exemple – a épousé fripouille bey. Elle le déteste et veut le tuer. Lui l'aime et veut la tuer. Il y a aussi un colonel qui l'aime et qui en meurt, et un certain Mustapha qui l'enlève pour le compte du colonel, et qui en meurt aussi, étranglé par un Sénégalais. Et il y a enfin un capitaine français, un demi-cul-de-jatte, qui l'aime également, qu'elle fuit parce qu'elle est mariée à un homme qu'elle exècre, et avec lequel capitaine elle a partagé en deux, dans une existence antérieure, un grain d'améthyste. Joins à cela comme accessoires une clef rouillée, une cordelette de soie rouge, un chien asphyxié et une grille de charbons rouges. Et si tu t'avises de comprendre un seul mot à mes explications, je te flanque mon pilon quelque part, car, moi, je n'y comprends rien du tout, et je suis ton capitaine.

Ya-Bon riait de toute sa bouche et de toute la plaie béante qui fendait une des joues. Selon l'ordre de son capitaine, d'ailleurs, il ne comprenait absolument rien à l'affaire, et pas grand-chose au discours de Patrice, mais lorsque Patrice s'adressait à lui de ce ton bourru, il trépignait de joie.

– Assez, commanda le capitaine. C'est à mon tour de raisonner, de déduire, de conclure.

Appuyé contre la cheminée, les deux coudes sur le marbre, il se serra la tête entre les mains. Sa gaieté, qui provenait d'une nature habituellement insouciant, n'était cette fois qu'une gaieté de surface. Au fond il ne cessait de songer à Coralie avec une appréhension douloureuse. Que faire pour la protéger ?

Plusieurs projets se dessinaient en lui : lequel choisir ? Devait-il chercher, grâce au numéro de téléphone, la retraite de ce nommé Grégoire, chez qui Bournef et ses compagnons s'étaient réfugiés ? Devait-il avertir la

police ? Devait-il retourner rue Raynouard ? Il ne savait pas. Agir, oui, il en était capable, si l'acte consistait à se jeter dans la bataille avec toute son ardeur et toute sa furie. Mais préparer l'action, deviner les obstacles, déchirer les ténèbres, et, comme il le disait, apercevoir l'invisible et saisir l'insaisissable, cela n'était pas dans ses moyens.

Il se retourna brusquement vers Ya-Bon, que son silence désolait.

– Qu'est-ce que tu as avec ton air lugubre ! Aussi c'est toi qui m'assombris. Tu vois toujours les choses en noir... comme un nègre... Décampe.

Ya-Bon s'en allait tout déconfit, mais on vint frapper à la porte, et quelqu'un cria du dehors :

– Mon capitaine, on vous téléphone.

Patrice sortit précipitamment. Qui diable pouvait lui téléphoner à cette heure matinale ?

– De la part de qui ? demanda-t-il à l'infirmière qui le précédait.

– Ma foi, je ne sais pas, mon capitaine... Une voix d'homme... qui paraissait avoir hâte de vous parler. On avait sonné assez longtemps. J'étais en bas à la cuisine...

Malgré lui, Patrice évoquait le téléphone de la rue Raynouard, dans la grande salle de l'hôtel Essarès. Les deux faits avaient-ils quelque rapport entre eux ?

Il descendit un étage et suivit un couloir. L'appareil se trouvait au-delà d'une antichambre, dans une pièce qui servait alors de lingerie, et où il s'enferma.

– Allô !... c'est moi, le capitaine Belval. De quoi s'agit-il ?

Une voix, une voix d'homme en effet, et qu'il ne connaissait pas, lui répondit, mais si essoufflée, si haletante !

– Capitaine Belval !... Ah ! C'est bien... Vous voilà... mais j'ai bien peur qu'il ne soit trop tard... aurais-je le temps... Tu as reçu la clef et la lettre ?...

– Qui êtes-vous ?

– Tu as reçu la clef et la lettre ? insista la voix.

– La clef oui, mais pas la lettre, répliqua Patrice.

– Pas la lettre ! Mais c'est effrayant. Alors tu ne sais pas ?...

Un cri rauque heurta l'oreille de Patrice, puis au bout de la ligne il entendit des sons incohérents, le bruit d'une discussion. Puis la voix sembla



se coller à l'appareil, et il la perçut distinctement qui bégayait :

– Trop tard... Patrice... c'est toi ?... Écoute, le médaillon d'améthyste..., oui, je l'ai sur moi... le médaillon... Ah ! Trop tard... j'aurais tant voulu ! Patrice... Coralie... Patrice... Patrice...

Puis un grand cri de nouveau, un cri déchirant, et des clameurs plus lointaines où Patrice crut discerner : « Au secours... au secours... Oh ! L'assassin, le misérable... » clameurs qui s'affaiblirent peu à peu. Ensuite, le silence. Et soudain, là-bas, un petit claquement. L'assassin avait raccroché le récepteur.

Cela n'avait pas duré vingt secondes. Quand Patrice voulut à son tour replacer le cornet, il dut faire un effort pour le lâcher, tellement ses doigts s'étaient crispés autour du métal.

Il demeura interdit. Ses yeux s'étaient fixés sur une grande horloge que l'on voyait sur un bâtiment de la cour, à travers la fenêtre, et qui marquait sept heures dix-neuf, et il répétait machinalement ces chiffres en leur attribuant une valeur documentaire. Puis il se demanda, tellement la scène tenait de l'irréel, si tout cela était vrai, et si le crime ne s'était pas perpétré en lui-même, dans les profondeurs de son cerveau endolori.

Mais l'écho des clameurs vibrait encore à son oreille, et tout à coup il reprit le cornet, comme quelqu'un qui se rattache désespérément à un espoir confus.

– Allô... mademoiselle... c'est vous qui m'avez appelé au téléphone ? Vous avez entendu les cris ?... Allô ! Allô !...

Personne ne répondait, il se mit en colère, injuria la demoiselle, sortit de la lingerie, rencontra Ya-Bon et le bouscula.

– Fiche le camp ! C'est de ta faute... Évidemment ! Tu aurais dû rester là-bas et veiller sur Coralie. Et puis, tiens, tu vas y aller et te mettre à sa disposition. Et moi, je vais prévenir la police... Si tu ne m'en avais pas empêché, il y a longtemps que ce serait fait et nous n'en serions pas là. Va, galope.

Il le retint.

– Non, ne bouge pas. Ton plan est absurde. Reste ici. Ah ! Pas ici, auprès de moi, par exemple ! Tu manques trop de sang-froid, mon petit.

Il le poussa dehors et rentra dans la lingerie qu'il arpenta en tous sens avec une agitation qui se traduisait en gestes irrités et en paroles de courroux. Pourtant, au milieu de son désarroi, une idée peu à peu se faisait

jour : c'est que, somme toute, il n'avait aucune preuve que la chose se fût passée dans l'hôtel de la rue Raynouard. Le souvenir qu'il gardait ne devait pas l'obséder au point de le conduire toujours à la même vision et toujours au même décor tragique. Certes, le drame se poursuivait, comme il en avait eu le pressentiment, mais ailleurs peut-être et loin de Coralie.

Et cette première idée en amena une autre : pourquoi ne pas s'enquérir dès maintenant ?

« Oui, pourquoi pas ? se dit-il. Avant de déranger la police, de retrouver le numéro de l'individu qui m'a demandé, et de remonter ainsi au point de départ – procédés qu'on emploiera par la suite –, qui m'empêche, moi, de téléphoner immédiatement rue Raynouard, sous n'importe quel prétexte et de la part de n'importe qui ? J'aurai des chances, alors, de savoir à quoi m'en tenir... »

Patrice sentait bien que le procédé ne valait pas grand-chose. Si personne ne répondait, cela prouvait-il que le crime avait eu lieu là-bas ? Ou plutôt, tout simplement, que personne n'était encore levé ?

Mais le besoin d'agir le décida. Il chercha dans l'annuaire le numéro d'Essarès bey et, résolument, téléphona. L'attente lui causa une émotion insupportable. Puis il reçut un choc qui l'ébranla des pieds à la tête. La communication était établie. Quelqu'un, là-bas, se présentait à son appel.

– Allô, dit-il.

– Allô, fit une voix. Qui est à l'appareil ?

C'était la voix d'Essarès bey.

Bien qu'il n'y eût là rien que de fort naturel, puisque, à cette heure, Essarès devait ranger ses papiers et préparer sa fuite, Patrice fut si interloqué qu'il ne savait que dire et qu'il prononça les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit.

– Monsieur Essarès bey ?

– Oui. À qui ai-je l'honneur ?...

– C'est de la part d'un des blessés de l'ambulance en traitement à l'annexe...

– Le capitaine Belval peut-être ?

Patrice fut absolument déconcerté. Le mari de Coralie le connaissait donc ? Il balbutia :

– Oui... en effet, le capitaine Belval.

– Ah ! Quelle chance, mon capitaine ! s’écria Essarès bey d’un ton ravi. Précisément, j’ai téléphoné il y a un instant à l’annexe pour demander...

– Ah ! C’était vous..., interrompit Patrice, dont la stupeur n’avait pas de bornes.

– Oui, je voulais savoir à quelle heure je pourrais communiquer avec le capitaine Belval, afin de lui adresser tous mes remerciements.

– C’était vous... c’était vous..., répéta Patrice, de plus en plus bouleversé...

L’intonation d’Essarès marqua de la surprise.

– Oui, n’est-ce pas, dit-il, la coïncidence est curieuse ? Par malheur, j’ai été coupé, ou plutôt une autre communication est venue s’embrancher sur la mienne.

– Alors, vous avez entendu ?

– Quoi donc, mon capitaine ?

– Des cris...

– Des cris ?

– Du moins il m’a semblé, mais la communication était si indistincte !

...

– Pour ma part, j’ai simplement entendu quelqu’un qui vous demandait et qui était très pressé. Comme, moi, je ne l’étais pas, j’ai refermé, et j’ai remis à plus tard le plaisir de vous remercier.

– De me remercier ?

– Oui, je sais de quelle agression ma femme a été l’objet hier soir, et comment vous l’avez sauvée. Aussi, je tiens à vous voir et à vous exprimer ma reconnaissance. Voulez-vous que nous prenions rendez-vous ? À l’ambulance, par exemple ? Aujourd’hui, vers trois heures...

Patrice ne répliquait pas. L’audace de cet homme menacé d’arrestation et qui s’apprêtait à fuir le déconcertait. En même temps, il se demandait à quel motif réel Essarès bey avait obéi en téléphonant, sans que rien l’y obligeât. Mais son silence ne troubla pas le banquier, qui continua ses politesses et termina son inexplicable communication par un monologue où il répondait avec la plus grande aisance aux questions qu’il posait lui-même.

Puis les deux hommes se dirent adieu. C’était fini.

Malgré tout, Patrice se sentait plus tranquille. Il rentra dans sa chambre, se jeta sur son lit et dormit deux heures. Puis il fit venir Ya-Bon.

– Une autre fois, lui dit-il, tâche de commander à tes nerfs et de ne pas perdre la tête comme tout à l’heure. Tu as été ridicule. Mais n’en parlons plus. As-tu déjeuné ? Non. Moi non plus. As-tu passé la visite ? Non ? Moi non plus. Et justement le major m’a promis de m’enlever ce sinistre bandeau qui m’enveloppe la tête. Tu penses si cela me fait plaisir ! Une jambe de bois, soit, mais une tête enveloppée de linge, pour un amoureux ! Va, dépêche-toi. Et quand on sera prêt, en route pour l’ambulance. Maman Coralie ne peut pas me défendre de l’y retrouver !

Patrice était tout heureux. Ainsi qu’il le disait, une heure plus tard, à Ya-Bon, durant le trajet vers la porte Maillot, les ténèbres commençaient à se dissiper.

– Mais oui, mais oui, Ya-Bon, ça commence. Et voici où nous en sommes. D’abord, Coralie n’est pas en danger. Comme je l’espérais, la lutte se passe loin d’elle, sans doute entre les complices et à propos de leurs millions. Quant au malheureux qui m’a téléphoné et dont j’ai entendu les cris d’agonie, c’était évidemment un ami inconnu, puisqu’il m’appelait Patrice et me tutoyait. C’est lui, certainement, qui m’a envoyé la clef du jardin. Malheureusement, la lettre qui accompagnait l’envoi de cette clef a été égarée. Enfin, pressé par les événements, il allait tout me confier, lorsque l’attaque s’est produite. Qui l’a attaqué, dis-tu ? Probablement un des complices que ces révélations effrayaient. Voilà, Ya-Bon. Tout cela est d’une clarté aveuglante. Il se peut, d’ailleurs, que la vérité soit exactement le contraire de ce que j’avance. Mais, je m’en moque. L’essentiel, c’est de s’appuyer sur une hypothèse, vraie ou fausse. D’ailleurs, si la mienne est fausse, je me réserve d’en rejeter sur toi toute la responsabilité. À bon entendeur...

Après la porte Maillot, ils prirent une automobile, et Patrice eut l’idée de faire un détour par la rue Raynouard. Comme ils débouchaient au carrefour de Passy, ils aperçurent maman Coralie qui sortait de la rue Raynouard, accompagnée du vieux Siméon.

Elle avait arrêté une auto, Siméon s’installa sur le siège.

Suivis par Patrice, ils allèrent jusqu’à l’ambulance des Champs-Élysées.

Il était onze heures.

– Tout va bien, dit Patrice. Pendant que son mari se sauve, elle ne veut, elle, rien changer à sa vie quotidienne.

Ils déjeunèrent aux environs, se promenèrent le long de l'avenue, tout en surveillant l'ambulance, puis s'y rendirent à une heure et demie.

Tout de suite Patrice avisa, au fond d'une cour vitrée où les soldats se réunissaient, le vieux Siméon qui, la moitié de la tête enveloppée de son cache-nez habituel, ses grosses lunettes jaunes devant les yeux, fumait sa pipe sur la chaise qu'il occupait chaque fois.

Quant à maman Coralie, elle se tenait au troisième étage, dans une des salles de son service, assise au chevet d'un malade dont elle gardait la main entre les siennes. L'homme dormait.

Maman Coralie parut très lasse à Patrice. Ses yeux cernés et son visage plus pâle encore qu'à l'ordinaire attestaient sa fatigue.

« Ma pauvre maman, pensa-t-il, tous ces gredins-là finiront par te tuer. »

Il comprenait maintenant, au souvenir des scènes de la nuit précédente, pourquoi Coralie dérobaient ainsi son existence et s'efforçait, au moins pour ce petit monde de l'ambulance, de n'être que la sœur charitable qu'on appelle par son prénom. Soupçonnant les infamies dont elle était entourée, elle reniait le nom de son mari et cachait le lieu de sa demeure. Et les obstacles que sa volonté et que sa pudeur accumulaient la défendaient si bien que Patrice n'osait approcher d'elle.

« Ah mais ! Ah mais ! se dit-il, cloué au seuil de la porte, et regardant la jeune femme de loin, sans être vu d'elle, je ne vais pas cependant lui faire tenir ma carte ! »

Il se déterminait à entrer lorsqu'une femme, qui avait monté l'escalier en parlant assez fort, s'écria, près de lui :

– Où est madame ?... Il faut qu'elle vienne tout de suite, Siméon...

Le vieux Siméon, qui était monté aussi, désigna Coralie au fond de la salle, et la femme s'élança.

Elle dit quelques mots à Coralie, qui sembla bouleversée et qui se mit à courir vers la porte, passa devant Patrice et descendit l'escalier rapidement, suivie de Siméon et de la femme.

– J'ai une auto, madame, balbutiait celle-ci, essoufflée. J'ai eu la chance de trouver une auto en sortant de la maison et je l'ai gardée. Dépêchons-nous, madame... Le commissaire de police m'a ordonné...

Patrice, qui descendait également, n'entendit plus rien, mais ces derniers mots le décidèrent. Il saisit Ya-Bon au passage et tous deux

sautèrent dans une automobile dont le chauffeur reçut comme consigne de suivre l'auto de Coralie.

– Du nouveau, Ya-Bon, du nouveau, raconta le capitaine ; les faits se précipitent. Cette femme est évidemment une domestique de l'hôtel Essarès, et elle vient chercher sa maîtresse sur l'ordre du commissaire de police. Donc, la dénonciation du colonel produit son effet. Visite domiciliaire, enquête, tous les ennuis pour maman Coralie. Et tu as le culot de me conseiller la discrétion ? Tu t'imagines que je vais la laisser seule pendant cette crise ? Quelle sale nature que la tienne, mon pauvre Ya-Bon !

Une idée le frappa et il s'écria :

– Saperlotte ! Pourvu que cette fripouille d'Essarès ne se soit pas laissé pincer ! Ce serait la catastrophe ! Mais aussi, il était trop sûr de lui. Il aura lanterné...

Durant tout le trajet, cette crainte surexcita le capitaine Belval et lui enleva toute espèce de scrupule. À la fin, sa certitude était absolue. Seule l'arrestation d'Essarès avait pu provoquer la démarche affolée de la domestique et le départ précipité de Coralie. Dans ces conditions, comment hésiterait-il à intervenir dans une affaire où ses révélations étaient de nature à éclairer la justice ? D'autant que, ces révélations, il pourrait, en les accentuant ou en les atténuant, faire en sorte qu'elles ne servissent qu'à l'intérêt de Coralie...

Les deux voitures s'arrêtèrent donc presque en même temps devant l'hôtel Essarès, où stationnait déjà une autre automobile. Coralie descendit et disparut sous la voûte cochère.

La femme de chambre et Siméon franchirent aussi le trottoir.

– Viens, dit Patrice au Sénégalais.

La porte était entrouverte et Patrice entra. Dans le grand vestibule, il y avait deux agents de planton.

Patrice les salua d'un geste hâtif et passa en homme qui est de la maison, et dont l'importance est si considérable que rien d'utile ne pourrait s'y faire en dehors de lui.

Le son de ses pas sur les dalles lui rappela la fuite de Bournef et de ses complices. Il était dans le bon chemin. D'ailleurs, un salon s'ouvrait à gauche, celui par lequel les complices avaient emporté le cadavre du colonel et qui communiquait avec la bibliothèque. Des bruits de voix venaient de ce côté. Il traversa le salon.

À ce moment, il entendit Coralie qui s'exclamait avec un accent de terreur :

– Ah ! Mon Dieu ! Ah ! Mon Dieu ! Est-ce possible ?

Deux autres agents lui barrèrent la porte. Il leur dit :

– Je suis parent de Mme Essarès... le seul parent...

– Nous avons ordre, mon capitaine...

– Je le sais bien, parbleu ! Ne laissez entrer personne ! Ya-Bon, reste ici.

Il passa.

Mais, dans la vaste pièce, un groupe de six à sept messieurs, commissaires et magistrats sans doute, lui faisaient obstacle, penchés sur quelque chose qu'il ne distinguait pas. De ce groupe sortit soudain Coralie, qui se dirigea vers lui en titubant et en battant l'air de ses mains. Sa femme de chambre la saisit par la taille et l'attira dans un fauteuil.

– Qu'y a-t-il ? demanda Patrice.

– Madame se trouve mal, répondit la femme de chambre, toujours affolée. Ah ! J'ai la tête perdue.

– Mais enfin quoi ?... Pour quelle raison ?

– C'est monsieur !... Pensez donc ! Ce spectacle... Moi aussi, ça m'a révolutionnée.

– Quel spectacle ?

Un des messieurs quittant le groupe s'approcha.

– Mme Essarès est souffrante ?

– Ce n'est rien, dit la femme de chambre... Une syncope... Madame est sujette à des faiblesses.

– Emmenez-la dès qu'elle pourra marcher. Sa présence est inutile.

Et, s'adressant à Patrice Belval d'un air d'interrogation :

– Mon capitaine ?...

Patrice affecta de ne pas comprendre.

– Oui, monsieur, dit-il, nous allons emmener Mme Essarès. Sa présence est inutile, en effet. Seulement je suis obligé tout d'abord...

Il fit un crochet pour éviter son interlocuteur et, profitant de ce que le groupe des magistrats s'était un peu desserré, il avança.

Ce qu'il vit alors lui expliqua l'évanouissement de Coralie et l'agitation de la femme de chambre. Lui-même sentit toute la peau de son crâne se hérissier devant un spectacle infiniment plus horrible que celui de la veille.

Par terre, non loin de la cheminée, donc presque à l'endroit où il avait subi la torture, Essarès bey gisait sur le dos. Il portait les mêmes habits d'appartement que la veille, pantalon de flanelle marron et veste de velours soutachée. On avait recouvert ses épaules et sa tête d'une serviette. Mais un des assistants, un médecin légiste sans doute, d'une main tenait ce drap soulevé, et, de l'autre, montrait le visage du mort, tout en s'expliquant à voix basse.

Et ce visage... mais peut-on appeler ainsi l'innommable amas de chairs, dont une partie semblait carbonisée, et dont l'autre ne formait plus qu'une bouillie sanguinolente où se mêlaient à des débris d'os et à des fragments de peau, des cheveux, des poils de barbe, et le globe écrasé d'un œil ? ...

– Oh ! balbutia Patrice, quelle ignominie ! On l'a tué, et il est tombé la tête en plein dans les flammes. C'est ainsi qu'on l'a ramassé, n'est-ce pas ?

Celui qui l'avait déjà interpellé, et qui paraissait le personnage le plus important, s'approcha de nouveau.

– Qui donc êtes-vous ?

– Le capitaine Belval, monsieur, un ami de Mme Essarès, un des blessés qu'elle a sauvés à force de soins...

– Soit, monsieur, reprit le personnage important. Mais vous ne pouvez pas rester ici. Personne, d'ailleurs, ne doit rester ici. Monsieur le commissaire, ayez l'obligeance de faire sortir tout le monde de la pièce sauf le docteur, et de faire garder la porte. Sous aucun prétexte, vous ne laisserez passer, sous aucun prétexte...

– Monsieur, insista Patrice, j'ai à vous communiquer des révélations d'une importance exceptionnelle.

– Je les entendrai volontiers, capitaine, mais tout à l'heure. Excusez-moi.



## *Midi vingt-trois*

### Table des matières

Le grand vestibule qui conduit de la rue Raynouard à la terrasse supérieure du jardin, et que remplit à demi un large escalier, divise l'hôtel Essarès en deux parties qui ne communiquent entre elles que par ce vestibule.

À gauche, le salon et la bibliothèque, à laquelle fait suite un corps de bâtiment indépendant, pourvu d'un escalier particulier. À droite, une salle de billard et la salle à manger, pièces plus basses de plafond et surmontées de chambres qu'occupaient Essarès bey du côté de la rue, et Coralie du côté du jardin.

Au-delà, l'aile des domestiques, où couchait également le vieux Siméon.

C'est dans la salle de billard qu'on pria Patrice d'attendre en compagnie du Sénégalais. Il était là depuis un quart d'heure, lorsque Siméon fut introduit ainsi que la femme de chambre.

Le vieux secrétaire semblait anéanti par la mort de son maître, et il pérorait tout bas, avec des airs bizarres. Patrice l'interrogea. Le bonhomme lui dit à l'oreille :

– Ce n'est pas fini... Il faut craindre des choses... des choses !... aujourd'hui même... tantôt...

– Tantôt ? fit Patrice.

– Oui... oui... affirma le vieux qui tremblait...

Il ne dit plus rien.

Quant à la femme de chambre, questionnée par Patrice, elle raconta :

– Tout d'abord, monsieur, ce matin, première surprise : plus de maître d'hôtel, plus de valet, plus de concierge. Tous trois partis. Puis, à six heures et demie, M. Siméon est venu nous dire, de la part de monsieur, que monsieur s'enfermait dans sa bibliothèque et qu'il ne fallait pas le déranger, même pour le déjeuner. Madame était un peu souffrante. On lui a servi son chocolat à neuf heures... À dix heures, elle sortait avec M. Siméon. Alors,

les chambres faites, on n'a pas bougé de la cuisine. Onze heures, midi... Et puis, voilà que sur le coup d'une heure, on carillonne à la porte d'entrée. Je regarde par la fenêtre. Une auto, avec quatre messieurs. Aussitôt, j'ouvre. C'est le commissaire de police qui se présente et qui veut voir monsieur. Je les conduis. On frappe. On secoue la porte qui était fermée. Pas de réponse. À la fin, un d'eux, qui avait le truc, crochète la serrure... Alors, alors..., vous voyez ça d'ici... ou plutôt non... c'était bien pire, puisque ce pauvre monsieur, à ce moment-là, avait la tête presque sous la grille de charbon. Hein ! Faut-il qu'il y en ait des misérables !... Car on l'a tué, n'est-ce pas ? Il y avait bien un de ces messieurs qui, tout de suite, a dit qu'il était mort d'un coup d'apoplexie, et tombé à la renverse. Seulement, pour moi...

Le vieux Siméon avait écouté sans rien dire, toujours emmitouflé, sa barbe grise en broussaille, les yeux cachés derrière ses lunettes jaunes. À ce moment de l'histoire, il eut un petit ricanement, s'approcha de Patrice et lui dit à l'oreille :

– Il faut craindre des choses !... des choses ! ... Mme Coralie... il faut qu'elle s'en aille... tout de suite... Sinon, malheur à elle...

Le capitaine frissonna et voulut l'interroger ; il ne put en apprendre davantage. Un agent vint chercher le vieillard et le mena dans la bibliothèque.

Sa déposition dura longtemps. Elle fut suivie de la déposition de la cuisinière et de la femme de chambre. Puis on se rendit auprès de Coralie.

À quatre heures, une nouvelle automobile arriva. Patrice vit passer dans le vestibule deux messieurs que tout le monde saluait très bas. Il reconnut le ministre de la Justice et le ministre de l'Intérieur. Ils demeurèrent en conférence dans la bibliothèque durant une demi-heure et repartirent.

Enfin, vers cinq heures, un agent vint chercher Patrice et le fit monter au premier étage. L'agent frappa et s'effaça. Patrice fut introduit dans un boudoir de dimensions restreintes, illuminé par un feu de bois, et où deux personnes étaient assises : Coralie, devant laquelle il s'inclina, puis, en face d'elle, le monsieur qui l'avait interpellé lors de son arrivée et qui paraissait diriger toute l'enquête.

C'était un homme d'environ cinquante ans, corpulent, épais de figure et lourd de manières, mais dont les yeux vifs brillaient d'intelligence.

– Monsieur le juge d'instruction, sans doute ? demanda Patrice.

– Non, dit-il, je suis M. Desmalions, ancien juge, délégué spécialement pour éclaircir cette affaire... non pour l'instruire, comme vous dites, car il ne me semble pas qu'il y ait matière à instruction.

– Comment, s'écria Patrice, très étonné, il n'y a pas matière à instruction ?

Il regarda Coralie. Elle tenait ses yeux fixés sur lui d'un air attentif. Puis elle les tourna vers M. Desmalions qui reprit :

– Quand nous nous serons expliqués, mon capitaine, je ne doute pas que nous ne tombions d'accord sur tous les points... comme nous sommes tombés d'accord, madame et moi.

– Je n'en doute pas, dit Patrice. Cependant j'ai peur tout de même que beaucoup de ces points ne demeurent obscurs.

– Certes, mais nous arriverons à la lumière, nous y arriverons ensemble. Voulezvous me dire ce que vous savez ?

Patrice réfléchit, puis prononça :

– Je ne vous cacherai pas mon étonnement, monsieur. Le récit que je vais vous faire n'est pas sans importance, et cependant il n'y a personne ici pour l'enregistrer. Il n'aura donc pas la valeur d'une déposition, d'une déclaration faite sous serment et qu'il me faudra appuyer de ma signature ?

– Mon capitaine, c'est vous-même qui déterminerez la valeur de vos paroles et les conséquences que vous voudrez leur donner. Pour l'instant, il s'agit d'une conversation préalable, d'un échange de vues relatif à des faits... sur lesquels d'ailleurs Mme Essarès m'a donné, je crois, les renseignements que vous pouvez me donner.

Patrice différa sa réponse. Il avait l'impression confuse d'un accord entre la jeune femme et le magistrat, et qu'en face de cet accord, il jouait, lui, autant par sa présence que par son zèle, le rôle d'un importun que l'on cherche à éconduire. Il résolut donc de rester sur la réserve, jusqu'à ce que son interlocuteur se fût découvert.

– En effet, dit-il, madame a pu vous renseigner. Ainsi, vous connaissez l'entretien que j'ai surpris hier au restaurant ?

– Oui.

– Et la tentative d'enlèvement dont Mme Essarès a été la victime ?

– Oui.

– Et l'assassinat ? ...

– Oui.

– Mme Essarès vous a raconté la scène de chantage à laquelle on s’est livré cette nuit contre M. Essarès, les détails du supplice, la mort du colonel, la remise des quatre millions, puis la conversation téléphonique entre M. Essarès et le dénommé Grégoire, et enfin les mesures proférées contre madame par son mari ?

– Oui, mon capitaine, je sais tout cela, c’est-à-dire tout ce que vous savez, et je sais en plus tout ce que m’a révélé mon enquête personnelle.

– En effet... en effet..., répéta Patrice, je vois que mon récit devient inutile, et que vous avez tous les éléments nécessaires pour conclure.

Et il ajouta, continuant d’interroger et de se soustraire aux questions :

– Puis-je vous demander, alors, dans quel sens vous avez conclu ?

– Mon Dieu, mon capitaine, mes conclusions ne sont pas définitives. Cependant, jusqu’à preuve du contraire, je m’en tiens aux termes d’une lettre que M. Essarès écrivait à sa femme aujourd’hui vers midi, et que nous avons trouvée sur son bureau, inachevée. Mme Essarès m’a prié d’en prendre lecture, et au besoin de vous la communiquer. En voici le texte :

« Aujourd’hui, 4 avril, à midi.

« Coralie,

« Tu as eu tort, hier, d’attribuer mon départ à des raisons inavouables, et peut-être ai-je eu tort de ne pas me défendre suffisamment contre ton accusation. Le seul motif de mon départ, ce sont les haines dont je suis entouré, et dont tu as pu voir la férocité implacable. Devant de tels ennemis, qui cherchent à me dépouiller par tous les moyens possibles, il n’y a pas d’autre salut que la fuite. Je pars donc, mais je te rappelle ma volonté absolue, Coralie. Tu dois me rejoindre à mon premier signal. Si tu ne quittes pas Paris, rien ne pourra te garantir contre une colère légitime, rien, pas même ma mort. J’ai pris, en effet, toutes mes dispositions pour que, dans ce cas... »

– La lettre s’arrête là, dit M. Desmalions en la rendant à Coralie, et nous savons par un indice irrécusable que les dernières lignes ont précédé de peu la mort de M. Essarès, puisque, dans sa chute, il a fait tomber une petite pendulette qui se trouvait sur son bureau, et que cette pendulette marque midi vingt-trois. Je suppose qu’il s’était senti mal à l’aise, qu’il aura voulu se lever, et que, pris de vertige, il s’est écroulé par terre. Malheureusement, la cheminée était proche, un feu violent y flambait, la tête a porté contre la grille, et la blessure était si profonde – le docteur l’a constaté – qu’un

évanouissement s'en est suivi. Alors le feu, tout proche, a fait son œuvre... vous avez pu voir comment...

Patrice écoutait avec stupeur cette explication imprévue. Il murmura :

– Ainsi, selon vous, monsieur, M. Essarès est mort d'un accident ? Il n'a pas été assassiné ?

– Assassiné ! Ma foi, non, aucun indice ne nous permet une pareille hypothèse.

– Cependant...

– Mon capitaine, vous êtes victime d'une association d'idées, tout à fait justifiable d'ailleurs. Depuis hier, vous assistez à une série d'événements tragiques et votre imagination est naturellement conduite à leur donner la solution la plus tragique qui soit, l'assassinat. Seulement... réfléchissez... Pourquoi cet assassinat, et qui l'aurait commis ? Bournef et ses amis ? À quoi bon ? Ils étaient gorgés de billets de banque, et, en admettant même que l'inconnu qui porte le nom de Grégoire leur ait repris ces millions, ce n'est pas en assassinant M. Essarès qu'ils les eussent retrouvés. Et puis, par où seraient-ils entrés ? Et puis, par où sortis ? Non, excusez-moi, mon capitaine, M. Essarès est mort d'un accident. Les faits sont indiscutables, et c'est l'opinion du médecin légiste, lequel établira son rapport dans ce sens.

Patrice Belval se tourna vers Coralie.

– Et c'est l'opinion de madame également ?

Elle rougit un peu et répondit :

– Oui.

– Et c'est l'opinion du vieux Siméon ?

– Oh ! Le vieux Siméon, repartit le magistrat, il divague. À l'entendre, on croirait que tout va recommencer, qu'un péril menace Mme Essarès, et qu'elle devrait s'enfuir dès maintenant. Voilà tout ce que j'ai pu tirer de lui. Cependant il m'a conduit vers une ancienne porte qui donne du jardin sur une ruelle perpendiculaire à la rue Raynouard, et, là, il m'a montré, d'abord, le cadavre du chien de garde, et ensuite, entre cette porte et le perron voisin de la bibliothèque, des traces de pas. Mais ces traces, vous les connaissez, n'est-ce pas, mon capitaine ? Ce sont les vôtres et celles de votre Sénégalais. Quant à l'étranglement du chien de garde, puis-je l'attribuer à votre Sénégalais ? Oui, n'est-ce pas ?

Patrice commençait à comprendre. Les réticences du magistrat, ses explications, son accord avec la jeune femme, tout cela prenait peu à peu sa

véritable signification.

Il articula nettement :

– Donc pas de crime ?

– Non.

– Et alors pas d’instruction ?

– Non.

– Et alors pas de bruit autour de l’affaire ? Le silence, l’oubli ?

– Justement.

Le capitaine Belval se mit à marcher de long en large, selon son habitude. Il se rappelait maintenant la prédiction d’Essarès :

« On ne m’arrêtera pas... Si l’on m’arrête, on me relâchera... L’affaire sera étouffée... »

Essarès avait vu clair. La justice se taisait. Et comment n’aurait-elle pas trouvé en Coralie une complice de son silence ?

Cette manière d’agir irritait profondément le capitaine. Par le pacte indéniable conclu entre Coralie et M. Desmalions, il soupçonnait celui-ci de circonvenir la jeune femme et de l’amener à sacrifier ses propres intérêts à des considérations étrangères. Pour cela, il fallait tout d’abord se débarrasser de lui, Patrice.

« Oh ! Oh se dit Patrice, il commence à m’agacer, ce monsieur-là, avec son calme et son ironie. Il a l’air de se fiche de moi dans les grands prix. »

Cependant, il se contint et, affectant un désir de conciliation, il revint s’asseoir auprès du magistrat.

– Vous excuserez, monsieur, dit-il, une insistance qui doit vous paraître plutôt indiscrete. Mais, ma conduite ne s’explique pas seulement par la sympathie ou par le sentiment que je puis éprouver pour Mme Essarès, à un moment de sa vie où elle est plus isolée que jamais – sympathie et sentiment qu’elle semble repousser plus encore qu’auparavant –, ma conduite s’explique par l’existence de certains liens mystérieux qui nous unissent l’un à l’autre, et qui remontent à une époque où nos regards n’ont pu pénétrer. Mme Essarès vous a-t-elle mis au courant de ces détails qui, selon moi, ont une importance considérable, et qu’il m’est impossible de ne pas rattacher aux événements qui nous préoccupent ?

M. Desmalions observa Coralie, qui fit un signe de tête. Il répondit :

– Oui, Mme Essarès m’a mis au courant, et même...

Il hésita de nouveau et, de nouveau, consulta la jeune femme, qui rougit et perdit contenance.

Pourtant, M. Desmalions attendait une réponse qui lui permît d'aller plus avant. Elle finit par déclarer à voix basse :

– Le capitaine Belval doit connaître ce que nous avons découvert à ce propos. Cette vérité lui appartient comme à moi, et je n'ai pas le droit de la lui cacher. Parlez, monsieur.

M. Desmalions prononça :

– Est-il même besoin de parler ? Je crois qu'il suffit de présenter au capitaine cet album de photographies que j'ai trouvé. Tenez, mon capitaine.

Et il tendit à Patrice un album très mince, relié en toile grise et maintenu par un élastique.

Patrice le saisit avec une certaine anxiété. Mais ce qu'il vit après l'avoir ouvert était tellement inattendu qu'il poussa une exclamation :

– Est-ce croyable !

Il y avait à la première page, encadrées par les quatre coins, deux photographies, l'une à droite représentant un petit garçon en costume de collégien anglais, l'autre à gauche représentant une toute petite fille. Deux mentions au-dessous. À droite : « Patrice à dix ans. » À gauche : « Coralie à trois mois. »

Ému au-delà de toute expression, Patrice tourna le feuillet.

La seconde page les représentait encore, lui à l'âge de quinze ans, Coralie à l'âge de huit ans.

Et il se revit aussi à dix-neuf ans, et à vingt-trois ans, et à vingt-huit ans, et toujours Coralie l'accompagnait, fillette d'abord, et puis jeune fille, et puis femme.

– Est-ce croyable ! murmurait-il. Comment cela est-il possible ? Voilà des portraits de moi que j'ignorais, épreuves d'amateur évidemment, et qui me suivent à travers la vie. Me voici en soldat quand je faisais mon service militaire... Me voici à cheval... Qui a pu ordonner que ces photographies fussent prises ? Et qui a pu les réunir ainsi, près des vôtres, madame ?

Il tenait ses yeux fixés sur Coralie. La jeune femme se déroba à son interrogatoire et baissait la tête comme si l'intimité de leurs existences, attestée par ces pages, l'eût troublée au plus profond d'elle-même.

Il répéta :

– Qui a pu les réunir ? Le savez-vous ? Et d'où vient cet album ?

M. Desmalions répondit :

– C'est le docteur qui l'a trouvé en déshabillant M. Essarès. Sous sa chemise, M. Essarès portait un maillot, et, dans une poche intérieure de ce maillot, *poche cousue*, il y avait ce petit album dont le docteur a senti le cartonnage.

Cette fois, les yeux de Patrice et de Coralie se rencontrèrent. L'idée que M. Essarès avait collectionné leurs photographies, à eux deux, et cela depuis vingt-cinq ans, et qu'il les conservait sur sa poitrine, et qu'il vivait avec elles, et qu'il était mort avec elles, une telle idée le bouleversait, au point qu'il n'essayait même pas d'en examiner l'étrange signification.

– Vous êtes bien sûr de ce que vous avancez, monsieur ? demanda Patrice.

– J'étais là, dit M. Desmalions. J'ai assisté à la découverte. D'ailleurs, j'en ai fait moi-même une autre qui confirme celle-ci et la complète d'une manière vraiment surprenante. C'est la découverte d'un médaillon, taillé dans un bloc d'améthyste et entouré d'un cercle de filigrane.

– Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que vous dites ? s'écria le capitaine Belval. Un médaillon ? Un médaillon en améthyste ?

– Regardez vous-même, monsieur, offrit le magistrat, après avoir, encore une fois, consulté Mme Essarès.

Et M. Desmalions tendit au capitaine une noix d'améthyste, plus grosse que la boule formée par la réunion des deux moitiés que Coralie et que lui, Patrice, possédaient, elle à son chapelet et lui à sa breloque, et cette nouvelle boule était encerclée d'un filigrane d'or qui rappelait exactement le travail du chapelet et le travail de la breloque.

La monture servait de fermoir.

– Je dois ouvrir ? demanda-t-il.

Coralie l'en pria d'un geste.

Il ouvrit.

L'intérieur était divisé par un mobile en cristal qui séparait deux photographies très réduites, l'une, celle de Coralie en costume d'infirmière, l'autre, le représentant, lui, mutilé et en uniforme d'officier.

Patrice réfléchissait, très pâle. Au bout d'un moment, il dit :

– Et ce médaillon, d'où vient-il ? C'est vous qui l'avez trouvé, monsieur ?

– Oui, mon capitaine.



– Et où cela ?

Le magistrat sembla hésiter. Patrice eut l'impression, à l'attitude de Coralie, qu'elle ignorait ce détail.

Enfin, M. Desmalions répondit :

– Je l'ai trouvé dans la main du mort.

– Dans la main du mort ? Dans la main de M. Essarès ?

Patrice avait sursauté, comme au choc du coup le plus imprévu, et il se penchait sur le magistrat, avide d'une réponse qu'il voulait entendre une seconde fois avant de l'admettre comme certaine.

– Oui, dans sa main. J'ai dû desserrer les doigts crispés pour l'en arracher.

Le capitaine se dressa et, frappant la table du poing, il s'écria :

– Eh bien, monsieur, je vais vous dire une chose que je réservais comme dernier argument, pour vous prouver que ma collaboration n'est pas inutile, et cette chose devient d'une importance considérable après ce que nous venons d'apprendre. Monsieur, ce matin, quelqu'un m'a demandé au téléphone, et la communication était à peine établie que ce quelqu'un, qui semblait en proie à une vive agitation, a été l'objet d'une agression criminelle, dont le bruit m'est parvenu. Et, au milieu du tumulte de la lutte et des cris d'agonie, j'ai entendu ces mots que le malheureux s'acharnait à me transmettre comme des renseignements suprêmes :

« Patrice... Coralie... Le médaillon d'améthyste... oui, je l'ai sur moi... le médaillon... Ah ! Trop tard... j'aurais tant voulu !... Patrice... Coralie... »

« Voilà ce que j'ai entendu, monsieur, et voici les deux faits qui s'imposent à nous. Ce matin, à sept heures dix-neuf, un homme a été assassiné, qui portait sur lui un médaillon d'améthyste. Premier fait indiscutable. Quelques heures plus tard, à midi vingt-trois, on découvre dans la main d'un autre homme ce même médaillon d'améthyste. Deuxième fait indiscutable. Rapprochez les deux faits. Et vous serez obligé de conclure que le premier crime, celui dont j'ai perçu l'écho lointain, a été commis ici, dans cet hôtel, dans cette même bibliothèque, où viennent aboutir, depuis hier soir, toutes les scènes du drame auquel nous assistons. »

Cette révélation qui, en réalité, aboutissait à une nouvelle accusation contre Essarès bey, parut faire beaucoup d'effet sur le magistrat. Patrice l'avait jetée dans le débat avec une véhémence passionnée, et une logique

d'argumentation à laquelle on ne pouvait se soustraire sans une mauvaise foi évidente.

Coralie s'était un peu détournée, et Patrice ne la voyait point, mais il devinait son désarroi devant tant d'opprobre et tant de honte.

M. Desmalions objecta :

Deux faits indiscutables, dites-vous, mon capitaine ? Sur le premier point, je vous ferai remarquer que nous n'avons pas trouvé le cadavre de cet homme qui aurait été assassiné ce matin à sept heures dix-neuf.

– On le retrouvera.

– Soit. Second point : en ce qui concerne le médaillon d'améthyste recueilli dans la main d'Essarès bey, qui nous dit qu'Essarès bey l'ait pris à cet homme assassiné et non pas ailleurs ? Car, enfin, nous ne savons même pas s'il était chez lui à cette heure-là, et moins encore s'il était dans sa bibliothèque.

– Je le sais, moi.

– Et comment ?

– Je lui ai téléphoné quelques minutes plus tard, et il m'a répondu. Bien plus, et cela pour parer à toute éventualité, il m'a dit qu'il avait téléphoné chez moi, mais qu'on l'avait coupé.

M. Desmalions réfléchit et reprit :

– Est-il sorti ce matin ?

– Que Mme Essarès nous le dise.

Sans se tourner, avec un désir manifeste de ne pas rencontrer les yeux de Patrice, Coralie déclara :

– Je ne crois pas qu'il soit sorti. Les vêtements qu'il portait au moment de sa mort sont ses vêtements d'intérieur.

– Vous l'avez vu depuis hier soir ?

Trois fois ce matin il est venu frapper à ma porte, de sept heures à neuf heures. Je ne lui ai pas ouvert. Vers onze heures, je partais seule ; je l'ai entendu qui appelait le vieux Siméon et lui ordonnait de m'accompagner. Siméon m'a rejointe aussitôt dans la rue. Voilà tout ce que je sais.

Il y eut un très long silence. Chacun méditait de son côté à cette suite étrange d'aventures.

À la fin, M. Desmalions, qui en arrivait à se rendre compte qu'un homme de la trempe du capitaine Belval n'était pas un de ceux dont on se

débarrasse facilement, reprit, du ton de quelqu'un qui, avant d'entrer en composition veut connaître exactement le dernier mot de l'adversaire :

– Droit au but, mon capitaine, vous échafaudez une hypothèse qui me semble très confuse. Quelle est-elle au juste ? Et si je ne m'y conforme pas, quelle sera votre conduite ? Deux questions très nettes. Voulez-vous y répondre ?

– Avec autant de netteté que vous me les posez, monsieur.

Il s'approcha du magistrat et prononça :

– Voici, monsieur, le terrain de combat et d'attaque – oui, d'attaque, s'il est nécessaire – que je choisis. Un homme qui m'a connu jadis, qui a connu Mme Essarès tout enfant, et qui nous porte intérêt, un homme qui recueillait nos portraits d'âge en âge, qui avait des raisons secrètes de nous aimer, qui m'a fait tenir la clef de ce jardin et qui se disposait à nous rapprocher l'un de l'autre pour des motifs qu'il nous eût révélés, cet homme a été assassiné au moment où il allait mettre ses plans à exécution. Or, tout me prouve qu'il a été assassiné par M. Essarès. Je suis donc résolu à porter plainte, quelles que doivent être les conséquences de mon acte. Et, croyez-moi, monsieur, ma plainte ne sera pas étouffée. Il y a toujours moyen de se faire entendre... fût-ce en criant la vérité sur les toits.

M. Desmalions se mit à rire.

– Bigre, mon capitaine, comme vous y allez !

– J'y vais selon ma conscience, monsieur, et Mme Essarès me pardonnera, j'en suis sûr. J'agis pour son bien, elle le sait. Elle sait qu'elle est perdue si cette affaire est étouffée et si la justice ne lui prête pas son appui. Elle sait que les ennemis qui la menacent sont implacables. Ils ne reculeront devant rien pour atteindre leur but et pour la supprimer, elle qui leur fait obstacle. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que ce but semble invisible aux yeux les plus clairvoyants. On joue contre ces ennemis la partie la plus formidable qui soit, et l'on ne sait même pas quel est l'enjeu de cette partie. La justice seule peut le découvrir, cet enjeu.

M. Desmalions laissa passer quelques secondes, puis, posant sa main sur l'épaule de Patrice, il dit calmement :

– Et si la justice le connaissait cet enjeu ?...

Patrice le regarda avec surprise :

– Quoi, vous connaissiez ? ...

– Peut-être.

- Et vous pouvez me le dire ?
- Dame ! Puisque vous m’y forcez...
- Il s’agit ?...
- Oh ! Pas de grand-chose ! Une bagatelle...
- Mais enfin ?...
- Un milliard.
- Un milliard ?
- Tout simplement. Un milliard dont les deux tiers, hélas ! Sinon les trois quarts, sont déjà sortis de France avant la guerre. Mais les deux cent cinquante ou trois cents millions qui restent valent tout de même plus d’un milliard, et cela pour une bonne raison...
- Laquelle ?
- Ils sont en or.

## *L'œuvre d'Essarès bey*

### Table des matières

Cette fois, le capitaine Belval sembla se radoucir un peu. Il entrevoyait vaguement les considérations qui obligeaient la justice à conduire la bataille avec prudence.

– Vous êtes sûr ? dit-il.

– Oui, mon capitaine. Voilà deux ans que j'ai été chargé d'étudier cette affaire et que mon enquête m'a prouvé qu'il y avait, en France, des exportations d'or vraiment inexplicables. Mais, je l'avoue, c'est depuis ma conversation avec Mme Essarès que je vois seulement d'où provenaient ces fuites, et qui avait mis debout, à travers toute la France et jusque dans les moindres bourgades, la formidable organisation par laquelle s'écoulait peu à peu l'indispensable métal.

– Mme Essarès savait donc ?...

– Non, mais elle soupçonnait beaucoup de choses, et cette nuit, avant votre arrivée, elle en entendit d'autres qui furent dites entre Essarès et ses agresseurs et qu'elle m'a répétées, me donnant ainsi le mot de l'énigme. Cette énigme, j'aurais voulu en poursuivre sans vous la solution complète – c'était, du reste, l'ordre de M. le ministre de l'Intérieur, et Mme Essarès manifestait ce même désir – mais votre fougue emporte mes hésitations, et puisqu'il n'y a pas moyen de vous évincer, mon capitaine, j'y vais carrément... d'autant qu'un collaborateur de votre trempe n'est pas à dédaigner.

– Ainsi donc, dit Patrice, qui brûlait d'en savoir davantage.

– Ainsi donc, la tête du complot était ici. Essarès bey, directeur de la Banque Franco-Orientale, sise rue La Fayette, Essarès bey, Égyptien en apparence, Turc en réalité, jouissait à Paris, dans le monde financier, d'une grosse influence. Naturalisé Anglais, mais ayant gardé des relations secrètes avec les anciens possesseurs de l'Égypte, Essarès bey était chargé, pour le compte d'une puissance étrangère, que je ne pourrais encore désigner

exactement, de saigner, il n'y a pas d'autre mot, de saigner la France de tout l'or qu'il lui serait possible de faire affluer dans ses coffres.

« D'après certains documents, il a réussi de la sorte, en deux ans, à expédier sept cents millions. Un dernier envoi se préparait lorsque la guerre a été déclarée. Vous comprenez bien que des sommes aussi importantes ne pouvaient plus, dès lors, s'escamoter aussi facilement qu'en temps de paix. Aux frontières, les wagons sont visités. Dans les ports, les navires en partance sont fouillés. Bref, l'expédition n'eut pas lieu. Les deux cent cinquante à trois cents millions d'or demeurèrent en France. Dix mois se passèrent. Et il arriva ceci, qui était inévitable, c'est qu'Essarès bey, ayant ce trésor fabuleux à sa disposition, s'y attacha, le considéra peu à peu comme à lui, et, à la fin, résolut de se l'approprier. Seulement, il y avait les complices...

– Ceux que j'ai vus cette nuit ?

– Oui, une demi-douzaine de Levantins équivoques, faux naturalisés, Bulgares plus ou moins déguisés, agents personnels des petites cours allemandes de là-bas. Tout cela, auparavant, tenait en province des succursales de la banque Essarès. Tout cela soudoyait, pour le compte d'Essarès, des centaines de sous-agents qui écumaient les villages, faisaient les foires, buvaient avec les paysans, offraient des billets et des titres contre de l'or français, et vidaient les bas de laine. À la guerre, tout cela ferma boutique et vint se grouper auprès d'Essarès bey qui, lui aussi, avait fermé ses bureaux de la rue La Fayette.

– Et alors ?

– Alors, il se passa des incidents que nous ignorons. Sans doute, les complices apprirent-ils par leurs gouvernements que le dernier envoi d'or n'avait pas été effectué, et sans doute devinèrent-ils aussi qu'Essarès bey tentait de garder par-devers lui les trois cents millions récoltés par la bande. Toujours est-il que la lutte commença entre les anciens associés, lutte acharnée, implacable, les uns voulant leur part du gâteau, l'autre résolu à ne rien lâcher et prétendant que les millions étaient partis. Dans la journée d'hier, cette lutte atteignit son maximum d'intensité. L'après-midi, les complices tentaient de s'emparer de Mme Essarès afin d'avoir un otage dont ils comptaient se servir contre le mari. Le soir... le soir, vous avez vu l'épisode suprême...

– Mais pourquoi, précisément, hier soir ?

– Pour cette raison que les complices avaient tout lieu de croire que les millions allaient disparaître hier soir. Sans connaître les procédés employés par Essarès bey lors de ses derniers envois, ils pensaient que chacun de ces envois, ou plutôt que l'enlèvement des sacs était précédé d'un signal.

– Oui, une pluie d'étincelles, n'est-ce pas ?

– Justement. Il y a dans un coin du jardin d'anciennes serres que surmonte la cheminée qui les chauffait. Cette cheminée encrassée, pleine de suie et de détrit, dégage, quand on l'allume, des flammèches et des étincelles qui se voient de loin et qui servaient d'avertissement. Essarès bey l'a allumée hier soir lui-même. Aussitôt, les complices, effrayés et résolus à tout, sont venus.

– Et le plan d'Essarès bey a échoué ?

– Oui. Celui des complices aussi d'ailleurs. Le colonel est mort. Les autres n'ont pu récolter que quelques liasses qui ont dû leur être reprises. Mais la lutte n'était pas finie, et les soubresauts les plus tragiques en ont accompagné ce matin le dénouement. Selon vos affirmations, un homme qui vous connaissait et qui cherchait à se mettre en rapport avec vous a été tué à sept heures dix-neuf, et, vraisemblablement, par Essarès bey, qui redoutait son intervention. Et quelques heures plus tard, à midi vingt-trois, Essarès bey lui-même était assassiné, probablement par l'un de ses complices. Voici toute l'affaire, mon capitaine. Et maintenant que vous en savez autant que moi, ne pensez-vous pas que l'instruction de cette affaire doit demeurer secrète et se poursuivre un peu en dehors des règles ordinaires ?

Après un instant de réflexion, Patrice répondit :

– Oui, je le crois.

– Eh ! Oui, s'écria M. Desmalions. Outre qu'il est inutile de proclamer cette histoire d'or disparu et d'or introuvable qui alarmerait les imaginations, vous pensez bien qu'une opération qui a consisté à drainer pendant deux ans une pareille masse d'or n'a pas pu s'effectuer sans des compromissions fort regrettables. Mon enquête personnelle va me révéler, j'en suis sûr, du côté de certaines banques plus ou moins importantes et de certains établissements de crédit, une suite de défaillances et de marchandages sur lesquels je ne veux pas insister, mais dont la publication serait désastreuse. Donc, silence.

– Mais le silence est-il possible ?

- Pourquoi pas ?
- Dame ! Il y a quelques cadavres, celui du colonel Fakhi, par exemple.
- Suicide.
- Celui de ce Mustapha que vous retrouverez, ou que vous avez dû retrouver, dans le jardin Galliera.
- Fait divers.
- Celui de M. Essarès.
- Accident.
- De sorte que toutes ces manifestations de la même force criminelle resteront isolées les unes des autres ?
- Rien ne montre le lien qui les rattache les unes aux autres.
- Le public pensera peut-être le contraire.
- Le public pensera ce que nous jugerons bon qu'il pense. Nous sommes en temps de guerre.
- La presse parlera.
- La presse ne parlera pas. Nous avons la censure.
- Mais si un fait quelconque, un crime nouveau ?...
- Un crime nouveau ? Pourquoi ? L'affaire est finie, du moins en sa partie active et dramatique. Les principaux acteurs sont morts. Le rideau baisse sur l'assassinat d'Essarès bey. Quant aux comparses, Bournef et autres, avant huit jours ils seront parqués dans un camp de concentration. Nous nous trouvons en face d'un certain nombre de millions, sans propriétaire, que personne n'osera réclamer, et sur lesquels la France a le droit de mettre la main. Je m'y emploierai activement.

Patrice Belval hocha la tête.

– Reste aussi Mme Essarès, monsieur. Nous ne devons pas négliger les menaces si précises de son mari.

– Il est mort.

– N'importe, la menace demeure. Le vieux Siméon vous le dit d'une façon saisissante.

– Il est à moitié fou.

– Précisément, son cerveau garde l'impression du danger le plus pressant. Non, monsieur, la lutte n'est pas terminée. Peut-être même ne fait-elle que commencer.

– Eh bien, mon capitaine, ne sommes-nous pas là ? Protégez et défendez Mme Essarès par tous les moyens qui sont en votre pouvoir et par tous ceux



que je mets à votre disposition. Notre collaboration sera constante, puisque ma tâche est ici, et que, s'il y a la bataille que vous attendez et dont je doute, elle aura lieu dans l'enceinte de cette maison et de ce jardin.

– Qui vous fait supposer ?...

– Certaines paroles entendues hier soir par Mme Essarès. Le colonel Fakhi a répété plusieurs fois : « L'or est ici, Essarès. » Et il ajoutait : « Depuis des années, chaque semaine, ton automobile apportait ici ce qu'il y avait à ta banque de la rue La Fayette. Siméon, le chauffeur et toi, vous faisiez glisser les sacs par le dernier soupirail à gauche. De là, comment l'expédiais-tu ? Je l'ignore. Mais ce qui était ici au moment de la guerre, les sept ou huit cents sacs qu'on attendait là-bas, rien n'est sorti de chez moi. Je me doutais du coup et, nuit et jour, nous avons veillé. L'or est ici. »

– Et vous n'avez aucun indice ?

– Aucun. Ceci tout au plus, et je n'y attache qu'une valeur relative.

Il tira de sa poche un papier froissé, qu'il déplia, et reprit :

– Avec le médaillon il y avait, dans la main d'Essarès bey, ce papier barbouillé d'encre où l'on peut voir cependant quelques mots informes, écrits en hâte, dont les seuls à peu près lisibles sont ceux-ci : Triangle d'or. Que signifie ce triangle d'or ? En quoi se rapporte-t-il à notre affaire ? Pour l'instant, je n'en sais rien. J'imagine tout au plus que le chiffon de papier, comme le médaillon, a été arraché par Essarès bey à l'homme qui est mort ce matin à sept heures dix-neuf, et que, quand lui-même a été tué, à midi vingt-trois, il était en train de l'examiner.

– Oui, les choses ont dû se passer ainsi. Et vous voyez, monsieur, conclut Patrice, comme tous ces détails se relient les uns aux autres. Croyez bien qu'il n'y a qu'une affaire.

– Soit, dit M. Desmalions en se levant. Une seule affaire en deux parties. Poursuivez la seconde, mon capitaine. Je vous accorde que rien n'est plus étrange que cette découverte des photographies qui vous représentent, Mme Essarès et vous, sur un même album et sur un même médaillon. Il y a là un problème qui se pose, dont la solution nous amènera sans doute bien près de la vérité. À bientôt, mon capitaine. Et, encore une fois, usez de moi et de mes hommes.

Sur ces mots, l'ancien magistrat serra la main de Patrice...

Patrice le retint.

– J'userai de vous, monsieur. Mais, n'est-ce pas dès maintenant qu'il faut prendre les précautions nécessaires ?

– Elles sont prises, mon capitaine. La maison n'est-elle pas occupée par nous ?

– Oui... oui... je le sais... mais tout de même... j'ai comme un pressentiment que la journée ne s'achèvera pas... Rappelez-vous les étranges paroles du vieux Siméon...

M. Desmalions se mit à rire.

– Allons, mon capitaine, il ne faut rien exagérer. Pour l'instant, s'il nous reste des ennemis à combattre, ils doivent avoir grand besoin de se recueillir. Nous parlerons de cela demain, voulez-vous, mon capitaine ?

Il serra la main de Patrice, s'inclina devant Mme Essarès, et sortit.

Par discrétion, le capitaine Belval avait fait d'abord un mouvement pour sortir avec lui. Il s'arrêta près de la porte et revint sur ses pas. Mme Essarès, qui sembla ne pas l'entendre, demeurait immobile, courbée en deux et la tête tournée. Il lui dit « Coralie... »

Elle ne répondit pas, et il lui dit une seconde fois : « Coralie », avec l'espoir qu'elle ne répondrait pas non plus, car le silence de la jeune femme lui semblait tout à coup la chose la plus désirable. Il n'y avait plus de contrainte ni de révolte. Coralie acceptait qu'il fût là, auprès d'elle, comme un ami secourable. Et Patrice ne pensait plus à tous les problèmes qui le tourmentaient, ni à cette série de crimes qui s'étaient accumulés autour d'eux, ni aux périls qui pouvaient les environner. Il ne pensait qu'à l'abandon et à la douleur de la jeune femme.

– Ne répondez pas, Coralie, ne dites pas un mot. C'est à moi de parler. Il faut que je vous apprenne ce que vous ignorez, c'est-à-dire les motifs pour lesquels vous vouliez m'éloigner de cette maison... de cette maison et de votre existence même...

Il posa sa main sur le dossier du fauteuil où elle était assise, et cette main effleura la coiffe de la jeune femme.

– Coralie, vous vous imaginez que c'est la honte de votre ménage qui vous éloigne de moi. Vous rougissez d'avoir été la femme de cet homme, et cela vous rend confuse et inquiète, comme si vous étiez coupable vous-même. Mais pourquoi ? Est-ce de votre faute ? Ne pensez-vous pas que je devine, entre vous deux, tout un passé de misère et de haine, et que, ce

mariage, vous y avez été contrainte je ne sais par quelle machination ? Non, Coralie, il y a autre chose, que je vais vous dire. Il y a autre chose...

Il s'était penché sur elle encore davantage. Il discernait son profil charmant que la flamme des bûches éclairait, et il s'écria avec une ardeur croissante et en usant de ce tutoiement qui, chez lui, gardait un ton de respect affectueux :

– Dois-je parler, maman Coralie ? Non, n'est-ce pas ? Tu as compris et tu vois clair en toi. Ah ! Je sens que tu trembles des pieds à la tête. Mais oui, dès le premier jour, tu l'as aimé ton grand diable de blessé, tout mutilé et tout balaféré qu'il fût. Tais-toi, ne proteste pas. Oui, je me rends compte... cela t'offusque un peu d'entendre de telles paroles aujourd'hui. j'aurais dû patienter peut-être... Pourquoi ? Je ne te demande rien. Je sais. Cela me suffit. Je ne t'en parlerai plus avant longtemps, avant l'heure inévitable où tu seras forcée de me le dire toi-même. Jusque-là je garderai le silence. Mais il y aura entre nous ceci, notre amour, et c'est délicieux, maman Coralie. C'est délicieux de savoir que tu m'aimes, Coralie... Bon ! Voilà que tu pleures maintenant ! Et tu voudrais nier encore ? Mais quand tu pleures, maman, je te connais, c'est que tout ton cœur adorable déborde de tendresse et d'amour. Tu pleures ? Ah ! Maman, je ne croyais pas que tu m'aimais à ce point !

Lui aussi, Patrice, il avait les larmes aux yeux. Celles de Coralie coulaient sur ses joues pâles, et il eût voulu baiser ces joues mouillées. Mais le moindre geste d'affection lui paraissait une offense en de telles minutes. Il se contentait de la regarder éperdument.

Et comme il la regardait, il eut l'impression que la pensée de la jeune femme se détachait de la sienne, que ses yeux étaient attirés par un spectacle imprévu, et qu'elle écoutait, dans le grand silence de leur amour, une chose qu'il n'avait pas entendue, lui.

Et soudain, à son tour, il l'entendit, cette chose, bien qu'elle fût pour ainsi dire imperceptible. C'était, plutôt qu'un bruit, la sensation d'une présence qui se mêlait aux rumeurs lointaines de la ville.

Que se passait-il donc ?

Le jour avait baissé, sans que Patrice s'en rendît compte. À son insu également, comme le boudoir n'était pas grand et que la chaleur du feu y devenait lourde, Mme Essarès avait entrouvert la fenêtre, dont les battants,

néanmoins, se rejoignaient presque. C'est cela qu'elle considérait attentivement, et c'est de là que venait le danger.

Patrice fut près de courir à cette fenêtre. Il ne le fit pas. Le danger se précisait. Dehors, dans l'ombre du crépuscule, il distinguait, à travers les carreaux obliques, une forme humaine. Puis il aperçut, entre les deux battants, un objet qui brillait à la lueur du feu et qui lui parut être le canon d'un revolver.

« Si l'on soupçonne un instant que je suis sur mes gardes, pensa-t-il, Coralie est perdue. »

De fait, la jeune femme se trouvait en face de la fenêtre, dont aucun obstacle ne la séparait. Il prononça donc à haute voix et d'un ton dégagé :

– Coralie, vous devez être un peu lasse. Nous allons nous dire adieu.

En même temps, il tournait autour du fauteuil pour la protéger.

Mais il n'eut pas le temps d'accomplir son mouvement. Elle aussi, sans doute, avait vu luire le canon du revolver, elle se recula brusquement et balbutia :

– Ah ! Patrice... Patrice...

Deux détonations retentirent que suivit un gémissement.

– Tu es blessée ! s'écria Patrice en se précipitant sur la jeune femme.

– Non, non, dit-elle, mais la peur...

– Ah ! S'il t'a touchée, le misérable !

– Non, non...

– Tu es bien sûre ?

Il perdit ainsi trente à quarante secondes, allumant l'électricité, examinant la jeune femme, attendant avec angoisse qu'elle reprît toute sa conscience.

Et, seulement alors, il se jeta vers la fenêtre qu'il ouvrit toute grande et il enjamba le balcon. La pièce se trouvait au premier étage. Il y avait bien des treillis le long du mur. Mais, à cause de sa jambe, Patrice eut du mal à descendre.

En bas, il s'empêtra dans les barreaux d'une échelle renversée sur la terrasse. Puis il se heurta à des agents qui émergeaient de ce rez-de-chaussée, et dont l'un vociférait :

– J'ai vu une silhouette qui s'enfuyait par là.

– Par où ? demanda Patrice.

L'homme courait dans la direction de la petite ruelle. Patrice le suivit. Mais, à ce moment, du côté même de cette porte, il s'éleva des clameurs aiguës et le glapissement d'une voix qui râlait :

– Au secours ! ... Au secours ! ...

Lorsque Patrice arriva, l'agent promenait déjà sur le sol une lanterne électrique, et tous deux ils aperçurent une forme humaine qui se tordait dans un massif.

– La porte est ouverte, cria Patrice, l'agresseur s'est sauvé... Allez-y.

L'agent disparut dans la ruelle, et comme Ya-Bon survenait, Patrice lui ordonna :

– Au galop, Ya-Bon. Si l'agent monte la ruelle, descends. Au galop, moi, je m'occupe de la victime.

Pendant ce temps, Patrice se courbait, projetant la lanterne de l'agent sur l'homme qui se débattait à terre. Il reconnut le vieux Siméon à moitié étranglé, une cordelette de soie rouge autour du cou.

– Ça va ? demanda-t-il. Vous m'entendez ?

Il desserra la cordelette et répéta sa question. Siméon bégaya une suite de syllabes incohérentes, puis, tout à coup, il se mit à chanter et puis à rire, d'un rire saccadé, très bas, qui alternait avec des hoquets. Il était fou.

– Monsieur, dit Patrice à M. Desmalions, quand celui-ci l'eut rejoint et qu'ils se furent expliqués, croyez-vous vraiment que l'affaire soit finie ?

– Vous aviez raison, avoua M. Desmalions, et nous allons prendre toutes les précautions nécessaires pour la sécurité de Mme Essarès. La maison sera gardée toute la nuit.

Quelques minutes plus tard, l'agent et Ya-Bon revenaient après des recherches inutiles. Dans la ruelle on trouva la clef qui avait servi à ouvrir la porte. Elle était exactement semblable à celle que possédait Patrice, aussi vieille, aussi rouillée. L'agresseur s'en était débarrassé au cours de sa fuite.

Il était sept heures du soir lorsque Patrice, en compagnie de Ya-Bon, quitta l'hôtel de la rue Raynouard et reprit le chemin de Neuilly.

Selon son habitude, Patrice saisit le bras du Sénégalais et, s'appuyant sur lui pour marcher, il lui dit :

– Je devine ton idée, Ya-Bon.

Ya-Bon grogna.

– C'est bien cela, approuva le capitaine Belval ; nous sommes entièrement d'accord sur tous les points. Ce qui te frappe principalement,

n'est-ce pas, c'est l'incapacité totale de la police en cette occurrence ? Un tas de nullités, diras-tu ? En parlant ainsi, monsieur Ya-Bon, tu dis une bêtise et une insolence qui ne m'étonnent pas de toi et qui pourraient t'attirer de ma part la correction que tu mérites. Mais passons. Donc, quoi que tu en dises, la police fait ce qu'elle peut, sans compter qu'en temps de guerre elle a autre chose à faire qu'à s'occuper des relations mystérieuses qui existent entre Mme Essarès et le capitaine Belval. C'est donc moi qui devrai agir, et je n'ai guère à compter que sur moi. Eh bien, je me demande si je suis de taille à lutter contre de tels adversaires. Quand je pense qu'en voici un qui a le culot de revenir dans l'hôtel que la police surveillait, de dresser une échelle, d'écouter sans doute ma conversation avec M. Desmalions, puis les paroles que j'ai dites à maman Coralie, et, en fin de compte, de nous envoyer deux balles de revolver ! Hein, qu'en dis-tu ? Suis-je de force ? Et toute la police française elle-même, déjà surmenée, m'offrira-t-elle le secours indispensable ? Non, ce qu'il faudrait pour débrouiller une pareille affaire, c'est un type exceptionnel et qui réunisse toutes les qualités. Enfin un bonhomme comme on n'en voit pas.

Patrice s'appuya davantage sur le bras de son compagnon.

– Toi qui as de si belles relations, tu n'as pas ça dans ta poche ? Un génie, un demi-dieu !

Ya-Bon grogna de nouveau, d'un air joyeux et dégagea son bras. Il portait toujours sur lui une petite lanterne électrique. Il l'alluma et introduisit la poignée entre ses dents. Puis il sortit de son dolman un morceau de craie.

Le long de la rue il y avait un mur recouvert de plâtre, sali et noirci par le temps. Ya-Bon se planta devant ce mur, et lançant le disque de lumière, il se mit à écrire d'une main inhabile, comme si chacune des lettres lui coûtait un effort démesuré, et comme si l'assemblage de ces lettres était le seul qu'il pût jamais réussir à composer et à retenir. Et de la sorte, il écrivit deux mots que Patrice put lire d'un coup :

Arsène Lupin.

– Arsène Lupin, dit Patrice à mi-voix.

Et le contemplant avec stupeur :

– Tu deviens maboul ? Qu'est-ce que ça veut dire, Arsène Lupin ? Quoi ? Tu me proposes Arsène Lupin ?

Ya-Bon fit un signe affirmatif.

– Arsène Lupin ? Tu le connais donc ?

– Oui, déclara Ya-Bon.

Patrice se souvint alors que le Sénégalais passait ses journées à l'hôpital à se faire lire par des camarades de bonne volonté toutes les aventures d'Arsène Lupin, et il ricana :

– Oui, tu le connais comme on connaît quelqu'un dont on a lu l'histoire.

– Non, protesta Ya-Bon.

– Tu le connais personnellement ?

– Oui.

– Idiot, va ! Arsène Lupin est mort. Il s'est jeté dans la mer du haut d'un rocher, et voilà que tu prétends le connaître ?

– Oui.

– Tu as donc eu l'occasion de le rencontrer depuis sa mort ?

– Oui.

– Fichtre ! Et le pouvoir de monsieur Ya-Bon sur Arsène Lupin est assez grand pour qu'Arsène Lupin ressuscite et se dérange sur un signe de monsieur Ya-Bon ?

– Oui.

– Bigre ! Tu m'inspirais déjà une haute considération, mais maintenant je n'ai plus qu'à m'incliner. Ami de feu Arsène Lupin, rien que ça de chic ! Et combien de temps te faut-il pour mettre cette ombre à notre disposition ? Six mois ? Trois mois ? Un mois ? Quinze jours ?

Ya-Bon fit un geste.

– Environ quinze jours, traduisit le capitaine Belval.

– Eh bien, évoque l'esprit de ton ami, je serai enchanté d'entrer en rapports avec lui. Seulement, vrai, il faut que tu aies de moi une idée bien médiocre pour t'imaginer que j'aie besoin d'un collaborateur. Alors quoi, tu me prends pour un imbécile, pour un incapable ?

*Patrice et Coralie*[Table des matières](#)

Tout se passa comme l'avait prédit M. Desmalions. La presse ne parla pas. Le public ne s'émut point. Accidents et faits divers furent accueillis avec indifférence. L'enterrement du richissime banquier Essarès bey passa inaperçu.

Mais le lendemain de cet enterrement, à la suite de quelques démarches effectuées par le capitaine Belval auprès de l'autorité militaire, avec l'appui de la préfecture, un nouvel ordre de choses fut établi dans la maison de la rue Raynouard. Reconnue comme annexe numéro deux de l'ambulance des Champs-Élysées, elle devint, sous la surveillance de Mme Essarès, la résidence exclusive du capitaine Belval et de ses sept mutilés.

Ainsi, Coralie demeura là toute seule. Plus de femme de chambre ni de cuisinière. Les sept mutilés suffirent à toutes les besognes. L'un fut concierge, un autre cuisinier, un autre maître d'hôtel. Ya-Bon, nommé femme de chambre, se chargea du service personnel de maman Coralie. La nuit, il couchait dans le couloir, devant sa porte. Le jour, il montait la garde devant sa fenêtre.

– Que personne n'approche ni de cette porte, ni de cette fenêtre ! Lui dit Patrice. Que personne n'entre ! Si seulement un moustique réussit à pénétrer près d'elle, ton compte est réglé.

Malgré tout, Patrice n'était pas tranquille. Il avait eu trop de preuves de ce que pouvait oser l'ennemi pour croire que des mesures quelconques fussent capables d'assurer une protection absolument efficace. Le danger s'insinue toujours par où il n'est pas attendu, et il était d'autant moins facile de s'en garer qu'on ignorait d'où venait la menace. Essarès bey étant mort, qui poursuivait son œuvre ? Et qui reprenait contre maman Coralie le plan de vengeance qu'il annonçait dans sa dernière lettre ?

M. Desmalions avait commencé aussitôt son œuvre d'investigation, mais le côté dramatique de l'affaire semblait lui être indifférent. N'ayant



pas retrouvé le cadavre de l'homme dont Patrice avait entendu les cris d'agonie, n'ayant recueilli aucun indice sur l'agresseur mystérieux qui avait tiré sur Patrice et Coralie, à la fin de la journée, n'ayant pu établir d'où provenait l'échelle qui avait servi à cet agresseur, il ne s'occupait plus de ces questions, et limitait ses efforts à l'unique recherche des dix-huit cents sacs. Cela seul lui importait.

– Nous avons toutes les raisons de croire qu'ils sont là, disait-il, entre les quatre côtés du quadrilatère formé par le jardin et par les bâtiments d'habitation. Évidemment un sac d'or de cinquante kilos n'a pas, à beaucoup près, le volume d'un sac de charbon du même poids. Mais, tout de même, dix-huit cents sacs, cela représente peut-être une masse de sept à huit mètres cubes, et cette masse-là ne se dissimule pas aisément.

Au bout de deux jours, il avait acquis la certitude que la cachette ne se trouvait ni dans la maison, ni sous la maison. Lorsque, certains soirs, le chauffeur de l'automobile d'Essarès bey amenait rue Raynouard le contenu des coffres de la Banque Franco-Orientale, Essarès bey, le chauffeur de l'automobile et le nommé Grégoire faisaient passer par le soupirail dont les complices du colonel avaient parlé, un gros fil de fer que l'on retrouva. Le long de ce fil de fer glissaient des crochets, que l'on retrouva également, et auxquels on suspendait les sacs qui s'empilaient dès lors dans une grande cave exactement située sous la bibliothèque.

Inutile de dire tout ce que M. Desmalions et ses agents déployèrent d'ingéniosité, de minutie et de patience pour interroger tous les recoins de cette cave. Leurs efforts aboutirent tout au moins à savoir – et cela sans aucune espèce de doute – qu'elle n'offrait aucun secret, sauf le secret d'un escalier qui descendait de la bibliothèque et dont l'issue supérieure était fermée par une trappe que recouvrait le tapis. Outre le soupirail de la rue Raynouard, il y en avait un autre qui donnait sur le jardin, au niveau de la première terrasse. Ces deux ouvertures se barricadaient de l'intérieur, à l'aide de volets de fer très lourds, de sorte que des milliers et des milliers de rouleaux d'or avaient pu être entassés dans la cave jusqu'au moment de leur expédition.

« Mais comment cette expédition avait-elle lieu ? se demandait M. Desmalions. Mystère. Et pourquoi cette halte dans le sous-sol de la rue Raynouard ? Mystère également. Et puis voilà que Fakhi, Bournef et consorts affirment que cette fois il n'y a pas eu d'expédition, que l'or est ici,

et qu'il suffit de chercher pour l'y découvrir. Nous avons cherché dans la maison. Reste le jardin. Cherchons de ce côté. »

C'est un admirable vieux jardin qui faisait jadis partie du vaste domaine où, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on venait prendre les eaux de Passy. De la rue Raynouard jusqu'au quai, sur une largeur de deux cents mètres, il descend, par quatre terrasses superposées, vers des pelouses harmonieuses que soulignent des massifs d'arbustes verts et que dominant des groupes de grands arbres.

Mais la beauté du jardin provient avant tout de ses quatre terrasses et de la vue qu'elles offrent sur le fleuve, sur les plaines de la rive gauche et sur les collines lointaines. Vingt escaliers les font communiquer entre elles, et vingt sentiers montent de l'une à l'autre, creusés parmi les murs de soutènement et engloutis parfois sous les vagues de lierre qui déferlent du haut en bas.

Çà et là émergent une statue, une colonne tronquée, les débris d'un chapiteau. Le balcon de pierre qui borde la terrasse supérieure est orné de très vieux vases en terre cuite. On y voit aussi, sur cette terrasse, les ruines de deux petits temples ronds qui étaient autrefois des buvettes. Il y a devant les fenêtres de la bibliothèque une vasque circulaire, au centre de laquelle un enfant lance un mince filet d'eau par l'entonnoir d'une conque.

C'est le trop-plein de cette vasque, recueilli en un ruisseau, qui glissait sur les rochers contre lesquels Patrice s'était heurté au premier soir.

– Somme toute, trois ou quatre hectares à fouiller, dit M. Desmalions.

À cette besogne, il employa, outre les mutilés de Patrice, une douzaine de ses agents. Besogne assez facile au fond, et qui devait aboutir à des résultats certains. Comme M. Desmalions ne cessait de le répéter, dix-huit cents sacs ne peuvent pas rester invisibles. Toute excavation laisse des traces. Il faut une issue pour y entrer et pour en sortir. Or, le gazon des pelouses, comme le sable des allées, ne révélait aucun vestige de terre remuée fraîchement. Le lierre ? Les murailles de soutien ? Les terrasses ? Tout cela fut visité. Inutilement. On trouva de place en place, dans les tranchées que l'on pratiqua, d'anciennes canalisations vers la Seine, et des tronçons d'aqueduc qui servaient jadis à l'écoulement des eaux de Passy. Mais quelque chose qui fût un abri, une casemate, une voûte de maçonnerie, quelque chose qui eût l'apparence d'une cachette, cela ne se trouva point.

Patrice et Coralie suivaient ces recherches. Pourtant, bien qu'ils en comprissent tout l'intérêt, et bien que, d'autre part, ils subissent encore l'anxiété des heures dramatiques qui venaient de s'écouler, au fond, ils ne se passionnaient que pour le problème inexplicable de leur destin, et presque toutes leurs paroles s'en allaient vers les ténèbres du passé.

La mère de Coralie, fille d'un consul de France à Salonique, avait épousé là-bas un homme d'un certain âge, très riche, le comte Odolavitz, d'une vieille famille serbe, lequel était mort un an après la naissance de Coralie. La veuve et l'enfant se trouvaient alors en France, précisément dans cet hôtel de la rue Raynouard, que le comte Odolavitz avait acheté par l'intermédiaire d'un jeune Égyptien, Essarès, qui lui servait de secrétaire et de factotum.

Coralie avait donc vécu là trois années de son enfance. Puis, subitement, elle perdait sa mère. Restant seule au monde, elle était emmenée par Essarès à Salonique, où son grand-père, le consul, avait laissé une sœur beaucoup plus jeune que lui et qui se chargea d'elle. Malheureusement, cette femme tomba sous la domination d'Essarès, signa des papiers, en fit signer à sa petite nièce, de sorte que toute la fortune de l'enfant, administrée par l'Égyptien, disparut peu à peu.

Enfin, vers l'âge de dix-sept ans, Coralie fut la victime d'une aventure qui lui laissa le plus affreux souvenir et qui eut sur sa vie une influence fatale. Enlevée un matin, dans la campagne de Salonique, par une bande de Turcs, elle passa deux semaines au fond d'un palais en butte aux désirs du gouverneur de la province. Essarès la délivra. Mais cette délivrance s'effectua d'une façon si bizarre que, bien souvent, depuis, Coralie devait se demander s'il n'y avait pas eu un coup monté entre le Turc et l'Égyptien.

Toujours est-il que, malade, déprimée, redoutant une nouvelle agression, contrainte par sa tante, elle épousait un mois plus tard cet Essarès qui, déjà, lui faisait la cour et qui, maintenant, en définitive, prenait à ses yeux figure de sauveur. Union lamentable, dont l'horreur lui apparut le jour même où elle fut consommée. Coralie était la femme d'un homme qu'elle détestait et dont l'amour s'exaspéra de toute la haine et de tout le mépris qui lui furent opposés.

L'année même du mariage, ils venaient s'installer dans l'hôtel de la rue Raynouard. Essarès, qui, depuis longtemps, avait fondé et dirigeait à Salonique la succursale de la Banque Franco-Orientale, ramassait presque

toutes les actions de cette banque, achetait pour l'établissement de la maison principale l'immeuble de la rue La Fayette, devenait à Paris l'un des maîtres de la finance, et recevait en Égypte le titre de bey.

Telle était l'histoire qu'un jour, dans le beau jardin de Passy, Coralie raconta, et, en ce morne passé qu'ils interrogèrent ensemble, en le confrontant avec celui de Patrice, ni Patrice ni Coralie ne purent découvrir un seul point qui leur fût commun. L'un et l'autre avaient vécu dans des lieux différents. Aucun nom ne les frappait d'un même souvenir. Aucun détail ne pouvait leur faire comprendre pourquoi ils possédaient l'un et l'autre des morceaux de la même boule d'améthyste, pourquoi leurs images réunies se trouvaient enfermées dans le même médaillon, ou collées sur les pages du même album.

– À la rigueur, dit Patrice, on peut expliquer que le médaillon recueilli dans la main d'Essarès avait été arraché par lui à cet inconnu qui veillait sur nous et qu'il a assassiné. Mais l'album, cet album qu'il portait dans une poche cousue d'un sous-vêtement ?...

Ils se turent. Patrice demanda :

– Et Siméon ?

– Siméon a toujours habité ici.

– Même du temps de votre mère ?

– Non, c'est un an ou deux après la mort de ma mère et après mon départ pour Salonique, qu'il a été chargé par Essarès bey de garder cette propriété et de veiller à son entretien.

– Il était le secrétaire d'Essarès ?

– Je n'ai jamais su son rôle exact. Secrétaire ? Non. Confident ? Non plus. Ils ne conversaient jamais ensemble. Trois ou quatre fois, il est venu nous voir à Salonique. Je me rappelle une de ses visites. J'étais tout enfant, et je l'ai entendu qui parlait à Essarès d'une façon très violente et semblait le menacer.

– De quoi ?

– Je l'ignore. J'ignore tout de Siméon. Il vivait ici très à part, et presque toujours dans le jardin, fumant sa pipe, rêvassant, soignant les arbres ou les fleurs avec l'aide de deux ou trois jardiniers qu'il faisait venir de temps à autre.

– Quelle conduite observait-il à votre égard ?

– Là encore, je ne puis rien dire de précis. Nous ne causions jamais, et ses occupations ne le rapprochaient guère de moi. Cependant, j'ai eu quelquefois l'impression que, à travers ses lunettes jaunes, son regard me cherchait avec une certaine insistance, et peut-être même avec intérêt. En outre, dans ces derniers temps, il se plaisait à m'accompagner jusqu'à l'ambulance, et il se montrait alors, soit là-bas, soit en route, plus attentif, plus empressé... à tel point que je me demande, depuis un jour ou deux...

Après un instant d'indécision, elle continua :

– Oh ! C'est une idée bien vague..., mais, tout de même... Tenez, il y a quelque chose que je n'ai pas pensé à vous dire... Pourquoi suis-je entrée à l'ambulance des Champs-Élysées, à cette ambulance où vous vous trouviez déjà, blessé, malade ? Pourquoi ? Parce que Siméon m'y a conduite. Il savait que je voulais m'engager comme infirmière, et il m'a indiqué cette ambulance... où il ne doutait pas que les circonstances nous mettraient l'un en face de l'autre...

« Et puis, réfléchissez... Plus tard la photographie du médaillon, celle qui nous représente ensemble, vous en uniforme, moi en infirmière, n'a pu être prise qu'à l'ambulance... Or, des gens d'ici, de cette maison, Siméon était le seul qui s'y rendît.

« Vous rappellerai-je aussi qu'il est venu à Salonique, qu'il m'y a vue enfant, puis jeune fille, et qu'il a pu, là, également, prendre les instantanés de l'album ? De sorte que, si nous admettons qu'il ait eu quelque correspondant qui, de son côté, vous suivit dans la vie, il ne serait pas impossible de croire que l'ami inconnu dont vous avez supposé l'intervention entre nous, qui vous a envoyé la clef du jardin...

– Que cet ami fût le vieux Siméon ? interrompit vivement Patrice. L'hypothèse est inadmissible.

– Pourquoi ?

– Parce que cet ami est mort. Celui qui cherchait, comme vous dites, à intervenir entre nous, celui qui m'a envoyé la clef du jardin, celui qui m'appelait au téléphone pour m'apprendre la vérité, celui-là a été assassiné... Aucun doute à ce propos. J'ai perçu les cris d'un homme qu'on égorgeait... des cris d'agonie... de ceux que l'on pousse quand on expire.

– Est-on jamais sûr ?...

– Je le suis absolument. Ma certitude n'est atténuée par aucune hésitation. Celui que j'appelle notre ami inconnu est mort avant d'avoir

achevé son œuvre, Il est mort assassiné. Or, Siméon est vivant.

Et Patrice ajouta :

– D’ailleurs celui-là avait une autre voix que Siméon, une voix que je n’avais jamais entendue et que je n’entendrai plus jamais.

Coralie n’insista pas, convaincue à son tour.

Ils étaient assis sur un des bancs du jardin, profitant d’un beau soleil d’avril. Les bourgeons des marronniers luisaient aux pointes des rameaux. Les lourds parfums des giroflées montaient des plates-bandes, et leurs fleurs jaunes ou mordorées, comme des robes de guêpes ou d’abeilles serrées les unes contre les autres, ondulaient au gré d’une brise légère.

Soudain, Patrice frissonna. Coralie avait posé sa main sur la sienne, en un geste d’abandon charmant, et, tout de suite, l’ayant observée, il vit qu’elle était émue jusqu’aux larmes.

Qu’y a-t-il donc, maman Coralie ?

La tête de la jeune femme s’inclina, et sa joue toucha l’épaule de l’officier. Patrice n’osa pas bouger, pour ne point paraître donner à ce mouvement fraternel une valeur de tendresse qui eût peut-être froissé Coralie. Il répéta :

– Qu’y a-t-il ? Qu’avez-vous, mon amie ?

– Oh ! murmura-t-elle, c’est si étrange ! Regardez, Patrice, regardez ces fleurs.

Ils se trouvaient sur la troisième terrasse et dominaient donc la quatrième terrasse, et cette dernière, la plus basse, au lieu de plates-bandes de giroflées, offrait des parterres où s’entremêlaient toutes les fleurs de printemps, tulipes, mères-de-famille, corbeilles d’argent. Et au milieu, il y avait un grand rond planté de pensées.

– Là, là ! dit-elle en désignant ce rond de son bras tendu, là, regardez bien... vous voyez ?... des lettres...

En effet, peu à peu, Patrice se rendait compte que les touffes de pensées étaient disposées de manière à inscrire sur le sol quelques lettres qui se détachaient parmi d’autres touffes de fleurs. Cela n’apparaissait pas du premier coup. Il fallait un certain temps pour voir, mais, quand on avait vu, les lettres s’assemblaient d’elles-mêmes et formaient sur une même ligne, trois mots : *Patrice et Coralie*.

– Ah ! dit-il à voix basse, je vous comprends ! ...

C'était si étrange, en effet, et si émouvant de lire leurs deux noms, qu'une main amie avait pour ainsi dire semés, leurs deux noms réunis en fleurs de pensées ! C'était si étrange et si émouvant de se retrouver toujours ainsi l'un et l'autre, liés par des volontés mystérieuses, liés maintenant par l'effort laborieux des petites fleurs qui surgissent, s'éveillent à la vie, et s'épanouissent dans un ordre déterminé ! Coralie se redressa et dit :

– C'est le vieux Siméon qui s'occupe du jardin.

– Évidemment, dit-il d'un air un peu ébranlé, cela ne change certes pas mon idée. Notre ami inconnu est mort, mais Siméon a pu le connaître, lui. Siméon était peut-être de connivence avec lui sur certains points, et il doit en savoir long. Ah ! S'il pouvait parler et nous mettre dans la bonne voie.

Une heure plus tard, comme le soleil penchait à l'horizon, ils montèrent sur les terrasses.

En arrivant à la terrasse du haut, ils avisèrent M. Desmalions qui leur fit signe de venir, et qui leur dit :

– Je vous annonce quelque chose d'assez curieux, une trouvaille d'un intérêt spécial pour vous, madame... et pour vous, mon capitaine.

Il les mena tout au bout de la terrasse, devant la partie inhabitée qui faisait suite à la bibliothèque. Il y avait là deux agents, une pioche à la main. Au cours des recherches, ils avaient d'abord, comme l'expliqua M. Desmalions, écarté le lierre qui recouvrait le petit mur orné de vases en terre cuite. Or, un détail attira l'attention de M. Desmalions. Le petit mur était revêtu, sur une longueur de quelques mètres, d'une couche de plâtre qui semblait de date plus récente que la pierre elle-même.

– Pourquoi ? dit M. Desmalions. N'était-ce pas un indice dont je devais tenir compte ? Je fis démolir cette couche de plâtre et, dessous, j'en ai trouvé une seconde moins épaisse, mêlée aux aspérités de la pierre. Tenez, approchez-vous... ou plutôt non, reculez un peu... on distingue mieux.

La couche inférieure, en effet, ne servait qu'à retenir une série de petits cailloux blancs qui faisaient comme une mosaïque encadrée de cailloux noirs, et qui formaient de grandes lettres, largement écrites, lesquelles formaient trois mots. Et ces trois mots c'était encore : *Patrice et Coralie*.

– Qu'est-ce que vous en dites ? interrogea M. Desmalions. Remarquez que l'inscription remonte à plusieurs années... au moins dix ans, étant donné la disposition du lierre qui était accroché là...

– Au moins dix ans..., répéta Patrice, lorsqu’il fut seul avec la jeune femme. Dix ans, c’est-à-dire à une époque où vous n’étiez pas mariée, où vous habitiez encore à Salonique, et où personne ne venait en ce jardin... personne, excepté Siméon et ceux qu’il voulait bien y laisser pénétrer.

Et Patrice conclut :

– Et parmi ceux-là, Coralie, il y avait notre ami inconnu qui est mort. Et Siméon sait la vérité.

Ils le virent, en cette fin d’après-midi, le vieux Siméon, comme ils le voyaient depuis le drame, errant dans le jardin ou dans les couloirs de la maison, l’attitude inquiète et désespérée, son cache-nez toujours enroulé autour de la tête, les lunettes serrées aux tempes. Il bégayait des mots incompréhensibles. La nuit, son voisin, un des mutilés, l’entendit plusieurs fois qui chantonait.

À deux reprises, Patrice essaya de le faire parler. Siméon hochait la tête et ne répondait pas, ou bien riait d’un rire d’innocent.

Ainsi, le problème se compliquait, et rien ne laissait prévoir qu’il pût être résolu. Qui les avait, depuis leur enfance, promis l’un à l’autre comme des fiancés dont une loi inflexible a disposé d’avance ? Qui avait, à l’automne dernier, alors qu’ils ne se connaissaient pas, préparé la corbeille de pensées ? Et qui avait, dix ans plus tôt, inscrit leurs deux noms en cailloux blancs dans l’épaisseur d’un mur !

Questions troublantes pour deux êtres chez qui l’amour s’était éveillé spontanément, et qui, tout à coup, apercevaient derrière eux un long passé qui leur était commun. Chaque pas qu’ils faisaient ensemble dans le jardin leur semblait un pèlerinage parmi des souvenirs oubliés, et, à chaque détour d’allée, ils s’attendaient à découvrir une nouvelle preuve du lien qui les avait unis à leur insu.

Et de fait, en ces quelques jours, deux fois sur le tronc d’un arbre, une fois sur le dossier d’un banc, ils virent leurs initiales entrelacées. Et, deux fois encore, leurs noms apparurent inscrits sur de vieux murs et masqués par une couche de plâtre que voilait un rideau de lierre.

Et ces deux fois-là, leurs deux noms étaient accompagnés de deux dates : « *Patrice et Coralie, 1904* »... « *Patrice et Coralie, 1907* ».

– Il y a onze ans, et il y a huit ans, dit l’officier. Toujours nos deux noms... Patrice et Coralie.



Leurs mains se serraient. Le grand mystère de leur passé les rapprochait l'un de l'autre, autant que le profond amour qui les emplissait et dont ils s'abstenaient de parler.

Malgré eux, cependant, ils recherchaient la solitude, et c'est ainsi qu'un jour, deux semaines après l'assassinat d'Essarès bey, comme ils passaient devant la petite porte de la ruelle, ils se décidèrent à sortir et à descendre jusqu'aux berges de la Seine. On ne les vit point, les abords de cette porte et le chemin qui y conduit étant cachés par de grands buis, et M. Desmalions explorant alors, avec ses hommes, les anciennes serres situées de l'autre côté du jardin, ainsi que la vieille cheminée qui avait servi aux signaux.

Mais, dehors, Patrice s'arrêta. Il y avait, presque en face, dans le mur opposé, une porte exactement semblable. Il en fit la réflexion, et Coralie lui dit :

– Cela n'a rien d'étonnant. Ce mur limite un jardin qui dépendait autrefois de celui que nous venons de quitter.

– Qui est-ce qui l'habite ?

– Personne. La petite maison qui le domine et qui précède la mienne, rue Raynouard, est toujours fermée.

Patrice murmura :

– Même porte... même clef, peut-être ?

Il introduisit dans la serrure la clef rouillée qui lui avait été adressée.

La serrure fonctionna.

– Allons-y, dit-il, la suite des miracles continue. Celui-ci nous sera-t-il favorable ?

C'était une bande de terrain assez étroite et livrée à tous les caprices de la végétation. Cependant, au milieu de l'herbe exubérante, un sentier de terre battue, où l'on devait passer souvent, partait de la porte et montait en biais vers l'unique terrasse, sur laquelle était bâti un pavillon aux volets clos, délabré, sans étage, surmonté d'un tout petit belvédère en forme de lanterne.

Il avait son entrée particulière dans la rue Raynouard, dont une cour et un mur très haut le séparaient. Cette entrée était comme barricadée de planches et de poutres clouées les unes aux autres.

Ils contournèrent la maison et furent surpris par le spectacle qui les attendait sur le côté droit. C'était une espèce de cloître de verdure, rectangulaire, soigneusement entretenu, avec des arcades régulières, taillées

dans des haies de buis et d'ifs. Un jardin en miniature était dessiné en cet espace où semblaient s'accumuler le silence et la paix. Là aussi il y avait des ravenelles fleuries, et des pensées, et des mères-de-famille. Et quatre sentiers qui venaient des quatre coins du cloître aboutissaient à un rond-point central, où se dressaient les cinq colonnes d'un petit temple ouvert, construit grossièrement avec des cailloux et des moellons en équilibre.

Sous le dôme de ce petit temple, une pierre tombale. Devant cette pierre tombale, un vieux prie-Dieu en bois, aux barreaux duquel étaient suspendus, à gauche, un christ d'ivoire, à droite, un chapelet composé de grains en améthyste et en filigrane d'or.

– Coralie, Coralie, murmura Patrice, la voix tremblante d'émotion... qui donc est enterré là ?

Ils s'approchèrent. Des couronnes de perles étaient alignées sur la pierre tombale. Ils en comptèrent dix-neuf qui portaient les dix-neuf millésimes des dix-neuf dernières années. Les ayant écartées, ils lurent cette inscription en lettres d'or usées et salies par la pluie :

*Ici reposent*  
*PATRICE ET CORALIE*  
*tous deux assassinés le 14 avril 1895.*  
*Ils seront vengés.*

*La cordelette rouge*[Table des matières](#)

Coralie avait senti ses jambes fléchir sous elle et elle s'était jetée sur le prie-Dieu, où, ardemment, éperdument, elle priait. En faveur de qui ? Pour le repos de quelles âmes inconnues ? Elle ne savait pas. Mais tout son être était embrasé de fièvre et d'exaltation et les mots seuls de la prière pouvaient l'apaiser. Patrice lui dit à l'oreille :

– Comment s'appelait votre mère, Coralie ?

– Louise, répondit-elle.

– Et mon père s'appelait Armand. Il ne s'agit donc ni d'elle ni de lui, et pourtant...

Patrice aussi montrait une agitation extrême. S'étant baissé, il examina les dix-neuf couronnes, puis de nouveau la pierre tombale, et il reprit :

– Pourtant, Coralie, la coïncidence est vraiment trop anormale. Mon père est mort en cette année 1895.

– Ma mère est morte également en cette même année, dit-elle, sans qu'il me soit possible de préciser la date.

– Nous le saurons, Coralie, affirma-t-il. Tout cela peut se vérifier. Mais, dès maintenant, voici une vérité qui apparaît. Celui qui entrelaçait les noms de Patrice et de Coralie ne pensait pas seulement à nous, et ne regardait pas seulement l'avenir. Peut-être plus encore songeait-il au passé, à cette Coralie et à ce Patrice dont il savait la mort violente, et qu'il avait pris l'engagement de venger. Venez, Coralie, et que l'on ne puisse pas soupçonner que nous sommes venus jusqu'ici.

Ils redescendirent le sentier et franchirent les deux portes de la ruelle. Personne ne les vit rentrer. Patrice conduisit aussitôt Coralie chez elle, recommanda à Ya-Bon et à ses camarades de redoubler de surveillance, et sortit.

Il ne revint que le soir pour repartir dès le matin, et ce n'est que le jour suivant, vers trois heures, qu'il demandait à Coralie de le recevoir.

Tout de suite, elle lui dit :

– Vous savez ? ...

– Je sais beaucoup de choses, Coralie, qui ne dissipent pas les ténèbres du présent – je serais presque tenté de dire : au contraire –, mais qui jettent des lueurs très vives sur le passé.

– Et qui expliquent ce que nous avons vu avant-hier ? demanda-t-elle anxieusement.

– Écoutez-moi, Coralie.

Il s’assit en face d’elle et prononça :

– Je ne vous raconterai pas toutes les démarches que j’ai faites. Je vous résumerai simplement le résultat de celles qui ont abouti. Avant tout, j’ai couru jusqu’à la mairie de Passy, puis à la légation de Serbie.

– Alors, dit-elle, vous persistez à supposer qu’il s’agissait de ma mère ?

– Oui, j’ai pris copie de son acte de décès, Coralie. Votre mère est morte le 14 avril 1895.

– Oh ! fit-elle, c’est la date inscrite sur la tombe.

– La même date.

Mais ce nom de Coralie ?... Ma mère s’appelait Louise.

– Votre mère s’appelait Louise-Coralie, comtesse Odolavitch.

Elle répéta entre ses dents :

– Oh ! Ma mère... ma mère chérie... c’est donc elle qui a été assassinée... c’est donc pour elle que j’ai prié, là-bas.

– C’est pour elle, Coralie, et pour mon père. Mon père s’appelait Armand-Patrice Belval. J’ai trouvé son nom exact à la mairie de la rue Drouot. Il est mort le 14 avril 1895.

Patrice avait eu raison de dire que des lueurs singulières illuminaient maintenant le passé. Il était établi, de la façon la plus formelle, que l’inscription de la tombe concernait son père à lui et sa mère à elle, tous deux assassinés le même jour. Par qui ? Pour quels motifs ? À la suite de quels drames ? C’est ce que la jeune femme demanda à Patrice.

– Je ne puis encore répondre à vos questions, dit-il. Mais il y en a une autre que je me suis posée, plus facile à résoudre celle-là, et qui nous apporte également une certitude sur un point essentiel. À qui appartient le pavillon ? Extérieurement, sur la rue Raynouard, aucune indication. Vous avez pu voir le mur de la cour et la porte de cette cour : rien de particulier. Mais le numéro de la propriété me suffisait. J’ai été chez le percepteur du

quartier et j'ai appris que les impositions étaient payées par un notaire habitant l'avenue de l'Opéra. J'ai fait visite à ce notaire et j'ai appris ceci...

Il s'arrêta un moment et déclara :

– Le pavillon a été acheté, il y a vingt et un ans, par mon père. Deux années plus tard, mon père mourait, et ce pavillon, qui faisait donc partie de son héritage, fut mis en vente par le prédécesseur du notaire actuel et acheté par un sieur Siméon Diodokis, sujet grec.

– C'est lui ! s'écria Coralie, Diodokis est le nom de Siméon.

– Or, continua Patrice, Siméon Diodokis était l'ami de mon père, puisque mon père, sur le testament que l'on trouva, l'avait désigné comme légataire universel, et puisque ce fut Siméon Diodokis qui, par l'entremise du notaire précédent et d'un solicitor de Londres, réglait mes frais de pension et me fit remettre, à ma majorité, la somme de deux cent mille francs, solde de l'héritage paternel.

Ils gardèrent un long silence. Bien des choses leur apparaissaient, mais indistinctes encore, estompées, comme ces spectacles que l'on aperçoit dans la brume du soir.

Et une de ces choses dominait toutes les autres. Patrice murmura :

– Votre mère et mon père se sont aimés, Coralie.

Cette idée les unissait davantage et les troublait profondément. Leur amour se doublait d'un autre amour, comme le leur meurtri par les épreuves, plus tragique encore, et qui avait fini dans le sang et dans la mort.

– Votre mère et mon père se sont aimés, reprit-il. Sans doute furent-ils de ces amants un peu exaltés dont l'amour a des puérilités charmantes, car ils voulurent s'appeler entre eux d'une façon dont personne ne les avait appelés, et ils choisirent leurs seconds prénoms, *qui étaient le vôtre et le mien* également. Un jour votre mère laissa tomber son chapelet en grains d'améthyste. Le plus gros se cassa en deux morceaux. Mon père fit monter l'un de ces morceaux en breloque qu'il suspendit à la chaîne de sa montre. Votre mère et mon père étaient tous deux veufs. Vous aviez deux ans et moi huit ans. Pour se consacrer entièrement à celle qu'il aimait, mon père m'envoya en Angleterre, et il acheta le pavillon où votre mère, qui habitait l'hôtel voisin, allait le rejoindre en traversant la ruelle et en usant de cette même clef. C'est dans ce pavillon ou dans le jardin qui l'entoure qu'ils furent sans doute assassinés. Nous le saurons d'ailleurs, car il doit rester des preuves visibles de cet assassinat, des preuves que Siméon Diodokis a

trouvées, puisqu'il n'a pas craint de l'affirmer par l'inscription de la pierre tombale.

– Et qui fut l'assassin ? murmura la jeune femme.

– Comme moi, Coralie, vous le soupçonnez. Le nom abhorré se présente à votre esprit, bien qu'aucun indice ne nous permette la certitude.

– Essarès ! dit Coralie en un cri d'angoisse.

– Très probablement.

Elle se cacha la tête entre les mains.

– Non, non... cela ne se peut pas... il ne se peut pas que j'aie été la femme de celui qui a tué ma mère.

– Vous avez porté son nom, mais vous n'avez jamais été sa femme. Vous le lui avez dit la veille même de sa mort, en ma présence. N'affirmons rien au-delà de ce que nous pouvons affirmer, mais tout de même rappelons-nous qu'il fut votre mauvais génie, et rappelons-nous aussi que Siméon, l'ami et le légataire universel de mon père, l'homme qui acheta le pavillon des deux amants, l'homme qui jura sur la tombe de les venger, rappelons-nous que Siméon, quelques mois après la mort de votre mère, se faisait engager par Essarès comme gardien de sa propriété, devenait son secrétaire et, peu à peu, entra dans sa vie. Pourquoi ? Sinon pour mettre à exécution des projets de vengeance ?

– Il n'y a pas eu vengeance.

– Qu'en savons-nous ? Savons-nous comment est mort Essarès bey ? Certes, ce n'est pas Siméon qui l'a tué, puisque Siméon se trouvait à l'ambulance. Mais peut-être l'a-t-il fait tuer ? Et puis, la vengeance a mille façons de se traduire. Enfin, Siméon obéissait sans doute à des ordres de mon père. Sans doute voulait-il d'abord atteindre un but que mon père et que votre mère s'étaient proposé : l'union de nos destinées, Coralie. Et ce but a dominé sa vie. C'est lui, évidemment, qui plaça parmi mes petits bibelots d'enfant cette moitié d'améthyste dont l'autre moitié formait un grain de votre chapelet. C'est lui qui collectionna nos photographies. C'est lui, enfin, notre ami inconnu, qui m'envoya la clef, accompagnée d'une lettre... que je n'ai pas reçue, hélas !

– Alors, Patrice, vous ne pensez plus qu'il est mort, cet ami inconnu, et que vous avez entendu ses cris d'agonie ?

– Je ne sais pas. Siméon a-t-il agi seul ? Avait-il un confident, un assistant dans l'œuvre qu'il a entreprise ? Et est-ce celui-là qui est tombé à

sept heures dix-neuf ? Je ne sais pas. Tout ce qui s'est passé en cette matinée sinistre reste dans une ombre que rien n'atténue. La seule conviction que nous puissions avoir, c'est que, depuis vingt ans, Siméon Diodokis a poursuivi, en notre faveur et contre l'assassin de nos parents, une tâche obscure et patiente, et que Siméon Diodokis est vivant.

Et Patrice ajouta :

– Vivant, mais fou ! De sorte que nous ne pouvons ni le remercier, ni l'interroger sur la sombre histoire qu'il connaît ou sur les périls qui vous menacent. Et pourtant, pourtant, lui seul...

Une fois de plus, Patrice voulut tenter l'épreuve, bien qu'assuré d'un échec nouveau. Siméon occupait, dans l'aile naguère réservée au logement des domestiques, une chambre où il était le voisin de deux mutilés. Patrice y alla. Siméon s'y trouvait.

À moitié endormi dans un fauteuil, tourné vers le jardin, il tenait à sa bouche une pipe éteinte. La chambre était petite, à peine meublée, mais propre et claire. Toute la vie secrète de ce vieillard s'y était écoulée. À diverses reprises, en son absence, M. Desmalions l'avait visitée. Patrice également, chacun à son point de vue.

L'unique découverte qui valût d'être notée consistait en un dessin sommaire, fait au crayon, derrière une commode : trois lignes qui se croisaient, formant un vaste triangle régulier. Au milieu de cette figure géométrique, un barbouillage effectué grossièrement, avec de l'or adhésif. Le triangle d'or ! Sauf cela, qui n'avancait en rien les recherches de M. Desmalions, aucun indice.

Patrice marcha directement sur le vieux et lui frappa sur l'épaule.

– Siméon, dit-il.

L'autre leva sur lui ses lunettes jaunes, et Patrice eut une envie soudaine de lui arracher cet obstacle de verre qui cachait les yeux du bonhomme et empêchait de pénétrer au fond de son âme et de ses souvenirs lointains.

Siméon se mit à rire stupidement.

« Ah ! songea Patrice, c'est là mon ami et l'ami de mon père. Il a aimé mon père, il a respecté ses volontés, il a été fidèle à sa mémoire, il lui a consacré une tombe sur laquelle il priait, il a juré de le venger. Et sa raison n'est plus. »

Patrice sentit l'inutilité de toute parole. Mais si le son de la voix n'éveillait aucun écho dans le cerveau égaré, peut-être les yeux gardaient-ils

quelque mémoire. Il écrivit sur une feuille blanche les mots que Siméon avait dû contempler tant de fois :

*Patrice et Coralie. – 14 avril 1895.*

Le vieux regarda, hocha la tête, et recommença son petit ricanement douloureux et stupide. L'officier continua :

*Armand Belval.*

Toujours, chez le vieux, même torpeur. Patrice tenta l'épreuve encore. Il traça les noms d'Essarès et du colonel Fakhi, dessina un triangle. Le vieux ne comprenait pas et ricanait.

Mais, soudain, son rire eut quelque chose de moins enfantin. Patrice avait écrit le nom du complice Bournef, et l'on aurait dit que, cette fois, un souvenir agitait le vieux secrétaire. Il essaya de se lever, retomba sur son fauteuil, puis se dressa de nouveau et saisit son chapeau qui était accroché au mur. Il quitta sa chambre et, suivi de Patrice, il sortit de la maison, et tourna sur la gauche du côté d'Auteuil.

Il avait l'air d'avancer comme ces gens endormis que la suggestion contraint à marcher sans savoir où ils vont. Il prit par la rue de Boulainvilliers, traversa la Seine, et s'engagea dans le quartier de Grenelle d'un pas qui n'hésitait jamais.

Puis sur un boulevard il s'arrêta, et, de son bras tendu, fit signe à Patrice de s'arrêter également.

Un kiosque les dissimulait. Il passa la tête. Patrice l'imita.

En face, à l'angle de ce boulevard et d'un autre boulevard, il y avait un café, avec une terrasse que limitaient des caisses de fusains.

Derrière ces fusains, quatre consommateurs étaient assis. Trois tournaient le dos. Patrice vit le seul qui fût de face et reconnut Bournef.

À ce moment, le vieux Siméon s'éloignait déjà, comme un homme qui a terminé son rôle et qui laisse à d'autres le soin d'en finir. Patrice chercha des yeux, aperçut un bureau de poste et y entra vivement. Il savait que M. Desmalions se trouvait rue Raynouard. Par téléphone, il lui annonça la présence de Bournef. M. Desmalions répondit qu'il arrivait aussitôt.

Depuis l'assassinat d'Essarès bey, l'enquête de M. Desmalions n'avait pas avancé en ce qui concernait les quatre complices du colonel Fakhi. On découvrit bien la retraite du sieur Grégoire, et les chambres aux placards, mais tout cela était vide. Les complices avaient disparu.



« Le vieux Siméon, se dit Patrice, était au courant de leurs habitudes. Il devait savoir que, tel jour de la semaine, à telle heure, ils se réunissaient dans ce café, et il s'est souvenu, tout à coup, à l'évocation du nom de Bournef. »

Quelques minutes plus tard, M. Desmalions descendait d'automobile avec ses agents. L'affaire ne traîna pas. La terrasse fut cernée. Les complices n'opposèrent pas de résistance. M. Desmalions en expédia trois, sous bonne garde, au Dépôt et poussa Bournef dans une salle particulière.

– Venez, dit-il à Patrice. Nous allons l'interroger.

Patrice objecta :

– Mme Essarès est seule là-bas...

– Seule, non. Il y a tous vos hommes.

– Oui, mais j'aime mieux y être. C'est la première fois que je la quitte, et toutes les craintes sont permises.

– Il s'agit de quelques minutes, insista M. Desmalions. Il faut toujours profiter du désarroi que cause l'arrestation.

Patrice le suivit, mais ils purent se rendre compte que Bournef n'était pas de ces hommes qui se déconcertent aisément. Aux menaces, il répliqua en haussant les épaules.

– Inutile, monsieur, de me faire peur. Je ne risque rien. Fusillé ? Des blagues ! En France on ne fusille pas pour un oui ou pour un non, et nous sommes tous quatre sujets d'un pays neutre. Un procès ? Une condamnation ? La prison ? Jamais de la vie. Vous comprenez bien que, si vous avez étouffé l'affaire jusqu'ici, et si vous avez escamoté le meurtre de Mustapha, celui de Fakhi et celui d'Essarès, ce n'est pas pour ressusciter cette même affaire, sans raison valable. Non, monsieur, je suis tranquille. Le camp de concentration, voilà tout ce qui m'attend.

– Alors, dit M. Desmalions, vous refusez de répondre ?

– Fichtre non ! Le camp de concentration, soit. Mais il y a vingt degrés de régimes, dans ces camps, et je tiens à mériter vos faveurs, et par là à gagner confortablement la fin de la guerre. Mais d'abord que savez-vous ?

– À peu près tout.

– Tant pis, ma valeur diminue. Vous connaissez la dernière nuit d'Essarès ?

– Oui, et le marché des quatre millions. Que sont-ils devenus ?

Bournef eut un geste de rage.

– Repris ! Volés ! C’était un piège !

– Qui les a repris ?

– Un nommé Grégoire.

– Qui était-ce ?

– Son âme damnée, nous l’avons su depuis. Nous avons découvert que ce Grégoire n’était autre qu’un individu qui lui servait de chauffeur à l’occasion.

– Qui lui servait, par conséquent, à transporter les sacs d’or de sa banque à son hôtel ?

– Oui, et nous croyons même savoir... tenez, autant dire que c’est une certitude. Eh bien ... Grégoire, c’est une femme.

– Une femme !

– Parfaitement. Sa maîtresse. Nous en avons plusieurs preuves. Mais une femme solide, d’aplomb, forte comme un homme, et qui ne recule devant rien.

– Vous connaissez son adresse ?

– Non.

– Et l’or, vous n’avez aucun indice, aucun soupçon ?

– Non. L’or est dans le jardin ou dans l’hôtel de la rue Raynouard. Durant toute une semaine, nous l’avons vu rentrer, cet or. Depuis, il n’en est pas sorti. Nous faisons le guet, chaque nuit. Les sacs y sont, je l’affirme.

– Aucun indice non plus relativement au meurtrier d’Essarès ?

– Aucun.

– Est-ce bien sûr ?

– Pourquoi mentirais-je ?

– Et si c’était vous ?... ou l’un de vos amis ?

– Nous avons bien pensé qu’on le supposerait. Par hasard, et c’est heureux, nous avons un alibi.

– Facile à prouver ?

– Irréfutable.

– Nous examinerons cela. Donc pas d’autre révélation ?

– Non. Mais une idée... ou plutôt une question à laquelle vous répondrez à votre guise. Qui nous a trahis ? Votre réponse peut m’éclairer, car une seule personne connaissait nos rendez-vous de chaque semaine, ici, de quatre à cinq heures... une seule personne, Essarès bey... et lui-même il

y venait souvent pour conférer avec nous, Essarès est mort. Qui donc nous a dénoncés ?

– Le vieux Siméon.

– Comment ! Siméon ! Siméon Diodokis !

– Siméon Diodokis, le secrétaire d’Essarès bey.

– Lui ! Ah ! Le gredin, il me le paiera... Mais non, c’est impossible !

– Pourquoi dites-vous que c’est impossible ?

– Pourquoi ? Mais parce que...

Il réfléchit assez longtemps, sans doute pour être bien sûr qu’il n’y avait pas d’inconvénient à parler. Puis il acheva sa phrase :

– Parce que le vieux Siméon était d’accord avec nous.

– Qu’est-ce que vous dites ? s’écria Patrice fort surpris à son tour.

– Je dis et j’affirme que Siméon Diodokis était d’accord avec nous.

C’était notre homme. C’est lui qui nous tenait au courant des manœuvres équivoques d’Essarès bey. C’est lui qui, par un coup de téléphone, donné à neuf heures du soir, nous a prévenus qu’Essarès avait allumé le fourneau des anciennes serres et que le signal des étincelles allait fonctionner. C’est lui qui nous a ouvert la porte en affectant, bien entendu, la résistance et tout en se laissant attacher dans la loge du concierge. C’est lui, enfin, qui avait congédié et payé les domestiques.

– Mais le colonel Fakhi ne s’est pas adressé à lui comme à un complice...

– Comédie pour donner le change à Essarès. Comédie d’un bout à l’autre !

– Soit. Mais pourquoi Siméon trahissait-il Essarès ? Pour de l’argent ?

– Non, par haine. Il avait contre Essarès bey une haine qui nous a souvent donné le frisson.

– Le motif ?

– Je ne sais pas. Siméon est un silencieux, mais cela remontait très haut.

– Connaissait-il la cachette de l’or ? demanda M. Desmalions.

– Non. Et ce n’est pas faute d’avoir cherché ! Il n’a jamais su comment les sacs sortaient de la cave, laquelle n’était qu’une cachette provisoire.

– Pourtant, ils sortaient de la propriété. En ce cas, qui nous dit qu’il n’en fut pas de même cette fois ?

– Cette fois-là nous faisions le guet dehors, de tous les côtés, ce que Siméon ne pouvait faire à lui tout seul.

Patrice reprit à son tour :

– Vous n'en savez pas davantage sur lui ?

– Ma foi non. Ah ! Cependant, il est arrivé ceci d'assez curieux. L'après-midi qui précéda le fameux soir, je reçus une lettre dans laquelle Siméon me donnait certains renseignements. Dans la même enveloppe il y avait une autre lettre, mise là, évidemment, par une erreur incroyable, car elle semblait fort importante.

– Et que disait-elle ? fit Patrice anxieusement.

– Il y était question d'une clef.

– Ne pouvez-vous préciser ?

– Voici la lettre. Je l'avais conservée pour la lui rendre et le mettre en garde. Tenez, c'est bien son écriture...

Patrice saisit la feuille de papier, et tout de suite il vit son nom. La lettre lui était adressée, comme il l'avait pressenti. C'était celle qu'il n'avait point reçue.

« Patrice,

« Tu recevras ce soir une clef. Cette clef ouvre, au milieu d'une ruelle qui descend vers la Seine, deux portes, l'une à droite, celle du jardin de la femme que tu aimes ; l'autre, à gauche, celle d'un jardin où je te donne rendez-vous le 14 avril, à 9 heures du matin. Celle que tu aimes sera là également. Vous saurez qui je suis et le but que je veux atteindre. Vous apprendrez tous deux sur le passé des choses qui vous rapprocheront plus encore l'un de l'autre.

« D'ici le 14 avril, la lutte qui commence ce soir sera terrible. Si je succombe, il est certain que celle que tu aimes va courir les plus grands dangers. Veille sur elle, Patrice, et que ta protection ne la quitte pas un instant. Mais je ne succomberai pas, et vous aurez le bonheur que je prépare pour vous depuis si longtemps.

« Toute mon affection. »

– Ce n'est pas signé, reprit Bournef, mais, je le répète, l'écriture est de Siméon. Quant à la dame, il s'agit évidemment de Mme Essarès.

– Mais quel danger court-elle ? s'écria Patrice avec inquiétude. Essarès est mort. Donc, rien à craindre.

– Est-ce qu'on sait ? C'était un rude homme.

– À qui aurait-il donné mission de le venger ? Qui poursuivrait son œuvre ?

– Je l’ignore, mais il faut se méfier.

Patrice n’écoutait plus. Il tendit vivement la lettre à M. Desmalions, et, sans vouloir rien entendre, s’échappa.

– Rue Raynouard, et rondement, dit-il au chauffeur, quand il eut sauté dans une auto.

Il avait hâte d’arriver. Les dangers dont parlait le vieux Siméon lui semblaient soudain suspendus sur la tête de Coralie. Déjà l’ennemi, profitant de son absence, attaquait sa bien-aimée. « Et qui pourrait la défendre si je succombe ? » avait dit Siméon. Or, cette hypothèse s’était réalisée en partie, puisqu’il avait perdu la raison.

– Voyons, quoi, murmurait Patrice, c’est idiot... Je me forge des idées... Il n’y a aucun motif...

Mais son tourment croissait à chaque minute. Il se disait que le vieux Siméon l’avait prévenu à dessein que la clef devait ouvrir la porte du jardin de Coralie, afin que lui, Patrice, pût exercer une surveillance efficace en pénétrant, en cas de besoin, jusqu’auprès de la jeune femme.

Il le vit de loin, Siméon. La nuit était venue, le bonhomme rentrait dans l’hôtel. Patrice le dépassa devant la loge du concierge et l’entendit qui fredonnait. Patrice demanda au soldat de faction :

– Rien de nouveau ?

– Rien, mon capitaine.

– Maman Coralie ?

Elle a fait un tour dans le jardin. Elle est remontée il y a une demi-heure.

– Ya-Bon ?

– Ya-Bon suivait maman Coralie. Il doit être à sa porte.

Patrice grimpa l’escalier, plus calme. Mais, quand il parvint au premier étage, il fut très étonné de voir que l’électricité n’était pas allumée. Il fit jouer l’interrupteur. Alors, il aperçut, au bout du couloir, Ya-Bon à genoux devant la chambre de maman Coralie, la tête appuyée contre le mur. La chambre était ouverte.

– Qu’est-ce que tu fais là ? cria-t-il en accourant.

Ya-Bon ne répondit pas. Patrice constata qu’il y avait du sang sur l’épaule de son dolman. À cet instant, le Sénégalais s’affaissa.

– Tonnerre ! Il est blessé ! ... Mort peut-être !

Il sauta pardessus le corps, et se précipita dans la chambre dont il alluma aussitôt l'électricité.

Coralie était étendue sur un canapé. L'affreuse petite cordelette de soie rouge entourait son cou. Et cependant Patrice n'avait pas en lui cette étreinte horrible du désespoir que l'on éprouve devant des malheurs irréparables. Il lui semblait que la figure de Coralie n'avait pas la pâleur de la mort. Et, de fait, la jeune femme respirait.

« Elle n'est pas morte... Elle n'est pas morte, se dit Patrice. Elle ne mourra pas, j'en suis sûr... et Ya-Bon non plus... Le coup est manqué. »

Il desserra la cordelette.

Au bout de quelques secondes, la jeune femme respirait largement et reprenait connaissance. Elle lui sourit.

Mais aussitôt, se souvenant, elle le saisit de ses deux bras, si faibles encore, et lui dit, d'une voix tremblante :

– Oh ! Patrice, j'ai peur... j'ai peur pour vous...

– Peur de quoi, Coralie ? Quel est le misérable ?...

– Je ne l'ai pas vu... Il avait éteint... et il m'a prise à la gorge tout de suite, et il m'a dit à voix basse : « Toi d'abord... cette nuit ce sera le tour de ton amant... » Oh ! Patrice, j'ai peur pour vous... J'ai peur pour toi, Patrice...

## *Vers le gouffre*

### Table des matières

La décision de Patrice fut immédiate. Il transporta la jeune femme sur son lit et la pria de ne pas bouger et de ne pas appeler. Puis il s'assura que Ya-Bon n'était pas blessé grièvement. Enfin, il sonna violemment, faisant vibrer tous les timbres qui communiquaient avec les postes placés par lui en divers endroits de la maison.

Les hommes arrivèrent en hâte. Il leur dit :

– Vous n'êtes que des brutes. Quelqu'un a pénétré ici. Maman Coralie et Ya-Bon ont failli être tués...

Et, comme ils s'exclamaient :

– Silence ! commandat-il. Vous méritez des coups de bâton. Je vous pardonne à une condition, c'est que, durant toute cette soirée et toute cette nuit, vous parliez de maman Coralie comme si elle était morte.

L'un d'eux protesta :

– Mais à qui parler, mon capitaine ? Il n'y a personne ici.

– Il y a quelqu'un, bougre d'idiot, puisque maman Coralie et Ya-Bon ont été attaqués. À moins que ce ne soit par vous... Non ? Alors... Et puis, trêve de bêtises ! Il ne s'agit pas de parler à d'autres personnes, mais de parler entre vous... et même d'y penser dans le secret de votre conscience. On vous écoute, on vous épie, on entend ce que vous dites et l'on devine ce que vous ne dites pas. Donc, jusqu'à demain, maman Coralie ne sortira pas de sa chambre. On veillera sur elle à tour de rôle. Les autres se coucheront, sitôt après le dîner. Pas d'allées et venues dans la maison. Le silence.

– Et le vieux Siméon, mon capitaine ?

– Qu'on l'enferme dans sa chambre. Comme fou, il est dangereux. On a pu profiter de sa démente, se faire ouvrir par lui. Qu'on l'enferme !

Le plan de Patrice était simple. Comme l'ennemi, croyant Coralie sur le point de mourir, avait dévoilé à la jeune femme son but, qui était de le tuer, lui aussi, Patrice, il fallait que l'ennemi se crût libre d'agir, sans que

personne soupçonnât ses projets et fût en garde contre lui. L'ennemi viendrait. Il engagerait la lutte et serait pris au piège.

En attendant cette lutte, qu'il appelait de tous ses vœux, Patrice fit soigner Ya-Bon, dont la blessure en effet n'avait aucun caractère de gravité, et il l'interrogea, ainsi que maman Coralie.

Leurs réponses furent identiques. La jeune femme raconta que, étendue, un peu lasse, elle lisait, et que Ya-Bon demeurait dans le couloir devant la porte ouverte, accroupi à la mode arabe. Ni l'un ni l'autre ils n'entendirent rien de suspect. Et soudain, Ya-Bon vit une ombre s'interposer entre lui et la lumière du couloir. Cette lumière, qui provenait d'une ampoule électrique, fut éteinte pour ainsi dire en même temps que l'ampoule qui éclairait la chambre. Ya-Bon, à moitié dressé déjà, reçut un coup violent à la nuque et perdit connaissance. Coralie essaya de s'enfuir par la porte de son boudoir, ne put l'ouvrir, se mit à crier, et aussitôt fut saisie et renversée. Tout cela en l'espace de quelques secondes.

La seule indication que Patrice put obtenir, c'est que l'homme venait non de l'escalier, mais du côté de l'aile que l'on nommait l'aile des domestiques. Cette aile était desservie par un escalier plus petit et communiquait par la cuisine avec un office où se trouvait la porte de service sur la rue Raynouard.

Cette porte, Patrice la trouva fermée à clef. Mais quelqu'un pouvait avoir cette clef.

Le soir, Patrice passa un moment au chevet de Coralie, puis, à neuf heures, se retira dans sa chambre, laquelle était située un peu plus loin, et sur le même côté. C'était auparavant une pièce qu'Essarès bey se réservait comme fumoir.

Comme il n'attendait pas l'attaque, dont il espérait de si bons résultats, avant le milieu de la nuit, Patrice s'assit devant un bureau-cylindre placé contre le mur, et en sortit le registre sur lequel il avait commencé le journal détaillé des événements.

Durant trente à quarante minutes, il écrivit, et il était près de fermer ce registre lorsqu'il crut entendre comme un frôlement confus, qu'il n'eût certes pas perçu si ses nerfs n'avaient été tendus au plus haut point. Cela venait de la fenêtre, du dehors. Et il se rappela le jour où l'on avait déjà tiré sur Coralie et sur lui. Cependant la fenêtre n'était pas entrouverte ni même entrebâillée.



Il continua donc d'écrire sans tourner la tête et sans que rien pût laisser croire que son attention eût été mise en éveil, et il inscrivait, pour ainsi dire à son insu, les phrases mêmes de son anxiété.

« Il est là, il me regarde. Que va-t-il faire ? Je ne pense pas qu'il brise une vitre et qu'il m'envoie une balle. Le procédé est incertain et ne lui a pas réussi. Non, son plan doit être établi de façon différente et plus intelligente. Je suppose plutôt qu'il guette le moment où je me coucherai, qu'il épiera mon sommeil, et que seulement alors il entrera, par quelque moyen que j'ignore.

« D'ici là, j'éprouve une véritable volupté à me sentir sous ses yeux. Il me hait, et nos deux haines vont à l'encontre l'une de l'autre, comme deux épées qui se cherchent et qui battent le fer. Il me regarde, comme une bête fauve, tapie dans l'ombre, regarde sa proie et choisit la place où ses crocs mordront. Mais moi, je sais que c'est lui qui est la proie, vouée d'avance à la défaite et à l'écrasement. Il prépare son couteau ou sa cordelette rouge. Et ce sont mes deux mains qui termineront la bataille. Elles sont fortes, vigoureuses déjà. Elles seront implacables... »

Patrice rabattit le cylindre. Puis il alluma une cigarette, qu'il fuma tranquillement, comme chaque soir. Puis il ôta ses habits, les plia avec soin sur le dossier d'une chaise, remonta sa montre, se coucha, éteignit l'électricité.

« Enfin, se disait-il, je vais savoir. Je vais savoir qui est cet homme. Un ami d'Essarès ? Le continueur de son œuvre ? Mais pourquoi cette haine contre Coralie ? Il l'aime donc, puisqu'il cherche à m'atteindre, moi aussi ? Je vais savoir... je vais savoir... »

Une heure s'écoula pourtant, puis une autre heure, et rien ne se produisit du côté de la fenêtre. Un seul craquement, qui eut lieu du côté du bureau. Mais c'était sans doute un de ces craquements de meuble que l'on entend la nuit dans le silence.

Patrice commença à perdre le bel espoir qui l'avait soutenu. Au fond, il se rendait compte que toute sa comédie relativement à la mort supposée de maman Coralie était de valeur médiocre, et qu'un homme de la taille de son ennemi avait bien pu ne pas s'y laisser prendre. Assez déconcerté, il était sur le point de s'endormir, lorsque le même craquement eut lieu au même endroit.

Le besoin d'agir le fit sauter du lit. Il alluma. Tout semblait dans le même ordre. Nulle trace d'une présence étrangère.

« Allons, se dit Patrice, décidément je ne suis pas de force. L'ennemi aura deviné mes desseins et flairé le piège qui lui était tendu. Dormons, il n'y aura rien cette nuit. »

Il n'y eut, en effet, aucune alerte.

Le lendemain, en examinant sa fenêtre, il remarquait que tout le long de la façade du jardin une corniche de pierre courait au-dessus du rez-de-chaussée, assez large pour qu'un homme pût y marcher en se retenant aux balcons et aux gouttières.

Il visita toutes les pièces auxquelles cette corniche donnait accès. L'une d'elles était la chambre du vieux Siméon.

– Il n'a pas bougé de là ? demanda-t-il aux deux soldats chargés de la surveillance.

– C'est à croire, mon capitaine. En tout cas, nous ne lui avons pas ouvert la porte.

Patrice entra, et, sans s'occuper du bonhomme, lequel fumait toujours sa pipe éteinte, il fouilla la chambre, avec cette arrière-pensée qu'elle pouvait servir de refuge à l'ennemi.

Il n'y trouva personne. Mais il découvrit dans un placard plusieurs objets qu'il n'y avait point vus dans les perquisitions effectuées en compagnie de M. Desmalions : une échelle de corde, un rouleau de tuyaux en plomb qui semblaient être des tuyaux de gaz, et une petite lampe à souder.

« Tout cela est bougrement louche, pensa-t-il. Comment ces objets sont-ils entrés ici ? Est-ce Siméon qui les a rassemblés sans but précis, machinalement ? Ou bien dois-je supposer que Siméon n'est que l'instrument de l'ennemi ? Avant de perdre la raison, il le connaissait, cet ennemi, et aujourd'hui il subit son influence. »

Siméon, assis devant la fenêtre, lui tournait alors le dos. Patrice s'approcha de lui et tressaillit. Le bonhomme tenait entre ses mains une couronne mortuaire en perles noires et blanches. Elle portait comme date : *14 avril 1915*. C'était la vingtième, celle que Siméon devait mettre sur la tombe de ses amis morts.

– Il la mettra, dit Patrice à haute voix. Son instinct d'ami et de vengeur, qui l'a conduit toute sa vie, persiste à travers la démence. Il la mettra. N'est-

ce pas, Siméon, que vous irez la porter demain ? Car c'est demain, le 14 avril, l'anniversaire sacré...

Il se pencha vers l'être incompréhensible en qui venaient se rencontrer, comme des chemins qui aboutissent à un carrefour, toutes les intrigues bonnes ou mauvaises, favorables ou perfides, dont se composait l'inextricable drame. Siméon crut qu'on voulait lui prendre sa couronne, et la serra fortement contre lui, d'un geste farouche.

– N'aie pas peur, dit Patrice, je te la laisse. À demain, Siméon, à demain. Coralie et moi, nous serons exacts au rendez-vous que tu nous as donné. Et demain peut-être le souvenir de l'horrible passé délivrera ton cerveau.

La journée parut longue à Patrice. Il avait tellement hâte d'arriver à quelque chose qui fût comme une lueur dans les ténèbres ! Et cette lueur n'allait-elle pas justement jaillir des circonstances que ferait naître ce vingtième anniversaire du 14 avril ?

Vers la fin de l'après-midi, M. Desmalions passa rue Raynouard et dit à Patrice :

– Tenez, voici ce que j'ai reçu, c'est assez curieux... une lettre anonyme à écriture déguisée... Écoutez cela : « Monsieur, vous êtes prévenu que l'or va s'en aller. Faites attention. Demain soir les dix-huit cents sacs auront pris le chemin de l'étranger. Un ami de la France. »

– Et c'est demain le 14 avril, dit Patrice, qui fit aussitôt le rapprochement.

– Oui. Pourquoi cette remarque ?

– Oh ! Rien... une idée...

Il fut près de raconter à M. Desmalions tous les faits qui se rapportaient à cette date du 14 avril, et tous ceux qui concernaient l'étrange personnalité du vieux Siméon. S'il ne parla pas, ce fut pour des raisons obscures, peut-être parce qu'il voulait mener seul et jusqu'au bout cette partie de l'affaire, peut-être aussi par une sorte de pudeur qui l'empêchait d'initier M. Desmalions à tous les secrets du passé. Il garda donc le silence à ce propos et dit :

– Alors, cette lettre ?

– Ma foi, je ne sais que penser. Est-ce un avertissement justifié ? Ou bien un stratagème pour nous imposer une conduite plutôt qu'une autre ? J'en causerai avec Bournef.

– Toujours rien de spécial de ce côté ?

– Non, et je n’attends rien de plus. L’alibi qu’il m’a fourni est réel. Ses amis et lui ne sont que des comparses dont le rôle est terminé.

De cette conversation, Patrice ne retint qu’une chose : la coïncidence des dates.

Les deux directions que M. Desmalions et lui suivaient dans cette affaire se rejoignaient tout à coup en cette date depuis si longtemps marquée par le sort. Le passé et le présent allaient se réunir. Le dénouement approchait. C’était le jour même du 14 avril que l’or devait disparaître à jamais, et qu’une voix inconnue convoquait Patrice et Coralie au même rendez-vous que leurs parents avaient pris vingt ans auparavant.

Et le lendemain, ce fut le 14 avril.

Dès neuf heures, Patrice demandait des nouvelles du vieux Siméon.

– Sorti, mon capitaine, lui répondit-on. Vous aviez levé la consigne.

Patrice entra dans la chambre et chercha la couronne. Elle n’y était plus. Mais les trois objets du placard, l’échelle de corde, le rouleau de plomb et la lampe à souder n’y étaient plus non plus. Il interrogea :

– Siméon n’a rien emporté ?

– Si, mon capitaine, une couronne.

– Pas autre chose ?

– Non, mon capitaine.

La fenêtre était ouverte. Patrice en conclut que les objets avaient pris ce chemin, et son hypothèse d’une complicité inconsciente du bonhomme en fut confirmée.

Un peu avant dix heures, Coralie le rejoignit dans le jardin. Patrice l’avait mise au courant des derniers incidents. La jeune femme était pâle et inquiète.

Ils firent le tour des pelouses et gagnèrent sans être vus les bosquets de fusains qui dissimulaient la porte de la ruelle. Patrice ouvrit cette porte.

Au moment d’ouvrir l’autre, il eut une hésitation. Il regrettait de n’avoir pas prévenu M. Desmalions, et d’accomplir, seul avec Coralie, ce pèlerinage que certains symptômes annonçaient comme dangereux. Mais il secoua cette impression. Il avait eu soin de prendre deux revolvers. Qu’y avait-il à craindre ?

– Nous entrons, n’est-ce pas, Coralie ?

– Oui, dit-elle.

– Cependant, vous semblez indécise, anxieuse...

– C’est vrai, murmura la jeune femme, j’ai le cœur serré.

– Pourquoi ? Vous avez peur ?

– Non... ou plutôt si... Je n’ai pas peur pour aujourd’hui, mais en quelque sorte pour autrefois. Je pense à ma pauvre mère qui a franchi cette porte comme moi, par un matin d’avril. Elle était tout heureuse, elle allait vers l’amour... Et alors c’est comme si je voulais la retenir et lui crier : « N’avance pas... la mort te guette... n’avance pas... » Et, ces mots d’effroi, c’est moi qui les entends... ils bourdonnent à mon oreille... et c’est moi qui n’ose plus avancer. J’ai peur...

– Retournons, Coralie.

Elle lui saisit le bras, et la voix ferme :

– Marchons. Je veux prier. La prière me fera du bien.

Hardiment, elle suivit le petit sentier transversal que sa mère avait suivi et monta parmi les herbes folles et les branches envahissantes. Ils laissèrent le pavillon sur leur gauche et gagnèrent le cloître de verdure où reposaient leurs parents. Et tout de suite, au premier regard, ils virent que la vingtième couronne était là.

– Siméon est venu, dit Patrice. L’instinct, plus fort que tout, l’a obligé à venir. Il ne doit pas être loin d’ici.

Tandis que Coralie s’agenouillait, il chercha autour du cloître, et descendit jusqu’à la moitié du jardin. Mais Siméon demeurait invisible. Il ne restait plus qu’à visiter le pavillon, et c’était évidemment un acte redoutable dont ils retardèrent l’accomplissement, sinon par crainte, du moins par l’espèce de frayeur sacrée que l’on éprouve à pénétrer dans un lieu de mort et de crime.

Ce fut encore la jeune femme qui donna le signal de l’action.

– Venez, dit-elle.

Patrice ne savait comment ils entreraient dans le pavillon dont les fenêtres et les issues lui avaient toutes paru fermées. Mais, en approchant, ils constatèrent que la porte de derrière, sur la cour, était grande ouverte, et ils pensèrent aussitôt que Siméon les attendait à l’intérieur.

Il était exactement dix heures quand ils franchirent le seuil du pavillon. Un petit vestibule conduisait d’un côté à une cuisine, de l’autre à une chambre. En face, ce devait être la pièce principale. La porte en était entrebâillée et Coralie balbutia :

– C’est ici que la chose a dû avoir lieu... autrefois.

– Oui, dit Patrice, nous y trouverons Siméon. Mais, si le cœur vous manque, Coralie, il vaut mieux renoncer.

Une volonté irréfléchie soutenait la jeune femme. Rien n’eût arrêté son élan. Elle avança.

Quoique grande, la pièce donnait une impression d’intimité par la façon dont elle était meublée. Divans, fauteuils, tapis, tentures, tout concourait à la rendre confortable, et l’on eût dit que l’aspect n’en avait pas changé depuis la mort tragique de ceux qui l’habitaient. Cet aspect était plutôt celui d’un atelier, à cause d’un vitrage qui occupait le milieu du très haut plafond, à l’endroit du belvédère, et par où le jour descendait. Il y avait bien deux fenêtres, mais des rideaux les masquaient.

– Siméon n’est pas là, dit Patrice.

Coralie ne répondit pas. Elle examinait les choses avec une émotion qui contractait sa figure. C’étaient des livres qui tous remontaient au siècle dernier. Quelques-uns portaient sur leur couverture, jaune ou bleue, une signature au crayon : *Coralie*. C’étaient des ouvrages de dame inachevés, un canevas de broderie, une tapisserie d’où pendait l’aiguille au bout du brin de laine. Et c’étaient aussi des livres avec la signature : *Patrice*, et une boîte de cigares, et un sous-main, et des porte-plume, et un encrier. Et c’étaient deux petites photographies dans leurs cadres, celles de deux enfants, Patrice et Coralie.

Et ainsi toute la vie de jadis continuait, non point seulement la vie de deux amoureux qui s’aiment d’un amour violent et passager, mais de deux êtres qui se retrouvent dans le calme et dans la certitude d’une longue existence commune.

– Oh ! Maman, maman, chuchota Coralie.

Son émotion croissait à chacun des souvenirs recueillis. Elle s’appuya toute palpitante sur l’épaule de Patrice.

– Allons-nous-en, dit-il.

– Oui, oui, cela vaut mieux, mon ami. Nous reviendrons... nous revivrons auprès d’eux... nous reprendrons ici l’intimité de leur vie brisée. Allons-nous-en. Aujourd’hui je n’ai plus de forces.

Mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu’ils s’arrêtèrent, confondus. La porte était close.

Leurs yeux se rencontrèrent, chargés d’inquiétude.

– Nous ne l’avions pas fermée, n’est-ce pas ? dit-il.

– Non, dit-elle, nous ne l’avions pas fermée.

Il s’approcha pour ouvrir et s’aperçut que la porte n’avait pas de poignée ni de serrure.

C’était une porte à un seul battant, de bois plein, qui semblait dur et massif. On eût dit qu’elle était faite d’un morceau et prise dans le cœur même d’un chêne. Nul vernis, nulle peinture. Ça et là, des éraflures, comme si on l’eût frappée à l’aide d’un instrument.

Et puis... et puis... vers la droite, ces quelques mots au crayon :

*Patrice et Coralie – 14 avril 1895*

*Dieu nous vengera.*

Au-dessous une croix, et au-dessous de cette croix, une autre date, mais d’une écriture différente et plus fraîche :

*14 avril 1915*

– 1915 ! ... 1915 ! ... prononça Patrice. C’est effrayant ! La date d’aujourd’hui ! Qui a écrit cela ? Cela vient d’être écrit. Oh ! C’est effrayant !... Voyons... Voyons... nous n’allons pourtant pas...

Il s’élança jusqu’à l’une des fenêtres, d’un coup tira le rideau qui la voilait, et ouvrit la croisée.

Un cri lui échappa.

La fenêtre était murée, murée avec de gros moellons qui s’interposaient entre les vitres et les volets.

Il courut à l’autre : même obstacle.

Il y avait deux portes, qui devaient donner, à droite, dans la chambre, à gauche sans doute dans une salle attenante à la cuisine.

Il les ouvrit rapidement.

L’une et l’autre étaient murées.

Il courut de tous côtés, en une minute d’effarement, puis se précipita sur la première des trois portes qu’il essaya d’ébranler. Elle ne bougea pas. Elle donnait l’impression d’un bloc immuable.

Alors, de nouveau, ils se regardèrent éperdument, et la même pensée terrible les envahit. La chose d’autrefois se répétait. Le drame recommençait dans des conditions identiques. Après la mère et le père, c’étaient la fille et le fils. Comme les amants de jadis, ceux d’aujourd’hui étaient captifs. L’ennemi les tenait sous sa griffe puissante, et sans doute

allaient-ils connaître la façon dont leurs parents étaient morts par la façon dont eux-mêmes allaient mourir... 14 avril 1895... 14 avril 1915...



**Deuxième partie**  
***LA VICTOIRE D'ARSÈNE LUPIN***

[Table des matières](#)

# 1

## *L'épouvante*

### [Table des matières](#)

– Ah ! Non, non, s'écria Patrice, cela ne sera pas !

Il se rejeta contre les fenêtres et contre les portes, saisit un chenet avec lequel il frappa le bois des battants, ou le mur de moellons. Gestes stériles ! C'étaient les mêmes que son père avait exécutés jadis, et il ne pouvait faire dans le bois des battants ou le moellon des murs que les mêmes éraflures, inefficaces et dérisoires.

– Ah ! Maman Coralie, maman Coralie, dit-il en un cri de désespoir, c'est de ma faute. Dans quel abîme vous ai-je entraînée ! Mais c'est de la folie d'avoir voulu lutter seul. Il fallait demander le secours de ceux qui savent, qui ont l'habitude !... Non, j'ai cru que je pourrais... Pardonnez-moi, Coralie.

La jeune femme était tombée sur un fauteuil. Lui, presque à genoux, l'entourait de ses bras et la suppliait.

Elle sourit, pour le calmer, et dit doucement :

– Voyons, mon ami, ne perdons pas courage. Peut-être nous trompons-nous... Car enfin, rien ne prouve que tout cela ne soit pas l'effet d'un hasard.

– La date ! prononça-t-il, la date de cette année, la date de ce jour, tracée par une autre main ! C'étaient nos parents qui avaient écrit l'autre... mais celle-ci, Coralie, celle-ci ne montre-t-elle pas la préméditation et la volonté implacable d'en finir avec nous ?

Elle frissonna. Cependant elle dit encore, s'obstinant à le réconforter :

– Soit, je veux bien. Mais enfin, nous n'en sommes pas là. Si nous avons des ennemis, nous avons des amis... Ils nous chercheront...

– Ils nous chercheront, mais comment pourraient-ils nous trouver, Coralie ? Nous avons pris toutes nos mesures pour qu'on ne sache pas où nous allons, et nul ne connaît cette maison.

– Le vieux Siméon ?

– Siméon est venu, et il a déposé la couronne, mais un autre est venu avec lui, un autre qui le domine et qui s’est peut-être déjà débarrassé de lui, maintenant que Siméon a joué son rôle.

– Et alors, Patrice ?

Il la sentit bouleversée et eut honte de sa propre faiblesse.

– Alors, dit-il en se maîtrisant, attendons. Somme toute, l’attaque peut ne pas se dessiner. Le fait d’être enfermés ne signifie pas que nous soyons perdus. Et puis, quand même, nous lutterons, n’est-ce pas ? Et croyez que je ne suis pas à bout de forces ni de ressources. Attendons, Coralie, et agissons. L’essentiel est de s’enquérir s’il n’existe pas quelque entrée qui permît une agression imprévue.

Après une heure de recherches, ils n’en découvrirent point. Les murailles rendaient partout le même son. Sous le tapis, qu’ils défirent, c’était du carrelage, dont les carreaux n’offraient rien d’anormal.

Décidément, il n’y avait que la porte, et, comme ils ne pouvaient empêcher qu’on l’ouvrît, puisqu’elle s’ouvrait vers l’extérieur, ils accumulèrent devant elle la plupart des meubles de la pièce, formant ainsi une barricade qui les mettait à l’abri d’une surprise.

Puis Patrice arma ses deux revolvers, et les plaça bien en vue, près de lui.

– Comme cela, dit-il, nous sommes tranquilles. Tout ennemi qui se présente est un homme mort.

Mais le souvenir du passé pesait sur eux de tout son poids formidable. Toutes leurs paroles et toutes leurs actions, d’autres les avaient déjà dites et déjà accomplies, dans des conditions analogues, avec les mêmes pensées et les mêmes appréhensions. Le père de Patrice avait dû préparer ses armes. La mère de Coralie avait dû joindre les mains et prier. Tous deux ensemble, ils avaient barricadé la porte, et, tous deux ensemble, interrogé les murs et soulevé le tapis.

Quelle angoisse que celle qui se double d’une angoisse pareille !

Pour chasser l’horrible idée, ils feuilletèrent les livres, romans et brochures que leurs parents avaient lus. Sur certaines pages, en fin de chapitre ou en fin de volume, des lignes étaient écrites. C’étaient des lettres que le père de Patrice et la mère de Coralie s’écrivaient.

« Mon Patrice bien-aimé, j’ai couru jusqu’ici ce matin pour revivre notre vie d’hier et pour rêver à notre vie de tantôt. Comme tu arriveras

avant moi, tu liras ces lignes. Tu liras que je t'aime... »

Et, sur un autre livre :

« Ma Coralie bien-aimée,

« Tu viens de partir, je ne te verrai pas avant demain, et je ne veux pas quitter le refuge où notre amour a goûté tant de joies, sans te dire, une fois de plus... »

Ils feuilletèrent ainsi la plupart des livres, n'y trouvant d'ailleurs, au lieu des indications qu'ils cherchaient, que de la tendresse et de la passion.

Et plus de deux heures s'écoulèrent dans l'attente et dans le tourment de ce qui pouvait survenir.

– Rien, dit Patrice, il n'y aura rien. Et voilà peut-être le plus redoutable, car si rien ne se produit, c'est que nous sommes condamnés à ne pas sortir d'ici. Et en ce cas...

La conclusion de la phrase que Patrice n'achevait point, Coralie la comprit, et ils eurent ensemble cette vision de la mort par la faim qui semblait les menacer. Mais Patrice s'écria :

– Non, non, nous n'avons pas à craindre cela. Non. Pour que des gens de notre âge meurent de faim, il faut des journées entières, trois jours, quatre jours, davantage. Et d'ici là, nous serons secourus.

– Comment ? fit Coralie.

– Comment ? Mais par nos soldats, par Ya-Bon, par M. Desmalions. Ils s'inquiéteront d'une absence qui se prolongerait au-delà de cette nuit.

– Vous l'avez dit vous-même, Patrice, ils ne peuvent pas savoir où nous sommes.

– Ils le sauront. C'est facile. La ruelle seule sépare les deux jardins. Et, d'ailleurs, tous nos actes ne sont-ils pas consignés sur le journal que je tiens, et qui est dans le bureau de ma chambre ? Ya-Bon en connaît l'existence. Il ne peut manquer d'en parler à M. Desmalions. Et puis... et puis, il y a Siméon... Qu'est-il devenu, lui ? Ne remarquera-t-on pas ses allées et venues ? Ne donnera-t-il pas un avertissement quelconque ?

Mais les mots étaient impuissants à les rassurer. S'ils ne devaient pas mourir de faim, c'est que l'ennemi avait imaginé un autre supplice. Leur inaction les torturait. Patrice recommença ses investigations qu'un hasard curieux dirigea dans un sens nouveau.

Ayant ouvert un des livres qu'ils n'avaient pas encore feuilletés, un livre publié en l'année 1895, Patrice aperçut deux pages cornées ensemble. Il les

détacha l'une de l'autre, et lut une note qui lui était adressée par son père :

« Patrice, mon fils, si jamais le hasard te met cette note sous les yeux, c'est que la mort violente qui nous guette ne m'aura pas permis de l'effacer. Alors, à propos de cette mort, Patrice, cherche la vérité sur le mur de l'atelier, entre les deux fenêtres. J'aurai peut-être le temps de l'y inscrire. »

Ainsi, à cette époque, les deux victimes avaient prévu le destin tragique qui leur était réservé, et le père de Patrice et la mère de Coralie connaissaient le danger qu'ils couraient en venant dans ce pavillon.

Restait à savoir si le père de Patrice avait pu exécuter son projet.

Entre les deux fenêtres, il y avait, comme tout autour de la pièce, un lambris de bois verni, surmonté, à la hauteur de deux mètres, d'une corniche. Au-dessus de la corniche, c'était le simple mur de plâtre. Patrice et Coralie avaient déjà remarqué, sans y porter une attention particulière, que le lambris, à cet endroit, semblait avoir été refait, le vernis des planches n'ayant pas la même teinte uniforme. Patrice se servit comme d'un ciseau d'un des chenets, démolit la corniche et souleva la première planche.

Elle se cassa aisément. Sous cette planche, sur le plâtre même du mur, il y avait des lignes écrites.

– C'est le même procédé que, depuis, emploie le vieux Siméon. Écrire sur les murs, puis recouvrir de bois ou de plâtre.

Il cassa le haut des autres planches, et, de la sorte, plusieurs lignes complètes apparurent, lignes tracées au crayon, hâtivement, et que le temps avait fortement altérées.

Avec quelle émotion Patrice les déchiffra ! Son père les avait écrites au moment où la mort rôdait autour de lui. Quelques heures plus tard, il ne vivait plus. C'était le témoignage de son agonie, et peut-être son imprécation contre l'ennemi qui le tuait et qui tuait sa bien-aimée.

Il lut à demi-voix :

« J'écris ceci pour que le dessein du bandit ne puisse s'exécuter jusqu'au bout et pour assurer son châtement. Sans doute allons-nous mourir, Coralie et moi, mais du moins nous ne mourrons pas sans qu'on sache la cause de notre mort.

« Il y a peu de jours, il disait à Coralie :

“Vous repoussez mon amour, vous m'accablez de votre haine. Soit, mais je vous tuerai, votre amant et vous, et de telle façon que l'on ne pourra

m'accuser d'une mort qui semblera un suicide. Tout est prêt. Défiez-vous, Coralie !"

« Tout était prêt, en effet. Il ne me connaissait point, mais devait savoir que Coralie avait ici des rendez-vous quotidiens, et c'est dans ce pavillon qu'il a préparé notre tombeau.

« Quelle sera notre mort ? Nous l'ignorons. Le manque de nourriture, sans doute. Voilà quatre heures que nous sommes emprisonnés. La porte s'est refermée sur nous, une lourde porte qu'il a dû placer cette nuit. Toutes les autres ouvertures, portes et fenêtres, sont également bouchées par des blocs de pierre accumulés et cimentés depuis notre dernière entrevue. Une évasion est impossible. Qu'allons-nous devenir ? »

La partie découverte s'arrêtait là. Patrice prononça :

– Vous voyez, Coralie, ils ont passé par les mêmes affres que nous. Eux aussi, ils ont redouté la faim. Eux aussi, ils ont connu les longues heures d'attente où l'inaction est si douloureuse, et c'est un peu pour se distraire de leurs pensées qu'ils ont écrit ces lignes.

Il ajouta après un instant d'examen.

Ils pouvaient croire – et c'est ce qui est arrivé – que celui qui les tuait ne lirait pas ce document. Tenez, un seul grand rideau était tendu devant ces fenêtres et devant l'intervalle qui les sépare, un seul rideau comme le prouve l'unique tringle qui domine tout cet espace. Après la mort de nos parents, personne n'ayant songé à écarter ce voile, la vérité demeura cachée... jusqu'au jour où Siméon la découvrit, et, par précaution, la dissimula de nouveau sous une cloison de bois, et posa deux rideaux à la place de l'unique rideau. De la sorte, tout semblait normal.

Patrice se remit à l'œuvre. Quelques lignes encore apparurent.

« Ah ! Si j'étais seul à souffrir, seul à mourir mais l'horreur de tout cela, c'est que j'entraîne avec moi ma chère Coralie. Elle s'est évanouie et repose en ce moment, terrassée par l'épouvante qu'elle cherche à dominer. Ma pauvre bien-aimée ! Je crois voir déjà, sur son doux visage, la pâleur de la mort. Pardon, pardon, ma bien-aimée. »

Patrice et Coralie se regardèrent. C'étaient les mêmes sentiments qui les agitaient, les mêmes scrupules, les mêmes délicatesses, le même oubli de soi devant la douleur de l'autre.

Patrice murmura :

– Il aimait votre mère comme je vous aime. Moi non plus, la mort ne m’effraie pas. Je l’ai bravée tant de fois, et en souriant ! Mais vous, vous Coralie, vous pour qui je subirais toutes les tortures...

Il se mit à marcher. La colère le reprenait.

– Je vous sauverai, Coralie, je le jure. Et quelle joie ce sera alors de se venger ! Il aura le sort même qu’il nous réservait, vous entendez, Coralie. C’est ici qu’il mourra... C’est ici. Ah ! Comme je m’y emploierai de toute ma haine !

Il arracha de nouveau des morceaux de planche avec l’espoir d’apprendre des choses qui pourraient lui être utiles, puisque la lutte reprenait dans des conditions identiques.

Mais les phrases suivantes étaient, comme celles qu’il venait de prononcer, des serments de vengeance :

« Coralie, il sera châtié. Si ce n’est pas par nous, ce sera par la justice divine. Non, son plan infernal ne réussira pas. Non, on ne croira pas que nous avons recouru au suicide pour nous délivrer d’une existence qui n’était que joie et bonheur. On connaîtra son crime. Heure par heure, j’en donnerai ici les preuves irrécusables... »

– Des mots ! Des mots ! s’écria Patrice exaspéré. Des mots de menace et de douleur. Mais aucun fait qui nous guide... Mon père, n’allez-vous rien me dire pour sauver la fille de votre Coralie ? Si la vôtre a succombé, que la mienne échappe au malheur, grâce à vous, mon père ! Aidez-moi ! Conseillez-moi !

Mais le père ne répondait au fils que par d’autres mots d’appel et de désespoir.

« Qui va nous secourir ? Nous sommes murés dans ce tombeau, enterrés vivants et condamnés au supplice sans pouvoir nous défendre. J’ai là, sur une table, mon revolver. À quoi bon ? L’ennemi ne nous attaque pas. Il a pour lui le temps, le temps implacable qui tue par sa seule force, et par cela seul qu’il est le temps. Qui va nous secourir ? Qui sauvera ma bien-aimée Coralie ? »

Situation effrayante et dont ils sentaient toute l’horreur tragique. Il leur semblait qu’ils étaient déjà morts une fois, que l’épreuve, subie par d’autres, c’était eux qui l’avaient subie, et qu’ils la subissaient encore dans les mêmes conditions, et sans que rien leur permît d’échapper à toutes les phases par lesquelles avaient passé les autres – leur père et leur mère.

L'analogie de leur sort et du sort de leurs parents était telle qu'ils souffraient deux souffrances et que leur deuxième agonie commençait.

Coralie, vaincue, se mit à pleurer. Patrice, bouleversé par la vue des larmes, s'acharna contre le lambris, dont les planches, consolidées par des traverses, résistaient à son effort.

Enfin il lut :

« Qu'y a-t-il ? Nous avons l'impression que quelqu'un a marché dehors, devant la façade du jardin. Oui, en collant notre oreille contre la muraille de moellons élevée dans l'embrasure de la fenêtre, nous avons cru entendre des pas. Est-ce possible ? Oh ! Si cela pouvait être ! Ce serait enfin la lutte... Et tout, plutôt que le silence étouffant et l'incertitude qui ne finit pas.

« ... C'est cela !... C'est cela !... Le bruit se précise... un autre bruit qui est celui que l'on fait quand on creuse la terre avec une pioche. Quelqu'un creuse la terre, non pas devant la maison, mais sur le côté droit, près de la cuisine. »

Patrice redoubla d'efforts. Coralie s'était approchée et l'aidait. Cette fois, il sentait qu'un coin du voile allait se soulever. Et l'inscription se poursuivait :

« Une heure encore, avec des alternatives de bruit et de silence... le même bruit de terre remuée et le même silence où l'on devine une œuvre qui se continue.

« Et puis on est entré dans le vestibule... Une seule personne... lui, évidemment. Nous avons reconnu son pas... Il marche sans essayer de l'assourdir... Puis il s'est dirigé vers la cuisine, où il a travaillé comme auparavant, avec une pioche, mais en pleine pierre. Nous avons entendu aussi le bruit d'un carreau cassé.

« Et maintenant, il est retourné dehors, c'est un autre bruit qui semble monter le long de la maison comme si le misérable était obligé de s'élever pour mettre son projet à exécution... »

Patrice s'arrêta de lire et regarda.

Tous deux, ils prêtèrent l'oreille. Il dit à voix basse :

– Écoute...

– Oui, oui, dit-elle, j'entends... Des pas dehors... Des pas devant la maison ou dans le jardin...



L'un et l'autre, ils avancèrent jusqu'à l'une des fenêtres dont la croisée n'avait pas été refermée sur les moellons, et ils écoutèrent.

On marchait réellement, et ils éprouvèrent, à deviner l'approche de l'ennemi, le soulagement que leurs parents avaient éprouvé.

On fit le tour de la maison deux fois. Mais ils ne reconnurent point, comme leurs parents, le bruit des pas. C'étaient les pas d'un inconnu, ou des pas dont on changeait la cadence.

Puis, durant quelques minutes, il n'y eut plus rien. Et soudain, un autre bruit s'éleva, et, quoique, au fond d'eux, ils s'attendissent à le percevoir, ils furent, malgré tout, confondus de l'entendre. Et Patrice prononça sourdement, en scandant la phrase inscrite par son père, vingt années auparavant :

– C'est celui que l'on fait quand on creuse la terre avec une pioche.

Oui, ce devait être cela. Quelqu'un creusait la terre, non pas devant la maison, mais sur le côté droit de la cuisine.

Ainsi donc le miracle abominable du drame renouvelé continuait. Là encore le fait d'autrefois se représentait, fait tout simple en lui-même, mais qui devenait sinistre, parce qu'il était un de ceux qui s'étaient produits déjà, et qu'il annonçait et préparait la mort jadis annoncée et préparée.

Une heure s'écoula. La besogne s'achevait avec des répit et des recrudescences. On eût dit un tombeau que l'on creuse. Le fossoyeur n'est pas pressé. Il se repose, puis reprend son travail.

Patrice et Coralie écoutaient debout, l'un près de l'autre, les mains et les yeux mêlés.

– Il s'arrête, dit Patrice tout bas...

– Oui, dit-elle, seulement on dirait...

– Oui, Coralie, on entre dans le vestibule... Ah ! Il n'est même pas nécessaire d'écouter... Il n'y a qu'à se souvenir... Tenez... « Il se dirige vers la cuisine, et il creuse comme tout à l'heure avec la pioche, mais en pleine pierre... » Et puis.... et puis... Oh ! Coralie, le même bruit de carreau cassé...

C'étaient des souvenirs en effet, des souvenirs qui se mêlaient à la réalité macabre. Le présent et le passé ne faisaient qu'un. Ils prévoyaient les événements à l'instant même où ils se produisaient.

L'ennemi retourna dehors, et tout de suite « le bruit sembla monter le long de la maison, comme si le misérable était obligé de s'élever pour

mettre son projet à exécution ».

Et puis... et puis... qu'allait-il advenir ? Ils ne pensaient plus à interroger l'inscription du mur, ou peut-être ne l'osaient-ils pas. Toute leur attention était portée sur les actes invisibles et, par moments, imperceptibles, qui s'accomplissaient en dehors d'eux et contre eux, effort sournois et ininterrompu, plan mystérieux dont les moindres détails étaient réglés comme un mouvement d'horlogerie, et cela depuis vingt ans !

L'ennemi entra dans la maison, et ils entendirent un frôlement au bas de la porte, un frôlement de choses molles que l'on paraissait accumuler et presser pardessus le bois du battant. Ensuite, il y eut aussi des bruits confus dans les deux pièces voisines, contre les portes murées, et les mêmes bruits au-dehors entre les moellons des fenêtres et les volets ouverts. Et ensuite, du bruit sur le toit.

Ils levèrent les yeux. Cette fois, ils ne pouvaient douter que le dénouement approchât, ou du moins une des scènes du dénouement. Le toit, pour eux, c'était le châssis vitré qui occupait le centre du plafond, et par où provenait la seule lumière dont la pièce s'éclairât.

Et toujours la même question angoissante se posait à eux. Qu'allait-il advenir ? L'ennemi allait-il montrer son visage au-dessus de ce châssis et se démasquer enfin ?

Assez longtemps, ce travail se poursuivit sur le toit. Les pas ébranlaient les plaques de zinc qui le recouvraient, selon une direction qui reliait le côté droit de la maison aux abords de la lucarne.

Et, tout à coup, cette lucarne, ou plutôt une partie de cette lucarne, un rectangle de quatre carreaux, fut soulevée très légèrement, par une main qui assujettit un bâton pour que l'entrebâillement demeurât.

Et l'ennemi traversa de nouveau le toit et redescendit.

Ce fut presque une déception, et un tel besoin d'en savoir davantage les secoua que Patrice se remit à casser les planches du lambris, les derniers morceaux, la fin de l'inscription.

Et cette inscription leur fit revivre les dernières minutes qui venaient de s'écouler. La rentrée de l'ennemi, le frôlement contre les portes et contre les fenêtres murées, le bruit sur le toit, l'entrebâillement de la lucarne, la façon de la maintenir, tout s'était arrangé suivant le même ordre, et, pour ainsi dire, dans les mêmes limites de temps. Le père de Patrice et la mère de Coralie avaient connu les mêmes impressions. Le destin s'appliquait à

repasser par les mêmes sentiers, en faisant les mêmes gestes et en recherchant le même but.

Et cela continuait :

« Il remonte... il remonte... voilà son pas encore sur le toit... Il s'approche de la lucarne... Va-t-il regarder ?... Verrons-nous son visage abhorré ?... »

– Il remonte... il remonte..., balbutia Coralie en se serrant contre Patrice.

Les pas de l'ennemi, en effet, martelaient le zinc.

– Oui, dit Patrice... il remonte comme autrefois, sans s'écarter du programme que l'autre a suivi. Seulement, nous ne savons pas quel visage va nous apparaître... Nos parents, eux, connaissaient leur ennemi.

Elle frissonna en évoquant l'image de celui qui avait tué sa mère et demanda :

– C'était lui, n'est-ce pas ?

– Oui, c'était lui... Voilà son nom que mon père a tracé.

Patrice avait découvert l'inscription presque entièrement.

À moitié courbé, il montrait du doigt :

– Tenez... lisez ce nom... « Essarès... » vous voyez... là ? C'est un des derniers mots que mon père avait écrits... Lisez, Coralie :

« La lucarne s'est soulevée davantage... une main la poussait... Et nous avons vu... il nous a regardés en riant... Ah ! Le misérable... Essarès... Essarès...

« Et puis il a passé quelque chose par l'ouverture, quelque chose qui a descendu, qui s'est déroulé au milieu de la pièce, sur nos têtes... une échelle, une échelle de corde...

« Nous ne comprenons pas... Elle se balance devant nous... Et puis, à la fin, j'aperçois... Il y a, épinglée et enroulée autour de l'échelon inférieur, une feuille de papier... Et, sur cette feuille, je lis ces mots qui sont de l'écriture d'Essarès :

« Que Coralie monte seule. Elle aura la vie sauve. Je lui donne dix minutes pour accepter. Sinon... »

– Ah ! fit Patrice en se relevant, est-ce que cela également va recommencer ? Et cette échelle... cette échelle de corde que j'ai trouvée dans le placard du vieux Siméon.

Coralie ne quittait pas la lucarne des yeux, car les pas tournaient alentour. Il y eut un arrêt là-haut. Patrice et Coralie ne doutaient pas que la minute ne fût arrivée, et qu’eux aussi ne fussent sur le point de voir...

Et Patrice disait sourdement, d’une voix altérée :

– Qui ? Il n’y a que trois êtres qui auraient pu jouer ce rôle sinistre, déjà joué autrefois. Deux sont morts : Essarès et mon père. Et le troisième, Siméon, est fou. Est-ce lui, qui, dans sa folie, a continué toute cette machination ? Mais comment supposer qu’il eût pu le faire d’une manière si précise ? Non... non... C’est l’autre, celui qui le dirige et qui, jusqu’ici, est resté dans l’ombre.

Il sentit sur son bras les doigts crispés de Coralie.

– Taisez-vous, le voici...

– Non... non..., dit-il.

– Si... j’en suis sûre...

Elle devinait l’autre événement qui se préparait, et, de fait, comme jadis, la lucarne se souleva davantage... Une main la poussait. Et tout à coup ils virent...

Ils virent une tête qui se glissait sous le châssis entrouvert.

C’était la tête du vieux Siméon.

En vérité, ce qu’ils virent ne les étonna pas outre mesure. Que ce fût *celui-là* plutôt qu’un autre qui les persécutait, cela ne pouvait pas leur paraître extraordinaire, puisque *celui-là* était mêlé à leur existence depuis quelques semaines comme un acteur au drame qui se joue. Quoi qu’ils fissent, ils le retrouvaient toujours et partout, remplissant son rôle mystérieux et incompréhensible. Complice inconscient ? Force aveugle du destin ? Qu’importe il était celui qui agit, qui attaque inlassablement, et contre lequel on ne peut pas se défendre. Patrice chuchota :

– Le fou... le fou...

Mais Coralie insinua :

– Il n’est peut-être pas fou... Il ne doit pas être fou.

Elle tremblait, secouée par un frisson interminable.

Là-haut, l’homme les regardait, caché derrière ses lunettes jaunes sans qu’aucune expression de haine ou de joie satisfaite parût sur son visage impassible.

– Coralie, dit Patrice, à voix basse... laisse-toi faire... viens...

Il la poussait doucement, en ayant l'air de la soutenir et de la conduire vers un fauteuil. En réalité, il n'avait qu'une idée, se rapprocher de la table sur laquelle il avait posé son revolver, saisir cette arme et tirer.

Siméon ne bougeait pas, pareil à quelque génie du mal venu pour déchaîner la tempête... Coralie ne pouvait s'affranchir de ce regard qui pesait sur elle.

– Non, murmurait-elle en résistant, comme si elle eût peur que le projet de Patrice ne précipitât le dénouement redouté ; non, il ne faut pas...

Mais, plus résolu qu'elle, Patrice atteignait le but. Encore un effort et sa main touchait au revolver.

Il se décida rapidement. L'arme fut braquée d'un coup. La détonation retentit.

En haut, la tête disparut.

– Ah ! fit Coralie, vous avez eu tort, Patrice, il va se venger...

– Non... peut-être pas..., dit Patrice, le revolver au poing. Non, qui sait si je ne l'ai pas touché !... la balle a frappé le bord du châssis... Mais un ricochet peut-être, et alors...

Ils attendirent, la main dans la main, avec un peu d'espoir.

Espoir qui dura peu. Sur le toit le bruit recommença.

Puis, *comme autrefois*, et cela, vraiment, ils eurent l'impression de l'avoir déjà vu, *comme autrefois quelque chose passa par l'ouverture, quelque chose qui descendait, qui se déroula au milieu de la pièce... une échelle... une échelle de corde...* celle-là même que Patrice avait avisée dans le placard du vieux Siméon.

*Comme autrefois*, ils regardaient, et ils savaient si bien que tout recommençait et que les faits s'enchaînaient les uns aux autres avec une rigueur implacable, que leurs yeux cherchèrent aussitôt l'inévitable feuille qui devait être épinglée à l'échelon inférieur.

Elle s'y trouvait, formant comme un rouleau de papier. Elle était jaunie, sèche, usée.

*C'était la feuille d'autrefois*, écrite vingt ans auparavant par Essarès, et qui servait *comme autrefois* à la même œuvre de tentation et de menace.

« *Que Coralie monte seule. Elle aura la vie sauve. Je lui donne dix minutes pour accepter. Sinon...* »

## *Les clous du cercueil*

### [Table des matières](#)

Sinon... Ce mot, Patrice le répéta machinalement, à diverses reprises, tandis que la signification redoutable leur en apparaissait à tous deux. Sinon... cela voulait dire que si Coralie n'obéissait pas et ne se livrait pas à l'ennemi, si elle ne s'enfuyait pas de la prison pour suivre celui qui tenait les clefs de la prison, c'était la mort.

En cet instant, ils ne songeaient plus ni l'un ni l'autre au genre de mort qui leur était réservé, ni même à cette mort.

Ils ne songeaient qu'à l'ordre de séparation que l'ennemi leur adressait. L'un devait partir et l'autre mourir. La vie était promise à Coralie, si elle sacrifiait Patrice. Mais à quel prix, cette promesse ? Et par quoi se payerait le sacrifice imposé ?

Il y eut entre les deux jeunes gens un long silence plein d'incertitude et d'angoisse. Maintenant quelque chose se précisait, et le drame ne se passait plus absolument en dehors d'eux et sans qu'ils y participassent autrement que comme victimes impuissantes. Il se passait en eux et ils avaient la faculté d'en changer le dénouement. Problème terrible. Déjà il avait été posé à la Coralie d'autrefois, et elle l'avait résolu dans le sens de l'amour, puisqu'elle était morte...

Il se posait de nouveau.

Patrice lut sur l'inscription, et les mots, tracés rapidement, devenaient moins distincts. Patrice lut :

« J'ai supplié Coralie... Elle s'est jetée à mes genoux. Elle veut mourir avec moi... »

Patrice observa la jeune femme. Il avait dit cela très bas, et elle n'avait point entendu.

Alors, il l'attira vivement contre lui, dans un élan de passion, et il s'écria :

– Tu vas partir, Coralie. Tu comprends bien que, si je ne l’ai pas dit tout de suite, ce n’est pas par hésitation. Non... seulement... je songeais à l’offre de cet homme... et j’ai peur pour toi... C’est épouvantable, ce qu’il demande, Coralie. S’il te promet la vie sauve, c’est qu’il t’aime... Et alors, tu comprends... N’importe, Coralie, il faut obéir... il faut vivre... Va-t’en... Inutile d’attendre que les dix minutes soient écoulées... Il pourrait se raviser... te condamner à mort, toi aussi, non, Coralie, va-t’en, va-t’en tout de suite.

Elle répondit simplement :

– Je reste.

Il eut un sursaut.

– Mais c’est de la folie Pourquoi ce sacrifice inutile ? As-tu donc peur de ce qui pourrait arriver si tu lui obéissais ?

– Non.

– Alors, va-t’en.

– Je reste.

– Mais pourquoi ? Pourquoi cette obstination ? Elle ne sert à rien. Pourquoi ?

– Parce que je vous aime, Patrice.

Il demeura confondu. Il n’ignorait pas que la jeune femme l’aimât, et il le lui avait dit. Mais qu’elle l’aimât jusqu’à mourir à ses côtés, c’était une joie imprévue, délicieuse et terrible en même temps.

– Ah ! fit-il, tu m’aimes, ma Coralie... tu m’aimes...

– Je t’aime, mon Patrice.

Elle lui entourait le cou de ses bras, et il sentait que cet enlacement était de ceux dont on ne peut se déprendre. Pourtant il ne céda pas, résolu à la sauver.

– Justement, dit-il, si tu m’aimes, tu dois obéir et vivre. Crois bien qu’il m’est cent fois plus douloureux de mourir avec toi que seul. Si je te sais libre et vivante, la mort me sera douce.

Elle n’écoutait pas, et elle poursuivait son aveu, heureuse de le faire, heureuse de prononcer des paroles qu’elle gardait en elle depuis si longtemps.

– Je t’aime du premier jour, mon Patrice. Je n’ai pas eu besoin que tu me le dises pour le savoir, et, si je ne te l’ai pas dit plus tôt, c’est que j’attendais un événement solennel, une circonstance où ce serait bon de te le

dire en te regardant au fond des yeux et en m'offrant à toi tout entière. Puisque c'est au seuil de la mort que j'ai dû parler, écoute-moi et ne m'impose pas une séparation qui serait pire que la mort.

– Non, non, fit-il en essayant de se dégager, ton devoir est de partir.

– Mon devoir est de rester auprès de celui que j'aime.

Il fit un effort et lui saisit les mains.

– Ton devoir est de fuir, murmura-t-il, et, quand tu seras libre, de tout tenter pour mon salut.

– Que dis-tu, Patrice ?

– Oui, reprit-il, pour mon salut. Rien ne prouve que tu ne pourras pas t'échapper des griffes de ce misérable, le dénoncer, chercher du secours, avertir nos amis... Tu crieras, tu emploieras quelque ruse...

Elle le regardait avec un sourire si triste et un tel air de doute qu'il s'interrompit.

– Tu essayes de m'abuser, mon pauvre bien-aimé, dit-elle, mais tu n'es pas plus que moi dupe de tes paroles. Non, Patrice, tu sais bien que si je me livre à cet homme, il me réduira au silence et me gardera dans quelque réduit, pieds et poings liés, jusqu'à ton dernier soupir.

– En es-tu sûre ?

– Comme toi, Patrice, de même que tu es sûr de ce qui arrivera ensuite.

– Qu'arrivera-t-il ?

– Voyons, Patrice, si cet homme me sauve, ce n'est pas par générosité. Son plan, n'est-ce pas, une fois que je serai sa captive, son plan abominable, tu le prévois ? Et tu prévois aussi, n'est-ce pas, le seul moyen que j'aurai de m'y soustraire ? Alors, mon Patrice, si je dois mourir dans quelques heures, pourquoi ne pas mourir maintenant, dans tes bras... en même temps que toi, tes lèvres sur mes lèvres ? Est-ce la mort cela ? N'est-ce pas vivre en un instant la plus belle des vies ?

Il résistait à son étreinte. Il savait qu'au premier baiser de ces lèvres qui s'offraient il perdrait toute volonté.

– C'est affreux, murmura-t-il... Comment veux-tu que j'accepte ton sacrifice ? Toi, si jeune... avec toutes les années de bonheur qui t'attendent...

– Des années de deuil et de désespoir, si tu n'es plus là...

– Il faut vivre, Coralie. De toute mon âme, je t'en supplie.



– Je ne puis vivre sans toi, Patrice. Tu es ma seule joie. Je n’ai plus d’autre raison d’être que de t’aimer. Tu m’as appris l’amour. Je t’aime...

Oh ! Les divines paroles ! Elles résonnaient pour la seconde fois entre les quatre murs de la pièce. Mêmes paroles d’amour prononcées par la fille, et que la mère avait prononcées avec la même passion et la même ardeur d’immolation ! Mêmes paroles que le souvenir de la mort et que la mort imprégnaient d’une émotion doublement sacrée ! Coralie les disait sans effroi. Toute sa peur semblait se perdre dans son amour, et l’amour seul faisait trembler sa voix et troublait ses beaux yeux.

Patrice la contemplait d’un regard exalté. Maintenant il jugeait, lui aussi, que de telles minutes valaient bien de mourir.

Cependant il fit un effort suprême.

– Et si je t’ordonnais de partir, Coralie ?

– C’est-à-dire, murmura-t-elle, si tu m’ordonnais de rejoindre cet homme et de me livrer à lui ? Voilà ce que tu voudrais, Patrice ?

Il frémit sous le choc.

– Oh ! L’horreur ! Cet homme... Cet homme... Toi, ma Coralie, si pure... si fraîche...

Cet homme, ni elle ni lui ne se le représentaient sous l’image très précise de Siméon. L’ennemi gardait, même pour eux, malgré l’affreuse vision apparue là-haut, un caractère mystérieux. C’était peut-être Siméon. C’était un autre, peut-être, dont il n’était que l’instrument. En tout cas, c’était l’ennemi, le génie malfaisant accroupi au-dessus de leurs têtes, qui préparait leur agonie, et dont le désir infâme poursuivait la jeune femme.

Patrice demanda seulement :

– Tu ne t’es jamais aperçue que Siméon te recherchait ?...

– Jamais... Jamais... Il ne me recherchait pas... Peut-être même m’évitait-il...

– C’est qu’il est fou alors...

– Il n’est pas fou... je ne crois pas... Il se venge.

– Impossible. Il était l’ami de mon père. Toute sa vie, il a travaillé pour nous réunir, et maintenant, il nous tuerait volontairement ?

– Je ne sais pas, Patrice, je ne comprends pas...

Ils ne parlèrent plus de Siméon. Cela n’avait point d’importance que la mort leur vînt de celui-ci ou de celui-là. C’était contre elle qu’il fallait

combattre, sans se soucier de ce qui la dirigeait. Or, que pouvaient-ils contre elle ?

– Tu acceptes, n’est-ce pas, Patrice ? fit Coralie à voix basse.

Il ne répondit pas. Elle reprit :

– Je ne partirai pas, mais je veux que tu sois d’accord avec moi. Je t’en supplie. C’est une torture de penser que tu souffres davantage. Il faut que notre part soit égale. Tu acceptes, n’est-ce pas ?

– Oui, dit-il.

– Donne-moi tes deux mains. Regarde au fond de mes yeux, et sourions, mon Patrice.

Ils s’abîmèrent un instant dans une sorte d’extase, éperdus d’amour et de désir. Mais elle lui dit :

Qu’est-ce que tu as, mon Patrice ? Te voilà encore bouleversé...

– Regarde... regarde...

Il poussa un cri rauque. Cette fois, il était certain de ce qu’il avait vu.

L’échelle remontait. Les dix minutes étaient écoulées.

Il se précipita et saisit violemment un des barreaux.

Elle ne bougea plus.

Que voulait-il faire ? Il l’ignorait. Cette échelle offrait la seule chance de salut pour Coralie. Allait-il y renoncer et se résigner à l’inévitable ? Une minute, deux minutes se passèrent. En haut, on avait dû raccrocher de nouveau l’échelle, car Patrice sentait la résistance qu’offre une chose fixée solidement.

Coralie le supplia :

– Patrice, Patrice, qu’espères-tu ?...

Il regardait autour de lui et au-dessus de lui, comme s’il eût cherché une idée, et il semblait regarder aussi en lui-même, comme si, cette idée, il l’eût cherchée parmi tous les souvenirs qu’il avait accumulés au moment où *son père tenait aussi l’échelle* dans une tension dernière de sa volonté.

Et soudain, d’un seul élan de sa jambe gauche, il posa le pied sur le cinquième échelon, tout en s’enlevant à bout de bras le long des montants de corde.

Tentative absurde ! Escalader l’échelle ? Atteindre la lucarne ? S’emparer de l’ennemi, et, par là, se sauver et sauver Coralie ? Et si son père avait échoué, comment admettre que, lui, pût réussir ?

Cela ne dura certes pas trois secondes. Brusquement Patrice retomba. L'échelle avait été aussitôt détachée de l'écrou qui, sans doute, la tenait suspendue à la lucarne et retombait également à côté de Patrice.

Et en même temps un éclat de rire strident jaillit là-haut. Puis aussitôt un bruit se fit entendre. La lucarne fut refermée.

Patrice se releva furieux, injuria l'ennemi, et, sa rage croissant, tira deux coups de revolver qui brisèrent deux vitres.

Il s'en prit ensuite aux fenêtres et aux portes, sur lesquelles il cogna à l'aide du chenet. Il frappa les murs, il frappa le parquet, il montra les poings au démon invisible qui se moquait de lui. Mais subitement, après quelques gestes dans le vide, il fut immobilisé. Quelque chose comme un voile épais avait glissé là-haut. Et c'était l'obscurité.

Il comprit. L'ennemi avait rabattu sur la lucarne un volet qui la recouvrait entièrement.

– Patrice ! Patrice cria Coralie que les ténèbres affolaient et qui perdit toute sa force d'âme. Patrice ! Où es-tu, mon Patrice ? Ah ! J'ai peur... Où es-tu ?

Alors, ils se cherchèrent à tâtons, comme des aveugles, et rien ne leur avait paru encore plus affreux que d'être égarés dans cette nuit impitoyable.

– Patrice ! Où es-tu, mon Patrice ?

Leurs mains se heurtèrent, les pauvres mains glacées de Coralie, et celles de Patrice que la fièvre rendait brûlantes, et elles se pressaient les unes contre les autres, s'enlaçaient et s'agrippaient, comme si elles eussent été les signes palpables de leur existence.

– Ah ! Ne me quitte pas, mon Patrice, implorait la jeune femme.

– Je suis là, répondit-il, ne crains rien... on ne peut pas nous séparer.

Elle balbutia :

– On ne peut pas nous séparer, tu as raison... nous sommes dans notre tombeau.

Et le mot était si terrible, et Coralie le prononça d'une voix si douloureuse, que Patrice eut un sursaut de révolte.

– Mais non !... Que dis-tu ? Il ne faut pas désespérer... Jusqu'au dernier moment, le salut est possible.

Il dégagea une de ses mains et braqua son revolver sur la clarté qui filtrait par des interstices autour de la lucarne. Il tira trois fois. Ils

entendirent le craquement du bois et le ricanement de l'ennemi. Mais le volet devait être doublé de métal, car aucune fente ne se produisit.

Et tout de suite, d'ailleurs, les interstices furent bouchés, et ils se rendirent compte que l'ennemi exécutait le même travail qu'il avait accompli autour des fenêtres et des portes. Cela fut assez long et dut être fait minutieusement. Puis il y eut un autre travail qui compléta le premier. L'ennemi cloua le volet contre le châssis de la lucarne.

Bruit épouvantable ! Les coups de marteau étaient légers et rapides, mais comme ils pénétraient profondément en leur cerveau ! C'était leur cercueil que l'on clouait, leur grand cercueil qui faisait peser sur eux un couvercle clos hermétiquement. Plus d'espoir ! Plus de secours possible ! Chaque coup de marteau renforçait la prison noire et multipliait les obstacles, élevant, entre le monde et eux, des murs qu'aucune puissance humaine ne pouvait renverser.

– Patrice, bégaya Coralie, j'ai peur... Oh ! Ces coups me font mal.

Elle défaillait entre les bras de Patrice. Il sentait que des larmes coulaient sur ses joues.

L'œuvre s'achevait cependant là-haut. Ils avaient cette impression effarante que doivent éprouver les condamnés à l'aube de leur dernier jour. Du fond de leurs cellules, ils entendent les préparatifs, la machine sinistre que l'on monte, ou les batteries électriques qui fonctionnent déjà. Des hommes s'ingénient à ce que tout soit prêt, pour qu'aucune chance favorable ne demeure et que le destin s'accomplisse dans toute sa rigueur inflexible.

Le leur allait s'accomplir. La mort était au service de l'ennemi ; la mort et l'ennemi travaillaient ensemble. Il était la mort lui-même, agissant, combinant, et menant la lutte contre ceux qu'il avait résolu de supprimer.

– Ne me quitte pas, dit Coralie en sanglotant, ne me quitte pas...

– Quelques secondes seulement, dit-il... Il faut que nous soyons vengés plus tard.

– À quoi bon, mon Patrice, qu'est-ce que cela peut nous faire ?

Il avait quelques allumettes dans une boîte. Tout en les allumant les unes après les autres, il conduisit Coralie vers le panneau de l'inscription.

– Que veux-tu ? demanda-t-elle.

– Je ne veux pas que l'on attribue notre mort à un suicide. Je veux répéter ce que nos parents ont fait et préparer l'avenir. Quelqu'un lira ce

que je vais écrire et nous vengera.

Il se baissa et prit un crayon dans sa poche. Il y avait un espace libre, tout en bas, sur le panneau. Il traça :

*Patrice Belval et sa fiancée Coralie meurent de la même mort, assassinés par Siméon Diodokis, le 14 avril 1915.*

Mais, comme il finissait d'écrire, il aperçut quelques mots de l'ancienne inscription, qu'il n'avait pas lus jusqu'ici parce qu'ils étaient, pour ainsi dire, placés en dehors, et qu'ils semblaient n'en point faire partie.

– Une allumette encore, prononça-t-il. Tu as vu ?... Il y a là des mots... les derniers sans doute que mon père ait écrits.

Elle alluma.

À la lueur vacillante, ils déchiffrèrent un certain nombre de lettres, mal formées, visiblement jetées à la hâte et qui composaient deux mots...

*Asphyxiés... Oxyde...*

L'allumette s'éteignit. Ils se relevèrent, silencieux. L'asphyxie... C'était de cette façon, ils le comprenaient, que leurs parents avaient péri et qu'eux-mêmes allaient périr. Mais ils ne saisissaient pas bien encore comment la chose se produirait. Le manque d'air ne serait jamais assez absolu pour les asphyxier, dans cette vaste pièce où la quantité d'air pourrait suffire durant des jours et des jours.

– À moins que, murmura Patrice, à moins que la qualité de cet air puisse être modifiée, et que, par conséquent...

Il s'arrêta, puis reprit :

– Oui... c'est cela... je me souviens...

Il dit à Coralie ce qu'il soupçonnait, ou plutôt ce qui s'adaptait si bien à la réalité que le doute n'était plus possible.

Dans le placard du vieux Siméon, il n'avait pas vu seulement cette échelle de corde que le fou avait apportée, mais aussi un rouleau de tuyaux en plomb et alors la conduite de Siméon, depuis l'instant même où ils étaient enfermés, ses allées et venues autour du pavillon, le soin avec lequel il avait bouché tous les interstices, son travail le long du mur et sur le toit, tout s'expliquait de la manière la plus précise. Le vieux Siméon avait tout simplement branché sur un compteur à gaz, placé probablement dans la cuisine, le tuyau qu'il avait ensuite amené contre le mur et couché sur le toit.

C'était donc ainsi, de même qu'ils avaient péri leurs parents, qu'ils allaient périr, eux, asphyxiés par le gaz d'éclairage.

Tous deux ensemble, ils eurent comme un accès d'effarement, et ils coururent dans la pièce au hasard, se tenant par la main, le cerveau en désordre, sans idées, sans volonté, pareils à de petites choses que secoue la plus violente des tempêtes.

Coralie disait des paroles incohérentes. Patrice, qui la suppliait d'être calme, était lui-même emporté dans la tourmente et impuissant à réagir contre l'épouvantable sensation de détresse que donne le poids des ténèbres où la mort vous guette. On veut fuir. On veut échapper à ce souffle froid qui déjà vous glace la nuque. Il faut fuir, il le faut. Mais où ? Par où ? Les murailles sont infranchissables et les ténèbres plus dures encore que les murailles.

Ils s'arrêtèrent, épuisés. Un sifflement fusait de quelque part, le léger sifflement qui sort d'un bec de gaz mal fermé. Ayant écouté, ils se rendirent compte que cela venait d'en haut.

Le supplice commençait. Patrice chuchota :

– Il y en a pour une demi-heure, une heure au plus.

Elle avait repris conscience d'elle-même, et elle répondit :

– Soyons courageux, Patrice.

– Ah ! Si j'étais seul ! Mais toi, ma pauvre Coralie...

Elle dit à voix très basse :

– On ne souffre pas.

– Tu souffriras, toi qui es si faible !

– On souffre d'autant moins qu'on est faible. Et puis, je le sais, nous ne souffrirons pas, mon Patrice.

Elle semblait tout à coup si sereine qu'à son tour il fut empli d'une grande paix.

Ils se turent, les doigts toujours entrelacés, assis sur un large divan. Ils s'imprégnaient peu à peu du grand calme qui se dégage des événements que l'on considère pour ainsi dire comme accomplis et qui est de la résignation, de la soumission aux forces supérieures. Des natures comme les leurs ne se révoltent plus lorsque l'ordre du destin est manifeste, et qu'il n'y a plus qu'à obéir et à prier.

Elle entourait le cou de Patrice et prononça :

– Devant Dieu, tu es mon fiancé. Qu’il nous accueille comme il accueillerait deux époux.

Sa douceur le fit pleurer. Elle sécha ses larmes avec des baisers, et ce fut elle-même qui donna ses lèvres à Patrice.

– Ah ! dit-il, tu as raison, c’est vivre que de mourir ainsi.

Un silence infini les baigna. Ils sentirent les premières odeurs de gaz qui descendirent autour d’eux, mais ils n’en éprouvèrent point de terreur.

Patrice chuchota :

– Tout se passera comme autrefois jusqu’à la dernière seconde, Coralie. Ta mère et mon père, qui s’aimaient comme nous nous aimons, sont morts aussi dans les bras l’un de l’autre, et les lèvres jointes. Ils avaient décidé de nous unir, et ils nous ont unis.

Elle murmura :

– Notre tombe sera près de la leur.

Leurs idées se brouillaient peu à peu et ils pensaient, ainsi qu’on voit à travers une brume croissante. Comme ils n’avaient pas mangé, la faim ajoutait son malaise à la sorte de vertige où leur esprit sombrait insensiblement, et ce vertige, à mesure qu’il augmentait, perdait tout caractère d’inquiétude ou d’anxiété. C’était plutôt une extase, une torpeur, un anéantissement, un repos où ils oubliaient l’horreur de n’être plus bientôt.

La première, Coralie fut prise de défaillance et prononça des paroles de délire qui d’abord étonnèrent Patrice.

– Mon bien-aimé, ce sont des fleurs qui tombent, des roses. Oh ! C’est délicieux !

Mais il éprouva, lui aussi, la même béatitude et une même exaltation qui se traduisait par de la tendresse, par de la joie et de l’émotion.

Sans effroi, il la sentit peu à peu fléchir entre ses bras et s’abandonner, et il eut l’impression qu’il la suivait dans un abîme immense, inondé de lumière, où ils planaient tous les deux, en descendant, doucement et sans effort, vers une région heureuse.

Des minutes ou des heures coulèrent. Ils descendaient toujours, lui la portant par la taille, elle un peu renversée, les yeux clos et souriant. Il se souvenait d’images où l’on voit ainsi des couples de dieux qui glissent dans l’azur, et, ivre de clarté et d’air, il faisait de larges cercles au-dessus de la région heureuse.

Cependant, comme il en approchait, il se sentit plus las. Coralie était lourde, sur son bras plié. La descente s'accéléra. Les ondes de lumière s'assombrirent. Il vint un nuage épais, et puis d'autres qui formèrent un tourbillon de ténèbres.

Et soudain, exténué, de la sueur au front et le corps tout grelottant de fièvre, il tomba dans un grand trou noir...



### 3

## *Un étrange individu*

### Table des matières

Ce n'était pas encore tout à fait la mort. En cet état d'agonie, ce qui persistait de sa conscience mêlait, dans une espèce de cauchemar, les réalités de la vie aux réalités imaginaires du monde nouveau où il se trouvait et qui était celui de la mort.

Dans ce monde, Coralie n'existait plus, ce qui lui causait un chagrin fou. Mais il lui semblait entendre et voir quelqu'un dont la présence se révélait par le passage d'une ombre devant ses paupières baissées.

Ce quelqu'un, il se le représentait, sans aucune raison d'ailleurs, sous l'apparence du vieux Siméon, lequel venait constater la mort de ses victimes, commençait par emporter Coralie, puis revenait vers lui, Patrice, l'emportait également et l'étendait quelque part. Et tout cela était si précis que Patrice se demandait s'il n'était pas réveillé.

Ensuite, il s'écoula des heures... ou des secondes. À la fin, Patrice eut l'impression qu'il s'endormait, mais d'un sommeil infernal, durant lequel il souffrait, physiquement et moralement, comme doit souffrir un damné. Il était revenu au fond du trou noir d'où il faisait des efforts désespérés pour sortir, comme un homme tombé à la mer et qui chercherait à regagner la surface. Il traversait ainsi – avec quelles difficultés ! – des couches d'eau, dont le poids l'étouffait. Il devait les escalader, en s'accrochant des pieds et des mains à des choses qui glissaient, à des échelles de corde qui, n'ayant pas de points de support, s'affaissaient.

Pourtant les ténèbres devenaient moins épaisses. Un peu de jour glauque s'y mêlait. Patrice se sentait moins oppressé. Il entrouvrit les yeux, respira plusieurs fois et vit autour de lui un spectacle qui le surprit : l'embrasement d'une porte ouverte, auprès de laquelle il était couché, en plein air, sur un divan.

Sur un autre divan, à côté de lui, il aperçut Coralie, étendue. Elle remuait et semblait souffrir infiniment.

Il pensa :

« Elle remonte du trou noir... Comme moi, elle s'efforce... Ma pauvre Coralie... »

Entre eux, il y avait un guéridon, et, sur ce guéridon, deux verres d'eau. Très altéré, il en prit un. Mais il n'osa l'avaler. À ce moment, quelqu'un sortit par la porte ouverte qui était, Patrice s'en rendit compte, la porte du pavillon, et ce quelqu'un, Patrice constata que ce n'était pas le vieux Siméon, comme il l'avait cru, mais un étranger qu'il n'avait jamais vu.

Il se dit :

« Je ne dors pas... Je suis sûr que je ne dors pas et que cet étranger est un ami. »

Et il essayait de dire ces choses-là, à haute voix, pour que sa certitude en fût mieux établie. Mais il n'avait pas de force.

Pourtant l'étranger s'approcha de lui et prononça doucement :

– Ne vous fatiguez pas, mon capitaine. Tout va bien. Tenez, il faut boire.

L'étranger lui présenta alors un des deux verres, que Patrice vida d'un trait, sans défiance, et il fut heureux de voir que Coralie buvait de même.

– Oui, tout va bien, dit-il. Mon Dieu ! Comme c'est bon de vivre ! Coralie est bien vivante, n'est-ce pas ?

Il n'entendit pas la réponse et s'endormit d'un sommeil bienfaisant.

Lorsqu'il se réveilla, la crise était finie, bien qu'il éprouvât encore quelques bourdonnements dans le cerveau et du mal à respirer jusqu'au bout de son souffle. Cependant, il se leva, et il comprit que toutes ses sensations avaient été exactes, qu'il se trouvait à l'entrée du pavillon, que Coralie avait vidé le deuxième verre d'eau et qu'elle dormait paisiblement. Et il répéta, à haute voix :

– Comme c'est bon de vivre !

Il voulait agir cependant, mais il n'osa pas pénétrer dans le pavillon, malgré les portes ouvertes. Il s'en éloigna, côtoya le cloître réservé aux tombes, puis – et sans but précis, car il ne savait pas encore la raison de ses actes, ne comprenait absolument rien à ce qui lui arrivait, et marchait au hasard – il revint vers le pavillon, sur l'autre façade, celle qui dominait le jardin, et, tout à coup, s'arrêta.

À quelques mètres en avant de la façade, au pied d'un arbre qui bordait le sentier oblique, un homme était renversé sur une chaise-longue en osier,

la tête à l'ombre, les jambes au soleil. Il semblait assoupi. Un livre était entrouvert sur ses genoux.

Alors, et seulement alors, Patrice se rendit compte nettement que Coralie et lui avaient échappé à la mort, qu'ils étaient bien vivants tous deux, et que leur sauveur ce devait être cet homme dont le sommeil indiquait un état de sécurité absolue et de conscience satisfaite.

Il l'examina. Mince, les épaules larges, le teint mat, une fine moustache aux lèvres, quelques cheveux gris aux tempes, l'inconnu semblait avoir tout au plus une cinquantaine d'années. La coupe de ses vêtements indiquait un grand souci d'élégance. Patrice se pencha et regarda le titre du volume : *Les Mémoires de Benjamin Franklin*. Il lut aussi les initiales qui ornaient la coiffe d'un chapeau posé sur l'herbe : L. P.

« C'est lui qui m'a sauvé, se dit Patrice, je le reconnais. Il nous a transportés tous les deux hors de l'atelier et il nous a soignés. Mais comment un tel miracle s'est-il produit ? Qui nous l'a envoyé ? »

Il lui frappa l'épaule. Tout de suite, l'homme fut debout et sa figure s'éclaira d'un sourire.

– Excusez-moi, mon capitaine, mais ma vie est si remplie que, quand j'ai quelques minutes, j'en profite pour dormir... n'importe où... comme Napoléon, n'est-ce pas ? Mon Dieu, oui, cette petite ressemblance n'est pas pour me déplaire... Mais c'est assez parler de moi. Et vous, mon capitaine, comment ça va-t-il ? Et Mme « maman Coralie », son indisposition est finie ? Je n'ai pas cru, après avoir ouvert les portes et vous avoir transportés dehors, qu'il fût utile de vous éveiller. J'étais tranquille, j'avais fait le nécessaire. Vous respiriez tous les deux. Le bon air pur se chargerait du reste.

Il s'interrompit, et, devant l'attitude interloquée de Patrice, son sourire fit place à un rire joyeux.

– Ah ! J'oubliais, vous ne me connaissez pas ? C'est vrai, la lettre que je vous ai écrite a été interceptée. Il faut donc que je me présente don Luis Perenna, d'une vieille famille espagnole, noblesse authentique, papiers en règle...

Son rire redoubla.

– Mais je vois que cela ne vous dit rien. Sans doute, Ya-Bon m'aura désigné autrement quand il écrivait mon nom sur le mur de cette rue, il y a une quinzaine de jours, un soir ? Ah ! Ah ! Vous commencez à

comprendre... Ma foi, oui, le monsieur que vous appeliez à votre secours... Dois-je prononcer le nom tout crûment ?... Allons-y, mon capitaine. Donc, pour vous servir, Arsène Lupin.

Patrice était stupéfait. Il avait complètement oublié la proposition de Ya-Bon et l'autorisation distraite qu'il avait donnée au Sénégalais de faire appel au fameux aventurier. Et voilà qu'Arsène Lupin était là devant lui, et voilà qu'Arsène Lupin, d'un seul effort de sa volonté, par un miracle incroyable, l'avait retiré, ainsi que Coralie, du fond même de leur cercueil hermétiquement clos.

Il lui tendit la main et prononça :

– Merci.

– Chut ! dit don Luis gaiement. Pas de merci ! Une bonne poignée de main, ça suffit. Et l'on peut me serrer la main, croyez-le, mon capitaine. Si j'ai sur la conscience quelques peccadilles, j'ai commis en revanche un certain nombre de bonnes actions qui doivent me gagner l'estime des honnêtes gens... à commencer par la mienne. Donc...

Il s'interrompit de nouveau, sembla réfléchir, et, tout en prenant Patrice par un des boutons de son dolman, il articula :

– Ne bougez pas... on nous espionne...

– Mais qui ?

– Quelqu'un qui se trouve sur le quai, tout au bout du jardin... Le mur n'est pas haut. Il y a une grille en dessus. On regarde à travers les barreaux de cette grille et on cherche à nous voir.

– Comment le savez-vous ? Vous tournez le dos au quai, et il y a les arbres en plus.

– Écoutez.

– Je n'entends rien de spécial.

– Si, le bruit d'un moteur... le moteur d'une auto arrêtée. Or, que ferait une auto arrêtée sur le quai, en face d'un mur auprès duquel il n'y a point d'habitation ?

– Et alors, selon vous, qui serait-ce ?

– Parbleu ! Le vieux Siméon.

– Siméon ?

– Certes. Il se rend compte si décidément je vous ai sauvés tous les deux.

– Il n'est donc pas fou ?

– Fou, lui ? Pas plus que vous et moi.

– Cependant...

– Cependant, vous voulez dire que Siméon vous protégeait, que son but était de vous réunir tous les deux, qu'il vous a envoyé la clef du jardin, *etc.*

– Vous savez tout cela ?

– Il le faut bien. Sans quoi, comment vous aurais-je secourus ?

– Mais, dit Patrice avec anxiété, si ce bandit revient à la charge, ne devons-nous pas prendre certaines précautions ? Retournons au pavillon. Coralie est seule.

– Aucun danger.

– Pourquoi ?

– Je suis là.

La stupeur de Patrice augmentait. Il demanda :

– Siméon vous connaît donc ? Il sait donc que vous êtes ici ?

– Oui, par une lettre que je vous ai écrite sous le couvert de Ya-Bon et qu'il a interceptée. J'annonçais mon arrivée et il s'est hâté d'agir. Seulement, suivant mon habitude en ces occasions, j'ai avancé mon arrivée de quelques heures, de sorte que je l'ai surpris en pleine action.

– À ce moment, vous ignoriez que ce fût lui l'ennemi... vous ne saviez rien...

– Rien du tout...

– C'était ce matin ?

– Non, cet après-midi, à une heure trois quarts.

Patrice tira sa montre.

– Et il en est quatre. Donc, en deux heures...

– Même pas, il y a une heure que je suis ici.

– Vous avez interrogé Ya-Bon ?

– Si vous croyez que j'ai perdu mon temps ! Ya-Bon m'a simplement répondu que vous n'étiez pas là, ce qui commençait à l'étonner.

– Alors ?

– J'ai cherché où vous étiez.

– Comment ?

– J'ai d'abord fouillé votre chambre, et, en fouillant votre chambre, comme je sais le faire, j'ai fini par découvrir qu'il y avait une fente au fond de votre bureau à cylindre, et que cette fente s'ouvrait en regard d'une autre fente pratiquée dans le mur de la pièce voisine. J'ai donc pu attirer le

registre sur lequel vous teniez votre journal et prendre connaissance des événements. C'est ainsi, d'ailleurs, que Siméon était au courant de vos moindres intentions. C'est ainsi qu'il a su votre projet de venir ici, en pèlerinage, le 14 avril. C'est ainsi que, la nuit dernière, vous voyant écrire, il a préféré, avant de vous attaquer, savoir ce que vous écriviez. Le sachant, et apprenant, par vous-même, que vous étiez sur vos gardes, il s'est abstenu. Vous voyez combien tout cela est facile. M. Desmalions, inquiet de votre absence, aurait tout aussi bien réussi, mais il aurait réussi... demain.

– C'est-à-dire trop tard, fit Patrice.

– Oui, trop tard. Ce n'est pas son affaire, ni celle de la police. Aussi j'aime mieux quelle ne s'en mêle pas. J'ai demandé le silence à vos mutilés sur tout ce qui peut leur paraître équivoque. De sorte que, si M. Desmalions vient aujourd'hui, il croira que tout est en ordre. Et puis, tranquille de ce côté, muni par vous des renseignements nécessaires, j'ai, en compagnie de Ya-Bon, franchi la ruelle et pénétré dans ce jardin.

– La porte en était ouverte ?

– Non, mais au même moment, Siméon sortait du jardin. Malchance pour lui, n'est-ce pas ? Et dont j'ai profité hardiment. J'ai mis la main sur la clenche, et nous sommes entrés, sans qu'il osât protester. Et certes il a bien su qui j'étais.

– Mais vous, vous ignoriez alors que ce fût lui l'ennemi ?

– Comment, je l'ignorais ?... Et votre journal ?

– Je ne me doutais pas...

– Mais, mon capitaine, chaque page est une accusation contre lui. Il n'y a pas un incident auquel il n'ait été mêlé, pas un forfait qu'il n'ait préparé !

– En ce cas, il fallait le prendre au collet.

– Et après ? À quoi cela m'aurait-il servi ? L'aurais-je contraint à parler ? Non, c'est en le laissant libre que je le tiendrai le mieux. C'est alors qu'il se perdra. Vous voyez bien, le voilà déjà qui rôde autour de la maison, au lieu de filer. Et puis, j'avais mieux à faire, vous secourir d'abord tous les deux... s'il en était temps encore. Ya-Bon et moi, nous avons donc galopé jusqu'à la porte du pavillon. Elle était ouverte, mais l'autre, celle de l'escalier, était fermée à clef et au verrou. Je tirai les deux verrous, et ce fut un jeu pour nous de forcer la serrure.

« Alors, rien qu'à l'odeur du gaz, j'ai compris. Siméon avait dû brancher un vieux compteur sur quelque conduite extérieure, probablement

celle qui alimente les réverbères de la ruelle, et il vous asphyxiait. Il ne nous restait plus qu'à vous sortir tous les deux et à vous donner les soins habituels, massages, tractions, *etc.* Vous étiez sauvés. »

Patrice demanda :

– Sans doute a-t-il enlevé toute son installation de mort ?

– Non. Il se réservait évidemment de revenir et de mettre tout en ordre, afin que son intervention ne pût être établie et que l'on crût à votre suicide... suicide mystérieux, décès sans cause apparente, bref, le même drame qu'autrefois, entre votre père et la mère de maman Coralie.

– Vous savez donc quelque chose ?...

– Eh quoi, n'ai-je pas des yeux pour lire ? Et l'inscription du mur, les révélations de votre père ? J'en sais autant que vous, mon capitaine... et peut-être davantage.

– Davantage ?

– Mon Dieu, l'habitude... l'expérience. Bien des problèmes, indéchiffrables pour les autres, me semblent à moi les plus simples et les plus clairs du monde. Ainsi...

– Ainsi ?...

Don Luis hésita, puis, à la fin, répondit :

– Non, non..., il est préférable que je ne parle pas... L'ombre se dissipera peu à peu. Attendons. Pour l'instant...

Il prêta l'oreille.

– Tenez, il a dû vous voir. Et, maintenant qu'il est renseigné, il s'en va.

Patrice s'émut :

– Il s'en va ! Vous voyez... Il eût mieux valu s'emparer de lui. Le retrouvera-t-on jamais, le misérable ? Pourrions-nous nous venger ?

Don Luis sourit.

– Voilà que vous traitez de misérable l'homme qui veille sur vous depuis vingt ans, et qui vous a rapproché de maman Coralie ! Votre bienfaiteur !

– Ah ! Est-ce que je sais ! Tout cela est tellement obscur ! Je ne puis que le haïr... Je suis désolé de sa fuite... Je voudrais le torturer, et cependant...

Il avait eu un geste de désespoir et se tenait la tête entre les mains. Don Luis le réconforta.

– Ne craignez rien. Jamais il n'a été plus près de sa perte qu'à la minute actuelle. Je l'ai sous la main comme cette feuille d'arbre.

– Mais comment ?

– L’homme qui conduit son automobile est à moi.

– Quoi ? Que dites-vous ?

– Je dis que j’ai mis l’un de mes hommes sur un taxi ; que ce taxi, selon mon ordre, rôdait au bas de la ruelle et que Siméon n’a pas manqué de sauter dedans.

– C’est-à-dire que vous le supposez... précisa Patrice, de plus en plus interloqué.

– J’ai reconnu le bruit du moteur au bas du jardin, quand je vous ai averti.

– Et vous êtes sûr de votre homme ?

– Certain.

– Qu’importe ! Siméon peut se faire conduire loin de Paris, donner un mauvais coup à cet homme... Et alors, quand serons-nous prévenus ?

– Si vous croyez que l’on sort de Paris et qu’on se balade sur les grandes routes sans un permis spécial !... Non, s’il quitte Paris, Siméon se fera conduire d’abord à une gare quelconque, et nous le saurons vingt minutes après. Et aussitôt, nous filons.

– Comment ?

– En auto.

– Vous avez donc un sauf-conduit, vous ?

– Oui, valable pour toute la France.

– Est-ce possible ?

– Parfaitement, et un sauf-conduit authentique encore : au nom de don Luis Perenna, signé par le ministre de l’Intérieur et contresigné...

– Et contresigné ?

– Par le président de la République.

L’ahurissement de Patrice se changea tout à coup en une violente émotion. Dans l’aventure terrible où il se trouvait engagé, et où, jusque-là, subissant la volonté implacable de l’ennemi, il n’avait guère connu que la défaite et les affres d’une mort toujours menaçante, il advenait soudain qu’une volonté plus puissante surgissait en sa faveur. Et, brusquement, tout se modifiait. Le destin semblait changer de direction, comme un navire qu’un bon vent imprévu amène vers le port.

– Vraiment, mon capitaine, lui dit don Luis, on croirait que vous allez pleurer, comme maman Coralie. Vous avez les nerfs trop tendus, mon



capitaine... Et puis, la faim, peut-être... Il va falloir vous restaurer. Allons...

Il l'entraîna vers le pavillon à pas lents, en le soutenant, et il prononça, d'une voix un peu grave :

– Sur tout cela, mon capitaine, je vous demande la discrétion la plus absolue. Sauf quelques anciens amis, et sauf Ya-Bon, que j'ai rencontré en Afrique et qui m'a sauvé la vie, personne, en France, ne me connaît sous mon véritable nom. Je m'appelle don Luis Perenna. Au Maroc, où j'ai combattu, j'ai eu l'occasion de rendre service au très sympathique roi d'une nation voisine de la France, et neutre, lequel, bien qu'obligé de cacher ses vrais sentiments, souhaite ardemment notre victoire. Il m'a fait venir, et, comme conséquence, je lui ai demandé de m'accréditer et d'obtenir pour moi un sauf-conduit. J'ai donc officieusement une mission secrète, qui expire dans deux jours. Dans deux jours, je retourne... d'où je venais et où, pendant la guerre, je sers la France à ma façon... qui n'est pas mauvaise, croyez-le bien, comme on le verra un jour ou l'autre.

Ils arrivaient tous deux près du siège où dormait maman Coralie. Don Luis arrêta Patrice.

– Un mot encore, mon capitaine. Je me suis juré, et j'ai donné ma parole à celui qui a eu confiance en moi, que mon temps, durant cette mission, serait exclusivement consacré à défendre, dans la mesure de mes moyens, les intérêts de mon pays. Je dois donc vous avertir que, malgré toute ma sympathie pour vous, je ne saurais prolonger mon séjour d'une seule minute à partir du moment où j'aurai découvert les dix-huit cents sacs d'or. Je n'ai répondu à l'appel de mon ami Ya-Bon que pour cette unique raison. Lorsque les sacs d'or seront en notre possession, c'est-à-dire au plus tard après-demain soir, je m'en irai. D'ailleurs, les deux affaires sont liées. Le dénouement de l'une sera la conclusion de l'autre. Et maintenant, assez de paroles, assez d'explications, présentez-moi à maman Coralie, et travaillons !

Il se mit à rire :

– Pas de mystère avec elle, mon capitaine. Dites-lui mon vrai nom. Je n'ai rien à craindre : Arsène Lupin a toutes les femmes pour lui.

Quarante minutes plus tard, maman Coralie était dans sa chambre, bien soignée et bien gardée. Patrice avait pris un repas substantiel, tandis que don Luis se promenait sur la terrasse en fumant des cigarettes.

– Ça y est, mon capitaine ? Nous commençons ?

Il regarda sa montre.

– Cinq heures et demie. Nous avons encore plus d’une heure de jour ; c’est suffisant.

– Suffisant ?... Vous n’avez pas la prétention, je suppose, d’arriver au but en une heure ?

– Au but définitif, non, mais au but que je m’assigne, oui... et même avant. Une heure ? Pour quoi faire, mon Dieu ? Dans quelques minutes, nous serons renseignés sur la cachette de l’or.

Don Luis se fit conduire à la cave creusée sous la bibliothèque et où Essarès bey enfermait les sacs d’or jusqu’au moment de leur expédition.

– C’est bien par ce soupirail que les sacs étaient jetés, mon capitaine ?

– Oui.

– Pas d’autre issue ?

– Pas d’autre que l’escalier qui monte à la bibliothèque et que le soupirail correspondant.

– Lequel ouvre sur la terrasse ?

– Oui.

– Donc, c’est clair. Les sacs entraient par le premier et sortaient par le second.

– Mais...

– Il n’y a pas de mais, mon capitaine. Comment voulez-vous qu’il en soit autrement ? Voyez-vous, le tort qu’on a toujours, c’est d’aller chercher midi à quatorze heures.

Ils regagnèrent la terrasse. Don Luis se posta près du soupirail et inspecta les alentours immédiats. Ce ne fut pas long. Il y avait, à quatre mètres en avant des fenêtres de la bibliothèque, un bassin rond, orné, en son centre, d’une statue d’enfant qui lançait un jet d’eau par l’entonnoir d’une conque.

Don Luis s’approcha, examina le bassin, et, se penchant, atteignit la statuette qu’il fit tourner sur elle-même, de droite à gauche.

Le piédestal tourna en même temps d’un quart de cercle.

– Nous y sommes, dit-il en se relevant.

– Quoi ?

– Le bassin va se vider.

De fait, très rapidement, l’eau baissa et le fond de la vasque apparut.

Don Luis descendit et s'accroupit. La paroi intérieure était recouverte d'une mosaïque de marbre à larges dessins blancs et rouges, composant ce que l'on appelle une grecque. Au milieu de l'un de ces dessins, s'encastrait un anneau que don Luis souleva et tira. Toute la portion de la paroi que formait l'ensemble du dessin, répondit à cet appel, et s'abattit, laissant un orifice d'environ trente centimètres sur vingt-cinq.

Don Luis affirma :

Les sacs s'en allaient par là. Seconde étape. On les expédiait de la même manière, au moyen d'un crochet qui glissait sur un fil de fer. Voilà, en haut de cette canalisation, le fil de fer.

– Crebleu ! s'écria le capitaine Belval. Mais le fil de fer, nous ne pouvons le suivre

– Non, mais il nous suffit de savoir où il aboutit. Tenez, mon capitaine, allez jusqu'au bas du jardin, près du mur, en suivant une ligne perpendiculaire à la maison. Là, vous couperez une branche d'arbre un peu haute. Ah ! J'oubliais, il me faudra sortir par la ruelle. Vous avez la clef de la porte ? Oui ? Donnez-la-moi.

Patrice donna la clef, puis se rendit auprès du mur qui bordait le quai.

– Un peu plus à droite, commanda don Luis. Encore un peu. Bien. Maintenant, attendez.

Il sortit du jardin par la ruelle, gagna le quai, et, de l'autre côté du mur, appela :

– Vous êtes là, mon capitaine ?

– Oui.

– Plantez votre branche d'arbre de façon que je la voie d'ici... À merveille !

Patrice rejoignit alors don Luis, qui traversa le quai.

Tout le long de la Seine, en contrebas, s'étendent des quais, construits sur la berge même du fleuve, et réservés au cabotage. Les péniches y abordent, déchargent leurs cargaisons, en reçoivent d'autres, et souvent restent amarrées les unes auprès des autres.

À l'endroit où Patrice et don Luis descendaient par les marches d'un escalier, le quai offrait une série de chantiers, dont l'un, celui auquel ils accédèrent, paraissait abandonné, sans doute depuis la guerre. Il y avait, parmi des matériaux inutiles, plusieurs tas de moellons et de briques, une cabane aux vitres brisées, et le soubassement d'une grue à vapeur. Une

pancarte suspendue à un poteau portait cette inscription : « Chantier Berthou, construction ».

Don Luis longea le mur de soutènement, au-dessus duquel le quai formait terrasse.

Un tas de sable en occupait la moitié et l'on apercevait dans le mur les barreaux d'une grille en fer dont le sable, maintenu par des planches, cachait la partie inférieure.

Don Luis dégagea la grille et dit en plaisantant :

– Avez-vous remarqué que, dans cette aventure, aucune porte n'est fermée ?... Espérons qu'il en sera de même pour celle-ci.

L'hypothèse se trouva confirmée, ce qui ne manqua pas, malgré tout, d'étonner don Luis, et ils pénétrèrent dans un de ces réduits où les ouvriers serrent leurs instruments.

– Jusqu'ici, rien d'anormal, murmura don Luis, qui alluma une lampe électrique. Des seaux, des pioches, des brouettes, une échelle... Ah ! Ah ! Voilà bien ce que je pensais... Des rails..., tout un système de rails à petit écartement... Aidez-moi, capitaine, débarrassons le fond. Parfait... Nous y sommes.

Au ras du sol, et face à la grille, s'ouvrait un orifice rectangulaire exactement semblable à celui du bassin. On apercevait le fil de fer en haut. Une suite de crochets y étaient suspendus.

Don Luis expliqua :

– Donc, ici, arrivée des sacs. Ils tombaient pour ainsi dire dans un de ces petits wagonnets que vous voyez en ce coin. Les rails étaient déployés, la nuit bien entendu, traversaient la berge, et les wagonnets étaient dirigés vers une péniche où ils déchargeaient leur contenu... simple mouvement de bascule !

– De sorte que ?

– De sorte que l'or de la France s'en allait par là... je ne sais où... à l'étranger.

– Et vous croyez que les dix-huit cents derniers sacs ont été expédiés aussi ?

– J'en ai peur.

– Alors, nous arrivons trop tard ?

Il y eut un assez long moment de silence entre les deux hommes. Don Luis réfléchissait. Patrice, bien que déçu par un dénouement qu'il ne

prévoyait point, demeurait confondu de l'extraordinaire habileté avec laquelle, en si peu de temps, son compagnon était parvenu à débrouiller une partie de l'écheveau.

Il murmura :

– C'est un vrai miracle. Comment avez-vous pu ?

Sans un mot, don Luis sortit de sa poche le livre que Patrice avait avisé sur ses genoux, *Les Mémoires de Benjamin Franklin*, et lui fit signe de lire quelques lignes qu'il montra du doigt.

Ces lignes avaient été écrites durant les dernières années du règne de Louis XVI. Elles disaient :

« Chaque jour, nous allons au village de Passy qui touche à mon habitation, et où l'on prend les eaux dans un jardin admirable. Les ruisseaux et les cascades y coulent de toutes parts, amenés et reconduits par des canaux fort bien aménagés.

« Comme on me sait amateur de belle mécanique, on m'a montré le bassin où toutes les eaux des sources sont recueillies. Il suffit de tourner d'un quart de cercle vers la gauche un petit bonhomme de marbre, et tout s'en va, en droite ligne, jusqu'à la Seine, par un aqueduc qui s'ouvre dans la paroi... »

Patrice ferma le livre. Don Luis expliqua :

– Les choses ont changé depuis, sans doute du fait d'Essarès bey. L'eau s'échappe autrement, et l'aqueduc servait à l'écoulement de l'or. En outre, le lit du fleuve a été resserré. Des quais ont été construits, sous lesquels passe la canalisation. Vous voyez, mon capitaine, que tout cela était facile à trouver, étant donné que ce livre me renseignait. *Doctus cum libro*.

– Oui, certes, mais encore fallait-il le lire, ce livre.

– Un hasard. Je l'ai déniché dans la chambre de Siméon et je l'ai mis dans ma poche, curieux de savoir les raisons pour lesquelles il le lisait.

Patrice s'écria :

– Eh ! C'est justement ainsi qu'il aura découvert, lui également, le secret d'Essarès bey, secret qu'il ignorait. Il a trouvé le livre parmi les papiers de son maître, et il s'est documenté de cette façon. Qu'en pensez-vous ? Non ? On croirait que vous n'êtes pas de mon avis ? Avez-vous quelque idée ?

Don Luis Perenna ne répondit pas. Il regardait le fleuve. Le long des quais et un peu à l'écart du chantier, il y avait une péniche amarrée, où il

semblait qu'il n'y eût personne. Mais un mince filet de fumée commençait à monter d'un tuyau qui émergeait du pont.

– Allons donc voir, dit-il.

La péniche portait l'inscription : *La Nonchalante-Troyes*.

Il leur fallut enjamber l'espace qui la séparait du quai et franchir des cordages et des barriques vides dont étaient couvertes les parties plates du pont. Une échelle les conduisit dans une sorte de cabine qui servait de chambre et de cuisine. Un homme s'y trouvait, solide d'aspect, le buste large, les cheveux noirs et bouclés, la figure imberbe. Comme vêtements, une blouse et un pantalon de treillis, sales et rapiécés.

Don Luis lui tendit un billet de vingt francs que l'homme prit avec vivacité.

– Un renseignement, camarade. As-tu vu, ces jours-ci, devant le chantier Berthou, une péniche ?

– Oui, une péniche à moteur qui est partie hier.

– Le nom de cette péniche ?

– La *Belle-Hélène*. Les gens qui l'habitaient, deux hommes et une femme, étaient des gens de l'étranger qui causaient... je ne sais pas en quelle langue... anglais, je crois, ou espagnol... à moins que... bref, je ne sais pas...

– Le chantier Berthou ne travaille pourtant plus ?

– Non, le patron est mobilisé, qu'on m'a dit..., et puis les contremaîtres... Tout le monde y passe, n'est-ce pas, même moi. J'attends une convocation... quoique le cœur soit malade.

– Mais si l'on ne travaille plus au chantier, qu'est-ce que ce bateau faisait là ?

– Je l'ignore. Cependant, ils ont travaillé toute une nuit. Ils avaient déployé des rails sur le quai. J'entendais les wagonnets, et on chargeait... quoi ? J'ignore. Et puis, au petit matin, démarrage.

– Où allaient-ils ?

– Ils descendaient la rivière du côté de Mantes.

– Merci, camarade, c'est ce que je voulais savoir.

Dix minutes plus tard, en arrivant à l'hôtel Essarès, Patrice et don Luis trouvaient le chauffeur de l'automobile où Siméon Diodokis avait pris place après sa rencontre avec don Luis. Selon la prévision de don Luis, Siméon,

s'était fait conduire à une gare, la gare Saint-Lazare, où il avait pris son billet.

– Pour quelle destination ? demanda don Luis.

Le chauffeur répondit :

– Pour Mantes !

## *La « Belle-Hélène »*

### Table des matières

– Pas d’erreur, fit Patrice. L’avertissement même qui fut donné à M. Desmalions que l’or était expédié... la rapidité avec laquelle le travail fut exécuté, de nuit, sans préparatifs et par les gens mêmes du bateau... la nationalité étrangère de ces gens... la direction qu’ils ont prise... tout concorde. Il est probable qu’il y a, entre la cave où on le jetait et le réduit où il aboutissait, une cachette intermédiaire où l’or séjournait, à moins que les dix-huit cents sacs aient pu attendre leur expédition, suspendus les uns derrière les autres le long de la canalisation ? ...

« Mais cela importe peu. L’essentiel est de savoir que la *Belle-Hélène*, blottie dans quelque coin de banlieue, attendait l’occasion propice. Jadis, Essarès bey, par prudence, lui lançait un signal à l’aide de cette pluie d’étincelles que j’ai observée. Cette fois-ci, le vieux Siméon, qui continue l’œuvre d’Essarès, sans doute pour son propre compte, a prévenu l’équipage, et les sacs d’or filent du côté de Rouen et du Havre, où quelque vapeur les emmènera vers l’Orient. Après tout, quelques dizaines de tonnes à fond de cale sous une couche de charbon, ce n’est rien. Qu’en dites-vous ? Nous y sommes, n’est-ce pas ? Pour moi, il y a là une certitude...

« Et Mantes, cette ville pour laquelle il a pris son billet et vers laquelle navigue la *Belle-Hélène* ? Est-ce clair ? Mantes, où il rattrapera sa cargaison d’or, et où il s’embarquera sous quelque déguisement de matelot... Ni vu ni connu... L’or et le bandit s’évanouissent. Qu’en dites-vous ? Pas d’erreur ? »

Cette fois encore, don Luis ne répondit pas. Cependant, il devait acquiescer aux idées de Patrice, car, au bout d’un instant, il déclara :

– Soit, j’y vais. Nous verrons bien...

Et il dit au chauffeur :

– File au garage, et ramène la quatre-vingts chevaux. Avant une heure, je veux être à Mantes. Quant à vous, mon capitaine...



– Quant à moi, je vous accompagne.

– Et qui gardera ?...

– Maman Coralie ? Quel danger court-elle ? Personne ne peut plus l'attaquer maintenant. Siméon a manqué son coup et ne songe qu'à sa sûreté personnelle... et à ses sacs d'or.

– Vous insistez ?

– Absolument.

– Vous avez peut-être tort. Mais enfin, cela vous regarde. Partons... Ah ! Cependant, une précaution...

Il appela :

– Ya-Bon !

Le Sénégalais accourut.

Si Ya-Bon éprouvait pour Patrice un attachement de bête fidèle, il semblait professer à l'égard de don Luis un culte religieux. Le moindre geste de l'aventurier le plongeait dans l'extase. Il ne cessait pas de rire en présence du grand chef.

– Ya-Bon, tu vas tout à fait bien ? Ta blessure est finie ? Plus de fatigue ? Parfait. En ce cas, suis-moi.

Il le conduisit jusqu'au quai, un peu à l'écart du chantier Berthou.

– Dès neuf heures, ce soir, tu prendras la garde ici, sur ce banc. Tu apporteras de quoi manger et boire, et tu surveilleras particulièrement ce qui se passe là, en contrebas. Que se passera-t-il ? Peut-être rien du tout. N'importe, tu ne bougeras pas avant que je sois revenu... à moins... à moins qu'il ne se passe quelque chose... auquel cas tu agiras en conséquence.

Il fit une pause et reprit :

– Surtout, Ya-Bon, méfie-toi de Siméon. C'est lui qui t'a blessé. Si tu l'apercevais, saute-lui à la gorge, et amène-le ici... Mais ne le tue pas, fichre ! Pas de blague, hein ! Je ne veux pas que tu me livres un cadavre... mais un homme vivant. Compris, Ya-Bon ?

Patrice s'inquiéta :

– Vous craignez donc quelque chose de ce côté ? Voyons, c'est inadmissible, puisque Siméon est parti...

– Mon capitaine, dit don Luis, quand un bon général se met à la poursuite de l'ennemi, cela ne l'empêche pas d'assurer le terrain conquis et de laisser des garnisons dans les places fortes. Le chantier Berthou est

évidemment un des points de ralliement, le plus important, peut-être, de notre adversaire. Je le surveille.

Don Luis prit également des précautions sérieuses à l'égard de maman Coralie. Très lasse, la jeune femme avait besoin de repos et de soins. On l'installa dans l'automobile, et, après une pointe vers le centre de Paris, exécutée à toute allure, afin de dépister un espionnage possible, on la conduisit à l'annexe du boulevard Maillot, où Patrice la remit aux mains de la surveillante et la recommanda au docteur. Défense était faite d'introduire auprès d'elle aucune personne étrangère. Elle ne devait répondre à aucune lettre, à moins qu'elle ne fût signée : « Capitaine Patrice. »

À neuf heures du soir, l'auto filait sur la route de Saint-Germain et de Mantes. Placé dans le fond, près de don Luis, Patrice éprouvait l'exaltation de la victoire et se dépensait en hypothèses qui, d'ailleurs, avaient toutes pour lui la valeur de certitudes irréfutables. Quelques doutes cependant persistaient en son esprit, des points demeuraient obscurs sur lesquels il eût été bien aise de recueillir l'opinion d'Arsène Lupin.

— Pour moi, disait-il, deux choses restent absolument incompréhensibles. D'abord, qui est-ce qui a été assassiné par Essarès, le 4 avril, à 7 heures 19 du matin ? J'ai entendu les cris d'agonie. Qui est mort ? Et qu'est devenu le cadavre ?

Don Luis ne répondait toujours pas, et Patrice reprenait :

— Deuxième point, plus étrange encore, la conduite de Siméon. Comment, voilà un homme qui consacre sa vie à un seul but, venger l'assassinat de son ami Belval, et, en même temps assurer mon bonheur et celui de Coralie. Pas un fait ne dément l'unité de sa vie. On devine en lui l'obsession, la manie même. Et puis, le jour où son ennemi Essarès bey succombe, tout à coup, il fait volte-face, et nous persécute, Coralie et moi, jusqu'à ourdir et mettre à exécution cette affreuse machination qu'Essarès bey avait réussie contre nos parents !

« Voyons, avouez qu'il y a là quelque chose d'inouï. Est-ce l'appât de l'or qui lui a tourné la tête, le trésor prodigieux mis à sa disposition, du jour où il a pénétré le secret ? Est-ce là l'explication de ses forfaits ? L'honnête homme est-il devenu bandit pour assouvir des instincts subitement éveillés ? Qu'en pensez-vous ? »

Silence de don Luis. Patrice, qui s'attendait à ce que toutes les énigmes fussent résolues en un tournemain par l'illustre aventurier, en concevait de

l'humeur et de l'étonnement.

Il fit une dernière tentative.

– Et le triangle d'or ? Encore un mystère ? Car enfin, dans tout cela, pas de trace d'un triangle ! Où est-il le triangle d'or ? Avez-vous une idée à ce propos ?

Silence de don Luis. À la fin, l'officier ne put s'empêcher de dire :

– Mais qu'y a-t-il donc ? Vous ne répondez pas... Vous avez l'air soucieux...

– Peut-être, fit don Luis.

– Mais pour quelle raison ?

– Oh ! Il n'y a pas de raison.

– Cependant...

– Eh bien, je trouve que cela marche trop bien.

– Qu'est-ce qui marche trop bien ?

– Notre affaire.

Et, comme Patrice allait encore l'interroger, il prononça :

– Mon capitaine, j'ai pour vous la plus franche sympathie, et je porte le plus vif intérêt à tout ce qui vous concerne, mais, je vous l'avouerai, il y a un problème qui domine toutes mes pensées, et un but où tendent maintenant tous mes efforts. C'est la poursuite de l'or qu'on nous a volé, et, cet or-là, je ne veux pas qu'il nous échappe... J'ai réussi de votre côté. De l'autre, pas encore. Vous êtes sains et saufs tous les deux, mais je n'ai pas les dix-huit cents sacs, et il me les faut... il me les faut...

– Mais vous les aurez, puisque vous savez où ils sont.

– Je les aurai, dit don Luis, lorsqu'ils seront sous mes yeux, étalés. Jusque-là, c'est l'inconnu.

À Mantes, les recherches ne furent pas longues. Ils eurent presque aussitôt la satisfaction d'apprendre qu'un voyageur dont le signalement correspondait à celui du vieux Siméon était descendu à l'hôtel des Trois-Empereurs, et qu'à l'heure actuelle il dormait dans une chambre du troisième étage.

Don Luis s'installa au rez-de-chaussée, tandis que Patrice qui, à cause de sa jambe, eût plus facilement attiré l'attention, se rendait au Grand-Hôtel.

Il s'éveilla tard, le lendemain. Un coup de téléphone de don Luis annonça que Siméon, après avoir passé à la poste, était allé au bord de la

Seine, puis à la gare, d'où il avait ramené une dame, assez élégante, dont une voilette épaisse cachait le visage. Tous deux déjeunaient dans la chambre du troisième étage.

À quatre heures, nouveau coup de téléphone. Don Luis pria le capitaine de le rejoindre sans retard dans un petit café situé au sortir de la ville, en face du fleuve. Là, Patrice put voir Siméon qui se promenait sur le quai.

Il se promenait les mains au dos, de l'air d'un homme qui flâne et qui n'a point de but précis.

– Cache-nez, lunettes, toujours le même accoutrement, toujours la même allure, dit Patrice.

Et il ajouta :

– Regardez-le bien, il affecte l'insouciance, mais on devine que ses yeux se portent en amont du fleuve, vers le côté par où la *Belle-Hélène* doit arriver.

– Oui, oui, murmura don Luis. Tenez, voici la dame.

– Ah ! C'est celle-là ? fit Patrice. Je l'ai rencontrée déjà deux ou trois fois dans la rue.

Un manteau de gabardine dessinait sa taille et ses épaules qui étaient larges et un peu fortes. Autour de son feutre à grands bords, un voile tombait. Elle tendit à Siméon le papier bleu d'un télégramme qu'il lut aussitôt.

Puis ils s'entretenirent un moment, semblèrent s'orienter, passèrent devant le café et, un peu plus loin, s'arrêtèrent.

Là, Siméon écrivit quelques mots sur une feuille de papier qu'il donna à sa compagne. Celle-ci le quitta et rentra en ville. Siméon continua de suivre le cours du fleuve.

– Vous allez rester, mon capitaine, fit don Luis.

– Pourtant, protesta Patrice, l'ennemi ne semble pas sur ses gardes. Il ne se retourne pas.

– Il vaut mieux être prudent, mon capitaine. Mais quel dommage que nous ne puissions pas prendre connaissance du papier que Siméon a écrit.

– Et si je rejoignais...

– Si vous rejoigniez la dame ? Non, non, mon capitaine. Sans vous offenser, vous n'êtes pas de force. C'est tout juste si moi-même...

Il s'éloigna.

Patrice attendit. Quelques barques montaient ou descendaient la rivière. Machinalement, il regardait leurs noms. Et, tout à coup, une demi-heure après l'instant où don Luis l'avait quitté, il entendit la cadence très nette, le martèlement rythmé d'un de ces forts moteurs que l'on a, depuis quelques années, adaptés à certaines péniches.

De fait, une péniche débouchait au détour de la rivière. Quand elle passa devant lui, il lut distinctement, et avec quelle émotion : *Belle-Hélène* !

Elle glissait assez rapidement, dans un fracas d'explosions régulières. Elle était épaisse, ventrue, lourde, et assez profondément enfoncée, bien qu'elle ne semblât porter aucune cargaison.

Patrice vit deux mariniers, assis, et qui fumaient distraitement. Amarrée derrière, une barque flottait.

La péniche s'éloigna et atteignit le tournant.

Patrice attendit encore une heure avant que don Luis fût de retour. Il lui dit aussitôt :

– Eh bien, la *Belle-Hélène* ?

– À deux kilomètres d'ici, ils ont détaché leur barque et sont venus chercher Siméon.

– Alors il est parti avec eux ?

– Oui.

– Sans se douter de rien ?

– Vous m'en demandez un peu trop, mon capitaine.

– N'importe ! La victoire est gagnée. Avec l'auto, nous allons les rattraper, les dépasser, et, à Vernon, par exemple, prévenir les autorités, militaires et autres, afin qu'elles procèdent à l'arrestation, à la saisie...

– Nous ne préviendrons personne, mon capitaine. Nous procéderons nous-mêmes à ces petites opérations.

– Nous-mêmes ? Comment ? Mais...

Les deux hommes se regardèrent. Patrice n'avait pu dissimuler la pensée qui s'était présentée à son esprit.

Don Luis ne se fâcha pas.

– Vous avez peur que je n'emporte les trois cents millions ? Bigre, c'est un paquet difficile à cacher dans un veston.

– Cependant, dit Patrice, puis-je vous demander quelles sont vos intentions à cet égard ?

– Vous le pouvez, mon capitaine ; mais permettez-moi de retarder ma réponse, jusqu’au moment où nous aurons réussi. À l’heure présente, il faut d’abord retrouver la péniche.

Ils revinrent à l’hôtel des Trois-Empereurs, et repartirent en auto dans la direction de Vernon. Cette fois, tous deux se taisaient.

La route rejoignait le fleuve quelques kilomètres plus loin, au bas de la côte escarpée qui commence à Rosny. Au moment où ils arrivaient à Rosny, la *Belle-Hélène* entrait déjà dans la grande boucle au sommet de laquelle se trouve la Roche-Guyon et qui revient vers la route nationale à Bonnières. Il lui fallait au moins trois heures pour effectuer ce trajet, tandis que l’auto, escaladant la colline, et coupant droit, débouchait dans Bonnières quinze minutes après.

Ils traversèrent le village.

Un peu plus loin, à droite, il y avait une auberge. Don Luis s’y arrêta et dit à son chauffeur :

– Si, à minuit, nous ne sommes pas revenus, retourne à Paris. Vous m’accompagnez, capitaine ?

Patrice le suivit vers la droite et ils aboutirent, par un petit chemin, aux berges du fleuve qu’ils suivirent durant un quart d’heure. Enfin, don Luis trouva ce qu’il semblait chercher : une barque, attachée à un pieu, non loin d’une villa dont les volets étaient clos.

Don Luis défit la chaîne.

Il était environ sept heures du soir. La nuit venait rapidement, mais un beau clair de lune illuminait l’espace.

– Tout d’abord, dit don Luis, un mot d’explication. Nous allons guetter la péniche, qui débouchera sur le coup de dix heures. Elle nous rencontrera en travers du fleuve et, à la lueur de la lune... ou de ma lampe électrique, nous lui ordonnerons de stopper, ce à quoi, sans doute, étant donné votre uniforme, elle obéira. Alors nous montons.

– Si elle n’obéit pas ?

– C’est l’abordage. Ils sont trois, mais nous sommes deux. Donc...

– Et après ?

– Après ? Il y a tout lieu de croire que les deux hommes de l’équipage ne sont que des comparses, au service de Siméon, mais ignorants de ses actes, et ne sachant pas la nature de la cargaison. Siméon réduit à l’impuissance, eux-mêmes payés largement par moi, ils conduiront la

péniche où je voudrai. Mais – et c’est là que je voulais en venir, mon capitaine – je dois vous avertir que je ferai de cette péniche ce qu’il me plaira. J’en livrerai le chargement à l’heure qui me conviendra. C’est mon butin, ma prise. Personne n’a de droit sur elle que moi.

L’officier se cabra :

– Cependant, je ne puis accepter un tel rôle...

– En ce cas, donnez-moi votre parole d’honneur que vous garderez un secret qui ne vous appartient pas. Et alors, bonsoir, chacun de son côté. Je vais seul à l’abordage et vous retournez à vos affaires. Notez d’ailleurs que je n’exige nullement une réponse immédiate. Vous avez tout le temps de réfléchir et de prendre la décision que vous dicteront vos intérêts et vos très honorables scrupules.

« Pour ma part, excusez-moi, mais je vous ai confié mes petites faiblesses : quand les circonstances m’accordent un peu de répit, j’en profite pour dormir. *Carpe sumnum*, a dit le poète. Bonsoir, mon capitaine. »

Et, sans un mot de plus, don Luis s’enveloppa dans son manteau, sauta dans la barque, et s’y coucha.

Patrice avait dû faire un violent effort pour refréner sa colère. Le calme ironique de don Luis, son intonation polie, où il y avait un peu de persiflage, lui donnaient d’autant plus sur les nerfs qu’il subissait l’influence de cet homme étrange, et qu’il se reconnaissait incapable d’agir sans son assistance. Et puis, comment oublier que don Luis lui avait sauvé la vie, ainsi qu’à Coralie ?

Les heures passèrent. L’aventurier dormait dans la nuit fraîche. Patrice hésitait, cherchant un plan de conduite qui lui permît d’atteindre Siméon et de se débarrasser de cet ennemi implacable en empêchant don Luis de mettre la main sur l’énorme trésor. Il s’effarait d’être complice. Et pourtant, lorsque les premiers battements du moteur se firent entendre au loin et que don Luis s’éveilla, Patrice était auprès de lui, prêt à l’action.

Ils n’échangèrent aucune parole. Une horloge de village sonna onze heures. La *Belle-Hélène* avançait.

Patrice sentait grandir son émotion. La *Belle-Hélène*, c’était la capture de Siméon, les millions repris, Coralie hors de danger, la fin du plus abominable cauchemar, l’œuvre d’Essarès à jamais abolie. Le moteur tapait, de plus en plus près. Son rythme régulier et puissant s’élargissait sur la

Seine immobile. Don Luis avait pris les avirons et ramait vigoureusement pour gagner le milieu du fleuve.

Et tout à coup on vit au loin une masse noire qui surgissait dans la lumière blanche. Encore douze ou quinze minutes, et elle était là.

– Voulezvous que je vous aide ? murmura Patrice. On dirait que le courant vous entraîne et que vous avez du mal à vous redresser.

– Aucun mal, dit don Luis qui se mit à fredonner.

– Mais enfin...

Patrice était stupéfait. La barque avait viré sur place et revenait vers la berge.

– Mais enfin... mais enfin... répéta-t-il... Enfin quoi ? Vous lui tournez le dos... Quoi ? Vous renoncez ? ... Je ne comprends pas... ou plutôt, c'est que nous ne sommes que deux, n'est-ce pas ? deux contre trois... et vous craignez ?... Est-ce cela ?

D'un bond, don Luis sauta sur la rive, et tendit la main à Patrice.

Celui-ci le repoussa et grogna :

– M'expliquerez-vous ? ...

– Trop long, répondit don Luis. Une seule question : ce livre que j'ai trouvé dans la chambre du vieux Siméon, *Les Mémoires de Benjamin Franklin*, l'aviez-vous aperçu lors de vos investigations ?

– Sacrebleu ! Il me semble que nous avons autre chose...

– Question urgente, capitaine.

– Eh bien, non, il n'y était pas.

– Alors, dit don Luis, c'est bien ça, nous sommes roulés, ou plutôt, pour être juste, j'ai été roulé. En route mon capitaine, et rondement.

Patrice n'avait pas bougé de la barque. D'un coup brusque, il la poussa et saisit la rame en marmottant :

– Nom de Dieu ! Je crois qu'il se fiche de moi, le client !

Et, à dix mètres du bord, déjà, il s'écria :

– Si vous avez peur, j'irai seul. Besoin de personne !

Don Luis répondit :

– À tout à l'heure, mon capitaine, je vous attends à l'auberge.

L'expédition de Patrice ne se heurta à aucune difficulté. Au premier ordre qu'il lança d'une voix impérieuse, la *Belle-Hélène* stoppa, de sorte que l'abordage s'effectua de la manière la plus paisible.



Les deux mariniers, des hommes d'un certain âge, originaires de la côte basque et auxquels il se présenta comme agent délégué par l'autorité militaire, lui firent visiter leur péniche.

*Il n'y trouva pas le vieux Siméon et pas davantage le plus petit sac d'or. La cale était à peu près vide.*

L'interrogatoire fut bref.

– Où allez-vous ?

– À Rouen. On est réquisitionné par le service de ravitaillement.

– Mais vous avez pris quelqu'un en cours de route ?

– Oui, à Mantes.

– Son nom ?

– Siméon Diodokis.

– Qu'est-il devenu ?

– Il s'est fait descendre un peu après pour reprendre le train.

– Que voulait-il ?

– Nous payer.

– De quoi ?

– D'un chargement que nous avons fait à Paris il y a deux jours.

– Des sacs ?

– Oui.

– De quoi ?

– Nous ne savons pas. On nous payait bien. Ça suffisait.

– Et où est-il, ce chargement ?

– Nous l'avons passé la nuit dernière à un petit vapeur qui nous a accosté en aval de Poissy.

– Le nom de ce vapeur ?

– Le *Chamois*. Six hommes d'équipage.

– Et où est-il ?

– En avant. Il filait vite. Il doit être plus loin que Rouen. Siméon Diodokis va le rejoindre.

– Depuis quand connaissez-vous Siméon Diodokis ?

– C'était la première fois qu'on le voyait. Mais on le savait au service de M. Essarès.

– Ah ! Vous avez travaillé pour M. Essarès ?

– Plusieurs fois... Le même travail et le même voyage.

– Il vous faisait venir au moyen d'un signal ?

- Une vieille cheminée d’usine qu’il allumait.
- Toujours des sacs ?
- Oui, des sacs. On ne savait pas quoi. Il payait bien.

Patrice n’en demanda pas davantage. En hâte il redescendit dans sa barque, regagna la rive et trouva don Luis attablé devant un souper confortable.

– Vite, dit-il. La cargaison est à bord d’un vapeur, le *Chamois*, que nous rattraperons entre Rouen et le Havre.

Don Luis se leva et tendit à l’officier un paquet enveloppé de papier blanc.

– Voilà deux sandwiches, mon capitaine. La nuit va être dure. Je regrette bien que vous n’ayez pas dormi comme moi. Filons et, cette fois, je prends le volant. Ça va ronfler. Asseyez-vous près de moi, mon capitaine.

Ils montèrent tous deux dans l’auto, ainsi que le chauffeur. Mais, à peine sur la route, Patrice s’écria :

– Eh ! Dites donc, attention ! Pas de ce côté ! Nous retournons sur Mantes et sur Paris.

– C’est bien ce que je veux, ricana don Luis.

– Hein ? Quoi ? Sur Paris ?

– Évidemment.

– Ah ! Non non ! Cela devient un peu trop raide. Puisque je vous dis que les deux mariniers...

– Vos mariniers ? Des fumistes.

– Ils m’ont affirmé que le chargement...

– Le chargement ? Une charge.

– Mais enfin, le *Chamois*...

– Le *Chamois* ? Un bateau. Je vous répète que nous sommes roulés, mon capitaine, roulés jusqu’à la gauche ! Le vieux Siméon est un bonhomme prodigieux ! Voilà un adversaire, le vieux Siméon ! On s’amuse avec lui ! Il m’a tendu un traquenard où je m’embourbais jusqu’au cou. À la bonne heure ! Seulement, n’est-ce pas ? La meilleure plaisanterie a des limites. Fini de rire !

– Cependant...

– Vous n’êtes pas content, mon capitaine ? Après la *Belle-Hélène*, vous voulez attaquer le *Chamois* ? À votre aise, vous descendrez à Mantes.

Seulement, je vous en préviens, Siméon est à Paris, avec trois ou quatre heures d'avance sur nous.

Patrice frissonna. Siméon à Paris ! à Paris, où Coralie se trouvait. Il ne protesta plus, et don Luis continuait :

– Ah ! Le gueux ! A-t-il bien joué sa partie ? Un coup de maître, *Les Mémoires de Franklin* ! ... Connaissant mon arrivée, il s'est dit « Arsène Lupin ? Voilà un gaillard dangereux, capable de débrouiller l'affaire et de me mettre dans sa poche ainsi que les sacs d'or. Pour me débarrasser de lui, un seul moyen : faire en sorte qu'il s'élance sur la vraie piste, et d'un tel élan qu'il ne s'aperçoive pas de la minute psychologique où la vraie piste devient une fausse piste. » Hein ? Est-ce fort cela ? Et alors, c'est le volume de Franklin tendu comme un appât, c'est la page qui s'ouvre toute seule, à l'endroit voulu, c'est mon inévitable et facile découverte de la canalisation, c'est le fil d'Ariane qui m'est offert en toute obligeance et que je suis docilement, conduit par la main même de Siméon, depuis la cave jusqu'au chantier Berthou. Et, jusque-là, tout est bien. Mais à partir de là, attention ! Au chantier Berthou, personne. Seulement, à côté, une péniche, donc une possibilité de renseignement, donc la certitude que je me renseignerai. Et je me renseigne. Et une fois renseigné, je suis perdu.

– Mais alors, cet homme ?...

– Eh ! Oui, un complice de Siméon, lequel Siméon, se doutant bien qu'il serait suivi jusqu'à la gare Saint-Lazare, me fait ainsi donner par deux fois la direction de Mantes.

« À Mantes, la comédie continue. La *Belle-Hélène* passe, avec la double charge de Siméon et des sacs d'or ; nous courons après la *Belle-Hélène*. Bien entendu, sur la *Belle-Hélène*, rien, ni Siméon, ni sacs d'or. Courez donc après le *Chamois*. Nous avons transbordé tout cela sur le *Chamois*. Nous courons après le *Chamois*, jusqu'à Rouen, jusqu'au Havre, jusqu'au bout du monde, et, bien entendu, poursuite vaine, puisque le *Chamois* n'existe pas. Mais nous croyons *mordicus* qu'il existe et qu'il a échappé à nos investigations. Et alors, le tour est joué. Les millions sont partis. Siméon a disparu. Et nous n'avons plus qu'une chose à faire, c'est de nous résigner et d'abandonner nos recherches. Vous entendez, l'abandon de nos recherches, voilà le but du bonhomme. Et ce but, il l'aurait atteint si... »

L'auto marchait à toute allure. De temps en temps, avec une adresse inouïe, don Luis l'arrêtait net. Un poste de territoriaux. Demande de sauf-

conduit. Puis un bond en avant, et de nouveau la course folle, vertigineuse.

– Si... quoi ?..., demanda Patrice à moitié convaincu. Quel est l'indice qui vous a mis sur la voie ?

– La présence de cette femme à Mantes. Indice vague d'abord. Mais, tout à coup, je me suis souvenu que, dans la première péniche, *La Nonchalante*, l'individu qui nous a donné ces renseignements... vous vous rappelez... le chantier Berthou ! Eh bien, en face de cet individu... j'avais eu l'impression bizarre... inexplicable, que j'étais peut-être en face d'une femme déguisée. Cette impression a surgi de nouveau en moi. J'ai fait le rapprochement avec la femme de Mantes... Et puis... et puis, ce fut un coup de lumière...

Don Luis réfléchit, et, à voix basse, il reprit :

– Mais qui diable ça peut-il bien être que cette femme-là ?

Il y eut un silence, et Patrice prononça instinctivement :

– Grégoire, sans doute...

Hein ? Que dites-vous ? Grégoire ?

– Ma foi, puisque ce Grégoire est une femme.

Voyons, quoi ! Qu'est-ce que vous chantez là ?

– Évidemment... Rappelez-vous... C'est ce que les complices m'ont révélé, le jour où je les ai fait arrêter, sur la terrasse d'un café.

– Comment ! Mais votre journal n'en souffle pas mot !

– Ah !... en effet... j'ai oublié ce détail.

– Un détail ! Il appelle ça un détail. Mais c'est de la dernière importance, mon capitaine ! Si j'avais su, j'aurais deviné que ce batelier n'était autre que Grégoire, et nous ne perdions pas toute une nuit. Nom d'un chien, vous en avez de bonnes, mon capitaine !

Mais ceci ne pouvait altérer la bonne humeur de don Luis. À son tour, et tandis que Patrice, assailli de pressentiments, devenait plus sombre, à son tour, il chantait victoire.

– À la bonne heure ! La bataille prend de la gravité ! Aussi, vraiment, c'est trop commode, et voilà pourquoi j'étais maussade, moi, Lupin ! Est-ce que les choses marchent ainsi dans la réalité ? Est-ce que tout s'enchaîne avec cette rigueur ? Franklin, le canal d'or, la filière ininterrompue, les pistes qui se révèlent toutes seules, le rendez-vous à Mantes, la *Belle-Hélène*, non, tout cela me gênait. Trop de fleurs, madame, n'en jetez plus ! Et puis aussi, cette fuite de l'or sur une péniche !... Bon en temps de paix,

mais durant la guerre, en plein régime de sauf-conduits, de bateaux patrouilleurs, de visites, de prises... Comment se fait-il qu'un bonhomme comme Siméon risque un pareil voyage ? Non, je me méfiais, et c'est pour cela, mon capitaine, qu'à tout hasard j'ai mis Ya-Bon de faction devant le chantier Berthou. Une idée comme ça... Ce chantier me semblait bien au centre de l'aventure ! Hein ? Ai-je eu raison ? Et M. Lupin a-t-il perdu son flair ? Mon capitaine, je vous confirme mon départ pour demain soir. D'ailleurs, je vous l'ai dit, il le faut : vainqueur ou vaincu, je m'en vais... Mais nous vaincrons... Tout s'éclaircira... Plus de mystère... Pas même celui du triangle d'or... Ah ! Je ne prétends pas vous apporter un beau triangle en métal précieux. Non, il ne faut pas se laisser éblouir par les mots. C'est peut-être une disposition géométrique des sacs d'or, un entassement en forme de triangle... ou bien le trou dans la terre qui est creusé de la sorte. N'importe, on l'aura ! Et les sacs d'or seront à nous ! Et Patrice et Coralie iront devant M. le maire et ils recevront ma bénédiction, et ils auront beaucoup d'enfants !

On arrivait aux portes de Paris. Patrice, qui devenait de plus en plus soucieux, demanda :

– Ainsi donc, vous croyez qu'il n'y a plus rien à craindre ?

– Oh ! Oh ! Je ne dis pas cela, le drame n'est pas fini. Après la grande scène du troisième acte, que nous appellerons la scène de l'oxyde de carbone, il y aura sûrement un quatrième acte, et peut-être un cinquième. L'ennemi n'a pas désarmé, fichtre !

On longeait les quais.

– Descendons ici, fit don Luis.

Il donna un léger coup de sifflet, qu'il répéta trois fois.

– Aucune réponse, murmura-t-il, Ya-Bon n'est plus là. La lutte a commencé.

– Mais Coralie...

– Que craignez-vous pour elle ? Siméon ignore son adresse.

Au chantier Berthou, personne. Sur le quai en contrebas, personne. Mais, au clair de la lune, on apercevait l'autre péniche, *La Nonchalante*.

– Allons-y, dit don Luis. Cette péniche est-elle l'habitation ordinaire de la dénommée Grégoire ? Et y est-elle déjà revenue, nous croyant sur la route du Havre ? Je l'espère. En tout cas, Ya-Bon a dû passer par là et, sans doute, laisser quelque signal. Vous venez, capitaine ?

– Voilà. Seulement, c'est étrange comme j'ai peur !

– De quoi ? fit don Luis, qui était assez brave pour comprendre cette impression.

De ce que nous allons voir...

– Ma foi, peut-être rien.

Chacun alluma sa lampe de poche et tâta la crosse de son revolver.

Ils franchirent la planche qui reliait le bateau à la berge. Quelques marches. La cabine.

La porte en était fermée.

– Eh ! Camarade, il faudrait ouvrir.

Aucune réponse. Ils se mirent alors en devoir de la démolir, ce qui leur fut difficile, car elle était massive et n'avait rien d'une porte habituelle de cabine.

Enfin, elle céda.

– Crebleu fit don Luis, qui avait pénétré le premier, je ne m'attendais pas à celle-là !

– Quoi ?

– Regardez... Cette femme qu'on nommait Grégoire... Elle semble morte...

Elle était renversée sur un petit lit de fer, sa blouse d'homme échancrée, la poitrine découverte. La figure gardait une expression de frayeur extrême. Le désordre dans la cabine indiquait que la lutte avait été furieuse.

– Je ne me suis pas trompé. Voici tout près d'elle les vêtements qu'elle portait à Mantes. Mais qu'y a-t-il, capitaine ?

Patrice avait étouffé un cri.

– Là... en face de nous... au-dessous de la fenêtre...

C'était une petite fenêtre qui donnait sur le fleuve. Les carreaux en étaient cassés.

– Eh bien, fit don Luis. Quoi ? Oui, en effet, quelqu'un a dû être jeté par là...

– Ce voile... Ce voile bleu... bégaya Patrice, c'est son voile d'infirmière..., le voile de Coralie...

Don Luis s'irrita :

– Impossible ! Voyons, personne ne connaissait son adresse.

– Cependant...

– Cependant, quoi ? Vous ne lui avez pas écrit ? Vous ne lui avez pas télégraphié ?

– Si... Je lui ai télégraphié... de Mantes...

– Qu'est-ce que vous dites ? Mais alors... Voyons, voyons..., c'est de la folie... Vous n'avez pas fait cela ?

– Si...

– Vous avez télégraphié du bureau de poste de Mantes ?

– Oui.

– Et il y avait quelqu'un dans ce bureau de poste ?

– Oui, une femme.

– Laquelle ? Celle qui est là, assassinée ?

– Oui.

– Mais elle n'a pas lu ce que vous écriviez ?

– Non, mais j'ai recommencé deux fois ma dépêche.

– Et le brouillon, vous l'avez jeté au hasard, par terre... De sorte que le premier venu... Ah ! Vraiment, vous avouerez, mon capitaine...

Patrice était déjà loin. À toute vitesse, il courait vers l'auto.

Une demi-heure plus tard, il revenait avec deux télégrammes en main, deux télégrammes trouvés sur la table de Coralie.

Le premier, envoyé par lui, contenait ces mots :

« Tout va bien. Soyez tranquille et ne sortez pas. Vous envoie ma tendresse. – Capitaine Patrice. »

Le second, envoyé évidemment par Siméon, était ainsi conçu :

« Événements graves. Projets modifiés. Nous revenons. Vous attends ce soir à neuf heures à la petite porte de votre jardin. – Capitaine Patrice. »

Cette seconde dépêche, Coralie l'avait reçue à huit heures. Elle était partie aussitôt.

## 5

### *Le quatrième acte*

#### Table des matières

– Mon capitaine, nota don Luis, cela fait à votre actif deux jolies gaffes. La première, c'est de ne m'avoir pas prévenu que Grégoire était une femme. La seconde...

Mais don Luis vit l'officier dans un tel état d'abattement qu'il n'acheva pas son réquisitoire. Il lui posa la main sur l'épaule et prononça :

– Allons, mon capitaine, ne vous déballez pas. La situation est moins mauvaise que vous ne croyez.

Patrice murmura :

– Pour échapper à cet homme, Coralie s'est jetée par cette fenêtre.

Don Luis haussa les épaules.

– Maman Coralie est vivante... entre les mains de Siméon, mais vivante.

– Eh ! Qu'en savez-vous ? Et puis, quoi, entre les mains de ce monstre, n'est-ce pas la mort, l'horreur même de la mort ?

– C'est la menace de la mort. Mais c'est la vie, si nous arrivons à temps. Et nous arriverons.

– Vous avez une piste ?

– Pensez-vous que je me sois croisé les bras ? Et qu'une demi-heure n'ait pas suffi à un vieux routier comme moi pour déchiffrer les énigmes qui me sont posées dans cette cabine ?

– Alors, allons-nous-en, s'écria Patrice déjà prêt à la lutte. Courons à l'ennemi.

– Pas encore, dit don Luis, qui continuait à chercher autour de lui. Écoutez-moi. Voici ce que je sais, mon capitaine, et je vous le dirai sèchement, sans essayer de vous éblouir par mes déductions, sans même vous dire les toutes petites choses qui me servent de preuves. La réalité toute nue. Un point, c'est tout. Donc...

– Donc ?



– Maman Coralie est venue à neuf heures au rendez-vous. Siméon s’y trouvait avec sa complice. À eux deux, ils l’ont attachée et bâillonnée, et ils l’ont portée jusqu’ici. Remarquez qu’à leurs yeux la retraite était sûre, puisque, selon toute certitude, vous et moi n’avions pas découvert le piège. Cependant, il est à présumer que c’était une retraite provisoire, adoptée pour une partie de la nuit, et que Siméon comptait laisser maman Coralie aux mains de sa complice et se mettre en quête d’un refuge définitif, d’une prison. Mais heureusement – et de cela je conçois quelque fierté – Ya-Bon était là. Ya-Bon, perdu dans l’obscurité, veillait de son banc. Il dut voir ces gens traverser le quai, et, sans doute, de loin, reconnaître la démarche de Siméon.

« Aussitôt, poursuite, Ya-Bon saute sur le pont de la péniche, et il arrive ici en même temps que les deux agresseurs, et avant qu’ils aient pu s’y enfermer. Quatre personnes dans cette pièce exiguë, en pleine obscurité, ce dut être une bousculade effrayante. Je connais Ya-Bon en ces cas-là, il est terrible. Par malheur, ce ne fut pas Siméon qu’il accrocha au bout de sa main qui ne pardonne pas, ce fut... ce fut cette femme. Siméon en profita. Il n’avait pas lâché Coralie. Il la prit dans ses bras, remonta, la jeta au haut des marches, puis revint enfermer à clef les combattants. »

– Vous croyez ?... Vous croyez que c’est Ya-Bon, et non pas Siméon, qui a tué cette femme ?

– Certain. S’il n’y avait pas d’autres preuves, il y a celle-ci, cette fracture du larynx, qui est la marque même de Ya-Bon. Ce que je ne comprends pas, c’est la raison pour laquelle Ya-Bon, son adversaire hors de combat, n’a pas renversé la porte d’un coup d’épaule afin de courir après Siméon. Je suppose qu’il a été blessé et qu’il n’a pas pu fournir l’effort nécessaire. Je suppose aussi que la femme n’est pas morte sur-le-champ, et qu’elle aura parlé, et parlé contre Siméon, qui l’avait abandonnée au lieu de la défendre. Toujours est-il que Ya-Bon cassa les carreaux...

– Pour se jeter dans la Seine, blessé, avec un seul bras ? objecta Patrice.

– Nullement. Il y a un rebord tout le long de cette fenêtre. Il put y prendre pied et s’en aller par là.

– Soit, mais il avait bien dix minutes, vingt minutes de retard sur Siméon.

– Qu’importe, si cette femme a eu le temps, avant de mourir, de lui dire où Siméon se réfugiait ?

– Comment le savoir ?

– C’est ce que je cherche depuis que nous bavardons, mon capitaine... et c’est ce que je viens de découvrir.

– Ici ?

– À l’instant, et je n’attendais pas moins de Ya-Bon. Cette femme lui a indiqué un endroit de la cabine – tenez, sans doute ce tiroir, laissé ouvert – où se trouvait une carte de visite portant une adresse. Ya-Bon l’a prise, cette carte, et, pour me prévenir, l’a épinglée sur ce rideau. Je l’avais déjà vue mais c’est seulement à la minute que j’ai remarqué l’épingle qui la tenait. Une épingle en or avec laquelle j’ai moi-même accroché sur la poitrine de Ya-Bon la croix du Maroc.

– Et cette adresse ?

– Amédée Vacherot, 18, rue Guimard. La rue Guimard est toute proche, ce qui confirme le renseignement.

Ils s’en allèrent aussitôt, laissant le cadavre de la femme. Comme le dit don Luis, la police se débrouillerait.

En traversant le chantier Berthou, ils jetèrent un coup d’œil dans le réduit, et don Luis remarqua :

– Il manque une échelle. Retenons ce détail. Siméon a dû passer par là, et Siméon commence, lui aussi, à faire des gaffes.

L’auto les conduisit rue Guimard, petite rue de Passy dont le numéro 18 est une vaste maison de rapport, de construction déjà ancienne et à la porte de laquelle ils sonnèrent, à deux heures du matin.

On mit longtemps à leur ouvrir et lorsqu’ils franchirent la voûte cochère le concierge sortit la tête de sa loge.

– Qui est là ?

– Nous avons absolument besoin de voir M. Amédée Vacherot.

– C’est moi.

– C’est vous ?

– Oui, moi, le concierge. Mais de quel droit ?

– Ordre de la préfecture, dit don Luis, qui exhiba une médaille quelconque.

Ils entrèrent dans la loge.

Amédée Vacherot était un petit vieillard, à figure honnête, à favoris blancs, qui avait l’aspect d’un bedeau.

– Répondez nettement, ordonna don Luis d'une voix rude, et pas de faux détours, n'est-ce pas ? Nous cherchons le sieur Siméon Diodokis.

Le concierge s'effara.

Pour lui faire du mal ? Si c'est pour lui faire du mal, inutile de m'interroger. J'aimerais mieux la mort à petit feu que de nuire à ce bon M. Siméon.

Le ton de don Luis se radoucit.

– Lui faire du mal ? Au contraire, nous le cherchons pour lui rendre service, pour le préserver d'un grand danger.

– Un grand danger, s'écria M. Vacherot. Ah ! Cela ne m'étonne pas. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état d'agitation.

– Il est donc venu ?

– Oui, un peu après minuit.

– Il est ici ?

– Non, il est reparti.

Patrice eut un geste de désespoir et demanda :

– Il a laissé quelqu'un peut-être ?

– Non, mais il voudrait amener quelqu'un.

– Une dame ?

M. Vacherot hésita.

– Nous savons, reprit don Luis, que Siméon Diodokis essaye de mettre à l'abri une dame pour laquelle il professe la vénération la plus profonde.

– Vous pouvez me dire le nom de cette dame ? interrogea le concierge toujours défiant.

– Certes, Mme Essarès, la veuve du banquier, chez qui Siméon remplissait les fonctions de secrétaire. Mme Essarès est persécutée, il la défend contre des ennemis, et, comme nous voulons nous-mêmes leur porter secours à tous deux, et prendre en main cette affaire criminelle, nous insistons auprès de vous...

– Eh bien, voilà, dit M. Vacherot, tout à fait rassuré. Je connais Siméon Diodokis depuis des années et des années. Il m'a rendu service du temps que je travaillais comme menuisier, il m'a prêté de l'argent, il m'a fait avoir cette place, et, très souvent, il venait bavarder dans ma loge, causant d'un tas de choses...

– De ses histoires avec Essarès bey ? De ses projets concernant Patrice Belval ? demanda don Luis négligemment.

Le concierge eut encore une hésitation et dit :

– D'un tas de choses. C'est un homme excellent, M. Siméon, qui fait beaucoup de bien et qui m'employait dans le quartier pour ses bonnes œuvres. Et, tout à l'heure encore, il risquait sa vie pour Mme Essarès...

– Un mot encore. Vous l'avez vu depuis la mort d'Essarès bey ?

– Non, c'était la première fois. Il est arrivé sur le coup d'une heure. Il parlait à voix basse, essoufflé, écoutant les bruits de la rue. « On m'a suivi, qu'il m'a dit... On m'a suivi... J'en jurerais...

– Mais qui ? Ai-je demandé.

– Tu ne le connais pas... Il n'a qu'une main, mais il vous tord la gorge... »

Et puis il s'est tu. Et il a recommencé tout bas... à peine si je l'entendais : « Voilà, tu vas venir avec moi. Nous allons chercher une dame, Mme Essarès... On veut la tuer... Je l'ai bien cachée, mais elle est évanouie... Il faudra la porter... Et puis non, j'irai tout seul ; je m'arrangerai... Mais, je voudrais savoir... Ma chambre est toujours libre ? » Il faut vous dire qu'il a ici un petit logement, depuis un jour où il a dû, lui aussi, se cacher. Il y revenait quelquefois, et il le gardait, en cas, parce que c'est un logement isolé, à l'écart des autres locataires.

– Après ? fit Patrice, anxieux.

– Après ? Mais il est parti.

– Mais pourquoi n'est-il pas encore de retour ?

– J'avoue que c'est inquiétant. Peut-être cet homme, qui le suivait, l'a-t-il attaqué ? Ou bien peut-être est-ce la dame... la dame, à qui il est arrivé malheur ?...

– Que dites-vous ? Un malheur à cette dame ?

– C'est à craindre. Quand il m'a indiqué d'abord de quel côté nous allions la rechercher, il m'avait dit : « Vite, dépêchons-nous. Pour la sauver, j'ai dû l'enfouir dans un trou... Deux à trois heures, ça va. Mais davantage, elle étoufferait... le manque d'air... »

Patrice avait empoigné le vieillard. Il était hors de lui. L'idée que Coralie, déjà malade, épuisée, agonisait quelque part, en proie à l'épouvante et au martyre, cette idée l'affolait.

– Vous parlerez crierait-il, et tout de suite. Vous nous direz où elle est ! Ah ! Vous vous imaginez qu'on se fiche de nous à ce point ! Où est-elle ? Il vous l'a dit... Vous le savez...

Il secouait M. Vacherot par les épaules et lui jetait sa colère à la face avec une violence inouïe.

Don Luis ricana :

– Très bien, mon capitaine ! Tous mes compliments ! Ma collaboration vous fait faire de réels progrès. M. Vacherot nous est acquis maintenant.

– Ah ! Bien, s'écria Patrice, vous allez voir si je ne lui délie pas la langue, au bonhomme !

– Inutile, monsieur, déclara le concierge avec beaucoup de fermeté et un grand calme. Vous m'avez trompé, messieurs. Vous êtes des ennemis de M. Siméon. Je ne prononcerai pas une parole qui puisse vous renseigner.

– Tu ne parleras pas ? Tu ne parleras pas ?

Exaspéré, Patrice braqua son revolver sur lui.

– Je compte jusqu'à trois. Si à ce moment-là tu ne te décides pas, tu verras de quel bois se chauffe le capitaine Belval.

Le concierge tressaillit. Il semblait, à voir l'expression de son visage, que quelque chose de nouveau venait de se produire qui modifiait du tout au tout la situation actuelle.

– Le capitaine Belval ! Qu'avez-vous dit ? Vous êtes le capitaine Belval ?

– Ah, mon bonhomme, il paraît que ça te fait réfléchir, cela !

– Vous êtes le capitaine Belval ? Patrice Belval ?

– Pour te servir, si, d'ici deux secondes, tu ne m'as pas expliqué...

– Patrice Belval ! Vous êtes Patrice Belval et vous prétendez être l'ennemi de M. Siméon ? Voyons, voyons, ce n'est pas possible. Quoi ! Vous voudriez...

– Je veux l'abattre comme un chien qu'il est... oui, ta fripouille de Siméon, et toi-même, son complice... Ah ! De rudes coquins ! Ah ! ça ! Mais, vas-tu te décider ?

– Malheureux ! balbutia le concierge... Malheureux ! Vous ne savez pas ce que vous faites... Tuer M. Siméon ! Vous ! Vous ! Mais vous êtes le dernier des hommes qui pourrait commettre un tel crime !

– Et après ? Parle donc, vieille ganache !

– Vous, tuer M. Siméon, vous, Patrice ! Vous, le capitaine Belval ! Vous !

– Et pourquoi pas ?

– Il y a des choses...

- Quelles choses ?...
  - C'est que...
  - Ah ça ! Mais parleras-tu, vieille ganache ! De quoi s'agit-il ?
  - Vous, Patrice ! Tuer M. Siméon !
  - Et pourquoi pas ? Parle, nom de Dieu ! Pourquoi pas ?
- Le concierge resta muet quelques instants, puis il murmura :
- Vous êtes son fils.

Toute la fureur de Patrice, toute son angoisse à l'idée que Coralie était au pouvoir de Siméon ou bien gisait au fond de quelque trou, toute son impatience douloureuse, toutes ses terreurs, tout cela fit place pour un moment à une gaieté formidable qui s'exprima par des éclats de rire.

– Le fils de Siméon ! Qu'est-ce que tu chantes ! Ah ! Celle-là est drôle ! Vrai, tu en as de bonnes pour le sauver, vieux bandit ! Parbleu, c'est commode. « Ne tue pas cet homme, c'est ton père. » Mon père, l'immonde Siméon ! Siméon Diodokis, le père du capitaine Belval ! Non, c'est à se tenir les côtes.

Don Luis avait écouté silencieusement. Il fit un signe à Patrice et dit :

– Mon capitaine, voulez-vous me permettre de débrouiller cette affaire-là ? Quelques minutes suffiront, et cela ne nous retardera pas. Au contraire.

Et, sans attendre la réponse de l'officier, il se pencha sur le bonhomme, auquel il demanda lentement :

– Expliquons-nous, monsieur Vacherot. Nous y avons tout intérêt. Il s'agit seulement d'être net et de ne pas se perdre en phrases superflues. Vous en avez trop dit, d'ailleurs, pour ne pas aller jusqu'au bout de votre révélation. Siméon Diodokis n'est pas le nom véritable de votre bienfaiteur, n'est-ce pas ?

– En effet.

– Il s'appelle Armand Belval et celle qui l'aimait l'appelait Patrice Belval.

– Oui, comme son fils à lui.

– Cet Armand Belval a pourtant été victime du même assassinat que celle qu'il aimait, que la mère de Coralie Essarès ?

– Oui, mais la mère de Coralie Essarès est morte. Lui n'est pas mort.

– C'était le 14 avril 1895.

– Le 14 avril 1895.

Patrice saisit don Luis par le bras.

– Venez, balbutia-t-il. Coralie agonise. Le monstre l’a enterrée. Cela seul compte.

Don Luis répondit :

– Ce monstre, vous ne croyez donc pas que c’est votre père ?

– Vous êtes fou !

– Cependant, mon capitaine, vous tremblez...

– Peut-être... peut-être... mais à cause de Coralie !... Je n’entends même pas ce que dit cet homme ! Ah ! Quel cauchemar que de telles paroles ! Qu’il se taise ! Qu’il se taise ! J’aurais dû l’étrangler !

Il s’affaissa sur une chaise, les coudes sur la table et la tête entre les mains. Vraiment, l’instant était effroyable, et nulle catastrophe ne pouvait bouleverser un homme plus profondément.

Don Luis le regarda avec émotion, puis, s’adressant au concierge, il dit :

– Expliquez-vous, monsieur Vacherot. En quelques mots, n’est-ce pas ? Aucun détail. Plus tard, on verra. Donc, le 14 avril 1895...

– Le 14 avril 1895, un clerc de notaire, accompagné du commissaire de police, vint commander chez mon patron, tout près d’ici, deux cercueils à livrer aussitôt faits. Tout l’atelier se mit à l’œuvre. À dix heures du soir, le patron, un de mes camarades et moi, nous arrivions rue Raynouard, dans un pavillon.

– Je connais. Continuez.

– Il y avait là deux corps. On les enveloppa d’un suaire tous les deux, et on les étendit dans les cercueils. Puis, à onze heures, mon patron et mon camarade me laissèrent seul avec une religieuse. Il n’y avait plus qu’à clouer. Or, à ce moment, la religieuse, qui veillait et qui priait, s’endormit, et il arriva cette chose... Oh ! Une chose qui me fit dresser les cheveux sur la tête, et que je n’oublierai jamais, monsieur... je ne tenais plus debout... je grelottais de peur... *Monsieur, le corps de l’homme avait bougé .... L’homme vivait.*

Don Luis demanda :

– Vous ne saviez rien du crime alors ? Vous ignoriez l’attentat ?

– Oui, on nous avait dit qu’ils s’étaient asphyxiés tous les deux au moyen du gaz. Il fallut d’ailleurs plusieurs heures à cet homme pour reprendre tout à fait connaissance. Il était comme empoisonné.

– Mais pourquoi n’avez-vous pas prévenu la religieuse ?

– Je ne saurais dire. J'étais abasourdi. Je regardais le mort qui revivait, qui s'animait peu à peu, et qui finit par ouvrir les yeux. Sa première parole fut : « Elle est morte, n'est-ce pas ? » Et tout de suite, il me dit : « Pas un mot. Le silence là-dessus. On me croira mort, cela vaut mieux. » Et je ne sais pas pourquoi, j'ai consenti. Ce miracle m'enlevait toute volonté... J'obéissais comme un enfant... Il finit par se lever. Il se pencha sur l'autre cercueil, écarta le suaire et embrassa plusieurs fois le visage de la morte en murmurant : « Je te vengerai. Toute ma vie sera consacrée à te venger, et aussi, comme tu le voulais, à unir nos enfants. Si je ne me tue pas, c'est pour eux, pour Patrice et Coralie. Adieu. » Puis il me dit : « Aide-moi. » Alors, nous avons sorti la morte de sa bière et nous l'avons portée dans la petite chambre voisine. Puis, on a été dans le jardin, on a pris des grosses pierres, et on les a mises à la place des deux corps. Et, quand ce fut fini, je clouai les deux cercueils, et je partis après avoir réveillé la bonne sœur. Lui, s'était enfermé dans la chambre avec la morte. Au matin, les hommes des pompes funèbres venaient chercher les deux cercueils.

Patrice avait desserré ses mains, et sa tête convulsée se glissait entre don Luis et le concierge. Ses yeux hagards fixés sur le bonhomme, il marmotta :

– Les tombes, cependant ?... Cette inscription où il est dit que les deux morts reposent là, près du pavillon où eut lieu l'assassinat ?... Ce cimetière ?

– Armand Belval voulut qu'il en fût ainsi. J'habitais alors une mansarde dans la maison où nous sommes. Je louai pour lui un logement qu'il vint habiter furtivement sous le nom de Siméon Diodokis, puisque Armand Belval était légalement mort, et où il demeura plusieurs mois sans sortir. Puis, sous son nouveau nom, et par mon intermédiaire, il racheta son pavillon. Et peu à peu, ensemble, nous avons creusé les tombes, celle de Coralie et la sienne. La sienne, oui, il le voulut ainsi, je le répète. Patrice et Coralie étaient morts tous deux. De la sorte, il lui semblait qu'il ne la quittait pas. Peut-être aussi, vous l'avouerez-je, le désespoir l'avait-il un peu déséquilibré... Oh ! Très peu... seulement en ce qui concernait le souvenir et le culte de celle qui était morte le 14 avril 1895. Il écrivait son nom et le sien de tous côtés, sur la tombe et aussi sur les murs, sur les arbres et jusque dans les plates-bandes de fleurs. C'était votre nom et celui de Coralie Essarès... Et, pour cela, pour ce qui était de sa vengeance contre l'assassin,



et pour ce qui était de son fils et de la fille de la morte... oh ! Pour cela, monsieur, il avait bien toute sa tête, allez ! Il avait bien toute sa tête !

Patrice tendit vers lui ses poings crispés et son visage éperdu.

– Des preuves, scanda-t-il d’une voix étouffée, des preuves sur-le-champ. Il y a quelqu’un qui meurt en ce moment, par la volonté criminelle de ce bandit... Il y a une femme qui agonise. Des preuves !

– Ne craignez rien, dit M. Vacherot. Mon ami n’a qu’une idée, sauver cette femme et non pas la tuer...

– Il nous a, elle et moi, attirés dans le pavillon pour nous tuer, comme on avait tué nos parents...

– Il ne cherche qu’à vous unir, elle et vous.

– Oui, dans la mort.

– Dans la vie. Vous êtes son fils bien-aimé. Il me parlait de vous avec orgueil.

– C’est un bandit ! Un monstre ! grinça l’officier.

– C’est le plus honnête homme du monde, monsieur, et c’est votre père.

Patrice sursauta, fouetté par l’injure sanglante.

– Des preuves, des preuves ! cria-t-il, je te défends de dire un mot de plus avant d’avoir établi la vérité de la manière la plus irréfutable.

Le bonhomme ne bougea pas de son siège. Il avança seulement le bras vers un vieux secrétaire d’acajou dont il abattit le panneau, et dont il ouvrit un des tiroirs en appuyant sur un ressort. Puis il tendit une liasse de papiers.

– Vous connaissez l’écriture de votre père, capitaine, n’est-ce pas ? Vous avez dû conserver des lettres de lui, du temps où vous étiez en Angleterre, dans une école. Eh bien, lisez les lettres qu’il m’écrivait. Vous y verrez votre nom cent fois répété, le nom de son fils, et vous y verrez le nom de cette Coralie qu’il vous destinait. Toute votre existence, vos études, vos voyages, vos travaux, tout est là-dedans. Et vous trouverez aussi vos photographies, qu’il faisait prendre par des correspondants, et des photographies de Coralie auprès de laquelle il s’était rendu à Salonique. Et vous verrez surtout sa haine contre Essarès bey, dont il s’était fait le secrétaire, et ses projets de vengeance, sa ténacité, sa patience. Et vous verrez aussi son désespoir quand il apprit le mariage d’Essarès et de Coralie, et, tout de suite après, sa joie à l’idée que sa vengeance serait plus cruelle lorsqu’il aurait réussi à unir son fils Patrice à la femme même d’Essarès.

Au fur et à mesure, le bonhomme mettait les lettres sous les yeux de Patrice, qui, du premier coup, avait reconnu l'écriture de son père, et qui lisait fiévreusement des bouts de phrases où son nom revenait sans cesse.

M. Vacherot l'observait et lui dit à la fin :

– Vous ne doutez plus, capitaine ?

L'officier crispa de nouveau ses poings contre ses tempes. Il articula :

– J'ai vu son visage, au haut de la lucarne, dans le pavillon où il nous avait enfermés... Il nous regardait mourir... un visage de haine éperdue... Il nous haïssait encore plus qu'Essarès...

– Erreur ! Hallucination ! protesta le bonhomme.

– Ou folie, murmura Patrice.

Mais il frappa la table violemment, dans un accès de révolte.

– Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! s'exclamat-il. Cet homme n'est pas mon père. Non ! Un tel scélérat...

Il fit quelques pas en tournant dans la loge puis s'arrêta devant don Luis et lui dit d'un ton saccadé :

– Allons-nous-en. Moi aussi, je deviendrais fou. Un cauchemar... il n'y a pas d'autre mot..., un cauchemar où les choses tournent à l'envers et où le cerveau chavire. Allons-nous-en... Coralie est en danger... Il n'y a que cela qui compte...

Le bonhomme hocha la tête.

– J'ai bien peur que...

– Quelle peur avez-vous ? rugit l'officier.

– J'ai peur que mon pauvre ami n'ait été rejoint par l'individu qui le suivait... car, alors, comment aurait-il pu sauver Mme Essarès ? C'est à peine, m'a-t-il dit, s'il lui était possible de respirer, à la malheureuse.

– C'est à peine s'il lui était possible de respirer... répéta Patrice sourdement. Ainsi Coralie agonise... Coralie...

Il sortit de la loge comme un homme ivre, en s'accrochant à don Luis :

– Elle est perdue, n'est-ce pas ? dit-il.

– Mais nullement, fit don Luis. Siméon est, comme vous, dans la fièvre de l'action. Il touche au dénouement. Il tremble de frayeur et il n'a pas mesuré ses paroles. Croyez-moi, maman Coralie n'est pas en danger immédiat. Nous avons quelques heures devant nous.

– Vous êtes sûr ?

– Absolument.

– Mais Ya-Bon...

– Eh bien ?...

– Si Ya-Bon a mis la main sur lui.

– J’ai donné l’ordre à Ya-Bon de ne pas le tuer. Donc, quoi qu’il arrive, Siméon est vivant. C’est l’essentiel, Siméon vivant, il n’y a rien à craindre. Il ne laissera pas périr maman Coralie.

– Pourquoi, puisqu’il la hait ? Pourquoi ? Qu’y a-t-il donc au fond de cet homme ? Toute son existence, il la consacre à une œuvre d’amour envers nous, et, d’une minute à l’autre, cet amour devient de l’exécration.

Soudain, il pressa le bras de don Luis et prononça d’une voix défaillante :

– Croyez-vous qu’il soit mon père ?

– Écoutez... on ne peut nier que certaines coïncidences...

Je vous en prie, interrompit l’officier... pas de détours... Une réponse nette. Votre opinion, en deux mots.

Don Luis répliqua :

– Siméon Diodokis est votre père, mon capitaine.

– Ah ! Taisez-vous, taisez-vous ! C’est horrible ! Mon Dieu, quelles ténèbres !

– Au contraire, dit don Luis, les ténèbres se dissipent un peu, et je vous avouerai que notre conversation avec M. Vacherot m’a donné quelque lueur.

– Est-ce possible ?...

Mais dans le cerveau tumultueux de Patrice les idées chevauchaient les unes sur les autres.

Il s’arrêta subitement.

– Siméon va peut-être retourner dans la loge ?... Et nous n’y serons plus ! Il va peut-être ramener Coralie ?

– Non, affirma don Luis, ce serait déjà fait, s’il avait pu le faire. Non, c’est à nous d’aller vers lui.

– Mais de quel côté ?

– Eh ! Mon Dieu ! Du côté où toute la bataille s’est livrée... *Du côté de l’or*. Toutes les opérations de l’ennemi tournent autour de cet or, et soyez sûr que, même en retraite, il ne peut s’en écarter beaucoup. D’ailleurs, nous savons qu’il n’est pas bien loin du chantier Berthou.

Sans un mot, Patrice se laissa mener. Mais brusquement don Luis s’écria :

– Vous avez entendu ?

– Oui, une détonation.

Ils se trouvaient à ce moment sur le point de déboucher dans la rue Raynouard. La hauteur des maisons les empêchait de discerner l'endroit exact où le coup de feu avait été tiré, mais approximativement cela venait de l'hôtel Essarès ou des environs de cet hôtel. Patrice s'inquiéta :

– Serait-ce Ya-Bon ?

– J'en ai peur, fit don Luis, et comme Ya-Bon ne tire pas, ce serait contre lui qu'on a tiré... Ah ! Crebleu, si mon pauvre Ya-Bon succombait...

– Et si c'était contre elle, contre Coralie murmura Patrice.

Don Luis se mit à rire :

– Ah ! Mon capitaine, je regrette presque de m'être mêlé de cette affaire. Avant mon arrivée, vous étiez autrement fort... et quelque peu clairvoyant. Pourquoi diable Siméon s'en prendrait-il à maman Coralie, puisqu'elle est en son pouvoir ?

Ils se hâtèrent. En passant devant l'hôtel Essarès, ils virent que tout était tranquille et continuèrent leur chemin jusqu'à la ruelle, qu'ils descendirent.

Patrice avait la clef, mais la petite porte qui ouvrait sur le jardin du pavillon était verrouillée à l'intérieur.

– Oh ! Oh ! fit don Luis, c'est signe que nous brûlons. Rendez-vous sur le quai, capitaine. Moi, je galope au chantier Berthou, pour me rendre compte.

Depuis quelques minutes, un jour pâle commençait à se mêler aux ombres de la nuit.

Le quai cependant était encore désert.

Don Luis ne remarqua rien de particulier au chantier Berthou, mais, lorsqu'il rejoignit Patrice, celui-ci lui montra, sur le trottoir qui bordait le jardin du pavillon, tout en bas, une échelle couchée, et don Luis reconnut l'échelle dont il avait constaté l'absence dans le réduit du chantier. Aussitôt, avec cette spontanéité de vision qui était une de ses forces, il expliqua :

– Siméon ayant la clef du jardin, il est évident que c'est Ya-Bon qui s'est servi de cette échelle pour y pénétrer. Donc il avait vu Siméon y chercher un refuge au retour de sa visite à l'ami Vacherot, et après être venu reprendre maman Coralie. Maintenant Siméon a-t-il pu reprendre maman Coralie ou bien a-t-il pu s'enfuir encore avant de la reprendre ? Je l'ignore. Mais, en tout cas...

Courbé en deux, il regardait le trottoir et continuait :

– Mais en tout cas, ce qui devient une certitude, c’est que Ya-Bon connaît la cachette où les sacs d’or sont accumulés, et que c’est la cachette tout probablement où Coralie se trouvait et où peut-être, hélas ! Elle se trouve encore, si l’ennemi, pensant d’abord à sa sécurité personnelle, n’a pas eu le temps de l’en retirer.

– Vous êtes sûr ?

– Mon capitaine, Ya-Bon porte toujours sur lui un morceau de craie. Comme il ne sait pas écrire – sauf les lettres de mon nom – il a tracé ces deux lignes droites qui, avec la ligne du mur, soulignée par lui, d’ailleurs, forment un triangle. Le triangle d’or.

Don Luis se releva.

– L’indication est un peu succincte. Mais Ya-Bon me croit sorcier. Il n’a pas douté que je ne réussisse à venir jusqu’ici et que ces trois lignes ne me suffisent. Pauvre Ya-Bon !

– Mais, objecta Patrice, tout cela, selon vous, aurait eu lieu avant notre arrivée à Paris, donc vers minuit ou une heure.

– Oui.

– Et alors, ce coup de feu que nous venons d’entendre, quatre ou cinq heures après ?

– Là, je deviens moins affirmatif. Il est à présumer que Siméon se sera tapi dans l’ombre. Ce n’est qu’au tout petit jour que, plus tranquille, n’ayant pas entendu Ya-Bon, il aura risqué quelques pas. Ya-Bon, qui veillait silencieusement aura sauté sur lui.

– De sorte que vous supposez...

– Je suppose qu’il y a eu lutte, que Ya-Bon a été blessé et que Siméon...

– Et que Siméon s’est enfui ?

– Ou qu’il est mort. Du reste, d’ici quelques minutes, nous serons renseignés.

Il dressa l’échelle contre la grille qui surmontait le mur. Aidé par don Luis, le capitaine passa. Puis, ayant enjambé la grille à son tour, don Luis retira l’échelle, la jeta dans le jardin, et l’examina attentivement. Enfin ils se dirigèrent, au milieu des herbes hautes et des arbustes touffus, vers le pavillon.

Le jour croissait rapidement, et les choses prenaient leur forme précise. Ils contournèrent le pavillon.

Arrivés en vue de la cour, du côté de la rue, don Luis, qui marchait le premier, se retourna et dit :

– Je ne m'étais pas trompé.

Aussitôt il s'élança. :

Devant la porte du vestibule gisaient les corps des deux adversaires, entrelacés et confondus. Ya-Bon avait à la tête une blessure affreuse dont le sang lui coulait sur tout le visage. De sa main droite, il tenait Siméon à la gorge.

Don Luis se rendit compte aussitôt que Ya-Bon était mort. Siméon Diodokis vivait.

## *Siméon livre bataille*

### [Table des matières](#)

Il leur fallut du temps pour desserrer l'étreinte de Ya-Bon. Même mort, le Sénégalais ne lâchait pas sa proie, et ses doigts durs comme du fer, armés d'ongles acérés comme des griffes de tigre, entraient dans le cou de l'ennemi qui râlait, évanoui et sans forces.

Sur le pavé de la cour, on voyait le revolver de Siméon.

– Tu as eu de la veine, vieux brigand, fit don Luis à voix basse, que Ya-Bon n'ait pas eu le temps de te serrer la vis avant ton coup de feu. Mais ne rigole pas trop. Il t'aurait peut-être épargné... tandis que, Ya-Bon mort, tu peux écrire à ta famille et retenir ton fauteuil à l'enfer. *De profundis*, Diodokis. Tu ne fais plus partie de ce monde.

Et il ajouta avec émotion :

– Pauvre Ya-Bon, il m'avait sauvé d'une mort affreuse, un jour, en Afrique... et il meurt aujourd'hui, sur mon ordre, pour ainsi dire... Mon pauvre Ya-Bon !

Il ferma les yeux du Sénégalais. Il s'agenouilla près de lui, baisa le front sanglant, et parla tout bas à l'oreille du mort, lui promettant tout ce qui est doux aux âmes simples et fidèles, le souvenir, la vengeance...

Enfin, avec l'aide de Patrice, il transporta le cadavre dans la petite chambre qui flanquait la grande salle.

– Ce soir, mon capitaine, dit-il, quand le drame sera fini, on prévendra la police. Pour l'instant, il s'agit de le venger, lui et les autres.

Il se mit alors à faire une inspection minutieuse sur le terrain de la lutte, puis il revint vers Ya-Bon, et ensuite vers Siméon, dont il examina les vêtements et les chaussures.

Patrice Belval était là, en face de son effroyable ennemi, qu'il avait assis contre le mur du pavillon et qu'il regardait en silence, d'un regard fixe et chargé de haine. Siméon ! Siméon Diodokis ! Le démon exécrable qui, l'avant-veille, avait ourdi le terrible complot, et qui, penché sur la lucarne,

contemplant en riant leur agonie affreuse ! Siméon Diodokis qui, comme une bête fauve, avait caché Coralie au fond de quelque trou, pour revenir la torturer à son aise !

Il paraissait souffrir et ne respirer qu'avec beaucoup de difficulté, le larynx froissé sans doute par la poigne implacable de Ya-Bon. Pendant le combat, ses lunettes jaunes étaient tombées. D'épais sourcils grisonnants surplombaient ses lourdes paupières.

Don Luis dit :

– Fouillez-le, mon capitaine.

Mais, Patrice semblant y répugner, il chercha lui-même dans les poches et sortit un portefeuille qu'il tendit à l'officier.

Il y avait d'abord un permis de séjour au nom de Siméon Diodokis, sujet grec, avec son portrait collé au haut du carton. Lunettes, cache-nez, longs cheveux... le portrait était récent et portait le timbre de la Préfecture à la date de décembre 1914. Il y avait une série de papiers d'affaires, factures, mémoires adressés à Siméon, secrétaire d'Essarès bey, et, parmi ces papiers, une lettre du concierge, d'Amédée Vacherot.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Cher monsieur Siméon,

J'ai réussi. Un des jeunes amis a pu prendre, à l'ambulance, la photographie de Mme Essarès et de Patrice, qui se trouvaient l'un près de l'autre à ce moment. Je suis bien heureux de vous faire plaisir. Mais quand donc direz-vous la vérité à votre cher fils ? Quelle joie pour lui !... »

Au-dessous de la lettre, ces mots écrits par Siméon Diodokis, comme une note personnelle :

« Une fois de plus, je prends vis-à-vis de moi l'engagement solennel de ne rien révéler à mon fils bien-aimé avant que ma fiancée Coralie soit vengée, et avant que Patrice et Coralie Essarès soient libres de s'aimer et de s'unir. »

– C'est bien l'écriture de votre père ? demanda don Luis.

– Oui, fit Patrice bouleversé... Et c'est également l'écriture des lettres adressées par ce misérable à son ami Vacherot... Oh ! Quelle ignominie ! ... cet homme ! ... ce bandit ! ...

Siméon eut un mouvement. Plusieurs fois ses paupières s'ouvrirent et se refermèrent. Puis, s'éveillant tout à fait, il regarda Patrice.

Tout de suite, celui-ci, d'une voix étouffée, prononça :



– Coralie ?...

Et, comme Siméon ne semblait pas comprendre, encore étourdi, et le contemplait avec stupeur, il répéta plus durement :

– Coralie ?... Où est-elle ?... Où l’avez-vous enfouie ? Elle meurt, n’est-ce pas ?

Siméon revenait peu à peu à la vie, à la conscience.

Il marmotta :

– Patrice... Patrice...

Il regarda autour de lui, aperçut don Luis, se souvint sans doute de sa lutte implacable avec Ya-Bon, et referma les yeux. Mais Patrice, qui redoublait de rage, lui cria :

– Écoutez... pas d’hésitation !... Il faut répondre... C’est votre vie qui est en jeu.

Les yeux de l’homme se rouvrirent, des yeux striés de sang et bordés de rouge. Il esquissa vers sa gorge un geste qui signifiait combien il lui était difficile de parler. Enfin, avec des efforts visibles, il redit :

– Patrice, c’est toi ?... Il y a si longtemps que j’attendais ce moment !... Et c’est aujourd’hui, comme deux ennemis, que nous...

– Comme deux ennemis mortels, scanda Patrice. La mort est entre nous... la mort de Ya-Bon... La mort de Coralie peut-être... Où est-elle ? Il faut parler... Sinon...

L’homme répéta tout bas :

– Patrice... C’est donc toi ?

Ce tutoiement exaspérait l’officier. Il saisit son adversaire par le revers du veston et le brutalisa.

Mais Siméon avait vu le portefeuille que Patrice tenait dans son autre main, et, sans opposer de résistance aux brusqueries de Patrice, il articula :

– Tu ne me feras pas de mal, Patrice... Tu as dû trouver des lettres, et tu sais le lien qui nous attache l’un à l’autre... Ah ! J’aurais été si heureux !...

Patrice l’avait lâché et l’observait avec horreur. Tout bas, à son tour, il dit :

– Je vous défends de parler de cela... C’est là une chose impossible.

– C’est une vérité, Patrice.

– Tu mens ! Tu mens ! s’écria l’officier, incapable de se contenir et dont la douleur contractait le visage au point de le rendre méconnaissable.

– Ah ! Je vois que tu avais deviné déjà. Alors inutile de t’expliquer...

– Tu mens !... tu n'es qu'un bandit !... Si c'était vrai, pourquoi le complot contre Coralie et moi ? Pourquoi ce double assassinat ?

– J'étais fou, Patrice... Oui, je suis fou par moments... Toutes ces catastrophes m'ont tourné la tête... La mort de ma Coralie autrefois... Et puis ma vie dans l'ombre d'Essarès... Et puis... et puis... l'or surtout... Ai-je voulu vraiment vous tuer tous les deux ? Je ne m'en souviens plus... Ou du moins, je me souviens d'un rêve que j'ai fait... Cela se passait dans le pavillon, n'est-ce pas ? Ainsi qu'autrefois... Ah ! La folie... quel supplice ! Être obligé, comme un forçat, de faire des choses contre sa volonté !... Alors, c'était dans le pavillon, ainsi qu'autrefois, sans doute, et de la même manière ?... avec les mêmes instruments ?... Oui, en effet, dans mon rêve, j'ai recommencé toute mon agonie, et celle de ma bien-aimée... Et au lieu d'être torturé, c'était moi qui torturais... Quel supplice ! ...

Il parlait bas, en lui-même, avec des hésitations et des silences, et un air de souffrir au-delà de toute expression. Patrice l'écoutait, plein d'une anxiété croissante. Don Luis ne le quittait pas des yeux, comme s'il eût cherché où l'autre voulait en venir.

Et Siméon reprit :

– Mon pauvre Patrice... je t'aimais tant... Et maintenant je n'ai pas d'ennemi plus acharné... Comment en serait-il autrement ?... Comment pourrais-tu oublier ?... Ah ! Pourquoi ne m'a-t-on pas enfermé après la mort d'Essarès ? C'est là que j'ai senti ma raison m'échapper...

– C'est donc vous qui l'avez tué ? demanda Patrice.

– Non, non justement... C'est un autre qui m'a pris ma vengeance.

– Qui ?

– Je ne sais pas... tout cela est incompréhensible. Taisons-nous là-dessus... tout cela me fait mal... J'ai tant souffert depuis la mort de Coralie !

– De Coralie ! s'exclama Patrice.

– Oui, de celle que j'aimais... Quant à la petite, par elle aussi, j'ai bien souffert... Elle n'aurait pas dû épouser Essarès, et alors peut-être bien des choses ne seraient pas arrivées...

Patrice murmura, le cœur étreint :

– Où est-elle ?...

– Je ne puis pas te le dire.

– Ah ! dit Patrice, secoué de colère, c'est qu'elle est morte !

– Non, elle est vivante, je te le jure.

– Alors, où est-elle ? Il n’y a que cela qui compte... Tout le reste, c’est du passé... Mais cela, la vie d’une femme, la vie de Coralie...

– Écoute.

Siméon s’arrêta, jeta un coup d’œil vers don Luis, et dit :

– Je parlerais bien... mais...

– Qu’est-ce qui vous en empêche ?

– La présence de cet homme, Patrice. Que celui-là s’en aille d’abord !

Don Luis Perenna se mit à rire.

Cet homme, c’est moi, n’est-ce pas ?

– C’est vous.

– Et je dois m’en aller ?

– Oui.

– Moyennant quoi, vieux brigand, tu indiques la cachette où se trouve maman Coralie ?

– Oui...

La gaieté de don Luis redoubla.

– Eh ! Parbleu, maman Coralie est dans la même cachette que les sacs d’or. Sauver maman Coralie, c’est livrer les sacs d’or.

– Eh bien ? dit Patrice, sur un ton où il y avait un peu d’hostilité.

– Eh bien, mon capitaine, répondit don Luis non sans ironie, je ne suppose pas que, si l’honorable M. Siméon vous offrait de le laisser libre sur parole et d’aller chercher maman Coralie, je ne suppose pas que vous accepteriez ?

– Non.

– N’est-ce pas ? Vous n’avez pas la moindre confiance, et vous avez raison. L’honorable M. Siméon, bien que fou, a fait preuve, en nous envoyant balader du côté de Mantes, d’une telle supériorité et d’un tel équilibre, qu’il serait dangereux d’accorder à ses promesses le plus petit crédit. Il en résulte...

– Il en résulte ?...

– Ceci, mon capitaine, c’est que l’honorable M. Siméon va vous proposer un marché... qui peut s’énoncer de la sorte : « Je te donne Coralie, mais je garde l’or. »

– Et après ?

– Après ? Ce serait parfait si vous étiez seul avec cet honorable gentleman. Le marché serait vite conclu. Mais il y a moi... et dame !

Patrice s'était dressé. Il s'avança vers don Luis et prononça d'une voix qui devenait nettement agressive :

– Je présume que, vous non plus, vous n'y mettrez aucune opposition ? Il s'agit de la vie d'une femme.

– Évidemment. Mais, d'autre part, il s'agit de trois cents millions.

– Alors vous refusez ?

– Si je refuse !

– Vous refusez, quand cette femme agonise ! Vous préférez qu'elle meure !... Mais enfin, vous oubliez que cela me regarde... que cette affaire... que cette affaire...

Les deux hommes étaient debout l'un contre l'autre. Don Luis gardait ce calme un peu narquois et cet air d'en savoir davantage qui irritaient Patrice. Au fond, Patrice, tout en subissant la domination de don Luis, concevait de l'humeur et sentait quelque embarras à se servir d'un collaborateur dont il connaissait le passé. Il serra les poings et scanda :

– Vous refusez ?

– Oui, dit don Luis, toujours tranquille. Oui, mon capitaine, je refuse ce marché que je trouve absurde... Vrai marché de dupe. Bigre ! Trois cents millions... abandonner une pareille aubaine ! Jamais de la vie ! Mais, toutefois, je ne refuse nullement de vous laisser en tête-à-tête avec l'honorable M. Siméon... pourvu que je ne m'éloigne pas. Cela te suffit-il, vieux Siméon ?

– Oui.

– Eh bien, entendez-vous tous les deux. Signez l'accord. L'honorable M. Siméon Diodokis, qui, lui, a toute confiance en son fils, va vous dire, mon capitaine, où est la cachette, et vous délivrerez maman Coralie.

– Mais vous ? Vous ? grinça Patrice, exaspéré.

– Moi, je vais compléter ma petite enquête sur le présent et sur le passé, en visitant de nouveau la salle où vous avez failli mourir, mon capitaine. À tout à l'heure. Et, surtout, prenez bien vos garanties.

Et don Luis, allumant sa lampe de poche, pénétra dans le pavillon, puis dans l'atelier. Patrice vit les reflets électriques qui se jouaient sur le lambris, entre les fenêtres murées.

Aussitôt, l'officier revint vers Siméon, et, d'une voix impérieuse :

– Ça y est. Il est parti. Faisons vite.  
– Tu es sûr qu’il n’écoute pas ?  
– Absolument.  
– Méfie-toi de lui, Patrice. Il veut prendre l’or et le garder.  
Patrice s’impatiente.  
– Ne perdons pas de temps, Coralie...  
– Je t’ai dit que Coralie était vivante.  
– Elle était vivante quand vous l’avez quittée, mais depuis...  
– Ah ! depuis...  
– Quoi ? Vous avez l’air de douter ?...  
– On ne peut répondre de rien. C’était cette nuit, il y a cinq ou six heures, et je crains...

Patrice sentait que la sueur lui coulait dans le dos. Il eût tout donné pour entendre des paroles décisives, et, en même temps, il était sur le point d’étrangler le vieillard pour le châtier.

Il se domina et répéta :

– Ne perdons pas de temps. Les mots sont inutiles. Conduisez-moi vers elle.  
– Non, nous irons ensemble.  
– Vous n’aurez pas la force.  
– Si... si... j’aurai la force... Ce n’est pas loin. Seulement, seulement, écoute-moi...

Le vieillard semblait exténué. Par moments, sa respiration était coupée, comme si la main de Ya-Bon lui eût encore étreint la gorge, et il s’affaissait sur lui-même en gémissant.

Patrice se pencha et lui dit :

– Je vous écoute. Mais, par Dieu, hâtez-vous !  
– Voilà, fit Siméon... voilà... dans quelques minutes... Coralie sera libre. Mais à une condition... une seule... Patrice.  
– Je l’accepte. Quelle est-elle ?  
– Voilà, Patrice, tu vas me jurer sur sa tête que tu laisseras l’or et que personne au monde ne saura...  
– Je vous le jure, sur sa tête.  
– Tu le jures, soit, mais l’autre... ton damné compagnon... il va nous suivre... Il va voir.  
– Non.

– Si... à moins que tu ne consentes...  
– À quoi ? Ah ! Pour l'amour de Dieu !...  
– À ceci... écoute... Mais rappelle-toi qu'il faut aller au secours de Coralie... et se presser... sans quoi...

Patrice, sa jambe gauche pliée, à genoux presque, était haletant.

– Alors... viens..., dit-il, tutoyant son ennemi... Viens, puisque Coralie...

– Oui, mais cet homme...

– Eh ! Coralie avant tout !

– Que dis-tu ? Et s'il nous voit ?... S'il me prend l'or ?

– Qu'importe !...

– Oh ! Ne dis pas cela, Patrice !... L'or ! Tout est là ! Depuis que cet or est à moi, ma vie a changé. Le passé ne compte plus... ni la haine... ni l'amour... il n'y a que l'or... les sacs d'or. J'aimerais mieux mourir et que Coralie meure... et que le monde entier disparaisse...

– Enfin, quoi, que veux-tu ? Qu'exiges-tu ?

Patrice avait pris les deux bras de cet homme, qui était son père, et qu'il n'avait jamais détesté avec plus de violence. Il le suppliait de tout son être. Il eût versé des larmes s'il avait pu croire que le vieillard se laissât troubler par des larmes.

– Que veux-tu ?

– Ceci. Écoute. Il est là, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Dans l'atelier ?

– Oui.

En ce cas... il ne faut pas qu'il en sorte...

– Comment !

– Non... Tant que nous n'aurons pas fini, il faut qu'il reste là, lui.

– Mais...

– C'est simple. Comprends-moi bien. Tu n'as qu'un geste à faire... la porte à fermer sur lui... La serrure a été forcée, mais il y a les deux verrous et ça suffira... Tu comprends ?

Patrice se révolta.

– Mais vous êtes fou ! Je consentirais, moi !... Un homme qui m'a sauvé la vie... qui a sauvé Coralie !

– Mais qui la perd maintenant. Réfléchis... S'il n'était pas là, s'il ne se mêlait pas de cette affaire... Coralie serait libre... Tu acceptes ?

– Non.

– Pourquoi ? Cet homme, tu sais qui c'est ? Un bandit..., un misérable, qui n'a qu'une idée, c'est de s'emparer des millions. Et tu aurais des scrupules ? Voyons, Patrice, c'est absurde, n'est-ce pas ? Tu acceptes ?

– Non, mille fois non.

– Alors, tant pis pour Coralie... Eh oui ! Je vois que tu ne te rends pas un compte exact de la situation. Il est temps, Patrice. Peut-être est-il trop tard.

– Oh ! Taisez-vous.

– Mais si, il faut que tu saches et que tu prennes ta responsabilité. Lorsque ce damné nègre me poursuivait, je me suis débarrassé de Coralie comme j'ai pu, croyant la délivrer au bout d'une heure ou deux... Et puis... et puis... tu sais ce qui est arrivé... Il était onze heures du soir... il y a de cela huit heures bientôt... Alors, réfléchis...

Patrice se tordait les poings. Jamais il n'avait imaginé qu'un pareil supplice pût être imposé à un homme, et Siméon continuait, implacable :

– Elle ne peut pas respirer, je te le jure... C'est à peine si un peu d'air parvient jusqu'à elle... Et encore, je me demande si tout ce qui la recouvre et la protège ne s'est pas écroulé. Alors, elle étouffe... elle étouffe pendant que toi, tu restes là à discuter. Voyons, qu'est-ce que cela peut te faire d'enfermer cet homme pendant dix minutes ?... Pas plus de dix minutes, tu entends... Et tu hésites ? Alors, c'est toi qui la tue, Patrice. Réfléchis... enterrée vivante ! ...

Patrice se redressa, résolu. À ce moment, aucun acte, si pénible qu'il fût, ne lui eût répugné. Or, c'était si peu, ce que lui demandait Siméon !

– Que veux-tu ? dit-il. Ordonne.

L'autre murmura :

– Tu le sais bien, ce que je veux, c'est si simple ! Va jusqu'à la porte, ferme et reviens.

– C'est ta dernière condition ? Il n'y en aura pas d'autre ?

– Aucune autre. Si tu fais cela, Coralie sera délivrée dans quelques instants.

D'un pas décidé, l'officier entra dans le pavillon et traversa le vestibule. Au fond de l'atelier, la lumière dansait.

Il ne dit pas un mot. Il n'eut pas une hésitation. Il ferma la porte violemment, d'un coup poussa les deux verrous et revint en hâte. Il se sentait soulagé. L'action était vile, mais il ne doutait pas qu'il eût accompli un devoir impérieux.

– Ça y est, dit-il... Dépêchons-nous.

– Aide-moi, fit le vieillard. Je ne peux pas me lever.

Patrice le saisit au-dessous des deux bras et le mit debout. Mais il dut le soutenir, car le vieillard flageolait sur ses jambes.

– Oh ! Malédiction, balbutia Siméon, il m'a démoli, ce maudit nègre. J'étouffe, je ne peux pas marcher.

Patrice le porta presque, tandis que Siméon bégayait, à bout de forces :

– Par ici... Tout droit maintenant...

Ils passèrent à l'angle du pavillon et se dirigèrent du côté des tombes.

– Tu es bien sûr d'avoir fermé la porte ? continuait le vieillard. Oui, n'est-ce pas ? J'ai entendu... Ah ! C'est qu'il est redoutable, le gaillard... il faut se méfier de lui... Mais tu m'as juré de ne rien dire, hein ? Jure-le encore, sur la mémoire de ta mère... non, mieux que cela, jure-le sur Coralie... Qu'elle expire à l'instant si tu dois trahir ton serment !

Il s'arrêta. Il n'en pouvait plus et se convulsait pour qu'un peu d'air s'insinuât jusqu'à ses poumons. Malgré tout, il reprenait :

– Je peux être tranquille, n'est-ce pas ? D'ailleurs, tu n'aimes pas l'or, toi. En ce cas, pourquoi parlerais-tu ? N'importe, jure-moi de te taire. Tiens, donne ta parole d'honneur... C'est ce qu'il y a de mieux. Ta parole, hein ?

Patrice le tenait toujours par la taille. Effroyable calvaire pour l'officier, que cette marche si lente et que cette sorte d'enlacement auquel il était contraint pour la délivrance de Coralie. Il avait plutôt envie, en sentant contre lui le corps de cet homme abhorré, de le serrer jusqu'à l'étouffement.

Et cependant une phrase ignoble se répétait au fond de lui : « Je suis son fils... Je suis son fils... »

– C'est là, dit le vieillard.

– Là ? Mais ce sont les tombes.

– C'est la tombe de ma Coralie, et c'est la mienne, et c'est ici le but.

Il se retourna, effaré.

– Les traces de pas ? Tu les effaceras au retour, hein ? Car il retrouverait notre piste, lui, et il saurait que c'est là...

Patrice s'écria :



– Eh ! Il n’y a rien à craindre ! Hâtons-nous. Alors, Coralie est là ?... là, au fond ? Enterrée déjà ? Ah ! L’abomination !

Il semblait à Patrice que chaque minute écoulée comptait plus qu’une heure de retard, et que le salut de Coralie dépendait d’une hésitation ou d’un faux mouvement. Il fit tous les serments exigés. Il jura sur Coralie. Il s’engagea sur l’honneur. À ce moment, il n’y aurait pas eu d’acte qu’il n’eût été prêt à accomplir.

Accroupi sur l’herbe, sous le petit temple, le doigt tendu, Siméon répéta :

– C’est là... c’est là-dessous...

– Est-ce croyable ? Sous la pierre tombale ?

– Oui.

– La pierre se lève, alors ? demanda Patrice anxieusement.

– Oui.

– Mais à moi seul, je ne puis la lever... Ce n’est pas possible... Il faudrait trois hommes.

– Non, dit le vieillard, il y a un mouvement de bascule. Tu y parviendras facilement... Il suffit d’un effort à l’une des extrémités...

– Laquelle ?

– Celle-ci, à droite.

Patrice s’approcha et saisit la grande plaque sur laquelle était inscrit : « Ici reposent Patrice et Coralie... » et il tenta l’effort.

La pierre se souleva, en effet, du premier coup, comme si un contrepoids l’eût obligée à s’enfoncer à l’autre bout.

– Attends, dit le vieillard. Il faut la soutenir, sans quoi elle retomberait.

– Comment la soutenir ?

– Avec une barre de fer.

– Il y en a une ?

– Oui, au bas de la deuxième marche.

Trois marches avaient été découvertes, qui descendaient dans une cavité de petite dimension, où un homme pouvait à peine tenir, courbé en deux. Patrice aperçut la barre de fer, et, maintenant la pierre avec son épaule, il saisit la barre et la dressa.

– Bien, reprit Siméon, cela ne bougera pas. Tu n’as plus qu’à te baisser dans l’excavation. C’est là qu’aurait dû être mon cercueil, et c’est là que je venais souvent m’étendre auprès de ma bien-aimée Coralie. J’y restais des

heures, à même la terre... et lui parlant à elle. Nous causions tous deux, je t'assure, nous causions... Ah ! Patrice ! ...

Patrice avait ployé sa haute taille dans l'étroit espace où il avait du mal à tenir, et il demanda :

– Que faut-il faire ?

– Tu ne l'entends pas, ta Coralie, toi ? Il n'y a qu'une cloison qui vous sépare... quelques briques dissimulées par un peu de terre... Et une porte... Derrière, c'est l'autre caveau ; c'est le caveau de Coralie... Et derrière, Patrice, il y en a un autre... où se trouvent les sacs d'or.

Le vieillard s'était penché et dirigeait les recherches, à genoux sur le gazon...

– La porte est à gauche... Plus loin que cela... Tu ne trouves pas ? C'est curieux... Il faut te dépêcher pourtant... Ah ! On dirait que tu y es. Non ? Ah ! Si je pouvais descendre ! Mais il n'y a place que pour une personne.

Il y eut un silence. Puis, il reprit :

– Allonge-toi davantage... Bien... Tu peux remuer ?

– Oui, dit Patrice.

– Pas beaucoup, hein ?

– À peine.

Eh bien, continue, mon garçon, s'écria le vieillard dans un éclat de rire.

Et se retirant vivement, d'un geste brusque, il fit tomber la barre de fer. Lourdemment, avec une lenteur causée par le contrepoids, mais avec une force irrésistible, l'énorme bloc de pierre s'abattit.

Bien qu'engagé tout entier dans la terre remuée, Patrice, devant le péril, voulut se relever. Siméon avait saisi la barre de fer et lui en assena un coup sur la tête. Patrice poussa un cri et ne bougea plus. La pierre le recouvrit. Cela n'avait duré que quelques secondes.

Tu vois, s'exclama Siméon, que j'ai bien fait de te séparer de ton camarade. Il ne serait pas tombé dans le panneau, lui ! Mais, tout de même, quelle comédie tu m'as fait jouer !

Siméon ne perdit plus un instant. Il savait que Patrice, blessé comme il devait l'être, affaibli par la posture à laquelle il était condamné, ne pourrait pas faire l'effort nécessaire pour soulever le couvercle de son tombeau. De ce côté donc, plus rien à craindre.

Il retourna vers le pavillon et sans doute, quoique marchant avec peine, avait-il exagéré son mal, car il ne s'arrêta pas avant le vestibule. Il dédaigna

même d'effacer les traces de ses pas. Il allait droit au but, comme un homme qui a son plan, qui se hâte de l'exécuter, et qui sait qu'après l'exécution de ce plan toutes les voies sont libres.

Arrivé dans le vestibule, il écouta. À l'intérieur de l'atelier et du côté de la chambre, don Luis frappait contre les murs et les cloisons.

« Parfait, ricana Siméon. Celui-ci aussi est roulé. À son tour ! Mais, en vérité, tous ces messieurs ne sont pas bien forts. »

Ce fut rapide. Il marcha vers la cuisine qui se trouvait à droite, ouvrit la porte du compteur et tourna la clef, lâchant ainsi le gaz et recommençant avec don Luis ce qui n'avait point réussi avec Patrice et Coralie.

Seulement alors il céda à l'immense lassitude qui l'accablait et se permit deux à trois minutes de défaillance. Son plus terrible ennemi était, lui également, hors de cause.

Mais ce n'était pas fini. Il fallait agir encore et assurer son propre salut. Il contourna le pavillon, chercha ses lunettes jaunes et les mit, descendit le jardin, ouvrit et referma la porte. Puis, par la ruelle, il gagna le quai.

Nouvelle station, cette fois, devant le parapet qui dominait le chantier Berthou. Il semblait hésiter sur le parti à prendre. Mais la vue des gens qui passaient, charretiers, maraîchers, etc., coupa court à son indécision. Il héla une automobile et se fit conduire rue Guimard chez le concierge Vacherot.

Il trouva son ami sur le seuil de la loge et fut accueilli aussitôt avec un empressement et une émotion qui montraient l'affection du bonhomme.

– Ah ! C'est vous, monsieur Siméon ? s'écria le concierge. Mais, mon Dieu ! Dans quel état !

– Tais-toi, ne prononce pas mon nom, murmura Siméon en entrant dans la loge. Personne ne m'a vu ?

– Personne. Il n'est que sept heures et demie et la maison s'éveille à peine. Mais, Seigneur ! Qu'est-ce qu'ils vous ont fait, les misérables ? Vous avez l'air d'étouffer. Vous avez été victime d'une agression.

– Oui, ce nègre qui me suivait...

– Mais les autres ?

– Quels autres ?

– Ceux qui sont venus ? ... Patrice ?

– Hein ! Patrice est venu ? fit Siméon, toujours à voix basse.

– Oui, il est arrivé ici cette nuit, après vous, avec un de ses amis.

– Et tu lui as dit ?...

– Qu’il était votre fils ?... Évidemment, il a bien fallu...

– C’est donc cela, marmotta le vieillard... C’est donc cela qu’il n’a pas semblé surpris de ma révélation.

– Où sont-ils maintenant ?

– Avec Coralie. J’ai pu la sauver. Je l’ai remise entre leurs mains. Mais il ne s’agit pas d’elle. Vite... un docteur... il n’est que temps...

– Il y en a un dans la maison.

– Je n’en veux pas. Tu as l’annuaire du téléphone ?

– Voici.

– Ouvre-le et cherche...

Quel nom ?

– Le docteur Gérard.

– Hein ! Mais ce n’est pas possible. Le docteur Gérard ? Vous n’y pensez pas !...

– Pourquoi ? Sa clinique est proche, boulevard de Montmorency, et tout à fait isolée.

– Je sais. Mais vous n’ignorez pas ?... Il y a de mauvais bruits sur lui, monsieur Siméon... toute une affaire de passeports et de faux certificats...

– Va toujours...

– Voyons, quoi, monsieur Siméon, est-ce que vous voudriez partir ?

– Va toujours.

Siméon feuilleta l’annuaire et téléphona. La communication n’étant pas libre, il inscrivit le numéro sur un bout de journal, puis sonna de nouveau.

On lui répondit alors que le docteur était sorti et ne rentrerait qu’à dix heures du matin.

– Tant mieux, fit Siméon, je n’aurais pas eu la force d’y aller tout de suite. Préviens que j’irai à dix heures.

– Je vous annonce sous le nom de Siméon ?

– Sous mon vrai nom, Armand Belval. Dis que c’est urgent... une intervention chirurgicale est nécessaire.

Le concierge obéit et raccrocha l’appareil en gémissant :

– Ah ! Mon pauvre monsieur Siméon ! Un homme comme vous, si bon, si charitable. Qu’est-il donc arrivé ?

– Ne t’occupe pas de ça. Mon logement est prêt ?

– Certes.

– Allons-y sans qu’on puisse nous voir.

- On ne peut pas nous voir, vous le savez bien.
- Dépêche-toi. Prends ton revolver. Et ta loge ? Tu peux la laisser ?
- Oui... cinq minutes.

Cette loge donnait, par derrière, dans une courette qui communiquait avec un long corridor. À l'extrémité de ce couloir il y avait une autre petite cour, et dans cette cour une maisonnette composée d'un rez-de-chaussée et d'un grenier.

Ils entrèrent.

Un vestibule, puis trois pièces en enfilade.

La seconde seule était meublée. La dernière ouvrait directement sur une rue parallèle à la rue Guimard.

Ils s'arrêtèrent dans la seconde pièce.

Siméon semblait à bout de force. Pourtant, il se releva presque aussitôt, avec le geste d'un homme résolu et que rien ne peut faire fléchir.

Il dit :

– Tu as bien fermé la porte du rez-de-chaussée ?

– Oui, monsieur Siméon.

– Personne ne nous a vus entrer ?

– Personne.

– Personne ne peut soupçonner que tu es là ?

– Personne.

– Donne-moi ton revolver.

Le concierge tendit l'arme.

– Voici.

– Crois-tu, murmura Siméon, que, si je tirais, on entendrait la détonation ?

– Certainement non. Qui l'entendrait ? Mais...

– Mais quoi ?...

– Vous n'allez pas tirer ?

– Je vais me gêner !

– Sur vous, monsieur Siméon, sur vous ? Vous allez vous tuer ?

– Idiot.

– Alors, sur qui ?

– Sur quelqu'un qui me gêne et qui pourrait me trahir.

– Sur qui donc ?

– Sur toi, parbleu ! ricana Siméon.

Et, d'un coup de feu, il lui brûla la cervelle.

M. Vacherot s'écroula comme une masse, tué net.

Siméon, lui, jeta son arme et demeura impassible, un peu vacillant. Un à un, jusqu'à six, il ouvrit les doigts. Comptait-il les six personnes dont il s'était débarrassé depuis quelques heures ? Grégoire, Coralie, Ya-Bon, Patrice, don Luis, le sieur Vacherot ?

Sa bouche eut un rictus de satisfaction. Encore un effort, et c'était le salut, la fuite.

Pour le moment, cet effort, il était incapable de le donner. Sa tête tournait, ses bras battaient le vide. Il tomba évanoui, râlant, la poitrine comme écrasée sous un poids intolérable.

Mais à dix heures moins le quart, dans un sursaut de volonté, il se relevait et, dominant la crise, méprisant la douleur, il sortait par l'autre issue de la maison.

À dix heures, après avoir changé deux fois d'auto, il arrivait au boulevard de Montmorency, à l'instant même où le docteur GéraDEC descendait de sa limousine et montait le perron de la somptueuse villa, où sa clinique était installée depuis la guerre.

## *Le docteur Gérard*

### Table des matières

La clinique du docteur Gérard groupait autour d'elle, dans un beau jardin, plusieurs pavillons dont chacun avait sa destination spéciale. La villa était réservée aux grandes opérations.

Le docteur y avait aussi son cabinet, et c'est là qu'on fit entrer d'abord Siméon Diodokis. Mais, après avoir subi l'examen sommaire d'un infirmier, Siméon fut conduit dans une salle située au fond d'une aile indépendante.

Le docteur s'y trouvait. C'était un homme de soixante ans environ, d'allure encore jeune, à la figure rasée, et que son monocle, toujours vissé à l'œil droit, obligeait à une grimace qui contractait tout le visage. Un grand tablier blanc l'habillait des pieds à la tête.

Siméon, très difficilement – car il pouvait à peine parler – expliqua son cas. La nuit dernière, un rôdeur l'avait attaqué, saisi à la gorge et dévalisé, le laissant à moitié mort sur le pavé.

– Il vous eût été possible d'appeler un médecin depuis, remarqua le docteur en le regardant fixement.

Et, comme Siméon ne répondait pas, il ajouta :

– D'ailleurs, ce n'est pas grand-chose. Dès l'instant que vous vivez, il n'y a pas eu fracture. Cela se réduit donc à des spasmes du larynx dont nous viendrons à bout avec un tubage.

Il donna des ordres à son aide. On introduisit dans le gosier du malade un long tube en aluminium qu'il garda durant une demi-heure. Le docteur, qui s'était absenté pendant ce temps, revint, et, ayant enlevé le tube, examina le malade, qui commençait déjà à respirer assez facilement.

– C'est fini, dit le docteur Gérard, et beaucoup plus vite que je ne pensais. Il y avait évidemment, dans votre cas, un phénomène d'inhibition qui contractait la gorge. Rentrez chez vous. Un peu de repos, et il n'y paraîtra plus.

Siméon demanda le prix et paya. Mais, comme le docteur le reconduisait à la porte, il s'arrêta et dit brusquement, d'un ton de confiance :

– Je suis un ami de Mme Albouin.

Le docteur ne semblait pas comprendre ce que signifiait cette phrase, il insista :

– Peut-être ce nom ne vous dit-il rien ? Mais, si je vous rappelle qu'il cache la personnalité de Mme Mosgranem, je ne doute pas que nous ne puissions nous entendre.

– Nous entendre sur quoi ? demanda le docteur dont l'étonnement contractait encore davantage la figure.

– Allons, docteur, vous vous méfiez, et vous avez tort. Nous sommes seuls. Toutes les portes sont doubles et capitonnées. Nous pouvons causer.

– Je ne refuse nullement de causer. Mais encore faut-il que je sache...

– Un peu de patience, docteur.

– C'est que mes malades attendent.

– Ce sera vite fait, docteur. Je ne vous demande pas un entretien, mais le temps seulement de dire quelques phrases. Asseyons-nous.

Il s'assit résolument. Le docteur prit place en face de lui, avec un air de plus en plus surpris.

Et Siméon prononça, sans autre préambule :

– Je suis de nationalité grecque. La Grèce étant un pays neutre et même ami jusqu'à ce jour, il m'est facile d'obtenir un passeport et de sortir de France. Mais, pour des raisons personnelles, je désire que ce passeport ne soit pas établi sous mon nom, mais sous un nom quelconque, que nous chercherons ensemble, et qui me permettra, avec votre aide, de m'en aller sans le moindre péril.

Le docteur se leva, indigné.

Siméon insista :

– Pas de grands mots, je vous en conjure. Il s'agit, n'est-ce pas, d'y mettre le prix ? J'y suis déterminé. Combien ?

D'un geste, le docteur lui montra la porte.

Siméon ne protesta pas. Il mit son chapeau. Mais, arrivé près de la porte, il articula :

– Vingt mille ?... Est-ce assez ?

– Dois-je appeler ? dit le docteur, et vous faire jeter dehors ?



Siméon Diodokis se mit à rire et, tranquillement, avec des pauses entre chacun des chiffres :

– Trente mille ?... Quarante ?... Cinquante ?... Oh ! Oh ! Davantage ? C'est le grand jeu, à ce qu'il paraît... La somme ronde... Allons-y. Mais, vous savez, tout est compris dans le chiffre fixé. Non seulement vous m'établissez un passeport dont l'authenticité ne soit pas contestable, mais encore vous me garantissez les moyens de partir de France, comme vous l'avez fait pour mon amie, Mme Mosgranem, et fichtre, à des conditions autrement avantageuses ! Enfin, je ne marchande pas. J'ai besoin de vous. Alors, c'est convenu, docteur ? Cent mille ?

Le docteur Gérard dec le regarda longtemps, puis d'un mouvement rapide mit le verrou. Revenant ensuite s'asseoir devant le bureau, il dit simplement :

– Causons.

– Je ne demande pas autre chose. On s'entend toujours entre honnêtes gens. Mais, avant tout, je répète ma question : nous sommes d'accord à cent mille ?

– Nous sommes d'accord... dit le docteur, à moins que la situation ne se présente sous un jour moins clair que vous ne la présentez.

– Que dites-vous ?

– Je dis que le chiffre de cent mille est une base de discussion convenable, voilà tout.

Siméon Diodokis hésita une seconde. L'individu lui semblait un peu gourmand. Néanmoins, il se rassit, et le docteur reprit aussitôt :

– Votre nom véritable, s'il vous plaît ?

– Impossible. Je vous répète que, pour des raisons...

– Alors, c'est deux cent mille.

– Hein ?

Siméon avait sursauté.

– Crebleu ! Vous n'y allez pas de main morte. Un pareil chiffre !

Gérard dec répondit calmement :

– Qui vous oblige à l'accepter ? Nous débattons un marché. Vous êtes libre.

– Enfin, quoi, du moment que vous acceptez de m'établir un faux passeport, que vous importe de connaître mon nom ?

– Il m’importe beaucoup. Je risque infiniment plus en faisant évader – car c’est une évasion –, en faisant évader un espion qu’un honnête homme.

– Je ne suis pas un espion.

– Qu’en sais-je ? Comment ! Vous venez chez moi me proposer une vilaine chose. Vous cachez votre nom, votre personnalité, et vous avez tellement hâte de disparaître que vous êtes prêt à payer cent mille francs. Et, malgré tout, vous avez la prétention de vous faire passer pour un honnête homme. Réfléchissez. C’est absurde. Un honnête homme n’agit pas comme un cambrioleur... ou comme un assassin.

Le vieux Siméon ne broncha pas. Après un instant, il s’essuya le front avec son mouchoir. Évidemment, il pensait que Gérardec était un rude joueur et qu’il eût peut-être mieux valu ne pas s’adresser à lui. Mais, après tout, le pacte était conditionnel. Il serait toujours temps de rompre.

– Oh ! Oh ! fit-il en essayant de rire, vous avez de ces mots !

– Des mots seulement, dit le docteur. Je n’avance aucune hypothèse. Je me contente de résumer la situation et de justifier mes prétentions.

– Vous avez entièrement raison.

– Donc, je reprends votre question : nous sommes d’accord ?

– Nous sommes d’accord. Peut-être cependant – et c’est ma dernière observation – auriez-vous pu traiter plus doucement un ami de Mme Mosgranem.

– Comment savez-vous que je l’ai traitée d’autre façon que vous ? demanda le docteur. Vous avez des renseignements à ce propos ?

– Mme Mosgranem m’a avoué elle-même que vous ne lui aviez rien pris.

Le docteur eut un sourire un peu fat, et murmura :

– Je ne lui ai rien pris, en effet, mais elle m’a peut-être beaucoup donné. Mme Mosgranem était une de ces jolies femmes dont les faveurs se comptent à prix élevé.

Un silence suivit ces paroles. Le vieux Siméon semblait de plus en plus mal à l’aise en face de son interlocuteur. Enfin celui-ci insinua :

– Mon indiscretion paraît vous être désagréable. Y avait-il entre Mme Mosgranem et vous un de ces liens de tendresse ?... En ce cas, excusez-moi... D’ailleurs, tout cela, n’est-ce pas, cher monsieur, n’a plus du tout d’importance après ce qui vient de se passer.

Il soupira :

- Pauvre Mme Mosgranem !
- Pourquoi parlez-vous d’elle ainsi ? interrogea Siméon.
- Pourquoi ? Mais justement à cause de ce qui vient de se passer.
- J’ignore absolument...
- Comment, vous ignorez le drame affreux ?
- Je n’ai pas eu de lettre d’elle depuis son départ.
- Ah !... Moi, j’en ai reçu une hier soir, et j’ai été fort étonné d’apprendre qu’elle était rentrée en France.
- En France, Mme Mosgranem !
- Mais oui. Et même elle me donnait rendez-vous pour ce matin... un étrange rendez-vous...
- À quel endroit ? fit Siméon avec une inquiétude visible.
- Je vous le donne en mille.
- Parlez donc !
- Eh bien, sur une péniche.
- Hein !
- Oui, sur une péniche, nommée *La Nonchalante*, amarrée au quai de Passy, le long du chantier Berthou.
- Est-ce possible ? balbutia Siméon.
- C’est la réalité même. Et savez-vous comment la lettre était signée ? Elle était signée Grégoire.
- Grégoire... un nom d’homme... articula le vieux d’une voix sourde.
- Un nom d’homme, en effet... Tenez, j’ai la lettre sur moi. Elle me dit qu’elle mène une vie fort dangereuse, qu’elle se méfie de l’homme auquel sa fortune est associée, et qu’elle voudrait me demander conseil.
- Alors... alors... vous y êtes allé ?
- J’y suis allé.
- Mais quand ?
- Ce matin. J’y étais, pendant que vous téléphoniez ici. Malheureusement...
- Malheureusement ?...
- Je suis arrivé trop tard.
- Trop tard ?...
- Oui, le sieur Grégoire, ou plutôt Mme Mosgranem était morte.
- Morte !
- On l’avait étranglée.

– C’est effrayant, dit Siméon, qui paraissait repris d’étouffements. Et vous n’en savez pas plus long ?

– Plus long sur quoi ?

– Sur l’homme dont elle parlait.

– L’homme dont elle se défiait ?

– Oui.

– Si, si, elle m’a écrit son nom dans cette lettre. C’est un Grec qui se faisait appeler Siméon Diodokis. Elle me donnait même son signalement... que j’ai lu sans trop d’attention.

Il déplia la lettre et jeta les yeux sur la seconde page en marmottant :

– Un homme assez vieux... cassé... qui porte un cache-nez... qui porte toujours un cache-nez et de grosses lunettes jaunes.

Le docteur Gérard dec interrompit sa lecture et regarda Siméon d’un air stupéfait. Tous deux restèrent un moment sans souffler mot. Puis le docteur répéta machinalement :

– Un homme assez vieux... cassé... qui porte un cache-nez... et de grosses lunettes jaunes...

Après chaque bout de phrase, il s’arrêtait, le temps de constater le détail accusateur.

Enfin, il prononça :

– Vous êtes Siméon Diodokis...

L’autre ne protesta pas. Tous ces incidents s’enchaînaient d’une façon si étrange, et à la fois si naturelle, qu’il sentait l’inutilité des mensonges.

Le docteur Gérard dec fit un grand geste et déclara :

– Voilà précisément ce que j’avais prévu. La situation n’est plus du tout telle que vous la présentiez. Il ne s’agit plus de balivernes, mais d’une chose fort grave et terriblement dangereuse pour moi.

– Ce qui veut dire ?

– Ce qui veut dire que le prix n’est plus le même.

– Combien, alors ?

– Un million.

– Ah ! Non, non ! s’exclama Siméon avec violence ! Non ! Et puis je n’ai pas touché à Mme Mosgranem. Moi-même, j’étais attaqué par celui qui l’a étranglée, et c’est le même individu, un nègre appelé Ya-Bon, qui m’a rejoint et qui m’a saisi à la gorge.

Le docteur lui saisit le bras.

- Répétez ce nom. C'est bien Ya-Bon que vous avez dit ?
- Certes, un Sénégalais, mutilé d'un bras.
- Et il y a eu combat entre ce Ya-Bon et vous ?
- Oui.
- Et vous l'avez tué ?
- Je me suis défendu.
- Soit. Mais vous l'avez tué ?
- C'est-à-dire...

Le docteur haussa les épaules en souriant.

– Écoutez, monsieur, la coïncidence est curieuse. En sortant de la péniche, j'ai rencontré une demi-douzaine de soldats mutilés, qui m'ont adressé la parole. Ils cherchaient justement leur camarade Ya-Bon, et ils cherchaient aussi leur capitaine, le capitaine Belval, et ils cherchaient un ami de cet officier, et ils cherchaient une dame, celle chez qui ils logeaient.

« Ces quatre personnes avaient disparu, et de cette disparition ils accusaient un individu... mais, tenez, ils m'ont dit le nom... Ah ! C'est de plus en plus bizarre ! C'est Siméon Diodokis, c'était vous qu'ils accusaient... Est-ce curieux ? Mais, d'autre part, vous avouerez que tout cela constitue des faits nouveaux, et que, par conséquent... »

Il y eut une pause. Puis nettement, le docteur scanda :

- Deux millions.

Cette fois, Siméon demeura impassible. Il se sentait dans les griffes de cet homme comme une souris entre les griffes d'un chat. Le docteur jouait avec lui, le laissait échapper, le rattrapait, sans qu'il pût avoir une seconde l'espérance de se soustraire à ce jeu mortel.

Il dit simplement :

- C'est du chantage...

Le docteur fit un signe d'approbation :

– Je ne vois pas en effet d'autre mot. C'est du chantage. Et encore un chantage où je n'ai pas l'excuse d'avoir fait naître l'occasion dont je profite. Un hasard merveilleux passe à portée de ma main. Je saute dessus, comme vous le feriez à ma place. Que voulez-vous ? J'ai eu avec la justice de mon pays quelques démêlés que vous n'êtes pas sans connaître. Nous avons, elle et moi, signé la paix. Mais ma situation professionnelle est tellement ébranlée que je ne puis repousser dédaigneusement ce que vous m'apportez avec tant de bienveillance.

– Et si je refuse de me soumettre ?

– Alors je téléphone à la préfecture de police, où je suis très bien vu maintenant, étant à même de rendre à ces messieurs quelques services.

Siméon regarda du côté de la fenêtre, regarda du côté de la porte. Le docteur avait empoigné le cornet du téléphone. Il n’y avait rien à faire, pour l’instant, qu’à céder... quitte à profiter des circonstances favorables qui pourraient survenir.

– Soit, déclara Siméon. Après tout, cela vaut mieux. Vous me connaissez, je vous connais. On peut s’entendre.

– Sur la base indiquée ?

– Oui.

– Deux millions ?

– Oui. Expliquez-moi votre plan.

– Non, pas la peine. J’ai mes moyens à moi, et je trouve inutile de les divulguer d’avance. L’essentiel, c’est votre évasion, n’est-ce pas ? Et la fin des dangers que vous courez ? De tout cela je réponds.

– Qui m’assure ? ...

– Vous me payerez moitié comptant, moitié au terme de l’entreprise. Reste la question du passeport. Elle est secondaire pour moi. Encore faut-il en établir un. Sous quel nom ?

– Celui que vous voudrez.

Le docteur prit un papier pour inscrire le signalement, et tout en observant son interlocuteur et murmurant : cheveux gris... figure imberbe... lunettes jaunes... il demanda :

– Mais vous... qui me garantit l’indispensable paiement ?... Je veux des billets de banque... de vrais, d’authentiques billets de banque...

– Vous les aurez.

Où sont-ils ?

– Dans une cachette inaccessible.

– Précisez.

– Je peux le faire. Alors même que je vous aurais indiqué l’emplacement général, vous ne trouveriez pas.

– Alors ?

– C’est Grégoire qui en avait la garde. Il y a quatre millions... Ils sont dans la péniche. Nous irons ensemble et je vous compterai le premier million.

Le docteur frappa la table.

– Hein ? Qu’avez-vous dit ?

– Je dis que ces millions sont dans la péniche.

– La péniche qui est amarrée près du chantier Berthou, et dans laquelle Mme Mosgranem a été égorgée ?

– Oui, j’ai caché là quatre millions. L’un d’eux vous sera remis.

Le docteur hocha la tête et déclara :

– Non, je n’accepte pas cet argent-là en paiement !

– Pourquoi ? Vous êtes fou.

Pourquoi ? Parce qu’on ne se paye pas avec ce qui vous appartient déjà.

– Qu’est-ce que vous dites ? s’écria Siméon avec effarement.

– Ces quatre millions m’appartiennent. Par conséquent, vous ne pouvez pas me les offrir.

Siméon haussa les épaules.

– Vous divaguez. Pour qu’ils vous appartiennent, il faudrait d’abord que vous les ayez.

– Bien entendu.

– Et vous les avez ?

– Je les ai.

– Quoi ? Expliquez-vous. Expliquez-vous, tout de suite, grinça Siméon hors de lui.

– Je m’explique. La cachette inaccessible consistait en quatre vieux Bottins hors d’usage. Le Bottin de Paris et celui des départements, chacun en deux volumes. Ces quatre volumes, creux à l’intérieur, comme évidés sous leur reliure, contenaient chacun un million.

– Vous mentez ! ... Vous mentez !

– Ils étaient sur une tablette, dans un petit débarras à côté de la cabine.

– Et après ? Après ?

– Après ? Eh bien, ils sont ici.

– Ici ?

– Sur cette tablette, devant vos yeux. Alors, dans ces conditions, n’est-ce pas, étant déjà légitime possesseur, je ne puis accepter...

– Voleur ! Voleur ! cria Siméon, qui tremblait de rage et lui montrait le poing. Vous n’êtes qu’un voleur, et je vous ferai rendre gorge... Ah ! Le bandit...

Très calme, le docteur Gérardec sourit et leva la main en manière de protestation.

– Voilà de bien grands mots, et combien injustes ! Oui, je le répète, combien injustes ! Vous rappellerai-je que votre maîtresse, Mme Mosgranem, m'honorait de ses bontés ? Un jour, ou plutôt un matin, elle me dit, après un moment d'expansion : « Mon ami – elle m'appelait son ami et, en ces moments-là, voulait bien me tutoyer – mon ami, quand je mourrai – elle avait de sombres pressentiments – quand je mourrai, tout ce qui se trouvera dans mon appartement, je te le lègue. » Son appartement, à la minute de sa mort, c'était la péniche en question. Lui ferai-je l'injure de ne pas obéir à une volonté aussi sacrée ?

Le vieux Siméon n'écoutait pas. Une idée infernale s'éveillait en lui, et il se dressait vers le docteur dans un geste d'attention éperdue.

Le docteur lui dit :

– Nous gaspillons un temps précieux, cher monsieur, que décidez-vous ?

Il jouait avec la feuille où il avait inscrit les renseignements nécessaires au passeport. Siméon s'avança vers lui sans un mot. À la fin le vieillard chuchota :

– Cette feuille, donnez-la moi... Je veux voir comment vous avez établi mon passeport... et sous quel nom...

Il arracha le papier, le parcourut des yeux et, soudain, bondit en arrière.

– Quel nom avez-vous mis ? Quel nom avez-vous mis ? De quel droit me donnez-vous ce nom ? Pourquoi ? Pourquoi ?

– Mais vous m'avez dit d'inscrire un nom à mon gré.

– Mais celui-ci ? Celui-ci ?... Pourquoi avez-vous inscrit celui-ci ?

– Ma foi, je ne sais pas... Une idée comme une autre. Je ne pouvais pas mettre Siméon Diodokis, n'est-ce pas, puisque vous ne vous appelez pas ainsi... Je ne pouvais pas mettre non plus Armand Belval, puisque vous ne vous appelez pas ainsi non plus. Alors, j'ai mis ce nom-là.

– Mais pourquoi ce nom-là justement ?

– Dame, parce que c'est votre nom véritable.

Le vieillard eut un mouvement d'épouvante, et tout bas, de plus en plus courbé sur le docteur, il dit en frissonnant

– Un seul homme... un seul homme était capable de deviner...

Un long silence encore. Puis le docteur ricana :



– Je crois, en effet, qu’un seul homme en était capable. Mettons donc que je sois ce seul homme.

– Un seul, continua l’autre, auquel la respiration semblait manquer à nouveau... un seul aussi pouvait trouver la cachette des quatre millions, comme vous l’avez trouvée, en quelques secondes...

Le docteur ne répondit pas. Il souriait et sa figure se décontractait peu à peu.

On eût dit que Siméon n’osait pas prononcer le nom redoutable qui lui montait aux lèvres. Il courbait la tête. Il était comme l’esclave devant le maître. Quelque chose de formidable, dont il avait déjà senti le poids au cours de la lutte, l’écrasait. L’homme qu’il avait en face de lui prenait, dans son esprit, des proportions de géant qui pouvait, d’un mot, le supprimer, d’un geste l’anéantir. Et un seul homme avait cette taille hors des mesures humaines.

À la fin, il murmura avec une terreur indicible :

– Arsène Lupin... Arsène Lupin...

– Tu l’as dit, bouffi, s’écria le docteur en se levant.

Il laissa tomber son monocle. Il sortit de sa poche une petite boîte qui contenait de la pommade, se barbouilla le visage avec cette pommade, se lava dans une cuvette d’eau que renfermait un placard, et reparut, le teint clair, la face souriante et narquoise, l’allure désinvolte.

– Arsène Lupin, répéta Siméon pétrifié... Arsène Lupin... Je suis perdu...

– Jusqu’à la gauche, vieillard stupide. Et faut-il que tu sois stupide ! Comment ! Tu me connais de réputation, tu ressens vis-à-vis de moi la frousse intense et salutaire qu’un honnête homme de mon envergure doit inspirer à une vieille fripouille comme toi, tu t’es imaginé que je serais assez bête pour me laisser coffrer dans ta boîte à gaz.

Lupin allait et venait, en comédien habile qui a une tirade à débiter, qui la ponctue aux bons endroits, qui se réjouit de l’effet produit, et qui s’écoute parler avec une certaine complaisance. On sentait que, pour rien au monde, il n’eût donné sa place et abandonné son rôle.

Il poursuivit :

– Remarque bien qu’à ce moment-là, j’aurais pu te prendre par la peau du cou et jouer tout de suite avec toi la grande scène du cinquième acte que nous sommes en train de jouer. Seulement, voilà, mon cinquième acte était

un peu court, et je suis un homme de théâtre, moi ! Tandis que, de la sorte, comme l'intérêt rebondit ! Et comme c'était amusant de voir l'idée germer dans ta caboche de sous-boche ! Et combien rigolo d'aller dans l'atelier, d'attacher ma lampe électrique au bout d'une ficelle, de faire croire ainsi à ce bon Patrice que j'étais là, de sortir, et d'entendre Patrice me renier par trois fois et mettre soigneusement en prison, quoi ? Ma lampe électrique !

« Tout ça, c'était du bon ouvrage, qu'en dis-tu ?... N'est-ce pas ? Je te sens béant d'admiration... Et, dix minutes plus tard, lorsque tu es revenu, hein ! Quelle jolie scène à la cantonade ! Évidemment, je connais bien contre la porte murée, entre l'atelier et la chambre de gauche... Seulement, vieux Siméon, je n'étais pas dans l'atelier, j'étais dans la chambre de gauche ! Et le vieux Siméon ne s'est douté de rien, et il est parti tranquillement, persuadé qu'il laissait derrière lui un condamné à mort. Un coup de maître, qu'en dis-tu ? Et je dominais tellement la situation que je n'eus même pas besoin de te suivre jusqu'au bout. J'étais sûr, comme deux et deux font quatre, que tu allais chez ton ami, M. Amédée Vacherot, le concierge. Et de fait, tu t'y rendis tout de go. »

Lupin reprit haleine, puis continua :

– Ah ! Là, par exemple, tu as commis une belle imprudence, vieux Siméon, et qui m'a tiré d'embarras... J'arrive : personne dans la loge. Que faire ? Comment retrouver tes traces ? Heureusement que la Providence me protégeait. Qu'est-ce que je lis sur un bout de journal ? Un numéro de téléphone tout frais écrit au crayon. Tiens ! Tiens, voilà une piste ! Je demande ce numéro. J'obtiens la communication et, froidement, j'article : « Monsieur, c'est moi qui ai téléphoné tout à l'heure. Seulement, si j'ai votre numéro, je n'ai pas votre adresse. » Sur quoi, on me la donne, cette adresse : *Docteur Gérardec, boulevard de Montmorency*. Alors, j'ai compris. Docteur Gérardec ? C'est bien cela. Le vieux Siméon va d'abord se faire administrer un bon tubage. Ensuite, on s'occupera du passeport, le docteur Gérardec étant un spécialiste de faux passeports.

« Oh ! Oh ! Le vieux Siméon voudrait donc filer ? Pas de ça Lisette ! Alors, je suis venu ici, sans m'occuper de ton pauvre ami, M. Vacherot, que tu as assassiné dans quelque coin pour te débarrasser d'un accusateur possible. Et ici j'ai vu le docteur Gérardec, un homme charmant, que ses ennuis ont assagi et assoupli, et qui m'a... donné sa place pour un matin. Ça m'a coûté un peu cher, mais, n'est-ce pas ? Qui veut la fin... Bref, comme

ton rendez-vous n'était que pour dix heures, j'avais encore deux bonnes heures devant moi ; j'ai donc été visiter la péniche, prendre les millions, mettre au point certaines choses. Et me voilà ! »

Lupin s'arrêta devant le vieillard et lui dit :

– Eh bien, tu es prêt ?

Siméon, qui semblait absorbé, tressaillit.

– Prêt à quoi ? repartit Lupin, sans attendre la réponse. Mais au grand voyage. Ton passeport est en règle. Paris-Enfer. Billet simple. Train rapide. Sleeping-Cercueil. En voiture !

Il y eut un assez long silence. Le vieillard réfléchissait et, visiblement, cherchait une issue pour échapper à l'étreinte de son ennemi. Mais les plaisanteries d'Arsène Lupin devaient le troubler profondément, car il ne put balbutier que des syllabes confuses.

À la fin, il fit un effort et prononça :

– Et Patrice ?

– Patrice ? répéta Lupin.

– Oui. Que va-t-il devenir ?

– Tu as une idée à ce propos ?

– J'offre sa vie en échange de la mienne.

Lupin parut stupéfait.

– Il est donc en danger de mort, selon toi ?

– Oui, et c'est pourquoi je propose le marché : sa vie contre la mienne.

Lupin se croisa les bras et prit un air indigné :

– Eh bien vrai ! Tu en as du culot ! Comment, Patrice est mon ami, et tu me crois capable de l'abandonner ainsi ? Moi, Lupin, je ferais des mots plus ou moins spirituels sur ta mort imminente, tandis que mon ami Patrice serait en danger ? Vieux Siméon, tu baisses. Il est temps que tu ailles te reposer dans un monde meilleur.

Il souleva une tenture, ouvrit une porte, et appela :

– Eh bien, mon capitaine ?

Puis, après un second appel, il continua :

– Ah ! Je vois que vous avez repris connaissance, mon capitaine. Tant mieux ! Et vous n'êtes pas trop étonné de me voir ? Non ! Ah ! Surtout, je vous en prie, pas de remerciement. Ayez seulement l'obligeance de venir. Notre vieux Siméon vous réclame. Et le vieux Siméon a droit à des égards, en ce moment.

Puis se tournant vers le vieillard, il lui dit :  
– Voilà ton fils, père dénaturé.

## *La dernière victime de Siméon*

### Table des matières

Patrice entre, la tête bandée, car le coup que lui avait assené Siméon et le poids de la dalle avaient rouvert ses anciennes blessures. Il était très pâle et semblait souffrir beaucoup.

En voyant Siméon Diodokis, il eut un geste de colère effroyable. Pourtant il se contint. Plantés l'un en face de l'autre, les deux hommes ne bougeaient plus, et Lupin, tout en se frottant les mains, disait à demi-voix :

– Quelle scène ! Quelle scène admirable ! Est-ce du bon théâtre, cela ? Le père et le fils ! Le criminel et la victime ! Attention, l'orchestre... Un trémolo en sourdine... Que vont-ils faire ? Le fils va-t-il tuer son père, ou le père tuer son fils ? Minute palpitante... Quel silence ! La voix du sang seule s'exprime, et en quels termes ! Ça y est ! La voix du sang a parlé, et ils vont se jeter dans les bras l'un de l'autre, pour mieux s'étouffer.

Patrice avait avancé de deux pas, et le mouvement annoncé par Lupin allait être accompli, les deux bras de l'officier s'ouvraient déjà pour le combat. Mais soudain, Siméon, affaibli par la souffrance, dominé par une volonté plus forte, s'abandonna et supplia :

– Patrice... Patrice... que vas-tu faire ?

Il tendait les mains, il s'adressait à la pitié de son adversaire, et celui-ci, arrêté dans son élan, fut troublé et regarda longuement cet homme à qui l'attachaient des liens mystérieux et inexplicables.

Il prononça, les poings toujours levés :

– Coralie ! ... Coralie !... Dis-moi où elle est, et tu auras la vie sauve.

Le vieux tressauta ; sa haine, fouettée par le souvenir de Coralie, pour faire du mal, retrouvait de l'énergie, et il répondit avec un rire cruel :

– Non, non... Sauver Coralie ? Non, j'aime mieux mourir. Et puis, la cachette de Coralie, c'est celle de l'or... Non, jamais, autant mourir...

– Tue-le donc, mon capitaine, intervint don Luis, tue-le donc, puisqu'il aime mieux cela.

De nouveau l'idée du meurtre immédiat et de la vengeance empourrait d'un flot de sang le visage de l'officier. Mais la même hésitation suspendit le choc.

– Non, non, fit-il à voix basse, non, je ne peux pas...

– Pourquoi donc ? insista don Luis... C'est si facile ! Allons ! Tords-lui le cou comme à un poulet.

– Je ne peux pas.

– Pourquoi ? Est-ce que ça te fait quelque chose de l'étrangler ? Ça te dégoûte ! Pourtant, si c'était un Boche, sur le champ de bataille...

– Oui, mais cet homme...

– Ce sont tes mains qui refusent, peut-être ? L'idée d'empoigner cette chair et de la serrer ?... Tiens, capitaine, prends mon revolver, et fais-lui sauter la cervelle.

Patrice saisit l'arme avidement et la braqua sur le vieux Siméon. Le silence fut effrayant. Les yeux de Siméon s'étaient fermés, et des gouttes de sueur coulaient sur son visage livide.

À la fin, le bras de l'officier s'abattit, et il articula :

– Je ne peux pas.

– Vas-y donc, ordonna don Luis impatienté.

– Non... Non...

– Mais pourquoi, encore une fois ?

– Je ne peux pas.

– Tu ne peux pas ? Veux-tu que je t'en dise la raison, mon capitaine ? Tu penses à cet homme comme si c'était ton père.

– Peut-être, dit l'officier, tout bas... Les apparences m'obligent à le croire par moments.

– Qu'importe, si c'est une crapule et un bandit !

– Non, non, je n'ai pas le droit. Qu'il meure, mais non pas de ma main, je n'ai pas le droit.

– Alors, tu renonces à te venger ?

– Ce serait abominable, ce serait monstrueux !

Don Luis s'approcha et, le frappant à l'épaule, lui dit gravement :

– Et si ce n'était pas ton père ?

Patrice le regarda. Il ne comprenait pas.

– Que voulezvous dire ?

– Je veux dire que la certitude n'existe pas, que le doute, s'il s'appuie sur des apparences, ou même sur des présomptions, n'est fortifié d'aucune preuve. Et d'autre part, songe à ton dégoût, à ta répugnance... Car enfin, cela aussi doit être à considérer.

« Quand on est, comme toi, un monsieur propre, loyal, tout palpitant d'honneur et de fierté, est-il admissible qu'on soit le fils d'une pareille fripouille ? Réfléchis à cela, Patrice. »

Il fit une pause et répéta :

– Réfléchis à cela, Patrice... et aussi à une autre chose qui a sa valeur, je te le jure.

– Quelle chose ? demanda Patrice, qui le contemplait éperdument.

Don Luis prononça :

– Quel que soit mon passé, quoi que tu puisses penser de moi, tu me reconnais bien, n'est-ce pas, une certaine conscience ? Tu sais bien que ma conduite, en toute cette affaire, n'a jamais été influencée que par des motifs que je puis avouer hautement, n'est-ce pas ?

– Oui, oui, déclara Patrice Belval avec force.

– Eh bien, alors, mon capitaine, crois-tu donc que je te pousserais à tuer cet homme si c'était ton père ?

Patrice semblait hors de lui.

– Vous avez, j'en suis sûr, une certitude... Oh ! Je vous en prie...

Don Luis continua :

– Crois-tu donc que je te dirais même de le haïr, si c'était ton père ?

– Oh ! fit Patrice, ce n'est donc pas mon père ?

– Non, non, s'écria don Luis, avec une conviction irrésistible et une ardeur croissante. Non, mille fois non ! Mais, observe-le ! Vois cette tête de chenapan ! Tous les crimes et tous les vices sont inscrits sur ce visage de brute. Dans cette aventure, depuis le premier jour jusqu'au dernier, il n'y a pas un forfait qui ne soit son œuvre... pas un, tu entends. Nous n'avons pas été en face de deux criminels comme on l'a cru, il n'y a pas eu Essarès pour commencer la besogne infernale, et le vieux Siméon pour l'achever. Il n'y a qu'un criminel, un seul, comprends-tu, Patrice ? Le même bandit qui, devant nous, pour ainsi dire, tuait Ya-Bon, tuait le concierge Vacherot, tuait sa propre complice, le même bandit avait commencé sa besogne sinistre bien auparavant, et tuait déjà ceux qui le gênaient. Et parmi ceux-ci, il en a

tué un que tu connaissais, Patrice, il en a tué un dont tu n'es que la chair et le sang.

– Qui ? De qui parlez-vous ? demanda Patrice avec égarement.

– De celui dont tu entendais, par le téléphone, les cris d'agonie ; de celui qui t'appelait Patrice et qui ne vivait que pour toi : Il l'a tué, celui-là ! Et celui-là, c'était ton père, Patrice ! C'était Armand Belval ! Comprends-tu, maintenant ?

Patrice ne comprenait pas. Les paroles de don Luis tombaient dans les ténèbres, sans qu'aucune d'elles fût jaillir la moindre lumière. Pourtant, une chose formidable s'imposait à son esprit, et il balbutia :

– J'ai entendu la voix de mon père... C'est donc lui qui m'appelait ?

– C'était ton père, Patrice.

– Et l'homme qui le tuait ?...

– C'était celui-ci, fit don Luis en désignant le vieillard.

Siméon demeurait immobile, les yeux hagards, comme un misérable qui attend l'arrêt de mort. Patrice ne le quittait pas des yeux, et des frissons de rage le secouaient.

Et cependant une certaine joie se dégageait peu à peu du désordre de ses sentiments, grandissait en lui, et occupait toute sa pensée. Cet homme immonde n'était pas son père. Son père était mort, il aimait mieux cela. Il respirait mieux. Il pouvait relever la tête et haïr en toute liberté, d'une haine juste et sainte.

– Qui es-tu ? Qui es-tu ?

Et s'adressant à don Luis :

– Son nom ?... Je vous en supplie... Je veux savoir son nom, avant de l'écraser.

– Son nom ? fit don Luis. Son nom ? Comment ne l'as-tu pas deviné déjà ? Il est vrai que, moi-même, j'ai longtemps cherché et, cependant, c'était la seule hypothèse admissible.

– Mais quelle hypothèse ? Quelle idée ? s'écria Patrice exaspéré.

– Tu veux le savoir ?...

– Ah ! Je vous en conjure ! J'ai hâte de l'abattre, mais je veux d'abord connaître son nom.

– Eh bien...

Il y eut un silence entre les deux hommes. Ils se regardaient, debout l'un contre l'autre.



Mais don Luis eut l'impression, sans doute, qu'il fallait encore différer le moment de la révélation, car il reprit :

– Tu n'es pas encore prêt à la vérité, Patrice, et je veux cependant que, quand tu l'entendras, elle ne suscite en toi aucune objection. Vois-tu, Patrice, et ne crois pas que je plaisante, il en est, dans la vie, comme dans l'art dramatique, où ce qu'on appelle le coup de théâtre manque son effet s'il n'est pas préparé. Je ne cherche pas à en faire un effet, mais à t'imposer une conviction totale, irrésistible, au sujet de cet homme, qui n'est pas ton père, comme tu l'admetts maintenant, mais qui n'est pas non plus Siméon Diodokis, bien qu'il ait pris l'apparence, le signalement, l'identité, la vie elle-même de Siméon Diodokis.

« Commences-tu à comprendre ? Dois-je te répéter ma phrase de tout à l'heure : “Nous n'avons pas été, au cours de cette lutte, en face de deux criminels. Il n'y a pas eu Essarès pour commencer la besogne infernale, et celui qui s'est fait appeler le vieux Siméon pour l'achever.” Il n'y a eu, il n'y a qu'un criminel, toujours vivant, depuis le début, toujours agissant, supprimant ceux qui le gênent, et au besoin se revêtant de leur personnalité, et poursuivant sous leur apparence l'œuvre maudite... Comprends-tu ? Dois-je te nommer celui qui fut l'âme même de cette affaire colossale, celui qui monta l'intrigue, et qui la fit évoluer vers un but favorable, malgré tous les obstacles et malgré la guerre acharnée que ses complices lui déclarèrent ? Remonte plus haut que ce que tu as vu de tes propres yeux, Patrice.

« N'interroge pas seulement tes souvenirs, même ceux du premier jour. Interroge les souvenirs des autres, et tout ce que Coralie t'a raconté du passé. Quel est l'unique persécuteur, l'unique bandit, l'unique assassin, l'unique génie de tout le mal qui fut fait à ton père et à la mère de Coralie, à Coralie, au colonel Fakhi, à Grégoire, à Ya-Bon, à Vacherot, à tous, Patrice, à tous ceux qui furent mêlés à la tragique aventure ? Allons, allons, je sens que tu devines presque. Si la vérité ne t'apparaît pas encore, son fantôme invisible rôde autour de toi. Le nom de cet homme germe en ton cerveau. Son âme hideuse se dégage des ténèbres, sa véritable personnalité prend corps, son masque tombe. Et tu as devant toi le criminel lui-même, c'est-à-dire... »

Qui prononça le nom redoutable ? Fût-ce don Luis, avec toute l'ardeur de sa certitude ? Fût-ce Patrice, avec l'hésitation et l'étonnement d'une conviction naissante ? Pourtant l'officier, dès que les quatre syllabes eurent

retenti dans le silence solennel, l'officier n'eut pas un moment de doute. Pas une seconde même, il ne chercha à comprendre par quel prodige une telle révélation pouvait être l'expression toute simple de la vérité. Instantanément, il l'admit, cette vérité, comme incontestable et prouvée par les faits les plus évidents. Et il répéta à diverses reprises ce nom auquel il n'avait jamais pensé, et qui donnait l'explication à la fois la plus logique et la plus extraordinaire du problème le plus incompréhensible.

– Essarès bey... Essarès bey...

– Essarès bey, redit don Luis, Essarès bey, l'homme qui a tué ton père, et qui l'a tué, pourrait-on dire, deux fois, jadis dans le pavillon, lui enlevant tout bonheur et toute raison de vivre et il y a quelques jours dans la bibliothèque, alors qu'Armand Belval, ton père, était en train de te téléphoner, Essarès bey, l'homme qui a tué la mère de Coralie et qui a enseveli Coralie dans une tombe introuvable.

Cette fois le meurtre fut décidé. Les yeux de l'officier exprimèrent une résolution indomptable. Il fallait que l'assassin de son père, que l'assassin de Coralie mourût sur-le-champ. Le devoir était clair et précis. L'épouvantable Essarès devait mourir par la main même du fils et du fiancé.

– Fais ta prière, dit-il froidement. Dans dix secondes, tu seras mort.

Il les compta, ces secondes, et à la dixième il allait tirer, lorsque l'ennemi eut un sursaut d'énergie folle, qui prouvait que, sous l'apparence du vieux Siméon, il y avait bien un homme encore jeune et encore vigoureux. Et il s'écria avec une violence inouïe, qui fit hésiter Patrice :

– Eh bien oui, tue-moi !... Oui, que ce soit fini !... Je suis vaincu... j'accepte la défaite. Mais c'est une victoire, puisque Coralie est morte et que mon or est sauvé !... Je meurs, mais personne ne les aura, ni l'un ni l'autre... ni celle que j'aime, ni cet or qui fut ma vie. Ah ! Patrice, Patrice, la femme que nous aimions tous deux à la folie, elle n'existe plus... ou bien elle agonise sans qu'il soit possible maintenant de la sauver. Si je ne l'ai pas, tu ne l'auras pas non plus, Patrice. Ma vengeance a fait son œuvre. Coralie est perdue ! Coralie est perdue !

Il hurlait et balbutiait à la fois, recouvrant une force sauvage. En face de lui, Patrice le dominait, prêt à l'acte, mais attendant encore, afin d'écouter les mots terribles qui le torturaient.

– Elle est perdue, Patrice, continua l'ennemi avec un redoublement de violence... Perdue ! Rien à faire ! Et tu ne retrouveras même pas son

cadavre dans les entrailles de la terre où je l'ai enfouie avec les sacs d'or. Sous la dalle mortuaire ? Non, non, pas si bête ! Non, Patrice, tu ne la retrouveras jamais. L'or l'étouffe. Elle est morte ! Coralie est morte ! Ah ! Quelle volupté, de te jeter ça à la face ! Comme tu dois souffrir, Patrice ! Coralie est morte ! Coralie est morte !

– Crie pas si fort. Tu vas la réveiller, dit don Luis Perenna avec calme.

Il avait tiré une cigarette d'une boîte en métal qui se trouvait sur le bureau et il l'allumait, à bouffées égales qui s'en allaient en tourbillons. Et il paraissait avoir dit la petite phrase comme un avertissement banal que l'on donne sans presque y songer.

Une sorte de stupeur cependant avait suivi l'étrange petite phrase imprévue, une stupeur qui paralysait les deux adversaires. Patrice laissa tomber le bras. Siméon eut une défaillance et s'écroula dans un fauteuil. Tous deux, sachant de quoi Lupin était capable, comprenaient ce qu'il avait voulu dire.

Mais il fallait à Patrice autre chose que des mots obscurs qui pouvaient aussi bien passer pour une boutade. Il lui fallait une certitude. La voix entrecoupée, il demanda :

– Que dites-vous ? On va la réveiller ?

– Dame ! fit don Luis, quand on crie trop fort, on réveille les gens !

– Elle est donc vivante ?

– On ne réveille pas les morts, quoi qu'on en dise. On ne réveille que les vivants.

– Coralie est vivante ! Coralie est vivante ! répéta Patrice avec une sorte d'ivresse qui le transfigurait. Est-ce possible ? Mais alors, elle serait là ? Oh ! Je vous en supplie, affirmez-le-moi, que j'entende votre serment... Et puis non, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Je ne puis croire... Vous avez voulu rire...

Don Luis répliqua :

– Je vous dirai, mon capitaine, ce que je disais tout à l'heure à ce misérable. « Vous admettez donc la possibilité que j'abandonne mon œuvre avant de l'avoir achevée ? » Vous me connaissez mal. Ce que j'entreprends, mon capitaine, je le réussis. C'est une habitude. Et j'y tiens d'autant plus que je la trouve bonne. Ainsi donc...

Il se dirigea vers un des côtés de la pièce. Symétriquement à la première tenture qui cachait la porte où Patrice était entré quelques instants

auparavant, il y en avait une autre qu'il souleva et qui cachait une seconde porte.

Patrice Belval disait, d'une voix inintelligible :

– Non, non, elle n'est pas là... je ne peux pas le croire... Ce serait une trop grande déception... Jurez-moi...

– Je n'ai rien à vous jurer, mon capitaine. Vous n'avez qu'à ouvrir les yeux. Bigre ! En voilà une tenue pour un officier français ! Vous êtes blême ! Mais oui, c'est elle, c'est maman Coralie. Elle dort sur ce lit, soignée par deux gardes. Aucun danger d'ailleurs. Pas de blessure. Un peu de fièvre seulement, et une lassitude extrême. Pauvre maman Coralie, je ne l'aurai jamais vue que dans cet état d'épuisement et de torpeur.

Patrice s'était avancé, débordant de joie. Don Luis l'arrêta.

– Assez, mon capitaine, n'allez pas plus loin. Si je l'ai ramenée ici au lieu de la transporter chez elle, c'est que j'ai cru nécessaire de la changer de milieu et d'atmosphère. Plus d'émotion. Elle a eu sa part, et vous risqueriez de tout gâter en vous montrant.

– Vous avez raison, dit Patrice, mais vous êtes bien sûr ?...

– Qu'elle est vivante ? fit don Luis, en riant. Comme vous et moi, et toute prête à vous donner le bonheur que vous méritez et s'appeler Mme Patrice Belval. Un peu de patience seulement. Et puis, ne l'oubliez pas, il y a encore un obstacle à surmonter, mon capitaine, car, enfin, quoi, elle est mariée...

Il ferma la porte et ramena Patrice devant Essarès bey.

– Voilà l'obstacle, mon capitaine. Êtes-vous résolu, cette fois ? Entre maman Coralie et vous, il y a encore ce misérable. Qu'allez-vous en faire ?

Essarès, lui n'avait même pas regardé dans la chambre voisine, comme s'il avait su que la parole de don Luis Perenna ne pouvait pas être mise en doute. Courbé, sans force, impuissant, il grelottait sur son fauteuil.

Don Luis l'interpella :

– Dis donc, chéri, tu n'as pas l'air à ton aise. Qu'est-ce qui te chiffonne ? Tu as peur, peut-être ? Pourquoi ? Je te promets que nous ne ferons rien sans nous mettre d'accord au préalable et sans que nous soyons tous trois du même avis. Cela te déride, hein ! Cette idée ! On va te juger à nous trois. Et tout de suite. Le capitaine Patrice Belval, don Luis Perenna et le vieux Siméon se constituent en tribunal. Les débats sont ouverts. Personne ne prend la parole pour défendre le sieur Essarès bey ? Personne. Le sieur

Essarès bey est condamné à mort. Pas de circonstances atténuantes. Pas de pourvoi en cassation. Pas de recours en grâce. Pas de sursis. L'exécution immédiate. Adjugé !

Il frappa sur l'épaule de l'homme et lui dit :

– Tu vois, ça ne traîne pas. À l'unanimité, hein ! Voilà un verdict satisfaisant, et qui met tout le monde de bonne humeur. Reste à trouver le genre de mort ? Ton avis ? Un coup de revolver ? Entendu. C'est propre et rapide. Capitaine Belval, à vous la capsule. Le carton est à sa place et voici l'arme.

Patrice n'avait pas bougé. Il contemplait l'immonde individu qui lui avait fait tant de mal. Une haine formidable bouillonnait en lui. Pourtant, il répondit :

– Je ne tuerai pas cet homme.

– Vous avez raison, approuva don Luis. Tout compte fait, vous avez raison et vos scrupules vous honorent. Non, vous n'avez pas le droit de tuer cet homme, que vous savez être le mari de la femme que vous aimez. Ce n'est pas à vous de supprimer l'obstacle. Et puis ça vous dégoûte de tuer. Moi aussi. Cette bête-là est trop sale. Alors, mon bonhomme, il n'y a plus que toi pour nous aider à sortir de cette situation délicate.

Don Luis se tut un moment et se pencha sur Essarès. Le misérable avait-il entendu ? Vivait-il même encore ? On l'eût dit évanoui, privé de conscience.

Don Luis le secoua rudement par l'épaule. Essarès gémit :

– L'or... les sacs d'or...

– Ah ! Tu penses à cela, vieux gredin ? Ça t'intéresse ?

Don Luis éclata de rire.

– Tiens, oui, à propos, on oubliait d'en parler. Et tu y penses, toi, vieux gredin Ça t'intéresse ? Eh bien ! Mon chéri, les sacs d'or sont dans ma poche... autant qu'une poche peut contenir dix-huit cents sacs d'or.

L'homme protesta.

– La cachette...

– Ta cachette ? Mais elle n'existe plus pour moi. Pas besoin de t'en donner la preuve, hein ! Puisque Coralie est là ? Et comme Coralie était enfouie parmi les sacs d'or, tu en tires la conclusion logique ?... Par conséquent, tu es bien fichu. La femme que tu voulais est libre et, ce qui est plus terrible, libre auprès de celui qu'elle adore et qu'elle ne quittera plus.

Et, d'autre part, ton trésor est découvert. Alors, c'est fini, n'est-ce pas ? Nous sommes d'accord ? Tiens, voilà le joujou libérateur.

Il lui présenta le revolver, que l'autre, machinalement, prit et braqua sur Lupin. Mais le bras n'avait pas de force et se rabattit.

– Parfait ! fit don Luis. Ta conscience se révolte, et ce n'est pas contre moi que ton bras se tourne. Parfait ! Nous nous comprenons, et l'acte que tu veux accomplir rachètera ta mauvaise vie, vieux bandit. Quand tout espoir est dissipé, il n'y a plus que cela qui reste : la mort. C'est le grand refuge.

Il lui saisit la main et, serrant sur la crosse les doigts affaiblis, il dirigea l'arme vers le visage d'Essarès.

– Allons, un peu de courage. Ce que tu as résolu de faire est très bien. Le capitaine et moi refusant de nous déshonorer en te tuant, tu as décidé d'agir toi-même. Nos compliments émus. Je l'avais toujours dit « Essarès n'est qu'une vieille fripouille, mais à l'heure de la mort, il finira en beauté, comme un héros, le sourire aux lèvres et la fleur à la boutonnière. » Il y a bien encore un peu de résistance, mais nous approchons du but. Encore une fois, je te félicite. C'est chic, ta façon d'en sortir. Tu te rends compte que tu es de trop sur la terre, que tu gênerais Patrice et Coralie... Mais oui, un mari c'est toujours une entrave... Il y a la loi, les convenances... Alors, tu préfères te retirer. Brave ! Tu es un vrai gentleman ! Et comme tu as raison ! Plus d'amour et plus d'or ! Plus d'or, Essarès ! Les belles pièces luisantes que tu convoitais, avec lesquelles tu te serais confectionné une bonne existence douillette, tout cela envolé, disparu... Non, décidément, il vaut mieux disparaître, n'est-ce pas ?

Essarès résistait à peine. Était-ce une sensation d'impuissance ? Ou comprenait-il réellement que don Luis avait raison et que sa vie ne valait plus la peine d'être vécue ? L'arme montait jusqu'à son front. Le canon toucha la tempe.

Au contact de l'acier il frissonna et gémit :

– Grâce !

– Mais non, mais non, dit don Luis, il ne faut pas que tu te fasses grâce. Et moi, je ne t'y aiderai pas ! Peut-être, si tu n'avais pas tué mon pauvre Ya-Bon, peut-être aurions-nous pu chercher encore un autre dénouement. Mais, vraiment, tu ne m'inspires pas plus de pitié que tu n'en as pour toi-même. Tu vas mourir, tu as raison. Je ne t'en empêcherai pas.

« Et puis, ton passeport est prêt, tu as ton billet dans ta poche. Plus moyen de reculer. On t'attend là-bas. Et tu sais, il ne faut pas craindre de t'ennuyer. As-tu vu quelquefois les dessins qui représentent l'Enfer ? Chacun a sa tombe recouverte d'une dalle énorme, et cette dalle, chacun la soulève et la soutient de son dos pour échapper aux flammes qui jaillissent au-dessous de lui. Un véritable bain de feu. Tu vois, il y a de la distraction. Or, la tombe est retenue. Les flammes jaillissent. Le bain de monsieur est prêt. »

Doucement et patiemment, il avait réussi à introduire l'index du misérable sous la crosse, de façon à le poser sur la détente. Essarès s'abandonnait. Ce n'était plus qu'une loque. La mort était en lui.

– Remarque bien, poursuivait don Luis, que tu es absolument libre. C'est à toi d'appuyer si le cœur t'en dit. Moi, cela ne me regarde pas. À aucun prix je ne voudrais t'influencer. Non, je ne suis pas là pour te suicider, mais pour te conseiller et te donner un coup de main.

De fait, il avait lâché l'index et ne tenait plus que le bras. Mais il pesait sur Essarès de toute sa volonté et de toute son énergie. Volonté de destruction, volonté d'anéantissement, volonté indomptable à laquelle Essarès ne pouvait se soustraire.

À chaque seconde, la mort entraînait un peu plus dans le corps inerte, dissociait les instincts, assombrissait les idées, et apportait un immense besoin de repos et d'inaction.

– Tu vois comme c'est facile. L'ivresse te monte au cerveau. C'est presque de la volupté, n'est-ce pas ? Quel débarras ! Ne plus vivre ! Ne plus souffrir ! Ne plus penser à cet or que tu n'as pas et que tu ne peux plus avoir, à cette femme qui est celle d'un autre et qui va lui donner ses lèvres, tout son être charmant... Tu pourrais vivre avec cette idée ? Tu pourrais t'imaginer le bonheur infini de ces deux amoureux ? Non, n'est-ce pas ? Alors...

Le misérable cédait peu à peu, pris de lâcheté. Il se trouvait en face d'une de ces forces qui vous écrasent, une force de la nature, puissante comme le destin et à laquelle on est contraint d'obéir. Un vertige l'étourdissait. Il descendait dans l'abîme.

– Allons, vas-y... N'oublie pas d'ailleurs que tu es déjà mort une fois... Rappelle-toi... On t'a fait des funérailles en tant qu'Essarès bey, on t'a enterré, mon bonhomme. Par conséquent, tu ne peux reparaître en ce monde

que pour appartenir à la justice. Et, bien entendu, je suis là pour la diriger, au besoin, la justice. Alors, c'est la prison, c'est l'échafaud. L'échafaud, mon vieux... Hein ? L'aube glaciale... Le couperet...

C'était fini. Essarès s'enfonçait dans les ténèbres. Les choses tourbillonnaient autour de lui. La volonté de don Luis le pénétrait et l'anéantissait.

Un moment, il se tourna vers Patrice et tenta de l'implorer.

Mais Patrice persistait dans son attitude impassible. Les bras croisés, il regardait sans pitié l'assassin de son père. Le châtiment était mérité. Il n'y avait qu'à laisser faire le destin. Patrice Belval ne s'interposa pas.

– Allons, vas-y... Ce n'est rien, et c'est le grand repos ! Comme c'est bon déjà ! Oublier ! ... Ne plus lutter ! ... Pense à ton or que tu as perdu... Trois cents millions à l'eau... Et Coralie perdue aussi. La mère comme la fille, tu n'auras eu ni l'une ni l'autre. En ce cas, la vie n'est qu'une duperie. Autant s'évader. Allons, un petit effort, un petit geste...

Ce petit geste, le bandit l'accomplit. Inconsciemment, il pressa sur la détente. Le coup partit. Et il s'effondra en avant, à genoux sur le parquet.

Don Luis avait dû faire un saut de côté pour n'être pas éclaboussé par le sang qui gicla de la tête fracassée. Il prononça :

– Bigre ! Du sang de cette fripouille, ça m'aurait porté malheur. Mais, mon Dieu, quelle fripouille ! Je crois décidément que j'ai fait une bonne action de plus dans ma vie, et que ce suicide me donne droit à une place au Paradis. Oh ! Je ne suis pas exigeant... un modeste strapontin dans l'ombre. Mais j'y ai droit. Qu'en dis-tu, mon capitaine ?



## *Que la lumière soit !*

### Table des matières

Le soir de ce même jour, Patrice faisait les cent pas sur le quai de Passy. Il était près de six heures. De temps à autre, un tramway passait, ou quelque camion. Très peu de promeneurs, Patrice se trouvait à peu près seul.

Il n'avait pas revu don Luis Perenna depuis le matin. Il avait simplement reçu un mot par lequel don Luis le priait de faire transporter Ya-Bon à l'hôtel Essarès et de se rendre ensuite au-dessus du chantier Berthou.

L'heure du rendez-vous approchait, et Patrice se réjouissait de cette entrevue, où toute la vérité allait enfin lui être révélée. Cette vérité, il la devinait en partie, mais que de ténèbres encore ! Que de problèmes insolubles ! Le drame était fini. Le rideau tombait sur la mort du bandit. Tout allait bien. Il n'y avait plus rien à redouter, plus de pièges à craindre. Le formidable ennemi était abattu. Mais avec quelle anxiété intense Patrice Belval attendait le moment où, sur ce drame, la lumière se déverserait à flots !

« Quelques paroles, se disait-il, quelques paroles de cet invraisemblable individu qui s'appelle Lupin, et le mystère sera éclairci. Avec lui, ce sera bref. Dans une heure il doit partir. »

Et Patrice se demandait :

« Partira-t-il avec le secret de l'or ? Résoudra-t-il pour moi le problème du triangle ? Et cet or, comment le gardera-t-il pour lui ? Comment l'emportera-t-il ? »

Une automobile arrivait du Trocadéro. Elle ralentit, puis s'arrêta le long du trottoir. Ce devait être don Luis.

Mais à son grand étonnement, Patrice reconnut M. Desmalions, qui ouvrait la portière et qui venait à sa rencontre, la main tendue :

– Eh bien, mon capitaine, comment ça va-t-il ? Je suis exact au rendez-vous, hein ? Mais dites donc, auriez-vous été blessé de nouveau à la tête ?

– Oui... c'est insignifiant, répliqua Patrice. Mais de quel rendez-vous est-il question ?

– Comment ? Mais de celui que vous m'avez donné !

– Je ne vous ai pas donné de rendez-vous.

– Oh ! Oh ! fit Desmalions, qu'est-ce que cela signifie ? Tenez, voici la note qu'on m'a apportée à la Préfecture. Je vous la lis : « De la part du capitaine Belval, M. Desmalions est averti que le problème du triangle est résolu. Les dix-huit cents sacs sont à sa disposition. On le prie de vouloir bien venir à six heures, quai de Passy, avec pleins pouvoirs du gouvernement pour accepter les conditions de la remise. Il serait utile d'amener une vingtaine d'agents solides, dont la moitié serait postée une centaine de mètres avant la propriété Essarès, et l'autre une centaine de mètres après. » Voilà. Est-ce clair ?

– Très clair, dit Patrice, mais ceci n'est pas de moi.

– De qui est-ce donc ?

– D'un homme extraordinaire, qui a déchiffré toutes ces énigmes en se jouant, et qui, certainement, va venir lui-même vous apporter le mot.

– Son nom ?

– Je ne peux pas le dire.

– Oh ! Oh ! En temps de guerre, c'est un secret difficile à garder.

– Très facile, monsieur, fit une voix derrière M. Desmalions. Il suffit de bien vouloir.

M. Desmalions et Patrice se retournèrent et virent un monsieur habillé d'un pardessus noir en forme de longue lévite, et le cou encerclé d'un haut col, une manière de clergyman anglais.

– Voici l'ami dont je vous parlais, dit Patrice, qui eut cependant un peu de mal à reconnaître don Luis. Il m'a sauvé deux fois la vie, ainsi qu'à ma fiancée. Je réponds de lui.

M. Desmalions salua, et, tout de suite, don Luis prononça avec un léger accent

– Monsieur, votre temps est précieux, le mien également, car je dois quitter Paris ce soir, et demain la France. Mes explications seront donc très courtes, d'autant plus courtes que vous avez suivi jusqu'ici les principales péripéties du drame qui s'est dénoué ce matin, et que le capitaine Belval vous mettra au courant de celles que vous pouvez ignorer encore. D'ailleurs, avec vos qualités professionnelles et votre sens très aigu de ces

questions, vous éluciderez facilement les quelques points qui demeurent obscurs. Je ne vous dirai donc que l'essentiel, et tout d'abord ceci : notre pauvre Ya-Bon est mort. Oui, il est mort cette nuit, en luttant vaillamment contre l'ennemi. En outre, vous trouverez trois autres cadavres, celui de Grégoire – de son vrai nom Mme Mosgranem – dans cette péniche ; celui du sieur Vacherot, dans un coin quelconque d'un immeuble situé au numéro 18 de la rue Guimard ; et, enfin, dans la clinique du docteur Gérardéc, boulevard de Montmorency, le cadavre du sieur Siméon Diodokis.

– Le vieux Siméon ? demanda M. Desmalions, très étonné.

– Le vieux Siméon s'est tué. Le capitaine Belval vous donnera sur cet individu et sur sa véritable personnalité tous les renseignements possibles, et je crois que vous conclurez, comme moi, à la nécessité d'étouffer cette affaire. Mais, je le répète, passons. Tout cela, au point de vue spécial où vous vous placez, ce n'est que brouilles et détails rétrospectifs. Ce qui vous occupe avant tout, et ce pour quoi vous avez bien voulu vous déranger, c'est la question de l'or, n'est-ce pas ?

– En effet.

– Parlons-en. Vous avez amené des agents ?

– Oui, mais pour quelle raison ? La cachette, alors même que vous m'en aurez indiqué l'emplacement, demeurera ce qu'elle est, introuvable pour ceux qui ne la connaissent pas.

– Certes, mais le nombre de ceux qui la connaissent devenant plus grand, le secret ne pourra plus être gardé. En tout cas – et don Luis scanda cette phrase très nettement – en tout cas, c'est là une de mes conditions.

M. Desmalions sourit.

– Vous pouvez vous rendre compte qu'elle était acceptée d'avance. Nos hommes sont à leurs postes. Et l'autre condition ?

– Celle-ci est plus grave, monsieur, si grave que, quels que soient les pouvoirs qui vous sont conférés, je doute qu'ils soient suffisants.

– Parlez, nous verrons.

– Voici.

Et don Luis Perenna, d'un ton flegmatique, comme s'il eût raconté la plus insignifiante des histoires, exposa sèchement son incroyable proposition.

– Monsieur, il y a deux mois, grâce à mes relations en Orient, et par suite des influences dont je dispose dans certains milieux ottomans, j'ai

obtenu que la coterie qui dirige actuellement la Turquie acceptât l'idée d'une paix séparée. Il s'agissait tout simplement de quelques centaines de millions à distribuer. L'offre, que je fis transmettre aux Alliés, fut rejetée, non certes pour des raisons financières, mais pour des raisons politiques qu'il ne m'appartient pas de juger. Ce petit échec diplomatique, je ne veux plus le subir. J'ai manqué ma première négociation. Je ne manquerai pas la seconde. C'est pourquoi je prends mes précautions.

Il fit une pause, que M. Desmalions, absolument déconcerté, n'interrompit pas. Puis il reprit, et sa voix eut un accent un peu plus solennel :

– Il y a en ce moment, avril 1915, vous ne l'ignorez pas, des pourparlers entre les Alliés et la dernière des grandes puissances européennes qui soit restée neutre. Ces pourparlers sont sur le point d'aboutir et aboutiront parce que les destinées de cette puissance l'exigent et que le peuple entier est soulevé d'enthousiasme.

« Au nombre des questions agitées, il en est une qui fait l'objet d'une certaine divergence de vues, c'est la question d'argent. Cette puissance nous demande un prêt de trois cents millions d'or, tout en laissant entendre d'ailleurs qu'un refus de notre part ne changerait rien à une décision qui est d'ores et déjà arrêtée irrévocablement. Eh bien, ces trois cents millions d'or, je les ai, j'en suis le maître, et j'en dispose en faveur de nos amis nouveaux. Telle est ma dernière, et en réalité mon unique condition. »

M. Desmalions semblait abasourdi. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Quel était ce personnage ahurissant qui paraissait jongler avec les problèmes les plus graves et disposer de solutions personnelles pour la fin du grand conflit mondial ?

Il répliqua :

– Mais enfin, monsieur, ce sont là des affaires tout à fait en dehors de nous, et qui doivent être examinées et traitées par d'autres que nous.

– Chacun a le droit d'utiliser son argent à sa guise.

M. Desmalions eut un geste désolé.

– Voyons, réfléchissez, monsieur, vous avez dit vous-même que cette puissance ne présentait la question que comme secondaire.

– Oui, mais le fait seul de la discuter retardera l'accord de quelques jours.

– Eh bien, on n'en est pas à quelques jours près !

- On n'en est à quelques heures près, monsieur.
- Mais enfin, pourquoi ?
- Pour une raison que vous ignorez, monsieur, et que tout le monde ignore ici... sauf moi, et quelques personnes à cinq cents lieues d'ici.
- Laquelle ?
- Les Russes n'ont plus de munitions.

M. Desmalions haussa les épaules, impatienté. Que venait faire cette histoire, ce conte à dormir debout ?

– Les Russes n'ont plus de munitions, répéta don Luis. Or, il se livre là-bas une bataille formidable qui, dans quelques heures sans doute, aura son dénouement. Le front russe sera percé, et les armées russes reculeront, reculeront... jusqu'où ? Évidemment, cette éventualité... certaine, inévitable, ne peut influer en rien sur les volontés de la grande puissance dont nous parlons. Mais néanmoins, il y a chez elle tout un parti neutraliste acharné, violent. Quelle arme on lui laisse prendre en reculant l'accord ! Dans quel embarras vous mettez ceux qui dirigent et qui préparent la guerre ! Ce serait là une faute impardonnable. Je veux l'éviter à mon pays. C'est pourquoi j'ai posé cette condition.

M. Desmalions était tout déconfit. Il gesticulait. Il hochait la tête. Il marmottait :

– C'est impossible. Jamais une pareille condition ne sera acceptée. Il faut du temps... des négociations...

– Il faut cinq minutes... six tout au plus.

– Mais, voyons, monsieur, vous parlez de choses...

– De choses que je connais mieux que personne, d'une situation très claire, d'un danger très réel et qui peut être conjuré en un clin d'œil.

– Mais, c'est impossible, monsieur, impossible ! Nous nous heurtons à des difficultés...

– Lesquelles ?

– Mais, s'écria M. Desmalions, à des difficultés de toutes sortes, et à mille obstacles insurmontables...

Quelqu'un lui posa la main sur le bras, quelqu'un qui s'était approché depuis un moment et qui avait écouté le petit discours de don Luis. Ce quelqu'un était descendu de l'automobile qui stationnait plus loin, et, à la grande surprise de Patrice, sa présence n'avait suscité aucune opposition, ni chez M. Desmalions, ni chez don Luis Perenna.

C'était un homme assez vieux, de figure énergique et tourmentée.

Il dit :

– Mon cher Desmalions, je crois que vous envisagez la question sous un jour qui n'est pas le vrai.

– C'est mon avis, monsieur le Président, dit don Luis.

– Ah ! Vous me connaissez, monsieur, dit le nouveau venu.

– M. le ministre Valenglay, n'est-ce pas, monsieur le Président ? J'ai eu l'honneur d'être reçu par vous, il y a quelques années, alors que vous étiez président du Conseil.

– Oui, en effet !... je croyais bien me souvenir... quoique je ne pourrais préciser...

– Ne cherchez pas, monsieur le Président. Le passé n'a pas d'intérêt. Ce qui importe, c'est que vous soyez de mon avis.

– Je ne sais pas si je suis de votre avis, mais j'estime que cela ne signifie rien. Et c'est ce que je vous disais, mon cher Desmalions. Il ne s'agit pas de savoir si vous devez discuter les propositions de monsieur. En l'occurrence, il n'y a pas de marché. Dans un marché, chacun apporte quelque chose. Nous, nous n'apportons absolument rien... tandis que monsieur apporte tout, et il nous déclare : « Voulez-vous trois cents millions d'or ? Si oui, voici ce que vous ferez. Si non, bonsoir. » Telle est la situation exacte, n'est-ce pas, Desmalions ?

– Oui, monsieur le Président.

– Eh bien, pouvez-vous vous passer de monsieur ? Pouvez-vous, sans monsieur, trouver la cachette de l'or ? Remarquez qu'il vous fait la partie belle, puisqu'il vous amène sur le terrain même et qu'il vous indique presque l'emplacement. Est-ce suffisant ? Espérez-vous découvrir le secret que vous cherchez depuis des semaines, depuis des mois ?

M. Desmalions fut très franc. Il n'eut pas une hésitation.

– Non, monsieur le Président, dit-il nettement, je ne l'espère plus.

– Alors ?...

Et se retournant vers don Luis, Valenglay demanda :

– Et vous, monsieur, c'est votre dernier mot ?

– Mon dernier mot !

– Si nous refusons... bonsoir ?

Vous avez dit l'expression juste, monsieur le Président.

– Et si nous acceptons, la remise de l'or sera immédiate ?

- Immédiate.
- Nous acceptons.

Ce fut catégorique. L'ancien président du Conseil avait accompagné son affirmation d'un petit geste sec qui en soulignait toute la valeur.

Il reprit, après une légère pause :

- Nous acceptons. Ce soir même la communication sera faite à l'ambassadeur.
- Vous m'en donnez votre parole, monsieur le Président ?
- Je vous en donne ma parole.
- En ce cas, nous sommes d'accord.
- Nous sommes d'accord. Parlez.

Toutes ces phrases avaient été échangées rapidement. Il n'y avait pas cinq minutes que l'ancien président du Conseil était entré en scène. Il ne restait plus à don Luis qu'à tenir sa promesse. Plus d'échappatoire possible. Plus de mots. Des faits. Des preuves.

Vraiment, l'instant fut solennel. Les quatre hommes se tenaient les uns près des autres, comme des promeneurs qui se sont rencontrés et qui bavardent un moment. Valenglay, appuyé d'un bras sur le parapet qui domine le contre-quai, tourné vers la Seine, levait et abaissait sa canne au-dessus du tas de sable. Patrice et M. Desmalions se taisaient, le visage un peu crispé.

Don Luis se mit à rire.

– Ne comptez pas trop, monsieur le Président, que je vais faire surgir de l'or à l'aide d'une baguette magique, ou vous montrer une caverne où s'entassait le métal précieux. J'ai toujours pensé que cette expression : « Le Triangle d'or », induisait en erreur en évoquant quelque chose de mystérieux et de fabuleux. Non, selon moi, il s'agissait simplement de l'espace où se trouvait l'or et qui avait la forme d'un triangle. Le triangle d'or, c'est cela : des sacs d'or disposés en triangle, un emplacement ayant la forme d'un triangle. La réalité est donc beaucoup plus simple, et vous serez peut-être déçu, monsieur le Président !

– Je ne le serai pas, fit Valenglay, si vous me mettez en face des dix-huit cents sacs d'or.

Don Luis insista :

– Je vous prends au mot, monsieur le Président. Votre approbation sera complète.

– Mon approbation sera complète, absolue, totale, si vous me mettez en face des sacs d’or.

– Vous êtes en face des sacs d’or, monsieur le Président.

– Comment, je suis en face !... Que voulezvous dire ?

– Exactement ce que je dis, monsieur le Président. À moins de toucher aux sacs, il est difficile d’en être plus près que vous ne l’êtes.

Malgré son empire sur lui-même, Valenglay ne dissimulait pas sa surprise.

– Cela ne signifie pas cependant que je marche sur de l’or, et qu’il suffirait de lever les pavés du trottoir ou d’abattre ce parapet ?...

– Ce seraient encore là des obstacles à écarter, monsieur le Président. Or, aucun obstacle ne vous sépare du but.

– Aucun obstacle ne me sépare du but ?

– Aucun, monsieur le Président, puisque vous n’avez qu’un tout petit geste à faire pour toucher aux sacs.

– Un petit geste ! dit Valenglay qui, machinalement, répétait les paroles de don Luis.

– J’appelle un petit geste celui qu’on peut accomplir sans effort, sans bouger presque, par exemple rien qu’en enfonçant sa canne dans une flaque d’eau... ou bien...

– Ou bien ?

– Ou bien dans un tas de sable.

Valenglay resta silencieux et impassible. Tout au plus un léger frisson secoua-t-il ses épaules. Il ne fit pas le geste indiqué. Il n’avait pas besoin de le faire. Il avait compris.

Les autres aussi se turent, stupéfiés par la prodigieuse et si simple vérité qui leur apparaissait soudain avec la violence d’un éclair.

Et, au milieu de ce silence que ne rompait aucune protestation, aucune marque d’incrédulité, don Luis continua de parler tout doucement :

– Si vous aviez le moindre doute, monsieur le Président – et je vois que vous ne l’avez pas –, vous enfonceriez votre canne... oh ! Pas beaucoup... cinquante centimètres au plus... et vous sentiriez alors une résistance qui vous arrêterait net. Ce sont les sacs d’or. Il doit y en avoir dix-huit cents.

« Et comme vous voyez, cela ne fait pas un tas énorme. Un kilo d’or monnayé – excusez ces détails techniques, ils sont nécessaires – un kilo d’or monnayé représente trois mille cent francs. Donc, ainsi que je l’ai



calculé approximativement, un sac de cinquante kilos, qui renferme cent cinquante-cinq mille francs par petits rouleaux de mille francs, est un sac de dimensions restreintes.

« Empilés les uns contre les autres, et les uns sur les autres, ces sacs représentent un volume de cinq mètres cubes environ, pas davantage. Si vous donnez à cette masse la forme grossière d'une pyramide triangulaire, vous aurez une base dont chacun des côtés sera de trois mètres à peu près et de trois mètres cinquante en tenant compte de l'espace perdu entre les piles de pièces. Comme hauteur, ce mur. Recouvrez le tout d'une couche de sable, et vous aurez le tas qui est là sous vos yeux... »

Après un nouvel arrêt, don Luis reprit :

– Et qui est là depuis des mois, monsieur le Président. Non seulement sans que ceux qui cherchaient l'or aient pu le découvrir là-dessous, mais sans même que le hasard ait pu en révéler la présence à personne. Pensez donc, un tas de sable ! On cherche dans une cave, on se met en quête de tout ce qui peut former une grotte, une caverne, de tout ce qui est trou, excavation, puits, égout, souterrain. Mais un tas de sable ! Qui aurait jamais l'idée d'ouvrir une petite fenêtre là-dedans pour voir ce qui s'y passe ? Les chiens s'arrêtent au bord, les enfants jouent et font des pâtés, quelque chemineau s'étend et sommeille. La pluie l'amollit, le soleil le durcit, la neige l'habille de blanc, mais cela se produit à la surface, dans la partie qui se voit. À l'intérieur, c'est le mystère impénétrable. À l'intérieur, ce sont les ténèbres inexplorables. Il n'y a pas de cachette au monde qui vaille l'intérieur d'un tas de sable exposé dans un endroit public. Celui qui a imaginé de s'en servir pour y cacher trois cents millions d'or est un rude homme, monsieur le Président.

Valenglay avait écouté don Luis sans l'interrompre. À la fin des explications, il hocha la tête deux ou trois fois, puis il prononça :

– Un rude homme, en effet. Mais il y a plus fort que lui, monsieur.

– Je ne crois pas.

– Si, il y a celui qui a deviné que le tas de sable abritait les trois cents millions d'or. Celui-là est un maître, devant lequel il faut s'incliner.

Don Luis salua, flatté du compliment. Valenglay lui tendit la main.

– Je ne vois pas de récompense digne du service que vous avez rendu au pays, monsieur.

– Je ne cherche pas de récompense, fit don Luis.

– Soit, monsieur, mais j’aimerais tout au moins que vous en fussiez remercié par des voix plus autorisées que la mienne.

– Est-ce bien nécessaire, monsieur le Président ?

– Indispensable. Avouerai-je aussi que je suis curieux de savoir comment vous êtes arrivé à découvrir ce secret ? Passez donc au ministère d’ici une heure.

– Tous mes regrets, monsieur le Président, mais, d’ici un quart d’heure, je serai parti.

– Mais non, mais non, vous ne pouvez pas partir ainsi, affirma Valenglay d’un ton très net.

– Et pourquoi donc, monsieur le Président ?

– Dame, parce que nous ne connaissons ni votre nom, ni votre personnalité.

– Cela importe si peu !

– En temps de paix, peut-être. Mais en temps de guerre, c’est une chose inacceptable !

– Bah ! Monsieur le Président, on fera bien une exception pour moi.

– Oh ! Oh ! Une exception...

– Admettons que ce soit la récompense que je demande, me la refusera-t-on ?

– C’est la seule que l’on soit contraint de vous refuser. Mais d’ailleurs, vous ne la demanderez pas. Un bon citoyen comme vous comprend les exigences auxquelles chacun doit se soumettre.

– Je comprends très bien les exigences dont vous parlez, monsieur le Président. Malheureusement...

– Malheureusement ?...

– Je n’ai pas l’habitude de m’y soumettre.

Il y avait un peu de défi dans l’intonation de don Luis. Valenglay sembla ne pas le remarquer et dit en riant :

– Mauvaise habitude, monsieur, et dont vous voudrez bien vous départir pour une fois. M. Desmalions vous aidera. N’est-ce pas, mon cher Desmalions, entendez-vous avec monsieur à ce propos. Au ministère, dans une heure, hein ? Je compte absolument sur vous. Sinon... Au revoir, monsieur. Je vous attends.

Et après un salut fort aimable, tout en faisant d’allègres moulinets avec sa canne, Valenglay s’éloigna vers l’automobile, conduit par M.

Desmalions.

– À la bonne heure, ricana don Luis, voilà un type costaud ! En un tournemain, il a accepté trois cents millions d’or, signé un traité historique, et décrété l’arrestation d’Arsène Lupin.

– Que dites-vous ? s’écria Patrice, interloqué. Votre arrestation ?

– Ou tout au moins ma comparution, l’examen de mes papiers, tout le diable et son train.

– Mais ce serait abominable !

– C’est légal, mon cher capitaine. Donc inclinons-nous.

– Mais...

– Mon capitaine, croyez bien que quelques petits ennuis de cette sorte ne m’enlèvent rien de la satisfaction entière que j’éprouve à rendre ce grand service à mon pays. Je voulais, pendant cette guerre, faire quelque chose pour la France et profiter largement du temps que je pouvais lui consacrer directement durant mon séjour. C’est fait. Et puis, j’ai une autre récompense... les quatre millions. Car maman Coralie m’inspire assez d’estime pour que je ne la croie pas capable de toucher à cet argent... qui lui appartient en réalité.

– Je me porte garant d’elle.

– Merci, et soyez sûr que le cadeau sera bien employé et que pas une parcelle n’en sera détournée pour d’autre but que la grandeur de mon pays et l’indispensable victoire. Donc, tout est en règle. Maintenant, j’ai encore quelques minutes à vous donner. Profitons-en. Déjà M. Desmalions rassemble ses hommes. Pour leur faciliter la tâche et éviter un scandale, descendons sur le contre-quai, devant le tas de sable. Là, il lui sera plus commode de me mettre la main au collet.

Ils descendirent, et tout en marchant, Patrice dit :

– Quelques minutes, je les accepte, mais je veux tout d’abord m’excuser...

– De quoi, mon capitaine ? De m’avoir trahi quelque peu, et de m’avoir enfermé dans l’atelier du pavillon ? Que voulezvous ! Vous défendiez maman Coralie. De m’avoir cru capable de garder le trésor au jour où je le découvrirais ? Que voulezvous ! Etait-il possible de supposer qu’un Arsène Lupin dédaignerait trois cents millions d’or ?

– Donc, pas d’excuses, dit Patrice en riant. Mais des remerciements.

– De quoi ? De vous avoir sauvé la vie et d’avoir sauvé maman Coralie ? Ne me remerciez pas. C’est un sport, chez moi, de sauver les gens.

Patrice prit la main de don Luis et la serra très fortement. Puis il prononça d’un ton enjoué qui cachait son émotion :

– Je ne vous remercierai donc pas. Je ne vous dirai donc pas que vous m’avez débarrassé d’un cauchemar affreux en m’apprenant que je n’étais pas le fils de ce monstre et en me dévoilant sa véritable personnalité. Je ne vous dirai pas non plus que je suis heureux, que la vie s’ouvre devant moi toute rayonnante, et que Coralie est libre de m’aimer. Non, n’en parlons pas. Mais vous avouerez-je que mon bonheur est encore... comment m’exprimer ?... un peu obscur... un peu timide... Il n’y a plus de doute en moi. Mais, malgré tout, je ne comprends pas bien la vérité, et tant que je ne comprendrai pas, la vérité m’inspirera quelque inquiétude. Donc parlez... expliquez-moi..., je veux savoir...

– Elle est si claire cependant, cette vérité ! s’écria don Luis. Les vérités les plus complexes sont toujours si simples ! Voyons, vous ne comprenez pas ? Réfléchissez à la façon dont se pose le problème. Durant seize à dix-huit ans, Siméon Diodokis se conduit envers vous comme un ami parfait, dévoué jusqu’à l’abnégation, bref, comme un père. Il n’a d’autre idée, en dehors de sa vengeance, que votre bonheur et celui de Coralie. Il veut vous réunir tous les deux. Il collectionne vos photographies. Il vous suit dans toute votre existence. Il se met presque en rapport avec vous. Il vous envoie la clef du jardin et prépare une entrevue. Et puis, soudain, changement total ! Il devient votre ennemi acharné et ne songe qu’à vous tuer, Coralie et vous ! Qu’y a-t-il eu entre ces deux états d’âme ? Un fait, et c’est tout, ou plutôt une date, la nuit du 3 au 4 avril, et le drame qui se passa, cette nuit-là et le jour suivant, dans l’hôtel Essarès. Avant cette date, vous êtes le fils de Siméon Diodokis. Après cette date, vous êtes le plus grand ennemi de Siméon Diodokis. Cela vous ouvre les yeux, hein ? Moi, toutes mes découvertes proviennent de cette vue générale que j’ai prise dès le début sur l’affaire.

Patrice hochait la tête, sans répondre. Il comprenait, certes, et pourtant l’énigme gardait une partie de son secret.

– Asseyez-vous là, fit don Luis, sur notre fameux tas de sable, et écoutez-moi. En dix minutes, j’aurai fini.

Ils se trouvaient dans le chantier Berthou. Le jour commençait à baisser et, de l'autre côté de la Seine, les silhouettes devenaient indécises. Au bord du quai, la péniche se balançait mollement.

Don Luis s'exprima ainsi :

– Le soir où, caché sur le balcon intérieur de la bibliothèque, vous assistiez au drame de l'hôtel Essarès, il y avait, sous vos yeux, deux hommes attachés par les complices, Essarès bey et Siméon Diodokis. Tous deux, à l'heure actuelle, sont morts. L'un était votre père. Parlons de l'autre, d'Essarès bey. Ce soir-là, sa situation était critique. Après avoir drainé l'or de la France pour le compte d'une puissance orientale, évidemment dirigée par l'Allemagne, il tentait d'escamoter le reliquat du milliard récolté. La *Belle-Hélène*, avertie par la pluie d'étincelles, venait de s'amarrer le long du chantier Berthou. Le transbordement devait se faire, la nuit, du tas de sable dans la péniche à moteur. Tout allait bien, lorsque, coup de théâtre imprévu, les complices, avertis par Siméon, firent irruption.

« D'où la scène de chantage, la mort du colonel Fakhi, *etc.* et le sieur Essarès apprenait, du même coup, que les complices connaissaient sa machination et son projet d'escamoter l'or, et que le colonel Fakhi avait déposé une plainte contre lui entre les mains de la justice. Il était perdu.

Que faire ? S'enfuir ? Mais, en temps de guerre, la fuite est presque impossible. Et puis, s'enfuir, c'est abandonner l'or, et c'est abandonner aussi Coralie, et cela jamais. Alors ? Alors, un seul moyen, disparaître. Disparaître, et cependant rester là, sur le lieu du combat, près de l'or et près de Coralie. Et la nuit arrive, et, cette nuit, il l'emploie à l'exécution de son plan. Voilà pour Essarès. Passons au second personnage, à Siméon Diodokis. »

Don Luis reprit haleine. Patrice l'écoutait avidement, comme si chaque parole eût apporté sa part de lumière dans l'obscurité étouffante.

– Celui qu'on appelait le vieux Siméon, repartit don Luis, c'est-à-dire votre père – oui, votre père, car vous n'en doutez pas, n'est-ce pas ? Celui-là en était, lui aussi, au point critique de son existence. Armand Belval, jadis victime d'Essarès avec la mère de Coralie, Armand Belval, votre père, touchait au but. Il avait dénoncé et livré son ennemi, Essarès, au colonel Fakhi et aux complices. Il avait réussi à vous rapprocher de Coralie. Il vous avait envoyé la clef du pavillon. Encore quelques jours et il pouvait croire que tout se terminerait selon ses vœux.

« Mais, le lendemain matin, à son réveil, certains indices, que j'ignore, lui révélaient la menace d'un danger, et, sans doute, eut-il le pressentiment du projet qu'Essarès était en train d'élaborer. Et lui aussi se posa cette question : Que faire ?... Vous avertir, et même vous avertir sans retard, vous téléphoner aussitôt. Car le temps presse. Le péril se précise. Essarès surveille, traque celui qu'il a choisi une seconde fois comme victime. Peut-être Siméon était-il poursuivi... Peut-être s'était-il enfermé dans la bibliothèque... Aura-t-il la possibilité de vous téléphoner ? Serez-vous là ?

« Quoi qu'il en soit, il veut à tout prix vous avertir. Il demande donc la communication. Il l'obtient, vous appelle, entend votre voix, et, tandis qu'Essarès s'acharne à la porte, votre père, haletant, s'écrie :

“Est-ce toi, Patrice ? Tu as la clef ? Et la lettre ? Non ? Mais c'est effrayant ! Alors tu ne sais pas...”

Et puis un cri rauque, que vous entendez au bout du fil, et puis des sons incohérents, le bruit d'une discussion. Et puis la voix qui se colle à l'appareil, et qui balbutie, au hasard :

“Patrice, le médaillon d'améthyste... Patrice, j'aurais tant voulu !... Patrice, Coralie.”

Puis un grand cri... des clameurs qui s'affaiblissent... Puis le silence. C'est tout. Votre père est mort, assassiné. Cette fois, Essarès bey, qui l'avait manqué jadis, dans le pavillon, se vengeait de son ancien rival. »

Don Luis s'arrêta. Sous sa parole véhémence, le drame ressuscitait. Le crime se perpétrait de nouveau devant les yeux du fils.

Patrice, bouleversé, murmura :

– Mon père, mon père...

– C'était votre père, affirma don Luis. Il était sept heures dix-neuf du matin, ainsi que vous l'avez noté. Quelques minutes après, avide de savoir et de comprendre, vous téléphoniez, et c'était Essarès qui vous répondait, le cadavre de votre père à ses pieds.

– Ah ! Le misérable. De sorte que ce cadavre, que nous n'avons pas trouvé, et que nous ne pouvions pas trouver...

– Ce cadavre, Essarès bey l'a maquillé, tout simplement, maquillé, défiguré, transformé, et c'est ainsi, mon capitaine – toute l'affaire est là – que le Siméon Diodokis, mort, est devenu Essarès bey, en attendant qu'Essarès bey, transformé en Siméon Diodokis, jouât le personnage de Siméon Diodokis.

– Oui, murmura Patrice, je vois... Je me rends compte...

Et don Luis continuait :

– Quelles relations existait-il entre les deux hommes ? Je l'ignore. Essarès savait-il auparavant que le vieux Siméon n'était autre que son ancien rival, l'amant de la mère de Coralie, l'homme enfin qui avait échappé à la mort ? Savait-il que Siméon était votre père, c'est-à-dire Armand Belval ? Autant de questions qui ne seront jamais résolues, et qui, d'ailleurs, n'importent point. Mais, ce que je suppose, c'est que ce nouveau crime ne fut pas improvisé. Je crois fermement qu'Essarès, ayant constaté certaines analogies de taille et d'allure, avait tout préparé pour prendre la place de Siméon Diodokis, au cas où les circonstances l'obligeraient à disparaître. Et ce fut facile. Siméon Diodokis portait une perruque et n'avait point de barbe. Au contraire, Essarès était chauve et portait sa barbe. Il se rasa, écrasa à coups de chenet la figure de Siméon, dans cet amas sanglant mêla les poils de sa barbe, habilla le cadavre avec ses propres vêtements, prit pour lui ceux de sa victime, mit la perruque, mit les lunettes et le cache-nez. La transformation était faite.

Après avoir réfléchi, Patrice objecta :

– Soit, voilà pour ce qui s'est passé à sept heures dix-neuf du matin. Mais il s'est passé autre chose à midi vingt-trois.

– Rien...

– Cependant... cette montre qui marquait midi vingt-trois ?

– Rien, vous dis-je. Seulement il fallait dépister les recherches. Il fallait surtout éviter l'inévitable accusation qu'on aurait portée contre le nouveau Siméon.

– Quelle accusation ?

– Comment ? Mais celle d'avoir tué Essarès bey. On découvre le matin un cadavre. Qui a tué ? Les soupçons se seraient dirigés aussitôt sur Siméon. On l'eût interrogé, arrêté. Et sous le masque de Siméon, on trouvait Essarès... Non, il lui fallait la liberté, l'aisance de ses mouvements. Pour cela, il cacha le crime toute la matinée et fit en sorte que personne n'entrât dans la bibliothèque. Par trois fois, il alla frapper à la porte de sa femme, afin qu'elle pût affirmer qu'Essarès bey vivait encore au courant de la matinée.

« Puis, quand elle sortit, il ordonna tout haut à Siméon, c'est-à-dire à lui-même, de la conduire jusqu'à l'ambulance des Champs-Élysées. Et ainsi

Mme Essarès crut laisser son mari vivant et être accompagnée du vieux Siméon, tandis qu'elle laissait en réalité, dans une partie vide de la maison, le cadavre du vieux Siméon, et qu'elle était accompagnée par son mari.

« Qu'advint-il ? Ce que le bandit avait voulu. Vers une heure de l'après-midi, la justice, prévenue par le colonel Fakhi, arrivait et se trouvait en face d'un cadavre. Le cadavre de qui ? Il n'y eut pas à ce sujet l'ombre d'une hésitation. Les femmes de chambre reconnurent leur maître, et quand Mme Essarès se présenta ce fut son mari qu'elle aperçut étendu devant la cheminée où on l'avait torturé la veille au soir. Le vieux Siméon, c'est-à-dire Essarès, confirma cette identité. Vous-même fûtes pris au piège. Le tour était joué. »

Patrice hocha la tête.

– Oui, c'est ainsi que les événements se sont produits, c'est bien là leur enchaînement.

– Le tour était joué, reprit don Luis. Et personne n'y vit que du feu. N'y avait-il pas, en outre, comme preuve, cette lettre écrite de la main même d'Essarès et recueillie sur son bureau ? Cette lettre datée du 4 avril, à midi, destinée à sa femme, et où il annonce son départ ? Bien plus, le tour était si bien joué que les indices mêmes qui auraient dû trahir la vérité ne firent que renforcer le mensonge. Ainsi votre père portait un tout petit album de photographies dans une poche intérieure de son maillot. Essarès n'y fit pas attention et ne lui enleva pas ce maillot. Eh bien, quand on trouva l'album, on admit tout de suite cette chose invraisemblable : Essarès bey gardait sur lui un album contenant les photographies de sa femme et du capitaine Belval !

« De même, quand on trouva dans la main du mort, c'est-à-dire dans la main de votre père, un médaillon d'améthyste contenant vos deux récentes photographies, et quand on y trouva aussi un papier froissé où il était question du triangle d'or, on admit aussitôt qu'Essarès bey avait dérobé le médaillon et le document, et qu'il les tenait en sa main au moment de mourir. Tellement il était hors de doute que c'était bien Essarès bey qui avait été assassiné, que l'on avait son cadavre sous les yeux, et que l'on ne devait plus s'occuper de cette question ! Et, de la sorte, le nouveau Siméon était maître de la situation. Essarès bey est mort, vive Siméon ! »

Don Luis éclata de rire. L'aventure lui paraissait vraiment amusante, et il jouissait en artiste de tout ce qu'elle supposait d'invention perverse et de



génie malfaisant.

– Et tout de suite, poursuivit-il, Essarès, sous son masque impénétrable, se mit à l'œuvre. Le jour même il écoutait à travers la fenêtre entrebâillée votre conversation avec maman Coralie, et, saisi de rage en vous voyant penché sur elle, il tirait un coup de revolver. Puis, ce nouveau crime n'ayant pas réussi, il s'enfuyait et jouait toute une comédie auprès de la petite porte du jardin, criant à l'assassin, jetant la clef pardessus le mur afin de donner une fausse piste, et se laissant tomber à moitié mort, comme étranglé par l'ennemi qui, soi-disant, avait tiré le coup de revolver. Comédie qui se terminait par la simulation de la folie.

– Mais dans quel but, cette folie ?

– Dans quel but ? Pour qu'on le laissât tranquille, pour qu'on ne l'interrogeât pas, pour qu'on ne se méfiât pas de lui. Fou, il pouvait se taire et rester à l'écart. Sinon, aux premières paroles, Mme Essarès aurait reconnu sa voix, si parfaitement qu'il en eût dissimulé l'intonation.

« Désormais, il est fou. C'est un être irresponsable. Il va et vient à sa guise : c'est un fou ! Et sa folie est une chose tellement admise qu'il vous conduit pour ainsi dire par la main vers ses anciens complices, et que vous les faites arrêter, sans vous demander un instant si ce fou n'agit pas avec la plus claire vision de ses intérêts. C'est un fou, un pauvre fou, un fou inoffensif, et ne laisse-t-on pas le champ libre à ces êtres disgraciés !

« Dès lors, il n'a plus qu'à lutter contre ses deux derniers adversaires, maman Coralie et vous, mon capitaine. Et cela lui est facile. Je suppose qu'il a eu entre les mains un journal tenu par votre père. En tout cas, il a connaissance chaque jour de celui que vous tenez, vous. Par là, il apprend toute l'histoire des tombes, et il sait que, le 14 avril, maman Coralie et vous, irez tous deux en pèlerinage à cette tombe. Il vous pousse d'ailleurs par ses machinations à vous y rendre. Car son plan est fait. Il prépare contre le fils et contre la fille, contre le Patrice et contre la Coralie d'aujourd'hui, le coup qu'il a préparé jadis contre le père et contre la mère. Ce coup réussit au début. Il eût réussi jusqu'au bout si, grâce à une idée de notre pauvre Ya-Bon, un nouvel adversaire n'avait surgi en ma personne...

« Mais est-il nécessaire de vous en dire davantage ? Le reste, vous le connaissez comme moi, et comme moi, vous pouvez juger dans toute sa splendeur l'immonde bandit qui, au cours de ces vingt-quatre heures, laissait étrangler son complice Grégoire, ou plutôt sa maîtresse, Mme

Mosgranem, enfouissait maman Coralie sous le tas de sable, assassinait Ya-Bon, m'enfermait – ou du moins croyait m'enfermer – dans le pavillon, vous enterrait dans la tombe creusée par votre père, et supprimait le concierge Vacherot. Et maintenant, mon capitaine, croyez-vous que j'aurais dû l'empêcher de se tuer, le joli monsieur qui, en dernier ressort, essayait de se faire passer pour votre père ? »

– Vous avez eu raison, dit Patrice. En tout cela vous avez eu raison du commencement jusqu'à la fin. L'affaire m'apparaît maintenant tout entière, dans son ensemble et dans ses détails. Il ne reste plus qu'un point : le triangle d'or. Comment avez-vous découvert la vérité ? Qu'est-ce qui vous a conduit jusqu'à ce tas de sable ? Et qu'est-ce qui vous a permis de délivrer Coralie de la mort la plus affreuse ?

– Oh ! répondit don Luis, de ce côté, c'est encore plus simple, et la lumière s'est faite presque à mon insu. En quelques mots, vous allez voir... Mais éloignons-nous d'abord. M. Desmalions et ses hommes deviennent un peu gênants.

Les agents étaient répartis aux deux entrées du chantier Berthou. M. Desmalions leur donnait ses instructions. Visiblement il leur parlait de don Luis et se préparait à l'aborder.

– Allons sur la péniche, dit don Luis. J'y ai laissé des papiers importants.

Patrice le suivit.

En face de la cabine où se trouvait le cadavre de Grégoire, était une autre cabine à laquelle on accédait par le même escalier. Une chaise la meublait, et une table.

– Mon capitaine, fit don Luis, qui ouvrit un tiroir et y prit une lettre qu'il cacheta ; mon capitaine, voici une lettre que je vous prierai de remettre... Mais non, pas de phrases inutiles. À peine aurai-je le temps de satisfaire votre curiosité. Ces messieurs approchent. Il s'agit pour l'instant du triangle. Parlons-en, et sans retard.

Il tendait l'oreille avec une attention dont Patrice devait bientôt comprendre la signification réelle.

Et, tout en écoutant ce qui se passait dehors, il reprit :

Le triangle d'or ! Il y a des problèmes que l'on résout un peu au hasard, sans chercher. Ce sont les événements qui nous mènent à la solution, et, parmi ces événements, on choisit inconsciemment, on démêle, on examine

celui-ci, on écarte celui-là, et, tout à coup, on aperçoit le but... Donc ce matin, après vous avoir mené vers les tombes, et vous avoir enterré sous la dalle, Essarès bey revint à moi. Me croyant enfermé dans l'atelier du pavillon, il eut la gentillesse d'ouvrir le compteur à gaz, puis il s'en alla et vint sur le quai, au-dessus du chantier Berthou. Là, il eut une hésitation, et cette hésitation fut, pour moi qui le suivais, un indice précieux. Certainement il songeait alors à délivrer maman Coralie. Des gens passèrent. Il s'éloigna. Sachant où il se rendait, je retournai à votre secours, j'avertis vos camarades de l'hôtel Essarès, et les priai de s'occuper de vous.

« Ensuite, je revins ici. D'ailleurs, toute la marche de l'affaire m'obligeait à y revenir. Il était à supposer que les sacs d'or n'étaient pas à l'intérieur de la canalisation, et, comme la *Belle-Hélène* ne les avait pas enlevés, ils devaient se trouver en dehors du jardin, en dehors de la canalisation, donc dans ces parages. J'explorai cette péniche, non pas tant pour y chercher les sacs que pour y chercher quelque renseignement imprévu, et pour y chercher aussi, avouons-le, les quatre millions remis à Grégoire. Or, quand je me mets à explorer un endroit où je ne trouve pas ce que je veux, je me rappelle toujours l'étrange conte d'Edgar Poe : "La lettre volée"... Vous vous souvenez, ce document diplomatique qui a été dérobé et dont on sait qu'il est caché dans telle chambre ? On fouille cette chambre dans tous les coins. On soulève toutes les lames du parquet. Rien. Mais M. Dupin arrive et, presque aussitôt, se dirige vers un vide-poche suspendu au mur et d'où dépasse un vieux papier. C'est le document.

« Eh bien, instinctivement, j'emploie le même procédé. Je cherche où l'on n'aurait même pas l'idée de chercher, dans les endroits qui ne constituent pas de cachette, parce que ce serait vraiment trop facile à découvrir. C'est ainsi, par exemple, que j'ai eu l'idée de feuilleter quatre vieux Bottins hors d'usage, alignés sur cette tablette. Les quatre millions s'y trouvaient. J'étais renseigné. »

– Comment, vous étiez renseigné ?

– Oui, sur l'état d'esprit d'Essarès, sur ses lectures, sur ses habitudes, sur la façon dont il concevait une bonne cachette. Nous avons cherché trop loin et trop profondément. Nous avons joué la difficulté. Il fallait jouer la facilité, regarder l'extérieur, la superficie. Deux petits indices encore me servirent. J'avais remarqué que les montants de l'échelle que Ya-Bon avait dû prendre dans ces parages portaient quelques grains de sable. Enfin, je me

rappelai ceci : Ya-Bon avait tracé un triangle à la craie sur le trottoir, et ce triangle n'avait que deux côtés, le troisième étant constitué par la base du mur. Pourquoi ce détail ? Pourquoi pas une troisième ligne à la craie ? Est-ce que l'absence de cette troisième ligne signifiait que la cachette se trouvait au pied d'un mur ? Bref, j'allumai une cigarette, je m'établis là-haut, sur le pont de la péniche et je me dis, tout en regardant autour de moi « Mon petit Lupin, je te donne cinq minutes. » Quand je me dis : « Mon petit Lupin », il m'est impossible de me résister à moi-même. Je n'avais pas fumé le quart de ma cigarette que ça y était.

– Vous saviez ? ...

– Je savais. Parmi les éléments dont je disposais, lequel a fait jaillir l'étincelle ? Je l'ignore. Tous à la fois, sans doute. C'est là une opération psychologique assez complexe, comme une expérience de chimie. L'idée juste se forme tout à coup par des réactions et des combinaisons mystérieuses entre les éléments où elle était en puissance. Et puis, il y avait en moi un principe d'intuition, une surexcitation toute spéciale qui m'obligeait, qui, fatalement, m'obligeait à découvrir la cachette : maman Coralie s'y trouvait.

« J'étais sûr qu'un échec de ma part, qu'une défaillance, qu'une hésitation plus longue, c'était sa perte. Une femme était là, dans un rayon de quelques dizaines de mètres. Il fallait savoir. Je sus. L'étincelle se produisit. La combinaison eut lieu. Et je courus tout droit vers le tas de sable.

« Je vis immédiatement des vestiges de pas, et, presque en haut, la trace d'un piétinement plus marqué. Je fouillai. Au premier contact avec un des sacs, croyez que mon émotion fut vive. Mais je n'avais pas le temps de m'émouvoir. Je dérangeai quelques sacs. Maman Coralie était là, à peine protégée du sable qui, peu à peu, l'étouffait, s'infiltrait, lui bouchait les yeux, l'asphyxiait. Inutile de vous en dire davantage, n'est-ce pas ? Le chantier, comme d'habitude, était désert. Je la sortis de là. Je hélai une auto. Je la conduisis d'abord chez elle. Puis je m'occupai d'Essarès, du concierge Vacherot, et, renseigné sur les projets de notre ennemi, j'allai m'entendre avec le docteur Gérard. Enfin, je vous fis transporter à la clinique du boulevard de Montmorency et je donnai l'ordre également qu'on y conduisît maman Coralie, qu'il est nécessaire de dépayser un peu pour l'instant. Et voilà, mon capitaine. Tout cela en trois heures. Quand l'auto du

docteur me ramena à la clinique, Essarès y arrivait en même temps que moi pour s'y faire soigner. Je le tenais. »

Don Luis se tut.

Aucune parole n'était plus nécessaire entre les deux hommes. L'un avait rendu à l'autre les plus grands services que l'on pût rendre à quelqu'un, et cet autre savait que c'étaient là des services à propos desquels il n'est point de remerciement. Et il savait aussi que l'occasion ne lui serait jamais offerte de prouver sa reconnaissance. Don Luis était en quelque sorte au-dessus de ces preuves-là par le seul fait qu'elles étaient impossibles. Comment rendre service à un homme comme lui, qui disposait de telles ressources, et qui accomplissait des miracles avec la même aisance que l'on accomplit les petits actes de la vie quotidienne ?

De nouveau, Patrice lui serra les mains fortement, sans un mot.

Don Luis accepta l'hommage de cette émotion silencieuse et dit :

– Si jamais on parle d'Arsène Lupin devant vous, défendez-le, mon capitaine, il le mérite.

Et il ajouta en riant :

– C'est drôle, mais, avec l'âge, je tiens à ma réputation. Le diable se fait ermite.

Il tendit l'oreille et, au bout d'un moment, prononça :

– Mon capitaine, c'est l'heure de la séparation. Présentez mes respects à maman Coralie. Je ne l'aurai, pour ainsi dire, pas connue, maman Coralie, et elle ne me connaîtra pas. Cela vaut mieux, peut-être. Au revoir, mon capitaine. Et si jamais vous avez besoin de moi, dans quelque affaire que ce soit, coquin à démasquer, honnête homme à tirer d'embarras, énigme à déchiffrer, n'hésitez pas à recourir à mes conseils. Je ferai en sorte que vous ayez toujours une adresse où m'écrire. Encore une fois, au revoir.

– Alors, nous nous quittons déjà ?

– Oui, j'entends M. Desmalions. Allez au-devant de lui, voulez-vous ? Et ayez l'obligeance de l'amener.

Patrice hésita. Pourquoi don Luis l'envoyait-il au-devant de M. Desmalions ? Était-ce pour que lui, Patrice, intervînt en sa faveur ?

Cette idée le stimula. Il sortit.

Il se produisit alors une chose que Patrice ne devait jamais comprendre, quelque chose de très rapide et de tout à fait inexplicable. Ce fut comme le

coup de théâtre imprévu qui finit brusquement une longue et ténébreuse aventure.

Patrice rencontra sur le pont M. Desmalions qui lui dit :

– Votre ami est là ?

– Oui. Mais deux mots d’abord... Vous n’avez pas l’intention ?...

– Ne craignez rien. Nous ne lui voulons aucun mal, au contraire.

Le ton fut si net que l’officier ne trouva aucune objection.

M. Desmalions passa. Patrice le suivit. Ils descendirent l’escalier.

– Tiens, fit Patrice, j’avais laissé la porte de cette cabine ouverte.

Il poussa. La porte s’ouvrit. Mais don Luis n’était plus dans la cabine.

Une enquête immédiate prouva que personne ne l’avait vu partir, ni les agents qui se tenaient sur le contre-quai, ni ceux qui déjà avaient traversé la passerelle.

Patrice déclara :

– Quand on aura le temps d’examiner cette péniche à fond, on la trouvera fort truquée, je n’en doute pas.

– De sorte que votre ami se serait enfui par quelque trappe, à la nage ? demanda M. Desmalions, qui semblait fort vexé.

– Ma foi oui, dit Patrice en riant, ou même par quelque sous-marin.

– Un sous-marin dans la Seine ?

– Pourquoi pas ? Je ne crois pas qu’il y ait de limite aux ressources et à la volonté de mon ami.

Mais, ce qui acheva de stupéfier M. Desmalions, ce fut la découverte, sur la table, d’une lettre qui portait son adresse, la lettre que don Luis Perenna y avait déposée au début de son entretien avec Patrice Belval.

« Il savait donc que je viendrais ici ? Il avait donc prévu, avant même notre entrevue, que je réclamerais de lui certaines formalités ? »

La lettre contenait ces mots :

« Monsieur,

« Excusez mon départ, et croyez que de mon côté je comprenais fort bien le motif qui vous amène ici. Ma situation, en effet, n’est pas régulière, et vous êtes en droit de me demander des explications. Les explications, je vous les donnerai, un jour ou l’autre, j’en prends l’engagement. Vous verrez alors que, si je sers la France à ma manière, cette manière n’est pas la plus mauvaise, et que mon pays me devra quelque reconnaissance pour les services immenses, j’ose dire le mot, que je lui aurai rendus pendant cette

guerre. Le jour de cette entrevue, monsieur, je veux que vous me remerciez. Vous serez à cette époque – car je connais votre ambition secrète – préfet de police. Peut-être même me sera-t-il possible de contribuer personnellement à une nomination que je juge méritée. Je m’y emploie dès maintenant. Agréez, *etc.* »

M. Desmalions resta silencieux assez longtemps. Puis il prononça :

– Étrange personnage ! S’il avait voulu, nous l’aurions chargé de grandes choses. C’est ce que j’avais mission de lui dire de la part de M. Valenglay.

– Soyez sûr, monsieur, fit Patrice, que les choses qu’il accomplit actuellement sont encore plus grandes.

Et il ajouta :

– Étrange personnage, en effet ! Et plus étrange encore, plus puissant et plus extraordinaire que vous ne pouvez le supposer. Si chacune des nations alliées avait eu à sa disposition trois ou quatre individus taillés à son modèle, la guerre n’aurait certainement pas duré six mois.

Et M. Desmalions murmura :

– Je le crois volontiers... Seulement ces individus-là sont généralement des isolés, des réfractaires qui n’en font qu’à leur tête et n’acceptent aucun joug... Tenez, capitaine, quelque chose comme ce fameux aventurier qui, il y a quelques années, contraignait le Kaiser à venir dans sa prison et à le délivrer... et qui, à la suite d’un amour malheureux, s’est précipité du haut des falaises de Capri...

– Qui donc ?

– Vous savez bien... Lupin... Arsène Lupin...

# L'Île aux trente cercueils(1919)

## [Table des matières](#)

## **Contenu**

### **Première partie: VÉRONIQUE**

[Prologue](#)

[1 La cabane abandonnée](#)

[2 Au bord de l'Océan](#)

[3 Le fils de Vorski](#)

[4 Les pauvres gens de Sarek](#)

[5 Quatre femmes en croix](#)

[6 Tout-Va-Bien](#)

[7 François et Stéphane](#)

[8 L'angoisse](#)

[9 La chambre de mort](#)

[10 L'évasion](#)

### **Deuxième partie: LA PIERRE MIRACULEUSE**

[1 Le fléau de Dieu](#)

[2 La montée du Golgotha](#)

[3 Eli, Eli, lamma sabacthani !](#)

[4 Le vieux Druide](#)

[5 La salle des sacrifices souterrains](#)

[6 La dalle des rois de Bohême](#)

[7 Prince cruel aux ordres du destin](#)

[8 La Pierre-Dieu](#)

[Épilogue](#)



# Première partie

## *VÉRONIQUE*

[Table des matières](#)

# Prologue

## [Table des matières](#)

La guerre a provoqué de tels bouleversements que bien peu de personnes se souviennent aujourd'hui de ce qui fut, il y a quelques années, le scandale d'Hergemont.

Rappelons les faits en quelques lignes :

Au mois de juin 1902, M. Antoine d'Hergemont, dont on apprécie les études sur les monuments mégalithiques de la Bretagne, se promenait au Bois avec sa fille Véronique, lorsqu'il fut assailli par quatre individus et frappé au visage d'un coup de canne qui l'abattit.

Après une courte lutte, et malgré ses efforts désespérés, Véronique, la belle Véronique comme on l'appelait parmi ses amies, était entraînée et jetée dans une automobile que les spectateurs de cette scène très rapide virent s'éloigner du côté de Saint-Cloud.

Simple enlèvement. Le lendemain, on savait la vérité. Le comte Alexis Vorski, jeune gentilhomme polonais, d'assez mauvaise réputation mais de grande allure, et qui se disait de sang royal, aimait Véronique d'Hergemont et Véronique l'aimait. Repoussé par le père, insulté même par lui à diverses reprises, il avait combiné l'aventure sans que Véronique, d'ailleurs, en fût le moins du monde complice.

Ouvrement, Antoine d'Hergemont, qui était – certaines lettres rendues publiques l'attestèrent violent, taciturne, et qui, par son humeur fantasque, son égoïsme farouche et son avarice sordide, avait rendu sa fille fort malheureuse, jura qu'il se vengerait de la manière la plus implacable.

Il donna son consentement au mariage, qui eut lieu, deux mois après, à Nice. Mais, l'année suivante, on apprenait une série de nouvelles sensationnelles. Tenant sa parole de haine, M. d'Hergemont enlevait, à son tour, l'enfant né du mariage de sa fille avec Vorski, et, à Villefranche, prenait passage sur un petit yacht de plaisance nouvellement acheté par lui.

La mer était forte. Le yacht coula en vue des côtes italiennes. Les quatre matelots qui le montèrent furent recueillis par une barque. D'après leur

témoignage, M. d'Hergemont et l'enfant avaient disparu au milieu des vagues.

Lorsque Véronique eut recueilli la preuve de leur mort, elle entra dans un couvent de Carmélites.

Tels sont les faits. Ils devaient entraîner, à quatorze ans de distance, l'aventure la plus effroyable et la plus extraordinaire. Aventure authentique, cependant, bien que certains détails prennent, au premier abord, une apparence en quelque sorte fabuleuse. Mais la guerre a compliqué l'existence au point que des événements qui se passent en dehors d'elle, comme ceux dont le récit va suivre, empruntent au grand drame quelque chose d'anormal, d'illogique et, parfois, de miraculeux. Il faut toute l'éclatante lumière de la vérité pour rendre à ces événements la marque d'une réalité, somme toute assez simple...

# 1

## *La cabane abandonnée*

### Table des matières

Le pittoresque village du Faouët, situé au cœur même de la Bretagne, vit arriver en voiture, un matin du mois de mai, une dame dont l'ample vêtement gris et le voile épais qui lui enveloppait le visage, n'empêchaient pas de discerner la grande beauté et la grâce parfaite.

Cette dame déjeuna rapidement à l'auberge principale. Puis, vers midi, elle pria le patron de lui garder sa valise, demanda quelques renseignements sur le pays, et, traversant le village, s'engagea dans la campagne.

Presque aussitôt deux routes s'offrirent à elle, l'une qui conduisait à Quimperlé, l'autre à Quimper. Elle choisit celle-ci, descendit au creux d'un vallon, remonta et aperçut, vers sa droite, à l'entrée d'un chemin vicinal, un poteau indicateur portant la mention : Locriff, 3 kilomètres.

« Voici l'endroit », se dit-elle.

Pourtant, ayant jeté un regard circulaire, elle fut surprise de ne pas trouver ce qu'elle cherchait. Avait-elle mal compris les instructions qu'on lui avait données ?

Autour d'elle personne, et personne aussi loin qu'on pouvait voir à l'horizon de la campagne bretonne, pardessus les prés bordés d'arbres et les ondulations des collines. Un petit château, surgi de la verdure naissante du printemps, érigeait non loin du village une façade grise où toutes les fenêtres étaient closes de leurs volets. À midi les cloches de l'angélus se balancèrent dans l'espace. Puis ce fut le grand silence et la grande paix.

Alors elle s'assit sur l'herbe rase d'un talus, et tira de sa poche une lettre dont elle déplia les nombreux feuillets.

La première page portait, en haut, cette raison sociale :

*Agence Dutreillis.  
Cabinet de consultation.*

## *Renseignements confidentiels.*

### *Discrétion.*

Puis, au-dessous, cette adresse :

« À madame Véronique, Modes, Besançon. »

Elle lut :

« Madame,

« Vous ne sauriez croire avec quel plaisir je me suis acquitté de la double mission dont vous avez bien voulu me charger par votre honorée de ce mois de mai 1917. Je n'ai jamais oublié les conditions dans lesquelles il me fut possible, il y a quatorze ans, de vous prêter mon concours efficace, lors des pénibles événements qui assombrèrent votre existence. C'est moi, en effet, qui ai pu obtenir toutes les certitudes relatives à la mort de votre cher et respectable père, M. Antoine d'Hergemont, et de votre bien-aimé fils François – première victime d'une carrière qui devait en fournir tant d'autres éclatantes.

« C'est moi aussi, ne l'oubliez pas, qui, sur votre demande, et voyant combien il était utile de vous soustraire à la haine, et, disons le mot, à l'amour de votre mari, ai fait les démarches nécessaires à votre entrée au couvent des Carmélites. C'est moi enfin qui, votre retraite dans ce couvent vous ayant montré que la vie religieuse était contraire à votre nature, vous ai procuré cette humble place de modiste à Besançon, loin des villes où s'étaient écoulées les années de votre enfance et les semaines de votre mariage. Vous aviez du goût, le besoin de travailler pour vivre et pour ne pas penser. Vous deviez réussir. Vous avez réussi.

« Et maintenant arrivons au fait, au double fait qui nous occupe.

« Tout d'abord, la première question. Qu'est devenu dans la tourmente votre mari, le sieur Alexis Vorski, polonais de naissance, selon ses papiers, et fils de roi selon ses dires ? Je serai bref. Suspect, enfermé, dès le début de la guerre, dans un camp de concentration, près de Carpentras, le sieur Vorski s'est échappé, est passé en Suisse, est rentré en France, a été arrêté, accusé d'espionnage et convaincu d'être allemand. Une seconde fois, alors qu'inévitablement l'attendait une condamnation à mort, il s'échappa, disparut dans la forêt de Fontainebleau, et, en fin de compte, fut poignardé on ne sait par qui.

« Je vous raconte cela tout crûment, madame, sachant quel mépris vous aviez pour cet être qui vous avait abominablement trahie, et sachant aussi que vous connaissiez par les journaux la plupart de ces faits, sans avoir pu cependant en vérifier l'absolue authenticité.

« Or, les preuves existent. Je les ai vues. Il n'y a plus de doute. Alexis Vorski est enterré à Fontainebleau.

« Et je me permets, en passant, madame, de vous faire remarquer l'étrangeté de cette mort. Vous vous rappelez en effet la curieuse prophétie dont vous m'avez parlé et qui concernait le sieur Vorski. Le sieur Vorski, dont la réelle intelligence et l'énergie peu commune étaient gâtées par un esprit faux et superstitieux, en proie aux hallucinations et aux terreurs, avait été fort impressionné par cette prédiction qui pesait sur sa vie et qui lui avait été faite par plusieurs personnes versées dans les sciences occultes : « Vorski, fils de roi, tu mourras de la main d'un ami et ton épouse sera mise en croix. » Je ris, madame, en écrivant ces derniers mots. Mise en croix ! Crucifiée ! C'est là un supplice quelque peu démodé, et je suis tranquille à votre égard ! Mais, que pensez-vous du coup de poignard reçu par le sieur Vorski conformément aux ordres mystérieux du destin ?

« Mais assez de réflexions. Il s'agit maintenant... »

Véronique laissa tomber un instant la lettre sur ses genoux. Les phrases prétentieuses, les plaisanteries familières de M. Dutreillis blessaient sa délicatesse, et puis l'image tragique d'Alexis Vorski l'obsédait. Un frisson d'angoisse effleura sa chair au souvenir affreux de cet homme. Elle se domina et reprit :

« Il s'agit maintenant, madame, de mon autre mission, la plus importante à vos yeux, puisque tout le reste n'est que passé.

« Précisons les faits. Il y a trois semaines, durant une de ces rares occasions où vous consentez à rompre la monotonie si digne de votre existence, un jeudi soir où vous aviez conduit vos employées au cinéma, un détail vraiment inexplicable vous a frappée. Le principal film, intitulé : « Légende Bretonne », représentait, au cours d'un pèlerinage, une scène qui se passait sur le bord d'une route, devant une petite cahute abandonnée, laquelle d'ailleurs ne servait à rien dans l'action. Elle se trouvait là, évidemment, par hasard. Mais quelque chose de vraiment anormal attira votre attention. Sur les planches goudronnées de la vieille porte, il y avait, tracées à la main, ces trois lettres V. d'H. et, ces trois lettres, c'était

purement et simplement votre signature de jeune fille telle que vous l'employiez jadis dans vos lettres familières, et telle que vous ne l'avez plus employée une seule fois depuis quatorze ans ! Véronique d'Hergemont ! Aucune erreur possible. Deux majuscules séparées par le d minuscule et par l'apostrophe. Et, qui plus est, la barre de la lettre H, ramenée sous les trois lettres, servant de paraphe, exactement selon votre procédé d'alors !

« Madame, c'est la stupeur que provoqua en vous cette surprenante coïncidence qui vous détermina à solliciter mon concours. Il vous était acquis d'avance. Et, d'avance, vous saviez que ce concours serait efficace.

« Selon vos prévisions, madame, j'ai réussi.

« Et là, encore, je serai bref suivant mon habitude.

« Madame, prenez à Paris l'express du soir qui vous débarquera le lendemain matin à Quimperlé. Là, voiture jusqu'au Faouët. Si vous avez le temps, avant ou après votre déjeuner, visite à la très curieuse chapelle Sainte-Barbe, perchée dans le site le plus extravagant et qui fut l'occasion du film, « Légende Bretonne ». Puis allez à pied sur la route de Quimper. Au bout de la première montée, un peu avant le chemin vicinal qui conduit à Locriff, se trouve, dans un demi-cirque entouré d'arbres, la cahute abandonnée qui porte l'inscription. Rien de remarquable ne la caractérise. À l'intérieur, c'est le vide. Pas même de plancher. Une planche pourrie servait de banc. Comme toit un châssis verrouillé, à travers lequel il pleut. Encore une fois, il est hors de doute que c'est le hasard qui l'a placée dans le champ de visibilité du cinématographe. J'ajouterai, pour finir, que le film « Légende Bretonne » a été pris au mois de septembre dernier, ce qui fait que l'inscription remonte au moins à huit mois.

« Voilà, madame. Ma double mission est achevée. Je suis trop discret pour vous dire après quels efforts et par quels moyens ingénieux j'ai pu l'accomplir en si peu de temps, sans quoi vous trouveriez vraiment un peu ridicule la somme de cinq cents francs à laquelle je borne le prix de mon intervention.

« Veuillez agréer, je vous prie... »

Véronique replia la lettre et s'attarda quelques minutes aux impressions que cette lecture lui imposait, impressions douloureuses comme toutes celles qui ressuscitaient les jours atroces de son mariage. Une, surtout, avait persisté, aussi forte qu'aux heures où elle se jetait, pour y échapper, dans l'ombre d'un couvent. C'était l'impression, la certitude même que tous ses

malheurs, que la mort de son père, que la mort de son fils, provenaient de la faute qu'elle avait commise en aimant Vorski. Certes elle avait résisté à l'amour de cet homme et ne s'était décidée au mariage que contrainte, désespérée, et pour soustraire M. d'Hergemont à la vengeance de Vorski. Mais tout de même elle l'avait aimé, cet homme. Tout de même, au début, elle avait pâli sous son regard, et de cela, de ce qui lui semblait maintenant une lâcheté impardonnable, elle gardait un remords que le temps n'avait pas affaibli.

« Allons, murmura-t-elle, assez de rêveries. Je ne suis pas venue ici pour pleurer. »

Le besoin de savoir qui l'avait sortie de sa retraite de Besançon la ranima, et elle se leva, résolue à l'action.

« Un peu avant le chemin vicinal qui conduit à Locriff... un demi-cirque entouré d'arbres... », disait la lettre du sieur Dutreillis. Elle avait donc dépassé l'endroit. Rapidement elle revint sur ses pas et aussitôt aperçut, à droite, le bouquet d'arbres qui lui avait masqué la cabane. S'étant approchée, elle la vit.

C'était une sorte de refuge pour berger ou pour cantonnier, qui s'effritait et se décomposait sous l'action des intempéries. Véronique s'approcha et constata que l'inscription, usée par la pluie et par le soleil, était beaucoup moins nette que sur le film. Mais les trois lettres étaient visibles, ainsi que le paraphe, et elle distingua même, en dessous, une chose que M. Dutreillis n'avait point notée, le dessin d'une flèche, et un numéro, le numéro 9.

L'émotion croissait en elle. Bien que l'on n'eût en aucune façon cherché à imiter la forme même de sa signature, c'était bien sa signature de jeune fille. Or, qui avait pu l'apposer ainsi sur une cabane abandonnée, en cette Bretagne où elle pénétrait pour la première fois ?

Véronique ne connaissait plus personne au monde. Par une suite de circonstances, tout son passé de jeune fille s'était, pour ainsi dire, effondré avec la mort de tous ceux qu'elle avait aimés et connus. Alors comment était-il possible que le souvenir de sa signature eût persisté en dehors d'elle et de ceux qui n'existaient plus ? Et puis surtout pourquoi cette inscription, là, à cet endroit ? Que signifiait-elle ?

Véronique fit le tour de la cabane. Aucune autre marque n'y était visible, pas plus que sur les arbres environnants. Elle se rappela que M.



Dutreillis avait ouvert et n'avait rien vu à l'intérieur. Pourtant elle voulut s'assurer elle-même qu'il ne s'était pas trompé.

La porte était fermée par un simple loquet de bois qui tournait autour d'une vis. Elle le souleva, et, chose singulière, qu'elle n'aurait su expliquer, il lui fallut faire un effort, non pas physique, mais moral, un effort de volonté, pour tirer cette porte vers elle. Il lui semblait qu'elle allait, par ce petit geste, pénétrer dans un monde de faits et d'événements qu'elle redoutait à son insu.

« Eh bien quoi ? dit-elle, qu'est-ce qui m'arrête ? »

Elle tira brusquement.

Un cri d'horreur lui échappa. Il y avait dans la cabane le cadavre d'un homme. Et, en même temps, à la seconde précise où elle apercevait ce cadavre, elle se rendait compte de l'anomalie qui en était la marque particulière : une des mains de l'homme mort manquait.

C'était un vieillard, dont la barbe grise s'étalait en éventail, et dont les longs cheveux blancs descendaient autour du cou. Les lèvres noircies, une certaine couleur de la peau tuméfiée donnèrent à Véronique l'idée qu'il avait été peut-être empoisonné, car aucune trace de blessure n'apparaissait sur lui, sauf la plaie de son bras, coupé nettement au-dessus du poignet, et qui devait remonter déjà à quelques jours. Ses vêtements étaient ceux d'un paysan breton, propres, mais très usés. Le cadavre était assis sur le sol, la tête appuyée sur le banc, et les jambes recroquevillées.

Autant de constatations que Véronique fit dans une sorte d'inconscience et qui devaient plutôt reparaître dans sa mémoire, car, sur le moment, elle resta là, toute tremblante et les yeux fixes, en balbutiant :

– Un cadavre... un cadavre...

Elle pensa soudain qu'elle se trompait peut-être et que l'homme n'était pas mort. Mais, ayant touché son front, elle frissonna au contact de la peau glacée.

Pourtant ce geste la sortit de sa torpeur. Elle résolut d'agir et, puisqu'il n'y avait personne dans la campagne environnante, de retourner au Faouët et d'avertir les autorités. Préalablement elle examina le cadavre afin de voir si quelque indice pouvait la renseigner sur son identité.

Les poches étaient vides. Les vêtements et le linge ne portaient aucune marque. Mais, comme elle avait un peu dérangé le cadavre pour effectuer

ses recherches, il arriva que la tête pencha vers l'avant et entraîna le buste, qui s'abattit sur ses jambes, découvrant ainsi le dessous du banc.

Sous ce banc elle aperçut un rouleau de papier, composé d'une feuille de papier à dessin très mince, et qui était froissée, cassée, presque tordue.

Elle ramassa le rouleau et le déplia. Mais elle n'avait pas achevé ce mouvement que ses mains se mirent à trembler et qu'elle balbutia :

– Ah ! Mon Dieu !... ah ! Mon Dieu !...

De toute son énergie, elle voulut s'imposer le calme nécessaire et regarder avec des yeux qui pussent voir et un cerveau qui pût comprendre.

Tout au plus lui fut-il possible de rester ainsi durant quelques secondes. Et, durant ces quelques secondes, à travers un brouillard de plus en plus dense qui lui semblait envelopper ses yeux, elle put discerner un dessin rouge qui représentait quatre femmes crucifiées sur quatre troncs d'arbres.

Et, en avant de ce dessin, la première femme, image centrale, corps raidi sous ses voiles, figure bouleversée par la plus épouvantable des souffrances, mais figure reconnaissable, cette femme crucifiée, c'était elle ! à n'en pas douter, c'était elle, elle-même, Véronique d'Hergemont !

D'ailleurs, au-dessus de la tête, l'extrémité du poteau de torture portait, selon la coutume antique, un cartouche avec une inscription fortement appuyée.

Et c'étaient le paraphe et les trois lettres de Véronique jeune fille, V. d'H. : Véronique d'Hergemont !

Une convulsion la souleva des pieds à la tête. Elle se dressa, pivota et, tournoyant en dehors de la cabane, tomba sur l'herbe, évanouie.

Véronique était une femme bien portante, grande, vigoureuse, d'un équilibre admirable, et dont les épreuves n'avaient jamais pu atteindre la belle santé morale et la splendide harmonie physique. Il fallait des circonstances exceptionnelles et imprévues comme celles-ci, jointes à la fatigue de deux nuits en chemin de fer, pour provoquer un tel désarroi de ses nerfs et de sa volonté.

Cela ne dura pas plus de deux ou trois minutes, d'ailleurs, au bout desquelles son esprit redevint lucide et vaillant.

Elle se releva, retourna vers la cabane, saisit la feuille de papier cartonné et, certes avec une angoisse indicible, mais cette fois avec des yeux qui voyaient et un cerveau qui comprenait, elle regarda.

Les détails, d'abord, ceux qui semblaient insignifiants, ou du moins dont la signification ne lui apparaissaient pas. À gauche, il y avait une colonne étroite d'une quinzaine de lignes, non pas écrites, mais composées de lettres non formées, de jambages toujours les mêmes, et qui n'avaient évidemment qu'un but de remplissage.

Cependant, à divers endroits, quelques mots étaient visibles.

Et Véronique put lire : « Quatre femmes en croix » ; plus loin : « Trente cercueils... » et, pour finir, toute la dernière ligne ainsi rédigée : « La Pierre-Dieu qui donne mort ou vie ».

Toute cette colonne était entourée d'un cadre tracé à l'aide de deux lignes fort régulières, l'une à l'encre noire, l'autre à l'encre rouge, et il y avait, toujours en rouge, au-dessus, la représentation de deux faucilles enlacées par une branche de gui, au-dessous la silhouette d'un cercueil.

La partie droite, de beaucoup la plus importante, était remplie par le dessin, dessin à la sanguine, qui donnait à toute la page, avec sa colonne d'explications adjacente, l'apparence d'une feuille, ou plutôt d'une copie de feuille de livre – quelque grand livre d'images anciennes, où les sujets seraient traités un peu à la manière primitive avec une entière ignorance des règles.

Et c'étaient quatre femmes en croix.

Trois d'entre elles s'enfonçaient à l'horizon, de plus en plus petites, vêtues de costumes bretons, leurs têtes surmontées de coiffures également bretonnes, mais d'une mode spéciale qui indiquait un usage local, et qui consistait surtout dans un large nœud noir dont les deux ailes se déployaient comme les nœuds des Alsaciennes. Et, au milieu de la page, il y avait la chose effrayante dont Véronique ne pouvait détacher son regard terrifié. Il y avait la croix principale, le tronc d'arbre dont les branches inférieures étaient coupées et le long duquel, à droite et à gauche, descendaient les deux bras de la femme.

Les mains et les pieds n'étaient pas cloués, mais fixés par des cordes qui s'enroulaient jusqu'aux épaules et jusqu'en haut des deux jambes réunies. Au lieu du costume breton, la victime portait une sorte de suaire qui tombait presque à terre, allongeant la silhouette mince d'un corps amaigri par le supplice.

L'expression du visage était déchirante, expression de douleur résignée et de grâce mélancolique. Et c'était bien le visage de Véronique, surtout tel

qu'il était à l'époque de ses vingt ans, et tel que Véronique se souvenait de l'avoir vu aux heures sombres où l'on contemple dans un miroir ses yeux sans espoir et ses larmes qui coulent.

Et c'était, autour de la tête, l'onde même de ses cheveux épais roulant jusqu'à la ceinture en courbes semblables.

Et, au-dessus, l'inscription : V. d'H.

Véronique demeura longtemps à réfléchir, interrogeant le passé, et cherchant à relier dans l'ombre les faits actuels aux souvenirs de sa jeunesse. Mais aucune lueur ne se levait en son esprit. Les mots qu'elle lisait, le dessin qu'elle voyait, rien de tout cela ne prenait le moindre sens pour elle et ne pouvait se prêter à la moindre explication.

Plusieurs fois encore elle examina la feuille de papier. Puis, lentement, sans cesser d'y songer, elle la déchira en menus morceaux que le vent emportait. Lorsque le dernier des morceaux se fut envolé, sa décision était prise. Elle repoussa le cadavre de l'homme, ferma la porte, et, rapidement, s'éloigna vers le village, afin de donner à cette aventure la conclusion judiciaire qui convenait pour l'instant.

Mais quand elle revint, une heure plus tard, avec le maire du Faouët, le garde champêtre et tout un groupe de curieux, attirés par ses déclarations, la cabane était vide.

Le cadavre avait disparu.

Et tout cela était si étrange, Véronique savait si bien que, dans le désordre de ses idées, il lui était impossible de répondre aux interrogations qu'on lui posait, et de dissiper les soupçons et le doute que l'on pouvait avoir et que l'on avait sur la véracité de son témoignage, sur le motif de sa présence, sur sa raison elle-même, qu'elle renonça du coup à tout effort et à toute lutte. L'aubergiste était là. Elle lui demanda quel était le village le plus proche qu'elle pût atteindre en suivant la route, et si elle arriverait ainsi à une station de chemin de fer qui lui permît de retourner à Paris.

Elle retint les deux noms de Scaër et de Rosporden, commanda une voiture, qui devait la rattraper en cours de route avec sa valise, et partit, protégée d'ailleurs contre toute malveillance par son grand air d'élégance et par sa beauté brave.

Elle partit, au hasard, pour ainsi dire. La route était longue, des lieues et des lieues. Mais elle avait une telle hâte d'en finir avec ces événements incompréhensibles et de retourner vers le calme et vers l'oubli, qu'elle

marchait à grands pas, sans même songer que cette fatigue était inutile puisqu'une voiture la suivait.

Elle s'éleva sur des collines, descendit dans des vallons, et elle ne pensait guère, se refusant à chercher la solution de tant d'énigmes qui se posaient à elle. C'était le passé qui remontait à la surface de sa vie, et elle en avait une peur affreuse, de ce passé, qui s'étendait de son enlèvement par Vorski jusqu'à la mort de son père et de son enfant...

Elle ne voulait songer qu'à la toute petite existence qu'elle s'était confectionnée à Besançon. Pas de chagrins là-bas, pas de rêves, pas de souvenirs, et elle ne doutait pas que, au milieu des menues habitudes quotidiennes qui l'enveloppaient dans l'humble maison choisie, elle n'oubliât la cabane abandonnée, le cadavre mutilé de l'homme, et l'épouvantable dessin qui marquait l'inscription mystérieuse.

Mais, un peu avant le gros bourg de Scaër, comme elle entendait, derrière elle le grelot d'un cheval, elle vit, à l'embranchement de la route qui conduisait à Rosporden, un pan de mur qui restait d'une maison à demi écroulée.

Et sur ce pan de mur, il y avait à la craie blanche, au-dessus d'une flèche et du numéro 10, l'inscription fatidique : V. d'H.

## 2

### *Au bord de l'Océan*

#### Table des matières

L'état d'esprit de Véronique changea subitement. Autant elle fuyait avec décision devant la menace du péril qui lui semblait surgir pour elle du mauvais passé, autant elle était résolue à marcher jusqu'au bout sur le chemin redoutable qui s'ouvrait.

Ce revirement provenait de ce qu'une petite lueur flottait brusquement dans les ténèbres. Elle comprenait tout à coup cette chose, assez simple d'ailleurs, que la flèche indiquait une direction, et que le numéro 10 devait être le dixième d'une série de numéros qui jalonnaient un trajet partant d'un point fixe pour aboutir à un autre point fixe.

Était-ce un signal établi par quelqu'un et destiné à conduire les pas d'une autre personne ? Peu importait. L'essentiel était qu'il y avait là un fil capable de mener Véronique à la découverte du problème qui l'intéressait : par quel prodige sa signature de jeune fille reparaisait-elle au milieu d'un entrelacement de circonstances tragiques ?

La voiture, envoyée du Faouët, la rejoignait. Elle monta et dit au cocher de se diriger, à une allure très lente, vers Rosporden.

Elle y arriva pour dîner, et ses prévisions ne l'avaient pas induite en erreur. Deux fois elle revit, avant des embranchements, sa signature, accompagnée des numéros 11 et 12.

Véronique coucha à Rosporden, et, dès le lendemain, reprit ses recherches.

Le numéro 12, qu'elle trouva sur le mur d'un cimetière, la lança sur la route de Concarneau, qu'elle atteignit presque, sans avoir aperçu d'autres inscriptions.

Elle pensa donc qu'elle s'était trompée, revint sur ses pas, et perdit toute une journée en investigations inutiles.

Ce n'est que le jour suivant que le numéro 13, fort effacé, lui indiqua la direction de Fouesnant. Puis elle abandonna cette direction, pour suivre

toujours selon les signaux, des chemins de campagne où une fois encore elle s'égara.

Enfin elle aboutit, quatre jours après avoir quitté le Faouët, face à l'Océan, sur la grande plage de Beg-Meil.

Elle passa deux nuits au village sans recueillir la moindre réponse aux questions, d'ailleurs discrètes, qu'elle posait. Enfin, un matin, ayant erré parmi les groupes de roches à demi submergées qui entrecourent la plage, et sur la falaise basse recouverte d'arbres et de taillis qui l'encadrent, elle découvrit, entre deux chênes dénudés, un abri de terre et de branches qui avait dû servir à des douaniers. Un petit menhir se dressait à l'entrée. Sur ce menhir, il y avait l'inscription, suivie du numéro 17.

Aucune flèche. En dessous, un simple point. Voilà tout.

Dans l'abri, trois bouteilles cassées, des boîtes de conserves vides.

« C'était là le but, se dit Véronique. On y a mangé. Des vivres placés d'avance, peut-être. »

À ce moment, elle s'avisait que, non loin d'elle, au bord d'une petite baie qui s'arrondissait comme une conque au milieu des roches voisines, un canot se balançait, un canot à pétrole dont on apercevait le moteur.

Et elle entendit des voix qui venaient du village, une voix d'homme et une voix de femme.

De l'endroit où elle se trouvait, il ne lui fut d'abord possible de voir qu'un homme assez âgé qui portait dans ses bras une demi-douzaine de sacs de provisions, pâtes, légumes secs, et qui les déposa à terre en disant :

– Alors, vous avez fait un bon voyage, m'ame Honorine ?

– Excellent.

– Et où ça que vous étiez ?

– À Paris, dame... huit jours d'absence... des courses pour mon maître...

– Contente de revenir ?

– Ma foi, oui.

– Et vous voyez, m'ame Honorine, que vous retrouvez votre bateau à la même place. Tous les jours, je venais lui faire une visite. Enfin, ce matin, je lui ai enlevé sa toile. Il file toujours bien ?

– À merveille.

– Et puis, vous êtes une fière pilote. Hein, m'ame Honorine, qui aurait dit que vous feriez ce métier-là ?

– C’est la guerre. Tous les jeunes sont partis dans notre île, les autres sont à la pêche. Et puis, plus de service de bateaux chaque quinzaine, comme autrefois. Alors je fais les commissions.

– Mais le pétrole ?...

– On en a en réserve. Rien à craindre de ce côté.

– Eh bien, pour lors, on se quitte, m’ame Honorine. Faut-il vous aider à charger ?

– Pas la peine, vous êtes pressé.

– Eh bien, pour lors, on se quitte, répéta le bonhomme. À la prochaine fois, m’ame Honorine. Je préparerai les paquets d’avance.

Et il s’éloigna, en criant d’un peu plus loin :

– Tout de même, faites attention aux pointes de récifs qui l’entourent, votre sacré îlot. Vrai, c’est qu’il en a une mauvaise réputation ! C’est pas pour rien qu’on l’appelle l’île aux Trente Cercueils. Bonne chance, m’ame Honorine.

Il disparut au tournant d’une roche.

Véronique avait tressailli. Les trente cercueils ! Les mots mêmes qu’elle avait lus en marge de l’horrible dessin !

Elle se pencha. La femme, d’ailleurs, avançait de quelques pas vers le canot et, après avoir déposé d’autres provisions apportées par elle, se retournait.

Véronique la vit alors de face. Elle portait un costume breton et sa coiffe était surmontée de deux ailes de velours noir.

« Ah ! balbutia Véronique... la coiffure du dessin... la coiffure des trois femmes en croix !... »

La Bretonne devait avoir environ quarante ans. Sa figure énergique, brûlée par le soleil et par le froid, était osseuse, taillée durement, mais animée de deux grands yeux noirs intelligents et doux. Une lourde chaîne d’or pendait sur sa poitrine. Son corsage de velours la serrait étroitement.

Elle chantonnait à voix basse, tout en portant ses paquets et en chargeant le canot, ce qui l’obligeait à s’agenouiller sur une grosse pierre contre laquelle il était amarré. Quand elle eut fini elle regarda l’horizon, où il y avait des nuages noirs. Elle parut cependant ne pas s’en inquiéter, et, défaisant l’amarre, elle continua sa chanson, mais d’une voix plus haute qui permit à Véronique d’entendre les paroles. C’était une mélodie lente, une



berceuse pour enfants, qu'elle chantait avec un sourire qui découvrait de belles dents blanches.

*Et disait la maman  
En berçant son enfant :  
Pleure pas. Quand on pleure,  
La bonn' Vierge aussi pleure.  
Faut qu'l'enfant chante et rie  
Pour qu'la Vierge sourie.  
Croise les mains, et prie  
La bonn' Vierge Marie.*

Elle n'acheva pas. Véronique était devant elle, le visage contracté et toute pâle.

Interdite, elle murmura :

– Qu'y a-t-il donc ?

Véronique prononça d'une voix frémissante :

– Cette chanson, qui vous l'a apprise ?... D'où la tenez-vous ?... C'est une chanson. que ma mère chantait... une chanson de son pays, de la Savoie... Et jamais je ne l'ai entendue depuis... depuis sa mort... Alors... je veux..., je voudrais...

Elle se tut. La Bretonne la contemplait en silence, d'un air stupéfait, et comme si elle eût été sur le point, elle aussi, de poser des questions.

Véronique répéta :

– Qui vous l'a apprise ? ...

– Quelqu'un de là-bas, répondit enfin celle qu'on appelait Mme Honorine.

– De là-bas ?

– Oui, quelqu'un de mon île.

Véronique dit, avec une sorte d'appréhension :

– L'île aux Trente Cercueils ?

– C'est un nom qu'on lui donne. Elle s'appelle l'île de Sarek.

Elles demeurèrent encore à se regarder l'une l'autre, d'un regard où il y avait de la défiance, mêlée à un grand besoin de parler et de savoir. Et, en même temps, elles sentirent toutes les deux qu'elles n'étaient pas ennemies.

Ce fut Véronique qui reprit :

– Excusez-moi, mais, voyez-vous, il y a des choses si déconcertantes...

La Bretonne hocha la tête d'un air qui approuvait, et Véronique continua :

– Si déconcertantes, si troublantes... Ainsi, savez-vous pourquoi je suis sur cette plage ? Il faut que je vous le dise. Vous seule peut-être pouvez m'expliquer... Voici... Le hasard – c'est un tout petit hasard, et au fond tout découle de lui – m'a fait venir en Bretagne pour la première fois et m'a montré sur la porte d'une vieille cabane abandonnée, au bord de la route, les initiales de ma signature de jeune fille, signature dont je ne me suis pas servie depuis quatorze à quinze ans. En continuant la route, j'ai découvert encore plusieurs fois cette inscription, avec un numéro d'ordre chaque fois différent, et c'est ainsi que je suis arrivée ici, sur cette plage de Beg-Meil, et en cette partie de la plage qui était en conséquence le terme d'un trajet prévu et effectué... par qui ? Je l'ignore.

– Votre signature, elle est là ? dit Honorine vivement. En quel endroit ?

– Sur cette pierre, au-dessous de nous, à l'entrée de l'abri.

– Je ne vois pas d'ici. Quelles sont les lettres ?

– V. d'H.

La Bretonne réprima un mouvement. Sa figure osseuse trahit une profonde émotion, et elle dit entre ses dents :

– Véronique... Véronique d'Hergemont.

– Ah ! fit la jeune femme, vous savez mon nom !... vous savez ! ...

Honorine lui saisit les deux mains et les garda dans les siennes. Son rude visage s'éclairait d'un sourire. Des larmes mouillèrent ses yeux, tandis qu'elle répétait :

– Mademoiselle Véronique... Madame Véronique, c'est donc vous, Véronique ?... Ah ! Mon Dieu ! Est-ce possible ! Bonne Vierge Marie, soyez bénie !

Véronique était confondue et ne cessait de dire :

– Vous savez mon nom... vous savez qui je suis... Alors vous pouvez m'expliquer toute cette énigme ?

Après un long silence, Honorine répondit :

– Je ne peux rien vous expliquer... Moi non plus je ne comprends pas... Mais nous pouvons chercher ensemble... Voyons, quel était ce village de Bretagne ?

– Le Faouët.

– Le Faouët... je connais. Et cette cabane abandonnée se trouvait ?...

– À deux kilomètres de là.

– Vous l’avez ouverte ?

– Oui. Et c’est cela le plus terrible. Il y avait dans cette cabane...

– Parlez... qu’y avait-il ?

– D’abord le cadavre d’un homme, d’un vieillard en costume du pays, avec de longs cheveux blancs et une barbe grise... Ah ! Ce mort, je ne l’oublierai jamais... Il avait dû être assassiné... empoisonné... je ne sais pas...

Honorine écoutait avidement, mais ce crime ne semblait lui apporter aucune indication, et elle dit simplement :

– Qui était-ce ? On a fait une enquête ?

– Quand je suis revenue avec des gens du Faouët, le cadavre avait disparu.

– Disparu ? Mais qui l’avait enlevé ?

– Je l’ignore.

– De sorte que vous ne savez rien ?

– Rien. Cependant, la première fois, j’avais trouvé dans la cabane un dessin... un dessin que j’avais déchiré, mais dont le souvenir reste en moi comme un cauchemar qui se renouvelle constamment... Je ne puis le chasser... Écoutez... c’était un rouleau de papier sur laquelle, évidemment, on avait reporté la copie d’une vieille image, et cela représentait, oh ! Une chose terrible... terrifiante... quatre femmes en croix ! Et l’une de ces femmes c’était moi, avec mon nom... Et les autres avaient une coiffure pareille à la vôtre...

Honorine lui avait serré les mains avec une violence inouïe :

– Que dites-vous ? s’écria la bretonne. Que dites-vous ? Quatre femmes en croix ?

– Oui, et il était question de trente cercueils, de votre île par conséquent.

La Bretonne lui mit les mains sur la bouche.

– Taisez-vous ! Taisez-vous ! Oh ! Il ne faut pas parler de tout cela. Non, non, il ne faut pas... Voyez-vous il y a des choses de l’enfer... C’est un sacrilège d’en parler... Taisons-nous là-dessus... Plus tard on verra... une autre année peut-être... Plus tard... Plus tard...

Elle semblait secouée par la terreur, comme par un vent d’orage qui fouette les arbres et bouleverse la nature entière. Et, subitement, elle tomba à genoux sur le roc, et pria longtemps, courbée en deux, la tête entre ses

main, dans un tel recueillement que Véronique ne lui posa aucune autre question.

Enfin elle se releva et, au bout d'un instant, elle répéta :

– Oui, tout cela est effrayant, mais je ne vois pas que notre devoir en soit changé, et qu'une seule hésitation soit possible.

Et elle dit gravement à la jeune femme :

– Il faut venir avec moi là-bas.

– Là-bas, dans votre île ? répliqua Véronique sans cacher sa répugnance.

Honorine lui reprit les mains et continua, toujours de ce même ton un peu solennel qui semblait à Véronique plein de pensées secrètes et inexprimées.

– Vous vous appelez bien Véronique d'Hergemont ?

– Oui.

– Votre père s'appelait ?...

– Antoine d'Hergemont.

– Vous avez épousé un soi-disant Polonais nommé Vorski ?

– Oui, Alexis Vorski.

– Vous l'avez épousé après le scandale d'un enlèvement et après une rupture avec votre père ?

– Oui.

– Vous avez eu de lui un enfant ?

– Oui, un fils, François.

– Que vous n'avez pour ainsi dire pas connu, car il vous fut enlevé par votre père ?

– Oui.

– Et tous deux, votre père et votre fils, ont disparu dans un naufrage ?

– Oui, ils sont morts.

– Qu'en savez-vous ?

Véronique ne songea pas à s'étonner de cette question et répondit :

– L'enquête que j'ai fait faire et l'enquête de la justice sont fondées toutes deux sur le même témoignage irrécusable, celui des quatre matelots.

– Qui vous affirme qu'ils n'ont pas menti ?

– Pourquoi auraient-ils menti ? prononça Véronique avec surprise.

– Leur témoignage a pu être acheté... Il a pu leur être dicté d'avance.

– Par qui ?

- Par votre père.
  - Quelle idée ! Et puis quoi ! Mon père était mort.
  - Je vous répéterai : Qu'en savez-vous ?
- Cette fois Véronique parut stupéfaite.
- Où voulez-vous en venir ? murmura-t-elle.
  - Un instant. Connaissez-vous les noms de ces quatre matelots ?
  - Je les ai connus. Je ne me les rappelle pas.
  - Vous ne vous rappelez pas que c'étaient des noms de Bretagne ?
  - En effet. Mais je ne vois pas...

– Si vous n'êtes jamais venue en Bretagne, votre père y est venu fort souvent, à cause des livres qu'il écrivait. Il y a même séjourné du vivant de votre mère. Dans ces conditions il a dû entrer en relation avec des hommes du pays. Admettons qu'il ait connu depuis longtemps les quatre matelots, et que ces hommes, dévoués à lui, ou achetés par lui, il les ait engagés spécialement pour cette aventure... Admettons qu'ils aient commencé par déposer votre père et votre fils dans quelque petit port d'Italie, puis que, bons nageurs tous les quatre, ils aient fait couler leur yacht en vue des côtes. Admettons...

– Mais ces hommes existent ! s'écria Véronique avec une agitation croissante. On pourrait les interroger !

– Deux sont morts de leur belle mort il y a quelques années. Le troisième, c'est un nommé Maguennoc, un vieux que vous trouverez à Sarek. Quant au quatrième, vous l'avez peut-être vu tout à l'heure. Avec l'argent que lui a rapporté cette affaire, il a acheté un fonds d'épicerie à Beg-Meil.

– Ah ! Celui-là, on peut lui parler tout de suite, dit Véronique frémissante. Allons le chercher.

– Pour quoi faire ? J'en sais plus que lui.

– Vous savez... vous savez...

– Je sais tout ce que vous ignorez. Je puis répondre à toutes vos questions. Interrogez-moi.

Mais Véronique n'osait pas lui poser la question suprême, celle qui commençait à palpiter dans les ténèbres de sa conscience. Elle avait peur d'une vérité qui n'était peut-être point inadmissible, vérité qu'elle entrevoyait obscurément, et c'est d'un ton douloureux qu'elle bégaya :

– Je ne comprends pas... je ne comprends pas. Pourquoi mon père aurait-il agi ainsi ? Pourquoi aurait-il voulu que l'on crût à sa mort et à la mort de mon pauvre enfant ?

– Votre père avait juré de se venger...

– Contre Vorski, mais contre moi ?... contre sa fille ?... et une pareille vengeance !...

– Vous aimiez votre mari. Une fois en son pouvoir, au lieu de le fuir, vous avez consenti à l'épouser. Et puis l'injure avait été publique... Et vous connaissiez votre père, son caractère violent, rancunier... sa nature un peu... un peu déséquilibrée, selon son expression.

– Mais depuis ?...

– Depuis !... depuis !... les remords sont venus avec les années, avec la tendresse qu'il portait à l'enfant... et il vous a cherchée partout... J'en ai fait des voyages ! à commencer par mon voyage aux Carmélites de Chartres. Mais vous étiez partie longtemps avant... et où ? Où vous trouver ?

– Une annonce dans les journaux...

– Il en a fait une, très discrète forcément à cause du scandale. Quelqu'un a répondu. On a pris rendez-vous. Savez-vous qui est venu au rendez-vous ? Vorski. Vorski, lequel vous cherchait aussi, lequel vous aimait toujours et vous haïssait. Votre père a eu peur et n'a pas osé agir ouvertement.

Véronique se taisait. Toute défaillante, elle s'était assise sur la pierre et gardait la tête penchée.

Elle murmura :

– Vous parlez de mon père comme s'il vivait encore aujourd'hui...

– Il vit.

– Et comme si vous le voyiez souvent...

– Chaque jour.

– Et d'autre part – Véronique baissa la voix –, et d'autre part vous ne dites pas un mot de mon fils... Alors j'ai des idées affreuses... il n'a peut-être pas survécu ?... Peut-être est-il mort depuis ? Est-ce pour cela que vous ne parlez pas de lui ?

Avec un effort, elle releva la tête. Honorine souriait.

– Ah ! Je vous en supplie, implora Véronique, dites-moi la vérité... c'est horrible d'espérer plus qu'on ne doit... je vous en supplie...

Honorine lui entoura le cou de son bras.

– Mais, ma pauvre dame, est-ce que je vous aurais raconté tout cela s’il était mort, mon joli François ?

– Il vit ? Il vit ? s’exclama la jeune femme éperdue.

– Mais parbleu ! Et ce qu’il est bien portant ! Ah ! C’est un petit gars solide, allez, et d’aplomb sur ses jambes ! Et j’ai bien le droit d’en être fière puisque c’est moi qui l’ai élevé, votre François.

Elle sentit que Véronique s’abandonnait contre elle, sous le poids de sentiments trop lourds, où il y avait certes autant de souffrance que de joie, et elle lui dit :

– Pleurez, ma bonne dame, ça vous fera du bien. Ce sont de meilleures larmes que celles d’autrefois, qu’en dites-vous ? Pleurez, pour que toute votre misère passée s’en aille. Moi, je retourne au village. Vous avez bien quelque valise à l’auberge ? On m’y connaît. Je la rapporte et nous partons.

Quand la Bretonne revint, une demi-heure après, elle aperçut Véronique debout, qui lui faisait signe de se hâter, et elle l’entendait qui criait :

– Vite !... Mon Dieu, que vous êtes longue ! Il n’y a pas une minute à perdre.

Honorine cependant ne se pressa pas davantage et ne répondit point. Aucun sourire n’éclairait son âpre visage.

– Eh bien, nous partons ? fit Véronique en l’abordant. Il n’y a pas de retard ? Pas d’obstacles ? Quoi ? On dirait que vous n’êtes plus la même...

– Mais si... mais si...

– Alors, hâtons-nous.

Avec son aide, Honorine embarqua les valises et les sacs de provisions. Puis, se plantant tout à coup devant Véronique, elle lui dit :

– Ainsi vous êtes bien sûre que la femme en croix représentée par le dessin, c’était vous ?

– Absolument... D’ailleurs, mes initiales au-dessus de la tête...

– C’est étrange, murmura la Bretonne, et bien inquiétant.

– Pourquoi ?... Quelqu’un qui m’aura connue... et qui s’est amusé... Il n’y a là qu’une coïncidence, une fantaisie du hasard qui ressuscite des choses du passé.

– Oh ! Ce n’est pas le passé qui me tracasse. C’est l’avenir.

– L’avenir ?

– Souvenez-vous de la prédiction...

– Je ne comprends pas.

– Oui, oui, cette prédiction faite à Vorski à votre propos...

– Ah ! Vous savez ?

– Je sais. Et c'est tellement atroce de songer à ce dessin et à d'autres choses que vous ignorez, et qui sont beaucoup plus épouvantables.

Véronique éclata de rire.

– Comment ! Et c'est pourquoi vous hésitez à m'emmener ?... car enfin, c'est de cela qu'il s'agit ?

– Ne riez pas. On ne rit pas quand on voit les flammes mêmes de l'enfer.

La Bretonne prononça ces paroles en fermant les yeux et en se signant. Puis elle reprit :

– Évidemment... Vous vous moquez de moi... Vous pensez que je suis une femme de ce pays, superstitieuse, qui croit aux revenants et aux feux follets. Je ne dis pas tout à fait non. Mais là... là... il y a des vérités qui vous aveuglent !... Vous en parlerez avec Maguennoc, si vous gagnez sa confiance.

– Maguennoc ?

– L'un des quatre matelots. C'est un vieil ami de votre fils. Lui aussi l'a élevé. Maguennoc en sait plus que tous les savants, plus que votre père. Et cependant...

– Et cependant...

– Cependant Maguennoc a voulu tenter le destin et pénétrer au-delà de ce qu'on a le droit de connaître.

– Qu'a-t-il fait ?

– Il a voulu toucher, de la main, vous entendez, de sa propre main (c'est lui-même qui me l'a avoué), au fond même des ténèbres.

– Eh bien, fit Véronique impressionnée malgré elle.

– Eh bien, sa main a été brûlée par les flammes. Une plaie affreuse, qu'il m'a montrée, que j'ai vue, de mes yeux vue, quelque chose comme la plaie d'un cancer... et il souffrait à tel point...

– À tel point ?

– Qu'il a dû prendre dans sa main gauche une hache et qu'il s'est coupé la main droite lui-même...

Véronique fut interdite. Elle se rappelait le cadavre du Faouët et elle balbutia :



– Sa main droite ? Vous affirmez que Maguennoc s’est coupé la main droite ?

– D’un coup de hache, il y a dix jours, l’avant-veille de mon départ... c’est moi qui l’ai soigné... Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Parce que, dit Véronique d’une voix altérée, parce que l’homme mort, le vieillard que j’ai trouvé dans la cabane abandonnée et qui a disparu, avait eu la main droite récemment coupée.

Honorine sursauta. Elle eut encore cette sorte d’expression effarée et cet émoi désordonné qui contrastaient avec son attitude ordinaire de calme. Elle scanda :

– Vous êtes sûre ? Oui, oui, c’est bien cela... c’est lui... Maguennoc... Un vieux à longs cheveux blancs ? N’est-ce pas ? Et une barbe qui va en s’élargissant ? Ah ! Quelle abomination !

Elle se contint et regarda autour d’elle, inquiète d’avoir parlé si fort. De nouveau elle fit le signe de la croix, et prononça lentement en elle-même presque :

– C’est le premier de ceux qui doivent mourir... il me l’avait annoncé... et le vieux Maguennoc avait des yeux qui lisaient dans le livre de l’avenir aussi bien que dans le livre du passé. Il voyait clair, là où on n’y voit pas. « La première victime ce sera moi, m’ame Honorine. Et quand le serviteur aura disparu, quelques jours après ce sera le tour de son maître... »

– Et son maître, c’était ?... fit tout bas Véronique.

Honorine se redressa et serra les poings d’un air brutal.

– Je le défendrai, celui-là, déclara-t-elle, je le sauverai, votre père ne sera pas la deuxième victime. Non, non, j’arriverai à temps. Laissez-moi partir.

– Nous partons ensemble, dit fermement Véronique.

– Je vous en prie, supplia Honorine, ne vous obstinez pas. Laissez-moi faire. Ce soir même, avant le dîner, je vous ramène votre père et votre fils...

– Mais pourquoi ?

– Il y a trop de danger, là-bas... pour votre père... pour vous surtout. Rappelez-vous les quatre croix ! C’est là-bas qu’elles seront dressées... Oh ! Il ne faut pas que vous y alliez !... L’île est maudite.

– Et mon fils ?

– Vous le verrez aujourd’hui, dans quelques heures.

Véronique eut un rire brusque :

Dans quelques heures ! Mais c'est de la folie ! Comment ! Voilà quatorze ans que je n'ai plus de fils. J'apprends tout à coup qu'il est vivant, et vous me demandez d'attendre avant de l'embrasser ! Mais pas une heure ! J'aimerais mieux risquer mille fois la mort plutôt que de retarder ce moment-là.

Honorine la regarda, et elle dut comprendre que la résolution de Véronique était de celles qu'il est inutile de combattre, car elle n'insista pas. Pour la troisième fois elle se signa et elle dit simplement :

– Que la volonté de Dieu soit faite.

Toutes deux prirent place au milieu des colis qui encombraient l'étroite passerelle. Honorine alluma le moteur, saisit le volant, et, avec beaucoup d'adresse, fit évoluer la barque parmi les roches et les écueils qui pointaient à fleur d'eau.

### 3

## *Le fils de Vorski*

### Table des matières

Assise à tribord sur une caisse, et tournée vers Honorine, Véronique souriait. Sourire encore inquiet, indécis, plein de réticence, hésitant comme un rayon de soleil qui cherche à percer les derniers nuages de la tempête, mais sourire heureux tout de même.

Et le bonheur semblait la juste expression de ce visage admirable, empreint de noblesse et de cette pudeur spéciale que donnent à certaines femmes, touchées par des malheurs excessifs, ou préservées par l'amour, l'habitude de la gravité et la suspension de toute coquetterie féminine.

Ses cheveux noirs, un peu gris aux tempes, étaient noués très bas sur la nuque. Elle avait le teint mat d'une méridionale, et de grands yeux d'un bleu très clair et dont tout le globe semblait de la même couleur, pâle comme un ciel d'hiver. Elle était grande, avec des épaules larges et un buste harmonieux.

Sa voix musicale et un peu masculine se faisait légère et joyeuse pour parler du fils retrouvé. Et Véronique ne voulait parler que de cela. En vain la Bretonne essayait d'en venir aux problèmes qui la tourmentaient, et reprenait parfois :

– Voyons, il y a deux choses que je ne m'explique pas. Par qui fut établie cette piste dont les indications vous ont menée du Faouët jusqu'à l'endroit précis où j'atterris toujours, ce qui donnerait à penser que quelqu'un a été du Faouët à l'île de Sarek ? Et puis, d'autre part, comment le père Maguennoc a-t-il quitté l'île ? Est-ce volontairement ? Ou bien est-ce son cadavre que l'on a porté ? Et alors par quel moyen ?

– Est-ce bien la peine ?... objectait Véronique.

– Mais oui. Pensez donc ! En dehors de moi qui, avec mon canot, m'en vais tous les quinze jours aux provisions, soit à Beg-Meil, soit à Pont-l'Abbé, il n'y a que deux barques de pêcheurs, qui s'en vont toujours plus haut sur la côte, jusqu'à Audierne, où ils vendent leur pêche. Alors

comment Maguennoc a-t-il pu traverser ? En outre, est-ce lui-même qui s'est tué ? Mais alors pourquoi son cadavre aurait-il disparu ?

Mais Véronique protestait.

– Je vous en supplie... cela n'a pas d'importance pour le moment. Tout s'éclaircira. Parlons de François. Alors vous disiez qu'il était arrivé à Sarek ?...

Et Honorine cédait aux prières de la jeune femme.

– Il est arrivé dans les bras du pauvre Maguennoc, quelques jours après qu'on vous l'avait pris. Maguennoc, à qui M. d'Hergemont avait fait la leçon, raconta qu'une dame étrangère lui avait confié l'enfant, et il le fit nourrir par sa fille, qui est morte depuis. Moi, j'étais en voyage, placée depuis dix ans chez des Parisiens. Quand je revins, c'était déjà un beau petit gars qui courait les landes et les falaises. C'est alors que je pris du service chez votre père, qui s'était installé à Sarek. Quand la fille de Maguennoc mourut, on recueillit l'enfant chez nous.

– Mais sous quel nom ?

– Sous son nom de François... François tout court. M. d'Hergemont se faisait appeler M. Antoine. L'enfant l'appelait grand-père. Personne n'y trouva jamais rien à dire.

– Et comme caractère ? demanda Véronique avec une certaine anxiété.

– Oh ! De ce côté, c'est une bénédiction ! répondit Honorine. Rien du père... et rien non plus du grand-père, comme M. d'Hergemont l'avoue lui-même. Un enfant doux, aimable, obligeant. Jamais de colère... toujours de bonne humeur. C'est par là qu'il a fait la conquête de son grand-père, et c'est ainsi que M. d'Hergemont est revenu vers vous, tellement le petit-fils lui rappelait la fille qu'il avait reniée « Tout le portrait de sa mère, disait-il. Véronique était comme lui douce et tendre, aimante et caressante. » Et alors il a commencé à vous rechercher, d'accord avec moi, à qui, peu à peu, il s'était confié.

Véronique rayonnait de joie. Son fils lui ressemblait ! Son fils était bon et souriant !

– Mais, dit-elle, est-ce qu'il me connaît ? Sait-il que sa mère est vivante ?

– S'il le sait ! M. d'Hergemont voulait garder le secret, d'abord. Mais je n'ai pas tardé à tout dire.

– Tout ?

– Non. Il croit que son père est mort et qu’à la suite du naufrage où M. d’Hergemont et lui, François, ont disparu, vous êtes entrée en religion sans qu’on puisse vous retrouver. Et ce qu’il est avide de nouvelles, quand je reviens de voyage ! Ce qu’il espère, lui aussi ! Ah ! Sa maman, il l’aime bien, allez ! C’est toujours lui qui chante cette chanson que vous avez entendue et que son grand-père lui a apprise.

– Mon François... mon petit François ! ...

– Ah ! Oui, il vous aime, continua la Bretonne. Il y a maman Honorine. Mais vous, vous êtes maman tout court. Et c’est pour vous chercher qu’il a hâte de devenir grand et de terminer ses études.

– Ses études ? Il travaille ?...

– Avec son grand-père, et, depuis deux ans, avec un brave garçon que j’ai ramené de Paris, Stéphane Maroux, un mutilé de la guerre, décoré sur toutes les coutures et réformé à la suite d’opérations internes. François s’est attaché à lui de tout son cœur.

Le canot filait rapidement sur la mer paisible où il creusait un angle d’écume argentée. Les nuages s’étaient dissipés à l’horizon. La fin de la journée s’annonçait calme et sereine.

– Encore ! Encore ! répétait Véronique, qui ne se lassait pas d’écouter ; voyons, comment s’habille-t-il, mon fils ?

– Des culottes courtes, qui laissent ses mollets nus, une grosse chemise en molleton avec des boutons d’or, et un béret, comme son grand ami, M. Stéphane, mais un béret rouge, le sien, et qui lui va à ravir.

– Il a d’autres amis que M. Maroux ?

– Tous les gars de l’île autrefois. Mais, sauf trois ou quatre mousses, les autres, depuis que les pères sont à la guerre, ont quitté l’île avec les mères et travaillent sur la côte, à Concarneau, à Lorient, laissant les vieux seuls à Sarek. Nous ne sommes plus qu’une trentaine dans l’île.

– Alors, avec qui joue-t-il ? Avec qui se promène-t-il ?

– Oh ! Pour cela, il a le meilleur des compagnons.

– Ah ! Et qui ?

– Un petit chien que Maguennoc lui avait donné.

– Un chien ?

– Et le plus drôle qui soit, mal fichu, ridicule, demi-barbet et demi-fox, mais si amusant, si cocasse ! Ah ! C’est un type que M. Tout-Va-Bien.

– Tout-Va-Bien ?

— François l'appelle ainsi, et aucun nom ne lui conviendrait mieux. Il a toujours l'air heureux, content de vivre... indépendant, d'ailleurs, disparaissant des heures, même des jours entiers, mais toujours là quand on a besoin de lui, quand on est triste et que les choses ne marchent pas comme on voudrait. Tout-Va-Bien déteste les larmes, les gronderies, les querelles. Sitôt qu'on pleure ou qu'on fait mine de pleurer, il s'assoit sur son derrière, en face de vous, fait le beau, ferme un œil, ouvre l'autre à moitié, et semble si bien rire que l'on éclate de rire. « Allons, mon vieux, dit François, tu as raison, tout va bien. Faut pas s'en faire, n'est-ce pas ? » Et lorsqu'on l'on est consolé, Tout-Va-Bien s'éloigne en trotinant. Son devoir est accompli.

Véronique riait et pleurait à la fois. Longtemps elle garda le silence, s'assombrissant peu à peu et envahie par un désespoir qui submergeait toute sa joie. Elle pensait à tout ce qu'elle avait perdu de bonheur durant ces quatorze années où elle était restée mère sans enfant portant le deuil d'un fils qui vivait. Tous les soins que l'on donne à l'être qui naît, toute la tendresse dont on l'entoure et qu'on reçoit de lui, toute la fierté que l'on éprouve à le voir grandir et à l'entendre parler, tout ce qui réjouit une mère et l'exalte, et fait déborder son cœur d'une affection chaque jour renouvelée, tout cela elle ne l'aurait pas connu.

— Nous sommes à mi-chemin, dit Honorine.

Elles filaient en vue des îles de Glenans. À leur droite la pointe de Penmarch, dont elles suivaient parallèlement les côtes à quinze milles de distance, dessinait une ligne plus sombre qui ne se distinguait pas toujours de l'horizon.

Et Véronique songeait à son triste passé, à sa mère dont elle se souvenait à peine, à sa longue enfance auprès d'un père égoïste et maussade, à son mariage, ah ! à son mariage surtout ! Elle évoquait ses premières rencontres avec Vorski, alors qu'elle n'avait que dix-sept ans. Comme elle avait eu peur tout de suite de cet homme bizarre, le redoutant à la fois et subissant son influence, comme on subit à cet âge l'influence de ce qui est mystérieux et incompréhensible !

Puis c'était la journée détestable de l'enlèvement, et les autres qui suivirent, plus détestables encore, les semaines où il l'avait tenue enfermée, la menaçant et la dominant de toute sa puissance mauvaise. Et c'était la promesse d'union qu'il lui avait arrachée, pacte contre lequel s'insurgeaient tous les instincts et toute la volonté de la jeune fille, mais à quoi il lui

semblait qu'elle devait souscrire après un tel scandale et puisque son père y consentait.

Sa pensée se cabra devant les souvenirs de son année de mariage. Cela, non, jamais, même aux pires heures où les cauchemars du passé vous obsèdent comme des fantômes, jamais elle ne consentait à ressusciter, dans le secret de son esprit, cette époque avilissante, les déboires, les meurtrissures, la trahison, la vie honteuse de son mari qui, sans vergogne, avec une fierté cynique, se montrait peu à peu tel qu'il était, s'enivrant, trichant au jeu, volant ses camarades de fête, escroc et maître chanteur, en donnant à sa femme l'impression, qu'elle conservait encore, et qui la faisait frissonner, d'une sorte de génie du mal, cruel et déséquilibré.

– Assez rêvé, madame Véronique, dit Honorine.

– C'est autre chose que des rêves et des souvenirs, répondit-elle, c'est le remords.

– Des remords, vous, madame Véronique, vous dont la vie n'a été qu'un martyre.

– Un martyre qui fut une punition.

– Mais tout cela est fini, madame Véronique, puisque vous allez retrouver votre fils et votre père. Allons, voyons, ne pensez qu'à être heureuse.

– Heureuse, puis-je l'être encore !

– Si vous pouvez l'être ! Vous allez voir ça et avant longtemps ! Tenez, voici Sarek.

Honorine prit sous son banc, dans un coffre, un gros coquillage dont elle se servait comme d'une conque, à la manière des matelots d'autrefois, et, appliquant ses lèvres à l'ouverture, gonflant les joues, elle en tira quelques notes puissantes, pareilles à des mugissements, qui emplirent l'espace.

Véronique l'interrogea du regard.

– C'est lui que j'appelle, dit Honorine.

– François ! Vous appelez François !

– À chacun de mes retours, il en est ainsi. Il dégringole du haut des falaises où nous habitons, et il vient jusqu'au môle.

– Alors je vais le voir ? fit Véronique toute pâle.

– Vous allez le voir. Doublez votre voilette pour qu'il ne vous reconnaisse pas d'après vos portraits. Je vous parlerai comme à une étrangère qui vient visiter Sarek.

On apercevait l'île distinctement, mais le pied des falaises était caché par une multitude d'écueils.

– Ah ! Oui, des écueils, ce n'est pas ça qui manque ! Ça grouille comme un banc de harengs, s'écria Honorine, qui avait dû éteindre le moteur et se servait de deux petites rames très courtes. Tenez, la mer était calme tout à l'heure. Ici, jamais.

C'étaient, en effet, des milliers et des milliers de menues vagues qui s'entrechoquaient, se brisaient entre elles, et livraient aux roches d'incessantes et d'implacables batailles. Le canot semblait naviguer sur le remous d'un torrent. À aucun endroit il n'était possible de discerner un lambeau de mer bleue ou verte parmi le bouillonnement de l'écume. Rien que de la mousse blanche, comme battue par l'inlassable tourbillon des forces qui s'acharnaient contre les dents pointues des écueils.

– Et, tout autour, c'est comme cela, reprit Honorine, à tel point que Sarek n'est pour ainsi dire abordable qu'en barque. Ah ! Ce n'est pas chez nous que les Boches auraient pu établir une base de sous-marins. Par précaution, des officiers de Lorient sont bien venus, il y a deux ans, pour en avoir le cœur net, rapport à quelques cavernes qui sont du côté de l'ouest et où on ne peut pénétrer qu'à marée basse. C'était du temps perdu. Rien à faire chez nous. Pensez donc, c'est comme une poussière de rochers tout alentour, et de rochers pointus et qui mordent par en dessous comme des traîtres. Et, bien que ce soient les plus dangereux, c'est peut-être encore les autres qu'il faut le plus craindre, les grands que l'on voit, et qui ont leur nom et leur histoire de crimes et de naufrages. Ah ! Ceux-là ! ...

Sa voix se faisait sourde. D'une main hésitante qui semblait avoir peur du geste ébauché, elle désigna quelques récifs qui se dressaient en masses puissantes de formes diverses, animaux accroupis, donjons crénelés, aiguilles colossales, têtes de sphinx, pyramides grossières, tout cela d'un granit noir teinté de rouge, et comme trempé dans du sang.

Et elle chuchota :

– Ah ! Ceux-là, ils gardent l'île depuis des siècles et des siècles, mais comme des bêtes féroces qui n'aiment qu'à faire le mal et donner la mort. Ceux-là... ceux-là... Non, il vaut mieux n'en parler jamais, ni même y penser. Ce sont les trente bêtes féroces... Oui, trente, madame Véronique... il y en a trente...

Elle fit le signe de la croix, et, plus calme, reprit :



– Il y en a trente. Votre père dit qu'on appelle Sarek l'île aux Trente Cercueils, parce que l'instinct populaire a fini par confondre, dans cette occasion, les deux mots écueils et cercueils. Peut-être... évidemment... Mais tout de même ce sont de vrais cercueils, madame Véronique, et si on pouvait les ouvrir on y trouverait, bien sûr, des ossements et des ossements... M. d'Hergemont le dit lui-même, Sarek vient du mot sarcophage, qui est, selon son expression, la forme savante du mot cercueil. Et puis, il y a mieux...

Honorine s'interrompit, comme si elle eût voulu penser à autre chose et, désignant un récif :

– Tenez, madame Véronique, après ce gros-là, qui nous barre la route, vous verrez, par une éclaircie, notre petit port, et, sur le quai, le béret rouge de François.

Véronique avait écouté d'une oreille distraite toutes les explications d'Honorine. Elle se pencha davantage hors du canot pour aviser plus tôt la silhouette de son fils, tandis que, malgré elle, reprise par l'idée obsédante, la Bretonne continuait :

– Il y a mieux. L'île de Sarek, et c'est pour cela que votre père l'a choisie comme résidence, contient une série de dolmens qui n'ont rien de remarquable, mais qui ont cette particularité d'être tous à peu près semblables. Or, savez-vous combien il y en a de ces dolmens ? Trente ! Trente, comme les principaux écueils. Et ces trente-là sont distribués autour de l'île, sur les falaises, juste en face des trente écueils, et chacun d'eux porte le même nom que l'écueil qui lui correspond ! Dol-er-H'rœck, Dol-Kerlitu, *etc.* Qu'en dites-vous ?

Elle avait prononcé ces noms de cette même voix craintive avec laquelle elle parlait de toutes ces choses, et comme si elle eût redouté d'être entendue de ces choses mêmes, animées par elle d'une vie redoutable et sacrée.

– Qu'en dites-vous, madame Véronique ? Oh ! Dans tout cela il y a bien du mystère, et il vaut mieux, encore une fois, garder le silence. Je vous raconterai cela quand nous serons parties, loin de l'île, et que votre petit François sera dans vos bras, entre votre père et vous...

Véronique se taisait, surveillant l'espace à l'endroit que la Bretonne avait indiqué. Tournant le dos à sa compagne, les deux mains agrippées au rebord du canot, elle regardait éperdument. C'était par là, par cet intervalle

étroit qu'elle allait apercevoir son enfant retrouvé, et elle ne voulait pas qu'une seconde fût perdue à partir de la seconde même où François pouvait lui apparaître.

Elles atteignirent la roche. Un des avirons d'Honorine frôla la paroi. Elles la longèrent, arrivèrent à l'extrémité.

– Ah ! fit Véronique douloureusement, il n'est pas là.

– François n'est pas là ! Impossible ! s'écria Honorine.

Mais à son tour, elle vit, trois ou quatre cents mètres en avant, les quelques grosses pierres qui servaient de jetée au-dessus de la grève. Trois femmes, une fillette, et de vieux marins attendaient le canot. Aucun garçon. Pas de béret rouge.

– C'est étrange, fit Honorine à voix basse. Pour la première fois, il manque à mon appel.

– Peut-être est-il malade ? insinua Véronique.

– Non, François n'est jamais malade.

– Alors ?

– Alors, je ne sais pas.

– Mais vous ne craignez rien ? demanda Véronique, qui s'affolait déjà.

– Pour lui, non... mais pour votre père. Maguennoc m'avait bien dit de ne pas le quitter. C'est lui qui est menacé.

– Mais François est là pour le défendre, ainsi que M. Maroux, son professeur. Voyons, répondez... que supposez-vous ?

Après un silence, Honorine haussa les épaules.

– Un tas de bêtises ! Je me fais des idées absurdes, oui, absurdes. Ne m'en veuillez pas. Malgré tout, c'est la Bretonne qui reparaît en moi. Sauf quelques années, j'ai vécu toute ma vie dans cette atmosphère de légendes et d'histoires... N'en parlons plus.

L'île de Sarek se présente sous la forme d'un long plateau assez mouvementé, couvert de vieux arbres, et supporté par des falaises de hauteur moyenne et qui sont les plus déchiquetées que l'on puisse voir. C'est autour de l'île comme une couronne de dentelle inégale et diverse, à laquelle ne cessent de travailler la pluie, le vent, le soleil, la neige, le gel, la brume, toute l'eau qui tombe du ciel, et toute l'eau qui suinte de la terre.

Le seul point accessible se trouve sur la côte orientale, au bas d'une dépression de terrain où quelques maisons de pêcheurs, la plupart abandonnées depuis la guerre, constituent le village. Une anfractuosit

s'ouvre là, protégée par la petite jetée. La mer y est infiniment calme. Deux barques y étaient amarrées.

Au moment d'aborder, Honorine tenta un dernier effort.

– Vous voyez, madame Véronique, nous y sommes. Alors... est-ce bien la peine que vous descendiez ? Restez... dans deux heures d'ici, je vous amène votre père et votre fils, et nous dînons à Beg-Meil ou à Pont-l'abbé. Entendu ?

Véronique s'était levée. Sans répondre elle sauta sur le môle.

– Eh bien ! Les enfants, demanda Honorine, qui la rejoignit et n'insista pas davantage, le gars François n'est pas venu ?

– Il était là sur le coup de midi, déclara une des femmes. Seulement il ne vous espérait que demain.

– C'est vrai... mais pourtant il a dû entendre que j'arrivais... Enfin, on verra.

Et, comme les hommes l'aidaient à décharger, elle leur dit :

– Faudra pas monter ça au Prieuré. Les valises, non plus... À moins que... Tenez, si je ne suis pas redescendue à cinq heures, alors envoyez-moi un gamin avec les valises.

– Non, je viendrai moi-même, fit un des matelots.

– Comme tu veux, Corrèjou. Ah ! Dis donc, tu ne me dis rien de Maguennoc ?

– Maguennoc est parti. C'est moi qui l'ai traversé jusqu'à Pont-l'abbé.

– Quand ça, Corrèjou ?

– Ma foi, le lendemain de votre départ, madame Honorine.

– Qu'allait-il faire là-bas ?

– Il nous a dit qu'il allait... je ne sais où... rapport à sa main coupée... un pèlerinage...

– Un pèlerinage ? Au Faouët, peut-être ? à la chapelle Sainte-Barbe ?

– C'est ça... c'est ça même... la chapelle Sainte-Barbe... c'est le nom qu'il a dit.

Honorine n'en demanda pas davantage. Comment douter maintenant de la mort de Maguennoc ? Elle s'éloigna, accompagnée de Véronique, qui avait rabattu son voile, et toutes deux prirent un sentier pierreux, coupé de marches, lequel s'élevait au milieu d'un bois de chênes et se dirigeait vers la pointe septentrionale de l'île.

– Après tout, dit Honorine, je ne suis pas sûre, autant l’avouer, que M. d’Hergemont voudra partir. Toutes mes histoires, il les traite de billevesées, quoiqu’il s’étonne lui-même d’un tas de choses.

– Est-ce loin, son habitation ? fit Véronique.

– Quarante minutes de marche. C’est presque une autre île, comme vous verrez, qui est accrochée à la première, et où les Bénédictins avaient construit une abbaye.

– Mais il n’y est pas seul avec François et M. Maroux ?

Avant la guerre il y avait deux hommes en plus. Depuis, Maguennoc et moi on faisait à peu près tout l’ouvrage, avec la cuisinière, Marie Le Goff.

– Laquelle est restée là pendant votre absence ?

– Certes, oui.

Elles arrivaient sur le plateau. Le sentier, qui suivait la côte, montait et descendait en pentes abruptes. Partout de vieux chênes avec leurs boules de gui que l’on apercevait parmi les feuilles encore clairsemées, L’Océan, d’un gris vert au loin, entourait l’île d’une ceinture blanche.

Véronique reprit :

– Quel est votre plan, Honorine ?

– J’entrerai seule, et je parlerai à votre père. Puis je reviendrai vous chercher à la porte du jardin, et, aux yeux de François, vous passerez pour une amie de sa mère. Il devinera peu à peu.

– Et vous croyez que mon père me fera bon accueil ?

– Il vous recevra à bras ouverts, madame Véronique, s’écria la Bretonne et nous serons tous heureux, pourvu... pourvu qu’il ne soit rien advenu... C’est si drôle que François n’accoure pas ! De partout, dans l’île, il pouvait voir notre canot... depuis les îles de Glenans presque.

Elle retombait à ce que M. d’Hergemont appelait ses billevesées, et elles continuèrent la route en silence, Véronique impatiente et anxieuse.

Soudain Honorine se signa.

– Faites ainsi que moi, madame Véronique, dit-elle. Les moines ont sanctifié le lieu, mais il reste de l’ancien temps bien des choses mauvaises et qui portent malheur. Surtout dans ce bois-là, le bois du Grand-Chêne.

L’ancien temps, cela signifiait sans doute l’époque des Druides et des sacrifices humains. Et, de fait, elles pénétraient dans un bois où les chênes, isolés les uns des autres, dressés sur des monticules de pierres moussues,

avaient une allure de dieux antiques, chacun avec son autel, son culte mystérieux et sa puissance redoutable.

Véronique se signa comme la Bretonne, et ne put s'empêcher de dire en frissonnant :

– Comme c'est triste ! Il n'y a pas une fleur sur ce plateau désolé.

– Il en vient d'admirables quand on s'en donne la peine. Vous verrez celles de Maguennoc, au bout de l'île, à droite du Dolmen-aux-Fées... un endroit qu'on appelle le Calvaire-Fleuri.

– Elles sont belles ?

– Admirables, je vous dis. Seulement il va chercher lui-même la terre à certaines places. Il la prépare. Il la travaille. Il la mêle à certaines feuilles spéciales, dont il connaît le pouvoir...

Et elle reprit entre ses dents :

– Vous verrez les fleurs de Maguennoc... des fleurs comme il n'y en a pas au monde... des fleurs de miracle...

Au détour d'une colline, la route s'abaissa en une dépression brusque. Une coupure énorme séparait l'île en deux parties, dont la seconde se voyait à l'opposé, un peu moins haute, et de dimensions bien plus restreintes.

– C'est le Prieuré, cette partielà, prononça la Bretonne.

Les mêmes falaises déchiquetées entouraient l'îlot d'un rempart plus escarpé encore, et qui même se creusait en dessous comme le cercle d'une couronne. Et ce rempart se liait à l'île principale par un pan de falaise long de cinquante mètres, guère plus épais qu'un mur de donjon, et dont la crête mince, effilée, semblait aussi coupante que le tranchant d'une hache.

Sur cette crête, aucun chemin possible, d'autant qu'une large fissure la fendait par le milieu. Aussi avait-on amorcé aux deux extrémités les culées d'un pont de bois, qui d'abord s'appuyait directement au roc et franchissait ensuite d'un élan la fissure médiane.

Elles s'y engagèrent l'une après l'autre, car il était fort étroit, et en outre peu solide, vacillant sous les pas et au souffle du vent.

– Tenez, regardez là-bas, à la pointe même de l'îlot, dit Honorine, on aperçoit un coin du Prieuré.

Le sentier qui s'y dirigeait traversait des prairies plantées de petits sapins disposés en quinconces. Un autre sentier filait à droite et se perdait dans des taillis épais.

Véronique ne quittait pas des yeux le Prieuré, dont la façade basse s'allongeait peu à peu, lorsque la Bretonne, au bout de quelques minutes, s'arrêta net, tournée vers les taillis de droite, et cria :

– Monsieur Stéphane !

– Qui appelez-vous ? demanda Véronique, M. Maroux ?

– Oui, le professeur de François. Il courait du côté du pont... Je l'ai vu par une éclaircie... Monsieur Stéphane !... Mais pourquoi ne répond-il pas ? Vous avez vu une silhouette ?

– Non.

– J'affirme que c'est bien lui, avec son béret blanc... Du reste, on aperçoit le pont derrière nous. Attendons qu'il passe.

– Pourquoi attendre ? S'il y a quelque chose, un danger quelconque, c'est au Prieuré...

– C'est juste... Dépêchons-nous.

Elles hâtèrent le pas, envahies de pressentiments, puis, sans motif, se mirent à courir, tellement leurs appréhensions s'exaspéraient aux approches de la réalité.

L'îlot se resserrait de nouveau, barré par un mur bas qui limitait le domaine du Prieuré. À ce moment, des cris se firent entendre qui venaient de l'habitation.

Honorine s'exclama :

– On appelle ! Vous avez entendu ? Des cris de femme !... C'est la cuisinière !... C'est Marie Le Goff...

Elle se précipita sur la grille, empoigna la clef, mais d'une main si maladroite qu'elle mêla la serrure et ne put ouvrir.

– Par la brèche ! ordonna-t-elle... Tenez, à droite !...

Elles s'élancèrent, franchirent le mur et traversèrent une large pelouse hérissée de ruines, et où le sentier tortueux et mal tracé se perdait à tout instant sous des traînées de lierre et de mousse.

– Nous voilà ! Nous voilà ! proférait Honorine. Nous arrivons !

Et elle mâchonnait :

– On ne crie plus ! C'est effrayant... Ah ! Cette pauvre Marie Le Goff...

Elle saisit le bras de Véronique.

– Faisons le tour. La façade est de l'autre côté... Par ici, les portes sont toujours fermées et les volets mis aux fenêtres.

Mais Véronique s'empêtra dans des racines, trébucha et tomba à genoux. Quand elle se releva, la Bretonne l'avait quittée et contournait l'aile gauche. Inconsciemment, Véronique, au lieu de la suivre, fila droit vers la maison, escalada le perron et se heurta contre la porte close, qu'elle frappa à coups redoublés.

L'idée de faire le tour comme Honorine lui semblait une perte de temps que rien ne pourrait jamais réparer. Cependant, devant la vanité de ses efforts, elle allait s'y résoudre, quand, de nouveau, des cris retentirent à l'intérieur et au-dessus d'elle.

C'était une voix d'homme où Véronique crut reconnaître la voix de son père. Elle recula de quelques pas. Brusquement, au premier étage, une des fenêtres s'ouvrit, et elle aperçut M. d'Hergemont, la figure bouleversée par une épouvante inexprimable, et qui haletait :

– Au secours ! Au secours ! Ah ! Le monstre... Au secours !

– Père ! Père ! appela Véronique avec désespoir, c'est moi !

Il baissa la tête un instant, ne parut pas voir sa fille, et, rapidement, essaya d'enjamber le balcon. Mais, derrière lui, il y eut une détonation et un des carreaux de la croisée vola en éclats.

– Assassin ! Assassin ! cria-t-il en rentrant dans la pièce.

Véronique, affolée, impuissante, regarda autour d'elle. Comment secourir son père ? Le mur était trop élevé, sans rien qui permît de s'y accrocher. Tout à coup elle avisa, vingt mètres plus loin, au pied même de la maison, une échelle. Par un prodige de volonté et d'énergie, elle réussit, quoique cette échelle fût très lourde, à la porter et à la dresser au-dessous de la fenêtre ouverte.

Aux minutes les plus tragiques de la vie, lorsque l'esprit n'est plus que désordre et qu'effervescence, lorsque tout le corps est secoué par le tremblement de l'angoisse, une certaine logique continue d'associer nos idées les unes aux autres, et Véronique se demandait pourquoi la voix d'Honorine ne se faisait pas entendre et par quoi son intervention était retardée.

Elle pensait aussi à François. Où donc était François ? Avait-il suivi Stéphane Maroux dans sa fuite inexplicable ? Était-il parti à la recherche de secours ? Et puis, qui était celui que M. d'Hergemont traitait de monstre et d'assassin ?

L'échelle n'atteignait pas la fenêtre, et Véronique se rendit compte aussitôt de l'effort qu'il lui faudrait faire pour enjamber le balcon. Cependant, elle n'hésita pas. Là-haut, on se battait, lutte mêlée de clameurs étouffées que poussait son père. Véronique monta. Tout au plus put-elle saisir le barreau inférieur du balcon. Mais une étroite corniche lui permit de se hisser sur un genou, de passer la tête et de voir le drame qui se déroulait dans la pièce.

À ce moment, M. d'Hergemont avait de nouveau reculé jusqu'à la fenêtre, un peu en arrière même, de sorte qu'elle le voyait presque de face. Il ne bougeait pas, les yeux hagards, les bras tendus en un geste indécis, comme dans l'attente d'une chose effrayante qui allait se produire.

Il bégaya :

– Assassin... assassin... Est-ce bien toi ? Ah ! Sois maudit ! François ! François !

Sans doute appelait-il son petit-fils à son secours, et sans doute François était-il en butte, lui aussi, à quelque attaque, peut-être blessé, peut-être mort !

Véronique retrouva un surcroît de force et réussit à mettre le pied sur la corniche.

– Me voilà !... me voilà !..., voulait-elle crier.

Mais sa voix expira dans sa gorge. Elle avait vu !... Elle voyait !... En face de son père, à cinq pas de lui, contre le mur opposé de la pièce, il y avait un être qui braquait un revolver sur M. d'Hergemont et le visait lentement. Et cet être... Oh ! L'horreur !... Véronique reconnaissait le béret rouge dont Honorine avait parlé, la chemise de flanelle à boutons d'or... Et surtout elle retrouvait, dans ce jeune visage convulsé par des sentiments atroces, l'expression même de Vorski aux heures où le soulevaient ses instincts de haine et de férocité.

L'enfant ne la vit point. Ses yeux ne se détachaient pas du but qu'il voulait atteindre, et il semblait éprouver comme une joie sauvage à différer ainsi le geste fatal.

Véronique se taisait aussi. Les mots, les cris ne servaient à rien pour conjurer le péril. Ce qu'il lui fallait faire, c'était se jeter entre son père et son fils. Elle grimpa, s'accrocha, escalada la fenêtre.

Trop tard. Le coup partit. M. d'Hergemont tomba avec un gémissement de douleur.



Et en même temps, dans la même seconde où l'enfant tenait encore le bras tendu et où le vieillard s'effondrait, une porte s'ouvrait au fond. Honorine apparut, et l'abominable vision la frappa pour ainsi dire en pleine figure.

– François ! hurla-t-elle... toi ! Toi !

L'enfant bondit sur elle. La Bretonne tenta de lui barrer le passage. Il n'y eut même pas de lutte. L'enfant recula d'un pas, leva brusquement l'arme qu'il tenait à la main, et tira.

Honorine plia les genoux et s'affaissa en travers de la porte. Et, tandis qu'il sautait pardessus le corps et qu'il s'enfuyait, elle continuait à dire :

– François !... François !... non, ce n'est pas vrai... Ah ! Est-ce possible ? François...

Un éclat de rire dehors. Oui, l'enfant avait ri. Véronique l'entendit, ce rire affreux, infernal, pareil au rire de Vorski, et tout cela la brûlait d'une telle souffrance qu'elle reconnut sa souffrance d'autrefois, celle qui la brûlait en face de Vorski !

Elle ne poursuivit pas le meurtrier. Elle ne l'appela point.

Près d'elle une voix faible murmurait son nom.

– Véronique... Véronique...

M. d'Hergemont gisait à terre et la regardait de ses yeux vitreux, tout remplis de mort déjà.

Elle s'agenouilla près de lui, et comme elle essayait d'ouvrir son gilet et sa chemise ensanglantés, afin de panser la blessure dont il mourait, il l'écarta doucement de la main. Elle comprit que les soins étaient inutiles et qu'il voulait lui parler. Elle se pencha davantage.

– Véronique... pardon... Véronique...

Cela, c'était l'expression première de sa pensée défaillante. Elle le baisa au front en pleurant :

– Tais-toi, père... ne te fatigue pas...

Mais il avait autre chose à dire, et sa bouche articulait vainement des syllabes qui ne formaient pas de sens et qu'elle écoutait désespérément. La vie s'en allait. L'esprit s'évanouissait dans les ténèbres. Véronique colla l'oreille aux lèvres mêmes qui s'épuisèrent en un dernier effort, et elle perçut ces mots :

– Prends garde... prends garde... la Pierre-Dieu.

Soudain il se dressa à demi. Ses yeux prirent de l'éclat, comme allumés par la lueur suprême d'une flamme qui s'éteignait. Véronique eut l'impression que son père, en la regardant, comprenait seulement toute la signification de sa présence et entrevoyait tous les dangers qui la menaçaient. Il prononça, d'une voix rauque et terrifiée, mais bien distincte :

– Ne reste pas, c'est ta mort si tu restes... Sauve-toi de cette île... Va-t'en... Va-t'en...

Sa tête retomba. Il balbutia encore quelques mots que Véronique surprit :

– Ah ! La croix... les quatre croix de Sarek... ma fille ... ma fille, le supplice de la croix...

Et ce fut tout.

Il y eut un grand silence, un silence énorme que la jeune femme sentit peser sur elle comme un fardeau dont le poids s'aggravait à chaque seconde.

– Sauve-toi de cette île !... répéta une voix... « Va-t'en. » C'est votre père qui vous l'ordonne, madame Véronique.

Honorine était auprès d'elle, livide, les deux mains collées à une serviette en tampon, rougie de sang, qu'elle tenait contre sa poitrine.

– Mais il faut vous soigner ! s'écria Véronique... Attendez... faites-moi voir.

– Plus tard... On s'occupera de moi plus tard..., bredouilla la Bretonne. Ah ! Le monstre ! Si j'avais pu arriver à temps ! Mais la porte d'en bas était barricadée...

Véronique la supplia :

– Laissez-vous soigner... Entendez-vous...

– Tout à l'heure... D'abord... Marie Le Goff, la cuisinière au bout de l'escalier... elle est blessée aussi... à mort peut-être... allez voir...

Véronique sortit par la porte du fond, celle que son fils avait franchie en s'enfuyant. Il y avait un vaste palier. Sur les premières marches, repliée sur elle-même, Marie Le Goff râlait.

Elle mourut presque aussitôt, sans avoir repris connaissance, troisième victime du drame incompréhensible.

Selon la prédiction du vieux Maguennoc, M. d'Hergemont avait bien été la seconde victime.

## *Les pauvres gens de Sarek*

### [Table des matières](#)

Lorsque Véronique eut pansé la plaie d'Honorine, – plaie peu profonde et qui ne paraissait pas mettre en danger les jours de la Bretonne, – lorsqu'elle eut transporté le corps de Marie Le Goff dans la grande pièce encombrée de livres et meublée comme un cabinet de travail où reposait son père, elle ferma les yeux de M. d'Hergemont, le recouvrit d'un drap et se mit à prier. Mais les mots de prière ne venaient pas à ses lèvres, et son esprit ne s'arrêtait sur aucune pensée. Elle était comme assommée par les coups répétés du malheur. Assise, la tête entre ses mains, elle resta là près d'une heure, tandis qu'Honorine dormait d'un sommeil de fièvre.

De toutes ses forces elle repoussait l'image de son fils, comme elle avait toujours repoussé celle de Vorski. Mais les deux images se confondaient, tournaient autour d'elle, dansaient devant ses yeux clos, ainsi que ces clartés qui, dans l'ombre de nos paupières obstinément fermées, passent, repassent, se multiplient et s'unissent. Et ce n'était qu'une même face, cruelle, sardonique, grimaçante et hideuse.

Elle ne souffrait pas comme souffre une mère qui pleure un fils. Son fils était mort depuis quatorze ans, et celui qui venait de ressusciter, celui pour lequel toutes les ressources de sa tendresse maternelle étaient prêtes à jaillir, celui-là devenait subitement un étranger, pis que cela, le fils de Vorski ! Comment eût-elle souffert ?

Mais quelle blessure au plus profond de son être ! Quel bouleversement, pareil à ces cataclysmes qui secouent toute une paisible région jusqu'en ses entrailles ! Quel spectacle de l'enfer ! Quelle vision de folie et d'horreur ! Quel jeu ironique du plus épouvantable destin ! Son fils tuant son père, au moment où, après tant d'années de séparation et de deuil, elle allait embrasser l'un et l'autre, et vivre dans la douceur et dans l'intimité ! Son fils assassin ! Son fils semant la mort ! Son fils braquant l'arme implacable, et tuant de toute son âme et de toute sa joie perverse !

Les motifs qui pouvaient expliquer de tels actes, elle ne s'en souciait point. Pourquoi son fils avait-il fait cela ? Pourquoi son professeur, Stéphane Maroux, complice sans doute, instigateur peut-être, s'était-il enfui avant le drame ? Autant de questions qu'elle ne cherchait pas à résoudre. Elle ne pensait qu'à la scène effrayante, au carnage, à la mort. Et elle se demandait si la mort n'était point pour elle l'unique refuge et l'unique dénouement.

– Madame Véronique, murmura la Bretonne.

– Qu'y a-t-il ? fit la jeune femme, éveillée de sa stupeur.

– Vous n'entendez pas ?

– Quoi ?

– On sonne au rez-de-chaussée. Ce doit être vos valises qu'on apporte.

Vivement elle se leva.

– Mais que dois-je dire ? Comment expliquer ?... Si j'accuse cet enfant...

– Pas un mot, je vous en prie. Laissez-moi parler.

– Vous êtes bien faible, ma pauvre Honorine.

– Non, non, ça va mieux.

Véronique descendit et, au bas de l'escalier, dans un large vestibule dallé de noir et de blanc, tira les verrous d'une grande porte.

C'était, en effet, un des matelots.

– J'ai frappé à la cuisine, dit l'homme. Marie Le Goff n'est donc pas là ? Et Mme Honorine ?...

– Honorine est en haut et désire vous parler.

Le matelot la regarda, parut impressionné par cette jeune femme si pâle et si grave, et la suivit sans mot dire.

Honorine attendait au premier étage, debout devant la porte ouverte.

– Ah ! C'est toi, Corréjou ?... Écoute-moi bien... et pas d'histoires, n'est-ce pas ?

– Qu'y a-t-il, m'ame Honorine ? Mais vous êtes blessée ? Qu'y a-t-il ?

Elle découvrit l'embrasure de la porte et prononça simplement, montrant sous leurs suaires les deux cadavres :

– M. Antoine et Marie Le Goff... assassinés tous deux...

La figure de l'homme se décomposa. Il balbutia :

– Assassinés... est-ce possible ?... Par qui ?

– Je ne sais pas, nous sommes arrivées après.

– Mais... le petit François ?... M. Stéphane ?...  
– Disparus... on a dû les tuer aussi.  
– Mais... mais... Maguennoc ?  
– Maguennoc ?... pourquoi parles-tu de lui, Corrégou ?  
– J'en parle... j'en parle... parce que si Maguennoc est vivant... tout ça... c'est une autre affaire. Maguennoc a toujours dit que ce serait lui le premier. Et Maguennoc ne dit que des choses dont il est certain. Maguennoc connaît le fond même des choses.

Honorine réfléchit, puis déclara :

– Maguennoc a été tué.

Cette fois Corrégou perdit tout sang-froid, et son visage exprima cette sorte de terreur folle que Véronique avait, à diverses reprises, notée chez Honorine. Il se signa et dit à voix très basse :

– Alors... alors... voilà que ça arrive, m'ame Honorine ?... Maguennoc l'avait bien annoncé... Encore l'autre jour, dans ma barque, il nous l'a dit : « Ça ne va pas tarder... Tout le monde devrait partir. »

Et, brusquement, le matelot fit demi-tour et se sauva vers l'escalier.

– Reste là, Corrégou, commanda Honorine.

– Il faut partir, Maguennoc l'a dit. Tout le monde doit partir.

– Reste là, répéta Honorine.

Et comme le matelot s'arrêtait, indécis, elle continua :

– Nous sommes d'accord. Il faut partir. On partira demain à la fin de la journée. Mais, auparavant, on doit s'occuper de M. Antoine et de Marie Le Goff. Voici, tu vas nous envoyer les sœurs Archignat pour la veillée des morts. Ce sont d'assez méchantes femmes, mais elles ont l'habitude. Sur les trois, il faut que deux viennent. Ce sera, pour chacune, le double de leur prix ordinaire.

– Et après, m'ame Honorine ?

– Tu t'occuperas des cercueils avec tous les vieux, et dès le petit matin on mettra les corps en terre bénite, dans le cimetière de la chapelle.

– Et après, m'ame Honorine ?

– Après, tu seras libre, les autres aussi. Vous pourrez faire vos paquets et filer.

– Mais vous, m'ame Honorine ?

– Moi, j'ai le canot. Assez bavardé. Nous sommes d'accord ?

– Nous sommes d'accord. C'est une nuit simplement à passer. Mais je suppose bien que d'ici demain il n'y aura pas de nouveau ?...

– Mais non... mais non... Va, Corrégou... Dépêche-toi. Et surtout ne dis pas aux autres que Maguennoc est mort. Sans quoi on ne pourrait plus les tenir.

– Promis, m'ame Honorine.

Le matelot partit en hâte.

Une heure plus tard survenaient deux des sœurs Archignat, vieilles créatures osseuses et desséchées, qui avaient l'air de sorcières, et dont la coiffe aux ailes de velours noir était sale et crasseuse. Honorine fut transportée dans la chambre qu'elle occupait à l'extrémité de l'aile gauche et sur le même étage.

La veillée des morts commença.

Cette nuit, Véronique la passa d'abord auprès de son père, puis au chevet d'Honorine, dont l'état semblait moins bon. Elle finit par s'assoupir, et fut réveillée par la Bretonne, qui lui dit dans un de ces accès de fièvre où la conscience ne perd pas toute lucidité :

– François doit se cacher... ainsi que M. Stéphane... Il y a des cachettes sûres dans l'île, que Maguennoc leur avait montrées. Donc, on ne les verra pas, et on ne saura rien de ce côté.

– Vous êtes certaine ?

– Certaine... Alors, voilà... Demain, quand tout le monde aura quitté Sarek, et que nous serons seules toutes deux, je ferai le signal avec ma conque, et il viendra ici.

Véronique se révolta :

– Mais je ne veux pas le voir !... J'ai horreur de lui !... Comme mon père je le maudis... Mais pensez donc, il a tué mon père, sous mes yeux ! Il a tué Marie Le Goff... il a voulu vous tuer ! Non, non, c'est de la haine, c'est du dégoût que j'ai pour ce monstre ! ...

La Bretonne lui serra la main, d'un geste qui lui était habituel, et murmura :

– Ne le condamnez pas encore... il n'a pas su ce qu'il faisait.

– Que dites-vous ! Il n'a pas su ? Mais j'ai vu ses yeux ! Les yeux de Vorski...

– Il n'a pas su... il était fou.

– Fou ? Allons donc ?

– Oui, madame Véronique. Je connais l'enfant. Il n'a pas son pareil comme bonté. S'il a fait tout cela, c'est un coup de folie qu'il a eu... comme M. Stéphane. Ils doivent pleurer de désespoir maintenant.

– Il est inadmissible... je ne puis croire...

– Vous ne pouvez croire parce que vous ne savez rien de ce qui se passe... et de ce qui va se passer... Mais si vous saviez... Ah ! Il y a des choses... des choses...

Sa voix n'était plus perceptible. Elle se tut, mais ses yeux restaient grands ouverts et ses lèvres remuaient sans bruit.

Il n'y eut pas d'incidents jusqu'au matin. Vers cinq heures, Véronique entendit qu'on clouait les cercueils et presque aussitôt la porte de la chambre où elle se trouvait fut ouverte, et les sœurs Archignat entrèrent en coup de vent, très agitées, toutes deux.

Elles avaient appris la vérité par Corrèjou qui, pour se donner du cœur, avait bu un peu trop et parlait à tort et à travers.

– Maguennoc est mort ! crièrent-elles, Maguennoc est mort, et vous ne disiez rien ! Nous partons ! Vite, notre argent !

Une fois réglées, elles s'enfuirent à toutes jambes, et, une heure après, d'autres femmes, averties par elles, accoururent et voulurent entraîner ceux de leurs hommes qui travaillaient. Toutes proféraient les mêmes paroles.

– Il faut s'en aller ! Il faut tout préparer... Après, il sera trop tard... Les deux barques peuvent emmener tout le monde.

Honorine dut s'entremettre avec toute son autorité et Véronique distribuer de l'argent. Et l'enterrement se fit en hâte. Il y avait, non loin de là, une vieille chapelle, consolidée par les soins de M. d'Hergemont, et où tous les mois un prêtre de Pont-l'Abbé venait dire la messe. À côté, l'ancien cimetière des abbés de Sarek. Les deux corps y furent ensevelis, et un vieillard, qui en temps ordinaire faisait fonction de sacristain, bredouilla les paroles de bénédiction.

Tous ces gens semblaient atteints de démence. Leurs voix, leurs gestes étaient saccadés. L'idée fixe du départ les obsédait, et ils ne s'occupèrent point de Véronique, qui priait et pleurait à l'écart.

Avant huit heures, tout était fini. Hommes et femmes dévalaient à travers l'île. Véronique, qui avait l'impression de vivre dans un monde de cauchemars où les événements se succédaient en dehors de toute logique et sans aucun lien les uns avec les autres, Véronique retourna auprès

d'Honorine, que son état de faiblesse avait empêchée d'assister à l'enterrement de son maître.

– Je me sens mieux, dit la Bretonne. Nous partirons aujourd'hui ou demain, et nous partirons avec François.

Et, comme Véronique s'indignait, elle répéta :

– Avec François, je vous le dis, et avec M. Stéphane. Et le plus tôt possible. Moi aussi je veux partir... et vous emmener, ainsi que François... Il y a la mort dans l'île... la mort est maîtresse ici... il faut lui laisser Sarek... Nous partirons tous.

Véronique ne voulut pas la contrarier. Mais vers neuf heures, des pas précipités se firent entendre de nouveau. C'était Corréjou, qui venait du village, et qui, dès l'entrée, cria :

– On a volé votre canot, m'ame Honorine ! Le canot a disparu !

– Impossible ! protesta la Bretonne.

Tout essoufflé, le matelot affirma :

– Il a disparu. Ce matin, j'avais deviné quelque chose... Mais sans doute j'avais bu un coup de trop... J'y ai pas pensé. Depuis, les autres ont vu comme moi. L'amarre a été coupée... Ça s'est passé dans la nuit. Et on a filé. Ni vu ni connu.

Les deux femmes se regardèrent, et la même pensée les étreignit. François et Stéphane Maroux avaient pris la fuite.

Entre ses dents, Honorine marmotta :

– Oui... oui... c'est ça... *il* connaît le maniement.

Peut-être Véronique éprouva-t-elle un soulagement à savoir que l'enfant était parti et qu'elle ne le reverrait plus. Mais Honorine, reprise de peur, s'exclama :

– Alors... alors... comment va-t-on faire ?...

– Faut partir tout de suite, m'ame Honorine. Les barques sont prêtes... chacun fait son paquet... À onze heures, plus personne au village.

Véronique s'interposa.

– Honorine n'est pas en état de partir...

– Mais si... je vais mieux..., déclara la Bretonne.

– Non. Ce serait absurde. Attendons un jour ou deux... Revenez après-demain, Corréjou.

Elle poussa vers la porte le matelot, qui d'ailleurs ne songeait qu'à s'éloigner.



– Eh bien, c’est ça, après-demain, je reviendrai... Du reste, on ne peut pas tout emporter... Il faudra bien revenir de temps à autre chercher des affaires... Soignez-vous bien, m’ame Honorine.

Il se précipita dehors.

– Corrégou ! Corrégou !

Honorine s’était soulevée sur son lit et appelait désespérément.

– Non, non, ne t’en va pas, Corrégou... Attends-moi, tu vas me porter dans ta barque.

Elle écouta, et comme le matelot ne revenait pas, elle voulut se lever.

– J’ai peur... Je ne veux pas rester seule...

Véronique la retint.

– Mais vous ne restez pas seule, Honorine. Je ne vous quitte pas.

Il y eut entre les deux femmes une véritable lutte, et Honorine, rejetée de force sur son lit, impuissante, gémissait :

– J’ai peur... j’ai peur... L’île est maudite... C’est tenter le bon Dieu que d’y rester... La mort de Maguennoc, c’est l’avertissement... J’ai peur !

...

Elle délirait, mais gardait toujours cette demi-lucidité qui lui permettait de mêler certaines paroles claires et raisonnables aux paroles incohérentes où se montrait son âme superstitieuse de Bretonne.

Elle agrippa Véronique par les deux épaules et articula :

– Je vous le dis... L’île est maudite... Un jour Maguennoc me l’a avoué : « Sarek, c’est une des portes de l’enfer : la porte est close maintenant. Mais le jour où elle s’ouvrira, tous les malheurs passeront comme une tempête. »

Sur les instances de Véronique, elle se calma un peu, et c’est d’une voix plus douce, qui allait en s’éteignant, qu’elle continua :

– Il aimait bien l’île, cependant... comme nous tous. Il en parlait alors d’une façon que je ne comprenais pas : « La porte est double, Honorine, et elle ouvre également sur le Paradis. » Oui, oui, l’île était bonne à habiter... Nous l’aimions... Maguennoc y faisait pousser des fleurs... Oh ! Ces fleurs... elles sont énormes... trois fois plus hautes... et plus belles.

Des minutes lourdes s’écoulèrent. La chambre occupait à l’extrémité de la maison une aile qui formait saillie et dont les fenêtres avaient vue à droite et à gauche de l’île, pardessus les rochers qui dominaient la mer.

Véronique s’assit, les yeux fixés sur les vagues blanches que la brise, plus forte, agitait davantage. Le soleil s’élevait dans la brume épaisse où les côtes de la Bretagne demeuraient invisibles. Mais, à l’occident, le regard, par-delà la ceinture d’écume que trouaient les pointes noires des écueils, pouvait s’étendre vers les plaines désertes de l’Océan.

Assoupie, la Bretonne murmurait :

– On dit que la porte, c’est une pierre... et qu’elle vient de très loin, d’un pays étranger... c’est la Pierre-Dieu. On dit aussi que c’est une pierre précieuse... qui est d’or et d’argent mélangés. La Pierre-Dieu... la pierre qui donne mort ou vie... Maguennoc l’a vue... Il a ouvert la porte et il a passé le bras... Et sa main... sa main est tombée en cendres.

Véronique se sentait oppressée. Elle aussi, la peur peu à peu la gagnait, ainsi qu’une eau mauvaise qui suinte et qui pénètre. Les événements horribles auxquels, depuis quelques jours, elle assistait avec effroi, semblaient en provoquer d’autres plus terribles encore, qu’elle attendait comme un ouragan que tout annonce et qui va tout emporter dans sa course vertigineuse.

Elle les attendait. Elle ne doutait pas qu’ils ne vinssent, déchaînés par la puissance fatale qui multipliait contre elle ses attaques redoutables.

– Vous ne voyez pas les barques ? demanda Honorine.

Véronique objecta :

– On ne peut les voir d’ici.

– Si, si, c’est le chemin qu’elles prendront sûrement, elles sont lourdes, et il y a une passe plus large à la pointe.

De fait, après un instant, Véronique vit saillir au tournant du promontoire l’avant d’une barque.

Elle enfonçait profondément dans l’eau, très chargée, encombrée de caisses et de paquets sur lesquels des femmes et des enfants avaient pris place. Quatre hommes ramaient vigoureusement.

– C’est celle de Corréjou, dit Honorine, qui avait sauté de son lit, à moitié vêtue... Et voici l’autre, tenez.

La seconde barque débouchait, aussi pesante. Trois hommes seulement ramaient et une femme.

Elles étaient toutes deux trop loin – peut-être sept à huit cents mètres – pour qu’on pût discerner les visages. Mais aucun bruit de voix ne montait de ces lourdes coques chargées de misère, qui fuyaient devant la mort.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! gémit Honorine, pourvu qu'ils sortent de l'enfer !

– Que pouvez-vous craindre, Honorine ? Rien ne les menace.

– Si, tant qu'ils n'auront pas quitté l'île.

– Mais ils l'ont quittée.

– Tout autour de l'île, c'est encore l'île. C'est là que guettent les cercueils.

– Mais la mer n'est pas mauvaise.

– Il y a autre chose que la mer... ce n'est pas la mer qui est l'ennemie.

– Alors, quoi ?

– Je ne sais pas, je ne sais pas.

Les deux barques montaient vers la pointe du nord. Deux passes s'ouvraient à elles, que la Bretonne désigna d'après le nom de deux écueils, le Roc au Diable et la Dent de Sarek.

Presque aussitôt, il fut visible que Corrèjou avait choisi la passe du Diable.

– Ils l'atteignent, notait la Bretonne. Ils y sont... Cent mètres encore, et c'est le salut...

Elle eut presque un ricanement.

– Ah ! Toutes les machinations du diable vont être déjouées, madame Véronique, je crois bien que nous serons sauvées, vous et moi, et tous ceux de Sarek.

Véronique demeura silencieuse. Son oppression continuait, d'autant plus accablante qu'elle ne pouvait l'attribuer qu'à ces vagues pressentiments qu'il est impossible de combattre. Elle avait fixé une ligne en deçà de laquelle le danger persistait, et cette ligne, Corrèjou ne l'avait pas encore atteinte.

Honorine grelottait de fièvre. Elle marmotta :

– J'ai peur... j'ai peur...

– Mais non, déclara Véronique, en se raidissant. C'est absurde. D'où peut venir le danger ?

– Ah ! cria la Bretonne. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Quoi ? Qu'y a-t-il ?

Toutes deux avaient collé leur front contre les vitres et regardaient éperdument. Là-bas quelque chose avait pour ainsi dire jailli de la Dent de

Sarek. Et, tout de suite, elles reconnurent le canot à moteur dont elles s'étaient servies la veille et dont Corréjou avait annoncé la disparition.

– François ! ... François ! ... articula Honorine avec stupeur. François et M. Stéphane ! ...

Véronique reconnaissait l'enfant. Il se tenait debout à l'avant du canot et faisait des signes aux gens des deux barques. Les hommes répondirent en agitant leurs avirons, tandis que les femmes gesticulaient. Malgré l'opposition de Véronique, Honorine ouvrit les deux battants de la fenêtre, et elles entendirent des bruits de voix parmi les crépitements du moteur, mais ne purent saisir une seule parole.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? répéta la Bretonne... François et M. Stéphane... Pourquoi n'ont-ils pas gagné la côte ?

– Peut-être, expliqua Véronique, ont-ils craint d'être remarqués et interrogés à leur atterrissage...

– Mais non, on les connaît, surtout François, qui m'accompagnait souvent. En outre, les papiers d'identité sont dans le canot. Non, non, ils attendaient là, cachés derrière la roche.

– Mais, Honorine, s'ils se cachaient, pourquoi se montrent-ils, maintenant ?

– Ah voilà... voilà... je ne comprends pas... et ça me semble drôle... Que doivent penser Corréjou et les autres ?

Les deux barques, dont la seconde glissait alors dans le sillage de la première, s'étaient presque arrêtées. Tous les passagers semblaient retournés vers le canot qui avançait rapidement dans leur direction et qui ralentit lorsqu'il arriva à hauteur de la seconde. De la sorte, il continua de filer suivant une ligne qui se trouvait parallèle à la ligne des deux barques et distante de quinze ou vingt mètres.

– Je ne comprends pas... je ne comprends pas... murmura la Bretonne.

Le moteur était éteint, et le canot gagna ainsi, à allure très douce, l'intervalle qui séparait les deux barques.

Et soudain les deux femmes virent que François se baissait, puis se dressait, et ramenait le bras droit en arrière comme s'il allait lancer quelque chose.

En même temps, Stéphane Maroux agissait de la même façon.

L'événement se produisit, brusque et terrifiant.

– Ah ! cria Véronique.

Elle se cacha les yeux une seconde, mais releva la tête aussitôt, et vit, dans toute son horreur, l'affreux spectacle.

Deux choses avaient été jetées à travers le petit espace, une chose partie de l'avant, lancée par François, une autre de l'arrière, lancée par Stéphane Maroux.

Et tout de suite deux gerbes de feu jaillirent des deux barques, suivies de deux tourbillons de fumée.

Les détonations retentirent. Un instant, on ne distingua rien de ce qui se passait au milieu de ce nuage noir. Puis le rideau s'écarta, rabattu de côté par le vent, et Véronique et la Bretonne virent les deux barques qui s'enfonçaient rapidement, tandis que des êtres sautaient dans la mer.

La vision – et quelle vision infernale ! – ne fut pas longue. Elles aperçurent, debout sur une des bouées, une femme qui tenait un enfant dans ses bras et qui ne bougeait pas, puis des corps immobiles, atteints sans doute par l'explosion, puis deux hommes qui se battaient, fous peut-être. Et tout cela disparut avec les barques.

Quelques remous, des points noirs qui surnagent. Ce fut tout.

Honorine et Véronique n'avaient pas dit un seul mot, muettes d'épouvante. L'événement dépassait tout ce que leur angoisse avait pu imaginer.

À la fin, Honorine porta la main à sa tête et dit d'une voix sourde, dont Véronique devait se rappeler l'intonation :

– Ma tête éclate... Ah ! Les pauvres gens de Sarek ! ... C'étaient mes amis... mes amis d'enfance... et on ne les reverra pas... Jamais la mer ne rend ses morts à Sarek. Elle les garde... Elle a des cercueils tout prêts... mille et mille cercueils cachés... Ah ! Ma tête éclate... Je deviens folle... folle comme François... mon pauvre François !

Véronique ne répondit pas. Elle était livide. De ses doigts crispés, elle s'accrochait au balcon et regardait comme on regarde au fond d'un abîme où l'on va se jeter. Qu'allait faire son fils ? Sauver ces gens, dont on entendait maintenant les hurlements de détresse, les sauver sans retard ? On peut avoir des accès de folie, mais les crises s'apaisent devant certains spectacles.

Le canot avait reculé dès l'abord pour n'être pas entraîné par les remous. François et Stéphane, dont on voyait toujours le béret rouge et le béret blanc, étaient debout, aux mêmes postes d'avant et d'arrière, et ils

tenaient dans leurs mains... Les deux femmes discernaient mal, à cause de la distance, ce qu'ils tenaient dans leurs mains. Cela avait l'air de bâtons un peu longs...

– Des perches pour secourir... murmura Véronique.

– Ou des fusils... répondit Honorine.

Les points noirs flottaient. Il y en avait neuf, les neuf têtes des survivants dont on devinait aussi, parfois, les bras qui gesticulaient, et dont on percevait les appels.

Quelques-uns s'éloignèrent en hâte du canot, mais quatre d'entre eux s'en approchèrent, et, de ces quatre-là, il y en eut deux qui ne pouvaient tarder à l'atteindre.

Soudain, François et Stéphane firent le même mouvement, mouvement de tireurs qui épaulent.

Deux lueurs scintillèrent, tandis que parvenait le bruit d'une détonation.

Les têtes des deux nageurs disparurent.

– Ah ! Les monstres, bégaya Véronique, qui tomba à genoux, toute défaillante.

Près d'elle, Honorine se mit à vociférer :

– François !... François !...

La voix ne portait pas, trop faible et contrariée par le vent. Mais la Bretonne continuait :

– François !... Stéphane !...

Et ensuite elle courut à travers sa chambre, puis dans les couloirs, à la recherche de quelque chose, et elle revint vers la fenêtre, toujours en proférant :

– François ! François !... Écoute...

Elle avait fini par trouver le coquillage qui lui servait de signal. Mais, l'ayant porté à sa bouche, elle ne put en tirer que des sons indistincts et sourds.

– Ah ! Malédiction balbutia-t-elle en rejetant la conque. Je n'ai plus de force... François !... François !...

Elle était effrayante à voir, les cheveux en désordre, la sueur de la fièvre sur son visage. Véronique la supplia :

– Honorine, je vous en prie !

– Mais regardez-les ! Regardez-les !

Là-bas, le canot allait de l'avant, les deux tireurs à leur poste, et l'arme prête pour le crime.

Les survivants s'enfuyaient, deux d'entre eux restaient en arrière.

Ces deux-là furent visés. Leurs têtes disparurent.

– Mais regardez-les, scandait la Bretonne d'un ton rauque... C'est la chasse ! ... On abat le gibier ! ... Ah ! Les pauvres gens de Sarek !

Un coup de fusil encore. Un point noir sombra.

Véronique se tordait de désespoir. Elle secouait les barreaux du balcon, comme les barreaux d'une cage qui l'eût emprisonnée.

– Vorski !... Vorski !... gémissait-elle, assaillie par le souvenir de son mari... C'est le fils de Vorski.

Brusquement elle fut prise à la gorge, et elle aperçut, contre son visage, le visage méconnaissable de la Bretonne.

– C'est ton fils à toi, bredouillait Honorine... soit maudite... tu es la mère du monstre, et tu seras punie...

Et elle éclata de rire, en trépignant des pieds, dans un accès d'hilarité qui la convulsait.

– La croix ! Oui, la croix... tu monteras sur la croix... Des clous aux mains !... Quel châtement !... Des clous aux mains !

Elle était folle.

Véronique se dégagea et voulut la contraindre à l'immobilité, mais Honorine, avec une rage méchante, la repoussa, lui fit perdre l'équilibre, et, vivement, escalada le balcon.

Elle demeura debout sur la fenêtre en levant les bras et en vociférant de nouveau :

« François !... François ! »

De ce côté de la maison, par suite d'un niveau différent, l'étage était moins haut. La Bretonne sauta dans l'allée, la traversa, franchit des massifs qui la bordaient, et courut vers la crête des rochers qui formaient la falaise et surplombaient la mer.

Un instant elle s'arrêta, cria trois fois le nom de l'enfant qu'elle avait élevé, et, la tête en avant, se jeta dans l'abîme.

Au loin, la chasse à l'homme s'achevait. Une à une les têtes s'enfoncèrent. Le massacre était fini.

Alors, le canot que montaient François et Stéphane s'enfuit vers la côte de Bretagne, vers les plages de Beg-Meil et de Concarneau.

Véronique restait seule dans l'Ile aux Trente Cercueils.



## *Quatre femmes en croix*

### [Table des matières](#)

Véronique restait seule dans l'Ile aux Trente Cercueils. Jusqu'à l'instant où le soleil descendit parmi les nuages qui semblaient reposer sur la mer, à l'horizon, elle ne bougea pas, écroulée contre la fenêtre, la tête enfouie dans ses deux bras qu'elle appuyait au rebord.

La réalité passait dans les ténèbres de son esprit comme des tableaux qu'elle s'efforçait de ne pas voir, mais qui, par moments, devenaient précis au point qu'elle s'imaginait revivre les scènes atroces.

Elle continuait à ne point chercher d'explications à tout cela, et à ne point faire d'hypothèse sur toutes les raisons qui eussent éclairé le drame. Elle admettait la folie de François et de Stéphane Maroux, ne pouvant supposer d'autres motifs à de tels actes. Et, croyant fous les deux assassins, elle n'essayait pas de leur attribuer des projets quelconques et des volontés définies.

La folie d'Honorine, d'ailleurs, qu'elle avait vue pour ainsi dire éclater, l'incitait à juger tous les événements comme provoqués par une sorte de déséquilibre mental dont les habitants de Sarek avaient tous été victimes. Elle-même, à certaines minutes, sentait son cerveau vaciller, ses idées s'évanouir dans la brume, et d'invisibles fantômes rôder autour d'elle.

Elle s'assoupit, et d'un sommeil que hantaient de telles images, et où elle se trouvait si malheureuse, qu'elle se mit à sangloter. Du reste, il lui semblait entendre un bruit léger qui, dans son esprit engourdi, prenait une signification hostile. Des ennemis approchaient. Elle ouvrit les yeux.

Il y avait devant elle, à trois pas, assis sur ses pattes de derrière, un animal bizarre, vêtu de longs poils café au lait, et dont les pattes de devant étaient croisées comme des bras.

C'était un chien, et tout de suite elle se rappela le chien de François, dont Honorine lui avait parlé comme d'une brave bête, dévouée et comique. Elle se rappela même son nom : Tout-Va-Bien.

En le prononçant, ce nom, à demi-voix, elle eut un mouvement de colère et fut sur le point de chasser l'animal affublé de ce sobriquet ironique. Tout-Va-Bien ! Et elle pensait à toutes les victimes de l'affreuse tourmente, tous les morts de Sarek, son père assassiné, Honorine se tuant, François devenu fou. Tout-Va-Bien !

Cependant le chien ne remuait pas. Il faisait le beau de la façon qu'Honorine avait décrite, la tête un peu penchée, un œil clos, les coins de la bouche tirés en arrière jusqu'aux oreilles, les bras noués, et, vraiment quelque chose comme un sourire émanait de sa face.

Maintenant Véronique se souvenait : c'était sa manière, à Tout-Va-Bien, de manifester sa sympathie pour ceux qui avaient de la peine. Tout-Va-Bien ne supportait pas la vue des larmes. Quand on pleurait, il faisait le beau jusqu'à ce qu'on sourît à son tour et qu'on le caressât.

Véronique ne sourit point, mais elle l'attira contre elle et lui dit :

– Non, ma pauvre bête, tout ne va pas bien. Tout va mal, au contraire. N'importe, il faut vivre, n'est-ce pas ? Et ne pas devenir fou soi-même comme les autres...

Les nécessités de l'existence lui imposaient le besoin d'agir. Elle descendit à la cuisine, trouva quelques provisions dont elle donna une bonne part au chien. Puis elle remonta.

La nuit était venue. Elle ouvrit, au premier étage, la porte d'une chambre qui devait être inoccupée en temps ordinaire. Une immense lassitude l'accablait, causée par tant d'efforts et par des émotions si violentes. Elle s'endormit presque aussitôt. Tout-Va-Bien veillait au pied de son lit.

Le lendemain elle s'éveilla tard, avec une impression singulière d'apaisement et de sécurité. Il lui semblait que sa vie actuelle se reliait à sa vie douce et calme de Besançon. Les quelques jours d'horreur qu'elle avait passés prenaient le recul d'événements lointains et dont le retour ne pouvait pas l'inquiéter. Les êtres qui avaient disparu dans la grande tempête demeuraient pour elle un peu comme des étrangers, qu'on a rencontrés et qu'on ne verra plus. Son cœur ne saignait pas. Le deuil n'atteignait point le fond de son âme.

C'était le repos imprévu et sans limites, la solitude reconfortante. Et cela lui parut si bon que, un vapeur étant venu mouiller sur le lieu du sinistre, elle ne fit aucun signal. Sans doute, la veille, avait-on aperçu de la

côte la lueur des explosions et entendu le fracas des détonations. Véronique ne bougea point.

Elle vit un canot se détacher du vapeur, et elle pensa bien qu'on allait aborder et explorer le village. Mais outre qu'elle redoutait une enquête où son fils pouvait être mêlé, elle ne voulait point qu'on la trouvât, elle, qu'on l'interrogeât, qu'on découvrit son nom, sa personnalité, son histoire, et qu'on la fît rentrer dans le cercle infernal d'où elle était sortie. Elle préférait attendre une semaine ou deux, attendre qu'un hasard fît passer à portée de l'île quelque barque de pêcheur qui la recueillerait.

Mais personne ne monta jusqu'au Prieuré. Le vapeur s'éloigna et rien ne troubla l'isolement de la jeune femme.

Elle resta ainsi trois jours. Le destin semblait avoir renoncé à lui livrer de nouveaux assauts. Elle était seule et maîtresse d'elle-même. Tout-Va-Bien, dont la présence lui avait apporté un grand réconfort, disparut.

Le domaine du Prieuré occupe toute l'extrémité de l'îlot, sur l'emplacement d'une abbaye de Bénédictins, abandonnée au XV<sup>e</sup> siècle, et peu à peu tombée en ruine et détruite.

La maison, bâtie au XVIII<sup>e</sup> siècle par un riche armateur breton avec les matériaux de l'ancienne demeure abbatiale et avec les pierres de la chapelle, n'offrait rien de curieux, ni comme architecture, ni comme ameublement. Véronique, d'ailleurs, n'osa pénétrer dans aucune des chambres. Le souvenir de son père et de son fils l'arrêtait devant les portes closes.

Mais le deuxième jour, sous un clair soleil de printemps, elle explora le parc. Il s'étend jusqu'à la pointe de l'île et, comme la pelouse qui précède la maison, il est bossué de ruines et vêtu de lierre. Elle remarqua que toutes les allées se dirigeaient vers un promontoire escarpé que couronne un groupe de chênes énormes. Quand elle déboucha, elle vit que ces chênes entouraient une clairière en forme de demi-lune qui s'ouvre sur la mer.

Au centre de cette clairière s'allonge un dolmen dont la table ovale et assez courte s'appuie sur deux pieds de roc presque carrés. L'endroit est grandiose et d'une majesté impressionnante. La vue qu'on découvre est infinie.

« Le Dolmen-aux-Fées dont parlait Honorine, pensa-t-elle. Je ne dois pas être loin du Calvaire-Fleuri et des fleurs de Maguennoc. »

Elle fit le tour du mégalithe. La face interne des deux pieds portait quelques signes gravés indéchiffrables. Mais, sur les deux faces extérieures qui regardaient la mer et formaient comme deux plaques unies et préparées pour l'inscription, il y avait des choses qui lui redonnèrent un frémissement d'angoisse.

À droite, c'était, profondément incrusté, le dessin inhabile et primitif de quatre croix sur lesquelles se tordaient quatre silhouettes de femmes. À gauche, c'était une série de lignes écrites, mais dont les caractères, insuffisamment creusés dans le roc, avaient été presque effacés par les intempéries, ou peut-être même grattés volontairement par la main de l'homme. Cependant, quelques mots demeuraient, les mêmes mots que Véronique avait lus sur le dessin trouvé près du cadavre de Maguennoc : « Quatre femmes en croix... trente cercueils... La Pierre-Dieu qui donne mort ou vie. »

Véronique s'éloigna en vacillant. Le mystère était devant elle encore, comme partout dans l'île, et elle était résolue à le fuir jusqu'au moment où elle pourrait s'en aller de Sarek.

Un sentier partait de la clairière et passait près du dernier chêne à droite, chêne sans doute anéanti par la foudre et dont il ne restait que le tronc et quelques branches mortes.

Plus loin elle descendit quelques marches de pierre, traversa une petite prairie où quatre rangs de menhirs étaient alignés, et s'arrêta brusquement avec un cri étouffé, cri d'admiration et de stupeur devant un spectacle qui s'offrait à elle.

– Les fleurs de Maguennoc, murmura-t-elle.

Les deux derniers menhirs de l'allée centrale qu'elle suivait se dressaient comme les poteaux d'une porte ouverte sur la plus magnifique des visions, une esplanade rectangulaire, longue de cinquante mètres tout au plus, à laquelle on descendait par quelques marches, et que bordaient, ainsi que les colonnes d'un temple, deux rangs de menhirs d'une même hauteur, plantés à intervalles strictement égaux. La nef et les bas-côtés de ce temple étaient pavés de larges dalles de granit, irrégulières, cassées, et que l'herbe, qui poussait dans les fentes, dessinait comme le plomb qui encadre les fragments d'un vitrail.

Au milieu, un carré de dimensions restreintes, et, dans ce carré, se pressaient, autour d'un vieux Christ en pierre qui émergeait du centre, des

fleurs. Mais quelles fleurs ! Des fleurs inimaginables, fantastiques, des fleurs de rêve, des fleurs de miracle, des fleurs hors de proportion avec les fleurs habituelles.

Véronique les reconnaissait toutes, et cependant elle demeurait interdite en face de leur grandeur et de leur splendeur. Il y en avait de beaucoup de sortes, mais peu de chaque sorte. On eût dit un bouquet, composé de façon à réunir toutes les couleurs, tous les parfums et toutes les beautés.

Et, ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que ces fleurs qui, à l'ordinaire, ne fleurissent pas simultanément et dont les éclosions se succèdent de mois en mois, poussaient et fleurissaient à la fois ! C'est au même jour que ces fleurs, toutes fleurs vivaces dont l'effervescence ne se prolonge guère au-delà de deux ou trois semaines, s'épanouissaient et se multipliaient, lourdes, éclatantes, somptueuses, fièrement portées par leurs tiges puissantes.

C'étaient des éphémères de Virginie, c'étaient des renoncules, des hémérocailles, des ancolies, des potentilles rouges comme du sang, des iris d'un violet plus lumineux qu'une robe d'évêque ! On y voyait le pied-d'alouette, le phlox, le fuchsia, l'aconit, le montbretia.

Et, pardessus tout cela – oh ! De quel trouble fut envahie la jeune femme ! – pardessus la corbeille étincelante, plus élevées sur une étroite platebande qui entourait le piédestal du Christ, toutes leurs grappes bleues, blanches, violettes, semblant se hausser pour atteindre le corps même du Sauveur, des *véroniques*...

Elle défaillit d'émotion. En s'approchant, elle avait lu sur une petite pancarte accrochée au piédestal ces simples mots : « La fleur de maman ».

Véronique ne croyait pas aux miracles. Que les fleurs fussent prodigieuses, sans aucun rapport avec les fleurs de nos pays, cela, elle devait bien l'admettre. Mais elle se refusait à croire que cette anomalie ne pût s'expliquer que par des raisons surnaturelles ou par les formules des recettes magiques dont Maguennoc avait le secret. Non, il y avait là quelque cause, fort simple peut-être, sur laquelle les événements apporteraient toute clarté.

Cependant, au milieu du beau décor païen, au cœur même du miracle qu'il semblait avoir suscité par sa présence, le Christ surgissait de la touffe de fleurs, qui lui faisaient l'offrande de leurs couleurs et de leurs parfums. Véronique s'agenouilla...

Le lendemain et le surlendemain, elle revint au Calvaire-Fleuri. Cette fois, le mystère qui l'entourait de toutes parts se manifestait de la façon la plus charmante, et son fils y jouait un rôle qui permettait de rêver à lui, devant les fleurs de véronique, sans haine et sans désespoir.

Mais le cinquième jour, elle s'aperçut que ses provisions touchaient à leur fin, et, vers le milieu de l'après-midi, elle descendit au village.

En bas elle constata que la plupart des maisons étaient restées ouvertes, tellement leurs possesseurs avaient, en s'en allant, la certitude de revenir et d'emporter, dans un second voyage, les choses nécessaires.

Le cœur serré, elle n'osa pas en franchir le seuil. Il y avait des géraniums sur le rebord des fenêtres. Les grandes horloges à balancier de cuivre continuaient à régler le temps dans les chambres vides. Elle s'éloigna.

Mais sous un hangar, non loin du quai, elle aperçut les sacs et les caisses qu'Honorine avait apportés sur le canot.

« Allons, se dit-elle, je ne mourrai pas de faim. Il y en a pour des semaines, et, d'ici là... »

Elle réunit dans un panier du chocolat, des biscottes, quelques boîtes de conserves, du riz, des allumettes, et elle était sur le point de retourner au Prieuré, quand elle eut l'idée de poursuivre sa promenade jusqu'à l'autre bout de l'île. En repassant, elle reprendrait le panier.

Un chemin ombragé montait vers le plateau. Le paysage ne lui parut pas différent. Mêmes plaines, mêmes landes sans cultures et sans pâturages, mêmes bosquets de vieux chênes. L'île, également, se rétrécissait, sans obstacle qui empêchât de voir la mer des deux côtés et de distinguer au loin la côte bretonne.

Et il y eut aussi une haie qui allait d'une falaise à l'autre et qui servait de clôture à un domaine, domaine de chétive apparence, avec longue mesure délabrée et communs aux toits rapiécés, avec une cour sale, mal entretenue, encombrée de ferraille et de fagots.

Véronique retournait déjà sur ses pas, lorsqu'elle s'arrêta, confondue. Il lui avait semblé entendre un gémissement. Elle prêta l'oreille, épiant le grand silence et, de nouveau, le même bruit, mais plus distinct, lui parvint ; il y en eut d'autres, des cris de souffrance et d'appel, des cris de femmes. Tous les habitants n'avaient donc pas pu prendre la fuite ? Elle éprouva de la joie, mêlée d'un peu de peine, à savoir qu'elle n'était pas seule dans

Sarek, et de la crainte aussi à l'idée que les événements allaient peut-être l'entraîner encore dans le cycle de mort et d'horreur.

Autant que Véronique pouvait en juger, le bruit ne provenait pas de la maison, mais des communs, situés à droite de la cour. Cette cour, une simple barrière la fermait, qu'elle n'eut qu'à pousser et qui s'ouvrit avec un crissement de bois qui frotte.

Aussitôt, à l'intérieur des communs, les cris redoublèrent. On avait entendu, sans doute. Véronique hâta le pas.

Si le toit des communs était arraché par places, les murs étaient épais et solides, avec de vieilles portes bien cintrées renforcées de barres de fer. Contre l'une de ces portes, des coups furent frappés à l'intérieur, tandis que les appels se faisaient plus pressants.

– Au secours ! ... au secours ! ...

Mais une bataille eut lieu, et une autre voix, moins stridente, grinçait :

– Tais-toi donc, Clémence, c'est eux peut-être...

– Non, non, Gertrude, c'est pas eux ! On ne les entend pas !... Ouvrez donc, la clef doit y être...

Véronique, en effet, qui cherchait le moyen de s'introduire, vit une grosse clef sur la serrure. Il lui suffit de tourner. La porte s'ouvrit.

Tout de suite elle reconnut les sœurs Archignat, à moitié vêtues, décharnées, avec leur air de sorcières méchantes. Elles se trouvaient dans une buanderie encombrée d'ustensiles, et Véronique aperçut au fond, couchée sur de la paille, une troisième femme qui se lamentait d'une voix presque éteinte et qui devait être la troisième sœur.

À ce moment, une des deux premières s'écroula, épuisée, et l'autre, dont les yeux brillaient de fièvre, saisit le bras de Véronique et se mit à parler avec une sorte de halètement :

– Vous les avez vus, hein ?... Ils sont là ?... Comment ne vous ont-ils pas tuée ?... Depuis que les autres ont pris la fuite, ils sont les maîtres de Sarek... Et c'est à notre tour... Voilà six jours que nous sommes là, enfermées... tenez, c'était le matin du départ... On faisait ses paquets pour s'en aller sur les barques... Toutes trois nous sommes venues ici, dans cette buanderie, prendre notre linge qui séchait. Et *ils* sont venus... on ne *les* a pas entendus... on ne *les* entend jamais... Et puis, tout à coup, la porte a été fermée... un seul claquement, un tour de clef, et ça y était... On avait des pommes, du pain, de l'eau-de-vie surtout... On n'a pas trop souffert...

Seulement, allaient-ils revenir et nous tuer ? Était-ce notre tour ? Ah ! Ma bonne dame, ce qu'on a tendu l'oreille ! Et ce qu'on tremblait de peur ! L'aînée est devenue folle... Écoutez-la... elle divague... L'autre, Clémence, n'en peut plus... Et moi... moi... Gertrude...

Elle avait encore de la force, car elle tordit le bras de Véronique.

Et Corréjou ? Il est revenu, n'est-ce pas ? Et reparti ? Pourquoi ne nous a-t-on pas cherchées ?... C'était pas difficile... On savait bien où nous étions, et, au moindre bruit, nous appelions... Alors ?... Alors ?...

Véronique hésitait à répondre. Cependant, pour quelle raison eût-elle caché la vérité ?

Elle déclara :

– Les deux barques ont coulé.

– Quoi ?

– Les deux barques ont coulé en vue de Sarek. Tous ceux qui les montaient sont morts... C'était en face du Prieuré... au sortir de la passe du Diable.

Véronique n'en dit pas davantage, évitant de prononcer les noms et d'expliquer le rôle de François et de son professeur. Mais Clémence s'était dressée, le visage décomposé. Elle aussi, appuyée contre la porte, se relevait sur les genoux.

Gertrude murmura :

– Et Honorine ?

– Honorine est morte.

– Morte !

Les deux sœurs crièrent cela à la fois. Puis elles se turent et se regardèrent. La même pensée les frappait. Elles semblaient réfléchir. Gertrude eut un mouvement de doigts comme une personne qui calcule. Et, sur les deux figures, l'épouvante croissait.

Tout bas, comme étranglée par la peur, Gertrude articula, les yeux fixés aux yeux de Véronique :

– Voilà... Voilà... le compte y est... Savez-vous combien ils étaient sur les barques, sans mes sœurs et moi ? Savez-vous ? Vingt... Alors, calculez... Vingt, et puis Maguennoc qui est mort le premier... et puis M. Antoine qui est mort après... et puis le petit François et M. Stéphane qui ont disparu, mais qui sont morts aussi, et puis Honorine et Marie Le Goff qui sont mortes... Alors, calculez... ça fait vingt-six... vingt-six... le compte y



est bien, n'est-ce pas ? Vingt-six ôtés de trente... Vous comprenez, n'est-ce pas ? Les trente cercueils, il faut bien les remplir... alors vingt-six ôtés de trente... reste quatre... n'est-ce pas ?

Elle ne pouvait plus parler, sa langue s'embarrassait. Pourtant les syllabes terribles sortirent de sa bouche, et Véronique l'entendit qui balbutiait :

– Hein ? Vous comprenez ?... reste quatre... nous quatre, les trois sœurs Archignat qu'on a retenues et enfermées... et puis vous... Alors, n'est-ce pas ? Les quatre croix... vous savez bien ? *Quatre femmes en croix*... le compte y est... c'est nous quatre... il n'y a plus que nous dans l'île... quatre femmes...

Véronique écoutait en silence... Une petite sueur mouillait sa peau.

Elle haussa les épaules.

– Eh bien, et après ? S'il n'y a plus que nous dans l'île, que craignez-vous ?

– *Eux* donc ! *Eux* !

Elle s'impatienta.

– Mais puisque tout le monde est parti !

Gertrude s'effara :

– Parlez bas. S'ils vous entendaient !

– Mais qui ?

– *Eux*... ceux d'autrefois...

– Ceux d'autrefois ?

– Oui, ceux qui faisaient des sacrifices... ceux qui tuaient les hommes et les femmes... pour plaire à leurs dieux...

– Mais tout cela est fini ! Les druides, vous voulez dire ? Voyons, quoi, il n'y a plus de druides.

– Parlez bas ! Parlez bas ! Il y en a encore... il y a des mauvais génies.

– Des esprits, alors ? dit Véronique, horripilée par ces superstitions.

– Des esprits, oui, mais des esprits en chair et en os... avec des mains qui ferment les portes et vous emprisonnent... des êtres qui coulent les barques, les mêmes, quoi ! Qui ont tué M. Antoine, Marie Le Goff et les autres... Ceux qui en ont tué vingt-six...

Véronique ne répondit pas... Il n'y avait pas à répondre. Elle savait, elle, qui avait tué M. d'Hergemont, Marie Le Goff et les autres, et coulé les deux barques.

Elle demanda :

– À quelle heure vous a-t-on enfermées toutes les trois ?

– À dix heures et demie... alors qu'on avait rendez-vous à onze heures au village, avec Corréjou.

Véronique réfléchit. Il n'était guère possible que François et Stéphane eussent eu le temps d'être à dix heures et demie à cet endroit, et, une heure plus tard, derrière la roche d'où ils s'étaient élancés sur les deux barques. Devait-on supposer qu'il restait dans l'île un ou plusieurs de leurs complices ?

Elle prononça :

– En tout cas, il faut prendre une décision. Vous ne pouvez demeurer dans cet état. Il faut vous reposer, vous restaurer...

La seconde sœur s'était mise debout. Elle dit, avec la même intonation sourde et véhémence que sa sœur – Il faut, avant tout, se cacher et pouvoir se défendre contre *eux*.

– Comment ? dit Véronique, qui, malgré elle, éprouvait aussi ce besoin d'un asile contre un ennemi possible.

– Comment ? Voilà, Ce sont des choses dont on parlait beaucoup dans l'île, surtout cette année, et Maguennoc avait décidé qu'aux premières attaques tout le monde se réfugierait au Prieuré.

– Au Prieuré ? Et pourquoi ?

– Parce que là on peut se défendre. Les falaises sont à pic. On est protégé de toutes parts.

– Le pont ?

– Maguennoc et Honorine avaient tout prévu. Il y a une petite cahute à vingt pas à gauche du pont. C'est l'endroit qu'ils avaient choisi pour enfermer les provisions d'essence. Avec trois ou quatre bidons répandus sur le pont et une allumette, l'affaire est faite. On est chez soi. Pas de communication possible. Pas d'attaque.

– Alors, pourquoi n'est-on pas venu au Prieuré au lieu de s'enfuir sur les barques ?

– Les barques, la fuite, c'était plus prudent... Mais nous n'avons plus le choix, maintenant.

– Et nous partirions ?

– Tout de suite, il fait jour encore et ça vaut mieux que la nuit.

– Mais votre sœur, celle qui est couchée ?

– Nous avons une brouette. Nous la porterons. Il y a un chemin direct jusqu’au Prieuré, sans passer par le village.

Bien que Véronique n’admît qu’avec répugnance la perspective de vivre dans l’intimité des sœurs Archignat, elle céda, dominée par une peur qu’elle ne pouvait maîtriser.

– Soit, dit-elle. Allons-y. Je vous conduis au Prieuré, et je retourne au village chercher des provisions.

– Oh ! Pas pour longtemps, objecta l’une des sœurs. Dès que le pont sera coupé, nous allumerons des feux sur la butte du Dolmen-aux-Fées, et on enverra un vapeur de la côte. Aujourd’hui, voilà la brume qui tombe, mais demain...

Véronique, ne protesta pas. Elle acceptait maintenant l’idée de quitter Sarek, fût-ce au prix d’une enquête qui révélerait son nom.

Elles partirent après que les deux sœurs eurent avalé un verre d’eau-de-vie. Accroupie dans la brouette, la folle riait doucement et prononçait de petites phrases qu’elle adressait à Véronique comme si elle eût voulu la faire rire aussi.

– On ne *les* rencontre pas encore... *ils* s’apprêtent...

– Tais-toi donc, vieille folle, ordonna Gertrude, tu nous porterais malheur.

– Oui, oui, on va s’amuser... ça sera drôle... Moi, je porte une croix d’or autour du cou... et puis une autre à la main, taillée dans la peau avec des ciseaux... Regardez... Partout des croix... On doit être bien sur une croix... On doit bien dormir.

– Vas-tu te taire, vieille folle, répéta Gertrude, qui lui allongea une gifle.

– Entendu... entendu... mais c’est *eux* qui vont te frapper, je *les* vois qui se cachent...

Le sentier, assez rude d’abord, gagna le plateau que formaient les falaises occidentales, plus hautes, mais moins déchiquetées et moins ravinées. Les bois étaient plus rares, les chênes étaient tous courbés par le vent du large.

– Nous approchons des landes, qu’on appelle les Landes-Noires, déclara Clémence Archignat. *Ils* habitent là-dessous.

De nouveau Véronique haussa les épaules.

– Comment le savez-vous ?

– Nous savons plus de choses que les autres, dit Gertrude... On nous appelle les sorcières, et il y a du vrai... Maguennoc lui-même, qui s’y connaissait, nous demandait conseil sur tout ce qui est remède, sur les pierres qui portent bonheur, sur les herbes de la Saint-Jean...

– L’armoïse, la verveine, ricana la folle... on la cueille au coucher du soleil...

– Sur la tradition aussi, reprit Gertrude. Nous savons ce qu’on dit dans l’île depuis des centaines d’années, et on a toujours dit qu’il y avait là-dessous toute une ville avec des rues où *ils* demeuraient au temps jadis. Et il y en a encore... J’en ai vu, moi qui vous parle.

Véronique ne répondit pas.

– Mes sœurs et moi, oui, on en a vu un... Deux fois, au sixième jour qui suit la lune de juin. Il était habillé en blanc... et il montait au Grand-Chêne cueillir le gui sacré... avec une serpe d’or... l’or luisait au clair de lune... Je l’ai vu, que je vous dis... et d’autres aussi l’ont vu... Et il n’est pas le seul. Ils sont plusieurs qui sont restés d’autrefois pour garder le trésor... Oui ! Oui, j’ai bien dit, le trésor... On dit que c’est une pierre qui fait des miracles, qui peut faire mourir si on y touche, et qui fait vivre quand on s’étend dessus... Tout ça, c’est des vérités, Maguennoc nous l’a dit, des vérités... *Ceux* d’autrefois gardent la pierre... la Pierre-Dieu... et il faut qu’*ils* nous sacrifient tous cette année... oui, tous... trente morts pour les trente cercueils...

– Quatre femmes en croix, chantonna la folle.

– Et ça ne peut pas tarder... Le sixième jour après la lune approche. Il faut que nous soyons parties avant qu’on ne monte au Grand-Chêne, pour la cueillette du gui. Tenez, le Grand-Chêne, on le voit d’ici. C’est dans le bois avant le pont... Il domine les autres.

– *Ils* sont cachés derrière, dit la folle, qui s’était retournée sur sa brouette. *Ils* nous attendent.

– Assez, toi, et ne bouge pas... Alors, n’est-ce pas ? Vous le voyez le Grand-Chêne ?... là-bas... pardessus la dernière lande ? Il est plus... il est plus...

Elle laissa tomber la brouette, sans achever sa phrase.

Clémence lui dit :

– Eh bien, quoi ? Qu’est-ce que tu as ?

– J’ai vu quelque chose... bégaya Gertrude... J’ai vu du blanc qui remuait...

– Quelque chose ? Et comment veux-tu ? Est-ce qu’ils se montrent en plein jour ? Tu as la berlue.

Elles regardèrent toutes deux un moment, puis repartirent. Le Grand-Chêne bientôt ne fut plus visible.

La lande qu’elles traversaient était morne et rugueuse, hérissée de pierres couchées comme des tombes et qui, toutes, s’alignaient dans le même sens.

– C’est leur cimetière, chuchota Gertrude.

Elles ne dirent plus rien. Plusieurs fois, Gertrude dut se reposer. Clémence n’eut pas la force de pousser la brouette. Toutes deux vacillaient sur leurs jambes et elles interrogeaient l’espace avec des yeux inquiets.

Il y eut une dépression. On remonta. Le sentier s’amorça sur celui que Véronique avait pris le premier jour avec Honorine, et elles entrèrent dans le bois qui précède le pont.

Au bout d’un instant, l’émotion croissante des sœurs Archignat fit comprendre à Véronique que l’on approchait du Grand-Chêne, et elle l’aperçut en effet, plus gros que les autres, élevé sur un piédestal de terre et de racines, et séparé d’eux par des intervalles plus grands. Il lui fut impossible de ne pas penser que plusieurs hommes pouvaient se dissimuler derrière ce tronc massif, et qu’il s’en dissimulait peut-être.

Malgré leur effroi, les sœurs avaient accéléré l’allure, et elles ne regardèrent pas l’arbre fatal.

On s’en éloigna. Véronique respira plus librement. Tout danger était passé, et elle allait railler les sœurs Archignat, lorsque l’une d’elles, Clémence, tournoya sur elle-même et s’abattit avec un gémissement.

En même temps quelque chose tomba à terre, quelque chose qui l’avait frappée dans le dos. C’était une hache, une hache de pierre.

– Ah ! La pierre de foudre ! La pierre de foudre ! cria Gertrude.

Une seconde, elle leva la tête, comme si, selon des croyances populaires encore vivaces, elle avait pensé que la hache venait du ciel et fût une émanation du tonnerre.

Mais, à ce moment, la folle, qui était sortie de sa brouette, bondit sur place et retomba la tête en avant. Une autre chose avait sifflé dans l’espace.

La folle se tordait de douleur. Gertrude et Véronique virent une flèche qui était fichée dans son épaule et qui vibrait encore.

Alors Gertrude s'enfuit en hurlant.

Véronique hésita. Clémence et la folle se roulaient à terre. La folle ricanait :

– Derrière le chêne ! *Ils se cachent... je les vois.*

Clémence bégayait :

– Au secours ! Aidez-moi... emportez-moi... j'ai peur.

Mais une flèche encore siffla et se perdit au loin.

Véronique prit aussi la fuite, atteignit les derniers arbres, et se précipita sur la pente qui dévalait vers le pont.

Elle courait éperdument, poussée non point tant par une terreur, d'ailleurs légitime, que par la volonté ardente de trouver une arme et de se défendre. Elle se rappelait que, dans le bureau de son père, il y avait une vitrine remplie de fusils et de revolvers qui tous portaient la mention « chargés », inscrite sans doute à cause de François, et c'était une de ces armes dont elle voulait se saisir pour faire front à l'ennemi. Elle ne se retournait même pas. Elle n'éprouvait pas le besoin de savoir si elle était poursuivie. Elle courait au but, au seul but qui fût utile.

Plus légère, plus vive, elle rattrapa Gertrude.

Celle-ci haleta :

– Le pont... il faut le brûler... le pétrole est là...

Véronique ne répondit pas. La rupture du pont c'était secondaire, c'eût été même un obstacle à son dessein de prendre un fusil et d'attaquer l'ennemi.

Mais comme elle arrivait au pont, Gertrude fit une pirouette qui la jeta presque dans l'abîme. Une flèche l'avait atteinte aux reins.

– À moi ! à moi ! proféra-t-elle... ne m'abandonnez pas...

– Je reviens, répliqua Véronique qui, n'ayant pas vu la flèche, croyait que Gertrude avait fait un faux pas... je reviens, j'apporte deux fusils... vous me rejoindrez...

Dans son esprit, elle imaginait qu'une fois armées toutes deux elles retourneraient jusqu'au bois et délivreraient les autres sœurs. Aussi, redoublant d'efforts, elle franchit le pont, gagna le mur du domaine, traversa la pelouse et monta dans le bureau de son père. Là, elle dut

s'arrêter, hors d'haleine, et, quand elle eut empoigné les deux fusils, il lui fallut, tellement son cœur battait, revenir à une allure plus lente.

Elle fut étonnée de ne pas rencontrer et de ne pas apercevoir Gertrude. Elle l'appela. Aucune réponse. Et seulement alors elle eut l'idée que peut-être la Bretonne avait été blessée, comme ses sœurs.

Elle reprit sa course. Mais lorsqu'elle parvint en vue du pont, elle perçut à travers le bourdonnement de ses oreilles, des plaintes stridentes, et ayant débouché en face de la pente abrupte qui montait jusqu'au bois du Grand-Chêne, elle vit...

Ce qu'elle vit la cloua net à l'entrée du pont. De l'autre côté, Gertrude, vautreée sur le sol, se débattait, s'accrochant aux racines, enfonçant ses doigts crispés dans la terre ou dans l'herbe, et s'élevant le long de la pente lentement, d'un mouvement insensible et ininterrompu.

Et Véronique se rendit compte que la malheureuse était attachée sous les bras et à la taille par une corde, qui la hissait ainsi qu'une proie ficelée et impuissante, et que tiraient, là-haut, des mains invisibles.

Véronique épaula. Mais quel ennemi viser ? Quel ennemi combattre ? Qui se cachait derrière les troncs d'arbres et les pierres dont la colline était couronnée comme d'un rempart ?

Entre ces pierres, entre ces troncs d'arbres, Gertrude glissa. Elle ne criait plus, exténuée sans doute, évanouie. Elle disparut.

Véronique n'avait pas bougé. Elle comprenait la vanité de tout effort et de toute entreprise. En se jetant dans une lutte où elle était vaincue d'avance, elle ne pouvait délivrer les sœurs Archignat, et elle s'offrait elle-même au vainqueur, nouvelle et dernière victime.

Et puis elle avait peur. Tout se passait selon la logique implacable de faits dont elle ne saisissait pas la signification, mais qui, en vérité, semblaient liés les uns aux autres comme les mailles d'une chaîne. Elle avait peur, peur de ces êtres, peur de ces fantômes, peur instinctivement et inconsciemment, peur comme les sœurs Archignat, comme Honorine, comme toutes les victimes de l'épouvantable fléau.

Elle se baissa pour qu'on ne pût l'apercevoir du Grand-Chêne, et, à moitié courbée, profitant de l'abri que lui offraient des buissons de ronces, elle atteignit, à gauche, la petite cahute dont lui avaient parlé les sœurs Archignat, sorte de kiosque à toit pointu et à carreaux de couleur. La moitié de ce kiosque était occupée par des bidons d'essence.

De là, elle commandait le pont sur lequel personne ne pouvait s'engager sans être vu par elle. Mais personne ne descendit du bois.

La nuit vint, une nuit de brouillard épais que la lune argentait, et qui permettait tout juste à Véronique de distinguer le côté opposé.

Au bout d'une heure, un peu rassurée, elle fit un premier voyage, avec deux bidons qu'elle versa sur les poutres extérieures du pont.

Dix fois, l'oreille aux aguets, son fusil en bandoulière, et toute prête à se défendre, elle recommença le trajet. Elle répandait l'essence un peu au hasard, tâtonnant, choisissant néanmoins autant que possible les places où il lui semblait, au toucher, que le bois était le plus pourri.

Elle avait une boîte d'allumettes, la seule qu'elle eût trouvée dans la maison. Elle sortit l'une de ces allumettes, hésita un moment, craintive à l'idée de la grande clarté qui allait se produire.

– Si encore, pensait-elle, cela pouvait être vu des côtes, mais avec ce brouillard...

Brusquement elle frotta, et, aussitôt, alluma une torche de papier qu'elle avait préparée et enduite d'essence.

Une grande flamme jaillit qui lui brûla les doigts. Alors elle jeta le papier sur une flaque d'essence qui s'était formée dans un creux et s'enfuit vers le kiosque.

L'incendie fut immédiat, et se propagea d'un coup sur toute la partie qu'elle avait arrosée. Les falaises des deux îles, le lien de granit qui les réunissait, les grands arbres environnants, la colline, le bois du Grand-Chêne, la mer au fond du gouffre, tout cela fut illuminé.

« *Ils savent où je suis... Ils regardent le kiosque où je me cache...* songeait Véronique dont les yeux ne quittaient pas le Grand-Chêne.

Mais aucune ombre ne passa dans le bois. Aucun murmure de voix ne lui parvint. Ceux qui se dissimulaient là-haut ne sortirent point de leurs retraites impénétrables.

Au bout de quelques minutes, la moitié du pont s'écroula, avec un grand fracas et un jaillissement d'étincelles. Mais l'autre moitié continua de se consumer et, à tout instant, il tombait dans le précipice un morceau de poutre qui éclairait la profondeur des ténèbres.

À chaque fois, Véronique éprouvait un soulagement. Ses nerfs exaspérés se détendaient. Un sentiment de sécurité l'envahissait, de plus en plus justifié à mesure que l'abîme devenait plus large entre elle et ses



ennemis. Cependant elle resta dans le kiosque et résolut d'y attendre l'aube, afin de se rendre compte qu'aucune communication n'était possible désormais.

La brume s'accrut. L'obscurité enveloppa toutes choses. Vers le milieu de la nuit, elle entendit du bruit de l'autre côté, vers le haut de la colline autant qu'elle put en juger. C'était le bruit que font les bûcherons en abattant des arbres. La hache frappait régulièrement dans des branches que l'on achevait ensuite de casser.

Véronique eut l'idée, absurde d'ailleurs, elle le savait, qu'ils construisaient peut-être une passerelle, et elle serra fortement son fusil.

Au bout d'une heure, elle crut percevoir des gémissements et même un cri étouffé, puis, assez longtemps, des froissements de feuilles, des allées et venues. Cela cessa. De nouveau ce fut le grand silence où se confond tout ce qui remue, tout ce qui s'inquiète, tout ce qui frissonne, tout ce qui vit dans l'espace.

L'engourdissement de la fatigue et de la faim, qui commençait à la faire souffrir, laissait peu de pensées à Véronique. Elle se souvenait surtout que, n'ayant rapporté du village aucune provision, elle n'aurait pas de quoi manger. Elle ne se tourmentait pas, car elle était décidée, dès que la brume se déchirerait – et cela ne pouvait tarder – à allumer de grands feux avec des bidons d'essence. Elle songea même que la meilleure place serait l'extrémité de l'île, à l'endroit où s'élevait le dolmen.

Mais, soudain, une idée redoutable l'assaillit : n'avait-elle pas oublié sa boîte d'allumettes sur le pont ? Elle fouilla dans ses poches et ne la trouva point. Toutes les recherches furent inutiles.

De cela non plus elle ne fut pas très vivement troublée. Pour l'instant, l'impression qu'elle avait échappé aux attaques de l'ennemi la comblait d'une telle joie qu'il lui semblait que toutes les difficultés s'aplaniraient d'elles-mêmes.

Ainsi passèrent les heures, heures infiniment longues, que la brume pénétrante et que le froid rendaient plus pénibles à l'approche du matin.

Puis une vague lueur se répandit dans le ciel. Les choses sortirent de l'ombre et prirent leurs formes réelles. Véronique vit alors que, sur toute sa longueur, le pont s'était effondré. Un intervalle de cinquante mètres séparait les deux îles que reliait seulement en dessous la crête aiguë, coupante, et inabordable, de la falaise.

Elle était sauvée.

Mais, ayant levé les yeux sur la colline opposée, elle aperçut, tout en haut de la pente, un spectacle qui lui fit pousser un cri d'horreur. Trois des arbres les plus avancés de ceux qui couronnaient la colline, et qui appartenaient au bois du Grand-Chêne, avaient été dépouillés de leurs branches inférieures. Et, sur les trois troncs dénudés, leurs bras écartelés et ramenés en arrière, leurs jambes ficelées sous les haillons de leurs jupes, des cordes passées sous leurs têtes livides que cachaient à moitié les ailes noires de leurs coiffes, se dressaient les trois sœurs Archignat. Elles étaient crucifiées.

## *Tout-Va-Bien*

### [Table des matières](#)

Toute droite, sans se retourner vers l'ignoble vision, sans se soucier de ce qui pourrait advenir si elle était vue, marchant d'un pas automatique et raide, Véronique rentra au Prieuré.

Un seul but, un seul espoir la soutenait : quitter l'île de Sarek. Elle était comme saturée d'horreur. Elle eût avisé trois cadavres, trois femmes égorgées ou fusillées, ou même pendues, qu'elle n'eût pas eu cette même sensation de tout son être qui se révoltait. Cela, ce supplice, c'était trop. Il y avait là-dedans un excès d'ignominie, une œuvre sacrilège, une œuvre de damnation qui dépassait les bornes du mal.

Et puis elle songeait à elle, quatrième et dernière victime. Le destin semblait la diriger vers ce dénouement ainsi qu'un condamné à mort que l'on pousse vers l'échafaud. Comment ne pas tressaillir de peur ? Comment ne pas voir un avertissement dans le choix de la colline du Grand-Chêne pour le supplice des trois sœurs Archignat ?

Elle essayait de se reconforter par des phrases :

« Tout s'expliquera... Il y a, au fond de ces mystères atroces, des causes toutes simples, des actes en apparence fantastiques, mais en réalité accomplis par des êtres de la même nature que moi, et qui agissent pour des raisons criminelles et selon un plan déterminé. Certes, cela n'est possible que par suite de la guerre, et c'est la guerre qui crée un état de choses spécial où des événements de cette sorte peuvent se dérouler. Mais tout de même, il n'y a rien là de miraculeux et qui échappe aux règles de la vie ordinaire. »

Paroles inutiles ! Tentatives de raisonnement que son cerveau avait peine à suivre ! Au fond, ébranlée par des secousses nerveuses trop violentes, elle en arrivait à penser et à sentir comme tous ceux de Sarek qu'elle avait vus mourir, défaillante comme eux, secouée par les mêmes terreurs, assiégée par les mêmes cauchemars, déséquilibrée par tout ce qui

restait en elle des instincts d'autrefois, des survivances, des superstitions toujours prêtes à remonter à la surface.

Quels étaient ces êtres invisibles qui la persécutaient ? Qui donc avait mission de peupler les trente cercueils de Sarek ? Qui donc anéantissait tous les habitants de l'île malheureuse ? Qui demeurait dans les cavernes, cueillait, aux heures fatidiques, le gui sacré et les herbes de la Saint-Jean, se servait de haches et de flèches, et crucifiait les femmes ? Et pour quelle besogne affreuse ? En vue de quelle œuvre monstrueuse ? Selon quels desseins inimaginables ? Esprits des ténèbres, génies malfaisants, prêtres d'une religion morte, offrant en sacrifice, à des dieux sanguinaires, hommes, femmes, enfants...

– Assez ! Assez ! Je deviens folle ! fit-elle à haute voix. M'en aller !... Que je n'aie plus d'autre pensée que de m'en aller de cet enfer ! ...

Mais on eût dit que le destin s'ingéniait à la martyriser. Ayant commencé ses recherches pour découvrir quelque aliment, elle avisa soudain dans le bureau de son père, au fond d'un placard, une feuille de papier épinglée sur le mur, et qui représentait la même scène que le rouleau de papier trouvé dans la cabane abandonnée, près du cadavre de Maguennoc.

Il y avait, sur une des planches du placard, un carton à dessins. Elle l'ouvrit. Il contenait plusieurs ébauches de la scène, tracées également à la sanguine. Chacune portait, au-dessus de la première tête de femme, l'inscription V. d'H. L'une d'elles était signée Antoine d'Hergemont.

Ainsi c'était son père qui avait fait le dessin sur le papier de Maguennoc ! C'était son père qui avait tenté, sur toutes ses ébauches, de donner à la femme torturée une ressemblance de plus en plus exacte avec sa fille !

– Assez ! Assez ! répéta Véronique. Je ne veux pas penser... Je ne veux pas réfléchir.

Très affaiblie, elle poursuivit ses investigations, mais ne trouva pas de quoi tromper sa faim.

Elle ne trouva rien non plus qui lui permit d'allumer du feu à la pointe de l'île. Cependant, la brume s'était dissipée et les signaux eussent été certainement remarqués !

Elle essaya de frotter deux silex l'un contre l'autre. Mais elle s'y prenait mal et ne réussit point.

Trois jours durant, elle se soutint avec de l'eau et des fraises sauvages cueillies parmi les ruines. Fiévreuse, à bout de forces, elle avait des crises de larmes qui, chaque fois presque, déterminaient l'apparition subite de Tout-Va-Bien, et sa détresse physique était telle qu'elle en voulait à la pauvre bête de porter ce nom absurde, et qu'elle le chassait. Tout-Va-Bien, étonné, se postait plus loin sur son derrière et recommençait à faire le beau. Elle s'acharnait après lui, comme s'il eût été coupable d'être le chien de François.

Le moindre bruit la secouait des pieds à la tête et la couvrait de sueur. Que faisaient les êtres du Grand-Chêne ? Par où se préparaient-ils à l'attaquer ? Elle serrait les bras autour de son corps, toute frémissante à l'idée de tomber entre les mains de ces monstres, et elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle était belle et qu'ils seraient peut-être tentés par sa beauté et par sa jeunesse...

Mais, le quatrième jour, un grand espoir la souleva. Elle avait trouvé dans un tiroir une loupe assez forte. Profitant d'un beau soleil elle concentra les rayons lumineux sur une feuille de papier qui finit par s'enflammer et à laquelle il lui fut possible d'allumer une bougie.

Elle se crut sauvée. Elle avait découvert toute une réserve de bougies, ce qui lui permit tout d'abord d'entretenir jusqu'au soir la flamme précieuse. Vers onze heures, munie d'une lanterne, elle se dirigea vers le kiosque avec l'intention d'y mettre le feu. Le temps était clair et le signal serait observé de la côte.

Craignant d'être vue avec sa lumière, craignant surtout l'apparition tragique des sœurs Archignat, dont la clarté de la lune inondait le calvaire, elle suivit, au sortir du Prieuré, un autre chemin plus à gauche et bordé de taillis. Elle allait à pas inquiets, évitant de froisser les feuilles et de heurter les racines. Comme elle arrivait en terrain découvert, non loin du kiosque, elle se trouva si lasse qu'elle dut s'asseoir. Sa tête bourdonnait. Il lui semblait que son cœur refusait de battre.

De là non plus elle ne pouvait encore discerner le lieu du supplice. Mais, ayant malgré elle tourné les yeux vers la colline, elle eut l'impression que quelque chose comme une silhouette blanche avait bougé. C'était au cœur même du bois, à l'extrémité d'une avenue qui coupait la masse des arbres dans cette direction.

La silhouette passa de nouveau, en pleine clarté, et Véronique se rendit compte, bien que la distance fût assez grande, que c'était la silhouette d'un être habillé d'une robe, et qui se tenait au milieu des branches d'un arbre isolé et plus haut que les autres.

Elle se rappela les paroles des sœurs Archignat :

« Le sixième jour de la lune approche. *Ils* monteront dans le Grand-Chêne et cueilleront le gui sacré. »

Et aussitôt elle se souvint de certaines descriptions lues dans des livres, ou de récits qu'elle tenait de son père, et il lui sembla qu'elle assistait à l'une de ces cérémonies druidiques qui avaient frappé son imagination d'enfant. Mais, en même temps, elle se sentait si faible qu'elle n'était pas très sûre d'être réveillée et que cet étrange spectacle fût réel. Quatre autres silhouettes blanches se groupèrent au pied de l'arbre et levèrent les bras comme pour recevoir le feuillage prêt à tomber. Là-haut un éclair jaillit. La faucille d'or du grand-prêtre avait coupé la touffe de gui.

Puis le grand-prêtre descendit du chêne, et les cinq silhouettes glissèrent le long de l'avenue, contournèrent le bois et gagnèrent le sommet de la butte.

Véronique, qui ne pouvait détacher de ces êtres ses yeux hagards, avança la tête et vit les trois cadavres suspendus aux arbres de torture. De loin, les ailes noires des coiffes avaient l'air de corbeaux. En face des victimes, les silhouettes s'arrêtèrent comme pour l'accomplissement de quelque rite incompréhensible. Enfin, le grand-prêtre se détacha du groupe, et, tenant à la main la touffe de gui, descendit la pente de la colline en se dirigeant vers l'endroit où s'amorçait encore la première arche du pont.

Véronique défaillit. Son regard vacillant, devant lequel il lui semblait que les choses dansaient, s'accrochait à la lueur scintillante de la faucille qui se balançait, sur la poitrine du prêtre, au-dessous de sa longue barbe blanche. Qu'allait-il faire ? Bien que le pont n'existât plus, Véronique était convulsée par l'angoisse. Ses genoux ne la portaient plus. Elle se coucha, les yeux toujours fixés sur l'effrayante vision.

Au bord du gouffre, le prêtre s'arrêta de nouveau quelques secondes. Puis il tendit le bras qui portait le gui et, précédé par la plante sacrée comme par un talisman qui changeait pour lui les lois de la nature, il fit un pas en avant, au-dessus de l'abîme.

Et il marcha ainsi dans le vide, tout blanc sous le clair de lune.

Ce qui se passa, Véronique ne le sut point, et elle ne pouvait savoir non plus ce qui s'était passé au juste, si elle n'avait pas été le jouet d'une hallucination, et à quel instant de l'étrange cérémonie cette hallucination avait commencé dans son cerveau affaibli.

Les yeux clos, elle attendit des événements qui ne se produisirent point et qu'elle n'essayait d'ailleurs pas de prévoir. Mais d'autres, plus réels, la préoccupaient. Sa bougie enfermée dans la lanterne s'éteignait, elle en avait conscience, et cependant il lui était impossible de réagir et de retourner au Prieuré. Et elle se disait que, si le soleil ne revenait plus avant quelques jours, elle ne pourrait pas rallumer la flamme et qu'elle était perdue.

Elle se résigna, lasse de combattre, et se sachant vaincue d'avance dans cette lutte inégale. Le seul dénouement intolérable, c'eût été d'être capturée. Mais pourquoi ne pas s'abandonner à la mort qui s'offrait, à la mort par la faim, par l'épuisement ? Si l'on souffre, il doit arriver un moment où la souffrance s'atténue et où l'on passe, presque à son insu, de la vie trop cruelle à cet anéantissement qu'elle désirait peu à peu.

– C'est cela, c'est cela, murmura-t-elle... m'en aller de Sarek ou mourir, peu importe ! Ce qu'il faut, c'est m'en aller.

Un bruit de feuilles lui fit ouvrir les yeux. La flamme de la bougie expirait. Mais, derrière la lanterne, Tout-Va-Bien était assis, les deux pattes de devant battant l'air.

Et Véronique vit qu'il portait au cou, attaché par une ficelle, un paquet de biscuits.

– Raconte-moi ton histoire, mon pauvre Tout-Va-Bien, disait Véronique, au cours du matin suivant, après qu'elle eut pris un bon repos dans sa chambre du Prieuré, car, enfin, je ne crois pas que tu aies cherché et que tu m'aies apporté volontairement de la nourriture. C'est le hasard, n'est-ce pas ? Tu vagabondais de ce côté-là, tu m'as entendue pleurer, et tu es venu. Mais qui t'avait ficelé ce paquet de biscuits au cou ? Nous avons donc un ami à Sarek, un ami qui s'intéresse à nous ? Pourquoi ne se montre-t-il pas ? Parle, Tout-Va-Bien.

Elle embrassait la bonne bête, et elle lui dit encore :

– Et ces biscuits, à qui les destinais-tu ? À ton maître, à François ? Ou bien à Honorine ? Non. Alors ? à M. Stéphane peut-être ?

Le chien remua la queue et se dirigea vers la porte. Vraiment il semblait comprendre. Véronique le suivit jusqu'à la chambre de Stéphane Maroux.

Tout-Va-Bien se glissa sous le lit du professeur.

Il y avait là trois autres cartons de biscuits, deux paquets de chocolat et deux boîtes de conserves. Et tous ces paquets étaient munis d'une ficelle terminée par une large boucle, d'où il fallait que Tout-Va-Bien se fût dégagé la tête.

– Qu'est-ce que cela signifie ? dit Véronique stupéfaite. C'est toi qui les as fourrés là-dessous ? Mais qui te les avait donnés ? Nous avons donc réellement un ami dans l'île, qui nous connaît, qui connaît Stéphane Maroux ? Peux-tu me conduire auprès de cet ami ? Il doit habiter de ce côté-ci de l'île, puisqu'il n'y a pas de communication avec l'autre, et que tu n'as pas pu y aller ?

Véronique réfléchissait. Mais, en même temps que les provisions déposées par Tout-Va-Bien, elle avait avisé sous le lit une petite valise de toile, et elle se demandait la raison pour laquelle Stéphane Maroux avait caché cette valise. Elle se crut le droit de l'ouvrir et d'y chercher des indications sur le rôle joué par le professeur, sur son caractère, sur son passé peut-être, sur ses relations avec M. d'Hergemont et avec François.

– Oui, dit-elle, j'en ai le droit et même le devoir.

Sans hésitation, à l'aide d'une paire de grands ciseaux, elle fit sauter la fragile serrure.

La valise ne contenait qu'un registre, fermé par un caoutchouc. Mais elle n'avait pas soulevé la couverture de ce registre qu'elle demeura confondue.

À la première page, il y avait son portrait à elle, sa photographie de jeune fille, avec sa propre signature en toutes lettres, et cette dédicace : *À mon ami Stéphane.*

– Je ne comprends pas... je ne comprends pas... murmura-t-elle. Je me rappelle bien cette photographie... je devais avoir seize ans... Mais comment la lui avais-je offerte à lui ? Je le connaissais donc ?

Avide d'en savoir davantage, elle lut la page suivante, sorte d'avant-propos ainsi formulé :

« Véronique, je veux vivre sous vos yeux. Si j'entreprends l'éducation de votre fils, de ce fils que je devrais détester, puisqu'il est le fils d'un autre, et que j'aime puisqu'il est votre fils, c'est pour que ma vie soit en plein accord avec le sentiment secret qui la domine depuis si longtemps. Un jour, je n'en doute pas, vous reprendrez votre place de mère. Ce jour-là vous



serez fière de François. J'aurai effacé en lui tout ce qui peut survivre de son père, et j'aurai exalté toutes les qualités de noblesse et de dignité qu'il tient de vous. C'est un but assez grand pour que je m'y dévoue corps et âme. Je le fais avec joie. Votre sourire sera ma récompense. »

Une émotion singulière envahit l'âme de Véronique. Sa vie s'éclairait d'une lumière un peu plus calme, et ce nouveau mystère, qu'elle ne pouvait pas pénétrer plus que les autres, était du moins, comme celui des fleurs de Maguennoc, doux et réconfortant.

Dès lors, en tournant la page, elle assista au jour le jour à l'éducation de son fils. Elle vit les progrès de l'élève, les méthodes du maître. L'élève était gracieux, intelligent, appliqué, plein de bonne volonté, tendre et sensible, à la fois spontané et réfléchi. Le maître était affectueux, patient, soutenu par quelque chose de profond qui transparaissait à chaque ligne.

Et peu à peu l'enthousiasme croissait au cours de la confession quotidienne, et s'exprimait avec une liberté de moins en moins surveillée.

« François, mon fils aimé – car je puis l'appeler ainsi, n'est-ce pas ? – François, c'est ta mère qui revit en toi. Tes yeux purs ont la limpidité de ses yeux. Ton âme est grave et naïve comme son âme. Tu ignores le mal, et l'on pourrait presque dire que tu ignores le bien, tellement il se mêle à ta jolie nature... »

Certains devoirs de l'enfant étaient transcrits sur le registre, des devoirs où il parlait de sa mère avec une tendresse passionnée et avec l'espoir tenace qu'il ne tarderait pas à la retrouver.

« Nous la retrouverons, François, ajoutait Stéphane, et tu comprendras mieux alors ce que c'est que la beauté, que la lumière, que le charme de vivre, que la joie de regarder et d'admirer. »

Puis c'étaient des anecdotes sur Véronique, de petits détails dont elle ne se souvenait même pas elle-même, ou qu'elle se croyait seule à connaître.

« ... Un jour, aux Tuileries, – elle avait seize ans, – un cercle s'est formé autour d'elle... des gens qui la regardaient et qui s'étonnaient de sa beauté. Ses amies riaient, heureuses qu'on l'admirât... »

« ... Tu ouvriras sa main droite, François. Il y a là, au milieu de la paume, une longue cicatrice blanche. Toute petite fille, elle s'est percée la main avec la pointe en fer d'une grille... »

Mais les dernières pages n'avaient pas été écrites pour l'enfant ni certainement lues par lui. L'amour ne s'y déguisait plus sous des phrases

d'admiration, se montrait sans réserve, brûlant, exalté, douloureux, frissonnant d'espoir, bien que toujours respectueux.

Véronique ferma le registre. Elle ne pouvait plus lire.

– Oui, oui, je l'avoue, Tout-Va-Bien, murmura-t-elle, tandis que le chien faisait déjà le beau, oui, mes yeux sont mouillés de larmes. Si peu femme que je sois, je te dis à toi ce que je ne dirais à personne, je suis toute remuée. Oui, je cherche à évoquer le visage inconnu de celui qui m'aime ainsi... Quelque ami d'enfance dont je n'aurai pas soupçonné l'amour discret, et dont le nom lui-même n'a pas laissé de trace dans mon souvenir...

Elle attira le chien contre elle.

– Deux bons coeurs, n'est-ce pas, Tout-Va-Bien ? Pas plus le maître que l'élève ne sont coupables des crimes monstrueux que je les ai vus commettre. S'ils sont complices de nos ennemis d'ici, c'est malgré eux et sans le savoir. Je ne peux pas croire aux philtres, aux incantations, ni aux plantes qui font perdre la raison. Mais tout de même il y a quelque chose, n'est-ce pas, mon bon chien ? L'enfant qui cultivait les véroniques au Calvaire-Fleuri et qui inscrivait « la fleur de maman » n'est pas coupable, n'est-ce pas ? Et Honorine avait raison en parlant d'un accès de folie ? Et il reviendra me chercher, n'est-ce pas ? Stéphane et lui reviendront ?...

Des heures d'apaisement s'écoulèrent. Véronique n'était plus seule dans la vie. Le présent ne l'effrayait plus et elle avait foi dans l'avenir.

Le lendemain matin, elle dit à Tout-Va-Bien, qu'elle avait enfermé près d'elle pour qu'il ne s'échappât point :

– Maintenant, mon bonhomme, tu vas me conduire. Où ? Mais vers l'ami inconnu qui envoyait des vivres à Stéphane Maroux. Allons-y.

Tout-Va-Bien n'attendait que la permission de Véronique. Il s'élança du côté de la pelouse qui montait au dolmen, et, à mi-chemin, il s'arrêta. Véronique le rejoignit. Il tourna à droite et prit un sentier qui le mena dans un chaos de ruines situées près du bord de la falaise.

Nouvel arrêt.

– C'est là ? fit Véronique.

Le chien s'aplatit. Il y avait devant lui, à la base de deux blocs de pierre appuyés l'un contre l'autre et vêtus du même manteau de lierre, un fourré de ronces au-dessous duquel s'ouvrait un petit passage pareil à la gueule d'un terrier de lapin. Tout-Va-Bien se glissa par là, disparut, puis revint à la

recherche de Véronique, qui dut retourner au Prieuré et prendre une serpe afin d'abattre les ronces.

Au bout d'une demi-heure elle réussit enfin à dégager la première marche d'un escalier qu'elle descendit à tâtons, précédée par Tout-Va-Bien, et qui la conduisit dans un long tunnel taillé en plein roc et que de petits orifices éclairaient du côté droit. Elle se haussa et vit que ces orifices avaient vue sur la mer.

Elle marcha ainsi durant dix minutes et descendit de nouvelles marches. Le tunnel se resserra. Les orifices, tous dirigés vers le ciel, afin, sans doute, qu'on ne pût les voir d'en bas, éclairaient maintenant par la droite et par la gauche. Véronique comprit alors comment Tout-Va-Bien pouvait communiquer avec l'autre partie de l'île. Le tunnel suivait l'étroite bande de falaise qui reliait à Sarek le domaine du Prieuré. De chaque côté les vagues battaient les rochers.

Puis on remonta, par des marches, sous la butte du Grand-Chêne. En haut, une bifurcation. Tout-Va-Bien choisit le tunnel de droite, qui continuait à border l'Océan.

Il y eut encore à gauche deux autres chemins qui s'offrirent, tous deux obscurs. L'île devait être sillonnée ainsi de communications invisibles, et Véronique songea avec une étreinte au cœur qu'elle se dirigeait vers la partie que les sœurs Archignat avaient désignée comme le domaine des ennemis, au-dessous des Landes-Noires.

Tout-Va-Bien trottnait devant elle, se retournant de temps à autre.

Elle lui disait à voix basse :

– Oui, oui, mon bonhomme, je viens, et sois sûr que je n'ai pas peur, c'est un ami vers qui tu me conduis... un ami qui a trouvé un refuge par là... Mais pourquoi n'est-il pas sorti de son refuge ? Pourquoi n'est-ce pas à lui que tu as servi de guide ?

Le passage était partout égal, taillé par petits éclats, avec une voûte arrondie et un sol de granit bien sec, que les orifices ventilaient suffisamment. Sur les parois, aucune marque, aucune trace. Quelquefois la pointe d'un silex noir émergeait.

– C'est là ? dit Véronique à Tout-Va-Bien, qui s'était arrêté.

Le tunnel n'allait pas plus loin, élargi en une chambre où la lumière moins abondante filtrait par une fenêtre plus étroite.

Tout-Va-Bien semblait indécis. Il écoutait, les oreilles droites, debout, les pattes appuyées contre la paroi extrême du tunnel.

Véronique remarqua que la paroi, à cet endroit, n'était pas constituée, dans toute sa longueur, par le granit lui-même, mais par une accumulation de pierres inégales entourées de ciment. Le travail datait évidemment d'une autre époque, plus récente sans doute. On avait construit un véritable mur qui bouchait le souterrain, lequel devait se continuer de l'autre côté.

Elle répéta :

– C'est là, n'est-ce pas ?

Mais elle n'en dit pas davantage. Elle avait entendu le bruit étouffé d'une voix.

Elle s'approcha du mur et, au bout d'un instant, tressaillit. La voix s'était élevée. Les sons devinrent plus distincts. Quelqu'un chantait, un enfant, et elle perçut ces mots :

*Et disait la maman,*

*En berçant son enfant :*

*Pleure pas. Quand on pleure*

*La Bonn' Vierge aussi pleure...*

Véronique murmura :

– La chanson... la chanson...

C'était celle-là même qu'Honorine avait fredonnée à Beg-Meil. Qui donc pouvait la chanter maintenant ? Un enfant, retenu dans l'île ? Un ami de François ?

Et la voix continuait :

*Faut qu'l'enfant chante et rie*

*Pour qu'la Vierge sourie.*

*Croise les mains, et prie*

*La bonn' Vierge Marie...*

Les derniers vers furent suivis d'un silence qui dura quelques minutes. Tout-Va-Bien avait l'air d'écouter avec une attention croissante, comme si un événement, connu de lui, eût été sur le point de se produire.

De fait, à la place même où il se tenait, il y eut un bruit léger de pierres qu'on remue avec précaution. Tout-Va-Bien agita sa queue frénétiquement et aboya pour ainsi dire en dedans de lui-même, en animal qui comprend le

danger de rompre le silence. Et tout à coup, au-dessus de sa tête, une des pierres recula, attirée vers l'intérieur, et laissant un trou assez large.

D'un bond Tout-Va-Bien sauta dans ce trou, s'allongea et, s'aidant des pattes de derrière, se tortillant, rampant, disparut à l'intérieur.

– Ah ! Voici monsieur Tout-Va-Bien, fit la voix de l'enfant. Comment cela va-t-il, monsieur Tout-Va-Bien, et pourquoi n'est-on pas venu hier rendre visite à son maître ? De graves occupations ? Une promenade avec Honorine ? Ah ! Si tu pouvais parler, hein, mon pauvre vieux, ce que tu en aurais à me raconter ! Et d'abord, voyons...

Toute palpitante, Véronique s'était agenouillée contre le mur. Était-ce la voix de son fils qui lui parvenait ? Devait-elle croire que François était de retour et qu'il se cachait ? Elle essayait vainement de voir. Le mur était large, et il y avait un coude dans l'ouverture qui le perçait. Mais comme chaque syllabe prononcée, chaque intonation arrivait nettement à ses oreilles !

– Voyons, répéta l'enfant, pourquoi Honorine ne vient-elle pas me délivrer ? Pourquoi ne l'amènes-tu pas ici ? Tu m'as bien retrouvé, toi... Et grand-père, il doit s'inquiéter de mon absence ?... Mais quelle aventure, aussi ! Enfin tu ne changes toujours pas d'opinion, hein, mon vieux ? Tout va bien, n'est-ce pas ? Tout va de mieux en mieux ?

Véronique ne comprenait pas. Son fils – car elle ne pouvait douter que ce fût François –, son fils parlait comme s'il ignorait tout ce qui s'était passé. Avait-il donc oublié ? Sa mémoire n'avait-elle pas gardé la trace des actes accomplis pendant son accès de folie ?

« Oui, un accès de folie, pensait Véronique obstinément. Oui, il était fou. Honorine ne s'est pas trompée... il était fou... Et sa raison est revenue. Ah ! François... François... »

Elle écoutait, de tout son être tendu et de toute son âme frémissante, les mots qui pouvaient lui apporter tant de joie ou un tel accroissement de désespoir.

Les ténèbres allaient se refermer sur elle plus épaisses et plus lourdes, ou le jour se lever dans cette nuit sans fin où elle se débattait depuis quinze ans.

– Mais oui, continuait l'enfant, nous sommes d'accord, tout va bien. Seulement, voilà, je serais rudement content si tu pouvais me le prouver par des preuves véritables. D'un côté pas de nouvelles de grand-père, ni

d'Honorine, malgré tous les messages dont je t'ai chargé pour eux ; de l'autre, pas de nouvelles de Stéphane, et c'est cela qui m'inquiète. Où est-il ? Où l'a-t-on enfermé, lui ? Ne meurt-il pas de faim ? Voyons, Tout-Va-Bien, réponds, où as-tu porté les biscuits avant-hier ?... Mais enfin, quoi, qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air préoccupé ? Que regardes-tu par là ? Tu veux t'en aller ? Non ? Alors, quoi ?

L'enfant s'interrompit. Puis, après un instant, et d'une voix beaucoup plus basse :

– Tu es venu avec quelqu'un ?... Il y a quelqu'un derrière le mur ?

Le chien aboya sourdement. Puis il y eut un long silence durant lequel François devait écouter, lui aussi.

L'émotion de Véronique était si forte qu'il lui semblait que François devait entendre battre son cœur.

Il chuchota :

– C'est toi, Honorine ?

Un nouveau silence, et il reprit :

– Oui, c'est toi, je suis sûr... je t'entends respirer... Pourquoi ne réponds-tu pas ?

Un élan souleva Véronique. Certaines lueurs l'avaient illuminée depuis qu'elle savait Stéphane emprisonné, donc victime comme François sans doute de l'ennemi, et son esprit était effleuré de suppositions confuses. Et puis, comment résister à l'appel de cette voix ? Son fils l'interrogeait... Son fils !

Elle balbutia :

– François... François...

– Oh ! fit-il... on répond... je savais bien... C'est toi, Honorine ?

– Non, François, dit-elle.

– Alors ?

– C'est une amie d'Honorine.

– Je ne vous connais pas ?

– Non... mais je suis votre amie.

Il hésita. Se méfiait-il ?

– Pourquoi Honorine ne vous a-t-elle pas accompagnée ?

Véronique ne s'attendait pas à cette question, mais elle comprit aussitôt que, si les suppositions involontaires qui s'imposaient à elle étaient exactes, la vérité ne pouvait pas encore être dite à l'enfant.

Elle déclara donc :

– Honorine est revenue de voyage, puis partie.

– Partie à ma recherche ?

– C’est cela, c’est cela, dit-elle vivement. Elle a cru que vous aviez été enlevé de Sarek ainsi que votre professeur.

– Mais grand-père ?

– Parti également, et à sa suite tous les habitants de l’île.

– Ah ! Toujours l’histoire des cercueils et des croix ?

– Justement. Ils ont supposé que votre disparition était le commencement des catastrophes, et la peur les a chassés.

– Mais vous, madame ?

– Moi, je connais Honorine depuis longtemps. Je suis venue de Paris avec elle pour me reposer à Sarek. Je n’ai aucune raison de m’en aller. Toutes ces superstitions ne m’effraient pas.

L’enfant se tut. L’invraisemblance et l’insuffisance de ces réponses devaient lui apparaître et sa défiance s’en augmentait. Il l’avoua franchement :

– Écoutez, madame, je dois vous dire quelque chose. Voilà dix jours que je suis enfermé dans cette cellule. Les premiers jours, je n’ai vu ni entendu personne. Mais, depuis avant-hier, chaque matin, un petit guichet s’ouvre au milieu de ma porte, et une main de femme passe et renouvelle ma provision d’eau. Une main de femme... Alors... n’est-ce pas !

– Alors, vous vous demandez si cette femme, ce n’est pas moi ?

– Oui, je suis obligé de me demander cela.

– Vous reconnaîtriez la main de cette femme ?

– Oh ! Certes, elle est sèche et maigre, le bras est jaune.

– Voici la mienne, dit Véronique. Elle pourra passer par le même chemin que Tout-Va-Bien.

Elle releva sa manche et, de fait, son bras nu, en se courbant, passa aisément.

– Oh ! dit François aussitôt, ce n’est pas cette main que j’ai vue.

Et il ajouta tout bas :

– Comme celle-là est belle !

Soudain Véronique sentit qu’il la prenait dans les siennes d’un geste rapide, et il s’écria :

– Oh ! Est-ce possible ! Est-ce possible !

Il l'avait retournée, et il écartait les doigts pour que la paume fût bien découverte. Il murmura :

– La cicatrice !... elle est là... toute blanche...

Alors un grand trouble envahit Véronique. Elle se souvenait du journal tenu par Stéphane Maroux, et de certains détails retracés par lui et que François devait avoir lus. Un de ces détails, c'était cette cicatrice qui rappelait une ancienne blessure assez grave.

Elle sentit les lèvres de l'enfant qui se posaient sur sa main, doucement d'abord, puis avec une ardeur passionnée et des larmes abondantes, et elle l'entendit qui balbutiait :

– Oh ! Maman... maman chérie... ma chère maman.



## *François et Stéphane*

### Table des matières

Longtemps la mère et le fils restèrent ainsi, agenouillés contre le mur qui les séparait, mais aussi près l'un de l'autre que s'ils avaient pu se regarder de leurs yeux éperdus et mêler leurs baisers et leurs larmes.

Ils parlaient en même temps, ils s'interrogeaient et se répondaient au hasard. Ils étaient ivres de joie. La vie de chacun débordait vers la vie de l'autre et s'y absorbait. Nulle puissance au monde maintenant ne pouvait faire que leur union fût dissoute, et qu'il n'y eût plus entre eux les liens de tendresse et de confiance qui unissent les mères et les fils.

– Ah ! Oui, mon vieux Tout-Va-Bien, disait François, tu peux faire le beau. Nous pleurons vraiment, et tu te fatigueras le premier, car ces larmes-là, on ne s'en lasse pas, n'est-ce pas, maman ?

Pour Véronique, rien ne demeurait plus en son esprit des visions terribles qui l'avaient frappée. Son fils assassin, son fils tuant et massacrant, non, elle n'admettait plus cela. Elle n'admettait même plus l'excuse de la folie. Tout s'expliquerait d'une autre façon, qu'elle n'était même point pressée de connaître. Elle ne songeait qu'à son fils. Il était là. Ses yeux le voyaient à travers le mur. Son cœur battait contre le sien. Il vivait et c'était bien l'enfant doux, affectueux, charmant et pur qu'avait rêvé son imagination de mère.

– Mon fils, mon fils, répétait-elle indéfiniment, comme si jamais elle ne pourrait dire assez ces mots miraculeux... Mon fils, c'est donc toi ! Je te croyais mort, et mille fois mort, plus mort qu'on ne peut l'être... Et tu vis ! Et tu es là ! Et je te touche ! Ah ! Mon Dieu ! Est-ce possible ! J'ai un fils... mon fils est vivant...

Et lui reprenait de son côté, avec la même ferveur passionnée :

– Maman... maman... je t'ai attendue si longtemps ! Pour moi, tu n'étais pas morte, mais c'était si triste d'être un enfant et de n'avoir pas de mère... de voir les années s'en aller et de les perdre à t'attendre.

Durant une heure, ils parlèrent à l'aventure, du passé, du présent, de cent choses qui toutes leur paraissaient d'abord les plus intéressantes du monde, et qu'ils abandonnaient aussitôt pour se poser d'autres questions, et pour tâcher de se connaître un peu plus et de pénétrer davantage dans le secret de leur vie et dans l'intimité de leur âme.

Ce fut François qui, le premier, voulut mettre un peu d'ordre dans leur conversation.

– Écoute, maman, nous avons tant à nous dire qu'il faut renoncer à tout nous dire aujourd'hui, et même durant des jours et des jours. Pour l'instant, causons de ce qui est indispensable, et en quelques mots, car nous avons peut-être peu de temps.

– Comment ? fit Véronique, déjà inquiète. Mais je ne te quitte pas !

– Pour ne pas nous quitter, maman, il faut d'abord que nous soyons réunis. Or, il y a beaucoup d'obstacles à renverser, quand ce ne serait que ce mur qui nous sépare. En outre, je suis très surveillé et, d'une minute à l'autre, je peux être contraint de t'éloigner, comme je le fais avec Tout-Va-Bien, au moindre bruit de pas qui s'approchent.

– Surveillé par qui ?

– Par ceux qui se sont jetés sur Stéphane et sur moi le jour où nous avons découvert l'entrée de ces grottes, sous les landes du plateau, les Landes-Noires.

– Tu les as vus, ceux-là ?

– Non, c'était dans l'ombre.

– Mais qui sont ces êtres ? Qui sont ces ennemis ?

– Je l'ignore.

– Tu soupçonnes bien...

– Les Druides ? fit-il en riant... les êtres d'autrefois dont parlent les légendes ? Ma foi, non. Des esprits ? Pas davantage. C'étaient bel et bien des gens d'aujourd'hui, en chair et en os.

– Cependant, ils vivent là-dedans ?

– Probablement.

– Et vous les avez surpris ?...

– Non, au contraire. Ils semblaient même nous attendre et nous guetter. Nous avons descendu un escalier de pierre et suivi un très long couloir, bordé peut-être de quatre-vingts grottes ou plutôt de quatre-vingts cellules, dont les portes en bois étaient ouvertes et qui doivent donner sur la mer.

C'est au retour, comme nous remontions l'escalier dans l'ombre, que nous avons été saisis de côté, immobilisés, ficelés, aveuglés et bâillonnés. Cela n'a pas duré une minute. J'ai deviné qu'on nous reportait au bout du long couloir. Quand j'ai réussi à me débarrasser de mes liens et de mon bandeau, je me trouvais enfermé dans une des cellules, la dernière sans doute du couloir, et j'y suis depuis dix jours.

– Mon pauvre chéri, comme tu as dû souffrir !

– Mais non, maman, et, en tout cas, pas de faim. Il y avait dans un coin tout un tas de provisions, dans un autre coin de la paille pour me coucher. Alors, j'attendais paisiblement.

– Qui ?

– Tu ne vas pas rire, maman ?

– Rire de quoi, mon chéri ?

– De ce que je vais te raconter ?

– Comment peux-tu croire ?...

– Eh bien, j'attendais quelqu'un qui a entendu parler de toutes les histoires de Sarek et qui a promis à grand-père de venir.

– Mais qui, mon chéri ?

L'enfant hésita :

– Non, décidément, tu te moquerais de moi, maman. Je te dirai cela plus tard. D'ailleurs, il n'est pas venu... quoique j'aie bien cru un instant... Oui, figure-toi que j'avais réussi à enlever deux pierres de ce mur et à déboucher ce trou que mes geôliers ignorent évidemment, et voilà que j'entends du bruit... on grattait...

– C'était Tout-Va-Bien ?

– C'était M. Tout-Va-Bien qui surgissait par un chemin opposé. Tu vois d'ici s'il a été bien reçu ? Seulement, ce qui m'a étonné, c'est que personne ne le suivît par là, ni Honorine, ni grand-père. Je n'avais pas de crayon, pas de papier pour leur écrire, mais enfin, il n'y avait qu'à suivre Tout-Va-Bien.

– Impossible, fit Véronique, puisqu'on te supposait loin de Sarek, enlevé sans doute, et que ton grand-père était parti.

– Justement. Pourquoi cette supposition ? Grand-père savait, d'après un document récemment découvert, où nous étions, puisque c'est lui qui nous avait indiqué l'entrée possible des souterrains. Il ne t'a donc pas parlé ?

Véronique avait écouté, tout heureuse, le récit de son fils. Si on l'avait enlevé et emprisonné, ce n'était donc pas lui le monstre abominable qui

avait tué M. d'Hergemont, Marie Le Goff, Honorine, Corréjou et ses compagnons ? La vérité qu'elle avait entrevue déjà confusément se faisait plus précise, cachée encore sous bien des voiles, mais visible, au moins dans sa partie essentielle. François n'était pas coupable. Quelqu'un avait endossé ses vêtements et s'était fait passer pour lui, de même que quelqu'un s'était donné, pour agir, l'apparence de Stéphane ! Ah ! Qu'importait le reste, les invraisemblances et les contradictions, les preuves et les certitudes ! Véronique n'y songeait même pas. Seule comptait l'innocence de son fils bien-aimé.

Aussi se refusa-t-elle encore à lui rien révéler qui pût l'assombrir et gâter sa joie, et elle affirma :

– Non, je n'ai pas vu ton grand-père. Honorine voulait le préparer à ma visite, mais les événements se sont précipités...

– Et tu es restée seule dans l'île, ma pauvre maman ? Tu espérais donc m'y retrouver ?

– Oui, fit-elle après une hésitation.

– Tu étais seule, mais avec Tout-Va-Bien ?

– Oui. Les premiers jours, je n'ai guère fait attention à lui. Ce n'est que ce matin que j'ai pensé à le suivre.

– Et d'où vient le chemin qui vous a menés ici ?

– C'est un souterrain dont l'issue est cachée entre deux pierres, non loin du jardin de Maguennoc.

– Comment les deux îles communiquent donc ?

– Oui, par la falaise, en dessous du pont.

– Est-ce étrange ! Voilà ce que ni Stéphane, ni moi, ni personne, du reste, n'avait deviné... sauf cet excellent Tout-Va-Bien, pour retrouver son maître.

Il s'interrompit, puis murmura :

– Écoute...

Mais au bout d'un instant, il reprit :

– Non, ce n'est pas encore cela. Pourtant, il faut se presser.

– Que dois-je faire ?

– C'est facile, maman. En débouchant ce trou, j'ai constaté qu'on pourrait l'élargir suffisamment s'il était possible d'enlever encore les trois ou quatre pierres voisines. Mais celles-ci tiennent solidement, et il faudrait un outil quelconque.

– Eh bien, je vais aller...

– C'est cela, maman, retourne au Prieuré. Il y a, à gauche de la maison, au sous-sol, une sorte d'atelier où Maguennoc mettait ses instruments de jardinage. Tu y trouveras un petit pic, à manche très court. Apporte-le moi à la fin du jour. Cette nuit je travaillerai, et, demain matin, je t'embrasserai, maman.

– Oh ! Puisses-tu dire vrai !

– J'en réponds. Il ne nous restera plus qu'à délivrer Stéphane.

– Ton professeur ? Sais-tu où il est enfermé ?

– À peu près. Selon les indications que grand-père nous avait données, les souterrains comprendraient deux étages superposés, et la dernière cellule de chaque étage serait aménagée en prison. J'en occupe une. Stéphane doit occuper l'autre, au-dessous de moi. Ce qui me tourmente...

– Ce qui te tourmente ?

– Eh bien, voilà, c'est que, toujours selon grand-père, ces deux cellules étaient autrefois des chambres de supplice... des « chambres de mort », selon l'expression de grand-père.

– Qu'est-ce que tu dis ? C'est effrayant !

– Pourquoi t'effrayer, maman ? Tu vois bien que l'on ne pense pas à me torturer. Seulement, à tout hasard, et ne sachant pas le sort réservé à Stéphane, je lui ai envoyé de quoi manger par l'entremise de Tout-Va-Bien, qui aura sûrement trouvé un passage.

– Non, fit-elle. Tout-Va-Bien n'a pas compris.

– Comment le sais-tu, maman ?

– Il a cru que tu l'envoyais dans la chambre de Stéphane Maroux, et il a tout accumulé sous le lit.

– Ah ! fit l'enfant avec inquiétude, qu'est-ce qu'a pu devenir Stéphane ?

Et il ajouta aussitôt :

– Tu vois, maman, il faut nous hâter, si nous voulons sauver Stéphane et nous sauver nous-mêmes.

– Que redoutes-tu ?

– Rien, si nous agissons vite.

– Mais encore...

– Rien, je t'assure. Il est certain que nous aurons raison de tous les obstacles.

– Et s’il s’en présente d’autres... des dangers que nous ne pouvons prévoir ?...

– C’est alors, dit François en riant, que ce quelqu’un qui doit venir arrivera et nous protégera.

– Tu vois, mon chéri, tu admets toi-même la nécessité d’un secours...

– Mais non, maman, j’essaie de te tranquilliser, mais il ne se passera rien. Voyons, comment veux-tu qu’un fils qui a retrouvé sa mère la perde de nouveau ? Est-ce admissible ? Dans la vie réelle peut-être, mais nous ne sommes pas dans la vie réelle, nous sommes en plein roman, et, dans les romans, cela s’arrange toujours. Demande à Tout-Va-Bien. N’est-ce pas, mon vieux, que nous aurons la victoire et que nous serons réunis et heureux ? C’est ton opinion, Tout-Va-Bien ? Alors, file mon vieux, et conduis maman. Moi, je rebouche le trou, au cas où on visiterait ma cellule. Et, surtout, n’essaie pas d’entrer quand il est bouché, hein, Tout-Va-Bien ? C’est alors qu’il y a du danger. Va, maman, et ne fais pas de bruit en revenant.

L’expédition ne fut pas longue. Véronique trouva l’instrument. Quarante minutes après elle le rapportait et parvenait à le glisser dans la cellule.

– Personne n’est encore venu, dit François, mais cela ne saurait tarder, et il est préférable que tu ne restes pas ici. J’ai du travail pour toute la nuit, peut-être, d’autant plus que je serai obligé de m’arrêter, à cause des rondes probables. Donc, je t’attends demain à sept heures. Ah ! à propos de Stéphane, j’ai réfléchi. Certains bruits que j’ai entendus, tout à l’heure, confirment mon idée qu’il est enfermé à peu près au-dessous de moi. L’ouverture qui éclaire ma cellule est trop étroite pour que je puisse passer. Dans l’endroit où tu es actuellement, y a-t-il une fenêtre assez large ?

– Non, mais on peut l’élargir en ôtant les cailloux qui la rétrécissent.

– Parfait. Tu trouveras dans l’atelier de Maguennoc une échelle en bambou, terminée par des crochets de fer, que tu pourras apporter facilement demain matin. Prends aussi quelques provisions et des couvertures, que tu laisseras dans un fourré, à l’entrée du souterrain.

– Pour quoi faire, mon chéri ?

– Tu le verras. J’ai mon plan. Adieu, maman, repose-toi bien et prends des forces. La journée sera peut-être dure.

Véronique suivit le conseil de son fils. Le lendemain, pleine d’espoir, elle suivait de nouveau le chemin de la cellule. Cette fois-là, Tout-Va-Bien,

repris par ses instincts d'indépendance, ne l'accompagnait pas.

– Tout doucement, maman, dit François, si bas qu'elle l'entendit à peine, je suis surveillé de très près, et je crois qu'on se promène dans le couloir. D'ailleurs, mon travail est presque terminé, les pierres ne tiennent plus. En deux heures, j'aurai fini. Tu as l'échelle ?

– Oui.

– Enlève les cailloux de la fenêtre... ce sera du temps de gagné... car, vraiment, j'ai peur pour Stéphane... Surtout ne fais pas de bruit...

Véronique s'éloigna.

La fenêtre n'était guère élevée de plus d'un mètre au-dessus du sol, et les cailloux, comme elle le supposait, ne tenaient que par leur poids et par leur agencement. L'ouverture ainsi pratiquée se trouva fort large, et il lui fut aisé de passer en dehors l'échelle qu'elle avait apportée et de l'accrocher par ses crampons de fer au rebord inférieur.

On dominait la mer de trente à quarante mètres, la mer toute blanche et gardée par les mille écueils de Sarek. Mais elle ne put voir le pied de la falaise, car il y avait au-dessous de la fenêtre un léger renflement de granit qui surplombait, et sur lequel l'échelle reposait au lieu de pendre tout à fait verticalement.

« Cela aidera François », pensa-t-elle.

Cependant le péril de l'entreprise lui semblait grand, et elle se demanda si elle ne devait pas se risquer elle-même à la place de son fils. D'autant plus que François, somme toute, avait pu se tromper, que la cellule de Stéphane n'était peut-être pas là, ou qu'on n'y pouvait peut-être pas pénétrer par quelque orifice analogue. En ce cas, que de temps perdu ! Que de dangers inutiles pour l'enfant !

Elle éprouvait à ce moment un tel besoin de dévouement, un tel désir d'affirmer sa tendresse par des actes immédiats, que, sans réfléchir, elle prit sa résolution, comme on accepte du premier coup un devoir qu'on ne peut pas ne pas accomplir. Rien ne l'arrêta, ni l'examen de l'échelle dont les crochets insuffisamment ouverts n'agrippaient pas toute l'épaisseur du rebord, ni la vue du gouffre, qui lui donnait l'impression que tout allait se dérober sous elle. Il fallait agir. Elle agit.

Ayant épinglé sa jupe, elle enjamba la paroi, se retourna, s'appuya sur le rebord, tâta l'abîme, et trouva un des échelons. Tout son être tremblait. Son cœur battait dans sa poitrine à toute volée, comme le marteau d'une cloche.

Cependant, elle eut l'audace folle de saisir les deux montants de l'échelle et de descendre.

Ce ne fut pas long. Il y avait vingt barreaux, elle le savait. Elle les compta. Au vingtième, elle regarda vers sa gauche, et murmura, avec une joie indicible :

– Oh ! François... mon chéri...

Elle avait aperçu, à un mètre d'elle tout au plus, un renfoncement, un creux qui paraissait l'entrée d'une grotte taillée en pleine falaise.

Elle articula :

– Stéphane... Stéphane... mais d'une voix si faible que Stéphane Maroux, s'il était là, ne pouvait l'entendre.

Elle hésita quelques secondes, mais ses jambes fléchissaient, elle n'avait plus la force ni de remonter ni de rester suspendue. S'aidant de quelques aspérités, et déplaçant ainsi l'échelle, au risque de la décrocher, elle réussit, par une sorte de miracle dont elle avait conscience, à saisir un silex qui pointait hors du granit, et à mettre le pied dans la grotte. Avec une énergie farouche, elle fit un effort suprême, et, d'un élan qui rétablit son équilibre, elle entra.

Tout de suite, elle avisa quelqu'un couché sur de la paille et qui était attaché par des cordes.

La grotte était petite, peu profonde, surtout dans sa partie supérieure, orientée vers le ciel plutôt que vers la mer, et devait apparaître de loin comme une simple anfractuosité de falaise. Au bord, nul ressaut ne la limitait. La lumière y pénétrait sans obstacle.

Véronique s'approcha. L'homme ne bougea pas. Il dormait.

Elle s'inclina sur lui, et, bien qu'elle ne le reconnût pas d'une façon certaine, il lui sembla qu'un souvenir se dégageait de ce passé ténébreux où s'évanouissent peu à peu toutes les images de notre enfance. Celle-ci ne lui était sûrement pas familière, – figure douce, aux traits réguliers, aux cheveux blonds, rejetés en arrière, au front large et pâle, figure un peu féminine qui rappelait à Véronique le visage charmant d'une amie de couvent morte avant la guerre.

D'une main adroite elle défit les liens qui serraient les deux poignets.

Sans se réveiller encore, l'homme tendit les bras, comme s'il se fût prêté à une opération déjà effectuée, coutumière, et qui ne le dérangeait pas



nécessairement de son sommeil. On devait ainsi le libérer de temps en temps, pour manger peut-être, et la nuit, car il finit par murmurer :

– Déjà... mais je n'ai pas faim... et il fait jour...

Cette réflexion l'étonna lui-même. Il entrouvrit les yeux, et, tout de suite, il se dressa à demi, afin de voir la personne qui était là, devant lui, pour la première fois sans doute en plein jour.

Il ne fut pas très surpris, pour cette raison que la réalité ne dut pas lui apparaître aussitôt. Il crut probablement qu'il était le jouet d'un rêve et d'une hallucination, et il dit à mi-voix :

– Véronique... Véronique...

Un peu gênée sous le regard de Stéphane, elle acheva de défaire les liens, et, quand il eut senti nettement sur ses mains et autour de ses jambes captives les mains de la jeune femme, il comprit le merveilleux événement de cette présence, et il dit d'une voix altérée :

– Vous !... Vous !... Est-ce possible ? Oh ! Dites une parole... une seule... Est-il possible que ce soit vous ?...

Presque en lui-même, il reprit :

– C'est elle... c'est bien elle... la voici...

Et aussitôt avec anxiété :

– Vous ... La nuit... les autres nuits... ce n'était pas vous qui veniez ? C'était une autre, n'est-ce pas ? Une ennemie ? Ah ! Pardon, de vous demander cela... Mais c'est que... je ne me rends pas compte... Par où êtes-vous venue ?

– Par là, dit-elle en montrant la mer.

– Oh ! fit-il, quel prodige !

Il la regardait avec des yeux éblouis comme on regarderait quelque vision descendue du ciel, et les circonstances étaient si étranges qu'il ne songeait pas à réprimer l'ardeur de son regard.

Elle répéta, toute confuse :

– Oui, par là... c'est François qui m'a indiqué...

– Je ne parlais pas de lui, dit-il. Vous ici, j'étais sûr qu'il était libre.

– Pas encore, dit-elle, mais dans une heure il le sera.

Un long silence commença qu'elle interrompit pour masquer son trouble :

– Il sera libre... vous le verrez... mais il ne faudra pas l'effrayer... il y a des choses qu'il ignore...

Elle s'aperçut qu'il écoutait non pas les paroles prononcées, mais la voix qui les prononçait, et que cette voix devait le plonger dans une sorte d'extase, car il se taisait et souriait. Alors elle sourit aussi et l'interrogea, l'obligeant ainsi à répondre.

– Vous avez tout de suite dit mon nom. Vous me connaissiez, n'est-ce pas ? Moi-même il me semble qu'autrefois... Oui, vous me rappelez une de mes amies qui est morte...

– Madeleine Ferrand ?

– Oui, Madeleine Ferrand.

– Je vous rappelle aussi peut-être le frère de cette amie, un collégien timide qui venait souvent au parloir et qui vous contemplait de loin...

– Oui, oui, affirmat-elle... En effet, je me souviens... Nous avons même causé plusieurs fois... Vous rougissiez... Oui, oui, c'est cela... vous vous appeliez Stéphane... Mais ce nom de Maroux ?...

– Madeleine et moi, nous n'étions pas du même père.

– Ah ! dit-elle, voilà ce qui m'a trompée.

Elle lui tendit la main.

– Eh bien, Stéphane, puisque nous sommes de vieux amis et que la connaissance est faite de nouveau, nous remettrons tous nos souvenirs à plus tard. Pour l'instant, il n'y a rien de plus pressé que de partir. Vous en avez la force ?

– La force, oui, je n'ai pas trop souffert... Mais comment s'en aller d'ici ?

– Par le même chemin que j'ai pris pour y venir... Une échelle qui communique avec le couloir supérieur des cellules...

Il s'était levé.

– Vous avez eu le courage ?... la témérité ?... dit-il, se rendant compte enfin de ce qu'elle avait osé faire.

– Oh ! Ce n'était pas bien difficile, déclara-t-elle. François était si inquiet ! Il prétend que vous occupez tous les deux d'anciennes chambres de torture... des chambres de mort...

On eût dit que ces mots le sortaient violemment d'un rêve, et qu'il s'apercevait tout à coup que c'était folie de parler dans de telles circonstances.

– Allez-vous-en ! François a raison... Ah ! Si vous saviez ce que vous risquez ! Je vous en prie... je vous en prie...

Il était hors de lui, comme bouleversé par un péril imminent. Elle voulut le calmer, mais il la supplia :

– Une seconde de plus, c’est peut-être votre perte. Ne restez pas ici... Je suis condamné à mort, et à la mort la plus terrible. Regardez le sol sur lequel nous sommes... cette espèce de plancher... Mais non, c’est inutile... Ah ! Je vous en prie... partez...

– Avec vous, fit-elle.

– Oui, avec moi. Mais que vous soyez sauvée d’abord...

Elle résista et prononça fermement :

– Pour que nous soyons sauvés l’un et l’autre, Stéphane, il faut avant tout du calme. Ce que j’ai fait tout à l’heure en venant, nous ne pourrons le refaire qu’en mesurant tous nos gestes et en maîtrisant notre émotion... Êtes-vous prêt ?...

– Oui, dit-il, dominé par sa belle assurance.

– Alors, suivez-moi.

Elle s’avança jusqu’au bord même de l’abîme et se pencha.

– Tenez ma main, dit-elle, pour que je ne perde pas l’équilibre.

Elle se retourna, se plaqua contre la falaise et tâta la paroi de sa main libre.

Ne sentant pas l’échelle, elle se renversa un peu.

L’échelle s’était déplacée. Sans doute lorsque Véronique, d’un élan peut-être trop brusque, avait pris pied dans la grotte, le crochet de fer du montant de droite avait glissé, et l’échelle ne tenant plus que par l’autre crochet, avait oscillé comme un pendule.

Les échelons du bas se trouvaient maintenant hors de portée.

## 8

### *L'angoisse*

#### Table des matières

Si Véronique avait été seule, elle eût eu un de ces mouvements de défaillance auxquels sa nature, pour vaillante qu'elle fût, ne pouvait se soustraire devant l'acharnement du destin. Mais, en face de Stéphane, qu'elle pressentait plus faible, et certainement épuisé par sa captivité, elle eut l'énergie de se contraindre, et elle annonça comme un incident très simple :

– L'échelle a basculé... on ne peut plus l'atteindre.

Stéphane la regarda avec stupeur.

– En ce cas... en ce cas... vous êtes perdue.

– Pourquoi serions-nous perdus ? demanda-t-elle en souriant.

– Il n'y a plus de fuite possible.

– Comment ? Mais si. Et François ?

– François ?

– Certes. D'ici une heure au plus, François aura réussi à s'évader, et, voyant l'échelle et le chemin que j'ai pris, il nous appellera. Nous l'entendrons facilement. Il n'y a qu'à patienter.

– Patienter ! dit-il avec effroi... Attendre une heure ! Mais durant cette heure, il est hors de doute que l'on viendra. La surveillance est continuelle.

– Eh bien, nous nous tairons.

Il désignait la porte que trouait un guichet.

– Et ce guichet, dit-il, chaque fois *ils* l'ouvrent. *Ils* nous verront à travers le grillage.

– Il y a un volet. Fermons-le.

– *Ils* entreront.

– Alors ne le fermons pas, et gardons toute notre confiance, Stéphane.

– C'est pour vous que j'ai peur.

– Il ne faut avoir peur ni pour moi ni pour vous... Au pis aller, nous sommes de taille à nous défendre, ajouta-t-elle en lui montrant un revolver

qu'elle avait pris à la panoplie de son père et qui ne la quittait pas.

– Ah ! dit-il, ce que je crains, c'est que nous n'ayons même pas à nous défendre. *Ils* ont d'autres moyens.

– Lesquels ?

Il ne répliqua pas. Il avait jeté vers le sol un regard rapide, et Véronique, un instant, examina la structure bizarre de ce sol.

Tout autour, formant le cercle au long des parois, c'était le granit lui-même, inégal et rugueux. Mais, dans ce granit, était inscrit un vaste carré dont on voyait, des quatre côtés, la fente profonde qui l'isolait, et dont les poutres qui le composaient étaient usées, creusées de rides, crevassées et tailladées, massives, cependant, et puissantes. Le quatrième côté suivait presque le bord de l'abîme. Vingt centimètres tout au plus l'en séparaient.

– Une trappe ? dit-elle en frissonnant.

– Non, non, ce serait trop lourd, affirma-t-il.

– Alors ?

– Je ne sais pas. Ce n'est rien, sans doute, que le vestige d'une chose d'autrefois qui ne fonctionne plus. Pourtant...

– Pourtant ?...

– Cette nuit... ce matin plutôt, il y a eu des craquements là, en dessous... On aurait dit des essais, tout de suite interrompus, d'ailleurs, car il y a si longtemps !... Non, cela ne fonctionne plus, et ils ne peuvent pas s'en servir, *eux*.

– Qui, *eux* ?

Sans attendre sa réponse, elle reprit :

– Écoutez, Stéphane, nous avons quelques moments devant nous, peut-être plus courts que nous le supposons. D'une minute à l'autre François sera libre et viendra à notre secours. Profitons du répit pour nous dire ce qu'il est bon que chacun de nous apprenne. Expliquons-nous tranquillement. Aucun danger immédiat ne nous menace. Ce ne sera pas du temps perdu.

Véronique affectait une sécurité qu'elle n'éprouvait pas. Que François s'évadât, elle n'en voulait point douter, mais qui pouvait affirmer que l'enfant s'approcherait de la fenêtre et apercevrait le crampon de l'échelle suspendue ? Ne voyant pas sa mère, n'aurait-il pas l'idée, au contraire, de suivre le souterrain et de courir jusqu'au Prieuré ?

Cependant, elle se domina, sentant la nécessité de l'explication qu'elle sollicitait, et tout de suite, après s'être assise sur un ressaut de granit qui

formait comme un siège, elle commença par mettre Stéphane au courant des événements dont elle avait été le témoin et l'un des principaux acteurs, depuis que ses recherches l'avaient conduite à la cabane abandonnée où gisait le cadavre de Maguennoc.

Récit terrifiant que Stéphane écouta sans une interruption, mais avec une épouvante que marquaient ses gestes de révolte et l'expression désespérée de son visage. La mort de M. d'Hergemont, surtout, et celle d'Honorine l'accablèrent. À l'un comme à l'autre il s'était vivement attaché.

– Voilà, Stéphane, dit Véronique, quand elle eut raconté les angoisses qu'elle avait subies après le supplice des sœurs Archignat, la découverte du souterrain et son entretien avec François, voilà tout ce qu'il est utile que vous connaissiez. Tout ce que j'ai caché à François, vous deviez le savoir, pour que nous puissions lutter contre nos ennemis.

Il hocha la tête.

– Quels ennemis ? dit-il. Moi aussi, et malgré vos explications, je pose la question même que vous m'adressiez. J'ai l'impression que nous sommes jetés dans un grand drame qui se joue depuis des années, depuis des siècles, et auquel nous ne sommes mêlés qu'à l'heure du dénouement, à l'heure où se produit le cataclysme formidable qu'ont préparé des générations d'hommes. Je me trompe peut-être. Peut-être ne s'agit-il que d'une série incohérente d'événements sinistres et de coïncidences absurdes au milieu desquels nous sommes ballottés, sans qu'il nous soit possible d'invoquer d'autre raison que la fantaisie du hasard. En réalité, je ne sais rien de plus que vous. Les mêmes ténèbres m'enveloppent. Les mêmes douleurs et les mêmes deuils me frappent. Tout cela n'est que folie, convulsions désordonnées, soubresauts insolites, crimes de sauvages, furie des temps barbares.

Véronique l'approuva :

– Oui, des temps barbares, et c'est là ce qui me déconcerte le plus et qui m'impressionne tellement ! Quel lien y a-t-il entre le passé et le présent, entre nos persécuteurs d'aujourd'hui et les hommes qui habitaient jadis ces cavernes et dont l'action se prolonge jusqu'à nous de façon si incompréhensible ? À quoi se rapportent toutes ces légendes, que je ne connais d'ailleurs qu'à travers le délire d'Honorine et la détresse des sœurs Archignat ?

Ils parlaient à voix basse, l'oreille toujours tendue. Stéphane écoutait les bruits du couloir. Véronique regardait du côté de la falaise dans l'espoir d'entendre le signal de François.

– Légendes bien compliquées, dit Stéphane, traditions obscures où il faut renoncer à déterminer ce qui est superstition et ce qui pourrait être vérité. De ce fatras de commérages, tout au plus est-il possible de dégager deux courants d'idées, celles qui ont rapport à la prédiction des trente cercueils, et celles qui concernent l'existence d'un trésor ou plutôt d'une pierre miraculeuse.

– On considère donc comme une prédiction, fit Véronique, ces quelques mots que j'ai lus sur le dessin de Maguennoc et que j'ai retrouvés sur le Dolmen-aux-Fées ?

– Oui, une prédiction qui remonte à une époque indéterminée et qui, depuis des siècles, domine toute l'histoire et toute la vie de Sarek. De tout temps on a cru qu'un jour viendrait où, dans un espace de douze mois, les trente écueils principaux qui entourent l'île, et qu'on appelle les trente cercueils, auraient leurs trente victimes, mortes de mort violente, et que, parmi ces trente victimes, il y aurait quatre femmes qui mourraient en croix. C'est une tradition établie, indiscutable, qu'on se passe de père en fils, et qui n'a pas d'incrédules. Elle trouve sa forme dans ce vers et dans cet hémistiche de l'inscription du Dolmen-aux-Fées :

*Pour les trente cercueils, trente victimes...*

et,

*Quatre femmes en croix...*

– Soit, mais on a vécu tout de même et de façon normale, paisible. Pourquoi l'explosion de la peur a-t-elle eu lieu cette année, subitement ?

– Cela provient beaucoup de Maguennoc. Maguennoc était un être bizarre, assez mystérieux, à la fois sorcier et rebouteux, guérisseur et charlatan, connaissant le cours des astres, les vertus des plantes et que l'on consultait volontiers sur les choses du passé les plus lointaines, comme sur celles de l'avenir. Or, Maguennoc annonçait depuis peu que l'année 1917 serait l'année fatidique.

– Pourquoi ?

– Intuition, peut-être, pressentiment, divination, subconscience, choisissez l'explication à votre guise. Pour Maguennoc, qui ne dédaignait pas les pratiques de la magie la plus archaïque, il vous répondait vol

d'oiseau ou entrailles de poule. Cependant sa prophétie s'appuyait sur quelque chose de plus sérieux. Il prétendait, et cela suivant des témoignages recueillis dans son enfance auprès des vieilles gens de Sarek, que, au début du siècle dernier, la dernière ligne de l'inscription sur le Dolmen-aux-Fées n'était pas encore effacée et que l'on pouvait lire ce vers qui rimait avec les « femmes en croix »

*Dans l'île Sark, en l'an quatorze et trois...*

« L'an quatorze et trois, c'est l'an dix-sept, et l'affirmation devint, ces derniers temps, d'autant plus impressionnante pour Maguennoc et pour ses amis que le nombre total se divisait en deux nombres, et que précisément en 1914 éclata la guerre. De ce jour, Maguennoc prit une importance croissante, et, de plus en plus sûr de ses prévisions, et de plus en plus inquiet, d'ailleurs, il annonça même que sa mort, suivie de la mort de M. d'Hergemont, serait le signal des catastrophes. Et l'année 1917 arriva, provoquant à Sarek une véritable terreur. Les événements approchaient.

– Cependant... cependant..., observa Véronique, tout cela était absurde.

– Absurde, en effet, mais tout cela prit une signification singulièrement troublante le jour où Maguennoc put confronter les bribes de prédictions gravées sur le Dolmen, et la prédiction complète !

– Il y parvint donc ?

– Oui. Il découvrit sous les ruines de l'abbaye, dans un amas de pierres qui avaient formé autour comme une chambre protectrice, un vieux missel, abîmé, rongé, usé, mais où il y avait cependant quelques pages en bon état, – une, surtout, qui est celle que vous avez vue, ou plutôt dont vous avez vu la copie dans la cabane abandonnée.

– Copie faite par mon père ?

– Par votre père, comme toutes celles que renferme le placard de son cabinet de travail. M. d'Hergemont, rappelez-vous, aimait à dessiner, à faire des aquarelles. Il copia la page enluminée, mais en ne reproduisant de la prédiction en vers qui accompagnait le dessin que les mots inscrits sur le Dolmen-aux-Fées.

– Et comment expliquez-vous cette ressemblance entre la femme crucifiée et moi ?

– Je n'ai jamais eu entre les mains l'original, que Maguennoc avait communiqué à M. d'Hergemont, et qu'il gardait jalousement dans sa



chambre. Mais M. d'Hergemont prétendait que cette ressemblance existait. En tout cas, il l'accentuait sur son dessin, malgré lui, se souvenant de tout ce que vous aviez souffert, et par sa faute, disait-il.

– Peut-être aussi, murmura Véronique, se sera-t-il rappelé cette autre prédiction faite jadis à Vorski : « Tu périras de la main d'un ami, et ta femme mourra sur la croix. » Alors, n'est-ce pas ? Cette coïncidence étrange l'aura frappé... au point même qu'il inscrivit en tête mes initiales de jeune fille : V. d'H ?...

Et elle ajouta, d'une voix plus basse :

– Et tout s'est passé selon les termes de l'inscription...

Ils se turent. Comment n'auraient-ils pas songé à ces termes eux-mêmes, aux mots tracés, depuis des siècles, sur la page du missel et sur la pierre du dolmen ? Si le destin n'avait encore offert aux trente cercueils de Sarek que vingt-sept victimes, est-ce que les trois dernières n'étaient pas là toutes prêtes à compléter l'holocauste, toutes trois enfermées, toutes trois captives au pouvoir des sacrificateurs ? Et si, au sommet de la butte, près du Grand-Chêne, ne se dressait encore qu'un triangle de croix, la quatrième n'allait-elle pas surgir bientôt pour une quatrième condamnée ?

– François tarde beaucoup, prononça Véronique, au bout d'un instant.

Elle s'approcha de l'abîme. L'échelle n'avait pas bougé, toujours inaccessible.

Stéphane dit à son tour :

– Les autres vont venir à ma porte... Il est étonnant qu'ils ne soient pas encore venus.

Mais ils ne voulaient pas s'avouer mutuellement leur anxiété ; et Véronique reprit, d'une voix calme :

– Et le trésor ? La Pierre-Dieu ?

– L'énigme n'est guère moins obscure, dit Stéphane, et elle ne repose également que sur un vers de l'inscription, le dernier :

*La Pierre-Dieu qui donne mort ou vie.*

« Qu'est-ce que c'est que cette Pierre-Dieu ? La tradition veut que ce soit une pierre de miracle, et, selon M. d'Hergemont, c'est là une croyance qui remonterait aux époques les plus lointaines. De tout temps, à Sarek, on a cru à l'existence d'une pierre capable d'opérer des prodiges. Au Moyen Age, on venait avec des enfants chétifs et difformes, que l'on étendait

durant des jours et des nuits sur cette pierre, et qui se relevaient sains de corps et robustes. Les femmes stériles recouraient utilement au même remède, ainsi que les vieillards, que les blessés et tous les dégénérés. Seulement, il arriva que le lieu du pèlerinage subit des changements, la pierre, toujours suivant la tradition, ayant été déplacée, et même, selon quelques-uns, ayant disparu. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était le Dolmen-aux-Fées que l'on vénérât, et l'on y exposait encore parfois les enfants scrofuleux.

– Mais, dit Véronique, la pierre avait également des propriétés malfaisantes, puisqu'elle donnait la mort comme la vie ?

– Oui, si l'on y touchait à l'insu de ceux qui avaient mission de la garder et de l'honorer. Mais sur ce point le mystère se complique encore, puisqu'il est question aussi d'une pierre précieuse, d'une sorte de bijou fantastique qui dégage des flammes, brûle ceux qui le portent, et leur fait subir le supplice de l'enfer.

– C'est ce qui serait advenu à Maguennoc, d'après Honorine... fit observer Véronique.

– Oui, répondit Stéphane, mais là nous entrons dans le présent. Jusqu'ici, je vous ai parlé du passé fabuleux, des deux légendes, de la prédiction et de la Pierre-Dieu. L'aventure de Maguennoc ouvre la période actuelle, qui d'ailleurs est à peine moins ténébreuse que l'ancienne. Qu'est-il arrivé à Maguennoc ? Nous ne le saurons sans doute jamais. Il y avait déjà une huitaine de jours qu'il demeurait à l'écart, sombre et sans travailler, lorsqu'un matin il fit irruption dans le bureau de M. d'Hergemont en hurlant :

« – J'y ai touché !... Je suis perdu !... J'y ai touché !... Je l'ai prise dans ma main... Elle me brûlait comme du feu, mais j'ai voulu la garder... Ah ! Voilà des jours qu'elle me ronge les os. C'est l'enfer ! L'enfer ! »

Et il nous montra la paume de sa main, toute brûlée, comme dévorée par un cancer. On voulut le soigner. Mais il semblait absolument fou, et il bégayait :

« – C'est moi la première victime... Le feu va me monter jusqu'au cœur... Et, après moi, ce seront les autres...

« Le soir même, d'un coup de hache, il se tranchait la main. Une semaine plus tard, après avoir jeté l'effroi dans l'île de Sarek, il s'en allait. »

- Où allait-il ?
- En pèlerinage à la chapelle du Faouët, près de l'endroit où vous l'avez trouvé mort.
- Qui l'a tué, selon vous ?
- Certainement un des êtres qui correspondaient entre eux par les signaux inscrits le long de la route, un des êtres qui vivent cachés dans les cellules, et qui poursuivent une entreprise que j'ignore.
- Ceux qui vous ont attaqués, François et vous, par conséquent ?
- Oui, et qui, aussitôt après, se servant des vêtements qu'ils nous avaient dérobés auparavant, ont joué le rôle de François et le mien.
- Dans quel but ?
- Pour pénétrer plus facilement dans le Prieuré, et puis, en cas d'insuccès, pour dérouter les recherches.
- Mais, depuis qu'ils vous gardent ici, vous ne les avez pas vus ?
- Je n'ai vu, ou plutôt entr'aperçu, qu'une femme. Elle vient la nuit. Elle m'apporte à manger et à boire, me délie les mains, relâche un peu les liens qui serrent mes jambes, et revient deux heures après.
- Elle vous a parlé ?
- Une seule fois, la première nuit, à voix basse, et pour me dire que, si j'appelais, si je criais, ou si j'essayais de fuir, François paierait pour moi...
- Cependant, au moment de l'attaque, vous n'avez pas pu discerner ?...
- Je n'en sais pas plus que François à ce propos.
- Et rien ne faisait prévoir cette agression ?
- Rien. Le matin, M. d'Hergemont reçut, au sujet de l'enquête qu'il poursuivait sur tous ces faits, deux lettres importantes. L'une de ces lettres, écrite par un vieux noble châtelain de Bretagne, connu pour ses attaches royalistes, était accompagnée d'un document curieux trouvé par lui dans les papiers de son arrière-grand-père : le plan de cellules souterraines que les Chouans occupaient jadis à Sarek. C'étaient évidemment ces mêmes demeures druidiques dont parlent les légendes. Le plan indiquait l'entrée sur les Landes-Noires et marquait deux étages, tous deux terminés par une chambre de supplice. François et moi, nous sommes donc partis en exploration, et c'est au retour que nous avons été attaqués.
- Et, depuis, vous n'avez fait aucune découverte ?
- Aucune.

– Mais François m’a cependant parlé d’un secours qu’il attendait...  
quelqu’un qui avait promis son assistance ?

– Oh ! Un enfantillage, une idée de François qui se rattache précisément  
à la seconde lettre reçue le même matin par M. d’Hergemont.

– Et il s’agissait ?...

Stéphane ne répondit pas aussitôt. Certains symptômes lui donnaient à  
croire qu’on les épiait à travers la porte. Mais, s’étant approché du judas, il  
ne vit personne dans la partie opposée du couloir.

– Ah ! dit-il, si l’on doit nous secourir, qu’on se hâte ! D’une minute à  
l’autre ils vont venir, *eux*.

– Il y a donc réellement une aide possible ?

– Oh ! fit-il, nous ne devons pas y attacher beaucoup d’importance,  
mais tout de même c’est assez bizarre. Vous savez que Sarek a eu plusieurs  
fois la visite d’officiers ou de commissaires chargés d’explorer les abords  
de l’île, où pouvait se dissimuler quelque station de sous-marins. La  
dernière fois, le délégué spécial, venu de Paris, le capitaine Patrice Belval,  
un mutilé de la guerre, entra en relations avec M. d’Hergemont, qui lui  
raconta la légende de Sarek et les appréhensions que nous commençons,  
malgré tout, à éprouver. C’était au lendemain du départ de Maguennoc. Ce  
récit intéressa si vivement le capitaine Belval qu’il promit d’en parler à un  
de ses amis de Paris, un gentilhomme espagnol ou portugais, don Luis  
Perenna, un être extraordinaire, paraît-il, capable de débrouiller les énigmes  
les plus compliquées et de mener à bien les entreprises les plus audacieuses.

« Quelques jours après le départ du capitaine Belval, M. d’Hergemont  
recevait de ce don Luis Perenna la lettre dont je vous ai parlé, et dont,  
malheureusement, il ne nous lut que le début :

« Monsieur, je considère l’incident de Maguennoc comme assez grave  
et vous prie, à la moindre alerte nouvelle, de télégraphier à Patrice Belval.  
Si j’en crois certains symptômes, vous êtes au bord de l’abîme. Mais vous  
seriez au fond même de cet abîme que vous n’auriez rien à craindre, si je  
suis averti à temps. À partir de cette minute-là, je réponds de tout, quoi qu’il  
arrive, alors même que tout vous semblerait perdu et que tout même serait  
perdu.

« Quant à l’énigme de la Pierre-Dieu, elle est enfantine, et je m’étonne  
vraiment qu’avec les données très suffisantes que vous avez fournies à

Belval on puisse la considérer une seconde comme inexplicable. Voici en quelques mots ce qui a intrigué tant de générations d'hommes... »

– Eh bien ? fit Véronique avide de savoir.

– Comme je vous l'ai dit, M. d'Hergemont ne nous a pas communiqué la fin de la lettre. Il l'a lue devant nous, en murmurant d'un air stupéfait :

« Est-ce possible ?... Mais oui, mais oui, c'est cela... Quel prodige ! » Et comme nous l'interrogeons, il nous a répondu « Je vous mettrai au courant ce soir, mes enfants, à votre retour des Landes-Noires. Sachez seulement que cet homme, vraiment extraordinaire, il n'y a pas d'autre mot, me révèle, sans plus de façon et sans plus de renseignements, le secret de la Pierre-Dieu et l'endroit exact où elle se trouve, et si logiquement qu'aucune hésitation n'est possible. »

– Et le soir ?

– Le soir, François et moi, nous étions enlevés et M. d'Hergemont était assassiné.

Véronique réfléchit.

– Qui sait, dit-elle, si on n'a pas voulu lui dérober cette lettre si importante ? Car enfin le vol de la Pierre-Dieu me semble être le seul motif qui puisse expliquer toutes les machinations dont nous sommes les victimes.

– Je le crois aussi, mais M. d'Hergemont, sur la recommandation de don Luis Perenna, a déchiré la lettre devant nous.

– De sorte que, en fin de compte, ce don Luis Perenna n'a pas été prévenu.

– Non.

– Cependant, François...

– François ignore la mort de son grand-père, et ne doute pas, par conséquent, que M. d'Hergemont, constatant sa disparition à lui, François, et la mienne, n'en ait averti don Luis Perenna, lequel, dans ce cas, ne pourrait tarder. En outre François a un autre motif d'attendre.

– Sérieux ?

– Non. François est encore très enfant. Il a lu beaucoup de livres d'aventures qui ont fait travailler son imagination. Or le capitaine Belval lui a raconté sur son ami Perenna des choses si fantastiques, il le lui a montré sous un jour si étrange, que François est persuadé que don Luis Perenna n'est autre qu'Arsène Lupin. D'où une confiance absolue, et la certitude

qu'en cas de danger l'intervention miraculeuse se produirait à la minute même où elle serait nécessaire.

Véronique ne put s'empêcher de sourire...

– C'est un enfant, en effet, mais les enfants ont de ces intuitions dont il faut tenir compte... Et puis, cela lui donne du courage et de la bonne humeur. À son âge, comment aurait-il supporté l'épreuve s'il n'avait pas eu cet espoir ?

L'angoisse remontait en elle. Tout bas, elle dit :

– N'importe d'où vienne le salut, pourvu qu'il vienne à temps, et que mon fils ne soit pas la victime de ces êtres effrayants !

Ils gardèrent un long silence. L'ennemi invisible et présent pesait sur eux de tout son poids formidable. Il était partout, maître de l'île, maître des demeures souterraines, maître des landes et des bois, maître de la mer environnante, maître des dolmens et des cercueils. Il rattachait aux époques monstrueuses du passé les heures actuelles, aussi monstrueuses. Il continuait l'histoire selon les rites d'autrefois, et frappait les coups mille fois annoncés.

– Mais pourquoi ? Dans quel but ? Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demandait Véronique avec découragement. Quel rapport établir entre ceux d'aujourd'hui et ceux de jadis ? Comment expliquer que l'œuvre soit reprise, et selon les mêmes moyens barbares ?

Et après un nouveau silence elle prononçait, car, au fond d'elle, par-delà les mots échangés et les problèmes insolubles, l'obsédante pensée ne cessait de la poursuivre :

– Ah ! Si François était là ! Si nous étions tous les trois à combattre ! Que lui est-il arrivé ? Qu'est-ce qui le retient dans sa cellule ? Un obstacle imprévu ? ...

C'était au tour de Stéphane de la reconforter :

– Un obstacle ? Pourquoi cette supposition ? Il n'y a pas d'obstacle... Seulement le travail est long...

– Oui, oui, vous avez raison... le travail est long et difficile... Ah ! Je suis sûre que lui, il ne se décourage pas ! Quelle belle humeur ! Quelle confiance ! » Une mère et un fils qui se sont retrouvés ne peuvent plus être séparés l'un de l'autre, me disait-il. On peut encore nous persécuter, mais nous désunir, jamais. En dernier ressort, nous serons vainqueurs. » Il disait

vrai, n'est-ce pas Stéphane ? N'est-ce pas, je n'ai pas retrouvé mon fils pour le perdre ?... Non, non, ce serait trop injuste, et il n'est pas admissible...

Stéphane la regarda, étonné qu'elle s'interrompît. Véronique écoutait.

– Qu'y a-t-il ? fit Stéphane.

– Des bruits..., dit-elle.

Comme elle, il écouta.

– Oui..., oui... en effet...

– C'est peut-être François que nous entendons, dit-elle... C'est peut-être là-haut...

Elle allait se lever. Il la retint.

Non, c'est un bruit de pas dans le couloir...

– Alors ?... Alors ?... dit Véronique.

Ils se contemplaient éperdus, sans prendre de décision, ne sachant que faire...

Le bruit se rapprochait. L'ennemi ne devait se douter de rien, car les pas étaient ceux d'une personne qui ne dissimule point son approche.

Stéphane prononça lentement :

– Il ne faut pas qu'on me voie debout... Je vais reprendre ma place... Vous attacherez mes liens à peu près...

Ils demeurèrent hésitants, comme s'ils avaient l'espoir absurde que le danger s'éloignerait de lui-même. Et puis soudain, s'arrachant à cette sorte de stupeur qui la paralysait, Véronique se détermina.

– Vite... les voilà... étendez-vous...

Il obéit. En quelques secondes, elle replaça les cordes sur lui et autour de lui ainsi qu'elles les avait trouvées, mais sans prendre la peine de les nouer.

– Tournez-vous du côté de la roche, dit-elle, cachez vos mains... elles vous dénonceraient.

– Et vous ?

– Ne craignez rien.

Elle se baissa et s'allongea contre la porte, dont le judas, barré de lames de fer, formait saillie dans l'intérieur, de telle façon qu'on ne pouvait la voir.

Au même moment, dehors, l'ennemi s'arrêta. Malgré l'épaisseur de la porte, Véronique entendit le froissement d'une robe.

Et au-dessus d'elle, *on* regarda.

Minute effrayante ! Le moindre indice donnait l'éveil.

« Ah ! pensa Véronique, pourquoi reste-t-elle ? Y a-t-il quelque preuve de ma présence ?... mes vêtements ?... »

Elle songea que ce devait être plutôt Stéphane, dont l'attitude ne semblait pas naturelle, ou dont les liens n'avaient point leur aspect ordinaire.

Et tout à coup il y eut un mouvement dehors, et l'on siffla légèrement à deux reprises.

Alors, de la partie lointaine du couloir, il arriva un autre bruit de pas, qui s'agrandit dans le silence solennel et qui vint s'arrêter comme le premier derrière la porte. Des paroles furent échangées. On se concertait.

Par petits gestes, Véronique avait atteint sa poche. Elle sortit son revolver et posa son doigt sur la détente. Si l'on entraît, elle se dressait et tirait coup sur coup, sans hésiter. La moindre hésitation, n'eût-ce pas été la perte de François ?



## *La chambre de mort*

### Table des matières

Le calcul était juste à condition que la porte s'ouvrît à l'extérieur, et que les ennemis fussent aussitôt à découvert. Véronique examina donc le battant, et, subitement, constata qu'il y avait en bas, contrairement à toute logique, un gros verrou solide et massif. Allait-elle s'en servir ?

Elle n'eut pas le temps de réfléchir aux avantages ou aux inconvénients de ce projet. Elle avait entendu un cliquetis de clefs, et, presque en même temps, le bruit d'une clef qui heurtait la serrure.

La vision très nette de ce qui pouvait advenir frappa Véronique. Devant l'irruption des agresseurs, désarmée, gênée dans ses mouvements, elle viserait mal et ses coups ne porteraient pas. En ce cas *on* refermerait la porte, et, sans tarder, *on* courrait à la cellule de François.

Cette idée l'affola, et l'acte qu'elle accomplit fut instinctif et immédiat. D'un geste, elle poussa le verrou du bas. D'un autre geste, s'étant dressée à demi, elle rabattit le volet de fer sur le guichet. Un loquet se déclencha. On ne pouvait plus ni entrer ni regarder.

Tout de suite elle comprit l'absurdité de cet acte, qui ne mettait pas d'obstacle aux menaces de l'ennemi. Stéphane, qui avait bondi jusqu'àuprès d'elle, le lui dit :

– Mon Dieu, qu'avez-vous fait ? Ils ont bien vu que je ne bougeais pas, et ils savent que je ne suis pas seul.

– Justement, dit-elle, essayant de se défendre. Ils vont essayer de démolir cette porte, ce qui nous donnera tout le temps nécessaire.

– Le temps nécessaire à quoi ?

– À notre fuite.

– Comment ?

– François va nous appeler... François...

Elle n'acheva pas. Ils entendaient maintenant le bruit des pas qui s'éloignaient rapidement dans les profondeurs du couloir. Aucun doute :

l'ennemi, sans se soucier de Stéphane, dont l'évasion ne lui semblait pas possible, l'ennemi se rendait à l'étage supérieur des cellules. Ne pouvait-il pas supposer, d'ailleurs, qu'il y avait accord entre les deux amis, et que c'était l'enfant qui se trouvait dans la cellule de Stéphane et qui avait barricadé la porte ?

Véronique avait donc précipité les événements dans le sens qu'elle redoutait pour tant de motifs : là-haut, François serait surpris au moment même où il se disposait à fuir.

Elle fut atterrée.

– Pourquoi suis-je venue ici ? murmura-t-elle. Il eût été si simple de l'attendre ! À nous deux nous vous sauvions en toute certitude...

Dans la confusion de son esprit une idée passa ; n'avait-elle pas voulu hâter la délivrance de Stéphane parce qu'elle connaissait l'amour de cet homme ? Et n'était-ce pas une curiosité indigne qui l'avait jetée dans cette entreprise ? Idée affreuse, qu'elle écarta aussitôt en disant :

– Non, il fallait venir. C'est le destin qui nous persécute.

– Ne le croyez pas, dit Stéphane, tout s'arrangera pour le mieux.

– Trop tard ! dit-elle en hochant la tête.

– Pourquoi ? Qui nous prouve que François n'ait pas quitté la cellule ? Vous le supposiez vous-même tout à l'heure...

Elle ne répondit pas. Son visage se contractait, tout pâle. À force de souffrir elle avait acquis une sorte d'intuition du mal qui la menaçait. Or, le mal était partout. Les épreuves recommençaient, plus terribles que les premières.

– La mort nous environne, dit-elle.

Il tenta de sourire.

– Vous parlez comme parlaient les gens de Sarek. Vous avez les mêmes peurs...

– Ils avaient raison d'avoir peur. Et, vous-même, vous sentez bien l'horreur de tout cela.

Elle s'élança vers la porte, tira le verrou, essaya d'ouvrir, mais que pouvait-elle contre ce battant massif que renforçaient des plaques de fer ?

Stéphane lui saisit le bras.

– Un instant... Écoutez... On dirait...

– Oui, fit-elle, c'est là-haut qu'ils frappent... au-dessus de nous... dans la cellule de François...

– Mais non, mais non, écoutez...

Un long silence, et puis des coups résonnèrent dans l'épaisseur de la falaise. C'était *au-dessous* d'eux.

– Les mêmes coups que j'ai entendus ce matin, dit Stéphane avec effarement... le même travail dont je vous ai parlé... Ah ! Je comprends !...

– Quoi ! Que voulezvous dire ?...

Les coups se répétaient à intervalles égaux, puis ils cessèrent, et ce fut alors un bruit sourd, ininterrompu, avec des grincements plus aigus et des craquements subits. Cela ressemblait à l'effort d'une machine que l'on met en marche, d'un de ces cabestans qui servent au bord de la mer à remonter les barques.

Véronique écoutait, dans l'attente éperdue de ce qui allait advenir, cherchant à deviner, épiant quelque indice dans les yeux de Stéphane, qui se tenait devant elle et qui la regardait comme on regarde au moment du péril une femme que l'on aime.

Et soudain elle chancela et dut s'appuyer d'une main à la paroi. On eût dit que la grotte, que la falaise tout entière, bougeait dans l'espace.

– Oh ! murmura-t-elle, est-ce moi qui tremble ainsi ?... Est-ce la peur qui me secoue des pieds à la tête ?

Violemment, elle prit les deux mains de Stéphane et lui demanda :

– Répondez... je veux savoir...

Il ne répondit pas. Il n'y avait point de peur dans ses yeux mouillés de larmes, rien qu'un amour immense, un désespoir sans bornes. Il ne pensait qu'à elle.

D'ailleurs, était-ce nécessaire qu'il expliquât ce qui se passait, et la réalité ne s'offrait-elle pas elle-même à mesure que les secondes s'écoulaient ? Étrange réalité, sans rapport avec les faits habituels, en dehors de tout ce que l'imagination peut inventer dans le domaine du mal ; étrange réalité dont Véronique, qui commençait à en percevoir les symptômes, se refusait encore à tenir compte.

Comme une trappe, mais une trappe qui fonctionnerait à l'inverse, le carré d'énormes solives, placé au milieu de la grotte, se soulevait en pivotant autour de l'axe immobile qui constituait sa charnière le long de l'abîme. Le mouvement, presque insensible, était celui d'un énorme couvercle qui s'ouvre, et cela formait déjà comme un tremplin qui montait

du bord jusqu'au fond de la grotte, tremplin de pente très faible encore et où l'on gardait facilement son équilibre...

Au premier instant, Véronique crut que le but de l'ennemi était de les écraser entre le plancher implacable et le granit de la voûte. Mais, presque aussitôt, elle comprit que l'abominable machine, en se dressant comme un pont-levis qu'on referme, avait comme mission de les précipiter dans l'abîme. Et cette mission, elle l'accomplirait inexorablement. Le dénouement était fatal, inéluctable. Quoi qu'ils tentassent, quels que fussent leurs efforts pour se cramponner, il arriverait une minute où le tablier du pont-levis serait debout, tout droit, partie intégrante de la falaise abrupte.

– C'est affreux... c'est affreux..., murmura-t-elle.

Leurs mains ne s'étaient pas désunies. Stéphane pleurait silencieusement.

Elle gémit :

– Rien à faire, n'est-ce pas ?

– Rien, dit-il.

– Cependant, il y a de l'espace autour de ce plancher. La grotte est ronde. Nous pourrions...

– L'espace est trop petit. Si l'on essayait de se mettre entre l'un des trois côtés de ce carré et les parois on serait broyé. Tout cela est calculé. J'y ai réfléchi souvent.

– Alors ?

– Il faut attendre.

– Quoi ? Qui ?

– François.

– Oh ! François, dit-elle avec un sanglot, peut-être est-il condamné lui aussi... Ou bien peut-être nous cherche-t-il et va-t-il tomber dans quelque piège. En tout cas, je ne le verrai pas... Et il ne saura rien. Et il n'aura même pas vu sa mère avant de mourir...

Elle serra fortement les mains du jeune homme et lui dit :

– Stéphane, si l'un de nous échappe à la mort, – et je souhaite que ce soit vous...

– Ce sera vous, dit-il avec conviction. Je m'étonne même que l'ennemi vous inflige mon supplice. Mais, sans doute, ignore-t-il que c'est vous qui êtes ici.

– Cela m’étonne aussi, fit Véronique... un autre supplice m’est réservé, à moi... Mais que m’importe, si je ne dois plus revoir mon fils ! Stéphane, je vous le confie, n’est-ce pas ? Je sais déjà tout ce que vous avez fait pour lui...

Le plancher continuait à monter très lentement, avec une trépidation inégale et des sursauts brusques. La pente s’accroissait. Encore quelques minutes et ils n’auraient plus le loisir de parler librement, dans le calme.

Stéphane répondit :

– Si je survis, je vous jure de mener ma tâche jusqu’au bout. Je vous le jure en souvenir...

– En souvenir de moi, dit-elle fermement, en souvenir de la Véronique que vous avez connue... et que vous avez aimée.

Il la regarda passionnément :

– Vous savez donc ?

– Oui, et je vous le dis franchement. J’ai lu votre journal... Je connais votre amour... et je l’accepte...

Elle sourit tristement.

– Pauvre amour que vous offriez à celle qui était absente... et que vous offrez maintenant à celle qui va mourir...

– Non, non, dit-il avidement, ne croyez pas cela... Le salut est proche peut-être... je le sens, mon amour ne fait pas partie du passé, mais de l’avenir.

Il voulut lui baiser les mains.

– Embrassez-moi, dit-elle, en lui tendant son front.

Chacun d’eux avait dû poser l’un de ses pieds au bord de l’abîme, sur la ligne étroite de granit que suivait le quatrième côté du tremplin.

Ils s’embrassèrent gravement.

– Tenez-moi bien, dit Véronique.

Elle se renversa le plus possible, en levant la tête, et appela d’une voix étouffée :

– François... François...

Mais il n’y avait personne à l’orifice supérieur. L’échelle y pendait toujours par un de ses crampons, hors de portée.

Véronique se pencha au-dessus de la mer. À cet endroit le renflement de la falaise avait moins de saillie, et elle vit, entre les récifs couronnés d’écume, un petit lac aux eaux dormantes, toutes paisibles, et si profondes

que l'on n'en discernait pas le fond. Elle pensa que la mort serait plus douce là que sur les récifs aux pointes aiguës, et elle dit à Stéphane, dans un besoin subit d'en finir et de se soustraire à l'agonie trop lente :

– Pourquoi attendre le dénouement ? Mieux vaut mourir que cette torture...

– Non, non, s'écria-t-il, révolté à l'idée que Véronique pût disparaître.

– Vous espérez donc ?

– Jusqu'à la dernière seconde, puisqu'il s'agit de vous.

– Je n'espère plus, dit-elle.

Aucun espoir non plus ne le soutenait, mais il eût tant voulu endormir le mal de Véronique, et garder pour lui tout le poids de l'épreuve suprême !

La montée continuait. La trépidation avait cessé, et la pente du plancher s'accroissait, atteignant déjà le bas du guichet, à mi-hauteur de la porte. Mais il y eut comme un déclenchement brusque, un choc violent, et tout le guichet fut recouvert. Il devenait impossible de se tenir debout.

Ils s'étendirent dans le sens de l'inclinaison, en s'arc-boutant des pieds sur la bande de granit.

Deux secousses encore se produisirent, amenant chaque fois une poussée plus forte de l'extrémité supérieure. Le haut de la paroi du fond fut atteint, et l'énorme machine se rabattit peu à peu, en suivant la voûte vers l'ouverture de la grotte. Très nettement, on pouvait voir qu'elle s'encastrait de façon exacte dans cette ouverture et qu'elle la fermerait hermétiquement, à la manière d'un pont-levis. Le roc avait été taillé pour que la funèbre besogne s'accomplît sans laisser de place au hasard.

Ils ne prononçaient pas une parole. Les mains jointes, ils étaient résignés. Leur mort prenait le caractère d'un événement décrété par le destin. Dans les profondeurs des siècles, la machine avait été construite, puis reconstruite sans doute, réparée, mise au point, et, le long des siècles, elle avait, mue par d'invisibles bourreaux, donné la mort à des coupables, à des criminels, à des innocents, à des hommes d'Armorique, de Gaule, de France ou de race étrangère. Prisonniers de guerre, moines sacrilèges, paysans persécutés, chouans, bleus, soldats de la Révolution, un à un, le monstre les avait jetés à l'abîme.

Aujourd'hui, c'était leur tour.

Ils n'avaient même pas cet amer soulagement que l'on trouve dans la haine et dans la fureur. Qui haïr ? Ils mouraient au milieu des ténèbres les

plus épaisses, sans qu'un visage ennemi se dégageât de cette nuit implacable. Ils mouraient pour l'accomplissement d'une œuvre qu'ils ignoraient, pour faire nombre, aurait-on pu dire, et pour que fussent exécutées d'absurdes prophéties, des volontés imbéciles, comme les ordres donnés par des dieux barbares et formulés par des prêtres fanatiques. Ils étaient, chose inouïe, les victimes de quelque sacrifice expiatoire, de quelque holocauste offert aux divinités d'une religion sanguinaire !

Le mur se dressait derrière eux. Encore quelques minutes, il serait vertical. Le dénouement approchait.

Plusieurs fois Stéphane dut retenir Véronique. Une terreur croissante troublait l'esprit de la jeune femme. Elle eût voulu se précipiter...

– Je vous en prie, balbutiait-elle, laissez-moi... je souffre trop...

Elle n'eût pas retrouvé son fils que, jusqu'au bout, elle fût restée maîtresse d'elle-même. Mais l'image de François la bouleversait. L'enfant devait être captif également... on devait le torturer et l'immoler comme sa mère sur l'autel des dieux exécrables.

– Non, non, il va venir, affirmait Stéphane... Vous serez sauvée... je le veux... j'en suis sûr...

Elle répondit avec égarement :

– Il est enfermé comme nous... on le brûle avec des torches... on le perce à coups de flèches... on lui déchire la chair... Ah ! Mon pauvre petit !

...

– Il va venir, mon amie... Il vous l'a dit, rien ne peut séparer une mère et un fils qui se sont retrouvés...

– C'est dans la mort que nous nous sommes retrouvés... c'est la mort qui nous réunira. Et que ce soit tout de suite !... Je ne veux pas qu'il souffre...

La douleur était trop forte. D'un effort elle dégagea ses mains des mains de Stéphane et fit un mouvement pour s'élancer. Mais aussitôt elle se renversa contre le pont-levis en poussant, de même que Stéphane, un cri de stupeur.

Quelque chose avait passé devant leurs yeux, puis avait disparu. Cela venait du côté gauche.

– L'échelle... c'est l'échelle... n'est-ce pas ? murmura Stéphane.

– Oui, c'est François... dit Véronique, haletante de joie et d'espoir... Il est sauvé... Il vient nous secourir...

À ce moment le mur de supplice était presque droit. Il frémissait sous leurs épaules, implacable. La grotte n'existait plus derrière eux. Ils appartenaient à l'abîme, tout au plus accrochés à une étroite corniche.

Véronique se pencha de nouveau. L'échelle revint, puis s'immobilisa, assujettie au moyen de ses deux crampons.

En haut, au creux de l'orifice, il y avait un visage d'enfant, et cet enfant souriait et gesticulait.

– Maman, maman... vite...

L'appel était pressant et passionné. Les deux bras se tendaient vers le groupe. Véronique gémit :

– Ah ! C'est toi... c'est toi, mon chéri...

Vite, maman, je tiens l'échelle... Vite... il n'y a aucun danger...

– Je viens, mon chéri... me voici...

Elle avait saisi le montant le plus proche. Cette fois, aidée par Stéphane, elle n'eut pas de mal à s'établir sur le dernier échelon. Mais elle lui dit :

– Et vous, Stéphane ? Vous me suivez, n'est-ce pas ?

– J'ai le temps, dit-il, hâtez-vous...

– Non, promettez-moi...

– Je vous le jure, hâtez-vous...

Elle gravit quatre échelons et s'arrêta en disant :

– Vous venez, Stéphane ?

Déjà il s'était retourné contre la falaise et avait engagé la main gauche dans une étroite fissure qui demeurait entre le pont-levis et le roc. Sa main droite atteignit l'échelle, et il put poser le pied sur le barreau inférieur. Il était sauvé, lui aussi.

Avec quelle allégresse Véronique franchit l'espace ! Que le vide s'ouvrît au-dessous d'elle, est-ce que cela pouvait lui importer, alors que son fils était là, qu'il l'attendait, et qu'elle allait enfin le serrer contre elle !

– Me voici... me voici..., disait-elle... me voici, mon chéri.

Rapidement elle engagea sa tête et ses épaules dans la fenêtre. L'enfant l'attira. Elle enjamba le rebord. Enfin elle était auprès de son fils ! Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

– Ah !... maman !... Est-ce possible ! Maman !...

Mais elle n'avait pas refermé ses bras sur lui qu'elle se rejeta un peu en arrière. Pourquoi ? Elle ne savait pas. Une gêne inexplicable arrêta son effusion.



– Viens, viens, dit-elle en l’entraînant au plein jour de la fenêtre ; viens, que je te regarde.

L’enfant se laissa faire. Elle l’examina deux ou trois secondes, pas davantage, et, tout à coup, avec un sursaut d’épouvante proféra :

– C’est donc toi ? C’est donc toi l’assassin ?

Horreur ! Elle retrouvait le visage même du monstre qui avait tué devant elle M. d’Hergemont et Honorine !

– Tu me reconnais donc ? ricana-t-il.

Au ton même de l’enfant, Véronique comprit son erreur. Celui-là n’était pas François, mais l’autre, celui qui avait joué son rôle infernal avec les vêtements habituels de François.

Il ricana de nouveau.

– Ah ! Tu commences à te rendre compte, madame ! N’est-ce pas, tu me reconnais ?

La figure exécrationnelle se contractait, devenait méchante, cruelle, animée de l’expression la plus vile.

– Vorski !... Vorski !..., bégaya Véronique... C’est Vorski que je reconnais en toi...

Il éclata de rire.

– Pourquoi pas ?... Crois-tu que je vais renier papa comme tu l’as renié ?

– Le fils de Vorski ?... son fils !... répétait Véronique.

– Mon Dieu ! Oui, son fils !... Que veux-tu ? Il avait bien le droit d’avoir deux fils, ce brave homme ! Moi d’abord, et puis le doux François.

– Le fils de Vorski ! dit une fois encore Véronique.

– Et un rude gaillard, madame, je te le jure, digne de son papa, élevé dans les bons principes. Je te l’ai déjà montré, hein ? Mais ce n’est pas fini... nous n’en sommes qu’au début... Tiens, veux-tu que je t’en donne une nouvelle preuve ? Regarde donc un peu ce nigaud de précepteur... Non, mais regarde comment ça va quand je m’en mêle ! ...

D’un bond il fut à la fenêtre. La tête de Stéphane apparaissait. L’enfant saisit un caillou et frappa de toutes ses forces, repoussant le fugitif.

Véronique, qui avait hésité au premier moment, ne comprenant pas la menace, s’élança et saisit le bras de l’enfant. Trop tard. La tête disparut. Les crampons de l’échelle sortirent du rebord. On entendit un grand bruit, puis tout en bas le bruit d’une chute dans l’eau.

Aussitôt Véronique courut à la fenêtre. L'échelle flottait sur la partie que l'on pouvait apercevoir du petit lac, immobile dans son cadre de récifs. Rien n'indiquait l'endroit où Stéphane était tombé. Aucun remous. Aucune ride.

Elle appela.

– Stéphane ! ... Stéphane ! ...

Nulle réponse. Le grand silence de l'espace, où la brise se tait, où la mer s'endort.

– Ah ! Misérable, qu'est-ce que tu as fait ? articula Véronique.

– Pleure pas, la dame, dit-il... le sieur Stéphane élevait ton fils comme une mazette. Allons, il faut rire. Si on s'embrassait ? Veux-tu, la dame à papa ? Voyons, quoi, tu fais une tête ! Tu me détestes donc, hein ?

Il s'approchait, les bras tendus. Vivement elle braqua sur lui son revolver.

– Va-t'en..., va-t'en, ou je te tue comme une bête enragée. Va-t'en...

La figure de l'enfant se fit encore plus sauvage. Il recula pas à pas, en grinçant :

– Ah ! Tu me paieras ça, jolie dame ! Comment ! Je vais pour t'embrasser... je suis plein de bons sentiments..., et tu veux faire le coup de feu ? Tu me le paieras avec du sang... du beau sang rouge qui coule... du sang... du sang...

On eût dit que ce mot lui était agréable à prononcer. Il le répéta plusieurs fois, puis, de nouveau, lança un éclat de rire mauvais, et il s'enfuit par le tunnel qui conduisait au Prieuré, en criant :

– Le sang de ton fils, maman Véronique... le sang de ton François bien-aimé...

*L'évasion*[Table des matières](#)

Frissonnante, indécise, Véronique écouta jusqu'à ce que le dernier pas eût retenti. Que faire ? Le meurtre de Stéphane avait détourné un instant sa pensée de François, et voilà qu'elle était reprise d'angoisse. Qu'était devenu son fils ? Devait-elle le rejoindre au Prieuré et le défendre contre les dangers qui le menaçaient ?

– Voyons, voyons, dit-elle, je perds la tête... Quoi ! Réfléchissons... Il y a quelques heures François me parlait à travers les murs de sa prison... car c'était bien lui alors... c'était bien François qui, la veille, saisissait ma main et la caressait de ses baisers... Une mère ne se trompe pas, et je frémissais de tendresse et d'amour... Mais depuis... depuis ce matin, n'a-t-il pas quitté sa prison ?

Elle demeura songeuse, et ensuite prononça lentement :

– C'est cela... voilà ce qui s'est passé... En bas, à l'étage inférieur, Stéphane et moi, nous avons été surpris. Aussitôt, alerte. Le monstre, le fils de Vorski, est monté précisément pour surveiller François. Il a trouvé la cellule vide, et, apercevant l'ouverture pratiquée, il a rampé jusqu'ici. Oui, c'est cela... Sinon, par quel chemin serait-il venu ?... Arrivé ici, il a eu l'idée de courir à la fenêtre, pensant bien qu'elle donnait sur la mer et qu'elle avait été choisie pour l'évasion de François... Tout de suite il a vu les crampons de l'échelle. Puis, se penchant, il m'a vue, moi, il m'a reconnue, et il m'a appelée... Et maintenant... maintenant il se dirige vers le Prieuré où inévitablement, il rencontrera François...

Cependant, Véronique ne bougeait point. Elle avait l'intuition que le danger n'était pas du côté du Prieuré, mais ici même, du côté des cellules. Elle se demandait si, réellement, François avait pu s'enfuir, et si, avant que sa tâche ne fût terminée, il n'avait pas été surpris par l'*autre* et frappé par lui.

Doute affreux ! Elle se baissa vivement, et, constatant que l'ouverture avait été élargie, voulut passer à son tour. Mais l'issue, tout au plus suffisante pour un enfant, était trop étroite pour elle, et ses épaules furent arrêtées. Elle s'obstina, néanmoins, déchira son corsage, se meurtrit la chair aux saillies du roc, et, enfin, à force de patience et de tâtonnements, réussit à se glisser.

La cellule était vide. Mais la porte était ouverte sur les couloirs opposés, et Véronique eut l'impression, l'impression – l'impression seulement, car il ne venait de la fenêtre qu'une faible lumière – que quelqu'un sortait de la cellule par cette porte ouverte. Et elle gardait, de cette vision si confuse d'une silhouette qu'elle n'avait pour ainsi dire pas vue, la certitude que c'était une femme qui se cachait là, dans le couloir, une femme surprise par son irruption inattendue.

– C'est leur complice, pensa Véronique. Elle est montée avec l'enfant qui a tué Stéphane, et, sans doute, a-t-elle emmené François... Peut-être même François est-il encore là, tout près de moi, tandis qu'elle me surveille...

Cependant, les yeux de Véronique s'accoutumaient à la demi-obscurité, et elle vit distinctement qu'il y avait sur le battant de la porte, lequel s'ouvrait à l'intérieur, une main de femme qui tirait doucement.

– Pourquoi ne ferme-t-elle pas d'un coup ? se demanda Véronique, pourquoi, puisqu'elle veut évidemment mettre cette barrière entre nous ?

La réponse, Véronique la connut en entendant, sous le battant, le grincement d'un caillou qui faisait obstacle. L'obstacle supprimé, la porte serait close. Sans hésitation, Véronique s'avança, saisit une énorme poignée de fer et tira vers elle. La main disparut, mais l'effort adverse continua. Il devait y avoir aussi une poignée de l'autre côté.

Tout de suite un coup de sifflet retentit. La femme demandait du secours. Et, presque en même temps, dans le couloir, à quelque distance de la femme, un cri :

– Maman ! Maman !

Ah ! Ce cri, avec quelle émotion profonde Véronique l'entendit ! Son fils, son vrai fils l'appelait, son fils encore prisonnier, mais vivant ! Quelle joie surhumaine !

– Me voici, mon petit.

– Vite maman, ils m’ont attaché, et le sifflet, c’est leur signal... on va venir.

– Me voici... je te sauverai avant !...

Elle ne doutait pas du dénouement. Il lui semblait que ses forces n’avaient pas de bornes et que rien ne pourrait résister à la tension exaspérée de tout son être. De fait, l’adversaire faiblissait, abandonnait peu à peu du terrain.

L’ouverture devenait plus grande, et subitement la lutte fut terminée. Véronique passa.

La femme avait fui déjà dans le couloir et tirait l’enfant par une corde, pour le contraindre à marcher malgré les liens qui l’attachaient. Vaine tentative ! Elle y renonça aussitôt. Véronique était près d’elle, le revolver au poing.

La femme lâcha l’enfant et se redressa dans la clarté qui provenait des cellules ouvertes. Elle était vêtue de laine blanche, avec une cordelière autour de la taille, les bras à demi nus, le visage encore jeune, mais flétri, maigre et ridé. Sa chevelure était blonde, coupée de mèches blanches. Ses yeux brillaient de fureur haineuse.

Les deux femmes se regardaient, sans un mot, comme deux ennemis qui se sont mesurés et entre lesquels la bataille recommencera. Triomphante, Véronique souriait presque, d’un sourire de défi. À la fin, elle dit :

– Si vous touchez du bout du doigt à mon enfant, je vous tue. Partez.

La femme n’avait pas peur. Elle semblait réfléchir, et prêtait l’oreille dans l’attente d’un secours. Rien ne venait. Alors, elle baissa les yeux vers François et fit un mouvement comme pour ressaisir sa proie.

– N’y touchez pas ! reprit Véronique avec violence. N’y touchez pas, ou je tire !

La femme haussa les épaules et scanda :

– Pas de menaces. Si j’avais voulu le tuer, ton enfant, ce serait déjà fait. Mais son heure n’est pas venue, et ce n’est pas par moi qu’il doit mourir.

Malgré elle, Véronique murmura, toute frémissante :

– Par qui doit-il mourir ?

– Par mon fils. Tu sais... celui que tu viens de voir.

– C’est votre fils, l’assassin... le monstre ! ...

– C’est le fils de...

– Taisez-vous ! Taisez-vous ! ordonna Véronique, comprenant que cette femme avait été la maîtresse de Vorski et craignant qu'elle ne fît quelque révélation devant François... Taisez-vous, ce nom-là ne doit pas être prononcé.

– Il le sera quand il le faudra, dit la femme. Ah ! Si j'ai souffert par toi, Véronique, c'est à ton tour, et tu n'en es qu'au début ! ...

– Va-t'en, cria Véronique, l'arme toujours braquée.

– Pas de menaces, encore une fois.

– Va-t'en ou je tire. Sur la tête de mon fils, je le jure.

La femme recula, inquiète quand même. Mais un nouvel accès de rage la souleva. Impuissante, elle porta ses deux poings en avant, et articula d'une voix rauque et saccadée :

– Je me vengerai... tu verras ça, Véronique... La croix..., comprends-tu... la croix est dressée... tu es la quatrième... Quelle vengeance !

Ses poings secs et noueux s'agitaient. Elle dit encore :

– Ah ! Comme je te hais ! Quinze ans de haine ! Mais la croix me vengera... C'est moi, c'est moi qui t'attacherai là-haut... La croix est dressée... tu verras... la croix est dressée...

Elle s'en alla lentement, toute droite, sous la menace du revolver.

– Maman, ne la tue pas, n'est-ce pas ? murmura François, devinant le combat qui se livrait dans l'âme de sa mère.

Véronique sembla se réveiller et répondit :

– Non, non, ne crains rien... Cependant, on devrait peut-être...

– Oh ! Je t'en prie, laisse-la, maman, et allons-nous-en.

Elle le souleva dans ses bras, avant même que la femme eût disparu, le pressa contre elle et l'emporta jusqu'à la cellule, comme s'il n'eût pas pesé plus qu'un petit enfant.

– Maman..., maman..., disait-il.

– Oui, mon chéri, ta maman, et personne ne t'arrachera plus à moi, je te le jure.

Sans se soucier des blessures que la pierre lui faisait, elle se glissa, presque d'un coup cette fois, par la fente que François avait pratiquée dans le mur, puis elle attira l'enfant, et seulement alors elle prit le temps de le délivrer de ses liens.

– Plus de danger ici, dit-elle, du moins pour le moment, puisque l'on ne peut guère nous attaquer que par cette cellule et que je saurai bien en

défendre l'issue.

Ah ! De quelle étreinte ils se serrèrent l'un contre l'autre ! Aucun obstacle ne séparait maintenant leurs lèvres et leurs bras. Ils se voyaient, ils se regardaient à même les yeux.

– Mon Dieu ! Que tu es beau, mon François, disait Véronique.

Elle ne lui trouvait point de ressemblance avec l'enfant meurtrier, et s'étonnait qu'Honorine eût pu les confondre l'un avec l'autre. Et elle ne se lassait pas d'admirer la noblesse, la franchise et la douceur de son visage.

– Et toi, ma maman, disait-il, supposes-tu donc que j'imaginai une mère aussi belle que toi ? Non, pas même dans mes rêves, quand tu m'apparaissais sous l'aspect d'une fée. Et cependant Stéphane m'a souvent raconté...

Elle l'interrompit :

– Dépêchons-nous, mon chéri, il faut nous mettre à l'abri de leurs poursuites. Il faut s'en aller.

– Oui, dit-il, et surtout s'en aller de Sarek. J'ai combiné un plan de fuite qui doit forcément réussir. Mais, avant tout, Stéphane... qu'est-il devenu ? J'ai entendu au-dessous de ma cellule le bruit dont je t'ai parlé, et je crains...

Sans répondre à sa question, elle l'entraîna par la main.

– J'ai beaucoup de choses à te révéler, mon chéri, des choses douloureuses que tu ne dois plus ignorer. Mais tout à l'heure... Pour l'instant, il faut nous réfugier au Prieuré. Cette femme va chercher du secours et nous poursuivre.

– Mais elle n'était pas seule, maman, quand elle est entrée brusquement dans ma cellule et qu'elle m'a surpris en train de creuser le mur. Quelqu'un l'accompagnait...

– Un enfant, n'est-ce pas ? Un garçon de ta taille ?

– Je ne l'ai guère vu. Ils se sont jetés sur moi, la femme et lui, ils m'ont attaché et porté dans le couloir, puis la femme est partie un moment, et, lui, il est revenu vers la cellule. Il connaît donc maintenant ce tunnel et l'issue qui débouche au Prieuré.

– Oui, je sais, mais nous aurons facilement raison de lui, et nous boucherons cette issue.

– Mais il reste le pont, qui relie les deux îles, objecta François.

– Non, dit-elle, je l'ai incendié. Le Prieuré est absolument isolé.

Ils marchaient rapidement, Véronique pressant l'allure, François un peu inquiet des paroles que prononçait sa mère.

– Oui, oui..., disait-il, je me rends compte, en effet, qu'il y a beaucoup de choses que j'ignore, et que tu m'as cachées pour ne pas m'effrayer, maman. Ainsi ce pont que tu as brûlé... Avec l'essence préparée, n'est-ce pas ? Et comme c'était convenu avec Maguennoc en cas de péril ?... On te menaçait donc aussi, et la lutte avait commencé contre toi, maman ? Et puis certaines paroles que cette femme a prononcées avec tant de haine !... Et puis... et puis surtout, qu'est devenu Stéphane ? Dans ma cellule, tout à l'heure, ils ont parlé de lui, à voix basse... Tout cela me tourmente... Je ne vois pas non plus l'échelle que tu avais apportée...

– Je t'en prie, mon chéri, ne perdons pas un instant. La femme aura trouvé du secours... On est sur nos traces.

L'enfant s'arrêta net.

– Quoi ? Tu entends quelque chose ?

– On marche.

– Tu es sûr ?

– On marche à notre rencontre...

– Ah ! fit-elle sourdement, c'est l'assassin qui revient du Prieuré...

Elle tâta son revolver, prête à tout. Mais soudain elle poussa François vers un coin d'ombre qui s'ouvrait à sa droite et qui était formé par l'amorce d'un de ces tunnels, probablement obstrués, qu'elle avait remarqués en venant.

– Là... là..., dit-elle, nous serons bien... il ne nous verra pas.

Le bruit se rapprochait.

– Renforce-toi, dit-elle, et pas un mouvement... L'enfant murmura :

– Qu'est-ce que tu as à la main ? Ton revolver... Ah ! Maman, tu ne vas pas tirer ?...

– Je devrais... je devrais..., dit Véronique. C'est un tel monstre ! ... C'est comme sa mère... j'aurais dû... nous regretterons peut-être...

Et elle ajouta, presque à son insu :

– Il a tué ton grand-père.

– Ah ! Maman... maman...

Elle le soutint pour qu'il ne tombât point, et, dans le silence, elle entendit les pleurs de l'enfant qui sanglotait contre elle, et qui balbutiait :

– N'importe... ne tire pas... maman...



– Le voilà..., mon chéri... tais-toi... le voilà... regarde-le...

L'autre passa. Il marchait lentement, un peu courbé, l'oreille aux aguets. Il parut à Véronique exactement de la même grandeur que son fils, et, cette fois, en le regardant de façon plus attentive, elle ne s'étonna pas trop qu'Honorine et M. d'Hergemont se fussent trompés, car il existait réellement des points de ressemblance qu'avait dû accentuer le port du béret rouge dérobé à François.

Il s'éloigna.

– Tu le connais ? demanda Véronique.

– Non, maman.

– Tu es certain de ne l'avoir jamais vu ?

– Certain.

– Et c'est bien lui qui s'est jeté sur toi, dans la cellule, avec la femme ?

– Je n'en doute pas, maman. Il m'a même frappé au visage, sans raison, avec une véritable haine.

– Ah ! dit-elle, tout cela est incompréhensible. Quand donc échapperons-nous à ce cauchemar !

– Vite, maman, le chemin est libre. Profitons-en.

Sous la lumière, elle vit qu'il était tout pâle, et elle sentit sa main glacée dans la sienne. Pourtant il lui sourit d'un air heureux.

Ils repartirent, et, bientôt, après avoir franchi le pan de falaise qui réunissait les deux îles, et remonté les escaliers, ils débouchaient en plein air, à droite du jardin de Maguennoc. Le jour commençait à baisser.

– Nous sommes sauvés, dit Véronique.

– Oui, objecta l'enfant, mais à condition que l'on ne puisse pas nous rejoindre par le même chemin. Il s'agit donc de le barrer.

– Comment ?

– Attends-moi, je vais chercher des instruments au Prieuré.

– Oh ! Non, ne nous quittons pas, François.

– Allons-y ensemble, maman.

– Et si l'ennemi arrive pendant ce temps ? Non, il faut défendre cette sortie.

– Alors, aide-moi, maman...

Un examen rapide leur montra que l'une des deux pierres qui faisaient voûte au-dessus de l'entrée n'avait pas de racines bien profondes. Ils n'eurent point de mal, en effet, à l'ébranler d'abord, puis à la déchausser. La

pierre tomba en travers de l'escalier, et fut aussitôt recouverte par un éboulis de terre et de cailloux qui rendait le passage sinon impraticable du moins difficile.

– D'autant que nous restons là, dit François, jusqu'à ce que nous puissions mettre mon projet à exécution. Et, sois tranquille, maman, l'idée est bonne, et nous ne sommes pas loin du but.

D'ailleurs, avant tout, ils reconnurent que le repos était nécessaire. L'un et l'autre, ils étaient épuisés.

– Étends-toi, maman..., tiens, ici... il y a un tapis de mousse, sous ce rocher qui surplombe et qui forme une vraie niche. Tu y seras comme une reine, à l'abri de la fraîcheur.

– Ah ! Mon chéri, mon chéri, murmura Véronique tout heureuse...

L'heure était venue pour eux de s'expliquer, et Véronique n'hésita pas à le faire. Le chagrin de l'enfant, en apprenant la mort de tous ceux qu'il aimait et de tous ceux qu'il avait connus, s'atténuerait de toute la joie qu'il éprouvait à retrouver sa mère. Elle parla donc sans réticence, le berçant contre elle, essuyant ses larmes, sentant bien qu'elle suffisait à remplacer toutes les affections et toutes les amitiés perdues. La mort de Stéphane, surtout, le frappa :

– Mais, est-ce bien sûr, disait-il, car enfin rien ne nous prouve qu'il se soit noyé. Stéphane nage parfaitement... et alors... Mais oui, mais oui, maman, il ne faut pas désespérer... au contraire... Tiens, voici justement un ami qui vient toujours aux heures sombres pour affirmer que tout n'est pas perdu.

Tout-Va-Bien, en effet, arrivait en trotinant. La vue de son maître n'eut pas l'air de le surprendre. Rien ne surprenait Tout-Va-Bien outre mesure. Les événements se succédaient toujours pour lui suivant un ordre naturel qui ne le dérangeait ni dans ses habitudes ni dans ses occupations. Les larmes seules lui semblaient dignes d'une attention particulière. Or, Véronique et François ne pleuraient pas.

– Tu vois, maman, Tout-Va-Bien est de mon avis, rien n'est perdu... mais, en vérité, mon vieux Tout-Va-Bien, tu as du flair. Hein ! Qu'aurais-tu dit si nous avions quitté l'île sans toi ?

Véronique regarda son fils.

– Quitter l'île ?

– Certes, et le plus tôt possible. C'est là mon projet, qu'en dis-tu ?

– Mais comment s’en aller ?

– En barque.

– Il y en a une par ici ?

– La mienne.

– Où ?

– Tout près d’ici, à la pointe même de Sarek.

– On peut donc descendre ? La falaise est à pic, cependant.

– C’est à l’endroit même où elle est le plus abrupte, un endroit qu’on appelle la Poterne. C’est ce nom qui nous a intrigués, Stéphane et moi. Une poterne, cela indique une entrée, une sortie. Or, nous avons fini par apprendre qu’au Moyen Age, du temps même des moines, l’îlot du Prieuré était entouré de remparts. Il était donc à supposer qu’il y avait eu là une poterne qui commandait une issue vers la mer. Et, de fait, après quelques recherches effectuées avec Maguennoc, nous avons découvert, dans le plateau de la falaise, comme une faille, une dépression remplie de sable, et maintenue, de place en place, par de véritables murs en gros moellons. Un sentier tourne au milieu, avec des marches et des fenêtres du côté de la mer, et conduit jusqu’à une petite baie. C’est l’issue de la poterne. Nous l’avons remise en état, et ma barque est suspendue au pied de la falaise.

Le visage de Véronique se transformait.

– Mais alors, nous sommes sauvés, cette fois !

– Sans le moindre doute.

– Et l’ennemi ne peut pas venir par là ?

– Comment ?

– Il dispose du canot automobile.

– S’il n’est pas venu, c’est qu’il ne connaît ni cette baie ni cette descente, lesquelles sont invisibles du large, et défendues, d’ailleurs, par mille pointes de récifs.

– Et qui nous empêche de partir tout de suite ?

– La nuit, maman. Si bon marin que je sois, si habitué à toutes les passes qui permettent de s’éloigner de Sarek, je ne suis pas du tout sûr de ne pas échouer sur quelque écueil. Non, il faut attendre le jour.

– Comme c’est long !

– Quelques heures de patience, maman. Et nous sommes ensemble ! Dès l’aube, on s’embarque, et nous commençons par suivre le pied de la falaise jusqu’au dessous des cellules. Là, nous recueillons Stéphane qui,

forcément, nous attend sur quelque plage, et nous filons tous les quatre, n'est-ce pas, Tout-Va-Bien ? Vers midi, nous abordons à Pont-l'Abbé. Voilà mon plan.

Véronique débordait de joie et d'admiration. Elle s'étonnait qu'un enfant pût faire preuve d'un tel sang-froid !

– C'est parfait, mon chéri, et tu as raison en tout. Décidément, la chance tourne de notre côté.

La soirée s'écoula sans incidents. Une alerte pourtant, du bruit sous les décombres qui obstruaient le souterrain, et un rayon lumineux qui filtra par une fente, les obligea à monter la garde jusqu'au moment du départ. Mais leur bonne humeur n'en fut pas altérée.

– Mais oui, mais oui, je suis tranquille, disait François. Dès l'instant où je t'ai retrouvée, j'ai senti que c'était pour toujours. D'ailleurs, en dernier ressort, ne nous reste-t-il pas un espoir suprême ? Stéphane t'en a parlé, n'est-ce pas ? Et cela te fait rire, cette confiance dans un sauveur que je n'ai jamais vu... Eh bien, je te le dis, maman, alors même que je verrais un poignard levé sur moi, je serais certain, tu entends, absolument certain qu'une main arrêterait le coup.

– Hélas ! dit-elle, cette main providentielle n'a pas empêché tous les malheurs que je t'ai racontés.

– Elle écartera ceux qui menacent ma mère, affirma l'enfant.

– Comment ? Cet ami inconnu n'a pas été averti.

– Il viendra quand même. Il n'a pas besoin d'être averti pour savoir que le danger est grand. Il viendra. Aussi, maman, promets-le-moi : quoi qu'il arrive, tu garderas confiance.

– Je garderai confiance, mon chéri, je te le promets.

– Et tu fais bien, dit-il en riant, puisque c'est moi qui deviens le chef. Et quel chef, hein, maman ? Dès hier soir, je prévoyais que, pour mener à bien l'entreprise, et pour que ma mère n'ait ni froid ni faim, au cas où l'on aurait pu embarquer cet après-midi, il nous faudrait des vivres et des couvertures ! Eh bien, cela va nous servir pour cette nuit, puisque par prudence nous ne devons pas abandonner notre poste ici et coucher au Prieuré. Où as-tu mis le paquet, maman ?

Tous deux mangèrent gaiement et de bon appétit. Puis François installa sa mère, l'enveloppa de vêtements, et ils s'endormirent, pressés l'un contre l'autre, heureux et sans crainte.

Quand l'air vif du matin réveilla Véronique, une bande de clarté un peu rose barrait le ciel.

François dormait, d'un sommeil paisible d'enfant qui se sent protégé et que n'assaille aucun rêve mauvais. Elle le contempla longuement, indéfiniment, sans se lasser, et le soleil était déjà bien au-dessus de l'horizon qu'elle le regardait encore.

– À l'œuvre, maman, dit-il, dès qu'il eut ouvert les yeux et qu'il l'eut embrassée. Personne du côté du souterrain ? Non. Alors nous avons tout le temps de nous embarquer.

Ils emportèrent les couvertures et les provisions et se dirigèrent, d'un pas allègre, vers la descente de la Poterne, à la pointe même de l'île. Au-delà de cette pointe, les roches s'amoncelaient en un chaos formidable, où la mer, cependant calme, clapotait avec fracas.

– Pourvu que ta barque y soit encore, dit Véronique.

– Penche-toi un peu, maman. Tu la vois, là-bas, suspendue dans cette anfractuosité ? Il nous suffira de manœuvrer la poulie et de la mettre à flot. Ah ! Tout est bien combiné, mère chérie... Il n'y a rien à craindre... Seulement... Seulement...

Il s'était interrompu et réfléchissait.

– Quoi ?... qu'y a-t-il ? demanda Véronique.

– Oh ! Rien, un petit retard...

– Mais, enfin...

Il se mit à rire.

– Vrai, pour un chef d'expédition, j'avoue que c'est un peu humiliant. Figure-toi que je n'ai oublié qu'une chose, les rames. Elles sont au Prieuré.

– Mais c'est terrible ! s'écria Véronique.

– Pourquoi ? Je cours au Prieuré. Dans dix minutes, je suis de retour.

Toutes les appréhensions de Véronique revenaient.

– Et s'ils débouchent du tunnel pendant ce temps ?

– Allons, allons, maman, dit-il en riant, tu m'as promis d'avoir confiance. Pour déboucher du tunnel, il leur faut une heure de travail, et on les entendrait. Et puis, pas d'explications inutiles, maman chérie. À tout à l'heure.

Il s'élança.

– François ? François ?

Il ne répondit pas.

« Ah ! pensa-t-elle, de nouveau assaillie par des pressentiments, je m'étais juré de ne pas le quitter d'une seconde. »

Elle le suivit de loin et s'arrêta sur un monticule situé entre le Dolmen-aux-Fées et le Calvaire-Fleuri. De là, elle apercevait l'issue du tunnel, et elle voyait aussi son fils qui dégringolait le long de la pelouse.

Il entra d'abord dans le sous-sol du Prieuré. Mais sans doute les rames ne s'y trouvaient-elles point, car il sortit presque aussitôt et se dirigea vers la porte principale qu'il ouvrit, et il disparut.

« Une minute lui suffira amplement, se dit Véronique. Les rames doivent être dans le vestibule... en tout cas, sûrement au rez-de-chaussée. Mettons deux minutes au plus. »

Elle compta les secondes, tout en observant l'issue du tunnel.

Mais il se passa trois minutes, quatre minutes, et la porte principale ne se rouvrit pas.

Toute la confiance de Véronique s'évanouit. Elle songea que c'était fou de ne pas avoir accompagné son fils, et qu'elle n'aurait jamais dû se soumettre à la volonté d'un enfant. Sans s'occuper du tunnel et des menaces qui pouvaient surgir de ce côté, elle se mit en marche vers le Prieuré. Mais elle avait cette sensation affreuse que l'on éprouve dans certains rêves où les jambes sont comme paralysées, et où l'on reste sur place, tandis que l'ennemi avance et vous attaque.

Et tout à coup, en arrivant au Dolmen, elle avisa un spectacle étrange dont la signification ne lui apparut pas sur-le-champ. Le sol, au pied des chênes qui encerclaient l'hémicycle vers la droite, était jonché de branches coupées, coupées récemment, et qui montraient encore leurs feuilles fraîches.

Elle leva les yeux et demeura stupéfaite, épouvantée.

Un seul chêne avait été dépouillé. Et sur l'énorme tronc, nu jusqu'à une hauteur de quatre ou cinq mètres, il y avait, piquée par une flèche, une pancarte avec cette inscription V. d'H.

— La quatrième croix... balbutia Véronique... la croix marquée à mon nom !...

Elle pensa que, son père étant mort, ses initiales de jeune fille avaient dû être tracées par l'un des ennemis, le principal, assurément, et pour la première fois, sous l'influence des événements qui venaient de se produire,

songeant à la femme et à l'enfant qui la persécutaient, elle donna malgré elle, à cet ennemi-là un visage déterminé.

Impression fugitive, hypothèse invraisemblable, dont elle n'eut même pas conscience. Quelque chose de plus terrible la bouleversait. Elle comprenait subitement que les monstres, ceux des landes et des cellules, les complices de la femme et de l'enfant, avaient dû venir, puisque la croix était dressée. Sans doute avaient-ils construit et jeté une passerelle à la place du pont incendié. Ils étaient maîtres du Prieuré. Et François se trouvait de nouveau entre leurs mains !

Alors elle bondit d'un trait, toutes ses forces ranimées. À son tour, elle courut par la pelouse semée de ruines qui descendait vers la façade.

– François !... François !... François...

Elle appelait d'une voix déchirante. Elle annonçait son approche à grands cris. Et ainsi elle parvint au Prieuré.

L'un des battants était entrouvert. Elle le poussa et se rua dans le vestibule en criant :

– François ! François !

L'appel résonna de haut en bas, à travers toute la maison, mais resta sans réponse.

– François ! François !

Elle gravit l'escalier, ouvrit des portes au hasard, courut à la chambre de son fils, à celle de Stéphane, à celle d'Honorine. Personne.

– François ! François ! ... Tu ne m'entends pas ? Ils te font du mal peut-être ! ... Oh ! François, je t'en prie...

Elle revint jusqu'au palier.

En face d'elle, c'était le bureau de M. d'Hergemont.

Elle se jeta sur la porte et recula aussitôt, comme frappée par une vision surgie de l'enfer même.

Un homme était là, debout, les bras croisés, qui paraissait attendre. Et c'était bien l'homme qu'elle avait imaginé un instant en pensant à la femme et à l'enfant. C'était le troisième monstre !

Elle dit simplement, mais avec quelle horreur inexprimable :

– Vorski ! ... Vorski ! ...

**Deuxième partie**  
***LA PIERRE MIRACULEUSE***

[Table des matières](#)



# 1

## *Le fléau de Dieu*

### Table des matières

Vorski ! Vorski ! L'être innommable dont le souvenir l'emplissait d'horreur et de honte, le monstrueux Vorski n'était pas mort ! L'assassinat de l'espion par un de ses camarades, son enterrement dans le cimetière de Fontainebleau, tout cela, des fables, des erreurs ! Une seule réalité, Vorski vivait !

De toutes les visions qui avaient pu hanter le cerveau de Véronique, il n'en était aucune dont l'abomination égalât un pareil spectacle : Vorski debout, les bras croisés, d'aplomb sur ses deux jambes, la tête droite entre les deux épaules, vivant, vivant !

Elle eût tout accepté avec sa vaillance ordinaire : cela point. Elle s'était senti la force d'affronter et de braver n'importe quel ennemi ; pas cet ennemi-là. Vorski, c'était l'ignominie, la méchanceté jamais satisfaite, la sauvagerie sans bornes, la méthode et la démence dans le crime.

Et cet homme l'aimait.

Elle rougit soudain. Vorski fixait des yeux avides sur la chair nue de ses épaules et de ses bras, qui apparaissait entre les lambeaux de son corsage, et il regardait cette chair nue comme une proie que rien ne pouvait lui arracher. Pourtant Véronique ne bougea point. Aucun voile n'était à sa portée. Elle se raidit sous l'affront de ce désir, et le défia d'un tel regard qu'il en fut gêné et détourna les yeux un instant.

Aussitôt, dans un élan, elle s'écria :

– Mon fils ! Où est François ? Je veux le voir.

Il répliqua :

– *Notre* fils m'est sacré, madame. Il n'a rien à craindre de son père.

– Je veux le voir.

Il leva la main en signe de serment.

– Vous le verrez, je vous le jure.

– Mort, peut-être ! fit-elle d'une voix sourde.

– Vivant comme vous et moi, madame.

Il y eut un nouveau silence. Visiblement Vorski cherchait ses phrases et préparait le discours par lequel devait commencer entre eux l'implacable combat.

C'était un homme de stature athlétique, puissant de torse, les jambes un peu arquées, le cou énorme et gonflé par les tendons des muscles, avec une tête trop petite sur laquelle étaient plaqués deux bandeaux de cheveux blonds. Ce qui, autrefois, donnait chez lui l'impression d'une force brutale où il y avait encore une certaine distinction, était devenu, avec l'âge, l'attitude massive et vulgaire du lutteur de profession qui se carre sur l'estrade foraine. Le charme inquiétant auquel les femmes se prenaient jadis s'était dissipé, et il ne restait qu'une physionomie âpre et cruelle dont il essayait de corriger la dureté par un sourire impassible.

Il décroisa les bras, approcha un fauteuil, et, s'inclinant devant Véronique :

– La conversation que nous allons avoir, madame, sera longue et quelquefois pénible. Ne voulez-vous pas vous asseoir ?

Il attendit un instant, et, ne recevant pas de réponse, sans se laisser démonter, il reprit :

– Il y a, d'ailleurs, tout ce qu'il faut sur ce guéridon pour se restaurer, et un biscuit, un doigt de vieux vin, un verre de champagne ne vous seraient peut-être pas inutiles...

Il affectait une politesse exagérée, cette politesse toute germaine des demi-barbares qui veulent prouver qu'aucune des subtilités de la civilisation ne leur est inconnue, et qu'ils sont initiés à tous les raffinements de la courtoisie, même à l'égard d'une femme que le droit de conquête leur permettrait de traiter de façon plus cavalière. Et c'était là un de ces détails qui, dans le temps passé, avaient éclairé le plus vivement Véronique sur l'origine probable de son mari.

Elle haussa les épaules et garda le silence.

– Soit, dit-il, mais vous m'autoriserez alors à rester debout comme il sied à un gentilhomme qui se pique de quelque savoir-vivre. Et, de plus, vous voudrez bien m'excuser si je parais en votre présence dans cette tenue plus que négligée. Les camps de concentration et les cavernes de Sarek ne sont guère favorables au renouvellement d'une garde-robe.

Il portait, en effet, un vieux pantalon rapiécé et un gilet de laine rouge déchiré. Mais, par là-dessus, il avait endossé une tunique de lin blanche mi-fermée à l'aide d'une cordelière. Accoutrement recherché au fond, et dont il accentuait les bizarreries par des attitudes théâtrales et un air de négligence satisfaite.

Content de son préambule, il se mit à marcher de long en large, les mains au dos, en homme qui n'est pas pressé et qui prend le loisir de la réflexion dans les circonstances les plus graves. Puis il s'arrêta et, lentement :

– Je crois, madame, que nous gagnerons du temps à perdre les quelques minutes indispensables à un exposé sommaire de ce que fut notre vie commune. N'est-ce pas votre opinion ?

Véronique ne répondit pas. Il commença donc de la même voix posée :

– Quand vous m'avez aimé...

Elle eut un geste de révolte. Il insista :

– Cependant, Véronique...

– Ah ! fit-elle avec dégoût, je vous défends... Ce nom prononcé par vous !... je vous défends...

Il sourit, et, d'un ton de condescendance :

– Ne m'en veuillez pas, madame. Quelle que soit la formule employée, mon respect vous est acquis. Je reprends donc. Quand vous m'avez aimé, j'étais, il faut l'avouer, un libertin sans cœur, un débauché, qui ne manquait peut-être pas d'une certaine allure, car j'ai toujours poussé les choses à outrance, mais qui n'avait aucune des qualités nécessaires au mariage. Ces qualités, je les aurais acquises facilement sous votre influence, puisque je vous aimais à la folie. Il y avait en vous une pureté qui me ravissait, un charme et une naïveté que je n'avais rencontrés chez aucune femme. Il eût suffi d'un peu de patience de votre part, d'un effort de douceur, pour me transformer. Malheureusement, dès la première heure, après des fiançailles assez tristes où vous ne pensiez qu'au chagrin et à la rancune de votre père, dès la première heure de notre mariage, il y eut entre nous un désaccord profond, irrémédiable. Vous aviez accepté malgré vous le fiancé qui s'était imposé. Vous n'avez eu pour le mari que haine et répulsion. Ce sont là des choses qu'un homme comme Vorski ne pardonne pas. Assez de femmes et des plus hautaines m'avaient donné à moi-même la preuve de ma parfaite délicatesse, pour que j'aie le droit de ne m'adresser aucun reproche. Que la

petite bourgeoise que vous étiez s'offusquât, tant pis. Vorski est de ceux qui agissent selon leurs instincts et leurs passions. Ces instincts et ces passions vous déplaisaient ? À votre idée, madame. J'étais libre, je repris ma vie. Seulement...

Il s'interrompit quelques secondes, puis acheva :

– Seulement, je vous aimais. Et lorsque, un an plus tard, les événements se précipitèrent, lorsque la perte de votre fils vous eut jetée dans un couvent, moi, je restai avec cet amour inassouvi, brûlant et torturant. Ce que fut mon existence, vous pouvez le deviner : une suite de débauches et d'aventures violentes où j'essayais vainement de vous oublier, et puis des coups d'espoir subits, des pistes que l'on m'indiquait et sur lesquelles je m'élançais à corps perdu, pour retomber toujours au découragement et à la solitude. C'est ainsi que je retrouvai votre père et votre fils. C'est ainsi que je connus leur retraite ici, que je les surveillai, que je les épiai, moi-même ou par l'intermédiaire de personnes qui m'étaient toutes dévouées. Je comptais de la sorte arriver jusqu'à vous, but unique de mes efforts et raison suprême de tous mes actes, quand la guerre fut déclarée. Huit jours après, n'ayant pu franchir la frontière, j'étais emprisonné dans un camp de concentration...

Il s'arrêta. Son dur visage devint plus dur encore, et il gronda :

– Oh ! L'enfer que j'ai vécu là ! Vorski ! Vorski, fils de roi, confondu parmi tous les garçons de café et tous les voyous de Germanie ! Vorski, captif, honni de tous et détesté par tous ! Vorski, sale et pouilleux ! Ai-je souffert, mon Dieu ! Mais passons là-dessus. Ce que j'ai fait pour sortir de la mort, j'ai eu raison de le faire. Si quelque autre, à ma place, a été frappé par le poignard, si quelque autre est enterré sous mon nom en un coin de France, je ne le regrette pas. Lui ou moi, il fallait choisir. J'ai choisi. Et ce n'est peut-être pas seulement l'amour tenace de la vie qui m'a fait agir, c'est aussi et c'est surtout une chose nouvelle, une aurore imprévue qui se levait dans mes ténèbres, et qui déjà m'éblouissait de sa splendeur. Mais ceci, c'est mon secret. Nous en parlerons plus tard, si vous m'y obligez. Pour l'instant...

Devant tous ces discours débités avec l'emphase d'un acteur qui se réjouirait de son éloquence et applaudirait à ses périodes, Véronique avait gardé son attitude impassible. Aucune de ces déclarations mensongères ne pouvait la toucher. Elle semblait absente.

Il s'approcha d'elle et, pour la contraindre à l'attention, reprit d'un ton plus agressif :

– Vous ne paraissez pas soupçonner que mes paroles sont extrêmement graves, madame. Elles le sont, pourtant, et elles vont le devenir encore plus. Mais, avant d'en arriver au plus redoutable, et dans l'espoir même de n'y pas arriver, je tiens à faire appel non pas à votre esprit de conciliation – il n'est pas de conciliation possible entre nous – mais à votre raison, à votre sens de la réalité... car enfin il ne se peut pas que vous ignoriez votre situation actuelle, la situation de votre fils...

Elle n'écoutait point, il en eut la conviction absolue. Absorbée sans doute par la pensée de ce fils, elle entendait des mots qui n'avaient pas pour elle la moindre signification. Irrité, cachant mal son impatience, il continua cependant :

– Mon offre est simple, et je veux croire que vous ne la rejetterez pas. Au nom de François, et en vertu des sentiments d'humanité et de compassion qui m'animent, je vous demande de rattacher le présent au passé que je viens d'esquisser à grands traits. Au point de vue social, le lien qui nous unit n'a jamais été brisé. Vous êtes toujours, par le nom et au regard de la loi...

Il se tut, observa Véronique un instant, puis, lui appliquant violemment la main sur l'épaule, il cria :

– Écoute donc, bougresse ! Vorski parle.

Véronique perdit l'équilibre, se rattrapa au dossier d'un fauteuil, et, de nouveau, les bras croisés, les yeux pleins de mépris, se dressa en face de son adversaire.

Cette fois encore Vorski put se dominer. L'acte avait été impulsif et contraire à sa volonté. Sa voix en garda une intonation impérieuse et mauvaise.

– Je répète que le passé existe toujours. Que vous le vouliez ou non, madame, vous êtes l'épouse de Vorski. Et c'est en raison de ce fait indéniable que je viens vous demander s'il vous plaît de vous considérer comme telle aujourd'hui. Entendons-nous : si je ne prétends obtenir ni votre amour ni même votre amitié, je n'accepte pas non plus de retourner aux relations hostiles qui furent les nôtres. Je ne veux plus l'épouse dédaigneuse et lointaine d'autrefois. Je veux..., je veux une femme... une femme qui se soumette... qui soit la compagne dévouée, attentive, fidèle...

– L’esclave, murmura Véronique.

– Eh ! Oui, s’écria-t-il, l’esclave, vous l’avez dit. Je ne recule pas plus devant les mots que devant les actes. L’esclave ! Et pourquoi pas ? Si l’esclave comprend son devoir, qui est d’obéir aveuglément. Pieds et poings liés, *perinde ac cadaver*. Ce rôle vous plaît-il ? Voulez-vous m’appartenir corps et âme ? Et votre âme même, je m’en moque. Ce que veux... ce que je veux... vous le savez bien... n’est-ce pas ? Ce que je veux, c’est ce que je n’ai jamais eu. Votre mari ? Ah ! Ah ! L’ai-je jamais été, votre mari ? Si je cherche au fond même de ma vie, dans le bouillonnement de mes sensations et de mes joies, je ne retrouve pas un seul souvenir qui me rappelle qu’il y a eu entre nous autre chose que la lutte sans merci de deux ennemis. Je vous regarde, et c’est une étrangère que je vois, étrangère dans le passé comme dans le présent. Eh bien, puisque la chance a tourné, puisque j’ai remis la griffe sur vous, il n’en sera pas ainsi dans l’avenir. Il n’en sera pas ainsi de demain, ni même de la nuit qui vient, Véronique. Je suis le maître, il faut accepter l’inévitable. Acceptez-vous ?

Il n’attendit pas la réponse, et, haussant encore la voix, il s’exclama :

– Acceptez-vous ? Pas de faux-fuyants ni de fausses promesses. Acceptez-vous ? Si oui, mettez-vous à genoux, faites le signe de la croix, et prononcez fortement : « J’accepte. Je serai l’épouse qui consent. Je me soumettrai à tous vos ordres et à tous vos caprices. Ma vie ne compte plus. Vous êtes le maître. »

Elle haussa les épaules et ne répondit point. Vorski sursauta. Les veines de son front se gonflèrent. Pourtant, il se contint encore.

– Soit. D’ailleurs, je m’y attendais. Mais les conséquences de votre refus seront si graves pour vous que je veux faire une dernière tentative. Peut-être, après tout, ce refus s’adresse-t-il au fugitif que je suis, au pauvre diable que je parais, et peut-être la vérité changera-t-elle vos idées. Elle est éclatante et merveilleuse, cette vérité. Comme je vous l’ai dit, une aurore imprévue s’est levée dans mes ténèbres, et Vorski, fils de roi, est illuminé de rayons...

Il avait une manière de parler de lui à la troisième personne que Véronique connaissait bien, et qui était la marque de son insupportable vanité. Elle observa et retrouva aussi dans ses yeux un éclat particulier qu’il avait toujours eu à certains moments d’exaltation, éclat qui provenait évidemment de ses habitudes d’alcoolique, mais où elle croyait voir, en

outre, le signe d'aberrations passagères. N'était-il pas, en effet, une sorte de dément et, cette démente, les années ne l'avaient-elles pas accrue ?

Il reprit et, cette fois, Véronique écouta :

– J'avais donc laissé ici, au moment de la guerre, une personne qui m'est attachée et qui poursuivit auprès de votre père l'œuvre de surveillance commencée par moi. Le hasard nous avait révélé l'existence des grottes creusées sous les landes, et l'une des entrées de ces grottes. C'est dans cette retraite sûre qu'après ma dernière évasion je vins me réfugier, et c'est là que je fus mis au courant, par quelques lettres interceptées, des recherches de votre père sur le secret de Sarek et des découvertes qu'il avait faites. Vous comprenez si ma surveillance redoubla. D'autant plus que je trouvais dans toute cette histoire, à mesure qu'elle apparaissait plus nettement, les plus étranges coïncidences et une corrélation manifeste avec certains détails de ma vie. Bientôt le doute ne fut plus possible. Le destin m'avait envoyé là pour accomplir une œuvre dont moi seul pouvais venir à bout... bien plus, une œuvre à laquelle moi seul avais le droit de collaborer. Comprenez-vous cela ? Depuis des siècles, Vorski était désigné. Vorski était l' élu du destin. Vorski était inscrit sur le livre du temps. Vorski avait les qualités nécessaires, les moyens indispensables, les titres requis. J'étais prêt. Je me mis à l'action sans tarder, me conformant implacablement aux ordres du destin. Pas d'hésitation sur la route à suivre : à l'extrémité, le phare était allumé. Je suivis donc la route tracée d'avance. Aujourd'hui Vorski n'a plus qu'à recueillir le prix de ses efforts. Vorski n'a plus qu'à tendre la main. À portée de cette main, c'est la fortune, la gloire, la puissance illimitée. Dans quelques heures, Vorski, fils de roi, sera roi du monde. C'est cette royauté qu'il vous offre.

De plus en plus, il déclamaient, comédien emphatique et pompeux.

Il se pencha vers Véronique :

– Voulez-vous être reine, impératrice, et vous élever au-dessus des autres femmes autant que Vorski dominera les autres hommes ? Reine par l'or et par la puissance, comme vous l'êtes par la beauté, le voulez-vous ? Esclave de Vorski, mais maîtresse de tous ceux à qui Vorski commandera, le voulez-vous ? Comprenez-moi bien : il ne s'agit pas pour vous d'une décision unique à prendre, mais de deux décisions entre lesquelles il faut choisir. Il y a, comprenez-le, la contrepartie de votre refus. Ou bien la royauté que je vous offre, ou bien...

Il fit une pause, puis, la voix coupante, acheva :

– Ou bien la croix.

Véronique frissonna. L'épouvantable mot surgissait encore. Maintenant elle savait le nom du bourreau inconnu !

– La croix, répéta-t-il avec un sourire atroce de contentement. À vous de choisir. D'un côté, toutes les joies et tous les honneurs dans la vie. De l'autre, la mort par le supplice le plus barbare. Choisissez. Entre ces deux termes du dilemme, aucune place. Ceci ou cela. Et remarquez bien qu'il n'y a là, de ma part, aucune cruauté inutile, aucune ostentation de vaine autorité. Non. Moi, je ne suis que l'instrument. L'ordre vient de plus haut que moi, il vient du destin lui-même. *Pour que les volontés divines s'accomplissent, il faut que Véronique d'Hergemont meure* ET QU'ELLE MEURE SUR LA CROIX. C'est catégorique. On ne peut rien contre le destin. On ne peut rien quand on n'est pas Vorski, et que l'on n'a pas, comme Vorski, toutes les audaces et toutes les ruses. Si Vorski a pu, dans la forêt de Fontainebleau, substituer un faux Vorski au véritable, et s'il a su ainsi échapper au sort qui le condamnait, depuis son enfance, à mourir par le couteau d'un ami, il saura bien trouver quelque stratagème pour que la volonté divine s'accomplisse et pour que celle qu'il aime reste vivante. Mais il faut alors qu'elle se soumette. J'offre le salut à ma fiancée, la mort à mon ennemie. Qui êtes-vous ? Ma fiancée ou mon ennemie ? Que choisissez-vous ? La vie près de moi avec toutes les joies et tous les honneurs de la vie... ou la mort ?

– La mort, répondit simplement Véronique.

Il eut un geste de menace.

– C'est plus que la mort. C'est la torture. Que choisissez-vous ?

– La torture.

Il insista méchamment.

– Mais vous n'êtes pas seule ! Réfléchissez, il y a votre fils. Vous disparue, il reste, lui. En mourant, c'est un orphelin que vous laissez. Pis que cela ! En mourant, c'est à moi que vous le léguerez. Je suis le père. J'ai tous les droits. Que choisissez-vous ?

– La mort, dit-elle une fois de plus.

Il s'exaspéra.

La mort pour vous, soit. Mais si c'est la mort pour lui ? Si je l'amène ici, devant vous, votre François, si je lui pose le couteau sur la gorge, et que



je vous interroge pour la dernière fois, que répondrez-vous ?

Véronique ferma les yeux. Jamais encore elle n'avait souffert autant, et Vorski avait bien trouvé le point douloureux.

Cependant, elle murmura :

– Je veux mourir.

La colère de Vorski éclata, et, passant du coup aux injures, sans souci de politesse et de courtoisie, il proféra :

– Ah ! La drôlesse, faut-il qu'elle me haïsse ! Tout, tout, elle accepte tout, même la mort de son fils bien-aimé plutôt que de céder. Une mère qui tue son fils ! Car c'est cela, vous le tuez, votre fils, pour ne pas m'appartenir. Vous lui arrachez la vie pour ne pas me sacrifier la vôtre. Ah ! Quelle haine ! Non, non, ce n'est pas possible, je n'y crois pas à cette haine. La haine a des limites. Une mère comme vous ! Non, non, il y a autre chose... un amour peut-être ? Non, Véronique n'aime pas. Alors ? Alors, ma pitié ? Une faiblesse de ma part ? Ah ! Que vous me connaissez mal. Vorski faiblir ! Vorski s'apitoyer ! Pourtant vous m'avez vu à l'œuvre. Est-ce que j'ai flanché en accomplissant ma mission terrible ? Sarek n'a-t-il pas été dévasté selon la prescription ? Les barques n'ont-elles pas coulé, et les gens n'ont-ils pas été engloutis ? Les sœurs Archignat n'ont-elles pas été clouées sur le tronc des vieux chênes ? Moi, moi, flancher ! Écoutez, quand j'étais enfant, de ces deux mains que voilà, j'étranglais les chiens et les oiseaux, et de ces deux mains que voilà, j'écorchais tout vifs les chevreaux, et je plumais toutes vivantes les bêtes de la basse-cour. Ah ! De la pitié ? Savez-vous comment m'appelait ma mère ? » Attila », et lorsque le souffle mystérieux l'animait, et qu'elle lisait l'avenir au creux de ces mains ou dans les cartes du tarot : « Attila Vorski, fléau de Dieu, expliquait cette grande voyante, tu seras l'instrument de la Providence. Tu seras le tranchant de la lame, la pointe du poignard, la balle du fusil, le nœud de la corde. Fléau de Dieu ! Fléau de Dieu ! Ton nom est inscrit en toutes lettres sur le livre du Temps. Il flamboie parmi les astres qui présidèrent à ta naissance. Fléau de Dieu Fléau de Dieu ! ... » Et vous espérez que mes yeux se mouilleront de larmes ? Allons donc ! Est-ce que le bourreau pleure ? Ce sont les faibles qui pleurent, ceux qui redoutent d'être châtiés, et que leurs crimes ne se retournent contre eux. Mais moi, moi ! Vos ancêtres ne craignaient qu'une chose, c'est que le ciel ne leur tombât sur la tête. Qu'ai-je à craindre, moi ? Je suis le complice de Dieu ! Il m'a choisi entre tous. C'est Dieu qui m'a

inspiré, le Dieu de Germanie, le vieux Dieu allemand, pour qui le bien et le mal ne comptent pas quand il s'agit de la grandeur de ses fils. L'esprit du mal est en moi. J'aime le mal et je veux le mal. Tu mourras donc, Véronique, et je rirai en te voyant sur le poteau du supplice...

Il riait déjà. Il marchait à grands pas qui frappaient le sol avec bruit. Il levait les bras au plafond, et Véronique, toute frémissante d'angoisse, discernait dans ses yeux striés de rouge l'égarement de la folie.

Il fit encore quelques pas, puis s'avança vers elle et, d'une voix contenue, où grondait la menace :

– À genoux, Véronique, et implorez mon amour. Lui seul peut vous sauver. Vorski ne connaît ni la pitié ni la crainte. Mais il vous aime, et son amour ne reculera devant rien. Profitez-en, Véronique. Faites appel au passé. Redevenez l'enfant d'autrefois et c'est moi-même peut-être un jour qui me traînerai à vos genoux. Véronique, ne me repoussez pas... on ne repousse pas un homme comme moi... On ne défie pas celui qui aime... comme je t'aime, Véronique, comme je t'aime...

Elle étouffa un cri. Elle sentait sur ses bras nus les mains abhorrées. Elle voulut s'en délivrer, mais, plus fort qu'elle, il ne lâchait pas prise et continuait, la voix haletante :

– Ne me repousse pas... c'est absurde... c'est fou... Tu sais bien que je suis capable de tout... Alors ?... La croix, c'est horrible... la mort de ton fils sous tes yeux... est-ce cela que tu veux ?... Accepte l'inévitable... Vorski te sauvera... Vorski te fera la vie la plus belle... Ah ! Comme tu me hais !... Mais, soit, je consens à ta haine... je l'aime, ta haine... j'aime ta bouche méprisante... je l'aime plus que si elle se donnait d'elle-même...

Il se tut. C'était entre eux la lutte implacable. Les bras de Véronique se raidissaient vainement contre l'étreinte de plus en plus étroite. Elle faiblissait, impuissante et vouée à la défaite. Ses genoux vacillaient. En face d'elle, tout près, les yeux de Vorski paraissaient remplis de sang, et elle respira l'haleine du monstre.

Alors, épouvantée, elle mordit à pleines dents et profitant d'une seconde de désarroi, se dégageant par un effort suprême, elle recula d'un bond, sortit son revolver et, coup sur coup, tira.

Les deux balles sifflèrent aux oreilles de Vorski et firent voler des éclats de mur derrière lui. Elle avait tiré trop vite, au hasard.

– Ah ! La garce ! hurla-t-il. Un peu plus, j'y étais.

Déjà il l'avait empoignée à bras-le-corps, et, d'un mouvement irrésistible, il la ploya, la renversa et l'étendit sur un divan. Prenant ensuite une corde dans sa poche, il la lia solidement et brutalement. Il y eut un instant de répit et de silence. Vorski essuya son front couvert de sueur, puis il se versa un grand verre de vin qu'il avala d'un coup.

– Ça va mieux, dit-il en posant le pied sur sa victime, et tout est bien ainsi, avoue-le. Chacun est à sa place, la belle, toi ficelée comme une proie, et moi debout et te foulant à ma guise. Hein ! On ne rigole plus maintenant. On commence à comprendre que l'affaire est sérieuse. Oh ! Ne crains rien, bougresse, Vorski n'est pas de ceux qui abusent d'une femme. Non, non, ce serait jouer avec le feu et brûler cette fois d'un désir qui me tuerait. Pas si bête ! Comment t'oublier après ? Une seule chose peut me donner l'oubli et la paix : ta mort. Et, puisqu'on s'entend là-dessus, tout va bien. Car c'est convenu, n'est-ce pas, tu veux mourir ?

– Oui, dit-elle avec la même fermeté.

– Et tu veux que ton fils meure ?

– Oui, dit-elle.

Il se frotta les mains.

– Parfait, nous sommes d'accord, et le temps des paroles insignifiantes est passé. Restent les vraies paroles, celles qui comptent, car tu admetts bien que jusqu'ici tout ce que j'ai dit n'est que du verbiage, hein ? De même que toute la première partie de l'aventure, dont tu fus témoin à Sarek, n'est que jeu d'enfant. Le véritable drame commence, puisque tu y es mêlée par le cœur et par la chair, et c'est le plus terrifiant, ma jolie. Tes beaux yeux ont pleuré, mais ce sont des larmes de sang qu'on leur demande, pauvre chérie. Que veux-tu ? Encore une fois, Vorski n'est pas cruel. Il obéit, et le destin s'acharne après toi. Tes larmes ? Billevesées ! Il faut que tu pleures mille fois plus qu'une autre. Ta mort ? Baliverne ! Il faut que tu meures mille morts avant de mourir pour de bon. Il faut que ton pauvre cœur saigne comme jamais n'a saigné le plus pauvre cœur de femme et de mère. Es-tu prête, Véronique ? Tu vas entendre vraiment des paroles cruelles que suivront peut-être des paroles plus cruelles. Ah ! Le destin ne te gâte pas, ma jolie...

Un second verre de vin qu'il vida de la même façon gloutonne, puis il s'assit contre elle, et, se baissant, lui dit presque à l'oreille :

– Écoute, chérie, j’ai une petite confession à te faire. Avant de te rencontrer dans la vie, j’étais marié... Oh ! Ne te fâche pas ! Il y a pour une épouse des catastrophes plus grandes et, pour un mari, de plus grands crimes que la bigamie. Or, de cette première épouse, j’ai eu un fils... un fils que tu connais, je crois, pour avoir échangé avec lui quelques propos aimables dans le souterrain des cellules... Un vrai chenapan, entre nous, que cet excellent Raynold, un garnement de la pire espèce, en qui j’ai l’orgueil de retrouver, portés au maximum, quelques-uns de mes meilleurs instincts et quelques-unes de mes qualités maîtresses. C’est un second moi-même, mais qui me dépasse déjà, et qui par moments me fait peur. Tudieu, quel démon ! À son âge – un peu plus de quinze ans -, j’étais un ange à côté de lui. Or, il arrive que ce gaillard-là doit entrer en lutte avec mon autre fils, avec notre cher François. Oui, telle est la fantaisie du destin, qui, une fois de plus, commande, et de qui, une fois de plus, je suis l’interprète clairvoyant et subtil. Bien entendu, il ne s’agit pas d’une lutte longue et quotidienne. Au contraire... quelque chose de court, de violent, de définitif, un duel par exemple. C’est cela, un duel, tu as compris, un duel sérieux... Pas une empoignade qui se termine par des égratignures... non, non, mais ce qu’on appelle un duel à mort, puisqu’il faut qu’un des deux adversaires reste sur le terrain, qu’il y ait un vainqueur et un vaincu, bref un vivant et un mort.

Véronique avait un peu tourné la tête, et elle vit qu’il souriait. Jamais encore elle n’avait senti plus exactement la folie de cet homme qui riait à la pensée d’une lutte mortelle entre deux enfants qui tous deux étaient ses fils. Tout cela était si extravagant que Véronique n’en souffrait pour ainsi dire pas. Cela se passait en dehors des limites de la souffrance.

– Il y a mieux, Véronique, dit-il, en prononçant allégrement chaque syllabe... Il y a mieux... Oui, le destin a imaginé un raffinement auquel je répugne, mais que je dois exécuter en fidèle serviteur. Il a imaginé que tu devais assister à ce duel... Parfaitement, toi, la maman de François, il faut que tu le voies combattre. Et, ma foi, je me demande s’il n’y a pas, sous cette apparente méchanceté, une grâce qu’on te fait... mettons que ce soit par mon entremise, veux-tu ? Et que je t’accorde de moi-même cette faveur inespérée, je dirai même injuste, car enfin, si Raynold est plus robuste et plus exercé que François, et si, logiquement, celui-ci doit succomber, quel supplément d’audace et de force pour lui de savoir qu’il combat sous les

yeux de sa mère ! C'est un paladin qui mettra tout son orgueil à vaincre. C'est un fils dont la victoire sauvera sa mère... du moins le croit-il ! En vérité, l'avantage est trop grand, et tu peux me remercier, Véronique, si ce duel, j'en suis sûr, ne te donne pas un battement de cœur de plus... À moins que... à moins que je n'aille jusqu'au bout du programme infernal... Ah ! Alors, ma pauvre petite...

Il l'empoigna de nouveau et, la dressant devant lui, figure contre figure, il lui dit dans un accès de fureur subite :

– Alors, tu ne cèdes pas ?

– Non, non, cria-t-elle.

– Tu ne céderas jamais ?

– Jamais ! Jamais ! Jamais ! répéta-t-elle avec une force croissante.

– Tu me hais plus que tout ?

– Je te hais plus que je n'aime mon fils.

– Tu mens ! Tu mens ! grinça-t-il... Tu mens ! Rien n'est au-dessus de ton fils...

– Ma haine contre toi, oui !

Toute la révolte, toute l'exécration de Véronique, contenues jusqu'ici, éclataient, et, quoi qu'il en pût advenir, elle lui lança en pleine face :

– Je te hais ! Je te hais ! Que mon fils meure sous mes yeux, que j'assiste à son agonie, tout plutôt que l'horreur de ta vue et de ta présence. Je te hais ! Tu as tué mon père ! Tu es un assassin immonde... un détraqué imbécile et barbare, un maniaque du crime... je te hais...

Il la souleva d'un effort, la porta vers la fenêtre, et la jeta sur le sol en bégayant :

– À genoux ! à genoux ! Le châtiment commence. On se moque de moi, la bougresse ? Eh bien tu vas voir !

Il la ploya sur les deux genoux, puis, la poussant contre le mur inférieur et ouvrant la croisée, il lui fixa la tête aux barreaux du balcon par des liens qui passaient autour du cou et sous les bras. Enfin il la bâillonna d'un foulard.

– Et maintenant, regarde ! cria-t-il... Le rideau va se lever ! Le petit François dans ses exercices ! Ah ! Tu me hais !... Ah ! Tu aimes mieux l'enfer qu'un baiser de Vorski ! Eh bien, ma chérie, tu vas en goûter de l'enfer, et je t'annonce un petit divertissement, tout entier de ma composition, et qui n'est pas banal. Et puis, tu sais, rien à faire, maintenant.

La chose est irrévocable. Tu aurais beau me supplier et crier grâce... trop tard ! Le duel, puis la croix, voilà l'affiche. Fais ta prière, Véronique, et invoque le ciel. Appelle au secours, si ça t'amuse. Tiens, je sais que ton gosse attend un sauveur, un professionnel des coups de théâtre, un don Quichotte de l'aventure. Qu'il vienne celui-là ! Vorski le recevra comme il le mérite. Qu'il vienne ! Tant mieux ! On rigolera. Et que les dieux eux-mêmes se mettent de la partie, et qu'ils prennent ta défense ! Je m'en moque. Ce n'est plus leur affaire, c'est la mienne. Il ne s'agit plus de Sarek, et du trésor, et du grand secret, et de tous les trucs de la Pierre-Dieu ! Il s'agit de moi ! Tu as craché sur Vorski, et Vorski se venge. Il se venge ! C'est l'heure magnifique. Quelle volupté ! Faire le mal comme d'autres font le bien, à pleines mains ! Faire le mal ! Tuer, torturer, briser, supprimer, dévaster !... Ah ! La joie féroce, être un Vorski ! ...

Il trépidait à travers la pièce, frappait le parquet et bousculait les meubles. Ses yeux hagards cherchaient autour de lui. Tout de suite il eût voulu commencer l'œuvre de destruction, étrangler quelque victime, donner du travail à ses doigts avides, exécuter les ordres incohérents de son imagination de forcené.

Soudain, il tira son revolver, et bêtement, stupidement, lança des balles dans les glaces, creva des tableaux et cassa les vitres des fenêtres.

Et, toujours gesticulant, gambadant, sinistre et macabre, il ouvrit la porte et s'éloigna en vociférant :

– Vorski se venge ! Vorski va se venger !

## 2

# *La montée du Golgotha*

### [Table des matières](#)

Vingt ou trente minutes s'écoulèrent. Véronique demeurait seule. Les cordes entraient dans sa chair et les barreaux du balcon meurtrissaient son front. Le bâillon l'étouffait. Ses genoux, pliés en deux et ramenés sous elle, portaient tout le poids de son corps. Position intolérable, martyre ininterrompu... Pourtant, si elle souffrait, elle n'en avait pas l'impression très nette. Sa souffrance physique restait en dehors de sa conscience, et elle avait éprouvé déjà de telles souffrances morales, que cette épreuve suprême n'éveillait pas sa sensibilité assoupie.

Elle ne pensait guère. Parfois elle disait : « Je vais mourir », et elle goûtait déjà le repos du néant, comme on goûte par avance, au cours d'une tempête, le grand calme du port. De l'instant présent jusqu'au dénouement qui la libérerait, il se passerait certes des choses atroces, mais son cerveau refusait de s'y arrêter, et le sort de son fils, en particulier, ne lui arrachait que des idées brèves, qui se dissipaient aussitôt.

Au fond, et sans que rien pût l'éclairer sur son état d'esprit, elle espérait un miracle. Ce miracle se produirait-il chez Vorski ? Incapable de générosité, le monstre n'hésiterait-il pas, tout de même, devant le plus inutile des forfaits ? Un père ne tue pas son fils, ou du moins faut-il qu'un tel acte soit amené par des raisons impérieuses, et, des raisons, Vorski n'en avait aucune contre un enfant qu'il ne connaissait point et qu'il ne pouvait haïr que d'une haine factice.

Cet espoir du miracle berçait sa torpeur. Tous les bruits dont la maison résonnait, bruits de discussions, bruits de pas précipités, lui semblaient indiquer, plutôt que les préparatifs des événements annoncés, le signal d'interventions qui ruineraient tous les plans de Vorski. Son bien-aimé François n'avait-il pas dit que rien ne pourrait plus les séparer l'un de l'autre, et qu'à l'instant où tout leur paraîtrait perdu ils devraient garder toute leur foi ?

– Mon François, répétait-elle, mon François, tu ne mourras pas... nous nous reverrons... tu me l'as promis.

Dehors, un ciel bleu, tacheté de quelques nuées menaçantes, s'étendait au-dessus des grands chênes. Devant elle, par-delà cette même fenêtre où son père lui était apparu, au milieu de la pelouse qu'elle avait traversée avec Honorine, le jour de son arrivée, un emplacement avait été récemment défriché et couvert de sable, comme une arène. Était-ce donc là que son fils se battrait ? Elle en eut l'intuition brusque, et son cœur se serra.

– Oh ! Pardon, mon François, dit-elle, pardon... Tout cela, c'est le châtiment des fautes que j'ai commises... autrefois. C'est l'expiation... Le fils expie pour la mère... Pardon... Pardon...

À ce moment, une porte s'ouvrit au rez-de-chaussée et des voix montèrent du perron. Parmi ces voix, elle reconnut celle de Vorski.

– Alors, disait-il, c'est convenu ? Nous allons chacun de notre côté, vous deux à gauche, moi à droite. Vous prenez ce gosse avec vous, moi je prends l'autre, et on se rencontre au lieu du tournoi. Vous êtes, comme qui dirait, les témoins du premier, moi du second, de sorte que toutes les règles sont respectées.

Véronique ferma les yeux, car elle ne voulait pas voir son fils, maltraité sans doute, mené au combat comme un esclave. Elle perçut le double craquement des pas qui suivaient les deux avenues circulaires. L'immonde Vorski riait et pérorait.

Les groupes tournèrent et s'avancèrent en sens opposé.

– N'approchez pas davantage, ordonna Vorski. Que les deux adversaires prennent place. Halte-là, tous les deux. Bien. Et pas un mot, n'est-ce pas ? Celui qui parlerait serait abattu sans pitié par moi. Vous êtes prêts ? Marchez.

Ainsi donc la chose affreuse commençait. Selon la volonté de Vorski, le duel allait se dérouler devant la mère, et, devant elle, le fils allait combattre. Comment aurait-elle pu ne pas regarder ? Elle ouvrit les yeux.

Aussitôt elle les vit tous les deux s'empoignant et se repoussant. Mais ce qu'elle vit, elle ne le comprit pas tout de suite, ou du moins, elle n'en comprit pas la signification exacte. Elle apercevait bien les deux enfants, mais lequel était François et lequel était Raynold ?

– Ah ! balbutia-t-elle, c'est atroce... Non, cependant, je me trompe... il n'est pas possible...



Elle ne se trompait pas. Les deux enfants portaient les mêmes costumes, mêmes culottes courtes de velours, mêmes chemises de flanelle blanche, mêmes ceintures de cuir. Mais ils avaient tous les deux la tête enveloppée dans une écharpe de soie rouge, crevée de deux trous, comme des cagoules, à l'endroit des yeux.

Lequel était François ? Lequel était Raynold ?

Alors elle se souvint de la menace inexplicable de Vorski. C'est cela qu'il avait appelé l'exécution intégrale du programme élaboré par lui, c'est à cela qu'il faisait allusion en parlant d'un divertissement de sa composition. Non seulement le fils se battait sous les yeux de la mère, mais elle ignorait lequel était son fils.

Raffinement infernal. Vorski l'avait dit lui-même. Aucune douleur ne pouvait ajouter davantage à la douleur de Véronique.

Au fond, le miracle qu'elle avait espéré, il était en elle et dans l'amour qu'elle portait à son fils. Son fils se battant en face d'elle, elle était sûre que son fils ne pourrait pas mourir. Elle le protégerait contre les coups et contre les ruses de l'ennemi. Elle ferait dévier le poignard et détournerait la mort de la tête adorée. Elle lui insufflerait l'énergie indomptable, la volonté d'agression, la force qui ne se fatigue point, l'esprit qui prévoit et qui saisit la minute favorable. Mais maintenant que l'un et l'autre étaient voilés, sur lequel exercer la bonne influence ? Pour qui prier ? Contre qui s'insurger ?

Elle ne savait rien. Aucun indice ne pouvait la renseigner. L'un d'eux était plus grand, plus mince et d'allure plus souple. Était-ce François ? L'autre était plus trapu, plus robuste et plus lourd d'aspect. Était-ce Raynold ? Elle n'aurait pu le dire. Seul un coin de figure, une expression même fugitive, lui eût révélé la vérité. Mais comment pénétrer à travers l'impénétrable masque ?

Et la lutte se continua, plus effrayante pour elle que si elle avait vu son fils à visage découvert.

– Bravo ! cria Vorski, applaudissant une attaque.

Il semblait suivre le duel en amateur, avec l'affectation d'impartialité d'un dilettante qui juge des coups et qui souhaite avant tout que le meilleur l'emporte. Cependant, c'était l'un de ses fils qu'il avait condamné à mort.

En face se tenaient les deux complices, figures de brutes, à crânes également pointus, à gros nez chevauchés de lunettes, l'un d'une maigreur extrême, l'autre aussi maigre, mais gonflé d'un ventre en forme d'outre

pleine. Ils n'applaudissaient pas, eux, et demeuraient indifférents, peut-être même hostiles au spectacle qu'on leur imposait.

– Parfait ! approuva Vorski. Bonne riposte ! Ah ! Vous êtes de rudes gaillards, et je me demande à qui décerner la palme.

Il se démenait autour des adversaires et les excitait d'une voix rauque où Véronique, se souvenant de certaines scènes du passé, crut reconnaître l'effet de l'alcool. Pourtant, elle s'efforçait, la malheureuse, de tendre vers lui ses mains attachées et elle gémissait, sous son bâillon.

– Grâce ! Grâce ! Je ne peux plus... Ayez pitié !

Il était impossible que le supplice durât davantage. Son cœur battait avec une telle violence qu'elle en était toute secouée et elle allait défaillir lorsqu'il se produisit un incident qui la ranima. L'un des deux enfants, après un corps à corps assez rude, avait fait un saut en arrière et rapidement bandait son poignet droit d'où coulaient quelques gouttes de sang ; il parut à Véronique qu'elle avait vu entre les mains de celui-là le petit mouchoir rayé de bleu dont son fils se servait.

Sa conviction fut immédiate et irrésistible. L'enfant – c'était le plus mince et le plus souple avait plus d'élégance que l'autre, plus de distinction, des attitudes plus harmonieuses.

– C'est François... murmura-t-elle... Oui, oui, c'est lui... C'est toi, n'est-ce pas, mon chéri ?... Je te reconnais... L'autre est vulgaire et lourd... C'est toi, mon chéri... Ah ! Mon François... mon François adoré ! ...

De fait, si tous deux se battaient avec un acharnement égal, celui-là mettait dans son effort moins de fougue sauvage et d'emportement aveugle. On eût dit qu'il cherchait moins à tuer qu'à blesser, et que ses attaques visaient plutôt à le préserver lui-même contre la mort qui le guettait. Véronique s'en alarma, et elle balbutiait, comme s'il eût pu l'entendre :

– Ne le ménage pas, mon chéri ! C'est un monstre, lui aussi... Ah ! Mon Dieu, si tu es généreux, tu es perdu. François, François, attention !

L'éclair du poignard avait brillé sur la tête de celui qu'elle appelait son fils, et, sous son bâillon, elle avait crié pour l'avertir. François ayant évité le coup, elle fut persuadée que son cri était parvenu jusqu'à lui, et elle continua instinctivement à le mettre en garde et à le conseiller.

– Repose-toi... Reprends haleine... Surtout ne le perds pas de vue... il prépare quelque chose... il va s'élancer... il s'élance ! Ah ! Mon chéri, un

peu plus il te blessait au cou. Méfie-toi, mon chéri, c'est un traître... toutes les ruses lui sont bonnes...

Mais elle sentait bien, la malheureuse mère, quoiqu'elle ne voulût pas encore se l'avouer, que celui-là qu'elle nommait son fils commençait à faiblir. Certains symptômes annonçaient moins de résistance, tandis que l'autre, au contraire, gagnait en ardeur et en puissance. François reculait. Il atteignit les limites de l'arène.

– Eh ! Là, le gosse, ricana Vorski, tu ne vas pas prendre la poudre d'escampette ? Du nerf, que diable ! Du jarret... Rappelle-toi les conditions fixées.

L'enfant s'élança avec une vigueur nouvelle, et ce fut à l'autre de reculer. Vorski battit des mains tandis que Véronique murmurait :

– C'est pour moi qu'il risque sa vie. Le monstre lui aura dit : « Le sort de ta mère dépend de toi. Si tu es vainqueur, elle est sauvée. » Et il a juré de vaincre. Il sait que je le regarde. Il devine ma présence. Il m'entend. Mon bien-aimé, sois béni.

C'était la dernière phase du duel. Véronique tremblait, épuisée par l'émotion et par des alternatives trop fortes d'espoir et d'angoisse. Une fois encore son fils perdit du terrain, une fois encore il bondit en avant. Mais dans l'étreinte suprême qui s'ensuivit il perdit l'équilibre et tomba à la renverse de telle façon que son bras droit resta engagé sous lui.

L'ennemi aussitôt s'abattit, lui écrasa la poitrine de son genou, et leva le bras. Le poignard étincela.

– Au secours ! Au secours ! articula Véronique que son bâillon étranglait.

Elle se raidissait contre le mur sans souci des cordes qui la torturaient. Son front saignait, coupé par l'angle des barreaux, et elle sentait qu'elle allait mourir de la mort de son fils ! Vorski s'était approché et ne bougeait plus, la figure implacable.

Vingt secondes, trente secondes. De sa main gauche tendue, François arrêta l'effort de l'ennemi. Mais le bras vainqueur pesait de plus en plus, la lame descendait, la pointe n'était plus qu'à quelques centimètres du cou.

Vorski se baissa. À ce moment, il se trouvait derrière Raynold, de sorte qu'il ne pouvait être vu ni de celui-ci ni de François, et il regardait avec une attention extrême, comme s'il eût eu le projet d'intervenir à tel instant

précis. Mais intervenir en faveur de qui ? Son idée était-elle de sauver François ?

Véronique ne respirait plus, les yeux agrandis démesurément, suspendue entre la vie et la mort.

La pointe du poignard toucha le cou et dut piquer la chair, mais à peine, toujours retenue par l'effort contraire de François.

Vorski se courba davantage. Il dominait le corps à corps et ne quittait pas des yeux la pointe meurtrière. Soudain il tira de sa poche un canif qu'il ouvrit et il attendit. Quelques secondes encore s'écoulèrent. Le poignard continuait à descendre. Alors, brusquement, il tailla l'épaule de Raynold avec la lame du canif.

L'enfant poussa un cri de douleur. Tout de suite son étreinte se desserra et, en même temps, François libéré, son bras droit dégagé se dressant à demi, reprenait l'offensive, et, sans apercevoir Vorski, sans comprendre ce qui s'était passé, dans un élan instinctif de tout son être échappé à la mort et révolté contre l'agresseur, il frappa en plein visage. Raynold à son tour tomba comme une masse.

Tout cela n'avait certes pas duré plus de dix secondes. Mais le coup de théâtre fut si imprévu et bouleversa Véronique à un tel point que la malheureuse, ne comprenant plus, ne sachant pas si elle devait se réjouir, croyant plutôt qu'elle s'était trompée et que le véritable François venait de mourir, assassiné par Vorski, s'affaissa sur elle-même et perdit connaissance.

Du temps et du temps passa. Peu à peu, quelques sensations s'imposaient à Véronique. Elle entendit la pendule qui frappait quatre fois et elle dit :

– Voici deux heures que François est mort. Car c'est bien lui qui est mort...

Elle ne doutait point que le duel n'eût fini de la sorte. Vorski n'aurait jamais permis que François fût vainqueur et que son fils à lui succombât. Et ainsi c'était contre son pauvre enfant qu'elle avait fait des vœux et pour le monstre qu'elle avait prié !

– François est mort, répéta-t-elle. Vorski l'a tué...

À ce moment, la porte fut poussée, et la voix de Vorski résonna.

Il entra, la marche mal assurée.

– Mille excuses, chère madame, mais je crois que Vorski s’est endormi. La faute à votre papa, Véronique ! Il cachait dans sa cave un sacré vin de Saumur que Conrad et Otto ont découvert et qui m’a quelque peu éméché ! Mais ne pleurez pas, on va rattraper le temps perdu... D’ailleurs, il faut qu’à minuit tout soit réglé. Alors...

Il s’était approché, et il se récria :

– Comment ! Ce coquin de Vorski vous avait laissée attachée ? Quelle brute que ce Vorski ! Et comme vous devez être mal à l’aise ! Sacré dieu, ce que vous êtes pâle ! Eh ! Dites donc, vous n’êtes pas morte ? Ce ne serait pas une blague à nous faire !

Il saisit la main de Véronique, qui se dégagea vivement.

– À la bonne heure ! On le déteste toujours, son petit Vorski. Alors tout va bien, et il y a de la ressource. Vous irez jusqu’au bout, Véronique.

Il prêta l’oreille.

– Quoi ? Qui est-ce qui m’appelle ? C’est toi, Otto ? Monte donc. Et alors, Otto, qu’est-ce qu’il y a de neuf ? J’ai dormi, tu sais. Ce sacré petit vin de Saumur...

Otto, l’un des deux complices, entra en courant. C’était celui dont le ventre bombait si étrangement.

– Ce qu’il y a de neuf ? s’exclamat-il. Voici. J’ai vu quelqu’un dans l’île.

Vorski se mit à rire.

– Tu es gris, Otto... Ce sacré petit vin de Saumur...

– Je ne suis pas gris... j’ai vu... et Conrad a vu également.

– Oh ! Oh ! fit Vorski, plus sérieux, si Conrad était avec toi ! Et qu’est-ce que vous avez vu ?

– Une silhouette blanche qui s’est dissimulée à notre approche.

– Où était-ce ?

– Entre le village et les landes, dans un petit bois de châtaigniers.

– Donc, de l’autre côté de l’île ?

– Oui.

– Parfait. Nous allons prendre nos précautions.

– Comment ? Ils sont peut-être plusieurs...

– Ils seraient dix que ça n’y changerait rien. Où est Conrad ?

– Près de la passerelle que nous avons établie à la place du pont brûlé. Il surveille de là.

– Conrad est un malin. L’incendie du pont nous avait retenus de l’autre côté, l’incendie de la passerelle produira le même obstacle. Véronique, je crois bien qu’on vient à ton secours... le miracle attendu... l’intervention espérée... Trop tard, belle chérie.

Il détacha les liens qui la fixaient au balcon, la porta sur le canapé, et desserra un peu le bâillon.

– Dors, ma fille, repose-toi le plus que tu peux. Tu n’es encore qu’à moitié route du Golgotha, et la fin de la montée sera rude.

Il s’éloigna en plaisantant, et Véronique entendit quelques phrases, échangées par les deux hommes, qui lui montrèrent qu’Otto et Conrad n’étaient que des comparses ignorants de l’affaire.

– Qui est donc cette malheureuse que vous persécutez ? demanda Otto.

– Ça ne te regarde pas.

– Cependant, Conrad et moi nous voudrions bien être un peu renseignés.

– Pourquoi, mon Dieu ?

– Pour savoir.

– Conrad et toi, vous êtes deux idiots, répondit Vorski. Quand je vous ai pris à mon service et que je vous ai fait évader avec moi, je vous ai dit de mes projets tout ce que je pouvais vous en dire. Vous avez accepté mes conditions. Tant pis pour vous ; il faut aller jusqu’au bout avec moi...

– Sinon ?

– Sinon, gare aux conséquences ! Je n’aime pas les lâcheurs...

D’autres heures s’écoulèrent. Plus rien maintenant, semblait-il à Véronique, ne pouvait la soustraire au dénouement qu’elle appelait de tous ses vœux. Elle ne souhaitait pas que se produisît l’intervention dont avait parlé Otto. En réalité, elle n’y songeait même point. Son fils était mort, et elle n’avait pas d’autre désir que de le rejoindre sans retard, fût-ce au prix du supplice le plus terrible. Que lui importait, d’ailleurs, ce supplice ? Il y a des limites aux forces de ceux que l’on torture et, ces limites, elle était si près de les atteindre que son agonie ne serait pas longue.

Elle se mit à prier. Une fois de plus, le souvenir de son passé s’imposait à son esprit, et la faute commise lui apparaissait comme la cause de tous les malheurs accumulés sur elle.

Et ainsi, tout en priant, épuisée, harassée, dans un état de dépression nerveuse qui la rendait indifférente à tout, elle s’abandonna au sommeil.

Le retour de Vorski ne la réveilla même pas. Il dut la secouer.

– L’heure est proche, ma petite. Fais ta prière.

Il parlait bas pour que ses acolytes ne pussent l’entendre, et, à l’oreille, il lui raconta des choses d’autrefois, des choses insignifiantes qu’il débitait d’une voix pâteuse. Enfin, il s’écria :

– Il fait encore trop jour. Otto, va donc fouiller le placard aux provisions. J’ai faim.

Ils se mirent à table, mais aussitôt Vorski se releva :

– Ne me regarde pas, ma petite. Tes yeux me gênent. Que veux-tu ? On a une conscience qui n’est pas bien chatouilleuse quand on est seul, mais qui s’agite quand un beau regard comme le tien pénètre jusqu’au fond de vous. Baisse tes paupières, ma jolie.

Il posa sur les yeux de Véronique un mouchoir qu’il noua derrière la tête. Mais cela ne suffisait pas, et il enveloppa toute la tête d’un rideau de tulle qu’il décrocha de la fenêtre et qu’il passa autour du cou. Puis il se rassit pour boire et pour manger.

Ils causèrent à peine tous les trois, et ne dirent pas un mot de leur expédition dans l’île, et non plus du duel de l’après-midi. D’ailleurs, c’étaient là des détails qui n’avaient pas d’intérêt pour Véronique, et qui, au cas où même elle y eût prêté attention, n’auraient pu l’émouvoir. Tout lui devenait étranger. Les mots parvenaient à son oreille, mais ne prenaient aucune signification exacte. Elle ne pensait plus qu’à mourir.

Quand la nuit fut venue, Vorski donna le signal du départ.

– Vous êtes donc toujours résolu ? demanda Otto, d’une voix où il y avait quelque hostilité.

– Plus que jamais. Pourquoi cette question ?

– Pour rien... Mais tout de même...

– Tout de même ?

– Eh bien, autant le dire, c’est une besogne qui ne nous plaît qu’à moitié.

– Pas possible ! Et tu t’en aperçois maintenant, mon bonhomme, après avoir suspendu en rigolant les sœurs Archignat !

– J’étais ivre ce jour-là. Vous nous aviez fait boire.

– Eh bien, saoule-toi, mon vieux. Tiens, voilà le flacon de cognac. Remplis ta gourde, et fichenous la paix... Conrad, tu as préparé le brancard ?...

Il se retourna vers sa victime.

– Une attention pour toi, ma chérie... deux vieilles échasses de ton gosse, que l'on a réunies par des sangles... Pratique et confortable...

Vers huit heures et demie, le cortège sinistre se mettait en marche. Vorski prenait la tête, une lanterne à la main. Les complices portaient la civière.

Les nuages, qui menaçaient dans l'après-midi, s'étaient accumulés et roulaient au-dessus de l'île, lourds et noirs. Rapidement les ténèbres descendaient. Il soufflait un vent d'orage qui faisait danser la bougie de la lanterne.

– Brrr, murmura Vorski, c'est lugubre... Une vraie soirée de Golgotha.

Il fit un écart et grogna en apercevant une petite masse noire qui déboulait à ses côtés.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? Regarde donc... On dirait un chien...

– C'est le cabot de l'enfant, déclara Otto.

– Ah ! Oui, le fameux Tout-Va-Bien ?... Il tombe à pic, l'animal. Tout va rudement bien, en effet !... Attends un peu, sale bête.

Il lui lança un coup de pied. Tout-Va-Bien l'esquiva, et, hors de portée, continua à accompagner le cortège en jetant à plusieurs reprises des aboiements sourds.

La montée était rude et, à tout moment, l'un des trois hommes, quittant l'allée invisible qui contournait la pelouse devant la façade principale et qui menait au rond-point du Dolmen-aux-Fées, s'embarrassait dans les ronces et dans les branches de lierre.

– Halte ! commanda Vorski. Soufflez un peu, mes gaillards. Otto, passe-moi la gourde. J'ai le cœur qui chavire.

Il but à longs traits.

À ton tour, Otto... Comment, tu refuses ? Qu'y a-t-il donc ?

Je pense qu'il y a des gens dans l'île, qui sûrement nous cherchent.

– Qu'ils continuent donc à nous chercher !

– Et s'ils viennent en bateau, et qu'ils montent ce sentier de la falaise, par où la femme et l'enfant voulaient s'enfuir ce matin, et que nous avons trouvé ?

– Nous avons à craindre une attaque par terre et non par mer. Or, la passerelle est brûlée. Plus de communication.

– À moins qu'ils ne découvrent l'entrée des cellules, aux Landes-Noires, et qu'ils suivent le tunnel jusqu'ici ?



– L’ont-ils découverte, cette entrée ?

– Je n’en sais rien.

– Eh bien, en admettant qu’ils la découvrent, n’avons-nous pas, depuis tantôt, bouché l’issue de ce côté, démoli l’escalier, mis tout sens dessus dessous ? Pour déboucher, il leur faudrait bien une bonne demi-journée. Or, à minuit, tout sera fini, et, au petit jour, nous serons loin de Sarek.

– Ce sera fini... ce sera fini... c’est-à-dire que nous aurons un crime de plus sur la conscience. Mais...

– Mais, quoi ?

– Le trésor ?

– Ah ! Le trésor, voilà le grand mot lâché, le trésor, c’est ça qui te taquine, n’est-ce pas, brigand ? Eh bien, rassure-toi, c’est comme si tu avais dans ta poche la part qui te revient.

– Vous en êtes sûr ?

– Si j’en suis sûr ! Crois-tu donc que c’est de gaieté de cœur que je reste ici et que j’accomplis toute cette sale besogne ?

Ils se remirent en marche. Au bout d’un quart d’heure, quelques gouttes de pluie tombaient. Il y eut un coup de tonnerre. L’orage semblait encore lointain.

Ils achevèrent difficilement l’âpre montée, et Vorski dut aider ses compagnons.

– Enfin, dit-il, nous y sommes. Otto, passe-moi la gourde... Bien... Merci...

Ils avaient déposé leur victime au pied du chêne, dont les branches inférieures étaient coupées. Un jet de lumière éclaira l’inscription V. d’H. Vorski ramassa une corde, apportée d’avance, et dressa une échelle contre l’arbre.

– Nous allons procéder comme pour les sœurs Archignat, dit-il. Je vais enrouler la corde autour de la branche maîtresse que nous avons laissée. Ça nous servira de poulie.

Il s’interrompit et fit un saut de côté. Quelque chose d’anormal venait de se produire, Il murmura :

– Quoi ? Qu’y a-t-il ? Vous avez entendu ce sifflement ?

– Oui, fit Conrad, ça m’a frôlé l’oreille. On croirait un projectile.

– Tu es fou.

– Moi aussi, dit Otto, j’ai entendu, et ça m’a tout l’air d’avoir frappé l’arbre.

– Quel arbre ?

– Le chêne, parbleu c’est comme si on avait tiré sur nous.

– Il n’y a pas eu de détonation.

– Alors, une pierre, une pierre qui aurait atteint le chêne.

– Facile à vérifier, fit Vorski.

Il tourna sa lanterne, et, tout de suite, lâcha un juron.

– Sacré dieu ! Regardez là... sous l’inscription...

Ils regardèrent. À l’endroit qu’il indiquait, une flèche était fichée dont les plumes vibraient encore.

– Une flèche ! articula Conrad, est-ce possible ? Une flèche ?

Et Otto bredouilla :

– Nous sommes perdus. C’est bien nous qu’on a visés.

– Celui qui nous a visés n’est pas loin, observa Vorski. Ouvrez l’œil... on va chercher...

Il projeta circulairement un jet de lumière dans les ténèbres environnantes.

– Arrêtez, dit vivement Conrad... Un peu plus à droite... Vous voyez ?

– Oui... oui... je vois.

À quarante pas d’eux, au-delà du chêne tronqué par la foudre et dans la direction du Calvaire-Fleuri, on apercevait quelque chose de blanc, une silhouette qui tâchait, du moins pouvait-on le croire, de se dissimuler derrière un groupe d’arbustes.

– Pas un mot, pas un geste, ordonna Vorski... rien qui puisse lui faire supposer que nous l’avons découvert. Conrad, tu vas m’accompagner. Toi, Otto, reste ici, revolver au poing, fais bonne garde. Si on tente d’approcher et de délivrer la dame, deux coups de feu, et nous rappliquons au galop. C’est compris ?

– Compris.

Il se pencha sur Véronique et défit un peu le voile. Les yeux et la bouche étaient toujours cachés sous leurs bandeaux. Elle respirait mal, le pouls était faible et lent.

– Nous avons le temps, murmura-t-il, mais il faut se hâter si on veut qu’elle meure selon ce qui a été résolu. En tout cas, elle ne semble pas souffrir... Elle n’a plus conscience de rien...

Vorski déposa sa lanterne, puis doucement, suivi de son acolyte, et tous deux choisissant les endroits où l'ombre était le plus dense, il se glissa vers la silhouette blanche.

Mais il ne tarda pas à se rendre compte, d'une part, que cette silhouette, qui paraissait immobile, se déplaçait en même temps que lui, de sorte que l'intervalle restait le même entre eux, et, d'autre part, qu'elle était escortée d'une petite silhouette noire qui gambadait à ses côtés.

– C'est ce sale cabot ! grogna Vorski.

Il activa l'allure la distance ne diminua pas. Il courut la silhouette courut également. Et, le plus étrange, c'est qu'on n'entendait aucun bruit de feuilles remuées ou de sol foulé par la course de ce mystérieux personnage.

– Sacré dieu ! jura Vorski, il se moque de nous. Si on tirait dessus, Conrad ?

– Trop loin. Les balles ne l'atteindraient pas.

– Cependant, quoi ! Nous n'allons pourtant pas...

L'inconnu les conduisit vers la pointe de l'île, puis descendit jusqu'à l'issue du tunnel, passa près du Prieuré, longea la falaise occidentale, et atteignit la passerelle dont quelques planches fumaient encore. Puis il bifurqua, repassa de l'autre côté de la maison et monta la pelouse.

De temps à autre, le chien aboyait joyeusement.

Vorski ne dérangeait pas. Quels que fussent ses efforts, il ne gagnait pas un pouce de terrain, et la poursuite durait depuis un quart d'heure. Il finit par invectiver l'ennemi.

– Arrête donc, si tu n'es pas un lâche ! ... Qu'est-ce que tu veux ? Nous attirer dans un piège ? Pour quoi faire ?... Est-ce la dame que tu veux sauver ? Dans l'état où elle est, ça ne vaut pas la peine. Ah ! Bougre de coquin, si je pouvais te tenir !

Soudain Conrad le saisit par un pan de son vêtement.

– Qu'y a-t-il Conrad ?

– Regardez. On dirait qu'il ne bouge plus.

De fait, pour la première fois, la silhouette blanche se distinguait, de plus en plus précise dans les ténèbres, et l'on pouvait apercevoir, entre les feuilles d'un taillis, l'attitude qu'elle gardait à la minute actuelle, les bras un peu ouverts, le dos voûté, les jambes ployées et comme croisées sur le sol.

– Il a dû tomber, déclara Conrad.

Vorski, s'étant avancé, cria :

– Dois-je tirer, canaille ? Je te tiens au bout de mon canon. Lève les bras ou je fais feu.

Aucun mouvement.

– Tant pis pour toi Si tu fais la mauvaise tête, tu y passes. Je compte trois fois et je tire.

Il marcha jusqu'à vingt mètres de la silhouette et compta, le bras tendu :

– Une... deux... Tu es prêt, Conrad ? Tirons, vas-y.

Les deux balles partirent.

Là-bas il y eut un cri de détresse.

La silhouette parut s'affaïsser. Les deux hommes bondirent en avant.

– Ah ! Tu y es, coquin tu vas voir un peu de quel bois se chauffe Vorski ! Ah ! Chenapan, tu m'as assez fait courir ! Ton compte est bon.

À quelques pas, il ralentit, par crainte d'une surprise. L'inconnu ne bougeait pas, et Vorski put constater, de plus près, qu'il avait l'apparence inerte et déformée d'un homme mort, d'un cadavre. Il n'y avait donc plus qu'à sauter sur lui. C'est ce que fit Vorski, en plaisantant :

– Bonne chasse, Conrad. Ramassons le gibier.

Mais il fut très étonné, en ramassant le gibier, de ne saisir entre les mains qu'une proie en quelque sorte impalpable, et qui se composait somme toute d'une simple tunique au-dessous de laquelle il n'y avait plus personne, le possesseur de cette tunique ayant pris la fuite à temps, après l'avoir accrochée aux épines d'un fourré. Quant au chien, il avait disparu.

– Sacré dieu de sacré dieu ! proféra Vorski, il nous a roulés, le brigand ! Mais, que diable, pourquoi ?

Exhalant sa fureur de la manière stupide qui lui était familière, il piétinait l'étoffe, quand une pensée le heurta.

– Pourquoi ? Mais, sacré dieu, je le disais tout à l'heure... un piège... un truc pour nous éloigner de la dame pendant que des amis à lui attaquent Otto. Ah ! Quel idiot je fais !

Il se remit en route à travers l'obscurité et, dès qu'il put discerner le Dolmen, il appela :

– Otto ! Otto !

– Halte ! Qui est là ? répondit Otto d'une voix effrayée.

– C'est moi... Crédiu, ne tire pas !

– Qui est là ? Vous ?

– Eh ! Oui, moi, imbécile.

- Mais les deux coups de feu ?
- Une erreur... on te racontera...

Il était arrivé près du chêne, et, tout de suite, saisissant la lanterne, il en projeta la lueur sur sa victime. Elle n'avait pas bougé, étendue contre le pied de l'arbre et la tête enveloppée de son voile.

- Ah ! fit-il, je respire. Crédieu, que j'ai eu peur !
- Peur de quoi ?
- Qu'on ne nous l'enlève, parbleu !
- Eh bien, et moi, n'étais-je pas là ?
- Toi ! Toi ! Tu n'es pas plus brave qu'un autre... et si l'on t'avait attaqué...

- J'aurais toujours tiré... vous auriez entendu le signal.
- Est-ce qu'on sait ! Enfin, il ne s'est rien passé ?
- Rien du tout.
- La dame ne s'est pas trop agitée ?
- Au début, oui. Elle se plaignait en gémissant sous son capuchon, tellement que j'en étais à bout de patience.

- Mais après ?
- Oh ! Après... ça n'a guère duré... d'un bon coup de poing je l'ai étourdie.

- Ah ! La brute ! s'écria Vorski. Si tu l'as tuée, tu es un homme mort.

Vivement il s'accroupit, colla son oreille contre la poitrine de la malheureuse.

- Non, dit-il au bout d'un instant, le cœur bat encore... Mais ça ne durera peut-être pas longtemps. À l'œuvre, camarades. Dans dix minutes, il faut que tout soit fini.

### 3

## *Eli, Eli, lamma sabacthani !*

### Table des matières

Les préparatifs ne furent pas longs, et Vorski s'y employa lui-même avec activité. Il appuya l'échelle contre le tronc de l'arbre, passa l'une des extrémités de la corde autour de sa victime et l'autre autour d'une des branches supérieures, et, juché au dernier échelon, il enjoignit à ses complices :

– Tenez, vous n'avez plus qu'à tirer. Mettez-la debout d'abord, et que l'un de vous la maintienne en équilibre.

Il attendit un moment. Mais, Otto et Conrad s'entretenant à voix basse, il s'exclama :

– Dites donc, vous pourriez vous hâter... d'autant que j'offre une cible un peu trop commode, si l'on s'avisait de m'envoyer une balle ou une flèche. Ça y est ?

Les deux acolytes ne répondirent pas.

– Eh bien, elle est raide celle-là ! Qu'y a-t-il encore ? Otto... Conrad...

Il sauta à terre et les rudoya.

– Vous en avez de bonnes tous les deux. Avec un pareil système, nous y serons encore demain matin... et tout sera manqué. Mais réponds donc, Otto.

Il lui colla la lumière sur le visage.

– Voyons, quoi ? Serait-ce que tu refuses ? Faudrait le dire ! Et toi, Conrad ? On fait grève alors ?

Otto hocha la tête.

– Grève... c'est aller un peu loin. Mais Conrad et moi, nous ne serions pas fâchés d'avoir quelques explications.

– Des explications ? Et sur quoi, abruti ? Sur la dame qu'on exécute ? Sur l'un ou l'autre des deux gosses ? Inutile d'insister, camarades. Je vous l'ai dit en vous proposant l'affaire : « Marchez-vous les yeux fermés ? Il y

aura une rude besogne à accomplir, beaucoup de sang à verser. Mais, au bout du compte, la forte somme. »

– C’est là toute la question, dit Otto.

– Précise, ahuri.

– C’est à vous de préciser et d’en revenir aux termes mêmes de notre accord. Quels sont-ils ?

– Tu les connais mieux que moi.

– Justement, c’est pour vous les remettre en mémoire que je vous demande de nous les répéter.

– Ma mémoire est fidèle. Le trésor pour moi, et sur le trésor un prélèvement de deux cent mille francs à vous partager.

– C’est ça, et ce n’est pas ça. Nous y reviendrons. Commençons par causer du fameux trésor. Voilà des semaines qu’on s’esquinte, que l’on vit dans le sang et dans le cauchemar de toutes sortes de crimes... et rien à l’horizon !

Vorski haussa les épaules.

– De plus en plus bête, mon pauvre Otto. Tu sais qu’il y avait d’abord un certain nombre de choses à accomplir. Elles le sont toutes, sauf une. Dans quelques minutes, celle-là le sera à son tour, et le trésor nous appartiendra.

– Qu’en savons-nous ?

– Crois-tu donc que j’aurais fait tout ce que j’ai fait si je n’avais pas été sûr du résultat... comme je suis sûr de vivre ? Tous les événements se sont déroulés dans un ordre inflexible et marqué d’avance. Le dernier se produira à l’heure dite, et m’ouvrira la porte.

– La porte de l’enfer, ricana Otto, ainsi que j’ai entendu Maguennoc l’appeler.

– Qu’on l’appelle de ce nom ou d’un autre, elle ouvre sur le trésor que j’aurai conquis.

– Soit, dit Otto, que la conviction de Vorski impressionnait, soit. Je veux croire que vous avez raison. Mais qui nous affirme que nous aurons notre part ?

– Vous aurez votre part, pour ce simple motif que la possession du trésor me fournira des richesses si fantastiques, que je n’irai pas me créer des ennuis avec vous pour une misère de deux cent mille francs.

Donc nous avons votre parole ?

– Évidemment.

– Votre parole que toutes les clauses de notre accord seront respectées ?

– Évidemment. Où veux-tu en venir ?

– À ceci, c’est que vous avez commencé à nous rouler de la façon la plus ignoble, en ne respectant pas l’une des clauses de cet accord.

– Hein ! Qu’est-ce que tu chantes ? Sais-tu bien à qui tu parles ?

– À toi, Vorski.

Vorski empoigna son complice.

– Qu’est-ce que c’est ! Tu oses m’insulter ! Me tutoyer, moi, moi !

– Pourquoi pas, puisque tu m’as bien volé, toi ?

Vorski se contint et reprit, la voix frémissante :

– Parle et fais bien attention, mon petit, car tu joues un rude jeu. Parle.

– Voici, déclara Otto. En dehors du trésor, en dehors des deux cent mille francs, il était convenu entre nous – tu avais levé la main en guise de serment –, il était convenu que toute somme d’argent liquide trouvée par l’un de nous au cours de l’affaire serait partagée en deux : moitié pour toi, moitié pour Conrad et pour moi. Est-ce vrai ?

– C’est vrai.

– Alors, donne, fit Otto en tendant la main.

– Te donner quoi ? Je n’ai rien trouvé.

– Tu mens. Tandis qu’on expédiait les sœurs Archignat, tu as trouvé sur l’une d’elles, dans son corsage, le magot qu’on n’avait pas pu dénicher dans leur maison.

– En voilà une histoire ! dit Vorski, d’un ton où perçait l’embarras.

– C’est la pure vérité.

– Prouve-le.

– Sors donc le petit paquet ficelé que tu as épinglé là, à l’intérieur de ta chemise.

Et Otto toucha du doigt la poitrine de Vorski en ajoutant :

– Sors-le donc, le petit paquet, et aligne donc les cinquante billets de mille.

Vorski ne répondit pas. Il était stupéfait, comme un homme qui ne comprend rien à ce qui lui arrive et qui cherche vainement à deviner comment l’adversaire s’est procuré des armes contre lui.

– Tu avoues ? lui demanda Otto.



– Pourquoi pas ? répliqua-t-il. J’avais l’intention de régler le compte plus tard, en bloc.

– Règle-le tout de suite. C’est préférable.

– Et si je refuse ?

– Tu ne refuseras pas.

– Si, je refuse !

– En ce cas, Vorski... gare à toi !

– Qu’est-ce que je crains, vous n’êtes que deux.

– Nous sommes trois au moins.

– Où est le troisième ?

– Le troisième est un monsieur qui n’a pas l’air du premier venu, à ce que vient de me dire Conrad... bref, celui qui t’a roulé tout à l’heure, l’homme à la flèche et à la tunique blanche.

– Tu l’appellerais ?

– Parbleu !

Vorski sentit que la partie n’était pas égale. Les deux acolytes l’encadraient et le serraient fortement. Il fallait céder.

– Tiens, voleur ! Tiens, bandit ! s’écria-t-il en tirant le petit paquet et en dépliant les billets.

– Pas la peine de compter, dit Otto qui lui arracha la liasse par surprise.

– Mais...

– C’est ainsi. La moitié pour Conrad, la moitié pour moi.

– Ah ! Brute ! Voleur de voleur ! Tu me le paieras. Je m’en fiche de l’argent. Mais me piller comme dans un bois ! Ah ! Je ne voudrais pas être dans ta peau, mon bonhomme.

Il continua à l’injurier, puis, soudain, il éclata de rire, un rire méchant et forcé.

– Après tout, ma foi, c’est bien joué, Otto ! Mais où et comment as-tu pu savoir cela ? Tu me le raconteras, hein ? En attendant, plus une minute à perdre. Nous sommes d’accord sur tous les points, n’est-ce pas ? Et vous marchez ?

– Sans rechigner, puisque vous prenez la chose si bien, dit Otto.

Et le complice ajouta, d’un ton obséquieux :

– Vous avez tout de même de l’allure, Vorski... Un grand seigneur !

– Et toi, un valet que l’on paye. Tu es payé, dépêche-toi. L’affaire est urgente.

L'affaire, comme disait l'affreux personnage, fut rapidement exécutée. Remonté sur son échelle, Vorski répéta ses ordres auxquels Conrad et Otto se conformèrent docilement.

Ils mirent la victime debout, puis, tout en la maintenant en équilibre, ils tirèrent sur la corde. Vorski reçut la malheureuse, et, comme les genoux s'étaient ployés, il les contraignit brutalement à s'allonger. Ainsi plaquée sur le fût de l'arbre, sa robe serrée autour de ses jambes, les bras pendant à droite et à gauche et à peine écartés du corps, elle fut attachée par la taille et pardessous les bras.

Elle ne semblait pas s'être éveillée de son étourdissement, et elle n'eut aucune plainte. Vorski voulut lui dire quelques mots, mais, ces mots, il les bredouilla, incapable d'articuler. Puis il chercha à lui redresser la tête, mais il y renonça, n'ayant plus le courage de toucher à celle qui allait mourir, et la tête retomba sur le buste, très bas.

Aussitôt, il descendit et balbutia :

– L'eau-de-vie, Otto... Tu as la gourde ? Ah ! Crédieu, l'ignoble chose !

– Il est encore temps, objecta Conrad.

Vorski avala quelques gorgées et s'écria :

– Encore temps... de quoi faire ? De la délivrer ? Écoute-moi, Conrad. Plutôt que de la délivrer, j'aimerais mieux... oui, j'aimerais mieux prendre sa place. Abandonner mon œuvre ? Ah ! C'est que tu ne sais pas quelle est cette œuvre et quel est mon but ! Sans quoi...

Il but de nouveau.

– Excellente eau-de-vie, mais, pour me remettre le cœur d'aplomb, je préférerais du rhum. Tu n'en as pas, Conrad ?

– Le reste d'un petit flacon...

– Donne.

Ils avaient voilé la lanterne de peur d'être vus, et ils s'assirent tout contre l'arbre, résolus au silence. Mais cette nouvelle flambée d'alcool leur montait au cerveau. Vorski, très excité, se mit à pérorer.

– Des explications, vous n'en avez pas besoin. Celle qui meurt là, inutile que vous connaissiez son nom. Qu'il vous suffise de savoir que c'est la quatrième des femmes qui devaient mourir en croix, et que le destin l'avait spécialement désignée, elle. Mais il y a une chose que je puis vous dire, à l'heure où le triomphe de Vorski va éclater à vos yeux. J'ai même quelque orgueil à vous l'annoncer, car si tous les événements ont jusqu'ici

dépendu de moi et de ma volonté, celui qui va se produire dépend des volontés les plus puissantes, des volontés travaillant pour Vorski !

Il redit à plusieurs reprises, comme si ce nom flattait ses lèvres :

– Pour Vorski !... pour Vorski !...

Et il se releva, l'exubérance de ses pensées l'obligeant à marcher et à gesticuler.

– Vorski, fils de roi, Vorski élu du destin, prépare-toi. Voici ton heure. Ou bien tu n'es que le dernier des aventuriers et le plus criminel de tous les grands criminels que le sang des autres ait souillés, ou bien tu es vraiment le prophète illuminé que les dieux couronnent de gloire. Surhomme ou bandit. Voici l'arrêt du destin. Les battements de cœur de la victime sacrée qu'on immole aux dieux marquent les secondes suprêmes. Écoutez-les, vous deux qui êtes là.

Escaladant l'échelle, il cherchait à les percevoir, ces pauvres battements d'un cœur épuisé. Mais la tête, inclinée à gauche, l'empêchait de coller son oreille contre la poitrine, et il n'osait y toucher. Un souffle inégal et rauque rompait seul le silence.

Il dit tout bas :

– Véronique, tu m'entends ?... Véronique... Véronique...

Après un moment d'hésitation, il continua :

– Il faut que tu saches... oui, ça m'épouvante moi-même ce que je fais. Mais c'est le destin... Tu te rappelles la prédiction ? » Ta femme mourra sur la croix. » Mais ton nom lui-même, Véronique, c'est cela qu'il évoque ! ... Souviens-toi que sainte Véronique essuya la figure du Christ avec un linge, et que sur ce linge resta marquée l'image sacrée du sauveur... Véronique, tu m'entends, Véronique ?...

Il redescendit en hâte, arracha le flacon de rhum aux mains de Conrad et le vida d'un coup.

Alors, il fut pris d'une sorte de délire qui le fit divaguer pendant quelques instants dans une langue que ses acolytes ne comprirent point. Puis il se mit à provoquer l'ennemi invisible, à provoquer les dieux, à lancer des imprécations et des blasphèmes.

– Vorski est le plus fort, Vorski domine le destin. Il faut que les éléments et les puissances mystérieuses lui obéissent. Tout se passera comme il l'a décidé, et le grand secret lui sera annoncé dans les formes mystiques et selon les préceptes de la cabale. Vorski est attendu comme le prophète.

Vorski sera accueilli avec des cris de joie et d'extase, et quelqu'un que j'ignore et que je ne fais qu'entrevoir, viendra au-devant de lui avec des palmes et des bénédictions. Qu'il se prépare celui-là ! Qu'il surgisse des ténèbres et qu'il monte de l'enfer ! Voici Vorski ! Qu'au son des cloches et qu'au chant des alléluias, le signal fatidique se produise à la face du ciel, pendant que la terre s'entrouvre et projette des tourbillons de flammes.

Il garda le silence comme s'il eût épié dans l'espace les signes qu'il prédisait. D'en haut tombait le râle désespéré de la mourante. L'orage grondait au loin, et les nuages noirs étaient déchirés par les éclairs. On eût dit que toute la nature répondait à l'appel du bandit.

Ses discours grandiloquents et sa mimique de cabotin impressionnaient vivement ses acolytes.

Otto murmura :

– Il me fait peur.

– C'est le rhum, prononça Conrad. Mais tout de même il annonce des choses effrayantes.

– Des choses qui rôdent autour de nous, déclama Vorski dont l'oreille enregistrait les moindres bruits, des choses qui font partie de l'heure présente et qui nous ont été léguées par la suite des siècles. C'est comme un enfantement prodigieux. Et, je vous le dis à tous les deux, vous allez en être les témoins déconcertés. Otto et Conrad, préparez-vous également : la terre va trembler, et, à l'endroit même où Vorski doit conquérir la Pierre-Dieu, une colonne de feu s'élèvera vers le ciel.

– Il ne sait plus ce qu'il dit, marmonna Conrad.

– Et le revoilà sur l'échelle, souffla Otto. Tant pis s'il reçoit une flèche !

Mais l'exaltation de Vorski ne connaissait plus de bornes. La fin approchait. Exténuée par la souffrance, la victime agonisait.

D'un ton très bas, pour n'être entendu que par elle, puis d'une voix de plus en plus forte, Vorski reprit :

– Véronique... Véronique... tu achèves ta mission... tu arrives au bout de la montée... Gloire à toi ! Une part te revient dans mon triomphe... Gloire à toi ! Écoute ! Tu entends déjà, n'est-ce pas ? Le canon du tonnerre approche. Mes ennemis sont vaincus, tu n'as plus de secours à espérer ! Voici le dernier battement de ton cœur... Voici ta dernière plainte... *Eli, Eli, lamma sabacthani* ! ... « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? »

Il riait comme un fou, comme on rit de la plus folâtre aventure. Puis il y eut un silence. Les grondements du tonnerre s'interrompirent. Vorski se pencha et, soudain, il vociféra, du haut de son échelle :

– *Eli, Eli, lamma ssabacthani !* Les dieux l'ont abandonnée... La mort a fait son œuvre. La dernière des quatre femmes est morte. Véronique est morte !

Il se tut de nouveau, puis hurla deux fois :

– Véronique est morte ! Véronique est morte !

De nouveau, il y eut un grand silence attentif.

Et tout à coup le sol trembla, non pas d'une commotion produite par le tonnerre, mais d'une convulsion intérieure, profonde, venue des entrailles mêmes de la terre, et qui se répercuta à diverses reprises comme un bruit dont l'écho se propage à travers les bois et les collines.

Et, presque en même temps, tout près d'eux, à l'autre bout du demi-cercle de chênes, un jet de feu jaillit et monta vers le ciel, dans un tourbillon de fumée où fusaient des flammes rouges, jaunes ou violettes.

Vorski ne prononça pas une parole. Ses compagnons demeuraient confondus. À la fin l'un d'eux balbutia :

– C'est le vieux chêne pourri, celui que la foudre a déjà brûlé.

En effet, bien que l'incendie se fût éteint presque aussitôt, tous trois gardaient la vision fantastique du vieux chêne, tout embrasé, transparent et vomissant des flammes et des vapeurs multicolores...

– C'est ici l'entrée qui conduit à la Pierre-Dieu, dit gravement Vorski. Le destin a parlé comme je vous l'avais annoncé, et il a parlé contraint par moi, qui fus son serviteur et qui suis son maître.

Il s'avança, la lanterne à la main. Ils furent surpris de voir que l'arbre n'offrait aucune trace d'incendie et que la masse de feuilles sèches, maintenue comme dans une cuve par l'écartement des quelques branches inférieures, n'avait pas flambé.

– Un miracle encore, dit Vorski. Tout est miracle incompréhensible.

– Qu'allons-nous faire ? demanda Conrad.

– Pénétrer dans l'issue qui nous est indiquée. Apporte l'échelle, Conrad, et avec la main fouille dans ce tas de feuilles. L'arbre est creux et nous verrons bien...

– Si creux que soit un arbre, dit Otto, il y a toujours des racines, et je ne puis guère admettre un passage à travers les racines.

– Encore une fois, nous verrons bien. Remue les feuilles, Conrad... enlève-les...

– Non, répliqua nettement Conrad.

– Comment non ? Et pourquoi ?

– Rappelez-vous Maguennoc ! Rappelez-vous qu'il a voulu toucher à la Pierre-Dieu et qu'il a dû se couper la main.

– Mais ce n'est pas ici la Pierre-Dieu ! ricana Vorski.

– Qu'en savez-vous ? Maguennoc parlait toujours de la porte de l'enfer. N'est-ce pas cela qu'il désignait ainsi ?

Vorski haussa les épaules.

– Et toi, tu as peur aussi, Otto ?

Otto ne répondit pas, et Vorski non plus n'avait pas hâte de risquer l'épreuve car il finit par dire :

– Ma foi, rien ne presse. Attendons le petit jour. Nous abattons l'arbre à coups de hache, ce qui nous montrera mieux que tout à quoi nous avons affaire et comment il nous faut procéder.

Il en fut ainsi convenu. Mais, comme le signal avait été perçu par d'autres que par eux et qu'il ne fallait pas se laisser devancer, ils résolurent de s'établir en face même de l'arbre, sous l'abri que leur offrait la table immense du Dolmen-aux-Fées.

– Otto, ordonna Vorski, va nous chercher au Prieuré de quoi boire, et ramène également une hache, des cordes, tout ce qui est nécessaire.

La pluie commençait à tomber avec une violence extrême. Ils s'installèrent aussitôt sous le dolmen, et, tour à tour, chacun prit la garde, tandis que les autres dormaient.

Nul incident ne marqua cette nuit. La tempête fut d'une grande violence. On entendait le mugissement des vagues. Puis, tout s'apaisa peu à peu. Au petit jour, ils attaquaient le chêne qui bientôt, tiré par les cordes, s'abattait.

Ils s'aperçurent alors qu'à l'intérieur même de l'arbre, parmi les détritiques et les pourritures, une sorte de canal avait été pratiqué, qui se prolongeait au milieu du bloc de sable et de pierres amalgamé autour des racines.

À l'aide d'une pioche, ils déblayèrent le terrain. Tout de suite, des marches apparurent ; il y eut un éboulement, et ils virent un escalier qui suivait la paroi verticale d'une muraille et qui descendait dans les ténèbres. La lueur de la lanterne fut projetée. Une grotte s'ouvrait au-dessous d'eux.

Vorski se risqua le premier. Les autres le suivirent prudemment.

L'escalier qui, d'abord, se composait de marches en terre soutenues par des cailloux, était ensuite creusé à même le roc. La grotte où ils débouchèrent n'avait rien de particulier et semblait plutôt un vestibule d'accès. Elle communiquait, en effet, avec une sorte de crypte, à voûte arrondie, dont les murs étaient faits d'une grossière maçonnerie de pierres sèches.

Tout autour se dressaient, comme des statues informes, douze petits menhirs dont chacun portait le squelette d'une tête de cheval. Vorski toucha l'une de ces têtes : elle tomba en poussière.

– Nul n'est entré dans cette crypte, dit-il, depuis plus de vingt siècles. Nous sommes les premiers hommes qui en foulent le sol, les premiers qui regardent les vestiges du passé qu'elle contient.

Il ajouta avec une emphase croissante :

– C'était la chambre mortuaire d'un grand chef. On enterrait avec lui ses chevaux favoris, et ses armes également... Tenez, voici des haches, un couteau de silex... et nous retrouvons aussi la trace de certaines pratiques funéraires, comme le prouvent ce monceau de charbon de bois, et de ce côté, ces ossements calcinés...

L'émotion altérait sa voix. Il murmura :

– Je suis le premier qui pénètre ici... J'étais attendu. Un monde endormi s'éveille à mon approche.

Conrad l'interrompt :

– Il y a une autre issue, une autre communication et l'on aperçoit comme une clarté tout au loin.

Un couloir étroit les conduisait, en effet, dans une autre chambre, par où ils atteignirent une troisième salle.

Les trois cryptes étaient identiquement pareilles. Mêmes maçonneries, mêmes pierres debout, mêmes squelettes de chevaux.

– Trois tombes de grands chefs, dit Vorski. Il est évident qu'elles précèdent la tombe d'un roi, et qu'ils étaient les gardiens de ce roi, après en avoir été, de son vivant, les compagnons. Sans doute est-ce la prochaine crypte...

Il n'osait s'y aventurer, non par peur, mais par excès de trouble et par un sentiment de vanité exaspérée, dont il savourait la jouissance.

– Je vais savoir, déclama-t-il ; Vorski touche au but, et il n’a plus qu’à étendre la main pour être payé royalement de ses peines et de ses batailles. La Pierre-Dieu est là. Durant des siècles et des siècles, on a voulu violer le secret de l’île et personne n’y a réussi. Vorski est venu et la Pierre-Dieu lui appartient. Qu’elle se montre donc à moi et me donne la puissance qui m’est promise. Entre elle et Vorski, rien... rien que ma volonté. Et je veux ! Le prophète, a surgi du fond des ténèbres. Le voilà. S’il est, dans ce royaume des morts, un fantôme qui soit chargé de me conduire vers la pierre divine et de me poser sur la tête la couronne d’or, que ce fantôme se dresse ! Voici Vorski.

Il entra.

Cette quatrième salle était beaucoup plus grande et formait un dôme à calotte un peu déprimée. Au milieu de cette dépression, il y avait un trou circulaire, pas plus large que le trou laissé par un tuyau très mince, et d’où tombait une colonne de lumière à demi voilée qui formait un disque très net sur le sol.

Le centre de ce disque était occupé par un petit billot composé de pierres agencées les unes contre les autres. Et, sur ce billot, comme en exposition, un bâton de métal.

Pour le reste, la crypte ne différait pas des premières, comme elles ornée de menhirs et de têtes de chevaux, offrant comme elles des vestiges de sacrifices.

Vorski ne quittait pas des yeux le bâton de métal. Chose étrange, ce métal brillait, comme si nulle poussière ne l’eût couvert. Vorski avança la main.

– Non, non, fit vivement Conrad.

– Et pourquoi ?

– C’est peut-être cela que Maguennoc a touché et qui lui a brûlé la main.

– Tu es fou.

– Cependant...

– Eh ! Je ne crains rien, déclara Vorski en saisissant l’objet.

C’était un sceptre de plomb travaillé fort grossièrement, mais qui révélait pourtant un certain effort artistique. Sur le manche s’enroulait un serpent, tantôt incrusté dans le plomb et tantôt en relief. La tête, énorme et



disproportionnée, de ce serpent, formait le pommeau et se hérissait de clous d'argent et de petits cailloux verts transparents comme des émeraudes.

– Est-ce la Pierre-Dieu ? murmura Vorski.

Il maniait l'objet et l'examinait en tous sens avec une crainte respectueuse, et il ne tarda pas à s'apercevoir que le pommeau branlait de façon imperceptible. Il le remua, le tourna à droite, puis à gauche, et, finalement, il y eut un déclenchement : la tête du serpent se dévissait.

À l'intérieur, un vide était ménagé. Dans ce vide, une pierre... une pierre menue, de couleur rougeâtre, avec des veines jaunâtres qui ressemblaient à des veines d'or.

– C'est elle ! Oh ! C'est elle ! prononça Vorski, bouleversé.

– N'y touchez pas ! répéta Conrad, plein d'effroi.

– Ce qui a brûlé Maguennoc ne brûlera pas Vorski, répondit-il gravement.

Et par forfanterie, débordant d'orgueil et de joie, il gardait la pierre mystérieuse au fond de sa main fermée qu'il serrait de toutes ses forces.

– Qu'elle me brûle, j'y consens ! Qu'elle entre dans ma chair, j'en serais heureux.

Conrad lui fit un signe et mit un doigt sur sa bouche.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il. Tu entends quelque chose ?

– Oui, fit l'autre.

– Moi également, affirma Otto.

De fait, on entendait un bruit rythmé, égal comme cadence, mais avec des hauts et des bas, et toute une sorte de musique irrégulière.

– Mais, c'est tout près d'ici marmonna Vorski... On dirait même que c'est dans la salle.

C'était dans la salle, ils en acquirent bientôt la certitude, et c'était, ils ne pouvaient guère en douter, un bruit qui avait toute l'apparence d'un ronflement.

Conrad, qui avait risqué cette hypothèse, fut le premier à en rire. Mais Vorski lui dit :

– Ma foi, je me demande si tu n'as pas raison..., c'est bien un ronflement... Il y a donc quelqu'un ici ?

– Ça vient de ce côté, fit Otto, de ce coin d'ombre.

La clarté n'allait pas au-delà des menhirs. Derrière s'ouvraient autant de petites chapelles obscures. Vorski projeta dans l'une d'elles la lueur de sa

lanterne, et, aussitôt, laissa échapper un cri de stupeur.

– Quelqu’un... oui... il y a quelqu’un... regardez...

Les deux complices s’avancèrent. Sur un tas de moellons, qui s’amoncelaient dans un angle de la paroi, un homme dormait, un vieillard à barbe blanche et à longs cheveux blancs. La peau de sa figure et la peau de ses mains étaient sillonnées de mille rides. Un cercle bleuâtre encadrait ses paupières closes. Un siècle au moins avait passé sur lui.

Une tunique de lin rapiécée et déchirée le revêtait jusqu’aux pieds. Autour du cou, et descendant assez bas sur la poitrine, il avait un chapelet de ces boules sacrées que les Gaulois appelaient des œufs de serpent, et qui sont des oursins. À portée de sa main, une belle hache de jadéite montrait des signes indéchiffrables. Par terre, alignés, des silex tranchants, des grands anneaux plats, deux pendeloques de jaspe vert, deux colliers en émail bleu cannelé.

Le vieillard ronflait toujours.

Vorski murmura :

– Le miracle continue... C’est un prêtre... un prêtre comme ceux d’autrefois... du temps des Druides.

– Et alors ? demanda Otto.

– Alors, il m’attend !

Conrad exprima un avis brutal.

– Moi, je propose qu’on lui casse la tête avec sa hache.

Mais Vorski se mit en colère.

– Si tu touches seulement à l’un de ses cheveux, tu es un homme mort.

– Cependant...

– Cependant, quoi ?

– C’est peut-être un ennemi... c’est peut-être celui que nous avons poursuivi hier soir... Rappelez-vous... la tunique blanche.

– Tu n’es qu’un idiot ! À son âge, crois-tu que c’est lui qui nous aurait fait courir de la sorte ?

Il se pencha et saisit doucement le bras du vieillard, en disant :

– Réveillez-vous... c’est moi...

Aucune réponse. L’homme ne se réveillait pas.

Vorski insista.

L’homme se remua sur son lit de cailloux, dit quelques mots, et se rendormit.

Vorski, un peu impatienté, renouvela sa tentative, mais avec plus de force et en élevant la voix :

– Eh bien, quoi, voyons nous ne pouvons pourtant pas traîner ici plus longtemps. Allons !

Il imprima une secousse plus énergique au vieillard. Celui-ci eut un geste d'irritation, repoussa l'importun, se cramponna quelques instants au sommeil, puis, à la fin, excédé, il se retourna et grogna, d'un ton furieux :

– Ah ! La barbe !

## 4

### *Le vieux Druide*

#### Table des matières

Les trois complices, qui connaissaient à merveille toutes les finesses de la langue française et n'ignoraient aucun terme d'argot, ne se trompèrent pas un instant sur le vrai sens de cette exclamation imprévue. Ils furent stupéfaits.

Vorski interrogea Conrad et Otto.

– Hein ? Que dit-il ?

– Oui, oui, vous avez bien entendu... c'est cela... répondit Otto.

À la fin, Vorski fit une nouvelle tentative sur l'épaule de l'inconnu, lequel se retourna sur sa couche, s'étira, bâilla, parut se rendormir, et soudain, vaincu, proféra, en s'asseyant à demi :

– Enfin, quoi ! On ne peut donc plus roupiller à son aise dans cette boîte-là ?

Un jet de lumière l'aveugla, et il marmotta, effaré :

– Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'on me veut ?

Vorski posa la lanterne sur un ressaut de la paroi et son visage apparut ainsi en pleine clarté. Le vieillard, qui continuait d'exhaler sa mauvaise humeur en plaintes incohérentes, regarda son interlocuteur, se calma peu à peu, prit même une expression aimable, presque souriante, et, tendant la main, s'écria :

– Ah ça ! Mais c'est donc toi, Vorski ? Comment vas-tu, vieille branche ?

Vorski eut un haut-le-corps. Qu'il fût connu du vieillard et que celui-ci l'appelât par son nom, cela ne l'étonnait pas outre mesure, puisqu'il avait la conviction, en quelque sorte mystique, qu'il était attendu comme un prophète. Mais, pour un prophète, pour un missionnaire illuminé et vêtu de gloire, qui se présente devant un inconnu que couronne la double majesté de l'âge et du rang sacerdotal, il était pénible d'être accueilli sous la désignation de « vieille branche ».

Hésitant, inquiet, ne sachant à qui il avait affaire, il demanda :

– Qui êtes-vous ? Pourquoi êtes-vous ici ? Comment êtes-vous venu ?

Et, comme l'autre le contemplait d'un air surpris, il répéta plus fortement :

– Répondez donc, qui êtes-vous ?

– Ce que je suis ? repartit le vieillard avec une voix éraillée et chevrotante, ce que je suis ? Par Teutatès, dieu des Gaulois, c'est toi qui me poses une pareille question ? Alors, tu ne me reconnais pas ? Voyons, rappelle-toi... ce bon Ségenax... hein ! Tu te souviens ?... le père de Velléda ?... ce bon Ségenax, magistrat vénéré chez les Rhédons, de qui Chateaubriand parle au tome premier de ses *Martyrs* ? Ah ! Je vois que ta mémoire se rafraîchit.

– Qu'est-ce que vous me chantez là ! s'écria Vorski.

– Je ne chante pas ! J'explique ma présence ici et les tristes événements qui m'y ont amené jadis. Dégouté par la conduite scandaleuse de Velléda, qui avait « fauté » avec le sinistre Eudore, je suis entré, comme qui dirait aujourd'hui, à la Trappe, c'est-à-dire que j'ai passé brillamment mon bachot ès druides. Depuis, à la suite de quelques frasques – oh ! Presque rien... trois ou quatre bordées vers la capitale où m'attiraient Mabilles et, plus tard le Moulin-Rouge -, depuis, j'ai dû accepter la petite place que j'occupe ici, un poste de tout repos, comme tu vois... gardien de la Pierre-Dieu... un poste d'embusqué, quoi !

La stupeur et l'inquiétude de Vorski augmentaient à chaque parole. Il consulta ses compagnons.

– Cassez-lui la tête, répétait Conrad, c'est mon idée, et je n'en démords pas.

– Et toi, Otto ?

– Moi, je dis qu'il faut se méfier.

– Évidemment, il faut se méfier.

Mais le vieux Druide entendit le mot. S'aidant d'un bâton sur lequel il s'appuyait, il se leva et cria :

– Qu'est-ce que ça signifie ? Se méfier de moi ! Elle est raide, celle-là ! Me traiter de fumiste ! Tu n'as donc pas vu ma hache, et, sur le manche de cette hache, le dessin de la croix gammée ? Hein, la croix gammée, le signe solaire cabalistique par excellence. Et ça ! Qu'est-ce que c'est ? (Il montrait son chapelet d'oursins.) Hein ! Qu'est-ce que c'est ? Des crottes de lapin ?

Vous en avez du culot ! Appeler des crottes de lapin des œufs de serpent, « des œufs qu'ils finissent par former de la bave et de l'écume de leurs corps mêlés, et qu'ils rejettent en l'air au milieu de sifflements ». C'est Pline lui-même qui l'a dit ! Tu ne vas pas aussi traiter Pline de fumiste, j'espère ? En voilà un client ! Se méfier de moi, alors que j'ai tous mes diplômes de vieux Druide, toutes mes patentes, tous mes brevets, tous mes certificats signés par Pline et par Chateaubriand. Quel culot ! Non, vrai, tu en trouveras des vieux Druides de mon espèce, authentiques, de l'époque, avec leur patine ancienne et leur barbe séculaire ! Moi, un fumiste ! Moi qui possède toutes les traditions et qui jongle avec les coutumes d'antan ! Veux-tu que je te danse le pas du vieux Druide, tel que je l'ai dansé devant Jules César ? Le veux-tu ?

Et sans attendre la réponse, le vieillard, jetant son bâton, se mit à esquisser des entrechats fantaisistes et des giges échevelées avec une souplesse tout à fait extraordinaire. Et c'était le spectacle le plus cocasse que de le voir sauter et tourniquer, le dos ployé, les bras ballants, les jambes fusant à droite et à gauche, de dessous la tunique, la barbe suivant les évolutions du corps qui se trémoussait, tandis que la voix chevrotante annonçait successivement les diverses reprises :

– Le pas du vieux Druide ou les Délices de Jules César. Ohé !... la danse du gui sacré, vulgairement appelée danse de Saint-Guy ! ... La valse des œufs de serpent, avec musique de Pline... Ohé ! Ohé ! Plus de spleen !... La Vorska, ou tango-des trente cercueils ! ... L'hymne du prophète rouge ! Alléluia ! Alléluia ! Gloire au prophète !

Quelques moments encore il continua ses bonds endiablés, puis, brusquement, il s'arrêta devant Vorski, et, d'un ton grave :

– Assez de bavardage ! Parlons sérieusement. Je suis chargé de te remettre la Pierre-Dieu. Maintenant que tu es convaincu, es-tu prêt à prendre livraison de la marchandise ?

Les trois complices étaient absolument ahuris. Vorski ne savait que faire, impuissant à comprendre ce que c'était que ce damné personnage.

– Eh ! Fichez-moi la paix ! s'écria-t-il avec colère. Que voulezvous ? Quel est votre but ?

– Comment, mon but ? Mais je viens de te le dire : te remettre la Pierre-Dieu.

– Mais de quel droit ? À quel titre ?

Le vieux druide hocha la tête.

– Oui, je saisis la chose... ça ne se passe pas du tout comme tu croyais. Évidemment, n'est-ce pas ? Tu arrives ici tout frétilant, heureux et fier de l'œuvre accomplie. Juge un peu... de la fourniture pour trente cercueils, quatre femmes en croix, des naufrages, du sang plein tes mains, des crimes plein tes poches. Tout ça, ce n'est pas de la petite bière, et tu t'attendais à une réception imposante, avec cérémonie officielle, pompes solennelles, chœurs antiques, théories d'eubages et de bardes, ostensoirs, sacrifices humains, enfin du chichi, le grand jeu gaulois !... Et, au lieu de cela, un pauvre diable de Druides qui roupille dans un coin et qui t'offre tout crûment la marchandise. Quelle chute, messeigneurs ! Que veux-tu, Vorski ? On fait ce qu'on peut et chacun agit selon ses moyens. Je ne roule pas sur l'or, moi, et je t'ai déjà avancé, outre le blanchissage de quelques tuniques blanches, treize francs quarante pour feux de bengale, jets de flammes, et tremblement de terre nocturne.

Vorski tressauta, hors de lui, comprenant soudain.

– Qu'est-ce que vous dites ? Comment c'était...

– Pour sûr que c'était moi Qui voulais-tu que ce fût ? Saint Augustin ? À moins que tu n'aies supposé une intervention divine et qu'hier soir, dans l'île, les dieux aient pris soin de t'envoyer un archange vêtu d'une tunique blanche pour te conduire au chêne creux ! ... Vraiment, tu exagères.

Vorski serra les poings. Ainsi l'homme vêtu de blanc, qu'il avait poursuivi la veille, n'était autre que cet imposteur !

– Ah ! gronda-t-il, je n'aime pas beaucoup qu'on se paye ma tête !

– Qu'on se paye ta tête ! s'écria le vieillard. Tu en as de bonnes, mon petit. Et qui donc m'a traqué comme une bête fauve, que j'en étais à bout de souffle ? Et qui donc m'a collé deux balles dans ma tunique numéro un ? En voilà un client ! Aussi, ça m'apprendra à faire le zèbre !

– Assez, assez, proféra Vorski, exaspéré. Assez ! Pour la dernière fois, qu'est-ce que vous me voulez ?

– Je m'esquinte à te le dire. Je suis chargé de te remettre la Pierre-Dieu. Chargé par qui ?

– Ah ! ça, je n'en sais fichtre rien, par exemple ! J'ai toujours vécu avec cette idée qu'il apparaîtrait un jour à Sarek un nommé Vorski, prince germain, qui abattrait ses trente victimes, et à qui je devais faire un signai convenu lorsque sa trentième victime rendrait le dernier soupir. Alors,

comme je suis esclave de la consigne, j'ai préparé mon petit baluchon, j'ai acheté, chez un quincaillier de Brest, deux feux de bengale à trois francs soixante-quinze centimes pièce, plus quelques pétards de choix, et, à l'heure dite, je me perchais dans mon observatoire, un rat de cave à la main, tout prêt. Quand tu gueulé, du haut de ton arbre : « Elle est morte ! Elle est morte ! » j'ai pensé que c'était le bon moment, j'ai allumé mes bengales, et, avec mes pétards, j'ai secoué les entrailles de la terre. Voilà. Tu es fixé.

Vorski avança, les poings levés. Ce flux de paroles, ce flegme imperturbable, cette faconde, cette voix goguenarde et tranquille, tout cela le mettait hors de lui.

– Un mot de plus, et je t'assomme, cria-t-il. J'en ai assez !

– T'appelles-tu Vorski ?

– Oui, et après ?

– Es-tu prince germain ?

– Oui, oui, et après ?

– As-tu abattu tes trente victimes ?

– Oui ! Oui ! Oui !

– Eh bien ! Alors tu es mon homme. J'ai une Pierre-Dieu à te remettre, je te la remettrai, coûte que coûte. C'est comme ça que je suis, moi. Il faut que tu la bouffes, ta pierre à miracles.

– Mais je m'en moque de la Pierre-Dieu ! hurla Vorski en trépignant. Et je me moque de toi. Je n'ai besoin de personne. La Pierre-Dieu ! Mais je l'ai, elle est à moi, je la possède.

– Montre voir.

– Et ça, qu'est-ce que c'est ? fit Vorski en sortant de sa poche la petite bille trouvée dans le pommeau.

– Ça ? demanda le vieillard d'un air surpris. Où as-tu pêché ça ?

– Dans le pommeau de ce sceptre, que j'ai eu l'idée de dévisser.

– Et qu'est-ce que c'est ?

– C'est un fragment de la Pierre-Dieu.

– Tu es fou.

– Alors, qu'est-ce que c'est, selon toi ?

– Ça, c'est un bouton de culotte.

– Hein ?

– Un bouton de culotte.

– La preuve ?



– Un bouton de culotte dont la tige est cassée, un bouton de culotte comme en emploient les nègres du Sahara. J'en ai toute une parure.

– La preuve, sacrédieu !

– C'est moi qui l'y ai mis.

– Pour quoi faire ?

– Pour remplacer la pierre précieuse, que Maguennoc avait chipée, celle qui l'a brûlé, et qui l'a forcé à se couper la main.

Vorski se tut. Il était désorienté. Il ne savait plus quel parti prendre et quelle conduite tenir à l'égard de ce singulier adversaire.

Le vieux Druide se rapprocha de lui, et, doucement, d'un air paternel :

– Non, vois-tu, mon petit, tu n'en sortiras pas sans moi. Moi seul ai la clef de la serrure et le mot du coffre. Pourquoi hésites-tu ?

– Je ne vous connais pas.

– Enfant ! Si je te proposais quelque chose d'indélicat et qui soit incompatible avec ton honneur, je comprendrais tes scrupules. Mais mon offre est de celles qui ne sauraient froisser la conscience la plus chatouilleuse. Hein ? Ca colle ? Non ? Pas encore ? Mais, par Teutatès, qu'est-ce qu'il te faut, incrédule Vorski ? Un miracle, peut-être ? Seigneur, pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? Mais des miracles, j'en ponds treize à la douzaine. Tous les matins, en prenant mon café au lait, j'accomplis mon petit miracle. Pense donc, un Druide ! Des miracles ? Mais j'en ai plein ma boutique. Je ne sais plus où m'asseoir. Qu'est-ce que tu préfères ? Rayon des résurrections ? Rayon des cheveux qui repoussent ? De l'avenir dévoilé ? Tu n'as que l'embarras du choix. Tiens, à quelle heure ta trentième victime a-t-elle exhalé son dernier soupir ?

– Est-ce que je sais ?

– Onze heures cinquante-deux. Ton émotion fut si forte que ta montre en a été arrêtée. Regarde.

C'était absurde. Le choc produit par l'émotion n'a aucun effet sur la montre de celui qui a subi cette émotion. Cependant, malgré lui, Vorski tira sa montre : elle marquait onze heures cinquante-deux. Il essaya de la remonter, elle était cassée.

Le vieux Druide, sans lui laisser le temps de reprendre haleine, continua :

– Ça t'épate, hein ? Rien de plus simple, cependant, et de plus facile pour un Druide un peu à la hauteur. Un Druide voit l'invisible. Bien plus, il

le fait voir à qui ça lui chante. Vorski, veux-tu voir ce qui n'existe pas ? Quel est ton nom ? Je ne parle pas de ton nom de Vorski, mais de ton vrai nom, du nom de ton papa ?

– Silence là-dessus, commanda Vorski. C'est un secret que je n'ai révélé à personne.

– Alors, pourquoi l'écris-tu ?

– Je ne l'ai jamais écrit.

– Vorski, le nom de ton père est inscrit au crayon rouge, à la page quatorze du petit carnet que tu portes sur toi. Regarde.

Machinalement, comme un automate dont les gestes sont réglés par une volonté étrangère, Vorski sortit de la poche intérieure de son gilet un portefeuille qui contenait un cahier de pages blanches cousues ensemble. Il les feuilleta jusqu'à la quatorzième, puis marmotta avec un effroi inexprimable :

– Est-ce possible ! Qui a écrit cela ? Et vous connaissez ce qui est écrit ?...

– Veux-tu que je te le prouve ?

– Silence encore une fois ! Je vous défends...

– À ta guise, mon vieux. Moi, ce que j'en fais, c'est pour t'édifier. Et ça me coûte si peu ! Quand je commence à opérer des miracles, je ne peux plus m'arrêter. Encore un, histoire de rigoler. Tu portes à ton cou, sous ta chemise, au bout d'une chaînette d'argent, un médaillon ?

– Oui, fit Vorski dont les yeux brillaient de fièvre.

– Ce médaillon forme un cadre, vide de la photographie qu'il encerclait autrefois ?

– Oui, oui... un portrait représentant...

– Représentant ta mère, je le sais, et que tu as perdu.

– Que j'ai perdu l'an dernier.

– Dis plutôt que *tu crois* l'avoir perdu, ce portrait.

– Allons donc ! Le médaillon est vide.

– *Tu crois* qu'il est vide. Il ne l'est pas. Regarde.

Toujours d'un mouvement mécanique, les yeux écarquillés, Vorski défit le bouton de sa chemise et tira la chaînette. Le médaillon apparut. Il y avait dans un cercle d'or un portrait de femme.

– C'est elle... c'est elle..., murmura-t-il, bouleversé.

– Pas d'erreur ?

– Non.

– Alors, que dis-tu de tout cela, hein ? C’est pas du chiqué... c’est pas du battage. Le vieux Druide est un type d’attaque, et tu vas le suivre, n’est-ce pas ?

– Oui.

Vorski était vaincu. Cet homme le subjuguait. Ses instincts superstitieux, ses croyances ataviques aux puissances mystérieuses, sa nature inquiète et déséquilibrée, tout lui imposait une soumission absolue. Sa méfiance persistait, mais ne l’empêchait pas d’obéir. Il demanda.

– Est-ce loin ?

– À côté. Dans le grand salon.

Otto et Conrad avaient écouté le dialogue en témoins abasourdis. Conrad essaya de protester. Mais Vorski lui ferma la bouche.

– Si tu as peur, va-t’en. Du reste – et il ajouta ces mots avec affectation –, du reste, nous ne marchons que le revolver au poing. À la moindre alerte, feu.

– Feu sur moi ? ricana le vieux Druide.

– Feu sur n’importe quel ennemi.

– Eh bien, passe le premier, feu Vorski.

Et comme l’autre se rebiffait, il éclata de rire.

– Feu Vorski... tu n’as pas l’air de trouver ça drôle ? Oh ! Moi non plus, d’ailleurs... Seulement, il faut bien s’amuser... Eh bien, quoi, tu ne passes pas ?

Il les avait amenés tout au bout de la crypte, dans une masse d’ombre où la lanterne leur montra une fente creusée au pied de la muraille et qui s’enfonçait en descendant.

Après une hésitation, Vorski passa. Il dut ramper à genoux et sur les mains dans ce couloir étroit et tortueux, d’où il déboucha, une minute plus tard, au seuil d’une grande salle.

Les autres le rejoignirent.

Le vieux Druide déclara solennellement :

– La salle de la Pierre-Dieu.

Elle était profonde et majestueuse, pareille, comme dimensions et comme forme, à l’esplanade au-dessous de laquelle elle s’étendait. Le même nombre de pierres debout, qui semblaient les colonnes d’un temple immense, se dressaient aux mêmes endroits et composaient les mêmes

alignements que les menhirs de l'esplanade – pierres taillées de la même façon à coups de hache ignorante et sans nul souci d'art ou de symétrie. Le sol était fait de dalles énormes et irrégulières, coupées par un système de rigoles et sur lesquelles s'épalaient, venus d'en haut, et distants les uns des autres, des cercles de lumière éclatante.

Au centre, sous le jardin de Maguennoc, un échafaud de pierres sèches s'élevait, haut de quatre ou cinq mètres. Là-dessus un dolmen aux deux jambes robustes portait une table de granit en forme d'ovale allongé.

– C'est *elle* ? articula Vorski d'une voix étranglée.

Sans répondre directement, le vieux Druide prononça :

– Qu'en dis-tu ? Ils avalent le chic pour construire, nos ancêtres ! Et quelle ingéniosité ! Quelles précautions contre les regards indiscrets et contre toutes les recherches profanes ! Sais-tu d'où vient la lumière ? Car nous sommes dans les entrailles de l'île, et pas de fenêtres sur l'espace. La lumière vient des menhirs supérieurs, lesquels sont percés du haut en bas d'un canal qui va en s'évasant et qui dispense la clarté à pleins flots. À midi, avec le soleil, c'est féérique. Toi qui es un artiste, tu hurlerais d'admiration.

– C'est bien *elle*, alors ? répéta Vorski.

– En tout cas, c'est une pierre sacrée, affirma le vieux Druide, impassible, puisqu'elle dominait le lieu des sacrifices souterrains, les plus importants de tous. Mais il y en a une autre en dessous, que protège le dolmen, et que tu ne vois pas d'ici, et c'est sur elle que l'on immolait les victimes de choix. Le sang coulait de l'échafaud et s'en allait par toutes ces rigoles jusqu'aux falaises, jusqu'à la mer.

Vorski demanda, de plus en plus agité :

– Alors, c'est celle-là ? Avançons.

– Pas besoin de bouger, dit le vieillard avec un calme horripilant, ce n'est pas encore celle-là. Il y en a une troisième, et, cette troisième, pour l'apercevoir, il te suffit de relever un peu la tête.

– Où ? Vous êtes sûr ?

– Parbleu ! Regarde bien... au-dessus de la table supérieure, oui, dans la voûte même qui forme le plafond et qui semble une mosaïque de grandes dalles... N'est-ce pas ? Tu la reluques d'ici ? Une dalle qui fait bande à part... allongée comme la table inférieure et taillée comme elle... On dirait

les deux sœurs... Mais il n'y en a qu'une de bonne, ayant la marque de fabrique...

Vorski était déçu. Il s'attendait à une présentation plus compliquée, à une cachette plus mystérieuse.

– La Pierre-Dieu, cela ? dit-il, mais elle n'a rien de particulier.

– De loin, non, mais de près, tu verras... Il y a des veines de couleur, des filons rutilants, un grain spécial... enfin quoi, la Pierre-Dieu. D'ailleurs, elle ne vaut pas tant par sa matière que par ses propriétés miraculeuses.

– De quels miracles s'agit-il ? questionna Vorski.

– Elle donne mort ou vie, comme tu sais, et elle donne bien d'autres choses.

– Lesquelles ?

– Fichtre ! Tu m'en demandes trop. Je n'en sais rien, moi.

– Comment ! Vous ignorez...

Le vieux Druide se pencha et, en confidence :

– Écoute, Vorski, je t'avouerai que je me suis un peu vanté, et que mon rôle, tout en étant d'une importance capitale – gardien de la Pierre-Dieu, c'est un poste de première ligne, – que mon rôle est limité par une puissance en quelque sorte supérieure à la mienne.

– Quelle puissance ?

– Celle de Velléda.

Vorski l'observa, de nouveau inquiet.

– Velléda ?

– Ou du moins, celle que j'appelle Velléda, la dernière Druidesse, et dont je ne connais pas le vrai nom.

– Où se trouve-t-elle ?

– Ici.

– Ici ?

– Oui, sur la pierre du sacrifice. Elle dort.

– Comment ! Elle dort ?

Elle dort depuis des siècles, depuis toujours. Moi, je ne l'ai jamais vue qu'endormie, d'un sommeil chaste et paisible. Comme la Belle au bois dormant, Velléda attend celui que les dieux ont désigné pour la réveiller, et celui-là...

– Celui-là ?

– Celui-là c'est toi, Vorski.

Vorski fronça les sourcils. Qu'est-ce que c'était que cette histoire invraisemblable ? Et où donc voulait en venir l'énigmatique personnage ?

Le vieux Druide continua :

– Ça te chiffonne, on dirait ? Voyons, c'est pas une raison parce que tu as les mains rouges et trente cercueils sur le dos pour que tu n'aies pas le droit d'être promu prince Charmant. Tu es trop modeste, mon petit. Tiens, veux-tu que je te dise quelque chose ? Velléda est merveilleusement belle, mais d'une beauté surhumaine. Ah ! Mon gaillard, tu t'allumes ? Non ? Pas encore ?

Vorski hésitait. Vraiment il sentait le danger grandir autour de lui, et monter comme une vague qui s'enfle et qui va déferler. Mais le vieillard ne lâchait pas prise.

– Un dernier mot, Vorski – et je te parle bas pour que tes compagnons ne m'entendent point –, lorsque tu as enveloppé ta mère dans un linceul, tu lui as laissé à l'index, selon sa volonté formelle, une bague qui ne la quittait jamais, bague magique, faite d'une grosse turquoise qu'entourait un rang de petites turquoises serties dans des gaines d'or. Est-ce que je me trompe ?

– Non, souffla Vorski, bouleversé, non, mais j'étais seul, et c'est un secret que personne n'a connu...

– Vorski, si cette bague se trouve à l'index de Velléda, auras-tu confiance ? Et croiras-tu que, du fond de sa tombe, ta mère ait délégué Velléda pour te recevoir et pour te remettre elle-même la pierre miraculeuse ?

Vorski marchait déjà vers le tumulus. Rapidement, il monta les premières marches. Sa tête dépassa le niveau de la plate-forme.

– Ah ! fit-il en chancelant, la bague... la bague est à son doigt.

Entre les deux piliers du dolmen, étendue sur la table du sacrifice et recouverte jusqu'aux pieds d'une robe immaculée, la Druidesse reposait. Son buste et son visage étaient tournés de l'autre côté, et un voile ramené sur son front cachait ses cheveux. Son beau bras, presque nu, pendait le long de la table. L'index portait une bague de turquoise.

– C'est bien la bague maternelle ? dit le vieux Druide.

– Oui, sans aucun doute.

Vorski, en hâte, avait traversé l'espace qui le séparait du dolmen, et, courbé, presque agenouillé, il examinait les turquoises.

– Le nombre y est... l'une d'elles est fendue... une autre disparaît à moitié sous la feuille d'or qu'on a rabattue.

– Ne prends pas tant de précautions, dit le vieillard, elle n'entend pas, et ta voix ne peut la réveiller. Relève-toi, plutôt, et passe ta main légèrement sur son front. C'est la caresse magnétique qui doit la sortir de sa torpeur.

Vorski se releva. Il hésitait cependant à toucher cette femme. Elle lui inspirait une crainte et un respect insurmontables.

– N'approchez pas, vous deux, dit le vieux Druide à Otto et à Conrad. Les yeux de Velléda, en s'ouvrant, ne doivent se poser que sur Vorski et n'être frappés par aucun autre spectacle... Eh bien, Vorski, tu as peur ?

– Je n'ai pas peur.

– Seulement, tu n'es pas dans ton assiette. C'est plus facile d'assassiner que de ressusciter, hein ? Allons, un peu de biceps ! Écarte son voile et touche son front. La Pierre-Dieu est à ta portée. Agis, et tu es maître du monde.

Vorski agit. Debout contre l'autel du sacrifice, il dominait la druidesse. Il se pencha sur le buste immobile. La tunique blanche s'élevait et s'abaissait au rythme régulier de la respiration. D'une main indécise, il écarta le voile, puis s'inclina davantage afin que son autre main pût effleurer le front découvert.

Mais, à ce moment, son geste demeura pour ainsi dire en suspens, et il resta là sans bouger, comme un homme qui ne comprend pas et qui cherche vainement à comprendre.

– Eh bien, quoi, mon gros, s'écria le Druide, tu as l'air médusé. Encore du grabuge ? Quelque chose qui ne va pas ? Faut-il que je t'aide ?

Vorski ne répondit pas. Il regardait éperdument, avec une expression de stupeur et d'effroi qui se changeait peu à peu en une folle épouvante. Des gouttes de sueur découlèrent de son crâne. Ses yeux hagards semblaient contempler la plus horrible des visions.

Le vieillard éclata de rire.

– Jésus-Marie, que tu es laid ! Pourvu que la dernière Druidesse ne soulève pas ses divines paupières et n'aperçoive pas ton affreuse binette ! Dormez, Velléda. Dormez votre pur sommeil sans rêves.

Vorski mâchonnait des paroles inachevées où grondait une colère croissante. À coups d'éclairs, une partie de la vérité l'illuminait. Un mot lui montait aux lèvres, qu'il refusait de prononcer, comme s'il avait peur, en le

prononçant, de donner la vie à un être qui n'était plus, à cette femme morte, oui, morte, bien qu'elle respirât, et qui ne pouvait pas ne pas être morte, puisqu'il l'avait tuée. À la fin, cependant, et malgré lui, il articula, et chaque syllabe lui coûtait d'intolérables souffrances :

– Véronique... Véronique...

– Tu trouves donc qu'elle lui ressemble ? ricana le vieux Druide. Ma foi, peut-être as-tu raison... il y a un air de famille... Hein ! Si tu n'avais pas mis l'autre en croix de tes propres mains, et si tu n'avais pas recueilli toi-même son dernier soupir, tu serais prêt à jurer que les deux femmes ne font qu'une même et unique personne et que Véronique d'Hergemont est vivante, et qu'elle n'est même pas blessée... pas même une cicatrice... pas seulement la marque des cordes autour des poignets... Mais regarde donc, Vorski, quel visage paisible ! Quelle sérénité réconfortante ! Ma parole, je commence à croire que tu t'es trompé et que tu as mis en croix une autre femme ! Réfléchis... Allons bon ! Voilà que tu t'en prends à moi ! Venez à mon secours, ô Teutatès. Le prophète va me démolir.

Vorski s'était redressé, et maintenant faisait face au vieux Druide. Sa figure, façonnée pour la haine et la rage, n'avait jamais sûrement exprimé plus de haine et de rage... Le vieux Druide n'était pas seulement l'homme qui, depuis une heure, se jouait de lui comme d'un enfant, il était l'homme qui avait accompli l'œuvre la plus extraordinaire, et qui lui apparaissait soudain comme l'ennemi le plus implacable et le plus dangereux. D'un tel homme, il fallait se débarrasser sur-le-champ, puisque l'occasion s'en présentait.

– Je suis cuit, dit le vieillard. À quelle sauce vas-tu me manger ? Nom d'une bique, quel ogre !... Au secours ! ... à l'assassin ! Oh ! Les doigts de fer qui vont m'étrangler ! À moins que ce ne soit le poignard ? Ou bien la corde ? Non, c'est le revolver. J'aime mieux ça, c'est plus propre. Vas-y, Alexis. Sur sept balles, deux ont déjà troué ma tunique numéro un. Reste cinq. Vas-y, Alexis.

Chaque parole exaspérait la colère de Vorski. Il avait hâte d'en finir, et il commanda :

– Otto... Conrad... vous êtes prêts ?...

Il tendit le bras. Les deux acolytes braquèrent également leurs armes. À quatre pas devant eux, le vieillard demandait grâce en riant.



– Je vous en prie, mes bons messieurs, ayez pitié d'un pauvre diable... Je ne recommencerai plus... Je serai sage comme une... image... Mes bons messieurs...

Vorski répéta :

– Otto... Conrad... attention !... Je compte... Une... deux... trois... Feu !

Les trois détonations retentirent à la fois. Le Druide fit une pirouette, puis se remit d'aplomb, vis-à-vis de ses adversaires et cria, d'une voix tragique :

– Touché ! Traversé de part en part ! C'est la mort sans phrases !... Capout, le vieux Druide !... Funeste dénouement ! Ah ! Le pauvre vieux Druide qui aimait tant bavarder !

– Feu ! hurla Vorski. Mais tirez donc, imbéciles ! Feu !

– Feu ! Feu ! répétait le Druide. Pan ! Pan ! Pan ! Pan ! Mouche au cœur !... Double mouche !... Triple mouche ! À toi, Conrad, pan ! Pan !... À toi, Otto.

Les détonations crépitaient et se répercutaient dans la grande salle sonore. Les complices se démenaient devant leur cible, ahuris et furieux, tandis que l'invulnérable vieillard dansait et gigotait, tantôt presque accroupi, tantôt bondissant avec une agilité stupéfiante.

– Crebleu, ce que l'on rigole au fond des cavernes ! Et ce que t'es bête, mon Vorski ! Sacré prophète, va ! Quelle couche ! Non, mais comment as-tu pu avaler tout ça ? Les feux de bengale ! Les pétards, et puis le bouton de culotte ! Et puis la bague de ta vieille mère ! Bougre de veau ! Quelle pochetée !

Vorski s'arrêta. Il comprenait que les trois revolvers avaient été déchargés, mais comment ? Par quel prodige inouï ? Qu'y avait-il au fond de toute cette aventure fantastique ? Quel était ce démon qui se dressait en face de lui ?

Il jeta son arme inutile et regarda le vieillard. Allait-il l'empoigner, l'étouffer entre ses bras ? Il regarda aussi la femme, prêt à se jeter sur elle. Mais, visiblement, il ne se sentait pas de taille à affronter plus longtemps ces deux êtres bizarres qui lui paraissaient situés en dehors du monde et de la réalité.

Alors, rapidement, il tourna sur lui-même et, appelant ses acolytes, il reprit le chemin des cryptes, poursuivi par les quolibets du vieux Druide :

– Allons, bon ! Voilà qu’il se trotte ! Et la Pierre-Dieu, que veux-tu que j’en fasse ? Non, mais ce qu’il détale ! T’as donc le feu au derrière ? Taïaut ! Taïaut Va donc, eh ! Prophète...

## *La salle des sacrifices souterrains*

### Table des matières

Vorski n'avait jamais eu peur, et peut-être, en prenant la fuite, n'obéissait-il pas à un sentiment de peur réelle. Mais il ne savait plus ce qu'il faisait. Dans l'effarement de son cerveau c'était un tourbillon d'idées contradictoires et incohérentes où dominait l'intuition d'une défaite irrémédiable et, en quelque manière, surnaturelle.

Croyant aux sortilèges et aux prodiges, il avait l'impression que l'homme du Destin qu'était Vorski se trouvait déchu de sa mission et remplacé par un nouvel élu du Destin. Il y avait, l'une en face de l'autre, deux forces miraculeuses, l'une émanant de lui, Vorski, l'autre émanant du vieux Druide, et la seconde absorbait la première. La résurrection de Véronique, la personnalité du vieux Druide, les discours, les plaisanteries, les pirouettes, les actes, l'invulnérabilité de ce personnage funambulesque, tout cela lui semblait magique et fabuleux, et créait, dans ces cavernes des temps barbares, une atmosphère spéciale qui le détraquait et l'étouffait.

Il avait hâte de remonter à la surface de la terre. Il voulait respirer et voir. Et ce qu'il voulait voir, avant tout, c'était l'arbre dénudé de branches auquel il avait attaché Véronique et sur lequel Véronique avait expiré.

– Car elle est bien morte, grinçait-il, en rampant au creux de l'étroit passage qui communiquait avec la troisième et la plus grande des cryptes... Elle est bien morte... Je sais ce que c'est que la mort... La mort, j'ai tenu ça souvent entre mes mains et je ne m'y trompe pas. Alors, comment ce démon a-t-il pu la ressusciter ?

Il s'arrêta brusquement près du billot où il avait ramassé le sceptre.

– À moins que..., dit-il.

Conrad qui le suivait, s'écria :

– Dépêchez-vous donc au lieu de bavarder.

Vorski se laissa entraîner, mais, tout en marchant, il continuait :

– Veux-tu que je te dise mon idée, Conrad ? Eh bien, la femme qu'on nous a montrée et qui dormait, ce n'était pas *elle*. Vivait-elle seulement, celle-là ? Ah ! Ce vieux sorcier est capable de tout. Il aura modelé quelque image... une poupée de cire à laquelle il aura donné la ressemblance.

– Vous êtes fou. Marchez donc !

– Je ne suis pas fou. Cette femme ne vivait pas. Celle qui est morte sur l'arbre est bien morte. Et tu la retrouveras là-haut, je t'en réponds. Des miracles, oui, mais pas un tel miracle !...

N'ayant plus leur lanterne, les trois complices se heurtaient aux murs et aux pierres droites. Leurs pas résonnaient de voûte en voûte. Conrad ne cessait de grogner.

– Je vous avais prévenu... il fallait lui casser la tête.

Otto, lui, se taisait, essoufflé par la course.

Ils arrivèrent ainsi, en tâtonnant, au vestibule qui précédait la crypte d'entrée, et ils furent assez surpris de constater que cette première salle était obscure, bien que le passage qu'ils y avaient creusé à la partie supérieure, sous les racines du chêne mort, eût dû répandre une certaine clarté.

– C'est bizarre, dit Conrad.

– Bah ! répliqua Otto, il s'agit seulement de trouver l'escalier qui s'accroche au mur. Tiens, j'y suis, voilà une marche... et puis la suivante...

Il escalada ces marches, mais presque aussitôt fut arrêté.

– Pas moyen d'avancer... on dirait qu'il y a eu un éboulement.

– Impossible ! objecta Vorski. D'ailleurs, attends... j'oubliais... j'ai mon briquet.

Il alluma ce briquet, et un même cri de colère leur échappa à tous les trois : tout le haut de l'escalier et la moitié de la salle étaient ensevelis sous un amas de pierres et de sable, au milieu duquel avait glissé le tronc du chêne mort. Aucune chance de fuite ne leur restait.

Vorski eut un moment de défaillance et s'écroula sur les marches.

– Nous sommes fichus... C'est ce damné vieillard qui a combiné cela... ce qui prouve qu'il n'est pas seul.

Il se lamenta, déraisonnant, et sans forces pour continuer une lutte trop inégale. Mais Conrad se fâcha :

– Mais, enfin, je ne vous reconnais plus, Vorski.

– Il n'y a rien à faire contre ce bonhomme-là.

– Rien à faire ? Il y a d’abord, ce que je vous ai répété vingt fois, à lui tordre le cou. Ah ! Si je ne m’étais pas retenu !...

– Tu n’aurais même pas pu y toucher. Est-ce que nos balles l’ont atteint ?

– Nos balles... nos balles... murmura Conrad... tout ça est rudement louche. Passez-moi votre briquet... j’ai un autre revolver qui vient du Prieuré et que j’avais chargé moi-même hier matin. Je vais bien voir.

Il examina l’arme et ne tarda pas à se rendre compte que les sept cartouches logées dans le barillet avaient été remplacées par sept cartouches sans balles et qui, naturellement, ne pouvaient tirer qu’à blanc.

– Voilà toute l’explication, dit-il, et votre vieux Druide n’a rien d’un sorcier. Si nos revolvers avaient été réellement chargés, on l’abattait comme un chien.

Mais l’explication redoubla l’effarement de Vorski.

– Et comment les aurait-il déchargés ? À quelle minute a-t-il pu prendre nos armes dans nos poches, puis les remettre après les avoir rendues inoffensives ? Je n’ai pas quitté mon revolver un instant.

– Moi non plus, avoua Conrad.

– Et je défie qu’on y touche sans que je m’en aperçoive. Alors ?... Alors, n’est-ce pas la preuve que ce démon-là jouit d’une puissance particulière ? Quoi il faut voir les choses telles qu’elles sont. C’est un homme qui a des secrets à lui... et il dispose de moyens... de moyens...

Conrad haussa les épaules.

– Vorski, cette affaire vous a démolie... Vous touchiez au but, et vous lâchez tout au premier obstacle, vous n’êtes plus qu’une loque. Eh bien, moi, je ne baisse pas la tête comme vous. Fichus ? Et pourquoi ? S’il nous poursuit, nous sommes trois.

– Il ne viendra pas. Il nous laissera ici, et il nous enfermera comme dans un terrier sans issue.

– Alors, s’il ne vient pas, je retourne là-bas, moi ! J’ai mon couteau, ça suffit.

– Tu as tort, Conrad.

– En quoi ai-je tort ? Je vaudrais un autre homme, surtout ce vieux-là, et il n’a pour l’aider qu’une femme endormie.

– Conrad, ce n’est pas un homme, et elle, ce n’est pas une femme. Méfie-toi.

– Je me méfie, mais je marche.  
– Tu marches... tu marches... mais quel est ton plan ?  
– Je n'ai pas de plan. Ou plutôt, je n'en ai qu'un, qui est de supprimer ce bonhomme-là.

– Tout de même, fais attention... Ne l'attaque pas de front, mais tâche de le surprendre...

– Parbleu ! dit Conrad, en s'en allant, je ne suis pas assez bête pour m'offrir à ses coups. Soyez tranquille, je le tiens, le bougre !

L'audace de Conrad réconforta Vorski.

– Après tout, dit-il quand son complice fut parti, il a raison. Si ce vieux Druide ne nous a pas poursuivis, c'est qu'il a d'autres idées en tête. Il ne s'attend sûrement pas à un retour offensif, et Conrad peut fort bien le surprendre. Qu'en dis-tu, Otto ?

Otto partageait cet avis.

– Il n'y a qu'à patienter, répondit-il.

Un quart d'heure s'écoula. Vorski reprenait de plus en plus son aplomb. Il avait fléchi par réaction, après des espoirs trop grands suivis d'une déception trop lourde, et aussi parce que l'ivresse provoquait chez lui de la lassitude et de l'abattement. Mais le désir du combat le surexcitait de nouveau, et il tenait à en finir avec son adversaire.

– Qui sait même, disait-il, si Conrad ne l'a pas déjà mis hors de combat ? ...

Il passait maintenant à une confiance exagérée, qui témoignait de son déséquilibre, et tout de suite il voulut repartir.

– Allons, Otto, c'est la fin du voyage. Un vieux bonhomme à supprimer, et ça y est. Tu as ton poignard ? Inutile, d'ailleurs. Mes deux mains suffiront.

– Et s'il a des amis, ce Druide ?

– Nous verrons bien.

Il reprit encore une fois le chemin des cryptes, avançant avec précaution, et surveillant le débouché des passages qui communiquaient de l'une à l'autre. Aucun bruit ne parvenait jusqu'à eux. La lueur de la troisième crypte les guidait.

– Conrad a dû réussir, remarqua Vorski, sans quoi il n'aurait pas engagé la lutte et se serait replié vers nous.

Otto approuva.

– Évidemment, c'est bon signe de ne pas le voir. Le vieux Druide a dû passer un mauvais quart d'heure. Conrad est un gaillard.

Ils entrèrent dans la troisième crypte. Les choses étaient à leur place, le sceptre sur le billot, et le pommeau, que Vorski avait dévissé, un peu plus loin à terre. Mais, comme il jetait les yeux vers le trou d'ombre où dormait le vieux Druide, lors de leur arrivée, il fut stupéfait de revoir le bonhomme, non pas exactement au même endroit, mais entre le trou d'ombre et l'issue du couloir.

– Sacré dieu ! Qu'est-ce qu'il fait ? balbutia-t-il, déjà troublé par cette présence insolite. Non, mais on dirait qu'il dort !

Le vieux Druide semblait dormir en effet. Seulement pourquoi diable dormait-il dans cette attitude, à plat ventre, les bras allongés en croix, et le nez sur le sol ?

Est-ce qu'un homme qui se méfie, ou qui tout au moins sait qu'un danger peut l'atteindre, s'offre ainsi aux coups de l'ennemi ? Et pourquoi – le regard de Vorski perçait peu à peu les ténèbres de l'arrière-crypte –, pourquoi la tunique blanche était-elle maculée de taches qui paraissaient rouges... qui étaient rouges. Aucun doute n'était possible. Pourquoi ?...

Otto dit à voix basse :

– Il a une drôle de pose.

Vorski avait la même pensée, et il précisa :

– Oui, une pose de cadavre.

– Une pose de cadavre, approuva Otto. Le mot est exact.

Après un instant, Vorski recula d'un pas.

– Oh ! fit-il, est-ce croyable ?

– Quoi ? demanda l'autre.

– Entre les deux épaules... regarde...

– Eh bien ?

– Le couteau...

– Quel couteau ? Celui de Conrad ?

– Celui de Conrad, affirma Vorski... Le poignard de Conrad... je le reconnais... planté droit entre les deux épaules.

Et il ajouta frissonnant :

– Les taches rouges viennent de là... c'est du sang... du sang qui coule de cette blessure.

– En ce cas, observa Otto, il est mort ?

– Il est mort... oui, le vieux Druide est mort... Conrad l'aura surpris, et il l'a tué... Le vieux Druide est mort !

Vorski resta indécis un assez long moment, prêt à se jeter sur le corps inerte et à le frapper à son tour. Mais il n'osait pas plus le toucher mort que vivant, et tout ce qu'il eut le courage de faire, ce fut de se précipiter et d'arracher l'arme hors de la plaie.

– Ah ! Bandit, s'écria-t-il, tu as ce que tu mérites, et Conrad est un rude type. Conrad, sois sûr que je ne t'oublierai pas.

– Où peut-il être, Conrad ?

– Dans la salle de la Pierre-Dieu. Ah ! Otto, j'ai hâte de retrouver la femme que le vieux Druide avait placée là et de lui régler son compte, à elle aussi !

– Vous croyez donc que c'est une femme vivante ? ricana Otto.

– Et bien vivante encore !... comme l'était le vieux Druide. Ce sorcier n'était qu'un charlatan qui pouvait avoir des trucs à lui, mais aucun pouvoir réel... La preuve, la voici ! ...

– Charlatan, soit, objecta le complice. Mais tout de même, par ses signaux, il vous a indiqué l'endroit de ces grottes ! Or, dans quel but ? Et que faisait-il ici ? Connaissait-il vraiment le secret de la Pierre-Dieu, le moyen de la conquérir et son emplacement exact ?

– Autant d'énigmes, tu as raison, dit Vorski, lequel préférait ne pas examiner de trop près les détails de l'aventure, mais autant d'énigmes qui trouveront leur solution d'elles-mêmes, et dont je ne me préoccupe pas pour l'instant, puisque ce n'est plus cet horripilant personnage qui me les pose.

Pour la troisième fois, ils franchirent l'étroit couloir de communication. Vorski pénétra dans la grande salle en vainqueur, la tête haute et le regard assuré. Plus d'obstacles, plus d'ennemi. Que ce fût la Pierre-Dieu que l'on voyait suspendue entre les dalles de la voûte, ou que la Pierre-Dieu fût ailleurs, nul doute qu'il ne la découvrit. Restait cette femme mystérieuse qui avait l'apparence de Véronique, mais qui ne pouvait pas être Véronique et dont il allait démasquer la véritable personnalité.

Si toutefois elle y est encore, murmura-t-il. Et je soupçonne fort qu'elle n'y est plus. Elle jouait son rôle dans les combinaisons obscures du vieux Druide, et le vieux Druide me croyant écarté...

Il avança et monta quelques marches.

La femme était là.



Elle était là, couchée sur la table inférieure du dolmen, entourée de voiles comme auparavant. Le bras ne pendait plus vers le sol. Il n'y avait que la main qui émergeât des voiles. Au doigt, la bague de turquoises.

Otto lui dit :

– Elle n'a pas bougé, elle dort toujours.

– Peut-être dort-elle, en effet, prononça Vorski. Je vais l'observer. Laisse-moi faire.

Il approcha. Il n'avait pas lâché le couteau de Conrad, et peut-être est-ce cela qui lui donna l'idée de tuer, car son regard se baissa vers l'arme, et il sembla se rendre compte seulement alors qu'il la tenait et qu'il pouvait s'en servir.

Il n'était plus qu'à trois pas de la femme quand il s'aperçut que celui des deux poignets qui se trouvait découvert était tout meurtri et comme marbré de taches noires, lesquelles provenaient évidemment de l'étreinte des cordes. Or, le vieux Druide lui avait fait remarquer, une heure auparavant, que les poignets n'offraient aucune trace de meurtrissure !

Ce détail le bouleversa de nouveau, d'abord en lui prouvant que c'était bien la femme, mise en croix par lui, que l'on avait détachée et qui était sous ses yeux, et ensuite parce qu'il rentrait soudain dans le domaine des miracles. Tour à tour le bras de Véronique lui apparaissait sous deux aspects différents, bras de femme vivante et intacte, bras de victime inerte et torturée.

Sa main tremblante serra le poignard, s'y accrochant pour ainsi dire comme si c'était l'arme même du salut. Dans son esprit confus surgissait une fois de plus l'idée de frapper, non pas pour tuer, puisque cette femme devait être morte, mais pour frapper l'ennemi invisible qui s'acharnait après lui, et pour conjurer d'un seul coup tous les maléfices.

Il leva le bras. Il choisit la place. Sa figure prit son expression la plus sauvage et s'illumina de la joie du crime. Et brusquement il s'abattit et frappa, comme un fou, au hasard, dix fois, vingt fois, avec un déchaînement frénétique de tous ses instincts.

– Tiens, meurs, bégayait-il... meurs encore... et que ce soit fini... Tu es le mauvais génie qui s'oppose à moi... et je t'anéantis... Meurs donc pour que je sois libre ! ... Meurs pour que je sois le seul maître ! ...

Il s'arrêta, afin de reprendre son souffle. Il était exténué. Et tandis que ses yeux hagards contemplaient, sans le voir, l'affreux spectacle du corps

lacéré, il eut l'impression étrange qu'une ombre s'interposait entre lui et la lumière du soleil qui descendait de l'ouverture supérieure.

– Sais-tu ce que tu me rappelles ? fit une voix.

Il fut interdit. Cette voix n'était point celle d'Otto. Et elle continua, pendant qu'il restait la tête baissée et tenant stupidement son poignard planté dans le corps de la morte.

– Sais-tu ce que tu me rappelles, Vorski ? Tu me rappelles les taureaux de mon pays – apprends que je suis espagnol et grand amateur de courses. Eh bien ? Ces taureaux, quand ils ont embroché quelque pauvre vieux carcan hors d'usage, ils reviennent de temps à autre vers le cadavre, le retournent, l'embrochent encore, le tuent et le retuent sans cesse. Tu es comme eux, Vorski. Tu vois rouge. Pour te défendre contre l'ennemi vivant, tu t'acharnes après l'ennemi qui ne vit plus, et c'est la mort elle-même que tu t'efforces de tuer. Quelle brute tu fais !

Vorski leva la tête.

Un homme était debout devant lui, appuyé contre un des piliers du dolmen. Cet homme, de taille moyenne, assez mince, bien découplé, avait l'air encore jeune malgré ses cheveux grisonnants autour des tempes. Il portait une vareuse gros-bleu à boutons d'or et une casquette de marin à visière noire.

– Pas la peine de chercher, dit-il. Tu ne me connais pas. Don Luis Perenna, grand d'Espagne, seigneur de beaucoup de pays et prince de Sarek. Oui, ne t'étonne pas ; prince de Sarek, c'est un titre que je viens de m'offrir et auquel j'ai quelque droit.

Vorski le regardait sans comprendre. L'homme poursuivit :

– Tu ne sembles pas très familier avec le nobiliaire espagnol. Pourtant, rappelle-toi... je suis le monsieur qui devait venir au secours de la famille d'Hergemont et des habitants de Sarek... celui que ton fils François attendait avec une foi si naïve... Hein ? Tu y es ? Tiens, ton compagnon, le fidèle Otto, paraît se rappeler, lui... Mais peut-être mon autre nom te dirait quelque chose... Il est avantageusement connu... Lupin ?... Arsène Lupin ?

Vorski l'observait avec une terreur croissante et un doute qui se précisait à chaque parole et à chaque mouvement de ce nouvel adversaire. S'il ne reconnaissait ni l'homme ni la voix de cet homme, il se sentait dominé par une volonté dont il avait déjà éprouvé la puissance, et fouetté par la même sorte d'ironie implacable. Mais était-ce possible ?

– Tout est possible, même ce à quoi tu penses, reprit Don Luis Perenna. Mais, je le répète, quelle brute tu fais ! Comment ! Tu poses au grand bandit, à l'aventurier d'envergure, et tu n'es même pas fichu de t'y retrouver dans tes crimes ! Tant qu'il s'est agi de tuer au petit bonheur, tu as été droit ton chemin. Mais, au premier caillou, tu perds la boule. Vorski tue, mais qui a-t-il tué ? Il n'en sait rien. Véronique d'Hergemont est-elle morte ou vivante ? Est-elle liée sur le chêne où tu l'as crucifiée ? Ou bien étendue ici sur la table du sacrifice ? L'as-tu tuée là-haut ou dans cette salle ? Mystère. Tu n'as même pas eu l'idée, avant de frapper, de regarder qui tu frappais. L'essentiel pour toi, c'est de frapper à tour de bras, de te griser à la vue et à l'odeur du sang, et, avec de la chair vivante, de faire une abominable bouillie. Mais regarde donc, idiot. Quand on tue, on n'a pas peur de tuer, et on ne cache pas le visage de sa victime. Regarde, idiot.

Lui-même se pencha sur le cadavre, et défit le voile qui entourait la tête.

Vorski avait fermé les yeux. Agenouillé, le buste écrasé contre les jambes de la morte, il restait immobile et les paupières obstinément closes.

– Ça y est, hein ? ricana don Luis. Si tu n'oses pas regarder, c'est que tu as deviné, ou que tu vas deviner, n'est-ce pas, misérable ? N'est-ce pas, ton cerveau d'imbécile est en train de faire le compte ? Il y avait dans l'île de Sarek deux femmes, et il n'y en avait que deux, Véronique et l'autre... L'autre qui s'appelait Elfride ? N'est-ce pas, je ne me trompe pas ?... Elfride et Véronique... tes deux épouses... l'une la mère de Raynold, l'autre la mère de François... et alors si ce n'est pas la mère de François que tu as attachée sur la croix, et que tu viens de frapper, c'est la mère de Raynold... Si ce n'est pas Véronique la femme qui est là et dont les poignets sont meurtris par le supplice, c'est Elfride. Pas d'erreur possible... Elfride, ton épouse et ta complice... Elfride, ton âme damnée... Et tu le sais tellement bien que tu aimes mieux me croire sur parole plutôt que de risquer un coup d'œil sur le visage livide de cette morte-là, de ta complice obéissante et torturée par toi. Capon, va !

Vorski, en effet, avait caché sa tête dans son bras replié. Il ne pleurait pas ! Vorski ne pouvait pleurer. Cependant, ses épaules étaient agitées de secousses, et il y avait dans son attitude l'expression du désespoir le plus farouche.

Cela dura assez longtemps. Puis le frissonnement des épaules cessa. Néanmoins, Vorski ne bougeait pas.

– Vrai, tu me fais pitié, mon pauvre vieux, reprit don Luis. Tu y tenais donc tant que cela à ton Elfride ? Une habitude, hein ? Un fétiche ? Que veux-tu, on n'est pas bête à ce point-là, non plus ! On sait ce qu'on fait ! On se renseigne ! On réfléchit, que diable ! Or, toi, tu nages dans le crime comme un nouveau-né qui se jetterait à l'eau. Rien d'étonnant à ce que tu t'enfonces et à ce que tu coules. Ainsi le vieux Druide est-il mort ou vivant ? Conrad lui a-t-il planté son poignard dans le dos, ou bien est-ce moi qui joue le rôle de ce diabolique individu ? Bref, y a-t-il un vieux Druide et un grand d'Espagne, ou bien ces deux personnages ne font-ils qu'un ? Tout cela, pour toi, mon pauvre enfant, c'est la bouteille à l'encre. Il faudrait pourtant s'expliquer. Veux-tu que je t'aide ?

Si Vorski avait agi sans réfléchir, il fut facile de voir, quand il releva la tête, qu'il avait pris le temps de la réflexion et qu'il savait fort bien à quelle résolution désespérée les circonstances l'acculaient. Il était certes prêt à s'expliquer, comme l'y conviait don Luis, mais le poignard en main et avec la volonté implacable de s'en servir. Doucement, les yeux fixés sur les yeux de don Luis, et sans cacher ses intentions, il avait dégagé l'arme et il se redressait.

– Prends garde, fit don Luis, ton couteau est truqué comme ton revolver. C'est du papier d'argent.

Plaisanteries inutiles. Rien ne pouvait précipiter ou ralentir l'élan raisonné qui poussait Vorski vers le combat suprême. Il fit le tour de la table sacrée et se planta devant don Luis.

– C'est bien toi, dit-il, qui, depuis quelques jours, te mets en travers de tous mes plans ?

– Depuis vingt-quatre heures, pas davantage. Il y a vingt-quatre heures que je suis arrivé à Sarek.

– Et tu es résolu à aller jusqu'au bout ?

– Plus loin, si possible.

– Pourquoi ? Dans quel intérêt ?

– En amateur, et parce que tu me dégoûtes.

– Donc pas d'accord possible ?

– Non.

– Tu refuserais d'entrer dans mon jeu ?

– Tu parles !

– Tu serais de moitié.

- J’aime mieux tout.
- C’est-à-dire que la Pierre-Dieu ?...
- La Pierre-Dieu m’appartient.

Toute autre parole était vaine. Un adversaire de ce calibre-là doit être supprimé, sinon il vous supprime. Il fallait choisir entre les deux dénouements : il n’en existait pas un troisième.

Don Luis restait impassible, toujours adossé au pilier. Vorski le dominait de la tête, et en même temps Vorski avait cette impression profonde que, sous tous les rapports, comme force, comme musculature, comme poids, il lui était également supérieur. Dans ces conditions comment eût-il hésité ? Et d’ailleurs il semblait inadmissible que don Luis pût seulement essayer de se défendre ou d’esquiver le coup avant que le poignard se fût abattu. Fatalement sa mise en garde, s’il ne bougeait pas à l’instant, se produirait trop tard. Or, il ne bougeait pas. Vorski frappa donc en toute certitude, comme on frappe une proie condamnée d’avance.

Pourtant – et cela se passa si vite et d’une manière si inexplicable qu’il n’aurait pu dire à la suite de quelles péripéties il succomba –, pourtant, trois ou quatre secondes après, il était couché à terre, désarmé, vaincu, les deux jambes comme rompues par un coup de bâton, et le bras droit inerte et douloureux jusqu’à le faire crier.

Don Luis ne prit même pas la peine de le ligoter. Un pied sur le grand corps impuissant, il prononça, à demi courbé :

– Pour le moment, pas de discours. Je t’en réserve un de ma façon que tu jugeras un peu longuet, mais qui te prouvera que je connais l’aventure depuis A jusqu’à Z, c’est-à-dire beaucoup mieux que toi. Un seul point obscur, et tu vas l’éclaircir. Où est ton fils François d’Hergemont ?

Comme il ne recevait pas de réponse, il répéta :

– Où est François d’Hergemont ?

Sans doute Vorski estima-t-il que le hasard mettait entre ses mains un atout imprévu, et que la partie n’était pas perdue, car il garda un silence obstiné.

– Tu refuses de répondre ? demanda don Luis. Une fois... deux fois... trois fois... tu refuses ? Parfait !

Il siffla légèrement.

Quatre hommes surgirent d’un coin de la salle, quatre hommes au visage basané et qui avaient le type des Arabes du Maroc. Comme don

Luis, ils portaient des vareuses et des casquettes de matelots, à visière vernie.

Un cinquième personnage arriva presque aussitôt, un officier français mutilé, dont la jambe droite se terminait par un pilon.

– Ah ! C’est vous, Patrice ? fit don Luis.

Il présenta, selon l’étiquette :

– Le capitaine Patrice Belval, mon meilleur ami. M. Vorski, Boche.

Puis il reprit :

– Rien de neuf, mon capitaine ? Vous n’avez pas retrouvé François ?

– Non.

– D’ici une heure nous l’aurons retrouvé, et nous partirons. Tous nos hommes sont au bateau ?

– Oui.

– Et tout va bien par là ?

– Très bien.

Il ordonna aux quatre Marocains :

– Emballez-moi le Boche, et montez-le jusqu’au dolmen d’en haut. Inutile de l’attacher, il est incapable d’un geste. Ah ! Une minute.

Il se pencha à l’oreille de Vorski.

– Avant de partir, regarde bien la Pierre-Dieu, entre les dalles du plafond. Le vieux Druide ne t’a pas menti. C’est bien la pierre miraculeuse que l’on cherche depuis des siècles... et que j’ai découverte, moi, de loin... par correspondance. Fais-lui tes adieux, Vorski ! Tu ne la reverras jamais, si tant est que tu doives jamais revoir quelque chose en ce bas monde.

Il fit un signe.

Vivement les quatre Marocains se saisirent de Vorski et l’emportèrent dans le fond de la salle, du côté opposé au couloir de communication.

Don Luis se tourna vers Otto, lequel avait assisté immobile à toute la scène :

– Je vois que tu es un garçon raisonnable, Otto, et que tu comprends la situation. Tu ne te mêleras de rien ?

– De rien.

– Alors, on te laissera tranquille. Tu peux nous suivre sans crainte.

Il passa son bras sous le bras du capitaine, et ils s’en allèrent en causant.

On sortait de la salle de la Pierre-Dieu par une série de trois autres cryptes dont chacune se trouvait à un niveau plus élevé que celle qui la

précédait, et dont la dernière aboutissait également à un vestibule. À l'extrémité de ce vestibule, une échelle était plantée contre une paroi, dans laquelle on avait pratiqué récemment une ouverture en défonçant une frêle maçonnerie de sable et de chaux.

Par là ils débouchèrent en plein air, au milieu d'un sentier abrupt, coupé de marches, qui tournait en montant dans le roc, et qui les conduisit à l'endroit de la falaise où François avait mené Véronique la veille au matin. C'était la montée de la Poterne. D'en haut, on apercevait, suspendue à deux bras de fer, la barque sur laquelle Véronique et son fils auraient dû s'enfuir. Non loin, dans une petite baie, s'allongeait la silhouette effilée d'un sous-marin.

Tournant le dos à la mer, don Luis et Patrice Belval poursuivirent leur chemin vers l'hémicycle de chênes et s'arrêtèrent près du Dolmen-aux-Fées. Les Marocains les y attendaient. Ils avaient assis Vorski au pied de l'arbre même où sa dernière victime était morte. À cet arbre, il ne restait plus comme témoignage de l'abominable supplice que l'inscription V. d'H.

– Pas trop fatigué, Vorski ? demanda don Luis. Les jambes vont mieux ?

Vorski haussa les épaules d'un air méprisant.

– Oui, je sais, reprit don Luis, tu as confiance dans ta carte suprême. Pourtant, tu devrais savoir que, moi aussi, j'ai quelques atouts, et que je joue avec une certaine maîtrise. L'arbre qui est derrière toi te le prouve surabondamment. Veux-tu un autre exemple ? Tandis que tu t'embrouilles dans tes crimes et que tu ne connais plus le nombre de tes morts, moi je les ressuscite. Regarde celui-ci qui vient du Prieuré. Tu le vois ? Il porte comme moi la vareuse à boutons d'or... C'est une de tes victimes, hein ? Tu l'avais enfermé dans une des cellules de torture pour le jeter à la mer, et c'est ton chérubin de Raynold qui l'y a précipité sous les yeux de Véronique. Tu te rappelles ? Stéphane Maroux ?... Il est mort, n'est-ce pas ? Eh bien, pas du tout... D'un coup de ma baguette magique, je le ranime. Et le voici. Et je lui donne la main. Et je lui parle...

De fait il s'était avancé vers le nouveau venu, lui serrait la main, et lui disait :

– Vous voyez, Stéphane, je vous avais averti qu'à midi tapant tout serait fini, et qu'on se retrouverait au Dolmen. Il est midi tapant.

Stéphane semblait en excellente santé. Aucune trace de blessure. Vorski le regardait avec épouvante, et balbutia :

– Le professeur... Stéphane Maroux...

– Lui-même, dit don Luis. Que veux-tu ? Là encore tu as agi comme un crétin. L'adorable Raynold et toi, vous jetez un homme à la mer et vous n'avez même pas l'idée de vous pencher et de vous rendre compte de ce qu'il devient. Moi je le recueille... Et ne t'épate pas, mon bon... Ce n'est que le début et j'ai encore quelques tours dans mon sac. Pense donc, je suis l'élève du vieux Druide !... Et alors Stéphane, où en sommes-nous ? Vos recherches ?

– Inutiles.

– François ?

– Impossible de le retrouver.

– Et Tout-Va-Bien, vous l'avez lancé sur la piste de son maître comme c'était convenu ?

– Oui, mais il m'a simplement conduit par la Poterne jusqu'à la barque de François.

Il n'y a pas de cachette de ce côté ?

– Aucune.

Don Luis garda le silence et se mit à marcher de long en large devant le dolmen. Il avait l'air d'hésiter au dernier moment, avant de s'engager dans la série d'actes qu'il avait résolus.

Enfin, s'adressant à Vorski, il lui dit :

– Je n'ai pas de temps à perdre. D'ici deux heures, il faut que j'aie quitté l'île. Combien me vends-tu la liberté immédiate de François ?

Vorski répliqua :

– François s'est battu en duel avec Raynold, et il a eu le dessous.

– Tu mens, c'est François qui l'a emporté.

– Qu'en sais-tu ? Tu les as vus combattre ?

– Non ! Sans quoi je serais intervenu. Mais je sais qui fut le vainqueur.

– Personne que moi ne le sait. Ils étaient masqués.

– Alors si François est mort, tu es perdu.

Vorski réfléchit.

L'argument était péremptoire. Il prononça, interrogeant à son tour :

– Bref, qu'est-ce que tu m'offres ?

– La liberté.

– Et avec ça ?

– Rien.



– Si, la Pierre-Dieu.

– Jamais !

L'exclamation de don Luis fut violente, accompagnée d'un geste coupant, et il l'expliqua :

– Jamais ! La liberté, au pis-aller, oui, et parce que tel que je te connais et dénué de toute ressource, tu iras te faire pendre ailleurs. Mais, la Pierre-Dieu, ce serait le salut, la richesse, la puissance, le pouvoir de faire le mal...

– C'est justement pour cela que j'y tiens, dit Vorski, et, en me confirmant ce qu'elle vaut, tu me rends plus exigeant en ce qui concerne François.

– Je trouverai François. C'est une question de patience, et, s'il le faut, je resterai deux ou trois jours de plus.

– Tu ne le retrouveras pas, et, si tu le retrouves, il sera trop tard.

– Pourquoi ?

– François n'a pas mangé depuis hier.

Cela fut dit froidement, méchamment. Il y eut un silence et don Luis reprit :

– En ce cas, parle, si tu ne veux pas qu'il meure.

– Que m'importe ? Tout plutôt que de manquer à ma tâche et de m'arrêter dans le chemin que je suis. J'atteins au but : tant pis pour ceux qui s'interposent entre ce but et moi.

– Tu mens. Tu ne laisseras pas mourir cet enfant, qui est le tien.

– J'ai bien laissé mourir l'autre.

Patrice et Stéphane eurent un geste d'horreur, tandis que don Luis riait franchement.

– À la bonne heure ! Pas d'hypocrisie avec toi. Des arguments nets et probants. Nom d'un chien ! Est-ce beau un Boche qui étale son âme ! Quel magnifique mélange de vanité et de cruauté, de cynisme et de mysticisme ! Un Boche a toujours une mission à remplir, alors même qu'il se contente de cambrioler ou d'assassiner. Or, toi, tu es plus qu'un Boche, tu es un Superboche !

Et il ajouta en riant :

– Aussi c'est comme un Superboche que je veux te traiter. Une dernière fois, consens-tu à me dire où est François ?

– Non.

– C'est bien.

Très calmement, il se retourna vers les quatre Marocains.

– Allez-y, les enfants.

Ce fut l'affaire d'un instant. Avec une précision de gestes vraiment extraordinaire, et comme si l'acte eût été décomposé en un certain nombre de mouvements, appris et répétés d'avance à la façon d'un exercice militaire, ils ramassèrent Vorski, l'attachèrent à la corde qui pendait de l'arbre, le hissèrent sans s'occuper de ses cris, de ses menaces et de ses hurlements, et le lièrent solidement comme il avait lié sa victime.

– Gueule, mon bonhomme, prononça paisiblement don Luis, gueule tant que tu voudras ! Tu ne peux réveiller que les sœurs Archignat et que ceux des trente cercueils ! Gueule, si ça t'amuse. Mais pour Dieu, que tu es laid ! Quelle grimace !

Il recula de quelques pas, pour mieux juger du spectacle.

– À merveille ! Tu fais très bon effet et tout est bien au point... Jusqu'à l'inscription V. d'H. : Vorski de Hohenzollern ! Car je suppose que, comme fils de roi, tu es allié à cette noble maison. Et maintenant, Vorski, tu n'as plus qu'à prêter une oreille attentive ; je vais te servir le petit discours promis.

Vorski se convulsait sur l'arbre et tâchait de briser ses liens. Mais, comme tout effort ne servait qu'à augmenter sa souffrance, il se tint tranquille, et, pour exhaler sa rage, il se mit à jurer et à blasphémer atrocement, tout en apostrophant don Luis :

– Voleur ! Assassin ! C'est toi l'assassin ! C'est toi qui condamnes François ! François a été blessé par son frère, sa blessure est mauvaise et peut s'envenimer...

Stéphane et Patrice intervinrent auprès de don Luis... Stéphane avait peur.

– Est-ce qu'on sait ? dit-il. Avec un pareil monstre, tout est possible. Et si l'enfant est malade ?...

– Des balivernes ! Du chantage ! affirma don Luis. L'enfant se porte bien.

– Êtes-vous sûr ?

– Assez bien, en tout cas, pour pouvoir attendre une heure. Dans une heure, le Superboche aura parlé. Il ne résistera pas plus longtemps. La pendaison délie la langue.

– Et s'il ne résiste pas du tout ?

– Comment cela ?

– Oui, s’il y passe à son tour ? Un effort trop violent, une rupture d’anévrisme, un caillot de sang ?

– Eh bien ?

– Eh bien, sa mort nous priverait du seul espoir que nous ayons d’être renseignés sur la retraite de François.

Mais don Luis fut inflexible.

– Il ne mourra pas ! s’écria-t-il, un type comme Vorski ne meurt pas d’un coup de sang ! Non, non, il parlera. D’ici une heure il parlera. Juste le temps de placer mon discours !

Malgré lui, Patrice Belval se mit à rire.

– Vous avez donc un discours à placer ?

– Et quel discours ! s’exclama don Luis. Toute l’aventure de la Pierre-Dieu ! Un traité d’histoire, une vue d’ensemble qui va des temps préhistoriques aux trente crimes du Superboche ! Bigre, on n’a pas tous les jours l’occasion de faire une pareille conférence, et je ne la raterais pas pour un empire ! En chaire, don Luis, et vas-y de ton boniment !

Il se planta devant Vorski.

– Veinard ! Tu es aux premières loges, toi, tu n’en perdras pas une goutte. Hein ! ça fait plaisir, un peu de lumière dans ces ténèbres ? Depuis le temps qu’on patauge, on éprouve le besoin d’une direction vigoureuse. Moi, je t’assure que je commence à ne plus m’y reconnaître... Pense donc ! Une énigme qui dure depuis des siècles et des siècles, et que tu n’as fait qu’embrouiller !

– Bandit ! Voleur ! grinça Vorski.

– Des insultes ! Et pourquoi ? Si tu n’es pas à ton aise, parlenous de François.

– Jamais ! Il mourra.

– Mais non. Tu parleras. Je te permets de m’interrompre. Pour m’arrêter, tu n’auras qu’à siffler un petit air : « J’ai du bon tabac » ou bien « Maman, les p’tits bateaux qui vont sur l’eau ». Aussitôt, j’enverrai aux recherches et, si tu n’as pas menti, on te laissera tranquille ici. Otto te détachera, et vous pourrez filer avec la barque de François. C’est convenu ?

Il se tourna vers Stéphane Maroux et vers Patrice Belval.

– Asseyez-vous, mes amis, car ce sera un peu long, mais pour être éloquent, j’ai besoin d’auditeurs... des auditeurs qui seront des juges aussi.

- Nous ne sommes que deux, dit Patrice.
- Vous êtes trois.
- Avec qui ?
- Voici le troisième.

C'était Tout-Va-Bien. Il arrivait au petit trot, sans plus se hâter qu'à l'ordinaire. Il fit fête à Stéphane, remua la queue devant don Luis, d'un air qui disait : « Toi, je te connais, nous sommes copains... » et prit place sur son derrière, comme quelqu'un qui ne veut déranger personne.

– Parfait, Tout-Va-Bien, s'écria don Luis, tu éprouves, toi aussi, le désir de te renseigner sur l'aventure. Cette curiosité t'honore, et tu seras content de moi.

Don Luis paraissait enchanté. Il avait un auditoire, un tribunal. Vorski se tordait sur son arbre. L'heure était vraiment délicieuse.

Il esquissa un semblant d'entrechat qui aurait pu rappeler à Vorski les pirouettes du vieux Druide, et, se redressant, il salua légèrement, fit le geste du conférencier qui porte un verre d'eau à ses lèvres, puis appuya ses deux mains sur une table imaginaire, et enfin commença, d'une voix posée :

« Mesdames, Messieurs,

« Le vingt-cinq juillet sept cent trente-deux avant Jésus-Christ...

## *La dalle des rois de Bohême*

### Table des matières

Don Luis s'était interrompu après avoir prononcé ce début de phrase, et il savourait l'effet produit. Le capitaine Belval, qui connaissait son ami, riait de bon cœur. Stéphane demeurait soucieux. Tout-Va-Bien n'avait pas bronché.

Don Luis Perenna reprit :

– Je vous avouerai dès l'abord, mesdames et messieurs, que si j'ai mis tant de précision dans mes dates, c'est un peu pour vous épater. Au fond, à quelques siècles près, je ne saurais dire la date exacte à laquelle se passe la scène que je vais avoir l'honneur de vous narrer. Mais ce que je puis certifier, c'est qu'elle se passe dans le pays d'Europe qui s'appelle aujourd'hui la Bohême, et à l'endroit même où s'élève actuellement la petite ville industrielle de Joachimsthal. Voilà des précisions, j'espère. Donc, le matin de ce jour-là, une grande agitation régnait au sein d'une de ces tribus celtes établies depuis un siècle ou deux entre les bords du Danube et les sources de l'Elbe, parmi les forêts hercyniennes. Aidés de leurs femmes, les guerriers achevaient de plier les tentes, de réunir les haches sacrées, les arcs et les flèches, de ramasser les poteries, les ustensiles de bronze et d'airain, de charger les chevaux et les bœufs.

« Les chefs se multipliaient et veillaient aux moindres détails. Il n'y avait ni désordre ni tumulte. On partit de bonne heure dans la direction d'un affluent de l'Elbe, l'Eger, où l'on arriva vers la fin de la journée. Là, des barques attendaient sous la garde d'une centaine des meilleurs guerriers envoyés d'avance. Une de ces barques attirait l'attention par sa masse et par la richesse de sa décoration. Un long voile couleur d'ocre était tendu d'un bord à l'autre. Sur le banc d'arrière, le chef des chefs, le roi, si vous préférez, monta et prononça un discours dont je vous ferai grâce parce que je ne veux pas raccourcir le mien, mais qui peut se résumer ainsi : « La tribu émigrerait pour échapper aux convoitises des peuplades voisines. Il est

toujours triste de quitter les lieux où l'on a vécu. Mais qu'importait aux hommes de la tribu puisqu'ils emmenaient leur bien le plus précieux, l'héritage sacré de leurs ancêtres, la divinité qui les protégeait et qui faisait d'eux des hommes redoutables et grands parmi les plus grands, en un mot la Pierre qui recouvrait la tombe de leur roi. »

« Et le chef des chefs, d'un geste solennel, tira le voile couleur d'ocre et découvrit un bloc de granit en forme de dalle, de deux mètres environ sur un mètre, d'aspect grenu, de couleur sombre, avec quelques paillettes qui luisaient dans la masse.

« Il n'y eut qu'un cri parmi la foule des hommes et des femmes, et tous, les bras tendus, ils tombèrent à plat ventre, le nez à même la poussière.

« Alors le chef des chefs saisit un sceptre de métal au pommeau précieux qui reposait sur le bloc de granit, le brandit et déclama :

« « Le bâton tout-puissant ne me quittera pas avant que la Pierre miraculeuse soit en sûreté. Le bâton tout-puissant est né de la Pierre miraculeuse. Il contient aussi le feu du ciel, qui donne la vie ou la mort. Si la Pierre miraculeuse fermait la tombe de mes pères, le bâton tout-puissant ne quittait pas leurs mains aux jours de malheur ou de victoire ! Que le feu du ciel nous conduise ! Que le Dieu du ciel nous éclaire ! » Il dit, et toute la tribu décampa. »

Don Luis fit une pause et répéta avec satisfaction :

– Il dit, et toute la tribu décampa.

Patrice Belval s'amusait beaucoup, et Stéphane, gagné par son hilarité, commençait à se déridier. Mais don Luis les interpella :

– Pas la peine de rire ! Tout cela est très sérieux. Ce n'est pas une histoire pour petits enfants qui croient aux trucs et aux tours de passe-passe, mais une histoire réelle et dont tous les détails donneront lieu, vous le verrez, à des explications précises, naturelles, et en quelque sorte scientifiques... Oui, scientifiques, je ne crains pas le mot, mesdames et messieurs... Nous sommes ici sur le terrain de la science, et Vorski lui-même regrettera sa jovialité et son scepticisme.

Second verre d'eau. Don Luis reprit :

– Durant des semaines et des mois, la tribu suivit le cours de l'Elbe et, un soir, sur le coup de neuf heures et demie, elle arriva au bord de la mer, dans le pays qui fut plus tard le pays des Frisons. Elle y resta des semaines

et des mois, sans y trouver la sécurité nécessaire, ce qui la décida à un nouvel exode.

« Exode maritime, cette fois. Trente barques prirent la mer remarquez ce chiffre de trente, qui était celui des familles composant la tribu – et, durant des semaines et des mois, ils errèrent de rivage en rivage, s'établirent en Scandinavie, puis chez les Saxons, furent chassés, repartirent et naviguèrent encore. Et je vous le dis, en vérité, c'est un spectacle étrange, émouvant et grandiose, que le spectacle de cette tribu vagabonde, traînant à sa remorque la pierre tombale de ses rois et cherchant le refuge certain, inaccessible et définitif, où elle pourra cacher son idole, la mettre à l'abri des entreprises ennemies, en célébrer le culte, et s'en servir pour assurer sa propre puissance.

« La dernière étape fut l'Irlande, et c'est là qu'un jour, après avoir habité la verte Erin durant un demi-siècle ou peut-être un siècle, après que leurs mœurs eurent pris quelque adoucissement au contact de populations déjà moins barbares, le petit-fils ou l'arrière-petit-fils du grand chef, grand chef lui-même, reçut un des émissaires qu'il entretenait dans les pays voisins. Celui-là venait du continent. Il avait découvert le refuge merveilleux. C'était une île presque inabordable que gardaient trente rochers et où veillaient trente monuments de granit.

« Trente ! Nombre fatidique ! Comment ne pas voir là un appel et un ordre des divinités mystérieuses ? Les trente barques furent remises à flot et l'expédition commença.

« Elle réussit. On prit l'île d'assaut. On extermina purement et simplement les indigènes. La tribu s'installa, et la pierre tombale du roi de Bohême fut mise en place... à l'endroit même qu'elle occupe aujourd'hui et que j'ai fait voir au camarade Vorski. Ici, une petite parenthèse et quelques considérations historiques de la plus haute portée. Ce sera bref. »

D'un ton de professeur, don Luis expliqua :

– L'île de Sarek, de même que toute la France et que la partie occidentale de l'Europe, était habitée depuis des milliers d'années par ceux qu'on appelle les Ligures, descendants immédiats des hommes des cavernes dont ils avaient conservé en partie les mœurs et les habitudes. Puissants constructeurs, cependant, que ces Ligures, qui, aux époques de la pierre polie, et subissant peut-être l'influence des grandes civilisations de l'Orient,

avaient dressé leurs formidables blocs de granit et bâti leurs colossales chambres funéraires.

« Ce fut là ce que trouva notre tribu et dont elle s'accommoda si bien, un système de cavernes et de grottes naturelles, aménagées par la main patiente de l'homme, et un groupe de monuments énormes qui frappaient les imaginations mystiques et superstitieuses des Celtes.

« Ainsi donc, après la première phase, celle des pérégrinations, s'ouvre, pour la Pierre-Dieu, la période de repos et de culte que nous appellerons la période druidique. Elle dure de mille à quinze cents ans. La tribu se fondit dans les tribus voisines et vécut probablement sous la tutelle de quelque roi breton. Mais, peu à peu, l'influence avait passé des chefs aux prêtres, et ces prêtres, c'est-à-dire les Druides, prenaient une autorité qui s'accrut au cours des générations suivantes.

« J'affirme que cette autorité leur vint de la pierre miraculeuse. Certes, ils étaient les prêtres d'une religion reconnue par tous, et les éducateurs de la jeunesse gauloise (nul doute, entre nous, que les cellules des Landes-Noires n'aient été celles d'un couvent ou plutôt d'une sorte d'université druidique) ; certes, obéissant aux pratiques du temps, ils présidaient aux sacrifices humains, dirigeaient la cueillette du gui, de la verveine et de toutes les plantes magiques. Mais, avant tout, dans l'île de Sarek, ils étaient les gardiens et les maîtres de la Pierre qui donnait la vie et la mort. Placée au-dessus de la salle des sacrifices souterrains, elle était alors indubitablement visible à l'air libre, et j'ai tout lieu de croire qu'à ce moment le Dolmen-aux-Fées, que nous voyons ici, s'élevait à l'endroit que l'on nomme le Calvaire-Fleuri et abritait la Pierre-Dieu. C'est là que les malades, les infirmes et les enfants chétifs s'étendaient et recouvraient la santé. C'est sur la dalle sainte que les femmes stériles devenaient fécondes, sur la dalle sainte que les vieillards sentaient renaître leurs forces.

« Pour moi, elle domine tout le passé légendaire et fabuleux de la Bretagne. Elle est le centre d'où rayonnent toutes les superstitions, toutes les croyances, toutes les inquiétudes et tous les espoirs. Par elle, ou par la vertu du sceptre magique que brandissait l'archidruide et qui, selon sa volonté, brûlait les chairs ou guérissait les plaies, les belles histoires se lèvent spontanément, histoires des chevaliers de la Table-Ronde, ou histoires de Merlin l'Enchanteur. Elle est au fond de toutes les brumes, au



cœur de tous les symboles. Elle est le mystère et la clarté, la grande énigme et la grande explication... »

Don Luis avait prononcé ces dernières paroles avec une certaine exaltation. Il sourit.

– Ne t’emballe pas, Vorski. Réserveons notre enthousiasme pour le récit de tes crimes. Actuellement, nous en sommes à l’apogée de l’époque druidique, époque qui se continua bien au-delà des Druides, pendant les longs siècles où, après leur disparition, la pierre miraculeuse fut exploitée par les sorciers et les devins. Et nous arrivons ainsi peu à peu à la troisième période, la période religieuse, c’est-à-dire, vraisemblablement, à la décadence progressive de tout ce qui faisait la richesse de Sarek, pèlerinages, fêtes commémoratives, *etc.*

« L’Église, en effet, ne pouvait s’accommoder de ce fétichisme grossier. Dès qu’elle en eut le pouvoir, elle dut lutter contre le bloc de granit qui attirait tant de fidèles et perpétuait une si détestable religion. La lutte était inégale, le passé succomba. Le dolmen fut transporté où nous sommes, la dalle des rois de Bohême fut ensevelie sous une couche de terre, et un calvaire s’éleva à l’endroit même des miracles sacrilèges.

« Et par là-dessus, le grand oubli !

« Entendons-nous. Oubli des pratiques. Oubli des rites et de ce qui constituait l’histoire d’un culte disparu. Mais non pas oubli de la Pierre-Dieu. On ne savait plus où elle était. On arriva même à ne plus savoir ce que c’était. Mais on ne cessa point d’en parler et de croire à l’existence de quelque chose que l’on appelait la Pierre-Dieu. De bouche en bouche, de génération en génération, on se repassa des récits fabuleux et terribles qui s’écartaient de plus en plus de la réalité, qui formaient une légende de plus en plus vague, de plus en plus effroyable, d’ailleurs, mais qui entretenaient dans les imaginations le souvenir et surtout le nom de la Pierre-Dieu.

« Il était logique, étant donné cette persistance d’une idée dans les mémoires, cette survivance d’un fait dans les annales d’un pays, que, de temps à autre, quelque curieux essayât de reconstituer la vérité prodigieuse. Deux de ces curieux, le frère Thomas, qui appartenait à l’ordre des Bénédictins, vers le milieu du XVe siècle, et le sieur Maguennoc, de nos jours, ont joué un rôle important. Le frère Thomas est un poète et un enlumineur sur lequel nous n’avons que peu de renseignements, un très mauvais poète, à en juger par ses vers, mais un enlumineur naïf et non sans

talent, qui a laissé une sorte de missel où il a chanté son séjour à l'abbaye de Sarek et dessiné les trente dolmens de l'île, le tout accompagné de pièces, de citations religieuses et de prédictions à la façon de Nostradamus. C'est ce missel, découvert par le sieur Maguennoc, qui contenait la fameuse page des femmes en croix et de la prophétie relative à Sarek ; c'est ce missel que, moi-même, j'ai retrouvé et consulté, cette nuit, dans la chambre de Maguennoc.

« Bizarre personnage que ce Maguennoc, petit-fils attardé des sorciers d'autrefois, et que je soupçonne fort d'avoir joué plus d'une fois les revenants. Soyez sûrs que le Druide à tunique blanche que l'on prétendait avoir vu au sixième jour de la lune, moissonnant le gui, n'était autre que Maguennoc. Lui aussi connaissait les bonnes recettes, les plantes qui guérissent, la façon dont on travaille la terre pour que d'énormes fleurs y poussent. Une chose certaine, c'est qu'il a exploré les cryptes mortuaires et la salle des sacrifices, que c'est lui qui a dérobé la pierre magique enfermée dans le pommeau du sceptre, et qu'il entrait dans ces cryptes par l'ouverture que nous venons de franchir, au milieu du sentier de la Poterne dont, chaque fois, il était obligé de replacer l'écran de moellons et de cailloux. C'est également lui qui a communiqué à M. d'Hergemont la page du missel. Maintenant, lui a-t-il confié le résultat de ses dernières explorations, et que savait au juste M. d'Hergemont ? Cela importe peu. Un autre personnage surgit, qui, désormais, incarne l'affaire et réclame toute l'attention, un missionnaire envoyé par le destin pour résoudre l'énigme séculaire, pour exécuter les ordres des puissances mystérieuses, et pour empocher la Pierre-Dieu... J'ai nommé Vorski. »

Don Luis avala son troisième verre d'eau, et, faisant signe au complice :

– Otto, dit-il, donne-lui tout de même à boire, s'il a soif. Tu as soif, Vorski ?

Sur son arbre, Vorski semblait épuisé, à bout d'efforts et de résistance. Stéphane et Patrice intervinrent de nouveau, craignant un dénouement rapide.

– Mais non, mais non, s'écria don Luis, il est d'aplomb et tiendra jusqu'à ce que j'aie fini mon discours, ne fût-ce que par envie de savoir. N'est-ce pas, Vorski, ça te passionne ?

– Voleur ! Assassin ! balbutia le misérable.

– À la bonne heure ! Par conséquent, tu refuses toujours d'indiquer la retraite de François ?

– Assassin ! ... Bandit ! ...

– Reste donc, mon vieux. À ta guise. Un peu de souffrance, rien n'est meilleur pour la santé. Et puis tu as tellement fait souffrir les autres, vieille canaille !

Don Luis prononça ces mots avec dureté et un accent de colère imprévu chez cet homme qui avait déjà vu tant de forfaits et lutté contre tant de criminels. Mais celui-ci n'était-il pas hors de toute proportion ?

Don Luis reprit :

– Il y a environ trente-cinq ans, une femme de grande beauté, qui venait de Bohême, mais qui était d'origine hongroise, acquit dans les villes d'eaux qui foisonnent autour des lacs de Bavière, une réputation rapide comme diseuse de bonne aventure, tireuse de cartes, chiromancienne, devineresse et médium. Elle attira sur elle l'attention du roi Louis II, l'ami de Wagner, le bâtisseur de Bayreuth, sorte de fou couronné, célèbre par ses fantaisies extravagantes. La liaison du fou et de la voyante dura quelques années, liaison agitée, violente, interrompue par les caprices du roi, et qui se termina tragiquement, le soir mystérieux où Louis II de Bavière se précipita de sa barque dans le lac de Starnberg. Y eut-il réellement, comme le veut la version officielle, accès de démence ou suicide ? Ou bien crime comme on l'a prétendu ? Et pourquoi ce suicide ? Et pourquoi ce crime ? Questions qui n'auront jamais de réponse. Mais un fait demeure : la Bohémienne accompagnait Louis II dans sa promenade sur le lac, et le lendemain, expulsée, dépouillée de ses bijoux et de ses valeurs, elle était conduite à la frontière.

« De cette aventure elle rapportait un jeune monstre, âgé de quatre ans, et qui avait nom Alexis Vorski, lequel jeune monstre vécut avec sa mère non loin du village de Joachimsthal, en Bohême, et plus tard fut instruit par elle dans toutes les pratiques de la suggestion à l'état de veille, de l'extralucidité et de l'escroquerie. Caractère d'une violence inouïe, mais esprit très faible, en proie à des hallucinations et à des cauchemars, croyant aux sortilèges, aux prédictions, aux rêves, aux puissances occultes, il prenait les légendes pour l'histoire et les mensonges pour la réalité. Une des nombreuses légendes des montagnes surtout l'avait frappé : elle évoque le pouvoir fabuleux d'une pierre, qui, dans la nuit des temps, fut enlevée par

des mauvais génies et qui doit être ramenée un jour par le fils d'un roi. Les paysans vous montrent encore le vide que laissa cette pierre au flanc d'une colline.

« « C'est toi, le fils de roi, lui disait sa mère. Et si tu retrouves la pierre dérobée, tu échapperas au poignard qui te menace, et toi-même tu seras roi. »

« Cette prédiction saugrenue et une autre, non moins baroque, par laquelle la Bohémienne annonçait que l'épouse de son fils périrait sur la croix et que lui-même mourrait de la main d'un ami, furent de celles qui influèrent le plus directement sur Vorski lorsque sonna l'heure fatidique. Et j'en arrive tout de suite à cette heure fatidique, sans parler davantage de ce que nous ont révélé à tous les trois nos conversations d'hier et de cette nuit et de ce que nous avons pu reconstituer. À quoi bon, en effet, reprendre en détail le récit que vous avez fait à Véronique d'Hergemont, Stéphane, dans votre cellule ? À quoi bon vous mettre au courant, vous Patrice, toi Vorski, et toi Tout-Va-Bien, d'événements connus de vous, comme ton mariage, Vorski – ou plutôt tes deux mariages, avec Elfride d'abord, puis avec Véronique d'Hergemont –, comme l'enlèvement de François par son grand-père, comme la disparition de Véronique, comme les recherches que tu fis pour la retrouver, comme ta conduite au moment de la guerre et ton existence dans les camps de concentration ? Simples broutilles à côté des événements qui vont se produire. Nous avons élucidé l'histoire de la Pierre-Dieu. C'est l'aventure moderne, entrelacée par toi, Vorski, autour de la Pierre-Dieu, que nous allons débrouiller.

« Au début, elle se présente ainsi. Vorski est enfermé dans un camp de concentration situé près de Pontivy, en pleine Bretagne. Il ne s'appelle plus Vorski, mais Lauterbach. Quinze mois plus tôt, après une première évasion, et au moment où le conseil de guerre allait le condamner à mort pour espionnage, il s'est échappé, a vécu dans la forêt de Fontainebleau, a retrouvé un de ses anciens domestiques, nommé Lauterbach, allemand comme lui et comme lui fugitif, l'a tué, lui a passé ses vêtements, et l'a maquillé de façon à lui donner son apparence à lui, Vorski. La justice militaire, trompée, fit enterrer le faux Vorski à Fontainebleau. Quant au Vorski véritable, il avait la malchance d'être arrêté une fois encore, sous son nouveau nom de Lauterbach, et interné au camp de Pontivy.

« Voilà pour Vorski. D'autre part, Elfride, sa première femme, la complice redoutable de tous ses crimes, allemande elle aussi (je possède sur elle et sur leur passé commun quelques détails qui importent peu, et dont je trouve inutile de faire mention), Elfride, dis-je, sa complice, est cachée avec leur fils Raynold dans les cellules de Sarek. Il l'y a laissée avec l'ordre d'espionner M. d'Hergemont et d'arriver par lui jusqu'à Véronique d'Hergemont. Les raisons qui font agir cette misérable, je les ignore. Dévouement aveugle, peur de Vorski, instinct du mal, haine contre la rivale qui l'a remplacée, n'importe ! Elle a subi le plus effroyable châtiment. Parlons seulement du rôle qu'elle a joué, sans essayer de comprendre comment elle a eu le courage de vivre trois ans sous terre, ne sortant que la nuit, volant sa nourriture et celle de son fils, et attendant patiemment le jour où elle pourrait servir et sauver son seigneur et maître.

« J'ignore aussi la série des faits qui lui ont permis d'entrer en action, et, de même, la manière dont Vorski et Elfride ont pu communiquer. Mais ce que je sais de la façon la plus certaine, c'est que l'évasion de Vorski fut préparée longuement et minutieusement par sa première femme. Tous les détails en furent réglés. Toutes les précautions furent prises. Le 14 septembre de l'année dernière, Vorski s'évadait, emmenant avec lui deux acolytes avec lesquels il s'était lié pendant sa captivité, et qu'il avait pour ainsi dire enrôlés, le sieur Otto et le sieur Conrad.

« Voyage facile. À chaque croisement, une flèche, accompagnée d'un numéro d'ordre et surmontée des initiales V. d'H. (initiales évidemment choisies par Vorski) indiquait la route à suivre. De temps à autre, dans une cabane abandonnée, sous une pierre, au creux d'une meule de foin, des vivres. On passa par Guémené, le Faouët, Rosporden, et l'on aboutit à la plage de Beg-Meil.

« Là, Elfride et Raynold vinrent, de nuit, chercher les trois fugitifs avec le canot automobile d'Honorine et les conduisirent au pied des cellules druidiques de la Lande-Noire. Ils y montèrent. Leurs logements étaient prêts, et, comme vous l'avez vu, suffisamment confortables. L'hiver passa et, de jour en jour, le plan très vague encore de Vorski prit des contours plus exacts.

« Chose bizarre, lors de son premier séjour à Sarek avant la guerre, il n'avait pas entendu parler du secret de l'île. C'est Elfride qui lui raconta, dans ses lettres écrites à Pontivy, la légende de la Pierre-Dieu. Vous pouvez

juger de l'effet produit sur un homme comme Vorski par une telle révélation. La Pierre-Dieu, n'était-ce pas la pierre miraculeuse dérobée au sol de son pays, la pierre qui devait être découverte par le fils d'un roi et qui, dès lors, lui donnerait la puissance et la royauté ? Tout ce qu'il apprit plus tard le confirma dans cette conviction. Mais le grand fait qui domine son existence souterraine à Sarek, ce fut, au cours du dernier mois, la découverte de la prophétie du frère Thomas. De cette prophétie, des bribes traînaient déjà de droite et de gauche, qu'il avait pu recueillir, lorsque, le soir, posté sous les fenêtres des chaumières ou sur les toits des granges, il écoutait les entretiens des paysans. De mémoire d'homme, on a toujours, à Sarek, redouté des événements effroyables, concordant avec la découverte et la disparition de la pierre invisible. Il a toujours été question également de naufrages et de femmes mises en croix. Et, d'ailleurs, Vorski ne connaît-il pas l'inscription du Dolmen-aux-Fées... les trente victimes promises aux trente cercueils, le supplice de quatre femmes, la Pierre-Dieu qui donne vie ou mort ? Que de coïncidences troublantes pour un esprit aussi faible que le sien !

« Mais la prophétie elle-même, trouvée par Maguennoc dans le missel enluminé, voilà le point essentiel de toute l'affaire. Rappelons-nous que Maguennoc avait arraché la fameuse page et que M. d'Hergemont, qui dessinait volontiers, l'avait copiée plusieurs fois en donnant malgré lui, à la femme principale, le visage de sa fille Véronique. C'est de l'original lui-même et de l'une de ces copies que Vorski eut connaissance, une nuit qu'il aperçut Maguennoc en train de les regarder à la lueur de sa lampe. Aussitôt, dans l'ombre, au hasard de son crayon, il put transcrire sur son carnet les quinze vers de l'inappréciable document. Maintenant, il savait tout et comprenait tout. Une clarté aveuglante l'éblouissait. Tous les éléments épars se rassemblaient en un bloc et formaient une vérité solide et compacte. Aucun doute possible : cette prophétie le concernait ! Cette prophétie, c'était lui qui avait mission de la réaliser !

« Je le répète : tout est là. À partir de cet instant, un phare illumina la route de Vorski. Il eut en main le fil d'Ariane. La prophétie, ce fut pour lui le texte irrécusable. Ce fut une des Tables de la Loi. Ce fut la Bible. Et pourtant, quelle stupidité, quelle incommensurable bêtise dans ces vers alignés à l'aventure, sans d'autre raison que la rime ! Pas une phrase qui porte la marque de l'inspiration ! Pas une étincelle ! Pas une trace de cette

folie sacrée qui soulevait la pythonisse de Delphes, ou qui provoquait les visions délirantes d'un Jérémie ou d'un Ezéchiel ! Rien. Des syllabes, des rimes. Rien, moins que rien. Mais assez pour illuminer le doux Vorski et le brûler d'un enthousiasme de néophyte !

« Stéphane, Patrice, écoutez la prophétie du frère Thomas ! À dix pages différentes de son carnet, le Superboche l'a inscrite afin de la porter dix fois contre sa chair et de la graver au fond de son être. Voici l'un de ces feuillets. Stéphane, Patrice, écoutez ! Écoute, fidèle Otto. Et toi-même, Vorski, pour la dernière fois écoute les bouts rimés du frère Thomas ! Je lis :

*Dans l'île de Sarek, en l'an quatorze et trois,  
Il y aura naufrages, deuils et crimes,  
Flèches, poison, gémissements, effrois,  
Chambres de mort, quatre femmes en croix,  
Pour les trente cercueils trente victimes.  
Devant sa mère, Abel tuera Caïn.  
Le père alors, issu d'Alamanis,  
Prince cruel aux ordres du destin,  
Par mille morts et par lente agonie,  
Ayant occis l'épouse, un soir de juin,  
Flamme et fracas jailliront de la terre  
Au lieu secret où gît le grand trésor,  
Et l'homme enfin retrouvera la pierre,  
Jadis volée aux Barbares du Nord,  
La Pierre-Dieu qui donne vie ou mort. »*

Don Luis Perenna avait commencé sa lecture d'un ton emphatique, en faisant valoir l'imbécillité des mots et la banalité du rythme. Il la termina sourdement, d'une voix sans timbre qui se prolongea en un silence d'angoisse. L'aventure entière apparaissait dans toute son horreur.

Il reprit :

– Vous comprenez bien l'enchaînement des faits, n'est-ce pas ? Stéphane, vous qui fûtes une des victimes et qui avez connu ou connaissez les autres victimes ? Vous aussi, Patrice ? Au XVe siècle, un pauvre moine, à l'imagination détraquée, au cerveau hanté de visions infernales, exhale ses cauchemars en une prophétie que nous qualifierons de « loufoque », qui ne repose sur aucune donnée sérieuse, dont chaque détail est amené par les nécessités de la rime ou de la césure, et qui certainement dans l'esprit du

poète, et au point de vue de la réalité, n'a pas plus de valeur que si le poète avait tiré des mots au hasard du fond de son escarcelle. L'histoire de la Pierre-Dieu, les traditions et les légendes, rien de tout cela ne lui apporte le moindre élément de prédiction. Cette prédiction, il l'extrait de lui-même, le brave homme, sans penser à mal, et simplement pour mettre un texte quelconque en marge du dessin diabolique qu'il a minutieusement enluminé. Et il en est si content qu'il prend la peine, avec la pointe d'un instrument, d'en graver quelques hémistiches sur un des blocs du Dolmen-aux-Fées.

« Or, quatre siècles plus tard, la page prophétique tombe entre les mains d'un Superboche, maniaque du crime, vaniteux et fou. Qu'y voit-il, le Superboche ? Une fantaisie amusante et puérile ? Une boutade insignifiante ? Pas du tout. Il y voit un document du plus haut intérêt, un de ces documents comme en peuvent étudier les plus superboches de ses compatriotes, avec cette différence que ce document-là est d'origine merveilleuse. C'est l'Ancien et le Nouveau Testament, le Livre Saint, qui explique et qui commente la loi de Sarek ! C'est l'Évangile même de la Pierre-Dieu. Et cet Évangile le désigne, lui Vorski, lui, le Superboche, comme le Messie chargé d'accomplir les décrets providentiels.

« Pour Vorski, aucune erreur là-dessus. Certes, l'affaire lui plaît puisqu'il s'agit de voler la fortune et le pouvoir. Mais cette question reste au second plan. Il obéit surtout à l'élan mystique d'une race qui se croit prédestinée et qui se flatte d'obéir toujours à des missions, mission de régénérer autant que mission de piller, de brûler et d'assassiner. Et sa mission, Vorski la lit en toutes lettres dans la prophétie du frère Thomas. Le frère Thomas dit explicitement ce qu'il faut faire, et le nomme, lui Vorski, de la façon la plus nette, comme étant l'homme du Destin. N'est-il pas fils de roi, c'est-à-dire « prince d'Alamanie » ? Ne vient-il pas du pays même où la Pierre fut volée aux « Barbares du Nord » ? N'a-t-il pas une femme promise, elle aussi, par les prédictions des voyantes, au supplice de la croix ? N'a-t-il pas deux fils, l'un doux et gracieux comme Abel, l'autre dur, méchant et indomptable comme Caïn ?

« Ces preuves lui suffisent. Désormais il a en poche son ordre de mobilisation, sa feuille de route. Les dieux lui ont marqué le point précis vers lequel il doit marcher : il marche. Il y a bien sur son chemin quelques personnes vivantes. Tant mieux ! Cela fait partie du programme. C'est à



dater du moment où toutes ces personnes vivantes seront supprimées, et supprimées de la façon indiquée par le frère Thomas, que la besogne sera achevée, que la Pierre-Dieu sera délivrée, et que Vorski, instrument du Destin, sera couronné roi. Donc, retroussons nos manches, prenons notre bon couteau de boucher, et à l'œuvre ! Vorski va transporter dans la vie réelle les cauchemars du frère Thomas ! »

## *Prince cruel aux ordres du destin*

### Table des matières

Don Luis s'adressa de nouveau à Vorski :

– Nous sommes bien d'accord, camarade ? Tout ce que je dis est l'expression exacte de la vérité, n'est-ce pas ?

Vorski avait fermé les yeux, sa tête demeurerait penchée, et les veines de son front étaient démesurément grossies. Pour couper court à toute intervention de Stéphane, don Luis s'écria :

– Tu parleras, mon vieux ! Hein, la douleur commence à devenir sérieuse ? Le cerveau chavire ? Rappelle-toi... un coup de sifflet... « Maman, les p'tits bateaux »... et j'interromps mon discours... Tu ne veux pas ? Tu n'es pas encore mûr ? Tant pis. Et vous, Stéphane, ne craignez rien pour François. Je réponds de tout. Mais pas de pitié pour ce monstre, je vous en prie. Ah ! Non, mille fois non ! N'oublions pas qu'il a tout préparé et tout combiné, froidement et librement ! N'oublions pas... Mais je m'emballe. Inutile.

Don Luis déplia la feuille du carnet où Vorski avait inscrit la prophétie, et poursuivit en la tenant sous ses yeux :

– Ce qu'il me reste à dire a moins d'importance, la grande explication générale étant donnée. Mais il faut bien, cependant, entrer dans quelques détails, démontrer le mécanisme de l'affaire imaginée et construite par Vorski, et finalement arriver au rôle joué par notre sympathique vieux Druide... Ainsi donc, nous voici au mois de juin. C'est l'époque fixée pour l'exécution des trente victimes. Évidemment, elle a été fixée par le frère Thomas parce que juin rime avec Caïn et avec destin ; de même que l'année quatorze et trois s'accouple avec effrois et croix ; de même que le frère Thomas s'est arrêté au nombre de trente victimes parce que c'est le nombre des écueils et des dolmens de Sarek. Mais, pour Vorski, la consigne est formelle. En juin 17, il faut trente victimes. On les aura, à condition, cependant, que les vingt-neuf habitants de Sarek – nous verrons tout à

l'heure que Vorski a sous la main sa trentième victime – veuillent bien rester dans l'île et attendre leur immolation. Or, voilà que, soudain, Vorski apprend le départ d'Honorine et de Maguennoc. Honorine reviendra à temps. Mais Maguennoc ? Vorski n'hésite pas : il lance sur ses traces Elfride et Conrad avec ordre de le tuer et d'attendre. Il hésite d'autant moins qu'il suppose, d'après certaines paroles entendues, que Maguennoc a emporté avec lui la pierre précieuse, le bijou miraculeux auquel on ne peut toucher, mais qu'on doit laisser dans son étui de plomb. (C'est l'expression même de Maguennoc.)

« Elfride et Conrad partent donc. Dans une auberge, un matin, Elfride mêle du poison à la tasse de café qu'avale Maguennoc. (La prophétie n'annonce-t-elle pas qu'il y aura empoisonnement ?) Maguennoc reprend sa route. Mais, au bout de quelques heures, il est pris de souffrances intolérables et meurt, presque instantanément, sur le bord du talus. Elfride et Conrad accourent, fouillent et vident les poches. Rien. Pas de bijou. Pas de pierre précieuse. Les espérances de Vorski ne se sont pas réalisées. Tout de même le cadavre est là. Qu'en faire ? On le jette provisoirement dans une cabane à moitié démolie, où quelques mois auparavant ont déjà passé Vorski et ses complices. C'est là que Véronique d'Hergemont le découvre... et c'est là qu'elle ne le retrouve plus une heure après, Elfride et Conrad, qui surveillent aux alentours, l'ayant fait disparaître et l'ayant caché, toujours provisoirement, dans les caves d'un petit château abandonné.

« Et d'un. En passant, notons que les prédictions de Maguennoc relativement à l'ordre dans lequel seront exécutées les trente victimes – à commencer par lui – ne reposent sur rien. La prophétie n'en parle pas. En tout cas, Vorski agit au petit bonheur. À Sarek, il enlève François et Stéphane Maroux, puis, autant par précaution que pour traverser l'île sans attirer l'attention et pour pénétrer plus facilement au Prieuré, il endosse les vêtements de Stéphane, tandis que Raynold revêt ceux de François. La tâche d'ailleurs, est facile. Il n'y a dans la maison qu'un vieillard, M. d'Hergemont, et une femme, Marie Le Goff. Dès qu'ils seront supprimés, on fouillera les chambres, et principalement celle de Maguennoc. Qui sait, en effet, se demande Vorski – lequel ignore encore le résultat de l'expédition d'Elfride –, qui sait si Maguennoc n'a pas laissé au Prieuré le bijou miraculeux ?

« Première victime, la cuisinière Marie Le Goff, que Vorski saisit à la gorge et frappe d'un coup de couteau. Mais il arrive qu'un flot de sang inonde le visage du bandit. Pris de peur, en proie à l'une de ces crises de lâcheté auxquelles il est sujet, il s'enfuit après avoir déchaîné Raynold contre M. d'Hergemont.

« Entre l'enfant et le vieillard, la lutte est longue. Elle se poursuit à travers la maison, et, par un hasard tragique, s'achève sous les yeux de Véronique d'Hergemont. M. d'Hergemont est tué. Au même moment Honorine arrive. Elle tombe. Quatrième victime.

« Les événements se précipitent. Au cours de la nuit, la panique commence. Les habitants de Sarek, affolés, voyant que les prédictions de Maguennoc s'accomplissent, et que l'heure de la catastrophe qui menace leur île depuis si longtemps va sonner, décident de partir. C'est ce qu'attendent Vorski et son fils. Postés sur le canot automobile qu'ils ont dérobé, ils s'élancent vers les fugitifs, et c'est la chasse abominable, le grand coup annoncé par le frère Thomas :

*Il y aura naufrages, deuils et crimes.*

« Honorine, qui assiste au spectacle et dont le cerveau est déjà fort ébranlé, devient folle et se jette du haut de la falaise.

« Là-dessus, quelques jours d'accalmie durant lesquels Véronique d'Hergemont explore, sans être inquiétée, le Prieuré de l'île de Sarek. En effet, le père et le fils, après leur chasse fructueuse, laissant seul Otto qui passe son temps à boire dans les cellules, sont partis sur le canot pour chercher Elfride et Conrad, pour ramener le cadavre de Maguennoc et le jeter à l'eau en vue de Sarek, puisque Maguennoc a son domicile marqué et obligatoire parmi les trente cercueils.

« À ce moment, c'est-à-dire lorsqu'il revient à Sarek, Vorski en est au chiffre de vingt-quatre. Stéphane et François, surveillés par Otto, sont captifs. Restent quatre femmes réservées au supplice, dont les trois sœurs Archignat, toutes trois enfermées dans leur cellier. C'est leur tour. Véronique d'Hergemont essaye bien de les délivrer : trop tard. Guettées par la bande, visées par Raynold, qui est un habile tireur à l'arc, les sœurs Archignat sont atteintes par les flèches (les flèches, ordre de la prophétie) et tombent aux mains de l'ennemi. Le soir même, elles sont accrochées à trois chênes, non sans que Vorski les eût au préalable allégées des cinquante

billets de mille qu'elles cachaient sur elles. Résultat : vingt-neuf victimes. Qui sera la trentième ? Qui sera la quatrième femme ? »

Don Luis fit une pause et reprit :

– Sur cette question, la prophétie est très claire, et cela en deux endroits qui se complètent :

*Devant sa mère, Abel tuera Caïn.*

« Et, quelques vers après :

*...Ayant occis l'épouse un soir de juin.*

« Vorski, lui, dès qu'il avait eu connaissance du document, avait interprété les deux vers à sa façon. Ne pouvant, en effet, à cette époque, disposer de Véronique, qu'il a vainement cherchée par toute la France, il biaise avec les ordres du destin. La quatrième femme torturée sera bien une épouse, mais sa première épouse, Elfride. Et cela n'ira pas absolument à l'encontre de la prophétie, car il peut s'agir, à la rigueur, de la mère de Caïn aussi bien que de la mère d'Abel. Et notons que l'autre prédiction qui lui fut faite jadis, à lui personnellement, ne désignait pas davantage celle qui devait mourir : « La femme de Vorski périra sur la croix. » Quelle femme ? Elfride.

« Donc la chère et dévouée complice périra. Gros crève-cœur pour Vorski ! Mais ne faut-il pas obéir au dieu Moloch ? Et si Vorski, pour accomplir sa tâche, s'est décidé à sacrifier son fils Raynold, il serait inexcusable s'il ne sacrifiait pas sa femme Elfride. Et ainsi tout ira bien.

« Mais, brusquement, coup de théâtre. Tandis qu'il poursuit les sœurs Archignat, il aperçoit et il reconnaît Véronique d'Hergemont !

« Comment un homme comme Vorski n'aurait-il pas vu là encore une faveur des puissances supérieures ? La femme qu'il n'a jamais oubliée lui est envoyée à l'instant même où elle doit prendre sa place dans la grande aventure. On la lui donne comme une proie merveilleuse qu'il va pouvoir immoler... ou conquérir. Quelle perspective ! Et comme le ciel s'illumine de clartés imprévues ! Vorski en perd la tête. Il se croit de plus en plus le messie, l' élu, le missionnaire, l'homme qui est « aux ordres du Destin ». Il se rattache à la lignée des grands prêtres, gardiens de la Pierre-Dieu. Il est Druide, archidruide, et, comme tel, la nuit où Véronique d'Hergemont a

brûlé le pont – cette nuit qui est la sixième après la lune – il va couper le gui sacré avec une faucille d’or !

« Et le siège du Prieuré commence. Je n’insiste pas. Véronique d’Hergemont vous a tout raconté, Stéphane, et nous connaissons ses souffrances, le rôle que joue le délicieux Tout-Va-Bien, la découverte du souterrain et des cellules, la lutte autour de François, la lutte autour de vous, Stéphane, que Vorski a emprisonné dans une des cellules de torture appelées par la prophétie *Chambres de mort*. Vous y êtes surpris avec Mme d’Hergemont. Le jeune monstre Raynold vous rejette à la mer. François et sa mère s’échappent. Malheureusement, Vorski et sa bande ont pu arriver jusqu’au Prieuré. François est pris. Sa mère le rejoint... Et puis, et puis, ce sont les scènes les plus tragiques, sur lesquelles je n’insiste pas davantage, l’entrevue entre Vorski et Véronique d’Hergemont, le duel entre les deux frères, entre Abel et Caïn sous les yeux mêmes de Véronique d’Hergemont. La prophétie ne l’exige-t-elle pas ?

*Devant sa mère, Abel tuera Caïn.*

« Et la prophétie exige également qu’elle souffre au-delà de toute expression et que Vorski soit un raffiné du mal. »Prince cruel », il met un masque aux deux combattants, et, comme Abel est sur le point d’être vaincu, lui-même il blesse Caïn pour que ce soit Caïn qui soit tué.

« Le monstre est fou. Il est fou, et il est ivre. Le dénouement approche. Il boit, il boit, car le soir même c’est le supplice de Véronique d’Hergemont.

*Par mille morts et par lente agonie,*

*Ayant occis l’épouse...*

« Les mille morts, Véronique les a subies, et l’agonie sera lente. Voici l’heure. Souper, cortège funèbre, préparatifs, érection de l’échelle, établissement des cordes, et puis... et puis le vieux Druide ! »

Don Luis n’avait pas prononcé ces deux mots qu’il éclata de rire.

– Ah ! Là, par exemple, ça devient drôle. À partir de ce moment le drame côtoie la comédie, et le burlesque se mêle au macabre. Ah ! Ce vieux Druide, quel sacré pistolet ! Pour vous, Stéphane, et pour vous, Patrice, qui fûtes dans la coulisse, l’histoire n’a plus d’intérêt. Mais pour Vorski...

quelles passionnantes révélations !... Dis donc, Otto, appuie l'échelle contre le tronc d'arbre de manière que ton patron puisse poser les pieds sur l'échelon supérieur. Bien. Hein, ça te soulage, Vorski ? Note que mon attention ne vient pas d'un sentiment de pitié absurde. Non. Mais j'ai un peu peur que tu ne tournes de l'œil, et, de plus, je tiens à ce que tu sois en bonne posture pour écouter la confession du vieux Druide.

Nouvel éclat de rire. Décidément le vieux Druide excitait l'hilarité de don Luis.

– L'arrivée du vieux Druide, dit-il, apporte dans l'aventure l'ordre et la raison. Ce qui était décousu et lâche se resserre. L'incohérence dans le crime devient la logique dans le châtement. Ce n'est plus l'obéissance aux bouts rimés du frère Thomas, mais la soumission au bon sens, la méthode rigoureuse d'un homme qui sait ce qu'il veut et qui n'a pas de temps à perdre. Vraiment, le vieux Druide mérite toute notre admiration.

« Le vieux Druide, que nous pourrions appeler indifféremment, tu t'en doutes, n'est-ce pas ? Don Luis Perenna ou Arsène Lupin, ne savait pas grand-chose de l'histoire lorsque le périscope de son sous-marin, le *Bouchonde-Cristal*, émergea en vue des côtes de Sarek hier vers midi. »

– Pas grand-chose ? s'écria malgré lui Stéphane Maroux.

– Autant dire rien du tout, affirma don Luis.

– Comment ! Mais tous ces détails sur le passé de Vorski, toutes ces précisions sur ce qu'il a fait à Sarek, sur ses projets, sur le rôle d'Elfride, sur l'empoisonnement de Maguennoc ?

– Tout cela, déclara don Luis, je l'ai appris ici même, depuis hier.

– Mais par qui ? Nous ne vous avons pas quitté.

– Croyez-moi, quand je vous dis que le vieux Druide, en abordant hier sur les côtes de Sarek, ne savait rien du tout. Mais le vieux Druide a la prétention d'être, au moins autant que toi, Vorski, favorisé des dieux ! Et, de fait, tout de suite, il eut la chance d'apercevoir, sur une petite plage isolée, l'ami Stéphane, qui, lui, avait eu la chance de tomber dans une poche d'eau assez profonde et, ainsi, d'échapper au sort que ton fils et toi lui réserviez. Sauvetage, conversation. En une demi-heure, le vieux Druide était renseigné. Aussitôt, recherches... Il finit par atteindre les cellules, où il trouve dans la tienne, Vorski, une tunique blanche nécessaire à son emploi ; puis, sur un bout de papier, une copie, écrite par toi, de la prophétie. À merveille. Le vieux Druide connaît le plan de l'ennemi.

« Il suit d'abord le tunnel par où François et sa mère se sont enfuis, mais ne peut passer à cause de l'éboulement produit. Il retourne sur ses pas et débouche aux Landes-Noires. Exploration de l'île. Rencontre d'Otto et de Conrad. L'ennemi brûle la passerelle. Il est six heures du soir. Comment atteindre le Prieuré ? » Par la montée de la Poterne », dit Stéphane. Le vieux Druide regagne le *Bouchonde-Cristal*. On contourne l'île sous la direction de Stéphane, qui connaît toutes les passes – et d'ailleurs le *Bouchonde-Cristal*, mon cher Vorski, est un sous-marin docile, qui se glisse partout, et que le vieux Druide a fait construire d'après ses propres plans – et enfin on accoste à l'endroit où est accrochée la barque de François. Là, rencontre de Tout-Va-Bien, qui dort au-dessous de la barque même. Présentation du vieux Druide. Sympathie immédiate. On se met en route. Mais à mi-chemin de la montée, Tout-Va-Bien bifurque. La paroi de la falaise est comme rapiécée à cet endroit par des moellons en équilibre. Au milieu de ces moellons, un trou, un trou que Maguennoc a pratiqué, le vieux Druide s'en est rendu compte depuis, pour pénétrer dans la salle des sacrifices souterrains et dans les cryptes mortuaires. Ainsi le vieux Druide se trouve au cœur de toute l'intrigue, maître en dessus et en dessous. Seulement, il est huit heures du soir.

« Pour François, pas d'inquiétude immédiate. La prophétie annonce : *Abel tuera Caïn*. Mais Véronique d'Hergemont, qui doit périr un soir de juin, a-t-elle subi l'abominable torture ? Arriverait-on trop tard pour la secourir ? »

Don Luis se tourna vers Stéphane :

– Vous vous rappelez, Stéphane, les angoisses par lesquelles le vieux Druide et vous avez passé, et votre joie lorsque vous avez découvert l'arbre préparé avec l'inscription : V. d'H. Sur cet arbre, nulle victime encore. Véronique sera sauvée, et, de fait, on entend un bruit de voix qui vient du Prieuré. C'est le cortège sinistre. Parmi les ténèbres qui s'épaississent, il monte lentement le long des pelouses. La lanterne s'agite. Une halte. Vorski péroré. Le dénouement approche. Bientôt ce sera l'assaut et ce sera la délivrance de Véronique.

« Mais là, se place un incident qui va t'amuser, Vorski... Oui, une étrange découverte que nous faisons, mes amis et moi... la découverte d'une femme qui rôde autour du Dolmen et qui, à notre rencontre, se cache. On s'empare d'elle. À la lueur d'une lampe électrique, Stéphane la



reconnaît. Sais-tu qui c'était, Vorski ? Je te le donne en cent. Elfride ! Oui, Elfride, ta complice, celle que tu voulais tout d'abord mettre en croix ! C'est curieux, n'est-ce-pas ? Très surexcitée, à demi folle, elle nous raconte qu'elle avait consenti au duel des deux enfants, sur la promesse que son fils serait vainqueur et tuerait le fils de Véronique. Mais tu l'as enfermée dès le matin, et, le soir, quand elle a réussi à s'échapper, c'est le cadavre de son fils Raynold qu'elle a découvert. Maintenant elle vient assister au supplice de la rivale qu'elle déteste, puis se venger de toi, et te tuer, mon pauvre vieux.

« Parfait ! Le vieux Druide approuve, et, tandis que tu approches du Dolmen et que Stéphane te guette, il continue à interroger Elfride. Mais soudain, ne voilà-t-il pas qu'en entendant ta voix, Vorski, ne voilà-t-il pas que la gueuse se rebiffe ? Revirement imprévu ! La voix du maître la soulève d'une ardeur sans pareille. Elle veut te voir, t'avertir du péril, te sauver, et, subitement, elle se jette sur le vieux Druide un poignard à la main. Le vieux Druide est contraint de l'assommer à moitié pour se défendre, et, aussitôt, en face de cette moribonde, il discerne le parti qu'il peut tirer de l'événement. En un clin d'œil, la vilaine créature est attachée. C'est toi-même qui la châtieras, Vorski, et elle subira le sort que tu lui avais préalablement réservé. Le vieux Druide passe alors sa tunique à Stéphane, lui donne ses instructions, tire une flèche de ton côté dès que tu arrives, et pendant que tu cours à la poursuite d'une tunique blanche, il procède à l'escamotage et substitue Elfride à Véronique, la première épouse à la seconde. Comment ? Ça ne te regarde pas. Toujours est-il que le tour est joué, et tu sais à quel point il a réussi ! »

Don Luis reprit haleine. On eût dit vraiment, à son ton de confiance familière, qu'il racontait à Vorski une histoire plaisante, une bonne farce, dont Vorski devait être le premier à rire.

– Ce n'est pas tout, continuait-il. Patrice Belval et quelques-uns de mes Marocains – pour ta gouverne, il y en a dix-huit à bord – ont travaillé dans les salles souterraines. La prophétie n'est-elle pas catégorique ?

*Dès que l'épouse aura rendu le dernier soupir,*

*Flamme et fracas jailliront de la terre*

*À l'endroit même où gît le grand trésor.*

« Bien entendu, le frère Thomas n'a jamais su où gisait le grand trésor, ni personne au monde. Mais le vieux Druide l'a deviné, et il veut que Vorski

ait son signal et lui tombe tout rôti dans le bec comme une alouette. Pour cela, il faut une issue qui débouche près du Dolmen-aux-Fées. Le capitaine Belval la cherche et la trouve, Maguennoc ayant déjà commencé les travaux de ce côté. On déblaie un ancien escalier. On déblaie l'intérieur de l'arbre mort. On prend dans le sous-marin et on place des cartouches de dynamite et des fusées d'avertissement. Et lorsque, du haut de ton perchoir, Vorski, tu clames comme un héraut : « Elle est morte ! La quatrième femme est morte sur la croix ! » pan ! Pan ! Coup de tonnerre, flammes et fracas, tout le tremblement... Ça y est, tu es de plus en plus le chéri des dieux, le chouchou du destin, et tu brûles du noble désir de te jeter dans le tuyau de la cheminée et d'avaler la Pierre-Dieu. Le lendemain, donc, après avoir cuvé ton trois-six et ton rhum, tu rappliques, la bouche en cœur. Tu as tué tes trente victimes, selon les rites du frère Thomas. Tu as surmonté tous les obstacles. La prophétie est accomplie.

*Et l'homme enfin retrouvera la pierre,  
Jadis volée aux Barbares du Nord,  
La Pierre-Dieu qui donne vie ou mort.*

« Le vieux Druide n'a qu'à s'exécuter et à t'offrir la clef du paradis. Mais tout d'abord, bien entendu, un petit intermède, quelques entrechats et tours de sorcellerie, histoire de rigoler un brin. Et en avant la Pierre-Dieu, que garde la Belle au bois dormant ! »

Don Luis exécuta vivement quelques-uns de ces entrechats pour lesquels il semblait avoir tant de prédilection. Puis il dit à Vorski :

– Mon vieux, j'ai comme une impression confuse que tu en as assez de mon discours et que tu aimerais mieux me révéler tout de suite la retraite de François, plutôt que d'en entendre davantage. Désolé ! Il faut cependant bien que tu saches à quoi t'en tenir sur la Belle au bois dormant et sur la présence insolite de Véronique d'Hergemont. Deux minutes suffiront, d'ailleurs. Excuse-moi.

Et don Luis reprit, laissant désormais de côté le vieux Druide et parlant en son propre nom :

– Oui, pourquoi ai-je transporté Véronique d'Hergemont à cet endroit, après l'avoir arrachée à tes griffes ? Ma réponse est bien simple où voulais-tu que je la transportasse ? Dans le sous-marin ? Ta proposition est absurde. La mer était démontée cette nuit et Véronique avait besoin de repos. Au Prieuré ? Jamais de la vie. C'eût été trop loin du théâtre des opérations et je

n'aurais pas été tranquille. En vérité, il n'y avait qu'un endroit à l'abri de la tempête et à l'abri de tes coups, la salle des sacrifices, et c'est pourquoi je l'y apportai, et c'est pourquoi elle dormait là, paisiblement, sous l'influence d'un bon narcotique, quand tu l'as vue. J'avoue encore que le plaisir de te procurer ce petit spectacle était bien pour quelque chose dans ma résolution. Et ce que j'en fus récompensé ? Non, mais rappelle-toi la gueule que tu as faite ! Vision horrible ! Véronique ressuscitée ! La morte vivante ! Vision tellement horrible que tu détales au galop. Mais j'abrège. Tu trouves l'issue bouchée. Sur quoi tu te ravises. Retour offensif de Conrad, lequel m'attaque sournoisement, pendant que je m'occupais du transport de Véronique d'Hergemont dans le sous-marin. Conrad reçoit d'un de mes Marocains un coup funeste. Second intermède comique. Conrad affublé de la tunique du vieux Druide est étendu dans une des cryptes, et naturellement ton premier soin est de sauter dessus et de t'acharner après lui. Et quand tu aperçois le cadavre d'Elfride qui a pris sur la table sacrée la place de Véronique d'Hergemont, vite... tu sautes encore dessus, et tu réduis en bouillie celle que tu as déjà crucifiée. Toujours la gaffe ! Et alors, le dénouement, également dans la note comique. Tu es suspendu au poteau de torture tandis que je t'envoie en pleine figure un discours qui t'achève, et d'où il ressort que, si tu as conquis la Pierre-Dieu par la vertu de tes trente crimes, c'est moi qui en prends possession par ma propre vertu. Voici toute l'aventure, mon bon Vorski. Sauf quelques petits incidents secondaires, ou d'autres, plus importants, que tu n'as pas besoin de connaître, tu en sais aussi long que moi. Confortablement installé, tu as eu tout le temps de réfléchir. J'attends donc ta réponse, au sujet de François, en toute confiance. Allons, vas-y de ta chanson... « Maman, les p'tits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils des jambes !... » Ça y est ? Tu bavardes ?

Don Luis avait monté quelques échelons. Stéphane et Patrice s'étaient approchés et, anxieusement, prêtaient l'oreille. Il était évident que Vorski allait parler.

Il avait ouvert les yeux et regardait don Luis d'un regard où il y avait à la fois de la haine et de la crainte. Cet homme extraordinaire devait lui apparaître comme un de ceux contre lesquels il est absolument inutile de lutter, et dont il est non moins inutile d'implorer la compassion. Don Luis représentait le vainqueur, et, devant celui qui est le plus fort, on cède ou on

s'humilie. D'ailleurs, il était à bout de résistance. Le supplice devenait intolérable.

Il dit quelques mots d'une voix inintelligible.

– Un ton plus haut, fit don Luis. Je n'entends pas. Où est François d'Hergemont ?

Il s'éleva sur l'échelle. Vorski balbutia :

– Je serai libre ?

– Sur l'honneur. Nous partirons tous d'ici, sauf Otto, qui te délivrera.

– Tout de suite ?

– Tout de suite.

– Alors...

– Alors ?

– Voici... François est vivant.

– Bougre de veau, je n'en doute pas. Mais où est-il ?

– Attaché dans la barque...

– Celle qui est suspendue au pied de la falaise ?

– Oui.

Don Luis se frappa le front.

– Triple idiot ! ... Ne fais pas attention, c'est de moi que je parle. Eh oui, j'aurais dû deviner cela ! Est-ce que Tout-Va-Bien ne dormait pas sous cette barque, paisiblement, comme un bon chien qui dort près de son maître ! Est-ce que Tout-Va-Bien, lorsqu'on l'a lancé sur la piste de François, n'a pas conduit Stéphane auprès de cette barque ? Vrai ! Il y a des fois où les plus habiles agissent comme des ânes ! Mais toi, Vorski, tu savais donc qu'il y avait là une descente et une barque ?

– Depuis hier.

– Et toi, malin, tu avais l'intention de filer dessus ?

– Oui.

– Eh bien ! Tu fileras dessus, Vorski, avec Otto. Je te la laisse. Stéphane !

Mais Stéphane Maroux courait déjà vers la falaise, escorté de Tout-Va-Bien.

– Délivrez François, Stéphane, cria don Luis.

Et il ajouta, s'adressant aux Marocains :

– Aidez-le, vous autres. Et mettez le sous-marin en marche. D'ici dix minutes on part.

Il se retourna du côté de Vorski :

– Adieu, cher ami. Ah ! Un mot encore. Dans toute aventure bien ordonnée, il y a une intrigue amoureuse. La nôtre paraît en être dépourvue, car je n’oserais pas faire allusion aux sentiments qui te poussaient vers la sainte créature qui portait ton nom. Cependant, je dois te signaler un très pur et très noble amour. Tu as vu l’empressement avec lequel Stéphane volait au secours de François ? Évidemment il aime bien son jeune élève, mais il aime encore plus sa mère. Et, puisque tout ce qui est agréable à Véronique d’Hergemont ne peut que te faire plaisir, je préfère t’avouer qu’il ne lui est pas indifférent, que cet amour admirable a touché son cœur de femme, qu’elle a retrouvé ce matin Stéphane avec une véritable joie, et que tout cela finira par un mariage... dès qu’elle sera veuve, bien entendu. Tu me comprends, n’est-ce pas ? Le seul obstacle à leur bonheur, c’est toi. Alors, comme tu es un parfait gentleman, tu ne voudras pas... Mais je n’en dis pas plus long. Je compte sur ton savoir-vivre pour mourir le plus tôt possible. Adieu, mon vieux. Je ne te donne pas la main, mais le cœur y est ! Otto, dans dix minutes, et sauf avis contraire, détache ton patron. Vous trouverez la barque au bas de la falaise. Bonne chance, les amis.

C’était fini. Entre don Luis et Vorski la bataille se terminait sans que l’issue en eût été douteuse un seul instant. Depuis la première minute, l’un des deux adversaires avait tellement dominé l’autre, que celui-ci, malgré toute son audace et son entraînement de criminel, n’avait plus été qu’un pantin désarticulé, grotesque et absurde. Ayant réussi dans l’exécution intégrale de son plan, ayant atteint et dépassé le but, victorieux, maître des événements, il se trouvait tout à coup accroché à l’arbre du supplice et restait là, pantelant et captif, comme un insecte épinglé sur un bouchon de liège.

Sans s’occuper davantage de sa victime, don Luis entraîna Patrice Belval, qui ne put s’empêcher de lui dire :

– Tout de même, c’est donner beau jeu à ces ignobles personnages.

– Bah ! Ils ne tarderont pas à se faire pincer ailleurs, ricana don Luis. Que voulezvous qu’ils fassent ?

– Mais, tout d’abord, prendre la Pierre-Dieu.

– Impossible ! Il faut vingt hommes pour cela, un échafaudage, un matériel. Moi-même, j’y renonce actuellement. Je reviendrai après la guerre.

– Mais, voyons, don Luis, qu’est-ce que c’est cette pierre miraculeuse ?

– Petit curieux, va, fit don Luis, sans répondre autrement.

Ils partirent, et don Luis prononça en se frottant les mains :

– J’ai bien manœuvré. Il n’y a pas beaucoup plus de vingt-quatre heures que nous débarquions à Sarek. Et il y avait vingt-quatre siècles que durait l’énigme. Une heure par siècle. Mes compliments, Lupin.

– Je vous ferais volontiers les miens, don Luis, dit Patrice Belval, mais ils ne valent pas ceux d’un connaisseur comme vous.

Quand ils arrivèrent sur le sable de la petite grève, la barque de François, déjà descendue, était vide. Plus loin, à droite, le *Bouchonde-Cristal* flottait sur la mer paisible.

François courut à leur rencontre et s’arrêta net à quelques pas de don Luis, le considérant avec des yeux agrandis.

– Alors, murmura-t-il, c’est vous ?... c’est vous que j’attendais ?...

– Ma foi, fit don Luis en riant, je ne sais pas si tu m’attendais... mais je suis sûr que c’est bien moi...

– Vous... vous... don Luis Perenna... c’est-à-dire...

– Chut, pas d’autre nom... Perenna me suffit... Et puis ne parlons pas de moi, veux-tu ? Moi, j’ai été le hasard, le monsieur qui passe et qui tombe à pic. Tandis que toi... Fichtre, mon petit, tu t’en es rudement bien tiré ! ... Ainsi, tu as passé la nuit dans cette barque ?

– Oui, sous la bâche qui la recouvrait, attaché au fond et solidement bâillonné.

– Inquiet ?

– Nullement. Il n’y avait pas un quart d’heure que j’étais là que Tout-Va-Bien survenait. Par conséquent ! ...

– Mais cet homme... ce bandit... de quoi t’avait-il menacé ?

– De rien. Après le duel, et pendant que les autres s’occupaient de mon adversaire, il m’avait conduit ici soi-disant pour me ramener à maman et nous embarquer tous deux. Puis, arrivé près de la barque, il m’a empoigné sans un mot.

– Tu le connais, cet homme ? Tu connais son nom ?

– J’ignore tout de lui. Je sais seulement qu’il nous persécutait, maman et moi.

– Pour des raisons que je te dirai, mon petit François. En tout cas, tu n’as plus rien à craindre de lui.

– Oh ! Vous ne l’avez pas tué ?

– Non, mais je l’ai rendu inoffensif. Tout cela te sera expliqué. Mais je crois que, pour l’instant, ce que nous avons de plus pressé c’est de rejoindre ta mère.

– Stéphane m’a dit qu’elle se reposait là, dans le sous-marin, et que vous l’aviez sauvée, elle aussi. Elle m’attend, n’est-ce pas ?

– Oui, cette nuit, elle et moi, nous avons causé, et je lui ai promis de te retrouver. J’ai senti qu’elle avait confiance en moi. Tout de même, Stéphane, il vaut mieux que vous alliez en avant et que vous la prépariez...

À droite, au bout d’une chaîne de rochers qui formaient comme une jetée naturelle, le *Bouchonde-Cristal* flottait sur les eaux tranquilles. Une dizaine de Marocains s’agitaient de tous côtés. Deux d’entre eux maintenaient une passerelle que don Luis et François franchirent un instant après.

Dans une des cabines, arrangée en salon, Véronique était étendue sur une chaise longue. Son pâle visage gardait la marque des souffrances inexprimables qu’elle avait endurées. Elle semblait très faible, très lasse. Mais ses yeux pleins de larmes brillaient de joie.

François se jeta dans ses bras. Elle éclata en sanglots sans prononcer une parole.

En face d’eux, Tout-Va-Bien, assis sur son derrière, battait des pattes et les regardait, la tête un peu de côté.

Maman, dit François, don Luis est là...

Elle saisit la main de don Luis et l’embrassa longuement, tandis que François murmurait :

– Et vous avez sauvé maman... Vous nous avez sauvés...

Don Luis l’interrompt :

– Veux-tu me faire plaisir, mon petit François ? Eh bien, ne me remercie pas. Si tu as besoin de remercier quelqu’un, tiens, remercie ton ami Tout-Va-Bien. Il n’a pas l’air d’avoir joué un rôle très important dans le drame. Et cependant, en opposition avec le mauvais homme qui vous persécutait, c’est lui qui fut le bon génie, discret, intelligent, modeste et silencieux.

– C’est vous aussi.

– Oh ! Moi, je ne suis ni modeste ni silencieux, et c’est pour cela que j’admire Tout-Va-Bien. Allons, Tout-Va-Bien, suis-moi et renonce à faire le

beau. Tu risquerais d'y passer la nuit, car ils en ont pour des heures à pleurer ensemble, la mère et le fils...



## *La Pierre-Dieu*

### Table des matières

Le *Bouchonde-Cristal* filait à la surface. Don Luis causait, entouré de Stéphane, de Patrice et de Tout-Va-Bien.

– Quelle canaille que ce Vorski ! disait-il. j’en ai pourtant vu de ces monstres-là, mais jamais d’un pareil calibre.

– Alors, dans ce cas... objecta Patrice Belval.

– Alors, dans ce cas ? répéta don Luis.

– J’en reviens à ce que je vous ai dit. Vous tenez entre vos mains un monstre, et vous le laissez libre ! Sans compter que c’est fort immoral... Songez à tout le mal qu’il pourra faire, qu’il fera inévitablement ! N’est-ce pas une lourde responsabilité que vous prenez, celle des crimes qu’il commettra ?

– C’est également votre avis, Stéphane ? demanda don Luis.

– Je ne sais pas trop quel est mon avis, répondit Stéphane, puisque, pour sauver François, j’étais prêt à toutes les concessions. Mais tout de même...

– Tout de même, vous auriez voulu une autre solution ?

– Je l’avoue. Tant que cet homme sera vivant et libre, Mme d’Hergemont et son fils auront tout à craindre de lui.

– Mais quelle solution ? Contre le salut immédiat de François, je lui ai promis la liberté. N’aurais-je dû lui promettre que la vie, et le livrer à la justice ?

– Peut-être, dit le capitaine Belval.

– Soit ! Mais dans ce cas, la justice instruisait, finissait par découvrir la véritable identité de l’individu, et ressuscitait le mari de Véronique d’Hergemont et le père de François. Est-ce cela que vous désirez ?

– Non, non ! s’écria vivement Stéphane.

– Non, en effet, confessa Patrice Belval, assez embarrassé. Non. Cette solution n’est pas meilleure, mais ce qui m’étonne, c’est que vous, don Luis, vous n’avez pas trouvé la bonne, celle qui nous eût satisfaits tous.

– Il n’y en avait qu’une, déclara nettement don Luis Perenna, il n’y en avait qu’une.

– Laquelle !

– La mort.

Il y eut un silence.

Puis don Luis reprit :

– Mes amis, ce n’est pas par simple jeu que je vous ai réunis en tribunal, et ce n’est pas parce que les débats vous semblent terminés que votre rôle de juge est fini. Il continue, et le tribunal n’a pas levé séance. C’est pourquoi je vous demande de répondre franchement : estimez-vous que Vorski mérite la mort ?

– Oui, affirma Patrice.

Et Stéphane approuva :

– Oui, sans aucun doute.

– Mes amis, poursuivit don Luis, votre réponse n’est pas assez solennelle. Je vous supplie de l’exprimer selon les formes et en toute conscience, *comme si vous étiez en face du coupable*. Je le répète : quelle peine méritait Vorski ?

Ils levèrent la main et, l’un après l’autre, ils prononcèrent :

– La mort !

Don Luis donna un coup de sifflet. Un des Marocains accourut.

– Deux paires de jumelles, Hadgi.

Quand les instruments furent apportés, don Luis les offrit à Stéphane et à Patrice.

– Nous ne sommes qu’à un mille de Sarek. Regardez vers la pointe, la barque doit être en route.

– Oui, fit Patrice au bout d’un instant.

– Vous voyez, Stéphane ?

– Oui, seulement...

– Seulement...

– Il n’y a qu’un passager.

– Qu’un passager, en effet, déclara Patrice.

Ils posèrent leurs jumelles, et l’un d’eux commença :

– Un seul s’est enfui... Vorski évidemment... Il aura tué son complice Otto.

Don Luis ricana :

- À moins que son complice Otto ne l’ait tué...
- Mais... pourquoi dites-vous cela ?
- Dame, rappelez-vous la prédiction faite à Vorski, quand il était jeune :  
« Ta femme périra sur la croix, et toi tu seras tué par un ami. »
- Je ne pense pas qu’une prédiction suffise.
- Aussi ai-je d’autres preuves.
- Lesquelles ?
- Mes chers amis, cela fait partie des derniers problèmes que nous devons élucider ensemble. Par exemple, quelle est votre idée sur la façon dont j’ai substitué Elfride Vorski à Mme d’Hergemont ?
- Stéphane hocha la tête.
- J’avoue n’avoir pas compris.
- C’est pourtant si simple ! Lorsque, dans un salon, un monsieur quelconque vous fait des tours d’escamotage ou devine vos pensées, vous vous dites, n’est-ce pas ? Qu’il doit y avoir là-dessous quelque artifice, l’aide d’un compère ? Ne cherchez pas plus loin pour moi.
- Hein ! Vous aviez un compère ?
- Ma foi, oui.
- Mais qui ?
- Otto.
- Otto ! Mais vous ne nous avez pas quittés ! Vous ne lui avez pas parlé ?
- Comment aurais-je pu réussir sans sa complicité ? En réalité, j’ai eu, dans cette affaire, deux compères, Elfride et Otto, qui tous deux ont trahi Vorski, soit par vengeance, soit par peur ou par cupidité. Tandis que vous entraîniez Vorski loin du Dolmen-aux-Fées, Stéphane, moi, j’abordais Otto. L’accord fut rapidement conclu, moyennant quelques billets et contre la promesse qu’il sortirait sain et sauf de l’aventure. En outre je lui appris que Vorski avait subtilisé les cinquante mille francs des sœurs Archignat.
- Comment le saviez-vous ? demanda Stéphane.
- Par mon compère numéro un, par Elfride, que j’avais continué d’interroger à voix basse, pendant que vous guettiez l’approche de Vorski, et qui me révéla, également, en quelques mots rapides, ce qu’elle connaissait du passé de Vorski.
- En fin de compte, vous n’avez vu Otto qu’une fois.

– Deux heures plus tard, après la mort d’Elfride et après le feu d’artifice du chêne creux, seconde entrevue, sous le Dolmen-aux-Fées. Vorski dort, abruti par l’alcool, et Otto monte la garde. Vous comprenez si j’ai saisi l’occasion pour me documenter sur l’affaire, et pour compléter mes renseignements sur Vorski avec ceux, que, dans l’ombre, et depuis deux ans, Otto n’a cessé de recueillir sur un patron qu’il déteste. Puis il décharge les revolvers de Vorski et de Conrad, ou plutôt il enlève les balles, tout en laissant les douilles. Enfin il me passe la montre et le carnet de Vorski, ainsi qu’un médaillon vide et une photographie de la mère de Vorski qu’Otto lui avait subtilisée quelques mois auparavant, – toutes choses qui me servaient le lendemain à jouer au sorcier avec ledit Vorski dans la crypte où il me retrouve. Voilà comme quoi Otto et moi avons collaboré.

– Soit, dit Patrice, mais vous ne lui avez pourtant pas demandé de tuer Vorski ?

– Certes non.

– En ce cas, qui nous prouve ?...

– Croyez-vous que Vorski n’ait pas deviné, à la fin, cette collaboration qui est une des causes évidentes de sa défaite ? Et croyez-vous que le sieur Otto n’ait pas prévu cette éventualité ? Soyez-en sûrs, aucun doute à ce propos : Vorski, détaché de son arbre, eût supprimé son complice, autant pour se venger que pour retrouver les cinquante mille francs des sœurs Archignat. Otto a pris les devants. Vorski était là, impuissant, inerte, proie facile. Il l’a frappé. J’irai plus loin. Otto, qui est un lâche, n’a même pas frappé. Il aura tout simplement laissé Vorski sur son arbre. Et, de la sorte, le châtiment est complet. Êtes-vous satisfaits, maintenant, mes amis, et votre besoin de justice est-il assouvi ?

Patrice et Stéphane se turent, impressionnés par la vision terrible que don Luis évoquait à leurs yeux.

– Allons, dit-il en riant, j’ai eu raison de ne pas vous obliger à prononcer la sentence là-bas, quand nous étions au pied du chêne, et en face d’un homme vivant ! Je vois que mes deux juges auraient quelque peu flanché à cette minute-là.

– Et mon troisième juge aussi, n’est-ce pas, Tout-Va-Bien, toi qui es un sensible et un larmoyant ? Et je suis comme vous, mes amis. Nous ne sommes pas de ceux qui condamnent et qui frappent. Mais tout de même, réfléchissez à ce qu’était Vorski, à ses trente crimes et à ses raffinements de

cruauté, et félicitez-moi d'avoir choisi comme juge, en dernier ressort, l'aveugle destin, et, comme bourreau responsable, l'exécrable Otto. Que la volonté des dieux soit faite ! ...

Les côtes de Sarek s'amincissaient à l'horizon. Elles disparurent dans la brume où se fondaient la mer et le ciel.

Les trois hommes gardaient le silence. Tous trois, ils pensaient à l'île morte, dévastée par la folie d'un homme, à l'île morte où bientôt quelque visiteur trouverait les traces inexplicables du drame, les issues des souterrains, les cellules avec leurs « chambres de mort », la salle de la Pierre-Dieu, les cryptes funéraires, le cadavre de Conrad, le cadavre d'Elfride, les squelettes des sœurs Archignat, et, tout au bout, près du Dolmen-aux-Fées où s'inscrivait la prophétie des trente cercueils et des quatre croix dressées, le grand corps de Vorski, solitaire, lamentable, déchiqueté par les corbeaux et par les oiseaux de nuit...

# Épilogue

## [Table des matières](#)

Une villa près d'Arcachon, au joli village des Moulleaux, dont les pins descendent jusqu'à la berge du golfe.

Véronique est assise dans le jardin. Huit jours de repos et de joie ont redonné de la fraîcheur à son beau visage et endormi les mauvais souvenirs. Elle regarde en souriant son fils, qui, debout un peu plus loin, écoute et interroge don Luis Perenna. Elle regarde aussi Stéphane et leurs yeux se rencontrent doucement.

On sent qu'il y a entre eux, par l'affection qu'ils portent l'un et l'autre à l'enfant, un lien qui les unit étroitement, et qui se renforce de leurs pensées secrètes et de leurs sentiments confus. Pas une fois Stéphane n'a rappelé les aveux qu'il a faits dans la cellule des Landes-Noires. Mais Véronique ne les a pas oubliés, et la reconnaissance profonde qu'elle garde à celui qui éleva son fils est mêlée d'une émotion spéciale et d'un trouble dont elle goûte le charme à son insu.

Ce jour-là, don Luis, qui, le soir même où le *Bouchonde-Cristal* les a tous amenés à la villa des Moulleaux, prenait le train pour Paris, est arrivé à l'improviste au moment du déjeuner, en compagnie de Patrice Belval, et, depuis une heure qu'ils sont au jardin, installés dans des rocking-chairs, l'enfant, la figure toute rose d'animation, ne cesse de poser des questions à son sauveur.

– Et alors, qu'avez-vous fait ?... Mais comment avez-vous pu savoir ?... Et, pour cela, qu'est-ce qui vous a mis sur la voie ?...

– Mon chéri, observe Véronique, ne crains-tu pas d'importuner don Luis ?

– Non, madame, répond don Luis, qui se lève, s'approche de Véronique et lui parle de façon que l'enfant n'entende point, non, François ne m'importune pas, et je tiens même à répondre à ses questions. Mais j'avoue qu'il m'embarrasse un peu et que je crains quelque maladresse de ma part. Voyons, que sait-il au juste de tout ce drame ?

– Ce que j’en sais moi-même, sauf bien entendu, le nom de Vorski.

– Mais le rôle de Vorski, il le connaît ?

– Oui, mais avec certaines atténuations. Vorski est un prisonnier évadé qui a recueilli les légendes de Sarek, et qui, pour s’emparer de la Pierre-Dieu, a mis à exécution la prophétie qui la concernait, – prophétie dont j’ai caché quelques vers à François.

– Et le rôle d’Elfride ? Sa haine contre vous ? Les menaces qu’elle vous a faites ?

Paroles de folie, dont moi-même, ai-je dit à François, je n’ai pas compris le sens.

Don Luis sourit.

– L’explication est un peu sommaire, dit-il, et j’ai idée que François comprend fort bien que certaines parties du drame doivent rester et resteront dans l’ombre pour lui. L’essentiel, n’est-ce pas ? C’est qu’il ignore que Vorski était son père.

– Il l’ignore et ne le saura jamais.

– Et alors – et c’est là où je voulais en venir – quel nom portera-t-il lui-même ?

– Que voulezvous dire ?

– Oui, de qui se croira-t-il le fils ? Car, vous le savez comme moi, la réalité légale se présente ainsi. François Vorski est mort dans un naufrage, ainsi que son grand-père, il y a quatorze ans. Et Vorski est mort, il y a un an, assassiné par un camarade. Légalement ils n’existent ni l’un ni l’autre, et alors ?...

Véronique hocha la tête en souriant.

– Et alors, je ne sais pas. La situation me semble, en effet, inextricable. Mais tout s’arrangera.

– Pourquoi ?

– Parce que vous êtes là.

Il sourit à son tour.

– Je n’ai même plus le bénéfice des actes que j’accomplis et des mesures que je prends. Tout s’arrange à priori. À quoi bon se donner de la peine !

– N’ai-je pas raison ?

– Oui, fit-il gravement. Celle qui a tant souffert ne doit plus subir le moindre ennui. Et rien ne l’atteindra désormais, je vous le jure. Donc voici

ce que je vous propose. Vous avez épousé autrefois, contre le gré de votre père, un de vos cousins très éloigné, qui est mort après vous avoir laissé un fils, François. Ce fils, votre père pour se venger, l'a enlevé et l'a conduit à Sarek. Votre père étant mort, le nom d'Hergemont est éteint et rien ne peut rappeler les événements de votre mariage.

– Mais mon nom reste. Légalement, sur les registres de l'état civil, je m'appelle Véronique d'Hergemont.

– Votre nom de jeune fille disparaît sous votre nom de femme.

– Donc sous mon nom de Vorski ?

– Non, puisque vous n'avez pas épousé le sieur Vorski, mais un de vos cousins qui s'appelait...

– Qui s'appelait ?

– Jean Maroux. Voici un extrait légalisé de votre acte de mariage avec Jean Maroux, mariage qui est mentionné sur votre état civil, ainsi que l'atteste cette autre pièce.

Véronique regarda don Luis avec stupeur :

– Mais pourquoi ?... pourquoi ce nom ?

– Pourquoi ? Pour que votre fils ne s'appelle plus d'Hergemont, ce qui aurait évoqué les événements d'autrefois, ni Vorski, ce qui aurait évoqué le nom d'un traître. Voici son extrait de naissance, François Maroux.

Elle répéta, rouge et confuse :

– Mais pourquoi avez-vous choisi précisément ce nom ?

– Cela m'a semblé commode pour François. C'est le nom de Stéphane auprès de qui François continuera longtemps de vivre. On pourra dire que Stéphane était parent de votre mari, et votre intimité à tous sera ainsi expliquée. Tel est mon plan. Il n'offre, soyez-en sûre, aucun péril possible. Quand on se trouve en face d'une situation insoluble et douloureuse comme la vôtre, il faut bien employer des moyens particuliers et recourir à des mesures radicales, et, je l'avoue, fort peu légales. C'est ce que j'ai fait sans scrupules, puisque j'ai la bonne chance de disposer de ressources qui ne sont pas à la portée de tous. Vous m'approuvez ?

Véronique inclina la tête.

– Oui, oui, dit-elle.

Il se leva à moitié.

– D'ailleurs, ajouta-t-il, s'il se présente quelques inconvénients, l'avenir se chargera sans doute de les aplanir. Il suffirait, par exemple, – ce n'est pas



indiscret, n'est-ce pas, de faire allusion aux sentiments que Stéphane éprouve pour la mère de François ? – il suffirait qu'un jour ou l'autre, par raison, par gratitude, la mère de François fût amenée à bien vouloir accueillir l'hommage de ces sentiments ; alors, comme tout se trouve simplifié si François porte déjà le nom de Maroux ! Combien le passé sera mieux aboli, aussi bien pour le monde que pour François, qui ne pourront plus pénétrer dans le secret d'événements effacés et que rien ne rappellera. Il m'a semblé que ces motifs avaient quelque poids. Je suis heureux de voir que vous partagez mon avis.

Don Luis salua Véronique, et sans hésiter davantage, sans paraître remarquer sa confusion, il se retourna vers François et s'écria :

– Maintenant, mon petit, je suis tout à toi. Et puisque tu ne veux rien laisser dans l'ombre, revenons à la Pierre-Dieu et au bandit qui la convoitait. Oh ! Oui, au bandit, répéta don Luis, jugeant qu'il n'y avait aucune raison pour ne point parler de Vorski en toute franchise, et le bandit le plus effroyable que j'aie rencontré, parce qu'il croyait à sa mission... Bref, un malade, un détraqué...

– Eh bien, tout d'abord, ce que je ne comprends pas, fit observer François, c'est que vous avez attendu toute la nuit pour le capturer, alors que ses complices et lui dormaient sous le Dolmen-aux-Fées.

– Très bien, mon petit, s'exclama don Luis en riant, tu as mis le doigt sur un point faible. Si j'avais agi ainsi, le drame finissait douze ou quinze heures plus tôt. Seulement, voilà, aurais-tu été délivré ? Le bandit aurait-il parlé et révélé ta retraite ? Je ne le pense pas. Pour lui délier la langue il fallait le « cuisiner ». Il fallait l'étourdir, le rendre fou d'inquiétude et d'angoisse, et faire pénétrer en lui, par mille preuves, le sentiment de sa défaite irrémédiable. Sans quoi, il se taisait, et nous ne t'aurions peut-être pas retrouvé... Et puis, à ce moment-là, mon plan n'était pas très net, je ne savais pas trop comment aboutir, et ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai pensé, non pas à lui infliger une torture violente – j'en suis incapable –, mais à l'attacher à cet arbre où il avait voulu faire mourir ta mère. De sorte que, embarrassé, hésitant, j'ai tout simplement cédé, en fin de compte, au besoin quelque peu puéril, je l'avoue à ma confusion, d'aller jusqu'au bout de la prophétie, de voir comment se comporterait le missionnaire en face du vieux Druide, bref, de m'amuser. Que veux-tu, l'aventure était si noire

qu'un peu de gaieté m'a semblé nécessaire. Et j'ai bien ri. Voilà ma faute, je m'en accuse et je m'en excuse.

L'enfant riait aussi. Don Luis, qui le tenait debout entre ses jambes, l'embrassa et répéta :

– Tu m'excuses ?

– Oui, mais à la condition que vous répondiez encore. Il me reste deux questions : la première, peu importante...

– Parle.

– Il s'agit de la bague. D'où vient-elle cette bague que vous avez mise d'abord au doigt de maman, ensuite au doigt d'Elfride ?

– Je l'ai fabriquée la nuit même en quelques minutes avec un vieil anneau et des pierres de couleur.

– Mais le bandit l'a reconnue comme ayant appartenu à sa mère.

– Il a cru la reconnaître, et il l'a cru parce que la bague était semblable.

– Mais comment le saviez-vous ? Et comment connaissiez-vous cette histoire ?

– Par lui-même.

– Est-ce possible ?

– Mon Dieu, oui ! Des paroles qui lui ont échappé pendant qu'il dormait sous le Dolmen-aux-Fées... un cauchemar d'ivrogne... il a raconté par bribes toute l'histoire de sa mère, qu'Elfride connaissait, d'ailleurs, en partie. Tu vois comme c'est simple ! Et combien le hasard m'a favorisé !

– Mais l'énigme de la Pierre-Dieu n'est pas simple ! s'écria François, et vous l'avez déchiffrée ! Voilà des siècles que l'on cherche et vous avez mis quelques heures !

– Non, quelques minutes, François. Il m'a suffi de lire la lettre que ton grand-père écrivait à ce propos au capitaine Belval. Par courrier, je donnais à ton grand-père toutes les explications sur l'emplacement et sur la nature merveilleuse de la Pierre-Dieu.

– Eh bien, don Luis, s'écria l'enfant, ce sont ces explications que je vous demande. Voilà ma dernière question, je vous le promets. D'où vient que l'on a cru au pouvoir de la Pierre-Dieu ? Et en quoi consistait au juste ce soi-disant pouvoir ?

Stéphane et Patrice rapprochèrent leurs fauteuils. Véronique se redressa et prêta l'oreille. Ils comprenaient tous que don Luis avait attendu qu'ils fussent réunis pour déchirer devant eux le voile du mystère. Il se mit à rire.

– N’espérez rien de sensationnel, dit-il. Un mystère ne vaut que par les ténèbres dont il est enveloppé, et, comme nous avons d’abord dissipé les ténèbres, il ne reste plus que le fait lui-même dans sa réalité toute nue. Mais, cependant, le fait est ici étrange, et la réalité n’est pas dénuée de quelque grandeur.

– Il le faut bien, dit Patrice Belval, puisque cette réalité a laissé dans l’île de Sarek, dans toute la Bretagne même, une légende de miracle.

– En effet, fit don Luis, et une légende si tenace qu’elle influe sur nous aujourd’hui encore, et qu’aucun de vous n’a échappé à cette obsession de miracle.

– Comment ? protesta le capitaine, mais je ne crois pas aux miracles, moi.

– Moi non plus, affirma l’enfant.

– Mais si, mais si, vous y croyez, vous admettez le miracle comme une possibilité. Sans quoi, il y a longtemps que vous auriez saisi l’entière vérité.

– Comment cela ?

Don Luis cueillit une superbe rose à un arbuste dont les branches s’inclinaient vers lui, et demanda à François :

– Est-il possible que je transforme cette rose, dont les proportions sont déjà celles qu’une rose atteint rarement, en une fleur deux fois plus grande, et ce rosier en un arbuste plus grand du double ?

– Non certes, déclara François.

– Alors pourquoi as-tu admis, pourquoi avez-vous tous admis, que Maguennoc pût arriver à ce résultat, lui, rien qu’en recueillant de la terre en certains endroits de l’île, et à certaines heures déterminées ? C’est un miracle cela, et vous l’avez accepté sans hésitation, inconsciemment.

Stéphane objecta :

– Nous avons accepté ce dont nous étions témoins.

– Mais vous l’avez accepté comme un miracle, c’est-à-dire comme un phénomène que Maguennoc provoquait par des moyens spéciaux et, en vérité, surnaturels. Tandis que moi, en lisant ce détail dans la lettre de M. d’Hergemont, tout de suite, j’ai... comment dirai-je ?... j’ai « tiqué »... Tout de suite j’ai fait le rapprochement entre ces fleurs monstrueuses et le nom que portait le Calvaire-Fleuri. Et ma conviction fut immédiate : « Non, Maguennoc n’est pas un sorcier. Il a simplement déblayé autour du calvaire un terrain inculte, où il lui a suffi d’apporter une couche d’humus pour que

jaillissent des fleurs anormales. Donc la Pierre-Dieu est là en dessous, la Pierre-Dieu qui, au Moyen Age, faisait jaillir les mêmes fleurs anormales, la Pierre-Dieu, qui, au temps des Druides, guérissait les malades et fortifiait les enfants. »

– Et par conséquent, fit observer Patrice, il y a miracle.

– Il y a miracle si l'on accepte les explications surnaturelles. Il y a phénomène naturel si l'on recherche et si on trouve les causes physiques, capables de susciter le miracle apparent.

– Mais ces causes physiques n'existent pas !

– Elles existent puisque vous avez vu des fleurs monstrueuses.

– Alors, demanda Patrice, non sans ironie, il y a une pierre qui peut, naturellement, guérir et fortifier ? Et cette pierre, c'est la Pierre-Dieu ?

– Il n'y a pas une pierre spéciale, unique. Mais il y a des pierres, des blocs de pierre, des roches, des collines et des montagnes de roches qui contiennent des gisements de minerais formés de métaux divers, oxydes d'urane, argent, plomb, cuivre, nickel, cobalt, *etc.* Et parmi ces métaux il en est qui émettent un rayonnement spécial, doué de propriétés particulières, que l'on appelle radioactivité. Ces gisements sont des gisements de pechblende que l'on ne trouve guère en Europe que dans le nord de la Bohême et qui sont exploités près de la petite ville de Joachimsthal... Et ces corps radioactifs ce sont : l'Uranium, le Thorium, l'Hélium, et principalement, dans le cas qui nous occupe...

– Le Radium, interrompit François.

– Tu l'as dit, mon petit, le Radium. Il y a des phénomènes de radioactivité un peu partout, et l'on peut dire qu'ils se manifestent dans toute la nature, ainsi par l'action bienfaisante des sources thermales. Mais les corps nettement radioactifs, comme le Radium, possèdent des propriétés plus définies. Il est hors de doute, par exemple, que le rayonnement et les émanations du Radium exercent un pouvoir sur la vie des végétaux, pouvoir analogue à celui qui serait dû au passage d'un courant électrique. Dans les deux cas, l'excitation du milieu nutritif rend plus assimilables des éléments nécessaires à la plante et en stimule la croissance.

« De même, il est hors de doute que le rayonnement du Radium est capable d'exercer une action physiologique sur les tissus vivants, en y produisant des modifications plus ou moins profondes, détruisant certaines cellules ou contribuant à développer d'autres cellules, et même à en régler

l'évolution. La radiumthérapie signale la guérison ou l'amélioration, dans de nombreux cas, de rhumatismes articulaires, de troubles nerveux, d'ulcérations, d'eczémas, de tumeurs, de cicatrices adhérentes. Bref, le Radium est un agent thérapeutique d'une réelle efficacité. »

– De sorte que, dit Stéphane, vous considérez la Pierre-Dieu...

– Je considère la Pierre-Dieu comme un bloc de pechblende radifère provenant des gisements de Joachimsthal. Je connaissais depuis longtemps la légende bohémienne qui parle d'une pierre miraculeuse jadis arrachée au flanc d'une colline, et, lors d'un voyage, j'ai vu le vide laissé par cette pierre. Il correspond assez exactement aux dimensions de la Pierre-Dieu.

– Mais, objecta Stéphane, le Radium n'est contenu dans les roches qu'à l'état de particules infinitésimales. Pensez donc que l'extraction, le lessivage et le traitement d'une masse de quatorze cents tonnes de roches ne laissent filtrer en fin de compte qu'un gramme de Radium. Et vous attribuez un pouvoir miraculeux à la Pierre-Dieu, qui pèse tout au plus deux tonnes...

– Mais qui contient évidemment du Radium en quantité appréciable. La nature n'a pas pris l'engagement d'être avare et de diluer le Radium. Elle a pu – et tel a été son bon plaisir – en accumuler dans la Pierre-Dieu avec assez de générosité pour que la Pierre-Dieu fût capable de produire les phénomènes en apparence extraordinaires que nous connaissons... Sans compter que nous devons faire la part des exagérations populaires.

Stéphane semblait de plus en plus convaincu. Cependant il dit encore :

– Un dernier point. En dehors de la Pierre-Dieu, il y a le petit éclat de pierre que Maguennoc a trouvé dans le sceptre de plomb, et dont le contact prolongé lui a brûlé la main. Selon vous, ce serait un grain de Radium ?

– Incontestablement. Et c'est par là peut-être que la présence et que le pouvoir du Radium, dans toute cette aventure, nous sont révélés avec plus de clarté. Le grand physicien Henri Becquerel, ayant gardé dans la poche de son gilet un tube contenant un sel de Radium, une ulcération suppurante se produisit sur sa peau, au bout de quelques jours. Curie répéta l'expérience : même résultat. Le cas de Maguennoc doit être plus grave, puisqu'il avait gardé le grain de Radium dans sa main. Il se forma une plaie d'aspect cancéreux. Épouvanté par ce qu'il savait, et par tout ce qu'il avait dit lui-même sur la pierre miraculeuse qui brûle comme le feu de l'enfer, et « qui donne vie ou mort », il se trancha la main.

– Soit, dit Stéphane, mais d’où vient ce grain de Radium pur ? Cela ne peut pas être un éclat de la Pierre-Dieu, puisque, encore une fois, si riche que soit un minerai, le Radium ne lui est pas incorporé par grains isolés, mais sous forme soluble, et qu’on doit le dissoudre et le rassembler ensuite, par une série d’opérations, en un produit suffisamment riche pour être soumis à la cristallisation fractionnée. Tout cela, et bien d’autres opérations subséquentes, exige un matériel énorme, des usines, des laboratoires, des savants, bref, un état de civilisation qui diffère quelque peu, avouez-le, de l’état de barbarie où nos ancêtres les Celtes étaient plongés...

Don Luis sourit et frappa l’épaule du jeune homme.

– Très bien, Stéphane, je suis heureux de voir que le maître et l’ami de François est un esprit clairvoyant et logique. L’objection est absolument juste, et tout de suite elle s’est imposée à moi. Je pourrais y répondre à l’aide de quelque hypothèse parfaitement légitime, supposer un moyen naturel d’isoler le Radium, imaginer que dans une faille granitique, au fond d’une grande poche contenant du minerai radifère, il s’est ouvert une fissure par où les eaux du fleuve s’écoulaient avec lenteur et entraînent des portions infimes de Radium ; que ces eaux ainsi chargées circulent longuement dans un étroit couloir, se réunissent, se concentrent, et, après des siècles et des siècles, filtrent par petites gouttelettes aussitôt évaporées, forment au point d’émergence une menue stalactite très riche en Radium, dont un jour quelque guerrier celtique a cassé l’extrémité... Mais est-il besoin de chercher si loin, et de recourir à l’hypothèse ? Ne peut-on s’en rapporter au seul génie et aux ressources inépuisables de la nature ? Est-ce pour elle un effort plus prodigieux d’émettre par ses propres moyens un grain de Radium pur que de faire mûrir une cerise, ou éclore cette rose... ou de donner la vie au délicieux Tout-Va-Bien ? Qu’en dis-tu mon petit François ? Sommes-nous d’accord ?

– Nous sommes toujours d’accord, répondit l’enfant.

– Et ainsi tu ne regrettes pas trop le miracle de la Pierre-Dieu ?

– Mais il existe toujours, le miracle !

– Tu as raison, François, il existe toujours, et cent fois plus beau et plus éclatant. La science ne tue pas les miracles, elle les purifie et les ennoblit. Qu’était-ce que cette petite puissance surnaturelle, capricieuse, méchante, incompréhensible, qui s’attachait à la pointe d’une baguette magique, et qui agissait à tort et à travers, selon la fantaisie ignorante d’un chef barbare ou

d'un druide, qu'était-ce à côté du pouvoir bienfaisant, clair, loyal, et tout aussi miraculeux, qui nous apparaît aujourd'hui à travers une poussière de Radium ? Qu'était-ce ...

Don Luis s'interrompit soudain et se mit à rire :

– Allons, bon ! Voilà que je m'emballe et que je chante une ode à la science. Excusez-moi, madame, ajouta-t-il en se levant et en s'approchant de Véronique, et dites-moi que je ne vous ai pas trop ennuyée avec mes explications. Non, n'est-ce pas ? Pas trop ? D'ailleurs, c'est fini... ou du moins presque fini. Il n'y a plus qu'un point à préciser, plus qu'une décision à prendre.

Il s'assit auprès d'elle.

– Eh bien, voilà. Maintenant que nous avons conquis la Pierre-Dieu, c'est-à-dire un véritable trésor, qu'allons-nous en faire ?

Véronique eut un élan de tout son être.

– Oh ! Pour cela, qu'il n'en soit pas question. Je ne veux rien de ce qui peut provenir de Sarek, rien de ce qui se trouve dans le Prieuré. Nous travaillerons.

– Cependant, le Prieuré vous appartient.

– Non, non, Véronique d'Hergemont n'existe plus, et le Prieuré n'appartient plus à personne. Que tout cela soit vendu à l'encan ! Je ne veux rien de ce passé maudit.

– Et comment vivrez-vous ?

– Comme je vivais, de mon travail. Et je suis sûre que François m'approuve, n'est-ce pas, mon chéri ?

Et, dans un mouvement instinctif, se tournant vers Stéphane, comme s'il avait quelque droit à donner son avis, elle ajouta :

– Vous aussi, vous m'approuvez, n'est-ce pas, mon ami ?

– Entièrement, dit-il.

Aussitôt elle reprit :

– Du reste, si je ne doute pas des sentiments affectueux de mon père, je n'ai aucune preuve de ses volontés à mon égard.

– Peut-être les ai-je, moi, ces preuves, fit don Luis.

– Comment ?

– Patrice et moi nous sommes retournés à Sarek. Dans un secrétaire de la chambre de Maguennoc, au fond d'un tiroir secret, nous avons trouvé une enveloppe cachetée, mais sans adresse, que nous avons ouverte. Elle

contenait un titre de rente de vingt mille francs, et ces mots sur une feuille de papier :

« Après ma mort, Maguennoc remettra ce titre à Stéphane Maroux à qui je confie mon petit-fils François. Lorsque François aura dix-huit ans, le titre lui appartiendra en propre. Je veux croire, d'ailleurs, qu'il cherchera à retrouver sa mère et qu'elle voudra bien prier pour moi. Je les bénis tous les deux. »

– Voici le titre, fit don Luis... et voici la lettre. Elle est datée du mois d'avril de cette année.

Véronique fut stupéfaite. Elle regarda don Luis, et il lui vint cette idée que tout cela n'était peut-être qu'une histoire inventée par cet homme étrange pour les mettre, elle et son fils, à l'abri du besoin. Idée passagère. Somme toute, l'acte de M. d'Hergemont n'avait rien que de fort naturel, et, prévoyant les difficultés auxquelles on se heurterait après sa mort, il était juste qu'il eût songé à son petit-fils. Elle murmura :

– Je n'ai pas le droit de refuser...

– Vous en avez d'autant moins le droit, s'écria don Luis, que c'est une affaire qui se passe en dehors de vous, et que la volonté de votre père va directement vers François et vers Stéphane. Ainsi donc, nous sommes d'accord sur ce point. Reste la Pierre-Dieu, et je pose de nouveau ma question. Qu'en ferons-nous ? À qui appartient-elle ?

– À vous, déclara nettement Véronique.

– À moi ?

– Oui, à vous qui l'avez découverte, à vous qui lui avez donné toute sa signification.

Don Luis observa :

– Je dois vous rappeler que ce bloc de pierre a, sans doute, une valeur incalculable. Si grands que soient les miracles opérés par la nature, ce n'est que grâce à un concours prodigieux de circonstances qu'elle a pu réaliser le miracle d'accumuler tant de matière précieuse en un si petit volume. Il y a donc là des trésors et des trésors.

– Tant mieux, fit Véronique, vous saurez en profiter mieux que personne.

Don Luis réfléchit un instant, et conclut, en riant :

– Vous avez tout à fait raison, et je vous avoue que je m'attendais à ce dénouement. D'abord parce que mon droit sur la Pierre-Dieu me semble



établi par des titres de propriété suffisants. Ensuite parce que j'ai besoin de ce bloc de pierre. Mon Dieu, oui, la dalle funéraire des rois de Bohême n'a pas épuisé son pouvoir magique, et il reste bien des peuplades sur qui ce pouvoir peut agir au même degré que sur nos ancêtres les Gaulois, et, justement, je poursuis une entreprise formidable où un tel secours me sera précieux. Dans quelques années, mon œuvre achevée, je rapporterai la Pierre-Dieu en France et en doterai un laboratoire national que j'ai l'intention de fonder. Et ainsi la science purifiera le mal que la Pierre-Dieu a pu faire, et la mauvaise aventure de Sarek sera rachetée. Vous m'approuvez, madame ?

Elle lui tendit la main.

– De tout cœur.

Il y eut un assez long silence. Puis don Luis Perenna reprit :

– Oh ! Oui, la mauvaise aventure, et terrible au-delà de toute expression. J'en ai connu d'effrayantes, j'en ai vécu moi-même qui m'ont laissé un souvenir d'angoisse. Mais celle-ci les dépasse toutes. Elle a été au-delà de tout ce qui est possible dans la réalité et humain dans la douleur. Elle a été illogique, et cela prouve qu'elle fut l'acte d'un fou... Et aussi parce qu'elle s'est déroulée à une époque de folie et d'égarement. C'est la guerre qui a permis la mise en œuvre, dans le silence et dans la sécurité, de crimes conçus, préparés, exécutés par un monstre. En temps de paix, les monstres n'ont pas le temps d'aller jusqu'au bout de leurs rêves stupides. Aujourd'hui, et dans cette île isolée, celui-là a trouvé des conditions particulières, anormales...

– Ne parlons pas de tout cela, voulezvous ? murmura Véronique d'une voix qui tremblait.

Don Luis baisa la main de la jeune femme, puis saisit Tout-Va-Bien et l'éleva dans ses bras.

– Vous avez raison. N'en parlons pas. Sans quoi voici les larmes, et Tout-Va-Bien serait mélancolique. Tout-Va-Bien, délicieux Tout-Va-Bien, ne parlons donc plus de l'épouvantable aventure. Mais tout de même, rappelons-en certains épisodes qui furent jolis et pittoresques. N'est-ce pas, Tout-Va-Bien, le jardin aux fleurs gigantesques de Maguennoc, tu t'en souviendras comme moi ? Et la légende de la Pierre-Dieu, l'épopée des tribus celtiques errant avec la dalle funéraire de leurs rois, la dalle toute frissonnante de Radium, d'où part inlassablement un bombardement

d'atomes vivifiants et miraculeux, n'est-ce pas, Tout-Va-Bien, cela ne manque pas d'allure ? Seulement, vois-tu, exquis Tout-Va-Bien, si j'étais romancier et chargé de raconter l'histoire de l'île aux Trente Cercueils, je me soucierais peu de l'affreuse vérité, et je te donnerais un rôle beaucoup plus important. Je supprimerais l'intervention de ce raseur, de ce phraseur de don Luis, et c'est toi qui serais le sauveur intrépide et silencieux. C'est toi qui lutterais contre le monstre abominable, c'est toi qui déjouerais ses machinations, et qui, à la fin, par la grâce de ton merveilleux instinct, punirais le vice et ferais triompher la vertu. Et ce serait beaucoup mieux ainsi, puisque nul mieux que toi, délicieux Tout-Va-Bien, ne serait capable de nous montrer, par mille preuves plus convaincantes les unes que les autres, que dans la vie tout s'arrange et que tout va bien...

# Les Dents du Tigre (1920)

## Table des matières

### Contenu

#### PREMIÈRE PARTIE: DON LUIS PERENNA

- [1 D'Artagnan, Porthos et Monte-Cristo](#)
- [2 L'homme qui doit mourir](#)
- [3 La turquoise morte](#)
- [4 Le rideau de fer](#)
- [5 L'homme à la canne d'ébène](#)
- [6 Shakespeare, tome huit](#)
- [7 La grange-aux-pendus](#)
- [8 La colère de Lupin](#)
- [9 Sauverand s'explique](#)
- [10 La débâcle](#)

#### DEUXIÈME PARTIE: LE SECRET DE FLORENCE

- [1 Au secours !](#)
- [2 L'explosion du boulevard Suchet](#)
- [3 Le haïsseur](#)
- [4 L'héritier des deux cents millions](#)
- [5 Weber prend sa revanche](#)
- [6 Sésame, ouvre-toi !](#)
- [7 Arsène Ier, empereur](#)
- [8 « Le piège est prêt, prend garde, Lupin »](#)
- [9 Le secret de Florence](#)
- [10 Le clos des lupins](#)

# **PREMIÈRE PARTIE**

## **DON LUIS PERENNA**

[Table des matières](#)

## *D'Artagnan, Porthos et Monte-Cristo*

### Table des matières

À quatre heures et demie, M. Desmalions, le préfet de police, n'étant pas encore de retour, son secrétaire particulier rangea sur le bureau un paquet de lettres et de rapports qu'il avait annotés, sonna, et dit à l'huissier qui entrait par la porte principale :

« M. le préfet a convoqué pour cinq heures plusieurs personnes dont voici les noms. Vous les ferez attendre séparément, afin qu'elles ne puissent communiquer entre elles, et vous me donnerez leurs cartes. »

L'huissier sortit. Le secrétaire se dirigeait vers la petite porte qui donnait sur son cabinet, quand la porte principale fut rouverte et livra passage à un homme qui s'arrêta et s'appuya en chancelant contre le dossier d'un fauteuil.

« Tiens, fit le secrétaire, c'est vous, Vérot ? Mais qu'y a-t-il donc ? Qu'est-ce que vous avez ? »

L'inspecteur Vérot était un homme de forte corpulence, puissant des épaules, haut en couleur. Une émotion violente devait le bouleverser, car sa face striée de filaments sanguins, d'ordinaire congestionnée, paraissait presque pâle.

« Mais rien, monsieur le secrétaire.

– Mais si, vous n'avez plus votre air de santé... Vous êtes livide... Et puis ces gouttes de sueur... »

L'inspecteur Vérot essuya son front, et, se ressaisissant :

« Un peu de fatigue... Je me suis surmené ces jours-ci... Je voulais à tout prix éclaircir une affaire dont M. le préfet m'a chargé... Tout de même, c'est drôle, ce que j'éprouve.

– Voulezvous un cordial ?

– Non, non, j'ai plutôt soif.

– Un verre d'eau ?

– Non... non...

– Alors ?

– Je voudrais... je voudrais... »

La voix s'embarrassait. Il eut un regard anxieux comme si, tout à coup, il n'eût pu prononcer d'autres paroles. Mais, reprenant le dessus :

« M. le préfet n'est pas là ?

– Non ; il ne sera là qu'à cinq heures, pour une réunion importante.

– Oui... je sais... très importante. C'est aussi pour cela qu'il m'a convoqué. Mais j'aurais voulu le voir avant. J'aurais tant voulu le voir ! »

Le secrétaire examina Vérot et lui dit :

« Comme vous êtes agité ! Votre communication a donc tellement d'intérêt ?

– Un intérêt considérable. Il s'agit d'un crime qui a eu lieu il y a un mois, jour pour jour... Et il s'agit surtout d'empêcher deux assassinats qui sont la conséquence de ce crime et qui doivent être commis cette nuit... Oui, cette nuit, fatalement, si nous ne prenons pas les mesures nécessaires.

– Voyons, asseyez-vous, Vérot.

– Ah ! C'est que tout cela est combiné d'une façon si diabolique ! Non, on ne s'imagine pas...

– Mais puisque vous êtes prévenu, Vérot... puisque M. le préfet va vous donner tout pouvoir...

– Oui, évidemment... évidemment... Mais tout de même c'est effrayant de penser que je pourrais ne pas le rencontrer. Alors j'ai eu l'idée d'écrire cette lettre où je lui raconte tout ce que je sais sur l'affaire. C'était plus prudent. »

Il remit une grande enveloppe jaune au secrétaire, et il ajouta :

« Tenez, voici une petite boîte également que je mets sur cette table. Elle contient quelque chose qui sert de complément et d'explication au contenu de la lettre.

– Mais pourquoi ne gardez-vous pas tout cela ?

– J'ai peur... On me surveille... On cherche à se débarrasser de moi... Je ne serai tranquille que quand je ne serai plus seul à connaître le secret.

– Ne craignez rien, Vérot. M. le préfet ne saurait tarder à arriver. Jusque-là je vous conseille de passer à l'infirmerie et de demander un cordial. »

L'inspecteur parut indécis. De nouveau il essuya son front qui dégouttait. Puis, se raidissant, il sortit.

Une fois seul, le secrétaire glissa la lettre dans un dossier volumineux étalé sur le bureau du préfet et s'en alla par la porte qui communiquait avec son cabinet particulier.

Il l'avait à peine refermée que la porte de l'antichambre fut rouverte encore une fois et que l'inspecteur rentra, en bégayant :

« Monsieur le secrétaire... il est préférable que je vous montre... »

Le malheureux était blême. Il claquait des dents. Quand il s'aperçut que la pièce était vide, il voulut marcher vers le cabinet du secrétaire. Mais une défaillance le prit, et il s'écroula sur une chaise où il demeura quelques minutes, anéanti, la voix gémissante.

« Qu'est-ce que j'ai ?... Est-ce du poison, moi aussi ? Oh ! J'ai peur... j'ai peur... »

Le bureau se trouvait à portée de sa main. Il saisit un crayon, approcha un bloc-notes et commença à griffonner des mots. Mais il balbutia :

« Mais non, pas la peine, puisque le préfet va lire ma lettre... Qu'est-ce que j'ai donc ? Oh ! J'ai peur... »

D'un coup il se dressa sur ses jambes et articula :

« Monsieur le secrétaire, il faut... il faut que... C'est pour cette nuit... Rien au monde n'empêchera... »

À petits pas, comme un automate, tendu par un effort de toute sa volonté, il avança vers la porte du cabinet. Mais, en route, il vacilla et dut s'asseoir une seconde fois.

Une terreur folle le secoua et il poussa des cris, si faibles, hélas ! Qu'on ne pouvait l'entendre. Il s'en rendit compte, et du regard chercha une sonnette, un timbre, mais il n'y voyait plus. Un voile d'ombre semblait peser sur ses yeux.

Alors il tomba à genoux, rampa jusqu'au mur, battant l'air d'une main, comme un aveugle, et finit par toucher des boiseries. C'était le mur de séparation. Il le longea. Malheureusement son cerveau confus ne lui présentait plus qu'une image trompeuse de la pièce, de sorte qu'au lieu de tourner vers la gauche, comme il l'eût dû, il suivit le mur à droite, derrière un paravent qui masquait une petite porte.

Sa main ayant rencontré la poignée de cette porte, il réussit à ouvrir. Il balbutia : « Au secours... au secours... » et s'abattit dans une sorte de réduit qui servait de toilette au préfet de police.

« Cette nuit ! gémissait-il, croyant qu'on l'entendait et qu'il se trouvait dans le cabinet du secrétaire, cette nuit... le coup est pour cette nuit... Vous verrez..., la marque des dents... quelle horreur !... Comme je souffre !... Au secours ! C'est le poison... Sauvez-moi ! »

La voix s'éteignit. Il dit plusieurs fois, comme dans un cauchemar :

« Les dents... les dents blanches... elles se referment !... »

Puis la voix s'affaiblit encore, des sons indistincts sortirent de ses lèvres blêmes. Sa bouche parut mâcher dans le vide, comme celle de certains vieillards qui ruminent interminablement. Sa tête s'inclina peu à peu sur sa poitrine. Il poussa deux ou trois soupirs, fut secoué d'un grand frisson et ne bougea plus.

Et le rôle de l'agonie commença, très bas, d'un rythme égal, avec des interruptions où un effort suprême de l'instinct semblait ranimer le souffle vacillant de l'esprit et susciter dans les yeux éteints comme des lueurs de conscience.

À cinq heures moins dix, le préfet de police entra dans son cabinet de travail.

M. Desmalions, qui occupait son poste depuis quelques années avec une autorité à laquelle tout le monde rendait hommage, était un homme de cinquante ans, lourd d'aspect, mais de figure intelligente et fine. Sa mise – veston et pantalon gris, guêtres blanches, cravate flottante – n'avait rien d'une mise de fonctionnaire. Les manières étaient dégagées, simples, pleines de bonhomie et de rondeur.

Ayant sonné, il fut aussitôt rejoint par son secrétaire auquel il demanda :

« Les personnes que j'ai convoquées sont ici ?

– Oui, monsieur le préfet, et j'ai donné l'ordre qu'on les fît attendre dans des pièces différentes.

– Oh ! Il n'y avait pas d'inconvénient à ce qu'elles pussent communiquer entre elles. Cependant... cela vaut mieux. J'espère que l'ambassadeur des États-Unis ne s'est pas dérangé lui-même ?...

– Non, monsieur le préfet.

– Vous avez les cartes de ces messieurs ?

– Voici. »

Le préfet de police prit les cinq cartes qu'on lui tendait et lut :

ARCHIBALD BRIGHT,

*premier secrétaire de l'ambassade des États-Unis.*



MAITRE LEPERTUIS,  
notaire.

JUAN CACÉRÈS,  
*attaché à la légation du Pérou.*  
LE COMMANDANT COMTE D'ASTRIGNAC,  
*en retraite.*

La cinquième carte portait simplement un nom sans adresse ni autre désignation :

DON LUIS PERENNA.

« J'ai bien envie de le voir, celui-là, fit M. Desmalions. Il m'intéresse diablement !... Vous avez lu le rapport de la Légion étrangère ?

– Oui, monsieur le préfet, et j'avoue que, moi aussi, ce monsieur m'intrigue...

– N'est-ce pas ? Quel courage ! Une sorte de fou héroïque et vraiment prodigieux. Et puis ce surnom d'Arsène Lupin, que ses camarades lui avaient donné, tellement il les dominait et les stupéfiait !... Il y a combien de temps qu'Arsène Lupin est mort ?

– Deux ans avant la guerre, monsieur le préfet. On a retrouvé son cadavre et celui de Mme Kesselbach sous les décombres d'un petit chalet incendié, non loin de la frontière du Luxembourg. L'enquête a prouvé qu'il avait étranglé cette monstrueuse Mme Kesselbach, dont les crimes furent découverts par la suite, et qu'il s'était pendu après avoir mis le feu au chalet.

– C'est bien la fin que méritait ce damné personnage, dit M. Desmalions, et j'avoue que, pour ma part, je préfère de beaucoup n'avoir pas à le combattre... Voyons, où en sommes-nous ? Le dossier de l'héritage Mornington est prêt ?

– Sur votre bureau, monsieur le préfet.

– Bien. Mais j'oubliais... L'inspecteur Vérot est-il arrivé ?

– Oui, monsieur le préfet, il doit être à l'infirmerie, en train de se reconforter.

– Qu'est-ce qu'il avait donc ?

– Il m'a paru dans un drôle d'état, assez malade.

– Comment ? Expliquez-moi donc... »

Le secrétaire raconta l'entrevue qu'il avait eue avec l'inspecteur Vérot.

« Et vous dites qu'il m'a laissé une lettre ? fit M. Desmalions d'un air soucieux. Où est-elle ?

– Dans le dossier, monsieur le préfet.

Bizarre... tout cela est bizarre. Vérot est un inspecteur de premier ordre, d'un esprit très rassis, et s'il s'inquiète ce n'est pas à la légère. Ayez donc l'obligeance de me l'amener. Pendant ce temps-là, je vais prendre connaissance du courrier. »

Le secrétaire s'en alla rapidement. Quand il revint, cinq minutes plus tard, il annonça, d'un air surpris, qu'il n'avait pas trouvé l'inspecteur Vérot.

« Et ce qu'il y a de plus curieux, monsieur le préfet, c'est que l'huissier qui l'avait vu sortir d'ici l'a vu rentrer presque aussitôt, et qu'il ne l'a pas vu sortir une seconde fois.

– Peut-être n'aura-t-il fait que traverser cette pièce pour passer chez vous.

– Chez moi, monsieur le préfet ? Je n'ai pas bougé de chez moi.

– Alors c'est incompréhensible...

– Incompréhensible... à moins d'admettre que l'huissier ait eu un moment d'inattention puisque Vérot n'est ni ici ni à côté.

– Évidemment. Sans doute aura-t-il été prendre l'air et va-t-il revenir d'un instant à l'autre. Je n'ai d'ailleurs pas besoin de lui dès le début. »

Le préfet regarda sa montre.

« Cinq heures dix. Veuillez dire à l'huissier qu'il introduise ces messieurs... Ah ! Cependant... »

M. Desmalions hésita. En feuilletant le dossier, il avait trouvé la lettre de Vérot. C'était une grande enveloppe de commerce jaune, au coin de laquelle se trouvait l'inscription : « Café du Pont-Neuf. »

Le secrétaire insinua :

« Étant donné l'absence de Vérot et les paroles qu'il m'a dites, je crois urgent, monsieur le préfet, que vous preniez connaissance de cette lettre. »

M. Desmalions réfléchit.

« Oui, peut-être avez-vous raison. »

Puis, se décidant, il mit un stylet dans le haut de l'enveloppe et coupa vivement. Un cri lui échappa :

« Ah ! Non, celle-là est raide.

– Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur le préfet ?

– Ce qu’il y a ? Tenez... une feuille de papier blanc... Voilà tout ce que contient l’enveloppe.

– Impossible !

– Regardez... une simple feuille pliée en quatre... Pas un mot dessus.

– Pourtant Vérot m’a dit, en propres termes, qu’il avait mis là-dedans tout ce qu’il savait de l’affaire...

– Il vous l’a dit, mais vous voyez bien... Vraiment, si je ne connaissais pas l’inspecteur Vérot, je croirais à une plaisanterie...

– Une distraction, monsieur le préfet, tout au plus.

– Certes, une distraction, mais qui m’étonne de sa part. On n’a pas de distraction quand il s’agit de la vie de deux personnes. Car il vous a bien averti qu’un double assassinat était combiné pour cette nuit ?

– Oui, monsieur le préfet, pour cette nuit, et dans des conditions particulièrement effrayantes... diaboliques, m’a-t-il dit »

M. Desmalions se promenait à travers la pièce, les mains au dos. Il s’arrêta devant une petite table.

« Qu’est-ce que c’est que ce paquet à mon adresse ? » Monsieur le préfet de police... À ouvrir en cas d’accident. »

– En effet, dit le secrétaire, je n’y pensais pas...

C’est encore de l’inspecteur Vérot, une chose importante selon lui, et qui sert de complément et d’explication au contenu de la lettre.

– Ma foi, dit M. Desmalions, qui ne put s’empêcher de sourire, la lettre en a besoin d’explication, et, quoiqu’il ne soit pas question d’accident, je n’hésite pas. »

Tout en parlant, il avait coupé une ficelle et découvert, sous le papier qui l’enveloppait, une boîte, une petite boîte en carton, comme les pharmaciens en emploient, mais salie celle-là, abîmée par l’usage qu’on en avait fait.

Il souleva le couvercle.

Dans le carton, il y avait des feuilles d’ouate, assez malpropres également, et au milieu de ces feuilles une demi-tablette de chocolat.

« Que diable cela veut-il dire ? » marmotta le préfet avec étonnement.

Il prit le chocolat, le regarda, et tout de suite son examen lui montra ce que cette tablette, de matière un peu molle, offrait de particulier, et les raisons certaines pour lesquelles l’inspecteur Vérot l’avait conservée. En dessus et en dessous, elle portait des empreintes de dents, très nettement

dessinées, très nettement détachées les unes des autres, enfoncées de deux ou trois millimètres dans le bloc de chocolat, chacune ayant sa forme et sa largeur spéciales, et chacune écartée des autres par un intervalle différent. La mâchoire qui avait ainsi commencé à croquer la tablette avait incrusté la marque de quatre de ses dents supérieures et de cinq dents du bas.

M. Desmalions resta pensif, et, la tête baissée, il reprit durant quelques minutes sa promenade de long en large, en murmurant :

« Bizarre ! Il y a là une énigme dont je voudrais bien avoir le mot... Cette feuille de papier, ces empreintes de dents... Que signifie toute cette histoire ? »

Mais, comme il n'était pas homme à s'attarder longtemps à une énigme dont la solution devait lui être révélée d'un moment à l'autre, puisque l'inspecteur Vérot se trouvait dans la Préfecture même, ou aux environs, il dit à son secrétaire :

« Je ne puis faire attendre ces messieurs plus longtemps. Veuillez donner l'ordre qu'on les fasse entrer. Si l'inspecteur Vérot arrive durant la réunion, comme cela est inévitable, prévenez-moi aussitôt. J'ai hâte de le voir. Sauf cela, qu'on ne me dérange sous aucun prétexte, n'est-ce pas ? »

Deux minutes après, l'huissier introduisait maître Lepertuis, gros homme rubicond, à lunettes et à favoris, puis le secrétaire d'ambassade, Archibald Bright, et l'attaché péruvien Cacérès. M. Desmalions, qui les connaissait tous trois, s'entretint avec eux et ne les quitta que pour aller au-devant du commandant comte d'Astrignac, le héros de la Chouia, que ses blessures glorieuses avaient contraint à une retraite prématurée, et auquel il adressa quelques mots chaleureux sur sa belle conduite au Maroc.

La porte s'ouvrit encore une fois.

« Don Luis Perenna, n'est-ce pas ? » dit le préfet en tendant la main à un homme de taille moyenne, plutôt mince, décoré de la médaille militaire et de la Légion d'honneur, et que sa physionomie, que son regard, que sa façon de se tenir et son allure très jeune, permettaient de considérer comme un homme de quarante ans, bien que certaines rides au coin des yeux et sur le front indiquassent quelques années de plus.

Il salua.

« Oui, monsieur le préfet. »

Le commandant d'Astrignac s'écria :

« C'est donc vous, Perenna ! Vous êtes donc encore de ce monde ? »

– Ah ! Mon commandant ! Quel plaisir de vous revoir !  
– Perenna vivant ! Mais quand j’ai quitté le Maroc, on était sans nouvelles de vous. On vous croyait mort.  
– Je n’étais que prisonnier.  
– Prisonnier des tribus, c’est la même chose.  
– Pas tout à fait, mon commandant, on s’évade de partout... La preuve... »

Durant quelques secondes, le préfet de police examina, avec une sympathie dont il ne pouvait se défendre, ce visage énergique, à l’expression souriante, aux yeux francs et résolus, au teint bronzé comme cuit et recuit par le feu du soleil.

Puis, faisant signe aux assistants de prendre place autour de son bureau, lui-même s’assit et s’expliqua de la sorte, en un préambule articulé nettement et lentement :

« La convocation que j’ai adressée à chacun de vous, messieurs, a dû vous paraître quelque peu sommaire et mystérieuse... Et la manière dont je vais entamer notre conversation ne sera point pour atténuer votre étonnement. Mais, si vous voulez m’accorder quelque crédit, il vous sera facile de constater qu’il n’y a rien dans tout cela que de très simple et de très naturel. D’ailleurs, je serai aussi bref que possible. »

Il ouvrit devant lui le dossier préparé par son secrétaire, et, tout en consultant les notes, il reprit :

« Quelques années avant la guerre de 1870, trois sœurs, trois orphelines âgées de vingt-deux, de vingt et de dix-huit ans, Ermeline, Élisabeth et Armande Roussel, habitaient Saint-Étienne avec un cousin germain du nom de Victor, plus jeune de quelques années.

« L’aînée, Ermeline, quitta Saint-Étienne la première pour suivre à Londres un Anglais du nom de Mornington, qu’elle devait épouser et dont elle eut un fils qui reçut le prénom de Cosmo. Le ménage était pauvre et traversa de rudes épreuves. Plusieurs fois, Ermeline écrivit à ses sœurs pour leur demander quelques secours. Ne recevant pas de réponse, elle cessa toute correspondance. Vers 1875, M. et Mme Mornington partirent pour l’Amérique. Cinq ans plus tard, ils étaient riches. M. Mornington mourut en 1883, mais sa femme continua de gérer la fortune qui lui était léguée, et comme elle avait le génie de la spéculation et des affaires elle porta cette

fortune à un chiffre colossal. Quand elle décéda, en 1905, elle laissait à son fils la somme de 400 millions. »

Le chiffre parut faire quelque impression sur les assistants. Le préfet ayant surpris un regard entre le commandant et don Luis Perenna, leur dit :

« Vous avez connu Cosmo Mornington, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur le préfet, répliqua le comte d'Astrignac. Il séjournait au Maroc quand nous y combattions, Perenna et moi.

– En effet, reprit M. Desmalions, Cosmo Mornington s'était mis à voyager. Il s'occupait de médecine, m'a-t-on dit, et donnait ses soins, lorsque l'occasion s'en présentait, avec beaucoup de compétence, et gratuitement bien entendu. Il habita l'Égypte, puis l'Algérie et le Maroc, et, à la fin de 1914, passa en Amérique pour y soutenir la cause des Alliés. L'année dernière, après l'armistice, il s'établit à Paris. Il y est mort voici quatre semaines, à la suite de l'accident le plus stupide.

– Une piqûre mal faite, n'est-ce pas, monsieur le préfet ? dit le secrétaire d'ambassade des États-Unis. Les journaux ont parlé de cela, et nous-mêmes, à l'ambassade, nous avons été prévenus.

– Oui, déclara M. Desmalions. Pour se remettre d'une longue influenza qui l'avait tenu au lit tout l'hiver, M. Mornington, sur l'ordre de son docteur, se faisait des piqûres de glycérophosphate de soude. L'une de ces piqûres n'ayant pas été entourée, évidemment, de toutes les précautions nécessaires, la plaie s'envenima avec une rapidité foudroyante. En quelques heures, M. Mornington était emporté. »

Le préfet de police se retourna vers le notaire et lui dit :

« Mon résumé est-il conforme à la réalité, maître Lepertuis ?

– Exactement conforme, monsieur le préfet. »

M. Desmalions reprit :

« Le lendemain matin, maître Lepertuis se présentait ici, et, pour des raisons que la lecture de ce document vous expliquera, me montrait le testament de Cosmo Mornington que celui-ci avait déposé entre ses mains. »

Tandis que le préfet compulsait les papiers, maître Lepertuis ajouta :

« Monsieur le préfet me permettra de spécifier que je n'ai vu mon client, avant d'être appelé à son lit de mort, qu'une seule fois : le jour où il me manda dans la chambre de son hôtel pour me remettre le testament qu'il venait d'écrire. C'était au début de son influenza. Dans notre conversation,

il me confia qu'il avait fait, en vue de retrouver la famille de sa mère, quelques recherches qu'il comptait poursuivre sérieusement après sa guérison. Les circonstances l'en empêchèrent. »

Cependant le préfet de police avait sorti du dossier une enveloppe ouverte qui contenait deux feuilles de papier. Il déplia la plus grande et dit :

« Voici le testament. Je vous demanderai d'en écouter la lecture avec attention, ainsi que celle de la pièce annexe qui l'accompagne.

« Je, soussigné Cosmo Mornington, fils légitime de Hubert Mornington et d'Ermeline Roussel, naturalisé citoyen des États-Unis, lègue à mon pays d'adoption la moitié de ma fortune, pour être employée en œuvres de bienfaisance, conformément aux instructions écrites de ma main, que maître Lepertuis voudra bien transmettre à l'ambassade des États-Unis.

« Pour les deux cents millions environ constitués par mes dépôts dans diverses banques de Paris et de Londres, dépôts dont la liste est en l'étude de maître Lepertuis, je les lègue, en souvenir de ma mère bien-aimée, d'abord à sa sœur préférée, Élisabeth Roussel, ou aux héritiers en ligne directe d'Élisabeth Roussel – sinon à sa seconde sœur, Armande Roussel, ou aux héritiers directs d'Armande –, sinon, à leur défaut, à leur cousin Victor ou à ses héritiers directs.

« Au cas où je disparaîtrais sans avoir retrouvé les membres survivants de la famille Roussel ou du cousin des trois sœurs, je demande à mon ami don Luis Perenna de faire toutes les recherches nécessaires. Je le nomme à cet effet mon exécuteur testamentaire pour la partie européenne de ma fortune, et je le prie de prendre en main la conduite des événements qui pourraient survenir après ma mort, ou par suite de ma mort, de se considérer comme mon représentant, et d'agir en tout pour le bien de ma mémoire et l'accomplissement de mes volontés. En reconnaissance de ce service, et en mémoire des deux fois où il me sauva la vie, il voudra bien accepter la somme d'un million.

Le préfet s'interrompit quelques instants. Don Luis murmura :

« Pauvre Cosmo... Je n'avais pas besoin de cela pour remplir ses derniers vœux. »

« En outre, continua M. Desmalions reprenant sa lecture, en outre, si, trois mois après ma mort, les recherches faites par don Luis Perenna et par maître Lepertuis n'ont pas abouti, si aucun héritier ni aucun survivant de la famille Roussel ne s'est présenté pour recueillir l'héritage, la totalité des

deux cents millions sera définitivement, et quelles que puissent être les réclamations ultérieures, acquise à mon ami don Luis Perenna. Je le connais assez pour savoir qu'il fera de cette fortune un emploi conforme à la noblesse de ses desseins et à la grandeur des projets dont il m'entretenait, avec un tel enthousiasme, sous la tente marocaine. »

M. Desmalions s'arrêta de nouveau et leva les yeux sur don Luis. Il demeurait impassible, silencieux. Une larme pourtant brilla à la pointe de ses cils. Le comte d'Astrignac lui dit :

« Mes félicitations, Perenna.

– Mon commandant, répondit-il, je vous ferai remarquer que cet héritage est subordonné à une condition. Et je vous jure bien que, si cela dépend de moi, les survivants de la famille Roussel seront retrouvés.

– J'en suis sûr, dit l'officier, je vous connais.

– En tout cas, demanda le préfet de police à don Luis, cet héritage... conditionnel, vous ne le refusez pas ?

– Ma foi non, dit Perenna en riant. Il y a des choses qu'on ne refuse pas.

– Ma question, dit le préfet, est motivée par ce dernier paragraphe du testament :

« Si, pour une raison ou pour une autre, mon ami Perenna refusait cet héritage, ou bien s'il était mort avant la date fixée pour le recueillir, je prie M. l'ambassadeur des États-Unis et M. le préfet de police de s'entendre sur les moyens de construire à Paris et d'entretenir une université réservée aux étudiants et aux artistes de nationalité américaine. M. le préfet de police voudra bien en tout cas prélever une somme de trois cent mille francs qu'il versera dans la caisse de ses agents. »

M. Desmalions replia la feuille de papier et en prit une autre.

« À ce testament est joint un codicille constitué par une lettre que M. Mornington écrivit quelque temps après à maître Lepertuis, et où il s'explique sur certains points de façon plus précise :

« Je demande à maître Lepertuis d'ouvrir mon testament le lendemain de ma mort, en présence de M. le préfet de police, lequel voudra bien tenir la chose entièrement secrète durant un mois. Un mois après, jour pour jour, il aura l'obligeance de réunir dans son cabinet un membre important de l'ambassade des États-Unis, maître Lepertuis et don Luis Perenna. Après lecture, un chèque d'un million devra être remis à mon légataire et ami don Luis Perenna sur le simple examen de ses papiers et sur la simple



constatation de son identité. J'aimerais que cette constatation fût faite : au point de vue de la personne, par le commandant comte d'Astrignac, qui fut son chef au Maroc et qui, malheureusement, a dû prendre une retraite prématurée ; au point de vue de l'origine, par un membre de la légation du Pérou, puisque don Luis Perenna, bien qu'ayant conservé la nationalité espagnole, est né au Pérou.

« En outre, j'exige que mon testament ne soit communiqué aux héritiers Roussel que deux jours plus tard, et en l'étude de maître Lepertuis.

« Enfin – et ceci est la dernière expression de mes volontés pour ce qui concerne l'attribution de ma fortune et le mode de procéder à cette attribution – M. le préfet voudra bien convoquer une seconde fois les mêmes personnes dans son cabinet à une date qui pourra être choisie par lui entre le soixantième et le quatre-vingt-dixième jour qui suivra la première réunion. C'est alors, et alors seulement, que l'héritier définitif sera désigné d'après ses droits et proclamé ; et nul ne pourra l'être s'il n'assiste à cette séance, à l'issue de laquelle don Luis Perenna, qui devra s'y rendre également, deviendra l'héritier définitif, si, comme je l'ai dit, aucun survivant de la famille Roussel et du cousin Victor ne s'est présenté pour recueillir l'héritage. »

« Tel est le testament de M. Cosmo Mornington, conclut le préfet de police, et telles sont les raisons de votre présence ici, messieurs. Une sixième personne doit être introduite tout à l'heure, un de mes agents que j'ai chargé de faire une première enquête sur la famille Roussel et qui vous rendra compte de ses recherches. Mais, pour l'instant, nous devons procéder conformément aux prescriptions du testateur. Les papiers que, sur ma demande, don Luis Perenna m'a fait remettre, il y a deux semaines, et que j'ai examinés moi-même, sont parfaitement en règle. Au point de vue de l'origine, j'ai prié M. le ministre du Pérou de vouloir bien réunir les renseignements les plus précis.

– C'est à moi, monsieur le préfet, dit M. Cacérès, l'attaché péruvien, que M. le ministre du Pérou a confié cette mission. Elle fut facile à remplir. Don Luis Perenna est d'une vieille famille espagnole émigrée il y a trente ans, mais qui a conservé ses terres et ses propriétés d'Europe. De son vivant, le père de don Luis, que j'ai rencontré en Amérique, parlait de son fils unique avec ferveur. C'est notre légation qui a appris au fils, voilà cinq ans, la mort du père. Voici la copie de la lettre écrite au Maroc.

– Et voilà la lettre elle-même, communiquée par don Luis Perenna, dit le préfet de police. Et vous, mon commandant, vous reconnaissez le légionnaire Perenna qui combattit sous vos ordres ?

– Je le reconnais, dit le comte d'Astrignac.

– Sans erreur possible ?

– Sans erreur possible et sans le moindre sentiment d'hésitation. »

Le préfet de police se mit à rire et insinua :

« Vous reconnaissez le légionnaire Perenna que ses camarades, par une sorte d'admiration stupéfiée pour ses exploits, appelaient Arsène Lupin ?

– Oui, monsieur le préfet, riposta le commandant, celui que ses camarades appelaient Arsène Lupin, mais que ses chefs appelaient tout court : *le héros*, celui dont nous disions qu'il était brave comme d'Artagnan, fort comme Porthos...

– Et mystérieux comme Monte-Cristo, dit en riant le préfet de police. Tout cela en effet se trouve dans le rapport que j'ai reçu du 4<sup>e</sup> régiment de la Légion étrangère, rapport inutile à lire dans son entier, mais où je constate ce fait inouï que le légionnaire Perenna, en l'espace de deux ans, fut décoré de la médaille militaire, décoré de la Légion d'honneur pour services exceptionnels, et cité sept fois à l'ordre du jour. Je relève au hasard...

– Monsieur le préfet, je vous en supplie, protesta don Luis, ce sont là des choses banales, et je ne vois pas l'intérêt...

– Un intérêt considérable, affirma M. Desmalions. Ces messieurs sont ici, non pas seulement pour entendre la lecture d'un testament, mais aussi pour en autoriser l'exécution dans la seule de ses clauses qui soit immédiatement exécutoire : la délivrance d'un legs s'élevant à un million. Il faut donc que la religion de ces messieurs soit éclairée sur le bénéficiaire de ce legs. Par conséquent, je continue...

– Alors, monsieur le préfet, dit Perenna en se levant et en se dirigeant vers la porte, vous me permettez...

– Demi-tour !... Halte !... Fixe ! » ordonna le commandant d'Astrignac d'un ton de plaisanterie.

Il ramena don Luis en arrière au milieu de la pièce et le fit asseoir.

« Monsieur le préfet, je demande grâce pour mon ancien compagnon d'armes, dont la modestie serait, en effet, mise à une trop rude épreuve si on

lisait devant lui le récit de ses prouesses. D'ailleurs, le rapport est ici et chacun peut le consulter. D'avance, et sans le connaître, je souscris aux éloges qu'il contient, et je déclare que dans ma carrière militaire, si remplie pourtant, je n'ai jamais rencontré un soldat qui pût être comparé au légionnaire Perenna. Cependant, j'en ai vu des gaillards là-bas, des sortes de démons comme on n'en trouve qu'à la Légion, qui se font crever la peau pour le plaisir, pour la rigolade, comme ils disent, histoire d'épater le voisin. Mais aucun ne venait à la cheville de Perenna. Celui que nous appelions d'Artagnan, Porthos, de Bussy, méritait d'être mis en parallèle avec les héros les plus étonnants de la légende et de la réalité. Je l'ai vu accomplir des choses que je ne voudrais pas raconter sous peine d'être traité d'imposteur, des choses si invraisemblables qu'aujourd'hui, de sang-froid, je me demande si je suis sûr de les avoir vues. Un jour, à Settat, comme nous étions poursuivis...

– Un mot de plus, mon commandant, s'écria gaiement don Luis, et je sors, tout de bon cette fois. Vrai, vous avez une façon d'épargner ma modestie...

– Mon cher Perenna, reprit le comte d'Astrignac, je vous ai toujours dit que vous aviez toutes les qualités et un seul défaut c'est de n'être pas Français.

– Et je vous ai toujours répondu, mon commandant, que j'étais Français par ma mère, et que je l'étais aussi de cœur et de tempérament. Il y a des choses que l'on ne peut accomplir que si l'on est Français. »

Les deux hommes se serrèrent la main de nouveau affectueusement.

« Allons, dit le préfet de police, qu'il ne soit plus question de vos prouesses, monsieur, ni de ce rapport. J'y relèverai cependant ceci, c'est qu'au cours de l'été 1915 vous êtes tombé dans une embuscade de quarante Berbères, que vous avez été capturé et que vous n'avez reparu à la Légion que le mois dernier.

– Oui, monsieur le préfet, pour être désarmé, mes cinq années d'engagement étant largement dépassées.

– Mais comment M. Cosmo Mornington a-t-il pu vous désigner comme légataire puisque, au moment où il rédigeait son testament, vous étiez disparu depuis quatre ans ?

– Cosmo et moi, nous correspondions.

– Hein ?

– Oui, et je lui avais annoncé mon évasion prochaine et mon retour à Paris.

– Mais par quel moyen ?... Où étiez-vous ? Et comment vous fut-il possible ?... »

Don Luis sourit sans répondre.

« Monte-Cristo, cette fois, dit M. Desmalions, le mystérieux Monte-Cristo...

– Monte-Cristo, si vous voulez, monsieur le préfet. Le mystère de ma captivité, de mon évasion, bref, de toute ma vie pendant la guerre, est en effet assez étrange. Peut-être un jour sera-t-il intéressant de l'éclaircir. Je demande un peu de crédit. »

Il y eut un silence. M. Desmalions examina de nouveau ce singulier personnage, et il ne put s'empêcher de dire, comme s'il eût obéi à une association d'idées dont lui-même ne se fût pas rendu compte :

« Un mot encore... le dernier. Pour quelles raisons vos camarades vous donnaient-ils ce surnom bizarre d'Arsène Lupin ? Était-ce seulement une allusion à votre audace, à votre force physique ?

– Il y avait autre chose, monsieur le préfet, la découverte d'un vol très curieux, dont certains détails inexplicables en apparence, m'avaient permis de désigner l'auteur.

– Vous avez donc le sens de ces affaires ?

– Oui, monsieur le préfet, une certaine aptitude que j'eus l'occasion d'exercer plusieurs fois en Afrique. D'où mon surnom d'Arsène Lupin, dont on parlait beaucoup à cette époque, à la suite de sa mort.

– Ce vol était important ?

– Assez, et commis justement au préjudice de Cosmo Mornington, qui habitait alors la province d'Oran. C'est de là que datent nos relations. »

Il y eut un nouveau silence, et don Luis ajouta :

« Pauvre Cosmo !... Cette aventure lui avait donné une confiance inébranlable dans mes petits talents de policier. Il me disait toujours « Perenna, si je meurs assassiné (c'était une idée fixe chez lui qu'il mourrait de mort violente), si je meurs assassiné, jurez-moi de poursuivre le coupable. »

– Ses pressentiments n'étaient pas justifiés, dit le préfet de police. Cosmo Mornington n'a pas été assassiné.

– C'est ce qui vous trompe, monsieur le préfet », déclara Don Luis.

M. Desmalions sursauta.

« Quoi ! Qu'est-ce que vous dites ? Cosmo Mornington...

– Je dis que Cosmo Mornington n'est pas mort, comme on le croit, d'une piqûre mal faite, mais il est mort, comme il le redoutait, de mort violente.

– Mais, monsieur, votre assertion ne repose sur rien.

– Sur la réalité, monsieur le préfet.

– Étiez-vous là ? Savez-vous quelque chose ?

– Je n'étais pas là le mois dernier. J'avoue même que, quand je suis arrivé à Paris, n'ayant pas lu les journaux de façon régulière, j'ignorais la mort de Cosmo. C'est vous, monsieur le préfet, qui me l'avez apprise tout à l'heure.

– En ce cas, monsieur, vous n'en pouvez connaître que ce que j'en connais, et vous devez vous en remettre aux constatations du médecin.

– Je le regrette, mais, pour ma part, ces constatations sont insuffisantes.

– Mais enfin, monsieur, de quel droit cette accusation ? Avez-vous une preuve ?

– Oui.

– Laquelle ?

– Vos propres paroles, monsieur le préfet.

– Mes paroles ?

– Celles-ci, monsieur le préfet. Vous avez dit, d'abord, que Cosmo Mornington s'occupait de médecine et qu'il pratiquait avec beaucoup de compétence, et, ensuite, qu'il s'était fait une piqûre qui, mal donnée, avait provoqué une inflammation mortelle et l'avait emporté en quelques heures.

– Oui.

– Eh bien, monsieur le préfet, j'affirme qu'un monsieur qui s'occupe de médecine avec beaucoup de compétence et qui soigne des malades comme le faisait Cosmo Mornington, est incapable de se donner une piqûre sans l'entourer de toutes les précautions antiseptiques nécessaires. J'ai vu Cosmo à l'œuvre, je sais comment il s'y prenait.

– Alors ?

– Alors, le médecin a écrit un certificat comme le font tous les médecins quand un indice quelconque n'éveille pas leurs soupçons.

– De sorte que votre avis ?...

– Maître Lepertuis, demanda Perenna en se tournant vers le notaire, lorsque vous fûtes appelé au lit de mort de M. Mornington, vous n’avez rien remarqué d’anormal ?

– Non, rien. M. Mornington était entré dans le coma.

– Il est déjà bizarre, nota don Luis, qu’une piqûre, si mauvaise qu’elle soit, produise des résultats si rapides. Il ne souffrait pas ?

– Non... ou plutôt si... si, je me rappelle, le visage offrait des taches brunes que je n’avais pas vues la première fois.

– Des taches brunes ? Cela confirme mon hypothèse ! Cosmo Mornington a été empoisonné.

– Mais comment ? s’écria le préfet.

– Par une substance quelconque que l’on aura introduite dans une des ampoules de glycérophosphate, ou dans la seringue dont se servait le malade.

– Mais le médecin ? ajouta M. Desmalions.

– Maître Lepertuis, reprit Perenna, avez-vous fait observer au médecin la présence de ces taches brunes ?

– Oui, il n’y attacha aucune importance.

– C’était son médecin ordinaire ?

– Non. Son médecin ordinaire, le docteur Pujol, un de mes amis précisément, et qui m’avait adressé à lui comme notaire, était malade. Celui que j’ai vu à son lit de mort devait être un médecin du quartier.

– Voici son nom et son adresse, dit le préfet de police qui avait cherché le certificat dans le dossier. Docteur Bellavoine, 14, rue d’Astorg.

Vous avez un annuaire des médecins, monsieur le préfet ? »

M. Desmalions ouvrit un annuaire qu’il feuilleta. Au bout d’un instant, il déclarait :

« Il n’y a pas de docteur Bellavoine, et aucun docteur n’habite au 14 de la rue d’Astorg. »

Un assez long silence suivit cette déclaration. Le secrétaire d’ambassade et l’attaché péruvien avaient suivi l’entretien avec un intérêt passionné. Le commandant d’Astrignac hochait la tête d’un air approbateur : pour lui Perenna ne pouvait pas se tromper.

Le préfet de police avoua :

« Évidemment... évidemment... il y a là un ensemble de circonstances... plutôt équivoques... Ces taches brunes... ce médecin...

C'est une affaire à étudier... »

Et, comme malgré lui, interrogeant don Luis Perenna, il dit :

« Et sans doute, selon vous, il y aurait corrélation entre le crime... possible et le testament de M. Mornington ?

– Cela je l'ignore, monsieur le préfet. Ou alors il faudrait supposer que quelqu'un connaissait le testament. Croyez-vous que ce soit le cas, maître Lepertuis ?

– Je ne crois pas, car M. Mornington semblait agir avec beaucoup de circonspection.

– Et il n'est pas admissible, n'est-ce pas, qu'une indiscretion ait pu être commise en votre étude ?

– Par qui ? Moi seul ai manié ce testament, et moi seul d'ailleurs ai la clef du coffre où je range tous les soirs les documents de cette importance.

– Ce coffre n'a pas été l'objet d'une effraction ? Il n'y a pas eu de cambriolage dans votre étude ?

– Non.

– C'est un matin que vous avez vu Cosmo Mornington ?

– Un vendredi matin.

– Qu'avez-vous fait du testament jusqu'au soir, jusqu'à l'instant où vous l'avez rangé dans votre coffre-fort ?

– Probablement l'aurai-je mis dans le tiroir de mon bureau.

– Et ce tiroir n'a pas été forcé ?

Maître Lepertuis parut stupéfait et ne répondit pas.

– Eh bien ? reprit Perenna.

– Eh bien... oui... je me rappelle... il y a eu quelque chose... ce jour-là, ce même vendredi.

– Vous êtes sûr ?

– Oui. Quand je suis revenu après mon déjeuner, j'ai constaté que le tiroir n'était pas fermé à clef. Pourtant je l'avais fermé, cela sans aucune espèce de doute. Sur le moment, je n'ai attaché à cet incident qu'une importance relative. Aujourd'hui, je comprends... je comprends...

Ainsi se vérifiaient au fur et à mesure toutes les hypothèses imaginées par don Luis Perenna, hypothèses appuyées, il est vrai, sur quelques indices, mais où il y avait, avant tout, une part d'intuition et de divination, réellement surprenante chez un homme qui n'avait assisté à aucun des événements qu'il reliait entre eux avec tant d'habileté.

« Nous n'allons pas tarder, monsieur, dit le préfet de police, à contrôler vos assertions, un peu hasardées, avouez-le, avec le témoignage plus rigoureux d'un de mes agents que j'ai chargé de cette affaire... et qui devrait être ici.

– Son témoignage porte-t-il sur les héritiers de Cosmo Mornington ? demanda le notaire.

– Sur les héritiers d'abord, puisque avant-hier il me téléphonait qu'il avait réuni tous les renseignements, et aussi sur les points mêmes dont... Mais tenez... je me rappelle qu'il a parlé à mon secrétaire d'un crime commis il y a un mois, jour pour jour. Or, il y a un mois, jour pour jour, que M. Cosmo Mornington... »

D'un coup sec, M. Desmalions appuya sur un timbre.

Aussitôt son secrétaire particulier accourut.

L'inspecteur Vérot ? demanda vivement le préfet de police.

– Il n'est pas encore de retour.

– Qu'on le cherche ! Qu'on l'amène ! Il faut le trouver à tout prix et sans retard. »

Et, s'adressant à don Luis Perenna :

« Voilà une heure que l'inspecteur Vérot est venu ici assez souffrant, très agité, paraît-il, en se disant surveillé, poursuivi. Il avait à me communiquer les déclarations les plus importantes sur l'affaire Mornington et à mettre la police en garde contre deux assassinats qui doivent être commis cette nuit et qui seraient la conséquence du meurtre de Cosmo Mornington.

– Et il était souffrant ?

– Oui, mal à son aise, et très bizarre même, l'imagination frappée. Par prudence, il m'a fait remettre un rapport détaillé sur l'affaire. Or, ce rapport n'est autre chose qu'une feuille de papier blanc. Voici cette feuille et son enveloppe. Et voici une boîte de carton qu'il a déposée également et qui contenait une tablette de chocolat avec des empreintes de dents.

– Puis-je voir ces deux objets, monsieur le préfet ?

– Oui, mais ils ne vous apprendront rien du tout.

– Peut-être... »

Don Luis examina longuement la boîte en carton et l'enveloppe jaune où se lisait l'inscription « Café du Pont-Neuf ». On attendait ses paroles



comme si elles eussent dû apporter une lumière imprévue. Il dit simplement :

« L'écriture n'est pas la même sur l'enveloppe et sur la petite boîte. L'écriture de l'enveloppe est moins nette, un peu tremblante, visiblement imitée.

– Ce qui prouve ?...

– Ce qui prouve, monsieur le préfet, que cette enveloppe jaune ne provient pas de votre agent. Je suppose qu'après avoir écrit son rapport sur une table du café du Pont-Neuf et l'avoir cacheté, il aura eu un moment de distraction pendant lequel on a substitué à son enveloppe une autre enveloppe portant la même adresse, mais ne contenant qu'une feuille blanche.

– Supposition ! dit le préfet.

– Peut-être, mais ce qu'il y a de sûr, monsieur le préfet, c'est que les pressentiments de votre inspecteur sont motivés, qu'il est l'objet d'une surveillance étroite, que les découvertes qu'il a pu faire sur l'héritage Mornington contrarient des manœuvres criminelles, et qu'il court des dangers terribles.

– Oh ! Oh !

– Il faut le secourir, monsieur le préfet. Depuis le début de cette réunion, la conviction s'impose à moi que nous nous heurtons à une entreprise déjà commencée. Je souhaite qu'il ne soit pas trop tard et que votre inspecteur n'en soit pas la première victime.

– Eh ! Monsieur, s'écria le préfet de police, vous affirmez tout cela avec une conviction que j'admire, mais qui ne suffit pas à établir que vos craintes sont justifiées. Le retour de l'inspecteur Vérot en sera la meilleure démonstration.

– L'inspecteur Vérot ne reviendra pas.

– Mais enfin pourquoi ?

– Parce qu'il est déjà revenu. L'huissier l'a vu revenir.

– L'huissier a la berlue. Si vous n'avez pas d'autre preuve que le témoignage de cet homme...

– J'en ai une autre, monsieur le préfet, et que l'inspecteur Vérot a laissée ici même de sa présence... Ces quelques mots presque indéchiffrables, qu'il a griffonnés sur le bloc-notes, que votre secrétaire ne

l'a pas vu écrire, et qui viennent de me tomber sous les yeux. Les voici. N'est-ce pas une preuve qu'il est revenu ? Et une preuve formelle ! »

Le préfet ne cacha pas son trouble. Tous les assistants paraissaient émus. Le retour du secrétaire ne fit qu'augmenter les appréhensions. Personne n'avait vu l'inspecteur Vérot.

« Monsieur le préfet, prononça don Luis, j'insiste vivement pour qu'on interroge l'huissier. »

Et dès que l'huissier fut là il lui demanda, sans même attendre l'intervention de M. Desmalions :

« Êtes-vous sûr que l'inspecteur Vérot soit rentré une seconde fois dans cette pièce ?

– Absolument sûr.

– Et qu'il n'en soit pas sorti ?

– Absolument sûr. Vous n'avez pas eu la moindre minute d'inattention ?

– Pas la moindre. »

Le préfet s'écria :

« Vous voyez bien, monsieur ! Si l'inspecteur Vérot était ici, nous le saurions.

– Il est ici, monsieur le préfet.

– Quoi ?

– Excusez mon obstination, monsieur le préfet, mais je dis que quand quelqu'un entre dans une pièce et qu'il n'en sort pas, c'est qu'il s'y trouve encore.

– Caché ? fit M. Desmalions qui s'irritait de plus en plus.

– Non, mais évanoui, malade... mort peut-être.

– Mais où ? Que diable !

– Derrière ce paravent.

– Il n'y a rien derrière ce paravent, rien qu'une porte.

– Et cette porte ?

– Donne sur un cabinet de toilette.

– Eh bien, monsieur le préfet, l'inspecteur Vérot, étourdi, titubant, croyant passer de votre bureau dans celui de votre secrétaire, est tombé dans ce cabinet de toilette. »

M. Desmalions se précipita, mais, au moment d'ouvrir la porte, il eut un geste de recul. Était-ce appréhension ? Désir de se soustraire à l'influence de cet homme stupéfiant qui donnait des ordres avec tant d'autorité et qui

semblait commander aux événements eux-mêmes ? Don Luis demeurait imperturbable, en une attitude pleine de déférence.

« Je ne puis croire... dit M. Desmalions.

– Monsieur le préfet, je vous rappelle que les révélations de l'inspecteur Vérot peuvent sauver la vie à deux personnes qui doivent mourir cette nuit. Chaque minute perdue est irréparable. »

M. Desmalions haussa les épaules. Mais cet homme le dominait de toute sa conviction. Il ouvrit.

Il ne fit pas un mouvement, il ne poussa pas un cri. Il murmura simplement :

« Oh ! Est-ce possible !... »

À la lueur pâle d'un peu de jour qui entrait par une fenêtre aux vitres dépolies, on apercevait le corps d'un homme qui gisait à terre.

« L'inspecteur... l'inspecteur Vérot... » balbutia l'huissier qui s'était élancé.

Avec l'aide du secrétaire, il put soulever le corps et l'asseoir sur un fauteuil du cabinet de travail.

L'inspecteur Vérot vivait encore, mais si faiblement qu'on entendait à peine les battements de son cœur. Un peu de salive coulait au coin de sa bouche. Les yeux n'avaient pas d'expression. Cependant certains muscles du visage remuaient, peut-être sous l'effort d'une volonté qui persistait, au-delà de la vie aurait-on pu dire.

Don Luis murmura :

« Regardez, monsieur le préfet... les taches brunes... »

Une même épouvante bouleversa les assistants qui se mirent à sonner et à ouvrir les portes en appelant au secours.

« Le docteur !... ordonnait M. Desmalions, qu'on amène un docteur... le premier venu, et un prêtre... On ne peut pourtant pas laisser cet homme... »

Don Luis leva le bras pour réclamer du silence.

« Il n'y a plus rien à faire, dit-il... Tâchons plutôt de profiter de ces dernières minutes... Voulez-vous me permettre, monsieur le préfet ?... »

Il s'inclina sur le moribond, renversa la tête branlante contre le dossier du fauteuil, et, d'une voix très douce, chuchota :

« Vérot, c'est le préfet qui vous parle. Nous voudrions avoir quelques renseignements sur ce qui doit se passer cette nuit. Vous m'entendez bien,

Vérot ? Si vous m'entendez, fermez les paupières. »

Les paupières s'abaissèrent. Mais n'était-ce pas le hasard ? Don Luis continua :

« Vous avez retrouvé les héritiers des sœurs Roussel, cela nous le savons, et ce sont deux de ces héritiers qui sont menacés de mort... Le double crime doit être commis cette nuit. Mais le nom de ces héritiers, qui sans doute ne s'appellent plus Roussel, nous est inconnu. Il faut nous le dire. Écoutez-moi bien : vous avez inscrit sur un bloc-notes trois lettres qui paraissent former la syllabe FAU... Est-ce que je me trompe ? Est-ce le commencement d'un nom ? Quelle est la lettre qui suit ces trois lettres ?... Est-ce un B ? Un C ? »

Mais plus rien ne remuait dans le visage blême de l'inspecteur. La tête retomba lourdement sur la poitrine. Il poussa deux ou trois soupirs, fut secoué d'un grand frisson, et ne bougea plus.

Il était mort.

## 2

### *L'homme qui doit mourir*

#### Table des matières

La scène tragique s'était déroulée avec une telle rapidité que les personnes qui en furent les témoins frémissants demeurèrent un moment confondues. Le notaire fit un signe de croix et s'agenouilla. Le préfet murmura :

« Pauvre Vérot... un brave homme qui ne songeait qu'au service, qu'au devoir... Au lieu d'aller se faire soigner, et qui sait ? Peut-être l'eût-on sauvé, il est revenu ici dans l'espoir de livrer son secret. Pauvre Vérot...

– Une femme ? Des enfants ? Demanda anxieusement don Luis.

– Une femme et trois enfants, répondit le préfet.

– Je me charge d'eux », déclara don Luis simplement.

Puis, comme on amenait un médecin, et que M. Desmalions donnait des ordres pour qu'on transportât le cadavre dans une pièce voisine, il prit le médecin à part et lui dit :

« Il est hors de doute que l'inspecteur Vérot a été empoisonné. Regardez son poignet, vous observerez la trace d'une piqûre, entourée d'un cercle d'inflammation.

– On l'aurait donc piqué là ?

– Oui, à l'aide d'une épingle ou d'un bec de plume, et pas aussi violemment qu'on l'eût voulu, puisque la mort n'est survenue que quelques heures après. »

Les huissiers emportèrent le cadavre, et bientôt il ne resta plus dans le cabinet du préfet que les cinq personnages qu'il y avait convoqués.

Le secrétaire d'ambassade américain et l'attaché péruvien, jugeant leur présence inutile, s'en allèrent, après avoir chaudement félicité don Luis Perenna de sa clairvoyance.

Puis ce fut le tour du commandant d'Astrignac, qui secoua la main de son ancien subordonné avec une affection visible. Et maître Lepertuis et Perenna, ayant pris rendez-vous pour la délivrance du legs, étaient eux-mêmes sur le point de se retirer, quand M. Desmalions entra vivement.

« Ah ! Vous êtes encore là, don Luis Perenna... Tant mieux !... Une idée qui me frappe... Ces trois lettres que vous avez cru déchiffrer sur le bloc-notes... vous êtes certain qu'il y a bien la syllabe Fau ?...

– Il me semble, monsieur le préfet. Tenez, n'est-ce pas les trois lettres F, A et U ?... Et remarquez que la lettre F est tracée en majuscule ? Ce qui me fait supposer que cette syllabe est le début d'un nom propre.

– En effet, en effet, dit M. Desmalions. Eh bien, il se présente ceci de curieux, c'est que cette syllabe est justement... Du reste, nous allons vérifier... »

D'une main hâtive, M. Desmalions feuilletait la correspondance que son secrétaire lui avait remise à son arrivée et qui se trouvait rangée sur un coin de la table.

« Ah ! Voici, s'exclamat-il, en saisissant une lettre et en se reportant aussitôt à la signature... Voici... C'est bien ce que je croyais... Fauville... la syllabe initiale est la même... Regardez, Fauville tout court, sans prénom... La lettre a dû être écrite dans un moment de fièvre... Il n'y a ni date ni adresse... L'écriture est tremblée... »

Et M. Desmalions lut à haute voix :

« *Monsieur le préfet,*

« *Un grand danger est suspendu sur ma tête et sur la tête de mon fils. La mort approche à grands pas. J'aurai cette nuit, ou demain matin au plus tard, les preuves de l'abominable complot qui nous menace. Je vous demande la permission de vous les apporter dans la matinée. J'ai besoin de protection et je vous appelle à mon secours.*

« *Veuillez agréer, etc.*

« *Fauville* »

« Pas d'autre désignation ? fit Perenna. Aucun entête ?

– Rien, mais il n'y a pas d'erreur. Les déclarations de l'inspecteur Vérot coïncident d'une façon trop évidente avec cet appel désespéré. C'est bien M. Fauville et son fils qui doivent être assassinés cette nuit. Et ce qu'il y a de terrible, c'est que le nom de Fauville étant très répandu il est impossible que nos recherches aboutissent à temps.

– Comment ! Monsieur le préfet, mais à tout prix...

– À tout prix, certes, et je vais mettre tout le monde sur pied. Mais notez bien que nous n'avons pas le moindre indice.

– Ah ! s’écria don Luis, ce serait effrayant. Ces deux êtres qui doivent mourir et que nous ne pourrions sauver. Monsieur le préfet, je vous en supplie, prenez cette affaire en main. Par la volonté de Cosmo Mornington, vous y êtes mêlé dès la première heure, et par votre autorité et votre expérience vous lui donnerez une impulsion plus vigoureuse.

– Cela concerne la Sûreté... le parquet... objecta M. Desmalions.

– Certes, monsieur le préfet. Mais ne croyez-vous pas qu’il y a des moments où le chef a seul qualité pour agir ? Excusez mon insistance... »

Il n’avait pas achevé ces mots que le secrétaire particulier du préfet entra avec une carte à la main.

« Monsieur le préfet, cette personne insiste tellement... j’ai hésité... »

M. Desmalions saisit la carte et jeta une exclamation de surprise et de joie.

« Regardez, monsieur, dit-il à Perenna qui lut ces mots :

Hippolyte Fauville,

*Ingénieur,*

14, *bis*, boulevard Suchet.

– Allons, fit M. Desmalions, le hasard veut que tous les fils de cette affaire viennent se placer dans mes mains, et que je sois amené à m’en occuper selon votre désir, monsieur. D’ailleurs, il semble que les événements tournent en notre faveur. Si ce monsieur Fauville est un des héritiers Roussel, la tâche sera simplifiée.

– En tout cas, monsieur le préfet, objecta le notaire, je vous rappellerai qu’une des clauses du testament stipule que la lecture n’en doit être faite que dans quarante-huit heures. Ainsi donc M. Fauville ne doit pas encore être mis au courant... »

La porte du bureau s’entrouvrit à peine, un homme bouscula l’huissier et entra brusquement.

Il bredouillait :

L’inspecteur... l’inspecteur Vérot ? Il est mort, n’est-ce pas ? On m’a dit...

– Oui, monsieur, il est mort.

– Trop tard ! J’arrive trop tard », balbutia-t-il.

Et il s’effondra, les mains jointes, en sanglotant :

« Ah ! Les misérables ! Les misérables ! »

Son crâne chauve surmontait un front que rayaient des rides profondes. Un tic nerveux agitait son menton et tirait les lobes de ses oreilles. C'était un homme de cinquante ans environ, très pâle, les joues creuses, l'air maladif. Des larmes roulaient dans ses yeux.

Le préfet lui dit :

« De qui parlez-vous, monsieur ? De ceux qui ont tué l'inspecteur Vérot ? Vous est-il possible de les désigner, de guider notre enquête ?... »

Hippolyte Fauville hocha la tête.

« Non, non. Pour l'instant, cela ne servirait de rien... Mes preuves ne suffiraient pas... Non, en vérité, non. »

Il s'était levé déjà et s'excusait :

« Monsieur le préfet, je vous ai dérangé inutilement... mais je voulais savoir... J'espérais que l'inspecteur Vérot aurait échappé... Son témoignage réuni au mien aurait été précieux. Mais peut-être a-t-il pu vous prévenir ?

– Non, il a parlé de ce soir... de cette nuit... »

Hippolyte Fauville sursauta.

« De ce soir ! Alors, ce serait déjà l'heure... Mais non, mais non, c'est impossible, ils ne peuvent rien encore contre moi... Ils ne sont pas prêts.

– L'inspecteur Vérot affirme pourtant que le double crime doit être commis cette nuit.

– Non, monsieur le préfet... Là, il se trompe... Je le sais bien, moi... Demain soir, au plus tôt. Et nous les prendrons au piège... Ah ! Les misérables... »

Don Luis s'approcha et lui dit :

« Votre mère s'appelait bien Ermeline Roussel, n'est-ce pas ?

– Oui, Ermeline Roussel. Elle est morte maintenant.

– Et elle était bien de Saint-Étienne ?

– Oui... Mais pourquoi ces questions ?...

– Monsieur le préfet vous expliquera demain... Un mot encore. »

Il ouvrit la boîte de carton déposée par l'inspecteur Vérot.

« Cette tablette de chocolat a-t-elle une signification pour vous ? Ces empreintes ?...

– Oh ! fit l'ingénieur, la voix sourde... Quelle infamie !... Où l'inspecteur a-t-il trouvé cela ? »



Il eut encore une défaillance, mais très courte, et, se redressant aussitôt, il se hâta vers la porte, d'un pas saccadé.

« Je m'en vais, monsieur le préfet, je m'en vais. Demain matin, je vous raconterai... J'aurai toutes les preuves... et la justice me protégera... Je suis malade, c'est vrai, mais enfin, je veux vivre !... J'ai le droit de vivre... et mon fils aussi... Et nous vivrons... Oh ! Les misérables... »

Et il sortit en courant, à l'allure d'un homme ivre.

M. Desmalions se leva précipitamment.

« Je vais faire prendre des renseignements sur l'entourage de cet homme... faire surveiller sa demeure. J'ai déjà téléphoné à la Sûreté. J'attends quelqu'un en qui j'ai toute confiance. »

Don Luis déclara :

« Monsieur le préfet, je vous conjure, accordez-moi l'autorisation de poursuivre cette affaire sous vos ordres. Le testament de Cosmo Mornington m'en fait un devoir, et, permettez-moi de le dire, m'en donne le droit. Les ennemis de M. Fauville sont d'une adresse et d'une audace extraordinaires. Je tiens à l'honneur d'être au poste, ce soir, chez lui et auprès de lui. »

Le préfet hésita. Comment n'eût-il pas songé à l'intérêt considérable que don Luis Perenna avait à ce qu'aucun des héritiers Mornington ne fût retrouvé, ou du moins ne pût s'interposer entre lui et les millions de l'héritage ? Devait-on attribuer à un noble sentiment de gratitude, à une conception supérieure de l'amitié et du devoir, ce désir étrange de protéger Hippolyte Fauville contre la mort qui le menaçait ?

Durant quelques secondes, M. Desmalions observa ce visage résolu, ces yeux intelligents, à la fois ironiques et ingénus, graves et souriants, au travers desquels on ne pouvait certes pas pénétrer jusqu'à l'énigme secrète de l'individu, mais qui vous regardaient avec une telle expression de sincérité et de franchise. Puis il appela son secrétaire.

« On est venu de la Sûreté ?

– Oui, monsieur le préfet, le brigadier Mazeroux est là.

– Veuillez dire qu'on l'introduise. »

Et, se tournant vers Perenna :

« Le brigadier Mazeroux est un de nos meilleurs agents. Je l'employais concurremment avec ce pauvre Vérot lorsque j'avais besoin de quelqu'un de débrouillard et d'actif. Il vous sera très utile. »

Le brigadier Mazeroux entra. C'était un petit homme sec et robuste, auquel ses moustaches tombantes, ses paupières lourdes, ses yeux larmoyants, ses cheveux plats et longs donnaient l'air le plus mélancolique. Le préfet lui dit :

« Mazeroux, vous devez connaître déjà la mort de votre camarade Vérot et les circonstances atroces de cette mort. Il s'agit de le venger et de prévenir d'autres crimes. Monsieur, qui connaît l'affaire à fond, vous fournira toutes les explications nécessaires. Vous marcherez d'accord avec lui, et demain matin vous me rendrez compte de ce qui s'est passé. »

C'était donner le champ libre à don Luis Perenna et se confier à son initiative et à sa clairvoyance.

Don Luis s'inclina.

« Je vous remercie, monsieur le préfet. J'espère que vous n'aurez pas à regretter le crédit que vous voulez bien m'accorder. »

Et, prenant congé de M. Desmalions et de maître Lepertuis, il sortit avec le brigadier Mazeroux.

Dehors il raconta ce qu'il savait à Mazeroux, lequel sembla fort impressionné par les qualités professionnelles de son compagnon et tout disposé à se laisser conduire par lui.

Ils décidèrent de passer d'abord au café du Pont-Neuf.

Là ils apprirent que l'inspecteur Vérot, un habitué de l'établissement, avait, en effet le matin, écrit une longue lettre. Et le garçon de table se rappela fort bien que son voisin de table, entré presque en même temps que l'inspecteur, avait demandé également du papier à lettre et réclamé deux fois des enveloppes jaunes.

« C'est bien cela, dit Mazeroux à don Luis. Il y a eu, comme vous le pensiez, substitution de lettres. »

Quant au signalement que le garçon put donner, il était suffisamment explicite : un individu de taille élevée, un peu voûté, qui portait une barbe châtaine coupée en pointe, un lorgnon d'écaille retenu par un cordonnet de soie noire, et une canne d'ébène dont la poignée d'argent formait une tête de cygne.

« Avec cela, dit Mazeroux, la police peut marcher. »

Ils allaient sortir du café, lorsque don Luis arrêta son compagnon.

« Un instant.

– Qu'y a-t-il ?

– Nous avons été suivis...

– Suivis ! Elle est raide celle-là. Et par qui donc ?

– Aucune importance. Je sais ce que c'est, et j'aime autant régler cette histoire-là en un tournemain. Attendez-moi. Je reviens, et vous ne vous ennuierez pas, je vous le promets. Vous, allez voir un type à la hauteur. »

Il revint, en effet, au bout d'une minute, avec un monsieur mince et grand, au visage encadré de favoris.

Il fit les présentations :

« Monsieur Mazeroux, un de mes amis. Monsieur Cacérès, attaché à la légation péruvienne, et qui, tout à l'heure, assistait à l'entrevue chez le préfet. C'est M. Cacérès qui fut chargé par le ministre du Pérou de réunir les pièces relatives à mon identité. »

Et gaiement, il ajouta :

« Alors, cher monsieur Cacérès, vous me cherchiez... J'avais bien cru, en effet, quand nous sommes sortis de la Préfecture... »

L'attaché péruvien fit un signe et montra le brigadier Mazeroux. Perenna reprit :

« Je vous en supplie... Que monsieur Mazeroux ne vous gêne pas !... Vous pouvez parler devant lui... Il est très discret... et d'ailleurs il est au courant de la question. »

L'attaché se taisait. Perenna le fit asseoir en face de lui.

« Parlez sans détours, cher monsieur Cacérès. C'est un sujet qui doit être traité carrément et où, même, je ne redoute pas une certaine crudité de mots. Que de temps gagné de la sorte ! Allons-y. Il vous faut de l'argent n'est-ce pas ? Ou, du moins, un supplément d'argent. Combien ? »

Le Péruvien eut une dernière hésitation, jeta un coup d'œil sur le compagnon de don Luis, puis, se décidant tout à coup, prononça, d'une voix sourde :

« Cinquante mille francs !

– Bigre de bigre ! s'écria don Luis, vous êtes gourmand ! Qu'est-ce que vous en dites, monsieur Mazeroux ? Cinquante mille francs, c'est une somme. D'autant plus... Voyons, mon cher Cacérès, récapitulons. Il y a quelques années, ayant eu l'honneur de lier connaissance avec vous en Algérie, où vous étiez de passage, ayant compris d'autre part à qui j'avais affaire, je vous ai demandé s'il vous était possible de m'établir, en trois ans,

avec mon nom de Perenna, une personnalité hispano-péruvienne, munie de papiers indiscutables et d'ancêtres respectables. Vous m'avez répondu :

« Oui. » Le prix fut fixé : vingt mille francs. La semaine dernière, le préfet de police m'ayant fait dire de lui communiquer mes papiers, j'allai vous voir, et j'appris de vous que vous étiez justement chargé d'une enquête sur mes origines. D'ailleurs, tout était prêt. Avec les papiers convenablement mis au point de feu Perenna, noble hispano-péruvien, vous m'aviez confectionné un état civil de tout premier ordre. Après entente sur ce qu'il y avait à dire devant le préfet de police, je versai les vingt mille francs. Nous étions quittes. Que voulezvous de plus ? »

L'attaché péruvien ne montrait plus le moindre embarras. Il posa ses deux coudes sur la table, et tranquillement il articula :

« Monsieur, en traitant avec vous jadis, je croyais traiter avec un monsieur qui, se cachant sous l'uniforme de légionnaire pour des raisons personnelles désirait plus tard recouvrer les moyens de vivre honorablement. Aujourd'hui, il s'agit du légataire universel de Cosmo Mornington, lequel légataire touche demain, sous un faux nom, la somme d'un million, et dans quelques mois peut-être la somme de deux cents millions. C'est tout autre chose. »

L'argument sembla frapper don Luis. Pourtant il objecta :

« Et si je refuse ?

– Si vous refusez, j'avertis le notaire et le préfet de police que je me suis trompé dans mon enquête, et qu'il y a erreur sur la personne de don Luis Perenna. Ensuite de quoi vous ne toucherez rien du tout et serez même tout probablement mis en état d'arrestation.

– Ainsi que vous, mon brave monsieur.

– Moi ?

– Dame ! Pour faux et maquillage d'état civil... Car vous pensez bien que je mangerai le morceau. »

L'attaché ne répondit pas. Son nez, qu'il avait très fort, semblait s'allonger entre ses deux longs favoris.

Don Luis se mit à rire.

« Allons, monsieur Cacérès, ne faites pas cette binette-là. On ne vous fera pas mal. Seulement ne cherchez plus à me mettre dedans. De plus malins que vous l'ont essayé qui s'y sont cassé les reins. Et, vrai, vous n'avez pas l'air de premier ordre quand il s'agit de rouler le prochain. Un

peu poire même, le sieur Cacérès, un peu poire. Eh bien, c'est compris, n'est-ce pas ? On désarme ? Plus de noirs desseins contre cet excellent Perenna ? Parfait monsieur Cacérès, parfait, je serai bon prince et vous prouverai que le plus honnête des deux... est bien celui qu'on pense. »

Il tira de sa poche un carnet de chèques timbré par le Crédit lyonnais.

« Tenez, cher ami, voici vingt mille francs que vous donne le légataire de Cosmo Mornington. Empochez-les avec un sourire. Dites merci au bon monsieur. Et prenez vos cliques et vos claques sans plus détourner la tête que les filles de M. Loth. Allez... Ouste ! »

Cela fut dit de telle manière que l'attaché obéit, point par point, aux prescriptions de don Luis Perenna. Il sourit en empochant l'argent, répéta deux fois merci et s'esquiva sans détourner la tête.

« Crapule !... murmura don Luis. Hein, qu'en dites-vous, brigadier ? »

Le brigadier Mazeroux le regardait avec stupeur, les yeux écarquillés.

« Ah ça ! Mais, monsieur...

– Quoi, brigadier ?

– Ah ça ! Mais, monsieur, qui êtes-vous ?

– Qui je suis ?

– Oui.

– Mais ne vous l'a-t-on pas dit ? Un noble Péruvien ou un noble Espagnol... Je ne sais pas trop... Bref, don Luis Perenna.

– Des blagues ! Je viens d'assister...

– Don Luis Perenna, ancien légionnaire...

– Assez, monsieur...

– Médaillé... décoré sur toutes les coutures.

– Assez, monsieur, encore une fois, et je vous somme de me suivre devant le préfet.

– Mais laissez-moi continuer, que diable ? Donc, ancien légionnaire... ancien héros... ancien détenu à la Santé... ancien prince russe... ancien chef de la Sûreté... ancien...

– Mais vous êtes fou ! grinça le brigadier... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– De l'histoire vraie, authentique. Vous me demandez ce que je suis... J'énumère. Dois-je remonter plus haut ? J'ai encore quelques titres à vous offrir... marquis, baron, duc, archiduc, grand-duc, petit-duc, contre-duc...

tout le Gotha, quoi ! On me dirait que j'ai été roi, ventre-saint-gris je n'oserais pas jurer le contraire. »

Le brigadier Mazeroux saisit de ses deux mains, habituées aux rudes besognes, les deux poignets, frêles en apparence, de son interlocuteur, et lui dit :

« Pas d'pétard, n'est-ce pas ? Je ne sais pas à qui j'ai affaire, mais je ne vous lâche pas. On s'expliquera à la Préfecture.

– Parle pas si fort, Alexandre. »

Les deux poignets frêles se dégagèrent avec une aisance inouïe, les deux mains robustes du brigadier furent happées à leur tour et immobilisées, et don Luis ricana :

« Tu ne me reconnais donc pas, imbécile ? »

Le brigadier Mazeroux ne souffla pas mot. Ses yeux s'écarquillèrent davantage. Il tâchait de comprendre et demeurait absolument ahuri. Le son de cette voix, cette manière de plaisanter, cette gaminerie alliée à cette audace, l'expression narquoise de ces yeux, et puis ce prénom d'Alexandre, qui n'était pas le sien et qu'une seule personne lui donnait autrefois. Était-ce possible ?

Il balbutia :

« Le patron... le patron...

– Pourquoi pas ?

– Mais non... mais non... puisque...

– Puisque quoi ?

– *Vous êtes mort.*

– Et après ? Crois-tu que ça me gêne pour vivre, d'être mort ? »

Et, comme l'autre semblait de plus en plus confondu, il lui posa la main sur l'épaule et lui dit :

« Qui est-ce qui t'a fait entrer à la Préfecture de police ?

– Le chef de la Sûreté, M. Lenormand.

– Et qui était-ce, M. Lenormand ?

– C'était le patron.

– C'est-à-dire Arsène Lupin, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien, Alexandre, ne sais-tu pas qu'il était beaucoup plus difficile pour Arsène Lupin d'être chef de la Sûreté, et il le fut magistralement, que

d'être don Luis Perenna, que d'être décoré, que d'être légionnaire, que d'être un héros, et même que d'être vivant tout en étant mort ? »

Le brigadier Mazeroux examina silencieusement son compagnon. Puis ses yeux tristes s'animèrent, son visage terne s'enflamma, et soudain, frappant la table d'un coup de poing, il mâchonna, la voix rageuse :

« Eh bien, soit, mais je vous avertis qu'il ne faut pas compter sur moi ! Ah ! Non, alors. Je suis au service de la société, et j'y reste. Rien à faire. J'ai goûté à l'honnêteté. Je ne veux plus manger d'autre pain. Ah ! Non, alors, non, non, non, plus de sottises ! »

Perenna haussa les épaules.

« T'es bête, Alexandre. Vrai, le pain de l'honnêteté ne t'engraisse pas l'intelligence. Qui te parle de recommencer ?

– Cependant...

– Cependant, quoi ?

– Toute votre manigance, patron...

– Ma manigance ! Crois-tu donc que j'y sois pour quelque chose, dans cette affaire-là ?

– Voyons, patron...

– Mais pour rien du tout, mon petit. Il y a deux heures, je n'en savais pas plus long que toi. C'est le bon Dieu qui m'a bombardé héritier sans crier gare, et c'est bien pour ne pas lui désobéir que...

– Alors ?

– Alors j'ai mission de venger Cosmo Mornington, de retrouver ses héritiers naturels, de les protéger et de répartir entre eux les deux cents millions qui leur appartiennent. Un point, c'est tout. Est-ce une mission d'honnête homme, cela ?

– Oui, mais...

– Oui, mais si je ne l'accomplis pas en honnête homme, c'est ça que tu veux dire, n'est-ce pas ?

– Patron...

– Eh bien, mon petit, si tu distingues à la loupe la moindre chose qui te déplaît dans ma conduite, si tu découvres un point noir sur la conscience de don Luis Perenna, pas d'hésitation, fiche-moi tes deux mains au collet. Je t'y autorise. Je te l'ordonne. Ça te suffit-il ?

– Il ne suffit pas que ça me suffise, patron.

– Qu'est-ce que tu chantes ?

- Il y a encore les autres.
- Explique.
- Si vous êtes pincé ?
- Comment ?
- Vous pouvez être trahi.
- Par qui ?
- Nos anciens camarades...
- Partis. Je les ai expédiés hors de France.
- Où ça ?
- C'est mon secret. Toi, je t'ai laissé à la Préfecture, au cas où j'aurais eu besoin de tes services. Et tu vois que j'ai eu raison.
- Mais si l'on découvre votre véritable personnalité ?
- Eh bien ?
- On vous arrête.
- Impossible.
- Pourquoi ?
- On ne peut pas m'arrêter.
- La raison ?
- Tu l'as dite toi-même, bouffi, une raison supérieure, formidable, irrésistible.
- Laquelle ?
- *Je suis mort.*

Mazeroux parut suffoqué. L'argument le frappait en plein. D'un coup il l'apercevait, dans toute sa vigueur et dans toute sa cocasserie. Et, subitement, il partit d'un éclat de rire fou, qui le tordait en deux et convulsait de la façon la plus drôle son mélancolique visage...

« Ah ! Patron, toujours le même !... Dieu, que c'est rigolo !... Si je marche ? Je crois bien que je marche !... Et deux fois plutôt qu'une !... Vous êtes mort ! Enterré ! Supprimé ! Ah ! Quelle rigolade ! Quelle rigolade !

Hippolyte Fauville, ingénieur, habitait, sur le boulevard Suchet, le long des fortifications, un hôtel assez vaste flanqué à gauche d'un jardin où il avait fait bâtir une grande pièce qui lui servait de cabinet de travail. Le jardin se trouvait ainsi réduit à quelques arbres et à une bande de gazon, en bordure de la grille habillée de lierre et percée d'une porte qui le séparait du boulevard Suchet.



Don Luis Perenna se rendit avec Mazeroux au commissariat de Passy, où Mazeroux, sur ses instructions, se fit connaître et demanda que l'hôtel de l'ingénieur Fauville fût surveillé, durant la nuit, par deux agents de police, qui mettraient en arrestation toute personne suspecte tentant de s'introduire.

Le commissaire promit son concours.

Après quoi don Luis et Mazeroux dînèrent dans le quartier. À neuf heures, ils arrivaient devant la porte principale de l'hôtel.

« Alexandre, fit Perenna.

– Patron ?

– Tu n'as pas peur ?

– Non, patron. Pourquoi ?

– Pourquoi ? Parce que, en défendant l'ingénieur Fauville et son fils, nous nous attaquons à des gens qui ont un intérêt considérable à les faire disparaître, et que ces gens n'ont pas l'air d'avoir froid aux yeux. Ta vie, la mienne... un souffle, un rien... Tu n'as pas peur ?

– Patron, répondit Mazeroux, je ne sais pas si je connaîtrai la peur un jour ou l'autre. Mais il y a un cas où je ne la connaîtrai jamais.

– Lequel, mon vieux ?

– Tant que je serai à vos côtés. »

Et résolument il sonna.

La porte s'ouvrit et un domestique apparut, Mazeroux fit passer sa carte.

Hippolyte Fauville les reçut tous deux dans son cabinet. La table était encombrée de brochures, de livres et de papiers. On voyait, sur deux pupitres soutenus par de hauts chevalets, des épures et des dessins, et, dans deux vitrines, des réductions en ivoire et en acier d'appareils construits ou inventés par l'ingénieur. Un large divan s'étalait contre le mur. À l'opposé se trouvait un escalier tournant qui montait à une galerie circulaire. Au plafond, un lustre électrique. Au mur, le téléphone.

Tout de suite, Mazeroux, après avoir décliné son titre et présenté son ami Perenna comme envoyé également par le préfet de police, exposa l'objet de leur démarche. M. Desmalions, sur des indices très graves dont il venait d'avoir connaissance, s'inquiétait. Sans attendre l'entretien du lendemain, il pria M. Fauville de prendre toutes les précautions que lui conseilleraient ses agents.

Fauville montra d'abord une certaine humeur.

« Mes précautions sont prises, messieurs, et bien prises. Et je craindrais, d'autre part, que votre intervention ne fût pernicieuse.

– En quoi donc ?

– En éveillant l'attention de mes ennemis, et en m'empêchant, par là même, de recueillir les preuves dont j'ai besoin pour les confondre.

– Pouvez-vous m'expliquer ?

– Non, je ne peux pas... Demain, demain matin... pas avant.

– Et s'il est trop tard, interrompit don Luis Perenna.

– Trop tard, demain ?

– L'inspecteur Vérot l'a dit au secrétaire de M. Desmalions : « Le double assassinat aura lieu cette nuit. « C'est fatal, c'est irrévocable. »

– Cette nuit ? s'écria Fauville, avec colère... Je vous dis que non, moi. Pas cette nuit, j'en suis sûr... Il y a des choses que je sais, n'est-ce pas ? Et que vous ne savez pas...

– Oui, objecta don Luis, mais il y a peut-être aussi des choses que savait l'inspecteur Vérot et que vous ignorez. Il avait peut-être pénétré plus avant dans le secret de vos ennemis. La preuve, c'est qu'on se méfiait de lui. La preuve, c'est qu'un individu, porteur d'une canne d'ébène, l'espionnait. La preuve, enfin, c'est qu'il a été tué. »

L'assurance d'Hippolyte Fauville diminuait. Perenna en profita pour insister, et de telle façon que Fauville, sans toutefois sortir de sa réserve, finit par s'abandonner à cette volonté, plus forte que la sienne.

« Eh bien, quoi ? Vous n'avez pourtant pas la prétention de passer la nuit ici ?

– Précisément.

– Mais c'est absurde ! Mais c'est du temps perdu ! Car enfin, en mettant les choses au pire... Et puis, quoi, encore, que voulezvous ?

– Qui habite cet hôtel ?

– Qui ? Ma femme d'abord. Elle occupe le premier étage.

– Mme Fauville n'est pas menacée.

– Non, nullement. C'est moi qui suis menacé, moi et mon fils Edmond. Aussi, depuis huit jours, au lieu de coucher dans ma chambre, comme d'habitude, je m'enferme dans cette pièce... J'ai donné comme prétexte des travaux, des écritures qui m'obligent à veiller très tard, et pour lesquels j'ai besoin de mon fils.

– Il couche donc ici ?

– Au-dessus de nous, dans une petite chambre que je lui ai fait aménager. On n’y peut accéder que par cet escalier intérieur.

– Il s’y trouve actuellement ?

– Oui. Il dort.

– Quel âge a-t-il ?

– Seize ans.

– Mais, si vous avez ainsi changé de chambre, c’est que vous redoutiez qu’on ne vous attaquât ? Qui ? Un ennemi habitant l’hôtel ? Un de vos domestiques ? Ou bien des gens du dehors ? En ce cas, comment pourrait-on s’introduire ? Toute la question est là.

– Demain... demain... répondit Fauville, obstiné. Demain, je vous expliquerai...

– Pourquoi pas ce soir ? reprit Perenna avec entêtement.

– Parce qu’il me faut des preuves, je vous le répète... parce que le fait seul de parler peut avoir des conséquences terribles... et que j’ai peur... oui, j’ai peur... »

De fait, il tremblait et il paraissait si misérable, si terrifié, que don Luis n’insista plus.

« Soit, dit-il. Je vous demanderai seulement, pour mon camarade et moi, la permission de passer la nuit à portée de votre appel.

– Comme vous voudrez, monsieur. Après tout, cela vaut peut-être mieux. »

À ce moment, un des domestiques frappa et vint annoncer que madame désirait voir monsieur avant de sortir. Presque aussitôt, Mme Fauville entra.

Elle salua, d’un signe de tête gracieux, Perenna et Mazeroux. C’était une femme de trente à trente-cinq ans, d’une beauté souriante, qu’elle devait à ses yeux bleus, à ses cheveux ondulés, à toute la grâce de son visage un peu futile, mais aimable et charmant. Elle portait, sous un grand manteau de soie brochée, une toilette de bal qui découvrait ses belles épaules.

Son mari lui dit avec étonnement :

« Tu sors donc ce soir ?

– Rappelle-toi, dit-elle, les Auverard m’ont offert une place dans leur loge, à l’Opéra, et c’est toi-même qui m’as priée d’aller ensuite quelques instants à la soirée de Mme d’Ersinger.

– En effet... en effet... dit-il, je ne me souvenais plus... Je travaille tellement ! »

Elle acheva de boutonner ses gants et reprit :

« Tu ne viendras pas me retrouver chez Mme d'Ersinger ?

– Pour quoi faire ?

– Ce serait un plaisir pour eux.

– Mais pas pour moi. D'ailleurs, ma santé me le défend.

– Je t'excuserai.

– Oui, tu m'excuseras. »

Elle ferma son manteau, d'un joli geste, et elle resta quelques secondes immobile, comme si elle eût cherché une parole d'adieu. Puis elle dit :

« Edmond n'est donc pas là ? Je croyais qu'il travaillait avec toi.

– Il était fatigué.

– Il dort ?

– Oui.

– J'aurais voulu l'embrasser.

– Mais non, tu le réveillerais. D'ailleurs, voici ton automobile. Va, chère amie. Amuse-toi bien.

– Oh ! M'amuser... dit-elle, comme on s'amuse à l'Opéra et en soirée.

– Ça vaut toujours mieux que de rester dans ta chambre. »

Il y eut un peu de gêne. On sentait un de ces ménages peu unis, où l'homme, de mauvaise santé, hostile aux plaisirs mondains, s'enferme chez lui, tandis que la femme cherche les distractions auxquelles lui donnent droit son âge et ses habitudes.

Comme il ne lui adressait plus la parole, elle se pencha et l'embrassa au front.

Puis, saluant de nouveau les deux visiteurs, elle sortit.

Un instant plus tard, on perçut le bruit du moteur qui s'éloignait.

Aussitôt Hippolyte Fauville se leva et, après avoir sonné, il dit :

« Personne ici ne se doute du danger qui est sur ma tête. Je ne me confie à personne, pas même à Silvestre, mon valet de chambre particulier, qui me sert cependant depuis des années, et qui est la probité même. »

Le domestique entra.

« Je vais me coucher, Silvestre, préparez tout », dit M. Fauville.

Silvestre ouvrit le dessus du grand divan, qui forma ainsi un lit confortable, et il disposa les draps et les couvertures. Ensuite, sur l'ordre de

son maître, il apporta une carafe, un verre, une assiette de gâteaux secs et un compotier de fruits. M. Fauville croqua des gâteaux, puis coupa une pomme d'api. Elle n'était pas mûre. Il en prit deux autres, tâta et, ne les jugeant pas à point, les remit également. Puis il pela une poire et la mangea.

« Laissez le compotier, dit-il au domestique. Si j'ai faim cette nuit, je serai bien aise... Ah ! J'oubliais, ces messieurs restent ici. N'en parlez à personne. Et demain matin ne venez que quand je sonnerai. »

Le domestique, avant de se retirer, déposa donc le compotier sur la table. Perenna, qui remarquait tout, et qui, par la suite, devait évoquer les plus petits détails de cette soirée que sa mémoire enregistrerait avec une fidélité pour ainsi dire mécanique, Perenna compta, dans le compotier, trois poires et quatre pommes d'api.

Cependant Fauville montait l'escalier tournant, et, suivant la galerie, gagnait la chambre où couchait son fils.

« Il dort à poings fermés », dit-il à Perenna qui l'avait rejoint.

La pièce était petite. L'air y arrivait par un système spécial d'aération, car un volet de bois cloué bouchait hermétiquement la lucarne.

« C'est une précaution que j'ai prise l'an dernier, expliqua Hippolyte Fauville. Comme c'est dans cette pièce que je faisais mes expériences électriques, je craignais qu'on ne m'épiât. J'ai donc fermé l'issue qui donnait sur le toit. »

Et il ajouta, la voix basse :

« Il y a longtemps que l'on rôde autour de moi. »

Ils redescendirent.

Fauville consulta sa montre.

« Dix heures et quart... C'est l'heure du repos. Je suis très las, et vous m'excuserez... »

Il fut convenu que Perenna et Mazeroux s'installeraient sur deux fauteuils qu'ils transportèrent dans le couloir qui menait du cabinet de travail au vestibule même de l'hôtel.

Mais, avant de les quitter, Hippolyte Fauville, qui jusqu'ici, bien que fort agité, semblait maître de lui, eut une défaillance soudaine. Il exhala un faible cri. Don Luis se retourna et vit que la sueur lui coulait comme de l'eau sur le visage et sur le cou, et il grelottait de fièvre et d'angoisse.

« Qu'est-ce que vous avez ?

— J'ai peur... j'ai peur... dit-il.

– C’est de la folie, s’écria don Luis, puisque nous sommes là tous les deux ! Nous pourrions même fort bien passer la nuit auprès de vous, à votre chevet. »

L’ingénieur secoua violemment Perenna par l’épaule, et, la figure convulsée, bégaya :

« Quand vous seriez dix... quand vous seriez vingt auprès de moi, croyez-vous que cela les gênerait ? Ils peuvent tout, vous entendez... Ils peuvent tout !... Ils ont déjà tué l’inspecteur Vérot... ils me tueront... et ils tueront mon fils... Ah ! Les misérables... Mon Dieu, ayez pitié de moi !... Ah ! Quelle épouvante !... Ce que je souffre ! »

Il était tombé à genoux et se frappait la poitrine en répétant :

« Mon Dieu, ayez pitié de moi... Je ne veux pas mourir... Je ne veux pas que mon fils meure... Ayez pitié de moi, je vous en supplie... »

Il se releva d’un bond, conduisit Perenna devant une vitrine qu’il poussa et qui roula aisément sur ses roulettes de cuivre, et, découvrant un petit coffre scellé dans le mur même :

« Toute mon histoire est ici, écrite au jour le jour depuis trois ans. S’il m’arrivait malheur, la vengeance serait facile. »

Hâtivement, il avait tourné les lettres de la serrure, et, à l’aide d’une même clef qu’il tira de sa poche, il ouvrit.

Le coffre était aux trois quarts vide. Sur l’un des rayons seulement, parmi des tas de papiers, il y avait un cahier de toile grise ceinturé d’un ruban de caoutchouc rouge.

Il saisit ce cahier et scanda :

« Tenez... voici... tout est là-dedans. Avec ça on peut reconstituer l’abominable chose... Il y a mes soupçons d’abord, et puis mes certitudes... et tout... tout... de quoi les prendre au piège... de quoi les perdre... Vous vous rappellerez, n’est-ce pas ? Un cahier de toile grise... je le replace dans le coffre... »

Peu à peu son calme revenait. Il repoussa la vitrine, rangea quelques papiers, alluma la poire électrique qui dominait son lit, éteignit le lustre qui marquait le milieu du cabinet et pria don Luis et Mazeroux de le laisser.

Don Luis, qui faisait le tour de la pièce et qui examinait les volets de fer des deux fenêtres, nota une porte en face de l’entrée et questionna l’ingénieur...

« Je m'en sers, dit Fauville, pour mes clients habituels... et puis quelquefois aussi je sors par là.

– Elle donne sur le jardin ?

– Oui.

– Elle est bien fermée ?

– Vous pouvez voir... fermée à clef et au verrou de sûreté. Les deux clefs sont à mon trousseau, avec celle du jardin. »

Il déposa le trousseau sur la table, ainsi que son portefeuille. Il y plaça également sa montre, après l'avoir remontée.

Sans se gêner, don Luis s'empara du trousseau et fit fonctionner la serrure et le verrou. Trois marches le conduisirent au jardin. Il fit le tour de l'étroite platebande. À travers le lierre il aperçut et il entendit les deux agents de police qui déambulaient sur le boulevard. Il vérifia la serrure de la grille. Elle était fermée.

« Allons, dit-il en remontant, tout va bien, et vous pouvez être tranquille. À demain.

– À demain », dit l'ingénieur en reconduisant Perenna et Mazeroux.

Il y avait entre son cabinet et le couloir une double porte, dont l'une était matelassée et recouverte de moleskine. De l'autre côté le couloir était séparé du vestibule par une lourde tapisserie.

« Tu peux dormir, dit Perenna à son compagnon. Je veillerai.

– Mais enfin, patron, vous ne supposez pas qu'une alerte soit possible !

– Je ne le suppose pas, vu les précautions que nous avons prises. Mais toi, qui connais l'inspecteur Vérot, crois-tu que c'était un type à se forger des idées ?

– Non patron.

– Eh bien, tu sais ce qu'il a prédit. C'est qu'il avait des raisons pour cela. Donc j'ouvre l'œil.

– Chacun son tour, patron, réveillez-moi quand ce sera mon heure de faction. »

Immobiles l'un près de l'autre, ils échangèrent encore de rares paroles. Peu après, Mazeroux s'endormit. Don Luis resta sur son fauteuil, sans bouger, l'oreille aux aguets. Dans l'hôtel, tout était calme. Dehors, de temps en temps passait le roulement d'une auto ou d'un fiacre. On entendait aussi les derniers trains sur la ligne d'Auteuil.

Don Luis se leva plusieurs fois et s'approcha de la porte. Aucun bruit. Sans nul doute, Hippolyte Fauville dormait.

« Parfait, se disait Perenna. Le boulevard est gardé. On ne peut pas pénétrer dans la pièce par un autre passage que celui-ci. Donc rien à craindre. »

À deux heures du matin, une auto s'arrêta devant l'hôtel, et un des domestiques qui devait attendre du côté de l'office et des cuisines, se hâta vers la grande porte. Perenna éteignit l'électricité dans le couloir et, soulevant légèrement la tapisserie, aperçut Mme Fauville qui rentrait, suivie de Silvestre.

Elle monta. La cage de l'escalier redevint obscure. Durant une demi-heure encore, des murmures de voix et des bruits de chaises remuées se firent entendre aux étages supérieurs. Et ce fut le silence.

Et, dans ce silence, Perenna sentit sourdre en lui une angoisse inexprimable. Pourquoi ? Il n'eût pu le dire. Mais c'était si violent, l'impression devenait si aiguë qu'il murmura :

« Je vais voir s'il dort. Les portes ne doivent pas être fermées au verrou. »

De fait, il n'eut qu'à pousser les battants pour ouvrir. Sa lanterne électrique à la main, il s'approcha du lit.

Hippolyte Fauville, tourné vers le mur, dormait.

Perenna eut un soupir de soulagement. Il revint dans le couloir et secouant Mazeroux :

« À ton tour, Alexandre.

– Rien de nouveau, patron ?

– Non, non, rien, il dort.

– Comment le savez-vous donc ?

– J'ai été le voir.

– C'est drôle, je n'ai pas entendu. C'est vrai que je pionçais comme une brute. »

Il suivit dans la pièce Perenna, qui lui dit :

« Assieds-toi et ne le réveille pas. Je vais m'assoupir un instant. »

Il reprit encore une faction. Mais, même en sommeillant, il gardait conscience de tout ce qui se passait autour de lui.

Une pendule sonnait les heures à voix basse, et, chaque fois, Perenna comptait. Puis ce fut la vie du dehors qui s'éveilla, les voitures de laitiers



qui roulèrent, les premiers trains de banlieue qui sifflèrent.

Dans l'hôtel aussi, l'agitation commença.

Le jour filtrait par les interstices des volets, et la pièce peu à peu s'emplissait de lumière.

« Allons-nous-en, dit le brigadier Mazeroux. Il vaut mieux qu'il ne nous trouve pas ici.

– Tais-toi, ordonna don Luis en accompagnant son injonction d'un geste impérieux.

– Mais pourquoi ?

– Tu vas le réveiller.

– Vous voyez bien qu'il ne se réveille pas, fit Mazeroux sans baisser le ton.

– C'est vrai... c'est vrai... » chuchota don Luis, étonné que le son de cette voix n'eût pas troublé le dormeur.

Et il se sentit envahi par la même angoisse qui l'avait bouleversé au milieu de la nuit. Angoisse plus précise, quoiqu'il ne voulût pas, qu'il n'osât pas, se rendre compte du motif qui la suscitait.

« Qu'est-ce que vous avez, patron ? Vous êtes tout chose. Qu'y a-t-il ?

– Rien... rien... j'ai peur. »

Mazeroux frissonna.

« Peur de quoi ? Vous dites ça comme il le disait hier soir, lui.

– Oui... oui... et pour la même cause.

– Mais enfin ?...

– Tu ne comprends donc pas ?... Tu ne comprends donc pas que je me demande...

– Quoi donc ?

– S'il n'est pas mort !

– Mais vous êtes fou, patron !

– Non... je ne sais pas... seulement... seulement... j'ai l'impression de la mort. »

Sa lanterne à la main, il demeurait comme paralysé en face du lit, et, lui qui ne craignait rien au monde, il n'avait pas le courage d'éclairer le visage d'Hippolyte Fauville. Un silence terrifiant s'accumulait dans la pièce.

« Oh ! Patron, il ne bouge pas...

– Je sais... je sais... et je m'aperçois maintenant qu'il n'a pas bougé une seule fois cette nuit. Et c'est cela qui m'effraie. »

Il dut faire un réel effort pour avancer. Il toucha presque au lit.

L'ingénieur ne semblait pas respirer.

Résolument il lui prit la main.

Elle était glacée.

D'un coup Perenna reprit tout son sang-froid.

« La fenêtre ! Ouvre la fenêtre ! » cria-t-il.

Et, lorsque la lumière jaillit dans la pièce, il vit la figure d'Hippolyte Fauville tuméfiée, tachée de plaques brunes.

« Oh ! dit-il à voix basse, il est mort.

– Cré tonnerre !... cré tonnerre !... » bégaya le brigadier.

Durant deux ou trois minutes, ils restèrent pétrifiés, stupides, anéantis par la constatation du plus prodigieux et du plus mystérieux des phénomènes. Puis une idée soudaine fit sursauter Perenna. En quelques bonds il monta l'escalier intérieur, galopa le long de la galerie, et se précipita dans la mansarde.

Sur son lit, Edmond, le fils d'Hippolyte Fauville, était étendu, rigide, le visage terreux, mort aussi.

« Cré tonnerre !... cré tonnerre ! » répéta Mazeroux.

Jamais peut-être, au cours de sa vie aventureuse, Perenna n'avait éprouvé une telle commotion. Il en ressentait une sorte de courbature, et comme une impuissance à tenter le moindre geste, à prononcer la moindre parole. Le père et le fils étaient morts ! On les avait tués au cours de cette nuit ! Quelques heures auparavant, bien que la maison fût gardée, et toutes les issues hermétiquement closes, on les avait, à l'aide d'une piqure infernale, empoisonnés tous deux, comme on avait empoisonné l'Américain Cosmo Mornington.

« Cré tonnerre ! reedit encore Mazeroux, c'était pas la peine de nous occuper d'eux, les pauvres diables, et de faire tant d'épate pour les sauver ! »

Il y avait un reproche dans cette explication. Perenna le saisit et avoua :

« Tu as raison, Mazeroux, je n'ai pas été à la hauteur de la tâche.

– Moi non plus, patron.

– Toi... toi... tu n'es dans l'affaire que depuis hier soir.

– Eh bien, vous aussi, patron.

– Oui, je sais, depuis hier soir, tandis qu'eux la combinent depuis des semaines et des semaines... Mais tout de même, ils sont morts, et j'étais là !

J'étais là, moi, Lupin... La chose s'est accomplie sous mes yeux, et je n'ai rien vu... Je n'ai rien vu... Est-ce possible ? »

Il découvrait les épaules du pauvre garçon et, montrant la trace d'une piqure en haut du bras :

« La même marque... la même évidemment que l'on retrouve sur le père... L'enfant ne semble pas avoir souffert non plus. Malheureux gosse ! Il n'avait pas l'apparence bien robuste... N'importe... une jolie figure... Ah ! Comme la mère va être malheureuse ! »

Le brigadier pleurait de rage et de pitié, tout en mâchonnant :

« Cré tonnerre !... cré tonnerre !

– Nous les vengerons, hein, Mazeroux ?

– À qui le dites-vous, patron ? Plutôt deux fois qu'une !

– Une fois suffira, Mazeroux. Mais ce sera la bonne.

– Ah ! Je le jure bien.

– Tu as raison, jurons-le. Jurons que ces deux morts seront vengés. Jurons que nous ne désarmerons pas avant que les assassins d'Hippolyte Fauville et de son fils soient punis selon leurs crimes.

– Je le jure sur mon salut éternel, patron.

– Bien, fit Perenna. Maintenant à l'œuvre. Toi, tu vas téléphoner immédiatement à la Préfecture de police. Je suis sûr que M. Desmalions trouvera bon que tu le fasses avertir sans retard. Cette affaire l'intéresse au plus haut point.

– Et si les domestiques viennent ? Si Mme Fauville...

– Personne ne viendra avant que nous ouvrons, et nous n'ouvrirons les portes qu'au préfet de police. C'est lui qui se chargera ensuite d'annoncer à Mme Fauville qu'elle est veuve et qu'elle n'a plus de fils. Va, dépêche-toi.

– Un instant, patron, nous oublions quelque chose qui va singulièrement nous aider.

– Quoi ?

– Le petit cahier de toile grise contenu dans le coffre, où M. Fauville racontait la machination ourdie contre lui.

– Eh ! Parbleu, fit Perenna, tu as raison... d'autant plus qu'il avait négligé de brouiller le chiffre de la serrure, et que, d'autre part, la clef est au trousseau laissé sur la table. »

Ils descendirent rapidement.

« Laissez-moi faire, dit Mazeroux. Il est plus régulier que vous ne touchiez pas à ce coffre-fort. »

Il prit le trousseau, dérangea la vitrine et introduisit la clef, avec une émotion fébrile que don Luis ressentait plus vivement encore. Ils allaient enfin connaître l'histoire mystérieuse ! Le mort allait leur livrer le secret de ses bourreaux !

« Dieu, que tu es long ! » ronchonna don Luis.

Mazeroux plongeait les deux mains dans le fouillis des papiers qui encombraient le rayon de fer.

« Eh bien, Mazeroux, donne-le-moi.

– Quoi ?

– Le cahier de toile grise.

– Impossible, patron.

– Hein ?

– Il a disparu. »

Don Luis étouffa un juron. Le cahier de toile grise que l'ingénieur avait placé devant eux dans le coffre avait disparu !

Mazeroux hocha la tête.

« Cré tonnerre ! Ils savaient donc l'existence de ce cahier ?

– Parbleu ! Et bien d'autres choses. Nous ne sommes pas au bout de notre rouleau avec ces gaillards-là. Aussi, pas de temps à perdre. Téléphone. »

Mazeroux obéit. Presque aussitôt, M. Desmalions lui fit répondre qu'il venait à l'appareil.

Il attendit.

Au bout de quelques minutes, Perenna, qui s'était promené de droite et de gauche en examinant divers objets, vint s'asseoir à côté de lui. Il paraissait soucieux. Il réfléchit assez longuement. Mais, son regard s'étant fixé sur le compotier, il murmura :

« Tiens, il n'y a plus que trois pommes au lieu de quatre. Il a donc mangé la quatrième ?

– En effet, dit Mazeroux, il a dû la manger.

– C'est bizarre, reprit Perenna, car il ne les trouvait pas mûres. »

Il garda de nouveau le silence, accoudé à la table, visiblement préoccupé, puis, relevant la tête, il laissa tomber ces mots :

« Le crime a été commis avant que nous n'entrions dans la pièce, exactement à minuit et demi.

– Qu'est-ce que vous en savez, patron ?

– L'assassin, ou les assassins de M. Fauville, en touchant aux objets rangés sur cette table, ont fait tomber la montre que M. Fauville y avait déposée. Ils l'ont remise à sa place. Mais sa chute l'avait arrêtée. Elle marque minuit et demi.

– Donc, patron quand nous nous sommes installés ici, vers deux heures du matin, c'est un cadavre qui reposait à côté de nous, et un autre au-dessus de nous ?

– Oui.

– Mais par où ces démons-là sont-ils entrés ?

– Par cette porte, qui donne sur le jardin, et par la grille qui donne sur le boulevard Suchet.

– Ils avaient donc les clefs des verrous et des serrures ?

– De fausses clefs, oui.

– Mais les agents de police qui surveillent la maison, de dehors ?

– Ils la surveillent encore, comme ces gens-là surveillent, en marchant d'un point à un autre, et sans songer que l'on peut s'introduire dans un jardin tandis qu'ils ont le dos tourné. C'est ce qui a eu lieu, à l'arrivée comme au départ. »

Le brigadier Mazeroux semblait abasourdi. L'audace des criminels, leur habileté, la précision de leurs actes, le confondaient.

« Ils sont bougrement forts, dit-il.

– Bougrement, Mazeroux, tu l'as dit, et je prévois que la bataille sera terrible. Crebleu ! Quelle vigueur dans l'attaque ! »

La sonnerie du téléphone s'agitait. Don Luis laissa Mazeroux poursuivre sa communication, et, prenant le trousseau de clefs, il fit aisément fonctionner la serrure et le verrou de la porte, et passa dans le jardin avec l'espoir d'y trouver quelque vestige qui faciliterait ses recherches.

Comme la veille, il aperçut, à travers les rameaux de lierre, deux agents de police qui déambulaient d'un bec de gaz à un autre. Ils ne le virent point. D'ailleurs ce qui pouvait se passer dans l'hôtel leur paraissait totalement indifférent.

« C'est là ma grande faute, se dit Perenna. On ne confie pas une mission à des gens qui ne se doutent pas de son importance. »

Les investigations aboutirent à la découverte de traces sur le gravier, trop confuses pour que l'on pût reconstituer la forme des chaussures qui les y avaient faites, assez précises cependant pour que l'hypothèse de Perenna fût confirmée : les bandits avaient passé par là.

Tout à coup, il eut un mouvement de joie. Contre la bordure de l'allée, entre les feuilles d'un petit massif de rhododendrons, il avait aperçu quelque chose de rouge qui l'avait frappé.

Il se baissa.

C'était une pomme, la quatrième pomme, celle dont il avait remarqué l'absence dans le compotier.

« Parfait, se dit-il, Hippolyte Fauville ne l'a pas mangée. C'est l'un d'eux qui l'aura emportée... Une fantaisie... une fringale soudaine... et elle aura roulé de sa main sans qu'il ait eu le temps de la rechercher. »

Il ramassa le fruit et l'examina.

« Ah ! fit-il en tressaillant, est-ce possible ? »

Il restait interdit, saisi d'une véritable émotion, n'admettant pour ainsi dire point la chose inadmissible qui s'offrait cependant à ses yeux avec l'évidence même de la réalité. On avait mordu dans la pomme, dans la pomme trop acide pour qu'on pût la manger. *Et les dents avaient laissé leur empreinte !*

« Est-ce possible ? répétait don Luis, est-ce possible que l'un d'eux ait commis une pareille imprudence ? Il faut que la pomme soit tombée à son insu... ou qu'il n'ait pu la retrouver au milieu des ténèbres. »

Il n'en revenait pas et cherchait des explications. Mais le fait était là. Deux rangées de dents, trouant en demi-cercle la mince pellicule rouge, avaient laissé dans la pulpe même leur morsure bien nette et bien régulière. Il y en avait six en haut, tandis qu'en bas cela s'était fondu en une seule ligne courbe.

« Les dents du tigre !... murmurait Perenna, qui ne pouvait détacher son regard de cette double empreinte. Les dents du tigre ! Celles qui s'inscrivaient déjà sur la tablette de l'inspecteur Vérot ! Quelle coïncidence ! Peut-on supposer qu'elle soit fortuite ? Ne doit-on pas admettre comme certain que c'est la même personne qui a mordu dans ce fruit et qui avait

marqué la tablette que l'inspecteur Vérot apportait à la Préfecture comme la preuve la plus irréfragable ? »

Il hésita une seconde. Cette preuve, la garderait-il pour lui, pour l'enquête personnelle qu'il voulait mener ? Ou bien l'abandonnerait-il aux investigations de la justice ? Mais il éprouvait au contact de cet objet une telle répugnance, un tel malaise physique, qu'il rejeta la pomme et la fit rouler sous le feuillage.

Et il redisait en lui-même :

« Les dents du tigre !... les dents de la bête fauve ! »

Il referma la porte du jardin, poussa le verrou, remit le trousseau de clefs sur la table, et dit à Mazeroux :

« Tu as parlé au préfet de police ?

– Oui.

– Il vient ?

– Oui.

– Il ne t'a pas donné l'ordre de téléphoner au commissaire de police ?

– Non.

– C'est qu'il veut tout voir par lui-même. Tant mieux ! Mais la Sûreté ? Le Parquet ?

– Il les a prévenus.

– Qu'est-ce que tu as, Alexandre ? Il faut te tirer les réponses du fond des entrailles. Et bien, et après ? Tu me lorgnes d'un drôle d'air ? Qu'y a-t-il ?

– Rien.

– À la bonne heure. C'est cette histoire sans doute qui t'a tourné la tête. De fait, il y a de quoi... Et le préfet ne va pas rigoler... D'autant qu'il s'est confié à moi un peu à la légère et qu'on lui demandera des explications sur ma présence ici... Ah ! à ce propos, il est de beaucoup préférable que tu prennes la responsabilité de tout ce que nous avons fait. N'est-ce pas ? Ça n'en vaut que mieux pour toi. D'ailleurs, mets-toi carrément en avant. Efface-moi le plus possible, et surtout – tu ne verras, je suppose, aucun inconvénient à ce petit détail –, ne commets pas la bêtise de dire que tu t'es endormi une seule seconde, cette nuit, dans le couloir. D'abord, ça te retomberait sur le dos. Et puis... et puis voilà... Nous sommes d'accord, hein ? Alors il n'y a plus qu'à se quitter. Si le préfet a besoin de moi, comme je m'y attends, qu'on me téléphone, à mon domicile, place du

Palais-Bourbon. J'y serai. Adieu. Il est inutile que j'assiste à l'enquête, ma présence y serait déplacée. Adieu, camarade. »

Il se dirigea vers la porte du couloir.

« Un instant, s'écria Mazeroux.

– Un instant ? Mais... »

Le brigadier s'était jeté entre la porte et lui, et barrait le passage.

« Oui, un instant... Je ne suis pas de votre avis. Il est de beaucoup préférable que vous patientiez jusqu'à l'arrivée du préfet.

– Mais je me fiche pas mal de ton avis.

– Ça se peut, mais vous ne passerez pas.

– Quoi ? Ah çà ! Mais, Alexandre, tu es malade ?

– Voyons, patron, supplia Mazeroux pris d'une défaillance, qu'est-ce que ça peut vous faire ? Il est tout naturel que le préfet désire causer avec vous.

– Ah ! C'est le préfet qui désire ?... Eh bien, tu lui diras, mon petit, que je ne suis pas à ses ordres, que je ne suis aux ordres de personne, et que si le président de la République, que si Napoléon Ier lui-même, me barrait la route... Et puis, zut, assez causé. Décampe.

– Vous ne passerez pas ! déclara Mazeroux d'un ton résolu et en étendant les bras.

– Elle est rigolote, celle-là.

– Vous ne passerez pas.

– Alexandre, compte jusqu'à dix.

– Jusqu'à cent, si vous voulez, mais vous ne...

– Ah ! Tu m'embêtes avec ton refrain. Allons, ouste ! »

Il saisit Mazeroux par les deux épaules, le fit pirouetter et, d'une poussée, l'envoya buter contre le divan.

Puis il ouvrit la porte.

« Halte ! Ou je fais feu ! »

C'était Mazeroux, debout déjà, et le revolver au poing, l'expression implacable.

Don Luis s'arrêta, stupéfait. La menace lui était absolument indifférente, et ce canon de revolver braqué sur lui le laissait aussi froid que possible. Mais par quel prodige Mazeroux, son complice d'autrefois, son disciple fervent, son serviteur dévoué, par quel prodige Mazeroux osait-il accomplir un pareil geste ?



Il s'approcha de lui, et, appuyant doucement sur le bras tendu :

« Ordre du préfet, n'est-ce pas ?

– Oui, murmura le brigadier, tout confus.

– Ordre de me retenir jusqu'à son arrivée ?

– Oui.

– Et si je manifestais l'intention de sortir, ordre de m'en empêcher ?

– Oui.

– Par tous les moyens ?

– Oui.

– Même en m'envoyant une balle dans la peau ?

– Oui. »

Perenna réfléchit, puis d'une voix grave « Tu aurais tiré, Mazeroux ? »

Le brigadier baissa la tête et articula faiblement :

« Oui, patron. »

Perenna le regarda sans colère, d'un regard de sympathie affectueuse, et c'était pour lui un spectacle passionnant que de voir son ancien compagnon dominé par un tel sentiment du devoir et de la discipline. Rien ne prévalait contre ce sentiment-là, rien, pas même l'admiration farouche, l'attachement en quelque sorte animal que Mazeroux conservait pour son maître.

« Je ne t'en veux pas, Mazeroux. Je t'approuve même. Seulement, tu vas m'expliquer la raison pour laquelle le préfet de police... »

Le brigadier ne répondit pas, mais ses yeux avaient une expression si douloureuse que don Luis sursauta, comprenant tout à coup.

« Non... non, s'écria-t-il, c'est absurde... il n'a pas pu avoir cette idée... Et toi, Mazeroux, est-ce que tu me crois coupable ?

– Oh ! Moi, patron, je suis sûr de vous comme de moi-même... Vous ne tuez pas, vous !... Mais, tout de même, il y a des choses, des coïncidences...

– Des choses... des coïncidences... » répéta don Luis, lentement.

Il demeura pensif, et, tout bas, il scanda :

« Oui... au fond... il y a du vrai dans ce que tu dis... Oui tout ça coïncide... Comment n'y ai-je pas songé ?... Mes relations avec Cosmo Mornington, mon arrivée à Paris pour l'ouverture du testament, mon insistance pour passer la nuit ici, le fait que la mort des deux Fauville me donne sans doute les millions... Et puis... et puis... Mais il a mille fois

raison, ton préfet de police !... D'autant plus... Enfin... enfin... quoi ! Je suis fichu.

– Voyons, patron.

– Fichu, camarade, mets-toi bien ça dans la caboche... Non pas fichu en tant qu'Arsène Lupin, ex-cambrioleur, ex-forçat, ex tout ce que tu voudras... sur ce terrain-là, je suis inattaquable... mais fichu en tant que don Luis Perenna, honnête homme, légataire universel, *etc.* Et c'est trop bête ! Car enfin, qui retrouvera l'assassin de Cosmo, de Vérot et des deux Fauville, si on me flanque en prison ?

– Voyons, patron...

– Tais-toi... Écoute... »

Une automobile s'arrêtait sur le boulevard, et une autre survint. C'était évidemment le préfet de police et les magistrats du parquet.

Don Luis saisit le bras de Mazeroux :

« Un seul moyen, Alexandre, ne dis pas que tu as dormi.

– Impossible, patron.

– Triple idiot ! grogna don Luis. Peut-on être gourde à ce point ! C'est à vous déguster d'être honnête. Alors quoi ?

– Alors, patron, découvrez le coupable...

– Hein ! Qu'est-ce que tu chantes ? »

À son tour, Mazeroux lui prit le bras, et, s'accrochant à lui avec une sorte de désespoir, la voix mouillée de larmes :

« Découvrez le coupable, patron. Sans ça, vous êtes réglé... c'est certain... Le préfet me l'a dit... Il faut un coupable à la justice... et dès ce soir... Il en faut un... À vous de le découvrir.

– Tu en as de bonnes, Alexandre.

– C'est un jeu pour vous, patron. Vous n'avez qu'à vouloir.

– Mais il n'y a pas le moindre indice, idiot !

– Vous en trouverez... il le faut... Je vous en supplie, livrez quelqu'un... Je serais trop malheureux si on vous arrêtait. Et puis, vous, le patron, accusé d'assassinat ! Non... non... je vous en supplie, découvrez le coupable et livrez-le... Vous avez toute la journée pour cela... et Lupin en a fait bien d'autres ! »

Il bégayait, pleurait, se tordait les mains, grimaçait de tout son visage comique. Et c'était touchant, cette douleur, cet effarement à l'approche du danger qui menaçait son maître.

La voix de M. Desmalions se fit entendre dans le vestibule, à travers la tapisserie qui fermait le couloir. Une troisième automobile stoppa sur le boulevard, et une quatrième, toutes deux sans doute chargées d'agents.

L'hôtel était cerné, en état de siège.

Perenna se taisait.

Près de lui, la figure anxieuse, Mazeroux semblait l'implorer.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Puis Perenna déclara posément :

« Tout compte fait, Alexandre, j'avoue que tu as vu clair dans la situation et que tes craintes sont pleinement justifiées. Si je n'arrive pas, en quelques heures, à livrer à la justice l'assassin ou les assassins d'Hippolyte Fauville et de son fils, ce soir, jeudi, premier jour du mois d'avril, c'est moi, don Luis Perenna, qui coucherai sur la paille humide. »

## *La turquoise morte*

### Table des matières

Il était environ neuf heures du matin lorsque le préfet de police entra dans le bureau où s'était déroulé le drame incompréhensible de ce double et mystérieux assassinat.

Il ne salua même pas don Luis, et les magistrats qui l'accompagnaient auraient pu croire que don Luis n'était qu'un auxiliaire du brigadier Mazeroux, si le chef de la Sûreté n'eût eu soin de préciser en quelques mots le rôle de cet intrus.

Brièvement, M. Desmalions examina les deux cadavres et se fit donner par Mazeroux de rapides explications.

Puis, regagnant le vestibule, il monta dans un salon du premier étage, où Mme Fauville, prévenue de sa visite, le rejoignit presque aussitôt.

Perenna, qui n'avait pas bougé du couloir, à son tour se glissa dans le vestibule, que les domestiques de l'hôtel, déjà mis au courant du crime, traversaient en tous sens, et il descendit les quelques marches qui conduisaient à un premier palier, sur lequel s'ouvrait la grande porte.

Deux hommes étaient là, dont l'un lui dit :

« On ne passe pas.

– Mais...

– On ne passe pas... c'est la consigne.

– La consigne ? Et qui donc l'a donnée ?

– Le préfet lui-même.

– Pas de veine, dit Perenna en riant. J'ai veillé toute la nuit et je crève de faim. Pas moyen de se mettre quelque chose sous la dent ? »

Les deux agents se regardèrent, puis l'un d'eux fit signe à Silvestre, le domestique, qui s'approcha et avec lequel il s'entretint. Silvestre s'en alla du côté de la salle à manger et de l'office et rapporta un croissant.

« Bien, pensa don Luis, après avoir remercié, la preuve est faite. Je suis bouclé. C'est ce que je voulais savoir. Mais M. Desmalions manque de

logique. Car si c'est Arsène Lupin qu'il a l'intention de retenir ici, tous ces braves agents sont quelque peu insuffisants ; et si c'est don Luis Perenna, ils sont inutiles, puisque la fuite du sieur Perenna enlèverait au sieur Perenna toute chance de palper la galette du bon Cosmo. Sur quoi, je m'assieds. »

Il reprit sa place en effet dans le couloir et attendit les événements.

Par la porte ouverte du bureau, il vit les magistrats poursuivre leur enquête. Le médecin légiste fit un premier examen des deux cadavres et reconnut aussitôt les mêmes indices d'empoisonnement qu'il avait lui-même constatés la veille au soir sur le cadavre de l'inspecteur Vérot. Puis des agents soulevèrent les corps, que l'on transporta dans les deux chambres contiguës que le père et le fils occupaient naguère au second étage de l'hôtel.

Le préfet de police redescendit alors, et don Luis saisit ces paroles qu'il adressait aux magistrats :

« Pauvre femme ! Elle ne voulait pas comprendre... Quand elle a compris, elle est tombée raide par terre, évanouie. Pensez donc ! Son mari et son fils d'un seul coup... La malheureuse ! »

À partir de ce moment, il ne vit plus rien et n'entendit plus rien. La porte fut fermée. Le préfet dut ensuite donner des ordres de l'extérieur, par la communication que le jardin offrait avec l'entrée principale, car les deux agents vinrent s'installer dans le vestibule, à l'issue même du couloir, à droite et à gauche de la tapisserie.

« Décidément, se dit Perenna, mes actions ne sont pas en hausse. Quelle bile doit se faire Alexandre ! Non, mais quelle bile ! »

À midi, Silvestre lui apporta quelques aliments sur un plateau.

Et l'attente recommença, très longue, pénible.

Dans le bureau et dans l'hôtel, l'enquête, interrompue par le déjeuner, avait repris. Il percevait de tous côtés des allées et venues et des bruits de voix. À la fin, fatigué, ennuyé, il se renversa sur son fauteuil et s'endormit.

Il était quatre heures lorsque le brigadier Mazeroux le réveilla. Et, tout en le conduisant, Mazeroux chuchotait :

« Eh bien, vous l'avez découvert ?

— Qui ?

— Le coupable ?

— Parbleu ! dit Perenna, c'est simple comme bonjour.

– Ah ! Heureusement, fit Mazeroux, tout joyeux, et ne comprenant pas la plaisanterie. Sans cela, comme vous le disiez, vous étiez fichu. »

Don Luis entra. Dans la pièce se trouvaient réunis le procureur de la République, le juge d’instruction, le chef de la Sûreté, le commissaire du quartier, deux inspecteurs et trois agents en uniforme.

Dehors, sur le boulevard Suchet, s’élevaient des clameurs, et quand le commissaire et les trois agents, obéissant au préfet, sortirent pour écarter la foule, on entendit la voix éraillée d’un camelot qui hurlait :

« *Le double assassinat du boulevard Suchet ! Curieux détails sur la mort de l’inspecteur Vérot ! Le désarroi de la police !* »

Puis, la porte close, ce fut le silence.

Mazeroux ne se trompait pas, pensa don Luis, moi ou l’autre, c’est net. Si je ne parviens pas à tirer, des paroles qui vont être dites et des faits qui vont se produire au cours de cet interrogatoire, quelque lumière qui me permette de leur désigner cet X mystérieux, c’est moi qu’ils livreront, ce soir, en pâture au public. Attention, mon bon Lupin ! »

Il eut ce frisson de joie qui le faisait tressaillir à l’approche des grandes luttes. Celle-là, en vérité, comptait au nombre des plus terribles qu’il eût encore soutenues. Il connaissait la réputation du préfet, son expérience, sa ténacité, le plaisir très vif qu’il éprouvait à s’occuper des instructions importantes et à les pousser lui-même à fond avant de les remettre aux mains du juge, et Perenna connaissait aussi toutes les qualités professionnelles du chef de la Sûreté, toute la finesse, toute la logique pénétrante du juge d’instruction.

Ce fut le préfet de police qui dirigea l’attaque. Il le fit nettement, sans détours, d’une voix un peu sèche, où il n’y avait plus, à l’égard de don Luis, les mêmes intonations de sympathie. L’attitude également était plus raide et manquait de cette bonhomie qui, la veille, avait frappé don Luis.

Monsieur, dit-il, les circonstances ayant voulu que, comme légataire universel et comme représentant de M. Cosmo Mornington, vous passiez la nuit dans ce rez-de-chaussée, tandis que s’y commettait un double assassinat, nous désirons recevoir votre témoignage détaillé sur les divers incidents de cette nuit.

– En d’autres termes, monsieur le préfet, dit Perenna qui riposta directement à l’attaque, en d’autres termes, les circonstances ayant voulu que vous m’accordiez l’autorisation de passer la nuit ici, vous seriez

désireux de savoir si mon témoignage correspond exactement à celui du brigadier Mazeroux.

– Oui, dit le préfet.

– C’est-à-dire que mon rôle vous semble suspect ? »

M. Desmalions hésita. Ses yeux s’attachèrent aux yeux de don Luis. Visiblement il fut impressionné par ce regard si franc. Néanmoins, il répondit, et sa réponse était claire et son accent brusque :

« Vous n’avez pas de questions à me poser, monsieur. »

Don Luis s’inclina.

« Je suis à vos ordres, monsieur le préfet.

– Veuillez nous dire ce que vous savez. »

Don Luis fit alors une relation minutieuse des événements, à la suite de quoi M. Desmalions réfléchit quelques instants et dit :

« Il est un point au sujet duquel il nous faut quelques éclaircissements. Lorsque vous êtes entré ce matin à deux heures et demie dans cette pièce, et que vous avez pris place à côté de M. Fauville, aucun indice ne vous a révélé qu’il était mort ?

– Aucun, monsieur le préfet... sinon le brigadier Mazeroux et moi nous aurions donné l’alarme.

– La porte du jardin était fermée ?

– Elle l’était forcément, puisque nous avons dû l’ouvrir à sept heures du matin.

– Avec quoi ?

– Avec la clef du trousseau.

– Mais comment des assassins, venus du dehors, auraient-ils pu l’ouvrir, eux ?

– Avec de fausses clefs.

– Vous avez une preuve qui vous permet de supposer qu’elle a été ouverte avec de fausses clefs ?

– Non, monsieur le préfet.

– Donc, jusqu’à preuve du contraire, nous devons penser qu’elle n’a pas pu être ouverte du dehors et que le coupable se trouvait à l’intérieur.

– Mais, enfin, monsieur le préfet, il n’y avait là que le brigadier Mazeroux et moi ! »

Il y eut un silence, un silence dont la signification ne faisait aucun doute, et auquel les paroles de M. Desmalions allaient donner une valeur

plus précise encore.

« Vous n'avez pas dormi de la nuit ?

– Si, vers la fin.

– Vous n'avez pas dormi auparavant, tandis que vous étiez dans le couloir ?

– Non.

– Et le brigadier Mazeroux ? »

Don Luis resta indécis une seconde, mais pouvait-il espérer que l'honnête et scrupuleux Mazeroux eût désobéi aux ordres de sa conscience ?

Il répondit :

« Le brigadier Mazeroux s'est endormi sur son fauteuil et il ne s'est réveillé qu'au retour de Mme Fauville, deux heures plus tard. »

Il y eut un nouveau silence, et qui signifiait évidemment, celui-là :

« Donc, pendant les deux heures que le brigadier Mazeroux dormait, il vous eût été matériellement possible d'ouvrir la porte et de supprimer les deux Fauville. »

L'interrogatoire suivait la marche que Perenna avait prévue, et le cercle se restreignait autour de lui. Son adversaire menait le combat avec une logique et une vigueur qu'il admirait sans réserve.

« Bigre, se disait-il, que c'est malaisé de se défendre quand on est innocent ! Voilà mon aile droite et mon aile gauche enfoncées. Le centre pourra-t-il supporter l'assaut ? »

M. Desmalions, après s'être concerté avec le juge d'instruction, reprit la parole en ces termes :

« Hier soir, lorsque M. Fauville ouvrit son coffre-fort devant vous et devant le brigadier, qu'y avait-il dans ce coffre ?

– Un amoncellement de paperasses sur un des rayons, et, parmi ces paperasses, le cahier de toile grise qui a disparu.

– Vous n'avez pas touché à ces paperasses ?

– Pas plus qu'au coffre, monsieur le préfet. Le brigadier Mazeroux a dû même vous dire que ce matin, pour la régularité de l'enquête, il m'a tenu à l'écart.

– Donc, de vous à ce coffre, il n'y a pas eu le moindre contact ?

– Pas le moindre. »

M. Desmalions regarda le juge d'instruction en hochant la tête. Si Perenna avait pu douter qu'un piège lui fût tendu, il lui eût suffi, pour être



renseigné, de jeter un coup d'œil sur Mazeroux : Mazeroux était livide.

Cependant, M. Desmalions continua :

« Vous vous êtes occupé d'enquêtes, monsieur, d'enquêtes policières. C'est donc au détective qui fit ses preuves que je vais poser une question.

– J'y répondrai de mon mieux, monsieur le préfet.

– Voici. Au cas où il y aurait actuellement dans le coffre-fort un objet quelconque, un bijou... mettons un brillant détaché d'une épingle de cravate, et que ce brillant fût détaché d'une épingle de cravate appartenant, sans contestation possible, à une personne connue de nous, personne ayant passé la nuit dans cet hôtel, que penseriez-vous de cette coïncidence ? »

« Ça y est, se dit Perenna, voilà le piège. Il est clair qu'ils ont trouvé quelque chose dans le coffre, et ensuite qu'ils s'imaginent que ce quelque chose m'appartient. Bien. Mais, pour cela, il faudrait supposer, puisque je n'ai pas touché au coffre, que ce quelque chose m'eût été dérobé et qu'on l'eût placé dans le coffre pour me compromettre. Et c'est impossible, puisque je ne suis mêlé à cette affaire que depuis hier soir et qu'on n'a pas eu le temps, durant cette nuit où je n'ai vu personne, de préparer contre moi une intrigue aussi ardue. Donc... »

Le préfet de police interrompit ce monologue et répéta :

« Quelle serait votre opinion ?

– Il y aurait, monsieur le préfet, corrélation indéniable entre la présence de cet individu dans l'hôtel et les deux crimes commis.

– Nous aurions par conséquent le droit tout au moins de soupçonner cet individu ?

– Oui.

– C'est votre avis ?

– Très net. »

M. Desmalions sortit de sa poche un papier de soie qu'il déplia, et saisit entre deux doigts une petite pierre bleue qu'il montra :

« Voici une turquoise que nous avons trouvée dans le coffre. Cette turquoise, sans aucune espèce de doute, fait partie de la bague que vous portez à l'index. »

Un accès de rage secoua don Luis. Il grinça, les dents serrées :

« Ah ! Les coquins ! Sont-ils forts tout de même !... Mais non, je ne puis croire... »

Il examina sa bague. Le chaton en était formé par une grosse turquoise éteinte, morte, qu'entourait un cercle de petites turquoises irrégulières, d'un bleu également pâle. L'une d'elles manquait. Celle que M. Desmalions tenait à la main la remplaça exactement.

M. Desmalions prononça :

« Qu'en dites-vous ? »

– Je dis que cette turquoise fait partie de ma bague, bague qui me fut donnée par Cosmo Mornington la première fois que je lui sauvai la vie.

– Donc, nous sommes d'accord ?

– Oui, monsieur le préfet, nous sommes d'accord. »

Don Luis Perenna se mit à marcher à travers la pièce en réfléchissant. Au mouvement que les agents de la Sûreté firent vers chacune des portes, il comprit que son arrestation avait été prévue. Une parole de M. Desmalions, et le brigadier Mazeroux serait obligé de mettre la main au collet de son patron.

De nouveau, don Luis lança un coup d'œil vers son ancien complice. Mazeroux esquissa un geste de supplication, comme s'il eût voulu dire : « Eh bien, qu'est ce que vous attendez pour leur livrer le coupable ? Vite, il est temps. »

Don Luis sourit.

« Qu'y a-t-il ? » demanda le préfet, d'un ton où plus rien ne perçait de cette sorte de politesse involontaire que, malgré tout, il lui témoignait depuis le début de l'instruction.

« Il y a... Il y a... »

Perenna saisit une chaise par le dossier, la fit pirouetter et s'assit en disant ce simple mot :

« Causons. »

Et le mot était dit de telle manière, et le mouvement exécuté avec tant de décision, que le préfet murmura, comme ébranlé :

« Je ne vois pas bien... »

– Vous allez comprendre, monsieur le préfet. »

Et, la voix lente, en scandant chacune des syllabes de son discours, il commença :

« Monsieur le préfet, la situation est limpide. Vous m'avez donné hier soir une autorisation qui engage votre responsabilité de la façon la plus grave. Il vous faut donc à tout prix, et sur-le-champ, un coupable. Le

coupable, ce sera donc moi. Comme charges, vous avez ma présence ici, le fait que la porte était fermée à l'intérieur, le fait que le brigadier Mazeroux dormait pendant le crime, et la découverte, dans le coffre, de cette turquoise. C'est écrasant, je l'avoue. Il s'y ajoute cette présomption terrible que j'avais tout intérêt à la disparition de M. Fauville et de son fils, puisque s'il n'existe pas d'héritier de Cosmo Mornington je touche deux cents millions. Parfait. Il n'y a donc plus pour moi qu'à vous suivre au Dépôt... ou bien...

– Ou bien ?

– Ou bien à remettre en vos mains le coupable, le vrai coupable. »

Le préfet de police sourit ironiquement et tira sa montre.

« J'attends.

– Ce sera l'affaire d'une petite heure, monsieur le préfet, dit Perenna, pas davantage, si vous me laissez toute latitude. Et la recherche de la vérité vaut bien, il me semble, un peu de patience.

– J'attends, répéta M. Desmalions.

– Brigadier Mazeroux, veuillez dire au sieur Silvestre, domestique, que M. le préfet désire le voir. »

Sur un signe de M. Desmalions, Mazeroux sortit.

Don Luis expliqua :

« Monsieur le préfet, si la découverte de la turquoise constitue à vos yeux une preuve extrêmement grave, elle est pour moi une révélation de la plus haute importance. Voici pourquoi. Cette turquoise a dû se détacher de ma bague hier soir et rouler sur le tapis. Or, quatre personnes seulement ont pu remarquer cette chute pendant qu'elle se produisait, ramasser la turquoise et, pour compromettre l'ennemi nouveau que j'étais, la glisser dans le coffre. La première de ces personnes est un de vos agents, le brigadier Mazeroux... n'en parlons pas. La seconde est morte. C'est M. Fauville... n'en parlons pas. La troisième, c'est le domestique Silvestre. Je voudrais lui dire quelques mots. Ce sera bref. »

L'audition de Silvestre fut brève, en effet. Le domestique put prouver que, avant l'arrivée de Mme Fauville à qui il devait ouvrir la porte, il n'avait pas quitté la cuisine, où il jouait aux cartes avec la femme de chambre et un autre domestique.

« C'est bien, dit Perenna. Un mot encore. Vous avez dû lire dans les journaux de ce matin la mort de l'inspecteur Vérot et voir son portrait ?

- Oui.
- Connaissez-vous l’inspecteur Vérot ?
- Non.
- Pourtant il est probable qu’il a dû venir ici dans la journée.
- Je l’ignore, répondit le domestique. M. Fauville recevait beaucoup de personnes par le jardin, et il leur ouvrait lui-même.
- Vous n’avez pas d’autre déposition à faire ?
- Aucune.
- Veuillez prévenir Mme Fauville que M. le préfet serait heureux de lui parler. »

Silvestre se retira.

Le juge d’instruction et le procureur de la République s’étaient approchés avec étonnement.

Le préfet s’écria :

« Quoi ! Monsieur, vous n’allez pas prétendre que Mme Fauville serait pour quelque chose...

– Monsieur le préfet, Mme Fauville est la quatrième personne qui ait pu voir tomber ma turquoise.

– Et après ? A-t-on le droit, sans une preuve réelle, de supposer qu’une femme puisse tuer son mari, qu’une mère puisse empoisonner son fils ?

– Je ne suppose rien, monsieur le préfet.

– Alors ? »

Don Luis ne répondit point. M. Desmalions ne cachait pas son irritation. Cependant il dit :

« Soit, mais je vous donne l’ordre absolu de garder le silence. Quelle question dois-je poser à Mme Fauville ?

– Une seule, monsieur le préfet. Mme Fauville connaît-elle, en dehors de son mari, un descendant des sœurs Roussel ?

– Pourquoi cette question ?

– Parce que, si ce descendant existe ce n’est pas moi qui hérite des millions, mais lui, et c’est alors lui, et non pas moi, qui aurait intérêt à la disparition de M. Fauville et de son fils.

– Évidemment... évidemment... murmura M. Desmalions... Encore faudrait-il que cette nouvelle piste... »

Mme Fauville entra sur ces paroles. Son visage restait gracieux et charmant, malgré les pleurs qui avaient rougi ses paupières et altéré la

fraîcheur de ses joues. Mais ses yeux exprimaient l'effarement de l'épouvante, et la pensée obsédante du drame donnait à toute sa jolie personne, à sa démarche, ses mouvements, quelque chose de fébrile et de saccadé qui faisait peine à voir.

« Asseyez-vous, madame, lui dit le préfet avec une déférence extrême, et pardonnez-moi de vous imposer la fatigue d'une nouvelle émotion. Mais le temps est précieux et nous devons tout faire pour que les deux victimes que vous pleurez soient vengées sans retard. »

Des larmes encore s'échappèrent des beaux yeux et, avec un sanglot, elle balbutia :

Puisque la justice a besoin de moi, monsieur le préfet...

– Oui, il s'agit d'un renseignement. La mère de votre mari est morte, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur le préfet.

– Elle était bien originaire de Saint-Étienne et s'appelait de son nom de jeune fille Roussel ?

– Oui.

– Élisabeth Roussel ?

– Oui.

– Votre mari avait-il un frère ou une sœur ?

– Non.

– Par conséquent, il ne reste plus aucun descendant d'Élisabeth Roussel ?

– Aucun.

– Bien. Mais Élisabeth Roussel avait deux sœurs, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Enneline Roussel, l'aînée, s'exila, et personne n'entendit plus parler d'elle. L'autre, la plus jeune...

– L'autre s'appelait Armande Roussel. C'était ma mère.

– Hein ? Comment ?

– Je dis que ma mère s'appelait, de son nom de jeune fille, Armande Roussel et que j'ai épousé mon cousin, le fils d'Élisabeth Roussel.

Ce fut un véritable coup de théâtre.

Ainsi donc, Hippolyte Fauville et son fils Edmond, descendants directs de la sœur aînée, étant morts, l'héritage de Cosmo Mornington passait à

l'autre branche, celle d'Armande Roussel, et cette branche cadette était représentée jusqu'ici par Mme Fauville.

Le préfet de police et le juge d'instruction échangèrent un regard, après quoi l'un et l'autre se tournèrent instinctivement du côté de don Luis Perenna. Il ne broncha pas.

Le préfet demanda :

« Vous n'avez pas de frère ni de sœur, madame ? »

– Non, monsieur le préfet, je suis seule. »

Seule ! C'est-à-dire que, rigoureusement, sans aucune espèce de contestation, maintenant que son mari et son fils étaient morts, les millions de Cosmo Mornington lui revenaient à elle, à elle seule.

Une idée affreuse cependant, un cauchemar, pesait sur les magistrats, et ils ne pouvaient s'en délivrer : la femme qu'ils avaient devant eux était la mère d'Edmond Fauville. M. Desmalions observa don Luis Perenna. Celui-ci avait écrit quelques mots sur une carte qu'il tendit à M. Desmalions.

Le préfet, qui peu à peu reprenait vis-à-vis de don Luis son attitude courtoise de la veille, lut cette carte, réfléchit un instant et posa cette question à Mme Fauville :

« Quel âge avait votre fils Edmond ? »

– Dix-sept ans.

– Vous paraissez si jeune...

– Edmond n'était pas mon fils, mais mon beau-fils, le fils d'une première femme que mon mari avait épousée, et qui est morte.

– Ah !... Ainsi, Edmond Fauville... » murmura le préfet, qui n'acheva pas sa phrase...

En deux minutes toute la situation avait changé. Aux yeux des magistrats, Mme Fauville n'était plus la veuve et la mère inattaquable. Elle devenait tout à coup une femme que les circonstances exigeaient que l'on interrogeât. Si prévenu que l'on fût en sa faveur, si charmé par la séduction de sa beauté, il était impossible qu'on ne se demandât pas si, pour une raison quelconque, pour être seule par exemple à jouir de l'énorme fortune, elle n'avait pas eu la folie de tuer son mari et l'enfant qui n'était que le fils de son mari. En tout cas, la question se posait. Il fallait la résoudre.

Le préfet de police reprit :

« Connaissez-vous cette turquoise ? »

Elle saisit la pierre qu'on lui tendait, et l'examina sans le moindre trouble.

« Non, dit-elle. J'ai un collier en turquoise, que je ne mets jamais. Mais les pierres sont plus grosses et aucune d'elles n'a cette forme irrégulière.

– Nous avons recueilli celle-ci dans le coffre-fort, dit M. Desmalions. Elle fait partie d'une bague qui appartient à une personne que nous connaissons.

– Eh bien, fit-elle vivement, il faut retrouver cette personne.

– Elle est ici », dit le préfet, en désignant don Luis, qui, se tenant à l'écart, n'avait pas été remarqué par Mme Fauville.

Elle tressaillit en voyant Perenna, et s'écria, très agitée :

« Mais ce monsieur était là hier soir ! Il causait avec mon mari... et, tenez avec cet autre monsieur, dit-elle en montrant le brigadier Mazeroux... Il faut les interroger, savoir pour quelle raison ils sont venus. Vous comprenez que si cette turquoise appartient à l'un d'eux... »

L'insinuation était claire, mais combien maladroite ! Et comme elle donnait du poids à l'argumentation de Perenna : « Cette turquoise a été ramassée par quelqu'un qui m'a vu hier soir et qui veut me compromettre. Or, en dehors de M. Fauville et du brigadier, deux personnes seulement m'ont vu, le domestique Silvestre et Mme Fauville. Par conséquent, le domestique Silvestre étant hors de cause, j'accuse Mme Fauville d'avoir mis la turquoise dans ce coffre-fort. »

M. Desmalions reprit :

« Voulezvous me faire voir votre collier, madame ?

– Certes. Il est avec mes autres bijoux, dans mon armoire à glace. Je vais y aller.

– Ne vous donnez pas cette peine, madame. Votre femme de chambre le connaît ?

– Très bien.

– En ce cas, le brigadier Mazeroux va s'entendre avec elle. »

Durant les quelques minutes que dura l'absence de Mazeroux, aucune parole ne fut échangée. Mme Fauville semblait absorbée par sa douleur. M. Desmalions ne la quittait pas des yeux.

Le brigadier revint. Il apportait une grande cassette qui contenait beaucoup d'écrins et de bijoux.

M. Desmalions trouva le collier, l'examina et put constater que, en effet, les pierres différaient de la turquoise et qu'aucune d'elles ne manquait...

Mais, ayant écarté l'un de l'autre deux écrins pour dégager un diadème où il y avait également des pierres bleues, il eut un geste de surprise.

Qu'est-ce que c'est que ces deux clefs ? » demanda t-il, en montrant deux clefs identiques comme forme à celles qui ouvraient le verrou et la serrure de la porte du jardin.

Mme Fauville resta fort calme. Pas un muscle de son visage ne bougea. Rien n'indiqua que cette découverte pût la troubler. Elle dit uniquement :

« Je ne sais pas... Il y a longtemps qu'elles sont ici... »

– Mazeroux, dit M. Desmalions, essayez-les à cette porte. »

Mazeroux exécuta l'ordre. La porte fut ouverte !

« En effet, dit Mme Fauville, je me souviens maintenant que mon mari me les avait confiées. Je les avais en double... »

Ces mots furent prononcés du ton le plus naturel, et comme si la jeune femme n'eût même pas entrevu la charge terrible qui se levait contre elle.

Et rien n'était plus angoissant que cette tranquillité. Était-ce la marque d'une innocence absolue ? Ou la ruse infernale d'une criminelle que rien ne pouvait émouvoir ? Ne comprenait-elle rien au drame qui se jouait et dont elle était l'héroïne inconsciente ? Ou bien devinait-elle l'accusation terrible qui, peu à peu, l'enserrait de toutes parts et la menaçait du danger le plus effrayant ? Mais, en ce cas, comment avait-elle pu commettre la maladresse inouïe de conserver ces deux clefs ?

Une série de questions s'imposait à l'esprit de tous. Le préfet de police s'exprima ainsi :

« Pendant que le crime s'accomplissait, vous étiez absente, n'est-ce pas, madame ? »

– Oui.

– Vous avez été à l'Opéra ?

– Oui, et ensuite à la soirée d'une de mes amies, Mme d'Ersinger.

– Votre chauffeur vous accompagnait ?

– En allant à l'Opéra, oui. Mais je l'ai renvoyé à son garage, et il est venu me rechercher à la soirée.

– Ah ! fit M. Desmalions, mais comment avez-vous été de l'Opéra chez Mme d'Ersinger ? »



Pour la première fois, Mme Fauville parut comprendre qu'elle était l'objet d'un véritable interrogatoire, et son regard, son attitude trahirent une sorte de malaise. Elle répondit :

« J'ai pris une automobile.

– Dans la rue ?

– Sur la place de l'Opéra.

– À minuit, par conséquent.

– Non, à onze heures et demie. Je suis partie avant la fin du spectacle.

– Vous aviez hâte d'arriver chez votre amie ?

– Oui... ou plutôt... »

Elle s'arrêta, ses joues étaient empourprées, un tremblement agitait ses lèvres et son menton, et elle dit :

« Pourquoi toutes ces questions ?

« Elles sont nécessaires, madame. Elles peuvent nous éclairer. Je vous supplie donc d'y répondre. À quelle heure êtes-vous arrivée chez votre amie ?

– Je ne sais pas trop... Je n'ai pas fait attention.

– Vous y avez été directement ?

– Presque.

– Comment presque ?

– Oui... J'avais un peu mal à la tête, j'ai dit au chauffeur de monter les Champs-Élysées... l'avenue du Bois... très lentement... et puis de redescendre les Champs-Élysées... »

Elle s'embarrassait de plus en plus. Sa voix devenait indistincte. Elle baissa la tête et se tut.

Certes il n'y avait pas d'aveu dans ce silence, et rien n'autorisait à croire que son accablement fût autre chose qu'une conséquence de sa douleur. Mais cependant elle semblait si lasse qu'on eût pu dire que, se sentant perdue, elle renonçait à la lutte. Et c'était presque de la pitié qu'on éprouvait pour cette femme contre qui se tournaient toutes les circonstances et qui se défendait si mal qu'on hésitait à la presser davantage.

De fait, M. Desmalions avait l'air indécis, comme si la victoire eût été trop facile et qu'il eût eu quelque scrupule à la poursuivre.

Machinalement, il observa Perenna.

Celui-ci lui tendit un bout de papier en disant :

« Voici le numéro du téléphone de Mme d'Ersinger.

M. Desmalions murmura :

« Oui... en effet... on peut savoir... »

Et, décrochant le récepteur, il demanda :

« Allô... Louvre 25-04, s'il vous plaît. »

Et, tout de suite obtenant la communication, il continua :

« Qui est à l'appareil ?... Le maître d'hôtel... Ah ! Bien... Est-ce que Mme d'Ersinger est chez elle ?... Non... Et monsieur ? Non plus... Mais, j'y pense, vous pourriez me répondre à ce sujet... Je suis M. Desmalions, préfet de police, et j'aurais besoin d'un renseignement. À quelle heure Mme Fauville est-elle arrivée cette nuit ? Comment dites-vous ?... Vous êtes sûr ?... À deux heures du matin ?... Pas avant ?... Et elle est repartie ?... Au bout de dix minutes, n'est-ce pas ?... Bien... Donc, sur l'heure de l'arrivée, vous ne vous trompez pas ?... J'insiste là-dessus de la façon la plus formelle... Alors, c'est à deux heures du matin ?... Deux heures du matin... Bien. Je vous remercie. »

Lorsque M. Desmalions se retourna, il aperçut, debout près de lui, Mme Fauville qui le regardait avec une angoisse folle. Et la même idée revint à l'esprit des assistants : ils étaient en présence d'une femme absolument innocente, ou d'une comédienne exceptionnelle dont le visage se prêtait à l'expression la plus parfaite de l'innocence.

« Qu'est-ce que vous voulez ?... balbutia-t-elle. Qu'est-ce que ça veut dire ? Expliquez-vous ! »

Alors M. Desmalions demanda simplement :

« Qu'avez-vous fait cette nuit de onze heures et demie du soir à deux heures du matin ? »

Question terrifiante au point où l'interrogatoire avait été amené. Question fatale, qui signifiait : « Si vous ne pouvez pas donner l'emploi rigoureusement exact de votre temps pendant que le crime s'accomplissait, nous avons le droit de conclure que vous n'êtes pas étrangère au meurtre de votre mari et de votre beau-fils... »

Elle le comprit ainsi et vacilla sur ses jambes en gémissant :

« C'est horrible... c'est horrible... »

Le préfet répéta :

« Qu'avez-vous fait ? La réponse doit vous être facile.

– Oh ! dit-elle sur ce même ton lamentable, comment pouvez-vous croire ?... Oh ! Non..., non... est-il possible ? Comment pouvez-vous

croire ?

– Je ne crois rien encore, fit-il... D'un mot, d'ailleurs, vous pouvez établir la vérité. »

Ce mot, on eût supposé, au mouvement de ses lèvres et au geste soudain de résolution qui la souleva, qu'elle allait le dire. Mais elle parut tout à coup stupéfaite, bouleversée, articula quelques syllabes inintelligibles et s'écroula sur un fauteuil avec des sanglots convulsifs et des cris de désespoir.

C'était l'aveu. C'était tout au moins l'aveu de son impuissance à fournir l'explication plausible qui eût clos ce débat.

Le préfet de police s'écarta d'elle et s'entretint à voix basse avec le juge d'instruction et le procureur de la République.

Perenna et le brigadier Mazeroux demeurèrent seuls l'un près de l'autre.

Mazeroux murmura :

« Qu'est-ce que je vous disais ? Je savais bien que vous trouveriez ! Ah ! Quel homme vous faites ! Vous avez mené ça !... »

Il rayonnait à l'idée que le patron était hors de cause et n'avait plus maille à partir avec ses chefs à lui, Mazeroux, ses chefs qu'il vénérât presque à l'égal du patron. Tout le monde s'entendait maintenant. « On était des amis. » Mazeroux suffoquait de joie.

« On va la coffrer, hein ?

– Non, dit Perenna. Il n'y a pas assez de « prise » pour qu'on la mette sous mandat.

– Comment, grogna Mazeroux, indigné, pas assez de prise ! J'espère bien, en tout cas, que vous n'allez pas la lâcher. Avec ça qu'elle mettait des gants, elle, pour vous attaquer ! Allons, patron, achevez-la. Une pareille diablesse ! »

Don Luis demeurait pensif. Il songeait aux coïncidences inouïes, à l'ensemble de faits qui traquaient de toutes parts Mme Fauville. Et la preuve décisive qui devait réunir tous ces faits les uns aux autres et donner à l'accusation la base qui lui manquait encore, cette preuve, Perenna pouvait la fournir. C'était la morsure des dents sur la pomme, sur la pomme cachée parmi les feuillages du jardin. Pour la justice, cela vaudrait une empreinte de doigts. D'autant que l'on pouvait corroborer les marques avec celles que portait la tablette de chocolat.

Pourtant il hésitait. Et, de toute son attention anxieuse, il examinait, avec un mélange de pitié et de répulsion, cette femme qui, selon toute vraisemblance, avait tué son mari et le fils de son mari. Devait-il lui porter le coup de grâce ? Avait-il le droit de jouer ce rôle de justicier ? Et s'il se trompait ?

M. Desmalions cependant s'était rapproché de lui, et, tout en affectant de parler à Mazeroux, ce fut à Perenna qu'il dit :

« Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Mazeroux hocha la tête. Don Luis répliqua :

« Je pense, monsieur le préfet, que si cette femme est coupable elle se défend, malgré toute son habileté, avec une incroyable maladresse.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire qu'elle n'a sans doute été qu'un instrument entre les mains d'un complice.

– Un complice ?

– Rappelez-vous, monsieur le préfet, l'exclamation de son mari, hier, à la Préfecture : « Ah ! Les misérables !... les misérables ! » Il y a donc tout au moins un complice, qui n'est autre peut-être que cet homme dont, le brigadier Mazeroux a dû vous le dire, nous avons noté la présence au café du Pont-Neuf, en même temps que s'y trouvait l'inspecteur Vérot, un homme à barbe châtain, porteur d'une canne d'ébène à poignée d'argent. De sorte que...

– De sorte que, acheva M. Desmalions, nous avons des chances, en arrêtant, dès aujourd'hui et sur de simples présomptions, Mme Fauville, de parvenir jusqu'au complice ? »

Perenna ne répondit pas. Le préfet reprit, pensivement :

« L'arrêter... l'arrêter... Encore faudrait-il une preuve...

Vous n'avez relevé aucune trace ?...

– Aucune, monsieur le préfet. Il est vrai que mon enquête fut sommaire.

– Mais la nôtre fut minutieuse. Nous avons fouillé cette pièce à fond.

– Et le jardin, monsieur le préfet ?

– Aussi.

– Avec autant de soin ?

– Peut-être pas. Mais il me semble...

– Il me semble au contraire, monsieur le préfet, que, les assassins ayant passé par le jardin pour entrer et pour repartir, on aurait quelque chance...

– Mazeroux, dit M. Desmalions, allez donc voir cela d'un peu plus près.  
»

Le brigadier sortit. Perenna, qui se tenait de nouveau à l'écart, entendit le préfet de police qui répétait au juge d'instruction :

« Ah ! Si nous avions une preuve, une seule ! Il est évident que cette femme est coupable. Il y a trop de présomptions contre elle !... Et puis les millions de Cosmo Mornington... Mais, d'autre part, regardez-la... regardez tout ce qu'il y a d'honnête dans sa jolie figure, tout ce qu'il y a de sincère dans sa douleur. »

Elle pleurait toujours, avec des sanglots saccadés et des sursauts de révolte qui lui crispaient les poings. Un moment, elle saisit son mouchoir trempé de larmes, le mordit à pleines dents, et le déchira comme font certaines actrices. Et Perenna voyait les belles dents blanches, un peu larges, humides et claires, qui s'acharnaient après la fine batiste. Et il songeait aux empreintes de la pomme. Et un désir extrême le pénétrait de savoir. Était-ce la même mâchoire qui avait imprimé sa forme dans la chair du fruit ?

Mazeroux rentra. M. Desmalions se dirigea vivement vers le brigadier, qui lui montra la pomme trouvée sous le lierre. Et, tout de suite, Perenna put se rendre compte de l'importance considérable que le préfet de police attribuait aux explications et à la découverte inattendue de Mazeroux.

Un colloque assez long s'engagea entre les magistrats, qui aboutit à la décision que don Luis avait prévue.

M. Desmalions revint vers Mme Fauville.

C'était le dénouement.

Il réfléchit quelques instants sur la manière dont il devait engager cette dernière bataille, et il dit :

« Il ne vous est toujours pas possible, madame, de nous donner l'emploi de votre temps cette nuit ? »

Elle fit un effort et murmura :

« Si... si... J'étais en auto... Je me suis promenée... et aussi un peu à pied... »

– C'est là un fait qu'il nous sera facile de vérifier lorsque nous aurons retrouvé le chauffeur de cette auto... En attendant, il se présente une occasion de dissiper l'impression un peu... fâcheuse que nous a laissée votre silence...

– Je suis toute prête...

– Voici. La personne, ou une des personnes qui ont participé au crime, a mordu dans une pomme qu'elle a ensuite jetée dans le jardin et que nous venons de retrouver. Pour couper court à toute hypothèse vous concernant, nous vous prions de vouloir bien exécuter le même geste...

– Oh ! Sûrement, s'écria-t-elle avec vivacité. S'il suffit de cela pour vous convaincre... »

Elle saisit une des trois autres pommes que M. Desmalions lui tendait et qu'il avait prise dans le compotier, et la porta à sa bouche.

L'acte était décisif. Si les deux empreintes se ressemblaient, la preuve existait, certaine, irréfragable.

Or, avant que son geste ne fût achevé, elle s'arrêta net, comme frappée d'une peur subite... Peur d'un piège ? Peur du hasard monstrueux qui pouvait la perdre ? Ou, plutôt, peur de l'arme effrayante qu'elle allait donner contre elle ? En tout cas, rien ne l'accusait plus violemment que cette hésitation suprême, incompréhensible si elle était innocente, mais combien claire si elle était coupable !

« Que craignez-vous, madame ? dit M. Desmalions.

– Rien... rien... dit-elle en frissonnant... je ne sais pas... je crains tout... tout cela est si horrible.

– Pourtant, madame, je vous assure que ce que nous vous demandons n'a aucune espèce d'importance et ne peut avoir pour vous, j'en suis persuadé, que des conséquences heureuses. Alors ?... »

Elle leva le bras davantage, et davantage encore, avec une lenteur où se révélait son inquiétude. Et vraiment, de la façon dont les événements se déroulaient, la scène avait quelque chose de solennel et de tragique qui serrait les cœurs.

« Et si je refuse ? dit-elle tout à coup.

– C'est votre droit absolu, madame, dit le préfet de police. Mais est-ce bien la peine ? Je suis sûr que votre avocat sera le premier à vous donner le conseil...

– Mon avocat... » balbutia-t-elle, comprenant la signification redoutable de cette réponse.

Et brusquement, avec une résolution farouche, et cet air, en quelque sorte féroce, qui tord le visage aux minutes des grands dangers, elle fit le

mouvement auquel on la contraignait. Elle ouvrit la bouche. On vit l'éclair des dents blanches. D'un coup, elles s'enfoncèrent dans le fruit.

« C'est fait, monsieur », dit-elle.

M. Desmalions se retourna vers le juge d'instruction :

« Vous avez la pomme trouvée dans le jardin ?

– Voici, monsieur le préfet. »

M. Desmalions rapprocha les deux fruits l'un de l'autre.

Et ce fut, chez tous ceux qui s'empressaient autour de lui et regardaient anxieusement, ce fut une même exclamation.

Les deux empreintes étaient identiques.

Identiques ! Certes, avant d'affirmer l'identité de tous les détails, l'analogie absolue des empreintes de chaque dent, il fallait attendre les résultats de l'expertise. Mais il y avait une chose qui ne trompait pas : c'était la similitude totale de la double courbe. Sur un fruit comme sur l'autre, l'arc s'arrondissait selon la même inflexion. Les deux demi-cercles auraient pu se confondre, très étroits tous deux, un peu allongés et ovales, et d'un rayon restreint, qui était la caractéristique même de la mâchoire.

Les hommes ne prononcèrent pas une parole. M. Desmalions leva la tête. Mme Fauville ne bougeait pas, livide, folle d'épouvante. Mais tous les sentiments d'épouvante, de stupeur, d'indignation qu'elle pouvait simuler avec la mobilité de sa figure et ses dons prodigieux de comédienne, ne prévalaient pas contre la preuve péremptoire qui s'offrait à tous les yeux.

Les deux empreintes étaient identiques les mêmes dents avaient mordu les deux pommes !

« Madame, commença le préfet de police...

– Non, non, s'écria-t-elle, prise d'un accès de fureur... non... ce n'est pas vrai... Tout cela n'est qu'un cauchemar... Non, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas m'arrêter ? Moi, en prison ! Mais c'est affreux... Qu'ai-je fait ? Ah ! Je vous jure, vous vous trompez... »

Elle se prenait la tête à deux mains.

« Ah ! Mon cerveau éclate... Qu'est-ce que tout ça veut dire ? Je n'ai pas tué pourtant... je ne savais rien. C'est vous qui m'avez tout appris ce matin... Est-ce que je m'en doutais ? Mon pauvre mari... et ce petit Edmond qui m'aimait tant... et que j'aimais... Mais pourquoi les aurais-je tués ? Dites-le... Dites-le donc ? On ne tue pas sans motif... Alors... Alors... Mais répondez donc ! »

Et, secouée d'une nouvelle colère, l'attitude agressive, les poings tendus vers le groupe des magistrats, elle proférait :

« Vous n'êtes que des bourreaux... On n'a pas le droit de torturer une femme comme ça !... Ah ! Quelle horreur ! M'accuser... m'arrêter... pour rien ! Ah ! C'est abominable... Quels bourreaux que tous ces gens ! Et c'est vous surtout (elle s'adressait à Perenna), oui, c'est vous... je le sais bien... c'est vous l'ennemi... Ah ! Je comprends ça... vous avez des raisons... vous étiez là cette nuit, vous... Alors, pourquoi ne vous arrête-t-on pas ? Pourquoi n'est-ce pas vous, puisque vous étiez là... et que je n'y étais pas... et que je ne sais rien, absolument rien de tout ce qui s'est passé ?... Pourquoi n'est-ce pas vous ? »

Les derniers mots furent prononcés d'une façon à peine intelligible. Elle n'avait plus de forces. Elle dut s'asseoir. Sa tête s'inclina jusqu'à ses genoux et elle pleura de nouveau, abondamment.

Perenna s'approcha d'elle, et, lui relevant le front, découvrant la figure ravagée de larmes, il dit :

« Les empreintes gravées dans les deux pommes sont absolument identiques. Il est donc hors de doute que la première provient de vous comme la seconde.

– Non, dit-elle.

– Si, affirma-t-il. C'est là un fait qu'il est matériellement impossible de nier. Mais la première empreinte a pu être laissée par vous avant cette nuit, c'est-à-dire que vous avez pu mordre dans cette pomme hier, par exemple... »

Elle balbutia :

« Vous croyez ?... Oui, peut-être, il me semble que je me rappelle... hier matin... »

Mais le préfet de police l'interrompit :

« Inutile, madame, je viens de questionner le domestique Silvestre... C'est lui-même qui a acheté les fruits, hier soir, à huit heures. Quand M. Fauville s'est couché, quatre pommes étaient dans le compotier. Ce matin, à huit heures, il n'y en avait plus que trois. Donc celle qu'on a retrouvée dans le jardin est incontestablement la quatrième, et cette quatrième fut « marquée » cette nuit. Or, cette marque est celle de vos dents. »

Elle bégaya :

« Ce n'est pas moi... ce n'est pas moi... cette marque n'est pas de moi.



– Cependant...

– Cette marque n'est pas de moi... Je le jure sur mon salut éternel... Et puis je jure que je vais mourir... Oui... mourir... j'aime mieux la mort que la prison... je me tuerai... je me tuerai... »

Ses yeux étaient fixes. Elle se raidit dans un effort suprême pour se lever. Mais, une fois debout, elle tournoya sur elle-même et tomba évanouie.

Tandis qu'on la soignait, Mazeroux fit signe à don Luis, et, tout bas :

« Fichez le camp, patron.

– Ah ! La consigne est levée. Je suis libre ?

– Patron, regardez l'individu qui vient d'entrer il y a dix minutes, et qui cause avec le préfet. Le connaissez-vous ?

– Nom d'un chien ! fit Perenna après avoir examiné un gros homme au teint rouge, qui ne le quittait pas des yeux... Nom d'un chien ! C'est le sous-chef Weber.

– Et il vous a reconnu, patron ! Du premier coup, il a reconnu Lupin. Avec lui, il n'y a pas de camouflage qui tienne. Il a le chic pour ça. Or, rappelez-vous, patron, tous les tours que vous lui avez joués, et demandez-vous s'il ne fera pas l'impossible pour prendre sa revanche.

– Il a averti le préfet ?

– Parbleu, et le préfet a donné l'ordre aux camarades de vous filer. Si vous faites mine de leur fausser compagnie, on vous empoigne.

– En ce cas, rien à faire.

– Comment, rien à faire ? Mais il s'agit de les semer, et proprement.

– À quoi cela me servirait-il, puisque je rentre chez moi et que mon domicile est connu ?

– Hein ? Après ce qui s'est passé, vous auriez le toupet de rentrer chez vous ?

– Où veux-tu que je couche ? Sous les ponts ?

– Mais, cré tonnerre ! Vous ne comprenez donc pas qu'à la suite de cette histoire il va y avoir un tapage infernal, que vous êtes déjà compromis jusqu'à la gauche et que tout le monde va se retourner contre vous ?

– Eh bien ?

– Eh bien, lâchez l'affaire.

– Et les assassins de Cosmo Mornington et de Fauville ?

– La police s'en charge.

– T’es bête, Alexandre.

Alors, redevenez Lupin, l’invisible et l’imprenable Lupin, et combattez-les vous-même, comme autrefois. Mais, pour Dieu ! Ne restez pas Perenna ! C’est trop dangereux, et ne vous occupez plus officiellement d’une affaire où vous n’êtes pas intéressé.

– T’en as de bonnes, Alexandre. J’y suis intéressé pour deux cents millions. Si Perenna ne demeure pas solide à son poste, les deux cents millions lui passeront sous le nez. Et, pour une fois où je peux gagner quelques centimes par la droiture et la probité, ce serait vexant.

– Et si l’on vous arrête ?

– Pas mèche. Je suis mort.

– Lupin est mort. Mais Perenna est vivant.

– Du moment qu’on ne m’a pas arrêté aujourd’hui, je suis tranquille.

– Ce n’est que partie remise. Et, d’ici là, les ordres sont formels. On va cerner votre maison, vous surveiller jour et nuit.

– Tant mieux ! J’ai peur la nuit.

– Mais, bon sang ! Qu’est-ce que vous espérez ?

– Je n’espère rien, Alexandre. Je suis sûr. Je suis sûr que, maintenant, l’on n’osera pas m’arrêter.

– Weber se gênera !

– Je me fiche de Weber. Sans ordres, Weber ne peut rien.

– Mais on lui en donnera, des ordres !

– L’ordre de me filer, oui ; celui de m’arrêter, non. Le préfet de police est tellement engagé à mon égard qu’il sera obligé de me soutenir. Et puis, il y a encore ceci : il y a que l’affaire est tellement absurde, tellement complexe, que vous êtes incapables d’en sortir. Un jour ou l’autre vous viendrez me chercher. Car personne autre que moi n’est de taille à combattre de pareils adversaires, pas plus toi que Weber, et pas plus Weber que tous vos copains de la Sûreté. J’attends ta visite, Alexandre. »

Le lendemain, une expertise légale identifiait les empreintes des deux pommes et constatait également que l’empreinte gravée sur la tablette était semblable aux autres.

En outre, un chauffeur de taxi vint déposer qu’une dame l’avait appelé au sortir de l’Opéra, qu’elle s’était fait conduire directement à l’extrémité de l’avenue Henri-Martin, et qu’elle l’avait quitté à cet endroit.

Or, l'extrémité de l'avenue Henri-Martin se trouve à cinq minutes de l'hôtel Fauville.

Confronté avec Mme Fauville, cet homme n'hésita pas à la reconnaître.

Qu'avait-elle fait dans ce quartier pendant plus d'une heure ?

Marie-Anne Fauville fut écrouée au Dépôt.

Le soir même elle couchait à la prison de Saint-Lazare.

C'est ce même jour, alors que les reporters commençaient à divulguer certains détails de l'enquête, comme la découverte des empreintes, mais alors qu'ils ignoraient à qui les attribuer, c'est ce même jour que deux grands quotidiens donnaient comme titre à leurs articles les mots mêmes que don Luis Perenna avait employés pour désigner les marques de la pomme, les mots sinistres qui évoquaient si bien le caractère sauvage, féroce, et pour ainsi dire bestial, de l'aventure : *Les dents du tigre*.

## 4

### *Le rideau de fer*

#### [Table des matières](#)

La tâche est parfois ingrate de raconter la vie d'Arsène Lupin, pour ce motif que chacune de ses aventures est en partie connue du public, qu'elle fut, à son heure, l'objet de commentaires passionnés, et qu'on est contraint, si l'on veut éclaircir ce qui se passa dans l'ombre, de recommencer tout de même, et par le menu, l'histoire de ce qui se déroula en pleine lumière.

C'est en vertu de cette nécessité qu'il faut redire ici l'émotion extrême que souleva en France, en Europe et dans le monde entier, la nouvelle de cette abominable série de forfaits. D'un coup – car deux jours plus tard l'affaire du testament de Cosmo Mornington était publiée –, d'un coup, c'était quatre crimes que l'on apprenait. La même personne, en toute certitude, avait frappé Cosmo Mornington, l'inspecteur Vérot, l'ingénieur Fauville et son fils Edmond. La même personne avait fait l'identique et sinistre morsure, laissant contre elle, par une étourderie qui semblait la revanche du destin, la preuve la plus impressionnante et la plus accusatrice, la preuve qui donnait aux foules comme le frisson de l'épouvantable réalité, laissant contre elle l'empreinte même de ses dents – les dents du tigre !

Et, au milieu de ce carnage, à l'instant le plus tragique de la funèbre tragédie, voici que la plus étrange figure surgissait de l'ombre ! Voici qu'une sorte d'aventurier héroïque, surprenant d'intelligence et de clairvoyance, dénouait en quelques heures une partie des fils embrouillés de l'intrigue, pressentait l'assassinat de Cosmo Mornington, annonçait l'assassinat de l'inspecteur Vérot, prenait en main la conduite de l'enquête, livrait à la justice la créature monstrueuse dont les belles dents blanches s'adaptaient aux empreintes comme des pierres précieuses aux alvéoles de leur monture, touchait, le lendemain de ces exploits, un chèque d'un million, et, finalement, se trouvait le bénéficiaire probable d'une fortune prodigieuse.

Et voilà qu'Arsène Lupin ressuscitait !

Car la foule ne s'y trompa pas, et, grâce à une intuition miraculeuse, avant qu'un examen attentif des événements ne donnât quelque crédit à l'hypothèse de cette résurrection, elle proclama : don Luis Perenna, c'est Arsène Lupin.

« Mais il est mort ! » objectèrent les incrédules.

À quoi l'on répondit :

« Oui, on a retrouvé sous les décombres encore fumants d'un petit chalet situé près de la frontière luxembourgeoise, le cadavre de Dolorès Kesselbach et le cadavre d'un homme que la police reconnut comme étant Arsène Lupin. Mais tout prouve que la mise en scène fut machinée par Lupin, qui voulait, pour des raisons secrètes, que l'on crût à sa mort. Et tout prouve que la police accepta et rendit légale cette mort pour le seul motif qu'elle désirait se débarrasser de son éternel adversaire. Comme indications, il y a les confidences de Valenglay, qui était déjà président du conseil à cette époque. Et il y a l'incident mystérieux de l'île de Capri où l'empereur d'Allemagne, au moment d'être enseveli sous un éboulement, aurait été sauvé par un ermite, lequel, selon la version allemande, n'était autre qu'Arsène Lupin. »

Là-dessus, nouvelle objection :

« Soit, mais lisez les feuilles de l'époque. Dix minutes plus tard cet ermite se jetait du haut du promontoire de Tibère. »

Et nouvelle réponse :

« En effet. Mais le corps ne fut pas retrouvé. Et justement il est notoire qu'un navire recueillit en mer, dans ces parages, un homme qui lui faisait des signaux, et que ce navire se dirigeait vers Alger. Or, comparez les dates et notez les coïncidences : quelques jours après l'arrivée du bateau à Alger, le nommé don Luis Perenna, qui nous occupe aujourd'hui s'engageait, à Sidi-Bel-Abbès, dans la Légion étrangère. »

Bien entendu, la polémique engagée par les journaux à ce sujet, fut discrète. On craignait le personnage, et les reporters gardaient une certaine réserve dans leurs articles, évitant d'affirmer trop catégoriquement ce qu'il pouvait y avoir de Lupin sous le masque de Perenna. Mais sur le chapitre du légionnaire, sur son séjour au Maroc, ils prirent leur revanche et s'en donnèrent à cœur joie.

Le commandant d'Astrignac avait parlé. D'autres officiers, d'autres compagnons de Perenna relatèrent ce qu'ils avaient vu. On publia les

rapports et les ordres du jour qui le concernaient. Et ce que l'on appela « l'Épopée du héros » se constitua en une sorte de livre d'or dont chaque page racontait la plus folle et la plus invraisemblable des prouesses.

À Médiouna, le 24 mars, l'adjudant Pollex inflige quatre jours de salle de police au légionnaire Perenna. Motif « Malgré les ordres, est sorti du camp après l'appel du soir, a bousculé deux sentinelles, et n'est rentré que le lendemain à midi. Il rapportait le corps de son sergent tué au cours d'une embuscade. »

Et, en marge, cette note du colonel : « Le colonel double la punition du légionnaire Perenna, le cite à l'ordre du jour, et lui adresse ses félicitations et ses remerciements. »

Après le combat de Ber-Rechid, le détachement Fardet ayant été obligé de battre en retraite devant une harka de quatre cents Maures, le légionnaire Perenna demanda à couvrir la retraite en s'installant dans une kasbah.

« Combien vous faut-il d'hommes, Perenna ?

– Aucun, mon lieutenant.

– Quoi ! Vous n'avez pas la prétention de couvrir une retraite à vous tout seul ?

– Quel plaisir y aurait-il à mourir, mon lieutenant, si d'autres mouraient avec moi ? »

Sur sa prière on lui laissa une douzaine de fusils et on partagea avec lui ce qui restait de cartouches. Pour sa part, il en eut soixante-quinze.

Le détachement s'éloigna sans être inquiété davantage. Le lendemain, quand on put revenir avec des renforts, on surprit les Marocains à l'affût autour de la kasbah. Ils n'osaient pas approcher.

Soixante-quinze des leurs jonchaient le sol.

On les chassa.

Dans la kasbah on trouva le légionnaire Perenna étendu.

On le supposait mort. *Il dormait !!!*

Il n'avait plus une seule cartouche. Seulement les soixante-quinze balles avaient porté.

Mais ce qui frappa le plus l'imagination populaire fut le récit du commandant comte d'Astrignac, relativement à la bataille de Dar-Dbibarh. Le commandant avoua que cette bataille, qui dégagea Fez au moment où l'on croyait tout perdu, et qui fit tant de bruit en France, fut gagnée avant d'être livrée, et qu'elle fut gagnée par Perenna tout seul !

Dès l'aube, comme les tribus marocaines se préparaient à l'attaque, le légionnaire Perenna prit au lasso un cheval arabe qui galopait dans la plaine, sauta sur la bête, qui n'avait ni selle, ni bride, ni harnachement d'aucune sorte, et, sans veste, sans képi, sans arme, la chemise blanche bouffant autour de son torse, la cigarette aux lèvres, *les mains dans ses poches, il chargea !*

Il chargea droit vers l'ennemi, pénétra dans le camp, le traversa au galop, fit des évolutions au milieu des tentes et revint par l'endroit même où il avait pénétré.

Cette course à la mort, vraiment inconcevable, répandit parmi les Marocains une telle impression de stupeur que leur attaque fut molle et la bataille gagnée sans résistance.

Ainsi se forma – et combien d'autres traits de bravoure la renforcèrent ! – la légende héroïque de Perenna. Elle mettait en relief l'énergie surhumaine, la témérité prodigieuse, la fantaisie étourdissante, l'esprit d'aventures, l'adresse physique et le sang-froid d'un personnage singulièrement mystérieux qu'il était difficile de ne pas confondre avec Arsène Lupin, mais un Arsène Lupin nouveau, plus grand, ennobli par ses exploits, idéalisé et purifié.

Un matin, quinze jours après le double assassinat du boulevard Suchet, cet homme extraordinaire, qui suscitait une curiosité si ardente, et de qui l'on parlait de tous côtés comme d'un être fabuleux, en quelque sorte irréel, don Luis Perenna, s'habilla et fit le tour de son hôtel.

C'était une confortable et spacieuse construction du XVIII<sup>e</sup> siècle, située à l'entrée du faubourg Saint-Germain, sur la petite place du Palais-Bourbon, et qu'il avait achetée toute meublée à un riche Roumain, le comte Malonesco, gardant pour son usage et pour son service les chevaux, les voitures, les automobiles, les huit domestiques, et conservant même la secrétaire du comte, Mlle Levasseur, qui se chargeait de diriger le personnel, de recevoir et d'éconduire les visiteurs, journalistes, importuns ou marchands de bibelots, attirés par le luxe de la maison et la réputation de son nouveau propriétaire.

Ayant terminé l'inspection des écuries et du garage, il traversa la cour d'honneur, remonta dans son cabinet de travail, entrouvrit une des fenêtres et leva la tête. Au-dessus de lui, il y avait un miroir incliné et ce miroir

reflétait, pardessus la cour et pardessus le mur qui la fermait, tout un côté de la place du Palais-Bourbon.

« Zut ! dit-il, ces policiers de malheur sont encore là. Et voilà deux semaines que cela dure ! Je commence à en avoir assez, d'une telle surveillance. »

De mauvaise humeur, il se mit à parcourir son courrier, déchirant, après les avoir lues, les lettres qui le concernaient personnellement, annotant les autres, demandes de secours, sollicitations d'entrevues...

Quand il eut fini, il sonna.

« Priez Mlle Levasseur de m'apporter les journaux. »

Elle servait naguère de lectrice et de secrétaire au comte roumain et Perenna l'avait habituée à lire dans les journaux tout ce qui le concernait, et à lui rendre, chaque matin, un compte exact de l'instruction dirigée contre Mme Fauville.

Toujours vêtue d'une robe noire, très élégante de taille et de tournure, elle lui était sympathique. Elle avait un air de grande dignité, une physionomie grave, réfléchie, au travers de laquelle il était impossible de pénétrer jusqu'au secret de l'âme, et qui eût paru austère si des boucles de cheveux blonds, rebelles à toute discipline, ne l'eussent encadrée d'une auréole de lumière et de gaieté. La voix avait un timbre musical et doux que Perenna aimait entendre, et, un peu intrigué par la réserve même que gardait Mlle Levasseur, il se demandait ce qu'elle pouvait penser de lui, de son existence, de ce que les journaux racontaient sur son mystérieux passé.

« Rien de nouveau ? » dit-il, tout en parcourant les titres des articles : *Le bolchevisme en Hongrie. Les prétentions de l'Allemagne.*

Elle lut les informations relatives à Mme Fauville et don Luis put voir que, de ce côté, l'instruction n'avancait guère. Marie-Anne Fauville ne se départait pas de son système, pleurant, s'indignant et affectant une entière ignorance des faits sur lesquels on la questionnait.

« C'est absurde, pensa-t-il à haute voix. Je n'ai jamais vu personne se défendre d'une façon aussi maladroite.

– Cependant, si elle est innocente ? »

C'était la première fois que Mlle Levasseur formulait une opinion, ou plutôt une remarque sur cette affaire. Don Luis la regarda, très étonné.

« Vous la croyez donc innocente, mademoiselle ? »



Elle sembla prête à répondre et à expliquer le sens de son interruption. On eût dit qu'elle dénouait son masque d'impassibilité, et que, sous la poussée des sentiments qui la remuaient, sa figure allait prendre une expression plus animée. Mais, par un effort visible, elle se contint et murmura :

« Je ne sais pas... je n'ai aucun avis.

– Peut-être, dit-il, en l'examinant avec curiosité, mais vous avez un doute... un doute qui serait permis s'il n'y avait pas les empreintes laissées par la morsure même de Mme Fauville. Ces empreintes-là, voyez-vous, c'est plus qu'une signature, plus qu'un aveu de culpabilité. Et tant qu'elle n'aura pas donné là-dessus une explication satisfaisante... »

Mais, pas plus là-dessus que sur les autres choses, Marie-Anne Fauville ne donnait la moindre explication. Elle demeurait impénétrable. D'autre part, la police ne réussissait pas à découvrir son complice, ou ses complices, ni cet homme à la canne d'ébène et au lorgnon d'écaille dont le garçon du café du Pont-Neuf avait donné le signalement à Mazeroux, et dont le rôle semblait singulièrement suspect. Bref, aucune lueur ne s'élevait du fond des ténèbres. On recherchait également en vain les traces de ce Victor, le cousin germain des sœurs Roussel, lequel, à défaut d'héritiers directs, eût touché l'héritage Mornington.

« C'est tout ? fit Perenna.

– Non, dit Mlle Levasseur, il y a dans l'*Écho de France* un article...

– Qui se rapporte à moi ?

– Je suppose, monsieur. Il est intitulé : *Pourquoi ne l'arrête-t-on pas ?*

– Cela me regarde », dit-il en riant.

Il prit le journal et lut :

« Pourquoi ne l'arrête-t-on pas ? Pourquoi prolonger, à l'encontre de toute logique, une situation anormale qui remplit de stupeur les honnêtes gens ? C'est une question que tout le monde se pose et à laquelle le hasard de nos investigations nous permet de donner l'exacte réponse.

« Un an après la mort simulée d'Arsène Lupin, la justice ayant découvert, ou cru découvrir, qu'Arsène Lupin n'était autre, de son vrai nom, que le sieur Floriani, né à Blois, et disparu, a fait inscrire sur les registres de l'état civil, à la page qui concernait le sieur Floriani, la mention *décédé*, suivie de ces mots : *sous le nom d'Arsène Lupin*.

« Par conséquent, pour ressusciter Arsène Lupin, il ne faudrait pas seulement avoir la preuve irréfutable de son existence – ce qui ne serait pas impossible –, il faudrait mettre en jeu les rouages administratifs les plus compliqués et obtenir un décret du Conseil d'État.

« Or, il paraîtrait que M. Valenglay président du conseil, d'accord avec le préfet de police, s'oppose à toute enquête trop minutieuse, susceptible de déclencher un scandale dont on s'effraye en haut lieu. Ressusciter Arsène Lupin ? Recommencer la lutte avec ce damné personnage ? Risquer encore la défaite et le ridicule ? Non, non, mille fois non.

« Et, c'est ainsi qu'il arrive cette chose inouïe, inadmissible, inimaginable, – scandaleuse ! – qu'Arsène Lupin, l'ancien voleur, le récidiviste impénitent, le roi des bandits, l'empereur de la cambriole et de l'escroquerie, qu'Arsène Lupin peut aujourd'hui, non pas clandestinement, mais au vu et au su du monde entier, poursuivre l'œuvre la plus formidable qu'il ait encore entreprise, habiter publiquement sous un nom qui n'est pas le sien, mais qu'il a fait en sorte qu'on ne lui contestât pas, supprimer impunément quatre personnes qui le gênaient, faire jeter en prison une femme innocente contre laquelle il a lui-même accumulé les preuves les plus mensongères, et, en fin de compte, malgré la révolte du bon sens, et grâce à des complicités inavouables, toucher les deux cents millions de l'héritage Mornington.

« Voilà l'ignominieuse vérité. Il était bon qu'elle fût dite. Espérons qu'une fois révélée elle influera sur la conduite des événements. »

« Elle influera tout au moins sur la conduite de l'imbécile qui a écrit cet article », ricana don Luis.

Il congédia Mlle Levasseur et demanda le commandant d'Astrignac au téléphone.

« C'est vous, mon commandant ?

– Vous avez lu l'article de l'*Écho de France* ?

– Oui.

– Cela vous ennuerait-il beaucoup de demander une réparation par les armes à ce monsieur ?

– Oh ! Oh ! Un duel !

– Il le faut, mon commandant. Tous ces artistes-là m'embêtent avec leurs élucubrations. Il est nécessaire de leur mettre un bâillon. Celui-là paiera pour les autres.

– Ma foi, si vous y tenez beaucoup...

– Énormément. »

Les pourparlers furent immédiats.

Le directeur de l'*Écho de France* déclara que, bien que l'article, déposé à son journal sans signature et sous forme dactylographique, eût été publié à son insu, il en prenait l'entière responsabilité.

Le même jour, à trois heures, don Luis Perenna, accompagné du commandant d'Astrignac, d'un autre officier et d'un docteur, quittait dans son automobile l'hôtel de la place du Palais-Bourbon et, suivi de près par un taxi où s'entassaient les agents de la Sûreté chargés de le surveiller, arrivait au Parc des Princes.

En attendant l'adversaire, le comte d'Astrignac emmena don Luis à l'écart :

« Mon cher Perenna, je ne vous demande rien. Qu'y a-t-il de vrai dans tout ce que l'on publie à votre égard ? Quel est votre véritable nom ? Cela m'est égal. Pour moi, vous êtes le légionnaire Perenna, et ça suffit. Votre passé commence au Maroc. Quant à l'avenir, je sais que, quoi qu'il advienne, et quelles que soient les tentations, vous n'aurez d'autre but que de venger Cosmo Mornington et de protéger ses héritiers. Seulement, il y a une chose qui me tracasse.

– Parlez, mon commandant.

– Donnez-moi votre parole que vous ne tuerez pas cet homme.

Deux mois de lit, mon commandant, ça vous va ?

– C'est trop. Quinze jours.

– Adjugé. »

Les deux adversaires se mirent en ligne. À la seconde reprise, le directeur de l'*Écho de France* s'écroula, touché à la poitrine.

« Ah ! C'est mal, Perenna, grommela le comte d'Astrignac, vous m'aviez promis...

– J'ai promis, j'ai tenu, mon commandant. »

Cependant les docteurs examinaient le blessé.

L'un d'eux se releva au bout d'un instant et dit :

« Ce ne sera rien... trois semaines de repos, tout au plus. Seulement, un centimètre de plus et ça y était.

– Oui, mais le centimètre n'y est pas », murmura Perenna.

Toujours suivi par l'automobile des policiers, don Luis retourna au faubourg Saint-Germain, et c'est alors qu'il se produisit un incident qui devait l'intriguer singulièrement et jeter sur l'article de l'*Écho de France* un jour vraiment étrange.

Dans la cour de son hôtel, il aperçut deux petites chiennes, lesquelles appartenaient au cocher et se tenaient généralement à l'écurie. Elles jouaient alors avec une pelote de ficelle rouge qui s'accrochait un peu partout, aux marches du perron, aux vases de fleurs. À la fin le bouchon de papier autour duquel la ficelle était enroulée apparut. Don Luis passait à cet instant. Machinalement, son regard ayant discerné des traces d'écriture sur le papier, il le ramassa et le déplia.

Il tressaillit. Tout de suite, il avait reconnu les premières lignes de l'article inséré dans l'*Écho de France*. Et l'article s'y trouvait, intégralement écrit à la plume, sur du papier quadrillé, avec des ratures, des phrases ajoutées, biffées, recommencées.

Il appela le cocher et lui demanda :

« D'où vient donc cette pelote de ficelle ?

– Cette pelote, monsieur ?... Mais de la sellerie, je crois... C'est cette diablesse de Mirza qui l'aura...

– Et quand avez-vous enroulé la ficelle sur le papier ?

– Hier soir, monsieur.

– Ah ! Hier soir... Et d'où provient ce papier ?

– Ma foi, monsieur, je ne sais pas trop... j'avais besoin de quelque chose pour ma ficelle... j'ai pris cela derrière la remise, là où l'on jette tous les chiffons de la maison, en attendant qu'on les porte dans la rue, le soir. »

Don Luis poursuivit ses investigations. Il questionna ou il pria Mlle Levasseur de questionner les autres domestiques. Il ne découvrit rien, mais un fait demeurait acquis : l'article de l'*Écho de France* avait été écrit – le brouillon ramassé en faisait foi – par quelqu'un qui habitait la maison, ou qui entretenait des relations avec un des habitants de la maison.

L'ennemi était dans la place.

Mais quel ennemi ? Et que voulait-il ? Simplement l'arrestation de Perenna ?

Toute cette fin d'après-midi, don Luis resta soucieux, tourmenté par le mystère qui l'entourait, exaspéré par son inaction et surtout par cette

menace d'arrestation qui, certes, ne l'inquiétait pas, mais qui paralysait ses mouvements.

Aussi, quand on lui annonça, vers dix heures, qu'un individu, qui se présentait sous le nom d'Alexandre, insistait pour le voir, quand il eut fait entrer cet individu, et qu'il se trouva en face de Mazeroux, mais d'un Mazeroux travesti, enfoui sous un vieux manteau méconnaissable, se jeta-t-il sur lui comme sur une proie et, le bousculant, le secouant :

« Enfin, c'est toi ! Hein ! Je te l'avais dit, vous n'en sortez pas, à la Préfecture, et tu viens me chercher ? Avoue-le donc, triple buse ! Mais oui... mais oui... tu viens me chercher... Ah ! Elle est rigolote, celle-là... Morbleu ! Je savais bien que vous n'auriez pas le culot de m'arrêter et que le préfet de police calmerait un peu les ardeurs intempestives de ce sacré Weber. D'abord est-ce qu'on arrête un homme dont on a besoin ? Va, dégoise. Dieu ! Que tu as l'air abruti ! Mais réponds donc. Où en êtes-vous ? Vite, parle. Je vais vous régler ça en cinq sec. Jette-moi seulement vingt mots sur votre enquête, et je vous la fais aboutir d'un coup de bistouri. Montre en main, deux minutes. Tu dis ?

– Mais, patron... bredouilla Mazeroux interloqué.

– Quoi ? Faut t'arracher les paroles ! Allons-y. J'opère. Il s'agit de l'homme à la canne d'ébène, n'est-ce pas ? de celui qu'on a vu au café du Pont-Neuf, le jour où l'inspecteur Vérot a été assassiné ?

– Oui... en effet.

– Vous avez retrouvé ses traces ?

– Oui.

– Eh bien, bavarde, voyons !

– Voilà, patron. Il n'y a pas que le garçon de café qui l'avait remarqué. Il y a aussi un autre consommateur, et cet autre consommateur, que j'ai fini par découvrir, était sorti du café en même temps que notre homme, et, dehors, l'avait entendu demander à un passant « la plus proche station du métro pour aller à Neuilly ».

– Excellent, cela. Et, dans Neuilly, à force d'interroger de droite et de gauche, vous avez déniché l'artiste ?

– Et même appris son nom, patron : Hubert Lautier, avenue du Roule. Seulement, il a décampé de là, il y a six mois, laissant son mobilier et n'emportant que deux malles.

– Mais à la poste ?

– Nous avons été à la poste. Un des employés a reconnu le signalement qu'on lui a fourni. Notre homme vient tous les huit ou dix jours chercher son courrier, qui, d'ailleurs, est très peu important... une lettre ou deux. Il n'est pas venu depuis quelque temps.

– Et ce courrier est sous son nom ?

– Sous des initiales.

– On a pu se les rappeler ?

– Oui. B. R. W. 8.

– C'est tout ?

– De mon côté, absolument tout. Mais un de mes collègues a pu établir, d'après les dépositions de deux agents de police, qu'un individu portant une canne d'ébène, à manche d'argent et un binocle d'écaille est sorti, le soir du double assassinat, de la gare d'Auteuil, vers onze heures trois quarts et s'est dirigé vers le Ranelagh. Rappelez-vous la présence de Mme Fauville dans ce quartier, à la même heure. Et rappelez-vous que le crime fut commis un peu avant minuit... J'en conclus...

– Assez, file.

– Mais...

– Au galop.

– Alors on ne se revoit plus ?

– Rendez-vous dans une demi-heure devant le domicile de notre homme.

– Quel homme ?

– Le complice de Marie-Anne Fauville...

– Mais vous ne connaissez pas...

– Son adresse ? Mais c'est toi-même qui me l'as donnée. Boulevard Richard-Wallace, numéro huit. Va, et ne prends pas cette tête d'idiot.

Il le fit pirouetter, le poussa par les épaules jusqu'à la porte et le remit, tout ahuri, aux mains d'un domestique.

Lui-même sortait quelques minutes plus tard, entraînant sur ses pas les policiers attachés à sa personne, les laissait de planton devant un immeuble à double issue, et se faisait conduire à Neuilly en automobile.

Il suivit à pied l'avenue de Madrid et rejoignit le boulevard Richard-Wallace, en vue du bois de Boulogne.

Mazeroux l'attendait là, devant une petite maison qui dressait ses trois étages au fond d'une cour que bordaient les murs très hauts de la propriété

voisine.

« C'est bien le numéro huit ?

– Oui, patron, mais vous allez m'expliquer...

Une seconde, mon vieux, que je reprenne mon souffle ! »

Il aspira largement quelques bouffées d'air.

« Dieu ! Que c'est bon d'agir ! dit-il. Vrai, je me rouillais... Et quel plaisir de poursuivre ces bandits ! Alors tu veux que je t'explique ? »

Il passa son bras sous celui du brigadier.

« Écoute, Alexandre, et profite. Quand une personne choisit des initiales quelconques pour son adresse de poste restante, dis-toi bien qu'elle ne les choisit pas au hasard, mais presque toujours de façon que les lettres aient une signification pour la personne en correspondance avec elle, signification qui permettra à cette autre personne de se rappeler facilement l'adresse qu'on lui donne.

– Et en l'occurrence ?

– En l'occurrence, Mazeroux, un homme comme moi, qui connais Neuilly et les alentours du Bois, est aussitôt frappé par ces trois lettres B R W et surtout par cette lettre étrangère W, lettre étrangère, lettre anglaise. De sorte que, dans mon esprit, devant mes yeux, instantanément, comme une hallucination, j'ai vu les trois lettres à leur place logique d'initiales, à la tête des mots qu'elles appellent et qu'elles nécessitent. J'ai vu le B du boulevard, j'ai vu l'R et le W anglais de Richard et de Wallace. Et je suis venu vers le boulevard Richard-Wallace. Et voilà pourquoi, mon cher monsieur, votre fille est sourde. »

Mazeroux sembla quelque peu sceptique.

« Et vous croyez, patron ?

Je ne crois rien. Je cherche. Je construis une hypothèse sur la première base venue... une hypothèse vraisemblable... Et je me dis... je me dis... je me dis, Mazeroux, que ce petit coin est diablement mystérieux... et que cette maison... Chut... Écoute... »

Il repoussa Mazeroux dans un renforcement d'ombre. Ils avaient entendu du bruit, le claquement d'une porte.

De fait, des pas traversèrent la cour, devant la maison. La serrure de la grille extérieure grinça. Quelqu'un parut, que la lumière d'un réverbère éclaira en plein visage.

« Cré tonnerre mâchonna Mazeroux, c'est lui.

– Il me semble, en effet...  
– C’est lui, patron. Regardez la canne noire et le brillant de la poignée...  
Et puis vous avez vu le lorgnon... et la barbe... Quel type vous êtes, patron !

– Calme-toi, et suivons-le. »

L’individu avait traversé le boulevard Richard-Wallace et tournait sur le boulevard Maillot. Il marchait assez vite, la tête haute, en faisant tournoyer sa canne d’un geste allègre. Il alluma une cigarette.

À l’extrémité du boulevard Maillot, l’homme passa l’octroi et pénétra dans Paris. La station du chemin de fer de Ceinture était proche. Il se dirigea vers elle et, toujours suivi, prit un train qui le conduisait à Auteuil.

« Bizarre, dit Mazeroux, il refait ce qu’il a fait il y a quinze jours. C’est là qu’on l’a aperçu. »

L’individu longea dès lors les fortifications. En un quart d’heure, il atteignit le boulevard Suchet, et presque aussitôt l’hôtel où l’ingénieur Fauville et son fils avaient été assassinés.

En face de cet hôtel, il monta sur les fortifications, et il resta là quelques minutes, immobile, tourné vers la façade. Puis, continuant sa route, il gagna la Muette, s’engagea dans les ténèbres du bois de Boulogne.

« À l’œuvre et hardiment », fit don Luis qui pressa le pas.

Mazeroux le retint :

« Que voulezvous dire, patron ?

– Eh bien, sautons-lui à la gorge, nous sommes deux, et le moment est propice.

– Comment ! Mais c’est impossible.

– Impossible ! Tu as peur ? Soit. Laisse-moi faire.

– Voyons, patron, vous n’y pensez pas ?

– Pourquoi n’y penserais-je pas ?

– Parce qu’on ne peut arrêter un homme sans motif.

– Sans motif ? Un bandit de son espèce ? Un assassin ? Qu’est-ce qu’il te faut donc ?

– En l’absence d’un cas de force majeure, d’un flagrant délit, il me faut quelque chose que je n’ai pas.

– Quoi ?

– Un mandat. Je n’ai pas de mandat. »



L'accent de Mazeroux était si convaincu et sa réponse parut si comique à don Luis Perenna qu'il éclata de rire.

« T'as pas de mandat ? Pauvre petit ! Eh bien, tu vas voir si j'en ai besoin, d'un mandat !

– Je ne verrai rien du tout, s'écria Mazeroux en s'accrochant au bras de son compagnon. Vous ne toucherez pas à cet individu.

– C'est ta mère ?

– Voyons, patron...

– Mais, triple honnête homme, articula don Luis, exaspéré, si nous laissons échapper l'occasion, la retrouverons-nous ?

– Facilement. Il rentre chez lui. Je préviens le commissaire de police. On téléphone à la Préfecture, et demain matin...

– Et si l'oiseau est envolé ?

– Je n'ai pas de mandat.

– Veux-tu que je t'en signe un, idiot ? »

Mais don Luis domina sa colère. Il sentait bien que tous ses arguments se briseraient contre l'obstination du brigadier, et que Mazeroux irait au besoin jusqu'à défendre l'ennemi contre lui. Il formula simplement d'un ton sentencieux :

« Un imbécile et toi, ça fait deux imbéciles, et il y a autant d'imbéciles qu'il y a de gens qui veulent faire de la police avec des chiffons de papier, des signatures, des mandats et d'autres calembredaines. La police, mon petit, ça se fait avec le poing. Quand l'ennemi est là, on cogne. Sinon, on risque de cogner dans le vide. Là-dessus, bonne nuit. Je vais me coucher. Téléphone-moi quand tout sera fini. »

Il rentra chez lui, furieux, excédé d'une aventure où il n'avait pas ses coudées franches, et où il lui fallait se soumettre à la volonté ou, plutôt, à la mollesse des autres.

Mais, le lendemain matin, lorsqu'il se réveilla, le désir de voir la police aux prises avec l'homme à la canne d'ébène, et surtout le sentiment que son concours ne serait pas inutile, le poussèrent à s'habiller plus vite.

« Si je n'arrive pas à la rescousse, se disait-il, ils vont se laisser rouler. Ils ne sont pas de taille à soutenir un tel combat. »

Justement Mazeroux le demanda au téléphone. Il se précipita vers une petite cabine que son prédécesseur avait fait établir au premier étage, dans

un réduit obscur qui ne communiquait qu'avec son bureau, et il alluma l'électricité.

« C'est toi, Alexandre ?

– Oui, patron. Je suis chez un marchand de vin, près de la maison du boulevard Richard-Wallace.

– Et notre homme ?

– L'oiseau est au nid. Mais il était temps.

– Ah !

– Oui, sa valise est faite. Il doit partir ce matin en voyage.

– Comment le sait-on ?

– Par la femme de ménage. Elle vient d'entrer chez lui, et nous ouvrira.

– Il habite seul ?

– Oui, cette femme lui prépare ses repas et s'en va le soir. Personne ne vient jamais, sauf une dame voilée qui lui a rendu trois visites depuis qu'il est ici. La femme de ménage ne pourrait pas la reconnaître. Lui, c'est un savant, dit-elle, qui passe son temps à lire et à travailler.

– Et tu as un mandat ?

– Oui, on va opérer.

– J'accours.

– Impossible ! C'est le sous-chef Weber qui nous commande. Ah ! dites donc, vous ne savez pas la nouvelle à propos de Mme Fauville ?

– À propos de Mme Fauville ?

– Oui, elle a voulu se tuer, cette nuit.

– Hein ! Elle a voulu se tuer ? »

Perenna avait jeté une exclamation de stupeur, et il fut très étonné d'entendre, presque en même temps, un autre cri, comme un écho très proche.

Sans lâcher le récepteur, il se retourna. Mlle Levasseur était dans le cabinet de travail, à quelques pas de lui, la figure contractée, livide.

Leurs regards se rencontrèrent. Il fut sur le point de l'interroger, mais elle s'éloigna.

« Pourquoi diable m'écoutait-elle ? se demanda don Luis, et pourquoi cet air d'épouvante ? »

Mazeroux continuait cependant :

« Elle l'avait bien dit, qu'elle essaierait de se tuer. Il lui a fallu un rude courage. »

Perenna reprit :

« Mais comment ?

– Je vous raconterai cela. On m'appelle. Mais surtout ne venez pas, patron.

– Si, répondit-il nettement, je viens. Après tout, c'est bien le moins que j'assiste à la capture du gibier, puisque c'est moi qui ai découvert son gîte. Mais ne crains rien : je resterai dans la coulisse.

– Alors, dépêchez-vous, patron. On donne l'assaut.

– J'arrive. »

Il raccrocha vivement le récepteur et fit demi-tour sur lui-même pour sortir de la cabine.

Un mouvement de recul le rejeta jusqu'au mur du fond.

À l'instant précis où il allait franchir le seuil, quelque chose s'était déclenché au-dessus de sa tête, et il n'avait eu que le temps de bondir en arrière pour n'être pas atteint par un rideau de fer qui tomba devant lui avec une violence terrible.

Une seconde de plus, et la masse énorme l'écrasait. Il en sentit le frôlement contre sa main. Et jamais peut-être il n'éprouva de façon plus intense l'angoisse du danger.

Après un moment de véritable frayeur où il resta comme pétrifié, le cerveau en désordre, il reprit son sang-froid et se jeta sur l'obstacle.

Mais tout de suite l'obstacle lui parut infranchissable. C'était un lourd panneau de métal, non pas fait de lamelles ou de pièces rattachées les unes aux autres, mais formé d'un seul bloc, massif, puissant, rigide et que le temps avait revêtu de sa patine luisante, à peine obscurcie, çà et là, par des taches de rouille. De droite et de gauche, en haut et en bas, les bords du panneau s'enfonçaient dans une rainure étroite qui les recouvrait hermétiquement.

Il était prisonnier. À coups de poing, avec une rage soudaine, il frappa, se rappelant la présence de Mlle Levasseur dans le cabinet de travail. Si elle n'avait pas encore quitté la pièce – et sûrement elle ne pouvait pas encore l'avoir quittée lorsque la chose s'était produite – elle entendrait le bruit. Elle devait l'entendre. Elle allait revenir sur ses pas. Elle allait donner l'alarme et le secourir.

Il écouta. Rien. Il appela. Aucune réponse. Sa voix se heurtait aux murs et au plafond de la cabine où il était enfermé, et il avait l'impression que

l'hôtel entier, par-delà les salons, et les escaliers, et les vestibules, demeurait sourd à son appel.

Pourtant... pourtant... Mlle Levasseur ?

« Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura-t-il... Qu'est ce que tout cela signifie ? »

Et immobile maintenant, taciturne, il pensait de nouveau à l'étrange attitude de la jeune fille, à son visage bouleversé, à ses yeux égarés. Et il se demandait aussi par quel hasard s'était déclenché le mécanisme invisible qui avait projeté sur lui, sournoisement et implacablement, le redoutable rideau de fer.

## *L'homme à la canne d'ébène*

### Table des matières

Sur le boulevard Richard-Wallace, le sous-chef Weber, l'inspecteur principal Ancenis, le brigadier Mazeroux, trois inspecteurs et le commissaire de police de Neuilly, étaient groupés devant la grille du numéro huit.

Mazeroux surveillait l'avenue de Madrid par laquelle don Luis devait venir, mais il commençait à s'étonner, car une demi-heure s'était écoulée depuis qu'ils avaient échangé un coup de téléphone, et Mazeroux ne trouvait plus de prétexte pour reculer l'opération.

« Il est temps, dit le sous-chef Weber, la femme de ménage nous a fait signe d'une fenêtre : le type s'habille.

– Pourquoi ne pas l'empoigner quand il sortira ? objecta Mazeroux. En un tour de main il sera pris.

– Et s'il se trotte par une autre issue que nous ne connaissons pas ? dit le sous-chef. C'est qu'il faut se méfier de pareils bougres. Non, attaquons-le au gîte. Il y a plus de certitude.

– Cependant...

– Qu'est-ce que vous avez donc, Mazeroux ? dit le sous-chef en le prenant à part. Vous ne voyez donc pas que nos hommes sont nerveux ? Ce type-là les inquiète.

Il n'y a qu'un moyen, c'est de les lancer dessus, comme sur une bête fauve. Et puis il faut que l'affaire soit dans le sac quand le préfet viendra.

– Il vient donc ?

– Oui. Il veut se rendre compte par lui-même. Toute cette histoire-là le préoccupe au plus haut point. Ainsi donc, en avant ! Vous êtes prêts, les gars ? Je sonne. »

Le timbre retentit en effet, et, tout de suite, la femme de ménage accourut et entrebâilla la porte.

Bien que la consigne fût de garder le plus grand calme afin de ne pas effaroucher trop tôt l'adversaire, la crainte qu'il inspirait était telle qu'il y eut une poussée et que tous les agents se ruèrent dans la cour, prêts au combat... Mais une fenêtre s'ouvrit et quelqu'un cria, du second étage :

« Qu'y a-t-il ? »

Le sous-chef ne répondit pas. Deux agents, l'inspecteur principal, le commissaire et lui, envahissaient la maison, tandis que les deux autres, restés dans la cour, rendaient toute fuite impossible.

La rencontre eut lieu au premier étage. L'homme était descendu, tout habillé, le chapeau sur la tête, et le sous-chef proférait :

« Halte ! Pas un geste ! C'est bien vous, Hubert Lautier ? »

L'homme sembla confondu. Cinq revolvers étaient braqués sur lui. Pourtant, aucune expression de peur n'altéra son visage, et il dit simplement :

« Que voulez-vous, monsieur ? Que venez-vous faire ici ?

– Nous venons au nom de la loi. Voici le mandat qui vous concerne, un mandat d'arrêt.

– Un mandat d'arrêt contre moi !

– Contre Hubert Lautier, domicilié au huit, boulevard Richard-Wallace.

– Mais c'est absurde !... dit-il, c'est incroyable... Qu'est-ce que cela signifie ! Pour quelle raison ?... »

Sans qu'il opposât la moindre résistance, on l'empoigna par les deux bras et on le fit entrer dans une pièce assez grande où il n'y avait que trois chaises de paille, un fauteuil, et une table encombrée de gros livres.

« Là, dit le sous-chef, et ne bougez pas. Au moindre geste, tant pis pour vous... »

L'homme ne protestait pas. Tenu au collet par les deux agents, il paraissait réfléchir, comme s'il eût cherché à comprendre les motifs secrets d'une arrestation à laquelle rien ne l'eût préparé. Il avait une figure intelligente, une barbe châtain à reflets un peu roux, des yeux d'un bleu gris dont l'expression devenait par instants, derrière le binocle qu'il portait, d'une certaine dureté. Les épaules larges, le cou puissant dénotaient la force.

« On lui passe le cabriolet ? dit Mazeroux au sous-chef.

– Une seconde... Le préfet arrive, je l'entends... Vous avez fouillé les poches ? Pas d'armes ?

– Non.

– Pas de flacon ? Pas de fiole ? Rien d'équivoque ?

– Non, rien. »

Dès son arrivée, M. Desmalions, tout en examinant la figure du prisonnier, s'entretint à voix basse avec le sous-chef et se fit raconter les détails de l'opération.

« Bonne affaire, dit-il, nous avons besoin de cela. Les deux complices arrêtés, il faudra bien qu'ils parlent, et tout s'éclaircira. Ainsi, il n'y a pas eu de résistance ?

– Aucune, monsieur le préfet.

– N'importe ! Restons sur nos gardes. »

Le prisonnier n'avait pas prononcé une parole, et il conservait le visage pensif de quelqu'un pour qui les événements ne se prêtent à aucune explication. Cependant, lorsqu'il eut compris que le nouveau venu n'était autre que le préfet de police, il releva la tête, et M. Desmalions lui ayant dit :

« Inutile, n'est-ce pas, de vous exposer les motifs de votre arrestation ? »

Il répliqua d'une voix déférente :

« Excusez-moi, monsieur le préfet, je vous demande au contraire de me renseigner. Je n'ai pas la moindre idée à ce sujet : Il y a là, chez vos agents, une erreur formidable qu'un mot sans doute peut dissiper. Ce mot, je le désire... je l'exige... »

Le préfet haussa les épaules et dit :

« Vous êtes soupçonné d'avoir participé à l'assassinat de l'ingénieur Fauville et de son fils Edmond.

– Hippolyte est mort ! »

Il répéta, la voix sourde, avec un tremblement nerveux :

« Hippolyte est mort ? Qu'est-ce que vous dites là ? Est-ce possible qu'il soit mort ? Et comment ? Assassiné ? Edmond également ? »

Le préfet haussa de nouveau les épaules.

« Le fait même que vous appeliez M. Fauville par son prénom montre que vous étiez dans son intimité. Et en admettant que vous ne soyez pour rien dans son assassinat, la lecture des journaux depuis quinze jours eût suffi à vous l'apprendre.

– Pour ma part, je ne lis jamais de journaux, monsieur le préfet.

- Hein ! Vous allez prétendre...
- Cela peut être invraisemblable, mais c'est ainsi.

Je vis une existence de travail, m'occupant exclusivement de recherches scientifiques en vue d'un ouvrage de vulgarisation, et sans prendre la moindre part ni le moindre intérêt aux choses de dehors. Je défie donc qui que ce soit au monde de prouver que j'aie lu un seul journal depuis des mois et des mois. Et c'est pourquoi j'ai le droit de dire que j'ignorais l'assassinat d'Hippolyte Fauville. Je l'ai connu autrefois, mais nous nous sommes fâchés.

- Quelles raisons ?
- Des affaires de famille...
- Des affaires de famille ! Vous étiez donc parents ?
- Oui, Hippolyte était mon cousin.
- Votre cousin ! M. Fauville était votre cousin ? Mais... mais alors...

Voyons, précisons. M. Fauville et sa femme étaient les enfants de deux sœurs, Élisabeth et Armande Roussel. Ces deux sœurs avaient été élevées avec un cousin germain du nom de Victor.

– Oui, Victor Sauverand, issu du grand-père Roussel, Victor Sauverand s'est marié à l'étranger et il a eu deux fils. L'un est mort il y a quinze ans. L'autre, c'est moi. »

M. Desmalions tressaillit. Son émotion était visible. Si cet homme disait vrai, s'il était réellement le fils de ce Victor dont la police n'avait pas encore pu reconstituer l'état civil, on avait arrêté par là même, puisque M. Fauville et son fils étaient morts et Mme Fauville pour ainsi dire convaincue d'assassinat et déchue de ses droits, on avait arrêté l'héritier définitif de l'Américain Cosmo Mornington.

Mais par quelle aberration donnait-il contre lui, sans y être obligé, cette charge écrasante ?

Il reprit :

« Mes révélations, monsieur le préfet, semblent vous étonner. Peut-être vous éclairent-elles sur l'erreur dont je suis victime ? »

Il s'exprimait sans aucun trouble, avec une grande politesse et une distinction de voix remarquable, et il n'avait nullement l'air de se douter que ses révélations confirmaient au contraire la légitimité des mesures prises à son égard.

Sans répondre à sa question, le préfet de police lui demanda :



« Ainsi, votre nom véritable, c'est ?...

– Gaston Sauverand, dit-il.

– Pourquoi vous faites-vous appeler Hubert Lautier ? »

L'homme eut une petite défaillance qui ne pouvait échapper à un observateur aussi perspicace que M. Desmalions. Il fléchit sur ses jambes, ses yeux papillotèrent, et il dit :

« Cela ne regarde pas la police, cela ne regarde que moi. »

M. Desmalions sourit :

« L'argument est médiocre. M'opposerez-vous le même si je veux savoir pourquoi vous vous cachez, pourquoi vous avez quitté votre domicile de l'avenue du Roule sans laisser d'adresse et pourquoi vous recevez votre correspondance à la poste, sous des initiales ?

– Oui, monsieur le préfet, ce sont là des actes d'ordre privé, qui relèvent de ma seule conscience. Vous n'avez pas à m'interroger là-dessus.

– C'est l'exacte réponse que nous oppose à tout instant votre complice.

– Mon complice ?

– Oui, Mme Fauville.

– Mme Fauville ? »

Gaston Sauverand avait poussé le même cri qu'à l'annonce de la mort de l'ingénieur, et ce fut une stupeur plus grande encore, une angoisse qui rendit ses traits méconnaissables.

« Quoi ?... Quoi ?... Qu'est-ce que vous dites ? Marie-Anne... Non, n'est-ce pas ? Ce n'est pas vrai ? »

M. Desmalions jugea inutile de répondre, tellement cette affectation d'ignorer tout ce qui concernait le drame du boulevard Suchet était absurde et puérile.

Hors de lui, les yeux effarés, Gaston Sauverand murmura :

« C'est vrai ? Elle est victime de la même méprise que moi ? On l'a peut-être arrêtée ? Elle ! Elle ! Marie-Anne en prison ! »

Ses poings crispés s'élevèrent dans un geste de menace qui s'adressait à tous les ennemis inconnus dont il était entouré, à ceux qui le persécutaient et qui avaient assassiné Hippolyte Fauville et livré Marie-Anne.

Mazeroux et l'inspecteur Ancenis l'empoignèrent brutalement... Il eut un mouvement de révolte comme s'il allait repousser ses agresseurs. Mais ce ne fut qu'un éclair, et il s'abattit sur une chaise en cachant sa figure entre ses mains.

« Quel mystère ! Balbutia-t-il !... Je ne comprends pas... je ne comprends pas... »

Il se tut.

Le préfet de police dit à Mazeroux :

« C'est la même comédie qu'avec Mme Fauville, et jouée par un comédien de la même espèce qu'elle et de la même force. On voit qu'ils sont parents.

– Il faut se méfier de lui, monsieur le préfet. Pour l'instant, son arrestation l'a déprimé, mais gare au réveil ! »

Le sous-chef Weber, qui était sorti depuis quelques minutes, rentra. M. Desmalions lui dit :

« Tout est prêt ?

– Oui, monsieur le préfet, j'ai fait avancer le taxi jusqu'à la grille, à côté de votre automobile.

– Combien êtes-vous ?

– Huit. Deux agents viennent d'arriver du commissariat.

– Vous avez fouillé la maison ?

– Oui. D'ailleurs, elle est presque vide. Il n'y a que les meubles indispensables et, dans la chambre, des liasses de papiers.

– C'est bien, emmenez-le et redoublez de surveillance. »

Gaston Sauverand se laissa faire docilement et suivit le sous-chef et Mazeroux.

Sur le seuil de la porte, il se retourna :

« Monsieur le préfet, puisque vous perquisitionnez, je vous adjure de prendre soin des papiers qui encombrent la table de ma chambre : ce sont des notes qui m'ont coûté bien des veilles. En outre... »

Il hésita, visiblement embarrassé.

« En outre ?

– Eh bien, Monsieur le préfet, je vais vous dire... certaines choses... »

Il cherchait ses mots et paraissait en craindre les conséquences, tout en les prononçant. Mais il se décida d'un coup :

« Monsieur le préfet, il y a ici... quelque part... un paquet de lettres auxquelles je tiens plus qu'à ma vie. Peut-être ces lettres, si on les interprète dans un mauvais sens, donneront-elles des armes contre moi... mais n'importe... Avant tout, il faut... il faut qu'elles soient à l'abri... Vous

verrez... Il y a là des documents d'une importance extrême... Je vous les confie... à vous seul, monsieur le préfet.

– Où sont-elles ?

– La cachette est facile à trouver. Il suffit de monter dans la mansarde au-dessus de ma chambre et d'appuyer, à droite de la fenêtre, sur un clou... un clou inutile en apparence, mais qui commande une cachette située au-dehors, sous une des ardoises, le long de la gouttière. »

Il se remit en marche, encadré par les deux hommes. Le préfet les retint.

« Une seconde... Mazeroux, montez dans la mansarde. Vous m'apporterez les lettres. »

Mazeroux obéit et revint au bout de quelques minutes. Il n'avait pu faire jouer le mécanisme.

Le préfet ordonna à l'inspecteur principal Ancenis de monter à son tour avec Mazeroux et d'emmener le prisonnier, qui leur ferait voir le fonctionnement de sa cachette.

Lui-même, il demeura dans la pièce avec le sous-chef Weber, attendant le résultat de la perquisition, et il se mit à examiner les titres des livres qui s'empilaient sur la table.

C'étaient des volumes de science, parmi lesquels il remarqua des ouvrages de chimie : *La chimie organique*, *La chimie dans ses rapports avec l'électricité*. Tous ils étaient chargés de notes, en marge. Il feuilletait l'un d'eux lorsqu'il crut entendre des clameurs. Il se précipita. Mais il n'avait pas franchi le seuil de la porte qu'une détonation retentit au creux de l'escalier et qu'il eut un hurlement de douleur.

Et aussitôt, deux autres coups de feu. Et puis des cris, un bruit de lutte et une détonation encore...

Par bonds de quatre marches, avec une agilité qu'on n'eût pas attendue d'un homme de sa taille, le préfet de police, suivi du sous-chef, escalada le second étage et parvint au troisième, qui était plus étroit et plus abrupt.

Quand il eut gagné le tournant, un corps qui chancelait au-dessus de lui s'abattit dans ses bras : c'était Mazeroux blessé.

Sur les marches gisait un autre corps inerte, celui de l'inspecteur principal Ancenis.

En haut, dans l'encadrement d'une petite porte, Gaston Sauverand, terrible, la physionomie féroce, avait le bras tendu. Il tira un cinquième coup au hasard. Puis, apercevant le préfet de police, il visa, posément.

Le préfet eut la vision foudroyante de ce canon braqué sur son visage, et il se crut perdu. Mais, à cette seconde précise, derrière lui, une détonation claqua, l'arme de Sauverand tomba de sa main avant qu'il eût pu tirer, et le préfet aperçut, comme dans une vision, un homme, celui qui venait de le sauver de la mort, et qui enjambait le corps de l'inspecteur principal, repoussait Mazeroux contre le mur, et s'élançait, suivi des agents.

Il le reconnut. C'était don Luis Perenna.

Don Luis entra vivement dans la mansarde où Sauverand avait reculé, mais il n'eut que le temps de l'aviser, debout sur le rebord de la fenêtre, et qui sautait dans le vide, du haut des trois étages.

« Il s'est jeté par là ? cria le préfet en accourant. Nous ne l'aurons pas vivant !

– Ni vivant ni mort, monsieur le préfet. Tenez, le voilà qui se relève. Il y a des miracles pour ces gens-là... Il file vers la grille... C'est à peine s'il boîte un peu.

– Mais mes hommes ?

– Eh ! Ils sont tous dans l'escalier, dans la maison, attirés par les coups de feu, soignant les blessés...

– Ah ! Le démon, murmura le préfet, il a joué sa partie en maître ! »

De fait, Gaston Sauverand prenait la fuite sans rencontrer personne.

« Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! » vociféra M. Desmalions.

Il y avait deux automobiles le long du trottoir, qui à cet endroit est fort large, l'automobile du préfet de police et celle que le sous-chef avait fait venir pour le prisonnier. Les deux chauffeurs, assis sur leurs sièges, n'avaient rien perçu de la bataille. Mais ils virent le saut, dans l'espace, de Gaston Sauverand, et le chauffeur de la Préfecture, sur le siège duquel on avait déposé un certain nombre de pièces à conviction, prenant dans le tas et au hasard la canne d'ébène, seule arme qu'il eût sous la main, se précipita courageusement au-devant du fugitif.

« Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! » criait M. Desmalions.

La rencontre se produisit à la sortie de la cour. Elle fut brève. Sauverand se jeta sur son agresseur, lui arracha la canne, fit un bond en arrière et la lui cassa sur la figure. Puis, sans lâcher la poignée, il se sauva, poursuivi par l'autre chauffeur et par trois agents qui surgissaient enfin de la maison.

Il avait alors trente pas d'avance sur les agents.

L'un d'eux tira vainement plusieurs coups de revolver.

Lorsque M. Desmalions et le sous-chef Weber redescendirent, ils trouvèrent au second étage, dans la chambre de Gaston Sauverand, l'inspecteur principal étendu sur le lit, le visage livide.

Frappé à la tête, il agonisait.

Presque aussitôt il mourut.

Le brigadier Mazeroux, dont la blessure était insignifiante, raconta, tandis qu'on le pansait, que Sauverand les avait, l'inspecteur principal et lui, conduits jusqu'à la mansarde, et que, devant la porte, il avait plongé vivement la main dans une sorte de vieille sacoche accrochée au mur entre des tabliers de domestique et des blouses hors d'usage. Il en tirait un revolver et faisait feu à bout portant sur l'inspecteur principal, qui tombait comme une masse. Empoigné par Mazeroux, le meurtrier se dégageait et envoyait trois balles dont la troisième atteignait le brigadier à l'épaule.

Ainsi, dans la bataille où la police disposait d'une troupe d'agents exercés, où l'ennemi, captif, semblait n'avoir aucune chance de salut, cet ennemi, par un stratagème d'une audace inouïe, emmenait à l'écart deux de ses adversaires, les mettait hors de combat, attirait les autres dans la maison et, la route devenue libre, s'enfuyait.

M. Desmalions était pâle de colère et de désespoir. Il s'écria :

« Il nous a roulés... Ses lettres, sa cachette, le clou mobile... autant de trucs... Ah ! Le bandit ! »

Il gagna le rez-de-chaussée et passa dans la cour. Sur le boulevard, il rencontra un des agents qui avaient donné la chasse au meurtrier, et qui revenait à bout de souffle.

« Eh bien ? dit-il anxieusement.

– Monsieur le préfet, il a tourné par la rue voisine... Là, une automobile l'attendait... Le moteur devait être sous pression, car tout de suite notre homme nous a distancés.

– Mais mon automobile, à moi ?

Le temps de se mettre en marche, monsieur le préfet, vous comprenez...

– La voiture qui l'a emporté était une voiture de louage ?

– Oui... un taxi...

– On la retrouvera alors. Le chauffeur viendra de lui-même quand il connaîtra par les journaux... »

Weber hocha la tête :

« À moins, monsieur le préfet, que ce chauffeur ne soit un compère également. Et puis, quand bien même on retrouverait la voiture, peut-on admettre qu'un gaillard comme Gaston Sauverand ignore les moyens d'embrouiller une piste ? Nous aurons du mal, monsieur le préfet. »

« Oui, murmura don Luis qui avait assisté sans mot dire aux premières investigations, et qui resta seul un instant avec Mazeroux, oui, vous aurez du mal, surtout si vous laissez prendre la poudre d'escampette aux gens que vous tenez. Hein, Mazeroux, qu'est-ce que je t'avais dit hier soir ? Mais, tout de même, quel bandit ! Et il n'est pas seul, Alexandre. Je te réponds qu'il a des complices... et pas plus loin que chez moi encore... tu entends, chez moi ! »

Après avoir interrogé Mazeroux sur l'attitude de Sauverand et sur les incidents de l'arrestation, don Luis regagna son hôtel de la place du Palais-Bourbon.

L'enquête qu'il avait à faire se rapportait, certes, à des événements aussi étranges, et, si la partie que jouait Gaston Sauverand dans la poursuite de l'héritage Cosmo Mornington méritait toute son attention, la conduite de Mlle Levasseur ne l'intriguait pas moins vivement.

Il lui était impossible d'oublier le cri de terreur qui avait échappé à la jeune fille pendant qu'il téléphonait avec Mazeroux, impossible aussi d'oublier l'expression effarée de son visage. Or, pouvait-il attribuer ce cri de terreur et cet effarement à autre chose qu'à la phrase prononcée par lui en réponse à Mazeroux : « Qu'est-ce que tu dis ? Mme Fauville a voulu se tuer ? » Le fait était certain, et il y avait entre l'annonce du suicide et l'émotion extrême de Mlle Levasseur un rapport trop évident pour que Perenna n'essayât pas d'en tirer des conclusions.

Il entra directement dans son bureau, et aussitôt examina la baie qui ouvrait sur la cabine téléphonique. Cette baie, en forme de voûte, large de deux mètres environ et très basse, n'était fermée que par une portière de velours qui, presque toujours relevée, la laissait à découvert. Sous la portière, parmi les moulures de la cimaise, don Luis trouva un bouton mobile sur lequel il suffisait d'appuyer pour que tombât le rideau de fer auquel il s'était heurté deux heures auparavant.

Il fit jouer le déclenchement à trois ou quatre reprises. Ces expériences lui prouvèrent de la façon la plus catégorique que le mécanisme était en parfait état et ne pouvait fonctionner sans une intervention étrangère.

Devait-il donc conclure que la jeune fille avait voulu le tuer, lui, Perenna ? Mais pour quels motifs ?

Il fut sur le point de sonner et de la faire venir afin d'avoir avec elle l'explication qu'il était résolu à lui demander. Cependant le temps passait, et il ne sonna pas. Par la fenêtre, il la vit qui traversait la cour. Elle avait une démarche lente, et son buste se balançait sur ses hanches avec un rythme harmonieux. Un rayon de soleil alluma l'or de sa chevelure.

Tout le reste de la matinée, il resta sur un divan, à fumer des cigares... Il était mal à l'aise, mécontent de lui et des événements dont aucun ne lui apportait la moindre lueur de vérité, et qui, tous, au contraire, s'entendaient de manière à verser plus d'ombre encore dans les ténèbres où il se débattait. Avido d'agir, aussitôt qu'il agissait il rencontrait de nouveaux obstacles qui paralysaient sa volonté d'agir, et rien, dans la nature de ces obstacles, ne le renseignait sur la personnalité des adversaires qui les suscitaient. Mais à midi, comme il venait de donner l'ordre qu'on lui servît à déjeuner, son maître d'hôtel pénétra dans le cabinet de travail, un plateau à la main, et s'écria avec une agitation qui montrait que le personnel de la maison n'ignorait pas la situation équivoque de don Luis :

« Monsieur, c'est le préfet de police.

– Hein ? fit Perenna. Où se trouve-t-il ?

– En bas, monsieur. Je ne savais pas d'abord... et je voulais avertir Mlle Levasseur. Mais...

– Vous êtes sûr ?

– Voici sa carte, monsieur. »

Perenna lut, en effet, sur le bristol :

Gustave Desmalions

Il alla vers la fenêtre, qu'il ouvrit, et, à l'aide du miroir supérieur, observa la place du Palais-Bourbon... Une demi-douzaine d'individus s'y promenaient. Il les reconnut. C'étaient ses surveillants ordinaires, ceux qu'il avait « semés » le soir précédent et qui venaient de reprendre leur faction.

« Pas davantage ? se dit-il. Allons, il n'y a rien à craindre, et le préfet de police n'a que de bonnes intentions à mon égard. C'est bien ce que j'avais prévu, et je crois que je n'ai pas été trop mal inspiré en lui sauvant la vie. »

M. Desmalions entra sans dire un seul mot. Tout au plus inclina-t-il légèrement la tête, d'un geste qui pouvait être interprété comme un salut.

Weber, qui l'accompagnait, ne prit même pas la peine, lui, de masquer les sentiments qu'un homme comme Perenna pouvait lui inspirer...

Don Luis parut ne pas s'en apercevoir, et, en revanche, affecta de n'avancer qu'un fauteuil. Mais M. Desmalions se mit à marcher dans la pièce, les mains au dos, et comme s'il eût voulu poursuivre ses réflexions avant de prononcer une seule parole.

Le silence se prolongea. Don Luis attendait, paisiblement. Puis, soudain, le préfet s'arrêta et dit :

« En quittant le boulevard Richard-Wallace, êtes vous rentré directement chez vous, monsieur ? »

Don Luis accepta la conversation sur ce mode interrogatoire, et il répliqua :

« Oui, monsieur le préfet.

– Dans ce cabinet de travail ?

– Dans ce cabinet de travail. »

M. Desmalions fit une pause et reprit :

« Moi, je suis parti trente ou quarante minutes après vous, et mon automobile m'a conduit à la Préfecture.

J'y ai reçu ce pneumatique que vous pouvez lire. Vous remarquerez qu'il fut mis à la Bourse à neuf heures et demie. »

Don Luis prit le pneumatique et il lut ces mots, écrits en lettres capitales :

« Vous êtes averti que Gaston Sauverand, après sa fuite, a retrouvé son complice, le sieur Perenna, qui n'est autre, comme vous le savez, qu'Arsène Lupin. Arsène Lupin vous avait fourni l'adresse de Sauverand pour se débarrasser de lui et toucher l'héritage Mornington. Ils se sont réconciliés ce matin, et Arsène Lupin a indiqué à Sauverand une retraite sûre. La preuve de leur rencontre et de leur complicité est facile. Par prudence, Sauverand a remis à Lupin le tronçon de canne qu'il avait emporté à son insu. Vous le trouverez sous les coussins qui ornent un divan placé entre les deux fenêtres du cabinet de travail du sieur Perenna. »

Don Luis haussa les épaules. La lettre était absurde, puisqu'il n'avait pas quitté son cabinet de travail. Il la replia tranquillement et la rendit au préfet de police, sans ajouter aucun commentaire. Il était résolu à laisser M. Desmalions maître de l'entretien.

Celui-ci demanda :



« Que répondez-vous à l'accusation ?

– Rien, monsieur le préfet.

– Elle est précise pourtant et facile à contrôler.

– Très facile, monsieur le préfet, le divan est là, entre ces deux fenêtres.

»

M. Desmalions attendit deux ou trois secondes, puis il s'approcha du divan et dérangea les coussins.

Sous l'un d'eux le tronçon de la canne apparut.

Don Luis ne put réprimer un geste de stupeur et de colère. Pas une seconde il n'avait envisagé la possibilité d'un tel miracle, et l'événement le prenait au dépourvu. Cependant il se domina. Après tout, rien ne prouvait que cette moitié de canne fût bien celle que l'on avait vue dans les mains de Gaston Sauverand et que celui-ci avait emportée par mégarde.

« J'ai l'autre moitié sur moi, dit le préfet de police, répondant ainsi à l'objection. Le sous-chef Weber l'a ramassée lui-même sur le boulevard Richard-Wallace. La voici. »

Il la tira de la poche intérieure de son pardessus et fit l'épreuve.

Les extrémités des deux bâtons s'adaptaient exactement l'une à l'autre.

Il y eut un nouveau silence. Perenna était confondu, comme devaient l'être, comme l'étaient toujours ceux auxquels, lui-même, il infligeait des défaites et des humiliations de ce genre. Il n'en revenait pas. Par quel prodige Gaston Sauverand avait-il pu, en ce court espace de vingt minutes, s'introduire dans cette maison et pénétrer dans cette pièce ? C'est à peine si l'hypothèse d'un complice attaché à l'hôtel rendait le phénomène moins inexplicable.

« Voilà qui démolit mes prévisions, pensa-t-il, et cette fois il faut que j'y passe. J'ai pu échapper à l'accusation de Mme Fauville et déjouer le coup de la turquoise. Mais jamais M. Desmalions n'admettra qu'il y ait là, aujourd'hui, une tentative analogue, et que Gaston Sauverand ait voulu, comme Marie-Anne Fauville, m'écarter de la bataille en me compromettant et en me faisant arrêter. »

« Eh bien, s'écria le préfet de police impatienté, répondez donc ! Défendez-vous !

– Non, monsieur le préfet, je n'ai pas à me défendre. »

M. Desmalions frappa du pied et bougonna :

« En ce cas... en ce cas... puisque vous avouez... puisque... »

Il saisit la poignée de la fenêtre, prêt à l'ouvrir. Un coup de sifflet : les agents faisaient irruption, et l'acte était accompli.

« Dois-je faire appeler vos inspecteurs monsieur le préfet ? » demanda don Luis.

M. Desmalions ne répliqua pas. Il lâcha la poignée de la fenêtre, et il recommença à marcher dans la pièce. Et soudain, alors que Perenna cherchait les motifs de cette hésitation suprême, pour la seconde fois il se planta devant son interlocuteur et prononça :

« Et si je considérais l'incident de cette canne d'ébène comme non avenu, ou plutôt comme un incident qui, prouvant sans nul doute la trahison d'un de vos domestiques, ne saurait vous compromettre, vous ? Si je ne considérais que les services que vous nous avez déjà rendus ? En un mot si je vous laissais libre ? »

Perenna ne put s'empêcher de sourire. Malgré l'incident de la canne, bien que toutes les apparences fussent contre lui, les choses prenaient, au moment où tout semblait se gâter, la direction qu'il avait envisagée dès le début, celle même qu'il avait indiquée à Mazeroux pendant l'enquête du boulevard Suchet. On avait besoin de lui.

« Libre ? dit-il... Plus de surveillance ? Personne à mes trousses ?

– Personne.

– Et si la campagne de presse continue autour de mon nom, si l'on réussit, par suite de certains racontars et de certaines coïncidences, à créer un mouvement d'opinion, si l'on demande contre moi des mesures ?...

– Ces mesures ne seront pas prises.

– Je n'ai donc rien à craindre ?

– Rien.

– M. Weber renoncera aux préventions qu'il entretient à mon égard ?

– Il agira du moins comme s'il y renonçait, n'est-ce pas, Weber ? »

Le sous-chef poussa quelques grognements que l'on pouvait prendre, à la rigueur, pour un acquiescement, et don Luis aussitôt s'écria :

« Alors, monsieur le préfet, je suis sûr de remporter la victoire et de la remporter selon les désirs et les besoins de la justice. »

Ainsi, par un changement subit de la situation, après une série de circonstances exceptionnelles, la police elle-même, s'inclinant devant les qualités prodigieuses de don Luis Perenna, reconnaissant tout ce qu'il avait déjà fait et pressentant tout ce qu'il pouvait faire, décidait de le soutenir,

sollicitait son concours, et lui offrait, pour ainsi dire, la conduite des opérations.

L'hommage était flatteur. S'adressait-il seulement à don Luis Perenna ? Et Lupin, le terrible, l'indomptable Lupin, n'avait-il pas droit d'en réclamer sa part ? Était-il possible de croire que M. Desmalions, au fond de lui-même, n'admît pas l'identité des deux personnages ?

Rien dans l'attitude du préfet de police n'autorisait la moindre hypothèse sur sa pensée secrète. Il proposait à don Luis Perenna un de ces pactes comme la justice est souvent obligée d'en conclure pour atteindre son but.

Le pacte était conclu. Il n'en fut pas dit davantage à ce sujet.

« Vous n'avez pas de renseignements à me demander ? fit-il.

– Si, monsieur le préfet. Les journaux ont parlé d'un calepin qu'on aurait trouvé dans la poche du malheureux inspecteur Vérot. Ce calepin contenait-il une indication quelconque ?

– Aucune. Des notes personnelles, des relevés de dépenses, c'est tout. Ah ! J'oubliais, une photographie de femme... une photographie à propos de laquelle je n'ai encore pu obtenir le moindre renseignement... Je ne suppose pas d'ailleurs qu'elle ait rapport à l'affaire, et je ne l'ai pas communiquée aux journaux. Tenez, la voici. »

Perenna prit le carton qu'on lui tendait et il eut un tressaillement qui n'échappa pas à M. Desmalions.

« Vous connaissez cette femme ?

– Non... non, monsieur le préfet, j'avais cru... mais non... une simple ressemblance... un air de famille peut-être, que je vérifierai d'ailleurs s'il vous est possible de me laisser cette photographie jusqu'à ce soir.

– Jusqu'à ce soir, oui. Vous la rendrez au brigadier Mazeroux, auquel, d'ailleurs, je donnerai l'ordre de se concerter avec vous pour tout ce qui concerne l'affaire Mornington. »

Cette fois, l'entretien était fini. Le préfet se retira. Don Luis le reconduisit jusqu'à la porte du perron.

Mais, sur le seuil, M. Desmalions se retourna et dit simplement :

« Vous m'avez sauvé la vie ce matin. Sans vous, ce bandit de Sauverand...

– Oh ! Monsieur le préfet, protesta don Luis.

– Oui, je sais, ce sont là des choses dont vous êtes coutumier. Tout de même, vous accepterez mes remerciements. »

Et le préfet de police salua, comme s'il eût réellement salué don Luis Perenna, noble Espagnol, héros de la Légion étrangère. Quant à Weber, il mit les deux mains dans ses poches et passa avec un air de dogue muselé, en lançant à l'ennemi un regard de haine atroce.

« Fichtre ! pensa don Luis. En voilà un qui ne me ratera pas quand l'occasion s'en présentera ! »

D'une fenêtre, il aperçut l'automobile de M. Desmalions qui démarrait. Les agents de la Sûreté emboîtèrent le pas du sous-chef et quittèrent la place du Palais-Bourbon. Le siège était levé.

« À l'œuvre, maintenant ! fit don Luis, j'ai les coudées franches. Ça va ronfler. »

Il appela le maître d'hôtel.

« Servez-moi, et vous direz à Mlle Levasseur qu'elle vienne me parler aussitôt après le repas. »

Il se dirigea vers la salle à manger et se mit à table. Près de lui, il avait posé la photographie laissée par M. Desmalions et, penché sur elle, il l'examinait avec une attention extrême.

Elle était un peu pâlie, un peu usée, comme le sont les photographies qui ont traîné dans des portefeuilles ou parmi des papiers, mais l'image n'en paraissait pas moins nette. C'était l'image rayonnante d'une jeune femme en toilette de bal, aux épaules nues, aux bras nus, coiffée de fleurs et de feuilles, et qui souriait.

« Mlle Levasseur, murmura-t-il à diverses reprises... Est-ce possible ? »

Dans un coin il y avait quelques lettres effacées à peine visibles. Il lut « Florence », le prénom de la jeune fille, sans doute.

Il répéta :

« Mlle Levasseur... Florence Levasseur... Comment sa photographie se trouvait-elle dans le portefeuille de l'inspecteur Vérot ? Et par quel lien la lectrice du comte hongrois dont j'ai pris la succession dans cette maison se rattache-t-elle à toute cette aventure ? »

Il se rappela l'incident du rideau de fer. Il se rappela l'article de l'*Écho de France*, article dirigé contre lui et dont il avait trouvé le brouillon dans la cour même de son hôtel. Surtout il évoqua l'énigme de ce tronçon de canne apporté dans son cabinet de travail.

Et tandis que son esprit tâchait de voir clair en ces événements, tandis qu'il essayait de préciser le rôle joué par Mlle Levasseur, ses yeux demeuraient fixés sur la photographie, et distraitemment il contemplait le joli dessin de la bouche, la grâce du sourire, la ligne charmante du cou, l'épanouissement admirable des épaules nues.

La porte s'ouvrit brusquement. Mlle Levasseur fit irruption dans la pièce.

À ce moment, Perenna, qui était seul, portait à ses lèvres un verre qu'il avait rempli d'eau. Elle bondit, lui saisit le bras, arracha le verre et le jeta sur le tapis où il se brisa.

« Vous avez bu ? Vous avez bu ? » proféra-t-elle d'une voix étranglée.

Il affirma :

« Non, je n'avais pas encore bu. Pourquoi ? »

Elle balbutia :

« L'eau de cette carafe... l'eau de cette carafe...

– Eh bien ?

– Cette eau est empoisonnée. »

Il sauta de sa chaise, et, à son tour, lui agrippa le bras avec une violence terrible.

« Empoisonnée ! Que dites-vous ? Parlez ! Vous êtes certaine ? »

Malgré son empire sur lui-même, il s'effrayait après coup. Connaissant les effets redoutables du poison employé par les bandits auxquels il s'attaquait, ayant vu le cadavre de l'inspecteur Vérot, les cadavres d'Hippolyte Fauville et de son fils, il savait que, si entraîné qu'il fût à supporter des doses relativement considérables de poison, il n'aurait pu échapper à l'action foudroyante de celui-là. Celui-là ne pardonnait pas. Celui-là tuait, sûrement, fatalement.

La jeune fille se taisait. Il ordonna :

« Mais répondez donc ! Vous êtes certaine ?

– Non... c'est une idée que j'ai eue... un pressentiment... certaines coïncidences... »

On eût dit qu'elle regrettait ses paroles et qu'elle cherchait à les rattraper.

« Voyons, voyons, s'écria-t-il, je veux pourtant savoir... Vous n'êtes pas certaine que l'eau de cette carafe soit empoisonnée ?

– Non... il se peut...

– Cependant, tout à l’heure...

– J’avais cru en effet... mais non... non...

– Il est facile de s’en assurer », dit Perenna qui voulut prendre la carafe. Elle fut plus vive que lui, la saisit et la cassa d’un coup sur la table.

« Qu’est-ce que vous faites ? dit-il exaspéré.

– Je m’étais trompée. Par conséquent, il est inutile d’attacher de l’importance... »

Rapidement don Luis sortit de la salle à manger. D’après ses ordres, l’eau qu’il buvait provenait d’un filtre placé dans une arrière-office, à l’extrémité du couloir qui menait de la salle aux cuisines, et plus loin que les cuisines.

Il y courut et prit sur une planchette un bol où il versa de l’eau du filtre. Puis, continuant de suivre le couloir qui bifurquait à cet endroit pour aboutir à la cour, il appela Mirza, la petite chienne. Elle jouait à côté de l’écurie.

« Tiens », dit-il en lui présentant le bol.

La petite chienne se mit à boire.

Mais presque aussitôt elle s’arrêta et demeura immobile, les pattes tendues, toutes raides. Un frisson la secoua. Elle eut un gémissement rauque, tourna deux ou trois fois sur elle et tomba.

« Elle est morte », dit-il après avoir touché la bête.

Mlle Levasseur l’avait rejoint. Il se tourna vers la jeune fille et lui jeta :

« C’était vrai, le poison... et vous le saviez... Mais comment le saviez-vous ? »

Tout essoufflée, elle comprima les battements de son cœur et répondit :

« J’ai vu l’autre petite chienne en train de boire, dans l’office. Elle est morte... J’ai averti le chauffeur et le cocher... Ils sont là dans l’écurie... Et j’ai couru pour vous prévenir.

– Alors, il n’y avait pas à douter. Pourquoi disiez-vous que vous n’étiez pas certaine qu’il y eût du poison, puisque... »

Le cocher, le chauffeur, sortaient de l’écurie. Entraînant la jeune fille, Perenna lui dit :

« Nous avons à parler. Allons chez vous. »

Ils regagnèrent le tournant du couloir. Près de l’office où le filtre était installé, se détachait un autre corridor terminé par trois marches.

Au haut de ces marches, une porte.

Perenna la poussa.

C'était l'entrée de l'appartement réservé à Mlle Levasseur. Ils passèrent dans un salon. Don Luis ferma la porte de l'entrée, ferma la porte du salon. Et maintenant, expliquons-nous », dit-il d'un ton résolu.

## *Shakespeare, tome huit*

### [Table des matières](#)

Deux pavillons, d'époque ancienne comme le reste de l'hôtel, flanquaient, à droite et à gauche, le mur assez bas qui s'élevait entre la cour d'honneur et la place du Palais-Bourbon. Ces pavillons étaient reliés au corps de logis principal, situé dans le fond de la cour, par une série de bâtiments dont on avait fait les communs.

D'un côté les remises, écuries, sellerie, garage, et au bout le pavillon des concierges. De l'autre côté les lingers, cuisines, offices, et au bout le pavillon réservé à Mlle Levasseur.

Celui-ci n'avait qu'un rez-de-chaussée, composé d'un vestibule obscur et d'une grande pièce, dont la partie la plus importante servait de salon, et dont l'autre, disposée en chambre, n'était en réalité qu'une sorte d'alcôve. Un rideau cachait le lit et la toilette. Deux fenêtres donnaient sur la place du Palais-Bourbon.

C'était la première fois que don Luis pénétrait dans l'appartement de Mlle Levasseur. Si absorbé qu'il fût, il en subit l'agrément. Les meubles étaient simples, de vieux fauteuils et des chaises d'acajou, un secrétaire Empire sans ornement, un guéridon à gros pied massif, des rayons de livres. Mais la couleur claire des rideaux de toile égayait la pièce. Aux murs pendaient des reproductions de tableaux célèbres, des dessins de monuments et de paysages ensoleillés, villes italiennes, temples de Sicile...

La jeune fille se tenait debout. Elle avait repris, avec son sang-froid, sa figure énigmatique, si déconcertante par l'immobilité des traits et par cette expression volontairement morne sous laquelle Perenna croyait deviner une émotion contenue, une vie intense, des sentiments tumultueux, que l'énergie la plus attentive avait du mal à discipliner. Le regard n'était ni craintif, ni provocant. On eût dit vraiment qu'elle n'avait rien à redouter de l'explication.



Don Luis garda le silence assez longtemps. Chose étrange, et dont il se rendait compte avec irritation, il éprouvait un certain embarras en face de cette femme contre laquelle, au fond de lui-même, il portait les accusations les plus graves. Et n'osant pas les formuler, n'osant pas dire nettement ce qu'il pensait, il commença :

« Vous savez ce qui s'est passé ce matin dans cette maison ?

– Ce matin ?

– Oui, alors que je finissais de téléphoner ?

– Je l'ai su depuis, par les domestiques, par le maître d'hôtel...

– Pas avant ?

– Comment l'aurais-je su plus tôt ? »

Elle mentait. Il était impossible qu'elle ne mentît pas. Pourtant de quelle voix calme elle avait répondu !

Il reprit :

« Voici, en quelques mots, ce qui s'est passé. Je sortais de la cabine lorsque le rideau de fer dissimulé dans la partie supérieure de la muraille s'est abattu devant moi. Ayant acquis la certitude qu'il n'y avait rien à tenter contre un pareil obstacle, je résolus tout simplement, puisque j'avais le téléphone à ma disposition, de demander l'assistance d'un de mes amis. Je téléphonai donc au commandant d'Astrignac. Il accourut, et, avec l'aide du maître d'hôtel, me délivra. C'est bien ce qu'on vous a raconté ?

– Oui, monsieur. Je m'étais retirée dans ma chambre, ce qui explique que je n'ai rien su de l'incident, ni de la visite du commandant d'Astrignac.

– Soit. Cependant il résulte de ce que j'ai appris au moment de ma libération, il résulte que le maître d'hôtel, et que tout le monde ici d'ailleurs, et vous-même par conséquent, connaissiez l'existence de ce rideau de fer.

– Certes.

– Et par qui ?

– Par le comte Malonesco. Je tiens de lui que, durant la Révolution, son arrière-grand-mère maternelle, qui habitait alors cet hôtel et dont le mari fut guillotiné, resta cachée treize mois dans ce réduit. À cette époque, le rideau était recouvert d'une boiserie semblable à celle de la pièce.

– Il est regrettable qu'on ne m'ait pas averti, car enfin il s'en est fallu de bien peu que je ne sois écrasé. »

Cette éventualité ne parut pas émouvoir la jeune fille. Elle prononça :

« Il sera bon de vérifier le mécanisme et de voir pour quelle raison il s'est déclenché. Tout cela est vieux et fonctionne mal.

– Le mécanisme fonctionne parfaitement bien. Je m'en suis assuré. On ne peut donc accuser le hasard.

– Qui alors, si ce n'est le hasard ?

– Quelque ennemi que j'ignore.

– On l'aurait vu.

– Une seule personne aurait pu le voir, vous, vous qui passiez précisément dans mon bureau tandis que je téléphonais, et dont j'avais surpris l'exclamation de frayeur à propos de Mme Fauville.

– Oui, la nouvelle de son suicide m'avait donné un coup. Je plains cette femme infiniment, qu'elle soit coupable ou non.

– Et comme vous vous trouviez à côté de la baie, la main à portée du mécanisme, la présence d'un malfaiteur n'eût pu vous échapper. »

Elle ne baissa pas le regard. Un peu de rougeur, peut-être, effleura son visage, elle dit :

« En effet, je l'aurais tout au moins rencontré, puisque je suis sortie, d'après ce que je vois, quelques secondes avant l'accident.

– Sûrement, dit-il. Mais ce qu'il y a de curieux... d'invraisemblable, c'est que vous n'avez pas entendu le fracas du rideau qui s'abattait, et pas davantage mes appels, le vacarme que j'ai fait.

– J'avais déjà sans doute refermé la porte de ce bureau. Je n'ai rien entendu.

– Alors je dois supposer que quelqu'un se trouvait caché dans mon bureau à ce moment, et que ce personnage a des relations de complicité avec les bandits qui ont commis le double crime du boulevard Suchet, puisque le préfet de police vient de découvrir, sous les coussins de mon divan, le tronçon d'une canne qui appartient à l'un de ces bandits. »

Elle eut un air très étonné. Vraiment cette nouvelle histoire semblait lui être tout à fait inconnue. Il s'approcha d'elle et, les yeux dans les yeux, il articula :

« Avouez du moins que cela est étrange.

– Qu'est-ce qui est étrange ?

– Cette série d'événements, tous dirigés contre moi. Hier, ce brouillon de lettre que j'ai trouvé dans la cour – le brouillon de l'article paru dans *l'Écho de France* ! Ce matin, d'abord l'écroulement du rideau de fer à

l'instant même où je passe, et ensuite la découverte de cette canne... et puis... et puis... tout à l'heure, cette carafe d'eau empoisonnée... »

Elle hocha la tête et murmura :

« Oui... oui... il y a un ensemble de faits...

– Un ensemble de faits, acheva-t-il avec force, dont la signification est telle que, sans le moindre doute, je dois considérer comme certaine l'intervention directe du plus implacable et du plus audacieux des ennemis. Sa présence est avérée. Son action est constante. Son but est évident. Par le moyen de l'article anonyme, par le moyen de ce tronçon de canne, il a voulu me compromettre et me faire arrêter. Par la chute du rideau, il a voulu me tuer, ou tout au moins me retenir captif durant quelques heures. Maintenant, c'est le poison, le poison qui tue lâchement, surnoisement, et qu'on jette dans mon verre, et qu'on jettera demain dans mes aliments... Et puis ce sera le poignard, et puis la balle de revolver, ou la corde qui étrangle... n'importe quoi... pourvu que je disparaisse, car c'est cela qu'on veut : me supprimer. Je suis l'adversaire, je suis le monsieur dont on a peur, celui qui, un jour ou l'autre, découvrira le pot aux roses et empochera les millions que l'on rêve de voler. Je suis l'intrus. Devant l'héritage Mornington, montant la garde, il y a moi. C'est à mon tour d'y passer. Quatre victimes sont mortes déjà. Je serai la cinquième. Gaston Sauverand l'a décidé, Gaston Sauverand ou tel autre qui dirige l'affaire. Et le complice est là, dans cet hôtel, au cœur de la place, à mes côtés. Il me guette. Il marche sur la trace de mes pas. Il vit dans mon ombre. Il cherche, pour me frapper, la minute opportune et l'endroit favorable. Eh bien, j'en ai assez. Je veux savoir, je le veux, et je le saurai. Qui est-il ? »

La jeune fille avait un peu reculé et s'appuyait au guéridon.

Il avança d'un pas encore et, sans la quitter des yeux, tout en cherchant sur le visage inaltérable un indice de trouble, un frisson d'inquiétude, il répéta, plus violemment :

« Qui est-il, ce complice ? Qui donc ici a juré ma mort ?

– Je ne sais pas... dit-elle, je ne sais pas... Peut-être n'y a-t-il pas de complot, comme vous le croyez... mais des événements fortuits... »

Il eut envie de lui dire, avec son habitude de tutoyer ceux qu'il considérait comme des adversaires :

« Tu mens, la belle, tu mens. Le complice, c'est toi. Toi seule, qui as surpris ma conversation téléphonique avec Mazeroux, toi seule as pu aller

au secours de Gaston Sauverand, l'attendre en auto au coin du boulevard, et, d'accord avec lui, rapporter ici le tronçon de canne. C'est, toi, la belle, qui veut me tuer pour des raisons que j'ignore. La main qui me frappe dans les ténèbres, c'est la tienne. »

Mais il lui était impossible de la traiter ainsi, et cela l'exaspérait tellement de ne pas oser crier sa certitude par des mots d'indignation et de colère, qu'il lui avait pris les doigts entre les siens, et qu'il les étreignait durement, et que son regard et toute son attitude accusaient la jeune fille avec plus de force encore que ne l'eussent fait les paroles les plus âpres.

Se dominant, il desserra son étreinte. La jeune fille se dégagea d'un geste rapide, où il y avait de la révolte et de la haine. Don Luis prononça :

« Soit. J'interrogerai les domestiques. Au besoin, je renverrai ceux qui me sembleront suspects.

– Mais non, mais non, fit-elle vivement. Il ne faut pas... Je les connais tous. »

Allait-elle les défendre ? Était-ce des scrupules de conscience qui l'agitaient, au moment où, par sa duplicité et son obstination, elle sacrifiait des serviteurs dont elle savait la conduite irréprochable ?

Don Luis eut l'impression que dans le regard qu'elle lui adressa il y avait comme un appel à la pitié. Mais pitié pour qui ? Pour les autres ? Ou pour elle ?

Ils gardèrent un long silence. Don Luis, debout à quelques pas d'elle, songeait à la photographie, et il retrouvait avec étonnement dans la femme actuelle toute la beauté de l'image, toute cette beauté qu'il n'avait pas remarquée jusqu'ici, mais qui le frappait maintenant comme une révélation. Les cheveux d'or brillaient d'un éclat qu'il ignorait. La bouche avait une expression moins heureuse peut-être, un peu amère, mais qui conservait malgré tout la forme même du sourire. La courbe du menton, la grâce de la nuque, que découvrait l'échancrure du col de lingerie, la ligne des épaules, le geste des bras et des mains posées sur les genoux, tout cela était charmant, d'une grande douceur, et en quelque sorte d'une grande honnêteté. Était-il possible que cette femme fût une meurtrière, une empoisonneuse ?

Il lui dit :

« Je ne me souviens plus du prénom que vous m'avez donné comme étant le vôtre. Mais ce n'était pas le véritable.

– Mais si, mais si, dit-elle... Marthe...

– Non. Vous vous appelez Florence... Florence Levasseur... »

Elle sursauta.

« Quoi ? Qui est-ce qui vous a dit ? Florence ?... Comment savez-vous ?

– Voici votre photographie, et voici votre nom, presque effacé.

– Ah ! fit-elle, stupéfaite, et regardant l'image, est-ce croyable ?... D'où vient-elle ? Dites, où l'avez-vous eue ?... »

Et soudain :

« C'est le préfet de police qui vous l'a remise, n'est-ce pas ? Oui... c'est lui... j'en suis sûre... Je suis sûre que cette photographie sert de signalement et qu'on me cherche... moi aussi... Et c'est toujours vous... toujours vous...

– Soyez sans crainte, dit Perenna, il suffit de quelques retouches sur cette épreuve pour que votre visage soit méconnaissable... Je les ferai... Soyez sans crainte... »

Elle ne l'écoutait plus. Elle observait la photographie avec une attention concentrée, et elle murmurait :

« J'avais vingt ans... J'habitais l'Italie... Mon Dieu, comme j'étais heureuse le jour où j'ai posé !... et si heureuse quand j'ai vu mon portrait ! Je me trouvais belle alors... Et puis il a disparu... On me l'a volé, comme on m'avait déjà volé d'autres choses, dans le temps... »

Et plus bas encore, prononçant son nom comme si elle se fût adressée à une autre femme, à une amie malheureuse, elle répéta :

« Florence... Florence... »

Des larmes coulèrent sur ses joues.

« Elle n'est pas de celles qui tuent, pensa don Luis... il est inadmissible qu'elle soit complice... Et pourtant... pourtant... »

Il s'éloigna d'elle et marcha dans la pièce, allant de la fenêtre à la porte. Les dessins de paysages italiens accrochés au mur attirèrent son attention. Puis il examina, sur les rayons, les titres des livres. C'étaient des ouvrages de littérature française et étrangère, des romans, des pièces de théâtre, des essais de morale, des volumes de poésie qui témoignaient d'une culture réelle et variée. Il vit Racine à côté de Dante, Stendhal auprès d'Edgar Poe, Montaigne entre Goethe et Virgile. Et soudain, avec cette extraordinaire faculté qui lui permettait d'apercevoir dans un ensemble d'objets les détails

même qu'il n'observait pas, il remarqua que l'un des tomes d'une édition anglaise de Shakespeare ne présentait peut-être pas exactement la même apparence que les autres. Le dos, relié en chagrin rouge, avait quelque chose de spécial, de plus rigide, sans ces cassures et ces plis qui attestent l'usure d'un livre.

C'était le tome huit. Il le prit vivement, de manière qu'on n'entendît point.

Il ne s'était pas trompé. Le volume était faux, simple cartonnage, avec un vide à l'intérieur qui formait une boîte et offrait ainsi une véritable cachette, et dans ce livre il avisa du papier à lettre blanc, des enveloppes assorties et des feuilles de papier ordinaire quadrillées, toutes de mêmes grandeur et comme détachées d'un bloc-notes.

Et tout de suite l'aspect de ces feuilles le frappa. Il lui rappelait l'aspect de la feuille sur laquelle on avait écrit le brouillon de l'article destiné à l'*Écho de France*.

Le quadrillage était identique, et les dimensions semblaient pareilles.

D'ailleurs, ayant soulevé ces feuilles les unes après les autres, il vit, sur l'avant-dernière, une série de lignes formées par des mots et des chiffres qu'on avait tracés au crayon, comme des notes jetées en hâte.

Il lut :

*Hôtel du boulevard Suchet.*

*Première lettre. Nuit du 15 au 16 avril.*

*Deuxième. Nuit du 25.*

*Troisième et quatrième. Nuits du 5 mai et du 15 mai.*

*Cinquième et explosion. Nuit du 25 mai.*

Et tout en constatant, d'abord que la date de la première nuit était précisément celle de la nuit qui venait, et ensuite que toutes ces dates se succédaient à dix jours d'intervalle, il remarquait l'analogie de l'écriture avec l'écriture du brouillon.

Ce brouillon, il l'avait en poche, dans un calepin. Il pouvait ainsi vérifier la similitude des deux écritures et celle des deux feuilles quadrillées.

Il prit son calepin et l'ouvrit.

Le brouillon n'y était plus.

« Cré nom de Dieu grinça-t-il entre ses dents. Elle est raide, celle-là. »

Et en même temps il se souvenait très nettement que, pendant qu'il téléphonait le matin à Mazeroux, son calepin se trouvait dans la poche de son pardessus et son pardessus sur une chaise située près de la cabine.

Or, à cet instant, Mlle Levasseur, sans aucune raison, rôdait dans le cabinet de travail.

Qu'y faisait-elle ?

« Ah ! La cabotine, se dit Perenna furieux, elle était en train de me rouler. Ses larmes, ses airs de candeur, ses souvenirs attendris, autant de balivernes ! Elle est de la même race et de la même bande que la Marie-Anne Fauville, que le Gaston Sauverand, comme eux menteuse et comédienne jusqu'en ses moindres gestes et dans les moindres inflexions de sa voix innocente. »

Il fut sur le point de la confondre. La preuve était irréfutable cette fois. Par crainte d'une enquête où l'on aurait pu remonter jusqu'à elle, elle n'avait pas voulu laisser entre les mains de l'adversaire le brouillon de l'article. Comment douter dès lors que ce fût elle la complice dont se servaient les gens qui opéraient dans l'affaire Mornington et qui cherchaient à se débarrasser de lui ? N'avait-on même pas le droit de supposer qu'elle dirigeait la bande sinistre, et que, dominant les autres par son audace et son intelligence, elle les conduisait vers le but obscur où ils tendaient ?

Car enfin elle était libre, entièrement libre de ses actes et de ses mouvements. Par les fenêtres qui donnaient sur la place du Palais-Bourbon, elle avait toute facilité pour sortir de l'hôtel à la faveur de l'ombre et y rentrer sans que personne contrôlât ses absences. Il était donc parfaitement possible que la nuit du double crime elle se fût trouvée parmi les assassins d'Hippolyte Fauville et de son fils. Il était donc parfaitement possible qu'elle y eût participé, et même que le poison eût été injecté aux deux victimes par sa main, par cette petite main qu'il voyait appuyée contre les cheveux d'or, si blanche et si mince.

Un frisson l'envahit. Il avait remis doucement le papier dans le livre, et le livre à sa place, et il s'était approché de la jeune fille. Et voilà tout à coup qu'il se surprenait à étudier le bas de son visage, la forme de sa mâchoire ! Oui, c'était cela qu'il s'ingéniait à deviner, sous la courbe des joues et sous le voile des lèvres. Malgré lui, avec un mélange d'angoisse et de curiosité torturante, il regardait, il regardait, prêt à desserrer violemment ces lèvres closes et à chercher la réponse au problème effrayant qui se posait à lui. Ces

dents, ces dents qu'il ne voyait pas, n'était-ce point celles qui avaient laissé dans le fruit l'empreinte accusatrice ? Les dents du tigre, les dents de la bête fauve, étaient-ce celles-là, ou celles de l'autre femme ?

Hypothèse absurde, puisque l'empreinte avait été reconnue comme provenant de Marie-Anne Fauville. Mais l'absurdité d'une hypothèse, est-ce une raison suffisante pour écarter cette hypothèse ?

Étonné lui-même des sentiments qui le bouleversaient, craignant de se trahir, il préféra couper court à l'entretien, et, passant près de la jeune fille, il lui dit, d'un ton impérieux, agressif :

« Je désire que tous les domestiques de l'hôtel soient congédiés. Vous réglerez leurs gages, vous leur donnerez les indemnités qu'ils voudront, et ils partiront aujourd'hui, irrévocablement. Un autre personnel se présentera ce soir. Vous le recevrez. »

Elle ne répliqua point. Il s'en alla, emportant de cette entrevue l'impression de malaise qui marquait ses rapports avec Florence. Entre elle et lui l'atmosphère demeurait toujours lourde et opprimante. Les mots ne semblaient jamais être ceux que chacun d'eux pensait en secret, et les actes ne correspondaient pas aux paroles prononcées. Est-ce que la situation n'entraînait pas comme seul dénouement logique le renvoi immédiat de Florence Levasseur ? Pourtant don Luis n'y songea même point.

Aussitôt revenu dans son cabinet de travail, il demanda Mazeroux au téléphone, et, tout bas, de façon à n'être pas entendu de l'autre pièce :

« C'est toi, Mazeroux ?

– Oui.

– Le préfet t'a mis à ma disposition ?

– Oui.

– Eh bien, tu lui diras que j'ai flanqué tous mes domestiques à la porte, que je t'ai donné leurs noms, et que je t'ai chargé d'établir autour d'eux une surveillance active. C'est par là qu'on doit chercher le complice de Sauverand. Autre chose : demande au préfet l'autorisation, pour toi et pour moi, de passer la nuit dans la maison de l'ingénieur Fauville.

– Allons donc ! Dans la maison du boulevard Suchet ?

– Oui, j'ai toutes raisons de croire qu'un événement s'y produira.

– Quel événement ?

– Je ne sais pas. Mais quelque chose y doit avoir lieu. Et j'insiste vivement. C'est convenu ?



– Convenu, patron. Sauf avis contraire, rendez-vous ce soir, à neuf heures, au boulevard Suchet. »

Ce jour-là, Perenna ne vit plus Mlle Levasseur. Il quitta son hôtel au cours de l'après-midi et se rendit dans un bureau de placement, où il choisit des domestiques, chauffeur, cocher, valet de chambre, cuisinière, *etc.*

Puis il alla chez un photographe, qui tira sur la photographie de Mlle Levasseur une épreuve nouvelle, que don Luis fit retoucher et qu'il maquilla lui-même, pour que le préfet de police ne pût voir la substitution.

Il dîna au restaurant.

À neuf heures, il rejoignit Mazeroux.

Depuis le double assassinat, l'hôtel Fauville était sous la garde du concierge. Les scellés avaient été mis à toutes les chambres et à toutes les serrures, sauf à la porte intérieure de l'atelier, dont la police conservait les clefs pour les besoins de l'enquête.

La vaste pièce offrait le même aspect. Cependant, tous les papiers avaient été enlevés ou rangés, et il ne restait rien, ni livres, ni brochures, sur la table de travail. Un peu de poussière, déjà visible à la clarté électrique, en recouvrait le cuir noir et l'encadrement d'acajou.

« Eh bien, mon vieil Alexandre, s'écria don Luis quand ils se furent installés, qu'est-ce que tu en dis ? C'est impressionnant de se retrouver ici, hein ? Mais, cette fois, n'est-ce pas, plus de portes barricadées. Plus de verrous. Si tant est qu'il doive se passer quelque chose, en cette nuit du 15 au 16 avril, n'y mettons pas d'obstacles. La liberté pleine et entière pour ces messieurs. À vous, la pose. »

Bien qu'il plaisantât, don Luis n'en était pas moins singulièrement impressionné, comme il disait, par le souvenir épouvantable des deux crimes qu'il n'avait pu empêcher et par la vision obsédante des deux cadavres. Et il se rappelait aussi, avec une émotion réelle, le duel implacable qu'il avait soutenu contre Mme Fauville, le désespoir de cette femme et son arrestation.

« Parle-moi d'elle, dit-il à Mazeroux. Alors, elle a voulu se tuer ?

– Oui, dit Mazeroux, et pour de bon, et par un genre de suicide qui devait cependant lui faire horreur : elle s'est pendue avec des lambeaux de toile arrachés à ses draps et à son linge et tressés les uns autour des autres. Il a fallu la ranimer par des tractions et des mouvements respiratoires.

Actuellement, m'a-t-on dit, elle est hors de péril, mais on ne la quitte pas, car elle a juré de recommencer.

– Elle n'a point fait d'aveu ?

– Non. Elle persiste à se proclamer innocente.

– Et l'opinion du parquet, de la Préfecture ?

– Comment voulez-vous que l'opinion change à son égard, patron ?

L'instruction a confirmé point par point toutes les charges relevées contre elle, et notamment on a établi, sans contestation possible, qu'elle seule a pu toucher à la pomme, et qu'elle n'a pu y toucher qu'entre onze heures du soir et sept heures du matin. Or, la pomme porte les marques irrécusables de ses dents. Admettez-vous qu'il y ait au monde deux mâchoires qui puissent laisser identiquement la même empreinte ?

– Non... non, affirma don Luis, qui songeait à Florence Levasseur... Non, l'argumentation ne souffre pas la moindre controverse. Il y a là un fait clair comme le jour, et cette empreinte constitue, pour ainsi dire, un flagrant délit. Mais alors, qu'est-ce que vient faire au milieu de tout cela ?...

– Qui, patron ?

– Rien... une idée qui me tracasse... Et puis, vois-tu, il existe là-dedans tant de choses anormales, des coïncidences et des contradictions si bizarres, que je n'ose pas m'attacher à une certitude que la réalité de demain peut détruire. »

Ils causèrent assez longtemps, à voix basse, étudiant la question sous toutes ses faces.

Vers minuit, ils éteignirent le plafonnier électrique, et il fut convenu que chacun dormirait à son tour.

Et les heures s'écoulèrent, pareilles aux heures de leur première veillée. Mêmes bruits de voitures tardives et d'automobiles. Mêmes sifflements de chemins de fer. Même silence.

La nuit passa.

Il n'y eut aucune alerte, aucun incident.

Au petit jour, la vie du dehors recommença et don Luis, à ses heures de garde, n'avait entendu, dans la pièce, que le ronflement monotone de son compagnon.

« Me serais-je trompé ? se disait-il. L'indication recueillie dans le volume de Shakespeare avait-elle un autre sens ? Ou bien faisait-elle

allusion à des événements de l'année précédente, ayant eu lieu aux dates inscrites ? »

Malgré tout, une inquiétude confuse l'envahissait à mesure que l'aube filtrait par les volets à demi clos. Quinze jours auparavant, rien non plus ne s'était produit qui pût l'avertir, et pourtant, au réveil, les deux victimes gisaient auprès de lui.

À sept heures, il appela :

« Alexandre ?

– Hein ! Quoi, patron ?

– Tu n'es pas mort ?

– Qu'est-ce que vous dites ? Si je suis mort ? Mais non, patron.

– Tu es bien sûr ?

– Eh bien ! Vous en avez de bonnes, patron. Pourquoi pas vous ?

– Oh ! Mon tour ne tardera pas. Avec des bandits de ce calibre-là, ils pourraient bien ne pas me rater. »

Ils patientèrent encore une heure. Puis, Perenna ouvrit une fenêtre et poussa les volets.

« Dis donc, Alexandre. Tu n'es peut-être pas mort. Mais en revanche...

– En revanche ?

– Tu es vert »

Mazeroux eut un rire forcé.

« Ma foi, patron, je vous avoue que quand j'étais de faction, pendant que vous dormiez, je n'en menais pas large.

– Tu avais peur ?

– Jusqu'à la pointe des cheveux. Il me semblait tout le temps qu'il allait arriver quelque chose. Mais vous-même, patron, vous n'avez pas l'air dans votre assiette... Est-ce que, vous aussi ?... »

Il s'interrompit tellement la figure de don Luis exprimait d'étonnement.

« Qu'est-ce qu'il y a, patron ?

– Regarde... sur la table... cette lettre... »

Il regarda.

Sur la table de travail, il y avait, en effet, une lettre, ou plutôt une carte-lettre dont la bande de fermeture avait été déchirée selon le pointillé, et dont on voyait l'extérieur avec l'adresse, le timbre et les cachets de la poste.

« C'est toi qui as mis cela ici, Alexandre ?

– Vous riez, patron. Vous savez bien que ce ne peut être que vous.

– Ce ne peut être que moi... et cependant, ce n'est pas moi...

– Mais alors ?... »

Don Luis prit la carte-lettre et, l'ayant examinée, il constata que l'adresse et que les cachets de la poste avaient été grattés de telle façon qu'on ne pouvait distinguer ni le nom du destinataire, ni le lieu qu'il habitait, mais que le lieu de l'expédition était très net, ainsi que les dates :

« Paris, 4 janvier 1919. »

« La lettre est donc vieille de trois mois et demi », fit don Luis.

Il la retourna du côté de l'intérieur. Elle contenait une douzaine de lignes, et, tout de suite, il s'écria :

« La signature d'Hippolyte Fauville !

– Et son écriture, nota Mazeroux, je la reconnais maintenant. Pas d'erreur. Qu'est-ce que ça signifie ? Une lettre écrite par Hippolyte Fauville, trois mois avant sa mort... »

Perenna lut à haute voix :

« *Mon cher ami,*

« *Je ne puis, hélas ! Que confirmer ce que je t'écrivais l'autre jour la trame se resserre. Je ne sais encore quel est leur plan et moins encore comment ils l'exécuteront, mais tout m'apprend que le dénouement approche. Je vois cela dans ses yeux à elle. Comme elle me regarde étrangement parfois ! Ah ! Quelle infamie ! Qui donc aurait jamais supposé qu'elle serait capable... Je suis bien malheureux, mon pauvre ami.* »

« Et c'est signé Hippolyte Fauville, continua Mazeroux... Et je vous affirme que c'est bien écrit par lui... écrit le 4 janvier de cette année, à un ami dont nous ignorons le nom, mais que nous saurons bien dénicher, je vous le jure. Et cet ami nous donnera toutes les preuves nécessaires. »

Mazeroux s'exaltait :

« Des preuves ! Mais il n'en est plus besoin ! Elles sont là. M. Fauville les donne lui-même. « Le dénouement approche. *Je vois cela dans ses yeux à elle.* » Elle, c'est sa femme, c'est Marie-Anne Fauville, et le témoignage du mari confirme tout ce que nous savions contre elle. Qu'en dites-vous, patron ?

– Tu as raison, répondit Perenna distraitement, tu as raison, cette lettre est définitive. Seulement...

– Qui diable a pu l'apporter ? Il faut donc que quelqu'un soit entré cette nuit dans cette pièce, pendant que nous y étions ? Est-ce possible ? Car

enfin nous aurions entendu... Voilà ce qui me stupéfie.

– Il est de fait que...

– N'est-ce pas ? Il y a quinze jours, le coup était déjà bizarre. Mais enfin nous avons pris notre poste dans l'antichambre et on opérait ici. Tandis qu'aujourd'hui nous y étions, ici, tous les deux, près de cette table même. Et sur cette table où, hier soir, il n'y avait pas le moindre morceau de papier, ce matin nous trouvons cette lettre. »

Une étude minutieuse des lieux ne leur fit découvrir aucune indication qui les mît sur la voie. Ils visitèrent l'hôtel de fond en comble et purent s'assurer que personne ne s'y cachait. D'ailleurs, en admettant que quelqu'un s'y cachât, comment aurait-on pu pénétrer dans la pièce sans attirer leur attention ? Le problème était insoluble.

« Ne cherchons pas davantage, dit Perenna, ça ne sert de rien. Dans les histoires de ce genre, un jour ou l'autre la lumière pénètre par une fissure invisible et tout s'éclaire peu à peu. Porte cette lettre au préfet de police, raconte-lui notre veillée et dis-lui que nous demandons l'autorisation de revenir dans la nuit du 25 au 26 avril prochain. Cette nuit-là, encore, il doit y avoir du nouveau, et j'ai diablement envie de savoir si une seconde lettre nous sera remise par l'opération du Saint-Esprit. »

Ils refermèrent les portes et sortirent de l'hôtel.

Comme ils s'en allaient à droite, vers la Muette, pour y prendre une auto, et qu'ils parvenaient au bout du boulevard Suchet, le hasard fit que don Luis tourna la tête du côté de la chaussée.

Un homme les dépassait, à bicyclette.

Don Luis eut juste le temps de voir son visage glabre, ses yeux étincelants, fixés sur lui.

« Gare à toi ! » cria-t-il en poussant Mazeroux avec une telle brusquerie que le brigadier perdit l'équilibre.

L'homme avait tendu son poing, armé d'un revolver. Un coup de feu jaillit. La balle siffla aux oreilles de don Luis, qui s'était baissé rapidement.

« Courons dessus, proféra-t-il. Tu n'es pas blessé, Mazeroux ?

– Non, patron. »

Ils s'élancèrent tous deux en appelant au secours. Mais, à cette heure matinale, les passants étaient rares sur les larges avenues de ce quartier. L'homme, qui filait vivement, augmenta son avance, tourna au loin par la rue Octave-Feuillet et disparut.

« Gredin, va, je te repincerai, grinça don Luis en renonçant à une vaine poursuite.

– Mais vous ne savez même pas qui c’est, patron.

– Si, c’est lui.

– Qui donc ?

– L’homme à la canne d’ébène. Il a coupé sa barbe.

Il s’est rasé. N’importe, je l’ai reconnu. C’était bien l’homme qui nous canardait hier matin, du haut de l’escalier de sa maison, boulevard Richard-Wallace, celui qui a tué l’inspecteur principal Ancenis. Ah ! Le misérable, comment a-t-il pu savoir que j’avais passé la nuit dans l’hôtel Fauville ? On m’a donc suivi, espionné ? Mais qui donc ? Et pour quelle raison ? Et par quel moyen ? »

Mazeroux réfléchit et prononça :

« Rappelez-vous, patron, vous m’avez téléphoné dans l’après-midi pour me donner rendez-vous. Qui sait ? Vous aviez beau me parler tout bas, quelqu’un de chez vous a peut-être entendu. »

Don Luis ne répondit point. Il pensait à Florence.

Ce matin-là, ce ne fut point Mlle Levasseur qui apporta le courrier à don Luis, et il ne la fit pas venir non plus. Il l’aperçut plusieurs fois qui donnait des ordres aux nouveaux domestiques. Elle dut ensuite se retirer dans sa chambre, car il ne la vit plus.

L’après-midi, il commanda son automobile et se rendit à l’hôtel du boulevard Suchet pour y continuer, avec Mazeroux, et sur l’ordre du préfet, des investigations qui, d’ailleurs, n’aboutirent à aucun résultat.

Il était six heures quand il rentra. Le brigadier et lui dînèrent ensemble. Le soir, désireux d’examiner à son tour le domicile de l’homme à la canne d’ébène, il repartit en automobile, toujours accompagné de Mazeroux, et donna comme adresse le boulevard Richard-Wallace.

La voiture traversa la Seine, qu’elle suivit sur la rive droite.

« Allez plus vite, dit-il par le porte-voix à son nouveau chauffeur, j’ai l’habitude de marcher bon train.

– Vous culbuterez un jour ou l’autre, patron, dit Mazeroux.

– Pas de danger, répondit don Luis. Les accidents d’auto sont réservés aux imbéciles. »

Ils arrivaient à la place de l’Alma. La voiture, à ce moment, tourna vers la gauche.

« Droit devant vous, cria don Luis... montez par le Trocadéro. »

L'automobile se redressa. Mais, tout de suite, elle fit trois ou quatre embardées, à toute allure, escalada un trottoir, se heurta contre un arbre et fut renversée.

En quelques secondes, une douzaine de passants accoururent. On cassa une des glaces et l'on ouvrit la portière. Don Luis surgit le premier.

« Rien, dit-il, je n'ai rien. Et toi, Alexandre ? »

On tira le brigadier. Il avait quelques contusions, des douleurs, mais aucune blessure qui parût sérieuse.

Seulement, le chauffeur avait été précipité de son siège et gisait inerte sur le trottoir, la tête ensanglantée.

On le transporta dans une pharmacie. Il mourut dix minutes plus tard.

Lorsque Mazeroux, qui avait accompagné la malheureuse victime et qui, lui-même assez étourdi, avait dû avaler un cordial, retourna vers l'automobile, il trouva deux agents de police qui constataient l'accident et recueillaient des témoignages, mais le patron n'était pas là.

Perenna, en effet, venait de sauter dans un taxi et se faisait ramener chez lui aussi vite que possible. Sur la place, il descendit de voiture, passa sous le porche en courant, traversa la cour et suivit le couloir qui conduisait au logement de Mlle Levasseur.

Au haut des marches, il frappa, puis entra sans attendre la réponse.

La porte de la pièce qui servait de salon fut ouverte. Florence apparut.

Il la repoussa dans le salon et lui dit d'un ton d'indignation et de courroux :

« C'est fait. L'accident s'est produit. Pourtant aucun des anciens domestiques n'a pu le préparer, puisqu'ils n'étaient plus là et que je suis sorti cet après-midi dans l'automobile. Donc, c'est à la fin de la journée, entre six heures et neuf heures du soir, qu'on a dû s'introduire dans la remise et qu'on a limé aux trois quarts la barre de direction.

– Je ne comprends pas... je ne comprends pas... dit-elle, l'air effaré.

– Vous comprenez parfaitement que le complice des bandits ne peut pas être un des nouveaux domestiques, et vous comprenez parfaitement que le coup ne pouvait pas manquer de réussir, et qu'il a réussi, au-delà de toute espérance. Il y a une victime, et qui paye à ma place.

– Mais parlez donc, monsieur ! Vous m'effrayez !... Quel accident ?... Qu'y a-t-il eu ?

– L’automobile s’est renversée. Le chauffeur est mort.

– Ah ! dit-elle, quelle horreur ! Et vous croyez que j’aurais pu, moi...  
Ah ! Cette mort, quelle horreur ! Le pauvre homme... »

Sa voix s’affaiblit. Elle était en face de Perenna, tout contre lui. Pâle, défaillante, elle ferma les yeux et chancela.

Il la reçut dans ses bras au moment où elle tombait. Elle voulut se dégager, mais elle n’avait pas de force, et il l’étendit sur un fauteuil, tandis qu’elle gémissait à diverses reprises :

« Le pauvre homme... le pauvre homme... »

Un de ses bras derrière la tête de la jeune fille, il essayait avec un mouchoir le front couvert de sueur et les joues pâlies où des larmes roulaient. Elle avait dû perdre tout à fait conscience, car elle s’abandonnait aux soins de Perenna sans marquer la moindre révolte. Et lui, ne bougeant plus, se mit à regarder anxieusement la bouche qui s’offrait à ses yeux, la bouche aux lèvres si rouges d’ordinaire, et maintenant décolorées, comme privées de sang.

Doucement, posant sur chacune d’elles l’un de ses doigts, d’un effort continu il les écarta ainsi que l’on écarte les pétales d’une rose, et la double rangée des dents lui apparut.

Elles étaient charmantes, admirables de forme et de blancheur, peut-être un peu moins grandes que celles de Mme Fauville, peut-être aussi disposées en un cercle plus élargi. Mais qu’en savait-il ? Et qui pouvait assurer que leur morsure ne laissait pas la même empreinte ? Supposition invraisemblable, miracle inadmissible, il le savait. Et néanmoins combien les circonstances accusaient la jeune fille et la désignaient comme la plus audacieuse des criminelles, comme la plus cruelle, la plus implacable et la plus terrible !

Sa respiration devenait régulière. Un souffle égal s’exhalait de sa bouche, dont il sentit la caresse fraîche, enivrante comme le parfum d’une fleur. Malgré lui, il se pencha davantage, si près, si près qu’un vertige le prit et qu’il lui fallut faire un grand effort pour reposer sur le dossier du fauteuil la tête de la jeune fille et pour détacher son regard du beau visage aux lèvres entrouvertes. Il se releva et partit.



## *La grange-aux-pendus*

### [Table des matières](#)

De tous ces événements, on ne connut que la tentative de suicide de Marie-Anne Fauville, la capture et l'évasion de Gaston Sauverand, le meurtre de l'inspecteur principal Ancenis et la découverte d'une lettre écrite par Hippolyte Fauville. Ils suffirent, d'ailleurs, à raviver la curiosité d'un public que l'affaire Mornington intriguait déjà vivement et qui se passionnait aux moindres gestes de ce mystérieux don Luis Perenna que l'on s'obstinait à confondre avec Arsène Lupin.

Bien entendu, on lui attribua la capture momentanée de l'homme à la canne d'ébène. On sut, en outre, qu'il avait sauvé la vie du préfet de police, et que, finalement, ayant, sur sa demande, passé la nuit dans l'hôtel du boulevard Suchet, il avait reçu de la façon la plus incompréhensible la fameuse lettre de l'ingénieur Fauville. Et tout cela surexcitait l'opinion au plus haut point.

Mais combien les problèmes posés à don Luis Perenna étaient plus complexes et plus troublants ! Quatre fois en l'espace de quarante-huit heures, et sans parler de l'article anonyme où on le dénonçait, quatre fois, par l'écroulement du rideau de fer, par le poison, par le coup de feu du boulevard Suchet et par le « truquage » de son automobile, on avait essayé de le tuer. La participation de Florence à ces attentats consécutifs était indéniable. Et voilà que les relations de la jeune fille avec les assassins d'Hippolyte Fauville se trouvaient établies grâce à la petite note recueillie dans le volume huit de Shakespeare ! Et voilà que deux morts nouvelles s'ajoutaient à la liste funèbre, la mort de l'inspecteur principal Ancenis, la mort du chauffeur d'automobile.

Comment définir et comment expliquer le rôle que jouait, au milieu de toutes ces catastrophes, l'énigmatique créature ?

Chose étrange, la vie reprit à l'hôtel de la place du Palais-Bourbon, comme si rien d'anormal ne s'y fût passé. Chaque matin, Florence

Levasseur dépouillait le courrier en présence de don Luis et lisait à haute voix les articles de journaux qui le concernaient ou se rapportaient à l'affaire Mornington.

Pas une fois, il ne fit allusion à la lutte sauvage qu'on avait poursuivie contre lui pendant deux jours. Il semblait qu'une trêve fût conclue entre eux et que, pour l'instant, l'ennemi eût renoncé à ses attaques. Et don Luis se sentait tranquille, à l'abri du danger. Et il parlait à la jeune fille d'un air indifférent, ainsi qu'il eût parlé à la première venue.

Mais avec quel intérêt fiévreux il l'épiait la dérobée ! Comme il observait l'expression à la fois si ardente et si calme de ce visage, où frémissait, sous le masque paisible, une sensibilité douloureuse, excessive, difficilement contenue, et que l'on devinait à certains frissons des lèvres, à certains battements des narines !

« Qu'es-tu ? Qu'es-tu ? Avait-il envie de crier. Est-ce donc ta volonté de semer les cadavres sur la route ? Et te faut-il encore ma mort pour atteindre ton but ? Où vas-tu, et d'où viens-tu ? »

À la réflexion, une certitude l'avait envahi, qui résolvait un problème dont il s'était souvent préoccupé, à savoir le rapport mystérieux existant entre sa présence, à lui, clans l'hôtel de la place du Palais-Bourbon, et la présence d'une femme qui, manifestement, le poursuivait de sa haine. Aujourd'hui, il comprenait que ce n'était point par hasard qu'il avait acheté cet hôtel. En agissant ainsi, il avait cédé à une offre anonyme qu'on lui avait faite au moyen d'un prospectus dactylographié. D'où venait cette offre, sinon de Florence, de Florence qui voulait l'attirer auprès d'elle pour le surveiller et pour le combattre ?

« Eh oui ! pensa-t-il, la vérité est là. Héritier possible de Cosmo Mornington, mêlé directement à cette affaire, je suis l'ennemi, et l'on cherche à me supprimer comme les autres. Et c'est Florence qui agit contre moi. Et c'est elle qui a tué. Tout l'accuse, et rien ne la défend. Ses yeux purs ? Sa voix sincère ? La gravité et la noblesse de sa personne ?... Et après ?... Oui, après ? N'en ai-je pas vu de ces femmes au regard candide, et qui tuaient sans raison, par volupté presque ? »

Il tressaillait d'épouvante au souvenir de Dolorès Kesselbach... Quel lien obscur unissait à chaque instant, dans son esprit, l'image de ces deux femmes ? Il avait aimé l'une, la monstrueuse Dolorès, et, de ses propres

main, l'avait étranglée. La destinée le conduisait-elle aujourd'hui vers un même amour et vers un meurtre semblable ?

Quand Florence s'en allait, il éprouvait une satisfaction et respirait plus à l'aise, comme délivré d'un poids qui l'eût oppressé, mais il courait à la fenêtre, et il la regardait traverser la cour, et il attendait encore que passât et repassât la jeune fille dont il avait senti sur son visage l'haleine parfumée.

Un matin, elle lui dit :

« Les journaux annoncent que c'est pour ce soir.

– Pour ce soir ?

– Oui, fit-elle en montrant un article, nous sommes le 25 avril, et les renseignements de la police, fournis par vous, dit-on, prétendent que, tous les dix jours, il y aura une lettre dans l'hôtel du boulevard Suchet, et que l'hôtel sera détruit par une explosion, la nuit même où apparaîtra la cinquième et dernière lettre. »

Était-ce un défi ? Voulait-elle lui faire entendre que, quoi qu'il arrivât, et quels que fussent les obstacles, les lettres apparaîtraient, ces lettres mystérieuses annoncées sur la liste qu'il avait trouvée dans le tome huit de Shakespeare ?

Il la regarda fixement. Elle ne broncha pas. Il répondit :

« En effet, c'est pour cette nuit. Et j'y serai. Rien au monde ne peut m'empêcher d'y être. »

Elle fut encore sur le point de répliquer, mais, une fois de plus, elle imposa silence aux sentiments qui la bouleversaient.

Ce jour-là, don Luis se tint sur ses gardes. Il déjeuna et dîna au restaurant, et s'entendit avec Mazeroux pour qu'on surveillât la place du Palais-Bourbon.

L'après-midi, Mlle Levasseur ne quitta pas l'hôtel. Le soir don Luis donna l'ordre aux hommes de Mazeroux que l'on suivît toute personne qui sortirait.

À dix heures, le brigadier rejoignait don Luis dans le cabinet de travail de l'ingénieur Fauville. Le sous-chef Weber et deux agents l'accompagnaient.

Don Luis prit Mazeroux à part.

« On se méfie de moi, avoue-le.

– Non. Tant que M. Desmalions sera là, on ne peut rien contre vous. Seulement Weber prétend, et il n'est pas le seul, que c'est vous qui

manigancez toutes ces histoires-là.

– Dans quel but ?

– Dans le but de fournir des preuves contre Marie-Anne Fauville et de la faire condamner. Alors, c'est moi qui ai demandé la présence du sous-chef et de deux hommes. Nous serons quatre pour témoigner de votre bonne foi.  
»

Chacun prit son poste.

Tour à tour, deux policiers devaient veiller.

Cette fois, après avoir fouillé minutieusement la petite chambre où couchait jadis le fils d'Hippolyte Fauville, on ferma et on verrouilla les portes et les volets.

À onze heures, on éteignit le plafonnier électrique.

Don Luis et Weber dormirent à peine.

La nuit s'écoula sans le moindre incident.

Mais, à sept heures, quand les volets furent poussés, on s'aperçut qu'il y avait une lettre sur la table.

De même que l'autre fois, il y avait une lettre sur la table !

Cette lettre, le premier moment de stupeur passé, le sous-chef la prit. Il avait ordre de ne pas la lire et de ne la laisser lire à personne.

La voici, telle que les journaux la publièrent, en même temps qu'ils publiaient les déclarations des experts attestant que l'écriture était bien celle d'Hippolyte Fauville.

*« Je l'ai vu ! Tu comprends, n'est-ce pas, mon bon ami, je l'ai vu ! Il se promenait dans une allée du Bois, le col relevé, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles. M'a-t-il vu, lui ? Je ne crois pas. Il faisait presque nuit. Mais, moi, je l'ai bien reconnu. J'ai reconnu la poignée d'argent de sa canne d'ébène. C'était bien lui, le misérable !*

*« Le voilà donc à Paris, malgré sa promesse. Gaston Sauverand est à Paris ! Comprends-tu ce qu'il y a de terrible dans ce fait ? S'il est à Paris, c'est qu'il veut agir. S'il est à Paris, c'est que ma mort est décidée. Ah ! C'est mon homme, quel mal il m'aura fait ! Il m'a déjà volé mon bonheur, et maintenant c'est ma vie qu'il lui faut. J'ai peur. »*

Ainsi l'ingénieur Fauville savait que l'homme à la canne d'ébène, que Gaston Sauverand préméditait de le tuer. Cela, Hippolyte Fauville, par un témoignage écrit de sa propre main, le déclarait de la façon la plus formelle, et la lettre, en outre, corroborant les paroles échappées à Gaston Sauverand

lors de son arrestation, laissait entendre que les deux hommes avaient été jadis en relations, qu'il y avait eu entre eux rupture d'amitié, et que Gaston Sauverand avait promis de ne jamais venir à Paris.

Un peu de clarté pénétrait donc en la ténébreuse aventure de l'héritage Mornington. Mais, d'autre part, quel mystère inconcevable que la présence de cette lettre sur la table du cabinet de travail ! Cinq hommes avaient veillé, cinq hommes qui comptaient parmi les plus habiles, et pourtant, cette nuit-là, comme la nuit du 15 avril, une main inconnue avait déposé la lettre dans une pièce aux fenêtres et aux portes barricadées, sans que le moindre bruit fût perçu, sans qu'une trace d'effraction pût être relevée aux fermetures des portes et des fenêtres.

Tout de suite, on souleva l'hypothèse d'une issue secrète. Hypothèse qu'on dut abandonner après un examen attentif des murs, et après convocation de l'entrepreneur qui avait construit la maison quelques années auparavant, sur le plan de l'ingénieur Fauville.

Il est inutile de rappeler encore à ce propos ce qu'on pourrait appeler l'ahurissement du public. Dans les conditions où il se produisait, le fait prenait l'apparence d'un tour de passe-passe. Plutôt que l'intervention d'un personnage disposant de moyens ignorés, on était tenté de voir là le divertissement d'un prestidigitateur doué d'une adresse prodigieuse.

Il n'en restait pas moins établi que les indications de don Luis Perenna se trouvaient justifiées, et que la date du 25, comme celle du 15 avril, avait suscité l'incident prévu. La date du 5 mai continuerait-elle la série ? Nul n'en douta, puisque don Luis l'avait prédit, et qu'il semblait à tous que don Luis ne pût pas se tromper. Et toute la nuit du 5 au 6 mai, il y eut foule sur le boulevard Suchet. Des curieux, des noctambules venaient en bande chercher les dernières nouvelles.

Le préfet de police lui-même, vivement impressionné par le double miracle, voulut se rendre compte et assister en personne aux opérations de la troisième nuit. Il se fit accompagner de plusieurs inspecteurs qu'il laissa dans le jardin, dans le couloir et dans la mansarde de l'étage supérieur. Lui-même s'établit au rez-de-chaussée avec le sous-chef Weber, avec Mazeroux et avec don Luis Perenna.

L'attente fut déçue. Et cela par la faute de M. Desmalions. Malgré l'avis formel de don Luis qui jugeait l'expérience inutile, il avait décidé, afin de savoir si la lumière empêcherait le miracle de se produire, de ne pas

éteindre l'électricité. Dans de telles conditions, aucune lettre ne pouvait surgir, et aucune lettre ne surgit. Truc de magicien ou stratagème de malfaiteur, il fallait le secours de l'ombre propice.

C'étaient donc dix jours perdus, si tant est que le correspondant diabolique osât renouveler sa tentative et produire la troisième lettre mystérieuse.

Le 15 mai, la faction recommença, tandis qu'une même foule s'accumulait dehors, une foule anxieuse, haletante, remuée par les moindres bruits et qui, les yeux fixés sur l'hôtel Fauville, gardait un silence impressionnant.

Cette fois, on éteignit. Mais le préfet de police tenait la main sur l'interrupteur électrique. Dix fois, vingt fois, il alluma inopinément sur la table, rien. C'était le craquement d'un meuble qui avait éveillé son attention, ou le geste d'un des assistants.

Soudain, tous, ils eurent une exclamation. Quelque chose d'insolite, un froissement de feuille venait d'interrompre le silence.

Déjà M. Desmalions avait tourné l'interrupteur.

Il poussa un cri.

La lettre était là, non pas sur la table, mais à côté, par terre, sur le tapis.

Mazeroux fit le signe de la croix.

Les inspecteurs étaient livides.

M. Desmalions regarda don Luis, qui hocha la tête sans rien dire.

On vérifia l'état des serrures et des verrous. Rien n'avait bougé.

Ce jour-là encore, le contenu de la lettre compensa, en quelque manière, la façon vraiment inouïe dont elle émergeait des ténèbres. Elle achevait de dissiper tous les nuages qui enveloppaient le double assassinat du boulevard Suchet.

Toujours signée par l'ingénieur, écrite par lui à la date du huit février précédent, sans adresse visible, elle disait :

« *Mon cher ami,*

« *Eh bien ! Non, je ne me laisserai pas égorger comme un mouton qu'on mène à l'abattoir. Je me défendrai, je lutterai jusqu'à la dernière minute. Ah ! C'est que maintenant les choses ont changé de face. J'ai des preuves maintenant, des preuves irrécusables... Je possède des lettres qu'ils ont échangées ! Et je sais qu'ils s'aiment toujours, comme au début, et qu'ils veulent s'épouser, et que rien ne les arrêtera. C'est écrit, tu entends,*

*c'est écrit de la main même de Marie-Anne : « Patiente, mon Gaston bien aimé, le courage grandit en moi. Tant pis pour celui qui nous sépare, il disparaîtra. »*

*« Mon bon ami, si je succombe dans la lutte, tu trouveras ces lettres-là (et tout le dossier que je réunis contre la misérable créature) dans le coffre-fort qui est caché derrière la petite vitrine. Alors, venge-moi. Au revoir. Adieu, peut-être ... »*

Telle fut la troisième missive. Du fond de sa tombe, Hippolyte Fauville nommait et accusait l'épouse coupable. Du fond de sa tombe il donnait le mot de l'énigme en expliquant les raisons pour lesquelles le crime avait été commis : Marie-Anne et Gaston Sauverand s'aimaient.

Certes, ils connaissaient l'existence du testament de Cosmo Mornington, puisqu'ils avaient commencé par supprimer Cosmo Mornington, et la hâte de conquérir l'énorme fortune avait précipité le dénouement. Mais l'idée première du crime prenait racine dans un sentiment ancien : Marie-Anne et Gaston Sauverand s'aimaient.

Restait à résoudre un problème. Qu'était-ce donc que ce correspondant inconnu auquel Hippolyte Fauville avait confié le soin de sa vengeance, et qui, au lieu de remettre purement et simplement les lettres à la justice, s'ingéniait à les lui faire parvenir au moyen de combinaisons des plus machiavéliques ? Avait-il intérêt lui-même à rester dans l'ombre ?

À toutes ces questions Marie-Anne riposta de la façon la plus inattendue, et qui cependant était bien conforme à ses menaces. Huit jours après, à la suite d'un long interrogatoire où on la pressa de dire qui pouvait être cet ancien ami de son mari, et où l'on se heurta au mutisme le plus opiniâtre et à une sorte de torpeur hébétée, le soir, rentrée dans sa cellule, elle s'ouvrit les veines du poignet avec un morceau de verre qu'elle avait réussi à dissimuler.

Dès le lendemain matin, avant huit heures, don Luis en fut averti par Mazeroux qui vint le surprendre au saut du lit. Le brigadier tenait en main un sac de voyage.

La nouvelle qu'il apportait bouleversa don Luis.

« Elle est morte ? s'écria-t-il.

– Non... Il paraît qu'elle en réchappera encore. Mais à quoi bon !

– Comment, à quoi bon ?

– Parbleu ! Elle recommencera. Elle a ça dans la tête. Et un jour ou l'autre...

– Et elle n'a pas fait d'aveux, cette fois non plus, avant sa tentative ?

– Non. Elle a écrit quelques mots sur un bout de papier, disant que, à bien réfléchir, il fallait chercher l'origine des lettres mystérieuses du côté d'un sieur Langernault. C'était le seul ami qu'elle eût connu autrefois à son mari, le seul en tout cas qu'il appelât : « Mon bon ami ». Ce monsieur Langernault ne pourrait que la disculper et montrer l'effroyable malentendu dont elle était la victime.

– Alors, fit don Luis, si quelqu'un peut la disculper, pourquoi commence-t-elle par s'ouvrir les veines ?

– Tout lui est égal, d'après ce qu'elle dit. Sa vie est perdue. Ce qu'elle veut, c'est le repos, la mort.

– Le repos, le repos, il n'y a pas que dans la mort qu'elle pourrait le trouver. Si la découverte de la vérité doit être le salut pour elle, la vérité n'est peut-être pas impossible à découvrir.

– Qu'est-ce que vous dites, patron ? Vous avez deviné quelque chose ? Vous commencez à comprendre ?

– Oh ! Très vaguement, mais, tout de même, l'exactitude vraiment anormale de ces lettres me semble justement une indication... »

Il réfléchit et continua :

« On a examiné de nouveau l'adresse effacée des trois lettres ?

– Oui, et l'on a réussi, en effet, à reconstruire le nom de Langernault.

– Et ce Langernault habite ?...

– Selon Mme Fauville, au village de Formigny, dans l'Orne.

– On a déchiffré ce nom de Formigny sur une des missives ?

– Non, mais celui de la ville auprès de laquelle il est situé.

– Cette ville ?

– Alençon.

– Et c'est là que tu vas ?

– Oui, le préfet de police m'y expédie en toute hâte. Je prends le train aux Invalides.

– Tu veux dire que tu montes avec moi dans mon auto.

– Hein ?

– Nous partons tous deux, mon petit. J'ai besoin d'agir, l'air de cette maison est mortel pour moi.



– Mortel ? Que chantez-vous, patron ?

– Rien, je me comprends. »

Une demi-heure plus tard, ils filaient sur la route de Versailles. Perenna conduisait lui-même son auto découverte, et il la conduisait d'une telle façon que Mazeroux, un peu suffoqué, articulait de temps à autre :

« Bigre, nous marchons... Cré tonnerre ! Ce que vous en mettez, patron !... Vous ne craignez pas la culbute ?... Rappelez-vous l'autre jour... »

Ils arrivèrent à Alençon pour déjeuner. Le repas fini, ils se rendirent au bureau de poste principal. On n'y connaissait pas le sieur Langernault, et, en outre, la commune de Formigny avait son bureau particulier.

Il fallait donc supposer, puisque les lettres portaient le cachet d'Alençon, que M. Langernault se faisait adresser sa correspondance dans cette ville, mais sous le couvert de la poste restante.

Don Luis et Mazeroux se rendirent au village de Formigny. Là non plus le receveur ne connaissait personne qui portât le nom de Langernault, quoiqu'il n'y eût à Formigny qu'un millier d'habitants.

« Allons voir le maire », dit Perenna.

À la mairie, Mazeroux exposa ses qualités et l'objet de sa visite.

Le maire hocha la tête.

« Le bonhomme Langernault... je crois bien..., un brave type... un ancien commerçant de la capitale.

– Ayant l'habitude, n'est-ce pas ? De prendre sa correspondance à la poste d'Alençon.

– C'est ça même... histoire de faire une promenade quotidienne.

– Et sa maison ?

– Au bout du village. Vous avez passé devant.

– On peut la voir ?

– Ma foi oui... seulement...

– Il n'est peut-être pas chez lui ?

– Pour sûr, qu'il n'y est pas. Il n'y est même plus rentré depuis quatre ans qu'il est sorti, ce pauvre cher homme.

– Comment ça ?

– Dame, voilà quatre ans qu'il est mort. »

Don Luis et Mazeroux se regardèrent avec stupéfaction.

« Ah ! Il est mort... reprit don Luis.

– Oui, un coup de fusil.

– Qu'est-ce que vous dites ? s'écria Perenna. Il a été tué ?

– Non, non, on l'a cru d'abord quand on l'a ramassé sur le parquet de sa chambre, mais l'enquête a prouvé qu'il y avait accident. En nettoyant son fusil de chasse, il s'était envoyé une décharge dans le ventre. Seulement, tout de même, au village ça nous a semblé louche. Le père Langernault, vieux chasseur devant l'Éternel, n'était pas un homme à commettre une imprudence.

– Il avait de l'argent ?

– Oui, et c'est là justement ce qui corsait l'affaire, on n'a pas pu dénicher un sou de sa fortune. »

Don Luis resta pensif un long moment, puis il reprit :

« Il a laissé des enfants, des parents qui ont le même nom ?

– Personne, pas un cousin. À preuve que sa propriété – le Vieux-Château qu'on l'appelle à cause des ruines qui s'y trouvent – est demeurée dans l'état. L'administration du domaine public a fait mettre les scellés sur les portes de la maison et barricadé celles du parc. On attend les délais pour prendre possession.

– Et les curieux ne vont pas se promener dans le parc, malgré les murs ?

– Ma foi, non. D'abord les murs sont hauts. Et puis... et puis, le Vieux-Château a toujours eu mauvaise réputation dans le pays. On a toujours parlé de revenants... des tas d'histoires à dormir debout... Mais, tout de même... »

« Elle est raide celle-là, s'écria don Luis, lorsqu'ils eurent quitté la mairie. Voilà que l'ingénieur Fauville écrivait ses lettres à un mort, et à un mort, entre parenthèses qui m'a tout l'air d'avoir été assassiné.

– Quelqu'un les aura interceptées ces lettres.

– Évidemment. N'empêche qu'il les écrivait à un mort auquel il faisait ses confidences et racontait les projets criminels de sa femme. »

Mazeroux se tut. Lui aussi, il semblait extrêmement troublé.

Une partie de l'après-midi, ils se renseignèrent sur les habitudes du bonhomme Langernault, espérant découvrir quelque indication utile auprès de ceux qui l'avaient connu. Mais leurs efforts n'aboutirent à aucun résultat.

Vers six heures, au moment de partir, don Luis, constatant que l'auto manquait d'essence, dut envoyer Mazeroux en carriole jusqu'aux faubourgs d'Alençon. Il profita de ce répit pour aller voir le Vieux-Château, à l'extrémité du village.

Il fallait suivre, entre deux haies, un chemin qui conduisait à un rond-point planté de tilleuls et où se dressait, au milieu d'un mur, une porte en bois massif. La porte étant fermée, don Luis longea le mur qui était, en effet, très élevé et n'offrait aucune brèche, mais pourtant qu'il réussit à franchir en s'aidant des branches d'un arbre voisin. Dans le parc, c'étaient des pelouses incultes, encombrées de grandes fleurs sauvages, et des avenues couvertes d'herbe qui s'en allaient à droite vers un monticule lointain, où se pressaient des constructions en ruines, et à gauche vers une petite maison délabrée aux volets mal joints.

Il se dirigeait de ce côté, lorsqu'il fut très étonné d'apercevoir sur la terre d'une platebande que les pluies récentes avait détrempée, des traces de pas toutes fraîches. Et ces traces, il put s'en rendre compte, avaient été laissées par des bottines de femme, des bottines élégantes et fines.

« Qui diable vient se promener par là ? » pensa-t-il.

Il retrouva les traces un peu plus loin, sur une autre platebande que la promeneuse avait traversée, et elles le conduisirent à l'opposé de la maison, vers une suite de bosquets où il les revit deux fois encore.

Puis il les perdit définitivement.

Il était alors auprès d'une vaste grange adossée à un talus très haut, à moitié ruinée, et dont les portes vermoulues ne semblaient tenir que par un hasard d'équilibre.

Il s'en approcha et appliqua son œil contre une fente du bois.

À l'intérieur, dans les demi-ténèbres de cette grange sans fenêtres et que les ouvertures bouchées avec de la paille éclairaient d'autant moins que le jour commençait à baisser, on distinguait un amoncellement de barriques, de pressoirs démolis, de vieilles charrues et de ferrailles de toutes sortes.

« Ce n'est certes pas là que ma promeneuse a dirigé ses pas, pensa don Luis. Cherchons ailleurs. »

Il ne bougea point pourtant. Il avait entendu du bruit dans la grange.

Il écouta et ne perçut rien. Mais, comme il voulait en avoir le cœur net, d'un choc de l'épaule il renversa une planche, et il entra.

La brèche qu'il avait ainsi pratiquée donnant un peu de lumière, il put se glisser, entre deux futailles, pardessus des débris de châssis dont il cassa les verres, jusqu'à un espace vide situé de l'autre côté.

Il marcha. Ses yeux s'habituèrent à l'ombre. Néanmoins, il heurta du front, sans l'avoir vu, quelque chose d'assez dur et qui, mis en mouvement,

se balança avec un bruit étrange et sec.

Décidément l'obscurité était trop épaisse. Don Luis tira de sa poche une lanterne électrique dont il fit jouer le ressort.

« Crebleu de crebleu ! » jura-t-il en reculant effaré.

Au-dessus de lui il y avait un squelette pendu !

Et tout de suite Perenna poussa encore un juron.

À côté du premier, il y avait un deuxième squelette, pendu également !

De grosses cordes les accrochaient tous deux à des pitons fixés aux solives de la grange. La tête s'inclinait hors du nœud coulant. Celui que Perenna avait heurté bougeait encore un peu, et les os, en s'entrechoquant, faisaient un cliquetis sinistre.

Il avança une table boiteuse qu'il cala tant bien que mal, et sur laquelle il monta afin d'examiner de près les deux squelettes.

Des lambeaux de vêtements et des lambeaux de chair durcie et racornie reliaient et retenaient les os. Cependant l'un des deux n'avait plus qu'un bras, et l'autre plus qu'un bras et une jambe.

Alors même qu'aucun choc ne les agitait, le vent qui soufflait par les ouvertures de la grange les balançait légèrement, et les approchait et les éloignait l'un de l'autre en une sorte de danse très lente, d'un rythme égal.

Mais, ce qui lui fit peut-être l'impression la plus forte dans cette vision macabre, ce fut de voir que chacun de ces squelettes gardait un anneau d'or, trop large maintenant que la chair avait disparu, mais que retenaient, comme des crochets, les phalanges recourbées de chaque doigt.

Avec un frisson de dégoût il les prit, ces anneaux.

C'étaient des alliances.

Il les examina. À l'intérieur chacune d'elles portait une date, la même date, 12 août 1892, et deux noms Alfred, Victorine.

« Le mari et la femme, murmura-t-il. Est-ce un double suicide ? Un crime ? Mais comment est-ce possible qu'on n'ait pas encore découvert ces deux squelettes ? Faut-il donc admettre qu'ils soient là depuis la mort du bonhomme Langernault, depuis que l'administration a pris possession du domaine et que personne n'y peut entrer ? »

Il réfléchit :

« Personne n'y peut entrer ?... Personne ?... Si, puisque j'ai vu des traces de pas dans le jardin, et que, aujourd'hui même, une femme s'y est introduite. »

L'idée de cette visiteuse inconnue l'obsédant de nouveau, il redescendit. Malgré le bruit qu'il avait entendu il n'était guère à supposer qu'elle eût pénétré dans la grange. Après quelques minutes d'investigations, il allait donc en sortir, quand il se produisit, vers la gauche, un fracas de choses qui dégringolaient, et des cercles de futaille s'abattirent non loin de lui.

Cela tombait d'en haut, d'une soupente également bourrée d'objets et d'instruments à laquelle s'appuyait une échelle. Devait-on croire que la visiteuse, surprise par son arrivée et s'étant réfugiée dans cette cachette, eût fait un mouvement qui eût déterminé la chute des cercles de futaille ?

Don Luis installa sa lanterne électrique sur un tonneau de façon que la lumière éclairât en plein la soupente. Ne voyant rien de suspect, rien qu'un arsenal de vieux râdeaux, de pioches, de faux hors d'usage, il attribua les incidents à quelque bête, à quelque chat sauvage, et, pour s'en assurer, il s'avança vivement vers l'échelle et monta.

Soudain, et au moment même où il parvenait au niveau du plancher, il y eut un nouveau tumulte, une nouvelle dégringolade. Et une silhouette surgit de l'encombrement avec un geste effroyable.

Cela fut rapide comme l'éclair. Don Luis aperçut la grande lame d'une faux qui sabrait l'espace à la hauteur de sa tête. Une seconde d'hésitation, un dixième de seconde, et l'arme épouvantable le décapitait.

Il eut juste le temps de s'aplatir contre l'échelle. La faux siffla tout près de lui, effleurant son veston. Il se laissa glisser jusqu'au bas.

Mais il avait vu.

Il avait vu le masque terrible de Gaston Sauverand, et, derrière l'homme à la canne d'ébène, blafarde sous le jet de la lumière électrique, la figure convulsée de Florence Levasseur !

## *La colère de Lupin*

### [Table des matières](#)

Il demeura un moment immobile, interdit. En haut il y avait tout un vacarme d'objets bousculés, comme si les deux assiégés se fussent construit une barricade.

Mais, à droite de la projection électrique, la clarté confuse du jour pénétra par une ouverture brusquement découverte, et il avisa devant cette ouverture une silhouette, puis une autre, qui se baissaient pour s'enfuir sur les toits.

Il braqua son revolver et tira, mais mal, car il pensait à Florence et sa main tremblait. Trois détonations encore retentirent. Les balles crépitaient sur la ferraille de la soupente.

Au cinquième coup, il y eut un cri de douleur. Don Luis s'élança de nouveau sur l'échelle.

Retardé par l'enchevêtrement des ustensiles, puis par des bottes de colza desséché qui formaient un véritable rempart, il réussit à la fin, en se meurtrissant et en s'écorchant, à gagner l'ouverture, et fut très étonné, quand il l'eut franchie, de se trouver sur un terre-plein. C'était le sommet du talus contre lequel la grange était adossée.

Au hasard il descendit le talus à gauche de la grange et repassa devant la façade du bâtiment, sans voir personne. Alors il remonta par la droite, et bien que le terre-plein fût de proportions exiguës, il le fouilla avec précaution, car, dans l'ombre naissante du crépuscule, il pouvait craindre un retour offensif de l'ennemi.

Et c'est ainsi qu'il se rendit compte d'une chose qu'il n'avait pas remarquée. Le talus bordait le faîte du mur, qui, à cet endroit, mesurait bien cinq mètres de hauteur. Sans aucun doute Gaston Sauverand et Florence s'étaient enfuis par là.

Perenna suivit le faîte, qui était assez large, jusqu'à une partie moins élevée du mur, et là, il sauta dans une bande de terres labourées, situées en

lisière d'un petit bois vers lequel les fugitifs avaient dû se sauver. Il en commença l'exploration, mais, étant donnée l'épaisseur des fourrés, il reconnut aussitôt que c'était perdre son temps que de s'attarder à une vaine poursuite.

Il rentra donc au village, tout en songeant aux péripéties de cette nouvelle bataille. Une fois de plus, Florence et son complice avaient tenté de se débarrasser de lui. Une fois de plus, Florence apparaissait au centre de ce réseau d'intrigues criminelles. À l'instant où le hasard apprenait à don Luis que le bonhomme Langernault avait été probablement assassiné, à l'instant où le hasard, en l'amenant dans la grange-aux-pendus, selon son expression, le mettait en face de deux squelettes, Florence surgissait, vision de meurtre, génie malfaisant que l'on voyait partout où la mort avait passé, partout où il y avait du sang, des cadavres...

« Ah ! L'horrible créature ! Murmurait-il en frémissant... Est-ce possible qu'elle ait un visage si noble ?... »

Et des yeux, des yeux dont on ne peut pas oublier la beauté grave, sincère, presque naïve... »

Sur la place de l'église, devant l'auberge, Mazeroux, de retour, emplissait le réservoir d'essence et allumait les phares. Don Luis avisa le maire de Formigny qui traversait la place. Il le prit à part.

« À propos, monsieur le maire, est-ce que vous avez entendu parler dans la région, il y a peut-être deux ans, de la disparition d'un ménage âgé de quarante ou cinquante ans ? Le mari s'appelait Alfred... »

— Et la femme, Victorine, n'est-ce pas ? interrompit le maire. Je crois bien. L'histoire a fait assez de bruit. C'étaient des petits rentiers d'Alençon qui ont disparu du jour au lendemain sans que jamais, depuis, on ait pu savoir ce qu'ils sont devenus — pas plus d'ailleurs que leur magot, une vingtaine de mille francs qu'ils avaient réalisés, la veille, sur la vente de leur maison... Si je me rappelle ! Les époux Dedessuslamare !

— Je vous remercie, monsieur le maire », dit Perenna, à qui le renseignement suffisait.

L'automobile était prête. Une minute plus tard, il filait sur Alençon, avec Mazeroux.

« Où allons-nous, patron ? demanda le brigadier.

— À la gare. J'ai tout lieu de croire : 1° que Gaston Sauverand a eu connaissance dès ce matin — comment ? Nous le saurons un jour ou l'autre

– a eu connaissance des révélations faites cette nuit par Mme Fauville, relativement au bonhomme Langernault ; 2° qu'il est venu rôder aujourd'hui autour du domaine et dans le domaine du bonhomme Langernault, pour des motifs que nous saurons également un jour ou l'autre. Or, je suppose qu'il est venu par le train et que c'est par le train qu'il s'en retourne. »

La supposition de Perenna reçut une confirmation immédiate. À la gare, on lui dit qu'un monsieur et une dame étaient arrivés de Paris à deux heures, qu'ils avaient loué un cabriolet à l'hôtel voisin, et que, leurs affaires finies, ils venaient de reprendre l'express de 7h40. Le signalement de ce monsieur et de cette dame correspondait exactement à celui de Sauverand et de Florence.

« En route, dit Perenna après avoir consulté l'horaire. Nous avons une heure de retard. Il est possible que nous soyons au Mans avant le bandit.

– Nous y serons, patron, et nous lui mettrons la main au collet, je vous le jure... à lui et à sa dame, puisqu'ils sont deux.

– Ils sont deux en effet. Seulement...

– Seulement... »

Don Luis attendit pour répondre qu'ils eussent pris place, et que le moteur fût lancé, et il prononça :

« Seulement, mon petit, tu laisseras la dame tranquille.

– Et pourquoi ça ?

– Sais-tu qui c'est ? As-tu un mandat contre elle ?

– Non.

– Alors, fichenous la paix.

– Cependant...

– Une parole de plus, Alexandre, et je te dépose sur le bord du chemin. Tu opéreras alors toutes les arrestations qui te plairont. »

Mazeroux ne souffla plus mot. D'ailleurs, la vitesse à laquelle ils marchèrent tout de suite ne lui laissa guère de loisir pour protester. Assez inquiet, il ne songeait qu'à scruter l'horizon et annoncer les obstacles.

De chaque côté, les arbres s'évanouissaient à peine entrevus. Au-dessus leur feuillage faisait un bruit rythmé de vagues qui mugissent. Des bêtes de nuit s'affolaient dans la lumière des phares.

Mazeroux risqua :

« Nous arriverons tout de même. Inutile « d'en mettre davantage ».



L'allure augmenta. Il se tut.

Des villages, des plaines, des collines, et puis soudain, au milieu des ténèbres, la clarté d'une grande ville, le Mans.

« Tu sais où est la gare, Alexandre ? »

– Oui, patron, à droite, et puis tout droit devant nous. »

Bien entendu, c'était à gauche qu'il eût fallu tourner. Ils perdirent sept à huit minutes à errer dans des rues où on leur donnait des renseignements contradictoires. Quand l'auto stoppa devant la station, le train sifflait.

Don Luis sauta de voiture, se rua dans les salles, trouva les portes closes, bouscula des employés qui voulaient le retenir, et parvint sur le quai.

Un train allait partir, deux voies plus loin. On fermait la dernière portière. Il courut le long des wagons en s'accrochant aux barres de cuivre.

« Votre billet, monsieur !... vous n'avez pas de billet !... » cria un employé d'un ton furieux...

Don Luis continuait sa voltige sur les marchepieds, lançant un coup d'œil à travers les vitres, repoussant les personnes dont la présence aux fenêtres le pouvait gêner, tout prêt à envahir le compartiment où se tenaient les deux complices.

Il ne les vit pas dans les dernières voitures. Le train s'ébranlait. Et, soudain, il jeta un cri. Ils étaient là, tous deux, seuls ! Il les avait vus ! Ils étaient là ! Florence, étendue sur la banquette, sa tête appuyée contre l'épaule de Gaston Sauverand, et celui-ci penché sur elle, ses deux bras autour de la jeune fille !

Fou de rage, il leva le loquet de cuivre et saisit la poignée.

Au même instant, il perdit l'équilibre, tiré par l'employé furieux et par Mazeroux, qui s'égosillait :

« Mais c'est de la folie, patron, vous allez vous faire écraser.

– Imbéciles ! hurla don Luis... ce sont eux... lâchez-moi donc... »

Les wagons défilaient. Il voulut sauter sur un autre marchepied. Mais les deux hommes se cramponnaient à lui. Des facteurs s'interposaient. Le chef de gare accourait. Le train s'éloigna.

« Idiots ! proféra-t-il... Butors ! Tas de brutes ! Vous ne pouviez pas me laisser ? Ah ! Je vous jure, Dieu !... »

D'un coup de son poing gauche il abattit l'employé. D'un coup de son poing droit il renversa Mazeroux. Et, se débarrassant des facteurs et du chef

de gare, il s'élança sur le quai jusqu'à la salle des bagages, où, en quelques bonds, il franchit plusieurs groupes de malles, de caisses et de valises.

« Ah ! La triple buse, mâchonna-t-il, en constatant que Mazeroux avait eu le soin d'éteindre le moteur de l'automobile... Quand il y a une bêtise à faire, il ne la rate pas. »

Si don Luis avait conduit sa voiture à belle vitesse dans la journée, ce soir-là ce fut vertigineux. Une véritable trombe traversa les faubourgs du Mans et se précipita sur les grandes routes. Il n'avait qu'une idée, qu'un but, arriver à la prochaine station, qui était Chartres, avant les deux complices, et sauter à la gorge de Sauverand. Il ne voyait que cela, l'étreinte sauvage qui ferait râler entre ses deux mains l'amant de Florence Levasseur.

« Son amant !... son amant !... grinçait-il. Eh ! Parbleu, oui, comme ça, tout s'explique. Ils se sont ligüés tous les deux contre leur complice, Marie-Anne Fauville, et c'est la malheureuse qui paiera seule l'effroyable série de crimes. Est-elle leur complice même ? Qui sait ! Qui sait si ce couple de démons n'est pas capable, après avoir tué l'ingénieur Fauville et son fils, d'avoir machiné la perte de Marie-Anne, dernier obstacle qui les séparait de l'héritage Mornington ? Pourquoi pas ? Est-ce que tout ne concorde pas avec cette hypothèse ? Est-ce que la liste des dates n'a pas été trouvée par moi dans un volume appartenant à Florence ? Est-ce que la réalité ne prouve pas que les lettres ont été communiquées par Florence ?... Ces lettres accusent aussi Gaston Sauverand ? Qu'importe ! Il n'aime plus Marie-Anne, mais Florence... Et Florence l'aime... Elle est sa complice, sa conseillère, celle qui vivra près de lui et qui jouira de sa fortune... Parfois, certes, elle affecte de défendre Marie-Anne... Cabotinage ! Ou peut-être remords, effarement à l'idée de tout ce qu'elle a fait contre sa rivale et du sort qui attend la malheureuse !... Mais elle aime Sauverand. Et elle continue la lutte sans pitié, sans repos. Et c'est pour cela qu'elle a voulu me tuer, moi, l'intrus, moi dont elle craignait la clairvoyance... Et elle m'exècre... et elle me hait... »

Dans le ronflement du moteur, dans le sifflement des arbres qui s'abattaient à leur rencontre, il murmurait des paroles incohérentes. Le souvenir des deux amants, tendrement enlacés, le faisait crier de jalousie. Il voulait se venger. Pour la première fois, l'envie, la volonté du meurtre, bouillonnait en son cerveau tumultueux.

« Nom d'un chien, gronda-t-il tout à coup, le moteur a des ratés. Mazeroux ! Mazeroux !

– Hein ! Quoi ! Patron, vous saviez donc que j'étais là, vociféra Mazeroux en jaillissant de l'ombre où il se tenait enfoui.

– Crétin ! T'imagines-tu que le premier imbécile venu puisse s'accrocher au marchepied de ma voiture sans que je m'en aperçoive. Tu dois être à ton aise là-dessus.

– À la torture, et je grelotte.

– Tant mieux, ça t'apprendra. Dis donc, où as-tu acheté ton essence ?

– Chez l'épicier.

– Un voleur. C'est de la saleté. Les bougies s'encrassent.

– Vous êtes sûr ?

– Et les ratés, tu ne les entends pas, idiot ? »

L'auto semblait hésiter, en effet, par moments. Puis tout redevint normal. Don Luis força l'allure. En descendant les côtes, ils avaient l'air de se jeter dans des abîmes. Un des phares s'éteignit. L'autre n'avait pas sa clarté coutumière. Mais rien ne diminuait l'ardeur de don Luis.

Il y eut encore des ratés, une nouvelle hésitation, puis des efforts, comme si le moteur s'acharnait courageusement à faire son devoir. Et puis ce fut, brusquement, l'impuissance définitive, l'arrêt le long de la route, la panne stupide.

« Nom de Dieu ! hurla don Luis, nous y sommes. Ah ! ça, c'est le comble !

– Voyons, patron. On va réparer. Et l'on cueillera le Sauverand à Paris au lieu de Chartres, voilà tout.

– Triple imbécile ! Il y en a pour une heure ! Et puis après, ça recommencera. Ce n'est pas de l'essence qu'on t'a collé, c'est de la crasse. »

Autour d'eux la campagne s'étendait à l'infini, sans autre lumière que les étoiles qui criblaient les ténèbres du ciel.

Don Luis piétinait de rage. Il eût voulu casser l'auto à coups de pied. Il eût voulu...

C'est Mazeroux qui « encaissa », selon l'expression du malheureux brigadier. Don Luis l'empoigna aux épaules, le secoua, l'agonit d'injures et de sottises, et, finalement, le renversant contre le talus, lui dit, d'une voix entrecoupée, tour à tour haineuse et douloureuse :

« C'est elle, tu entends, Mazeroux, c'est la compagne de Sauverand qui a tout fait. Je te le dis tout de suite, parce que j'ai peur de faiblir... Oui, je suis lâche... Elle a un visage si grave... et des yeux d'enfant. Mais c'est elle, Mazeroux... Elle habite chez moi... Rappelle-toi son nom, Florence Levasseur... Tu l'arrêteras, n'est-ce pas ? Moi, je ne pourrais pas... Je n'ai pas de courage quand je la regarde. C'est que jamais je n'ai aimé... Les autres femmes... les autres femmes... non, c'étaient des caprices... même pas... je ne me souviens même pas du passé !... Tandis que Florence... Il faut l'arrêter, Mazeroux... Il faut me délivrer de ses yeux... Ils me brûlent... C'est du poison. Si tu ne me délivres pas, je la tuerai comme Dolorès... ou bien on me tuera... ou bien... Oh ! Je ne sais pas toutes les idées qui me déchirent... C'est qu'il y a un autre homme... il y a Sauverand qu'elle aime... Ah ! Les misérables... Ils ont tué Fauville, et l'enfant, et le vieux Langernault, et les deux autres dans la grange... et d'autres, Cosmo Mornington, Vérot, et d'autres encore... Ce sont des monstres... Elle surtout... Et si tu voyais ses yeux... »

Il parlait si bas que Mazeroux l'entendait à peine. Son étreinte s'était desserrée, et il semblait terrassé par un désespoir, qui surprenait chez cet homme si prodigieux d'énergie et de maîtrise.

« Allons, patron, dit le brigadier en le relevant, tout ça c'est du chichi... Des histoires de femme... Je connais ça... J'y ai passé comme tout un chacun... Mme Mazeroux... Mon Dieu, oui, pendant votre absence, je me suis marié. Eh bien, Mme Mazeroux n'a pas été ce qu'elle aurait dû être. J'ai beaucoup souffert... Mme Mazeroux... Mais je vous raconterai cela, patron, et comment Mme Mazeroux m'a récompensé. »

Il l'amenait tout doucement vers la voiture et l'installait sur la banquette du fond.

« Reposez-vous, patron... La nuit n'est pas trop froide, et les fourrures ne manquent pas... Le premier paysan qui passe, au petit matin, je l'envoie chercher ce qu'il nous faut à la ville voisine... et des provisions aussi, car je meurs de faim. Et tout s'arrangera... Tout s'arrange avec les femmes... Il suffit de les ficher à la porte de sa vie... à moins qu'elles ne prennent les devants elles-mêmes... Ainsi Mme Mazeroux... »

Don Luis ne devait jamais savoir ce que Mme Mazeroux était devenue. Les crises les plus violentes n'avaient pas le moindre retentissement sur la paix de son sommeil. Il s'endormit presque aussitôt.

Il était tard le lendemain quand il se réveilla. À sept heures du matin seulement, Mazeroux avait pu héler un cycliste qui filait vers Chartres.

À neuf heures il partait.

Don Luis avait repris tout son sang-froid. Il dit au brigadier :

« J'ai lâché des tas de sottises cette nuit. Je ne les regrette pas. Non, mon devoir est de tout faire pour sauver Mme Fauville, et pour atteindre la vraie coupable. Seulement c'est à moi que cette tâche-là incombe, et je te jure que je n'y faillirai pas. Ce soir Florence Levasseur couchera au Dépôt.

– Je vous y aiderai, patron, répondit Mazeroux, d'une voix singulière.

Je n'ai besoin de personne. Si tu touches à un seul cheveu de sa tête, je te démolis. C'est convenu ?

– Oui, patron.

– Donc, tiens-toi tranquille. »

Sa colère revenait peu à peu et se traduisait par une accélération de vitesse, qui semblait à Mazeroux une vengeance exercée contre lui. On brûla le pavé de Chartres. Rambouillet, Chevreuse, Versailles eurent la vision effrayante d'un bolide qui les traversait de part en part.

Saint-Cloud. Le bois de Boulogne...

Sur la place de la Concorde, comme l'auto se dirigeait vers les Tuileries, Mazeroux objecta :

« Vous ne rentrez pas chez vous, patron ?

– Non. D'abord, le plus pressé : il faut soustraire Marie-Anne Fauville à son obsession de suicide en lui faisant dire qu'on a découvert les coupables...

– Et alors ?

– Alors, je veux voir le préfet de police.

– M. Desmalions est absent et ne rentre que cet après-midi.

– En ce cas, le juge d'instruction.

– Il n'arrivera au Palais qu'à midi, et il est onze heures.

– Nous verrons bien. »

Mazeroux avait raison. Il n'y avait personne au Palais de justice.

Don Luis déjeuna aux environs et Mazeroux, après avoir passé à la Sûreté, vint le rechercher et le conduisit dans le couloir des juges. Son agitation, son inquiétude extraordinaire ne pouvaient échapper à Mazeroux qui lui demanda :

« Vous êtes toujours décidé, patron ?

– Plus que jamais. En déjeunant, j’ai lu les journaux. Marie-Anne Fauville, que l’on avait envoyée à l’infirmerie à la suite de sa seconde tentative, a encore essayé de se casser la tête contre les murs de la chambre. On lui a mis la camisole de force. Mais elle refuse toute nourriture. Mon devoir est de la sauver.

– Comment ?

– En livrant la vraie coupable. J’avertis le juge d’instruction, et, ce soir, je vous amène Florence Levasseur, morte ou vive.

Et Sauverand ?

– Sauverand ! ça ne tardera pas. À moins...

– À moins ?

– À moins que je ne l’exécute moi-même, le forban.

– Patron !

– La barbe ! »

Il y avait près d’eux des journalistes qui venaient aux informations. On le reconnut. Il leur dit :

« Vous pouvez annoncer, messieurs, que, à partir d’aujourd’hui, je prends la défense de Marie-Anne Fauville et me consacre entièrement à sa cause. »

On se récria. N’était-ce pas lui qui avait fait arrêter Mme Fauville ? N’était-ce pas lui qui avait réuni contre elle un faisceau de preuves irrécusables ?

« Ces preuves, dit-il, je les détruirai une à une. Marie-Anne Fauville est la victime de misérables qui ont ourdi contre elle la plus diabolique des machinations, et que je suis sur le point de livrer à la justice.

– Mais les dents ? L’empreinte des dents ?

– Coïncidence ! Coïncidence inouïe, mais qui m’apparaît aujourd’hui comme la preuve d’innocence la plus forte. Je mets en fait que, si Marie-Anne Fauville avait été assez habile pour commettre tous ces crimes, elle l’eût été également pour ne pas laisser derrière elle un fruit marqué par la double marque de ses dents.

– Néanmoins...

– Elle est innocente ! Et c’est cela que je vais dire au juge d’instruction. Il faut qu’on la prévienne des efforts tentés en sa faveur. Il faut qu’on lui donne tout de suite de l’espoir. Sinon, la malheureuse se tuera, et sa mort pèsera sur tous ceux qui auront accusé une innocente. Il faut... »

À ce moment, il s'interrompit. Ses yeux s'étaient fixés sur un des journalistes qui, un peu à l'écart, l'écoutait en prenant des notes...

Il dit tout bas à Mazeroux :

« Est-ce que tu pourrais savoir le nom de ce type-là ? Je ne sais où diable je l'ai rencontré. »

Mais un huissier avait ouvert la porte du juge d'instruction, lequel, sur la présentation de la carte de Perenna, désirait le voir aussitôt.

Il s'avança donc, et il allait entrer dans le bureau ainsi que Mazeroux, lorsqu'il se retourna brusquement vers son compagnon avec un cri de fureur :

« C'est lui ! C'est Sauverand qui était là, camouflé.

Arrêtez-le ! Il vient de se défiler. Mais courez donc ! »

Lui-même il s'élança, suivi de Mazeroux, des gardes et des journalistes. Il ne tarda pas, du reste, à les distancer tous, de telle façon que, trois minutes après, il n'entendit plus personne derrière lui. Il avait dégringolé l'escalier de la Souricière et franchi le souterrain qui fait passer d'une cour à l'autre. Là, deux personnes lui affirmèrent avoir rencontré un homme qui marchait à vive allure.

La piste était fausse. Il s'en rendit compte, chercha, perdit du temps, et réussit à établir que Sauverand s'était enfui par le boulevard du Palais et qu'il avait rejoint, sur le quai de l'Horloge, une femme blonde, très jolie, Florence Levasseur, évidemment... Tous deux étaient montés dans l'autobus qui va de la place Saint-Michel à la gare Saint-Lazare.

Don Luis revint vers une petite rue isolée où il avait laissé son automobile, sous la surveillance d'un gamin. Il mit le moteur en mouvement, et, à toute vitesse, gagna la gare Saint-Lazare. Du bureau de l'autobus, il partit sur une nouvelle piste, qui se trouva mauvaise, perdit encore plus d'une heure, revint à la gare et finit par acquérir la certitude que Florence était montée seule dans un autobus qui l'emmenait vers la place du Palais-Bourbon. Ainsi donc, et contre toute attente, la jeune fille devait être rentrée.

L'idée de la revoir surexcita sa colère. Tout en suivant la rue Royale et en traversant la place de la Concorde, il bredouillait des paroles de vengeance et des menaces, qu'il avait hâte de mettre à exécution. Et il outrageait Florence. Et il la cinglait de ses injures. Et c'était un besoin, âpre et douloureux, de faire du mal à la vilaine créature.

Mais, arrivé à la place du Palais-Bourbon, il s'arrêta net. D'un coup, son œil exercé avait compté, de droite et de gauche, une demi-douzaine d'individus dont il était impossible de méconnaître les allures professionnelles. Et Mazeroux, qui l'avait aperçu, venait de pivoter sur lui-même et se dissimulait sous une porte cochère.

Il l'appela :

« Mazeroux ! »

Le brigadier parut très surpris d'entendre son nom et s'approcha de la voiture.

« Tiens, le patron ! »

Sa figure exprimait une telle gêne que don Luis sentit ses craintes se préciser.

« Dis donc, ce n'est pas pour moi que tes hommes et toi faites le pied de grue devant mon hôtel ?

– En voilà une idée, patron ! répondit Mazeroux d'un air embarrassé. Vous savez bien que vous êtes en faveur, vous. »

Don Luis sursauta. Il comprenait. Mazeroux l'avait trahi. Autant pour obéir aux scrupules de sa conscience que pour soustraire le patron aux dangers d'une passion funeste, Mazeroux avait dénoncé Florence Levasseur.

Il crispa les poings, dans un effort de tout son être, pour étouffer la rage qui bouillonnait en lui. Le coup était terrible. Il avait l'intuition subite de toutes les fautes auxquelles la démence de la jalousie l'avait entraîné depuis la veille, et le pressentiment de ce qui pouvait en résulter d'irréparable. La direction des événements lui échappait.

« Tu as le mandat ? » dit-il.

Mazeroux balbutia :

« C'est bien par hasard... J'ai rencontré le préfet qui était de retour... On s'est expliqué sur cette affaire de la demoiselle. Et, voilà justement que l'on avait découvert que cette photographie... vous savez la photographie de Florence Levasseur que le préfet vous avait confiée ?... Eh bien, on a découvert que vous l'aviez maquillée. Alors, quand j'ai dit le nom de Florence, le préfet s'est souvenu que c'était ce nom-là.

– Tu as le mandat ? répéta don Luis d'un ton plus âpre.

– Dame... n'est-ce pas ?... il a bien fallu... M. Desmalions... le juge...

»



Si la place du Palais-Bourbon avait été déserte, don Luis se fût certainement soulagé sur le menton de Mazeroux d'un swing envoyé selon les règles de l'art. D'ailleurs, Mazeroux prévoyait cette éventualité, car il se tenait prudemment aussi loin que possible, et, pour apaiser le courroux du patron, débitait toute une kyrielle d'excuses.

« C'est pour votre bien, patron... Il le fallait...

Pensez donc ! Vous me l'aviez ordonné : « Débarrasse-moi de cette créature. Moi, je suis trop lâche... » Tu l'arrêteras, n'est-ce pas ? Ses yeux me brûlent... » C'est du poison... » Alors, patron, pouvais-je faire autrement ? Non, n'est-ce pas ? D'autant plus que le sous-chef Weber...

– Ah ! Weber est au courant ?...

– Dame ! Oui. Le préfet se méfie un peu de vous, maintenant que le maquillage du portrait est connu... Alors, Weber va rappliquer, dans une heure peut-être, avec du renfort. Je disais donc que le sous-chef venait d'apprendre que la femme qui allait chez Gaston Sauverand, à Neuilly, vous savez, dans la maison du boulevard Richard-Wallace, était blonde, très jolie, et qu'elle s'appelait Florence. Elle y restait même quelquefois la nuit.

– Tu mens ! Tu mens ! » grinça Perenna.

Toute sa haine remontait en lui. Il avait poursuivi Florence avec des intentions qu'il n'aurait pu formuler. Et voilà, tout à coup, qu'il voulait la perdre de nouveau, et consciemment, cette fois. En réalité, il ne savait plus ce qu'il faisait. Il agissait au hasard, tour à tour ballotté par les passions les plus diverses, en proie à cet amour désordonné qui nous pousse aussi bien à égorger l'être que nous aimons qu'à mourir pour son salut.

Un camelot passa, qui vendait une édition spéciale du journal de Midi, où il put lire, en gros caractères :

*Déclaration de don Luis Perenna. Mme Fauville serait innocente. – Arrestation imminente des coupables.*

« Oui, oui, fit-il à haute voix. Le drame touche à sa fin. Florence va payer sa dette. Tant pis pour elle. »

Il remit sa voiture en marche et franchit le seuil de la grand'porte. Dans la cour, il dit à son chauffeur qui se présentait :

« Faites tourner l'auto et ne la remisez pas. Je peux repartir d'un moment à l'autre. »

Il sauta du siège et, interpellant le maître d'hôtel :

« Mlle Levasseur est ici ?

- Oui, monsieur, dans son appartement.
- Elle s’est absentée hier, n’est-ce pas ?
- Oui, monsieur, au reçu d’une dépêche qui la demandait en province, auprès d’un parent malade. Elle est revenue cette nuit.
- J’ai à lui parler. Envoyez-la-moi. Je l’attends.
- Dans le cabinet de travail de monsieur ?
- Non, en haut, dans le boudoir, auprès de ma chambre. »

C’était une petite pièce du deuxième étage, jadis boudoir de femme, et qu’il préférait à son cabinet de travail depuis les tentatives de meurtre dont il avait été l’objet. Il était plus tranquille, plus à l’écart, et il y cachait ses papiers importants. La clef ne le quittait pas, une clef spéciale, à triple rainure et à ressort intérieur.

Mazeroux l’avait suivi dans la cour et s’attachait à ses pas, sans que Perenna, jusqu’ici, parût s’en rendre compte. Il prit le brigadier par le bras et l’entraîna vers le perron.

« Tout va bien. Je redoutais que Florence, soupçonnant quelque chose, ne fût pas rentrée. Mais, sans doute, ne pense-t-elle point que je l’ai vue hier. Maintenant, elle ne peut nous échapper. »

Ils traversèrent le vestibule, puis montèrent au premier étage. Mazeroux se frotta les mains.

« Vous voilà donc raisonnable, patron ?

– En tout cas, me voilà résolu. Je ne veux pas, tu entends, je ne veux pas que Mme Fauville se tue, et, puisqu’il n’y a qu’un seul moyen d’empêcher cette catastrophe, je sacrifie Florence.

– Sans chagrin ?

– Sans remords.

– Donc, vous me pardonnez ?

– Je te remercie. »

Nettement, puissamment, il lui appliqua son poing sous le menton.

Sans un gémissement, Mazeroux tomba, évanoui, sur les marches du second étage.

Il y avait, au milieu de l’escalier, un réduit obscur qui servait de débarras, et où les domestiques rangeaient les ustensiles de ménage et le linge sale. Don Luis y porta Mazeroux et, l’ayant assis confortablement par terre, le dos appuyé à un coffre, il lui enfonça son mouchoir dans la bouche,

le bâillonna avec une serviette, et lui lia les chevilles et les poignets avec deux nappes, dont les autres bouts furent fixés à des clous solides.

Comme Mazeroux sortait de son engourdissement, il lui dit :

« Je crois que tu as tout ce qu'il faut... nappes... serviettes... une poire dans la bouche pour apaiser ta faim. Mange tranquillement. Par là-dessus, une petite sieste, et tu seras frais comme une rose. »

Il l'enferma, puis, consultant sa montre :

« J'ai une heure devant moi. C'est parfait. »

À cette minute, son intention était celle-ci : injurier Florence, lui cracher à la figure toutes ses infamies et tous ses crimes, et, par là même, obtenir d'elle des aveux écrits et signés. Après, le salut de Marie-Anne étant assuré, il verrait. Peut-être jetterait-il Florence au fond de son auto, et l'emporterait-il vers quelque refuge où, la jeune fille lui servant d'otage, il pèserait sur la justice. Peut-être... Mais, il ne cherchait pas à prévoir les événements. Ce qu'il voulait, c'était l'explication immédiate, violente.

Il avait couru jusqu'à sa chambre, au second étage. Il s'y plongeait la figure dans l'eau froide. Jamais il n'avait éprouvé une pareille excitation de tout son être, un pareil déchaînement de ses instincts aveugles.

« C'est elle ! Je l'entends balbutier... Elle est au bas de l'escalier. Enfin ! Quelle volupté de la tenir devant moi. Face à face ! Tous deux seuls ! »

Il était revenu sur le palier, devant le boudoir. Il tira la clef de sa poche. La porte s'ouvrit.

Il poussa un cri terrible.

Gaston Sauverand était là.

Dans la chambre close, debout, les bras croisés, Gaston Sauverand l'attendait.

## *Sauverand s'explique*

### Table des matières

Gaston Sauverand !

Instinctivement, don Luis recula et sortit son revolver, qu'il braqua sur le bandit.

« Haut les mains, ordonna-t-il... haut les mains, ou je fais feu ! »

Sauverand ne parut pas se troubler. D'un signe de tête, il montra deux revolvers qu'il avait déposés sur une table, hors de sa portée, et il dit :

« Voici mes armes. Je ne viens pas ici pour combattre, mais pour causer.

– Comment êtes-vous entré ? proféra don Luis, que ce calme exaspérait. Une fausse clef, n'est-ce pas ? Mais, cette fausse clef, comment avez-vous pu... et par quel moyen ? »

L'autre ne répondait pas. Don Luis frappa du pied.

« Parlez donc ! Parlez ! Sinon... »

Mais Florence accourait. Elle passa près de lui sans qu'il essayât de la retenir et se jeta sur Gaston Sauverand, à qui elle dit, indifférente à la présence de Perenna :

« Pourquoi êtes-vous venu ? Vous m'aviez promis de ne pas venir... Vous me l'aviez juré... Allez-vous-en. »

Sauverand se dégagea et la contraignit à s'asseoir.

« Laisse-moi faire, Florence. Ma promesse n'avait d'autre but que de te rassurer. Laisse-moi faire.

– Mais non, mais non, protesta la jeune fille avec ardeur. Mais non ! C'est de la folie. Je vous défends de dire un seul mot... Oh ! Je vous en supplie, ne tentez pas cela ! »

Lentement, il lui caressa le front, écartant les cheveux d'or, un peu incliné vers elle.

« Laisse-moi faire, Florence », répéta-t-il tout bas.

Elle se tut, comme désarmée par la douceur de cette voix, et il prononça d'autres paroles que don Luis ne put entendre et qui semblèrent la

convaincre.

En face d'eux, Perenna n'avait pas bougé.

Le bras tendu, le doigt sur la détente, il visait l'ennemi.

Lorsque Sauverand tutoya Florence, des pieds à la tête, il tressaillit, et son doigt se crispa. Par quel prodige ne tira-t-il pas ? Par quel effort suprême de volonté put-il étouffer la haine jalouse qui le brûla comme une flamme ? Et voilà que Sauverand avait l'audace de caresser les cheveux de Florence !

Il baissa le bras. Plus tard, il les tuerait, plus tard, il ferait d'eux ce que bon lui semblerait, puisqu'ils étaient en son pouvoir, et que rien, désormais, ne pouvait les soustraire à sa vengeance.

Il saisit les deux revolvers de Sauverand et les plaça dans un tiroir. Puis il revint vers la porte, avec l'intention de la fermer. Mais, entendant du bruit au palier du premier étage, il approcha de la rampe. C'était le maître d'hôtel qui montait, un plateau à la main.

« Qu'y a-t-il encore ? »

– Une lettre urgente, monsieur, qu'on vient d'apporter pour M. Mazeroux.

– M. Mazeroux est avec moi. Donnez. Et qu'on ne me dérange plus. »

Il déchira l'enveloppe. La lettre, écrite au crayon, hâtivement, et signée par un des inspecteurs qui cernaient l'hôtel, contenait ces mots :

« Attention, brigadier, Gaston Sauverand est dans la maison. D'après deux personnes qui demeurent en face, la jeune fille, que l'on connaît dans le quartier comme l'intendante de l'hôtel, est entrée, il y a une heure et demie, avant que nous ne prenions notre faction. On l'a vue, ensuite, à la fenêtre du pavillon qu'elle occupe. Et puis, quelques instants plus tard, une petite porte basse, qui doit être employée pour le service de la cave, et qui est située sous ce pavillon, a été entrouverte, par elle, évidemment. Presque aussitôt, un homme a débouché sur la place, a longé les murs, et s'est glissé dans la cave. Pas d'erreur. D'après le signalement, c'est Gaston Sauverand. Donc, attention, brigadier. À la moindre alerte, au premier signal de vous, nous entrons. »

Don Luis réfléchit. Il comprenait, maintenant, comment le bandit avait accès chez lui et comment il pouvait impunément, caché dans la retraite la plus sûre, échapper à toutes les recherches. Lui, Perenna, il habitait chez celui-là même qui s'était déclaré son plus terrible adversaire.

« Allons, se dit-il, le bonhomme est réglé... et sa demoiselle aussi. Les balles de mon revolver ou les menottes de la police, c'est à leur choix. »

Il ne songeait même plus à son auto, toute prête en bas. Il ne songeait plus à la fuite de Florence. S'il ne les tuait pas l'un et l'autre, la justice mettrait sur eux sa main qui ne relâche pas. Aussi bien, il valait mieux qu'il en fût ainsi, et que la société punît elle-même les deux coupables qu'il allait lui offrir.

Il referma la porte, poussa le verrou, se remit en face de ses deux captifs, et prenant une chaise, dit à Sauverand :

« Causons. »

La pièce où ils se trouvaient, étant de dimensions restreintes, les rapprochait les uns des autres, de telle sorte que don Luis avait la sensation de toucher presque à cet homme qu'il exécrait jusqu'au plus profond de son âme.

Un mètre à peine séparait leurs deux chaises. Une table longue, couverte de livres, se dressait entre eux et la fenêtre, dont l'embrasure, percée à travers le mur très épais, formait un recoin comme dans les vieilles demeures.

Florence avait un peu tourné son fauteuil, et don Luis discernait mal son visage, que la lumière n'éclairait pas. Mais il voyait en plein celui de Gaston Sauverand, et il l'observait avec une curiosité ardente et une colère qui s'avivait au spectacle des traits, jeunes encore, de la bouche expressive, des yeux intelligents et beaux malgré la dureté du regard.

« Eh bien, quoi, parlez ! fit don Luis d'un ton impérieux. J'ai accepté une trêve entre nous, mais une trêve momentanée, le temps de dire les paroles nécessaires. Avez-vous peur, maintenant ? Regrettez-vous votre démarche ? »

L'homme eut un calme sourire et prononça :

« Je n'ai peur de rien, et je ne regrette pas d'être venu, car j'ai le pressentiment très net que nous pouvons, que nous devons nous entendre.

– Nous entendre ! protesta don Luis avec un haut-le-corps.

– Pourquoi pas ?

– Un pacte ! Un pacte d'alliance entre vous et moi !

– Pourquoi pas, c'est une idée que j'ai eue déjà plusieurs fois, qui s'est précisée tout à l'heure dans le couloir de l'instruction, et qui m'a conquis

définitivement lorsque j'ai lu la reproduction de votre note dans l'édition spéciale de ce journal :

*Déclaration sensationnelle de don Luis Perenna, Madame Fauville serait innocente...*

Gaston Sauverand se leva de sa chaise à moitié, et, martelant ses paroles, les scandant de gestes secs, il murmura :

« Tout est là, monsieur, dans ces quatre mots :

*Madame Fauville est innocente.* Ces quatre mots, que vous avez écrits, que vous avez prononcés publiquement et solennellement, sont-ils l'expression même de votre pensée ? Croyez-vous, maintenant, et de toute votre foi, à l'innocence de Marie-Anne Fauville ? »

Don Luis haussa les épaules.

« Eh ! Mon Dieu, l'innocence de Mme Fauville n'a rien à faire ici. Il ne s'agit pas d'elle, mais de vous, de vous deux et de moi. Donc droit au but, et le plus vite possible. C'est votre intérêt, plus encore que le mien.

– Notre intérêt ? »

Don Luis s'écria :

« Vous oubliez le troisième sous-titre de l'article... Je n'ai pas proclamé seulement l'innocence de Marie-Anne Fauville. J'ai aussi annoncé... lisez donc :

*Arrestation imminente des coupables. »*

Sauverand et Florence se levèrent ensemble, d'un même mouvement irréfléchi.

« Et pour vous... les coupables ? demanda Sauverand.

– Dame ! Vous les connaissez comme moi. C'est l'homme à la canne d'ébène, qui, tout au moins, ne peut nier le meurtre de l'inspecteur principal Ancenis. Et c'est la complice de tous ses crimes. L'un et l'autre doivent se rappeler leurs tentatives d'assassinat contre moi, le coup de revolver sur le boulevard Suchet, le sabotage de mon automobile suivi de la mort de mon chauffeur... et, hier encore, dans la grange, là-bas, vous savez, la grange où il y a deux squelettes pendus... hier encore, rappelez-vous, la faux, la faux implacable qui fut sur le point de me décapiter.

– Et alors ?

– Alors, dame ! La partie est perdue. Il faut payer sa dette, et il le faut d'autant plus que vous vous êtes jetés stupidement dans la gueule du loup.

– Je ne comprends pas. Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

– Cela veut dire simplement que l’on connaît Florence Levasseur, que l’on connaît votre présence ici, que l’hôtel est cerné, et que le sous-chef Weber va venir. »

Sauverand sembla déconcerté par cette menace imprévue. Près de lui, Florence était livide. Une angoisse folle la défigurait. Elle balbutia :

« Oh ! C’est terrible !... non, non, je ne veux pas ! »

Et, se précipitant sur don Luis :

« Lâche ! Lâche ! C’est vous qui nous livrez ! Lâche ! Ah ! Je savais bien que vous étiez capable de toutes les trahisons ! Vous êtes là, comme un bourreau... Ah ! Quelle infamie ! Quelle lâcheté ! »

Épuisée, elle tomba assise. Elle sanglotait, une de ses mains contre son visage.

Don Luis se détourna. Chose bizarre, il n’éprouvait aucune pitié, et les larmes de la jeune fille, de même que ses injures, ne le remuaient pas plus que s’il n’eût jamais aimé Florence. Il fut heureux de cette libération. L’horreur qu’elle lui inspirait avait tué tout amour.

Mais, étant revenu devant eux après avoir fait quelques pas à travers la pièce, il s’aperçut qu’ils se tenaient par la main, comme deux amis en détresse qui se soutiennent, et, repris d’un brusque mouvement de haine, subitement hors de lui, il empoigna le bras de l’homme.

« Je vous défends... De quel droit ?... Est-ce votre femme ? Votre maîtresse ? Alors, n’est-ce pas ?... »

Sa voix s’embarrassait. Lui-même sentait l’étrangeté de cet accès furieux, où se révélait soudain, dans toute sa force et dans tout son aveuglement, une passion qu’il croyait à jamais éteinte. Et il rougit, car Gaston Sauverand le regardait avec stupeur, et il ne douta pas que l’ennemi n’eût percé son secret.

Un long silence suivit, durant lequel il rencontra les yeux de Florence, des yeux hostiles, pleins de révolte et de dédain. Avait-elle deviné, elle aussi ?

Il n’osa plus dire un seul mot. Il attendit l’explication de Sauverand.

Et, dans cette attente, ne songeant ni aux révélations qui allaient se produire, ni aux problèmes redoutables dont il allait enfin connaître la solution, ni aux événements tragiques qui se préparaient, il pensait uniquement, et avec quelle fièvre ! Avec quelle palpitation de tout son être ! à ce qu’il était sur le point de savoir sur Florence, sur les sentiments de la



jeune fille, sur son passé, sur son amour pour Sauverand. Cela seul l'intéressait.

« Soit, dit Sauverand. Je suis pris. Que le destin s'accomplisse ! Cependant, puis-je vous parler ? Je n'ai plus maintenant d'autre désir que celui-là.

– Parlez, répondit-il. Cette porte est close. Je ne l'ouvrirai que quand il me plaira. Parlez.

– Je le ferai brièvement, dit Gaston Sauverand ; d'ailleurs, ce que je sais est peu de chose. Je ne vous demande pas de le croire, mais d'écouter comme s'il était possible que je pusse dire la vérité, l'entière vérité. »

Et il s'exprima en ces termes :

« Je n'avais jamais rencontré Hippolyte Fauville et Marie-Anne, avec qui, cependant, j'étais en correspondance – vous vous rappelez que nous sommes cousins – lorsque le hasard nous mit en présence, il y a quelques années, à Palerme, où ils passaient l'hiver pendant que l'on construisait leur nouvel hôtel du boulevard Suchet. Nous vécûmes cinq mois ensemble, nous voyant chaque jour. Hippolyte et Marie-Anne ne s'entendaient pas très bien. Un soir, à la suite de querelles plus violentes, je la surpris qui pleurait. Bouleversé par ses larmes, je ne pus retenir mon secret. Depuis le premier instant de notre rencontre, j'aimais Marie-Anne... Je devais l'aimer toujours, et de plus en plus.

– Vous mentez ! s'écria don Luis, incapable de se contenir. Hier, dans le train qui vous ramenait d'Alençon, je vous ai vus tous les deux... »

Gaston Sauverand observa Florence. Elle se taisait, les poings à la figure, ses coudes sur les genoux. Sans répondre à l'exclamation de don Luis, il continua :

« Marie-Anne, elle aussi, m'aimait. Elle me l'avoua, mais en me faisant jurer que je n'essaierais jamais d'obtenir d'elle plus que ne doit accorder l'amitié la plus pure. Je tins mon serment. Nous eûmes alors quelques semaines de bonheur incomparable. Hippolyte Fauville, qui s'était amouraché d'une chanteuse de concert public, faisait de longues absences. Je m'occupais beaucoup de l'éducation physique du petit Edmond, dont la santé laissait à désirer. Et nous avions, en outre, auprès de nous, entre nous, la meilleure amie, la conseillère dévouée, affectueuse, qui pansait nos blessures, soutenait notre courage, ranimait notre joie, et qui prêtait à notre amour quelque chose de sa force et de sa noblesse : Florence était là. »

Don Luis sentit battre son cœur plus hâtivement. Non pas qu'il attachât le moindre crédit aux paroles que débitait Gaston Sauverand. Mais, à travers ces paroles, il espérait bien pénétrer au cœur même de la réalité. Peut-être aussi subissait-il, sans le savoir, l'influence de Gaston Sauverand, dont l'apparente franchise et l'intonation sincère lui causaient un certain étonnement.

Sauverand reprit :

« Quinze années plus tôt, mon frère, Raoul Sauverand, recueillait, à Buenos-Aires, où il s'était établi, une orpheline, la petite fille d'un ménage de ses amis. À sa mort, il confia l'enfant – elle avait alors quatorze ans –, à une vieille bonne qui m'avait élevé, et qui avait suivi mon frère dans l'Amérique du Sud. La vieille bonne m'amena l'enfant et mourut elle-même d'un accident, quelques jours après son arrivée en France.

« Je conduisis la petite en Italie, chez des amis, où elle travailla et devint... ce qu'elle est. Voulant vivre par ses propres moyens, elle accepta une place d'institutrice dans une famille. Plus tard, je la recommandai à mes cousins Fauville, auprès de qui je la retrouvai à Palerme, gouvernante du petit Edmond, qui l'adorait, et surtout amie, amie dévouée et chérie de Marie-Anne Fauville.

« Elle fut la mienne aussi, à cette heureuse époque, si rayonnante et si courte, hélas ! Notre bonheur, en effet, notre bonheur à tous trois allait sombrer de la façon la plus brusque et la plus stupide. Chaque soir, j'écrivais sur un journal intime la vie quotidienne de mon amour, vie sans événements, sans espérance et sans avenir, mais combien ardente, et combien resplendissante ! Marie-Anne y était exaltée comme une déesse. Agenouillé pour écrire, je traçais les litanies de sa beauté, et j'inventais aussi, pauvre revanche de mon imagination, des scènes illusoires où elle me disait les mots qu'elle aurait pu me dire, et me promettait toutes les joies auxquelles nous avions volontairement renoncé.

« Ce journal, Hippolyte Fauville le trouva. Par quel hasard prodigieux, par quelle méchanceté sournoise du destin, je ne sais, mais il le trouva.

« Sa colère fut terrible. Il voulait d'abord chasser Marie-Anne. Mais, devant l'attitude de sa femme, devant les preuves qu'elle lui donna de son innocence, devant la volonté inflexible qu'elle manifesta de ne pas divorcer et la promesse qu'elle lui fit de ne jamais me revoir, il se calma.

« Moi, je partis, la mort dans l'âme. Florence, renvoyée, partit également. Jamais plus, vous entendez, jamais plus depuis cette heure fatale, je n'échangeai une seule parole avec Marie-Anne. Mais un amour indestructible nous unissait. Ni la séparation, ni le temps n'en devait atténuer la puissance. »

Il s'arrêta un moment, comme pour lire sur le visage de don Luis l'effet que provoquait son récit. Don Luis ne cachait pas son attention anxieuse. Ce qui l'étonnait le plus, c'était le calme inouï de Gaston Sauverand, l'expression tranquille de ses yeux, l'aisance avec laquelle il exposait, sans hâte, presque lentement, et d'une manière si simple, l'histoire de ce drame intime.

« Quel comédien ! » pensa-t-il.

Et, en même temps qu'il pensait cela, il se rappelait que Marie-Anne Fauville lui avait donné la même impression. Devait-il donc revenir à sa conviction première et croire Marie-Anne coupable, comédienne comme son complice, et comédienne comme Florence ? Ou bien devait-il attribuer à cet homme une certaine loyauté ?

« Et ensuite ? » dit-il.

Sauverand continua :

« Et ensuite, je fus mobilisé dans une ville du centre.

– Et Mme Fauville ?

– Elle habitait à Paris, dans sa nouvelle maison, il n'était plus question du passé entre elle et son mari.

– Comment le savez-vous ? Elle vous écrivait ?

– Non. Marie-Anne est une femme qui ne transige pas avec le devoir, et sa conception du devoir est rigide à l'excès. Jamais elle ne m'écrivit. Mais Florence, qui avait accepté ici, chez le baron Malonesco, votre prédécesseur, une place de secrétaire et de lectrice, Florence recevait souvent dans son pavillon la visite de Marie-Anne. Pas une fois elles ne parlèrent de moi, n'est-ce pas, Florence ? Marie-Anne ne l'eût pas permis. Mais toute sa vie et toute son âme, n'est-ce pas, Florence ? N'étaient qu'amour et que souvenir passionné. À la fin, las d'être si loin d'elle, et démobilisé d'ailleurs, je revins à Paris. Ce fut notre perte.

« Il y a de cela un an environ. Je louai un appartement avenue du Roule, et j'y vécus de la façon la plus secrète afin que mon retour ne pût être connu d'Hippolyte Fauville, tellement je craignais que la paix de Marie-Anne ne

fût troublée. Seule, Florence était au courant et venait me voir de temps à autre. Je sortais peu, uniquement à la fin du jour, et dans les allées les plus désertes du bois. Mais il arriva ceci – les résolutions les plus héroïques ont leurs défaillances – il arriva qu'un soir, un mercredi soir, vers onze heures, ma promenade me rapprocha du boulevard Suchet, sans que je m'en rendisse compte, et je passai devant la demeure de Marie-Anne. Et le hasard fit qu'à cette même heure, comme la nuit était belle et chaude, Marie-Anne se trouvait à sa fenêtre. Elle me vit, j'en eus la certitude, et elle me reconnut, et mon bonheur fut tel que mes jambes tremblaient sous moi, tandis que je m'éloignais. Depuis, chaque soirée de mercredi, j'ai passé devant son hôtel, et presque chaque fois Marie-Anne, que sa vie mondaine, la recherche toute naturelle de distractions, et la position de son mari obligeaient pourtant à de fréquentes sorties, presque chaque fois Marie-Anne était là, m'accordant cette joie inespérée et toujours nouvelle.

– Plus vite ! Hâtez-vous donc ! articula don Luis que soulevait le désir d'en savoir davantage. Hâtez-vous. Les faits, tout de suite... Parlez ! »

Voilà que, soudain, il avait peur de ne pas entendre la suite de l'explication, et voilà soudain qu'il s'apercevait que les paroles de Gaston Sauverand s'infiltraient en lui comme des paroles qui n'étaient peut-être pas mensongères. Bien qu'il s'efforçât de les combattre, elles étaient plus fortes que ses préventions et victorieuses de ses arguments. La vérité, c'est que, au fond de son âme tourmentée d'amour et de jalousie, quelque chose l'inclinait à croire cet homme dans lequel il n'avait vu jusqu'ici qu'un rival détesté et qui proclamait si hautement, devant Florence elle-même, son amour pour Marie-Anne.

« Hâtez-vous, répéta-t-il, les minutes sont précieuses. »

Sauverand hocha la tête.

« Je ne me hâterai pas. Toutes mes paroles, avant que je me sois résolu à les prononcer, ont été pesées, une à une. Toutes sont indispensables. Aucune d'elles ne peut être omise. Car ce n'est pas dans des faits quelconques, détachés les uns des autres, que vous trouverez la solution du problème, mais dans l'enchaînement de tous ces faits et dans un récit aussi fidèle que possible.

– Pourquoi ? Je ne comprends pas...

– Parce que la vérité se trouve cachée dans ce récit.

– Mais cette vérité, c'est votre innocence, n'est-ce pas ?

– C’est l’innocence de Marie-Anne.  
– Mais puisque je ne la discute pas !  
– À quoi cela sert-il si vous ne pouvez pas la prouver ?  
– Eh ! Justement, c’est à vous de me donner des preuves ?  
– Je n’en ai pas.  
– Hein ?  
– Je dis que je n’ai aucune preuve de ce que je vous demande de croire.  
– Alors, je ne le croirai pas, s’écria don Luis d’un ton irrité. Non, non, mille fois non ! Si vous ne me fournissez pas les preuves les plus convaincantes, je ne croirai pas un seul mot de ce que vous allez dire.  
– Vous avez bien cru tout ce que j’ai dit jusqu’ici », répliqua Sauverand avec beaucoup de simplicité.

Don Luis ne protesta pas. Ayant tourné les yeux vers Florence Levasseur, il lui sembla qu’elle le regardait avec moins d’aversion, et comme si elle eût souhaité de toutes ses forces qu’il ne résistât point aux impressions qui l’envahissaient.

Il murmura :

« Continuez. »

Et ce fut vraiment une chose étrange que l’attitude de ces deux hommes, l’un s’expliquant en termes précis et de façon à donner à chaque mot toute sa valeur, l’autre écoutant et pesant chacun de ces mots ; tous deux maîtrisant les soubresauts de leur émotion ; tous deux aussi calmes en apparence que s’ils eussent cherché la solution philosophique d’un cas de conscience. Ce qui se passait en dehors ne signifiait rien. Ce qui allait survenir ne comptait pas. Avant tout, et quelles que fussent les conséquences de leur inaction, au moment où le cercle des forces policières se refermait autour d’eux, avant tout, il fallait que l’un parlât et que l’autre écoutât.

« Nous arrivons, d’ailleurs, dit Sauverand de sa voix grave aux événements les plus importants, à ceux dont l’interprétation, nouvelle pour vous, mais strictement conforme à la vérité, vous démontrera notre bonne foi. La malchance m’ayant mis sur le chemin d’Hippolyte Fauville, au cours d’une de mes promenades au Bois, par prudence je changeai de domicile et m’installai dans la petite maison du boulevard Richard-Wallace, où Florence vint me voir plusieurs fois. J’eus même la précaution de supprimer ces visites, et, en outre, de ne plus correspondre avec elle que par

l'intermédiaire de la poste restante. J'étais donc tout à fait tranquille. Je travaillais dans la solitude la plus complète et en pleine sécurité. Je ne m'attendais à rien. Aucun péril, aucune possibilité de péril ne nous menaçait. Et je puis dire, selon l'expression la plus banale et la plus juste, que c'est dans un ciel absolument pur que le coup de tonnerre éclata. J'appris à la fois, lorsque le préfet de police et ses agents firent irruption chez moi et procédèrent à mon arrestation, j'appris à la fois l'assassinat d'Hippolyte Fauville, l'assassinat d'Edmond, et l'arrestation de ma bien-aimée Marie-Anne.

— Impossible, s'écria don Luis, de nouveau agressif et courroucé. Impossible ! Ces faits étaient déjà vieux de quinze jours. Je ne puis admettre que vous ne les ayez pas connus.

— Par qui ?

— Par les journaux ! Et plus certainement encore, par mademoiselle », s'exclama don Luis en désignant la jeune fille.

Sauverand affirma :

« Par les journaux ? Je ne les lisais jamais. Quoi ! Est-ce donc inadmissible ? Est-ce une obligation, une nécessité inéluctable que de perdre chaque jour une demi-heure à parcourir les inepties de la politique et les ignominies des faits divers ? Et ne pouvons-nous imaginer un homme qui ne lise que des revues ou des brochures scientifiques ? Le fait est rare, soit, mais la rareté d'un fait ne prouve rien contre ce fait.

« D'un autre côté, le matin même du crime, j'avais averti Florence que je partais en voyage pour trois semaines, et je lui dis adieu. Au dernier moment, je changeai d'avis. Mais elle l'ignora, et me croyant parti, ne sachant où j'étais, elle ne put me prévenir ni du crime, ni de l'arrestation de Marie-Anne, ni plus tard, lorsque l'on accusa l'homme à la canne d'ébène, des recherches dirigées contre moi.

— Eh ! Justement, déclara don Luis, vous ne pouvez pas prétendre que l'homme à la canne d'ébène, que l'individu qui suivit l'inspecteur Vérot jusqu'au café du Pont-Neuf et qui lui déroba la lettre...

Je ne suis pas cet homme-là », interrompit Sauverand.

Et, comme don Luis haussait les épaules, il insista, sur un ton plus énergique :

« Je ne suis pas cet homme-là. Il y a dans tout ceci une erreur inexplicable, mais je n'ai jamais mis les pieds au café du Pont-Neuf. Je

vous le jure. Il faut que vous acceptiez cette déclaration comme rigoureusement vraie. Elle est, d'ailleurs, en concordance absolue avec la vie de retraite que je menais par nécessité et par goût. Et, je le répète, je ne savais rien. Le coup de tonnerre fut inattendu. Et c'est précisément pour cela, comprenez-le, que le choc produisit en moi une réaction inattendue, un état d'âme en opposition absolue avec ma nature véritable, un déchaînement de mes instincts les plus sauvages et les plus primitifs. Pensez donc, monsieur, on avait touché à ce que j'ai de plus sacré au monde : Marie-Anne était en prison ! Marie-Anne était accusée d'un double assassinat ! Je devins fou. Me dominant d'abord, jouant la comédie avec le préfet de police, puis renversant tous les obstacles, abattant l'inspecteur principal Ancenis, me débarrassant du brigadier Mazeroux, sautant par la fenêtre, je n'avais qu'une idée : m'enfuir. Une fois libre, je sauverais Marie-Anne. Des gens me barraient le chemin ? Tant pis pour eux. De quel droit ces gens avaient-ils osé s'attaquer à la plus pure des femmes ? Je n'ai tué qu'un homme, ce jour-là... j'en aurais tué dix ! J'en aurais tué vingt ! Que m'importait la vie de l'inspecteur principal Ancenis ? Que m'eût importé la vie de tous ces misérables ? Ils se dressaient entre Marie-Anne et moi. Et Marie-Anne était en prison ! »

Gaston Sauverand fit un effort qui contracta tous les muscles de son visage, pour recouvrer un sang-froid qui l'abandonnait peu à peu. Il y réussit, mais sa voix, malgré tout, resta plus frémissante, et la fièvre dont il était dévoré le secouait de tremblements qu'il ne parvenait pas à dissimuler.

Il continua :

« Au coin de la rue par où je venais de tourner après avoir distancé, sur le boulevard Richard-Wallace, les agents du préfet, et alors que je pouvais me croire perdu, Florence me sauva. Florence savait tout, elle depuis quinze jours. Le lendemain même du double assassinat, elle l'apprenait par les journaux, par ces journaux qu'elle lisait à vos côtés, et que vous commentiez, que vous discutiez devant elle. Et c'est auprès de vous, c'est en vous écoutant, qu'elle acquit cette opinion, que les événements, d'ailleurs, contribuaient tous à lui donner : l'ennemi, le seul ennemi de Marie-Anne, c'était vous.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Parce qu'elle vous voyait agir, s'exclama Sauverand avec force, parce que vous aviez intérêt plus que toute autre personne à ce que Marie-Anne

d'abord, puis moi dans la suite, ne fussions pas entre vous et l'héritage Mornington, et enfin...

– Et enfin... »

Gaston Sauverand hésita, puis nettement :

« Et enfin, parce qu'elle connaissait, à n'en pas douter, votre vrai nom, et que, suivant elle, Arsène Lupin est capable de tout. »

Il y eut un silence, et combien poignant, le silence, en une pareille minute ! Florence demeurerait impassible sous le regard de don Luis Perenna, et, sur ce visage hermétiquement clos, il ne pouvait discerner aucune des émotions qui la devaient agiter.

Gaston Sauverand reprit :

« C'est donc contre Arsène Lupin que Florence, l'amie épouvantée de Marie-Anne, engagea la lutte. C'est pour démasquer Lupin qu'elle écrivit, ou plutôt fit écrire cet article dont vous avez trouvé l'original sous une pelote de ficelle. C'est Lupin qu'elle entendit un matin téléphoner avec le brigadier Mazeroux et se réjouir de mon arrestation imminente. C'est pour me sauver de Lupin qu'elle abattit devant lui, au risque d'un accident, le rideau de fer, et qu'elle se fit conduire en auto à l'angle du boulevard Richard-Wallace, où elle devait arriver trop tard pour me prévenir, puisque les policiers avaient déjà envahi ma maison, mais à temps pour me soustraire à leur poursuite.

« Cette idée de défiance à votre égard, cette haine terrifiée, elle me la communiqua instantanément. Durant les vingt minutes que nous employâmes à dépister mes agresseurs, hâtivement, elle me traça les grandes lignes de l'affaire, me dit en quelques mots la part prédominante que vous y preniez, et, sur l'heure, nous préparâmes contre vous une contre-attaque, afin que l'on vous suspectât de complicité. Tandis que j'envoyais un message au préfet de police, Florence rentrait et cachait, sous les coussins de votre divan, le tronçon de canne que j'avais conservé à la main par mégarde. Riposte insuffisante et qui manqua son but. Mais le duel était commencé. Je m'y lançai à corps perdu.

« Monsieur, pour bien comprendre mes actes, il faut vous rappeler qui j'étais... un homme d'étude, un solitaire, mais aussi un amant passionné. J'aurais vécu toute ma vie dans le travail, ne demandant rien au destin que d'apercevoir Marie-Anne à sa fenêtre, la nuit, de temps à autre. Mais, dès le moment où on la persécutait, un autre homme surgit en moi, un homme



d'action, maladroit certes, inexpérimenté, mais décidé à tout, et qui, ne sachant comment sauver Marie-Anne, n'eut pas d'autre but que de supprimer cet ennemi de Marie-Anne, auquel il avait le droit d'attribuer tous les malheurs de celle qu'il aimait.

« Et ce fut la série de mes tentatives contre vous. Introduit dans votre hôtel, caché dans l'appartement même de Florence, j'essayai – à son insu, cela je vous le jure –, j'essayai de vous empoisonner. Les reproches, la révolte de Florence devant un pareil acte m'eussent peut-être fléchi, mais, je vous le répète, j'étais fou, oui, absolument fou, et votre mort me paraissait le salut même de Marie-Anne. Et, un matin, sur le boulevard Suchet, où je vous avais suivi, je vous envoyai un coup de revolver. Et le même soir, votre automobile vous emmenait à la mort, ainsi que le brigadier Mazeroux, votre complice.

« Cette fois encore, vous alliez échapper à ma vengeance. Mais un innocent, le chauffeur qui conduisait, payait pour vous, et le désespoir de Florence fut tel que je dus céder à ses prières et désarmer. Moi-même, d'ailleurs, terrifié de ce que j'avais fait, obsédé par le souvenir de mes deux victimes, je changeai de plan et ne pensai qu'à sauver Marie-Anne, en préparant son évasion.

« Je suis riche. Je versai de l'argent aux gardiens de sa prison, sans toutefois découvrir mes projets. Je nouai des intelligences avec les fournisseurs et avec le personnel de l'infirmerie. Et, chaque jour, m'étant procuré une carte de rédacteur judiciaire, j'allais au Palais de justice et dans le couloir des juges d'instruction où j'espérais rencontrer Marie-Anne et l'encourager d'un regard, d'un geste, peut-être lui glisser quelques mots de réconfort.

« Son martyre continuait, en effet. Par cette mystérieuse affaire des lettres d'Hippolyte Fauville, vous lui portiez le coup le plus terrible. Que signifiaient ces lettres ? D'où provenaient-elles ? N'avait-on pas le droit de vous attribuer toute cette machination, à vous qui les versiez dans l'effroyable débat ? Florence vous surveillait, nuit et jour, pouvait-on dire. Nous cherchions un indice, une lueur qui nous permît de voir un peu plus clair.

« Or, hier matin, Florence aperçut le brigadier Mazeroux. Elle ne put entendre ce qu'il vous confiait. Mais elle surprit le nom du sieur Langernault, et le nom de Formigny, le village où il habitait. Langernault !

Elle se souvint de cet ancien ami d'Hippolyte Fauville. N'était-ce pas à lui que les lettres avaient été écrites, et n'était-ce pas à sa recherche que vous partiez en auto avec le brigadier Mazeroux ?

« Une demi-heure plus tard, désireux nous aussi de faire notre enquête, nous prenions le train d'Alençon. De la gare, une voiture nous conduisit aux alentours de Formigny, où nous fîmes notre enquête avec le plus de circonspection possible. Après avoir appris ce que vous devez savoir également, la mort du sieur Langernault, nous résolûmes de visiter sa demeure, et nous avions réussi à y pénétrer, lorsque soudain Florence vous avisa dans le parc. Voulant à tout prix éviter une rencontre entre vous et moi, elle m'entraîna à travers la pelouse et derrière les massifs. Vous nous suiviez cependant, et comme une grange s'offrait, elle poussa une des portes, qui s'entrebâilla et nous livra passage. Rapidement, dans l'ombre, nous parvînmes à passer au milieu de fouillis et à monter, par une échelle que nous heurtâmes, à une soupente qui nous servit de refuge. Au même moment, vous entriez.

« Vous savez la suite, votre découverte des deux pendus, votre attention attirée vers nous par un geste imprudent de Florence, votre attaque, à laquelle je ripostai en brandissant la première arme que le hasard me fournît, et finalement, sous le feu de votre revolver, notre fuite par la lucarne. Nous étions libres. Mais le soir, dans le train, Florence eut un évanouissement. En la soignant, je constatai qu'une de vos balles l'avait blessée à l'épaule, blessure légère et dont elle ne souffrait pas, mais qui aggravait l'extrême tension de ses nerfs. Quand vous nous avez vus – à la station du Mans, n'est-ce pas ? – elle dormait, la tête appuyée sur mon épaule.

Pas une fois don Luis n'avait interrompu ce récit, fait d'une voix de plus en plus frémissante, et qu'animait un souffle de vérité profonde. Par un effort d'attention prodigieux, il enregistrerait dans son esprit les moindres mots et les moindres gestes de Sauverand. Et, au fur et à mesure que ces mots étaient prononcés et ces gestes accomplis, il avait l'impression que, à côté de la vraie Florence, se levait parfois en lui une autre femme, délivrée de toute la fange et de toute l'ignominie dont il l'avait salie sur la foi des événements.

Et cependant, il ne s'abandonnait pas encore. Florence innocente, était-ce possible ? Non, non, le témoignage de ses yeux qui avaient vu, le

témoignage de sa raison qui avait jugé, s'accordaient contre une pareille assertion. Il n'admettait pas que Florence différât soudain de ce qu'elle était réellement pour lui : fourbe, sournoise, cruelle, sanguinaire, monstrueuse. Non, non, cet homme mentait avec une infernale habileté. Il présentait les choses avec un tel génie qu'on ne pouvait plus distinguer le faux du vrai, ni séparer la lumière des ténèbres.

Il mentait ! Il mentait ! Mais néanmoins, quelle douceur dans ce mensonge ! Comme elle était belle cette Florence imaginaire, cette Florence entraînée par le destin vers des actes qu'elle exécrait, mais pure de tout crime, sans remords, humaine, pitoyable, les yeux clairs et les mains toutes blanches. Et comme c'était bon de se laisser aller à ce rêve chimérique !

Gaston Sauverand épiait le visage de son ancien ennemi. Tout proche de don Luis, sa physionomie illuminée par l'expression de sentiments et de passions qu'il n'essayait plus de contenir, il murmura :

« Vous me croyez, n'est-ce pas ?

– Non... non... fit Perenna qui se raidissait contre l'influence de cet homme...

– Il le faut, s'écria Sauverand avec une énergie farouche. Il faut que vous croyiez à la force de mon amour. Il est la cause de tout. Marie-Anne est ma vie. Elle morte, je n'ai plus qu'à mourir. Ah ! Ce matin, quand j'ai lu dans les journaux que la malheureuse s'était ouvert les veines ! Et par votre faute, à la suite de ces lettres accusatrices d'Hippolyte ! Ah ! Ce n'est plus vous égorger que j'aurais voulu, mais vous infliger le plus barbare des supplices. Ma pauvre Marie-Anne, quelle torture elle devait endurer ! Comme vous n'étiez pas de retour, toute la matinée, Florence et moi nous avons erré pour avoir de ses nouvelles, autour de la prison d'abord, puis du côté de la Préfecture et du Palais de justice. Et c'est là, dans le couloir de l'instruction, que je vous rencontrai. À ce moment, vous prononciez le nom de Marie-Anne Fauville devant un groupe de journalistes. Et vous leur disiez que Marie-Anne Fauville était innocente ! Et vous leur donniez communication de votre témoignage en faveur de Marie-Anne !

« Ah ! Monsieur, du coup, ma haine tomba. En une seconde l'ennemi devint l'allié, le maître que l'on implore à genoux. Ainsi vous aviez l'audace admirable de répudier toute votre œuvre et de vous consacrer au salut de Marie-Anne ! Je m'enfuis, tout palpitant de joie et d'espoir, et je m'écriai, en rejoignant Florence :

« Marie-Anne est sauvée. *Il* la proclame innocente. « Je veux *le* voir. Je veux *lui* parler. »

« Nous revînmes ici. Florence, qui ne désarmait pas, me supplia de ne pas mettre mon projet à exécution avant que votre nouvelle attitude dans l'affaire se fût affirmée par des actes décisifs. Je promis tout ce qu'elle exigea de moi. Mais j'étais résolu. Ma volonté se fortifia encore après la lecture du journal qui publia votre déposition. À tout prix ; et sans perdre une heure, je mettrais entre vos mains le sort de Marie-Anne. J'attendis votre retour, et je suis venu. »

Ce n'était pas le même homme qui, au début de l'entretien, faisait montre d'un tel sang-froid. Épuisé par son effort et par une lutte qui durait depuis des semaines, et où il avait dépensé vainement tant d'énergie, il tremblait à présent, et, s'accrochant à don Luis, un de ses genoux sur le fauteuil auprès duquel don Luis se tenait debout, il balbutiait :

« Sauvez-la, je vous en supplie... vous en avez le pouvoir... Oui, vous avez tous les pouvoirs... J'ai appris à vous connaître en vous combattant... C'est plus que votre génie qui vous défendait contre moi, c'est une chance heureuse qui vous protège. Vous êtes différent des autres hommes. Mais tenez, tenez, le fait seul de ne pas m'avoir tué, dès le début, moi qui vous avais poursuivi si féroce, le fait de m'écouter et d'accueillir comme admissible cette vérité inconcevable de notre innocence à tous les trois, mais c'est un miracle inouï ! Et pendant que je vous attendais et que je m'apprêtais à vous parler, j'ai eu l'intuition de tout cela ! J'ai vu clairement que l'homme qui, sans autre guide que sa raison, criait l'innocence de Marie-Anne, que cet homme-là pouvait seul la sauver, et qu'il la sauverait. Ah ! Sauvez-la, je vous en conjure... Et sauvez-la dès maintenant. Sinon, dans quelques jours, Marie-Anne aura vécu. Il est impossible qu'elle vive en prison. Vous voyez, elle veut mourir... Aucun obstacle ne l'en empêchera. Est-ce qu'on peut empêcher quelqu'un de se tuer ?... Et quelle horreur, s'il elle mourait !... Ah ! S'il faut un coupable à la justice, j'avouerai tout ce qu'on voudra. J'accepterai toutes les charges et je me réjouirai de tous les châtimens, mais que Marie-Anne soit libre ! Sauvez-la... Moi, je n'ai pas su... je ne sais pas ce qu'il faut faire... Sauvez-la de la prison et de la mort... Sauvez-la..., je vous en prie... sauvez-la ! »

Des larmes coulaient sur son visage que tordait l'angoisse. Florence pleurait aussi, courbée en deux. Et Perenna sentit brusquement sourdre en

lui l'angoisse la plus terrible.

Bien que, depuis le début de l'entretien, une conviction nouvelle l'envahît peu à peu, ce fut pour ainsi dire subitement qu'il en prit conscience. Subitement il s'avisa que sa foi dans les paroles de Sauverand ne comportait aucune restriction, et que Florence n'était peut-être pas la créature abominable qu'il avait eu le droit d'imaginer, mais une femme dont les yeux ne mentaient pas et dont l'âme et la figure avaient une égale beauté. Subitement il apprit que ces deux êtres là, ainsi que cette Marie-Anne pour l'amour de qui ils avaient lutté si maladroitement, étaient emprisonnés dans un cercle de fer que leurs efforts ne parviendraient pas à rompre. Et ce cercle tracé par une main inconnue, c'était lui, Perenna, qui l'avait resserré autour d'eux avec l'acharnement le plus implacable.

« Oh ! dit-il, pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! »

Il chancelait sous le choc des sensations et des idées qui l'assaillaient. Tout se heurtait dans son cerveau avec une violence tragique : certitude, joie, épouvante, désespoir, fureur. Il se débattait sous les griffes du cauchemar le plus affreux, et il lui semblait déjà que la main lourde d'un policier se posait sur l'épaule de Florence.

« Allons-nous-en ! Allons-nous-en ! s'écria-t-il en un sursaut d'effroi. C'est de la folie de rester !

– Mais puisque l'hôtel est cerné... objecta Sauverand.

– Et après ? Alors vous supposez que je puisse admettre une seconde... Mais non, mais non, voyons. Il faut que nous combattons ensemble. Il y aura certes encore des doutes en moi... Vous les détruirez, et nous sauverons Mme Fauville.

– Mais les agents qui nous entourent ?

– On leur passera dessus.

– Le sous-chef Weber ?

– Il n'est pas là. Et tant qu'il n'est pas là, je me charge de tout. Allons, suivez-moi, mais d'assez loin. Quand je vous ferai signe, et seulement alors... »

Il tira le verrou et saisit la poignée de la porte. À ce moment quelqu'un frappa.

C'était le maître d'hôtel.

« Eh bien, dit-il, pourquoi me dérange-t-on ?

– Le sous-chef de la Sûreté, M. Weber, vient d'arriver, monsieur. »

## 10

### *La débâcle*

#### [Table des matières](#)

Certes, don Luis s'attendait à cette éventualité redoutable.

Le coup cependant parut le prendre au dépourvu, et il répéta plusieurs fois :

« Ah ! Weber est là... Weber est là... »

Tout son élan se brisait contre cet obstacle, comme une armée en fuite et presque libérée qui se heurterait aux pentes abruptes d'une montagne.

Weber était là, c'est-à-dire le chef, le maître des ennemis, celui qui organiserait l'attaque et la résistance de telle façon qu'il n'y avait plus rien à espérer.

Weber à la tête de ses agents, ç'eût été absurde que de tenter le passage de vive force.

« Vous lui avez ouvert ? demanda-t-il.

– Monsieur ne m'avait pas donné l'ordre de ne pas ouvrir.

– Il est seul ?

– Non, monsieur, le sous-chef est accompagné de six hommes qu'il a laissés dans la cour.

– Et lui ?

– Le sous-chef a voulu monter au premier étage.

Il croyait trouver monsieur dans son cabinet de travail.

– Il croit maintenant que je suis avec M. Mazeroux et Mlle Levasseur ?

– Oui, monsieur. »

Perenna réfléchit un instant et reprit :

« Dites-lui que vous ne m'avez pas trouvé et que vous allez me chercher dans l'appartement de Mlle Levasseur. Peut-être vous accompagnera-t-il. Tant mieux. »

Il referma la porte.

La tempête qui venait de le secouer n'avait laissé aucune trace sur son visage, et, maintenant qu'il fallait agir et que tout était perdu, il recouvrait

cet admirable sang-froid qui ne l'abandonnait jamais aux minutes décisives.

Il s'approcha de Florence. Elle était très pâle et elle pleurait silencieusement.

Il lui dit :

« Il ne faut pas avoir peur, mademoiselle. Si vous m'obéissez aveuglément, il n'y a rien à craindre. »

Comme elle ne répondait pas, il vit qu'elle se méfiait toujours, et il pensa, presque avec joie, qu'il l'obligerait à croire en lui.

« Écoutez-moi, dit-il à Sauverand. Au cas, possible après tout, où je ne réussirais pas, il y a plusieurs points encore qu'il me faut éclaircir.

– Lesquels ? » fit Sauverand dont le calme ne s'était pas démenti.

Alors, contraignant à l'ordre et à la discipline les idées qui s'entrechoquaient dans son cerveau, posément, afin de ne rien oublier et de ne dire cependant que les mots essentiels, don Luis demanda :

« Le matin du crime, tandis qu'un homme porteur d'une canne d'ébène et répondant à votre signallement, pénétrait dans le café du Pont-Neuf à la suite de l'inspecteur Vérot, où étiez-vous ?

– Chez moi.

– Vous êtes sûr de n'être pas sorti ?

– Absolument sûr, et sûr également de n'avoir jamais été au café du Pont-Neuf, dont j'ignorais même l'existence.

– Bien. Autre chose. Pourquoi, lorsque vous avez eu connaissance de toute cette affaire, pourquoi ne vous êtes-vous pas rendu chez le préfet de police ou chez le juge d'instruction ? Il eût été plus simple de vous livrer et de dire l'exacte vérité, plutôt que d'engager cette lutte inégale.

– Je fus sur le point d'agir ainsi. Mais tout de suite je compris que la machination ourdie contre moi était si habile que le simple récit de la vérité ne suffirait pas à convaincre la justice. On ne m'eût pas cru. Quelle preuve pouvais-je fournir ? Aucune... tandis que, au contraire, les preuves qui nous accablaient étaient de celles auxquelles on ne peut pas répondre... L'empreinte de ses dents ne démontrait-elle pas la culpabilité certaine de Marie-Anne ? Et, d'autre part, mon silence, ma fuite, le meurtre de l'inspecteur principal Ancenis, n'étaient-ce pas autant de crimes ? Non, pour secourir Marie-Anne, il fallait rester libre.

– Mais elle eût pu parler, elle ?

– Raconter notre amour ? Outre qu’une pudeur toute féminine a dû l’en empêcher, à quoi cela eût-il servi ? C’était, au contraire, donner plus de force à l’accusation. Et c’est justement ce qui arriva le jour où les lettres d’Hippolyte Fauville, jetées dans le débat, une à une, révélèrent à la justice le motif encore inconnu des crimes que l’on nous imputait. *Nous nous aimions.*

– Ces lettres, comment les expliquez-vous ?

– Je ne les explique pas. Nous ignorions la jalousie de Fauville. Il la tenait secrète. Et, d’autre part, pourquoi se défiait-il de nous ? Qui a pu lui mettre dans la tête que nous voulions le tuer ? D’où proviennent ses terreurs, ses cauchemars ? Mystère. Il possédait des lettres de nous, a-t-il écrit. Quelles lettres ?

– Et les empreintes des dents, ces empreintes qui furent incontestablement laissées par Mme Fauville ?

– Je ne sais pas. Tout cela est incompréhensible.

– Vous ne savez pas non plus ce qu’elle a pu faire à la sortie de l’Opéra, entre minuit et deux heures du matin.

– Non. Il est évident qu’elle a été attirée dans un piège. Mais comment ? Par qui ? Et pourquoi ne dit-elle pas ce qu’elle a fait ? Mystère.

– Ce soir-là, le soir du crime, vous avez été remarqué à la gare d’Auteuil. Qu’y faisiez-vous ?

– J’allais sur le boulevard Suchet, et je suis passé sous les fenêtres de Marie-Anne. Rappelez-vous que c’était un mercredi. J’y suis revenu le mercredi d’après, et, toujours ignorant du drame et de l’arrestation de Marie-Anne, j’y suis revenu le deuxième mercredi, le soir précisément où vous avez découvert mon domicile, et où vous m’avez dénoncé au brigadier Mazeroux.

– Autre chose. Connaissiez-vous l’héritage Mornington ?

– Non, et Florence non plus, et nous avons tout lieu de penser que Marie-Anne et que son mari ne le connaissaient pas davantage.

– Cette grange de Formigny, c’était la première fois que vous y entriez ?

– La première fois, et notre stupeur devant les deux squelettes accrochés à la poutre fut égale à la vôtre. »

Don Luis se tut. Il chercha quelques secondes encore s’il n’avait pas une autre question à poser. Puis il dit :



« C'est tout ce que je voulais savoir. De votre côté, êtes-vous sûr que toutes les paroles nécessaires aient été prononcées ?

– Oui.

– La minute est grave. Il est possible que nous ne puissions pas nous revoir. Or, vous ne m'avez donné aucune preuve de vos affirmations.

– Je vous ai donné la vérité. À un homme comme vous, la vérité suffit. Pour moi, je suis vaincu. J'abandonne la lutte, ou plutôt je me sou mets à vos ordres. Sauvez Marie-Anne.

– Je vous sauverai tous les trois, fit Perenna. C'est demain soir que doit apparaître la quatrième des lettres mystérieuses, ce qui nous donne tout le temps nécessaire pour nous concerter et pour étudier l'affaire à fond. Et, demain soir, j'irai là-bas et, avec les nouveaux éléments de vérité que nous aurons réunis, je trouverai la preuve de votre innocence à tous trois. L'essentiel, c'est d'assister à cette réunion du 25 mai.

– Ne pensez qu'à Marie-Anne, je vous en supplie. Sacrifiez-moi, s'il le faut. Sacrifiez même Florence. Je parle en son nom comme au mien en vous disant qu'il vaut mieux nous abandonner que de compromettre la plus petite chance de réussite.

– Je vous sauverai tous les trois », répéta don Luis.

Il entrebâilla la porte et, après avoir écouté, il leur dit :

« Ne bougez pas. Et n'ouvrez à personne, sous aucun prétexte, avant que je ne vienne vous rechercher. D'ailleurs je ne tarderai pas. »

Il referma la porte à double tour et descendit au premier étage. Il n'éprouvait pas cette allégresse qui le soulevait d'ordinaire aux approches des grandes batailles. Car l'enjeu de celle-ci, c'était Florence, et les conséquences d'une défaite lui semblaient pires que la mort.

Par la fenêtre du palier, il avisa les agents qui gardaient la cour. Il en compta six. Et il avisa aussi, à l'une des fenêtres de son cabinet de travail, le sous-chef qui surveillait la cour et se tenait en communication avec ses agents.

« Bigre, pensa-t-il, il est resté au poste. Ce sera dur. Il se défie. Enfin, allons-y. »

Il traversa le premier salon et gagna son cabinet de travail. Weber l'aperçut. Les deux ennemis étaient l'un devant l'autre.

Il y eut quelques secondes de silence avant que le duel ne s'engageât, duel qui ne pouvait être que rapide, serré, sans la moindre défaillance et

sans la moindre distraction. En trois minutes il fallait que ce fût terminé.

La figure du sous-chef exprimait une joie mêlée d'inquiétude. Pour la première fois il avait la permission, il avait l'ordre de combattre ce don Luis maudit, contre lequel sa rancune n'avait jamais pu s'assouvir. Et, cela, c'était une volupté d'autant plus grande qu'il avait tous les atouts en main et que don Luis, en défendant Florence Levasseur et en maquillant le portrait de la jeune fille, s'était mis dans son tort. Mais, d'autre part, Weber n'oubliait pas que don Luis n'était autre qu'Arsène Lupin, et cette considération lui inspirait un certain malaise. Visiblement il pensait :

« La plus petite gaffe, et je suis réglé. »

Il engagea le fer, en plaisantant.

« D'après ce que je vois, vous n'étiez pas dans le pavillon de Mlle Levasseur, comme le prétendait votre domestique.

– Mon domestique a parlé selon mes instructions. J'étais dans ma chambre, là au-dessus. Mais, avant de descendre, je voulais en finir.

– Et c'est fait ?

– C'est fait. Florence Levasseur et Gaston Sauverand sont chez moi, ficelés et bâillonnés. Vous n'avez qu'à en prendre livraison.

– Gaston Sauverand ! s'écria Weber. C'était donc bien lui qu'on a vu entrer ?

– Oui. Il habitait tout simplement chez Florence Levasseur, dont il est l'amant.

– Ah ! Ah ! dit le sous-chef d'un ton goguenard, son amant !

– Oui, et quand le brigadier Mazeroux a fait venir Florence Levasseur dans sa chambre pour l'interroger loin des domestiques, Sauverand, prévoyant l'arrestation de sa maîtresse, a eu l'audace de nous rejoindre. Il voulait l'arracher à nos mains.

– Et vous l'avez maté ?

– Oui. »

Il était clair que le sous-chef ne croyait pas un seul mot de l'histoire. Il savait, par M. Desmalions et par Mazeroux, que don Luis aimait Florence, et don Luis n'était pas homme à livrer, même par jalousie, une femme qu'il aimait. Il redoubla d'attention.

« Voilà de la bonne besogne, dit-il. Conduisez-moi dans votre chambre. La lutte a été dure ?

– Pas trop. J’ai pu désarmer le bandit. Mazeroux cependant a été atteint au pousse-pousse d’un coup de poignard.

– Rien de sérieux ?

– Oh ! Non, il est allé se faire soigner à la pharmacie voisine. »

Le sous-chef s’arrêta, très surpris.

« Comment ! Mazeroux n’est pas avec les deux prisonniers dans votre chambre ?

– Je ne vous ai jamais dit qu’il y fût.

– Non, mais votre domestique...

– Mon domestique a commis une erreur. Mazeroux est sorti quelques minutes avant votre arrivée.

– C’est bizarre, dit Weber en observant don Luis, tous mes agents le croient ici. Ils ne l’ont pas vu sortir.

– Ils ne l’ont pas vu sortir ? répéta don Luis affectant l’inquiétude. Mais alors où serait-il ? Il m’a pourtant bien dit qu’il voulait se faire panser. »

Le sous-chef se défiait de plus en plus. Évidemment Perenna voulait se débarrasser de lui en l’envoyant à la recherche du brigadier.

« Je vais dépêcher un de mes agents, dit-il. La pharmacie est proche ?

– À côté, rue de Bourgogne. D’ailleurs on peut téléphoner.

– Ah ! On peut téléphoner », murmura le sous-chef.

Il n’y comprenait plus rien. Il avait l’air d’un homme qui ne sait pas ce qui va lui tomber sur la tête. Lentement, il se dirigea vers le téléphone, tout en barrant la route à don Luis de façon à ce qu’il ne pût s’échapper.

Don Luis recula donc jusqu’à l’appareil, comme si on l’y avait forcé, d’une main décrocha le récepteur, et tandis qu’il appelait :

« Allô... allô... Saxe 24-09... »

De l’autre main, appuyée contre le mur, il coupait un des fils à l’aide d’une petite pince qu’il avait eu soin de prendre sur la table.

« Allô..., le 24-09... C’est le pharmacien ? Allô... Le brigadier Mazeroux, de la Sûreté, est chez vous, n’est-ce pas ? Hein ? Quoi ? Qu’est-ce que vous dites ? Mais c’est horrible ! Vous êtes certain ? La blessure est empoisonnée ? »

D’un mouvement irréfléchi, le sous-chef poussa don Luis, qui fut ainsi, comme il l’avait voulu, rejeté contre la boiserie, et au-dessous même du rideau de fer. Weber empoigna le récepteur. Cette idée de la blessure empoisonnée le bouleversait.

« Allô... allô... cria-t-il en surveillant don Luis et en lui ordonnant, d'un geste, de ne pas s'éloigner... allô... Eh bien ! Quoi ? Je suis le sous-chef Weber, de la Sûreté... Allô... Ainsi, le brigadier Mazeroux... Allô... mais parlez donc, crédieu !... »

Brusquement il lâcha l'appareil, regarda les fils, aperçut la coupure et, se retournant, montra un visage qui exprimait très nettement cette pensée :

« Ça y est. Je suis roulé. »

Perenna se tenait à trois pas en arrière de lui, nonchalamment appuyé contre la boiserie de la baie, et sa main gauche passée entre son dos et cette boiserie.

Il souriait. Il souriait avec gentillesse, avec une bonhomie cordiale.

« Bouge pas ! » dit-il en lui faisant signe de la main droite.

Weber ne bougea pas, plus effrayé par ce sourire qu'il ne l'eût été par des menaces.

« Bouge pas, répéta don Luis d'une voix ineffable.

« Et surtout ne crains rien... Il n'y aura pas de bobo. Cinq minutes seulement de cachot noir pour le petit garçon qui n'a pas été sage. Tu es prêt ? Une, deux, trois, crac ! »

Il s'effaça un peu et pressa du doigt le bouton qui commandait le rideau de fer. La lourde plaque tomba. Le sous-chef était prisonnier.

« Deux cents millions qui tombent, ricana don Luis. Le coup est joli, mais un peu cher. Adieu l'héritage Mornington ! Adieu ! Don Luis Perenna ! Et maintenant, brave Lupin, si tu ne veux pas que Weber prenne sa revanche, fiche le camp, et en bon ordre. Une deusse, une deusse... paille, foin... »

Tout en parlant, il fermait à clef, de l'intérieur, la porte à deux battants qui donnait du premier salon sur l'antichambre du premier étage, puis, revenant dans son cabinet de travail, il fermait la porte qui donnait de cette pièce dans le salon.

À ce moment, le sous-chef frappait le rideau de fer à coups redoublés et appelait de telle façon que l'on devait l'entendre de dehors par la fenêtre ouverte.

« Vous ne faites pas encore assez de bruit, sous-chef », cria don Luis.

Il prit son revolver et tira trois balles dont une cassa l'un des carreaux. Puis, rapidement, il sortit de son cabinet de travail par une petite porte massive qu'il ferma soigneusement à clef. Il se trouvait dans un couloir de

dégagement qui contournait les deux pièces et aboutissait à une autre porte donnant sur l'antichambre.

Il ouvrit cette autre porte toute grande et put ainsi se cacher derrière le battant.

Déjà, attirés par les détonations et par le bruit, les agents envahissaient le vestibule et l'escalier. Quand ils arrivèrent au premier étage et qu'ils eurent traversé l'antichambre, la porte du salon étant close, une seule issue s'offrait à eux, le couloir, le couloir au bout duquel retentissaient les appels du sous-chef. Ils s'y engouffrèrent tous les six.

Lorsque le dernier eut disparu après le tournant, don Luis rabattit doucement la porte qui le dissimulait et la ferma comme les autres. De même que le sous-chef, les six agents étaient prisonniers.

« Embouteillés, murmura don Luis. Il leur faudra bien cinq minutes pour se rendre compte de la situation, pour se cogner aux portes closes, et pour en démolir une. Dans cinq minutes, nous serons loin. »

Il rencontra deux de ses domestiques qui accouraient effarés, le chauffeur et le maître d'hôtel. Il leur jeta deux billets de mille francs, et il dit au chauffeur :

« Mets le moteur en marche, l'artiste. Et personne autour de la voiture pour me barrer le chemin. Deux mille francs de plus à chacun si je peux prendre le large en auto. Mais oui, c'est comme ça, ne faites pas cette tête d'abrutis. Deux mille francs. C'est à vous de les gagner. Au galop, messieurs. »

Lui-même, sans trop se presser, toujours maître de lui, escalada le second étage. Mais aux dernières marches, une telle joie le secouait qu'il s'exclama :

« Victoire ! La route est libre. »

La porte de la petite pièce se trouvait en face.

Il l'ouvrit en répétant, « Victoire ! Mais pas une seconde à perdre. Suivez-moi. »

Il entra.

Un juron s'étrangla dans sa gorge.

La pièce était vide.

« Quoi ! balbutia-t-il... Qu'est-ce que cela signifie ?... Ils sont partis... Florence... »

Certes, si invraisemblable que fût l'hypothèse, il avait supposé jusqu'ici que Sauverand possédait une fausse clef de la serrure. Mais comment avaient-ils pu s'enfuir tous deux, au milieu des agents ? Il regarda autour de lui. Et, tout de suite, il comprit. Dans le renfoncement où se trouvait la fenêtre, la partie basse du mur, qui formait comme un coffre très large au-dessous de la croisée, avait sa boiserie supérieure soulevée et appuyée contre les carreaux, précisément comme le couvercle d'un coffre. Et, à l'intérieur du coffre ouvert, on apercevait les premiers échelons d'un escalier à claire-voie, très étroit, et qui descendait...

En une seconde, don Luis évoqua toute l'aventure d'autrefois, l'aïeule de son prédécesseur le comte Malonesco, cachée dans le vieil hôtel de la famille, échappant aux recherches des perquisiteurs et vivant ainsi durant la tourmente révolutionnaire. Tout s'expliquait. Un passage, pratiqué dans l'épaisseur même du mur, conduisait à quelque issue lointaine. Et c'est ainsi que Florence allait et venait à travers l'hôtel, et que Gaston Sauverand entraît et sortait en toute sécurité. Et c'est ainsi que l'un et l'autre pouvaient pénétrer dans sa chambre et surprendre ses secrets.

« Pourquoi ne m'avoir rien dit ? se demanda-t-il. Un reste de défiance, sans doute... »

Mais, sur la table, un papier attira ses yeux. D'une main fébrile, Gaston Sauverand avait tracé ces lignes :

*Nous tentons de fuir pour ne pas vous compromettre. Si nous sommes pris, tant pis. L'essentiel, c'est que vous soyez libre. Tout notre espoir est en vous.*

Sous ces lignes, il y avait deux mots, écrits par Florence :

*Sauvez Marie-Anne.*

« Ah ! murmura-t-il, déconcerté par ce dénouement, et ne sachant à quelle décision s'arrêter, pourquoi ne m'ont-ils pas obéi ? Nous voilà séparés, maintenant... »

En bas, les policiers démolissaient la porte du couloir où ils étaient emprisonnés. Avant qu'ils n'y eussent réussi, peut-être avait-il encore le temps de gagner son auto ? Néanmoins, il préféra suivre le même chemin que Florence et que Sauverand, ce qui lui donnait l'espoir de les retrouver et de les secourir en cas de péril.

Donc, enjambant le rebord du coffre, il mit le pied sur l'échelon supérieur et descendit.

Une vingtaine de barreaux le conduisirent au milieu du premier étage. Là, à la lueur de sa lanterne électrique, il s'engagea dans une sorte de tunnel en voûte, très bas, creusé, comme il le pensait, dans la muraille, et si peu large que l'on ne pouvait avancer qu'en tenant les épaules de biais.

Trente mètres plus loin, il y eut un coude à angle droit, puis, au bout d'un autre tunnel, aussi long, une trappe qui était ouverte et où apparaissaient les échelons d'un autre escalier. Il ne douta pas que les fugitifs n'eussent passé par là. En bas, une clarté l'accueillit. Il se trouvait dans un placard également ouvert, et que des rideaux, actuellement écartés, devaient recouvrir en temps ordinaire. Ce placard dominait un lit, qui remplissait presque l'espace d'une alcôve. Après avoir franchi l'alcôve et gagné la pièce dont elle n'était séparée que par une cloison, à son grand étonnement il reconnut le salon de Florence.

Cette fois, il savait. L'issue, non pas secrète, puisqu'elle aboutissait à la place du Palais-Bourbon, mais très sûre cependant, était celle dont Sauverand usait d'habitude lorsque Florence l'introduisait chez elle. Il traversa donc l'antichambre, descendit quelques marches et, un peu avant l'office, dégringola l'escalier qui menait aux caves de l'hôtel. Dans l'ombre, la porte basse, qui servait au passage des barricades, se reconnaissait à un petit judas grillagé par où filtrait le jour. À tâtons, il trouva la serrure. Tout heureux d'arriver enfin au terme de son expédition, il ouvrit.

« Cré nom d'un chien ! » gronda-t-il en sautant en arrière et en se cramponnant à la serrure, qu'il réussit à refermer.

Deux agents de police en uniforme gardaient la sortie, deux agents qui, à son apparition, avaient voulu se jeter sur lui.

D'où venaient-ils, ces deux hommes-là ? Avaient-ils empêché l'évasion de Sauverand et de Florence ? Mais alors, en ce cas, don Luis eût rencontré les deux fugitifs, puisqu'ils avaient suivi exactement le même chemin.

« Non, pensa-t-il, la fuite a eu lieu avant que la sortie ne fût surveillée. Mais, fichtre ! C'est à mon tour de déguerpir, et ce n'est pas commode. Vais-je me faire pincer au gîte comme un lapin ? »

Il remonta l'escalier de la cave, avec l'intention de brusquer les choses, de se glisser dans la cour d'honneur par les couloirs des communs, de sauter dans son auto et de forcer le passage. Mais lorsqu'il fut sur le point d'arriver à la cour, près de la remise, il aperçut quatre agents de la Sûreté,

de ceux qu'il avait emprisonnés et qui survenaient en gesticulant et en criant. Et il se rendit compte en outre, que tout un tumulte s'élevait du côté de la grande porte et du pavillon des concierges. De nombreuses voix d'hommes s'entrechoquaient. On disputait violemment.

Peut-être y avait-il là une occasion dont il pouvait profiter pour se faufiler dehors à la faveur du désordre. Au risque d'être aperçu, il avança la tête.

Et le spectacle qui s'offrit à ses yeux le stupéfia.

Entouré d'agents de police et d'agents de la Sûreté, bloqué contre le mur, insulté, bousculé, Gaston Sauverand était là, le cabriolet de fer aux poignets.

Gaston Sauverand prisonnier ! Quel drame avait donc bien pu se jouer entre les deux fugitifs et la police ? Le cœur étreint d'angoisse, il se pencha davantage. Mais il ne vit pas Florence. Sans doute, la jeune fille avait dû réussir à se sauver.

L'apparition de Weber sur le perron et les paroles du sous-chef confirmèrent son espoir. Weber était fou de rage. La captivité, l'humiliation de la défaite, l'exaspéraient.

« Ah ! Proféra-t-il en apercevant le prisonnier, en voilà toujours un ! Gaston Sauverand ! Du gibier de choix... Où l'avez-vous pigé, celui-là, les amis ?

– Sur la place du Palais-Bourbon, dit l'un des inspecteurs. On l'a vu qui fichait le camp par la porte de la cave.

– Et sa complice, la fille Levasseur ?

– On l'a ratée, chef. Elle était partie la première.

– Et don Luis ? On ne l'a pas laissé sortir de l'hôtel, hein ! J'avais donné la consigne.

– Il a voulu sortir aussi par la porte de la cave, cinq minutes après !

– Qui vous l'a dit ?

– Un des agents de police placés devant cette porte.

– Eh bien ?

– Le type est rentré dans la cave. »

Weber poussa un cri de joie.

« Nous le tenons ! Et c'est une sale affaire pour lui ! Rébellion contre la police !... Complicité !... Enfin ! On va pouvoir le démasquer. Taïaut ! Taïaut ! Les enfants... Deux hommes pour garder Sauverand, quatre



hommes sur la place du Palais-Bourbon, le revolver au poing. Deux hommes sur les toits. Les autres avec moi ! Commençons par la chambre de la fille Levasseur. Et puis, sa chambre à lui. En chasse, les enfants ! »

Don Luis n'attendit pas la ruée des agresseurs. Renseigné sur leurs intentions, il battit en retraite, sans avoir été aperçu, vers l'appartement de Florence. Là, comme Weber ne connaissait pas encore le chemin direct qui passait à travers les communs, il eut le temps de constater que le mécanisme de la trappe fonctionnait fort bien, et qu'il n'y avait aucune raison pour que l'on découvrit, au fond de l'alcôve et derrière les rideaux du lit, l'existence d'un placard secret.

Une fois entré dans le passage, il remonta le premier escalier, suivit le long corridor pratiqué à l'intérieur du mur, escalada l'échelle qui aboutissait à son boudoir, et, s'étant rendu compte que cette seconde trappe s'adaptait si exactement à la boiserie qu'on ne pouvait rien soupçonner, il la referma sur sa tête.

Quelques minutes plus tard, il entendit au-dessus de lui le tumulte des hommes qui perquisitionnaient.

Ainsi donc, le 24 mai, à cinq heures de l'après-midi, voici quelle était la situation. Florence Levasseur, sous le coup d'un mandat d'arrêt, Gaston Sauverand en prison, Marie-Anne Fauville en prison et refusant toute nourriture. Et don Luis, qui croyait à leur innocence et qui, seul, aurait pu les sauver, don Luis était bloqué dans son hôtel et traqué lui-même par vingt agents de police.

Quant à l'héritage Mornington, il n'en pouvait plus être question, puisque, à son tour, le légataire venait de se mettre en rébellion ouverte contre la société.

À merveille, ricana don Luis, voilà la vie telle que je la comprends. La question est simple et s'énonce de diverses façons. Comment un pouilleux, qui n'a pas un sou dans sa poche, peut-il faire fortune en vingt-quatre heures, sans sortir de son bouge ? Comment un général, qui n'a plus de soldats ni munitions, peut-il gagner une bataille qu'il a perdue ? Bref, comment, moi, Arsène Lupin, réussirai-je à assister demain soir à la réunion du boulevard Suchet et à m'y comporter de telle manière que je sauverai Marie-Anne Fauville, Florence Levasseur, Gaston Sauverand, et, pardessus le marché, mon excellent ami, don Luis Perenna ? »

Des coups sourds retentissaient quelque part. On devait chercher sur les toits. On devait interroger les murailles.

Don Luis s'étendit sur le sol, à plat ventre, cacha sa figure entre ses bras croisés, et, fermant les yeux, murmura :

« Réfléchissons. »

# **DEUXIÈME PARTIE**

## **LE SECRET DE FLORENCE**

[Table des matières](#)

# 1

## *Au secours !*

### [Table des matières](#)

Lorsque, par la suite, Arsène Lupin me raconta cet épisode de la tragique aventure, il me dit à ce propos, et non sans fatuité :

« Ce qui m'étonnait alors, et ce qui m'étonne encore aujourd'hui comme une des victoires les plus belles dont j'ai le droit de m'enorgueillir, c'est que j'ai pu admettre tout à coup, et ainsi qu'un problème irrévocablement résolu, l'innocence de Sauverand et de Marie-Anne Fauville. Cela, je vous le jure, est de premier ordre et dépasse, en valeur psychologique aussi bien qu'en mérite policier, les plus fameuses déductions des plus fameux détectives.

« Car enfin, tout bien pesé, il ne s'était pas produit l'ombre d'un fait nouveau qui me permît de réviser le procès. Les charges accumulées contre les deux captifs étaient les mêmes, et si graves qu'aucun juge d'instruction n'eût hésité une seule seconde à signer son ordonnance, et pas un jury à répondre oui sur toutes les questions. Je ne vous parlerai pas de Marie-Anne Fauville, il suffisait de songer aux empreintes de ses dents pour acquérir une conviction inébranlable. Mais Gaston Sauverand, le fils de Victor Sauverand, et, par conséquent l'héritier de Cosmo Mornington, Gaston Sauverand, l'homme à la canne d'ébène et le meurtrier de l'inspecteur principal Ancenis, Gaston Sauverand n'était-il pas coupable au même titre que Marie-Anne Fauville, comme elle accusé par les révélations mêmes du mari qu'ils avaient tué ?

« Et cependant pourquoi ce revirement subit qui eut lieu en moi ? Pourquoi ai-je marché contre l'évidence ? Pourquoi ai-je cru à une vérité incroyable ? Pourquoi ai-je admis l'inadmissible ?

« Pourquoi ? Ah ! Sans doute, c'est que la vérité a un accent qui sonne aux oreilles d'une façon particulière. D'un côté toutes les preuves, tous les faits, toutes les réalités, toutes les certitudes ; de l'autre un récit, un récit présenté par un des trois coupables, donc, *a priori*, absurde et mensonger

depuis la première syllabe jusqu'à la dernière... Mais un récit, présenté d'une voix loyale, un récit clair, sobre, d'une trame serrée, se déroulant, d'un bout à l'autre de l'aventure, sans complications ni invraisemblances, un récit qui n'apportait aucune solution positive, mais qui, par sa probité même, obligeait tout esprit impartial à réviser la solution acquise.

« J'ai cru le récit. »

Les explications de Lupin, telles qu'il me les donnait, n'étaient pas complètes. Je lui dis :

« Et Florence Levasseur ?

– Florence Levasseur ?

– Oui, vous ne concluez pas à son égard. Quelle opinion avez-vous eue d'elle ? Tout l'accusait, et non seulement à vos yeux, puisque logiquement elle avait participé à toutes les tentatives d'assassinat dirigées contre vous, mais aussi aux yeux de la justice. Ne savait-on pas qu'elle allait rendre à Gaston Sauverand, boulevard Richard-Wallace, des visites clandestines ? N'avait-on pas trouvé sa photographie dans le carnet de l'inspecteur Vérot ? Et puis... et puis, tout enfin... vos accusations... vos certitudes... Est-ce que tout cela fut modifié par le récit de Sauverand ? Pour vous, Florence fut-elle innocente ou coupable ? »

Il hésita, fut sur le point de répondre directement et franchement à ma question, mais ne put s'y décider et prononça :

« Je voulais avoir confiance. Pour agir, il fallait que j'eusse pleine et entière confiance, quels que fussent les doutes qui pouvaient encore m'assaillir, et quelles que fussent les ténèbres qui pesaient encore sur telle ou telle partie de l'aventure. J'ai donc cru. Et, croyant, j'ai agi selon ma foi. »

Agir, pour don Luis Perenna, en ces heures d'immobilité forcée, cela consista uniquement à se répéter sans cesse la relation que Gaston Sauverand avait faite des événements. Il tâchait de la reconstituer dans tous ses détails, d'en retrouver les moindres phrases et les termes en apparence les plus insignifiants. Et ces phrases, il les examinait une à une, et ces termes il les scrutait un à un, afin d'en extraire la part de vérité qu'ils contenaient.

Car la vérité était là, Sauverand le lui avait dit, et don Luis n'en doutait pas. Toute l'histoire sinistre, tout ce qui constituait l'affaire de l'héritage Mornington et le drame du boulevard Suchet, tout ce qui pouvait mettre en

lumière le complot ourdi contre Marie-Anne Fauville, tout ce qui pouvait expliquer la perte de Sauverand et de Florence, cela était dans le récit de Sauverand. Il suffisait de le comprendre. Et la vérité surgirait, comme la morale qui se tire de quelque symbole obscur.

Pas une fois don Luis ne dévia de sa méthode. Si telle objection s'insinuait dans son esprit, il y répondait aussitôt :

« Soit. Il se peut que je me trompe, et que le récit de Sauverand ne m'apporte aucun élément capable de me guider. Il se peut que la vérité soit en dehors. Mais suis-je en mesure de l'atteindre autrement, cette vérité ? En tout et pour tout, comme instrument de recherche et sans tenir compte outre mesure de certaines lueurs que l'apparition régulière des lettres mystérieuses m'a données sur l'affaire, en tout et pour tout j'ai le récit de Gaston Sauverand. Ne dois-je pas m'en servir ? »

Et, de nouveau, comme un chemin que l'on parcourt sur les traces d'une autre personne, il recommençait à vivre l'aventure vécue par Sauverand. Il la comparait à celle qu'il avait imaginée jusqu'alors. Toutes deux s'opposaient l'une à l'autre, mais du choc même de leurs contrastes, ne pouvait-on faire jaillir une étincelle ?

« Voilà ce qu'il a dit, pensait-il, et voilà ce que je croyais. Que signifie cette différence ? Voilà ce qui fut, et voilà ce qui paraît être. Pourquoi le coupable a-t-il voulu que ce qui fut parût précisément sous cet aspect ? Pour éloigner de lui tous les soupçons ? Mais était-il nécessaire, en ce cas, qu'ils atteignissent justement ceux qu'ils ont atteints ?

Et les questions se pressaient en lui. Il y répondait quelquefois au hasard, citant des noms et prononçant des mots à la suite les uns des autres, comme si le nom cité eût pu être précisément celui du coupable, et les mots prononcés ceux qui contenaient l'invisible réalité.

Puis aussitôt il reprenait le récit, comme les écoliers font avec leurs devoirs, analyse logique et analyse grammaticale, où chaque expression est passée au crible, chaque période disloquée, chaque phrase réduite à sa valeur essentielle.

Des heures et des heures s'écoulèrent.

Et tout à coup, au milieu de la nuit, il eut un soubresaut.

Il tira sa montre. À la clarté de sa lanterne électrique, il constata qu'elle marquait onze heures quarante trois.

« C'est donc à onze heures quarante-trois minutes du soir, dit-il à haute voix, que j'ai pénétré jusqu'au fond des ténèbres.

Il cherchait à dominer son émotion, mais elle était immense, et il se mit à verser des larmes, tellement ses nerfs étaient ébranlés par l'épreuve.

Il venait, en effet, d'entrevoir brusquement, comme on devine un paysage nocturne à la lueur d'un éclair, la formidable vérité.

Il n'est pas de sensation plus violente que ces sortes d'illuminations qui éclatent soudain au milieu de l'ombre où l'on tâtonne et où l'on se débat. Épuisé déjà par l'effort physique et par le manque de nourriture dont il commençait à souffrir, il subit cette secousse si profondément que, sans vouloir réfléchir un instant de plus, il réussit à s'endormir, ou plutôt à s'enfoncer dans le sommeil, comme on s'enfonce dans l'eau d'un bain réparateur.

Quand il se réveilla, au petit matin, dispos malgré l'incommodité de sa couche, il eut un frisson en songeant à l'hypothèse qu'il avait acceptée et son instinct fut d'abord de la mettre en doute. Il n'en eut pour ainsi dire pas le temps. Toutes les preuves accouraient d'elles-mêmes au-devant de sa pensée et transformaient immédiatement l'hypothèse en une de ces certitudes qu'il serait fou de contrôler. C'était cela, et ce n'était pas autre chose. Comme il l'avait pressenti, la vérité se trouvait inscrite dans le récit de Sauverand. Et il ne s'était pas trompé non plus en disant à Mazeroux que la façon dont surgissaient les lettres mystérieuses l'avait mis sur le chemin de la vérité.

Et cette vérité était effroyable.

Il éprouvait, à l'évoquer, la même épouvante qui avait affolé l'inspecteur Vérot, alors que, déjà torturé par le poison, il balbutiait :

« Ah ! J'ai peur... j'ai peur... tout cela est combiné d'une façon si diabolique ! »

Si diabolique, en effet ! Et don Luis demeurait confondu devant la révélation d'un forfait dont il ne semblait pas que la conception eût pu germer dans un cerveau d'homme.

Deux heures encore il consacra tout l'effort de sa pensée à examiner la situation sous toutes ses faces. Quant au dénouement, il ne s'en inquiétait pas beaucoup puisque, maître du secret terrible maintenant, il n'avait plus qu'à s'évader, et à se rendre ce soir-là à la réunion du boulevard Suchet, où il ferait devant tous la démonstration du crime.

Mais lorsque, voulant essayer ses chances d'évasion, il remonta le souterrain et se hissa au sommet de l'échelle supérieure, c'est-à-dire au niveau de son boudoir, il entendit à travers la trappe les voix d'hommes qui se trouvaient dans cette pièce.

« Bigre, se dit-il, l'affaire se complique. Afin d'échapper aux sbires de la police, il faut que je sorte de ma prison, et voilà tout au moins qu'une de ces deux issues est condamnée. Reste l'autre. »

Il redescendit vers l'appartement de Florence, et fit jouer le mécanisme qui consistait en un contrepoids.

Le panneau du placard glissa.

Poussé par la faim, espérant trouver quelques provisions qui lui permettraient de soutenir un siège sans être réduit par la famine, il était sur le point de contourner l'alcôve, derrière les rideaux, lorsqu'un bruit de pas l'arrêta net. Quelqu'un entrait dans l'appartement :

« Eh bien, Mazeroux, vous avez passé la nuit ici. Rien de nouveau ? »

À la voix, don Luis reconnut le préfet de police, et la question posée lui apprit, d'abord que l'on avait sorti Mazeroux du cabinet noir où il était ligoté, et ensuite que le brigadier se trouvait dans la pièce voisine. Par bonheur, le mécanisme du plafond avait fonctionné sans le moindre grincement, et don Luis put surprendre la conversation des deux hommes.

« Rien de nouveau, monsieur le préfet, répondit Mazeroux.

– C'est curieux, il faut pourtant que ce damné personnage soit quelque part. Ou alors c'est qu'il a filé par les toits.

– Impossible, monsieur le préfet, fit une troisième voix que don Luis reconnut comme étant celle du sous-chef Weber. Impossible, nous avons constaté hier qu'à moins d'avoir des ailes...

– Donc, votre avis, Weber ?

– Mon avis, monsieur le préfet, c'est qu'il se cache dans l'hôtel. L'hôtel est vieux. Tout probablement il existe quelque retraite sûre...

– Évidemment... évidemment... fit M. Desmalions, que don Luis, par un interstice de rideau, voyait passer et repasser devant la baie de l'alcôve... Évidemment, vous avez raison, et nous le prendrons au gîte. Seulement est-ce bien nécessaire ?

– Monsieur le préfet !

– Eh oui, vous avez mon opinion à ce sujet, et l'opinion du président du conseil. Exhumer Lupin, c'est une gaffe, et ça nous retombera sur le dos.



Après tout, quoi, il est devenu un honnête homme, il nous est utile, et il ne fait rien de mal...

– Rien de mal, vous trouvez, monsieur le préfet ? » prononça Weber d'un ton pincé.

M. Desmalions éclata de rire.

« Ah ! Oui, le coup d'hier, le coup du téléphone Avouez que c'est drôle. Le président du conseil s'en tenait les côtes, quand je lui ai raconté...

– Ma foi, je ne vois pas qu'il y ait de quoi rire.

– Non, mais tout de même, le gredin, il n'est jamais pris de court. Drôle ou non, le truc est inouï d'audace. Démolir le fil du téléphone sous vos yeux et puis vous bloquer derrière un rideau de fer... À propos, Mazeroux, il faudra, dès ce matin, faire réparer ce téléphone pour que vous restiez ici en communication avec la Préfecture. Vous avez commencé vos perquisitions dans ces deux pièces ?

– Selon vos ordres, monsieur le préfet. Depuis une heure, le sous-chef et moi nous cherchons.

– Oui, fit M. Desmalions, cette Florence Levasseur me semble une créature inquiétante. Sa complicité est certaine. Mais quelles relations avait-elle avec Sauverand, et quelles relations avec don Luis Perenna ? Cela serait important à savoir. Vous n'avez rien découvert dans ses papiers ?

– Rien, monsieur le préfet, dit Mazeroux. Ce sont des factures, des lettres de fournisseurs.

– Et vous, Weber ?

– Moi, monsieur le préfet, j'ai trouvé quelque chose d'intéressant. »

Il dit ces mots d'un ton de triomphe, et, comme M. Desmalions l'interrogeait, il reprit :

« C'est un volume de Shakespeare, monsieur le préfet, le tome huit. Vous remarquerez que, contrairement aux autres volumes, il est vide à l'intérieur et que la reliure n'est que le cartonnage d'une boîte secrète servant à dissimuler des papiers.

– En effet. Et ces papiers ?

– Les voici... des feuilles... des feuilles blanches, sauf trois... L'une sur laquelle est inscrite la liste des dates où devaient surgir les lettres mystérieuses.

– Oh ! Oh ! fit M. Desmalions, la charge est écrasante contre Florence Levasseur. En outre, nous sommes renseignés : c'est par là que don Luis a

eu cette liste. »

Perenna écoutait avec surprise : il avait totalement oublié ce détail, et Gaston Sauverand, dans son récit, n'y avait pas fait la moindre allusion. C'était fort grave pourtant et fort étrange. De qui Florence tenait-elle cette liste de dates ?

« Et les deux autres feuilles ? » demanda M. Desmalions.

Don Luis redoubla d'attention. Ces deux autres feuilles lui avaient échappé le jour de son entretien avec Florence dans cette même pièce.

« Voici l'une des deux », répondit Weber.

M. Desmalions prit la feuille et lut :

*Ne pas oublier que l'explosion est indépendante des lettres et qu'elle aura lieu à trois heures du matin.*

« Ah ! Oui, fit-il en haussant les épaules, la fameuse explosion que don Luis a prédite et qui doit accompagner la cinquième lettre, comme l'annonce cette liste de dates. Bah ! Nous avons le temps, puisqu'il n'y a eu que trois lettres, et que, ce soir, il s'agit de la quatrième. Et puis, faire sauter l'hôtel du boulevard Suchet, bigre, l'entreprise ne serait pas commode. C'est tout ?

– Monsieur le préfet, dit Weber, qui exhiba la dernière feuille, je vous prie d'examiner cet ensemble de lignes tracées au crayon et qui forment un grand carré qui en contient d'autres plus petits et des rectangles de toutes dimensions. Ne dirait-on pas le plan d'une maison ?

– Oui, en effet...

– C'est le plan de l'hôtel où nous sommes, affirma Weber avec une certaine solennité. Voilà la cour d'honneur, les bâtiments du fond, le pavillon des concierges, et, là, le pavillon de Mlle Levasseur. De ce pavillon part, au crayon rouge, une ligne pointillée qui s'en va en zigzags vers les bâtiments du fond. Le début de cette ligne est marqué par une petite croix qui désigne la pièce où nous sommes... ou plus exactement l'alcôve. On a dessiné ici comme l'emplacement d'une cheminée... ou plutôt d'un placard... d'un placard creusé derrière le lit et qui serait dissimulé par les rideaux.

– Mais alors, Weber, murmura M. Desmalions, ce serait le tracé d'un passage conduisant de ce pavillon aux bâtiments du fond ? Tenez, à l'autre bout de la ligne, il y a également une petite croix au crayon rouge.

– Oui, monsieur le préfet, il y a une autre croix. Quel emplacement marque-t-elle ? Nous le déterminerons plus tard d'une façon certaine. Mais dès maintenant, et sur une simple hypothèse, j'ai posté des hommes dans une petite pièce située au second étage, où eut lieu hier le conciliabule suprême de don Luis, de Florence Levasseur et de Gaston Sauverand. Et, dès maintenant, en tout cas, nous connaissons la retraite de don Luis Perenna. »

Il y eut un silence, après quoi, le sous-chef reprit d'une voix de plus en plus solennelle :

« Monsieur le préfet, j'ai subi hier, de la part de cet homme, un affront sanglant. Mes subordonnés en ont été les témoins. Les domestiques ne peuvent l'ignorer. Avant peu, le public en sera instruit. Cet homme a fait évader Florence Levasseur. Il a voulu faire évader Gaston Sauverand. C'est un bandit de la plus dangereuse espèce. Monsieur le préfet, je suis sûr que vous ne me refuserez pas l'autorisation de le forcer dans sa tanière. Sinon... sinon, monsieur le préfet, je me verrai contraint de donner ma démission.

– Avec motif à l'appui, dit le préfet en riant. Décidément, vous ne pouvez pas digérer le coup du rideau de fer. Allez-y donc ! Aussi bien, tant pis pour don Luis. Il l'aura voulu... Mazeroux, dès que le téléphone sera réparé, vous me donnerez des nouvelles à la Préfecture. Et ce soir, rendez-vous, boulevard Suchet, à l'hôtel Fauville. N'oubliez pas qu'il s'agit de la quatrième lettre.

– Il n'y aura pas de quatrième lettre, monsieur le préfet, déclara Weber.

– Pourquoi ?

– Parce que d'ici là don Luis sera coffré.

– Ah ! C'est don Luis aussi que vous accusez d'être l'auteur... »

Don Luis n'en écouta pas davantage. Doucement il recula vers le placard, saisit le panneau et le rabattit sans bruit.

Ainsi donc, sa retraite était connue !

« Saperlipopette, grogna-t-il, elle est raide celle-là ! Me voici dans de beaux draps. »

Il avait couru jusqu'à la moitié du souterrain avec l'intention de gagner l'autre issue. Il s'arrêta.

« Pas la peine, puisque cette issue est gardée ... Alors, quoi, voyons, est-ce que je vais être pris au collet ? Voyons... Voyons... »

D'en bas, de l'alcôve, parvenait déjà un bruit de coups, le bruit des coups que l'on frappait sur le panneau, dont la sonorité spéciale avait probablement attiré l'attention du sous-chef. Et comme Weber, n'étant pas astreint aux mêmes précautions que don Luis, semblait démolir le panneau sans s'attarder à la recherche du mécanisme, le péril était proche.

« Nom d'un chien de nom d'un chien, ronchonna don Luis. C'est trop bête ! Que faire ? Leur passer sur le corps ?... Ah ! Si j'étais en pleine force !... »

Mais le manque de nourriture l'épuisait. Ses jambes tremblaient sous lui, et son cerveau commençait à n'avoir plus sa lucidité habituelle.

Un redoublement de coups dans l'alcôve le poussa malgré tout vers l'issue d'en haut, et, grimpant à l'échelle, il promena sa lanterne électrique sur les pierres du mur et sur la boiserie de la trappe. Il tenta même de soulever celle-ci par une pesée d'épaule. Mais de nouveau des bruits de pas résonnèrent au-dessus de lui. Les hommes étaient toujours là.

Alors, dévoré de rage, impuissant, il attendit la venue du sous-chef.

Un craquement se produisit en bas, dont l'écho se propagea le long du souterrain, puis, il y eut un tumulte de voix.

« Ça y est, se dit-il, les menottes, le dépôt, la cellule... Bon Dieu de sort, quelle stupidité ! Et puis Marie-Anne Fauville qui va mourir... Et puis Florence... Florence... »

Avant d'éteindre sa lanterne, il en projeta une dernière fois la lumière autour de lui.

À deux mètres de l'échelle, environ aux trois quarts de la hauteur, et un peu en retrait, une pierre, une grosse pierre de taille manquait dans le mur, du côté de l'intérieur de la maison et laissait un trou de dimensions assez grandes pour qu'on pût s'y blottir.

Bien que la cachette ne valût pas grand-chose, il se pouvait cependant que l'on négligeât d'inspecter ce renforcement. D'ailleurs, dont Luis n'avait pas le choix. À tout hasard, après avoir éteint, il se pencha vers le rebord du trou, l'atteignit et réussit à s'y installer en se courbant en deux.

Weber, Mazeroux et leurs hommes arrivaient. Don Luis s'arc-bouta contre le fond de sa cachette pour échapper le plus possible au rayonnement des lanternes dont il voyait les premières lueurs. Et il advint cette chose stupéfiante, que la pierre, contre laquelle il s'adossait, bascula doucement, comme si elle eût pivoté autour d'un axe, et qu'il tomba à la renverse dans

une seconde cavité située en arrière. Vivement il ramena ses jambes dans cette cavité, et la pierre se referma avec la même lenteur, non toutefois sans qu'un éboulement de cailloux, détachés de la muraille, lui recouvrit à demi les jambes.

« Tiens, tiens, ricana-t-il, est-ce que la Providence se mettrait du côté de la vertu et du bon droit ? »

Il entendit la voix de Mazeroux qui disait :

« Personne ! Et voilà l'extrémité du passage. À moins qu'il n'ait fui à notre approche... Tenez, par la trappe qui est en haut de cette échelle. »

Et Weber répondit :

« Étant donné la pente que nous avons monté, il est certain que le niveau de cette trappe se trouve au second étage. Or, la deuxième petite croix du plan marquerait, au second étage, le boudoir contigu à la chambre de don Luis. C'est bien ce que j'ai supposé, et c'est pourquoi j'ai placé là trois de nos hommes. S'il a voulu fuir de ce côté, il est pris.

Nous n'avons qu'à frapper, dit Mazeroux, nos hommes trouveront la trappe et nous ouvriront. Sinon, on la démolira. »

De nouveaux coups retentirent. Un bon quart d'heure plus tard, la trappe cédait, et d'autres voix se mêlèrent à celles de Weber et de Mazeroux.

Pendant ce temps don Luis examinait son domaine et en constatait l'extrême exigüité. Tout au plus pouvait-il s'y tenir assis. C'était un couloir, ou plutôt une sorte de boyau d'un mètre cinquante de long, et qui se terminait par un orifice, plus étroit encore, où des briques étaient accumulées. Les parois, d'ailleurs, étaient formées de briques, dont quelques-unes manquaient, et les moellons de construction qu'elles auraient dû retenir s'éboulaient au moindre choc. Le sol en était jonché.

« Bigre ! pensa Lupin, il ne faudrait pas que je m'agitasse par trop ! Sans quoi, je risque d'être enterré vivant. Agréable perspective ! »

En outre, la crainte de faire du bruit l'immobilisait. Il se trouvait, en effet, près de deux pièces occupées par des agents, son boudoir d'abord, et ensuite son cabinet de travail, puisque son boudoir, il le savait, était situé sur la partie de son cabinet de travail réservée au téléphone.

Cette idée lui en suggéra une autre. À bien réfléchir, et en se rappelant qu'il s'était demandé parfois comment l'aïeule du comte Malonesco avait pu vivre, derrière le rideau de fer, aux heures où il lui fallait se cacher, il comprit qu'il y avait eu jadis communication entre le passage secret et ce

qui était actuellement la cabine téléphonique, communication trop étroite pour qu'on y pût passer, mais qui devait servir comme conduit d'aération. Par précaution, au cas où le passage secret aurait été découvert, une pierre masquait l'entrée supérieure de ce conduit. Le baron Malonesco avait dû boucher l'extrémité inférieure en réinstallant les boiseries du cabinet de travail.

Donc, il était emprisonné là, dans l'épaisseur des murs, sans autre décision bien nette que celle d'échapper à l'étreinte de la police. Des heures passèrent encore.

Peu à peu, torturé par la faim et par la soif, il tomba dans un sommeil lourd, traversé de cauchemars, si angoissant qu'il eût voulu en sortir à tout prix, mais si profond qu'il ne put reprendre conscience avant huit heures du soir.

À son réveil, il se sentit très las, et il eut subitement une perception affreuse, et à la fois si juste de la situation que, par un revirement subit où il y avait de la peur, il résolut de quitter sa cachette et de se livrer. Tout valait mieux que le supplice qu'il endurait et que les dangers auxquels l'exposait une plus longue attente.

Mais, s'étant retourné sur lui-même pour atteindre l'entrée de sa tanière, il s'aperçut, d'abord que la pierre ne basculait pas sur une simple poussée, et ensuite, après plusieurs tentatives, qu'il n'arrivait pas à trouver le mécanisme qui sans doute la faisait basculer. Il s'acharna. Tous ses efforts furent vains. La pierre ne bougeait pas.

Seulement, à chacun de ses efforts, quelques moellons se détachaient de la paroi supérieure et diminuaient encore l'espace où il pouvait évoluer.

Il lui fallut un sursaut d'énergie pour dominer son émotion, et pour dire en plaisantant :

« Parfait ! Je vais en être réduit à appeler au secours, moi, Arsène Lupin ! Oui, appeler au secours ces messieurs de la police... Sans quoi, mes chances d'ensevelissement augmentent minute par minute. Comme enterré vivant, je me prends à dix contre un... »

Il serra les poings.

« Cré tonnerre ! Je m'en tirerai seul. Appeler au secours ? Ah ! Non, mille fois non ! »

De toute sa volonté il s'efforça de réfléchir, mais son cerveau exténué ne lui permettait plus que des idées confuses et sans lien les unes avec les

autres. L'image de Florence le hantait, et celle de Marie-Anne également.

« C'est cette nuit que je dois les sauver, se disait-il... Et certainement je les sauverai, puisqu'elles ne sont pas criminelles et que je connais le coupable. Mais par quel moyen réussirai-je ? »

Il songeait au préfet de police, à la réunion qui devait avoir lieu boulevard Suchet, dans l'hôtel de l'ingénieur Fauville. Cette réunion était commencée. La police gardait l'hôtel. Et cette idée lui rappela la feuille de papier trouvée par Weber dans le tome huit de Shakespeare, et la phrase inscrite, que le préfet avait lue.

*Ne pas oublier que l'explosion est indépendante des lettres et qu'elle aura lieu à trois heures du matin.*

« Oui, pensa don Luis qui s'en tenait au raisonnement de M. Desmalions, oui, dans dix jours, puisqu'il n'y a eu que trois lettres. La quatrième lettre doit surgir cette nuit, et l'explosion ne doit avoir lieu qu'avec la cinquième lettre, donc, dans dix jours. »

Il répéta :

« Dans dix jours... avec la cinquième lettre... oui, dans dix jours... »

Et soudain, il tressaillit d'effroi. Une vision atroce venait de lui traverser l'esprit, une vision qui avait toutes les apparences de la réalité. C'était cette nuit même que l'explosion allait se produire !

Et, tout de suite, sachant ce qu'il savait de la vérité, tout de suite, dans un retour de sa clairvoyance habituelle, il admit cette hypothèse comme certaine. Évidemment, trois lettres seulement avaient surgi de l'ombre mystérieuse, mais quatre lettres auraient dû surgir, puisque l'une d'elles n'avait pas surgi à la date fixée, mais dix jours plus tard, et cela précisément pour une raison que don Luis connaissait. Et puis, et puis, il ne s'agissait pas de tout cela. Il ne s'agissait pas de chercher la vérité dans cette confusion de dates et de lettres, dans cet imbroglio inextricable où nul ne pouvait prétendre à la certitude. Non. Une seule chose dominait la situation, cette phrase : « *Ne pas oublier que l'explosion est indépendante des lettres.* » Or, comme l'explosion était marquée pour la nuit du vingt-cinq au vingt-six mai, l'explosion se produirait cette nuit même, à trois heures du matin !

« Au secours ! Au secours ! » cria-t-il.

Cette fois, il n'hésitait plus. S'il avait eu le courage, jusqu'ici, de rester au fond de sa prison et d'y attendre l'événement miraculeux qui lui viendrait en aide, il aimait mieux affronter tous les périls et subir tous les

châtiments, que d'abandonner au sort qui les menaçait le préfet de police, Weber, Mazeroux et leurs compagnons.

« Au secours ! Au secours ! »

Dans trois ou quatre heures, l'hôtel de l'ingénieur Fauville allait sauter. Cela, il le savait de la façon la plus sûre. Avec autant d'exactitude que les lettres mystérieuses étaient arrivées à leur destination malgré tous les obstacles qui s'y opposaient, l'explosion se produirait à l'heure indiquée. L'artisan infernal de l'œuvre maudite l'avait voulu ainsi. À trois heures du matin, il ne resterait rien de l'hôtel Fauville.

« Au secours ! Au secours ! »

Il retrouvait des forces pour crier désespérément, et pour que sa voix retentît au-delà des pierres et au-delà des boiseries.

Puis, comme il ne semblait pas que l'on répondît à son appel, il s'interrompit et longtemps écouta.

Aucun bruit à l'entour. Le silence absolu.

Alors, une angoisse terrible le couvrit de sueur. Si les agents, renonçant à la garde des étages supérieurs, s'étaient confinés, pour passer la nuit, dans les pièces du rez-de-chaussée ?

Comme un fou, il saisit une brique et frappa, à diverses reprises, sur la pierre d'entrée, espérant que le bruit se propagerait à travers l'hôtel. Mais aussitôt, une avalanche de moellons, détachés par le choc, s'abattit sur lui, le renversa de nouveau et l'immobilisa.

« Au secours ! Au secours ! Au secours ! »

Le silence. Le silence énorme, implacable.

« Au secours ! Au secours ! »

Il avait l'impression que ses cris ne dépassaient pas les parois qui l'étouffaient. D'ailleurs sa voix devenait de plus en plus faible, gémissement rauque, haletant, qui expirait en son gosier meurtri.

Il se tut, écoutant encore, de toute son attention anxieuse, le grand silence qui enveloppait comme avec des couches de plomb le cercueil de pierre où il gisait. Toujours rien. Aucun bruit. Personne ne viendrait et personne ne pouvait venir à son secours.

L'image et le nom de Florence continuaient à l'obséder. Et il pensait aussi à Marie-Anne qu'il avait promis de sauver. Mais Marie-Anne mourrait de faim. Et comme elle, et comme Gaston Sauverand, et comme tant d'autres, il était à son tour victime de cette monstrueuse affaire.



Un incident accrut son désarroi. Tout à coup, sa lampe électrique qu'il avait laissée allumée pour dissiper l'horreur des ténèbres s'éteignit. Il était onze heures du soir.

Des vertiges l'étourdisaient. Il respirait à peine, et un air insuffisant, déjà vicié. Son cerveau subissait, ainsi qu'un mal physique et très douloureux, le retour d'images qui lui semblaient s'y incruster, et c'était toujours la belle figure de Florence ou le visage livide de Marie-Anne. Et, dans son hallucination, tandis que Marie-Anne agonisait, il entendait l'explosion de l'hôtel Fauville, et il voyait le préfet de police et Mazeroux affreusement mutilés, morts.

Une torpeur l'engourdit. Il tomba dans une sorte d'évanouissement, où il continuait à balbutier des syllabes confuses :

« Florence... Marie-Anne... Marie-Anne... »

## *L'explosion du boulevard Suchet*

### [Table des matières](#)

La quatrième lettre mystérieuse ! La quatrième de ces lettres que « le diable mettait à la poste et que le diable distribuait », selon l'expression d'un journal ! Qu'on se rappelle la surexcitation vraiment extraordinaire du public à l'approche de la nuit du vingt-cinq au vingt-six mai...

Et quelque chose de nouveau portait au plus haut point ce bouillonnement de curiosité. Coup sur coup, on avait appris l'arrestation de Sauverand, la fuite de sa complice Florence Levasseur, secrétaire de don Luis Perenna, et la disparition inexplicable de ce Perenna que l'on s'obstinait, et pour de bonnes raisons, à confondre avec Arsène Lupin.

Sûre de la victoire désormais, tenant sous ses griffes presque tous les auteurs du drame, la police avait glissé peu à peu aux indiscretions, et par les détails révélés à tel ou à tel journaliste, on connaissait les revirements de don Luis, on soupçonnait son amour pour Florence Levasseur et la cause réelle de sa rébellion, et l'on frémissait d'émotion au spectacle de cette lutte nouvelle engagée par ce stupéfiant personnage.

Qu'allait-il faire ? S'il voulait soustraire aux poursuites celle qu'il aimait, et libérer Marie-Anne et Sauverand, il fallait qu'il intervînt au cours de cette nuit même, qu'il participât, d'une manière ou d'une autre, à l'événement qui se préparait et que, en arrêtant le messager invisible de la quatrième lettre, ou en apportant des explications irrécusables, il démontrât l'innocence des trois complices. Bref, il fallait qu'il fût là. Quel élément d'intérêt !

Et puis les nouvelles n'étaient pas bonnes, concernant Marie-Anne. Avec un acharnement inlassable, elle s'obstinait dans ses projets de suicide. On devait l'alimenter par des moyens artificiels, et, à l'infirmerie de Saint-Lazare, les docteurs ne dissimulaient pas leur inquiétude. Don Luis Perenna arriverait-il à temps ?

Et enfin il y avait cette autre chose, la menace d'une explosion qui devait faire sauter l'hôtel de l'ingénieur Fauville dix jours après la quatrième lettre, menace vraiment impressionnante quand on songeait que l'ennemi n'avait jamais rien annoncé qui ne se produisît à l'heure dite. Et bien que l'on fût encore, du moins le croyait-on, à dix jours de la catastrophe, cela donnait à toute l'affaire une allure de plus en plus sinistre.

Aussi, ce soir-là, c'est une véritable multitude qui se porta, par la Muette et par Auteuil, vers le boulevard Suchet, et qui accourait non seulement de Paris, mais de la banlieue et de la province. Le spectacle passionnait. On voulait voir.

On ne vit que de loin, car la police avait organisé des barrages à cent mètres à droite et à gauche de l'hôtel, et refoulait dans les fossés des fortifications ceux qui avaient réussi à monter sur le talus opposé.

Le ciel était orageux, couvert de nuages lourds que l'on apercevait par intervalle à la lueur d'une lune toute blanche. Il y avait des éclairs et des roulements lointains de tonnerre. On chantait. Des gamins poussaient des cris d'animaux. Sur les bancs et sur les trottoirs on s'était installé par groupes, et l'on mangeait et l'on buvait, tout en discutant.

Une partie de la nuit s'écoula ainsi, sans que rien semblât répondre à l'attente de la foule, et l'on se demandait avec une certaine lassitude si l'on ne ferait pas mieux de s'en aller, puisque, aussi bien, Sauverand étant emprisonné, il y avait beaucoup de chances pour que la quatrième lettre ne surgît pas comme les autres des ténèbres mystérieuses.

Et pourtant on ne s'en allait pas : don Luis Perenna allait venir !

Depuis dix heures du soir le préfet de police et le secrétaire général de la Préfecture, le chef de la Sûreté, le sous-chef Weber, le brigadier Mazeroux et deux agents se trouvaient réunis dans la grande salle où l'ingénieur Fauville avait été assassiné. Quinze autres agents occupaient les autres pièces, tandis qu'une vingtaine gardaient les toits, la façade et le jardin.

Une fois de plus, durant les heures de l'après-midi, on avait tout fouillé, sans plus de résultats, du reste, qu'auparavant. Mais il était décidé que tous les hommes veilleraient. Si la quatrième lettre était déposée quelque part, dans la grande salle, on voulait savoir, et l'on saurait qui l'apportait. Les miracles n'existent pas en matière de police.

Vers minuit, M. Desmalions fit servir du café à ses agents. Lui-même en prit deux tasses, et il ne cessait de marcher d'un bout à l'autre de la pièce, de monter l'escalier qui conduisait à la mansarde ou de parcourir l'antichambre et le vestibule. Préférant que la surveillance s'exerçât dans les conditions les plus favorables, il laissait toutes les portes ouvertes et toutes les lumières électriques allumées.

Et, comme Mazeroux objectait :

« Il faut de l'ombre pour que la lettre vienne. Rappelez-vous, monsieur le préfet, l'épreuve contraire a été déjà tentée, et la lettre n'est pas venue.

– Re commençons l'épreuve », répondit M. Desmalions qui, en réalité, et malgré tout, craignait l'intervention de don Luis et multipliait les mesures pour la rendre impossible.

Cependant, à mesure que la nuit avançait, l'impatience gagnait les esprits. Tous préparés à la lutte, les hommes souhaitaient l'occasion d'utiliser leur énergie exaspérée. Ils écoutaient et ils regardaient éperdument. Vers une heure, il y eut une alerte, qui montra à quel point de tension nerveuse ils étaient arrivés. Un coup de feu partit du premier étage, puis des clameurs. Renseignements pris, c'étaient deux agents, qui, se rencontrant au cours d'une ronde, ne se reconnurent pas et dont l'un tira en l'air pour avertir ses camarades.

Dehors, cependant, il y avait moins de monde, ainsi que put le constater M. Desmalions lorsqu'il entrouvrit la porte du jardin. La consigne, moins sévère, laissait approcher les curieux, tout en défendant les abords du trottoir.

Mazeroux lui dit :

« Heureusement que l'explosion n'est pas pour cette nuit, monsieur le préfet, sans quoi tous ces braves gens y passeraient tout comme nous.

– Il n'y aura pas d'explosion dans dix jours, pas plus qu'il n'y a de lettre cette nuit », dit M. Desmalions en haussant les épaules.

Et il ajouta :

« Du reste, ce jour-là, les ordres seront inflexibles. »

Il était alors 2 heures 10.

À 2 heures 25, comme le préfet de police allumait un cigare, le chef de la Sûreté risqua, en riant :

« Voilà une chose dont il faudra vous priver, la prochaine fois, monsieur le préfet, ce serait trop dangereux.

– La prochaine fois, fit M. Desmalions, je ne perdrai pas mon temps à monter la garde. Car vraiment je commence à croire que toute cette histoire de lettres est finie. »

Mazeroux insinua :

« Est-ce qu'on sait ?... »

Quelques minutes encore... M. Desmalions s'était assis. Les autres avaient pris place également. Personne ne parlait plus.

Et soudain, ils bondirent tous, d'un même mouvement, et avec une même expression de surprise.

Une sonnerie avait retenti.

Une sonnerie... Était-ce possible ?

Tout de suite ils virent d'où cela provenait.

« Le téléphone », murmura M. Desmalions.

Et c'était là un phénomène qui l'étonnait infiniment, et qui étonna tous les assistants, car on n'avait jamais songé que le téléphone fonctionnât encore à l'hôtel de l'ingénieur Fauville.

Comme le préfet de police approchait de l'appareil, le timbre retentit de nouveau.

Il prononça :

« C'est peut-être de la Préfecture, un avis urgent. »

Troisième sonnerie...

Il décrocha le récepteur :

« Allô... qu'est-ce que vous demandez ? »

Une voix lui répondit, si lointaine et si faible qu'il ne perçut que des sons incohérents, et qu'il s'écria :

« Parlez donc plus haut !... Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Qui est à l'appareil ?

La voix bredouilla quelques syllabes, qui parurent le stupéfier...

« Allô ! dit-il... je ne comprends pas... veuillez répéter... Allô... Qui est à l'appareil ?

– Don Luis Perenna, répliqua-t-on de manière plus distincte.

– Hein ? Quoi ? Don Luis... Perenna. »

Il fut sur le point de raccrocher le récepteur, et il maugréa :

« Une fumisterie... Quelque farceur qui se divertit. »

Pourtant, malgré lui, reprenant la communication, il dit d'un ton bourru :

« Enfin, qu'est-ce que c'est ? Vous êtes don Luis Perenna ?

– Oui.

– Que demandez-vous ?

– Quelle heure est-il ?

– Quelle heure est-il !

Le préfet eut un geste de colère, non pas tant à cause de cette question absurde, que parce qu'il avait reconnu, réellement, sans erreur possible, la voix même de don Luis Perenna.

« Et après ? fit-il en se dominant. Quelle est cette nouvelle histoire ? Où êtes-vous ?

– Dans mon hôtel, au-dessus du rideau de fer, dans le plafond de mon cabinet de travail. »

Le préfet répéta, confondu :

« Dans le plafond ?

– Oui, et quelque peu esquiné, je l'avoue.

– On va vous secourir, dit M. Desmalions qui commençait à s'amuser.

– Plus tard, monsieur le préfet. Répondez-moi d'abord. Vite... Sinon, je ne sais si j'aurai la force... Quelle heure est-il ?

– Ah ! ça mais...

– Je vous en prie...

– Trois heures moins vingt.

– Trois heures moins vingt ! »

On eût dit que don Luis trouvait une force imprévue dans un accès brusque de frayeur. Sa voix défaillante prit de l'accent, et, tour à tour, impérieux désespéré, suppliant, plein d'une conviction qu'il cherchait à imposer, il ordonna :

« Allez-vous-en, monsieur le préfet... Partez tous... Quittez l'hôtel... À trois heures l'hôtel sautera... Mais oui, je vous le jure... Dix jours après la quatrième lettre, c'est maintenant, puisque la remise des lettres a subi un retard de dix jours ... C'est maintenant à trois heures du matin. Rappelez-vous ce qu'il y avait d'inscrit sur la feuille que le sous-chef Weber a trouvée ce matin. « *L'explosion est indépendante des lettres. Elle aura lieu à trois heures du matin.* » À trois heures du matin, aujourd'hui, monsieur le préfet ! Ah ! Partez, je vous en conjure... Que personne ne reste dans l'hôtel... Il faut me croire... Je connais toute la vérité sur l'affaire... Et rien n'empêchera que la menace ne s'exécute... Allez-vous-en... allez-vous-

en... Ah ! C'est horrible... je sens que vous ne croyez pas... et je n'ai plus de force... Allez-vous-en tous... »

Il dit encore plusieurs mots que M. Desmalions ne discerna point. Puis la communication s'interrompt, et bien que le préfet entendît des cris, il lui sembla que ces cris étaient lointains, comme si l'appareil n'eût plus été à la portée de la bouche qui les articulait.

Il raccrocha le récepteur.

« Messieurs, dit-il en souriant, il est trois heures moins dix-sept. Dans dix-sept minutes, nous allons sauter. Ainsi du moins l'affirme notre bon ami don Luis Perenna. »

Malgré les plaisanteries qui accueillirent cette menace, il y eut comme un sentiment de gêne. Le sous-chef Weber demanda :

« C'est bien don Luis, monsieur le préfet ?

– En personne. Il s'est terré dans quelque trou de son hôtel, au-dessus de son cabinet de travail, et les privations, la fatigue, semblent l'avoir un peu détraqué. Mazeroux, allez donc le prendre au gîte... si toutefois il n'y a pas là quelque nouveau tour de sa part. Vous avez le mandat ? »

Le brigadier Mazeroux s'approcha de M. Desmalions. Il était blême.

« Monsieur le préfet, *il* vous a dit que nous allions sauter ?

– Ma foi, oui. Il se base sur cette note que Weber a trouvée dans un volume de Shakespeare. L'explosion doit avoir lieu cette nuit.

– À trois heures du matin ?

– À trois heures du matin, c'est-à-dire dans un petit quart d'heure.

– Et vous restez, monsieur le préfet !

– Vous en avez de bonnes, brigadier. Croyez-vous que nous allons obéir aux lubies de ce monsieur ? »

Mazeroux chancela, hésita, mais, malgré toute sa déférence, incapable de se contenir, il s'écria :

« Monsieur le préfet, ce n'est pas une lubie. J'ai travaillé avec don Luis. Je connais l'homme. S'il annonce une chose, c'est qu'il a ses raisons.

– De mauvaises raisons.

– Mais non, monsieur le préfet, implora Mazeroux, qui s'animait de plus en plus... je vous jure qu'il faut l'écouter... À trois heures du matin, il l'a dit... l'hôtel sautera... Nous avons quelques minutes... Partons, je vous en prie, monsieur le préfet...

– C'est-à-dire, fuyons.

– Mais ce n'est pas fuir, monsieur le préfet. C'est une simple précaution... On ne peut pourtant pas risquer. Vous-même, monsieur le préfet...

– Assez...

– Mais, monsieur le préfet, puisque don Luis a dit...

– Assez ! répéta M. Desmalions d'un ton sec. Si vous avez peur, profitez de l'ordre que je vous ai donné, et filez chez don Luis. »

Mazeroux réunit les talons, et, d'un geste d'ancien soldat, fit le salut militaire.

« Je reste ici, monsieur le préfet. »

Et, pivotant sur lui-même, il alla reprendre sa place à l'écart.

Il y eut un silence, M. Desmalions se mit à marcher dans la pièce, les mains au dos, puis, s'adressant au chef de la Sûreté et au secrétaire général :

« Enfin, vous êtes de mon avis, j'espère ?

– Mais oui, monsieur le préfet.

– N'est-ce pas ? D'abord cette hypothèse ne repose sur rien de sérieux. Et ensuite, quoi, nous sommes gardés ! Les bombes ne vous dégringolent pas comme ça sur la tête. Il faut quelqu'un qui les jette. Comment ? Par où ?

– Par le même chemin que les lettres, risqua le secrétaire général.

– Hein ? Alors vous admettez ? ... »

Le secrétaire général ne répondit pas et M. Desmalions n'acheva pas sa phrase. Lui-même il éprouvait, comme les autres, cette impression de malaise qui, peu à peu, à mesure que les secondes s'écoulaient, devenait douloureuse, presque intolérable.

Trois heures du matin !... Ces quelques mots revenaient sans cesse à son esprit. Deux fois, il consulta sa montre. Il y avait encore douze minutes. Il y en avait dix. Est-ce que vraiment, par le simple effet d'une volonté infernale et toute-puissante, est-ce que l'hôtel allait sauter ?

« C'est idiot ! C'est idiot ! » s'écria-t-il en frappant du pied.

Mais, ayant regardé ses compagnons, il fut stupéfait de voir la contraction de leurs visages, et il sentit dans sa poitrine son cœur qui se serrait étrangement.

Il n'avait pas peur, certes non, et les autres pas plus que lui. Mais tous, depuis les chefs jusqu'aux simples agents, ils subissaient l'ascendant de ce don Luis Perenna qu'ils avaient vu accomplir des choses si extraordinaires



et se diriger dans cette ténébreuse aventure avec une habileté si prodigieuse. Consciemment ou à leur insu, qu'ils le voulussent ou non, ils songeaient à lui comme à un être exceptionnel, doué de facultés spéciales, un être auquel il leur était impossible de songer sans évoquer par là même le stupéfiant Arsène Lupin, avec sa légende d'audace, de génie et de clairvoyance surhumaine.

Et c'était Lupin qui leur disait de fuir. Poursuivi, traqué, il se livrait lui-même pour les avertir du danger. Et ce danger était immédiat. Encore sept minutes, encore six, et l'hôtel sauterait.

Très simplement, Mazeroux se mit à genoux, fit le signe de la croix et récita des prières à voix basse. Le geste était si impressionnant que le secrétaire général et le chef de la Sûreté esquissèrent un mouvement vers le préfet de police.

Il détourna la tête et continua sa promenade de long en large. Mais l'angoisse montait en lui, et les paroles entendues au téléphone retentissaient à son oreille, et toute l'autorité de Perenna, sa prière ardente, sa conviction éperdue, tout cela le bouleversait. Il avait vu Perenna à l'œuvre. On n'avait pas le droit, dans une pareille circonstance, de négliger l'avertissement d'un tel individu.

« Allons-nous-en », dit-il.

Ces mots furent prononcés de la façon la plus calme, et l'on eût cru vraiment que ceux qui les entendirent ne les considéraient que comme la conclusion judicieuse d'un état de choses très ordinaire. Ils s'en allèrent sans hâte et sans désordre, non pas en fugitifs, mais en hommes qui obéissent volontairement à un devoir de prudence.

Au seuil de la porte, ils s'effacèrent devant le préfet de police.

« Non, dit-il, passez, je vous suis. »

Il quitta la pièce le dernier, laissant l'électricité allumée.

Dans le vestibule, il pria le chef de la Sûreté de donner un coup de sifflet. Lorsque tous les agents furent là, il les fit sortir de l'hôtel ainsi que le concierge et referma la porte sur lui.

Appelant alors les agents qui surveillaient le boulevard, il leur enjoignit :

« Que tout le monde s'éloigne, et repoussez la foule le plus loin possible... et rapidement, n'est-ce pas ? D'ici un quart d'heure, nous rentrerons dans l'hôtel.

– Et vous, monsieur le préfet, murmura Mazeroux, j’espère que vous ne restez pas.

– Ma foi non, dit-il en riant ; si tant est que j’écoute le conseil de notre ami Perenna, je dois marcher jusqu’au bout.

– C’est qu’il n’y a plus que deux minutes.

– Notre ami Perenna a parlé de trois heures et non de trois heures moins deux. Donc... »

Il traversa le boulevard, accompagné du chef de la Sûreté, de son secrétaire général et de Mazeroux, et il escalada le talus opposé.

« Il faudrait peut-être se baisser, insista Mazeroux.

– Baissons-nous, dit le préfet, toujours de bonne humeur. Mais, en vérité, s’il n’y a pas d’explosion, je me flanque une balle dans la tête. Je ne pourrais pas vivre après m’être ainsi couvert de ridicule.

– Il y aura une explosion, monsieur le préfet, affirma Mazeroux.

– Faut-il que vous ayez confiance dans notre ami don Luis.

– Vous avez la même confiance, monsieur le préfet. »

Ils se turent, crispés par l’attente et luttant contre l’anxiété qui les étreignait. Une à une, ils comptaient les secondes aux battements de leurs cœurs. C’était interminable.

Trois heures sonnèrent quelque part.

« Vous voyez, ricana M. Desmalions, dont la voix s’altérait, vous voyez, il n’y aura rien... Dieu merci ! »

Et il bougonna :

« C’est idiot ! C’est idiot ! Comme si pareille chose pouvait se concevoir ... »

Une autre horloge sonna, plus lointaine, puis, au sommet d’un hôtel voisin, l’heure tinta également.

Avant que le troisième coup eût retenti, ils entendirent comme un craquement, et aussitôt, ce fut l’explosion, formidable, totale, et si brève, qu’ils n’eurent pour ainsi dire que la vision d’une gerbe immense de flammes et de fumée, d’où jaillissaient d’énormes pierres et des débris de murs, quelque chose comme le bouquet gigantesque d’un feu d’artifice. Et c’était fini. Le volcan avait éclaté.

« En avant ! cria le préfet de police qui s’élança. Qu’on téléphone ! Vite, les pompes en cas d’incendie. »

Il empoigna Mazeroux par le bras.

« Courez jusqu'à mon auto, à cent mètres de là. Faites-vous conduire chez don Luis, et si vous le trouvez, délivrez-le et amenez-le ici.

– Je le mets sous mandat ? Monsieur le préfet.

– Sous mandat ? Vous êtes fou !

– Mais, si le sous-chef Weber...

– Weber nous fichera la paix. Je me charge de lui. Filez. »

Cette mission, Mazeroux l'accomplit, non pas avec plus de hâte que s'il se fût agi d'arrêter don Luis, car c'était un homme de devoir, mais avec une joie singulière. Le combat qu'il avait été obligé de poursuivre contre celui qu'il appelait toujours le patron l'avait bien souvent désolé, jusqu'à lui tirer les larmes des yeux. Cette fois, il arrivait en auxiliaire, peut-être en sauveur.

L'après-midi, renonçant, sur les ordres de M. Desmalions, à fouiller davantage l'hôtel, puisque l'évasion de don Luis semblait certaine, le sous-chef n'avait laissé que trois hommes de faction. Mazeroux les trouva dans une pièce du rez-de-chaussée, où ils veillaient tour à tour. Interrogés, ils affirmèrent qu'ils n'avaient pas entendu le moindre bruit.

Il monta seul, pour que son entrevue avec le patron n'eût pas de témoins, traversa le salon, et pénétra dans le cabinet de travail.

Là, une inquiétude l'assaillit, car, au premier coup d'œil, après avoir allumé une lampe électrique, il ne vit rien.

« Patron appela-t-il à diverses reprises, patron, où donc êtes-vous ? »

Aucune réponse.

« Pourtant, se dit Mazeroux, s'il a téléphoné, ce ne peut être que d'ici.

En effet, il constata, de loin, que le récepteur était décroché, et, s'étant avancé vers la cabine, il heurta des morceaux de briques et de plâtre qui jonchaient le tapis. Alors, il fit aussi la lumière dans cette cabine, et il aperçut au-dessus de lui un bras qui pendait du plafond. Tout autour de ce bras, le plafond était éventré. Cependant, l'épaule n'avait pu passer et on ne discernait pas la tête du captif.

Mazeroux sauta sur une chaise et atteignit la main qu'il palpa, et dont le tiède contact le rassura.

« C'est toi, Mazeroux ? articula une voix, qui parut très lointaine au brigadier.

– Oui, c'est moi-même. Vous n'êtes pas blessé, hein ? Rien de grave ?

– Non, étourdi seulement... et assez faiblard... Écoute...

– J'écoute...

– Ouvre le second tiroir de gauche de mon bureau. Tu trouveras...

– Quoi, patron ?

– Un vieux bout de chocolat.

– Mais...

– Va toujours, Alexandre, j'ai une sacrée faim. »

De fait, après un instant, don Luis reprit, d'un ton plus gaillard »

« Ça va mieux. Je puis attendre. Cours à la cuisine et rapporte-moi du pain et de l'eau.

– Je reviens, patron.

– Pas directement. Reviens par la chambre de Florence Levasseur et par le passage secret jusqu'à l'échelle qui mène à la trappe supérieure. »

Et il lui indiqua le moyen de faire basculer la pierre et de s'introduire dans la sorte de canal où il avait cru trouver une fin si tragique.

En dix minutes, ce fut chose exécutée. Mazeroux déblayait l'orifice, parvenait à saisir don Luis par les jambes et le tirait hors de sa tanière.

« Eh bien, vrai, patron, gémissait-il tout apitoyé, en voilà une position ! Comment avez-vous fait votre compte ? Oui, je vois ça d'ici, vous avez creusé devant vous, à plat ventre, et creusé encore... plus d'un mètre ! Il vous en a fallu du courage, avec un estomac vide ! »

Lorsque don Luis fut installé dans sa chambre et qu'il eut avalé deux ou trois morceaux de pain et bu en conséquence, il raconta :

« Un rude courage, mon vieux. Bigre ! Quand les idées tournent et qu'on n'a pas son cerveau à soi, parole d'honneur, on ne demande qu'à se laisser aller. Et surtout l'air manquait. Impossible de respirer. Je creusais pourtant, ainsi que tu l'as vu, je creusais, à moitié endormi, comme dans un cauchemar. Tiens, regarde, j'ai les doigts en marmelade. Seulement, voilà, je pensais à cette sacrée histoire de l'explosion, et coûte que coûte, je voulais vous avertir, et je creusais mon tunnel ! Quel métier ! Et puis, v'lan, j'ai senti le vide, ma main passait, et puis le bras. Où étais-je ? Parbleu, au-dessus du téléphone. Je m'en rendis compte aussitôt, en tâtant le mur et en rencontrant les fils. Alors, ce fut tout un manège, qui dura bien une demi-heure, pour atteindre l'appareil. Je n'avais pas le bras assez long. C'est avec une ficelle et un nœud coulant que je réussis à pêcher le récepteur et à le tenir près de ma bouche, ou du moins à trente centimètres de ma bouche. Et je criais pour qu'on entendît ! Et je gueulais ! Et je souffrais ! Et puis, à la

fin, ma ficelle a craqué... Et puis... et puis, j'étais à bout de forces... D'ailleurs, quoi, vous étiez prévenus, c'est à vous de vous débrouiller. »

Il leva la tête vers Mazeroux, et lui demanda, comme s'il n'eût pas douté de la réponse :

« L'explosion a eu lieu, n'est-ce pas ?

– Oui, patron.

– À trois heures précises ?

– Oui.

– Et, bien entendu, M. Desmalions avait fait évacuer l'hôtel ?

– Oui.

– À la dernière minute ?

– À la dernière minute. »

Don Luis dit en riant :

« Je pensais bien qu'il se débattrait, et qu'il ne céderait qu'au moment suprême. Tu as dû passer là un mauvais quart d'heure, mon pauvre Mazeroux, car, évidemment, tu m'as donné raison du premier coup, toi ? »

Il ne cessait pas de manger, tout en parlant, et chaque bouchée semblait lui rendre un peu de son animation ordinaire.

« Drôle de chose que la faim, dit-il. Ce que ça vous fait déménager ! Il faudra pourtant que je m'habitue à cette privation-là.

– En tout cas, patron, on ne dirait vraiment pas que vous avez jeûné pendant près de quarante-huit heures.

– Bah ! Le coffre est bon, et il y a des réserves. Dans une demi-heure, il n'y paraîtra plus. Le temps de prendre un bain et de me raser. »

Sa toilette achevée, il s'attabla devant des œufs et de la viande froide que lui avait préparés Mazeroux, puis, se levant :

« Et maintenant, en route !

– Mais rien ne nous presse, patron. Couchez-vous donc quelques heures. Le préfet attendra.

– Tu es fou ! Et Marie-Anne Fauville ?

– Mme Fauville ?

– Parbleu, crois-tu que je vais la laisser en prison, ainsi que Sauverand ? Pas une seconde à perdre, mon vieux. »

Tout en se disant que le patron n'avait pas encore bien sa tête à lui, – délivrer Marie-Anne et Sauverand, comme ça, d'un coup de baguette ! Non, tout de même, il allait un peu loin ! – Mazeroux conduisait, jusqu'à

l'automobile du préfet, un Perenna de nouveau joyeux, fringant, aussi reposé que s'il fût sorti de son lit.

« Très flatteur pour mon amour-propre, dit-il à Mazeroux, très flatteur, cette hésitation du préfet après mon avertissement téléphonique, et son obéissance à l'instant décisif. Faut-il que je les tienne en mains, tous ces messieurs-là, pour qu'ils se tirent des pattes sur un signe de bibi ! "Attention, messieurs, qu'on leur téléphone du fond de l'enfer, attention ! À trois heures, bombe. – Mais non ! – Mais si ! – Comment le savez-vous ? – Parce que je le sais. – Mais la preuve ? – La preuve, c'est que je le dis. – Oh ! Alors, du moment que vous le dites..." Et à trois heures moins cinq, on s'éloigne. Ah ! Si je n'étais pas pétri de modestie !... »

Ils arrivèrent au boulevard Suchet, où la foule était si pressée qu'ils durent descendre d'automobile. Mazeroux franchit le cordon d'agents qui défendaient les abords de l'hôtel, et il conduisit don Luis sur le talus opposé.

« Attendez-moi là, patron, je vais avertir le préfet de police. »

En face, sous le ciel pâle du matin, où traînaient encore des nuages noirs, don Luis vit les dégâts causés par l'explosion. Ils étaient, en apparence, bien moins considérables qu'il ne le croyait. Malgré l'écroulement de quelques plafonds, dont on apercevait les décombres à travers le trou béant des fenêtres, l'hôtel restait debout. Même, le pavillon de l'ingénieur Fauville semblait avoir un peu souffert, et chose bizarre, l'électricité, que le préfet de police avait laissée allumée avant son départ, ne s'était pas éteinte. Dans le jardin ou sur la chaussée gisait un amoncellement de meubles, autour duquel veillaient des soldats et des agents.

« Suivez-moi, patron », dit Mazeroux, qui revint chercher don Luis et le dirigea vers le bureau de l'ingénieur.

Une partie du plancher avait été démolie. Les murs extérieurs de gauche, du côté de l'antichambre, étaient crevés, et, pour soutenir le plafond, deux ouvriers dressaient des poutres apportées d'un chantier voisin. Mais, somme toute, l'explosion n'avait pas eu les résultats qu'avait dû escompter celui qui l'avait préparée.

M. Desmalions se trouvait là, ainsi que tous ceux qui avaient passé la nuit dans cette pièce et plusieurs personnages importants du parquet de la

police. Seul, le sous-chef Weber venait de partir. Il n'avait pas voulu se rencontrer avec son ennemi.

La présence de don Luis suscita une vive émotion. Le préfet s'avança aussitôt à sa rencontre, et lui dit :

« Tous nos remerciements, monsieur. Votre clairvoyance est au-dessus de tout éloge. Vous nous avez sauvé la vie, ces messieurs et moi nous tenons à le déclarer de la façon la plus formelle. Pour ma part, c'est la seconde fois.

– Il est un moyen très simple de me remercier, monsieur le préfet, reprenait don Luis, c'est de me permettre d'aller jusqu'au bout de ma tâche.

– De votre tâche ?

– Oui, monsieur le préfet. Mon acte de cette nuit n'en est que le début. L'achèvement, c'est la libération de Marie-Anne Fauville et de Gaston Sauverand. »

M. Desmalions sourit :

« Oh ! Oh !

– Est-ce trop demander, monsieur le préfet ?

– On peut toujours demander, mais encore faut-il que la demande soit raisonnable. Or, il ne dépend pas de moi que ces personnes soient innocentes.

– Non, mais il dépend de vous, monsieur le préfet, que vous les préveniez, si je vous démontre leur innocence.

– Ma foi, oui, si vous me le démontrez d'une façon irréfutable.

– Irréfutable...

Malgré tout, et plus encore que les autres fois, l'assurance de don Luis impressionnait M. Desmalions, qui insinua :

« Les résultats de l'enquête sommaire que nous avons faite vous aideront peut-être. Ainsi, nous avons acquis la certitude que la bombe a été placée à l'entrée de cette antichambre et tout probablement sous les lames mêmes du parquet.

– Inutile, monsieur le préfet. Ce ne sont là que des détails secondaires. L'essentiel, maintenant, c'est que vous connaissiez la vérité totale, et non point seulement par des mots. »

Le préfet s'était rapproché de lui. Les magistrats et les agents l'entouraient. On épiait ses paroles et ses gestes avec une impatience fiévreuse. Était-ce possible que cette vérité, si lointaine encore et si confuse

malgré toute l'importance que l'on attachait aux arrestations déjà opérées, pût enfin être connue ?

L'heure était grave, les cœurs se serraient. L'annonce de l'explosion, faite par don Luis, donnait à ses prédictions une valeur de chose accomplie, et ceux qu'il avait sauvés de la terrible catastrophe n'étaient pas loin d'admettre comme des réalités les affirmations les plus invraisemblables qu'un pareil homme pouvait énoncer.

Il dit :

« Monsieur le préfet, vous avez attendu vainement cette nuit que la quatrième des lettres mystérieuses fût introduite ici. C'est la venue de cette quatrième lettre à laquelle, par un miracle imprévu du hasard, il va nous être permis d'assister. Vous saurez alors que c'est la même main qui a commis tous les crimes... et vous saurez qui les a commis. »

Et, s'adressant à Mazeroux :

« Brigadier, ayez l'obligeance de faire, autant que possible, l'obscurité dans cette pièce. À défaut des volets, tirez les rideaux sur les fenêtres et ramenez les battants de la porte. Monsieur le préfet, est-ce fortuitement que l'électricité est allumée ici ?

– Fortuitement. On va l'éteindre.

– Un instant... Quelqu'un de vous, messieurs, a-t-il une lanterne de poche ? Ou bien... non, c'est inutile. Voici qui fera l'affaire. »

Dans un candélabre, il y avait une bougie. Il la prit et l'alluma.

Puis il tourna l'interrupteur.

Ce fut alors une demi-obscurité, où la flamme de la bougie, secouée par les courants d'air, vacillait. Don Luis la garantit avec la paume de la main et s'avança vers la table.

« Je ne pense pas qu'il nous faille attendre, dit-il. Selon mes prévisions, il ne se passera que quelques secondes avant que les faits parlent d'eux-mêmes, et mieux que je ne pourrais le faire. »

Ces quelques secondes, pendant lesquelles personne ne rompit le silence, furent de celles que l'on n'oublie pas. M. Desmalions a raconté depuis, dans une interview où il se moque de lui-même avec beaucoup de finesse, que son cerveau surexcité par les fatigues de la nuit et par cette mise en scène, imaginait les événements les plus insolites, comme une invasion de l'hôtel et une attaque à main armée, ou comme l'apparition d'esprits et de fantômes.



Il eut cependant la curiosité, a-t-il dit, d'observer don Luis. Assis sur le rebord de la table, la tête un peu renversée, les yeux distraits, don Luis mangeait un morceau de pain, et croquait une tablette de chocolat. Il semblait affamé, mais fort tranquille.

Les autres gardaient cette attitude crispée que l'on a dans les moments de grand effort physique. Une sorte de grimace contractait leur visage. Autant que par l'approche de ce qui allait se produire, ils étaient obsédés par le souvenir de l'explosion. Sur les murs, la flamme dessinait des ombres.

Il s'écoula plus de secondes que ne l'avait dit don Luis Perenna, trente ou quarante peut-être, qui leur parurent interminables. Puis Perenna leva un peu la bougie qu'il tenait, et il murmura :

« Voici. »

Presque en même temps que lui, d'ailleurs, tous ils avaient vu... ils voyaient... Une lettre descendait du plafond. Elle tournoyait lentement comme la feuille qui tombe d'un arbre et que le vent ne secoue pas. Elle frôla don Luis et vint se poser sur le parquet, entre deux pieds de la table.

Don Luis répéta, en ramassant le papier et en le tendant à M. Desmalions :

« Voici, monsieur le préfet, voici la quatrième lettre qui avait été annoncée pour cette nuit. »

### 3

## *Le haisseur*

### [Table des matières](#)

M. Desmalions le regardait sans comprendre et regardait le plafond. Perenna lui dit :

« Il n'y a là aucune fantasmagorie, et bien que personne n'ait jeté cette lettre d'en haut, bien qu'il n'y ait pas le moindre trou au plafond, l'explication est fort simple.

– Oh ! Fort simple ! prononça M. Desmalions.

– Oui, monsieur le préfet. Tout cela prend des airs d'expérience de prestidigitation, compliquée à l'excès et par plaisir presque. Or, je l'affirme, c'est fort simple... et à la fois épouvantablement tragique. Brigadier Mazeroux, ayez l'obligeance d'ouvrir les rideaux et de nous faire toute la lumière possible. »

Tandis que Mazeroux exécutait ses ordres, tandis que M. Desmalions jetait un coup d'œil sur cette quatrième lettre, dont le contenu, d'ailleurs, avait peu d'importance et n'était qu'une confirmation des premières, don Luis saisit une échelle double que les ouvriers avaient laissée dans un coin, la dressa au milieu de la pièce, et monta.

Installé à califourchon sur le barreau supérieur, il se trouva à portée de l'appareil électrique.

C'était un plafonnier composé d'une grosse ceinture de cuivre doré, au-dessous de laquelle s'entrelaçaient des pendeloques de cristal. Trois ampoules occupaient l'intérieur, placées aux trois angles d'un triangle de cuivre qui cachait les fils.

Il dégagea ces fils et les coupa, puis il se mit à dévisser l'appareil. Mais, pour activer cette besogne, il dut, à l'aide d'un marteau qu'on lui passa, démolir le plâtre tout autour des crampons qui tenaient le lustre.

« Un coup de main, s'il vous plaît », dit-il à Mazeroux.

Mazeroux gravit l'échelle. À eux deux ils saisirent le lustre, qu'ils firent glisser le long des montants et qu'on posa sur la table avec une certaine

difficulté, car il était beaucoup plus lourd qu'il n'eût dû l'être.

De fait, au premier examen, on s'aperçut qu'il était surmonté d'une espèce de boîte en métal ayant la forme d'un cube de vingt centimètres de côté, laquelle boîte, enfoncée dans le plafond, entre les crampons de fer, avait obligé don Luis à démolir le plâtre qui la dissimulait.

« Que diable cela veut-il dire ! s'exclama M. Desmalions.

– Ouvrez vous-même, monsieur le préfet, il y a un couvercle », répondit Perenna.

M. Desmalions souleva le couvercle. À l'intérieur du coffret, il y avait des rouages, des ressorts, tout un mécanisme compliqué et minutieux qui ressemblait fort à un mouvement d'horlogerie.

« Vous permettez, monsieur le préfet ? » fit don Luis.

Il ôta le mécanisme et en découvrit un autre en dessous, qui n'était réuni au premier que par l'engrenage de deux roues, et le second rappelait plutôt ces appareils automatiques qui déroulent des bandes imprimées.

Tout au fond de la boîte, une rainure en demi-cercle était pratiquée dans le métal, juste à l'endroit, par conséquent, où le dessous de la boîte effleurait le plafond. Au bord de la rainure, il y avait une lettre toute prête.

« La dernière des cinq lettres et, sans aucun doute, la suite des dénonciations, fit don Luis. Vous remarquerez, monsieur le préfet, que le lustre primitif comportait une quatrième ampoule centrale. Elle fut évidemment supprimée pour livrer passage aux lettres lorsqu'on aménagea le lustre pour cette destination. »

Et, continuant ses explications, il précisa :

« Donc, toute la série des lettres se trouvait placée là, dans le fond. Une à une, un mécanisme ingénieux, commandé par un mouvement d'horlogerie, les happait, à l'heure voulue, les poussait au bord de la rainure cachée entre les ampoules et les pendeloques du lustre, et les jetait dans le vide. »

On se taisait autour de don Luis, et peut-être eût-on pu noter un peu de désillusion chez les auditeurs. Tout cela, en effet, était très ingénieux, mais on s'attendait à mieux qu'à des trucs et à des déclenchements de mécanisme, si imprévus qu'ils fussent.

« Patientez, messieurs, je vous ai promis quelque chose dont l'horreur dépasse l'imagination. Vous ne serez pas déçus.

– Soit, dit le préfet de police, j’admets que voici le lieu de départ des lettres. Mais, outre que beaucoup de points demeurent obscurs, il y a un fait surtout qui me paraît incompréhensible. Comment les criminels ont-ils pu arranger ce lustre de telle manière ? Et, dans un hôtel gardé par la police, dans une pièce surveillée jour et nuit, comment ont-ils pu effectuer un tel travail sans être vus ni entendus ?

– La réponse est facile, monsieur le préfet, c’est que le travail a été effectué avant que l’hôtel fût gardé par la police.

– Donc, avant que le crime fût commis ?

– Donc avant que le crime fût commis.

– Et qui me prouve qu’il en fût de la sorte ?

– Vous l’avez dit vous-même, monsieur le préfet, parce qu’il est impossible qu’il en ait été autrement.

– Mais parlez donc, monsieur ! s’écria M. Desmalions avec un geste d’agacement. Si vous avez des révélations importantes à faire, pourquoi tardez-vous ?

– Il vaut mieux, monsieur le préfet, que vous alliez vers la vérité par le chemin que j’ai suivi. Quand on connaît le secret des lettres, elle est, cette vérité, beaucoup plus près qu’on ne pense, et vous auriez déjà nommé le criminel si l’abomination de son forfait n’eût écarté de lui tous les soupçons. »

M. Desmalions le regardait attentivement. Il sentait l’importance de chaque parole prononcée par Perenna et il éprouvait une anxiété réelle.

« Alors, selon vous, dit-il, ces lettres qui accusent Mme Fauville et Gaston Sauverand ont été placées là dans le but unique de les perdre tous deux ?

– Oui, monsieur le préfet.

– Et comme elles y ont été placées avant le crime, c’est que le complot avait été combiné avant le crime ?

– Oui, monsieur le préfet, avant le crime. Du moment que l’on admet l’innocence de Mme Fauville et de Gaston Sauverand, on est amené, puisque tout les accuse, à conclure que tout les accuse par suite d’une série de circonstances voulues. La sortie de Mme Fauville le soir du crime... machination ! L’impossibilité où elle se trouve de donner l’emploi de son temps pendant que le crime s’exécutait... machination ! Sa promenade inexplicable du côté de la Muette, et la promenade de son cousin Sauverand

aux environs de l'hôtel... machination ! L'empreinte des dents autour de la pomme, des dents mêmes de Mme Fauville... machination, et la plus infernale de toutes ! Je vous le dis, tout est machiné d'avance, tout est préparé, dosé, étiqueté, numéroté. Chaque événement prend sa place à l'heure prescrite. Rien n'est laissé au hasard. C'est une œuvre d'ajustage méticuleux, digne du plus habile ouvrier, si solide que les choses extérieures n'ont pas pu la dérégler, et que toute la mécanique a fonctionné jusqu'à ce jour, exactement, précisément, imperturbablement... tenez, comme le mouvement d'horlogerie enfermé dans ce coffre, et qui est bien le symbole le plus parfait de l'aventure, en même temps que l'explication la plus juste, puisque, dès avant le crime, les lettres qui dénonçaient les auteurs du crime étaient mises à la poste et que, depuis, les levées s'effectuaient aux dates et aux heures prévues. »

M. Desmalions resta pensif assez longtemps, puis objecta :

« Cependant, dans ces lettres écrites par lui, M. Fauville accuse sa femme.

– Certes.

– Nous devons donc admettre, ou bien qu'il avait raison de l'accuser, ou bien que les lettres sont fausses ?

– Elles ne sont pas fausses, tous les experts ont reconnu l'écriture de M. Fauville.

– Alors ?

– Alors... »

Don Luis n'acheva pas sa réponse, et plus nettement encore, M. Desmalions sentit palpiter autour de lui le souffle de la vérité.

Les autres se taisaient, anxieux comme lui. Il murmura :

« Je ne comprends pas...

– Si, monsieur le préfet, vous comprenez, vous comprenez que si l'envoi de ces lettres fait partie intégrante de la machination ourdie contre Mme Fauville et contre Gaston Sauverand, c'est que leur texte a été préparé de manière à les perdre.

– Quoi ! Quoi ! Qu'est-ce que vous dites ?

– Je dis ce que j'ai déjà dit. Du moment qu'ils sont innocents, tout ce qui les accuse est un des actes de la machination. »

Un long silence encore. Le préfet de police ne cachait pas son trouble. Il prononça, très lentement, les yeux fixés aux yeux de don Luis :

« Quel que soit le coupable, je ne connais rien de plus effrayant que cette œuvre de haine.

– C’est une œuvre plus invraisemblable encore que vous ne pouvez vous l’imaginer, monsieur le préfet, dit Perenna qui peu à peu s’animait, et c’est une haine que vous ne pouvez pas encore, ignorant la confession de Sauverand, mesurer dans toute sa violence. Moi, je l’ai sentie pleinement en écoutant cet homme, et, depuis, c’est à l’idée dominante de cette haine que se sont asservies toutes mes réflexions. Qui donc pouvait haïr ainsi ? À quelle exécration Marie-Anne et Sauverand avaient-ils été sacrifiés ? Quel était le personnage inconcevable dont le génie pervers avait entouré ses deux victimes de chaînes si puissamment forgées ?

« Et une autre idée dirigeait mon esprit, plus ancienne celle-là, et qui m’avait frappé à plusieurs reprises, et à laquelle j’ai fait allusion devant le brigadier Mazeroux, c’était le caractère vraiment mathématique de l’apparition des lettres. Je me disais que des pièces aussi graves ne pouvaient être versées au débat à époques fixes sans qu’une raison primordiale exigeât précisément la fixité de ces époques. Quelle raison ? S’il y avait eu *intervention humaine*, il y aurait eu plutôt, n’est-ce pas, irrégularité volontaire, et surtout à partir du moment où la justice s’était saisie de l’affaire et assistait à la délivrance des lettres. Or, malgré tous les obstacles, les lettres continuaient à venir, *comme si elles n’eussent pas pu ne point venir*. Et ainsi la raison de leur venue se fit jour en moi, petit à petit : elles venaient mécaniquement, par un procédé invisible, réglé une fois pour toutes et qui fonctionnait avec la rigueur stupide d’une loi physique. Il n’y avait plus là intelligence et volonté consciente, mais tout bêtement nécessité matérielle.

« C’est le choc de ces deux idées, l’idée de la haine qui poursuivait les innocents et l’idée de force mécanique qui servait aux desseins du « hâisseur », c’est le choc de ces deux idées qui suscita la petite étincelle. Mises en contact l’une avec l’autre, elles se combinèrent dans mon esprit, et provoquèrent en moi ce souvenir que Hippolyte Fauville était ingénieur ! »

On l’écoutait avec une sorte d’oppression et de malaise. Ce qui se révélait peu à peu du drame, au lieu d’amoinrir l’anxiété, l’exaspérait jusqu’à la rendre douloureuse.

M. Desmalions objecta :

« Si les lettres arrivaient à la date indiquée, remarquez cependant que l'heure variait chaque fois.

– C'est-à-dire qu'elle variait selon que notre surveillance s'exerçait ou non dans les ténèbres, et voilà justement le détail qui me fournit le mot de l'énigme. Si les lettres, précaution indispensable, et dont nous pouvons nous rendre compte aujourd'hui, ne parvenaient qu'à la faveur de l'ombre, c'est qu'un dispositif quelconque leur interdisait le passage lorsque l'électricité était allumée, et c'est que, inévitablement, ce dispositif était commandé par un interrupteur qui existait dans la pièce. Aucune autre explication n'est possible. Nous avons affaire à un appareil de distribution automatique, qui, grâce à un mouvement d'horlogerie, ne délivre les lettres d'accusation dont il est chargé que de telle heure à telle heure de telle nuit fixée d'avance, et les délivre seulement aux minutes où le lustre électrique n'est pas allumé. Cet appareil, le voici devant vous. Nul doute que les experts n'en admirent l'ingéniosité et ne confirment mes assertions. Mais n'ai-je pas le droit, d'ores et déjà, étant donné qu'il fut trouvé dans le plafond de cette pièce, étant donné qu'il contenait des lettres écrites par M. Fauville, n'ai-je pas le droit de dire qu'il fut construit par M. Fauville, ingénieur électricien ? »

Une fois encore revenait, comme une obsession, le nom de M. Fauville, et, chaque fois, ce nom prenait un sens plus déterminé. C'était d'abord M. Fauville, puis M. Fauville, ingénieur, puis M. Fauville ingénieur électricien. Et ainsi voilà que l'image du « haïsseur », comme disait don Luis, apparaissait avec des contours exacts et donnait à ces hommes, habitués cependant aux plus étranges déformations criminelles, comme un frisson de peur. La vérité, maintenant, ne rôdait plus autour d'eux. Déjà on luttait contre elle, comme on lutte contre un adversaire que l'on ne voit pas, mais qui vous étreint à la gorge et qui vous terrasse.

Et le préfet de police, résumant les impressions, reprit d'une voix sourde :

« Ainsi, M. Fauville aurait écrit ces lettres pour perdre sa femme et l'homme qui aimait sa femme ?

– Oui.

– En ce cas...

– En ce cas ?

– Sachant, d'un autre côté, qu'il était menacé de mort, il a voulu, si jamais cette menace se réalisait, que sa femme et que son ami fussent

accusés ?

– Oui.

– Et pour se venger de leur amour, pour assouvir sa haine, il a voulu que tout le faisceau des certitudes les désignât comme coupables de l’assassinat dont il allait être la victime ?

– Oui.

– De sorte que... de sorte que M. Fauville, dans une partie de son œuvre maudite, fut... comment dirais-je ? Le complice de son meurtrier. Il tremblait devant la mort... Il se débattait... Mais il s’arrangeait pour que sa mort profitât à sa haine. C’est bien cela, n’est-ce pas ? C’est bien cela ?

– C’est presque cela, monsieur le préfet, vous suivez les étapes mêmes que j’ai parcourues et, comme moi, vous hésitez devant la dernière vérité, devant celle qui donne au drame tout son caractère sinistre et hors de toutes proportions humaines. »

Le préfet de police frappa la table des deux poings, en un sursaut de révolte soudaine.

« Absurdité ! s’écria-t-il. Hypothèse stupide ! M. Fauville menacé de mort et combinant la perte de sa femme avec cette persévérance machiavélique... Allons donc ! L’homme qui est venu dans mon cabinet, l’homme que vous avez vu, ne pensait qu’à une chose, à ne pas mourir ! Une seule épouvante l’obsédait, celle de la mort. Ce n’est pas dans ces moments-là que l’on ajuste des mécanismes et que l’on tend des pièges... surtout lorsque ces pièges ne peuvent avoir d’effet que si on meurt assassiné. Voyez-vous M. Fauville travaillant à son horloge, plaçant lui-même des lettres qu’il aurait eu soin, trois mois auparavant, d’écrire à un ami et d’intercepter, arrangeant les événements de façon que sa femme parût coupable, et disant : « Voilà au cas où je serais assassiné, je « suis tranquille, c’est Marie-Anne qu’on arrêtera. » Non, avouez-le, on n’a pas de ces précautions macabres. Ou alors... ou alors, c’est qu’on est sûr d’être assassiné. C’est qu’on accepte de l’être. C’est, pour ainsi dire, qu’on est d’accord avec le meurtrier et qu’on lui tend le cou. C’est enfin que... »

Il s’interrompit, comme si les phrases qu’il avait prononcées l’eussent surpris. Et les autres semblaient également déconcertés. Et de ces phrases, ils tiraient tous, sans le savoir, les conclusions qu’elles comportaient et qu’ils ignoraient encore.



Don Luis ne quittait pas le préfet des yeux et il attendait les inévitables paroles.

M. Desmalions murmura :

« Voyons, vous n'allez pas prétendre qu'il était d'accord...

– Je ne prétends rien, dit don Luis. C'est la pente logique et naturelle de vos réflexions, monsieur le préfet, qui vous amène au point où vous en êtes.

– Oui, oui, je le sais, mais je vous montre l'absurdité de votre hypothèse. Pour qu'elle soit exacte, et qu'on puisse croire à l'innocence de Marie-Anne Fauville, nous en arrivons à supposer cette chose inouïe que M. Fauville a participé au crime commis contre lui. C'est risible ! »

Il riait, en effet, mais d'un rire gêné et qui sonnait faux.

Car enfin, voilà, et vous ne pouvez nier que nous n'en soyons là.

– Je ne le nie pas.

– Donc ?

– Donc, M. Fauville, comme vous le dites, monsieur le préfet, a participé au crime commis contre lui. »

Cela fut dit de la façon la plus paisible du monde, mais d'un air de telle certitude que l'on ne songea pas à protester. Après le travail de déductions et de suppositions auquel il avait contraint ses interlocuteurs, on se trouvait au fond d'une impasse d'où il n'était plus possible de sortir sans se heurter à des objections irréductibles. La participation de M. Fauville ne faisait plus aucun doute. Mais en quoi consistait-elle ? Quel rôle avait-il joué dans cette tragédie d'exécution et de meurtre ? Ce rôle, qui aboutissait au sacrifice de sa vie, l'avait-il joué de plein gré ou tout simplement subi ? Qui, en fin de compte, lui avait servi de complice ou de bourreau ?

Toutes ces questions se pressaient dans l'esprit de M. Desmalions et des assistants. On ne songeait plus qu'à les résoudre, et don Luis pouvait être sûr que la solution proposée par lui était acceptée d'avance. Il lui suffisait désormais, sans craindre un seul démenti, de dire ce qui s'était passé. Il le fit brièvement, à la façon d'un rapport où l'on n'envisage que les points essentiels.

« Trois mois avant le crime, M. Fauville écrivit une série de lettres à l'un de ses amis, M. Langernault, qui, le brigadier Mazeroux a dû vous le dire, monsieur le préfet, était mort depuis plusieurs années, circonstance que M. Fauville ne pouvait ignorer. Ces lettres furent mises à la poste, mais interceptées par un moyen qu'il nous importe peu de connaître pour

l'instant. M. Fauville effaça les timbres, l'adresse, et introduisit les lettres dans un appareil spécialement construit, et dont il régla le mécanisme de manière que la première fût délivrée quinze jours après sa mort, et les autres de dix jours en dix jours. À ce moment, il est certain que son plan était combiné dans ses moindres détails. Connaissant l'amour de Sauverand pour sa femme, et surveillant les démarches de Sauverand, il avait dû, évidemment, remarquer que son rival abhorré passait tous les mercredis sous les fenêtres de l'hôtel, et que Marie-Anne Fauville se mettait à la fenêtre. C'est là un fait d'une importance capitale, dont la révélation me fut précieuse, et qui vous impressionnera à l'égal d'une preuve matérielle. Chaque mercredi soir, je le répète, Sauverand errait autour de l'hôtel. Or, notez-le : 1° c'est un mercredi soir que le crime préparé par M. Fauville fut commis, 2° c'est sur la demande formelle de son mari que Mme Fauville sortit ce soir-là et se rendit à l'Opéra et au bal de Mme d'Ersinger. »

Don Luis s'arrêta quelques secondes, puis reprit :

« Par conséquent, le matin de ce mercredi, tout était prêt, l'horloge fatale était remontée, la mécanique d'accusation allait à merveille, les preuves futures confirmeraient les preuves immédiates que M. Fauville tenait en réserve. Bien plus, vous aviez reçu de lui, monsieur le préfet, une lettre où il vous dénonçait le complot ourdi contre lui et où il implorait, pour le lendemain matin, c'est-à-dire *pour après sa mort*, votre assistance ! Tout, enfin, laissait donc prévoir que les choses se dérouleraient selon la volonté du « hâisseur », lorsqu'un incident se produisit, qui faillit bouleverser ses projets : l'inspecteur Vérot, entra en scène, l'inspecteur Vérot, désigné par vous, monsieur le préfet, pour prendre des renseignements sur les héritiers de Cosmo Mornington. Que se passa-t-il entre les deux hommes ? Nul ne le saura probablement jamais. L'un et l'autre sont morts, et leur secret ne revivra pas. Mais nous pouvons tout au moins affirmer, d'abord que l'inspecteur Vérot est venu ici et qu'il en rapporta la tablette de chocolat où, pour la première fois, on vit, imprimées, les dents du tigre ; ensuite que l'inspecteur Vérot réussit, par une série de circonstances que nous ne connaissons pas, à découvrir les projets de M. Fauville. Et cela, nous le savons, puisque l'inspecteur Vérot l'a dit en propres termes, et avec quelle angoisse ! Puisque c'est par lui que nous avons appris que le crime devait avoir lieu la nuit suivante, et puisqu'il avait consigné ses découvertes dans une lettre qui lui fut dérobée. Et cela,

l'ingénieur Fauville le savait aussi, puisque, pour se débarrasser de l'ennemi redoutable qui contrecarrait ses desseins, il l'empoisonna ; puisque, le poison tardant à agir, il eut l'audace, sous un déguisement qui lui donnait l'apparence de Gaston Sauverand et qui devait un jour ou l'autre porter les soupçons vers celui-ci, il eut l'audace et la présence d'esprit de suivre l'inspecteur Vérot jusqu'au café du Pont-Neuf, de lui dérober la lettre d'explications que l'inspecteur Vérot vous écrivait, de la remplacer par une feuille de papier blanc, et de demander ensuite à un passant, qui pouvait devenir un témoin contre Sauverand, le chemin du métro conduisant à Neuilly, à Neuilly où demeurait Sauverand ! Voilà l'homme, monsieur le préfet. »

Don Luis parlait avec une force croissante, avec l'ardeur que donne la conviction, et son réquisitoire, logique et rigoureux, semblait évoquer la réalité elle-même.

Il répéta :

« Voilà l'homme, monsieur le préfet, voilà le bandit. Et telle était la situation où il se trouvait, telle était la peur que lui inspiraient les révélations possibles de l'inspecteur Vérot, que, avant de mettre à exécution l'acte effroyable qu'il avait projeté, il vint s'assurer à la Préfecture de police que sa victime avait bien cessé de vivre et qu'elle n'avait pu le dénoncer. Vous vous rappelez la scène, monsieur le préfet, l'agitation, l'épouvante du personnage : « Protégez-moi, monsieur le préfet... Je suis menacé de mort... Demain, je serai frappé... » Demain, oui, c'est pour le lendemain qu'il implorait votre aide, parce qu'il savait que tout serait fini le soir même, et que le lendemain la police serait en face d'un crime, en face des deux coupables contre lesquels il avait lui-même accumulé les charges, en face de Marie-Anne Fauville, qu'il a, pour ainsi dire, accusée d'avance.

« Et c'est pourquoi la visite du brigadier Mazeroux et la mienne, à neuf heures du soir, dans son hôtel, l'ont si visiblement embarrassé. Quels étaient ces intrus ? N'arriveraient-ils pas à démolir son plan ? La réflexion le rassura, autant que notre insistance le contraignit à céder. Après tout, que lui importait ? Ses mesures étaient si bien prises qu'aucune surveillance ne pouvait les détruire ni même les percevoir. Ce qui devait se produire se produirait en notre présence et à notre insu. La mort, convoquée par lui, ferait son œuvre.

« Et la comédie, la tragédie plutôt, se déroula. Mme Fauville, qu'il envoyait à l'Opéra, vint lui dire adieu. Puis son domestique lui apporta des aliments, entre autres un compotier de pommes. Puis ce fut un accès de fureur, l'angoisse de l'homme qui va mourir et que la mort épouvante, et puis toute une scène de mensonge, où il nous montra son coffre-fort et le carnet de toile grise qui contenait soi-disant le récit du complot.

« Dès lors, tout était fini, Mazeroux et moi retirés dans l'antichambre, la porte fermée, Fauville demeurait seul et libre d'agir. Rien ne pouvait plus faire obstacle à sa volonté. À onze heures du soir, Mme Fauville – à qui sans doute, dans la journée, il avait expédié, en imitant l'écriture de Sauverand, une de ces lettres qu'on déchire aussitôt reçues, et par laquelle Sauverand suppliait la malheureuse de lui accorder un rendez-vous au Ranelagh –, Mme Fauville quitterait l'Opéra, et, avant d'aller à la soirée de Mme d'Ersinger, irait passer une heure aux environs de l'hôtel. D'autre part, à cinq cents mètres de là, et du côté opposé, Sauverand accomplirait son pèlerinage habituel du mercredi. Pendant ce temps, le crime serait exécuté. Se pouvait-il que l'un et l'autre, désignés à l'attention de la police, soit par les allusions de M. Fauville, soit par l'incident du café du Pont-Neuf, et tous deux incapables, en outre, soit de fournir un alibi, soit d'expliquer leur présence dans les parages de l'hôtel, se pouvait-il qu'ils ne fussent pas accusés et convaincus du crime ?

« Au cas inadmissible où un hasard les protégerait, une preuve irrécusable était là, à portée de la main, placée par M. Fauville, la pomme où se trouvaient incrustées les dents mêmes de Marie-Anne Fauville ! Et puis, quelques semaines plus tard, manœuvre suprême et décisive, l'arrivée mystérieuse, de dix jours en dix jours, des lettres de dénonciation.

« Ainsi tout est réglé. Les moindres détails sont prévus avec une lucidité infernale. Vous vous rappelez, monsieur le préfet, cette turquoise tombée de ma bague et retrouvée dans le coffre-fort ? Quatre personnes seulement avaient pu la voir et la ramasser. Parmi elles, M. Fauville. Or, c'est lui précisément que nous mîmes tout de suite hors de cause, et c'est lui, cependant, qui, pour me rendre suspect et pour écarter par avance une intervention qu'il devinait dangereuse, a saisi l'occasion offerte et introduit la turquoise dans le coffre-fort !

« Cette fois, l'œuvre est achevée. Le destin va s'accomplir. Entre le « hâisseur » et ses proies, il n'y a plus que la distance d'un geste. Ce geste est

exécuté. M. Fauville meurt.

Don Luis se tut. Un assez long silence suivit ses paroles, et il eut la certitude que le récit extraordinaire qu'il venait de terminer recueillait auprès de ses auditeurs l'approbation la plus absolue. On ne discutait pas, on croyait. Et c'était pourtant la plus incroyable vérité qu'il leur demandait de croire.

M. Desmalions posa une dernière question :

« Vous étiez dans cette antichambre avec le brigadier Mazeroux. Dehors, il y avait des agents. En admettant que M. Fauville ait su qu'on devait le tuer cette nuit-là, et à cette heure même de la nuit, qui donc a pu le tuer, et qui donc a pu tuer son fils ? Il n'y avait personne entre ces quatre murs.

– Il y avait M. Fauville. »

Ce fut subitement une clameur de protestations. D'un coup, le voile se déchirait, et le spectacle que montrait don Luis provoquait, en même temps que l'horreur, un sursaut inattendu d'incrédulité, et comme une révolte contre l'attention trop bienveillante que l'on avait accordée à de telles explications.

Le préfet de police résuma le sentiment de tous en s'écriant :

« Assez de mots ! Assez d'hypothèses ! Si logiques qu'elles paraissent, elles aboutissent à des conclusions absurdes.

– Absurdes en apparence, monsieur le préfet, mais qui nous dit que l'acte inouï de M. Fauville ne s'explique pas par des raisons toutes naturelles ? Évidemment, on ne meurt pas de gaieté de cœur, pour le simple plaisir de se venger. Mais qui nous dit que M. Fauville, dont vous avez pu noter, comme moi, l'extrême maigreur et la lividité, n'était pas atteint de quelque maladie mortelle, et que, se sachant déjà condamné...

– Assez de mots, je vous le répète, s'exclama le préfet, vous ne procédez que par suppositions. Or, ce que je vous demande, ce sont des preuves. C'est une preuve, une seule. Nous l'attendons encore.

– La voici, monsieur le préfet.

– Hein ! Qu'est-ce que vous dites ?

– Monsieur le préfet, lorsque j'ai dégagé le lustre du plâtre qui le soutenait, j'ai trouvé, sur le dessus et en dehors du coffret de métal, une enveloppe cachetée. Comme ce lustre était placé sous la mansarde occupée par le fils de M. Fauville, il est évident que M. Fauville pouvait, en

soulevant les lames du plancher de cette mansarde, atteindre la partie supérieure du mécanisme agencé par lui. C'est ainsi que, au cours de la dernière nuit, il a placé là cette enveloppe cachetée, où, du reste, il a inscrit la date même du crime : Trente et un mars, onze heures du soir, et sa signature : Hippolyte Fauville.

Déjà, cette enveloppe, M. Desmalions l'avait ouverte d'une main hâtive. Au premier coup d'œil sur les pages écrites qu'elle contenait, il tressaillit.

« Ah ! Le misérable, le misérable, dit-il. Est-ce possible qu'il existe de pareils monstres ? Oh ! Quelle abomination ! »

D'une voix saccadée, que la stupeur rendait plus sourde par moments, il lut :

« Le but est atteint, mon heure sonne. Endormi par moi, Edmond est mort sans que le feu du poison l'ait tiré de son inconscience. Maintenant, mon agonie commence. Je souffre toutes les tortures de l'enfer. À peine si ma main peut tracer ces dernières lignes. Je souffre, je souffre. Et pourtant, mon bonheur est immense !

Il date, ce bonheur, du voyage que j'ai fait à Londres, avec Edmond, il y a quatre mois. Jusque-là, je traînais l'existence la plus affreuse, dissimulant ma haine contre celle qui me détestait et qui en aimait un autre, atteint dans ma santé, me sentant déjà rongé par un mal implacable, et voyant mon fils débile et languissant. L'après-midi, je consultais un grand docteur, et je ne pouvais plus garder le moindre doute : un cancer me rongerait. Et je savais, en outre, que mon fils Edmond était, comme moi, sur la route du tombeau, irrémédiablement perdu, tuberculeux.

« Le soir même, l'idée magnifique de la vengeance naissait en moi.

« Et quelle vengeance ! Une accusation, la plus redoutable des accusations, portée contre un homme et une femme qui s'aiment. La prison ! La cour d'assises ! Le bagne ! L'échafaud ! Et pas de secours possible, pas de lutte, pas d'espairs ! Les preuves accumulées, de ces preuves si formidables que l'innocent lui-même doute de son innocence et se tait, accablé, impuissant. Quelle vengeance !... Et quel châtiment ! Être innocent et se débattre vainement contre les faits eux-mêmes qui vous accusent, contre la réalité elle-même qui crie que vous êtes coupable !

« Et c'est dans la joie que j'ai tout préparé. Chaque trouvaille, chaque invention soulevait en moi des éclats de rire. Dieu ! Que j'étais heureux ! Un cancer, vous croyez que cela fait du mal ? Mais non, mais non. Est-ce

que l'on souffre dans son corps, lorsque l'âme frissonne de joie ? À cette heure, est-ce que je sens la brûlure atroce du poison ?

« Je suis heureux. La mort que je me donne, c'est le commencement de leur supplice. Alors, à quoi bon vivre et attendre une mort naturelle qui serait pour eux le commencement du bonheur ? Et puisque Edmond devait mourir, pourquoi ne pas lui épargner une lente agonie et pourquoi ne pas lui donner une mort qui doublera le forfait de Marie-Anne et de Sauverand ?

« C'est la fin ! J'ai dû m'interrompre, vaincu par la douleur. Un peu de calme, maintenant... Comme tout est silencieux ! Hors de l'hôtel et dans l'hôtel, des envoyés de la police veillent sur mon crime. Non loin d'ici, Marie-Anne, appelée par ma lettre, accourt au rendez-vous où son bien-aimé ne viendra pas. Et le bien-aimé rôde sous les fenêtres où sa belle n'apparaîtra pas. Ah ! Les petites marionnettes dont je tiens les fils. Dansez ! Sautiez ! Dieu, qu'elles sont amusantes ! La corde au cou, monsieur et madame, oui, la corde au cou. N'est-ce pas vous, monsieur, qui, le matin, avez empoisonné l'inspecteur Vérot, et qui l'avez suivi au café du Pont-Neuf, avec votre jolie canne d'ébène ? Mais oui, c'est vous ! Et le soir, c'est la jolie dame qui m'empoisonne, et qui empoisonne son beau-fils. La preuve ? Eh bien, et cette pomme, madame, cette pomme où vous n'avez *pas mordu* et au creux de laquelle, cependant, on *trouvera les marques de vos dents* ! Quelle comédie ! Sautiez ! Dansez !

« Et les lettres ! Le coup des lettres à feu Langernault ! Cela, c'est ma plus admirable prouesse. Ah ! Ce que j'y ai goûté de joie, à l'invention et à la construction de ma petite mécanique ! Est-ce assez bien combiné ? N'est-ce pas une merveille d'agencement et de précision ? À jour fixé, pan, la première lettre ! Et puis, dix jours après, pan, la seconde lettre ! Allons, il n'y a rien à faire, mes pauvres amis, vous êtes bien fichus. Dansez ! Sautiez !

« Et ce qui m'amuse – car je ris en ce moment –, c'est de penser qu'on n'y verra que du feu. Marie-Anne et Sauverand coupables, là-dessus, pas le moindre doute. Mais, en dehors de cela, le mystère absolu. On ne saura rien, et on ne saura jamais rien. Dans quelques semaines, lorsque la perte des deux coupables sera irrévocablement consommée, lorsque les lettres seront entre les mains de la justice, le 25, ou plutôt le 26 mai, à trois heures du matin, une explosion anéantira toutes les traces de mon œuvre. La bombe est placée. Un mouvement, tout à fait indépendant du lustre, la fera

éclater à l'heure dite. À côté, je viens d'enfouir le carnet de toile grise où j'ai soi-disant écrit mon journal, les flacons qui contiennent le poison, les aiguilles qui m'ont servi, une canne d'ébène, deux lettres de l'inspecteur Vérot, enfin, tout ce qui pourrait sauver les coupables. Alors, comment serait-il possible de savoir ? Non, on ne saura rien, et on ne saura jamais rien.

« À moins que... À moins que quelque miracle ne se produise... À moins que la bombe ne laisse les murs debout et le plafond intact... À moins que, par un prodige d'intelligence et d'intuition, un homme de génie, débrouillant les fils que j'ai entremêlés, ne pénètre au cœur même de l'énigme, et ne réussisse, après des mois et des mois de recherches, à découvrir cette lettre suprême.

« C'est pour cet homme que j'écris, sachant bien qu'il ne peut pas exister. Mais, après tout, qu'importe ! Marie-Anne et Sauverand seront déjà au fond de l'abîme, morts sans doute, en tout cas séparés à jamais. Et je ne risque rien de laisser aux soins du hasard ce témoignage de ma haine.

« Voilà, c'est fini. Je n'ai plus qu'à signer. Ma main tremble de plus en plus. La sueur coule à grosses gouttes de mon front. Je souffre comme un damné. Et je suis divinement heureux ! Ah ! Mes amis, vous attendiez ma mort ! Ah ! Toi, Marie-Anne, imprudente ! Tu laissais deviner dans tes yeux, qui m'épiaient à la dérobée, toute ta joie de me voir malade ! Et vous étiez tellement sûrs, tous deux, de l'avenir, que vous aviez le courage de rester vertueux ! La voici, ma mort. La voici, et vous voilà réunis au-dessus de ma tombe, liés avec les anneaux du cabriolet de fer. Marie-Anne, sois l'épouse de mon ami Sauverand. Sauverand, je te donne ma femme. Unissez-vous. C'est le juge d'instruction qui rédigera le contrat, et c'est le bourreau qui dira la messe. Ah ! Quelle volupté ! Je souffre... Quelle volupté !... La bonne haine, qui rend la mort adorable... Je suis heureux de mourir... Marie-Anne est en prison... Sauverand pleure dans sa cellule de condamné... On ouvre sa porte... Oh ! L'horreur !... Des hommes en noir... Ils s'approchent du lit... « Gaston Sauverand, votre pourvoi est rejeté. Ayez du courage. » Ah ! Le matin froid... l'échafaud !... À ton tour, Marie-Anne, à ton tour ! Est-ce que tu survivrais à ton amant ? Sauverand est mort. À ton tour ! Tiens, voici une corde. Aimes-tu mieux le poison ? Mais meurs donc, coquine... Meurs dans les flammes... comme moi, qui te hais... qui te hais... qui te hais... »



M. Desmalions se tut, au milieu de la stupeur de tous. Il avait lu les dernières lignes avec beaucoup de difficulté, tellement, vers la fin, l'écriture devenait informe et illisible.

Il dit à voix basse, les yeux fixés sur le papier :

– « Hippolyte Fauville... » La signature y est bien... Le misérable a retrouvé un peu de force pour signer clairement. Il a craint qu'on pût mettre en doute son ignominie. De fait, comment aurait-on supposé ?... »

Et il ajouta, en regardant don Luis :

« Il fallait, pour arriver au but, une clairvoyance vraiment exceptionnelle, et des dons auxquels nous devons rendre hommage, auxquels je rends hommage. Toutes les explications données par ce fou ont été prévues de la façon la plus juste et la plus déconcertante. »

Don Luis s'inclina, et, sans répondre à l'éloge, il dit :

« Vous avez raison, monsieur le préfet, c'était un fou, et de la plus dangereuse espèce, le fou lucide et qui poursuit une idée dont rien ne le détourne. Il a poursuivi la sienne avec une ténacité prodigieuse et selon les ressources mêmes de son esprit méticuleux, asservi aux lois de la mécanique. Un autre eût tué franchement et brutalement. Lui, il s'est ingénié à tuer à longue échéance, comme un expérimentateur qui s'en remet au temps du soin de prouver l'excellence de son invention. Et il n'a que trop bien réussi, puisque la justice est tombée dans le piège et que Mme Fauville va peut-être mourir. »

M. Desmalions eut un geste de décision. Toute l'histoire, en effet, n'était plus que du passé, sur lequel l'enquête projetterait la lumière nécessaire. Un seul fait importait pour le présent, le salut de Marie-Anne Fauville.

« C'est vrai, dit-il, nous n'avons pas une minute à perdre. Mme Fauville doit être prévenue sans retard. En même temps, je convoquerai le juge d'instruction, et il est certain que le non-lieu sera rendu incessamment. »

Rapidement, il donna des ordres afin que l'on continuât les investigations et que l'on vérifiât toutes les hypothèses de don Luis. Puis, s'adressant à celui-ci :

« Venez, monsieur, il est juste que Mme Fauville remercie son sauveur. Mazeroux, venez donc aussi. »

La réunion était terminée, cette réunion au cours de laquelle don Luis donna, de la plus éclatante manière, la mesure de son génie. En lutte,

pourrait-on dire, avec des puissances d'outre-tombe, il força la mort à révéler son secret. Il dévoila, comme s'il y eût assisté, l'exécrable vengeance conçue dans les ténèbres et réalisée dans le tombeau.

Par son silence et par certains signes de tête, M. Desmalions laissait percer toute son admiration. Et Perenna goûtait vivement ce qu'il y avait d'étrange pour lui, que la police traquait une demi-journée plus tôt, à se trouver dans une automobile, à côté même du chef de cette police. Rien ne mettait mieux en relief la maîtrise avec laquelle il avait mené l'affaire et l'importance que l'on attachait aux résultats obtenus. Le prix de sa collaboration était tel que l'on voulait oublier les incidents des deux derniers jours. Les rancunes du sous-chef Weber ne pouvaient plus rien contre don Luis Perenna.

M. Desmalions, cependant, se mit à passer brièvement en revue les solutions nouvelles, et il conclut, discutant encore certains points :

« Oui, c'est cela... Il n'y a pas la moindre espèce de doute... nous sommes d'accord... C'est cela, et ce ne peut pas être autre chose. Néanmoins, quelques obscurités subsistent. Avant tout, l'empreinte des dents. Il y a là, contre Mme Fauville et malgré les aveux de son mari, un fait que nous ne pouvons négliger.

– Je crois que l'explication en est très simple, monsieur le préfet. Je vous la donnerai quand il me sera possible de l'accompagner des preuves nécessaires.

– Soit. Mais, autre chose. Comment se peut-il que Weber ait trouvé, hier matin, dans la chambre de Mlle Levasseur, cette feuille de papier relative à l'explosion ?

– Et comment se peut-il, ajouta don Luis en riant, que j'y aie trouvé, moi, la liste des cinq dates correspondant à la délivrance des lettres ?

– Donc, fit M. Desmalions, vous êtes de mon avis ? Le rôle de Mlle Levasseur est tout au moins suspect.

– J'estime que tout s'éclaircira, monsieur le préfet, et qu'il vous suffira maintenant d'interroger Mme Fauville et Gaston Sauverand pour que la lumière dissipe ces dernières obscurités, et pour que Mlle Levasseur soit à l'abri de tout soupçon.

– Et puis, insista M. Desmalions, il y a encore un fait qui me semble bizarre. Dans sa confession, Hippolyte Fauville ne parle même pas de l'héritage Mornington. Pourquoi ? L'ignorait-il ? Devons-nous supposer

qu'il n'existe aucun rapport entre la série des crimes et cet héritage, et que la coïncidence soit toute fortuite ?

– Là, je suis entièrement de votre avis, monsieur le préfet. Le silence d'Hippolyte Fauville relativement à cet héritage me déconcerte un peu, je l'avoue. Mais, tout de même, je n'y attache qu'une importance relative. L'essentiel, c'est la culpabilité de l'ingénieur Fauville et l'innocence des détenus. »

La joie de don Luis était sans mélange et n'admettait pas de restriction. À son point de vue, l'aventure sinistre prenait fin avec la découverte de la confession écrite par l'ingénieur Fauville. Ce qui ne trouvait pas son explication dans ces lignes la trouverait dans les éclaircissements que donneraient Mme Fauville, Florence Levasseur et Gaston Sauverand. Pour lui, cela n'offrait plus d'intérêt.

Saint-Lazare... La vieille prison lamentable et sordide à laquelle la pioche n'a pas encore touché.

Le préfet sauta de voiture.

La porte lui fut aussitôt ouverte.

« Le directeur est là ? dit-il au concierge. Vite, qu'on l'appelle. C'est urgent. »

Mais, tout de suite, incapable d'attendre, il se hâta vers les couloirs qui conduisaient à l'infirmerie, et il arrivait au palier du premier étage lorsqu'il se heurta au directeur lui-même.

« Mme Fauville ?... dit-il sans préambule. Je voudrais la voir. »

Il s'arrêta net, tellement le directeur avait un air de désarroi.

« Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que vous avez ?

– Comment, monsieur le préfet, balbutia le fonctionnaire, vous ne savez pas ? J'ai pourtant téléphoné à la Préfecture...

– Parlez donc ? Quoi ? Qu'y a-t-il ?

– Il y a, monsieur le préfet, que Mme Fauville est morte ce matin. Elle a réussi à s'empoisonner. »

M. Desmalions saisit le bras du directeur et courut jusqu'à l'infirmerie, suivi de Perenna et de Mazeroux. Dans une des chambres, il vit la jeune femme étendue.

Des taches brunes marquaient son pâle visage et ses épaules, des taches semblables à celles qu'on avait observées sur les cadavres de l'inspecteur Vérot, d'Hippolyte Fauville et de son fils Edmond.

Bouleversé, le préfet murmura :

« Mais le poison... d'où vient-il ?

– On a trouvé sous son oreiller cette petite fiole et cette seringue, monsieur le préfet.

– Sous son oreiller ? Mais comment sont-elles là ?

Comment les a-t-elles eues ? Qui donc les lui a passées ?

– Nous ne savons pas encore, monsieur le préfet. »

M. Desmalions regarda don Luis. Ainsi, le suicide d'Hippolyte Fauville n'arrêtait pas la série des crimes. Son action n'avait pas suscité seulement la perte de Marie-Anne, voilà qu'elle déterminait l'empoisonnement de l'infortunée jeune femme ! Était-ce possible ? Devait-on admettre que la vengeance du mort se poursuivait de la même manière automatique et anonyme ? Ou plutôt... ou plutôt n'y avait-il pas quelque autre volonté mystérieuse qui continuait, dans l'ombre, avec la même audace, l'œuvre diabolique de l'ingénieur Fauville ?

Le surlendemain, nouveau coup de théâtre. On trouva dans sa cellule Gaston Sauverand qui agonisait. Il avait eu le courage de s'étrangler à l'aide de son drap. On essaya vainement de le rappeler à la vie.

Près de lui, sur la table, on recueillit une demi-douzaine d'extraits de journaux qu'une main inconnue lui avait communiqués.

Tous, ils relataient la mort de Marie-Anne Fauville.

## *L'héritier des deux cents millions*

### Table des matières

Le quatrième soir qui suivit ces tragiques événements, un vieux cocher de fiacre, enfoui sous une vaste houppelande, vint sonner à la porte de l'hôtel Perenna et fit passer une lettre à don Luis. On le conduisit aussitôt dans le cabinet de travail du premier étage. Arrivé là, et prenant à peine le temps de se débarrasser de sa houppelande, il se précipita sur don Luis :

« Cette fois, ça y est, patron. Il ne s'agit plus de rigoler, mais de faire votre paquet et de ficher le camp, et presto. »

Don Luis, qui fumait tranquillement, installé au creux d'un large fauteuil, répondit :

« Qu'est-ce que tu préfères, Mazeroux, un cigare ou une cigarette ? »

Mazeroux s'indigna :

« Mais enfin, patron, vous ne lisez donc pas les journaux ? »

– Hélas !

– En ce cas, la situation doit vous apparaître clairement, comme à moi, comme à tout le monde ! Depuis trois jours, depuis le double suicide, ou plutôt depuis le double assassinat de Marie-Anne Fauville et de son cousin Gaston Sauverand, il n'y a pas un seul journal où vous ne lisiez pas cette phrase ou quelque chose d'approchant : « *Et maintenant que M. Fauville, son fils, sa femme et son cousin, Gaston Sauverand, sont morts, plus rien ne sépare don Luis Perenna de l'héritage Cosmo Mornington.* » Comprenez-vous ce que parler veut dire, patron ? Certes, l'explosion du boulevard Suchet et les révélations posthumes de l'ingénieur Fauville, on en parle, et l'on se révolte contre l'abominable Fauville, et l'on ne sait comment louer votre habileté. Mais il y a un fait qui domine toutes les conversations et toutes les discussions. Les trois branches de la famille Roussel étant supprimées, qui est-ce qui reste ? Don Luis Perenna. À défaut des héritiers naturels, qui est-ce qui hérite ? Don Luis Perenna.

– Sacré veinard !

– Voilà ce qu'on se dit, patron. On se dit que cette série de crimes et d'atrocités ne peut pas être l'effet de coïncidences fortuites, mais indique, au contraire, l'existence d'une volonté directrice commençant son action par l'assassinat de Cosmo Mornington et la terminant par la capture des deux cents millions. Et, pour donner un nom à cette volonté, on prend ce qu'on a sous la main, c'est-à-dire le personnage extraordinaire, glorieux et mal famé, équivoque et mystérieux, omnipotent et omniprésent, qui, ami intime de Cosmo Mornington, depuis le début gouverne les événements, combine, accuse, absout, fait arrêter, fait évader, en un mot tripatouille toute cette affaire d'héritage, au bout de laquelle, en dernier ressort, s'il la conduit comme son intérêt lui conseille de le faire, il a deux cents millions à palper. Et le personnage, c'est don Luis Perenna, autant dire le peu recommandable Arsène Lupin, à qui il serait fou de ne pas songer quand on se trouve en face d'une aussi colossale affaire.

–Merci !

– Voilà ce qui se dit, patron, je vous le répète. Tant que Mme Fauville et Gaston Sauverand vivaient, on ne pensait pas beaucoup à vos titres de légataire universel et d'héritier en réserve. Mais voilà que l'un et l'autre ils meurent. Alors, n'est-ce pas ? On ne peut s'empêcher de remarquer l'obstination vraiment surprenante avec laquelle le hasard soigne les intérêts de don Luis Perenna. Vous vous rappelez l'axiome en matière juridique : *is fecit cui prodest*. À qui profite la disparition de tous les héritiers Roussel ? À don Luis Perenna.

– Le bandit !

– Le bandit, c'est le mot que Weber hurle dans les couloirs de la Préfecture et de la Sûreté. Vous êtes le bandit, et Florence Levasseur est votre complice. Et c'est à peine si l'on ose protester. Le préfet de police ? Il aura beau se souvenir qu'il vous doit la vie par deux fois, et que vous avez rendu à la justice des services inappréciables qu'il sera le premier à faire valoir. Il aura beau s'adresser au président du Conseil, Valenglay, lequel vous protège, c'est connu... Il n'y a pas que le préfet de police ! Il n'y a pas que le président du Conseil ! Il y a la Sûreté, le Parquet, le juge d'instruction, les journaux, et surtout l'opinion publique, l'opinion publique, à qui il faut donner satisfaction, et qui attend, qui réclame un coupable. Ce coupable, c'est vous ou bien Florence Levasseur. Ou plutôt, c'est vous et Florence Levasseur. »

Don Luis ne sourcilla pas. Mazeroux patienta encore une minute. Puis, ne recevant pas de réponse, il eut un geste désespéré :

« Patron, savez-vous à quoi vous m'obligez ? À trahir mon devoir. Eh bien, apprenez ceci. Demain matin, vous recevrez une convocation du juge d'instruction. À l'issue de l'interrogatoire, et quel que soit cet interrogatoire, on vous conduira directement au Dépôt. Le mandat est signé. Voilà ce que vos ennemis ont obtenu.

– Diable !

– Ce n'est pas tout. Weber, qui brûle de prendre sa revanche, a demandé l'autorisation de surveiller votre hôtel dès maintenant pour que vous ne puissiez pas vous défiler comme Florence Levasseur. Dans une heure, il sera sur la place avec ses hommes. Qu'en dites-vous, patron ? »

Sans quitter sa posture nonchalante, don Luis fit signe à Mazeroux.

« Brigadier, regarde ce qu'il y a sous le canapé, entre les deux fenêtres. »

Don Luis était sérieux. Instinctivement, Mazeroux obéit. Sous le canapé, il y avait une valise.

« Brigadier, dans dix minutes, quand j'aurai donné l'ordre à mes domestiques de se coucher, tu porteras cette valise au 143 *bis* de la rue de Rivoli, où j'ai retenu un petit appartement sous le nom de M. Lecocq.

– Qu'est-ce que ça veut dire, patron ?

– Ça veut dire que, depuis trois jours, n'ayant personne de sûr à qui confier cette valise, j'attendais ta visite.

– Ah ça ! Mais, balbutia Mazeroux, confondu.

– À ça ! Mais, quoi ?

– Vous aviez donc l'intention de vous esquiver ?

– Parbleu ! Seulement, pourquoi me presser ? Du moment que je t'ai placé dans les services de la Sûreté, c'est pour savoir ce qui se trame contre moi. Puisqu'il y a danger, je me trotte. »

Et, frappant l'épaule de Mazeroux qui le regardait de plus en plus ahuri, il lui dit sévèrement :

« Tu vois, brigadier, que ce n'était pas la peine de te déguiser en cocher de fiacre et de trahir ton devoir. Il ne faut jamais trahir son devoir, brigadier. Interroge ta conscience, je suis certain qu'elle te juge comme tu le mérites.

»

Don Luis avait dit la vérité. Reconnaisant combien la mort de Marie-Anne et de Sauverand modifiait la situation, il estimait prudent de se mettre à l'abri. S'il ne l'avait pas fait plus tôt, c'est qu'il espérait recevoir des nouvelles de Florence Levasseur, soit par lettre, soit par téléphone. La jeune fille s'obstinant à garder le silence, il n'y avait pas de raison pour que don Luis risquât une arrestation que la marche des événements rendait infiniment probable.

Et, de fait, ses prévisions étaient justes. Le lendemain, Mazeroux arriva tout guilleret dans le petit appartement de la rue de Rivoli.

« Vous l'avez échappé belle, patron. Dès ce matin, Weber a su que l'oiseau s'était envolé. Il ne dérange pas. Avouons du reste que la situation est de plus en plus embrouillée. À la Préfecture, on n'y comprend rien. Ils ne savent même plus s'il faut poursuivre Florence Levasseur. Eh ! Oui, vous avez dû lire ça dans les journaux. Le juge d'instruction prétend que Fauville s'étant suicidé et ayant tué son fils Edmond, Florence Levasseur n'a rien à voir là-dedans. Pour lui, l'affaire est donc close de ce côté. Hein ! Il en a de bonnes, le juge d'instruction ! Et l'assassinat de Gaston Sauverand, est-ce qu'il n'est pas clair comme le jour que Florence y a participé, comme à tout le reste ? N'est-ce pas chez elle, dans un volume de Shakespeare, qu'on a découvert des documents qui se rapportaient aux dispositions prises par M. Fauville, relativement aux lettres et à l'explosion ? Et puis... »

Mazeroux s'interrompit, intimidé par le regard de don Luis, et comprenant que le patron tenait plus que jamais à la jeune fille. Coupable ou non, elle lui inspirait la même passion.

« Entendu, dit-il, n'en parlons plus. L'avenir me donnera raison, vous verrez cela. »

Et les jours s'écoulèrent. Mazeroux venait aussi souvent que possible, ou bien téléphonait à don Luis tous les détails de la double enquête poursuivie à Saint-Lazare et à la Santé.

Enquête vaine, comme on sait. Si les affirmations de don Luis, relatives au plafonnier électrique et à la distribution automatique des lettres mystérieuses furent reconnues exactes, on échoua dans les recherches qui concernaient le double suicide. Tout au plus fut-il établi que, avant son arrestation, Sauverand avait essayé, par l'intermédiaire d'un fournisseur de l'infirmerie, d'entrer en correspondance avec Marie-Anne. Fallait-il



supposer que la fiole de poison et que la seringue avaient suivi cette même voie ? Impossible de le prouver, et, d'autre part, impossible également de découvrir comment les extraits des journaux qui relataient le suicide de Marie-Anne avaient été introduits dans la cellule de Gaston Sauverand.

Et puis le mystère initial subsistait toujours, l'insondable mystère des dents imprimées dans le fruit ! Les aveux posthumes de M. Fauville innocentèrent Marie-Anne. Et pourtant, c'était bien les dents de Marie-Anne qui avaient marqué la pomme ! Ce qu'on avait appelé les Dents du tigre, c'étaient bien les siennes ! Alors ?...

Bref, comme disait Mazeroux, tout le monde pataugeait, à tel point que le préfet, qui avait mission, de par le testament, de réunir les héritiers Mornington trois mois au moins après le décès du testateur, et quatre mois au plus, décida tout à coup que cette réunion aurait lieu au cours de la semaine suivante, c'est-à-dire le 9 juin. Il espérait ainsi en finir avec une affaire exaspérante, où la justice ne montrait qu'incertitude et désarroi. Selon les circonstances, on prendrait une décision relative à l'héritage. Puis, on bouclerait l'instruction. Et ce serait peu à peu le silence sur la monstrueuse hécatombe des héritiers Mornington. Et le mystère des Dents du tigre s'oublierait peu à peu...

Chose étrange, ces derniers jours, agités et fiévreux comme tous ceux qui précèdent les grandes batailles – car on prévoyait que cette réunion suprême serait une grande bataille – don Luis les passa tranquillement dans un fauteuil, installé sur son balcon de la rue de Rivoli, à fumer des cigarettes ou à faire des bulles de savon que le vent emportait vers les jardins des Tuileries.

Mazeroux n'en revenait pas.

« Patron, vous m'ahurissez. Ce que vous avez l'air tranquille et insouciant !

– Je le suis, Alexandre.

– Alors, quoi ! L'affaire ne vous intéresse plus ? Vous renoncez à venger Mme Fauville et Sauverand ? On vous accuse ouvertement, et vous faites des bulles de savon ?

– Rien de plus passionnant, Alexandre.

– Voulez-vous que je vous dise, patron ? Eh bien, on croirait que vous connaissez le mot de l'énigme...

– Qui sait, Alexandre ? »

Rien ne semblait émouvoir don Luis. Des heures encore passèrent, et d'autres heures, et il ne bougeait toujours pas de son balcon. Les moineaux, maintenant, venaient manger le pain qu'il leur jetait. Vraiment, on eût dit que, pour lui aussi, l'affaire touchait à son terme et que les choses allaient le mieux du monde.

Mais le jour de la réunion, Mazeroux entra, une lettre à la main, et l'air effaré :

« C'est pour vous, patron. Elle m'était adressée, mais avec enveloppe intérieure à votre nom... Comment expliquez-vous cela ?

– Facilement, Alexandre. L'ennemi connaît nos relations cordiales, et, ignorant mon adresse...

– Quel ennemi ?

– Je te le dirai ce soir. »

Don Luis ouvrit l'enveloppe et lut ces mots, écrits à l'encre rouge :

*« Il est encore temps, Lupin. Retire-toi de la bataille. Sinon, c'est la mort pour toi aussi. Quand tu te croiras au but, quand ta main se lèvera sur moi et que tu crieras des mots de victoire, c'est alors que l'abîme s'ouvrira sous tes pas.*

*« Le lieu de ta mort est déjà choisi. Le piège est prêt. Prends garde, Lupin. »*

Don Luis sourit :

« À la bonne heure, ça se dessine.

– Vous trouvez, patron ?

– Mais oui, mais oui... Et qui t'a remis cette lettre ?

– Ah ! Là, nous avons de la veine, patron, pour une fois ! L'agent de la Préfecture à qui elle a été remise habite justement aux Ternes, dans une maison voisine de celle qu'habite le porteur de la lettre. Il connaît très bien ce type-là. C'est de la chance, avouez-le. »

Don Luis bondit. Il rayonnait de joie.

« Qu'est-ce que tu chantes ? Dégoise ! Tu as des renseignements ?

– L'individu est un valet de chambre, employé dans une clinique de l'avenue des Ternes.

– Allons-y. Pas une minute à perdre.

– À la bonne heure, patron. On vous retrouve.

– Eh ! Parbleu. Tant qu'il n'y avait rien à faire, j'attendais ce soir, et je me reposais, car je prévois que la lutte sera terrible. Mais, puisque l'ennemi

commet enfin une gaffe, puisqu'il y a une piste, ah ! Alors, plus besoin d'attendre. Je prends les devants. Sus au tigre, Mazeroux ! »

Il était une heure de l'après-midi quand don Luis et Mazeroux arrivèrent à la clinique des Ternes. Un valet de chambre les reçut. Mazeroux poussa don Luis du coude. C'était, sans nul doute, le porteur de la lettre. Sur les questions du brigadier, cet homme ne fit, en effet, aucune difficulté pour reconnaître qu'il avait été le matin à la Préfecture.

« Sur l'ordre de qui ? demanda Mazeroux.

– Sur l'ordre de Mme la supérieure.

– La supérieure ?

– Oui, la clinique comprend aussi une maison de santé, laquelle est dirigée par des religieuses.

– Est-il possible de parler à la supérieure ?

– Certes, mais pas maintenant, elle est sortie.

– Et elle rentrera ?

– Oh ! D'un instant à l'autre. »

Le domestique les introduisit dans l'antichambre, où ils restèrent plus d'une heure. Ils étaient fort intrigués. Que signifiait l'intervention de cette religieuse ? Quel rôle tenait-elle dans l'affaire ?

Des gens entraient, que l'on conduisait auprès des malades en traitement. D'autres sortaient. Il vint aussi des sœurs qui allaient et qui venaient en silence, et des infirmières couvertes de leur longue blouse blanche serrée à la taille.

« Nous n'allons pas moisir ici, patron, murmura Mazeroux.

– Qu'est-ce qui te presse ? Ta bien-aimée ?

– Nous perdons notre temps.

– Je ne perds pas le mien. Le rendez-vous chez le préfet n'est qu'à cinq heures.

– Hein ! Qu'est-ce que vous dites, patron ? Ce n'est pas sérieux ! Vous n'avez pourtant pas l'intention d'assister...

– Pourquoi pas ?

– Comment ! Mais le mandat...

– Le mandat ? Un chiffon de papier...

– Un chiffon qui deviendra une réalité si vous forcez la justice à agir. Votre présence sera considérée comme une provocation...

– Et mon absence comme un aveu. Un monsieur qui hérite de deux cents millions ne se cache pas le jour de l’aubaine. Or, sous peine d’être déchu de mes droits, il faut que j’assiste à cette réunion. J’y assisterai.

– Patron... »

Un cri étouffé jaillit devant eux, et aussitôt une femme, une infirmière qui traversait la salle, se mit à courir, souleva une tenture et disparut.

Don Luis s’était levé, hésitant, déconcerté, puis tout à coup, après quatre ou cinq secondes d’indécision, il se rua vers la tenture, suivit un couloir et se heurta à une grosse porte matelassée de cuir, qui venait de se refermer, et autour de laquelle, stupidement, avec des mains qui tremblaient, il perdit encore quelques secondes.

Quand il l’eut ouverte, il se trouva en bas d’un escalier de service. Monterait-il ? À droite, le même escalier descendait au sous-sol. Il descendit, pénétra dans une cuisine, et empoignant la cuisinière lui dit d’un ton furieux :

« Il y a une infirmière qui vient de sortir par là ?

– Mlle Gertrude ? La nouvelle...

– Oui... oui... vite... on la cherche là-haut...

– Qui ?

– Ah ! Sacré nom, dites-moi quel chemin elle a pris ?

– Ici... cette porte... »

Don Luis s’élança, franchit un petit vestibule, et se précipita dehors, sur l’avenue des Ternes.

« Eh bien, en voilà une course », cria Mazeroux qui le rejoignait.

Don Luis observait l’avenue. Sur une petite place voisine, la place Saint-Ferdinand, un autobus démarrait.

« Elle y est, affirma-t-il, cette fois, je ne la lâche plus. »

Il héla un taxi.

« Chauffeur, suivez l’autobus à cinquante mètres de distance. »

Mazeroux lui dit :

« C’est Florence Levasseur ?

– Oui.

– Elle est raide, celle-là ! » ronchonna le brigadier.

Et, avec une violence soudaine :

« Mais enfin, patron, vous ne voyez donc rien du tout ? Vrai, on n’est pas aveugle à ce point ! »

Don Luis ne répliqua pas.

« Mais patron, la présence de Florence Levasseur dans cette clinique démontre, par  $a + b$ , que c'est elle qui a donné l'ordre au domestique de m'apporter cette lettre de menaces contre vous, et, alors, plus de doutes ! Florence Levasseur dirige toute l'affaire ! Et, vous le savez comme moi, avouez-le ! Depuis dix jours, vous êtes peut-être arrivé, par amour pour cette femme, à la considérer comme innocente malgré toutes les preuves qui l'accablent. Mais aujourd'hui, la vérité vous crève les yeux. Je le sens, j'en suis sûr. N'est-ce pas, patron, je ne me trompe pas ? Vous y voyez clair ? »

Cette fois, don Luis ne protesta pas. Le visage contracté, les yeux durs, il surveillait l'autobus qui, à ce moment, stoppait au coin du boulevard Haussmann.

« Halte ! » cria-t-il à son chauffeur.

La jeune fille descendait. Sous son costume d'infirmière, il fut facile de reconnaître Florence Levasseur. Elle examina les alentours, comme une personne qui s'assure qu'elle n'est pas suivie, puis monta dans une voiture et se fit conduire, par le boulevard et la rue de la Pépinière, jusqu'à la gare Saint-Lazare.

De loin, don Luis la vit monter les escaliers qui débouchent sur la cour de Rome, et il put encore l'apercevoir au bout de la salle des Pas-Perdus, devant un guichet.

« Vite, Mazeroux, dit-il, sors ta carte de la Sûreté, et demande à la receveuse quel billet elle vient de délivrer. Dépêche-toi, avant qu'un autre voyageur ne se présente. »

Mazeroux se hâta, interrogea la buraliste, et, se retournant :

« Une seconde classe pour Rouen.

– Prends-en une aussi. »

Le brigadier obéit. S'étant informés, ils surent qu'un rapide partait à l'instant même. Quand ils arrivèrent sur les quais, Florence pénétrait dans un des compartiments du milieu.

Le train sifflait.

« Monte, fit don Luis, qui se dissimulait de son mieux. Tu me télégraphieras de Rouen, et je te rejoindrai ce soir. Surtout, ouvre l'œil. Qu'elle ne te glisse pas entre les doigts. Elle est très forte, tu sais.

– Mais vous, patron, pourquoi ne venez-vous pas ? » Il serait bien préférable...

« Impossible. On ne s'arrête pas avant Rouen, et je ne pourrais être de retour que ce soir. Or, la réunion à la Préfecture a lieu à cinq heures.

– Et vous tenez à y être ?

– Plus que jamais. Va, embarque. »

Il le poussa dans une voiture de queue. Le train s'ébranlait et bientôt disparaissait sous le tunnel.

Alors, don Luis se jeta sur une banquette, dans une des salles d'attente, et il y resta deux heures, affectant de lire des journaux, mais les yeux vagues, et l'esprit obsédé par cette question angoissante qui se posait à lui une fois de plus, et avec quelle précision : « Florence est-elle coupable ? »

Il était cinq heures exactement lorsque le cabinet de M. Desmalions s'ouvrit devant le commandant comte d'Astrignac, maître Lepertuis et le secrétaire d'ambassade américain. À ce même moment, quelqu'un entra dans l'antichambre des huissiers et remit sa carte.

L'huissier de service jeta un coup d'œil sur le bristol, se tourna vivement vers un groupe de personnes qui parlaient à l'écart, puis demanda au nouveau venu :

« Monsieur n'a pas de convocation ?

– Inutile. Faites annoncer don Luis Perenna. »

Il y eut comme une secousse électrique parmi les personnes du groupe, et l'une d'elles s'avança. C'était le sous-chef Weber.

Les deux hommes se regardèrent un instant jusqu'au plus profond des yeux. Don Luis souriait aimablement.

Weber était livide, un tremblement agitant ses lèvres, et l'on voyait tous les efforts qu'il faisait pour se contenir.

Auprès de lui, il y avait, outre deux journalistes, quatre agents de la Sûreté.

« Bigre ! Ces messieurs sont là pour moi, pensa don Luis. Mais leur ahurissement prouve bien qu'on ne croyait pas que j'aurais le culot de venir. Vont-ils m'arrêter ? »

Weber ne bougea pas, mais à la fin, son visage exprimait un certain contentement, comme s'il se fût dit :

« Toi, mon bonhomme, je te tiens. Tu n'y couperas pas. » L'huissier revint et, sans un mot, montra le chemin à don Luis.

Don Luis passa devant Weber avec le salut le plus affable, fit également un petit signe amical aux agents, et entra.

Aussitôt, le commandant comte d'Astrignac se hâta vers lui, la main tendue, montrant ainsi que tous les racontars n'atteignaient en rien l'estime qu'il gardait au légionnaire Perenna. Mais l'attitude réservée du préfet de police fut significative. Il continua de feuilleter le dossier qu'il examinait et de causer à mi-voix avec le secrétaire d'ambassade et le notaire.

Don Luis songea :

« Mon bon Lupin, il y a quelqu'un qui sortira d'ici le cabriolet de fer aux poignets. Si ce n'est pas le vrai coupable, ce sera toi, mon pauvre vieux. À bon entendeur... »

Et il se rappela le début de l'aventure, lorsqu'il se trouvait dans le bureau de l'hôtel Fauville, devant les magistrats, et qu'il lui fallait, sous peine d'arrestation immédiate, livrer le criminel à la justice. Ainsi, du commencement à la fin de la lutte, il avait dû, tout en combattant l'invisible ennemi s'offrir aux coups de la justice, sans qu'il lui fût possible de se défendre autrement que par d'indispensables victoires. Successivement, harcelé d'attaques, toujours en danger, il avait jeté dans le gouffre Marie-Anne et Sauverand ; innocents sacrifiés aux lois cruelles des batailles. Allait-il enfin prendre corps à corps le véritable ennemi ou succomber lui-même à la minute définitive ?

Il se frotta les mains d'un mouvement si heureux que M. Desmalions ne put s'empêcher de le regarder. Don Luis avait cet air épanoui d'un homme qui éprouve une joie sans mélange et qui se prépare à en goûter d'autres beaucoup plus vives encore.

Le préfet de police demeura silencieux un moment, comme s'il se fût demandé ce qui pouvait réjouir ce diable d'homme, puis il feuilleta de nouveau son dossier, et, à la fin, il prononça :

« Nous nous retrouvons ici, messieurs, comme il y a deux mois, pour prendre des résolutions définitives au sujet du testament de Cosmo Mornington. M. Cacérès, attaché à la légation du Pérou, ne viendra pas. M. Cacérès en effet, d'après un télégramme que je viens de recevoir d'Italie, est assez gravement malade. Sa présence, d'ailleurs, n'était pas indispensable. Il ne manque donc personne, ici... personne que ceux-là mêmes, hélas ! Dont cette réunion aurait consacré les droits, c'est-à-dire les héritiers de Cosmo Mornington.

— Il manque une autre personne, monsieur le préfet. »

M. Desmalions leva la tête. C'était don Luis qui venait de parler. Le préfet hésita, puis, se décidant à l'interroger, il dit :

« Qui ? Quelle est cette personne ?

– L'assassin des héritiers Mornington. »

Cette fois encore, don Luis forçait l'attention, et malgré la résistance qu'on lui opposait, contraignait les assistants à tenir compte de sa présence et à subir son ascendant. Coûte que coûte, il fallait qu'on discutât avec lui comme un homme qui exprime des choses inconcevables, mais possibles puisqu'il les exprimait.

« Monsieur le préfet, dit-il, me permettez-vous d'exposer les faits tels qu'ils ressortent de la situation actuelle ? Ce sera la suite et la conclusion naturelle de l'entretien que nous avons eu après l'explosion du boulevard Suchet. »

Le silence de M. Desmalions laissa comprendre à don Luis qu'il pouvait parler. Il reprit aussitôt :

« Ce sera bref, monsieur le préfet. Ce sera bref pour deux motifs : d'abord, parce que les aveux de l'ingénieur Fauville demeurent acquis, et que nous connaissons définitivement le rôle monstrueux qu'il a joué dans l'affaire ; et ensuite, parce que, pour le surplus, la vérité, si compliquée qu'elle paraisse, est, au fond, très simple. Elle tient tout entière dans cette objection que vous m'avez faite, monsieur le préfet, en sortant de l'hôtel en ruine du boulevard Suchet :

« Comment expliquer que la confession d'Hippolyte Fauville ne mentionne pas une seule fois l'héritage de Cosmo Mornington ? »

« Tout est là, monsieur le préfet. Hippolyte Fauville n'a pas dit un mot de l'héritage. Et s'il n'en a pas dit un mot, c'est, évidemment, qu'il l'ignorait. Et si Gaston Sauverand a pu me raconter toute sa tragique histoire sans faire la moindre allusion à cet héritage, c'est que cet héritage n'a tenu dans l'histoire de Gaston Sauverand aucune espèce de place. Lui aussi, avant ces événements, l'ignorait, comme l'ignorait Marie-Anne Fauville et comme l'ignorait Florence Levasseur.

« Fait indéniable, la vengeance, la vengeance seule a guidé Hippolyte Fauville. Sinon, pourquoi eût-il agi, puisque les millions de Cosmo Mornington lui revenaient de plein droit ? Et, d'ailleurs, s'il avait voulu jouir de ces millions, il n'eût tout de même pas commencé par se tuer.



« Donc une certitude : l'héritage n'est pour rien dans les décisions et dans les actes d'Hippolyte Fauville.

« Et cependant, tour à tour, avec une inflexible régularité, et comme s'ils étaient frappés dans l'ordre même où il fallait qu'ils fussent frappés pour que l'héritage Mornington fût disponible, meurent Cosmo Mornington, puis Hippolyte Fauville, puis Edmond Fauville, puis Marie-Anne Fauville, puis Gaston Sauverand ! D'abord le détenteur de la fortune, ensuite tous ceux qu'il a institués ses légataires, et, je le répète, *dans l'ordre même où le testament leur permettait de prétendre à la fortune !*

« N'est-ce pas étrange ? Et comment ne pas supposer qu'il y ait, en tout cela, une pensée directrice ? Comment ne pas admettre que le formidable débat soit dominé par cet héritage, et que, au-dessus des haines et des jalousies de l'immonde Fauville, il y ait un être doué d'une énergie plus formidable encore, poursuivant un but tangible, et conduisant à la mort, comme des victimes numérotées, tous les acteurs inconscients du drame dont il a noué et dont il dénoue les fils ?

« Monsieur le préfet, l'instinct populaire est tellement d'accord avec moi, une partie de la police, le sous-chef Weber en tête, raisonne d'une façon tellement identique à la mienne, que l'existence de cet être s'affirma aussitôt dans toutes les imaginations. Il fallait quelqu'un qui fût la pensée directrice, qui fût la volonté et l'énergie. Ce fut moi. Pourquoi pas, après tout ? N'étais-je point, condition indispensable pour avoir intérêt aux crimes, héritier de Cosmo Mornington ?

« Je ne me défendrai pas. Il se peut que des interventions étrangères, il se peut que les circonstances vous obligent, monsieur le préfet, à prendre contre moi des mesures injustifiées, mais je ne vous ferai pas l'injure de croire, une seconde, que vous supposiez capable de tels forfaits l'homme dont vous avez pu juger les actes depuis deux mois.

« Et cependant, l'instinct populaire a raison de m'accuser, monsieur le préfet. En dehors de l'ingénieur Fauville, il y a fatalement un coupable, et fatalement ce coupable hérite de Cosmo Mornington. Puisque ce n'est pas moi, c'est qu'il existe un autre héritier de Cosmo Mornington. C'est celui-là que j'accuse, monsieur le préfet.

« Il n'y a pas, dans l'aventure sinistre qui se déroule devant nous, il n'y a pas, comme nous avons pu le croire un moment, que la volonté d'un mort. Ce n'est pas tout le temps contre un mort que j'ai lutté, et plus d'une fois

j'ai senti le souffle même de la vie qui me heurtait au visage. Et plus d'une fois, j'ai senti les dents du tigre qui cherchaient à me déchirer. Le mort a fait beaucoup, mais il n'a pas tout fait. Et, même ce qu'il a fait, fut-il seul à le faire ? L'être dont je parle fut-il uniquement l'exécuteur de ses ordres, ou bien aussi le complice qui l'aida dans son entreprise ? Je ne sais. Mais il fut certainement le continuateur d'une œuvre qu'il avait peut-être inspirée, et que, en tout cas, il détourna à son profit, acheva résolument et poussa jusqu'aux dernières limites. *Et cela parce qu'il connaissait le testament de Cosmo Mornington.*

« Et c'est lui que j'accuse, monsieur le préfet.

« Je l'accuse tout au moins de la part de forfaits et de crimes qu'on ne saurait attribuer à Hippolyte Fauville.

« Je l'accuse d'avoir fracturé le tiroir de la table où maître Lepertuis, le notaire de Cosmo Mornington, avait déposé le testament de son client.

« Je l'accuse de s'être introduit dans l'appartement de Cosmo Mornington et d'avoir substitué à l'une des ampoules de cacodylate de soude qui devaient servir à Cosmo Mornington pour ses piqûres une ampoule remplie de liqueur toxique.

« Je l'accuse d'avoir tenu le rôle du docteur qui vint constater le décès de Cosmo Mornington et qui délivra un faux certificat.

« Je l'accuse d'avoir fourni à Hippolyte Fauville le poison qui, successivement, tua l'inspecteur Vérot, puis Edmond Fauville, puis Hippolyte Fauville lui-même.

« Je l'accuse d'avoir armé et dirigé contre moi la main de Gaston Sauverand qui, sur son conseil et d'après ses indications, attenta par trois fois à mon existence et, finalement, provoqua la mort de mon chauffeur.

« Je l'accuse d'avoir, profitant des intelligences que Gaston Sauverand s'était créées dans l'infirmerie pour communiquer avec Marie-Anne Fauville, d'avoir fait passer à Marie-Anne Fauville la fiole de poison et la seringue qui devaient servir à la malheureuse pour mettre à exécution ses projets de suicide.

« Je l'accuse d'avoir, par un procédé que j'ignore, et prévoyant le résultat inéluctable de son acte, communiqué à Gaston Sauverand les extraits des journaux qui relataient la mort de Marie-Anne.

« Je l'accuse donc, en résumé, et sans tenir compte de sa participation aux autres crimes –, assassinat de l'inspecteur Vérot, assassinat de mon

chauffeur –, je l'accuse d'avoir tué Cosmo Mornington, d'avoir tué Edmond Fauville, d'avoir tué Hippolyte Fauville, d'avoir tué Marie-Anne Fauville, d'avoir tué Gaston Sauverand, d'avoir tué, en définitive, tous ceux qui se trouvaient entre les millions et *lui*.

« Et ces derniers mots, monsieur le préfet, vous confirment clairement ma pensée. Si un homme supprime cinq de ses semblables pour toucher un certain nombre de millions, c'est qu'il est convaincu que cette suppression lui assurera fatalement et mathématiquement la possession de ces millions. Bref, si un homme supprime un millionnaire et ses quatre héritiers successifs, c'est qu'il est, lui, le cinquième héritier de ce millionnaire. Dans un instant, cet homme sera ici.

– Quoi ! »

L'exclamation du préfet de police fut spontanée. Il oubliait toute l'argumentation, si puissante et si serrée, de don Luis Perenna, pour ne songer qu'à l'apparition stupéfiante que don Luis annonçait. Et celui-ci répliqua :

« Monsieur le préfet, cette visite est la conclusion rigoureuse des accusations que je porte. Rappelez-vous que le testament de Cosmo Mornington est formel : les droits d'un héritier ne seront valables que si cet héritier assiste à la réunion d'aujourd'hui.

– Et s'il ne vient pas ? s'écria le préfet, prouvant ainsi que la conviction de don Luis avait peu à peu raison de ses doutes.

– Il viendra, monsieur le préfet. Sinon, toute cette affaire n'aurait plus aucune espèce de sens. Réduite aux crimes et aux actes de l'ingénieur Fauville, elle pouvait être considérée comme l'œuvre absurde d'un fou. Poussée jusqu'à la mort de Marie-Anne Fauville et de Gaston Sauverand, elle exige comme dénouement inévitable l'apparition d'un personnage qui, dernier descendant de la famille Roussel, de Saint-Étienne, et, par conséquent, héritier dans toute la force du terme, et avant moi, de Cosmo Mornington, viendra réclamer les deux cents millions qu'il a conquis par tant d'épouvantable audace.

– Et s'il ne vient pas ? s'exclama de nouveau, avec plus de véhémence, M. Desmalions.

– Alors, monsieur le préfet, c'est que je suis le coupable, et vous n'aurez plus qu'à m'arrêter. Entre cinq heures et six heures, aujourd'hui, vous devez voir dans cette pièce, en face de vous, l'être qui a tué les

héritiers Mornington. Il est humainement impossible que cela ne soit pas... Par conséquent en tout état de cause, la justice aura satisfaction. *Lui* ou moi, le dilemme est simple. »

M. Desmalions se taisait. Il mâchonnait sa moustache d'un air soucieux, et tournait autour de la table, dans le cercle étroit que formaient les assistants. Visiblement des objections se précisaient en son esprit contre une telle supposition. À la fin, il murmura, comme s'il se fût parlé à lui-même :

« Non... non... car enfin, comment expliquer que cet homme aurait attendu jusqu'à maintenant pour réclamer ses droits ?

– Un hasard peut-être, monsieur le préfet... un obstacle quelconque... ou bien, sait-on jamais ? Le besoin pervers d'une émotion plus forte. Et puis, rappelez-vous, monsieur le préfet, avec quelle minutie, avec quelle subtilité mécanique toute cette affaire fut montée. Chaque événement se déclencha à la minute même fixée par l'ingénieur Fauville. Ne pouvons-nous admettre que son complice subisse jusqu'au bout l'influence de cette méthode, et qu'il ne se découvre qu'à la minute suprême ? »

Avec une sorte de colère, M. Desmalions s'exclama :

« Non, non, mille fois non, ce n'est pas possible. S'il existe un être assez monstrueux pour commettre une pareille série d'assassinats, cet être n'aura pas la bêtise de se livrer.

– En venant ici, monsieur le préfet, il ignore le danger qui le menace, puisque personne même n'a envisagé l'hypothèse de son existence. Et d'ailleurs, que risque-t-il ?

– Ce qu'il risque ? Mais s'il a commis réellement cette série d'assassinats...

– Il ne les a pas commis, monsieur le préfet, *il les a fait commettre*, ce qui est différent. Et vous comprendrez maintenant en quoi consiste la force imprévue de cet homme : *il n'agit pas lui-même !* Depuis le jour où la vérité m'est apparue, j'ai réussi à découvrir peu à peu ses moyens d'action, à mettre à nu les rouages qu'il commande et les ruses qu'il emploie. *Il n'agit pas lui-même !* Voilà son procédé. Vous le retrouverez identique dans toute la série des assassinats. En apparence, Cosmo Mornington est mort des suites d'une piqûre mal faite ; mais, en réalité, c'est *l'autre* qui avait rendu la piqûre mortelle. En apparence, l'inspecteur Vérot a été tué par Hippolyte Fauville ; mais, en réalité, c'est *l'autre* qui a dû combiner le crime, en montrer la nécessité à Fauville et, pour ainsi dire, lui diriger la main. Et de

même, en apparence, Fauville a tué son fils et s'est suicidé, et Marie-Anne s'est suicidée et Gaston Sauverand s'est suicidé ; mais, en réalité, c'est l'*autre* qui voulut leur mort, qui les accula au suicide, et qui leur fournit les moyens de mourir. Voilà le procédé, monsieur le préfet, et voilà l'homme. »

Et, d'une voix basse, où il y avait comme une appréhension, il ajouta :

« J'avoue que jamais encore, au cours d'une vie qui fut cependant fertile en rencontres, je ne me suis heurté à un plus effroyable personnage, agissant avec une virtuosité plus diabolique et une psychologie plus clairvoyante. »

Ses paroles éveillaient chez ceux qui l'écoutaient une émotion croissante. On voyait réellement l'être invisible. Il prenait corps dans les imaginations. On l'attendait. Par deux fois, don Luis s'était tourné vers la porte et avait prêté l'oreille. Et plus que tout, ce geste évoquait celui qui allait venir.

« Qu'il ait agi par lui-même ou qu'il ait fait agir, dès que la justice le tiendra, elle arrivera bien...

– La justice aura du mal, monsieur le préfet ! Un homme de ce calibre-là a dû tout prévoir, même son arrestation, même l'accusation dont il serait l'objet ; et l'on ne pourra guère relever contre lui que des charges morales et point de preuves.

– Alors ?

– Alors, monsieur le préfet, j'estime que l'on doit accepter ses explications comme toutes naturelles et ne pas le mettre en défiance. L'essentiel est de le connaître. Plus tard – et ce ne sera pas long – vous saurez bien le démasquer. »

Le préfet de police continuait à marcher autour de la table. Le commandant d'Astrignac examinait Perenna, dont le sang-froid l'émerveillait. Le notaire et le secrétaire d'ambassade semblaient fort agités. Et, de fait, rien n'était plus bouleversant que la pensée qui les dominait tous. L'abominable assassin allait-il se présenter devant eux ?

« Silence », dit le préfet de police en s'arrêtant.

On avait traversé l'antichambre.

Quelqu'un frappa.

« Entrez ! »

L'huissier entra. Il tenait un plateau à la main. Dans ce plateau, il y avait une lettre, et il y avait aussi une de ces feuilles imprimées sur lesquelles on inscrit son nom et l'objet de sa visite.

M. Desmalions se précipita.

Au moment de saisir la feuille, il eut une courte hésitation. Il était très pâle, puis, vivement, il se décida :

« Oh ! » fit-il avec un haut-le-corps.

Il tourna les yeux vers don Luis, réfléchit, puis, prenant la lettre, il dit à l'huissier :

« Cette personne est ici ?

– Dans l'antichambre, monsieur le préfet.

– Dès que je sonnerai, introduisez-la. »

L'huissier sortit.

Debout devant son bureau, M. Desmalions ne bougeait plus. Une seconde fois don Luis rencontra son regard, et un trouble l'envahit. Que se passait-il ?

D'un mouvement sec le préfet de police décacheta l'enveloppe qu'il avait en main, puis il déplia la lettre et se mit à lire.

On épiait chacun de ses gestes, on épiait les moindres expressions de son visage. Les prédictions de Perenna allaient-elles se réaliser ? Un cinquième héritier réclamait-il ses droits ?

Dès les premières lignes, M. Desmalions leva la tête, et, s'adressant à don Luis, murmura :

« Vous aviez raison, monsieur, nous sommes en présence d'une réclamation.

– De qui, monsieur le préfet ? » ne put s'empêcher de dire don Luis.

M. Desmalions ne répondit pas. Il acheva sa lecture. Puis il recommença lentement avec l'attention d'un homme qui pèse tous les mots. Enfin, il lut à haute voix :

« *Monsieur le préfet,*

« *Les hasards d'une correspondance m'ont révélé l'existence d'un héritier inconnu de la famille Roussel. C'est aujourd'hui seulement que j'ai pu me procurer les pièces nécessaires à son identification, et c'est au dernier moment, à la suite d'obstacles inattendus, qu'il m'est possible de vous les envoyer par la personne même qu'elles concernent. Respectueuse d'un secret qui ne m'appartient pas, et désireuse de rester en dehors d'une affaire à laquelle je n'ai été mêlée que par accident, je vous prie, monsieur le préfet, de m'excuser si je ne crois pas devoir apposer ma signature au bas de cette lettre. »*

Ainsi donc Perenna avait vu clair et les événements justifiaient sa prophétie. Au terme indiqué, quelqu'un se présentait. La réclamation était faite en temps utile. Et la façon même dont les choses se passaient, à la minute précise, rappelait étrangement l'exactitude mécanique qui dominait toute l'aventure.

Restait maintenant la question suprême : qui était cet inconnu, héritier possible, et, par conséquent, cinq ou six fois assassin ? Il attendait dans la pièce voisine. Un mur seul le cachait aux regards. Il allait venir. On allait le voir. On allait le connaître.

Brusquement, le préfet sonna.

Quelques secondes d'angoisse s'écoulèrent. Chose bizarre, M. Desmalions ne quittait pas Perenna des yeux. Celui-ci demeurait tout à fait maître de lui, mais, au fond, inquiet, mal à l'aise.

La porte fut poussée.

L'huissier livra passage à quelqu'un.

C'était Florence Levasseur.

## *Weber prend sa revanche*

### [Table des matières](#)

Don Luis eut un moment de stupéfaction. Florence ici, Florence qu'il avait laissée dans le train sous la surveillance de Mazeroux, et à qui, matériellement, il était impossible de revenir à Paris avant huit heures du soir !

Aussitôt d'ailleurs, et malgré la déroute de son cerveau, il comprit. Florence, se sachant poursuivie, les avait entraînés jusqu'à la gare Saint-Lazare, et elle descendait à contre-voie tandis que l'excellent Mazeroux, emmené par le train, surveillait la voyageuse absente.

Mais soudain la situation lui apparut dans toute son horreur. Florence était là, pour réclamer l'héritage, et cette réclamation, il l'avait dit lui-même, constituait la preuve de culpabilité la plus effroyable.

D'un bond, sous l'impulsion d'un sentiment irrésistible, don Luis fut auprès de la jeune fille, la saisit par le bras, et lui dit avec une violence presque haineuse :

« Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Qu'est-ce que vous venez faire ? Pourquoi ne m'avoir pas averti ?... »

M. Desmalions s'interposa. Mais don Luis, sans lâcher prise, s'écria :

« Eh ! Monsieur le préfet, vous ne voyez donc pas que tout cela n'est qu'une erreur ? La personne que nous attendons, que je vous ai annoncée, n'est pas celle-ci. L'autre se cache, comme toujours. Mais il est impossible que Florence Levasseur... »

– Je n'ai aucune prévention contre mademoiselle, dit le préfet de police d'une voix impérieuse. Mais mon devoir est de l'interroger sur les circonstances qui déterminent sa visite. Je n'y manquerai pas...

Il dégagea la jeune fille et la fit asseoir. Lui-même prit place devant son bureau, et il était facile de voir combien la présence de la jeune fille l'impressionnait. Par cette présence l'argumentation de don Luis se trouvait pour ainsi dire illustrée. L'entrée en scène d'une personne nouvelle, ayant



des droits à l'héritage, c'était incontestablement, pour tout esprit logique, l'entrée en scène d'une criminelle apportant elle-même les preuves de ses crimes. Don Luis le sentit nettement, et, dès lors, il ne quitta plus des yeux le préfet de police.

Florence les regardait tour à tour comme si tout cela eût été pour elle la plus insoluble des énigmes. Ses beaux yeux noirs conservaient leur habituelle expression de sérénité. Elle n'avait plus son vêtement d'infirmière, et sa robe grise, très simple, sans ornements, montrait sa taille harmonieuse. Elle était grave et tranquille ainsi que de coutume.

M. Desmalions lui dit :

« Expliquez-vous, mademoiselle. »

Elle répliqua :

« Je n'ai rien à expliquer, monsieur le préfet. Je viens à vous chargée d'une mission que je remplis sans en connaître la signification exacte.

– Que voulezvous dire ?... sans en connaître la signification ?

– Voici, monsieur le préfet. Quelqu'un en qui j'ai toute confiance, et pour qui j'éprouve le plus profond respect, m'a priée de vous remettre certains papiers. Ils concernent, paraît-il, la question qui fait l'objet de votre réunion d'aujourd'hui.

– La question d'attribution de l'héritage Cosmo Mornington ?

– Oui, monsieur le préfet.

– Vous savez que, si cette réclamation ne s'était pas produite au cours de cette séance, elle eût été sans effet ?

– Je suis venue dès que les papiers m'ont été remis.

– Pourquoi ne vous les a-t-on pas remis une heure ou deux plus tôt ?

– Je n'étais pas là. J'avais dû quitter en toute hâte la maison que j'habite actuellement. »

Perenna ne douta pas que ce fût lui qui, par son intervention, avait, en provoquant la fuite de Florence, dérangé les plans de l'ennemi.

Le préfet continua :

« Donc vous ignorez les raisons pour lesquelles on vous a confié ces papiers ?

– Oui, monsieur le préfet.

– Et vous ignorez aussi, évidemment, ce en quoi ils vous concernent ?

– Ils ne me concernent pas, monsieur le préfet. »

M. Desmalions sourit, et prononça nettement, les yeux attachés à ceux de Florence :

« D'après la lettre qui les accompagne, ils vous concernent directement. Ils établissent, en effet, de la manière la plus certaine, paraît-il, que vous descendez de la famille Roussel et que vous avez, par conséquent, tous les droits à l'héritage Cosmo Mornington.

– Moi ! »

Le cri fut spontané, cri d'étonnement et de protestation.

Et, tout de suite, insistant :

« Moi, des droits à cet héritage ! Aucun, monsieur le préfet, aucun. Je n'ai jamais connu M. Mornington. Quelle est cette histoire ? Il y a là un malentendu. »

Elle parlait avec beaucoup d'animation et avec une franchise apparente qui eut impressionné un autre homme que le préfet de police. Mais pouvait-il oublier les arguments de don Luis et l'accusation portée d'avance contre la personne qui se présenterait à cette réunion ?

« Donnez-moi ces papiers », fit-il.

Elle sortit d'un petit sac une enveloppe bleue qui n'était point cachetée, et à l'intérieur de laquelle il trouva plusieurs feuilles jaunies, usées à l'endroit des plis, déchirées çà et là.

Au milieu d'un grand silence, il les examina, les parcourut, les étudia dans tous les sens, déchiffra à l'aide d'une loupe les signatures et les cachets dont ils étaient revêtus, et dit :

« Ils offrent tous les signes de l'authenticité, les cachets sont officiels.

– Alors, monsieur le préfet ? articula Florence d'une voix qui tremblait...

– Alors, mademoiselle, je vous dirai que votre ignorance me semble bien incroyable. »

Et, se tournant vers le notaire, il prononça :

« Voici, en résumé, ce que contiennent et ce que prouvent ces documents. Gaston Sauverand, héritier en quatrième ligne de Cosmo Mornington, avait, comme vous le savez, un frère plus âgé que lui, du nom de Raoul, et qui habitait la République Argentine. Ce frère, avant de mourir, envoya en Europe, sous la garde d'une vieille nourrice, une enfant de cinq ans qui n'était autre que sa fille, fille naturelle, mais reconnue, qu'il avait eue de Mlle Levasseur, institutrice française établie à Buenos-Aires. Voici

l'acte de naissance. Voici la déclaration, écrite tout entière et signée par le père. Voici l'attestation libellée par la vieille nourrice. Voici le témoignage de trois amis, commerçants notoires de Buenos-Aires. Et voici les actes de décès du père et de la mère. Tous ces documents furent légalisés et portent les cachets du consulat de France. Je n'ai, jusqu'à nouvel ordre, aucun motif de les suspecter, et je dois considérer Florence Levasseur comme la fille de Raoul Sauverand et comme la nièce de Gaston Sauverand.

– La nièce de Gaston Sauverand... sa nièce... » balbutia Florence.

L'évocation d'un père qu'elle n'avait pour ainsi dire pas connu ne l'émouvait pas. Mais elle se mit à pleurer au souvenir de Gaston Sauverand qu'elle chérissait si tendrement et à qui elle se trouvait unie par des liens de parenté si étroits.

Larmes sincères ? Ou bien larmes de comédienne qui sait jouer son rôle jusqu'en ses moindres nuances ? Ces faits lui étaient-ils vraiment révélés ou bien simulait-elle les sentiments que la révélation de ces faits devait produire en elle ?

Plus encore qu'il ne surveillait la jeune fille, don Luis observait M. Desmalions, et tâchait de lire la pensée secrète de celui qui allait décider. Et soudain il vit avec une telle certitude que l'arrestation de Florence était chose résolue, comme peut l'être l'arrestation du plus monstrueux criminel, qu'il s'approcha de la jeune fille et lui dit :

« Florence. »

Elle leva sur lui ses yeux brouillés de pleurs et ne répliqua point.

Alors il s'exprima lentement :

« Pour vous défendre, Florence, car vous êtes, à votre insu, je n'en doute pas, dans l'obligation de vous défendre, il faut que vous compreniez la situation terrible où vous placent les événements. Florence, M. le préfet de police a été conduit, par la logique même de ces événements, à cette conviction définitive que la personne qui entrera dans cette pièce et dont les droits à l'héritage seront évidents est la personne même qui a tué les héritiers Mornington. Vous êtes entrée, Florence, et vous êtes l'héritière certaine de Cosmo Mornington. »

Il la vit qui frémissait des pieds à la tête, et qui devenait pâle comme une morte. Pourtant elle n'eut pas un mot de protestation et pas un geste.

Il reprit :

« L'accusation est précise, vous n'y répondez pas ? »

Elle resta longtemps sans parler, puis déclara :

« Je n'ai rien à répondre. Tout cela est incompréhensible. Que voulez-vous que je réponde ? Ce sont des choses si obscures !... »

En face d'elle don Luis frissonnait d'angoisse. Il balbutia :

« C'est tout ?... Vous acceptez ?... »

Au bout d'un instant, elle dit à mi-voix :

« Expliquez-vous, je vous en supplie. Vous voulez dire, n'est-ce pas, qu'en ne répondant pas j'accepte l'accusation ?... »

– Oui.

– Et alors ?

– C'est l'arrestation... la prison...

– La prison ! »

Elle parut souffrir atrocement. La peur décomposait son beau visage. La prison, pour elle, cela devait représenter les tortures subies par Marie-Anne et par Sauverand. Cela devait signifier le désespoir, la honte, la mort, toutes ces horribles choses que Marie-Anne et Sauverand n'avaient pu éviter et dont elle serait victime à son tour...

Un accablement immense la terrassa, et elle gémit :

« Comme je suis lasse !... Je sens si bien qu'il n'y a rien à faire !... Les ténèbres m'étouffent... Ah ! Si je pouvais voir et comprendre !... »

Un long silence encore. Penché sur elle, M. Desmalions l'étudiait aussi de toute son attention concentrée. À la fin, comme elle se taisait, il tendit la main vers le timbre, et sonna, à trois reprises.

Don Luis ne bougea pas, les yeux éperdument attachés à Florence. Au fond de lui, c'était la bataille suprême entre tous ses instincts d'amour et de générosité qui le portaient à croire la jeune fille, et sa raison qui l'obligeait à la défiance. Innocente ? Coupable ? Il ne savait pas. Tout était contre elle. Et cependant pourquoi n'avait-il pas cessé de l'aimer ?

Weber entra, suivi de ses hommes. M. Desmalions s'entretint avec lui en désignant Florence. Weber s'approcha d'elle.

« Florence », appela don Luis.

Elle le regarda, et elle regarda Weber et ses hommes, et, soudain, comprenant ce qui allait se passer, elle recula, vacilla un moment sur elle-même, étourdie, défaillante, et s'abattit dans les bras de don Luis :

« Ah ! Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! Je vous en supplie. »

Et il y avait dans ce geste un tel abandon, et il y avait dans ce cri une détresse où l'on sentait si bien l'effarement de l'innocence, que don Luis fut brusquement éclairé. Une foi ardente le souleva. Ses doutes, ses réserves, ses hésitations, ses tourments, tout cela fut englouti sous l'assaut d'une certitude qui déferlait en lui comme une vague indomptable. Et il s'exclama :

« Non, non, cela ne sera pas ! Monsieur le préfet, il y a des choses qui ne sont pas admissibles... »

Il s'inclina sur Florence, qu'il tenait dans ses bras si fortement que personne n'aurait pu la détacher de lui. Leurs yeux se rencontrèrent. Son visage était tout contre celui de la jeune fille. Il tressaillit d'émotion à la sentir toute palpitante, si faible et si désespérée, et il lui dit passionnément, d'une voix si basse qu'elle seule put l'entendre :

« Je vous aime... je vous aime... Ah ! Florence, si vous saviez ce qui se passe en moi... ce que je souffre, et combien je suis heureux... Ah ! Florence, Florence, je vous aime... »

Sur un signe du préfet, Weber s'était éloigné. M. Desmalions voulait assister au choc imprévu de ces deux êtres si mystérieux, don Luis Perenna et Florence Levasseur.

Don Luis délia ses bras et assit la jeune fille sur un fauteuil. Puis, posant ses deux mains sur les épaules, face à face, il prononça :

« Si vous ne comprenez pas, Florence, moi je commence à comprendre bien des choses, et déjà j'y vois presque dans les ténèbres qui vous effraient. Florence, écoutez-moi... Ce n'est pas vous qui agissez, n'est-ce pas ?... Il y a un autre être derrière vous, au-dessus de vous. Et c'est lui qui vous dirige... n'est-ce pas ? Et vous ignorez même où il vous conduit ?

– Personne ne me dirige... Quoi ?... Expliquez-vous.

– Oui, vous n'êtes pas seule dans la vie. Il y a bien des actes que vous accomplissez parce qu'on vous dit de les accomplir et que vous les croyez justes, et que vous ignorez leurs conséquences... Répondez... Êtes-vous entièrement libre ? Ne subissez-vous aucune influence ? »

La jeune fille semblait s'être reprise et son visage recouvrait un peu de ce calme qui lui était habituel. On eût dit, cependant, que la question de don Luis l'impressionnait.

« Mais non, dit-elle, aucune influence... Non, je suis sûre. »

Il insista, avec une ardeur croissante :

« Non, vous n'êtes pas sûre, ne dites pas cela. Quelqu'un vous domine, et sans que vous le sachiez. Réfléchissez... Vous voici héritière de Cosmo Mornington... héritière d'une fortune qui vous est indifférente, je le sais, je l'affirme. Eh bien, cette fortune, si ce n'est pas vous qui la désirez, qui donc en sera le maître ? Répondez... Y a-t-il quelqu'un qui ait intérêt ou qui croie avoir intérêt à ce que vous soyez riche ? Tout est là. Votre existence est-elle attachée à celle d'un autre ? Êtes-vous son amie ? Sa fiancée ? »

Elle eut un sursaut de révolte.

« Oh ! Jamais ! Celui dont vous parlez est incapable... »

– Ah ! s'écria-t-il, secoué de jalousie, vous l'avouez... Il existe donc bien, celui dont je parle ! Ah ! Je vous jure que le misérable... »

Il se retourna vers M. Desmalions, la figure convulsée de haine, sans plus essayer de se contenir.

« Monsieur le préfet, nous arrivons au but. Je connais le chemin qui nous y mènera. La bête fauve sera traquée cette nuit... demain au plus tard... Monsieur le préfet, la lettre qui accompagne ces documents, la lettre non signée que mademoiselle vous a remise, cette lettre fut écrite par la mère supérieure qui dirige une clinique située avenue des Ternes. En faisant une enquête immédiate dans cette clinique, en interrogeant la supérieure, en la confrontant avec mademoiselle, on remontera jusqu'au coupable lui-même. Mais il ne faut pas perdre une minute... sinon, ce sera trop tard, la bête fauve aura pris la fuite. »

Son emportement était irrésistible. Sa conviction s'imposait avec une force contre laquelle on ne pouvait lutter.

M. Desmalions objecta :

« Mademoiselle pourrait nous renseigner... »

– Elle ne parlera pas, ou du moins elle ne parlera qu'après, quand cet homme aura été démasqué devant elle. Ah ! Monsieur le préfet, je vous supplie d'avoir confiance en moi comme les autres fois. Toutes mes promesses n'ont-elles pas été exécutées ? Ayez confiance, monsieur le préfet, ne doutez plus. Rappelez-vous que toutes les charges, et les plus lourdes, accablaient Marie-Anne Fauville et Gaston Sauverand et qu'ils ont succombé malgré leur innocence. La justice voudra-t-elle que Florence Levasseur soit sacrifiée comme les deux autres ? Et puis, ce que je demande, ce n'est pas sa libération, mais le moyen de la défendre... c'est-à-dire une heure ou deux de répit. Que le sous-chef Weber soit responsable

d'elle. Que vos agents nous accompagnent. Ceux-là, et d'autres aussi, car ce n'est pas trop pour prendre au gîte l'abominable assassin. »

M. Desmalions ne répondit pas. Au bout d'un instant il emmena Weber à part, et il eut avec le sous-chef une conversation qui dura quelques minutes. En réalité, M. Desmalions ne semblait pas très favorable à la demande de don Luis. Mais on entendit Weber qui disait :

« N'ayez aucune crainte, monsieur le préfet, nous ne risquons rien. »

Et M. Desmalions céda.

Quelques moments plus tard, don Luis Perenna et Florence montaient dans une automobile avec Weber et deux inspecteurs. Une autre auto, chargée d'agents, suivait.

La maison de santé fut littéralement investie par les forces policières, et Weber accumula les précautions d'un siège en règle.

Le préfet de police, qui s'en vint de son côté, fut introduit par le domestique dans l'antichambre, puis dans le salon d'attente. La supérieure, mandée aussitôt, le rejoignit. En présence de don Luis, de Weber et de Florence, tout de suite, sans préambule, il l'interrogea.

« Ma sœur, dit-il, voici une lettre que l'on m'a apportée à la Préfecture et qui m'annonçait l'existence de certains documents concernant un héritage. D'après mes informations, cette lettre, non signée, et dont l'écriture est déguisée, aurait été écrite par vous. En est-il ainsi ? »

De figure énergique, d'aspect résolu, la supérieure répliqua sans embarras :

« Il en est ainsi, monsieur le préfet. Comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire, j'aurais préféré, pour des raisons faciles à comprendre, que mon nom ne fût pas prononcé. D'ailleurs l'envoi seul des documents importait. Mais, puisque l'on a pu remonter jusqu'à moi, je suis prête à répondre. »

M. Desmalions reprit, en dévisageant Florence :

« Je vous demanderai d'abord, ma sœur, si vous connaissez mademoiselle ?

– Oui, monsieur le préfet. Florence a passé six mois chez nous comme infirmière, il y a quelques années. J'étais si contente d'elle que j'ai été heureuse de la reprendre il y a huit jours. Sachant son histoire par les journaux, je l'ai simplement priée de changer de nom. Le personnel de la maison était nouveau. C'était donc ici, pour elle, un refuge assuré.

– Mais vous n’ignorez pas, puisque vous avez suivi les journaux, les accusations dont elle est l’objet ?

– Ces accusations ne comptent pas, monsieur le préfet, pour quiconque connaît Florence. C’est une des âmes les plus hautes et une des consciences les plus nobles que j’aie rencontrées. »

Le préfet continua :

« Parlons des documents, ma sœur. D’où viennent-ils ?

– Hier, monsieur le préfet, j’ai trouvé dans ma chambre un avis par lequel on s’offrait à me remettre des papiers intéressant Mlle Florence Levasseur...

– Comment pouvait-on savoir, interrompit M. Desmalions, qu’elle était dans cette maison ?

– Je l’ignore. On m’annonçait simplement que les papiers seraient tel jour – c’est-à-dire ce matin – à Versailles, poste restante, à mon nom. On me priait de n’en parler à personne et de les remettre à Florence Levasseur cet après-midi à trois heures, avec mission de les porter sur-le-champ au préfet de police. On me chargeait en outre de faire parvenir une lettre au brigadier Mazeroux.

– Au brigadier Mazeroux ! C’est bizarre.

– L’envoi de cette lettre, paraît-il, concernait toujours la même affaire. J’aime beaucoup Florence. J’ai donc envoyé la lettre, et ce matin j’ai été à Versailles. On ne m’avait pas trompée : les papiers étaient là. Quand je suis revenue, Florence était absente. Je n’ai pu les lui remettre qu’à son retour, vers quatre heures.

– Ils avaient été expédiés de quelle ville ?

– De Paris. L’enveloppe portait le timbre de l’avenue Niel, qui est précisément le bureau le plus proche d’ici.

– Et le fait de trouver tout cela dans votre chambre ne vous semblait pas étrange ?

– Certes, monsieur le préfet, mais pas plus étrange que tous les épisodes de l’affaire elle-même.

– Cependant... cependant... reprit M. Desmalions, qui examinait la pâle figure de Florence, cependant, en constatant que les instructions que l’on vous donnait provenaient d’ici, de cette maison, et qu’elles concernaient justement une personne qui résidait dans cette maison, n’avez-vous pas eu l’idée que cette personne...



– L'idée que Florence avait pénétré dans ma chambre à mon insu, pour y faire une pareille besogne ? S'écria la supérieure. Ah ! Monsieur le préfet, Florence en est incapable. »

La jeune fille se taisait, mais sa figure contractée laissait voir les sentiments d'effroi qui la bouleversaient.

Don Luis s'approcha et lui dit :

« Les ténèbres se dissipent, n'est-ce pas, Florence ? Et cela vous fait mal. Qui a donc déposé la lettre dans la chambre de la mère supérieure ? Vous le savez, n'est-ce pas ? Et vous savez qui mène toute cette intrigue ? »

Elle ne répondit pas. Alors, s'adressant au sous-chef, le préfet prononça :

« Weber, veuillez visiter la chambre que mademoiselle occupa. »

Et comme la religieuse protestait :

« Il est indispensable, déclara-t-il, que nous soyons éclairés sur les raisons pour lesquelles mademoiselle garde un silence aussi obstiné. »

Elle-même, Florence indiqua le chemin. Mais, au moment où Weber sortait, don Luis s'écria :

« Attention, sous-chef.

– Attention, et pourquoi ?

– Je ne sais pas, fit don Luis, qui, en effet, n'aurait pu dire pourquoi la conduite de Florence l'inquiétait, je ne sais pas... Cependant, je vous préviens. »

Weber haussa les épaules, et, accompagné de la supérieure, s'en alla. Dans l'antichambre, il prit deux hommes avec lui. Florence marchait en avant. Elle monta un étage et suivit un long corridor bordé de chambres, lequel, après un tournant, aboutissait à un petit couloir extrêmement étroit et terminé par une porte.

C'était là qu'elle habitait.

La porte ouvrait, non pas à l'intérieur de la chambre, mais à l'extérieur. Florence la tira donc vers elle tout en reculant, ce qui obligea Weber à reculer également. Elle en profita pour entrer d'un bond, et pour refermer la porte sur elle, avec une telle promptitude que le sous-chef, en voulant saisir le battant, ne rencontra que le vide.

Il eut un mouvement de colère.

« La coquine ! Elle va brûler des papiers. »

Et, s'adressant à la sœur :

« Cette chambre n'a pas d'autre issue ?

– Aucune, monsieur. »

Il essaya d'ouvrir, mais elle avait fermé à clef et au verrou. Alors il livra passage à un des hommes, un colosse, qui, d'un coup de poing, démolit un des panneaux.

Weber repassa au premier rang, glissa le bras par la brèche, tira le verrou, fit manœuvrer la clef, et entra.

Florence n'était plus dans la chambre.

En face, une petite fenêtre ouverte montrait le chemin suivi.

« Crebleu de bon sort ! cria-t-il, elle a fichu le camp. »

Et, retournant vers l'escalier, il ordonna d'une voix tonnante :

« Qu'on surveille toutes les sorties ! Qu'on lui mette la main au collet !

»

M. Desmalions accourut. Croisant le sous-chef, il se fit donner des explications, puis gagna la chambre de Florence. La fenêtre ouverte donnait sur une petite courette intérieure, sorte de puits par où s'aéraient certaines pièces de l'immeuble. Des tuyaux descendaient jusqu'en bas. Florence avait dû s'y accrocher. Mais quel sang-froid et quelle volonté indomptable dénonçait une telle évasion !

Déjà les agents s'étaient répandus de tous côtés pour barrer la route à la fugitive. On ne tardait pas à savoir que Florence, dont on cherchait les traces au rez-de-chaussée et au sous-sol, était rentrée de la courette dans la chambre située au-dessous de la sienne, et qui était précisément celle de la supérieure, qu'elle avait revêtu une robe de religieuse et que, à l'abri de ce déguisement, elle avait passé inaperçue au milieu même des gens qui la poursuivaient !

On s'élança dehors. Mais la nuit était venue. Comment les recherches ne seraient-elles pas vaines en ce quartier populeux ?

Le préfet de police ne cachait pas son mécontentement. Don Luis, très déçu également par cette fuite qui contrariait ses plans, ne se fit pas faute de souligner la maladresse de Weber :

« Je vous l'avais bien dit, sous-chef, il fallait prendre vos précautions ! L'attitude de Mlle Levasseur laissait tout prévoir. Il est évident qu'elle connaît le coupable, et qu'elle a voulu le rejoindre, lui demander des explications et, qui sait ? Le sauver, s'il arrivait à la convaincre. Et que se passera-t-il entre eux ? Se sentant découvert, le bandit est capable de tout. »

M. Desmalions questionna de nouveau la supérieure, et il ne tardait pas à apprendre que Florence Levasseur, huit jours plus tôt, et avant de se réfugier à la clinique, avait habité durant quarante-huit heures un petit hôtel meublé de l'île Saint-Louis.

Si peu que valût l'indication, on ne pouvait la négliger. Le préfet de police, qui conservait tous ses doutes à l'égard de Florence et qui attachait une importance extrême à la capture de la jeune fille, enjoignit à Weber et à ses hommes de suivre cette piste sans plus tarder. Don Luis accompagna le sous-chef.

Tout de suite l'événement donna raison au préfet de police. Florence s'était réfugiée dans l'hôtel meublé de l'île Saint-Louis, où elle avait retenu une chambre sous un nom d'emprunt. Mais elle n'était pas arrivée qu'un petit gamin se présentait au bureau de l'hôtel, la faisait demander et l'emmenait avec lui.

On monta dans la chambre et l'on trouva un paquet enveloppé d'un journal et qui contenait une robe de religieuse. Donc aucune erreur possible.

Plus tard, dans la soirée, Weber réussit à découvrir le petit gamin. C'était le fils d'une concierge habitant le quartier. Où avait-il pu conduire Florence ? Interrogé, il répondit que pour rien au monde il ne trahirait la dame qui s'était confiée à lui et l'avait embrassé en pleurant. La mère le supplia. Son père le gifla. Il fut inflexible.

En tout cas, on pouvait conclure de l'incident que Florence n'avait pas quitté l'île Saint-Louis ou les environs immédiats de l'île Saint-Louis.

Toute la soirée on s'obstina. Weber avait établi son quartier général dans un cabaret où les renseignements étaient centralisés et où les agents revenaient de temps à autre prendre ses ordres. En outre, il demeurait en communication permanente avec la Préfecture.

À dix heures et demie, un peloton d'agents envoyé par le préfet vint se mettre à la disposition du sous-chef. Mazeroux, qui arrivait de Rouen, furieux contre Florence, s'était joint à ce peloton.

Les recherches continuèrent. Peu à peu, don Luis en avait pris la direction, et c'était pour ainsi dire sur ses inspirations que Weber sonnait à telle porte ou interrogeait telle personne.

À onze heures, la chasse demeurait toujours sans résultat. Une inquiétude violente crispait don Luis.

Mais un peu après minuit un coup de sifflet strident rallia tous les hommes à l'extrémité orientale de l'île, au bout du quai d'Anjou. Là, deux agents les attendaient, entourés d'un groupe de passants. Ils venaient d'apprendre que, plus loin, sur le quai Henri-IV, en dehors de l'île par conséquent, une automobile de louage avait stationné devant une maison, qu'on avait entendu le bruit d'une discussion, puis que l'automobile avait disparu du côté de Vincennes.

On courut au quai Henri-IV. La maison fut aussitôt désignée. Au rez-de-chaussée, une porte donnait directement sur le trottoir. Le taxi avait stationné quelques minutes devant cette porte. Deux personnes étaient sorties du rez-de-chaussée, dont une femme que l'autre personne entraînait. Lorsque la portière de l'auto eut été refermée, une voix d'homme, à l'intérieur, avait crié :

« Chauffeur, boulevard Saint-Germain. Les quais... et puis la route de Versailles. »

Mais les renseignements de la concierge furent plus précis. Intriguée par le locataire de ce rez-de-chaussée, locataire qu'elle n'avait vu qu'une fois, le soir, qui payait son terme au moyen de mandats signés du nom de Charles et qui ne venait chez lui qu'à de longs intervalles, elle avait profité de ce que sa loge était contiguë à l'appartement pour écouter le bruit des voix. L'homme et la femme disputaient. À un moment, l'homme cria plus fort :

« Venez avec moi, Florence, je le veux. Dès demain matin je vous donnerai toutes les preuves de mon innocence. Et, si vous refusez quand même de devenir ma femme, je m'embarquerai. Toutes mes mesures sont prises. »

Et, un peu après, il se mit à rire et dit encore, d'une voix très haute :

« Peur de quoi, Florence ? Que je vous tue, peut-être ? Non, non, soyez tranquille... »

La concierge n'avait plus rien entendu. Mais n'était-ce pas suffisant pour justifier toutes les craintes ?

Don Luis empoigna le sous-chef par le bras :

« En route ! Je le savais, cet homme est capable de tout. C'est le tigre ! Il va la tuer ! »

Il s'élança, emmenant le sous-chef vers les deux autos de la Préfecture, qui stationnaient à cinq cents mètres de là. Mazeroux, cependant, essaya de

protester :

« Il vaudrait mieux fouiller la maison, recueillir des indices...

– Eh ! s'exclama don Luis en redoublant de vitesse, la maison, les indices, on les retrouvera... tandis que lui, il gagne du terrain... et il emmène Florence... et il va la tuer... C'est un guet-apens... j'en suis sûr... »

Il criait dans la nuit, et entraînait les deux hommes avec une force irrésistible.

Ils approchaient.

« En marche ! commandat-il, dès qu'ils furent en vue des autos. Je vais conduire moi-même. »

Il voulut monter sur le siège, mais Weber le poussa à l'intérieur en objectant :

« Inutile... ce chauffeur-là connaît son affaire. Nous irons plus vite. »

Don Luis, le sous-chef et deux policiers. s'engouffrèrent dans la voiture, Mazeroux prit place auprès du chauffeur.

« Route de Versailles ! » proféra don Luis.

L'auto s'ébranla, et il continuait :

« Nous le tenons !... Vous comprenez bien que l'occasion est unique. Il doit aller à bonne allure, mais sans trop forcer puisqu'il ne se croit pas poursuivi... Ah ! Le bandit, ce que ça va ronfler... Plus vite, chauffeur ! Mais pourquoi diable sommes-nous chargés à ce point ? À nous deux, sous-chef, cela eût suffi... Eh ! Mazeroux, vous allez descendre et monter dans l'autre auto... Mais oui, n'est-ce pas, sous-chef, c'est absurde... »

Il s'interrompit, et, comme il était placé à l'arrière entre le sous-chef et un agent, il se souleva vers la portière et murmura :

« Ah ça ! Mais, par où prend-il, cet imbécile-là ? Ce n'est pas le chemin... Voyons, voyons, qu'est-ce que ça veut dire ? »

Un éclat de rire lui répondit. C'était Weber qui trépignait de joie. Don Luis étouffa un juron, et, faisant un effort terrible, voulut sauter de voiture. Six mains s'abattirent sur lui et l'immobilisèrent. Le sous-chef le tenait à la gorge. Les agents paralysaient ses bras. La voiture, très exiguë, ne lui permettait pas de se débattre, et il sentit, sur sa tempe, le froid d'un revolver.

« Pas de chichi ! gronda Weber, ou je te brûle, mon bonhomme. Ah ! Ah ! Tu ne t'y attendais pas, à celle-là... Hein ! La revanche de Weber !... »

Et, comme Perenna se débattait, il ajouta, d'une voix menaçante :

« Tant pis pour toi... Je compte jusqu'à trois... un... deux...

– Mais enfin, quoi ? Qu'y a-t-il ? hurla don Luis.

– Ordre du préfet, reçu tout à l'heure.

– Quel ordre ?

– T'emmener au Dépôt si la nommée Florence nous échappait encore.

– Tu as le mandat ?

– J'ai le mandat.

– Et après ?

– Après, rien... La Santé... l'instruction...

– Mais, bougre de sort, le tigre file pendant ce temps... Non, non, mais faut-il en avoir une couche !... Quelles gourdes que ces gens-là ! Ah ! Cré tonnerre »

Il écumait de rage, lorsqu'il s'aperçut que l'on entrait dans la cour du Dépôt, il se raidit, désarma le sous-chef, étourdit d'un coup de poing l'un des agents.

Mais dix hommes se pressaient aux portières. Toute résistance était inutile. Il le comprit et sa fureur redoubla.

« Tas d'idiots ! proféra-t-il, tandis qu'on l'entourait et qu'on le fouillait à la porte du greffe. Tas de ratés ! Saboteurs ! Est-ce qu'on cochonne une affaire comme ça ! Ils ont le bandit à portée de la main et c'est l'honnête homme qu'ils coffrent... Et le bandit s'esbigne... Et le bandit va faire un massacre... Florence... Florence... »

À la lueur des lampes, au milieu des policiers qui le maintenaient, il était magnifique d'impuissance et d'énergie.

On l'entraîna. Avec une force inouïe il se dressa, secoua les hommes accrochés à lui comme une meute pendue à la chair de quelque bête agonisante et indomptable, se débarrassa de Weber, et, apostrophant Mazeroux, le tutoyant, superbe d'autorité, presque calme tellement il semblait dominer la rage qui bouillonnait en lui, il ordonna, en petites phrases haletantes, brèves comme des commandements militaires :

« Mazeroux, saute chez le préfet !... Qu'il téléphone à Valenglay... Oui, le ministre, président du Conseil... Je veux le voir... Qu'on le prévienne. Qu'on lui dise que c'est moi... moi, l'homme qui a fait marcher le Kaiser... Mon nom ? Il le connaît. Et s'il ne s'en souvient pas, qu'on le lui rappelle. Le voici, mon nom. »

Il fit une pause de quelques secondes, puis, plus calme encore, déclara :

« Arsène Lupin ! Qu'on lui téléphone ces deux mots, et cette simple phrase : « Arsène Lupin désire entretenir le président du Conseil de choses très « graves. » Qu'on lui téléphone cela immédiatement. Le président du Conseil serait fort mécontent s'il apprenait plus tard qu'on a négligé de lui transmettre ma demande. Va, Mazeroux, et ensuite retrouve les traces du bandit. »

Le directeur du Dépôt avait ouvert le registre d'écrou.

« Inscrivez mon nom, monsieur le directeur, fit don Luis. Inscrivez : Arsène Lupin. »

Le directeur sourit et répliqua :

« Je serais bien embarrassé s'il me fallait en inscrire un autre. C'est celui-là que porte le mandat qui vous concerne : *Arsène Lupin, dit don Luis Perenna.* »

Don Luis eut un petit frisson en entendant ces mots. Arrêté en tant qu'Arsène Lupin, il se trouvait dans une situation singulièrement plus dangereuse.

« Ah ! dit-il, on a donc résolu...

– Mon Dieu, oui, dit Weber qui triomphait. On a résolu d'attaquer le taureau par les cornes et de frapper Lupin en pleine figure. C'est de l'audace, ça, hein ? Bah ! Tu en verras bien d'autres. »

Don Luis ne broncha pas. Se retournant vers Mazeroux, il répéta :

« N'oublie pas mes instructions, Mazeroux. »

Mais un autre coup lui était réservé. À son appel le brigadier ne répondit pas.

Don Luis l'observa avec plus d'attention, et, de nouveau, tressaillit. Il venait de s'apercevoir que Mazeroux, lui aussi, était entouré d'hommes et maintenu solidement. Et le malheureux brigadier, immobile, silencieux, pleurait.

Weber redoubla de gaieté.

« Tu voudras bien l'excuser, Lupin. Le brigadier Mazeroux est ton compagnon, sinon de cellule, du moins de Dépôt.

– Ah ! fit don Luis en se raidissant, Mazeroux est écroué ?

– Ordre du préfet. Mandat en règle.

– Et à quel titre ?

– Complice d'Arsène Lupin.

– Lui, mon complice. Allons donc ! Lui ! Le plus honnête homme du monde !

– Le plus honnête homme du monde, évidemment. N’empêche qu’on s’adressait à lui pour t’écrire et qu’il te portait tes lettres. Preuve qu’il connaissait ta retraite. Et puis, bien d’autres choses qu’on t’expliquera. Lupin. Tu auras de quoi t’amuser. »

Don Luis murmura :

« Mon pauvre Mazeroux ! »

Et à haute voix :

« Pleure pas, mon vieux. C’est l’affaire d’une petite nuit. Mais oui, je te prends dans mon jeu, et nous abattons le roi d’ici quelques heures. Pleure pas, je te réserve une situation autrement belle, plus honorable, et surtout plus lucrative. J’ai ton affaire. Si tu crois que je n’ai pas tout prévu, moi aussi ! Tu me connais pourtant bien ! Donc, demain, je serai libre, et le gouvernement, après t’avoir élargi, te bombardera quelque chose comme colonel, avec des émoluments de maréchal. Pleure pas, Mazeroux. »

Puis, s’adressant à Weber, il lui dit, du ton d’un chef qui donne la consigne et qui sait que cette consigne ne sera pas même discutée :

« Monsieur, je vous prie de remplir la mission de confiance que j’avais confiée à Mazeroux : d’abord prévenir M. le préfet de police que j’ai une communication de la plus haute importance à faire à M. le président du Conseil, ensuite retrouver à Versailles, et dès cette nuit, les traces du tigre. Je connais vos mérites, monsieur, et je m’en rapporte entièrement à votre zèle et à votre diligence. Rendez-vous demain à midi. »

Et, toujours comme un chef qui a communiqué ses ordres, il se laissa conduire dans sa cellule.

Il était une heure moins dix. Depuis cinquante minutes, l’ennemi roulait sur la grande route, emportant Florence ainsi qu’une proie qu’il semblait désormais impossible de lui ravir.

La porte fut fermée, verrouillée.

Don Luis pensa :

« En admettant que M. le préfet accepte de téléphoner à Valenglay, il ne s’y décidera que ce matin. Donc, jusqu’à ce que je sois libre, c’est huit heures d’avance que l’on donne au bandit. Huit heures... Malédiction ! »

Il réfléchit encore, puis haussa les épaules de l’air de quelqu’un qui pour l’instant n’a pas mieux à faire que d’attendre, et il se jeta sur sa couchette



en murmurant :

« Dodo, Lupin. »

## *Sésame, ouvre-toi !*

### Table des matières

Malgré tout son pouvoir de sommeil, don Luis ne dort que trois heures. Trop d'inquiétudes le torturaient, et, quoique son plan de conduite fût établi avec une rigueur mathématique, il ne pouvait s'empêcher de prévoir tous les obstacles susceptibles de s'opposer à la réalisation de ce plan. Évidemment, Weber parlerait à M. Desmalions. Mais M. Desmalions téléphonerait-il à Valenglay ?

« Il téléphonera, affirmait-il en frappant du pied. Cela ne l'engage à rien. Et tout de même, il risquerait gros en ne le faisant pas. D'autant et surtout que Valenglay a dû être consulté sur mon arrestation et qu'on le tient nécessairement au courant de tout ce qui se passe... Alors... alors... »

Alors il se demandait à quoi Valenglay, une fois prévenu, pourrait bien se résoudre. Car enfin était-il permis de supposer que le chef du gouvernement, que le président du conseil des ministres se dérangerait pour obtempérer aux injonctions et pour servir les projets de M. Arsène Lupin ?

« Il viendra ! s'écria-t-il avec la même foi obstinée. Valenglay se fiche pas mal du protocole et de toutes ces balivernes. Il viendra ! Quand ce ne serait que par curiosité... pour savoir ce que je peux bien lui dire. Et puis, quoi, il me connaît ! Je ne suis pas un de ces types qui dérangent le monde sans raison. On tire toujours quelque profit d'une entrevue avec moi. Il viendra ! »

Mais aussitôt une autre question se présentait. La venue de Valenglay n'impliquait nullement un consentement au marché que voulait lui proposer Perenna. Et si, là également, don Luis arrivait à le convaincre, que de périls encore ! Que de points douteux ! Que de déceptions possibles ! Weber poursuivrait-il l'automobile du fugitif avec assez de promptitude et d'audace ? Retrouverait-il la piste ? Et, l'ayant retrouvée, ne la perdrait-il pas ?

Et puis, et puis, en supposant que toutes les chances fussent favorables, ne serait-il pas trop tard ? On traquait la bête fauve. On la forçait. Soit. Mais n'aurait-elle pas égorgé sa proie ? Se sentant vaincu, est-ce qu'un être de cette sorte hésiterait à ajouter un crime de plus à la liste de ses forfaits ?

Et cela, pour don Luis, c'était l'épouvante suprême. Après toute la série d'obstacles que, en son imagination opiniâtrement confiante, il parvenait à surmonter, il aboutissait à cette vision horrible : Florence immolée, Florence morte !

« Oh ! Quel supplice ! balbutia-t-il. Moi seul pouvais réussir, et l'on me supprime. »

À peine s'il cherchait les motifs pour lesquels M. Desmalions, changeant soudain d'avis, avait consenti à le faire arrêter, et à ressusciter ainsi cet encombrant Arsène Lupin dont la justice n'avait pas voulu s'embarrasser jusqu'alors. Non, cela ne l'intéressait point. Florence seule comptait. Et les minutes passaient, et chaque minute perdue rapprochait Florence du précipice effroyable.

Il se rappelait l'heure analogue où, quelques années auparavant, il attendait de même que la porte de son cachot s'ouvrît et que l'empereur allemand apparût. Mais combien l'heure présente était plus solennelle ! Jadis il s'agissait de sa liberté tout au plus. Maintenant c'était la vie de Florence que le destin allait lui offrir ou lui refuser.

« Florence ! Florence ! » répétait-il avec désespoir.

Il ne doutait plus qu'elle fût innocente. Et il ne doutait pas non plus que l'autre l'aimât et l'eût enlevée, non pas tant comme le gage d'une fortune convoitée que comme un butin d'amour que l'on détruit si on ne peut le garder.

« Florence ! Florence ! »

Il traversa une crise d'abattement extraordinaire. Sa défaite lui semblait irrémédiable. Courir après Florence ? Rattraper le meurtrier ? Il n'était pas question de cela. Il était en prison, sous son nom d'Arsène Lupin et tout le problème consistait à savoir combien de temps il y demeurerait, des mois ou des années !

Alors il eut la notion exacte de ce qu'était son amour pour Florence. Il s'aperçut qu'elle tenait dans sa vie toute la place que n'y tenaient plus ses passions d'autrefois, ses appétits de luxe, ses besoins d'autorité, ses joies de lutteur, ses ambitions, ses rancunes. Depuis deux mois il ne combattait que

pour la conquérir. La recherche de la vérité, comme le châtiment du coupable, ce n'était que des moyens de sauver Florence des périls qui la menaçaient. Si Florence devait mourir, s'il était trop tard pour l'arracher à l'ennemi, en ce cas autant rester en prison. Arsène Lupin au bagne jusqu'à la fin de ses jours, n'était-ce pas le dénouement qui convenait à l'existence manquée d'un homme qui n'avait même pas su se faire aimer de la seule femme qu'il eût réellement aimée ?

Crise passagère. En contraste trop violent avec le caractère de don Luis, elle se termina subitement, et par un état de confiance absolue où il n'entrait plus la plus petite part d'inquiétude ou de doute. Le soleil s'était levé. La cellule s'emplissait d'une lumière croissante. Et don Luis se rappela que Valenglay arrivait à son ministère de la place Beauvau à huit heures du matin.

Dès lors, il se sentit absolument calme. Les événements prochains se présentèrent à lui sous un aspect tout à fait différent, comme s'ils se fussent, pour ainsi dire, retournés. La lutte lui sembla facile, la réalité sans complications. Il comprit, aussi clairement que si les actes étaient exécutés, que sa volonté ne pouvait pas n'être pas obéie. Fatalement, le sous-chef avait dû faire un rapport fidèle au préfet de police. Fatalement, le préfet de police avait dû transmettre dès le matin à Valenglay la demande d'Arsène Lupin. Fatalement, Valenglay s'offrirait le plaisir d'une entrevue avec Arsène Lupin. Fatalement, Arsène Lupin obtiendrait, au cours de cette entrevue, l'assentiment de Valenglay. Ce n'étaient pas là des hypothèses, mais des certitudes, non pas des problèmes à résoudre, mais des problèmes résolus. Étant donné le point de départ A, si l'on passe sur les points B et C, on arrive, qu'on le veuille ou non, au point D.

Don Luis se mit à rire.

« Voyons, mon vieil Arsène réfléchis que tu as fait venir M. Hohenzollern du fond de ses Marches de Brandebourg. Valenglay n'habite pas si loin, que diable ! Et au besoin tu peux te déranger. C'est ça, je consens à faire le premier pas. C'est moi qui rendrai visite à M. de Beauvau. Monsieur le président, mes hommages respectueux.

Joyeusement, il s'avança vers la porte, affectant de croire qu'elle était ouverte, et qu'il n'avait qu'à passer pour prendre son tour d'audience.

Trois fois il répéta cet enfantillage, saluant très bas et longuement, comme s'il eût tenu à la main un feutre à panache, et murmurant :

« Sésame, ouvre-toi. »

La quatrième fois, la porte s'ouvrit.

Un gardien apparut.

Il lui dit, d'un ton cérémonieux :

« Je n'ai pas trop fait attendre M. le président du Conseil ? »

Il y avait quatre inspecteurs dans le couloir.

« Ces messieurs sont d'escorte ? dit-il. Allons-y. Vous annoncerez Arsène Lupin, grand d'Espagne, cousin de Sa Majesté très catholique. Messeigneurs, je vous suis. Guichetier, vingt écus pour tes bons soins, mon ami. »

Il s'arrêta dans le couloir.

« *Per Cristo*, pas même une paire de gants, et ma barbe est d'hier. »

Les inspecteurs l'avaient encadré et le poussaient avec une certaine brusquerie. Il en saisit deux par le bras. Ils eurent un gémissement.

« À bon entendeur, salut, dit-il. Vous n'avez pas l'ordre de me passer à tabac, n'est-ce pas ? Ni même de me mettre les menottes ? En ce cas, soyons sages, jeunes gens. »

Le directeur se tenait dans le vestibule. Il lui dit :

« Excellente nuit, mon cher directeur. Vos chambres Touring Club » sont tout à fait recommandables. Un bon point pour l'hôtel du Dépôt. Voulezvous mon attestation sur votre livre d'écrou ? Non ? Vous espérez peut-être que je vais revenir ? Hélas ! Mon cher directeur, n'y comptez pas. D'importantes occupations... »

Dans la cour, une automobile stationnait. Ils y montèrent, les quatre agents et lui.

« Place Beauvau, dit-il au chauffeur.

– Rue Vineuse, rectifia l'un des agents.

– Oh ! Oh ! fit-il, au domicile particulier de Son Excellence. Son Excellence préfère que ma visite soit secrète. C'est bon signe. À propos, chers amis, quelle heure avons-nous ? »

Sa question demeura sans réponse. Et, comme les agents avaient fermé les rideaux, il ne put consulter les horloges publiques.

Ce fut seulement chez Valenglay, dans le petit rez-de-chaussée que le président du Conseil habitait auprès du Trocadéro, qu'il vit une pendule.

« Sept heures et demie, s'écria-t-il. Parfait. Il n'y a pas trop de temps perdu. La situation s'éclaircit. »

Le bureau de Valenglay ouvrait sur un perron qui dominait un jardin rempli de volières. La pièce était encombrée de livres et de tableaux.

Sur un coup de timbre les agents sortirent, conduits par la vieille bonne qui les avait fait entrer.

Don Luis resta seul.

Toujours calme, il éprouvait cependant une certaine inquiétude, un besoin physique d'agir et de lutter, et ses yeux revenaient invinciblement au cadran de la pendule. La grande aiguille lui semblait animée d'une vie extraordinaire.

Enfin quelqu'un entra, qui précédait une autre personne.

Il reconnut Valenglay et le préfet de police.

« Ça y est, pensa-t-il, je le tiens. »

Il voyait cela à l'espèce de sympathie confuse que l'on pouvait discerner sur le visage osseux et maigre du vieux président. Aucune trace de morgue. Rien qui élevât une barrière entre le ministre et l'équivoque personnage reçu par lui. De l'enjouement, une curiosité manifeste et de la sympathie. Oui, une sympathie que Valenglay n'avait jamais cachée, et dont même il se targuait lorsque, après la mort simulée d'Arsène Lupin, il parlait de l'aventurier et des rapports étranges qu'ils avaient eus ensemble.

« Vous n'avez pas changé, dit-il après l'avoir considéré longuement. Plus noir de peau, les tempes un peu plus grisonnantes, voilà tout. »

Et il demanda, d'un ton de brusquerie, en homme qui va droit au but :

Et alors, qu'est-ce qu'il vous faut ?

– Une réponse d'abord, monsieur le président du conseil. Le sous-chef Weber, qui m'a conduit au Dépôt cette nuit, a-t-il retrouvé la piste de l'automobile qui emporta Florence Levasseur ?

– Oui, cette automobile s'est arrêtée à Versailles. Les personnes qui l'occupaient ont loué une autre voiture qui doit les conduire à Nantes. En plus de cette réponse, que demandez-vous ?

– La clef des champs, monsieur le président.

– Tout de suite, bien entendu ? fit Valenglay, qui se mit à rire.

– Dans quarante ou cinquante minutes au plus.

– À huit heures et demie, n'est-ce pas ?

– Dernière limite, monsieur le président.

– Et pourquoi la clef des champs ?

– Pour rejoindre l’assassin de Cosmo Mornington, de l’inspecteur Vérot et de la famille Roussel.

– Vous seul pouvez donc le rejoindre ?

– Oui.

– Cependant la police est sur pied. Le télégraphe marche. L’assassin ne sortira pas de France. Il ne nous échappera certainement pas.

– Vous ne pourrez pas le découvrir.

– Nous le pourrons.

– En ce cas, il tuera Florence Levasseur. Ce sera la septième victime du bandit. Vous l’aurez voulu. »

Valenglay fit une petite pause, puis reprit :

« Selon vous, contrairement à toutes les apparences, et contrairement aux soupçons très motivés de M. le préfet de police, Florence Levasseur est innocente ?

– Oh ! Absolument innocente, monsieur le président.

– Et vous la croyez en danger de mort ?

– Elle est en danger de mort.

– Vous aimez Florence Levasseur ?

– Je l’aime. »

Valenglay eut un petit frisson de joie. Lupin amoureux ! Lupin agissant par amour, et avouant son amour ! Quelle aventure passionnante !

Il dit :

« J’ai suivi l’affaire Mornington jour par jour, et nul détail ne m’en est inconnu. Vous avez accompli des prodiges, monsieur. Il est évident que sans vous cette affaire ne serait jamais sortie des ténèbres du début. Mais cependant, je dois noter qu’il y a eu quelques fautes. Et ces fautes, qui m’étonnaient de votre part, s’expliquent plus facilement quand on sait que l’amour était le principe et le but de vos actes. D’autre part, et malgré votre affirmation, la conduite de Florence Levasseur, son titre d’héritière, son évasion imprévue de la maison de santé, nous laissent peu de doute sur le rôle qu’elle joue. »

Don Luis désigna la pendule.

« Monsieur le président, l’heure avance. »

Valenglay éclata de rire :

« Quel original ! Don Luis Perenna, je regrette de n’être pas quelque souverain omnipotent. Vous seriez le chef de ma police secrète.

- C’est un poste que l’ex-empereur d’Allemagne m’a déjà offert.
- Ah bah !
- Et que j’ai refusé. »

Valenglay rit de plus belle, mais la pendule marquait sept heures trois quarts. Don Luis s’inquiétait. Valenglay s’assit et, entrant sans plus tarder au cœur même du sujet, il dit, d’une voix sérieuse :

« Don Luis Perenna, du premier jour où vous avez reparu, c’est-à-dire au moment même des crimes du boulevard Suchet, M. le préfet de police et moi, nous étions fixés sur votre identité. Perenna, c’était Lupin. Je ne doute pas que vous n’ayez compris les raisons pour lesquelles nous n’avons pas voulu ressusciter le mort que vous étiez, et pour lesquelles nous vous avons accordé une sorte de protection. M. le préfet de police était absolument de mon avis. L’œuvre que vous poursuiviez était une œuvre de salubrité et de justice, et votre collaboration nous était trop précieuse pour que nous ne cherchions pas à vous épargner tout ennui. Donc, puisque don Perenna menait le bon combat, nous avons laissé dans l’ombre Arsène Lupin. Malheureusement... »

Valenglay fit une nouvelle pause et déclara :

Malheureusement, M. le préfet de police a reçu hier, dans la soirée, une dénonciation très détaillée, avec preuves à l’appui, vous accusant d’être Arsène Lupin.

– Impossible ! s’écria don Luis, c’est là un fait que personne au monde ne peut matériellement prouver. Arsène Lupin est mort.

– Soit, accorda Valenglay, mais cela ne démontre pas que don Luis Perenna soit vivant.

– Don Luis Perenna existe, d’une vie très légale, monsieur le président.

– Peut-être. Mais on le conteste.

– Qui ? Un seul être aurait ce droit, mais en m’accusant il se perdrait lui-même. Je ne le suppose pas assez stupide.

– Assez stupide, non, mais assez fourbe, oui.

– Il s’agit du sieur Cacérès, attaché à la légation du Pérou ?

– Oui.

– Mais il est en voyage !

– Il est même en fuite, après avoir fait main basse sur la caisse de la légation. Mais, avant de s’enfuir à l’étranger, il a signé une déclaration qui nous est parvenue hier soir, et par laquelle il affirme vous avoir



confectionné tout un état civil au nom de don Luis Perenna. Voici votre correspondance avec lui, et voici tous les papiers qui établissent la véracité de ses allégations. Il suffit de les examiner pour être convaincu : 1° que vous n'êtes pas don Luis Perenna ; 2° que vous êtes Arsène Lupin. »

Don Luis eut un geste de colère.

« Ce gredin de Cacérès n'est qu'un instrument, grinça-t-il. C'est *l'autre* qui est derrière lui, qui l'a payé et qui l'a fait agir. C'est le bandit lui-même. Je reconnais sa main. Une fois de plus, et au moment décisif, il a voulu se débarrasser de moi.

– Je le crois volontiers, fit le président du Conseil. Mais comme tous ces documents, selon la lettre qui les accompagne, ne sont que des photographies, et que si vous n'êtes pas arrêté ce matin, les originaux seront remis ce soir à un grand journal de Paris, nous devons faire état de la dénonciation.

– Mais, monsieur le président, s'écria don Luis, puisque Cacérès est à l'étranger, et que le bandit qui lui a acheté les documents a dû s'enfuir également avant d'avoir pu mettre sa menace à exécution, il n'y a pas à craindre maintenant que les documents soient livrés aux journaux !

– Qu'en savons-nous ? L'ennemi a dû prendre ses précautions. Il peut avoir des complices.

– Il n'en a pas.

– Qu'en savons-nous ? »

Don Luis regarda Valenglay, et lui dit :

« Où donc voulez-vous en venir, monsieur le président ?

– À ceci. Bien que nous fussions pressés par les menaces du sieur Cacérès, M. le préfet de police, désireux de faire toute la lumière possible sur le rôle de Florence Levasseur, n'a pas interrompu votre expédition d'hier soir. Cette expédition n'ayant pas abouti, il a voulu tout au moins profiter de ce que don Luis s'était mis à notre disposition pour arrêter Arsène Lupin. Si nous le relâchons, les documents seront sans doute publiés, et vous voyez la situation absurde et ridicule où cela nous mettra devant le public. Or, c'est précisément à ce moment-là que vous demandez la mise en liberté d'Arsène Lupin, mise en liberté illégale, arbitraire, inadmissible. Je suis donc contraint de vous la refuser. Et je la refuse. »

Il se tut, puis, au bout de quelques secondes, ajouta :

« À moins que...

– À moins que ?... demanda don Luis.

– À moins que, et c'est à quoi je voulais arriver, à moins que vous ne me proposiez, en échange, quelque chose de si extraordinaire et de si formidable que je consente à risquer les ennuis que peut m'attirer la mise en liberté absurde d'Arsène Lupin.

– Mais monsieur le président, il me semble que si je vous apporte le vrai coupable, l'assassin de...

– Je n'ai pas besoin de vous pour cela...

– Et si je vous donne ma parole d'honneur, monsieur le président, de revenir aussitôt mon œuvre accomplie, et de me constituer prisonnier ? »

Valenglay haussa les épaules.

« Et après ? »

Il y eut un silence. La partie devenait serrée entre les deux adversaires. Il était évident qu'un homme comme Valenglay ne se contenterait pas de mots et de promesses. Il lui fallait des avantages précis, en quelque sorte palpables. »

Don Luis reprit :

« Peut-être, monsieur le président, me permettrez-vous de faire entrer en ligne de compte certains services que j'ai rendus à mon pays ?...

– Expliquez-vous. »

Don Luis, après quelques pas à travers la pièce, revint en face de Valenglay et lui dit :

« Monsieur le président, au mois de mai 1915, vers la fin de la journée, trois hommes se trouvaient sur la berge de la Seine, au quai de Passy, à côté d'un tas de sable. La police cherchait, depuis des mois, un certain nombre de sacs contenant trois cents millions en or, patiemment recueillis en France par l'ennemi et sur le point d'être expédiés. Deux de ces hommes s'appelaient l'un Valenglay, l'autre Desmalions. Le troisième, qui les avait conviés à ce rendez-vous, pria le ministre Valenglay d'enfoncer sa canne dans le tas de sable. L'or était là. Quelques jours après, l'Italie, qui avait décidé de lier partie avec la France, recevait une avance de quatre cents millions en or. »

Valenglay sembla très étonné.

« Personne n'a su cette histoire. Qui vous l'a racontée ?

– Le troisième personnage.

– Et ce troisième personnage s'appelait ?

– Don Luis Perenna.

– Vous ! Vous ! s'écria Valenglay. C'est vous qui avez découvert la cachette ? C'est vous qui étiez là ?

– C'est moi, monsieur le président. Vous m'avez demandé alors comment vous pouviez me récompenser. C'est aujourd'hui que je réclame ma récompense. »

La réponse ne tarda pas. Elle fut précédée d'un petit éclat de rire plein d'ironie.

« Aujourd'hui ? C'est-à-dire quatre ans après ? C'est bien tard, monsieur. Tout cela est réglé. La guerre est finie. Ne déterrions pas les vieilles histoires. »

Don Luis parut un peu déconcerté. Cependant il continua :

« En 1917, une épouvantable aventure se déroula dans l'île de Sarek. Vous la connaissez, monsieur le président. Mais vous ignorez certainement l'intervention de don Luis Perenna, et les projets que celui-ci... »

Valenglay frappa du poing sur la table, et, enflant la voix, apostrophant son interlocuteur avec une familiarité qui ne manquait pas d'allure :

« Allons, Arsène Lupin, jouez franc jeu. Si vous tenez vraiment à gagner la partie, payez ce qu'il faut ! Vous me parlez de services passés ou futurs. Est-ce ainsi qu'on achète la conscience de Valenglay, quand on s'appelle Arsène Lupin ? Que diable ! Songez qu'après toutes vos histoires, et surtout après les incidents de cette nuit, Florence Levasseur et vous, vous allez être pour le public, et vous êtes déjà les auteurs responsables du drame, que dis-je ? Les vrais et les seuls coupables. Et c'est lorsque Florence a pris la poudre d'escampette que vous me demandez, vous, la clef des champs ! Soit, mais, sacrebleu ! Mettez-y le prix, et sans barguigner. »

Don Luis se remit à marcher. Un dernier combat se livrait en lui. Au moment de découvrir son jeu, une hésitation suprême le retenait. Enfin, il s'arrêta de nouveau. La décision était prise. Il fallait payer : il paierait.

« Je ne marchande pas, monsieur le président, affirma don Luis avec une grande loyauté d'attitude et de visage. Ce que j'ai à vous offrir est certes beaucoup plus extraordinaire et plus formidable que vous ne l'imaginez. Mais cela serait-il plus extraordinaire encore et plus formidable que cela ne compterait pas, puisque la vie de Florence Levasseur est en danger. Cependant mon droit était de chercher une transaction moins

désavantageuse. Vos paroles m'en interdisent l'espoir. J'abattrai donc toutes mes cartes sur la table, comme vous l'exigez, et comme j'y étais résolu. »

Le vieux président exultait. Quelque chose de formidable et d'extraordinaire ! En vérité, qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Quelles propositions pouvaient mériter de telles épithètes ?

Parlez, monsieur. »

Don Luis Perenna s'assit en face de Valenglay, ainsi qu'un homme qui traite avec un autre d'égal à égal.

« Ce sera bref. Une seule phrase, monsieur le président, résumera le marché que je propose au chef du gouvernement de mon pays.

– Une seule phrase ?

– Une seule phrase », affirma don Luis.

Et, plongeant ses yeux dans les yeux de Valenglay, lentement, syllabe par syllabe, il lui dit :

« Contre vingt-quatre heures de liberté, pas davantage, contre l'engagement d'honneur de revenir ici demain matin, et d'y revenir avec Florence, pour vous donner toutes les preuves de mon innocence, soit sans elle pour me constituer prisonnier, je vous offre... »

Il prit un temps et acheva d'une voix grave :

« Je vous offre un royaume, monsieur le président du Conseil. »

La phrase était énorme, burlesque, bête à faire hausser les épaules, une de ces phrases que seul peut émettre un imbécile ou un fou.

Pourtant Valenglay demeura impassible. Il savait qu'en de pareilles circonstances cet homme-là ne plaisantait pas.

Et il le savait tellement que, par instinct, habitué qu'il était aux grosses questions politiques où le secret est si important, il jeta un coup d'œil sur le préfet de police, comme si la présence de M. Desmalions l'eût gêné.

« J'insiste vivement, fit don Luis, pour que M. le préfet de police veuille bien écouter ma communication. Mieux que personne il en appréciera la valeur, et, pour certaines parties, il en attestera l'exactitude. D'ailleurs, je suis certain que M. Desmalions ne voudrait pas me désobliger par une indiscretion. »

Valenglay ne put s'empêcher de rire.

« À lui aussi vous avez rendu service, peut-être ?

– Justement, monsieur le président.

– Je serais curieux de savoir ?... fit M. Desmalions.

– Si vous y tenez... Donc, le soir de notre conciliabule sur la berge du quai de Passy, il y a quatre ans, je vous ai promis, monsieur Desmalions, alors que vous n'étiez que fonctionnaire subalterne, de vous faire nommer préfet de police. J'ai tenu parole. Votre nomination fut demandée par trois ministres sur qui j'avais barre : dois-je les désigner ?...

– Inutile ! s'exclama Valenglay en riant de plus belle. Inutile ! Je vous crois. Je crois à votre toute-puissance. Quant à vous, Desmalions, ne faites pas cette tête. Il n'y a pas de déshonneur à être l'obligé d'un tel homme. Parlez, Lupin. »

Sa curiosité n'avait plus de bornes. Que la proposition de don Luis pût avoir des conséquences pratiques, il s'en souciait peu. Même, au fond, il n'y croyait pas. Ce qu'il voulait, c'était savoir jusqu'où ce diable d'individu avait poussé l'audace, et sur quelle aventure prodigieuse et nouvelle s'appuyaient des prétentions qu'il exprimait avec tant de sérénité et de candeur.

« Vous permettez ? » fit don Luis.

Se levant et s'avançant vers la cheminée, il décrocha une petite carte murale qui représentait le nord-ouest de l'Afrique. Puis, tout en étalant cette carte sur la table à l'aide d'objets un peu lourds posés aux quatre coins, il reprit :

« Il est une chose, monsieur le président, une chose qui intrigua M. le préfet de police, et à propos de laquelle j'ai su qu'il avait exécuté des recherches : c'est l'emploi de mon temps – disons plutôt du temps d'Arsène Lupin – durant ces trois dernières années, et en particulier pendant qu'il était à la Légion étrangère.

– Ces recherches furent exécutées sur mon ordre, interrompit Valenglay.

– Et elles aboutirent ?

– À rien.

– De sorte que, en définitive, vous ignorez ma conduite au cours de la guerre ?

– Je l'ignore.

– Je vais vous la dire, monsieur le préfet. D'autant qu'il est de toute justice que la France sache ce qu'a fait pour elle un de ses fils les plus dévoués... sans quoi... sans quoi on pourrait m'accuser un jour ou l'autre de m'être embusqué, ce qui serait fort injuste. Vous vous souvenez peut-être, monsieur le président, que je m'étais engagé dans la Légion étrangère

à la suite de désastres intimes vraiment effroyables, et après une vaine tentative de suicide. Je voulais mourir, et je pensais qu'une balle marocaine me donnerait le repos auquel j'aspirais. Le hasard ne le permit pas. Ma destinée n'était pas achevée, paraît-il. Alors il arriva ce qui devait arriver. Peu à peu, à mon insu, la mort se déroba, je repris goût à la vie. Quelques faits d'armes assez glorieux m'avaient rendu toute ma confiance en moi et tout mon appétit d'action. De nouveaux rêves m'envahirent. Un nouvel idéal me conquit. Il me fallut de jour en jour plus d'espace, plus d'indépendance, des horizons plus larges, des sensations plus imprévues et plus personnelles. La Légion, si grande que fût ma tendresse pour cette famille héroïque et cordiale qui m'avait accueilli, ne suffisait plus à mes besoins d'activité. Et déjà je me dirigeais vers un but grandiose, que je ne discernais pas très bien encore mais qui m'attirait mystérieusement, lorsque j'appris, en novembre 1914, que l'Europe était en guerre. J'avais alors des amis très puissants à la cour d'Espagne. À la suite de négociations entre Madrid et Paris, je fus réclamé à Madrid, puis envoyé en mission secrète à Paris. C'était mon but. Je voulais voir sur place comment m'employer au mieux des intérêts français.

« Je réussis trois ou quatre affaires importantes, comme celle des trois cents millions d'or, et participai ainsi à l'entrée en guerre de l'Italie. Mais tout cela me semblait, je l'avoue, plutôt secondaire. J'avais mieux à tenter, et maintenant je savais quoi. J'avais discerné le point faible par où la France pouvait être mise en infériorité. Le but que je cherchais se dévoilait à mes yeux. Ma mission finie, je retournai au Maroc. Un mois après mon arrivée, expédié dans le Sud, je me jetai dans une embuscade de Berbères, et, volontairement, bien qu'il m'eût été facile de lutter, je me laissai prendre.

« Toute mon histoire est là, monsieur le président. Prisonnier, j'étais libre. Une autre vie, la vie que j'avais désirée, s'ouvrait devant moi.

« L'aventure, cependant, faillit tourner mal. Mes quatre douzaines de Berbères, groupe détaché d'une importante tribu nomade qui pillait et rançonnait les pays situés sur les chaînes moyennes de l'Atlas, rejoignirent tout d'abord les quelques tentes où campaient, sous la garde d'une dizaine d'hommes, les femmes de leurs chefs. On plia bagages et l'on partit. Après huit jours de marche, qui me furent assez pénibles, car je suivais, les bras liés au dos, des gens à cheval, on s'arrêta sur un plateau étroit que dominaient des escarpements rocheux et où je remarquai, parmi les pierres,

beaucoup d'ossements humains et des débris de sabres et d'armes françaises.

« Là on planta un poteau en terre et on m'y attacha. Aux allures de mes ravisseurs, et d'après quelques mots entendus, je compris que ma mort était décidée. On devait me couper les oreilles, le nez, la langue, puis, sans doute, la tête.

« Pourtant ils commencèrent par préparer leur repas. Ils allèrent au puits voisin. Ils mangèrent, et ils ne s'occupaient plus de moi que pour me décrire en riant les gentilleses qu'ils me réservaient.

« Il se passa une nuit encore. La torture était remise au matin, heure plus propice à leur gré.

« De fait, au petit jour ils m'entourèrent en poussant des cris et des rugissements auxquels se mêlait la clameur aiguë des femmes. Lorsque mon ombre cacha une ligne qu'ils avaient tracée la veille sur le sable, ils se turent, et l'un d'eux, chargé des opérations chirurgicales à mon endroit, s'avança et m'enjoignit de tirer la langue. J'obéis. Il la saisit alors avec un coin de son burnous et de l'autre main il sortit son poignard du fourreau.

« Je n'oublierai jamais la férocité et, en même temps, la joie ingénue de son regard, un regard d'enfant mauvais qui s'amuse à casser les ailes et les pattes d'un oiseau. Et je n'oublierai jamais non plus la stupeur de cet homme quand il s'aperçut que son poignard ne se composait plus que d'un pommeau et d'un tronçon de lame, inoffensif et de dimensions ridicules... tout juste assez long pour tenir dans le fourreau.

« Sa rage s'exprima par une crise de vociférations, et aussitôt il se jeta sur un camarade et lui arracha son poignard. Stupeur identique. Ce deuxième poignard était également brisé presque au ras de la poignée.

« Alors, ce fut un tumulte général et chacun brandit son couteau. Un hurlement de fureur s'éleva. Il y avait là quarante-cinq hommes, les quarante-cinq couteaux étaient cassés.

« Le chef sauta sur moi, comme s'il m'eût rendu responsable d'un phénomène aussi incompréhensible. C'était un grand vieillard, sec, un peu bossu, borgne, hideux à voir. Il braquait à bout portant un énorme pistolet, et il me parut si vilain que j'éclatai de rire.

« Il appuya sur la détente. Le coup rata.

« Il appuya une seconde fois. Le second coup rata.

« Tous aussitôt, gesticulant, se bousculant et tonitruant, ils bondirent autour du poteau auquel j'étais attaché et me visèrent de leurs armes diverses, fusils, pistolets, carabines, vieux tromblons espagnols. Les chiens claquèrent. Mais les fusils, pistolets, carabines et tromblons d'Espagne ne partirent pas.

« Quel miracle ! Il fallait voir leurs têtes ! Je vous jure que jamais je n'ai tant ri, ce qui achevait de les déconcerter. Les uns coururent aux tentes renouveler leur provision de poudre. Les autres rechargèrent leurs armes en toute hâte. Nouvel échec ! J'étais invulnérable. Et je riais ! Je riais !

« Cela ne pouvait pas se prolonger. Vingt autres moyens de m'exterminer s'offraient à eux. Ils avaient leurs mains pour m'étrangler, la crosse de leurs fusils pour m'assommer, des cailloux pour me lapider. Et ils étaient plus de quarante !

« Le vieux chef saisit une pierre massive et s'approcha, le visage effroyable de haine. Il se dressa, leva, avec l'aide de deux de ses hommes l'énorme bloc au-dessus de ma tête, et le laissa retomber... devant moi, sur le poteau. Spectacle ahurissant pour le malheureux vieillard, j'avais, en une seconde, détaché mes liens et bondi en arrière, et j'étais debout, planté à trois pas de lui, les poings tendus, et tenant dans ces poings crispés les deux revolvers qu'on m'avait confisqués le jour de ma capture !

« Ce qui se passa fut l'affaire de quelques secondes. Le chef à son tour se mit à rire comme j'avais ri, d'un rire sarcastique. Pour lui, dans le désordre de sa cervelle, ces deux revolvers dont je le menaçais, ne devaient pas et ne pouvaient pas avoir plus d'effet que les armes inutiles qui m'avaient épargné. Il ramassa un gros caillou, et leva la main, prêt à me le jeter à la figure. Et ses deux acolytes en firent autant. Et tous l'eussent également imité...

« Bas les pattes, ou je tire ! » criai-je.

« Le chef lança son caillou.

« Je baissai la tête. En même temps trois détonations retentirent. Le chef et ses deux acolytes tombèrent foudroyés.

« Le premier de ces messieurs ? » demandai-je en regardant le reste du troupeau.

« Il restait quarante-deux Marocains. J'avais encore onze balles. Comme ils ne bougeaient pas, je passai un de mes revolvers sous le bras, et



je sortis de ma poche deux petites boîtes de cartouches, c'est-à-dire cinquante autres balles.

« Et de ma ceinture j'extirpai trois beaux coutelas effilés et pointus.

La moitié de la troupe fit le signe de la soumission et se rangea derrière moi.

« La seconde moitié capitula aussitôt.

« La bataille était finie. Elle n'avait pas duré quatre minutes. »

## *Arsène I<sup>er</sup>, empereur*

### Table des matières

Don Luis se tut. Un sourire amusé plissa ses lèvres. L'évocation de ces quatre minutes semblait le divertir infiniment.

Valenglay et le préfet de police, deux hommes pourtant que le courage et le sang-froid n'étonnaient guère, l'avaient écouté et le considéraient maintenant dans un silence confondu. Était-il possible qu'un être humain poussât l'héroïsme jusqu'à ces limites invraisemblables ?

Il s'avança cependant vers l'autre côté de la cheminée et, désignant une autre carte murale qui représentait la route de France :

« Vous m'avez bien dit, monsieur le président, que l'automobile du bandit avait quitté Versailles et roulait dans la direction de Nantes ?

– Oui, et toutes les dispositions sont prises pour l'arrêter, soit en cours de route, soit à Nantes, soit à Saint-Nazaire où il se peut qu'il veuille s'embarquer. »

De son mieux don Luis Perenna suivit la route à travers la France, faisant des haltes et marquant des étapes. Et rien n'était plus impressionnant que cette mimique. Un pareil homme, tranquille dans un tel bouleversement des choses qui lui tenaient le plus au cœur, semblait, par son calme, le maître des événements et le maître de l'heure. On eût dit que l'assassin fuyait au bout d'un fil incassable dont l'extrémité se trouvait dans la main de don Luis, et que don Luis pouvait interrompre sa fuite par un simple petit geste de sa main. Penché sur la carte, le Maître ne dominait pas seulement une feuille de carton, mais la grande route où glissait sous ses yeux une automobile soumise à sa volonté despotique.

Il retourna vers le bureau et reprit :

« La bataille était finie. Et il était impossible qu'elle recommençât. Plus qu'un vainqueur, contre qui une revanche est toujours possible, soit par la force, soit par la ruse, mes quarante-deux bonshommes avaient en face d'eux un être qui les avait domptés grâce à des moyens surnaturels. Il n'y

avait pas d'autre explication susceptible de s'appliquer aux faits inexplicables dont ils avaient été les témoins. J'étais un sorcier, quelque chose comme un marabout, une émanation du Prophète. »

Valenglay dit en riant :

« Leur interprétation n'était pas si déraisonnable. Car enfin il y a là un tour de passe-passe qui me paraît, à moi aussi, tenir du merveilleux.

– Monsieur le président, vous avez lu l'étrange nouvelle de Balzac, intitulée *Une passion dans le désert* ?

– Oui.

– Eh bien, le mot de l'énigme est là.

– Hein ? Je ne saisis pas. Vous n'étiez pas sous les griffes d'une tigresse ? Il n'y avait point, dans l'affaire, de tigresse à dompter.

– Non, mais il y avait des femmes.

– Quoi ! Qu'est-ce que vous dites ?

– Mon Dieu, fit don Luis gaiement, je ne voudrais pas vous effaroucher, monsieur le président. Mais je répète qu'il y avait, dans la troupe qui m'emportait depuis huit jours, des femmes... et les femmes sont un peu comme la tigresse de Balzac, des êtres qu'il n'est pas impossible d'apprivoiser... de séduire... d'assouplir au point de s'en faire des alliées.

– Oui... oui, murmura le président follement intrigué, mais pour cela il faut du temps...

– J'ai eu huit jours.

– Et il faut une liberté d'action complète.

– Non, non, monsieur le président... Les yeux suffisent d'abord. Les yeux provoquent la sympathie, l'intérêt, l'attachement, la curiosité, le désir de se connaître autrement que par le regard. Après cela, il suffit d'un hasard...

– Et le hasard s'est offert ?

– Oui... Une nuit, j'étais attaché, ou du moins on me croyait attaché... Près de moi, je savais que la favorite du chef était seule sous sa tente. J'y allai. Je la quittai une heure plus tard.

– Et la tigresse était apprivoisée ?

– Oui, comme celle de Balzac, soumise, aveuglément soumise.

– Mais elles étaient cinq ?...

– Je sais, monsieur le président, et c'était là le difficile. Je craignais des rivalités. Mais tout se passa bien, la favorite n'étant pas jalouse... au

contraire... Et puis, je vous l'ai dit, sa soumission était absolue. Bref, j'eus cinq alliées, invisibles, résolues à tout, dont personne ne se méfiait. Avant même la dernière halte, mon plan était en voie d'exécution. Durant la nuit, mes cinq émissaires réunirent toutes les armes. On ficha les poignards en terre et on les cassa. On ôta les balles des pistolets. On mouilla les poudres. Le rideau pouvait se lever. »

Valenglay s'inclina :

« Mes compliments ! Vous êtes un homme de ressources. Sans compter que le procédé ne manque pas de charme. Car je suppose qu'elles étaient jolies, vos cinq dames ? »

Don Luis eut une expression gouailleuse. Il ferma les yeux avec un air de satisfaction, et il laissa tomber ce simple mot :

– Immondes. »

L'épithète provoqua une explosion de gaieté. Mais tout de suite, comme s'il avait hâte d'en finir, don Luis reprit :

« Quoi qu'il en soit, elles me sauvèrent, les coquines, et leur aide ne m'abandonna plus. Mes quarante-deux Berbères, privés d'armes, tremblants d'effroi dans ces solitudes où tout est piège et où la mort vous guette à chaque minute, se groupèrent autour de moi comme autour de leur véritable protecteur. Quand nous rejoignîmes l'importante tribu à laquelle ils appartenaient, j'étais vraiment leur chef. Et il ne me fallut pas trois mois de périls affrontés en commun, d'embuscades déjouées par mes conseils, de pillages et de razzias opérés sous ma direction, pour que je fusse aussi le chef de la tribu entière. Je parlais leur langue, je pratiquais leur religion, je portais leur costume, je me confondais à leurs mœurs – hélas ! N'avais-je pas cinq femmes ? Dès lors mon rêve devint possible. J'envoyai en France un de mes plus fidèles partisans avec soixante lettres qu'il devait remettre à soixante destinataires dont il apprit par cœur les noms et les adresses... Ces soixante destinataires étaient soixante camarades qu'Arsène Lupin avait licenciés avant de se jeter du haut des falaises de Capri. Tous s'étaient retirés des affaires, avec une somme liquide de cent mille francs, un petit fonds de commerce ou une ferme à exploiter. J'avais doté les uns d'un bureau de tabac, les autres d'une place de gardien de square public, d'autres d'une sinécure dans un ministère. Bref, c'étaient d'honnêtes bourgeois. À tous, fonctionnaires, fermiers, conseillers municipaux, épiciers, notables,

sacristains d'église, à tous j'écrivis la même lettre, fis la même offre, et donnai, en cas d'acceptation, les mêmes instructions.

« Monsieur le président, je pensais que sur les soixante, dix ou quinze au plus me rejoindraient ; il en vint soixante, monsieur le président ! Soixante, pas un de moins. Soixante furent exacts au rendez-vous que j'avais donné. Au jour fixé, à l'heure dite, mon ancien croiseur de guerre, le *Quo-non-descendam* ? Racheté par eux, mouillait à l'embouchure du Wady Draa, sur la côte de l'Atlantique, entre le cap Noun et le cap Juby. Deux chaloupes firent la navette pour débarquer mes amis et le matériel de guerre qu'ils avaient apporté, munitions, fournitures de campement, mitrailleuses, canots automobiles, vivres, conserves, marchandises, verroterie, caisses d'or aussi ! Car mes soixante fidèles avaient tenu à réaliser leur part des anciens bénéfices et à jeter dans l'aventure nouvelle les six millions jadis reçus de leur patron.

« Ai-je besoin d'en dire davantage, monsieur le président ? Dois-je vous raconter ce qu'un chef comme Arsène Lupin, secondé par soixante gaillards de cette espèce, appuyé sur une armée de dix mille Marocains fanatiques, bien armés et bien disciplinés, ce qu'un chef comme Arsène Lupin pouvait tenter ? Il le tenta, et ce fut inouï. Je ne crois pas qu'il y ait d'épopée semblable à celle que nous vécûmes durant ces quinze mois, sur les cimes de l'Atlas d'abord, puis dans les plaines infernales du Sahara, épopée d'héroïsmes, de privations, de tortures, de joies surhumaines, épopée de la faim et de la soif, de la défaite irrémédiable et de la victoire éblouissante.

« Mes soixante fidèles s'en donnèrent à cœur joie. Ah ! Les braves gens ! Vous les connaissez, monsieur le président. Vous les avez combattus, monsieur le préfet de police. Ah ! Les bougres ! Mes yeux se mouillent à certains souvenirs. Il y avait là Charolais et ses fils, qu'illustra jadis l'affaire du diadème de la princesse de Lamballe. Il y avait là Marco, qui dut sa renommée à l'affaire Kesselbach, et Auguste, qui fut le chef de vos huissiers, monsieur le président du Conseil. Il y avait là Grogard et le Ballu, que la poursuite du Bouchon de Cristal a couverts de gloire. Il y avait là les frères Beuzeville, que je nommais les deux Ajax. Il y avait là Philippe d'Antrac, plus noble qu'un Bourbon, et Pierre le Grand, et Jean le Borgne, et Tristan le Roux, et Joseph le Jeune.

— Et il y avait là Arsène Lupin, interrompit Valenglay, que passionnait cette énumération homérique.

– Et il y avait Arsène Lupin », répéta don Luis d'une voix convaincue.

Il hocha la tête, sourit légèrement, et continua très bas :

« Je ne vous parlerai point de lui, monsieur le président. Je ne vous parlerai point de lui pour cette raison que vous n'ajouteriez pas foi à mes récits. Ce qu'on a dit à propos de son passage dans la Légion étrangère n'est qu'un jeu d'enfant à côté de ce qui devait être plus tard. À la Légion, Lupin n'était qu'un soldat. Au sud du Maroc il fut général. Là seulement Arsène Lupin donna sa mesure. Et, je le dis sans orgueil, cela fut imprévu pour moi-même. Comme exploits, l'Achille de la légende n'a pas fait plus. Comme résultats, Annibal et César n'ont pas obtenu davantage. Qu'il vous suffise de savoir qu'en quinze mois Arsène Lupin conquiert un royaume deux fois grand comme la France. Sur les Berbères du Maroc, sur les Touareg indomptables, sur les Arabes de l'Extrême-Sud algérien, sur les nègres qui débordent le Sénégal, sur les Maures qui habitent les côtes de l'Atlantique, sur le feu du soleil, sur l'enfer, il a conquis la moitié du Sahara et ce qu'on peut appeler l'ancienne Mauritanie. Royaume de sable et de marais ? En partie, mais royaume tout de même, avec des oasis, des sources, des fleuves, des forêts, des richesses incalculables, royaume avec dix millions d'hommes et deux cent mille guerriers.

« C'est ce royaume que j'offre à la France, monsieur le président du Conseil. »

Valenglay ne cacha pas sa stupeur. Ému, troublé même par ce qu'il apprenait, penché sur son extraordinaire interlocuteur, les mains crispées à la carte d'Afrique, il chuchota :

« Expliquez-vous... précisez... »

Don Luis repartit :

« Monsieur le président du Conseil, je ne vous rappellerai pas les événements de ces dernières années.

Vous les connaissez mieux que moi. Vous savez quels dangers la France a courus, pendant la guerre, du fait des soulèvements marocains. Vous savez que la guerre sainte a été prêchée là-bas, et qu'il eût suffi d'une étincelle pour que le feu gagnât toute la côte d'Afrique, toute l'Algérie, toute l'immense foule musulmane, protégée par la France, protégée par l'Angleterre. Ce danger que les hommes d'État des Alliés ont redouté avec tant d'angoisse, et que l'ennemi s'est efforcé de faire naître avec tant d'astuce et de persévérance, ce danger, moi, Arsène Lupin, je l'ai conjuré.

Pendant que l'on combattait en France, pendant que l'on combattait au nord du Maroc, moi j'étais au sud, j'attirais contre moi les tribus rebelles, je les soumettais, je les réduisais à l'impuissance, je les enrôlais et les poussais vers d'autres régions et vers d'autres conquêtes. Bref, je les faisais travailler pour cette France qu'ils avaient voulu combattre.

– Et, ainsi, du rêve magnifique et lointain qui s'était peu à peu dressé dans mon esprit, j'ai fait la réalité d'aujourd'hui. La France sauvait le monde : moi je sauvais la France.

« Elle rachetait, à force d'héroïsme, ses anciennes provinces perdues : moi je reliais d'un seul coup le Maroc au Sénégal. La plus grande France africaine existe maintenant. Grâce à moi, c'est un bloc solide et compact. Des millions de kilomètres carrés, et de Tunis au Congo, sauf quelques enclaves insignifiantes, une ligne de côtes ininterrompues de plusieurs milliers de kilomètres. Voilà mon œuvre, monsieur le président ; le reste, les autres aventures, l'aventure du Triangle d'or ou celle de L'Île aux trente cercueils, balivernes ! Mon œuvre de guerre, la voilà. Ai-je perdu mon temps, durant ces cinq années, monsieur le président ?

– C'est une utopie, une chimère, protesta Valenglay.

– Une vérité.

– Allons donc ! Il faut vingt ans d'efforts pour arriver à cela.

– Il vous faut cinq minutes, s'écria don Luis avec un élan irrésistible. Ce n'est pas la conquête d'un empire que je vous offre, c'est un empire conquis, pacifié, administré, en plein travail et en pleine vie. Ce n'est pas de l'avenir, c'est du présent, mon présent à moi, Arsène Lupin. Moi aussi, je vous le répète, monsieur le président du Conseil, j'avais fait un rêve magnifique. Ayant trimé toute mon existence, ayant roulé dans tous les précipices et rebondi sur tous les sommets, plus riche que Crésus, puisque toutes les richesses du monde m'appartenaient, et plus pauvre que Job, puisque j'avais distribué tous mes trésors, rassasié de tout, las d'être malheureux, plus las encore d'être heureux, à bout de plaisirs, à bout de passions, à bout d'émotions, j'avais voulu une chose incroyable à notre époque : régner ! Et, phénomène plus incroyable encore, cette chose s'étant accomplie, Arsène Lupin mort ayant ressuscité sous les espèces d'un sultan des *Mille et une Nuits*, Arsène Lupin régnant, gouvernant, légiférant, pontifiant, je voulais, dans quelques années, je voulais, d'un coup de pouce, déchirer le rideau de tribus rebelles contre lesquelles vous vous exténuez au

nord du Maroc, et derrière lesquelles, paisiblement et silencieusement, j'ai bâti mon royaume... Et alors face à face, aussi puissant qu'elle, voisin qui traite de pair à pair, je criais à la France : « C'est moi, Arsène Lupin ! L'ancien escroc, le gentleman cambrioleur, le voilà ! Le sultan de l'Adrar, le sultan d'Iguidi, le sultan d'El-Djoug, le sultan des Touareg, le sultan de l'Aouabuta, le sultan de Braknas et de Frerzon, c'est moi, sultan des sultans, petits-fils de Mahomet, fils d'Allah, moi, moi, moi, Arsène Lupin ! Et j'aurais, sur le traité de paix, sur l'acte de donation où je livrais un royaume à la France, j'aurais, au-dessous du paraphe de mes grands dignitaires, caïds, pachas et marabouts, signé de ma signature légitime, de celle à laquelle j'ai pleinement droit, que j'ai conquise à la pointe de mon épée et par ma volonté toute-puissante : *Arsène I<sup>er</sup>, empereur de Mauritanie !* »

Toutes ces paroles, don Luis les prononça d'une voix énergique, mais sans emphase, avec l'émotion et l'orgueil très simple d'un homme qui a beaucoup fait et qui sait la valeur de ce qu'il a fait. On ne pouvait lui répondre que par un haussement d'épaules, comme on répond à un fou, ou par le silence qui réfléchit et qui approuve.

Le président du Conseil et le préfet de police se turent, mais leur regard exprima leur pensée secrète. Ils avaient la sensation profonde de se trouver en présence d'un exemplaire d'humanité absolument exceptionnel, créé pour des actions démesurées, et façonné par lui-même en vue d'une destinée surnaturelle.

Don Luis reprit :

« Le dénouement était beau, n'est-ce pas, monsieur le président du Conseil ? Et la fin couronnait dignement l'œuvre. J'aurais été heureux qu'il en fût ainsi. Arsène Lupin sur un trône, sceptre à la main, cela ne manquait pas d'allure. Arsène I<sup>er</sup>, empereur de Mauritanie et bienfaiteur de la France. Quelle apothéose ! Les dieux ne l'ont pas voulu. Jaloux sans doute, ils me rabaissent au niveau de mes cousins du vieux monde, et font de moi cette chose absurde, un roi exilé. Que leur volonté soit faite ! Paix à feu l'empereur de Mauritanie. Il a vécu ce que vivent les roses. Arsène I<sup>er</sup> est mort, vive la France ! Monsieur le président du Conseil, je vous renouvelle mon offre. Florence Levasseur est en danger. Moi seul je puis la soustraire au monstre qui l'emporte. Pour cela il me faut vingt-quatre heures. Contre



ces vingt-quatre heures de liberté, je vous donne l'empire de Mauritanie. Acceptez-vous, monsieur le président du Conseil ?

– Ma foi oui, dit Valenglay en riant, j'accepte. N'est-ce pas, mon cher Desmalions ? Tout cela n'est peut-être pas très catholique. Mais bah ! Paris vaut bien une messe, et le royaume de Mauritanie est un beau morceau. Tentons l'aventure. »

Le visage de don Luis exprima une joie si franche que l'on eût cru qu'il venait de remporter le plus éclatant des triomphes et non point de sacrifier une couronne et de jeter au gouffre le rêve le plus fantastique qu'un homme eût jamais conçu et réalisé.

Il demanda :

« Quelle garantie voulez-vous, monsieur le président ?

– Aucune.

– Je puis vous montrer des traités, des documents qui prouvent...

– Pas besoin. On reparlera de tout cela demain. Aujourd'hui, allez de l'avant. Vous êtes libre. »

La parole essentielle, la parole invraisemblable était prononcée.

Don Luis fit quelques pas vers la porte.

« Un mot encore, monsieur le président, dit-il en s'arrêtant. Parmi mes anciens compagnons, il en est un à qui j'avais procuré une place en rapport avec ses goûts et avec ses mérites. Celui-là, pensant qu'un jour ou l'autre il pourrait, de par sa fonction, m'être utile, je ne l'ai pas fait venir en Afrique. Il s'agit de Mazeroux, brigadier de la Sûreté.

– Le brigadier Mazeroux, que le sieur Cacérès a dénoncé, avec preuves à l'appui, comme complice d'Arsène Lupin, est en prison.

– Le brigadier Mazeroux est un modèle d'honneur professionnel, monsieur le président. Je n'ai dû son aide qu'à ma qualité d'auxiliaire de la police, accepté et en quelque sorte patronné par M. le préfet. Il m'a contrecarré dans tout ce que j'ai tenté d'illégal. Et il eût été le premier à me mettre la main au collet s'il en avait reçu l'ordre. Je demande son élargissement.

– Oh ! Oh !

– Monsieur le président, votre assentiment sera un acte de justice et je vous supplie de me l'accorder. Le brigadier Mazeroux quittera la France. Il sera chargé par le gouvernement d'une mission secrète dans le sud du Maroc et portera le titre d'inspecteur colonial.

– Adjugé », dit Valenglay en riant de plus belle.

Et il ajouta :

« Mon cher préfet, quand on sort des voies légales, on ne sait plus où l'on va. Mais qui veut la fin veut les moyens, et la fin, c'est d'en terminer avec cette abominable histoire Mornington.

– Ce soir tout sera réglé, fit don Luis.

– Je l'espère. Nos hommes sont sur la piste.

– Ils sont sur la piste, mais à chaque ville, à chaque village, auprès de chaque paysan rencontré, ils doivent contrôler cette piste, s'informer si l'auto n'a pas bifurqué et ils perdent du temps. Moi, j'irai droit sur le bandit.

– Par quel miracle ?

– C'est encore mon secret, monsieur le président. Je vous demanderai seulement de vouloir bien donner à M. le préfet pleins pouvoirs pour lever toutes les petites difficultés et toutes les petites consignes qui pourraient entraver l'exécution de mon plan.

– Soit. En dehors de cela avez-vous besoin de...

– De cette carte de France.

– Prenez.

– Et de deux brownings.

– M. le préfet aura l'obligeance de demander deux revolvers à ses inspecteurs, et de vous les remettre. C'est tout ? De l'argent ?

– Merci, monsieur le président. J'ai toujours, en cas d'urgence, les cinquante mille francs indispensables. »

Le préfet de police interrompit :

« Alors, il est nécessaire que je vous fasse accompagner jusqu'au Dépôt. Je suppose que votre portefeuille est parmi les objets qui ont été saisis sur vous. »

Don Luis sourit.

« Monsieur le préfet, les objets que l'on peut saisir sur moi n'ont jamais la moindre espèce d'importance. Mon portefeuille est en effet au Dépôt. Mais l'argent... »

Il leva la jambe gauche, prit son pied entre ses mains, et imprima à son talon un petit mouvement de rotation. Un léger bruit de déclenchement se produisit, et une sorte de tiroir, caché dans l'épaisseur de la double semelle, émergea de la chaussure, par devant. Deux liasses de billets de banque

étaient là, ainsi que différents objets de, dimensions exiguës, une vrille, un ressort de montre, quelques pilules.

« De quoi m'échapper, dit-il, de quoi vivre... et de quoi mourir. Monsieur le président, je vous salue. »

Dans le vestibule M. Desmalions enjoignit aux inspecteurs de laisser le passage libre à leur prisonnier.

Don Luis demanda :

« Monsieur le préfet, le sous-chef Weber vous a-t-il communiqué des renseignements sur l'automobile du bandit ?

– Il a téléphoné de Versailles. C'est une voiture jaune orange, de la compagnie des Comètes. Le conducteur est placé à gauche. Il porte une casquette de toile grise à visière de cuir noir.

– Je vous remercie, monsieur le préfet. »

Ils sortirent de la maison.

Ainsi donc cette chose inconcevable venait de se produire : don Luis était libre. En une heure de conversation à peine il avait regagné le pouvoir d'agir et de livrer la bataille suprême.

Dehors l'automobile de la Préfecture attendait. Don Luis et M. Desmalions y prirent place.

« À Issy-les-Moulineaux, cria don Luis. Dixième vitesse ! »

On brûla Passy. On traversa la Seine. En dix minutes on arrivait à l'aérodrome d'Issy-les-Moulineaux.

Aucun appareil n'était sorti, car il soufflait une brise assez forte.

Don Luis se précipita vers les hangars. Au-dessus des portes étaient inscrits des noms.

« Davanne ! murmura-t-il. Voilà mon affaire. »

Justement la porte du hangar était ouverte. Un petit homme assez gros, la figure longue et rouge, fumait une cigarette, tandis que des mécaniciens travaillaient autour d'un monoplane. Ce petit homme n'était autre que Davanne, le célèbre aviateur.

Don Luis le prit à part, et, connaissant l'individu d'après tout ce que les journaux disaient de lui, il attaqua la conversation de manière à le surprendre dès le début.

« Monsieur, fit-il en dépliant la carte de France, je veux rattraper quelqu'un qui a enlevé en automobile la femme que j'aime, et qui roule dans la direction de Nantes. L'enlèvement a eu lieu à minuit. Il est neuf

heures du matin. Supposons que l'auto, qui est un simple taxi de location, et dont le conducteur n'a aucune raison de s'esquinter, fasse en moyenne, arrêts compris, trente kilomètres à l'heure... au bout de douze heures, c'est-à-dire à midi, notre individu atteindra le trois cent soixantième kilomètre, c'est-à-dire un point situé entre Angers et Nantes... à cet endroit exact ...

– Les Ponts-de-Drive, approuva Davanne qui écoutait tranquillement.

– Bien. Supposons d'autre part qu'un aéroplane s'envole d'Issy-les-Moulineaux à neuf heures du matin, et qu'il marche à raison de cent-vingt kilomètres à l'heure, sans escale... au bout de trois heures, c'est-à-dire à midi, il atteindra précisément les Ponts-de-Drive, au moment où l'automobile y passera, n'est-ce pas ?

– Tout à fait de votre avis.

– En ce cas, si nous sommes du même avis, tout va bien. Votre appareil peut prendre un passager ?

– À l'occasion.

– Nous allons partir.

– Impossible. Je n'ai pas d'autorisation.

– Vous l'avez. M. le préfet de police, que voici, et qui est d'accord avec le président du Conseil, prend sur lui de vous laisser partir. Donc nous partons. Quelles sont vos conditions ?

– Ça dépend. Qui êtes-vous ?

– Arsène Lupin !

– Fichtre ! s'exclama Davanne quelque peu estomaqué.

– Arsène Lupin. Vous devez connaître, par les journaux, la plupart des événements actuels. Eh bien, Florence Levasseur a été enlevée cette nuit. Je veux la sauver. Combien demandez-vous ?

– Rien.

– C'est trop.

– Peut-être, mais l'aventure m'amuse. Ça me fera de la réclame.

– Soit. Mais votre silence est nécessaire jusqu'à demain. Je l'achète. Voici vingt mille francs. »

Dix minutes après, don Luis avait revêtu un costume spécial, s'était coiffé d'une casquette d'aviateur et muni de lunettes, et l'aéroplane s'élevait à 800 mètres pour éviter les courants, évoluait au-dessus de la Seine, et piquait droit vers l'ouest de la France.

Versailles, Maintenon, Chartres...

Don Luis n'était jamais monté en avion. La France avait conquis l'air, tandis qu'il guerroyait à la Légion et dans les sables du Sahara. Pourtant, si sensible qu'il fût à toutes les impressions nouvelles, – et quelle impression plus que celle-là pouvait l'émouvoir ! – il n'éprouva pas la volupté divine de l'homme qui pour la première fois s'affranchit de la terre. Ce qui accaparait sa pensée, tendait ses nerfs et provoquait en son être une excitation magnifique, c'était la vision encore impossible, mais inévitable, de l'auto poursuivie.

Dans tout le formidable fourmillement des choses dominées, dans le tumulte inattendu des ailes et du moteur, dans l'immensité du ciel, dans l'infini de l'horizon, ses yeux ne cherchaient que cela, et ses oreilles ne supposaient pas d'autre bruit que le ronflement de la voiture invisible. Sensations brutales et puissantes du chasseur qui force son gibier à la course ! Il était l'oiseau de proie auquel ne peut échapper la petite bête éperdue.

Nogent-le-Rotrou... La Ferté-Bernard... Le Mans...

Les deux compagnons n'échangeaient pas un seul mot. Devant lui Perenna voyait le dos large et l'encolure robuste de Davanne. Mais, en penchant un peu la tête, il voyait au-dessous de lui l'espace illimité, et nul autre spectacle ne l'intéressait que le ruban de route blanche qui se déroulait de ville en ville et de village en village, tout droit à certains moments, comme s'il eût été tendu, et à d'autres amolli, flexible, cassé par des tournants de rivière ou par l'obstacle d'une église.

Sur ce ruban, il y avait, à tel endroit de plus en plus proche, Florence et son ravisseur !

Il n'en doutait pas ! L'auto couleur orange continuait son petit effort courageux et patient. Les kilomètres s'ajoutaient aux kilomètres, les plaines aux vallées, les champs aux forêts, et ce serait Angers, et ce serait les Ponts-de-Drive, et tout au bout du ruban, but inaccessible, Nantes, Saint-Nazaire, le bateau en partance, la victoire pour le bandit...

Il riait à cette idée. Comme s'il était permis d'envisager d'autre victoire que la sienne, la victoire du faucon sur sa proie, de ce qui vole sur ce qui marche ! Pas une seconde il n'eut la pensée que l'ennemi avait pu se dérober en prenant une autre route. Il y a de ces certitudes qui équivalent à des faits. Et celle-là était si forte qu'il lui semblait que ses adversaires étaient contraints d'y obéir. L'auto suivait la route de Nantes.

Elle ferait une moyenne de trente kilomètres à l'heure. Et comme il allait lui-même à raison de cent vingt kilomètres le choc aurait lieu au point indiqué, les Ponts-de-Drive, et à l'heure indiquée, midi.

Un amoncellement de maisons, la masse d'un château, des tours, des flèches, c'est Angers.

Don Luis demande l'heure à Davanne. Il est midi moins dix.

Angers n'est déjà plus qu'une vision disparue. De nouveau, la campagne rayée de champs multicolores. À travers tout cela, une route.

Et sur cette route, une auto jaune.

L'auto jaune ! L'auto du bandit ! L'auto qui emportait Florence Levasseur !

La joie de don Luis ne fut mêlée d'aucune surprise. Il savait tellement bien que cet événement allait se produire !

Davanne, se retournant, cria :

« Nous y sommes, n'est-ce pas ?

– Oui. Piquez dessus. »

L'avion fonça dans le vide et se rapprocha de la voiture. Presque aussitôt, il la rattrapa.

Alors Davanne ralentit et se tint à deux cents mètres au-dessus et un peu en arrière.

De là ils distinguèrent tous les détails. Le chauffeur était assis à gauche du siège. Il portait une casquette de toile grise, à visière de cuir noir. C'était bien une voiture de la Compagnie des Comètes. C'était bien la voiture poursuivie. Et Florence s'y trouvait avec son ravisseur.

« Enfin, pensa don Luis, je les tiens ! »

Ils volèrent assez longtemps, en gardant la même distance.

Davanne attendait un signal que don Luis ne se pressait pas de donner, tellement il goûtait, avec une violence faite d'orgueil, de haine et de cruauté, la sensation de son pouvoir. Vraiment il était bien l'aigle qui plane et dont les serres palpitent avant d'étreindre la chair pantelante. Évadé de la cage où on l'avait emprisonné, affranchi des liens qui le garrottaient, à tire-d'aile il était venu de tout là-bas, et le voilà qui dominait la proie impuissante !

Il se souleva sur son siège et donna les indications nécessaires à Davanne.

« Et surtout, dit-il, ne les frôlez pas de trop près. D'une balle on pourrait nous démolir. »

Une minute encore s'écoula.

Soudain, ils virent que la route, un kilomètre plus loin, se divisait en trois et formait ainsi un carrefour très large que prolongeaient deux triangles d'herbe aux croisements des trois chemins.

« Faut-il ? » dit Davanne en se retournant.

La campagne était déserte aux environs.

« Allez-y », cria don Luis.

On eût dit que l'avion se détendait soudain comme lancé par une force irrésistible, et que cette force l'envoyait ainsi qu'un projectile vers le but visé. Il passa à cent mètres au-dessus de la voiture, puis, tout à coup, se maîtrisant, choisissant l'endroit où il allait atteindre la cible, calme, silencieux comme un oiseau de nuit, évitant les arbres et les poteaux, il vint se poser sur l'herbe du carrefour.

Don Luis sauta et courut au-devant de l'auto.

Elle arrivait à belle allure.

Il se planta sur la route, et braqua ses deux revolvers en proférant :

« Halte ! Ou je fais feu. »

Épouvanté, le conducteur serra les freins. La voiture stoppa.

Don Luis bondit vers l'une des portières.

« Tonnerre ! » hurla-t-il, en lâchant sans raison un coup de revolver qui démolit la vitre.

Il n'y avait personne dans l'automobile.

*« Le piège est prêt, prend garde, Lupin »*[Table des matières](#)

L'élan qui emportait don Luis vers la bataille et vers la victoire était si fougueux qu'il ne subit pour ainsi dire pas d'arrêt. La déception, la rage, l'humiliation, l'angoisse, tout cela se fondit en un grand besoin d'agir, de savoir, et de ne pas interrompre la poursuite. Quant au reste, il n'y avait là qu'un incident sans importance qui allait se dénouer de la façon la plus simple du monde.

Le chauffeur, immobile d'effroi, regardait d'un œil éperdu les paysans qui venaient des fermes lointaines, attirés par le bruit de l'aéroplane.

Don Luis le saisit à la gorge et lui appliqua le canon de son revolver sur la tempe.

« Raconte ce que tu sais... sinon tu meurs. »

Et, comme le malheureux bégayait des supplications :

« Pas la peine de gémir... Pas la peine non plus d'espérer du secours... Les gens arriveront trop tard. Donc, un seul moyen de te sauver : parle. Cette nuit, à Versailles, un monsieur venant de Paris en auto a laissé sa voiture et a loué la tienne, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Ce monsieur était accompagné d'une dame ?

– Oui.

– Et il t'a engagé pour le conduire à Nantes ?

– Oui.

– Seulement, en route il a changé d'idée, et il s'est fait descendre ?

– Oui.

– Dans quelle ville ?

– Avant d'arriver au Mans. Une petite route à droite, où il y a, deux cents pas plus loin, comme un hangar, une sorte de remise. Ils ont descendu là tous les deux.

– Et toi, tu as continué ?



- Il m’a payé pour cela.
  - Combien ?
  - Deux mille francs. Et je devais retrouver à Nantes un autre voyageur que j’aurais ramené à Paris, pour trois mille francs.
  - Tu y crois, à ce voyageur ?
  - Non. Je crois qu’il a voulu dépister des gens en les lançant sur moi jusqu’à Nantes, tandis que, lui, il bifurquait. Mais, n’est-ce pas, j’étais payé.
  - Et quand tu les as quittés, tu n’as pas eu la curiosité de voir ce qui se passait ?
  - Non.
  - Gare à toi. Un petit coup de mon index, et ta cervelle saute. Parle.
  - Eh bien, oui. Je suis revenu à pied derrière un talus bordé d’arbres. L’homme avait ouvert la remise, et il mettait en marche une petite limousine. La dame ne voulait pas monter, ils ont discuté assez fort. Lui, il la menaçait et il la suppliait aussi. Mais je n’ai pas entendu. Elle semblait très fatiguée. Il lui a donné à boire de l’eau qu’il a fait couler dans un verre, au robinet d’une fontaine, contre la remise. Alors elle s’est décidée. Il a refermé la portière sur elle, et il s’est établi sur le siège.
  - Un verre d’eau, s’écria don Luis. Es-tu sûr qu’il n’a rien versé dans ce verre ? »
- Le chauffeur parut surpris de la question, puis répondit :
- « En effet, je crois... quelque chose qu’il a tiré de sa poche.
  - Sans que la dame s’en aperçoive ?
  - Oui, elle ne pouvait pas le voir. »
- Don Luis domina sa frayeur. Après tout, il n’était pas possible que le bandit eût empoisonné Florence de la sorte, à cet endroit, et sans rien qui motivât une telle précipitation. Non, il fallait plutôt supposer l’emploi d’un narcotique, d’une drogue quelconque destinée à étourdir Florence et à la rendre incapable de discerner par quelles routes nouvelles et par quelles villes on allait la conduire.
- « Et alors, dit-il, elle s’est décidée à monter ?
  - Oui, et il a refermé la portière, et il s’est établi sur le siège. Moi, je suis parti.
  - Avant de savoir la direction qu’ils prenaient ?
  - Oui, avant.

– Pendant le voyage, tu n’as pas eu l’impression qu’ils se croyaient suivis ?

– Certes. À tout moment il se penchait hors de la voiture.

– La dame ne criait pas ?

– Non.

– Pourrais-tu le reconnaître, lui ?

– Non, sûrement non. À Versailles, c’était la nuit. Et, ce matin, je me trouvais trop loin. Et puis, c’est drôle, la première fois, il m’a paru très grand, et ce matin, au contraire, tout petit, comme cassé en deux. Je n’y comprends goutte, à tout cela. »

Don Luis réfléchit. Il lui semblait bien qu’il avait posé toutes les questions nécessaires. D’ailleurs une carriole s’en venait vers le carrefour, au trot d’un cheval. Deux autres la suivaient. Et les groupes de paysans étaient proches. Il fallait en finir.

Il dit au chauffeur :

« Je vois à ta tête que tu vas bavarder contre moi. Fais pas ça, camarade. Ce serait une bêtise. Tiens, voilà un billet de mille. Seulement, si tu causes, je ne te rate pas. À bon entendeur... »

Il retourna vers Davanne, dont l’appareil commençait à entraver la circulation, et lui dit :

« Nous pouvons repartir ?

– À votre disposition. Où allons-nous ? »

Indifférent aux allées et venues des gens qui affluaient de tous côtés, don Luis déplia sa carte de France et l’étala sous ses yeux. Il eut quelques secondes d’anxiété devant la complication des routes enchevêtrées, et en imaginant la multitude infinie des retraites où le bandit pouvait emporter Florence. Mais il se raidit. Il ne voulait pas hésiter. Il ne voulait pas même réfléchir. Il voulait savoir, et savoir du premier coup, sans indices, sans vaines méditations, par la grâce seule de cette merveilleuse intuition qui le guidait aux heures graves de la vie.

Et son amour-propre exigeait aussi qu’il répondît sans retard à Davanne et que la disparition de ceux qu’il cherchait n’eût pas l’air de l’embarrasser.

Les yeux accrochés à la carte, il mit un doigt sur Paris, un autre doigt sur Le Mans, et, avant même qu’il se fût demandé nettement pourquoi le bandit avait choisi cette direction Paris-Le Mans-Angers, il savait... Un nom de ville lui était apparu qui avait fait jaillir en lui la vérité comme la

flamme d'un éclair. Alençon ! Et tout de suite, illuminé de souvenirs, il avait plongé jusqu'au fond des ténèbres.

Il reprit :

« Où allons-nous ? En arrière.

– Point de direction ?

– Alençon.

– Entendu, fit Davanne. Qu'on me donne un coup de main. Il y a là un champ d'où le départ ne sera pas trop difficile. »

Don Luis et quelques personnes l'aidèrent et les préparatifs furent faits rapidement. Davanne vérifia son moteur. Tout marchait à merveille.

À ce moment, une puissante torpédo, dont la sirène grognait comme une bête hargneuse, déboucha de la route d'Angers et, brusquement, s'arrêta.

Trois hommes en descendirent qui se précipitèrent sur le chauffeur de l'automobile jaune. Don Luis les reconnut. C'était le sous-chef Weber, et c'étaient les hommes qui l'avaient mené au Dépôt durant la nuit et que le préfet de police avait lancés sur les traces du bandit.

Ils eurent avec le chauffeur de l'auto jaune une brève explication qui sembla les déconcerter, et, tout en gesticulant et en le pressant de questions nouvelles, ils regardaient leurs montres et consultaient les cartes routières.

Don Luis s'approcha. La tête encapuchonnée, le visage masqué de lunettes, il était méconnaissable. Et, changeant sa voix :

« Envolés les oiseaux, dit-il, monsieur le sous-chef Weber. »

Celui-ci l'observa d'un air effaré.

Don Luis ricana :

« Oui, envolés. Le type de l'île Saint-Louis est un lascar qui ne manque pas d'adresse, hein ? Troisième auto de monsieur. Après l'auto jaune dont vous avez trouvé le signalement cette nuit à Versailles il en a pris une autre au Mans... destination inconnue. »

Le sous-chef écarquillait les yeux. Quel était ce personnage qui lui citait des faits téléphonés seulement à la Préfecture de police, et à deux heures du matin ? Il articula :

« Mais enfin, qui êtes-vous, monsieur ?

– Comment ! Vous ne me reconnaissez pas ? Bien la peine d'avoir rendez-vous avec les gens... On fait des pieds et des mains pour être exact. Et puis ils vous demandent qui vous êtes. Voyons, Weber, avoue qu't'y mets

de la mauvaise volonté. Faut-il donc que tu m'contemples en plein soleil ? Allons-y. »

Il leva son masque.

« Arsène Lupin ! balbutia le policier.

– Pour te servir, jeune homme, à pied, à cheval et dans les airs. J'y retourne. Adieu. »

Et l'ahurissement de Weber fut tel en voyant devant lui, libre, à quatre cents kilomètres de Paris, cet Arsène Lupin qu'il avait conduit au Dépôt douze heures auparavant, que don Luis, tout en rejoignant Davanne, se disait :

« Quel swing ! En quatre phrases bien appliquées, suivies d'un hook à l'estomac, je vous l'ai knock-outé.

Ne nous pressons pas. Trois fois dix secondes au moins s'écouleront avant qu'il puisse crier : « Maman. »

Davanne était prêt, don Luis escalada l'avion. Les paysans poussaient aux roues. L'appareil décolla.

« Nord-nord-est, commanda don Luis. Cent cinquante kilomètres à l'heure. Dix mille francs.

– Nous avons le vent debout, fit Davanne.

– Cinq mille francs pour le vent », proféra don Luis.

Il n'admettait pas d'obstacle, tellement sa hâte était grande de parvenir à Formigny. Il comprenait maintenant toute l'affaire et, en considérant jusqu'à son origine, il s'étonnait que le rapprochement ne se fût jamais opéré dans son esprit entre les deux pendus de la grange et la série des crimes suscités par l'héritage Mornington. Bien plus, comment n'avait-il pas tiré de l'assassinat probable du père Langernault, ancien ami de l'ingénieur Fauville, tous les enseignements que comportait cet assassinat ? Le nœud de l'intrigue sinistre se trouvait là. Qui donc avait pu intercepter, pour le compte de l'ingénieur Fauville, les lettres d'accusation que l'ingénieur Fauville écrivait soi-disant à son ancien ami Langernault ? Qui, sinon quelqu'un du village ou du moins ayant habité le village ?

Et alors tout s'expliquait. C'était le bandit qui, jadis, débutant dans le crime, avait tué le père Langernault, puis les deux époux Dedessuslamare. Même procédé que plus tard : non point le meurtre direct mais le meurtre anonyme. Comme l'Américain Mornington, comme l'ingénieur Fauville, comme Marie-Anne, comme Gaston Sauverand, le père Langernault avait

été supprimé sournoisement, et les deux époux Dedessuslamare acculés au suicide et conduits dans la grange.

Et c'est de là que le tigre était venu à Paris où, plus tard, il devait trouver l'ingénieur Fauville et Cosmo Mornington et combiner la tragique affaire de l'héritage.

Et c'est là qu'il retournait !

Sur le retour, aucun doute. D'abord le fait qu'il avait administré à Florence un narcotique constituait une preuve indiscutable. Ne fallait-il pas endormir Florence pour qu'elle ne reconnût pas les paysages d'Alençon et de Formigny, et ce vieux château qu'elle avait exploré avec Gaston Sauverand ! D'autre part, la direction Le Mans-Angers-Nantes, destinée à lancer la police sur une mauvaise voie, n'oblige celui qui va vers Alençon en automobile qu'à un crochet d'une heure ou deux tout au plus, s'il bifurque au Mans. Et enfin cette remise située près d'une grande ville, cette limousine toujours prête, chargée d'essence, tout cela ne démontrait-il pas que le bandit, quand il voulait aller à son repaire, prenait la précaution de s'arrêter au Mans pour se rendre ensuite, dans sa limousine, au domaine abandonné du sieur Langernault ? Ainsi donc, ce jour-là, à dix heures du matin, il arrivait dans sa tanière. *Et il y arrivait avec Florence Levasseur, endormie, inanimée.*

Et la question se posait, obsédante et terrible : Que voulait-il faire de Florence Levasseur ?

« Plus vite ! Plus vite ! » criait don Luis.

Depuis que la retraite du bandit lui était connue, les desseins de cet homme lui apparaissaient avec une effrayante clarté. Se sentant traqué, perdu, objet de haine et d'épouvante pour Florence maintenant que les yeux de la jeune fille s'étaient ouverts à la réalité, quel plan pouvait-il se proposer, sinon, comme toujours, un plan d'assassinat ?

« Plus vite ! criait don Luis. Nous n'avancons pas. Plus vite donc ! »

Florence assassinée ! Peut-être le forfait n'était-il pas encore accompli. Non, il ne devait pas l'être encore. Il faut du temps pour tuer. Cela est précédé de paroles, d'un marché qu'on offre, de menaces, de prières, de toute une mise en scène innommable. Mais la chose se préparait. Florence allait mourir !

Florence allait mourir de la main du bandit qui l'aimait. Car il l'aimait, don Luis avait l'intuition de cet amour monstrueux, et comment alors croire

qu'un pareil amour pût se terminer autrement que dans la torture et dans le sang ?

Sablé... Sillé-le-Guillaume...

La terre fuyait sous eux. Les villes et les maisons glissaient comme des ombres.

Et ce fut Alençon.

Il n'était guère plus d'une heure et demie lorsqu'ils atterrirent dans une prairie située entre la ville et Formigny. Don Luis s'informa. Plusieurs automobiles avaient passé sur la route de Formigny, entre autres une petite limousine conduite par un monsieur, et qui s'était engagée dans un chemin de traverse.

Or ce chemin de traverse conduisait aux bois situés derrière le Vieux-Château du père Langernault.

La conviction de don Luis fut telle que, après avoir pris congé de Davanne, il l'aida à reprendre son vol. Il n'avait plus besoin de lui. Il n'avait besoin de personne. Le duel final commençait.

Et, tout en courant, guidé par l'empreinte des pneumatiques dans la poussière, il suivit le chemin de traverse. À sa grande surprise, ce chemin ne s'approchait pas des murs situés derrière la Grange-aux-Pendus, et du haut desquels il avait sauté quelques semaines auparavant. Après avoir franchi les bois, don Luis déboucha dans un vaste terrain inculte où le chemin tourna pour revenir vers le domaine et aboutir devant une vieille porte à deux battants, renforcée de plaques et de barres en fer.

La limousine avait passé par là.

Et il faut que j'y passe, se dit don Luis, coûte que coûte, et tout de suite encore, sans perdre mon temps à découvrir une brèche ou un arbre propice.

»

Or, le mur avait, en cette partie, quatre mètres de haut.

Don Luis passa. Comment ? Par quel effort prodigieux ? Lui-même n'aurait su le dire après avoir accompli son exploit. Toujours est-il que, en s'accrochant à d'invisibles aspérités, en plantant au creux des pierres un couteau que Davanne lui avait prêté, il passa.

Et, quand il fut de l'autre côté, il retrouva les traces des pneus qui s'en allaient vers la gauche, vers une région du parc qu'il ignorait, plus accidentée, hérissée de monticules et de constructions en ruine sur lesquelles retombaient d'amples manteaux de lierre.

Et, si abandonné que fût le reste du parc, cette région semblait beaucoup plus barbare, bien que, au milieu des orties et des ronces, parmi la végétation luxuriante des grandes fleurs sauvages, où foisonnaient la valériane, le bouillon-blanc, la ciguë, la digitale, l'angélique, il y eût, par tronçons et poussant à l'aventure, des haies de lauriers et des murailles de buis.

Et soudain, au détour d'une ancienne charmille, don Luis Perenna aperçut la limousine qu'on avait laissée, ou plutôt cachée là, dans un renfoncement. La portière était ouverte. Le désordre de l'intérieur, le tapis qui pendait sur le marchepied, une des vitres brisée, un des coussins déplacé, tout attestait qu'il y avait eu lutte entre Florence et le bandit. Celui-ci sans doute avait profité de ce que la jeune fille dormait pour l'envelopper de liens, et c'est à l'arrivée, quand il avait voulu la sortir de la limousine, que Florence s'était accrochée aux objets.

Don Luis vérifia aussitôt la justesse de son hypothèse. En suivant le sentier très étroit, envahi d'herbe, qui s'engageait sur la pente des monticules, il vit que l'herbe était froissée sans interruption.

« Ah ! Le misérable ! pensa-t-il, le misérable, il ne porte pas sa victime, il la traîne. »

S'il n'avait écouté que son instinct, il se fût élancé au secours de Florence. Mais le sentiment profond de ce qu'il fallait faire et de ce qu'il fallait éviter l'empêcha de commettre une imprudence pareille. À la moindre alerte, au moindre bruit, le tigre eût égorgé sa proie. Pour éviter l'horrible chose, don Luis devait le surprendre et le mettre du premier coup hors d'état d'agir.

Il se maîtrisa donc, et, doucement, avec les précautions nécessaires, il monta.

Le sentier s'élevait entre les amas de pierres et de constructions écroulées, et parmi des massifs d'arbustes que dominaient des hêtres et des chênes. C'était là en toute évidence l'emplacement de l'ancien château féodal qui avait donné son nom au domaine, et c'était là, vers le sommet, que le bandit avait choisi une de ses retraites. La piste continuait en effet dans l'herbe couchée. Et don Luis avisa même quelque chose qui brillait à terre, au-dessus d'une touffe. C'était une bague, une toute petite bague, très simple, formée d'un anneau d'or et de deux perles menues, qu'il avait souvent remarquée au doigt de Florence. Et ce qui frappa son attention,

c'est qu'un brin d'herbe passait, repassait et passait une troisième fois à l'intérieur de l'anneau, comme un ruban que l'on y eût volontairement enroulé.

« Le signal est clair, se dit Perenna. Tout probablement le bandit a fait halte ici pour se reposer, et Florence, attachée, mais ayant tout de même les doigts libres, a pu laisser cette preuve de son passage. »

Donc la jeune fille espérait encore. Elle attendait du secours. Et don Luis songea avec émotion que c'était à lui peut-être qu'elle adressait cet appel suprême.

Cinquante pas plus loin, – et ce détail témoignait de la fatigue assez étrange éprouvée par le bandit –, autre halte, et, second indice, une fleur, une sauge des prés, que la pauvre main avait cueillie et dont elle avait déchiqueté les pétales. Puis ce fut l'empreinte des cinq doigts enfoncés dans la terre, puis une croix tracée à l'aide d'un caillou. Et ainsi pouvait-on suivre, minute par minute, toutes les étapes de l'affreux calvaire.

La dernière station approchait. L'escarpement devenait plus rude. Les pierres éboulées opposaient des obstacles plus fréquents. À droite, deux arcades gothiques, vestiges d'une chapelle, se profilèrent sur le ciel bleu. À gauche, un pan de mur portait le manteau d'une cheminée.

Vingt pas encore. Don Luis s'arrêta. Il lui semblait entendre du bruit.

Il écouta. Il ne s'était pas trompé. Le bruit recommença, et c'était un bruit de rire, mais de quel rire épouvantable ! Un rire strident, mauvais comme le rire d'un démon, et si aigu ! Un rire de femme plutôt, un rire de folle...

Le silence de nouveau. Puis un autre bruit, le bruit du sol que l'on frappe avec un instrument. Puis le silence encore...

Et cela se passait à une distance que don Luis pouvait supposer d'une centaine de mètres.

Le sentier se terminait par trois marches, taillées dans la terre. Au-dessus c'était un plateau très vaste, également encombré de débris et de ruines, et où se dressait, en face et au centre, un rideau de lauriers énormes, plantés en demi-cercle, et vers lesquels se dirigeaient les marques d'herbe foulée.

Assez étonné, car le rideau se présentait avec des contours impénétrables, don Luis s'avança, et il put constater qu'autrefois il y avait une coupure et que les branches avaient fini par se rejoindre.



Il était facile de les écarter. C'est ainsi que le bandit avait passé, et, selon toute apparence, il se trouvait là, au terme de sa course, à une distance très petite, et occupé à quelque sinistre besogne.

De fait, un ricanement déchira l'air, si proche que don Luis tressaillit d'effroi, et qu'il lui sembla que le bandit se moquait par avance de son intervention. Il se rappela la lettre et les mots écrits à l'encre rouge :

*Il est encore temps, Lupin. Retire-toi de la bataille. Sinon, c'est la mort pour toi aussi. Quand tu te croiras au but, quand ta main se lèvera sur moi et que tu crieras des mots de victoire, c'est alors que l'abîme s'ouvrira sous tes pas. Le lieu de ta mort est déjà choisi. Le piège est prêt. Prends garde Lupin.*

La lettre entière défila dans son cerveau, menaçante, redoutable. Et il sentit le frisson de la peur.

Mais est-ce que la peur pouvait retenir un pareil homme ? De ses deux mains, il avait saisi des branches, et doucement tout son corps se frayait un passage.

Il s'arrêta. Un dernier rempart de feuilles le cachait. Il en écarta quelques-unes à hauteur de ses yeux.

Et il vit.

Tout d'abord, ce qu'il vit, ce fut Florence, seule en ce moment, étendue, attachée à trente mètres devant lui, et, comme il se rendit compte aussitôt, à certains mouvements de la tête, qu'elle vivait encore, il éprouva une joie immense. Il arrivait à temps. Florence n'était pas morte. Florence ne mourrait pas. Cela c'était un fait définitif, contre quoi rien ne pouvait prévaloir. Florence ne mourrait pas.

Alors, il examina les choses.

À droite et à gauche de lui, le rideau de lauriers s'incurvait et embrassait comme une sorte d'arène où, parmi des ifs autrefois taillés en cônes, gisaient des chapiteaux, des colonnes, des tronçons d'arcs et de voûtes, visiblement placés là pour orner l'espèce de jardin aux lignes régulières que l'on avait aménagé sur les ruines de l'ancien donjon. Au milieu un petit rond-point auquel on accédait par deux chemins étroits, l'un qui offrait les mêmes traces de piétinement sur l'herbe et qui continuait celui que don Luis avait pris, l'autre qui coupait à angle droit et rejoignait les deux extrémités du rideau d'arbustes.

En face un chaos de pierres écroulées et de rochers naturels, cimentés par de l'argile, reliés par les racines d'arbres tortueux, tout cela formant au fond du tableau une petite grotte sans profondeur, pleine de fissures par lesquelles le jour pénétrait, et dont le sol, que don Luis apercevait aisément, était recouvert de trois ou quatre dalles.

Sous cette grotte, Florence Levasseur, étendue, ligotée.

On eût dit vraiment la victime vouée au sacrifice et préparée pour une cérémonie mystérieuse qui allait s'accomplir sur l'autel de la grotte, dans l'amphithéâtre de ce vieux jardin que fermait l'enceinte des grands lauriers et que dominait un monceau de ruines séculaires.

Malgré la distance où elle se trouvait, don Luis put discerner, en ses moindres détails, sa pâle figure. Quoique convulsée par l'angoisse, elle gardait encore de la sérénité, une expression d'attente, d'espoir même, comme si Florence n'eût pas encore renoncé à la vie et qu'elle eût cru, jusqu'au dernier instant, à la possibilité d'un miracle. Pourtant, bien qu'elle ne fût pas bâillonnée, elle n'appelait pas au secours. Se disait-elle que c'eût été inutile, et que des cris, que le bandit eût vite étouffés d'ailleurs, ne valaient pas, pour mener jusqu'à elle, le chemin où elle avait semé les marques de son passage ? Chose étrange, il sembla à don Luis que les yeux de la jeune fille se fixaient obstinément sur le point même où il se cachait. Peut-être avait-elle deviné sa présence. Peut-être avait-elle prévu son intervention.

Tout à coup don Luis empoigna l'un de ses revolvers et leva le bras à demi, prêt à viser. Non loin de l'autel où gisait la victime, venait de surgir le sacrificateur, le bourreau.

Il sortait d'entre deux rochers dont un buisson de ronces masquait l'intervalle et qui n'offraient sans doute qu'une issue très basse, car il marchait encore comme ployé sur lui-même, la tête courbée, et ses deux bras, très longs, atteignaient le sol.

Il s'approcha de la grotte et jeta son abominable ricanement.

« Tu es toujours là, dit-il. Le sauveur n'est pas venu ? Un peu en retard, le Messie... Qu'il se dépêche ! »

Le timbre de sa voix était si aigu, que don Luis entendit toutes les paroles, et si bizarre, si peu humain, qu'il en éprouva un véritable malaise. Il serra fortement son revolver. Au moindre geste équivoque, il eût tiré.

« Qu'il se dépêche ! répéta le bandit en riant. Sinon, dans cinq minutes, tout sera réglé. Tu vois que je suis un homme méthodique, n'est-ce pas, ma Florence adorée ? »

Il ramassa quelque chose à terre. C'était un bâton en forme de béquille. Il le dressa sous son bras gauche, s'y appuya et, ployé en deux, il se remit à marcher comme quelqu'un qui n'a pas la force de se tenir debout. Puis, subitement, et sans cause apparente qui expliquât ce changement d'attitude, il se releva et se servit de sa béquille ainsi que d'une canne. Il fit alors le tour extérieur de la grotte en poursuivant avec attention un examen dont la signification échappait à don Luis.

Il était de haute taille ainsi, et don Luis comprit aisément que le chauffeur de l'automobile jaune, l'ayant vu sous deux aspects aussi différents, n'eût pas pu dire de façon certaine s'il était très grand ou très petit.

Mais ses jambes, molles et flexibles, vacillaient sous lui, comme si un effort prolongé ne lui eût pas été permis. Il retomba.

C'était un infirme, atteint de quelque maladie de la locomotion, un rachitique, maigre à l'excès. D'ailleurs don Luis apercevait son visage blême, ses joues osseuses, le creux de ses tempes, sa peau couleur de parchemin, – un visage de phtisique, où le sang ne circulait pas.

Quand il eut fini son examen, il vint près de Florence et lui dit :

« Quoique tu sois bien sage, petite, et que tu n'aies pas encore crié, il vaut mieux prendre nos précautions et prévenir toute surprise grâce à la pose d'un confortable bâillon, n'est-ce pas ? »

Il se pencha sur la jeune fille et lui entoura le bas de la figure d'un large foulard, puis, s'inclinant davantage, il se mit à lui parler tout bas, presque à l'oreille. Mais des éclats de rire confus rompaient ce chuchotement. Et c'était terrible à entendre.

Don Luis, sentant l'imminence du danger, redoutant quelque geste du misérable, un meurtre brusque, le choc soudain d'une piqûre empoisonnée, avait braqué son revolver et, confiant en son adresse, attendait.

Que se passait-il là-bas ? Quelles paroles étaient prononcées ? Quel marché infâme le bandit proposait-il à Florence Levasseur ? À quel prix honteux pouvait-elle se libérer ?

Violemment l'infirmes recula, en criant dans un accent de rage :

« Mais tu ne comprends donc pas que tu es perdue ? »

« Maintenant que je n'ai plus rien à craindre, maintenant que tu as été assez bête pour m'accompagner et pour te mettre à ma discrétion, qu'est-ce que tu espères ? Voyons, quoi, me fléchir, peut-être ? Parce que la passion me brûle, tu t'imagines... Ah ! Ah ! Comme tu te trompes, ma petite ! Ta mort, mais je m'en soucie comme d'une pomme... Une fois morte, tu ne compteras plus pour moi. Alors, quoi ?... Peut-être te figures-tu qu'étant infirme je n'aurai pas la force de te tuer ? Te tuer, mais il ne s'agit pas de cela, Florence ! Est-ce que je tue, moi ? Jamais de la vie ! Je suis bien trop lâche pour tuer, j'aurais peur, je tremblerais... Non, non, je ne te toucherai pas, Florence, et cependant... Tiens, regarde de quoi il retourne... tu vas te rendre compte... Ah ! C'est que la chose est combinée comme je sais le faire... Et surtout n'aie pas peur, Florence. Ce n'est qu'un premier avertissement... »

Il s'était éloigné, et il avait, en s'aidant de ses mains et en s'accrochant aux branches d'un arbre, escaladé à droite les premières assises de la grotte. Là, il s'agenouilla. Il y avait près de lui une petite pioche. Il la souleva et frappa à trois reprises un premier amas de pierres. Un éboulement se produisit.

Don Luis bondit hors de sa cachette avec un hurlement de frayeur. D'un coup, il s'était rendu compte. La grotte, les chaos de moellons, les masses de granit, tout cela se trouvait dans une position telle que l'équilibre pouvait en être subitement rompu et que Florence risquait d'être écrasée sous les décombres. Ce n'était donc pas le bandit qu'il fallait abattre, mais Florence qu'il fallait sauver instantanément.

En deux ou trois secondes, il atteignit la moitié du parcours. Mais là, dans cet éclair de l'esprit qui est plus rapide encore que la course la plus folle, il eut la vision que les traces d'herbe foulée ne traversaient pas le petit rond-point central, et que le bandit avait contourné ce rond-point. Pourquoi ? Ce sont de ces questions que pose l'instinct méfiant, mais que la raison n'a pas le temps de résoudre. Don Luis continua. Il n'avait pas mis le pied en cet endroit que la catastrophe eut lieu.

Ce fut d'une brutalité inouïe, comme s'il avait voulu marcher sur le vide et qu'il s'y fût précipité. Le sol s'abîma sous lui. Les mottes d'herbes se disjoignirent, et il tomba.

Il tomba dans un trou qui n'était autre chose que l'orifice d'un puits large tout au plus d'un mètre cinquante et dont la margelle avait été rasée au

niveau même du sol. Seulement il arriva ceci : comme il courait à très vive allure, son élan même le projeta contre la paroi opposée de telle sorte que ses avant-bras reposèrent sur le bord extérieur et que ses mains s'agrippèrent à des racines de plantes.

Peut-être eût-il pu, si grande était sa vigueur, se rétablir à la force des poignets. Mais tout de suite, répondant à l'attaque, le bandit s'était hâté de venir à l'encontre de l'assaillant et, maintenant, posté à dix pas de don Luis, il le menaçait de son revolver.

« Bouge pas, cria-t-il, ou je te fracasse. »

Don Luis se trouvait ainsi réduit à l'impuissance sous peine d'essuyer le feu de l'ennemi.

Quelques secondes leurs yeux se rencontrèrent. Ceux de l'infirmes étaient brûlants de fièvre, des yeux de malade.

Tout en rampant, attentif aux moindres mouvements de don Luis, il vint s'accroupir à côté du puits.

Son bras tendu braquait le revolver. Et son rire infernal jaillit de nouveau :

« Lupin ! Lupin Lupin ! Ça y est ! Le plongeon de Lupin ! Ah ! Faut-il que tu en aies une couche ! Je t'avais prévenu cependant, prévenu à l'encre de sang. Rappelle-toi... *“L'emplacement de ta mort est déjà choisi. Le piège est prêt. Prends garde, Lupin.”* Et te voilà ! Tu n'es donc pas en prison ? Tu as encore paré ce coup-là ? Coquin, va... Heureusement que j'avais prévu l'aventure et pris mes précautions. Hein ? Ça y est-il, comme combinaison ? Je me suis dit :

« Toute la police va galoper sur mes troussees. Mais il n'y en a qu'un qui soit de taille à me rattraper, un seul, Lupin. Donc, montrons-lui la route, conduisons-le comme à la laisse tout du long d'un petit chemin ratissé par le corps de la victime... » Et alors, des points de repaire, semés habilement çà et là... Ici la bague de la donzelle entortillée d'un brin d'herbe, plus loin une fleur déchiquetée, plus loin l'empreinte de cinq doigts enfoncés, ensuite le signe de la croix... Pas moyen de se tromper, hein ? Du moment que tu me jugeais assez stupide pour laisser à Florence le loisir de jouer au Petit Poucet, ça te menait tout droit dans la gueule du puits, sur les mottes de gazon que j'ai plaquées dessus, le mois dernier, en prévision de l'aubaine... Rappelle-toi... *le piège est prêt...* Et un piège à ma façon, Lupin, du meilleur cru. Ah ! C'est que mon plaisir est de me débarrasser des gens

avec leur concours et leur bonne volonté. On collabore comme de bons camarades. Tu as déjà saisi la chose, hein ? Je n'opère pas moi-même. C'est eux qui s'opèrent, qui se pendent ou se fichent de mauvaises piquûres... à moins qu'ils ne préfèrent la gueule d'un puits, comme toi, Arsène Lupin ! Ah ! Mon pauvre vieux, dans quelle mélasse t'es-tu fourré ? Non, mais ce que tu en fais une tête ! Florence, regarde donc la binette de ton amoureux ! »

Il s'interrompit, secoué par un accès d'hilarité qui agitait son bras tendu, donnait à sa figure l'expression la plus barbare, et faisait danser ses jambes sous son torse comme des jambes de pantin désarticulé. En face de lui, l'adversaire faiblissait. L'effort devenait de plus en plus désespéré et de plus en plus inutile. Les doigts, cramponnés d'abord aux racines des herbes, se crispaient vainement aux pierres de la paroi. Et les épaules s'enfonçaient peu à peu.

« Nous y sommes, bégaya le bandit avec des contorsions de gaieté. Dieu ! Que c'est bon de rire ! Surtout quand on ne rit jamais... Mais non, je suis un sinistre, moi, un homme pour funérailles ! N'est-ce pas, ma Florence, tu ne m'as jamais vu rire ?... Mais aussi cette fois, c'est trop rigolo... Lupin dans son trou, et Florence dans sa grotte, l'un gigotant au-dessus de l'abîme, et l'autre râlant déjà sous sa montagne. Quel spectacle !

« Allons, Lupin, ne t'esquinte pas... Pourquoi tant de simagrées ?... Tu as donc peur de l'éternité ? Un honnête homme comme toi ! Le don Quichotte des temps modernes ! Allons, laisse-toi descendre... Il n'y a même plus d'eau dans le puits, où tu pourrais barboter... Non, c'est la bonne petite glissade dans l'inconnu... On n'entend seulement pas la chute des cailloux qu'on y jette, et tout à l'heure j'y ai lancé du papier en flamme, ça s'est perdu dans les ténèbres. Brr !... J'en ai eu froid dans le dos... Allons, du courage. Ce n'est qu'un moment à passer, et tu en as vu bien d'autres ! Bravo ! ça y est presque. Tu en prends ton parti. Eh ! Lupin, Lupin ! Comment ! Tu ne me dis pas adieu ? Pas un sourire... pas un remerciement ? Au revoir, Lupin, au revoir... »

Il se tut. Il attendait l'épouvantable dénouement qu'il avait préparé avec tant de génie, et dont toutes les phases se déroulaient selon son inflexible volonté.

Ce ne fut pas long d'ailleurs. Les épaules s'étaient enfoncées. Le menton, et puis la bouche convulsée par un rictus d'agonie, et puis les yeux,

ivres de terreur, et puis le front, et les cheveux, et toute la tête, enfin, toute la tête avait disparu.

L'infirmes regardait éperdument, comme en extase, immobile, avec une expression de volupté sauvage, et sans un mot qui pût troubler le silence et suspendre sa haine.

Au bord du gouffre, il ne restait plus que les mains, les mains tenaces, opiniâtres, acharnées, héroïques, les pauvres mains impuissantes qui seules vivaient encore et qui, peu à peu, battant en retraite avec la mort, cédaient, reculaient, et lâchaient prise.

Et les mains glissèrent. Un instant les doigts s'accrochèrent comme des griffes. Il sembla même, tellement leur effort était surnaturel, qu'ils ne désespéraient pas, à eux seuls, de ramener au jour et de ressusciter le cadavre enseveli déjà dans l'ombre. Et puis, à leur tour, ils s'épuisèrent. Et puis, et puis, tout à coup on ne vit plus rien, et l'on n'entendit plus rien...

L'infirmes sursauta, comme détendu, et, hurlant de joie :

« Pouf ! Ça y est ! Lupin au fond de l'enfer... C'est une aventure finie... Pif ! Paf ! Pouf ! »

Se retournant du côté de Florence, il dansa de nouveau sa danse macabre. Il se levait tout droit, et s'accroupissait d'un coup, en jouant avec ses jambes comme avec les chiffes grotesques d'un épouvantail. Et il chantait, et il sifflait, et il vomissait des injures, et il blasphémait abominablement.

Puis il revint au trou béant, et, de loin, comme s'il eût peur encore de s'approcher, il y cracha à trois reprises.

Cela ne suffit pas à sa haine. Il y avait à terre des débris de statues. Il saisit une tête, la roula sur l'herbe, et la précipita dans le vide. Et il y avait à quelque distance des masses de fer, d'anciens boulets couleur de rouille. Eux aussi, il les roula jusqu'au bord et les poussa. Cinq, dix, quinze boulets dégringolèrent, à la suite les uns des autres, et se cognèrent aux parois avec un vacarme sinistre que l'écho multipliait comme les grondements furieux du tonnerre qui s'éloigne.

« Tiens, attrape ça, Lupin ! Ah ! Tu m'as assez embêté, sale canaille ! Tu m'en as mis des bâtons dans les roues, pour cet héritage de malheur !... Tiens, encore celui-là... et puis celui-là... Si tu as faim, voilà de quoi boulotter... En veux-tu encore ? Tiens, bouffe, mon vieux. »

Il vacilla sur lui-même, pris d'une sorte de vertige, et il dut s'accroupir. Il était à bout de forces. Cependant, soulevé par une convulsion suprême, il eut encore l'énergie de s'agenouiller devant le gouffre et, se penchant vers les ténèbres, il bégaya d'une voix haletante :

« Eh ! Dis donc, le cadavre, ne frappe pas tout de suite à la porte de l'enfer... La petite va t'y rejoindre dans vingt minutes... C'est ça, à quatre heures... Tu sais que je suis l'homme de l'exactitude... et de la minute précise... À quatre heures elle sera au rendez-vous... Ah ! J'oubliais... L'héritage, tu sais... les deux cents millions de Mornington, eh bien ! Je les empoche. Mais oui... tu penses bien que j'avais pris toutes mes précautions ?... Florence t'expliquera ça tout à l'heure... C'est très bien machiné... tu verras... tu verras... »

Il ne pouvait plus parler. Les dernières syllabes semblaient plutôt des hoquets. La sueur lui dégouttait des cheveux et du front, et il s'affaissa en gémissant, comme un moribond que torturent les affres de l'agonie.

Il resta ainsi quelques minutes, la tête entre les mains et tout grelottant. Il avait l'air de souffrir jusqu'au plus profond de lui-même, en chacun de ses muscles tordus par la maladie, en chacun de ses nerfs de déséquilibré. Puis, sous l'influence d'une pensée qui paraissait le faire agir inconsciemment, une de ses mains glissa par saccades le long de son corps, et, à tâtons, avec des râles de douleur, il réussit à tirer de sa poche et à porter vers sa bouche une fiole dont il but avidement deux ou trois gorgées.

Aussitôt il se ranima, comme s'il eût absorbé de la chaleur et de la force. Ses yeux s'apaisèrent, sa bouche esquissa un sourire affreux. Il dit en se tournant vers Florence :

« Ne te réjouis pas, petite, ce n'est pas encore pour cette fois, et j'ai sûrement le temps de m'occuper de toi. Et puis, après, plus d'embêtements, plus de ces combinaisons et de ces batailles qui m'esquintent. Le calme plat ! La vie facile !... Que diable, avec deux cents millions, on a de quoi se dorloter, n'est-ce pas, petite fille ?... Allons, allons, ça va beaucoup mieux. »



## *Le secret de Florence*

### [Table des matières](#)

L'heure était venue où la seconde partie du drame devait se jouer. Après le supplice de don Luis Perenna, c'était le supplice de Florence. Bourreau monstrueux, l'infirmier passait de l'un à l'autre, sans plus de pitié que s'il se fût agi de bête qu'on égorge à l'abattoir.

Encore défaillant, il se traîna vers la jeune fille, et, après avoir pris dans un étui de métal bruni une cigarette qu'il alluma, il lui dit avec un raffinement de cruauté :

« Lorsque cette cigarette sera entièrement consumée, Florence, ce sera ton tour. Ne la quitte pas des yeux. Ce sont les dernières minutes de ta vie qui s'en vont en cendres. Ne la quitte pas des yeux, et réfléchis. Florence, il faut que tu comprennes bien ceci. L'amoncellement de pierres et de rocs qui surplombent ta tête a toujours été considéré par tous les propriétaires du domaine, et notamment par le vieux Langernault, comme devant s'écrouler un jour ou l'autre... Et moi, moi, depuis des années, avec une patience inlassable et dans l'hypothèse d'une occasion propice, je me suis amusé à l'effriter davantage encore, à le miner par les eaux de la pluie, bref à le travailler de telle sorte que, aujourd'hui, en toute franchise, je ne comprends pas moi-même comment tout cela peut se maintenir en équilibre. Ou plutôt si, je le comprends. Le coup de pioche que j'ai donné tout à l'heure n'était qu'un avertissement. Mais il suffit que j'en donne un autre, au bon endroit, et que je chasse une petite brique qui se trouve coincée entre deux blocs, pour que l'échafaudage s'écroule comme un château de cartes. Une petite brique, Florence, tu entends, une petite brique de rien du tout, que le hasard a fait glisser là, entre deux blocs, et qui les a retenus jusqu'ici. La brique saute, les deux blocs dégringolent, et vlan, c'est la catastrophe. »

Il reprit haleine et continua :

Après ? Après, voici ce qui a lieu, Florence. Ou bien l'écroulement s'est effectué de telle sorte qu'on ne puisse même pas apercevoir ton cadavre – si

jamais on avait l'idée de venir te chercher ici –, ou bien de telle sorte que ce cadavre soit en partie visible – auquel cas je m'empresserais de couper et de faire disparaître les liens qui l'attachent. Et alors que suppose l'enquête ? C'est que Florence Levasseur, poursuivie par la justice, s'est cachée dans une grotte qui s'est écroulée sur elle. Un point, c'est tout. Quelques *de profundis* pour l'imprudente, et il n'est plus question d'elle.

« Quant à moi... Quant à moi, mon œuvre achevée, ma bien-aimée morte, je plie bagages, j'efface soigneusement toutes les traces de mon passage ici, je relève toutes les herbes froissées, je reprends mon automobile, je fais le mort pendant quelque temps, et puis, vlan, coup de théâtre, je réclame les deux cents millions. »

Il eut un petit ricanement, tira deux ou trois bouffées de sa cigarette, et ajouta paisiblement :

« Je réclame les deux cents millions et je les obtiens. Voilà ce qui est le plus chic. Je les réclame parce que j'y ai droit et je t'ai expliqué tout à l'heure, avant l'intrusion du sieur Lupin, comment, à partir de la seconde même de ta mort, j'y avais le droit le plus légal et le plus irréfutable. Et je les obtiens parce qu'il est humainement impossible de relever contre moi la moindre espèce de preuve. Pas une charge qui m'atteigne. Des soupçons, oui, des présomptions morales, des indices, tout ce que tu voudras, mais pas une preuve matérielle. Personne ne me connaît. L'un m'a vu grand, l'autre petit. Mon nom même est ignoré. Tous mes crimes sont anonymes. Tous mes crimes sont plutôt des suicides ou peuvent s'expliquer par des suicides. Je te le dis, la justice est impuissante. Lupin mort, Florence Levasseur morte, personne au monde ne peut témoigner contre moi. Au cas même où l'on m'arrêterait, il faudrait me relâcher avec le non-lieu définitif. Je serai flétri, exécré, haï, infâme, maudit à l'égal des plus grands malfaiteurs. Mais j'aurai les deux cents millions, et avec ça, ma petite, l'amitié de bien des honnêtes gens ! Je te le répète, Lupin et toi disparus, c'est fini. Il n'y a plus rien, plus rien que quelques papiers et quelques menus objets que j'ai eu la faiblesse de garder jusqu'ici dans ce portefeuille et qui suffiraient, et au-delà, à me faire couper le cou, si je ne devais dans quelques minutes les brûler un à un et en jeter les cendres au fin fond du puits. Ainsi donc, tu le vois, Florence, toutes mes précautions sont prises. Tu n'as à espérer ni compassion d'une part, puisque ta mort représente pour moi deux cents millions, ni secours d'autre part, puisque l'on ignore où je t'ai menée, et

qu'Arsène Lupin n'existe plus. Dans ces conditions, choisis, Florence. Le dénouement du drame t'appartient : ou bien ta mort, qui est certaine, inévitable – ou bien... ou bien l'acceptation de mon amour. Réponds oui ou non. Un signe de ta tête décidera de ton sort. Si c'est non, tu meurs. Si c'est oui, je te délivre, nous partons, et, plus tard, lorsque ton innocence sera reconnue, – et je m'en charge ! – tu deviens ma femme. Est-ce oui, Florence ? »

Il l'interrogeait avec une anxiété réelle et une fureur contenue qui rendaient sa voix frémissante. Ses genoux se traînaient sur la dalle. Il suppliait et il menaçait, avide d'être exaucé, et presque désireux d'un refus, tellement sa nature le poussait au crime.

« Est-ce oui, Florence ? Un signe de tête, si léger qu'il soit, et je te croirai aveuglément, car tu es celle qui ne ment jamais, et ta promesse est sacrée. Est-ce oui, Florence ? Ah ! Florence, réponds donc... C'est de la folie d'hésiter !... Ta vie dépend d'un soubresaut de ma colère... Réponds !... Tiens, regarde, ma cigarette est éteinte... Je la jette, Florence... Un signe de tête... Est-ce oui ? Est-ce non ? »

Il se pencha sur elle et la secoua par les épaules, comme s'il eût voulu la contraindre au signe qu'il exigeait d'elle, mais, soudain, pris d'une sorte de frénésie, il se leva en criant :

« Elle pleure ! Elle pleure ! Elle ose pleurer ! Mais, malheureuse, crois-tu que je ne sache pas pourquoi tu pleures ? Ton secret, je le connais, ma petite, et je sais que tes larmes ne viennent pas de ta peur de mourir. Toi ? Mais tu n'as peur de rien ! Non, c'est autre chose... Veux-tu que je te le dise, ton secret ? Mais non, je ne peux pas... je ne peux pas... les mots me brûlent les lèvres. Oh ! La maudite femme ! Ah ! Tu l'auras voulu, Florence, c'est toi-même qui veux mourir puisque tu pleures !... c'est toi-même qui veux mourir... »

Tout en parlant, il se hâtait d'agir et de préparer l'horrible chose. Le portefeuille en cuir marron qui contenait les papiers, et qu'il avait montré à Florence, était par terre, il l'empocha. Puis, toujours tremblant, il ôta sa veste qu'il jeta sur un arbuste voisin, puis il saisit la pioche et escalada les pierres inférieures. Et il trépignait de rage. Et il vociférait :

« C'est toi qui as voulu mourir, Florence. Rien ne peut faire maintenant que tu ne meures pas... Je ne peux même plus voir le signe de ta tête...

Trop tard !... Tu l'as voulu... Tant pis pour toi... Ah ! Tu pleures !... Tu oses pleurer ! Quelle folie ! »

Il était presque au-dessus de la grotte à droite. Sa haine le dressa. Épouvantable, hideux, atroce, les yeux rouges de sang, il introduisit le fer de la pioche entre les deux blocs où la brique se trouvait coincée. Ensuite s'étant mis de côté, bien à l'abri, il donna un coup sur la brique, puis un second. Au troisième, la brique sauta.

Ce qui se produisit fut si brusque, la pyramide de débris et de pierres s'effondra avec une telle violence dans le creux de la grotte et devant la grotte que l'infirme lui-même, malgré ses précautions, fut entraîné par l'avalanche et projeté sur l'herbe. Chute sans gravité d'ailleurs et dont il se releva aussitôt en balbutiant :

« Florence ! Florence ! »

La catastrophe, qu'il avait pourtant préparée d'une façon si minutieuse, et provoquée si féroce, semblait soudain le bouleverser par ses résultats. D'un œil effaré, il cherchait la jeune fille. Il se baissa, il rampa autour du chaos, qu'enveloppait une poussière épaisse. Il regarda dans les interstices. Il ne vit rien.

Florence était ensevelie sous les décombres, invisible comme il l'avait prévu, morte.

« Morte ! dit-il, les yeux fixes et l'air hébété !... Morte ! Florence est morte ! »

De nouveau il tomba dans une prostration absolue, qui peu à peu lui ploya les jambes, l'accroupit et le paralysa. Ses deux efforts, si proches l'un de l'autre, et aboutissant à des cataclysmes dont il avait été le témoin immédiat, paraissaient l'avoir vidé de tout ce qui lui restait d'énergie. Sans haine puisque Arsène Lupin ne vivait plus, sans amour puisque Florence n'existait plus, il avait l'aspect d'un homme qui a perdu la raison même de sa vie.

Deux fois ses lèvres articulèrent le nom de Florence. Regrettait-il son amie ? Arrivé au terme de cette effrayante série de forfaits, évoquait-il les étapes parcourues, toutes marquées d'un cadavre ? Est-ce que quelque chose comme l'éveil d'une conscience palpitait au fond de cette brute ? Ou plutôt n'était-ce pas cette sorte de torpeur physique qui engourdit la bête fauve assouvie, repue de chair, ivre de sang, torpeur qui est presque de la volupté ?

Pourtant il répéta une fois encore le nom de Florence, et des larmes roulèrent sur ses joues.

Il demeura longtemps ainsi, immobile et morne, et lorsque, après avoir avalé de nouveau quelques gorgées de sa drogue, il se remit à l'œuvre, ce fut machinalement, sans cette allégresse qui le faisait sautiller sur ses jambes molles et le menait au crime comme on se rend à une partie de plaisir.

Il commença par retourner vers le buisson d'où Lupin l'avait vu émerger. Derrière ce buisson il y avait, entre deux arbres, un abri sous lequel se trouvaient des instruments et des armes, pelles, râpeaux, fusils, rouleaux de cordes et de fils de fer.

En plusieurs voyages, il les porta près du puits pour les y précipiter en s'en allant. Il examina ensuite chaque parcelle du monticule sur lequel il avait grimpé, afin d'être certain qu'il n'y laissait pas la moindre trace de son passage. Même examen aux endroits de la pelouse où il avait évolué, sauf sur le chemin du puits qu'il se réservait d'explorer en dernier lieu. Les herbes furent redressées, la terre foulée fut soigneusement aplatie.

Il semblait soucieux et, tout en pensant à autre chose, il agissait plutôt par habitude de malfaiteur qui sait ce qu'il doit faire.

Un petit incident parut le réveiller. Une hirondelle blessée tomba près de lui. D'un geste il la saisit et l'écrasa entre ses mains, la pétrissant comme un chiffon de papier que l'on roule. Et ses yeux brillaient d'une joie barbare, tandis qu'il contemplait le sang qui giclait de la pauvre bête en lui rougissant les mains.

Mais comme il jetait le petit cadavre informe dans un fourré, il aperçut aux épines de ce fourré un cheveu blond, et toute sa détresse revint, au souvenir de Florence.

Il s'agenouilla devant la grotte écroulée. Puis, cassant deux bouts de bois, il les plaça en forme de croix sous une des pierres.

Comme il était courbé, de la poche de son gilet un petit miroir glissa, et, heurtant un caillou, se brisa.

Ce signe de malheur le frappa vivement. Il jeta autour de lui un regard méfiant, et, tout frémissant d'inquiétude, comme s'il se fût senti menacé par des puissances invisibles, il murmura :

« J'ai peur... Allons-nous-en, allons-nous-en... »

Sa montre marquait alors la demie de quatre heures.

Il prit son veston sur l'arbuste où il l'avait posé, enfila les manches, et il se mit à chercher dans la poche extérieure de droite. C'est là qu'il avait mis ce portefeuille en cuir marron qui renfermait ses papiers.

« Tiens, fit-il très étonné... il me semblait pourtant bien... »

Il fouilla la poche extérieure de gauche, puis celle de côté, en haut, puis, avec une agitation fébrile, toutes les poches intérieures.

Le portefeuille n'y était pas. Et, chose stupéfiante, aucun des autres objets dont la présence dans les poches de son veston ne faisait pour lui aucune espèce de doute ne s'y trouvait, ni son étui à cigarettes, ni sa boîte d'allumettes, ni son carnet.

Il fut confondu. Son visage se décomposa. Il balbutia des mots incompréhensibles, tandis que la plus redoutable des idées s'emparait de son esprit au point de lui apparaître aussitôt comme une vérité certaine : Il y avait quelqu'un dans l'enceinte du Vieux-Château.

Il y avait quelqu'un dans l'enceinte du Vieux Château ! Et ce quelqu'un se cachait actuellement aux environs des ruines, dans les ruines peut-être ! Et ce quelqu'un l'avait vu ! Et ce quelqu'un avait assisté à la mort d'Arsène Lupin et à la mort de Florence Levasseur ! Et ce quelqu'un, profitant de son inattention, et connaissant par ses paroles à lui l'existence des papiers, avait fouillé le veston et vidé les poches !

Sa figure exprima cet émoi de l'homme habitué aux actes des ténèbres et qui sait tout à coup que des yeux l'ont surpris dans ses besognes détestables, et que les mêmes yeux, maintenant, épient ses gestes et voient celui qui n'a jamais été vu. D'où partait ce regard qui le troublait comme le grand jour trouble l'oiseau de nuit ? Était-ce le regard d'un intrus caché par hasard ou d'un ennemi acharné à le perdre ? Était-ce un complice d'Arsène Lupin, un ami de Florence, un affilié de la police ? Et cet adversaire se contentait-il du butin ou se préparait-il à l'attaquer ?

L'infirmes n'osait bouger. Il était là, exposé aux agressions, en terrain découvert, sans rien pour le protéger contre des coups qui pourraient partir avant même qu'il sût où se trouvait l'adversaire.

À la fin cependant l'imminence du péril lui rendit quelque vigueur. Immobile encore, il inspecta d'abord les alentours avec une attention si aiguë qu'il semblait qu'aucun détail n'eût pu lui échapper. Que ce fût entre les pierres du chaos ou derrière les buissons, ou que ce fût à l'abri du grand rideau de lauriers, il eût avisé la silhouette la plus indistincte.

Ne voyant personne, il avança. Sa béquille le soutenait. Il marchait sans que ses pas et sans que cette béquille, terminée probablement par un bouton de caoutchouc, fissent le moindre bruit. La main droite tendue serrait un revolver. L'index pesait sur la détente. Le plus petit effort de volonté, moins que cela même, l'ordre spontané de son instinct, et la balle supprimait l'ennemi.

Il se dirigeait vers la gauche. Il y avait, de ce côté, entre la pointe extrême des lauriers et les premières roches éboulées, un petit chemin de briques qui devait être plutôt le faîte d'un mur enseveli. Ce chemin, par lequel l'ennemi avait pu venir, sans laisser de traces, jusqu'à l'arbuste qui portait le veston, l'infirmes le suivit.

Les dernières branches des lauriers le gênant, il les écarta.

Des masses de buissons s'entremêlaient. Pour les éviter il longea la base du monticule. Puis il fit encore quelques pas, contournant une roche énorme.

Et alors, subitement, il recula et perdit presque l'équilibre, tandis que sa béquille tombait et que le revolver lui échappait des mains.

Ce qu'il venait d'apercevoir, ce qu'il apercevait, était bien le spectacle le plus terrifiant qu'il lui fût possible de considérer. En face de lui, dix pas plus loin, ce n'était pas un homme qui se dressait, les mains dans les poches, les jambes croisées, l'une de ses épaules légèrement appuyée contre la paroi de la roche. Ce n'était pas et ce ne pouvait pas être un homme, puisque cet homme, l'infirmes le savait, était mort, d'une mort d'où personne ne revient. C'était donc un fantôme, et cela, cette apparition d'outre-tombe, portait l'épouvante de l'infirmes à ses dernières limites.

Il grelottait, repris de fièvre et de nouveau défaillant. Ses yeux agrandis contemplaient l'inconcevable phénomène. Tout son être rempli de croyances et de peurs sataniques, ployait sous le fardeau d'une vision à laquelle chaque seconde ajoutait un surcroît d'horreur. Incapable de fuir, incapable de se défendre, il s'affaissa sur les genoux. Et il ne pouvait détacher son regard de ce mort, que, une heure à peine auparavant, il avait enseveli dans les profondeurs d'un puits, sous un linceul de pierres et de granit.

Le fantôme d'Arsène Lupin !

Un homme, on le vise, on tire sur lui, et on le tue. Mais un fantôme ! Un être qui n'existe pas, et qui pourtant dispose de toutes les forces

suraturelles !... À quoi bon lutter contre les machinations infernales de ce qui n'est plus ? À quoi bon ramasser l'arme tombée et la braquer sur le spectre impalpable d'Arsène Lupin ?

Et il vit cette chose incompréhensible : le fantôme sortit les mains de ses poches. L'une d'elles tenait un étui à cigarettes, et l'infirmier reconnut ce même étui de métal bruni qu'il avait cherché vainement ! Comment douter alors que l'être qui avait fouillé le veston ne fût justement celui-là qui ouvrait l'étui, qui choisissait une cigarette et qui faisait craquer une allumette, prise, elle aussi, dans une boîte appartenant à l'infirmier !

Miracle ! Une flamme réelle jaillit de l'allumette ! Prodige inouï ! Des volutes de fumée montèrent de la cigarette, une fumée véritable dont l'odeur particulière, que l'infirmier connaissait bien, lui parvint aussitôt.

Il se cacha la tête entre les mains. Il ne voulait plus voir. Fantôme ou hallucination, émanation de l'autre monde ou image née de ses remords et projetée par lui, il ne voulait plus que ses yeux en fussent torturés.

Mais il perçut le bruit, de plus en plus distinct, d'un pas qui s'en venait ! Il sentit une présence étrangère qui évoluait autour de lui ! Un bras se tendit ! Une main lui tenna la chair d'une étreinte irrésistible ! Et il entendit des mots prononcés par une voix qui était, à ne s'y pas tromper, la voix humaine et vivante d'Arsène Lupin :

« Eh bien, voyons, cher monsieur, dans quel état nous mettons-nous ? Certes, je comprends tout ce que mon brusque retour a d'insolite et même d'inconvenant, mais enfin il ne faut pas se frapper outre mesure. On a vu des choses beaucoup plus extraordinaires, comme l'arrêt du soleil par Josué... ou des cataclysmes beaucoup plus sensationnels, comme le tremblement de terre de Lisbonne en 1755. Le sage doit ramener les événements à leur juste mesure, et ne pas les juger d'après leur action sur son propre destin, mais d'après leur retentissement sur la fortune du monde. Or, avouez-le, votre petite mésaventure est tout individuelle, et n'affecte en rien l'équilibre planétaire. Marc-Aurèle a dit, page 84 de l'édition Hachette... »

L'infirmier avait eu le courage de relever la tête, et la réalité lui apparaissait maintenant avec une telle précision qu'il ne pouvait plus se dérober devant ce fait indiscutable : Arsène Lupin n'était pas mort ! Arsène Lupin, qu'il avait précipité dans les entrailles de la terre et qu'il avait écrasé



aussi sûrement que l'on écrase un insecte avec le fer d'un marteau, Arsène Lupin n'était pas mort !

Comment s'expliquait un mystère aussi stupéfiant, l'infirmier ne pensait même pas à se le demander. Cela seul importait : Arsène Lupin n'était pas mort. Les yeux d'Arsène Lupin regardaient et sa bouche articulait, comme des yeux et comme une bouche d'homme vivant. Arsène Lupin n'était pas mort. Il respirait. Il souriait. Il parlait. Il vivait !

Et c'était si bien de la vie que le bandit avait en face de lui que, poussé soudain par un ordre de sa nature et par sa haine implacable contre la vie, il s'aplatit tout de son long, atteignit son revolver, l'empoigna et tira.

Il tira, mais trop tard. D'un coup de bottine, don Luis avait fait dévier l'arme. D'un autre coup, il la fit sauter des mains de l'infirmier.

Celui-ci grinça de rage, et, tout de suite, hâtivement, se mit à fouiller dans ses poches.

« C'est ça que vous désirez, monsieur ? fit don Luis en montrant une sorte de seringue, chargée d'un liquide jaunâtre. Excusez-moi, mais j'ai eu peur que, par suite d'un faux mouvement, vous ne vous piquiez vous-même. Or, ce serait là, n'est-ce pas ? Une piqûre mortelle, et je ne me le pardonnerais pas. »

L'infirmier était désarmé. Il hésita un moment, étonné que l'adversaire ne l'attaquât pas de façon plus violente, et cherchant à profiter de ce délai. Ses yeux, petits et clignotants, erraient autour de lui, en quête d'un projectile. Mais une idée parut l'assaillir et, peu à peu lui rendit confiance, et, dans un nouvel accès de joie, vraiment inattendu, il lâcha son éclat de rire le plus strident.

« Et Florence ! s'exclama-t-il. N'oublions pas Florence. Car je te tiens par là. Si je te rate avec mon revolver, si tu m'as volé mon poison, j'ai un autre moyen de t'atteindre, et en plein cœur ! N'est-ce pas que tu ne peux pas vivre sans Florence ? Florence morte, c'est ta condamnation, n'est-ce pas ? Florence morte, toi-même tu te passes la corde au cou ? N'est-ce pas ? N'est-ce pas ? »

Don Luis répondit :

« En effet, si Florence mourait, je ne pourrais pas lui survivre.

— Elle est morte, s'écria le bandit avec un redoublement de gaieté et en sautillant sur ses genoux. Morte ! Ce qui s'appelle morte ! Que dis-je ! Plus que morte ! Un mort, ça conserve quelque temps encore l'apparence d'un

vivant. Mais là c'est bien mieux ! Plus de cadavre, Lupin, une bouillie de chair et d'os ! Tout l'échafaudage des blocs de pierre lui a dégringolé dessus ! Tu vois ça d'ici, hein ! Quel spectacle ! Allons, vite, à ton tour de déménager. Veux-tu un bout de corde ? Ah ! Ah ! Ah ! C'est à crever de rire. Mais je te l'avais dit, Lupin, rendez-vous devant la porte de l'enfer. Vite, la bien-aimée t'attend. Tu hésites ? Et la vieille politesse française ! Est ce qu'on fait attendre une femme ? Au galop, Lupin ! Florence est morte ! »

Il disait cela avec une réelle volupté, comme si ce seul mot lui eût paru délicieux.

Don Luis n'avait pas sourcillé. Il prononça simplement, en hochant la tête :

« Quel dommage ! »

L'infirme sembla pétrifié. Toutes ses contorsions de joie, toute sa mimique triomphale furent arrêtées net. Il balbutia :

« Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

– Je dis, déclara don Luis, qui ne se départait pas de son calme et de sa courtoisie et continuait à ne pas tutoyer l'infirme, je dis, cher monsieur, que vous avez commis une mauvaise action. Je n'ai jamais rencontré une nature plus noble et plus digne d'estime que Mlle Levasseur. Sa beauté incomparable, sa grâce, l'harmonie de sa taille, sa jeunesse, méritaient un autre traitement. En vérité, il serait regrettable qu'un tel chef-d'œuvre n'existât plus. »

L'infirme restait stupide. La sérénité de don Luis le déconcertait. Il articula d'une voix blanche :

« Je te répète qu'elle n'existe plus. Tu n'as donc pas vu la grotte ? Florence n'existe plus !

– Je ne veux pas le croire, fit don Luis paisiblement. S'il en était ainsi l'aspect des choses ne serait plus le même. Il y aurait des nuages au ciel. On n'entendrait pas chanter les oiseaux, et la nature aurait un air de deuil. Or, les oiseaux chantent, le ciel est bleu, toutes les choses sont à leur place, l'honnête homme est vivant, et le bandit se traîne à ses pieds. Comment Florence ne vivrait-elle pas ? »

Un long silence suivit ces paroles. Les deux ennemis, à trois pas l'un de l'autre, se regardaient dans les yeux, don Luis toujours aussi tranquille, l'infirme en proie à l'angoisse la plus folle. Le monstre comprenait. Si

obscur que fût la vérité, elle lui apparaissait avec tout l'éclat d'une certitude aveuglante ; Florence Levasseur, elle aussi, vivait ! Humainement, matériellement, cela n'était pas dans les choses possibles. Mais la résurrection de don Luis non plus n'était pas dans les choses possibles, et pourtant don Luis vivait, et son visage ne portait même pas la trace d'une égratignure, et ses vêtements ne semblaient même pas déchirés ou souillés.

Le monstre se sentit perdu. L'homme qui le tenait entre ses mains implacables était de ceux dont le pouvoir n'a pas de limites. Il était de ceux qui s'échappent des bras mêmes de la mort et qui arrachent victorieusement à la mort les êtres dont ils ont pris la garde.

Le monstre reculait, peu à peu, traînant ses genoux sur le petit sentier de briques.

Il reculait. Il passait devant le chaos qui recouvrait l'ancien emplacement de la grotte, et il ne tourna pas les yeux de ce côté, comme s'il eût eu la conviction définitive que Florence était sortie saine et sauve du formidable sépulcre.

Il reculait. Don Luis l'avait quitté du regard et, occupé à défaire un rouleau de corde qu'il avait ramassé, paraissait ne plus se soucier de lui.

Il reculait.

Et brusquement, ayant observé l'ennemi, il pivota sur lui-même, se dressa d'un effort sur ses jambes molles, et se mit à courir dans la direction du puits.

Vingt pas l'en séparaient. Il atteignit la moitié, les trois quarts de la distance. Déjà l'orifice s'ouvrait devant lui. Il étendit les bras, du geste d'un homme qui veut piquer une tête, et il s'élança.

Son élan fut brisé. Il roula sur le sol, ramené brutalement en arrière et les bras serrés si violemment autour du buste qu'il ne pouvait plus remuer.

C'était don Luis qui, ne le perdant pas de vue, avait jeté sa corde préparée à la manière d'un lasso, et lui avait, au moment même où il se précipitait dans l'abîme, enroulé autour du corps une boucle solide.

Quelques secondes l'infirmes se débattit. Mais le nœud coulant lui sciait les chairs. Il ne bougea plus. C'était fini.

Alors don Luis Perenna, qui le tenait au bout de la laisse, s'en vint vers lui et acheva de le lier avec le reste de la corde. L'opération fut minutieuse. Don Luis s'y reprit à plusieurs fois, utilisant aussi les rouleaux de cordes que le bandit avait apportés près du puits et le bâillonnant à l'aide d'un

mouchoir. Et, tout en s'appliquant à son ouvrage, il expliquait d'un ton de politesse affectée :

« Voyez-vous, monsieur, les gens se perdent toujours par excès de confiance. Ils n'imaginent pas que leurs adversaires puissent avoir des ressources qu'ils n'ont pas. Ainsi, quand vous m'avez fait tomber dans votre traquenard, comment avez-vous pu supposer, cher monsieur, qu'un homme comme moi, qu'un homme comme Arsène Lupin, accroché au bord d'un puits, ayant les avant-bras posés sur le rebord et les pieds contre la paroi intérieure, se laisserait choir comme le premier venu ? Voyons, vous étiez à quinze ou vingt mètres, et je n'aurais pas eu la force de remonter d'un bond ni le courage d'affronter les balles de votre revolver, alors justement qu'il s'agissait de sauver Florence Levasseur et de me sauver moi-même ! Mais, mon pauvre monsieur, le plus minime effort eût suffi, soyez-en convaincu. Si je ne l'ai pas tenté, cet effort, c'est que j'avais mieux à faire, infiniment mieux. Et je vais vous dire pourquoi, si toutefois vous êtes curieux de le savoir. Oui ? Apprenez donc, monsieur, que, du premier coup, mes genoux et mes pieds, en s'arc-boutant contre les parois extérieures, avaient démoli, je m'en rendis compte pas la suite, une mince couche de plâtre qui fermait, à cet endroit, une ancienne excavation pratiquée dans le puits. Heureuse chance, n'est-ce pas ? Et de nature à modifier la situation. Aussitôt mon plan fut établi. Tout en jouant ma petite comédie du monsieur qui va tomber dans un gouffre, tout en me composant le visage le plus effaré, les yeux les plus écarquillés et le rictus le plus hideux, j'agrandis cette excavation de manière à rejeter les carreaux de plâtre devant moi pour que leur chute ne fût aucun bruit. Le moment venu, à la seconde même où mon visage défaillant disparut à vos yeux, moi, tout simplement, et grâce à un tour de reins qui ne manquait pas d'audace, je sautais dans ma retraite. J'étais sauvé.

« J'étais sauvé, puisque précisément cette retraite se creusait du côté où vous étiez en train d'évoluer, et que, obscure elle-même, elle ne projetait dans le puits aucune lumière. Dès lors il me suffisait d'attendre. J'écoutai paisiblement vos discours et vos menaces. Je laissai passer vos projectiles. Et, vous supposant reparti vers Florence, je m'apprêtais à sortir de mon refuge, à revenir à la clarté du jour et à vous tomber sur le dos, lorsque... »

Don Luis retourna l'infirmier, comme on fait d'un paquet que l'on ficelle, et il reprit :

« Avez-vous visité, sur les bords de la Seine, en Normandie, le vieux château féodal de Tancarville ? Non ? Eh bien, vous saurez qu'il y a là, hors des ruines du donjon, un ancien puits, qui offre, comme bien d'autres puits de l'époque, cette particularité d'avoir deux orifices, l'un au sommet qui s'ouvre vers le ciel, l'autre un peu en dessous, creusé latéralement dans la paroi et qui s'ouvrirait sur une des salles du donjon. À Tancarville, ce second orifice est aujourd'hui fermé par une grille. Ici il fut muré par une couche de cailloux et de plâtre. Et c'est justement le souvenir de Tancarville qui me fit rester, d'autant que rien ne pressait puisque vous aviez eu la gentillesse de m'avertir que Florence ne me rejoindrait pas dans l'autre monde avant quatre heures.

« J'examinai donc mon refuge, et, comme j'en avais eu l'intuition, je constatai que c'était le sous-sol d'une construction aujourd'hui démolie et sur les ruines de laquelle le jardin avait été aménagé. Ma foi, je m'avançai à tâtons, en suivant la direction qui, au-dessus, m'eût mené vers la grotte. Mes pressentiments ne me trompèrent pas. Un peu de jour filtrait au haut d'un escalier dont j'avais heurté la marche inférieure. Je montai. En haut, je distinguai le bruit de votre voix. »

Coup sur coup, don Luis retourna l'infirme, non sans quelque brusquerie. Puis il continua :

« Je tiens à vous répéter, cher monsieur, que le dénouement eût été exactement semblable si je vous avais attaqué directement, et dès le début, par la voie de terre. Mais, cette réserve faite, j'avoue que le hasard m'a bien servi. Souvent contrarié par lui au cours de notre lutte, cette fois je n'ai pas à me plaindre, et je me sentais tellement en veine que je ne doutai pas une seconde que, après m'avoir offert l'entrée de la voie souterraine, il ne me conduisît à la sortie. De fait, je n'eus qu'à retirer doucement vers moi le frêle obstacle de quelques briques accumulées qui masquaient cet orifice, pour pénétrer librement au milieu des éboulements du donjon. Guidé par le son de votre voix, je me glissai entre les pierres, et j'arrivai ainsi au fond de la grotte où se trouvait Florence. C'est amusant, n'est-ce pas, cher monsieur ? Et vous voyez tout ce qu'il y avait de comique à vous entendre tenir vos petits discours : « Réponds oui ou non, Florence. Un signe de ta tête décidera de ton sort. Si c'est oui, je te délivre. Si c'est non, tu meurs. Réponds donc, Florence. Un signe de tête... Est-ce oui ? Est-ce non ? Et la fin surtout fut délicieuse, lorsque vous avez grimpé sur le dessus de la

grotte et que vous gueuliez de là-haut : C'est toi qui as voulu mourir, Florence ! Tu l'as voulu. Tant pis pour toi ! Pensez donc, comme c'était drôle ! À ce moment-là, il n'y avait plus personne dans la grotte ! Personne ! D'un seul effort, j'avais attiré Florence vers moi et l'avais mise à l'abri. Et tout ce que vous avez pu écraser avec votre dégringolade de blocs, c'est peut-être une ou deux araignées et quelques mouches qui rêvassaient sur les dalles. Et voilà, le tour était joué, et la comédie s'achevait. Premier acte : Arsène Lupin sauvé. Deuxième acte : Florence Levasseur sauvée. Troisième et dernier acte : Monsieur le monstre foutu. Et combien ! »

Don Luis se releva, et contemplant son ouvrage d'un œil satisfait :

« T'as l'air d'un boudin, s'écria-t-il, repris par sa nature gouailleuse et par son habitude de tutoyer ses ennemis... un vrai boudin ! Pas très gros, le monsieur. Un saucisson de Lyon pour famille pauvre ! Mais bah ! Tu n'y mets aucune coquetterie, je présume ? D'ailleurs tu n'es pas plus mal comme ça qu'à l'ordinaire, et en tout cas tu es absolument approprié à la petite gymnastique de chambre que je te propose. Tu vas voir ça... une idée à moi vraiment originale. T'impatiente pas. »

Il prit un des fusils que le bandit avait apportés, et il attacha au milieu de ce fusil l'extrémité d'une corde qui avait environ douze ou quinze mètres de long, et dont il fixa l'autre bout aux cordes qui ligotaient l'infirme, à la hauteur du dos.

Ensuite il saisit le captif à bras-le-corps et le tint suspendu au-dessus du puits.

« Ferme les yeux si tu as le vertige. Et surtout ne crains rien. Je suis très prudent. Tu es prêt ? »

Il laissa glisser l'infirme dans le trou béant et saisit ensuite la corde qu'il venait d'attacher. Alors, peu à peu, pouce par pouce, avec précaution, de manière qu'il ne se cognât point, le paquet fut descendu à bout de bras. Lorsqu'il parvint à une douzaine de mètres de profondeur, le fusil posé en travers du puits l'arrêta, et il demeura là, suspendu dans les ténèbres et au centre de l'étroite circonférence.

Don Luis alluma plusieurs bouchons de papier qui dégringolèrent en tournoyant et jetèrent sur les parois des lueurs sinistres.

Puis, incapable de résister à l'attrait d'une dernière apostrophe, il se pencha comme l'avait fait le bandit et ricana :

« L'endroit est choisi pour que tu n'attrapes pas de rhume de cerveau. Que veux-tu ? Je te soigne. J'ai promis à Florence de ne pas te tuer, et au gouvernement français de te livrer autant que possible vivant. Seulement, comme je ne savais que faire de toi jusqu'à demain matin, je t'ai mis au frais. Le truc est joli, n'est-ce pas ? Et, ce qui ne saurait te déplaire, vraiment conforme à tes procédés. Mais oui, réfléchis. Le fusil ne repose à ses deux bouts que sur une longueur de deux ou trois centimètres. Alors, pour peu que tu gigotes, pour peu que tu bouges, si seulement tu respires trop fort, le canon ou la crosse flanche, et c'est l'immédiat et fatal plongeon. Quant à moi, je n'y suis pour rien ! Si tu meurs, c'est un bon petit suicide. Tu n'as qu'à ne pas remuer, mon bonhomme.

« Et l'avantage de ma petite mécanique, c'est qu'elle te donne un avant-goût des quelques nuits qui précéderont l'heure suprême où on te coupera la tête. D'ores et déjà tu te trouves en face de ta conscience, nez à nez avec ce qui te sert d'âme, sans rien qui dérange votre silencieux colloque. Je suis gentil, hein ! Cher ami ? Allons, je te laisse. Et, souviens-toi, pas un geste, pas un soupir, pas un clignement de paupières, pas un battement de cœur. Ne rigole pas surtout ! Si tu rigoles, tu es dans le lac. Médite, c'est ce que tu as de mieux à faire. Médite et attends. Au revoir, monsieur. »

Et don Luis, satisfait de son discours, s'éloigna en murmurant :

« Voilà qui est bien. Je n'irai pas jusqu'à dire avec Eugène Sue qu'il faut crever les yeux des grands criminels. Mais, tout de même, une bonne petite punition physique, assaisonnée d'angoisse, c'est équitable, hygiénique et moral. »

Don Luis s'en alla et, reprenant le chemin de briques, contournant le chaos des ruines, il se dirigea, par un sentier qui descendait le long du mur d'enceinte, vers un bosquet de sapins où il avait mis Florence à l'abri.

Elle attendait, toute meurtrie encore de l'effroyable supplice enduré, mais déjà vaillante, maîtresse d'elle-même, et sans inquiétude, eût-on dit, sur l'issue du combat qui mettait don Luis aux prises avec l'infirme.

« C'est terminé, fit-il simplement. Demain, je le livrerai à la justice. »

Un frisson la secoua, mais elle se tut, tandis que don Luis Perenna l'observait en silence.

C'était la première fois qu'ils se retrouvaient ensemble et seuls, depuis que tant de drames les avaient séparés et projetés ensuite l'un contre l'autre comme des ennemis implacables, et don Luis en éprouva une telle émotion

qu'il ne put dire à la fin que des phrases insignifiantes, sans rapport avec les pensées qui le bouleversaient :

« En suivant ce mur, et en bifurquant vers la gauche, nous allons retrouver l'automobile... Vous ne serez pas trop fatiguée pour marcher jusque-là ?... Une fois dans l'automobile, nous irons à Alençon... Il y a un hôtel très paisible près de la place principale... vous pourrez y attendre que les événements prennent pour vous une tournure favorable... et cela ne saurait tarder, puisque le coupable est pris.

– Marchons », dit-elle.

Il n'osa pas lui proposer de la soutenir. D'ailleurs elle avançait sans défaillance, et son buste harmonieux ondulait sur ses hanches du même rythme égal. Don Luis retrouvait pour elle toute son admiration et toute sa ferveur amoureuse. Pourtant jamais encore elle ne lui avait semblé plus lointaine qu'en ce moment où, par des miracles d'énergie, il venait de lui sauver la vie. Elle n'avait pas eu pour lui un remerciement, ni même un de ces regards un peu adoucis qui récompensent l'effort, et elle demeurait comme au premier jour la créature mystérieuse dont il n'avait jamais compris l'âme secrète et sur qui l'orage même d'événements si formidables n'avait pas jeté la moindre lumière. Que pensait-elle ? Que voulait-elle ? Vers quoi se dirigeait-elle ? Problèmes obscurs qu'il n'espérait plus résoudre. Désormais chacun d'eux ne pourrait se souvenir de l'autre qu'avec colère et rancune.

« Eh bien, non, se dit-il, comme elle prenait place dans la limousine, eh bien, non, la séparation n'aura pas lieu de cette manière. Les mots qui doivent être prononcés entre nous le seront tous, et, qu'elle le veuille ou non, je déchirerai les voiles dont elle s'enveloppe. »

Le trajet fut rapide. À l'hôtel d'Alençon, don Luis fit inscrire Florence sous un nom quelconque, puis, l'ayant laissée seule, une heure plus tard il vint frapper à sa porte.

Cette fois encore il n'eut pas le courage d'aborder tout de suite la question comme il l'avait décidé. Il y avait d'ailleurs d'autres points qu'il voulait éclaircir sur-le-champ.

« Florence, dit-il, avant de livrer cet homme, je voudrais savoir ce qu'il fut pour vous.

– Un ami, un ami malheureux et dont j'avais pitié, affirma-t-elle. Aujourd'hui, j'ai du mal à comprendre ma pitié pour un tel monstre. Mais il



y a quelques années, quand je le connus, c'est pour sa faiblesse, pour sa misère physique, pour tous les symptômes de mort prochaine qui déjà le marquaient, c'est pour cela que je m'attachai à lui. Il eut l'occasion de me rendre quelques services, et bien qu'il vécût une vie cachée, qui me troublait par certains côtés, il prit peu à peu sur moi, et à mon insu, beaucoup d'empire. J'avais foi dans son dévouement absolu, et lorsque l'affaire Mornington éclata, ce fut lui qui, je m'en rends compte maintenant, me dirigea et, plus tard, dirigea Gaston Sauverand. Ce fut lui qui me contraignit au mensonge et à la comédie, en me persuadant qu'il travaillait pour le salut de Marie-Anne. Ce fut lui qui nous inspira contre vous tant de défiance, et qui nous habitua si bien à garder le silence sur lui et sur tous ses actes, que Gaston Sauverand, dans son entrevue avec vous, n'osa même pas parler de lui. Comment ai-je pu être aveugle à ce point, je l'ignore. Mais il en fut ainsi. Rien ne m'a éclairée. Rien n'a pu faire que je soupçonne un instant cet être inoffensif, malade, qui passait la moitié de sa vie dans les maisons de santé et dans les cliniques, qui a subi toutes les opérations possibles, et qui, s'il me parlait quelquefois de son amour, ne pouvait cependant espérer... »

Florence n'acheva pas. Ses yeux venaient de rencontrer ceux de don Luis, et elle avait l'impression profonde qu'il n'écoutait point ce qu'elle disait. Il la regardait, et c'était tout. Les phrases prononcées tombaient dans le vide. Pour don Luis les explications relatives au drame lui-même ne signifiaient rien, tant que la lumière ne serait pas faite sur le seul point qui l'intéressât, sur les pensées obscures de Florence à son égard, pensées d'aversion, pensées de mépris. En dehors de cela, toute parole était vaine et fastidieuse.

Il s'approcha de la jeune fille, et lui dit à voix basse :

« Florence, Florence, vous connaissez les sentiments que j'ai pour vous, n'est-ce pas ? »

Elle rougit, interdite, comme si cette question eût été la plus imprévue de toutes les questions. Pourtant ses yeux ne se baissèrent point, et elle répliqua franchement :

« Oui, je les connais.

– Mais peut-être, reprit-il avec plus de force, en ignorez-vous toute la profondeur ? Peut-être ne savez-vous pas que ma vie n'a pas d'autre but que vous ?

– Je sais cela aussi, dit-elle.

– Alors, si vous le savez, dit-il, je dois en conclure que c'est là précisément la cause de votre hostilité contre moi. Dès le début j'ai été votre ami et je n'ai cherché qu'à vous défendre. Et pourtant, dès le début, j'ai senti que j'étais pour vous l'objet d'une aversion à la fois instinctive et raisonnée. Jamais je n'ai vu dans vos yeux autre chose que de la froideur, de la gêne, du mépris, de la répulsion même. Aux instants de péril, lorsqu'il s'agissait de votre vie ou de votre liberté, vous risquiez toutes les imprudences plutôt que d'accepter mon secours. J'étais l'ennemi, celui dont on se méfie et auquel on ne pense qu'avec une sorte d'effroi. N'est-ce pas la haine, cela ? Et n'est-ce pas par la haine seulement qu'on peut expliquer une telle attitude ? »

Florence ne répondit pas sur-le-champ. Il semblait qu'elle reculât le moment de prononcer les mots qui montaient à ses lèvres. Son visage amaigri par la fatigue et par la détresse avait plus de douceur qu'à l'ordinaire.

« Non, dit-elle, il n'y a pas que la haine qui explique une pareille attitude. »

Don Luis fut stupéfait. Il ne comprenait pas bien le sens de cette réponse, mais l'intonation que Florence y avait apportée le troublait infiniment, et voilà que les yeux de Florence n'avaient plus leur expression habituelle de dédain, et qu'ils s'emplissaient de grâce et de sourire. Et c'était la première fois qu'elle souriait devant lui.

« Parlez, parlez, je vous en supplie, balbutia-t-il.

– Je veux dire, reprit-elle, qu'il y a un autre sentiment qui explique la froideur, la défiance, la crainte, l'hostilité. Ce n'est pas toujours ceux qu'on déteste que l'on fuit avec le plus d'épouvante, et, si l'on fuit, c'est bien souvent parce qu'on a peur de soi, et qu'on a honte, et qu'on se révolte, et qu'on veut résister, et qu'on veut oublier, et qu'on ne peut pas... »

Elle se tut, et comme il tendait vers elle des mains éperdues, et comme il implorait d'elle des mots et des mots encore, elle hocha la tête, signifiant ainsi qu'elle n'avait pas besoin de parler davantage pour qu'il pénétrât entièrement au fond de son âme et découvrit le secret d'amour qu'elle y dissimulait.

Don Luis chancela. Il était ivre de bonheur, et presque endolori par ce bonheur imprévu. Après les moments horribles qui venaient de s'écouler

dans le décor impressionnant du Vieux-Château, il lui paraissait fou d'admettre qu'une félicité aussi extravagante pût s'épanouir soudain dans le cadre banal de cette chambre d'hôtel. Il eût voulu de l'espace autour de lui, des forêts, des montagnes, la clarté de la lune, la splendeur d'un soleil qui se couche, toute la beauté et toute la poésie du monde. Du premier coup, il atteignit à la cime la plus haute du bonheur. La vie même de Florence s'évoquait devant lui depuis l'instant de leur rencontre jusqu'à la minute tragique où l'infirmes, penché sur elle, et voyant ses yeux pleins de larmes, hurlait : « Elle pleure ! Elle ose pleurer ! Quelle folie ! Mais ton secret, je le connais, Florence ! Et tu pleures ! Florence, Florence, c'est toi-même qui auras voulu mourir ! »

Secret d'amour, élan de passion qui, dès le premier jour, l'avait jetée toute frémissante vers don Luis, et qui, la déconcertant, l'emplissant de frayeur, lui semblant une trahison envers Marie-Anne et envers Sauverand, tour à tour l'éloignant et la rapprochant de celui qu'elle aimait et qu'elle admirait pour son héroïsme et pour sa loyauté, la déchirant de remords et la bouleversant comme un crime, en fin de compte la livrait, sans force et désespérée, à l'influence diabolique du bandit qui la convoitait.

Don Luis ne savait que faire, ne savait avec quels mots exprimer son délire. Ses lèvres tremblaient, ses yeux se mouillaient. Obéissant à sa nature, il eût saisi la jeune fille et l'eût embrassée comme un enfant embrasse, à pleine bouche et à plein cœur. Mais un sentiment trop respectueux le paralysait. Et, vaincu par l'émotion, il tomba aux pieds de la jeune fille en bégayant des mots d'amour et d'adoration.

*Le clos des lupins*Table des matières

Le lendemain matin, un peu avant neuf heures, Valenglay causait chez lui avec le préfet de police, et demandait :

« Ainsi, vous êtes de mon avis, Desmalions ? Il va venir ?

– Je n’en doute pas, monsieur le président. Et il viendra selon la règle d’exactitude qui domine toute cette aventure. Il viendra, par coquetterie, au dernier coup de neuf heures.

– Vous croyez ?... Vous croyez ?...

– Monsieur le président, j’ai pratiqué cet homme-là depuis plusieurs mois. Au point où les choses en sont arrivées, placé entre la mort et la vie de Florence Levasseur, s’il ne démolit pas le bandit qu’il pourchasse, et s’il ne le ramène pas pieds et poings liés, c’est que Florence Levasseur est morte, et c’est que lui, Arsène Lupin, est mort.

– Or, Lupin est immortel, dit Valenglay en riant. Vous avez raison. Et d’ailleurs, je suis entièrement de votre avis. Personne ne serait plus stupéfait que moi si à l’heure tapante notre excellent ami n’était pas ici. Vous m’avez dit qu’on vous avait téléphoné d’Angers, hier ?

– Oui, monsieur le président. Nos hommes venaient de voir don Luis Perenna. Il les avait devancés en aéroplane. Depuis, ils m’ont téléphoné une seconde fois du Mans, où ils venaient de faire une enquête dans une remise abandonnée.

– L’enquête était déjà faite par Lupin, soyons-en sûrs, et nous allons en connaître les résultats. Tenez, neuf heures sonnent. »

Au même instant, on entendit le ronflement d’une automobile. Elle s’arrêta devant la maison et, tout de suite, un coup de timbre.

Les ordres étaient donnés. On fit entrer le visiteur. La porte s’ouvrit, et don Luis Perenna apparut.

Certes pour Valenglay et le préfet de police, il n’y avait rien là qui ne fût prévu, puisque le contraire, ils le disaient, les eût justement surpris. Mais

cependant leur attitude trahit, malgré tout, cette sorte d'étonnement qu'on éprouve devant les choses qui dépassent la mesure humaine.

« Et alors ? s'écria vivement le président du conseil.

– Ça y est, monsieur le président.

– Vous avez mis la main sur le bandit ?

– Oui.

– Nom d'un chien ! murmura Valenglay, vous êtes un rude homme. »

Et il reprit :

« Et ce bandit ? Un colosse évidemment, une brute malfaisante et indomptable ?

– Un infirme, monsieur le président, un dégénéré... responsable certes, mais en qui les médecins pourront constater toutes les déchéances, maladie de la moelle épinière, tuberculose, *etc.*

– Et c'est cet homme-là que Florence Levasseur aimait ?

– Oh ! Monsieur le président, s'exclama don Luis avec force, Florence n'a jamais aimé ce misérable. Elle ressentait pour lui la pitié que l'on a pour quelqu'un qui est destiné à une mort prochaine, et c'est par pitié qu'elle lui laissa espérer que, plus tard, dans un avenir indéterminé, elle l'épouserait. Pitié de femme, monsieur le président, et fort explicable, puisque jamais, au grand jamais, Florence n'a eu le plus vague pressentiment sur le rôle que jouait cet individu. Le croyant honnête et dévoué, appréciant son intelligence aiguë et puissante, elle lui demandait conseil et se laissait diriger dans la lutte entreprise pour sauver Marie-Anne Fauville.

– Vous êtes sûr de cela ?

– Oui, monsieur le président, sûr de cela et de bien d'autres choses, puisque j'en ai les preuves en main. »

Et, tout de suite, sans autre préambule, il ajouta :

« Monsieur le président, l'homme étant pris, il sera facile à la justice de connaître sa vie jusqu'en ses moindres détails. Mais, dès maintenant, cette vie monstrueuse, on peut la résumer ainsi, en ne tenant compte que de la partie criminelle et en laissant de côté trois assassinats qui ne se relient par aucun fil à l'histoire de l'héritage Mornington.

« Originaire d'Alençon, élevé grâce aux soins de M. Langernault, Jean Vernocq fit la connaissance des époux Dedessuslamare, les dépouilla de leur argent, et, avant qu'ils eussent le temps de déposer une plainte contre

inconnu, les amena dans une grange du village de Formigny, où, désespérés, inconscients, abrutis par des drogues, ils se pendirent.

« Cette grange était située dans un domaine appelé le Vieux-Château, appartenant à M. Langernault, le protecteur de Jean Vernocq. M. Langernault était malade à ce moment. Au sortir de sa convalescence, comme il nettoyait son fusil, il reçut au bas-ventre toute une décharge de gros plombs. Le fusil avait été chargé à l'insu du bonhomme. Par qui ? Par Jean Vernocq, lequel avait en outre, la nuit précédente, vidé le coffre de son protecteur.

« À Paris, où il vint jouir de la petite fortune ainsi amassée, Jean Vernocq eut l'occasion d'acheter à un coquin de ses amis des papiers qui attestaient la naissance et les droits de Florence Levasseur sur tout héritage provenant de la famille Roussel et de Victor Sauverand, papiers que cet ami avait jadis dérobés à la vieille nourrice qui avait amené Florence d'Amérique. À force de recherches, Jean Vernocq finit par retrouver d'abord une photographie de Florence, puis Florence elle-même. Il lui rendit service, affecta de se dévouer à elle et de lui consacrer sa vie. À ce moment, il ne savait pas encore quel bénéfice il tirerait des papiers dérobés à la jeune fille et de ses relations avec elle, mais subitement tout changea. Ayant appris par l'indiscrétion d'un clerc de notaire la présence dans le tiroir de maître Lepertuis d'un testament qui devait être curieux à connaître, il obtint, de ce clerc de notaire (qui depuis a disparu), il obtint, contre la remise d'un billet de mille francs, que ce testament lui fût communiqué. Or, c'était précisément le testament de Cosmo Mornington. Et précisément Cosmo Mornington léguait ses immenses richesses aux héritiers des sœurs Roussel et de Victor Sauverand.

« Jean Vernocq tenait son affaire. Deux cents millions ! Pour s'en emparer, pour conquérir la fortune, le luxe, la puissance, et le moyen d'acheter aux grands guérisseurs du monde la santé et la force physique, il suffisait, d'abord de supprimer toutes les personnes qui s'interposaient entre l'héritage et Florence, puis, quand tous les obstacles seraient abolis, d'épouser Florence.

« Et Jean Vernocq se mit à l'œuvre. Il avait fini par trouver dans les papiers du père Langernault, ancien ami d'Hippolyte Fauville, des détails sur la famille Roussel et sur le désaccord du ménage Fauville. Somme toute, cinq personnes seulement le gênaient ; en première ligne,

naturellement, Cosmo Mornington, puis, dans l'ordre de leurs droits, l'ingénieur Fauville, son fils Edmond, sa femme Marie-Anne et son cousin Gaston Sauverand.

« Avec Cosmo Mornington ce fut aisé. S'étant introduit comme docteur chez l'Américain, il versa le poison dans une des ampoules que celui-ci destinait à ses piqûres.

« Mais avec Hippolyte Fauville, auprès de qui il s'était recommandé du père Langernault et sur l'esprit duquel il avait rapidement pris une influence inouïe, Jean Vernocq joua la difficulté. Connaissant d'une part la haine de l'ingénieur contre sa femme, et le sachant d'autre part atteint de maladie mortelle, ce fut lui qui, à Londres, au sortir d'une consultation de spécialiste, insinua dans l'âme épouvantée de Fauville cet incroyable projet de suicide, dont vous avez pu suivre, après coup, l'exécution machiavélique. De la sorte et d'un seul effort, anonymement comme on l'a dit, sans être mêlé à l'aventure, sans même que Fauville eût conscience de l'action exercée sur lui, Jean Vernocq supprimait Fauville et son fils, et se débarrassait de Marie-Anne et de Sauverand en rejetant diaboliquement sur eux toutes les charges de cet assassinat dont personne au monde ne pouvait l'accuser, lui, Jean Vernocq.

« Et le plan réussit.

« Dans le présent, une seule anicroche : l'intervention de l'inspecteur Vérot. L'inspecteur Vérot mourut.

« Dans l'avenir, un seul danger, mon intervention à moi, don Luis Perenna, dont Vernocq devait prévoir la conduite puisque Cosmo Mornington me désignait comme légataire universel. Ce danger, Vernocq voulut le conjurer, d'abord en me donnant comme habitation l'hôtel de la place du Palais-Bourbon, et comme secrétaire Florence Levasseur, puis en cherchant quatre fois à m'assassiner par l'intermédiaire de Gaston Sauverand.

« Ainsi il tenait dans ses mains tous les fils du drame. Maître de mon domicile, s'imposant à Florence, et plus tard à Sauverand, par la force de sa volonté et par la souplesse de son caractère, il approchait du but. Mes efforts ayant abouti à démontrer l'innocence de Marie-Anne Fauville et de Gaston Sauverand, il n'hésita pas. Marie-Anne Fauville mourut. Gaston Sauverand mourut.

« Donc, tout allait bien pour lui. On me poursuivait. On poursuivait Florence. Personne ne le soupçonnait. Et le terme fixé pour la délivrance de l'héritage arriva.

« C'était avant-hier. À ce moment. Jean Vernocq se trouvait au cœur même de l'action. Malade, il s'était fait admettre à la clinique de l'avenue des Ternes, et, de là, grâce à son influence sur Florence Levasseur, et par des lettres adressées de Versailles à la mère supérieure, il dirigeait l'affaire. Sur l'ordre de la supérieure, et sans connaître le sens de la démarche qu'elle accomplissait, Florence se rendit à la réunion de la Préfecture, et apporta les documents mêmes qui la concernaient. Pendant ce temps, Jean Vernocq quittait la maison de santé et se réfugiait près de l'île Saint-Louis, où il attendait la fin d'une entreprise qui, au pis aller, pouvait se retourner contre Florence, mais qui, en aucun cas, semblait-il, ne pouvait, lui, le compromettre.

« Vous savez le reste, monsieur le président, acheva don Luis. Florence, bouleversée par la vision subite de son rôle inconscient dans l'affaire, et surtout du rôle épouvantable qu'y jouait Jean Vernocq, Florence s'échappa de la clinique où M. le préfet l'avait conduite sur ma demande. Elle n'avait qu'une idée : revoir Jean Vernocq, exiger de lui une explication, entendre de lui le mot qui justifie. Le soir même, sous prétexte de montrer à Florence les preuves de son innocence, il l'emportait en automobile. Voilà, monsieur le président. »

Valenglay avait écouté avec un intérêt croissant cette sombre histoire du génie le plus malfaisant qu'il fût possible d'imaginer. Et peut-être l'avait-il écoutée sans trop de malaise, tellement elle illuminait, par opposition, le génie clair, facile, heureux, et si spontané, de celui qui avait combattu pour la bonne cause.

« Et vous les avez retrouvés ? dit-il.

– Hier soir à trois heures, monsieur le président. Il était temps. Je pourrais même dire qu'il était trop tard, puisque Jean Vernocq commença par m'expédier au fond d'un puits et par écraser Florence sous un bloc de pierre.

– Oh ! Oh ! Ainsi vous êtes mort ?

– De nouveau, monsieur le président.

– Mais Florence Levasseur, pourquoi ce bandit voulait-il la supprimer ? Cette mort anéantissait son indispensable projet de mariage.



– Il faut être deux pour se marier, monsieur le président. Or, Florence refusait.

– Eh bien ?

– Jadis Jean Vernocq avait écrit une lettre par laquelle il laissait tout ce qui lui appartenait à Florence Levasseur. Florence, toujours émue de pitié pour lui, et ne sachant pas d’ailleurs l’importance de son acte, avait écrit la même lettre. Cette lettre constitue un véritable et inattaquable testament en faveur de Jean Vernocq. Héritière légale et définitive de Cosmo Mornington par le seul fait de sa présence à la réunion d’avant-hier et par l’apport des documents qui prouvent sa parenté avec la famille Roussel, Florence, morte, transmettait ses droits à son héritier légal et définitif. Jean Vernocq héritait sans contestation possible. Et comme, faute de preuves contre lui, on eût été obligé de le relâcher après son arrestation, il aurait vécu tranquille, avec quatorze assassinats sur la conscience (j’ai fait le compte), mais avec deux cents millions dans sa poche. Pour un monstre de son espèce, ceci compensait cela.

– Mais, toutes ces preuves, vous les avez ? s’écria vivement Valenglay.

– Les voici, fit Perenna en montrant le portefeuille de cuir marron qu’il avait pris dans le veston de l’infirmier. Voici des lettres et des documents que le bandit a conservés par une aberration commune à tous les grands malfaiteurs. Voici, au hasard, sa correspondance avec M. Fauville. Voici l’original du prospectus par lequel on me signala que l’hôtel de la place du Palais-Bourbon était à vendre. Voici une note concernant les voyages que Jean Vernocq fit à Alençon, pour y intercepter les lettres de Fauville au père Langernault. Voici une autre note qui prouve que l’inspecteur Vérot avait surpris une conversation entre Fauville et son complice, qu’il avait dérobé la photographie de Florence, et que Vernocq avait lancé Fauville à sa poursuite. Voici une troisième note qui n’est qu’une copie des deux notes trouvées dans le tome huit de Shakespeare, et qui montre que Jean Vernocq, à qui ces volumes de Shakespeare appartenaient, connaissait toute la machination de Fauville. Voici une quatrième note très curieuse, et d’une psychologie remarquable, où il montre le mécanisme de son emprise sur Florence. Voici sa correspondance avec le Péruvien Cacérès, et des lettres de dénonciation qu’il devait envoyer aux journaux contre moi et contre le brigadier Mazeroux. Voici... Mais est-il besoin, monsieur le président, de vous en dire davantage ? Vous avez entre les mains le dossier le plus

complet. La justice constatera que toutes les accusations que j'ai portées, avant-hier, devant M. le préfet de police, étaient rigoureusement exactes. »

Valenglay s'écria :

« Et lui ! Lui, où est-il, ce misérable ?

– En bas, dans une automobile, dans son automobile plutôt.

– Vous avez prévenu mes agents ? dit M. Desmalions avec inquiétude.

– Oui, monsieur le préfet. D'ailleurs, l'homme est soigneusement ligoté. Rien à craindre. Il ne s'évadera pas.

– Allons, dit Valenglay, vous avez tout prévu, et l'aventure me semble bien terminée. Un problème cependant reste obscur, celui peut-être qui a le plus passionné l'opinion. Il s'agit de la marque des dents sur la pomme, des dents du tigre, comme on a dit, et qui étaient celles de Mme Fauville, innocente pourtant. M. le préfet affirme que vous avez résolu ce problème.

– Oui, monsieur le président, et les papiers de Jean Vernocq me donnent raison. Le problème est d'ailleurs très simple. Ce sont bien les dents de Mme Fauville qui ont marqué le fruit, mais ce n'est pas Mme Fauville qui a mordu dans le fruit.

– Oh ! Oh !

– Monsieur le président, c'est à peu de chose près, la phrase par laquelle M. Fauville a fait allusion à ce mystère dans sa confession publique.

– M. Fauville était un fou.

– Oui, mais un fou lucide, et qui raisonnait avec une logique terrifiante. Il y a quelques années, à Palerme, Mme Fauville est tombée si malencontreusement que sa bouche porta contre le marbre d'une console, et que plusieurs de ses dents, en haut comme en bas, furent ébranlées. Pour réparer le mal, c'est-à-dire pour fabriquer l'attelle d'or destinée à consolider, et que Mme Fauville garda durant plusieurs mois, le dentiste prit, suivant l'habitude, le moulage exact de l'appareil dentaire. C'est ce moulage que M. Fauville avait conservé par hasard et dont il se servit la nuit de sa mort pour imprimer dans la pomme la marque même des dents de sa femme. C'est ce même moulage que l'inspecteur Vérot avait pu dérober un moment et avec lequel, désirant garder une pièce à conviction, il avait marqué la tablette de chocolat. »

L'explication de don Luis fut suivie d'un silence. La chose était si simple en effet que le président du conseil en éprouvait un étonnement. Tout le drame, toute l'accusation, tout ce qui avait provoqué le désespoir de

Marie-Anne, sa mort, la mort de Gaston Sauverand, tout cela reposait sur un infiniment petit détail auquel n'avait songé aucun des millions et des millions d'êtres qui s'étaient passionnés pour le mystère des dents du tigre. Les dents du tigre ! On avait adopté opiniâtrement un raisonnement en apparence inattaquable puisque l'empreinte de la pomme et l'empreinte même des dents de Mme Fauville sont exactement semblables, comme deux personnes au monde ne peuvent théoriquement ni pratiquement donner la même empreinte, c'est que Mme Fauville est coupable. Bien plus, le raisonnement semblait si rigoureux que, à partir du jour où l'on avait connu l'innocence de Mme Fauville, le problème était resté en suspens, sans que surgît dans l'esprit de personne cette pauvre petite idée que l'empreinte d'une dent peut être obtenue autrement que par la morsure vivante de cette dent.

« C'est comme l'œuf de Christophe Colomb, dit Valenglay en riant. Il fallait y penser.

– Vous avez raison, monsieur le président. Ces choses-là, on n'y pense pas. Un autre exemple : me permettez-vous de vous rappeler qu'à l'époque où Arsène Lupin se faisait appeler à la fois M. Lenormand et le prince Paul Sernine, personne ne remarqua que ce nom de Paul Sernine n'était que l'anagramme d'Arsène Lupin ? Eh bien ! Il en est de même aujourd'hui. Luis Perenna, c'est proprement l'anagramme d'Arsène Lupin. Les mêmes lettres composent les deux noms. Pas une de plus, pas une de moins. Et pourtant, quoique ce fût la seconde fois, personne ne s'est avisé de faire ce petit rapprochement. Toujours l'œuf de Christophe Colomb ! Il fallait y penser ! »

Valenglay fut un peu surpris de la révélation. On eût dit que ce diable d'homme avait juré de le déconcerter jusqu'à la dernière minute et de l'étourdir par les coups de théâtre les plus imprévus. Et comme ce dernier peignait bien l'individu, mélange bizarre de noblesse et d'effronterie, de malice et de naïveté, d'ironie souriante et de charme inquiétant, sorte de héros qui, tout en conquérant des royaumes au prix d'aventures inconcevables, s'amusait à mêler les lettres de son nom pour prendre le public en flagrant délit de distraction et de légèreté !

L'entretien touchait à son terme. Valenglay dit à Perenna :

« Monsieur, après avoir réalisé dans cette affaire quelques prodiges, vous avez finalement tenu votre parole et livré le bandit. Je tiendrai donc

ma parole, moi aussi. Vous êtes libre.

– Je vous remercie, monsieur le président. Mais le brigadier Mazeroux ?

– Il sera relâché ce matin. M. le préfet de police s'est arrangé de telle sorte que vos deux arrestations ne soient pas connues du public. Vous êtes don Luis Perenna. Il n'y a aucune raison pour que vous ne restiez pas don Luis Perenna.

– Et Florence Levasseur, monsieur le président ?

– Qu'elle se présente d'elle-même au juge d'instruction. Le non-lieu est inévitable. Libre, à l'abri de toute accusation, et même de tout soupçon, elle sera certainement reconnue comme l'héritière légale de Cosmo Mornington et touchera les deux cents millions.

– Elle ne les gardera pas, monsieur le président.

– Comment cela ?

– Florence Levasseur ne veut pas de cet argent. Il a été la cause de crimes trop effroyables. Elle en a horreur.

– Et alors ?

– Les deux cents millions de Cosmo Mornington seront intégralement employés à construire des routes et à bâtir des écoles au sud du Maroc et au nord du Congo.

– Dans cet empire de Mauritanie que vous nous offrez ? dit Valenglay en riant. Fichtre, le geste est noble, et j'y souscris de tout cœur. Un empire et un budget d'empire... En vérité, don Luis s'est acquitté largement envers son pays... des dettes d'Arsène Lupin. »

Huit jours plus tard, don Luis Perenna et Mazeroux s'embarquaient sur le yacht qui avait amené don Luis en France. Florence les accompagnait.

Avant de partir, ils apprenaient la mort de Jean Vernocq, qui, malgré les précautions prises, avait réussi à s'empoisonner.

Arrivé là-bas, don Luis Perenna, sultan de Mauritanie, retrouva ses anciens compagnons, et accrédita Mazeroux auprès d'eux et auprès de ses grands dignitaires. Puis, tout en organisant l'état de choses qui devait suivre son abdication et précéder l'occupation du nouvel empire par la France, il eut, sur les confins du Maroc, plusieurs entrevues secrètes avec le général Lauty, chef des troupes françaises, entrevues au cours desquelles furent arrêtées en commun toutes ces mesures dont l'exécution progressive donne à la conquête du Maroc une aisance inexplicable autrement. Dès maintenant, l'avenir est assuré. Un jour, quand l'instant sera venu, le fragile

rideau de tribus en révolte qui voile les régions pacifiées tombera, découvrant un empire ordonné, régulièrement constitué, sillonné de routes, muni d'écoles et de tribunaux, en pleine exploitation et en pleine effervescence.

Puis, son œuvre accomplie, don Luis abdiqua et revint en France.

Il est inutile de rappeler le bruit que provoqua son mariage avec Florence Levasseur. De nouveau, les polémiques recommencèrent, et plusieurs journaux réclamèrent l'arrestation d'Arsène Lupin. Mais que pouvait-on ? Bien que personne ne doutât de sa véritable personnalité, bien que le nom d'Arsène Lupin et le nom de don Luis Perenna fussent composés des mêmes lettres, et que cette coïncidence eût fini par être remarquée, légalement Arsène Lupin était mort, et légalement don Luis Perenna existait, sans que l'on pût ni ressusciter Arsène Lupin ni supprimer don Luis Perenna.

Il habite aujourd'hui le village de Saint-Maclou, parmi les vallons gracieux qui descendent vers les rives de l'Oise. Qui ne connaît sa très modeste maison, teintée de rose, ornée de volets verts, entourée d'un jardin aux fleurs éclatantes ? Le dimanche, on s'y rend en partie de plaisir, dans l'espérance de voir à travers la haie de sureaux, ou de rencontrer sur la place du village, celui qui fut Assène Lupin.

Il est là, la figure toujours jeune, l'allure d'un adolescent. Et Florence est là aussi avec sa taille harmonieuse, avec l'auréole de ses cheveux blonds et son visage heureux, que n'effleure même plus l'ombre d'un mauvais souvenir.

Parfois, des visiteurs viennent frapper à la petite barrière de bois. Ce sont des infortunés qui implorent le secours du maître. Ce sont des opprimés, des victimes, des faibles qui ont succombé, des exaltés que leurs passions ont perdus. À tous ceux-là don Luis est pitoyable. Il leur prête son attention clairvoyante, l'aide de ses conseils, son expérience, sa force, son temps même au besoin.

Et souvent aussi c'est un émissaire de la Préfecture, ou bien quelque subalterne de la police qui vient soumettre une affaire embarrassante. Et là encore, don Luis prodigue les ressources inépuisables de son esprit. En dehors de cela, en dehors de ses vieux livres de morale et de philosophie qu'il a retrouvés avec tant de plaisir, il cultive son jardin. Ses fleurs le passionnent. Il en est fier. On n'a pas oublié le succès obtenu, à l'exposition

d'horticulture, par le triple œillet alterné de rouge et de jaune qu'il présenta sous le nom d' « œillet d'Arsène ».

Mais son effort vise de grandes fleurs qui fleurissent en été. En juillet et en août, les deux tiers de son jardin, toutes les plates-bandes de son potager, en sont remplis. Superbes plantes ornementales, dressées comme des hampes de drapeaux, elles portent orgueilleusement des épis entrecroisés aux couleurs bleue, violette, mauve, rose, blanche, et justifient le nom qu'il à donné à son domaine, le « Clos des lupins ».

Toutes les variétés du lupin s'y trouvent, le lupin de Cruikshanks, le lupin bigarré, le lupin odorant, et le dernier paru, le lupin de Lupin.

Ils sont tous là, magnifiques, serrés les uns contre les autres comme les soldats d'une armée, chacun d'eux s'efforçant de dominer et d'offrir au soleil l'épi le plus abondant et le plus resplendissant. Ils sont tous là, et, au seuil de l'allée qui conduit à leur champ multicolore, une banderole porte cette devise, tirée d'un beau sonnet de José-Maria de Heredia :

*Et dans mon potager foisonne le lupin.*

C'est donc un aveu ? Pourquoi pas ? N'a-t-il pas dit, dans une récente interview :

« Je l'ai beaucoup connu. Ce n'était pas un méchant homme. Je n'irai pas jusqu'à l'égaliser aux sept sages de la Grèce, ni même à le proposer comme exemple aux générations futures. Mais cependant il faut le juger avec une certaine indulgence. Il fut excessif dans le bien et mesuré dans le mal. Ceux qui souffrirent par lui méritaient leur peine, et le destin les eût châtiés un jour ou l'autre s'il n'avait eu la précaution de prendre les devants. Entre un Lupin qui choisissait ses victimes dans la tourbe des mauvais riches, et tel grand financier qui dévalise et jette dans la misère la foule des petites gens, tout l'avantage ne revient-il pas à Lupin ? Et, d'autre part, quelle abondance de bonnes actions ! Quelles preuves de générosité et de désintéressement ! Cambrioleur ? Je l'avoue. Escroc ? Je ne le nie pas. Il fut tout cela. Mais il fut bien autre chose que cela. Et s'il amusa la galerie par son adresse et son ingéniosité, c'est par les autres choses qu'il la passionna. On riait de ses bons tours, mais on s'enthousiasmait pour son courage, pour son audace, son esprit d'aventure, son mépris du danger, son sang-froid, sa clairvoyance, sa bonne humeur, le gaspillage prodigieux de son énergie, toutes qualités qui brillèrent à une époque où, précisément,

s'exaltaient les vertus les plus actives de notre race, l'époque héroïque de l'automobile et de l'aéroplane, l'époque qui précéda la grande guerre. »

Et, comme on lui faisait remarquer :

« Vous parlez de lui au passé. Le cycle de ses aventures est donc terminé selon vous ?

– Nullement. L'aventure, c'est la vie même d'Arsène Lupin. Tant qu'il vivra, il sera le centre et le point d'aboutissement de mille et une aventures. Il l'a dit un jour : « Je voudrais qu'on inscrivît sur ma tombe : *Ci-gît Arsène Lupin, aventurier.* » Boutade qui est une vérité. Il fut un maître de l'aventure. Et, si l'aventure le conduisit jadis trop souvent à fouiller dans la poche de son voisin, elle le conduisit aussi sur des champs de bataille où elle donne, à ceux qui sont dignes de lutter et de vaincre, des titres de noblesse qui ne sont pas à la portée de tous. C'est là qu'il gagna les siens. C'est là qu'il faut le voir agir, et se dépenser, et braver la mort, et défier le destin. Et c'est à cause de cela qu'il faut lui pardonner, s'il a quelquefois rossé le commissaire et quelquefois chipé la montre du juge d'instruction... Soyons indulgents à nos professeurs d'énergie. »

Et don Luis termina, en hochant la tête :

« Et puis, voyez-vous, il eut une autre vertu qui n'est pas à dédaigner, et dont on doit lui tenir compte en ces temps moroses : il eut le sourire ! »

# Les Huit Coups de l'horloge (1923)

[Table des matières](#)

## **Contenu**

[1 Au sommet de la tour](#)

[2 La carafe d'eau](#)

[3 Thérèse et Germaine](#)

[4 Le film révélateur](#)

[5 Le cas de Jean-Louis](#)

[6 La Dame à la Hache](#)

[7 Des pas sur la neige](#)

[8 « Au dieu Mercure »](#)



# 1

## *Au sommet de la tour*

### Table des matières

Hortense Daniel entrouvrit sa fenêtre et chuchota :

– Vous êtes là, Rossigny ?

– Je suis là, fit une voix qui montait des massifs entassés au pied du château.

Se penchant un peu, elle vit un homme assez gros qui levait vers elle une figure épaisse, rouge, encadrée d'un collier de barbe trop blonde.

– Eh bien ? dit-il.

– Eh bien, hier soir, grande discussion avec mon oncle et ma tante. Ils refusent décidément de signer la transaction dont mon notaire leur avait envoyé le projet et de me rendre la dot que mon mari a dissipée avant son internement.

– Votre oncle, qui avait voulu ce mariage, est pourtant responsable, d'après les termes du contrat.

– N'importe. Je vous dis qu'il refuse...

– Alors !

– Alors êtes-vous toujours résolu à m'enlever ? demanda-t-elle en riant.

– Plus que jamais.

– En tout bien tout honneur, ne l'oubliez pas !

– Tout ce que vous voudrez. Vous savez bien que je suis fou de vous.

– C'est que, par malheur, je ne suis pas folle de vous.

– Je ne vous demande pas d'être folle de moi, mais simplement de m'aimer un peu.

– Un peu ? Vous êtes beaucoup trop exigeant.

– En ce cas, pourquoi m'avoir choisi ?

– Le hasard. Je m'ennuyais... Ma vie manquait d'imprévu... Alors je me risque... Tenez, voici mes bagages.

Elle laissa glisser d'énormes sacs de cuir que Rossigny reçut dans ses bras.

– Le sort en est jeté, murmura-t-elle. Allez m’attendre avec votre auto au carrefour de l’If. Moi, j’irai à cheval.

– Fichtre ! Je ne peux pourtant pas enlever votre cheval.

– Il reviendra tout seul.

– Parfait !... Ah ! à propos...

– Qu’y a-t-il ?

– Qu’est-ce donc que ce prince Rénine qui est là depuis trois jours et que personne ne connaît ?

– Je ne sais pas. Mon oncle l’a rencontré à la chasse, chez des amis, et l’a invité.

– Vous lui plaisez beaucoup. Hier vous avez fait une grande promenade avec lui. C’est un homme qui ne me revient pas.

– Dans deux heures, j’aurai quitté le château en votre compagnie. C’est un scandale qui refroidira probablement Serge Rénine. Et puis assez causé. Nous n’avons pas de temps à perdre.

Durant quelques minutes, elle regarda le gros Rossigny qui, pliant sous le poids des sacs, s’éloignait à l’abri d’une allée déserte, puis elle referma la fenêtre.

Dehors, loin dans le parc, une fanfare de cors sonnait le réveil. La meute éclatait en aboiements furieux. C’était l’ouverture, ce matin-là, au château de La Marèze, où tous les ans, vers le début de septembre, le comte d’Aigleroché, grand chasseur devant l’Éternel, et la comtesse réunissaient quelques amis et les châtelains des environs.

Hortense acheva lentement sa toilette, revêtit une amazone qui dessinait sa taille souple, se coiffa d’un feutre dont le large bord encadrait son beau visage aux cheveux roux, et s’assit devant son secrétaire, où elle écrivit à son oncle, M. d’Aigleroché, une lettre d’adieu qui devait être remise le soir. Lettre difficile qu’elle recommença plusieurs fois et à laquelle, finalement, elle renonça.

« Je lui écrirai plus tard, se disait-elle, quand sa colère aura passé. »

Et elle se rendit dans la haute salle à manger.

D’énormes bûches flambaient au creux de l’âtre. Des panoplies de fusils et de carabines ornaient les murs. De toutes parts, les invités affluaient et venaient serrer la main du comte d’Aigleroché, un de ces types de gentilshommes campagnards, lourds d’aspect, puissants d’encolure, qui ne

vivent que pour la chasse. Debout devant la cheminée, un grand verre de fine champagne à la main, il trinquait.

Hortense l'embrassa distraitement.

– Comment ! Mon oncle, vous, si sobre d'ordinaire...

Bah ! dit-il, une fois l'an... on peut bien se permettre quelque excès...

– Ma tante vous grondera.

– Ta tante a sa migraine et ne descendra pas. D'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton bourru, cela ne la regarde pas... et toi encore moins, ma petite.

Le prince Rénine s'approcha d'Hortense. C'était un homme jeune, d'une grande élégance, le visage mince et un peu pâle, et dont les yeux avaient tour à tour l'expression la plus douce et la plus dure, la plus aimable et la plus ironique.

Il s'inclina devant la jeune femme, lui baisa la main et lui dit :

– Je vous rappelle votre bonne promesse, chère madame ?

– Ma promesse ?

– Oui, il était convenu entre nous que nous recommencerions notre belle promenade d'hier, et que nous essaierions de visiter cette vieille demeure barricadée dont l'aspect nous avait intrigués... ce qu'on appelle, paraît-il, le domaine de Halingre.

Elle répliqua avec une certaine sécheresse :

– Tous mes regrets, monsieur, mais l'excursion serait longue et je suis un peu lasse. Je fais un tour dans le parc et je rentre.

Il y eut un silence entre eux, et Serge Rénine prononça en souriant, les yeux fixés aux siens, et de manière qu'elle seule entendît :

– Je suis sûr que vous tiendrez votre parole et que vous m'accepterez comme compagnon. C'est préférable.

– Pour qui ? Pour vous, n'est-ce pas ?

– Pour vous aussi, je vous l'affirme.

Elle rougit légèrement et riposta :

– Je ne comprends pas, monsieur.

– Je ne vous propose pourtant aucune énigme. La route est charmante, le domaine de Halingre intéressant. Nulle autre promenade ne vous apporterait le même agrément.

– Vous ne manquez pas de fatuité, monsieur.

– Ni d'obstination, madame.

Elle eut un geste irrité, mais dédaigna de répondre. Lui tournant le dos, elle donna quelques poignées de main autour d'elle et sortit de la pièce.

Au bas du perron, un groom tenait son cheval. Elle se mit en selle et s'en alla vers les bois qui continuaient le parc.

Le temps était frais et calme. Entre les feuilles qui frissonnaient à peine, apparaissait un ciel de cristal bleu. Hortense suivait au pas des allées sinueuses qui la conduisirent, au bout d'une demi-heure, dans une région de ravins et d'escarpements que traversait la grand-route.

Elle s'arrêta. Aucun bruit. Rossigny avait dû éteindre son moteur et cacher sa voiture dans les fourrés qui environnent le carrefour de l'If.

Cinq cents mètres au plus la séparaient de ce rond-point. Après quelques instants d'hésitation, elle mit pied à terre, attacha négligemment son cheval afin qu'au moindre effort il pût se délivrer et revenir au château, enveloppa son visage avec un long voile marron qui flottait sur ses épaules, et s'avança.

Elle ne s'était pas trompée. Au premier tournant, elle aperçut Rossigny. Il courut à elle et l'entraîna dans le taillis.

– Vite, vite. Ah ! J'avais si peur d'un retard... ou même d'un changement de décision !... Et vous voilà ! Est-ce possible ?

Elle souriait.

– Ce que vous êtes heureux de faire une bêtise !

– Si je suis heureux ! Et vous le serez aussi, je le jure !

– Peut-être, mais je ne ferai pas de bêtise, moi !

– Vous agirez à votre guise, Hortense. Votre vie sera un conte de fées.

– Et vous, le prince charmant !

– Vous aurez tout le luxe, toutes les richesses...

– Je ne veux ni luxe ni richesses.

– Quoi, alors ?

– Le bonheur.

– Votre bonheur, j'en réponds.

Elle plaisanta :

– Je doute un peu de la qualité du bonheur que j'aurai par vous.

– Vous verrez... Vous verrez...

Ils étaient arrivés près de l'automobile. Rossigny, tout en bégayant des mots de joie, mit en mouvement le moteur. Hortense monta et se couvrit d'un vaste manteau. La voiture suivit sur l'herbe l'étroit sentier qui la

ramena au carrefour, et Rossigny accélérât la vitesse, lorsque subitement il dut freiner.

Un coup de feu avait claqué dans le bois voisin, sur la droite. L'auto allait de côté et d'autre.

– C'est une crevaison, un pneu d'avant, proféra Rossigny, qui sauta à terre.

– Mais pas du tout ! s'écria Hortense. On a tiré.

– Impossible, chère amie Voyons, que dites-vous !

Au même moment, il y eut deux légers chocs et deux autres détonations retentirent, coup sur coup, assez loin, toujours dans le bois.

Rossigny grinça :

– Les pneus d'arrière... crevés... Mais, bougre de sort, quel est le bandit ?... Si je le tenais, celui-là !

Il escalada le talus qui bordait la route. Personne. D'ailleurs les feuilles du taillis cachaient la vue.

– Crebleu de crebleu jura-t-il. Vous aviez raison... on tirait sur l'auto ! Ah ! Elle est raide ! Nous voilà bloqués pour des heures ! Trois pneus à réparer !... Mais que faites-vous donc, chère amie ?

À son tour, la jeune femme descendait de voiture. Elle courut vers lui, tout agitée.

– Je m'en vais...

– Mais pourquoi ?

– Je veux savoir. On a tiré. Qui ? Je veux savoir...

– Ne nous séparons pas, je vous en supplie...

– Croyez-vous que je vais vous attendre pendant des heures ?

– Mais notre départ ?... nos projets ?...

– Demain... nous en reparlerons... Rentrez au château... Rapportez les valises...

– Je vous en prie, je vous en prie... Ce n'est pourtant pas de ma faute. Vous avez l'air de m'en vouloir.

– Je ne vous en veux pas. Mais, sapristi, quand on enlève une femme, on ne crève pas, mon cher. À tout à l'heure.

En hâte elle s'en alla, eut la chance de retrouver son cheval, et partit au galop dans une direction opposée à La Marèze.

Pour elle, il n'y avait pas le moindre doute : les trois coups de feu avaient été tirés par le prince Rénine...

– C’est lui, murmura-t-elle avec colère, c’est lui... Il n’y a que lui qui soit capable d’agir ainsi...

Ne l’en avait-il pas prévenue, du reste, avec une autorité souriante ?

– Vous viendrez, j’en suis sûr... Je vous attends.

Elle pleurait de rage et d’humiliation. À ce moment, elle se fût trouvée en face du prince Rénine qu’elle l’eût cravaché.

Devant elle s’étendait l’âpre et pittoresque contrée qui couronne, au nord, le département de la Sarthe et qu’on dénomme la petite Suisse. Des pentes rudes l’obligeaient souvent à ralentir, d’autant plus qu’il lui fallait parcourir une dizaine de kilomètres pour atteindre le but qu’elle s’était assignée. Mais, si son élan devenait moins emporté, si l’effort physique s’apaisait peu à peu, elle n’en persistait pas moins dans sa révolte contre le prince Rénine. Elle lui en voulait, non seulement de l’acte inqualifiable qu’il avait commis, mais aussi de sa conduite envers elle depuis trois jours, de ses assiduités, de son assurance, de son air d’excessive politesse.

Elle approchait. Au fond d’une vallée, un vieux mur d’enceinte, fendu de lézardes, habillé de mousse et d’herbes folles, laissait voir le clocheton d’un château et quelques fenêtres closes de leurs volets. C’était le domaine de Halingre.

Elle suivit le mur et tourna. Au centre de la demi-lune qui s’arrondissait devant la porte d’entrée, Serge Rénine attendait, debout, près de son cheval.

Elle sauta à terre et, comme il s’avançait vers elle le chapeau à la main et la remerciait d’être venue, elle s’écria :

– Avant tout, monsieur, un mot. Il s’est passé tout à l’heure un fait inexplicable. On a tiré trois coups de feu sur une automobile où je me trouvais. Ces coups de feu ont-ils été tirés par vous ?

– Oui.

Elle parut interdite.

– Alors, vous avouez ?

– Vous me posez une question, madame, j’y réponds.

– Mais, comment avez-vous osé ?... De quel droit ?...

– Je n’ai pas exercé un droit, madame, j’ai obéi à un devoir.

– En vérité ! Et à quel devoir ?

– Le devoir de vous protéger contre un homme qui cherche à exploiter la détresse de votre vie.

– Monsieur, je vous défends de parler ainsi. Je suis responsable de mes actions, et c’est en toute liberté que j’ai pris ma décision...

– Madame, j’ai entendu ce matin la conversation que vous avez eue, de votre fenêtre, avec M. Rossigny, et il ne m’a pas semblé que vous le suiviez de gaieté de cœur. Je reconnais toute la brutalité et le mauvais goût de mon intervention et je m’en excuse humblement, mais j’ai voulu, au risque de passer pour un goujat, vous accorder quelques heures de réflexion.

– C’est tout réfléchi, monsieur. Quand j’ai résolu une chose, je ne change pas d’avis.

– Si, madame, quelquefois, puisque vous êtes ici au lieu d’être là-bas.

La jeune femme eut un moment de gêne. Toute sa colère était tombée. Elle regardait Rénine avec cet étonnement que l’on éprouve en face de certains êtres différents des autres, plus capables d’actes inaccoutumés, plus généreux et plus désintéressés. Elle se rendait parfaitement compte qu’il agissait sans arrière-pensée ni calcul, simplement, comme il le disait, par devoir de galant homme envers une femme qui se trompe de chemin.

Très doucement, il lui dit :

– Je sais très peu de choses sur vous, madame, assez cependant pour que j’aie le désir de vous être utile. Vous avez vingt-six ans et vous êtes orpheline. Il y a sept ans, vous avez épousé le neveu par alliance du comte d’Aigleroch, lequel neveu, assez bizarre d’esprit, à moitié fou, a dû être enfermé. D’où impossibilité pour vous de divorcer, et obligation, votre dot ayant été dissipée, de vivre à la charge de votre oncle et auprès de lui. Le milieu est triste, le comte et la comtesse ne s’accordant pas. Jadis le comte a été abandonné par sa première femme, laquelle s’est enfuie avec le premier mari de la comtesse. Les deux époux délaissés ont, par dépit, uni leurs destinées, mais n’ont trouvé dans ce mariage que déceptions et rancœurs. Vous en subissez le contrecoup. Vie monotone, étriquée, solitaire pendant plus de onze mois sur douze. Un jour, vous avez rencontré M. de Rossigny qui s’est épris de vous et vous a proposé la fuite. Vous ne l’aimiez pas. Mais l’ennui, votre jeunesse qui se perd, le besoin d’imprévu, le désir de l’aventure... bref, vous avez accepté avec l’intention très nette d’éconduire votre amoureux, mais avec l’espoir un peu naïf que ce scandale forcerait votre oncle à vous rendre des comptes et à vous assurer une existence indépendante. Voilà où vous en êtes. À l’heure actuelle, il faut choisir : ou

bien vous mettre entre les mains de M. Rossigny... ou bien vous confier à moi.

Elle leva les yeux sur lui. Que voulait-il dire ? Que signifiait cette offre qu'il fit gravement, comme un ami qui ne demande qu'à se dévouer ?

Après un silence, il prit les deux chevaux par la bride et les attacha. Puis il examina la lourde porte dont chacun des battants était renforcé par deux planches clouées en forme de croix. Une affiche électorale, datée de vingt ans, montrait que personne depuis cette époque n'avait franchi le seuil du domaine.

Rénine arracha un des poteaux de fer qui soutenaient un grillage tendu autour de la demi-lune et l'utilisa comme levier. Les planches pourries cédèrent. L'une d'elles démasqua la serrure qu'il attaqua au moyen d'un couteau épais, muni de lames nombreuses et d'outils. Une minute plus tard, la porte s'ouvrait sur un champ de fougères qui s'étendait jusqu'à une longue bâtisse délabrée que dominait, entre quatre clochetons d'angle, une sorte de belvédère construit sur une tourelle.

Le prince se retourna vers Hortense.

– Rien ne vous presse, dit-il. Ce soir, vous prendrez votre décision, et si M. Rossigny parvient une seconde fois à vous convaincre, je vous jure sur l'honneur que vous ne me trouverez pas en travers de votre chemin. Jusquelà, accordez-moi votre présence. Nous avons résolu hier de visiter ce château, visitons-le, voulezvous ? C'est une manière comme une autre de passer le temps et j'ai idée que celle-ci ne manquera pas d'intérêt.

Il avait une manière de parler qui commandait l'obéissance. Il semblait à la fois ordonner et implorer. La jeune femme n'essaya même pas de secouer l'engourdissement où sa volonté sombrait peu à peu. Elle le suivit vers un perron à moitié démoli, au haut duquel on apercevait une porte également renforcée de planches en croix.

Rénine procéda de la même manière. Ils entrèrent dans un large vestibule, dallé de noir et blanc, meublé de dressoirs anciens et de stalles d'église, et orné d'un écusson de bois où se voyaient des vestiges d'armoiries représentant un aigle cramponné à un bloc de pierre, tout cela sous un tissu de toiles d'araignées qui pendaient sur une porte.

– La porte du salon, évidemment, affirma Rénine.

L'ouverture en fut plus difficile, et ce n'est qu'en l'ébranlant à coups d'épaule qu'il réussit à pousser l'un des battants.



Hortense n'avait pas prononcé une parole. Elle assistait non sans étonnement à cette suite d'effractions exécutées avec une véritable maîtrise. Il devina sa pensée et, se retournant, lui dit d'un ton sérieux :

– C'est un jeu d'enfant pour moi. J'ai été serrurier.

Elle lui saisit le bras tout en murmurant :

– Écoutez.

– Quoi ? fit-il.

Elle accentua son étreinte, exigeant le silence. Presque aussitôt, il murmura :

– En effet, c'est étrange.

– Écoutez... écoutez..., répéta Hortense stupéfaite. Oh ! Est-ce possible ?

Ils entendaient, non loin d'eux, un bruit sec, le bruit d'un petit choc revenant à intervalles réguliers, et il leur suffit de prêter l'oreille avec attention pour reconnaître le tic-tac d'une horloge. Vraiment oui, c'était cela qui scandait le grand silence du salon obscur, c'était bien le tic-tac très lent, rythmé comme le battement d'un métronome, que produit un lourd balancier de cuivre. C'était cela. Et rien ne pouvait leur paraître plus impressionnant que la pulsation mesurée de ce petit mécanisme qui avait continué de vivre dans la mort du château... par quel miracle ? Par quel phénomène inexplicable ?

– Pourtant, balbutia Hortense, qui n'osait élever la voix, pourtant personne n'est entré ?...

– Personne.

– Et il est inadmissible que cette horloge ait pu marcher pendant vingt ans sans être remontée ?

– Inadmissible.

– Alors ?

Serge Rénine ouvrit les trois fenêtres et en força les volets.

Ils se trouvaient bien dans un salon, et ce salon n'offrait pas la moindre trace de désordre. Les sièges étaient à leur place. Aucun des meubles ne manquait. Les gens qui l'habitaient, et qui en avaient fait la pièce la plus intime de leur demeure, étaient partis sans rien emporter, ni des livres qu'ils lisaient, ni des bibelots rangés sur les tables ou sur les consoles.

Rénine examina la vieille horloge de campagne, enfermée dans sa haute gaine sculptée qui laissait voir, par une vitre ovale, le disque du balancier. Il

ouvrit : les poids, pendus aux cordes, étaient au bout de leur course.

À ce moment, il y eut un déclic. L'horloge sonna huit fois, d'une voix grave que la jeune femme ne devait jamais oublier.

– Quel prodige ! murmura-t-elle.

– Un vrai prodige, en effet, déclara-t-il, car le mécanisme, très simple, ne permet guère qu'un mouvement d'une semaine.

– Et vous ne voyez rien de particulier ?

– Non, rien... ou du moins...

Il se pencha et, du fond de la gaine, il tira un tube de métal que les poids dissimulaient, et qu'il tourna vers le jour.

– Une longue-vue, dit-il pensivement... Pourquoi l'a-t-on cachée là ?... Et on l'a laissée dans toute sa longueur... C'est bizarre... Que signifie... ?

Une seconde fois, selon l'habitude, l'horloge se mit à sonner. Huit coups retentirent. Rénine referma la gaine, et, sans se dessaisir de la longue-vue, continua son inspection. Une large baie faisait communiquer le salon avec une pièce plus petite, sorte de fumoir, meublée elle aussi, mais où cependant il y avait une vitrine à fusils dont le râtelier était vide. Accroché au panneau voisin, un calendrier montrait une date : le 5 septembre.

– Ah ! s'écria Hortense confondue, la même date qu'aujourd'hui !... Ils ont arraché les feuilles de leur calendrier jusqu'au 5 septembre... Et c'est l'anniversaire de ce jour ! Quel hasard inouï !

– Inouï, prononça-t-il... c'est l'anniversaire de leur départ... il y a aujourd'hui vingt ans...

– Avouez, dit-elle, que tout cela est incompréhensible.

– Oui... évidemment... mais tout de même...

– Vous avez quelque idée ?...

Il répondit au bout de quelques secondes :

– Ce qui m'intrigue, c'est cette longue-vue cachée... jetée là, au dernier moment... À quoi servait-elle ? Des fenêtres du rez-de-chaussée, on ne voit que les arbres du jardin... et sans doute aussi de toutes les fenêtres... Nous sommes dans une vallée, sans le moindre horizon... Pour se servir de cet instrument, il fallait monter tout en haut... Voulez-vous que nous montions ?

Elle n'hésita pas. Le mystère qui se dégageait de toute l'aventure excitait si vivement sa curiosité qu'elle ne songeait qu'à suivre Rénine et à le seconder dans ses recherches.

Ils montèrent donc l'escalier principal et parvinrent au second étage, sur une plate-forme où s'amorçait l'escalier en spirale du belvédère.

Là-haut, c'était une terrasse en plein air, mais entourée d'un parapet qui s'élevait à plus de deux mètres.

– Cela devait former autrefois des créneaux que l'on a remplis depuis, remarqua le prince Rénine. Tenez, il fut un temps où il y avait des meurtrières. Elles ont été bouchées.

– En tout cas, dit-elle, ici également la longue-vue était inutile, et nous n'avons plus qu'à redescendre.

– Je ne suis pas de votre avis, dit-il. Logiquement il devait y avoir quelque échappée sur la campagne, et logiquement c'est ici que la longue-vue était utilisée.

À la force des poignets, il se hissa jusqu'au faîte du parapet, et il put voir que, de là, on apercevait toute la vallée, le parc, dont les grands arbres limitaient l'horizon, et, assez loin, au bout d'une coupure dans une colline boisée, une autre tour en ruine, très basse, emmaillotée de lierre, et qui était peut-être à sept ou huit cents mètres de distance.

Rénine reprit son examen. On eût dit que pour lui tout le problème se résumait dans l'emploi de la longue-vue, et que ce problème serait immédiatement résolu si l'on pouvait découvrir la façon dont elle était employée.

Il étudia une à une les meurtrières. L'une d'elles, ou plutôt l'emplacement de l'une d'elles, attira surtout son attention. Il existait, au milieu de la couche de plâtre qui devait servir à la boucher, un creux rempli de terre et où des plantes avaient poussé.

Il arracha ces plantes et enleva cette terre, ce qui débarrassa l'orifice d'un trou de vingt centimètres de diamètre, qui perçait le mur de part en part. S'étant penché, Rénine constata que cette fissure, étroite et profonde, dirigeait fatalement le regard, pardessus le sommet tassé des arbres et suivant la coupure de la colline, jusqu'à la tour de lierre.

Au fond de ce conduit, dans une sorte de rainure qui courait comme une rigole, la longue-vue trouva sa place, et si exactement qu'il eût été impossible de la bouger, si peu que ce fût, vers la droite ou vers la gauche...

Rénine, qui avait essuyé la partie extérieure des lentilles, tout en prenant soin de ne pas déranger d'une ligne le point de mire, appliqua son œil au petit bout de l'instrument.

Il resta trente ou quarante secondes, attentif et silencieux. Puis il se releva, et prononça d'une voix altérée :

– C'est effroyable... En vérité, c'est effroyable...

– Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle anxieusement.

– Regardez...

Elle se courba, mais, pour elle, l'image n'étant pas nette, il fallut mettre l'instrument à sa vue. Presque aussitôt elle dit avec un frisson :

– Ce sont deux épouvantails, n'est-ce pas ? Tous deux perchés là-haut ?... Mais pourquoi ?

– Regardez, répéta-t-il, regardez plus attentivement. Sous les chapeaux... les visages.

– Oh ! fit-elle, en défaillant, quelle horreur !

Le champ de la lunette offrait, découpé en rond comme une projection lumineuse, ce spectacle : la plate-forme d'une tour tronquée, dont le mur, plus haut dans la partie la plus éloignée, formait comme une toile de fond, d'où déferlaient des vagues de lierre. Devant, au milieu d'un fouillis d'arbustes, deux êtres, un homme et une femme appuyés, renversés contre un écroulement de pierres.

Mais pouvait-on appeler homme et femme ces deux formes, ces deux mannequins sinistres, qui portaient bien des vêtements et des vestiges de chapeaux, mais qui n'avaient plus d'yeux, plus de joues, plus de menton, plus une parcelle de chair, et qui étaient strictement et réellement deux squelettes ?...

– Deux squelettes, balbutia Hortense... deux squelettes habillés... Qui les a transportés là ?

– Personne.

– Cependant...

– Cet homme et cette femme ont dû mourir en haut de cette tour, il y a des années et des années... et, sous les vêtements, les chairs se sont pourries, les corbeaux les ont dévorées...

– Mais c'est affreux ! C'est affreux ! dit Hortense qui était toute pâle et dont la figure se crispait de dégoût.

Une demi-heure plus tard, Hortense Daniel et Serge Rénine quittaient le château de Halingre. Avant de partir, ils avaient poussé jusqu'à la tour de lierre, reste d'un vieux donjon aux trois quarts démoli. L'intérieur était vide. On devait y monter, à une époque relativement récente, par des échelles et

des escaliers de bois dont les débris gisaient sur le sol. La tour s'adossait au mur qui marquait l'extrémité du parc.

Chose bizarre, et qui surprit Hortense, le prince Rénine avait négligé de poursuivre une enquête plus minutieuse, comme si l'affaire eût perdu pour lui tout intérêt. Il n'en parlait même plus, et, dans l'auberge du village le plus proche, où on leur servit quelques aliments, ce fut elle qui interrogea l'aubergiste sur le château abandonné. Vainement d'ailleurs, car cet homme, nouveau dans la contrée, ne put fournir aucune indication. Il ignorait même le nom du propriétaire.

Ils reprirent la route de La Marèze. Plusieurs fois, Hortense rappela l'ignoble vision contemplée. Mais Rénine, très gai, rempli de prévenances pour sa compagne, semblait tout à fait indifférent à ces questions.

– Enfin, quoi ! s'écria-t-elle impatientée, il est impossible d'en rester là ! Une solution s'impose.

– En effet, dit-il, une solution s'impose. Il faut que M. Rossigny sache à quoi s'en tenir et que vous preniez une décision à son égard.

Elle haussa les épaules.

– Eh ! Il s'agit bien de cela. Pour aujourd'hui...

– Pour aujourd'hui ?

– Il s'agit de savoir ce que c'est que ces deux cadavres.

– Cependant, Rossigny...

– Rossigny attendra. Mais moi, je ne peux pas attendre.

Soit. D'autant plus qu'il n'a peut-être pas encore fini de réparer ses pneus. Mais que lui direz-vous ? C'est cela l'essentiel.

– L'essentiel, c'est ce que nous avons vu. Vous m'avez mise en face d'un mystère en dehors duquel rien ne compte plus. Voyons, quelles sont vos intentions ?

Mes intentions ?

– Oui, voici deux cadavres... Vous allez prévenir la justice, n'est-ce pas ?

– Bonté céleste ! dit-il en riant, pour quoi faire ?

– Mais il y a là une énigme que l'on doit à tout prix éclaircir... un drame effrayant...

– Nous n'avons besoin de personne pour cela.

– Comment ! Que dites-vous ? Vous y comprenez quelque chose ?

– Mon Dieu, à peu près aussi clairement que si j’avais lu dans un livre une histoire longuement racontée avec illustrations à l’appui. Tout cela est d’une simplicité !

Elle l’examina du coin de l’œil, se demandant s’il se moquait d’elle. Mais il avait l’air fort sérieux.

– Et alors ? dit-elle toute frémissante.

Le jour commençait à baisser. Ils avaient marché rapidement et lorsqu’ils approchèrent de La Marèze, les chasseurs s’en revenaient.

– Alors, dit-il, nous allons compléter nos renseignements auprès des personnes habitant le pays... Connaissez-vous quelqu’un qui soit qualifié ?

– Mon oncle. Il n’a jamais quitté cette région.

– Parfaitement. Nous interrogerons M. d’Aigleroché, et vous verrez avec quelle logique rigoureuse tous ces faits s’enchaînent les uns aux autres. Quand on tient le premier anneau, on est obligé, qu’on le veuille ou non, d’atteindre le dernier. Je ne connais rien de plus amusant.

Au château, ils se séparèrent. Hortense trouva ses bagages et une lettre furieuse de Rossigny par laquelle il lui faisait ses adieux et lui annonçait son départ.

– Béni soit-il, se dit Hortense, ce ridicule personnage a découvert la meilleure solution.

Son flirt avec lui, son escapade, ses projets, elle avait tout oublié. Rossigny lui semblait beaucoup plus étranger à sa vie que ce déconcertant Rénine qui lui inspirait, quelques heures auparavant, si peu de sympathie.

Rénine vint frapper à sa porte.

– Votre oncle est dans sa bibliothèque, dit-il. Voulez-vous m’accompagner ? Je l’ai prévenu de ma visite.

Elle le suivit.

Il ajouta :

– Un mot encore. Ce matin, en contrariant vos projets et en vous suppliant de vous confier à moi, j’ai pris par là même, à votre égard, un engagement dont je ne veux pas tarder à m’acquitter, vous allez en avoir la preuve formelle.

– Vous n’avez pris qu’un engagement, dit-elle en riant, celui de satisfaire ma curiosité.

– Elle sera satisfaite, affirma-t-il avec gravité, et bien au-delà de tout ce que vous pouvez concevoir, si M. d’Aigleroché confirme mes

raisonnements.

M. d'Aigleroché était seul, en effet. Il fumait sa pipe et buvait du sherry. Il en offrit un verre à Rénine qui refusa.

– Et toi, Hortense ? fit-il, la voix un peu pâteuse. Tu sais qu'ici on ne s'amuse guère que durant ces journées de septembre. Profites-en. Tu as fait une bonne promenade avec Rénine ?

– C'est à ce sujet précisément que je voudrais vous parler, cher monsieur, interrompit le prince.

– Vous m'excuserez, mais dans dix minutes je dois aller à la gare chercher une amie de ma femme.

– Oh ! dix minutes me suffisent amplement.

– Juste le temps de fumer une cigarette, alors ?

– Pas davantage.

Il prit une cigarette dans la boîte que lui offrait M. d'Aigleroché, l'alluma et lui dit :

– Figurez-vous que le hasard de cette promenade nous a conduits jusqu'à un vieux domaine que vous connaissez évidemment, le domaine de Halingre ?

– Certes. Mais il est fermé, barricadé depuis un quart de siècle, je crois. Vous n'avez pas pu entrer ?

– Si.

– Allons donc ! Visite intéressante ?

Extrêmement. Nous avons découvert les choses les plus étranges.

– Quelles choses ? demanda le comte qui regardait sa montre.

Rénine raconta :

– Des pièces barricadées, un salon qu'on avait laissé dans son ordre de vie quotidienne, une pendule qui, par miracle, sonna notre arrivée...

– De bien petits détails, murmura M. d'Aigleroché.

– Il y a mieux, en effet. Nous sommes montés au haut du belvédère, et, de là, nous avons vu, sur une tour, assez loin du château... nous avons vu deux cadavres, deux squelettes plutôt... un homme et une femme que recouvrent encore les vêtements qu'ils portaient quand ils ont été assassinés...

– Oh ! Oh ! Assassinés ? Simple supposition...

– Certitude ; et c'est à ce propos que nous sommes venus vous importuner. Ce drame, qui justement doit remonter à une vingtaine

d'années, n'a-t-il pas été connu à cette époque ?

Ma foi, non, déclara le comte d'Aigleroché, je n'ai jamais entendu parler d'aucun crime, d'aucune disparition.

— Ah ! fit Rénine, qui sembla un peu décontenancé, j'espérais avoir quelques renseignements...

— Je regrette.

— En ce cas, excusez-moi.

Il consulta Hortense du regard et marcha vers la porte. Mais, se ravisant :

— Vous ne pourriez pas tout au moins, cher monsieur, me mettre en rapport avec des personnes de votre entourage, de votre famille... qui, elles, seraient au courant ?

— De ma famille ? Et pourquoi ?

— Parce que le domaine de Halingre appartenait, appartient encore sans doute, aux d'Aigleroché. Les armoiries montrent un aigle sur un bloc de pierre... sur une roche. Et tout de suite le rapport s'est imposé à moi.

Cette fois, le comte parut surpris. Il repoussa sa bouteille et son verre et dit :

— Que m'apprenez-vous ? J'ignorais ce voisinage.

Rénine hocha la tête en souriant :

— Je serais plutôt disposé à croire, cher monsieur, que vous n'êtes pas très pressé d'admettre un degré de parenté quelconque entre vous... et ce propriétaire inconnu.

— C'est donc un homme peu recommandable ?

— C'est un homme qui a tué, tout simplement.

— Que dites-vous ?

Le comte s'était levé. Hortense, très émue, articula :

— Êtes-vous sûr vraiment qu'il y ait eu crime et que ce crime ait été commis par quelqu'un du château ?

— Tout à fait sûr.

— Mais pourquoi cette certitude ?

— Parce que je sais qui furent les deux victimes et la cause du meurtre.

Le prince Rénine ne procédait que par affirmations, et on eût cru, à l'entendre, qu'il s'appuyait sur les preuves les plus solides.

M. d'Aigleroché allait et venait dans la pièce, les mains au dos. Il finit par dire :



– J’ai toujours eu l’intuition qu’il s’était passé quelque chose, mais je n’ai jamais cherché à savoir... Donc, en effet, il y a vingt ans, un de mes parents, un cousin éloigné, habitait le domaine de Halingre. J’espérais, à cause du nom que je porte, que cette histoire, dont je n’ai pas eu connaissance, je le répète, mais que j’ai soupçonnée, resterait à jamais dans l’ombre.

– Ainsi donc, ce cousin a tué ?...

– Oui, il a été contraint de tuer.

Rénine hocha la tête.

– Je suis au regret de rectifier cette phrase, cher monsieur. La vérité, c’est que votre cousin a tué, au contraire, froidement, lâchement. Je ne connais pas de crime qui ait été conçu avec plus de sang-froid et de sornioiserie.

– Qu’en savez-vous ?

Le moment était venu pour Rénine de s’expliquer, moment grave, lourd d’angoisse, dont Hortense comprenait toute la solennité, bien qu’elle n’eût encore rien deviné du drame où le prince s’engageait pas à pas.

– L’aventure est fort simple, dit-il. Tout permet de croire que ce M. d’Aigleroché était marié, et qu’aux environs du domaine de Halingre habitait un autre couple, avec lequel les deux châtelains entretenaient des relations d’amitié. Que se passa-t-il un jour ? Laquelle de ces quatre personnes apporta, la première, le trouble dans les relations des deux ménages ? Je ne pourrais le dire. Mais il y a une version qui se présente aussitôt à l’esprit, c’est que la femme de votre cousin, Mme d’Aigleroché, donnait des rendez-vous à l’autre mari dans la tour de lierre, laquelle avait une sortie directe sur la campagne. Mis au courant de l’intrigue, votre cousin d’Aigleroché résolut de se venger, mais de telle façon qu’il n’y eût pas de scandale, et que personne ne sût même jamais que les coupables avaient été tués. Or, il avait constaté – ce que, moi, j’ai constaté tantôt – qu’il y avait un endroit du château, le belvédère, d’où l’on pouvait voir, pardessus les arbres et les vallonnements du parc, la tour qui se trouvait à huit cents mètres de là, et qu’il n’y avait même que de cet endroit que l’on dominât le sommet de la tour. Il pratiqua donc un trou au travers du parapet, à l’emplacement d’une ancienne meurtrière condamnée, et de là, au moyen d’une longue-vue qui reposait exactement au fond du canal creusé, il assistait aux rendez-vous des deux coupables. Et c’est par là également

qu'ayant bien pris toutes ses mesures, ayant calculé toutes ses distances, c'est par là qu'un dimanche, 5 septembre, le château étant vide, il tua les amants de deux coups de fusil.

La vérité apparaissait. La lumière du jour luttait contre les ténèbres. Le comte murmura :

– Oui... c'est bien cela qui a dû se passer... C'est ainsi que mon cousin d'Aigleroché...

– L'assassin, continua Rénine, boucha soigneusement la meurtrière avec une motte de terre. Qui saurait jamais que deux cadavres pourrissaient en haut de cette tour où nul n'allait jamais, et dont il eut la précaution de démolir les escaliers de bois ? Il ne lui restait plus qu'à expliquer la disparition de sa femme et de son ami. Explication facile. Il les accusa d'avoir pris la fuite ensemble.

Hortense tressauta. D'un coup, comme si cette dernière phrase eût été une révélation complète, et, pour elle, absolument imprévue, elle comprenait où Rénine voulait en venir.

– Que dites-vous ?

– Je dis que M. d'Aigleroché accusa sa femme et son ami d'avoir pris la fuite ensemble.

– Non, non, s'écria-t-elle, non, je ne puis admettre... Il s'agit d'un cousin de mon oncle... Alors pourquoi mêler deux histoires ?...

– Pourquoi mêler cette histoire à une autre histoire dont il fut question à cette époque ? répondit le prince. Mais je ne les mêle pas, chère madame, il n'y a qu'une histoire, et je la raconte telle qu'elle s'est passée.

Hortense se tourna vers son oncle. Il se taisait, les bras croisés, et sa tête demeurait dans l'obscurité que formait l'abat-jour de la lampe. Pourquoi n'avait-il pas protesté ?

Rénine reprit fermement :

– Il n'y a qu'une histoire. Le soir même du 5 septembre, à huit heures, M. d'Aigleroché, donnant sans doute comme prétexte qu'il se mettait à la recherche des fugitifs, quitta son château après l'avoir barricadé. Il s'en alla, en laissant toutes les pièces telles qu'elles étaient, et en n'emportant que les fusils de sa vitrine. À la dernière minute, il eut le pressentiment, justifié aujourd'hui, que la découverte de cette longue-vue qui avait joué un tel rôle dans la préparation de son crime, pourrait servir de point de départ à une enquête, et il la jeta dans la gaine de l'horloge où le hasard voulut

qu'elle interrompît la course du balancier. Cet acte machinal, comme tous les criminels en commettent inévitablement, devait le trahir vingt ans plus tard. Tantôt, les coups que je donnai pour ébranler la porte du salon, dégagèrent le balancier. L'horloge reprit sa course, huit heures sonnèrent, et... j'eus le fil d'Ariane qui devait me conduire dans le labyrinthe.

Hortense balbutia :

– Des preuves !... des preuves !...

– Des preuves ? répliqua fortement Rénine. Mais elles abondent et vous les connaissez comme moi. Qui aurait pu tuer à cette distance de huit cents mètres, sinon un tireur habile, un fervent de la chasse, n'est-ce pas, monsieur d'Aigleroché ? Des preuves ? Pourquoi rien ne fut-il enlevé au château, rien, sinon les fusils, ces fusils dont un fervent de la chasse ne peut se passer, n'est-ce pas, monsieur d'Aigleroché... ces fusils que nous retrouvons ici, disposés en panoplie ? Des preuves ? Et cette date du 5 septembre qui fut celle du crime, et qui a laissé dans l'âme du criminel un tel souvenir d'horreur que, chaque année, à cette époque, à cette époque seulement, il s'entoure de distractions et que, chaque année, à cette date du 5 septembre, il oublie ses habitudes de tempérance ? Or, nous sommes le 5 septembre aujourd'hui. Des preuves ? Mais, quand il n'y en aurait pas d'autres, celle-ci ne vous suffit-elle pas ?

Et Rénine tendait le bras et désignait le comte d'Aigleroché, qui, devant l'évocation terrifiante du passé, venait de s'effondrer sur un fauteuil et cachait sa tête entre ses mains.

Hortense n'opposa pas la moindre objection. Elle n'avait jamais aimé son oncle, ou plutôt l'oncle de son mari. Elle admit aussitôt l'accusation portée contre lui.

Une minute s'écoula.

Coup sur coup M. d'Aigleroché se versa du sherry, et deux fois vida son verre. Puis il se leva et s'approcha de Rénine.

– Que l'histoire soit véridique ou non, monsieur, on ne peut pas appeler criminel le mari qui venge son honneur et supprime l'épouse infidèle.

– Non, répliqua Rénine, mais je n'ai donné que la première version de l'histoire. Il y en a une autre infiniment plus grave... et plus vraisemblable... une autre à laquelle une enquête plus minutieuse aboutirait sûrement.

– Que voulezvous dire ?

– Ceci. Il ne s’agit peut-être pas d’un mari justicier, comme je l’ai supposé charitablement. Il s’agit peut-être d’un homme ruiné qui convoite la fortune et la femme de son ami, et qui, pour cela, pour se libérer, pour se débarrasser de son ami et de sa propre femme, les attire dans un piège, leur conseille de visiter cette tour abandonnée, et de loin, bien à l’abri, les tue à coups de fusil.

– Non, non, protesta le comte, non, tout cela est faux.

– Je ne dis pas non. J’appuie mon accusation sur des preuves, mais aussi sur des intuitions et des raisonnements qui, jusqu’ici, sont très exacts. Tout de même, je veux bien que cette seconde version soit fausse. Mais en ce cas, pourquoi des remords ? On n’a pas de remords, quand on châtie des coupables.

– On en a quand on tue. C’est un fardeau écrasant à porter.

– Est-ce pour se donner plus de force que M. d’Aigleroché a épousé plus tard la veuve de sa victime ? Car tout est là, monsieur. Pourquoi ce mariage ? M. d’Aigleroché était-il ruiné ? Celle qu’il épousait en secondes noces était-elle riche ? Ou bien encore s’aimaient-ils tous deux, et fût-ce d’accord avec elle que M. d’Aigleroché a tué sa première femme et le mari de sa seconde femme ? Autant de problèmes que j’ignore, qui pour l’instant n’ont pas d’intérêt, mais que la justice, avec tous les moyens dont elle dispose, n’aurait pas de mal à éclaircir.

M. d’Aigleroché chancela. Il dut s’appuyer au dossier d’une chaise et, livide, il bégaya :

– Vous allez avertir la justice ?

– Non, non, déclara Rénine. D’abord il y a prescription. Et puis vingt ans de remords et d’épouvante, un souvenir qui poursuivra le coupable jusqu’à sa dernière heure, le désaccord sans doute dans son ménage, la haine, l’enfer de chaque jour... et, pour finir, l’obligation de retourner là-bas et d’effacer les traces du double crime, l’effroyable châtement de monter sur cette tour, de toucher à ces squelettes, de les dévêtir, de les enterrer... c’est suffisant. N’en demandons pas trop, et n’allons pas jeter tout cela en pâture au public et faire un scandale qui rejaillirait sur la nièce de M. d’Aigleroché. Non. Laissons toutes ces ignominies.

Le comte reprit sa posture devant la table, ses mains crispées autour de son front. Il murmura :

– Alors, pourquoi ?...

– Pourquoi mon intervention ? dit Rénine. Si j’ai parlé, c’est pour atteindre un but quelconque, n’est-ce pas ? En effet. Si minime qu’elle soit, il faut bien une sanction, et il faut bien à notre entretien un dénouement pratique. Mais n’ayez aucune crainte, M. d’Aigleroché en sera quitte à bon marché.

La lutte était finie. Le comte sentit qu’il n’y avait plus qu’une petite formalité à remplir, un sacrifice à accepter et, reprenant un peu d’assurance, il dit avec une certaine ironie :

– Combien ?

Rénine se mit à rire.

– Parfait. Vous comprenez la situation. Seulement, vous vous trompez en me mettant en cause. Moi, je travaille pour la gloire.

– En ce cas ?...

– Il s’agit tout au plus d’une restitution.

– Une restitution ?

Rénine se pencha sur le bureau et dit :

– Il y a là, dans un de ces tiroirs, un acte qui a été soumis à votre signature. C’est un projet de transaction entre vous et votre nièce, Hortense Daniel, relativement à sa fortune, fortune qui a été dissipée et dont vous êtes responsable. Signez cette transaction.

M. d’Aigleroché eut un haut-le-corps.

– Vous savez quelle est la somme ?

– Je ne veux pas le savoir.

– Et si je refuse ?

– Je demande une entrevue à la comtesse d’Aigleroché.

Sans plus d’hésitation, le comte ouvrit son tiroir, en sortit un document sur papier timbré, et vivement signa.

– Voici, dit-il, et j’espère...

– Vous espérez comme moi qu’il n’y aura plus rien de commun entre nous ? J’en suis persuadé. Je pars ce soir, votre nièce demain, sans doute. Adieu, monsieur.

Dans le salon, où aucun des invités n’était encore descendu, Rénine remit l’acte à Hortense. Elle paraissait stupéfaite de tout ce qu’elle avait entendu, et quelque chose la confondait plus encore que cette lumière implacable projetée sur le passé de son oncle, c’était la clairvoyance prodigieuse et l’extraordinaire lucidité de l’homme qui, depuis quelques

heures, commandait aux événements et faisait surgir, devant ses yeux, les tableaux mêmes du drame auquel nul n'avait assisté.

– Êtes-vous contente de moi ? demanda-t-il.

Elle lui tendit les deux mains.

– Vous m'avez sauvée de Rossigny. Vous m'avez donné la liberté et l'indépendance. Je vous remercie du fond du cœur.

– Oh ! Ce n'est pas cela que je vous demande, dit-il. Ce que j'ai voulu d'abord, c'est vous distraire. Votre vie était monotone et manquait d'imprévu. En fut-il de même aujourd'hui ?

– Comment pouvez-vous poser une telle question ? J'ai vécu les minutes les plus fortes et les plus étranges.

– C'est cela, la vie, dit-il, quand on sait regarder et rechercher. L'aventure est partout, au fond de la chaumière la plus misérable, sous le masque de l'homme le plus sage. Partout, si on le veut, il y a prétexte à s'émouvoir, à faire le bien, à sauver une victime, à mettre fin à une injustice.

Elle murmura, frappée par ce qu'il y avait en lui de puissance et d'autorité :

– Qui donc êtes vous ?

– Un aventurier, pas autre chose. Un amateur d'aventures. La vie ne vaut d'être vécue qu'aux heures d'aventures, aventures des autres ou aventures personnelles. Celle d'aujourd'hui vous a bouleversée parce qu'elle touchait au plus profond de votre être. Mais celles des autres ne sont pas moins passionnantes. Voulez-vous en faire l'épreuve ?

– Comment ?

– Soyez ma compagne d'aventures. Si quelqu'un m'appelle au secours, secourez-le avec moi. Si le hasard ou si mon instinct me met sur la piste d'un crime ou sur la trace d'une douleur, partons tous deux de compagnie. Voulez-vous ?

– Oui, fit-elle. Mais...

Elle hésita. Elle cherchait le projet secret de Rénine.

– Mais, acheva-t-il en souriant, vous vous défiez un peu : « Où donc cet amateur d'aventures veut-il m'entraîner ? Il est évident que je lui plais et qu'un jour ou l'autre il ne serait pas fâché de toucher ses honoraires. » Vous avez raison. Il faut entre nous un contrat précis.

– Très précis, dit Hortense, qui préférait mettre la conversation sur le ton de la plaisanterie. J'écoute vos propositions.

Il réfléchit un instant et continua :

– Eh bien ! Voilà. Aujourd'hui, jour de la première aventure, l'horloge de Halingre a sonné huit coups. Voulezvous que nous acceptions l'arrêt qu'elle a rendu, et que sept fois encore, dans un délai de trois mois, par exemple, nous poursuivions ensemble de belles entreprises ? Et voulezvous qu'à la huitième fois, vous soyez tenue de m'accorder ? ...

– Quoi ?

Il suspendit sa réponse.

– Notez que vous serez toujours libre de m'abandonner en cours de route, si je ne réussis pas à vous intéresser. Mais si vous me suivez jusqu'au bout, si vous me permettez de commencer et d'achever avec vous la huitième entreprise, dans trois mois, le 5 décembre, à l'instant même où le huitième coup de cette horloge sonnera – et il sonnera, soyez-en sûre, car le vieux balancier de cuivre ne s'arrêtera plus dans sa course – vous serez tenue de m'accorder...

– Quoi ? répéta-t-elle, un peu crispée par l'attente.

Il se tut. Il regardait les jolies lèvres qu'il voulait demander comme récompense, et il fut tellement sûr que la jeune femme avait compris, qu'il jugea inutile de parler de façon plus claire.

– La seule joie de vous voir me suffira. Ce n'est pas à moi, mais à vous de poser des conditions. Quelles sont-elles ? Qu'exigez-vous ?

Elle lui sut gré de son respect et répondit en riant :

– Ce que j'exige ?...

– Oui.

– Je puis exiger n'importe quoi de difficile ?

– Tout est facile à qui veut vous conquérir.

– Et si ma demande est impossible ?

– Il n'y a que l'impossible qui m'intéresse.

Alors elle dit :

– J'exige que vous me rendiez une agrafe de corsage ancienne, composée d'une cornaline sertie dans une monture de filigrane. Elle me venait de ma mère qui la tenait de la sienne, et tout le monde savait qu'elle leur avait porté bonheur et qu'elle me portait bonheur. Depuis qu'elle a

disparu du coffret où elle était enfermée, je suis malheureuse. Rendez-la-moi, monsieur le bon génie.

– Quand vous a-t-elle été volée, cette agrafe ?

Elle eut un accès de gaieté :

– Il y a sept ans... ou huit ans... ou neuf ans, je ne sais pas trop... Je ne sais pas où... Je ne sais pas comment... Je ne sais rien...

– Je la retrouverai, affirma Rénine, et vous serez heureuse.



## *La carafe d'eau*

### Table des matières

Quatre jours après son installation à Paris, Hortense Daniel accepta de rencontrer, au Bois, le prince Rénine. Par une matinée radieuse, ils s'assirent à la terrasse du restaurant Impérial, un peu à l'écart.

La jeune femme était heureuse de vivre, enjouée, pleine de grâce et de séduction. Par peur de l'effaroucher, Rénine se garda bien de faire allusion au pacte qu'il avait proposé. Elle raconta son départ de La Marèze et affirma qu'elle n'avait pas entendu parler de Rossigny.

– Moi, dit Rénine, j'ai entendu parler de lui.

– Ah !

– Oui, il m'a envoyé ses témoins. Duel ce matin. Piqûre à l'épaule de Rossigny. Affaire liquidée.

– Causons d'autre chose.

Il ne fut plus question de Rossigny. Tout de suite, Rénine exposa à Hortense le plan de deux expéditions qu'il avait en vue et auxquelles il lui offrait, sans enthousiasme, de participer.

– La meilleure aventure, dit-il, c'est celle qu'on ne prévoit pas. Elle surgit à l'improviste, sans que rien l'ait annoncée et sans que personne même, sauf les initiés, remarque cette occasion d'agir et de se dépenser qui passe à la portée de la main. Il faut la saisir tout de suite. Une seconde d'hésitation et il est trop tard. Un sens spécial nous avertit, un flair de chien de chasse qui démêle la bonne odeur parmi toutes celles qui s'entrecroisent.

Autour d'eux, la terrasse commençait à se remplir. À la table voisine, un jeune homme dont ils apercevaient le profil insignifiant et la longue moustache brune, lisait un journal. En arrière, par une des fenêtres du restaurant, il arrivait une rumeur lointaine d'orchestre ; dans un des salons, quelques personnes dansaient.

Toutes ces personnes, Hortense les observait une à une, comme si elle eût espéré découvrir en l'une d'elles le petit signe qui révèle le drame

intime, la destinée malheureuse ou la vocation criminelle.

Or, comme Rénine réglait les consommations, le jeune homme à la longue moustache étouffa un cri, et appela un des garçons d'une voix étranglée.

– Combien vous dois-je ?... Vous n'avez pas de monnaie ? Ah ! Bon Dieu, hâtez-vous !...

Sans hésiter, Rénine avait saisi le journal. Après un coup d'œil rapide il lut à demi-voix :

– M. Dourdens, le défenseur de Jacques Aubrieux, a été reçu à l'Élysée. Nous croyons savoir que le président de la République a refusé la grâce du condamné et que l'exécution aura lieu demain matin.

Lorsque le jeune homme eut traversé la terrasse, il se trouva sous le porche du jardin, en face d'un monsieur et d'une dame qui lui barraient le passage, et le monsieur lui dit :

– Excusez-moi, monsieur, mais j'ai surpris votre émotion. Il s'agit de Jacques Aubrieux, n'est-ce pas ?

– Oui... oui... Jacques Aubrieux... balbutia le jeune homme. Jacques, mon ami d'enfance, je cours chez sa femme... elle doit être folle de douleur...

– Puis-je vous offrir mon assistance ? Je suis le prince Rénine. Madame et moi, nous serions heureux de voir Mme Aubrieux et de nous mettre à sa disposition.

Le jeune homme, bouleversé par la nouvelle qu'il avait lue, semblait ne pas comprendre. Il se présenta gauchement :

– Dutreuil... Gaston Dutreuil...

Rénine fit signe à Clément, son chauffeur, qui attendait à quelque distance, et poussa Gaston Dutreuil dans l'automobile, en demandant :

– L'adresse ? L'adresse de Mme Aubrieux ?

– C'est avenue du Roule, 23 bis...

Dès que Hortense fut montée, il répéta l'adresse au chauffeur, et, aussitôt en route, voulut interroger Gaston Dutreuil.

– Je connais à peine l'affaire, dit-il. Expliquez-moi en deux mots. Jacques Aubrieux a tué un de ses proches parents, n'est-ce pas ?

– Il est innocent, monsieur, répliqua le jeune homme qui paraissait incapable de donner la moindre explication. Innocent, je le jure... Voilà

vingt ans que je suis l'ami de Jacques... Il est innocent... et ce serait monstrueux...

On ne put rien tirer de lui. D'ailleurs le trajet fut rapide. Ils entrèrent dans Neuilly par la porte des Sablons et, deux minutes plus tard, s'arrêtaient devant une étroite et longue allée, bordée de murs, qui les conduisit vers un petit pavillon à un seul étage.

Gaston Dutreuil sonna.

– Madame est dans le salon avec sa mère, déclara la bonne qui ouvrit.

– Je vais voir ces dames, dit-il en emmenant Rénine et Hortense.

C'était un salon assez grand, joliment meublé, qui, en temps ordinaire, devait servir de cabinet de travail. Deux femmes y pleuraient, dont l'une assez âgée, aux cheveux grisonnants, vint au-devant de Gaston Dutreuil. Celui-ci expliqua la présence du prince Rénine et, tout de suite, elle s'écria en sanglotant :

– Le mari de ma fille est innocent, monsieur. Jacques ! Mais c'est le meilleur des hommes... un cœur d'or ! Lui, assassiner son cousin !... Mais il l'adorait, son cousin ! Je vous jure qu'il est innocent, monsieur ! Et on va commettre l'infamie de le tuer ? Ah ! Monsieur, c'est la mort de ma fille.

Rénine comprit que tous ces gens vivaient, depuis des mois, dans l'obsession de cette innocence, et dans la certitude qu'un innocent ne pouvait pas être exécuté. La nouvelle de l'exécution, inévitable maintenant, les rendait fous.

Il s'avança vers une pauvre créature courbée en deux, et dont le visage, tout jeune, encadré de jolis cheveux blonds, était convulsé par le désespoir. Déjà Hortense s'était assise auprès d'elle et doucement l'avait attirée contre son épaule. Rénine lui dit :

– Madame, je ne sais pas ce que je peux faire pour vous. Mais je vous affirme sur l'honneur que, s'il y a quelqu'un au monde qui peut vous être utile, c'est moi. Je vous supplie donc de me répondre comme si la clarté et la netteté de vos réponses pouvaient changer la face des choses, et comme si vous vouliez me faire partager votre opinion sur Jacques Aubrieux. Car il est innocent, n'est-ce pas ?

– Oh, monsieur ! fit-elle avec un élan de tout son être.

– Eh bien ! Cette certitude que vous n'avez pas pu communiquer à la justice, il faut me l'imposer. Je ne vous demande pas d'entrer dans les

détails et de revivre l'affreux calvaire, mais simplement de répondre à un certain nombre de questions. Le voulezvous ?

– Parlez, monsieur.

Elle était dominée. En quelques phrases, Rénine avait réussi à la soumettre et à lui insuffler la volonté d'obéir. Et, une fois de plus, Hortense comprit tout ce qu'il y avait en Rénine de force, d'autorité et de persuasion.

– Que faisait votre mari ? demanda-t-il, après avoir prié la mère et Gaston Dutreuil de garder un silence absolu.

– Courtier d'assurances.

– Heureux en affaires ?

– Jusqu'à l'autre année, oui.

– Donc, depuis quelques mois, des embarras d'argent ?

– Oui.

– Et le crime a été commis... ?

– En mars dernier, un dimanche.

– La victime ?

– Un cousin éloigné, M. Guillaume, qui habitait Suresnes.

– Le montant du vol ?

– Soixante billets de mille francs que ce cousin avait reçus la veille en paiement d'une vieille dette.

– Votre mari le savait ?

– Oui. Le dimanche, son cousin le lui a dit au cours d'une conversation téléphonique, et Jacques insista pour que son cousin ne gardât pas chez lui une telle somme et la déposât dès le lendemain dans une banque.

– C'était le matin ?

– À une heure de l'après-midi. Jacques devait justement aller chez M. Guillaume avec sa motocyclette. Mais, assez fatigué, il le prévint qu'il ne sortirait pas. Il resta donc toute la journée ici.

– Seul ?

– Oui, seul. Les deux bonnes avaient congé. Moi, je me rendis dans un cinéma des Ternes avec maman et avec notre ami Dutreuil. Le soir, nous apprenions l'assassinat de M. Guillaume. Le lendemain matin, Jacques était arrêté.

– Sur quelles charges ?

La malheureuse hésita. Les charges devaient être écrasantes. Puis, sur un geste de Rénine, elle répliqua tout d'un trait :

– L’assassin s’est rendu à Saint-Cloud sur une motocyclette, et les traces relevées sont celles de la motocyclette de mon mari. On a retrouvé un mouchoir aux initiales de mon mari, et le revolver qui a servi lui appartenait. Enfin, un de nos voisins prétend qu’à trois heures il a vu mon mari sortir sur la motocyclette, et un autre l’a vu rentrer à quatre heures et demie. Or le crime a eu lieu à quatre heures.

– Et comment se défend Jacques Aubrieux ?

– Il affirme qu’il a dormi tout l’après-midi. Pendant ce temps quelqu’un est venu, a pu ouvrir la remise et a pris la motocyclette pour aller à Suresnes. Quant au mouchoir et au revolver, ils se trouvaient dans la sacoche. Rien d’étonnant à ce que l’assassin les ait utilisés.

– Cette explication est plausible...

– Oui, mais la justice fait deux objections. D’abord, personne, absolument personne, ne savait que mon mari devait rester chez lui toute la journée, puisque, au contraire, il sortait à motocyclette tous les dimanches après-midi.

– Ensuite ?

La jeune femme rougit et murmura :

– Dans l’office de M. Guillaume, l’assassin a bu à même la moitié d’une bouteille de vin. Sur cette bouteille, on a relevé les empreintes des doigts de mon mari.

Il sembla qu’elle avait donné tout son effort, et qu’en même temps l’espoir inconscient, qu’avait suscité en elle l’intervention de Rénine, s’évanouissait tout à coup devant l’accumulation des preuves. Elle retomba sur elle-même et s’absorba dans une sorte de rêverie silencieuse dont les soins affectueux d’Hortense ne purent la distraire.

La mère balbutia :

– Il est innocent, n’est-ce pas, monsieur ? Et on ne punit pas un innocent. On n’en a pas le droit. On n’a pas le droit de tuer ma fille. Oh ! Mon Dieu, mon Dieu, qu’est-ce que nous avons fait pour qu’on nous persécute ainsi ? Ma pauvre petite Madeleine...

– Elle se tuera, disait Dutreuil, d’une voix épouvantée. Jamais elle ne supportera l’idée qu’on guillotine Jacques. Tantôt... cette nuit... elle se tuera.

Rénine allait et venait dans la pièce.

– Vous ne pouvez rien faire pour elle, n’est-ce pas ? demanda Hortense.

– Il est onze heures et demie, répliqua-t-il d'un air soucieux... et c'est demain matin.

– Le croyez-vous coupable ?

– Je ne sais pas... je ne sais pas... La conviction de la malheureuse est une chose impressionnante et qu'on ne doit pas négliger. Quand deux êtres ont vécu côte à côte durant des années, ils ne peuvent guère se tromper l'un sur l'autre à ce point... Et cependant !...

Il s'étendit sur un canapé et alluma une cigarette. Il en fuma trois de suite sans que personne interrompît sa méditation. Parfois il regardait sa montre. Les minutes avaient tant d'importance !

À la fin, il retourna près de Madeleine Aubrieux, lui saisit les mains, et lui dit très doucement :

– Il ne faut pas vous tuer. Jusqu'à la dernière minute, rien n'est perdu, et je vous promets que, pour ma part, jusqu'à cette dernière minute je ne me découragerai pas. Mais j'ai besoin de votre calme et de votre confiance.

– Je serai calme, dit-elle, d'un air pitoyable.

– Et vous aurez confiance ?

– J'aurai confiance.

– Eh bien ! Attendez-moi. D'ici deux heures, je serai de retour. Vous venez avec nous, monsieur Dutreuil ?

Au moment de monter dans l'auto, il demanda au jeune homme :

– Connaissez-vous un petit restaurant peu fréquenté, pas bien loin, dans Paris ?

– La brasserie Lutetia, au rez-de-chaussée de la maison où j'habite, place des Ternes.

– Parfait, cela nous sera très commode.

En route, ils parlèrent à peine. Rénine, cependant, interrogea Gaston Dutreuil.

– Autant que je m'en souviene, on les a, les numéros des billets, n'est-ce pas ?

– Oui, le cousin Guillaume avait inscrit les soixante numéros sur son carnet.

Rénine murmura, au bout d'un instant :

– Tout le problème est là. Où sont ces billets ? Qu'on mette la main dessus, et l'on est fixé.

À la brasserie Lutetia, le téléphone se trouvait dans une salle particulière où il pria qu'on leur servît à déjeuner. Une fois seul avec Hortense et avec Dutreuil, il décrocha le récepteur, d'un geste résolu.

– Allô... La Préfecture de police, s'il vous plaît, mademoiselle... Allô... Allô... la Préfecture ? Je voudrais communiquer avec le service de la Sûreté. Une communication de la plus haute importance. C'est de la part du prince Rénine.

Le récepteur à la main, il se retourna vers Gaston Dutreuil.

– Je puis convoquer quelqu'un ici, n'est-ce pas ? Nous y serons tout à fait tranquilles ?

– Certes.

Il écouta de nouveau.

– Le secrétaire de M. le chef de la Sûreté ? Ah ! Très bien, monsieur le secrétaire, j'ai eu l'occasion d'être en rapport avec M. Dudouis, et de lui fournir, sur plusieurs affaires, des renseignements qui lui ont été fort utiles. Nul doute qu'il ne se souvienne du prince Rénine. Aujourd'hui je pourrais lui indiquer l'endroit où se trouvent les soixante billets de mille francs volés par l'assassin Aubrieux à son cousin. Si ma proposition l'intéresse, qu'il veuille bien m'envoyer un inspecteur à la brasserie Lutetia, place des Ternes. J'y serai avec une dame et avec M. Dutreuil, l'ami d'Aubrieux. Je vous salue, monsieur le secrétaire.

Lorsque Rénine raccrocha l'appareil, il aperçut auprès de lui les visages stupéfaits d'Hortense et de Gaston Dutreuil.

Hortense murmura :

– Vous savez donc ? Vous avez donc découvert ?

– Rien du tout, dit-il en riant.

– Alors ?

– Alors j'agis comme si je savais. C'est un moyen comme un autre. Déjeunons, voulez-vous ?

La pendule marquait alors midi trois quarts.

– Dans vingt minutes au plus, dit-il, l'envoyé de la Préfecture sera là.

– Et si personne ne vient ? objecta Hortense.

– Cela m'étonnerait. Ah ! Si j'avais fait dire à M. Dudouis « Aubrieux est innocent », je manquais mon effet. La veille d'une exécution, allez donc convaincre ces messieurs de la police ou de la justice qu'un condamné à mort est innocent ! Non. Jacques Aubrieux appartient d'ores et déjà au

bourreau. Mais la perspective des soixante billets, voilà une aubaine qui vaut le dérangement. Pensez donc que c'est le point faible de l'accusation, ces billets qu'on n'a pas retrouvés.

– Mais puisque vous ne savez rien...

– Chère amie, vous me permettez de vous appeler ainsi ? Chère amie, quand on ne peut pas expliquer tel phénomène physique, on adopte une hypothèse quelconque où toutes les manifestations de ce phénomène trouvent leur explication, et l'on dit que tout se passe comme s'il en était ainsi. C'est ce que je fais.

– Autant dire que vous supposez quelque chose ?

Rénine ne répondit pas. Ce ne fut que longtemps après, à la fin du repas, qu'il reprit :

– Évidemment, je suppose quelque chose. Si j'avais plusieurs jours devant moi, je prendrais la peine de vérifier d'abord cette hypothèse, laquelle s'appuie autant sur mon intuition que sur l'observation de quelques faits épars. Mais je n'ai que deux heures, et je m'engage sur la route inconnue comme si j'étais certain qu'elle me conduit à la vérité.

– Et si vous vous trompiez ?

– Je n'ai pas le choix. D'ailleurs il est trop tard. On frappe. Ah ! Un mot encore. Quelles que soient mes paroles, ne me démentez pas. Vous non plus, monsieur Dutreuil.

Il ouvrit la porte. Un homme maigre, à barbe rousse, entra.

– Le prince Rénine ?

– C'est moi, monsieur. De la part de M. Dudouis, sans doute ?

– Oui.

Et le nouveau venu se présenta :

– Inspecteur principal Morisseau.

– Je vous remercie de votre diligence, monsieur l'Inspecteur principal, dit le prince Rénine, et je suis d'autant plus heureux que M. Dudouis vous ait envoyé, que je connais vos états de service, et que j'ai suivi avec admiration certaines de vos campagnes.

L'inspecteur s'inclina, très flatté.

– M. Dudouis m'a mis à votre entière disposition, ainsi que deux inspecteurs que j'ai laissés sur la place, et qui, tous deux, se sont occupés de l'affaire avec moi, dès le début.



– Ce ne sera pas long, déclara Rénine, et je ne vous demande même pas de vous asseoir. Il faut que ce soit réglé en quelques minutes. Vous savez de quoi il s’agit ?

– Des soixante billets de mille francs volés à M. Guillaume, et dont voici les numéros.

Rénine examina la liste et affirma :

– C’est cela même. Nous sommes d’accord.

L’inspecteur Morisseau parut très ému.

– Le chef attache à votre découverte la plus grande importance. Ainsi, vous pourriez m’indiquer ?...

Rénine garda le silence un instant, puis déclara :

– Monsieur l’Inspecteur principal, mon enquête personnelle, enquête rigoureuse et au courant de laquelle je vous mettrai tout à l’heure, m’a révélé qu’à son retour de Suresnes, l’assassin, après avoir apporté la motocyclette dans la remise de l’avenue du Roule, est venu en courant jusqu’aux Ternes et qu’il est entré dans cette maison.

– Dans cette maison ?

– Oui.

– Mais qu’y venait-il faire ?

– Y cacher le produit de son vol, les soixante billets de mille.

– Comment ? Dans quel endroit ?

– Dans un appartement dont il avait la clef, au cinquième étage.

Gaston Dutreuil s’écria, stupéfait :

– Mais au cinquième étage, il n’y a qu’un appartement, et c’est moi qui l’habite.

– Justement, et comme vous étiez au cinéma avec Mme Aubrieux et sa mère, on a profité de votre absence...

– Impossible, il n’y a que moi qui aie la clef.

– On entre sans clef.

– Mais je n’ai relevé aucune trace.

Morisseau s’interposa :

– Voyons, expliquons-nous. Vous dites que les billets de banque auraient été dissimulés chez M. Dutreuil ?

– Oui.

– Mais puisque Jacques Aubrieux a été arrêté le lendemain matin, ces billets y seraient encore ?

– C’est mon avis.

Gaston Dutreuil ne put s’empêcher de rire.

– Mais c’est absurde, je les aurais découverts.

– Les avez-vous cherchés ?

– Non. Mais je serais tombé dessus à chaque instant. Le logement est grand comme la main. Voulezvous le voir ?

– Si petit qu’il soit, il suffit pour contenir soixante feuilles de papier.

– Évidemment, fit Dutreuil, évidemment, tout est possible. Cependant je dois vous répéter que personne, à mon avis, n’est entré chez moi, qu’il n’y a qu’une clef, que je fais mon ménage moi-même, et que je ne comprends pas très bien...

Hortense non plus ne comprenait pas. Ses yeux attachés aux yeux du prince Rénine, elle essayait de pénétrer jusqu’au fond de sa pensée. Quel jeu jouait-il ? Devait-elle l’appuyer dans ses affirmations ? Elle finit par dire :

– Monsieur l’Inspecteur principal, puisque le prince Rénine prétend que les billets ont été déposés là-haut, le plus simple n’est-il pas de chercher ? M. Dutreuil nous conduira, n’est-ce pas ?

– Tout de suite, dit le jeune homme. C’est en effet ce qu’il y a de plus simple.

Tous les quatre ils escaladèrent les cinq étages de l’immeuble, et Dutreuil ayant ouvert, ils pénétrèrent dans un logement exigü composé de deux chambres et de deux cabinets, tout cela rangé avec un ordre méticuleux. On devinait que chacun des fauteuils et que chacune des chaises de la pièce qui servait de salon occupait sa place définitive. Les pipes avaient leur étagère, les allumettes la leur. Suspendues à trois clous, s’alignaient par rang de taille trois cannes. Sur un guéridon, devant la fenêtre, un carton à chapeau, rempli de papier de soie, attendait le chapeau de feutre que Dutreuil y déposa avec soin... À côté, sur le couvercle, il allongea ses gants. Il agissait posément et machinalement, en homme qui se plaît à voir les choses dans la position qu’il a choisie pour elles. Aussi, dès que Rénine eut déplacé un objet, il esquissa un geste de protestation, reprit son chapeau, le colla sur sa tête, ouvrit la fenêtre, et s’accouda au rebord, le dos tourné, comme s’il eût été incapable de supporter le spectacle de pareils sacrilèges.

– Vous affirmez, n’est-ce pas ?... demanda l’inspecteur à Rénine.

– Oui, oui, j'affirme qu'après le crime, les soixante billets ont été apportés ici.

– Cherchons.

C'était facile et ce fut rapidement exécuté. Au bout d'une demi-heure, il ne restait pas un coin qui n'eût été exploré, pas un bibelot qui n'eût été soupesé.

– Rien, fit l'inspecteur Morisseau. Devons-nous continuer ?

– Non, répliqua Rénine. Les billets n'y sont plus.

– Que voulezvous dire ?

– Je veux dire qu'on les a enlevés.

– Qui ? Précisez votre accusation.

Rénine ne répliqua point. Mais Gaston Dutreuil fit volte-face. Il suffoquait.

– Monsieur l'inspecteur, voulezvous que je la précise, moi, l'accusation, telle qu'elle apparaît dans les propos de monsieur ? Tout cela signifie qu'il y a un malhonnête homme ici, que les billets cachés par l'assassin ont été découverts, volés par ce malhonnête homme, et déposés dans un autre endroit plus sûr. Voilà bien votre idée, n'est-ce pas, monsieur ? Et c'est bien moi que vous accusez de vol, n'est-ce pas ?

Il avançait en se frappant la poitrine à grands coups.

– Moi ! Moi ! J'aurais trouvé les billets ! Et je les aurais gardés pour moi ! Vous osez prétendre...

Rénine ne répondait toujours pas. Dutreuil s'emporta, et prenait à partie l'inspecteur Morisseau, il s'écria :

– Monsieur l'Inspecteur, je proteste énergiquement contre toute cette comédie, et contre le rôle que vous y jouez à votre insu. Avant notre arrivée, le prince Rénine nous a dit, à madame et à moi, qu'il ne savait rien, qu'il s'aventurerait dans cette affaire au hasard, et qu'il suivait la première route venue, en s'en remettant à sa bonne chance. N'est-ce pas vrai, monsieur ?

Rénine ne broncha pas.

– Mais parlez donc, monsieur ! Expliquez-vous, car enfin, vous alléguez, sans donner aucune preuve, les faits les plus invraisemblables !!! C'est trop commode de dire que j'ai volé les billets. Mais encore faudrait-il savoir s'ils étaient ici ? Qui les avait apportés ? Pourquoi l'assassin aurait-il choisi mon appartement pour les cacher ? Tout cela est absurde, illogique et stupide... Des preuves, monsieur !... une seule preuve !

L'inspecteur Morisseau paraissait perplexe. Il interrogeait Rénine du regard.

Celui-ci prononça impassible :

– Puisque vous voulez des précisions, c'est Mme Aubrieux elle-même qui les donnera. Elle a le téléphone. Descendons. En une minute, nous serons fixés.

Dutreuil haussa les épaules.

Comme vous voudrez, mais que de temps perdu !

Il semblait fort irrité. Sa longue station à la fenêtre, sous un soleil brûlant, l'avait mis en sueur. Il passa dans sa chambre et revint avec une carafe d'eau dont il but quelques gorgées et qu'il reposa sur le bord de la fenêtre.

– Allons, dit-il.

Le prince Rénine ricana :

– On dirait que vous avez hâte de quitter cet appartement ?

– J'ai hâte de vous confondre, répliqua Dutreuil en claquant la porte.

Ils descendirent et gagnèrent le cabinet particulier où se trouvait le téléphone. La pièce était vide. Rénine demanda le numéro des Aubrieux à Gaston Dutreuil, décrocha, et obtint la communication.

Ce fut la bonne qui vint à l'appareil. Elle répondit que Mme Aubrieux, après une crise de désespoir, venait de s'évanouir, et que maintenant, elle dormait.

– Appelez sa mère. De la part du prince Rénine. C'est urgent.

Il passa un récepteur à Morisseau. D'ailleurs les voix étaient si nettes que Dutreuil et Hortense purent entendre toutes les paroles échangées.

– C'est vous, madame ?

– Oui. Le prince Rénine, n'est-ce pas ? Ah ! Monsieur, qu'avez-vous à me dire ? Y a-t-il quelque espoir ? implora la vieille dame.

– L'enquête se poursuit d'une façon satisfaisante, prononça Rénine, et vous êtes en droit d'espérer. Pour l'instant, je viens vous demander un renseignement très grave. Le jour du crime, Gaston Dutreuil est-il venu chez vous ?

– Oui, après le déjeuner, il est venu nous chercher, ma fille et moi.

– A-t-il su à ce moment-là que le cousin Guillaume avait 60 000 francs chez lui ?

– Oui, je lui ai dit.

– Et que Jacques Aubrieux, un peu souffrant, ne ferait pas sa promenade ordinaire à motocyclette et resterait à dormir ?

– Oui.

– Vous en êtes bien sûre, madame ?...

– Absolument certaine.

– Et vous avez été ensemble au cinéma tous les trois ?

– Oui.

– Et vous avez assisté à la séance l'un près de l'autre ?

– Ah ! Non, il n'y avait pas de place libre. Il s'est installé plus loin.

– À un endroit d'où vous pouviez le voir ?

– Non.

– Mais pendant l'entracte, il est venu près de vous ? Non, nous ne l'avons revu qu'à la sortie.

– Aucun doute à ce propos ?

– Aucun.

– C'est bien, madame, dans une heure, je vous rendrai compte de mes efforts. Mais surtout ne réveillez pas Mme Aubrieux.

– Et si elle se réveillait ?

– Rassurez-la et donnez-lui confiance. Tout va de mieux en mieux, beaucoup mieux même que je ne l'espérais.

Il raccrocha et se retourna vers Dutreuil en riant :

– Eh ! Eh ! Jeune homme, ça commence à prendre tournure. Qu'en dites-vous ?

Que signifiaient ces paroles ? Et quelles conclusions Rénine avait-il tirées de sa communication ? Le silence fut lourd et pénible.

– Monsieur l'Inspecteur principal, vous avez du monde sur la place, n'est-ce pas ?

– Deux brigadiers.

– Il y aurait intérêt à ce qu'ils fussent là. Veuillez aussi prier le patron qu'on ne nous dérange sous aucun prétexte.

Et lorsque Morisseau fut de retour, Rénine ferma la porte, se planta devant Dutreuil, et scanda d'un ton de bonne humeur :

– Somme toute, jeune homme, de trois heures à cinq heures, ce dimanche-là, ces dames ne vous ont pas vu. C'est un fait assez curieux.

– Un fait tout naturel, riposta Dutreuil, et qui, du reste, ne prouve rien du tout.

– Qui prouve, jeune homme, que vous avez eu à votre disposition deux bonnes heures.

– Évidemment, deux heures que j’ai passées au cinéma.

– Ou autre part.

Dutreuil l’observa.

– Ou autre part ?

– Oui, puisque vous étiez libre, vous avez eu tout le loisir pour aller vous promener à votre guise... Du côté de Suresnes, par exemple.

– Oh ! Oh ! fit le jeune homme en plaisantant à son tour, Suresnes, c’est bien loin.

– Tout près ! N’aviez-vous pas la motocyclette de votre ami Jacques Aubrieux ?

Un nouveau silence suivit ces paroles. Dutreuil avait froncé les sourcils comme s’il cherchait à comprendre. À la fin on l’entendit chuchoter :

– Voilà donc où il voulait en venir... Ah ! Le misérable...

La main de Rénine s’abattit sur son épaule.

– Plus de bavardages. Des faits ! Gaston Dutreuil, vous êtes la seule personne qui savait ce jour-là deux choses essentielles : 1° que le cousin Guillaume avait 60 000 francs chez lui ; 2° que Jacques Aubrieux ne devait pas sortir. Tout de suite le coup à faire vous apparut. La motocyclette était à votre disposition. Vous vous êtes esquivé pendant la séance. Vous avez été à Suresnes. Vous avez tué le cousin Guillaume. Vous avez pris les soixante billets de banque et vous les avez portés chez vous. Et, à cinq heures, vous retrouviez ces dames.

Dutreuil avait écouté d’un air à la fois goguenard et ahuri, en regardant de temps à autre l’inspecteur Morisseau comme pour le prendre à témoin.

– C’est un fou, il ne faut pas lui en vouloir.

Lorsque Rénine eut fini, il se mit à rire.

– Très drôle... une bonne farce... C’est donc moi que les voisins ont vu aller et revenir à motocyclette ?

– C’est vous, caché sous les vêtements de Jacques Aubrieux.

– Et ce sont les traces de mes doigts que l’on a relevées sur la bouteille dans l’office du cousin Guillaume ?

– Cette bouteille fut débouchée par Jacques Aubrieux, au déjeuner, chez lui, et c’est vous qui l’avez portée là-bas comme pièce à conviction.

– De plus en plus drôle, s’écria Dutreuil, qui avait l’air de s’amuser franchement. Alors j’aurais combiné mon affaire pour que Jacques Aubrieux fût accusé du crime ?

– C’était le plus sûr moyen de n’être pas accusé, vous.

– Oui, mais Jacques est mon ami d’enfance.

– Vous aimez sa femme.

Le jeune homme bondit, furieux soudain.

– Vous avez l’audace !... Quoi ! Une pareille infamie ?

– J’en ai la preuve.

– Mensonge, j’ai toujours eu pour Mme Aubrieux un respect, une vénération...

– En apparence. Mais vous l’aimez. Vous la désirez. Ne dites pas non. J’ai toutes les preuves.

– Mensonge ! Vous me connaissez depuis tantôt.

– Allons donc, il y a des jours que je vous guette dans l’ombre et que j’attends le moment de vous sauter dessus.

Il saisit le jeune homme par les épaules et le secoua violemment.

– Allons, Dutreuil, avouez. J’ai toutes les preuves. J’ai des témoins que nous retrouverons tout à l’heure devant le chef de la Sûreté. Avouez donc ! Malgré tout, vous êtes bourrelé de remords. Rappelez-vous votre épouvante, au restaurant, quand vous avez lu le journal. Hein ! Jacques Aubrieux condamné à mort ... Vous n’en demandiez pas tant ! Le bagne pour lui, ça vous suffisait. Mais l’échafaud... Jacques Aubrieux exécuté demain, lui qui est innocent ! Avouez donc, pour sauver votre tête. Avouez donc !

Courbé sur lui, de toutes ses forces, il essayait de lui arracher l’aveu. Mais l’autre se redressa, et froidement, avec une sorte de dédain, il prononça :

– Vous êtes fou, monsieur. Pas un mot de ce que vous dites n’a le sens commun. Toutes vos accusations sont fausses. Et les billets de banque, est-ce que vous les avez trouvés chez moi, comme vous l’affirmiez ?

Exaspéré, Rénine lui montra le poing.

– Ah ! Canaille, j’aurai ta peau, va.

Il entraîna l’inspecteur :

– Eh bien ! Qu’en dites-vous ? Un fieffé coquin, n’est-ce pas ?

L’inspecteur hocha la tête.

– Peut-être... Mais tout de même... jusqu'ici... aucune charge réelle...

– Attendez, monsieur Morisseau, dit Rénine. Attendez notre entrevue avec M. Dudouis. Car nous le verrons à la Préfecture, n'est-ce pas, M. Dudouis ?

– Oui, il y sera à trois heures.

– Eh bien ! Vous serez édifié, monsieur l'Inspecteur principal ! Je vous prédis que vous serez édifié.

Rénine ricanait en homme sûr des événements. Hortense qui était près de lui, et qui pouvait lui parler sans être entendue des autres, dit à voix basse :

– Vous le tenez, n'est-ce pas ?

Il acquiesça de la tête.

– Si je le tiens ! C'est-à-dire que je ne suis pas plus avancé qu'à la première minute.

– Mais c'est affreux ! Et vos preuves ?

– Pas l'ombre d'une preuve... J'espérais le démonter. Il s'est repris, le gredin.

– Pourtant, vous êtes certain que c'est lui ?

– Ce ne peut être que lui. J'en ai eu l'intuition dès le début, et depuis je ne le lâche pas de l'œil. J'ai vu grandir son inquiétude, au fur et à mesure que mon enquête semblait tourner autour de lui et se rapprocher. Maintenant, je sais.

– Et il aimerait Mme Aubrieux ?

– Logiquement, oui. Mais tout cela, ce sont des suppositions théoriques, ou bien des certitudes qui me sont personnelles. Ce n'est pas avec cela qu'on retient le couperet de la guillotine. Ah ! Si l'on trouvait les billets de banque, M. Dudouis marcherait. Sinon, il me rira au nez.

– Alors ? murmura Hortense, le cœur serré d'angoisse.

Il ne répondit pas. Il arpentait la pièce, affectant l'allégresse et se frottant les mains. Tout allait à merveille ! Vraiment il est agréable de s'occuper d'affaires qui s'arrangent pour ainsi dire d'elles-mêmes.

– Si on se rendait à la Préfecture, monsieur Morisseau ? Le chef doit y être déjà. Et, au point où nous en sommes, autant en finir. M. Dutreuil veut bien nous accompagner ?

– Pourquoi pas ? fit celui-ci d'un air d'arrogance.



Mais à l'instant même où Rénine ouvrait la porte, il y eut du bruit dans le couloir, et le patron accourut en gesticulant.

– M. Dutreuil est encore là ? Monsieur Dutreuil, des flammes dans votre appartement ! C'est un passant qui nous avertit... il a vu cela de la place.

Les yeux du jeune homme brillèrent. Une demi-seconde peut-être, sa bouche grimaça un sourire que Rénine avisa.

– Ah ! Bandit, s'écria-t-il, tu t'es trahi C'est toi qui as mis le feu là-haut, et maintenant les billets flambent.

Il lui barra le passage.

– Laissez-moi donc, hurlait Dutreuil. Il y a le feu et personne ne peut entrer, puisque personne n'a la clef. Tenez, la voici... Laissez-moi passer, sacrebleu !

Rénine lui arracha la clef des mains, et le tenant au collet :

– Ne bouge pas, mon bonhomme. Maintenant la partie est gagnée. Ah ! Gredin... Monsieur Morisseau, voulezvous donner l'ordre au brigadier de ne pas le perdre de vue et de lui brûler la cervelle s'il cherchait à décamper ? N'est-ce pas, brigadier, nous comptons sur vous ? Une balle dans la tête...

Il monta précipitamment l'escalier, suivi d'Hortense et de l'inspecteur principal, qui, d'assez mauvaise humeur, protestait :

– Voyons, quoi, ce n'est pas lui qui a mis le feu, puisqu'il ne nous a pas quittés ?

– Eh parbleu, *il l'aura mis d'avance.*

– Comment, je vous le répète ? Comment ?

– Est-ce que je sais ! Mais un incendie ne se déclare pas comme ça, sans raison, au moment même où l'on a besoin de brûler des papiers compromettants.

On entendait du bruit là-haut. C'étaient les garçons de la brasserie qui essayaient de démolir la porte. Une odeur âcre emplissait la cage de l'escalier.

Rénine atteignit le dernier étage.

– Place, les amis ! J'ai la clef.

Il l'introduisit dans la serrure et ouvrit.

Une vague de fumée le heurta, si violente, que l'on eût pu croire que tout l'étage brûlait. Mais Rénine vit tout de suite que l'incendie s'était éteint de lui-même, faute d'aliment, et qu'il n'y avait plus de flammes.

– Monsieur Morisseau, que personne n’entre avec nous, n’est-ce pas ? Le moindre importun pourrait tout contrarier. Fermez la porte au verrou, cela vaudra mieux.

Il passa dans la pièce de devant, où il était visible que l’incendie avait eu son foyer principal. Les meubles, les murs et le plafond, noircis par la fumée, n’avaient pas été atteints. En réalité, tout se réduisait à une flambée de papiers qui se consumaient encore au milieu de la pièce, devant la fenêtre.

Rénine se frappa le front.

– Triple imbécile Faut-il que je sois bête !

– Quoi ? fit l’inspecteur.

– Le carton à chapeau qui était sur le guéridon. C’est là qu’il avait caché les papiers. C’est là qu’ils étaient tout à l’heure encore, durant notre perquisition.

– Impossible !

– Eh oui, on l’oublie toujours, cette cachette-là, celle qui est trop en vue, à portée de la main ! Comment penser qu’un voleur laisse 60 000 francs dans un carton ouvert, où il dépose son chapeau en entrant, d’un geste distrait. On ne cherche pas là-dedans... Bien joué, monsieur Dutreuil !

L’inspecteur, qui demeurait incrédule, répéta :

– Non, non, impossible. Nous étions avec lui, et il n’a pas pu mettre le feu lui-même.

– Tout était préparé d’avance dans l’hypothèse d’une alerte... Le carton... les papiers de soie... les billets, tout cela devait être imprégné de quelque enduit inflammable. Il y aura jeté, au moment de partir, une allumette, une drogue, est-ce que je sais !

– Mais nous l’aurions vu, sapristi ! Et puis est-il admissible qu’un homme qui a tué pour dérober 60 000 francs les anéantisse de la sorte ? Si la cachette était si bonne – et elle l’était puisque nous ne l’avons pas découverte – pourquoi cette destruction inutile ?

– Il a eu peur, monsieur Morisseau. N’oublions pas qu’il joue sa tête. Tout plutôt que la guillotine, et cela, ces billets, c’était la seule preuve que l’on pouvait avoir contre lui. Comment l’aurait-il laissée ?

Morisseau fut stupéfait.

– Comment ! La seule preuve...

– Évidemment !

– Mais, vos témoins, vos charges ? Tout ce que vous deviez raconter au chef ?

– Du bluff.

– Eh bien, vrai, bougonna l’inspecteur abasourdi, vous en avez de l’aplomb !

– Est-ce que vous auriez marché sans cela ?

– Non.

– Alors, qu’est-ce que vous réclamez ?

Rénine se baissa pour remuer les cendres. Mais il ne restait même pas de ces débris de papiers raidis qui gardent encore la forme de ce qu’ils étaient.

– Rien, dit-il. C’est tout de même drôle ! Comment diable s’y est-il pris pour allumer le feu ?

Il se releva et réfléchit, les yeux attentifs. Hortense eut l’impression qu’il donnait son effort suprême et qu’après ce dernier combat dans les ténèbres épaisses, il aurait son plan de victoire, ou se reconnaîtrait vaincu.

Défaillante, elle demanda avec anxiété :

– Tout est perdu, n’est-ce pas ?

– Non... non.... dit-il pensivement, tout n’est pas perdu. Il y a quelques secondes, tout était perdu. Mais voici une lueur qui se lève et qui me donne de l’espoir.

Oh ! Mon Dieu, si cela pouvait être vrai !

– N’allons pas trop vite, dit-il. Ce n’est qu’une tentative... mais une très belle tentative... et qui peut réussir.

Il se tut un moment, puis il eut un sourire amusé, et dit, avec un claquement de langue :

Rudement fort, le Dutreuil. Cette façon de brûler les billets... quelle invention !... Et quel sang-froid ! Ah ! Il m’a donné du fil à retordre, l’animal ! C’est un maître !

Il chercha un balai et poussa une partie des cendres dans la pièce voisine. De cette pièce, il rapporta un carton à chapeau de même grandeur et de même apparence que celui qui avait été brûlé, le posa sur le guéridon après avoir remué les papiers de soie qui le remplissaient, et avec une allumette y mit le feu.

Des flammes jaillirent, qu’il éteignit quand elles eurent consumé la moitié du carton et presque tous les papiers. D’une poche intérieure de son

gilet, il tira une liasse de billets de banque, en prit six qu'il brûla presque entièrement et dont il arrangea les débris et cacha le reste au fond du carton parmi les cendres et les papiers noircis.

– Monsieur Morisseau, dit-il enfin, je vous demande une dernière fois votre concours. Allez chercher Dutreuil. Dites-lui simplement ces mots :

« Vous êtes démasqué, les billets n'ont pas pris feu. Suivez-moi » ; et amenez-le ici.

Malgré ses hésitations et la crainte d'outrepasser la mission que lui avait donnée le chef de la Sûreté, l'inspecteur principal ne put se soustraire à l'ascendant que Rénine avait pris sur lui. Il sortit.

Rénine se tourna vers la jeune femme.

– Vous comprenez mon plan de bataille ?

– Oui, dit-elle, mais l'épreuve est dangereuse. Croyez-vous que Dutreuil tombera dans le piège ?

– Tout dépend de l'état de ses nerfs et jusqu'à quel point il est démoralisé ; une attaque brusquée peut parfaitement le démolir.

– Cependant, s'il reconnaît, à quelque signe, le changement de carton ?

– Ah ! Certes, toutes les chances ne sont pas contre lui. Le gaillard est bien plus malin que je ne le croyais, et fort capable de s'en tirer. Mais, d'autre part, comme il doit être inquiet ! Comme le sang doit lui bourdonner aux oreilles et lui brouiller les yeux ! Non, non, je ne pense pas qu'il tienne le coup... Il flanchera...

Ils n'échangèrent plus une parole. Rénine ne bougeait pas. Hortense demeurait troublée jusqu'au plus profond d'elle-même. Il s'agissait de la vie d'un homme innocent. Une erreur de tactique, un peu de malchance et, douze heures plus tard, Jacques Aubrieux était exécuté. Et, en même temps qu'une angoisse horrible, elle éprouvait, malgré tout, une sensation de curiosité ardente. Qu'allait faire le prince Rénine ? Qu'allait-il advenir de l'expérience tentée ? Comment résisterait Gaston Dutreuil ? Elle vivait une de ces minutes de tension surhumaine où la vie s'exaspère et prend toute sa valeur.

On perçut des pas dans l'escalier. C'étaient des pas d'hommes qui se hâtent. Le bruit se rapprocha. Ils arrivaient au dernier étage.

Hortense regarda son compagnon. Il s'était levé. Il écoutait, la figure transformée déjà par l'action. Dans le couloir, des pas résonnaient. Alors, soudain, il se détendit comme un ressort, courut vers la porte et cria :

– Vite !... finissons-en !

Des inspecteurs et deux garçons de la brasserie entrèrent. Dans le groupe des inspecteurs, il agrippa Dutreuil et le tira par le bras en disant avec gaieté :

– Bravo ! Mon vieux. Le coup du guéridon et de la carafe, admirable ! Un chef-d'œuvre ! Seulement ça a raté.

– Quoi ! Qu'est-ce qu'il y a ? marmotta le jeune homme en chancelant.

– Mon Dieu, oui, le feu n'a consumé qu'à moitié les papiers de soie et le carton, et, s'il y a eu des billets de banque brûlés, comme les papiers de soie... les autres sont là, au fond... Tu entends ? Les fameux billets... la grande preuve du crime... ils sont là, où tu les avais cachés... Par hasard, ils ne sont pas brûlés... Tiens regarde... voici les numéros... tu peux les reconnaître... Ah ! Tu es bien perdu, mon gaillard.

Le jeune homme s'était raidi. Ses yeux papillotaient. Il ne regarda pas, comme l'y invitait Rénine, il n'examina ni le carton, ni les billets. Du premier coup, sans prendre le temps de réfléchir, et sans que son instinct l'averût, il crut, et, brutalement, il s'effondra sur une chaise en pleurant.

L'attaque brusquée, selon l'expression de Rénine, avait réussi. En voyant tous ses plans déjoués et l'ennemi maître de tous ses secrets, le misérable n'avait plus la force ni la clairvoyance nécessaires pour se défendre. Il abandonnait la partie.

Rénine ne le laissa pas respirer.

– À la bonne heure ! Tu sauves ta tête, tout simplement, mon petit. Écris donc ton aveu, pour t'en débarrasser. Tiens, voilà un stylo... Ah ! Ca, tu n'as pas eu de veine, je le reconnais. C'était pourtant rudement bien machiné, ton truc du dernier moment. N'est-ce pas ? Vous avez des billets de banque qui vous gênent, et que vous voulez anéantir ? Rien de plus facile. Vous posez sur le bord de la fenêtre une grosse carafe à ventre rebondi. Le cristal formera lentille et enverra les rayons du soleil sur le carton et sur les chiffons de soie convenablement préparés. Dix minutes après, ça flambe. Invention merveilleuse ! Et, ainsi que toutes les grandes découvertes, celle-ci provient du hasard, n'est-ce pas ? La pomme de Newton ?... Un jour, le soleil, en passant à travers l'eau de cette carafe, aura fait flamber des brins de mousse ou le soufre d'une allumette, et, comme tu avais le soleil, tout à l'heure, à ta disposition, tu t'es dit :

« Allons-y » et tu as placé la carafe au bon endroit. Mes compliments, Gaston. Tiens, voilà une feuille de papier. Écris « C'est moi l'assassin de M. Guillaume. » Écris donc, sacrebleu !

Penché sur le jeune homme, de toute son implacable volonté, il le contraignait à écrire, lui dirigeait la main et lui dictait la phrase. À bout de force, épuisé, Dutreuil écrivit.

– Monsieur l'Inspecteur principal, voici l'aveu, dit Rénine. Vous voudrez bien le porter à M. Dudouis. Ces messieurs, j'en suis sûr – il s'adressait aux garçons de la brasserie – consentiront à servir de témoins.

Et comme Dutreuil, accablé, ne bougeait pas, il le bouscula.

– Eh ! Camarade, il faut se dégourdir. Maintenant que tu as été assez bête pour avouer, va jusqu'au bout de ta tâche, idiot.

L'autre l'observa, debout devant lui.

– Évidemment, reprit Rénine. Tu n'es qu'une gourde. Le carton avait été bel et bien brûlé, les billets aussi. Ce carton-là, c'est un autre, mon vieux, et ces billets-là, c'est à moi. J'en ai même brûlé six pour mieux te faire gober la chose. Et tu n'y as vu que du feu. Faut-il que tu sois abruti.

Au dernier moment, me donner une preuve, alors que je n'en avais pas une seule ! Et quelle preuve ! Ton aveu écrit ! Ton aveu écrit devant témoins ! Écoute, mon bonhomme, si on te coupe la tête, comme je l'espère bien, vrai, tu l'auras mérité. Adieu ! Dutreuil.

Dans la rue, le prince Rénine pria Hortense Daniel de prendre l'automobile, d'aller chez Madeleine Aubrieux et de la mettre au courant.

– Et vous ? demanda Hortense.

– J'ai beaucoup à faire... Des rendez-vous urgents...

– Comment, vous refusez la joie d'annoncer la nouvelle ?...

– C'est une joie dont on se lasse. La seule joie qui se renouvelle toujours, c'est celle du combat. Après, cela n'a plus d'intérêt.

Elle lui saisit la main et la garda dans les siennes un instant. Elle eût voulu dire toute son admiration à cet homme étrange qui semblait faire le bien comme un sport, et qui le faisait avec une sorte de génie. Mais elle ne put parler. Tous ces événements la bouleversaient. L'émotion lui serrait la gorge et lui mouillait les yeux.

Il s'inclina en disant :

– Je vous remercie. J'ai ma récompense.

*Thérèse et Germaine*[Table des matières](#)

Cette arrière-saison fut si douce que, le 2 octobre, au matin, plusieurs familles attardées dans leurs villas d'Étretat étaient descendues au bord de la mer. On eût dit, entre les falaises et les nuages de l'horizon, un lac de montagne assoupi au creux des roches qui l'emprisonnent, s'il n'y avait eu dans l'air ce quelque chose de léger, et dans le ciel ces couleurs pâles, tendres et indéfinies, qui donnent à certains jours de ce pays un charme si particulier.

– C'est délicieux, murmura Hortense.

Et elle ajouta, après un moment :

– Mais tout de même, nous ne sommes pas venus pour jouir des spectacles de la nature, ou pour nous demander si cette énorme aiguille de pierre qui se dresse à notre gauche fut réellement la demeure d'Arsène Lupin.

– Non, déclara le prince Rénine, et je dois reconnaître, en effet, qu'il est temps de satisfaire votre légitime curiosité... ou du moins de la satisfaire en partie, car deux jours d'observations et de recherches ne m'ont encore rien appris de ce que j'espérais trouver ici.

– Je vous écoute.

– Cela ne sera pas long. Pourtant, quelques mots de préambule... Vous admettez, chère amie, que si je m'efforce d'être utile à mes semblables, je suis obligé d'avoir, de droite et de gauche, des amis qui me signalent les occasions d'agir. Bien souvent les avertissements qu'on me donne me semblent futiles ou peu intéressants, et je passe. Mais, la semaine dernière, j'ai reçu avis d'une communication téléphonique surprise par un de mes correspondants et dont l'importance ne vous échappera pas. De son appartement, sis à Paris, une dame communiquait avec un monsieur de passage dans un hôtel d'une grande ville des environs. Le nom de la ville, le nom du monsieur, le nom de la dame, mystères. Le monsieur et la dame

causaient espagnol, mais en utilisant cet argot que nous appelons le javanais, et, même, en supprimant beaucoup de syllabes. Quoi qu'il en soit des difficultés accumulées par eux, si toute leur conversation ne fut pas notée, on réussit cependant à saisir l'essentiel des choses très graves qu'ils se disaient et qu'ils mettaient tant de soin à cacher ! Et cela peut se résumer en trois points : 1° ce monsieur et cette dame, qui sont frère et sœur, attendaient un rendez-vous avec une tierce personne, mariée, et *désireuse de recouvrer à tout prix sa liberté* ; 2° ce rendez-vous, destiné à se mettre d'accord et fixé en principe au 2 octobre, devait être confirmé par une annonce discrète dans un journal ; 3° l'entrevue du 2 octobre serait suivie, en fin de journée, d'une promenade sur les falaises, à laquelle la tierce personne amènerait celui ou celle dont on cherchait à se débarrasser. Voilà les bases de l'affaire. Inutile de vous dire avec quelle attention je surveillai et fis surveiller les petites correspondances des feuilles parisiennes. Or, avant-hier, matin, je lus dans l'une d'elles cette ligne : – *Rz-vous, 2 oct. midi, 3-Mathildes*.

« Comme il était question de falaises, j'en ai déduit que le crime serait commis au bord de la mer, et comme je connais, à Étretat, un lieu dit des Trois-Mathildes, et que ce n'est pas une appellation courante, le jour même nous partions pour mettre obstacle au projet de ces vilains personnages. »

– Quel projet ? demanda Hortense. Vous parlez de crime. Simple supposition, sans doute ?

– Nullement. La conversation entendue faisait allusion à un mariage, mariage du frère ou de la sœur avec la femme ou avec le mari de la tierce personne, ce qui implique l'éventualité d'un crime, c'est-à-dire, en l'occurrence, que la victime désignée, femme ou mari de la tierce personne, sera précipitée ce soir, 2 octobre, du haut de la falaise. Tout cela est parfaitement logique, et ne laisse aucune espèce de place au doute.

Ils étaient assis sur la terrasse du casino, en face de l'escalier qui descend à la plage. Ils dominaient ainsi quelques cabines de propriétaires installées sur le galet, et devant lesquelles quatre messieurs jouaient au bridge, tandis qu'un groupe de dames causaient en travaillant à des ouvrages de broderie.

Plus loin, et plus en avant, il y avait une autre cabine, isolée et fermée.

Une demi-douzaine d'enfants, les jambes nues, jouaient dans l'eau.



– Eh bien ! dit Hortense, toute cette douceur et ce charme d’automne ne me prennent pas. J’accorde malgré tout un tel crédit à toutes vos suppositions que je ne peux me distraire du problème redoutable.

– Redoutable, chère amie, le mot est juste, et croyez bien que, depuis avant-hier, je l’ai étudié sur toutes ses faces... Vainement, hélas !

– Vainement, répéta-t-elle. Alors, qu’arrivera-t-il ?

Et, presque en elle-même, elle continua :

– Qui, parmi ceux-là, est menacé ? La mort a déjà choisi sa victime. Laquelle ? Est-ce cette jeune blonde qui se balance en riant ? Est-ce ce grand monsieur qui fume ? Et quel est celui qui cache au fond de lui-même l’idée du crime ? Tous ces gens sont paisibles et s’amuse. Pourtant la mort rôde autour d’eux.

– À la bonne heure, fit Rénine, vous vous passionnez, vous aussi. Hein ! Je vous l’avais bien dit ? Tout est aventure, et rien ne vaut que l’aventure. Au souffle de ce qui peut advenir, vous voilà toute frémissante. Vous participez à tous les drames qui palpitent autour de vous, et le sens du mystère s’éveille au fond de votre tête. Tenez, avec quel regard aigu vous observez ce ménage qui arrive ! Sait-on jamais ? Peut-être est-ce ce monsieur qui veut supprimer son épouse ?... Ou cette dame qui rêve d’escamoter son mari ?

– Les d’Imbreval ? Jamais de la vie ! Un ménage excellent ! Hier, à l’hôtel, j’ai causé longtemps avec la femme et vous-même...

– Oh ! Moi, j’ai joué au golf avec Jacques d’Imbreval, qui pose un peu à l’athlète, et j’ai joué à la poupée avec leurs deux petites filles qui sont charmantes.

Les d’Imbreval s’étaient approchés, on échangea quelques mots. Mme d’Imbreval raconta que ses deux filles étaient retournées le matin à Paris avec leur gouvernante. Son mari, grand gaillard à barbe blonde, qui portait sa veste de flanelle sous le bras et faisait bomber son torse sous une chemise de cellular, se plaignait de la chaleur.

– Thérèse, tu as la clef de la cabine ? demanda-t-il à sa femme, lorsqu’ils eurent quitté Rénine et Hortense et qu’ils se furent arrêtés au haut de l’escalier, dix pas plus loin.

– La voici, dit la femme. Tu vas lire les journaux ?

– Oui. À moins que nous ne fassions un tour ensemble ?...

– Cet après-midi, plutôt, veux-tu ? Ce matin, j’ai dix lettres à écrire.

– Entendu. Nous monterons sur la falaise.

Hortense et Rénine se regardèrent avec surprise. L'annonce de cette promenade était-elle fortuite ? Ou bien se trouvaient-ils, contrairement à leur attente, en présence du couple même qu'ils cherchaient ?

Hortense essaya de rire.

– Mon cœur bat violemment, murmura-t-elle. Cependant, je me refuse absolument à croire une chose aussi invraisemblable. « Mon mari et moi, nous n'avons jamais eu une seule discussion », m'a-t-elle dit. Non, il est clair que ce sont des gens qui s'entendent à merveille.

– Nous verrons bien tout à l'heure, aux Trois-Mathildes, si l'un des deux vient retrouver le frère et la sœur.

M. d'Imbreval avait descendu l'escalier, tandis que sa femme demeurait appuyée à la balustrade de la terrasse. Elle avait une jolie silhouette, fine et souple. Son profil se détachait nettement, accentué par un menton qui avançait un peu trop. Au repos, quand il ne souriait pas, le visage donnait une impression de tristesse et de souffrance.

– Jacques, tu as perdu quelque chose ? cria-t-elle à son mari, qui s'était baissé sur le galet.

– Oui, la clef, dit-il, elle m'a échappé des mains...

Elle le rejoignit et se mit à chercher également. Durant deux ou trois minutes, ayant obliqué vers la droite et restant en contrebas du talus, ils disparurent aux yeux d'Hortense et de Rénine. Le bruit d'une querelle qui s'était élevée plus loin, entre les joueurs de bridge, couvrait leurs voix.

Ils se redressèrent presque en même temps. Mme d'Imbreval remonta lentement quelques marches de l'escalier et s'arrêta, tournée du côté de la mer. Lui, il avait jeté sa veste sur ses épaules et s'en allait vers la cabine isolée. Mais, en route, les joueurs de bridge le prirent à témoin en lui montrant leurs cartes étalées sur la table. D'un geste il refusa de donner son avis, et puis s'éloigna, franchit les quarante pas qui le séparaient de sa cabine, ouvrit et entra.

Thérèse d'Imbreval regagna la terrasse et resta durant dix minutes assise sur un banc. Ensuite, elle sortit du casino. En se penchant, Hortense la vit qui pénétrait dans un des chalets qui forment l'annexe de l'hôtel Hauville, et elle la revit un instant plus tard au balcon de ce chalet.

– Onze heures, dit Rénine. Que ce soit elle ou lui, ou l'un des joueurs, ou l'une des compagnes de ces joueurs, ou n'importe qui, il ne se passera

plus beaucoup de temps avant que quelqu'un ne s'en aille au rendez-vous.

Il se passa tout de même vingt minutes, puis vingt-cinq, et personne ne bougeait.

– Mme d'Imbreval y est peut-être partie, insinua Hortense qui devenait nerveuse. Elle n'est plus sur son balcon.

– Si elle est aux Trois-Mathildes, fit Rénine, nous allons l'y surprendre.

Il se levait, lorsqu'une nouvelle dispute surexcita les joueurs, et l'un d'eux s'exclama :

– Consultons d'Imbreval.

– Soit, dit un autre. J'accepte... Si toutefois il veut bien nous servir d'arbitre. Il était maussade, tout à l'heure.

On l'appela :

– D'Imbreval ! D'Imbreval !

Ils remarquèrent alors que d'Imbreval avait dû refermer sur lui le battant de la porte, ce qui le maintenait dans une demi-obscurité, ces sortes de cabines n'ayant pas de fenêtre.

– Il dort, cria-t-on. Réveillons-le.

– D'Imbreval ! D'Imbreval !

Tous quatre se rendirent là-bas, commencèrent par l'appeler et, ne recevant pas de réponse, cognèrent à la porte.

– Eh bien ! Quoi, d'Imbreval, vous dormez ?

Sur la terrasse, Serge Rénine s'était levé soudain, d'un air si inquiet qu'Hortense en fut surprise. Il mâchonna :

– Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !

Et comme Hortense l'interrogeait, il dégringola l'escalier et se mit à courir jusqu'à la cabine. Il y arriva au moment où les joueurs essayaient d'ébranler la porte.

– Halte ! commanda-t-il. Les choses doivent être faites régulièrement.

– Quelles choses ? Lui demanda-t-on.

Il examina les persiennes qui surmontaient chacun des battants et, s'avisant qu'une des lamelles supérieures était à moitié brisée, il se suspendit tant bien que mal au toit de la cabine et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

On l'interrogea vivement.

– Qu'y a-t-il ? Vous pouvez voir ?

Il se retourna et dit aux quatre messieurs :

– Je pensais bien que si M. d’Imbreval ne répondait pas, c’est qu’un événement grave l’en empêchait.

– Un événement grave ?

– Oui, il y a tout lieu de penser que M. d’Imbreval est blessé... ou mort.

– Comment, mort ! S’écria-t-on. Il vient de nous quitter.

Rénine sortit son couteau, fit jouer la serrure, et ouvrit les deux battants.

Il y eut des cris de terreur. M. d’Imbreval gisait sur le plancher, à plat ventre, les deux mains crispées à son veston et à son journal. Du sang coulait de son dos et rougissait sa chemise.

– Ah ! fit quelqu’un, il s’est tué.

– Comment se serait-il tué ? dit Rénine. La blessure est au plein milieu du dos, à un endroit où la main ne peut atteindre. Et puis, d’ailleurs, il n’y a pas d’arme dans la cabine.

Les joueurs protestèrent.

– Un crime, alors ? Mais c’est impossible. Personne n’est venu. Nous aurions bien vu... Personne ne pouvait passer sans que nous voyions...

Les autres messieurs, toutes les dames et les enfants qui jouaient au bord de l’eau étaient accourus. Rénine défendit l’approche de la cabine. Il y avait là un docteur : lui seul entra. Mais il ne put que constater la mort de M. d’Imbreval, mort provoquée par un coup de poignard.

À ce moment, le maire et le garde champêtre arrivèrent avec des gens du pays. Les constatations d’usage furent faites et l’on emporta le cadavre.

Quelques personnes étaient déjà parties afin de prévenir Thérèse d’Imbreval, que l’on apercevait de nouveau sur son balcon.

Ainsi le drame s’était accompli sans qu’aucune indication permît de comprendre comment un homme, enfermé dans une cabine, protégé par une porte close dont la serrure était intacte, avait pu être assassiné en l’espace de quelques minutes et devant vingt témoins, autant dire vingt spectateurs. Personne n’était entré dans la cabine. Personne n’en était sorti. Quant au poignard dont M. d’Imbreval avait été frappé entre les deux épaules, on ne parvint pas à le découvrir. Et tout cela eût évoqué l’idée d’un tour de passe-passe accompli par un habile magicien, s’il ne se fût agi d’un crime effroyable, exécuté dans les conditions les plus mystérieuses.

Hortense ne put suivre, comme l’eût voulu Rénine, le petit groupe de gens qui se rendaient auprès de Mme d’Imbreval. L’émotion la paralysait. C’était la première fois que ses aventures avec Rénine la menaient au cœur

même de l'action et qu'au lieu d'apercevoir les conséquences d'un crime ou d'être mêlée à la poursuite des coupables, elle se trouvait en face du crime lui-même.

Elle en demeurait toute frissonnante et balbutiait :

– Quelle horreur !... Le malheureux ... Ah ! Rénine, vous n'avez pas pu le sauver, celui-là !... Et c'est cela qui me bouleverse pardessus tout, c'est que nous aurions pu... que nous aurions dû le sauver, puisque nous connaissions le complot...

Rénine lui fit respirer un flacon de sels, et quand elle eut recouvré tout son sang-froid, il lui dit, en l'observant avec attention :

– Vous croyez donc qu'il y a corrélation entre cet assassinat et le complot que nous voulions déjouer ?

– Certes, fit-elle, étonnée de cette question.

– Alors, puisque ce complot était ourdi par un mari contre sa femme ou par une femme contre son mari, et puisque c'est le mari qui a été tué, vous admettez que Mme d'Imbreval ?...

– Oh non, impossible, dit-elle. D'abord Mme d'Imbreval n'a pas quitté son appartement... et ensuite je ne croirai jamais que cette jolie femme soit capable... non... non... il y a autre chose, évidemment...

– Quelle autre chose ?

– Je ne sais pas... On a peut-être mal entendu ce qui s'est dit entre le frère et la sœur... Vous voyez bien que le crime a été commis dans des conditions toutes différentes... à une autre heure, à un autre endroit...

– Et par conséquent, acheva Rénine, que les deux affaires n'ont aucun rapport ?

Ah ! fit-elle, c'est à rien n'y comprendre ! Tout cela est si étrange !

Rénine eut un peu d'ironie.

– Mon élève ne me fait pas honneur aujourd'hui.

– En quoi donc ?

– Comment ! Voilà une histoire toute simple, qui s'est accomplie sous vos yeux, que vous avez vue se dérouler comme une scène de cinéma, et tout cela demeure pour vous aussi obscur que si vous entendiez parler d'une affaire qui se serait passée dans une cave, à trente lieues d'ici

Hortense était confondue.

– Qu'est-ce que vous dites ? Quoi ! Vous auriez compris ? Sur quelles indications ?

Il regarda sa montre.

– Je n’ai pas *tout* compris, dit-il. Le crime lui-même, dans sa brutalité, oui. Mais l’essentiel, c’est-à-dire la psychologie de ce crime, là-dessus aucune indication. Seulement, il est midi. Le frère et la sœur, voyant que personne ne vient au rendez-vous des Trois-Mathildes, descendront jusqu’à la plage. Ne pensez-vous pas qu’alors nous serons renseignés sur le complice que je les accuse d’avoir, et sur le rapport qu’il y a entre les deux affaires ?

Ils gagnèrent l’esplanade que bordent les chalets Hauville, et où les pêcheurs remontent leurs barques à l’aide de cabestans. Il y avait beaucoup de curieux à la porte d’un des chalets. Deux douaniers de faction en défendaient l’entrée.

Le maire fendit vivement la foule. Il arrivait de la poste où il avait téléphoné avec Le Havre. Au parquet, on avait répondu que le procureur de la République et un juge d’instruction se rendraient à Étretat dans le courant de l’après-midi.

– Cela nous donne tout le temps de déjeuner, dit Rénine. La tragédie ne se jouera pas avant deux ou trois heures. Et j’ai idée que ce sera corsé.

Ils se hâtèrent cependant. Hortense, surexcitée par la fatigue et par le désir de savoir, ne cessait d’interroger Rénine qui répondait évasivement, les yeux tournés vers l’esplanade que l’on apercevait par les vitres de la salle à manger.

– C’est eux que vous épiez ? demanda-t-elle.

– Oui, le frère et la sœur.

– Vous êtes sûr qu’ils se risqueront ?...

– Attention les voici.

Il sortit rapidement.

Au débouché de la rue principale, un monsieur et une dame avançaient d’un pas indécis, comme s’ils n’eussent point connu l’endroit. Le frère était un petit homme chétif, au teint olivâtre, coiffé d’une casquette d’automobiliste. La sœur, petite aussi, assez forte, vêtue d’un grand manteau, leur parut une femme d’un certain âge, mais belle encore, sous la voilette légère qui lui couvrait la figure.

Ils virent les groupes qui stationnaient et s’approchèrent. Leur marche trahissait de l’inquiétude et de l’hésitation.

La sœur aborda un matelot. Dès les premières paroles, sans doute lorsque la mort d'Imbreval lui fut annoncée, elle poussa un cri et tâcha de se frayer un passage. Le frère, à son tour, s'étant renseigné, joua des coudes et proféra en s'adressant aux douaniers :

– Je suis un ami d'Imbreval !... Voici ma carte, Frédéric Astaing... Ma sœur, Germaine Astaing est intime avec Mme d'Imbreval !... Ils nous attendaient... Nous avons rendez-vous !...

On les laissa passer. Sans un mot, Rénine, qui s'était engagé derrière eux, les suivit, accompagné d'Hortense.

Au deuxième étage, les d'Imbreval occupaient quatre chambres et un salon. La sœur se précipita dans l'une de ces chambres et se jeta à genoux devant le lit où l'on avait étendu le cadavre. Thérèse d'Imbreval se trouvait dans le salon et sanglotait au milieu de quelques personnes silencieuses. Le frère s'assit près d'elle, lui saisit les mains ardemment et prononça d'une voix qui tremblait :

– Ma pauvre amie... ma pauvre amie...

Rénine et Hortense examinèrent longtemps le couple qu'ils formaient, et Hortense chuchota :

– Et c'est pour cet individu qu'elle aurait tué ? Impossible

– Cependant, fit remarquer Rénine, ils se connaissent, et nous savons que Frédéric Astaing et sa sœur connaissent une tierce personne qui était leur complice. De sorte que...

– Impossible répéta Hortense.

Et, malgré toutes les présomptions, elle éprouvait pour la jeune femme une telle sympathie que, Frédéric Astaing s'étant levé, elle alla s'asseoir auprès de Mme d'Imbreval et la consola d'une voix douce. Les larmes de la malheureuse la troublaient profondément.

Rénine, lui, s'attacha dès l'abord à la surveillance du frère et de la sœur, comme si cela eût eu de l'importance, et il ne quitta pas des yeux Frédéric Astaing qui, d'un air indifférent, commença une inspection minutieuse de l'appartement, visita le salon, entra dans toutes les chambres, se mêla aux groupes, et posa des questions sur la façon dont le crime avait été commis.

Deux fois, sa sœur vint lui parler. Puis il retourna près de Mme d'Imbreval et s'assit de nouveau à ses côtés, plein de compassion et d'empressement. Enfin, il eut avec sa sœur, dans l'antichambre, un long conciliabule à la suite duquel ils se séparèrent, comme des gens qui se sont

mis d'accord sur tous les points. Frédéric s'en alla. Le manège avait bien duré trente à quarante minutes.

C'est à ce moment que déboucha devant les chalets l'automobile qui amenait le juge d'instruction et le procureur. Rénine, qui n'attendait leur arrivée que plus tard, dit à Hortense :

– Il faut se hâter. À aucun prix ne quittez Mme d'Imbreval.

On fit prévenir les personnes dont le témoignage pouvait avoir quelque utilité, qu'elles eussent à se réunir sur la plage où le juge d'instruction commençait une enquête préliminaire. Il devait ensuite se rendre auprès de Mme d'Imbreval. Toutes les personnes présentes sortirent donc. Il ne restait que les deux gardes et Germaine Astaing.

Celle-ci s'agenouilla une dernière fois près du mort, et, courbée devant lui, la tête entre ses mains, pria longuement. Ensuite elle se releva et elle ouvrit la porte de l'escalier, quand Rénine s'avança.

– J'aurais quelques mots à vous dire, madame.

Elle parut surprise et répliqua :

– Dites, monsieur. J'écoute.

– Pas ici.

– Où donc, monsieur ?

– À côté, dans le salon.

– Non, fit-elle vivement.

– Pourquoi ? Bien que vous ne lui ayez même pas serré la main, je suppose que Mme d'Imbreval est votre amie ?

Il ne lui laissa pas le temps de réfléchir, l'entraîna vers l'autre pièce dont il ferma la porte, et, tout de suite, se précipitant sur Mme d'Imbreval qui voulait sortir et regagner sa chambre, il dit :

– Non, madame, écoutez, je vous en conjure. La présence de Mme Astaing ne doit pas vous éloigner. Nous avons à causer de choses très graves, et sans perdre une minute.

Dressées l'une devant l'autre, les deux femmes se regardèrent avec une même expression de haine implacable, où l'on devinait chez toutes deux le même bouleversement de l'être et la même rage contenue. Hortense, qui les croyait amies, qui aurait pu, jusqu'à un certain point, les croire complices, fut effrayée du choc qu'elle prévoyait et qui fatalement allait se produire. Elle força Thérèse d'Imbreval à se rasseoir, tandis que Rénine se plaçait au milieu de la pièce et articulait d'une voix ferme :



– Le hasard, en me mettant au courant de la vérité, me permettra de vous sauver toutes deux, si vous voulez m’aider par une explication franche qui me donnera les renseignements dont j’ai besoin. Le péril, chacune de vous le connaît, puisque chacune de vous, au fond d’elle, connaît le mal dont elle est responsable. Mais la haine vous emporte et c’est à moi de voir clair et d’agir. Dans une demi-heure, le juge d’instruction sera ici. À cette minute-là, il faut que l’accord soit fait.

Elles sursautèrent toutes deux, comme heurtées par un tel mot.

– Oui, l’accord, répéta-t-il plus impérieusement. Volontaire ou non, il sera fait. Vous n’êtes pas seules en cause. Il y a vos deux petites filles, madame d’Imbreval. Puisque les circonstances m’ont placé sur leur route, c’est pour leur défense et pour leur salut que j’interviens. Une erreur, un mot de trop, et elles sont perdues. Cela ne sera point.

À l’évocation de ses enfants, Mme d’Imbreval s’était effondrée et sanglotait. Germaine Astaing haussa les épaules, et fit, vers la porte, un mouvement auquel Rénine s’opposa de nouveau.

– Où allez-vous ?

Je suis convoquée par le juge d’instruction.

– Non.

– Si, de même que tous ceux qui ont à témoigner.

– Vous n’étiez pas là. Vous ne savez rien de ce qui s’est passé. Personne ne sait rien de ce crime.

– Moi, je sais qui l’a commis.

– Impossible !

– Thérèse d’Imbreval.

L’accusation fut lancée dans un éclat de colère et avec un geste de menace furieuse.

Misérable ! s’écria Mme d’Imbreval, en s’élançant vers elle. Va-t’en ! Va-t’en ! Ah ! Quelle misérable que cette femme !

Hortense essayait de la contenir, mais Rénine lui dit à voix basse :

– Laissez-les, c’est ce que j’ai voulu... les lancer l’une contre l’autre et provoquer ainsi la pleine lumière.

Sous l’insulte, Mme Astaing avait fait, pour plaisanter, un effort qui convulsait ses lèvres, et elle ricana :

Misérable ? Pourquoi ? Parce que je t’accuse ?

– Pour tout ! Pour tout ! Tu es une misérable ! Tu entends, Germaine, une misérable !

Thérèse d'Imbreval répétait l'injure, comme si elle en avait ressenti du soulagement. Sa colère s'apaisait. Peut-être, d'ailleurs, n'avait-elle plus assez de force pour soutenir la lutte, et ce fut Mme Astaing qui reprit l'attaque, les poings tendus, la figure décomposée et vieillie de vingt années.

– Toi ! Tu oses m'injurier, toi ! Toi ! Après ton crime ! Tu oses lever la tête quand l'homme que tu as tué est là, sur son lit de mort ! Ah ! Si l'une de nous deux est une misérable, tu sais bien que c'est toi, Thérèse ! Tu as tué ton mari ! Tu as tué ton mari !

Elle bondit, surexcitée par les mots affreux qu'elle prononçait, et ses ongles touchaient presque au visage de son amie.

– Ah ! Ne dis pas que tu ne l'as pas tué, s'écria-t-elle. Ne dis pas cela, je te le défends. Ne le dis pas ! Le poignard est là dans ton sac. Mon frère y a touché tandis qu'il te parlait, et sa main en est sortie avec des taches de sang. Le sang de ton mari, Thérèse. Et puis, même si je n'avais rien découvert, penses-tu que, dès les premières minutes, je n'aie pas deviné ? Mais tout de suite, Thérèse, j'ai su la vérité. Lorsqu'un matelot m'a répondu en bas « M. d'Imbreval ? Il a été assassiné. » Aussitôt, je me suis dit : « C'est elle, c'est Thérèse, elle l'a tué. »

Thérèse ne répondait pas. Elle n'avait plus eu un mouvement de protestation. Hortense, qui l'observait avec angoisse, crut deviner en elle l'accablement de ceux qui se savent perdus. Les joues se creusaient, et le visage avait une telle expression de désespoir, qu'Hortense, apitoyée, la conjura de se défendre.

– Expliquez-vous, je vous en prie. Durant le crime, vous étiez ici sur le balcon... Alors, ce poignard, comment avez-vous pu ?... Comment expliquer... ?

– Des explications ! ricana Germaine Astaing. Est-ce qu'il lui serait possible d'en donner ? Qu'importent les apparences du crime ! Qu'importe ce qu'on a vu ou ce qu'on n'a pas vu ! L'essentiel, c'est la preuve... C'est le fait que le poignard est là, dans ton sac, Thérèse. Oui, oui, c'est toi !... tu l'as tué ! Tu as fini par le tuer ! Ah ! Que de fois je l'ai dit à mon frère : « Elle le tuera ! » Frédéric essayait de te défendre, Frédéric a toujours eu un faible pour toi. Mais, au fond, il prévoyait l'événement... Et voilà que la

chose atroce est accomplie ! Un coup de poignard dans le dos. Lâche ! Lâche !... Et je ne dirais rien ? Mais je n'ai pas hésité une seconde ... Frédéric non plus ! Tout de suite, nous avons cherché des preuves... Et c'est avec toute ma raison et avec toute ma volonté que je vais te dénoncer... Et c'est fini, Thérèse. Tu es perdue. Rien ne peut plus te sauver. Le poignard est dans ce sac autour duquel ta main se crispe. Le juge va revenir, et on l'y trouvera, taché du sang de ton mari... Et on y trouvera aussi son portefeuille. Ils y sont. On les trouvera...

Une telle rage l'exaspérait qu'elle ne put continuer et qu'elle demeura le bras tendu et le menton agité de convulsions nerveuses.

Rénine saisit doucement le sac de Thérèse d'Imbreval. La jeune femme s'y cramponna. Mais il insista et lui dit :

– Laissez-moi faire, madame. Votre amie Germaine a raison. Le juge d'instruction va venir, et le fait que le poignard est entre vos mains provoquera votre arrestation immédiate. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi. Laissez-moi faire.

Sa voix insinuante amollissait la résistance de Thérèse. Un à un ses doigts se dénouèrent. Il prit le sac, l'ouvrit, en sortit un petit poignard à manche d'ébène et un portefeuille de maroquin gris, et, paisiblement, mit les deux objets dans la poche intérieure de son veston.

Germaine Astaing le regardait avec stupeur.

– Vous êtes fou, monsieur De quel droit ?...

– Ce sont des objets qu'il ne faut pas laisser traîner. Comme ça je suis tranquille. Le juge n'ira pas les chercher dans ma poche.

– Mais je vous dénoncerai, monsieur ! fit-elle indignée. La justice sera avertie.

– Mais non, mais non, fit-il en riant, vous ne direz rien ! La justice n'a rien à voir là-dedans. Le conflit qui vous divise doit être réglé entre vous deux. Quelle idée de mêler la justice à tous les incidents de la vie !

Mme Astaing était suffoquée.

– Mais vous n'avez aucun titre pour parler ainsi, monsieur ! Qui donc êtes-vous ? Un ami de cette femme ?

– Depuis que vous l'attaquez, oui.

– Mais si je l'attaque, c'est qu'elle est coupable. Car vous ne pouvez pas le nier... elle a tué son mari...

– Je ne le nie pas, déclara Rénine, d'un air calme. Nous sommes tous d'accord sur ce point. Jacques d'Imbreval a été tué par sa femme. Mais, je le répète, la justice ne doit pas connaître la vérité.

– Elle la saura par moi, monsieur, je vous le jure. Il faut que cette femme soit punie... elle a tué.

Rénine s'approcha d'elle, et, lui touchant l'épaule :

– Vous me demandiez tout à l'heure à quel titre j'intervenais. Et vous, madame ?

– J'étais l'amie de Jacques d'Imbreval.

– L'amie seulement ?

Elle fut un peu décontenancée, mais se redressa aussitôt et reprit :

– J'étais son amie, et mon devoir est de le venger.

– Vous garderez le silence, cependant, comme il l'a gardé.

– Il n'a pas su, lui, avant de mourir.

– C'est ce qui vous trompe. Il aurait pu accuser sa femme, il a eu tout le temps de l'accuser, et il n'a rien dit.

– Pourquoi ?

– À cause de ses enfants.

Mme Astaing ne désarmait pas, et son attitude marquait la même volonté de vengeance et la même exécration. Mais, malgré tout, elle subissait l'influence de Rénine. Dans la petite pièce close où tant de haine s'entrechoquait, il devenait peu à peu le maître, et Germaine Astaing comprenait que Mme d'Imbreval sentait tout le réconfort de cet appui inattendu qui s'offrait au bord de l'abîme.

– Je vous remercie, monsieur, dit Thérèse. Puisque vous avez vu clair dans tout cela, vous savez aussi que c'est pour mes enfants que je ne me suis pas livrée à la justice. Sans quoi, je suis si lasse !...

Ainsi la scène changeait et les choses prenaient un aspect différent. Grâce à quelques mots jetés dans le débat, il arrivait que la coupable redressait la tête et se rassurait, tandis que l'accusatrice hésitait et semblait inquiète. Et il arrivait que celle-ci n'osait plus parler, et que l'autre touchait à cet instant où l'on éprouve le besoin de sortir du silence pour prononcer tout naturellement les paroles qui avouent et qui soulagent.

– Maintenant, lui dit Rénine avec la même douceur, je crois que vous pouvez et que vous devez vous expliquer.

– Oui... oui... je le crois également, dit-elle... Je dois répondre à cette femme... La vérité toute simple, n'est-ce pas ?...

Elle pleurait de nouveau, prostrée dans un fauteuil, montrant elle aussi un visage vieilli et ravagé par la douleur, et, tout bas, sans colère, en petites phrases hachées, elle scanda :

– Voilà quatre ans qu'elle était sa maîtresse... Ce que j'ai souffert... C'est elle-même qui m'a révélé leur liaison... par méchanceté... Elle me détestait plus encore qu'elle n'aimait Jacques... et, chaque jour, c'étaient de nouvelles blessures... des coups de téléphone où elle me parlait de ses rendez-vous... À force de me faire souffrir, elle espérait que je me tuerais... J'y ai pensé quelquefois, mais j'ai tenu bon, pour les enfants... Jacques faiblissait cependant. Elle exigeait de lui le divorce... et il s'y laissait aller peu à peu... dominé par elle et par son frère, qui est plus surnois qu'elle, mais aussi dangereux. Je sentais tout cela... Jacques devenait dur avec moi... Il n'avait pas le courage de partir, mais j'étais l'obstacle, et il m'en voulait... Mon Dieu, quelle torture !

– Il fallait lui rendre sa liberté, s'écria Germaine Astaing. On ne tue pas un homme parce qu'il veut divorcer.

Thérèse secoua la tête et répondit :

– Ce n'est pas parce qu'il voulait divorcer que je l'ai tué. S'il l'avait voulu réellement, il serait parti et que pouvais-je faire ? Mais tes plans avaient changé, Germaine, le divorce ne te suffisait pas, et c'est une autre chose que tu avais obtenue de lui, une autre chose bien plus grave que ton frère et toi aviez exigée... et à laquelle il avait consenti... par lâcheté... malgré lui...

– Que veux-tu dire ? balbutia Germaine... Quelle autre chose ?

– Ma mort.

– Tu mens ! s'écria Mme Astaing.

Thérèse ne haussa pas la voix. Elle ne fit aucun geste de haine ou d'indignation, et répéta simplement :

– Ma mort, Germaine. J'ai lu tes dernières lettres, six lettres de toi qu'il avait eu la folie d'oublier dans son portefeuille, six lettres où le mot terrible n'est pas écrit, mais où chaque ligne le laisse entrevoir. J'ai lu cela en tremblant ! Jacques en arriver là !... Pourtant, pas une seconde l'idée de le frapper, lui, ne m'est venue. Une femme comme moi, Germaine, ne tue pas volontairement... Si j'ai perdu la tête... c'est plus tard... par ta faute...

Elle tourna la tête du côté de Rénine, comme pour lui demander s'il n'y avait point péril à ce qu'elle parlât et divulguât la vérité.

– Soyez sans crainte, dit-il, je réponds de tout.

Elle passa sa main sur son front. L'horrible scène revivait en elle et la torturait... Germaine Astaing ne remuait pas, les bras croisés, les yeux troubles, tandis qu'Hortense Daniel attendait éperdument l'aveu du crime, et l'explication de l'impénétrable mystère.

– C'est plus tard, reprit-elle, et par ta faute, Germaine. J'avais remis le portefeuille dans le tiroir où il était caché, et, ce matin, je ne dis rien à Jacques... Je ne voulais pas lui dire que je savais... C'était trop affreux ... Pourtant, il fallait se hâter... tes lettres annonçaient ton arrivée secrète, pour aujourd'hui... Je pensai d'abord à m'enfuir, à sauter dans le train... Machinalement, j'avais pris ce poignard pour me défendre... Mais quand Jacques et moi nous sommes venus sur la plage, j'étais résignée... Oui, j'acceptais de mourir... Que je meure, pensais-je, et que tout ce cauchemar finisse ! Seulement, pour mes enfants, je voulais que ma mort parût accidentelle et que Jacques n'en fût pas accusé. C'est pour cela que ton plan de promenade sur la falaise me convenait... Une chute du haut d'une falaise semble toute naturelle... Jacques me quitta donc pour aller dans sa cabine, d'où il devait plus tard te rejoindre aux Trois-Mathildes. En route, au-dessous de la terrasse, il laissa tomber la clef de cette cabine. Je descendis et me mis à chercher avec lui... Et c'est là... par ta faute... oui, Germaine, par ta faute. Le portefeuille de Jacques avait glissé de la poche de son veston sans qu'il s'en aperçût, et, en même temps que ce portefeuille, une photographie que je reconnus aussitôt... une photographie qui date de cette année et qui me représente avec mes deux enfants. Je la ramassai... et je vis... Tu sais bien ce que je vis, Germaine... Au lieu de moi, sur l'épreuve, c'était toi... Tu m'avais effacée et remplacée par toi, Germaine ! C'était ton visage ! Un de tes bras enlaçait le cou de ma fille aînée et l'autre reposait sur tes genoux... C'était toi, Germaine, la femme de mon mari... toi, la future mère de mes enfants... toi, qui allais les élever... toi... toi !... Alors, j'ai perdu la tête. J'avais le poignard... Jacques était baissé... J'ai frappé...

Il n'y avait pas un mot de sa confession qui ne fût rigoureusement vrai. Ceux qui l'écoutaient en avaient l'impression profonde, et, pour Hortense et Rénine, rien n'était plus poignant et plus tragique.

Elle s'était rassise, à bout de forces. Cependant, elle continuait à prononcer des mots inintelligibles, et ce n'est que peu à peu, en se penchant sur elle, que l'on put entendre :

– Je croyais qu'on allait crier autour de nous et m'arrêter... Rien. Cela s'était produit de telle façon et dans de telles conditions que personne n'avait rien vu. Bien plus, Jacques s'était redressé en même temps que moi, et voilà qu'il ne tombait pas ! Non, il ne tombait pas ! Lui que j'avais frappé, il restait debout ! De la terrasse où j'étais remontée, je l'aperçus. Il avait remis sa veste sur ses épaules, évidemment pour cacher sa blessure, et il s'éloignait sans vaciller... ou si peu que moi seule pouvais m'en rendre compte. Il causa même avec des amis qui jouaient aux cartes, puis il se dirigea vers sa cabine et disparut. Moi, au bout d'un moment, je rentrai. J'étais persuadée que tout cela n'était qu'un mauvais rêve... que je n'avais pas tué... ou que du moins la blessure était légère. Jacques allait sortir... J'en étais certaine. De mon balcon je surveillais... Si j'avais pu croire une seconde qu'il avait besoin d'assistance, j'aurais couru là-bas... Mais, vraiment, je n'ai pas su... je n'ai pas deviné... On parle de pressentiment... c'est faux. J'étais absolument calme, comme on l'est justement après un cauchemar dont le souvenir s'efface. Non, je vous le jure, je n'ai rien su... jusqu'à l'instant...

Elle s'interrompit. Les sanglots l'étouffaient.

Rénine acheva :

– Jusqu'à l'instant où l'on vint vous avertir, n'est-ce pas ?

Thérèse balbutia :

– Oui... C'est alors seulement que j'eus conscience de mon acte... et je sentis que je devenais folle et que j'allais crier à tous ces gens : « Mais c'est moi ! Ne cherchez pas. Voici le poignard... C'est moi la coupable. » Oui, j'allais crier cela, quand tout à coup je le vis, lui, mon pauvre Jacques... On l'apportait... Il avait une figure très paisible... très douce... Et, devant lui, je compris mon devoir... comme il avait compris le sien... Pour les enfants, il s'était tu. Je me tairais aussi. Coupables tous les deux du meurtre dont il était victime, l'un et l'autre nous devons tout faire pour que le crime ne retomât pas sur eux... Dans son agonie, il avait eu la vision claire de cela... il avait eu le courage inouï de marcher, de répondre, à ceux qui l'interrogeaient, et de s'enfermer pour mourir. Il avait fait cela effaçant d'un coup toutes ses fautes, et, par là même, m'accordant son pardon, puisqu'il

ne me dénonçait pas... et qu'il m'ordonnait de me taire... et de me défendre... contre tous... contre toi, surtout, Germaine.

Elle prononça ces dernières paroles avec plus de fermeté. Bouleversé d'abord par l'acte inconscient qu'elle avait commis en tuant son mari, elle retrouvait un peu de force en pensant à ce qu'il avait fait, lui, et en s'armant elle-même d'une pareille énergie. En face de l'intrigante dont la haine les avait conduits tous deux jusqu'à la mort et jusqu'au crime, elle serrait les poings, prête à la lutte, toute frémissante de volonté.

Elle ne bronchait pas, Germaine Astaing. Elle avait écouté sans un mot, avec un visage implacable dont l'expression prenait plus de dureté à mesure que les aveux de Thérèse devenaient plus précis. Aucune émotion ne semblait l'attendrir et aucun remord la pénétrer. Tout au plus, vers la fin, ses lèvres minces eurent-elles un léger sourire, comme si elle se fût réjouie de la façon dont les événements avaient tourné. Elle tenait sa proie.

Lentement, les yeux levés vers une glace, elle rajusta son chapeau et se mit de la poudre de riz. Puis elle marcha vers la porte. Thérèse se précipita.

— Où vas-tu ?

— Où ça me plaît.

— Voir le juge d'instruction ?

— Probable.

— Tu ne passeras pas !

— Soit. Je l'attendrai ici.

— Et tu lui diras ?...

— Parbleu ! Tout ce que tu as dit, tout ce que tu as eu la naïveté de me dire. Comment douterait-il ? Tu m'as donné toutes les explications.

Thérèse la saisit aux épaules.

— Oui, mais je lui en donnerai d'autres, en même temps, Germaine, et qui te concernent, toi. Si je suis perdue, tu le seras aussi.

— Tu ne peux rien contre moi.

— Je peux te dénoncer, montrer les lettres.

— Quelles lettres ?

— Celles où ma mort est résolue.

— Mensonges ! Thérèse. Tu sais bien que ce fameux complot contre toi n'existe que dans ton imagination. Ni Jacques ni moi ne voulions ta mort.

— Tu la voulais, toi. Tes lettres te condamnent.

— Mensonges. C'étaient des lettres d'une amie à un ami.



– Des lettres de maîtresse et de complice.  
– Prouve-le.  
– Elles sont là, dans le portefeuille de Jacques.  
– Non.  
– Qu’est-ce que tu dis ?  
– Je dis que ces lettres m’appartenaient. Je les ai reprises... Ou plutôt mon frère les a reprises.  
– Tu les as volées, misérable ! Et tu vas me les rendre, s’écria Thérèse en la bousculant.  
– Je ne les ai plus. Mon frère les a gardées. Il les a emportées.  
– Il me les rendra.  
– Il est parti.  
– On le retrouvera.  
– On le retrouvera certainement, mais pas les lettres. De telles lettres se déchirent.

Thérèse chancela et tendit les mains du côté de Rénine d’un air désespéré.

Rénine prononça :

– Ce qu’elle dit est la vérité. J’ai suivi le manège du frère, tandis qu’il fouillait dans votre sac. Il a pris votre portefeuille, il l’a visité devant sa sœur, il est revenu le remettre en place, et il est parti avec les lettres.

Rénine fit une pause et ajouta :

– Ou du moins avec cinq des lettres.

La phrase fut prononcée négligemment, mais, tous, ils en saisirent l’importance considérable. Les deux femmes se rapprochèrent de lui. Que voulait-il dire ? Si Frédéric Astaing n’avait emporté que cinq lettres, où donc se trouvait la sixième ?

– Je suppose, dit Rénine, que, quand le portefeuille a glissé sur le galet, cette lettre s’en est échappée en même temps que la photographie et que M. d’Imbreval a dû la ramasser.

Qu’en savez-vous ? Qu’en savez-vous ? demanda Mme Astaing d’un ton saccadé.

– Je l’ai retrouvée dans la poche de son veston de flanelle, que l’on avait accroché près du lit. La voici. Elle est signée Germaine Astaing, et elle suffit amplement à établir les intentions de celle qui l’écrivit et les conseils

de meurtre qu'elle donnait à son amant. Je suis même confondu qu'une telle imprudence ait pu être commise par une femme aussi habile.

Mme Astaing était livide et si décontenancée qu'elle ne chercha pas à se défendre. Rénine continua, en s'adressant à elle :

– Pour moi, madame, vous êtes responsable de tout ce qui s'est passé. Ruinée sans doute, à bout de ressources, vous avez voulu profiter de la passion que vous inspiriez à M. d'Imbreval pour vous faire épouser malgré tous les obstacles et pour mettre la main sur sa fortune. Cet esprit de lucre, ces calculs abominables, j'en ai la preuve et je pourrai la fournir. Quelques minutes après moi, vous avez fouillé dans la poche de ce veston de flanelle. J'en avais enlevé la sixième lettre, mais j'y avais laissé un bout de papier, que vous cherchiez ardemment et qui, lui aussi, avait dû tomber du portefeuille. C'était un chèque au porteur de 100,000 francs, signé par M. d'Imbreval au profit de votre frère... Simple cadeau de nocces... ce qu'on appelle une épingle de cravate. Selon vos instructions, votre frère a filé en auto vers Le Havre et, sans aucun doute, s'est présenté avant quatre heures à la banque où cette somme était déposée. Je dois vous avertir, en passant, qu'il ne la touchera pas, car j'ai fait téléphoner à cette banque pour annoncer l'assassinat de M. d'Imbreval, ce qui suspend tout paiement. De tout cela, il résulte que la justice aura entre les mains, si vous persistez dans vos projets de vengeance, toutes les preuves nécessaires contre vous et votre frère. Je pourrais y ajouter, comme témoignage édifiant, le récit de la conversation téléphonique que l'on a surprise entre votre frère et vous la semaine dernière, conversation où vous parliez en espagnol mitigé de javanais. Mais je suis sûr que vous ne m'obligerez pas à ces mesures extrêmes et que nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ?

Rénine s'exprimait avec un calme impressionnant et la désinvolture d'un monsieur qui sait que personne n'élèvera la moindre objection contre ses paroles. Il semblait vraiment ne pas pouvoir se tromper. Il évoquait les événements tels qu'ils s'étaient produits et en tirait les conclusions inévitables qu'ils comportaient en bonne logique. Il n'y avait qu'à se soumettre.

Mme Astaing le comprit. Des natures comme la sienne, violentes, acharnées tant que le combat est possible et qu'il reste un peu d'espoir, se laissent aisément dominer dans la défaite. Germaine était trop intelligente

pour ne pas sentir que la moindre tentative de révolte serait brisée par un tel adversaire. Elle était entre ses mains. En de pareils cas, on s'incline.

Elle ne joua donc aucune comédie, et ne se livra à aucune démonstration, menace, explosion de rage, crise de nerfs, *etc.* Elle s'inclina.

– Nous sommes d'accord, dit-elle. Qu'exigez-vous ?

– Allez-vous-en.

– Si jamais on invoque votre témoignage ?

– On ne l'invoquera pas.

– Cependant...

– Répondez que vous ne savez rien.

Elle s'en alla. Au seuil de la porte, elle hésita, puis, entre ses dents :

– Le chèque ? dit-elle.

Rénine regarda Mme d'Imbreval qui déclara :

– Qu'elle le garde. Je ne veux pas de cet argent.

Lorsque Rénine eut donné à Thérèse d'Imbreval des instructions précises sur la façon dont elle devait se comporter et répondre aux questions qui lui seraient posées, il quitta le chalet, accompagné d'Hortense Daniel.

Là-bas, sur la plage, le juge et le procureur continuaient leur enquête, prenaient des mesures, interrogeaient les témoins et se concertaient entre eux.

– Quand je songe, dit Hortense, que vous avez sur vous le poignard et le portefeuille de M. d'Imbreval !

– Et cela vous semble infiniment dangereux ? dit-il en riant. Moi, cela me semble infiniment comique.

– Vous n'avez pas peur ?

– De quoi ?

– Que l'on se doute de quelque chose ?

– Seigneur Dieu ! On ne se doutera de rien ! Nous allons raconter à ces braves gens ce que nous avons vu, témoignage qui ne fera qu'augmenter leur embarras, puisque nous n'avons rien vu du tout. Par prudence, nous resterons un jour ou deux pour veiller au grain. Mais l'affaire est réglée. Ils n'y verront jamais que du feu.

– Cependant, vous avez deviné, vous, et dès la première minute. Pourquoi ?

– Parce que, au lieu de chercher midi à quatorze heures, comme on le fait en général, je me pose toujours la question comme elle doit être posée,

et la solution vient tout naturellement. Un monsieur entre dans sa cabine et s'y enferme. On l'y trouve mort, une demi-heure plus tard. Personne ne s'y est introduit. Que s'est-il passé ? Pour moi, la réponse est immédiate. Pas même besoin de réfléchir. Puisque le crime n'a pas été commis dans la cabine, c'est qu'il a été commis auparavant et que le monsieur, en entrant dans sa cabine, était déjà frappé à mort. Et tout de suite, en l'espèce, la vérité m'est apparue. Mme d'Imbreval, qui devait être tuée ce soir, a pris les devants, et, tandis que son mari se baissait, en une seconde d'égarement, elle a tué. Il n'y avait plus qu'à chercher les motifs de son acte. Quand je les ai connus, j'ai marché à fond pour elle. Voilà toute l'histoire.

Le soir commençait à tomber. Le bleu du ciel devenait plus sombre, la mer plus paisible encore.

– À quoi pensez-vous ? demanda Rénine au bout d'un moment.

– Je pense, dit-elle, que si j'étais victime à mon tour de quelque machination, je garderais confiance en vous, quoi qu'il arrive, confiance envers et contre tous. Je sais, comme je sais que j'existe, que vous me sauveriez, quels que soient les obstacles. Il n'y a pas de limite à votre volonté.

Il dit, très bas :

– Il n'y a pas de limite à mon désir de vous plaire.

## 4

### *Le film révélateur*

#### Table des matières

– Regardez donc celui qui joue le maître d’hôtel... dit Serge Rénine.

– Qu’est-ce qu’il a de particulier ? demanda Hortense.

Ils se trouvaient en matinée dans un cinéma des boulevards où la jeune femme avait entraîné Rénine pour y voir une interprète qui la touchait de près. Rose-Andrée, que l’affiche mettait en vedette, était sa demi-sœur, leur père s’étant marié deux fois. Depuis quelques années, fâchées l’une avec l’autre, elles ne s’écrivaient même plus. Belle créature aux gestes souples et au visage rieur, Rose-Andrée, après avoir fait du théâtre sans beaucoup de succès, venait de se révéler au cinéma comme une interprète de grand avenir. Ce soir-là elle animait de son entrain et de sa beauté ardente un film assez médiocre par lui-même : *La Princesse Heureuse*.

Sans répondre directement, Rénine reprit, pendant une pause de la représentation :

– Je me console de mauvais films en observant les personnages secondaires. Comment ces pauvres diables, à qui l’on fait répéter dix ou vingt fois certaines scènes, ne penseraient-ils pas souvent, lors de la « prise définitive », à autre chose qu’à ce qu’ils jouent ? Ce sont ces petites distractions, où perce un peu de leur âme ou de leur instinct, qui sont amusantes à noter. Ainsi, tenez, ce maître d’hôtel...

L’écran montrait maintenant une table luxueusement servie que présidait la Princesse Heureuse entourée de tous ses amoureux. Une demi-douzaine de domestiques allaient et venaient, dirigés par le maître d’hôtel, grand gaillard au mufle épais, à la figure vulgaire, dont les sourcils énormes se rejoignaient en une seule ligne.

– Une tête de brute, dit Hortense. Que voyez-vous en lui de spécial ?

– Examinez la façon dont il regarde votre sœur, et s’il ne la regarde pas plus souvent qu’il ne devrait...

– Ma foi, jusqu’ici, il ne me semble pas, objecta Hortense...

– Mais si, affirma le prince Rénine, il est évident qu’il éprouve dans la vie pour Rose-Andrée des sentiments personnels qui n’ont aucun rapport avec son rôle de domestique anonyme. Nul ne s’en doute peut-être, dans la réalité, mais sur l’écran, quand il ne se surveille pas, ou quand il croit que ses camarades de répétition ne peuvent le voir, son secret lui échappe. Tenez...

L’homme ne bougeait plus. C’était la fin du repas. La princesse buvait une coupe de champagne, et il la contemplait de ses deux yeux luisants que voilaient à demi ses lourdes paupières.

Deux fois encore, ils surprirent en lui de ces expressions singulières auxquelles Rénine attribuait une signification passionnée qu’Hortense mettait en doute.

– C’est sa façon de regarder, à cet homme, disait-elle.

L’épisode se termina. Il y en avait un second. La notice du programme annonçait « qu’un an s’était écoulé et que la *Princesse Heureuse* vivait dans une jolie chaumière normande, tout enguirlandée de plantes grimpantes, avec le musicien peu fortuné qu’elle avait choisi comme époux ».

Toujours heureuse, d’ailleurs, ainsi qu’on put le constater sur l’écran, la princesse était toujours également séduisante, et toujours assiégée par les prétendants les plus divers. Bourgeois et nobles, financiers et paysans, tous les hommes tombaient en pâmoison devant elle, et, plus que tous, une sorte de rustre solitaire, un bûcheron velu et à demi-sauvage qu’elle rencontrait dans toutes ses promenades. Armé de sa hache, redoutable et sournois, il rôdait autour de la chaumière et l’on sentait avec effroi qu’un péril menaçait la *Princesse Heureuse*.

– Tiens, tiens, chuchota Rénine, vous savez qui c’est, l’homme des bois ?

– Non.

– Le maître d’hôtel, tout simplement. On a pris le même interprète pour les deux rôles.

De fait, malgré la déformation de la silhouette, sous la démarche pesante, sous les épaules voûtées du bûcheron, se retrouvaient les attitudes et les gestes du maître d’hôtel, de même que sous la barbe inculte et sous les longs cheveux épais, on reconnaissait la face rasée de tout à l’heure, le mufle de bête et la ligne touffue des sourcils.

Au loin, la princesse sortit de la chaumière. L'homme se cacha derrière un massif. De temps en temps, l'écran montrait, en proportion démesurée, ses yeux féroces ou ses mains d'assassin aux pouces énormes.

– Il me fait peur, dit Hortense ; il est terrifiant de réalité.

– Parce qu'il joue pour son propre compte, fit Rénine. Vous comprenez bien que, dans l'intervalle des trois ou quatre mois qui semblent séparer les époques où les deux films furent tournés, son amour a fait des progrès, et, pour lui, ce n'est pas la princesse qui vient, mais Rose-Andrée.

L'homme s'accroupit. La victime approchait, allègre et sans méfiance. Elle passa, entendit du bruit, s'arrêta, et regarda d'un air souriant qui devint attentif, puis inquiet, puis de plus en plus anxieux. Le bûcheron avait écarté les branches et traversait le massif.

Ils se trouvaient ainsi l'un en face de l'autre.

Il ouvrit les bras comme pour la saisir. Elle voulut crier, appeler au secours, mais elle suffoquait, et les bras se refermèrent sur elle sans qu'elle pût opposer la moindre résistance. Alors il la chargea sur son épaule et se mit à galoper.

– Êtes-vous convaincue ? murmura Rénine. Croyez-vous que cet acteur de vingtième ordre aurait eu cette puissance et cette énergie s'il s'agissait d'une autre femme que Rose-Andrée ?

Le bûcheron, cependant, arrivait au bord d'un large fleuve, près d'une vieille barque échouée dans la vase. Il y coucha le corps inerte de Rose-Andrée, défit l'amarre et se mit à remonter le fleuve en suivant la rive.

Plus tard on le vit atterrir, puis franchir la lisière d'une forêt et s'enfoncer parmi de grands arbres et des amoncellements de roches. Ayant déposé la princesse, il débaya l'entrée d'une caverne, où le jour se glissait par une fente oblique.

Une série de projections montra l'affolement du mari, les recherches, la découverte de petites branches cassées par la *Princesse Heureuse* et qui indiquaient la route suivie.

Puis ce fut le dénouement, la lutte effroyable entre l'homme et la femme et, au moment où la femme, vaincue, à bout de forces, est renversée, l'irruption brusque du mari et le coup de feu qui abat la bête fauve...

Il était quatre heures, lorsqu'ils sortirent du cinéma. Rénine, que son automobile attendait, fit signe au chauffeur de le suivre. Ils marchèrent tous

deux par les boulevards et la rue de la Paix, et Rénine, après un long silence dont la jeune femme s'inquiétait malgré elle, lui demanda :

– Vous aimez votre sœur ?

– Oui, beaucoup.

– Cependant vous êtes fâchées ?

– Je l'étais du temps de mon mari. Rose est une femme assez coquette avec les hommes. J'ai été jalouse, et vraiment sans motif. Mais pourquoi cette question ?

– Je ne sais pas... ce film me poursuit, et l'expression de cet homme était si étrange !

Elle lui prit le bras et vivement :

– Enfin, quoi, parlez ! Que supposez-vous ?

– Ce que je suppose ? Tout et rien. Mais je ne puis m'empêcher de croire que votre sœur ait été en danger.

– Simple hypothèse.

– Oui, mais une hypothèse fondée sur des faits qui m'impressionnent. À mon avis, la scène de l'enlèvement représente, non pas l'agression de l'homme des bois contre la *Princesse Heureuse*, mais une attaque violente et forcenée d'un interprète contre la femme qu'il convoite. Certes, cela s'est passé dans les limites imposées par le rôle, et personne n'y a vu que du feu, personne, sauf peut-être Rose-Andrée. Mais moi, j'ai surpris des éclairs de passion qui ne laissent aucun doute, des regards où il y avait de l'envie, et même la volonté du meurtre, des mains contractées, toutes prêtes à étrangler, vingt détails enfin qui me prouvent qu'à cette époque-là l'instinct de cet homme le poussait à tuer cette femme qui ne pouvait lui appartenir.

– Soit, à cette époque, peut-être, dit Hortense. Mais la menace est conjurée puisque des mois se sont écoulés.

– Évidemment... évidemment... mais tout de même, je veux me renseigner.

– Près de qui ?

– Auprès de la Société Mondiale qui a tourné le film. Tenez, voici les bureaux de la Société. Voulezvous monter dans l'automobile et attendre quelques minutes ?

Il appela Clément, son chauffeur, et s'éloigna.

Au fond, Hortense demeurait sceptique. Toutes ces manifestations d'amour, dont elle ne niait ni l'ardeur, ni la sauvagerie, lui avaient semblé le



jeu rationnel d'un bon interprète. Elle n'avait rien saisi de tout le drame redoutable que Rénine prétendait avoir deviné, et se demandait s'il ne péchait pas par excès d'imagination.

– Eh bien ! lui dit-elle, non sans ironie, quand il revint, où en êtes-vous ? Du mystère ? Des coups de théâtre ?

– Suffisamment, fit-il d'un air soucieux.

Elle se troubla aussitôt.

– Que dites-vous ?

Il raconta, d'un trait :

– Cet homme s'appelle Dalbrèque. C'est un être assez bizarre, renfermé, taciturne, et qui se tenait toujours à l'écart de ses camarades. On ne s'est jamais aperçu qu'il fût particulièrement empressé auprès de votre sœur. Cependant, son interprétation, à la fin du second épisode, parut si remarquable qu'on l'engagea pour un nouveau film. Il tourna donc en ces derniers temps. Il tourna aux environs de Paris. On était content de lui, lorsque soudain un événement insolite se produisit. Le vendredi 18 septembre, au matin, il crocheta le garage de la Société Mondiale et fila dans une superbe limousine, après avoir raflé la somme de 25,000 francs. On porta plainte, et la limousine fut retrouvée, le dimanche, aux environs de Dreux.

Hortense qui écoutait, un peu pâle, insinua :

– Jusqu'ici... aucun rapport...

– Si. Je me suis enquis de ce qu'était devenue Rose-Andrée. Votre sœur a voyagé cet été, puis elle est restée une quinzaine dans le département de l'Eure où elle possède une propriété, précisément la chaumière où l'on a tourné *La Princesse Heureuse*. Appelée en Amérique par un engagement, elle est revenue à Paris, a fait enregistrer ses bagages à la gare Saint-Lazare et s'en est allée *vendredi le 18 septembre* avec l'intention de coucher au Havre et de prendre le bateau du samedi.

– Vendredi le 18... balbutia Hortense... le même jour que cet homme... Il l'aura enlevée.

– Nous allons le savoir, dit Rénine. Clément, à la Compagnie Transatlantique.

Cette fois, Hortense l'accompagna dans les bureaux et s'informa elle-même près de la direction.

Les recherches aboutirent rapidement.

Une cabine avait été retenue par Rose-Andrée sur le paquebot La Provence. Mais le paquebot était parti sans que la passagère se fût présentée. Le lendemain seulement, on recevait au Havre un télégramme, signé Rose-Andrée, annonçant un retard et demandant que l'on gardât les bagages en consigne. Le télégramme venait de Dreux.

Hortense sortit en chancelant. Il ne semblait pas possible que l'on pût expliquer toutes ces coïncidences autrement que par un attentat. Les événements se groupaient selon l'intuition profonde de Rénine.

Prostrée dans l'automobile, elle l'entendit qui donnait comme adresse la Préfecture de police. Ils traversèrent le centre de Paris. Puis elle resta seule sur un quai quelques instants.

– Venez, dit-il en ouvrant la portière.

– Du nouveau ? On vous a reçu ? demanda-t-elle anxieusement.

– Je n'ai pas cherché à être reçu. Je voulais seulement me mettre en rapport avec l'inspecteur Morisseau, celui qui me fut envoyé l'autre jour, dans l'affaire Dutreuil. Si l'on sait quelque chose, nous le saurons par lui.

– Eh bien ?

– À cette heure-ci, il est dans un petit café, que vous voyez là-bas sur la place.

Ils y entrèrent et s'assirent devant une table isolée où l'inspecteur principal lisait son journal. Tout de suite, il les reconnut. Rénine lui serra la main, et, sans préambule :

– Je vous apporte une affaire intéressante, brigadier, et qui peut vous mettre en relief. Peut-être d'ailleurs êtes-vous au courant ?...

– Quelle affaire ?

– Dalbrèque.

Morisseau parut surpris. Il hésita, et d'un ton prudent :

– Oui, je sais... les journaux ont parlé de ça... vol d'automobile... 25 000 francs barbotés... Les journaux parleront aussi demain d'une découverte que nous venons de faire à la Sûreté, à savoir que Dalbrèque serait l'auteur d'un assassinat qui fit beaucoup de bruit l'an dernier, celui du bijoutier Bourguet.

– Il s'agit d'autre chose, affirma Rénine.

– De quoi donc ?

– D'un enlèvement commis par lui, dans la journée du samedi 19 septembre.

– Ah ! Vous savez ?

– Je sais.

– En ce cas, déclara l’inspecteur qui se décida, allons-y. Samedi le 19 septembre, en effet, en pleine rue, en plein jour, une dame qui faisait des emplettes fut enlevée par trois bandits dont l’automobile s’enfuit à toute allure. Les journaux ont rapporté l’incident, mais sans donner le nom de la victime ni des agresseurs, et cela pour cette bonne raison, c’est qu’on ne savait rien. C’est seulement hier que, envoyé au Havre avec quelques hommes, j’ai réussi à identifier un des bandits. Le vol des 25 000 francs, le vol de l’auto, l’enlèvement de la jeune femme, même origine. Un seul coupable : Dalbrèque. Quant à la jeune femme, aucun renseignement. Toutes nos recherches ont été vaines.

Hortense n’avait pas interrompu le récit de l’inspecteur. Elle était bouleversée. Quand il eut fini, elle soupira :

– C’est effrayant... la malheureuse est perdue... il n’y a aucun espoir...

S’adressant à Morisseau, Rénine expliqua :

– La victime est la sœur, ou plus exactement la demi-sœur de madame... C’est une interprète de cinéma très connue, Rose-Andrée...

Et, en quelques mots, il raconta les soupçons qu’il avait eus en voyant le film de *La Princesse Heureuse* et l’enquête qu’il poursuivait personnellement.

Il y eut un long silence autour de la petite table. L’inspecteur principal, cette fois encore, confondu par l’ingéniosité de Rénine, attendait ses paroles. Hortense l’implorait du regard, comme s’il pouvait aller du premier coup jusqu’au fond du mystère.

Il demanda à Morisseau :

– C’est bien trois hommes qu’il y avait à bord de l’auto ?

– Oui.

– Trois également à Dreux ?

– Non. À Dreux, on n’a relevé les traces que de deux hommes.

– Dont Dalbrèque ?

– Je ne crois pas. Aucun des signalements ne correspond au sien.

Il réfléchit encore quelques instants, puis, déplia sur la table une grande carte routière.

Un nouveau silence. Après quoi, il dit à l’inspecteur :

– Vous avez laissé vos camarades au Havre ?

- Oui, deux inspecteurs.
- Pouvez-vous leur téléphoner ce soir ?
- Oui.
- Et demander deux autres inspecteurs à la Sûreté ?
- Oui.
- Eh bien rendez-vous demain à midi.
- Où ?
- Ici.

Et du doigt, il appuya sur un point de la carte, qui était marqué « Le chêne à la cuve », et qui se trouvait en pleine forêt de Brotonne, dans le département de l'Eure.

– Ici, répéta-t-il. C'est ici que le soir de l'enlèvement, Dalbrèque a cherché un refuge. À demain, monsieur Morisseau, soyez exact au rendez-vous. Cinq hommes, ce n'est pas de trop pour capturer une bête de cette taille.

L'inspecteur n'avait pas bronché. Ce diable d'individu le stupéfiait. Il paya sa consommation, se leva, fit machinalement le salut militaire et sortit en marmottant :

- On y sera, monsieur.

Le lendemain, à huit heures, Hortense et Rénine quittaient Paris dans une vaste limousine que conduisait Clément. Le voyage fut silencieux. Hortense, malgré sa foi dans le pouvoir extraordinaire de Rénine, avait passé une nuit mauvaise et songeait avec angoisse au dénouement de l'aventure.

On approchait. Elle lui dit :

- Quelle preuve avez-vous qu'il l'ait conduite dans cette forêt ?

De nouveau il déploya la carte sur ses genoux et il fit voir à Hortense que, si l'on trace une ligne du Havre, ou plutôt de Quillebeuf (où l'on traverse la Seine) jusqu'à Dreux (où l'auto fut retrouvée) cette ligne touche aux lisières occidentales de la forêt de Brotonne.

– Or, ajouta-t-il, c'est dans la forêt de Brotonne, d'après ce que l'on m'a dit à la Société Mondiale, que fut tournée *La Princesse Heureuse*. Et la question qui se pose est celle-ci : maître de Rose-Andrée, Dalbrèque, en passant le samedi à proximité de la forêt, n'a-t-il pas eu l'idée d'y cacher sa proie, tandis que les deux complices continuaient sur Dreux et rentraient à Paris ? La grotte est là, toute proche. Comment ne pas y aller ? N'est-ce pas

en courant vers cette grotte, quelques mois auparavant, qu'il tenait dans ses bras, contre lui, à portée de ses lèvres, la femme qu'il aimait et qu'il vient de conquérir ? Pour lui, logiquement, fatalement, l'aventure recommence. Mais, cette fois, en pleine réalité... Rose-Andrée est captive. Pas de secours possible. La forêt est immense et déserte. Cette nuit-là, ou l'une des nuits suivantes, il faut que Rose-Andrée s'abandonne...

Hortense frissonna.

– Ou qu'elle meure. Ah ! Rénine, nous arrivons trop tard.

– Pourquoi ?

– Pensez donc ! Trois semaines... Vous ne supposez pas qu'il la tienne enfermée là depuis tant de temps !

– Certes non, l'endroit que l'on m'a indiqué se trouve à un croisement de routes et la retraite n'est pas sûre. Mais nous y découvrirons sûrement quelque indice.

Ils déjeunèrent en route, un peu avant midi, et pénétrèrent dans les hautes futaies de Brotonne, antique et vaste forêt toute pleine de souvenirs romains et de vestiges du Moyen Age. Rénine, qui l'avait souvent parcourue, dirigea l'auto vers un chêne célèbre à dix lieues à la ronde, dont les branches, en s'évasant, formaient une large cuve. L'auto s'arrêta au tournant qui précède et ils allèrent à pied jusqu'à l'arbre. Morisseau les attendait en compagnie de quatre gaillards solides.

– Venez, leur dit Rénine, la grotte est à côté, parmi les broussailles.

Ils la trouvèrent aisément. D'énormes roches surplombaient une entrée basse où l'on se glissait par un étroit sentier entre des fourrés épais.

Il y entra et fouilla de sa lampe électrique les recoins d'une petite caverne aux parois encombrées de signatures et de dessins.

– Rien à l'intérieur, dit-il à Hortense et à Morisseau. Mais voici la preuve que je cherchais. Si le souvenir du film a vraiment ramené Dalbrèque vers la grotte de la *Princesse Heureuse*, nous devons penser qu'il en fut de même pour Rose-Andrée. Or, la *Princesse Heureuse*, dans le film, avait cassé les bouts de branches durant tout le trajet. Et voici justement, à droite de cet orifice, des branches qui ont été récemment brisées.

– Soit, dit Hortense. Je vous accorde qu'il y a là une preuve possible de leur passage, mais elle date de trois semaines, et depuis...

– Depuis, votre sœur est enfermée dans quelque trou plus isolé.

– Ou bien morte et ensevelie sous un monceau de feuilles...

– Non, non, dit Rénine, en frappant du pied, il n'est pas croyable que cet homme ait fait tout ce qu'il a fait pour arriver à un meurtre stupide. Il aura patienté. Il aura voulu prendre sa victime par les menaces, par la faim...

– Alors ?

– Cherchons.

– Comment ?

– Pour sortir de ce labyrinthe, nous avons un fil conducteur qui est l'intrigue même de *La Princesse Heureuse*. Suivons-le, en remontant de proche en proche, jusqu'au début. Dans le drame, l'homme des bois, pour amener la Princesse ici, a traversé la forêt après avoir ramé le long du fleuve. La Seine est à un kilomètre de distance. Descendons vers la Seine.

Il repartit. Il avançait sans hésitation, l'œil aux aguets, comme un bon chien de chasse que son flair guide sûrement. Suivis de loin par l'auto, ils gagnèrent un groupe de maisons, au bord de l'eau. Rénine alla droit à la maison du passeur et le questionna.

Dialogue rapide. Trois semaines auparavant, un lundi matin, cet homme avait constaté la disparition d'une de ses barques. Cette barque, il devait la retrouver dans la vase, une demi-lieue plus bas.

– Non loin d'une chaumière où l'on a fait du cinéma, cet été ? demanda Rénine.

– Oui.

– Et c'est là où nous sommes qu'on avait débarqué une femme enlevée ?

– Oui, la *Princesse Heureuse* ou plutôt Mme Rose-Andrée à qui appartient ce qu'on appelle le Clos-Joli.

– La maison est ouverte en ce moment ?

– Non. La dame en est partie, il y a un mois, après avoir tout fermé.

– Pas de gardien ?

– Personne.

Rénine se retourna et dit à Hortense :

– Aucun doute. C'est la prison qu'il a choisie.

La chasse recommença. Ils suivirent tout le chemin de halage, le long de la Seine. Ils marchaient sans bruit sur le gazon des bas-côtés. Le chemin rejoignait la grande route, et il y avait des bois taillis, au sortir desquels ils aperçurent du haut d'un tertre le Clos-Joli, tout entouré de haies. Hortense

et Rénine reconnurent la chaumière de la *Princesse Heureuse*. Les fenêtres étaient barricadées de volets et les sentiers déjà tapissés d'herbe.

Ils demeurèrent là plus d'une heure, blottis dans des fourrés. Le brigadier s'impatientait ; la jeune femme avait perdu confiance et ne croyait pas que le Clos-Joli pût servir de prison à sa sœur. Mais Rénine s'obstinait.

– Elle est là, vous dis-je. C'est mathématique. Il est impossible que Dalbrèque n'ait pas choisi cet endroit pour l'y tenir captive. Il espère ainsi, dans un milieu qu'elle connaît, la rendre plus docile.

Enfin, vis-à-vis d'eux, de l'autre côté du Clos, un pas se fit entendre, lent et assourdi. Une silhouette déboucha sur la route. À cette distance, on ne pouvait voir le visage. Mais la marche pesante, l'allure étaient bien celles de l'homme que Rénine et Hortense avaient vu sur le film.

Ainsi, en vingt-quatre heures, sur les vagues indications que peut donner l'attitude d'un interprète, Serge Rénine aboutissait, par un simple raisonnement de psychologie, au cœur même du drame. Ce que le film avait suggéré, le film l'avait imposé à Dalbrèque. Dalbrèque avait agi dans la vie réelle comme dans la vie imaginaire du cinéma, et Rénine, remontant pas à pas le chemin que Dalbrèque remontait lui-même sous l'influence du film, arrivait au lieu même où l'homme des bois tenait emprisonnée la Princesse Heureuse.

Dalbrèque semblait vêtu comme un chemineau, de vêtements rapiécés et de loques. Il portait une besace d'où émergeaient le col d'une bouteille et l'extrémité d'une baguette de pain. Sur l'épaule, une hache de bûcheron.

Il trouva ouvert le cadenas de la barrière, pénétra dans le verger, et bientôt fut dissimulé par une ligne d'arbustes qui le conduisit vers l'autre façade de la maison.

Rénine saisit par le bras Morisseau qui voulait s'élancer.

– Mais pourquoi ? demanda Hortense. Il ne faut pas laisser entrer ce bandit... sans quoi...

– Et s'il a des complices ? Si l'éveil est donné ?

– Tant pis. Avant tout, sauvons ma sœur.

– Et si nous arrivons trop tard pour la défendre ? Dans sa rage, il peut la tuer d'un coup de hache.

Ils attendirent. Une heure encore s'écoula. L'inaction les irritait. Hortense pleurait par moments. Mais Rénine tint bon, et personne n'osait lui désobéir.

Le jour baissa. Déjà les premières ombres du crépuscule s'étendaient sur les pommiers, lorsque, soudain, la porte de la façade qu'ils apercevaient fut ouverte, des clameurs d'épouvante et de triomphe jaillirent, et un couple bondit, couple enlacé où l'on discernait cependant les jambes de l'homme et le corps de la femme qu'il portait dans ses bras, au travers de sa poitrine.

– Lui !... lui et Rose !... balbutia Hortense bouleversée... Ah Rénine, sauvez-la...

Dalbrèque se mit à courir parmi les arbres, comme un fou, riant et criant. Il faisait, malgré son fardeau, des sauts énormes, ce qui lui donnait un air de bête fantastique, ivre de joie et de carnage. L'une de ses mains, libérée, brandit la hache dont l'éclair étincela... Rose hurlait de terreur. Il traversa le verger en tous sens, galopa le long de la haie puis s'arrêta tout à coup devant un puits et, raidissant les bras, le buste penché, comme s'il voulait la précipiter dans l'abîme...

La minute fut affreuse. Allait-il se résoudre à accomplir l'acte effroyable ? Mais ce n'était là, sans doute, qu'une menace dont l'horreur devait induire la jeune femme à l'obéissance, car il repartit subitement, revint en ligne droite vers la porte principale, et s'engouffra dans le vestibule. Un bruit de verrou. La porte fut close.

Chose inexplicable, Rénine n'avait pas bougé. De ses deux bras, il barrait la route aux inspecteurs, tandis qu'Hortense, cramponnée à ses vêtements, le suppliait :

– Sauvez-la... C'est un fou... Il va la tuer... je vous en prie...

Mais, à ce moment, il y eut comme une nouvelle offensive de l'homme contre sa victime. Il apparut à une lucarne qui trouait le pignon entre les ailes de chaume du grand toit, et il recommença son atroce manœuvre, suspendant Rose-Andrée dans le vide et la balançant ainsi qu'une proie qu'on va jeter dans l'espace.

Ne put-il se décider ? Ou n'était-ce vraiment qu'une menace ? Jugeât-il Rose suffisamment domptée ? Il rentra.

Cette fois Hortense eut gain de cause. Ses mains glacées pressaient la main de Rénine, et il la sentit qui tremblait désespérément.

– Oh ! Je vous en prie... je vous en prie... qu'attendez-vous ?

Il céda :

– Oui, dit-il, allons-y. Mais pas trop de hâte. Il faut réfléchir.



– Réfléchir ! Mais Rose... Rose qu'il va tuer !... Vous avez vu la hache ?... C'est un fou... Il va la tuer.

– Nous avons le temps, affirma-t-il. Je réponds de tout.

Hortense dut s'appuyer sur lui, car elle n'avait pas la force de marcher. Ils descendirent ainsi du tertre, et choisissant un endroit que dissimulaient les frondaisons des arbres, il aida la jeune femme à franchir la haie. D'ailleurs, l'obscurité naissante n'eût pas permis qu'on les aperçût.

Sans un mot, il fit le tour du verger, et ils arrivèrent ainsi derrière la maison. C'était par là que Dalbrèque était entré la première fois. En effet, ils virent une petite porte de service qui devait être celle de la cuisine.

Un coup d'épaule, dit-il aux inspecteurs, et vous pourrez vous introduire quand le moment sera venu.

– Le moment est venu, grogna Morisseau, qui déplorait tous ces retards.

Pas encore. Je veux d'abord me rendre compte de ce qui se passe sur l'autre façade. Quand je sifflerai, jetez bas brusquement ces planches, et sus à l'homme, le revolver au poing. Mais pas avant, n'est-ce pas ? Sans quoi nous risquons gros...

– Et s'il se débat ? C'est une brute forcenée.

– Tirez-lui dans les jambes. Et surtout qu'on le prenne vivant. Vous êtes cinq, que diable !

Il entraîna Hortense qu'il ranima en quelques paroles :

– Vite !... Il n'est que temps d'agir. Ayez pleine confiance en moi.

Elle soupira :

– Je ne comprends pas... je ne comprends pas.

– Moi non plus, dit Rénine. Il y a dans tout cela quelque chose qui me déconcerte. Mais j'en comprends assez pour craindre l'irréparable.

– L'irréparable, dit-elle, c'est le meurtre de Rose.

– Non, déclara-t-il, c'est l'action de la justice. Et c'est pourquoi je veux prendre les devants.

Ils contournèrent la maison, en se cognant dans les massifs d'arbustes. Puis Rénine s'arrêta devant une des fenêtres du rez-de-chaussée...

– Écoutez, dit-il, on parle... Cela vient de la pièce qui est là.

Ce bruit de voix laissait supposer qu'il devait y avoir quelque lumière pour éclairer celui ou ceux qui parlaient. Il chercha, écarta les plantes dont la végétation tardive masquait les volets clos, et vit qu'une lueur filtrait entre deux de ces volets qui étaient mal joints.

Il put passer la lame de son couteau qu'il fit glisser doucement, et avec lequel il souleva un loquet intérieur. Les volets s'ouvrirent. De lourds rideaux d'étoffe s'appliquaient contre la fenêtre, mais en s'écartant dans le haut.

– Vous allez monter sur le rebord ? chuchota Hortense.

– Oui, et couper un carreau. S'il y a urgence, je braque mon revolver sur l'individu, et vous donnerez un coup de sifflet pour que l'attaque ait lieu par là-bas. Tenez, voici le sifflet.

Il monta avec beaucoup de précaution et se dressa peu à peu contre la fenêtre jusqu'à l'endroit où les rideaux étaient écartés. D'une main il engagea son revolver dans l'échancrure de son gilet. De l'autre, il tenait une pointe de diamant.

– Vous la voyez ? souffla Hortense.

Il colla son front à la vitre, et aussitôt il lui échappa une exclamation étouffée.

– Ah ! dit-il, est-ce croyable ?

– Tirez ! Tirez ! exigea Hortense.

– Mais non...

Alors je dois siffler ?

– Non... non... au contraire...

Toute tremblante, elle mit un genou sur le rebord, Rénine la hissa contre lui et s'effaça pour qu'elle pût voir également.

– Regardez.

Elle appuya son visage.

– Ah ! fit-elle à son tour avec stupeur.

– Hein ! Qu'en dites-vous ? Je soupçonnais bien quelque chose, mais pas ça !

Deux lampes sans abat-jour et vingt bougies peut-être illuminaient un salon luxueux, entouré de divans et orné de tapis orientaux. Sur un de ces divans, Rose-Andrée était à moitié couchée, vêtue d'une robe en tissu de métal qu'elle portait dans le film de *La Princesse Heureuse*, ses belles épaules nues, sa chevelure tressée de bijoux et de perles.

Dalbrèque était à ses pieds, à genoux sur un coussin. Habillé d'une culotte de chasse et d'un maillot, il la contemplait avec extase. Rose souriait, heureuse, et caressait les cheveux de l'homme. Deux fois elle se

pencha sur lui, et lui baisa d'abord le front, puis la bouche longuement, tandis que ses yeux, éperdus de volupté, palpitaient.

Scène passionnée ! Unis par le regard, par les lèvres, par leurs mains frissonnantes, par tout leur jeune désir, ces deux êtres s'aimaient évidemment d'un amour exclusif et violent. On sentait que, dans la solitude et la paix de cette chaumière, rien ne comptait plus pour eux que leurs baisers et leurs caresses.

Hortense ne pouvait détacher ses yeux de ce spectacle imprévu. Était-ce là cet homme et cette femme dont l'un, quelques minutes auparavant, emportait l'autre dans une sorte de danse macabre qui semblait tourner autour de la mort ? Était-ce vraiment sa sœur ? Elle ne la reconnaissait pas. Elle voyait une autre femme, animée d'une beauté nouvelle et transfigurée par un sentiment dont Hortense devinait, en frémissant, toute la force et toute l'ardeur.

– Mon Dieu, murmura-t-elle, comme elle l'aime ! Et un pareil individu, est-ce possible ?

– Il faut la prévenir, dit Rénine et se concerter avec elle...

– Oui, oui, fit Hortense, à aucun prix il ne faut qu'elle soit mêlée au scandale, à l'arrestation... Qu'elle s'en aille... Qu'on ne sache rien de tout cela...

Par malheur, Hortense se trouvait dans un tel état de surexcitation qu'elle agit avec trop de hâte. Au lieu de cogner doucement à la vitre, elle heurta la fenêtre en frappant sur le bois à coups de poing. Effrayés, les deux amoureux se levèrent, les yeux fixes, l'oreille tendue. Aussitôt Rénine voulut couper un carreau afin de leur jeter quelques mots d'explication. Mais il n'en eut pas le temps. Rose-Andrée qui sans doute, savait son amant en péril et recherché par la police, le poussa vers la porte d'un effort désespéré.

Dalbrèque obéit. L'intention de Rose était certainement de le contraindre à fuir en utilisant l'issue de la cuisine. Ils disparurent.

Rénine vit clairement ce qui allait se passer. Le fugitif tomberait dans l'embuscade que lui-même, Rénine, avait préparée. Il y aurait bataille, mort d'homme peut-être...

Il sauta à terre et fit en courant le tour de la maison. Mais le trajet était long, le chemin obscur et encombré. D'autre part, les événements

s'enchaînèrent plus vite qu'il ne le supposait. Quand il déboucha sur l'autre façade, un coup de feu retentit, suivi d'un cri de douleur.

Au seuil de la cuisine, à la lueur de deux lampes de poche, Rénine trouva Dalbrèque étendu, maintenu par trois policiers, et gémissant. Il avait la jambe cassée.

Dans la pièce, Rose-Andrée, titubant, les mains en avant, le visage convulsé, bégayait des mots que l'on n'entendait point. Hortense l'attira contre elle et lui dit à l'oreille :

– C'est moi... ta sœur... je voulais te sauver... Tu me reconnais ?

Rose semblait ne pas comprendre. Ses yeux étaient hagards.

Elle marcha, d'un pas saccadé, vers les inspecteurs et commença :

– C'est abominable... L'homme qui est là n'a rien fait qui...

Rénine n'hésita pas. Agissant avec elle comme avec une malade qui n'a plus sa raison, il la saisit entre ses bras et, suivi d'Hortense, qui refermait les portes, la ramena dans le salon.

Elle se débattait furieusement, et protestait d'une voix haletante :

– C'est un crime... On n'a pas le droit... Pourquoi l'arrêter ? Oui, j'ai lu... le meurtre du bijoutier Bourguet... j'ai lu cela ce matin dans le journal, mais c'est un mensonge. Il peut le prouver.

Rénine la déposa sur le divan, et avec fermeté :

– Je vous en prie, du calme. Ne dites rien qui puisse vous compromettre... Que voulezvous ! Cet homme a tout de même volé... l'automobile... puis les 25 000 francs...

– Mon départ pour l'Amérique l'avait affolé. Mais l'auto a été retrouvée... L'argent sera rendu... il n'y a pas touché. Non, non, on n'a pas le droit... J'étais ici de mon plein gré. Je l'aime... je l'aime plus que tout... comme on n'aime qu'une fois dans sa vie... Je l'aime... je l'aime.

La malheureuse n'avait plus de force. Elle parlait comme dans un rêve, affirmait son amour d'une voix qui s'éteignait. À la fin, épuisée, elle eut un brusque sursaut et se renversa. Elle était évanouie.

Une heure plus tard, étendu sur le lit d'une chambre, Dalbrèque, les poignets solidement attachés, roulait des yeux féroces. Un médecin des environs, ramené par l'auto de Rénine, avait bandé la jambe et prescrit le repos le plus complet jusqu'au lendemain. Morisseau et ses hommes montaient la garde.

Quant à Rénine, il allait et venait à travers la pièce, les mains au dos. Il avait l'air fort gai, et, de temps en temps, observait les deux sœurs en souriant, comme s'il eût trouvé charmant le tableau qu'elles offraient à ses yeux d'artiste.

– Qu'y a-t-il donc ? lui demanda Hortense, lorsqu'elle s'aperçut de son allégresse insolite et qu'elle se fut à moitié tournée vers lui.

Il se frotta les mains et prononça :

– C'est drôle.

– Qu'est-ce qui vous paraît drôle ? dit Hortense d'un ton de reproche.

– Eh mon Dieu, la situation. Rose-Andrée libre, filant le parfait amour, et avec qui, Seigneur ? Avec l'homme des bois, un homme des bois domestiqué, pommadé, moulé dans un maillot, et qu'elle baise à bouche que veux-tu... tandis que nous la cherchions au fond d'une grotte ou d'un sépulcre.

« Ah ! Certes, elle a connu les affres de la captivité, et j'affirme que, la première nuit, elle fut jetée, à moitié morte, dans la caverne. Seulement, voilà, le lendemain, elle était vivante ! Une seule nuit avait suffi pour qu'elle s'apprivoisât, la mâtime, et pour que Dalbrèque lui parût aussi beau que le Prince Charmant. Une seule nuit !... et qui leur donne à tous deux l'impression si nette qu'ils sont faits l'un pour l'autre, qu'ils décident de ne plus se quitter et que, d'un commun accord, ils cherchent un refuge à l'abri du monde. Où ? Ici, parbleu ! Qui donc irait relancer Rose-Andrée jusqu'au Clos-Joli ? Mais ce n'est pas suffisant. Il faut davantage aux deux amoureux. Une lune de miel de quelques semaines ? Allons donc ! C'est toute leur vie qu'ils se consacreront l'un à l'autre. Comment ? Mais en suivant la route charmante et pittoresque sur laquelle ils se sont déjà engagés, c'est-à-dire en « tournant » de nouvelles créations ! Dalbrèque n'a-t-il pas réussi dans *La Princesse Heureuse*, au-delà de toute espérance ? L'avenir, mais le voici ! Los Angeles ! Les États-Unis ! Fortune et liberté !... Pas une minute à perdre. Tout de suite au travail ! Et c'est ainsi que nous, spectateurs épouvantés, nous les avons surpris, tout à l'heure, en pleine répétition, jouant un drame de folie et de meurtre. Je vous avouerai, pour être franc, qu'à ce moment, j'ai eu quelques soupçons de la vérité. Épisode de cinéma, me suis-je dit. Mais quant à deviner l'intrigue amoureuse du Clos-Joli, ah ! Cela, j'en étais à cent lieues. Que voulez vous ! Sur l'écran, de même qu'au théâtre, les princesses heureuses résistent ou

se tuent. Comment supposer que celle-ci avait préféré le déshonneur à la mort ?

Décidément, l'aventure divertissait Rénine, et il reprit :

– Non, non, sacrebleu, ce n'est pas de cette façon que les choses se passent dans les films Et c'est cela qui m'a fait faire fausse route. Depuis le début, je déroulais le film de *La Princesse Heureuse*, et je marchais en mettant mes pas dans les empreintes toutes faites. La Princesse Heureuse avait agi ainsi. L'homme des bois s'était comporté de cette manière... Donc, comme tout recommence, suivons-les. Eh bien ! Pas du tout. Contrairement à toutes les règles, voilà que Rose-Andrée prend le mauvais chemin, et voilà qu'en l'espace de quelques heures, la victime se transforme en la plus amoureuse des princesses ! Ah ! Sacré Dalbrèque, tu nous as bien roulés. Car enfin quoi, quand on nous montre au cinéma une brute, une espèce de sauvage à longs poils et à face de gorille, nous avons le droit d'imaginer que, dans la vie, c'est quelque brute formidable. Allons donc ! C'est un don Juan. Farceur, va !

De nouveau Rénine se frotta les mains. Mais il ne continua pas, car il s'aperçut qu'Hortense ne l'écoutait plus. Rose s'éveillait de sa torpeur. La jeune femme l'entoura de ses bras en murmurant :

– Rose... Rose... c'est moi... Ne crains plus rien.

Elle se mit à lui parler tout bas et à la bercer affectueusement contre elle. Mais Rose peu à peu, et tout en écoutant sa sœur, reprenait sa figure de souffrance et demeurait immobile et lointaine, assise sur le divan, le buste rigide et les lèvres serrées.

Rénine eut l'impression qu'il ne fallait pas heurter cette douleur et qu'aucun raisonnement ne pourrait prévaloir contre la décision réfléchie de Rose-Andrée.

Il s'approcha et lui dit doucement :

– Je vous approuve, madame. Votre devoir, quoi qu'il puisse advenir, est de défendre celui que vous aimez et de prouver son innocence. Mais rien ne presse, et j'estime que, dans son intérêt, il vaut mieux différer de quelques heures et laisser croire encore que vous étiez sa victime. Demain matin, si vous n'avez pas changé d'avis, c'est moi-même qui vous conseillerai d'agir. Jusque-là, montez dans votre chambre avec votre sœur, préparez-vous au départ, rangez vos papiers pour que l'enquête ne puisse rien révéler contre vous. Croyez-moi... Ayez confiance.

Rénine insista longtemps encore et réussit à persuader la jeune femme. Elle promit d'attendre.

On s'installa donc pour passer la nuit au Clos-Joli. Il y avait des provisions suffisantes. Un des inspecteurs prépara le dîner.

Le soir, Hortense partagea la chambre de Rose. Rénine, Morisseau et deux inspecteurs couchèrent sur les divans du salon, tandis que les deux autres inspecteurs gardaient le blessé.

La nuit s'écoula sans incident.

Au matin, les gendarmes, prévenus la veille par Clément, arrivèrent de bonne heure. Il fut décidé que Dalbrèque serait transféré à l'infirmerie de la prison départementale. Rénine proposa son automobile que Clément amena devant la chaumière.

Les deux sœurs, ayant perçu des allées et venues, descendirent. Rose-Andrée avait l'expression dure de ceux qui veulent agir. Hortense la regardait anxieusement et observait l'air placide de Rénine.

Tout étant prêt, il n'y avait plus qu'à réveiller Dalbrèque et ses gardiens.

Morisseau s'y rendit lui-même. Mais il constata que les deux hommes étaient profondément endormis et qu'il n'y avait personne dans le lit. Dalbrèque s'était évadé.

Le coup de théâtre ne causa pas, sur le moment, une grande perturbation parmi les policiers et les gendarmes, tellement ils étaient sûrs que le fugitif, avec sa jambe cassée, serait vite repris. L'énigme de cette fuite, effectuée sans que les gardiens entendissent le moindre bruit, n'intrigua personne. Dalbrèque se cachait inévitablement dans le verger.

Tout de suite la battue s'organisa. Et le résultat faisait si peu de doute que Rose-Andrée, de nouveau bouleversée, se dirigea vers l'inspecteur principal.

– Taisez-vous, murmura Serge Rénine qui la surveillait.

Elle balbutia :

– On va le retrouver... l'abattre à coups de revolver.

– On ne le retrouvera pas, affirma Rénine.

– Qu'en savez-vous ?

– C'est moi, avec l'aide de mon chauffeur, qui l'ai fait évader cette nuit.

Un peu de poudre dans le café des inspecteurs, ils n'ont rien entendu.

Elle fut stupéfaite et objecta :

– Mais il est blessé, il agonise dans quelque coin.

– Non.

Hortense écoutait, sans comprendre davantage, mais rassurée et confiante en Rénine.

Il reprit à voix basse :

– Jurez-moi, madame, que dans deux mois, quand il sera guéri et que vous aurez éclairé la justice en son endroit, jurez-moi que vous partirez avec lui pour l’Amérique.

– Je vous le jure.

– Et que vous l’épouserez ?

– Je vous le jure.

– Alors, venez, et pas un mot, pas un geste d’étonnement. Une seconde d’oubli et vous pouvez tout perdre.

Il appela Morisseau, qui commençait à se désespérer, et lui dit :

– Monsieur l’Inspecteur principal, nous devons conduire madame à Paris et lui donner les soins nécessaires. En tout cas, quel que soit le résultat de vos recherches – et je ne doute pas qu’elles aboutissent soyez certain que vous n’aurez pas d’ennuis à cause de cette affaire. Ce soir même, j’irai à la Préfecture où j’ai de bonnes relations.

Il offrit son bras à Rose-Andrée et la conduisit vers l’auto. En marchant, il sentit qu’elle chancelait et qu’elle s’accrochait à lui.

– Ah, mon Dieu, il est sauvé... je le vois, murmura-t-elle.

Sur le siège, à la place de Clément, elle avait reconnu, très digne dans sa tenue de chauffeur, la visière basse, les yeux dissimulés par de grosses lunettes, elle avait reconnu son amant.

– Montez, dit Rénine.

Elle s’assit près de Dalbrèque. Rénine et Hortense prirent place dans le fond. L’inspecteur principal, le chapeau à la main, s’empressait autour de la voiture.

On partit. Mais deux kilomètres plus loin, en pleine forêt, il fallut s’arrêter. Dalbrèque, qui, au prix d’un effort surhumain, avait pu surmonter sa douleur, eut une défaillance. On l’étendit dans la voiture. Rénine se mit au volant, Hortense à son côté. Avant Louviers, nouvel arrêt : on cueillait au passage le chauffeur Clément, qui cheminait vêtu de la défroque de Dalbrèque.

Puis il y eut des heures de silence. L’auto filait rapidement. Hortense ne disait rien et n’avait même pas l’idée d’interroger Rénine sur les



événements de la nuit précédente. Qu'importaient les détails de l'expédition et l'exacte façon dont il avait procédé pour escamoter Dalbrèque ! Cela n'intriguait pas Hortense. Elle ne songeait qu'à sa sœur, et elle était toute remuée par tant d'amour et tant d'ardeur passionnée !

Rénine dit simplement, en approchant de Paris :

– J'ai parlé cette nuit avec Dalbrèque. Il est certainement innocent de l'assassinat du bijoutier. C'est un brave et honnête homme tout différent de ce qu'il paraît ; un tendre, un dévoué, et qui est prêt à tout pour Rose-Andrée.

Et Rénine ajouta :

– Il a raison. Il faut tout faire pour celle que l'on aime. Il faut se sacrifier à elle, lui offrir tout ce qu'il y a de beau dans le monde, de la joie, du bonheur... et, si elle s'ennuie, de belles aventures qui la distraient, qui l'émeuvent et qui la font sourire... ou même pleurer.

Hortense frémit, les yeux un peu mouillés. Pour la première fois, il faisait allusion à l'aventure sentimentale qui les unissait par un lien, fragile jusqu'ici, mais auquel chacune des entreprises qu'ils poursuivaient ensemble dans l'angoisse et dans la fièvre donnait plus de force et plus de résistance. Déjà, près de cet homme extraordinaire, qui soumettait les événements à sa volonté et semblait jouer avec le destin de ceux qu'il combattait ou qu'il protégeait, elle se sentait faible et inquiète. Il lui faisait peur à la fois et l'attirait. Elle pensait à lui comme à son maître, quelquefois comme à un ennemi contre qui elle devait se défendre, mais le plus souvent comme à un ami troublant, plein de charme et de séduction...

## *Le cas de Jean-Louis*

### [Table des matières](#)

Cela se passa comme le plus banal des faits divers, et avec une rapidité telle qu'Hortense en demeura confondue. Comme ils traversaient tous deux la Seine en se promenant, une silhouette de femme avait franchi le parapet du pont, et s'était précipitée dans le vide. De tous côtés, des cris, des clameurs, et puis, soudain, Hortense avait empoigné le bras de Rénine.

– Quoi ? Vous n'allez pas vous jeter !... Je vous défends...

La veste de son compagnon lui restait dans les mains. Rénine sautait d'un bond, et puis... et puis elle n'avait plus rien vu. Trois minutes plus tard, entraînée par le flot de gens qui couraient, elle se trouvait au bord même du fleuve. Rénine montait les marches de l'escalier, portant une jeune femme dont les cheveux noirs se collaient autour d'une face livide.

– Elle n'est pas morte, affirmait-il... Vite, chez le pharmacien... des tractions de langue... aucun danger à craindre...

Il remettait la jeune femme à deux agents, écartait les badauds et les soi-disant journalistes qui lui demandaient son nom, et poussait dans un taxi Hortense toute secouée d'émotion.

– Ouf ! s'écriait-il, au bout d'un moment, encore une baignade ! Que voulez-vous, chère amie, c'est plus fort que moi. Quand je vois un de mes semblables qui plonge, il faut que je plonge. Nul doute, j'ai parmi mes ancêtres un terre-neuve.

Il rentra chez lui et se déshabilla. Hortense l'attendait dans l'auto. Il ordonna au chauffeur :

– Rue de Tilsitt.

– Où allons-nous ? demanda Hortense.

– Prendre des nouvelles de la jeune personne.

– Vous avez donc son adresse ?

– Oui, j'ai eu le temps de la lire sur son bracelet, ainsi que son nom, Geneviève Aymard. Alors, j'y vais. Oh ! Pas pour recevoir la récompense

due au terre-neuve ! Non. Simple curiosité. Curiosité absurde, d'ailleurs. J'ai sauvé une douzaine de jeunes noyées. Toujours le même motif : chagrins d'amour, et chaque fois l'amour le plus vulgaire. Vous allez voir ça, chère amie.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la maison de la rue de Tilsitt, le docteur sortait de l'appartement où Mlle Aymard demeurait avec son père. La jeune fille, leur dit le domestique, se portait aussi bien que possible et dormait. Rénine se présenta comme le sauveur de Geneviève Aymard et fit passer sa carte au père, qui accourut les mains tendues et les larmes aux yeux.

C'était un homme âgé, faible d'aspect, et qui, tout de suite, sans attendre qu'on l'interrogât, se mit à parler d'un ton de détresse impitoyable :

– C'est la seconde fois, monsieur ! La semaine dernière, elle a voulu s'empoisonner, la malheureuse enfant ! Moi, qui donnerais mon sang pour elle ! « Je ne veux plus vivre ! Je ne veux plus vivre ! » Voilà tout ce qu'elle trouve à répondre... Ah ! J'ai très peur qu'elle recommence. Quelle horreur ! Se tuer, elle, ma pauvre Geneviève ! Et pourquoi, mon Dieu !...

– Oui, pourquoi ? insinua Rénine. Un mariage rompu, sans doute ?

– Un mariage rompu, en effet !... La chère enfant est tellement sensible !...

Rénine l'interrompit. Du moment que le bonhomme s'engageait dans la voie des confidences, il ne fallait pas perdre son temps en paroles inutiles. Et, nettement, avec toute son autorité, il exigea :

– Procédons avec méthode, monsieur, voulezvous ? Mlle Geneviève était fiancée ? ...

M. Aymard ne se déroba point et répondit :

– Oui.

– Depuis quand ?

– Depuis le printemps. Nous avons connu Jean-Louis d'Ormival à Nice où nous passions les vacances de Pâques. Dès notre retour à Paris, ce jeune homme, qui habite ordinairement la campagne avec sa mère et avec sa tante, vint s'installer dans notre quartier, et les deux fiancés se virent chaque jour. Pour ma part, je vous l'avoue, Jean-Louis Vaubois ne m'était pas très sympathique.

– Pardon, fit remarquer Rénine, vous l'appeliez tout à l'heure Jean-Louis d'Ormival.

- C’est également son nom.
- Il en a donc deux ?
- Je ne sais pas. Il y a là une énigme.
- Sous quel nom s’est-il présenté à vous ?
- Jean-Louis d’Ormival.
- Mais Jean-Louis Vaubois ?

– C’est ainsi qu’il fut présenté à ma fille par un monsieur qui le connaissait. Vaubois ou d’Ormival, d’ailleurs, n’importe. Ma fille l’adorait, et il semblait l’aimer passionnément. Cet été, au bord de la mer, il ne la quitta pas. Et puis voilà que le mois dernier, alors que Jean-Louis était retourné chez lui pour s’entendre avec sa mère et sa tante, voilà que ma fille reçut cette lettre :

« Geneviève, trop d’obstacles s’opposent à notre bonheur. »

« J’y renonce avec un désespoir fou. Je vous aime plus que jamais. Adieu ! Pardonnez-moi. »

– Quelques jours plus tard, ma fille tentait une première fois de se suicider.

– Et pourquoi cette rupture ? Un autre amour ? Une ancienne liaison ?

– Non, monsieur, je ne crois pas. Mais il y a dans la vie de Jean-Louis – c’est la conviction profonde de Geneviève un mystère, ou plutôt une série de mystères qui l’entravent et le persécutent. Son visage est le plus tourmenté que j’aie jamais vu, et, dès la première heure, j’ai senti en lui un chagrin et une tristesse qui ont toujours persisté, même aux moments où il s’abandonnait à son amour avec le plus de confiance.

– Votre impression néanmoins a été confirmée par de petits détails, par des choses dont l’anomalie, précisément, vous a frappé ? Ainsi ce double nom... vous ne l’avez pas questionné à ce propos ?

– Si, deux fois. La première, il m’a répondu que c’était sa tante qui s’appelait Vaubois, et sa mère d’Ormival.

– Et la seconde ?

– Le contraire. Il a parlé de sa mère Vaubois et de sa tante d’Ormival. Je le lui ai fait remarquer. Il a rougi. Je n’ai pas insisté.

Il demeure loin de Paris ?

– Au fond de la Bretagne... Le manoir d’Elseven, à huit kilomètres de Carhaix.

Rénine médita durant quelques minutes. Puis, se décidant, il dit au vieillard :

– Je ne veux pas déranger Mlle Geneviève, mais répétez-lui exactement ceci : « Geneviève, le monsieur qui t’a sauvée s’engage sur l’honneur à te ramener ton fiancé d’ici trois jours. Écris à Jean-Louis un mot que ce monsieur lui remettra. »

Le vieillard semblait stupéfait. Il balbutia :

– Vous pourriez ?... Ma pauvre fille échapperait à la mort ?... Elle serait heureuse ?

Et il ajouta d’une voix à peine perceptible, et avec une attitude où il y avait comme de la honte :

– Oh ! Monsieur, faites vite, car la conduite de ma fille me laisse supposer qu’elle a oublié tous ses devoirs, et qu’elle ne veut pas survivre à un déshonneur... qui bientôt serait public.

Silence, monsieur, ordonna Rénine. Il est des paroles qu’on ne doit pas prononcer.

Le soir même, Rénine prenait avec Hortense le train de Bretagne. À dix heures du matin, ils arrivaient à Carhaix, et, à midi et demi, après avoir déjeuné, ils montaient dans une automobile empruntée à un notable de l’endroit.

– Vous êtes un peu pâle, chère amie, dit Rénine en riant, lorsqu’ils descendirent devant le jardin d’Elseven.

– J’avoue, dit-elle, que cette histoire m’émeut beaucoup. Une jeune fille qui deux fois affronte la mort... Quel courage il lui faut !... Alors, j’ai peur...

– Peur de quoi ?

– Que vous ne puissiez réussir. Vous n’êtes pas inquiet ?

– Chère amie, répondit-il, je vous étonnerais sans doute infiniment si je disais que j’éprouve plutôt une certaine gaieté.

– Pourquoi donc ?

– Je ne sais pas. L’histoire qui vous émeut, à juste titre, me semble, à moi, contenir un certain fond comique. D’Ormival... Vaubois... cela vous a un parfum vieillot et un peu moisi... Croyez-m’en, chère amie, et reprenez votre sang-froid. Vous venez ?

Il passa la barrière centrale. Elle était flanquée de deux portillons marqués, l’un au nom de Mme d’Ormival, l’autre à celui de Mme Vaubois.

Chacun de ces portillons ouvrait sur des sentiers qui, parmi des massifs d'aucubas et de buis, s'en allaient à droite et à gauche de la principale avenue.

Celle-ci conduisait à un vieux manoir long et bas, pittoresque, mais pourvu de deux ailes disgracieuses, lourdes, différentes l'une de l'autre, sur le côté desquelles aboutissait chacun des sentiers latéraux. À gauche, demeurait évidemment Mme d'Ormival, à droite Mme Vaubois.

Un bruit de voix arrêta Hortense et Rénine. Ils écoutèrent. C'étaient des voix aiguës et précipitées qui se querellaient, et tout cela jaillissait par une des fenêtres du rez-de-chaussée, lequel était de plain-pied, et vêtu tout son long de vigne rouge et de roses blanches.

– Nous ne pouvons plus avancer, dit Hortense. C'est indiscret.

– Raison de plus, murmura Rénine. L'indiscrétion, en ce cas, est un devoir, puisque nous venons pour nous renseigner. Tenez, en marchant tout droit, nous ne serons pas aperçus des gens qui se disputent.

De fait, le bruit de la querelle ne se calma point, et, lorsqu'ils arrivèrent près de la fenêtre ouverte qui était voisine de la porte d'entrée, il leur suffit de regarder et d'écouter pour voir et entendre, à travers les roses et les feuilles, deux vieilles dames qui criaient à tue-tête et se menaçaient du poing.

Elles se trouvaient au premier plan d'une vaste salle à manger, dont la table était encore mise, et, derrière cette table, un jeune homme, Jean-Louis certainement, fumait sa pipe et lisait un journal sans paraître se soucier des deux mégères.

L'une, maigre et haute, était habillée de soie prune, et portait une chevelure à boucles trop blondes pour le visage flétri autour duquel elles tourbillonnaient. L'autre, plus maigre encore, mais toute petite, se trémoussait dans une robe de chambre en percale et montrait une figure rousse et fardée que la colère enflammait.

– Une teigne, que vous êtes ! glapissait-elle. Méchante comme pas une, et voleuse pardessus le marché.

– Moi, voleuse ! hurlait l'autre.

– Et le coup des canards à dix francs pièce, c'est pas du vol, ça !

– Taisez-vous donc, gredine ! Le billet de cinquante sur ma toilette, qui est-ce qui l'avait chipé ? Ah ! Seigneur Dieu, vivre avec une pareille saleté !

L'autre bondit sous l'outrage et, apostrophant le jeune homme :

– Eh bien ! Quoi, Jean, tu la laisses donc m’insulter, ta rosse de d’Ormival ?

Et la grande repartit, furieuse :

– Rosse ! Tu l’entends, Louis ? La voilà ta Vaubois avec ses airs de vieille cocotte ! Mais fais-la donc taire !

Brusquement Jean-Louis frappa la table du poing, ce qui fit sauter les assiettes, et proféra :

– Fichez-moi la paix toutes deux, vieilles folles !

Du coup elles se retournèrent contre lui et l’accablèrent d’injures.

– Lâche !... Hypocrite !... Menteur !... Mauvais fils !... Fils de coquine, et coquin toi-même...

Les insultes pleuvaient sur lui. Il se boucha les oreilles et se démena devant la table comme un homme à bout de patience et qui se retient pour ne pas tomber sur l’adversaire à bras raccourcis.

Rénine dit tout bas :

– Qu’est-ce que je vous avais annoncé ? À Paris, le drame. Ici, la comédie. Entrons.

– Au milieu de ces gens déchaînés ? protesta la jeune femme.

– Justement.

– Cependant...

– Chère amie, nous ne sommes pas venus ici pour espionner, mais pour agir ! Sans masques, on les verra mieux.

Et, d’un pas résolu, il marcha vers la porte, l’ouvrit et entra dans la salle, suivi d’Hortense.

Son apparition provoqua de la stupeur. Les deux femmes s’interrompirent, toutes rouges et frémissantes de colère. Jean-Louis se leva, très pâle.

Profitant du désarroi général, Rénine prit vivement la parole.

– Permettez-moi de me présenter : le prince Rénine... Mme Daniel... Nous sommes des amis de Mlle Geneviève Aymard, et c’est en son nom que nous venons... Voici une lettre écrite par elle et qui vous est adressée, monsieur.

Jean-Louis, déjà déconcerté par l’irruption de ces nouveaux venus, perdit contenance en entendant le nom de Geneviève. Sans trop savoir ce qu’il disait, et pour répondre au procédé courtois de Rénine, il voulut à son tour faire la présentation et laissa tomber cette phrase ahurissante :

– Mme d’Ormival, ma mère... Mme Vaubois, ma mère...

Il y eut un silence assez long. Rénine salua. Hortense ne savait pas à qui tendre d’abord la main, à la mère Mme d’Ormival, ou à la mère Mme Vaubois. Mais il se passa ceci, que Mme d’Ormival et que Mme Vaubois, toutes deux en même temps, essayèrent de saisir la lettre que Rénine tendait à Jean-Louis, et que toutes deux à la fois marmottaient :

– Mlle Aymard !... elle a de l’aplomb !... elle a de l’audace !...

Alors Jean-Louis, recouvrant quelque sang-froid, empoigna sa mère d’Ormival et la fit sortir par la gauche, puis sa mère Vaubois et la fit sortir par la droite. Et, revenant vers les deux visiteurs, il décacheta l’enveloppe et lut à demi-voix :

« Jean-Louis, je vous prie de recevoir le porteur de cette lettre. Ayez confiance en lui. Je vous aime. Geneviève. »

C’était un homme un peu lourd d’aspect, dont le visage très brun, maigre et osseux, avait bien cette expression de mélancolie et de détresse que le père de Geneviève avait signalée. Vraiment la souffrance était visible en chacun des traits tourmentés, comme dans ces yeux douloureux et inquiets.

Il répéta plusieurs fois le nom de Geneviève, tout en regardant autour de lui distraitement. Il semblait chercher une ligne de conduite. Il semblait sur le point de donner des explications. Mais il ne trouvait rien. Cette intervention l’avait désarmé, comme une attaque imprévue à laquelle il ne savait par quelle riposte répondre.

Rénine sentit qu’à la première sommation l’adversaire capitulerait. Il avait tellement lutté depuis quelques mois, et tellement souffert dans la retraite et dans le silence opiniâtre où il s’était réfugié, qu’il ne songeait pas à se défendre. Le pouvait-il, d’ailleurs, maintenant qu’on avait pénétré dans l’intimité de son abominable existence ?

Rénine l’attaqua brusquement.

– Monsieur, dit-il, deux fois déjà, depuis la rupture, Geneviève Aymard a voulu se tuer. Je viens vous demander si sa mort inévitable et prochaine doit être le dénouement de votre amour ?

Jean-Louis s’écroula sur une chaise, et enfouit sa figure entre ses deux mains.

– Oh ! dit-il, elle a voulu se tuer... Oh ! Est-ce possible !...

Rénine ne lui laissa point de répit. Il lui frappa l’épaule, et, se penchant :



– Soyez persuadé, monsieur, que vous avez intérêt à vous confier à nous. Nous sommes les amis de Geneviève Aymard. Nous lui avons promis notre assistance. N’hésitez pas, je vous en supplie...

Le jeune homme releva la tête.

Puis-je hésiter, dit-il avec lassitude, après ce que vous m’avez révélé ? Le puis-je après ce que vous venez d’entendre ici tout à l’heure ? Mon existence, vous la devinez. Que me reste-t-il à vous dire pour que vous la connaissiez tout entière et pour que vous en rapportiez le secret à Geneviève... ce secret ridicule et redoutable qui lui fera comprendre pourquoi je ne suis pas retourné près d’elle... et pourquoi je n’ai pas le droit d’y retourner.

Rénine jeta un coup d’œil à Hortense. Vingt-quatre heures après les aveux du père de Geneviève, il obtenait, par les mêmes procédés, les confidences de Jean-Louis. Toute l’aventure apparaissait, confessée par les deux hommes.

Jean-Louis avança un fauteuil pour Hortense. Rénine et lui s’assirent, et il prononça, sans qu’il fût besoin de le prier davantage, et comme s’il éprouvait même quelque soulagement à se confesser :

– Ne soyez pas trop étonné, monsieur, si je raconte mon histoire avec quelque ironie, car, en vérité, c’est une histoire franchement comique et qui ne peut manquer de vous faire rire. Le destin s’amuse souvent à jouer de ces tours imbéciles, de ces farces énormes que l’on dirait imaginées par un cerveau de fou ou par un ivrogne. Jugez-en.

« Il y a vingt-sept ans, le manoir d’Elseven, composé à cette époque du seul corps de logis principal, était habité par un vieux médecin qui, pour augmenter ses modiques ressources, recevait parfois un ou deux pensionnaires. C’est ainsi qu’une année Mme d’Ormival passa ici l’été, et Mme Vaubois l’été suivant. Or, ces deux dames qui ne se connaissaient pas d’ailleurs, dont l’une était mariée à un capitaine au long cours breton, et l’autre à un voyageur de commerce vendéen, perdirent en même temps leurs maris, et cela à une époque où toutes deux étaient enceintes. Et comme elles demeuraient à la campagne, dans des endroits éloignés de tout centre, elles écrivirent au docteur qu’elles viendraient chez lui pour y faire leurs couches.

« Il accepta. Elles arrivèrent presque en même temps, à l’automne. Deux petites chambres, situées derrière cette salle, les attendaient. Le

docteur avait engagé une garde qui couchait ici même. Tout allait pour le mieux. Ces dames achevaient les layettes et s'entendaient parfaitement. Résolues à n'avoir que des fils, elles leur avaient choisi ces noms : Jean et Louis.

« Or, un soir, le docteur, appelé en consultation, partit dans son cabriolet avec le domestique, en annonçant qu'il ne pourrait revenir que le lendemain. Le maître absent, une fillette, qui servait de bonne, s'en alla rejoindre son amoureux. Autant de hasards dont le destin profita avec une méchanceté diabolique. Vers minuit, Mme d'Ormival ressentit les premières douleurs. La garde, Mlle Boussignol, laquelle était un peu sage-femme, ne perdit pas la tête. Mais une heure après, ce fut le tour de Mme Vaubois et le drame, disons plutôt la tragi-comédie, se déroula parmi les cris et les gémissements des deux patientes, dans l'agitation effarée de la garde qui courait de l'une à l'autre, se lamentait, ouvrait la fenêtre pour appeler le docteur, ou se jetait à genoux pour implorer la Providence.

« La première, Mme Vaubois mit au monde un garçon que Mlle Boussignol apporta en hâte dans cette salle, qu'elle soigna, lava et déposa au creux du berceau qui lui était réservé.

« Mais Mme d'Ormival poussait des hurlements de douleur, et la garde dut s'employer aussi auprès d'elle, tandis que le nouveau-né s'épuisait en cris de bête qu'on égorge, et que la mère, terrifiée, clouée au lit de sa chambre, s'évanouissait.

« Ajoutez à cela toutes les misères du désordre et de l'obscurité, l'unique lampe où il n'y a plus de pétrole, les bougies qui s'éteignent, le bruit du vent, le pialement des chouettes, et vous comprendrez que Mlle Boussignol était folle d'épouvante. Enfin, à cinq heures, après des incidents tragiques, elle apportait ici le petit d'Ormival, un garçon également, le soignait, le lavait, l'étendait dans son berceau et repartait au secours de Mme Vaubois qui, revenue à elle, vociférait, puis de Mme d'Ormival qui, à son tour, perdait connaissance.

« Et lorsque Mlle Boussignol, débarrassée des deux mères, mais ivre de fatigue, le cerveau tumultueux, retourna près des nouveau-nés, elle s'aperçut avec horreur qu'elle les avait enveloppés avec des langes semblables, chaussés avec des chaussons de laine identiques et couchés tous deux côte à côte, dans le même berceau ! De sorte qu'on ne pouvait savoir qui était Louis d'Ormival et qui était Jean Vaubois.

« En outre, comme elle soulevait l'un d'eux, elle constata qu'il avait les mains glacées et qu'il ne respirait plus. Il était mort. Comment s'appelait celui-là ? Et comment celui qui survivait ?

« Trois heures plus tard, le docteur trouvait les deux femmes éperdues et délirantes, et la garde se traînant devant leurs lits et implorant son pardon. Tour à tour elle m'offrait à leurs caresses, moi, le survivant. Et tour à tour elles m'embrassaient et me repoussaient. Car enfin, qui étais-je ? Le fils de la veuve d'Ormival et de feu le capitaine au long cours ? Ou le fils de Mme Vaubois et de feu le voyageur de commerce ? Aucun indice ne permettait de se prononcer.

« Le docteur supplia chacune de mes deux mères de sacrifier ses droits, du moins au point de vue légal, afin que je puisse m'appeler Louis d'Ormival, ou Jean Vaubois. Elles s'y refusèrent énergiquement.

« Pourquoi Jean Vaubois, si c'est un d'Ormival ? » protesta l'une.

« Pourquoi Louis d'Ormival, si c'est un Jean Vaubois ? » riposta l'autre.

« Je fus déclaré sous le nom de Jean-Louis, fils de père et de mère inconnus. »

Le prince Rénine avait écouté silencieusement. Mais Hortense, à mesure que le dénouement approchait, s'était laissé gagner par une hilarité qu'elle contenait avec peine et dont le jeune homme ne pouvait manquer de s'apercevoir.

– Excusez-moi, bégayait-elle, les larmes aux yeux, excusez-moi, c'est nerveux.

Il répondit doucement, sans amertume :

– Ne vous excusez pas, madame, je vous ai avertie que mon histoire est de celles qui font rire, et que j'en connaissais mieux que personne la niaiserie et l'absurdité. Oui, tout cela est burlesque. Mais, croyez-moi si je vous dis que, dans la réalité, ce ne fut pas drôle. Situation comique en apparence, et qui, par la force des choses, demeure comique, mais situation affreuse. Vous voyez cela d'ici, n'est-ce pas ? Les deux mères, dont aucune des deux n'était sûre d'être la mère, mais dont aucune n'était sûre de ne point l'être, se cramponnant à Jean-Louis. C'était peut-être un étranger, mais c'était peut-être l'enfant de leur chair et de leur sang. Elles l'aimèrent à l'excès et se le disputèrent avec rage. Et surtout elles en arrivèrent toutes deux à se haïr d'une haine mortelle. Différentes de caractère et d'éducation, obligées de vivre l'une près de l'autre puisque aucune ne voulait renoncer

au bénéfice de sa maternité possible, elles vécurent en ennemies que rien ne désarme.

« C'est au milieu de cette haine que je grandis, c'est cette haine que l'une et l'autre m'apprirent. Si mon cœur d'enfant, avide de tendresse, me portait vers l'une d'elles, l'autre m'insinuait le mépris et l'exécration. Dans ce manoir qu'elles achetèrent à la mort du vieux médecin et qu'elles flanquèrent de deux pavillons, je fus leur bourreau involontaire et leur victime de chaque jour. Enfance torturée, adolescence effroyable, je ne crois pas qu'un être ait souffert plus que moi. »

– Il fallait les quitter ! s'écria Hortense, qui ne riait plus.

– On ne quitte pas sa mère, dit-il, et l'une de ces femmes est ma mère. Et l'on abandonne pas son fils, et chacune d'elles peut croire que je suis son fils. Nous étions rivés tous les trois les uns aux autres, comme des forçats, rivés par la douleur, par la compassion, par le doute, par l'espoir aussi que la vérité éclaterait peut-être un jour. Et nous sommes encore là, tous les trois, à nous injurier et à nous reprocher notre vie perdue. Ah ! Quel enfer, comment s'évader ? Plusieurs fois je l'ai tenté... Vainement. Les liens rompus se renouaient. Cet été encore, dans l'élan de mon amour pour Geneviève, j'ai voulu m'affranchir et j'ai tâché de convaincre les deux femmes que j'appelle maman. Et puis... et puis je me suis heurté à leurs plaintes... à leur haine immédiate contre l'épouse... contre l'étrangère que je leur imposais... J'ai cédé... Qu'aurait fait Geneviève ici, entre Mme d'Ormival et Mme Vaubois ? Avais-je le droit de la sacrifier ?

Jean-Louis, qui s'était animé peu à peu, prononça ces dernières paroles d'une voix ferme, comme s'il eût voulu qu'on attribuât sa conduite à des raisons de conscience, et au sentiment de ses devoirs. En réalité – et Rénine et Hortense ne s'y trompèrent point – c'était un faible, incapable de réagir contre une situation absurde, dont il avait souffert depuis son enfance, et qui s'était imposée à lui comme irrémédiable et définitive. Il la supportait ainsi qu'une lourde croix qu'on n'a pas le droit de rejeter, et en même temps il en avait honte. En face de Geneviève, il s'était tu par crainte du ridicule, et, depuis, retourné dans sa prison, il y demeurait par habitude et par veulerie.

Il s'assit devant un secrétaire et, rapidement, écrivit une lettre qu'il tendit à Rénine.

– Vous voudrez bien vous charger de ces quelques mots pour Mlle Aymard, dit-il, et la supplier encore de me pardonner.

Rénine ne bougea pas, et, comme l'autre insistait, il prit la lettre et la déchira.

– Que signifie ?... questionna le jeune homme.

– Cela signifie que je ne me charge d'aucune missive.

– Pourquoi donc ?

– Parce que vous allez venir avec nous...

– Moi ?

– Que vous serez demain près de Mlle Aymard, et que vous ferez votre demande en mariage.

Jean-Louis regarda Rénine d'un air où Il y avait quelque dédain, et comme s'il eût pensé : « Voilà un monsieur qui n'a rien compris aux événements que je lui ai exposés. »

Hortense s'approcha de Rénine.

– Dites-lui que Geneviève a voulu se tuer, qu'elle se tuera fatalement...

– Inutile. Les choses se passeront comme je l'annonce. Nous partirons tous les trois dans une heure ou deux. La demande en mariage aura lieu demain.

Le jeune homme haussa les épaules et ricana.

– Vous parlez avec une assurance !...

– J'ai des motifs pour parler ainsi. On prendra un motif.

– Quel motif ?

– Je vous en dirai un, un seul, mais qui suffira si vous voulez bien m'aider dans mes recherches.

– Des recherches... Dans quel but ? fit Jean-Louis.

– Dans le but d'établir que votre histoire n'est pas entièrement exacte.

Jean-Louis se rebiffa.

– Je vous prie de croire, monsieur, que je n'ai pas dit un mot qui ne soit l'exacte vérité.

– Je m'explique mal, reprit Rénine, avec beaucoup de douceur. Vous n'avez certes pas dit un mot qui ne soit conforme à ce que vous croyez être l'exacte vérité. Mais cette vérité n'est pas, ne peut pas être ce que vous la croyez.

Le jeune homme se croisa les bras.

– Il y a des chances, en tout cas, monsieur, pour que je la connaisse mieux que vous.

– Pourquoi mieux ? Ce qui s’est passé au cours de cette nuit tragique ne vous est forcément connu que de seconde main. Vous n’avez aucune preuve. Mme d’Ormival et Mme Vaubois, non plus.

– Aucune preuve de quoi ? s’écria Jean impatienté.

– Aucune preuve de la confusion qui s’est produite.

– Comment ! Mais c’est une certitude absolue ! Les deux enfants ont été déposés dans le même berceau, sans qu’aucun signe les distinguât l’un de l’autre. La garde n’a pas pu savoir...

– C’est du moins, interrompit Rénine, la version qu’elle donne.

– Que dites-vous ? La version qu’elle donne ? Mais c’est accuser cette femme.

– Je ne l’accuse pas.

– Mais si, vous l’accusez de mentir. Mentir ? Et pourquoi ? Elle n’y avait aucun intérêt, et ses larmes, son désespoir... autant de témoignages qui confirment sa bonne foi. Car, enfin, les deux mères étaient là... elles ont vu pleurer cette femme... elles l’ont interrogée... Et puis, je le répète, quel intérêt ?...

Jean-Louis était fort surexcité. Près de lui, Mme d’Ormival et Mme Vaubois, qui, sans doute, écoutaient aux portes et qui étaient entrées sournement, balbutiaient, stupéfaites :

– Non... non... c’est impossible... Cent fois nous l’avons questionnée depuis. Pourquoi aurait-elle menti ?

– Parlez, parlez, monsieur, ordonna Jean-Louis, expliquez-vous. Dites-nous les raisons pour lesquelles vous essayez de mettre en doute la vérité certaine ?

– Parce que cette vérité n’est pas admissible, déclara Rénine, qui haussa la voix et, à son tour, s’anima jusqu’à ponctuer ses phrases de coups sur la table. Non, les choses ne s’accomplissent pas ainsi. Non, le destin n’a pas de ces raffinements de cruauté, et les hasards ne s’ajoutent pas les uns aux autres avec tant d’extravagance ! Hasard inouï déjà que, la nuit même où le docteur, son domestique et sa servante ont quitté la maison, les deux dames justement soient prises aux mêmes heures des douleurs de l’accouchement et mettent au monde en même temps deux fils. N’ajoutons pas à cela un événement plus exceptionnel encore ! Assez de maléfices ! Assez de lampes qui s’éteignent et de bougies qui ne brûlent pas ! Non, mille fois non, il n’est pas admissible qu’une sage-femme s’embrouille dans ce qui est

l'essentiel de son métier. Si affolée qu'elle soit par l'imprévu des circonstances, il y a en elle un reste d'instinct qui veille, et qui fait que chacun des deux enfants a sa place désignée et se distingue de l'autre. Alors même qu'ils sont couchés côte à côte, l'un est à droite, l'autre est à gauche. Alors même qu'ils sont enveloppés de langes semblables, il y a un petit détail qui diffère, un rien que la mémoire enregistre et qui se retrouve fatalement sans qu'il soit besoin de réfléchir. Une confusion ? Je la nie. L'impossibilité de savoir ? Mensonge. Dans le domaine de la fiction, oui, on peut imaginer toutes les fantaisies et accumuler toutes les contradictions. Mais dans la réalité, au centre même de la réalité, il y a toujours un point fixe, un noyau solide autour duquel les faits viennent se grouper d'eux-mêmes suivant un ordre logique. J'affirme donc de la façon la plus formelle que la garde Boussignol n'a pas pu confondre les deux enfants.

Il disait cela avec autant de netteté que s'il eût assisté aux événements de cette nuit, et sa puissance de persuasion était telle que, du premier coup, il ébranlait la certitude de ceux qui n'avaient jamais douté depuis un quart de siècle.

Les deux femmes et leur fils se pressaient autour de lui, et l'interrogeaient avec une angoisse haletante :

– En ce cas, selon vous, elle saurait ?... elle pourrait révéler ?...

Il rectifia :

– Je ne me prononce pas. Je dis seulement qu'il y a eu dans sa conduite, durant ces heures-là, quelque chose qui n'est d'accord ni avec ses paroles ni avec la réalité. Tout l'énorme et intolérable mystère qui a pesé sur vous trois provient, non d'une minute d'inattention, mais bien de ce quelque chose que nous ne discernons pas et qu'elle connaît, elle. Voilà ce que je prétends.

Jean-Louis eut un sursaut de révolte. Il voulait échapper à l'étreinte de cet homme.

– Oui, ce que vous prétendez, dit-il.

– Voilà ce qui fut ! Accentua violemment Rénine. Il n'est nul besoin d'assister à un spectacle pour le voir, ni d'écouter des paroles pour les entendre. La raison et l'intuition nous donnent des preuves aussi rigoureuses que les faits eux-mêmes. La garde Boussignol détient, dans le secret de sa conscience, un élément de vérité qui nous est inconnu.

D'une voix sourde, Jean-Louis articula :

– Elle vit !... Elle habite Carhaix !... On peut la faire venir !

Aussitôt, l'une des deux mères s'écria :

– J'y vais. Je la ramène.

– Non, dit Rénine. Pas vous, aucun de vous trois.

Hortense proposa :

– Voulezvous que j'y aille ? Je prends l'automobile et je décide cette femme à m'accompagner. Où demeure-t-elle ?

– Au centre de Carhaix, dit Jean-Louis, une petite boutique de mercerie. Le chauffeur vous indiquera... Mlle Boussignol... tout le monde la connaît...

– Et surtout, chère amie, ajouta Rénine, ne la prévenez de rien. Si elle s'inquiète, tant mieux. Mais qu'elle ne sache pas ce qu'on veut d'elle, c'est là une précaution indispensable si vous voulez réussir.

Trente minutes s'écoulèrent dans le silence le plus profond. Rénine se promenait à travers la pièce où de beaux meubles anciens, de belles tapisseries, des reliures et de jolis bibelots dénotaient chez Jean-Louis une recherche d'art et de style. Cette pièce était réellement la sienne. À côté, par les portes entrouvertes sur les logements contigus, on pouvait constater le mauvais goût des deux mères. Rénine se rapprocha du jeune homme et murmura :

– Elles sont riches ?

– Oui.

– Et vous ?

– Elles ont voulu que ce manoir avec toutes les terres environnantes m'appartînt, ce qui assure largement mon indépendance.

– Elles ont de la famille ?

– Des sœurs, l'une et l'autre.

– Auprès de qui elles pourraient se retirer ?

– Oui, et elles y ont pensé quelquefois. Mais... monsieur... il ne saurait être question de cela, et je crains bien que votre intervention n'aboutisse qu'à un échec. Encore une fois, je vous affirme...

L'automobile arrivait cependant. Les deux femmes se levèrent précipitamment, déjà prêtes à parler.

– Laissez-moi faire, dit Rénine, et ne vous étonnez pas de ma façon de procéder. Il ne s'agit pas de lui poser des questions, mais de lui faire peur, de l'étourdir. Dans son désarroi, elle parlera.



L'auto contourna la pelouse et s'arrêta devant les fenêtres. Hortense sauta et tendit la main à une vieille femme, coiffée d'un bonnet de linge tuyauté, vêtue d'un corsage de velours noir et d'une lourde jupe froncée.

Elle entra avec effarement. Elle avait un visage de belette, tout pointu, et qui se terminait en un museau armé de petites dents qui sortaient.

– Qu'est-ce qu'il y a, madame d'Ormival ? fit-elle en pénétrant avec crainte dans cette pièce d'où le docteur l'avait chassée jadis. Bien le bonjour, madame Vaubois.

Ces dames ne répondirent pas. Rénine s'avança et dit d'un ton sévère

– Ce qu'il y a, mademoiselle Boussignol ? Je vais vous le communiquer. Et j'insiste vivement auprès de vous pour que vous pesiez bien chacune de mes paroles.

Il avait l'air d'un juge d'instruction pour qui la culpabilité de la personne interrogée n'est point contestable.

Il formula :

– Mademoiselle Boussignol, je suis délégué par la police de Paris pour faire la lumière sur un drame qui a eu lieu ici il y a vingt-sept ans. Or, dans ce drame, où vous avez tenu un rôle considérable, je viens d'acquérir la preuve que vous avez altéré la vérité et que, par suite de vos fausses déclarations, l'état civil d'un des enfants nés au cours de cette nuit-là n'est pas exact. En matière d'état civil, les fausses déclarations constituent des crimes punis par la loi. Je suis donc forcé de vous conduire à Paris pour y subir, en présence de votre avocat, l'interrogatoire de rigueur.

À Paris ?... mon avocat ?... gémit Mlle Boussignol.

– Il le faut bien, mademoiselle, puisque vous êtes sous le coup d'un mandat d'arrestation. À moins que... insinua Rénine, à moins que vous ne soyez prête, dès maintenant, à faire tous aveux susceptibles de réparer les conséquences de votre faute.

La vieille fille tremblait de tous ses membres. Ses dents s'entrechoquaient. Elle était manifestement incapable d'opposer à Rénine la plus petite résistance.

– Êtes-vous décidée à tout avouer ? demanda-t-il.

Elle risqua :

– Je n'ai rien à avouer, puisque je n'ai rien fait.

– Alors, nous partons, dit-il.

– Non, non, implora-t-elle... Ah ! Mon bon monsieur, je vous en supplie...

– Êtes-vous décidée ?

– Oui, fit-elle dans un souffle.

– Immédiatement, n'est-ce pas ? L'heure du train me presse. Il faut que cette affaire soit réglée séance tenante. À la moindre hésitation de votre part, je vous emmène. Nous sommes d'accord ?

– Oui.

– Allons-y carrément. Pas de subterfuge. Pas de faux-fuyants.

Il désigna Jean-Louis.

– De qui monsieur est-il le fils ? De Mme d'Ormival ?

– Non.

– De Mme Vaubois, par conséquent ?

– Non.

Un silence de stupeur accueillit cette double réponse.

– Expliquez-vous, ordonna Rénine, en regardant sa montre.

Alors Mlle Boussignol tomba à genoux et raconta, d'un ton si bas et d'une voix si altérée qu'ils durent tous se pencher sur elle pour percevoir à peu près le sens de son bredouillement :

– Quelqu'un est venu le soir... un monsieur qui apportait dans des couvertures un enfant nouveau-né qu'il voulait confier au docteur... Comme le docteur n'était pas là, il est resté toute la nuit à l'attendre, et c'est lui qui a tout fait.

– Quoi ? Qu'a-t-il donc fait ? exigea Rénine. Que s'est-il passé ?

Il avait saisi la vieille par les deux mains, et la tenait sous son regard impérieux. Jean-Louis et les deux mères étaient penchés sur elle, haletants et anxieux. Leur vie dépendait des quelques mots qui allaient être prononcés.

Elle les articula, ces mots, en joignant les mains, comme on fait la confession d'un crime :

– Eh bien ! Il s'est passé que ce n'est pas un enfant qui est mort, mais tous les deux, celui de Mme d'Ormival et celui de Mme Vaubois, tous les deux dans des convulsions. Alors le monsieur, voyant cela, m'a dit... Je me rappelle toutes ses phrases, le son de sa voix, tout... Il m'a dit :

« Les circonstances m'indiquent mon devoir. Je dois saisir cette occasion pour que mon garçon, à moi, soit heureux et bien soigné. Mettez-

le à la place d'un de ceux qui sont morts. »

— Il m'offrit une grosse somme en disant que ça le débarrasserait d'un coup de frais à payer chaque mois pour son gosse, et j'acceptai. Seulement, à la place duquel le mettre ? Fallait-il que le garçon devienne Louis d'Ormival ou Jean Vaubois ? Il réfléchit un instant et répondit :

« Ni l'un, ni l'autre. » Et alors il m'expliqua comment je devais m'y prendre et ce que je devais raconter quand il serait parti. Et, pendant que j'habillais son garçon avec des langes et des tricots pareils à ceux de l'un des petits morts, lui, il enveloppa l'autre petit avec des couvertures qu'il avait apportées, et il s'en alla dans la nuit.

Mlle Boussignol baissa la tête et pleura. Après un moment, Rénine lui dit, l'intonation plus bienveillante :

— Je ne vous cacherai pas que votre déposition s'accorde avec l'enquête que j'ai poursuivie de mon côté. On vous en tiendra compte.

— Je n'irai pas à Paris ?

— Non.

— Vous ne m'emmènerez pas ? Je peux me retirer ?

— Vous pouvez vous retirer. C'est fini pour l'instant.

— Et on ne causera pas de tout ça dans le pays ?

— Non ! Ah ! Un mot encore. Vous connaissez le nom de cet homme ?

— Il ne me l'a pas dit.

— Vous l'avez revu ?

— Jamais.

— Vous n'avez pas autre chose à déclarer ?

— Rien.

— Vous êtes prête à signer le texte écrit de votre confession ?

— Oui.

— C'est bien. Dans une semaine ou deux, vous serez convoquée. D'ici là, pas un mot à personne.

Elle se releva et fit un signe de croix. Mais ses forces la trahirent, et elle dut s'appuyer sur Rénine. Il la conduisit dehors et ferma la porte derrière elle.

Quand il revint, Jean-Louis était entre les deux vieilles dames, et tous les trois se tenaient par la main. Le lien de haine et de misère qui les unissait était brisé tout à coup, et cela mettait entre eux aussitôt, sans qu'ils

eussent besoin de réfléchir, une douceur et un apaisement dont ils n'avaient pas conscience, mais qui les rendaient graves et recueillis.

– Brusquons les choses, dit Rénine à Hortense. C'est l'instant décisif de la bataille. Il faut embarquer Jean-Louis.

Hortense paraissait distraite. Elle murmura :

– Pourquoi avez-vous laissé partir cette femme ? Vous êtes satisfait de sa déposition ?

– Je n'ai pas été satisfait. Elle a dit ce qui s'est passé. Que voulezvous de plus ?

– Rien... Je ne sais pas.

– Nous en reparlerons, chère amie. Pour l'instant, je le répète, il faut embarquer Jean-Louis. Et tout de suite. Sinon...

Et, s'adressant au jeune homme, il dit :

– Vous estimez comme moi, n'est-ce pas, que les événements vous imposent, ainsi qu'à Mme Vaubois et à Mme d'Ormival, une séparation qui vous permettra à tous trois de voir clair et de vous résoudre en toute liberté d'esprit ? Venez avec nous, monsieur. Ce qu'il y a de plus urgent, c'est de sauver Geneviève Aymard, votre fiancée.

Jean-Louis demeurait perplexe. Rénine se retourna vers les deux femmes.

– C'est votre avis, je n'en doute pas, n'est-ce pas, mesdames ?

Elles firent un signe de tête.

– Vous voyez, monsieur, dit-il à Jean-Louis, nous sommes tous d'accord. Dans les grandes crises, il faut le recul de la séparation... Oh ! Pas bien longtemps, peut-être... quelques jours de répit, après lesquels il vous sera loisible d'abandonner Geneviève Aymard et de reprendre votre existence. Mais ces quelques jours sont indispensables. Vite, monsieur.

Et sans lui laisser le temps de réfléchir, l'étourdissant de paroles, persuasif et obstiné, il le poussa vers son appartement.

Une demi-heure après, Jean-Louis quittait le manoir.

– Et il n'y retournera que marié, dit Rénine à Hortense, alors qu'ils traversaient la station de Guingamp où l'automobile les avait menés, et que Jean-Louis s'occupait de sa malle. Tout est pour le mieux. Vous êtes contente ?

– Oui, la pauvre Geneviève sera heureuse, répondit-elle distraitement.

Une fois installés dans le train, ils allèrent tous deux au wagon-restaurant. À la fin du dîner, Rénine, qui avait adressé à Hortense plusieurs questions auxquelles la jeune femme n'avait répliqué que par des monosyllabes, protesta :

– Ah ça ! Mais qu'est-ce qu'il y a, chère amie ? Vous avez l'air soucieux.

– Moi ? Mais non.

– Si, si, je vous connais. Allons, pas de réticences.

Elle sourit.

– Eh bien ! Puisque vous insistez tellement pour savoir si je suis satisfaite, je dois vous dire que... évidemment... je le suis pour Geneviève Aymard... mais que, sous un autre rapport... au point de vue même de l'aventure... je conserve comme une sorte de malaise...

– Pour parler franc, je ne vous ai pas « épatée » cette fois-ci ?

– Pas trop.

– Mon rôle vous semble secondaire ?... Car, enfin, en quoi consiste-t-il ! Nous sommes venus. Nous avons écouté les doléances de Jean-Louis. On a fait comparaître une ancienne sage-femme. Et voilà, c'est fini.

– Justement, je me demande si c'est fini et je n'en suis pas certaine. En vérité, nos autres aventures m'avaient laissé une impression plus... comment m'expliquer ? Plus franche, plus claire.

– Et celle-ci vous paraît obscure ?

Obscure, oui, inachevée.

– Mais en quoi ?

– Je ne sais pas. Cela tient peut-être aux aveux de cette femme... Oui, très probablement. Ce fut si imprévu et si bref !

– Parbleu fit Rénine en riant, vous pensez bien que j'y ai coupé court. Il ne fallait pas trop d'explications.

– Comment ?

– Oui, si elle avait donné des explications trop détaillées, on aurait fini par se méfier de ce qu'elle racontait.

– Se défier ?

– Dame, l'histoire est un peu tirée par les cheveux. Ce monsieur qui arrive, la nuit, avec un enfant dans sa poche, et qui s'en va avec un cadavre, ça ne tient guère debout. Que voulez-vous, chère amie, je n'avais pas eu beaucoup de temps pour lui souffler son rôle, à la malheureuse.

Hortense le regardait, abasourdie.

– Que voulezvous dire ?

– Oui, n'est-ce pas, ces femmes de la campagne, ça a la tête dure. Nous étions pressés, elle et moi. Alors nous avons bâti à la va-vite un scénario... qu'elle n'a pas trop mal récité d'ailleurs. Le ton y était... Effarement... Trémolo... Larmes...

– Est-ce possible ! Est-ce possible murmura Hortense. Vous l'aviez donc vue auparavant ?

– Il a bien fallu.

– Mais quand ?

– Mais le matin, à l'arrivée. Tandis que vous refaisiez un brin de toilette à l'hôtel de Carhaix, moi, je courais aux renseignements. Vous pensez bien que le drame d'Ormival-Vaubois est connu dans la région. Tout de suite on m'a indiqué l'ancienne sage-femme, Mlle Boussignol. Avec Mlle Boussignol ça n'a pas traîné. Trois minutes pour établir la nouvelle version de ce qui s'était passé, et 10 000 francs pour qu'elle consente à répéter devant les gens du manoir cette version... plus ou moins invraisemblable.

– Tout à fait invraisemblable !

– Pas tant que cela, chère amie, puisque vous y avez cru et les autres également. Et c'était l'essentiel. Il fallait, d'un coup d'épaule, démolir une vérité de vingt-sept ans, une vérité d'autant plus solide qu'elle était bâtie sur les faits eux-mêmes. C'est pourquoi j'ai foncé dessus de toutes mes forces, et je l'ai attaquée à coups d'éloquence. L'impossibilité d'identifier les deux enfants ? Je la nie ! La confusion ? Mensonge ! Vous êtes tous les trois victimes de quelque chose que j'ignore, mais que votre devoir est d'éclaircir. « Facile, s'écrie Jean-Louis, tout de suite ébranlé, faisons venir Mlle Boussignol. » « Faisons-la venir. » Sur quoi Mlle Boussignol arrive et débite en sourdine le petit discours que je lui ai seriné. Coup de théâtre. Stupeur. J'en profite pour enlever le jeune homme.

Hortense hocha la tête.

– Mais ils se reprendront tous les trois ! Ils réfléchiront !

– Jamais de la vie ! Qu'ils aient des doutes, peut-être. Mais jamais ils ne consentiront à avoir des certitudes ! Jamais ils n'accepteront de réfléchir ! Comment voilà des gens que je tire de l'enfer où ils se débattent depuis un quart de siècle, et ils voudraient s'y replonger ? Voilà des gens qui, par veulerie, par un faux sentiment du devoir, n'avaient pas le courage de

s'évader, et ils ne se cramponneraient pas à la liberté que je leur donne ? Allons donc ! Mais ils auraient avalé des bourdes encore plus indigestes que celles qui leur furent servies par Mlle Boussignol. Après tout, quoi, ma version n'est pas plus bête que la vérité. Au contraire, et ils l'ont avalée toute crue ! Tenez, avant notre départ, j'ai entendu Mme d'Ormival et Mme Vaubois parler de leur déménagement immédiat. Elles étaient déjà tout affectueuses l'une avec l'autre à l'idée de ne plus se voir.

– Mais, Jean-Louis ?

– Jean-Louis ! Mais il en avait pardessus la tête de ses deux mères !

Sapristi, on n'a pas deux mères dans la vie ! En voilà une situation pour un homme ! Quand on a la chance de pouvoir choisir entre avoir deux mères ou n'en pas avoir du tout, fichtre on n'hésite pas. Et puis Jean-Louis aime Geneviève. Et il l'aime assez, je veux le croire, pour ne pas lui infliger deux belles-mères ! Allez, vous pouvez être tranquille. Le bonheur de cette jeune personne est assuré, et n'est-ce pas cela que vous désiriez ? L'important, c'est le but que l'on atteint, et non pas la nature plus ou moins étrange des moyens que l'on emploie. Et s'il y a des aventures qui se dénouent et des mystères que l'on élucide, grâce à la recherche et à la découverte de bouts de cigarettes, de carafes incendiaires et de cartons à chapeaux qui s'enflamment, il en est d'autres qui exigent de la psychologie et dont la solution est purement psychologique.

Hortense se tut et reprit au bout d'un instant :

– Alors, vraiment, vous êtes persuadé que Jean-Louis...

Rénine parut très étonné.

– Comment, vous pensez encore à cette vieille histoire. Mais c'est fini tout cela ! Ah bien ! Je vous avoue qu'il ne m'intéresse plus du tout, l'homme à la double mère.

Et ce fut dit d'un ton si cocasse, avec une sincérité si amusante, qu'Hortense fut prise de rire.

– À la bonne heure, dit-il, riez, chère amie. On voit les choses bien plus clairement à travers le rire qu'à travers les larmes. Et puis, il est une autre raison pour laquelle votre devoir est de rire chaque fois que l'occasion s'en présente.

– Laquelle ?

– Vous avez de jolies dents.

## *La Dame à la Hache*

### Table des matières

L'un des événements les plus incompréhensibles de l'époque qui précéda la guerre fut certainement ce qu'on appela l'affaire de la Dame à la Hache. La solution n'en fut pas connue, et elle ne l'eût jamais été si les circonstances n'avaient pas, de la façon la plus cruelle, obligée le prince Rénine – devons-nous dire Arsène Lupin ? – à s'en occuper, et si nous n'en pouvions donner aujourd'hui, d'après ses confidences, le récit authentique.

Rappelons les faits. En l'espace de dix-huit mois, cinq femmes disparurent, cinq femmes de conditions diverses, âgées de vingt à trente ans, habitant Paris ou la région parisienne.

Voici leurs noms : Mme Ladoue, femme d'un docteur ; Mlle Ardent, fille d'un banquier ; Mlle Covereau, blanchisseuse à Courbevoie ; Mlle Honorine Vernisset, couturière et Mlle Grollinger, artiste peintre. Ces cinq femmes disparurent sans qu'il fût possible de recueillir un seul détail qui expliquât pourquoi elles sortirent de chez elles, pourquoi elles n'y rentrèrent pas, qui les attira dehors, où et comment elles furent retenues.

Huit jours après leur départ, on retrouvait chacune d'elles en un endroit quelconque de la banlieue ouest de Paris, et chaque fois, ce fut un cadavre qu'on retrouva, le cadavre d'une femme frappée à la tête d'un coup de hache. Et chaque fois, près de cette femme attachée solidement, la figure inondée de sang, le corps amaigri par le manque de nourriture, des traces de roues prouvaient que le cadavre avait été apporté là par une voiture.

L'analogie des cinq crimes était telle qu'il n'y eut qu'une seule instruction, laquelle engloba les cinq enquêtes, et d'ailleurs n'aboutit à aucun résultat. Disparition d'une femme, découverte de son cadavre huit jours après, exactement. Voilà tout.

Les liens étaient identiques. Identiques aussi les marques laissées par les roues de la voiture ; identiques les coups de hache, tous donnés au haut du front, au plein milieu de la tête et verticalement.



Le mobile ? Les cinq femmes avaient été entièrement dépouillées de leurs bijoux, porte-monnaie et objets de valeur. Mais on pouvait aussi bien attribuer le vol à des maraudeurs et à des passants, puisque les cadavres gisaient dans des endroits déserts. Devait-on supposer l'exécution d'un plan de vengeance, ou bien d'un plan destiné à détruire une série d'individus reliés les uns aux autres, bénéficiaires, par exemple, d'un héritage futur ? Là encore, même obscurité. On bâtissait des hypothèses, que démentait sur-le-champ l'examen des faits. On suivait des pistes aussitôt abandonnées.

Et, brusquement, un coup de théâtre. Une balayeuse des rues ramassa sur un trottoir un petit carnet qu'elle remit au commissariat voisin.

Toutes les feuilles de ce petit carnet étaient blanches, sauf une, où il y avait la liste des femmes assassinées, liste établie selon l'ordre chronologique et dont les noms étaient accompagnés de trois chiffres. *Ladoue, 132 ; Vernisset, 118, etc.*

On n'aurait certes attaché aucune importance à ces lignes que le premier venu avait pu écrire puisque tout le monde connaissait la liste funèbre. Mais, au lieu de cinq noms, voilà qu'elle en comportait six ! Oui, au-dessous du mot *Grollinger, 128*, on lisait *Williamson, 114*. Se trouvait-on en présence d'un sixième assassinat ?

La provenance évidemment anglaise du nom restreignait le champ des investigations qui, de fait, furent rapides. On établit que, quinze jours auparavant, une demoiselle Herbertte Williamson, nurse dans une famille d'Auteuil, avait quitté sa place pour retourner en Angleterre, et que, depuis ce temps, ses sœurs, bien qu'averties par lettre de sa prochaine arrivée, n'avaient pas entendu parler d'elle.

Nouvelle enquête. Un agent des Postes retrouva le cadavre dans les bois de Meudon. Miss Williamson avait le crâne fendu par le milieu.

Inutile de rappeler l'émotion du public à ce moment, et quel frisson d'horreur, à la lecture de cette liste, écrite sans aucun doute de la main même du meurtrier, secoua les foules. Quoi de plus épouvantable qu'une telle comptabilité, tenue à jour comme le livre d'un bon commerçant. « À telle date, j'ai tué celle-ci, à telle autre, celle-là... » Et, comme résultat de l'addition, six cadavres.

Contre toute attente, les experts et les graphologues n'eurent aucun mal à s'accorder et déclarèrent unanimement que l'écriture était celle d'une femme « cultivée, ayant des goûts artistes, de l'imagination et une extrême

sensibilité ». La Dame à la Hache, ainsi que les journaux la désignèrent, n'était décidément pas la première venue, et des milliers d'articles étudièrent son cas, exposèrent sa psychologie et se perdirent en explications baroques.

C'est cependant l'auteur d'un de ces articles, un jeune journaliste que sa trouvaille tira de pair, qui apporta le seul élément de vérité, et jeta dans ces ténèbres la seule lueur qui devait les traverser. En cherchant à donner un sens aux chiffres placés à la droite des six noms, il avait été conduit à se demander si ces chiffres ne représentaient pas tout simplement le nombre de jours qui séparaient les crimes les uns des autres. Il suffisait de vérifier les dates. Tout de suite, il avait constaté l'exactitude et la justesse de son hypothèse. L'enlèvement de Mlle Vernisset avait eu lieu 132 jours après celui de Mme Ladoue celui d'Hermine Covereau 118 Jours après celui de Mlle Vernisse, *etc.*

Donc, aucune hésitation possible et la justice ne put qu'enregistrer une solution qui s'adaptait si exactement aux circonstances les chiffres correspondaient aux intervalles. La comptabilité de la Dame à la Hache n'offrait aucune défaillance.

Mais alors une remarque s'imposait. Miss Williamson, la dernière victime, ayant été enlevée le 26 juin précédent, et son nom étant accompagné du chiffre 114, ne devait-on pas admettre qu'une autre agression se produirait 114 jours après, c'est-à-dire le 18 octobre ? Ne devait-on pas croire que l'horrible besogne se répéterait selon la volonté secrète de l'assassin ? Ne devait-on pas aller jusqu'au bout de l'argumentation qui attribuait aux chiffres, à tous les chiffres, aux derniers comme aux autres, leur valeur de dates éventuelles ?

Or, précisément, cette polémique se poursuivait et se discutait, durant les jours qui précédèrent ce 18 octobre où la logique voulait que s'accomplît un nouvel acte du drame abominable. Et c'est pourquoi il était naturel que le matin de ce jour-là le prince Rénine et Hortense, en prenant rendez-vous par téléphone pour le soir, fissent allusion aux journaux que chacun d'eux venait de lire.

– Attention dit Rénine en riant, si vous rencontrez la Dame à la Hache, prenez l'autre trottoir.

– Et si cette bonne dame m'enlève, que faire ? demanda Hortense.

– Semez votre chemin de petits cailloux blancs, et répétez jusqu’à la seconde même où luira l’éclair de la hache : « Je n’ai rien à craindre ; *il* me délivrera. » *Il*, c’est moi... et je vous baise les mains. À ce soir, chère amie.

L’après-midi, Rénine s’occupa de ses affaires. De quatre à sept, il acheta les différentes éditions des journaux. Aucune d’elles ne parlait d’enlèvement.

À neuf heures, il alla au Gymnase où il avait retenu une baignoire.

À neuf heures et demie, Hortense n’étant pas arrivée, il téléphona chez elle, sans arrière-pensée d’inquiétude d’ailleurs. La femme de chambre répondit que madame n’était pas encore rentrée.

Saisi d’un effroi soudain, Rénine courut à l’appartement meublé qu’Hortense occupait provisoirement près du parc Monceau, et il interrogea la femme de chambre, qu’il avait placée près d’elle, et qui lui était toute dévouée. Cette femme raconta que sa maîtresse était sortie à deux heures, une lettre timbrée à la main, en disant qu’elle allait à la poste et qu’elle rentrerait pour s’habiller. Depuis, aucune nouvelle.

– Cette lettre était adressée à qui ?

– À monsieur. J’ai vu la suscription Prince Rénine.

Il attendit jusqu’à minuit. Vainement. Hortense ne revint pas, et elle ne revint pas non plus le lendemain.

– Pas un mot là-dessus, ordonna Rénine à la femme de chambre. Vous direz que votre maîtresse est à la campagne et que vous allez la rejoindre.

Pour lui, il ne doutait pas. La disparition d’Hortense s’expliquait par la date même du 18 octobre. Hortense était la septième victime de la Dame à la Hache.

« L’enlèvement, se dit Rénine, précède le coup de hache de huit jours. J’ai donc, à l’heure actuelle, sept jours pleins devant moi. Mettons six, pour éviter toute surprise. Nous sommes aujourd’hui un samedi : il faut que vendredi prochain, à midi, Hortense soit libre, et pour cela que je connaisse sa retraite, au plus tard, jeudi soir, neuf heures. »

Rénine inscrivit en gros caractères : JEUDI SOIR NEUF HEURES sur une pancarte qu’il cloua au-dessus de la cheminée de son cabinet de travail. Puis le samedi, à midi, lendemain de la disparition, il s’enferma dans cette pièce après avoir donné l’ordre à son domestique de ne le déranger qu’aux heures des repas ou des courriers.

Il resta là quatre jours, sans bouger presque. Tout de suite, il avait fait venir une collection de tous les journaux importants qui avaient parlé avec détails des six premiers crimes. Quand il les eut lus et relus, il ferma les volets et les rideaux, et, sans lumière, le verrou tiré, étendu sur un divan, il réfléchit.

Le mardi soir, il n'était pas plus avancé qu'à la première heure. Les ténèbres demeuraient aussi épaisses. Il n'avait pas trouvé le moindre fil susceptible de le conduire ni entrevu la moindre raison qui lui permît d'espérer.

Parfois, malgré son immense pouvoir de contrôle sur lui-même, et malgré sa confiance illimitée dans les ressources dont il disposait, parfois il tressaillait d'angoisse. Arriverait-il à temps ? Il n'y avait pas de motif pour que, dans les derniers jours, il vît plus clair que durant les jours qui venaient de s'écouler. Et alors c'était le meurtre inévitable de la jeune femme.

Cette idée le torturait. Il était attaché à Hortense par un sentiment beaucoup plus violent et plus profond que l'apparence de leurs relations ne le laissait croire. La curiosité du début, le désir initial, le besoin de protéger la jeune femme, de la distraire et de lui donner le goût de l'existence étaient devenus tout simplement de l'amour. Ni l'un ni l'autre ne s'en rendait compte, parce qu'ils ne se voyaient guère qu'en des heures de crise où c'était l'aventure des autres et non la leur qui les préoccupait. Mais, au premier choc du danger, Rénine s'aperçut de la place qu'Hortense avait prise dans sa vie, et il se désespérait de la savoir, captive et martyrisée et d'être impuissant à la sauver.

Il passa une nuit d'agitation et de fièvre, tournant et retournant l'affaire en tous sens. La matinée du mercredi fut également affreuse pour lui. Il perdait pied. Renonçant à la claustration, il avait ouvert les fenêtres, allait et venait dans son appartement, sortait sur le boulevard et rentrait comme s'il eût fui devant l'idée qui l'obsédait.

« Hortense souffre... Hortense est au fond de l'abîme... Elle voit la hache... Elle m'appelle... Elle me supplie... Et je ne peux rien... »

C'est à cinq heures de l'après-midi, qu'en examinant la liste des six noms il eut ce petit choc intérieur qui est comme le signal de la vérité que l'on cherche. Une lueur jaillit dans son esprit. Ce n'était certes pas la grande lueur où tous les points apparaissent, mais cela lui suffisait pour savoir dans quel sens il fallait se diriger.

Tout de suite son plan de campagne fut fait. Par son chauffeur Clément, il envoya aux principaux journaux une petite note qui devait passer en gros caractères dans les annonces du lendemain. Clément eut en outre comme mission d'aller à la blanchisserie de Courbevoie où jadis était employée Mlle Covereau, la deuxième des six victimes.

Le jeudi, Rénine ne bougea pas. L'après-midi, plusieurs lettres provoquées par son annonce lui arrivèrent. Puis, il y eut deux télégrammes. Mais il ne sembla point que ces lettres et télégrammes répondissent à ce qu'il attendait. Enfin, à trois heures, il reçut, timbré du Trocadéro, un petit bleu qui parut le satisfaire. Il le tourna et retourna, étudia l'écriture, feuilleta sa collection de journaux et conclut à mi-voix : « Je crois qu'on peut marcher dans cette direction. »

Il consulta un Tout-Paris, nota cette adresse : M. de Lourtier-Vaneau, ancien gouverneur des colonies, avenue Kléber, 47 bis, et courut jusqu'à son automobile.

– Clément, avenue Kléber, 47 bis.

Il fut introduit dans un grand cabinet de travail que garnissaient de magnifiques bibliothèques ornées de vieux livres aux reliures précieuses. M. de Lourtier-Vaneau était un homme encore jeune, qui portait une barbe un peu grisonnante, et qui, par ses manières affables, sa distinction réelle, sa gravité souriante, commandait la confiance et la sympathie.

– Monsieur le Gouverneur, lui dit Rénine, je m'adresse à vous parce que j'ai lu dans les journaux de l'année dernière que vous aviez connu l'une des victimes de la Dame à la Hache, Honorine Vernisset.

– Si nous l'avons connue ! s'écria M. de Lourtier, ma femme l'employait comme couturière à la journée ! Pauvre fille !

– Monsieur le Gouverneur, une dame de mes amies vient de disparaître, comme les six autres victimes ont disparu.

– Comment fit M. de Lourtier, avec un haut-le-corps. Mais j'ai suivi les journaux attentivement. Il n'y a rien eu le 18 octobre.

– Si, une jeune femme que j'aime, Mme Daniel, a été enlevée le 18 octobre.

– Et nous sommes aujourd'hui le 24 !...

– En effet, et c'est après-demain que le crime sera commis.

– C'est horrible. Il faut à tout prix empêcher...

– Peut-être y arriverai-je avec votre concours, monsieur le Gouverneur.

– Mais vous avez porté plainte ?

– Non. Nous nous trouvons en face de mystères pour ainsi dire absolus, compacts, qui n’offrent aucun vide par où puisse s’introduire le regard le plus aigu, et dont il est inutile de demander la révélation aux moyens ordinaires, étude des lieux, enquêtes, recherches d’empreintes, *etc.* Si aucun de ces procédés n’a servi dans les cas précédents, ce serait perdre son temps que d’en user pour un septième cas analogue. Un ennemi qui montre tant d’adresse et de subtilité ne laisse derrière lui aucune de ces traces grossières où s’accroche le premier effort d’un détective professionnel.

– Alors, qu’avez-vous fait ?

– Avant d’agir, j’ai réfléchi durant quatre jours.

M. de Lourtier-Vaneau observa son interlocuteur, et avec une nuance d’ironie :

– Le résultat de cette méditation ?...

– C’est d’abord, répondit Rénine, sans se démonter, que j’ai pris de toutes ces affaires une vue d’ensemble que personne n’avait eue jusqu’ici, ce qui m’a permis d’en découvrir la signification générale, d’écarter toute la broussaille des hypothèses gênantes, et, puisque l’on n’avait pas pu s’accorder sur les mobiles de toute cette besogne, de l’attribuer à la seule catégorie d’individus capables de l’exécuter.

– C’est-à-dire ?

– À la catégorie des fous, monsieur le Gouverneur.

M. de Lourtier-Vaneau sursauta.

– Des fous ? Quelle idée !

– Monsieur le Gouverneur, la femme que l’on appelle la Dame à la Hache est une folle.

– Mais elle serait enfermée !

– Savons-nous si elle ne l’est pas ? Savons-nous si elle ne compte pas au nombre de ces demi-fous, inoffensifs en apparence et qu’on surveille si peu qu’ils ont toute latitude pour s’abandonner à leurs petites manies et à leurs petits instincts de bêtes féroces ? Rien de plus faux que ces êtres-là. Rien de plus sournois, de plus patient, de plus opiniâtre, de plus dangereux, de plus absurde à la fois et de plus logique, de plus désordonné et de plus méthodique. Toutes ces épithètes, monsieur le Gouverneur, peuvent s’appliquer à l’œuvre de la Dame à la Hache. L’obsession d’une idée et la répétition d’un acte, voilà la caractéristique du fou. Je ne connais pas encore

l'idée qui obsède la Dame à la Hache, mais je connais l'acte qui en résulte, et c'est toujours le même. La victime est attachée par des cordes identiques. Elle est tuée après un même nombre de jours. Elle est frappée par le même coup, avec le même instrument, à la même place : au milieu du front, et d'une blessure exactement perpendiculaire. Un assassin quelconque varie. Sa main, qui tremble, dévie et se trompe. La Dame à la Hache ne tremble pas. On dirait qu'elle a pris des mesures, et le tranchant de son arme ne dévie pas d'une ligne. Ai-je besoin de vous soumettre d'autres preuves, et d'examiner avec vous tous les autres faits ? Non, n'est-ce pas ? Le mot de l'énigme vous est maintenant connu, et vous pensez comme moi que seul un fou a pu agir de la sorte, stupidement, sauvagement, mécaniquement, à la manière d'une horloge qui sonne ou d'un couperet qui tombe...

M. de Lourtier-Vaneau, hocha la tête.

– En effet... en effet... toute l'affaire peut être vue sous cet angle... et je commence à croire qu'on doit la voir ainsi. Mais si nous admettons chez cette folle l'espèce de logique mathématique, je n'aperçois aucune corrélation entre les victimes. Elle a frappé au petit bonheur. Pourquoi celle-ci plutôt que celle-là ?

– Ah ! Monsieur le Gouverneur, s'écria Rénine, vous me posez la question que je me suis posée dès la première minute, la question qui résume tout le problème et que j'ai eu tant de mal à résoudre ! Pourquoi Hortense Daniel plutôt que cette autre ? Entre deux millions de femmes qui s'offraient, pourquoi Hortense ? Pourquoi la jeune Vernisset ? Pourquoi Miss Williamson ? Si l'affaire est telle que je l'imaginais dans son ensemble, c'est-à-dire fondée sur la logique aveugle et baroque d'une folle, fatalement il y avait un choix. Or en quoi consistait-il, ce choix ? Quelle était la qualité, ou le défaut, ou le signe nécessaire pour que la Dame à la Hache frappât ? Bref, si elle choisissait – et elle ne pouvait pas ne pas choisir – qu'est-ce qui dirigeait son choix ?

– Vous avez trouvé ?...

Rénine fit une pause et repartit :

– Oui, monsieur le Gouverneur, j'ai trouvé, et j'aurais pu trouver dès la première minute, puisqu'il suffisait d'examiner attentivement la liste des victimes. Mais ces éclairs de vérité ne s'allument jamais que dans un cerveau surchauffé par l'effort et par la réflexion. Vingt fois j'avais regardé la liste sans que ce petit détail prît forme à mes yeux.

– Je ne comprends pas, fit M. de Lourtier-Vaneau.

– Monsieur le Gouverneur, il est à remarquer que, si plusieurs personnes sont réunies dans une affaire, crime, scandale public, etc., la façon de les désigner demeure à peu près immuable. En l’occurrence, les journaux n’ont jamais employé à l’égard de Mme Ladoue, de Mlle Ardant, ou de Mlle Covereau, que leurs noms de famille. Par contre, Mlle Vernisset et Miss Williamson ont toujours été désignées, en même temps, par les prénoms Honorine et Herbet. S’il en avait été ainsi pour les six victimes, il n’y aurait pas eu de mystère.

– Pourquoi ?

– Parce qu’on aurait su, du premier coup, la corrélation qui existait entre les six malheureuses, comme je l’ai su, moi, soudain, par le rapprochement de ces deux prénoms-là avec celui d’Hortense Daniel. Cette fois, vous comprenez, n’est-ce pas ? Vous avez, comme moi, devant les yeux, trois prénoms...

M. de Lourtier-Vaneau parut troublé. Un peu pâle, il prononça :

– Que dites-vous ?... Que dites-vous ?

– Je dis, continua Rénine d’une voix nette, en détachant les syllabes les unes des autres, je dis que vous avez devant les yeux trois prénoms qui, tous trois, commencent par la même initiale, et qui, tous trois, coïncidence remarquable, sont composés d’un même nombre de lettres, ainsi que vous pouvez le vérifier. Si, d’autre part, vous vous informez auprès de la blanchisseuse de Courbevoie, où était employée Mlle Covereau, vous saurez qu’elle s’appelait Hilairie. Là encore même initiale et même nombre de lettres. Inutile de chercher davantage. Nous sommes sûrs, n’est-ce pas ? Que les prénoms de toutes les victimes présentent les mêmes particularités. Et cette constatation nous donne d’une façon absolument certaine le mot du problème qui se posait à nous. Le choix de la folle est expliqué. Nous connaissons la parenté qui reliait entre elles les malheureuses. Pas d’erreur possible. C’est cela et ce n’est pas autre chose. Et quelle confirmation de mon hypothèse que cette manière de choisir ! Quelle preuve de folie !

Pourquoi tuer ces femmes-ci plutôt que celles-là ? Parce que leurs noms commencent par un H et qu’ils sont composés de huit lettres ? Vous m’entendez bien, monsieur le Gouverneur ? Le nombre des lettres est de huit. La lettre initiale est la huitième lettre de l’alphabet, et le mot huit commence par un H. Toujours la lettre H. *Et c’est une hache qui fut*



*l'instrument de supplice.* Me direz-vous que la Dame à la Hache n'est pas une folle ?

Rénine s'interrompit et s'approcha de M. de Lourtier-Vaneau.

– Qu'avez-vous donc, monsieur le Gouverneur ? Vous semblez souffrant ?

Non, non, fit M. de Lourtier, dont le front ruisselait de sueur... Non, mais toute cette histoire est tellement troublante ! Pensez donc, j'ai connu l'une des victimes... Et alors...

Rénine alla chercher sur un guéridon une carafe et un verre qu'il remplit d'eau et tendit à M. de Lourtier. Celui-ci but quelques gorgées, puis, se redressant, il poursuivit d'une voix qu'il cherchait à raffermir :

– Soit. Admettons votre supposition. Encore faut-il qu'elle aboutisse à des résultats tangibles. Qu'avez-vous fait ?

– J'ai publié ce matin dans tous les journaux une annonce ainsi conçue : *Excellente cuisinière demande place. Écrire avant cinq heures soir à Herminie, boulevard Haussmann..., etc.* Vous comprenez toujours, n'est-ce pas, monsieur le Gouverneur ? Les prénoms commençant par un H et composés de huit lettres sont extrêmement rares et tous un peu démodés, Herminie, Hilairie, Herbette... Or, ces prénoms-là, pour des motifs que j'ignore, sont indispensables à la folle. Elle ne peut s'en passer. Pour trouver des femmes qui portent un de ces prénoms, et seulement pour cela, elle ramasse tout ce qui lui reste de raison, de discernement, de réflexion, d'intelligence. Elle cherche, elle interroge. Elle est à l'affût. Elle lit les journaux qu'elle ne comprend guère, mais où ses yeux s'accrochent à certains détails, à certaines majuscules. Et, par conséquent, je n'ai pas douté une seconde que ce nom d'Herminie, imprimé en gros caractères, n'attirât son regard et que, dès aujourd'hui, elle ne se prit au piège de mon annonce...

– Elle a écrit ? demanda M. de Lourtier-Vaneau anxieusement.

– Pour faire leurs propositions à la soi-disant Herminie, continua Rénine, plusieurs dames ont écrit les lettres habituelles en pareil cas. Mais j'ai reçu un pneumatique qui m'a semblé de quelque intérêt.

– De qui ?

– Lisez, monsieur le Gouverneur.

M. de Lourtier-Vaneau arracha la feuille des mains de Rénine et jeta un coup d'œil sur la signature. Il eut d'abord un geste d'étonnement, comme

s'il se fût attendu à autre chose. Puis il partit d'un long éclat de rire, où il y avait comme de la joie et de la délivrance.

– Pourquoi riez-vous, monsieur le Gouverneur ? Vous avez l'air content.

– Content, non. Mais cette lettre est signée de ma femme.

– Et vous aviez craint autre chose ?

– Oh ! Non, mais du moment que c'est ma femme...

Il n'acheva pas sa phrase et dit à Rénine :

– Pardon, monsieur, mais vous m'avez dit avoir reçu plusieurs réponses. Pourquoi, entre toutes ces réponses, avez-vous pensé que précisément celle-ci pouvait vous fournir quelque indice ?

– Parce qu'elle porte comme signature : Mme de Lourtier-Vaneau, et que Mme de Lourtier-Vaneau avait employé comme couturière l'une des victimes, Honorine Vernisset.

– Qui vous a dit cela ?

– Les journaux de l'époque.

– Et votre choix ne fut déterminé par aucune autre cause ?

– Aucune. Mais j'ai l'impression, depuis que je suis ici, monsieur le Gouverneur, que je ne me suis pas trompé de chemin.

– Pourquoi cette impression ?

– Je ne sais pas trop... Certains signes... Certains détails... Puis-je voir Mme de Lourtier, monsieur ?

– J'allais vous le proposer, monsieur, fit M. de Lourtier. Veuillez me suivre.

Il le conduisit, par un couloir, jusqu'à un petit salon où une dame à cheveux blonds et au beau visage heureux et doux était assise entre trois enfants qu'elle faisait travailler.

Elle se leva. M. de Lourtier fit brièvement les présentations et dit à sa femme :

– Suzanne, c'est de toi, ce pneumatique ?

– Adressé à Mlle Herminie, boulevard Haussmann ? dit-elle. Oui, c'est de moi. Tu sais bien que notre femme de chambre s'en va et que je m'occupe de chercher quelqu'un.

Rénine l'interrompit :

– Excusez-moi, madame, un mot seulement. D'où vous venait l'adresse de cette femme ?

Elle rougit. Son mari insista :

– Réponds, Suzanne. Qui t’a donné cette adresse ?

– On m’a téléphoné.

– Qui ?

Après une hésitation, elle prononça :

– Ta vieille nourrice...

– Félicienne ?...

– Oui.

M. de Lourtier coupa court à la conversation, et sans permettre à Rénine de poser d’autres questions, il le reconduisit dans son bureau.

– Vous voyez, monsieur, ce pneumatique a une provenance toute naturelle. Félicienne, ma vieille nourrice, à qui je fais une pension, et qui habite dans les environs de Paris, a lu votre annonce, et c’est elle qui a prévenu Mme de Lourtier. Car enfin, ajouta-t-il, en s’efforçant de rire, je ne suppose pas que vous soupçonniez ma femme d’être la Dame à la Hache ?

– Non.

– Alors l’incident est clos... du moins de mon côté... J’ai fait ce que j’ai pu... j’ai suivi vos raisonnements, et je regrette vivement de ne pouvoir vous être utile...

Il avait hâte d’éconduire ce visiteur indiscret, et il fit le geste de lui montrer la porte, mais il eut comme un étourdissement, but un second verre d’eau et se rassit. Son visage était décomposé.

Rénine le regarda quelques secondes, comme on regarde un adversaire défaillant, qu’il n’est plus besoin que d’achever, et, s’asseyant près de lui, il le saisit brusquement par le bras.

– Monsieur le Gouverneur, si vous ne parlez pas, Hortense Daniel sera la septième victime.

– Je n’ai rien à dire, monsieur ! Que voulezvous que je sache ?

– La vérité. Mes explications vous l’ont fait connaître. Votre détresse, votre épouvante m’en sont des preuves certaines. Je venais à vous comme à un collaborateur. Or, par une chance inespérée, c’est un guide que je découvre. Ne perdons pas de temps.

– Mais, enfin, monsieur, si je savais, pourquoi me tairais-je ?

Par peur du scandale. Il y a dans votre vie, j’en ai l’intuition profonde, quelque chose que vous êtes contraint de cacher. La vérité qui vous est apparue brusquement sur le drame monstrueux, cette vérité, si elle est

connue, pour vous, c'est le déshonneur, la honte... et vous reculez devant votre devoir.

M. de Lourtier ne répondait plus. Rénine se pencha sur lui et, les yeux dans les yeux, murmura :

– Il n'y aura pas de scandale. Moi seul au monde saurai ce qui s'est passé. Et j'ai autant d'intérêt que vous à ne pas attirer l'attention, puisque j'aime Hortense Daniel et que je ne veux pas que son nom soit mêlé à cette histoire affreuse.

Ils restèrent une ou deux minutes l'un en face de l'autre. Rénine avait pris un visage dur. M. de Lourtier sentit que rien ne le fléchirait si les paroles nécessaires n'étaient pas prononcées, mais il ne pouvait pas.

– Vous vous trompez... Vous avez cru voir des choses qui ne sont pas.

Rénine eut la conviction soudaine et terrifiante que si cet homme se renfermait stupidement dans son silence, c'en était fini d'Hortense Daniel, et sa rage fut telle de penser que le mot de l'énigme était là, comme un objet à portée de sa main, qu'il empoigna M. de Lourtier à la gorge et le renversa.

– Assez de mensonges ! La vie d'une femme est en jeu ! Parlez, et parlez tout de suite... Sinon...

M. de Lourtier était à bout de forces. Toute résistance était impossible. Non pas que l'agression de Rénine lui fît peur et qu'il cédât à cet acte de violence, mais il se sentait écrasé par cette volonté indomptable qui semblait n'admettre aucun obstacle, et il balbutia :

– Vous avez raison. Mon devoir est de tout dire, quoi qu'il puisse arriver.

– Il n'arrivera rien, j'en prends l'engagement, mais à condition que vous sauviez Hortense Daniel. Une seconde d'hésitation peut tout perdre. Parlez. Pas de détails. Des faits.

Alors, les deux coudes appuyés à son bureau, les mains autour de son front, M. de Lourtier prononça, sur le ton d'une confidence qu'il essayait de faire aussi brièvement que possible :

– Mme de Lourtier n'est pas ma femme. Celle qui seule a le droit de porter mon nom, celle-là, je l'ai épousée quand j'étais jeune fonctionnaire aux colonies. C'était une femme assez bizarre, de cerveau un peu faible, soumise jusqu'à l'invraisemblance à ses manies et à ses impulsions. Nous eûmes deux enfants, deux jumeaux qu'elle adora, et auprès de qui elle eût trouvé sans doute l'équilibre et la santé morale, lorsque, par un accident

stupide – une voiture qui passait – ils furent écrasés sous ses yeux. La malheureuse devint folle... de cette folie silencieuse et discrète que vous évoquiez. Quelque temps après, nommé dans une ville d'Algérie, je l'amena en France et la confiai à une brave créature qui m'avait élevé. Deux ans plus tard, je faisais connaissance de celle qui fait la joie de ma vie. Vous l'avez vue tout à l'heure. Elle est la mère de mes enfants et elle passe pour ma femme. Vais-je la sacrifier ? Toute notre existence va-t-elle sombrer dans l'horreur, et faut-il que notre nom soit associé à ce drame de folie et de sang ?

Rénine réfléchit et demanda :

– Comment s'appelle-t-elle, l'autre ?

– Hermance.

– Hermance... Toujours les initiales... toujours les huit lettres.

– C'est cela qui m'a éclairé tout à l'heure, fit M. de Lourtier. Quand vous avez rapproché les noms les uns des autres, aussitôt j'ai pensé que la malheureuse s'appelait Hermance, qu'elle était folle... et toutes les preuves me sont venues à l'esprit.

– Mais si nous comprenons le choix des victimes, comment expliquer le meurtre ? En quoi donc consiste sa folie ? Souffret-elle ?

– Elle ne souffre pas trop actuellement. Mais elle a souffert de la plus effroyable souffrance qui soit : depuis l'instant où ses deux enfants ont été écrasés sous ses yeux, l'image affreuse de cette mort était devant elle, nuit et jour, sans une seconde d'interruption, puisqu'elle ne dormait pas une seule seconde. Songez à ce supplice ! Voir ses enfants mourir durant toutes les heures des longues journées et toutes les heures des nuits interminables !

Rénine objecta :

– Cependant, ce n'est pas pour chasser cette image qu'elle tue ?

– Si... peut-être... articula M. de Lourtier pensivement, pour la chasser par le sommeil.

– Je ne comprends pas.

– Vous ne comprenez pas parce qu'il s'agit d'une folle... et que tout ce qui se passe dans ce cerveau détraqué est forcément incohérent et anormal.

– Évidemment... mais, tout de même, votre supposition se rattache à des faits qui la justifient ?

– Oui... des faits que je n'avais pour ainsi dire pas remarqués et qui prennent leur valeur aujourd'hui. Le premier de ces faits remonte à

quelques années, au matin où ma vieille nourrice trouva, pour la première fois, Hermance endormie. Or, elle tenait ses deux mains crispées autour d'un petit chien qu'elle avait étranglé. Et trois autres fois, depuis, la scène se reproduisit.

– Et elle dormait ?

– Oui, elle dormait, d'un sommeil qui, chaque fois, durait plusieurs nuits.

– Et vous en avez conclu ?

– J'en ai conclu que la détente nerveuse provoquée par le meurtre l'épuisait et la prédisposait au sommeil.

Rénine frissonna.

– C'est cela ! Il n'y a aucun doute. Le meurtre, l'effort du meurtre la fait dormir. Alors ce qui lui a réussi avec des bêtes, elle l'a recommencé avec des femmes. Toute sa folie s'est ramassée autour de ce point : elle les tue pour s'emparer de leur sommeil ! Le sommeil lui manquait ; elle vole celui des autres ! C'est bien cela, n'est-ce pas ? Depuis deux années, elle dort ?

– Depuis deux années, elle dort, balbutia M. de Lourtier.

Rénine l'étreignit à l'épaule.

– Et vous n'avez pas pensé que sa folie pourrait s'étendre, et que rien ne l'arrêterait pour conquérir le bienfait de dormir ? Hâtons-nous, monsieur, tout cela est effroyable !

Tous deux se dirigeaient vers la porte, quand M. de Lourtier hésita. La sonnerie du téléphone retentissait.

– C'est de là-bas, dit-il.

– De là-bas ?

– Oui, chaque jour, à cette même heure, ma vieille nourrice me donne des nouvelles.

Il décrocha les récepteurs et tendit l'un d'eux à Rénine qui lui souffla les questions qu'il devait poser.

– C'est toi, Félicienne ? Comment va-t-elle ?

– Pas mal, monsieur.

– Dort-elle bien ?

– Moins bien depuis quelques jours. La nuit dernière, même, elle n'a pas fermé l'œil. Aussi elle est toute sombre.

– Que fait-elle en ce moment ?

– Elle est dans sa chambre.

– Vas-y, Félicienne. Ne la quitte pas.

– Pas possible. Elle s’est enfermée.

– Il le faut, Félicienne. Démolis la porte. J’arrive. Allô... Allô... Ah ! Crebleu, nous sommes coupés !

Sans un mot, les deux hommes sortirent de l’appartement et coururent jusqu’à l’avenue. Rénine poussa M. de Lourtier dans l’automobile.

– L’adresse ?

– Ville-d’Avray.

– Parbleu ! Au centre de ses opérations... comme l’araignée au milieu de sa toile. Ah ! L’ignominie.

Il était bouleversé. Toute l’aventure lui apparaissait, enfin, dans sa réalité monstrueuse.

– Oui, elle les tue pour s’emparer de leur sommeil, comme elle faisait avec les bêtes. C’est la même idée obsédante, mais qui s’est compliquée de tout un attirail de pratiques et de superstitions absolument incompréhensibles. Il lui semble évidemment que l’analogie des prénoms avec le sien est indispensable et qu’elle ne se reposera que si sa victime est une Hortense ou une Honorine. Raisonnement de folle, dont la logique nous échappe et dont nous ignorons l’origine, mais auquel il lui est impossible de se soustraire. Il faut qu’elle cherche et il faut qu’elle trouve ! Et elle trouve, et elle emporte sa proie, la veille et la contemple pendant un nombre de jours fatidique, jusqu’au moment où, stupidement, par ce trou qu’elle creuse d’un coup de hache en plein crâne, elle absorbe le sommeil qui la grise et lui donne l’oubli pendant une période déterminée. Et là encore, absurdité et folie ! Pourquoi fixe-t-elle cette période à tant de jours ? Pourquoi telle victime doit-elle lui assurer 120 jours de sommeil et telle autre 125 ! Démence ! Calcul mystérieux et certainement imbécile !

Toujours est-il qu’au bout de 120 ou de 125 jours, une nouvelle victime est sacrifiée ; et il y en a eu six déjà, et la septième attend son tour. Ah ! Monsieur, quelle responsabilité est la vôtre ! Un pareil monstre ! On ne le perd pas de vue !

M. de Lourtier-Vaneau ne protesta point. Son accablement, sa pâleur, ses mains qui tremblaient, tout prouvait ses remords et son désespoir.

– Elle m’a trompé... murmura-t-il. Elle était si calme en apparence, si docile ! Et puis, somme toute, elle vit dans une maison de santé.

– Alors, comment se peut-il ?...

Cette maison, expliqua M. de Lourtier, est composée de pavillons éparpillés au milieu d'un grand jardin. Le pavillon qu'habite Hermance est tout à fait à l'écart. Il y a d'abord une pièce occupée par Félicienne, puis la chambre d'Hermance, et deux pièces isolées, dont la dernière a ses fenêtres sur la campagne. Je suppose que c'est là qu'elle enferme ses victimes.

– Mais cette voiture qui porte des cadavres ?...

– Les écuries de la maison de santé sont près du pavillon. Il y a un cheval et une voiture pour les courses. Hermance se relève sans doute la nuit, attelle et fait glisser la morte par la fenêtre.

– Et cette nourrice qui la surveille ?

– Félicienne est un peu sourde, très vieille.

– Mais, le jour, elle voit sa maîtresse aller et venir, agir. Ne devons-nous pas admettre une certaine complicité ?

– Ah ! Jamais. Félicienne, elle aussi, a été trompée par l'hypocrisie d'Hermance.

– Cependant, c'est elle qui, une première fois, a téléphoné tantôt à Mme de Lourtier pour cette annonce...

– Tout naturellement. Hermance, qui parle à l'occasion, qui raisonne, qui se plonge dans la lecture des journaux qu'elle ne comprend pas, comme vous disiez, mais qu'elle parcourt attentivement, aura vu cette annonce et, ayant entendu dire que je cherchais une femme de chambre, aura prié Félicienne de téléphoner...

– Oui... oui... c'est bien ce que j'avais pressenti, prononça lentement Rénine, elle se prépare des victimes... Hortense morte, elle savait, une fois la quantité de sommeil épuisée, elle savait où trouver une huitième victime... Mais comment les attirait-elle, ces malheureuses femmes ? Par quel procédé a-t-elle attiré Hortense Daniel ?

L'auto filait, pas assez vite cependant au gré de Rénine qui gourmandait le chauffeur.

– Marche donc, Clément... nous reculons, mon ami.

Tout à coup, la peur d'arriver trop tard le mettait au supplice. La logique des fous dépend d'une saute d'humeur, de quelque idée dangereuse et saugrenue qui leur traverse l'esprit. La folle pouvait se tromper de jour et avancer le dénouement, comme une pendule détraquée qui sonne une heure trop tôt.



D'autre part, son sommeil étant de nouveau dérangé, ne serait-elle pas tentée d'agir sans attendre le moment fixé ? N'était-ce point pour cette raison qu'elle demeurerait enfermée dans sa chambre ? Mon Dieu, par quelle agonie devait passer la captive ! Quels frissons de terreur au moindre geste du bourreau !

– Plus vite, Clément, ou je prends le volant ! Plus vite, sacrebleu !

Enfin ce fut Ville-d'Avray. Une route sur la droite, en pente abrupte... Des murs qu'interrompait une longue grille...

– Contourne la propriété, Clément. N'est-ce pas, monsieur le Gouverneur, il ne faut pas donner l'éveil ? Où se trouve le pavillon ?

– Juste à l'opposé, déclara M. de Lourtier-Vaneau.

Ils descendirent un peu plus loin.

Rénine se mit à courir sur le talus qui bordait un chemin creux et mal entretenu. Il faisait presque nuit. M. de Lourtier désigna :

– Ici... ce bâtiment en retrait... Tenez, cette fenêtre, au rez-de-chaussée. C'est celle d'une des deux chambres isolées... et c'est par là évidemment qu'elle sort.

– Mais on dirait, observa Rénine, qu'il y a des barreaux.

– Oui, il y en a, et c'est pourquoi personne ne se méfiait, mais elle a dû s'ouvrir un passage.

Le rez-de-chaussée était construit au-dessus de hautes caves. Rénine grimpa vivement et mit le pied sur un rebord de pierre.

Un des barreaux manquait en effet.

Il avança la tête contre la vitre et regarda.

L'intérieur de la pièce était sombre. Cependant il put distinguer, dans le fond, une femme qui était assise auprès d'une autre femme étendue sur un matelas. La femme qui était assise se tenait le front dans les mains et contemplait la femme étendue.

– C'est elle, chuchota M. de Lourtier qui avait escaladé le mur. L'autre est attachée.

Rénine tira de sa poche un diamant de vitrier et découpa l'un des carreaux, sans que le bruit éveillât l'attention de la folle.

Il glissa ensuite la main droite jusqu'à l'espagnolette et tourna doucement, tandis que de la main gauche, il braquait un revolver.

– Vous n'allez pas tirer supplia M. de Lourtier-Vaneau.

– S'il le faut, oui.

La fenêtre fut poussée doucement. Mais il y eut un obstacle dont Rénine ne se rendit pas compte, une chaise qui bascula et qui tomba.

D'un bond, il sauta à l'intérieur et jeta son arme pour saisir la folle. Mais elle ne l'attendit point. Précipitamment, elle ouvrit la porte et s'enfuit, en jetant un cri rauque.

M. de Lourtier voulait la poursuivre.

– À quoi bon ? dit Rénine en s'agenouillant. Sauvons la victime d'abord.

Il fut aussitôt rassuré. Hortense vivait.

Son premier soin fut de couper les cordes et d'ôter le bâillon qui l'étouffait. Attirée par le bruit, la vieille nourrice était accourue avec une lampe que Rénine saisit et dont il projeta la lumière sur Hortense.

Il fut stupéfait : livide, exténuée, le visage amaigri, les yeux brillants de fièvre, Hortense Daniel essayait cependant de sourire.

– Je vous attendais, murmura-t-elle... Je n'ai pas désespéré une minute... j'étais sûre de vous...

Elle s'évanouit.

Une heure plus tard, après d'inutiles recherches autour du pavillon, on trouva la folle enfermée dans un grand placard du grenier. Elle s'était pendue.

Hortense ne voulut pas rester une heure de plus. D'ailleurs, il était préférable que le pavillon fût vide au moment où la vieille nourrice annoncerait le suicide de la folle. Rénine expliqua minutieusement à Félicienne la conduite qu'elle devait tenir, puis, aidé par le chauffeur et par M. de Lourtier, il porta la jeune femme jusqu'à l'automobile et la ramena chez elle.

La convalescence fut rapide. Le surlendemain même, Rénine interrogeait Hortense avec beaucoup de précaution et lui demandait comment elle avait connu la folle.

– Tout simplement, dit-elle. Mon mari, qui n'a pas toute sa raison, comme je vous l'ai raconté, est soigné à Ville-d'Avray, et quelquefois je vais lui rendre visite, à l'insu de tout le monde, je l'avoue. C'est ainsi que j'ai parlé à cette malheureuse folle, et que l'autre jour elle m'a fait signe de venir la voir. Nous étions seules. Je suis entrée dans le pavillon. Elle s'est jetée sur moi et m'a réduite à l'impuissance sans même que je puisse crier au secours. J'ai cru à une plaisanterie... et de fait, n'est-ce pas, c'en était

une... une plaisanterie de démente. Elle était très douce avec moi... Tout de même, elle me laissait mourir de faim.

– Et vous n’aviez pas peur ?

– De mourir de faim ? Non, d’ailleurs, elle me donnait à manger, de temps en temps, par lubies... Et puis j’étais tellement sûre de vous !

– Oui, mais il y avait autre chose... cette autre menace...

– Cette menace, laquelle ? dit-elle ingénument.

Rénine tressaillit. Il comprenait tout à coup qu’Hortense – chose bizarre au premier abord, mais fort naturelle – n’avait pas soupçonné un instant, et qu’elle ne soupçonnait pas encore, l’épouvantable danger qu’elle avait couru. Aucun rapprochement ne s’était fait dans son esprit entre les crimes de la Dame à la Hache et sa propre aventure.

Il pensa qu’il serait toujours temps de la détromper. Quelques jours plus tard, du reste, Hortense, à qui son médecin recommanda un peu de repos et d’isolement, s’en allait chez une de ses parentes qui habitait aux environs du village de Bassicourt, dans le centre de la France.

## *Des pas sur la neige*

### [Table des matières](#)

*La Roncière, par Bassicourt, le 14 novembre.*

*Prince Rénine, boulevard Haussmann, Paris.*

*Mon cher ami,*

*Vous devez me trouver bien ingrate. Depuis trois semaines que je suis ici, pas une lettre de moi ! Pas un remerciement ! Et pourtant, j'ai fini par comprendre à quelle affreuse mort vous m'aviez arrachée et le secret de cette histoire effrayante. Mais, que voulez-vous ? Je suis sortie de tout cela dans un tel état d'accablement ! J'avais un tel besoin de repos et de solitude ! Rester à Paris ? Continuer avec vous nos expéditions ? Non, mille fois non ! Assez d'aventures ! Celles du prochain sont fort intéressantes. Mais celles dont on est victime et dont on manque mourir... Ah ! Cher ami, quelle horreur ! Comment oublierai-je jamais ?...*

*Alors ici, à La Roncière, c'est le grand calme. Ma vieille cousine Ermelin me choie et me dorlote comme une malade. Je reprends des couleurs, et tout va bien de la sorte. Tout va si bien que je ne pense plus du tout à m'intéresser aux affaires des autres, mais plus du tout. Ainsi figurez-vous... (je vous raconte cela parce que, vous, vous êtes incorrigible, curieux comme une vieille portière, et toujours disposé à vous occuper de ce qui ne vous regarde pas), figurez-vous donc qu'hier j'ai assisté à une rencontre assez curieuse. Antoinette m'avait menée à l'auberge de Bassicourt, où nous prenions le thé dans la grande salle, parmi les paysans – c'était jour de marché – lorsque l'arrivée de trois personnes, deux hommes et une femme, mit brusquement fin aux conversations.*

*L'un des hommes était un gros fermier vêtu d'une longue blouse, avec une face rubiconde et joyeuse, qu'encadraient des favoris blancs. L'autre plus jeune, habillé de velours à côtes, avait une figure jaune, sèche et hargneuse. Chacun d'eux portait en bandoulière un fusil de chasse. Entre eux, il y avait une jeune femme mince, petite, enveloppée dans une mante*

brune, coiffée d'une toque de fourrure, et dont le visage un peu maigre excessivement pâle, surprenait par sa distinction et sa délicatesse.

– Le père, le fils et la bru, murmura ma cousine Ermelin.

– Comment ? Cette charmante créature est la femme de ce rustaud ?

– Et la belle-fille du baron de Gorne.

– Un baron, le vieux bonhomme qui est là ?

– Le descendant d'une très noble famille qui habitait le château autrefois. Il a toujours vécu en paysan... grand chasseur, grand buveur, grand chicanier, toujours en procès, à peu près ruiné. Le fils, Mathias, plus ambitieux, moins attaché à la terre, a fait son droit, puis s'est embarqué pour l'Amérique, puis, ramené au village par le manque d'argent, s'est épris d'une jeune fille de la ville voisine. La malheureuse, on ne sait pas trop pourquoi, a consenti au mariage... et voilà cinq ans qu'elle vit comme une recluse, ou plutôt comme une prisonnière, dans un petit manoir tout proche, le Manoir-au-Puits.

– Entre le père et le fils ? demandai-je.

– Non, le père habite au bout du village, une ferme isolée.

– Et le sieur Mathias est jaloux ?

– Un tigre.

– Sans raison ?

– Sans raison, car ce n'est pas la faute de Natalie de Gorne, qui est la femme la plus honnête, si, depuis quelques mois, un beau cavalier rôde autour du manoir. Cependant les de Gorne ne déragent pas.

– Comment, le père aussi ?

– Le beau cavalier est le dernier descendant de ceux qui ont acheté le château jadis. D'où la haine du vieux de Gorne. Jérôme Vignal, que je connais et que j'aime beaucoup, est joli garçon, très riche, et il a juré – c'est le vieux qui raconte cela quand il est pris de boisson – d'enlever Natalie de Gorne. D'ailleurs, écoutez...

Au milieu d'un groupe qui s'amusait à le faire boire et le pressait de questions, le bonhomme, déjà éméché, s'exclamait avec un accent d'indignation et un sourire goguenard dont le contraste était vraiment comique.

– Il en sera pour ses frais, que j'vous dis, ce bellâtre-là ! Il a beau faire la maraude de not' côté et reluquer la petite... Chasse gardée ! S'il approche de trop près, un coup de fusil, n'est-ce pas, Mathias ?

*Il empoigna la main de sa belle-fille.*

*– Et puis, la petite sait se défendre aussi, ricana-t-il. Hein ! Natalie, les galants, t'en veux point ?*

*Toute confuse d'être ainsi apostrophée, la jeune femme rougit, tandis que son mari bougonnait :*

*– Vous feriez mieux de tenir votre langue, mon père. Il y a des choses qu'on ne dit pas tout haut.*

*– Les choses qui tiennent à l'honneur, ça se règle en public, riposta le vieux. Pour moi, l'honneur des de Gorne, ça passe avant tout, et c'est pas ce godelureau-là avec ses airs de Parisien...*

*Il s'arrêta net. En face de lui, quelqu'un qui venait d'entrer paraissait attendre la fin de la phrase. C'était un grand gars solide, en costume de cheval, la cravache à la main, et dont la physionomie énergique, un peu dure, était animée par de beaux yeux qui souriaient ironiquement.*

*– Jérôme Vignal, souffla ma cousine.*

*Le jeune homme ne semblait nullement embarrassé. Apercevant Natalie, il la salua profondément, et, comme Mathias de Gorne avançait d'un pas vers lui, il le dévisagea, ayant l'air de dire :*

*– Eh bien ! Et puis après ?*

*Et l'attitude était si insolente que les de Gorne détachèrent leurs fusils et les empoignèrent à deux mains comme des chasseurs à l'affût. Le fils avait un regard féroce.*

*Jérôme demeura impassible sous la menace. Puis au bout de quelques secondes, s'adressant à l'aubergiste :*

*– Dites donc, j'étais venu pour voir le père Vasseur. Mais son échoppe est fermée. Vous voudrez bien lui donner la gaine de mon revolver qui est décousue, n'est-ce pas ?*

*Il tendit la gaine à l'aubergiste et ajouta en riant :*

*– Je garde le revolver au cas où j'en aurais besoin. Sait-on jamais ?*

*Puis, toujours impassible, il choisit une cigarette dans un étui d'argent, l'alluma au feu de son briquet, et sortit. Par la fenêtre, on le vit qui sautait sur son cheval et qui s'éloignait au petit trot.*

*– Crebleu de bon sang ! Jura le vieux de Gorne, en avalant un verre de cognac.*

*Son fils lui colla la main sur la bouche et le contraignit à s'asseoir. Près d'eux, Natalie de Gorne pleurait...*

*Voilà, cher ami, mon histoire. Comme vous le voyez, elle n'est pas palpitante, et ne mérite pas votre attention. Rien de mystérieux là-dedans. Aucun rôle à jouer pour vous. Et j'insiste même, particulièrement, pour que vous ne cherchiez pas là le prétexte d'une intervention qui serait tout à fait inopportune. Évidemment, j'aurais grand plaisir à ce que cette malheureuse femme qui, paraît-il, est une vraie martyre, soit protégée. Mais, je vous le répète, laissons les autres se débrouiller, et restons-en là de nos petites expériences...*

Rénine acheva la lettre, la relut, et conclut :

– Allons, tout est prêt pour le mieux. On ne veut plus continuer nos petites expériences parce que nous en sommes à la septième, et qu'on a peur de la huitième qui, d'après notre pacte, a une signification toute spéciale. On ne veut plus... tout en voulant... sans avoir l'air de vouloir.

Il se frotta les mains. Cette lettre lui apportait un témoignage précieux de l'influence que, peu à peu, doucement et patiemment, il avait prise sur la jeune femme. C'était un sentiment assez complexe, où il y avait de l'admiration, une confiance sans bornes, de l'inquiétude parfois, de la crainte et presque de l'effroi, mais de l'amour aussi, il en avait la conviction. Compagne d'aventures auxquelles elle participait avec une camaraderie qui excluait toute gêne entre eux, voilà qu'elle avait peur soudain, et qu'une sorte de pudeur mêlée de coquetterie la poussait à se dérober.

Le soir même, qui était un soir de dimanche, Rénine prenait le train.

Et, au petit matin, après avoir parcouru en diligence, sur un chemin tout blanc de neige, les deux lieues qui séparaient la petite ville de Pompignat, où il descendit, du village de Bassicourt, il apprit que son voyage pourrait avoir quelque utilité : la nuit, on avait entendu trois coups de feu dans la direction du Manoir-au-Puits.

« Le dieu de l'amour et du hasard me favorise, se dit-il. S'il y a eu conflit entre le mari et l'amour, j'arrive à temps. »

– Trois coups de feu, brigadier. Je les ai entendus, comme je vous vois, déclarait un paysan que les gendarmes interrogeaient dans la salle de l'auberge, où Rénine était entré.

– Moi aussi, dit le garçon d'auberge. Trois coups de feu... Il était peut-être minuit. La neige qui tombait depuis neuf heures, avait cessé... et ça a retenti dans la plaine tout à la suite... pan, pan, pan.

Cinq autres paysans encore témoignèrent. Le brigadier et ses hommes, eux, n'avaient rien entendu, la gendarmerie tournant le dos à la plaine. Mais il survint un valet de ferme et une femme, qui se dirent au service de Mathias de Gorne, et qui, en congé depuis l'avant-veille, à cause du dimanche, arrivaient du Manoir où ils n'avaient pu pénétrer.

– La porte de l'enclos est fermée, monsieur le gendarme, fit l'un d'eux. C'est la première fois. Tous les matins, M. Mathias va l'ouvrir lui-même sur le coup d'six heures, en hiver comme en été. Or, voilà qu'il est plus de huit heures. J'ai appelé. Personne. Alors on est venu vous voir.

– Vous auriez pu vous renseigner chez M. de Gorne père, leur dit le brigadier. Il habite sur le chemin.

– Dame, ma foi oui, mais on n'y a pas pensé.

– Allons-y, décida le brigadier.

Deux de ses hommes l'accompagnèrent, ainsi que les paysans et un serrurier que l'on réquisitionna. Rénine se joignit au groupe.

Tout de suite, à l'extrémité du village on passa devant la cour du vieux de Gorne, et Rénine le reconnut à la description qu'Hortense lui en avait faite.

Le bonhomme attelait sa voiture. Mis au courant de l'affaire, il s'esclaffa.

– Trois coups de feu ? Pan, pan, pan ? Mais, mon cher brigadier, le fusil de Mathias n'a que deux coups.

– Et cette porte close ?

– C'est qu'il dort, le fiston, voilà tout. Hier soir il est venu vider une bouteille avec moi, peut-être bien deux... ou même trois... et ce matin il fait la grasse matinée avec Natalie.

Il grimpa sur le siège de son véhicule, une vieille charrette à bâche toute rapiécée, et fit claquer son fouet.

– Au revoir la compagnie. C'est pas vos trois coups de feu qui m'empêcheront d'aller au marché de Pompignat, comme lundi. J'ai deux veaux sous la bâche qui peuvent plus attendre l'abattoir. Bien le bonjour, camarades.

On se remit en route.

Rénine s'approcha du brigadier et déclina son nom.

– Je suis un ami de Mlle Ermelin, du hameau de La Roncière, et, comme il est trop tôt pour me présenter chez elle, je vous demanderai la



permission de faire avec vous le détour du Manoir. Mlle Ermelin est en relations avec Mme de Gorne, et je serais heureux de la tranquilliser, car j'espère bien qu'il n'y a rien eu au Manoir, n'est-ce pas ?

– S'il y a eu quelque chose, répondit le brigadier, nous lirons ça comme sur une carte, rapport à la neige.

C'était un homme jeune, sympathique, qui paraissait intelligent et débrouillard. Dès le début, il avait relevé avec beaucoup de clairvoyance des traces de pas que Mathias avait laissées, la veille au soir, en retournant chez lui, traces qui se mêlèrent bientôt aux empreintes formées dans les deux sens par le domestique et par la fille de ferme. Ils arrivèrent ainsi devant les murs d'un domaine dont le serrurier ouvrit aisément la porte.

Désormais, une seule piste s'offrait sur la neige immaculée, celle de Mathias, et il fut facile de noter que le fils avait dû largement participer aux libations du père, la ligne des pas présentant des courbes brusques qui la faisaient dévier jusqu'aux arbres de l'avenue.

Deux cents mètres plus loin se dressaient les bâtiments lézardés et délabrés du Manoir-au-Puits. La porte principale en était ouverte.

– Entrons, dit le brigadier.

Et, dès le seuil franchi, il murmura :

– Oh ! Oh ! Le vieux de Gorne a eu tort de ne pas venir. On s'est battu ici.

La grande salle était en désordre. Deux chaises cassées, la table renversée, des éclats de porcelaine et de verre attestaient la violence de la lutte. La grande horloge qui gisait à terre marquait onze heures et demie.

Sous la conduite de la fille de ferme, on monta vivement au premier étage. Ni Mathias ni sa femme n'étaient là. Mais la porte de leur chambre avait été défoncée avec un marteau que l'on trouva sous le lit.

Rénine et le brigadier redescendirent. La salle communiquait par un couloir avec la cuisine, située en arrière, et qui avait une sortie directe sur un petit enclos pris dans le verger. Au bout de cet enclos, un puits près duquel il fallait nécessairement passer.

Or, du seuil de la cuisine jusqu'au puits, la neige, qui n'était pas bien épaisse, avait été balayée de façon irrégulière, comme si l'on avait traîné un corps. Et autour du puits, des traces de piétinements s'enchevêtraient, montrant que la lutte avait dû recommencer à cet endroit. Le brigadier

retrouva les empreintes de Mathias, et d'autres, des nouvelles, plus élégantes et plus fines.

Elles s'en allaient, celles-là, droit dans le verger, toutes seules. Et trente mètres plus loin, près d'elles, on ramassa un browning, qu'un des paysans reconnut pour être semblable à celui que, l'avant-veille, Jérôme Vignal avait sorti dans l'auberge.

Le brigadier examina le chargeur : trois des sept balles avaient été tirées.

Ainsi le drame se reconstituait peu à peu dans ses grandes lignes, et le brigadier, qui avait ordonné que l'on se tînt à l'écart et que tout l'emplacement des vestiges fût respecté, revint vers le puits, se pencha, posa quelques questions à la fille de ferme, et murmura, tout en se rapprochant de Rénine :

– Cela me paraît assez clair.

Rénine lui prit le bras.

– Parlons sans détours, brigadier. Je connais suffisamment l'affaire, étant comme je vous l'ai dit, en relations avec Mlle Ermelin, laquelle est une amie de Jérôme Vignal et connaît aussi Mme de Gorne. Est-ce que vous supposez ?...

– Je ne veux rien supposer. Je constate simplement que quelqu'un est venu hier soir...

– Par où ? Les seules traces d'une personne venant vers le Manoir sont celles de M. de Gorne.

– C'est que l'autre personne, celle dont les empreintes révèlent des bottines plus élégantes, est arrivée avant la tombée de la neige, c'est-à-dire avant neuf heures.

– Elle se serait donc cachée dans un coin de la salle, d'où elle aurait guetté le retour de M. de Gorne, lequel est venu après la neige ?

– Précisément. Dès l'entrée de Mathias, l'individu a sauté sur lui. Il y a eu combat. Mathias s'est sauvé par la cuisine. L'individu l'a poursuivi jusqu'auprès du puits et a tiré trois coups de revolver.

– Et le cadavre ?

– Dans le puits.

Rénine protesta.

– Oh ! Oh ! Comme vous y allez !

– Dame, monsieur, la neige est là, qui nous raconte l’histoire ; et la neige nous dit très nettement : après la lutte, après les trois coups de feu, un seul homme s’est éloigné et a quitté la ferme, un seul, et les traces de ses pas ne sont pas celles de Mathias de Gorne. Alors où se trouve Mathias de Gorne ?

Mais ce puits... on pourra faire des recherches ?

– Non, c’est un puits sans fond accessible. Il est connu dans la région, c’est par lui que l’on désigne ce manoir.

Ainsi vous croyez vraiment ?...

– Je le répète. Après la tombée de neige, une seule arrivée : Mathias. Un départ : l’étranger.

– Et Mme de Gorne ? Tuée aussi, et précipitée comme son mari ?

– Non, enlevée.

– Enlevée ?

– Rappelez-vous la porte de sa chambre, démolie à coups de marteau...

– Voyons, voyons, brigadier, vous affirmez vous-même qu’il n’y a eu qu’un départ, celui de l’étranger.

– Penchez-vous. Examinez les pas de cet homme. Regardez comme ils sont enfoncés dans la neige, enfoncés au point qu’ils percent jusqu’au sol. Ce sont les pas d’un homme chargé d’un lourd fardeau. L’étranger portait Mme de Gorne sur son épaule.

– Il y a donc une sortie dans cette direction ?

– Oui, une petite porte dont la clef ne quittait pas Mathias de Gorne. Il lui aura pris cette clef.

– C’est une sortie vers la campagne ?

– Oui, un chemin qui rejoint à douze cents mètres la route départementale... Et savez-vous où ?

– Non.

– Au coin même du château.

– Le château de Jérôme Vignal !

Rénine fit entre ses dents :

– Bigre ! Ca devient grave. Si la piste continue jusqu’au château, nous sommes fixés.

La piste continuait jusqu’au château ; ils purent s’en rendre compte après l’avoir suivie à travers des champs onduleux où la neige s’était amoncelée par endroits. Les abords de la grande grille avaient été balayés,

mais ils constatèrent qu'une autre piste, formée, celle-ci, par les deux roues, d'une voiture, s'en allait dans un sens opposé au village.

Le brigadier sonna. Le concierge qui avait déblayé également l'allée principale, arriva, un balai à la main. Interrogé, cet homme répondit que Jérôme Vignal était parti ce matin avant que personne ne fût levé, et après avoir attelé lui-même sa voiture.

– En ce cas, dit Rénine, lorsqu'ils se furent éloignés, il n'y a qu'à suivre les traces de roues.

– Inutile, déclara le brigadier. Ils ont pris le chemin de fer.

– À la station de Pompignat, d'où je viens ? Mais alors ils auraient passé le village...

– Justement, ils ont choisi l'autre direction, parce qu'elle conduit au chef-lieu où s'arrêtent les rapides. C'est là où réside le Parquet. Je vais téléphoner, et comme aucun train ne quitte le chef-lieu avant onze heures, on n'aura qu'à surveiller la station.

– Je crois que vous êtes dans la bonne voie, brigadier, dit Rénine, et je vous félicite de la façon dont vous avez mené votre enquête.

Ils se séparèrent.

Rénine fut sur le point de rejoindre Hortense Daniel au hameau de La Roncière, mais, tout bien réfléchi, il préféra ne pas la voir avant que les choses ne prissent une tournure plus favorable, et, regagnant l'auberge du village, il lui fit porter ces quelques lignes :

« Très chère amie,

J'ai cru comprendre en lisant votre lettre que, toujours émue par les choses du cœur, vous désiriez protéger les amours de Jérôme et de Natalie. Or, tout permet de supposer que ce monsieur et cette dame, sans demander conseil à leur protectrice, se sont sauvés après avoir jeté Mathias de Gorne au fond d'un puits.

Excusez-moi de ne pas vous rendre visite. Cette affaire est diablement obscure, et près de vous je n'aurais pas la liberté d'esprit nécessaire pour y réfléchir... »

Il était dix heures et demie. Rénine alla se promener dans la campagne, les mains au dos, et sans regarder le beau spectacle des plaines blanches. Il rentra déjeuner, toujours pensif, indifférent au bavardage des clients de l'auberge, qui, tout autour de lui, commentaient les événements.

Il monta ensuite dans sa chambre, et s'y était endormi depuis un temps assez long, lorsque des coups, à la porte, le réveillèrent. Il ouvrit.

– Vous !... vous... murmura-t-il.

Hortense et lui se contemplèrent quelques secondes, silencieusement, les mains dans les mains, comme si rien, aucune pensée étrangère et aucune parole ne pouvait se mêler à la joie de leur rencontre. À la fin il prononça :

– Ai-je eu raison de venir ?

– Oui, dit-elle avec douceur... Oui... Je vous attendais...

– Peut-être eût-il été préférable que vous me fissiez venir plus tôt au lieu d'attendre... Les événements n'ont pas attendu, eux, et je ne sais trop ce qui va advenir de Jérôme Vignal et de Natalie de Gorne.

– Comment vous n'êtes pas au courant ? dit-elle vivement.

– Au courant de quoi ?

– On les a arrêtés. Ils prenaient le rapide.

Rénine objecta.

– Arrêtés... non. On n'arrête pas ainsi. Il faut les interroger d'abord.

– C'est ce qu'on fait à l'heure actuelle. La justice perquisitionne.

– Où ?

– Au château. Et comme ils sont innocents... Car ils sont innocents, n'est-ce pas ? Vous n'admettez pas plus que moi qu'ils soient coupables ? Il répondit :

– Je n'admets rien et ne veux rien admettre, chère amie. Cependant, je dois vous dire que tout est contre eux... Sauf un fait, c'est que tout est *trop* contre eux. Il n'est pas normal que tant de preuves soient accumulées, ni que celui qui tue raconte son histoire avec une pareille candeur. En dehors de cela, rien que ténèbres et contradictions.

– Alors ?

– Alors, je suis très embarrassé.

– Mais vous avez un plan ?

– Aucun jusqu'ici. Ah ! Si je pouvais le voir, lui, Jérôme Vignal... la voir, elle Natalie de Gorne, et les entendre, et connaître ce qu'ils disent pour leur défense ! Mais vous comprenez bien que l'on ne me permettra ni de les questionner, ni d'assister à leur interrogatoire. Du reste, ce doit être fini.

– Fini au château, dit-elle, mais cela va se continuer au Manoir.

– On les emmène au Manoir ? fit-il vivement.

– Oui... du moins d'après ce que dit l'un des deux chauffeurs qui ont amené les automobiles du Parquet.

– Oh ! En ce cas, s'écria Rénine, tout s'arrange. Le Manoir ! Mais nous y serons aux premières loges. Nous verrons et nous entendrons tout, comme il me suffit d'un mot, d'une intonation, d'un clignement d'œil, pour découvrir le petit indice qui me manque, nous pouvons avoir quelque espoir. Venez, chère amie.

Il la conduisit par la route directe qu'il avait suivie le matin et qui aboutissait à la porte que le serrurier avait ouverte. Les gendarmes laissés en faction au Manoir avaient pratiqué un passage dans la neige, le long de la ligne des empreintes et autour de la maison. Le hasard permit à Hortense et à Rénine d'approcher sans être vus et de pénétrer par une fenêtre latérale dans un couloir où s'accrochait un escalier de service. Quelques marches plus haut se trouvait une petite pièce qui ne prenait jour, par une sorte d'œil-de-bœuf, que sur une grande salle du rez-de-chaussée. Lors de sa visite du matin, Rénine avait remarqué cet œil-de-bœuf, que recouvrait à l'intérieur un morceau d'étoffe. Il écarta l'étoffe et découpa l'un des carreaux.

Quelques minutes plus tard, un bruit de voix s'élevait de l'autre côté la maison, aux abords du puits, sans doute. Le bruit devint plus distinct. Plusieurs personnes envahirent la maison. Quelques-unes montèrent au premier étage, tandis que le brigadier arrivait avec un jeune homme dont ils ne virent que la haute silhouette.

– Jérôme Vignal ! fit Hortense.

– Oui, dit Rénine. On interroge d'abord Mme de Gorne, là-haut, dans sa chambre.

Un quart d'heure passa. Puis les personnes du premier étage redescendirent et entrèrent. C'étaient le substitut du procureur, son greffier, un commissaire de police et deux agents.

Mme de Gorne fut introduite et le substitut pria Jérôme Vignal d'avancer.

Le visage de Jérôme était bien celui de l'homme énergique qu'Hortense avait dépeint dans sa lettre. Il ne montrait aucune inquiétude, mais bien plutôt de la décision et une volonté ferme. Natalie, petite et toute menue d'apparence, les yeux pleins de fièvre, donnait cependant une même impression de calme et de sécurité.

Le substitut, qui examinait les meubles en désordre et les traces du combat, la fit asseoir, et dit à Jérôme :

– Monsieur, je vous ai posé jusqu’ici peu de questions, voulant avant tout, au cours de l’enquête sommaire que j’ai menée en votre présence et que reprendra le juge d’instruction, vous montrer les raisons très graves pour lesquelles je vous ai prié d’interrompre votre voyage et de revenir ainsi que Mme de Gorne. Vous êtes maintenant à même de réfuter les charges vraiment troublantes qui pèsent sur vous. Je vous demande donc de me dire l’exacte vérité.

– Monsieur le Substitut, répondit Jérôme, les charges qui m’accablent ne m’émeuvent guère. La vérité que vous réclamez sera plus forte que tous les mensonges accumulés contre moi par le hasard.

– Nous sommes ici pour la mettre en lumière, monsieur.

– La voici.

Il se recueillit un instant et raconta, d’une voix claire et franche :

– J’aime profondément Mme de Gorne. Dès la première heure où je l’ai rencontrée, j’ai conçu pour elle un amour qui n’a pas de limites, mais qui, si grand qu’il soit, et si violent, a toujours été dominé par l’unique souci de son honneur. Je l’aime, mais je la respecte encore plus. Elle a dû vous le dire, et je vous le redis : Mme de Gorne et moi, nous nous sommes adressé la parole, cette nuit, pour la première fois.

Il continua, d’une voix plus sourde :

– Je la respecte d’autant plus qu’elle est plus malheureuse. Au vu et au su de tout le monde, sa vie est un supplice de chaque minute. Son mari la persécutait avec une haine féroce et une jalousie exaspérée. Interrogez les domestiques. Ils vous diront le calvaire de Natalie de Gorne, les coups qu’elle recevait, et les outrages qu’elle devait supporter. C’est à ce calvaire que j’ai voulu mettre un terme en usant du droit de secours que possède le premier venu quand il y a excès de malheur et d’injustice. Trois fois, j’ai averti le vieux de Gorne, le priant d’intervenir, mais j’ai trouvé en lui, à l’endroit de sa belle-fille, une haine presque égale, la haine que beaucoup d’êtres éprouvent pour ce qui est beau et noble. C’est alors que j’ai résolu d’agir directement, et que j’ai tenté hier soir, auprès de Mathias de Gorne, une démarche... un peu insolite, mais qui pouvait, qui devait réussir, étant donné le personnage. Je vous jure, monsieur le Substitut, que je n’avais point d’autre intention que de causer avec Mathias de Gorne. Connaissant

certains détails de sa vie qui me permettaient de peser sur lui d'une manière efficace, je voulais profiter de cet avantage pour atteindre mon but. Si les choses ont tourné autrement, je n'en suis pas entièrement responsable. Je vins donc un peu avant 9 heures. Les domestiques, je le savais, étaient absents. Il m'ouvrit lui-même. Il était seul.

– Monsieur, interrompit le substitut, vous affirmez là, comme Mme de Gorne du reste l'a fait tout à l'heure, une chose qui est manifestement contraire à la vérité. Mathias de Gorne n'est rentré hier, qu'à 11 heures du soir. De cela deux preuves précises : le témoignage de son père, et la marque de ses pas sur la neige, qui tomba de 9 heures et quart à 11 heures.

– Monsieur le Substitut, déclara Jérôme Vignal, sans remarquer le mauvais effet produit par son obstination, je raconte les choses telles qu'elles furent et non pas telles qu'on peut les interpréter. Je reprends. Cette horloge marquait neuf heures moins dix exactement, quand j'entrai dans cette salle. Croyant à une attaque, M. de Gorne avait décroché son fusil. Je mis mon revolver sur la table, hors de ma portée, et je m'assis.

– J'ai à vous parler, monsieur, lui dis-je. Veuillez m'écouter.

Il ne bougea pas et n'articula pas une seule syllabe. Je parlai donc. Et, tout de suite, crûment, sans aucune de ces explications préalables qui auraient pu atténuer la brutalité de ma proposition, je prononçai les quelques phrases que j'avais préparées :

– Depuis plusieurs mois, monsieur, j'ai fait une enquête minutieuse sur votre situation financière. Toutes vos terres sont hypothéquées. Vous avez signé des traites dont l'échéance approche et auxquelles il est matériellement impossible que vous fassiez honneur. Du côté de votre père, rien à espérer, lui-même étant fort mal en point. Donc vous êtes perdu. Je viens vous sauver.

Il m'observa, puis, toujours taciturne, s'assit, ce qui signifiait, n'est-ce pas, que ma démarche ne lui déplaisait pas trop. Alors, je tirai de ma poche une liasse de billets de banque que je déposai en face de lui, et je poursuivis :

– Voilà soixante mille francs, monsieur. Je vous achète le Manoir-au-Puits et les terres qui en dépendent, hypothèques à ma charge. C'est exactement le double de ce que ça vaut.

Je vis ses yeux briller.

Il murmura :



- Les conditions ?
- Une seule, votre départ pour l'Amérique.

Monsieur le Substitut, nous avons discuté pendant deux heures. Non pas que mon offre l'indignât, je ne l'aurais pas risquée si je n'avais connu mon adversaire, mais il voulait davantage, et il discuta âprement, tout en évitant de prononcer le nom de Mme de Gorne, à qui moi-même, je n'avais pas fait une seule allusion. Nous avions l'air de deux individus qui, à propos d'un litige quelconque, cherchent une transaction, un terrain où ils puissent s'entendre, alors qu'il s'agissait de la destinée même et du bonheur d'une femme. Enfin, de guerre lasse, j'acceptai un compromis, et nous arrivâmes à un accord que je voulus aussitôt rendre définitif. Deux lettres furent échangées entre nous, l'une par laquelle il me cédait le Manoir-au-Puits contre la somme versée ; l'autre, qu'il empocha aussitôt, et par laquelle je devais lui envoyer en Amérique une somme égale le jour où le divorce serait prononcé.

L'affaire était donc conclue. Je suis sûr qu'à ce moment il acceptait de bonne foi. Il me considérait moins comme un ennemi et comme un rival que comme un monsieur qui vous rend service. Il alla même, afin que je puisse rentrer chez moi directement, jusqu'à me donner la clef qui ouvre la petite porte de la campagne. Par malheur, tandis que je prenais ma casquette et mon manteau, j'eus le tort de laisser sur la table la lettre de vente signée par lui. En une seconde, Mathias de Gorne vit le parti qu'il pourrait tirer de mon oubli. Garder sa propriété, garder sa femme... et garder l'argent. Prestement il escamota la feuille, m'assena sur la tête un coup de crosse, jeta son fusil et m'étreignit à la gorge de ses deux mains. Mauvais calcul... Plus fort que lui, après une lutte assez vive qui dura peu, je le maîtrisai et l'attachai avec une corde qui traînait dans un coin.

Monsieur le Substitut, si la décision de mon adversaire avait été brusque, la mienne ne fut pas moins rapide. Puisque, somme toute, il avait accepté le marché, je l'obligerais à tenir ses engagements, du moins dans la mesure où j'y étais intéressé. En quelques bonds, je montai jusqu'au premier étage.

Je ne doutais point que Mme de Gorne ne fût là et qu'elle n'eût entendu le bruit de nos discussions. Éclairé par une lampe de poche, je visitai trois chambres. La quatrième était fermée à clef. Je frappai. Aucune réponse. Mais je me trouvais à l'un de ces moments où nul obstacle ne vous arrête.

Dans l'une des chambres, j'avais aperçu un marteau. Je le ramassai et démolis la porte.

Natalie de Gorne était là, en effet, couchée à terre, évanouie. Je la pris dans mes bras, redescendis et passai par la cuisine. Dehors, en voyant la neige, je songeai bien que mes traces seraient faciles à suivre, mais qu'importait ? Avais-je à dépister Mathias de Gorne ? Nullement. Maître des 60 000 francs, maître du papier où je m'engageais à lui verser une somme égale le jour du divorce, maître de son domaine, il s'en irait, me laissant Natalie de Gorne. Rien n'était changé entre nous, sauf une chose : au lieu d'attendre son bon plaisir, j'avais saisi tout de suite le gage précieux que je convoitais. Ce n'était donc pas un retour offensif de Mathias de Gorne que je redoutais, mais bien plutôt les reproches et l'indignation de Natalie de Gorne. Que dirait-elle une fois captive ?

Les raisons pour lesquelles je n'eus point de reproche, monsieur le Substitut, Mme de Gorne, je crois, a eu la franchise de vous les dire. L'amour appelle l'amour. Chez moi, cette nuit, brisée par l'émotion, elle m'a fait l'aveu de ses sentiments. Elle m'aimait comme je l'aimais. Nos destinées se confondaient. Elle et moi, nous partîmes ce matin à 5 heures, sans prévoir un instant que la justice pouvait nous demander des comptes. »

Le récit de Jérôme Vignal était fini. Il l'avait débité tout d'un trait, comme un récit appris par cœur et auquel rien ne peut être changé.

Il y eut un instant de répit.

Dans le réduit où ils se cachaient, Hortense et Rénine n'avaient pas perdu une seule des paroles prononcées. La jeune femme murmura :

– Tout cela est fort possible, et, en tout cas, très logique.

– Restent les objections, fit Rénine. Écoutez-les. Elles sont redoutables. Il y en a une surtout...

Celle-ci, le substitut du procureur la formula dès l'abord :

– Et M. de Gorne, dans tout cela ?...

– Mathias de Gorne ? demanda Jérôme.

– Oui, vous m'avez raconté, avec un grand accent de sincérité, une suite de faits que je suis tout disposé à admettre. Malheureusement, vous oubliez un point d'une importance capitale : qu'est devenu Mathias de Gorne ? Vous l'avez attaché dans cette pièce. Or, ce matin, il n'y était pas, dans cette pièce.

– Naturellement, monsieur le Substitut, Mathias de Gorne, acceptant en fin de compte le marché, s'en est allé.

– Par où ?

– Sans doute par le chemin qui conduit chez son père.

– Où sont les empreintes de ses pas ? Cette nappe de neige qui nous entoure est un témoin impartial. Après votre duel avec lui, on vous voit, sur la neige, vous éloigner. Pourquoi ne le voit-on pas, lui ? Il est venu, et il n'est pas reparti : où se trouve-t-il ? Aucune trace. Ou plutôt...

Le substitut baissa la voix :

– Ou plutôt, si, quelques traces sur le chemin du puits, et autour du puits... quelques traces qui prouvent que la lutte suprême a eu lieu là... Et après, rien, plus rien...

Jérôme haussa les épaules.

– Vous m'avez déjà parlé de cela, monsieur le Substitut, et, cela, c'est une accusation de meurtre contre moi. Je n'y répondrai point.

– Me répondrez-vous sur le fait qu'on a ramassé votre revolver à vingt mètres du puits ?

– Pas davantage.

– Et sur l'étrange coïncidence de ces trois coups de feu entendus dans la nuit, et de ces trois balles qui manquent à votre revolver ?

– Non, monsieur le Substitut. Il n'y a pas eu, comme vous le croyez, de lutte suprême auprès du puits, puisque j'ai laissé M. de Gorne attaché dans cette pièce et que j'ai laissé également mon revolver. Et, d'autre part, si l'on a entendu des coups de feu, ils ne furent pas tirés par moi.

– Coïncidences fortuites, alors ?

– C'est à la justice de les expliquer. Mon unique devoir est de dire la vérité, et vous n'avez pas le droit de m'en demander davantage.

– Si cette vérité est contraire aux faits observés ?

– C'est que les faits ont tort, monsieur le Substitut.

– Soit. Mais jusqu'au jour où la justice pourra les mettre d'accord avec vos assertions, vous comprendrez l'obligation où je suis de vous garder à la disposition du Parquet.

– Et Mme de Gorne ? demanda Jérôme anxieusement.

Le substitut ne répondit pas. Il s'entretint avec le commissaire, puis avec un des agents auquel il donna l'ordre de faire avancer une des deux automobiles. Ensuite, il se tourna vers Natalie.

Madame, vous avez entendu la déposition de M. Vignal. Elle concorde absolument avec la vôtre. En particulier, M. Vignal affirme que vous étiez évanouie quand il vous a emportée. Mais cet évanouissement a-t-il persisté durant le trajet ?

On eût dit que le sang-froid de Jérôme avait encore affermi l'assurance de la jeune femme. Elle répliqua :

– Je ne me suis réveillée qu'au château, monsieur.

– C'est bien extraordinaire. Vous n'avez pas entendu les trois détonations que presque tout le village a entendues ?

– Je ne les ai pas entendues.

– Et vous n'avez rien vu de ce qui s'est passé près du puits ?

– Il ne s'est rien passé, puisque Jérôme Vignal l'affirme.

– Alors, qu'est devenu votre mari ?

– Je l'ignore.

– Voyons, madame, vous devriez pourtant aider la justice et nous faire part tout au moins de vos suppositions. Croyez-vous qu'il y ait eu accident, et que M. de Gorne, qui avait vu son père et qui avait bu plus que de coutume, ait pu perdre l'équilibre et tomber dans le puits ?

– Quand mon mari est rentré de chez son père, il n'était nullement en état d'ivresse.

– Son père l'a déclaré cependant. Son père et lui avaient bu deux ou trois bouteilles de vin.

– Son père se trompe.

– Mais la neige ne se trompe pas, madame, fit le substitut avec irritation. Or les traces de pas sont toutes sinueuses.

– Mon mari est rentré à huit heures et demie, avant la chute de la neige.

Le substitut frappa du poing.

– Mais enfin, madame, vous parlez contre l'évidence même !... Cette nappe de neige est impartiale !... Que vous soyez en contradiction avec ce qui ne peut pas être contrôlé, je l'admets ! Mais cela, des pas dans la neige... dans la neige...

Il se contint.

L'automobile arrivait devant les fenêtres. Prenant une décision brusque, il dit à Natalie :

– Vous voudrez bien vous tenir à la disposition de la justice, madame, et attendre dans ce manoir...

Et il fit signe au brigadier d'emmener Jérôme Vignal dans l'automobile.

La partie était perdue pour les deux amants. À peine réunis, ils devaient se séparer et se débattre, loin l'un de l'autre, contre les accusations les plus troublantes.

Jérôme avança d'un pas vers Natalie. Ils échangèrent un long regard douloureux. Puis il s'inclina devant elle et se dirigea vers la sortie, à la suite du brigadier de gendarmerie.

– Halte ! cria une voix... Demi-tour, brigadier ! Jérôme Vignal, pas un mouvement !

Interloqué, le substitut leva la tête, ainsi que les autres personnages. La voix venait du haut de la salle. L'œil-de-bœuf s'était ouvert, et Rénine, penché par là, gesticulait :

– Je désire que l'on m'entende !... J'ai plusieurs remarques à faire... une surtout à propos de la sinuosité des traces... Tout est là ... Mathias n'avait pas bu... Mathias n'avait pas bu...

Il s'était retourné et avait passé les deux jambes par l'ouverture, tout en disant à Hortense, qui, stupéfaite, essayait de le retenir :

– Ne bougez pas, chère amie... Il n'y a aucune raison pour qu'on vienne vous déranger.

Et, lâchant les mains, il se laissa tomber dans la salle.

Le substitut semblait ahuri :

– Mais enfin, monsieur, d'où venez-vous ? Qui êtes-vous ?

Rénine brossa ses vêtements maculés de poussière et répondit :

Excusez-moi, monsieur le Substitut, j'aurais dû prendre le chemin de tout le monde. Mais j'étais pressé. En outre, si j'étais entré par la porte au lieu de tomber du plafond, mes paroles auraient produit moins d'effet.

Le substitut s'approcha, furieux.

– Qui êtes-vous ?

– Le prince Rénine. J'ai suivi l'enquête du brigadier, ce matin. N'est-ce pas, brigadier ? Depuis, je cherche, je me renseigne. Et c'est ainsi que, désireux d'assister à l'interrogatoire, je me suis réfugié dans une petite pièce isolée...

– Vous étiez là ! Vous avez eu l'audace !...

– Il faut avoir toutes les audaces, quand il s'agit de la vérité. Si je n'avais pas été là, je n'aurais pas recueilli précisément la petite indication qui me manquait. Je n'aurais pas su que Mathias de Gorne n'était pas ivre le

moins du monde. Or, voilà le mot de l'énigme. Quand on sait cela, on connaît la vérité.

Le substitut se trouvait dans une situation assez ridicule. N'ayant point pris les précautions nécessaires pour que le secret de son enquête fût observé, il lui était difficile d'agir contre cet intrus. Il bougonna :

- Finissons-en. Que demandez-vous ?
- Quelques minutes d'attention.
- Et pourquoi ?
- Pour établir l'innocence de M. Vignal et de Mme de Gorne.

Il avait cet air calme, cette sorte de nonchalance qui lui était particulière aux minutes d'action, et lorsque le dénouement du drame ne dépendait plus que de lui. Hortense frissonna, pleine d'une foi immédiate.

« Ils sont sauvés, pensa-t-elle avec émotion. Je l'avais prié de protéger cette femme et il la sauve de la prison, du désespoir. »

Jérôme et Natalie devaient éprouver cette même impression d'espoir soudain, car ils s'étaient avancés l'un vers l'autre, comme si cet inconnu, descendu du ciel, leur avait donné le droit de joindre leurs mains.

Le substitut haussa les épaules.

– Cette innocence, l'instruction aura tous les moyens de l'établir elle-même, quand le moment sera venu. Vous serez convoqué.

– Il serait préférable de l'établir tout de suite. Un retard pourrait avoir des conséquences fâcheuses.

- C'est que je suis pressé...
- Deux à trois minutes suffiront.
- Deux à trois minutes pour expliquer une pareille affaire !
- Pas davantage.
- Vous la connaissez donc si bien ?
- Maintenant, oui. Depuis ce matin, j'ai beaucoup réfléchi.

Le substitut comprit que ce monsieur était de ceux qui ne vous lâchent pas et qu'il n'y avait qu'à se résigner. D'un ton un peu goguenard, il lui dit :

– Vos réflexions vous permettent-elles de nous fixer l'endroit où se trouve M. Mathias de Gorne actuellement ?

Rénine tira sa montre et répliqua :

- À Paris, monsieur le Substitut.
- À Paris ? Donc vivant ?
- Donc vivant, et, de plus, en excellente santé.

– Je m’en réjouis. Mais alors, que signifient les pas autour du puits, et la présence de ce revolver, et ces trois coups de feu ?

– Mise en scène, tout simplement.

– Ah ! Ah ! Mise en scène imaginée par qui ?

– Par Mathias de Gorne lui-même.

– Bizarre. Et dans quel but ?

– Dans le but de se faire passer pour mort et de combiner les choses de telle façon que, fatalement, M. Vignal soit accusé de cette mort, de cet assassinat.

– L’hypothèse est ingénieuse, approuva le substitut, toujours ironique. Qu’en pensez-vous, monsieur Vignal ?

Jérôme répondit :

– C’est une hypothèse que j’avais entrevue moi-même, monsieur le Substitut. Il est très admissible qu’après notre lutte et après mon départ, Mathias de Gorne ait formé un nouveau plan où, cette fois, la haine trouvait son compte. Il aimait et détestait sa femme. Il m’exécrait. Il se sera vengé.

– Vengeance qui lui coûterait cher, puisque, selon vos assertions, Mathias de Gorne devait recevoir de vous une nouvelle somme de 60 000 francs.

– Cette somme, monsieur le Substitut, il la récupérait d’un autre côté. L’examen de la situation financière de la famille de Gorne m’avait, en effet, révélé que le père et le fils avaient contracté une assurance sur la vie au profit l’un de l’autre. Le fils mort, ou passant pour mort, le père touchait cette assurance et dédommageait son fils.

– De sorte, dit le substitut en souriant, que, dans toute cette mise en scène, M. de Gorne père serait complice de son fils.

Ce fut Rénine qui riposta :

– Précisément, monsieur le Substitut. Le père et le fils sont d’accord.

– On retrouvera donc le fils chez le père ?

– On l’y aurait retrouvé cette nuit.

– Qu’est-il devenu ?

– Il a pris le train à Pompignat.

– Suppositions que tout cela !

– Certitude.

– Certitude morale, mais pas la moindre preuve, avouez-le...

Le substitut n'attendit pas la réponse à la question posée. Jugeant qu'il avait témoigné d'une bonne volonté excessive et que la patience a des bornes, il mit fin à la déposition.

– Pas la moindre preuve, répéta-t-il en prenant son chapeau. Et surtout... surtout, rien dans vos paroles qui puisse contredire, si peu que ce soit, les affirmations de cet implacable témoin, la neige. Pour aller chez son père, il a fallu que Mathias de Gorne sortît d'ici. Par où ?

– Mon Dieu, M. Vignal vous l'a dit, par le chemin qui va d'ici chez son père.

– Pas de traces sur la neige.

– Si.

– Mais celles-là le montrent venant ici, et non pas s'en allant d'ici.

– C'est la même chose.

– Comment cela ?

– Certes. Il n'y a pas qu'une façon de marcher. On n'avance pas toujours en marchant devant soi.

– De quelle autre manière peut-on avancer ?

– *En reculant*, monsieur le Substitut.

Ces quelques mots, prononcés simplement, mais d'un ton net qui détachait les syllabes les unes des autres, provoquèrent un grand silence. Du premier coup, chacun en comprenait la signification profonde, et, l'adaptant à la réalité, apercevait dans un éclair cette vérité impénétrable qui semblait soudain la chose la plus naturelle du monde.

Rénine insista, et, marchant à reculons vers la fenêtre, il disait :

– Si je veux m'approcher de cette fenêtre, je puis évidemment marcher droit sur elle, mais je puis aussi bien lui tourner le dos et marcher en arrière. Dans les deux cas, le but est atteint.

Et tout de suite, il reprit avec force :

– Je résume. À huit heures et demie, avant la tombée de la nuit, M. de Gorne venait de chez son père. Donc aucune trace puisque la neige n'avait pas encore tombé. À neuf heures moins dix, M. Vignal se présente, sans laisser non plus la moindre trace de son arrivée. Explication entre les deux hommes. Conclusion du marché. Ils se battent. Mathias de Gorne est vaincu. Trois heures se sont passées ainsi. Et c'est alors, M. Vignal ayant enlevé Mme de Gorne et s'étant enfui, que Mathias de Gorne, ulcéré, furieux, mais entrevoyant tout à coup la plus terrible des vengeances,



conçoit l'idée ingénieuse d'exploiter contre son ennemi cette neige dont on invoque maintenant le témoignage et qui a couvert le sol pendant un intervalle de trois heures. Il organise donc, son propre assassinat, ou plutôt l'apparence de son assassinat et de sa chute au fond du puits, et il s'éloigne à reculons, pas à pas, inscrivant sur la page blanche son arrivée au lieu de son départ. Je m'explique clairement, n'est-ce pas, monsieur le Substitut ? *Inscrivant sur la page blanche son arrivée au lieu de son départ.*

Le substitut avait cessé de ricaner. Cet importun, cet original, lui paraissait subitement un personnage digne d'attention et de qui il ne convenait point de se moquer.

Il lui demanda :

– Et comment serait-il parti de chez son père ?

– En voiture, tout simplement.

– Qui le conduisait ?

– Son père.

– Comment le savez-vous ?

– Ce matin, le brigadier et moi, nous avons vu la voiture et nous avons parlé au père alors que celui-ci se rendait, comme de coutume, au marché. Le fils était couché sous la bâche. Il a pris le train à Pompignat. Il est à Paris.

Les explications de Rénine, selon sa promesse, avaient à peine duré cinq minutes. Il ne les avait appuyées que sur la logique et la vraisemblance. Et cependant il ne restait plus rien du mystère angoissant où l'on se débattait. Les ténèbres étaient dissipées. Toute la vérité apparaissait. Mme de Gorne pleurait de joie. Jérôme Vignal remerciait avec effusion le bon génie, qui, d'un coup de baguette, changeait le cours des événements.

– Regardons ensemble ces traces, voulez-vous, monsieur le Substitut ? reprit Rénine. Le tort que nous avons eu, ce matin, le brigadier et moi, c'est de ne nous occuper que des empreintes laissées par le soi-disant assassin et de négliger celles de Mathias de Gorne. Pourquoi eussent-elles attiré notre attention ? Or, justement, le nœud de toute l'affaire est là.

Ils sortirent dans le verger et s'approchèrent de la piste. Il ne fut pas besoin d'un long examen pour constater que beaucoup de ces empreintes étaient gauches, hésitantes, trop enfoncées du talon ou de la pointe, différentes les unes des autres par l'ouverture des pieds.

– Gaucherie inévitable, dit Rénine. Il eût fallu à Mathias de Gorne un véritable apprentissage pour conformer sa marche arrière à sa marche avant, et son père et lui ont dû le sentir, tout au moins en ce qui concerne les zigzags que l'on peut voir, puisque le père de Gorne a eu soin d'avertir le brigadier que son fils avait bu un coup de trop.

Et Rénine ajouta :

– C'est même la révélation de ce mensonge qui m'a éclairé subitement. Lorsque Mme de Gorne a certifié que son mari n'était pas ivre, j'ai pensé aux empreintes et j'ai deviné.

Le substitut prit franchement son parti de l'aventure et se mit à rire.

– Il n'y a plus qu'à mettre des agents aux trousses du pseudo-mort.

– En vertu de quoi, monsieur le Substitut ? fit Rénine. Mathias de Gorne n'a commis aucun délit. Piétiner les alentours d'un puits, placer plus loin un revolver qui ne lui appartient pas, tirer trois coups de feu, s'en aller chez son père à reculons, il n'y a rien de répréhensible. Que pourrait-on lui réclamer ? Les 60 000 francs ? Je suppose que ce n'est pas l'intention de M. Vignal et qu'il ne déposera aucune plainte ?

– Certes non, déclara Jérôme.

– Alors, quoi, l'assurance au profit du survivant ? Mais il n'y aurait délit que si le père en réclamait le paiement. Et cela m'étonnerait fort. Tenez, d'ailleurs, le voici, le bonhomme. Nous allons être fixés sans plus tarder.

Le vieux de Gorne arrivait en effet en gesticulant. Sa figure bonasse se plissait pour exprimer le chagrin et la colère :

– Mon fils ? Paraît qu'il l'a tué... Mon pauvre Mathias mort ! Ah ! Ce bandit de Vignal !

Et il montrait le poing à Jérôme.

Le substitut lui lit brusquement :

– Un mot, monsieur de Gorne. Est-ce que vous avez l'intention de faire valoir vos droits sur une certaine assurance ?

– Dame, fit le vieux, malgré lui...

– C'est que votre fils n'est pas mort. On dit même que, complice de ses petites manigances, vous l'avez fourré sous votre bâche et conduit à la gare.

Le bonhomme cracha par terre, étendit la main comme s'il allait prononcer un serment solennel, demeura un instant immobile, et puis, soudain, se ravisant, faisant volte-face avec un cynisme ingénu, le visage détendu, l'attitude conciliante, il éclata de rire :

– Gredin de Mathias ! Alors il voulait se faire passer pour mort ? Quel sacripant ! Et il comptait sur moi peut-être pour toucher l'assurance et la lui envoyer ? Comme si j'étais capable d'une pareille saloperie !... Tu ne me connais pas, mon petit...

Et, sans demander son reste, secoué d'une hilarité de bon vivant que divertit une histoire amusante, il s'éloigna, en ayant soin cependant de poser ses grosses bottes à clous sur chacune des empreintes accusatrices laissées par son fils.

Plus tard, lorsque Rénine retourna au Manoir afin de délivrer Hortense, la jeune femme avait disparu.

Il se présenta chez la cousine Ermelin. Hortense lui fit répondre qu'elle s'excusait, mais que, un peu lasse, elle prenait un repos nécessaire.

« Parfait, tout va bien, pensa Rénine. Elle me fuit. Donc, elle m'aime. Le dénouement approche. »

*« Au dieu Mercure »*Table des matières

À Madame Daniel, à La Roncière, par Bassicourt, le 30 novembre.

« Amie très chère,

Deux semaines encore sans lettre de vous. Je n'espère plus en recevoir avant cette date fâcheuse du 5 décembre à laquelle nous avons fixé le terme de notre association et j'ai hâte d'y arriver, puisque vous serez alors affranchie d'un contrat qui paraît ne plus avoir votre agrément. Pour moi, les sept batailles que nous avons livrées ensemble, et gagnées, furent un temps de joie infinie et d'exaltation. Je vivais près de vous. Je sentais tout le bien que vous faisait cette existence plus active et plus émouvante. Mon bonheur était tel que je n'osais pas vous en parler et vous laisser voir de mes sentiments secrets autre chose que mon désir de vous plaire et mon dévouement passionné. Aujourd'hui, chère amie, vous ne voulez plus de votre compagnon d'armes. Que votre volonté soit faite !

Mais si je m'incline devant cet arrêt, me permettrez-vous de vous rappeler en quoi j'ai toujours pensé que consisterait notre dernière aventure, et quel but se proposerait notre effort suprême ? Me permettez-vous de répéter vos paroles, dont pas une, depuis, ne s'est effacée de ma mémoire ?

J'exige, avez-vous dit, que vous me rendiez une agrafe de corsage ancienne, composée d'une cornaline sertie dans une monture de filigrane. Je la tenais de ma mère, et personne n'ignorait qu'elle lui avait porté bonheur et qu'elle me portait bonheur. Depuis qu'elle a disparu du coffret où elle était enfermée, je suis malheureuse. Rendez-la-moi, monsieur le bon génie.

Et, comme je vous interrogeais sur l'époque où cette agrafe avait disparu, vous avez répliqué en riant : "Il y a six ou sept ans, ou huit... je ne sais trop... je ne sais pas comment... je ne sais rien..."

C'était plutôt, n'est-ce pas, un défi que vous me jetiez, et vous me posiez cette condition afin qu'il me fût impossible d'y satisfaire. Cependant, j'ai promis et je voudrais tenir ma promesse. Ce que j'ai tenté

pour vous montrer la vie sous un jour plus favorable me semblerait inutile, s'il manquait à votre sécurité ce talisman auquel vous attachez du prix. Ne rions pas de ces petites superstitions. Elles sont bien souvent le principe de nos actes les meilleurs.

Chère amie, si vous m'aviez aidé, une fois de plus c'était la victoire. Seul et pressé par l'approche de la date, j'ai échoué, non toutefois sans mettre les choses en un tel état que l'entreprise, si vous voulez la poursuivre, de votre côté, a les plus grandes chances de réussir.

Et vous la poursuivrez, n'est-ce pas ? Nous avons pris vis-à-vis de nous-mêmes un engagement auquel nous devons faire honneur. Dans un temps déterminé, il faut que nous inscrivions au livre de notre existence huit belles histoires, où nous aurons mis de l'énergie, de la logique, de la persévérance, quelque subtilité, et parfois un peu d'héroïsme. Voici la huitième. À vous d'agir pour qu'elle prenne sa place le 5 décembre avant que sonne la huitième heure du soir au cadran de l'horloge.

Et ce jour-là, vous agirez de la façon que je vais vous dire.

Tout d'abord – et surtout, mon amie, ne taxez pas mes instructions de fantaisistes, chacune d'elles est une condition indispensable du succès – tout d'abord, vous couperez dans le jardin de votre cousine, où j'ai vu qu'il y en avait, trois brins de jonc bien minces, que vous tresserez ensemble, et que vous lierez aux deux bouts de manière à former une cravache rustique, comme un fouet d'enfant.

À Paris, vous achèterez un collier de boules de jais, taillées à facettes, et vous le raccourcirez de telle sorte qu'il se compose de soixante-quinze boules, à peu près égales.

Sous votre manteau d'hiver, vous aurez une robe de laine bleue. Comme chapeau, une toque ornée de feuillage roux. Au cou, un boa de plumes de coq. Pas de gants. Pas de bagues.

L'après-midi, vous vous ferez conduire, par la rive gauche, jusqu'à l'église Saint-Étienne-du-Mont. À quatre heures, exactement, il y aura, devant le bénitier de cette église, une vieille femme vêtue de noir, en train d'égrener un chapelet d'argent. Elle vous offrira de l'eau bénite. Vous lui donnerez votre collier, dont elle comptera les boules et qu'elle vous rendra. En suite de quoi, vous marcherez derrière elle, vous traverserez un bras de la Seine, et elle vous conduira dans une rue déserte de l'île Saint-Louis, devant une maison où vous entrerez seule.

Au rez-de-chaussée de cette maison, vous trouverez un homme encore jeune, de teint très mat, à qui vous direz, après avoir enlevé votre manteau : « Je viens chercher mon agrafe de corsage. »

Ne vous étonnez pas de son trouble ni de son effroi. Restez calme en sa présence. S'il vous interroge, s'il veut savoir pour quelle raison vous vous adressez à lui, ce qui vous pousse à faire cette demande, ne donnez aucune explication. Toutes vos réponses doivent se résumer dans ces courtes formules : "Je viens chercher ce qui m'appartient. Je ne vous connais pas, j'ignore votre nom, mais il m'est impossible de ne pas faire cette démarche auprès de vous. Il faut que je rentre en possession de mon agrafe de corsage. Il le faut."

Je crois sincèrement que, si vous avez la fermeté nécessaire pour ne pas vous départir de cette attitude, quelle que soit la comédie que cet homme puisse jouer, je crois sincèrement à votre entière réussite. Mais la lutte doit être brève, et l'issue dépend uniquement de votre confiance en vous-même et de votre certitude du succès. C'est une sorte de match où vous devez abattre l'adversaire au premier round. Impassible, vous l'emporterez. Hésitante, inquiète, vous ne pouvez rien contre lui. Il vous échappe, reprend le dessus après un premier moment de détresse, et la partie est perdue en l'espace de quelques minutes. Pas de moyen terme : la victoire immédiate ou la défaite.

Dans ce dernier cas, il vous faudrait, et je m'en excuse, accepter de nouveau ma collaboration. Je vous l'offre d'avance, mon amie, sans condition aucune, et en spécifiant bien que tout ce que j'ai pu faire pour vous, et tout ce que je ferai, ne me donne d'autre droit que de vous remercier et de me dévouer encore davantage à celle qui est toute ma joie et toute ma vie. »

Cette lettre, Hortense, après l'avoir lue, la jeta au fond d'un tiroir, en disant avec résolution :

– Je n'irai pas.

D'abord, si elle avait attaché jadis quelque importance à ce bijou, qui lui semblait avoir la valeur d'un porte-bonheur, elle ne s'y intéressait guère aujourd'hui que la période des épreuves paraissait terminée. Ensuite, elle ne pouvait oublier ce chiffre de huit qui était le numéro d'ordre de l'aventure nouvelle. S'y lancer, c'était reprendre la chaîne interrompue, se rapprocher

de Rénine et lui donner un gage qu'avec son adresse insinuante il saurait bien exploiter.

L'avant-veille du jour fixé la trouva dans les mêmes dispositions. La veille au matin également. Mais tout à coup, sans même qu'elle eût à lutter contre des tergiversations préalables, elle courut au jardin, coupa trois brins de jonc qu'elle tressa comme elle en avait l'habitude, au temps de son enfance, et à midi elle se faisait conduire au train. Une ardente curiosité la soulevait. Elle ne pouvait résister à tout ce que l'aventure offerte par Rénine promettait de sensations amusantes et neuves. C'était vraiment trop tentant. Le collier de jais, la toque au feuillage d'automne, la vieille femme au chapelet d'argent... comment résister à ces appels du mystère, et comment repousser cette occasion de montrer à Rénine ce dont elle était capable ?

« Et puis, quoi ? se disait-elle en riant, c'est à Paris qu'il me convoque. Or, la huitième heure n'est dangereuse pour moi qu'à cent lieues de Paris, au fond du vieux château abandonné de Halingre. La seule horloge qui puisse sonner l'heure menaçante, elle est là-bas, enfermée, captive ! »

Le soir, elle débarquait à Paris. Le matin du 5 décembre, elle achetait un collier de jais qu'elle réduisait à soixante-quinze boules ; elle se parait d'une robe bleue et d'une toque en feuillage roux, et, à quatre heures précises, elle entra dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont.

Son cœur battait violemment. Cette fois elle était seule, et comme elle sentait maintenant la force de cet appui auquel, par crainte irréfléchie plutôt que par raison, elle avait renoncé ! Elle cherchait autour d'elle, espérant presque le voir. Mais il n'y avait personne... personne qu'une vieille dame en noir, debout près du bénitier.

Hortense marcha vers elle. La vieille dame, qui pressait entre ses doigts un chapelet aux grains d'argent, lui offrit de l'eau bénite, puis se mit à compter une par une les boules du collier qu'Hortense lui tendit.

Elle murmura :

– Soixante-quinze. C'est bien. Venez.

Sans un mot de plus, elle trotta sous la lueur des réverbères, franchit le pont des Tournelles, s'engagea dans l'île Saint-Louis, et suivit une rue déserte qui la conduisit à un carrefour où elle s'arrêta devant une ancienne maison à balcons de fer forgé.

– Entrez, dit-elle.

Et la vieille dame s'en alla.

Hortense vit alors un magasin de belle apparence qui occupait presque tout le rez-de-chaussée, et dont les vitres étincelantes de lumière électrique laissaient apercevoir un amoncellement désordonné d'objets et de meubles anciens. Elle demeura là quelques secondes, regardant d'un œil distrait. L'enseigne portait ces mots « Au dieu Mercure » et le nom du marchand : « Pancardi ». Plus haut, sur une avancée qui bordait la base du premier étage, une petite niche abritait un Mercure en terre cuite posé sur une jambe, des ailes aux pieds, le caducée à la main, et qui, remarqua Hortense, un peu trop penché en avant, entraîné par sa course, aurait dû logiquement perdre l'équilibre et piquer une tête dans la rue.

« Allons », dit-elle, à demi-voix.

Elle saisit la poignée et entra.

Malgré le bruit de sonnettes et de grelots que fit la porte, personne ne vint à sa rencontre. Le magasin semblait vide. Mais, tout au bout, il y avait une arrière-boutique, et une autre à la suite, toutes deux remplies de bibelots et de meubles dont beaucoup devaient avoir une grande valeur. Hortense suivit un passage étroit qui serpentait entre deux parois d'armoires, de consoles et de commodes, monta deux marches et se trouva dans la dernière pièce.

Un homme était assis devant un secrétaire et compulsait des registres. Sans tourner la tête, il dit :

– Je suis à vous... Madame peut visiter...

Cette pièce-là ne contenait que des objets d'un genre spécial qui la rendaient pareille à quelque laboratoire d'alchimiste du Moyen Âge, chouettes empaillées, squelettes, crânes, alambics de cuivre, astrolabes, et partout, suspendues aux murs, des amulettes de toutes provenances où dominaient des mains d'ivoire et des mains de corail, avec les deux doigts dressés qui conjurent les mauvais sorts.

– Est-ce que vous désirez particulièrement quelque chose, madame ? dit enfin le sieur Pancardi qui ferma son bureau et se leva.

« C'est bien lui », pensa Hortense.

Il avait, en effet, un teint extraordinairement mat. Une barbiche grisonnante à deux pointes allongeait son visage, que surmontait un front chauve et terne, en bas duquel luisaient, à fleur de peau, deux petits yeux inquiets et fuyants.

Hortense, qui n'avait point enlevé sa voilette ni son manteau, répondit :



– Je cherche une agrafe de corsage.

– Voici la vitrine, dit-il en la ramenant vers la boutique intermédiaire.

Après un coup d’œil sur la vitrine, elle prononça :

– Non... non... il n’y a pas ce que je veux. Ce que je veux, ce n’est pas telle ou telle agrafe, mais une agrafe qui a disparu autrefois d’une boîte à bijoux et que je viens chercher ici.

Elle fut stupéfaite de voir le bouleversement de ses traits. Ses yeux devenaient hagards.

– Ici ? Je ne pense pas que vous ayez aucune chance... Comment est-elle ?...

En cornaline, sertie dans du filigrane d’or... et de l’époque 1830...

– Je ne comprends pas... balbutia-t-il... Pourquoi me demandez-vous cela ? ...

Elle ôta sa voilette et retira son manteau.

Il recula, comme devant un spectacle qui l’eût épouvanté et murmura :

– La robe bleue... la toque... Ah ! Est-ce possible ? Le collier de jais !...

Ce fut peut-être la vue de la cravache aux trois baguettes de jonc qui lui donna la plus violente commotion. Il tendit le doigt vers elle, se mit à vaciller sur lui-même, et, à la fin, battant l’air de ses bras comme un nageur qui se noie, il tomba sur une chaise, évanoui.

Hortense ne bougea pas. « Quelle que soit la comédie qu’il puisse jouer, avait écrit Rénine, ayez le courage de rester impassible. » Bien qu’il ne jouât peut-être pas la comédie, cependant elle se contraignit au calme et à l’indifférence.

Cela dura une ou deux minutes, après quoi le sieur Pancardi sortit de sa torpeur, essuya la sueur qui lui baignait le front, et, cherchant à se maîtriser, reprit d’une voix tremblante :

– Pourquoi vous êtes-vous adressée à moi ?

– Parce que cette agrafe est en votre possession.

– Qui vous l’a dit ? fit-il sans protester contre l’accusation. Comment savez-vous ?

– Je le sais parce que cela est. Personne ne m’a rien dit. Je suis venue avec la certitude de trouver mon agrafe ici, et avec la volonté implacable de l’emporter.

– Mais vous me connaissez ? Vous savez mon nom ?

– Je ne vous connais pas. J’ignorais votre nom avant de le voir sur votre magasin. Pour moi, vous êtes simplement celui qui me rendra ce qui m’appartient.

Il était très agité. Il allait et venait dans un petit espace laissé par un cercle de meubles empilés, sur lesquels il frappait stupidement au risque d’en démolir l’équilibre.

Hortense sentit qu’elle le dominait, et, profitant de son désarroi, elle lui ordonna brusquement, avec un ton de menace :

– Où se trouve cet objet ? Il faut me le rendre. Je l’exige.

Pancardi eut un moment de désespoir. Il joignit les mains et marmotta des mots de supplication. Puis, vaincu, soudain résigné, il articula :

– Vous l’exigez ?...

– Je le veux... cela doit être...

– Oui, oui... cela doit être... j’y consens.

– Parlez ! commanda-t-elle, plus durement encore.

Parler, non, mais écrire... Je vais écrire mon secret... et tout sera fini pour moi.

Il retourna devant son bureau et traça fiévreusement quelques lignes sur une feuille qu’il cacheta.

– Tenez, dit-il, voici mon secret... C’était toute ma vie...

Et en même temps, il porta vivement contre sa tempe un revolver qu’il avait saisi sous un monceau de papiers et il tira.

D’un geste rapide, Hortense lui heurta le bras. La balle troua la glace d’une psyché. Mais Pancardi s’affaissa et se mit à gémir comme s’il eût été blessé.

Hortense fit un grand effort sur elle-même pour ne pas perdre son sang-froid.

« Rénine m’a prévenue, songeait-elle. C’est un comédien. Il a gardé l’enveloppe. Il a gardé son revolver. Je ne serai pas sa dupe. »

Cependant elle se rendait compte que, si elle restait calme en apparence, cette tentative de suicide et cette détonation l’avaient complètement désarmée. Toutes ses forces étaient désunies comme un faisceau dont on a coupé les liens, et elle avait l’impression pénible que l’homme, qui se traînait à ses pieds, en réalité reprenait peu à peu l’avantage sur elle.

Elle s’assit, épuisée. Ainsi que Rénine l’avait prédit, le duel n’avait pas duré plus de quelques minutes, mais c’était elle qui avait succombé, par la

faute de ses nerfs de femme, et à l'instant même où elle pouvait croire à son triomphe.

Le sieur Pancardi ne s'y trompa point, et, sans prendre la peine de chercher une transition, il cessa ses jérémiades, se releva d'un bond, esquissa devant Hortense une manière d'entrechat qui montra toute sa souplesse, et s'écria d'un ton goguenard :

– Pour la petite conversation que nous allons avoir, je crois gênant d'être à la merci du premier client qui passe, n'est-ce pas ?

Il courut jusqu'à la porte d'entrée et, l'ayant ouverte, il abattit le tablier de fer qui clôturait la boutique. Puis, toujours sautillant, il rejoignit Hortense.

– Ouf ! J'ai bien cru que j'y étais. Un effort de plus, madame, et vous gagniez la partie. Mais aussi, je suis un naïf, moi. Il m'a semblé vous voir arriver du fond du passé, comme un émissaire de la Providence, pour me réclamer des comptes, et bêtement j'allais restituer... Ah ! Mademoiselle Hortense – laissez-moi vous appeler ainsi, c'est sous ce nom que je vous connaissais – mademoiselle Hortense, vous manquez d'estomac, comme on dit.

Il s'assit auprès d'elle et, la figure méchante, brutalement, il lui lança :

– Maintenant, il s'agit d'être sincère. Qu'est-ce qui a machiné cette histoire ? Pas vous, hein ? Ce n'est pas votre genre. Alors, qui ? Dans ma vie, j'ai toujours été honnête, scrupuleusement honnête... sauf une fois... cette agrafe. Et tandis que je croyais l'affaire finie, enterrée, voilà que ça remonte à la surface. Comment ? Je veux savoir.

Hortense n'essayait même plus de combattre. Il pesait sur elle de toute sa force d'homme, de toute sa rancune, de toute sa peur, de toute la menace qu'il exprimait par ses gestes furieux et par sa physionomie à la fois ridicule et mauvaise.

– Parlez ! Je veux savoir. Si j'ai un ennemi secret, que je puisse me défendre ! Quel est cet ennemi ? Qui vous a poussée ? Qui vous a fait agir ? Est-ce un rival que ma chance exaspère et qui veut à son tour profiter de l'agrafe ? Mais parlez donc, nom d'un chien... ou je vous jure Dieu...

Elle s'imagina qu'il faisait un mouvement pour reprendre son revolver et recula en tendant les bras avec l'espoir de s'échapper.

Ils se débattirent ainsi l'un contre l'autre, et Hortense qui avait de plus en plus peur, non pas tant de l'attaque probable que de la figure convulsée

de son agresseur, commençait à crier, lorsque le sieur Pancardi resta subitement immobile, les bras en avant, les doigts écartés et les yeux dirigés pardessus la tête d'Hortense.

– Qu'est-ce qui est là ? Comment êtes-vous entré ? fit-il d'une voix étranglée.

Hortense n'eut même pas besoin de se retourner pour être sûre que Rénine venait à son secours, et que c'était l'apparition inexplicable de cet intrus qui effarait ainsi l'antiquaire. De fait, une silhouette mince glissa hors d'un amas de fauteuils et de canapés, et Rénine avança d'un pas tranquille.

– Qui êtes-vous ? répéta Pancardi. D'où venez-vous ?

– De là-haut, dit-il, très aimable et en montrant le plafond.

– De là-haut ?

– Oui, du premier étage. Je suis locataire, depuis trois mois, de l'étage ci-dessus. Tout à l'heure, j'ai entendu du bruit. On appelait au secours. Alors je suis venu.

Mais comment êtes-vous entré ici ?

– Par l'escalier.

– Quel escalier ?

– L'escalier de fer qui est au fond de la boutique. Votre prédécesseur était aussi locataire de mon étage, et communiquait directement par cet escalier intérieur. Vous avez fait condamner la porte. Je l'ai ouverte.

– Mais de quel droit, monsieur ? C'est une effraction.

– L'effraction est permise quand il s'agit de secourir un de ses semblables.

– Encore une fois, qui êtes-vous ?

– Le prince Rénine... un ami de madame, fit Rénine en se penchant sur Hortense et en lui baisant la main.

Pancardi parut suffoqué et marmotta :

– Ah ! Je comprends... C'est vous l'instigateur du complot... vous qui avez envoyé madame...

– Moi-même, monsieur Pancardi, moi-même.

– Et quelles sont vos intentions ?

– Très pures, mes intentions. Pas de violence. Simplement un petit entretien après lequel vous me remettrez ce que je viens chercher à mon tour.

– Quoi ?

– L’agrafe de corsage.  
– Cela, jamais, fit l’antiquaire avec force.  
– Ne dites pas non. C’est couru d’avance.  
– Il n’y a pas de force au monde, monsieur, qui puisse me contraindre à un pareil acte.

– Voulezvous que nous convoquions votre femme ? Mme Pancardi se rendra peut-être mieux compte que vous de la situation.

L’idée de n’être plus seul en présence de cet adversaire imprévu parut plaire à Pancardi. Il y avait tout près de lui un timbre. Il appuya trois fois sur la sonnerie.

– Parfait ! s’écria Rénine. Vous voyez, chère amie, M. Pancardi est tout à fait aimable. Plus rien du diable déchaîné qui vous terrorisait tout à l’heure. Non... il suffit que M. Pancardi soit en face d’un homme pour retrouver ses qualités de courtoisie et d’obligeance. Un vrai mouton ! Ce qui ne veut pas dire que les choses vont aller toutes seules. Loin de là ! Rien d’entêté comme un mouton...

Tout au bout du magasin, entre le bureau de l’antiquaire et l’escalier tournant, une tapisserie fut soulevée, livrant passage à une femme qui tenait le battant d’une porte. Elle avait peut-être une trentaine d’années. Vêtue fort simplement, elle semblait, avec son tablier, plutôt une cuisinière qu’une patronne. Mais le visage était sympathique et la tournure avenante.

Hortense, qui avait suivi Rénine, fut très étonnée de reconnaître en elle une femme de chambre qu’elle avait eue à son service, étant jeune fille :

– Comment ! C’est vous, Lucienne ? Vous êtes Mme Pancardi ?

La nouvelle venue la regarda, la reconnut aussi et parut embarrassée. Rénine lui dit :

– Votre mari et moi, nous avons besoin de vous, madame Pancardi, pour terminer une affaire assez compliquée... une affaire où vous avez joué un rôle important...

Elle avança, sans un mot, visiblement inquiète, et elle dit à son mari, qui ne la quittait pas des yeux :

– Qu’est-ce qu’il y a ? Que me veut-on ? Quelle est cette affaire ?

À voix basse, Pancardi articula ces quelques mots :

– L’agrafe... l’agrafe de corsage...

Il n’en fallut pas davantage pour que Mme Pancardi entrevît la situation dans toute sa gravité. Aussi n’essaya-t-elle pas de faire bonne contenance

ou d'opposer d'inutiles protestations. Elle s'affaissa sur une chaise, en soupirant :

– Ah ! Voilà... je m'explique... Mlle Hortense a retrouvé la piste... Ah ! Nous sommes perdus !...

Il y eut un moment de répit. À peine la lutte avait-elle commencé entre les adversaires que le mari et la femme prenaient l'attitude de vaincus qui n'espèrent plus qu'en la clémence du vainqueur. Immobile et les yeux fixes, elle se mit à pleurer. Penché sur elle, Rénine prononça :

– Mettons les choses au point, voulezvous, madame ? Nous y verrons plus clair et je suis sûr que notre entrevue trouvera sa solution toute naturelle. Voici. Il y a neuf ans, alors que vous serviez en province chez Mlle Hortense, vous avez connu le sieur Pancardi, lequel bientôt devint votre amant. Vous étiez corses tous les deux, c'est-à-dire d'un pays où les superstitions sont violentes, où la question de chance et de malchance, la jettatura, le mauvais sort, influent profondément sur la vie de chacun. Or, il était avéré que l'agrafe de corsage de votre patronne avait toujours porté chance à ceux qui la possédaient. C'est la raison pour laquelle, dans un moment de défaillance, stimulée par le sieur Pancardi, vous avez dérobé ce bijou. Six mois après, vous quittiez votre place et vous deveniez Mme Pancardi. Voilà, résumée en quelques phrases, toute votre aventure, n'est ce pas ? Toute l'aventure de deux personnages qui seraient restés honnêtes gens s'ils avaient pu résister à cette tentation passagère.

« Inutile de vous dire à quel point vous avez réussi tous les deux, et comment, maîtres du talisman, croyant à sa vertu et confiants en vous-mêmes, vous vous êtes poussés au premier rang de marchands de bric-à-brac. Aujourd'hui, riches, propriétaires du magasin « Au dieu Mercure », vous attribuez le succès de vos entreprises à cette agrafe de corsage. La perdre, pour vous, ce serait la ruine et la misère. Toute votre vie est concentrée en elle. C'est le fétiche. C'est le petit dieu domestique qui protège et qui conseille. Il est là, quelque part, caché sous le fouillis, et personne évidemment n'aurait rien soupçonné (car je le répète, sauf cette erreur, vous êtes de braves gens), si le hasard ne m'avait conduit à m'occuper de vos affaires. »

Rénine fit une pause et reprit :

– Il y a deux mois de cela. Deux mois d'investigations minutieuses, qui m'étaient faciles puisque, ayant retrouvé votre piste, j'avais loué l'entresol

et que je pouvais utiliser cet escalier... mais tout de même, deux mois perdus jusqu'à un certain point, puisque je n'ai pas encore réussi. Et Dieu sait si je l'ai bouleversé votre magasin ! Pas un meuble qui n'ait été visité. Pas une lame de parquet qui n'ait été interrogée. Résultat nul. Si, pourtant, quelque chose, une découverte accessoire. Dans un casier secret de votre bureau, Pancardi, j'ai déniché un petit registre où vous avez conté vos remords, vos inquiétudes, votre peur du châtiment, votre crainte de la colère divine.

« Grosse imprudence, Pancardi. Est-ce qu'on écrit de tels aveux ? Et surtout est-ce qu'on les laisse traîner ? Quoi qu'il en soit, je les ai lus, et j'y ai relevé cette phrase, dont l'importance ne m'a pas échappé, et qui m'a servi à préparer mon plan d'attaque :

« Qu'elle vienne à moi celle que j'ai dépossédée, qu'elle vienne à moi telle que je la voyais dans son jardin, tandis que Lucienne prenait le bijou. Qu'elle m'apparaisse, vêtue de la robe bleue, coiffée de la toque de feuillage roux, avec le collier de jais et la cravache aux trois baguettes de jonc tressées qu'elle portait ce jour-là ! Qu'elle m'apparaisse ainsi et qu'elle me dise : « Je viens vous réclamer ce qui m'appartient. » Alors je comprendrai que c'est Dieu qui lui inspire cette démarche et que je dois obéir aux ordres de la Providence. »

« Voilà ce qui est écrit dans votre registre, Pancardi, et ce qui explique la démarche de celle que vous appelez Mlle Hortense. Celle-ci, suivant mes instructions, et conformément à la petite mise en scène que vous avez vous-même imaginée, est venue vers vous, du fond du passé – c'est votre propre expression. Un peu plus de sang-froid et vous savez qu'elle eût gagné la partie. Malheureusement, vous jouez la comédie à merveille, votre tentative de suicide l'a désorientée, et vous avez compris qu'il n'y avait point là un ordre de la Providence, mais simplement une offensive de votre ancienne victime. Je n'avais donc plus qu'à intervenir. Me voici, et maintenant, concluons :

« Pancardi, l'agrafe ?

– Non, fit l'antiquaire, à qui l'idée de restituer l'agrafe rendait toute son énergie.

Et vous, madame Pancardi ?

– Je ne sais pas où elle est, affirma la femme.

– Bien. Alors, passons aux actes. Madame Pancardi, vous avez un fils âgé de sept ans, que vous aimez de tout votre cœur. Aujourd’hui jeudi, comme chaque jeudi d’ailleurs, ce fils doit revenir tout seul de chez sa tante. Deux de mes amis sont postés sur son chemin, et, sauf contre-ordre, l’enlèveront au passage.

Tout de suite, Mme Pancardi s’affola.

– Mon fils ! Oh ! Je vous en prie... non, pas cela... je vous jure que je ne sais rien. Mon mari n’a jamais voulu se confier à moi.

Rénine continua :

– Deuxième point : dès ce soir, une plainte sera déposée au Parquet. Comme preuve, les aveux du registre. Conséquences : action judiciaire, perquisition, *etc.*

Pancardi se taisait. On avait l’impression que toutes ces menaces ne l’atteignaient pas et que, protégé par son fétiche, il se croyait invulnérable. Mais sa femme se jeta aux pieds de Rénine en bégayant :

– Non... non... je vous en supplie, ce serait la prison, je ne veux pas... Et puis, mon fils... oh ! Je vous en supplie...

Hortense, apitoyée, prit Rénine à part.

– La pauvre femme ! j’intercède pour elle.

– Tranquillisez-vous, dit-il en riant, il n’arrivera rien à son fils.

– Mais vos amis sont postés ?...

– Pure invention.

– Cette plainte au Parquet ?

– Simple menace.

– Que cherchez-vous donc ?...

– À les effarer, à les faire sortir d’eux-mêmes, dans l’espoir qu’un mot leur échappera, un mot qui me renseignera. Nous avons essayé tous les moyens. Celui-là seul nous reste, et c’est un moyen qui me réussit presque toujours, rappelez-vous nos aventures.

– Mais si le mot que vous attendez n’est pas prononcé ?

– Il faut qu’il le soit, dit Rénine d’une voix sourde. Il faut en finir. L’heure approche.

Ses yeux rencontrèrent ceux de la jeune femme, et elle rougit en pensant que l’heure à laquelle il faisait allusion, c’était la huitième, et qu’il n’avait d’autre but que d’en finir avant que cette huitième heure ne sonnât.



– Voilà donc, d’une part, ce que vous risquez, dit-il au couple Pancardi. La disparition de votre enfant, et la prison... La prison certaine puisqu’il y a le registre des aveux. Et maintenant, d’autre part, voici mon offre. Contre la restitution immédiate, instantanée de l’agrafe, vingt mille francs. Elle ne vaut pas trois louis.

Aucune réponse. Mme Pancardi pleurait.

Rénine reprit, en espaçant ses propositions :

– Je double... Je triple... Fichtre, vous êtes exigeant, Pancardi... Alors quoi, il faut mettre le chiffre rond ? Soit. Cent mille.

Il allongea la main comme s’il n’y avait point de doute qu’on ne lui donnât le bijou.

Ce fut Mme Pancardi qui fléchit la première et elle le fit avec une rage soudaine contre son mari :

– Mais avoue donc !... Parle !... où l’as-tu cachée ? Enfin, quoi, tu ne vas pas t’obstiner ? Sinon, c’est la ruine... la misère... Et puis, notre fils !... Voyons, parle...

Hortense murmura :

– Rénine, c’est de la folie, le bijou n’a aucune valeur.

– Rien à craindre, dit Rénine, il n’acceptera pas... Mais regardez-le... Dans quel état d’agitation il se trouve ! Exactement ce que je voulais... Ah ! Cela, voyez-vous, c’est passionnant... Faire sortir les gens d’eux-mêmes !... Leur enlever tout contrôle sur ce qu’ils pensent et sur ce qu’ils disent !... Et, dans ce désordre, dans la tempête qui les secoue, apercevoir la petite étincelle qui jaillira quelque part !... Regardez-le ! Regardez-le ! Cent mille francs pour un caillou sans valeur... sinon la prison... Il y a de quoi vous tourner la tête !

De fait, l’homme était livide, ses lèvres tremblaient et laissaient couler un peu de salive. On devinait le bouillonnement et le tumulte de tout son être, secoué par des sentiments contradictoires, par des peurs et des convoitises qui se heurtaient. Il éclata soudain, et vraiment il était facile de se rendre compte que ses paroles jaillissaient au hasard, et sans qu’il eût aucunement conscience de ce qu’il disait :

– Cent mille ! Deux cent mille ! Cinq cent mille ! Un million ! Je m’en moque ! Des millions ? à quoi ça sert, des millions ? On les perd. Ça disparaît... Ça s’envole... Il n’y a qu’une chose qui compte, le sort qui est pour vous ou contre vous. Et le sort est pour moi depuis neuf ans. Jamais il

ne m'a trahi, et vous voudriez que je le trahisse ? Pourquoi ? Par peur ? La prison ? Mon fils ?... Des bêtises !... Rien de mauvais ne m'arrivera tant que j'obligerai le sort à travailler pour moi. C'est mon serviteur, mon ami... Il est attaché à l'agrafe. Comment ? Est-ce que je sais, moi ? C'est la cornaline, sans doute... Il y a des pierres miraculeuses qui contiennent le bonheur, comme d'autres contiennent du feu, ou du soufre, ou de l'or...

Rénine ne le quittait pas des yeux, attentif aux moindres mots et aux moindres intonations. L'antiquaire riait maintenant d'un rire nerveux, tout en reprenant l'aplomb de l'homme qui se sent sûr de lui, et il marchait devant Rénine, avec des gestes saccadés, où l'on sentait une résolution croissante.

– Des millions ? Mais je n'en voudrais pas, cher monsieur. Le petit morceau de pierre que je possède vaut beaucoup plus que cela. Et la preuve, c'est tout le mal que vous vous donnez pour me l'enlever. Ah ! Ah ! Des mois de recherches, vous l'avouez vous-même. Des mois où vous avez tout bouleversé, tandis que moi, qui ne soupçonnais rien, je ne me défendais même pas ! Pourquoi me défendre ? La petite chose se défendait toute seule... Elle ne veut pas être découverte et elle ne le sera pas... Elle se trouve bien ici. Elle préside à de bonnes et loyales affaires qui la satisfont... La chance de Pancardi ? Mais c'est connu dans tout le quartier, chez tous les antiquaires. Je le crie sur les toits « J'ai la chance. » J'ai même eu le toupet de prendre comme patron le dieu de la chance... Mercure ! Lui aussi me protège. Tenez, j'en ai mis partout dans ma boutique, des Mercures ! Regardez là-haut, sur cette planche, toute une série de statuettes, comme celle de l'enseigne, des épreuves signées d'un grand sculpteur, qui s'est ruiné et qui me les a vendues. En voulez-vous une, cher monsieur ? ça vous portera bonheur aussi. Choisissez ! Un cadeau de Pancardi pour vous dédommager de votre échec ! Ça vous va ?

Il dressa un escabeau contre la muraille, en dessous de la planche, saisit une statuette qu'il descendit et qu'il coucha dans les bras de Rénine. Et, riant de plus belle, d'autant plus surexcité que l'ennemi semblait lâcher pied et reculer devant son attaque fouguese, il s'exclama :

– Bravo ! Il accepte ! Et s'il accepte, c'est que tout le monde est d'accord ! Madame Pancardi, ne vous faites pas de bile. Votre fils va revenir, et il n'y aura pas de prison ! Au revoir, mademoiselle Hortense...

Au revoir, monsieur. Quand vous voudrez me dire un petit bonjour, trois coups au plafond. Au revoir... emportez votre cadeau... et que Mercure vous favorise ! Au revoir, mon cher prince... Au revoir, mademoiselle Hortense...

Il les poussait vers l'escalier de fer, les prenait tour à tour par le bras et les dirigeait jusqu'à la porte basse qui se dissimulait au haut de cet escalier.

*Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que Rénine ne protesta pas.* Il n'eut pas un mouvement de résistance. Il se laissa conduire, comme un enfant que l'on punit et que l'on met à la porte.

Entre l'instant où il avait fait son offre à Pancardi et l'instant où Pancardi, triomphant, le jetait à la porte avec une statuette dans les bras, il ne s'était pas écoulé cinq minutes.

La salle à manger et le salon de l'entresol que Rénine avait loués donnaient sur la rue. Dans la salle à manger, deux couverts étaient mis.

– Excusez ces préparatifs, dit Rénine à Hortense, en lui ouvrant le salon. J'ai pensé que, en tout état de cause, les événements me permettraient de vous recevoir en cette fin de journée, et que nous pourrions dîner ensemble. Ne me refusez pas cette faveur, qui sera la dernière de notre dernière aventure.

Hortense ne refusa pas ; la façon dont se terminait la bataille, qui était si contraire à tout ce qu'elle avait vu jusqu'ici, la déconcertait. Pourquoi, d'ailleurs, eût-elle refusé puisque les conditions du pacte n'étaient pas remplies ?

Rénine se retira pour donner des ordres à son domestique, puis, deux minutes plus tard, vint rechercher Hortense et la conduisit dans la salle. Il était, à ce moment, un peu plus de sept heures.

Il y avait des fleurs sur la table. Au milieu se dressait la statuette de Mercure, cadeau du sieur Pancardi.

– Que le dieu de la chance préside à notre repas dit Rénine.

Il se montra fort gai, et dit toute la joie qu'il avait à se trouver en face d'elle.

– Ah ! s'écria-t-il, c'est que vous mettiez de la mauvaise volonté ! Madame me condamnait sa porte... Madame n'écrivait plus... Vraiment, chère amie, vous avez été cruelle, et j'en souffrais profondément. Aussi ai-je dû employer les grands moyens et vous attirer par l'appât des plus fabuleuses entreprises. Avouez que ma lettre était joliment habile ! Les trois

baguettes... la robe bleue... Comment résister à tout cela ! Par surcroît, j'ai ajouté de mon cru quelques énigmes de plus, les soixante-quinze boules du collier, la vieille au chapelet d'argent... bref, de quoi rendre la tentation irrésistible. Ne m'en veuillez pas. Je voulais vous voir, et que ce fût aujourd'hui. Vous êtes venue. Merci.

Il raconta ensuite comment il avait retrouvé la piste du bijou volé.

– Vous espériez bien, n'est-ce pas, en m'imposant cette condition, qu'il ne me serait pas possible de la remplir ? Erreur, chère amie. L'épreuve, du moins, au début, était facile, puisqu'elle s'appuyait sur une donnée certaine : le caractère du talisman qui s'attachait à l'agrafe. Il suffisait de rechercher si, dans votre entourage, parmi vos domestiques, il y avait eu quelqu'un sur qui ce caractère ait pu exercer une attraction quelconque. Or, tout de suite, sur la liste des personnes que je parvins à établir, je notai le nom de Mlle Lucienne, originaire de Corse. Ce fut mon point de départ. Après cela, tout s'enchaînait.

Hortense le considérait avec surprise. Comment se faisait-il qu'il acceptât sa défaite d'un air si nonchalant et qu'il parlât même en triomphateur, alors que, dans la réalité, il avait été nettement vaincu par l'antiquaire, et quelque peu tourné en ridicule ?

Elle ne put s'empêcher de le lui faire sentir, et le ton qu'elle y mit revêtait un certain désappointement, une certaine humiliation.

– Tout s'enchaînait, soit. Mais la chaîne est rompue, puisque, en fin de compte, si vous connaissez le voleur, vous n'avez pas réussi à mettre la main sur l'objet volé.

Le reproche était manifeste. Rénine ne l'avait pas accoutumée à l'insuccès. Et plus encore, elle s'irritait de constater avec quelle insouciance il se résignait à un échec qui, somme toute, entraînait la ruine des espérances qu'il avait pu concevoir.

Il ne répondit pas. Il avait rempli deux coupes de champagne, et il en vidait une lentement, les yeux attachés sur la statuette du dieu Mercure. Il la fit pivoter sur son piédestal, comme un voyageur qui se réjouit.

– Quelle admirable chose qu'une ligne harmonieuse ! La couleur m'exalte moins que la ligne, la proportion, la symétrie, et tout ce qu'il y a de merveilleux dans la forme. Ainsi, chère amie, la couleur de vos yeux bleus, la couleur de vos cheveux fauves, je les aime. Mais ce qui m'émeut, c'est l'ovale de votre visage, c'est la courbe de votre nuque et de vos

épaules. Regardez cette statuette. Pancardi a raison : c'est l'œuvre d'un grand artiste. Les jambes sont à la fois fines et solidement musclées, toute la silhouette donne l'impression de l'élan et de la rapidité. C'est très bien. Une seule faute, cependant, très légère, et que vous n'avez peut-être pas remarquée.

– Si, si, affirma Hortense. Elle m'a frappée dès que j'ai vu l'enseigne, dehors. Vous voulez parler, n'est-ce pas, de cette espèce de déséquilibre ? Le dieu est trop penché sur la jambe qui le porte. On croirait qu'il va tomber en avant.

– Tous mes compliments, dit Rénine. La faute est imperceptible, et il faut un œil exercé pour s'en apercevoir. Mais, en effet, logiquement, le poids du corps devrait l'emporter, et logiquement, selon les lois de la matière, le petit dieu devrait piquer une tête.

Après un silence, il reprit :

– J'ai remarqué ce défaut depuis le premier jour. Comment n'en ai-je pas, alors, tiré de conclusions ? J'ai été choqué parce qu'on avait péché contre une loi esthétique, alors que j'aurais dû l'être parce qu'on avait manqué à une loi physique. Comme si l'art et la nature ne se confondaient pas ! Et comme si les lois de la pesanteur pouvaient être dérangées, sans qu'il y ait là une raison primordiale...

– Que voulezvous dire ? demanda Hortense, intriguée par ces considérations qui semblaient si étrangères à leurs pensées secrètes. Que voulezvous dire ?

– Oh ! Rien, fit-il. Je m'étonne seulement de n'avoir point compris plus tôt pourquoi ce Mercure ne piquait pas une tête, comme ce serait son devoir.

– Et le motif ?

– Le motif ? J'imagine que Pancardi, en tripotant la statuette pour la faire servir à ses desseins, en aura dérangé l'équilibre, mais que cet équilibre s'est retrouvé grâce à quelque chose qui retient le petit dieu en arrière, et qui compense son attitude vraiment trop risquée.

– Quelque chose ?

– Oui. En l'occurrence, la statuette aurait pu être scellée. Mais elle ne l'était pas, et je le savais, ayant remarqué que Pancardi, du haut d'une échelle, la soulevait et la nettoyait tous les deux ou trois jours. Reste donc, une seule hypothèse : le contrepoids.

Hortense tressaillit. Un peu de lumière l'éclairait à son tour. Elle murmura :

– Un contrepoids !... Est-ce que vous supposeriez que ce serait... dans le piédestal ?...

– Pourquoi pas ?

Est-ce possible ? Mais, dans ce cas, comment Pancardi vous aurait donné cette statuette ?...

– Il ne m'a pas donné *celle-ci*, déclara Rénine. Celle-ci, c'est moi qui l'ai prise.

– Mais où ? Quand ?

Tout à l'heure, quand vous étiez au salon. J'ai enjambé cette fenêtre laquelle est située au-dessus de l'enseigne, et à côté de la niche du petit dieu. Et j'ai fait l'échange. C'est-à-dire que j'ai pris la statue qui était dehors et qui avait de l'intérêt pour moi, et que j'ai mis celle que m'avait donnée Pancardi et qui n'avait aucun intérêt.

– Mais celle-là n'était pas penchée en avant ?

– Non, pas plus que celles qui sont sur la planche de son magasin. Mais Pancardi n'est pas un artiste. Un défaut d'aplomb ne le frappe pas, il n'y verra que du feu, et il continuera à se croire favorisé par la chance, ce qui revient à dire que la chance continuera à le favoriser. En attendant, voici la statuette, celle de l'enseigne. Dois-je en démolir le piédestal et en sortir votre agrafe de la gaine de plomb soudée à l'arrière de ce piédestal, et qui assure l'équilibre du dieu Mercure ?

– Non !... non !... inutile... répondit vivement Hortense à voix basse.

L'intuition, la subtilité de Rénine, l'adresse avec laquelle il avait mené toute cette affaire, pour elle, tout cela restait dans l'ombre à cette minute précise. Mais elle songeait soudain que la huitième aventure était achevée, que les épreuves avaient tourné à son avantage, et que l'extrême délai fixé pour la dernière de ces épreuves n'était pas encore atteint.

Il eut, d'ailleurs, la cruauté de le remarquer :

– Huit heures moins le quart, dit-il.

Un lourd silence s'établit entre eux, dont l'un et l'autre subissaient la gêne, au point qu'ils hésitaient à faire le moindre mouvement. Pour le rompre, Rénine plaisanta :

– Ce brave M. Pancardi, comme il a été bon de me renseigner ! Je savais bien, du reste, qu'en l'exaspérant je finirais par recueillir dans ses phrases la

petite indication qui me manquait. C'est exactement comme si l'on mettait un briquet dans les mains de quelqu'un et qu'on lui intimât l'ordre de s'en servir. À la fin, une étincelle se produit. L'étincelle chez moi, ce qui l'a produite, c'est le rapprochement inconscient, mais inévitable, qu'il a fait entre l'agrafe de cornaline, principe de chance, et Mercure, dieu de la chance. Cela suffisait. Je compris que cette association d'idées provenait de ce que, dans la réalité, il avait associé les deux chances en les incorporant l'une à l'autre, c'est-à-dire, pour être clair, en dissimulant le bijou dans le bloc même de la statuette. Et instantanément je me souvins du Mercure placé à l'extérieur et du défaut d'équilibre...

Rénine s'interrompit brusquement ; il lui semblait que toutes ses paroles tombaient dans le vide. La jeune femme avait appuyé sa main contre son front, et voilant ainsi ses yeux, elle demeurait immobile, très lointaine.

En vérité, elle n'écoutait point. Le dénouement de cette aventure particulière et la façon dont Rénine s'était comporté en cette occasion ne l'intéressaient plus. Ce à quoi elle songeait, c'était à l'ensemble des aventures qu'elle avait vécues depuis trois mois, et à la conduite prodigieuse de l'homme qui lui avait offert son dévouement. Elle apercevait, comme sur un tableau magique, les actes fabuleux accomplis par lui, tout le bien qu'il avait fait, les existences sauvées, les douleurs apaisées, les crimes punis, l'ordre rétabli partout où s'était exercée sa volonté de maître. Rien ne lui était impossible. Ce qu'il entreprenait, il l'exécutait. Chacun des buts vers lesquels il marchait, d'avance était atteint. Et tout cela sans effort excessif, avec le calme de celui qui connaît sa puissance, et qui sait que rien ne lui résistera.

Alors que pouvait-elle contre lui ? Pourquoi et comment se défendre ? S'il exigeait qu'elle se soumît, ne saurait-il pas l'y contraindre, et cette aventure suprême serait-elle pour lui plus difficile que les autres ? En admettant qu'elle se sauvât, y avait-il dans l'immense univers une retraite où elle fût à l'abri de sa poursuite ? Dès le premier instant de leur première rencontre, le dénouement était certain, puisque Rénine avait décrété qu'il en serait ainsi.

Cependant, elle cherchait encore des armes, une protection, et elle se disait que, s'il avait rempli les huit conditions, et s'il lui avait rendu l'agrafe de cornaline avant que la huitième heure ne fût sonnée, toutefois elle était protégée par ce fait que la huitième heure devait sonner à l'horloge du

château de Halingre, et non pas ailleurs. Le pacte était formel. Rénine avait dit, ce jour-là, en regardant les lèvres qu'il convoitait : « Le vieux balancier de cuivre reprendra son mouvement, et lorsque, à la date fixée, il frappera de nouveau huit coups, alors... »

Elle releva la tête. Lui non plus ne bougeait pas, grave, paisible dans son attente.

Elle fut sur le point de lui dire, et même elle prépara ses phrases :

« Vous savez... notre accord veut que ce soit l'horloge de Halingre. Toutes les conditions sont remplies. Mais pas celle-ci. Alors je suis libre, n'est-ce pas ? J'ai le droit de ne pas tenir une promesse, que je n'avais pas faite d'ailleurs, mais qui tombe, en tout cas, d'elle-même... Et je suis libre... affranchie de tout scrupule ?... »

Elle n'eut pas le temps de parler. À cette seconde exacte, derrière elle, un déclenchement se produisit, pareil à celui d'une horloge qui va sonner.

Un premier coup de timbre retentit, puis un second, puis un troisième.

Hortense eut un gémissement. Elle avait reconnu le timbre même de la vieille horloge de Halingre, qui trois mois auparavant, en rompant d'une façon surnaturelle le silence du château abandonné, les avait jetés l'un et l'autre sur le chemin des aventures.

Elle compta. L'horloge sonna les huit coups.

– Ah ! Murmura-t-elle, toute défaillante, et se cachant la figure entre les mains... l'horloge... l'horloge qui est ici... celle de là-bas... je reconnais sa voix...

Elle n'en dit pas davantage. Elle devinait que Rénine avait les yeux sur elle, et ce regard lui enlevait toutes ses forces. Elle aurait pu d'ailleurs les recouvrer qu'elle n'en eût pas été plus vaillante, et qu'elle n'eût point cherché à lui opposer la moindre résistance, pour cette raison qu'elle ne voulait pas résister. Toutes les aventures étaient finies, mais il en restait une à courir, dont l'attente effaçait le souvenir de toutes les autres. C'était l'aventure d'amour, la plus délicieuse, la plus troublante, la plus adorable des aventures. Elle acceptait l'ordre du destin, heureuse de tout ce qui pourrait advenir, puisqu'elle aimait. Elle sourit, malgré elle, en pensant que la joie revenait dans sa vie à l'instant même où son bien-aimé lui apportait l'agrafe de cornaline.

Une seconde fois, le timbre de l'horloge retentit.



Hortense leva les yeux sur Rénine. Quelques secondes encore elle se débattit. Mais elle était, ainsi qu'un oiseau fasciné, incapable d'un geste de révolte, et, comme le huitième coup sonnait, elle s'abandonna contre lui, en tendant ses lèvres...

# La Comtesse de Cagliostro (1924)

## [Table des matières](#)

### **Contenu**

[1 Arsène Lupin a vingt ans](#)

[2 Joséphine Balsamo, née en 1788...](#)

[3 Un tribunal d’Inquisition](#)

[4 La barque qui coule](#)

[5 Une des sept branches](#)

[6 Policiers et gendarmes](#)

[7 Les délices de Capoue](#)

[8 Deux volontés](#)

[9 La roche Tarpéienne](#)

[10 La main mutilée](#)

[11 Le vieux phare](#)

[12 Démence et génie](#)

[13 Le coffre-fort des moines](#)

[14 « L’infernale créature »](#)

[Épilogue](#)

# 1

## *Arsène Lupin a vingt ans*

### [Table des matières](#)

Raoul d'Andrézy jeta sa bicyclette, après en avoir éteint la lanterne, derrière un talus rehaussé de broussailles. À ce moment, trois heures sonnaient au clocher de Bénouville.

Dans l'ombre épaisse de la nuit, il suivit le chemin de campagne qui desservait le domaine de la Haie d'Étignes, et parvint ainsi aux murs de l'enceinte. Il attendit un peu. Des chevaux qui piaffent, des roues qui résonnent sur le pavé d'une cour, un bruit de grelots, les deux battants de la porte ouverts d'un coup... et un break passa. À peine Raoul eut-il le temps de percevoir des voix d'hommes et de distinguer le canon d'un fusil. Déjà la voiture gagnait la grand-route et filait vers Étretat.

« Allons, se dit-il, la chasse aux guillemots est captivante, la roche où on les massacre est lointaine... je vais enfin savoir ce que signifient cette partie de chasse improvisée et toutes ces allées et venues. »

Il longea par la gauche les murs du domaine, les contourna, et, après le deuxième angle, s'arrêta au quarantième pas. Il tenait deux clefs dans sa main. La première ouvrit une petite porte basse, après laquelle il monta un escalier taillé au creux d'un vieux rempart, à moitié démoli, qui flanquait une des ailes du château. La deuxième lui livra une entrée secrète, au niveau du premier étage.

Il alluma sa lampe de poche, et, sans trop de précaution, car il savait que le personnel habitait de l'autre côté, et que Clarisse d'Étignes, la fille unique du baron, demeurait au second, il suivit un couloir qui le conduisit dans un vaste cabinet de travail : c'était là que, quelques semaines auparavant, Raoul avait demandé au baron la main de sa fille, et là qu'il avait été accueilli par une explosion de colère indignée dont il gardait un souvenir désagréable.

Une glace lui renvoya sa pâle figure d'adolescent, plus pâle que d'habitude. Cependant, entraîné aux émotions, il restait maître de lui, et,

froidement, il se mit à l'œuvre.

Ce ne fut pas long. Lors de son entretien avec le baron, il avait remarqué que son interlocuteur jetait parfois un coup d'œil sur un grand bureau d'acajou dont le cylindre n'était pas rabattu. Raoul connaissait tous les emplacements où il est possible de pratiquer une cachette, et tous les mécanismes que l'on fait jouer en pareil cas. Une minute après, il découvrait dans une fente une lettre écrite sur du papier très fin et roulé comme une cigarette. Aucune signature, aucune adresse.

Il étudia cette missive dont le texte lui parut d'abord trop banal pour qu'on la dissimulât avec tant de soin, et il put ainsi, grâce à un travail minutieux, en s'accrochant à certains mots plus significatifs, et en supprimant certaines phrases évidemment destinées à remplir les vides, il put ainsi reconstituer ce qui suit :

*J'ai retrouvé à Rouen les traces de notre ennemie, et j'ai fait insérer dans les journaux de la localité qu'un paysan des environs d'Étretat avait déterré dans sa prairie un vieux chandelier de cuivre à sept branches. Elle a aussitôt télégraphié au voiturier d'Étretat qu'on lui envoie le douze, à trois heures de l'après-midi, un coupé en gare de Fécamp. Le matin de ce jour, le voiturier recevra, par mes soins, une autre dépêche contremandant cet ordre. Ce sera donc votre coupé à vous qu'elle trouvera en gare de Fécamp et qui l'amènera sous bonne escorte, parmi nous, au moment où nous tiendrons notre assemblée.*

*Nous pourrions alors nous ériger en tribunal et prononcer contre elle un verdict impitoyable. Aux époques où la grandeur du but justifiait les moyens, le châtiment eût été immédiat. Morte la bête, mort le venin. Choisissez la solution qui vous plaira, mais en vous rappelant les termes de notre dernier entretien, et en vous disant bien que la réussite de nos entreprises, et que notre existence elle-même, dépendent de cette créature infernale. Soyez prudent. Organisez une partie de chasse qui détourne les soupçons. J'arriverai par le Havre, à quatre heures exactement, avec deux de nos amis. Ne détruisez pas cette lettre. Vous me la rendrez.*

« L'excès de précaution est un défaut, pensa Raoul. Si le correspondant du baron ne s'était pas défié, le baron aurait brûlé ces lignes, et j'ignorerais qu'il y a projet d'enlèvement, projet de jugement illégal, et même, Dieu me

pardonne ! Projet d'assassinat. Fichtre ! Mon futur beau-père, si dévot qu'il soit, me semble empêtré dans des combinaisons peu catholiques. Ira-t-il jusqu'au meurtre ? Tout cela est rudement grave et pourrait bien me donner barre sur lui. »

Raoul se frotta les mains. L'affaire lui plaisait et ne l'étonnait pas outre mesure, quelques détails ayant éveillé son attention depuis plusieurs jours. Il résolut donc de retourner à son auberge, d'y dormir, puis de s'en revenir à temps pour apprendre ce que complotaient le baron et ses invités, et quelle était cette « créature infernale » dont on souhaitait la suppression.

Il remit tout en ordre, mais, au lieu de partir, il s'assit devant un guéridon où se trouvait une photographie de Clarisse, et, la mettant bien en face de lui, la contempla avec une tendresse profonde. Clarisse d'Étignes, à peine plus jeune que lui !... Dix-huit ans ! Des lèvres voluptueuses... les yeux pleins de rêve... un frais visage de blonde, rose et délicat, avec des cheveux pâles comme en ont les petites filles qui courent sur les routes du pays de Caux, et un air si doux, et tant de charme ! ...

Le regard de Raoul se faisait plus dur. Une pensée mauvaise qu'il ne parvenait pas à dominer, envahissait le jeune homme. Clarisse était seule, là-haut, dans son appartement isolé, et deux fois déjà, se servant des clefs qu'elle-même lui avait confiées, deux fois déjà, à l'heure du thé, il l'y avait rejointe. Alors qui le retenait aujourd'hui ? Aucun bruit ne pouvait parvenir jusqu'aux domestiques. Le baron ne devait rentrer qu'au cours de l'après-midi. Pourquoi s'en aller ?

Raoul n'était pas un Lovelace. Bien des sentiments de probité et de délicatesse s'opposaient en lui au déchaînement d'instincts et d'appétits dont il connaissait la violence excessive. Mais comment résister à une pareille tentation ? L'orgueil, le désir, l'amour, le besoin impérieux de conquérir, le poussaient à l'action. Sans plus s'attarder à de vains scrupules, il monta vivement les marches de l'escalier.

Devant la porte close, il hésita. S'il l'avait franchie déjà, c'était en plein jour, comme un ami respectueux. Quelle signification, au contraire, prenait un pareil acte à cette heure de la nuit !

Débat de conscience qui dura peu. À petits coups, il frappa, tout en chuchotant :

– Clarisse... Clarisse... c'est moi.

Au bout d'une minute, n'entendant rien, il allait frapper de nouveau et plus fort, quand la porte du boudoir fut entrebâillée, et la jeune fille apparut, une lampe à la main.

Il remarqua sa pâleur et son épouvante, et cela le bouleversa au point qu'il recula, prêt à partir.

– Ne m'en veux pas, Clarisse ... Je suis venu malgré moi... Tu n'as qu'à dire un mot et je m'en vais...

Clarisse eût entendu ces paroles qu'elle eût été sauvée. Elle aurait aisément dominé un adversaire qui acceptait d'avance la défaite. Mais elle ne pouvait ni entendre ni voir. Elle voulait s'indigner et ne faisait que balbutier des reproches indistincts. Elle voulait le chasser et son bras n'avait pas la force de faire un seul geste. Sa main qui tremblait dut poser la lampe. Elle tourna sur elle-même et tomba, évanouie...

Ils s'aimaient depuis trois mois, depuis le jour de leur rencontre dans le Midi où Clarisse passait quelque temps chez une amie de pension.

Tout de suite, ils se sentirent unis par un lien qui fut, pour lui, la chose du monde la plus délicieuse, pour elle, le signe d'un esclavage qu'elle chérissait de plus en plus. Dès le début, Raoul lui sembla un être insaisissable, mystérieux, auquel, jamais, elle ne comprendrait rien. Il la désolait par certains accès de légèreté, d'ironie méchante et d'humeur soucieuse. Mais à côté de cela, quelle séduction ! Quelle gaieté ! Quels soubresauts d'enthousiasme et d'exaltation juvénile. Tous ses défauts prenaient l'apparence de qualités excessives et ses vices avaient un air de vertus qui s'ignorent et qui vont s'épanouir.

Dès son retour en Normandie, elle eut la surprise d'apercevoir, un matin, la fine silhouette du jeune homme, perchée sur un mur, en face de ses fenêtres. Il avait choisi une auberge, à quelques kilomètres de distance, et ainsi, presque chaque jour, s'en vint sur sa bicyclette la retrouver aux environs de la Haie d'Étignes.

Orpheline de mère, Clarisse, n'était pas heureuse auprès de son père, homme dur, sombre de caractère, dévot à l'excès, entiché de son titre, âpre au gain, et que ses fermiers redoutaient comme un ennemi. Lorsque Raoul, qui n'avait même pas été présenté, eut l'audace de lui demander la main de sa fille, le baron entra dans une telle fureur contre ce prétendant imberbe,

sans situation et sans relations, qu'il l'eût cravaché si le jeune homme ne l'avait regardé d'un petit air de dompteur qui maîtrise une bête féroce.

C'est à la suite de cette entrevue, et pour en effacer le souvenir dans l'esprit de Raoul, que Clarisse commit la faute de lui ouvrir, à deux reprises, la porte de son boudoir. Imprudence dangereuse et dont Raoul s'était prévalu avec toute la logique d'un amoureux.

Ce matin-là, simulant une indisposition, elle se fit apporter le déjeuner de midi tandis que Raoul se cachait dans une pièce voisine, et après le repas, ils restèrent longtemps serrés l'un contre l'autre devant la fenêtre ouverte, unis par le souvenir de leurs baisers et par tout ce qu'il y avait en eux de tendresse et, malgré la faute commise, d'ingénuité.

Cependant Clarisse pleurait...

Des heures s'écoulèrent. Un souffle frais qui montait de la mer et flottait sur le plateau leur caressait le visage. En face d'eux, au-delà d'un grand verger clos de murs, et parmi des plaines tout ensoleillées de colza, une dépression leur permettait de voir, à droite, la ligne blanche des hautes falaises jusqu'à Fécamp ; à gauche, la baie d'Étretat, la porte d'Aval et la pointe de l'énorme Aiguille.

Il lui dit doucement :

– Ne soyez pas triste, ma chère bien-aimée. La vie est si belle à notre âge, et elle le sera plus encore pour nous lorsque nous aurons aboli tous les obstacles. Ne pleurez pas.

Elle essuya ses larmes et tenta de sourire en le regardant. Il était mince comme elle, mais large d'épaules, à la fois élégant et solide d'aspect. Sa figure énergique offrait une bouche malicieuse et des yeux brillants de gaieté. Vêtu d'une culotte courte et d'un veston qui s'ouvrait sur un maillot de laine blanc, il avait un air de souplesse incroyable.

– Raoul, Raoul, dit-elle avec détresse, en ce moment même où vous me regardez, vous ne pensez pas à moi ! Vous n'y pensez pas après ce qui vient de se passer entre nous ! Est-ce possible ! À quoi songez-vous, mon Raoul ?

Il dit en riant :

– À votre père.

– À mon père ?

– Oui, au baron d'Étignes et à ses invités. Comment des messieurs de leur âge peuvent-ils perdre leur temps à massacrer sur une roche de pauvres oiseaux innocents ?

– C’est leur plaisir.

– En êtes-vous certaine ? Pour moi, je suis assez intrigué. Tenez, nous ne serions pas en l’an de grâce 1894 que je croirais plutôt... Vous n’allez pas vous froisser ?

– Parlez, mon chéri.

– Eh bien, ils ont l’air de jouer aux conspirateurs ! Oui, c’est comme je vous le dis, Clarisse... Marquis de Rolleville, Mathieu de la Vaupalière, comte Oscar de Bennetot, Roux d’Estiers, etc., tous ces nobles seigneurs du pays de Caux sont en pleine conjuration.

Elle fit la moue.

– Vous dites des bêtises, mon chéri.

– Mais vous m’écoutez si joliment, répondit Raoul, convaincu qu’elle n’était au courant de rien. Vous avez une façon si drôle d’attendre que je vous dise des choses graves !...

– Des choses d’amour, Raoul.

Il lui saisit la tête ardemment.

– Toute ma vie n’est qu’amour pour toi, ma bien-aimée. Si j’ai d’autres soucis et d’autres ambitions, c’est pour faire ta conquête ; Clarisse, suppose ceci : ton père, conspirateur, est arrêté et condamné à mort, et tout à coup, moi, je le sauve. Après cela, comment ne me donnerait-il pas la main de sa fille ?

– Il cédera un jour ou l’autre, mon chéri.

– Jamais ! Aucune fortune... aucun appui...

– Vous avez votre nom... Raoul d’Andrésy.

– Même pas !

– Comment cela ?

– D’Andrésy, c’était le nom de ma mère, qu’elle a repris quand elle fut veuve, et sur l’ordre de sa famille que son mariage avait indignée.

– Pourquoi ? dit Clarisse, quelque peu étourdie par ces aveux inattendus.

– Pourquoi ? Parce que mon père n’était qu’un roturier, pauvre comme Job... un simple professeur... et professeur de quoi ? De gymnastique, d’escrime et de boxe !

– Alors comment vous appelez-vous ?

– Oh ! D’un nom bien vulgaire, ma pauvre Clarisse.

– Quel nom ?



– Arsène Lupin.

– Arsène Lupin ?

– Oui, ce n'est guère reluisant, et mieux valait changer, n'est-ce pas ?

Clarisse semblait atterrée. Qu'il s'appelât d'une façon ou de l'autre, cela ne signifiait rien. Mais la particule, aux yeux du baron, c'était la première qualité d'un gendre...

Elle balbutia cependant :

– Vous n'auriez pas dû renier votre père. Il n'y a aucune honte à être professeur.

– Aucune honte, dit-il, en riant de plus belle, d'un rire qui faisait mal à Clarisse, et je jure que j'ai rudement profité des leçons de boxe et de gymnastique, qu'il m'a données quand j'étais encore au biberon ! Mais, n'est-ce pas ? Ma mère a peut-être eu d'autres raisons de le renier, l'excellent homme, et ceci ne regarde personne.

Il l'embrassa avec une violence soudaine, puis se mit à danser et à pirouetter sur lui-même. Et, revenant vers elle :

– Mais ris donc, petite fille, s'écria-t-il. Tout cela est très drôle. Ris donc. Arsène Lupin ou Raoul d'Andrézy, qu'importe ! L'essentiel, c'est de réussir. Et je réussirai. Là-dessus, vois-tu, aucun doute. Pas une somnambule qui ne m'ait prédit un grand avenir et une réputation universelle. Raoul d'Andrézy sera général, ou ministre, ou ambassadeur... à moins que ce ne soit Arsène Lupin. C'est une chose réglée devant le destin, convenue, signée de part et d'autre. Je suis prêt. Muscles d'acier et cerveau numéro un ! Tiens, veux-tu que je marche sur les mains ? Ou que je te porte à bout de bras ? Aimes-tu mieux que je prenne ta montre sans que tu t'en aperçoives ? Ou bien que je te récite par cœur Homère en grec et Milton en anglais ? Mon Dieu, que la vie est belle ! Raoul d'Andrézy... Arsène Lupin... les deux faces de la statue ! Quelle est celle qu'illuminera la gloire, soleil des vivants ?

Il s'arrêta net. Son allégresse semblait tout à coup le gêner. Il contempla silencieusement la petite pièce tranquille dont il troublait la sérénité, comme il avait troublé la paix et la pure conscience de la jeune fille, et, par un de ces revirements imprévus qui étaient le charme de sa nature, il s'agenouilla devant Clarisse et lui dit gravement :

– Pardonnez-moi. En venant ici, j'ai mal agi ... Ce n'est pas de ma faute... J'ai de la peine à trouver mon équilibre... Le bien, le mal, l'un et

l'autre m'attirent. Il faut m'aider, Clarisse, à choisir ma route, et il faut me pardonner si je me trompe.

Elle lui saisit la tête entre ses mains et, d'un ton de passion :

– Je n'ai rien à te pardonner, mon chéri. Je suis heureuse. Tu me feras beaucoup souffrir, j'en suis sûre, et j'accepte d'avance et avec joie toutes ces douleurs qui me viendront de toi. Tiens, prends ma photographie. Et fais en sorte de n'avoir jamais à rougir quand tu la regarderas. Pour moi, je serai toujours telle que je suis aujourd'hui, ton amante et ton épouse. Je t'aime, Raoul !

Elle lui baisa le front. Déjà il riait et il dit, en se relevant :

– Tu m'as armé chevalier. Me voici désormais invincible et prêt à foudroyer mes ennemis. Paraissez, Navarrois !... J'entre en scène !

Le plan de Raoul, – laissons dans l'ombre le nom d'Arsène Lupin puisque, à cette époque, ignorant sa destinée, lui-même le tenait en quelque mépris – le plan de Raoul était fort simple. Parmi les arbres du verger, à gauche du château, et s'appuyant contre le mur d'enceinte dont elle formait jadis l'un des bastions, il y avait une tour tronquée, très basse, recouverte d'un toit et qui disparaissait sous des vagues de lierre. Or, Raoul ne doutait point que la réunion de quatre heures n'eût lieu dans la grande salle intérieure où le baron recevait ses fermiers. Et Raoul avait remarqué qu'une ouverture, ancienne fenêtre ou prise d'air, donnait sur la campagne.

Escalade facile pour un garçon aussi adroit ! Sortant du château et rampant sous le lierre, il se hissa, grâce aux énormes racines, jusqu'à l'ouverture pratiquée dans l'épaisse muraille, et qui était assez profonde pour qu'il pût s'y étendre tout de son long. Ainsi, placé à cinq mètres du sol, la tête masquée par du feuillage, il ne pouvait être vu, et voyait toute la salle, grande pièce meublée d'une vingtaine de chaises, d'une table et d'un large banc d'église.

Quarante minutes plus tard, le baron y pénétrait avec un de ses amis, Raoul ne s'était pas trompé dans ses prévisions.

Le baron Godefroy d'Étignes avait la musculature d'un lutteur de foire et un visage couleur de brique, qu'entourait un collier de barbe rousse, et où le regard avait de l'acuité et de l'énergie. Son compagnon, qui était un cousin et que Raoul connaissait de vue, Oscar de Bennetot, donnait cette

même impression de hobereau normand, mais avec plus de vulgarité et de lourdeur. À ce moment tous deux semblaient très agités.

– Vite, prononça le baron. La Vaupalière, Rolleville et d'Auppegard vont nous rejoindre. À quatre heures, ce sera Beaumagnan qui viendra avec le prince d'Arcole et de Brie par le verger dont j'ai ouvert la grand-porte... et puis... et puis... ce sera elle... si par bonheur, elle tombe dans le piège.

– Douteux, murmura Bennetot.

– Pourquoi ? Elle a commandé un coupé ; le coupé sera là, et elle y montera. D'Ormont, qui conduit, nous l'amène. Dans la côte des Quatre-Chemins, Roux d'Estiers saute sur le marchepied, ouvre et maîtrise la dame qu'ils ficellent à eux deux. Tout cela est fatal.

Ils s'étaient rapprochés de l'endroit au-dessus duquel écoutait Raoul. Bennetot chuchota :

– Et après ?

– Après, j'explique la situation à nos amis, le rôle de cette femme...

– Et tu t'imagines obtenir d'eux qu'on la condamne ?...

– Que je l'obtienne ou non, le résultat sera le même. Beaumagnan l'exige, Pouvons-nous refuser ?

– Ah ! fit Bennetot, cet homme nous perdra tous.

Le baron d'Étignes haussa les épaules.

– Il faut un homme comme lui pour lutter contre une femme comme elle. As-tu tout préparé ?

– Oui, les deux barques sont sur la plage, au bas de l'Escalier du Curé. La plus petite est défoncée et coulera dix minutes après qu'on l'aura mise à l'eau.

– Tu l'as chargée d'une pierre ?

– Oui, un gros galet troué qu'on attachera à l'anneau d'une corde.

Ils se turent.

Pas un des mots prononcés n'avait échappé à Raoul d'Andrézy, et pas un qui n'eût accru jusqu'à l'excès son ardente curiosité.

« Sacrebleu ! pensait-il, je ne donnerais pas ma loge de balcon pour un empire. Quels gaillards ! Ça parle de tuer comme d'autres de changer de faux col ! »

Godefroy d'Étignes surtout l'étonnait. Comment la tendre Clarisse pouvait-elle être la fille de ce sombre personnage ? Quel but poursuivait-il ? Quels motifs obscurs le dirigeaient ? Haine, cupidité, désir de vengeance,

instincts de cruauté ? Il évoquait un bourreau d'autrefois, prêt à quelque sinistre besogne. Des flammes illuminaient sa face empourprée et sa barbe rousse.

Les trois autres invités arrivèrent d'un coup. Raoul les avait souvent remarqués comme des familiers de la Haie d'Étignes. Une fois assis, ils tournèrent le dos aux deux fenêtres qui éclairaient la salle, de sorte que leur visage demeurait dans une sorte de pénombre.

À quatre heures seulement, deux nouveaux venus entrèrent. L'un, âgé, de silhouette militaire, sanglé dans sa redingote, et qui portait au menton la barbiche que l'on appelait l'impériale sous Napoléon III, s'arrêta sur le seuil.

Tout le monde se leva pour aller au-devant de l'autre, que Raoul n'hésita pas à considérer comme l'auteur de la lettre non signée, celui que l'on attendait et que le baron avait désigné sous le nom de Beaumagnan.

Bien qu'il fût le seul à n'avoir ni titre ni particule, on le reçut ainsi qu'un chef, avec un empressement qui convenait à son attitude de domination et à son regard autoritaire. La figure rasée, les joues creuses, de magnifiques yeux noirs tout animés de passion, quelque chose de sévère et même d'ascétique dans ses manières comme dans son habillement, il avait l'air d'un personnage d'église.

Il pria que l'on voulût bien se rasseoir, excusa celui de ses amis qu'il n'avait pu amener, le comte de Brie, et fit avancer son compagnon qu'il présenta :

« Le prince d'Arcole... Vous saviez, n'est-ce pas ? Que le prince d'Arcole était des nôtres, mais le hasard avait voulu qu'il fût absent lors de nos réunions et que son action s'exerçât de loin, et de la façon la plus heureuse d'ailleurs. Aujourd'hui, son témoignage nous est nécessaire, puisque deux fois déjà, en 1870, le prince d'Arcole a rencontré la créature infernale qui nous menace. »

Raoul faisant aussitôt le calcul, éprouva quelque déception : « la créature infernale » devait avoir dépassé la cinquantaine, puisque ses rencontres avec le prince d'Arcole avaient eu lieu vingt-quatre ans plus tôt.

Cependant le prince prenait place parmi les invités, tandis que Beaumagnan emmenait à part Godefroy d'Étignes. Le baron lui remit une enveloppe, contenant sans aucun doute la lettre compromettante. Puis ils

eurent, à voix basse, un colloque assez vif, auquel Beaumagnan coupa court d'un geste de commandement énergique.

« Pas commode, le monsieur, se dit Raoul. Le verdict est formel. Morte la bête, mort le venin. La noyade aura lieu, car il semble bien que ce soit le dénouement imposé. »

Beaumagnan passa au dernier rang. Mais, avant de s'asseoir, il s'exprima ainsi :

– Mes amis, vous savez à quel point l'heure actuelle est grave pour nous. Tous bien unis et d'accord sur le but magnifique que nous voulons atteindre, nous avons entrepris une œuvre commune d'une importance considérable. Il nous semble, avec raison, que les intérêts du pays, ceux de notre parti, ceux de notre religion – et je ne sépare pas les uns des autres – sont liés à la réussite de nos projets. Or ces projets, depuis quelque temps, se heurtent à l'audace et à l'hostilité implacable d'une femme qui, disposant de certaines indications, s'est mise à la recherche du secret que nous sommes près de découvrir. Si elle y parvient avant nous, c'est l'effondrement de tous nos efforts. Elle ou nous, il n'y a pas de place pour deux. Souhaitons ardemment que la bataille engagée se décide en notre faveur.

Beaumagnan s'assit et, s'appuyant des deux bras sur un dossier, courba sa haute taille comme s'il voulait n'être point vu.

Et les minutes s'écoulèrent.

Entre ces hommes, réunis là pour une cause qui aurait dû susciter les conversations, le silence fut absolu, tellement l'attention de tous était portée vers les bruits lointains qui pouvaient survenir de la campagne. La capture de cette femme obsédait leur esprit. Ils avaient hâte de tenir et de voir leur adversaire.

Le baron d'Étignes leva le doigt. On commençait à entendre le rythme sourd des pas d'un cheval.

– C'est mon coupé, dit-il.

Oui, mais l'ennemie s'y trouvait-elle ?

Le baron se dirigea vers la porte. Comme d'habitude, le verger était vide, le personnel n'ayant jamais à faire que dans la cour d'honneur située sur la façade principale.

Le bruit se rapprochait. La voiture quitta la route et traversa les champs. Puis soudain elle apparut entre les deux piliers d'entrée. Le conducteur fit

un geste et le baron déclara :

– Victoire ! On la tient.

Le coupé s'arrêta. D'Ormont, qui était sur le siège, sauta vivement. Roux d'Estiers s'élança hors de la voiture. Aidés par le baron, ils saisirent à l'intérieur une femme dont les jambes et les mains étaient attachées, et dont une écharpe de gaze enveloppait la tête, et ils la transportèrent jusqu'au banc d'église qui marquait le milieu de la salle.

– Pas la moindre difficulté, raconta d'Ormont. Au sortir du train elle s'est engouffrée dans la voiture. Aux Quatre-Chemins, on l'a saisie, sans qu'elle ait le temps de dire ouf.

– Ôtez l'écharpe, ordonna le baron. D'ailleurs, on peut aussi bien lui laisser la liberté de ses mouvements.

Lui-même dénoua les liens.

D'Ormont enleva le voile et découvrit la tête.

Il y eut, parmi les assistants, une exclamation de stupeur, et Raoul, du haut de son poste, d'où il apercevait la captive en pleine lumière, eut la même commotion de surprise en voyant apparaître une femme dans toute la splendeur de la jeunesse et de la beauté.

Mais un cri domina les murmures. Le prince d'Arcole s'était avancé au premier rang, et, le visage contracté, les yeux agrandis, il balbutiait :

– C'est elle... c'est elle... je la reconnais... Ah ! Quelle chose terrifiante !

– Qu'y a-t-il ? demanda le baron. Qu'y a-t-il de terrifiant ? Expliquez-vous ?

Et le prince d'Arcole prononça cette phrase incompréhensible :

– *Elle a le même âge qu'il y a vingt-quatre ans !*

La femme était assise et gardait le buste droit, les poings serrés sur les genoux. Son chapeau avait dû tomber au cours de l'agression, et sa chevelure à moitié défaite tombait derrière, en masse épaisse retenue par un peigne d'or, tandis que deux bandeaux aux reflets fauves se divisaient également au-dessus du front, un peu ondulés sur les tempes.

Le visage était admirablement beau, formé par des lignes très pures et animé d'une expression qui, même dans l'impassibilité, même dans la peur semblait un sourire. Avec un menton plutôt mince, ses pommettes légèrement saillantes, ses yeux très fendus, et ses paupières lourdes, elle rappelait ces femmes de Vinci ou plutôt de Bernardino Luini dont toute la

grâce est dans un sourire qu'on ne voit pas, mais qu'on devine, et qui vous émeut et vous inquiète à la fois. Sa mise était simple : sous un vêtement de voyage qu'elle laissa tomber, une robe de laine grise dessinait sa taille et ses épaules.

« Bigre ! pensa Raoul qui ne la quittait pas du regard, elle paraît bien inoffensive, l'inférieure et magnifique créature ! Et ils se mettent à neuf ou dix pour la combattre ? »

Elle observait attentivement ceux qui l'entouraient, d'Étignes et ses amis, tâchant de distinguer les autres, dans la pénombre.

À la fin, elle dit :

– Que me voulez-vous ? Je ne connais aucun de ceux qui sont là. Pourquoi m'avez-vous amenée ici ?

– Vous êtes notre ennemie, déclara Godefroy d'Étignes.

Elle secoua la tête doucement :

– Votre ennemie ? Il doit y avoir une confusion. Êtes-vous bien sûrs de ne pas vous tromper ? Je suis Mme Pellegrini.

– Vous n'êtes pas madame Pellegrini.

– Je vous affirme...

– Non, répéta le baron Godefroy d'une voix forte.

Et il ajouta ces mots aussi déconcertants que les mots prononcés par le prince d'Arcole.

– *Pellegrini, c'était un des noms sous lequel se dissimulait, au dix-huitième siècle, l'homme dont vous prétendez être la fille.*

Elle ne répondit point sur le moment, comme si elle n'avait pas saisi l'absurdité de la phrase. Puis elle demanda :

– Comment donc m'appellerais-je, selon vous ?

– *Joséphine Balsamo, comtesse de Cagliostro.*

## *Joséphine Balsamo, née en 1788...*

### [Table des matières](#)

Cagliostro ! L'extraordinaire personnage qui intrigua si vivement l'Europe et agita si profondément la cour de France sous le règne de Louis XVI ! Le collier de la reine... le cardinal de Rohan... Marie-Antoinette... quels épisodes troublants de l'existence la plus mystérieuse.

Un homme bizarre, énigmatique, ayant le génie de l'intrigue, qui disposait d'une réelle puissance de domination, et sur lequel toute la lumière n'a pas été faite.

Imposteur ? Qui sait ! A-t-on le droit de nier que certains êtres de sens plus affinés puissent jeter sur le monde des vivants et des morts des regards qui nous sont défendus ? Doit-on traiter de charlatan ou de fou celui chez qui renaissent des souvenirs de ses existences passées, et qui, se rappelant ce qu'il a vu, bénéficiant d'acquisitions antérieures, de secrets perdus et de certitudes oubliées, exploite un pouvoir que nous appelons surnaturel, alors qu'il n'est que la mise en valeur, hésitante et balbutiante, des forces que nous sommes peut-être sur le point de réduire en esclavage ?

Si Raoul d'Andrésy, au fond de son observatoire, demeurerait sceptique, et s'il riait en lui-même – peut-être pas sans quelque réticence – de la tournure que prenaient les événements, il sembla que les assistants acceptaient d'avance comme réalités indiscutables les allégations les plus extravagantes. Possédaient-ils donc sur cette affaire des preuves et des notions particulières ? Avaient-ils retrouvé chez celle qui, suivant eux, se prétendait la fille de Cagliostro, les dons de clairvoyance et de divination que l'on attribuait jadis au célèbre thaumaturge, et pour lesquels on le traitait de magicien et de sorcier ?

Godefroy d'Étignes, qui, seul parmi tous, restait debout, se pencha vers la jeune femme et lui dit :

« Ce nom de Cagliostro est bien le vôtre, n'est-ce pas ? »



Elle réfléchit. On eût dit que, pour le soin de sa défense, elle cherchait la meilleure riposte, et qu'elle voulait, avant de s'engager à fond, connaître les armes dont l'ennemi disposait. Elle répliqua donc, paisiblement :

– Rien ne m'oblige à vous répondre, pas plus que vous n'avez le droit de m'interroger. Cependant, pourquoi nierais-je que, mon acte de naissance portant le nom de Joséphine Pellegrini, par fantaisie je me fais appeler Joséphine Balsamo, comtesse de Cagliostro, les deux noms de Cagliostro et de Pellegrini complétant la personnalité qui m'a toujours intéressée de Joseph Balsamo.

– De qui, selon vous, par conséquent, et contrairement à certaines de vos déclarations, précisa le baron, vous ne seriez pas la descendante directe ?

Elle haussa les épaules et se tut. Était-ce prudence ? Dédain ? Protestation contre une telle absurdité ?

– Je ne veux considérer ce silence ni comme un aveu ni comme une dénégation, reprit Godefroy d'Étignes, en se tournant vers ses amis. Les paroles de cette femme n'ont aucune importance et ce serait du temps perdu que de les réfuter. Nous sommes ici pour prendre des décisions redoutables sur une affaire que nous connaissons tous dans son ensemble, mais dont la plupart d'entre nous ignorent certains détails. Il est donc indispensable de rappeler les faits. Ils sont résumés aussi brièvement que possible dans le mémoire que je vais vous lire et que je vous prie d'écouter avec attention.

Et posément, il lut ces quelques pages, qui, Raoul n'en douta pas, avaient dû être rédigées par Beaumagnan.

« Au début de mars 1870, c'est-à-dire quatre mois avant la guerre entre la France et la Prusse, parmi la foule des étrangers qui s'abattirent sur Paris, aucun n'attira plus soudainement l'attention que la comtesse de Cagliostro. Belle, élégante, jetant l'argent à pleines mains, presque toujours seule, ou accompagnée d'un jeune homme qu'elle présentait comme son frère, partout où elle passa, dans tous les salons qui l'accueillirent, elle fut l'objet de la plus vive curiosité. Son nom d'abord intriguait, et puis la façon vraiment impressionnante qu'elle avait de s'apparenter au fameux Cagliostro par ses allures mystérieuses, certaines guérisons miraculeuses qu'elle opéra, les réponses qu'elle donnait aux gens qui la consultaient sur leur passé ou sur leur avenir. Le roman d'Alexandre Dumas avait mis à la mode Joseph Balsamo, soi-disant comte de Cagliostro. Usant des mêmes

procédés, et plus audacieuse encore, elle se targuait d'être la fille de Cagliostro, affirmait connaître le secret de l'éternelle jeunesse et, en souriant, parlait de telles rencontres qu'elle avait faites ou de tels événements qui lui étaient advenus sous le règne de Napoléon 1<sup>er</sup>.

« Son prestige fut tel qu'elle força les portes des Tuileries et parut à la cour de Napoléon III. On parlait même de séances privées où l'impératrice Eugénie réunissait autour de la belle comtesse les plus intimes de ses fidèles. Un numéro clandestin du journal satirique, le *Charivari*, qui fut d'ailleurs saisi sur-le-champ, nous raconte une séance à laquelle assistait un de ses collaborateurs occasionnels. J'en détache ce passage :

*Quelque chose de la Joconde. Une expression qui ne change pas beaucoup, mais qu'on ne peut guère définir, qui est aussi bien câline et ingénue que cruelle et perverse. Tant d'expérience dans le regard et d'amertume dans son invariable sourire, qu'on lui accorderait alors les quatre-vingts ans qu'elle s'octroie. À ces moments-là, elle sort de sa poche un petit miroir en or, y verse deux gouttes d'un flacon imperceptible, l'essuie et se contemple. Et, de nouveau, c'est la jeunesse adorable.*

*Comme nous l'interrogeons, elle nous répondit :*

*– Ce miroir appartient à Cagliostro. Pour ceux qui s'y regardent avec confiance, le temps s'arrête. Tenez, la date est inscrite sur la monture, 1783, et elle est suivie de quatre lignes qui sont l'énumération de quatre grandes énigmes. Ces énigmes qu'il se proposait de déchiffrer, il les tenait de la bouche même de la reine Marie-Antoinette, et il disait, m'a-t-on rapporté, que celui qui en trouverait la clef serait roi des rois.*

*– Peut-on les connaître ? demanda quelqu'un.*

*– Pourquoi pas ? Les connaître, ce n'est pas les déchiffrer et Cagliostro lui-même n'en eut pas le temps. Je ne puis donc vous transmettre que des appellations, des titres. En voici la liste :*

*In robore fortuna.*

*La dalle des rois de Bohême.*

*La fortune des rois de France.*

*Le chandelier à sept branches.*

*Elle parla ensuite à chacun de nous et nous fit des révélations qui nous frappèrent d'étonnement.*

*Mais ce n'était là qu'un prélude, et l'impératrice, bien que se refusant à poser la moindre question qui la concernât personnellement, voulut bien demander quelques éclaircissements touchant l'avenir.*

*– Que Sa Majesté ait la bonne grâce de souffler légèrement, dit la comtesse en tendant le miroir.*

*Et, tout de suite, ayant examiné la buée que le souffle étalait à la surface, elle murmura :*

*– Je vois de bien belles choses... une grande guerre pour cet été... la victoire ... le retour des troupes sous l'Arc de Triomphe... On acclame l'Empereur ... le Prince impérial.*

– Tel est, reprit Godefroy d'Étignes, le document qui nous a été communiqué. Document déconcertant puisqu'il fut publié plusieurs semaines avant la guerre annoncée. Quelle était cette femme ? Qui était cette aventurière dont les prédictions dangereuses, agissant sur l'esprit assez faible de la malheureuse souveraine, n'ont pas été sans provoquer la catastrophe de 1870 ? Quelqu'un (lire le même numéro du *Charivari*) lui ayant dit un jour :

« – Fille de Cagliostro, soit, mais votre mère ?

– Ma mère, répondit-elle, cherchez très haut parmi les contemporains de Cagliostro... Plus haut encore... Oui, c'est cela... Joséphine de Beauharnais, future femme de Bonaparte, future impératrice... »

– La police de Napoléon III ne pouvait rester inactive. À la fin de juin, elle remettait un rapport succinct, établi par un de ses meilleurs agents, à la suite d'une enquête difficile. J'en donne lecture :

« Les passeports italiens de la signorina, tout en faisant des réserves sur la date de la naissance, écrivait l'agent, sont établis au nom de Joséphine Pellegrini-Balsamo, comtesse de Cagliostro, née à Palerme, le 29 juillet 1788. M'étant rendu à Palerme, j'ai réussi à découvrir les anciens registres de la paroisse Mortarana et, sur l'un d'eux, en date du 29 juillet 1788, j'ai relevé la déclaration de naissance de Joséphine Balsamo, fille de Joseph Balsamo et de Joséphine de la P., sujette du roi de France.

« Était-ce là Joséphine Tascher de la Pagerie, nom de jeune fille de l'épouse séparée du vicomte de Beauharnais, et la future épouse du général

Bonaparte ? J'ai cherché dans ce sens et, à la suite d'investigations patientes, j'ai appris, par des lettres manuscrites d'un lieutenant de la Prévôté de Paris, que l'on avait été près d'arrêter, en 1788, le sieur Cagliostro qui, bien qu'expulsé de France, après l'affaire du Collier, habitait sous le nom de Pellegrini un petit hôtel de Fontainebleau où il recevait chaque jour une dame grande et mince. Or Joséphine de Beauharnais, à cette époque, habite également Fontainebleau. Elle est grande et mince. La veille du jour fixé pour l'arrestation, Cagliostro disparaît. Le lendemain, brusque départ de Joséphine de Beauharnais. Un mois plus tard, à Palerme, naissance de l'enfant.

« Ces coïncidences ne laissent pas d'être impressionnantes. Mais comme elles prennent de la valeur lorsqu'on les rapproche de ces deux faits ! Dix-huit ans après, l'impératrice Joséphine introduit à la Malmaison une jeune fille qu'elle fait passer pour sa filleule, et qui gagne l'affection de l'empereur au point que Napoléon joue avec elle comme avec un enfant. Quel est son nom ? Joséphine ou plutôt Josine.

« Chute de l'Empire. Le tsar Alexandre 1<sup>er</sup>, recueille Josine et l'envoie en Russie. Quel titre prend-elle ? Comtesse de Cagliostro. »

Le baron d'Étignes laissa se prolonger ses dernières paroles dans le silence. On l'avait écouté avec une attention profonde. Raoul, dérouté par cette histoire incroyable, essayait de saisir sur le visage de la comtesse le reflet de l'émotion ou d'un sentiment quelconque. Mais elle demeurait impassible, ses beaux yeux toujours un peu souriants.

Et le baron poursuivit :

– Ce rapport, et probablement aussi l'influence dangereuse que prenait la comtesse aux Tuileries, devait couper court à sa fortune. Un arrêté d'expulsion fut signé contre elle et contre son frère. Le frère s'en alla par l'Allemagne, elle par l'Italie. Un matin elle descendit à Modane, où l'avait conduite un jeune officier. Il s'inclina devant elle et la salua. Cet officier s'appelait le prince d'Arcole. C'est lui qui a pu se procurer les deux documents, le numéro du *Charivari* et le rapport secret dont l'original est entre ses mains avec ses timbres et signatures. C'est enfin lui qui, tout à l'heure, certifiait devant vous l'identité indubitable de celle qu'il a vue ce matin-là et de celle qu'il voit aujourd'hui.

Le prince d'Arcole se leva et gravement articula :

– Je ne crois pas au miracle, et ce que je dis est cependant l’affirmation d’un miracle. Mais la vérité m’oblige à déclarer sur mon honneur de soldat que cette femme est la femme que j’ai saluée en gare de Modane il y a vingt-quatre ans.

– Que vous avez saluée tout court, sans un mot de politesse ? insinua Joséphine Balsamo.

Elle s’était tournée vers le prince et l’interrogeait d’une voix enjouée où il y avait quelque ironie.

– Que voulezvous dire ?

– Je veux dire qu’un officier français a trop de courtoisie pour prendre congé d’une jolie femme par un simple salut protocolaire.

– Ce qui signifie ?

– Ce qui signifie que vous avez bien dû prononcer quelques paroles.

– Peut-être. Je ne m’en souviens plus... dit le prince d’Arcole avec un peu d’embarras.

– Vous vous êtes penché vers l’exilée, monsieur. Vous lui avez baisé la main un peu plus longtemps qu’il n’eût fallu, et vous lui avez dit : « J’espère, madame, que les instants que j’ai eu le plaisir de passer près de vous ne seront pas sans lendemain. Pour moi, je ne les oublierai jamais. » Et vous avez répété, soulignant d’un accent particulier votre intention de galanterie : « Jamais, vous entendez, madame ? Jamais... »

Le prince d’Arcole semblait un homme fort bien élevé. Pourtant, à l’évocation exacte de la minute écoulée un quart de siècle plus tôt, il fut si troublé qu’il marmotta :

– Nom de Dieu !

Mais, se redressant aussitôt, il prit l’offensive, d’un ton saccadé :

– J’ai oublié, madame. Si le souvenir de cette rencontre fut agréable, le souvenir de la seconde fois où je vous vis, l’a effacé.

– Et cette seconde fois, monsieur ?

– C’est au début de l’année suivante, à Versailles où j’accompagnais les plénipotentiaires français chargés de négocier la paix de la défaite. Je vous ai aperçue dans un café, assise devant une table, buvant et riant avec des officiers allemands dont l’un était officier d’ordonnance de Bismarck. Ce jour-là, j’ai compris votre rôle aux Tuileries et de qui vous étiez l’émissaire.

Toutes ces divulgations, toutes ces péripéties d’une vie aux apparences fabuleuses, se développèrent en moins de dix minutes. Aucune

argumentation. Aucune tentative de logique et d'éloquence pour imposer une thèse inconcevable. Rien que des faits. Rien que des preuves en raccourci, violentes, assénées comme des coups de poing, et d'autant plus effarantes qu'elles évoquaient, contre une toute jeune femme, des souvenirs dont quelques-uns remontaient à plus d'un siècle !

Raoul d'Andrézy n'en revenait pas. La scène lui semblait tenir du roman, ou plutôt de quelque mélodrame fantastique et ténébreux, et les conjurés lui semblaient également en dehors de toute réalité, eux qui écoutaient toutes ces histoires comme si elles avaient eu la valeur de faits indiscutables. Certes Raoul n'ignorait pas la médiocrité intellectuelle de ces hobereaux, derniers vestiges d'une autre époque. Mais, tout de même, comment pouvaient-ils faire abstraction des données mêmes du problème qui leur était posé par l'âge que l'on attribuait à cette femme ? Si crédules qu'ils fussent, n'avaient-ils pas des yeux pour voir ?

En face d'eux, d'ailleurs, l'attitude de la Cagliostro paraissait encore plus étrange. Pourquoi ce silence, qui somme toute était une acceptation, et parfois un aveu ? Se refusait-elle à démolir une légende d'éternelle jeunesse qui lui agréait et favorisait l'exécution de ses desseins ? Ou bien, inconsciente de l'effroyable danger suspendu sur sa tête, ne considérait-elle toute cette mise en scène que comme une simple plaisanterie ?

— Tel est le passé, conclut le baron d'Étignes. Je n'insisterai pas sur les épisodes intermédiaires qui le relient au présent d'aujourd'hui. Tout en demeurant dans la coulisse, Joséphine Balsamo, comtesse de Cagliostro, a été mêlée à la tragi-comédie du Boulangisme, au drame du Panama (car on la retrouve dans tous événements funestes à notre pays). Mais nous n'avons là-dessus que des indications touchant le rôle secret qu'elle y joua. Aucune preuve. Passons, et arrivons à l'époque actuelle. Un mot encore cependant. Sur tous ces points, madame, vous n'avez pas d'observations à présenter ?

— Si, dit-elle.

— Parlez donc.

La jeune femme prononça, avec sa même intonation un peu moqueuse :

— Je voudrais savoir, puisque vous semblez faire mon procès, et le faire à la façon d'un tribunal du Moyen Âge, si vous comptez pour quelque chose les charges accumulées jusqu'ici contre moi ? En ce cas, autant me condamner sur-le-champ à être brûlée vive, comme sorcière, espionne, relapse, tous crimes que la Sainte Inquisition ne pardonnait pas.

– Non, répondit Godefroy d'Étignes. Ces diverses aventures n'ont été rapportées que pour donner de vous, en quelques traits, une image aussi claire que possible.

– Vous croyez avoir donné de moi une image aussi claire que possible ?

– Au point de vue qui nous occupe, oui.

– Vous vous contentez de peu. Et quels liens voyez-vous entre ces différentes aventures ?

– J'en vois de trois sortes. D'abord le témoignage de toutes les personnes qui vous ont reconnue, et grâce auxquelles on remonte, de proche en proche, aux jours les plus reculés. Ensuite l'aveu de vos prétentions.

– Quel aveu ?

– Vous avez redit au prince d'Arcole les termes mêmes de la conversation qui eut lieu entre vous et lui dans la gare de Modane.

– En effet, dit-elle. Et puis ? ...

– Et puis voici trois portraits qui vous présentent bien tous les trois, n'est-ce pas ?

Elle les regarda et déclara :

– Ces trois portraits me représentent.

– Eh bien ! fit Godefroy d'Étignes, le premier est une miniature peinte en 1816 à Moscou, d'après Josine, comtesse de Cagliostro. Le second, qui est cette photographie, date de 1870. Celle-ci est la dernière, prise récemment à Paris. Les trois portraits sont signés par vous. Même signature. Même écriture. Même paraphe.

– Qu'est-ce que cela prouve ?

– Cela prouve que la même femme...

– Que la même femme, interrompit-elle, a conservé en 1894 son visage de 1816 et de 1870. Donc au bûcher !

– Ne riez pas, madame. Vous savez qu'entre nous le rire est un blasphème abominable.

Elle eut un geste d'impatience, et frappa l'accoudoir du banc.

– Mais enfin, monsieur, finissons-en avec cette parodie ? Qu'y a-t-il ? Que me reprochez-vous ? Pourquoi suis-je ici ?

– Vous êtes ici, madame, pour nous rendre compte des crimes que vous avez commis.

– Quels crimes ?

– Mes amis et moi nous étions douze, douze qui poursuivions le même but. Nous ne sommes plus que neuf. Les trois autres sont morts, assassinés par vous.

Une ombre peut-être, du moins Raoul d'Andrézy crut l'y discerner, voilà comme un nuage le sourire de la Joconde. Tout de suite, d'ailleurs, le beau visage reprit son expression coutumière, comme si rien ne pouvait altérer la paix de cette femme, pas même l'effroyable accusation lancée contre elle avec tant de virulence. On eût dit vraiment que les sentiments habituels lui étaient inconnus, ou bien alors qu'ils ne se trahissaient point par ces signes d'indignation, de révolte et d'horreur qui bouleversent tous les êtres. Quelle anomalie ! Coupable ou non, une autre se fût insurgée, elle se taisait, elle, et nul indice ne permettait de savoir si c'était par cynisme ou par innocence.

Les amis du baron demeuraient immobiles, la figure âpre et contractée. Derrière ceux qui le cachaient presque entièrement aux regards de Joséphine Balsamo, Raoul apercevait Beaumagnan. Ses bras accoudés au dossier de la chaise, il tenait son visage dans ses mains. Mais les yeux étincelaient entre les doigts disjoints, et s'attachaient à la face même de l'ennemie.

Dans le grand silence, Godefroy d'Étignes énonça l'acte d'accusation, ou plutôt les trois actes de la formidable accusation. Il le fit sèchement, comme il l'avait fait jusque-là, sans détails inutiles, sans éclats de voix, plutôt comme on lit un procès-verbal.

« Il y a dix-huit mois, Denis Saint-Hébert, le plus jeune d'entre nous, chassait sur ses terres aux environs du Havre. En fin d'après-midi, il quitta son fermier et son garde, jeta son fusil sur l'épaule et s'en alla, dit-il, voir du haut de la falaise le soleil se coucher dans la mer. Il ne reparut pas de la nuit. Le lendemain, on trouva son cadavre sur les rochers que la mer découvrait.

« Suicide ? Denis Saint-Hébert était riche, bien portant, d'humeur heureuse. Pourquoi se serait-il tué ? Crime ? On n'y songea même pas. Donc, accident.

« Au mois de juin qui suivit, autre deuil pour nous, dans des conditions analogues. Georges d'Isneauval qui chassait les mouettes de très grand matin, au pied des falaises de Dieppe, glissa sur les algues d'une façon si malencontreuse que sa tête frappa contre un rocher et qu'il tomba inanimé.



Quelques heures plus tard, deux pêcheurs l'aperçurent. Il était mort. Il laissait une veuve et deux petites filles.

« Là encore accident, n'est-ce pas ? Oui, accident pour la veuve, pour les deux orphelines, pour la famille... Mais pour nous ? Était-il possible qu'une deuxième fois le hasard se fût attaqué au petit groupe que nous formions. Douze amis s'associent pour découvrir un grand secret et atteindre un but d'une portée considérable. Deux d'entre eux sont frappés. Ne doit-on pas supposer une machination criminelle qui, en s'attaquant à eux, s'attaque en même temps à leurs entreprises ?

« C'est le prince d'Arcole qui nous ouvrit les yeux et nous engagea dans la bonne voie. Le prince d'Arcole savait, lui, que nous n'étions pas seuls à connaître l'existence de ce grand secret. Il savait que, au cours d'une séance chez l'impératrice Eugénie, on avait évoqué une liste de quatre énigmes transmise par Cagliostro à ses descendants, et que l'une d'elles s'appelait précisément, comme celle qui nous intéresse, l'énigme du chandelier à sept branches. En conséquence, ne fallait-il pas chercher parmi ceux à qui la légende avait pu être transmise ?

« Grâce aux puissants moyens d'investigation dont nous disposons, en quinze jours, notre enquête aboutissait. Dans un hôtel particulier d'une rue solitaire de Paris, habitait une dame Pellegrini, qui vivait assez retirée, et disparaissait souvent des mois entiers. D'une grande beauté, mais fort discrète d'allures, et comme désireuse de passer inaperçue, elle fréquentait, sous le nom de comtesse de Cagliostro, certains milieux où l'on s'occupait de magie, d'occultisme et de messe noire.

« On put se procurer sa photographie, celle-ci, et l'envoyer au prince d'Arcole qui voyageait alors en Espagne ; il reconnut avec stupeur la femme même qu'il avait vue jadis.

« On s'enquit de ses déplacements. Le jour de la mort de Saint-Hébert, aux environs du Havre, elle était de passage au Havre. De passage à Dieppe, lorsque Georges d'Isneauval agonisait au pied des falaises de Dieppe !

« J'interrogeai les familles. La veuve de Georges d'Isneauval me confia que son mari, en ces derniers temps, avait eu une liaison avec une femme qui, suivant elle, l'avait fait infiniment souffrir. D'autre part, une confession manuscrite de Saint-Hébert, trouvée dans ses papiers, et gardée jusqu'ici par sa mère, nous révéla que notre ami, ayant eu l'imprudence de noter nos

douze noms et quelques indications concernant le chandelier à sept branches, le carnet lui avait été dérobé par une femme.

« Dès lors, tout s'expliquait. Maîtresse d'une partie de nos secrets, et désireuse d'en connaître davantage, la même femme, qu'avait aimée Saint-Hébert, s'était fait aimer de Georges d'Isneauval. Puis, ayant reçu leurs confidences, et dans la crainte d'être dénoncée par eux à leurs amis, elle les avait tués. Cette femme est ici, devant nous. »

Godefroy d'Étignes fit une nouvelle pause. Le silence redevint accablant, si lourd que les juges semblaient immobilisés dans cette atmosphère pesante et chargée d'angoisse. Seule, la comtesse de Cagliostro gardait un air distrait, comme si aucune parole ne l'eût atteinte.

Toujours étendu dans son poste, Raoul d'Andrézy admirait la beauté charmante et voluptueuse de la jeune femme, et, en même temps, il éprouvait un malaise à voir tant de preuves s'amasser contre elle. L'acte d'accusation la serrait de plus en plus près. De toutes parts, les faits venaient à l'assaut, et Raoul ne doutait point qu'une attaque plus directe encore ne la menaçât.

– Dois-je vous parler du troisième crime ? demanda le baron.

Elle répliqua d'un ton de lassitude :

– Si cela vous plaît. Tout ce que vous me dites est inintelligible. Vous me parlez de personnes dont j'ignorais même le nom. Alors, n'est-ce pas, un crime de plus ou de moins...

– Vous ne connaissiez pas Saint-Hébert et d'Isneauval ?

Elle haussa les épaules sans répondre.

Godefroy d'Étignes se pencha, puis d'une voix plus basse :

– Et Beaumagnan ?

Elle leva sur le baron Godefroy des yeux ingénus :

– Beaumagnan ?

– Oui, le troisième de nos amis que vous avez tué ? Il n'y a pas bien longtemps, lui... quelques semaines... Il est mort empoisonné... Vous ne l'avez pas connu ?

## *Un tribunal d'Inquisition*

### [Table des matières](#)

Que signifiait cette accusation ? Raoul regarda Beaumagnan. Il s'était levé, sans redresser sa haute taille, et, de proche en proche, s'abritant derrière ses amis, il venait s'asseoir à côté même de Joséphine Balsamo. Celle-ci tournée vers le baron n'y fit pas attention.

Alors Raoul comprit pourquoi Beaumagnan s'était dissimulé et quel piège redoutable on tendait à la jeune femme. Si réellement elle avait voulu empoisonner Beaumagnan, si réellement elle le croyait mort, de quelle épouvante allait-elle tressaillir en face de Beaumagnan lui-même, vivant et prêt à l'accuser ! Si, au contraire, elle ne tremblait point et que cet homme lui parût aussi étranger que les autres, quelle preuve en sa faveur !

Raoul se sentit anxieux, et il désirait tellement qu'elle réussît à déjouer le complot qu'il cherchait les moyens de l'en avertir. Mais le baron d'Étignes ne lâchait pas sa proie, et déjà reprenait :

– Vous ne vous souvenez pas de ce crime-là, non plus, n'est-ce pas ?

Elle fronça les sourcils, marquant pour la seconde fois un peu d'impatience, et se tut.

– Peut-être même n'avez-vous pas connu Beaumagnan ? demanda le baron, incliné sur elle comme un juge d'instruction qui épie la phrase maladroite. Parlez donc ! Vous ne l'avez pas connu ?

Elle ne répondit pas. Précisément, à cause de cette insistance opiniâtre, elle devait se défier, car son sourire se mêlait d'une certaine inquiétude. Comme une bête traquée, elle flairait l'embûche et fouillait les ténèbres de son regard.

Elle observa Godefroy d'Étignes, puis se tourna du côté de la Vaupalière et de Bennetot, puis de l'autre côté, qui était celui où se tenait Beaumagnan...

Tout de suite, elle eut un geste éperdu, le haut-le-corps de quelqu'un qui aperçoit un fantôme, et ses yeux se fermèrent. Elle tendit les mains pour

repousser la terrible vision qui la heurtait et on l'entendit balbutier :

– Beaumagnan... Beaumagnan...

Était-ce l'aveu ? Allait-elle défaillir et confesser ses crimes ? Beaumagnan attendait. De toutes ses forces pour ainsi dire visibles, de ses poings crispés, des veines gonflées de son front, de son âpre visage convulsé par un effort surhumain de volonté, il exigeait la crise de faiblesse où toute résistance se désagrège.

Un moment il crut réussir. La jeune femme fléchissait et s'abandonnait au dominateur. Une joie cruelle le transfigura. Vain espoir ! Échappant au vertige, elle se redressa. Chaque seconde écoulée lui rendit un peu de sérénité et délivra son sourire, et elle prononça, avec cette logique qui semble l'expression même d'une vérité que l'on ne peut contredire :

– Vous m'avez fait peur, Beaumagnan, car j'avais lu dans les journaux la nouvelle de votre mort. Mais pourquoi vos amis ont-ils voulu me tromper ?

Raoul se rendit compte aussitôt que tout ce qui s'était passé jusque-là n'avait point d'importance. Les deux vrais adversaires se trouvaient l'un en face de l'autre. Si bref qu'il dût être, étant donnés les armes de Beaumagnan et l'isolement de la jeune femme, le combat réel ne faisait que commencer.

Et ce ne fut plus l'attaque sournoise et contenue du baron Godefroy, mais l'agression désordonnée d'un ennemi qu'exaspéraient la colère et la haine.

– Mensonge ! Mensonge ! s'écria-t-il, tout est mensonge en vous. Vous êtes l'hypocrisie, la bassesse, la trahison, le vice ! Tout ce qu'il y a d'ignoble et de répugnant dans le monde se cache derrière votre sourire. Ah ! Ce sourire ! Quel masque abominable ! On voudrait vous l'arracher avec des tenailles rougies au feu.

« C'est la mort que votre sourire, c'est la damnation éternelle pour celui qui s'y laisse prendre... Ah ! Quelle misérable que cette femme ! ...

L'impression que Raoul avait eue, dès le début, d'assister à cette scène d'inquisition, il l'éprouva plus nettement encore devant la fureur de cet homme qui jetait l'anathème avec toute la force d'un moine du Moyen Âge. Sa voix frémissait d'indignation. Ses gestes menaçaient, comme s'il allait saisir à la gorge l'impie dont le divin sourire faisait perdre la tête et vouait aux supplices de l'enfer.

– Calmez-vous, Beaumagnan, lui dit-elle, avec un excès de douceur dont il s'irrita comme d'un outrage.

Malgré tout, il essaya de se contenir et de contrôler les paroles qui se pressaient en lui. Mais elles sortaient de sa bouche, haletantes, précipitées ou murmurées, au point que ses amis, à qui il s'adressait maintenant, eurent quelquefois peine à comprendre l'étrange confession qu'il leur fit, en se frappant la poitrine, pareil aux croyants d'autrefois qui prenaient le public à témoin de leurs fautes.

– C'est moi qui ai cherché la bataille aussitôt après la mort d'Isneauval. Oui, j'ai pensé que l'ensorceleuse s'acharnerait encore après nous ... et que je serais plus fort que les autres... mieux assuré contre la tentation ... N'est-ce pas, vous connaissiez toute ma décision à cette époque ? Déjà consacré au service de l'Église, je voulais revêtir la robe du prêtre. J'étais donc à l'abri du mal, protégé par des engagements formels, et plus encore par toute l'ardeur de ma foi. Et je me rendis là-bas, à l'une de ces réunions spirites où je savais la trouver.

« Elle y était en effet. Je n'eus pas besoin que l'ami qui m'avait amené me la désignât, et j'avoue que, sur le seuil, une appréhension obscure me fit hésiter. Je la surveillai. Elle parlait à peu de gens et se tenait sur la réserve, écoutant plutôt en fumant des cigarettes.

« Selon mes instructions, mon ami vint s'asseoir près d'elle et engagea la conversation avec les personnes de son groupe. Puis, de loin, il m'appela par mon nom. Et je vis à l'émoi de son regard, et sans contestation possible, qu'elle le connaissait, ce nom, pour l'avoir lu sur le carnet dérobé à Denis Saint-Hébert. Beaumagnan, c'était un des douze affiliés... un des dix survivants. Et cette femme, qui semblait vivre dans une sorte de rêve, subitement s'éveilla. Une minute plus tard, elle m'adressait la parole. Durant deux heures elle déploya toute la grâce de son esprit et de sa beauté, et elle obtenait de moi la promesse que je viendrais la voir le lendemain.

« Dès cet instant, à la seconde même où je la quittai, la nuit, à la porte de sa demeure, j'aurais dû m'enfuir au bout du monde. Il était déjà trop tard. Il n'y avait plus en moi ni courage, ni volonté, ni clairvoyance, plus rien que le désir fou de la revoir. Certes, je masquais ce désir sous de grands mots ; j'accomplissais un devoir... il fallait connaître le jeu de l'ennemie, la convaincre de ses crimes et l'en punir, *etc.* Autant de prétextes ! En réalité,

du premier coup j'étais persuadé de son innocence. Un tel sourire était l'indice de l'âme la plus pure.

« Ni le souvenir sacré de Saint-Hébert ni celui de mon pauvre d'Isneauval ne m'éclairaient. Je ne voulais pas voir. J'ai vécu quelques mois dans l'obscurité, goûtant les pires joies, et ne rougissant même pas d'être un objet de honte et de scandale, de renoncer à mes vœux et de renier ma foi.

« Forfaits inconcevables de la part d'un homme comme moi, je vous le jure, mes amis. Cependant j'en ai commis un qui les dépasse peut-être tous. J'ai trahi notre cause. Le serment de silence que nous avons fait en nous associant pour une œuvre commune, je l'ai rompu. *Cette femme connaît du grand secret ce que nous en connaissons nous-mêmes.*

Un murmure d'indignation accueillit ces paroles. Beaumagnan courba la tête.

Maintenant Raoul comprenait mieux le drame qui se jouait devant lui, et les personnages qui en étaient les acteurs acquéraient leur véritable relief. Hobereaux, campagnards, rustres, oui, certes, mais Beaumagnan était là, Beaumagnan qui les animait de son souffle et leur communiquait son exaltation. Au milieu de ces existences vulgaires et de ces silhouettes falotes, celui-là prenait figure de prophète et d'illuminé. Il leur avait montré comme un devoir quelque besogne de conjuration à laquelle lui-même s'était dévoué corps et âme, comme on se dévouait jadis à Dieu en abandonnant son donjon pour partir en croisade.

Ces sortes de passions mystiques transforment ceux qu'elles brûlent en héros ou en bourreaux. Il y avait vraiment de l'inquisiteur en Beaumagnan. Au quinzième siècle, il eût persécuté et martyrisé pour arracher à l'impie la parole de foi.

Il avait l'instinct de la domination et l'attitude de l'homme pour qui l'obstacle n'existe pas. Entre le but et lui une femme se dressait ? Qu'elle meure ! S'il aimait cette femme, une confession publique l'absolvait. Et ceux qui l'entendaient subissaient d'autant plus l'ascendant de ce maître dur que sa dureté semblait s'exercer aussi bien contre lui-même.

Humilié par l'aveu de sa déchéance, il n'avait plus de colère, et c'est d'une voix sourde qu'il acheva :

— Pourquoi ai-je failli ? Je l'ignore. Un homme comme moi ne doit pas faillir. Je n'ai même pas l'excuse de dire qu'elle m'ait interrogé. Non. Elle faisait souvent allusion aux quatre énigmes signalées par Cagliostro, et c'est

un jour, presque à mon insu, que j'ai prononcé les mots irréparables... lâchement... pour lui être agréable... pour prendre à ses yeux plus de valeur... pour que son sourire fût plus tendre. Je me disais en moi-même : « Elle sera notre alliée... elle nous aidera de ses conseils, de toute sa clairvoyance affinée par les pratiques de la divination... » J'étais fou. L'ivresse du péché faisait vaciller ma raison.

« Le réveil fut terrible. Un jour – il y a de cela trois semaines – je devais partir en mission pour l'Espagne. Je lui avais dit adieu, le matin. L'après-midi, vers trois heures, ayant rendez-vous dans le centre de Paris, je quittai le petit logement que j'occupe au Luxembourg. Or, il se trouva qu'ayant oublié de donner certaines instructions à mon domestique, je rentrai chez moi par la cour et par l'escalier de service. Mon domestique était sorti et avait laissé ouverte la porte de la cuisine. De loin, j'entendis du bruit. J'avancai lentement. Il y avait quelqu'un dans ma chambre, il y avait cette femme, dont la glace me renvoyait l'image.

« Que faisait-elle donc penchée sur ma valise ? J'observai.

« Elle ouvrit une petite boîte en carton qui contenait des cachets que je prends en voyage pour combattre mes insomnies. Elle enleva l'un de ces cachets et, à la place, elle en mit un autre, un autre qu'elle tira de son porte-monnaie.

« Mon émoi fut si grand que je ne songeai pas à me jeter sur elle. Quand j'arrivai dans ma chambre, elle était partie. Je ne pus la rattraper.

« Je courus chez un pharmacien et fis analyser les cachets. L'un d'eux contenait du poison, de quoi me foudroyer.

« Ainsi, j'avais la preuve irréfutable. Ayant eu l'imprudence de parler et de dire ce que je savais du secret, j'étais condamné. Autant, n'est-ce pas ? Se débarrasser d'un témoin inutile et d'un concurrent qui pouvait, un jour ou l'autre, prendre sa part du butin, ou bien découvrir la vérité, attaquer l'ennemie, l'accuser et la vaincre. Donc, la mort. La mort comme pour Denis Saint-Hébert et Georges d'Isneauval. La mort stupide, sans cause suffisante.

« J'écrivis à l'un de mes correspondants d'Espagne. Quelques jours après, certains journaux annonçaient la mort à Madrid d'un nommé Beaumagnan.

« Dès lors, je vécus dans son ombre, et la suivis pas à pas. Elle se rendit à Rouen d'abord, puis au Havre, puis à Dieppe, c'est-à-dire aux lieux

mêmes qui circonscrivent le terrain de nos recherches. D'après mes confidences, elle savait que nous sommes sur le point de bouleverser un ancien prieuré des environs de Dieppe. Elle y alla tout un jour, et, profitant de ce que le domaine est abandonné, chercha. Puis, je perdis ses traces. Je la retrouvai à Rouen. Vous savez le reste par notre ami d'Étignes, comment le piège fut préparé, et comment elle s'y jeta, attirée par l'appât de ce chandelier à sept branches que, soi-disant, un cultivateur aurait trouvé dans sa prairie.

« Telle est cette femme. Vous vous rendez compte des motifs qui nous empêchent de la livrer à la justice. Le scandale des débats rejaillirait sur nous, et, en jetant la pleine clarté sur nos entreprises, les rendrait impossibles. Notre devoir, si redoutable qu'il soit, est donc de la juger nous-mêmes, sans haine, mais avec toute la rigueur qu'elle mérite.

Beaumagnan se tut. Il avait fini son réquisitoire avec une gravité plus dangereuse pour l'accusée que sa colère. Elle apparaissait réellement coupable, et presque monstrueuse dans cette série de meurtres inutiles. Raoul d'Andrésy, lui, ne savait plus que penser, et il exécrait cet homme qui avait aimé la jeune femme et qui venait de rappeler en frissonnant les joies de cet amour sacrilège...

La comtesse de Cagliostro s'était levée et regardait son adversaire bien en face, toujours un peu narquoise.

– Je ne m'étais pas trompée, dit-elle, c'est le bûcher ?...

– Ce sera, déclara-t-il, ce que nous déciderons, sans que rien ne puisse empêcher l'exécution de notre juste verdict.

– Un verdict ? De quel droit ? fit-elle. Il y a des juges pour cela. Vous n'êtes pas des juges. La peur du scandale, dites-vous ? En quoi cela m'importe-t-il que vous ayez besoin d'ombre et de silence pour vos projets ? Laissez-moi libre.

Il proféra :

– Libre ? Libre de continuer votre œuvre de mort ? Nous sommes maîtres de vous. Vous subirez notre jugement.

– Votre jugement sur quoi ? S'il y avait parmi vous un seul juge véritable, un seul homme qui sût ce que c'est que la raison et que la vraisemblance, il rirait de vos accusations stupides et de vos preuves incohérentes.



– Des mots ! Des phrases ! s'écria-t-il. Ce sont des preuves contraires qu'il nous faudrait... quelque chose qui détruise le témoignage de mes yeux.

– À quoi bon me défendre ? Votre résolution est prise.

– Elle est prise parce que vous êtes coupable.

– Coupable de poursuivre le même but que vous, oui, cela, je l'avoue, et c'est la raison pour laquelle vous avez commis cette infamie de venir m'espionner et de jouer la comédie de l'amour. Si vous vous êtes pris au piège, tant pis pour vous ! Si vous m'avez fait des confidences à propos de l'énigme dont je connaissais déjà l'existence par le document de Cagliostro... tant pis pour vous ! Maintenant j'en suis obsédée, et j'ai juré d'atteindre le but, quoi qu'il arrive, et malgré vous. Voilà mon seul crime, à vos yeux.

– Votre crime, c'est d'avoir tué, proféra Beaumagnan qui s'emportait.

– Je n'ai pas tué, dit-elle fermement.

– Vous avez poussé Saint-Hébert dans l'abîme et vous avez frappé d'Isneauval à la tête.

– Saint-Hébert ? D'Isneauval ? Je ne les ai pas connus. J'entends leurs noms aujourd'hui pour la première fois.

– Et moi ! Et moi ! fit-il avec véhémence. Et moi, vous ne m'avez pas connu ? Vous n'avez pas voulu m'empoisonner ?

– Non.

Il s'exaspéra et, la tutoyant dans un accès de rage :

– Mais je t'ai vue, Joséphine Balsamo. Je t'ai vue comme je te vois. Tandis que tu rangeais le poison, j'ai vu ton sourire qui devenait féroce et le coin de ta lèvre qui remontait davantage... comme un rictus de damnée.

Elle hocha la tête et prononça :

– Ce n'était pas moi.

Il parut suffoqué. Comment avait-elle l'audace ?... Mais, tranquillement, elle lui posa la main sur l'épaule, et reprit :

– La haine vous fait perdre la tête, Beaumagnan, votre âme fanatique se révolte contre le péché d'amour. Cependant, malgré cela, vous me permettrez de me défendre, n'est-ce pas ?

– C'est votre droit. Mais hâtez-vous.

– Ce sera bref. Demandez à vos amis la miniature faite à Moscou en 1816, d'après la comtesse de Cagliostro... (Beaumagnan obéit et prit la

miniature des mains du baron.) Bien... Examinez-la attentivement. C'est mon portrait, n'est-ce pas ?

– Où voulez-vous en venir ? dit-il.

– Répondez, c'est mon portrait ?

– Oui, fit-il nettement.

– Alors, si c'est là mon portrait, c'est que je vivais à cette époque ? Il y a quatre-vingts ans, j'en avais vingt-cinq ou trente ? Réfléchissez bien avant de répondre. Hein, vous hésitez, n'est-ce pas, devant un tel miracle !

« Et vous n'osez pas affirmer ?... Pourtant, il y a mieux encore... Ouvrez, par derrière, le cadre de cette miniature, et vous verrez à l'envers de la porcelaine, un autre portrait, le portrait d'une femme souriante, dont la tête est enveloppée d'un voile impalpable qui descend jusqu'aux sourcils, et à travers lequel on voit ses cheveux partagés en deux bandeaux ondulés. C'est encore moi, n'est-ce pas ?

Tandis que Beaumagnan exécutait ses instructions, elle avait mis également sur sa tête un léger voile de tulle dont le rebord frôlait la ligne de ces sourcils, et elle baissait ses paupières avec une expression charmante. Beaumagnan balbutia, tout en comparant :

– C'est vous... c'est vous...

– Aucun doute, n'est-ce pas ?

– Aucun. C'est vous...

– Eh bien ! Lisez la date, sur le côté droit.

Beaumagnan épela :

– Fait à Milan, en l'an 1498.

Elle répéta :

– En 1498 ! Il y a quatre cents ans.

Elle rit franchement, et son rire sonnait avec clarté.

– Ne prenez pas cet air confondu, dit-elle. D'abord je connaissais l'existence de ce double portrait, et je le cherchais depuis longtemps. Mais soyez certain qu'il n'y a là aucun miracle. Je n'essaierai pas de vous persuader que j'ai servi de modèle au peintre et que j'ai quatre cents ans. Non, ceci est tout simplement le visage de la Vierge Marie, et c'est une copie d'un fragment de la Sainte Famille de Bernardino Luini, peintre milanais, disciple de Léonard de Vinci.

Puis, soudain sérieuse, et sans laisser à l'adversaire le temps de souffler, elle lui dit :

– Vous comprenez maintenant où je veux en venir, n'est-ce pas, Beaumagnan ? Entre la Vierge de Luini, la jeune fille de Moscou et moi, il y a cette chose insaisissable, merveilleuse, et pourtant indéniable, la ressemblance absolue. Trois visages en un seul. Trois visages qui ne sont pas ceux de trois femmes différentes, mais qui sont celui de la même femme. Alors pourquoi ne voulez-vous pas admettre qu'un même phénomène, tout naturel après tout, se reproduise en d'autres circonstances, et que la femme que vous avez vue dans votre chambre ne soit pas moi, mais une autre femme qui me ressemble assez pour vous faire illusion ?... une autre qui aurait connu et qui aurait tué vos amis Saint-Hébert et d'Isneauval ?

– J'ai vu... j'ai vu..., protesta Beaumagnan, qui la touchait presque, debout contre elle tout pâle et frémissant d'indignation. J'ai vu. Mes yeux ont vu.

– Vos yeux voient aussi le portrait d'il y a vingt-cinq ans, et la miniature d'il y a quatre-vingts ans, et le tableau, d'il y a quatre cents ans. C'était donc moi ?

Elle offrait aux regards de Beaumagnan sa jeune figure, sa beauté fraîche, ses dents éclatantes, ses joues tendres et pleines comme un fruit. Défaillant, il s'écria :

– Ah ! Sorcière, il y a des moments où j'y crois, à cette absurdité. Sait-on jamais avec toi ! Tiens, la femme de la miniature montre tout en bas de son épaule nue, sous la peau blanche de la poitrine, un signe noir. Ce signe, il est là au bas de ton épaule... Je l'y ai vu... Tiens... montre-le donc aux autres pour qu'ils le voient aussi, pour qu'ils soient édifiés.

Il était livide et la sueur coulait de son front. Il porta la main vers le corsage clos. Mais elle le repoussa et, s'exprimant avec beaucoup de dignité :

– Assez, Beaumagnan, vous ne savez pas ce que vous faites, et vous ne le savez plus depuis des mois. Je vous écoutais tout à l'heure et j'étais interdite, car vous parliez de moi comme si j'avais été votre maîtresse, et je n'ai pas été votre maîtresse. C'est une noble chose que de se frapper la poitrine en public, mais encore faut-il que la confession soit sincère. Vous n'en avez pas eu le courage. Le démon de l'orgueil ne vous a pas permis l'aveu humiliant de votre échec, et lâchement vous avez laissé croire ce qui n'a pas été. Durant des mois vous vous êtes traîné à mes pieds, vous m'avez

implorée et menacée, sans que jamais, une seule fois, vos lèvres aient effleuré mes mains. Voilà tout le secret de votre conduite et de votre haine.

« Ne pouvant me fléchir, vous avez voulu me perdre, et, devant vos amis, vous dressez de moi une image effrayante de criminelle, d'espionne et de sorcière. Oui, de sorcière ! Un homme comme vous ne peut pas faillir, selon votre expression, et si vous avez failli ce ne peut être que par l'action de sortilèges diaboliques. Non, Beaumagnan, vous ne savez plus ce que vous faites, ni ce que vous dites. Vous m'avez vue dans votre chambre, préparant la poudre qui devait vous empoisonner ? Allons donc ! De quel droit invoquez-vous le témoignage de vos yeux ? Vos yeux ? Mais ils étaient obsédés par mon image, et l'autre femme vous offrit un visage qui n'était pas le sien, mais le mien, que vous ne pouviez pas ne pas voir.

« Oui, Beaumagnan, je le répète, l'autre femme... Il y a une autre femme sur le chemin que vous suivons tous. Il y a une autre femme qui a hérité de certains documents issus de Cagliostro et qui se pare, elle aussi, des noms qu'il prenait. Marquise de Belmonte, comtesse de Fenix... cherchez-la, Beaumagnan. Car c'est elle que vous avez vue, et c'est en vérité sur la plus grossière hallucination d'un cerveau détraqué que vous échafaudez contre moi tant d'accusations mensongères.

« Allons, tout cela n'est qu'une comédie puérile, et j'avais bien raison de rester paisible au milieu de vous tous, comme une femme innocente, d'abord, et comme une femme qui ne risque rien. Avec vos façons de juges et de tortionnaires, et malgré l'intérêt que chacun de vous peut avoir dans la réussite de l'entreprise commune, vous êtes au fond des braves gens qui n'oseriez jamais me faire mourir. Vous, peut-être, Beaumagnan, qui êtes un fanatique et qui avez peur de moi, mais il vous faudrait ici des bourreaux capables de vous obéir, et il n'y en a pas. Alors quoi... m'enfermer ? Me jeter dans quelque coin obscur ? Si cela vous amuse, soit ! Mais, sachez-le, il n'y a pas de cachot d'où je ne puisse sortir aussi aisément que vous de cette salle. Ainsi, jugez, condamnez. Pour ma part, je ne dirai plus un mot.

Elle se rassit, ôta son voile, et, de nouveau, s'accouda. Son rôle était terminé. Elle avait parlé sans emportement, mais avec une conviction profonde et une logique vraiment irréfutable, associant les charges relevées contre elle à cette légende d'inexplicable longévité qui dominait l'aventure.

— Tout se tient, disait-elle, et vous avez dû vous-même appuyer votre réquisitoire sur le récit de mes aventures passées. Vous avez dû commencer

vos réquisitoires par le récit d'événements qui remontent à cent ans pour aboutir aux événements criminels d'aujourd'hui. Si je suis mêlée à ceux-ci, c'est que je fus l'héroïne de ceux-là. Si je suis la femme que vous avez vue, je suis aussi celle que vous montrent mes différents portraits.

Que répondre ? Beaumagnan se tut. Le duel s'achevait par sa défaite et il n'essaya pas de la masquer. D'ailleurs, ses amis n'avaient plus cette face implacable et convulsée des gens qui se trouvent acculés à l'effroyable décision de mort. Le doute était en eux, Raoul d'Andrésy le sentit nettement, et il en eût conçu quelque espoir si le souvenir des préparatifs effectués par Godefroy d'Étignes et Bennetot n'eût atténué son contentement.

Beaumagnan et le baron d'Étignes s'entretenaient à voix basse, puis Beaumagnan reprit, comme un homme pour qui la discussion est close :

— Vous avez toutes les pièces du procès devant vous, mes amis. L'accusation et la défense ont dit leur dernier mot. Vous avez vu avec quelle certitude Godefroy d'Étignes et moi avons accusé cette femme, avec quelle subtilité elle s'est défendue, se retranchant derrière une ressemblance inadmissible, et donnant ainsi, en dernier ressort, un exemple frappant de son adresse et de sa ruse infernales. La situation est donc très simple : un adversaire de cette puissance et qui dispose de telles ressources ne nous laissera jamais de repos. Notre œuvre est compromise. Les uns après les autres, elle nous détruira. Son existence entraîne fatalement notre ruine et notre perte.

« Est-ce à dire pour cela qu'il n'est d'autre solution que la mort, et que le châtement mérité soit le seul que nous devions envisager ? Non. Qu'elle disparaisse, qu'elle ne puisse rien tenter, nous n'avons pas le droit de demander davantage et, si notre conscience se révolte devant une solution aussi indulgente, nous devons nous y tenir parce que, somme toute, nous ne sommes pas là pour châtier, mais pour nous défendre.

« Voici donc les dispositions que nous avons prises, sous réserve de votre approbation. Cette nuit, un bateau anglais viendra croiser à quelque distance des côtes. Une barque s'en détachera, au devant de laquelle nous irons, et que nous rencontrerons à dix heures, au pied de l'aiguille de Belval. Cette femme sera livrée, emmenée à Londres, débarquée la nuit, et enfermée dans une maison de fous, jusqu'à ce que notre œuvre soit achevée. Je ne pense pas qu'aucun de vous s'oppose à notre façon d'agir,

qui est humaine et généreuse, mais qui sauvegarde notre œuvre et nous met à l'abri des périls inévitables ?

Raoul aperçut aussitôt le jeu de Beaumagnan, et il pensa :

« C'est la mort. Il n'y a pas de bateau anglais. Il y a deux barques, dont l'une, percée, sera conduite au large et coulera. La comtesse de Cagliostro disparaîtra sans que personne sache jamais ce qu'elle est devenue. »

La duplicité de ce plan et la manière insidieuse dont il était exposé l'effrayaient. Comment les amis de Beaumagnan ne l'eussent-ils pas soutenu alors qu'on ne leur demandait point de réponse affirmative ? Leur silence suffisait. Qu'aucun d'eux ne protestât, et Beaumagnan était libre d'agir par l'intermédiaire de Godefroy d'Étignes.

Or, aucun d'eux ne protesta. À leur insu, ils avaient condamné à mort.

Ils se levèrent tous pour le départ, heureux évidemment d'en être quittes à si bon marché. Nulle observation ne fut faite. Ils avaient l'air de s'en aller d'une petite réunion d'intimes où l'on a discuté de choses insignifiantes. Quelques-uns d'entre eux devaient d'ailleurs prendre le train du soir à la station voisine. Au bout d'un instant, ils étaient tous sortis, à l'exception de Beaumagnan et des deux cousins.

Et ainsi, il arrivait ceci, qui déconcertait Raoul, c'est que cette séance dramatique, où la vie d'une femme avait été exposée d'une façon si arbitraire, et sa mort obtenue par un subterfuge si odieux, finissait tout à coup, brusquement, comme une pièce dont le dénouement se produit avant l'heure logique, comme un procès dont le jugement serait proclamé au milieu des débats.

Dans cette sorte d'escamotage, le caractère insidieux et tortueux de Beaumagnan apparaissait de plus en plus net à Raoul d'André. Implacable et fanatique, rongé par l'amour et par l'orgueil, l'homme avait décidé la mort. Mais il y avait en lui des scrupules, des lâchetés, des hypocrisies, des peurs confuses, qui l'obligeaient, pour ainsi dire, à se couvrir devant sa conscience, et peut-être aussi devant la justice. D'où cette solution ténébreuse, le blanc-seing obtenu grâce à cet abominable tour de passe-passe.

Maintenant, debout sur le seuil, il observait la femme qui devait mourir. Livide, les sourcils froncés, les muscles et la mâchoire agités d'un tic nerveux, les bras croisés, il avait comme à l'ordinaire l'attitude un peu

théâtrale d'un personnage romantique. Son cerveau devait rouler des pensées tumultueuses. Hésitait-il, au dernier moment ?

En tout cas, sa méditation ne fut pas longue. Il empoigna Godefroy d'Étignes par l'épaule et se retira, tout en jetant cet ordre :

– Gardez-la ! Et, pas de bêtises, hein ? Sans quoi...

Durant toutes ces allées et venues, la comtesse de Cagliostro n'avait pas bougé, et son visage conservait cette expression pensive et pleine de quiétude qui était si peu en rapport avec la situation.

« Certainement, se disait Raoul, elle ne soupçonne pas le danger. La claustration dans une maison de fous, voilà tout ce qu'elle envisage, et c'est une perspective dont elle ne se tourmente aucunement. »

Une heure passa. L'ombre du soir commençait à envahir la salle. Deux fois, la jeune femme consulta la montre qu'elle portait à son corsage.

Puis, elle essaya de lier conversation avec Bennetot, et tout de suite sa figure s'imprégna d'une séduction incroyable, et sa voix prit des inflexions qui vous émouvaient comme une caresse.

Bennetot grogna, d'un air bourru, et ne répondit pas.

Une demi-heure encore... Elle regarda de droite et de gauche, et s'aperçut que la porte était entrouverte. À cette minute-là, elle eut, indubitablement, l'idée de la fuite possible, et tout son être se replia sur lui-même comme pour bondir.

De son côté Raoul cherchait les moyens de l'aider dans son projet. S'il avait eu un revolver il eût abattu Bennetot. Il pensa également à sauter dans la salle, mais l'orifice n'était pas assez large.

D'ailleurs Bennetot qui était armé, lui, sentit le péril et posa son revolver sur la table en maugréant :

– Un geste, un seul, et je tire. J'en jure Dieu !

Il était homme à tenir son serment. Elle ne remua plus. La gorge serrée par l'angoisse, Raoul la contemplait sans se lasser.

Vers 7 heures, Godefroy d'Étignes revint.

Il alluma une lampe, et dit à Oscar de Bennetot :

– Préparons tout. Va chercher la civière sous la remise. Ensuite tu iras dîner.

Lorsqu'il fut seul avec la jeune femme, le baron sembla hésiter. Raoul vit que ses yeux étaient hagards et qu'il avait l'intention de parler ou d'agir.

Mais les mots et les actes devaient être de ceux devant lesquels on se dérobe. Aussi l'attaque fut-elle brutale.

– Priez Dieu, madame, dit-il subitement.

Elle répéta d'une voix qui ne comprenait pas.

– Prier Dieu ? Pourquoi ce conseil ?

Alors il dit très bas.

– Faites à votre guise... seulement je devais vous prévenir...

– Me prévenir de quoi ? demanda-t-elle de plus en plus anxieuse.

– Il y a des moments, murmura-t-il, où il faut prier Dieu comme si l'on devait mourir la nuit même...

Elle fut secouée d'une épouvante soudaine. Du coup elle voyait toute la situation. Ses bras s'agitèrent dans une sorte de convulsion fébrile.

– Mourir ?... Mourir ?... mais il ne s'agit pas de cela, n'est-ce pas ? Beaumagnan n'a pas parlé de cela... il a parlé d'une maison de fous...

Il ne répondit pas. Et, on entendit la malheureuse qui bégayait :

– Ah ! Mon Dieu, il m'a trompée. La maison de fous, ce n'est pas vrai... C'est autre chose... ils vont me jeter à l'eau... en pleine nuit... Oh ! L'horreur ! Mais ce n'est pas possible... Moi, mourir ! ... Au secours ! ...

Godefroy d'Étignes avait apporté, plié sur son épaule, un long plaid. Avec une brutalité rageuse, il en couvrit la tête de la jeune femme et lui plaqua la main contre la bouche pour étouffer ses cris.

Bennetot revenait. À eux deux ils la couchèrent sur le brancard et la ficelèrent solidement, de façon que passât, entre les planches à claire voie, l'anneau de fer auquel devait être attaché un lourd galet...



## 4

### *La barque qui coule*

#### Table des matières

Les ténèbres s'accumulaient, Godefroy d'Étignes alluma une lampe, et les deux cousins s'installèrent pour la veillée funèbre. Sous la lueur, ils avaient un visage sinistre, que l'idée du crime faisait grimacer.

– Tu aurais dû apporter un flacon de rhum, bougonna Oscar de Bennetot. Il y a des moments où il ne faut pas savoir ce que l'on fait.

– Nous ne sommes pas à l'un de ces moments, répliqua le baron. Au contraire ! Il nous faut toute notre attention.

– C'est gai.

– Il fallait raisonner avec Beaumagnan et lui refuser ton concours.

– Pas possible.

– Alors, obéis.

Du temps encore s'écoula. Aucun bruit ne venait du château, ni de la campagne assoupie.

Bennetot s'approcha de la captive, écouta, puis se retournant :

– Elle ne gémit même pas. C'est une rude femme.

Et il ajouta d'une voix où il y avait une certaine peur.

– Crois-tu à tout ce qu'on dit sur elle ?

– À quoi ?

– Son âge ?... toutes ces histoires d'autrefois ?

– Des bêtises !

– Beaumagnan y croit, lui.

– Est-ce qu'on sait ce que pense Beaumagnan !

– Avoue tout de même, Godefroy, qu'il y a des choses vraiment curieuses... et que tout laisse supposer qu'elle n'est pas née d'hier ?

Godefroy d'Étignes murmura :

– Oui, évidemment... Moi-même, en lisant, c'est à elle que je m'adressais, comme si elle vivait réellement à cette époque-là.

– Alors, tu y crois ?

– Assez. Ne parlons pas de tout ça ! C’est déjà trop d’y être mêlé. Ah je te jure Dieu (et il haussa le ton) que si j’avais pu refuser, et sans prendre de gants ! ... Seulement...

Godefroy n’était pas en humeur de causer, et il n’en dit pas davantage sur un chapitre qui semblait lui être infiniment désagréable.

Mais Bennetot reprit :

– Moi aussi, je te jure Dieu que pour un rien je filerais. D’autant que j’ai comme une idée, vois-tu, que nous sommes refaits sur toute la ligne. Oui, je te l’ai déjà dit, Beaumagnan en connaît beaucoup plus que nous, et nous ne sommes que des polichinelles entre ses mains. Un jour ou l’autre, quand il n’aura plus besoin de nous, il nous tirera sa révérence, et l’on s’apercevra qu’il a escamoté l’affaire à son profit.

– Ça, jamais.

– Cependant... objecta Bennetot.

Godefroy lui mit la main sur la bouche et chuchota :

– Tais-toi. Elle entend.

– Qu’importe, dit l’autre, puisque tout à l’heure...

Ils n’osèrent plus rompre le silence. De temps à autre l’horloge de l’église sonnait des coups qu’ils comptaient des lèvres en se regardant.

Quand ils en comptèrent dix, Godefroy d’Étignes donna sur la table un formidable coup de poing qui fit sauter la lampe.

– Crebleu de crebleu ! Il faut marcher.

– Ah ! fit Bennetot, quelle ignominie ! Nous y allons seuls ?

– Les autres veulent nous accompagner. Mais je les arrête au haut de la falaise, puisqu’ils croient au bateau anglais.

Moi j’aimerais mieux qu’on y aille tous.

Tais-toi, l’ordre ne concerne que nous. Et puis les autres pourraient bavarder... Et ce serait du propre. Tiens, les voici.

Les autres, c’étaient ceux qui n’avaient pas pris le train, c’est-à-dire d’Ormont, Roux d’Estiers et Rolleville. Ils arrivèrent avec un falot d’écurie que le baron leur fit éteindre.

– Pas de lumière, dit-il. On verrait ça se promener sur la falaise, et on jaserait par la suite. Tous les domestiques sont couchés ?

– Oui.

– Et Clarisse ?

– Elle n’a pas quitté sa chambre.

– En effet, dit le baron, elle est un peu souffrante aujourd’hui. En route !

D’Ormont et Rolleville saisirent les bras de la civière. On traversa le verger et l’on s’engagea dans une pièce de terre pour rejoindre le chemin de campagne qui conduisait du village à l’Escalier du Curé. Le ciel était noir, sans étoiles, et le cortège, à tâtons, trébuchait et se heurtait aux ornières et aux talus. Des jurons fusaient, vite étouffés par la colère de Godefroy.

– Pas de bruit, bon sang ! On pourrait reconnaître nos voix.

– Qui, Godefroy ? Il n’y a personne absolument, et tu as dû prendre tes précautions pour les douaniers ?

– Oui. Ils sont au cabaret, invités par un homme dont je suis sûr. Tout de même une ronde est possible.

Le plateau se creusa en une dépression que le chemin suivait. Tant bien que mal, ils parvinrent à l’endroit où s’amorce l’escalier. Il fut taillé jadis en pleine falaise, sur l’initiative d’un curé de Bénouville, et pour que les gens du pays puissent descendre directement jusqu’à la plage. Le jour, des orifices pratiqués dans la craie l’éclairaient et ouvrent des vues magnifiques sur la mer, dont les flots viennent battre les rochers et vers laquelle il semble que l’on s’enfonce.

– Ça va être dur, fit Rolleville. Nous pourrions vous aider. On vous éclairerait.

– Non, déclara le baron. Il est prudent de se séparer.

Les autres obéirent et s’éloignèrent. Les deux cousins, sans perdre de temps, commencèrent l’opération difficile de la descente.

Ce fut long. Les marches étaient fort élevées, et le tournant parfois si brusque que la place manquait pour le brancard et qu’il fallait le dresser dans toute sa hauteur. La lumière d’une lampe de poche ne les éclairait que par à-coups. Oscar de Bennetot ne dérangeait pas, à tel point que, dans son instinct de hobereau mal dégrossi, il proposait simplement de jeter « tout cela » pardessus bord, c’est-à-dire par l’un des orifices.

Enfin ils atteignirent une plage de galets fins où ils purent reprendre haleine. À quelque distance, on apercevait les deux barques allongées l’une près de l’autre. La mer très calme, sans la moindre vague, en baignait les quilles. Bennetot montra le trou qu’il avait creusé dans la plus petite des deux et qui, provisoirement, demeurerait obstrué par un bouchon de paille, et ils couchèrent le brancard sur les trois bancs qui la garnissaient.

– Ficelons le tout ensemble, ordonna Godefroy d’Étignes.

Bennetot fit observer :

– Et si jamais il y a une enquête et que l’on découvre la chose au fond de la mer, quelle preuve contre nous ce brancard !

– C’est à nous d’aller assez loin pour qu’on ne découvre jamais rien. Et d’ailleurs, c’est un vieux brancard hors d’usage depuis vingt ans, et que j’ai sorti d’une grange abandonnée. Rien à craindre.

Il parlait en tremblant, et d’une voix effarée que Bennetot ne lui connaissait point.

– Qu’est-ce que tu as, Godefroy ?

– Moi ? Que veux-tu que j’aie ?

– Alors ?

– Alors, poussons la barque... Mais il faut d’abord, selon les instructions de Beaumagnan, qu’on lui enlève son bâillon et qu’on lui demande si elle a quelque volonté à exprimer. Tu veux faire cela, toi ?

Bennetot balbutia :

– La toucher ? La voir ? J’aimerais mieux crever... et toi ?

– Je ne pourrais pas non plus... je ne pourrais pas...

– Elle est coupable cependant... elle a tué...

– Oui... oui... Du moins c’est probable ... Seulement, elle a l’air si doux ! ...

– Oui, fit Bennetot... et elle est si belle ... belle comme la Vierge...

En même temps ils tombèrent à genoux sur le galet et se mirent à prier tout haut pour celle qui allait mourir et sur qui ils appelaient « l’intervention de la Vierge Marie ».

Godefroy entremêlait les versets et les supplications que Bennetot scandait, au hasard, avec des amen fervents. Cela parut leur rendre un peu de courage, car ils se relevèrent brusquement, avides d’en finir. Bennetot apporta l’énorme galet qu’il avait préparé, le lia vivement à l’anneau de fer, et poussa la barque qui flotta aussitôt sur l’eau tranquille. Ensuite, d’un commun effort, ils firent glisser l’autre barque et sautèrent dedans. Godefroy saisit les deux rames, tandis que Bennetot, à l’aide d’une corde, remorquait le bateau de la condamnée.

Ainsi s’en allèrent-ils au large, à petits coups d’aviron qui laissaient tomber un bruit frais de gouttelettes. Des ombres plus noires que la nuit leur permettaient de se guider à peu près entre les roches et de glisser vers la

pleine mer. Mais, au bout de vingt minutes, l'allure devint plus lente et l'embarcation s'arrêta.

– Je ne peux plus ... murmura le baron tout défaillant... mes bras refusent. À ton tour...

– Je n'aurais pas la force, avoua Bennetot.

Godefroy fit une nouvelle tentative, puis renonçant, il dit :

– À quoi bon ? Nous avons sûrement dépassé de beaucoup la ligne où la mer s'en va. C'est ton avis ?

L'autre approuva.

– D'autant, dit-il, qu'il y a comme une brise qui portera le bateau encore plus loin que la ligne.

– Alors enlève le bouchon de paille.

– C'est toi qui devrais faire ça, protesta Bennetot, à qui le geste commandé semblait le geste même du meurtre.

– Assez de bêtises ! Finissons-en.

Bennetot tira la corde. La quille vint se balancer tout contre lui. Il n'avait plus qu'à se pencher et à plonger la main.

– J'ai peur, Godefroy, bégaya-t-il. Sur mon salut éternel, ce n'est pas moi qui agis, mais bien toi, tu entends ?

Godefroy bondit jusqu'à lui, l'écarta, se courba pardessus bord, et plongeant sa main arracha d'un coup le bouchon. Il y eut un glouglou d'eau qui bouillonne, et cela le bouleversa au point que, dans un revirement subit, il voulut combler le trou. Trop tard. Bennetot avait pris les rames, et, retrouvant toute son énergie, effrayé lui aussi du bruit qu'il avait perçu, donnait un effort violent qui mettait un intervalle de plusieurs brasses entre les deux embarcations.

– Halte ! commanda Godefroy. Halte ! Je veux la sauver. Arrête, mordieu ! ... Ah ! C'est bien toi qui la tues... Assassin, assassin... je l'aurais sauvée, moi.

Mais Bennetot, ivre de terreur, sans rien comprendre, ramait à faire craquer les avirons.

Le cadavre demeura donc seul – car pouvait-on appeler autrement l'être inerte, impuissant et voué à la mort que portait la barque blessée ? L'eau devait fatalement monter à l'intérieur en quelques minutes. Le frêle bateau s'engloutirait.

Cela Godefroy d'Étignes le savait. Aussi résolu à son tour, il saisit une rame et, sans se soucier d'être entendus, les deux complices se courbèrent avec des efforts désespérés pour fuir au plus vite le lieu du crime commis. Ils avaient peur de percevoir quelque cri d'angoisse, ou le chuchotement effroyable d'une chose qui coule et sur laquelle l'eau se referme pour toujours.

Le canot se balançait au ras de l'onde presque immobile, où l'air, chargé de nuages très bas, semblait peser de tout son poids.

D'Étignes et Oscar de Bennetot devaient être à demi-chemin du retour. Tout bruit cessa.

À ce moment, la barque s'inclina sur le tribord, et, dans la sorte de torpeur épouvantée où elle agonisait, la jeune femme eut la sensation que le dénouement se produisait. Elle n'eut aucun soubresaut, aucune révolte. L'acceptation de la mort provoque un état d'esprit où il semble que l'on soit déjà de l'autre côté de la vie.

Cependant, elle s'étonnait de ne pas frissonner au contact de l'eau glacée, ce qui était la chose que craignait surtout sa chair de femme. Non, la barque ne s'enfonçait pas, Elle paraissait plutôt prête à chavirer comme si quelqu'un en eût enjambé le rebord.

Quelqu'un ? Le baron ? Son complice ? Elle pensa que ce n'était ni l'un ni l'autre, car une voix qu'elle ne connaissait pas murmura :

– Rassurez-vous, c'est un ami qui vient à votre secours...

Cet ami se pencha sur elle, et sans même savoir si elle entendait ou non, expliqua aussitôt :

– Vous ne m'avez jamais vu... Je m'appelle Raoul... Raoul d'Andrézy... Tout va bien... J'ai bouché le trou avec un morceau de bois coiffé d'un chiffon. Réparation de fortune, mais qui peut suffire... D'autant que nous allons nous débarrasser de cet énorme galet.

À l'aide d'un couteau, il trancha les cordes qui attachaient la jeune femme ; puis saisit le gros galet, et réussit à le jeter. Enfin écartant la couverture dont elle était enveloppée, il s'inclina et lui dit :

– Comme je suis content ! Les événements ont tourné beaucoup mieux encore que je ne l'espérais, et vous voilà sauvée ! L'eau n'a pas eu le temps de monter jusqu'à vous, n'est-ce pas ? Quelle chance ! Vous ne souffrez pas ?

Elle chuchota, la voix à peine intelligible :

– Oui... la cheville... leurs liens me tordaient le pied.

– Ce ne sera rien, dit-il. L'essentiel, maintenant, c'est de gagner le rivage. Vos deux bourreaux ont sûrement atterri et doivent grimper l'escalier en hâte. Nous n'avons donc rien à redouter.

Il fit rapidement ses préparatifs, ramassa un aviron qu'il avait caché d'avance dans le fond, le fit glisser à l'arrière et se mit à « godiller » tout en continuant ses explications d'un ton joyeux, et comme s'il ne s'était rien passé de plus extraordinaire que ce qui se passe au cours d'une partie de plaisir.

– Que je me présente, d'abord, un peu plus régulièrement, quoique je ne sois guère présentable : pour tout costume, quelque chose comme un caleçon de bain que je me suis confectionné et auquel j'avais attaché un couteau... – donc Raoul d'Andrésy, pour vous servir, puisque le hasard me le permet. Oh ! Un hasard bien simple... Une conversation surprise... J'ai su qu'on machinait un complot contre une certaine dame... Alors j'ai pris les devants. Je suis descendu sur la plage et quand les deux cousins ont débouché du tunnel, je suis entré dans l'eau. Il ne me restait plus qu'à m'accrocher à votre barque dès que celle-ci fut à la remorque. C'est ce que j'ai fait. Et ni l'un ni l'autre ne s'avisa qu'ils emmenaient avec leur victime un champion de natation bien résolu à la sauver. J'ai dit. Je vous raconterai cela par le détail plus tard et lorsque vous m'entendrez. Pour l'instant, j'ai idée que je bavarde dans le vide.

Il s'arrêta une minute.

– Je souffre, dit-elle... Je suis épuisée...

Il répondit :

– Un conseil : perdez connaissance. Rien ne repose comme de perdre connaissance.

Elle dut lui obéir, car, après quelques gémissements, elle respira d'un souffle calme et régulier. Raoul lui couvrit le visage et repartit en concluant :

« C'est préférable. J'ai toute latitude pour agir, et je ne dois de compte à personne. »

Ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de monologuer avec toute la satisfaction de quelqu'un qui est enchanté de soi-même et de ses moindres actes. Le canot filait prestement sous son impulsion. La masse des falaises se devinait.

Lorsque le fer de la quille grinça sur les galets, il sauta, puis enleva la jeune femme avec une aisance qui prouvait la valeur de ses muscles, et la déposa contre le pied de la falaise.

– Champion de boxe aussi, dit-il, et de lutte romaine également. Je vous avouerai, puisque vous ne pouvez m’entendre, que j’ai trouvé ces mérites dans l’héritage de papa... et combien d’autres ! Mais assez de balivernes... Reposez-vous ici, sous cette roche où vous êtes à l’abri des flots perfides... Quant à moi, je repars. Je suppose qu’il est dans vos projets de prendre votre revanche sur les deux cousins ? Pour cela, il est nécessaire que l’on ne retrouve pas la barque, et que l’on vous croie bel et bien noyée. Donc, un peu de patience.

Sans plus tarder, Raoul d’Andrésey exécuta ce qu’il avait annoncé. De nouveau il conduisit la barque en pleine mer, enleva le bouchon de linge et, certain qu’elle disparaîtrait, se mit à l’eau. De retour sur le rivage il chercha ses vêtements qu’il avait dissimulés dans une anfractuosité, se débarrassa de son espèce de caleçon de bain, et se rhabilla.

– Allons, dit-il en rejoignant la jeune femme, il s’agit de remonter là-haut, et ce n’est pas le plus commode.

Elle sortait peu à peu de son évanouissement et, au clair de sa lanterne, il vit qu’elle ouvrait les yeux.

Aidée par lui, elle essaya de se mettre debout, mais la douleur lui arracha un cri, et elle retomba sans forces. Il dénoua le soulier et vit aussitôt que le bas était couvert de sang. Blessure peu dangereuse, mais qui la faisait souffrir. Avec son mouchoir, Raoul banda la cheville provisoirement et décida le départ immédiat.

Il la chargea donc sur son épaule et commença l’escalade. Trois cent cinquante marches ! Si Godefroy d’Étignes et Bennetot avaient eu du mal dans la descente combien l’effort contraire était plus rude, effectué par un adolescent ! Quatre fois il dut s’arrêter, couvert de sueur, avec la sensation qu’il lui serait impossible de continuer.

Il continuait cependant, toujours de bonne humeur.   la troisième halte, s’étant assis, il la coucha sur ses genoux, et il lui sembla qu’elle riait de ses plaisanteries et de sa verve intarissable. Alors il acheva l’ascension en serrant ainsi contre sa poitrine le corps charmant dont ses mains sentaient les formes souples.



Arrivé au sommet, il ne prit aucun repos, un vent frais s'étant élevé qui balayait la plaine. Il avait hâte de mettre la jeune femme à l'abri, et, d'un élan, il traversa les champs et la porta jusqu'à une grange isolée que, dès le début, il s'était proposé d'atteindre. En prévision des événements, il y avait placé deux bouteilles d'eau fraîche, du cognac et quelques aliments.

Il appuya une échelle contre le pignon, reprit son fardeau, poussa le panneau de bois qui servait à clore, et fit retomber l'échelle.

– Douze heures de sécurité et de sommeil. Personne ne nous dérangera. Demain, vers midi, je me procurerai une voiture et vous mènerai où vous voudrez.

Voici donc qu'ils étaient enfermés l'un près de l'autre, à la suite de la plus tragique et de la plus merveilleuse aventure que l'on pût rêver. Comme tout était loin maintenant des scènes affreuses de la journée ! Tribunal d'inquisition, juges implacables, bourreaux sinistres, Beaumagnan, Godefroy d'Étignes, la condamnation, la descente vers la mer, la barque qui coule au fond des ténèbres, quels cauchemars, effacés déjà, et qui s'achevaient dans l'intimité de la victime et du sauveur !

À la lueur de la lampe accrochée à une poutre, il étendit la jeune femme parmi les bottes de foin qui garnissaient le grenier, la soigna, la fit boire, et pansa doucement sa blessure. Protégée par lui, loin des embûches, n'ayant plus rien à redouter de ses ennemis, Joséphine Balsamo s'abandonna en toute confiance. Elle ferma les yeux et s'assoupit.

La lampe illuminait en plein son beau visage auquel la fièvre de tant d'émotions donnait de la couleur. Raoul s'agenouilla devant elle et la contempla longuement. Alourdie par la chaleur de la grange, elle avait ouvert le haut de son corsage, et Raoul apercevait les épaules harmonieuses dont la ligne parfaite se reliait au cou le plus pur.

Il se souvint de ce signe noir auquel Beaumagnan avait fait allusion et qui se voyait sur la miniature. Comment eût-il pu résister à la tentation de voir, à son tour, et de se rendre compte si réellement, le même signe se trouvait là, sur la poitrine de la femme qu'il avait sauvée de la mort ? Lentement il écarta l'étoffe. À droite, un grain de beauté, noir comme une de ces mouches que les coquettes se posaient autrefois, marquait la peau blanche et soyeuse et suivait le rythme égal de la respiration.

– Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? murmura-t-il tout troublé. De quel monde venez-vous ?

Lui aussi, comme les autres, il éprouvait un malaise inexplicable et subissait l'impression mystérieuse qui se dégageait de cette créature et de certains détails de sa vie et de son apparence physique. Et il l'interrogeait, malgré lui, comme si la jeune femme pouvait répondre au nom de celle qui jadis avait servi de modèle à la miniature.

Les lèvres épelèrent des mots qu'il ne comprit pas, et il était si près d'elles, et l'haleine qu'elles exhalaient était si douce, qu'il les effleura de ses lèvres en tremblant.

Elle soupira. Ses yeux s'entrouvrirent. En voyant Raoul agenouillé, elle rougit, et elle souriait en même temps, et ce sourire demeura, tandis que les lourdes paupières se baissaient de nouveau et qu'elle retombait au sommeil.

Raoul fut éperdu, et, palpitant de désir et d'admiration, il chuchotait des phrases exaltées et joignait les mains comme devant une idole à laquelle il eût adressé l'hymne d'adoration le plus ardent et le plus fou.

– Ce que vous êtes belle !... Je ne croyais pas à tant de beauté dans la vie. Ne souriez plus !... Je comprends qu'on ait envie de vous faire pleurer. Votre sourire bouleverse... On voudrait l'effacer pour que personne ne le voie plus jamais... Ah ! Ne souriez plus qu'à moi, je vous en supplie...

Et plus bas, passionnément :

– Joséphine Balsamo... Que votre nom est doux ! Et combien il vous a faite plus mystérieuse encore ! Sorcière ? a dit Beaumagnan... Non : ensorceleuse ! Vous surgissez des ténèbres, et vous êtes comme de la lumière, du soleil... Joséphine Balsamo... enchanteresse... magicienne ... Ah ! Tout ce qui s'ouvre devant moi !... tout ce que je vois de bonheur ! ... Ma vie commence à la minute même où je vous ai prise dans mes bras ... Je n'ai plus d'autres souvenirs que vous... Je n'espère qu'en vous. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que vous êtes belle ! C'est à pleurer de désespoir...

Il lui disait cela tout contre elle, et sa bouche près de sa bouche, mais le baiser dérobé fut l'unique caresse qu'il se permit. Il n'y avait pas que de la volupté dans le sourire de Joséphine Balsamo, mais aussi une telle pudeur que Raoul était pénétré de respect et que son exaltation s'acheva en paroles graves et pleines d'un dévouement juvénile.

– Je vous aiderai... Les autres ne pourront rien contre vous... Si vous voulez atteindre, malgré eux, le but qu'ils poursuivent, je vous promets que vous réussirez. Loin de vous ou près de vous, je serai toujours celui qui défend et qui sauve... Ayez foi dans mon dévouement...

Il s'endormit à la fin, en balbutiant des promesses et des serments qui n'avaient pas beaucoup de sens, et ce fut un sommeil profond, immense, sans rêves, comme le sommeil des enfants qui ont besoin de refaire leur jeune organisme surmené...

Onze coups sonnèrent à l'horloge de l'église. Il les compta avec une surprise croissante.

– Onze heures du matin, est-ce possible ?

Par les fentes du volet et par les fissures ménagées sous le vieux toit de chaume, le jour filtrait. D'un côté même, un peu de soleil passa.

– Où donc êtes-vous ? dit-il. Je ne vous vois pas.

La lampe s'était éteinte. Il courut jusqu'au volet et l'attira vers lui, emplissant ainsi le grenier de lumière. Il n'aperçut point Joséphine Balsamo.

Il s'élança contre les bottes de foin, les déplaça, les jeta furieusement par la trappe qui ouvrait sur le rez-de-chaussée. Personne. Joséphine Balsamo avait disparu.

Il descendit, chercha dans le verger, fouilla la plaine voisine et le chemin. Vainement. Bien que blessée, incapable de poser le pied à terre, elle avait quitté le refuge, sauté sur le sol, traversé le verger, la plaine voisine...

Raoul d'Andrézy regagna la grange pour en faire l'inspection minutieuse. Il n'eut pas besoin de chercher longtemps. Sur le plancher même il aperçut un carton rectangulaire.

Il le ramassa. C'était la photographie de la comtesse de Cagliostro. Derrière, écrites au crayon, ces deux lignes :

« Que mon sauveur soit remercié, mais qu'il n'essaie pas de me revoir.

»

## *Une des sept branches*

### [Table des matières](#)

Il y a certains contes dont le héros est en proie aux aventures les plus extravagantes et s'avise, lors du dénouement, qu'il fut tout simplement le jouet d'un rêve. Raoul, quand il eut retrouvé sa bicyclette derrière le talus où il l'avait enfouie la veille se demanda subitement s'il n'avait pas été ballotté par une suite de songes tour à tour divertissants, pittoresques, redoutables et, en définitive, fort décevants.

L'hypothèse ne l'arrêta guère. La vérité s'attachait à lui par la photographie qu'il avait entre les mains, et plus encore peut-être par le souvenir enivrant du baiser pris aux lèvres de Joséphine Balsamo. Cela, c'était une certitude à laquelle il ne pouvait se soustraire.

Pour la première fois, à ce moment, – il le constata avec un remords aussitôt chassé – il pensa d'une façon nette à Clarisse d'Étignes, et aux heures délicieuses de la matinée précédente. Mais, à l'âge de Raoul, ces ingratitude et ces contradictions de cœur s'arrangent aisément, il semble qu'on se dédouble en deux êtres, dont l'un continuera d'aimer dans une sorte d'inconscience où la part de l'avenir est réservée, et dont l'autre se livre avec frénésie à tous les emportements de la passion nouvelle. L'image de Clarisse se dressa, confuse et douloureuse, comme au fond d'une petite chapelle ornée de cierges vacillants près desquels il irait prier de temps en temps. Mais la comtesse de Cagliostro devenait tout à coup l'unique divinité que l'on adore, une divinité despotique et jalouse qui ne permettrait pas qu'on lui dérobât la moindre pensée ni le moindre secret.

Raoul d'Andrézy – continuons d'appeler ainsi celui qui devait illustrer le nom d'Arsène Lupin —, Raoul d'Andrézy n'avait jamais aimé. En fait, le temps lui avait manqué plus encore que l'occasion. Brûlé d'ambition, mais ne sachant pas dans quel domaine et par quels moyens se réaliseraient ses rêves de gloire, de fortune et de puissance, il se dépensait de tous côtés pour être prêt à répondre à l'appel du destin. Intelligence, esprit, volonté, adresse

physique, force musculaire, souplesse, endurance, il cultiva tous ses dons jusqu'à l'extrême limite, étonné lui-même de voir que cette limite reculait toujours devant la puissance de ses efforts.

Avec cela il fallait vivre, et il n'avait aucune ressource. Orphelin, seul dans l'existence, sans amis, sans relations, sans métier, il vécut cependant. Comment ? C'était un point sur lequel il n'aurait su donner que des explications insuffisantes, et que lui-même il n'examinait pas de trop près. On vit comme on peut. On fait face à ses besoins et à ses appétits selon les circonstances.

« La chance est pour moi, se disait-il. Allons de l'avant. Ce qui doit être sera, et j'ai idée que ce sera magnifique. »

C'est alors qu'il croisa sur son chemin Joséphine Balsamo. Tout de suite il sentit que, pour la conquérir, il mettrait en œuvre tout ce qu'il avait accumulé d'énergie.

Et Joséphine Balsamo, pour lui, n'avait rien de commun avec la « créature infernale » que Beaumagnan avait essayé de dresser devant l'imagination inquiète de ses amis. Toute cette vision sanguinaire, tout cet attirail de crime et de perfidie, tous ces oripeaux de sorcière, s'évanouissaient comme un cauchemar en face de la jolie photographie où il contemplait les yeux limpides et les lèvres pures de la jeune femme.

« Je te retrouverai, jurait-il en la couvrant de baisers, et tu m'aimeras comme je t'aime, et tu seras à moi comme la maîtresse la plus soumise, et la plus chérie. Je lirai dans ta vie mystérieuse ainsi que dans un livre ouvert. Ton pouvoir de divination, tes miracles, ton incroyable jeunesse, tout ce qui déconcerte les autres et les effare, autant de procédés ingénieux dont nous rirons ensemble. Tu seras à moi, Joséphine Balsamo. »

Serment dont Raoul sentait lui-même pour l'instant la prétention de la témérité. Au fond Joséphine Balsamo l'intimidait encore, et il n'était pas loin d'éprouver contre elle une certaine irritation, comme un enfant qui voudrait être l'égal et qui doit se soumettre à plus fort que lui.

Deux jours durant, il se confina dans la petite chambre qu'il occupait au rez-de-chaussée de son auberge, et dont la fenêtre donnait sur une cour plantée de pommiers. Journées de méditation et d'attente, et qu'il fit suivre d'un après-midi de promenade à travers la campagne normande, c'est-à-dire aux lieux mêmes où il était possible qu'il rencontrât Joséphine Balsamo.

Il supposait bien, en effet, que la jeune femme, toute meurtrie encore par l'horrible épreuve, ne retournerait pas à son logement de Paris. Vivante, il fallait que ceux qui l'avaient tuée, la crussent morte. Et, d'autre part, aussi bien pour se venger d'eux que pour atteindre avant eux l'objectif qu'ils s'étaient proposé, il ne fallait pas qu'elle s'éloignât du champ de bataille.

Le soir de ce troisième jour il trouva sur la table de sa chambre un bouquet de fleurs d'avril : pervenches, narcisses, primevères, coucous. Il questionna l'aubergiste. On n'avait vu personne.

« C'est elle », pensa-t-il en embrassant les fleurs qu'elle venait de cueillir.

Quatre jours consécutifs il se posta au fond de la cour, derrière une remise. Lorsqu'un pas résonnait à l'entour, son cœur battait. Déçu chaque fois, il en éprouvait une réelle douleur.

Mais le quatrième jour, à cinq heures, entre les arbres et les fourrés qui garnissaient le talus de la cour, il se produisit un froissement d'étoffe. Une robe passa. Raoul fit un mouvement pour s'élancer et, aussitôt, se contint et domina sa colère.

Il reconnaissait Clarisse d'Étignes.

Elle avait à la main un bouquet de fleurs exactement pareil à l'autre. Elle franchit légèrement l'intervalle qui la séparait du rez-de-chaussée, et, tendant le bras par la fenêtre, elle déposa la gerbe.

Lorsqu'elle revint sur ses pas, Raoul la vit de face et fut frappé de sa pâleur. Ses joues avaient perdu leurs teintes fraîches, et ses yeux cernés révélaient son chagrin et les longues heures de l'insomnie.

– Je souffrirai beaucoup pour toi, avait-elle dit, sans prévoir cependant que sa souffrance commencerait si tôt, et que le jour même où elle se donnait à Raoul serait un jour d'adieu et d'inexplicable abandon.

Il se souvint de la prédiction et, s'irritant contre elle du mal qu'il lui faisait, furieux d'être trompé dans son espoir et que la porteuse de fleurs fût Clarisse et non point celle qu'il attendait, il la laissa partir.

Pourtant, c'est à Clarisse – à Clarisse qui détruisait ainsi elle-même sa dernière chance de bonheur – qu'il dut la précieuse indication dont il avait besoin pour s'orienter dans la nuit. Une heure plus tard, il constatait qu'une lettre était attachée à la barre et, l'ayant décachetée, il lut :

« Mon chéri, est-ce fini déjà ? Non, n'est-ce pas ? Je pleure sans raison ?... Il n'est pas possible que tu en aies déjà assez de ta Clarisse ?

« Mon chéri, ce soir, ils prennent tous le train et ne seront de retour que demain très tard. Tu viendras, n'est-ce pas ? Tu ne me laisseras pas pleurer encore ?... Viens, mon chéri... »

Pauvres lignes désolées ! ... Raoul n'en fut pas attendri. Il pensait au voyage annoncé et se rappelait cette accusation de Beaumagnan :

« Sachant par moi que nous devions bientôt visiter de fond en comble une propriété voisine de Dieppe, elle s'y est rendue en hâte... »

N'était-ce pas cela le but de l'expédition. Et n'y aurait-il pas là, pour Raoul, une occasion de se mêler à la lutte et de tirer des événements tout le parti qu'ils comportaient ?

Le soir même, à sept heures, habillé comme un pêcheur de la côte, méconnaissable sous la couche d'ocre qui rougissait son visage, il montait dans le même train que le baron d'Étignes et Oscar de Bennetot, changeant comme eux deux fois, et descendant à une petite station où il coucha.

Le lendemain matin, d'Ormont, Rolleville et Roux d'Estiers venaient chercher leurs deux amis en voiture, Raoul s'élança derrière eux.

À une distance de dix kilomètres, la voiture s'arrêta en vue d'un long manoir délabré qu'on appelle le château de Gueures. S'approchant de la grille ouverte, Raoul constata que, dans le parc, grouillait tout un peuple d'ouvriers qui retournaient la terre des allées et des pelouses.

Il était dix heures. Sur le perron, les entrepreneurs reçurent les cinq associés. Raoul entra sans être remarqué, se mêla aux ouvriers, et les interrogea. Il apprit ainsi que le château de Gueures venait d'être acheté par le marquis de Rolleville et que les travaux d'aménagement avaient commencé le matin.

Raoul entendit un des entrepreneurs qui répondait au baron :

– Oui, monsieur, les instructions sont données. Ceux de mes hommes qui trouveront, en fouillant le sol, des pièces de monnaie, des objets de métal, fer, cuivre, *etc.* ont ordre de les apporter contre récompense.

Il était évident que tous ces bouleversements n'avaient point d'autre raison que la découverte de quelque chose. Mais la découverte de quoi ? se demandait Raoul.

Il se promena dans le parc, fit le tour du manoir, pénétra dans les caves.

À onze heures et demie, il n'avait encore abouti à aucun résultat, et la nécessité d'agir s'imposait cependant à son esprit avec une force croissante.

Tout retard laissait aux autres des chances d'autant plus grandes, et il risquait de se heurter à un fait accompli.

À ce moment, le groupe des cinq amis se tenait derrière le manoir, sur une longue esplanade qui dominait le parc. Un petit mur à balustrade la bordait, marqué de place en place par douze piliers de briques qui servaient de socles à d'anciens vases de pierre, presque tous cassés.

Une équipe d'ouvriers armés de pics, se mit à démolir le mur. Raoul les regardait faire, pensivement, les mains dans ses poches, la cigarette aux lèvres, et sans se soucier que sa présence pût paraître anormale en ces lieux.

Godefroy d'Étignes roulait du tabac dans une feuille de papier. N'ayant pas d'allumettes, il s'approcha de Raoul et lui demanda du feu.

Raoul tendit sa cigarette, et, pendant que l'autre allumait la sienne, tout un plan s'échafauda en son esprit, un plan spontané, très simple, dont les moindres détails lui apparaissaient dans leur succession logique. Mais il fallait se hâter.

Raoul ôta son béret ce qui laissa échapper les mèches d'une chevelure soignée qui n'était certes pas celle d'un matelot.

Le baron d'Étignes le regarda avec attention et, subitement éclairé, fut saisi de colère.

– Encore vous ! Et déguisé ! Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle manigance, et comment avez-vous l'audace de me relancer jusqu'ici ? Je vous ai répondu de la façon la plus catégorique, un mariage entre ma fille et vous est impossible.

Raoul lui happa le bras et, impérieusement :

– Pas de scandale ! Nous y perdrons tous les deux. Amenez-moi vos amis.

Godefroy voulut se rebiffer.

– Amenez-moi vos amis, répéta Raoul. Je viens vous rendre service. Que cherchez-vous ? Un chandelier, n'est-ce pas ?

– Oui, fit le baron, malgré lui.

– Un chandelier à sept branches, c'est bien cela. Je connais la cachette. Plus tard je vous donnerai d'autres indications qui vous seront utiles pour l'œuvre que vous poursuivez. Alors nous parlerons de mademoiselle d'Étignes. Qu'il ne soit pas question d'elle aujourd'hui... Appelez vos amis. Vite.



Godefroy hésitait, mais les promesses et les assurances de Raoul faisaient impression sur lui. Il appela ses amis qui le rejoignirent aussitôt.

– Je connais ce garçon, dit-il, et, d’après lui, on arriverait peut-être à trouver...

Raoul lui coupa la parole.

– Il n’y a pas de peut-être, monsieur. Je suis du pays. Tout gamin, je jouais dans ce château avec les enfants d’un vieux jardinier qui en était le gardien, et qui souvent nous a montré un anneau scellé au mur d’une des caves. « Il y a une cachette, là, disait-il, j’y ai vu mettre des antiquailles, flambeaux, pendules... »

Ces révélations surexcitèrent les amis de Godefroy.

Bennetot objecta rapidement :

– Les caves ? Nous les avons visitées.

– Pas bien, affirma Raoul. Je vais vous conduire.

On y arrivait par un escalier qui descendait de l’extérieur au sous-sol. Deux grandes portes ouvraient sur quelques marches, après lesquelles commençait une série de salles voûtées.

– La troisième à gauche, dit Raoul qui, au cours de ses recherches, avait étudié l’emplacement. Tenez... celle-ci...

Il les fit entrer tous les cinq dans un caveau obscur où il fallait se baisser.

– On n’y voit goutte, se plaignit Roux d’Estiers.

– En effet, dit Raoul. Mais voilà des allumettes et j’ai aperçu un bout de bougie sur les marches de l’escalier. Un instant... J’y cours.

Il referma la porte du caveau, fit tourner la clef, l’enleva, et s’éloigna en criant aux captifs :

– Allumez toujours les sept branches du chandelier. Vous le trouverez sous la dernière dalle, enveloppé soigneusement dans des toiles d’araignée...

Il n’était pas dehors qu’il entendit le bruit des coups que les cinq amis frappaient furieusement contre la porte, et il pensa que cette porte, branlante et vermoulue, ne résisterait guère plus que quelques minutes. Mais ce répit lui suffisait.

D’un bond il sauta sur l’esplanade, prit une pioche des mains d’un ouvrier, et courut au neuvième pilier dont il fit sauter le vase. Ensuite il attaqua un chapiteau de ciment, tout fendillé, qui recouvrait les briques, et

qui tomba aussitôt en morceaux. Dans l'espace que l'agencement des briques laissait inoccupé, il y avait un mélange de terre et de cailloux d'où Raoul put extraire sans peine une tige de métal rongé, qui était bien une branche de ces grands chandeliers liturgiques que l'on voit sur certains autels.

Un groupe d'ouvriers faisait cercle autour de lui, et ils s'exclamèrent en voyant l'objet que brandissait Raoul. Pour la première fois depuis le matin, une découverte était effectuée.

Peut-être Raoul eût-il gardé son sang-froid et, emportant la tige de métal, eût-il feint de rejoindre les cinq amis afin de la leur remettre. Mais, précisément à cette même minute, des cris s'élevèrent à l'angle du manoir, et Rolleville, suivi des autres, surgit en vociférant :

– Au voleur ! Arrêtez-le ! Au voleur !

Raoul piqua une tête dans le groupe des ouvriers et s'enfuit. C'était absurde, comme toute sa conduite depuis un moment d'ailleurs, car enfin, s'il avait voulu gagner la confiance du baron et de ses amis, il n'aurait pas dû les emprisonner dans une cave ni leur dérober ce qu'ils cherchaient. Mais Raoul, en réalité, combattait pour Joséphine Balsamo, et n'avait d'autre but que de lui offrir un jour ou l'autre le trophée qu'il venait de conquérir. Il se sauva donc à toutes jambes.

Le chemin de la grille principale étant défendu, il longea une pièce d'eau, se débarrassa de deux hommes qui voulaient le saisir, et, suivi à vingt mètres de toute une horde d'agresseurs qui hurlaient comme des forcenés, déboucha dans un potager que ceignaient de toutes parts des murailles d'une hauteur désespérante.

« Zut, pensa-t-il, je suis bloqué. Ça va être l'hallali, la curée... Quelle chute ! »

Le potager, sur la gauche, était dominé par l'église du village, et le cimetière de l'église se continuait, à l'intérieur du potager, par un tout petit espace clos qui servait jadis de sépulture aux châtelains de Gueures. De fortes grilles l'entouraient. Des ifs s'y pressaient. Or, à la seconde même où Raoul dévalait le long de cet enclos, une porte fut entrebâillée, un bras se tendit et barra la route, une main saisit la main du jeune homme, et Raoul, stupéfait, se vit attiré dans le massif obscur par une femme qui referma aussitôt la porte au nez des assaillants.

Il devina, plutôt qu'il ne reconnut, Joséphine Balsamo.

– Venez, dit-elle, en s'enfonçant au milieu des ifs.

Une autre porte était ouverte dans le mur et donnait la communication avec le cimetière du village.

Au chevet de l'église, une vieille berline démodée, comme on n'en rencontrait déjà plus à cette époque que dans les campagnes, stationnait attelée de deux petits chevaux maigres et peu soignés. Sur le siège, un cocher à barbe grisonnante, dont le dos très voûté bombait sous une blouse bleue.

Raoul et la comtesse s'y engouffrèrent. Personne ne les avait vus.

Elle dit au cocher :

– Léonard, route de Luneray et de Doudeville. Vivement !

L'église était à l'extrémité du village. En prenant la route de Luneray, on évitait ainsi l'agglomération des maisons. Une longue côte s'offrait qui montait sur le plateau. Les deux bidets efflanqués l'enlevèrent à une allure de grands trotteurs qui grimpent la montée d'un hippodrome.

Quant à l'intérieur de cette berline, d'une si mauvaise apparence, il était spacieux, confortable, protégé contre les regards indiscrets par des grillages de bois, et si intime que Raoul tomba à genoux et donna libre cours à son exaltation amoureuse.

Il suffoquait de joie. Que la comtesse fût offensée ou non, il estimait que cette seconde rencontre, se produisant dans des conditions si particulières, et après la nuit du sauvetage, établissait entre eux des relations qui lui permettaient de brûler quelques étapes et de commencer l'entretien par une déclaration en règle.

Il la fit d'un trait, et d'une façon allègre qui eût désarmé la plus farouche des femmes.

– Vous ? C'est vous ? Quel coup de théâtre ! À l'instant où la meute allait me déchirer, voilà que Joséphine Balsamo jaillit de l'ombre et me sauve à mon tour. Ah ! Que je suis heureux, et combien je vous aime ! Je vous aime depuis des années... depuis un siècle ! Mais oui, j'ai cent ans d'amour en moi... un vieil amour jeune comme vous... et beau comme vous êtes belle ! ... Vous êtes si belle ! ... On ne peut pas vous regarder sans être ému... C'est une joie et, en même temps, on éprouve du désespoir à penser que, quoi qu'il arrive, on ne pourra jamais étreindre tout ce qu'il y a de beauté en vous. L'expression de votre regard, de votre sourire, tout cela restera toujours insaisissable...

Il frissonna et murmura :

– Oh ! Vos yeux se sont tournés vers moi ! Vous ne m'en voulez donc pas ? Vous acceptez que je vous dise mon amour ?

Elle entrouvrit la portière :

– Si je vous priais de descendre ?

– Je refuserais.

– Et si j'appelais le cocher à mon secours ?

– Je le tuerais.

– Et si je descendais moi-même ?

– Je continuerais ma déclaration sur la route.

Elle se mit à rire.

– Allons, vous avez réponse à tout. Restez. Mais assez de folies ! Racontez-moi plutôt ce qui vient de vous arriver et pourquoi ces hommes vous poursuivaient.

Il triompha :

– Oui, je vous raconterai tout, puisque vous ne me repoussez pas... puisque vous acceptez mon amour.

– Mais je n'accepte rien, dit-elle en riant. Vous m'accablez de déclarations, et vous ne me connaissez même pas.

– Je ne vous connais pas !

– Vous m'avez à peine vue, la nuit, à la clarté d'une lanterne.

– Et le jour qui précéda cette nuit, je ne vous ai pas vue ? Je n'ai pas eu le temps de vous admirer, durant cette abominable séance de la Haie d'Étignes ?

Elle l'observa soudain sérieuse.

– Ah ! Vous avez assisté ?...

– J'étais là, dit-il, avec une ardeur pleine d'enjouement. J'étais là, et je sais qui vous êtes ! Fille de Cagliostro, je vous connais. Bas les masques ! Napoléon 1<sup>er</sup> vous tutoyait... Vous avez trahi Napoléon III, servi Bismarck, et suicidé le brave général Boulanger ! Vous prenez des bains dans la fontaine de Jouvence. Vous avez cent ans... et je vous aime.

Elle gardait un pli soucieux qui marquait légèrement son front pur, et elle répéta :

– Ah ! Vous étiez là... je le supposais bien. Les misérables, comme ils m'ont fait souffrir ! ... Et vous avez entendu leurs accusations odieuses ?...

– J’ai entendu des choses stupides, s’écria-t-il, et j’ai vu une bande d’énergumènes qui vous haïssent comme on hait tout ce qui est beau. Mais tout cela n’est que démente et absurdité. N’y pensons pas aujourd’hui. Pour moi, je ne veux me souvenir que des miracles charmants qui naissent sous vos pas comme des fleurs. Je veux croire à votre jeunesse éternelle. Je veux croire que vous ne seriez pas morte si je ne vous avais pas sauvée. Je veux croire que mon amour est surnaturel, et que c’est par enchantement que vous êtes sortie tout à l’heure du tronc d’un if.

Elle hocha la tête, rassérénée.

– Pour visiter le jardin de Gueures j’avais déjà passé par cette ancienne porte dont la clef était sur la serrure, et, sachant qu’on devait le fouiller ce matin, j’étais à l’affût.

– Miracle, vous dis-je ! Et n’en est-ce pas un que ceci ? Depuis des semaines et des mois, peut-être davantage, on cherche dans ce parc un chandelier à sept branches, et, pour le découvrir en quelques minutes, au milieu de cette foule et malgré la surveillance de nos adversaires, il m’a suffi de vouloir et de penser au plaisir que vous auriez.

Elle parut stupéfaite :

– Quoi ? Que dites-vous !... Vous auriez découvert ?...

– L’objet lui-même, non, mais une des sept branches du chandelier. La voici.

Joséphine Balsamo s’empara de la tige de métal et l’examina fiévreusement. C’était une tige ronde, assez forte, légèrement ondulée et dont le métal disparaissait sous une couche épaisse de vert-de-gris. L’une des extrémités, un peu aplatie, portait sur une de ses faces une grosse pierre violette, arrondie en cabochon.

– Oui, oui, murmura-t-elle... Aucun doute possible. La branche a été sciée au ras du socle. Oh ! Vous ne sauriez croire combien je vous suis reconnaissante ! ...

Raoul fit en quelques phrases pittoresques le récit de la bataille. La jeune femme n’en revenait pas.

– Quelle idée avez-vous eue ? Pourquoi cette inspiration de démolir le neuvième pilier plutôt qu’un autre ? Le hasard ?

– Nullement, affirma-t-il. Une certitude. Onze piliers sur douze étaient construits avant la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle. Le neuvième, depuis.

– Comment le saviez-vous ?

– Parce que les briques des onze autres sont de dimensions abandonnées depuis deux cents ans, et que les briques du numéro neuf sont celles que l’on emploie encore aujourd’hui. Donc, le numéro neuf a été démoli, puis refait. Pourquoi, sinon pour y cacher cet objet ?

Joséphine Balsamo garda un long silence. Puis elle prononça lentement :

– C’est extraordinaire... Je n’aurais jamais cru que l’on pût réussir de la sorte... et si vite ! ... là où nous avons tous échoué... Oui, en effet, ajouta-t-elle, voilà un miracle...

– Un miracle d’amour, répéta Raoul.

La voiture filait avec une rapidité inconcevable, souvent par des chemins détournés qui évitaient les traversées de villages. Ni les montées ni les descentes ne rebutaient l’ardeur endiablée des deux petits chevaux maigres. À droite et à gauche, des plaines glissaient et passaient comme des images.

– Beaumagnan était là ? demanda la comtesse.

– Non, dit-il, heureusement pour lui.

– Heureusement ?

– Sans quoi, je l’étranglais. Je déteste ce sombre personnage.

– Moins que moi, fit-elle d’une voix dure.

– Mais vous ne l’avez pas toujours détesté, dit-il, incapable de contenir sa jalousie.

– Mensonges, calomnies, affirma Joséphine Balsamo, sans hausser le ton. Beaumagnan est un imposteur et un déséquilibré, d’un orgueil maladif, et c’est parce que j’ai repoussé son amour qu’il a voulu ma mort. Tout cela, je l’ai dit l’autre jour, et il n’a pas protesté... il ne pouvait pas protester...

Raoul tomba de nouveau à genoux, dans un transport d’enthousiasme.

– Ah ! Les douces paroles, s’écria-t-il. Alors vous ne l’avez jamais aimé ? Quelle délivrance ! Mais aussi bien, était-ce admissible ? Joséphine Balsamo s’éprendre d’un Beaumagnan...

Il riait et battait des mains.

– Écoutez, je ne veux plus vous appeler ainsi. Joséphine, ce n’est pas un joli nom. Josine, voulez vous ? C’est cela, je vous appellerai Josine comme vous appelaient Napoléon et votre maman Beauharnais. Convenu, n’est-ce pas ? Vous êtes Josine... ma Josine...

– Du respect, d’abord, dit-elle, en souriant de son enfantillage, je ne suis pas votre Josine.

– Du respect ! Mais j’en suis débordant. Comment ! Nous sommes enfermés l’un près de l’autre... vous êtes sans défense, et je reste prosterné devant vous comme devant une idole. Et j’ai peur ! Et je tremble ! Si vous me donniez votre main à baiser, je n’oserais pas ! ...

## *Policiers et gendarmes*

### Table des matières

Tout le trajet ne fut qu'une longue adoration. Peut-être bien la comtesse Cagliostro eut-elle raison de ne pas mettre Raoul à l'épreuve en lui tendant sa main à baiser. Mais, en vérité, s'il avait fait le serment de conquérir la jeune femme, et s'il était résolu à le tenir, il gardait à ses côtés une attitude et des pensées de vénération qui lui laissaient tout juste assez de hardiesse pour l'accabler de discours amoureux.

Écoutait-elle ? Parfois oui, comme on écoute un enfant qui vous raconte joliment son affection. Mais, parfois, elle s'enfermait dans un silence lointain qui décontenançait Raoul.

À la fin, il s'écria :

– Ah ! Parlez-moi, je vous en prie. J'essaie de plaisanter pour vous dire des choses que je n'oserais pas vous dire avec trop de sérieux. Mais, au fond, j'ai peur de vous, et je ne sais pas ce que je dis. Je vous en prie répondez-moi. Quelques mots seulement, qui me rappellent à la réalité.

– Quelques mots seulement ?

– Oui, pas davantage.

– Eh bien, voici. La station de Doudeville est toute proche et le chemin de fer vous attend.

Il croisa les bras d'un air indigné.

– Et vous ?

– Moi ?

– Oui, qu'allez-vous devenir toute seule ?

– Mon Dieu, dit-elle, je tâcherai de m'arranger comme je l'ai fait jusqu'ici.

– Impossible ! Vous ne pouvez plus vous passer de moi. Vous êtes entrée dans une bataille où mon aide vous est indispensable. Beaumagnan, Godefroy d'Étignes, le prince d'Arcole, autant de bandits qui vous écraseront.



– Ils me croient morte.

– Raison de plus. Si vous êtes morte, comment voulez-vous agir ?

– Ne craignez rien. J’agirai sans qu’ils me voient.

– Mais combien plus facilement par mon intermédiaire ! Non, je vous en prie, et cette fois je parle gravement, ne repoussez pas mon aide. Il est des choses qu’une femme ne peut pas accomplir seule. Par le simple fait que vous poursuiviez le même but que ces hommes, et que vous êtes en guerre avec eux, ils ont réussi à monter contre vous le complot le plus ignoble. Ils vous ont accusée de telle sorte, et avec des arguments si solides en apparence, qu’un moment j’ai vu en vous la sorcière et la criminelle que Beaumagnan accablait de sa haine et de son mépris.

« Ne m’en veuillez pas. Dès que vous leur avez tenu tête, j’ai compris mon erreur. Beaumagnan et ses complices ne furent plus en face de vous que des bourreaux odieux et lâches. Vous les dominiez de toute votre dignité et, aujourd’hui, il ne reste plus trace dans mon souvenir de toutes leurs calomnies. Mais il faut accepter que je vous aide. Si je vous ai froissée en vous disant mon amour, il n’en sera plus question. Je ne demande rien que de me dévouer à vous, comme on se consacre à ce qui est très beau et très pur. »

Elle céda. Le bourg de Doudeville fut dépassé. Un peu plus loin, sur la route d’Yvetot, la voiture s’engagea dans une cour de ferme bordée de hêtres et plantée de pommiers, et s’y arrêta.

– Descendons, dit la comtesse. Cette cour appartient à une brave femme, la mère Vasseur, dont l’auberge est à quelque distance et que j’ai eue comme cuisinière. Je viens parfois me reposer chez elle deux ou trois jours. Nous y déjeunerons...

Léonard, on part dans une heure.

Ils reprirent la grand-route. Elle avançait d’un pas léger, semblable au pas d’une toute jeune fille. Elle portait une robe grise qui lui serrait la taille, et un chapeau mauve à brides de velours et à bouquets de violettes. Raoul d’Andrésy marchait un peu en arrière pour ne pas la quitter des yeux.

Après le premier tournant s’élevait une petite bâtisse blanche, coiffée d’un toit de chaume, et précédée d’un jardin de curé où les fleurs foisonnaient. On entra de plain-pied dans une salle de café qui occupait toute la façade.

– Une voix d’homme, observa Raoul, en montrant une des portes qui marquaient le mur du fond.

– C’est précisément la pièce où elle me sert à déjeuner. Elle s’y trouve sans doute avec quelques paysans.

Elle n’avait pas achevé que cette porte s’ouvrit et qu’une femme assez âgée, ceinte d’un tablier de cotonnade et chaussée de sabots, apparut.

À la vue de Joséphine Balsamo, elle sembla bouleversée, et ferma la porte derrière elle, en bégayant de façon incompréhensible.

– Qu’y a-t-il ? demanda Joséphine Balsamo d’une voix inquiète.

La mère Vasseur tomba assise et balbutia :

– Allez-vous-en... sauvez-vous... vite...

– Mais pourquoi ? Parlez donc ! Expliquez-vous...

On entendit ces quelques mots :

– La police... on vous cherche... On a fouillé la chambre où j’ai mis vos malles... On attend les gendarmes... Sauvez-vous, ou vous êtes perdue.

À son tour, la comtesse chancela et fut prise d’une défaillance qui la contraignit à s’appuyer contre un buffet. Ses yeux rencontrèrent ceux de Raoul et le supplèrent, comme si elle se sentait perdue, en effet, et qu’elle implorât son secours.

Il était confondu. Il prononça :

– Que vous importent les gendarmes ? Ce n’est pas vous qu’ils cherchent... Alors ?

– Si, si, c’est elle, répéta la mère Vasseur... on la cherche... sauvez-la.

Très pâle, sans apercevoir encore la signification exacte d’une scène dont il devinait la gravité tragique, il saisit le bras de la comtesse, l’entraîna vers la sortie, et la poussa dehors.

Mais, ayant franchi le seuil la première, elle recula avec effroi et murmura :

– Les gendarmes !... ils m’ont vue !...

Tous deux rentrèrent en hâte. La mère Vasseur tremblait de tous ses membres et chuchotait stupidement :

– Les gendarmes... la police...

– Silence, fit à voix basse Raoul qui demeurait fort calme. Silence ! Je réponds de tout. Combien sont-ils de la police ?

– Deux.

– Et deux gendarmes. Donc rien à faire par la force, on est cerné. Où se trouvent les malles qu’ils ont visitées ?

– Au-dessus.

– Et l’escalier qui conduit au-dessus ?

– Ici.

– Bien. Restez là, vous, et tâchez de ne pas vous trahir. Encore une fois, je réponds de tout !

Il reprit la main de la comtesse et se dirigea vers la porte désignée. L’escalier était une sorte d’échelle de perroquet qui conduisait à une chambre mansardée où l’on avait répandu toutes les robes et tout le linge que pouvaient contenir des malles, Quand ils y parvinrent, les deux policiers rentraient dans le café, et lorsque Raoul, à pas sourds, se fut approché de la fenêtre pratiquée au milieu du chaume, il avisa les deux gendarmes qui descendaient de cheval et attachaient leurs montures aux piliers du jardin.

Joséphine Balsamo ne bougeait pas. Raoul remarqua sa figure décomposée que l’angoisse contractait et vieillissait.

Il lui dit :

– Vite ! Il faut que vous changiez de vêtements. Mettez une de vos autres robes... une noire de préférence.

Il retourna vers la fenêtre, d’où il vit au-dessous de lui les policiers et les gendarmes qui s’entretenaient dans le jardin. Quand elle eut fini de s’habiller, il saisit la robe grise qu’elle venait de quitter et s’en revêtit. Il était mince, de taille svelte : la robe dont il baissa la jupe afin de recouvrir ses pieds lui allait à merveille, et il semblait si ravi de ce déguisement et si tranquille, que la jeune femme parut se rassurer.

– Écoutez-les, dit-il.

On distinguait nettement la conversation que tenaient les quatre hommes au seuil de la salle, et ils entendirent l’un d’eux – un des gendarmes sans doute – qui demandait d’une grosse voix traînante :

– Vous êtes bien certains qu’elle habitait là, à l’occasion ?

– Sûrs et certains. La preuve... deux de ses malles qu’elle y a laissées en dépôt, et dont l’une porte son nom : Madame Pellegrini. Et puis, la mère Vasseur est une brave femme, n’est-ce pas ?

– Plus brave que la mère Vasseur, il n’y en a pas ; on la connaît dans toute la région !

– Eh bien ! La mère Vasseur déclare que cette dame Pellegrini venait de temps à autre passer quelques jours chez elle.

– Parbleu ! Entre deux coups de cambriole.

– Tout juste.

– Alors ce serait une bonne capture que la dame Pellegrini ?

– Excellente. Vols qualifiés. Escroqueries. Recel. Bref tout le diable et son train... sans compter des tas de complices.

– On a son signalement ?

– Oui et non.

– On a deux portraits qui sont tout différents. L'un d'eux est jeune, l'autre vieux. Quant à l'âge, c'est marqué entre trente et soixante.

Ils éclatèrent de rire, puis la grosse voix reprit :

– Mais vous êtes sur la piste ?

– Oui et non. Il y a quinze jours elle opérait à Rouen et à Dieppe. Là on perd sa trace. On la retrouve sur la grande ligne du chemin de fer, et on la perd de nouveau. A-t-elle continué vers Le Havre ou bifurqué vers Fécamp ? Impossible de le savoir. Disparition totale. Nous patageons.

– Et ici, pourquoi êtes-vous venus ?

– Le hasard. Un employé de la gare, qui avait roulotté jusque-là, s'est souvenu de ce nom de Pellegrini, inscrit sur l'une d'elles à un endroit caché par une étiquette qui s'était décollée.

– Vous avez interrogé d'autres voyageurs, des clients de l'auberge ?

– Oh ! Les clients sont rares ici.

– Il y a toujours bien une dame que nous avons avisée tout à l'heure en arrivant.

– Une dame ?

– Pas d'erreur. Nous étions encore à cheval quand elle est sortie de la maison, par cette porte. Même qu'elle y est rentrée d'un coup comme si elle ne voulait pas être vue.

– Impossible ! ... une dame dans l'auberge ?...

– Une particulière en gris. Pour ce qui serait de la reconnaître, non. Mais la couleur de la robe, oui... Et le chapeau aussi... un chapeau avec des fleurs violettes...

Les quatre hommes se turent.

Toute cette conversation, Raoul et la jeune femme l'avaient écoutée sans un mot, les yeux dans les yeux. À chaque preuve nouvelle, le visage de

Raoul devenait plus dur. Elle, pas une fois, ne protesta.

– Ils viennent... ils viennent... prononça-t-elle sourdement.

– Oui, dit-il. C'est le moment d'agir... Sinon, ils montent et vous trouvent dans cette chambre.

Elle avait gardé son chapeau. Il le lui enleva et s'en coiffa, rabattant un peu les ailes pour bien dégager les fleurs violettes, et nouant les brides autour de son cou, ce qui lui masquait le visage. Puis il donna ses dernières instructions.

– Je vais vous ouvrir le chemin. Dès qu'il sera libre, vous vous en irez tranquillement par la route jusqu'à la cour de ferme où votre voiture est garée. Prenez-y place, et que Léonard ait les guides en main...

– Et vous ? dit-elle.

– Je vous rejoins dans vingt minutes.

– S'ils vous arrêtent ?

– Ils ne m'arrêteront pas, et vous non plus. Mais pas de précipitation. Ne courez pas. Du sang-froid.

Il s'était approché de la fenêtre. Il se pencha. Les hommes entraient. Il enjamba le rebord, sauta dans le jardin, poussa un cri comme s'il apercevait des gens qui l'effrayaient et s'enfuit à toutes jambes.

Aussitôt, derrière lui, des clameurs.

– C'est elle !... Une robe grise Du violet au chapeau ! Halte, ou je fais feu...

D'un bond il franchit la route et s'engagea dans les terres labourées, au sortir desquelles il escalada le talus d'une ferme qu'il traversa en biais. De nouveau, un talus. Puis des champs. Puis un sentier qui longeait une autre ferme entre deux haies de ronces.

Il se retourna : les assaillants, un peu distancés, ne pouvaient le voir. En une seconde il se débarrassa de la robe et du chapeau, et les jeta au milieu des fourrés. Ensuite il mit sa casquette de matelot, alluma une cigarette, et s'en revint, les mains dans ses poches.

Au coin de la ferme, les deux policiers surgirent et se heurtèrent à lui, tout essoufflés.

– Hé ! Le matelot ?... Vous avez rencontré une femme, hein ? Une femme en gris ?

Il affirma :

– Bien sûr ... une femme qui courait, n'est-ce pas ?... une vraie folle...

- C’est ça ... Et alors ?
- Elle est entrée dans la ferme.
- Comment ?
- La barrière...
- Il y a longtemps ?
- Pas vingt secondes.

Les hommes s’en allèrent en hâte, Raoul continua son chemin, salua d’un petit bonjour amical les gendarmes qui arrivaient, et, d’un pas nonchalant, gagna la route un peu au-delà de l’auberge et tout près du tournant.

Cent mètres plus loin c’étaient des hêtres et les pommiers de la cour où la voiture attendait.

Léonard était sur son siège, le fouet en main. Joséphine Balsamo, à l’intérieur, tenait la portière ouverte.

Il ordonna :

– Vers Yvetot, Léonard.

– Comment, objecta la comtesse, mais nous allons passer devant l’auberge !

– L’essentiel, c’est que l’on ne nous voie pas sortir d’ici. Or, la route est déserte. Profitons-en... Au petit trot, Léonard... Une allure de corbillard qui retourne à vide.

Ils passèrent en effet devant l’auberge. À ce moment les policiers et les gendarmes revenaient à travers champs. L’un d’eux agita la robe grise et le chapeau. Les autres gesticulaient.

– Ils ont trouvé vos affaires, dit-il, et savent à quoi s’en tenir. Ce n’est plus vous qu’ils cherchent, c’est moi, le matelot rencontré. Quant à la voiture, ils n’y font même pas attention. Et si on leur disait que nous sommes dans cette berline, vous la dame Pellegrini, et moi le matelot complice, ils éclateraient de rire.

– Ils vont interroger la mère Vasseur.

– Qu’elle se débrouille !

Quand ils eurent perdu le groupe de vue, Raoul pressa l’allure de l’attelage...

– Oh ! Oh ! dit-il, comme les deux chevaux s’élançaient au premier coup de fouet, les pauvres bêtes n’iront pas loin. Depuis le temps qu’elles trottent !

– Depuis ce matin, dit-elle, depuis Dieppe, où j’ai couché cette nuit.  
– Et nous allons ?  
– Jusqu’aux bords de la Seine.  
– Fichtre ! Seize ou dix-sept lieues dans une journée à ce train-là C’est fabuleux.

Elle ne répondit pas.

Entre les deux vitres d’avant il y avait un mince filet de glace dans lequel il pouvait la voir. Elle avait mis une robe plus foncée et une toque légère d’où tombait un voile assez épais qui lui enveloppait toute la tête. Elle le dénoua et tira d’un vide-poches placé au-dessous du filet de glace un petit sac en cuir qui contenait un vieux miroir à manche et à monture d’or, et des objets de toilette, flacons, bâton de rouge, brosses...

Ayant pris le miroir, elle y contempla longuement son visage fatigué et vieilli.

Puis elle y versa quelques gouttes d’une mince fiole et frotta la surface mouillée avec un chiffon de soie. Et de nouveau elle se regarda.

Raoul ne comprit pas d’abord et ne remarqua que l’expression sévère des yeux et cette mélancolie de la femme devant son image abîmée.

Dix minutes, quinze minutes se passèrent ainsi dans le silence et dans l’effort visible d’un regard où toute la pensée et toute la volonté se concentraient. Ce fut le sourire qui le premier apparut, hésitant, timide comme un rayon de soleil hivernal. Au bout d’un instant il devint plus hardi et révéla son action par de petits détails qui surgissaient aux yeux étonnés de Raoul. Le coin de la bouche remonta davantage. La peau s’imprégna de couleur. La chair sembla se raffermir. Les joues et le menton retrouvèrent leur pur dessin, et toute la grâce illumina la belle et tendre figure de Joséphine Balsamo.

Le miracle était accompli.

« Miracle ? se dit Raoul. Non. Ou, tout au plus, miracle de volonté. Influence d’une pensée claire et tenace qui n’accepte pas la déchéance, et qui rétablit la discipline là où il y avait désordre et fléchissement. Pour le reste, flacon, élixir merveilleux, simple comédie. »

Il prit le miroir qu’elle avait reposé et l’examina. C’était évidemment l’objet décrit au cours de la réunion d’Étignes, celui dont la comtesse Cagliostro se servait devant l’impératrice Eugénie. Les bords en étaient guillochés, la plaque d’or par derrière toute meurtrie de coups.

Sur la poignée, une couronne de comte, une date (1783), et la liste des quatre énigmes.

Raoul, qui éprouvait le besoin de la blesser, ricana :

– Votre père vous a légué un miroir précieux. Grâce à ce talisman on se remet des émotions les plus désagréables.

– Il est de fait, dit-elle, que j’ai perdu la tête. Cela m’arrive rarement, et j’ai tenu bon dans des circonstances plus graves que celle-ci.

– Oh ! Oh ! Plus graves... dit-il avec un doute ironique.

Ils n’échangèrent plus une seule parole. Les chevaux continuaient à trotter d’un même rythme égal. Les grandes plaines de Caux, toujours semblables et toujours diverses, déroulaient de vastes horizons plantés de fermes et de bosquets.

La comtesse Cagliostro avait baissé son voile. Raoul sentit que cette femme, qui était si proche de lui deux heures plus tôt, et à laquelle il offrait si joyeusement son amour, s’éloignait tout à coup, jusqu’à devenir une étrangère. Plus de contact entre eux. L’âme mystérieuse s’entourait de ténèbres épaisses et ce qu’il en pouvait apercevoir était si différent de ce qu’il avait imaginé !

Âme de voleuse... âme furtive et inquiète, ennemie du grand jour... était-ce possible ! Comment admettre que ce visage naïf comme celui d’une vierge ignorante, que ce regard aussi limpide que l’eau d’une source, ne fussent qu’une apparence mensongère ?

Il était déçu au point que, en traversant la petite ville d’Yvetot, il ne songeait qu’à s’enfuir. Il manqua de décision, ce qui redoubla sa colère. Le souvenir de Clarisse d’Étignes lui vint à l’esprit, et, par revanche, il évoqua un moment la douce et tendre jeune fille qui s’était abandonnée si noblement.

Mais Joséphine Balsamo ne lâchait pas sa proie. Si flétrie qu’elle lui parût, si déformée que fût l’idole, elle était là ! Une odeur enivrante se dégageait d’elle. Il frôlait ses vêtements. D’un geste il pouvait prendre sa main et baiser cette chair parfumée. Elle était toute la passion, tout le désir, toute la volupté, tout le mystère troublant de la femme. Et de nouveau le souvenir de Clarisse d’Étignes s’évanouit.

– Josine ! Josine ! murmura-t-il, si bas qu’elle ne l’entendit point.

À quoi bon d’ailleurs crier son amour et sa peine ? Pouvait-elle lui rendre la confiance perdue et retrouver à ses yeux le prestige qu’elle n’avait



plus ?

On approchait de la Seine. Au haut de la côte qui descend à Caudebec, ils tournèrent à gauche, parmi les collines boisées qui dominant la vallée de Saint-Wandrille. Ils longèrent les ruines de la célèbre abbaye, suivirent le cours d'eau qui la baigne, parvinrent en vue du fleuve, et prirent la route de Rouen.

Un instant plus tard, la voiture stoppait, et Léonard repartait aussitôt, après avoir déposé les deux voyageurs sur la lisière d'un petit bois d'où l'on découvrait la Seine. Une prairie toute frissonnante de roseaux les en séparait.

Joséphine Balsamo offrit la main à son compagnon et lui dit :

– Adieu, Raoul. Un peu plus loin, vous trouverez la station de la Mailleraie.

– Et vous ? demanda-t-il.

– Oh ! Moi, mon domicile est tout proche.

– Je ne vois pas...

– Si. Cette péniche que l'on devine là-bas, entre les branches.

– Je vous conduis.

Une digue étroite coupait la prairie au milieu des roseaux. La comtesse s'y engagea, suivie de Raoul.

Ils arrivèrent ainsi sur un terre-plein, et tout près de la péniche que masquait encore un rideau de saules. Personne ne pouvait les voir ni les entendre. Ils étaient seuls sous le grand ciel bleu. Là s'écoulèrent entre eux quelques-unes de ces minutes dont on garde toujours le souvenir et qui influent sur toute la destinée.

– Adieu, dit encore Joséphine Balsamo. Adieu...

Il hésitait devant cette main tendue pour l'adieu suprême.

– Vous ne voulez pas me serrer la main ? demanda-t-elle.

– Oui... oui... murmura-t-il. Mais pourquoi se quitter ?

– Parce que nous n'avons plus rien à nous dire.

– Plus rien, en effet, et cependant nous n'avons rien dit.

Il finit par prendre entre ses mains la main tiède et souple, et il prononça :

– Les paroles de ces hommes... leurs accusations dans l'auberge, est-ce donc la vérité ?

Il souhaitait une explication, même mensongère, qui lui eût permis de conserver un doute, mais elle parut surprise et riposta :

– Qu’est-ce que cela peut vous faire ?

– Comment ?

– Oui, on croirait vraiment que ces révélations peuvent influencer sur votre conduite.

– Que voulezvous dire ?

– Mon Dieu, rien que de très simple. Je veux dire que j’aurais compris votre émoi devant la confirmation des crimes monstrueux dont Beaumagnan et le baron d’Étignes m’ont accusée fausement et bêtement, mais il n’en est pas question aujourd’hui.

– Tout de même, je me souviens de leurs accusations.

– De leurs accusations contre celle dont je leur ai donné le nom, contre la marquise de Belmonte. Mais il ne s’agit pas de crimes, et, ce que le hasard vous a divulgué tantôt, que vous importe ?

Il fut interloqué par cette demande inattendue. Elle souriait en face de lui, très à l’aise, et elle reprit, un peu ironique à son tour :

– Sans doute est-ce le vicomte Raoul d’Andrésy qui est choqué dans ses idées ? Le vicomte Raoul d’Andrésy doit avoir évidemment des conceptions morales, la délicatesse d’un gentilhomme...

– Et quand cela serait ? dit-il, quand j’éprouverais quelque désillusion.

– À la bonne heure ! fit-elle. Voilà le grand mot lâché ! Vous êtes déçu. Vous couriez après un beau rêve et tout s’évanouit. La femme vous apparaît telle qu’elle est. Répondez franchement puisque nous en sommes aux explications loyales. Vous êtes déçu, hein ?

Il dit le mot, d’un ton sec :

– Oui.

Il y eut un silence. Elle le regardait profondément, et elle chuchota :

– Je suis une voleuse, n’est-ce pas ? Voilà ce que vous voulez dire. Une voleuse ?

– Oui.

Elle sourit et prononça :

– Et vous ?

Et, comme il se rebiffait, elle le saisit rudement à l’épaule, et lui jeta avec un tutoiement impérieux :

– Et toi, mon petit ? Qu'est-ce que tu es ? Car enfin, il faudrait bien étaler ton jeu aussi. Qui es-tu ?

– Je m'appelle Raoul d'Andrésy.

– Des blagues ! Tu t'appelles Arsène Lupin. Ton père, Théophraste Lupin, qui cumulait le métier de professeur de boxe et de savate avec la profession plus lucrative d'escroc, fut condamné et emprisonné aux États-Unis où il mourut. Ta mère reprit son nom de jeune fille et vécut en parente pauvre chez un cousin éloigné, le duc de Dreux-Soubise. Un jour, la duchesse constata la disparition d'un joyau de la plus grande valeur historique, qui n'était autre que le fameux collier de la reine Marie-Antoinette. Malgré toutes les recherches on ne sut jamais qui était l'auteur de ce vol, exécuté avec une hardiesse et une habileté diaboliques. Moi, je le sais. C'était toi. Tu avais six ans.

Raoul écoutait, pâle de fureur et la mâchoire contractée. Il murmura :

– Ma mère était malheureuse, humiliée, j'ai voulu l'affranchir.

– En volant !

– J'avais six ans.

– Aujourd'hui, tu en as vingt, ta mère est morte, tu es solide, intelligent, plein d'énergie. Comment vis-tu ?

– Je travaille.

– Oui, dans la poche des autres.

Elle ne lui laissa pas le temps de protester.

– Ne dis rien, Raoul. Je connais ta vie jusqu'en ses moindres détails et je pourrais te raconter sur toi des choses de cette année, et d'autres plus anciennes, car je te suis depuis bien longtemps, et tout ce que je te dirais ne serait certainement pas plus beau que ce que tu as entendu tout à l'heure, dans l'auberge. Policiers ? Gendarmes ? Perquisitions ? Poursuites ?... tu as passé par tout cela, toi aussi, et tu n'as pas vingt ans ! Alors est-ce bien la peine de se le reprocher ? Non, Raoul. Puisque je connais ta vie, et puisque le hasard te montre un coin de la mienne, jetons tous deux un voile là-dessus. L'acte de voler n'est pas beau : détournons les yeux et taisons-nous.

Il demeura silencieux. Une grande lassitude l'envahissait. Il voyait tout à coup l'existence sous un jour de brume et de détresse où plus rien n'avait de couleur plus rien de beauté ni de grâce. Il avait envie de pleurer.

– Pour la dernière fois, Raoul, adieu, dit-elle.

– Non... non... balbutia-t-il.

– Il le faut, mon petit. Je ne te ferais que du mal. Ne cherche pas à mêler ta vie à la mienne. Tu as de l'ambition, de l'énergie, et de telles qualités que tu peux choisir ta route.

Elle dit plus bas :

– Celle que je suis n'est pas la bonne, Raoul.

– Pourquoi la suivez-vous donc, Josine ? Voilà justement ce qui m'effraie.

– Il est trop tard.

– Pour moi aussi, alors !

– Non, tu es jeune. Sauve-toi. Échappe au destin qui te menace.

– Mais vous, vous, Josine ?...

– Moi, c'est ma vie.

– Vie affreuse, dont vous souffrez.

– Si tu le crois, pourquoi veux-tu la partager ?

– Parce que je vous aime.

– Raison de plus pour me fuir, mon petit. Tout amour est condamné d'avance entre nous. Tu rougirais de moi, et je me défierais de toi.

– Je vous aime.

– Aujourd'hui. Mais demain ? Raoul, obéis à l'ordre que je t'ai donné sur ma photographie, dès la première nuit de notre rencontre : « Ne cherchez pas à me revoir. » Va-t'en.

– Oui, oui, dit Raoul d'Andrésy, d'une voix lente. Vous avez raison. Mais c'est terrible de penser que tout sera fini entre nous avant même que j'aie eu le temps d'espérer... et que vous ne vous souviendrez pas de moi.

– On n'oublie pas celui qui vous a sauvé deux fois.

– Non, mais vous oublierez que je vous aime.

Elle hocha la tête.

– Je ne l'oublierai pas, dit-elle. Et, cessant de le tutoyer, elle ajouta avec émotion :

– Votre enthousiasme, votre élan... tout ce qu'il y a en vous de sincère et de spontané... et d'autres choses que je ne démêle pas encore... tout cela me touche infiniment.

Ils gardaient leurs deux mains l'une dans l'autre, et leurs yeux ne se quittaient pas. Raoul frémissait de tendresse. Elle lui dit doucement :

– Quand on se sépare pour toujours, on doit se rendre ce que l'on s'est donné. Rendez-moi mon portrait, Raoul ?

– Non, non, jamais, fit-il.

– Alors, moi, dit-elle avec un sourire qui le grisa, je serai plus honnête et je vous rendrai loyalement ce que vous m’avez donné.

– Quelle chose, Josine ?

– La première nuit... dans la grange... tandis que je dormais, Raoul, vous vous êtes penché sur moi et j’ai senti vos lèvres sur les miennes.

De ses mains croisées derrière le cou de Raoul, elle attirait la tête du jeune homme, et leurs bouches s’unirent.

– Ah ! Josine, dit-il éperdu... faites de moi ce que vous voulez, je vous aime... je vous aime...

Ils marchèrent du côté de la Seine. Les roseaux se balançaient au-dessus d’eux. Leurs vêtements froissaient les longues feuilles minces que la bise agitait. Ils allaient vers le bonheur, sans autres pensées que celles qui font tressaillir les amants dont les mains se croisent.

– Un mot encore, Raoul, lui dit-elle en l’arrêtant. Un mot. Je sens qu’avec vous je serai violente, exclusive. Il n’y a pas d’autre femme dans votre vie ?

– Aucune.

– Ah ! dit-elle, amèrement, un mensonge déjà !

– Un mensonge ?

– Et Clarisse d’Étignes ? Oui, vous aviez des rendez-vous dans la campagne. On vous a vus.

Il s’irrita. – Vieille histoire... un flirt sans importance.

– Vous le jurez ?

– Je le jure.

– Tant mieux, dit-elle d’une voix sombre. Tant mieux pour elle. Et que jamais elle ne glisse entre nous ! Sans quoi...

Il l’entraîna.

– Je n’aime que vous, Josine, je n’ai jamais aimé que vous. Ma vie commence aujourd’hui.

## *Les délices de Capoue*

### [Table des matières](#)

La *Nonchalante* était une péniche semblable à toutes les autres, assez vieille, de peinture défraîchie, mais bien astiquée et bien entretenue par un ménage de mariniers qu'on appelait M. et Mme Delâtre. À l'extérieur, on ne voyait pas grand-chose de ce que pouvait transporter la *Nonchalante*, quelques caisses, de vieux paniers, des barriques, voilà tout. Mais si l'on se glissait sous le pont à l'aide de l'échelle, il était facile de constater qu'elle ne transportait absolument rien.

Tout l'intérieur était distribué en trois menues pièces confortables et reluisantes, deux cabines séparées par un salon. C'est là que Raoul et Joséphine Balsamo vécurent pendant un mois. Les époux Delâtre, personnages muets et hargneux, avec qui, plusieurs fois, Raoul essaya vainement de lier conversation, s'occupaient du ménage et de la cuisine. De temps à autre un petit remorqueur venait chercher la *Nonchalante* et lui faisait remonter une boucle de la Seine.

Toute l'histoire du joli fleuve se déroulait ainsi en paysages charmants où ils allaient se promener en se tenant par la taille... La forêt de Brotonne, les ruines de Jumièges, l'abbaye de Saint-Georges, les collines de la Bouille, Rouen, Pont-de-l'Arche...

Semaines de bonheur intense ! Raoul y dépensa des trésors de gaieté et d'enthousiasme. Les spectacles merveilleux, les belles églises gothiques, les couchers de soleil et les clairs de lune, tout lui était prétexte à déclarations enflammées.

Josine, plus silencieuse, souriait comme dans un rêve heureux. Chaque jour la rapprochait davantage de son amant. Si elle avait obéi d'abord à un caprice, elle subissait maintenant la loi d'un amour qui lui faisait battre le cœur et lui apprenait la souffrance de trop aimer.

Du passé, de sa vie secrète, jamais un mot. Une fois cependant, il y eut, à ce sujet, quelques propos échangés. Comme Raoul la plaisantait sur ce

qu'il appelait le miracle de son éternelle jeunesse, elle répondit :

– Un miracle, c'est ce qu'on ne comprend pas. Exemple : Nous parcourons vingt lieues en un jour... tu cries au miracle. Mais, avec un peu d'attention, tu te serais rendu compte que la distance a été couverte, non par deux, mais par quatre chevaux, Léonard ayant dételé et changé de bêtes à Doudeville dans la cour de la ferme, où un relais était préparé.

– Bien joué, s'écria le jeune homme ravi.

– Autre exemple. Personne au monde ne sait que tu te nommes Lupin. Or te dirai-je que, la nuit même où tu m'as sauvée de la mort, je te connaissais sous ton vrai nom ?... Miracle ? Nullement. Tu comprends bien que tout ce qui touche au comte de Cagliostro m'intéresse, et qu'il y a quatorze ans, quand j'ai entendu parler de la disparition du collier de la Reine, chez la duchesse de Dreux-Soubise, j'ai fait une enquête minutieuse, qui me permit d'abord, de remonter jusqu'au jeune Raoul d'Andrésy, ensuite jusqu'au jeune Lupin, fils de Théophraste Lupin. Plus tard, je retrouvai ta trace dans plusieurs affaires. J'étais fixée.

Raoul réfléchit quelques secondes, puis prononça très sérieusement :

– À cette époque, ma Josine, ou bien tu avais une dizaine d'années, et il est prodigieux qu'une enfant de cet âge réussisse une enquête où tout le monde échoua, ou bien tu avais le même âge qu'aujourd'hui, ce qui est encore plus prodigieux, ô fille de Cagliostro !

Elle fronça le sourcil. La plaisanterie semblait lui être désagréable.

– Ne parlons jamais de cela, veux-tu, Raoul ?

– Regrettable ! dit Raoul un peu vexé d'avoir été découvert en tant qu'Arsène Lupin, et qui désirait une revanche. Rien au monde ne me passionne plus que le problème de ton âge et de tes divers exploits depuis un siècle. J'ai là-dessus quelques idées personnelles qui ne manquent pas d'intérêt.

Elle l'observa, curieuse malgré tout. Raoul profita de son hésitation, et il reprit aussitôt d'un ton légèrement gouailleur :

– Mon argumentation s'appuie sur deux axiomes : 1) comme tu l'as dit, il n'y a pas de miracle ; 2) tu es la fille de ta mère.

Elle sourit :

– Cela débute bien.

– Tu es la fille de ta mère, répéta Raoul, ce qui signifie qu'il y a d'abord eu une comtesse de Cagliostro. À vingt-cinq ou trente ans, celle-là éblouit

de sa beauté le Paris de la fin du second Empire, et intrigua la cour de Napoléon III. Avec l'aide de son soi-disant frère qui l'accompagnait (frère, ami ou amant, n'importe !), elle avait machiné toute l'histoire de la filiation Cagliostro, et préparé les faux documents dont la police se servit pour renseigner Napoléon III sur la fille de Joséphine de Beauharnais et de Cagliostro. Expulsée, elle passa en Italie, en Allemagne, puis disparut... pour ressusciter vingt-quatre ans plus tard, sous les traits identiques de son adorable fille, deuxième comtesse de Cagliostro, ici présente. Nous sommes bien d'accord ?

Josine ne répondit point, impassible. Il continua :

– Entre la mère et la fille, ressemblance parfaite... si parfaite que l'aventure recommence tout naturellement. Pourquoi deux comtesses ? Il n'y en aura qu'une, une seule, l'unique, la vraie, celle qui a hérité des secrets de son père Joseph Balsamo, comte de Cagliostro. Et lorsque Beaumagnan fait son enquête, il en arrive inévitablement à retrouver les documents qui ont déjà égaré la police de Napoléon, et la série des portraits et miniatures, qui attestent l'unité de la toujours jeune femme, et qui font remonter son origine jusqu'à la vierge de Bernardino Luini à qui le hasard l'a si étrangement assimilée.

« D'ailleurs, il y a un témoin : le prince d'Arcole. Le prince d'Arcole a vu jadis la comtesse de Cagliostro. Il l'a conduite à Modane. Il la revoit à Versailles. Quand il l'aperçoit, un cri lui échappe : « C'est elle ! Et elle a le même âge ! »

« Sur quoi tu l'accables sous un monde de preuves le récit des quelques mots échangés à Modane entre ta mère et lui, récit que tu as lu dans le journal très minutieux que ta mère tenait de ses moindres actions. Ouf ! Voilà le fonds et le tréfonds de l'aventure. Et c'est très simple. Une mère et une fille qui se ressemblent, et dont la beauté évoque une image de Luini. Un point, c'est tout. Il y a bien la marquise de Belmonte. Mais je suppose que la ressemblance de cette dame avec toi est assez vague, et qu'il a fallu la bonne volonté et le cerveau détraqué du sieur Beaumagnan pour vous confondre toutes deux. En résumé, rien de dramatique, une intrigue amusante et bien menée. J'ai dit.

Raoul se tut. Il lui sembla que Joséphine Balsamo avait un peu pâli et que sa figure se contractait. À son tour, elle devait être vexée, et cela le fit rire.



– J’ai touché juste, hein ? dit-il.

Elle se déroba.

– Mon passé m’appartient, dit-elle et mon âge n’importe à personne. Tu peux croire ce qui te plaît à ce propos.

Il se jeta sur elle et l’embrassa furieusement.

– Je crois que tu as cent quatre ans, Joséphine Balsamo, et rien n’est plus délicieux que le baiser d’une centenaire. Quand je pense que tu as peut-être connu Robespierre, et peut-être Louis XVI.

L’incident ne se renouvela pas. Raoul d’Andrésy sentait si nettement l’irritation de Joséphine Balsamo à la moindre tentative indiscrete qu’il n’osa plus la questionner. D’ailleurs ne savait-il pas la vérité exacte ?

Certes, il la savait, et aucun doute ne demeurait en son esprit. Néanmoins, la jeune femme conservait tout un prestige mystérieux qu’il subissait malgré lui et dont il éprouvait quelque rancune.

À la fin de la troisième semaine, Léonard refit son apparition. Un matin, Raoul avisa la berline aux deux petits chevaux efflanqués de la comtesse qui s’en allait.

Elle ne revint que le soir. Léonard transporta sur la *Nonchalante* des ballots ficelés dans des serviettes, qu’il laissa glisser par une trappe dont Raoul ignorait l’existence.

La nuit, Raoul, ayant réussi à ouvrir la trappe, visita les ballots. Ils contenaient d’admirables dentelles et des chasubles précieuses.

Le surlendemain, nouvelle expédition. Résultat : une magnifique tapisserie du 16e siècle.

Ces jours-là Raoul s’ennuyait fort. Aussi, à Mantes, se trouvant encore seul, il loua une bicyclette et roula quelque temps à travers la campagne. Après avoir déjeuné, il aperçut, au sortir d’une petite ville, une vaste maison dont le jardin était rempli de gens. Il s’approcha. On vendait aux enchères de beaux meubles et des pièces d’argenterie.

Désœuvré, il fit le tour de la maison. Un des pignons se dressait dans une partie déserte du jardin, et au-dessus d’un bosquet feuillu. Sans trop savoir à quelle impulsion il obéissait, Raoul, avisant une échelle la dressa, monta et enjamba le rebord d’une fenêtre ouverte.

Il y eut un léger cri à l’intérieur. Raoul aperçut Joséphine Balsamo, qui se reprit aussitôt et lui dit d’un ton très naturel :

– Tiens, c’est vous, Raoul ? Je suis en train d’admirer une collection de petits livres reliés... Des merveilles ! Et d’une rareté !

Ce fut tout. Raoul examina les livres et empocha trois elzéviros, tandis que la comtesse, à l’insu de Raoul, faisait main basse sur les médailles d’une vitrine.

Ils redescendirent l’escalier. Dans le tumulte de la foule, personne ne remarqua leur départ.

À trois cents mètres de distance la voiture attendait.

Dès lors, à Pontoise, à Saint-Germain, à Paris, où la *Nonchalante*, amarrée en face même de la préfecture de police, continuait à leur servir de logis, ils « opérèrent » ensemble.

Si le caractère renfermé et l’âme énigmatique de la Cagliostro ne se démentaient pas dans l’accomplissement de ces besognes, la nature primesautière de Raoul reprenait peu à peu le dessus, et chaque fois l’opération finissait en éclats de rire.

– Tant qu’à faire, disait-il, puisque j’ai tourné le dos au sentier de la vertu, prenons les choses allégrement, et non pas sur le mode funèbre... comme toi, ma Josine.

À chaque épreuve, il se découvrait des talents imprévus et des ressources qu’il ignorait. Parfois, dans un magasin, aux courses, au théâtre, sa compagne entendait un petit claquement de langue joyeux, et elle voyait alors aux mains de son amant une montre, à sa cravate une épingle nouvelle. Et toujours le même sang-froid, toujours la sérénité de l’innocent que nul danger ne menace.

Ce qui ne l’empêchait pas d’obéir aux multiples précautions exigées par Joséphine Balsamo. Ils ne sortaient de la péniche qu’habillés en gens du peuple. Dans une rue proche, la vieille berline, attelée d’un seul cheval, les recueillait. Ils y changeaient de vêtements. La Cagliostro ne quittait jamais une dentelle à larges fleurs brodées qui lui servait de voilette.

Tous ces détails, et combien d’autres ! renseignaient Raoul sur la vie réelle de sa maîtresse. Il ne doutait pas maintenant qu’elle ne fût à la tête d’une bande organisée de complices avec qui elle correspondait par l’intermédiaire de Léonard, et il ne doutait pas non plus qu’elle ne poursuivît l’affaire du chandelier aux sept branches, et qu’elle ne surveillât les manœuvres de Beaumagnan et de ses amis.

Existence double, qui, très souvent, indisposait Raoul contre Joséphine Balsamo, ainsi qu'elle-même l'avait prévu. Oubliant ses propres actes, il lui en voulait d'en accomplir qui n'étaient pas conformes aux idées qu'il gardait, malgré tout, sur l'honnêteté. Une maîtresse voleuse et chef de bande, cela l'offusquait. Il y eut des chocs entre eux, à propos de questions insignifiantes. Leurs deux personnalités, si fortes et si marquées, se heurtaient.

Aussi, lorsqu'un incident les jeta tout à coup en pleine bataille, bien que dressés contre des ennemis communs, ils apprirent tout ce qu'un amour comme le leur, peut, à certaines minutes, contenir de rancune, d'orgueil et d'hostilité.

Cet incident, qui mit fin à ce que Raoul appelait les délices de Capoue, ce fut la rencontre inopinée qu'ils firent un soir de Beaumagnan, du baron d'Étignes et de Bennetot. Les trois amis entraient au théâtre des Variétés.

– Suivons-les, dit Raoul.

La comtesse hésitait. Il insista.

– Comment une pareille occasion s'offre à nous, et nous n'en profiterions pas !

Ils entrèrent tous deux et s'installèrent dans une baignoire obscure. À ce moment, au fond d'une autre baignoire située près de la scène, ils eurent le temps d'apercevoir, avant que l'ouvreuse relevât le grillage, la silhouette de Beaumagnan et de ses deux acolytes.

Un problème s'offrait. Pourquoi Beaumagnan, homme d'église et d'habitudes en apparence rigides, se fourvoyait-il dans un théâtre des boulevards, où précisément, on jouait une revue très décolletée et sans le moindre intérêt pour lui ?

Raoul posa la question à Joséphine Balsamo qui ne répondit point, et cette indifférence affectée montra bien à Raoul que la jeune femme se séparait de lui en l'occurrence, et qu'elle ne voulait décidément pas de sa collaboration pour tout ce qui concernait l'inexplicable affaire.

– Soit, lui dit-il, d'un ton net, où il y avait du défi ; soit, chacun de son côté et chacun pour soi. On verra qui s'adjugera le gros lot.

Sur la scène, des théories de femmes levaient la jambe en cadence, tandis que défilaient les actualités. La commère, une belle fille peu habillée, qui représentait « La Cascadeuse » justifiait son sobriquet par des cascades de faux bijoux, qui ruisselaient tout autour d'elle. Un bandeau de pierres

multicolores lui ceignait le front. Des lampes électriques s'allumaient dans ses cheveux.

Deux actes furent joués. La baignoire d'avant-scène gardait son treillage hermétiquement clos, sans qu'on pût même deviner la présence des trois amis. Mais, au dernier entracte, Raoul, se promenant du côté de cette baignoire, constata que la porte en était légèrement entrouverte. Il regarda. Personne. S'étant informé, il apprit que les trois messieurs avaient quitté le théâtre au bout d'une demi-heure !

– Plus rien à faire ici, dit-il en rejoignant la comtesse, ils ont filé.

À ce moment, le rideau se relevait. La commère parut de nouveau sur la scène. Sa coiffure plus dégagée permit de mieux voir le bandeau qu'elle portait au front depuis le début. C'était un ruban de tissu d'or où de gros cabochons, tous différents de couleur, se trouvaient fixés. Il y en avait sept.

« Sept ! pensa Raoul. Voilà qui explique la venue de Beaumagnan. »

Tandis que Joséphine Balsamo s'apprêtait, il apprit par une ouvreuse que la commère de la revue, Brigitte Rousselin, habitait une ancienne maison de Montmartre, d'où chaque jour, avec une vieille femme de chambre très dévouée, du nom de Valentine, elle descendait pour assister aux répétitions de la prochaine pièce.

Le lendemain matin, à 11 heures, Raoul émergeait de la *Nonchalante*. Il déjeunait dans un restaurant de Montmartre et, à midi, enfilant une rue escarpée et tortueuse, il passait devant une petite maison étroite, précédée d'une cour que clôturait un mur, et appuyée à un immeuble de rapport dont le dernier étage – les fenêtres sans rideaux suffisaient à l'indiquer – n'avait pas de locataire.

Raoul bâtit aussitôt, avec son habituelle rapidité de conception, un de ces plans qu'il exécutait ensuite presque mécaniquement.

Il flâna de long en large, comme un homme qui a un rendez-vous. Soudain, voyant que la concierge de l'immeuble balayait le trottoir, il se glissa derrière cette femme, grimpa les étages, fractura la porte de l'appartement vide, ouvrit sur le côté une des fenêtres qui dominait le toit de la maison voisine, s'assura que personne ne pouvait l'apercevoir, et sauta.

Tout près, une lucarne bâillait. Il se laissa tomber dans un grenier encombré d'objets hors d'usage, et d'où l'on ne descendait que par une trappe, qui fonctionnait mal et qu'il put tout juste soulever pour passer la

tête. De là il dominait le palier du second étage et, en partie, la cage de l'escalier. Il n'y avait pas d'échelle.

Au-dessous, c'est-à-dire au premier étage, deux voix de femmes échangeaient des paroles. Se penchant le plus possible, Raoul écouta, et se rendit compte, d'après certains propos que la jeune commère de revue était en train de déjeuner dans son boudoir, et que sa compagne, seule domestique de la maison, rangeait, tout en la servant, la chambre et le cabinet de toilette.

– Fini, s'écria Brigitte Rousselin, en regagnant sa chambre. Ah ! Ma bonne Valentine, quelle joie ! Pas de répétition aujourd'hui ! Je me recouche jusqu'au moment de sortir...

Cette journée de repos gênait un peu les calculs de Raoul, qui espérait, en l'absence de Brigitte Rousselin, effectuer tranquillement une visite domiciliaire. Il patienta néanmoins, comptant sur le hasard.

Quelques minutes s'écoulèrent. Brigitte fredonnait des airs de la revue lorsqu'un coup de timbre retentit dans la cour.

– Bizarre, dit-elle. Je n'attends pourtant personne aujourd'hui. Cours donc voir, Valentine.

La servante descendit. On perçut le claquement de la porte refermée, et elle remonta en disant :

– C'est du théâtre... un secrétaire du directeur qui apporte cette lettre.

– Donne. Tu l'as fait entrer dans le salon ?

– Oui.

Raoul apercevait au premier étage la jupe de la jeune actrice. La servante tendit l'enveloppe qui fut aussitôt déchirée, et Brigitte lut à demi-voix :

« Ma petite Rousselin, confiez donc à mon secrétaire le bandeau de pierres que vous mettez sur le front. J'en ai besoin pour en faire prendre le modèle. C'est urgent. Vous le retrouverez ce soir au théâtre. »

En entendant ces quelques phrases, Raoul avait tressailli :

« Tiens ! Tiens ! pensait-il, le bandeau de pierres ! Les sept cabochons. Est-ce que le directeur est aussi sur la piste ? Et Brigitte Rousselin va-t-elle obéir ? »

Il fut rassuré. La jeune femme murmurait :

– Pas possible. J'ai promis déjà ces pierres.

– C'est ennuyeux, objecta la servante, le directeur ne sera pas content.

– Que veux-tu ? J’ai promis, et l’on doit me les payer fort cher.

– Alors que répondre ?

– Je vais lui écrire, décida Brigitte Rousselin.

Elle retourna dans son boudoir et, un instant après, remettait une enveloppe à la servante.

– Tu le connais, ce secrétaire ? Tu l’as vu au théâtre ?

– Ma foi non, c’est un nouveau.

– Qu’il dise bien au directeur que je suis au regret, et que je lui expliquerai la chose ce soir à lui-même.

Valentine repartit. De nouveau, il se passa un temps assez long. Brigitte s’était mise au piano et faisait des exercices de chant, qui couvrirent sans doute le bruit de la porte principale, car Raoul ne l’entendit point.

Il éprouvait, de son côté, une certaine gêne, troublé par l’incident qui ne lui semblait pas très clair. Ce secrétaire qu’on ne connaissait pas, cette demande de bijoux, tout cela sentait le piège et la combinaison louche.

Cependant il se rassura. Une ombre avait franchi la portière, se dirigeant vers le boudoir.

« Valentine qui remonte, se dit Raoul. Mon impression était fausse. L’homme a filé. »

Mais tout à coup, au milieu d’une ritournelle, le piano s’arrêta net, le tabouret sur lequel la chanteuse était assise fut repoussé brusquement et tomba, et elle articula avec une certaine inquiétude :

– Qui êtes-vous ?... Ah ! Le secrétaire, n’est-ce pas ? Le nouveau secrétaire... Mais que voulezvous donc, monsieur ?...

– M. le directeur, fit la voix de l’homme, m’a ordonné de rapporter les bijoux. Il faut donc que j’insiste...

– Mais je lui ai répondu... balbutia Brigitte de plus en plus anxieuse... La femme de chambre a dû vous remettre la lettre... Pourquoi n’est-elle pas remontée avec vous ? Valentine !

Elle appela plusieurs fois, d’un ton de détresse.

– Valentine !... Ah ! Vous me faites peur, monsieur... Vos yeux...

La porte fut fermée brutalement. Raoul perçut un bruit de chaises, le fracas d’une lutte, puis un grand cri :

– Au secours !

Ce fut tout. D’ailleurs, à la seconde précise où il avait eu l’intuition du danger que courait Brigitte Rousselin, il s’était efforcé de soulever la trappe

un peu plus et de se frayer un passage. Il lui fallut pour cela perdre un temps précieux. Après quoi il se laissa tomber, dégringola le second étage et se trouva en face de trois portes closes.

Au hasard, il se rua sur l'une d'elles, et pénétra dans une pièce où il y avait le plus grand désordre. N'y voyant personne, il courut à travers la pièce jusqu'au cabinet de toilette, puis jusqu'à la chambre où il pensait bien que la lutte s'était poursuivie.

Aussitôt, en effet, il avisa dans la demi-obscurité, car les rideaux de la fenêtre étaient presque fermés, un homme à genoux, et, gisant sur le tapis, une femme que cet homme tenait à la gorge des deux mains. Des râles de douleur se mêlaient à d'abominables jurons.

– Dieu de Dieu, te tairas-tu. Ah ! Cré bon sang, tu refuses les bijoux. Eh bien ma petite...

L'attaque de Raoul qui se jeta sur lui avec une violence irrésistible, lui fit lâcher prise. Tous deux ils roulèrent contre la cheminée, où Raoul se heurta le front assez fort pour en éprouver quelques secondes de défaillance.

L'assassin du reste était plus lourd que lui, et le duel ne pouvait pas être long entre ce mince adolescent et cet homme, que l'on devinait massif et de musculature puissante. De fait, au bout d'un instant, l'un des deux se dégagea, tandis que l'autre demeurait étendu et poussait de faibles soupirs. Mais celui qui se relevait n'était autre que Raoul.

– Un joli coup, hein, monsieur ? ricana-t-il. Il me vient des instructions posthumes d'un sieur Théophraste Lupin, chapitre des méthodes japonaises. Ça vous expédie durant une bonne minute dans un monde meilleur et rend inoffensif comme un petit mouton.

Il se pencha sur la jeune actrice, et, l'ayant saisie dans ses bras, la coucha sur le lit. Il vit tout de suite que l'effroyable étreinte du meurtrier n'avait pas eu les conséquences que l'on pouvait craindre. Brigitte Rousselin respirait à son aise. Aucune blessure n'était visible. Mais elle tremblait de tous ses membres et regardait avec des yeux de folle.

– Vous ne souffrez pas, mademoiselle ? fit-il doucement. Non, n'est-ce pas ? Ce ne sera rien. Et surtout n'ayez pas peur. Vous n'avez plus rien à redouter de lui et, pour plus de sûreté...

Vivement, il écarta les rideaux, arracha les cordons de tirage et lia les poignets inertes de l'homme. Mais, un peu de jour ayant pénétré dans la

pièce, il tourna l'assassin vers la fenêtre afin d'examiner son visage.

Un cri lui échappa. Il était confondu. Et il murmura avec stupeur :

– Léonard... Léonard...

Jamais il n'avait eu l'occasion de voir bien en face cet homme, en général courbé sur le siège de la voiture, enfouissant sa tête entre les épaules, et dissimulant sa taille au point que Raoul le croyait presque bossu et malingre. Mais il connaissait son profil osseux qu'allongeait une barbe grisonnante, et il n'eut pas le moindre doute : c'était Léonard, le factotum et le bras droit de Joséphine Balsamo.

Il acheva de le ligoter, le bâillonna solidement, lui enveloppa la tête d'une serviette, et le traîna ensuite dans le boudoir, où il l'attacha aux pieds d'un lourd divan. Puis il s'en revint vers la jeune femme qui continuait à gémir.

– C'est fini, dit-il. Vous ne le verrez plus. Reposez-vous. Moi, je vais m'occuper de votre servante et savoir ce qu'elle est devenue.

De ce côté, il n'était pas inquiet, et, comme il le supposait, il découvrit Valentine au rez-de-chaussée, en un coin du salon, exactement dans le même état où il venait de laisser Léonard, c'est-à-dire réduite à l'impuissance et au silence. C'était une femme de tête. Une fois délivrée, et sachant son agresseur incapable de nuire, elle ne s'affola pas, et se conforma aux ordres de Raoul qui lui disait :

– Je suis un agent de la police secrète. J'ai sauvé votre maîtresse. Allez la rejoindre et soignez-la. Pour moi, je vais interroger cet homme et me rendre compte s'il n'a pas de complices.

Raoul la poussa dans l'escalier, avec la hâte de demeurer seul et de réfléchir aux idées confuses qui le harcelaient. Idées si pénibles que, par moments, il essayait presque de s'y soustraire et que, s'il avait écouté son instinct, laissant au hasard le soin de débrouiller la situation, il eût abandonné le champ de bataille et se serait enfui par la maison voisine.

Mais une vision trop nette des choses qu'il fallait faire s'établissait en lui pour qu'il n'y dût pas obéir. Toute sa volonté croissante de chef, qui sait se résoudre et garder son sang-froid dans les circonstances les plus tragiques, l'obligeait à l'action. Il traversa la cour, et d'un geste très lent manœuvra la serrure de la porte principale qu'il put ainsi entrebâiller légèrement.



Par la fente, il risqua un coup d'œil : de l'autre côté de la rue, un peu plus bas, la vieille berline stationnait.

Sur le siège, un domestique tout jeune, qu'il avait vu plusieurs fois avec Léonard et qui s'appelait Dominique, gardait le cheval.

Mais, à l'intérieur de la voiture, n'y avait-il pas un autre complice ? Et quel était ce complice ?

Raoul ne referma pas la porte. Ses soupçons se confirmaient, et maintenant rien au monde ne l'eût empêché d'aller jusqu'au bout. Il remonta donc au premier étage et s'inclina sur le prisonnier.

Un détail l'avait frappé, durant la lutte : un gros sifflet de bois retenu par une chaînette s'était échappé de l'une des poches de Léonard, et celui-ci, malgré le péril, l'avait rattrapé d'un mouvement machinal comme s'il eût craint de perdre cet instrument. Et la question se posait ainsi dans l'esprit de Raoul : le sifflet devait-il servir en cas de péril pour éloigner le complice ? Ou bien au contraire, était-ce un signal pour appeler le complice lorsque toute la besogne serait faite ?

Raoul adopta cette hypothèse, plus peut-être par intuition que par raisonnement. Il ouvrit donc la fenêtre, juste le temps nécessaire pour donner un coup de sifflet.

Et, posté derrière les rideaux de tulle, il attendit.

Son cœur sautait dans sa poitrine. Jamais encore il n'avait souffert de cette âpre et mauvaise souffrance. Au fond, il ne doutait pas de ce qui était sur le point d'advenir, et il connaissait la silhouette qui allait apparaître au cadre de la porte. Mais il voulait espérer quand même, contre toute évidence. Il n'admettait pas, il ne consentait pas à admettre que dans cette affaire ténébreuse, l'assassin Léonard eût comme complice...

Le lourd battant fut poussé.

– Ah ! fit Raoul avec désespoir.

Joséphine Balsamo entra.

Elle entra paisiblement, avec autant de désinvolture que si elle rendait visite à une amie. Dès l'instant où Léonard avait sifflé, la voie était libre, et elle n'avait qu'à se présenter. Enveloppée de sa voilette, elle traversa légèrement la cour et pénétra dans la maison.

Du coup Raoul avait reconquis toute sa tranquillité. Son cœur se calma. Il était prêt à combattre ce deuxième adversaire, comme il avait combattu le

premier, avec des armes différentes, mais tout aussi efficaces. Il appela Valentine à mi-voix et lui dit :

– Quoi qu’il arrive, pas un mot. Il y a contre Brigitte Rousselin un complot que je veux déjouer. Voici l’un des complices. Le silence absolu, n’est-ce pas ?

La servante proposa :

– Je peux aider, monsieur... courir chez le commissaire...

– À aucun prix. L’affaire, si elle était connue, risquerait de tourner mal pour votre maîtresse. Je réponds de tout, mais à condition qu’aucun bruit ne vienne de cette chambre, aucun.

– Bien, monsieur.

Raoul ferma les deux portes de communication. Ainsi la pièce où se trouvait Brigitte Rousselin et celle où la partie allait se jouer entre Josine et lui étaient nettement séparées. Comme il le désirait, aucun bruit ne pouvait passer de l’une à l’autre.

À ce moment, Joséphine Balsamo débouchait du palier. Elle le vit.

Et elle reconnut aux vêtements le corps ficelé de Léonard.

Raoul immédiatement eut la notion exacte de ce que Joséphine Balsamo pouvait, à certaines minutes graves, avoir d’empire sur elle-même. Loin de s’effarer en constatant la présence inattendue de Raoul et le désordre d’une pièce où Léonard était captif, elle commença par réfléchir, dominant ses nerfs de femme et l’agitation qui la secouait, et il était facile de comprendre qu’elle se demandait :

« Qu’est-ce que cela veut dire ? Que fait Raoul ici ? Qui donc a ligoté Léonard ? »

À la fin, retirant sa voilette, elle demanda simplement, car c’était là, en toute certitude, ce qui la tourmentait le plus :

– Pourquoi me regardes-tu ainsi, Raoul ?

Il mit un certain temps à lui répondre. Les mots qu’il allait prononcer étaient effrayants et il la dévisageait pour ne pas perdre un seul tressaillement de ses muscles ni un seul clignotement de ses yeux. Il murmura :

– Brigitte Rousselin a été assassinée.

– Brigitte Rousselin ?

– Oui, l’actrice d’hier soir, celle au bandeau de pierreries, et tu n’oseras pas dire que tu ne sais pas qui est cette femme, puisque tu es ici, chez elle,

et puisque tu as chargé Léonard de t'avertir, aussitôt la besogne faite.

Elle parut bouleversée.

– Léonard ? Ce serait Léonard ?

– Oui, affirmait-il. C'est lui qui a tué Brigitte. Je l'ai surpris qui la tenait au cou de ses deux mains.

Il la vit qui tremblait, et elle tomba assise en balbutiant :

– Ah ! Le misérable !... le misérable... est-il possible qu'il ait fait cela ?

Et, plus bas encore, avec une épouvante qui croissait à chaque mot :

– Il a tué... il a tué... Est-ce possible ! Il m'avait pourtant juré que jamais il ne tuerait... il me l'avait juré... Oh ! Je ne veux pas croire...

Était-elle sincère, ou jouait-elle la comédie ? Léonard avait-il agi sous le coup d'une folie subite, ou d'après les instructions qui lui ordonnaient le crime quand la ruse échouait ? Questions redoutables que Raoul se posait sans pouvoir y répondre.

Joséphine Balsamo releva la tête, observa Raoul de ses yeux pleins de larmes, puis brusquement se jeta sur lui, les mains jointes.

– Raoul... Raoul... pourquoi me regardes-tu ainsi ? Non... non... n'est-ce pas ? Tu ne m'accuses pas ? Ah ! Ce serait terrible... Tu pourrais croire que je savais ?... que j'ai commandé ou permis ce crime abominable ?... Non... Jure-moi que tu ne crois pas. Oh ! Raoul... mon Raoul...

Un peu brutalement, il la contraignit à s'asseoir. Ensuite il repoussa Léonard dans l'ombre. Et, après avoir fait quelques pas de long en large, il revint vers la Cagliostro et la saisit à l'épaule :

– Écoute-moi, Josine, prononça-t-il lentement, d'une voix qui était celle d'un accusateur, et même d'un adversaire beaucoup plus que d'un amant, écoute-moi. Si, d'ici une demi-heure, tu n'as pas fait la pleine clarté sur toute cette affaire, et sur les machinations secrètes qui la compliquent, j'agis envers toi comme envers une ennemie mortelle, de gré ou de force je t'éloigne de cette maison, et sans la moindre hésitation je vais dénoncer au plus proche commissariat de police le crime que ton complice Léonard vient de commettre sur la personne de Brigitte Rousselin... Après quoi, tu te débrouilleras. Veux-tu parler ?

## *Deux volontés*

### Table des matières

La guerre était déclarée, et elle l'était au moment choisi par Raoul, alors qu'il avait toutes les chances pour lui, et que Joséphine Balsamo, prise au dépourvu, faiblissait sous une attaque qu'elle n'aurait jamais supposée aussi violente et aussi implacable.

Bien entendu une femme de sa trempe ne pouvait consentir à la défaite. Elle voulut résister. Elle n'admit pas que le tendre et délicieux amant qu'était Raoul d'Andrésy pût ainsi du premier coup s'ériger en maître et lui imposer la rude étreinte de sa volonté. Elle recourut aux câlineries, aux pleurs, aux promesses, à tous les artifices de la femme. Raoul se montra sans pitié.

– Tu parleras ! J'en ai assez, des ténèbres. Tu peux t'y complaire, moi pas. Il me faut la grande clarté.

– Mais sur quoi ? s'écria-t-elle, exaspérée. Sur ma vie ?

– Ta vie t'appartient, dit Raoul, cache ton passé si tu as peur de l'étaler sous mes yeux. Je sais bien que tu resteras toujours une énigme pour moi et pour tout le monde, et que jamais ton pur visage ne me renseignera sur ce qui s'agite au fond de ton âme. Mais ce que je veux connaître c'est le côté de ta vie qui touche à la mienne. Nous avons un but commun. Montre-moi le chemin que tu suis. Sinon, je risque de me heurter au crime, et je ne veux pas !

Il frappa du poing.

– Tu entends, Josine. Je ne veux pas tuer ! Voler, oui. Cambrioler, soit ! Mais tuer, non, mille fois non !

– Je ne le veux pas non plus, dit-elle.

– Peut-être, mais tu fais tuer.

– Mensonge !

– Alors, parle. Explique-toi.

Elle se tordait les mains. Elle protestait et gémissait :

– Je ne peux pas... je ne peux pas...

– Pourquoi ? Qui t’empêche de m’apprendre ce que tu sais de l’affaire, ce que t’a révélé Beaumagnan ?

– J’aimerais mieux ne pas te mêler à tout cela, murmura-t-elle, ne pas t’opposer à cet homme.

Il éclata de rire.

– Tu as peur pour moi, peut-être ? Ah ! Le bon prétexte ! Rassure-toi, Josine. Je ne crains pas Beaumagnan. Il y a un autre adversaire que je redoute bien plus que lui.

– Qui ?

– Toi, Josine.

Il répéta plus durement :

– Toi, Josine, Et c’est pour cette raison que je veux la lumière. Quand je te verrai bien en face, je n’aurai plus peur. Es-tu décidée ?

Elle secoua la tête.

– Non, dit-elle, non.

Raoul s’emporta.

– C’est-à-dire que tu te défies de moi. L’affaire est belle : tu veux la garder tout entière. Soit. Partons. Dehors tu jugeras mieux la situation.

Il la prit dans ses bras et la jeta sur son épaule, comme il l’avait fait, le premier soir, au pied de la falaise. Et, ainsi chargé, il se dirigea vers la porte.

– Arrête, dit-elle.

Ce coup de force, accompli avec une aisance incroyable, acheva de la dompter. Elle sentit qu’il ne fallait pas le provoquer davantage.

– Que veux-tu savoir ? dit-elle, une fois qu’il l’eût assise de nouveau.

– Tout, répliqua-t-il, et d’abord le motif de ta présence ici, et la raison pour laquelle ce misérable a tué Brigitte Rousselin.

Elle déclara :

– Le bandeau de pierreries...

– Elles n’ont pas de valeur ! Ce sont des pierres quelconques, faux grenats, fausses topazes, bértyls, opales...

– Oui, mais il y en a sept.

– Et après ? Devait-il la tuer ? C’était si simple d’attendre et de fouiller les chambres à la première occasion.

– Évidemment, mais il paraît que d’autres étaient sur la piste.

– D’autres ?

– Oui, ce matin, à la première heure, sur mes ordres, Léonard s’est enquis de cette Brigitte Rousselin dont j’avais remarqué le diadème hier soir, et il est venu me dire que des gens rôdaient autour de cette maison.

– Des gens ? Qui serait-ce ?

– Des émissaires de la Belmonte.

– Cette femme qui est mêlée à l’affaire ?

– Oui, on la retrouve partout.

– Et après ? répéta Raoul, était-ce une raison pour tuer ?

– Il aura perdu la tête. J’avais eu tort de lui dire : « Il me faut ce bandeau à tout prix. »

– Tu vois, tu vois, s’écria Raoul, nous sommes à la merci d’une brute qui perd la tête et qui tue bêtement, stupidement. Allons, il faut en finir. Je pense plutôt que les gens qui rôdaient ce matin avaient été envoyés par Beaumagnan. Or, tu n’es pas de taille à te mesurer avec Beaumagnan. Laisse-moi prendre la direction. Si tu veux réussir, c’est par moi, par moi seul que tu réussiras.

Josine faiblit. Raoul affirmait sa supériorité d’un ton de telle conviction qu’elle en eut, pour ainsi dire, l’impression physique. Elle le vit plus grand qu’il n’était et plus puissant, mieux doué que tous les hommes qu’elle avait connus, armé d’un esprit plus subtil, d’un regard plus aigu, de moyens d’action plus divers. Elle s’inclina devant cette volonté implacable et devant cette énergie qu’aucune considération ne pouvait fléchir.

– Soit, prononça-t-elle. Je parlerai. Mais pourquoi parler ici ?

– Ici, et pas ailleurs, articula Raoul, sachant bien que si la Cagliostro se ressaisissait, il n’obtiendrait rien.

– Soit, dit-elle encore, accablée, soit, je cède, puisque notre amour est en jeu, et que tu sembles en faire si peu de cas.

Raoul éprouva un sentiment profond d’orgueil. Pour la première fois, il prit conscience de l’ascendant qu’il exerçait sur les autres, et de la puissance vraiment extraordinaire avec laquelle il imposait ses décisions.

Certes, la Cagliostro n’était pas en possession de toutes ses ressources. Le meurtre supposé de Brigitte Rousselin avait en quelque sorte désagrégé son pouvoir de résistance, et le spectacle de Léonard enchaîné ajoutait à sa détresse nerveuse. Mais, comme il avait, lui, saisi rapidement l’occasion qui

se présentait, et profité de tous ses avantages pour établir, par la menace et par la peur, par la force et par la ruse, sa victoire définitive !

Maintenant, il était le maître. Il avait contraint Joséphine Balsamo à se rendre, et discipliné en même temps son propre amour. Baisers, caresses, manœuvres de séduction, ensorcellement de la passion, envoûtement du désir, il ne craignait plus rien, puisqu'il avait été jusqu'à la limite même de la rupture.

Il enleva le tapis qui recouvrait le guéridon et le jeta sur Léonard, puis il revint et prit place auprès de Josine.

– J'écoute.

Elle lui jeta un coup d'œil où se révélaient de la rancune et de la colère impuissante et elle murmura :

– Tu as tort. Tu profites d'une défaillance passagère pour exiger de moi un récit que je t'aurais fait un jour ou l'autre de plein gré. C'est une humiliation inutile, Raoul.

Il répéta durement :

– J'écoute.

Alors elle dit :

– Tu l'auras voulu. Finissons-en, et le plus vite possible. Je te fais grâce de tous les détails pour aller droit au but. Ce ne sera ni long ni compliqué. Un simple rapport. Donc, il y a vingt-quatre ans, durant les mois qui ont précédé la guerre de 1870 entre la France et la Prusse, le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen et sénateur, en tournée de confirmation dans le pays de Caux, fut surpris par un orage effroyable et dut se réfugier au château de Gueures, qu'habitait alors son dernier propriétaire, le chevalier des Aubes. Il y dîna. Le soir, comme il se retirait dans la chambre qu'on lui avait préparée, le chevalier des Aubes, un vieillard de près de quatre-vingt-dix ans, tout cassé, mais ayant encore bien sa tête, sollicita de lui une audience particulière qui fut immédiatement accordée, et qui dura fort longtemps. Voici le résumé des étranges révélations qu'entendit alors le cardinal de Bonnechose, résumé qu'il écrivit plus tard, et auquel je ne changerai pas un seul mot.

« Le voici. Je le sais par cœur :

« Monseigneur, expliqua le vieux chevalier, je ne vous étonnerai point si je vous dis que mes premières années s'écoulèrent au milieu de la grande tourmente révolutionnaire. À l'époque de la Terreur, j'avais douze ans,

j'étais orphelin, et j'accompagnais chaque jour ma tante des Aubes à la prison voisine, où elle distribuait des menus secours et soignait les malades. On y avait enfermé toutes sortes de pauvres gens que l'on jugeait et condamnait au petit bonheur, et c'est ainsi, pour ma part, que j'eus l'occasion de fréquenter un brave homme dont personne ne connaissait le nom, et dont personne ne savait pourquoi ni sur quelle dénonciation il avait été arrêté. Les politesses que je lui rendis et ma pitié lui inspiraient confiance. Je gagnai son affection, et, le soir du jour où il avait été jugé à son tour, et condamné, il me dit :

« – Mon enfant, demain, dès l'aurore, les gendarmes me conduiront à l'échafaud, et je mourrai sans qu'on sache qui je suis. Ainsi l'ai-je voulu. À toi-même, je ne le dirai pas. Mais les événements exigent que je te fasse certaines confidences, et que je te demande de les écouter comme un homme et, plus tard, d'en tenir compte avec la loyauté et le sang-froid d'un homme. La mission dont je te charge est d'une importance considérable. Je suis convaincu, mon enfant, que tu sauras te mettre à la hauteur d'une pareille tâche, et garder, quoi qu'il arrive, un secret d'où dépendent les intérêts les plus graves.»

« Il m'apprit ensuite, continua le chevalier des Aubes, qu'il était prêtre, et, comme tel, dépositaire de richesses incalculables transformées en pierres précieuses d'une si grande pureté que la plus haute valeur se trouvait atteinte, pour chacune d'elles, sous le volume le plus réduit. Au fur et à mesure de leur acquisition, ces pierres avaient été mises de côté au fond de la cachette la plus originale qui soit. En un coin du pays de Caux, dans un espace libre, où tout le monde pouvait se promener, émergeait un de ces énormes cailloux qui servaient et qui servent encore à marquer la limite de certains domaines, champs, vergers, prairies, bois, *etc.* Cette borne de granit enfoncée presque entièrement dans le sol, et environnée de broussailles, était percée à son extrémité supérieure de deux ou trois ouvertures naturelles, bouchées par de la terre, où poussaient de menues plantes et des fleurs sauvages.

« C'est là, par une quelconque de ces ouvertures dont on enlevait chaque fois la motte de terre pour la remettre soigneusement en place, c'est là, dans cette tirelire en plein air, que l'on glissait les magnifiques pierres précieuses. Actuellement les cavités étant remplies et aucune autre cachette n'ayant été choisie, on enfermait depuis quelques années les pierres



nouvellement acquises dans un coffret en bois des Îles, que le prêtre avait lui-même enterré au pied de la borne, quelques jours avant son arrestation.

« Il m’indiqua fort exactement l’endroit et me communiqua une formule composée d’un mot unique, lequel en cas d’oubli, désignait l’emplacement d’une façon rigoureuse.

« Je dus alors promettre que, aussitôt le retour de temps plus paisibles, c’est-à-dire à une date qu’il estima très justement éloignée de vingt ans, j’irais d’abord m’assurer que tout était bien en place, et qu’à partir de cette date j’assisterais chaque année à la grand-messe célébrée le dimanche de Pâques dans l’église du village de Gueures.

« Un dimanche de Pâques, en effet, j’apercevrais à côté du bénitier un homme vêtu de noir. Dès que j’aurais dit mon nom à cet homme, il devait me conduire non loin d’un chandelier en cuivre à sept branches qu’on n’allumait qu’aux jours de fête. Je devais, moi, répondre aussitôt à son geste en lui confiant la formule d’emplacement.

« C’étaient là entre nous les deux signes de reconnaissance. Après quoi je le guidais jusqu’à la borne de granit.

« Je promis sur mon salut éternel que je me conformerais aveuglément aux instructions données ! Le lendemain, le digne prêtre montait sur l’échafaud.

« Monseigneur, bien que très jeune, je tins religieusement mon serment de discrétion. Ma tante des Aubes étant morte, je fus enrôlé comme enfant de troupe et fis, par la suite, toutes les guerres du Directoire et de l’Empire. À la chute de Napoléon, âgé de trente-trois ans, cassé de mon grade de colonel, je me rendis d’abord à la cachette où j’aperçus facilement la borne de granit, puis, le dimanche de Pâques 1816, à l’église de Gueures où je vis, sur l’autel, le chandelier de cuivre. Ce dimanche-là l’homme vêtu de noir n’était pas devant le bénitier.

« Je m’y rendis le dimanche de Pâques suivant, et chaque dimanche du reste, car, entre-temps, j’avais acheté le château de Gueures qui se trouvait en vente et, de la sorte, comme un soldat scrupuleux, je montais la garde auprès du poste que l’on m’avait assigné. Et j’attendais.

« Monseigneur, voilà cinquante-cinq ans que j’attends. Personne n’est venu, et jamais je n’ai entendu parler de quoi que ce fût qui ait le moindre rapport avec cette histoire. La borne n’a pas bougé. Le chandelier est

allumé aux jours prescrits par le sacristain de Gueures. Mais l'homme vêtu de noir n'est pas venu au rendez-vous.

« Que devais-je faire ? À qui m'adresser ? Tenter une démarche auprès de l'autorité ecclésiastique ? Demander une audience au roi de France ? Non, ma mission était strictement définie. Je n'avais pas le droit de l'interpréter à ma façon.

« Je me tus. Mais quels débats de conscience ! Quels scrupules douloureux ! Quelle angoisse à l'idée que je pouvais mourir et emporter dans la tombe un secret aussi formidable !

« Monseigneur, depuis ce soir, tous mes doutes et tous mes scrupules se sont dissipés. Votre venue fortuite dans ce château me semble une manifestation indéniable de la volonté divine. Vous êtes à la fois, le pouvoir religieux et le pouvoir temporel. Comme archevêque, vous représentez l'Église. Comme sénateur, vous représentez la France. Je ne risque pas de me tromper en vous faisant des révélations qui intéressent l'une et l'autre. Désormais, c'est à vous de choisir, Monseigneur ! Agissez. Négociez. Et lorsque vous m'aurez dit entre les mains de qui doit être remis le dépôt sacré, je vous donnerai toutes les indications nécessaires.

« Le cardinal de Bonnechose avait écouté sans interrompre. Il ne put se retenir d'avouer au chevalier des Aubes que l'histoire le laissait un peu incrédule. Sur quoi, le chevalier sortit et revint au bout d'un instant avec un petit coffret en bois des Îles.

« – Voici le coffret dont il me fut parlé, et que j'ai trouvé là-bas. Il m'a paru plus sage de le prendre chez moi. Emportez-le, Monseigneur, et faites estimer les quelque cent pierres précieuses qu'il renferme. Vous croirez alors que mon histoire est véridique et que le digne prêtre n'a pas eu tort de faire allusion à des richesses incalculables puisque la borne de granit contient, selon son affirmation, dix mille pierres aussi belles que celles-ci. »

« L'insistance du chevalier et les preuves qu'il avançait décidèrent le cardinal, qui s'engagea dès lors à poursuivre l'affaire et à mander le vieillard auprès de lui aussitôt qu'une solution pourrait intervenir.

« L'entretien prit fin sur cette promesse, que l'archevêque avait le ferme propos de tenir, mais dont les événements retardèrent l'exécution. Ces événements, tu les connais, ce fut d'abord la déclaration de guerre entre la France et la Prusse et les désastres qui s'ensuivirent. Les lourdes charges de

son poste l'absorbèrent. L'Empire s'écroula. La France fut envahie. Et les mois passèrent.

« Lorsque Rouen fut menacé, le cardinal, désireux d'expédier en Angleterre certains documents auxquels il attachait de l'importance eut l'idée de joindre à l'envoi le coffret du chevalier. Le 4 décembre, veille du jour où les Allemands allaient entrer dans la ville, un domestique de confiance, le sieur Jaubert, conduisit lui-même un cabriolet qui fila par la route du Havre où Jaubert devait s'embarquer.

« Deux jours plus tard, le cardinal apprenait que le cadavre de Jaubert avait été trouvé dans un ravin de la forêt de Rouvray, à dix kilomètres de Rouen. On rapportait au cardinal la valise des documents. Quant au cabriolet et au cheval, disparus, ainsi que le coffret en bois des Îles. Les renseignements recueillis établissaient que l'infortuné domestique avait dû tomber dans une reconnaissance de cavalerie allemande, qui s'était aventurée au-delà de Rouen pour piller les voitures des riches bourgeois en fuite vers Le Havre.

« La malchance continua. Au début de janvier, le cardinal reçut un émissaire du chevalier des Aubes. Le vieillard n'avait pu survivre à la défaite de son pays. Avant de mourir, il avait griffonné ces deux phrases, presque illisibles :

*« Le mot de la formule qui désigne l'emplacement de la borne est gravé au fond du coffret... J'ai caché le chandelier de cuivre dans mon jardin.*

« Ainsi, il ne restait plus rien de l'aventure. Le coffret étant volé, aucune preuve ne permettait d'affirmer que le récit du chevalier des Aubes contenait la moindre parcelle de vérité. Personne n'avait même vu les pierres. Étaient-elles vraies ? Mieux que cela : existaient-elles autrement que dans l'imagination du chevalier ? Et le coffret ne servait-il pas simplement d'écrin à quelques bijoux de théâtre et à quelques cailloux de couleur ?

« Le doute envahit peu à peu l'esprit du cardinal, un doute assez tenace pour qu'il se résolût, en fin de compte, à garder le silence. Le récit du chevalier des Aubes devait être considéré comme une divagation de vieillard. Il eût été dangereux de répandre de telles billevesées. Donc il se tut. Mais...

— Mais, répéta Raoul d'Andrésy que de telles billevesées semblaient intéresser prodigieusement...

– Mais, répondit Joséphine Balsamo, avant de prendre une résolution définitive il avait écrit ces quelques pages, ce mémoire relatif à son entretien du château de Gueures et aux incidents qui suivirent, mémoire qu’il oublia de brûler ou qu’on égara, et qui, quelques années après sa mort, fut trouvé dans un de ses livres de théologie, quand on vendit sa bibliothèque aux enchères.

– Trouvé par qui ?

– Par Beaumagnan.

Joséphine Balsamo avait raconté cette histoire en tenant la tête baissée, et d’une voix un peu monotone, comme une leçon qu’on récite. En relevant les yeux, elle fut frappée par l’expression de Raoul.

– Qu’est-ce que tu as ? dit-elle.

– Cela me passionne. Pense donc, Josine, pense donc que, de proche en proche, par les confidences de trois vieillards qui se sont transmis le flambeau, nous remontons à plus d’un siècle, et que, de là, nous nous rattachons à une légende, que dis-je, à un secret formidable qui date du Moyen Âge. La chaîne ne s’est pas rompue. Tous les maillons sont en place. Et, dernier anneau de cette chaîne, voilà que Beaumagnan apparaît. Qu’a-t-il fait, Beaumagnan ? Faut-il le déclarer digne de son rôle, ou l’en déposséder ? Dois-je m’associer à lui ou lui arracher le flambeau ?

L’exaltation de Raoul convainquit la Cagliostro qu’il ne lui permettrait pas de s’interrompre. Elle hésitait cependant, car les paroles les plus importantes peut-être, en tout cas les plus graves, puisqu’il s’agissait de son rôle, n’avaient pas été prononcées. Mais il lui dit :

– Continue, Josine. Nous sommes sur une route magnifique. Marchons ensemble, et nous toucherons ensemble la récompense qui est à portée de nos mains.

Elle continua :

– Beaumagnan s’explique d’un mot : c’est un ambitieux. Dès le début, il a mis sa vocation religieuse, qui est réelle, au service de son ambition, qui est démesurée, et l’une et l’autre l’ont conduit à se glisser dans la Compagnie de Jésus où il occupe un poste considérable. La découverte du mémoire le grisa. Les vastes horizons s’ouvraient devant lui. Il parvint à convaincre certains de ses supérieurs, les enflamma pour la conquête des richesses, et il obtint qu’on fit jouer en faveur de son entreprise toutes les influences dont les Jésuites disposent.

« Aussitôt il groupa autour de lui une douzaine de hobereaux plus ou moins honorables et plus ou moins endettés, auxquels il ne dévoila qu'une partie de l'affaire, et qu'il organisa en une véritable association de conspirateurs prêts à toutes les besognes. Chacun eut son champ d'action, chacun sa sphère d'investigations. Beaumagnan les tenait par l'argent dont il est prodigue.

« Deux années de recherches minutieuses aboutirent à ces résultats qui ne sont pas négligeables. Tout d'abord on sut que le prêtre décapité s'appelait le frère Nicolas, trésorier de l'abbaye de Fécamp. Ensuite à force de fouiller les archives secrètes et les vieux cartulaires, on découvrit des correspondances curieuses échangées jadis entre tous les monastères de France, et il parut établi que, depuis un temps très reculé, il y avait une circulation d'argent qui était comme une dîme payée bénévolement par toutes les institutions religieuses, et recueillie par les seuls monastères du pays de Caux. Cela semblait constituer un trésor commun, une réserve inépuisable en vue d'assauts possibles à soutenir ou de croisades à entreprendre. Un conseil de trésorerie, composé de sept membres, gérât ces richesses, mais seul l'un d'eux en connaissait l'emplacement.

« La Révolution avait détruit tous ces monastères. Mais les richesses existaient. Le frère Nicolas en avait été le dernier gardien. »

Un grand silence prolongea les paroles de Joséphine Balsamo. La curiosité de Raoul n'avait pas été déçue, et il éprouvait une vive émotion.

Il murmura avec un enthousiasme contenu :

– Que tout cela est beau ! Quelle magnifique aventure ! J'ai toujours eu la certitude que le passé avait légué au présent de ces trésors fabuleux dont la recherche prend inévitablement la forme d'un insoluble problème. Comment en serait-il autrement ? Nos ancêtres ne disposaient pas comme nous des coffres-forts et des caves de la Banque de France. Ils étaient obligés de choisir des cachettes naturelles où ils entassaient l'or et les bijoux, et dont ils transmettaient le secret par quelque formule mnémotechnique qui était comme le chiffre de la serrure. Qu'un cataclysme survînt, le secret était perdu, et perdu le trésor si péniblement accumulé.

Son effervescence croissait et il scanda joyeusement :

« Celui-là ne le sera pas, Joséphine Balsamo, et c'est l'un des plus fantastiques. Si le frère Nicolas a dit vrai, et tout l'atteste, si les dix mille pierres précieuses ont été glissées dans l'étrange tirelire, c'est à quelque

chose comme un milliard de francs qu'il faudrait évaluer ces biens de mainmorte légués par le Moyen Âge, tout cet effort de millions et de millions de moines, cette gigantesque offrande de tout le peuple chrétien et des grandes époques de fanatisme, tout cela qui est dans les flancs de la borne de granit, au milieu d'un verger normand ! Est-ce admirable ?

« Et ton rôle dans l'aventure, Joséphine Balsamo ? Qu'as-tu donc apporté ? Tiens-tu de Cagliostro quelque indication spéciale ?

– Quelques mots seulement, dit-elle. Sur la liste que je possède des quatre énigmes révélées par lui, il a écrit, en face de celle-ci et de « La Fortune des rois de France » cette note : « Entre Rouen, Le Havre et Dieppe. (Aveux de Marie-Antoinette.) »

– Oui, oui, reprit Raoul sourdement, le pays de Caux... l'estuaire du vieux fleuve au bord duquel ont prospéré les rois de France et les moines ... c'est bien là que sont cachées les économies de dix siècles de religion ... Les deux coffres sont là, non loin l'un de l'autre, naturellement, et c'est là que je les trouverai.

Puis, se tournant vers Josine :

– Alors tu cherchais aussi ?

– Oui, mais sans données précises...

– Et une autre femme cherchait comme toi ? dit-il en la regardant au fond des yeux, celle qui a tué les deux amis de Beaumagnan ?

– Oui, dit-elle, la marquise de Belmonte qui est, je le suppose, une descendante de Cagliostro.

– Et tu n'as rien découvert ?

– Rien, jusqu'au jour où j'ai rencontré Beaumagnan.

– Lequel voulait venger le meurtre de ses amis ?

– Oui, dit-elle.

– Et Beaumagnan, peu à peu, t'a confié ce qu'il savait ?

– Oui.

– De lui-même ?

– De lui-même...

– C'est-à-dire que tu as deviné qu'il poursuivait le même but que toi, et tu as profité de l'amour que tu lui inspirais pour l'amener aux confidences.

– Oui, dit-elle franchement.

– C'était jouer gros jeu.

– C’était jouer ma vie. En décidant de me tuer, il a voulu certes s’affranchir de l’amour dont il souffrait, puisque je n’y répondais pas, mais aussi et surtout il a eu peur des révélations qu’il m’avait faites. Je suis devenue soudain pour lui, l’ennemie qui pouvait atteindre le but avant lui.

« Le jour où il s’est aperçu de la faute commise, j’étais condamnée.

– Cependant ses découvertes se réduisaient à quelques données historiques, assez vagues somme toute ?

– À cela seulement.

– Et la branche du chandelier que j’ai sortie du pilastre fut le premier élément de vérité positive.

– Le premier.

– Du moins je le suppose. Car, depuis votre rupture, rien ne prouve qu’il n’ait avancé, lui, de quelques pas.

– De quelques pas ?

– Oui, d’un pas tout au moins. Hier soir Beaumagnan est venu au théâtre. Pourquoi ? Sinon pour cette raison que Brigitte Rousselin portait sur son front un bandeau composé de *sept pierres*. Il a voulu se rendre compte de ce que cela signifiait, et sans doute est-ce lui, ce matin, qui a fait surveiller la maison de Brigitte.

– En admettant qu’il en soit ainsi, nous ne pouvons rien savoir.

– Nous pouvons le savoir, Josine.

– Comment ? Par qui ?

– Par Brigitte Rousselin.

Elle tressaillit.

– Brigitte Rousselin...

– Certes, dit-il tranquillement, il suffit de l’interroger.

– Interroger cette femme ?

– Je parle d’elle et non d’une autre.

– Mais alors... mais alors... elle vit donc ?

– Parbleu ! dit-il.

Il se leva de nouveau et pivota deux ou trois fois sur ses talons, petit tournoiement qu’il fit suivre d’une esquisse de danse qui tenait du cancan et de la gigue.

– Je t’en supplie, comtesse de Cagliostro, ne me lance pas des regards furieux. Si je n’avais pas provoqué en toi une secousse nerveuse assez forte pour démolir ta résistance, tu ne soufflais pas mot de l’aventure, et où en

serions-nous ? Un jour ou l'autre Beaumagnan étouffait le milliard, et Joséphine se mordait les pouces. Allons, un joli sourire au lieu de cet œil chargé de haine.

Elle chuchota :

– Tu as eu l'audace ! ... tu as osé !... Et toutes ces menaces, tout ce chantage pour me contraindre à parler, c'était de la comédie ? Ah ! Raoul, je ne te pardonnerai jamais.

– Mais si, mais si, dit-il d'un ton badin, tu pardonneras. Simple petite blessure d'amour-propre, qui n'a rien à voir avec notre amour, ma chérie ! Entre gens qui s'aiment comme nous, cela n'existe pas. Un jour c'est l'un qui égratigne, le lendemain c'est l'autre... jusqu'à l'instant où l'accord est parfait sur tous les points.

– À moins qu'on ne rompe auparavant, fit-elle entre ses dents.

– Rompre ? Parce que je t'ai soulagée de quelques confidences ? Rompre ?...

Mais Joséphine gardait un air si déconcerté que, soudain, Raoul, pris d'un fou rire, dut interrompre ses explications. Il sautait d'un pied sur l'autre, et tout en gambadant, gémissait :

– Dieu ! Que c'est drôle ! Madame est fâchée ! ... Alors, quoi ? Plus moyen de se jouer des petits tours ?... Pour un rien, la moutarde vous monte au nez ! ... Ah ! Ma bonne Joséphine, ce que tu m'auras fait rire !

Elle ne l'écoutait plus. Sans s'occuper de lui, elle enleva la serviette qui encapuchonnait Léonard et coupa les liens.

Léonard bondit vers Raoul, avec une allure de bête déchaînée.

– N'y touche pas ! ordonna-t-elle.

Il s'arrêta net, les poings tendus contre le visage de Raoul, qui murmura les larmes aux yeux :

– Allons bon, voilà le sbire... un diable qui sort de sa boîte...

Hors de lui, l'homme frémissait :

– On se retrouvera, mon petit monsieur ... On se retrouvera ... mon petit monsieur... fût-ce dans cent ans...

– Tu comptes donc par siècles aussi, toi ! ... ricana Raoul, comme ta patronne...

– Va-t'en, exigea la Cagliostro en poussant Léonard jusqu'à la porte... Va-t'en... Tu emmèneras la voiture...



Ils échangèrent quelques mots rapides en une langue que Raoul ne comprenait pas. Puis, quand elle fut seule avec le jeune homme, elle se rapprocha et lui dit d'une voix âpre :

– Et maintenant ?

– Maintenant ?

– Oui, tes intentions ?

– Mais tout à fait pures, Joséphine, des intentions angéliques.

– Assez de blagues. Que veux-tu faire ? Comment comptes-tu agir ?

Devenu sérieux, il répondit :

– J'agirai différemment de toi, Josine, qui t'es toujours défiée. Je serai ce que tu n'as pas été, un ami loyal qui rougirait de te porter préjudice.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire que je vais poser à Brigitte Rousselin les quelques questions indispensables, et les poser de manière que tu entendes. Cela te convient ?

– Oui, dit-elle, toujours irritée.

– En ce cas, reste ici. Ce ne sera pas long. Le temps presse.

– Le temps presse ?

– Oui, tu vas comprendre, Josine. Ne bouge pas.

Aussitôt Raoul ouvrit les deux portes de communication et les laissa entrebâillées afin que le moindre mot pût être perçu par elle, et se dirigea vers le lit où Brigitte Rousselin reposait sous la garde de Valentine.

La jeune actrice lui sourit. Malgré tout son effroi, et bien qu'elle ne saisît rien de ce qui se passait, elle avait, en voyant son sauveur, une impression de sécurité et de confiance qui la détendait.

– Je ne vous fatiguerai pas, dit-il... Une minute ou deux seulement. Vous êtes en état de répondre ?

– Oh ! Certes.

– Eh bien ! Voilà. Vous avez été victime d'une sorte de fou que la police surveillait et que l'on va interner. Donc, plus le moindre péril. Mais je voudrais éclaircir un point.

– Interrogez.

– Qu'est-ce que c'est que ce bandeau de pierreries ? De qui le tenez-vous ?

Il sentit qu'elle hésitait. Cependant, elle avoua :

– Ce sont des pierres... que j'ai trouvées dans un vieux coffret.

- Un vieux coffret de bois ?
- Oui, tout fendu et qui n’était pas même fermé. Il était caché sous de la paille, dans le grenier de la petite maison que ma mère habite en province.
- Où ?
- À Lillebonne, entre Rouen et Le Havre.
- Je sais. Et ce coffret provenait ?...
- Je l’ignore. Je ne l’ai pas demandé à maman.
- Vous avez trouvé les pierres comme elles sont maintenant ?
- Non, elles étaient montées en bagues sur de gros anneaux d’argent.
- Et ces anneaux ?
- Je les avais encore hier dans ma boîte de maquillage au théâtre.
- Vous ne les avez donc plus ?
- Non, je les ai cédés à un monsieur qui est venu me féliciter dans ma loge et qui les a vus par hasard.
- Il était seul ?
- Avec deux messieurs. C’est un collectionneur. Je lui ai promis de lui rapporter les sept pierres aujourd’hui à trois heures afin qu’il reconstitue les bagues. Il doit me les racheter un bon prix.
- Ces anneaux portent des inscriptions à l’intérieur ?
- Oui... des mots en caractères anciens, auxquels je n’ai pas fait attention.

Raoul réfléchit et conclut d’une voix un peu grave :

- Je vous conseille de garder le secret le plus absolu sur tous ces événements. Sinon, l’affaire pourrait avoir des conséquences fâcheuses, non pas pour vous, mais pour votre mère. Il est assez étonnant qu’elle dissimule chez elle des bagues, sans valeur évidemment, mais d’un grand intérêt historique.

Brigitte Rousselin s’effara :

- Je suis toute prête à les rendre.
- Inutile. Conservez les pierres. Moi, je vais exiger en votre nom la restitution des anneaux. Où demeure ce monsieur ?
- Rue de Vaugirard.
- Son nom ?
- Beaumagnan.
- Bien. Un dernier conseil, mademoiselle. Quittez cette maison. Elle est trop isolée. Et pendant quelque temps (mettons un mois) allez vivre à

l'hôtel avec votre femme de chambre. Vous n'y recevrez personne. C'est convenu ?

– Oui, monsieur.

Dehors, Joséphine Balsamo s'accrocha au bras de Raoul d'Andrésy. Elle semblait très agitée et bien loin de toute idée de vengeance et de rancune. À la fin, elle lui dit :

– J'ai compris, n'est-ce pas ? Tu vas chez lui ?

– Chez Beaumagnan.

– C'est de la démente.

– Pourquoi ?

– Chez Beaumagnan ! Et à une heure où tu sais qu'il est chez lui, avec les deux autres.

– Deux plus un égale trois.

– N'y va pas, je t'en prie.

– Et après ? Crois-tu qu'ils me mangeront ?

– Beaumagnan est capable de tout.

– C'est donc un anthropophage ?

– Oh ! Ne ris pas, Raoul !

– Ne pleure pas, Josine.

Il sentit qu'elle était sincère et que, par un retour de tendresse féminine, elle oubliait leur désaccord, et tremblait pour lui.

– N'y va pas, Raoul, répéta-t-elle. Je connais le logis de Beaumagnan. Les trois bandits se jetteraient sur toi, que personne ne pourrait te secourir.

– Tant mieux, dit-il, car personne ne pourrait les secourir non plus, eux.

– Raoul, Raoul, tu plaisantes, et cependant...

Il la pressa contre lui.

– Écoute, Josine, j'arrive bon dernier au milieu d'une affaire colossale où je me trouve en présence de deux organisations puissantes, la tienne et celle de Beaumagnan qui, toutes les deux, naturellement, se refusent à m'accueillir, moi, troisième larron... de sorte que si je n'emploie pas les grands moyens, je risque de demeurer Gros-Jean comme devant. Laisse-moi donc m'arranger avec notre ennemi, Beaumagnan, de la même manière que je me suis arrangé avec mon amie Joséphine Balsamo. Je ne m'y suis pas trop mal pris, n'est-ce pas, et tu ne peux pas nier que j'aie quelques cordes à mon arc ?...

C'était la blesser de nouveau. Elle dégagea son bras, et ils marchèrent l'un près de l'autre, en silence.

Au fond de lui, Raoul se demandait si son adversaire le plus implacable n'était pas cette femme au doux visage qu'il aimait si ardemment et de qui il était si ardemment aimé.

## *La roche Tarpéienne*

### Table des matières

– Monsieur Beaumagnan, c’est ici ?

À l’intérieur, le battant d’un judas avait été tiré, et le visage d’un vieux domestique se collait à la grille.

– C’est ici. Mais monsieur ne reçoit pas.

– Allez lui dire que c’est de la part de Mlle Brigitte Rousselin.

Le logis de Beaumagnan, qui occupait le rez-de-chaussée, formait hôtel avec le premier étage. Pas de concierge. Pas de sonnette. Un marteau de fer qu’on heurtait contre une porte massive munie d’un guichet de prison.

Raoul attendit plus de cinq minutes. La visite d’un jeune homme, alors qu’on prévoyait celle de la jeune actrice, devait intriguer les trois personnages.

– On demande à monsieur de donner sa carte, revint dire le domestique.

Raoul donna sa carte.

Nouvelle attente. Puis un bruit de verrous tirés et de chaîne décrochée, et Raoul fut conduit à travers un large vestibule bien ciré, semblable à un parloir de couvent, et dont les murs suintaient.

On passa devant plusieurs portes. La dernière était doublée d’un vantail capitonné de cuir.

Le vieux serviteur ouvrit et referma derrière le jeune homme, qui se trouva seul en face de ses trois ennemis, car pouvait-il appeler autrement ces trois hommes dont deux, tout au moins, guettaient son entrée, debout, dans des postures de boxeurs qui vont déclencher leur attaque ?

– C’est lui ! C’est bien lui ! cria Godefroy d’Étignes, soulevé de rage, Beaumagnan, c’est lui, c’est notre homme de Gueures, celui qui a volé la branche du chandelier. Ah ! Il en a de l’aplomb ! Que venez-vous faire aujourd’hui ? Si c’est pour la main de ma fille...

Raoul répondit en riant :

– Mais enfin, monsieur, vous ne pensez donc qu’à cela ? J’éprouve pour mademoiselle Clarisse les mêmes sentiments profonds, je garde au fond de moi le même espoir respectueux. Mais, pas plus aujourd’hui que le jour de Gueures, le but de ma visite n’est matrimonial.

– Alors, votre but ?... mâchonna le baron.

– Le jour de Gueures, c’était de vous enfermer dans une cave. Aujourd’hui...

Beaumagnan dut intervenir, sans quoi Godefroy d’Étignes s’élançait sur l’intrus.

– Restons-en là, Godefroy. Asseyez-vous, et que monsieur veuille bien nous dire la raison de sa visite.

Lui-même, il s’assit devant son bureau. Raoul s’installa.

Avant de parler, il prit le temps d’examiner ses interlocuteurs dont les visages lui semblaient changés depuis la réunion de la Haie d’Étignes. En particulier, le baron avait vieilli. Ses joues s’étaient creusées et l’expression de ses yeux avait, à certaines minutes, quelque chose de hagard qui frappa le jeune homme. L’idée fixe, le remords donnent cette fièvre et cette inquiétude que Raoul crut discerner également sur le visage tourmenté de Beaumagnan.

Cependant celui-ci restait plus maître de lui. Si le souvenir de Josine morte le hantait, cela devait être plutôt à la manière d’un débat de conscience où l’on juge ses actes et où l’on se confirme dans son droit. Drame tout intérieur qui n’affectait pas l’apparence même de l’homme et ne pouvait compromettre son équilibre que par saccades et aux minutes de crise.

« Ces minutes-là, se dit Raoul, c’est à moi de les créer si je veux réussir. Lui ou moi, il faut que l’un des deux flanche. »

Et, comme Beaumagnan reprenait :

– Que désirez-vous ? Le nom de mademoiselle Rousselin vous a servi pour pénétrer chez moi. Dans quelle intention ?...

Il répondit hardiment :

– Dans l’intention, monsieur, de poursuivre l’entretien que vous avez commencé hier soir, avec elle, au théâtre des Variétés.

L’attaque était directe. Mais Beaumagnan ne se déroba pas.

– J’estime, dit-il, que cet entretien ne pouvait se continuer qu’avec elle, et c’est elle seule que j’attendais.

– Une raison sérieuse a retenu mademoiselle Rousselin, dit Raoul.  
– Une raison très sérieuse ?  
– Oui. Elle a été victime d’une tentative de meurtre.  
– Hein ? Que dites-vous ? On a essayé de la tuer ? Et pourquoi ?  
– Pour lui prendre les sept pierres, de même que vous et messieurs lui aviez pris les sept anneaux.

Godefroy et Oscar de Bennetot s’agitèrent sur leurs chaises. Beaumagnan se contint, mais il observait avec étonnement ce tout jeune homme, dont l’intervention inexplicable prenait cette allure de défi et d’arrogance. En tout cas, l’adversaire lui semblait d’étoffe un peu mince, et on le sentit au ton négligent de sa riposte :

– Voilà deux fois, monsieur, que vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas, et d’une manière qui nous obligera sans doute à vous donner la leçon que vous méritez. Une première fois, à Gueures, après avoir attiré mes amis dans un guet-apens, vous vous êtes emparé d’un objet qui nous appartenait, ce qui, en langage ordinaire, s’appelle tout uniment un vol qualifié. Aujourd’hui, votre agression est encore plus choquante, puisque vous venez nous insulter en face, sans le moindre prétexte, et tout en sachant fort bien que nous n’avons pas volé ces bagues, mais qu’elles nous ont été cédées. Pouvez-vous nous dire les motifs de votre conduite ?

– Vous savez fort bien également, répondit Raoul, qu’il n’y a eu de mon côté, ni vol ni agression, mais simplement l’effort de quelqu’un qui poursuit le même but que vous.

– Ah ! Vous poursuivez le même but que nous ? interrogea Beaumagnan avec quelque moquerie. Et quel est ce but, s’il vous plaît ?

– La découverte des dix mille pierres précieuses cachées au creux d’une borne de granit.

Du coup, Beaumagnan fut démonté, et, par son attitude et son silence gêné, il le laissa voir assez maladroitement. Sur quoi, Raoul renforça son attaque :

– Alors, n’est-ce pas, comme nous cherchons tous deux le trésor fabuleux des anciens monastères, il arrive que nos chemins se croisent, ce qui produit un choc entre nous. Toute l’affaire est là.

Le trésor des monastères ! La borne de granit ! Les dix mille pierres précieuses ! Chacun de ces mots frappait Beaumagnan comme une massue.

Ainsi donc on devait encore compter avec ce rival ! La Cagliostro disparue, il surgissait un autre compétiteur dans la course aux millions !

Godefroy d'Étignes et Bennetot roulaient des regards féroces et bombaient leurs bustes d'athlètes prêts à la lutte. Beaumagnan, lui, se raidissait pour recouvrer un sang-froid dont il sentait l'impérieuse nécessité.

– Légendes ! dit-il, tout en essayant d'assurer sa voix et de retrouver le fil de ses idées. Commérages de bonne femme ! Contes à dormir debout ! Et c'est à cela que vous perdez votre temps ?

– Je ne le perds pas plus que vous, répliqua Raoul, qui ne voulait point que Beaumagnan se remît d'aplomb et qui ne manquait pas une occasion de l'étourdir. Pas plus que vous dont tous les actes tournent autour de ce trésor... pas plus que ne le perdait le cardinal de Bonnechose dont la relation n'était pourtant pas un commérage de bonne femme. Pas plus que la douzaine d'amis dont vous êtes le chef et l'inspirateur.

– Seigneur Dieu, fit Beaumagnan qui affecta l'ironie, ce que vous êtes bien renseigné !

– Beaucoup mieux que vous ne pouvez le croire.

– Et de qui tenez-vous ces renseignements ?

– D'une femme.

– Une femme ?

– Joséphine Balsamo, comtesse de Cagliostro.

– La comtesse de Cagliostro ! s'écria Beaumagnan, bouleversé. Vous l'avez donc connue !

Le plan de Raoul se réalisait soudain. Il lui avait suffi de jeter dans le débat le nom de Cagliostro pour mettre l'adversaire en désarroi, et ce désarroi était tel que Beaumagnan, imprudence inexplicable, parlait de la Cagliostro comme d'une personne qui n'était plus vivante.

– Vous l'avez connue ? Où ? Quand ? Que vous a-t-elle dit ?

– Je l'ai connue au début de l'hiver dernier, comme vous, monsieur, répondit Raoul, aggravant son offensive. Et, tout cet hiver, jusqu'au moment où j'ai eu la joie de rencontrer la fille du baron d'Étignes, je l'ai vue à peu près chaque jour.

– Vous mentez, monsieur, proféra Beaumagnan. Elle n'a pu vous voir chaque jour. Elle aurait prononcé votre nom devant moi ! J'étais assez de ses amis pour qu'elle ne gardât pas un secret de ce genre.

– Elle gardait celui-là.



– Infamie ! Vous voulez faire croire qu’il y a eu entre elle et vous une intimité impossible ! C’est faux, monsieur. On peut reprocher à Joséphine Balsamo bien des choses : sa coquetterie, sa fourberie, mais pas cela, pas un acte de débauche.

– L’amour n’est pas la débauche, fit Raoul, tranquillement.

– Que dites-vous ? De l’amour ? Joséphine Balsamo vous aimait ?

– Oui, monsieur.

Beaumagnan était hors de lui. Il brandissait son poing devant le visage de Raoul. À son tour on dut le calmer, mais il tremblait de fureur et la sueur lui coulait du front.

« Je le tiens, pensa Raoul tout joyeux. Sur la question du crime et des remords, il ne bronche pas. Mais il est encore rongé par l’amour et je le conduirai où je voudrai. »

Une ou deux minutes s’écoulèrent. Beaumagnan s’épongeait la figure. Il avala un verre d’eau, et, se rendant compte que l’ennemi, si mince qu’il fût, n’était pas de ceux dont on se débarrasse en un tournemain, il reprit :

– Nous nous égarons, monsieur. Vos sentiments personnels pour la comtesse de Cagliostro n’ont rien à voir avec ce qui nous occupe aujourd’hui. Je reviens donc à ma première question : que venez-vous faire ici ?

– Rien que de très simple, répondit Raoul, et une brève explication suffira. À l’égard des richesses religieuses du Moyen Âge, richesses que, personnellement, vous voulez faire entrer dans les caisses de la Société de Jésus – voici où nous en sommes : ces offrandes, canalisées à travers toutes les provinces, étaient envoyées aux sept principales abbayes de Caux et constituaient une masse commune gérée par ce qu’on pourrait appeler sept administrateurs délégués, dont un seul connaissait l’emplacement du coffre-fort et le chiffre de la serrure. Chaque abbaye possédait une bague épiscopale ou pastorale qu’elle transmettait, de génération en génération, à son propre délégué. Comme symbole de sa mission, le comité des sept était représenté par un chandelier à sept branches, dont chaque branche portait, souvenir de la liturgie hébraïque et du temple de Moïse, une pierre de la même couleur et de la même matière que la bague à laquelle elle correspondait. Ainsi la branche que j’ai trouvée à Gueures porte une pierre rouge, un faux grenat, qui était la pierre représentative de telle abbaye, et d’autre part nous savons que le frère Nicolas, dernier administrateur en chef

des monastères cauchois, était un moine de l'abbaye de Fécamp. Nous sommes d'accord ?

– Oui.

– Donc, il suffit de connaître le nom des sept abbayes pour connaître sept emplacements où des recherches aient des chances d'aboutir. Or, sept noms sont inscrits à l'intérieur des sept anneaux que Brigitte Rousselin vous a cédés hier soir au théâtre. Ce sont ces sept anneaux que je vous demande d'examiner.

– C'est-à-dire, scanda Beaumagnan, que nous avons cherché pendant des années et des années, et que vous, du premier coup, vous prétendez parvenir au même but que nous ?

– C'est exactement cela.

– Et si je refuse ?

– Pardon, refusez-vous ? Je ne répondrai qu'à une réponse formelle.

– Évidemment, je refuse. Votre demande est absolument insensée, et, de la façon la plus catégorique, je refuse.

– Alors je vous dénonce.

Beaumagnan parut abasourdi. Il observa Raoul comme s'il eût affaire à un fou.

– Vous me dénoncez... Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle histoire ?

– Je vous dénonce tous les trois.

– Tous les trois ? ricana-t-il. Mais à quel propos, mon petit monsieur ?

– Je vous dénonce tous les trois comme les assassins de Joséphine Balsamo, comtesse de Cagliostro.

Il n'y eut pas la moindre protestation. Pas un geste de révolte. Godefroy d'Étignes et son cousin Bennetot s'effondrèrent un peu plus sur leurs chaises. Beaumagnan était livide et son ricanement s'achevait en une grimace affreuse.

Il se leva, donna un tour de clef à la serrure et mit la clef dans sa poche, ce qui eut pour effet de rendre quelque ressort à ses deux acolytes. Le coup de force que semblait annoncer l'acte de leur chef les ranimait.

Raoul eut l'audace de plaisanter :

– Monsieur, dit-il, quand un conscrit arrive au régiment, on le plante à cheval sans étriers, jusqu'à ce qu'il tienne d'aplomb.

– Ce qui signifie ?...

– Ceci : je me suis juré de ne jamais porter de revolver sur moi, jusqu’au jour où je saurais faire face à toutes les situations avec le seul secours de mon cerveau. Donc, vous êtes avertis : je n’ai pas d’étriers... ou plutôt, je n’ai pas de revolver. Vous êtes trois, tous trois armés, et je suis seul. Donc...

– Donc, assez de mots, déclara Beaumagnan, d’une voix menaçante. Des faits. Vous nous accusez d’avoir assassiné la Cagliostro ?

– Oui.

– Vous avez des preuves pour soutenir cette accusation ahurissante.

– J’en ai.

– J’écoute.

– Voici. Il y a quelques semaines, j’errais autour du domaine de la Haie d’Étignes, espérant que le hasard me permettrait de voir mademoiselle d’Étignes, quand j’ai aperçu une voiture conduite par un de vos amis. Cette voiture est entrée dans le domaine. Moi également. Une femme, Joséphine Balsamo, a été transportée dans la salle de l’ancienne tour, où vous étiez tous réunis en soi-disant tribunal. Son procès a été instruit de la façon la plus déloyale et la plus perfide. Vous étiez l’accusateur public, monsieur, et vous avez poussé la fourberie et la vanité jusqu’à laisser croire que cette femme avait été votre maîtresse. Quant à ces deux messieurs, ils ont joué le rôle de bourreaux.

– La preuve ! La preuve ! grinça Beaumagnan, dont la figure devenait méconnaissable.

– J’étais là, couché dans l’embrasure d’une ancienne fenêtre, au-dessus de votre tête, monsieur.

– Impossible ! balbutia Beaumagnan. Si c’était vrai, vous auriez tenté d’intervenir et de la sauver.

– La sauver de quoi ? demanda Raoul qui ne voulait justement rien révéler du sauvetage de la Cagliostro. J’ai cru, comme vos autres amis, que vous la condamnerez à la claustration dans une maison de fous anglaise. Je suis donc parti en même temps que les autres. J’ai couru jusqu’à Étretat. J’ai loué une barque, et, le soir, j’ai ramé au-devant de ce yacht anglais que vous aviez annoncé et dont j’avais l’intention d’effrayer le capitaine.

« Fausse manœuvre, et qui a coûté la vie à la malheureuse. Ce n’est que plus tard que j’ai compris votre ruse ignoble et que j’ai pu reconstituer votre

crime dans toute son horreur, la descente de vos deux complices par l'escalier du Curé, la barque trouée et la noyade.

Tout en écoutant avec une frayeur visible, les trois hommes avaient rapproché leurs chaises peu à peu. Bennetot écarta la table qui faisait comme un rempart au jeune homme. Raoul avisa la face atroce de Godefroy d'Étignes et le rictus qui lui tordait la bouche.

Un signe de Beaumagnan, et le baron braquait un revolver et brûlait la cervelle de l'imprudent...

Et peut-être fût-ce précisément cette imprudence inexplicable qui retardait l'ordre de Beaumagnan. Il chuchota, l'air redoutable :

– Je vous répéterai, monsieur, que vous n'aviez pas le droit d'agir comme vous l'avez fait et de vous mêler de ce qui ne vous concerne pas. Mais je me refuse à mentir et à nier ce qui fut. Seulement... seulement je me demande, puisque vous avez surpris un tel secret, comment vous osez être là et nous provoquer ? C'est de la démence !

– Pourquoi donc, monsieur ? fit Raoul avec candeur.

– Parce que votre existence est entre nos mains.

Il haussa les épaules.

– Mon existence est à l'abri de tout danger.

– Nous sommes trois cependant et d'humeur peu accommodante sur un point qui touche d'aussi près notre sécurité.

– Je ne cours pas plus de risques entre vous trois, affirma Raoul, que si vous étiez mes défenseurs.

– En êtes-vous absolument certain ?

– Oui, puisque vous ne m'avez pas encore tué après tout ce que j'ai dit.

– Et si je m'y décidais ?

– Une heure plus tard, vous seriez arrêtés tous les trois.

– Allons donc !

– Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Il est quatre heures cinq. Un de mes amis se promène aux environs de la Préfecture de police. Si, à quatre heures trois quarts, je ne l'ai pas rejoint, il avertit le chef de la Sûreté.

– Des blagues ! Des balivernes ! s'écria Beaumagnan qui semblait reprendre espoir. Je suis connu. Dès qu'il aura prononcé mon nom, on lui rira au nez, à votre ami.

– On l'écouterà.

– En attendant... murmura Beaumagnan qui se tourna vers Godefroy d'Étignes.

L'ordre de mort allait être donné. Raoul éprouva la volupté du péril. Quelques secondes encore, et le geste dont il avait retardé l'exécution par son extraordinaire sang-froid, serait accompli.

– Un mot encore, dit-il.

– Parlez, gronda Beaumagnan, mais à la condition que ce mot soit une preuve contre nous. Je ne veux plus d'accusations. De cela et de ce que la justice peut penser, je m'en charge. Mais je veux une preuve, qui me montre que je ne perds pas mon temps en discutant avec vous. Une preuve immédiate, sinon...

Il s'était levé de nouveau. Raoul se dressa devant lui, et, les yeux dans les yeux, tenace, autoritaire, il articula :

– Une preuve... Sinon, c'est la mort, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Voici ma réponse. Les sept anneaux, tout de suite. Sans quoi...

– Sans quoi ?

– Mon ami remet à la police la lettre que vous avez écrite au baron d'Étignes pour lui indiquer le moyen de s'emparer de Joséphine Balsamo, et pour le contraindre à l'assassinat.

Beaumagnan joua la surprise.

– Une lettre ? Des conseils d'assassinat ?

– Oui, précisa Raoul... une lettre en quelque sorte déguisée, et dont il suffisait de négliger les phrases inutiles.

Beaumagnan éclata de rire.

– Ah ! Oui, je sais... je me rappelle... un griffonnage...

– Un griffonnage qui constitue contre vous la preuve irrécusable que vous réclamiez.

– En effet..., en effet, je l'avoue, dit Beaumagnan, toujours ironique. Seulement je ne suis pas un collégien, et je prends mes précautions. Or cette lettre me fut rendue par le baron d'Étignes dès le début de la réunion.

– La copie vous fut rendue, mais j'ai gardé l'original que j'ai trouvé dans une rainure du bureau à cylindre dont se sert le baron. C'est cet original que mon ami remettra à la police.

Le cercle formé autour de Raoul se desserra. Les visages féroces des deux cousins n'avaient plus d'autre expression que celle de la peur et de

l'angoisse. Raoul pensa que le duel était fini, et fini sans qu'il y eût réellement combat. Quelques froissements d'épée, quelques feintes. Pas de corps à corps. L'affaire avait été si bien menée, il avait par des manœuvres adroites si bien acculé Beaumagnan à une situation si tragique que, dans l'état d'esprit où il se trouvait, Beaumagnan ne pouvait plus juger sainement les choses et discerner les points faibles de l'adversaire.

Car enfin, cette lettre, Raoul affirmait bien qu'il en possédait l'original. Mais sur quoi s'appuyait-il pour l'affirmer ? Sur rien. De sorte que Beaumagnan qui exigeait une preuve irréfutable et palpable avant de céder, tout à coup, par une anomalie singulière, mais à quoi les manœuvres de Raoul avaient abouti, se contentait de l'unique affirmation de Raoul.

De fait, il lâcha pied brusquement, sans marchandage et sans tergiversation. Il ouvrit le tiroir, prit les sept anneaux, et dit simplement :

– Qui m'assure que vous ne vous servirez plus de cette lettre contre nous ?

– Vous avez ma parole, monsieur, et d'ailleurs, entre nous, les circonstances ne se représentent jamais de la même façon. La prochaine fois, vous saurez prendre l'avantage.

– N'en doutez pas, monsieur, dit Beaumagnan avec une rage contenue.

Raoul saisit les anneaux d'une main fébrile. Chacun d'eux, en effet, portait à l'intérieur, un nom. Sur un bout de papier, rapidement, il inscrivit les sept noms d'abbayes :

Fécamp,  
Saint-Wandrille,  
Jumièges,  
Valmont,  
Cruchet-le-Valasse,  
Montivilliers,  
Saint-Georges-de-Boscherville.

Beaumagnan avait sonné, mais il retint le domestique dans le couloir, et s'approchant de Raoul :

– À tout hasard, une proposition... Vous connaissez nos efforts. Vous savez exactement où nous en sommes et que le but, en définitive, n'est pas éloigné.

– C'est mon avis, dit Raoul.

– Eh bien ! Seriez-vous disposé – je parle sans ambages – à prendre place au milieu de nous ?

– Au même titre que vos amis ?

– Non. Au même titre que moi.

L'offre était loyale, Raoul le sentit et fut flatté de l'hommage qu'on lui rendait. Peut-être eût-il accepté s'il n'y avait pas eu Joséphine Balsamo. Mais tout accord était impossible entre elle et Beaumagnan.

– Je vous remercie, dit Raoul, mais pour des raisons particulières, je dois refuser.

– Donc, ennemi ?

– Non, monsieur, concurrent.

– Ennemi, insista Beaumagnan, et comme tel, exposé à...

– À être traité comme la comtesse de Cagliostro, interrompit Raoul.

– Vous l'avez dit, monsieur. Vous savez que la grandeur de notre but excuse les moyens que nous sommes parfois contraints d'adopter. Si ces moyens se retournent un jour ou l'autre contre vous, vous l'aurez voulu.

– Je l'aurai voulu.

Beaumagnan rappela le domestique.

– Reconduisez monsieur.

Raoul fit trois salutations profondes, et s'en alla le long du couloir, jusqu'à la porte au judas qui fut ouverte. Là il dit au vieux serviteur :

– Une seconde, mon ami, veuillez m'attendre.

Il revint alors vivement vers le bureau où les trois hommes conféraient, et, se plantant sur le seuil, le bouton de la serrure dans la main, sa retraite assurée, il leur jeta d'une voix aimable :

– À propos de cette fameuse lettre si compromettante je dois vous faire un aveu qui vous donnera toute tranquillité, c'est que je n'en ai jamais pris copie, et, par conséquent, que mon ami n'en peut pas posséder l'original. Du reste ne croyez-vous pas que toute cette histoire d'ami qui se promène aux environs de la Préfecture, et qui guette les trois quarts de quatre heures est bien invraisemblable ? Dormez en paix, messieurs, et au plaisir de vous revoir.

Il ferma la porte au nez de Beaumagnan et gagna la sortie avant que celui-ci eût le temps d'avertir son domestique.

La seconde bataille était gagnée.

Au bout de la rue, Joséphine Balsamo qui l'avait conduit chez Beaumagnan, attendait, la tête penchée hors de la portière d'un fiacre.

– Cocher, dit Raoul, gare Saint-Lazare, au départ des grandes lignes.

Il sauta dans la voiture et s'écria aussitôt, tout frissonnant de joie, l'intonation conquérante :

– Tiens, chérie, voilà les sept noms indispensables. Voici la liste. Prends-la.

– Alors ? dit-elle.

– Alors, ça y est. Deuxième victoire en un jour, et quelle victoire, celle-là ! Mon Dieu ! Que c'est facile de rouler les gens ! Un peu d'audace, des idées claires, de la logique, la volonté absolue de filer comme une flèche vers le but. Et les obstacles s'abolissent d'eux-mêmes. Beaumagnan est un malin, n'est-ce pas ? Eh bien ! Il a flanché comme toi, ma bonne Josine. Hein ? Ton élève te fait-il honneur ? Deux maîtres de première classe, Beaumagnan et la fille de Cagliostro, écrasés, pulvérisés par un collégien !

« Qu'en dis-tu, Joséphine ?

Il s'interrompt :

– Tu ne m'en veux pas, chérie, de parler ainsi ?

– Mais non, mais non, dit-elle en souriant.

– Tu n'es plus vexée pour l'histoire de tout à l'heure ?

– Ah ! fit-elle, ne m'en demande pas trop ! Vois-tu, il ne faut pas me blesser dans mon orgueil. J'en ai beaucoup et je suis rancunière. Mais, avec toi, on ne peut pas t'en vouloir bien longtemps. Tu as quelque chose de spécial qui désarme.

– Beaumagnan n'est pas désarmé, lui, fichtre, non !

– Beaumagnan est un homme.

– Eh bien ! Je ferai la guerre aux hommes ! Et je crois vraiment que je suis fait pour cela, Josine ! Oui, pour l'aventure, pour la conquête, pour l'extraordinaire et le fabuleux. Je sens qu'il n'est point de situation d'où je ne puisse sortir à mon avantage. Alors, n'est-ce pas, Josine, c'est tentant de lutter quand on est sûr de vaincre ?

Par les rues étroites de la rive gauche, la voiture courait bon train. On franchit la Seine.

– Et je vaincrai, Josine, dès aujourd'hui. J'ai tous les atouts en mains. Dans quelques heures, je débarque à Lillebonne. Je déniché la veuve Rousselin, et, qu'elle veuille ou non, j'examine le coffret en bois des Îles,



sur lequel est gravé le mot de l'énigme. Et ça y est ! Avec ce mot-là, et avec le nom de sept abbayes, c'est bien le diable si je ne décroche pas la timbale !

Josine riait de son enthousiasme. Il exultait. Il racontait son duel avec Beaumagnan. Il embrassait la jeune femme, faisait des pieds de nez aux passants, ouvrait la glace, insultait le cocher dont le cheval trottait « comme une limace ».

– Au galop donc, vieux bougre ! Comment ! Tu as l'honneur de traîner dans ton char le dieu de la Fortune et la reine de la Beauté, et ton coursier ne galope pas !

La voiture suivait l'avenue de l'Opéra. Elle coupa par la rue des Petits-Champs et la rue des Capucines. Dans la rue Caumartin le cheval prit le galop.

– Parfait ! cria Raoul. Cinq heures moins douze. Nous arriverons. Bien entendu, tu m'accompagnes à Lillebonne ?

– Pourquoi ? C'est inutile. Que l'un de nous deux y aille, c'est suffisant.

– À la bonne heure, dit Raoul, tu as confiance en moi, et tu sais que je ne trahirai pas, et que la partie est liée entre nous. La victoire de l'un est la victoire de l'autre.

Mais comme on approchait de la rue Auber, une porte cochère s'ouvrit brusquement sur la gauche, la voiture tourna sans que le train fût ralenti, et pénétra dans une cour.

Trois hommes se présentèrent de chaque côté, Raoul fut happé brutalement et enlevé avant même d'esquisser un geste de résistance.

Il eut juste le temps de distinguer la voix de Joséphine Balsamo qui, restée dans la voiture, commandait.

– Gare Saint-Lazare, et vivement !

Déjà les hommes le précipitaient à l'intérieur d'une maison et le jetaient dans une pièce à moitié obscure dont la porte massive fut barricadée derrière lui.

L'allégresse qui bouillonnait en Raoul était si forte qu'elle ne retomba pas aussitôt. Il continua de rire et de plaisanter, mais avec une rage croissante qui altérait le timbre de sa voix.

– À mon tour !... Bravo Joséphine... Ah ! Quel coup de maître ! Voilà qui est envoyé ! En pleine cible !... Et, vrai, je ne m'y attendais pas. Non, mais ce que ça devait t'amuser, mes chants de triomphe « Je suis fait pour la

conquête ! Pour l'extraordinaire et le fabuleux ! » Idiot, va ! Quand on est capable de pareilles boulettes, on ferme la bouche. Quelle dégringolade !

Il se rua sur la porte. À quoi bon ! Une porte de prison. Il essaya de grimper vers un petit vasistas qui laissait filtrer une lumière jaunâtre. Mais comment l'atteindre ? D'ailleurs, un léger bruit attira son attention, et, dans la pénombre, il s'aperçut qu'un des murs, à l'angle même du plafond, était percé d'une sorte de meurtrière par où jaillissait le canon d'un fusil braqué en plein sur lui, se déplaçant et s'immobilisant dès que lui-même se déplaçait ou restait immobile.

Toute sa colère se tourna vers le tireur invisible qu'il accabla généreusement d'invectives :

– Canaille ! Misérable ! Descends donc de ton trou pour voir comment je m'appelle. Quel métier tu fais ! Et puis, va dire à ta maîtresse qu'elle ne l'emportera pas en paradis et qu'avant peu...

Il s'arrêta soudain. Tout ce verbiage lui semblait stupide et, passant de la colère à une résignation subite, il s'étendit sur un lit de fer dressé dans une alcôve qui formait aussi cabinet de toilette.

– Après tout, dit-il, tue-moi si ça te plaît, mais laisse-moi dormir...

Dormir, Raoul n'y songeait pas. Il s'agissait d'abord d'envisager la situation et d'en tirer les conclusions désagréables qu'elle comportait. Et c'était là chose facile qui se résumait en une phrase : Joséphine Balsamo se substituait à lui pour recueillir les fruits de la victoire qu'il avait préparée.

Mais quels moyens d'action fallait-il qu'elle eût à sa disposition pour avoir réussi en si peu de temps ! Raoul ne doutait pas que Léonard, accompagné d'un autre complice et d'une autre voiture, ne les eût suivis jusque chez Beaumagnan et ne se fût aussitôt concerté avec elle. Sur quoi, Léonard allait tendre le piège de la rue Caumartin, dans un logis spécialement affecté à cet usage, tandis que Joséphine Balsamo attendait.

Que pouvait-il faire, lui, à son âge, et seul, contre de tels ennemis ? D'une part Beaumagnan avec tout un monde de correspondants et d'affidés derrière lui. D'autre part Joséphine Balsamo et toute sa bande si puissamment organisée !

Raoul prit une résolution :

« Que je rentre plus tard dans le bon chemin, comme je l'espère, se dit-il, ou que je m'engage définitivement sur la route des aventures, ce qui est plus probable, je jure que, moi aussi je disposerai des moyens d'action

indispensables. Malheur aux solitaires ! Il n'y a que les chefs qui atteignent le but. J'ai dominé Joséphine, et cependant, c'est elle qui, ce soir, mettra la main sur le coffret précieux, tandis que Raoul gémit sur la paille humide. »

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il se sentit envahi d'une torpeur inexplicable qui s'accompagnait d'un malaise général. Il lutta contre ce sommeil insolite. Mais, très rapidement, son cerveau s'emplissait de brume. En même temps il avait des nausées et une impression de pesanteur à l'estomac.

Secouant sa faiblesse, il réussit à marcher. Cela dura peu, l'engourdissement croissant, et tout à coup, il se rejeta sur son matelas, étreint par une pensée effroyable : il se souvenait que, dans la voiture, Joséphine Balsamo avait tiré de sa poche une petite bonbonnière en or dont elle se servait habituellement, et, tout en prenant deux ou trois dragées qu'elle avalait aussitôt, lui en avait offert une, d'un geste machinal.

« Ah ! murmura-t-il, tout couvert de sueur, elle m'a empoisonné... les dragées qui restaient contenaient du poison... »

Ce fut une pensée dont il n'eut pas le loisir de vérifier la justesse. Saisi de vertige, il lui semblait tourner au-dessus d'un grand trou dans lequel il finit par tomber en sanglotant.

L'idée de la mort envahit Raoul assez profondément pour qu'il ne fût pas très sûr d'être vivant quand il rouvrit les yeux. Il fit péniblement quelques exercices de respiration, se pinça, parla tout haut. Il vivait ! Les bruits lointains de la rue achevèrent de le renseigner.

« Décidément, se dit-il, je ne suis pas mort. Mais quelle haute opinion j'ai de la femme que j'aime ! Pour un pauvre narcotique qu'elle m'a administré, comme c'était son droit, je l'accuse aussitôt d'être une empoisonneuse. »

Il n'aurait pu dire exactement combien de temps il avait dormi. Un jour ? Deux jours ? Davantage ? Sa tête était lourde, sa raison vacillait et une courbature infinie lui liait les membres.

Le long du mur, il avisa un panier de provisions que l'on avait dû descendre par la meurtrière. Aucun fusil ne paraissait là-haut.

Il avait faim et soif. Il mangea et but. Sa lassitude était telle qu'il ne réagissait plus à l'idée des conséquences que ce repas pouvait entraîner. Narcotique ? Poison ? Qu'importait ! Sommeil passager, sommeil éternel,

tout lui était indifférent. Il se coucha de nouveau et, de nouveau, s'endormit pour des heures, pour des nuits et des jours...

À la fin, si accablant que fût son sommeil, Raoul d'Andrézy parvint à prendre conscience de certaines sensations, de même qu'on devine le terme d'un tunnel aux bouffées de lumière qui blanchissent les parois ténébreuses. Sensations plutôt agréables. C'était, sans aucun doute, des rêves, rêves de balancement très doux, que rythmait un bruit égal et continu. Il lui arriva de soulever ses paupières, et alors il apercevait le cadre rectangulaire d'un tableau dont la toile peinte bougeait et se déroulait en paysages constamment renouvelés, éclatants ou sombres, inondés de soleil ou flottant dans un crépuscule doré.

Maintenant il n'avait plus qu'à étendre le bras pour saisir les aliments. Il en goûtait peu à peu et davantage la saveur. Un vin parfumé les accompagnait. Il lui semblait, en le buvant, que de l'énergie coulait en lui. Ses yeux s'emplissaient de clarté. Le cadre du tableau devenait le châssis d'une fenêtre ouverte qui laissait voir une succession de collines, de prairies et de clochers de villages.

Il se trouvait dans une autre pièce, toute petite, qu'il reconnut pour l'avoir habitée déjà. À quelle époque ? Il y avait ses vêtements, son linge, et des livres à lui.

Un escalier en échelle s'y dressait. Pourquoi ne monterait-il pas, puisqu'il en avait la force ? Il lui suffisait de vouloir. Il voulut et il monta. Sa tête souleva une trappe et surgit dans l'espace infini. Un fleuve à droite et à gauche. Il chuchota : « Le pont de la *Nonchalante*... La Seine... La côte des Deux-Amants... »

Il avança de quelques pas.

Josine était là, assise dans un fauteuil d'osier.

Il n'y eut réellement point de transition entre les sentiments de rancune combative et de révolte qu'il éprouvait contre elle, et le sursaut d'amour et de désir qui le secoua des pieds à la tête. Et, même, avait-il jamais ressenti la moindre rancune et la moindre révolte ? Tout se confondit en un immense besoin de la presser dans ses bras.

Ennemie ? Voleuse ? Criminelle, peut-être ? Non. Femme seulement, femme avant tout. Et quelle femme !

Habillée très simplement comme à l'ordinaire, elle portait ce voile impalpable qui tamisait les reflets de ses cheveux et lui donnait une telle

ressemblance avec la Vierge de Bernardino Luini. Le cou était nu, d'une teinte chaude et tiède. Ses mains fines s'allongeaient l'une près de l'autre sur ses genoux. Elle contemplait la pente abrupte des Deux-Amants. Et rien ne pouvait paraître plus doux et plus pur que ce visage empreint de l'immobile sourire qui en était l'expression profonde et mystérieuse.

Raoul la touchait presque, au moment où elle l'aperçut. Elle rougit un peu et baissa les paupières, laissant filtrer entre ses longs cils bruns un regard qui n'osait pas se fixer. Jamais adolescente ne montra plus de pudeur et de crainte ingénue, jamais moins d'apprêt et de coquetterie.

Il en fut tout ému. Elle redoutait ce premier contact entre eux. N'allait-il pas l'outrager ? Se jeter sur elle, la frapper, lui dire d'abominables choses ? Ou bien s'enfuir avec ce mépris qui est pire que tout ? Raoul tremblait comme un enfant. Rien ne comptait pour lui, à la minute actuelle, que ce qui compte éternellement pour les amants, le baiser, l'union des mains et des souffles, la folie des regards qui s'étreignent et des lèvres qui défont de volupté.

Il tomba à genoux devant elle.

*La main mutilée*[Table des matières](#)

La rançon de telles amours, c'est le silence auquel elles sont condamnées. Alors même que les bouches parlent, le bruit des mots échangés n'anime pas le morne silence des pensées solitaires. Chacun poursuit sa propre méditation, sans jamais pénétrer dans la vie même de l'autre. Dialogue désespérant dont Raoul toujours prêt à s'épancher, souffrait de plus en plus.

Elle aussi, Josine, devait en souffrir, à en juger par certains moments de lassitude extrême où elle semblait sur le bord même de ces confidences qui rapprochent les amants plus encore que les caresses. Une fois elle se mit à pleurer entre les bras de Raoul, avec tant de détresse qu'il attendit la crise d'abandon. Mais elle se reprit aussitôt, et il la sentit plus lointaine que jamais.

« Elle ne peut pas se confier, pensa-t-il. Elle est de ces êtres qui vivent à part, dans une solitude sans fin. Elle est captive de la sorte d'image qu'elle veut donner d'elle-même, captive de l'énigme qu'elle a élaborée et qui la tient dans ses mailles invisibles. Comme fille de Cagliostro, elle s'est habituée aux ténèbres, aux complications, aux trames, aux intrigues, aux travaux souterrains. Raconter à quelqu'un l'une de ces machinations, c'est lui donner le fil qui le guiderait dans le labyrinthe. Et elle a peur et elle se replie sur elle-même. »

Par contrecoup il se taisait également et se gardait de faire allusion à l'aventure où ils s'étaient engagés et au problème dont ils cherchaient la solution. S'était-elle emparée du coffret ? Connaissait-elle les lettres qui ouvraient la serrure ? Avait-elle plongé sa main au creux de la borne légendaire et puisé à même les mille et mille pierres précieuses ?

Sur cela, sur tout, le silence.

D'ailleurs, dès qu'ils eurent dépassé Rouen, leur intimité se relâcha. Léonard, bien qu'évitant Raoul, reparut. Les conciliabules recommencèrent. La berline et les petits chevaux infatigables, chaque jour, emmenèrent

Joséphine Balsamo. Où ? Pour quelles entreprises ? Raoul nota que trois des abbayes se trouvaient à proximité du fleuve : Saint-Georges-de-Boscherville, Jumièges, Saint-Wandrille. Mais alors, si elle s'enquérât de ce côté, c'est que rien n'était encore résolu, et qu'elle avait tout simplement échoué ?

Cette idée le rejeta brusquement vers l'action. De l'auberge où il l'avait laissée près de la Haie d'Étignes, il fit venir sa bicyclette et poussa jusqu'aux environs de Lillebonne qu'habitait la mère de Brigitte. Là il apprit que douze jours auparavant – ce qui correspondait au voyage de Joséphine Balsamo – la veuve Rousselin avait fermé sa maison pour rejoindre, disait-elle, sa fille à Paris. Le soir précédent, selon l'affirmation des voisines, une dame était entrée chez elle.

À dix heures du soir seulement, Raoul revint vers la péniche qui stationnait au sud-ouest de la première boucle après Rouen. Or, un peu avant d'arriver, il dépassa la berline de Josine que traînaient péniblement, comme des bêtes exténuées, les petits chevaux de Léonard. Au bord du fleuve, Léonard sauta, ouvrit la portière, se pencha, et repartit avec le corps inerte de Josine, chargé sur son épaule. Raoul accourut. À eux deux ils installèrent la jeune femme dans sa cabine où le ménage des mariniers les rejoignit.

– Soignez-la, fit l'homme rudement. Elle n'est qu'évanouie. Mais « le torchon brûle ». Que personne ne bouge d'ici !

Il regagna la voiture et partit.

Toute la nuit Joséphine Balsamo eut le délire, sans que Raoul pût saisir aucun des mots incohérents qui lui échappaient. Le lendemain, l'indisposition était finie. Mais, le soir, Raoul ayant gagné le village voisin, se procura un journal de Rouen. Il lut, parmi les faits divers de la région :

*Hier après-midi, la gendarmerie de Caudebec, avertie qu'un bûcheron avait entendu des cris de femme appelant au secours et qui sortaient d'un ancien four à chaux situé sur la lisière de la forêt de Maulévrier, mit en campagne un brigadier et un gendarme. Comme ces deux représentants de l'autorité approchaient du verger où se trouve le four à chaux, ils aperçurent, pardessus le talus, deux hommes qui traînaient une femme vers une voiture fermée près de laquelle il y avait debout, une autre femme.*

*Obligés de contourner le talus, les gendarmes n'arrivèrent à l'entrée du verger qu'après le départ de la voiture. Aussitôt la poursuite commença, poursuite qui aurait dû se terminer par la victoire facile de la maréchaussée. Mais la voiture était attelée de deux chevaux si rapides, et le conducteur devait si bien connaître le pays, qu'il réussit à s'échapper par le lacs de routes encaissées qui montent vers le nord, entre Caudebec et Motteville. D'ailleurs la nuit tombait, et l'on n'a pas encore réussi à établir par où tout ce joli monde s'est sauvé.*

« Et on ne le saura pas, se dit Raoul en toute certitude. Personne autre que moi ne pourra reconstituer les faits, puisque moi seul connais le point de départ et le point d'arrivée. »

Et Raoul, ayant réfléchi, formula ses conclusions.

« Dans l'ancien four à chaux, un fait indéniable : la veuve Rousselin est là, sous la surveillance d'un complice. Joséphine Balsamo et Léonard qui l'ont attirée hors de Lillebonne et enfermée, viennent la voir chaque jour et tentent de lui arracher le renseignement définitif. Hier, sans doute l'interrogatoire fut un peu violent. La veuve Rousselin crie. Les gendarmes arrivent. Fuite éperdue. On s'échappe. Le long de la route on dépose la captive dans une autre prison préparée d'avance, et c'est une fois de plus le salut. Mais toutes ces émotions ont provoqué chez Joséphine Balsamo une de ces crises nerveuses dont elle est coutumière. Elle s'évanouit. »

Raoul déplia une carte d'état-major. De la forêt de Maulévrier à la *Nonchalante*, le chemin direct mesure une trentaine de kilomètres. C'est aux environs de ce chemin, plus ou moins à droite, plus ou moins à gauche, que la veuve Rousselin est emprisonnée.

« Allons, se dit Raoul, le terrain de la lutte est circonscrit, et l'heure d'entrer en scène ne tardera pas pour moi. »

Dès le lendemain il se mettait à l'ouvrage, flânant sur les routes normandes, interrogeant, et tâchant de relever les points de passage et les points d'arrêt « d'une vieille berline attelée de deux petits chevaux ». Logiquement, fatalement, l'enquête devait aboutir.

Ces journées-là furent peut-être celles où l'amour de Joséphine Balsamo et de Raoul prit son caractère le plus âpre et le plus passionné. La jeune femme qui se savait recherchée par la police, et qui n'avait pas oublié les incidents de l'auberge Vasseur, à Doudeville, n'osait quitter la *Nonchalante*



et sillonner le pays de Caux. Aussi Raoul la retrouvait-il entre chacune de ses expéditions, et ils se jetaient aux bras l'un de l'autre avec le désir exaspéré de goûter les joies dont ils pressentaient la fin prochaine.

Joies douloureuses, comme en pourraient avoir deux amants que le destin a séparés. Joies suspectes que le doute empoisonnait. L'un et l'autre ils devinaient leurs desseins secrets, et, quand leurs lèvres étaient unies, chacun savait que l'autre, tout en l'aimant, se conduisait comme s'il l'eût détesté.

– Je t'aime, je t'aime, répétait Raoul éperdument, tandis qu'au fond de lui il cherchait les moyens d'arracher la mère de Brigitte Rousselin aux griffes de la Cagliostro.

Ils se serraient parfois l'un contre l'autre avec la violence de deux adversaires qui se battent. Il y avait de la brutalité dans leurs caresses, de la menace dans leurs yeux, de la haine dans leurs pensées, du désespoir dans leur tendresse. On eût dit qu'ils se guettaient comme pour trouver le point faible où la blessure serait la plus décisive.

Une nuit Raoul se réveilla, avec une sensation de gêne, Josine était venue jusqu'à son lit et le regardait à la lueur d'une lampe. Il frissonna. Non pas que le visage charmant de Josine eût une autre expression que son sourire ordinaire. Mais pourquoi ce sourire sembla-t-il à Raoul si méchant et si cruel ?

– Qu'est-ce que tu as ? dit-il et que me veux-tu ?

– Rien... rien..., fit-elle d'un ton distrait et en s'éloignant.

Mais elle revint à Raoul et lui montra une photographie.

– J'ai trouvé ça dans ton portefeuille. Il est incroyable que tu gardes sur toi le portrait d'une femme. Qui est-ce ?

Il avait reconnu Clarisse d'Étignes, et il répondait en hésitant :

– Je ne sais pas... un hasard...

– Allons, dit-elle brusquement, ne mens pas. C'est Clarisse d'Étignes. Penses-tu que je ne l'aie jamais vue et que j'ignore votre liaison ? Elle a été ta maîtresse, n'est-ce pas ?

– Non, non, jamais, fit-il vivement.

– Elle a été ta maîtresse, répéta-t-elle, j'en ai la conviction, et elle t'aime, et rien n'est rompu entre vous.

Il haussa les épaules, mais, comme il voulait défendre la jeune fille, Josine l'interrompit.

– Assez là-dessus, Raoul. Tu es prévenu, ça vaut mieux. Je ne tenterai rien pour la rencontrer, mais si jamais les circonstances la mettent sur mon chemin, tant pis pour elle.

– Et tant pis pour toi, Josine, si tu touches à un seul de ses cheveux s’écria Raoul imprudemment.

Elle pâlit. Son menton trembla légèrement, et, posant sa main sur le cou de Raoul, elle balbutia :

– Ainsi tu oses prendre son parti contre moi !... contre moi ! ...

Sa main, toute froide, se crispait. Raoul eut l’impression qu’elle allait l’étrangler, et il se leva, d’un bond, hors du lit. À son tour elle s’effara, croyant à une attaque, et elle tira de son corsage un stylet dont la lame brilla.

Ils se contemplèrent ainsi, l’un en face de l’autre, dans cette posture agressive, et c’était si pénible que Raoul murmura :

– Oh ! Josine, quelle tristesse ! Est-il croyable que nous en soyons arrivés à ce point.

Tout émue également, elle tomba assise, tandis qu’il se précipitait à ses pieds.

– Embrasse-moi, Raoul... embrasse-moi... et ne pensons plus à rien.

Ils s’étreignirent passionnément, mais il remarqua qu’elle n’avait pas lâché le poignard, et qu’un simple geste eût suffi pour qu’elle le lui plantât dans la nuque.

Le jour même, à huit heures du matin, Raoul quittait la *Nonchalante*.

« Je ne dois rien espérer d’elle, se disait-il. De l’amour, oui elle m’aime, et sincèrement, et elle voudrait comme moi que cet amour fût sans réserve. Mais cela ne peut pas être. Elle a une âme d’ennemie. Elle se défie de tout et de tous, et de moi tout le premier. »

Au fond, elle demeurerait impénétrable pour lui. En dépit de tous les soupçons et de toutes les preuves, et bien que l’esprit du mal fût en elle, il se refusait à admettre qu’elle pût aller jusqu’au crime. L’idée du meurtre ne pouvait s’allier à ce doux visage que la haine ou la colère ne parvenait pas à rendre moins doux. Non, les mains de Josine étaient pures de sang.

Mais il songeait à Léonard et il ne doutait pas que celui-là ne fût capable de soumettre la mère Rousselin aux plus affreuses tortures.

De Rouen à Duclair, et en avant cette localité, la route court entre les vergers qui bordent la Seine et la blanche falaise qui domine le fleuve. Des

trous sont creusés à même la craie et servent à des paysans ou à des ouvriers pour y abriter leurs instruments, quelquefois pour y loger eux-mêmes. C'est ainsi que Raoul avait enfin noté qu'une de ces grottes était occupée par trois hommes qui tressaient des paniers avec le jonc des rives voisines. Un bout de jardin potager sans clôture la précédait.

Une surveillance attentive et quelques détails suspects permirent à Raoul de supposer que le père Corbut et ses deux fils, tous trois braconniers, maraudeurs et de réputation détestable, étaient au nombre de ces affiliés que Joséphine Balsamo employait un peu partout, et de supposer également que leur grotte comptait parmi ces refuges, auberges, hangars, fours à chaux, etc., dont Joséphine Balsamo avait jalonné le pays.

Présomptions qu'il fallait changer en certitudes, et sans éveiller l'attention. Il chercha donc à tourner la position de l'ennemi, et, montant sur la falaise, s'en revint vers la Seine par un chemin forestier qui aboutissait à une légère dépression. Là, il se laissa glisser, au milieu des fourrés et des ronces, jusqu'au bas de la dépression, à un endroit qui surplombait la grotte de quatre ou cinq mètres.

Il y passa deux jours et deux nuits, se nourrissant de provisions qu'il avait apportées, et dormant à la belle étoile. Invisible parmi la végétation touffue des hautes herbes, il assistait à la vie des trois hommes. Le deuxième jour, une conversation entendue le renseigna : les Corbut avaient bien la garde de la veuve Rousselin que depuis l'alerte de Maulévrier ils tenaient captive au fond de leur repaire.

Comment la délivrer ? Ou comment, tout au moins, arriver près d'elle et obtenir de la malheureuse les indications qu'elle avait sans doute refusées à Joséphine Balsamo ? Se conformant aux habitudes des Corbut, Raoul échafauda et abandonna plusieurs plans. Mais, le matin du troisième jour, il aperçut, de son observatoire la *Nonchalante* qui descendait la Seine et venait s'amarrer un kilomètre en amont des grottes.

Le soir, à 5 heures, deux personnes franchirent la passerelle et s'acheminèrent le long du fleuve. À sa marche, et malgré son habillement de femme du peuple, il reconnut Joséphine Balsamo. Léonard l'accompagnait.

Ils s'arrêtèrent devant la grotte des Corbut et s'entretenirent avec eux comme avec des gens qu'on rencontre par hasard. Puis, la route étant déserte, ils entrèrent vivement dans le potager. Léonard disparut, sans doute

à l'intérieur de la grotte. Joséphine Balsamo resta dehors, assise sur une vieille chaise branlante et à l'abri d'un rideau d'arbustes.

Le vieux Corbut sarclait son jardin. Les fils tressaient leurs joncs, au pied d'un arbre.

« L'interrogatoire recommence, pensa Raoul d'Andrésy. Quel dommage de n'y pas assister ! »

Il observait Josine, dont la figure était presque entièrement cachée sous les ailes rabattues d'un grand chapeau de paille vulgaire, comme en portent les paysannes aux jours de chaleur.

Elle ne bougeait pas, un peu courbée, les coudes sur les genoux.

Du temps s'écoula, et Raoul se demandait ce qu'il pourrait bien faire, quand il lui sembla entendre à côté de lui un gémissement, auquel succédèrent des cris étouffés. Oui, cela provenait bien d'à côté de lui. Cela frémissait au milieu des touffes d'herbe qui l'entouraient. Comment était-ce possible ?

Il rampa jusqu'au point exact où le bruit paraissait plus fort, et il n'eut pas besoin de longues recherches pour comprendre. Le ressaut de falaise qui terminait la dépression était encombré de pierres éboulées, et, parmi ces pierres, il y avait un petit tas de briques qui s'en distinguait à peine sous la couche uniforme d'humus et de racines. C'étaient les débris d'une cheminée.

Dès lors, le phénomène s'expliquait. La grotte des Corbut devait finir en un cul-de-sac assez enfoncé dans le roc et creusé d'un conduit qui servait jadis de cheminée. Par le conduit et à travers les éboulements, le son filtrait jusqu'en haut.

Il y eut deux cris plus déchirants. Raoul pensa à Joséphine Balsamo. Se retournant, il put l'apercevoir au bout du petit potager. Toujours assise, penchée, le buste immobile, elle arrachait distraitemment les pétales d'une capucine. Raoul supposa, voulut supposer qu'elle n'avait pas entendu. Peut-être même ne savait-elle pas ? ...

Malgré tout, Raoul frissonnait d'indignation. Qu'elle assistât ou non à l'effroyable interrogatoire que subissait la malheureuse, n'était-elle pas aussi criminelle ? Et les doutes opiniâtres dont elle bénéficiait jusqu'ici dans l'esprit de Raoul, ne devaient-ils pas céder devant l'implacable réalité ? Tout ce qu'il pressentait contre elle, tout ce qu'il ne voulait pas savoir,

était vrai, puisqu'elle commandait, en définitive, la besogne dont se chargeait Léonard et dont elle n'aurait pas pu supporter l'affreux spectacle.

Avec précaution, Raoul écarta les briques et démolit la motte de terre. Quand il eut terminé, les plaintes avaient cessé, mais des bruits de paroles montaient, guère plus distincts que des chuchotements. Il lui fallut donc reprendre son travail et débarrasser l'orifice supérieur du conduit. Alors, s'étant penché, la tête en bas, accroché comme il pouvait, aux rugosités des parois, il entendit.

Deux voix se mêlaient : celle de Léonard, et une voix de femme, celle de la veuve Rousselin, sans aucun doute. La malheureuse semblait exténuée, en proie à une épouvante indicible.

– Oui... oui ... murmurait-elle... je continue, puisque j'ai promis, mais je suis si lasse ! ... il faut m'excuser, mon bon monsieur... Et puis ce sont des événements si vieux... vingt-quatre ans ont passé depuis...

– Assez bavardé, bougonna Léonard.

– Oui, reprit-elle... Voilà... C'était donc au moment de la guerre avec la Prusse, il y a vingt-quatre ans... Et comme les Prussiens approchaient de Rouen, où nous habitons, mon pauvre mari, qui était camionneur, reçut la visite de deux messieurs... des messieurs que nous n'avions jamais vus. Ils voulaient filer à la campagne, avec leurs malles, comme beaucoup d'autres, à cette époque, n'est-ce pas ? Alors on fit le prix, et sans plus tarder, car ils étaient pressés, mon mari partit avec eux sur un camion. Par malheur, à cause de la réquisition, on n'avait plus qu'un cheval, et pas bien solide. En outre, il neigeait par paquets... À dix kilomètres de Rouen, il tomba pour ne plus se relever...

« Les messieurs grelottaient de peur, car les Prussiens pouvaient survenir... C'est alors qu'un type de Rouen que mon mari connaissait bien, le domestique de confiance du cardinal de Bonnechose, un nommé M. Jaubert, passa avec sa voiture... Vous voyez ça d'ici... On cause... Les deux messieurs offrent une grosse somme pour lui acheter son cheval. Jaubert refuse. Ils le supplient, ils menacent... et puis voilà qu'ils se jettent sur lui, comme des fous, et qu'ils l'assomment, malgré les supplications de mon mari... Après quoi, ils visitent le cabriolet, y trouvent un coffret qu'ils prennent, attellent au camion le cheval de Jaubert, et l'on s'en va, laissant celui-ci à moitié mort.

– Mort tout à fait, précisa Léonard.

– Oui, mon mari l’a su des mois plus tard, quand il a pu rentrer à Rouen.  
– Et, à ce moment, il ne les a pas dénoncés ?  
– Oui ... sans doute ... il aurait peut-être dû, fit la veuve Rousselin avec embarras ... seulement ...

– Seulement, ricana Léonard, ils avaient acheté son silence, n’est-ce pas ? Le coffret, ouvert devant lui, contenait des bijoux ... ils ont donné à votre mari sa part de butin...

– Oui... oui... dit-elle... les bagues... les sept bagues ... Mais ce n’est pas pour cela qu’il a gardé le silence... Le pauvre homme était malade... Il est mort presque aussitôt son retour.

– Et ce coffret ?

– Il était resté dans le camion vide. De sorte que mon mari l’avait rapporté avec les bagues. Moi j’ai gardé le silence, comme lui. C’était déjà une vieille histoire, et puis j’ai craint le scandale... On aurait pu accuser mon mari. Autant se taire. Je me suis retirée à Lillebonne avec ma fille, et c’est seulement lorsque Brigitte m’a quittée pour le théâtre qu’elle a pris les bagues... auxquelles, moi, je n’avais jamais voulu toucher... Voilà toute l’affaire, mon bon monsieur, ne m’en demandez pas plus.

Léonard ricana de nouveau :

– Comment ! Toute l’affaire...

– Je n’en sais pas davantage, dit la veuve Rousselin, craintivement...

– Mais ça n’a pas d’intérêt, votre histoire. Si nous bataillons tous deux, c’est pour autre chose... vous le savez bien, morbleu !...

– Quoi ?

– Les lettres gravées à l’intérieur du coffret, sous le couvercle, tout est là...

– Des lettres à moitié effacées, je vous le jure, mon bon monsieur, et que je n’ai jamais songé à lire.

– Soit, je veux bien le croire. Mais alors nous en revenons toujours au même point : ce coffret, qu’est-il devenu ?

– Je vous l’ai dit : on l’a pris chez moi, la veille même du soir où vous êtes venu à Lillebonne, avec une dame... cette dame qui a une grosse voilette.

– On l’a pris... qui ?

– Une personne...

– Une personne qui le cherchait ?

– Non, elle l’a vu par hasard dans un coin du grenier. Ça lui a plu, comme antiquité.

– Le nom de cette personne, voilà cent fois que je vous le demande.

– Je ne peux pas le dire. C’est quelqu’un qui m’a fait beaucoup de bien dans la vie, et ce serait lui faire du mal, beaucoup de mal, je ne parlerai pas...

– Ce quelqu’un serait le premier à vous dire de parler...

– Peut-être... peut-être... mais comment le savoir ? Je ne peux pas le savoir ? Je ne peux pas lui écrire ... On se voit de temps en temps... Tenez, on doit se voir jeudi prochain ... à trois heures...

– Où ?

– Pas possible... je n’ai pas le droit...

– Quoi ! Faut-il recommencer ? marmotta Léonard, impatienté.

La veuve Rousselin s’effara.

– Non ! Non ! Ah ! Mon bon monsieur, non ! Je vous en supplie.

Elle poussa un cri de douleur.

– Ah ! Le bandit ! ... qu’est-ce qu’il me fait ?... Ah ! Ma pauvre main...

– Parle donc, sacrebleu !

– Oui, oui... je vous promets...

Mais la voix de la malheureuse s’éteignait. Elle était à bout de forces. Léonard insista cependant, et Raoul perçut quelques mots bégayés dans l’angoisse... « Oui... voilà... on doit se retrouver jeudi... au vieux phare...

Et puis non... je n’ai pas le droit... j’aime mieux mourir... faites ce que vous voudrez... vrai... j’aime mieux mourir... »

Elle se tut. Léonard grogna :

– Eh bien ! Quoi ? Qu’est-ce qu’elle a, cette vieille entêtée ? Pas morte, j’espère ? ... Ah ! Bourrique, tu parleras ! ... Je te donne dix minutes pour en finir ! ...

La porte fut ouverte, puis refermée. Sans doute allait-il mettre la Cagliostro au courant des aveux obtenus, et prendre des instructions sur la suite que l’on devait donner à l’interrogatoire. De fait Raoul s’étant relevé, les vit tous deux au-dessous de lui, assis l’un près de l’autre. Léonard s’exprimait avec agitation. Josine écoutait.

Les misérables ! Raoul les exécrait tous deux, l’un autant que l’autre. Les gémissements de la veuve Rousselin l’avaient bouleversé, et il était tout

frémissant de colère et de volonté agressive. Rien au monde ne pourrait l'empêcher de sauver cette femme.

Selon son habitude, il entra en action au même moment où la vision des choses qu'il fallait accomplir se déroulait devant lui dans leur ordre logique. En de pareils cas, l'hésitation risque de tout compromettre. La réussite dépend de l'audace avec laquelle on se précipite à travers des obstacles qu'on ne connaît même point.

Il jeta un coup d'œil sur ses adversaires. Tous les cinq se trouvaient éloignés de la grotte. Vivement il pénétra dans la cheminée, en se tenant debout cette fois. Son intention était de pratiquer aussi doucement que possible un passage au milieu des décombres : mais, presque aussitôt, il fut entraîné par une avalanche, subitement provoquée, de tous les débris en équilibre, et d'un seul coup tomba du haut en bas, dans un fracas de pierres et de briques.

« Fichtre, se dit-il, pourvu qu'ils n'aient rien entendu, dehors ! »

Il prêta l'oreille. Personne ne venait.

L'obscurité était si grande qu'il se croyait encore dans l'âtre de la cheminée. Mais, en étendant les bras, il constata que le conduit aboutissait directement à la grotte, ou plutôt à une sorte de boyau creusé à l'arrière de la grotte, et si exigu que, tout de suite, sa main rencontra une autre main qui lui parut brûlante. Ses yeux s'accoutumant aux ténèbres, Raoul vit des prunelles étincelantes qui se fixaient sur lui, une figure blême et creuse que la peur convulsait.

Ni liens, ni bâillon. À quoi bon ? La faiblesse et l'effroi de la captive rendaient toute évasion impossible.

Il se pencha et lui dit :

– N'ayez aucune crainte. J'ai sauvé de la mort votre fille Brigitte, victime également de ceux qui vous persécutent à cause de ce coffret et des bagues. Je suis sur vos traces depuis votre départ de Lillebonne, et je viens vous sauver aussi, mais à condition que vous ne direz jamais rien de tout ce qui s'est passé.

Mais pourquoi des explications que la malheureuse était incapable de comprendre ? Sans plus s'attarder, il la prit dans ses bras et la chargea sur son épaule. Puis, traversant la grotte, il poussa doucement la porte qui n'était que fermée, comme il le supposait.



Un peu plus loin, Léonard et Josine continuaient à s'entretenir. Derrière eux, en bas du potager, la route blanche s'allongeait jusqu'au gros bourg de Duclair, et, sur cette route, il y avait des charrettes de paysans qui s'en venaient ou qui s'éloignaient.

Alors, quand il jugea l'instant propice, il ouvrit la porte d'un coup, dégringola la pente du potager, et coucha la veuve Rousselin au revers du talus.

Tout de suite, autour de lui, des clameurs. Les Corbut se ruaient en avant ainsi que Léonard, tous les quatre dans un élan irréfléchi qui les poussait à la bataille. Mais que pouvaient-ils ? Une voiture approchait, dans un sens. Une autre en sens inverse. Attaquer Raoul en présence de tous ces témoins, et reprendre de haute lutte la veuve Rousselin, c'était se livrer et attirer contre soi l'inévitable enquête et les représailles de la justice. Ils ne bougèrent pas. C'est ce que Raoul avait prévu.

Le plus tranquillement du monde, il interpella deux religieuses aux larges cornettes, dont l'une conduisait un petit break attelé d'un vieux cheval et il leur demanda de secourir une pauvre femme qu'il avait trouvée au bord de la route, évanouie, les doigts écrasés par une voiture.

Les bonnes sœurs, qui dirigeaient à Duclair un asile et une infirmerie, s'empressèrent. On installa la veuve Rousselin dans le break et on l'enveloppa de châles. Elle n'avait pas repris connaissance et délirait, agitant sa main mutilée dont le pouce et l'index étaient tuméfiés et sanguinolents.

Et le break partit au petit trot.

Raoul demeura immobile, tout à l'atroce vision de cette main torturée, et son émoi était tel qu'il ne remarqua pas le manège de Léonard et des trois Corbut qui commençaient un mouvement tournant, et se rabattaient sur lui. Quand il s'en aperçut les quatre hommes l'environnaient et cherchaient à l'acculer vers le potager... Aucun paysan n'était en vue, la situation semblait si favorable à Léonard qu'il sortit son couteau.

– Rentre cela, et laissons, dit Josine. Vous aussi les Corbut. Pas de bêtises, hein ?

Elle n'avait pas quitté sa chaise durant toute la scène, et maintenant elle surgissait d'entre les arbustes.

Léonard protesta :

– Pas de bêtises ? La bêtise, c'est de le laisser. Pour une fois qu'on le tient !

– Va-t'en ! exigea-t-elle.

– Mais cette femme... cette femme nous dénoncera !

– Non. La veuve Rousselin n'a pas d'intérêt à parler. Au contraire.

Léonard s'éloignant, elle vint tout à côté de Raoul.

Il la regarda longuement, et d'un regard mauvais qui parut la gêner, au point qu'elle plaisanta aussitôt pour interrompre le silence.

– Chacun son tour, n'est-ce pas, Raoul ? Entre toi et moi, le succès passe de l'un à l'autre. Aujourd'hui, tu as le dessus. Demain... Mais qu'y a-t-il donc ? Tu as un air si drôle ! Et des yeux si durs...

Il dit nettement :

– Adieu, Josine.

Elle pâlit un peu.

– Adieu ? fit-elle. Tu veux dire « au revoir ».

– Non, adieu.

– Alors... alors... cela signifie que tu ne veux plus me revoir ?

– Je ne veux plus te revoir.

Elle baissa les yeux. Un frisson saccadé agitant ses paupières. Ses lèvres étaient souriantes et, à la fois, infiniment douloureuses.

À la fin elle chuchota :

– Pourquoi, Raoul ?

– Parce que j'ai vu une chose, dit-il, que je ne peux pas... que je ne pourrai jamais te pardonner.

– Quelle chose ?

– La main de cette femme.

Elle sembla défaillir et murmura :

– Ah ! Je comprends... Léonard lui a fait du mal... Je lui avais pourtant défendu... et je croyais qu'elle avait cédé sur de simples menaces.

– Tu mens, Josine. Tu entendais les cris de cette femme comme tu les entendais dans la forêt de Maulévrier. Léonard exécute, mais la volonté du mal, l'intention du meurtre, est en toi, Josine. C'est toi qui as dirigé ton complice vers la petite maison de Montmartre, avec l'ordre de tuer Brigitte Rousselin si elle résistait. C'est toi qui naguère mêlais du poison aux poudres que devait avaler Beaumagnan. C'est toi qui, les années

précédentes, toi qui supprimais les deux amis de Beaumagnan, Denis Saint-Hébert et Georges d'Isneauval.

Elle se révolta.

– Non, non, je ne te permets pas... ce n'est pas vrai, et tu le sais, Raoul.

Il haussa les épaules.

– Oui, la légende de l'autre femme, créée pour les besoins de la cause... une autre femme qui te ressemble et qui commet des crimes, tandis que toi, Joséphine Balsamo, tu te contentes d'aventures moins brutales ! J'y ai cru, à cette légende. Je me suis laissé embrouiller dans toutes ces histoires de femmes identiques, fille, petite-fille, arrière petite-fille des Cagliostro. Mais c'est fini, Josine. Si mes yeux se fermaient volontairement pour ne pas voir ce qui m'épouvantait, le spectacle de cette main torturée les a ouverts définitivement sur la vérité.

– Sur des mensonges, Raoul ! Sur des interprétations fausses. Je n'ai pas connu les deux hommes dont tu parles.

Il dit avec lassitude :

– Cela se peut. Il n'est pas tout à fait impossible que je me trompe, mais il est tout à fait impossible que je te voie désormais à travers ce brouillard de mystère qui te cachait. Tu n'es plus mystérieuse pour moi, Josine. Tu m'apparais telle que tu es, c'est-à-dire comme une criminelle.

Il ajouta plus bas :

– Comme une malade même. S'il y a un mensonge quelque part, c'est celui de ta beauté.

Elle se taisait. L'ombre de son chapeau de paille adoucissait encore son doux visage. Les injures de son amant ne l'effleuraient point. Elle était toute séduction et tout enchantement.

Il fut troublé jusqu'au fond de son être. Jamais elle ne lui avait paru si belle et si désirable, et il se demanda si ce n'était pas une folie que de reprendre une liberté qu'il maudirait dès le lendemain. Elle affirma :

– Ma beauté n'est pas un mensonge, Raoul, et tu reviendras parce que c'est pour toi que je suis belle.

– Je ne reviendrai pas.

– Si, tu ne peux plus vivre sans moi, la *Nonchalante* est proche. Je t'y attends demain...

– Je ne reviendrai pas, dit-il, prêt, une fois de plus, à plier le genou.

– En ce cas, pourquoi trembles-tu ? Pourquoi es-tu si pâle ?

Il comprit que son salut dépendait de son silence, qu'il fallait fuir sans répondre et sans tourner la tête.

Il repoussa les deux mains de Josine, qui s'accrochaient à lui, et s'en alla...

# 11

## *Le vieux phare*

### Table des matières

Toute la nuit, prenant les chemins qui se présentaient à lui, Raoul pédala, autant pour dépister les recherches que pour s'infliger une fatigue salutaire. Le matin, exténué, il échouait dans un hôtel de Lillebonne.

Il défendit qu'on l'éveillât, ferma sa porte à double tour, et jeta la clef par la fenêtre.

Il dormit plus de vingt-quatre heures.

Quand il fut habillé et restauré, il ne pensa plus qu'à se remettre sur sa machine et à retourner vers la *Nonchalante*. La lutte contre l'amour commençait.

Il était très malheureux, et, n'ayant jamais souffert, ayant toujours obéi à ses moindres caprices, il s'irritait contre un désespoir auquel il lui eût été si facile de mettre fin.

« Pourquoi ne pas céder ? se disait-il. En deux heures je suis là-bas. Et qui m'empêche alors de repartir quelques jours plus tard, quand je serai mieux préparé à la rupture ? »

Mais il ne pouvait pas. Vraiment la vision de cette main mutilée l'obsédait et commandait toute sa conduite, en l'obligeant à évoquer toutes les autres actions barbares et odieuses que laissait supposer cette action inconcevable.

Josine avait fait *cela* ; donc Josine avait tué, donc Josine ne reculait pas devant l'œuvre de mort et trouvait simple et naturel de tuer et de tuer encore, lorsque le crime favorisait ses entreprises. Or Raoul avait peur du crime. C'était une répulsion physique, un soulèvement de tout son instinct. L'idée qu'il pouvait être entraîné, dans un accès d'aberration, à verser le sang lui faisait horreur. Et voilà que, à cette horreur, la plus tragique des réalités associait indissolublement l'image même de la femme qu'il aimait.

Il resta donc, mais au prix de quels efforts ! Que de sanglots il refoula ! Par quels gémissements s'exhala sa révolte impuissante ! Josine lui tendait

ses beaux bras et lui offrait le baiser de sa bouche. Comment résister à l'appel de la voluptueuse créature ?

Touché au plus profond de son égoïsme, pour la première fois il eut conscience de la peine infinie qu'il avait dû faire à Clarisse d'Étignes. Il devina ses pleurs. Il imagina la détresse navrante de cette vie déçue. Secoué de remords il lui adressait des discours pleins de tendresse et où il rappelait les heures touchantes de leur amour.

Il fit plus. Sachant que la jeune fille recevait directement les lettres, il osa lui écrire.

*Pardonnez-moi, chère Clarisse. J'ai agi avec vous comme un misérable. Espérons en un avenir meilleur et pensez à moi avec toute l'indulgence de votre cœur généreux. Encore pardon, chère Clarisse, et pardon. – Raoul.*

« Ah ! se disait-il, auprès d'elle comme j'oublierais vite toutes ces vilaines choses ! L'essentiel n'est pas d'avoir des yeux purs et des lèvres douces, mais une âme loyale et grave comme celle de Clarisse ! »

Seulement c'étaient les yeux et le sourire ambigu de Josine qu'il adorait, et, quand il songeait aux caresses de la jeune femme, il se souciait peu qu'elle eût une âme qui ne fût ni loyale ni grave.

Entre-temps, il s'occupait de chercher ce vieux phare auquel la veuve Rousselin avait fait allusion. Étant donné qu'elle habitait Lillebonne, il n'avait pas douté que l'endroit ne fût situé aux environs, et c'était la cause de la direction prise par lui dès le premier soir.

Il ne se trompait pas. Il lui suffit de s'informer pour savoir, d'abord, qu'il y avait un ancien phare désaffecté dans les bois qui ceignent le château de Tancarville, et, ensuite, que le propriétaire de ce phare en avait confié les clefs à la veuve Rousselin qui, chaque semaine et justement le jeudi, allait y mettre un peu d'ordre. Ces clefs, une simple expédition nocturne les lui procura.

Deux jours le séparaient maintenant de la date à laquelle, en toute certitude, la personne inconnue qui possédait le coffret devait rencontrer la veuve Rousselin, et, comme celle-ci, captive ou malade, n'avait pu contremander le rendez-vous fixé, tout s'arrangeait pour que Raoul profitât d'une entrevue qu'il jugeait si importante.

Cette perspective l'apaisa. Il fut repris par le problème qui, depuis des semaines, s'imposait à lui, et dont il semblait que la solution devenait toute proche.

Pour ne rien laisser au hasard, la veille il visita le lieu du rendez-vous, et, le jeudi, lorsque, une heure auparavant, il traversa d'un pas alerte les bois de Tancarville, la réussite lui paraissait inévitable, et il en goûtait fortement la joie et l'orgueil.

Une partie de ces bois, indépendante du parc, s'étend jusqu'à la Seine et couvre les falaises. Des chemins rayonnent d'un carrefour central, et l'un d'eux mène par des gorges et des pentes brusques vers un promontoire abrupt, où se dresse, à moitié visible, le phare abandonné. Dans la semaine, l'endroit est absolument désert. Le dimanche, parfois, des promeneurs passent.

Si l'on monte au belvédère, c'est la vue la plus grandiose sur le canal de Tancarville et sur l'estuaire du fleuve. Mais, en bas, on était, à cette époque, enfoui dans la verdure.

Une seule pièce, assez grande, trouée de deux fenêtres, et meublée de deux chaises, composait le rez-de-chaussée, et ouvrait, du côté de la terre, sur un enclos d'orties et de plantes sauvages.

Aux approches, l'allure de Raoul se ralentit. Il avait l'impression, d'ailleurs tout à fait justifiée, que des événements importants se préparaient, qui n'étaient pas seulement la rencontre d'une personne et la conquête définitive d'un secret formidable, mais qui, somme toute, continuaient la bataille suprême où l'ennemi serait vaincu définitivement.

Et cet ennemi, c'était la Cagliostro – la Cagliostro qui connaissait comme lui les aveux arrachés à la veuve Rousselin, et qui, incapable de se résigner à la défaite, disposant de moyens d'investigation illimités, avait dû retrouver aisément ce vieux phare où il semblait que dût se jouer le dernier acte du drame.

« Et non seulement, dit-il à mi-voix, en se moquant de lui, je me demande si elle n'assistera pas au rendez-vous, mais, en réalité, j'espère bien qu'elle y sera, et que je la reverrai, et que, tous deux vainqueurs, nous tomberons dans les bras l'un de l'autre. »

Par une barrière, scellée tant bien que mal aux pierres d'un petit mur bas que hérissaient des tessons de bouteilles, Raoul pénétra dans le clos. Au milieu des plantes sauvages, aucune trace. Mais on avait pu franchir le mur à un autre endroit et enjamber une des fenêtres latérales.

Son cœur battait. Il serra les poings, prêt à la riposte si on l'avait attiré dans un piège.

« Que je suis bête ! pensa-t-il. Pourquoi un piège ? »

Il fit jouer la serrure d'une porte vermoulue et entra.

La sensation fut immédiate. Quelqu'un se dissimulait dans un renfoncement, aussitôt après la porte. Il n'eût pas le temps de se retourner contre l'assaillant. À peine averti, par son instinct plutôt que par ses yeux, il avait eu le cou sanglé d'une corde qui le tirait en arrière, tandis qu'un genou s'enfonçait brutalement dans ses reins.

Suffoqué, cassé en deux, il dut se soumettre à la volonté adverse, perdit l'équilibre, et fut renversé.

– Bien joué, Léonard ! balbutia-t-il. Jolie revanche !

Il se trompait. Ce n'était pas Léonard. L'homme lui apparaissant de profil, il reconnut Beaumagnan. Alors, tandis que Beaumagnan lui attachait les mains, il rectifia son erreur et avoua sa surprise par ces simples mots :

– Tiens, tiens, le défroqué...

La corde qui l'agrippait se trouvait reliée à un anneau rivé dans le mur opposé et juste au-dessus d'une fenêtre. Beaumagnan, qui agissait avec des gestes saccadés et une sorte d'égarement, ouvrit cette fenêtre et entrebâilla des persiennes pourries. Puis, l'anneau servant de poulie, il tira sur la corde et contraignit Raoul à marcher. Raoul aperçut dans l'entrebâillement l'espace vide qui, du haut de la roche verticale où le phare était juché, tombait parmi les éboulements de pierres et des grands fûts d'arbres dont les têtes feuillues bouchaient l'horizon.

Beaumagnan le retourna, lui appliqua le dos contre les persiennes, et lui ficela les poignets et les chevilles.

Les choses se présentaient donc ainsi : au cas où Raoul essaierait de se porter en avant, la corde serrée en nœud coulant l'étranglait. Si, d'autre part, il prenait fantaisie à Beaumagnan de se débarrasser de sa victime, il lui suffisait de la pousser brusquement, les persiennes s'effondraient, et Raoul, basculant dans l'abîme, se trouvait pendu.

– Excellente position pour un entretien sérieux, ricana-t-il.

D'ailleurs il était résolu. Si l'intention de Beaumagnan consistait à lui donner le choix entre la mort et la divulgation des succès que lui, Raoul, avait pu obtenir dans la poursuite du grand secret, pas la moindre hésitation, il parlerait.

– À vos ordres, dit-il. Interrogez.

– Tais-toi, commanda l'autre toujours furieux.



Et Beaumagnan lui colla contre la bouche un paquet de ouate qu'il fixa par un foulard passé derrière la nuque.

– Un seul grognement, dit-il, un seul geste, et, d'un coup de poing, je t'envoie dans le vide.

Il le regarda une seconde, comme un homme qui se demande s'il ne doit pas sur-le-champ accomplir l'acte projeté. Mais il s'éloigna soudain, la démarche lourde et sinueuse, traversa la pièce en frappant du pied le carrelage, et s'accroupit au seuil de la porte, de manière qu'il lui fût possible de voir au dehors par l'entrebâillement.

« Ça va mal, pensa Raoul, fort inquiet. Ça va d'autant plus mal que je n'y comprends rien. Comment est-il ici ? Dois-je supposer que c'est lui le bienfaiteur de la veuve Rousselin, celui qu'elle n'a pas voulu compromettre ? »

Mais cette hypothèse ne le satisfaisait pas.

« Non, ce n'est pas cela. J'ai donné dans le panneau, mais d'une autre façon, par imprudence et naïveté. Il est évident qu'un type comme Beaumagnan connaît toute cette affaire Rousselin, qu'il connaît les rendez-vous, et l'heure de ces rendez-vous, et alors, sachant que la veuve a été enlevée, il surveille et fait surveiller les environs de Lillebonne et de Tancarville... Et alors, on remarque ma présence, mes allées et venues... et alors, piège... et alors... »

Cette fois la conviction de Raoul était entière. Vainqueur de Beaumagnan à Paris il venait de perdre la seconde manche. Victorieux à son tour, Beaumagnan l'étalement sur une persienne ainsi qu'une chauve-souris que l'on cloue au mur, et il guettait maintenant l'autre personne, afin de s'emparer d'elle et de lui arracher son secret.

Un point cependant demeurerait obscur. Pourquoi cette attitude de bête fauve, prête à bondir sur une proie ? Cela ne s'accordait pas avec la rencontre probablement toute pacifique qui s'annonçait entre lui et cette personne. Beaumagnan n'avait qu'à sortir, à l'attendre tout simplement dehors, et à lui dire : « Madame Rousselin est souffrante et m'envoie à sa place. Elle voudrait connaître l'inscription gravée au couvercle du coffret. »

« À moins que, pensa Raoul, à moins que Beaumagnan n'ait des raisons pour prévoir l'arrivée d'une troisième personne... et qu'il ne se méfie... et qu'il ne prépare une attaque... »

Il suffisait qu'une telle question se posât à Raoul, pour qu'il en aperçût aussitôt l'exakte solution. Supposer que Beaumagnan lui avait tendu un piège, à lui, Raoul, ce n'était là que la moitié de la réalité. L'embûche était double, et qui donc Beaumagnan pouvait-il épier avec cette fièvre exaspérée ? Qui, sinon Joséphine Balsamo ?

« C'est cela ! C'est cela ! se dit Raoul illuminé par un éclair de vérité. C'est cela ! Il a deviné qu'elle était vivante. Oui, l'autre jour, à Paris en face de moi, il a dû sentir cette chose effroyable, et c'est encore une boulette que j'ai commise... une faute d'expérience. Voyons ! Aurais-je ainsi parlé, aurais-je agi de la sorte, si Joséphine Balsamo n'avait pas vécu ? Comment ! Je viens dire à cet homme que j'avais lu entre les lignes de sa lettre au baron Godefroy, et que j'assistais à la fameuse séance de la Haie d'Étignes, et je n'aurais pas compris de quoi il retournait pour la Cagliostro ! Et un garçon comme moi, qui n'a pas froid aux yeux, aurait abandonné cette femme ! Allons donc ! Si j'étais à la réunion, j'étais aussi à l'escalier de la falaise ! Et j'étais sur la plage lors de l'embarquement ! Et j'ai sauvé Joséphine Balsamo ! Et nous nous sommes aimés... non pas d'un amour datant de l'hiver dernier, comme je le prétendais, mais d'un amour postérieur à la soi-disant mort de Josine. Voilà ce qu'il s'est dit, le Beaumagnan. »

Les preuves s'ajoutaient aux preuves. Les événements se reliaient les uns aux autres comme les mailles d'une chaîne.

Empêtrée dans l'affaire Rousselin, et, par conséquent, recherchée par Beaumagnan, Josine n'avait pas manqué, elle aussi, de rôder aux environs du vieux phare. Aussitôt averti, Beaumagnan tentait son embuscade. Raoul y tombait. Au tour de Josine maintenant...

On eût dit que le destin voulait donner une confirmation à la suite des idées qui se succédaient dans l'esprit de Raoul. À la seconde même où il concluait, le bruit d'une voiture monta de la route qui longe le canal, au-dessous des falaises, et, instantanément, Raoul reconnut le pas précipité des petits chevaux de Léonard.

Beaumagnan, de son côté, devait savoir à quoi s'en tenir, car il se releva d'un mouvement et prêta l'oreille.

Le bruit des sabots cessa, puis reprit, moins rapide. La voiture escaladait un raidillon rocailleux qui grimpe vers le plateau, et d'où se détache la sente

forestière, impraticable aux voitures, qui franchit les escarpements du vieux phare.

Dans cinq minutes, tout au plus, Joséphine Balsamo apparaîtrait.

Chaque seconde de chacune des minutes solennelles accrut l'agitation et le délire de Beaumagnan. Il bégayait des syllabes incohérentes. Son masque d'acteur romantique se déformait jusqu'à donner une impression de laideur bestiale. L'instinct, la volonté du meurtre tordait ses traits, et, tout à coup, il fut visible que cette volonté, que cet instinct de sauvage se portait contre Raoul, contre l'amant de Joséphine Balsamo.

De nouveau les jambes se levaient mécaniquement pour frapper le carrelage. Il marchait à son insu, et il allait tuer à son insu, comme un homme ivre. Ses bras se raidissaient. Ses poings crispés avançaient ainsi que deux bédouins qu'une force lente, continue, irrésistible, eût poussés jusqu'à la poitrine du jeune homme.

Encore quelques pas, et Raoul basculait dans le vide.

Raoul ferma les yeux. Pourtant il ne se résignait point et cherchait à conserver quelque espoir.

« La corde cassera, pensait-il, et il y aura de la mousse sur les pierres qui me recevront. En vérité, la destinée du sieur Arsène Lupin d'Andrésy n'est pas d'être pendu. Si, à mon âge, je n'ai pas la chance de me tirer d'aventures de ce genre, c'est que les dieux, jusqu'ici favorables, n'ont plus l'intention de s'occuper de moi ! En ce cas, aucun regret ! »

Il songea à son père et à l'enseignement de gymnastique et de voltige qu'il tenait de Théophraste Lupin... Il murmura le nom de Clarisse...

Cependant le choc ne se produisait pas. Bien qu'il sentît contre lui la présence même de Beaumagnan, il semblait que l'élan de l'adversaire fût arrêté.

Raoul releva les paupières. Beaumagnan, tout droit, le dominait de sa haute taille. Mais il ne bougeait point, ses bras étaient repliés, et, sur son visage, où l'idée de meurtre imprimait une grimace abominable, la décision semblait comme suspendue.

Raoul écouta et n'entendit rien. Mais peut-être Beaumagnan, dont les sens étaient surexcités, entendait-il l'approche de Joséphine Balsamo ? De fait, il reculait pas à pas, et soudain, se précipitant, il reprit son poste dans le renfoncement, à droite de la porte.

Raoul le voyait en pleine face. Il était hideux. Un chasseur à l'affût épaupe son fusil et recommence plusieurs fois ce geste pour être à même de l'exécuter à l'instant voulu. Ainsi, chez Beaumagnan, les mains s'apprêtaient convulsivement au crime. Elles s'ouvraient pour l'étranglement, se mettaient à distance convenable l'une de l'autre, crispaient leurs doigts recourbés comme des griffes.

Raoul fut épouvanté. Son impuissance était une chose terrible, dont il souffrait jusqu'au martyre.

Bien qu'il sût la vanité de tout effort, il se débattait pour rompre ses liens. Ah ! S'il avait pu crier ! Mais le bâillon étouffait ses cris, et les liens lui coupaient la chair.

Dehors, dans le grand silence, un bruit de pas. La barrière grinça. Une jupe froissa les feuilles. Des cailloux remuèrent.

Beaumagnan, aplati contre le mur, leva les coudes. Ses mains, qui tremblaient comme des mains de squelette qu'agite le vent, avaient l'air, déjà, de se fermer autour d'un cou et de le tenir, tout vivant, tout palpitant.

Raoul hurla derrière son bâillon.

Et puis la porte fut poussée, et le drame eu lieu.

Il eut lieu exactement de la façon que Beaumagnan l'avait conçu et que Raoul se l'était imaginé. Une silhouette de femme, qui était celle de Joséphine Balsamo, apparut et s'écrasa aussitôt sous la ruée de Beaumagnan. Une faible plainte, tout au plus, fut exhalée, que couvrit une sorte d'aboiement furieux qui haletait dans la gorge de l'assassin.

Raoul trépidait : jamais il n'avait autant aimé Josine qu'à la minute où il se la représentait agonisante. Ses fautes, ses crimes ? Qu'importait ! Elle était la plus belle créature qui fût au monde, et toute cette beauté, ce sourire adorable, ce corps charmant fait pour les caresses, allaient être anéantis. Aucun secours possible. Aucune force contre la force irrésistible de cette brute.

Ce qui sauva Joséphine Balsamo, ce fut l'excès même d'un amour que la mort seule pouvait assouvir et qui, à la dernière seconde, ne put achever la sinistre besogne. À bout d'énergie, terrassé par un désespoir qui prenait tout à coup des allures de folie, Beaumagnan se roula sur le sol en s'arrachant les cheveux et en se cognant la tête au carrelage.

Raoul enfin respira. Quelles que fussent les apparences, et quoique Joséphine Balsamo ne remuât pas, il était certain qu'elle vivait. En effet,

lentement, sortant de l'horrible cauchemar, elle se releva, avec des intermittences de détresse qui semblaient la briser, et enfin se dressa, bien d'aplomb et paisible.

Elle était vêtue d'un manteau à pèlerine qui l'enveloppait, et coiffée d'une toque d'où pendait un voile à grosses fleurs brodées. Elle laissa tomber son manteau, découvrant ainsi ses épaules dans l'échancrure du corsage que la lutte avait déchiré.

Quant à la toque et au voile, froissés, également, elle les rejeta, et la chevelure, délivrée, s'épanouit de chaque côté du front en boucles lourdes et régulières où s'allumaient des reflets fauves. Ses joues étaient plus roses, ses yeux plus brillants.

Un long moment de silence s'ensuivit. Les deux hommes la contemplaient éperdument, non plus comme si elle était une ennemie, ou une maîtresse, ou une victime, mais simplement une femme radieuse dont ils subissaient la fascination et l'enchantement. Raoul tout ému, Beaumagnan immobile et prosterné, admiraient tous deux avec la même ferveur.

Elle porta d'abord à sa bouche un petit sifflet de métal que Raoul connaissait bien, Léonard devait veiller à quelque distance et accourrait aussitôt à son appel. Mais elle se ravisa. Pourquoi le faire venir alors qu'elle demeurerait maîtresse absolue des événements ?

Elle se dirigea vers Raoul, dénoua le foulard qui le bâillonnait, et lui dit.

– Tu n'es pas revenu, Raoul, comme je le croyais. Tu reviendras ?

S'il avait été libre, il l'eût serrée ardemment contre lui. Mais pourquoi ne coupait-elle pas ses liens ? Quelle pensée secrète l'en empêchait ?

Il affirma :

– Non... C'est fini.

Elle se haussa un peu sur la pointe des pieds et colla ses lèvres aux siennes en murmurant :

– Fini entre nous deux ? Tu es fou, mon Raoul !

Beaumagnan avait tressauté et s'avancé, mis hors de lui par cette caresse imprévue. Comme il essayait de lui saisir le bras, elle se retourna, et soudain le calme qu'elle avait conservé jusqu'ici fit place aux sentiments réels qui la secouaient, sentiments d'exécration et de rancune farouche contre Beaumagnan.

Elle éclata d'un coup, avec une véhémence dont Raoul ne la jugeait pas capable.

– Ne me touche pas, misérable. Et ne crois pas que j'aie peur de toi. Tu es seul aujourd'hui, et j'ai bien vu tout à l'heure que tu n'oserais jamais me tuer. Tu n'es qu'un lâche. Tes mains tremblaient. Mes mains ne trembleront pas, Beaumagnan, lorsque l'heure sera venue.

Il reculait devant ses imprécations et ses menaces, et Joséphine Balsamo continuait, dans une crise de haine :

– Mais ton heure n'est pas venue. Tu n'as pas assez souffert... Tu ne souffrais même pas, puisque tu me croyais morte. Ton supplice maintenant, ce sera de savoir que je vis et que j'aime.

« Oui, tu entends, j'aime Raoul. Je l'ai aimé d'abord pour me venger de toi et te le dire plus tard, et je l'aime aujourd'hui sans raison, parce que c'est lui, et que je ne peux plus l'oublier. À peine, s'il le sait, à peine si je le savais, moi. Mais depuis quelques jours, comme il me fuyait, j'ai senti qu'il était toute ma vie. J'ignorais l'amour, et l'amour c'est cela, c'est cette frénésie qui m'agite. »

Elle était la proie du délire, comme celui qu'elle torturait. Ses cris d'amoureuse semblaient lui faire autant de mal qu'à Beaumagnan. Raoul éprouvait, à la regarder ainsi, de l'éloignement plutôt que de la joie. La flamme de désir, d'admiration et d'amour, qui l'avait repris lors du danger, s'éteignit définitivement. La beauté et la séduction de Josine s'évanouissaient comme des mirages, et, sur sa figure, qui pourtant n'avait pas changé, il ne pouvait plus discerner que le vilain reflet d'une âme cruelle et malade.

Elle continuait son attaque furieuse contre Beaumagnan, lequel ripostait par soubresauts de colère jalouse. Et c'était vraiment une chose déconcertante de voir ces deux êtres, qui, au moment même où les circonstances allaient leur fournir le mot de la formidable énigme qu'ils cherchaient depuis si longtemps, oubliaient tout dans l'emportement de leur passion. Le grand secret des siècles précédents, la découverte des pierres précieuses, la borne légendaire, le coffret et l'inscription, la veuve Rousselin, la personne qui cheminait vers eux et leur donnerait la vérité... autant de balivernes dont ils se souciaient aussi peu l'un que l'autre. L'amour entraînait tout comme un torrent tumultueux. Haine et passion se livraient l'éternel combat qui déchire les amants.

De nouveau les doigts de Beaumagnan se pliaient comme des griffes, et ses mains frémissantes se postaient pour étrangler. Elle s'acharnait cependant, aveugle et désordonnée, et lui jetait en pleine face l'injure de son amour !

– Je l'aime, Beaumagnan. Le feu qui te brûle et me dévore aussi, c'est un amour comme le tien où se mêle l'idée de meurtre et de la mort. Oui, je le tuerais plutôt que de le savoir à une autre, ou de savoir qu'il ne m'aime plus. Mais il m'aime, Beaumagnan, il m'aime, tu entends, il m'aime !

Un rire inattendu sortit de la bouche convulsée de Beaumagnan. Sa colère s'achevait en un accès d'hilarité sardonique.

– Il t'aime, Joséphine Balsamo ? Tu as raison, il t'aime ! Il t'aime comme toutes les femmes. Tu es belle, et il te désire. Une autre passe, et il la veut aussi. Et toi également, Joséphine Balsamo, tu souffres l'enfer. Avoue-le donc !

– L'enfer, oui, dit-elle, l'enfer si je croyais à sa trahison. Mais cela n'est pas, et tu essaies stupidement de...

Elle s'arrêta. Beaumagnan ricanait avec tant de joie et de méchanceté qu'elle avait peur. Très bas, d'un ton d'angoisse, elle reprit :

– Une preuve ?... Donne-moi une seule preuve... Même pas... une indication... quelque chose qui m'oblige à douter... Et je l'abats comme un chien.

Elle avait tiré de son corsage un petit casse-tête fait d'un manche de baleine et d'une boule de plomb. Son regard se durcit.

Beaumagnan répliqua :

– Je ne t'apporte pas de quoi douter, mais de quoi être sûre.

– Parle... Cite un nom.

– Clarisse d'Étignes, dit-il.

Elle haussa les épaules.

– Je sais... une amourette sans importance.

– Assez importante pour lui, puisqu'il l'a demandée en mariage au père.

– Il l'a demandée ! Mais non, voyons c'est impossible... Je me suis renseignée... Ils se sont rencontrés deux ou trois fois dans la campagne, pas davantage.

– Mieux que cela, dans la chambre de la petite.

– Tu mens ! Tu mens ! s'écria-t-elle.

– Dis plutôt que c’est son père qui ment, car la chose m’a été confiée, avant-hier soir, par Godefroy d’Étignes.

– Et lui, de qui la tenait-il ?

– De Clarisse elle-même.

– Mais c’est absurde ! Une fille ne fait pas un tel aveu.

Beaumagnan plaisanta :

– Il y a des cas où elle est bien obligée de le faire.

– Hein ? Quoi ? Qu’est-ce que tu oses dire ?

– Je dis ce qui est... Ce n’est pas l’amante qui s’est confessée, c’est la mère... la mère qui veut assurer un nom à l’enfant qu’elle porte en elle, la mère qui réclame le mariage.

Joséphine Balsamo semblait suffoquée, désespérée.

– Le mariage ! Le mariage avec Raoul ! Le baron d’Étignes accepterait ?...

– Dame !

– Mensonges ! s’exclamat-elle. Commérages de bonne femme ou plutôt non, invention de ta part. Il n’y a pas un mot de vrai dans tout cela. Ils ne se sont jamais revus.

– Ils s’écrivent.

– La preuve, Beaumagnan ! La preuve immédiate !

– Une lettre te suffirait-elle ?

– Une lettre ?

– Écrite par lui à Clarisse.

– Écrite il y a quatre mois ?

– Il y a quatre jours.

– Tu l’as ?

– La voici.

Raoul, qui écoutait anxieusement tressaillit. Il reconnaissait l’enveloppe et le papier de la lettre qu’il avait envoyée de Lillebonne à Clarisse d’Étignes.

Josine prit le document et lut tout bas, en articulant chaque syllabe :

*Pardonnez-moi, chère Clarisse. J’ai agi avec vous comme un misérable. Espérons en un avenir meilleur, et pensez à moi avec toute l’indulgence de votre cœur généreux. Encore pardon, Clarisse, et pardon. – Raoul.*

Elle eut à peine la force d’achever la lecture de cette lettre qui la reniait et qui la blessait au plus sensible de son amour-propre. Elle chancelait. Ses



yeux cherchèrent ceux de Raoul. Il comprit que Clarisse était condamnée à mort, et, au fond de lui, il sut qu'il n'aurait plus que de la haine contre Joséphine Balsamo.

Beaumagnan expliquait :

– C'est Godefroy qui a intercepté cette lettre et qui me l'a remise en me demandant conseil. L'enveloppe étant timbrée de Lillebonne, c'est ainsi que j'ai retrouvé vos traces à tous deux.

La Cagliostro se taisait. Son visage marquait une souffrance si profonde que l'on eût pu s'en émouvoir, et prendre aussi pitié des larmes lentes qui coulaient sur ses joues, si sa douleur n'avait pas été visiblement dominée par un âpre souci de vengeance. Elle combinait des plans. Elle établissait des embûches.

Hochant la tête, elle dit à Raoul :

– Je t'avais averti, Raoul.

– Un homme averti en vaut deux, fit-il d'un ton gouailleur.

– Ne plaisante pas ! s'écria-t-elle impatientée. Tu sais ce que je t'ai dit, et qu'il était préférable de ne jamais la mettre en travers de notre amour.

– Et tu sais également ce que je t'ai dit, moi, riposta Raoul, de son même air agaçant. Si jamais tu touches un seul de ses cheveux...

Elle tressaillit.

– Ah ! Comment peux-tu te moquer ainsi de ma souffrance et prendre le parti d'une autre femme contre moi ?... Contre moi ! Ah ! Raoul, tant pis pour elle !

– T'effraie pas, dit-il. Elle est en sûreté, puisque je la protège.

Beaumagnan les observait, heureux de leur discorde et de toute cette haine qui bouillonnait en eux. Mais Joséphine Balsamo se contint, jugeant sans doute que c'était perdre du temps que de parler d'une vengeance qui viendrait à son heure. Pour le moment d'autres soucis l'occupaient, et elle murmura, avouant sa pensée intime et prêtant l'oreille :

– On a sifflé, n'est-ce pas, Beaumagnan ? C'est un de mes hommes qui surveillent les allées par où l'on peut arriver, qui me prévient... La personne que nous attendons doit être en vue... Car je suppose que, toi aussi, tu es là pour elle ?

De fait la présence de Beaumagnan et ses desseins secrets n'étaient pas très clairs. Comment avait-il pu savoir le jour et l'heure du rendez-vous ? Quelles données spéciales possédait-il relativement à l'affaire Rousselin ?

Elle jeta un coup d'œil sur Raoul. Celui-là, bien attaché, ne pouvait la gêner dans ses combinaisons et ne participerait pas à la dernière bataille. Mais Beaumagnan paraissait l'inquiéter, et elle l'entraînait vers la porte comme si elle avait voulu aller au-devant de la personne attendue, lorsque, à l'instant même où elle sortait, des pas se firent entendre. Elle revint donc en arrière, avec un geste qui repoussa Beaumagnan et livra passage à Léonard.

Celui-ci examina vivement les deux hommes, puis prit à part la Cagliostro, et lui dit quelques mots à l'oreille.

Elle sembla stupéfaite et marmotta :

– Qu'est-ce que tu dis ?... qu'est-ce que tu dis ?...

Elle détourna la tête pour qu'on ne pût connaître le sentiment qu'elle éprouvait, mais Raoul eut l'impression d'une grande joie.

– Ne bougeons pas, fit-elle... On vient... Léonard, prends ton revolver. Quand on aura franchi le seuil, ajuste.

Elle apostropha Beaumagnan qui essayait d'ouvrir la porte.

– Mais vous êtes fou ? Qu'y a-t-il ? Restez donc là.

Comme Beaumagnan insistait, elle s'irrita.

– Pourquoi voulez-vous sortir ? Quelles raisons ? Vous connaissez donc cette personne, et vous voulez l'empêcher... ou bien l'emmener avec vous ?... Quoi ?... Répondez donc ?...

Beaumagnan ne lâchait pas la poignée, tandis que Josine essayait de le retenir. Voyant qu'elle n'y parvenait pas, elle se tourna vers Léonard et, de sa main libre, lui montra l'épaule gauche de Beaumagnan avec un geste qui ordonnait à la fois de frapper et de frapper sans brusquerie. En une seconde Léonard tira de sa poche un stylet qu'il enfonça légèrement dans l'épaule de l'adversaire.

Celui-ci grogna : « Ah ! La gueuse... » et s'affaissa sur le dallage.

Elle dit tranquillement à Léonard :

– Aide-moi, et dépêchons-nous.

À eux deux, coupant la corde trop longue qui attachait Raoul, ils lièrent les bras et les jambes de Beaumagnan. Puis, après l'avoir assis et appuyé contre le mur, elle examina la plaie, la recouvrit d'un mouchoir, et dit :

– Ce n'est rien... à peine deux ou trois heures d'engourdissement... Prenons notre poste.

Ils se mirent à l'affût.

Tout cela elle l'exécuta sans hâte, la figure paisible, par gestes aussi mesurés que s'ils avaient été réglés d'avance. Quelques syllabes simplement pour donner des ordres. Mais sa voix, même assourdie, prenait un tel accent de triomphe que Raoul concevait une inquiétude croissante, et qu'il fut sur le point de crier et d'avertir celui ou celle qui, à son tour, allait tomber dans le guet-apens.

À quoi bon ? Rien ne pouvait s'opposer aux décisions redoutables de la Cagliostro. D'ailleurs il ne savait plus que faire.

Son cerveau s'épuisait en idées absurdes. Et puis... et puis... il était trop tard. Un gémissement lui échappa : Clarisse d'Étignes entra.

## *Démence et génie*

### [Table des matières](#)

Jusqu'ici Raoul n'avait ressenti qu'une peur plutôt morale, le danger ne menaçant que lui et la Cagliostro ; pour lui, il se confiait à son adresse et à sa bonne étoile ; pour la Cagliostro, il la savait de taille à se défendre contre Beaumagnan.

Mais Clarisse ! En présence de Joséphine Balsamo, Clarisse était comme une proie livrée aux ruses et à la cruauté de l'ennemi. Et, dès lors, la peur de Raoul se compliqua d'une sorte d'horreur physique qui, *réellement*, dressait ses cheveux sur sa tête et lui donnait ce que l'on appelle vulgairement la chair de poule. La face implacable de Léonard ajoutait à cette épouvante. Il se souvenait de la veuve Rousselin et de ses doigts tuméfiés.

En vérité, il avait vu juste lorsque, une heure plus tôt, venant au rendez-vous, il devinait que la grande bataille se préparait et qu'elle le mettrait aux prises avec Joséphine Balsamo. Jusqu'ici, simples escarmouches, engagements d'avant-garde. Maintenant, c'était la lutte à mort entre toutes les forces qui s'étaient affrontées, et Raoul s'y présentait, lui, les mains liées, la corde au cou, et avec ce surcroît d'affaiblissement que lui causait l'arrivée de Clarisse d'Étignes.

« Allons, se dit-il, j'ai encore beaucoup à apprendre. Cette situation affreuse, j'en suis à peu près responsable, et ma chère Clarisse une fois de plus est ma victime. »

La jeune fille demeurait interdite sous la menace du revolver que Léonard tenait braqué. Elle était venue allégrement, comme on vient, un jour de vacances, à la rencontre de quelqu'un que l'on a plaisir à retrouver, et elle tombait au milieu de cette scène de violence et de crime, tandis que celui qu'elle aimait demeurait en face d'elle, immobile et captif.

Elle balbutia :

– Qu'y a-t-il, Raoul ? Pourquoi êtes-vous attaché ?

Elle tendait ses mains vers lui, autant pour implorer son aide que pour lui offrir la sienne. Mais que pouvaient-ils l'un et l'autre !

Il remarqua ses traits tirés et l'extrême lassitude de tout son être, et il dut se retenir de pleurer en pensant à la douloureuse confession qu'elle avait faite à son père et aux conséquences de la faute commise. Malgré tout, il lui dit, avec une assurance imperturbable :

– Je n'ai rien à craindre, Clarisse, et vous non plus, absolument rien. Je réponds de tout.

Elle jeta les yeux sur ceux qui l'entouraient, eut la stupeur de reconnaître Beaumagnan sous le masque qui l'étouffait, et interrogea timidement Léonard :

– Que me voulez-vous ? Tout cela est effrayant... Qui m'a fait venir ici ?

– Moi, mademoiselle, dit Joséphine Balsamo.

La beauté de Josine avait déjà frappé Clarisse. Un peu d'espoir la réconforta, comme s'il ne pouvait lui venir de cette femme admirable que de l'aide et de la protection.

– Qui êtes-vous, madame ? Je ne vous connais pas...

– Je vous connais, moi, affirma Joséphine Balsamo, que la grâce et la douceur de la jeune fille semblaient irriter, mais qui dominait sa colère. Vous êtes la fille du baron d'Étignes... et je sais aussi que vous aimez Raoul d'Andrésy.

Clarisse rougit et ne protesta pas. Joséphine Balsamo dit à Léonard :

– Va fermer la barrière. Mets-y la chaîne et le cadenas que tu as apportés, et redresse le vieux poteau tombé, où il y a une pancarte : « Propriété privée. »

– Dois-je rester dehors ? demanda Léonard.

– Oui, je n'ai pas besoin de toi pour l'instant, dit Josine d'un air qui terrifia Raoul. Reste dehors. Il ne faut pas que nous soyons dérangés... À aucun prix, n'est-ce pas ?

Léonard contraignit Clarisse à s'asseoir sur une des deux chaises, lui ramena les deux bras en arrière et voulut lier les poignets aux barreaux.

– Inutile, dit Joséphine Balsamo, laissons.

Il obéit.

Tour à tour, elle regarda ses trois victimes, toutes trois désarmées et réduites à l'impuissance. Elle était maîtresse du champ de bataille et, sous peine de mort, pouvait imposer ses arrêts inflexibles.

Raoul ne la quittait pas des yeux, tâchant de discerner son plan et ses intentions. Le calme de Josine l'impressionnait plus que tout. Elle n'avait point cette fièvre et cette agitation qui eussent, pour ainsi dire, désarticulé la conduite de toute autre femme à sa place. Aucune attitude de triomphe. Plutôt même un certain ennui, comme si elle eût agi sous l'impulsion de forces intérieures qu'elle n'était pas maîtresse de discipliner.

Pour la première fois, il devinait en elle cette sorte de fatalisme nonchalant que dissimulait d'ordinaire sa beauté souriante, et qui était peut-être l'essentiel même et l'explication de sa nature énigmatique.

Elle prit place à côté de Clarisse, sur l'autre chaise, et, les yeux fixes, la voix lente, avec de la sécheresse et de la monotonie dans l'accent, elle commença :

– Il y a trois mois, mademoiselle, une jeune femme était enlevée furtivement à sa descente du train, et transportée au château de la Haie d'Étignes, où se trouvaient réunis, dans une grande salle isolée, une dizaine de gentilshommes du pays de Caux, dont Beaumagnan, que vous voyez ici, et votre père. Je ne vous raconterai pas tout ce qui fut dit à cette réunion, et toutes les ignominies que cette femme eut à subir de la part de gens qui se prétendaient ses juges. Toujours est-il que, après un simulacre de débats, le soir, ses invités étant partis, votre père et son cousin Bennetot emmenèrent cette femme au bas des falaises, l'attachèrent au fond d'une barque trouée qu'alourdissait un énorme galet, et la conduisirent au large où ils l'abandonnèrent.

Clarisse, suffoquée, balbutia :

– Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !... mon père n'aurait jamais fait cela... ce n'est pas vrai !

Sans se soucier de la protestation indignée de Clarisse, Joséphine Balsamo continua :

– Quelqu'un avait assisté, sans qu'aucun des conjurés s'en doutât, à la séance du château, quelqu'un qui épia les deux assassins – il n'y a pas d'autre terme, n'est-ce pas ? – s'accrocha à la barque et sauva la victime dès qu'ils se furent éloignés. D'où venait-il, celui-là ? Tout porte à croire qu'il avait passé la nuit précédente et la matinée dans votre chambre, accueilli par vous, non pas comme un fiancé, puisque votre père lui avait refusé ce titre, mais comme un amant.

Les accusations et les injures heurtaient Clarisse comme des coups de massue. Dès la première minute, elle avait été hors de combat, incapable de résister ni même de se défendre.

Toute pâle, défaillante, elle se courba sur sa chaise, en gémissant :

– Oh ! Madame, que dites-vous ?

– Ce que vous avez dit vous-même à votre père, repartit la Cagliostro, les conséquences de votre faute rendant nécessaire l’aveu que vous lui avez fait avant-hier soir. Ai-je besoin de préciser davantage et de vous dire ce qu’il est advenu de votre amant ? Le jour même où il vous déshonorait, Raoul d’Andrézy vous abandonnait pour suivre la femme qu’il avait sauvée de la mort la plus affreuse, se dévouait à elle corps et âme, se faisait aimer d’elle, vivait de sa vie, et lui jurait de ne jamais vous revoir. Le serment fut fait de la façon la plus catégorique : *Je ne l’aimais pas, a-t-il dit. C’était une amourette. C’est fini.*

« Or, à la suite d’un malentendu passager... qui s’est élevé entre sa maîtresse et lui, cette femme vient de découvrir que Raoul correspondait avec vous et vous écrivait une lettre que voici, où il vous demandait pardon et vous donnait confiance en l’avenir. Comprenez-vous maintenant que j’ai quelque droit de vous traiter en ennemie... et même en ennemie mortelle ? ajouta sourdement la Cagliostro.

Clarisse se taisait. La peur montait en elle, et elle considérait avec une appréhension croissante le doux et terrifiant visage de celle qui lui avait pris Raoul et qui se proclamait son ennemie.

Frissonnant de pitié, et sans redouter la colère de Joséphine Balsamo, Raoul répéta gravement :

– S’il y a eu de ma part un serment solennel, et que je suis résolu à tenir envers et contre tous, Clarisse, c’est celui par lequel j’ai juré que pas un cheveu de votre tête ne serait touché. Soyez sans crainte. Avant dix minutes, vous sortirez d’ici, saine et sauve. Dix minutes, Clarisse, pas davantage.

Joséphine Balsamo ne releva pas l’apostrophe. Posément, elle reprit :

– Voilà donc notre situation réciproque bien établie. Passons aux faits, et là, de même je serai très brève. Votre père, mademoiselle, son ami Beaumagnan, et leurs complices, poursuivent une entreprise commune, que je poursuis de mon côté, et après laquelle Raoul s’acharne également. D’où, entre nous, une guerre incessante. Or, les uns comme les autres, nous sommes entrés en relation avec une dame Rousselin, laquelle possédait un

coffret ancien dont nous avons besoin pour réussir, et dont elle s'était dessaisie en faveur d'une autre personne.

« Nous l'avons interrogée de la manière la plus pressante, sans toutefois obtenir d'elle le nom de cette personne qui, paraît-il, l'avait comblée de bienfaits et qu'elle ne voulait pas compromettre par une indiscretion. Tout ce qu'il nous fut possible d'apprendre, c'est une vieille histoire que je vais vous résumer, et dont vous suivrez tout l'intérêt à notre point de vue... et au vôtre, mademoiselle. »

Raoul commençait à discerner le chemin suivi par la Cagliostro et le but où elle devait inévitablement aboutir. C'était si effroyable qu'il lui dit avec un accent de colère :

– Non, non, pas cela, n'est-ce pas ? Pas cela ! Il y a des choses qui doivent rester cachées...

Elle ne parut pas entendre et continua, inexorable :

– Voici. Il y a vingt-quatre ans, pendant la guerre entre la France et la Prusse, deux hommes qui fuyaient les envahisseurs et qui s'en allaient sous la conduite du sieur Rousselin, tuèrent aux environs de Rouen, pour lui voler son cheval, un domestique du nom de Jaubert.

« Avec le cheval, ils purent se sauver, emportant en plus un coffret qu'ils avaient dérobé à leur victime et qui contenait les bijoux les plus précieux.

« Plus tard, le sieur Rousselin qu'ils avaient emmené de force, et à qui ils avaient donné pour sa part quelques bagues sans valeur, revint à Rouen près de sa femme et y mourut presque aussitôt tellement ce meurtre et sa complicité involontaire l'avaient déprimé. Or, des relations s'établirent entre la veuve et les assassins, ceux-ci redoutant quelque bavardage et il arriva... Mais je suppose, mademoiselle, que vous comprenez exactement de qui il s'agit, n'est-ce pas ?

Clarisse écoutait avec un effarement si douloureux que Raoul s'écria :

– Tais-toi, Josine, pas un mot de plus ! C'est l'action la plus vile et la plus absurde. À quoi bon ?

Elle lui imposa silence.

– À quoi bon ? fit-elle. Parce que toute la vérité doit être dite. Tu nous as jetées, elle et moi, l'une contre l'autre. Qu'il y ait donc égalité entre elle et moi dans la souffrance.

– Ah ! Sauvage, murmura-t-il avec désespoir.



Et Joséphine Balsamo se retournant vers Clarisse, précisa :

– Votre père et votre cousin Bennetot suivirent donc de près la veuve Rousselin, et c'est évidemment au baron d'Étignes qu'elle dut son installation à Lillebonne, où il lui fut plus facile de la surveiller. Du reste, avec les années, il se trouva quelqu'un pour accomplir plus ou moins consciemment cette besogne : ce fut vous, mademoiselle. La veuve Rousselin vous prit en affection, à un tel point qu'il n'y avait plus à craindre de sa part le moindre acte d'hostilité. Pour rien au monde, elle n'eût trahi le père de la petite fille qui, de temps à autre, venait jouer chez elle. Visites clandestines évidemment, afin qu'aucun fil ne pût relier le présent au passé, visites qu'on remplaçait même quelquefois par des rendez-vous aux environs, au vieux phare ou ailleurs.

« C'est au cours d'une de ces visites que vous avez aperçu par hasard dans le grenier de Lillebonne le coffret que Raoul et moi nous cherchions, et par fantaisie que vous l'avez emporté chez vous, à la Haie d'Étignes. Aussi, lorsque Raoul et moi nous avons su, de la veuve Rousselin, que le coffret était en possession d'une personne qu'elle ne voulait pas nommer, que cette personne l'avait comblée de bienfaits, et qu'elles se rencontraient toutes deux à date fixe, nous en avons conclu sans hésitation qu'il nous suffirait de venir au vieux phare, à la place de la veuve Rousselin, pour découvrir une partie de la vérité.

« Et, en vous voyant apparaître, nous avons acquis la certitude immédiate que les deux assassins n'étaient autre que Bennetot et le baron d'Étignes, c'est-à-dire les deux hommes qui, depuis, m'ont jetée à la mer.

Clarisse pleurait, les épaules secouées par ses sanglots. Raoul ne doutait pas que les crimes de son père ne lui fussent inconnus, mais il ne doutait pas non plus que l'accusation de l'ennemie ne lui montrât subitement sous leur véritable jour bien des choses dont elle ne s'était pas rendu compte jusqu'ici et ne l'obligeât aussi à considérer son père comme un assassin. Quel déchirement pour elle ! Et comme Joséphine Balsamo avait frappé juste ! Avec quelle science effroyable du mal le bourreau torturait sa victime ! Avec quel raffinement, mille fois plus cruel que les tourments physiques infligés à la veuve Rousselin par Léonard, Joséphine Balsamo se vengeait de l'innocente Clarisse !

– Oui, disait-elle à voix basse, un assassin... Ses richesses, son château, ses chevaux, tout cela provient du crime. N'est-ce pas, Beaumagnan ? Tu

pourrais, toi aussi, apporter ton témoignage, toi qui avais justement, et par cela même, pris sur lui une telle influence ? Maître d'un secret que tu avais dérobé, peu importe comment, tu le faisais marcher au doigt et à l'œil, et profitais du premier crime commis et des preuves que tu en avais pour l'obliger à te servir et à tuer encore ceux qui te gênaient, Beaumagnan... j'en sais quelque chose ! Ah ! Bandits que vous êtes !

Ses yeux cherchaient les yeux de Raoul. Il eut l'impression qu'elle essayait d'excuser ses propres crimes en évoquant ceux de Beaumagnan et de ses complices. Mais il lui dit durement :

– Et après ? Est-ce fini ? Vas-tu t'acharner encore sur cette enfant ? Que veux-tu de plus ?

– Qu'elle parle, déclara Josine.

– Si elle parle, la laisseras-tu libre ?

– Oui.

– Alors, interroge-la. Que demandes-tu ? Le coffret ? La formule inscrite à l'intérieur du couvercle ? Est-ce cela ?

Mais que Clarisse voulût répondre ou non, qu'elle sût la vérité ou l'ignorât, elle semblait incapable de prononcer une parole et même de comprendre la question posée.

Raoul insista.

– Surmontez votre douleur, Clarisse. C'est la dernière épreuve, et tout sera terminé. Je vous en prie, répondez... Il n'y a là, dans ce qu'on vous demande, rien qui doive blesser votre conscience. Vous n'avez fait aucun serment de discrétion. Vous ne trahissez personne... En ce cas...

La voix insinuante de Raoul détendait la jeune fille. Il le sentit et interrogea :

– Qu'est devenu ce coffret ? Vous l'avez rapporté à la Haie d'Étignes ?

– Oui, souffla-t-elle, épuisée.

– Pourquoi ?

– Il me plaisait... un caprice...

– Votre père l'a vu ?

– Oui.

– Le jour même ?

– Non, il ne l'a vu que quelques jours plus tard.

– Il vous l'a repris ?

– Oui.

– Sous quel prétexte ?  
– Aucun.  
– Mais vous aviez eu le temps d’examiner l’objet ?  
– Oui.  
– Et vous avez vu une inscription à l’intérieur du couvercle, n’est-ce pas ?

– Oui.  
– De vieux caractères, n’est-ce pas ? Gravés grossièrement ?  
– Oui.  
– Vous avez pu les déchiffrer ?  
– Oui.  
– Facilement ?  
– Non, mais j’y suis arrivée.  
– Et vous vous rappelez cette inscription ?  
– Peut-être... je ne sais pas... c’étaient des mots latins...  
– Des mots latins ? Cherchez bien...  
– Ai-je le droit ?... Si c’est un secret si grave, dois-je le révéler ?...

Clarisse hésitait.

– Vous le pouvez, Clarisse, je vous l’assure... Vous le pouvez parce que ce secret n’appartient à personne. Nul au monde n’a aucun titre à le connaître plus spécialement que votre père, ou ses amis, ou moi. Il est à celui qui le découvrira, au premier passant venu qui saura en tirer parti.

Elle céda. Ce que Raoul affirmait devait être juste.

– Oui... oui... sans doute avez-vous raison... Mais, n’est-ce pas ? J’y attachais si peu d’importance, à cette inscription, que je dois rassembler mes souvenirs... et en quelque sorte traduire ce que j’ai lu... Il était question d’une pierre... et d’une reine...

– Il faut vous rappeler, Clarisse, il le faut, supplia Raoul, que l’expression plus sombre de la Cagliostro inquiétait.

Lentement, la figure contractée par l’effort de mémoire qu’elle accomplissait, se reprenant et se contredisant, la jeune fille réussit à prononcer :

– Voilà ... je me souviens ... voilà exactement la phrase que j’ai déchiffrée ... cinq mots latins ... dans cet ordre...

*Ad lapidem currebat olim regina...*

C'est tout au plus si elle eut le loisir d'articuler la dernière syllabe. Joséphine Balsamo qui semblait plus agressive et s'était rapprochée de la jeune fille, lui criait :

– Mensonge ! Cette formule, nous la connaissons depuis longtemps Beaumagnan peut le certifier. N'est-ce pas, Beaumagnan, nous la connaissons ?... Elle ment, Raoul, elle ment. Ces cinq mots-là, le cardinal de Bonnechose y fait allusion dans son résumé, et il leur accorde si peu d'attention, et leur refuse si nettement le moindre sens que je ne t'en ai même pas parlé !... *Vers la pierre jadis courait la reine*. Mais où se trouve-t-elle, cette pierre et de quelle reine s'agit-il ? Voilà vingt ans qu'on cherche. Non, non, il y a autre chose.

De nouveau elle était reprise de cette colère terrible qui ne se manifestait ni par éclats de voix ni par mouvements désordonnés, mais par une agitation tout intérieure, que l'on devinait à certains signes, et surtout à la cruauté anormale et inusitée des paroles.

Penchée contre la jeune fille, et la tutoyant, elle scandait :

– Tu mens ! ... tu mens ! ... Il y a un mot qui résume ces cinq-là... Lequel ? Il y a une formule ... une seule... laquelle ? Réponds.

Terrorisée, Clarisse se taisait. Raoul implora :

– Réfléchissez, Clarisse ... Rappelez-vous... En dehors de ces cinq mots, vous n'avez pas vu ?...

– Je ne sais pas ... je ne crois pas... gémit la jeune fille.

– Souvenez-vous ... Il faut vous souvenir... Votre salut est à ce prix...

Mais le ton même que Raoul employait, et son affection frémissante pour Clarisse exaspéraient Joséphine Balsamo.

Elle empoigna le bras de la jeune fille et ordonna :

– Parle, sinon...

Clarisse balbutia, mais sans répondre. La Cagliostro donna un coup de sifflet strident.

Presque aussitôt Léonard surgit dans l'embrasure de la porte.

Elle commanda entre ses dents, d'une voix dont le timbre ne résonnait pas :

– Emmène-là, Léonard... et commence à l'interroger.

Raoul bondit dans ses liens.

– Ah ! Lâche ! Misérable ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qu'on va lui faire ? Mais tu es donc la dernière des femmes ? Léonard, si tu touches à cette

enfant, je te jure Dieu qu'un jour ou l'autre...

– Ce que tu as peur pour elle ! ricana Joséphine Balsamo. Hein ! L'idée qu'elle puisse souffrir te bouleverse ! Parbleu ! Vous êtes faits pour vous entendre, tous les deux. La fille d'un assassin, et un voleur !

« Hé oui, un voleur, grinça-t-elle, en revenant à Clarisse. Un voleur, ton amant, pas autre chose ! Il n'a jamais vécu que de vols. Tout enfant il volait ! Pour te donner des fleurs, pour te donner la petite bague de fiançailles que tu portes au doigt, il a volé. C'est un cambrioleur, un escroc. Tiens, son nom même, son joli nom d'Andrézy, une escroquerie tout simplement. Raoul d'Andrézy ? Allons donc ! Arsène Lupin, le voilà son nom véritable. Retiens-le, Clarisse, il sera célèbre.

« Ah ! C'est que je l'ai vu à l'œuvre, ton amant ! Un maître ! Un prodige d'adresse ! Quel joli couple vous feriez si je n'y mettais bon ordre, et quel enfant prédestiné sera le vôtre, fils d'Arsène Lupin et petit-fils du baron Godefroy.

Cette idée de l'enfant donna de nouveau un coup de fouet à sa fureur. La folie du mal se déchaînait.

– Léonard...

– Ah ! Sauvage, lui jeta Raoul éperdu. Quelle ignominie !... Hein tu te démasques, Joséphine Balsamo ? Plus la peine de jouer la comédie, n'est-ce pas ? C'est bien toi, le bourreau ?...

Mais elle était intraitable, butée dans son désir barbare de faire le mal et de martyriser la jeune fille. Elle-même poussa Clarisse que Léonard entraînait vers la porte.

– Lâche ! Monstre ! hurlait Raoul. Un seul de ses cheveux, tu entends... un seul ! Et c'est la mort pour vous deux. Ah ! Les monstres ! Mais laissez-la donc !

Il s'était tendu si violemment contre ses liens que tout le mécanisme imaginé par Beaumagnan pour le retenir se démolit, et que la persienne vermoulue fut arrachée de ses gonds et tomba dans la pièce, derrière lui.

Il y eut un instant d'inquiétude dans le camp adverse. Mais les cordes, quoique relâchées, étaient solides et entravaient suffisamment le captif pour qu'il ne fût pas à craindre. Léonard sortit son revolver et l'appliqua sur la tempe de Clarisse.

– S'il fait un pas de plus, un seul mouvement, tire, commanda la Cagliostro.

Raoul ne bougea pas. Il ne doutait pas que Léonard n'exécutât l'ordre à la seconde même, et que le moindre geste ne fût la condamnation immédiate de Clarisse. Alors ?... Alors devait-il se résigner ? N'y avait-il aucun moyen de la sauver ?

Joséphine Balsamo ne le perdait pas de vue.

– Allons, dit-elle, tu comprends la situation, et te voilà plus sage.

– Non, répondit-il, très maître de lui... non, mais je réfléchis.

– À quoi ?

– Je lui ai promis qu'elle serait libre et qu'elle n'avait rien à redouter. Je veux tenir ma promesse.

– Un peu plus tard, peut-être, dit-elle.

– Non, Josine, tu vas la délivrer.

Elle se retourna vers son complice.

– Tu es prêt, Léonard ? Va, et que ce soit rapide.

– Arrête, exigea Raoul, d'un ton où il y avait une telle certitude d'être obéi qu'elle eut une hésitation.

« Arrête, répéta-t-il, et délivre-la... Tu entends, Josine, je veux que tu la délivres... Il ne s'agit pas de différer l'ignoble chose qui allait se faire ou d'y renoncer. Il s'agit de délivrer sur-le-champ Clarisse d'Étignes et de lui ouvrir cette porte toute grande.

Il fallait qu'il fût bien sûr de lui, et que sa volonté fût soutenue par des motifs bien extraordinaires pour qu'il la formulât avec tant d'impérieuse solennité.

Lui-même impressionné, Léonard demeurait indécis ; Clarisse, qui n'avait pas saisi cependant toute l'horreur de la scène, parut réconfortée.

La Cagliostro, interdite, murmura :

– Des mots, n'est-ce pas ? Quelque ruse nouvelle...

– Des faits, affirma-t-il... ou plutôt un fait qui domine tout et devant lequel tu t'inclineras.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demanda la Cagliostro, de plus en plus troublée. Que désires-tu ?

– Je ne désire pas... j'exige.

– Quoi ?

– La liberté immédiate de Clarisse, la liberté de partir d'ici, sans que Léonard ni toi ne remuent d'un seul pas.

Elle se mit à rire et demanda :

- Rien que cela ?
  - Rien que cela.
  - Et en échange, tu m’offres ?...
  - Le mot de l’énigme.
- Elle tressaillit.
- Tu le connais donc ?
  - Oui.

Le drame changeait soudain. De tout l’antagonisme furieux qui les jetait les uns contre les autres dans la haine et dans l’exécration de l’amour et de la jalousie il semblait que se dégageât le seul souci de la grande entreprise. L’obsession de la vengeance chez la Cagliostro passait au second plan. Les mille et mille pierres précieuses des moines avaient scintillé devant ses yeux, selon la volonté de Raoul.

Beaumagnan, à demi dressé, écoutait avidement.

Laissant Clarisse sous la garde de son complice, Josine s’avança et dit :

- Suffit-il de connaître le mot de l’énigme ?
- Non, dit Raoul. Il faut encore l’interpréter. Le sens même de la formule est caché sous un voile dont il faut d’abord s’affranchir.
- Et tu as pu, toi ?...
- Oui, j’avais déjà certaines idées à ce propos. Tout à coup la vérité m’a illuminé.

Elle savait que Raoul n’était pas homme à plaisanter en pareille occurrence.

- Explique-toi, dit-elle, et Clarisse s’en ira d’ici.
- Qu’elle s’en aille d’abord, répliqua-t-il, et je m’expliquerai. Je m’expliquerai, bien entendu, non pas la corde au cou et les mains liées, mais librement, sans la moindre entrave.
- C’est absurde. Tu retournes la situation. Je suis maîtresse absolue des événements.

– Plus maintenant, affirma-t-il. Tu dépends de moi. C’est à moi de dicter mes conditions.

Elle haussa les épaules et, cependant, ne put s’empêcher de dire :

- Jure que tu parles selon l’exacte vérité. Jure-le sur la tombe de ta mère.

Il prononça posément :

– Sur la tombe de ma mère, je te jure que vingt minutes après que Clarisse aura franchi ce seuil, je t’indiquerai l’endroit précis où se trouve la borne, c’est-à-dire où se trouvent les richesses accumulées par les moines des abbayes de France.

Elle voulut s’affranchir de la fascination incroyable que Raoul exerçait tout à coup sur elle avec son offre fabuleuse, et, s’insurgeant :

– Non, non, c’est un piège... tu ne sais rien...

– Non seulement je sais, dit-il, mais je ne suis pas seul à savoir.

– Qui encore ?

– Beaumagnan et le baron.

– Impossible !

– Réfléchis. Beaumagnan était avant-hier à la Haie d’Étignes. Pourquoi ? Parce que le baron a recouvré le coffret et qu’ils étudient ensemble l’inscription. Or, s’il n’y a pas que les cinq mots révélés par le cardinal, s’il y a le mot, le mot magique qui les résume et qui donne la clef du mystère, ils l’ont vu, eux, et ils savent.

– Que m’importe ! fit-elle, en observant Beaumagnan, je le tiens, lui.

– Mais tu ne tiens pas Godefroy d’Étignes, et peut-être, à l’heure actuelle est-il là-bas, avec son cousin, tous deux envoyés d’avance par Beaumagnan pour explorer les lieux et préparer l’enlèvement du coffre-fort. Comprends-tu le danger ? Comprends-tu qu’une minute perdue, c’est toute la partie que tu perds ?

Elle s’obstina rageusement.

– Je la gagne si Clarisse parle.

– Elle ne parlera pas pour cette bonne raison qu’elle n’en sait pas davantage.

– Soit, mais alors parle, toi, puisque tu as eu l’imprudence de me faire un tel aveu. Pourquoi la délivrer ? Pourquoi t’obéir ? Tant que Clarisse est entre les mains de Léonard, je n’ai qu’à vouloir pour t’arracher ce que tu sais.

Il hocha la tête.

– Non, dit-il, le danger est écarté, l’orage est loin. Peut-être, en effet, n’aurais-tu qu’à vouloir, mais justement tu ne peux plus vouloir *cela*. Tu n’en as plus la force.

Et c’était vrai, Raoul en avait la conviction. Dure, cruelle, « infernale », comme disait Beaumagnan, mais tout de même femme et sujette à des



défaillances nerveuses, la Cagliostro faisait le mal par crise plutôt que par volonté – crise de démence où il y avait de l’hystérie et que suivait une sorte de lassitude, de courbature aussi bien morale que physique. Raoul ne doutait pas qu’elle n’en fût là, en cet instant.

– Allons, Joséphine Balsamo, dit-il, sois logique avec toi-même. Tu as joué ta vie sur cette carte – la conquête de richesses illimitées. Veux-tu renier tous tes efforts au moment où je te les offre, ces richesses ?

La résistance faiblissait. Joséphine Balsamo objecta :

– Je me méfie de toi.

– Ce n’est pas vrai. Tu sais parfaitement que je tiendrai mes promesses. Si tu hésites... Mais tu n’hésites pas. Au fond de toi, ta décision est prise, et c’est la bonne.

Elle demeura songeuse une ou deux minutes, puis elle eut un geste qui signifiait : « Après tout, je la retrouverai, la petite, et ma vengeance n’est que différée. »

– Sur le souvenir de ta mère, n’est-ce pas ? dit-elle.

– Sur le souvenir de ma mère, sur tout ce qui me reste d’honneur et de propriété, je ferai pour toi toute la lumière.

– Soit, acceptat-elle. Mais Clarisse et toi, vous n’échangerez pas un seul mot à part.

– Pas un seul mot. D’ailleurs, je n’ai rien de secret à lui dire. Qu’elle soit libre, je n’ai pas d’autre but.

Elle ordonna :

– Léonard, laisse la petite. Quant à lui, détache-le.

Léonard eut un air de désapprobation. Mais il était trop asservi pour regimber. Il s’éloigna de Clarisse, puis il acheva de couper les liens qui retenaient encore Raoul.

L’attitude de Raoul ne fut pas du tout conforme à la gravité des circonstances. Il se déraidit les jambes, fit faire deux à trois exercices à ses bras, et respira profondément.

– Ouf ! J’aime mieux ça ! Je n’ai aucune vocation pour jouer les captifs. Délivrer les bons et punir les méchants, voilà ce qui m’intéresse. Tremble, Léonard.

Il s’approcha de Clarisse et lui dit :

– Je vous demande pardon de tout ce qui vient de se passer. Cela ne se représentera plus jamais, soyez-en sûre. Désormais, vous êtes sous ma

protection. Êtes-vous de force à partir ?

– Oui... oui... dit-elle. Mais vous ?

– Oh ! Moi, je ne cours aucun risque. L'essentiel, c'est votre salut. Or, j'ai peur que vous ne puissiez pas marcher longtemps.

– Je n'ai pas à marcher longtemps. Hier mon père m'a conduite chez une de mes amies où il doit me reprendre demain.

– Près d'ici ?

– Oui.

– N'en dites pas davantage, Clarisse. Tout renseignement se retournerait contre vous.

Il la mena jusqu'à la porte et fit signe à Léonard d'aller ouvrir le cadenas de la barrière. Quand Léonard eut obéi, il reprit :

– Soyez prudente et ne craignez rien, absolument rien, ni pour vous ni pour moi. Nous nous retrouverons lorsque l'heure aura sonné, et elle ne tardera pas à sonner, quels que soient les obstacles qui nous séparent.

Il referma la porte derrière elle. Clarisse était sauvée. Alors il eut l'aplomb de dire :

– Quelle adorable créature !

Par la suite, quand Arsène Lupin racontait cet épisode de sa grande aventure avec Joséphine Balsamo, il ne pouvait s'empêcher de rire :

– Eh ! Oui. Je ris comme je riais à ce moment-là, et je me souviens que, pour la première fois, j'exécutai sur place un de ces petits entrechats qui me servirent bien souvent depuis à illustrer mes victoires les plus difficiles... et celle-ci l'était bigrement, difficile.

« En vérité, j'exultais. Clarisse libre, tout me semblait fini. J'allumai une cigarette, et comme Joséphine Balsamo se plantait devant moi pour me rappeler notre pacte, j'eus l'incorrection de lui souffler ma fumée en plein visage. « Voyou ! » mâchonna-t-elle.

« L'épithète que je lui relançai comme une balle fut tout simplement ignoble. Mon excuse, c'est que j'y mis beaucoup plus d'espièglerie que de grossièreté. Et puis... et puis... ai-je besoin d'excuse ? Ai-je besoin d'analyser les sentiments excessifs et contradictoires que m'inspira cette femme ? Je ne me pique pas de faire de la psychologie à son propos, et de m'être conduit comme un gentleman avec elle. Je l'aimais et je la détestais *férocement* à la fois. Mais depuis qu'elle s'était attaquée à Clarisse, mon dégoût et mon mépris n'avaient plus de limites. Je ne voyais même plus le

masque admirable de sa beauté, mais ce qui était en dessous, et c'est à la sorte de bête carnassière, qui m'apparut soudain, que je jetai en pirouettant une abominable injure.

Arsène Lupin pouvait rire, *après*. Tout de même l'instant fut tragique, et il s'en fallut sans doute de peu que la Cagliostro ou Léonard ne l'abattissent d'un coup de feu.

Elle fit entre ses dents :

– Ah ! Comme je te hais !

– Pas plus que moi, ricana-t-il.

– Et tu sais que ce n'est pas fini entre Clarisse et Joséphine Balsamo ?

– Pas plus qu'entre Clarisse et Raoul d'Andrésy, dit-il, indomptable.

– Gredin ! murmura-t-elle... tu mériterais...

– Une balle de revolver... Impossible, ma chérie !

– Ne me défie pas trop, Raoul !

– Impossible, te dis-je. Je suis sacré pour toi, actuellement. Je suis le monsieur qui représente un milliard. Supprime-moi, et le milliard passe sous ton joli nez, ô fille de Cagliostro ! C'est dire à quel point tu me respectes ! Chaque cellule de mon cerveau correspond à une pierre précieuse...

« Une petite balle là-dedans, et tu auras beau implorer les mânes de ton père... bernique ! Pas un sou pour la Josette ! Je te le répète, ma petite Joséphine, je suis « tabou » comme on dit en Polynésie. Tabou des pieds à la tête ! Mets-toi à genoux et baise-moi la main, c'est ce que tu as de mieux à faire. »

Il ouvrit une fenêtre latérale qui donnait sur le clos et soupira :

– On étouffe ici. Décidément, Léonard sent le renfermé. Tu tiens beaucoup, Joséphine, à ce que ton bourreau garde sa main au fond de sa poche à revolver ?

Elle frappa du pied.

– Assez de bêtises ! déclara-t-elle. Tu as posé tes conditions, tu connais les miennes.

– La bourse ou la vie.

– Parle, et tout de suite, Raoul.

– Comme tu es pressée ! D'abord, j'ai fixé un délai de vingt minutes pour être bien sûr que Clarisse soit à l'abri de tes griffes, et nous sommes loin des vingt minutes. En outre...

– Quoi encore ?  
– En outre comment veux-tu que je déchiffre en cinq sec un problème que l'on s'évertue vainement à résoudre depuis des années et des années ?  
Elle fut abasourdie.  
– Que veux-tu dire ?  
– Rien que de très simple. Je demande un peu de répit.  
– Du répit ? Mais pourquoi ?  
– Pour déchiffrer...  
– Hein ? Tu ne savais donc pas ?...  
– Le mot de l'énigme ? Ma foi, non.  
– Ah ! Tu as menti !  
– Pas de gros mots, Joséphine.  
– Tu as menti, puisque tu as juré...  
– Sur la tombe de ma pauvre maman oui, et je ne me dérobe pas. Mais il ne faut pas confondre autour avec alentour. Je n'ai pas juré que je savais la vérité. J'ai juré que je te dirais la vérité.  
– Pour dire, il faut savoir.  
– Pour savoir, il faut réfléchir, et tu ne m'en laisses pas le temps ! Sacrebleu ! Un peu de silence... et puis, que Léonard lâche la crosse de son revolver : ça me dérange.

Plus encore que ses plaisanteries, le ton de persiflage et d'insolence avec lequel il les débitait avait quelque chose d'horripilant pour la Cagliostro.

Excédée, sentant la vanité de toute menace, elle lui dit :

– À ton aise ! Je te connais, tu tiendras ton engagement.

Il s'écria :

– Ah ! Si tu me prends par la douceur... je n'ai jamais pu résister à la douceur... Garçon, de quoi écrire ! Du papier de paille fine, une plume de colibri, le sang d'une mûre noire, et, comme écritoire, l'écorce d'un cédrat, ainsi qu'a dit le poète.

Il tira de son portefeuille un crayon et une carte de visite sur laquelle quelques mots étaient déjà disposés d'une façon spéciale. Il traça quelques barres pour relier ces mots les uns aux autres. Puis, au verso, il inscrivit la formule latine :

*Ad lapidem currebat olim regina.*

– Quel latin de cuisine ! dit-il à mi-voix. Il me semble qu'à la place des bons moines, j'aurais trouvé mieux, tout en obtenant le même résultat. Enfin, acceptons ce qui est. Donc la reine piquait un galop vers la borne... Regarde ta montre, Joséphine.

Il ne riait plus. Durant une ou deux minutes peut-être, sa figure fut empreinte de gravité, et ses yeux, comme fixés sur le vide disaient l'effort de la méditation. Il s'aperçut cependant que Josine l'observait d'un regard où il y avait une admiration et une confiance illimitées, et il lui sourit distraitement sans rompre le fil de ses idées.

– Tu vois la vérité, n'est-ce pas ? dit-elle.

Immobile sous ses liens, le visage tendu par l'anxiété, Beaumagnan écoutait. Est-ce que vraiment le formidable secret allait être divulgué ?

Il se passa encore une ou deux minutes, tout au plus, dans un silence infini.

Joséphine Balsamo prononça :

– Qu'est-ce que tu as, Raoul ? Tu sembles tout ému.

– Oui, oui, très ému, dit-il. Toute cette histoire, ces richesses dissimulées dans une borne, en plein champ, cela déjà ne manque pas d'être assez curieux. Mais ce n'est rien, Josine, ce n'est rien à côté de l'idée même qui domine cette histoire. Tu ne peux pas t'imaginer comme c'est étrange... et comme c'est beau ! ... Quelle poésie et quelle naïveté !

Il se tut ; puis, au bout d'un instant, il affirma sentencieusement :

– Josine, les moines du Moyen Âge étaient des gourdes.

Et, se levant :

– Mon Dieu ! Oui, de pieux personnages, mais, je le répète au risque de te blesser dans tes convictions, des gourdes ! Voyons, quoi ! Si un grand financier s'avisait de protéger son coffre-fort en écrivant dessus « Défense d'ouvrir » on le traiterait de gourde, n'est-ce pas ? Eh bien le procédé qu'ils ont choisi pour garantir leurs richesses est à peu près aussi ingénu.

Elle chuchota :

– Non ... non... ce n'est pas croyable !... tu n'as pas deviné !... tu te trompes ! ...

– Des gourdes aussi, tous ceux qui ont cherché depuis et qui n'ont rien trouvé. Des gens aveugles ! Des esprits bornés ! Comment ! Toi, Léonard, Godefroy d'Étignes, Beaumagnan, ses amis, toute la Société de Jésus, l'archevêque de Rouen, vous aviez sous les yeux ces cinq mots, et cela n'a

pas suffi ! Sapristi ! Un enfant de l'école primaire résout des problèmes autrement difficiles.

Elle objecta :

– D'abord il s'agissait d'un mot et non de cinq.

– Mais il y est, le mot, sacrebleu ! Quand je t'ai dit tout à l'heure que la possession du coffret avait dû révéler ce mot indispensable à Beaumagnan et au baron, c'était pour t'effrayer et pour te faire lâcher prise ! Car ces messieurs n'y ont vu que du feu. Mais le mot indispensable, il y est ! Il est là, mêlé aux cinq mots latins ! Au lieu de pâlir comme vous l'avez tous fait sur cette vague formule, il fallait tout bêtement, la lire, assembler les cinq premières lettres, et s'occuper du mot composé par ces cinq initiales.

Elle dit à voix basse :

– Nous y avons pensé... le mot *Alcor*, n'est-ce pas ?

– Oui, le mot *Alcor*.

– Eh bien ! Quoi ?

– Comment quoi ? Mais il contient tout ce mot ! Sais-tu ce qu'il signifie ?

– C'est un mot arabe qui signifie « épreuve ».

– Et dont les Arabes et dont tous les peuples se servent pour désigner quoi ?

– Une étoile.

– Quelle étoile ?

– Une étoile qui fait partie de la constellation de la Grande Ourse. Mais cela n'a pas d'importance. Quelle relation peut-il y avoir ?...

Raoul eut un sourire de pitié.

– Évidemment, n'est-ce pas ? Le nom d'une étoile ne peut avoir aucun rapport avec l'emplacement d'une borne champêtre. On se tient ce raisonnement stupide, et l'effort s'arrête de ce côté. Malheureuse ! Mais c'est justement cela qui m'a frappé, moi, quand j'ai tiré le mot *Alcor* des cinq initiales de l'inscription latine ! Maître du mot-talisman, du mot magique, et, d'autre part, ayant remarqué que toute l'aventure tournait autour du nombre *sept* (*sept* abbayes, *sept* moines, *sept* branches au chandelier, *sept* pierres de couleur enchâssées dans *sept* bagues) aussitôt, tu entends, aussitôt, par une sorte de mouvement réflexe de mon esprit, j'ai noté que l'étoile *Alcor* appartenait à la constellation de la Grande Ourse. Et le problème était résolu.

– Résolu ?... Comment !

– Mais, nom d'un chien ! Parce que la constellation de la Grande Ourse est justement formée par *sept* étoiles principales ! Sept ! Toujours le nombre sept ! Commences-tu à voir la relation ? Et dois-je te rappeler que si les Arabes ont choisi, et si les astronomes, depuis, ont accepté cette désignation d'*Alcor*, c'est parce que cette toute petite étoile, étant à peine visible, sert comme *épreuve*, tu entends ? Comme *épreuve*, pour spécifier que telle personne a bonne vue puisqu'elle peut la distinguer à l'œil nu. *Alcor*, c'est ce qu'il faut voir, ce qu'on cherche, la chose dissimulée, le trésor caché, la borne invisible où l'on glisse les pierres précieuses, c'est le coffre-fort.

Josine murmura, toute fiévreuse à l'approche de la grande révélation :

– Je ne comprends pas.

Raoul avait tourné sa chaise de façon à se poster entre Léonard et la fenêtre qu'il avait ouverte avec l'intention bien nette de s'enfuir à la seconde même où il le faudrait et, tout en parlant, il surveillait attentivement Léonard qui, lui, gardait sa main obstinément enfouie dans sa poche.

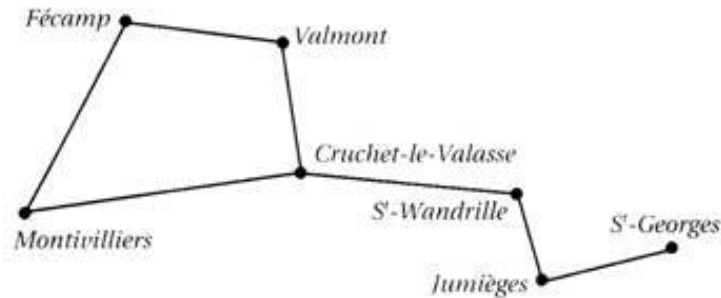
– Tu vas comprendre, dit-il. C'est tellement clair. De l'eau de roche. Regarde.

Il montra la carte de visite qu'il tenait entre ses doigts.

– Regarde. Elle ne me quitte pas depuis des semaines. Dès le début de nos recherches, j'avais relevé sur un atlas la position exacte des sept abbayes dont j'avais inscrit les sept noms sur cette carte. Les voilà, toutes les sept, aux sept emplacements qu'elles occupent les unes à l'égard des autres. Or il m'a suffi, tout à l'heure, dès que j'ai connu le mot, de réunir les sept points par des lignes pour aboutir à cette constatation inouïe, Josine, miraculeuse, colossale, et pourtant très naturelle, que *la figure ainsi formée représente exactement la Grande Ourse*. Saisis-tu bien l'étonnante réalité ? Les sept abbayes du pays de Caux, les sept abbayes primordiales où convergeaient les richesses de la France chrétienne, étaient disposées comme les sept étoiles principales de la Grande-Ourse ! Aucune erreur à ce propos. Qu'on prenne un atlas et qu'on fasse le décalque : c'est le dessin cabalistique de la Grande Ourse.

« Dès lors la vérité s'imposait aussitôt. À l'endroit même où *Alcor* se trouve sur la figure céleste, la borne doit fatalement se trouver sur la figure terrestre. Et puisque *Alcor* se trouve, dans le ciel, un peu à droite et au-

dessous de l'étoile située au milieu de la queue de la Grande Ourse, la borne doit fatalement se trouver un peu à droite et au-dessous de l'abbaye qui correspond à cette étoile, c'est-à-dire un peu à droite, et au-dessous de l'abbaye de Jumièges, jadis la plus puissante et la plus riche des abbayes normandes. C'est inévitable, mathématique. La borne est là et pas ailleurs.



« Et tout de suite, comment ne pas songer : 1° que justement, un peu au sud et un peu à l'est de Jumièges, à une petite lieue de distance, il existe, au hameau de Mesnil-sous-Jumièges, tout près de la Seine, les vestiges du manoir d'Agnès Sorel, maîtresse du roi Charles VII ; 2° que l'abbaye communiquait avec le manoir par un souterrain dont on aperçoit encore l'orifice ? Conclusion : la borne légendaire se trouve près du manoir d'Agnès Sorel, à côté de la Seine, et la légende veut sans doute que la maîtresse du roi, sa *reine* d'amour, courût vers cette borne, dont elle ignorait le précieux contenu, pour s'y asseoir et pour regarder la barque royale glisser sur le vieux fleuve normand.

*« Ad lapidem currebat olim regina.*

Un grand silence unissait Raoul d'Andrésey et Joséphine Balsamo. Le voile était levé. La lumière chassait les ténèbres. Entre eux, il semblait que toute haine fût apaisée. Il y avait trêve aux conflits implacables qui les divisaient, et plus rien ne demeurait que l'étonnement de pénétrer ainsi dans les régions interdites du passé mystérieux que le temps et l'espace défendaient contre la curiosité des hommes.

Assis près de Josine, les yeux fixés à l'image qu'il avait dessinée, Raoul continua sourdement, avec une exaltation contenue :



– Oui, très imprudents, ces moines qui confiaient un tel secret à la garde d'un mot si transparent ! Mais quels poètes, ingénus et charmants ! Quelle jolie pensée d'associer à leurs biens terrestres le ciel lui-même ! Grands contemplateurs, grands astronomes comme leurs ancêtres de Chaldée, ils prenaient leurs inspirations là-haut ; le cours des astres réglait leur existence, et c'était aux constellations qu'ils demandaient précisément de veiller à leurs trésors. Qui sait même si le lieu de leurs sept abbayes ne fut pas choisi au préalable pour reproduire sur le sol normand la figure gigantesque de la Grande Ourse ?... Qui sait...

L'effusion lyrique de Raoul était évidemment fort justifiée, mais il ne put la pousser jusqu'au bout. S'il se méfiait de Léonard, il avait oublié Joséphine Balsamo. Brusquement, celle-ci lui frappa le crâne d'un coup de son casse-tête.

C'était bien la dernière chose à laquelle il s'attendait, quoique la Cagliostro fût coutumière de ces sortes d'attaques sournoises. Étourdi, il se plia en deux sur sa chaise, puis tomba à genoux, puis se coucha tout de son long.

Il bégayait, d'une voix incohérente :

– C'est vrai... parbleu ! ... je n'étais plus « tabou »...

Il dit encore, avec ce ricanement de gamin qu'il tenait sans doute de son père Théophraste Lupin, il dit encore :

– La gredine ! ... même pas de respect pour le génie !... Ah ! Sauvage, t'as donc un caillou en guise de cœur ?... Tant pis pour toi, Joséphine, *nous aurions partagé le trésor*. Je le garderai tout entier.

Et il perdit connaissance.

## *Le coffre-fort des moines*

### [Table des matières](#)

Simple engourdissement, pareil à celui que peut éprouver un boxeur atteint en quelque endroit sensible. Mais lorsque Raoul en sortit, il constata, sans la moindre surprise d'ailleurs, qu'il se trouvait dans la même situation que Beaumagnan, captif comme lui et, comme lui, adossé au bas du mur.

Et il n'eut guère plus de surprise à voir, devant la porte, étendue sur les deux chaises, Joséphine Balsamo, en proie à l'une de ces dépressions nerveuses que provoquaient chez elle les émotions trop violentes et trop prolongées. Le coup dont elle avait frappé Raoul avait déterminé la crise. Son complice Léonard la soignait et lui faisait respirer des sels.

Il avait dû appeler l'un de ses complices, car Raoul vit entrer l'adolescent qu'il connaissait sous le nom de Dominique, et qui gardait la berline devant la maison de Brigitte Rousselin.

– Diable ! dit le nouveau venu, en apercevant les deux captifs, il y a eu du grabuge. Beaumagnan ! D'Andrézy ! La patronne n'y va pas de main morte. Résultat, une syncope, hein ?

– Oui. Mais c'est presque fini.

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

– La porter dans la voiture, et je la conduirai à la *Nonchalante*.

– Et moi ?

– Toi, tu vas veiller ces deux-là, dit Léonard en désignant les captifs.

– Bigre ! Des clients peu commodes. J'aime pas ça.

Ils se mirent en devoir de soulever la Cagliostro. Mais, ouvrant les yeux, elle leur dit, d'une voix si basse qu'elle ne pouvait certes pas soupçonner que Raoul eût l'oreille assez fine pour saisir la moindre bribe de l'entretien :

– Non. Je marcherai seule. Tu resteras ici, Léonard. Il est préférable que ce soit toi qui gardes Raoul.

– Laisse-moi donc en finir avec lui ! souffla Léonard, tutoyant la Cagliostro. Il nous portera malheur, ce gamin-là.

– Je l’aime.

– Il ne t’aime plus.

– Si. Il me reviendra. Et puis, quoi qu’il en soit, je ne le lâche pas.

– Alors que décides-tu ?

– La *Nonchalante* doit être à Caudebec. Je vais m’y reposer jusqu’aux premières heures du jour. J’en ai besoin.

– Et le trésor ? Il faut du monde pour manœuvrer une pierre de ce calibre.

– Je ferai prévenir ce soir les frères Corbut afin qu’ils me retrouvent demain matin à Jumièges. Ensuite je m’occuperai de Raoul... à moins que... Ah ! Ne m’en demande pas plus pour l’instant... Je suis brisée...

– Et Beaumagnan ?

– On le délivrera quand j’aurai le trésor.

– Tu ne crains pas que Clarisse nous dénonce ? La gendarmerie aurait beau jeu de cerner le vieux phare.

– Absurde ! Crois-tu qu’elle va mettre les gendarmes aux trousses de son père et de Raoul ?

Elle se souleva sur sa chaise et retomba aussitôt, en gémissant. Quelques minutes s’écoulèrent. Enfin, avec des efforts qui semblaient l’épuiser, elle réussit à se tenir debout, et, appuyée sur Dominique, s’approcha de Raoul.

– Il est comme étourdi, murmura-t-elle. Garde-le bien, Léonard, et l’autre aussi. Que l’un d’eux se sauve, et tout est compromis.

Elle s’en alla lentement. Léonard l’accompagna jusqu’à la vieille berline, et, un peu après, ayant cadenassé la barrière, revint avec un paquet de provisions. Puis on entendit le sabot des chevaux sur la route pierreuse.

Raoul déjà vérifiait la solidité de ses liens, tout en se disant :

– Un peu faiblarde, en effet, la patronne ! 1° raconter, si bas que ce soit, ses petites affaires devant témoins ; 2° confier des gaillards comme Beaumagnan et moi à la surveillance d’un seul homme... voilà des fautes qui prouvent un mauvais état physique.

Il est vrai que l’expérience de Léonard en pareille matière rendait malaisée toute tentative d’évasion.

– Laisse tes cordes, lui dit Léonard en entrant. Sinon, je cogne...

Le redoutable geôlier multiplia d’ailleurs les précautions qui devaient lui faciliter sa tâche. Il avait réuni les extrémités des deux cordes qui

attachaient les captifs, et les avait enroulées toutes deux au dossier d'une chaise placée par lui en équilibre instable, et sur laquelle il déposa le poignard que lui avait donné Joséphine Balsamo. Que l'un des captifs bougeât et la chaise tombait.

– Tu es moins bête que tu n'en as l'air, lui dit Raoul.

Léonard grogna :

– Un seul mot et je cogne.

Il se mit à manger et à boire, et Raoul risqua :

– Bon appétit ! S'il en reste, ne m'oublie pas.

Léonard se leva, les poings tendus.

– Suffit, vieux camarade, promet Raoul. J'ai un bœuf sur la langue. C'est moins nourrissant que ta charcuterie, mais je m'en contenterai.

Des heures passèrent. L'ombre vint.

Beaumagnan semblait dormir. Léonard fumait des pipes. Raoul monologuait et se gourmandait lui-même d'avoir été si imprudent avec Josine.

– J'aurais dû me méfier d'elle... Que de progrès à faire encore ! La Cagliostro est loin de me valoir, mais quelle décision ! Quelle vision claire de la réalité, et quelle absence de scrupules ! Une seule tare, qui empêche le monstre d'être complet : son système nerveux de dégénérée. Et c'est heureux pour moi aujourd'hui puisque cela me permettra d'arriver avant elle au Mesnil-sous-Jumièges.

Car il ne mettait pas en doute la possibilité d'échapper à Léonard. Il avait remarqué que les liens de ses chevilles se relâchaient sous l'influence de certains mouvements, et, comptant bien libérer sa jambe droite, il imaginait avec satisfaction l'effet d'un bon coup de chaussure sur le menton de Léonard. Dès lors, c'était la course éperdue vers le trésor.

Les ténèbres s'accumulaient dans la salle. Léonard alluma une bougie, fuma une dernière pipe et but un dernier verre de vin. Après quoi, il fut pris d'une somnolence qui lui fit faire quelques saluts de droite et de gauche. Par précaution, il tenait la bougie dans sa main, de sorte que la brûlure de la cire qui coulait le réveillait de temps à autre. Un coup d'œil à ses prisonniers, un autre à la double corde utilisée comme sonnette d'alarme, et il se rendormait.

Raoul continuait insensiblement, et non sans résultat, son petit travail de délivrance. Il devait être environ neuf heures du soir.

« Si je puis partir à onze heures, se disait-il, vers minuit je passe à Lillebonne où je soupe ; vers trois heures du matin je débouche au lieu sacré, et, dès les premières lueurs de l'aube, je mets dans ma poche le coffre-fort des moines. Oui, dans ma poche ! Pas besoin des frères Corbut ni de personne. »

Mais, à dix heures et demie, il en était au même point. Si lâches que fussent les nœuds, ils ne cédaient pas et Raoul commençait à désespérer, lorsque soudain il lui sembla entendre un bruit léger qui différait de tous ces frémissements dont se compose le grand silence nocturne, feuilles qui voltigent, oiseaux qui remuent sur les branches, caprices du vent.

*Cela* se renouvela deux fois, et il eut la certitude que cela entraît par la fenêtre latérale qu'il avait ouverte, et que Léonard avait repoussée avec négligence.

De fait, l'un des battants parut glisser en avant.

Raoul observa Beaumagnan. Il avait entendu et regardait aussi.

En face d'eux, Léonard s'éveilla, les doigts brûlés, reprit son petit manège de surveillance, et s'assoupit de nouveau. Là-bas le bruit, un instant suspendu, recommença, ce qui prouvait bien que chacun des mouvements du geôlier était attentivement suivi.

Quel événement se préparait donc ? La barrière étant close, il fallait qu'on eût franchi le mur que hérissaient des tessons de bouteilles, escalade qui n'était possible que pour un familier des lieux et par quelque brèche dégarnie de tessons. Qui ? Un paysan ? Un braconnier ? Était-ce du secours ? Un ami de Beaumagnan ? Ou quelque rôdeur ?

Une tête surgit, indistincte dans les ténèbres. Le rebord de la fenêtre, peu élevé, fut franchi aisément.

Tout de suite, Raoul discerna une silhouette de femme, et, aussitôt, avant même de voir, il sut que cette femme n'était autre que Clarisse.

Quelle émotion l'envahit ! Joséphine Balsamo s'était donc trompée, en supposant que Clarisse ne pourrait réagir ! Inquiète, retenue par la crainte des dangers qui le menaçaient surmontant sa lassitude et sa peur, la jeune fille avait dû se poster aux environs du vieux phare et attendre la nuit.

Et maintenant, elle tentait l'impossible pour sauver celui qui l'avait trahie si cruellement.

Elle fit trois pas. Nouveau réveil de Léonard qui, heureusement, lui tournait le dos. Elle s'arrêta, puis reprit sa marche dès qu'il se rendormit.

Ainsi parvint-elle à son côté.

Le poignard de Joséphine Balsamo se trouvait sur la chaise. Elle l'y prit. Allait-elle frapper ?

Raoul s'effraya. Le visage de la jeune fille, mieux éclairé, lui semblait contracté par une volonté farouche. Mais, leurs regards s'étant rencontrés, elle subit les ordres silencieux qu'il lui imposait, et elle ne frappa point. Raoul se pencha un peu pour que la corde qui le reliait à la chaise se détendît. Beaumagnan l'imita.

Alors, lentement, sans trembler, soulevant la corde avec une main, elle y entra le fil de la lame.

La chance voulut que l'ennemi ne se réveillât pas. Clarisse l'eût tué infailliblement. Sans le quitter des yeux, obstinée dans sa menace de mort, elle se baissa jusqu'à Raoul, et, à tâtons, chercha ses liens. Les poignets furent délivrés.

Il souffla :

– Donne-moi le couteau.

Elle obéit. Mais une main fut plus rapide que celle de Raoul. Beaumagnan qui, lui aussi de son côté, patiemment, depuis des heures, avait attaqué ses cordes, saisit l'arme au passage.

Furieux, Raoul lui empoigna le bras. Si Beaumagnan achevait de se délier avant lui et prenait la fuite, Raoul perdait tout espoir de conquérir le trésor. La lutte fut acharnée, lutte *immobile*, où chacun employait toute sa force en se disant qu'au moindre bruit Léonard se réveillerait.

Clarisse, qui tremblait de peur, se mit à genoux, autant pour les supplier tous deux, que pour ne pas tomber à terre.

Mais la blessure de Beaumagnan, si légère qu'elle fût, ne lui permit pas de résister aussi longtemps. Il lâcha prise.

À ce moment, Léonard remua la tête, ouvrit un œil, et regarda le tableau qui s'offrait à lui, les deux hommes à moitié dressés, rapprochés l'un de l'autre et en posture de combat, et Clarisse d'Étignes à genoux.

Cela dura quelques secondes, quelques secondes effroyables, car il n'y avait point de doute que Léonard, voyant cette scène, n'abattît ses ennemis à coups de revolver. Mais il ne la *vit* pas. Son regard, fixé sur eux, ne parvint pas à les *voir*. La paupière se referma sans que la conscience pût s'éveiller.

Alors Raoul coupa ses derniers liens. Debout, le poignard à la main, il était libre. Il chuchota, pendant que Clarisse se relevait :

– Va... Sauve-toi...

– Non, fit-elle, d'un signe de tête.

Et elle lui montra Beaumagnan, comme si elle n'eût pas consenti à laisser derrière elle, exposé à la vengeance de Léonard, cet autre captif.

Raoul insista. Elle fut inébranlable.

De guerre lasse, il tendit le couteau à son adversaire.

– Elle a raison, souffla-t-il... Soyons beau joueur. Tiens, débrouille-toi... Et désormais, chacun son jeu, hein ?

Il suivit Clarisse. L'un après l'autre, ils enjambèrent la fenêtre. Une fois dans le clos, elle lui prit la main et le conduisit jusqu'au mur, à un endroit où le faîte étant démoli, il y avait une brèche.

Aidée par lui, Clarisse passa.

Mais, quand il eut franchi le mur, il ne vit plus personne.

– Clarisse, appela-t-il, où êtes-vous donc ?

Une nuit sans étoiles pesait sur les bois. Ayant écouté, il entendit une course légère parmi les fourrés voisins. Il y pénétra, heurta des branches et des ronces qui lui barrèrent la route, et dut revenir au sentier.

« Elle me fuit, pensa-t-il. Prisonnier, elle risque tout pour me délivrer. Libre, elle ne consent plus à me voir. Ma trahison, la monstrueuse Joséphine Balsamo, l'abominable aventure, tout cela lui fait horreur. »

Mais, comme il regagnait son point de départ, quelqu'un dégringola du mur qu'il avait franchi. C'était Beaumagnan qui s'enfuyait à son tour. Et tout de suite des coups de feu jaillirent qui venaient de la même direction. Raoul n'eut que le temps de se mettre à l'abri. Léonard, perché sur la brèche, tirait dans les ténèbres.

Ainsi, à onze heures du soir environ, les trois adversaires s'élançaient en même temps vers la pierre de la Reine, située à onze lieues de distance. Quels étaient leurs moyens individuels d'y parvenir ? Tout dépendait de cela.

D'une part il y avait Beaumagnan et Léonard, tous deux pourvus de complices et à la tête d'organisations puissantes. Que Beaumagnan fût attendu par ses amis, que Léonard pût rejoindre la Cagliostro, et le butin appartenait au plus rapide. Mais Raoul était plus jeune et plus vif. S'il

n'avait pas commis la bêtise de laisser sa bicyclette à Lillebonne, toutes les chances étaient pour lui.

Il faut avouer qu'il renonça instantanément à trouver Clarisse et que la recherche du trésor devint son unique souci. En une heure, il franchit les dix kilomètres qui le séparaient de Lillebonne. À minuit, il réveillait le garçon de son hôtel, se restaurait en hâte, et, après avoir pris dans une valise deux petites cartouches de dynamite qu'il s'était procurées quelques jours auparavant, il enfourcha sa machine. Sur le guidon, il avait enroulé un sac de toile destiné à recueillir les pierres précieuses.

Son calcul était celui-ci :

« De Lillebonne au Mesnil-sous-Jumièges, huit lieues et demie... J'y serai donc avant le lever du jour. Aux premières lueurs, je trouve la borne et la fais éclater à la dynamite. Il est possible que la Cagliostro ou Beaumagnan me surprennent au milieu de l'opération. En ce cas partage. Tant pis pour le troisième. »

Ayant dépassé Caudebec-en-Caux, il suivit à pied la levée de terre qui, parmi les prairies et les roseaux, menait à la Seine. De même qu'en cette fin de journée où il avait déclaré son amour à Joséphine Balsamo, la *Nonchalante* était là, silhouette massive dans l'ombre épaisse.

Il vit un peu de lumière à la fenêtre voilée de la cabine que la jeune femme y occupait.

« Elle doit s'habiller, se dit-il. Ses chevaux viendront la chercher... Peut-être Léonard hâtera-t-il l'expédition... Trop tard, madame ! »

Il repartit à toute allure. Mais, une demi-heure après, comme il descendait une côte très dure, il eut l'impression que la roue de sa bicyclette s'empêtrait dans un obstacle, et il fut projeté violemment contre un tas de cailloux.

Aussitôt deux hommes surgirent, une lanterne fut braquée sur le talus derrière lequel il se blottit, et une voix cria :

– C'est lui ! Ce ne peut être que lui !... je l'avais bien dit : « Une corde tendue, et nous l'aurons quand il passera. »

C'était Godefroy d'Étignes, et, tout de suite, Bennetot rectifia :

– Nous l'aurons... s'il y consent, le brigand !

Comme une bête traquée, Raoul avait piqué une tête dans un buisson de ronces et d'épines où il déchira ses vêtements, et il s'était mis hors de portée. Les autres jurèrent et sacrèrent en vain. Il était introuvable.



– Assez cherché, dit une voix défaillante qui venait de la voiture et qui était celle de Beaumagnan. L'essentiel, c'est de démolir sa machine. Occupe-toi de cela, Godefroy, et filons. Le cheval a suffisamment soufflé.

– Mais vous, Beaumagnan, êtes-vous en état ?...

– En état ou non, il faut arriver... Mais, pour Dieu ! Je perds tout mon sang par cette damnée blessure... Le pansement ne tient pas.

Raoul entendit qu'on cassait les roues de sa bicyclette à coups de talon.

Bennetot défit les voiles qui encapuchonnaient les deux lanternes, et le cheval, cinglé d'un coup de fouet, partit au grand trot.

Raoul fila derrière la voiture.

Il enrageait. Pour rien au monde, il n'eût abandonné la lutte. Il ne s'agissait plus seulement de millions et de millions, et d'une chose qui donnerait à toute sa vie un sens magnifique ; il s'obstinait aussi par amour-propre. Ayant déchiffré l'énigme indéchiffrable, il devait arriver le premier au but. N'être pas là, ne pas prendre et laisser prendre, c'eût été, jusqu'au dernier de ses jours, une humiliation intolérable.

Aussi, sans tenir compte de sa fatigue, il courait à cent mètres en arrière de la voiture, encouragé par cette idée que tout le problème n'était pas résolu, que ses adversaires seraient, au même titre que lui, contraints de chercher l'emplacement de cette borne, et que, dans ces investigations, il reprendrait l'avantage.

D'ailleurs, la chance le favorisa. En approchant de Jumièges, il avisa un falot qui se balançait devant lui et perçut le bruit aigre d'une sonnette, et, tandis que les autres avaient passé droit, s'arrêta.

C'était le curé de Jumièges qui, accompagné d'un enfant, s'en revenait d'administrer l'extrême-onction. Raoul fit route avec lui, s'enquit d'une auberge, et, au cours de la conversation, se donnant pour un amateur d'archéologie, parla d'une pierre bizarre qu'on lui avait indiquée.

– Le dolmen de la Reine... quelque chose comme cela... m'a-t-on dit. Il est impossible que vous ne connaissiez pas cette curiosité, monsieur l'abbé ?

– Ma foi, monsieur, lui fut-il répondu, ça m'a tout l'air d'être ce que nous appelons par ici la pierre d'Agnès Sorel.

– Au Mesnil-sous-Jumièges, n'est-ce pas ?

– Justement, à une petite lieue d'ici. Mais ce n'est nullement une curiosité... tout au plus un amas de petites roches engagées dans le sol, et

dont la plus haute domine la Seine d'un mètre ou deux.

– Un terrain communal, si je ne me trompe ?

– Il y a quelques années, oui, mais la commune l'a vendu à un de mes paroissiens, le sieur Simon Thuillard, qui voulait arrondir sa prairie.

Tout frissonnant de joie, Raoul faussa compagnie au brave curé. Il était pourvu de renseignements minutieux qui lui furent d'autant plus utiles qu'il put éviter le gros bourg de Jumièges, et s'engager dans le labyrinthe de chemins sinueux qui conduisent au Mesnil. De la sorte, ses adversaires étaient distancés.

« S'ils n'ont pas la précaution de se munir d'un guide, pas de doute qu'ils ne s'égarent. Impossible de conduire une voiture dans la nuit, au milieu de ce fouillis. Et puis, où se diriger ? Où trouver la pierre ? Beaumagnan est à bout de forces et ce n'est pas Godefroy qui résoudra l'équation. Allons, j'ai gagné la partie. »

De fait, un peu avant trois heures, il passait sous une perche qui fermait la propriété du sieur Simon Thuillard.

La lueur de quelques allumettes lui montra une prairie qu'il traversa en hâte. Une digue qui lui sembla récente longeait le fleuve. Il l'atteignit par l'extrémité droite et revint vers la gauche. Mais, ne voulant pas épuiser sa provision d'allumettes, il ne voyait plus rien.

Une bande plus blanche cependant rayait le ciel à l'horizon.

Il attendit, plein d'un émoi qui le pénétrait de douceur et le faisait sourire. La borne était près de lui, à quelques pas. Durant des siècles, à cette heure de nuit peut-être, des moines étaient venus furtivement vers ce point de la vaste terre, pour y enfouir leurs richesses. Un à un, les prieurs et les trésoriers avaient suivi le souterrain qui conduisait de l'Abbaye au Manoir. D'autres, sans doute, étaient arrivés sur des barques, par le vieux fleuve normand qui passait à Paris, qui passait à Rouen, et qui baignait de ses flots trois ou quatre des sept Abbayes sacrées.

Et voilà que lui, Raoul d'Andrésy, allait participer au grand secret ! Il héritait des mille et mille moines qui avaient travaillé jadis, semé par toute la France, et récolté sans relâche ! Quel miracle ! Réaliser à son âge un pareil rêve ! Être l'égal des plus puissants et régner parmi les dominateurs !

Au ciel pâlisant, la Grande Ourse s'effaçait. On devinait, plutôt qu'on ne voyait, le point lumineux d'Alcor, l'étoile fatidique qui correspondait dans l'immensité de l'espace au petit bloc de granit sur lequel Raoul

d'Andrésy allait poser sa main de conquérant. L'eau clapotait contre la berge en vagues paisibles. La surface du fleuve sortait des ténèbres et luisait par plaques sombres.

Il remonta la digue. On commençait à discerner le contour et la couleur des choses. Instant solennel ! Son cœur battait violemment. Et soudain, à trente pas de lui, il aperçut un tertre qui bossuait à peine le plan égal de la prairie, et d'où émergeaient, dans l'herbe qui les recouvrait, quelques têtes de la roche grise.

– C'est là... murmura-t-il, troublé jusqu'au fond de l'âme... c'est là... je touche au but...

Ses mains palpaient au fond de sa poche les deux cartouches de dynamite, et ses yeux cherchaient éperdument la pierre la plus haute dont le curé de Jumièges lui avait parlé. Était-ce celle-ci ? Ou celle-là ? Quelques secondes lui suffiraient pour introduire les cartouches par les fissures que les plantes bouchaient. Trois minutes plus tard, il enfouirait les diamants et les rubis dans le sac qu'il avait détaché de son guidon. S'il en restait des miettes parmi les décombres, tant mieux pour ses ennemis !

Il avançait cependant, pas à pas, et, à mesure qu'il avançait, le même tertre prenait une apparence qui n'était point conforme à ce qu'attendait Raoul. Nulle pierre plus haute... Nul sommet qui pût jadis permettre à celle qu'on appelait la Dame de Beauté de venir s'asseoir et de guetter au tournant du fleuve l'arrivée des barques royales. Rien de saillant. Au contraire... Que s'était-il donc produit ? Quelque crue subite du fleuve, ou quelque orage avait-il récemment modifié ce que les intempéries séculaires avaient respecté ? Ou bien...

En deux bonds, Raoul franchit les dix pas qui le séparaient de la butte.

Un juron lui échappa. L'affreuse vérité s'offrait à ses regards. La partie centrale du monticule était éventrée. La borne, la borne légendaire était bien là, mais disjointe, brisée, morcelée, ses débris rejetés aux pentes d'une fosse béante où se voyaient des cailloux noircis et des mottes d'herbe brûlée qui fumaient encore. Pas une pierre précieuse. Pas une parcelle d'or et d'argent. L'ennemi avait passé...

En face de l'effroyable spectacle, Raoul ne demeura certes pas plus d'une minute. Immobile, sans une parole, il avisa distraitemment, et releva machinalement tous les vestiges et toutes les preuves du travail effectué quelques heures auparavant, aperçut des empreintes de talons féminins,

mais refusa d'en tirer une conclusion logique. Il s'éloigna de quelques mètres, alluma une cigarette et s'assit au revers de la digue.

Il ne voulait plus penser. La défaite, et surtout la façon dont elle lui avait été infligée, était trop pénible pour qu'il consentît à en étudier les effets et les causes. En ces cas-là, on doit s'exercer à l'indifférence et au sang-froid.

Mais les événements de la veille et de la soirée précédente, malgré tout, s'imposaient à lui. Qu'il le voulût ou non, les actes de Joséphine Balsamo se déroulaient dans son esprit. Il la voyait se raidissant contre le mal et recouvrant toute l'énergie nécessaire en un pareil moment. Se reposer, quand l'heure du destin sonnait ? Allons donc ? Est-ce qu'il s'était reposé, lui ? Et Beaumagnan, si meurtri qu'il fût, s'était-il accordé le moindre répit ? Non, une Joséphine Balsamo ne pouvait commettre une telle faute. Avant que la nuit fût tombée, elle arrivait dans cette même prairie avec ses acolytes, et, en plein jour, puis à la lueur de lanternes, elle dirigeait les travaux.

Et quand, lui, Raoul, il l'avait devinée, derrière les vitres voilées de sa cabine, elle ne se préparait pas à l'expédition suprême, mais elle en revenait, une fois de plus victorieuse, parce qu'elle ne permettait jamais aux petits hasards, aux vaines hésitations et aux scrupules superflus, de faire obstacle entre elle et l'accomplissement immédiat de ses projets.

Plus de vingt minutes, se délassant de sa fatigue au soleil qui surgissait des collines opposées, Raoul examina l'âpre réalité où semblaient ses rêves de domination ; et il fallait qu'il fût bien absorbé pour ne pas entendre le bruit d'une voiture qui s'arrêta dans le chemin, et pour ne voir les trois hommes qui en descendirent, qui soulevèrent la perche et traversèrent la prairie, qu'au moment où l'un d'eux, arrivé devant la butte, poussait un cri de détresse.

C'était Beaumagnan. Ses deux amis, d'Étignes et Bennetot, le soutenaient.

Si la déception de Raoul avait été profonde, quel ne fut pas l'accablement de l'homme qui avait joué toute sa vie sur cette affaire du trésor mystérieux ! Livide, les yeux hagards, du sang sur le linge qui bandait sa blessure, il regardait stupidement comme le plus affreux des spectacles le terrain dévasté où la pierre miraculeuse avait été violée.

On eût dit que le monde s'effondrait devant lui et qu'il contemplait un gouffre plein d'épouvante et d'horreur.

Raoul s'avança et murmura :

– *C'est elle.*

Beaumagnan ne répondit pas. Pouvait-on douter que ce fût elle ? Est-ce que l'image de cette femme ne se confondait pas avec tout ce qui était ici-bas désastre, bouleversement, cataclysme, souffrance infernale ? Avait-il besoin, comme le firent ses compagnons, de se jeter à terre et de fouiller dans le chaos pour y découvrir une parcelle oubliée du trésor ? Non ! Non ! Après le passage de la sorcière, il n'y avait plus que poussière et que cendre ! Elle était le grand fléau qui dévaste et qui tue. Elle était l'incarnation même du Satan. Elle était le néant et la mort !

Il se dressa, toujours théâtral et romantique en ses attitudes les plus naturelles, promena autour de lui des yeux douloureux, puis, subitement, ayant fait un signe de croix, il se frappa la poitrine d'un grand coup de poignard, de ce poignard qui appartenait à Joséphine Balsamo.

Le geste fut si brusque et si inattendu que rien n'eût pu le prévenir. Avant même que ses amis et que Raoul eussent compris, Beaumagnan s'écroulait dans la fosse, parmi les débris de ce qui avait été le coffre-fort des moines. Ses amis se précipitèrent sur lui. Il respirait encore, et il balbutia :

– Un prêtre... un prêtre...

Bennetot s'éloigna en hâte. Des paysans accouraient. Il les interrogea et sauta dans la voiture.

À genoux, près de la fosse, Godefroy d'Étignes priait et se frappait la poitrine... Sans doute Beaumagnan lui avait-il révélé que Joséphine Balsamo vivait encore et connaissait tous ses crimes. Cela, et le suicide de Beaumagnan le rendait fou. La terreur creusait son visage.

Raoul se pencha sur Beaumagnan et lui dit :

– Je vous jure que je *la* retrouverai. Je vous jure que je *lui* reprendrai les richesses.

La haine et l'amour persistaient au cœur du moribond. Seules de telles paroles pouvaient prolonger son existence de quelques minutes. À l'heure de l'agonie, dans l'effondrement de tous ses rêves, il se rattachait désespérément à tout ce qui était représailles et vengeance.

Ses yeux appelaient Raoul qui s'inclina davantage et entendit le bégaiement :

– Clarisse... Clarisse d'Étignes... il faut l'épouser... Écoute... Clarisse n'est pas la fille du baron... il me l'a avoué... c'est la fille d'un autre qu'elle aimait...

Raoul prononça gravement :

– Je vous jure de l'épouser... je vous le jure...

– Godefroy... appela Beaumagnan.

Le baron continuait à prier. Raoul lui frappa l'épaule et le courba au-dessus de Beaumagnan qui bredouilla :

– Clarisse épousera d'Andrésy... je le veux...

– Oui... oui..., fit le baron, incapable de résistance.

– Jure-le.

– Je le jure.

– Sur ton salut éternel ?

– Sur mon salut éternel.

– Tu lui donneras ton argent pour qu'il nous venge... toutes les richesses que tu as volées... Tu le jures ?

– Sur mon salut éternel.

– Il connaît tous tes crimes. Il en a les preuves. Si tu n'obéis pas, il te dénoncera.

– J'obéirai.

– Sois maudit, si tu mens.

La voix de Beaumagnan s'exhalait en souffles rauques où les mots devenaient de plus en plus indistincts. Couché près de lui, Raoul les recueillait avec peine.

– Raoul, tu la poursuivras... il faut *lui* arracher les bijoux ... C'est le démon ... Écoute ... J'ai découvert... au Havre... *elle* a un bateau ... *Le Ver-Luisant* ... Écoute ... Il n'avait plus la force de parler. Cependant, Raoul entendit encore :

– Va-t'en... tout de suite... cherche-là... dès aujourd'hui...

Les yeux se fermèrent.

Le rôle commençait.

Godefroy d'Étignes ne cessait de se marteler la poitrine, à genoux au creux de la fosse.

Raoul s'en alla.

Le soir, un journal de Paris publiait en dernière heure :

M. Beaumagnan, avocat bien connu dans les cercles militants royalistes, et dont on avait déjà, par erreur, annoncé la mort en Espagne, s'est tué ce matin au village normand de Mesnil-sous-jumièges, sur les bords de la Seine.

Les raisons de ce suicide sont absolument mystérieuses. Deux de ses amis, MM. Godefroy d'Étiques et Oscar de Bennetot, qui l'accompagnaient, racontent que cette nuit ils couchaient au château de Tancarville où ils étaient invités pour quelques jours, lorsque M. Beaumagnan les réveilla. Il était blessé et dans un état d'agitation extrême. Il exigea de ses amis qu'on attelât et qu'on se rendît aussitôt à Jumièges, et de là au Mesnil-sous-Jumièges. Pourquoi ? Pourquoi cette expédition dans une prairie isolée ? Pourquoi ce suicide ? Autant de questions auxquelles il leur est impossible de rien comprendre.

Le surlendemain, les journaux du Havre inséraient une série de nouvelles que cet article résume assez fidèlement :

L'autre nuit, le prince Lavarneff, venu au Havre pour mettre à l'essai un yacht de plaisance qu'il avait récemment acheté, a été le témoin d'un drame terrifiant. Il revenait vers les côtes françaises, lorsque des flammes s'élevèrent, et qu'une explosion se fit entendre à un demi-mille de distance tout au plus. Notons en passant que cette explosion fut entendue de plusieurs endroits de la côte.

Aussitôt le prince Lavarneff dirigea son yacht vers le lieu du sinistre, où il finit par découvrir quelques épaves qui surnageaient. L'une d'elles portait un matelot que l'on put recueillir. Mais on eut à peine le temps de l'interroger et d'apprendre de lui que le bateau s'appelait Le Ver-Luisant et appartenait à la comtesse de Cagliostro. Tout de suite il plongea de nouveau, en criant : « C'est elle... c'est elle. »

De fait, à la lueur des lanternes, on aperçut une autre épave à laquelle se cramponnait une femme dont la tête flottait sur l'eau.

L'homme réussit à la rejoindre et à la soulever, mais elle s'accrocha si désespérément à lui qu'elle paralysa ses mouvements et qu'on les vit disparaître. Toutes les recherches furent inutiles.

De retour au Havre, le prince Lavarneff a fait sa déposition que confirmèrent les quatre hommes de son équipage...

Et le journal ajoutait :

*Les derniers renseignements portent à croire que la comtesse de Cagliostro était une aventurière bien connue sous le nom de la Pellegrini, et qui portait aussi à l'occasion le nom de Balsamo. Traquée par la police qui a failli deux ou trois fois la capturer dans des localités du pays de Caux où elle opérait en ces derniers temps, elle aura résolu de passer à l'étranger, et c'est ainsi qu'elle aura péri avec tous ses complices dans le naufrage de son yacht, Le Ver-Luisant.*

*Nous mentionnerons, en outre, sous toutes réserves, un bruit d'après lequel il y aurait corrélation étroite entre certaines aventures de la comtesse de Cagliostro et le drame mystérieux du Mesnil-sous-Jumièges. On parle de trésor déterré et volé, de conspiration, de documents séculaires.*

*Mais ici nous entrons dans le domaine de la fable. Arrêtons-nous et laissons la justice éclaircir cette affaire.*

L'après-midi du jour où ces lignes paraissaient, c'est-à-dire exactement soixante heures après le drame du Mesnil-sous-Jumièges, Raoul entra dans le bureau du baron Godefroy, à la Haie d'Étignes, dans ce même bureau où, quatre mois auparavant, une nuit, il avait pénétré. Que de chemin parcouru depuis et de combien d'années l'adolescent qu'il était alors avait vieilli !

Devant un guéridon, les deux cousins fumaient et buvaient de grands verres de cognac.

Sans préambule, Raoul expliqua :

– Je viens réclamer la main de Mlle d'Étignes et je suppose...

Il n'était guère en tenue pour une demande en mariage. Pas de chapeau ni de casquette. Sur le dos, une vieille vareuse de matelot. Aux jambes un pantalon trop court qui laissait voir ses pieds nus dans des espadrilles sans rubans.

Mais la tenue de Raoul pas plus que l'objet de sa démarche n'intéressaient Godefroy d'Étignes. Les yeux caves, le visage encore plus tourmenté, il allongea vers Raoul un paquet de journaux en gémissant :

– Vous avez lu ? La Cagliostro ?

– Oui, je sais..., dit Raoul.

Il exécrait cet homme, et il ne put s'empêcher de lui dire :

– Tant mieux pour vous, hein ? La mort *définitive* de Joséphine Balsamo, c'est une chose qui doit vous délivrer d'un rude poids !

– Mais la suite ?... les conséquences ? balbutia le baron.



– Quelles conséquences ?

– La justice ? Elle essaiera de débrouiller l'affaire. Déjà, à propos du suicide de Beaumagnan, on parla de la Cagliostro. Si la justice renoue tous les fils de l'affaire, elle ira plus loin, jusqu'au bout.

– Oui, plaisanta Raoul, jusqu'à la veuve Rousselin, jusqu'à l'assassinat du sieur Jaubert, c'est-à-dire jusqu'à vous et jusqu'au cousin Bennetot.

Les deux hommes frissonnèrent. Raoul les apaisa :

– Soyez tranquilles, tous les deux. La justice n'éclaircira pas toutes ces sombres histoires, pour cette bonne raison qu'elle tâchera, au contraire, de les enterrer. Beaumagnan était protégé par des puissances qui n'aiment ni le scandale ni le grand jour. L'affaire sera étouffée. Ce qui m'inquiète beaucoup plus, ce n'est pas l'œuvre de la justice...

– Quoi ? fit le baron.

– C'est la vengeance de Joséphine Balsamo.

– Puisqu'elle est morte...

– Même morte, elle est à redouter. Et c'est pourquoi je suis venu. Il y a, au fond du verger, un petit pavillon de garde inhabité. Je m'y installe... jusqu'au mariage. Avertissez Clarisse de ma présence et dites-lui de ne recevoir personne... pas même moi. Elle voudra bien cependant accepter ce cadeau de fiançailles que je vous prie de lui offrir de ma part.

Et Raoul tendit au baron stupéfait un énorme saphir, d'une pureté incomparable et taillé comme on taillait jadis les pierres précieuses...

« *L'inférieure créature* »[Table des matières](#)

– Qu'on jette l'ancre, chuchota Joséphine Balsamo, et qu'on amène la barque par ici.

Il traînait sur la mer une brume lourde qui, s'ajoutant à l'obscurité de la nuit, empêchait qu'on discernât même les lumières d'Étretat. Le phare d'Antifer ne trouvait d'aucune lueur le nuage impénétrable où le yacht du prince Laverneff naviguait à tâtons.

– Qu'est-ce qui te prouve qu'on est en vue des côtes ? objecta Léonard.

– Mon désir qu'on y soit, prononça la Cagliostro.

Il s'irrita.

– C'est de la folie, cette expédition, de la pure folie ! Comment ! Voilà quinze jours que nous avons réussi et que, grâce à toi, je le reconnais, nous avons remporté la victoire la plus extraordinaire. Toute la masse des pierres précieuses est enfermée dans un coffre, à Londres. Tout danger a disparu. Cagliostro, Pellegrini, Balsamo, marquise de Belmonte, tout cela est au fond de l'eau par suite de ce naufrage du *Ver-Luisant* que tu as eu l'idée admirable d'organiser, et auquel tu as présidé avec tant d'énergie. Vingt témoins ont vu de la côte l'explosion. Pour tout le monde, tu es morte, cent fois morte, et moi aussi, et tous tes complices. Si l'on arrivait à mettre debout l'histoire du trésor des moines on arriverait par là même à constater qu'il a coulé au fond de l'eau avec *Le Ver-Luisant*, à un endroit impossible à définir, à déterminer exactement, et que les pierres se sont répandues dans la mer. Et de ce naufrage et de cette mort, crois bien que la justice est enchantée, et qu'elle n'y regardera pas de trop près, tellement on la presse, en haut lieu, d'étouffer l'affaire Beaumagnan-Cagliostro.

« Donc, tout va bien. Tu es maîtresse des événements et victorieuse de tous tes ennemis. Et c'est le moment où la prudence la plus élémentaire nous ordonne de quitter la France et de filer aussi loin que possible de l'Europe, c'est ce moment-là que tu choisis pour revenir au lieu même qui

t'a porté malheur, et pour affronter le seul adversaire qui te reste. Et quel adversaire, Josine ! Une sorte de génie si exceptionnel que, sans lui, tu n'aurais jamais découvert le trésor. Avoue que c'est de la folie. »

Elle murmura :

– L'amour est une folie.

– Alors, renonce.

– Je ne peux pas, je ne peux pas. Je l'aime.

Elle avait appuyé ses coudes sur le bastingage et, la tête entre ses mains, elle chuchotait avec désespoir :

– J'aime... c'est la première fois... Les autres hommes, ça ne compte pas... Tandis que Raoul... Ah ! Je ne veux pas parler de lui... C'est par lui que j'ai connu la seule joie de ma vie ... mais aussi ma plus grande peine ... Avant lui, j'ignorais le bonheur ... mais aussi la douleur... et puis ... et puis le bonheur est fini... et il n'y a plus que ma souffrance... Elle est horrible, Léonard... L'idée qu'il va se marier... qu'une autre vivra de sa vie... et qu'un enfant va naître de leur amour... non, c'est au-dessus de mes forces. Tout plutôt que cela ! ... J'aime mieux tout risquer, Léonard. J'aime mieux mourir.

Il dit à voix basse :

– Ma pauvre Josine...

Ils se turent assez longtemps, elle, toujours courbée et défaillante.

Puis, comme la barque approchait, elle se redressa et, tout à coup impérieuse et dure :

– Mais je ne risque rien, Léonard... pas plus de mourir que d'échouer.

– Enfin quoi ! Que veux-tu faire ?

– L'enlever.

– Oh ! Oh ! Tu espères...

– Tout est prêt. Les moindres détails sont réglés.

– Comment ?

– Par l'intermédiaire de Dominique.

– Dominique ?

– Oui, dès le premier jour, avant même que Raoul arrivât à la Haie d'Étignes, Dominique s'y faisait engager comme palefrenier.

– Mais Raoul le connaît...

– Raoul l'a peut-être aperçu une fois ou deux, mais tu sais à quel point Dominique est habile pour se grimer. Il est absolument impossible qu'on le

distingue parmi tout le personnel du château et des écuries. Donc, Dominique m'a tenue au courant jour par jour et s'est conformé à mes instructions. Je sais les heures où Raoul se lève et se couche, comment il vit, et tout ce qu'il fait. Je sais qu'il n'a pas encore revu Clarisse, mais qu'on est en train de réunir les papiers nécessaires au mariage.

– Se défie-t-il ?

– De moi, non. Dominique a entendu les bribes d'une conversation que Raoul a eue avec Godefroy d'Étignes le jour où il s'est présenté au château. Ma mort ne faisait pas de doute pour eux. Mais Raoul n'en voulait pas moins que l'on prît contre moi, morte, toutes les précautions possibles. Donc, il observe, il guette, il monte la garde autour du château, il interroge les paysans.

– Et Dominique te laisse quand même venir ?

– Oui, mais durant une heure seulement. Un coup de main hardi, rapide, la nuit, et aussitôt la fuite.

– Et c'est ce soir ?

– Ce soir de dix à onze. Raoul occupe un pavillon de garde, isolé, non loin de la vieille tour où Beaumagnan m'avait fait conduire. Ce pavillon, à cheval sur le mur d'enceinte, n'a du côté de la campagne qu'une fenêtre au rez-de-chaussée, et pas de porte. Pour y pénétrer, si les volets sont clos, il faut franchir le grand portail du verger et rejoindre la façade intérieure. Les deux clefs seront, ce soir, sous une grosse pierre, près du portail. Raoul étant couché, on le roulera dans son matelas et dans ses couvertures qui sont larges, et on l'emportera jusqu'ici. À l'instant même, départ.

– C'est tout ?

Joséphine Balsamo hésita, puis répondit nettement :

– C'est tout.

– Mais Dominique ?

– Il partira avec nous.

– Tu ne lui as pas donné d'ordre spécial ?

– À quel propos ?

– À propos de Clarisse ? Tu la hais, cette petite. Alors, je crains bien que tu n'aies chargé Dominique de quelque besogne...

Josine hésita de nouveau avant de répondre :

– Cela ne te regarde pas.

– Cependant...

La barque glissait au flanc du bateau. Josine déclara, d'un ton de plaisanterie :

– Écoute, Léonard, depuis que je t'ai créé prince Lavarneff et doté d'un yacht splendidement aménagé, tu deviens tout à fait indiscret. Ne sortons pas de nos conventions, veux-tu ? Moi, je commande, et, toi, tu obéis. Tout au plus as-tu droit à quelques explications. Je te les ai données. Fais comme si elles te suffisaient.

– Elles me suffisent, dit Léonard, et je reconnais que ton affaire est fort bien combinée.

– Tant mieux. Descendons.

Elle descendit la première dans la barque et s'installa.

Léonard et quatre de leurs complices l'accompagnèrent. D'eux d'entre eux saisirent les rames, tandis qu'elle se mettait à l'arrière et donnait ses ordres, aussi bas que possible.

– Nous doublons la porte d'Amont, dit-elle au bout d'un quart d'heure, bien que ses acolytes eussent l'impression d'avancer comme des aveugles.

Elle signalait à temps les roches à fleur d'eau et redressait la direction d'après des points de repère invisibles pour les autres. Seul le grincement des galets sous la quille les avertit qu'on abordait.

Ils la prirent dans leurs bras et la portèrent jusqu'au rivage où ils tirèrent ensuite l'embarcation.

– Tu es bien certaine, souffla Léonard, que nous ne rencontrerons pas de douaniers ?

– Certes. Le dernier télégramme de Dominique est catégorique.

– Il ne vient pas au-devant de nous ?

– Non, Je lui ai écrit de rester au château, parmi les gens du baron. À onze heures, il nous rejoindra.

– Où ?

– Près du pavillon de Raoul. Assez parlé.

Tous ils s'engouffrèrent dans l'escalier du Curé et montèrent silencieusement.

Bien qu'ils fussent au nombre de six, nul bruit, depuis la première minute jusqu'à la dernière, n'eût signalé leur ascension à l'oreille la plus attentive.

En haut la brume flottait plus légère, et se déplaçait avec des intervalles et des déchirures qui permettaient de voir le scintillement de quelques

étoiles. Ainsi la Cagliostro put-elle désigner le château d'Étignes dont brillaient les fenêtres de la façade. L'église de Bénouville sonna dix heures.

Josine frissonna.

– Oh ! Le tintement de cette cloche ! ... Je le reconnais... Dix coups comme l'autre fois... Dix coups ! Un par un, je les comptais en allant vers la mort.

– Tu t'es bien vengée, fit Léonard.

– De Beaumagnan, oui, mais des autres ?...

– Des autres aussi. Les deux cousins sont à moitié fous.

– C'est vrai, dit-elle. Mais je ne me sentirai tout à fait vengée que dans une heure. Alors, ce sera le repos.

Ils attendirent un retour du brouillard afin qu'aucune de leurs silhouettes ne se détachât sur la plaine nue qu'il leur fallait traverser. Puis Joséphine Balsamo s'engagea dans le sentier par où l'avaient menée Godefroy et ses amis, et les autres la suivirent en file indienne, sans prononcer une seule parole. Les moissons avaient été coupées. De grosses meules arrondissaient le dos çà et là.

Au voisinage du domaine, le sentier se creusait, bordé de ronces entre lesquelles ils marchèrent avec des précautions croissantes.

La haute silhouette des murs se dressa. Quelques pas encore et le pavillon de garde, qui s'y trouvait encastré, apparut sur la droite.

D'un geste, la Cagliostro barra le chemin.

– Attendez-moi.

– Je te suis ? demanda Léonard.

– Non. Je reviens vous chercher et nous entrerons ensemble par le portail du verger qui est à l'opposé sur la gauche.

Elle s'avança donc seule, en posant chacun de ses pieds si lentement que nulle pierre ne pouvait rouler sous ses bottines, nulle plante se froisser au contact de sa jupe. Le pavillon grandissait. Elle y parvint.

Elle toucha de la main les volets clos. La fermeture ne tenait pas, truquée par Dominique. Joséphine Balsamo écarta les battants de façon qu'une fissure se produisît. Un peu de clarté filtra.

Elle colla son front et vit l'intérieur d'une chambre avec une alcôve qu'un lit remplissait.

Raoul y était couché. Une lampe à toupie de cristal, surmontée d'un abat-jour de carton, couvrait d'un disque éclatant son visage, ses épaules, le

livre qu'il lisait, et ses vêtements pliés sur une chaise voisine. Il avait un air extrêmement jeune, un air d'enfant qui apprend un devoir avec attention, mais qui lutte contre le sommeil. Plusieurs fois, sa tête pencha. Il se réveillait, se forçait à lire et, de nouveau, s'endormait.

À la fin, fermant son livre, il éteignit la lampe.

Ayant vu ce qu'elle voulait voir, Joséphine Balsamo quitta son poste et retourna près de ses complices. Elle leur avait déjà donné ses instructions, mais, par prudence, elle recommença et, durant dix minutes, insista :

– Surtout, pas de brutalité inutile. Tu entends, Léonard ?... Comme il n'a rien à sa portée pour se défendre, vous n'aurez pas besoin de vous servir de vos armes. Vous êtes cinq, cela suffit.

– S'il résiste ? fit Léonard.

– C'est à vous d'agir de telle manière qu'il ne puisse pas résister.

Elle connaissait si bien les lieux par les croquis que lui avait envoyés Dominique qu'elle marcha sans hésitation jusqu'à l'entrée principale du verger. Les clefs se trouvèrent à l'endroit convenu. Elle ouvrit et se dirigea vers la façade intérieure du pavillon.

La porte fut ouverte aisément. Elle entra, suivie de ses complices. Un vestibule dallé les conduisit au seuil de la chambre à coucher, dont elle poussa la porte avec une lenteur infinie.

C'était le moment décisif. Si l'attention de Raoul n'avait pas été mise en éveil, s'il dormait encore, le plan de Joséphine Balsamo se trouvait réalisé. Elle écouta. Rien ne bougeait.

Alors elle s'effaça pour livrer passage aux cinq hommes, et, d'un coup, lâcha sa meute, en lançant sur le lit, le jet d'une lampe de poche.

L'assaut fut si rapide que le dormeur ne dut se réveiller que lorsque toute résistance était vaine.

Les hommes l'avaient roulé dans ses couvertures et rabattaient sur lui les deux côtés du matelas, formant comme un long paquet de linge qu'ils ficelèrent en un tournemain. La scène ne dura certes pas une minute. Il n'y eut pas un cri. Aucun meuble n'avait été dérangé.

Une fois de plus la Cagliostro triomphait.

– Bien, dit-elle, avec un émoi qui décelait l'importance qu'elle attachait à ce triomphe... Bien... Nous le tenons... et cette fois toutes les précautions seront prises.

– Que devons-nous faire ? demanda Léonard.

- Qu'on le porte sur le bateau.
- S'il appelle au secours ?
- Un bâillon. Mais il se taira... Allez.

Léonard s'approcha d'elle, tandis que ses acolytes chargeaient le captif.

- Tu ne viens donc pas avec nous ?
- Non.

- Pourquoi ?
- Je te l'ai dit, j'attends Dominique.

Elle ralluma la lampe et enleva l'abat-jour.

- Comme tu es pâle ! lui dit Léonard à voix basse.
- Peut-être, fit-elle.
- C'est à cause de la petite, n'est-ce pas ?
- Oui.

– Dominique agit en ce moment ? Qui sait ! Il serait encore temps d'empêcher...

– Même s'il en était encore temps, dit-elle, ma volonté ne changerait pas. Ce qui doit être sera. D'ailleurs, c'est chose faite. Va-t'en.

- Pourquoi nous en aller avant toi ?

– Le seul péril vient de Raoul. Une fois Raoul en sûreté, dans le bateau, plus rien à craindre. File, et laisse-moi.

Elle leur ouvrit la fenêtre, qu'ils enjambèrent et par laquelle ils passèrent le prisonnier.

Elle attira les volets, puis ferma la fenêtre.

Après un instant, l'église sonna. Elle compta les onze coups. Au onzième, elle gagna l'autre façade sur le verger, et prêta l'oreille. Il y eut un léger sifflement, à quoi elle répondit en tapant du pied sur la dalle du vestibule.

Dominique accourut. Ils rentrèrent dans la chambre, et, tout de suite, avant même qu'elle eût posé la question redoutable, il murmura :

- C'est fait.
  - Ah ! dit-elle faiblement, si troublée qu'elle chancela et s'assit.
- Ils se turent longtemps. Dominique reprit :
- Elle n'a pas souffert.
  - Elle n'a pas souffert ? répéta-t-elle.
  - Non, elle dormait.
  - Et tu es bien sûr ?...



– Qu'elle est morte ? Parbleu ! J'ai frappé au cœur, à trois reprises. Ensuite j'ai eu le courage de rester... pour voir... Mais ce n'était pas la peine... elle ne respirait plus... les mains devenaient toutes froides.

– Et si on s'en aperçoit ?

– Pas possible. On n'entre dans sa chambre qu'au matin. Alors, seulement... on verra.

Ils n'osaient pas se regarder. Dominique tendit la main. De son corsage, elle sortit dix billets de banque qu'elle lui remit.

– Merci, dit-il. Mais ce serait à recommencer que je refuserais. Que dois-je faire ?

– T'en aller. En courant, tu rattraperas les autres avant qu'ils aient rejoint la barque.

– Ils sont avec Raoul d'Andrésy ?

– Oui.

– Tant mieux, il m'en a donné du mal, celui-là, depuis quinze jours Il se méfiait. Ah ! ... un mot encore... les pierres précieuses ?

– On les a.

– Plus de danger ?

– Elles sont dans le coffre d'une banque, à Londres.

– Il y en a beaucoup ?

– Une valise pleine.

– Bigre ! Plus de cent mille francs pour moi, hein ?

– Davantage. Mais dépêche-toi... À moins que tu n'aimes mieux m'attendre...

– Non, non, dit-il vivement. J'ai hâte d'être loin... le plus loin possible... Mais vous ?...

– Je cherche s'il n'y a pas ici des papiers dangereux pour nous et je vous rejoins.

Il s'en alla. Aussitôt elle fouilla dans les tiroirs de la table et d'un petit secrétaire et, ne trouvant rien, explora les poches des vêtements pliés au chevet du lit.

Le portefeuille surtout attira son attention. Il contenait de l'argent, des cartes de visite, et une photographie.

C'était celle de Clarisse d'Étignes.

Joséphine Balsamo la contempla longuement, avec une expression où il n'y avait pas de haine, mais qui était dure et qui ne pardonnait pas.

Ensuite, elle demeura immobile, en une de ces attitudes absorbées, où ses yeux se fixaient sur on ne sait quel spectacle douloureux, tandis que les lèvres conservaient leur doux sourire.

Il y avait une glace en face d'elle où son image se reflétait. Elle s'y regarda en posant ses deux coudes sur le marbre de la cheminée. Son sourire s'accrut, comme si elle eût eu conscience de sa beauté et s'en fût réjouie. Elle portait un capuchon de bure marron qu'elle rabattit sur ses épaules et elle avança sur son front le voile impalpable qui ne quittait jamais ses cheveux, et qu'elle arrangeait comme la Vierge de Bernardino Luini.

Elle se regarda ainsi, durant quelques minutes. Puis elle retomba dans sa rêverie. Et le quart après onze heures sonna. Elle ne remuait plus. On eût dit qu'elle dormait, qu'elle dormait avec des yeux grands ouverts et immobiles.

À la longue, cependant, ils prirent, ces yeux, une expression moins vague, qui se fixait peu à peu. Il en est de même dans certains songes où toutes les idées, tumultueuses et incohérentes, se transforment en une idée de plus en plus précise, en une image de plus en plus exacte. Quelle était cette image déconcertante qu'il lui semblait apercevoir, et à laquelle vainement elle essayait de s'habituer ? Cela provenait de l'alcôve où s'enfermait le lit, et que les rideaux d'étoffe garnissaient tout autour. Or, derrière ces rideaux, il devait y avoir un espace libre, un couloir de dégagement, car on eût vraiment dit qu'une main les agitait.

Et cette main prenait des contours de plus en plus réels. Un bras la suivit, et, au-dessus de ce bras, bientôt surgit une tête.

Joséphine Balsamo, accoutumée aux séances spirites où l'ombre dessine des fantômes, donna un nom à celui que son imagination terrifiée faisait sortir des ténèbres. Celui-là était vêtu de blanc, et elle ne savait si la contraction de sa bouche était un sourire affectueux ou un rictus de colère.

Elle balbutia :

– Raoul... Raoul... Que me veux-tu ?

Le fantôme écarta l'un des rideaux et longea le lit.

Josine baissa les paupières en gémissant, puis les releva aussitôt. L'hallucination continuait, et l'être s'approchait avec des mouvements qui dérangent les choses et qui troublaient le silence. Elle voulut fuir. Mais tout de suite elle sentit sur son épaule l'étreinte d'une main qui n'était certes pas celle d'un fantôme. Et une voix joyeuse s'exclama :

– Dis donc, ma bonne Joséphine, si j’ai un conseil à te donner, c’est de demander au prince Laverneff de t’offrir une petite croisière de repos. Tu en as besoin, ma bonne Joséphine. Comment ! Tu me prends pour un fantôme, moi, Raoul d’Andrésy ! J’ai beau être en chemise de nuit et en caleçon, je ne suis cependant pas un inconnu pour toi.

Tandis qu’il enfilait son costume et qu’il renouait sa cravate, elle répétait :

– Toi ! Toi ! ...

– Mon Dieu, oui, moi !

Et, s’asseyant à ses côtés, vivement il lui dit :

– Surtout, chère amie, ne gronde pas le prince Laverneff, et ne crois pas qu’il m’ait laissé échapper une fois encore. Mais non, mais non, ce qu’ils ont emporté, ses amis et lui, c’est tout simplement un matelas et un mannequin de son, le tout roulé dans des couvertures. Quant à moi, je n’ai pas quitté cette ruelle où je m’étais réfugié, dès que tu avais abandonné ton poste derrière les volets.

Joséphine Balsamo demeurait inerte et aussi incapable de faire un geste que si on l’avait rouée de coups.

– Fichtre ! dit-il, tu n’es pas dans ton assiette. Veux-tu un petit verre de liqueur pour te remonter ? Je t’avoue d’ailleurs, Joséphine, que je comprends ton effondrement et je ne voudrais pas être à ta place. Tous les petits camarades partis... pas de secours possible avant une heure... et en face de toi, dans une chambre close, le dénommé Raoul. Il y a de quoi voir les choses en noir ! Infortunée Joséphine... Quelle culbute !

Il se baissa et ramassa la photographie de Clarisse.

– Comme elle est jolie, ma fiancée, n’est-ce pas ? J’ai remarqué avec plaisir que tu l’admirais tout à l’heure. Tu sais qu’on se marie dans quelques jours ?

La Cagliostro murmura :

– Elle est morte.

– En effet, dit-il, j’ai entendu parler de cela. Le petit jeune homme de tout à l’heure l’a frappée dans son lit, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Un coup de poignard ?

– Trois coups de poignard, en plein cœur, dit-elle.

– Oh ! Un seul suffisait, observa Raoul.

Elle répéta lentement, comme en elle-même.

– Elle est morte, elle est morte.

Il ricana.

– Que veux-tu ? Cela arrive tous les jours. Et ce n'est pas pour si peu que je vais changer mes projets. Morte ou vivante, je l'épouse. On s'arrangera comme on pourra... Tu t'es bien arrangée, toi.

– Que veux-tu dire ? demanda Joséphine Balsamo, qui commençait à s'inquiéter de ce persiflage.

– Oui, n'est-ce pas ? Le baron t'a noyée une première fois. Une seconde fois tu as sauté avec ton bateau, *Le Ver-Luisant*. Eh bien ! Cela ne t'empêche pas d'être ici. De même ce n'est pas une raison parce que Clarisse a reçu trois coups de poignard dans le cœur pour que je ne l'épouse pas. D'abord es-tu bien sûre de ce que tu avances ?

– C'est un de mes hommes qui a frappé.

– Ou du moins qui t'a dit avoir frappé.

Elle l'observa.

– Pourquoi aurait-il menti ?

– Dame ! Pour toucher les dix billets de mille que tu lui as remis.

– Dominique est incapable de me trahir. Pour cent mille francs, il ne me trahirait pas. En outre il sait bien que je vais le retrouver. Il m'attend avec les autres.

– Es-tu bien sûre qu'il t'attende, Josine ?

Elle tressaillit. Elle avait l'impression de se débattre dans un cercle de plus en plus étroit.

Raoul hocha la tête.

– C'est curieux comme nous avons fait, toi et moi, des boulettes vis-à-vis l'un de l'autre. Ainsi toi, ma bonne Joséphine, faut-il que tu sois naïve pour croire que j'aie pu couper une minute dans l'explosion du *Ver-Luisant*, dans le naufrage Pellegrini-Cagliostro, et dans les bourdes racontées par le prince Lavarneff ! Comment n'as-tu pas deviné qu'un garçon qui n'est pas un imbécile, que tu as formé à ton école – et quelle école, Vierge Marie ! – lirait dans ton jeu comme dans une Bible ouverte.

« Trop commode, en vérité, le naufrage ! On est chargé de crimes, on a les mains rouges de sang, la police court après vous. Alors on fait couler un vieux bateau, et tout le passé de crimes, le trésor volé, les richesses, tout cela fait naufrage. On passe pour mort. On fait peau neuve. Et on

recommence un peu plus loin sous un autre nom, à tuer, à torturer et à se tremper les mains dans le sang. À d'autres, ma vieille ! Pour moi, quand j'ai lu ton naufrage, je me suis dit : « Ouvrons l'œil, et le bon ! » Et je suis venu ici !

Après un silence, Raoul reprit :

– Voyons, Joséphine, mais ta visite était inévitable ! Et fatalement tu devais la préparer à l'aide de quelque complice. Fatalement le yacht du prince Laverneff devait voguer un soir par ici ! Fatalement tu devais escalader l'échelle de perroquet par où l'on t'avait descendue sur un brancard ! Alors, quoi ! J'ai pris mes précautions, et mon premier soin fut de regarder, autour de moi, s'il n'y avait pas quelque figure de connaissance. Un compère, c'est l'enfance de l'art.

« Et, du premier coup, j'ai reconnu le sieur Dominique pour l'avoir vu, ce que tu ignorais, sur le siège de ta berline, à la porte de Brigitte Rousselin. Dominique est un loyal serviteur, mais que la peur des gendarmes et une volée de coups de bâton administrée par moi, ont assoupli au point que toute sa loyauté est désormais à mon service, et qu'il l'a prouvé en t'envoyant de faux rapports et des fausses clefs et en ouvrant sous tes pas, de concert avec moi, le traquenard où tu as trébuché. Bénéfice pour lui : les dix billets sortis de ta poche et que tu ne reverras jamais, car ton loyal serviteur est retourné au château, sous ma protection.

« Voilà où nous en sommes, ma bonne Joséphine. J'aurais, certes, pu t'épargner cette petite comédie et t'accueillir ici, directement, pour le simple plaisir de te serrer la main. Mais j'ai voulu voir comment tu dirigeais l'opération et, tout en restant dans la coulisse, j'ai voulu voir aussi comment tu apprendrais le soi-disant assassinat de Clarisse d'Étignes.

Josine recula. Raoul ne plaisantait plus. Penché sur elle, il lui disait d'une voix contenue :

– Un peu d'émotion... à peine... c'est tout ce que tu as éprouvé. Tu as cru que cette enfant était morte, morte par ton ordre, et cela ne t'a rien fait ! La mort des autres ne compte pas pour toi. On a vingt ans, toute la vie devant soi... de la fraîcheur, de la beauté... Tu supprimes tout cela, comme si tu écrasais une noisette ! Aucun débat de conscience. Tu n'en ris certes pas... mais tu ne pleures pas non plus. En réalité tu n'y penses pas. Je me souviens que Beaumagnan t'appelait l'inférieure créature ; désignation qui me révoltait. Pourtant le mot est juste. Il y a de l'enfer en toi. Tu es une

sorte de monstre auquel je ne puis plus penser sans épouvante. Mais toi-même, Joséphine Balsamo, n'es-tu pas épouvantée par moments ?

Elle gardait la tête baissée, ses deux poings collés aux tempes, ainsi qu'elle faisait souvent. Les paroles impitoyables de Raoul ne provoquaient pas ce sursaut de rage et d'indignation qu'il attendait. Raoul sentit qu'elle était à l'un de ces moments de l'existence où l'on aperçoit le fond de son âme, où l'on ne peut pas se détourner de sa vision redoutable, et où les mots d'aveu s'échappent à votre insu.

Il n'en fut pas surpris outre mesure. Sans être fréquentes ces minutes-là ne devaient pas être très rares chez cet être déséquilibré, dont la nature, impassible à la surface, s'abîmait dans de telles crises nerveuses. Les événements se présentaient à elle d'une façon si contraire à ses prévisions, et l'apparition de Raoul était si déconcertante, qu'elle ne pouvait pas se redresser en face de l'ennemi qui l'outrageait si cruellement.

Il en profita, serré contre elle, et la voix insinuante :

– N'est-ce pas, Josine, tu es effrayée toi aussi, par moments ? N'est-ce pas, il arrive que tu te fais horreur ?

La détresse de Josine était si profonde qu'elle murmura :

– Oui... oui ... quelquefois... mais il ne faut pas m'en parler... je ne veux pas savoir ... Tais-toi... tais-toi...

– Mais au contraire, dit Raoul, il faut que tu saches... Si tu as l'horreur de tels actes, pourquoi les commettre ?

– Je ne peux pas faire autrement, dit-elle avec une lassitude extrême.

– Tu essaies donc ?

– Oui, j'essaie, je lutte, mais c'est toujours la défaite. On m'a appris le mal... je fais le mal comme d'autres font le bien... Je fais le mal comme on respire... On a voulu cela...

– Qui ?

Il entendit confusément ces deux mots :

« Ma mère » et reprit aussitôt :

– Ta mère ? L'espionne ? Celle qui a combiné toute cette histoire Cagliostro ?...

– Oui... Mais ne l'accuse pas... Elle m'aimait bien... Seulement elle n'avait pas réussi... elle était devenue pauvre, misérable, et elle voulait que je réussisse... et que je sois riche...

– Mais tu étais belle, cependant. La beauté, pour une femme, c’est la plus grande richesse. La beauté suffit.

– Ma mère était belle aussi, Raoul, et pourtant sa beauté ne lui avait servi à rien.

– Tu lui ressemblais ?

– À s’y méprendre. Et c’est cela qui fut ma perte. Elle a voulu que je continue ce qui avait été sa grande idée... l’héritage Cagliostro...

– Elle avait des documents ?

– Un bout de papier... le papier des quatre énigmes qu’une de ses amies avait trouvé dans un vieux livre... et qui semblait réellement de l’écriture de Cagliostro... Ça l’avait grisée... ainsi que son succès auprès de l’impératrice Eugénie. Alors j’ai dû continuer. Tout enfant, elle m’a entré ça dans la tête. On m’a formé un cerveau avec cette idée-là seulement. Ça devait être mon gagne-pain... ma destinée... J’étais la fille de Cagliostro... Je reprenais sa vie à elle, et sa vie à lui... une vie brillante comme celle qu’il avait eue dans les romans... la vie d’une aventurière adorée de tous, et dominant le monde. Pas de scrupules... Pas de conscience... Je devais la venger de tout ce qu’elle avait souffert elle-même. Quand elle est morte, c’est le mot qu’elle m’a dit : « Venge-moi. »

Raoul réfléchissait. Il prononça :

– Soit. Mais les crimes ?... ce besoin de tuer ?...

Il ne put saisir sa réponse, et pas davantage ce qu’elle répliqua lorsqu’il lui dit :

– Ta mère n’était pas seule à t’élever, Josine, à te dresser au mal. Qui était ton père ?

Il crut entendre le nom de Léonard. Mais voulait-elle dire que Léonard était son père, que Léonard était l’homme qui avait été expulsé de France en même temps que l’espionne ? (et cela semblait assez plausible) ou bien que Léonard l’avait dressée au crime ?

Raoul n’en sut pas davantage, et ne put pénétrer dans ces régions obscures où s’élaborent les mauvais instincts et où fermentent tout ce qui est déséquilibre, tout ce qui détraque et désagrège, tous les vices, toutes les vanités, tous les appétits sanguinaires, toutes les passions inexorables et cruelles qui échappent à notre contrôle.

Il ne l’interrogea plus.

Elle pleurait silencieusement, et il sentait des larmes et des baisers sur ses mains qu'elle tenait éperdument et qu'il avait la faiblesse de lui abandonner. Une pitié sournoise s'infiltrait en lui. La mauvaise créature devenait une créature humaine, une femme livrée à l'instinct malade, qui subissait la loi des forces irrésistibles, et qu'il fallait peut-être juger avec un peu d'indulgence.

– Ne me repousse pas, disait-elle. Tu es le seul être au monde qui aurait pu me sauver du mal. Je l'ai senti tout de suite. Il y a en toi quelque chose de sain, de bien portant... Ah ! L'amour... l'amour... il n'y a que lui qui m'ait apaisée... et je n'ai jamais aimé que toi... Alors, si tu me rejettes...

Les lèvres douces pénétraient Raoul d'une langueur infinie. Toute la volupté et tout le désir embellissaient cette compassion dangereuse qui amollit la volonté des hommes.

Et peut-être, si la Cagliostro se fût contentée de cette humble caresse, eût-il succombé de lui-même à la tentation de se pencher et de goûter une fois encore la saveur de cette bouche qui s'offrait à lui. Mais elle releva la tête, elle glissa ses bras le long des épaules, elle lui entourait le cou, elle le regarda, et ce regard suffit pour que Raoul ne vît plus en elle la femme qui implore, mais celle qui veut séduire et qui se sert de la tendresse de ses yeux et de la grâce de ses lèvres.

Le regard lie les amants. Mais Raoul savait tellement ce qu'il y avait derrière cette expression charmante, ingénue et douloureuse ! La pureté du miroir ne rachetait pas toutes les laideurs et toutes les ignominies qu'il voyait avec tant de lucidité.

Il se reprit peu à peu. Il se dégagea de la tentation, et, repoussant la sirène qui l'enlaçait, il lui dit :

– Tu te rappelles... un jour... sur la péniche... nous avons eu peur l'un de l'autre comme si nous cherchions à nous étrangler. Il en est de même aujourd'hui. Si je retombe dans tes bras, je suis perdu. Demain, après-demain, c'est la mort...

Elle se redressa, tout de suite hostile et méchante. L'orgueil l'envahissait de nouveau, et la tempête s'éleva brusquement entre eux, les faisant passer sans transition de l'espèce de torpeur où les attardait le souvenir de l'amour à un âpre besoin de haine et de provocation.

– Mais oui, reprit Raoul, au fond, dès le premier jour, nous avons été des ennemis féroces. L'un et l'autre, nous ne pensions qu'à la défaite de



l'autre. Toi surtout ! J'étais le rival, l'intrus... Dans ton cerveau, mon image se mêlait à l'idée de la mort. Volontairement ou non, tu m'avais condamné.

Elle secoua la tête, et d'un ton agressif :

– Jusqu'ici, non.

– Mais maintenant, oui, n'est-ce pas ? Seulement, s'écria-t-il, un fait nouveau se présente. C'est que, maintenant, je me moque de toi, Joséphine. L'élève est devenu le maître, et c'est cela que j'ai voulu te prouver en te laissant venir ici et en acceptant la bataille. Je me suis offert, seul, à tes coups et aux coups de ta bande. Et voilà que nous sommes l'un en face de l'autre et que tu ne peux rien contre moi. Déroute sur toute la ligne, hein ? Clarisse vivante. Moi, libre. Allons, ma belle, décampe de ma vie, tu es battue à plate couture, et je te méprise.

Il lui jetait en pleine face les mots injurieux qui la cinglaient comme des coups de cravache. Elle était blême. Son visage se décomposait et, pour la première fois, son inaltérable beauté accusait certains signes de déchéance et de flétrissure.

Elle grinça :

– Je me vengerai.

– Impossible, ricana Raoul, je t'ai coupé les ongles. Tu as peur de moi. Voilà ce qui est merveilleux, et qui est mon œuvre d'aujourd'hui : tu as peur de moi.

– Toute ma vie sera consacrée à cela, murmura-t-elle.

– Rien à faire. Tous tes trucs sont connus. Tu as échoué. C'est fini.

Elle hocha la tête.

– J'ai d'autres moyens.

– Lesquels ?

– Cette fortune incalculable... ces richesses que j'ai conquises.

– Grâce à qui ? demanda Raoul allégrement. S'il y a un coup d'aile dans l'étrange aventure, n'est-ce pas moi qui l'ai donné ?

– Peut-être. Mais c'est moi qui ai su agir et prendre. Et tout est là. Comme paroles, tu n'es jamais en reste. Mais il fallait un acte, en cette occasion, et cet acte je l'ai accompli. Parce que Clarisse est vivante, que tu es libre, tu cries victoire. Mais la vie de Clarisse et ta liberté, Raoul, ce sont de petites choses auprès de la grande chose qui était l'enjeu de notre duel, c'est-à-dire les milliers et les milliers de pierres précieuses. La vraie bataille était là, Raoul, et je l'ai gagnée, puisque le trésor m'appartient.

– Sait-on jamais ! dit-il d'un ton gouailleur.

– Mais si, il m'appartient. Moi-même j'ai enfoui les pierres innombrables dans une valise qui a été ficelée et cachetée devant moi, que j'ai portée jusqu'au Havre, que j'ai mise à fond de cale dans *Le Ver-Luisant*, et que j'ai retirée avant que l'on fasse sauter ce bateau. Elle est à Londres maintenant, dans le coffre d'une banque, ficelée et cachetée comme à la première heure...

– Oui, oui, approuva Raoul d'un petit air entendu, la corde est toute neuve, encore raide et propre ... les cachets sont au nombre de cinq, en cire violette, aux initiales J. B ... Joséphine Balsamo. Quant à la valise, c'est de l'osier tressé, elle est munie de courroies et de poignées en cuir... quelque chose de simple, qui n'attire pas l'attention...

La Cagliostro leva sur lui des yeux effarés.

– Tu sais donc ?... Comment sais-tu ?...

– Nous sommes restés ensemble, elle et moi, durant quelques heures, dit-il en riant.

Elle articula :

– Mensonges ! Tu parles au hasard... La valise ne m'a quittée d'une seconde, depuis la prairie du Mesnil-sous-Jumièges jusqu'au coffre-fort.

– Si, puisque tu l'as descendue dans la cale du *Ver-Luisant*.

– Je me suis assise sur le battant de fer qui recouvre cette cale, et un homme à moi veillait au-dessus du hublot par où tu aurais pu entrer, et cela pendant tout le temps que nous étions en rade du Havre.

– Je le sais.

– Comment le saurais-tu ?

– J'étais dans la cale.

Phrase effrayante ! Il la répéta, puis à la stupeur de Joséphine Balsamo, s'amusant lui-même de son récit, il raconta :

– Mon raisonnement, au Mesnil-sous-Jumièges, devant la borne détruite, fut celui-ci : Si je cherche cette bonne Joséphine, je ne la retrouverai pas. Ce qu'il faut, c'est deviner l'endroit où elle sera à la fin de cette journée, m'y rendre avant elle, être là quand elle y arrivera, et profiter de la première occasion pour barboter les pierres précieuses. Or, traquée par la police, poursuivie par moi, avide de mettre le trésor à l'abri, inévitablement tu devais fuir, c'est-à-dire passer à l'étranger. Comment ? Grâce à ton bateau, *Le Ver-Luisant*.

« À midi, j'étais au Havre. À une heure, les trois hommes de ton équipage s'en allaient prendre leur café au bar, je franchissais le pont et plongeais à fond de cale, derrière un amoncellement de caisses, de tonneaux et de sacs de provisions. À six heures, tu arrivais et tu descendais ta valise au moyen d'une corde, la mettant ainsi sous ma protection...

– Tu mens... tu mens..., balbutia la Cagliostro, d'une voix rageuse.

Il continua :

– À dix heures, Léonard te rejoint. Il a lu les journaux du soir et connaît le suicide de Beaumagnan. À onze heures, on lève l'ancre. À minuit, en pleine mer, on est abordé par un autre bateau. Léonard, qui devient prince Lavorneff, préside au déménagement. Tous les matelots, tous les colis ayant de la valeur, tout cela passe d'un pont à l'autre et, en particulier, bien entendu, la valise que tu remontes du fond de la cale. Et puis, au diable, *Le Ver-Luisant* !

« Je t'avoue qu'il y a eu là, pour moi, quelques vilaines minutes. J'étais seul. Plus d'équipage. Pas de direction. *Le Ver-Luisant* semblait dirigé par un homme ivre, qui se cramponne à son gouvernail. On eût dit un jouet d'enfant, que l'on a remonté, et qui tourne, qui tourne... Et puis, je devinais ton plan, la bombe placée quelque part, le mécanisme se déclenchant, l'explosion...

« J'étais couvert de sueur. Me jeter à l'eau ? J'allais m'y décider, lorsque, au moment d'enlever mes chaussures, je me rendis compte, avec une joie qui me fit défaillir, qu'il y avait, dans le sillage du *Ver-Luisant*, attaché par une amarre, un canot qui bondissait sur l'écume. C'était le salut. Dix minutes plus tard, assis tranquillement, je voyais une flamme jaillir dans l'ombre, à quelques centaines de mètres, et j'entendais une détonation rouler à la surface de l'eau comme les échos du tonnerre. *Le Ver-Luisant* sautait...

« La nuit suivante, après avoir été quelque peu ballotté, j'étais poussé en vue des côtes, non loin du cap d'Antifer. Je me mettais à l'eau, j'atterrissais... et le jour même je me présentais ici... pour me préparer à ta bonne visite, ma chère Joséphine.

La Cagliostro avait écouté, sans interrompre, et l'air assez rassuré. Autant de paroles inutiles, avait-elle l'air de dire. L'essentiel, c'était la valise. Que Raoul se fût caché dans le bateau, et qu'ensuite il eût évité le naufrage, cela n'avait point d'importance.

Elle hésitait cependant à poser la question définitive, sachant bien, tout de même, que Raoul n'était pas homme à tant risquer pour ne point obtenir d'autre résultat que de se sauver lui-même. Elle était toute pâle.

– Eh bien ! fit Raoul, tu ne me demandes rien ?

– Qu'ai-je à te demander ? Tu l'as dit toi-même. J'ai repris la valise. Depuis, je l'ai mise en lieu sûr.

– Et tu n'as pas vérifié ?

– Ma foi, non. L'ouvrir, à quoi bon ? Les cordes et les cachets sont intacts.

– Tu n'as pas remarqué les traces d'un trou, sur le côté, une fissure pratiquée entre les mailles de l'osier ?

– Une fissure ?

– Dame ! Crois-tu que je sois resté deux heures en face de l'objet sans agir ? Voyons, Joséphine, je ne suis pourtant pas si bête.

– Alors ? fit-elle, d'une voix faible.

– Alors, ma pauvre amie, peu à peu, patiemment, j'ai extrait tout le contenu de la valise, de sorte que...

– De sorte que ?...

– De sorte que, quand tu l'ouvriras, tu n'y trouveras guère qu'un poids équivalent de denrées pas très précieuses... ce que j'avais sous la main... ce que j'ai pu prendre dans les sacs de provisions... quelques livres de haricots et de lentilles... enfin des marchandises qui ne valent peut-être pas la peine que tu paies la location d'un coffre-fort dans une banque de Londres.

Elle essaya de protester et murmura :

– Ce n'est pas vrai... il est impossible que tu aies pu...

Du haut d'un placard, il descendit une petite sébile d'où il versa dans le creux de sa main deux ou trois douzaines de diamants, de rubis et de saphirs et, d'un air négligent, il les fit danser, miroiter et s'entrechoquer.

– Et il y en a d'autres, dit-il. Certes, l'explosion imminente m'a empêché de prendre tout, et les richesses des moines se sont éparpillées au sein des eaux. Mais, tout de même, n'est-ce pas, pour un jeune homme, il y a de quoi s'amuser et patienter... Qu'en dis-tu, Josine ? Tu ne réponds pas ?... Mais sapristi ! Qu'y a-t-il donc ? Hein ! J'espère que tu ne vas pas t'évanouir. Ah ! Ces sacrées femmes, ça ne peut pas perdre un milliard sans tourner de l'œil. Quelles mazettes !

Joséphine Balsamo ne tournait pas de l'œil, selon l'expression de Raoul. Elle s'était dressée, livide et le bras tendu. Elle voulait insulter l'ennemi. Elle voulait le frapper. Mais elle suffoquait. Ses mains battirent l'air, comme des mains de naufragé qui s'agitent à la surface, et elle s'abattit contre le lit avec des gémissements rauques.

Raoul, sans s'émouvoir, attendit la fin de la crise. Mais il avait encore quelques paroles à placer et il ricana :

– Eh bien ! T'ai-je battue à plate couture ? Les épaules de madame ont-elles touché ? Es-tu knock-out ? Débâcle sur toute la ligne, hein ? C'est ce que j'ai voulu te faire sentir, Joséphine. Tu partiras d'ici convaincue que tu ne peux rien contre moi, et que le mieux est de renoncer à toutes tes petites machinations. Je serai heureux malgré toi, et Clarisse aussi, et nous aurons beaucoup d'enfants. Autant de vérités auxquelles il te faut consentir.

Il se mit à marcher et il continuait de plus en plus gaiement :

– Aussi, que veux-tu, il y a de la malchance dans ton cas. Tu t'es mise en guerre contre un gaillard qui est mille fois plus fort et plus malin que toi, ma pauvre fille. Je suis ahuri moi-même de ma force et de ma malice. Tudieu ! Quel phénomène d'habileté, de ruse, d'intuition, d'énergie, de clairvoyance ! Un vrai génie ! Rien ne m'échappe. Je lis à livre ouvert dans le cerveau de mes ennemis. Leurs moindres pensées me sont connues. Ainsi, en ce moment, tu me tournes le dos, n'est-ce pas ? Tu es aplatie sur le lit, et je ne vois pas ton charmant visage ? Eh bien ! Je me rends parfaitement compte que tu es en train de glisser ta main dans ton corsage, et d'en tirer un revolver, et que tu vas...

La phrase ne fut pas achevée. Brusquement la Cagliostro avait fait volte face, un revolver à la main.

Le coup partit. Mais Raoul, qui s'y préparait, avait eu le temps de saisir le bras, de le tordre, et de le replier dans la direction même de Joséphine Balsamo. Elle tomba, atteinte à la poitrine.

La scène avait été si brutale et le dénouement si imprévu qu'il demeura interdit devant ce corps inerte soudain, et qui gisait, la face toute blanche.

Pourtant aucune inquiétude ne le tourmentait. Il ne pensait point qu'elle fût morte et, de fait, s'étant penché, il constata que le cœur battait régulièrement. Avec des ciseaux, il échançra le corsage. La balle, jaillie de biais, avait glissé, labourant la chair un peu au-dessus du signe noir qui marquait le sein droit.

– Blessure sans gravité, dit-il, tout en pensant que la mort d’une pareille créature eût été chose juste et souhaitable.

Il gardait ses ciseaux à la main, la pointe en avant, et il se demandait si son devoir n’était pas d’abîmer cette beauté trop parfaite, de taillader en pleine chair, et de mettre ainsi la sirène dans l’impossibilité de nuire. Une balafre en croix profonde, au travers du visage, et dont la cicatrice indélébile soulèverait la peau boursouflée, quel équitable châtiment et quelle utile précaution ! Que de malheurs évités et de crimes prévenus !

Il n’en eut pas le courage et ne voulut pas s’en arroger le droit. Et puis il l’avait trop aimée...

Il resta longtemps à la considérer, sans faire un mouvement, et avec une tristesse infinie. La lutte l’avait épuisé. Il se sentait plein d’amertume et de dégoût. Elle était son premier grand amour, et ce sentiment, où le cœur ingénu apporte tant de fraîcheur et dont il garde un souvenir si doux, ne lui laisserait, à lui, que rancune et que haine. Toute sa vie, il aurait aux lèvres un pli de désenchantement et dans l’âme une impression de flétrissure.

Elle respira plus fort et souleva ses paupières.

Alors il éprouva le besoin irrésistible de ne plus la voir et de ne plus même penser à elle.

Ouvrant la fenêtre, il écouta. Des pas, lui sembla-t-il, arrivaient de la falaise. Léonard avait dû constater, en atteignant le rivage, que l’expédition se réduisait à la capture d’un mannequin, et, sans doute, inquiet de Joséphine Balsamo, venait-il à son secours.

« Qu’il la trouve ici, qu’il l’emporte ! se dit-il. Qu’elle meure ou qu’elle vive ! Qu’elle soit heureuse ou malheureuse ! Je m’en moque !... Je ne veux plus rien savoir d’elle. Assez ! Assez de cet enfer ! »

Et, sans une parole, sans un regard à la femme qui lui tendait les bras et le suppliait, il partit...

Le lendemain matin, Raoul se faisait annoncer chez Clarisse d’Étignes.

Pour ne pas toucher trop tôt à des blessures qu’il devinait si sensibles, il n’avait pas revu la jeune fille. Mais elle savait qu’il était là, et, tout de suite, il comprit que le temps accomplissait déjà son œuvre. Les joues étaient plus roses. Les yeux brillaient d’espoir.

– Clarisse, lui dit-il, dès le premier jour vous avez promis de tout me pardonner...

– Je n’ai rien à vous pardonner, Raoul, affirma la jeune fille, qui pensait à son père.

– Si, Clarisse, je vous ai fait beaucoup de mal. Je m’en suis fait beaucoup à moi aussi, et ce n’est pas seulement votre amour que je demande, ce sont vos soins et votre protection. J’ai besoin de vous, Clarisse, pour oublier d’affreux souvenirs, pour reprendre confiance dans la vie, et pour combattre d’assez vilaines choses qui sont en moi et qui m’entraînent... où je ne voudrais pas aller. Si vous m’aidez, je suis sûr d’être un honnête homme, je m’y engage sincèrement, et je vous promets que vous serez heureuse. Voulezvous être ma femme, Clarisse ?

Elle lui tendit la main.

# Épilogue

## [Table des matières](#)

Comme le supposait bien Raoul, tout le vaste système d'intrigues tendu pour la capture du trésor fabuleux, resta dans l'ombre. Le suicide de Beaumagnan, les aventures de la Pellegrini, la personnalité mystérieuse de la comtesse de Cagliostro, sa fuite, le naufrage du *Ver-Luisant*, autant de faits divers que la justice ne put pas ou ne voulut pas relier les uns aux autres. Le mémoire du cardinal-archevêque fut détruit ou disparut. Les associés de Beaumagnan se désunirent et ne parlèrent pas. On ne sut rien.

À plus forte raison, le rôle de Raoul, dans toute cette affaire, ne pouvait être soupçonné et son mariage passa inaperçu. Par quel prodige réussit-il à se marier sous le nom de vicomte d'Andrésy ? Sans doute doit-on attribuer ce tour de force aux moyens d'action formidables que lui donnaient les deux poignées de pierres précieuses prélevées sur le trésor. Avec cela... on achète bien des complicités.

Et c'est de même ainsi évidemment que le nom de Lupin se trouva un jour escamoté. Sur aucun registre d'état civil, sur aucune pièce authentique, il ne fut plus question d'Arsène Lupin, ni de son père Théophraste Lupin. Légalement, il n'y eut plus que le vicomte Raoul d'Andrésy, lequel vicomte partit en voyage à travers l'Europe avec la vicomtesse, née Clarisse d'Étignes.

Deux événements marquèrent cette époque. Clarisse mit au monde une fille qui ne vécut point. Et, quelques semaines plus tard, elle apprenait la mort de son père.

Godefroy d'Étignes, en effet, et son cousin Bennetot périrent au cours d'une promenade en barque. Accident ? Suicide ? Les deux cousins, dans les derniers temps de leur vie, passaient pour fous, et l'on admit généralement qu'ils s'étaient tués. Il y eut aussi la version du crime, et l'on s'entretint d'un yacht de plaisance qui aurait coulé la barque et se serait enfui. Mais point de preuve.



En tout état de cause, Clarisse ne voulut pas toucher à la fortune de son père. Elle en fit don à des institutions de charité.

Des années encore s'écoulèrent, années charmantes et insouciantes.

Raoul tenait l'une des promesses qu'il avait faites à Clarisse : elle fut profondément heureuse.

L'autre promesse, il ne la tint pas : il ne fut pas honnête.

Cela, il ne le pouvait pas. Il avait dans le sang le besoin de prendre, de combiner, de mystifier, de duper, de s'amuser aux dépens d'autrui. Il était, d'instinct, contrebandier, flibustier, maraudeur, pirate, conspirateur, et surtout chef de bande. En outre, à l'école de la Cagliostro, il s'était rendu compte, avec un certain orgueil, des qualités vraiment exceptionnelles qui le mettaient hors de pair. Il croyait à son génie. Il s'attribuait des droits à une destinée fantastique, en opposition avec la destinée de tous les hommes qui vivaient en même temps que lui. Il serait au-dessus de tous. Il serait le maître.

À l'insu donc de Clarisse et, sans que jamais la jeune femme eût le moindre soupçon, il monta des entreprises et réussit des affaires où, de plus en plus, s'affirma son autorité et se développèrent ses dons réellement surhumains.

Mais avant tout, se disait-il, le repos et la félicité de Clarisse ! Il respectait sa femme. Qu'elle fût et qu'elle se sût l'épouse d'un voleur, cela il ne l'admit pas.

Leur bonheur dura cinq ans. Au début de la sixième année, Clarisse mourut des suites d'une couche. Elle laissait un fils appelé Jean.

Or, le surlendemain, ce fils disparut, sans que le moindre indice permît à Raoul de découvrir qui avait pu pénétrer dans la petite maison d'Auteuil qu'il habitait ni comment on avait pu y pénétrer.

Quant à savoir d'où le coup provenait, là-dessus aucune hésitation. Raoul, qui ne doutait pas que le naufrage des deux cousins n'eût été provoqué par la Cagliostro, Raoul qui, depuis, avait appris en outre que Dominique était mort empoisonné, Raoul considéra comme établi que la Cagliostro avait organisé l'enlèvement.

Son chagrin le transforma. N'ayant plus ni femme ni fils pour le retenir, il se jeta résolument dans la voie où l'entraînaient tant de forces. Du jour au lendemain, il fut Arsène Lupin. Plus de réserve. Plus de ménagements. Au contraire. Du scandale, des provocations, de l'arrogance, un étalage de

vanité et de gouaillerie, son nom sur les murs, sa carte de visite dans les coffres-forts : Arsène Lupin, quoi !

Mais, que ce fût sous ce nom, ou sous les noms divers qu'il s'amusait à prendre, qu'il se fît appeler comte Bernard d'Andrézy (il avait dérobé les papiers d'un cousin de sa famille, mort à l'étranger) ou Horace Velmont, ou colonel Sparmiento, ou duc de Charmerace, ou prince Sernine, ou don Luis Perenna, toujours et partout, au milieu de tous ses avatars et sous tous les masques, il cherchait la Cagliostro, et il cherchait son fils Jean.

Il ne retrouva pas son fils. Il ne revit jamais Joséphine Balsamo.

Vivait-elle encore ? Osait-elle se risquer en France ? Continuait-elle à persécuter et à tuer ? Devait-il admettre, en ce qui le concernait, que la menace éternellement dirigée contre lui, depuis la minute même de la rupture, aboutirait à quelque vengeance plus cruelle que l'enlèvement de son enfant ?

Toute la vie d'Arsène Lupin, folles entreprises, épreuves surhumaines, triomphes inouïs, passions démesurées, ambitions extravagantes, tout cela devait se dérouler avant que les événements lui permissent de répondre à ces questions redoutables.

Et ainsi se fait-il que sa première aventure se renoua, plus d'un quart de siècle après, à ce qu'il lui plait de considérer aujourd'hui comme sa dernière aventure.

# La Dent d'Hercule Petitgris (1926)

## Table des matières

Les mains au dos, le cou engoncé dans sa jaquette, tout son âpre visage crispé par la réflexion, Jean Rouxval mesurait d'un pas rapide son vaste cabinet de ministre, au seuil duquel le chef des huissiers attendait les ordres. Un pli soucieux marquait son front. Il lui échappait des gestes saccadés qui trahissaient cette agitation extrême dont on est secoué à certaines minutes dramatiques de la vie.

S'arrêtant d'un coup, il dit avec un accent résolu.

– Un monsieur et une dame d'un certain âge se présenteront. Vous les ferez entrer dans le salon rouge. Puis il viendra un monsieur seul, plus jeune, que vous conduirez dans la grande salle. Qu'ils ne puissent ni se parler ni se voir, n'est-ce pas ? Et vous m'avertirez aussitôt.

– Bien, monsieur le Ministre.

La personnalité politique de Jean Rouxval s'appuyait sur de fortes qualités d'énergie et d'intelligence laborieuse. La guerre, qu'il avait faite dès le début, pour venger ses deux fils disparus et sa femme morte de chagrin, lui avait donné un sens parfois excessif de la discipline, de l'autorité et du devoir. Dans toutes les affaires auxquelles les événements le mêlaient, il prenait toujours à son compte le plus de responsabilité possible, en vertu de quoi il s'arrogeait le plus possible de droits. Il aimait son pays avec une sorte de frénésie contenue, qui lui montrait comme justes et permis des actes souvent arbitraires. Ces raisons lui valaient l'estime de ses collègues, mais une certaine méfiance, que suscitait l'exagération de ses qualités. On craignait toujours qu'il n'entraînât le cabinet dans d'inutiles complications.

Il regarda sa montre. Cinq heures moins vingt. Il avait encore le temps de jeter un coup d'œil sur le dossier de la redoutable aventure qui lui causait une telle anxiété. Mais, à ce moment, la sonnerie téléphonique retentit. Il saisit le récepteur. On désirait lui parler directement de la présidence du Conseil.

Il attendit. Ce fut assez long. Enfin, la communication s'établit, et il répliqua :

– Oui, c’est moi, mon cher Président.

Il écouta, parut contrarié, et prononça d’un ton un peu amer :

– Mon Dieu, monsieur le Président, je recevrai l’agent que vous venez de m’envoyer. Mais ne pensez-vous pas qu’à moi seul j’aurais obtenu les certitudes que nous cherchons ?... Enfin, puisque vous insistez, mon cher Président, et que cet Hercule Petitgris est, selon votre expression, un spécialiste en matière d’enquête, il assistera à la confrontation que j’ai préparée... Allô ?... Vous avez raison, mon cher Président, tout cela est extrêmement grave, surtout à cause de certaines rumeurs qui commencent à circuler... Si je n’arrive pas à une solution immédiate, et que la vérité soit conforme à nos craintes, c’est un scandale effroyable et un désastre pour le pays... Allô... Oui, oui, vous pouvez être tranquille, mon cher Président, je ferai l’impossible pour réussir... Et je réussirai... Il le faut...

Quelques mots furent encore échangés, puis Rouxval ferma le téléphone et répéta entre ses dents :

– Oui... Il le faut... Il le faut... Un pareil scandale...

Il réfléchissait aux moyens qui lui permettraient de réussir lorsqu’il eut la sensation que quelqu’un se trouvait près de lui, quelqu’un qui ne cherchait pas à se faire remarquer.

Il tourna la tête et demeura interdit. À quatre pas se dressait un individu d’assez piètre mine, ce qu’on appelle un pauvre diable, lequel pauvre diable tenait son chapeau à la main, selon l’humble attitude d’un mendiant en quête d’un petit sou.

– Que faites-vous là ? Comment êtes-vous entré ?

– Par la porte, monsieur le Ministre... Votre huissier s’occupait à parquer des gens à droite et à gauche. J’ai filé droit.

L’individu baissa la tête respectueusement et se présenta :

– Hercule Petitgris... « l’espécialiste » que M. le Président du Conseil vient de vous annoncer, monsieur le Ministre...

– Ah ! vous avez écouté ?... dit Rouxval, avec humeur.

– Qu’auriez-vous fait à ma place, monsieur le Ministre ?

C’était un être malingre et pitoyable, dont toute la figure triste, dont les cheveux, la moustache, le nez, les joues maigres, les coins de bouche tombaient mélancoliquement. Ses bras descendaient avec lassitude le long d’un pardessus verdâtre qui semblait ne pas lui tenir aux épaules. Il s’exprimait d’une voix désolée, non sans recherche, mais en déformant

parfois certaines syllabes, à la manière des gens du peuple. Il prononçait « Mossieu le Minisse... vot' huissier. »

– J'ai même entendu, mossieu le Minisse, continua-t-il, que vous parliez de moi comme d'un agent. Erreur ! Je ne suis agent de rien du tout, ayant été révoqué, à la préfecture, pour « caractère insipide, ivrognerie et paresse ». Je cite le texte de ma radiation.

Rouxval ne put cacher sa stupeur.

– Je ne comprends pas. M. le Président du Conseil vous recommande à moi comme un homme capable, d'une lucidité déconcertante.

– Déconcertante, mossieu le Minisse, c'est le vrai mot, et voilà pourquoi ces messieurs veulent bien m'utiliser dans les cas où personne n'a réussi ou ne pourrait réussir, et sans me tenir rigueur rapport à mes petites habitudes. Que voulez-vous, je ne suis pas un travailleur. J'aime boire à ma soif, et j'ai un faible pour la manille aux enchères. Quant au caractère, ça ne compte pas. Simples vétilles. On me reproche d'être vaniteux et insolent vis-à-vis de mes employeurs ? Et après ? Lorsqu'ils bafouillent et que je vois clair, j'ai-t-i pas le droit de leur z'y dire et de rigoler un brin ? Tenez, mossieu le Minisse, plus d'un coup j'ai refusé de l'argent pour garder le droit de m'esclaffer. Ils sont si rigolos à ce moment ! I' font la tête !...

Dans sa figure tombante, au-dessous de ses moustaches mélancoliques, le coin gauche de sa bouche se retroussa en un petit rire silencieux qui découvrit une canine démesurée, une canine de bête féroce. Durant une seconde ou deux, cela lui donna un air de joie sardonique. Avec une pareille dent, le personnage devait mordre à fond.

Rouxval n'avait pas peur d'être mordu. Mais son interlocuteur ne lui disait rien de bon, et il s'en fût débarrassé en toute hâte, si le président du Conseil ne l'avait pas imposé avec une telle insistance.

– Asseyez-vous, dit-il, d'un ton bourru. Je vais interroger et confronter entre elles trois personnes qui sont ici. Au cas où vous auriez quelque observation à faire, vous me la communiquerez directement.

– Directement, mossieu le Minisse, et tout bas, comme c'est mon habitude quand le supérieur bafouille...

Rouxval fronça le sourcil. D'abord, il détestait qu'on ne gardât point les distances auprès de lui. Puis, comme beaucoup d'hommes d'action, il avait le sentiment très vif et la crainte du ridicule. Appliquée à lui, cette expression de « bafouillage » lui semblait à la fois un outrage inadmissible

et une menace volontaire. Mais déjà il avait sonné, et l'huissier entra. Sans plus attendre, il donna l'ordre que les trois personnes fussent introduites.

Hercule Petitgris retira son pardessus verdâtre, le plia soigneusement et s'assit.

Le monsieur et la dame se présentèrent les premiers. Ils étaient en deuil tous deux, et d'allure distinguée ; elle, grande, jeune encore et très belle, avec des cheveux grisonnants et un pâle visage aux traits sévères : lui, plus petit, mince, élégant, la moustache presque blanche.

Jean Rouxval lui dit :

– Le comte de Bois-Vernay, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur le Ministre. Ma femme et moi nous avons reçu votre convocation, laquelle nous a un peu étonnés, je l'avoue. Mais nous voulons croire qu'elle ne nous annonce rien de pénible ? Ma femme est assez souffrante...

Il la regardait avec une inquiétude affectueuse. Rouxval les pria de prendre place et répondit :

– Je suis persuadé que tout s'arrangera pour le mieux et que M<sup>me</sup> de Bois-Vernay excusera le petit dérangement que je lui cause.

La porte s'ouvrait de nouveau. Un homme de vingt-cinq à trente ans s'avança. Il était de condition plus modeste, peu soigné dans sa mise, et sa physionomie quoique sympathique et avenante, présentait des signes de déchéance et de fatigue qui déroutaient chez cet être jeune et carré d'épaules.

– C'est bien vous, Maxime Lériot ?

– C'est moi, monsieur le Ministre.

– Vous ne connaissez pas monsieur et madame ?

– Non, monsieur le Ministre, affirma le nouveau venu en observant le comte et la comtesse.

– Nous ne connaissons pas non plus monsieur, fit le comte de Bois-Vernay, sur une question de Rouxval.

Celui-ci eut un sourire :

– Je regrette que l'entretien commence par une déclaration contre laquelle je suis contraint de protester. Mais cette petite erreur se dissipera d'elle-même au moment opportun. N'allons pas trop vite, et, sans nous attarder à ce qui n'est pas essentiel, prenons les choses du début.

Et, se servant du dossier ouvert sur la table, il se tourna vers Maxime Lériot et prononça d'une voix où il y avait quelque hostilité :

– Nous commencerons par vous, monsieur. Vous êtes né à Dolincourt, Eure-et-Loir, d'un paysan laborieux, qui s'est saigné aux quatre veines pour vous donner une éducation convenable. Je dois dire que vous l'en avez amplement récompensé par votre travail. Études sérieuses, conduite parfaite, attentions délicates pour votre père, en tout vous vous êtes montré bon fils et irréprochable élève. La mobilisation vous surprend simple soldat aux chasseurs à pied. Quatre ans plus tard, vous étiez adjudant et croix de guerre avec cinq citations. Vous contractez un engagement. À la fin de 1920, on vous trouve à Verdun. Toujours excellente tenue. Vos notes vous signalent comme capable de faire un bon officier, et vous songez même à passer votre examen. Or, vers la mi-novembre de cette année, coup de théâtre. Un soir, dans un dancing de troisième ordre, après avoir fait déboucher dix bouteilles de champagne, la tête perdue, au cours d'une discussion sans motif, vous dégainez. On vous arrête. On vous mène au poste. On vous fouille. Vous étiez porteur de cent mille francs en billets de banque. D'où teniez-vous cet argent ? Vous n'avez jamais pu l'expliquer.

Maxime Lériot protesta :

– Pardon, monsieur le Ministre, j'ai dit que cet argent m'avait été remis en dépôt par quelqu'un qui ne voulait pas se nommer.

– Explication sans valeur. Toujours est-il qu'une instruction est ouverte par l'autorité militaire. Elle n'aboutit pas. Mais, six mois après, libéré de tout service, vous êtes l'objet d'un autre scandale. Cette fois, votre portefeuille contenait pour quarante mille francs de bons de la Défense. Et, là-dessus encore, le silence et le mystère.

Lériot ne se donna pas la peine de répondre. Il semblait considérer ces événements comme tout à fait insignifiants, et il ne s'émut pas davantage de l'évocation de deux autres démêlés exactement du même genre qu'il avait eus avec la justice.

– Ainsi donc, continua Rouxval, aucune explication, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas nous dire comment vous faites face à la vie de débauche que vous menez depuis ce temps ? Pas de situation, pas de ressource avouable, et cependant l'argent coule entre vos doigts comme si la source en était inépuisable.

– J'ai des amis, murmura Maxime Lériot.

– Quels amis ? On ne vous en connaît pas. La bande avec laquelle vous courez les lieux de plaisir se renouvelle constamment, et se compose d'ailleurs d'individus sans aveu qui vivent à vos dépens. Les agents spéciaux qui se sont occupés de vous à cette époque n'ont rien découvert, et vous avez continué à descendre la mauvaise pente. Seul le hasard, ou une imprudence de votre part, pouvait se tourner contre vous. C'est ce qui se produisit. Un jour, sous l'Arc de triomphe, non loin de la tombe du Soldat Inconnu, un homme s'approcha d'une dame qui chaque jour, venait y prier et lui dit cette phrase : « J'attends demain l'envoi de votre mari. Avertissez-le, sinon... » Le ton était menaçant, l'attitude de l'homme hargneuse et méchante. La dame se troubla et remonta vivement dans son automobile. Dois-je préciser que l'une de ces personnes était vous, Maxime Lériot, et l'autre, la comtesse de Bois-Vernay, et que tout à l'heure elles affectaient de ne point se connaître ?

Rouxval, brusquement, leva les mains :

– Je vous en supplie, monsieur, dit-il au comte qui allait intervenir, n'essayez pas de nier l'évidence. Ce que j'affirme n'est pas le résultat de déductions ou d'hypothèses, ni l'interprétation de racontars, mais le strict énoncé de faits que j'ai connus ou contrôlés moi-même. Si vous avez perdu votre fils à la guerre, et si M<sup>me</sup> de Bois-Vernay va prier chaque jour près de la dalle sacrée, moi j'ai perdu les deux miens, et il n'est pas de semaine où je ne m'arrête également là-bas pour m'entretenir avec eux. Or, la scène eut lieu près de moi. C'est moi qui entendis la phrase prononcée. Et ce fut pour mon édification personnelle, sans rien connaître encore des incidents que je viens d'exposer, que je m'occupai de savoir qui avait ainsi parlé, et quelle était la victime de ce qui me paraissait un chantage.

Le comte se tut. Sa femme n'avait pas bougé. Dans son coin, le policier Hercule Petitgris hochait la tête et semblait approuver la façon dont l'interrogatoire était mené. Jean Rouxval, qui l'observait du coin de l'œil, en ressentait de l'assurance. La dent ne pointait pas au coin de la bouche. Tout allait donc pour le mieux, et il poursuivit, en resserrant de plus en plus l'étreinte de son réquisitoire :

– À partir du moment où les circonstances me donnèrent la conduite de cette affaire, elle changea de face, pour la raison qu'elle s'était révélée à moi dans un cadre plutôt que dans un autre. Que je m'en rendisse compte



ou non, ce souvenir domina toutes mes pensées et gouverna l'enquête que je fis presque involontairement, sur l'ordre catégorique d'une intuition à laquelle je ne pus résister. Tout de suite, au lieu de voir en Maxime Lériot l'homme d'aujourd'hui, je vis le soldat d'autrefois. Son passé m'intéressa plus que son présent. Or, instantanément, au premier coup d'œil jeté sur le dossier, deux choses me frappèrent, un nom et une date : Maxime Lériot se trouvait à Verdun, et il s'y trouvait au mois de novembre 1920. Pour un père qui pleure ses fils disparus, il y a dans ce nom et dans cette date quelque chose de particulier. Leur rapprochement prend une signification immédiate. Si, chaque jour, M<sup>me</sup> de Bois-Vernay vient prier sous l'Arc de triomphe, si j'y vais avec tant de ferveur, c'est parce que, la veille du 11 novembre 1920, anniversaire de l'armistice, il s'est déroulé, dans les souterrains de la ville sainte, la plus solennelle des cérémonies. Ce fait bien établi, comment s'expliquait la présence, sous l'Arc de triomphe, de Maxime Lériot, adjudant de chasseurs à Verdun, en novembre 1920 ? J'allai me renseigner sur place. Ce ne fut ni long ni difficile. Son ancien chef de bataillon, que j'interrogeai, me montra aussitôt le texte d'une décision signée par lui à cette époque, et dont la lecture fut pour moi un trait de lumière. Le conducteur d'un des huit fourgons funèbres qui avaient amené, de huit points différents des champs de bataille, les huit cadavres non identifiés parmi lesquels devait être choisi le Soldat Inconnu, ce conducteur n'était autre que l'adjudant Lériot.

Jean Rouxval frappa du poing le dossier, et, le visage crispé, tout son être tendu vers l'adversaire, il scanda, d'une voix assourdie :

– C'était vous, Maxime Lériot, et, dans la galerie souterraine où se passa la cérémonie historique, parmi ceux qui composaient la garde d'honneur, vous étiez encore là, Maxime Lériot. Votre héroïsme, votre renommée militaire, vous avaient fait élire au nombre de ceux qui jouèrent un rôle entre les drapeaux tricolores et les panoplies qui ornaient les murs de la chapelle ardente. Vous étiez là, et, par conséquent...

L'émotion interrompit l'apostrophe véhémence de Rouxval. D'ailleurs, avait-il besoin de dire des paroles plus précises pour que l'on devinât sa pensée secrète. Hercule Petitgris balançait toujours la tête avec une approbation visible, qui surexcitait l'ardeur et la conviction du ministre.

L'ancien adjudant ne soufflait mot. Comme des troupes qui cernent l'ennemi assiégé, les phrases d'abord hésitantes, puis vigoureuses et logiques de Rouxval avaient investi l'adversaire avant qu'il n'y prît garde. Le comte écoutait et observait sa femme d'un air soucieux.

Rouxval dit à voix basse :

– Jusqu'ici, même au plus profond de moi-même, je n'avais eu que des pressentiments vagues, et jamais encore un soupçon nettement formulé. Je redoutais de comprendre, et c'est avec le même état d'esprit craintif, effaré, que je cherchai les preuves de ce que je ne voulais pas savoir. Elles furent implacables. Je vais les énumérer dans leur ordre chronologique, et brièvement, sans aucun commentaire. Elles proclament d'elles-mêmes, par leur simple exposé, la série des faits qui s'enchaînent et des actes qui furent accomplis. Ceci d'abord. Le jour de la Toussaint, puis le 3 novembre, le 4 et le 5, l'adjudant Lériot, dont je réussis à reconstituer exactement la vie quotidienne, se rendit, le soir venu, dans une auberge isolée, où il rencontra un monsieur et une dame avec lesquels il demeura en conférence jusqu'au dîner. Ce monsieur et cette dame venaient en auto, paraît-il, d'une grande ville proche où ils habitaient un hôtel dont on me donna l'adresse. J'y allai et demandai le registre. Du 1<sup>er</sup> au 11 novembre 1920 avaient séjourné en cet hôtel le comte et la comtesse de Bois-Vernay.

Un silence. Le pâle visage de la comtesse se creusait. Rouxval étala son dossier. Il en tira deux feuilles qu'il déplia.

– Voici deux actes de naissance. L'un concerne Maxime Lériot, né à Dolincourt, Eure-et-Loir, en 1895. C'est le vôtre, Maxime Lériot. L'autre est celui de Julien de Bois-Vernay, né à Dolincourt, Eure-et-Loir, en 1895. C'est celui de votre fils, monsieur de Bois-Vernay. Donc, n'est-ce pas, même origine et même âge. Ce point est acquis. Voici, maintenant, une lettre du maire de Dolincourt. Les deux jeunes gens avaient eu la même nourrice. Pendant toute leur jeunesse, ils avaient conservé des relations de camaraderie. Ils s'étaient engagés en même temps. Nouvelle certitude.

Rouxval continuait de feuilleter son dossier, et il énonçait au fur et à mesure :

– Voici l'acte de décès de Julien de Bois-Vernay, mort en 1916, à Verdun. Voici la copie du certificat d'inhumation dans le cimetière de Douaumont. Voici un extrait du rapport de l'adjudant Lériot qui recueillit

« dans une tranchée, longeant la route de Fleury à Bras, et près d'un ancien poste de secours, la dépouille desséchée, mais intacte d'un fantassin inconnu... » Enfin, voici le relevé topographique de la région. L'ancien poste de secours est ici, à cinq cents mètres du cimetière où fut inhumé Julien de Bois-Vernay. J'ai été de l'un à l'autre. J'ai fait creuser le sol : la tombe est vide. Qu'est devenu le cercueil de Julien de Bois-Vernay ? Qui l'a enlevé du cimetière de Douaumont ? Qui, sinon vous, Maxime Lériot, vous l'ami de Julien, vous l'ami du comte et de la comtesse de Bois-Vernay ?

Aucune des phrases de Rouxval qui ne contribuât à l'établissement d'une vérité dont l'évidence s'imposait. Toutes enveloppaient l'ennemi d'arguments irrécusables. Il n'y avait qu'à se soumettre.

Rouxval s'approcha de Lériot et lui dit, les yeux dans les yeux :

– Certains points demeurent obscurs. Est-il besoin de les éclaircir et de connaître, heure par heure, ce qui se passa dans l'ombre, au cours de la mission dont vous étiez chargé ? Non, n'est-ce pas ? La sinistre aventure est inscrite pour ainsi dire sur les pages d'un livre ouvert. Nous savons que le cercueil de votre frère de lait fut d'abord transporté de Douaumont, où il reposait dans une tombe régulière, jusqu'à la tranchée où l'on vous envoyait en quête d'un combattant qui ne pût être identifié. Nous savons que vous l'y avez pris, et nous savons que c'est celui-là que vous avez amené près des autres dans la casemate de Verdun. Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ? Et pour la suite, pour la désignation suprême parmi les huit Inconnus...

Mais Rouxval n'acheva pas. Il essuya son front couvert de sueur, et il lui fallut un certain temps pour reprendre, avec sa même intonation sourde et anxieuse :

– C'est à peine si j'ose évoquer la scène... Toute parole de doute à ce propos est un blasphème. Et cependant, n'est-ce pas une certitude plutôt qu'un doute ? Ah ! quelle chose affreuse ! Je me souviens des instructions qui furent adressées à l'un des poilus de la garde d'honneur : « Soldat, voici un bouquet de fleurs cueilli sur les champs de bataille, vous allez le déposer sur un de ces cercueils, qui sera celui du soldat que le peuple de France accompagnera jusqu'à l'Arc de triomphe... » Vous les avez entendues, ces paroles. Vous pleuriez évidemment, comme les autres, en les écoutant. Et malgré tout, par une trahison monstrueuse... Mais comment a-t-elle pu se produire, cette trahison ? Comment avez-vous réussi la duperie infâme ?...

Il n'est pas possible que ce poilu désigné au hasard, vous ait vendu son concours, ni que sa main ait pu être dirigée lorsqu'elle déposa le bouquet ? Alors ?... alors ?... Répondez donc !

Jean Rouxval interrogeait, mais on eût dit qu'il avait peur d'entendre l'aveu. Son ordre n'avait pas cet accent impérieux qui force la vérité. Il s'ensuivit un long silence, tout pesant de gêne et d'anxiété. M<sup>me</sup> de Bois-Vernay respira des sels que son mari lui tendit. Elle semblait très faible et sur le point de s'évanouir.

À la fin, Maxime Lériot débita quelques explications confuses :

– Il y a en effet des choses... qui ont pu vous faire croire, monsieur le Ministre... Mais il y a aussi des erreurs, des malentendus...

Incapable de dissiper lui-même ces erreurs et ces malentendus, il se tourna vers le comte pour lui demander assistance. Celui-ci regarda sa femme, en homme qui craint d'engager une lutte dangereuse et qui se demande sur quel terrain il l'acceptera. Puis il se leva et dit :

– Monsieur le Ministre, me permettrez-vous de vous poser une question ?

– Certes.

– Il arrive, monsieur le Ministre, que, par la tournure que vous avez donnée à l'entretien, nous sommes ici tous les trois, en face de vous, comme des coupables. Avant de nous défendre contre une accusation que je n'ai pas encore bien saisie, je voudrais savoir à quel titre vous nous interrogez, et en vertu de quel pouvoir vous exigez que nous répondions.

– En vertu, monsieur, répliqua Rouxval, de mon très grand désir d'étouffer une affaire qui, rendue publique, aurait pour mon pays des conséquences incalculables.

– Si l'affaire est telle que vous l'avez exposée, monsieur le Ministre, il n'y a aucune raison de croire qu'elle puisse devenir publique.

– Si, monsieur. Sous l'influence de la boisson, Maxime Lériot a prononcé quelques paroles qui n'ont pas été comprises, mais qui ont donné lieu à des interprétations, à des bruits...

– Des bruits faux, monsieur le Ministre.

– N'importe ! j'y veux couper court.

– Comment ?

– Maxime Lériot quittera la France. Un emploi lui sera réservé dans le sud de l’Algérie. Vous voudrez bien, j’en suis convaincu, lui fournir les fonds nécessaires.

– Et nous, monsieur le Ministre ?

– Vous partirez aussi, madame et vous. Loin de France, vous serez à l’abri de tout chantage.

– L’exil, alors ?

– Oui, monsieur, pendant quelques années.

Le comte regarda de nouveau sa femme. Malgré sa pâleur et son aspect fragile, elle donnait, elle, au contraire, une impression d’énergie et d’obstination réfléchie. Elle se porta en avant et, résolument :

– Pas un jour, monsieur le Ministre, dit-elle, pas une heure, je ne m’éloignerai de Paris.

– Pourquoi donc, madame ?

– Parce qu’il est là, dans la tombe.

La petite phrase qui constituait l’aveu le plus formel et le plus terrible se prolongea dans un silence effrayant, comme un écho qui répéterait, syllabe par syllabe, un message de mort et de deuil. Il y avait en M<sup>me</sup> de Bois-Vernay plus qu’une volonté indomptable, il y avait du défi, et comme l’acceptation d’un combat qu’elle affectait de ne pas redouter. Rien ne pouvait faire que son fils ne fût point dans la tombe sacrée, et qu’il n’y dormît d’un sommeil que nulle puissance au monde ne troublerait jamais.

Rouxval se prit la tête entre les mains, d’un mouvement désespéré. Jusqu’à cet instant même, il avait pu, malgré toutes les preuves, garder quelque illusion et attendre une justification impossible. L’aveu le terrassa.

– C’est donc vrai, murmura-t-il... Je ne pensais pas... je n’admettais pas... Ce sont des choses en dehors de toute réalité...

M. de Bois-Vernay s’était placé devant la comtesse et la suppliait de s’asseoir. Elle l’écarta, prête à la lutte, et obstinée dans son attitude provocante. Deux adversaires s’affrontaient, ennemis acharnés du premier coup. Le comte et Maxime Lériot devenaient des comparses.

De telles scènes où la tension nerveuse est poussée à l’excès ne peuvent être que brèves, comme un engagement d’épée où chacun, dès le début, jette toutes ses forces. Ce qui accrut encore la violence tragique du duel, c’est qu’il se poursuivit d’abord dans le calme, et en quelque sorte, dans une

immobilité presque continue. Pas d'éclat de voix. Pas de colère apparente. De simples mots, mais lourds d'émotion. De simples phrases, sans éloquence, mais qui révélaient la stupeur et l'indignation de Rouxval.

– Comment avez-vous osé ?... Comment vivez-vous avec l'idée de ce qui est ? Moi, j'aurais mieux aimé subir toutes les tortures que de faire cela pour un de mes fils... Il me semble que je lui aurais porté malheur dans la mort... Donner ainsi à son enfant une sépulture qui ne lui appartient pas ! Détourner vers lui des prières, des larmes, et toutes les pensées secrètes qui descendent sur un cercueil !... Quel crime abominable ! Vous ne sentez donc pas cela ?

Il la contemplait, toute blanche en face de lui, et reprenait d'un ton plus agressif :

– Par milliers et par milliers, il y a des mères et des épouses qui peuvent croire que leur fils ou leur mari sont là. Ces créatures, aussi meurtries que vous, madame, armées des mêmes droits, les voilà trahies, dépossédées, volées..., oui, volées, et volées surnoisement, dans l'ombre.

Elle pâissait sous l'injure et sous le mépris. Jamais, certes, elle n'avait perdu une minute à considérer son acte en lui-même, ou à le peser pour en connaître la valeur morale. Elle avait agi avec l'âpre souffrance d'une mère qui cherche à reconquérir un peu du fils qui lui fut arraché, et, pour le reste, ne se soucie de rien.

Elle murmura :

– Il n'a volé la place de personne... Il est le Soldat Inconnu lui-même... Il est là pour les autres, et les représente tous...

Rouxval lui saisit le bras. De telles paroles l'exaspéraient. Il pensait à ses fils disparus dont il avait presque retrouvé les dépouilles le jour de l'inhumation solennelle, et qui maintenant retombaient au gouffre insondable. Où prier désormais ? Quel rendez-vous prendre avec les pauvres âmes évanouies ?

Mais elle souriait, le visage illuminé de tout le bonheur qui frémissait en elle.

– Ce sont les circonstances qui l'ont choisi parmi tant d'autres. Ce que j'ai fait pour le mettre là n'aurait pas suffi, s'il n'y avait pas eu en sa faveur une volonté supérieure à la mienne. Le hasard aurait pu désigner quelque soldat qui ne l'eût mérité ni par sa vie ni par sa mort. Mon fils était digne de la récompense, lui.

– Tous en étaient dignes, protesta Rouxval avec véhémence. Même s’il eût été au cours de sa vie le plus obscur et le plus détestable des hommes, celui que le destin choisissait fût devenu, en cet instant même, l’égal des plus nobles.

Elle hocha la tête. Ses yeux exprimaient une fierté un peu dédaigneuse. Elle devait évoquer toute la lignée d’ancêtres et de morts héroïques qui faisaient de son fils un être à part, plus spécialement formé pour la gloire et pour l’honneur.

– Tout est bien ainsi, croyez-moi, monsieur le Ministre, dit-elle, et soyez sûr que je ne vole ni larmes ni prières. Toutes les mères qui s’agenouillent et qui pleurent devant la tombe prient pour leur fils mort. Qu’importe que ce soit le mien, si elles ne le savent pas ?

– Mais je le sais, moi, dit Rouxval, et elles peuvent le savoir, elles ! Et alors..., alors comprenez-vous toutes ces haines qui se déchaîneraient, cette explosion de fureur ? Nul forfait au monde ne provoquerait plus de rage et d’indignation. Comprenez-vous ?

Il perdait peu à peu tout empire sur lui-même. Il exécrait cette femme. Son départ lui semblait de plus en plus le seul dénouement qui pût conjurer le péril et apaiser son mal à lui. Et il le lui disait sans ménagement, d’une voix dure :

– Il faut vous en aller, madame. Votre présence auprès de la tombe est un outrage pour les autres femmes. Allez-vous-en.

– Non, dit-elle.

– Il le faut. Vous partie, elles reprendront leurs droits, et celui qui est là redeviendra le Soldat Inconnu.

– Non, non, non. Ce que vous demandez est impossible. Je ne vivrais pas loin de lui. Si je vis encore c’est justement parce qu’il est là, et que je vais le voir chaque jour, et lui parler, et l’entendre me parler. Ah ! vous ne savez pas ce que j’éprouve quand je suis au milieu de la foule ! De tous les coins de la France on accourt avec des fleurs et des mains qui se joignent. Et c’est mon fils que l’on vient honorer ! L’univers entier défile devant lui. Il est toute la guerre et toute la victoire. Ah ! il y a des minutes où un tel élan de bonheur et d’orgueil me grandit que j’oublie sa mort, monsieur, et que c’est mon fils vivant que je vois debout sous la voûte et devant qui mes genoux fléchissent. Et vous me demandez de renoncer à tout cela ! Mais ce serait le tuer une seconde fois, mon fils bien-aimé !

Les poings de Rouxval se crispaient. Il eût voulu écraser l'ennemie intraitable, et, sentant qu'elle était la plus forte, il la menaça, les yeux fixés sur les siens :

– J'irai jusqu'au bout de mon devoir... Si vous ne partez pas, je jure Dieu... je jure Dieu que je vous dénonce... Oui, j'irai jusque-là. Tout plutôt que de laisser cette chose monstrueuse...

Elle eut un rire de moquerie :

– Me dénoncer ? Est-ce que c'est possible ? Osez donc me dénoncer, monsieur, et la rendre publique, cette chose qui vous fait trembler !

– Jusqu'au bout de mon devoir, cria-t-il. Rien ne m'arrêtera... Je ne peux pas vivre avec une telle idée... Si vous ne partez pas, c'est lui, madame, c'est lui qui partira... C'est le cadavre de votre fils...

Elle tressaillit, frappée par l'expression brutale. L'atroce vision de ce cadavre chassé de la tombe et jeté dans quelque coin lui fut intolérable. Sa figure se convulsa, et elle porta la main à son cœur avec un gémissement de souffrance. M. de Bois-Vernay voulut la saisir dans ses bras. Mais elle s'affaissa sur elle-même, tomba, et s'étendit tout de son long.

Le duel prenait fin. Atteinte au plus profond de son être, mais victorieuse puisqu'elle n'avait pas cédé, la comtesse fut portée sur un divan par M. de Bois-Vernay qu'assistaient Lériot et Hercule Petitgris. Elle suffoquait. Ses dents grinçaient.

– Ah ! monsieur le Ministre, balbutia le comte, qu'avez-vous fait ?

Rouxval ne s'excusa point. Sa nature, qui le poussait aux décisions extrêmes lorsqu'il l'avait trop longtemps contenue, ne lui permettait plus de patienter et de réfléchir. En ces cas-là, on peut dire qu'il voyait rouge. La situation lui paraissait irrémédiable au point qu'il n'eût reculé devant aucune solution, si absurde qu'elle fût. En était-ce une que d'avertir le Président du Conseil ? Cela importait peu. Il fallait agir. Celle-ci se présentant seule à son esprit, il l'adopta sur-le-champ, comme si le fait d'agir, dans un sens ou dans l'autre, eût été déjà un commencement de revanche. Il décrocha donc le téléphone, et, dès qu'il eût obtenu la communication, rapidement, d'une voix haletante :

– Oui, c'est moi, mon cher Président... J'ai à vous parler sans retard... Allô, vous n'êtes pas libre avant une demi-heure ? Soit dans une demi-heure. J'y serai. Merci. Situation grave... décisions urgentes...



Cependant on s'empressait autour de la malade. Elle devait être sujette à ces malaises, car son mari avait sur lui une petite trousse et des flacons. Il retira vivement son pardessus, s'agenouilla, et la soigna avec une angoisse qui lui étreignait la gorge et rendait presque inintelligibles les questions qu'il lui posait comme si elle avait pu entendre.

– C'est ton cœur, n'est-ce pas, ma chérie ?... c'est ton pauvre cœur ?... Mais ce ne sera rien... Déjà tu ne souffres plus... Tes joues sont plus roses... Je t'assure que tout va bien. N'est-ce pas, ma chérie ?

La syncope dura quelques minutes. Lorsque M<sup>me</sup> de Bois-Vernay se réveilla et qu'elle eût aperçu Rouxval, son premier mot fut un mot de détresse :

- Emmène-moi... Partons... je ne veux pas rester ici...
- Voyons, ma chérie, sois raisonnable... repose-toi d'abord...
- Non..., partons... je ne veux pas rester...

Il y eut un instant d'agitation. Sur la prière du comte, Maxime Lériot la saisit dans ses bras et l'emporta. M. de Bois-Vernay suivait, bouleversé, tout en remettant son pardessus avec l'aide d'Hercule Petitgris.

Rouxval n'avait pas bougé. On eût cru que la scène se passait en dehors de lui. D'ailleurs ces gens coupables du forfait le plus odieux ne lui inspiraient que de l'antipathie, et il ne se fût pas avisé qu'il devait secours ou pitié à une femme comme la comtesse. Le front collé contre la vitre d'une fenêtre, il essayait de raisonner et de trouver une ligne de conduite adaptée aux circonstances. Pourquoi cette visite au président du Conseil ? N'eut-il pas mieux valu en finir et se mettre en rapport avec le parquet, avec la justice ?

« Allons, se dit-il, je vais faire des bêtises. À tout prix, du sang-froid. »

Il résolut d'aller à pied jusqu'à la présidence. L'air vif, la marche le calmeraient. Il prit donc son chapeau dans un placard et se dirigea vers la porte.

Mais, à sa grande surprise, il se heurta, une seconde fois, au sieur Petitgris, assis sur une chaise, près de l'entrée. Le policier n'avait pas quitté la pièce.

- Comment, c'est vous ? dit Rouxval agacé. Vous êtes encore là !
- Oui, monsieur le Ministre, et je ne saurais trop vous engager à me tenir compagnie.

Rouxval fit la grimace et il allait relever, comme elle le méritait, cette familiarité choquante, lorsqu'un haut-le-corps le redressa soudain. Il venait de s'apercevoir que la canine du policier pointait à gauche, en dehors de la lèvre retroussée. Il n'eût pas été plus décontenancé si quelque phénomène inattendu avait surgi en face de lui. L'apparition de cette dent acérée, très blanche, longue comme une dent de bête fauve, il savait ce que cela signifiait d'ironique et d'impertinent.

« Crénom, je n'ai pourtant pas bafouillé », se dit Rouxval qui employa le terme même dont s'était servi Petitgris.

Il se rebiffa. Un ministre, habitué comme lui au maniement des hommes et des affaires, ne bafouille pas. Sa vision des faits est nette. Le chemin qu'il choisit mène droit au but, et les petits pièges où trébuche le vulgaire ne s'ouvrent point sous ses pas. Tout de même, la vue de cette dent le gênait. Pourquoi cette dent ? Que signifiait-elle en l'occurrence ?

Afin de se rassurer, il retourna l'accusation contre Petitgris.

« Si l'un des deux bafouille, c'est ce coquin-là. Car enfin, tout cela est tellement clair ! Un collégien ne s'y tromperait pas. »

Si clair que ce fût, il accepta l'entretien et demanda d'un ton rogue :

– Je suis pressé. Qu'y a-t-il ? Parlez.

– Parler ? Mais je n'ai rien à vous dire, monsieur le Ministre.

– Comment, rien à me dire ? Mais je suppose que vous n'avez pas l'intention de coucher ici ?

– Certes non, monsieur le Ministre.

– Alors.

– Alors, j'attends.

– Vous attendez quoi ?

– Une chose qui va se produire.

– Quelle chose ?

– Patientez, monsieur le Ministre. Vous avez encore plus d'intérêt que moi à la connaître. Ce ne sera pas long, d'ailleurs. Quelques minutes..., une dizaine tout au plus... C'est cela... dix minutes...

– Mais il ne se produira rien du tout ! s'écria Rouxval. Les aveux de ces gens-là sont catégoriques.

– Quel aveux ? fit le policier.

– Comment, mais ceux de Lériot, du comte et de sa femme.

– La comtesse peut-être. Mais le comte n’a rien avoué, et Lériot pas davantage.

– Qu’est-ce que vous me chantez là ?

– Ce n’est pas une chanson, mossieu le Ministre, c’est un fait. Les deux hommes n’ont, autant dire, pas soufflé mot. Au fond il n’y a qu’une personne qui a causé, c’est vous, mossieu le Ministre.

Et, sans paraître remarquer l’attitude menaçante de Rouxval, il articula :

– Un beau discours, d’ailleurs, que j’ai savouré comme il convenait. Quelle éloquence ! À la tribune de la Chambre, vous en auriez eu un succès ! ovations, affichage, et tout le reste. Seulement, c’était pas ça du tout qu’il fallait ! Quand il s’agit de cuisiner le coupable, on ne le farcit pas de discours. Au contraire ! on l’interroge. On le fait jacasser. On l’écoute. Voilà ce que c’est qu’une instruction. Si vous croyez que le sieur Petitgris s’est contenté de roupiller dans son coin ! Fichtre non. Le sieur Petitgris ne lâchait pas de l’œil nos deux bonshommes, surtout le Bois-Vernay. Et c’est pourquoi, mossieu le Ministre, je vous avertis que dans huit minutes, quelqu’un viendra et qu’une chose se produira... Encore sept minutes et demie...

Rouxval était dompté. Il n’accordait pas le moindre crédit aux prédictions du sieur Petitgris et à cette annonce d’une chose qui, soi-disant, allait se produire. Mais la ténacité du personnage le maîtrisait. Et cette dent surtout, cette canine féroce, méchante, arrogante, énigmatique... Il se résigna. Retournant à sa place, il martelait, à coups rageurs, son bureau avec le bois d’un porte-plume et, de temps à autre, il observait la pendule ou bien épiait le sieur Petitgris.

Une seule fois celui-ci remua. Ce fut pour arracher d’un bloc-notes une feuille de papier, où il écrivit rapidement quelques lignes à l’aide du porte-plume même que tenait Rouxval et qu’il lui emprunta d’autorité. Cette feuille, il la plia en quatre, l’introduisit dans une enveloppe et la déposa sous un annuaire mondain qui traînait à l’extrémité du bureau. À la suite de quoi, il se rassit. Qu’est-ce que tout cela voulait dire ? Et pour quelle raison mystérieuse l’abominable canine s’obstinait-elle à ricaner ?

Trois minutes. Deux minutes. Une colère subite chassa Rouxval de son fauteuil, et le déchaîna dans son cabinet, qu’il se mit à parcourir de nouveau en bousculant des chaises et en faisant sauter les bibelots sur les meubles.

Toute cette histoire était vraiment insipide. Le sieur Petitgris et sa dent diabolique le mettaient hors de lui.

– Chut, mossieu le Ministre... marmotta le policier en agitant la main. Écoutez...

– Écoutez quoi ?

– Un bruit de pas. Tenez, on frappe...

On frappait, en effet. Rouxval reconnut la manière discrète de l'huissier.

– Il n'est pas seul, affirma Petitgris.

– Qu'en savez-vous ?

– Il ne peut pas être seul, puisque la chose dont j'ai parlé va se produire et qu'elle ne peut se produire que par l'intermédiaire de quelqu'un.

– Mais, sapristi, de quelle chose est-il question ?

– De la vérité, mossieur le Ministre. Il y a des instants, quand l'heure est venue, où l'on ne peut pas l'empêcher de sortir de son puits. Elle entre par la fenêtre si la porte est close. Mais la porte est au bout de mon bras, et vous ne m'interdirez pas de l'ouvrir, n'est-ce pas, mossieur le Ministre ?

Rouxval, excédé, ouvrit lui-même. L'huissier passa la tête.

– Monsieur le Ministre, le monsieur qui est sorti tout à l'heure avec la dame réclame son pardessus.

– Son pardessus ?

– Oui, monsieur le Ministre, ce monsieur l'a oublié, ou plutôt il y a eu changement.

Hercule Petitgris expliqua :

– En effet, monsieur le Ministre, je m'aperçois qu'une erreur a été commise. Ce monsieur a emporté mon pardessus et m'a laissé le sien. Peut-être pourrait-on introduire ce monsieur...

Rouxval acquiesça. L'huissier sortit et, presque aussitôt, M. de Bois-Vernay entra.

L'échange des pardessus eut lieu. Le comte, après avoir salué Rouxval, qui affectait de tourner la tête, s'en alla vers la porte et saisit la poignée de la serrure. Mais, sur le seuil, il hésita et murmura quelques mots qu'on ne pouvait entendre. Enfin, il revint au milieu de la pièce.

– Les dix minutes sont écoulées, monsieur le Ministre, murmura Petitgris. Par conséquent la chose va se produire.

Rouxval attendait. Les événements semblaient se soumettre aux prévisions du policier.

– Que désirez-vous, monsieur ?

Après une longue hésitation, M. de Bois-Vernay demanda :

– Monsieur le Ministre, est-ce que vraiment vous avez le projet de nous dénoncer ?... Les conséquences d'un tel acte seraient tellement graves, que je me permets d'appeler votre attention... Pensez donc, le scandale... l'indignation publique...

Rouxval s'emporta :

– Eh ! monsieur, puis-je faire autrement ?

– Oui, vous le pouvez... Vous le devez même... Tout cela doit se terminer entre vous et moi, et d'une façon absolument normale... Il n'y a aucun motif pour que nous n'arrivions pas à un accord...

– L'accord, je vous l'ai proposé, madame de Bois-Vernay n'a pas voulu.

– Elle non, mais moi ?

Rouxval parut surpris, cette distinction entre sa femme et lui, Petitgris l'avait déjà faite, tout à l'heure.

– Expliquez-vous.

Le comte semblait embarrassé. L'attitude indécise, prenant des pauses après chaque phrase, il prononça :

– J'ai pour ma femme, monsieur le Ministre, un attachement qui n'a pas de bornes... et qui m'entraîne à des faiblesses... dangereuses. C'est ce qui est advenu. La mort de notre pauvre fils l'avait bouleversée au point que deux fois, malgré ses sentiments religieux, elle se livra à des tentatives de suicide. C'était devenu chez elle une obsession. Malgré ma surveillance, il est certain qu'elle serait arrivée à mettre à exécution son affreux projet. C'est alors que j'eus la visite de Maxime Lériot et que, au cours de notre conversation, il me vint l'idée de combiner... cette entreprise...

Il reculait devant les paroles décisives. Rouxval, de plus en plus irrité, objecta :

– Nous perdons notre temps, monsieur, puisque je sais à quoi vos machinations ont abouti. Et cela seul importe.

– C'est précisément parce que cela seul importe, dit M. de Bois-Vernay, que j'insiste. Du fait que vous avez découvert les préparatifs d'un acte, vous avez conclu trop hâtivement, et plutôt par appréhension, à l'accomplissement de cet acte. Or, il n'en fut pas ainsi.

Rouxval ne comprenait pas.

– Il n'en fut pas ainsi ? Cependant vous n'avez pas protesté.

– Je ne le pouvais pas.

– Pourquoi ?

– Ma femme eût entendu.

– Mais puisque M<sup>me</sup> de Bois-Vernay elle-même a avoué...

– Oui, mais pas moi. De ma part, ç’eût été un mensonge.

– Un mensonge ! Mais les faits sont là, monsieur. Dois-je vous relire le dossier, les procès-verbaux, les témoignages qui relatent l’enlèvement du corps, vos rendez-vous avec Lériot ?...

– Encore une fois, monsieur le Ministre, ces faits montrent un commencement d’exécution, mais non l’exécution elle-même.

– C’est-à-dire ?

– C’est-à-dire qu’il y a bien eu des rendez-vous entre Maxime et nous, et qu’il y a bien eu enlèvement de corps. Mais jamais mon idée n’a été de commettre un acte que j’aurais considéré, moi aussi, comme un sacrilège inexpiable, et auquel Maxime Lériot n’aurait d’ailleurs jamais consenti...

– Votre idée alors ?

– Ce fut simplement de donner à ma femme...

– De lui donner ?...

– L’illusion, monsieur le Ministre.

– L’illusion, répéta Rouxval en qui la vérité commençait à prendre forme.

– Oui, monsieur le Ministre, une illusion qui pût la soutenir et lui rendre le goût de la vie... et qui, en effet, l’a soutenue jusqu’ici. Elle croit, monsieur le Ministre. Concevez-vous tout ce que cela signifie pour elle ? Elle croit que son fils est dans la tombe sacrée, et cette croyance lui suffit.

Rouxval baissa la tête et se passa la main sur le front. Une joie si brusque l’envahissait qu’il ne voulait pas qu’on en vît sur sa figure l’expression désordonnée.

Affectant l’indifférence, il dit :

– Ah ! voilà donc ce qui a eu lieu ? Il y aurait eu simulation ?... Cependant toutes ces preuves...

– Ce sont précisément celles que j’accumulais afin qu’elle n’eût aucun doute. Elle a donc tout vu, monsieur le Ministre, elle a voulu assister à tout, à l’exhumation du corps et à son transfert dans le fourgon. Comment aurait-elle soupçonné, comment soupçonnerait-elle que ce fourgon n’alla pas

jusqu'à la casemate de Verdun, et que notre pauvre fils est enterré à quelque distance, dans un cimetière de campagne où je vais parfois m'agenouiller près de lui... et lui demander pardon, en mon nom et au nom de sa mère absente.

Il disait vrai, Rouxval en fut convaincu. Aucune objection ne pouvait être opposée à des paroles qui étaient l'affirmation même des faits. Rouxval reprit :

– Et le rôle de Maxime Lériot ?

– Maxime Lériot m'obéissait.

– Sa conduite, depuis ?...

– Hélas, l'argent que je lui ai donné fut pour lui une cause de déséquilibre et d'avilissement. C'est mon grand remords. Plus je lui en donnais, plus il voulait en avoir, et c'est pourquoi il menaçait de tout révéler à ma femme. Mais je répons de sa nature qui est honnête et loyale. Il m'a promis de partir.

– Vous êtes prêt, dit Rouxval, au bout d'une minute, à certifier l'absolue sincérité de votre déclaration ?

– Je suis prêt à tout, pourvu que ma femme ne sache rien et continue à croire.

– Nous sommes d'accord, monsieur. Le secret sera gardé. Je m'y engage.

Il prépara une feuille de papier et pria le comte d'écrire. Mais, à ce moment, Hercule Petitgris désigna du doigt l'annuaire et dit tout bas à Rouxval :

– Là, monsieur le Ministre... sous le livre... Vous n'avez qu'à le pousser... et vous trouverez...

– Je trouverai quoi ?

– La déclaration... je l'ai rédigée tout à l'heure...

– Vous saviez donc ?...

– Parbleu, si je savais ! Monsieur le comte n'a plus qu'à mettre sa signature.

Rouxval interloqué déplaça l'annuaire, saisit la feuille, et lut :

Je soussigné, comte de Bois-Vernay, reconnais qu'avec la connivence du sieur Lériot, j'ai procédé à un certain nombre de manœuvres susceptibles d'imposer à ma femme la conviction que notre fils était enterré sous l'Arc de triomphe. Mais j'affirme sur l'honneur qu'aucune tentative ne fut faite

par moi, ni par le sieur Lériot, pour donner à mon malheureux enfant la place du Soldat Inconnu.

Posément, tandis que Rouxval se taisait, le comte, qui semblait aussi étonné que lui, relut la lettre à haute voix, comme s'il en pesait chaque terme.

– C'est bien. Je n'ai rien à ajouter ni à retrancher. Je n'aurais pas écrit autre chose si j'avais rédigé moi-même cette déclaration.

D'un geste résolu il signa.

– J'ai foi en vous, monsieur le Ministre. Le moindre doute causerait la mort d'une mère qui n'est, elle, coupable que de trop aimer. Vous me promettez donc ?...

– Je n'ai qu'une parole, monsieur. J'ai promis, je tiendrai.

Il serra distraitemment la main de M. de Bois-Vernay, l'accompagna jusqu'à la porte sans dire un mot, ferma et revint vers la fenêtre où il se colla de nouveau le front contre la vitre.

Ainsi donc Petitgris avait deviné la vérité ! Dans le chaos ténébreux, plein d'obstacles et d'embûches, Petitgris avait discerné l'invisible sentier qui menait au but ! Rouxval en était à la fois confondu et furieux, et le plaisir qu'il éprouvait à voir cette affaire sous un autre jour s'en trouvait singulièrement amoindri. Il entendait derrière lui un menu gloussement qui devait être chez le policier la manifestation du triomphe, et il évoqua la dent pointue, l'effroyable dent.

« Il se paie ma tête, pensa Rouxval, et cela depuis le début. Par roserie, il m'a laissé patauger. Car enfin il aurait pu m'avertir, et il ne l'a pas fait. Quelle brute ! »

Mais son prestige de ministre ne lui permettait pas de rester dans cette position humiliante. D'un coup, il se retourna, et, prenant l'offensive :

– Et après ? Le hasard vous a servi, voilà tout ! Vous avez probablement découvert quelque indice...

– Aucun indice, ricana Petitgris, qui ne voulait pas faire grâce à son adversaire. À quoi bon d'ailleurs ? Il suffisait d'un peu de jugeotte et d'une miette de bon sens.

Et, avec une bonhomie horripilante, il débita :

– Voyons, quoi, mossieu le Minisse, ça ne tenait pas debout, votre histoire ! Ça suait l'invraisemblance et la loufoquerie. Contradictions, lacunes, impossibilités, je vous en montrerais de toutes les couleurs ! Un



scénario, déplorable ! Que la comtesse y ait mordu, soit. Mais vous, un minisse de première classe ! Voyons, est-ce qu'on jongle comme ça avec les cadavres dans la vie ! Comment ! tout est combiné pour que le Soldat Inconnu soit bien un soldat inconnu, on mobilise des gens, des fourgons, des fonctionnaires, des généraux, des maréchaux, des ministres, tout le diable et son train, et vous avez la naïveté de croire qu'un mossieu qu'a des billets de banque en poche peut s'offrir le luxe de rouler tout le monde et d'acheter une concession à perpet' sous l'Arc de triomphe ! Vrai, j'en ai vu de raides, mais pas de ce calibre !

Rouxval se contint :

– Les preuves abondaient...

– Les preuves, c'est du chichi pour enfant. Tout de suite, moi, Petitgris, je m'suis demandé : « Du moment que le comte ne pouvait pas se payer l'Arc de triomphe, qu'est-ce qu'il a manigancé avec le sieur Lériot ? » Et tout de suite, en voyant la façon dont il regardait sa femme, j'ai compris la chose : « Toi, mon garçon, t'es un roublard. Pour sauver ta dame, tu as joué la farce de lui faire croire que ça y était. Seulement t'es aussi un froussard, et, si mon supérieur se fâche et qu'il menace, tu flancheras. » Voilà tout le truc, mossieu le Minisse. Colère de votre part. Menaces. Le mossieu Bois-Vernay a flanché.

– D'accord, dit Rouxval, mais vous ne pouviez pas savoir qu'il reviendrait ? et qu'une chose, comme vous disiez, allait se produire ?

– Comment ! eh bien, et le pardessus ?

– Le pardessus ?

– Dame, le client ne serait pas revenu sans ça ! Il fallait lui donner un prétexte pour quitter sa dame, et pour se confesser avant que la justice ait mis son nez dans l'affaire.

– Alors ?

– Alors, quand il est parti, je lui ai enfilé mon pardessus à la place du sien. Il était comme fou, et il n'y a vu que du feu. Seulement, dehors, dans son auto, en avisant ma défroque, vous comprenez s'il s'est jeté sur l'occasion pour rappliquer ici ! Hein ! c'est-i manigancé, c't'histoire-là ? Certes j'ai fait mieux dans ma vie, j'ai été quelquefois plus fort... Mais jamais plus malin peut-être. Gagner la victoire sans agir... Pas sortir la main de sa poche et flanquer un swing qui vous abat l'adversaire ! C'est-i de l'ouvrage bien faite ?

Rouxval gardait le silence. L'adresse et l'aisance avec lesquelles Hercule Petitgris avait manœuvré le déconcertaient. Tout seul dans un coin, n'intervenant pas une seule fois dans les débats, ne posant aucune question, et ne connaissant de l'aventure que ce que lui-même, Rouxval, en racontait, Petitgris avait, en fait, conduit les débats, dirigé les questions, jeté l'aventure en pleine lumière, et imposé par un geste tout petit, mais d'une habileté formidable, la solution qui convenait. Décidément, c'était un maître. Il n'y avait qu'à s'incliner.

Rouxval saisit son portefeuille et en tira un billet de banque. Mais son bras demeura en suspens, arrêté net par une phrase incisive :

– Rentrez ça ! monsieur le Minisse, j'suis payé.

La dent luisait. Le gloussement reprit au fond de la gorge. La physionomie redevint féroce. Comment ne pas se rappeler les paroles goguenardes : « Quand un des mes supérieurs bafouille, j'ai-t'i pas le droit de rigoler un brin ? Ça me paye de mon travail. I'font un tel nez ! »

Le hasard voulut que Rouxval se vît dans une glace. Il dut avouer que l'expression de Petitgris n'avait rien d'excessif. Il enrageait.

– Vous frappez pas, monsieur le Ministre, dit le policier, plein de condescendance. J'ai rencontré des cas plus pendables. Votre grand tort, ç'a été de vous gouverner d'après la logique, et la logique de ce qu'on voit et de ce qu'on entend, faut s'en méfier comme de la peste. La vraie, c'est elle qui coule en dessous, comme certaines sources, et c'est justement quand elle est sous terre, et qu'on ne la voit pas, qu'il ne faut plus la lâcher de l'œil ! Or vous, à ce moment-là, vous avez perdu la boule. Au lieu d'examiner à fond la chose de la cérémonie et des huit poilus alignés dans la casemate de Verdun, vous vous êtes voilé la face ! « On n'évoque pas de pareilles scènes ! Toute parole est un blasphème !... » Mais, sacré nom, monsieur le Ministre, il fallait regarder au contraire, et réfléchir ! Vous auriez compris qu'il n'y avait pas mèche de frauder. Et Hercule Petitgris ne vous ferait pas la leçon aujourd'hui, dans votre cabinet de ministre de première classe !

Il s'était levé, et mettait sur son bras le pardessus verdâtre. La dent pointait de plus en plus. Rouxval en sentait la morsure, et il avait une forte envie de saisir le personnage au collet et de l'étrangler.

Il ouvrit la porte :

– Restons-en là, dit-il. Je vais mettre le président au courant du service que vous avez rendu.

– Pas la peine, interrompit le policier. Je ferai la commission moi-même. Ça vaut mieux.

– Monsieur ! s'écria Rouxval exaspéré.

– Eh bien, quoi, monsieur le Minisse, le président a bafouillé également dans c't'affaire. Croyez-vous que je vais rater l'occasion de me payer aussi sa tête ? Vrai, la vie n'est pas si drôle !

Il jubilait, la dent énorme et implacable.

Rouxval lui montra l'antichambre. Hercule Petitgris passa devant lui en s'effaçant, comme un homme qui n'est pas sûr de ne pas recevoir un coup de pied dans le bas du dos :

– Au revoir, monsieur le Ministre... Et puis, un bon conseil : ne vous risquez pas hors de votre compartiment. Chacun son métier. Faites les lois. Faites tout votre gribouillis de gouvernement. Mais, pour ce qui est de la police, laissez ça aux bougres de mon espèce.

Il s'éloigna de trois pas. Était-ce fini ? Non. Il eut l'audace de revenir, de se planter devant Rouxval, et de lui dire le plus gravement du monde :

– Après tout, vous avez peut-être raison... et c'est peut-être moi qu'ai bafouillé. Car enfin, si on raisonne froidement, qu'est-ce qui nous prouve que le comte s'est arrêté en route et qu'il n'a pas fait l'escamotage ? Tout est possible, et son truc était rudement bien monté ! Pour moi, j'y perds mon latin. Au revoir, monsieur le Ministre.

Cette fois, il semblait qu'il n'eût plus rien à dire. Il ajusta son chapeau sur sa tête, remercia l'huissier qui l'escortait et sortit de l'antichambre en ricanant.

Rouxval rentra dans son bureau, l'allure lourde et pensive. Les dernières paroles de Petitgris le troublaient singulièrement. C'était comme une nouvelle morsure où la dent satanique de l'individu avait distillé une goutte de venin. Confusément, il se rendait compte que cette affaire demeurerait à jamais ténébreuse dans son esprit, et qu'il garderait toujours au fond de lui le poison du doute. C'était absurde, il ne l'ignorait point. Mais tout de même... tout de même... il y avait tant de preuves !... Ce cadavre exhumé... ce fourgon...

– Crebleu de crebleu ! s'écria-t-il en un accès de révolte furieuse, quel bonhomme infernal ! Si jamais je le repince, celui-là !

Mais Rouxval savait fort bien que Petitgris n'était pas de ceux qu'on repince...

# La Demoiselle aux Yeux Verts (1926)

## [Table des matières](#)

### **Contenu**

[1 ... et l'Anglaise aux yeux bleus](#)

[2 Investigations](#)

[3 Le baiser dans l'ombre](#)

[4 On cambriole la villa B...](#)

[5 Le terre-neuve](#)

[6 Entre les feuillages](#)

[7 Une des bouches de l'enfer](#)

[8 Manœuvres et dispositifs de bataille](#)

[9 Sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?](#)

[10 Des mots qui valent des actes](#)

[11 Du sang...](#)

[12 L'eau qui monte](#)

[13 Dans les ténèbres](#)

[14 La fontaine de Jouvence](#)

## *... et l'Anglaise aux yeux bleus*

### Table des matières

Raoul de Limézy flânait sur les boulevards, allégrement, ainsi qu'un homme heureux qui n'a qu'à regarder pour jouir de la vie, de ses spectacles charmants, et de la gaieté légère qu'offre Paris en certains jours lumineux d'avril. De taille moyenne, il avait une silhouette à la fois mince et puissante. À l'endroit des biceps les manches de son veston se gonflaient, et le torse bombait au-dessus d'une taille qui était fine et souple. La coupe et la nuance de ses vêtements indiquaient l'homme qui attache de l'importance au choix des étoffes.

Or, comme il passait devant le Gymnase, il eut l'impression qu'un monsieur, qui marchait à côté de lui, suivait une dame, impression dont il put aussitôt contrôler l'exactitude.

Rien ne semblait à Raoul plus comique et plus amusant qu'un monsieur qui suit une dame. Il suivit donc le monsieur qui suivait la dame, et tous les trois, les uns derrière les autres, à des distances convenables, ils déambulèrent le long des boulevards tumultueux.

Il fallait toute l'expérience du baron de Limézy pour deviner que ce monsieur suivait cette dame, car ce monsieur mettait une discrétion de gentleman à ce que cette dame ne s'en doutât point. Raoul de Limézy fut aussi discret, et, se mêlant aux promeneurs, pressa le pas pour prendre une vision exacte des deux personnages.

Vu de dos, le monsieur se distinguait par une raie impeccable, qui divisait des cheveux noirs et pommadés, et par une mise, également impeccable, qui mettait en valeur de larges épaules et une haute taille. Vu de face, il exhibait une figure correcte, munie d'une barbe soignée et d'un teint frais et rose. Trente ans peut-être. De la certitude dans la marche. De l'importance dans le geste. De la vulgarité dans l'aspect. Des bagues aux doigts. Un bout d'or à la cigarette qu'il fumait.

Raoul se hâta. La dame, grande, résolue, d'allure noble, posait d'aplomb sur le trottoir des pieds d'Anglaise que rachetaient des jambes gracieuses et des chevilles délicates. Le visage était très beau, éclairé par d'admirables yeux bleus et par une masse lourde de cheveux blonds. Les passants s'arrêtaient et se retournaient. Elle semblait indifférente à cet hommage spontané de la foule.

« Fichtre, pensa Raoul, quelle aristocrate ! Elle ne mérite pas le pommadé qui la suit. Que veut-il ? Mari jaloux ? Prétendant évincé ? Ou plutôt bellâtre en quête d'aventure ? Oui, ce doit être cela. Le monsieur a tout à fait la tête d'un homme à bonnes fortunes et qui se croit irrésistible. »

Elle traversa la place de l'Opéra, sans se soucier des véhicules qui l'encombraient. Un camion voulut lui barrer le passage : posément elle saisit les rênes du cheval et l'immobilisa. Furieux, le conducteur sauta de son siège et l'injuria de trop près ; elle lui décocha sur le nez un petit coup de poing qui fit jaillir le sang. Un agent de police réclama des explications : elle lui tourna le dos et s'éloigna paisiblement.

Rue Auber, deux gamins se battant, elle les saisit au collet et les envoya rouler à dix pas. Puis elle leur jeta deux pièces d'or.

Boulevard Haussmann, elle entra dans une pâtisserie et Raoul vit de loin qu'elle s'asseyait devant une table. Le monsieur qui la suivait n'entrant pas, il y pénétra et prit place de façon qu'elle ne pût le remarquer.

Elle se commanda du thé et quatre toasts qu'elle dévora avec des dents qui étaient magnifiques.

Ses voisins la regardaient. Elle demeurait imperturbable et se fit apporter quatre nouveaux toasts.

Mais une autre jeune femme, attablée plus loin, attirait aussi la curiosité. Blonde comme l'Anglaise, avec des bandeaux ondulés, moins richement vêtue, mais avec un goût plus sûr de Parisienne, elle était entourée de trois enfants pauvrement habillés, à qui elle distribuait des gâteaux et des verres de grenadine. Elle les avait rencontrés à la porte et les régala pour la joie évidente de voir leurs yeux s'allumer de plaisir et leurs joues se barbouiller de crème. Ils n'osaient parler et s'empiffraient à plein gosier. Mais, plus enfant qu'eux, elle s'amusait infiniment, et bavardait pour eux tous : « Qu'est-ce qu'on dit à la demoiselle ?... Plus haut... Je n'ai pas entendu... Non, je ne suis pas une madame... On doit me dire : Merci, mademoiselle... »

Raoul de Limézy fut aussitôt conquis par deux choses : la gaieté heureuse et naturelle de son visage et la séduction profonde de deux grands yeux verts couleur de jade, striés d'or, et dont on ne pouvait détacher son regard quand on l'y avait une fois fixé.

De tels yeux sont d'ordinaire étranges, mélancoliques, ou pensifs, et c'était peut-être l'expression habituelle de ceux-là. Mais ils offraient en cet instant le même rayonnement de vie intense que le reste de la figure, que la bouche malicieuse, que les narines frémissantes, et que les joues aux fossettes souriantes.

« Joies extrêmes ou douleurs excessives, il n'y a pas de milieu pour ces sortes de créatures », se dit Raoul qui sentit en lui le désir soudain d'influer sur ces joies ou de combattre ces douleurs.

Il se retourna vers l'Anglaise. Elle était vraiment belle, d'une beauté puissante, faite d'équilibre, de proportion et de sérénité. Mais la demoiselle aux yeux verts, comme il l'appela, le fascinait davantage. Si on admirait l'une, on souhaitait de connaître l'autre et de pénétrer dans le secret de son existence.

Il hésita pourtant, lorsqu'elle eut réglé son addition et qu'elle s'en fut avec les trois enfants. La suivrait-il ? Ou resterait-il ? Qui l'emporterait ? Les yeux verts ? Les yeux bleus ?

Il se leva précipitamment, jeta de l'argent sur le comptoir et sortit. Les yeux verts l'emportaient.

Un spectacle imprévu le frappa : la demoiselle aux yeux verts causait sur le trottoir avec le bellâtre qui, une demi-heure auparavant, suivait l'Anglaise comme un amoureux timide ou jaloux. Conversation animée, fiévreuse de part et d'autre, et qui ressemblait plutôt à une discussion. Il était visible que la jeune fille cherchait à passer, et que le bellâtre l'en empêchait, et c'était si visible que Raoul fut sur le point, contre toute convenance, de s'interposer.

Il n'en eut pas le temps. Un taxi s'arrêtait devant la pâtisserie. Un monsieur en descendit qui, voyant la scène du trottoir, accourut, leva sa canne et, d'un coup de volée, fit sauter le chapeau du bellâtre pommadé.

Stupéfait, celui-ci recula, puis se précipita, sans souci des personnes qui s'attroupaient.

– Mais vous êtes fou ! Vous êtes fou ! proférait-il.



Le nouveau venu, qui était plus petit, plus âgé, se mit sur la défensive, et, la canne levée, cria :

– Je vous ai défendu de parler à cette jeune fille. Je suis son père, et je vous dis que vous n’êtes qu’un misérable, oui, un misérable !

Il y avait chez l’un et chez l’autre comme un frémissement de haine. Le bellâtre, sous l’injure, se ramassa, prêt à sauter sur le nouveau venu que la jeune fille tenait par le bras et essayait d’entraîner vers le taxi. Il réussit à les séparer et à prendre la canne du monsieur lorsque, tout à coup, il se trouva face à face avec une tête qui surgissait entre son adversaire et lui, une tête inconnue, bizarre, dont l’œil droit clignotait nerveusement et dont la bouche, déformée par une grimace d’ironie, tenait une cigarette.

C’était Raoul qui se dressait ainsi et qui articula, d’une voix rauque :

– Un peu de feu, s’il vous plaît.

Demande vraiment inopportune. Que voulait donc cet intrus ? Le pommadé se regimba.

– Laissez-moi donc tranquille ! Je n’ai pas de feu.

Mais si ! Tout à l’heure vous fumiez, affirma l’intrus.

L’autre, hors de lui, tâcha de l’écarter. N’y parvenant point, et ne pouvant même point bouger les bras, il baissa la tête pour voir quel obstacle l’entravait. Il parut confondu. Les deux mains du monsieur lui serraient les poignets de telle manière qu’aucun mouvement n’était possible. Un étau de fer ne l’eût pas davantage paralysé. Et l’intrus ne cessait de répéter, l’accent tenace, obsédant :

– Un peu de feu, je vous en prie. Il serait vraiment malheureux de me refuser un peu de feu.

Les gens riaient alentour. Le bellâtre, exaspéré, proféra :

– Allez-vous me ficher la paix, hein ? Je vous dis que je n’en ai pas.

Le monsieur hocha la tête d’un air mélancolique.

– Vous êtes bien impoli. Jamais on ne refuse un peu de feu à qui vous en demande aussi courtoisement. Mais puisque vous mettez tant de mauvaise grâce à me rendre service...

Il desserra son étreinte. Le bellâtre, libéré, se hâta. Mais l’auto filait, emportant son agresseur et la demoiselle aux yeux verts, et il fut aisé de voir que l’effort du pommadé serait vain.

« Me voilà bien avancé, se dit Raoul, en le regardant courir. Je fais le Don Quichotte en faveur d’une belle inconnue aux yeux verts et elle

s'esquive, sans me donner son nom et son adresse. Impossible de la retrouver. Alors ? »

Alors, il décida de retourner vers l'Anglaise. Elle s'éloignait justement, après avoir assisté sans doute à l'esclandre. Il la suivit.

Raoul de Limézy se trouvait à l'une de ces heures où la vie est en quelque sorte suspendue entre le passé et l'avenir. Un passé, pour lui, rempli d'événements. Un avenir qui s'annonçait pareil. Au milieu, rien. Et, dans ce cas-là, quand on a trente-quatre ans, c'est la femme qui nous semble tenir en main la clef de notre destinée. Puisque les yeux verts s'étaient évanouis, il réglerait sa marche incertaine à la clarté des yeux bleus.

Or, presque aussitôt, ayant affecté de prendre une autre route et revenant sur ses pas, il s'apercevait que le bellâtre aux cheveux pommadés s'était mis de nouveau en chasse et, repoussé d'un côté, se rejetait, comme lui, de l'autre côté. Et tous trois recommencèrent à déambuler sans que l'Anglaise pût discerner le manège de ses prétendants.

Le long des trottoirs encombrés, elle marchait en flânant, toujours attentive aux vitrines, et indifférente aux hommages recueillis. Elle gagna ainsi la place de la Madeleine, et par la rue Royale atteignit le faubourg Saint-Honoré jusqu'au grand hôtel Concordia.

Le bellâtre stationna, fit les cent pas, acheta un paquet de cigarettes, puis pénétra dans l'hôtel où Raoul le vit qui s'entretenait avec le concierge. Trois minutes plus tard, il repartait, et Raoul se disposait également à questionner le concierge sur la jeune Anglaise aux yeux bleus, lorsque celle-ci franchit le vestibule et monta dans une auto où l'on avait apporté une petite valise. Elle s'en allait donc en voyage ?

– Chauffeur, vous suivrez cette auto, dit Raoul, qui héla un taxi.

L'Anglaise fit des courses, et, à huit heures, descendait devant la gare de Paris-Lyon, et s'installait au buffet où elle commanda son repas.

Raoul s'assit à l'écart.

Le dîner fini, elle fuma deux cigarettes, puis, vers 9h30, retrouva devant les grilles un employé de la Compagnie Cook qui lui donna son billet et son bulletin de bagages. Après quoi, elle gagna le rapide de 9h46.

– Cinquante francs, offrit Raoul à l'employé, si vous me dites le nom de cette dame.

– Lady Bakefield.

– Où va-t-elle ?

– À Monte-Carlo, monsieur. Elle est dans la voiture numéro cinq.

Raoul réfléchit, puis se décida. Les yeux bleus valaient le déplacement. Et puis c'est en suivant les yeux bleus qu'il avait connu les yeux verts, et l'on pouvait peut-être, par l'Anglaise, retrouver le bellâtre, et par le bellâtre arriver aux yeux verts.

Il retourna prendre un billet pour Monte-Carlo et se précipita sur le quai.

Il avisa l'Anglaise au haut des marches d'une voiture, se glissa parmi des groupes, et la revit, à travers les fenêtres, debout, et défaisant son manteau.

Il y avait très peu de monde. C'était quelques années avant la guerre, à la fin d'avril, et ce rapide, assez inconfortable, sans wagons-lits ni restaurant, n'emportait vers le Midi que d'assez rares voyageurs de première classe. Raoul ne compta que deux hommes, qui occupaient le compartiment situé tout à l'avant de cette même voiture numéro cinq.

Il se promena sur le quai, assez loin de la voiture, loua deux oreillers, se munit à la bibliothèque roulante de journaux et de brochures, et, au coup de sifflet, d'un bond, escalada les marches et entra dans le troisième compartiment, comme quelqu'un qui arrive à la dernière minute.

L'Anglaise était seule, près de la fenêtre. Il s'installa sur la banquette opposée, mais près du couloir. Elle leva les yeux, observa cet intrus qui n'offrait même point la garantie d'une valise ou d'un paquet, et sans paraître s'émouvoir, se remit à manger d'énormes chocolats dont elle avait, sur ses genoux, une boîte grande ouverte.

Un contrôleur passa et poinçonna les billets. Le train se hâtait vers la banlieue. Les clartés de Paris s'espaçaient. Raoul parcourut distraitemment les journaux et, n'y prenant aucun intérêt, les rejeta.

« Pas d'événements, se dit-il. Aucun crime sensationnel. Combien cette jeune personne est plus captivante ! »

Le fait de se trouver seul, dans une petite pièce close, avec une inconnue, surtout jolie, de passer la nuit ensemble et de dormir presque côte à côte, lui avait toujours paru une anomalie mondaine dont il se divertissait fort. Aussi était-il bien déterminé à ne pas perdre son temps en lectures, méditations ou coups d'œil furtifs.

Il se rapprocha d'une place. L'Anglaise dut évidemment deviner que son compagnon de voyage se disposait à lui adresser la parole, et elle ne s'en émut pas plus qu'elle ne s'y prêta. Il fallait donc que Raoul fût, à lui

seul, tout l'effort d'entrer en relations. Cela ne le gênait pas. D'un ton infiniment respectueux, il articula :

– Quelle que soit l'incorrection de ma démarche, je vous demanderai la permission de vous avertir d'une chose qui peut avoir pour vous de l'importance. Puis-je me permettre quelques mots ?

Elle choisit un chocolat, et, sans tourner la tête, répondit, d'un petit ton bref :

– S'il ne s'agit que de quelques mots, monsieur, oui.

– Voici, madame...

Elle rectifia...

– Mademoiselle...

– Voici, mademoiselle. Je sais, par hasard, que vous avez été suivie toute la journée, d'une manière équivoque, par un monsieur, qui se cache de vous, et...

Elle interrompit Raoul :

– Votre démarche est, en effet, d'une incorrection qui m'étonne de la part d'un Français. Vous n'avez pas mission de surveiller les gens qui me suivent.

– C'est que celui-ci m'a paru suspect...

Celui-ci, que je connais, et qui s'est fait présenter à moi l'année dernière, M. Marescal, a tout au moins la délicatesse de me suivre de loin et de ne pas envahir mon compartiment.

Raoul, piqué au vif, s'inclina :

– Bravo, mademoiselle, le coup est direct. Je n'ai plus qu'à me taire.

– Vous n'avez plus qu'à vous taire, en effet, jusqu'à la prochaine station, où je vous conseille de descendre.

– Mille regrets. Mes affaires m'appellent à Monte-Carlo.

– Elles vous y appellent depuis que vous savez que j'y vais.

– Non, mademoiselle, dit Raoul nettement... mais depuis que je vous ai aperçue, tantôt, dans une pâtisserie, boulevard Haussmann.

La riposte fut rapide.

– Inexact, monsieur, dit l'Anglaise. Votre admiration pour une jeune personne aux magnifiques yeux verts, vous eût certainement entraîné dans son sillage, si vous aviez pu la rejoindre après le scandale qui s'est produit. Ne le pouvant pas, vous vous êtes lancé sur mes traces, d'abord jusqu'à

l'hôtel Concordia, comme l'individu dont vous me dénoncez le manège, puis jusqu'au buffet de la gare.

Raoul s'amusait franchement.

– Je suis flatté qu'aucun de mes faits et gestes ne vous ait échappé, mademoiselle.

– Rien ne m'échappe, monsieur.

– Je m'en rends compte. Pour un peu, vous me diriez mon nom.

– Raoul de Limézy, explorateur, retour du Tibet et de l'Asie centrale.

Raoul ne dissimula pas son étonnement.

– De plus en plus flatté. Vous demanderai-je par suite de quelle enquête ?...

– Aucune enquête. Mais quand une dame voit un monsieur se précipiter dans son compartiment à la dernière minute, et sans bagages, elle se doit à elle-même d'observer. Or, vous avez coupé deux ou trois pages de votre brochure avec une de vos cartes de visite. J'ai lu cette carte, et je me suis rappelé une interview récente où Raoul de Limézy racontait sa dernière expédition. C'est simple.

– Très simple. Mais il faut avoir de rudes yeux.

– Les miens sont excellents.

– Pourtant vous n'avez pas quitté du regard votre boîte de bonbons. Vous en êtes au dix-huitième chocolat.

– Je n'ai pas besoin de regarder pour voir, ni de réfléchir pour deviner.

– Pour deviner quoi, en l'occurrence ?

– Pour deviner que votre nom véritable n'est pas Raoul de Limézy.

– Pas possible !...

– Sans quoi, monsieur, les initiales qui sont au fond de votre chapeau ne seraient pas un H et un V... à moins que vous ne portiez le chapeau d'un ami.

Raoul commençait à s'impatienter. Il n'aimait pas que, dans un duel qu'il soutenait, l'adversaire eût constamment l'avantage.

– Et que signifient cet H et ce V, selon vous ?

Elle croqua son dix-neuvième chocolat et du même ton négligent :

– Ce sont là, monsieur, des initiales dont l'accouplement est assez rare.

Quand je les rencontre par hasard, mon esprit fait toujours un rapprochement involontaire entre elles et les initiales de deux noms que j'ai remarqués une fois.

– Puis-je vous demander lesquels ?  
– Cela ne vous apprendrait rien. C’est un nom inconnu pour vous.  
– Mais encore ?...  
– Horace Velmont.  
– Et qui est cet Horace Velmont ?  
– Horace Velmont est un des nombreux pseudonymes sous lesquels se cache...

– Sous lesquels se cache ?...

– Arsène Lupin.

Raoul éclata de rire.

– Je serais donc Arsène Lupin ?

Elle protesta :

– Quelle idée ! Je vous raconte seulement le souvenir que les initiales de votre chapeau évoquent en moi tout à fait stupidement. Et je me dis, tout aussi stupidement, que votre joli nom de Raoul de Limézy ressemble beaucoup à un certain nom de Raoul d’Andrésy qu’Arsène Lupin a porté également.

– Excellentes réponses, mademoiselle ! Mais, si j’avais l’honneur d’être Arsène Lupin, croyez-moi, je ne jouerais pas le rôle un peu niais que je tiens en face de vous. Avec quelle maîtrise vous vous moquez de l’innocent Limézy !

Elle lui tendit sa boîte.

– Un chocolat, monsieur, pour compenser votre défaite, et laissez-moi dormir.

– Mais, implora-t-il, notre conversation n’en restera pas là ?

– Non, dit-elle. Si l’innocent Limézy ne m’intéresse pas, par contre les gens qui portent un autre nom que le leur m’intriguent toujours. Quelles sont leurs raisons ? Pourquoi se déguisent-ils ? Curiosité un peu perverse...

– Curiosité que peut se permettre une Bakefield, dit-il assez lourdement.

Et il ajouta :

Comme vous le voyez, mademoiselle, moi aussi je connais votre nom.

Et l’employé de Cook aussi, dit-elle en riant.

– Allons, fit Raoul, je suis battu. Je prendrai ma revanche à la première occasion.

– L’occasion se présente surtout quand on ne la cherche pas, conclut l’Anglaise.

Pour la première fois, elle lui donna franchement et en plein le beau regard de ses yeux bleus. Il frissonna :

– Aussi belle que mystérieuse, murmura-t-il.

Pas le moins du monde mystérieuse, dit-elle. Je m'appelle Constance Bakefield. Je rejoins à Monte-Carlo mon père, lord Bakefield, qui m'attend pour jouer au golf avec lui. En dehors du golf, dont je suis passionnée comme de tous les exercices, j'écris dans les journaux pour gagner ma vie et garder mon indépendance. Mon métier de « reporter » me permet ainsi d'avoir des renseignements de première main sur tous les personnages célèbres, hommes d'État, généraux, chefs et chevaliers d'industries, grands artistes et illustres cambrioleurs. Je vous salue, monsieur.

Déjà elle refermait sur son visage les deux extrémités d'un châle, enfouissait sa tête blonde dans le creux d'un oreiller, jetait une couverture sur ses épaules et allongeait les jambes sur la banquette.

Raoul, qui avait tressailli sous la pointe de ce mot de cambrioleur, jeta quelques phrases qui ne portèrent point : il se heurtait à une porte close. Le mieux était de se taire et d'attendre sa revanche.

Il demeura donc silencieux dans son coin, déconcerté par l'aventure, mais au fond ravi et plein d'espoir. La délicieuse créature, originale et captivante, énigmatique et si franche ! Et quelle acuité dans l'observation !

Comme elle avait vu clair en lui ! Comme elle avait relevé les petites imprudences que le mépris du danger lui laissait parfois commettre ! Ainsi, ces deux initiales...

Il saisit son chapeau et en arracha la coiffe de soie qu'il alla jeter par une fenêtre du couloir. Puis il revint prendre place au milieu du compartiment, se cala aussi entre ses deux oreillers, et rêvassa nonchalamment.

La vie lui semblait charmante. Il était jeune. Des billets de banque, facilement gagnés, garnissaient son portefeuille. Vingt projets d'exécution certaine et de rapport fructueux fermentaient en son ingénieux cerveau. Et, le lendemain matin, il aurait en face de lui le spectacle passionnant et troublant d'une jolie femme qui s'éveille.

Il y pensait avec complaisance. Dans son demi-sommeil il voyait les beaux yeux bleus couleur du ciel. Chose bizarre, ils se teintaient peu à peu de nuances imprévues, et devenaient verts, couleur des flots. Il ne savait plus trop si c'étaient ceux de l'Anglaise ou de la Parisienne qui le

regardaient dans ce demi-jour indistinct. La jeune fille de Paris lui souriait gentiment. À la fin c'était bien elle qui dormait en face de lui. Et un sourire aux lèvres, la conscience tranquille, il s'endormit également.

Les songes d'un homme dont la conscience est tranquille et qui entretient avec son estomac des relations cordiales ont toujours un agrément que n'atténuent même pas les cahots du chemin de fer. Raoul flottait béatement dans des pays vagues où s'allumaient des yeux bleus et des yeux verts, et le voyage était si agréable qu'il n'avait pas pris la précaution de placer en dehors de lui, et pour ainsi dire en faction, comme il le faisait toujours, une petite partie de son esprit.

Ce fut un tort. En chemin de fer, on doit toujours se méfier, principalement lorsqu'il y a peu de monde. Il n'entendit donc point s'ouvrir la porte de la passerelle à soufflet qui servait de communication avec la voiture précédente (voiture numéro quatre) ni s'approcher à pas de loup trois personnages masqués et vêtus de longues blouses grises, qui firent halte devant son compartiment.

Autre tort : il n'avait pas voilé l'ampoule lumineuse. S'il l'eût voilée à l'aide du rideau, les individus eussent été contraints d'allumer, pour accomplir leurs funestes desseins, et Raoul se fût réveillé en sursaut.

De sorte que, en fin de compte, il n'entendit ni ne vit rien. Un des hommes, revolver au poing, demeura, comme une sentinelle, dans le couloir. Les deux autres, en quelques signes, se partagèrent la besogne, et tirèrent de leurs poches des casse-tête. L'un frapperait le premier voyageur, l'autre celui qui dormait sous une couverture.

L'ordre d'attaque se donna à voix basse, mais, si bas que ce fût, Raoul en perçut le murmure, se réveilla, et, instantanément raidit ses jambes et ses bras. Parade inutile. Le casse-tête s'abattait sur son front et l'assommait. Tout au plus put-il sentir qu'on le saisissait à la gorge, et put-il apercevoir qu'une ombre passait devant lui et se ruait sur miss Bakefield.

Dès lors, ce fut la nuit, les ténèbres épaisses, où, perdant pied comme un homme qui se noie, il n'eut plus que ces impressions incohérentes et pénibles qui remontent plus tard à la surface de la conscience, et avec lesquelles la réalité se reconstitue dans son ensemble. On le ligota, on le bâillonna énergiquement, et on lui enveloppa la tête d'une étoffe rugueuse. Ses billets de banque furent enlevés.



– Bonne affaire, souffla une voix. Mais tout ça, c'est des « hors-d'œuvre ». As-tu ficelé l'autre ?

– Le coup de matraque a dû l'étourdir.

Il faut croire que le coup n'avait pas étourdi « l'autre » suffisamment, et que le fait d'être ficelé ne lui convenait pas, car il y eut des jurons, un bruit de bousculade, une bataille acharnée qui remuait toute la banquette... et puis des cris... des cris de femme...

– Crénom, en voilà une garce ! reprit sourdement une des voix. Elle griffe... elle mord... Mais, dis donc, tu la reconnais, toi ?

– Dame c'est plutôt à toi de le dire.

– Que je la fasse taire d'abord !

Il employa de tels moyens qu'elle se tut, en effet, peu à peu. Les cris s'atténuèrent, devinrent des hoquets, des plaintes. Elle luttait cependant, et cela se passait tout contre Limézy, qui sentait, comme dans un cauchemar, tous les efforts de l'attaque et de la résistance.

Et subitement cela prit fin. Une troisième voix, qui venait du couloir, celle de l'homme en faction évidemment, ordonna, sur un ton étouffé :

– Halte !... mais lâchez-la donc Vous ne l'avez toujours pas tuée, hein ?

– Ma foi, j'ai bien peur... En tout cas on pourrait la fouiller.

– Halte et silence, nom de D...

Les deux agresseurs sortirent. On se querella et on discuta dans le couloir, et Raoul, qui commençait à se ranimer et à bouger, surprit ces mots « Oui... plus loin..., le compartiment du bout... Et, vivement !... le contrôleur pourrait venir... »

Un des trois bandits se pencha sur lui :

– Toi, si tu remues, tu es mort. Tiens-toi tranquille.

Le trio s'éloigna vers l'extrémité opposée, où Raoul avait remarqué la présence de deux voyageurs. Déjà il essayait de desserrer ses liens, et, par des mouvements de mâchoire, de déplacer son bâillon.

Près de lui, l'Anglaise gémissait, de plus en plus faiblement, ce qui le désolait. De toutes ses forces, il cherchait à se libérer, avec la crainte qu'il ne fût trop tard pour sauver la malheureuse. Mais ses liens étaient solides et durement noués.

Cependant, l'étoffe qui l'aveuglait, mal attachée, tomba soudain. Il aperçut la jeune fille à genoux, les coudes sur la banquette, et le regardant avec des yeux qui n'y voyaient pas.

Au loin, des détonations claquèrent. Les trois bandits masqués et les deux voyageurs devaient se battre dans le compartiment du bout. Presque aussitôt, un des bandits passa au galop, une petite valise à la main et les gestes désordonnés.

Depuis une ou deux minutes, le train avait ralenti. Il était probable que des travaux de réparation effectués sur la voie, retardaient sa marche, et de là provenait le moment choisi pour l'agression.

Raoul était désespéré. Tout en se raidissant contre ses cordes impitoyables, il réussit à dire à la jeune fille, malgré son bâillon :

– Tenez bon, je vous en prie... Je vais vous soigner... Mais qu'y a-t-il ? Qu'éprouvez-vous ?

Les bandits avaient dû serrer outre mesure la gorge de la jeune fille, et lui briser le cou, car sa face, tachetée de plaques noires et convulsée, présentait tous les symptômes de l'asphyxie. Raoul eut la notion immédiate qu'elle était près de mourir. Elle haletait et tremblait des pieds à la tête.

Son buste se ploya vers le jeune homme. Il perçut le souffle rauque de sa respiration, et, parmi des râles d'épuisement, quelques mots qu'elle bégayait en anglais :

– Monsieur... monsieur... écoutez-moi... je suis perdue.

– Mais non, dit-il, bouleversé. Essayez de vous relever... d'atteindre la sonnette d'alarme.

Elle n'avait pas de force. Et aucune chance ne restait pour que Raoul parvînt à se dégager, malgré l'énergie surhumaine de ses efforts. Habitué comme il l'était à faire triompher sa volonté, il souffrait horriblement d'être ainsi le spectateur impuissant de cette mort affreuse. Les événements échappaient à sa domination et tourbillonnaient autour de lui dans un vertige de tempête.

Un deuxième individu masqué repassa, chargé d'un sac de voyage, et tenant un revolver. Il en venait un troisième par derrière. Là-bas, sans doute, les deux voyageurs avaient succombé et, comme on avançait de plus en plus lentement, au milieu des travaux, les meurtriers allaient s'enfuir tranquillement.

Or, à la grande surprise de Limézy, ils s'arrêtèrent net, en face même du compartiment, comme si un obstacle redoutable se dressait tout à coup devant eux. Raoul supposa que quelqu'un surgissait à l'entrée de la passerelle à soufflet... peut-être le contrôleur, au cours d'une ronde.

Tout de suite, en effet, il y eut des éclats de voix, puis, brusquement, la lutte. Le premier des individus ne put même pas se servir de son arme, qui lui échappa des mains. Un employé, vêtu d'un uniforme, l'avait assailli, et ils roulèrent tous deux sur le tapis, tandis que le complice, un petit qui semblait tout mince dans sa blouse grise tachée de sang, et dont toute la tête se dissimulait sous une casquette trop large, à laquelle était attaché un masque de lustrine noire, essayait de dégager son camarade.

– Hardi, le contrôleur ! cria Raoul exaspéré... voilà du secours

Mais le contrôleur faiblissait, une de ses mains immobilisée par le plus petit des complices. L'autre homme reprit le dessus et martela la figure de l'employé d'une grêle de coups de poing.

Alors le plus petit se releva, et, comme il se relevait, son masque fut accroché et tomba, entraînant la casquette trop large. D'un geste vif, il se recouvrit de l'un et de l'autre. Mais Raoul avait eu le temps d'apercevoir les cheveux blonds et l'adorable visage, effaré et livide, de l'inconnue aux yeux verts, rencontrée, l'après-midi, dans la pâtisserie du boulevard Haussmann.

La tragédie prenait fin. Les deux complices se sauvèrent. Raoul, frappé de stupeur, assista sans un mot au long et pénible manège du contrôleur qui réussit à monter sur la banquette et à tirer le signal d'alarme.

L'Anglaise agonisait. Dans un dernier soupir, elle balbutia encore des mots incohérents :

– Pour l'amour de Dieu... écoutez-moi... il faut prendre... il faut prendre...

– Quoi ? Je vous promets...

– Pour l'amour de Dieu... prenez ma sacoche... enlevez les papiers... Que mon père ne sache rien...

Elle renversa la tête et mourut... Le train stoppa.

## 2

### *Investigations*

#### Table des matières

La mort de miss Bakefield, l'attaque sauvage des trois personnages masqués, l'assassinat probable des deux voyageurs, la perte de ses billets de banque, tout cela ne pesa guère dans l'esprit de Raoul auprès de l'inconcevable vision qui l'avait heurté en dernier lieu. La demoiselle aux yeux verts ! La plus gracieuse et la plus séduisante femme qu'il eût jamais rencontrée surgissant de l'ombre criminelle ! La plus rayonnante image apparaissant sous ce masque ignoble du voleur et de l'assassin ! La demoiselle aux yeux de jade, vers qui son instinct d'homme l'avait jeté dès la première minute, et qu'il retrouvait en blouse tachée de sang, avec une face éperdue, en compagnie de deux effroyables meurtriers, et, comme eux, pillant, tuant, semant la mort et l'épouvante !

Bien que sa vie de grand aventurier, mêlé à tant d'horreurs et d'ignominies, l'eût endurci aux pires spectacles, Raoul (continuons de l'appeler ainsi puisque c'est sous ce nom qu'Arsène Lupin joua son rôle dans le drame), Raoul de Limézy demeurait confondu devant une réalité qu'il lui était impossible de concevoir et, en quelque sorte, d'atteindre. Les faits dépassaient son imagination.

Dehors, c'était le tumulte. D'une gare toute proche, la gare de Beaucourt, des employés accouraient, ainsi qu'un groupe d'ouvriers occupés aux réparations de la voie. Il y avait des clameurs. On cherchait d'où venait l'appel.

Le contrôleur trancha les liens de Raoul, tout en écoutant ses explications, puis il ouvrit une fenêtre du couloir et fit signe aux employés.

– Par ici, Par ici !

Se retournant vers Raoul, il lui dit :

– Elle est morte, n'est-ce pas, cette jeune femme ?

– Oui... étranglée. Et ce n'est pas tout... deux voyageurs à l'autre extrémité.

Ils allèrent vivement au bout du couloir.

Dans le dernier compartiment, deux cadavres. Aucune trace de désordre. Sur les filets, rien. Pas de valise. Pas de colis.

À ce moment les employés de la gare essayaient d'ouvrir la portière qui desservait la voiture de ce côté. Elle était bloquée, ce qui fit comprendre à Raoul les raisons pour lesquelles les trois bandits avaient dû reprendre le même chemin du couloir et s'enfuir par la première porte.

Celle-ci, en effet, fut trouvée ouverte. Des gens montèrent. D'autres sortaient de la passerelle à soufflet, et déjà l'on envahissait les deux compartiments, lorsqu'une voix forte proféra d'un ton impérieux

– Que l'on ne touche à rien !... Non, monsieur, laissez ce revolver où il est. C'est une pièce à conviction extrêmement importante. Et puis il est préférable que tout le monde s'en aille. La voiture va être détachée, et le train repart aussitôt. N'est-ce pas, monsieur le chef de gare ?

Dans les minutes de désarroi, il suffit que quelqu'un parle net, et sache ce qu'il veut, pour que toutes les volontés éparses se plient à cette énergie qui semble celle d'un chef. Or, celui-là s'exprimait puissamment, en homme accoutumé à ce qu'on lui obéisse. Raoul le regarda et fut stupéfait de reconnaître l'individu qui avait suivi miss Bakefield et abordé la demoiselle aux yeux verts, l'individu auquel il avait demandé du feu, bref, le bellâtre pommadé, celui que l'Anglaise appelait M. Marescal. Debout à l'entrée du compartiment où gisait la jeune fille, il barrait la route aux intrus et les refoulait vers les portes ouvertes.

– Monsieur le chef de gare, reprit-il, vous avez l'obligeance, n'est-ce pas, de surveiller la manœuvre ? Emmenez avec vous tous vos employés. Il faudrait aussi téléphoner à la gendarmerie la plus proche, demander un médecin, et prévenir le Parquet de Romillaud. Nous sommes en face d'un crime.

– De trois assassinats, rectifia le contrôleur. Deux hommes masqués se sont enfuis, deux hommes qui m'ont assailli.

– Je sais, dit Marescal. Les ouvriers de la voie ont aperçu des ombres et sont à leur poursuite. Au haut du talus, il y a un petit bois et la battue s'organise tout autour et le long de la route nationale. S'il y a capture, nous le saurons ici.

Il articulait les mots durement, avec des gestes secs et une allure autoritaire.

Raoul s'étonnait de plus en plus et, du coup, reprenait tout son sang-froid. Que faisait là le pommadé ? Et qu'est-ce qui lui donnait cet aplomb incroyable ? N'arrive-t-il pas souvent que l'aplomb de ces personnages provienne justement de ce qu'ils ont quelque chose à cacher, derrière leur façade brillante ?

Et comment oublier que Marescal avait suivi miss Bakefield durant tout l'après-midi, qu'il la guettait avant l'heure du départ, et qu'il se trouvait là, sans doute, dans la voiture numéro quatre, à l'instant même où se machinait le crime ? D'une voiture à l'autre, la passerelle..., la passerelle par où les trois bandits masqués avaient surgi, et par où l'un des trois, le premier, avait pu retourner... Celui-là, n'était-ce pas le personnage qui maintenant « crânait » et commandait ?

La voiture s'était vidée. Il ne restait plus que le contrôleur. Raoul essaya de rejoindre sa place. Il en fut empêché.

– Comment, monsieur ! dit-il, certain que Marescal ne le reconnaissait pas. Comment mais j'étais ici, et je prétends y revenir.

– Non, monsieur, riposta Marescal, tout endroit où un crime a été commis appartient à la justice, et nul n'y peut pénétrer sans une autorisation.

Le contrôleur s'interposa.

– Ce voyageur fut l'une des victimes de l'attaque. Ils l'ont ligoté et dépouillé.

– Je regrette, dit Marescal. Mais les ordres sont formels.

– Quels ordres ? fit Raoul irrité.

– Les miens.

Raoul se croisa les bras.

– Mais enfin, monsieur, de quel droit parlez-vous ? Vous êtes là qui nous faites la loi avec une insolence que les autres personnes peuvent accepter, mais que je ne suis pas d'humeur à subir, moi.

Le bellâtre tendit sa carte de visite, en scandant d'une voix pompeuse :

– Rodolphe Marescal, commissaire au service des recherches internationales, attaché au ministère de l'Intérieur.

Devant de pareils titres, avait-il l'air de dire, on n'a qu'à s'incliner. Et il ajouta :

– Si j'ai pris la direction des événements, c'est d'accord avec le chef de gare, et parce que ma compétence spéciale m'y autorisait.

Raoul, quelque peu interloqué, se contint. Le nom de Marescal, auquel il n'avait pas fait attention, éveillait subitement dans sa mémoire le souvenir confus de certaines affaires où il lui semblait que le commissaire avait montré du mérite et une clairvoyance remarquable. En tout cas, il eût été absurde de lui tenir tête.

« C'est de ma faute, pensa-t-il. Au lieu d'agir du côté de l'Anglaise et de remplir son dernier vœu, j'ai perdu mon temps à faire de l'émotion avec la fille masquée. Mais tout de même, je te repincerai au détour, le pommadé, et je saurai comment il se peut que tu sois dans ce train, à point nommé, pour t'occuper d'une affaire où les deux héroïnes sont justement les jolies femmes de tantôt. En attendant, filons doux. »

Et, d'un ton de déférence, comme s'il était fort sensible au prestige des hautes fonctions :

– Excusez-moi, monsieur. Si peu parisien que je sois, puisque j'habite le plus souvent hors de France, votre notoriété est venue jusqu'à moi, et je me rappelle, entre autres, une histoire de boucles d'oreilles...

Marescal se rengorgea.

– Oui, les boucles d'oreilles de la princesse Laurentini, dit-il. Ce ne fut pas mal en effet. Mais nous tâcherons de réussir encore mieux aujourd'hui, et j'avoue qu'avant l'arrivée de la gendarmerie, et surtout du juge d'instruction, j'aimerais bien pousser l'enquête à un point où...

– À un point, approuva Raoul, où ces messieurs n'auraient plus qu'à conclure. Vous avez tout à fait raison, et je ne continuerai mon voyage que demain, si ma présence peut vous être utile.

– Extrêmement utile, et je vous en remercie.

Le contrôleur, lui, dut repartir, après avoir dit ce qu'il savait. Cependant, la voiture était rangée sur une voie de garage et le train s'éloigna.

Marescal commença ses investigations, puis avec l'intention évidente d'éloigner Raoul, il le pria d'aller jusqu'à la station et de chercher des draps pour recouvrir les cadavres.

Raoul, empressé, descendit, longea la voiture, et se hissa au niveau de la troisième fenêtre du couloir.

« C'est bien ce que je pensais, se dit-il, le pommadé voulait être seul. Quelque petite machination préliminaire. »

Marescal en effet avait un peu soulevé le corps de la jeune Anglaise et entrouvert son manteau de voyage. Autour de sa taille, il y avait une petite

sacoche de cuir rouge. Il dégrafa la courroie, prit la sacoche, et l'ouvrit. Elle contenait des papiers, qu'il se mit à lire aussitôt.

Raoul, qui ne le voyait que de dos et ne pouvait ainsi juger, d'après son expression, ce qu'il pensait de sa lecture, partit en grommelant :

– T'auras beau te presser, camarade, je te rattraperai toujours avant le but. Ces papiers m'ont été légués et nul autre que moi n'a droit sur eux.

Il accomplit la mission dont il était chargé et, lorsqu'il revint avec la femme et la mère du chef de gare, qui se proposaient pour la veillée funèbre, il apprit de Marescal qu'on avait cerné dans le bois deux hommes qui se cachaient au milieu des fourrés.

– Pas d'autre indication ? demanda Raoul.

– Rien, déclara Marescal, soi-disant un des hommes boitait et l'on a recueilli derrière lui un talon coincé entre deux racines. Mais c'est un talon de soulier de femme.

– Donc, aucun rapport.

– Aucun.

On étendit l'Anglaise. Raoul regarda une dernière fois sa jolie et malheureuse compagne de voyage, et il murmura en lui-même :

« Je vous vengerai, miss Bakefield. Si je n'ai pas su veiller sur vous et vous sauver, je vous jure que vos assassins seront punis. »

Il pensait à la demoiselle aux yeux verts et il répéta, à l'encontre de la mystérieuse créature, ce même serment de haine et de vengeance. Puis, baissant les paupières de la jeune fille, il ramena le drap sur son pâle visage.

– Elle était vraiment belle, dit-il. Vous ne savez pas son nom ?

– Comment le saurais-je ? déclara Marescal, qui se déroba.

– Mais voici une sacoche...

– Elle ne doit être ouverte qu'en présence du Parquet, dit Marescal qui la mit en bandoulière sur son épaule et qui ajouta :

– Il est surprenant que les bandits ne l'aient pas dérobée.

– Elle doit contenir des papiers...

– Nous attendrons le Parquet, répéta le commissaire. Mais il semble, en tout cas, que les bandits qui vous ont dévalisé, vous, ne lui aient rien dérobé à elle... ni ce bracelet-montre, ni cette broche, ni ce collier...

Raoul conta ce qui s'était passé, et il le fit d'abord avec précision, tellement il souhaitait collaborer à la découverte de la vérité. Mais, peu à peu, des raisons obscures le poussant à dénaturer certains faits, il ne parla



point du troisième complice et ne donna des deux autres qu'un signallement approximatif, sans révéler la présence d'une femme parmi eux.

Marescal écouta et posa quelques questions, puis laissant une des gardes, emmena l'autre dans le compartiment où gisaient les deux hommes.

Ils se ressemblaient tous deux, l'un beaucoup plus jeune, mais tous deux offrant les mêmes traits vulgaires, les mêmes sourcils épais, et les mêmes vêtements gris, de mauvaise coupe. Le plus jeune avait reçu une balle en plein front, l'autre dans le cou.

Marescal, qui affectait la plus grande réserve, les examina longuement, sans même les déranger de leur position, fouilla leurs poches, et les recouvrit du même drap.

– Monsieur le commissaire, dit Raoul, à qui la vanité et les prétentions de Marescal n'avaient pas échappé, j'ai l'impression que vous avez déjà fait du chemin sur la voie de la vérité. On sent en vous un maître. Vous est-il possible en quelques mots ?...

– Pourquoi pas ? dit Marescal, qui entraîna Raoul dans un autre compartiment. La gendarmerie ne va pas tarder, et le médecin non plus. Afin de bien marquer la position que je prends, et de m'en assurer le bénéfice, je ne suis pas fâché d'exposer au préalable le résultat de mes premières investigations.

« Vas-y, pommadé, se dit Raoul. Tu ne peux pas choisir un meilleur confident que moi. »

Il parut confus d'une telle aubaine. Quel honneur et quelle joie ! Le commissaire le pria de s'asseoir et commença :

– Monsieur, sans me laisser influencer par certaines contradictions ni me perdre dans les détails, je tiens à mettre en évidence deux faits primordiaux, d'une importance considérable, à mon humble avis. Tout d'abord, ceci. La jeune Anglaise, comme vous la désignez, a été victime d'une méprise. Oui, monsieur, d'une méprise. Ne vous récriez pas. J'ai mes preuves. À l'heure fixée par le ralentissement prévu du train, les bandits qui se trouvaient dans la voiture suivante (je me rappelle les avoir entraperçus de loin et je les croyais même au nombre de trois) vous attaquent, vous dépouillent, attaquent votre voisine, cherchent à la ficeler... et puis brusquement, lâchent tout et s'en vont plus loin, jusqu'au compartiment du bout.

« Pourquoi cette volte-face ?... Pourquoi ? Parce qu'ils se sont trompés, parce que la jeune femme était dissimulée sous une couverture, parce qu'ils croient se ruer contre deux hommes et qu'ils aperçoivent une femme. D'où leur effarement. "Crénom, en voilà une garce !" et d'où leur éloignement précipité. Ils explorent le couloir et découvrent les deux hommes qu'ils recherchaient... les deux qui sont là. Or, ces deux-là se défendent. Ils les tuent à coups de revolver et les dépouillent au point de ne rien leur laisser. Valises, paquets, tout est parti, jusqu'aux casquettes... Premier point nettement établi, n'est-ce pas ? »

Raoul était surpris, non pas de l'hypothèse, car lui-même l'avait admise dès le début, mais que Marescal eût pu l'apercevoir avec cette acuité et cette logique.

– Second point..., reprit le policier, que l'admiration de son interlocuteur exaltait.

Il tendit à Raoul une petite boîte d'argent finement ciselée.

– J'ai ramassé cela derrière la banquette.

– Une tabatière ?

– Oui, une tabatière ancienne... mais servant d'étui à cigarettes. Sept cigarettes, tout juste, que voici... tabac blond, pour femme.

– Ou pour homme, dit Raoul, en souriant..., car enfin il n'y avait là que des hommes.

– Pour femme, j'insiste...

– Impossible !

– Sentez la boîte.

Il la mit sous le nez de Raoul. Celui-ci, après avoir reniflé, acquiesça :

– En effet, en effet... un parfum de femme qui met son étui à cigarettes dans son sac, avec le mouchoir, la poudre de riz et le vaporisateur de poche. L'odeur est caractéristique.

– Alors ?

– Alors je ne comprends plus. Deux hommes ici que nous retrouvons morts... et deux hommes qui ont attaqué et se sont enfuis après avoir tué.

– Pourquoi pas un homme et une femme ?

– Hein ! Une femme... Un de ces bandits serait une femme ?

– Et cette boîte à cigarettes ?

– Preuve insuffisante.

– J'en ai une autre.

– Laquelle ?

– Le talon... ce talon de soulier, que l'on a ramassé dans les bois, entre deux racines. Croyez-vous qu'il en faut davantage pour établir une conviction solide relativement au second point que j'énonce ainsi : deux agresseurs, dont un homme et une femme.

La clairvoyance de Marescal agaçait Raoul. Il se garda de le montrer et fit, entre ses dents, comme si l'exclamation lui échappait :

– Vous êtes rudement fort !

Et il ajouta :

– C'est tout ? Pas d'autres découvertes ?

– Hé ! dit l'autre en riant, laissez-moi souffler !

– Vous avez donc l'intention de travailler toute la nuit ?

– Tout au moins jusqu'à ce qu'on ait amené les deux fugitifs, ce qui ne saurait tarder, si l'on se conforme à mes instructions.

Raoul avait suivi la dissertation de Marescal de l'air bonasse d'un monsieur qui, lui, n'est pas rudement fort, et qui s'en remet aux autres du soin de débrouiller une affaire à laquelle il ne saisit pas grand-chose. Il hocha la tête, et prononça, en bâillant :

– Amusez-vous, monsieur le commissaire. Pour moi, je vous avouerai que toutes ces émotions m'ont diablement démoli et qu'une heure ou deux de repos...

– Prenez-les, approuva Marescal. N'importe quel compartiment vous servira de couchette... Tenez celui-ci... Je veillerai à ce que personne ne vous dérange... et quand j'aurai fini, je viendrai m'y reposer à mon tour.

Raoul s'enferma, tira les rideaux et voila le globe lumineux. À ce moment, il n'avait pas une idée nette de ce qu'il voulait faire. Les événements, très compliqués, ne prêtaient pas encore une solution réfléchie, et il se contenterait d'épier les intentions de Marescal et de résoudre l'énigme de sa conduite.

« Toi, mon pommadé, se disait-il, je te tiens. Tu es comme le corbeau de la fable : avec des louanges on te fait ouvrir le bec. Du mérite, certes, du coup d'œil. Mais trop bavard. Quant à mettre en cage l'inconnue et son complice, ça m'étonnerait beaucoup. C'est là une entreprise dont il faudra que je m'acquitte personnellement. »

Or il advint que, dans la direction de la gare, un bruit de voix s'éleva, qui prit assez vite des proportions de tumulte. Raoul écouta. Marescal

s'était penché et criait, par une fenêtre du couloir, à des gens qui approchaient :

– Qu'y a-t-il ? Ah ! Parfait, les gendarmes... Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ?

On lui répondit :

– Le chef de gare m'envoie vers vous, monsieur le commissaire.

– C'est vous, brigadier ? Il y a eu des arrestations ?

– Une seule, monsieur le commissaire. Un de ceux que l'on poursuivait est tombé de fatigue sur la grand-route, tandis que nous arrivions à un kilomètre d'ici. L'autre a pu s'échapper.

– Et le médecin ?

– Il faisait atteler, à notre passage. Mais il avait une visite en chemin. Il sera là d'ici quarante minutes.

– C'est le plus petit des deux que vous avez arrêté, brigadier ?

– Un petit tout pâle... avec une casquette trop grande... et qui pleure... et qui fait des promesses : « Je parlerai, mais à M. le juge seulement... Où est-il, M. le juge ? »

– Vous l'avez laissé à la station, ce petit-là ?

– Sous bonne garde.

– J'y vais.

– Si ça ne vous contrarie pas, monsieur le commissaire, je voudrais d'abord voir comment ça s'est passé dans le train.

Le brigadier monta, avec un gendarme... Marescal le reçut en haut des marches, et tout de suite le conduisit devant le cadavre de la jeune Anglaise.

« Tout va bien, se dit Raoul, qui n'avait pas perdu un mot du dialogue. Si le pommadé commence ses explications, il y en a pour un bout de temps. »

Cette fois il voyait clair dans le désordre de son esprit, et discernait les intentions vraiment inattendues qui surgissaient brusquement en lui, à son insu pour ainsi dire, et sans qu'il pût comprendre le motif secret de sa conduite.

Il baissa la grande glace et se pencha sur la double ligne des rails. Personne. Aucune lumière.

Il sauta.

### 3

## *Le baiser dans l'ombre*

### [Table des matières](#)

La gare de Beaucourt est située en pleine campagne, loin de toute habitation. Une route perpendiculaire au chemin de fer la relie au village de Beaucourt, puis à Romillaud, où se trouve la gendarmerie, puis à Auxerre d'où l'on attendait les magistrats. Elle est coupée à angle droit par la route nationale, laquelle longe la ligne à une distance de cinq cents mètres.

On avait réuni sur le quai toutes les lumières disponibles, lampes, bougies, lanternes, fanaux, ce qui obligea Raoul à n'avancer qu'avec des précautions infinies. Le chef de gare, un employé et un ouvrier conversaient avec le gendarme de faction dont la haute taille se dressait devant la porte ouverte à deux battants d'une pièce encombrée de colis, qui était réservée au service des messageries.

Dans la demi-obscurité de cette pièce s'étagaient des piles de paniers et de caissettes, et s'éparpillaient des colis de toute espèce. En approchant, Raoul crut voir, assise sur un amas d'objets, une silhouette courbée qui ne bougeait pas.

« C'est elle tout probablement, se dit-il, c'est la demoiselle aux yeux verts. Un tour de clef dans le fond, et la prison est toute faite, puisque les geôliers se tiennent à la seule issue possible. »

La situation lui parut favorable, mais à condition qu'il ne se heurtât pas à des obstacles susceptibles de le gêner, Marescal et le brigadier pouvant survenir plus tôt qu'il ne le supposait. Il fit donc un détour en courant et aboutit à la façade postérieure de la gare sans avoir rencontré âme qui vive. Il était plus de minuit. Aucun train ne s'arrêtait plus et, sauf le petit groupe qui bavardait sur le quai, il n'y avait personne.

Il entra dans la salle d'enregistrement. Une porte à gauche, un vestibule avec un escalier, et, à droite de ce vestibule, une autre porte. D'après la disposition des lieux ce devait être là.

Pour un homme comme Raoul, une serrure ne constitue pas un obstacle valable. Il avait toujours sur lui quatre ou cinq menus instruments avec lesquels il se chargeait d'ouvrir les portes les plus récalcitrantes. À la première tentative, celle-ci obéit. Ayant entrebâillé légèrement, il vit qu'aucun rayon lumineux ne la frappait. Il poussa donc, tout en se baissant, et entra. Les gens du dehors n'avaient pu ni le voir ni l'entendre, et pas davantage la captive dont les sanglots sourds rythmaient le silence de la pièce.

L'ouvrier racontait la poursuite à travers les bois. C'est lui qui, dans un taillis, sous le jet d'un fanal, avait levé « le gibier ». L'autre malandrin, comme il disait, était mince et de haute taille et détalait comme un lièvre. Mais il devait revenir sur ses pas et entraîner le petit. D'ailleurs, il faisait si noir que la chasse n'était pas commode.

— Tout de suite le gosse qu'est là, conta l'ouvrier, s'est mis à geindre. Il a une drôle de voix de fille, avec des larmes : « Où est le juge ?... je lui dirai tout... Qu'on me mène devant le juge »

L'auditoire ricanait. Raoul en profita pour glisser la tête entre deux piles de caissettes à claire-voie. Il se trouvait ainsi derrière l'amoncellement de colis postaux où la captive était prostrée. Cette fois, elle avait dû percevoir quelque bruit, car les sanglots cessèrent.

Il chuchota :

— N'ayez pas peur.

Comme elle se taisait, il reprit :

— N'ayez pas peur... je suis un ami.

— Guillaume ? demanda-t-elle, très bas.

Raoul comprit qu'il s'agissait de l'autre fugitif et répondit :

— Non, c'est quelqu'un qui vous sauvera des gendarmes.

Elle ne souffla pas mot. Elle devait redouter une embûche. Mais il insista :

— Vous êtes entre les mains de la justice. Si vous ne me suivez pas, c'est la prison, la cour d'assises...

— Non, fit-elle, M. le juge me laissera libre.

— Il ne vous laissera pas libre. Deux hommes sont morts... Votre blouse est couverte de sang... Venez... Une seconde d'hésitation peut vous perdre... Venez...

Après un silence, elle murmura :

– J’ai les mains attachées.

Toujours accroupi, il coupa les liens avec son couteau et demanda :

– Est-ce qu’ils peuvent vous voir actuellement ?

– Le gendarme seulement, quand il se retourne, et mal, car je suis dans l’ombre... Pour les autres, ils sont trop à gauche...

– Tout va bien... Ah ! Un instant. Écoutez...

Sur le quai des pas approchaient, et il reconnut la voix de Marescal. Alors il commanda :

– Pas un geste... Les voilà qui arrivent, plus tôt que je ne croyais... Entendez-vous ?...

– Oh ! J’ai peur, bégaya la jeune fille... Il me semble que cette voix... Mon Dieu, serait-ce possible ?

– Oui, dit-il, c’est la voix de Marescal, votre ennemi... Mais il ne faut pas avoir peur... Tantôt, rappelez-vous, sur le boulevard, quelqu’un s’est interposé entre vous et lui. C’était moi. Je vous supplie de ne pas avoir peur.

– Mais il va venir...

– Ce n’est pas sûr...

– Mais s’il vient ?...

– Faites semblant de dormir, d’être évanouie... Enfermez votre tête entre vos bras croisés... Et ne bougez pas...

– S’il essaye de me voir ? S’il me reconnaît ?

– Ne lui répondez pas... Quoi qu’il advienne, pas un seul mot... Marescal n’agira pas tout de suite... il réfléchira... Et alors...

Raoul n’était pas tranquille. Il supposait bien que Marescal devait être anxieux de savoir s’il ne se trompait pas et si le bandit était réellement une femme. Il allait donc procéder à un interrogatoire immédiat, et, en tout cas, jugeant la précaution insuffisante, inspecter lui-même la prison.

De fait, le commissaire s’écria aussitôt, d’un ton joyeux :

– Eh bien, monsieur le chef de gare, voilà du nouveau ! Un prisonnier chez vous ! Et un prisonnier de marque ! La gare de Beaucourt va devenir célèbre... Brigadier, l’endroit me paraît fort bien choisi, et je suis persuadé qu’on ne pouvait pas faire mieux. Par excès de prudence, je vais m’assurer...

Ainsi, du premier coup, il marchait droit au but, comme Raoul l’avait prévu. L’effroyable partie allait se jouer entre cet homme et la jeune fille.

Quelques gestes, quelques paroles, et la demoiselle aux yeux verts serait irrémédiablement perdue.

Raoul fut près de battre en retraite. Mais c'était renoncer à tout espoir et jeter à ses trousses toute une horde d'adversaires qui ne lui permettraient plus de recommencer l'entreprise. Il s'en remit donc au hasard.

Marescal pénétra dans la pièce, tout en continuant de parler aux gens du dehors, et de façon à leur cacher la forme immobile qu'il voulait être seul à contempler. Raoul demeurait à l'écart, suffisamment protégé par les caisses pour que Marescal ne le vît pas encore.

Le commissaire s'arrêta et dit tout haut :

– On semble dormir... Eh camarade, il n'y aurait pas moyen de faire un bout de causette ?

Il tira de sa poche une lampe électrique dont il pressa le bouton et dirigea le faisceau lumineux. Ne voyant qu'une casquette et deux bras serrés, il écarta les bras et souleva la casquette.

– Ça y est, dit-il tout bas... Une femme... Une femme blonde !...

Allons, la petite, montrez-moi votre jolie frimousse.

Il saisit la tête de force et la tourna. Ce qu'il vit était tellement extraordinaire qu'il n'accepta pas l'invraisemblable vérité.

– Non, non, murmura-t-il, ce n'est pas admissible.

Il observa la porte d'entrée, ne voulant pas qu'aucun des autres le rejoignît. Puis, fiévreusement, il arracha la casquette. Le visage apparut, éclairé en plein, sans réserve.

– Elle ! Elle murmura-t-il. Mais je suis fou... Voyons, ce n'est pas croyable... Elle, ici ! Elle, une meurtrière ! Elle !... Elle !

Il se pencha davantage. La captive ne bronchait pas. Sa pâle figure n'avait pas un tressaillement, et Marescal lui jetait, d'une voix haletante :

– C'est vous ! Par quel prodige ? Ainsi, vous avez tué... et les gendarmes vous ont ramassée ! Et vous êtes là, vous ! Est-ce possible ?

On eût dit vraiment qu'elle dormait. Marescal se tut. Est-ce qu'elle dormait en réalité ? Il lui dit :

– C'est cela, ne remuez pas... Je vais éloigner les autres et revenir... Dans une heure, je serai là... et on parlera... Ah ! Il va falloir filer doux, ma petite.

Que voulait-il dire ? Allait-il lui proposer quelque abominable marché ? Au fond (Raoul le devina), il ne devait pas avoir de dessein bien fixe.



L'événement le prenait au dépourvu et il se demandait quel bénéfice il en pourrait tirer.

Il remit la casquette sur la tête blonde et refoula toutes les boucles, puis, entrouvrant la blouse, fouilla les poches du veston. Il n'y trouva rien. Alors il se redressa et son émoi était si grand qu'il ne pensa plus à l'inspection de la pièce et de la porte.

– Drôle de gosse, dit-il, en revenant vers le groupe. Ça n'a sûrement pas vingt ans... Un galopin que son complice aura dévoyé...

Il continua de parler, mais d'une manière distraite, où l'on sentait le désarroi de sa pensée et le besoin de réfléchir.

– Je crois, dit-il, que ma petite enquête préliminaire ne manquera pas d'intéresser ces messieurs du Parquet. En les attendant, je monterai la garde ici avec vous, brigadier... Ou même seul... car je n'ai besoin de personne, si vous voulez un peu de repos...

Raoul se hâta. Il saisit parmi les colis trois sacs ficelés dont la toile semblait à peu près de la même nuance que la blouse sous laquelle la captive cachait son déguisement de jeune garçon. Il éleva l'un de ces sacs et murmura :

– Rapprochez vos jambes de mon côté... afin que je puisse passer ça par devant, à leur place. Mais en bougeant à peine, n'est-ce pas ?...

Ensuite vous reculerez votre buste vers moi... et puis votre tête.

Il prit la main, qui était glacée, et il répéta les instructions, car la jeune fille demeurait inerte.

– Je vous en conjure, obéissez. Marescal est capable de tout... Vous l'avez humilié... Il se vengera d'une façon ou d'une autre, puisqu'il dispose de vous... Rapprochez vos jambes de mon côté...

Elle agit par petits gestes pour ainsi dire immobiles, qui la déplaçaient insensiblement, et qu'elle mit au moins trois ou quatre minutes à exécuter. Quand la manœuvre fut finie, il y avait devant elle, et un peu plus haut qu'elle, une forme grise recroquevillée, ayant les mêmes contours, et qui donnait suffisamment l'illusion de sa présence pour que le gendarme et Marescal, en jetant un coup d'œil, pussent la croire toujours là.

– Allons-y, dit-il... Profitez d'un instant où ils sont tournés et où l'on parle un peu fort, et laissez-vous glisser...

Il la reçut dans ses bras, la maintenant courbée, et la tira par l'entrebâillement. Dans le vestibule elle put se relever. Il referma la serrure

et ils traversèrent la salle des bagages. Mais, à peine sur le terre-plein qui précédait la gare, elle eut une défaillance et tomba presque à genoux.

– Jamais je ne pourrai..., gémissait-elle. Jamais...

Sans le moindre effort il la chargea sur son épaule et se mit à courir vers des masses d'arbres qui marquaient la route de Romillaud et d'Auxerre. Il éprouvait une satisfaction profonde à l'idée qu'il tenait sa proie, que la meurtrière de miss Bakefield ne pouvait plus lui échapper, et que son action se substituait à celle de la société. Que ferait-il ? Peu importait. À ce moment il était convaincu – ou du moins il se le disait – qu'un grand besoin de justice le guidait et que le châtiment prendrait la forme que lui dicteraient les circonstances.

Deux cents pas plus loin il s'arrêta, non qu'il fût essoufflé, mais il écoutait et il interrogeait le grand silence, qu'agitaient à peine des froissements de feuilles et le passage furtif des petites bêtes nocturnes.

– Qu'y a-t-il ? demanda la jeune fille avec angoisse.

– Rien... Rien d'inquiétant... Au contraire... Le trot d'un cheval... très loin... C'est ce que je voulais... et je suis bien content... c'est le salut pour vous...

Il la descendit de son épaule et l'allongea sur ses deux bras comme une enfant. Il fit ainsi, à vive allure, trois ou quatre cents mètres, ce qui les mena au carrefour de la route nationale dont la blancheur apparaissait sous la frondaison noire des arbres. L'herbe était si humide qu'il lui dit, en s'asseyant au revers du talus :

– Restez étendue sur mes genoux, et comprenez-moi bien. Cette voiture qu'on entend, c'est celle du médecin que l'on a fait venir. Je me débarrasserai du bonhomme, en l'attachant bien gentiment à un arbre. Nous monterons dans la voiture et nous voyagerons toute la nuit jusqu'à une station quelconque d'une autre ligne.

Elle ne répondit pas. Il douta qu'elle entendît. Sa main était devenue brûlante. Elle balbutia dans une sorte de délire :

– Je n'ai pas tué... je n'ai pas tué...

– Taisez-vous, dit Raoul avec brusquerie. Nous parlerons plus tard.

Ils se turent l'un et l'autre. L'immense paix de la campagne endormie étendait autour d'eux des espaces de silence et de sécurité. Seul le trot du cheval s'élevait de temps à autre dans les ténèbres. On vit deux ou trois fois, à une distance incertaine, les lanternes de la voiture qui luisaient

comme des yeux écarquillés. Aucune clameur, aucune menace du côté de la gare.

Raoul songeait à l'étrange situation, et, au-delà de l'énigmatique meurtrière dont le cœur battait si fortement qu'il en sentait le rythme éperdu, il évoquait la Parisienne, entrevue huit à neuf heures plus tôt, heureuse et sans souci apparent. Les deux images, si différentes l'une de l'autre pourtant, se confondaient en lui. Le souvenir de la vision resplendissante atténuait sa haine contre celle qui avait tué l'Anglaise. Mais avait-il de la haine ? Il s'accrochait à ce mot et pensait durement

« Je la hais... Quoi qu'elle en dise, elle a tué... L'Anglaise est morte par sa faute et par celle de ses complices... Je la hais... Miss Bakefield sera vengée. »

Cependant il ne disait rien de tout cela, et, au contraire, il se rendait compte que de douces paroles sortaient de sa bouche.

– Le malheur s'abat sur les êtres quand ils n'y songent pas, n'est-ce pas ? On est heureux... on vit... et puis le crime passe... Mais tout s'arrange... Vous vous confierez à moi... et les choses s'aplaniront...

Il avait l'impression qu'un grand calme la pénétrait peu à peu. Elle n'était plus prise de ces mouvements fiévreux qui la secouaient des pieds à la tête. Le mal s'apaisait, les cauchemars, les angoisses, les épouvantes, tout le monde hideux de la nuit et de la mort.

Raoul goûtait violemment la manifestation de son influence et de son pouvoir, en quelque sorte magnétiques, sur certains êtres que les circonstances avaient désorbités, et auxquels il rendait l'équilibre et faisait oublier un instant l'affreuse réalité.

Lui aussi, d'ailleurs, il se détournait du drame. L'Anglaise morte s'évanouissait dans sa mémoire, et ce n'était pas la femme en blouse tachée de sang qu'il tenait contre lui, mais la femme de Paris élégante et radieuse. Il avait beau se dire : « Je la punirai. Elle souffrira », comment n'eût-il pas senti la fraîche haleine qui s'exhalait des lèvres proches ?

Les yeux des lanternes s'agrandissaient. Le médecin arriverait dans huit ou dix minutes.

« Et alors, se dit Raoul, il faudra que je me sépare d'elle et que j'agisse... et ce sera fini... Je ne pourrai plus retrouver entre elle et moi un instant comme celui-ci... un instant qui aura cette intimité... »

Il se penchait davantage. Il devinait qu'elle gardait les paupières closes et qu'elle s'abandonnait à sa protection. Tout était bien ainsi, devait-elle penser. Le danger s'éloignait.

Brusquement il s'inclina et lui baisa les lèvres.

Elle essaya faiblement de se débattre, soupira et ne dit rien. Il eut l'impression qu'elle acceptait la caresse, et que, malgré le recul de sa tête, elle cédait à la douceur de ce baiser. Cela dura quelques secondes. Puis un sursaut de révolte la secoua. Elle raidit les bras et se dégagea, avec une énergie soudaine, tout en gémissant :

– Ah ! C'est abominable ! Ah ! Quelle honte ! Laissez-moi ! Laissez-moi !... Ce que vous faites est misérable.

Il essaya de ricaner et, furieux contre elle, il aurait voulu l'injurier. Mais il ne trouvait pas de mots, et, tandis qu'elle le repoussait et s'enfuyait dans la nuit, il répétait à voix basse :

– Qu'est-ce que cela signifie ! En voilà de la pudeur ! Et après ? Quoi ! On croirait que j'ai commis un sacrilège...

Il se remit sur pied, escalada le talus et la chercha. Où ? Des taillis épais protégeaient sa fuite. Il n'y avait aucun espoir de la rattraper.

Il pestait, jurait, ne trouvait plus en lui, maintenant, que de la haine et la rancune d'un homme bafoué, et il ruminait en lui-même l'affreux dessein de retourner à la gare et de donner l'alerte, lorsqu'il entendit des cris à quelque distance. Cela provenait de la route, et d'un endroit de cette route que dissimulait probablement une côte, et où il supposait que devait être la voiture. Il y courut. Il vit, en effet, les deux lanternes, mais elles lui semblèrent virer sur place et changer de direction. La voiture s'éloignait, et ce n'était plus au trot paisible d'un cheval, mais au galop d'une bête que surexcitaient des coups de fouet. Deux minutes plus tard, Raoul, dirigé par les cris, devinait dans l'obscurité la silhouette d'un homme qui gesticulait au milieu de fourrés et de ronces.

– Vous êtes bien le médecin de Romillaud ? dit-il. On m'envoyait de la gare à votre rencontre... Vous avez été attaqué, sans doute ?

– Oui !... Un passant qui me demandait son chemin. J'ai arrêté et il m'a pris à la gorge, attaché, et jeté parmi les ronces.

– Et il a fui avec votre voiture ?

– Oui.

– Seul ?

– Non, avec quelqu’un qui l’a rejoint... C’est là-dessus que j’ai crié.  
– Un homme ? Une femme ?  
– Je n’ai pas vu. Ils se sont à peine parlés et tout bas. Aussitôt après leur départ, j’ai appelé.

Raoul réussit à l’attirer et lui dit :

– Il ne vous avait donc pas bâillonné ?

– Oui, mais mal.

– À l’aide de quoi ?

– De mon foulard.

– Il y a une façon de bâillonner, et peu de gens la connaissent, dit Raoul, qui saisit le foulard, renversa le docteur et se mit en devoir de lui montrer comment on opère.

La leçon fut suivie d’une autre opération, celle d’un ligotage savant exécuté avec la couverture du cheval et le licol que Guillaume avait utilisés (car on ne pouvait douter que l’agresseur ne fût Guillaume et que la jeune fille ne l’eût rejoint).

– Je ne vous fais pas de mal, n’est-ce pas, docteur ? J’en serais désolé. Et puis vous n’avez pas à craindre les épines et les orties, ajouta Raoul en conduisant son prisonnier. Tenez, voici un emplacement où vous ne passerez pas une trop mauvaise nuit. La mousse a dû être brûlée par le soleil, car elle est sèche... Non, pas de remerciements, docteur. Croyez bien que si j’avais pu me dispenser...

L’intention de Limézy à ce moment était de prendre le pas gymnastique et d’atteindre, coûte que coûte, les deux fugitifs. Il enrageait d’avoir été ainsi roulé. Fallait-il être stupide ! Comment ! Il la tenait dans ses griffes, et au lieu de la serrer à la gorge il s’amusait à l’embrasser ! Est-ce qu’on garde des idées nettes dans de telles conditions ?

Mais, cette nuit-là, les intentions de Limézy aboutissaient toujours à des actes contraires. Dès qu’il eut quitté le docteur, et, bien qu’il ne démordît pas de son projet, il s’en revint vers la station avec un nouveau plan, qui consistait à enfourcher le cheval d’un gendarme et à déterminer ainsi le succès de l’entreprise.

Il avait observé que les trois chevaux de la maréchaussée se trouvaient sous un hangar devant lequel veillait un homme d’équipe. Il y parvint. L’homme d’équipe dormait à la lueur d’un falot. Raoul tira son couteau pour couper l’une des attaches, mais, au lieu de cela, il se mit à couper,

doucement, avec toutes les précautions imaginables, les sangles desserrées des trois chevaux, et les courroies des brides.

Ainsi la poursuite de la demoiselle aux yeux verts, quand on s'apercevrait de sa disparition, devenait impossible.

« Je ne sais pas trop ce que je fais, se dit Raoul en regagnant son compartiment. J'ai cette gredine en horreur. Rien ne me serait plus agréable que de la livrer à la justice et de tenir mon serment de vengeance. Or, tous mes efforts ne tendent qu'à la sauver. Pourquoi ? »

La réponse à cette question, il la connaissait bien. S'il s'était intéressé à la jeune fille parce qu'elle avait des yeux couleur de jade, comment ne l'eût-il pas protégée maintenant qu'il l'avait sentie si près de lui, toute défaillante et ses lèvres sur les siennes ? Est-ce qu'on livre une femme dont on a baisé la bouche ? Meurtrière, soit. Mais elle avait frémi sous la caresse et il comprenait que rien au monde ne pourrait faire désormais qu'il ne la défendît pas envers et contre tous. Pour lui l'ardent baiser de cette nuit dominait tout le drame et toutes les résolutions auxquelles son instinct, plutôt que sa raison, lui ordonnait de se rallier.

C'est pourquoi il devait reprendre contact avec Marescal afin de connaître le résultat de ses recherches, et le revoir également à propos de la jeune Anglaise et de cette sacoche que Constance Bakefield lui avait recommandée.

Deux heures plus tard, Marescal se laissait tomber, harassé de fatigue, en face de la banquette où, dans le wagon détaché, Raoul attendait paisiblement. Réveillé en sursaut, celui-ci fit la lumière, et, voyant le visage décomposé du commissaire, sa raie bouleversée, et sa moustache tombante, s'écria :

– Qu'y a-t-il donc, monsieur le commissaire ? Vous êtes méconnaissable !

Marescal balbutia :

– Vous ne savez donc pas ? Vous n'avez pas entendu ?

– Rien du tout. Je n'ai rien entendu depuis que vous avez refermé cette porte sur moi.

– Évadé

– Qui ?

– L'assassin !

– On l'avait donc pris ?

- Oui.
- Lequel des deux ?
- La femme.
- C’était donc bien une femme ?
- Oui.
- Et on n’a pas su la garder ?
- Si. Seulement...
- Seulement, quoi ?
- C’était un paquet de linge.

En renonçant à poursuivre les fugitifs, Raoul avait certainement obéi, entre autres motifs, à un besoin immédiat de revanche. Bafoué, il voulait bafouer à son tour, et se moquer d’un autre comme on s’était moqué de lui. Marescal était là, victime désignée, Marescal auquel il espérait bien d’ailleurs arracher d’autres confidences, et dont l’effondrement lui procura aussitôt une émotion délicate.

- C’est une catastrophe, dit-il.
- Une catastrophe, affirma le commissaire.
- Et vous n’avez aucune donnée ?
- Pas la moindre.
- Aucune trace nouvelle du complice ?
- Quel complice ?
- Celui qui a combiné l’évasion ?

– Mais il n’y est pour rien ! Nous connaissons les empreintes de ses chaussures, relevées un peu partout, dans les bois principalement. Or, au sortir de la gare, dans une flaque de boue, côte à côte avec la marque du soulier sans talon, on a recueilli des empreintes toutes différentes... un pied plus petit... des semelles plus pointues.

Raoul ramena le plus possible sous la banquette ses bottines boueuses et questionna, très intéressé :

- Alors il y aurait quelqu’un... en dehors ?
- Indubitablement. Et, selon moi, ce quelqu’un aura fui avec la meurtrière en utilisant la voiture du médecin.
- Du médecin ?
- Sans quoi on l’aurait vu, lui, ce médecin ! Et, si on ne l’a pas vu, c’est qu’il aura été jeté à bas de sa voiture et enfoui dans quelque trou.
- Une voiture, ça se rattrape.

– Comment ?

– Les chevaux des gendarmes...

– J’ai couru vers le hangar où on les avait abrités et j’ai sauté sur l’un d’eux. Mais la selle a tourné aussitôt, et j’ai roulé par terre.

– Que dites-vous là ?

– L’homme qui surveillait les chevaux s’était assoupi, et pendant ce temps on avait enlevé les brides et les sangles des selles. Dans ces conditions, impossible de se mettre en chasse.

Raoul ne put s’empêcher de rire.

– Fichtre ! Voilà un adversaire digne de vous.

– Un maître, monsieur. J’ai eu l’occasion de suivre en détail une affaire où Arsène Lupin était en lutte contre Ganimard. Le coup de cette nuit a été monté avec la même maîtrise.

Raoul fut impitoyable.

– C’est une vraie catastrophe. Car, enfin, vous comptiez beaucoup sur cette arrestation pour votre avenir ?...

– Beaucoup, dit Marescal, que sa défaite disposait de plus en plus aux confidences. J’ai des ennemis puissants au ministère, et la capture, pour ainsi dire instantanée, de cette femme m’aurait servi au plus haut point. Pensez donc !... Le retentissement de l’affaire !... Le scandale de cette criminelle, déguisée, jeune, jolie... Du jour au lendemain, j’étais en pleine lumière. Et puis...

Marescal eut une légère hésitation. Mais il est des heures où nulle raison ne vous interdirait de parler et de montrer le fond même de votre âme, au risque d’en avoir le regret. Il se découvrit donc.

– Et puis, cela doublait, triplait l’importance de la victoire que je remportais sur un terrain opposé !...

– Une seconde victoire ? dit Raoul avec admiration.

– Oui, et définitive, celle-là.

– Définitive ?

– Certes, personne ne peut plus me l’arracher, puisqu’il s’agit d’une morte.

– De la jeune Anglaise, peut-être ?

– De la jeune Anglaise.

Sans se départir de son air un peu niais, et comme s’il cédait surtout au désir d’admirer les prouesses de son compagnon, Raoul demanda :



– Vous pouvez m’expliquer ?...

– Pourquoi pas ? Vous serez renseigné deux heures avant les magistrats, voilà tout.

Ivre de fatigue, le cerveau confus, Marescal eut l’imprudence, contrairement à ses habitudes, de bavarder comme un novice. Se penchant vers Raoul, il lui dit :

– Savez-vous qui était cette Anglaise ?

– Vous la connaissiez donc, monsieur le commissaire ?

– Si je la connaissais ! Nous étions bons amis, même. Depuis six mois, je vivais dans son ombre, je la guettais, je cherchais contre elle des preuves que je ne pouvais réunir !...

– Contre elle ?

– Eh ! Parbleu, contre elle ! Contre lady Bakefield, d’un côté fille de lord Bakefield, pair d’Angleterre et multimillionnaire, mais, de l’autre, voleuse internationale, rat d’hôtel et chef de bande, tout cela pour son plaisir, par dilettantisme. Et, elle aussi, la mâtine, m’avait démasqué, et, quand je lui parlais, je la sentais narquoise et sûre d’elle-même. Voleuse, oui, et j’en avais prévenu mes chefs.

« Mais comment la prendre ? Or, depuis hier, je la tenais. J’étais averti par quelqu’un de son hôtel, à notre service, que miss Bakefield avait reçu de Nice, hier, le plan d’une villa à cambrioler, la villa B... comme on la désignait au cours d’une missive annexe, qu’elle avait rangé ces papiers dans une petite sacoche de cuir, avec une liasse de documents assez louches, et qu’elle filait pour le Midi. D’où mon départ. “Là-bas, pensais-je, ou bien je la prends en flagrant délit, ou bien je mets la main sur ses papiers. ” Je n’eus même pas besoin d’attendre si longtemps. Les bandits me l’ont livrée. »

– Et la sacoche ?

– Elle la portait sous son vêtement, attachée par une courroie. Et la voici maintenant, dit Marescal, en frappant son paletot à hauteur de la taille. J’ai eu juste le temps d’y jeter un coup d’œil, qui m’a permis d’entrevoir des pièces irrécusables, comme le plan de la villa B..., où, de son écriture, elle a ajouté au crayon bleu cette date : 28 avril. Le 28 avril c’est après-demain mercredi.

Raoul n’était pas sans éprouver quelque déception. Sa jolie compagne d’un soir, une voleuse ! Et sa déception était d’autant plus grande qu’il ne

pouvait protester contre une accusation que justifiaient de si nombreux détails et qui expliquait par exemple la clairvoyance de l'Anglaise à son égard. Associée à une bande de voleurs internationaux, elle possédait sur les uns et sur les autres des indications qui lui avaient permis d'entrevoir, derrière Raoul de Limézy, la silhouette d'Arsène Lupin.

Et ne devait-on pas croire que, à l'instant de sa mort, les paroles qu'elle s'efforçait vainement d'émettre étaient des paroles d'aveu et des supplications de coupable qui s'adressaient justement à Lupin : « Défendez ma mémoire... Que mon père ne sache rien !... Que mes papiers soient détruits !... »

– Alors, monsieur le commissaire, c'est le déshonneur pour la noble famille des Bakefield ?

– Que voulezvous !... fit Marescal.

Raoul reprit :

– Cette idée ne vous est pas pénible ? Et, de même, cette idée de livrer à la justice une jeune femme comme celle qui vient de nous échapper ? Car elle est toute jeune, n'est-ce pas ?

– Toute jeune et très jolie.

– Et malgré cela ?

– Monsieur, malgré cela et malgré toutes les considérations possibles, rien ne m'empêchera jamais de faire mon devoir.

Il prononça ces mots comme un homme qui recherche évidemment la récompense de son mérite, mais dont la conscience professionnelle domine toutes les pensées.

– Bien dit, monsieur le commissaire, approuva Raoul, tout en estimant que Marescal semblait confondre son devoir avec beaucoup d'autres choses où il entrait surtout de la rancune et de l'ambition.

Marescal consulta sa montre, puis, voyant qu'il avait tout loisir pour se reposer avant la venue du Parquet, il se renversa à demi, et griffonna quelques notes sur un petit calepin, qui ne tarda pas du reste à tomber sur ses genoux. M. le commissaire cédait au sommeil.

En face de lui, Raoul le contempla durant plusieurs minutes. Depuis leur rencontre dans le train, sa mémoire lui présentait peu à peu des souvenirs plus précis sur Marescal. Il évoquait une figure de policier assez intrigant, ou plutôt d'amateur riche, qui faisait de la police par goût et par plaisir, mais aussi pour servir ses intérêts et ses passions. Un homme à bonnes

fortunes, cela, Raoul s'en souvenait bien, un coureur de femmes, pas toujours scrupuleux, et que les femmes aidaient, à l'occasion, dans sa carrière un peu trop rapide. Ne disait-on pas qu'il avait ses entrées au domicile même de son ministre, et que l'épouse de celui-ci n'était pas étrangère à certaines faveurs imméritées ?...

Raoul prit le calepin et inscrivit, tout en surveillant le policier :

« Observations relatives à Rodolphe Marescal.

« Agent remarquable. De l'initiative et de la lucidité. Mais trop bavard. Se confie au premier venu, sans lui demander son nom, ni vérifier l'état de ses bottines, ni même le regarder et prendre bonne note de sa physionomie.

« Assez mal élevé. S'il rencontre, au sortir d'une pâtisserie du boulevard Haussmann, une jeune fille qu'il connaît, l'accoste et lui parle malgré elle. S'il la retrouve quelques heures plus tard, déguisée, pleine de sang, et gardée par des gendarmes, ne s'assure pas si la serrure est en bon état et si le quidam qu'il a laissé dans un compartiment n'est pas accroupi derrière les colis postaux.

« Ne doit donc pas s'étonner si le quidam, profitant de fautes si grossières, décide de conserver un précieux anonymat, de récuser son rôle de témoin et de vil dénonciateur, de prendre en main cette étrange affaire et de défendre énergiquement, à l'aide des documents de la sacoche, la mémoire de la pauvre Constance et l'honneur des Bakefield, et de consacrer toute son énergie à châtier l'inconnue aux yeux verts, sans qu'il soit permis à personne de toucher à un seul de ses cheveux blonds ou de lui demander compte du sang qui souille ses adorables mains. »

Comme signature, Raoul, évoquant sa rencontre avec Marescal devant la pâtisserie, dessina une tête d'homme avec des lunettes et une cigarette aux lèvres et inscrivit « T'as du feu, Rodolphe ? »

Le commissaire ronflait. Raoul lui remit son calepin sur les genoux, puis tira de sa poche un petit flacon qu'il déboucha et fit respirer à Marescal. Une violente odeur de chloroforme se dégagea. La tête de Marescal s'inclina davantage.

Alors, tout doucement, Raoul ouvrit le pardessus, dégrafa les courroies de la sacoche, et les passa autour de sa propre taille, sous son veston.

Justement un train passait, à toute petite allure, un train de marchandises. Il baissa la glace, sauta, sans être vu, d'un marchepied sur

l'autre, et s'installa confortablement sous la bâche d'un wagon chargé de pommes.

« Une voleuse qui est morte, se disait-il, et une meurtrière dont j'ai horreur, telles sont les recommandables personnes auxquelles j'accorde ma protection. Pourquoi, diable, me suis-je lancé dans cette aventure ? »

## 4

### *On cambriole la villa B...*

#### Table des matières

*« S'il est un principe auquel je reste fidèle, me dit Arsène Lupin, lorsque, beaucoup d'années après, il me conta l'histoire de la demoiselle aux yeux verts, c'est de ne jamais tenter la solution d'un problème avant que l'heure ne soit venue. Pour s'attaquer à certaines énigmes, il faut attendre que le hasard, ou que votre habileté, vous apporte un nombre suffisant de faits réels. Il faut n'avancer, sur la route de la vérité, que prudemment, pas à pas, en accord avec le progrès des événements. »*

*Raisonnement d'autant plus juste dans une affaire où il n'y avait que contradictions, absurdités, actes isolés qu'aucun lien ne semblait unir les uns aux autres. Aucune unité. Nulle pensée directrice. Chacun marchait pour son propre compte. Jamais Raoul n'avait senti à un pareil point combien on doit se méfier de toute précipitation dans ces sortes d'aventures. Déductions, intuitions, analyse, examen, autant de pièges où il faut se garder de tomber.*

*Il reste donc toute la journée sous la bâche de son wagon, tandis que le train de marchandises filait vers le sud, parmi les campagnes ensoleillées. Il rêvassait béatement, croquant des pommes pour apaiser sa faim, et, sans perdre son temps à bâtir de fragiles hypothèses sur la jolie demoiselle, sur ses crimes et sur son âme ténébreuse, savourait les souvenirs de la bouche la plus tendre et la plus exquise que sa bouche eût baisée. Voilà l'unique fait dont il voulait tenir compte. Venger l'Anglaise, punir la coupable, rattraper le troisième complice, rentrer en possession des billets volés, évidemment, c'eût été intéressant. Mais retrouver des yeux verts et des lèvres qui s'abandonnent, quelle volupté !*

*L'exploration de la sacoche ne lui apprit pas grand-chose. Listes de complices, correspondance avec des affiliés de tous pays... Hélas ! Miss Bakefield était bien une voleuse, comme le montraient toutes ces preuves que les plus adroits ont l'imprudence de ne pas détruire. À côté de cela des*

lettres de lord Bakefield où se révélaient toute la tendresse et l'honnêteté du père. Mais rien qui indiquât le rôle joué par elle dans l'affaire, ni le rapport existant entre l'aventure de la jeune Anglaise et le crime des trois bandits, c'est-à-dire, somme toute, entre miss Bakefield et la meurtrière.

Un seul document, celui auquel Marescal avait fait allusion, et qui était une lettre adressée à l'Anglaise relativement au cambriolage de la villa B...

« Vous trouverez la villa B... sur la droite de la route de Nice à Cimiez, au-delà des Arènes romaines. C'est une construction massive, dans un grand jardin bordé de murs.

« Le quatrième mercredi de chaque mois, le vieux comte de B... s'installe au fond de sa calèche et descend à Nice avec son domestique, ses deux bonnes, et des paniers à provisions. Donc, maison vide de trois heures à cinq heures.

« Faire le tour des murs du jardin, jusqu'à la partie qui surplombe la vallée du Paillon. Petite porte de bois vermoulu, dont je vous expédie la clef par ce même courrier.

« Il y a certitude que le comte de B... qui ne s'accordait pas avec sa femme, n'a pas retrouvé le paquet de titres qu'elle a caché. Mais une lettre écrite par la défunte à une amie fait allusion à une caisse de violon brisé qui se trouve dans une espèce de belvédère où l'on entasse les objets hors d'usage. Pourquoi cette allusion que rien ne justifie ? L'amie est morte le jour même où elle recevait la lettre, laquelle fut égarée et m'est tombée entre les mains deux ans plus tard.

« Ci-inclus le plan du jardin et celui de la maison. Au haut de l'escalier se dresse le belvédère, presque en ruine. L'expédition nécessite deux personnes, dont l'une fera le guet, car il faut se méfier d'une voisine qui est blanchisseuse, et qui vient souvent par une autre entrée du jardin fermée d'une grille dont elle a la clef.

« Fixez la date (en marge une note au crayon bleu précisait vingt-huit avril) et prévenez-moi, afin qu'on se rencontre dans le même hôtel.

« Signé G.

« Post-scriptum. – Mes renseignements au sujet de la grande énigme dont je vous ai parlé sont toujours assez vagues. S'agit-il d'un trésor considérable, d'un secret scientifique ? Je ne sais rien encore. Le voyage que je prépare sera donc décisif. Combien votre intervention sera utile alors !... »

Jusqu'à nouvel ordre, Raoul négligea ce post-scriptum assez bizarre. C'était là, selon une expression qu'il affectionnait, un de ces maquis où l'on ne peut pénétrer qu'à force de suppositions et d'interprétations dangereuses. Tandis que le cambriolage de la villa B !...

Ce cambriolage prenait peu à peu pour lui un intérêt particulier. Il y songea beaucoup. Hors-d'œuvre certes. Mais il y a des hors-d'œuvre qui valent un mets substantiel. Et puisque Raoul roulait vers le Midi, c'eût été manquer à tout que de négliger une si belle occasion.

En gare de Marseille, la nuit suivante, Raoul dégringola de son wagon de marchandises et prit place dans un express d'où il descendit à Nice, le matin du mercredi 28 avril, après avoir allégé un brave bourgeois de quelques billets de banque qui lui permirent d'acheter une valise, des vêtements, du linge et de choisir le Majestic-Palace, au bas de Cimiez.

Il y déjeuna, tout en lisant dans les journaux du pays des récits plus ou moins fantaisistes sur l'affaire du rapide. À deux heures de l'après-midi il sortait, si transformé de mise et de figure, qu'il aurait été presque impossible à Marescal de le reconnaître. Mais comment Marescal eût-il soupçonné que son mystificateur aurait l'audace de se substituer à miss Bakefield dans le cambriolage annoncé d'une villa ?

« Quand un fruit est mûr, se disait Raoul, on le cueille. Or celui-là me semble tout à fait à point, et je serais vraiment trop bête de le laisser pourrir. Cette pauvre miss Bakefield ne me le pardonnerait pas. »

La villa Faradoni est au bord de la route et commande un vaste terrain montueux et planté d'oliviers. Des chemins rocailleux et presque toujours déserts suivent à l'extérieur les trois autres côtés de l'enceinte. Raoul en fit l'inspection, nota une petite porte de bois vermoulu, plus loin une grille de fer, aperçut, dans un champ voisin, une maisonnette qui devait être celle de la blanchisseuse, et revint aux environs de la grande route, à l'instant où une calèche surannée s'éloignait vers Nice. Le comte Faradoni et son personnel allaient aux provisions. Il était trois heures.

« Maison vide, pensa Raoul. Il n'est guère probable que le correspondant de miss Bakefield, qui ne peut ignorer à l'heure actuelle l'assassinat de sa complice, veuille tenter l'aventure. Donc à nous le violon brisé ! »

Il retourna vers la petite porte vermoulue, à un endroit où il avait remarqué que le mur offrait des aspérités qui en facilitaient l'escalade. De

*fait il le franchit aisément et se dirigea vers la maison par des sentiers à peine entretenus. Toutes les portes-fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes. Celle du vestibule le conduisit à l'escalier en haut duquel se trouvait le belvédère. Mais il n'avait pas posé le pied sur la première marche qu'un timbre électrique retentit.*

*« Fichtre, se dit-il, la maison est-elle truquée ? Est-ce que le comte se méfie ? »*

*Le timbre qui retentissait dans le vestibule, ininterrompu et horripilant, s'arrêta net lorsque Raoul eut bougé. Désireux de se rendre compte, il examina l'appareil de sonnerie qui était fixé près du plafond, suivit le fil qui descendait le long de la moulure, et constata qu'il arrivait du dehors. Donc le déclenchement ne s'était pas produit par sa faute, mais par suite d'une intervention extérieure.*

*Il sortit. Le fil courait en l'air, assez haut, suspendu de branche en branche, et selon la direction qu'il avait, lui, prise en venant. Sa conviction fut aussitôt faite.*

*« Quand on ouvre la petite porte vermoulue, le timbre est mis en action. Par conséquent, quelqu'un a voulu entrer, puis y a renoncé en percevant le bruit lointain de la sonnerie. »*

*Raoul obliqua un peu sur la gauche, et gagna le faîte d'un monticule, hérissé de feuillage, d'où l'on découvrait la maison, tout le champ d'oliviers, et certaines parties du mur, comme les environs de la porte de bois.*

*Il attendit. Une seconde tentative eut lieu, mais d'une façon qu'il n'avait pas prévue. Un homme franchit le mur, ainsi qu'il l'avait fait lui-même, et, au même endroit, en chevaucha le sommet, décrocha l'extrémité du fil, et se laissa tomber.*

*La porte fut, en effet, poussée du dehors, la sonnerie ne retentit pas, et une autre personne entra, une femme.*

*Le hasard joue, dans la vie des grands aventuriers, et surtout au début de leurs entreprises, un rôle de véritable collaborateur. Mais si extraordinaire que ce fût, était-ce vraiment par hasard que la demoiselle aux yeux verts se trouvait là, et qu'elle s'y trouvait en compagnie d'un homme qui ne pouvait être que le sieur Guillaume ? La rapidité de leur fuite et de leur voyage, leur intrusion soudaine dans ce jardin, à cette date du 28 avril et à cette heure de l'après-midi, tout cela ne montrait-il pas*



qu'eux aussi connaissaient l'affaire et qu'ils allaient directement au but avec la même certitude que lui ? Et, même, n'était-il pas permis de voir là ce que Raoul cherchait, une relation certaine entre les entreprises de l'Anglaise, victime, et de la Française, meurtrière ? Munis de leurs billets, leurs bagages enregistrés à Paris, les complices avaient tout naturellement continué leur expédition.

Ils s'en venaient, tous deux, le long des oliviers. L'homme assez maigre, entièrement rasé, l'air d'un acteur peu sympathique, tenait un plan à la main, et marchait, l'allure soucieuse et l'œil aux aguets.

La jeune femme... Vraiment, bien qu'il ne doutât point de son identité, Raoul la reconnaissait malaisément. Combien elle était changée, cette jolie figure heureuse et souriante qu'il avait tant admirée quelques jours auparavant dans la pâtisserie du boulevard Haussmann ! Ce n'était pas non plus l'image tragique aperçue dans le couloir du rapide, mais un pauvre visage contracté, douloureux, craintif, qui faisait peine à voir. Elle portait une robe toute simple, grise, sans ornements, et une capeline de paille qui cachait ses cheveux blonds. Or, comme ils contournaient le monticule d'où il les guettait, accroupi parmi les feuillages, Raoul eut la vision brusque, instantanée, comme celle d'un éclair, d'une tête qui surgissait au-dessus du mur, et toujours au même emplacement, tête d'homme, sans chapeau... chevelure noire en broussaille... physionomie vulgaire... Cela ne dura pas une seconde.

Était-ce un troisième complice posté dans la ruelle ?

Le couple s'arrêta plus loin que le monticule, à l'embranchement où se réunissaient le chemin de la porte et le chemin de la grille. Guillaume s'éloigna en courant vers la maison. Il laissait la jeune femme seule.

Raoul, qui se trouvait à une distance de cinquante pas tout au plus, la regardait avidement, et pensait qu'un autre regard, celui de l'homme caché, devait la contempler aussi par les fentes de la porte vermoulue. Que faire ? La prévenir ? L'entraîner, comme à Beaucourt, et la soustraire à des périls qu'il ne connaissait pas ?

La curiosité fut plus forte que tout. Il voulait savoir. Au milieu de cet imbroglio où les initiatives contraires s'enchevêtraient, où les attaques se croisaient, sans qu'il fût possible de voir clair, il espérait qu'un fil conducteur se dégagerait, lui permettant, à un moment donné, de choisir

une route plutôt qu'une autre, et de ne plus agir au hasard d'un élan de pitié ou d'un désir de vengeance.

Cependant, elle demeurait appuyée contre un arbre et jouait distraitemment avec le sifflet dont elle devait user en cas d'alerte. La jeunesse de son visage, un visage d'enfant presque, bien qu'elle n'eût certes pas moins de vingt ans, surprit Raoul. Les cheveux, sous la capeline un peu soulevée, étincelaient comme des boucles de métal, et lui faisaient une auréole de gaieté.

Du temps s'écoula. Tout à coup, Raoul entendit la grille de fer qui grinçait, et il vit, de l'autre côté de son monticule, une femme du peuple, qui venait en chantonnant et se dirigeait vers la maison, un panier de linge au bras. La demoiselle aux yeux verts avait entendu, elle aussi. Elle chancela, glissa contre l'arbre, jusque sur le sol, et la blanchisseuse continua son chemin sans avoir aperçu cette silhouette, effondrée derrière le massif d'arbustes qui marquait l'embranchement.

Des instants redoutables s'écoulèrent. Que ferait Guillaume dérangé, en plein vol, et face à face avec cette intruse ? Mais il advint ce fait inattendu que la blanchisseuse pénétra dans la maison par une porte de service, et que, au moment même où elle disparaissait, Guillaume revenait de son expédition, chargé d'un paquet qu'un journal enveloppait et qui avait bien la forme d'une caisse de violon. La rencontre n'eut donc pas lieu.

Cela, l'inconnue tapie dans sa cachette ne le vit pas tout de suite, et, durant l'approche sourde de son complice, qui marchait furtivement sur l'herbe, elle garda le visage épouvanté de Beaucourt, après l'assassinat de miss Bakefield et des deux hommes. Raoul la détestait.

Il y eut une explication brève qui révéla à Guillaume le danger couru. À son tour, il vacilla, et lorsqu'ils longèrent le monticule, ils titubaient tous deux, livides et terrifiés.

« Oui, oui, pensa Raoul, plein de mépris, si c'est Marescal, ou ses acolytes, qui sont à l'affût derrière le mur, tant mieux ! Qu'on les cueille tous deux ! Qu'on les fiche en prison ! »

Il était dit que, ce jour-là, les circonstances déjoueraient toutes les prévisions de Raoul, et qu'il serait contraint d'agir presque malgré lui, et, en tout cas, sans avoir réfléchi. À vingt pas de la porte, c'est-à-dire à vingt pas de l'embuscade supposée, l'homme, dont Raoul avait aperçu la tête au sommet du mur, bondit des broussailles qui surplombaient le sentier, d'un

coup de poing en pleine mâchoire mit Guillaume hors de combat, s'empara de la jeune fille qu'il jeta sous son bras comme un paquet, ramassa la caisse de violon, et prit sa course à travers le champ d'oliviers, et dans le sens opposé à la maison.

Tout de suite, Raoul s'était élancé. L'homme, à la fois léger et de forte carrure, se sauvait très vite et sans regarder en arrière, comme quelqu'un qui ne doute pas que nul ne pourra l'empêcher d'atteindre son but.

Il franchit ainsi une cour plantée de citronniers qui s'élevait légèrement jusqu'à un promontoire où le mur, haut d'un mètre tout au plus, devait former remblai sur le dehors.

Là, il déposa la jeune fille qu'il fit ensuite glisser à l'extérieur en la tenant par les poignets. Puis il descendit, après avoir jeté le violon.

« À merveille, se dit Raoul. Il aura dissimulé une automobile dans un chemin écarté qui borde le jardin à cet endroit. Ayant ensuite épié puis, un peu plus tard, capturé la demoiselle, il revient à son point d'arrivée et la laisse tomber, inerte et sans résistance, sur le siège de la voiture. »

En approchant, Raoul constata qu'il ne se trompait pas. Une vaste auto découverte stationnait.

Le départ fut immédiat. Deux tours de manivelle... l'homme grimpa aux côtés de sa proie et démarra vivement.

Le sol était cahoteux, hérissé de pierres. Le moteur peinait et haletait. Raoul sauta, rejoignit aisément la voiture, enjamba la capote, et se coucha devant les places du fond, à l'abri d'un manteau qui pendait du siège. L'agresseur, ne s'étant pas retourné une seule fois dans le tumulte de cette mise en marche difficile, n'avait rien entendu.

On gagna le chemin extérieur aux murs, puis la grande route. Avant de virer, l'homme posa sur le cou de la jeune fille une main noueuse et puissante, et grogna :

– Si tu bronches, tu es perdue. Je te serre le gosier comme à l'autre... tu sais ce que ça veut dire... ?

Et il ajouta en ricanant :

– D'ailleurs, pas plus que moi, tu n'as envie de crier au secours, hein, petite ?

Des paysans, des promeneurs, suivaient la route. L'auto s'éloigna de Nice pour filer vers les montagnes. La victime ne broncha pas.

Comment Raoul n'eût-il pas tiré des faits ou des mots prononcés la signification logique qu'ils comportaient ? Au milieu de cet enchevêtrement de péripéties, dont aucune n'avait paru jusqu'ici se relier aux précédentes, il accepta brusquement l'idée que l'homme était le troisième bandit du train, celui qui avait serré la gorge de « l'autre », c'est à dire de miss Bakefield.

« C'est cela, pensa-t-il. Pas la peine de s'embarrasser de méditations et de déductions logiques. C'est cela. Et voici une preuve de plus qu'il y a un rapport entre l'affaire Bakefield et l'affaire des trois bandits. Certes Marescal a raison de prétendre que l'Anglaise a été tuée par erreur, mais, tout de même, tous ces gens-là roulaient vers Nice, avec le même objectif, le cambriolage de la villa B. Ce cambriolage, c'est Guillaume qui l'a combiné. Guillaume, l'auteur évident de la lettre signée G., Guillaume qui, lui, fait partie des deux bandes, et qui poursuivait à la fois le cambriolage avec l'Anglaise, et la solution de la grande énigme dont il parle dans son post-scriptum. N'est-ce pas clair ? Par la suite, l'Anglaise étant morte, Guillaume veut exécuter le coup qu'il a combiné. Il emmène son amie aux yeux verts puisqu'il faut être deux. Et le coup réussissait, si le troisième bandit, qui surveille ses complices, ne reprenait le butin, et ne profitait de l'occasion pour enlever les "yeux verts". Dans quel but ? Y a-t-il rivalité d'amour entre les deux hommes ? Pour le moment n'en demandons pas davantage. »

Quelques kilomètres plus loin, l'auto tourna sur la droite, redescendit par des lacets brutalement dessinés, puis se dirigea vers la route de Levens, d'où l'on pouvait gagner soit les gorges du Var, soit la région des hautes montagnes. Et alors ?

« Oui, alors, se dit-il, que ferai-je si l'expédition aboutit à quelque repaire de bandits ? Dois-je attendre d'être seul en face d'une demi-douzaine de forcenés auxquels il me faudra disputer les yeux verts ? »

Une tentative soudaine de la jeune fille le détermina. Dans un accès de désespoir, elle essaya de fuir, au risque de se tuer. L'homme la retint de sa main implacable.

— Pas de bêtises ! Si tu dois mourir, ce sera par moi, et à l'heure fixée. T'as pas oublié ce que je t'ai dit dans le rapide, avant que Guillaume et toi zigouillent les deux frères. Aussi, je te conseille...

*Il n'acheva pas. Se retournant vers la jeune fille, entre deux virages, il aperçut une tête et un buste qui le séparaient d'elle, une tête grimaçante et un buste encombrant qui le poussait dans son coin. Et une voix ricana :*

*– Comment vas-tu, vieux camarade ?*

*L'homme fut ahuri. Une embardée faillit les jeter tous trois dans un ravin. Il bredouilla :*

*– Cristi de cristi ! Qu'est-ce que c'est que ce coco-là ? D'où sort-il ?*

*– Comment ! dit Raoul, tu ne me remets pas ? Puisque tu parles du rapide, tu dois te souvenir, voyons ? Le type que tu as cogné dès le début ? Le pauvre bougre auquel tu as barboté vingt-trois billets ? Mademoiselle me reconnaît bien, elle ? N'est-ce pas ? Mademoiselle, vous reconnaissez le monsieur qui vous a emportée dans ses bras, cette nuit-là, et que vous avez quitté pas très gentiment ?*

*La jeune fille se tut, courbée au-dessous de sa capeline. L'homme continuait de balbutier :*

*– Qu'est-ce que c'est que c't'oiseau-là ? D'où sort-il ?*

*– De la villa Faradoni, où j'avais l'œil sur toi. Et maintenant faut s'arrêter pour que mademoiselle descende.*

*L'individu ne répondit pas. Il força l'allure.*

*– Tu fais le méchant ? T'as tort, camarade. Tu as dû voir dans les journaux que je te ménageais. Pas soufflé mot de toi, et, par suite, c'est moi qu'on accuse d'être le chef de la bande ! Moi, voyageur inoffensif qui ne pense qu'à sauver tout le monde. Allons, camarade, un coup de frein et ralentis...*

*La route serpentait dans un défilé, accrochée aux parois d'une falaise et bordée d'un parapet qui suivait les replis d'un torrent. Très étroite, elle était encore dédoublée par une ligne de tramway. Raoul jugea la situation favorable. À demi dressé, il épiait les horizons restreints qui s'offraient à chaque virage.*

*Subitement il se releva, obliqua, ouvrit les deux bras, les passa à droite et à gauche de l'ennemi, s'abattit réellement sur lui, et, pardessus ses épaules, saisit le volant à pleines mains.*

*L'homme, déconcerté, faiblit, tout en baragouinant :*

*– Cristi ! Mais il est fou ! Ah ! Tonnerre, il va nous fiché dans le ravin... Lâche-moi donc, abruti !*

*Il essayait de se dégager, mais les deux bras l'étreignaient comme un étau, et Raoul lui dit en riant :*

*– Faut choisir, mon cher monsieur. Le ravin, ou l'écrasement par le tramway. Tenez, le voilà, le tram, qui glisse à ta rencontre. Faut stopper, vieux camarade. Sans quoi...*

*De fait, la lourde machine surgit à cinquante mètres. Au train dont on roulait, l'arrêt devait être immédiat. L'homme le comprit et freina, tandis que Raoul, cramponné à la direction, immobilisait l'auto sur les lignes mêmes des deux rails. Nez à nez, pourrait-on dire, les deux véhicules s'arrêtèrent.*

*L'homme ne dérangeait pas.*

*– Cristi de cristi ! Qu'est-ce que c'est que ce coco-là ? Ah ! Tu me le paieras !*

*– Fais ton compte. As-tu un stylo ? Non ? Alors, si tu n'as pas l'intention de coucher en face du tram, débarrassons la voie.*

*Il tendit la main à la jeune fille qui la refusa pour descendre, et qui attendit sur la route.*

*Cependant les voyageurs s'impatientaient. Le conducteur criait. Dès que la voie fut libre, le tramway s'ébranla.*

*Raoul, qui aidait l'homme à pousser l'auto, lui disait impérieusement :*

*– Tu as vu comment j'opérais, hein mon vieux ? Eh bien, si tu te permets encore d'embêter la demoiselle, je te livre à la justice. C'est toi qui as combiné le coup du rapide et qui as étranglé l'Anglaise.*

*L'homme se retourna, blême. Dans sa face velue, à la peau déjà crevassée de rides, les lèvres tremblaient :*

*Il bégaya :*

*– Mensonge... j'y ai pas touché...*

*– C'est toi, j'ai toutes les preuves... Si tu es pincé, c'est l'échafaud... Donc, décampe. Laisse-moi ta bagnole. Je la ramène à Nice avec la jeune fille. Allons, ouste !*

*Il le bouscula d'un coup d'épaule irrésistible, sauta dans la voiture et ramassa le violon enveloppé. Mais un juron lui échappa :*

*– Bon sang ! Elle a filé.*

*La demoiselle aux yeux verts n'était plus sur la route en effet. Au loin le tramway disparaissait. Profitant de ce que les deux adversaires se disputaient, elle avait dû s'y réfugier.*

*La colère de Raoul retomba sur l'homme.*

*– Qui es-tu ? Hein ! Tu la connais, cette femme ? Quel est son nom ? Et ton nom à toi ? Et comment se fait-il ?...*

*L'homme, furieux également, voulait arracher le violon à Raoul et la lutte commençait, lorsqu'un second tramway passa. Raoul s'y jeta, tandis que le bandit essayait vainement de démarrer.*

*Il rentra furieux à l'hôtel. Heureusement, il tenait, compensation agréable, les titres de la comtesse Faradoni.*

*Il défit le journal. Quoique privé de son manche et de tous ses accessoires, le violon était beaucoup plus lourd qu'il n'aurait dû l'être.*

*À l'examen, Raoul constata qu'une des éclisses avait été sciée habilement, tout autour, puis remplacée et collée.*

*Il la décolla.*

*Le violon ne contenait qu'un paquet de vieux journaux, ce qui laissait croire, ou bien que la comtesse avait dissimulé sa fortune autre part, ou bien que le comte, ayant découvert la cachette, jouissait paisiblement des revenus dont la comtesse avait voulu le frustrer.*

*– Bredouille sur toute la ligne, grommela Raoul. Ah ! Mais, elle commence à m'agacer, la donzelle aux yeux verts ! Et ne voilà-t-il pas qu'elle me refuse la main ! Quoi ? M'en veut-elle de lui avoir cambriolé la bouche ? Mijaurée, va !*

## *Le terre-neuve*

### Table des matières

Durant toute une semaine, ne sachant où porter la bataille, Raoul lut attentivement les reportages des journaux qui relataient le triple assassinat du rapide. Il est inutile de parler à fond d'événements trop connus du public, ni des suppositions que l'on fit, ni des erreurs commises, ni des pistes suivies. Cette affaire, restée si profondément mystérieuse, et qui passionna le monde entier, n'a d'intérêt aujourd'hui qu'en raison du rôle qu'Arsène Lupin y joua, et que dans la mesure où il influa sur la découverte d'une vérité que nous pouvons enfin établir d'une façon certaine. Dès lors, pourquoi s'embarrasser de détails fastidieux et jeter la lumière sur des faits qui sont passés au second plan ?

Lupin, ou plutôt Raoul de Limézy, vit d'ailleurs aussitôt à quoi se restreignaient pour lui les résultats de l'enquête, et il nota ainsi :

1° Le troisième complice, c'est-à-dire la brute à qui je viens d'arracher la demoiselle aux yeux verts, demeurant dans l'ombre, et personne même ne supposant son existence, il advient que, aux yeux de la police, c'est le voyageur inconnu, c'est-à-dire moi, qui suis l'instigateur de l'affaire. Sous l'inspiration évidente de Marescal, que mes détestables manœuvres à son égard ont dû fortement impressionner, je me transforme en un personnage diabolique et omnipotent, qui organisa le complot et domina tout le drame. Victime apparente de mes camarades, ligoté et bâillonné, je les dirige, veille à leur salut, et m'évanouis dans l'ombre, sans laisser d'autres traces que celles de mes bottines ;

2° Pour les autres complices, il est admis, d'après le récit du docteur, qu'ils ont pris la fuite dans la voiture même du docteur. Mais jusqu'où ? Au petit matin, le cheval ramenait la voiture à travers champs. En tout cas, Marescal, lui, n'hésite point : il arrache le masque du plus jeune bandit et dénonce sans pitié une jeune et jolie femme, dont il ne donne pas toutefois



le signalement, se réservant ainsi le mérite d'une arrestation sensationnelle et prochaine ;

3° Les deux hommes assassinés sont identifiés. C'étaient deux frères, Arthur et Gaston Loubeaux, associés pour le placement d'une marque de champagne, et domiciliés à Neuilly sur les bords de la Seine ;

4° Un point important : le revolver avec lequel ces deux frères ont été tués, et qui fut trouvé dans le couloir, fournit une indication formelle. Il avait été acheté quinze jours auparavant par un jeune homme, mince et grand, que sa compagne, une jeune femme voilée, appelait Guillaume ;

5° Enfin, miss Bakefield. Contre elle aucune accusation. Marescal, démunie de preuves, n'ose pas se risquer et garde un silence prudent. Simple voyageuse, mondaine très répandue à Londres et sur la Riviera, elle rejoint son père à Monte-Carlo. Voilà tout. L'a-t-on assassinée par erreur ? Possible. Mais pourquoi les deux Loubeaux furent-ils tués ? Là-dessus et sur tout le reste, ténèbres et contradictions.

« Et comme je ne suis pas d'humeur, conclut Raoul, à me creuser la tête, n'y pensons plus, laissons la police patauger à son aise, et agissons. »

Si Raoul parlait ainsi, c'est qu'il savait enfin dans quel sens agir. Les journaux de la région publiaient cette note :

« Notre hôte distingué, lord Bakefield, après avoir assisté aux obsèques de sa malheureuse fille, est revenu parmi nous et passera cette fin de saison, selon son habitude, au "Bellevue" de Monte-Carlo. »

Ce soir-là, Raoul de Limézy prenait, au « Bellevue », une chambre contiguë aux trois pièces occupées par l'Anglais. Toutes ces pièces, ainsi que les autres chambres du rez-de-chaussée, dominaient un grand jardin, sur lequel chacune avait son perron et sa sortie, et qui s'étendait devant la façade opposée à l'entrée de l'hôtel.

Le lendemain, il aperçut l'Anglais, au moment où celui-ci descendait de sa chambre. C'était un homme encore jeune, lourd d'aspect, et dont la tristesse et l'accablement s'exprimaient par des mouvements nerveux où il y avait de l'angoisse et du désespoir.

Deux jours après, comme Raoul se proposait de lui transmettre sa carte, avec une demande d'entretien confidentiel, il avisa dans le couloir quelqu'un qui venait frapper à la porte voisine : Marescal.

Le fait ne l'étonna point outre mesure. Puisque lui-même venait aux renseignements de ce côté, il était fort naturel que Marescal cherchât à

savoir ce qu'on pouvait apprendre du père de Constance.

Il ouvrit donc l'un des battants matelassés de la double porte qui le séparait de la chambre contiguë. Mais il n'entendit rien de la conversation.

Il y en eut une autre le lendemain. Raoul avait pu auparavant pénétrer chez l'Anglais et tirer le verrou. De sa chambre il entrebâilla le second battant que dissimulait une tenture. Nouvel échec. Les deux interlocuteurs parlaient si bas qu'il ne surprit pas le moindre mot.

Il perdit ainsi trois jours que l'Anglais et le policier employèrent à des conciliabules qui l'intriguaient vivement. Quel but poursuivait Marescal ? Révéler à lord Bakefield que sa fille était une voleuse, cela, certainement, Marescal n'y pensait même point. Mais alors devait-on supposer qu'il attendait de ces entretiens autre chose que des indications ?

Enfin, un matin, Raoul, qui jusqu'ici n'avait pu entendre plusieurs coups de téléphone reçus par lord Bakefield dans une pièce plus lointaine de son appartement, réussit à saisir la fin d'une communication : « C'est convenu, monsieur. Rendez-vous dans le jardin de l'hôtel aujourd'hui à trois heures. L'argent sera prêt et mon secrétaire vous le remettra en échange des quatre lettres dont vous parlez... »

« Quatre lettres... de l'argent... se dit Raoul. Cela m'a tout l'air d'une tentative de chantage... Et, dans ce cas, le maître chanteur ne serait-il pas le sieur Guillaume, lequel doit évidemment rôder aux environs, et qui, complice de miss Bakefield, essaie aujourd'hui de monnayer sa correspondance avec elle ? »

Les réflexions de Raoul l'affermirent dans cette explication qui jetait pleine lumière sur les actes de Marescal. Appelé sans doute par lord Bakefield, que Guillaume avait menacé, le commissaire tendait une embuscade où le jeune malfaiteur devait fatalement tomber. Soit. De cela Raoul ne pouvait que se réjouir. Mais la demoiselle aux yeux verts était-elle dans la combinaison ?

Ce jour-là, lord Bakefield retint le commissaire à déjeuner. Le repas fini, ils gagnèrent le jardin et en firent plusieurs fois le tour tout en causant avec animation. À deux heures trois quarts, le policier rentra dans l'appartement. Lord Bakefield se posta sur un banc, bien en vue, et non loin d'une grille ouverte par où le jardin communiquait avec le dehors.

De sa fenêtre, Raoul veillait.

« Si elle vient, tant pis pour elle ! murmura-t-il. Tant pis ! Je ne lèverai pas le petit doigt pour la secourir. »

Il se sentit soulagé quand il vit apparaître Guillaume seul, qui avançait avec précaution vers la grille.

La rencontre eut lieu entre les deux hommes. Elle fut brève, les conditions du marché ayant été fixées au préalable. Ils se dirigèrent aussitôt du côté de l'appartement, l'un et l'autre silencieux, Guillaume mal assuré et inquiet, lord Bakefield secoué de mouvements nerveux.

Au haut du perron, l'Anglais prononça :

– Entrez, monsieur. Je ne veux pas être mêlé à toutes ces saletés. Mon secrétaire est au courant et vous paiera les lettres si leur contenu est tel que vous l'affirmez.

Il s'en alla.

Raoul s'était mis à l'affût derrière le battant matelassé. Il attendait le coup de théâtre, mais il comprit aussitôt que Guillaume ne connaissait pas Marescal, et que celui-ci devait passer à ses yeux pour le secrétaire de lord Bakefield. Le policier, en effet, que Raoul entrevoyait clans une glace, articula nettement :

– Voici les cinquante billets de mille francs, et un chèque de même importance valable sur Londres. Vous avez les lettres ?

– Non, dit Guillaume.

– Comme non ? En ce cas il n'y a rien de fait. Mes instructions sont formelles. Donnant, donnant.

– Je les enverrai par la poste.

– Vous êtes fou, monsieur, ou plutôt vous essayez de nous rouler.

Guillaume se décida.

J'ai bien les lettres, mais je veux dire qu'elles ne sont pas sur moi.

– Alors ?

– Alors c'est un de mes amis qui les garde.

– Où est-il ?

– Dans l'hôtel. Je vais le chercher.

– Inutile, fit Marescal, qui, devinant la situation, brusqua les choses.

Il sonna. La femme de chambre vint, et il lui dit :

– Amenez donc une jeune fille qui doit attendre dans le couloir. Vous lui direz que c'est de la part de M. Guillaume.

Guillaume sursauta. On savait donc son nom ?

– Qu'est-ce que ça signifie ? C'est contraire à mes conventions avec lord Bakefield. La personne qui attend n'a rien à faire ici...

Il voulut sortir. Mais Marescal s'interposa vivement et ouvrit la porte, livrant passage à la demoiselle aux yeux verts, qui entra d'un pas hésitant, et qui poussa un cri de frayeur lorsque le battant fut refermé derrière elle avec violence et la clef tournée brutalement dans la serrure.

En même temps, une main l'empoignait à l'épaule. Elle gémit :

– Marescal !

Avant même qu'elle eût prononcé ce nom redoutable, Guillaume, profitant du désarroi, s'enfuyait par le jardin sans que Marescal s'occupât de lui. Le commissaire ne pensait qu'à la jeune fille, qui, chancelante, éperdue, trébucha jusqu'au milieu de la pièce, tandis qu'il lui arrachait son sac à main en disant :

– Ah coquine, rien ne peut plus vous sauver cette fois ! En pleine souricière, hein ?

Il fouillait le sac et grognait :

– Où sont-elles, vos lettres ? Du chantage maintenant ? Voilà où vous en êtes descendue, vous ! Quelle honte

La jeune fille tomba sur un siège. Ne trouvant rien, il la brutalisa.

– Les lettres ! Les lettres, tout de suite ! Où sont-elles ? Dans votre corsage ?

D'une main, il saisit l'étoffe qu'il déchira, avec un emportement rageur et des mots d'insulte jetés à la captive, et il avançait l'autre main pour chercher, quand il s'arrêta, stupéfait, les yeux écarquillés, en face d'une tête d'homme, d'un œil clignotant, d'une cigarette braquée au coin d'une bouche sarcastique.

– T'as du feu, Rodolphe ?

« T'as du feu, Rodolphe ? » La phrase ahurissante, déjà entendue à Paris, déjà lue sur son calepin secret !... Qu'est-ce que cela voulait dire ? Et ce tutoiement insolite ? Et cet œil clignotant ?...

– Qui êtes-vous ?... Qui êtes-vous ?... L'homme du rapide ? Le troisième complice ?... Est-ce possible ?

Marescal n'était pas un poltron. En mainte occurrence, il avait fait preuve d'une audace peu commune et n'avait pas craint de s'attaquer à deux ou trois adversaires.

Mais celui-là était un adversaire comme il n'en avait jamais rencontré, qui agissait avec des moyens spéciaux et avec lequel il se sentait dans un état permanent d'infériorité. Il resta donc sur la défensive, tandis que Raoul, très calme, disait à la jeune fille, d'un ton sec :

– Posez vos quatre lettres sur le coin de la cheminée... Il y en a bien quatre dans cette enveloppe ? Une... deux... trois... quatre... Bien. Maintenant filez vite par le couloir, et adieu. Je ne pense pas que les circonstances nous remettent jamais l'un en face de l'autre. Adieu. Bonne chance.

La jeune fille ne dit pas un mot et s'en alla.

Raoul reprit :

– Comme tu le vois, Rodolphe, je connais peu cette personne aux yeux verts. Je ne suis ni son complice, ni l'assassin qui t'inspire une frousse salubre. Non. Simplement un brave voyageur à qui ta binette de pommade a déplu dès la première minute et qui a trouvé rigolo de t'arracher ta victime. Pour moi, elle ne m'intéresse plus, et je suis décidé à ne plus m'occuper d'elle. Mais je ne veux pas que tu t'en occupes. Chacun sa route. La tienne à droite, la sienne à gauche, la mienne au milieu. Saisis-tu ma pensée, Rodolphe ?

Rodolphe esquissa un geste vers sa poche à revolver, mais ne l'acheva pas. Raoul avait tiré le sien et le regardait avec une telle expression d'énergie implacable qu'il se tint tranquille.

– Passons dans la chambre voisine, veux-tu Rodolphe ? On s'expliquera mieux.

Le revolver au poing, il fit passer le commissaire chez lui et referma la porte. Mais à peine dans sa chambre, subitement, il enleva le tapis d'une table et le jeta sur la tête de Marescal comme un capuchon. L'autre ne résista pas. Cet homme fantastique le paralysait. Appeler au secours, sonner, se débattre, il n'y songeait pas, certain d'avance que la riposte serait foudroyante. Il se laissa donc entortiller dans un jeu de couvertures et de draps qui l'étouffaient à moitié et lui interdisaient toute espèce de mouvement.

– Voilà, dit Raoul, quand il eut fini. Nous sommes bien d'accord. Voilà. J'estime que tu seras délivré demain matin, vers neuf heures, ce qui nous donne le temps, à toi de réfléchir, à la demoiselle, à Guillaume et à moi de nous mettre à l'abri, chacun de notre côté.

Il fit sa valise sans se presser, et la boucla. Puis il alluma une allumette et brûla les quatre lettres de l'Anglaise.

– Un mot encore, Rodolphe. N'embête pas lord Bakefield. Au contraire, puisque tu n'as pas de preuves contre sa fille, *et que tu n'en auras jamais*, joue au monsieur providentiel, et donne-lui le journal intime de miss Bakefield, que j'ai recueilli dans la sacoche de cuir jaune et que je te laisse. Le père aura ainsi la conviction que sa fille était la plus honnête et la plus noble des femmes. Et tu auras fait du bien. C'est quelque chose. Quant à Guillaume et à sa complice, dis à l'Anglais que tu t'es trompé, qu'il s'agit d'un vulgaire chantage qui n'a rien à voir avec le crime du rapide, et que tu les as relâchés. D'ailleurs, en principe, laisse cette affaire qui est beaucoup trop compliquée pour toi, et où tu ne trouveras que plaies et bosses. Adieu, Rodolphe.

Raoul emporta la clef et se rendit au bureau de l'hôtel, où il demanda sa note en disant :

– Gardez-moi ma chambre jusqu'à demain. Je paye d'avance, au cas où je ne pourrais pas revenir.

Dehors il se félicita de la manière dont tournaient les événements. Son rôle à lui était terminé. Que la jeune fille se débrouillât comme elle l'entendait : cela ne le regardait plus.

Sa résolution était si nette que, l'ayant aperçue dans le rapide de Paris où il monta à 3h50, il ne chercha pas à la rejoindre et se dissimula.

À Marseille, elle changea de direction, et s'en alla dans le train de Toulouse, en compagnie de gens avec qui elle avait fait connaissance et qui ressemblaient à des acteurs. Guillaume, surgissant, se mêla à leur groupe.

« Bon voyage ! dit Raoul en lui-même. Enchanté de n'avoir plus de rapports avec ce joli couple. Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs ! »

Cependant, à la dernière minute, il sauta de son compartiment, et prit le même train que la jeune fille. Et, comme elle, il descendit le lendemain matin à Toulouse.

Succédant aux crimes du rapide, le cambriolage de la villa Faradoni et la tentative de chantage du Bellevue-Palace forment deux épisodes brusques, violents, forcenés, imprévus comme les tableaux d'une pièce mal faite qui ne laisse pas au spectateur le loisir de comprendre et de relier les faits les uns aux autres. Un troisième tableau devait achever ce que Lupin appela par la suite son triptyque de sauveteur, un troisième qui, comme les

autres, présente le même caractère âpre et brutal. Cette fois encore l'épisode atteignit son paroxysme en quelques heures, et ne put s'exprimer qu'à la manière d'un scénario dénué de toute psychologie et, en apparence, de toute logique.

À Toulouse, Raoul s'enquit auprès des gens de l'hôtel où la jeune fille suivit ses compagnons, et il apprit que ces voyageurs faisaient partie de la troupe en tournée de Léonide Balli, chanteuse d'opérette, qui, le soir même, jouait "Véronique" au théâtre municipal.

Il se mit en faction. À trois heures, la jeune fille sortit, l'air très agité, tout en regardant derrière elle, comme si elle eût craint que quelqu'un ne sortît également et ne l'espionnât. Était-ce de son complice Guillaume qu'elle se défiait ? Elle courut ainsi jusqu'au bureau de poste, où elle griffonna d'une main fébrile un télégramme trois fois recommencé.

Après son départ, Raoul put se procurer une des feuilles chiffonnées, et il lut :

HÔTEL MIRAMARE, LUZ (HAUTES-PYRÉNÉES). – ARRIVERAI  
DEMAIN PREMIER TRAIN. PRÉVENEZ MAISON.

« Que diable va-t-elle faire en pleine montagne à cette époque ? murmura-t-il. *Prévenez maison...* Est-ce que sa famille habite Luz ? »

Il reprit sa poursuite avec précaution et la vit entrer au théâtre municipal, sans doute pour assister à la répétition de la troupe.

Le reste de la journée, il surveilla les abords du théâtre. Mais elle n'en bougea point. Quant au complice Guillaume, il demeurerait invisible.

Le soir, Raoul se glissa au fond d'une loge et, dès l'abord, il eut une exclamation de stupeur : l'actrice qui chantait Véronique n'était autre que la demoiselle aux yeux verts.

« Léonide Balli..., se dit-il... Ce serait donc là son nom ? Et elle serait chanteuse d'opérette en province ? »

Raoul n'en revenait pas. Cela dépassait tout ce qu'il avait pu imaginer à propos de la demoiselle aux yeux de jade.

Provinciale ou parisienne, elle se montra la plus adroite des comédiennes et la plus adorable chanteuse, simple, discrète, émouvante, pleine de tendresse et de gaieté, de séduction et de pudeur. Elle avait tous les dons et toutes les grâces, beaucoup d'habileté et une inexpérience de la scène qui était un charme de plus. Il se rappelait sa première impression du

boulevard Haussmann, et son idée des deux destins que vivait la jeune fille dont le masque était à la fois si tragique et si enfantin.

Raoul passa trois heures dans le ravissement. Il ne se lassait pas d'admirer l'étrange créature qu'il n'avait aperçue, depuis la jolie vision initiale, que par éclairs et en des crises d'horreur et d'effroi. C'était une autre femme, chez qui tout prenait caractère d'allégresse et d'harmonie. Et c'était pourtant bien celle qui avait tué et participé aux crimes et aux infamies. C'était bien la complice de Guillaume.

De ces deux images, si différentes, laquelle devait-on considérer comme la véritable ? Raoul observait en vain, car une troisième femme se superposait aux autres et les unissait dans une même vie intense et attendrissante qui était celle de Véronique. Tout au plus quelques gestes un peu trop nerveux, quelques expressions mal venues, montraient à des yeux avertis la femme sous l'héroïne, et révélaient un état d'âme spécial qui déformait imperceptiblement le rôle.

« Il doit y avoir du nouveau, songeait Raoul. Entre midi et trois heures, tantôt, il s'est produit un événement grave, qui l'a poussée soudain vers la poste, et dont les conséquences déforment parfois son jeu d'artiste. Elle y pense, elle s'inquiète. Et comment ne pas supposer que cet événement se rattache à Guillaume, à ce Guillaume qui a disparu tout à coup ? »

Des ovations accueillirent la jeune fille lorsqu'elle salua le public, après le baisser du rideau, et une foule de curieux se massèrent aux abords de la sortie réservée aux artistes.

Devant la porte même, un landau fermé, à deux chevaux, stationnait. Le seul train qui permît d'arriver le matin à Pierrefitte-Nestalas, station la plus proche de Luz, partant à minuit cinquante, nul doute que la jeune fille n'allât directement à la gare après y avoir envoyé ses bagages. Lui-même, Raoul avait fait porter sa valise.

À minuit quinze, elle montait dans la voiture, qui s'ébranlait lentement. Guillaume n'avait point paru, et les choses s'arrangeaient comme si le départ avait lieu en dehors de lui.

Or, trente secondes ne s'étaient pas écoulées que Raoul qui s'acheminait aussi vers la gare, frappé par une idée subite, se mit à courir, rattrapa le landau sur les anciens boulevards, et s'y agrippa comme il put.

Aussitôt, ce qu'il avait prévu se produisit. Au moment de prendre la rue de la Gare, le cocher tourna subitement vers la droite, cingla ses chevaux



d'un vigoureux coup de fouet, et mena sa voiture par les allées désertes et sombres qui aboutissent au Grand-Rond et au Jardin des Plantes. À cette allure, la jeune fille ne pouvait descendre.

La galopade ne fut pas longue. On atteignit le Grand-Rond. Là, brusque arrêt. Le cocher sauta de son siège, ouvrit la portière, et entra dans le landau.

Raoul entendit un cri de femme et ne se pressa point. Persuadé que l'agresseur n'était autre que Guillaume, il voulait écouter d'abord et surprendre le sens même de la querelle. Mais, tout de suite, l'agression lui sembla prendre une tournure si dangereuse qu'il résolut d'intervenir.

– Parle donc ! criait le complice. Alors tu supposes que tu vas décamper et me laisser en plan ?... Eh bien, oui, j'ai voulu te rouler, mais c'est justement parce que tu le sais maintenant que je ne te lâcherai pas... Allons, parle... Raconte... Sinon...

Raoul eut peur. Il se souvenait des gémissements de miss Bakefield. Un coup de pouce trop violent, et la victime meurt. Il ouvrit, saisit le complice par une jambe, le jeta sur le sol et le traîna vivement à l'écart.

L'autre essaya de lutter. D'un geste sec, Raoul lui cassa le bras.

– Six semaines de repos, dit-il, et si tu recommences à embêter la demoiselle, c'est la vertébrale que je te casse. À bon entendeur...

Il revint jusqu'à la voiture. Déjà la jeune fille s'éloignait dans l'ombre.

– Cours, ma petite, fit-il. Je sais où tu vas, et tu ne m'échapperas pas. J'en ai assez de jouer les terre-neuve sans même recevoir un morceau de sucre en récompense. Quand Lupin s'engage sur une route, il va jusqu'au bout, et ne manque jamais d'atteindre son but. Son but, c'est toi, ce sont tes yeux verts, et ce sont tes lèvres tièdes.

Il laissa Guillaume avec son landau et se hâta vers la gare. Le train arrivait. Il monta de manière à n'être pas vu de la jeune fille. Deux compartiments, remplis de monde, les séparaient.

Ils quittèrent la grande ligne à Lourdes. Une heure après, Pierrefitte-Nestalas, station terminus.

À peine était-elle descendue qu'un groupe de jeunes filles, toutes habillées pareillement de robes marron avec une pèlerine bordée d'un large ruban bleu en pointe, se précipitèrent sur elle, suivies d'une religieuse que coiffait une immense cornette blanche.

– Aurélie ! Aurélie ! La voilà ! criaient-elles toutes ensemble.

La demoiselle aux yeux verts passa de bras en bras, jusqu'à la religieuse qui la serra contre elle affectueusement, et qui dit avec joie :

– Ma petite Aurélie, quel plaisir de vous voir ! Alors, vous voilà pour un bon mois avec nous, n'est-ce pas ?

Un break, qui faisait le service des voyageurs entre Pierrefitte et Luz, attendait devant la station. La demoiselle aux yeux verts s'y installa avec ses compagnes. Le break partit.

Raoul, qui s'était tenu à l'écart, loua une victoria pour Luz.

## *Entre les feuillages*

### [Table des matières](#)

« Ah ! Demoiselle aux yeux verts, se dit Raoul, pendant que les trois mules du break, dont il entendait tinter les grelots, commençaient l'escalade des premières pentes, jolie demoiselle, vous êtes ma captive désormais. Complice d'assassin, d'escroc et de maître chanteur, meurtrière vous-même, jeune fille du monde, artiste d'opérette, pensionnaire de couvent..., qui que vous soyez, vous ne me glisserez plus entre les doigts. La confiance est une prison d'où l'on ne peut s'évader, et, si fort que vous m'en vouliez d'avoir pris vos lèvres, vous avez confiance au fond du cœur en celui qui ne se lasse pas de vous sauver, et qui se trouve toujours là quand vous êtes au bord de l'abîme. On s'attache à son terre-neuve, même s'il vous a mordu une fois.

« Demoiselle aux yeux verts, qui vous réfugiez dans un couvent pour échapper à tous ceux qui vous persécutent, jusqu'à nouvel ordre vous ne serez pas pour moi une criminelle ou une redoutable aventurière, ni même une actrice d'opérette, et je ne vous appellerai pas Léonide Balli. Je vous appellerai Aurélie. C'est un nom que j'aime, parce qu'il est suranné, honnête, et petite sœur des pauvres.

« Demoiselle aux yeux verts, je sais maintenant que vous possédez, en dehors de vos anciens complices, un secret qu'ils veulent vous arracher, et que vous gardez farouchement. Ce secret m'appartiendra un jour ou l'autre, parce que les secrets c'est mon rayon, et je découvrirai celui-là, de même que je dissiperai les ténèbres où vous vous cachez, mystérieuse et passionnante Aurélie. »

Cette petite apostrophe satisfait Raoul, qui s'endormit pour ne pas penser davantage à l'énigme troublante que lui offrait la demoiselle aux yeux verts.

La petite ville de Luz et sa voisine, Saint-Sauveur, forment une agglomération thermale où les baigneurs sont rares, en cette saison. Raoul

choisit un hôtel à peu près vide où il se présenta comme un amateur de botanique et de minéralogie, et, dès cette fin d'après-midi, étudia la contrée.

Un chemin étroit, fort incommode, conduit en vingt minutes de montée à la maison des sœurs Sainte-Marie, vieux couvent aménagé en pensionnat. Au milieu d'une région âpre et tourmentée, les bâtiments et les jardins s'étendent à la pointe d'un promontoire, sur des terrasses en étage que soutiennent de puissantes murailles le long desquelles bouillonnait jadis le gave de Sainte-Marie, devenu souterrain dans cette partie de son cours. Une forêt de pins recouvre l'autre versant. Deux chemins en croix la traversent à l'usage des bûcherons. Il y a des grottes et des rochers, à silhouettes bizarres, où l'on vient en excursion le dimanche.

C'est de ce côté que Raoul se mit à l'affût. La région est déserte. La cognée des bûcherons résonnait au loin. De son poste il dominait les pelouses régulières du jardin et des lignes de tilleuls soigneusement taillés qui servent de promenades aux pensionnaires. En quelques jours, il connut les heures de récréation et les habitudes du couvent. Après le repas de midi, l'allée qui surplombe le ravin était réservée aux « grandes ».

Le quatrième jour seulement, la demoiselle aux yeux verts, que la fatigue sans doute avait retenue à l'intérieur du couvent, apparut dans cette allée. Chacune des grandes désormais sembla n'avoir d'autre but que de l'accaparer avec une jalousie manifeste qui les faisait se disputer entre elles.

Tout de suite Raoul vit qu'elle était transformée ainsi qu'un enfant qui sort de maladie et s'épanouit au soleil et à l'air plus vif de la montagne. Elle évoluait parmi les jeunes filles, vêtue comme elles, vive, allègre, aimable avec toutes, les entraînant peu à peu à jouer et à courir, et s'amusant si fort que ses éclats de rire retentissaient en échos jusqu'à la limite de l'horizon.

« Elle rit ! se disait Raoul, émerveillé, et non pas de son rire factice et presque douloureux de théâtre, mais d'un rire d'insouciance et d'oubli par où s'exprime sa vraie nature. Elle rit... Quel prodige ! »

Puis les autres rentraient pour les classes, et Aurélie demeurait seule. Elle n'en paraissait pas plus mélancolique. Sa gaieté ne tombait point. Elle s'occupait de petites choses, comme de ramasser des pommes de pin qu'elle jetait dans une corbeille d'osier, ou de cueillir des fleurs qu'elle déposait sur les marches d'une chapelle voisine.

Ses gestes étaient gracieux. Elle s'entretenait souvent à demi-voix avec un petit chien qui l'accompagnait ou avec un chat qui se caressait contre ses

chevilles. Une fois elle tressa une guirlande de roses et se contempla en riant dans un miroir de poche. Furtivement, elle mit un peu de rouge à ses joues et de la poudre de riz, qu'elle essuya aussitôt avec énergie. Ce devait être défendu.

Le huitième jour, elle franchit un parapet et atteignit la dernière et la plus élevée des terrasses que dissimulait, à son extrémité, une haie d'arbustes.

Le neuvième, elle y retourna, un livre à la main. Alors le dixième, avant l'heure de la récréation, Raoul se décida.

Il lui fallut d'abord se glisser parmi les taillis épais qui bordent la forêt, puis traverser une large pièce d'eau. Le gave de Sainte-Marie s'y jette, comme dans un immense réservoir, après quoi il s'enfonce sous terre. Une barque vermoulue se trouvait accrochée à un pieu et lui permit, malgré des remous assez violents, d'atteindre une petite crique, au pied même de la haute terrasse qui se dressait comme un rempart de château fort.

Les murs en étaient faits de pierres plates, simplement posées les unes sur les autres, et entre lesquelles poussaient des plantes sauvages. Les pluies avaient tracé des rigoles de sable et pratiqué des sentes que les gamins des environs escaladaient à l'occasion. Raoul monta sans peine. La terrasse, tout en haut, formait une salle d'été, entourée d'aucubas, de treillages démolis et de bancs en pierre, et ornée, en son milieu, d'un beau vase de terre cuite.

Il entendit le bourdonnement de la récréation. Puis il y eut un silence et, au bout de quelques minutes, un bruit de pas légers s'en vint de son côté. Une voix fraîche fredonnait un air de romance. Il sentit son cœur qui se serrait. Que dirait-elle en le voyant ?

Des rameaux craquèrent. Le feuillage fut écarté, comme un rideau que l'on soulève à la porte d'une pièce, Aurélie entra.

Elle s'arrêta net, au seuil de la terrasse, sa chanson interrompue et l'attitude stupéfaite. Son livre, son chapeau de paille qu'elle avait rempli de fleurs et passé à son bras, tombèrent. Elle ne bougeait plus, silhouette fine et délicate sous le simple costume de lainage marron.

Elle ne dut reconnaître Raoul qu'un peu après. Alors elle devint toute rouge et recula en chuchotant :

– Allez-vous-en... Allez-vous-en...

Pas une seconde, il n'eut l'idée de lui obéir et l'on aurait même cru qu'il n'avait pas entendu l'ordre donné. Il la contemplait avec un plaisir indicible, qu'il n'avait jamais ressenti en face d'aucune femme.

Elle répéta d'un ton plus impérieux :

– Allez-vous-en.

– Non, fit-il.

– Alors, c'est moi qui partirai.

– Si vous partez, je vous suis, affirma-t-il. Nous rentrerons ensemble au couvent.

Elle se retourna comme si elle voulait s'enfuir. Il accourut et lui saisit le bras.

– Ne me touchez pas ! fit-elle avec indignation et en se dégageant. Je vous défends d'être auprès de moi.

Il dit, surpris par tant de véhémence :

– Pourquoi donc ?

Très bas, elle répliqua :

– J'ai horreur de vous.

La réponse était si extraordinaire qu'il ne put s'empêcher de sourire.

– Vous me détestez à ce point ?

– Oui.

Plus que Marescal ?

– Oui.

– Plus que Guillaume et que l'homme de la villa Faradoni ?

– Oui, oui, oui.

– Ils vous ont fait davantage de mal cependant et sans moi qui vous ai protégée...

Elle se tut. Elle avait ramassé son chapeau et le gardait contre le bas de sa figure, de manière qu'il ne vît pas ses lèvres. Car toute sa conduite s'expliquait ainsi. Raoul n'en doutait pas. Si elle le détestait, ce n'était pas parce qu'il avait été le témoin de tous les crimes commis et de toutes les hontes, mais parce qu'il l'avait tenue dans ses bras et baisée sur la bouche. Étrange pudeur chez une femme comme elle et qui était si sincère, qui jetait un tel jour sur l'intimité même de son âme et de ses instincts, que Raoul murmura, malgré lui :

– Je vous demande d'oublier.

Et, reculant de quelques pas, pour bien lui montrer qu'elle était libre de partir, il reprit d'un ton de respect involontaire :

– Cette nuit-là fut une nuit d'aberration dont il ne faut pas garder le souvenir, ni vous ni moi. Oubliez la manière dont j'ai agi. Ce n'est d'ailleurs pas pour vous le rappeler que je suis venu, mais pour continuer mon œuvre envers vous. Le hasard m'a mis sur votre chemin et le hasard a voulu dès l'abord que je puisse vous être utile. Ne repoussez pas mon aide, je vous en prie. La menace du danger, loin d'être finie, s'accroît au contraire. Vos ennemis sont exaspérés. Que ferez-vous, si je ne suis pas là ?

– Allez-vous-en, dit-elle avec obstination.

Elle demeurait au seuil de la terrasse comme devant une porte ouverte. Elle fuyait les yeux de Raoul et dissimulait ses lèvres. Cependant elle ne partait pas. Comme il le pensait, on est prisonnier de celui qui vous sauve inlassablement. Son regard exprimait de la crainte. Mais le souvenir du baiser reçu cédait au souvenir infiniment plus terrible des épreuves subies.

– Allez-vous-en. J'étais en paix ici. Vous avez été mêlé à toutes ces choses... à toutes ces choses de l'enfer.

– Heureusement, dit-il. Et, de même, il faut que je sois mêlé à toutes celles qui se préparent. Croyez-vous qu'ils ne vous cherchent pas, eux ? Croyez-vous que Marescal renonce à vous ? Il est sur vos traces actuellement. Il les retrouvera jusque dans ce couvent de Sainte-Marie. Si vous y avez vécu quelques années heureuses de votre enfance, comme je le suppose, il doit le savoir et il viendra.

Il parlait doucement, avec une conviction qui impressionnait la jeune fille, et c'est à peine s'il l'entendit balbutier encore :

– Allez-vous-en...

– Oui, dit-il, mais je serai là demain, à la même heure, et je vous attendrai tous les jours. Nous avons à causer. Oh de rien qui puisse vous être douloureux et vous rappeler le cauchemar de l'affreuse nuit. Là-dessus le silence. Je n'ai pas besoin de savoir, et la vérité sortira peu à peu de l'ombre. Mais il est d'autres points, des questions que je vous poserai et auxquelles il faudra me répondre. Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui, pas davantage. Maintenant vous pouvez partir. Vous réfléchirez, n'est-ce pas ? Mais n'ayez plus d'inquiétude. Habituez-vous à cette idée que je suis toujours là et qu'il ne faut jamais désespérer parce que je serai toujours là, à l'instant du péril.

Elle partit sans un mot, sans un signe de tête. Raoul l'observa, qui descendait les terrasses et gagnait l'allée des tilleuls. Quand il ne la vit plus, il ramassa quelques-unes des fleurs qu'elle avait laissées, et, s'apercevant de son geste inconscient, il plaisanta :

« Bigre ça devient sérieux. Est-ce que... Voyons, voyons, mon vieux Lupin, rebiffe-toi. »

Il reprit le chemin de la brèche, traversa de nouveau l'étang et se promena dans la forêt, en jetant les fleurs une à une, comme s'il n'y tenait point. Mais l'image de la demoiselle aux yeux verts ne quittait pas ses yeux.

Il remonta sur la terrasse le lendemain. Aurélie n'y vint pas, et non plus les deux jours qui suivirent. Mais le quatrième jour, elle écarta les feuillages, sans qu'il eût perçu le bruit de sa marche.

– Oh ! fit-il avec émotion, c'est vous... c'est vous...

À son attitude il comprit qu'il ne devait pas avancer ni dire la moindre parole qui pût l'effaroucher. Elle restait comme le premier jour, ainsi qu'une adversaire qui se révolte d'être dominée et qui en veut à l'ennemi du bien qu'il lui fait.

Cependant sa voix était moins dure, quand elle prononça, la tête à demi tournée :

– Je n'aurais pas dû venir. Pour les sœurs de Sainte-Marie, pour mes bienfaitrices, c'est mal. Mais j'ai pensé que je devais vous remercier... et vous aider... Et puis, ajouta-t-elle, j'ai peur... oui, j'ai peur de tout ce que vous m'avez dit. Interrogez-moi... je répondrai.

– Sur tout ? demanda-t-il.

– Non, fit-elle, avec angoisse... pas sur la nuit de Beaucourt... Mais sur les autres choses... En quelques mots, n'est-ce pas ? Que voulez-vous savoir ?

Raoul réfléchit. Les questions étaient difficiles à poser, puisque toutes devaient servir à jeter de la lumière sur un point dont la jeune fille refusait de parler.

Il commença :

– Votre nom d'abord ?

– Aurélie... Aurélie d'Asteux.

– Pourquoi ce nom de Léonide Balli ? Un pseudonyme ?

– Léonide Balli existe. Souffrante, elle était restée à Nice. Parmi les acteurs de sa troupe avec qui j'ai voyagé de Nice à Marseille, il y en avait



un que je connaissais, ayant joué Véronique l'hiver dernier, dans une réunion d'amateurs. Alors, tous, ils m'ont suppliée de prendre pour un soir la place de Léonide Balli. Ils étaient si désolés, si embarrassés, que j'ai dû leur rendre ce service. Nous avons prévenu le directeur à Toulouse, qui, au dernier moment, a résolu de ne pas faire d'annonce et de laisser croire que j'étais Léonide Balli.

Raoul conclut :

– Vous n'êtes pas actrice... J'aime mieux cela... J'aime mieux que vous soyez simplement la jolie pensionnaire de Sainte-Marie.

Elle fronça les sourcils.

– Continuez.

Il reprit aussitôt :

– Le monsieur qui a levé sa canne sur Marescal au sortir de la pâtisserie du boulevard Haussmann, c'était votre père.

– Mon beau-père.

– Son nom ?

– Brégeac.

– Brégeac ?

– Oui, directeur des affaires judiciaires au ministère de l'intérieur.

– Et, par conséquent, le chef direct de Marescal ?

– Oui. Il y a toujours eu antipathie de l'un à l'autre. Marescal, qui est très soutenu par le ministre, essaye de supplanter mon beau-père, et mon beau-père cherche à se débarrasser de lui.

– Et Marescal vous aime ?

– Il m'a demandée en mariage. Je l'ai repoussé. Mon beau-père lui a défendu sa porte. Il nous hait et il a juré de se venger.

– Et d'un, dit Raoul. Passons à un autre. L'homme de la villa Faradoni s'appelle ?...

– Jodot.

– Sa profession ?

– Je l'ignore. Il venait quelquefois à la maison pour voir mon beau-père. Et le troisième ?

– Guillaume Ancivel, que nous recevions aussi. Il s'occupe de Bourse et d'affaires.

– Plus ou moins véreuses ?

– Je ne sais pas... peut-être...

Raoul résuma :

– Voilà donc vos trois adversaires..., car il n’y en a pas d’autres, n’est-ce pas ?

– Si, mon beau-père.

– Comment ! Le mari de votre mère ?

– Ma pauvre mère est morte.

– Et tous ces gens-là vous persécutent pour la même raison ? Sans doute à propos de ce secret que vous possédez en dehors d’eux ?

– Oui, sauf Marescal, qui, de ce côté, ignore tout et ne cherche qu’à se venger.

– Vous est-il possible de me donner quelques indications, non pas sur le secret lui-même, mais sur les circonstances qui l’entourent ?

Elle médita quelques instants et déclara :

– Oui, je le peux. Je peux vous dire ce que les autres connaissent et la raison de leur acharnement.

Aurélie, qui, jusque-là, avait répondu d’une voix brève et sèche, sembla prendre intérêt à ce qu’elle disait.

– Voici, en quelques mots. Mon père, qui était le cousin de ma mère, est mort avant ma naissance, laissant quelques rentes, auxquelles vint s’ajouter une pension que nous faisait mon grand-père d’Asteux, le père de maman, un excellent homme, artiste, inventeur, toujours en quête de découvertes et de grands secrets, et qui ne cessait de voyager pour les prétendues affaires miraculeuses où nous devions trouver la fortune. Je l’ai bien connu ; je me vois encore sur ses genoux, et je l’entends me dire :

« La petite Aurélie sera riche. C’est pour elle que je travaille. »

« Or j’avais tout juste six ans quand il nous pria, par lettre, maman et moi, de le rejoindre à l’insu de tout le monde. Un soir, nous avons pris le train et nous sommes restées deux jours auprès de lui. Au moment de repartir, ma mère me dit en sa présence :

« – Aurélie, ne révèle jamais à personne où tu as été durant ces deux jours, ni ce que tu as fait, ni ce que tu as vu. C’est un secret qui t’appartient comme à nous désormais et qui, lorsque tu auras vingt ans, te donnera de grandes richesses.

« – De très grandes richesses, confirma mon grand-père d’Asteux. Aussi jure nous de ne jamais parler de ces choses à personne, quoi qu’il arrive.

« – À personne, rectifia ma mère, sauf à l'homme que tu aimeras et dont tu seras sûre comme de toi-même.

« Je fis tous les serments qu'on exigea de moi. J'étais très impressionnée et je pleurais.

« Quelques mois plus tard, maman se remariait avec Brégeac. Mariage qui ne fut pas heureux et qui dura peu. Dans le courant de l'année suivante, ma pauvre mère mourait d'une pleurésie, après m'avoir remis furtivement un bout de papier qui contenait toutes les indications sur le pays visité et sur ce que je devais faire à vingt ans. Presque aussitôt, mon grand-père d'Asteux mourut aussi. Je restai donc seule avec mon beau-père Brégeac, lequel se débarrassa de moi en m'envoyant aussitôt dans cette maison de Sainte-Marie. J'y arrivai bien triste, bien désespérée, mais soutenue par l'importance que me donnait à moi-même la garde d'un secret. C'était un dimanche. Je cherchai un endroit isolé et je vins ici, sur cette terrasse, pour exécuter un projet que ma cervelle d'enfant avait conçu. Je savais par cœur les indications laissées par ma mère. Dès lors, à quoi bon conserver un document que tout l'univers, me semblait-il, finirait par connaître si je le conservais. Je le brûlai dans ce vase. »

Raoul hocha la tête :

– Et vous avez oublié les indications ?...

– Oui, dit-elle. Au jour le jour, sans que je m'en aperçoive, parmi les affections que j'ai trouvées ici, dans le travail et dans les plaisirs, elles se sont effacées de ma mémoire. J'ai oublié le nom du pays, son emplacement, le chemin de fer qui y mène, les actes que je devrais accomplir... tout.

– Absolument tout ?

– Tout, sauf quelques paysages et quelques impressions qui avaient frappé plus vivement que les autres mes yeux et mes oreilles de petite fille... des images que je n'ai jamais cessé de voir depuis... des bruits, des sons de cloches que j'entends encore comme si ces cloches ne s'arrêtaient pas de sonner.

– Et ce sont ces impressions, ces images, que vos ennemis voudraient connaître, espérant, avec votre récit, parvenir à la vérité.

– Oui.

– Mais comment savaient-ils ?...

– Parce que ma mère avait commis l'imprudence de ne pas détruire certaines lettres où mon grand-père d'Asteux faisait allusion au secret qui

m'était confié. Brégeac, qui recueillit ces lettres plus tard, ne m'en parla jamais durant mes dix années de Sainte-Marie, dix belles années qui seront les meilleures de ma vie. Mais le jour même où je retournai à Paris, il y a deux ans, il m'interrogeait. Je lui dis ce que je vous ai dit, comme j'en avais le droit, mais ne voulus révéler aucun des vagues souvenirs qui auraient pu le mettre sur la voie. Dès lors ce furent une persécution constante, des reproches, des querelles, des fureurs terribles... jusqu'au moment où je résolus de m'enfuir.

– Seule ?

Elle rougit.

– Non, fit-elle, mais pas dans les conditions que vous pourriez croire. Guillaume Ancivel me faisait la cour, avec beaucoup de discrétion, et comme quelqu'un qui veut se rendre utile et qui n'a aucun espoir d'en être récompensé. Il gagna ainsi, sinon ma sympathie, du moins ma confiance, et j'eus le grand tort de lui raconter mes projets de fuite.

– Il vous approuva sans aucun doute ?

– Il m'approuva de toutes ses forces, m'aida dans mes préparatifs, et vendit quelques bijoux et des titres que je tenais de ma mère. La veille de mon départ, et comme je ne savais où me réfugier, Guillaume me dit :

« J'arrive de Nice et je dois y retourner demain. Voulezvous que je vous y conduise ? Vous ne trouverez pas de retraite plus tranquille à cette époque que sur la Riviera. » Quels motifs aurais-je eus de refuser son offre ? Je ne l'aimais certes pas, mais il paraissait sincère et très dévoué. J'acceptai.

– Quelle imprudence ! fit Raoul.

– Oui, dit-elle. Et d'autant plus qu'il n'y avait pas entre nous de ces relations amicales qui sont l'excuse d'une pareille conduite. Mais, que voulezvous ! J'étais seule dans la vie, malheureuse et persécutée. Un appui s'offrait... pour quelques heures, me semblait-il. Nous partîmes.

Une légère hésitation interrompit Aurélie. Puis, brusquant son récit, elle reprit :

– Le voyage fut terrible... pour les raisons que vous connaissez. Lorsque Guillaume me jeta dans la voiture qu'il avait dérobée au médecin, j'étais à bout de forces. Il m'entraîna où il voulut, vers une autre gare, et de là, comme nous avions nos billets, à Nice où je retirai mes bagages. J'avais la fièvre, le délire. J'agissais sans avoir conscience de ce que je faisais. Il en profita le lendemain pour se faire accompagner par moi dans une propriété

où il devait reprendre, en l'absence de habitants, certaines valeurs qu'on lui avait volées. J'y allai, comme j'aurais été n'importe où. Je ne pensais à rien. J'obéissais passivement. C'est dans cette villa que je fus attaquée et enlevée par Jodot...

– Et sauvée, une seconde fois, par moi que vous récompensiez, une seconde fois, en fuyant aussitôt. Passons. Jodot, lui aussi exigeait des révélations, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Ensuite ?

– Ensuite, je rentrai à l'hôtel où Guillaume me supplia de le suivre à Monte-Carlo.

– Mais, à ce moment-là, vous étiez renseignée sur le personnage ! objecta Raoul.

– Par quoi ? On voit clair quand on regarde... Mais... depuis deux jours, je vivais dans une sorte de folie, que l'agression de Jodot avait encore exaspérée. Je suivis donc Guillaume, sans même lui demander le but de ce voyage. J'étais désespérée, honteuse de ma lâcheté, et gênée par la présence de cet homme qui me devenait de plus en plus étranger... Quel rôle ai-je joué à Monte-Carlo ? Ce n'est pas très net pour moi. Guillaume m'avait confié des lettres que je devais lui remettre dans le couloir de l'hôtel, pour qu'il les remît lui-même à un monsieur. Quelles lettres ? Quel monsieur ? Pourquoi Marescal était-il là ? Comment m'avez-vous arrachée à lui ? Tout cela est bien obscur. Cependant, mon instinct s'était réveillé. Je sentais contre Guillaume une hostilité croissante. Je le détestais. Et je suis partie de Monte-Carlo résolue à rompre le pacte qui nous liait et à venir me cacher ici. Il me poursuivit jusqu'à Toulouse, et quand je lui annonçai, au début de l'après-midi, ma décision de le quitter, et qu'il fut convaincu que rien ne me ferait revenir, froidement, durement, avec une colère qui lui contractait le visage, il me répondit :

« – Soit. Séparons-nous. Au fond, cela m'est égal. Mais j'y mets une condition.

« – Une condition ?

« - Oui. Un jour, j'ai entendu votre beau-père Brégeac parler d'un secret qui vous a été légué. Dites-moi ce secret et vous êtes libre.

« Alors je compris tout. Toutes ses protestations, son dévouement, autant de mensonges. Son seul but, c'était d'obtenir de moi, un jour ou

l'autre, soit en me gagnant par l'affection, soit en me menaçant, les confidences que j'avais refusées à mon beau-père, et que Jodot avait essayé de m'arracher. »

Elle se tut. Raoul l'observa. Elle avait dit l'entière vérité, il en eut l'impression profonde. Gravement, il prononça :

– Voulez-vous connaître exactement le personnage ?

Elle secoua la tête :

– Est-ce bien nécessaire ?

– Cela vaut mieux. Écoutez-moi. À Nice, les titres qu'il cherchait dans la villa Faradoni ne lui appartenaient pas. Il était venu simplement pour les voler. À Monte-Carlo, il exigeait cent mille francs contre la remise de lettres compromettantes. Donc, escroc et voleur, peut-être pire. Voilà l'homme.

Aurélie ne protesta point. Elle avait dû entrevoir la réalité, et l'énoncé brutal des faits ne pouvait plus la surprendre.

– Vous m'avez sauvée de lui, je vous remercie.

– Hélas ! dit-il, vous auriez dû vous confier à moi, au lieu de me fuir. Que de temps perdu !

Elle était sur le point de partir, mais elle répliqua :

– Pourquoi me confier à vous ? Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. Marescal, qui vous accuse, ne sait même pas votre nom. Vous me sauvez de tous les dangers... pour quelle raison ? Dans quel dessein ?

Il ricana :

– Dans le dessein de vous arracher aussi votre secret... est-ce cela que vous voulez dire ?

– Je ne veux rien dire, murmura-t-elle, avec accablement. Je ne sais rien. Je ne comprends rien. Depuis deux ou trois semaines, je me heurte de tous côtés à des murailles d'ombre. Ne me demandez pas plus de confiance que je n'en puis donner. Je me méfie de tout et de tous.

Il eut pitié d'elle et la laissa partir.

En s'en allant (il avait trouvé une autre issue, une poterne située au-dessous de l'avant-dernière terrasse, et qu'il avait réussi à ouvrir), il pensait :

« Elle n'a pas soufflé mot de la nuit terrible. Or, miss Bakefield est morte. Deux hommes ont été assassinés. Et je l'ai vue, elle, travestie, masquée. »

Mais, pour lui aussi, tout était mystérieux et inexplicable. Autour de lui, comme autour d'elle, s'élevaient ces mêmes murailles d'ombre, où filtraient à peine de place en place quelques pâles lumières. Pas un instant, d'ailleurs – et il en était ainsi depuis le début de l'aventure – il ne songeait en face d'elle au serment de vengeance et de haine qu'il avait fait devant le cadavre de miss Bakefield, ni à rien de ce qui pouvait enlaidir la gracieuse image de la demoiselle aux yeux verts.

Durant deux jours, il ne la revit pas. Puis, trois jours de suite, elle vint sans expliquer son retour, mais comme si elle eût cherché une protection dont elle ne pouvait pas se passer.

Elle resta dix minutes d'abord, puis quinze, puis trente. Ils parlaient peu. Qu'elle le voulût ou non, l'œuvre de confiance se poursuivait en elle. Plus douce, moins lointaine, elle avançait jusqu'à la brèche et regardait l'eau frémissante de l'étang. À plusieurs reprises, il essaya de lui poser des questions. Elle se dérobait aussitôt, tremblante, épouvantée par tout ce qui pouvait être allusion aux heures affreuses de Beaucourt. Elle causait pourtant davantage, mais des choses de son passé lointain, de la vie qu'elle menait jadis à Sainte-Marie, et de la paix qu'elle retrouvait encore dans cette atmosphère affectueuse et sereine.

Une fois, sa main étant posée à l'envers sur le socle du vase, il se pencha, et, sans y toucher, en examina les lignes.

– C'est bien ce que j'ai deviné dès le premier jour... Une double destinée, l'une sombre et tragique, l'autre heureuse et toute simple. Elles se croisent, s'enchevêtrent, se confondent, et il n'est pas possible encore de dire qui l'emportera. Quelle est la vraie, quelle est celle qui correspond à votre véritable nature ?

– La destinée heureuse, dit-elle. Il y a en moi quelque chose qui remonte vite à la surface, et qui me donne, comme ici, la gaieté et l'oubli quels que soient les périls.

Il continua son examen.

– Méfiez-vous de l'eau, dit-il en riant. L'eau peut vous être funeste. Naufrages, inondations... Que de périls ! Mais ils s'éloignent... Oui, tout s'arrange dans votre vie. Déjà la bonne fée l'emporte sur la mauvaise.

Il mentait pour la tranquilliser et avec le désir constant que, sur sa jolie bouche, qu'il osait à peine regarder, se dessinât parfois un sourire. Lui-même, du reste, il voulait oublier et se leurrer.

Il vécut ainsi deux semaines d'une allégresse profonde qu'il s'efforçait de dissimuler. Il subissait le vertige de ces heures où l'amour vous jette dans l'ivresse et vous rend insensible à tout ce qui n'est pas la joie de contempler et d'entendre. Il refusait d'évoquer les images menaçantes de Marescal, de Guillaume ou de Jodot. Si aucun des trois ennemis n'apparaissait, c'est qu'ils avaient perdu, certainement, les traces de leur victime. Pourquoi, dès lors, ne pas s'abandonner à la torpeur délicieuse qu'il éprouvait auprès de la jeune fille ?

Le réveil fut brutal. Un après-midi, penchés entre les feuillages qui dominaient le ravin, ils entrevoyaient au-dessous d'eux le miroir de l'étang, presque immobile au milieu, soulevé sur les bords par de petites vagues hâtives qui glissaient vers l'issue étroite où s'engouffrait le gave, lorsqu'une voix lointaine cria dans le jardin :

– Aurélie... Aurélie ! Où est-elle, Aurélie ?

– Mon Dieu ! dit la jeune fille tout inquiète, pourquoi m'appelle-t-on ?

Elle courut au sommet des terrasses et aperçut une des religieuses dans l'allée des tilleuls.

– Me voilà !... Me voilà ! Qu'y a-t-il donc, ma sœur ?

– Un télégramme, Aurélie.

– Un télégramme ! Ne vous donnez pas la peine, ma sœur. Je vous rejoins.

Un instant plus tard, quand elle regagna la salle d'été, une dépêche à la main, elle était bouleversée.

– C'est de mon beau-père, dit-elle.

– Brégeac ?

– Oui.

– Il vous rappelle ?

– Il sera là d'un moment à l'autre !

– Pourquoi ?

– Il m'emmène.

– Impossible !

– Tenez...

Il lut deux lignes, datées de Bordeaux :

« Arriverai quatre heures. Repartirons aussitôt. Brégeac. »

Raoul réfléchit et demanda :

– Vous lui aviez donc écrit que vous étiez ici ?



– Non, mais il y venait jadis au moment des vacances, et il se sera renseigné.

– Et votre intention ?

– Que puis-je faire ?

– Refusez de le suivre.

– La supérieure ne consentirait pas à me garder.

– Alors, insinua Raoul, partez d'ici dès maintenant.

– Comment ?

Il montra le coin de la terrasse, la forêt...

Elle protesta :

– Partir ! M'évader de ce couvent comme une coupable ? Non, non, ce serait trop de chagrin pour toutes ces pauvres femmes, qui m'aiment comme une fille, comme la meilleure de leurs filles ! Non, cela, jamais !

Elle était très lasse. Elle s'assit sur un banc de pierre, à l'opposé du parapet. Raoul s'approcha d'elle et, gravement :

– Je ne vous dirai aucun des sentiments que j'ai pour vous, et des raisons qui me font agir. Mais, tout de même, il faut que vous sentiez bien que je vous suis dévoué comme un homme est dévoué à une femme... qui est tout pour lui... Et il faut que ce dévouement vous donne une confiance absolue en moi, et que vous soyez prête à m'obéir aveuglément. C'est la condition de votre salut. Le comprenez-vous ?

– Oui, dit-elle, entièrement dominée.

– Alors, voici. Voici mes instructions... mes ordres... oui, mes ordres. Accueillez votre beau-père sans révolte. Pas de querelle. Pas même de conversation. Pas un seul mot. C'est le meilleur moyen de ne pas commettre d'erreur. Suivez-le. Retournez à Paris. Le soir même de votre arrivée, sortez sous un prétexte quelconque. Une dame âgée, à cheveux blancs, vous attendra en automobile vingt pas plus loin que la porte. Je vous conduirai toutes deux en province, dans un asile où nul ne vous retrouvera. Et je m'en irai aussitôt, je vous le jure sur l'honneur, pour ne revenir auprès de vous que quand vous m'y autoriserez. Sommes-nous d'accord ?

– Oui, fit-elle, d'un signe de tête.

– En ce cas, à demain soir. Et souvenez-vous de mes paroles. Quoi qu'il arrive, vous entendez, quoi qu'il arrive, rien ne prévaudra contre ma volonté de protection et contre la réussite de mon entreprise. Si tout semble se tourner contre vous, ne vous découragez pas. Ne vous inquiétez même pas.

Dites-vous avec foi, avec acharnement, qu'au plus fort du danger, aucun danger ne vous menace. À la seconde même où ce sera nécessaire, je serai là. Je serai toujours là. Je vous salue, mademoiselle.

Il s'inclina et baisa légèrement le ruban de sa pèlerine. Puis écartant un panneau de vieux treillage, il sauta dans les fourrés et prit une sente à peine tracée qui conduisait à l'ancienne poterne.

Aurélie n'avait pas bougé de la place qu'elle occupait sur le banc de pierre.

Une demi-minute s'écoula.

À ce moment, ayant perçu un froissement de feuilles du côté de la brèche, elle releva la tête. Les arbustes remuaient. Il y avait quelqu'un. Oui, à n'en pas douter, quelqu'un était caché là.

Elle voulut appeler, crier au secours. Elle ne le put pas. Sa voix s'étranglait.

Les feuilles se balançaient davantage. Qui allait apparaître ? De toutes ses forces, elle souhaita que ce fût Guillaume ou Jodot. Elle les redoutait moins que Marescal, les deux bandits.

Une tête émergea. Marescal sortit de sa cachette.

D'en bas, vers la droite, monta le bruit de la poterne massive que l'on refermait.

## *Une des bouches de l'enfer*

### Table des matières

Si la situation de la terrasse, tout en haut d'un grand jardin, dans une partie où personne ne se promenait, et sous l'abri d'épaisses frondaisons, avait offert quelques semaines d'absolue sécurité à Aurélie et à Raoul, n'était-il pas à penser que Marescal allait trouver là les quelques minutes qui lui étaient nécessaires, et qu'Aurélie ne pouvait espérer aucune assistance ? Fatalement, la scène se poursuivrait jusqu'au terme voulu par l'adversaire, et le dénouement serait conforme à sa volonté implacable.

Il le sentait si bien qu'il ne se pressa pas. Il avança lentement et s'arrêta. La certitude de la victoire troublait l'harmonie de son visage régulier, et déformait ses traits d'habitude immobiles. Un rictus remontait le coin gauche de sa bouche, entraînant ainsi la moitié de sa barbe carrée. Les dents luisaient. Les yeux étaient cruels et durs.

Il ricana :

– Eh bien, mademoiselle, je crois que les événements ne me sont pas trop défavorables ! Pas moyen de m'échapper comme dans la gare de Beaucourt ! Pas moyen de me chasser comme à Paris ! Hein, il va falloir subir la loi du plus fort !

Le buste droit, les bras raidis, ses poings crispés sur le banc de pierre, Aurélie le contemplait avec une expression d'angoisse folle. Pas un gémissement. Elle attendait.

– Comme c'est bon de vous voir ainsi, jolie demoiselle ! Quand on aime de la façon un peu excessive dont je vous aime, ce n'est pas désagréable de trouver en face de soi de la peur et de la révolte. On est d'autant plus ardent à conquérir sa proie... sa proie magnifique, ajoutât-il tout bas... car, en vérité, vous êtes rudement belle !

Apercevant le télégramme déplié, il se moqua :

– Cet excellent Brégeac, n'est-ce pas ? Qui vous annonce son arrivée imminente et votre départ ?... Je sais, je sais. Depuis quinze jours, je le

surveillance, mon cher directeur, et je me tiens au courant de ses projets les plus secrets. J'ai des hommes dévoués près de lui. Et c'est ainsi que j'ai découvert votre retraite, et que j'ai pu le devancer de quelques heures, lui. Le temps d'explorer les lieux, la forêt, le vallon, de vous épier de loin, et de vous voir trotter en hâte vers cette terrasse, et j'ai pu grimper ici et surprendre une silhouette qui s'éloignait. Un amoureux, n'est-ce pas ?

Il fit quelques pas en avant. Elle eut un haut-le-corps, et son buste toucha le treillage qui entourait le banc.

Il s'irrita :

– Eh la belle, j'imagine qu'on ne reculait pas ainsi tout à l'heure, quand l'amoureux s'occupait à vous caresser. Hein, quel est cet heureux personnage ? Un fiancé ? Un amant plutôt. Allons, je vois que j'arrive tout juste pour défendre mon bien et empêcher la candide pensionnaire de Sainte-Marie de faire des bêtises ! Ah ! Si jamais j'aurais supposé cela !...

Il contint sa colère, et, penché sur elle :

– Après tout, tant mieux ! Les choses se trouvent simplifiées. La partie que je jouais était déjà admirable, puisque j'ai tous les atouts en main. Mais quel surcroît de chance ! Aurélie n'est pas une vertu farouche ! On peut voler et tuer tout en se dérobant devant le fossé. Et puis voilà qu'Aurélie est toute prête à sauter l'obstacle. Alors, pourquoi pas en ma compagnie ? Hein, Aurélie, autant moi que cet autre ? S'il a ses avantages, j'ai des raisons en ma faveur qui ne sont pas à dédaigner. Qu'en dites-vous, Aurélie ?

Elle se taisait obstinément. Le courroux de l'ennemi s'exaspérait de ce silence terrifié, et il reprit, en scandant chaque parole :

– Nous n'avons pas le loisir de marivauder, n'est-ce pas, Aurélie, ni d'effleurer les sujets les uns après les autres ? Il faut parler net, sans avoir peur des mots, et pour qu'il n'y ait pas de malentendu. Donc droit au but. Silence sur le passé et sur les humiliations que j'ai subies. Cela ne compte plus. Ce qui compte, c'est le présent. Un point, c'est tout. Or, le présent, c'est l'assassinat du rapide, c'est la fuite dans les bois, c'est la capture par les gendarmes, c'est vingt preuves dont chacune est mortelle pour vous. Et le présent, c'est aujourd'hui, où je vous tiens sous ma griffe, et où je n'ai qu'à vouloir pour vous empoigner, pour vous conduire jusqu'à votre beau-père, et pour lui crier en pleine face, devant témoins : « La femme qui a tué,

celle qu'on recherche partout, la voici... et le mandat d'arrêt, je l'ai dans ma poche. Qu'on avertisse les gendarmes ! »

Il leva le bras, prêt, comme il disait, à empoigner la criminelle.

Et, plus sourdement encore, la menace suspendue, il acheva :

– Donc, d'une part, cela, c'est-à-dire la dénonciation publique, les assises et le châtement redoutable... Et, d'autre part, ceci, qui est le second terme de ce que je vous donne à choisir : l'accord, l'accord immédiat, aux conditions que vous devinez. C'est plus qu'une promesse que j'exige, c'est un serment, fait à genoux, le serment qu'une fois de retour, à Paris, vous viendrez me voir, seule, chez moi. Et c'est plus encore, c'est tout de suite la preuve que l'accord est loyal, signé par votre bouche sur la mienne... et non pas un baiser de haine et de dégoût, mais un baiser volontaire, comme d'aussi belles et de plus difficiles que vous m'en ont donné, Aurélie... un baiser d'amoureuse... Mais, réponds donc, sacrebleu ! s'écria-t-il, dans une explosion de rage. Réponds-moi que tu acceptes. J'en ai assez de tes airs de damnée ! Réponds, ou bien je t'empoigne, et ce sera le baiser quand même, et quand même la prison !

Cette fois, la main s'abattit sur l'épaule avec une violence irrésistible, tandis que l'autre main, saisissant Aurélie à la gorge, lui fixa la tête contre le treillage, et que les lèvres descendirent... Mais le geste ne fut pas achevé. Marescal sentit que la jeune fille s'affaissait sur elle-même. Elle s'évanouit.

L'incident troubla profondément Marescal. Il était venu sans plan précis, en tout cas sans autre plan que celui de parler, et en une heure, avant l'arrivée de Brégeac, d'obtenir des promesses solennelles et la reconnaissance de son pouvoir. Or, voilà que le hasard lui offrait une victime inerte et impuissante.

Il demeura quelques secondes courbé sur elle, la regardant de ses yeux avides, et regardant autour de lui cette salle de feuillage, close et discrète. Nul témoin. Aucune intervention possible.

Mais une autre pensée le conduisit jusqu'au parapet, et, par la brèche pratiquée au milieu des arbustes, il contempla le vallon désert, la forêt aux arbres noirs, toute ténébreuse et mystérieuse, où il avait remarqué, en passant, l'orifice des grottes. Aurélie jetée là, emprisonnée et maintenue sous la menace épouvantable des gendarmes. Aurélie captive, deux jours, trois jours, huit jours s'il le fallait, n'était-ce pas le dénouement inespéré, triomphal, le commencement et la fin de l'aventure ?

Il donna un léger coup de sifflet. En face de lui, sur l'autre rive de l'étang, deux bras s'agitèrent au-dessus de deux buissons situés à la lisière de la forêt. Signaux convenus : deux hommes étaient là, postés par lui pour servir à ses machinations. De ce côté de l'étang, la barque se balançait.

Marescal n'hésita plus, il savait que l'occasion est fugitive et que, s'il ne la saisit pas au passage elle se dissipe comme une ombre. Il traversa de nouveau la terrasse et constata que la jeune fille semblait prête à s'éveiller.

– Agissons, dit-il. Sinon...

Il lui jeta sur la tête un foulard, dont deux des extrémités furent nouées sur la bouche et à la manière d'un bâillon. Puis il la prit dans ses bras et l'emporta.

Elle était mince et ne pesait guère. Lui, était solide. Le fardeau lui parut léger. Néanmoins, quand il parvint à la brèche et qu'il observa la pente presque verticale du ravin creusé par les orages au milieu du soubassement, il réfléchit et jugea nécessaire de prendre des précautions. Il déposa donc Aurélie au bord de la brèche.

Attendait-elle la faute commise ? Fut-ce de sa part une inspiration subite ? En tout cas, l'imprudence de Marescal fut aussitôt punie. D'un mouvement imprévu, avec une rapidité et une décision qui le déconcertèrent, elle arracha le foulard, et, sans souci de ce qui pouvait advenir, se laissa glisser de haut en bas, comme une pierre détachée qui roule dans un éboulement de cailloux et de sable d'où monte un nuage de poussière.

Remis de sa surprise, il s'élança au risque de tomber et l'aperçut qui courait à l'aventure, en zigzag, de la falaise à la berge, comme une bête traquée qui ne sait pas où s'enfuir.

– Tu es perdue, ma pauvre petite, proféra-t-il. Rien à faire qu'à plier les genoux.

Il la rejoignait déjà, et Aurélie vacillait de peur et trébuchait, quand il eut l'impression que quelque chose tombait du haut de la terrasse et s'abattait près de lui, ainsi que l'eût fait une branche d'arbre cassée. Il se tourna, vit un homme dont le bas du visage était masqué d'un mouchoir et qui devait être celui qu'il appelait l'amoureux d'Aurélie, eut le temps de saisir son revolver, mais n'eut pas le temps de s'en servir. Un coup de pied de l'agresseur, lancé en pleine poitrine ainsi qu'un coup de savate vigoureusement appliqué, le précipita jusqu'à mi-jambe dans un amalgame

de vase liquide que formait l'étang à cette place. Furieux, pataugeant, il braqua son revolver sur cet adversaire au moment où celui-ci, vingt-cinq pas plus loin, étendait la jeune fille dans la barque.

– Halte ! Ou je tire, cria-t-il.

Raoul ne répondit pas. Il dressa et appuya sur un banc comme un bouclier qui les protégeait, Aurélie et lui, une planche à moitié pourrie. Puis il poussa au large la barque qui se mit à danser sur les vagues.

Marescal tira. Il tira cinq fois. Il tira désespérément et rageusement. Mais aucune des cinq balles, mouillées sans doute, ne consentit à partir. Alors, il siffla, comme auparavant, mais d'une manière plus stridente. Là-bas les deux hommes surgirent de leurs fourrés comme des diables hors de leurs boîtes.

Raoul se trouvait au milieu de l'étang, c'est-à-dire à trente mètres peut-être de la rive opposée.

– Ne tirez pas ! hurla Marescal.

À quoi bon, en effet ! Le fugitif ne pouvait avoir d'autre but, pour ne pas être entraîné par le courant vers le gouffre où disparaissait le gave, que de filer en ligne droite et d'accoster précisément à l'endroit où l'attendaient les deux acolytes, revolver au poing.

Il dut même s'en rendre compte, le fugitif, car subitement il fit volte-face, et revint vers la rive où il n'aurait à combattre qu'un adversaire seul et désarmé.

– Tirez ! Tirez ! vociféra Marescal qui devina le manège. Il faut tirer maintenant, puisqu'il revient ! Mais tirez donc, sacrebleu !

Un des hommes fit feu.

Dans la barque il y eut un cri. Raoul lâcha ses avirons et se renversa, tandis que la jeune fille se jetait sur lui avec des gestes de désespoir. Les avirons s'en allaient à vau-l'eau. La barque demeura un instant immobile, indécise, puis elle vira un peu, la proue pointant vers le courant, recula, glissa en arrière, lentement d'abord, plus vite ensuite.

– Crebleu de crebleu, balbutia Marescal, ils sont fichus.

Mais que pouvait-il faire ? Le dénouement ne laissait aucun doute. La barque fut happée par deux torrents de petites vagues hâtives qui se bousculaient de chaque côté de la nappe centrale, une fois encore tourna sur elle-même, brusquement pointa en avant, les deux corps couchés au fond, et fila comme une flèche vers l'orifice béant où elle s'engloutit.

Cela ne se passa pas certainement plus de deux minutes après que les deux fugitifs eurent quitté la rive.

Marescal ne bougea point. Les pieds dans l'eau, la figure contractée d'horreur, il regardait l'emplacement maudit, comme s'il eût contemplé une bouche de l'enfer. Son chapeau flottait sur l'étang. Sa barbe et ses cheveux étaient en désordre.

– Est-ce possible est-ce possible !... bégayait-il... Aurélie... Aurélie...

Un appel de ses hommes le réveilla de sa torpeur. Ils firent un grand détour pour le rejoindre et le trouvèrent en train de se sécher. Il leur dit :

– Est-ce vrai ?

– Quoi ?

– La barque ?... Le gouffre ?...

Il ne savait plus. Dans les cauchemars, d'abominables visions passent ainsi, laissant l'impression de réalités affreuses.

Tous trois ils gagnèrent le dessus du trou que marquait une dalle et qu'entouraient des roseaux et des plantes accrochées aux pierres. L'eau arrivait en menues cascades où s'arrondissait çà et là le dos luisant de grosses roches. Ils se penchèrent. Ils écoutèrent. Rien. Rien qu'un tumulte de flots pressés. Rien qu'un souffle froid qui montait avec la poudre blanche de l'écume.

– C'est l'enfer, balbutia Marescal... c'est une des bouches de l'enfer.

Et il répétait :

– Elle est morte... elle est noyée... Est-ce bête !... quelle mort effroyable !... Si cet imbécile-là l'avait laissée..., j'aurais... j'aurais...

Ils s'en allèrent par le bois. Marescal cheminait, comme s'il eût suivi un convoi. À diverses reprises, ses compagnons l'interrogèrent. C'étaient des individus peu recommandables, qu'il avait racolés pour son expédition, en dehors de son service, et auxquels il n'avait donné que des renseignements sommaires. Il ne leur répondit pas. Il songeait à Aurélie, si gracieuse, si vivante, et qu'il aimait si passionnément. Des souvenirs le troublaient, compliqués de remords et de frayeurs.

En outre, il n'avait pas la conscience bien tranquille. L'enquête imminente pouvait l'atteindre, lui, et, par suite, lui attribuer une part dans le tragique accident. En ce cas, c'était l'effondrement, le scandale. Brégeac serait impitoyable et poursuivrait sa vengeance jusqu'au bout.



Bientôt il ne songea plus qu'à s'en aller et à quitter le pays le plus discrètement possible. Il fit peur à ses acolytes. Un danger commun les menaçait, disait-il, et leur sécurité exigeait qu'on se dispersât, et que chacun veillât à son propre salut, avant que l'alarme fût donnée et leur présence signalée. Il leur remit le double de la somme convenue, évita les maisons de Luz, et prit la route de Pierrefitte-Nestalas avec l'espoir de trouver une voiture qui l'emmènerait en gare pour le train de sept heures du soir.

Ce n'est qu'à trois kilomètres de Luz qu'il fut dépassé par une petite charrette à deux roues, couverte d'une bâche, et que conduisait un paysan vêtu d'une ample limousine et coiffé d'un béret basque.

Il monta d'autorité, et d'un ton impérieux :

– Cinq francs si l'on arrive au train.

Le paysan ne parut pas s'émouvoir et ne cingla même point la chétive haridelle qui bringuebalait entre des brancards trop larges.

Le trajet fut long. On n'avancait pas. On eût dit au contraire que le paysan retenait sa bête.

Marescal enrageait. Il avait perdu tout contrôle sur lui-même et se lamentait :

– Nous n'arriverons pas... Quelle carne que votre cheval... Dix francs pour vous, hein, ça colle ?

La contrée lui paraissait odieuse, peuplée de fantômes et sillonnée de policiers aux trousses du policier Marescal. L'idée de passer la nuit dans ces régions où gisait le cadavre de celle qu'il avait envoyée à la mort était au-dessus de ses forces.

– Vingt francs, dit-il.

Et tout à coup, perdant la tête :

– Cinquante francs ! Voilà ! Cinquante francs ! Il n'y a plus que deux kilomètres... deux kilomètres en sept minutes... sacré nom, c'est possible !... Allons, crebleu, fouettez-la, votre bique !... Cinquante francs !...

Le paysan fut pris d'une crise d'énergie furieuse et se mit, comme s'il n'avait attendu que cette proposition magnifique, à frapper avec tant d'ardeur que la bique partit au galop.

– Eh ! Attention, vous n'allez pas nous jeter dans le fossé.

Le paysan s'en moquait bien de cette perspective ! Cinquante francs !...

Il tapait à tour de bras, du bout d'un gourdin que terminait une masse de cuivre. La bête affolée redoublait de vitesse. La charrette sautait d'un bord à

l'autre de la route. Marescal s'inquiétait de plus en plus.

– Mais c'est idiot !... Nous allons verser... Halte, sacrebleu !...

Voyons, voyons, vous êtes toqué !... Tenez, ça y est !... Nous y sommes !...

« Ça y était » en effet. Un coup de rêne maladroit, un écart plus vif, et tout l'équipage piqua dans un fossé d'une façon si désastreuse que la charrette fut retournée pardessus les deux hommes à plat ventre, et que la bique, empêtrée dans les harnais, sabots en l'air, lançait des ruades sous le plancher du siège.

Marescal se rendit compte tout de suite qu'il sortait indemne de l'aventure. Mais le paysan l'écrasait de tout son poids. Il voulut s'en débarrasser. Il ne le put. Et il entendit une voix aimable qui susurrail à son oreille :

– As-tu du feu, Rodolphe ?

Des pieds à la tête, Marescal sentit que son corps se glaçait. La mort doit donner cette impression atroce de membres déjà refroidis, que rien ne sera plus jamais capable de ranimer. Il balbutia :

– L'homme du rapide...

– L'homme du rapide, c'est ça même, répéta la bouche qui lui chatouillait l'oreille.

– L'homme de la terrasse, gémit Marescal.

– Tout à fait juste... l'homme du rapide, l'homme de la terrasse... et aussi l'homme de Monte-Carlo, et l'homme du boulevard Haussmann, et l'assassin des deux frères Loubeaux et le complice d'Aurélié, et le nautonier de la barque, et le paysan de la charrette. Hein, mon vieux Marescal, ça t'en fait des guerriers à combattre, et tous de taille, j'ose le dire.

La bique avait fini ses pétarades et s'était relevée. Petit à petit, Raoul ôtait sa limousine dont il réussit à envelopper le commissaire, immobilisant ainsi les bras et les jambes. Il repoussa la charrette, attira les sangles et les rênes du harnachement et ligota solidement Marescal qu'il remonta ensuite hors du fossé et jucha sur un haut talus, parmi d'épais taillis. Deux courroies restaient, à l'aide desquelles il fixa le buste et le cou au tronc d'un bouleau.

– T'as pas de chance avec moi, mon vieux Rodolphe. Cela fait deux fois que je t'entortille, tel un pharaon. Ah ! Que je n'oublie pas, comme bâillon,

le foulard d'Aurélie ! Ne pas crier et n'être pas vu, telle est la règle du parfait captif. Mais tu peux regarder de tous tes yeux, et de même écouter de toutes tes oreilles. Tiens, entends-tu le train qui siffle ? Teuf... teuf... teuf... il s'éloigne et avec lui la douce Aurélie et son beau-père. Car il faut que je te rassure. Elle est aussi vivante que toi et moi, Aurélie. Un peu lasse, peut-être, après tant d'émotions ! Mais une bonne nuit, et il n'y paraîtra plus.

Raoul attacha la bique et rangea les débris du véhicule. Puis il revint s'asseoir près du commissaire.

– Drôle d'aventure que ce naufrage, n'est-ce pas ? Mais aucun miracle, comme tu pourrais le croire. Et aucun hasard non plus. Pour ta gouverne, tu sauras que je ne compte jamais ni sur un miracle ni sur le hasard, mais uniquement sur moi. Donc... mais ça ne t'embête pas, mon petit discours ? Tu n'aimes pas mieux dormir ? Non ? Alors, je reprends... Donc je venais de quitter Aurélie sur la terrasse lorsque j'eus, en route, une inquiétude était-ce bien prudent de la laisser ainsi ? Sait-on jamais si quelque malfaiteur ne rôde pas, si quelque bellâtre pommadé ne fouine pas aux environs ?... Ces intuitions-là, ça fait partie de mon système... J'y obéis toujours. Donc je retourne. Et qu'est-ce que j'avise ? Rodolphe, ravisseur infâme et déloyal policier, qui plonge dans le vallon à la suite de sa proie. Sur quoi, je tombe du ciel, je t'offre un bain de pieds à la vase, j'entraîne Aurélie, et vogue la galère L'étang, la forêt, les grottes, c'était la liberté. Patatras ! Voilà que tu siffles, et deux escogriffes se dressent à l'appel. Que faire ? Problème insoluble s'il en fut ! Non, une idée géniale... Si je me faisais avaler par le gouffre ? Justement un browning me crache sa mitraille. Je lâche mes avirons. Je fais le mort au fond du canot. J'explique la chose à Aurélie, et v'lan nous piquons une tête dans la bouche d'égout.

Raoul tapota la cuisse de Marescal.

– Non, je t'en prie, bon ami, ne t'émeus pas : nous ne courions aucun risque. Tous les gens du pays savent qu'en empruntant ce tunnel taillé en plein terrain calcaire, on est déposé deux cents mètres plus bas sur une petite plage de sable fin d'où l'on remonte par quelques marches confortables. Le dimanche, des douzaines de gosses font ainsi de la nage en traînant leur esquif au retour. Pas une égratignure à craindre. Et, de la sorte, nous avons pu assister de loin à ton effondrement, et te voir partir, la tête basse, alourdi de remords. Alors j'ai reconduit Aurélie dans le jardin du

couvent. Son beau-père est venu la chercher en voiture pour prendre le train, tandis que moi j'allais quérir ma valise, j'achetais l'équipage et les frusques d'un paysan, et je m'éloignais, cahin caha, sans autre but que de couvrir la retraite d'Aurélie.

Raoul appuya sa tête sur l'épaule de Marescal et ferma les yeux.

– Inutile de te dire que tout ça m'a quelque peu fatigué et qu'un petit somme me paraît de rigueur. Veille sur mes rêves, mon bon Rodolphe, et ne t'inquiète pas. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Chacun y occupe la place qu'il mérite, et les gourdes servent d'oreiller aux malins de mon espèce.

Il s'endormit.

Le soir venait. De l'ombre tombait autour d'eux. Parfois Raoul s'éveillait et prononçait quelques paroles sur les étoiles scintillantes ou sur la clarté bleue de la lune. Puis, de nouveau, c'était le sommeil.

Vers minuit, il eut faim. Sa valise contenait des aliments. Il en offrit à Marescal et lui ôta son bâillon.

– Mange, mon cher ami, dit-il, en lui mettant du fromage dans la bouche.

Mais Marescal entra aussitôt en fureur et recracha le fromage en baragouinant :

– Imbécile ! Crétin ! C'est toi la gourde ! Sais-tu ce que tu as fait ?

– Parbleu ! J'ai sauvé Aurélie. Son beau-père la ramène à Paris, et moi, je l'y rejoins.

– Son beau-père ! Son beau-père ! s'écria Marescal. Tu ne sais donc pas ?

– Quoi ?

– Mais il l'aime, son beau-père.

Raoul le saisit à la gorge, hors de lui.

– Imbécile ! Crétin ! Tu ne pouvais pas le dire, au lieu d'écouter mes discours stupides ? Il l'aime ? Ah ! Le misérable... Mais tout le monde l'aime donc, cette gosse-là ! Tas de brutes ! Vous ne vous êtes donc jamais regardés dans une glace ? Toi surtout, avec ta binette à la pommade !

Il se pencha et dit :

– Écoute-moi, Marescal, j'arracherai la petite à son beau-père. Mais laisse-la tranquille. Ne t'occupe plus de nous.

– Pas possible, fit le commissaire sourdement.

- Pourquoi ?
- Elle a tué.
- De sorte que ton plan ?...
- La livrer à la justice, et j’y parviendrai, car je la hais.

Il dit cela d’un ton de rancune farouche qui fit comprendre à Raoul que désormais la haine, chez Marescal, l’emporterait sur l’amour.

– Tant pis pour toi, Rodolphe. J’allais te proposer de l’avancement, quelque chose comme une place de préfet de Police. Tu aimes mieux la bataille. À ton aise. Commence par une nuit à la belle étoile. Rien de meilleur pour la santé. Quant à moi, je file à cheval jusqu’à Lourdes, sur la grande ligne. Vingt kilomètres. Quatre heures de petit trot pour ma cavale. Et ce soir je suis à Paris où je commence par mettre Aurélie en sûreté. Adieu, Rodolphe.

Il assujettit comme il put sa valise, enfourcha sa cavale et, sans étriers, sans selle, sifflotant un air de chasse, il s’enfonça dans la nuit.

Le soir, à Paris, une vieille dame qu’il appelait Victoire, et qui avait été sa nourrice, attendait en automobile devant le petit hôtel particulier de la rue de Courcelles où demeurait Brégeac. Raoul était au volant.

Aurélie ne vint pas.

Dès l’aurore, il reprit sa faction. Dans la rue, il nota un chiffonnier qui s’en allait, après avoir picoré, du bout de son crochet, au creux des boîtes à ordures. Et tout de suite, avec le sens très spécial qui lui faisait reconnaître les individus à leur marche plus encore qu’à tout autre signe, il retrouva sous les haillons et sous la casquette sordide, et bien qu’il l’eût à peine vu dans le jardin Faradoni et sur la route de Nice, l’assassin Jodot.

« Bigre, se dit Raoul, à l’œuvre déjà celui-là ? »

Vers huit heures, une femme de chambre sortit de l’hôtel et courut à la pharmacie voisine. Un billet de banque à la main, il l’aborda et il sut qu’Aurélie, emmenée la veille par Brégeac, était couchée avec une forte fièvre et le délire.

Vers midi, Marescal rôdait autour de la maison.

## *Manœuvres et dispositifs de bataille*

### [Table des matières](#)

Les événements apportaient à Marescal un concours inespéré. Aurélie, retenue à la chambre, c'était l'échec du plan proposé par Raoul, l'impossibilité de fuir et l'attente effroyable de la dénonciation. Marescal prit d'ailleurs ses dispositions immédiates : la garde que l'on dut placer près d'Aurélie était une créature à lui, et qui, comme Raoul put s'en assurer, lui rendait compte quotidiennement de l'état de la malade. En cas d'amélioration subite, il eût agi.

« Oui, se dit Raoul, mais s'il n'a pas agi, c'est qu'il a des motifs qui l'empêchent encore de dénoncer publiquement Aurélie et qu'il préfère attendre la fin de la maladie. Il se prépare. Préparons-nous aussi. »

Bien qu'opposé aux trop logiques hypothèses que les faits démentent toujours, Raoul avait tiré des circonstances quelques conclusions pour ainsi dire involontaires. L'étrange réalité à laquelle personne au monde n'avait songé un instant, et qui était si simple, il l'entrevoyait confusément, plutôt par la force des choses que par un effort d'esprit, et il comprenait que le moment était venu de s'y attaquer avec résolution.

« Dans une expédition, disait-il souvent, la grande difficulté, c'est le premier pas. »

Or, s'il apercevait clairement certains actes, les motifs de ces actes demeuraient obscurs. Les personnages du drame conservaient pour lui une apparence d'automates qui se démènent dans la tempête et la tourmente. S'il voulait vaincre, il ne lui suffisait plus de défendre Aurélie au jour le jour, mais de fouiller le passé et de découvrir quelles raisons profondes avaient déterminé tous ces gens et influé sur eux au cours de la nuit tragique.

« Somme toute, se dit-il, en dehors de moi, il y a quatre acteurs de premier plan qui évoluent autour d'Aurélie et qui, tous quatre, la persécutent : Guillaume, Jodot, Marescal et Brégeac. Sur ces quatre, il y en

a qui vont vers elle par amour, d'autres pour lui arracher son secret. La combinaison de ces deux éléments, amour et cupidité, détermine toute l'aventure. Or Guillaume est, pour l'instant, hors de cause. Brégeac et Jodot ne m'inquiètent pas, tant qu'Aurélie sera malade. Reste Marescal. Voilà l'ennemi à surveiller. »

Il y avait, face à l'hôtel de Brégeac, un logement vacant. Raoul s'y installa. D'autre part, puisque Marescal employait la garde, il épia la femme de chambre et la soudoya. Trois fois, en l'absence de la garde, cette femme l'introduisit auprès d'Aurélie.

La jeune fille ne semblait pas le reconnaître. Elle était encore si affaiblie par la fièvre qu'elle ne pouvait dire que quelques mots sans suite et, de nouveau, fermait les yeux. Mais il ne doutait pas qu'elle l'entendît, et qu'elle sût qu'il lui parlait ainsi de cette voix douce qui la détendait et l'apaisait comme une passe magnétique.

– C'est moi, Aurélie, disait-il. Vous voyez que je suis fidèle à ma promesse et que vous pouvez avoir toute confiance. Je vous jure que vos ennemis ne sont pas capables de lutter contre moi et que je vous délivrerai. Comment en serait-il autrement ? Je ne pense qu'à vous. Je reconstruis votre vie, et elle m'apparaît peu à peu, telle qu'elle est, simple et honnête. Je sais que vous êtes innocente. Je l'ai toujours su, même quand je vous accusais. Les preuves les plus irréfutables me semblaient fausses la demoiselle aux yeux verts ne pouvait pas être une criminelle.

Il ne craignait pas d'aller plus loin dans ses aveux, et de lui dire des mots plus tendres, qu'elle était contrainte d'écouter, et qu'il entremêlait avec des conseils :

– Vous êtes toute ma vie... Je n'ai jamais trouvé dans une femme plus de grâce et de charme... Aurélie, confiez-vous à moi... Je ne vous demande qu'une chose, vous entendez, la confiance. Si quelqu'un vous interroge, ne répondez pas. Si quelqu'un vous écrit, ne répondez pas. Si l'on veut vous faire partir d'ici, refusez. Ayez confiance, jusqu'à la dernière minute de l'heure la plus cruelle. Je suis là. Je serai toujours là, parce que je ne vis que pour vous et par vous...

La figure de la jeune fille prenait une expression de calme. Elle s'endormait, comme bercée par un rêve heureux.

Alors il se glissait dans les pièces réservées à Brégeac et cherchait, vainement d'ailleurs, des papiers ou des indications qui pussent le guider.

Il fit aussi dans l'appartement que Marescal occupait rue de Rivoli des visites domiciliaires extrêmement minutieuses.

Enfin, il poursuivait une enquête serrée dans les bureaux du ministère de l'Intérieur où travaillaient les deux hommes. Leur rivalité, leur haine étaient connues de tous. Soutenus l'un et l'autre en haut lieu, ils étaient l'un et l'autre combattus soit au ministère, soit à la préfecture de Police, par de puissants personnages qui bataillaient au-dessus de leurs têtes. Le service en souffrait. Les deux hommes s'accusaient ouvertement de faits graves. On parlait de mise à la retraite. Lequel serait sacrifié ?

Un jour, caché derrière une tenture, Raoul aperçut Brégeac au chevet d'Aurélie. C'était un bilieux, de visage maigre et jaune, assez grand, qui ne manquait pas d'allure et qui, en tout cas, avait plus d'élégance et de distinction que le vulgaire Marescal. Se réveillant, elle le vit, qui était penché sur elle, et lui dit d'un ton dur :

– Laissez-moi... Laissez-moi...

– Comme tu me détestes, murmura-t-il, et avec quelle joie tu me ferais du mal !

– Je ne ferai jamais de mal à celui que ma mère a épousé, dit-elle.

Il la regardait avec une souffrance visible.

– Tu es bien belle, ma pauvre enfant... Mais, hélas pourquoi as-tu toujours repoussé mon affection ? Oui, je sais, j'ai eu tort. Bien longtemps je n'ai été attiré vers toi que par ce secret que tu me cachais sans raison. Mais si tu ne t'étais pas obstinée dans un silence absurde, je n'aurais pas songé à d'autres choses qui sont un supplice pour moi... puisque jamais tu ne m'aimeras... puisqu'il n'est pas possible que tu m'aimes.

La jeune fille ne voulait pas écouter et tournait la tête. Cependant il dit encore :

– Durant ton délire, tu as parlé souvent de révélations que tu voulais me faire. Était-ce à ce propos ? Ou bien à propos de ta fuite insensée avec ce Guillaume ? Où t'a-t-il conduit, le misérable ? Qu'êtes-vous devenus avant que tu aies été te réfugier dans ton couvent ?

Elle ne répondit pas, par épuisement, peut-être par mépris.

Il se tut. Quand il fut parti, Raoul, en s'éloignant à son tour, vit qu'elle pleurait.

En résumé, au bout de deux semaines d'investigations, tout autre que Raoul se fût découragé. D'une façon générale, et en dehors de certaines



tendances qu'il avait à les interpréter à sa manière, les grands problèmes demeuraient insolubles ou, du moins, ne recevaient pas de solution apparente.

« Mais je ne perds pas mon temps, se disait-il, et c'est l'essentiel. Agir consiste très souvent à ne pas agir. L'atmosphère est moins épaisse. Ma vision des êtres et des événements se précise et se fortifie. Si le fait nouveau manque encore, je suis au cœur même de la place. À la veille d'un combat qui s'annonce violent, alors que tous les ennemis mortels vont s'affronter, les nécessités du combat et le besoin de trouver des armes plus efficaces amèneront certainement le choc inattendu d'où jailliront des étincelles. »

Il en jaillit une plus tôt que Raoul ne pensait et qui éclaira un côté des ténèbres où il ne croyait pas que pût se produire quelque chose d'important. Un matin, le front collé aux vitres, et les yeux fixés sur les fenêtres de Brégeac, il revit, sous son accoutrement de chiffonnier, le complice Jodot. Jodot, cette fois, portait sur l'épaule une poche de toile où il jetait son butin. Il la déposa contre le mur même de la maison, s'assit sur le trottoir et se mit à manger, tout en farfouillant dans la plus proche des boîtes. Le geste semblait machinal, mais au bout d'un instant, Raoul discerna aisément que l'homme n'attirait à lui que les enveloppes froissées et les lettres déchirées. Il y jetait un coup d'œil distrait, puis continuait son tri, sans aucun doute, la correspondance de Brégeac l'intéressait.

Après un quart d'heure, il recharga sa poche et s'en alla. Raoul le suivit jusqu'à Montmartre où Jodot tenait une boutique de friperie.

Il revint trois jours de suite, et chaque fois, il recommençait exactement la même opération équivoque. Mais le troisième jour, qui était un dimanche, Raoul surprit Brégeac qui épiait derrière sa fenêtre. Lorsque Jodot partit, Brégeac à son tour le suivit avec d'infinies précautions. Raoul les accompagna de loin. Allait-il connaître le lien qui unissait Brégeac et Jodot ?

Ils traversèrent ainsi, les uns derrière les autres, le quartier Monceau, franchirent les fortifications, et gagnèrent, à l'extrémité du boulevard Bineau, les bords de la Seine. Quelques villas modestes alternaient avec des terrains vagues. Contre l'une d'elles, Jodot déposa sa poche et, s'étant assis, mangea.

Il resta là durant quatre ou cinq heures, surveillé par Brégeac qui déjeunait à trente mètres de distance sous les tonnelles d'un petit restaurant,

et par Raoul qui, étendu sur la berge, fumait des cigarettes.

Quand Jodot partit, Brégeac s'éloigna d'un autre côté, comme si l'affaire avait perdu tout intérêt, et Raoul entra au restaurant, s'entretint avec le patron, et apprit que la villa, contre laquelle Jodot s'était assis, appartenait, quelques semaines auparavant, aux deux frères Loubeaux, assassinés dans le rapide de Marseille par trois individus. La justice y avait mis les scellés et en avait confié la garde à un voisin, lequel, tous les dimanches, allait se promener.

Raoul avait tressailli en entendant le nom des frères Loubeaux. Les manigances de Jodot commençaient à prendre une signification.

Il interrogea plus à fond et sut ainsi que, à l'époque de leur mort, les frères Loubeaux habitaient fort peu cette villa, qui ne leur servait plus que comme entrepôt pour leur commerce de vins de Champagne. Ils s'étaient séparés de leur associé et voyageaient à leur compte.

Leur associé demanda Raoul ?

– Oui, son nom est encore inscrit sur la plaque de cuivre accrochée près de la porte : « *Loubeaux frères, et Jodot.* »

Raoul réprima un mouvement.

– Jodot ?

– Oui, un gros homme à figure rouge, l'air d'un colosse de foire. On ne l'a jamais revu par ici depuis plus d'une année.

« Renseignements d'une importance considérable, se dit Raoul, une fois seul. Ainsi Jodot était autrefois l'associé des deux frères qu'il devait tuer par la suite. Rien d'étonnant d'ailleurs si la justice ne l'a pas inquiété, puisqu'elle n'a jamais soupçonné qu'il y ait eu un Jodot dans l'affaire, et puisque Marescal est persuadé que le troisième complice, c'est moi. Mais alors pourquoi l'assassin Jodot vient-il aux lieux mêmes où demeuraient jadis ses victimes ? Et pourquoi Brégeac surveille-t-il cette expédition ? »

La semaine s'écoula sans incidents. Jodot ne reparut plus devant l'hôtel de Brégeac. Mais le samedi soir, Raoul, persuadé que l'individu retournerait à la villa le dimanche matin, franchit le mur qui entourait un terrain vague contigu et s'introduisit par une des fenêtres du premier étage.

À cet étage, deux chambres étaient meublées encore. Des signes certains permettaient de croire qu'on les avait fouillées. Qui ? Des agents du Parquet ? Brégeac ? Jodot ? Pourquoi ?

Raoul ne s'obstina point. Ce que d'autres étaient venus chercher, ou bien ne s'y trouvait pas, ou bien ne s'y trouvait plus. Il s'installa dans un fauteuil pour y passer la nuit. Éclairé par une petite lanterne de poche, il prit sur une table un livre dont la lecture ne tarda pas à l'endormir.

La vérité ne se révèle qu'à ceux qui la contraignent à sortir de l'ombre. C'est bien souvent lorsqu'on la croit lointaine qu'un hasard vient l'installer tout bonnement à la place qu'on lui avait préparée et le mérite en est justement à la qualité de cette préparation. En s'éveillant, Raoul revit le livre qu'il avait parcouru. Le cartonnage était revêtu d'une espèce de lustrine prélevée sur un de ces carrés d'étoffe noire qu'emploient les photographes pour couvrir leur appareil.

Il chercha. Dans le fouillis d'un placard rempli de chiffons et de papiers, il retrouva l'une de ces étoffes. Trois morceaux y avaient été découpés en rond, chacun de la grandeur d'une assiette.

« Ça y est, murmura-t-il, tout ému. J'y suis en plein. Les trois masques des bandits du rapide viennent de là. Cette étoffe est la preuve irréfutable. Ce qui s'est produit, elle l'explique et le commente. »

La vérité lui paraissait maintenant si naturelle, si conforme aux intuitions inexprimées qu'il en avait eues, et, en une certaine mesure, si divertissante par sa simplicité, qu'il se mit à rire dans le silence profond de la maison.

« Parfait, parfait, disait-il. De lui-même le destin m'apportera les éléments qui me manquent. Désormais il entre à mon service, et tous les détails de l'aventure vont se précipiter à mon appel et se ranger en pleine lumière. »

À huit heures, le gardien de la villa fit sa tournée du dimanche au rez-de-chaussée et barricada les portes. À neuf heures, Raoul descendit dans la salle à manger et, tout en laissant les volets clos, ouvrit la fenêtre au-dessus de l'endroit où Jodot était venu s'asseoir.

Jodot fut exact. Il arriva avec son sac qu'il appuya au pied du mur. Puis il s'assit et mangea. Et tout en mangeant, il monologuait à voix basse, si basse que Raoul n'entendait rien. Le repas, composé de charcuterie et de fromage, fut arrosé d'une pipe dont la fumée montait jusqu'à Raoul.

Il y eut une seconde, puis une troisième pipe. Et ainsi passèrent deux heures, sans que Raoul pût comprendre les motifs de cette longue station. Par les fentes des volets, on voyait les deux jambes enveloppées de loques

et les godillots éculés. Au-delà le fleuve coulait. Des promeneurs allaient et venaient. Brégeac devait être en faction dans une des tonnelles du restaurant.

Enfin, quelques minutes avant midi, Jodot prononça ces mots : « Et alors ? Rien de nouveau ? Avoue qu'elle est tout de même raide, celle-là ! »

Il semblait parler, non à lui-même, mais à quelqu'un qui eût été près de lui. Pourtant personne ne l'avait rejoint, et il n'y avait personne près de lui.

– Bon sang de crebleu, grogna-t-il, je te dis qu'elle est là ! Ce n'est pas une fois que je l'ai tenue dans ma main et vue, de mes yeux vue. Tu as bien fait ce que je t'ai dit ? Tout le côté droit de la cave, comme l'autre jour le côté gauche ? Alors... alors... tu aurais dû trouver...

Il se tut assez longtemps, puis reprit :

– On pourrait peut-être essayer autre part et pousser jusqu'au terrain vague, derrière la maison, au cas où ils auraient jeté la bouteille là, avant le coup du rapide. C'est une cachette en plein air qui en vaut une autre. Si Brégeac a fouillé la cave, il n'aura pas pensé au dehors. Vas-y et cherche. Je t'attends.

Raoul n'écouta pas davantage. Il avait réfléchi et commençait à comprendre, depuis que Jodot avait parlé de la cave. Cette cave devait s'étendre d'un point à l'autre de la maison, avec un soupirail sur la rue, et un autre sur l'autre façade. La communication était aisée par cette voie.

Vivement, il monta au premier étage dont une des chambres dominait le terrain vague, et, tout de suite, il constata la justesse de sa supposition. Au milieu d'un espace non construit, où se dressait une pancarte avec ces mots « À vendre », parmi des amas de ferrailles, des tonnes démolies, et des bouteilles cassées, un petit bonhomme de sept ou huit ans, chétif, d'une minceur incroyable sous le maillot gris qui lui collait au corps, cherchait, se faufilait, et se glissait avec une agilité d'écureuil.

Le cercle de ses investigations qui semblaient avoir pour but unique la découverte d'une bouteille se trouvait singulièrement rétréci. Si Jodot ne s'était pas trompé, l'opération devait être brève. Elle le fut. Après dix minutes, ayant écarté quelques vieilles caisses, l'enfant se relevait, et sans perdre de temps, se mettait à courir vers la villa, avec une bouteille au goulot brisé et grise de poussière.

Raoul dégringola jusqu'au rez-de-chaussée afin de gagner la cave et de soustraire à l'enfant son butin. Mais la porte du sous-sol qu'il avait

remarquée dans le vestibule ne put être ouverte, et il reprit sa faction devant la fenêtre de la salle.

Jodot murmurait déjà :

– Ça y est ? Tu l’as ? Ah ! Chic, alors !... me voilà « paré ». L’ami Brégeac ne pourra plus m’embêter. Vite, « enfourne-toi ».

Le petit dut « s’enfourner », ce qui consistait évidemment à s’aplatir entre les barreaux du soupirail et à ramper comme un furet jusqu’au fond du sac sans qu’aucun soubresaut de la toile indiquât son passage.

Et aussitôt Jodot se dressa, jeta son fardeau sur l’épaule, et s’éloigna.

Sans la moindre hésitation, Raoul fit sauter les scellés, fractura les serrures et sortit de la villa.

À trois cents mètres, Jodot cheminait, portant le complice qui lui avait servi d’abord à explorer le sous-sol de l’hôtel Brégeac, puis celui de la villa des frères Loubeaux.

Cent mètres en arrière, Brégeac serpentait entre les arbres.

Et Raoul s’aperçut que, sur la Seine, un pêcheur à la ligne ramait dans le même sens : Marescal.

Ainsi donc, Jodot était suivi par Brégeac, Brégeac et Jodot par Marescal, et tous trois par Raoul.

Comme enjeu de la partie, la possession d’une bouteille.

« Voilà qui est palpitant, se disait Raoul. Jodot tient la bouteille... c’est vrai, mais il ignore qu’on la convoite. Qui sera le plus malin des trois autres larrons ? S’il n’y avait pas Lupin, je parierais pour Marescal. Mais il y a Lupin. »

Jodot s’arrêta. Brégeac en fit autant, et de même Marescal, dans sa barque. Et de même Raoul.

Jodot avait allongé sa poche, de manière que l’enfant fût à l’aise, et, assis sur un banc, il examinait la bouteille, l’agitait et la faisait miroiter au soleil.

C’était le moment d’agir pour Brégeac. Ainsi pensa-t-il, et, très doucement, il approcha.

Il avait ouvert un parasol et le tenait comme un bouclier, dont il s’abritait le visage. Sur son bateau, Marescal disparaissait sous un vaste chapeau de paille.

Lorsque Brégeac fut à trois pas du banc, il ferma son parasol, bondit, sans se soucier des promeneurs, agrippa la bouteille, et prit la fuite par une

avenue qui le ramenait du côté des fortifications.

Ce fut proprement exécuté et avec une admirable promptitude. Ahuri, Jodot hésita, cria, saisit sa poche, la redéposa comme s'il eût craint de ne pouvoir courir assez vite avec ce fardeau... bref, fut mis hors de cause.

Mais Marescal, prévoyant l'agression, avait atterri et s'était élancé, Raoul en fit autant. Il n'y avait plus que trois compétiteurs.

Brégeac, tel un bon champion, ne pensait qu'à courir et ne se retournait pas. Marescal ne pensait qu'à Brégeac et ne se retourna pas davantage, de sorte que Raoul ne prenait aucune précaution. À quoi bon ?

En dix minutes, le premier des trois coureurs atteignit la porte des Ternes. Brégeac avait tellement chaud qu'il ôta son pardessus. Près de l'octroi, un tramway s'arrêtait, et de nombreux voyageurs attendaient à la station pour monter et rentrer dans Paris. Brégeac se mêla à cette foule. Marescal aussi.

Le receveur appela les numéros. Mais la bousculade fut si forte que Marescal n'eut aucune peine à tirer la bouteille de la poche de Brégeac, et que celui-ci ne s'aperçut de rien. Marescal aussitôt franchit l'octroi et reprit ses jambes à son cou.

« Et de deux, ricana Raoul, mes bonshommes s'éliminent entre eux, et chacun travaille pour moi. »

Lorsque, à son tour, Raoul passa l'octroi, il vit Brégeac qui faisait des efforts désespérés pour sortir du tramway, malgré la foule, et pour se mettre à la poursuite de son voleur.

Celui-ci choisissait les rues parallèles à l'avenue des Ternes, lesquelles sont plus étroites et plus tortueuses. Il courait comme un fou. Quand il fit halte sur l'avenue de Wagram, il était à bout de souffle. Le visage en sueur, les yeux injectés de sang, les veines gonflées, il s'épongea un instant. Il n'en pouvait plus.

Il acheta un journal et enveloppa la bouteille, après y avoir jeté un coup d'œil. Puis il la plaça sous son bras et repartit d'un pas chancelant, comme quelqu'un qui ne tient debout que par miracle. En vérité, le beau Marescal ne se redressait plus. Son faux-col était tordu comme un linge mouillé. Sa barbe se terminait par deux pointes d'où tombaient des gouttes.

C'est un peu avant la place de l'Étoile, qu'un monsieur, à grosses lunettes noires, qui venait en sens contraire, se présenta à lui, une cigarette allumée aux lèvres. Le monsieur lui barra la route, et bien entendu ne lui

demanda pas de feu, mais, sans un mot, lui souffla sa fumée au visage, avec un sourire qui découvrait des dents, presque toutes pointues comme des canines.

Le commissaire écarquilla les yeux. Il balbutia :

– Qui êtes-vous ? Que me voulezvous ?

Mais à quoi bon interroger ? Ne savait-il pas que c'était là son mystificateur, celui qu'il appelait le troisième complice, l'amoureux d'Aurélie, et son éternel ennemi, à lui, Marescal ?

Et cet homme, qui lui paraissait le diable en personne, tendit le doigt vers la bouteille et prononça d'un petit ton de plaisanterie affectueuse :

– Allons, aboule... sois gentil avec le monsieur... aboule. Est-ce qu'un commissaire de ton grade se balade avec une bouteille ? Allons, Rodolphe... aboule...

Marescal flancha aussitôt. Crier, appeler au secours, amener les promeneurs contre l'assassin, il en eût été incapable. Il était fasciné. Cet être infernal lui enlevait toute énergie, et, stupidement, sans avoir une seconde l'idée de résister, comme un voleur qui trouve tout naturel de restituer l'objet dérobé, il se laissa prendre la bouteille que son bras ne pouvait plus tenir.

À ce moment, Brégeac survenait, hors d'haleine, lui aussi, et sans force non plus, ni pour se précipiter sur le troisième larron, ni pour interpeller Marescal. Et, tous deux plantés au bord du trottoir, abasourdis, ils regardèrent le monsieur aux lunettes rondes qui hélait une automobile, s'y installait et leur envoyait par la fenêtre un grand coup de chapeau.

Une fois rentré chez lui, Raoul défit le papier qui enveloppait la bouteille. C'était un litre comme on s'en sert pour les eaux minérales, un vieux litre, sans bouchon, à verre opaque et noir. Sur l'étiquette, sale et poussiéreuse aussi, et qui avait tout de même dû être protégée contre les intempéries, une inscription, en grosses lettres imprimées, se lisait aisément :

#### EAU DE JOUVENCE

Dessous, plusieurs lignes qu'il eut du mal à déchiffrer, et qui constituaient évidemment la formule même de cette Eau de Jouvence :

Bicarbonate de soude 1349 grammes – de potasse 0,435 grammes – de chaux 1000 grammes Millicuries, *etc.*

Mais la bouteille n'était pas vide. À l'intérieur, quelque chose remuait, quelque chose de léger qui faisait le bruit d'un papier. Il retourna le litre, le secoua, rien ne sortait. Alors il y glissa une ficelle terminée par un gros nœud, et ainsi, à force de patience, il extirpa une très mince feuille de papier, roulée en tube et maintenue par un cordon rouge. L'ayant développée, il vit que cela ne constituait guère que la moitié d'une feuille ordinaire, et que la partie inférieure avait été coupée, ou plutôt déchirée de façon inégale. Des caractères y étaient tracés à l'encre, dont beaucoup manquaient, mais qui lui suffirent à former ces quelques phrases :

*L'accusation est vraie, et mon aveu est formel je suis seul responsable du crime commis, et l'on ne doit s'en prendre ni à Jodot, ni à Loubeaux. – Brégeac.*

Dès le premier coup d'œil, Raoul avait reconnu l'écriture de Brégeac, mais tracée d'une encre blanchie par le temps, et qui permettait, ainsi que l'état du papier, de faire remonter le document à quinze ou vingt ans en arrière. Quel était ce crime ? Et contre qui avait-il été commis ?

Il réfléchit un long moment. Après quoi il conclut à mi-voix :

« Toute l'obscurité de l'affaire provient de ce qu'elle était double, et que deux aventures s'y mêlaient, deux drames dont le premier commande le second. Celui du rapide, avec comme personnages les deux Loubeaux, Guillaume, Jodot et Aurélie. Et un premier drame, qui eut lieu jadis, et dont aujourd'hui deux des acteurs se heurtent : Jodot et Brégeac.

« La situation, de plus en plus complexe pour qui ne posséderait pas le mot de la serrure, devient pour moi de plus en plus précise. L'heure de la bataille approche, et l'enjeu c'est Aurélie, ou plutôt le secret qui palpite au fond de ses beaux yeux verts. Qui sera, durant quelques instants, par la force, par la ruse ou par l'amour, maître de son regard et de sa pensée, sera maître de ce secret, pour lequel il y a déjà eu tant de victimes.

« Et dans ce tourbillon de vengeance et de haines cupides, Marescal apporte, avec ses passions, ses ambitions et ses rancunes, cette effroyable machine de guerre qu'est la justice.

« En face, moi... »

Il se prépara minutieusement, et avec d'autant plus d'énergie que chacun des adversaires multipliait les précautions. Brégeac, sans aucune preuve formelle contre la garde qui renseignait Marescal, et contre la femme de chambre que Raoul avait soudoyée, les renvoya toutes deux. Les



volets des fenêtres qui donnaient par devant furent fermés. D'autre part, des agents de Marescal commençaient à se montrer dans la rue. Seul Jodot n'apparaissait plus. Désarmé sans doute par la perte du document où Brégeac avait consigné ses aveux, il devait se terrer dans quelque retraite sûre.

Cette période se prolongea durant quinze jours. Raoul s'était fait présenter, sous un nom d'emprunt, à la femme du ministre qui protégeait ouvertement Marescal, et il avait réussi à pénétrer dans l'intimité de cette dame un peu mûre, fort jalouse, et pour qui son mari n'avait aucun secret. Les attentions de Raoul la transportèrent de joie. Sans se rendre compte du rôle qu'elle jouait, et ignorant d'ailleurs la passion de Marescal pour Aurélie, heure par heure, elle tint Raoul au courant des intentions du commissaire, de ce qu'il combinait à l'égard d'Aurélie, et de la façon dont il cherchait, avec l'aide du ministre, à renverser Brégeac et ceux qui le soutenaient.

Raoul eut peur. L'attaque était si bien organisée qu'il se demanda s'il ne devait pas prendre les devants, enlever Aurélie et démolir ainsi le plan de l'ennemi.

« Et après ? se dit-il. En quoi la fuite m'avancerait-elle ? Le conflit resterait le même et tout serait à recommencer. »

Il sut résister à la tentation.

Une fin d'après-midi, rentrant chez lui, il trouva un pneumatique. La femme du ministre lui annonçait les dernières décisions prises, entre autres l'arrestation d'Aurélie, fixée au lendemain 12 juillet, à trois heures du soir.

« Pauvre demoiselle aux yeux verts pensa Raoul. Aura-t-elle confiance en moi, envers et contre tous, comme je le lui ai demandé ? N'est-ce pas encore des larmes et de l'angoisse pour elle ? »

Il dormit tranquillement, comme un grand capitaine à la veille du combat. À huit heures, il se leva. La journée décisive commençait.

Or, vers midi, comme la bonne qui le servait, sa vieille nourrice Victoire, rentrait par la porte de service avec son filet de provisions, six hommes, postés dans l'escalier, pénétrèrent de force dans la cuisine.

– Votre patron est là ? fit l'un d'eux brutalement. Allons, ouste, pas la peine de mentir. Je suis le commissaire Marescal et j'ai un mandat contre lui.

Livide, tremblante, elle murmura :

– Dans son bureau.

– Conduisez-nous.

Il appliqua sa main sur la bouche de Victoire pour qu'elle ne pût avertir son maître, et on la fit marcher le long d'un corridor au bout duquel elle désigna une pièce.

L'adversaire n'eut pas le temps de se mettre en garde. Il fut empoigné, renversé, attaché, et expédié ainsi qu'un colis. Marescal lui jeta simplement :

– Vous êtes le chef des bandits du rapide. Votre nom, Raoul de Limésy.

Et s'adressant à ses hommes

– Au dépôt. Voici le mandat. Et de la discrétion, hein ! Pas un mot sur la personnalité du « client ». Tony, vous répondez de lui, hein ? Vous aussi, Labonce ? Emmenez-le. Et rendez-vous à trois heures devant la maison de Brégeac. Ce sera le tour de la demoiselle et l'exécution du beau-père.

Quatre hommes emmenèrent le client. Marescal retint le cinquième, Sauvinoux.

Aussitôt il visita le bureau et fit main basse sur quelques papiers et objets insignifiants. Mais ni lui ni son acolyte Sauvinoux ne trouvèrent ce qu'ils cherchaient, la bouteille où quinze jours auparavant, sur le trottoir, Marescal avait eu le temps de lire : « Eau de Jouvence ».

Ils allèrent déjeuner dans un restaurant voisin. Puis ils revinrent. Marescal s'acharnait.

Enfin, à deux heures un quart, Sauvinoux dénicha, sous le marbre d'une cheminée, la fameuse bouteille. Elle était munie d'un bouchon et rigoureusement cachetée de cire rouge.

Marescal la secoua et la plaça devant la clarté d'une ampoule électrique elle contenait un mince rouleau de papier.

Il hésita. Lirait-il ce papier ?

– Non... non... pas encore !... Devant Brégeac !... Bravo, Sauvinoux, vous avez bien manœuvré, mon garçon.

Sa joie débordait, et il partit en murmurant :

– Cette fois, nous sommes près du but. Je tiens Brégeac entre mes deux mains, et je n'ai qu'à serrer l'étau. Quant à la petite, plus personne pour la défendre ! Son amoureux est à l'ombre. À nous deux, ma chérie !

## *Sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?*

### Table des matières

Vers deux heures, ce même jour, « la petite », comme disait Marescal, s'habillait. Un vieux domestique, du nom de Valentin, qui composait maintenant tout le personnel de la maison, lui avait servi à manger dans sa chambre, et l'avait prévenue que Brégeac désirait lui parler.

Elle relevait à peine de maladie. Pâle, très faible, elle se contraignait à demeurer droite et la tête haute pour paraître devant l'homme qu'elle détestait. Elle mit du rouge à ses lèvres, du rouge à ses joues, et descendit.

Brégeac l'attendait au premier étage, dans son cabinet de travail, une grande pièce aux volets clos, et qu'une ampoule éclairait.

– Assieds-toi, dit-il.

– Non.

– Assieds-toi. Tu es fatiguée.

– Dites-moi tout de suite ce que vous avez à me dire, afin que je remonte chez moi.

Brégeac marcha quelques instants dans la pièce. Il montrait un visage agité et soucieux. Furtivement, il observait Aurélie, avec autant d'hostilité que de passion, comme un homme qui se heurte à une volonté indomptable. Il avait pitié d'elle aussi.

Il s'approcha, et lui mettant la main sur l'épaule, la fit asseoir de force.

– Tu as raison, dit-il, ce ne sera pas long. Ce que j'ai à te communiquer peut être dit en quelques mots. Tu décideras ensuite.

Ils étaient l'un près de l'autre, et plus éloignés cependant l'un de l'autre que deux adversaires, Brégeac le sentit. Toutes les paroles qu'il prononcerait ne feraient qu'élargir l'abîme entre eux. Il crispa les poings et articula :

– Alors tu ne comprends pas encore que nous sommes entourés d'ennemis, et que la situation ne peut pas durer ?

Elle dit entre ses dents :

– Quels ennemis ?

– Eh ! fit-il, tu ne l'ignores pas, Marescal... Marescal qui te déteste, et qui veut se venger.

Et tout bas, gravement, il expliqua :

– Écoute, Aurélie, on nous surveille depuis quelque temps. Au ministère on fouille mes tiroirs. Supérieurs et inférieurs, tout le monde est ligué contre moi. Pourquoi ? Parce qu'ils sont tous plus ou moins à la solde de Marescal, et parce que tous ils le savent puissant près du ministre. Or, toi et moi, nous sommes liés l'un à l'autre, ne fût-ce que par sa haine. Et nous sommes liés par notre passé, qui est le même, que tu le veuilles ou non. Je t'ai élevée. Je suis ton tuteur. Ma ruine c'est la tienne. Et je me demande même si ce n'est pas toi que l'on veut atteindre, pour des motifs que j'ignore. Oui, j'ai l'impression, à certains symptômes, qu'on me laisserait tranquille à la rigueur, mais que tu es menacée directement.

Elle parut défaillir.

– Quels symptômes ?

Il répondit :

– C'est pis que cela. J'ai reçu une lettre anonyme sur papier du ministère... une lettre absurde, incohérente, où je suis averti que des poursuites vont commencer contre toi.

Elle eut l'énergie de dire :

– Des poursuites ? Vous êtes fou ! Et c'est parce qu'une lettre anonyme ?...

– Oui, je sais, fit-il. Quelque subalterne qui aura recueilli un de ces bruits stupides... Mais, tout de même, Marescal est capable de toutes les machinations.

– Si vous avez peur, allez-vous-en.

– C'est pour toi que j'ai peur Aurélie.

– Je n'ai rien à craindre.

– Si. Cet homme a juré de te perdre.

– Alors, laissez-moi partir.

– Tu en aurais donc la force ?

– J'aurais toute la force qu'il faudrait pour quitter cette prison où vous me tenez, et pour ne plus vous voir.

Il eut un geste découragé.

– Tais-toi... Je ne pourrais pas vivre... J'ai trop souffert pendant ton absence. J'aime mieux tout, tout plutôt que d'être séparé de toi. Ma vie entière dépend de ton regard, de ta vie...

Elle se dressa, et avec indignation, toute frémissante :

– Je vous défends de me parler ainsi. Vous m'avez juré que je n'entendrais plus jamais un mot de cette sorte, un de ces mots abominables...

Tandis qu'elle retombait assise, aussitôt épuisée, il s'éloignait d'elle et se jetait dans un fauteuil, la tête entre ses mains, les épaules secouées de sanglots, comme un homme vaincu, pour qui l'existence est un fardeau intolérable.

Après un long silence, il reprit, l'intonation sourde :

– Nous sommes plus ennemis encore qu'avant ton voyage. Tu es revenue toute différente. Qu'as-tu donc fait, Aurélie, non pas à Sainte-Marie, mais durant les trois premières semaines où je te cherchais comme un fou, sans penser au couvent ? Ce misérable Guillaume, tu ne l'aimais pas, cela je le sais... Cependant, tu l'as suivi. Pourquoi ? Et qu'est-il advenu de vous deux ? Qu'est-il advenu de lui ? J'ai l'intuition d'événements très graves, qui se sont produits... On te sent inquiète. Dans ton délire, tu parlais comme quelqu'un qui fuit sans cesse, et tu voyais du sang, des cadavres...

Elle frissonna.

– Non, non, ce n'est pas vrai... vous avez mal entendu.

– Je n'ai pas mal entendu, fit-il, en hochant la tête. Tiens, en ce moment même, tes yeux sont effarés... On croirait que ton cauchemar continue...

Il se rapprocha, et lentement :

– Tu as besoin d'un grand repos, ma pauvre petite. Et c'est cela que je viens te proposer. Ce matin, j'ai demandé un congé, et nous nous en irons. Je te fais le serment que je ne dirai pas un seul mot qui puisse t'offenser. Bien plus, je ne te parlerai pas de ce secret que tu aurais dû me confier, puisqu'il m'appartient comme à toi. Je n'essaierai pas de lire au fond de tes yeux où il se cache, et où j'ai tenté si souvent, par la force, je m'en accuse, de déchiffrer l'énigme impénétrable. Je laisserai tes yeux tranquilles, Aurélie. Je ne te regarderai plus. Ma promesse est formelle. Mais viens, ma pauvre petite. Tu me fais pitié. Tu souffres. Tu attends je ne sais pas quoi, et ce n'est que le malheur qui peut répondre à ton appel. Viens.

Elle gardait le silence avec une obstination farouche. Entre eux c'était le désaccord irrémédiable, l'impossibilité de prononcer une parole qui ne fût une blessure ou un outrage. L'odieuse passion de Brégeac les séparait plus que tant de choses passées, et tant de raisons profondes qui les avaient toujours heurtés l'un à l'autre.

– Réponds, dit-il.

Elle déclara fermement :

– Je ne veux pas. Je ne peux plus supporter votre présence. Je ne peux plus vivre dans la même maison que vous. À la première occasion, je partirai.

– Et, sans doute, pas seule, ricana-t-il, pas plus seule que la première fois... Guillaume, n'est-ce pas ?

– J'ai chassé Guillaume.

– Un autre alors. Un autre que tu attends, j'en ai la conviction. Tes yeux ne cessent de chercher... tes oreilles d'écouter... Ainsi, en ce moment...

La porte du vestibule s'était ouverte et refermée.

– Qu'est-ce que je disais ? s'écria Brégeac, avec un rire mauvais. On croirait vraiment que tu espères... et que quelqu'un va venir. Non, Aurélie, nul ne viendra, ni Guillaume, ni un autre. C'est Valentin que j'avais envoyé au ministère pour prendre mon courrier. Car je n'irai pas tantôt.

Les pas du domestique montèrent les marches du premier étage et traversèrent l'antichambre. Il entra.

– Tu as fait la commission, Valentin ?

– Oui, monsieur.

– Il y avait des lettres, des signatures à donner ?

– Non, monsieur.

– Tiens, c'est drôle. Mais le courrier ?...

– Le courrier venait d'être remis à M. Marescal.

– Mais de quel droit Marescal a-t-il osé ?... Il était là, Marescal ?

– Non monsieur. Il était venu et reparti aussitôt.

– Reparti ?... à deux heures et demie ! Affaire de service, alors ?

– Oui, monsieur.

– Tu as essayé de savoir ?...

– Oui, mais on ne savait rien dans les bureaux.

– Il était seul ?

– Non, avec Labonce, Tony et Sauvinoux.

– Avec Labonce et Tony ! s'exclama Brégeac. Mais, en ce cas, il s'agit d'une arrestation ! Comment n'ai-je pas été prévenu ? Que se passe-t-il donc ?

Valentin se retira. Brégeac s'était remis à marcher et répétait pensivement :

– Tony, l'âme damnée de Marescal... Labonce, un de ses favoris... et tout cela en dehors de moi...

Cinq minutes s'écoulèrent. Aurélie le regardait anxieusement. Tout à coup il marcha vers l'une des fenêtres, dont il entrouvrit un des volets. Un cri lui échappa et il revint en balbutiant :

– Ils sont là au bout de la rue... ils guettent.

– Qui ?

– Tous les deux... les acolytes de Marescal. Tony et Labonce.

– Eh bien ? murmura-t-elle.

– Eh bien, ce sont ces deux-là qu'il emploie toujours dans les cas graves. Ce matin encore, c'est avec eux qu'il a opéré dans le quartier.

– Ils sont là ? dit Aurélie.

– Ils sont là. Je les ai vus.

– Et Marescal va venir ?

– Sans aucun doute. Tu as entendu ce que disait Valentin.

– Il va venir... il va venir, balbutia-t-elle.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda Brégeac, étonné de son émoi.

– Rien, fit-elle, en se dominant. Malgré soi, on s'effraie, mais il n'y a aucune raison.

Brégeac réfléchit. Lui aussi, il cherchait à dominer ses nerfs, et il répéta :

– Aucune raison, en effet. On s'emballe, le plus souvent, pour des motifs puérils. Je vais aller les interroger et je suis sûr que tout s'expliquera. Mais oui, absolument sûr. Car enfin les événements permettent plutôt de croire que ce n'est pas nous, mais la maison d'en face qui est en surveillance.

Aurélie releva la tête.

– Quelle maison ?

– L'affaire dont je te parlais... un individu qu'ils ont arrêté ce matin, à midi. Ah ! Si tu avais vu Marescal, quand il a quitté son bureau, à onze heures ! Je l'ai rencontré. Il avait une expression de contentement et de haine féroce... C'est cela qui m'a troublé. On ne peut avoir une telle haine,

*dans sa vie, que contre une personne. Et c'est moi qu'il hait ainsi ou plutôt nous deux. Alors j'ai pensé que la menace nous concernait.*

*Aurélie s'était dressée, plus pâle encore.*

*– Que dites-vous ? Une arrestation en face ?*

*– Oui, un certain Limésy, qui se donne comme explorateur... un baron de Limésy. À une heure j'ai eu des nouvelles au ministère. On venait de l'écrouer au Dépôt.*

*Elle ignorait le nom de Raoul, mais elle ne doutait pas qu'il ne s'agît de lui, et elle demanda, la voix tremblante :*

*– Qu'a-t-il fait ? Qui est-ce, ce Limésy ?*

*– D'après Marescal, ce serait l'assassin du rapide, le troisième complice que l'on recherche.*

*Aurélie fut près de tomber. Elle avait un air de démente et de vertige et tâtonnait dans le vide pour trouver un point d'appui.*

*– Que se passe-t-il, Aurélie ? Quel rapport cette affaire ?...*

*– Nous sommes perdus, gémit-elle.*

*– Que veux-tu dire ?*

*– Vous ne pouvez pas comprendre...*

*– Explique-toi. Tu connais cet homme ?*

*– Oui... oui... il m'a sauvée, il m'a sauvée de Marescal, et de Guillaume également, et de ce Jodot que vous recevez ici... Il nous aurait sauvés encore aujourd'hui.*

*Il l'observait avec stupeur.*

*– C'est lui que tu attendais ?*

*– Oui, fit-elle, l'intonation distraite. Il m'avait promis d'être là... J'étais tranquille... Je lui ai vu accomplir de telles choses... se moquer de Marescal...*

*– Alors ?... demanda Brégeac.*

*– Alors, répondit-elle, du même ton égaré, il vaudrait peut-être mieux nous mettre à l'abri... Vous comme moi... Il y a des histoires que l'on pourrait interpréter contre vous... des histoires d'autrefois...*

*– Tu es folle ! dit Brégeac bouleversé. Il n'y a rien eu... Pour ma part, je ne crains rien.*

*Malgré ses dénégations, il sortait de la pièce et entraînait la jeune fille sur le palier. Ce fut elle, au dernier moment, qui résista.*



– Et puis, non, à quoi bon ? Nous serons sauvés... Il viendra... il s'évadera... Pourquoi ne pas l'attendre ?

– On ne s'évade pas du Dépôt.

– Vous croyez ? Ah ! Mon Dieu, quelle horreur que tout cela !

Elle ne savait à quoi se résoudre. Des idées affreuses tourbillonnaient dans son cerveau de convalescente... la peur de Marescal... et puis l'arrestation imminente... la police qui allait se précipiter et lui tordre les poignets.

L'épouvante de son beau-père la décida. Emportée dans un souffle de tempête, elle courut jusqu'à sa chambre et réapparut aussitôt avec un sac de voyage à la main. Brégeac s'était aussi préparé. Ils avaient l'air de deux criminels qui ne peuvent plus rien attendre que d'une fuite éperdue. Ils descendirent l'escalier, traversèrent le vestibule.

À cet instant même, on sonna.

– Trop tard, souffla Brégeac.

– Mais non, dit-elle, soulevée d'espoir. C'est peut-être lui qui arrive et qui va...

Elle pensait à son ami de la terrasse, au couvent. Il avait juré de ne jamais l'abandonner, et qu'à la dernière minute même il saurait la sauver. Des obstacles, est-ce qu'il y en avait pour lui ? N'était-il pas le maître des événements et des personnes ?

On sonna de nouveau.

Le vieux domestique sortait de la salle à manger.

– Ouvrez, lui dit Brégeac, à voix basse.

On percevait des chuchotements et des bruits de bottes de l'autre côté. Quelqu'un frappa.

– Ouvrez donc, répéta Brégeac.

Le domestique obéit.

Dehors, Marescal se présentait, accompagné de trois hommes, de ces hommes à tournure spéciale que la jeune fille connaissait bien. Elle s'adossa à la rampe de l'escalier, en gémissant, si bas que Brégeac seul l'entendit :

– Ah ! Mon Dieu, ce n'est pas lui.

En face de son subalterne, Brégeac se redressa.

– Que voulez-vous, monsieur ? Je vous avais défendu de revenir ici. Marescal répondit en souriant :

- *Affaire de service, monsieur le directeur. Ordre du ministre.*
- *Ordre qui me concerne ?*
- *Qui vous concerne, ainsi que mademoiselle.*
- *Et qui vous oblige à demander l'assistance de trois de ces hommes ?*

*Marescal se mit à rire.*

– *Ma foi, non !... le hasard... Ils se promenaient par là... et nous causions... Mais, pour peu que cela vous contrarie...*

*Il entra, et vit les deux valises.*

– *Eh ! Eh ! Un petit voyage... Une minute de plus... et ma mission échouait.*

– *Monsieur Marescal, prononça fermement Brégeac, si vous avez une mission à remplir, une communication à me faire, finissons-en, et tout de suite, ici même.*

*Le commissaire se pencha, et durement :*

– *Pas de scandale, Brégeac, pas de bêtises. Personne ne sait encore rien, pas même mes hommes. Expliquons-nous dans votre cabinet.*

– *Personne ne sait rien... de quoi, monsieur ?*

– *De ce qui se passe, et qui a quelque gravité. Si votre belle-fille ne vous en a pas parlé, peut-être avouera-t-elle qu'une explication, sans témoins, est préférable. C'est votre avis, mademoiselle ?*

*Blanche comme une morte, sans quitter la rampe, Aurélie semblait prête à défaillir.*

*Brégeac la soutint et déclara :*

– *Montons.*

*Elle se laissa conduire, Marescal prit le temps de faire entrer ses hommes.*

– *Ne bougez pas du vestibule, tous les trois, et que personne n'entre ni ne sorte, hein ! Vous, le domestique, enfermez-vous dans votre cuisine. S'il y avait du grabuge là-haut, je donne un coup de sifflet, et Sauvinoux arrive à la rescousse. Convenu ?*

– *Convenu, répondit Labonce.*

– *Pas d'erreur possible ?*

– *Mais non, patron. Vous savez bien qu'on n'est pas des collégiens, et qu'on vous suivra comme un seul homme.*

– *Même contre Brégeac ?*

– *Parbleu !*

– Ah ! La bouteille... Donne-la-moi, Tony !

Il saisit la bouteille, ou plutôt le carton qui la contenait et, vivement, ses dispositions bien arrêtées, il escalada les marches, et franchit en maître le cabinet de travail d'où on l'avait chassé ignominieusement, il n'y avait pas six mois. Quelle victoire pour lui ! Et avec quelle insolence ! Il la fit sentir, se promenant d'un pas massif et le talon sonore, et contemplant tour à tour des portraits accrochés au mur, et qui représentaient Aurélie, Aurélie enfant, petite fille, jeune fille...

Brégeac essaya bien de protester. Tout de suite, Marescal le remit en place.

– Inutile, Brégeac. Votre faiblesse, voyez-vous, c'est que vous ne connaissez pas les armes que j'ai contre mademoiselle, et par conséquent contre vous. Quand vous les connaîtrez, peut-être penserez-vous que votre devoir est de vous incliner.

L'un en face de l'autre, les deux ennemis, debout, se menaçaient du regard. Leur haine était égale, faite d'ambitions opposées, d'instincts contraires, et surtout d'une rivalité de passion que les événements exaspéraient. Près d'eux, Aurélie attendait, assise, toute droite, sur une chaise.

Chose curieuse, et qui frappa Marescal, elle semblait s'être reprise. Toujours lasse, la physionomie contractée, elle n'avait plus, cependant, comme au début de l'attaque, son air de proie impuissante et traquée. Elle gardait cette attitude rigide qu'il lui avait vue sur le banc de Sainte-Marie. Ses yeux, grands ouverts, mouillés de larmes qui coulaient le long de ses joues pâles, étaient fixes. À quoi pensait-elle ? Au fond de l'abîme, parfois, on se redresse. Croyait-elle que lui, Marescal, serait accessible à la pitié ? Avait-elle un plan de défense qui lui permettrait d'échapper à la justice et au châtement ?

Il heurta la table d'un coup de poing.

– Nous allons bien voir !

Et, laissant de côté la jeune fille, tout contre Brégeac, si près que l'autre dut reculer d'un pas, il lui dit :

– Ce sera bref. Des faits, des faits seulement, dont quelques-uns vous sont connus, Brégeac, comme ils le sont de tous, mais dont la plupart n'ont eu d'autre témoin que moi, ou bien n'ont été constatés que par moi.

*N'essayez pas de les nier ; je vous les dis tels qu'ils furent, dans leur simplicité. Les voici, en procès-verbal. Donc, le 26 avril dernier...*

*Brégeac tressaillit.*

*– Le 26 avril, c'est le jour de notre rencontre, boulevard Haussmann.*

*– Oui, le jour où votre belle-fille est partie de chez vous.*

*Et Marescal ajouta nettement :*

*– Et c'est aussi le jour où trois personnes ont été tuées dans le rapide de Marseille.*

*– Quoi ? Quel rapport y a-t-il ? demanda Brégeac interdit.*

*Le commissaire lui fit signe de patienter. Toutes choses seraient énoncées à leur place, dans leur ordre chronologique, et il continua :*

*– Donc, le 26 avril, la voiture numéro cinq de ce rapide n'était occupée que par quatre personnes. Dans le premier compartiment, une Anglaise, miss Bakefield, voleuse, et le baron de Limésy, soi-disant explorateur. Dans le compartiment de tête, deux hommes, les frères Loubeaux, résidant à Neuilly-sur-Seine.*

*La voiture suivante, la quatrième, outre plusieurs personnes qui n'ont joué aucun rôle, et qui ne se rendirent compte de rien, emportait d'abord un commissaire aux recherches internationales, et un jeune homme et une jeune fille, seuls dans un compartiment dont ils avaient éteint la lumière et baissé les stores, comme des voyageurs endormis, et que nul ne put ainsi remarquer, pas même le commissaire. Ce commissaire, c'était moi, qui filait miss Bakefield. Le jeune homme c'était Guillaume Ancivel, coulissier et cambrioleur, assidu de cette maison, et qui partait furtivement avec sa compagne.*

*– Vous mentez ! Vous mentez s'écria Brégeac, avec indignation. Aurélie est au-dessus de tout soupçon.*

*– Je ne vous ai pas dit que cette compagne fût mademoiselle, riposta Marescal.*

*Et Marescal poursuivit froidement :*

*– Jusqu'à Laroche, rien. Une demi-heure encore... toujours rien. Puis le drame violent, brusque. Le jeune homme et la jeune fille sortent de l'ombre et passent de la voiture quatre à la voiture cinq. Ils sont camouflés. Longues blouses grises, casquettes et masques. Tout de suite, à l'arrière de la voiture cinq, le baron de Limésy les attend. À eux trois ils assassinent et dévalisent miss Bakefield. Puis le baron se fait attacher par ses complices, lesquels*

courent à l'avant, tuent et dévalisent les deux frères. Au retour, rencontre du contrôleur. Bataille. Ils s'enfuient, tandis que le contrôleur trouve le baron de Limésy attaché comme une victime, et soi-disant dévalisé aussi. Voilà le premier acte. Le second c'est la fuite par les remblais et les bois. Mais l'éveil est donné. Je m'informe. Je prends vivement les dispositions nécessaires. Résultat : les deux fuyards sont cernés. L'un d'eux s'échappe. L'autre est arrêté et enfermé. On m'avertit. Je vais vers lui, dans l'ombre où il se dissimulait. C'est une femme.

Brégeac avait reculé de plus en plus et vacillait comme un homme ivre. Acculé au dossier d'un fauteuil, il balbutia :

– Vous êtes fou !... Vous dites des choses incohérentes !... Vous êtes fou !...

Marescal continua, inflexible :

– J'achève. Grâce au pseudo-baron, dont j'eus tort de ne pas me méfier, la prisonnière se sauve et rejoint Guillaume Ancivel. Je retrouve leurs traces à Monte-Carlo. Puis je perds du temps. Je cherche en vain... jusqu'au jour où j'ai l'idée de revenir à Paris, et de voir si vos investigations, à vous Brégeac, n'étaient pas plus heureuses et si vous aviez découvert la retraite de votre belle-fille. C'est ainsi que j'ai pu vous précéder de quelques heures au couvent de Sainte-Marie et parvenir à certaine terrasse où mademoiselle se laissait conter fleurette. Seulement, l'amoureux a changé ; au lieu de Guillaume Ancivel, c'est le baron de Limésy, c'est-à-dire le troisième complice.

Brégeac écoutait avec épouvante ces monstrueuses accusations. Tout cela devait lui sembler si implacablement vrai, cela expliquait si logiquement ses propres intuitions, et correspondait si rigoureusement aux demi-confidences qu'Aurélie venait de lui faire à propos de son sauveur inconnu, qu'il n'essayait plus de protester. De temps à autre, il observait la jeune fille, qui demeurait immobile et muette dans sa posture rigide. Les mots ne paraissaient pas l'atteindre. Plutôt que ces mots, on eût dit qu'elle écoutait les bruits du dehors. Est-ce qu'elle espérait encore une impossible intervention ?

– Et alors ? fit Brégeac.

– Alors, répliqua le commissaire, grâce à lui, elle réussit une fois de plus à s'échapper. Et je vous avoue que j'en ris aujourd'hui, puisque...

Il baissa le ton.

– Puisque j’ai ma revanche... et quelle revanche, Brégeac ! Hein, vous rappelez-vous ?... il y a six mois ?... on m’a chassé comme un valet... avec un coup de pied, pourrait-on dire... Et puis... et puis... je la tiens, la petite... Et c’est fini.

Il tourna le poing comme pour fermer à clef une serrure, et le geste était si précis, indiquait si nettement son effroyable volonté à l’égard d’Aurélie que Brégeac s’écria :

– Non, non, ce n’est pas vrai, Marescal ?... N’est-ce pas ? Vous n’allez pas livrer cette enfant ?...

– Là-bas, à Sainte-Marie, dit Marescal durement, je lui ai offert la paix, elle m’a repoussé... tant pis pour elle ! Aujourd’hui, c’est trop tard.

Et, comme Brégeac s’approchait et lui tendait les mains d’un air de supplication, il coupa court aux prières.

– Inutile ! Tant pis pour elle ! Tant pis pour vous !... Elle n’a pas voulu de moi... elle n’aura personne. Et c’est justice. Payer sa dette pour les crimes commis, c’est me la payer à moi, pour le mal qu’elle m’a fait. Il faut qu’elle soit châtiée, et je me venge en la châtiant. Tant pis pour elle !

Il frappait du pied ou scandait ses imprécations à coups de poing sur la table. Obéissant à sa nature grossière, il mâchonnait des injures à l’adresse d’Aurélie.

– Regardez-la donc, Brégeac ! Est-ce qu’elle y pense seulement à me demander pardon, elle ? Si vous courbez le front, est-ce qu’elle s’humilie ? Et savez-vous pourquoi ce mutisme, cette énergie contenue et intraitable ? Parce qu’elle espère, encore, Brégeac ! Oui, elle espère, j’en ai la conviction. Celui qui l’a sauvée trois fois de mes griffes la sauvera une quatrième fois.

Aurélie ne bougeait pas.

Il saisit brusquement le cornet d’un appareil téléphonique, et demanda la préfecture de Police.

– Allô, la préfecture ? Mettez-moi en communication avec M. Philippe, de la part de M. Marescal.

Se tournant alors vers la jeune fille, il lui appliqua contre l’oreille le récepteur libre.

Aurélie ne bougea pas.

À l’extrémité de la ligne, une voix répliqua. Le dialogue fut bref.

– C’est toi, Philippe ?

– Marescal ?  
– Oui. Écoute. Il y a près de moi une personne à qui je voudrais donner une certitude. Réponds carrément à ma question.  
– Parle.  
– Où étais-tu ce matin, à midi ?  
– Au Dépôt, comme tu m'en avais prié. J'ai reçu l'individu que Labonce et Tony amenaient de ta part.  
– Où l'avions-nous cueilli ?  
– Dans l'appartement qu'il habite rue de Courcelles, en face même de Brégeac.  
– On l'a écroué ?  
– Devant moi.  
– Sous quel nom ?  
– Baron de Limésy.  
– Inculpé de quoi ?  
– D'être le chef des bandits dans l'affaire du rapide.  
– Tu l'as revu depuis ce matin ?  
– Oui, tout à l'heure, au service anthropométrique. Il y est encore.  
– Merci, Philippe. C'est ce que je voulais savoir. Adieu.  
Il raccrocha le récepteur et s'écria :  
– Hein ! Ma belle Aurélie, voilà où il en est, le sauveur ! Coffré ! Bouclé !

Elle prononça :

– Je le savais.

Il éclata de rire.

– Elle le savait ! Et elle attend quand même ! Ah ! Que c'est drôle !

Il a toute la police et toute la justice sur le dos ! C'est une loque, un chiffon, un fétu de paille, une bulle de savon, et elle l'attend ! Les murs de la prison vont s'abattre ! Les gardiens vont lui avancer une auto ! Le voilà ! Il va entrer par la cheminée, par le plafond !

Il était hors de lui et secouait brutalement par l'épaule la jeune fille, impassible et distraite.

– Rien à faire, Aurélie ! Plus d'espoir ! Le sauveur est fichu. Claquemuré, le baron. Et, dans une heure, ce sera ton tour, ma jolie ! Les cheveux coupés ! Saint-Lazare ! La cour d'assises ! Ah ! Coquine. J'ai assez pleuré pour tes beaux yeux verts, et c'est à eux...

*Il n'acheva pas. Derrière lui, Brégeac s'était dressé, et l'avait agrippé au cou de ses deux mains fébriles. L'acte avait été spontané. Dès la première seconde où Marescal avait touché l'épaule de la jeune fille, il s'était glissé vers lui, comme révolté par un tel outrage. Marescal fléchit sous l'élan, et les deux hommes roulèrent sur le parquet.*

*Le combat fut acharné. L'un et l'autre y mettaient une rage que leur rivalité haineuse exacer bait, Marescal plus vigoureux et plus puissant, mais Brégeac soulevé d'une telle fureur que le dénouement demeura longtemps incertain.*

*Aurélie les regardait avec horreur, mais ne bougeait pas. Tous deux étaient ses ennemis, pareillement exécra bles.*

*À la fin, Marescal, qui avait secoué l'étreinte et dénoué les mains meurtrières, cherchait visiblement à atteindre sa poche et à attirer son browning. Mais l'autre lui tordait le bras, et tout au plus réussit-il à saisir son sifflet qui pendait à sa chaîne de montre. Un coup strident retentit. Brégeac redoubla d'efforts pour prendre de nouveau son adversaire à la gorge. La porte fut ouverte. Une silhouette bondit dans la pièce et se précipita sur les adversaires. Presque aussitôt Marescal se trouvait libre et Brégeac apercevait à dix centimètres de ses yeux le canon d'un revolver.*

*– Bravo, Sauvinoux ! s'écria Marescal. L'incident vous sera compté pour de bon, mon ami.*

*Sa colère était si forte qu'il eut la lâcheté de cracher à la figure de Brégeac.*

*– Misérable ! Bandit ! Et tu t'imagines que tu en seras quitte à si bon marché ? Ta démission d'abord, et tout de suite... Le ministre l'exige... Je l'ai dans ma poche. Tu n'as qu'à signer.*

*Il exhiba un papier.*

*– Ta démission et les aveux d'Aurélie, je les ai rédigés d'avance... Ta signature, Aurélie... Tiens, lis... « J'avoue que j'ai participé au crime du rapide, le 26 avril dernier, que j'ai tiré sur les frères Loubeaux... j'avoue que... » Enfin toute ton histoire résumée... Pas la peine de lire... Signe !... Ne perdons pas de temps !*

*Il avait trempé son porte-plume dans l'encre et s'obstinait à le lui mettre de force entre les doigts.*

*Lentement, elle écarta la main du commissaire, prit le porte-plume, et signa, selon la volonté de Marescal, sans prendre la peine de lire. L'écriture*



*fut posée. La main ne tremblait pas.*

*– Ah ! dit-il avec un soupir de joie... voilà qui est fait ! Je ne croyais pas que cela irait si vite. Un bon point, Aurélie. Tu as compris la situation. Et toi, Brégeac ?*

*Celui-ci hocha la tête. Il refusait.*

*– Hein ! Quoi ? Monsieur refuse ? Monsieur se figure qu'il va rester à son poste ? De l'avancement peut-être, hein ? De l'avancement comme beau-père d'une criminelle ? Ah ! Elle est bonne, celle-là ! Et tu continuerais à me donner des ordres, à moi, Marescal ? Non, mais tu en as de drôles, camarade. Crois-tu donc que le scandale ne suffira pas à te déboulonner, et que demain, quand on lira dans les journaux l'arrestation de la petite, tu ne seras pas obligé...*

*Les doigts de Brégeac se refermèrent sur le porte-plume qu'on lui tendait. Il lut la lettre de démission, hésita.*

*Aurélie lui dit :*

*– Signez, monsieur.*

*Il signa.*

*– Ça y est, dit Marescal, en empochant les deux papiers. Les aveux et la démission. Mon supérieur à bas, ce qui donne une place libre, et elle m'est promise ! Et la petite en prison, ce qui me guérira peu à peu de l'amour qui me rongeait.*

*Il dit cela cyniquement, montrant le fond de son âme, et il ajouta avec un rire cruel :*

*– Et ce n'est pas tout, Brégeac, car je ne lâche pas la partie, et j'irai jusqu'au bout.*

*Brégeac sourit amèrement.*

*– Vous voulez aller plus loin encore ? Est-ce bien utile ?*

*– Plus loin, Brégeac. Les crimes de la petite, c'est parfait. Mais doit-on s'en tenir là ?*

*Il plongeait ses yeux dans les yeux de Brégeac qui murmura :*

*– Que voulezvous dire ?*

*– Tu le sais ce que je veux dire, et si tu ne le savais pas, et si ce n'était pas vrai, tu n'aurais pas signé, et tu n'admettrais pas que je parle sur ce ton. Ta résignation, c'est un aveu..., et si je peux te tutoyer, Brégeac, c'est parce que tu as peur.*

*L'autre protesta :*

– Je n’ai pas peur. Je supporterai le poids de ce qu’a fait cette malheureuse dans un moment de folie.

– Et le poids de ce que tu as fait, Brégeac.

– En dehors de cela il n’y a rien.

– En dehors de cela, continua Marescal, l’intonation sourde, il y a le passé. Le crime d’aujourd’hui, n’en causons plus. Mais celui d’autrefois, Brégeac ?

– Celui d’autrefois ? Quel crime ? Que signifie ?...

Marescal frappa du poing, argument suprême chez lui et que soulignait toujours une explosion de colère.

– Des explications ? C’est moi qui en réclame. Hein ? Que signifie certaine expédition au bord de la Seine, récemment, un dimanche matin ?... Et ta faction devant la villa abandonnée ?... et ta poursuite de l’homme à la poche ? Hein ! Dois-je te rafraîchir la mémoire et te rappeler que cette villa était celle des frères que ta belle-fille a supprimés et que cet individu est un nommé Jodot que je fais rechercher actuellement ? Jodot, l’associé des deux frères... Jodot que j’ai rencontré jadis dans cette maison... Hein comme tout cela s’enchaîne... et comme on entrevoit le rapport entre toutes ces machinations !...

Brégeac haussa les épaules et marmotta :

– Absurdités... Hypothèses imbéciles...

– Hypothèses, oui, impressions auxquelles je ne m’arrêtais pas autrefois quand je venais ici, et lorsque je flairais, comme un bon chien de chasse, tout ce qu’il y avait d’embarras, de réticence, d’appréhension confuse dans tes actes et dans tes paroles... mais hypothèses qui se sont confirmées peu à peu depuis quelque temps... et que nous allons changer en certitudes, Brégeac... oui, toi et moi... et sans qu’il te soit possible de l’esquiver... une preuve irrécusable, un aveu, Brégeac, que tu vas faire à ton insu... là... tout de suite...

Il prit le carton qu’il avait apporté et déposé sur la cheminée, et le défilâ. Il contenait un de ces étuis de paille qui servent à protéger les bouteilles. Il y en avait une que Marescal tira, et qu’il planta devant Brégeac.

– Voilà, camarade. Tu la reconnais, n’est-ce pas ? C’est elle que tu as volée au sieur Jodot, et que je t’ai reprise, et qu’un autre m’a dérobée devant toi. Cet autre ? Tout simplement le baron de Limésy, chez qui je l’ai

*trouvée tantôt. Hein ! Comprends-tu ma joie ? Un vrai trésor cette bouteille. La voici, Brégeac, avec son étiquette et la formule d'une eau quelconque... l'eau de Jouvence. La voici, Brégeac ! Limésy l'a munie d'un bouchon et cachetée de cire rouge. Regarde bien... on voit un rouleau de papier à l'intérieur. C'est cela que tu voulais certainement reprendre à Jodot, quelque aveu, sans doute... une pièce compromettante de ton écriture... Ah ! Mon pauvre Brégeac !...*

*Il triomphait. Tout en faisant sauter la cire et en débouchant la bouteille, il lançait au hasard des mots et des interjections :*

*– Marescal célèbre dans le monde entier !... Arrestation des assassins du rapide !... le passé de Brégeac !... Que de coups de théâtre dans l'enquête et aux assises !... Sauvinoux, tu as les menottes pour la petite ? Appelle Labonce et Tony... Ah ! La victoire... la victoire complète...*

*Il renversa la bouteille. Le papier s'échappa. Il le déplia. Et emporté par ses discours fougueux comme un coureur que son élan précipite au-delà du but, il lut, sans penser d'abord à la signification de ce qu'il disait*

*– Marescal est une gourde.*

*Des mots qui valent des actes*[Table des matières](#)

Il y eut un silence de stupeur où se prolongeait la phrase inconcevable. Marescal était ahuri, comme un boxeur qui va s'écrouler à la suite d'un coup au creux de l'estomac. Brégeac, toujours menacé par le revolver de Sauvinoux, semblait aussi déconcerté.

Et soudain un rire éclata, rire nerveux, involontaire, mais qui tout de même sonnait gaiement dans l'atmosphère lourde de la pièce. C'était Aurélie, que la face déconfite du commissaire jetait dans cet accès d'hilarité vraiment intempestif. Le fait surtout que la phrase comique avait été prononcée à haute voix par celui-là même qui en était l'objet ridicule, lui tirait les larmes des yeux : « Marescal est une gourde ! »

Marescal la considéra sans dissimuler son inquiétude. Comment pouvait-il advenir que la jeune fille eût une telle crise de joie dans la situation affreuse où elle se trouvait devant lui, pantelante comme elle l'était sous la griffe de l'adversaire ?

« La situation n'est-elle plus la même ? devait-il se dire. Qu'est-ce qu'il y a de changé ? »

Et sans doute faisait-il un rapprochement entre ce rire inopiné et l'attitude étrangement calme de la jeune fille depuis le début du combat. Qu'espérait-elle donc ? Était-il possible qu'au milieu d'événements qui eussent dû la mettre à genoux, elle conservât un point d'appui dont la solidité lui parût inébranlable ?

Tout cela se présentait vraiment sous un aspect désagréable, et laissait entrevoir un piège habilement tendu. Il y avait péril en la demeure. Mais de quel côté la menace ? Comment même admettre qu'une attaque pût se produire alors qu'il n'avait négligé aucune mesure de précaution ?

– Si Brégeac remue, tant pis pour lui..., une balle entre les deux yeux, ordonna-t-il à Sauvinoux.

Il alla jusqu'à la porte et l'ouvrit.

– Rien de nouveau en bas ?

– Patron ?

Il se pencha pardessus la rampe de l'escalier.

– Tony ?... Labonce ?... Personne n'est entré ?

– Personne, patron. Mais il y a donc du grabuge là-haut ?

– Non... non...

De plus en plus désespéré, il retourna vivement vers le cabinet de travail. Brégeac, Sauvinoux et la jeune fille n'avaient pas bougé. Seulement... seulement, il se produisait une chose inouïe, incroyable, unimaginable, fantastique, qui lui coupa les jambes et l'immobilisa dans l'encadrement de la porte. Sauvinoux avait entre les lèvres une cigarette non allumée et le contemplait comme quelqu'un qui demande du feu.

Vision de cauchemar, en opposition si violente avec la réalité que Marescal refusa d'abord d'y attacher le sens qu'elle comportait. Sauvinoux, par une aberration dont il serait puni, voulait fumer et réclamait du feu, voilà tout. Pourquoi chercher plus loin ? Mais peu à peu, la figure de Sauvinoux s'éclaira d'un sourire goguenard où il y avait tant de malice et de bonhomie impertinente que Marescal essaya vainement de se donner le change. Sauvinoux, le subalterne Sauvinoux, devenait insensiblement, dans son esprit, un être nouveau qui n'était plus un agent, et qui, au contraire, passait dans le camp adverse. Sauvinoux, c'était...

Dans les circonstances ordinaires de sa profession, Marescal se serait débattu davantage contre l'assaut d'un fait aussi monstrueux. Mais les événements les plus fantasmagoriques lui semblaient naturels lorsqu'il s'agissait de celui qu'il appelait l'homme du rapide. Bien que Marescal ne voulût pas prononcer, même au fond de lui, la parole d'aveu irrémédiable et se soumettre à une réalité vraiment odieuse, comment se dérober devant l'évidence ? Comment ne pas savoir que Sauvinoux, agent remarquable que le ministre lui avait recommandé huit jours auparavant, n'était autre que le personnage infernal qu'il avait arrêté le matin, et *qui se trouvait actuellement au Dépôt, dans les salles du service anthropométrique ?*

– Tony ! hurla le commissaire, en sortant une seconde fois. Tony ! Labonce ! Montez donc, sacrebleu !

Il appelait, vociférait, se démenait, frappait, se cognait dans la cage de l'escalier comme un bourdon aux vitres d'une fenêtre.

Ses hommes le rejoignirent en hâte. Il bégaya :

– Sauvinoux... Savez-vous ce que c'est que Sauvinoux ? C'est le type de ce matin... le type d'en face, évadé, déguisé...

Tony et Labonce semblaient abasourdis.

Le patron délirait. Il les poussa dans la pièce, puis, s'armant d'un revolver :

– Haut les mains, bandit ! Haut les mains ! Labonce, vise-le, toi aussi.

Sans broncher, ayant dressé sur le bureau un petit miroir de poche, le sieur Sauvinoux commençait soigneusement à se démaquiller. Il avait même déposé près de lui le browning dont il menaçait Brégeac quelques minutes plus tôt.

Marescal fit un saut en avant, saisit l'arme, et recula aussitôt, les deux bras tendus.

– Haut les mains, ou je tire ! Entends-tu, gredin ?

Le « gredin » ne semblait guère s'émouvoir. Face aux brownings braqués à trois mètres de lui, il arrachait quelques poils follets qui dessinaient des côtelettes sur ses joues ou qui donnaient à ses sourcils une épaisseur insolite.

– Je tire ! Je tire ! Tu entends, canaille Je compte jusqu'à trois et je tire ! Une... Deux... Trois.

– Tu vas faire une bêtise, Rodolphe, susurra Sauvinoux.

Rodolphe fit la bêtise. Il avait perdu la tête. Des deux poings, il tira, au hasard, sur la cheminée, sur les tableaux, stupidement, comme un assassin que grise l'odeur du sang et qui plante à coups redoublés un poignard dans le cadavre pantelant. Brégeac se courbait sous la rafale. Aurélie ne risqua pas un geste. Puisque son sauveur ne cherchait pas à la protéger, puisqu'il laissait faire, c'est qu'il n'y avait rien à craindre. Sa confiance était si absolue qu'elle souriait presque. Avec son mouchoir enduit d'un peu de gras, Sauvinoux enlevait le rouge de sa figure. Raoul apparaissait peu à peu.

Six détonations avaient claqué. De la fumée jaillissait. Glaces brisées, éclats de marbre, tableaux crevés... la pièce semblait avoir été prise d'assaut. Marescal, honteux de sa crise de démence, se contint, et dit à ses deux agents :

– Attendez sur le palier. Au moindre appel, venez.

– Voyons, patron, insinua Labonce, puisque Sauvinoux n'est plus Sauvinoux, il vaudrait peut-être mieux emballer le personnage. Il ne m'a

jamais plu à moi, depuis que vous l'avez engagé, la semaine dernière. Ça va ? On le cueille à nous trois ?

– Fais ce que je dis, ordonna Marescal, pour qui la proportion de trois à un n'était sans doute pas suffisante.

Il les refoula et ferma la porte sur eux.

Sauvinoux achevait sa transformation, retournait son veston, arrangeait le nœud de sa cravate et se levait. Un autre homme apparaissait. Le petit policier malingre et pitoyable de tout à l'heure, devenait un gaillard d'aplomb, bien vêtu, élégant et jeune, en qui Marescal retrouvait son persécuteur habituel.

– Je vous salue, mademoiselle, dit Raoul. Puis-je me présenter ? Baron de Limésy, explorateur... et policier depuis une semaine. Vous m'avez reconnu tout de suite, n'est-ce pas ? Oui, je l'ai deviné, en bas, dans le vestibule... Surtout, gardez le silence, mais riez encore, mademoiselle. Ah ! Votre rire, tout à l'heure, comme c'était bon de l'entendre ! Et quelle récompense pour moi !

Il salua Brégeac.

– À votre disposition, monsieur.

Puis, se retournant vers Marescal, il lui dit gaiement :

– Bonjour, mon vieux. Ah ! Toi, par exemple, tu ne m'avais pas reconnu ! Encore maintenant, tu te demandes comment j'ai pu prendre la place de Sauvinoux. Car tu crois à Sauvinoux ! Seigneur tout-puissant ! Dire qu'il y a un homme qui a cru à Sauvinoux, et que cet homme a un grade de grosse légume dans le monde policier ! Mais, mon bon Rodolphe, Sauvinoux n'a jamais existé. Sauvinoux, c'est un mythe. C'est un personnage irréel, dont on a vanté les qualités à ton ministre, et dont ce ministre t'a imposé la collaboration par l'intermédiaire de sa femme. Et c'est ainsi que, depuis dix jours, je suis à ton service, c'est-à-dire que je te dirige dans le bon sens, que je t'ai indiqué le logis du baron de Limésy, que je me suis fait arrêter par moi ce matin, et que j'ai découvert, là où je l'avais cachée, la mirifique bouteille qui proclame cette fondamentale vérité « Marescal est une gourde. »

On eût cru que le commissaire allait s'élancer et prendre Raoul à la gorge. Mais il se maîtrisa. Et Raoul repartit, de ce ton de badinage qui maintenait Aurélie en sécurité, et qui cinglait Marescal comme une cravache :

– T’as pas l’air dans ton assiette, Rodolphe ? Qu’est-ce qui te chatouille ? Ça t’embête que je sois ici et non dans un cachot ? Et tu te demandes comment j’ai pu à la fois aller en prison comme Limésy et t’accompagner comme Sauvinoux ? Enfant, va ! Détective à la manque ! Mais, mon vieux Rodolphe, c’est d’une simplicité ! L’invasion de mon domicile ayant été préparée par moi, j’ai substitué au baron de Limésy un quidam grassement payé, ayant avec le baron la plus vague ressemblance, et auquel j’ai donné comme consigne d’accepter toutes les mésaventures qui pourraient lui arriver aujourd’hui. Conduit par ma vieille servante, tu as foncé comme un taureau sur le quidam, auquel, moi, Sauvinoux, j’enveloppai tout de suite la tête d’un foulard. Et en route pour le Dépôt !

« Résultat : débarrassé du redoutable Limésy, absolument rassuré, tu es venu arrêter mademoiselle, ce que tu n’aurais pas osé faire si j’avais été libre. *Or il fallait que ce fût fait.* Tu entends, Rodolphe, il le fallait. Il fallait cette petite séance entre nous quatre. Il fallait que toutes choses fussent mises au point, pour qu’on n’eût pas à y revenir. Et elles y sont au point, n’est-ce pas ? Comme on respire à l’aise ! Comme on se sent délivré d’un tas de cauchemars ! Comme il est agréable, même pour toi, de penser que, d’ici dix minutes, mademoiselle et moi, nous allons te tirer notre révérence. »

Malgré ce persiflage horripilant, Marescal avait retrouvé son sang-froid. Il voulut paraître aussi tranquille que son adversaire, et, d’un geste négligent, il saisit le téléphone.

– Allô !... La préfecture de police, s’il vous plaît... Allo... La préfecture ? Donnez-moi M. Philippe... Allô... c’est toi, Philippe ?... Eh bien ?... Ah ! Déjà ! On s’est aperçu de l’erreur ?... Oui, je suis au courant, et plus que tu ne peux croire... Écoute... Prends deux cyclistes avec toi... des bougres... et vivement ici, chez Brégeac... Tu sonneras... Compris, hein ? Pas une seconde à perdre.

Il raccrocha et observa Raoul.

– Tu t’es découvert un peu tôt, mon petit, dit-il, se moquant à son tour, et visiblement satisfait de sa nouvelle attitude. L’attaque est manquée... et tu connais la riposte. Sur le palier, Labonce et Tony. Ici, Marescal, avec Brégeac, lequel au fond n’a rien à gagner avec toi. Voilà pour le premier choc, si tu avais la fantaisie de délivrer Aurélie. Et puis, dans vingt minutes, trois spécialistes de la préfecture, ça te suffit ?



Raoul s'occupait gravement à planter des allumettes dans une rainure de table. Il en planta sept à la queue leu leu, et une toute seule, à l'écart.

– Bigre, dit-il. Sept contre un. C'est un peu maigre. Qu'est-ce que vous allez devenir ?

Il avança la main timidement vers le téléphone.

– Tu permets ?

Marescal le laissa faire, tout en le surveillant. Raoul, à son tour, saisit le cornet :

– Allô... le numéro Élysée 22.23, mademoiselle... Allô... C'est le président de la République ? Monsieur le président, envoyez d'urgence à M. Marescal un bataillon de chasseurs à pied...

Furieux, Marescal lui arracha le téléphone.

– Assez de bêtises, hein ? Je suppose que si tu es venu ici, ce n'est pas pour faire des blagues. Quel est ton but ? Que veux-tu ?

Raoul eut un geste désolé.

– Tu ne comprends pas la plaisanterie. C'est pourtant l'occasion ou jamais de rigoler un brin.

– Parle donc, exigea le commissaire.

Aurélie supplia :

– Je vous en prie...

Il dit en riant :

– Vous, mademoiselle, vous avez peur des « bougres » de la préfecture et vous voulez qu'on leur brûle la politesse. Vous avez raison. Parlons.

Sa voix se faisait plus sérieuse. Il répéta :

– Parlons... puisque tu y tiens, Marescal. Aussi bien, parler, c'est agir, et rien ne vaut la réalité solide de certaines paroles. Si je suis le maître de la situation, je le suis pour des raisons encore secrètes, mais qu'il me faut exposer si je veux donner à ma victoire des bases inébranlables... et te convaincre.

– De quoi ?

– De l'innocence absolue de mademoiselle, dit nettement Raoul.

– Oh ! Oh ! ricana le commissaire, elle n'a pas tué ?

– Non.

– Et toi non plus, peut-être ?

– Moi non plus.

Qui donc a tué ?

– D’autres que nous.

– Mensonges !

– Vérité. D’un bout à l’autre de cette histoire, Marescal, tu t’es trompé. Je te répète ce que je t’ai dit à Monte-Carlo : c’est à peine si je connais mademoiselle. Quand je l’ai sauvée en gare de Beaucourt, je ne l’avais aperçue qu’une fois, l’après-midi, au thé du boulevard Haussmann. C’est à Sainte-Marie seulement que nous avons eu, elle et moi, quelques entrevues. Or, au cours de ces entrevues, elle a toujours évité de faire allusion aux crimes du rapide, et je ne l’ai jamais interrogée. La vérité s’est établie en dehors d’elle, grâce à mes efforts acharnés, et grâce surtout à ma conviction instinctive, et cependant solide comme un raisonnement, qu’avec son pur visage on n’est pas une criminelle.

Marescal haussa les épaules, mais ne protesta point. Malgré tout il était curieux de connaître comment l’étrange personnage pouvait interpréter les événements.

Il consulta sa montre et sourit. Philippe et les « bougres » de la préfecture approchaient.

Brégeac écoutait sans comprendre et regardait Raoul. Aurélie, anxieuse soudain, ne le quittait pas des yeux.

Il commença, employant à son insu les termes mêmes dont Marescal s’était servi.

– Donc le 26 avril dernier, la voiture numéro cinq du rapide de Marseille n’était occupée que par quatre personnes, une Anglaise, miss Bakefield...

Mais il s’interrompit brusquement, réfléchit durant quelques secondes, et repartit d’un ton résolu

– Non, ce n’est pas ainsi qu’il faut procéder. Il faut remonter plus haut, à la source même des faits et dérouler toute l’histoire, ce qu’on pourrait appeler les deux époques de l’histoire. J’en ignore certains détails. Mais ce que je sais, et ce que l’on peut supposer en toute certitude, suffit pour que tout soit clair et pour que tout s’enchaîne.

Et, lentement, il prononça :

– Il y a environ dix-huit ans – je répète le chiffre, Marescal... dix-huit ans... c’est-à-dire la première époque de l’histoire – donc, il y a dix-huit ans, à Cherbourg, quatre jeunes gens se rencontraient au café de façon assez régulière, un nommé Brégeac, secrétaire au commissariat maritime, un

nommé Jacques Ancivel, un nommé Loubeaux, et un sieur Jodot. Relations superficielles qui ne durèrent pas, les trois derniers ayant eu maille à partir avec la justice, et le poste administratif du premier, c'est-à-dire de Brégeac, ne lui permettant pas de continuer de telles fréquentations. D'ailleurs Brégeac se maria et vint habiter Paris.

« Il avait épousé une veuve, mère d'une petite fille appelée Aurélie d'Asteux. Le père de sa femme, Étienne d'Asteux, était un vieil original de province, inventeur, chercheur toujours aux aguets, et qui, plusieurs fois, avait failli conquérir la grande fortune ou découvrir le grand secret qui vous la donne. Or, quelque temps avant le second mariage de sa fille avec Brégeac, un de ces secrets miraculeux, il sembla l'avoir découvert. Il le prétend du moins dans des lettres écrites à sa fille, en dehors de Brégeac, et, pour le lui prouver, il la fait venir un jour avec la petite Aurélie. Voyage clandestin, dont malheureusement Brégeac eut connaissance, non pas plus tard, comme le croit mademoiselle, mais presque aussitôt. Brégeac alors interroge sa femme. Tout en se taisant sur l'essentiel, comme elle l'a juré à son père, et tout en refusant de révéler l'endroit visité, elle fait certains aveux qui laissent croire à Brégeac qu'Étienne d'Asteux a enfoui quelque part un trésor. Où ? Et pourquoi n'en pas jouir dès maintenant ? L'existence du ménage devient pénible. Brégeac s'irrite de jour en jour, importune Étienne d'Asteux, interroge l'enfant qui ne répond pas, persécute sa femme, la menace, bref, vit dans un état d'agitation croissante.

« Or, coup sur coup, deux événements mettent le comble à son exaspération. Sa femme meurt d'une pleurésie. Et il apprend que son beau-père d'Asteux, atteint de maladie grave, est condamné. Pour Brégeac, c'est l'épouvante. Que deviendra le secret, si Étienne d'Asteux ne parle pas ? Que deviendra le trésor si Étienne d'Asteux le lègue à sa petite-fille Aurélie, "comme cadeau de majorité" (l'expression se trouve dans une des lettres) ? Alors, quoi, Brégeac n'aurait rien ? Toutes ces richesses qu'il présume fabuleuses passeraient à côté de lui ? Il faut savoir, à tout prix, par n'importe quel moyen.

« Ce moyen, un hasard funeste le lui apporte. Chargé d'une affaire où il poursuit les auteurs d'un vol, il met la main sur le trio de ses anciens camarades de Cherbourg, Jodot, Loubeaux et Ancivel. La tentation est grande pour Brégeac. Il y succombe et parle. Aussitôt le marché est conclu. Pour les trois chenapans, ce sera la liberté immédiate. Ils fileront vers le

village provençal où agonise le vieillard, et ils lui arracheront de gré ou de force les indications nécessaires. Complot manqué. Le vieillard assailli en pleine nuit par les trois forbans, sommé de répondre, brutalisé, meurt sans un mot. Les trois meurtriers s'enfuient. Brégeac a sur la conscience un crime dont il n'a tiré aucun bénéfice. »

Raoul de Limésy fit une pause et observa Brégeac. Celui-ci se taisait. Refusait-il de protester contre des accusations invraisemblables ? Avouait-il ? On eût dit que tout cela lui était indifférent, et que l'évocation du passé, si terrible qu'elle fût, ne pouvait accroître sa détresse présente.

Aurélie avait écouté, sa figure entre les mains, et sans rien manifester non plus de ses impressions. Mais Marescal reprenait peu à peu son aplomb, étonné certainement que Limésy révélât devant lui des faits aussi graves et lui livrât, pieds et poings liés, son vieil ennemi Brégeac. Et de nouveau, il consulta sa montre.

Raoul poursuivit :

– Donc crime inutile, mais dont les conséquences se feront durement sentir, bien que la justice n'en ait jamais rien su. D'abord, un des complices, Jacques Ancivel, effrayé, s'embarque pour l'Amérique. Avant de partir, il confie tout à sa femme. Celle-ci se présente chez Brégeac et l'oblige, sous peine de dénonciation immédiate, à signer un papier par lequel il revendique toute la responsabilité du crime commis contre Étienne d'Asteux, et innocente les trois coupables. Brégeac a peur et stupidement signe. Remis à Jodot, le document est enfermé par lui et par Loubeaux dans une bouteille qu'ils ont trouvée sous le traversin d'Étienne d'Asteux et qu'ils conservent à tout hasard. Dès lors, ils tiennent Brégeac et peuvent le faire chanter quand ils voudront.

« Ils le tiennent. Mais ce sont des gaillards intelligents et qui préfèrent, plutôt que de s'épuiser en menus chantages, laisser Brégeac gagner ses grades dans l'administration. Au fond, ils n'ont qu'une idée, la découverte de ce trésor dont Brégeac a eu l'imprudence de leur parler. Or, Brégeac ne sait encore rien. Personne ne sait rien... personne, sauf cette petite fille *qui a vu le paysage* et qui, dans le mystère de son âme, garde obstinément la consigne du silence. Donc il faut attendre et veiller. Quand elle sortira du couvent où Brégeac l'a enfermée, on agira...

« Or, elle revient du couvent, et le lendemain même de son arrivée, il y a deux ans, Brégeac reçoit un billet où Jodot et Loubeaux lui annoncent

qu'ils sont entièrement à sa disposition pour la recherche du trésor. Qu'il fasse parler la petite, et qu'il les mette au courant. Sans quoi...

« Pour Brégeac, c'est un coup de tonnerre. Après douze ans, il espérait bien que l'affaire était enterrée définitivement. Au fond, il ne s'y intéresse plus. Elle lui rappelle un crime dont il a horreur, et une époque dont il ne se souvient qu'avec angoisse. Et voilà que toutes ces infamies sortent des ténèbres ! Voilà que les camarades d'autrefois surgissent ! Jodot le relance jusqu'ici. On le harcèle. Que faire ?

« La question posée est une de celles qui ne se discutent même pas. Qu'il le veuille ou non, il faut obéir, c'est-à-dire tourmenter sa belle-fille et la contraindre à parler. Il s'y décide, poussé lui aussi, d'ailleurs, par un besoin de savoir et de s'enrichir qui l'envahit de nouveau. Dès lors, pas un jour ne se passe sans qu'il y ait interrogatoire, disputes et menaces. La malheureuse est traquée dans sa pensée et dans ses souvenirs. À cette porte close derrière laquelle, tout enfant, elle a enfermé un petit groupe débile d'images et d'impressions, on frappe à coups redoublés. Elle voudrait vivre on ne le lui permet pas. Elle voudrait s'amuser, elle s'amuse même parfois, fréquente quelques amies, joue la comédie, chante... Mais, au retour c'est le martyre de chaque minute.

« Un martyre auquel s'ajoute quelque chose de vraiment odieux et que j'ose à peine évoquer : l'amour de Brégeac. N'en parlons pas. Là-dessus, tu en sais autant que moi, Marescal, puisque, dès le moment où tu as vu Aurélie d'Asteux, entre Brégeac et toi ce fut la haine féroce de deux rivaux.

« C'est ainsi que, peu à peu, la fuite apparaît à la victime comme la seule issue possible. Elle y est encouragée par un personnage que Brégeac supporte malgré lui, Guillaume, le fils du dernier camarade de Cherbourg. La veuve Ancivel le tenait en réserve, celui-là. Il joue sa partie, dans l'ombre jusqu'ici, très habilement, sans éveiller la méfiance. Guidé par sa mère, et sachant qu'Aurélie d'Asteux, le jour où elle aimera, aura toute latitude pour confier son secret au fiancé choisi, il rêve de se faire aimer. Il propose son assistance. Il conduira la jeune fille dans le Midi où, précisément, dit-il, ses occupations l'appellent.

« Et le 26 avril arrive.

« Note bien, Marescal, la situation des acteurs du drame à cette date et comment les choses se présentent. Tout d'abord, mademoiselle qui fuit sa prison. Heureuse de cette liberté prochaine, elle a consenti, pour le dernier

jour, à prendre le thé avec son beau-père dans une pâtisserie du boulevard Haussmann. Elle t'y rencontre par hasard. Scandale. Brégeac la ramène chez lui. Elle s'échappe et rejoint, à la gare, Guillaume Ancivel.

« Guillaume, en cette occasion, poursuit deux affaires. Il séduira Aurélie, mais en même temps il effectuera un cambriolage à Nice, sous la direction de la fameuse miss Bakefield, à la bande de laquelle il est affilié. Et c'est ainsi que l'infortunée Anglaise se trouve prise dans un drame où elle ne jouait, elle, aucune espèce de rôle.

« Enfin, nous avons Jodot et les deux frères Loubeaux. Ces trois-là ont agi si adroitement que Guillaume et sa mère ignorent qu'ils ont réapparu et qu'on est en compétition avec eux. Mais les trois bandits ont suivi toutes les manœuvres de Guillaume, ils savent tout ce qui se fait et se projette dans la maison, et ils sont là le 26 avril. Leur plan est prêt : ils enlèveront Aurélie et l'obligeront, *de quelque manière que ce soit, à parler*. C'est clair, n'est-ce pas ?

« Et maintenant voici la distribution des places occupées. Voiture numéro cinq en queue, miss Bakefield et le baron de Limésy ; en tête, Aurélie et Guillaume Ancivel... Tu comprends bien, n'est-ce pas, Marescal ? *En tête de la voiture*, Aurélie et Guillaume, et non pas les deux frères Loubeaux, comme on l'a cru jusqu'ici. Les deux frères ainsi que Jodot sont ailleurs. Ils sont dans la voiture numéro quatre, dans la tienne, Marescal, bien dissimulés sous le voile tiré de la lampe. Comprends-tu ? »

– Oui, fit Marescal à voix basse.

– Pas malheureux ! Et le train file. Deux heures se passent. Station de Laroche. On repart. C'est le moment. Les trois hommes de la voiture quatre, c'est-à-dire Jodot et les frères Loubeaux, sortent de leur compartiment obscur. Ils sont masqués, vêtus de blouses grises et coiffés de casquettes. Ils pénètrent dans la voiture cinq. Tout de suite, à gauche, deux silhouettes endormies, un monsieur, et une dame dont on devine les cheveux blonds. Jodot et l'aîné des frères se précipitent, tandis que l'autre fait le guet. Le baron est assommé et ficelé. L'Anglaise se défend. Jodot la saisit à la gorge et s'aperçoit seulement alors de l'erreur commise : ce n'est pas Aurélie, mais une autre femme aux cheveux du même blond doré. À cet instant le jeune frère revient et emmène les deux complices tout au bout du couloir où se trouvent réellement Guillaume et Aurélie. Mais, là, tout change. Guillaume a entendu du bruit. Il se tient sur ses gardes. Il a son

revolver et l'issue du combat est immédiate deux coups de feu, les deux frères tombent, et Jodot s'enfuit.

« Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas, Marescal ? Ton erreur, mon erreur au début, l'erreur de la magistrature, l'erreur de tout le monde, c'est qu'on a jugé les faits d'après les apparences, et d'après cette règle, fort logique d'ailleurs quand il y a crime, ce sont les morts qui sont les victimes et les fugitifs qui sont les criminels. On n'a pas pensé que l'inverse peut se produire, que les agresseurs peuvent être tués, et que les assaillis, sains et saufs, peuvent s'enfuir. Et comment Guillaume n'y songerait-il pas aussitôt, à la fuite ? Si Guillaume attend, c'est la débâcle.

« Guillaume le cambrioleur n'admet pas que la justice mette le nez dans ses affaires. À la moindre enquête, les dessous de son existence équivoque surgiront en pleine clarté. Va-t-il se résigner ? Ce serait trop bête, alors que le remède est à portée de sa main. Il n'hésite pas, bouscule sa compagne, lui montre le scandale de l'aventure, scandale pour elle, scandale pour Brégeac. Inerte, le cerveau en désordre, épouvantée par ce qu'elle a vu et par la présence de ces deux cadavres, elle se laisse faire. Guillaume lui met de force la blouse et le masque du plus jeune frère. Lui-même s'affuble, l'entraîne, emporte les valises pour ne rien laisser derrière lui. Et ils courent tous deux le long du couloir, se heurtent au contrôleur, et sautent du train.

« Une heure plus tard, après une effroyable poursuite à travers les bois, Aurélie était arrêtée, emprisonnée, jetée en face de son implacable ennemi, Marescal, et perdue.

« Seulement, coup de théâtre. J'entre en scène... »

Rien, ni la gravité des circonstances, ni l'attitude douloureuse de la jeune fille qui pleurait au souvenir de la nuit maudite, rien n'eût empêché Raoul de faire le geste du monsieur qui entre en scène. Il se leva, poussa jusqu'à la porte, et revint dignement s'asseoir avec toute l'assurance d'un acteur dont l'intervention va produire un effet foudroyant.

– Donc j'entre en scène, répéta-t-il, en souriant d'un sourire satisfait. Il était temps. Je suis sûr que, toi aussi, Marescal, tu te réjouis d'apercevoir au milieu de cette tourbe de fripouilles et d'imbéciles, un honnête homme qui se pose tout de suite, avant même de rien savoir, et simplement parce que mademoiselle a de beaux yeux verts, en défenseur de l'innocence persécutée. Enfin, voici une volonté ferme, un regard clairvoyant, des mains secourables, un cœur généreux ! C'est le baron de Limésy. Dès qu'il est là,

tout s'arrange. Les événements se conduisent comme de petits enfants sages, et le drame s'achève dans le rire et dans la bonne humeur.

Seconde petite promenade. Puis il se pencha sur la jeune fille, et lui dit :

– Pourquoi pleurez-vous Aurélie, puisque toutes ces vilaines choses sont terminées, et puisque Marescal lui-même s'incline devant une innocence qu'il reconnaît ? Ne pleurez pas, Aurélie. J'entre toujours en scène à la minute décisive. C'est une habitude et je ne manque jamais mon entrée. Vous l'avez bien vu, cette nuit-là Marescal vous enferme, je vous sauve. Deux jours après, à Nice, c'est Jodot, je vous sauve. À Monte-Carlo, à Sainte-Marie, c'est encore Marescal, et je vous sauve. Et tout à l'heure n'étais-je pas là ? Alors, que craignez-vous ? Tout est fini, et nous n'avons plus qu'à nous en aller tout tranquillement, avant que les deux bougres n'arrivent et que les chasseurs à pied ne cernent la maison. N'est-ce pas, Rodolphe ? Tu n'y mets aucun obstacle, et mademoiselle est libre ?... N'est-ce pas, tu es ravi de ce dénouement qui satisfait ton esprit de justice et de courtoisie ? Vous venez, Aurélie ?

Elle vint timidement, sentant bien que la bataille n'était pas gagnée. De fait, au seuil de la porte, Marescal se dressa, impitoyable. Brégeac le rejoignit. Les deux hommes faisaient cause commune contre le rival qui triomphait...



*Du sang...*[Table des matières](#)

*Raoul s'approcha et, dédaignant Brégeac, il dit d'un ton paisible au commissaire :*

*– La vie semble très compliquée parce que nous ne la voyons jamais que par bribes, par éclairs inattendus. Il en est ainsi de cette affaire du rapide. C'est embrouillé comme un roman-feuilleton. Les faits éclatent au hasard, stupidement, comme des pétards qui n'exploseraient pas dans l'ordre où on les a disposés. Mais qu'un esprit lucide les remette à leur place, tout devient logique, simple, harmonieux, naturel comme une page d'histoire. C'est cette page d'histoire que je viens de te lire, Marescal. Tu connais maintenant l'aventure et tu sais qu'Aurélie d'Asteux est innocente. Laisse-la s'en aller.*

*Marescal haussa les épaules.*

*– Non.*

*– Ne t'entête pas ; Marescal. Tu vois, je ne plaisante plus, je ne me moque plus. Je te demande simplement de reconnaître ton erreur.*

*– Mon erreur ?*

*– Certes, puisqu'elle n'a pas tué, puisqu'elle ne fut point complice, mais victime.*

*Le commissaire ricana :*

*– Si elle n'a pas tué, pourquoi a-t-elle fui ? De Guillaume, j'admets la fuite. Mais elle ? Qu'y gagnait-elle ? Et pourquoi, depuis, n'a-t-elle rien dit ? À part quelques plaintes au début, lorsqu'elle supplie les gendarmes :*

*« Je veux parler au juge, je veux lui raconter... » À part cela, le silence.*

*– Un bon point, Marescal, avoua Raoul. L'objection est sérieuse. Moi aussi, ce silence m'a souvent déconcerté, ce silence opiniâtre dont elle ne s'est jamais départie, même avec moi, qui la secourais, et qu'un aveu eût puissamment aidé dans mes recherches. Mais ses lèvres demeurèrent closes. Et c'est ici seulement, dans cette maison, que j'ai résolu le problème.*

*Qu'elle me pardonne si j'ai fouillé ses tiroirs, durant sa maladie. Il le fallait. Marescal, lis cette phrase, parmi les instructions que sa mère mourante, et qui ne se faisait pas d'illusions sur Brégeac, lui a laissées : « Aurélie, quoi qu'il arrive, et quelle que soit la conduite de ton beau-père, ne l'accuse jamais. Défends-le, même si tu dois souffrir par lui, même s'il est coupable. J'ai porté son nom. »*

Marescal protesta :

– Mais elle l'ignorait, le crime de Brégeac ! Et l'aurait-elle su, que ce crime n'a pas de rapports avec l'attaque du rapide. Brégeac ne pouvait donc pas y être mêlé !

– Si.

– Par qui ?

– Par Jodot...

– Qui le prouve ?

– Les confidences que m'a faites la mère de Guillaume, la veuve Ancivel que j'ai retrouvée à Paris, où elle demeure, et à qui j'ai payé fort cher une déclaration écrite de tout ce qu'elle sait du passé et du présent. Or son fils lui a dit que dans le compartiment du rapide, face à mademoiselle, près des deux frères morts, et son masque étant arraché, Jodot a juré, le poing tendu :

*« Si tu souffles mot de l'affaire, Aurélie, si tu parles de moi, si je suis arrêté, je raconte le crime d'autrefois. C'est Brégeac qui a tué ton grand-père d'Asteux. C'est cette menace, répétée depuis à Nice, qui a bouleversé Aurélie d'Asteux et l'a réduite au silence. Ai-je dit l'exacte vérité, mademoiselle ? »*

Elle murmura :

– L'exacte vérité.

– Donc, tu le vois, Marescal, l'objection tombe. Le silence de la victime, ce silence qui te laissait des soupçons, est au contraire une preuve en sa faveur. Pour la seconde fois, je te demande de la laisser partir.

– Non, fit Marescal, en frappant du pied.

– Pourquoi ?

La colère de Marescal se déchaîna subitement.

– Parce que je veux me venger ! Je veux le scandale, je veux qu'on sache tout, la fuite avec Guillaume, l'arrestation, le crime de Brégeac ! Je veux le déshonneur pour elle, et la honte. Elle m'a repoussé. Qu'elle paie !

Et que Brégeac paie aussi ! Tu as été assez bête pour me donner des précisions qui me manquaient. Je tiens Brégeac, et la petite, mieux encore que je ne croyais... Et Jodot ! Et les Ancivel ! Toute la bande !

Pas un n'échappera, et Aurélie est dans le lot !

Il délirait de colère et carrait devant la porte sa haute taille. Sur le palier, on entendait Labonce et Tony.

Raoul avait recueilli sur la table le morceau de papier tiré de la bouteille, et où se lisait l'inscription : « Marescal est une gourde. » Il le déplia nonchalamment et le tendit au commissaire :

– Tiens, mon vieux, fais encadrer ça, et mets-le au pied de ton lit.

– Oui, oui, rigole, proféra l'autre, rigole tant que tu voudras, n'empêche que je te tiens, toi aussi ! Ah ! Tu m'en as fait voir depuis le début ! Hein, le coup de la cigarette ! Un peu de feu, s'il vous plaît. J'veis t'en donner, moi, du feu ! De quoi fumer toute ta vie au bagné ! Oui, au bagné d'où tu viens et où tu rentreras bientôt. Au bagné, je le répète, au bagné. Si tu crois qu'à force de lutter contre toi, je n'ai pas percé à jour ton déguisement ! Si tu crois que je ne sais pas qui tu es, et que je n'ai pas déjà toutes les preuves nécessaires pour te démasquer ? Regarde-le, Aurélie, ton amoureux, et si tu veux savoir ce que c'est, pense un peu au roi des escrocs, au plus gentleman des cambrioleurs, au maître des maîtres, et dis-toi qu'en fin de compte le baron de Limésy, faux noble et faux explorateur, n'est autre...

Il s'interrompt. En bas on sonnait. C'étaient Philippe et ses deux bougres. Ce ne pouvait être qu'eux.

Marescal se frotta les mains et respira longuement.

– Je crois que tu es bien fichu, Lupin... Qu'en dis-tu ?

Raoul observa Aurélie. Le nom de Lupin ne parut pas la frapper ; elle écoutait avec angoisse les bruits du dehors.

– Pauvre demoiselle aux yeux verts, dit-il, votre foi n'est pas encore parfaite. En quoi, diable, le dénommé Philippe peut-il vous tourmenter ?

Il entrouvrit la fenêtre, et s'adressant à l'un de ceux qui étaient sur le trottoir, au-dessous de lui :

– Le dénommé Philippe, n'est-ce pas, de la Préfecture ? Dites donc, camarade... deux mots à part de vos trois bougres (car ils sont trois, fichtre !). Vous ne me reconnaissez pas ? Baron de Limésy. Vite ! Marescal vous attend.

Il repoussa la fenêtre.

– Marescal, le compte y est. Quatre d’un côté... et trois de l’autre, car je ne compte pas Brégeac, qui semble se désintéresser de l’aventure, ça fait sept bougres à trois poils qui ne feront qu’une bouchée de moi. J’en frémis ! Et la demoiselle aux yeux verts aussi.

Aurélie se contraignit à sourire, mais ne put que bredouiller des syllabes inintelligibles.

Marescal attendait sur le palier. La porte du vestibule fut ouverte. Des pas montèrent, précipités. Bientôt, Marescal eut sous la main, prêts à la curée, comme une meute qu’il suffit de déchaîner, six hommes. Il leur donna des ordres à voix basse, puis rentra, le visage épanoui.

– Pas de bataille inutile, n’est-ce pas, baron ?

– Pas de bataille, marquis. L’idée de vous tuer tous les sept, comme les femmes de Barbe-Bleue, m’est intolérable.

– Donc tu me suis ?

– Jusqu’au bout du monde.

– Sans condition, bien entendu ?

– Si, à une condition ; offre-moi à goûter.

– D’accord. Pain sec, biscuit pour les chiens, et de l’eau, plaisanta Marescal.

– Non, fit Raoul.

– Alors, ton menu ?

– Le tien, Rodolphe : meringues Chantilly, babas au rhum, et vin d’Alicante.

– Qu’est-ce que tu dis ? demanda Marescal, d’un ton de surprise inquiète.

– Rien que de fort simple. Tu m’invites à prendre le thé. J’accepte sans cérémonie. N’as-tu pas rendez-vous à cinq heures ?

– Rendez-vous ?... fit Marescal, de plus en plus gêné.

– Mais oui... tu te rappelles ? Chez toi... ou plutôt dans ta garçonnière... rue Duplan... un petit logement... sur le devant... N’est ce pas là que tu retrouves chaque après-midi, et que tu bourres de meringues arrosées d’Alicante, la femme de ton...

– Silence ! chuchota Marescal qui était blême.

Tout son aplomb s’en allait. Il n’avait plus envie de plaisanter.

– Pourquoi veux-tu que je garde le silence ? demanda Raoul, ingénument. Quoi, tu ne m’invites plus ? Tu ne veux pas me présenter à...

– Silence, sacrebleu ! répéta Marescal.

Il rejoignit ses hommes et prit Philippe à part.

– Un instant, Philippe. Quelques détails à régler avant d'en finir. Éloigne tes bougres, de manière qu'ils ne puissent pas entendre.

Il referma la porte, revint vers Raoul, et lui dit, les yeux dans les yeux, la voix sourde, se défiant de Brégeac et d'Aurélie :

– Qu'est-ce que ça signifie ? Où veux-tu en venir ?

– À rien du tout.

– Pourquoi cette allusion ?... Comment sais-tu ?...

– L'adresse de ta garçonnière et le nom de ta bonne amie ? Ma foi, il m'a suffi de faire pour toi ce que j'ai fait pour Brégeac, pour Jodot et consorts, une enquête discrète sur ta vie intime, laquelle enquête m'a conduit jusqu'à un mystérieux rez-de-chaussée, douillettement aménagé, où tu reçois de belles dames. De l'ombre, des parfums, des fleurs, des vins sucrés, des divans profonds comme des tombeaux... La Folie-Marescal, quoi !

– Et après ? bégaya le commissaire, n'est-ce pas mon droit ? Quel rapport y a-t-il entre cela et ton arrestation ?

– Il n'y en aurait aucun si, par malheur, tu n'avais commis la bourde (bourde rime avec gourde) de choisir ce petit temple de Cupidon pour y cacher les lettres de ces dames.

– Tu mens ! Tu mens !

– Si je mentais, tu ne serais pas couleur de navet.

– Précise !

– Dans un placard, il y a un coffre secret. Dans ce coffre, une cassette. Dans cette cassette de jolies lettres féminines, nouées avec des rubans de couleur. De quoi compromettre deux douzaines de femmes du monde et d'actrices dont la passion pour le beau Marescal s'exprime sans la moindre retenue. Dois-je citer ? La femme du procureur B..., M<sup>lle</sup> X... de la Comédie-Française... et surtout, surtout la digne épouse, un peu mûre, mais encore présentable de...

– Tais-toi, misérable !

– Le misérable, dit Raoul paisiblement, c'est celui qui se sert de son physique avantageux pour obtenir protection et avancement.

L'allure louche, la tête basse, Marescal fit deux ou trois fois le tour de la pièce, puis il revint près de Raoul et lui dit :

- Combien ?
- Combien, quoi ?
- Quel prix veux-tu de ces lettres ?
- Trente deniers, comme Judas.
- Pas de bêtises. Combien !
- Trente millions.

Marescal frémissait d'impatience et de colère. Raoul lui dit en riant :

– Te fais pas de bile, Rodolphe. Je suis bon garçon et tu m'es sympathique. Je ne te demande pas un sou de ta littérature comico-amoureuse. J'y tiens trop. Il y a là de quoi s'amuser pendant des mois. Mais j'exige...

– Quoi ?

– Que tu mettes bas les armes, Marescal. La tranquillité absolue pour Aurélie et pour Brégeac, même pour Jodot et pour les Ancivel, dont je me charge. Comme toute cette affaire, au point de vue policier, repose sur toi, qu'il n'y a aucune preuve réelle, aucun indice sérieux, abandonne-la : elle sera classée.

– Et tu me rendras les lettres ?

– Non... C'est un gage. Je le conserve. Si tu ne marches pas droit, j'en publie quelques-unes, nettement, crûment. Tant pis pour toi et tant pis pour tes belles amies.

Des gouttes de sueur coulaient sur le front du commissaire. Il prononça :

– J'ai été trahi.

– Peut-être bien.

– Oui, oui, trahi par elle. Je sentais depuis quelque temps qu'elle m'épiait. C'est par elle que tu as conduit l'affaire où tu le voulais et que tu t'es fait recommander à son mari auprès de moi.

– Que veux-tu ? dit Raoul gaiement, c'est, de bonne guerre, Si tu emploies, pour combattre, des moyens aussi malpropres, pouvais-je faire autrement que toi, quand il s'agissait de défendre Aurélie contre ta haine abominable ! Et puis, tu as été trop naïf, Rodolphe. Car, enfin, supposais-tu qu'un type de mon espèce s'endormait depuis un mois et attendait les événements et ton bon plaisir ? Pourtant tu m'as vu agir à Beaucourt, à

Monte-Carlo, à Sainte-Marie, et tu as vu comment j’escamotais la bouteille et le document. Alors pourquoi n’as-tu pas pris tes précautions ?

Il lui secoua l’épaule.

– Allons, Marescal, ne plie pas sous l’orage. Tu perds la partie, soit. Mais tu as la démission de Brégeac dans ta poche et, comme tu es bien en cour, et que la place t’est promise, c’est un rude pas en avant. Les beaux jours reviendront, Marescal, sois-en persuadé. À une condition, cependant : méfie-toi des femmes. Ne te sers pas d’elles pour réussir dans ta profession, et ne te sers pas de ta profession pour réussir auprès d’elles. Sois amoureux, si cela te plaît, sois policier, si ça te chante, mais ne sois ni un amoureux policier, ni un policier amoureux. Comme conclusion, un bon avis : si jamais tu rencontres Arsène Lupin sur ta route, file par la tangente. Pour un policier, c’est le commencement de la sagesse. J’ai dit. Donne tes ordres. Et adieu.

Marescal rongeait son frein. Il tournait et tordait dans sa main l’une des pointes de sa barbe. Céderait-il ? Allait-il se jeter sur l’adversaire et appeler ses bougres ? « Une tempête sous un crâne, pensa Raoul. Pauvre Rodolphe, à quoi bon te débattre ? »

Rodolphe ne se débattit pas longtemps. Il était trop perspicace pour ne pas comprendre que toute résistance ne ferait qu’aggraver la situation. Il obéit donc, en homme qui avoue ne pouvoir pas ne pas obéir. Il rappela Philippe et s’entretint avec lui. Puis Philippe s’en alla et emmena tous ses camarades, même Labonce et Tony. La porte du vestibule fut ouverte et refermée. Marescal avait perdu la bataille.

Raoul s’approcha d’Aurélie.

– Tout est réglé, mademoiselle, et nous n’avons plus qu’à partir. Votre valise est en bas, n’est-ce pas ?

Elle murmura, comme si elle s’éveillait d’un cauchemar :

– Est-ce possible !... Plus de prison ?... Comment avez-vous obtenu ?...

– Oh ! fit-il avec allégresse, on obtient tout ce qu’on veut de Marescal par la douceur et le raisonnement. C’est un excellent garçon. Tendez-lui la main, mademoiselle.

Aurélie ne tendit pas la main et passa toute droite. Marescal, d’ailleurs, tournait le dos, les deux coudes sur la cheminée et sa tête entre les mains.

Elle eut une légère hésitation en s'approchant de Brégeac. Mais il semblait indifférent et gardait un air étrange dont Raoul devait se souvenir par la suite.

– Un mot encore, fit Raoul, en s'arrêtant sur le seuil. Je prends l'engagement devant Marescal et devant votre beau-père de vous conduire dans une retraite paisible où, durant un mois, vous ne me verrez jamais.

Dans un mois j'irai vous demander comment vous entendez diriger votre vie. Nous sommes bien d'accord ?

– Oui, dit-elle.

– Alors, partons.

Ils s'en allèrent. Dans l'escalier, il dut la soutenir.

– Mon automobile est près d'ici, dit-il. Aurez-vous la force de voyager toute la nuit ?

– Oui, affirmat-elle. C'est une telle joie pour moi d'être libre !... et une telle angoisse ! ajouta-t-elle à voix basse.

Au moment où ils sortaient, Raoul tressaillit. Une détonation avait retenti à l'étage supérieur. Il dit à Aurélie, qui n'avait pas entendu :

– L'auto est à droite... Tenez, on la voit d'ici... il y a une dame à l'intérieur, celle dont je vous ai déjà parlé. C'est ma vieille nourrice, Allez vers elle, voulezvous ? Pour moi je dois remonter là-haut. Quelques mots, et je vous rejoins.

Il remonta précipitamment, tandis qu'elle s'éloignait.

Dans la pièce, Brégeac, renversé sur un canapé, le revolver en main, agonisait, soigné par son domestique et par le commissaire. Un flot de sang jaillit de sa bouche. Une dernière convulsion. Il ne remua plus.

– J'aurais dû m'en douter, bougonna Raoul. Son effondrement, le départ d'Aurélie... Pauvre diable ! Il paye sa dette.

Il dit à Marescal :

– Débrouille-toi avec le domestique et téléphone pour qu'on t'envoie un médecin. Hémorragie, n'est-ce pas ? Surtout qu'il ne soit pas question de suicide. À aucun prix. Aurélie n'en saura rien pour l'instant. Tu diras qu'elle est en province, souffrante, chez une amie.

Marescal lui saisit le poignet.

– Réponds, qui es-tu ? Lupin, n'est-ce pas ?

– À la bonne heure, fit Raoul. La curiosité professionnelle reprend le dessus.



Il se mit bien en face du commissaire, s'offrit de profil et de trois quarts, et ricana :

– Tu l'as dit, bouffi.

Il redescendit en hâte et rejoignit Aurélie que la vieille dame installait dans le fond d'une limousine confortable. Mais, ayant jeté par habitude de précaution un coup d'œil circulaire dans la rue, il dit à la vieille :

– Tu n'as vu personne rôder autour de la voiture !

– Personne, déclara-t-elle.

– Tu es sûre ? Un homme un peu gros accompagné d'un autre dont le bras est en écharpe ?

– Oui ! Ma foi, oui ! Ils allaient et venaient sur le trottoir, mais bien plus bas.

Il repartit vivement et rattrapa, dans un petit passage qui contourne l'église Saint-Philippe du Route, deux individus dont l'un portait le bras en écharpe.

Il les frappa tous deux sur l'épaule et leur dit gaiement :

– Tiens, tiens, tiens, on se connaît donc tous deux ? Comment ça va, Jodot ? Et toi, Guillaume Ancivel ?

Ils se retournèrent. Jodot, vêtu en bourgeois, le buste énorme, avec une figure velue de dogue hargneux, ne marqua aucun étonnement.

– Ah ! C'est vous le type de Nice ! J'disais bien que c'était vous qui accompagniez la petite, tout à l'heure.

– Et c'est aussi le type de Toulouse, dit Raoul à Guillaume.

Il reprit aussitôt :

– Que fichez-vous par là, mes gaillards ? On surveillait la maison de Brégeac, hein ?

– Depuis deux heures, dit Jodot, avec arrogance. L'arrivée de Marescal, les trucs des policiers, le départ d'Aurélie, on a tout vu.

– Et alors ?

– Alors je suppose que vous êtes au courant de toute l'histoire, que vous avez pêché en eau trouble et qu'Aurélie file avec vous, tandis que Brégeac se débat contre Marescal. Démission sans doute... Arrestation...

– Brégeac vient de se tuer, dit Raoul.

Jodot sursauta.

– Hein ! Brégeac... Brégeac mort !

Raoul les entraîna contre l'église.

– Écoutez-moi, tous les deux. Je vous ai défendu de vous mêler de cette affaire. Toi, Jodot, c'est toi qui as tué le grand-père d'Asteux, qui as tué miss Bakefield et qui as causé la mort des frères Loubeaux, tes amis, associés et complices. Dois-je te livrer à Marescal ?... Toi, Guillaume, tu dois savoir que ta mère m'a vendu tous ses secrets contre la forte somme, et à condition que tu ne serais pas inquiété. J'ai promis pour le passé. Mais, si tu recommences, ma promesse ne tient plus. Dois-je te casser l'autre bras et te livrer à Marescal ?

– Guillaume, interloqué, eût voulu tourner bride. Mais Jodot se rebiffa.

– Bref, le trésor pour vous, voilà, ce qu'il y a de plus clair ?

Raoul haussa les épaules.

– Tu crois donc au trésor, camarade ?

– J'y crois comme vous. Voilà près de vingt ans que je travaille là-dessus et j'en ai assez de toutes vos manigances pour me le souffler.

– Te le souffler ! Faudrait d'abord que tu saches où il est et ce que c'est.

– Je ne sais rien... et vous non plus, pas plus que Brégeac. Mais la petite sait. Et voilà pourquoi...

– Veux-tu qu'on partage ? dit Raoul en riant.

– Pas la peine. Je saurai bien prendre ma part tout seul, et ma bonne part. Et tant pis pour ceux qui me gênent. J'ai plus d'atouts dans les mains que vous ne croyez. Bonsoir, vous êtes averti.

Raoul les regarda filer. L'incident l'ennuyait. Que diable venait faire ce carnassier de mauvais augure

– Bah ! dit-il, s'il veut courir après l'auto pendant quatre cents kilomètres, je vais lui mener un de ces petits trains !...

Le lendemain, à midi, Aurélie se réveilla dans une chambre claire d'où elle voyait, pardessus des jardins et des vergers, la sombre et majestueuse cathédrale de Clermont-Ferrand. Un ancien pensionnat, transformé en maison de repos et situé sur une hauteur, lui offrait l'asile le plus discret et le plus propre à rétablir définitivement sa santé.

Elle y passa des semaines paisibles, ne parlant à personne qu'à la vieille nourrice de Raoul, se promenant dans le parc, rêvant des heures entières, les yeux fixés sur la ville ou sur les montagnes du Puy-de-Dôme dont les collines de Royat marquaient les premiers contreforts.

Pas une seule fois Raoul ne vint la voir. Elle trouvait dans sa chambre des fleurs et des fruits que la nourrice y déposait, des livres et des revues.

Lui, Raoul, se cachait au long des petits chemins qui serpentent entre les vignes des ondulations proches. Il la regardait et lui adressait des discours où s'exhalait sa passion chaque jour grandissante.

Il devinait aux gestes de la jeune fille et à sa démarche souple que la vie remontait en elle, comme une source presque tarie où l'eau fraîche afflue de nouveau. L'ombre s'étendait sur les heures effroyables, sur les visages sinistres, sur les cadavres et sur les crimes, et, pardessus l'oubli c'était l'épanouissement d'un bonheur tranquille, grave, inconscient, à l'abri du passé et même de l'avenir.

– Tu es heureuse, demoiselle aux yeux verts, disait-il. Le bonheur est un état d'âme qui permet de vivre dans le présent. Tandis que la peine se nourrit de souvenirs mauvais et d'espoirs dont elle n'est pas dupe, le bonheur se mêle à tous les petits faits de la vie quotidienne et la transforme en éléments de joie et de sérénité. Or, tu es heureuse, Aurélie. Quand tu cueilles des fleurs ou quand tu t'étends sur ta chaise longue, tu fais cela avec un air de contentement.

Le vingtième jour, une lettre de Raoul lui proposa une excursion en automobile pour un matin de la semaine qui suivait. Il avait des choses importantes à lui dire.

Sans hésiter, elle fit répondre qu'elle acceptait.

Le matin désigné, elle s'en alla par de petits chemins rocailleux, qui la conduisirent sur la grande route où l'attendait Raoul. En le voyant, elle s'arrêta, soudain confuse et inquiète, comme une femme qui se demande, dans une minute solennelle, vers quoi elle se dirige et où l'entraînent les circonstances. Mais Raoul s'approcha et lui fit signe de se taire. C'était à lui de dire les mots qu'il fallait dire.

– Je n'ai pas douté que vous viendriez. Vous saviez que nous devions nous revoir parce que l'aventure tragique n'est pas terminée et que certaines solutions demeurent en suspens. Lesquelles ? Peu vous importe, n'est-ce pas ? Vous m'avez donné mission de tout régler, de tout ordonner, de tout résoudre et de tout faire. Vous m'obéirez tout simplement. Vous vous laisserez guider par la main, et, quoi qu'il arrive, vous n'aurez plus peur. Cela, c'est fini, la peur, la peur qui bouleverse et qui montre des visions d'enfer. N'est-ce pas ? Vous sourirez d'avance aux événements et vous les accueillerez comme des amis.

Il lui tendit la main. Elle lui laissa presser la sienne. Elle aurait voulu parler et sans doute lui dire qu'elle le remerciait, qu'elle avait confiance... Mais elle dut comprendre la vanité de telles paroles, car elle se tut. Ils partirent et traversèrent la station thermale et le vieux village de Royat.

L'horloge de l'église marquait huit heures et demie. C'était un samedi, à la date du 15 août. Les montagnes se dressaient sous un ciel splendide.

Ils n'échangèrent pas un mot. Mais Raoul ne cessait de l'apostropher tendrement, en lui-même.

« Hein, on ne me déteste plus, mademoiselle aux yeux verts ? On a oublié l'offense de la première heure ? Et, moi-même, j'ai tant de respect pour vous que je ne veux pas m'en souvenir auprès de vous. Allons, souriez un peu, puisque vous avez maintenant l'habitude de penser à moi comme à votre bon génie. On sourit à son bon génie. »

Elle ne souriait pas. Mais il la sentait amicale et toute proche.

L'auto ne roula guère plus d'une heure. Ils contournèrent le puy de Dôme et prirent un chemin assez étroit qui se dirigeait vers le sud, avec des montées en lacets et des descentes au milieu de vallées vertes ou de forêts sombres.

Puis la route se resserra encore, courut au milieu d'une région déserte et sèche et devint abrupte. Elle était pavée d'énormes plaques de lave, inégales et disjointes.

– Une ancienne chaussée romaine, dit Raoul. Il n'est pas un vieux coin de France où l'on ne trouve quelque vestige analogue, quelque voie de César.

Elle ne répondit pas. Voilà que, tout à coup, elle semblait songeuse et distraite.

La vieille chaussée romaine n'était plus guère qu'un sentier de chèvres. L'escalade en fut pénible. Un petit plateau suivit, avec un village presque abandonné, dont Aurélie vit le nom sur un plateau : Juvains. Puis un bois, puis une plaine soudain verdoyante, aimable d'aspect. Puis de nouveau la chaussée romaine qui grimpait, toute droite, entre les talus d'herbe épaisse. Au bas de cette échelle, ils s'arrêtèrent. Aurélie était de plus en plus recueillie. Raoul ne cessait de l'observer avidement.

Lorsqu'ils eurent gravi les dalles disposées en degrés, ils parvinrent à une large bande de terrain circulaire, qui charmait par la fraîcheur de ses plantes et de son gazon, et qu'emprisonnait un haut mur de moellons dont

les intempéries n'avaient pas altéré le ciment et qui s'en allait au loin, vers la droite et vers la gauche. Une large porte le trouait. Raoul en avait la clef. Il ouvrit. Le terrain continuait à monter. Quand ils eurent atteint le faîte de ce remblai, ils virent devant eux un lac qui était figé comme la glace, au creux d'une couronne de rochers qui le dominaient régulièrement.

Pour la première fois, Aurélie posa une question où se montrait tout le travail de réflexion qui se poursuivait en elle.

– Puis-je vous demander si, en me conduisant ici, plutôt qu'ailleurs, vous avez un motif ? Est-ce le hasard ?...

– Le spectacle est plutôt morne, en effet, dit Raoul, sans répondre directement, mais, tout de même, il y a là une âpreté, une mélancolie sauvage qui a du caractère. Les touristes n'y viennent jamais en excursion, m'a-t-on dit. Cependant on s'y promène en barque, comme vous voyez.

Il la mena vers un vieux bateau qu'une chaîne retenait contre un pieu. Elle s'y installa sans mot dire. Il prit les rames, et ils s'en allèrent doucement.

L'eau couleur d'ardoise ne reflétait pas le bleu du ciel, mais plutôt la teinte sombre de nuages invisibles. Au bout des avirons luisaient des gouttes qui paraissaient lourdes comme du mercure, et l'on s'étonnait que la barque pût pénétrer dans cette onde pour ainsi dire métallique. Aurélie y trempa sa main, mais dut la retirer aussitôt, tellement l'eau était froide et désagréable.

– Oh ! fit-elle avec un soupir.

– Quoi ? Qu'avez-vous ? demanda Raoul.

– Rien... ou du moins, je ne sais pas...

– Vous êtes inquiète... émue...

– Émue, oui... je sens en moi des impressions qui m'étonnent... qui me déconcertent. Il me semble...

– Il vous semble ?

– Je ne saurais dire... il me semble que je suis un autre être... et que ce n'est pas vous qui êtes ici. Est-ce que vous comprenez ?

– Je comprends, dit-il en souriant.

Elle murmura :

– Ne m'expliquez pas. Ce que j'éprouve me fait mal, et cependant, pour rien au monde, je ne voudrais ne pas l'éprouver.

Le cirque de falaises, au sommet desquelles le grand mur apparaissait de place en place et qui se développait sur un rayon de cinq à six cents mètres, offrait, tout au fond, une échancrure où commençait un chenal resserré que ses hautes murailles cachaient aux rayons du soleil. Ils s'y engagèrent. Les roches étaient plus noires et plus tristes. Aurélie les contemplait avec stupeur et levait les yeux vers les silhouettes étranges qu'elles formaient : lions accroupis, cheminées massives, statues démesurées, gargouilles géantes.

Et subitement, alors qu'ils arrivaient au milieu de ce couloir fantastique, ils reçurent comme une bouffée de rumeurs lointaines et indistinctes qui venaient, par ce même chemin qu'eux, des régions qu'ils avaient quittées un peu plus d'une heure auparavant.

C'étaient des sonneries d'église, des tintements de cloches légères, des chansons d'airain, des notes allègres et joyeuses, tout un frémissement de musique divine où grondait le bourdon frémissant d'une cathédrale.

La jeune fille défaillit. Elle comprenait, elle aussi, la signification de son trouble. Les voix du passé, de ce passé mystérieux qu'elle avait tout fait pour ne pas oublier, retentissaient en elle et autour d'elle. Cela se heurtait aux remparts où le granit se mêlait à la lave des anciens volcans. Cela sautait d'une roche à l'autre, de statue en gargouille, glissait à la surface dure de l'eau, montait jusqu'à la bande bleue du ciel, retombait comme de la poudre d'écume jusqu'au fond du gouffre, et s'en allait par échos bondissants vers l'autre issue du défilé où étincelait la lumière du grand jour.

Éperdue, palpitante de souvenirs, Aurélie essaya de lutter, et se raidit pour ne pas succomber à tant d'émotions. Mais elle n'avait plus de forces. Le passé la courbait comme une branche qui ploie, et elle s'inclina, en murmurant, avec des sanglots :

– Mon Dieu ! Mon Dieu, qui donc êtes-vous ?

Elle était stupéfiée par ce prodige inconcevable. N'ayant jamais révélé le secret qu'on lui avait confié, jalouse, depuis son enfance, du trésor de souvenirs que sa mémoire gardait pieusement, et qu'elle ne devait livrer, selon l'ordre de sa mère, qu'à celui qu'elle aimerait, elle se sentait toute faible devant cet homme déconcertant qui lisait au plus profond de son âme.

– Je ne me suis donc pas trompé ? Et c'est bien ici, n'est-ce pas ? dit Raoul que l'abandon charmant de la jeune fille touchait infiniment.

– C’est bien ici, chuchota Aurélie. Déjà au long du trajet, les choses se rappelaient à moi comme des choses déjà vues... la route... les arbres... ce chemin dallé qui montait entre deux talus... et puis ce lac, ces rochers, la couleur et le froid de cette eau... et puis surtout, ces sonneries de cloches... Oh ! Ce sont les mêmes que jadis... elles sont venues nous rejoindre au même endroit où elles avaient rejoint ma mère, le père de ma mère et la petite fille que j’étais. Et, comme aujourd’hui, nous sommes sortis de l’ombre, pour entrer dans cette autre partie du lac, sous un même soleil...

Elle avait relevé la tête et regardait. Un autre lac, en effet, plus petit, mais plus grandiose, s’ouvrait devant eux, avec des falaises plus escarpées et un air de solitude plus sauvage encore et plus agressif.

Un à un, les souvenirs ressuscitaient. Elle les disait doucement, tout contre Raoul, comme des confidences que l’on fait à un ami. Elle évoquait devant lui une petite fille heureuse, insouciante, amusée par le spectacle des formes et des couleurs qu’elle contemplait aujourd’hui avec des yeux mouillés de larmes.

– C’est comme si vous me meniez en voyage dans votre vie, fit Raoul, que l’émotion étreignait, et j’ai autant de plaisir à voir ce qu’elle fut ce jour-là, que vous-même à la retrouver.

Elle continua :

– Ma mère était assise à votre place, et son père en face de vous. J’embrassais la main de maman. Tenez, cet arbre tout seul, dans cette crevasse, il était là... et aussi ces grosses taches de soleil qui coulent sur cette roche... Et voilà que tout se resserre encore, comme tout à l’heure. Mais il n’y a plus de passage, c’est l’extrémité du lac. Il est allongé, ce lac, et courbé comme un croissant... On va découvrir une toute petite plage qui est à l’extrémité même... Tenez, la voici... avec une cascade à gauche, qui sort de la falaise... Il y en a une deuxième à droite... Vous allez voir le sable... Il brille comme du mica... Et il y a une grotte tout de suite... Oui, j’en suis sûre... Et à l’entrée de cette grotte...

– À l’entrée de cette grotte ?

– Il y avait un homme qui nous attendait... un drôle d’homme à longue barbe grise, vêtu d’une blouse de laine marron... On le voyait d’ici, debout, très grand. Ne va-t-on pas le voir ?

– Je pensais qu’on le verrait, affirma Raoul. Et je suis très étonné. Il est presque midi, et notre rendez-vous était fixé à midi.

*L'eau qui monte*[Table des matières](#)

Ils débarquèrent sur la petite plage où les grains de sable brillaient au soleil comme du mica. La falaise de droite et la falaise de gauche, en se rejoignant, formaient un angle aigu qui se creusait, à sa partie inférieure, en une petite anfractuosité que protégeait l'avancée d'un toit d'ardoises.

Sous ce toit, une petite table était dressée, avec une nappe, des assiettes, du laitage et des fruits.

Sur une des assiettes, une carte de visite portait ces mots :

*« Le marquis de Talençay, ami de votre grand-père d'Asteux, vous salue, Aurélie. Il sera là tantôt et s'excuse de ne pouvoir vous présenter ses hommages que dans la journée. »*

– Il attendait donc ma venue ? dit Aurélie.

– Oui, fit Raoul. Nous avons parlé longtemps, lui et moi, il y a quatre jours, et je devais vous amener aujourd'hui à midi.

Elle regardait autour d'elle. Un chevalet de peintre s'appuyait à la paroi, sous une large planche encombrée de cartons à dessin, de moulages et de boîtes de couleurs, et qui portait aussi de vieux vêtements. Par le travers de l'angle, un hamac. Au fond, deux grosses pierres formaient un foyer où l'on devait allumer du feu, car les parois étaient noires et un conduit s'ouvrait dans une fissure du roc, comme un tuyau de cheminée.

– Est-ce qu'il habite là ? demanda Aurélie.

– Souvent, surtout en cette saison. Le reste du temps, au village de Juvains où je l'ai découvert. Mais, même alors, il vient ici chaque jour. Comme votre grand-père défunt, c'est un vieil original, très cultivé, très artiste, bien qu'il fasse de bien mauvaise peinture. Il vit seul, un peu à la façon d'un ermite, chasse, coupe et débite ses arbres, surveille les gardiens de ses troupeaux, et nourrit tous les pauvres de ce pays qui lui appartient à deux lieues à la ronde. Et voilà quinze ans qu'il vous attend, Aurélie.

– Ou du moins qu'il attend ma majorité.



– Oui, par suite d'un accord avec son ami d'Asteux. Je l'ai interrogé à ce propos. Mais il ne veut répondre qu'à vous. J'ai dû lui raconter toute votre vie, toutes les histoires de ces derniers mois, et, comme je lui promettais de vous amener, il m'a prêté la clef du domaine. Sa joie de vous revoir est immense.

– Alors, pourquoi n'est-il pas là ?

L'absence du marquis de Talençay surprenait Raoul de plus en plus, bien qu'aucune raison ne lui permît d'y attacher de l'importance. En tout cas, ne voulant point inquiéter la jeune fille, il dépensa toute sa verve et tout son esprit durant ce premier repas qu'ils prenaient ensemble dans des circonstances si curieuses et dans un cadre si particulier.

Toujours attentif à ne pas la froisser par trop de tendresse, il la sentait en pleine sécurité près de lui. Elle devait se rendre compte, elle-même, qu'il n'était plus l'adversaire qu'elle fuyait au début, mais l'ami qui ne vous veut que du bien. Tant de fois déjà, il l'avait sauvée ! Tant de fois elle s'était surprise à n'espérer qu'en lui, à ne voir sa propre vie que dépendante de cet inconnu, et son bonheur que bâti selon la volonté de cet homme !

Elle murmura :

– J'aimerais vous remercier. Mais je ne sais comment. Je vous dois trop pour m'acquitter jamais.

Il lui dit :

– Souriez, demoiselle aux yeux verts, et regardez-moi.

Elle sourit et le regarda.

– Vous êtes quitte, dit-il.

À deux heures trois quarts, la musique des cloches recommença et le bourdon de la cathédrale vint se cogner à l'angle des falaises.

– Rien que de très logique, expliqua Raoul, et le phénomène est connu dans toute la région. Quand le vent descend du nord-est, c'est-à-dire de Clermont-Ferrand, la disposition acoustique des lieux fait qu'un grand courant d'air entraîne toutes ces rumeurs par un chemin obligatoire qui serpente entre des remparts montagneux et qui aboutit à la surface du lac. C'est fatal, c'est mathématique. Les cloches de toutes les églises de Clermont-Ferrand et le bourdon de sa cathédrale ne peuvent faire autrement que de venir chanter ici, comme elles font en ce moment...

Elle hocha la tête.

– Non, dit-elle, ce n'est pas cela. Votre explication ne me satisfait pas.

– Vous en avez une autre ?  
– La véritable.  
– Qui consiste ?  
– À croire fermement que c’est vous qui m’amenez ici le son de ces cloches pour me rendre toutes mes impressions d’enfant.  
– Je puis donc tout ?  
– Vous pouvez tout, dit-elle, avec foi.  
– Et je vois tout également, plaisanta Raoul. Ici, à la même heure, il y a quinze ans, vous avez dormi.  
– Ce qui veut dire ?  
– Que vos yeux sont lourds de sommeil, puisque votre vie d’il y a quinze ans recommence.

Elle n’essaya point de se dérober à son désir et s’étendit dans le hamac.

Raoul veilla un instant au seuil de la grotte. Mais, ayant consulté sa montre, il eut un geste d’agacement. Trois heures un quart : le marquis de Talençay n’était pas là.

« Et après ! se dit-il avec irritation. Et après ! Cela n’a aucune importance. »

Si, cela avait de l’importance. Il le savait. Il y a des cas où tout a de l’importance.

Il rentra dans la grotte, observa la jeune fille qui dormait sous sa protection, voulut encore lui adresser des discours et la remercier en lui-même de sa confiance. Mais il ne le put point. Une inquiétude croissante l’envahissait.

Il franchit la petite plage et constata que la barque, dont il avait fait reposer la proue sur le sable, flottait maintenant à deux ou trois mètres de la berge. Il dut l’agripper avec une perche, et il fit alors une seconde constatation, c’est que cette barque qui, pendant la traversée, s’était remplie de quelques centimètres d’eau, en contenait trente ou quarante centimètres.

Il parvint à la retourner sur la berge.

« Bigre, pensa-t-il, quel miracle que nous n’ayons pas coulé ! »

Il ne s’agissait pas d’une voie d’eau ordinaire, facile à aveugler, mais d’une planche entière pourrie, et *d’une planche qui avait été récemment plaquée à cet endroit et qui ne tenait que par quatre clous.*

Qui avait fait cela ? Tout d’abord Raoul songea au marquis de Talençay. Mais dans quel dessein le vieillard aurait-il agi ? Quel motif avait-on de

penser que l'ami de d'Asteux voulût provoquer une catastrophe, au moment même où la jeune fille était conduite près de lui ?

Une question cependant se posait : par où Talençay venait-il quand il n'avait pas de barque à sa disposition ? Par où allait-il arriver ? Il y avait donc un chemin terrestre qui s'amorçait à cette même plage, pourtant limitée par le double avancement des falaises ?

Raoul chercha. Aucune issue possible à gauche, le jaillissement des deux sources s'ajoutant à l'obstacle de granit. Mais sur la droite, juste avant que la falaise trempât dans le lac et fermât la plage, une vingtaine de marches étaient taillées dans le roc, et de là, au flanc du rempart, s'élevait un sentier qui était plutôt un ressaut naturel, une sorte de corniche si étroite qu'il fallait s'accrocher parfois aux aspérités de la pierre.

Raoul poussa une pointe de ce côté. De place en place on avait dû river un crampon de fer dont on s'aidait pour ne pas tomber dans le vide. Et ainsi put-il arriver, malaisément, au plateau supérieur et s'assurer que la sente faisait le tour du lac et se dirigeait vers le défilé. Un paysage de verdure, bossué de roches, s'étendait alentour. Deux bergers s'éloignaient, poussant leurs troupeaux vers la haute muraille qui entourait le vaste domaine. La haute silhouette du marquis de Talençay n'apparaissait nulle part.

Raoul revint après une heure d'exploration. Or, durant cette heure, il s'en rendit compte avec désagrément lorsqu'il eut regagné le bas de la falaise, l'eau avait monté et recouvrait les premières marches. Il dut sauter.

« Bizarre », murmura-t-il, d'un air soucieux.

Aurélie avait dû l'entendre. Elle courut au-devant de lui et s'arrêta, stupéfaite.

– Qu'y a-t-il ? demanda Raoul.

– L'eau... prononça-t-elle... comme elle est haute ! Elle était bien plus basse tantôt, n'est-ce pas ?... Il n'y a pas de doute...

– En effet.

– Comment expliquez-vous ?

– Phénomène bien naturel, comme les cloches.

Et, s'efforçant de plaisanter :

– Le lac subit la loi des marées, qui, comme vous le savez, provoquent les alternances du flux et du reflux.

– Mais à quel moment l'avance va-t-elle cesser ?

– Dans une heure ou deux.

– C’est-à-dire que l’eau remplira la moitié de la grotte ?

– Oui. Parfois même la grotte doit être envahie, comme le prouve cette marque noire sur le granit qui est évidemment une cote de niveau extrême.

La voix de Raoul s’assourdit un peu. Au-dessus de cette première cote, il y en avait une autre qui devait correspondre au plafond même de l’abri. Que signifiait-elle, celle-là ? Fallait-il admettre qu’à certaines époques l’eau pouvait atteindre ce plafond ? Mais à la suite de quels phénomènes exceptionnels, de quels cataclysmes anormaux ?

« Mais non, mais non, pensa-t-il, en se raidissant. Toute hypothèse de ce genre est absurde. Un cataclysme ? Il y en a tous les mille ans ! Une oscillation de flux et de reflux ? Fantaisies auxquelles je ne crois pas. Ce ne peut être qu’un hasard, un fait passager... »

Soit. Mais ce fait passager, qu’est-ce qui le produisait ?

D’involontaires raisonnements se poursuivaient en lui. Il songeait à l’absence inexplicable de Talençay. Il songeait aux rapports qui pouvaient exister entre cette absence et la menace sourde d’un danger qu’il ne comprenait pas encore. Il songeait à cette barque démolie.

– Qu’avez-vous ? interrogea Aurélie. Vous êtes distrait.

– Ma foi, dit-il, je commence à croire que nous perdons notre temps ici. Puisque l’ami de votre grand-père ne vient pas, allons au-devant de lui. L’entrevue aura tout aussi bien lieu dans sa maison de Juvains.

– Mais comment partir ? La barque semble hors d’usage.

– Il y a un chemin à droite, fort difficile pour une femme, mais tout de même praticable. Seulement il faudra accepter mon aide et vous laisser porter.

– Pourquoi ne pas marcher, moi aussi ?

– Pourquoi vous mouiller ? dit-il. Autant que je sois seul à entrer dans l’eau.

Il avait fait cette proposition sans arrière-pensée. Mais il s’aperçut qu’elle était toute rouge. L’idée d’être portée par lui, comme sur le chemin de Beaucourt, devait lui être intolérable.

Ils se turent, embarrassés l’un et l’autre.

Puis la jeune fille qui était au bord du lac y plongea sa main et murmura :

– Non... non... je ne pourrai pas supporter cette eau glacée, je ne pourrai pas.

Elle rentra suivie par lui et un quart d'heure s'écoula, qui parut très long à Raoul.

– Je vous en prie, dit-il, allons-nous-en. La situation devient dangereuse.

Elle obéit et ils quittèrent la grotte. Mais, au moment même où elle se pendait à son cou, quelque chose siffla près d'eux, et un éclat de pierre sauta. Au loin, une détonation retentit.

Raoul renversa brusquement Aurélie. Une deuxième balle siffla, écornant le roc. D'un geste il enleva la jeune fille, la poussa vers l'intérieur et s'élança, comme s'il eût voulu courir à l'assaut.

– Raoul ! Raoul ! Je vous défends... On va vous tuer...

Il la saisit de nouveau, et la remit de force à l'abri. Mais cette fois elle ne le lâcha pas, et, se cramponnant, l'arrêta.

– Je vous en supplie, restez...

– Mais non, protesta Raoul, vous avez tort, il faut agir.

– Je ne veux pas... je ne veux pas...

Elle le retenait de ses mains frissonnantes, et, elle qui avait si peur d'être portée par lui, quelques instants plus tôt, elle le serrait contre elle avec une indomptable énergie.

– Ne craignez rien, dit-il doucement.

– Je ne crains rien, dit-elle tout bas, mais nous devons rester ensemble... Les mêmes dangers nous menacent. Ne nous quittons pas.

– Je ne vous quitterai pas, promit Raoul, vous avez raison.

Il passa seulement la tête, afin d'observer l'horizon.

Une troisième balle troua l'une des ardoises sur le toit.

Ainsi ils étaient assiégés, immobilisés. Deux tireurs, munis de fusils à longue portée, leur interdisaient toute tentative de sortie. Ces tireurs, Raoul, d'après deux petits nuages de fumée qui tourbillonnaient au loin, avait eu le temps de discerner leur position. Peu distants l'un de l'autre, ils se tenaient sur la rive droite, au-dessus du défilé, c'est-à-dire à deux cent cinquante mètres environ. De là, postés bien en face, ils commandaient le lac sur toute sa longueur, battaient le petit coin qui demeurerait de la plage et pouvaient atteindre à peu près tout l'intérieur de la grotte. Elle s'offrait à eux, en effet, tout entière, sauf un renforcement situé à droite et où l'on devait s'accroupir, et sauf l'extrême fond au-dessus de l'âtre marqué par deux pierres, et que masquait la retombée du toit.

Raoul fit le violent effort de rire.

– C’est drôle, dit-il.

Son hilarité semblait si spontanée qu’Aurélie se domina, et Raoul reprit :

– Nous voilà bloqués. Au moindre mouvement, une balle, et la ligne de feu est telle que nous sommes obligés de nous cacher dans un trou de souris. Avouez que c’est rudement bien combiné.

– Par qui ?

– J’ai pensé tout de suite au vieux marquis. Mais non, ce n’est pas lui, ce ne peut pas être lui...

– Qu’est-il devenu, alors ?

– Enfermé sans doute. Il sera tombé dans quelque piège que lui auront tendu précisément ceux qui nous bloquent.

– C’est-à-dire ?

– Deux ennemis redoutables, de qui nous ne devons attendre aucune pitié. Jodot et Guillaume Ancivel.

Il affectait sur ce point une franchise brutale, pour diminuer dans l’esprit d’Aurélie l’idée du véritable péril qui les menaçait. Les noms de Jodot et de Guillaume, les coups de fusil, rien de tout cela ne comptait pour lui auprès de l’envahissement progressif de cette eau surnoise dont les bandits avaient fait leur alliée redoutable.

– Mais pourquoi ce guet-apens ? dit-elle.

– Le trésor, affirma Raoul, qui, plus encore qu’à Aurélie, se donnait à lui-même les explications les plus vraisemblables. J’ai réduit Marescal à l’impuissance, mais je n’ignorais pas qu’un jour ou l’autre il faudrait en finir avec Jodot et avec Guillaume. Ils ont pris les devants. Au courant de mes projets, je ne sais par quel artifice, ils ont attaqué l’ami de votre grand-père, l’ont emprisonné, lui ont volé les papiers et documents qu’il voulait vous communiquer, et, dès ce matin, nos adversaires étaient prêts.

« S’ils ne nous ont pas accueillis à coups de feu quand nous traversions le défilé, c’est que des bergers rôdaient sur le plateau. D’ailleurs, pourquoi se presser ? Il était évident que nous attendrions Talençay, sur la foi de sa carte de visite et des quelques mots que l’un des deux complices y a griffonnés. Et c’est ici qu’ils nous ont tendu leur embûche. À peine avions-nous franchi le défilé que les lourdes écluses étaient fermées, et que le niveau du lac grossi par les deux cascades, commençait à s’élever, sans qu’il nous fût possible de nous en apercevoir avant quatre ou cinq heures.

Mais alors les bergers retournaient au village, et le lac devenait le plus désert et le plus magnifique des champs de tir. La barque étant coulée et les balles interdisant toute sortie aux assiégés, impossible de prendre la fuite. Et voilà comment Raoul de Limésy s'est laissé rouler comme un vulgaire Marescal. »

Tout cela fut dit sur un ton de badinage nonchalant, par un homme qui se divertit le premier du bon tour qui lui est joué. Aurélie avait presque envie de rire.

Il alluma une cigarette et tendit, au bout de ses doigts, l'allumette qui flambait.

Deux détonations, sur le plateau. Puis, immédiatement, une troisième et une quatrième. Mais les coups ne portaient pas.

L'inondation, cependant, continuait avec rapidité. La plage formant cuvette, l'eau en avait dépassé le bord extrême et glissait maintenant en menues vagues sur un terrain plat. L'entrée de la grotte fut atteinte.

– Nous serons plus en sécurité sur les deux pierres du foyer.

Ils y sautèrent vivement. Raoul fit coucher Aurélie dans le hamac. Puis courant vers la table, il rafla dans une serviette ce qui restait du déjeuner, et le plaça sur la planche aux dessins. Des balles jaillirent.

– Trop tard, dit-il. Nous n'avons plus rien à craindre. Un peu de patience et nous en sortirons. Mon plan ? Nous reposer et nous restaurer. Durant quoi, la nuit vient. Aussitôt je vous porte sur mes épaules jusqu'au sentier des falaises. Ce qui fait la force de nos adversaires, c'est le grand jour, grâce auquel ils peuvent nous bloquer. L'obscurité, c'est le salut.

– Oui, mais l'eau monte pendant ce temps, dit Aurélie et il faut une heure avant que l'obscurité soit suffisante.

– Et après ? Au lieu d'en être quitte pour un bain de pieds, j'en aurai jusqu'à mi-corps.

C'était très simple, en effet. Mais Raoul savait fort bien toutes les lacunes de son plan. D'abord le soleil venait à peine de disparaître derrière le sommet des montagnes, ce qui indiquait encore une heure et demie ou deux heures de grand jour. En outre l'ennemi se rapprocherait peu à peu, prendrait position sur le sentier, et comment Raoul pourrait-il accoster avec la jeune fille et forcer le passage ?

Aurélie hésitait, se demandant ce qu'elle devait croire. Malgré elle, ses yeux fixaient des points de repère qui lui permettaient de suivre les progrès

de l'eau, et par moments elle frissonnait. Mais le calme de Raoul était si impressionnant

– Vous nous sauverez, murmura-t-elle, j'en suis certaine.

– À la bonne heure, dit-il, sans se départir de sa gaieté, vous avez confiance.

– Oui, j'ai confiance. Vous m'avez dit un jour... rappelez-vous..., en lisant les lignes de ma main, que je devais redouter le péril de l'eau. Votre prédiction s'accomplit. Et cependant je ne redoute rien, car vous pouvez tout... vous faites des miracles...

– Des miracles ? dit Raoul qui cherchait toutes les occasions de la rassurer par l'insouciance de ses discours. Non, pas de miracles. Seulement je raisonne et j'agis selon les circonstances. Parce que je ne vous ai jamais interrogée sur vos souvenirs d'enfance, et que cependant je vous ai conduite ici, parmi les paysages que vous aviez contemplés, vous me considérez comme une espèce de sorcier. Erreur. Tout cela fut affaire de raisonnement et de réflexion, et je ne disposais pas de renseignements plus précis que les autres. Jodot et ses complices connaissaient aussi la bouteille et avaient lu, comme moi, la formule inscrite sous le nom d'Eau de Jouvence.

« Quelle indication en ont-ils tirée ? Aucune. Moi, je me suis enquis, et j'ai vu que presque toute la formule reproduit exactement, sauf une ligne, l'analyse des eaux de Royat, une des principales stations thermales d'Auvergne. Je consulte les cartes d'Auvergne et j'y découvre le village et le lac de Juvains (Juvains, contraction évidente du mot latin *Juventia*, qui signifie Jouvence). J'étais renseigné. En une heure de promenade et de bavardage à Juvains, je me rendais compte que le vieux M. de Talençay, marquis de Carabas de tout ce pays, devait être au centre même de l'aventure, et je me présentai à lui comme votre envoyé. Dès qu'il m'eut révélé que vous étiez venue jadis le dimanche et le lundi de l'Assomption, c'est-à-dire le 14 et le 15 août, j'ai préparé notre expédition pour ce même jour. Précisément le vent souffle du nord comme autrefois. D'où l'escorte des cloches. Et voici ce que c'est qu'un miracle, demoiselle aux yeux verts.

»

Mais les mots n'étaient plus suffisants pour distraire l'attention de sa compagne. Au bout d'un instant, Aurélie chuchota :

– L'eau monte... L'eau monte... Elle recouvre les deux pierres et mouille vos chaussures.



Il souleva l'une des pierres et la posa sur l'autre. Ainsi exhaussé, il appuya son coude à la corde du hamac, et l'air toujours dégagé, il se remit à causer, car il avait peur du silence pour la jeune fille. Mais, au fond de lui, tout en disant des paroles de sécurité, il se livrait à d'autres raisonnements et à d'autres réflexions sur l'implacable réalité dont il constatait avec effarement la menace croissante.

Que se passait-il ? Comment envisager la situation ? À la suite des manœuvres exécutées par Jodot et par Guillaume, le niveau de l'eau s'élève. Soit. Mais les deux bandits ne font évidemment que profiter d'un état de choses existant déjà, et remontant sans doute à une époque fort reculée. Or, ne doit-on pas supposer que ceux qui ont rendu possible cette élévation de niveau pour des motifs encore secrets (motifs qui n'étaient certes pas de bloquer et de noyer des gens dans la grotte) ont également rendu possible un abaissement du niveau ? La fermeture des écluses devait avoir pour corollaire l'établissement d'un trop-plein à mécanisme invisible, permettant aux eaux de s'écouler et au lac de se vider, suivant les circonstances. Mais où chercher ce trop-plein ? Où trouver ce mécanisme dont le fonctionnement se conjugait avec le jeu des écluses ?

Raoul n'était pas de ceux qui attendent la mort. Il songeait bien à se précipiter vers l'ennemi malgré tous les obstacles, ou à nager jusqu'aux écluses. Mais qu'une balle le frappât, que la température glacée de l'eau paralysât ses efforts, que deviendrait Aurélie ?

Si attentif qu'il fût à dissimuler aux yeux d'Aurélie l'inquiétude de ses pensées, la jeune fille ne pouvait pas se méprendre sur certaines inflexions de voix ou sur certains silences chargés d'une angoisse qu'elle éprouvait elle-même. Elle lui dit soudain, comme si elle eût été débordée par cette angoisse qui la torturait :

– Je vous en prie, répondez-moi, je vous en prie. J'aimerais mieux connaître la vérité. Il n'y a plus d'espoir, n'est-ce pas ?

– Comment ! Mais le jour baisse...

– Pas assez vite... Et quand il fera nuit, nous ne pourrons plus partir.

– Pourquoi ?

– Je l'ignore. Mais j'ai l'intuition que tout est fini et que vous le savez.

Il dit d'un ton ferme :

– Non... Non... Le péril est grand, mais encore lointain. Nous y échapperons si nous ne perdons pas une seconde notre calme. Tout est là.

Réfléchir, comprendre. Quand j'aurai tout compris, je suis sûr qu'il sera temps encore d'agir. Seulement...

– Seulement...

– Il faut m'aider. Pour comprendre tout à fait, j'ai besoin de vos souvenirs, de tous vos souvenirs.

La voix de Raoul se faisait pressante et il continua avec une ardeur contenue :

– Oui, je sais, vous avez promis à votre mère de ne les révéler qu'à l'homme que vous aimeriez. Mais la mort est une raison de parler plus forte que l'amour, et, si vous ne m'aimez pas, je vous aime comme votre mère aurait pu souhaiter que l'on vous aimât. Pardonnez-moi de vous le dire, malgré le serment que je vous ai fait... Mais il y a des heures où l'on ne peut plus se taire. Je vous aime... Je vous aime et je veux vous sauver... Je vous aime... Je n'admets pas votre silence qui serait un crime contre vous. Répondez. Quelques mots seront peut-être suffisants pour m'éclairer.

Elle murmura :

– Interrogez-moi.

Il dit aussitôt :

– Que s'est-il passé autrefois après votre arrivée ici, avec votre mère ? Quels paysages avez-vous vus ? Où votre grand-père et votre ami vous ont-ils conduite ?

– Nulle part, affirma-t-elle. Je suis sûre d'avoir dormi ici, oui, dans un hamac comme aujourd'hui... On causait autour de moi. Les deux hommes fumaient. Ce sont des souvenirs que j'avais oubliés et que je retrouve. Je me rappelle l'odeur du tabac et le bruit d'une bouteille qu'on a débouchée. Et puis... et puis... je ne dors plus... on me fait manger... Dehors, il y a du soleil...

– Du soleil ?

– Oui, ce doit être le lendemain.

– Le lendemain ? Vous êtes certaine ? Tout est là, dans ce détail.

– Oui, j'en suis certaine. Je me suis réveillée ici, le lendemain, et dehors, il y avait du soleil. Seulement, voilà... tout a changé... Je me vois encore ici, et cependant c'est ailleurs. J'aperçois les rochers, mais ils ne sont plus au même endroit.

– Comment ?... ils ne sont plus au même endroit ?

– Non, l'eau ne les baigne plus.

– L'eau ne les baigne plus, et cependant vous sortiez de cette grotte ?

– Je sortais de cette grotte. Oui, mon grand-père marche devant nous. Ma mère me tient par la main. Ça glisse, sous nos pieds. Autour de nous, il y a des sortes de maisons... comme des ruines... Et puis de nouveau les cloches... ces mêmes cloches que j'entends toujours...

– C'est cela... c'est bien cela, dit Raoul, entre ses dents. Tout s'accorde avec ce que je supposais. Aucune hésitation possible.

Un lourd silence tomba sur eux. L'eau clapotait avec un bruit sinistre. La table, le chevalet, des livres et dès chaises flottaient.

Il dut s'asseoir à l'extrémité du hamac et se courber sous le plafond de granit.

Dehors, l'ombre se mêlait à la lumière défaillante. Mais à quoi lui servirait l'ombre, si épaisse qu'elle fût ? De quel côté agir ?

Il étreignait désespérément sa pensée, la forçant à trouver la solution. Aurélie s'était à moitié dressée avec des yeux qu'il devinait affectueux et doux. Elle prit une de ses mains, s'inclina, et la baisa.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! dit-il, éperdu, que faites-vous ?

Elle murmura :

– Je vous aime.

Les yeux verts brillaient dans la demi-obscurité. Il entendait battre le cœur de la jeune fille, et jamais il n'avait éprouvé une telle joie.

Elle reprit tendrement, en lui entourant le cou de ses bras :

– Je vous aime. Voyez-vous, Raoul, c'est là mon grand et mon seul secret. L'autre ne m'intéresse pas. Mais celui-là c'est toute ma vie ! Et toute mon âme ! Je vous ai aimé tout de suite, sans vous connaître, avant même de vous voir... Je vous ai aimé dans les ténèbres, et c'est pour cela que je vous détestais... Oui, j'avais honte... Ce sont vos lèvres qui m'ont prise, là-bas, sur la route de Beaucourt. J'ai senti quelque chose que j'ignorais et qui m'a effrayée. Tant de plaisir, tant de félicité, en cette nuit atroce et par un homme qui m'était inconnu ! Jusqu'au fond de l'être, j'ai eu l'impression délicieuse et révoltante que je vous appartenais... et que vous n'auriez qu'à vouloir pour faire de moi votre esclave. Si je vous ai fui dès lors, c'est à cause de cela, Raoul, non pas parce que je vous haïssais, mais parce que je vous aimais trop et que je vous redoutais. J'étais confuse de mon trouble... Je ne voulais plus vous voir, à aucun prix, et cependant je ne songeais qu'à vous revoir... Si j'ai pu supporter l'horreur de cette nuit et de toutes les

abominables tortures qui ont suivi, c'est pour vous, pour vous que je fuyais, et qui reveniez sans cesse aux heures du danger. Je vous en voulais de toutes mes forces, et à chaque fois je me sentais à vous davantage. Raoul, Raoul, serrez-moi bien. Raoul, je vous aime.

Il la serra avec une passion douloureuse. Au fond il n'avait jamais douté de cet amour que l'ardeur d'un premier baiser lui avait révélé et qui, à chacune de leurs rencontres, se manifestait par un effarement dont il devinait la raison profonde. Mais il avait peur du bonheur même qu'il éprouvait. Les mots tendres de la jeune fille, la caresse de son haleine fraîche l'engourdisaient. L'indomptable volonté de la lutte s'épuisait en lui.

Elle eut l'intuition de sa lassitude secrète, et elle l'attira plus près d'elle encore.

– Résignons-nous, Raoul. Acceptons ce qui est inévitable. Je ne crains pas la mort avec vous. Mais je veux qu'elle me surprenne dans vos bras... ma bouche sur votre bouche, Raoul. Jamais la vie ne nous donnera plus de bonheur.

Ses deux bras l'enlaçaient comme un collier qu'il ne pouvait plus détacher. Peu à peu, elle avançait la tête vers lui.

Il résistait cependant. Baiser cette bouche qui s'offrait, c'était consentir à la défaite, et, comme elle disait, se résigner à l'inévitable. Et il ne voulait pas. Toute sa nature s'insurgeait contre une telle lâcheté. Mais Aurélie le suppliait, et balbutiait les mots qui désarment et affaiblissent.

– Je vous aime... ne refusez pas ce qui doit être... je vous aime... je vous aime...

Leurs lèvres se joignirent. Il goûta l'ivresse d'un baiser où il y avait toute l'ardeur de la vie et l'affreuse volupté de la mort. La nuit les enveloppa, plus rapide, semblait-il, depuis qu'ils s'abandonnaient à la torpeur délicieuse de la caresse. L'eau montait.

Défaillance passagère à laquelle Raoul s'arracha brutalement. L'idée que cet être charmant, et qu'il avait tant de fois sauvé, allait connaître l'épouvantable martyre de l'eau qui vous pénètre, et qui vous étouffe, et qui vous tue, cette idée le secoua d'horreur.

– Non, non, s'écria-t-il... Cela ne sera pas... La mort pour vous ?... non... je saurai empêcher une telle ignominie.

Elle voulut le retenir. Il lui saisit les poignets, et elle suppliait d'une voix lamentable :

– Je t'en prie, je t'en prie... Que veux-tu faire ?

– Te sauver... me sauver moi-même.

– Il est trop tard !

– Trop tard ? Mais la nuit est venue ! Comment, je ne vois plus tes chers yeux... je ne vois plus tes lèvres... et je n'agis pas !

– Mais de quelle façon ?

– Est-ce que je sais ? L'essentiel est d'agir. Et puis tout de même j'ai des éléments de certitude... Il doit y avoir fatalement des moyens prévus pour maîtriser, à un certain moment, les effets de l'écluse fermée. Il doit y avoir des vannes qui permettent un écoulement rapide. Il faut que je trouve...

Aurélie n'écoutait pas. Elle gémissait :

– Je vous en prie... Vous me laisseriez seule dans cette nuit effrayante ? J'ai peur, mon Raoul.

– Non, puisque vous n'avez pas peur de mourir, vous n'avez pas peur de vivre non plus... de vivre deux heures, pas davantage. L'eau ne peut pas vous atteindre avant deux heures. Et je serai là... Je vous jure, Aurélie, que je serai là, quoi qu'il arrive... pour vous dire que vous êtes sauvée... ou pour mourir avec vous.

Peu à peu, sans pitié, il s'était dégagé de l'étreinte éperdue. Il se pencha vers la jeune fille, et lui dit passionnément :

– Aie confiance, ma bien-aimée. Tu sais que je n'ai jamais failli à la tâche. Dès que j'aurai réussi, je te préviendrai par un signal... deux coups de sifflet... deux détonations... Mais, alors même que tu sentiras l'eau te glacer, crois en moi aveuglément.

Elle retomba sans forces.

– Va, dit-elle, puisque tu le veux.

– Tu n'auras pas peur ?

– Non, puisque tu ne le veux pas.

Il se débarrassa de son veston, de son gilet et de ses chaussures, jeta un coup d'œil sur le cadran lumineux de sa montre, l'attacha à son cou, et sauta.

Dehors, les ténèbres. Il n'avait aucune arme, aucune indication.

Il était huit heures...

*Dans les ténèbres*[Table des matières](#)

La première impression de Raoul fut affreuse. Une nuit sans étoiles, lourde, implacable, faite de brume épaisse, une nuit immobile pesait sur le lac invisible et sur les falaises indistinctes. Ses yeux ne lui servaient pas plus que des yeux d'aveugle. Ses oreilles n'entendaient que le silence. Le bruit des cascades ne résonnait plus : le lac les avait absorbées. Et, dans ce gouffre insondable, il fallait voir, entendre, se diriger, et atteindre le but.

Les vannes ? Pas une seconde il n'y avait songé réellement. C'eût été de la folie de jouer au jeu mortel de les chercher. Non, son objectif, c'était de rejoindre les deux bandits. Or, ils se cachaient. Redoutant sans doute une attaque directe contre un adversaire tel que lui, ils se tenaient prudemment dans l'ombre, armés de fusils et tous leurs sens aux aguets. Où les trouver ?

Sur le rebord supérieur de la plage, l'eau glacée lui recouvrait la poitrine et lui causait une telle souffrance qu'il ne considérait pas comme possible de nager jusqu'à l'écluse. D'ailleurs comment eût-il pu manœuvrer cette écluse, sans connaître l'emplacement du mécanisme ?

Il longea la falaise, en tâtonnant, gagna les marches submergées, et arriva au sentier qui s'accrochait à la paroi.

L'ascension était extrêmement pénible. Il l'interrompit tout à coup. Au loin, à travers la brume, une faible lumière brillait.

Où ? Impossible de le préciser. Était-ce sur le lac ? Au haut des falaises ? En tout cas cela venait d'en face, c'est-à-dire des environs du défilé, c'est-à-dire de l'endroit même d'où les bandits avaient tiré et où l'on pouvait supposer qu'ils campaient. Et cela ne pouvait pas être vu de la grotte, ce qui montrait leurs précautions et ce qui constituait une preuve de leur présence.

Raoul hésita. Devait-il suivre le chemin de terre, subir tous les détours des pics et des vallonnements, monter sur des roches, descendre dans des creux d'où il perdrait de vue la précieuse lumière ? C'est en songeant à Aurélie, emprisonnée au fond du terrifiant sépulcre de granit, qu'il prit sa

décision. Vivement, il dégringola le sentier parcouru, et se jeta, d'un élan, à la nage.

Il crut qu'il allait suffoquer. La torture du froid lui paraissait intolérable. Bien que le trajet ne comportât pas plus de deux cents à deux cent cinquante mètres, il fut sur le point d'y renoncer, tellement cela semblait au-dessus des forces humaines. Mais la pensée d'Aurélie ne le quittait pas. Il la voyait sous la voûte impitoyable. L'eau poursuivait son œuvre féroce, que rien ne pouvait arrêter ni ralentir. Aurélie en percevait le chuchotement diabolique et sentait son souffle glacial. Quelle ignominie !

Il redoublait d'efforts. La lumière le guidait comme une étoile bienfaisante, et ses yeux la considéraient ardemment, comme s'il eût peur qu'elle ne s'évanouît subitement sous l'assaut formidable de toutes les puissances de l'obscurité. Mais d'autre part est-ce qu'elle n'annonçait pas que Guillaume et Jodot étaient à l'affût, et que, tournée et baissée vers le lac, elle leur servait à fouiller du regard la route par où l'attaque aurait pu se produire ?

En approchant, il éprouvait un certain bien-être, dû évidemment à l'activité de ses muscles. Il avançait à larges brassées silencieuses. L'étoile grandissait, doublée par le miroir du lac.

Il obliqua, hors du champ de clarté. Autant qu'il put en juger, le poste des bandits était établi en haut d'un promontoire qui empiétait sur l'entrée du défilé. Il se heurta à des récifs, puis rencontra une berge de petits galets où il aborda.

Au-dessus de sa tête, mais plutôt vers la gauche, des voix murmuraient.

Quelle distance le séparait de Jodot et de Guillaume ? Comment se présentait l'obstacle à franchir ? Muraille à pic ou pente accessible ? Aucun indice. Il fallait tenter l'escalade au hasard.

Il commença par se frictionner vigoureusement les jambes et le torse avec de petits graviers secs dont il remplit sa main. Puis il tordit ses vêtements mouillés, qu'il remit ensuite, et, bien dispos, il se risqua.

Ce n'était ni une muraille abrupte, ni une pente accessible. C'étaient des couches de rocs superposés comme les soubassements d'une construction cyclopéenne. On pouvait donc grimper, mais grâce à quels efforts, à quelle audace, à quelle gymnastique périlleuse ! On pouvait grimper, mais les cailloux auxquels les doigts tenaces s'agrippaient comme des griffes,

sortaient de leurs alvéoles, les plantes se déracinaient, et là-haut, les voix devenaient de plus en plus distinctes.

En plein jour, Raoul n'eût jamais tenté cette entreprise de folie. Mais le tic-tac ininterrompu de sa montre le poussait comme une force irrésistible ; chaque seconde qui battait ainsi près de son oreille, c'était un peu de la vie d'Aurélie qui se dissipait. Il fallait donc réussir. Il réussit. Soudain il n'y eut plus d'obstacles. Un dernier étage de gazon couronnait l'édifice. Une lueur vague flottait dans l'ombre, comme une nuée blanche.

Devant lui se creusait une dépression, un terrain en cuvette, au centre duquel s'écroulait une cabane à moitié démolie. Un tronc d'arbre portait une lanterne fumeuse.

Sur le rebord opposé, deux hommes lui tournaient le dos, étendus à plat ventre, penchés vers le lac, des fusils et des revolvers à portée de leurs mains. Près d'eux une seconde lumière, provenant d'une lampe électrique, celle dont la lueur avait guidé Raoul.

Il regarda sa montre et tressaillit. L'expédition avait duré cinquante minutes, beaucoup plus longtemps qu'il ne le croyait.

« J'ai une demi-heure tout au plus pour arrêter l'inondation, pensa-t-il. Si, dans une demi-heure, je n'ai pas arraché à Jodot le secret des vannes, je n'ai plus qu'à retourner près d'Aurélie, selon ma promesse, et mourir avec elle. »

Il rampa dans la direction de la cabane, caché par les hautes herbes. Une douzaine de mètres plus loin, Jodot et Guillaume causaient en sécurité absolue, assez haut pour qu'il reconnût leurs voix, pas assez pour qu'il recueillît une seule parole. Que faire ?

Raoul était venu sans plan précis et avec l'intention d'agir selon les circonstances. N'ayant aucune arme, il jugeait dangereux d'entamer une lutte qui, somme toute, pouvait tourner contre lui. Et, d'autre part, il se demandait si, en cas de victoire, la contrainte et les menaces détermineraient un adversaire comme Jodot à parler, c'est-à-dire à se déclarer vaincu et à livrer des secrets qu'il avait eu tant de mal à conquérir.

Il continua donc de ramper, avec des précautions infinies, et dans l'espoir qu'un mot surpris pourrait le renseigner. Il gagna deux mètres, puis trois mètres. Lui-même, il ne percevait pas le froissement de son corps sur le sol, et ainsi il parvint à un point où les phrases prenaient un sens plus net.

Jodot disait :



– Eh ! Ne te fais donc pas de bile, sacrebleu ! Quand nous sommes descendus à l'écluse, le niveau atteignait la cote cinq, qui correspond au plafond de la grotte, et, puisqu'ils n'avaient pas pu sortir, leur *affaire* était déjà réglée. Sûr et certain, comme deux et deux font quatre.

– Tout de même, fit Guillaume, vous auriez dû vous établir plus près de la grotte, et, de là, les épier.

– Pourquoi pas toi, galopin ?

– Moi, avec mon bras encore tout raide ! C'est tout au plus si j'ai pu tirer.

– Et puis t'as peur de ce bougre-là...

– Vous aussi, Jodot.

– Je ne dis pas non. J'ai préféré les coups de fusil... et le truc de l'inondation, puisqu'on avait les cahiers du vieux Talençay.

– Oh ! Jodot, ne prononcez pas ce nom-là...

La voix de Guillaume faiblissait. Jodot ricana :

– Poule mouillée, va !

– Rappelez-vous, Jodot. À mon retour à l'hôpital, quand vous êtes venu nous trouver, maman vous a répondu : « Soit. Vous savez où ce diable d'homme, ce Limésy de malheur, a niché Aurélie, et vous prétendez qu'en le surveillant on ira jusqu'au trésor. Soit. Que mon garçon vous donne un coup de main. Mais pas de crime, n'est-ce pas ? Pas de sang... »

– Il n'y en a pas eu une goutte, fit Jodot, d'un ton goguenard.

– Oui, oui, vous savez ce que je veux dire, et ce qu'il est advenu de ce pauvre homme. Quand il y a mort, il y a crime... C'est comme pour Limésy et pour Aurélie, direz-vous qu'il n'y a pas crime ?

– Alors, quoi, il fallait abandonner toute cette histoire ? Crois-tu qu'un type comme Limésy t'aurait cédé la place comme ça, pour tes beaux yeux ? Tu le connais pourtant, le damné personnage. Il t'a cassé un bras... il aurait fini par te casser la gueule. Lui ou nous, c'était à choisir.

– Mais Aurélie ?

– Les deux font la paire. Pas moyen de toucher à l'un sans toucher à l'autre.

– La malheureuse...

– Et après ? Veux-tu le trésor, oui ou non ? Ça ne se gagne pas en fumant sa pipe, des machines de ce calibre-là.

– Cependant...

– Tu n’as pas vu le testament du marquis ? Aurélie héritière de tout le domaine de Juvains... Alors qu’aurais-tu fait ? L’épouser peut-être ?

Pour se marier, il faut être deux, mon garçon, et j’ai idée que le sieur Guillaume...

– Alors ?...

– Alors, mon petit, voilà ce qui se passera. Demain le lac de Juvains redeviendra comme avant, ni plus haut ni plus bas. Après-demain, pas plus tôt, puisque le marquis le leur a défendu, les bergers rappliquent. On trouve le marquis, mort d’une chute, dans un ravin du défilé, sans que personne puisse supposer qu’une main secourable lui a donné le petit coup qui fait perdre l’équilibre. Donc succession ouverte. Pas de testament, puisque c’est moi qui l’ai. Pas d’héritier, puisqu’il n’a aucune famille. En conséquence l’État s’empare légalement du domaine. Dans six mois, la vente. Nous achetons.

– Avec quel argent ?

– Six mois pour en trouver, ça suffit, dit Jodot, l’intonation sinistre. D’ailleurs, que vaut le domaine pour qui ne sait pas ?

– Et s’il y a des poursuites ?

– Contre qui ?

– Contre nous.

– À propos de quoi ?

– À propos de Limésy et d’Aurélie ?

– Limésy ? Aurélie ? Noyés, disparus, introuvables.

– Introuvables ! On les trouvera dans la grotte.

– Non, car nous y passerons demain matin, et, deux bons galets attachés aux jambes, ils iront au fond du lac. Ni vu ni connu...

– L’auto de Limésy ?

– Dans l’après-midi, nous filons avec, de sorte que personne ne saura même qu’ils sont venus de ce côté. On croira que la petite s’est fait enlever de la maison de santé par son amoureux et qu’ils voyagent on ne sait où. Voilà mon plan. Qu’en dis-tu ?

– Excellent, vieille canaille, dit une voix près d’eux. Seulement, il y a un accroc.

Ils se retournèrent, dans un sursaut d’effroi. Un homme était là, accroupi à la manière arabe, un homme qui répéta :

– Un gros accroc. Car, enfin, tout ce joli plan repose sur des actes accomplis. Or, que devient-il si le monsieur et la dame de la grotte ont pris la poudre d'escampette ?

Leurs mains cherchaient à tâtons les fusils, les brownings. Plus rien.

– Des armes ?... pour quoi faire ? dit la voix gouailleuse. Est-ce que j'en ai, moi ? Un pantalon mouillé, une chemise mouillée, un point c'est tout. Des armes..., entre braves gens comme nous !

Jodot et Guillaume ne bougeaient plus, interloqués. Pour Jodot, c'était l'homme de Nice qui réapparaissait. Pour Guillaume, l'homme de Toulouse. Et surtout, c'était l'ennemi redoutable dont ils se croyaient débarrassés, et dont le cadavre...

– Ma foi, oui, dit-il, en riant, et en affectant l'insouciance, ma foi, oui, vivant. La cote numéro 5 ne correspond pas au plafond de la grotte. Et d'ailleurs si vous vous imaginez que c'est avec de petits trucs de ce genre qu'on a raison de moi ! Vivant, mon vieux Jodot ! Et Aurélie aussi. Elle est bien à l'abri, loin de la grotte, et pas une goutte d'eau sur elle. Donc nous pouvons causer. Du reste ce sera bref. Cinq minutes, pas une seconde de plus. Tu veux bien ?

Jodot se taisait, stupide, effaré. Raoul regarda sa montre, et paisiblement, nonchalamment, comme si son cœur n'avait pas sauté dans sa poitrine étreinte par une angoisse indicible, il reprit :

– Voilà. Ton plan ne tient plus. Dès l'instant où Aurélie n'est pas morte, elle hérite, et il n'y a pas vente. Si tu la tues et qu'il y ait vente, moi, je suis là, et j'achète. Il faudrait me tuer aussi. Pas possible. Invulnérable. Donc tu es coincé. Un seul remède.

Il fit une pause. Jodot se pencha. Il y avait donc un remède ?

– Oui, il y en a un, prononça Raoul, un seul : t'entendre avec moi. Le veux-tu ?

Jodot ne répondit point. Il s'était accroupi à deux pas de Raoul et fixait sur lui des yeux brillants de fièvre.

– Tu ne réponds pas. Mais tes prunelles s'animent. Je les vois qui brillent comme des prunelles de bête fauve. Si je te propose quelque chose, c'est que j'ai besoin de toi ? Pas du tout. Je n'ai jamais besoin de personne. Seulement, depuis quinze ou dix-huit ans, tu poursuis un but que tu es tout près d'atteindre, et cela te donne des droits, des droits que tu es résolu à défendre par tous les moyens, assassinat compris.

« Ces droits, je te les achète, car je veux être tranquille, et qu'Aurélie le soit aussi. Un jour ou l'autre, tu trouverais moyen de nous faire un mauvais coup. Je ne veux pas. Combien demandes-tu ? »

Jodot semblait se détendre. Il gronda :

– Proposez.

– Voici, dit Raoul. Comme tu le sais, il ne s'agit pas d'un trésor dont chacun peut prendre sa part, mais d'une affaire à mettre debout, d'une exploitation, dont les bénéfices...

– Seront considérables, fit Jodot.

– Je te l'accorde. Aussi mon offre est en rapport. Cinq mille francs par mois.

Le bandit sursauta, ébloui par un tel chiffre.

– Pour tous les deux ?

– Cinq mille pour toi... Deux pour Guillaume.

Celui-ci ne put s'empêcher de dire :

– J'accepte.

– Et toi, Jodot ?

– Peut-être, fit l'autre. Mais il faudrait un gage, une avance.

– Un trimestre, ça va-t-il ? Demain à trois heures, rendez-vous, à Clermont-Ferrand, place Jaude, et remise d'un chèque.

– Oui, oui, dit Jodot, qui se méfiait. Mais rien ne me prouve que demain le baron de Limésy ne me fera pas arrêter.

– Non, car on m'arrêterait en même temps.

– Vous ?

– Parbleu ! La capture serait meilleure que tu ne supposes.

– Qui êtes-vous ?

– Arsène Lupin.

Le nom eut un effet prodigieux sur Jodot. Il s'expliquait maintenant la ruine de tous ses plans et l'ascendant que cet homme exerçait sur lui.

Raoul, répéta :

– Arsène Lupin, recherché par toutes les polices du monde. Plus de cinq cents vols qualifiés, plus de cent condamnations. Tu vois, on est fait pour s'entendre. Je te tiens. Mais tu me tiens, et l'accord est signé, j'en suis sûr. J'aurais pu tout à l'heure te casser la tête. Non. J'aime autant une transaction. Et puis, je t'emploierai au besoin. Tu as des défauts, mais de rudes qualités. Ainsi la manière dont tu m'as filé jusqu'à Clermont-Ferrand,

c'est de premier ordre, puisque je n'ai pas encore compris. Donc tu as ma parole, et la parole de Lupin... c'est de l'or. Ça colle ?

Jodot consulta Guillaume à voix basse, et répliqua :

– Oui, nous sommes d'accord. Que voulezvous ?

– Moi ? Mais rien du tout, mon vieux, dit Raoul toujours insouciant. Je suis un monsieur qui cherche la paix et qui paie ce qu'il faut pour l'obtenir. On devient des associés... voilà le vrai mot. Si tu désires verser dans l'association dès aujourd'hui une part quelconque, à ta guise. Tu as des documents ?

– Considérables. Les instructions du marquis, rapport au lac.

– Évidemment puisque tu as pu fermer l'écluse. Elles sont détaillées, ces instructions ?

– Oui, cinq cahiers d'écriture fine.

– Et tu les as là ?

– Oui. Et j'ai le testament aussi... en faveur d'Aurélie.

– Donne.

– Demain, contre les chèques, déclara Jodot nettement.

– Entendu, demain, contre les chèques. Serrons-nous la main. Ce sera la signature du pacte. Et séparons-nous.

Une poignée de main fut échangée.

– Adieu, fit Raoul.

L'entrevue était finie, et cependant la vraie bataille allait se livrer en quelques mots. Toutes les paroles prononcées jusque-là, toutes les promesses, autant de balivernes propres à dérouter Jodot. L'essentiel, c'était l'emplacement des vannes. Jodot parlerait-il ? Jodot devinerait-il la situation véritable, la raison sournoise de la démarche faite par Raoul ?

Jamais Raoul ne s'était senti à ce point anxieux. Il dit négligemment :

– J'aurais bien aimé voir « la chose » avant de partir. Tu ne pourrais pas ouvrir les vannes d'écoulement devant moi ?

Jodot objecta :

– C'est qu'il faut, d'après les cahiers du marquis, sept à huit heures pour que les vannes opèrent jusqu'au bout.

– Eh bien, ouvre-les tout de suite. Demain matin, toi d'ici, Aurélie et moi de là-bas, on verra « la chose », c'est-à-dire les trésors. C'est tout près, n'est-ce pas, les vannes ? Au-dessous de nous ? Près de l'écluse ?

– Oui.

– Il y a un sentier direct ?

– Oui.

– Tu connais le maniement ?

– Facile. Les cahiers l'indiquent.

– Descendons, proposa Raoul, je vais te donner un coup de main.

Jodot se leva et prit la lampe électrique. Il n'avait pas flairé le piège. Guillaume le suivit. En passant, ils aperçurent les fusils que Raoul, au début, avait attirés près de lui et poussés un peu plus loin. Jodot mit l'un d'eux en bandoulière. Guillaume également.

Raoul qui avait saisi la lanterne emboîta le pas aux deux bandits.

« Cette fois, se disait-il avec une allégresse qu'eût trahie l'expression de son visage, cette fois, nous y sommes. Quelques convulsions peut-être encore. Mais le grand combat est gagné. »

Ils descendirent. Au bord du lac, Jodot s'orienta sur une digue de sable et de gravier qui bordait le pied de la falaise, contourna une roche qui masquait une anfractuosité assez profonde où une barque était attachée, s'agenouilla, déplaça quelques gros cailloux, et découvrit un alignement de quatre poignées de fer que terminaient quatre chaînes engagées dans des tuyaux de poterie.

– C'est là, tout à côté de la manivelle de l'écluse, dit-il. Les chaînes actionnent les plaques de fonte posées au fond.

Il tira l'une des poignées. Raoul en fit autant, et il eut l'impression immédiate que la commande se transmettait à l'autre bout de la chaîne et que la plaque avançait. Les deux autres épreuves réussirent également. Il y eut dans le lac, à quelque distance, une série de petits bouillonnements.

La montre de Raoul marquait neuf heures vingt-cinq. Aurélie était sauvée.

– Prête-moi ton fusil, dit Raoul. Ou plutôt, non. Tire toi-même... deux coups.

– Pour quoi faire ?

– C'est un signal.

– Un signal ?

– Oui. J'ai laissé Aurélie dans la grotte, laquelle est presque remplie d'eau et tu te rends compte de son épouvante. Alors, en la quittant, j'ai promis de l'avertir, par un moyen quelconque, dès qu'elle n'aurait plus rien à craindre.

Jodot fut stupéfait. L'audace de Raoul, cet aveu du danger que courait encore Aurélie le confondaient, et en même temps augmentaient à ses yeux le prestige de son ancien adversaire. Pas une seconde, il ne songea à profiter de la situation. Les deux coups de fusil retentirent parmi les rocs et les falaises. Et tout de suite, Jodot ajouta :

– Tenez, vous êtes un chef, vous. Il n'y a qu'à vous obéir et sans barguigner. Voici les cahiers et voici le testament du marquis.

– Un bon point, s'écria Raoul, qui empocha les documents. Je ferai quelque chose de toi. Pas un honnête homme, ça jamais, mais une fripouille acceptable. Tu n'as pas besoin de cette barque ?

– Ma foi non.

– Elle me sera commode pour rejoindre Aurélie. Ah ! Un conseil encore : ne vous montrez plus dans la région. Si j'étais de vous, je filerais cette nuit jusqu'à Clermont-Ferrand. À demain, camarades.

Il monta dans la barque et leur fit encore quelques recommandations. Puis Jodot enleva l'amarre. Raoul partit.

« Quels braves gens ! se dit-il en ramant avec vigueur. Dès qu'on s'adresse à leur bon cœur, à leur générosité naturelle, ils marchent à fond. Bien sûr, camarades, que vous les aurez les deux chèques. Je ne garantis pas qu'il y ait encore une provision à mon compte Limésy. Mais vous les aurez tout de même, et signés loyalement, comme je l'ai juré. »

Deux cent cinquante mètres, avec de bons avirons, et après une expédition aussi féconde en résultats, ce n'était rien pour Raoul. Il atteignit la grotte en quelques minutes, et y pénétra directement, proue en avant, et lanterne sur la proue.

– Victoire ! s'exclamat-il. Vous avez entendu mon signal Aurélie ? Victoire !

Une clarté joyeuse emplit le réduit exigü où ils avaient failli trouver la mort. Le hamac traversait d'un mur à l'autre. Aurélie y dormait paisiblement. Confiante en la promesse de son ami, convaincue que rien ne lui était impossible, échappant aux angoisses du danger et aux affres de cette mort tant désirée, elle avait succombé à la fatigue. Peut-être aussi avait-elle perçu le bruit des deux détonations. En tout cas, nul bruit ne la réveilla...

Lorsqu'elle ouvrit les yeux le lendemain, elle vit des choses surprenantes dans la grotte où la lumière du jour se mêlait à la clarté d'une

lanterne. L'eau s'était écoulée. Au creux d'une barque appuyée contre la paroi, Raoul vêtu d'une houppelande de berger et d'un pantalon de toile qu'il avait dû prendre sur la planche, parmi les effets du vieux marquis, dormait aussi profondément qu'elle avait dormi.

Durant de longues minutes, elle le contempla, d'un regard affectueux où il y avait une curiosité refrénée. Qui était cet être extraordinaire, dont la volonté s'opposait aux arrêts du destin, et dont les actes prenaient toujours un sens et une apparence de miracles ? Elle avait entendu, sans aucun trouble – d'ailleurs que lui importait ? – l'accusation de Marescal et le nom d'Arsène Lupin lancé par le commissaire. Devait-elle croire que Raoul n'était autre qu'Arsène Lupin ?

« Qui es-tu, toi que j'aime plus que ma vie ? pensait Aurélie. Qui es-tu, toi qui me sauves incessamment, comme si c'était ton unique mission ? Qui es-tu ? »

– L'oiseau bleu.

Raoul se réveillait, et l'interrogation muette d'Aurélie était si claire qu'il y répondait sans hésitation.

– L'oiseau bleu, chargé de donner le bonheur aux petites filles sages et confiantes, de les défendre contre les ogres et les mauvaises fées, et de les conduire dans leur royaume.

– J'ai donc un royaume, mon bien-aimé Raoul ?

– Oui. À l'âge de six ans vous vous y êtes promenée. Il vous appartient aujourd'hui, de par la volonté d'un vieux marquis.

– Oh ! Vite, Raoul, vite, que je voie... ou plutôt que je revoie.

– Mangeons d'abord, dit-il. Je meurs de faim. Du reste la visite ne sera pas longue, et il ne faut pas qu'elle le soit. Ce qui a été caché pendant des siècles ne doit apparaître définitivement au grand jour que lorsque vous serez maîtresse de votre royaume.

Selon son habitude elle évita toutes questions sur la façon dont il avait agi. Qu'étaient devenus Jodot et Guillaume ? Avait-il des nouvelles du marquis de Talençay ? Elle préférait ne rien savoir et se laisser guider.

Un instant plus tard, ils sortaient ensemble, et Aurélie, de nouveau bouleversée par l'émotion, appuyait sa tête contre l'épaule de Raoul, en murmurant :

– Oh ! Raoul, c'est bien cela... c'est bien cela que j'ai vu autrefois, le second jour... avec ma mère...



## *La fontaine de Jouvence*

### [Table des matières](#)

Spectacle étrange ! Au-dessous d'eux, dans une arène profonde d'où l'eau s'était retirée, sur tout l'espace allongé que limitait la couronne de roches, s'étendaient les ruines de monuments et de temples encore debout, mais aux colonnes tronquées, aux marches disjointes, aux péristyles épars, sans toits, ni frontons, ni corniches, une forêt décapitée par la foudre mais où les arbres morts avaient encore toute la noblesse et toute la beauté d'une vie ardente. De tout là-bas s'avancait la Voie romaine, Voie triomphale, bordée de statues brisées, encadrée de temples symétriques, qui passait entre les piliers des arcs démolis et qui montait jusqu'au rivage, jusqu'à la grotte où s'accomplissaient les sacrifices.

Tout cela humide, luisant, vêtu par places d'un manteau de vase, ou bien alourdi de pétrifications et stalactites, avec des morceaux de marbre ou d'or qui étincelaient au soleil. À droite et à gauche deux longs rubans d'argent serpentaient. C'étaient les cascades qui avaient retrouvé leurs eaux canalisées.

– Le Forum... prononça Raoul, qui était un peu pâle, et dont la voix trahissait l'émoi. Le Forum... À peu près les mêmes dimensions et la même disposition. Les papiers du vieux marquis contiennent un plan et des explications que j'ai étudiés cette nuit. La ville de Juvains était au-dessous du grand lac. Au-dessous de celui-ci, les thermes et les temples consacrés aux dieux de la Santé et de la Force, tous distribués autour du temple de la Jeunesse, dont vous apercevez la colonnade circulaire.

Il soutint Aurélie par la taille. Ils descendirent la Voie sacrée. Les grandes dalles glissaient sous leurs pieds. Des mousses et des plantes aquatiques alternaient avec des espaces de galets fins où l'on avisait parfois des pièces de monnaie. Raoul en ramassa deux : elles portaient les effigies de Constantin.

Mais ils arrivaient devant le petit édifice dédié à la Jeunesse. Ce qui en demeurait était délicieux et suffisait pour que l'imagination pût reconstituer une rotonde harmonieuse, exhaussée sur quelques marches, avec un bassin où se dressait une vasque soutenue par quatre enfants râblés et joufflus, et que devait dominer la statue de la Jeunesse. On n'en voyait plus que deux, admirables de formes et de grâce, qui trempaient leurs pieds dans cette vasque où les quatre enfants jadis lançaient des jets d'eau.

De gros tuyaux de plomb, autrefois dissimulés sans doute et qui paraissaient venir d'un endroit de la falaise où devait se cacher la source, émergeaient du bassin. À l'extrémité de l'un d'eux, un robinet avait été soudé récemment. Raoul le tourna. Un flot jaillit, tiède, avec un peu de buée.

– L'eau de Jouvence, dit Raoul. C'est cette eau que contenait la bouteille prise au chevet de votre grand-père et dont l'étiquette donnait la formule.

Durant deux heures ils déambulèrent dans la fabuleuse cité. Aurélie retrouvait ses sensations d'autrefois, éteintes au fond de son être, et ranimées tout à coup. Elle avait vu ce groupe d'urnes funéraires, et cette déesse mutilée, et cette rue aux pavés inégaux, et cette arcade toute frissonnante d'herbes échevelées, et tant de choses, tant de choses, qui la faisaient frémir d'une joie mélancolique.

– Mon bien-aimé, disait-elle, mon bien-aimé, c'est à vous que je rapporte tout ce bonheur. Sans vous, je n'éprouverais que de la détresse. Mais près de vous, tout est beau et délicieux. Je vous aime.

À dix heures les cloches de Clermont-Ferrand chantèrent la grand-messe. Aurélie et Raoul étaient parvenus à l'entrée du défilé. Les deux cascades y pénétraient, couraient à droite et à gauche de la Voie triomphale, et s'abîmaient dans les quatre vannes béantes.

La visite prodigieuse se terminait. Comme le répéta Raoul, ce qui avait été caché durant des siècles ne devait pas encore apparaître au grand jour. Nul ne devait le contempler avant l'heure où la jeune fille en serait la maîtresse reconnue.

Il ferma donc les vannes d'écoulement et tourna lentement la manivelle de l'écluse pour ouvrir les portes de façon progressive. Tout de suite l'eau s'accumula dans l'espace restreint, le grand lac se déversant par une large nappe, et les deux cascades se cabrant hors de leurs lits de pierre. Alors, ils

s'en revinrent au sentier que Raoul avait descendu la veille au soir avec les deux bandits, et, s'arrêtant à mi-chemin, ils aperçurent l'onde rapide qui remontait le petit lac, cernait le soubassement des temples, et se hâtait vers la fontaine magique.

– Oui, magique, dit Raoul, c'est le mot employé par le vieux marquis. Outre les éléments des eaux de Royat, elle contient, d'après lui, des principes d'énergie et de puissance qui en font vraiment une fontaine de jeunesse, principes provenant de la radioactivité stupéfiante qui en émane, et qui s'évalue par un chiffre *millicuries*, selon l'expression technique, tout à fait incroyable. Les riches Romains des troisième et quatrième siècles venaient se retremper à cette source, et c'est le dernier proconsul de la province gauloise qui, après la mort de Théodose et la chute de l'Empire, a voulu cacher aux yeux des envahisseurs barbares et protéger contre leurs entreprises les merveilles de Juvains. Entre beaucoup d'autres, une inscription secrète en fait foi : « Par la volonté de Fabius Aralla, proconsul, et en prévision des Scythes et des Borusses, les eaux du lac ont recouvert les dieux que j'aimais et les temples où je les vénérais. »

« Pardessus quoi, quinze siècles ! Quinze siècles durant lesquels les chefs-d'œuvre de pierre et de marbre se sont effrités... Quinze siècles qui auraient pu être suivis de cent autres où la mort d'un passé glorieux se serait parachevée, si votre grand-père, en sa promenade dans le domaine abandonné de son ami Talençay, n'avait découvert, par hasard, le mécanisme de l'écluse. Aussitôt les deux amis cherchent, tâtonnent, observent, s'ingénient. On répare. On remet en action les vieilles portes de bois massif qui, jadis, maintenaient le niveau du petit lac et submergeaient les plus hautes parties des constructions.

« Voilà toute l'histoire, Aurélie, et voilà tout ce que vous avez visité à l'âge de six ans. Votre grand-père mort, le marquis n'a plus quitté son domaine de Juvains et s'est consacré corps et âme à la résurrection de la cité invisible. Avec l'aide de ses deux bergers, il a creusé, fouillé, nettoyé, consolidé, reconstitué l'effort du passé, et c'est le cadeau qu'il vous offre. Cadeau merveilleux qui ne vous apporte pas seulement la fortune incalculable d'une source à exploiter, plus précieuse que toutes celles de Royat et de Vichy, mais qui vous donne un ensemble d'œuvres et de monuments comme il n'en existe pas. »

Raoul s'enthousiasmait. Là encore s'écoula plus d'une heure durant laquelle il dit toute l'exaltation que lui causait la belle aventure de la ville engloutie. La main dans la main, ils regardaient l'eau qui s'élevait, les colonnes et les statues qui s'abaissaient peu à peu.

Aurélie, cependant, gardait le silence. À la fin, étonné de sentir qu'elle n'était plus en communion de pensées avec lui, il lui en demanda la raison. Elle ne répondit point d'abord, puis, au bout d'un instant, murmura :

– Vous ne savez pas encore ce qu'est devenu le marquis de Talençay ?

– Non, dit Raoul, qui ne voulait pas assombrir la jeune fille, mais je suis persuadé qu'il est rentré chez lui, au village, malade peut-être... à moins qu'il ait oublié le rendez-vous.

Mauvaise excuse. Aurélie ne parut pas s'en contenter. Il devina qu'après les émotions ressenties et tant d'angoisses abolies, elle songeait à tout ce qui demeurait dans l'ombre et qu'elle s'inquiétait de ne pas comprendre.

– Allons-nous-en, dit-elle.

Ils montèrent jusqu'à la cabane démolie qui indiquait le campement nocturne des deux bandits. De là, Raoul voulait gagner la haute muraille et l'issue par où les bergers étaient sortis du domaine.

Mais comme ils contournaient la roche voisine, elle fit remarquer à Raoul un paquet assez volumineux, un sac de toile posé sur le rebord de la falaise.

On croirait qu'il remue, dit-elle.

Raoul jeta un coup d'œil, pria Aurélie de l'attendre et courut. Une idée subite l'assaillait.

Ayant atteint le rebord, il saisit le sac et plongea la main dans l'intérieur. Quelques secondes plus tard, il en tira une tête, puis un corps d'enfant. Tout de suite, il reconnut le petit complice de Jodot, celui que le bandit portait avec lui comme un furet, et envoyait à la chasse dans les caves et à travers les barreaux et les palissades.

L'enfant dormait à moitié. Raoul, furieux, déchiffrant soudain l'énigme qui l'avait tant intrigué, le secoua :

– Galopin ! C'est toi qui nous as suivis, n'est-ce pas, depuis la rue de Courcelles ? Hein ! C'est toi ? Jodot avait réussi à te cacher dans le coffre arrière de ma voiture et tu as voyagé comme cela jusqu'à Clermont-Ferrand, d'où tu lui as mis une carte à la poste ? Avoue... sinon, je te gifle.

L'enfant ne comprenait pas trop ce qui lui arrivait, et sa figure pâle de gamin vicieux prenait une expression effarée. Il marmotta :

Oui, c'est Tonton qui a voulu...

Tonton ?

– Oui, mon oncle Jodot.

– Et où est-il en ce moment, ton oncle ?

– On est parti cette nuit, tous les trois, et puis on est revenu.

– Et alors ?

– Alors ce matin, ils ont descendu là, en bas, quand l'eau était partie, et ils ont fouillé partout et ramassé des choses.

– Avant moi ?

– Oui, avant vous et la demoiselle. Quand vous êtes sortis de la grotte, ils se sont cachés derrière un mur là-bas, là-bas, dans le fond de l'eau qui était partie. Mais je voyais tout ça d'ici où Tonton m'avait dit de l'attendre.

– Et maintenant, où sont-ils tous deux ?

– J'sais pas. Il faisait chaud, je me suis endormi. Un moment je me suis réveillé, ils se battaient.

– Ils se battaient ?...

– Oui, pour une chose qu'ils avaient trouvée, une chose qui brillait comme de l'or. J'ai vu qu'ils tombaient... Tonton a donné un coup de couteau... et puis... et puis je ne sais pas... je dormais peut-être... j'ai vu comme si le mur se démolissait et les écrasait tous deux.

– Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? balbutia Raoul épouvanté... Réponds... Où ça se passait-il ? À quel moment ?

– Quand les cloches sonnaient... tout au bout... tout au bout... tenez, là. L'enfant se pencha au-dessus du vide et parut stupéfait.

– Oh ! dit-il, l'eau qui est revenue !...

Il réfléchit, puis se mit à pleurer et à crier, en gémissant.

– Alors... alors... si l'eau est revenue... Ils n'ont pas pu s'en aller et ils sont là, au fond... et alors, Tonton...

Raoul lui ferma la bouche.

– Tais-toi...

Aurélie était devant eux, le visage contracté. Elle avait entendu. Jodot et Guillaume blessés, évanouis, incapables de bouger ou d'appeler avaient été recouverts par le flot, étouffés, engloutis. Les pierres d'un mur écroulé sur eux retenaient leurs cadavres.

– C’est effroyable, balbutia Aurélie. Quel supplice pour ces deux hommes !

Cependant les sanglots de l’enfant redoublaient. Raoul lui donna de l’argent et une carte.

– Tiens, voilà cent francs. Tu vas aller prendre le train pour Paris et tu iras te présenter à cette adresse. On y prendra soin de toi.

Le retour fut silencieux et, aux abords de la maison de repos où rentrait la jeune fille, l’adieu fut grave. Le destin meurtrissait les deux amants.

– Séparons-nous quelques jours, dit Aurélie. Je vous écrirai.

Raoul protesta.

– Nous séparer ? Ceux qui s’aiment ne se séparent pas.

– Ceux qui s’aiment n’ont rien à craindre de la séparation. La vie les réunit toujours.

Il céda, non sans tristesse. Car il la sentait désespérée. De fait, une semaine plus tard, il reçut cette courte lettre :

*Mon ami,*

*Je suis bouleversée. Le hasard m’apprend la mort de mon beau-père Brégeac. Suicide, n’est-ce pas ? Je sais aussi qu’on a trouvé le marquis de Talençay au fond d’un ravin, où il était tombé, dit-on, par accident. Crime, n’est-ce pas ? Assassinat ?... Et puis la mort affreuse de Jodot et de Guillaume... Et puis tant de morts ! Miss Bakefield... et les deux frères... et, jadis, mon grand-père d’Asteux...*

*Je m’en vais, Raoul. Ne cherchez pas à savoir où je suis. Moi-même je ne sais pas encore. J’ai besoin de réfléchir, d’examiner ma vie, de prendre des décisions.*

*Je vous aime, mon ami. Attendez-moi et pardonnez-moi.*

Raoul n’attendit pas. L’égarement de cette lettre, ce qu’il devinait dans Aurélie de souffrance et de détresse, sa souffrance à lui et son inquiétude, tout le portait à l’action et l’incitait aux recherches.

Elles n’aboutirent point. Il pensa qu’elle s’était réfugiée à Sainte-Marie il ne l’y trouva pas. Il s’enquit de tous côtés. Il mobilisa tous ses amis. Efforts inutiles. Désespéré, craignant que quelque adversaire nouveau ne tourmentât la jeune fille, il passa deux mois vraiment douloureux. Puis, un jour, il reçut un télégramme. Elle le priait de venir à Bruxelles le lendemain, et lui fixait rendez-vous au bois de la Cambre.

La joie de Raoul fut sans réserve quand il la vit arriver, souriante, résolue, avec un air de tendresse infini et un visage libéré de tout mauvais souvenir.

Elle lui tendit la main.

– Vous me pardonnez, Raoul ?

Ils marchèrent un moment, aussi près l'un de l'autre que s'ils ne s'étaient jamais quittés. Puis elle s'expliqua :

– Vous me l'avez dit, Raoul, il y a en moi deux destins contraires, qui se heurtent et me font du mal. L'un est un destin de bonheur et de gaieté, qui correspond à ma véritable nature. L'autre est un destin de violence, de mort, de deuil, et de catastrophes, tout un ensemble de forces ennemies qui me persécutent depuis mon enfance et cherchent à m'entraîner dans un gouffre où, dix fois, je serais tombée, si, dix fois, vous ne m'aviez sauvée.

« Or, après les deux journées de Juvains, et malgré notre amour, Raoul, j'étais si lasse que la vie m'a fait horreur. Toute cette histoire que vous jugiez merveilleuse et féérique prenait pour moi un aspect de ténèbres et d'enfer. Et n'est-ce pas juste, Raoul ? Pensez à tout ce que j'ai enduré !

Et pensez à tout ce que j'ai vu ! “Voilà votre royaume”, disiez-vous. Je n'en veux pas, Raoul. Entre le passé et moi, je ne veux pas qu'il y ait un seul lien. Si j'ai vécu depuis plusieurs semaines à l'écart, c'est parce que je sentais confusément qu'il fallait échapper à l'étreinte d'une aventure dont je suis la dernière survivante. Après des années, après des siècles, elle aboutit à moi, et c'est moi qui ai pour tâche de remettre au jour ce qui est dans l'ombre et profiter de tout ce qu'elle contient de magnifique et d'extraordinaire. Je refuse. Si je suis l'héritière des richesses et des splendeurs, je suis aussi l'héritière de crimes et de forfaits dont je ne pourrais supporter le poids. »

– De sorte que le testament du marquis ?... fit Raoul, qui tira de sa poche un papier et le lui tendit.

Aurélie saisit la feuille et la déchira en morceaux qui voltigèrent au vent.

– Je vous le répète, Raoul, tout cela est fini. L'aventure ne sera pas renouée par moi. J'aurais trop peur qu'elle ne suscitât encore d'autres crimes et d'autres forfaits. Je ne suis pas une héroïne.

– Qu'êtes-vous donc ?

– Une amoureuse, Raoul... une amoureuse qui a refait sa vie... et qui l'a refaite pour l'amour et rien que pour l'amour.

– Oh ! Demoiselle aux yeux verts, dit-il, c'est bien grave de prendre un tel engagement !

– Grave pour moi, mais non pour vous. Soyez sûr que, si je vous offre ma vie, je ne veux de la vôtre que ce que vous pouvez m'en donner. Vous garderez autour de vous ce mystère qui vous plaît. Vous n'aurez jamais à le défendre contre moi. Je vous accepte tel que vous êtes, et vous êtes ce que j'ai rencontré de plus noble et de plus séduisant. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de m'aimer aussi longtemps que vous pourrez.

– Toujours, Aurélie.

– Non, Raoul, vous n'êtes pas homme à aimer toujours, ni même, hélas ! Bien longtemps. Si peu qu'il dure, j'aurai connu un tel bonheur que je n'aurai pas le droit de me plaindre. Et je ne me plaindrai pas. À ce soir. Venez au Théâtre-Royal. Vous y trouverez une baignoire.

Ils se quittèrent.

Le soir, Raoul se rendit au Théâtre Royal. On y jouait *La Vie de bohème* avec une jeune chanteuse nouvellement engagée, Lucie Gautier.

Lucie Gautier, c'était Aurélie.

Raoul comprit. La vie indépendante d'une artiste permet que l'on s'affranchisse de certaines conventions. Aurélie était libre.

La représentation terminée – et au milieu de quelles ovations ! – il se fit conduire dans la loge de la triomphatrice. La jolie tête blonde s'inclina vers lui. Leurs lèvres s'unirent.

Ainsi finit l'étrange et redoutable aventure de Juvains qui, durant quinze ans, fut la cause de tant de crimes et de tels désespoirs. Raoul essaya d'arracher au mal le petit complice de Jodot. Il l'avait placé chez la veuve Ancivel. Mais la mère de Guillaume, à qui il avait révélé la mort de son fils, se mit à boire. L'enfant, trop tôt corrompu, ne put se relever. On dut l'enfermer dans une maison de santé. Il s'en échappa, retrouva la veuve, et tous deux passèrent en Amérique.

Quant à Marescal, assagi, mais obsédé de conquêtes féminines, il a monté en grade. Un jour, il demanda audience à M. Lenormand, le fameux chef de la Sûreté. La conversation terminée, M. Lenormand s'approcha de son inférieur, et lui dit, une cigarette aux lèvres « Un peu de feu, s'il vous



plaît », cela d'un ton qui fit tressaillir Marescal. Tout de suite il avait reconnu Lupin.

Il le reconnut encore sous d'autres masques, toujours gouailleur et l'œil clignotant. Et chaque fois il recevait à bout portant la petite phrase terrible, âpre, cinglante, inattendue, et si cocasse par suite de l'effet produit sur lui.

– Un peu de feu, s'il vous plaît.

Et Raoul acheta le domaine de Juvains. Mais, par déférence envers la demoiselle aux yeux verts, il ne voulut pas en divulguer le secret prodigieux. Le lac de Juvains et la fontaine de Jouvence comptent au nombre de ces merveilles accumulées et de ces trésors fabuleux que la France héritera d'Arsène Lupin...

# L'Homme à la peau de bique (1927)

## [Table des matières](#)

*Le village fut terrifié.*

*C'était un dimanche. Les paysans de Saint-Nicolas et des environs sortaient de l'église et se répandaient à travers la place quand, tout à coup, des femmes, qui marchaient en avant et tournaient déjà sur la grande route, refluèrent en poussant des cris d'épouvante.*

*Et aussitôt on aperçut, énorme, effroyable, pareille à un monstre, une automobile qui débouchait à une allure vertigineuse. Parmi les clameurs et la fuite éperdue des gens, elle piqua droit vers l'église, vira au moment même où elle allait se briser contre les marches, frôla le mur du presbytère, retrouva le prolongement de la route nationale, s'éloigna, sans même avoir – miracle incompréhensible ! – effleuré, en ce crochet diabolique, une seule des personnes qui encombraient la place... et disparut.*

*Mais on avait vu ! On avait vu, sur le siège, couvert d'une peau de bique, coiffé de fourrure, le visage masqué de grosses lunettes, un homme qui conduisait ; et, près de lui, sur le devant de ce siège, renversée, ployée en deux, une femme dont la tête ensanglantée pendait au-dessus du capot.*

*Et on avait entendu ! On avait entendu les cris de cette femme, cris d'horreur, cris d'agonie...*

*Et ce fut une telle vision de carnage et d'enfer que les gens demeurèrent, quelques secondes, immobiles, stupides.*

*– Du sang ! hurla quelqu'un.*

*Il y en avait partout, du sang, sur les cailloux de la place, sur la terre que les premières gelées de l'automne avaient durcie, et, lorsque des gamins et des hommes s'élancèrent à la poursuite de l'auto, ils n'eurent qu'à se diriger d'après ces marques sinistres.*

*Elles suivaient d'ailleurs la grande route, mais d'une si étrange manière ! Allant d'un côté à l'autre, et traçant, près du sillage des pneumatiques, une piste en zigzag qui donnait le frisson. Comment l'automobile n'avait-elle pas heurté cet arbre ? Comment avait-on pu la redresser avant qu'elle ne fût*

*panache au long de ce talus ? Quel novice, quel fou, quel ivrogne, ou plutôt criminel effaré, conduisait cette voiture avec de tels soubresauts ?*

*Un des paysans proféra :*

*– Jamais ils ne prendront le tournant de la forêt.*

*Et un autre dit :*

*– Parbleu non ! C'est la culbute.*

*À cinq cents mètres de Saint-Nicolas commençait la forêt de Morgues, et la route, droite jusque-là, sauf un coude léger au sortir du village, montait dès son entrée dans la forêt, et faisait un tournant brusque parmi les rocs et les arbres. Ce tournant, aucune automobile ne pouvait le prendre sans avoir ralenti au préalable. Des poteaux indicateurs signalaient le danger.*

*Essoufflés, les paysans arrivèrent au quinconce de hêtres qui formaient la lisière.*

*Et, tout de suite, l'un d'eux s'écria :*

*– Ça y est !*

*– Quoi ?*

*– La culbute.*

*L'automobile en effet – une limousine – gisait, retournée, démolie, tordue, informe. Près d'elle, le cadavre de la femme. Mais ce qu'il y avait de plus affreux, spectacle ignoble et stupéfiant, c'est que la tête de cette femme était écrasée, aplatie, invisible, sous un bloc de pierre énorme, posé là on ne pouvait savoir par quelle force prodigieuse.*

*Quant à l'homme à la peau de bique, on ne le trouva point. On ne le trouva point sur le lieu de l'accident. On ne le trouva point non plus aux environs. En outre, des ouvriers qui descendaient la côte de Morgues déclarèrent qu'ils n'avaient rencontré personne.*

*Donc, l'homme s'était sauvé par les bois. Ces bois, que l'on appelle forêt à cause de la beauté et de la vieillesse des arbres, sont de dimensions restreintes. La gendarmerie aussitôt prévenue fit, avec l'aide de paysans, une battue minutieuse. On ne découvrit rien. De même les magistrats instructeurs ne tirèrent, de l'enquête approfondie qu'ils poursuivirent pendant plusieurs jours, aucun indice susceptible de leur donner la moindre lumière sur ce drame inexplicable. Au contraire, les investigations aboutissaient à d'autres énigmes et à d'autres invraisemblances.*

Ainsi, on constata que le bloc de pierre provenait d'un éboulement distant d'au moins quarante mètres. Or, l'assassin, en quelques minutes, l'avait apporté et jeté sur la tête de sa victime.

D'autre part, cet assassin, qui, en toute certitude, n'était pas caché dans la forêt – sans quoi on l'aurait inévitablement découvert – cet assassin, huit jours après le crime, eut l'audace de revenir au tournant de la côte et d'y laisser sa peau de bique. Pourquoi ? Dans quel but ? Sauf un tire-bouchon et une serviette, cette fourrure ne contenait aucun objet. Alors ? On s'adressa au fabricant de l'automobile, qui reconnut cette limousine pour l'avoir vendue trois ans auparavant à un Russe, lequel Russe, affirma le fabricant, l'avait vendue aussitôt. À qui ? Elle ne portait pas de numéro matricule.

De même, il fut impossible d'identifier le cadavre de la morte. Ses vêtements, son linge n'offraient aucune marque.

Quant à son visage, on l'ignorait.

Cependant des émissaires de la Sûreté remontaient en sens inverse la route nationale suivie par les acteurs de ce drame mystérieux. Mais qui prouvait que, dans le courant de la nuit précédente, l'automobile eût justement suivi cette route ?

On vérifia, on interrogea. Enfin on réussit à établir que, la veille au soir, à trois cents kilomètres de là, dans une petite ville située le long d'un chemin de grande communication qui s'embranchait sur la route nationale, une limousine s'était arrêtée devant un magasin d'épicerie et d'alimentation.

Le conducteur avait d'abord empli son réservoir d'essence, acheté de l'huile et des bidons de rechange, puis avait emporté quelques provisions, du jambon, des fruits, des gâteaux secs, du vin et une demi-bouteille de cognac Trois Étoiles. Sur le siège, il y avait une dame. Elle ne descendit point. Les rideaux de la limousine étaient baissés. L'un de ces rideaux bougea plusieurs fois. Le garçon de magasin ne doutait pas qu'il n'y eût quelqu'un à l'intérieur.

Si la déposition de ce garçon était juste, le problème se compliquait encore, car aucun indice n'avait révélé la présence d'une troisième personne.

En attendant, puisque les voyageurs s'étaient munis de provisions, il restait à établir ce qu'ils en avaient fait et ce qu'étaient devenus les débris

de ces provisions.

Les agents revinrent sur leurs pas. Ce n'est qu'à la bifurcation des deux routes, c'est-à-dire à dix-huit kilomètres de Saint-Nicolas, qu'un berger, questionné par eux, leur signala une prairie voisine, que cachait un rideau d'arbustes et où il avait vu une bouteille vide et différentes choses. Au premier examen, les agents furent convaincus. L'automobile avait stationné là, et les inconnus, probablement après une nuit de repos dans leur automobile, s'étaient restaurés et avaient repris leur voyage au cours de la matinée. Comme preuve irrécusable, on retrouva la demi-bouteille de cognac Trois Étoiles vendue par l'épicier.

Cette bouteille avait été brisée net, au ras du goulot.

Le caillou dont on s'était servi fut recueilli, ainsi que le goulot muni de son bouchon cacheté. Sur le cachet de métal se voyait la trace des tentatives faites pour déboucher normalement la bouteille. Les agents continuèrent leurs recherches et suivirent un fossé qui bordait la prairie, perpendiculairement à la route. Il aboutissait à une petite source cachée sous des ronces, et d'où il semblait que se dégageât une odeur putride.

Ayant soulevé ces ronces, ils aperçurent un cadavre, le cadavre d'un homme, dont la tête fracassée ne formait plus qu'une sorte de bouillie où les bêtes pullulaient. Il était habillé d'un pantalon et d'une veste de cuir marron. Les poches étaient vides. Ni papiers, ni portefeuille, ni montre.

Le surlendemain l'épicier et son garçon de magasin, convoqués en hâte, reconnaissaient formellement, à son costume et à sa stature, le voyageur qui, la veille du crime avait acheté des provisions et de l'essence.

Ainsi donc toute l'affaire recommençait sur de nouvelles bases. Il ne s'agissait plus d'un drame à deux personnages – un homme et une femme – dont l'un avait tué l'autre ; mais d'un drame à trois personnages, avec deux victimes dont l'une était précisément l'homme que l'on accusait d'avoir tué sa compagne !

Quant à l'assassin, aucun doute. C'était le troisième personnage qui voyageait à l'intérieur de l'automobile, et qui prenait la précaution de se dissimuler derrière les rideaux. Se débarrassant d'abord du conducteur, il l'avait dépouillé, puis, blessant la femme, il l'emportait dans une véritable course à la mort.

Affaire nouvelle, découvertes inopinées, témoignages imprévus... On pouvait espérer que le mystère allait s'éclaircir, ou, tout au moins, que

*l'instruction ferait quelques pas dans la voie de la vérité. Il n'en fut rien. Un cadavre se rangea auprès du premier cadavre. Des problèmes s'ajoutèrent aux autres problèmes. L'accusation d'assassinat passa de celui-ci à celui-là.*

*Voilà tout. En dehors de ces faits tangibles, évidents, les ténèbres.*

*Le nom de la femme, le nom de l'homme, le nom de l'assassin, autant d'énigmes.*

*Et puis, qu'était devenu cet assassin ? S'il avait disparu d'une minute à l'autre, c'eût été déjà un phénomène passablement curieux. Mais le phénomène touchait au miracle en ce que l'assassin n'avait pas absolument disparu ! Il était là ! Il revenait sur le lieu de la catastrophe ! Outre la peau de bique, on ramassa un jour une casquette de fourrure, et, prodige inouï, un matin, après une nuit complète passée en faction dans les rochers du fameux tournant, des lunettes de chauffeur, cassées, rouillées, salies, hors d'usage. Comment l'assassin avait-il pu rapporter ces lunettes sans que les agents le vissent ? Et surtout, pourquoi les avait-il rapportées ?*

*Il y eut mieux. La nuit suivante, un paysan, obligé de traverser la forêt, et qui, par précaution, avait emporté son fusil et emmené ses deux chiens, s'arrêta net au passage d'une ombre dans les ténèbres. Ses chiens – deux chiens-loups à demi sauvages et d'une vigueur exceptionnelle – bondirent au milieu des taillis et la poursuite commença.*

*Elle dura peu. Presque aussitôt le paysan perçut deux hurlements horribles, qui s'achevèrent du même coup en plaintes d'agonie. Et puis le silence, le silence absolu.*

*Terrifié, il prit la fuite, abandonnant son fusil.*

*Or le lendemain, on ne retrouva aucun des deux chiens. On ne retrouva pas non plus la crosse du fusil. Quant au canon, il était fiché en terre, tout droit, et il y avait, dans un de ses tubes, une fleur, une colchique d'automne, cueillie à cinquante pas de là !*

*Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourquoi cette fleur ? Pourquoi toutes ces complications dans le crime ? Pourquoi ces actes inutiles ? La raison se troublait devant de telles anomalies. Ce n'est qu'avec une sorte de crainte que l'on se risquait dans cette aventure équivoque. On avait l'impression d'une atmosphère lourde, étouffante, où il était impossible de respirer, qui voilait les yeux, et qui déconcertait les plus clairvoyants.*

*Le juge d'instruction tomba malade. Au bout de quatre jours, son remplaçant avoua que l'affaire lui semblait inextricable. On arrêta deux chemineaux qu'on relâcha sur-le-champ. On en poursuivit un troisième qu'on ne put rejoindre et contre lequel, d'ailleurs, on ne possédait aucune preuve. Bref, ce n'était que désordre, obscurité et contradiction.*

*Un hasard conduisit à la solution, ou plutôt détermina un ensemble de circonstances qui conduisirent à la solution. Un simple hasard. Le rédacteur d'une grande feuille parisienne envoyé sur place résumait son article en ces termes :*

*« Par conséquent, je le répète, il faut attendre la collaboration du destin. Sans quoi, on perd son temps. Les éléments de vérité ne suffisent même pas à établir une hypothèse plausible. C'est la nuit épaisse, absolue, angoissante. Il n'y a rien à faire. Tous les Sherlock Holmes du monde n'y verraient que du feu, et Arsène Lupin lui-même, passez-moi l'expression, donnerait sa langue au chat. »*

*Or, le lendemain du jour où parut cet article, le journal publiait le télégramme ci-après :*

*Ai quelquefois donné ma langue au chat, mais jamais pour des bêtises. Le drame Saint-Nicolas est un mystère pour enfants en nourrice. Arsène Lupin.*

*La dépêche fit du bruit. On se la rappelle, et on se rappelle les polémiques que suscita aussitôt l'intervention du célèbre aventurier.*

*Intervention réelle ? On en doutait. Le journal lui-même se méfiait et prenait ses précautions.*

*« À titre de document, ajoutait-il, nous insérons ce télégramme, qui est certainement l'œuvre d'un farceur. Arsène Lupin, quoique passé maître en mystification, ne montrerait tout de même pas cette outrecuidance un peu puérile. »*

*Quelques jours s'écoulèrent. Chaque matin, la curiosité, déçue, devenait plus vive. Allait-on savoir ? Enfin le journal publia cette fameuse lettre si précise, si catégorique, où Arsène Lupin donnait le mot de l'énigme. La voici dans son intégralité.*

*Monsieur le directeur,*

*En me mettant au défi, vous me prenez par mon faible. Provoqué, je réponds.*

*Et tout de suite, j'affirme à nouveau : le drame de Saint-Nicolas est un mystère pour enfants en nourrice. Je ne connais rien qui soit aussi naïf, et la preuve de cette simplicité sera justement la brièveté de ma démonstration.*

*Elle tient, cette démonstration, en ces quelques mots :*

*Quand un crime semble échapper à la mesure ordinaire des choses, quand il semble hors nature, stupide, il y a bien des chances pour qu'il ne puisse trouver son explication que dans des motifs extraordinaires, extra-naturels, extra-humains. Je dis qu'il y a bien des chances, car il faut toujours admettre la part de l'absurdité dans les événements les plus logiques et les plus vulgaires. Mais là, en vérité, comment ne pas voir ce qui est, et ne pas faire entrer en ligne de compte l'absurdité et le disproportionné ?*

*Dès le début, le caractère très net d'anomalie me frappa. Les zigzags d'abord, l'allure maladroite de l'automobile, que l'on eût dit menée par un novice. On a parlé d'un ivrogne ou d'un fou. Supposition justifiée. Mais ni la folie ni l'ivresse ne peuvent provoquer l'exaspération de force nécessaire pour transporter, et surtout en si peu de temps, la pierre qui écrasa la tête de la malheureuse femme. Pour cela il faut une puissance de muscles telle que je n'hésite pas à y voir un second signe de cette anomalie qui domine tout le drame.*

*Et pourquoi le transport de cette pierre énorme, quand il suffisait d'un caillou pour achever la victime ? Et comment d'un autre côté, dans la culbute effroyable de la voiture, l'assassin ne fut-il pas tué ou tout au moins réduit à une immobilité temporaire ? Comment a-t-il disparu ? Et pourquoi, ayant disparu, est-il revenu sur le lieu de l'accident ? Pourquoi avoir jeté là sa fourrure, puis un autre jour sa casquette, puis un autre jour ses lunettes ?*

*Anomalies, actes inutiles et stupides.*

*Pourquoi, d'ailleurs, avoir emmené cette femme blessée, moribonde, sur ce siège d'automobile où tout le monde pouvait la voir ? Pourquoi cela au lieu de l'enfermer à l'intérieur, ou de la jeter morte, en quelque coin, comme on avait jeté l'homme sous les ronces de la rivière ?*

*Anomalie. Stupidité.*

*Tout est absurde dans l'aventure. Tout y dénote le balbutiement, l'incohérence, la gaucherie, la bêtise d'un enfant, ou plutôt d'un sauvage*



*imbécile et forcené, d'une brute.*

*Regardez la bouteille de cognac. Il y avait un tire-bouchon (on l'a retrouvé dans la poche de la fourrure). Le meurtrier s'en est-il servi ? Oui, les traces de tire-bouchon sont visibles sur le cachet. Mais le geste était trop compliqué pour lui. Il a cassé le goulot avec une pierre.*

*Toujours des pierres, notez ce détail. C'est la seule arme et le seul instrument qu'emploie cet individu. C'est son arme habituelle, c'est son instrument familier. Il tue l'homme avec une pierre, la femme avec une pierre, et il débouche les bouteilles avec une pierre.*

*Une brute, je le répète, un sauvage forcené, détraqué, rendu fou subitement. Par quoi ? Eh ! Morbleu, justement par cette eau-de-vie, qu'il a avalée d'un coup, tandis que le conducteur de l'auto et sa compagne déjeunaient dans la prairie. Il est sorti de la limousine, au fond de laquelle il voyageait couvert d'une peau de bique et coiffé d'une casquette, et il a pris la bouteille, et il l'a brisée, et il a bu. Voilà toute l'histoire. Ayant bu, il est devenu fou furieux, il a frappé au hasard, sans raison. Puis, saisi d'une peur instinctive, craignant l'inévitable châtement, il a dissimulé le cadavre de l'homme. Puis, idiotement, il a enlevé la femme blessée et il s'est enfui. Il s'est enfui dans cette automobile qu'il ne savait pas manœuvrer, mais qui, pour lui, représentait le salut, l'impossibilité d'être rattrapé.*

*– Mais l'argent ? me direz-vous. Le portefeuille volé ?*

*– Eh ! Qui vous dit que c'est lui le voleur ? Qui vous dit que ce n'est pas tel chemineau, tel paysan attiré par l'odeur du cadavre ?*

*– Soit, soit, objectez-vous encore, mais on l'eût retrouvée, cette brute, puisqu'elle se cache aux environs mêmes du tournant et puisque, après tout, il faut qu'elle mange et qu'elle boive...*

*– Quoi ?*

*– Vous ne devinez pas ?*

*– Non ! Et cependant, vous êtes sûr qu'elle est toujours là ?*

*– Certes, et la preuve, c'est le paysan qui a vu son ombre. Et c'est aussi, ajouterai-je, la disparition de ces deux chiens-loups, des molosses, qu'elle a escamotés comme des caniches d'appartement...*

*Et c'est aussi ce canon de fusil fiché en terre, stupidement, avec une fleur. Est-ce assez bête cela ? Et niais ? Et grotesque ? Allons, vous n'y êtes pas ? Aucun détail ne vous éclaire ? Non ? Alors le plus simple, voyez-vous, pour en finir et pour répondre à vos objections, c'est d'aller droit au but.*

*Assez d'explications... Des actes. Donc, que ces messieurs de la police et de la gendarmerie veuillent bien y aller eux-mêmes, à ce but. Qu'ils prennent des fusils. Qu'ils explorent la forêt dans un rayon de deux ou trois cents mètres, pas davantage. Mais que, au lieu d'explorer, la tête basse et les yeux fixés au sol, ils regardent en l'air, oui, en l'air, parmi les branches et les feuilles des chênes les plus hauts et des hêtres les plus inaccessibles. Et croyez-moi, ils le verront. Il est là. Il est là, désespéré, pitoyable, en quête de celui et de celle qu'il a tués, et les cherchant, et les attendant, et n'osant s'éloigner, et ne comprenant pas...*

*Pour moi, je regrette infiniment d'être retenu à Paris par de grosses occupations et la mise en train d'affaires très compliquées, car j'aurais eu plaisir à suivre jusqu'au bout cette assez curieuse aventure.*

*Veillez donc m'excuser auprès de mes bons amis de la justice, et croire, Monsieur le Directeur, à l'assurance de mes sentiments distingués.*

*Signé : Arsène Lupin.*

On se rappelle le dénouement. Ces messieurs de la justice et de la gendarmerie haussèrent les épaules et ne tinrent aucun compte de cette élucubration. Mais quatre hobereaux de la contrée prirent leurs fusils et se mirent en chasse, les yeux au ciel, comme s'ils eussent voulu démolir quelques corbeaux. Au bout d'une demi-heure, ils apercevaient l'assassin. Deux coups de feu : il dégringola de branche en branche.

Il n'était que blessé. On le captura.

Le soir, un journal de Paris, lequel ne connaissait pas encore cette capture, publiait la note suivante :

« On est sans nouvelles d'un monsieur et d'une madame Bragoff, débarqués, il y a six semaines, à Marseille où ils avaient loué une automobile.

« Habitant l'Australie depuis de longues années, ils venaient en Europe pour la première fois, et ils avaient prévenu le directeur du Jardin d'Acclimatation, avec qui ils étaient en correspondance, qu'ils amenaient avec eux un être bizarre, d'une espèce absolument inconnue, et dont on ne pouvait dire si c'était un homme ou un singe.

« D'après M. Bragoff, archéologue distingué, on serait en présence du singe-anthropoïde, ou plutôt de l'homme singe dont on n'avait pu jusqu'ici prouver l'existence. Sa structure serait exactement pareille à celle du Pithécanthrope Rectus découvert à Java en 1891 par le docteur Dubois, et

certaines particularités sembleraient donner raison aux théories du naturaliste argentin M. Ameghino, lequel, avec des fragments de crâne trouvés lors des travaux de creusement du port de Buenos Aires, avait pu reconstituer le Diprothomme.

« Intelligent, observateur, cet animal singulier servait de domestique à ses maîtres dans la propriété qu'ils occupaient en Australie, nettoyait leur automobile, essayait même de la conduire.

« Que sont devenus M. et M<sup>me</sup> Bragoff ? Qu'est devenu l'étrange primate qui les accompagnait ?... »

La réponse à cette question était facile maintenant. Grâce aux indications d'Arsène Lupin, on connaissait tous les éléments du drame. Grâce à lui le coupable se trouvait entre les mains de la justice.

On peut le voir au Jardin d'Acclimatation où il est emprisonné sous le nom de *Trois Étoiles*. C'est un singe, en effet. Mais c'est un homme aussi. Il a la douceur et la sagesse des animaux domestiques, et la tristesse qu'ils éprouvent quand leur maître est mort. Mais il a beaucoup d'autres caractères qui le rattachent de plus près à l'humanité. Il est fourbe, cruel, paresseux, gourmand, rageur et, surtout, il a pour l'eau-de-vie une passion immodérée.

À part cela, décidément, c'est un singe.

À moins que...

Quelques jours après son... arrestation, j'aperçus, immobile devant la cage, Arsène Lupin, qui, sans aucun doute, cherchait à résoudre cet intéressant problème. Tout de suite, je lui dis – car la chose me tenait à cœur :

– Vous savez, Lupin... eh bien, votre intervention dans cette affaire, votre démonstration, votre lettre enfin ne m'a pas épaté.

– Ah ! fit-il tranquillement, et pourquoi ?

– Pourquoi ? Parce que l'aventure s'est déjà produite, il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans. Edgar Poe en a fait le sujet d'un de ses plus beaux contes. Dans ces conditions, le mot de l'énigme se trouvait aisément.

Arsène Lupin me prit le bras et m'entraîna :

– Quand donc, dit-il, l'avez-vous deviné, vous ?

Je confessai :

– En lisant votre lettre.

– Et à quel endroit de ma lettre ?

– Vers la fin.

– Vers la fin, n'est-ce pas ? Après que j'eus mis les points sur les i. Ainsi donc, voilà un crime que le hasard répète, dans des circonstances tout à fait différentes évidemment, mais pourtant avec la même sorte de héros, et, à vous comme aux autres, du reste, il a fallu qu'on ouvrît les yeux. Il a fallu le secours de ma lettre, de cette lettre où je me suis amusé – j'y étais d'ailleurs contraint par les faits – à employer la démonstration, quelquefois même les termes dont s'est servi le grand poète américain. Vous voyez bien que ma lettre n'était pas absolument inutile, et que l'on peut se permettre de redire aux gens ce qu'ils n'ont appris que pour l'oublier.

Sur quoi Lupin se retourna et pouffa de rire au nez du vieux singe qui méditait avec l'air grave d'un philosophe...

# L'Agence Barnett et Cie (1928)

## [Table des matières](#)

### **Contenu**

[Rendons à César...](#)

[1 Les gouttes qui tombent](#)

[2 La lettre d'amour du roi George](#)

[3 La partie de baccara](#)

[4 L'homme aux dents d'or](#)

[5 Les douze Africaines de Béchoux](#)

[6 Le hasard fait des miracles](#)

[7 Gants blancs... guêtres blanches...](#)

[8 Béchoux arrête Jim Barnett](#)

# Rendons à César...

## [Table des matières](#)

*Voici l'histoire de quelques affaires dont l'opinion publique, peu d'années avant la guerre, s'émut d'autant plus qu'on ne les connut que par fragments et récits contradictoires. Qu'était-ce que ce curieux personnage qui avait nom Jim Barnett, et qui se trouvait mêlé, de la façon la plus amusante, aux aventures les plus fantaisistes ? Que se passait-il dans cette mystérieuse agence privée, Barnett et Cie, qui semblait n'attirer les clients que pour les dépouiller avec plus de sécurité ?*

*Aujourd'hui que les circonstances permettent que le problème soit exposé dans ses détails et résolu en toute certitude, hâtons-nous de rendre à César ce qui est dû à César, et d'attribuer les méfaits de Jim Barnett à celui qui les commit, c'est-à-dire à l'incorrigible Arsène Lupin. Il ne s'en portera pas plus mal...*

# 1

## *Les gouttes qui tombent*

### [Table des matières](#)

Le timbre de la cour, au bas du vaste hôtel que la baronne Assermann occupait dans le faubourg Saint-Germain, retentit. La femme de chambre arriva presque aussitôt, apportant une enveloppe.

« Il y a là un monsieur que Madame a convoqué pour quatre heures. »

Mme Assermann décacheta l'enveloppe et lut ces mots imprimés sur une carte :

*Agence Barnett et C<sup>ie</sup>. Renseignements gratuits.*

« Conduisez ce monsieur dans mon boudoir. »

Valérie – la belle Valérie, comme on l'appelait depuis plus de trente ans, hélas ! – était une personne épaisse et mûre, richement habillée, minutieusement fardée, qui avait conservé de grandes prétentions. Son visage exprimait de l'orgueil, parfois de la dureté, souvent une certaine candeur qui n'était point sans charme. Femme du banquier Assermann, elle tirait vanité de son luxe, de ses relations, de son hôtel, et en général de tout ce qui la concernait. La chronique mondaine lui reprochait certaines aventures un peu scandaleuses. On affirmait même que son mari avait voulu divorcer.

Elle passa d'abord chez le baron Assermann, homme âgé, mal portant, que des crises cardiaques retenaient au lit depuis des semaines. Elle lui demanda de ses nouvelles, et, distraitemment, lui ajusta ses oreillers derrière le dos. Il murmura :

« Est-ce qu'on n'a pas sonné ? »

– Oui, dit-elle. C'est ce détective qui m'a été recommandé pour notre affaire. Quelqu'un de tout à fait remarquable, paraît-il.

– Tant mieux, dit le banquier. Cette histoire me tracasse, et j'ai beau réfléchir, je n'y comprends rien. »

Valérie, qui avait l'air soucieux également, sortit de la chambre et gagna son boudoir. Elle y trouva un individu bizarre, bien pris comme taille, carré d'épaules, solide d'aspect, mais vêtu d'une redingote noire, ou plutôt verdâtre, dont l'étoffe luisait comme la soie d'un parapluie. La figure, énergique et rudement sculptée, était jeune, mais abîmée par une peau âpre, rugueuse, rouge, une peau de brique. Les yeux froids et moqueurs, derrière un monocle qu'il mettait indifféremment à droite ou à gauche, s'animaient d'une gaieté juvénile.

« Monsieur Barnett ? » dit-elle.

Il se pencha sur elle, et, avant qu'elle n'eût le loisir de retirer sa main, il la lui baisa, avec un geste arrondi que suivit un imperceptible claquement de langue, comme s'il appréciait la saveur parfumée de cette main.

« Jim Barnett, pour vous servir, madame la baronne. J'ai reçu votre lettre, et le temps de broser ma redingote... »

Interdite, elle hésitait à mettre l'intrus à la porte. Mais il lui opposait une telle désinvolture de grand seigneur qui connaît son code de courtoisie mondaine, qu'elle ne put que prononcer :

« Vous avez l'habitude, m'a-t-on dit, de débrouiller des affaires compliquées... »

Il sourit d'un air avantageux :

« C'est plutôt un don chez moi, le don de voir clair et de comprendre. »

La voix était douce, le ton impérieux, et toute l'attitude gardait une façon d'ironie discrète et de persiflage léger. Il semblait si sûr de lui et de ses talents qu'on ne pouvait se soustraire à sa propre conviction, et Valérie elle-même sentit qu'elle subissait, du premier coup, l'ascendant de cet inconnu, vulgaire détective, chef d'agence privée. Désireuse de prendre quelque revanche, elle insinua :

« Il est peut-être préférable de fixer entre nous... les conditions... »

– Totalelement inutile, déclara Barnett.

– Cependant – et elle sourit à son tour – vous ne travaillez pas pour la gloire ?

– L'Agence Barnett est entièrement gratuite, madame la baronne. »

Elle parut contrariée.

« J'aurais préféré que notre accord prévît tout au moins une indemnité, une récompense.

– Un pourboire », ricana-t-il.



Elle insista :

« Je ne puis pourtant pas...

– Rester mon obligée ? Une jolie femme n'est jamais l'obligée de personne. »

Et, sur-le-champ, sans doute pour corriger un peu la hardiesse de cette boutade, il ajouta :

« D'ailleurs, ne craignez rien, madame la baronne. Quels que soient les services que je pourrai vous rendre, je m'arrangerai pour que nous soyons entièrement quittes. »

Que signifiaient ces paroles obscures ? L'individu avait-il l'intention de se payer soi-même ? Et de quelle nature serait le règlement ?

Valérie eut un frisson de gêne et rougit. Vraiment, M. Barnett suscitait en elle une inquiétude confuse, qui n'était point sans analogie avec les sentiments qu'on éprouve en face d'un cambrioleur. Elle pensait aussi... mon Dieu, oui... elle pensait qu'elle avait peut-être affaire à un amoureux, qui aurait choisi cette manière originale de s'introduire chez elle. Mais comment savoir ? Et, dans tous les cas, comment réagir ? Elle était intimidée et dominée, confiante en même temps, et toute disposée à se soumettre, quoi qu'il en pût advenir. Et ainsi, quand le détective l'interrogea sur les causes qui l'avaient poussée à demander le concours de l'agence Barnett, elle parla sans détours et sans préambule, comme il exigeait qu'elle parlât. L'explication ne fut pas longue : M. Barnett semblait pressé.

« C'est l'avant-dernier dimanche, dit-elle. J'avais réuni quelques amis pour le bridge. Je me couchai d'assez bonne heure, et m'endormis comme à l'ordinaire. Le bruit qui me réveilla vers les quatre heures – exactement quatre heures dix – fut suivi d'un bruit qui me parut celui d'une porte qui se ferme. Cela provenait de mon boudoir.

– C'est-à-dire de cette pièce ? interrompit M. Barnett.

– Oui, laquelle pièce est contiguë, d'une part, à ma chambre (M. Barnett s'inclina respectueusement du côté de cette chambre) et, d'autre part, au couloir qui mène vers l'escalier de service. Je ne suis pas peureuse. Après un moment d'attente, je me levai. »

Nouveau salut de M. Barnett devant cette vision de la baronne sautant du lit.

« Donc, dit-il, vous vous levâtes ?...

– Je me levai, j’entrai et j’allumai. Il n’y avait personne, mais cette petite vitrine était tombée avec tous les objets, bibelots et statuettes qui s’y trouvaient, et dont quelques-uns étaient cassés. Je passai chez mon mari, qui lisait dans son lit. Il n’avait rien entendu. Très inquiet, il sonna le maître d’hôtel, qui commença aussitôt des investigations, lesquelles furent poursuivies, dès le matin, par le commissaire de police.

– Et le résultat ? demanda M. Barnett.

– Le voici. Pour l’arrivée et pour le départ de l’individu, aucun indice. Comment était-il entré ? Comment était-il sorti ? Mystère. Mais on découvrit, sous un pouf, parmi les débris des bibelots, une demi-bougie et un poinçon à manche de bois très sale. Or, nous savions qu’au milieu de l’après-midi précédent, un ouvrier plombier avait réparé les robinets du lavabo de mon mari, dans son cabinet de toilette. On interrogea le patron qui reconnut l’outil et chez qui on trouva l’autre moitié de la bougie.

– Par conséquent, interrompit Jim Barnett, de ce côté, une certitude ?

– Oui, mais contredite par une autre certitude aussi indiscutable, et vraiment déconcertante. L’enquête prouva que l’ouvrier avait pris le rapide de Bruxelles à six heures du soir, et qu’il était arrivé là-bas à minuit, donc trois heures avant l’incident.

– Bigre ! Et cet ouvrier est revenu ?

– Non. On a perdu ses traces à Anvers où il dépensait l’argent sans compter.

– Et c’est tout ?

– Absolument tout.

– Qui a suivi cette affaire ?

– L’inspecteur Béchoux. »

M. Barnett manifesta une joie extrême.

« Béchoux ? Ah ! Cet excellent Béchoux ! Un de mes bons amis, madame la baronne. Nous avons bien souvent travaillé ensemble.

– C’est lui, en effet, qui m’a parlé de l’Agence Barnett.

– Probablement parce qu’il n’aboutissait pas, n’est-ce pas ?

– En effet.

– Ce brave Béchoux ! Combien je serais heureux de lui rendre service ! ... ainsi qu’à vous, madame la baronne, croyez-le bien... Surtout à vous ! ... »

M. Barnett se dirigea vers la fenêtre où il appuya son front et demeura quelques instants à réfléchir. Il jouait du tambour sur la vitre et sifflotait un petit air de danse. Enfin, il retourna près de Mme Assermann et reprit :

« L'avis de Béchoux, le vôtre, madame, c'est qu'il y a eu tentative de vol, n'est-ce pas ?

– Oui, tentative infructueuse, puisque rien n'a disparu.

– Admettons-le. En tout cas, cette tentative avait un but précis, et que vous devez connaître. Lequel ?

– Je l'ignore », répliqua Valérie après une légère hésitation.

Le détective sourit.

« Me permettez-vous, madame la baronne, de hausser respectueusement les épaules ? »

Et sans attendre la réponse, tendant un doigt ironique vers un des panneaux d'étoffe qui encadraient le boudoir, au-dessus de la plinthe, il demanda, comme on demande à un enfant qui a caché un objet :

« Qu'y a-t-il, sous ce panneau ?

– Mais rien, fit-elle interloquée... Qu'est-ce que cela veut dire ? »

M. Barnett prononça d'un ton sérieux :

« Cela veut dire que la plus sommaire des inspections permet de constater que les bords de ce rectangle d'étoffe sont un peu fatigués, madame la baronne, qu'ils paraissent, à certains endroits, séparés de la boiserie par une fente, et qu'il y a tout lieu, madame la baronne, de supposer qu'un coffre-fort se trouve dissimulé là. »

Valérie tressaillit. Comment, sur des indices aussi vagues, M. Barnett avait-il pu deviner ?... D'un mouvement brusque, elle fit glisser le panneau désigné. Elle découvrit ainsi une petite porte d'acier, et, fébrilement, manœuvra les trois boutons d'une serrure de coffre. Une inquiétude irraisonnée la bouleversait. Quoique l'hypothèse fût impossible, elle se demandait si l'étrange personnage ne l'avait pas dévalisée durant les quelques minutes où il était resté seul.

À l'aide d'une clef tirée de sa poche, elle ouvrit et, tout de suite, eut un sourire de satisfaction. Il y avait là, unique objet déposé, un magnifique collier de perles qu'elle saisit vivement, et dont les trois rangs se déroulèrent autour de son poignet.

M. Barnett se mit à rire.

« Vous voilà plus tranquille, madame la baronne. Ah ! C'est que les cambrioleurs sont si adroits, si audacieux ! Il faut se méfier, madame la baronne, car vraiment, c'est une bien jolie pièce, et je comprends qu'on vous l'ait volée. »

Elle protesta.

« Mais il n'y a pas eu de vol. Si tant est qu'on ait voulu s'en emparer, l'entreprise a échoué.

– Croyez-vous, madame la baronne ?

– Si je le crois ! Mais puisque le voici ! Puisque je l'ai entre les mains ! Une chose volée disparaît. Or, le voici. »

Il rectifia paisiblement :

« Voici un collier. Mais êtes-vous sûre que ce soit *votre* collier ? Êtes-vous sûre que celui-ci ait une valeur quelconque ?

– Comment ! fit-elle exaspérée. Mais il n'y a pas quinze jours que mon bijoutier l'estimait un demi-million.

– Quinze jours... c'est-à-dire cinq jours avant la nuit... Mais actuellement ?... Remarquez que je ne sais rien... Je ne l'ai pas expertisé, moi... Je suppose simplement... Et je vous demande si aucun soupçon ne se mêle à votre certitude ? »

Valérie ne bougeait plus. De quel soupçon parlait-il ? À propos de quoi ? Une anxiété confuse montait en elle, suscitée par l'insistance vraiment pénible de son interlocuteur. Au creux de ses mains ouvertes, elle soupesait la masse des perles amoncelées, et voilà que cette masse lui paraissait devenir de plus en plus légère. Elle regardait, et ses yeux discernaient des coloris différents, des reflets inconnus, une égalité choquante, une perfection équivoque, tout un ensemble de détails troublants. Ainsi, dans l'ombre de son esprit, la vérité commençait à luire, de plus en plus distincte et menaçante.

Barnett modula un petit rire d'allégresse.

« Parfait ! Parfait ! Vous y venez ! Vous êtes sur la bonne route ! ... Encore un petit effort, madame la baronne, et vous y verrez clair. Tout cela est tellement logique ! L'adversaire ne vole pas, mais substitue. De la sorte, rien ne disparaît, et s'il n'y avait pas eu ce damné petit bruit de vitrine, tout se passait dans les ténèbres et demeurerait dans l'inconnu. Vous auriez ignoré jusqu'à nouvel ordre que le véritable collier s'était évanoui et que vous exhibiez sur vos blanches épaules un collier de fausses perles. »

La familiarité de l'expression ne la choqua point. Elle songeait à bien autre chose. M. Barnett s'inclina devant elle, et sans lui laisser le temps de respirer, marchant droit au but, il articula :

« Donc, un premier point acquis : le collier s'est évanoui. Ne nous arrêtons pas en si bonne voie, et, maintenant que nous savons ce qui fut volé, cherchons, madame la baronne, qui vola. Ainsi le veut la logique d'une enquête bien conduite. Dès que nous connaîtrons notre voleur, nous serons bien près de lui reprendre l'objet de son vol... troisième étape de notre collaboration. »

Il tapota cordialement les mains de Valérie.

« Ayez confiance, baronne. Nous avançons. Et, tout d'abord, si vous m'y autorisez, une petite hypothèse. Excellent procédé que l'hypothèse. Ainsi, supposons que votre mari, bien que malade, ait pu, l'autre nuit, se traîner de sa chambre jusqu'ici, qu'il se soit muni de la bougie et, à tout hasard, de l'instrument oublié par le plombier, qu'il ait ouvert le coffre-fort, qu'il ait maladroitement renversé la vitrine, et qu'il se soit enfui de peur que vous n'ayez entendu, comme tout devient lumineux ! Comme il serait naturel, en ce cas, que l'on n'eût point relevé la moindre trace d'arrivée ou de départ ! Comme il serait naturel que le coffre-fort eût été ouvert sans effraction, puisque le baron Assermann, au cours des années, quand il avait la douce faveur de pénétrer dans vos appartements particuliers, a dû, bien des soirs, entrer ici avec vous, assister au maniement de la serrure, noter les déclics et les intervalles, compter le nombre de crans déplacés, et, peu à peu, de la sorte, connaître les trois lettres du chiffre. »

La « petite hypothèse », comme disait Jim Barnett, parut terrifier la belle Valérie au fur et à mesure qu'il en déroulait devant elle les phases successives. On aurait dit qu'elle les voyait revivre et se souvenait.

Éperdue, elle balbutia :

« Vous êtes fou ! Mon mari est incapable... Si quelqu'un est venu, l'autre nuit, ce ne peut être lui... C'est en dehors de toute possibilité... »

Il insinua :

« Est-ce qu'il existait une copie de votre collier ?

— Oui... Par prudence, il en avait fait faire une, à l'époque de l'achat, il y a quatre ans.

— Et qui la possédait ?

— Mon mari », dit-elle très bas.

Jim Barnett conclut joyeusement :

« C'est cette copie que vous tenez entre les mains ! C'est elle qui a été substituée à vos perles véritables. Les autres, les vraies, il les a prises. Pour quelle cause ? La fortune du baron Assermann le mettant au-dessus de toute accusation de vol, devons-nous envisager des mobiles d'un ordre intime... vengeance... besoin de tourmenter, de faire du mal, peut-être de punir ? N'est-ce pas ? Une jeune et jolie femme peut commettre certaines imprudences, bien légitimes, mais qu'un mari juge avec quelque sévérité... Excusez-moi, baronne. Il ne m'appartient pas d'entrer dans les secrets de votre ménage, mais seulement de chercher, d'accord avec vous, où se trouve votre collier.

– Non ! s'écria Valérie, avec un mouvement de recul, non ! Non !

Elle en avait soudain assez, de cet insupportable auxiliaire qui, en quelques minutes de conversation, presque badine par instants, et d'une façon contraire à toutes les règles d'une enquête, découvrait avec une aisance diabolique tous les mystères qui l'enveloppaient, et lui montrait, d'un air goguenard, l'abîme où le destin la précipitait. Elle ne voulait plus entendre sa voix sarcastique :

« Non », répétait-elle obstinément.

Il s'inclina.

« À votre aise, madame. Loin de moi l'idée de vous importuner. Je suis là pour vous rendre service et dans la mesure où cela vous plaît. Au point où nous en sommes, d'ailleurs, je suis persuadé que vous pouvez vous dispenser de mon aide, d'autant plus que votre mari, ne pouvant sortir, n'aura certes pas commis l'imprudence de confier les perles à quelqu'un, et qu'il doit les avoir cachées dans un coin quelconque de son appartement. Une recherche méthodique vous les livrera. Mon ami Béchoux me semble tout indiqué pour cette petite besogne professionnelle. Un mot encore. Au cas où vous auriez besoin de moi, téléphonez à l'Agence. ce soir, de neuf à dix. Je vous salue, madame. »

De nouveau, il lui baisa la main, sans qu'elle osât esquisser la moindre résistance. Puis il partit d'un pas sautillant, en se dandinant sur ses hanches avec satisfaction. Bientôt la porte de la cour fut refermée.

Le soir même, Valérie mandait l'inspecteur Béchoux, dont la présence continuelle à l'hôtel Assermann ne pouvait paraître que naturelle, et les recherches commencèrent. Béchoux, policier estimable, élève du fameux

Ganimard, et qui travaillait selon les méthodes courantes, divisa la chambre, le cabinet de toilette et le bureau particulier en secteurs qu'il visita tour à tour. Un collier à trois rangs de perles constitue une masse qu'il n'est pas possible de celer, surtout à des gens du métier comme lui. Cependant, après huit jours d'efforts acharnés, après des nuits aussi, où profitant de ce que le baron Assermann avait l'habitude de prendre des soporifiques, il explorait le lit lui-même et le dessous du lit, l'inspecteur Béchoux se découragea. Le collier ne pouvait être dans l'hôtel.

Malgré ses répugnances, Valérie pensait à reprendre contact avec l'Agence Barnett et à demander secours à l'intolérable personnage. Qu'importait que celui-ci lui baisât la main et l'appelât chère baronne, s'il parvenait au but ?

Mais un événement, que tout annonçait sans qu'on pût le croire aussi proche, brusqua la situation. Une fin d'après-midi, on vint la chercher en hâte : son mari était la proie d'une crise inquiétante. Prostré sur le divan, au seuil du cabinet de toilette, il étouffait. Sa face décomposée marquait d'atroces souffrances.

Effrayée, Valérie téléphona au docteur. Le baron marmotta :

« Trop tard... trop tard... »

– Mais non, dit-elle, je te jure que tout ira bien. »

Il essaya de se lever.

« À boire... demanda-t-il en titubant vers la toilette.

– Mais tu as de l'eau dans la carafe, mon ami.

– Non... non... pas de cette eau-là...

– Pourquoi ce caprice ?

– Je veux boire l'autre... celle-ci... »

Il retomba sans forces. Elle ouvrit vivement le robinet du lavabo qu'il désignait, puis alla chercher un verre qu'elle remplit et que, finalement, il refusa de boire.

Un long silence suivit. L'eau coulait doucement à côté. La figure du moribond se creusait.

Il lui fit signe qu'il avait à parler. Elle se pencha. Mais il dut craindre que les domestiques n'entendissent, car il ordonna :

« Plus près... plus près... »

Elle hésitait, comme si elle eût redouté les paroles qu'il voulait dire. Le regard de son mari fut si impérieux que, soudain domptée, elle s'agenouilla

et colla presque son oreille contre lui. Des mots furent chuchotés, incohérents, et dont elle pouvait tout au plus deviner le sens.

« Les perles... le collier... Il faut que tu saches, avant que je ne parte... Voilà... tu ne m'as jamais aimé... Tu m'as épousé... à cause de ma fortune... »

Elle protesta, indignée, contre une accusation si cruelle à cette heure solennelle. Mais il lui avait saisi le poignet, et il répétait, confusément, d'une voix de délire :

« ... à cause de ma fortune, et tu l'as prouvé par ta conduite... Tu n'as pas été une bonne épouse, et c'est pourquoi j'ai voulu te punir. En ce moment même, je suis en train de te punir... Et j'éprouve une joie affreuse... Mais il faut que cela soit... et j'accepte de mourir parce que les perles s'évanouissent... Tu ne les entends pas qui tombent et qui s'en vont au torrent ? Ah ! Valérie, quel châtiment ! ... les gouttes qui tombent... les gouttes qui tombent... »

Il n'avait plus de forces. Les domestiques le portèrent sur son lit. Bientôt le docteur arrivait, et il vint aussi deux vieilles cousines que l'on avait averties et qui ne bougèrent plus de la chambre. Elles semblaient attentives aux moindres gestes de Valérie, et toutes prêtes à défendre les tiroirs et les commodes contre toute atteinte.

L'agonie fut longue. Le baron Assermann mourut au petit jour, sans avoir prononcé d'autres paroles. Sur la demande formelle des deux cousines, les scellés furent mis aussitôt à tous les meubles de la chambre. Et les longues heures funèbres de la veillée commencèrent.

Deux jours plus tard, après l'enterrement, Valérie reçut la visite du notaire de son mari qui lui demanda un entretien particulier.

Il gardait une expression grave et affligée, et il dit aussitôt :

« La mission que je dois remplir est pénible, madame la baronne, et je voudrais l'exécuter aussi rapidement que possible, tout en vous assurant d'avance que je n'approuve pas, que je ne saurais approuver ce qui a été fait à votre détriment. Mais je me suis heurté à une volonté inflexible. Vous connaissiez l'obstination de M. Assermann, et malgré mes efforts...

– Je vous en prie, monsieur, expliquez-vous, supplia Valérie.

– Voici donc, madame la baronne. Voici. J'ai entre les mains un premier testament de M. Assermann qui date d'une vingtaine d'années, et qui vous désignait alors comme légataire universelle et seule héritière. Mais je dois



vous dire que, le mois dernier, il m'a confié qu'il en avait fait un autre... par lequel il laissait toute sa fortune à ses deux cousines.

– Et vous l'avez, cet autre testament ?

– Après me l'avoir lu, il l'a enfermé dans le secrétaire que voici. Il désirait que l'on n'en prît connaissance qu'une semaine après sa mort. Les scellés ne pourront être levés qu'à cette date. »

La baronne Assermann comprit alors pourquoi son mari lui avait conseillé, quelques années auparavant, à l'époque de violents désaccords entre eux, de vendre tous ses bijoux et d'acheter, avec cet argent, un collier de perles. Le collier étant faux, Valérie étant déshéritée et n'ayant aucune fortune, elle demeurait sans ressources.

La veille du jour fixé pour la levée des scellés, une automobile s'arrêta devant une modeste boutique de la rue de Laborde, qui portait cette inscription :

*Agence Barnett et C<sup>ie</sup>  
ouverte de deux à trois heures.  
Renseignements gratuits.*

Une dame en grand deuil descendit et frappa.

« Entrez », cria-t-on de l'intérieur.

Elle entra.

« Qui est là ? reprit une voix qu'elle reconnut, et qui parlait d'une arrière-boutique séparée de l'agence par un rideau.

– La baronne Assermann, dit-elle.

– Ah ! Toutes mes excuses, baronne. Veuillez vous asseoir. J'accours. »

Valérie Assermann attendit, tout en examinant le bureau. Il était en quelque sorte tout nu : une table, deux vieux fauteuils, des murs vides, pas de dossiers, pas la moindre paperasse. Un appareil téléphonique constituait l'unique ornement et l'unique instrument de travail. Sur un cendrier, cependant, des bouts de cigarettes de grand luxe, et, par toute la pièce, une odeur fine et délicate.

La tenture du fond se souleva, et Jim Barnett jaillit, alerte et souriant. Même redingote râpée, nœud de cravate tout fait, et surtout mal fait. Monocle au bout d'un cordon noir.

Il se précipita sur une main dont il embrassa le gant.

« Comment allez-vous, baronne ? C'est pour moi un véritable plaisir... Mais qu'y a-t-il donc ? Vous êtes en deuil ? Rien de sérieux, j'espère ? Ah ! Mon Dieu, suis-je étourdi ! Je me rappelle... Le baron Assermann, n'est-ce pas ? Quelle catastrophe ! Un homme si charmant, qui vous aimait tant ! Et alors, où en étions-nous ? »

Il tira de sa poche un menu carnet qu'il feuilleta.

« Baronne Assermann... Parfait... je me souviens... Perles fausses. Mari cambrioleur... Jolie femme... Très jolie femme... Elle doit me téléphoner... »

« Eh bien, chère madame, conclut-il avec une familiarité croissante, je l'attends toujours, ce coup de téléphone. »

Cette fois encore, Valérie fut déroutée par le personnage. Sans vouloir se poser en femme que la mort de son mari a terrassée, elle éprouvait tout de même des sentiments pénibles, auxquels s'ajoutaient l'angoisse de l'avenir et l'horreur de la misère. Elle venait de passer quinze jours affreux, avec des visions de ruine et de détresse, avec des cauchemars, des remords, des épouvantes, des désespoirs dont les traces marquaient durement son visage flétri... Et voici qu'elle se trouvait en face d'un petit homme joyeux, désinvolte et papillotant, qui n'avait pas du tout l'air de comprendre la situation.

Pour donner à l'entretien le ton qui convenait, elle raconta les événements avec beaucoup de dignité, et, tout en évitant de récriminer contre son mari, répéta les déclarations du notaire.

« Parfait ! Très bien ! ... ponctuait le détective, avec un sourire approbateur... Parfait ! ... Tout cela s'enchaîne admirablement. C'est un plaisir de voir dans quel ordre se déroule ce drame passionnant !

– Un plaisir ? interrogea Valérie, de plus en plus désemparée.

– Oui, un plaisir que doit avoir ressenti vivement mon ami l'inspecteur Béchoux... Car je suppose qu'il vous a expliqué ? ...

– Quoi ?

– Comment, quoi ? Mais le nœud de l'intrigue, le ressort de la pièce ! Hein, est-ce assez cocasse ? Ce que Béchoux a dû rire ! »

Jim Barnett riait de bon cœur, en tout cas, lui.

« Ah ! Le coup du lavabo ! En voilà une trouvaille ! Vaudeville plutôt que drame, d'ailleurs ! Mais combien adroitement charpenté ! Tout de suite, je vous l'avoue, j'ai flairé le truc, et, quand vous m'avez parlé d'un ouvrier

plombier, j'ai vu immédiatement le rapport entre la réparation effectuée au lavabo et les projets du baron Assermann. Je me suis dit : « Mais, saperlotte, tout est là ! En même temps que « le baron combinait la substitution du collier, il se réservait une bonne cachette pour les vraies « perles ! » Car, pour lui, c'était l'essentiel, n'est-ce pas ? S'il vous avait simplement frustrée des perles, pour les jeter dans la Seine comme un paquet sans valeur dont on veut se débarrasser, ce n'eût été qu'une moitié de vengeance. Afin que cette vengeance fût complète, totale, magnifique, il lui fallait garder les perles à sa portée, et les enfouir, par conséquent, dans une cachette toute proche et vraiment inaccessible. Et c'est ce qui fut fait. »

Jim Barnett s'amusait beaucoup et continuait en riant :

« C'est ce qui fut fait, grâce aux instructions qu'il donna, et vous entendez d'ici le dialogue entre le compagnon plombier et le banquier : « Dites donc, l'ami, examinez donc ce tuyau de vidange, sous mon lavabo ? Il descend jusqu'à la plinthe et s'en va de mon cabinet, de toilette en pente presque insensible, n'est-ce pas ? Eh bien, cette pente, vous allez encore l'atténuer, et vous allez même, ici, dans ce coin obscur, relever un peu le tuyau de manière à former une sorte de cul-de-sac où un objet pourrait au besoin séjourner. Si l'on ouvre le robinet, l'eau coulera, remplira tout de suite le cul-de-sac et entraînera l'objet. Vous comprenez, mon ami ? Oui ? En ce cas, sur le côté du tuyau, contre le mur, afin qu'on ne puisse le voir, percez-moi un trou d'environ un centimètre de diamètre... Juste à cet endroit... À merveille ! Ça y est ! Maintenant obturez-moi ce trou avec ce bouchon de caoutchouc. Nous y sommes ? Parfait, mon ami. Il ne me reste plus qu'à vous remercier, et à régler cette petite question entre nous. On est d'accord, n'est-ce pas ? Pas un mot à personne ? Le silence. Tenez, voici de quoi prendre un billet ce soir, à six heures, pour Bruxelles. Et voici trois chèques à toucher là-bas, un par mois. Dans trois mois, liberté de revenir. Adieu, mon ami... » Sur quoi, poignée de main. Et le soir même, ce soir où vous avez entendu du bruit dans votre boudoir, substitution des perles et dépôt des véritables dans la cachette préparée, c'est-à-dire au creux du tuyau ! Et alors vous comprenez ? Se sentant perdu, le baron vous appelle : « Un verre d'eau, je t'en prie. Non, pas de l'eau de la carafe... mais de celle qui est là. » Vous obéissez. Et c'est le châtiment, le châtiment terrible déclenché par votre main qui tourne le robinet. L'eau coule, entraîne les

perles, et le baron enthousiasmé marmotte : « Tu entends ? Elles s'en vont... elles tombent dans les ténèbres. »

La baronne avait écouté, muette et bouleversée, et cependant, plus que l'horreur de cette histoire où apparaissaient si cruellement toute la rancœur et toute la haine de son mari, elle évoquait une chose qui se dégageait des faits avec une précision effrayante.

« Vous saviez donc ? murmura-t-elle... Vous saviez la vérité ?

– Dame, fit-il, c'est mon métier.

– Et vous n'avez rien dit !

– Comment ! Mais c'est vous, baronne, qui m'avez empêché de dire ce que je savais, ou ce que j'étais sur le point de savoir, et qui m'avez congédié, quelque peu brutalement. Je suis un homme discret, moi. Je n'ai pas insisté. Et puis ne fallait-il pas vérifier ?

– Et vous avez vérifié ? balbutia Valérie.

– Oh ! Simple curiosité.

– Quel jour ?

– Cette même nuit.

– Cette même nuit ? Vous avez pu pénétrer dans la maison ? Dans cet appartement ? Mais je n'ai pas entendu...

– L'habitude d'opérer sans bruit... Le baron Assermann non plus n'a rien entendu... Et cependant.

– Cependant ?...

– Pour me rendre compte, j'ai élargi le trou du tuyau... vous savez ?... ce trou par lequel on les avait introduites.

Elle tressaillit.

« Alors ?... alors ?... vous avez vu ?... »

– J'ai vu.

– Les perles ?...

– Les perles étaient là. »

Valérie répéta plus bas, la voix étranglée :

« Alors, si elles étaient là, alors vous avez pu... les prendre... »

Il avoua ingénument :

« Mon Dieu, je crois que sans moi, Jim Barnett, elles eussent subi le sort que M. Assermann leur avait réservé pour le jour prévu de sa mort prochaine, le sort qu'il a décrit... rappelez-vous... « Elles s'en vont..., elles tombent dans les ténèbres... Des gouttes qui tombent... » Et sa vengeance

eût réussi, ce qui aurait été dommage. Un si beau collier... une pièce de collection ! »

Valérie n'était pas une femme à sursauts de violence et à explosions de colère, qui eussent dérangé l'harmonie de sa personne. Mais, en l'occasion, une telle fureur la secoua qu'elle bondit vers le sieur Barnett et tâcha de le saisir au collet.

« C'est un vol ! Vous n'êtes qu'un aventurier... Je m'en doutais... Un aventurier ! Un aigrefin ! »

Le mot « aigrefin » délecta le jeune homme.

« Aigrefin ! ... charmant... » chuchota-t-il.

Mais Valérie ne s'arrêtait pas. Tremblante de rage, elle arpentait la pièce en criant :

« Je ne me laisserai pas faire ! Vous me le rendrez, et tout de suite ! Sinon, je préviens la police.

– Oh ! Le vilain projet ! s'exclamat-il, et comment une jolie femme comme vous peut-elle ainsi manquer de délicatesse à l'égard d'un homme qui fut tout dévouement et toute probité ! »

Elle haussa les épaules et ordonna :

« Mon collier !

– Mais il est à votre disposition, sacrebleu ! Croyez-vous que Jim Barnett dévalise les gens qui lui font l'honneur de l'utiliser ? Fichtre ! Que deviendrait. l'Agence Barnett et C<sup>ie</sup>, dont la vogue est précisément fondée sur sa réputation d'intégrité et sur son désintéressement absolu ? Pas un sou, je ne réclame pas un sou aux clients. Si je gardais vos perles, je serais un voleur, un aigrefin. Et je suis un honnête homme. Le voici votre collier, chère baronne ! »

Il exhiba un sac d'étoffe qui contenait les perles recueillies et le posa sur la table.

Stupéfaite, la « chère baronne » saisit le précieux collier, d'une main qui tremblait. Elle n'en pouvait croire ses yeux. Était-il admissible que cet individu restituât ainsi ?... Mais soudain elle dut craindre que ce ne fût là qu'un bon mouvement, car elle se sauva vers la porte, d'un pas saccadé, et sans le moindre merci.

« Comme vous êtes pressée ! dit-il en riant. Vous ne les comptez même pas ! Trois cent quarante-cinq. Elles y sont toutes... Et ce sont les vraies,

cette fois...

– Oui, oui... fit Valérie... je sais...

– Vous êtes sûre, n'est-ce pas ? Ce sont bien celles que votre bijoutier estimait cinq cent mille francs ?

– Oui... les mêmes.

– Vous le garantissez ?

– Oui, dit-elle nettement.

– En ce cas, je vous les achète.

– Vous me les achetez ? Que signifie ?

– Cela signifie qu'étant sans fortune vous serez obligée de les vendre.

Alors autant vous adresser à moi, qui vous offre plus que personne au monde... vingt fois leur valeur. Au lieu de cinq cent mille francs, je vous propose dix millions. Ha ! Ha ! Vous voilà tout ébahie ! Dix millions, c'est un chiffre.

– Dix millions !

– Exactement le prix auquel se monte, dit-on, l'héritage de M. Assermann. »

Valérie s'était arrêtée devant la porte.

« L'héritage de mon mari, dit-elle... Je ne saisis pas le rapport... Expliquez-vous. »

Jim Barnett scanda doucement :

« L'explication tient en quelques mots. Vous avez à choisir : ou bien le collier de perles ou bien l'héritage.

– Le collier de perles... l'héritage ?... répéta-t-elle sans comprendre.

– Mon Dieu, oui. Cet héritage, comme vous me l'avez dit, dépend de deux testaments, le premier en votre faveur, le second en faveur de deux vieilles cousines riches comme Crésus, et, paraît-il, méchantes comme des sorcières. Que l'on ne retrouve pas le second, c'est le premier qui est valable. »

Elle prononça sourdement :

« Demain on doit lever les scellés et ouvrir le secrétaire. Le testament s'y trouve.

– Il s'y trouve... ou il ne s'y trouve plus, ricana Barnett. J'avoue même qu'à mon humble avis il ne s'y trouve plus.

– Est-ce possible ?

– Très possible... presque certain même... Je crois me souvenir, en effet, que, le soir de notre conversation, lorsque je suis venu palper le tuyau du lavabo, j'en ai profité pour faire une petite visite domiciliaire chez votre mari. Il dormait si bien !

– Et vous avez pris le testament ? dit-elle en frémissant.

– Ça m'en a tout l'air. C'est bien ce griffonnage, n'est-ce pas ? »

Il déplia une feuille de papier timbré, où elle reconnut l'écriture de M. Assermann, et elle put lire ces phrases :

« Je soussigné, Assermann, Léon-Joseph, banquier, en raison de certains faits qu'elle n'a pas oubliés, déclare que ma femme ne pourra émettre la moindre prétention sur ma fortune, et que... »

Elle n'acheva pas. Sa voix s'étranglait. Toute défaillante, elle tomba sur le fauteuil, en bégayant :

« Vous avez volé ce papier ! ... Je ne veux pas être complice ! ... Il faut que les volontés de mon pauvre mari soient exécutées ! ... Il le faut ! »

Jim Barnett esquissa un mouvement d'enthousiasme :

« Ah ! C'est bien, ce que vous faites, chère amie ! Le devoir est là, dans le sacrifice, et je vous approuve pleinement... d'autant plus que c'est un devoir très rude. Car enfin ces deux vieilles cousines sont indignes de tout intérêt, et c'est vous-même que vous immolez aux petites rancunes de M. Assermann. Quoi ? Pour quelques peccadilles de jeunesse, vous acceptez une telle injustice ! La belle Valérie sera privée du luxe auquel elle a droit, et réduite à la grande misère ! Tout de même, je vous supplie de réfléchir, baronne. Pesez bien votre acte, et comprenez-en toute la portée. Si vous choisissez le collier, c'est-à-dire, pour qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous, *si ce collier sort de cette pièce*, le notaire, comme de juste, recevra demain ce second testament, et vous êtes déshéritée.

– Sinon ?

– Sinon, ni vu ni connu, pas de second testament, et vous héritez intégralement. Dix millions qui rappliquent, grâce à Jim. »

La voix était sarcastique. Valérie se sentait étreinte, prise à la gorge, inerte comme une proie entre les mains de ce personnage infernal. Nulle résistance possible. Au cas où elle ne lui abandonnerait pas le collier, le testament devenait public. Avec un pareil adversaire, toute prière était vaine. Il ne céderait pas.

Jim Barnett passa un instant dans l'arrière-salle que masquait une tenture, et il eut l'audace impertinente de revenir, le visage enduit de gras qu'il essuyait au fur et à mesure, ainsi qu'un acteur qui se démaquille.

Une autre figure apparut ainsi, plus jeune, avec une peau fraîche et saine. Le nœud tout fait fut changé contre une cravate à la mode. Un veston de bonne coupe remplaça la vieille redingote luisante. Et il agissait tranquillement, en homme que l'on ne peut ni dénoncer ni trahir. Jamais, il en était certain, Valérie n'oserait dire un mot de tout cela à personne, pas même à l'inspecteur Béchoux. Le secret était inviolable.

Il se pencha vers elle et dit en riant :

« Allons ! J'ai l'impression que vous voyez les choses plus clairement. Tant mieux ! Après tout, qui saura jamais que la riche Mme Assermann porte un collier faux ? Aucune de vos amies. Aucun de vos amis. De sorte que vous gagnez une double bataille, conservant à la fois votre légitime fortune et un collier que tout le monde croira véritable. N'est-ce pas charmant ? Et la vie ne vous apparaît-elle pas de nouveau délicieuse ? La jolie vie mouvementée, diverse, amusante, aimable, où l'on peut faire toutes les petites folies que l'on a le droit de faire à votre âge ? »

Valérie n'avait pas pour l'instant la moindre envie de faire des petites folies. Elle jeta sur Jim Barnett un regard de haine et de fureur, se leva, et, toute droite, soutenue par une dignité de grande dame qui opère une sortie malaisée dans un salon hostile, elle s'en alla.

Elle laissait sur la table le petit sac de perles.

« Et voilà ce qu'on appelle une honnête femme ! dit Barnett en se croisant les bras avec une vertueuse indignation. Son mari la déshérite pour la punir de ses frasques... et elle ne tient pas compte des volontés de son mari ! Il y a un testament... et elle l'escamote ! Un notaire... et elle se joue de lui ! De vieilles cousines... et elle les dépouille ! Quelle abomination ! Et quel beau rôle que celui de justicier qui châtie et remet les choses à leur véritable place ! »

Prestement, Jim Barnett remit le collier à sa véritable place, c'est-à-dire au fond de sa poche. Puis, ayant fini de se vêtir, le cigare aux lèvres, le monocle à l'œil, il quitta l'Agence Barnett et C<sup>ie</sup>.



## *La lettre d'amour du roi George*

### Table des matières

On frappa.

M. Barnett, de l'Agence Barnett et C<sup>ie</sup>, qui somnolait sur son fauteuil, dans l'attente du client, répondit :

« Entrez. »

Tout de suite, en voyant le nouveau venu, il s'écria cordialement :

« Ah ! L'inspecteur Béchoux ! Ça c'est gentil de me rendre visite. Comment allez-vous, mon cher ami ? »

L'inspecteur Béchoux contrastait, comme tenue et comme manières, avec le type courant de l'agent de la Sûreté. Il visait à l'élégance, exagérait le pli de son pantalon, soignait le nœud de sa cravate, et faisait glacer ses faux cols. Il était pâle, long, maigre, chétif, mais pourvu de deux bras énormes, à biceps saillants, qu'il semblait avoir dérobés à un champion de boxe et accrochés, tant bien que mal, à sa carcasse de poids plume. Il en était très fier. D'ailleurs un air de grande satisfaction habitait sa face juvénile. Le regard ne manquait pas d'intelligence et d'acuité.

« Je passais par là, répondit-il, et je me suis dit, connaissant vos habitudes régulières : «Tiens, mais c'est l'heure de Jim Barnett. Si je m'arrêtais... »

– Pour lui demander conseil... acheva Jim Barnett.

– Peut-être, avoua l'inspecteur, que la clairvoyance de Barnett étonnait toujours.

Il restait indécis cependant, et Barnett lui dit :

« Qu'y a-t-il donc ? La consultation paraît difficile aujourd'hui. »

Béchoux frappa la table du poing (et la force de son poing participait du formidable levier que constituait son bras).

« Eh bien, oui, j'hésite un peu. Trois fois déjà, Barnett, nous avons eu l'occasion de travailler ensemble à des enquêtes malaisées, vous comme détective privé, moi comme inspecteur de police, et, les trois fois, j'ai cru

constater que les personnes qui avaient sollicité votre concours, la baronne Assermann par exemple, se séparaient de vous avec une certaine rancune.

– Comme si j’avais profité de l’occasion pour les faire chanter... interrompit Barnett.

– Non... je ne veux pas dire... »

Barnett lui frappa l’épaule :

« Inspecteur Béchoux, vous n’ignorez pas la formule de la maison : « Renseignements gratuits. » Eh bien, je vous donne ma parole d’honneur que jamais, vous entendez, je ne demande un sou à mes clients et que jamais je n’accepte d’eux un centime. » Béchoux respira plus librement.

« Merci, dit-il. Vous comprenez que ma conscience professionnelle ne me permet de collaborer qu’à de certaines conditions. Mais, en vérité (excusez-moi d’être indiscret), quelles sont donc les ressources de l’Agence Barnett ?

– Je suis commandité par plusieurs philanthropes qui désirent garder l’anonymat. »

Béchoux n’insista pas. Et Barnett reprit :

« Et alors, Béchoux, où cela se passe-t-il, votre affaire ?

– Près de Marly. Il s’agit de l’assassinat du bonhomme Vaucherel. Vous en avez entendu parler ?

– Vaguement.

– Ça ne m’étonne pas. Les journaux s’y intéressent encore peu, bien que l’affaire soit diablement curieuse...

– Un coup de couteau, n’est-ce pas ?

– Oui, entre les deux épaules.

– Des empreintes digitales sur le couteau ?

– Non. Le manche avait été sans doute enveloppé d’un papier, que l’on retrouva en cendres.

– Et pas d’indices ?

– Aucun. Du désordre. Des meubles renversés. En outre le tiroir d’une table fracturé, mais sans qu’il soit possible de dire pourquoi on l’a fracturé et ce que l’on y a pris.

– Où en est l’instruction ?

– À l’heure actuelle, on confronte le sieur Leboc, fonctionnaire en retraite, avec les trois cousins Gaudu, trois gredins de la pire espèce, maraudeurs et braconniers. Des deux côtés, et sans la moindre preuve, on

s'accuse réciproquement de l'assassinat. Voulezvous que nous y allions en auto ? Rien ne vaut la réalité d'un interrogatoire.

– Allons-y.

– Un mot encore, Barnett. M. Formerie, qui instruit l'affaire et qui espère bien ainsi attirer l'attention sur lui et conquérir un poste à Paris, est un magistrat pointilleux, susceptible, qui supporterait mal ces petits airs moqueurs qu'il vous arrive de prendre avec les représentants de la justice.

– Je vous promets, Béchoux, d'avoir pour lui les égards qu'il mérite. »

À mi-distance du bourg de Fontines à la forêt de Marly, au milieu de bois-taillis qu'une bande de terrain sépare de la forêt, se trouve, dans une enceinte de murs peu élevés, une maisonnette à un seul étage, avec un modeste potager. La « Chaumière » était habitée, huit jours encore auparavant, par un ancien libraire, le bonhomme Vaucherel, qui ne quittait son petit domaine de fleurs et de légumes que pour bouquiner de temps à autre sur les quais de Paris. Très avare, il passait pour riche, bien qu'il vécût médiocrement. Il ne recevait personne, sauf son ami, le sieur Leboc, qui demeurait à Fontines.

La reconstitution du crime et l'interrogatoire du sieur Leboc avaient eu déjà lieu, et les magistrats déambulaient dans le jardin lorsque Jim Barnett et l'inspecteur descendirent d'auto. Béchoux se fit reconnaître des agents qui gardaient l'entrée de la « Chaumière » et, suivi de Barnett, rejoignit le juge d'instruction et le substitut au moment où ceux-ci s'arrêtaient à l'un des angles du mur. Les trois cousins Gaudu commençaient leurs dépositions. C'étaient trois valets de ferme, à peu près du même âge, qui n'avaient rien de commun entre eux qu'une même expression sournoise et têtue, sur des faces entièrement dissemblables. L'aîné affirma :

« Oui, monsieur le juge, c'est bien là qu'on a sauté pour porter secours.

– Vous veniez de Fontines ?

– De Fontines, et en retournant au travail, sur le coup de deux heures, nous bavardions avec la mère Denise, près d'ici, à la lisière du taillis, quand les cris ont commencé. « On appelle au secours, que je dis, « ça vient de la Chaumière. »

« Le bonhomme Vaucherel, vous comprenez, monsieur le juge, si on le connaissait ! On a donc couru. On a sauté le mur... Pas commode avec les tessons de bouteilles... Et on a traversé le jardin...

– Où étiez-vous exactement à l’instant où la porte de la maison s’est ouverte ?

– Ici même, dit l’aîné des Gaudu, qui mena le groupe vers une platebande.

– Somme toute, à quinze mètres du perron, fit le juge en désignant les deux marches qui montaient au vestibule. Et c’est de là que vous avez vu apparaître...

– ... M. Leboc lui-même... Je l’ai vu comme je vous vois... Il sortait d’un bond, comme quelqu’un qui se sauve, et, en nous voyant, il est rentré de même.

– Vous êtes sûr que c’était lui ?

– Sûr devant Dieu !

– Et vous aussi ? » demanda le juge aux deux autres.

Ils affirmèrent :

« Sûr, devant Dieu !

– Vous ne pouvez pas vous tromper ?

– Voilà cinq ans qu’il habite près de nous, au débouché de Fontines, déclara l’aîné, même que j’ai porté du lait chez lui. »

Le juge donna des ordres. La porte du vestibule fut ouverte, et de l’intérieur vint un homme d’une soixantaine d’années, vêtu de coutil marron, coiffé d’un chapeau de paille, à figure rose et souriante.

« M. Leboc... » articulèrent en même temps les trois cousins.

Le substitut prononça, à part :

« Il est évident qu’aucune erreur n’est possible à cette distance, et que les Gaudu n’ont pas pu s’abuser sur l’identité du fugitif, c’est-à-dire de l’assassin.

– Certes, fit le juge. Mais disentils la vérité ? Est-ce réellement M. Leboc qu’ils ont vu ? Continuons, voulezvous ? »

Tout le monde pénétra dans la maison et envahit une vaste salle où les murs étaient comme tapissés de livres. Quelques meubles seulement. Une grande table, celle dont un des tiroirs avait été fracturé. Un portrait en pied et sans cadre du bonhomme Vaucherel, sorte de pochade coloriée, comme peut en faire un rapin qui s’amuse à chercher surtout la silhouette. Par terre, un mannequin représentant la victime.

Le juge reprit :

« À votre arrivée, Gaudu, vous n’avez pas revu M. Leboc ?

– Non, On entendait des gémissements par ici, et on est, venu tout de suite.

– Donc M. Vaucherel vivait...

– Oh ! Pas bien fort. Il était à plat ventre, avec son couteau entre les épaules... On s'est mis à genoux... Le pauvre monsieur disait des mots...

– Que vous avez entendus ?

– Non... un seul tout au plus... Le nom de Leboc, qu'il répéta plusieurs fois... « M. Leboc... M. Leboc... ». Et il mourut en se tordant sur lui-même. Alors on a couru partout. Mais M. Leboc n'était plus là. Il avait dû sauter par la fenêtre de la cuisine, qui était ouverte, et puis s'en aller par le petit chemin de cailloux qui reste à couvert jusque derrière chez lui... Alors on a été tous les trois à la gendarmerie... où on a raconté la chose... »

Le juge posa encore quelques questions, fit préciser de nouveau l'accusation très nette que les cousins portaient contre M. Leboc, et se tourna vers celui-ci.

M. Leboc avait écouté, sans interrompre, et sans même que sa paisible attitude fût altérée par la moindre indignation. On eût dit que l'histoire des Gaudu lui semblait si stupide qu'il ne doutait point que cette stupidité n'apparût à la justice avec autant de force qu'à lui. On ne réfute pas de telles bêtises.

« Vous n'avez rien à dire, monsieur Leboc ?

– Rien de nouveau.

– Vous persistez à soutenir ? ...

– Je persiste à soutenir ce que vous savez aussi bien que moi, monsieur le juge d'instruction, c'est-à-dire la vérité. Toutes les personnes de Fontines que vous avez interrogées, ou fait interroger, ont répondu : « M. Leboc ne sort jamais de chez lui dans la journée. À midi, on lui apporte de l'auberge son déjeuner. De une heure à quatre, il lit devant sa « fenêtre et fume sa pipe. » Or, il faisait beau ce jour-là. Ma fenêtre était ouverte et cinq passants – cinq – m'ont aperçu, comme chaque après-midi, d'ailleurs, ils m'aperçoivent, à travers la grille de mon jardin.

– Je les ai convoqués pour la fin de la journée.

– Tant mieux, ils confirmeront leurs dépositions, et puisque je n'ai pas le don d'ubiquité et que je ne puis pas être à la fois ici et chez moi, vous admettez, monsieur le juge, qu'on ne m'a pas vu sortir de la Chaumière,

que mon ami Vaucherel n'a pas pu prononcer mon nom en mourant, et que, en définitive, les trois Gaudu sont d'abominables coquins.

– Contre lesquels, n'est-ce pas, vous retournez l'accusation d'assassinat ?

– Oh ! Simple hypothèse...

– Cependant une vieille femme, la mère Denise, qui ramassait les fagots, déclare qu'elle causait avec eux à l'instant où se sont élevés les cris.

– Elle causait avec *deux* d'entre eux. Où était le troisième ?

– Un peu en arrière.

– L'a-t-elle vu ?

– Elle le croit... elle n'est pas très sûre.

– Alors, monsieur le juge, qui vous prouve que le troisième Gaudu n'était pas ici même, en train d'exécuter le coup ? Et qui prouve que les deux autres, postés aux environs, n'aient pas sauté le mur, non pour secourir la victime, mais pour étouffer ses cris et l'achever ?

– En ce cas, quelle raison les porterait à vous accuser, vous, personnellement ?

– J'ai une petite chasse. Les cousins Gaudu sont des braconniers impénitents. Deux fois, sur mes indications, ils ont été pris en flagrant délit et condamnés. Aujourd'hui, comme il leur faut, coûte que coûte, accuser afin de n'être pas accusés, ils se vengent.

– Simple hypothèse, comme vous le dites. Pourquoi auraient-ils tué ?

– Je l'ignore.

– Vous n'imaginez pas ce qui a pu être dérobé dans le tiroir ?

– Non, monsieur le juge d'instruction. Mon ami Vaucherel, qui n'était pas riche, quoi qu'on dise, avait placé ses petites économies chez un agent de change et ne gardait rien ici.

– Aucun objet précieux ?

– Aucun.

– Ses livres ?

– Pas de valeur, comme vous pouvez vous en assurer. Et c'était son regret. Il eût voulu s'offrir des éditions rares, des reliures anciennes. Il n'en avait pas les moyens.

– Il ne vous a jamais parlé des cousins Gaudu ?

– Jamais. Si grand que soit mon désir de venger la mort de mon pauvre ami, je ne veux rien dire qui ne soit absolument véridique. »

L'interrogatoire se poursuivait. Le juge pressa de questions les trois cousins. Mais, somme toute, la confrontation n'apporta aucun résultat. Après avoir éclairci quelques points secondaires, les magistrats se rendirent à Fontines.

La propriété de M. Leboc, située sur les confins du village, n'était pas plus importante que la Chaumière. Une haie bien taillée et très haute entourait le jardin. À travers la grille d'entrée on apercevait, au-delà d'une petite pelouse toute ronde, une maison de briques badigeonnée de blanc. Comme à la Chaumière, quinze à vingt mètres environ de distance.

Le juge pria M. Leboc de prendre la place qu'il occupait au jour du crime. M. Leboc s'assit donc à sa fenêtre, un livre sur ses genoux et sa pipe aux lèvres.

Là non plus, l'erreur n'était pas possible. Toute personne passant devant la grille et jetant un coup d'œil sur la maison, ne pouvait pas ne pas voir distinctement M. Leboc. Les cinq témoins convoqués, paysans ou boutiquiers de Fontines, confirmèrent leur déposition et de telle façon que la présence de M. Leboc, le jour du crime, entre midi et quatre heures, ne pouvait pas faire plus de doute que sa présence actuelle devant les magistrats.

Ceux-ci ne cachèrent pas leur embarras devant l'inspecteur, et le juge d'instruction, à qui Béchoux présenta son ami Barnett comme un détective d'une extraordinaire pénétration, ne put s'empêcher de dire :

« Affaire embrouillée, monsieur, qu'en pensez-vous ? »

– Oui, qu'en pensez-vous ? » appuya Béchoux qui rappela d'un signe à Barnett ses recommandations de courtoisie.

Jim Barnett avait assisté sans mot dire à toute l'enquête de la Chaumière, et plusieurs fois Béchoux l'avait interrogé vainement. Il se contentait de hocher la tête et de marmotter quelques monosyllabes.

Il répondit aimablement :

« Très embrouillée, monsieur le juge d'instruction.

– N'est-ce pas ? Au fond, la balance est égale entre les adversaires. D'une part, il y a l'alibi de M. Leboc, lequel incontestablement n'a guère pu quitter sa maison de l'après-midi. Mais, d'autre part, le récit des trois cousins me semble de bon aloi.

– De bon aloi, en effet. À droite *ou* à gauche, il y a sûrement ignominie et comédie abjecte. Mais est-ce à droite *ou* à gauche ? L'innocence est-elle

chez les trois Gaudu, personnages louches, aux figures de brutes ? Et le coupable serait-il le souriant M. Leboc dont le visage est tout candeur et sérénité ? Ou bien doit-on supposer que les faces de tous les acteurs du drame sont conformes aux rôles qu'ils y ont joués, M. Leboc étant innocent et les Gaudu coupables ?

– Somme toute, dit M. Formerie avec satisfaction, vous n'êtes pas plus avancé que nous.

– Oh ! Si, beaucoup plus », affirma Jim Barnett.

M. Formerie pinça les lèvres.

« En ce cas, dit-il, faites-nous part de vos découvertes.

– Je n'y manquerai pas au moment voulu. Aujourd'hui, je vous demanderai seulement, monsieur le juge d'instruction, de convoquer un nouveau témoin.

– Un nouveau témoin ?

– Oui.

– Son nom ? Son adresse ? prononça M. Formerie, tout à fait dérouté.

– Je ne le connais pas.

– Hein ? Que dites-vous ? »

M. Formerie commençait à se demander si « l'extraordinaire » détective ne se payait pas sa tête. Béchoux était fort inquiet.

À la fin Jim Barnett se pencha vers M. Formerie, et montrant du doigt le sieur Leboc qui, dix pas plus loin, fumait toujours consciencieusement à son balcon, il murmura en confidence :

« Dans la poche secrète du portefeuille de M. Leboc, il y a une carte de visite que percent quatre petits trous disposés en losange. Elle nous donnera ledit nom et ladite adresse. »

Cette communication saugrenue n'était point pour rendre son aplomb à M. Formerie, mais l'inspecteur Béchoux n'hésita pas. Sans invoquer le moindre prétexte, il se fit remettre le portefeuille de M. Leboc, l'ouvrit et en tira une carte de visite percée de quatre trous en losange, et qui présentait ce nom : Miss Élisabeth LOVENDALE, avec cette adresse au crayon bleu : Grand Hôtel Vendôme, Paris.

Les deux magistrats se regardèrent avec surprise. Béchoux rayonnait, cependant que M. Leboc s'écriait, sans le moindre embarras :

« Bon Dieu ! L'ai-je cherchée, cette carte ! Et mon pauvre ami Vaucherel, donc !



– Pour quelle raison la cherchait-il ?

– Oh ! ça, vous m'en demandez trop, monsieur le juge. Sans doute avait-il besoin de l'adresse ci-dessus.

– Mais ces quatre trous ?

– Quatre trous au poinçon que j'y ai faits pour marquer les quatre points d'un écarté gagné par moi. Nous jouions souvent à l'écarté, tous les deux, et j'ai dû, par inadvertance, mettre cette carte de visite dans mon portefeuille.

»

L'explication, fort plausible, fut donnée tout naturellement. M. Formerie l'accueillit avec faveur. Mais il restait à savoir comment Jim Barnett avait pu deviner la présence de cette carte de visite dans la poche secrète d'un homme qu'il n'avait jamais vu.

Cela, il ne le dit point. Il souriait aimablement, et réclamait avec insistance la convocation d'Élisabeth Lovendale. On la lui accorda.

Miss Lovendale était absente de Paris et ne vint que huit jours plus tard. L'instruction ne fit pas de progrès au cours de cette semaine, bien que M. Formerie poursuivît ses investigations avec un acharnement que surexcitait le souvenir désagréable de Jim Barnett.

« Vous l'avez horripilé, dit l'inspecteur Béchoux à Barnett, l'après-midi du jour où l'on se réunit à la Chaumière. C'est au point qu'il avait résolu de refuser votre collaboration.

– Dois-je m'en aller ?

– Non. Il y a du nouveau.

– Dans quel sens ?

– Je crois qu'il a pris position.

– Tant mieux. C'est sûrement la mauvaise position. On va rigoler.

– Je vous en prie, Barnett, de la déférence.

– De la déférence et du désintéressement. Je vous le promets, Béchoux. L'agence est gratuite. Rien dans les mains, rien dans les poches. Mais je vous assure que votre Formerie me porte sur les nerfs. »

Le sieur Leboc attendait déjà depuis une demi-heure. Miss Lovendale descendit d'automobile. Puis M. Formerie arriva, tout guilleret, et s'écria aussitôt :

« Bonjour, monsieur Barnett. Nous apportez-vous de bonnes nouvelles ?

– Peut-être, monsieur le juge d'instruction.

– Eh bien, moi aussi... moi aussi ! Mais nous allons d’abord expédier votre témoin, et rapidement. Aucun intérêt, votre témoin. Du temps perdu. Enfin ! »

Élisabeth Lovendale était une vieille Anglaise, aux cheveux gris ébouriffés, aux allures excentriques, vêtue sans recherche, qui parlait français comme une Française, mais avec une telle volubilité qu’on avait peine à comprendre.

Dès son entrée, et avant toute question, elle partit à grande allure.

« Ce pauvre M. Vaucherel ! Assassiné ! Un si brave monsieur, et si curieux homme ! Alors vous désirez savoir si je l’ai connu ? Pas beaucoup. Une fois seulement je suis venue ici pour une affaire. Je voulais lui acheter quelque chose. L’accord ne s’est pas fait sur le prix. Je devais le revoir, après avoir consulté mes frères. Ce sont des gens connus, mes frères... Les plus gros... comment dites-vous ?... les plus gros épiciers de Londres... »

M. Formerie essaya de canaliser ce flot de paroles.

« Quelle chose désiriez-vous acheter, mademoiselle ?

– Un petit bout de papier... tout petit... du papier qui pourrait s’appeler aujourd’hui de la pelure d’oignon.

– Et qui a de la valeur ?

– Beaucoup pour moi. Et j’ai eu tort de le lui dire : « Vous saurez, cher monsieur Vaucherel, que la mère de ma grand-mère, la jolie Dorothée, a eu comme soupirant le roi George IV lui-même, et qu’elle gardait les dix-huit lettres d’amour reçues de lui, dans les dix-huit tomes reliés en veau d’une édition de Richardson... une par volume. Or, à sa mort, notre famille a trouvé les volumes, sauf le quatorzième qui avait disparu avec la lettre numéro quatorze... la plus intéressante parce qu’elle prouve – on le savait – que la très jolie Dorothée a manqué à ses devoirs neuf mois avant la naissance de son fils aîné. Alors, vous comprenez, mon bon monsieur Vaucherel, comme nous serions heureux de retrouver cette lettre ! Les Lovendale, descendants du roi George ! Cousins du roi d’aujourd’hui ! Une telle chose nous vaudrait de la gloire, des titres ! »

Élisabeth Lovendale respira et, continuant le récit de sa démarche auprès du bonhomme Vaucherel, reprit :

« Et puis, mon bon monsieur Vaucherel, voilà qu’après trente ans de recherches et d’annonces, j’ai su que l’on avait vendu dans une vente publique un lot de volumes, dont le quatorzième tome de Richardson. Je

cours chez l'acheteur, un bouquiniste du quai Voltaire, lequel me renvoie chez vous, à qui le livre appartient depuis hier.

« – En effet », me dit ce bon M. Vaucherel, qui me montra le tome XIV de Richardson.

« – Regardez, lui dis-je, la lettre n° 14 doit être dans le dos du volume, sous la reliure. »

« Il regarde, devient tout pâle, et me dit :

« – Combien l'achetez-vous ? »

« C'est là que j'ai vu ma bêtise. Si je n'avais pas parlé de la lettre, j'aurais eu le volume pour cinquante francs. J'en ai offert mille. Le bon M. Vaucherel se mit à trembler et demanda dix mille francs. J'acceptai. Il perdit la tête. Moi aussi. C'était, vous savez, comme aux enchères publiques. Vingt mille... Trente mille... À la fin, il exigeait cinquante mille, et il criait comme un fou, les yeux tout rouges :

« – Cinquante mille ! ... Pas un sou de moins !

« De quoi acheter tous les livres que je voudrai ! ...

« les plus beaux ! ... Cinquante mille francs ! »

« Il voulait tout de suite un acompte, un chèque.

Je lui promis de revenir. Il jeta le livre dans le tiroir de cette table, ferma à clef, et me laissa partir. »

Élisabeth Lovendale compléta son histoire par une suite de détails inutiles, que l'on n'écoula point, d'ailleurs. Depuis un moment, quelque chose retenait davantage l'attention de Jim Barnett et de l'inspecteur Béchoux, c'était le visage crispé de M. Formerie. À n'en point douter, une émotion violente l'avait envahi, et il souffrait d'une sorte de joie excessive qui le bouleversait. À la fin, il chuchota, la voix sourde et l'expression emphatique :

« Somme toute, mademoiselle, vous réclamez le tome XIV des œuvres de Richardson ?

– Oui, monsieur.

– Le voici, dit-il en tirant de sa poche avec un geste théâtral un petit livre relié en veau.

– Est-ce possible ! s'écria l'Anglaise enthousiasmée.

– Le voici, répéta-t-il. La lettre d'amour du roi George ne s'y trouve pas. Je l'y aurais vue. Mais je saurai bien la découvrir puisque j'ai su

découvrir le volume que l'on cherche depuis cent ans, et puisque le voleur de l'un est fatalement le voleur de l'autre. »

M. Formerie se promena un instant, les mains au dos, en savourant son triomphe.

Et soudain il tapota la table à petits coups et conclut :

« Nous connaissons enfin la cause de l'assassinat. Un homme aux écoutes entendit la conversation de Vaucherel et de Miss Lovendale et nota l'endroit où Vaucherel enfermait le livre. Quelques jours plus tard, cet homme tuait pour voler et pour vendre plus tard la lettre numéro 14. Quel était cet homme ? Gaudu, le valet de ferme, en qui je n'ai cessé de voir le coupable. Hier, au cours d'une perquisition, j'ai remarqué une fente anormale entre les briques disjointes de sa cheminée. J'ai fait élargir le trou. Un livre était là, un livre qui, évidemment, provenait de la bibliothèque Vaucherel. Les révélations inattendues de Miss Lovendale prouvent la justesse de ma déduction. Je vais mettre sous mandat les trois cousins Gaudu, chenapans fieffés, assassins du bonhomme Vaucherel, et criminels accusateurs de M. Leboc. »

Toujours solennel, M. Formerie tendit la main en signe d'estime à M. Leboc, qui le remercia avec effusion. Puis, comme un galant homme, il conduisit Élisabeth Lovendale jusqu'à son auto, revint vers les autres, et s'écria en se frottant les mains :

« Allons, je crois que l'affaire fera du bruit, et que les oreilles de M. Formerie tinteront agréablement. Que voulezvous ? M. Formerie est un ambitieux et la capitale l'attire.

On se mit en marche vers la maison des Gaudu où il avait donné l'ordre que fussent amenés, sous bonne escorte, les trois cousins. Le temps était beau. Suivi de M. Leboc, encadré par l'inspecteur Béchoux et par Jim Barnett, M. Formerie laissait déborder son contentement et, d'un ton gouailleur :

« Hein, mon cher Barnett, ce fut rondement mené ? Et plutôt dans un sens contraire à vos prévisions ! Car enfin vous étiez hostile à M. Leboc ?

— J'avoue, en effet, monsieur le juge d'instruction, confessa Barnett, que je me suis laissé influencer par cette satanée carte de visite. Figurez-vous qu'elle se trouvait sur le plancher de la Chaumière, lors de la confrontation, que le sieur Leboc s'en était rapproché, et que, tout doucement, il avait mis le pied droit dessus. En s'en allant, il l'emportait ainsi, collée à sa

chaussure, l'en détachait dehors, et la glissait dans son portefeuille. Or, l'empreinte de sa semelle droite dans la terre mouillée me fit voir que ladite semelle portait quatre pointes disposées en losange et, par conséquent, que le sieur Leboc, sachant qu'il avait oublié cette carte sur le plancher, et ne voulant pas que l'on connût le nom et l'adresse d'Élisabeth Lovendale, avait combiné son petit manège. Et, de fait, c'est grâce à cette carte de visite... »

M. Formerie éclata de rire.

« Mais c'est de l'enfantillage, mon cher Barnett ! En voilà des complications inutiles ! Comment peut-on s'égarer ainsi ? Un de mes principes, voyez-vous, Barnett, c'est qu'il ne faut pas chercher midi à quatorze heures. Contentons-nous des faits, tels qu'ils s'offrent à nous, sans essayer de les adapter, coûte que coûte, à des idées préconçues. »

On approchait de la maison de M. Leboc, le long de laquelle il fallait passer pour se rendre chez les Gaudu. M. Formerie prit le bras de Barnett et continua cordialement son petit cours de psychologie policière.

« Votre grand tort, Barnett, fut de n'avoir pas voulu admettre, comme intangible, cette vérité, si simple pourtant, qu'on ne peut pas être à deux endroits à la fois. Tout est là. M. Leboc, fumant à sa fenêtre, ne pouvait en même temps assassiner à la Chaumière. Tenez, M. Leboc est derrière nous, n'est-ce pas, et voici la grille de sa maison à dix pas, devant nous ? Eh bien, il est impossible d'imaginer un miracle par lequel M. Leboc serait à la fois derrière nous et à sa fenêtre. »

M. Formerie, juge d'instruction, sauta sur place et poussa une exclamation de stupeur.

« Qu'y a-t-il ? » lui demanda Béchoux.

Il tendit le doigt vers la maison.

« Là-bas... là-bas... »

À travers les barreaux de la grille, de l'autre côté de la pelouse, on apercevait, vingt mètres plus loin, en train de fumer sa pipe dans le décor de sa fenêtre ouverte, M. Leboc... M. Leboc qui pourtant se trouvait également près du groupe, sur le trottoir !

Vision d'horreur ! Hallucination ! Fantôme effrayant ! Ressemblance incroyable ! Qui donc jouait, là-bas, le rôle du véritable sieur Leboc que M. Formerie tenait par le bras ?

Béchoux avait ouvert la grille et courait. M. Formerie s'élança aussi vers l'image diabolique du sieur Leboc, qu'il interpellait et menaçait. Mais l'image ne semblait pas s'émouvoir et ne bougeait pas. Comment se fût-elle émue et comment eût-elle bougé, puisque – ils le constatèrent de plus près – ce n'était rien qu'une image, une toile qui remplissait exactement le cadre de la fenêtre, et qui offrait en profondeur, brossée de la même façon, et par la même main évidemment que le portrait du bonhomme Vaucherel, à la Chaumière, la silhouette du sieur Leboc en train de fumer sa pipe.

M. Formerie se retourna. Près de lui, le souriant, placide, et couperosé M. Leboc n'avait pas pu soutenir l'attaque imprévue, et s'était effondré comme sous un coup de massue. Il pleurait et il avouait bêtement.

« J'avais perdu la tête... j'ai frappé sans le vouloir. Je voulais être de moitié avec lui... il m'a refusé... alors j'ai perdu la tête... j'ai frappé sans le vouloir... »

Il se tut. Et, dans le silence, la voix de Jim Barnett qui se faisait aigre, méchante et gouailleuse, retentit :

« Hein ! Qu'en dites-vous, monsieur le juge d'instruction ? Un joli coco que votre protégé Leboc ! Quelle maîtrise dans la préparation de son alibi !

Et comment les passants inattentifs de chaque jour n'eussent-ils pas cru voir, de loin, le véritable Leboc ! Pour moi, je me suis douté du coup, dès le premier jour, en voyant le bonhomme Vaucherel sur sa toile. Est-ce que par hasard le même artiste n'aurait pas dessiné la silhouette de son ami Leboc ? J'ai cherché, et pas bien longtemps, tellement Leboc était sûr que nous serions trop bêtes pour découvrir son truc : la toile était roulée dans le coin d'un hangar, sous des tas d'ustensiles hors d'usage. Je n'ai eu qu'à la clouer ici, tout à l'heure, tandis qu'il se rendait à votre convocation. Et voilà comment on peut, en même temps, assassiner à la Chaumière et fumer sa pipe à domicile ! »

Jim Barnett était féroce. Sa voix pointue déchirait l'infortuné M. Formerie.

« Faut-il qu'il en ait perpétré, dans sa vie d'honnête homme ! Hein, est-ce beau sa parade au sujet de la carte de visite, les quatre trous pour marquer les quatre points d'un écarté ! Et le livre qu'il a été déposer l'autre après-midi (je le suivais) dans la cheminée des Gaudu ! Et la lettre anonyme qu'il vous a envoyée ! Car je suppose bien que c'est cela qui vous a

déclenché, monsieur le juge d'instruction ! Sacré Leboc, tu m'as fait bien rigoler avec ta face de petit vieux bien propre. Canaille, va ! »

Très pale, M. Formerie se contenait. Il observait le sieur Leboc. À la fin, il murmura :

« Ça ne m'étonne pas... un regard faux... des manières obséquieuses. Quel bandit ! »

Une colère subite l'anima.

« Oui, un bandit ! Et je vais vous mener par un petit chemin ... Et d'abord la lettre, la lettre numéro quatorze, où est-elle ? »

Incapable de résister, le sieur Leboc balbutia :

« Au creux de la pipe qui est suspendue contre le mur de la pièce à gauche... Cette pipe n'est pas débourrée de ses cendres... la lettre y est... »

On entra vivement dans la pièce. Béchoux trouva aussitôt la pipe et secoua les cendres. Mais il n'y avait rien au creux du fourneau, aucune lettre, ce qui parut confondre le sieur Leboc et qui mit le comble à l'exaspération de M. Formerie.

« menteur ! Imposteur ! Misérable ! Ah ! Tu peux être sûr que tu parleras, gredin, et que tu la rendras, cette lettre ! »

Cependant les yeux de Béchoux et de Barnett s'étaient rencontrés. Barnett souriait. Béchoux crispa les poings. Il comprenait que l'Agence Barnett et C<sup>ie</sup> avait une façon toute spéciale d'être gratuite, et il s'expliquait comment Jim Barnett, tout en jurant à bon droit qu'il ne demandait jamais un centime à ses clients, pouvait mener une confortable existence de détective privé.

Il s'approcha de lui et murmura :

« Vous êtes d'une jolie force. C'est digne d'Arsène Lupin.

– Quoi ? fit Barnett d'un air ingénu.

– L'escamotage de la lettre.

– Ah ! Vous avez deviné ?

– Parbleu !

– Que voulezvous, je collectionne les autographes des rois d'Angleterre.

»

Trois mois plus tard, à Londres, Élisabeth Lovendale reçut la visite d'un certain gentleman très distingué, qui se fit fort de lui procurer la lettre d'amour du roi George. Il réclamait la bagatelle de cent mille francs.

Les négociations furent laborieuses. Élisabeth consulta ses frères, les plus gros épiciers de Londres. Ils se débattirent, refusèrent, puis finalement cédèrent.

Le gentleman très distingué toucha donc cent mille francs, et détourna, en outre, tout un wagon d'épicerie fine dont on ne sut jamais ce qu'il était devenu...



### 3

## *La partie de baccara*

### Table des matières

Au sortir de la gare, Jim Barnett trouva l'inspecteur Béchoux, qui lui prit le bras et l'emmena rapidement.

« Pas une minute à perdre. D'un instant à l'autre la situation peut empirer.

– Le malheur me semblerait beaucoup plus grand, dit Jim Barnett avec logique, si je savais de quelle situation il s'agit. Je suis venu sur votre télégramme, et sans le moindre renseignement.

– C'est ainsi que je l'ai voulu, dit l'inspecteur.

– Vous ne vous défiez donc plus de moi, Béchoux ?

– Je me défie toujours de vous, Barnett, et de vos façons de régler le compte des clients de l'Agence Barnett. Mais, en l'occurrence, rien à prélever, mon cher. Pour une fois il faut travailler à l'œil. »

Jim Barnett sifflota. Cette perspective ne semblait pas le tourmenter. Béchoux le regarda de travers, inquiet déjà, et avec l'air de dire : « Toi, mon bonhomme, si je pouvais me passer de tes services ! ... »

Ils arrivèrent dans la cour. Une automobile de maître attendait à l'écart, où Barnett vit une dame au beau visage dramatique, d'une pâleur impressionnante. Ses yeux étaient remplis de larmes, ses lèvres crispées par l'angoisse. Elle poussa aussitôt la portière, et Béchoux fit les présentations.

« Jim Barnett, madame, dont je vous ai parlé comme du seul homme qui puisse vous sauver. – Mme Fougeraie, femme de l'ingénieur Fougeraie, qui est sur le point d'être inculpé.

– Inculpé de quoi ?

– D'assassinat. »

Jim Barnett eut un petit claquement de langue. Béchoux fut scandalisé.

« Excusez mon ami Barnett, madame, plus une affaire est grave et plus il se sent à l'aise. »

L'auto roulait déjà vers les quais de Rouen. On tourna sur la gauche et l'on s'arrêta devant une vaste maison dont le troisième étage servait de local au Centre Normand.

« C'est là, dit Béchoux, que les gros négociants et industriels de Rouen et des environs se réunissent pour causer, lire les journaux et jouer leur bridge ou leur poker, le vendredi surtout qui est jour de Bourse. Comme il n'y a personne avant midi que les gens de ménage, j'ai tout loisir de vous mettre au courant du drame qui s'y est passé. »

Trois grandes salles se suivaient le long de la façade, confortablement meublées et munies de tapis. La troisième communiquait avec une pièce beaucoup plus petite, en forme de rotonde, et dont l'unique fenêtre ouvrait sur un large balcon d'où l'on dominait les quais de la Seine.

Ils s'assirent, Mme Fougeraie un peu à l'écart, près d'une fenêtre, et Béchoux raconta :

« Donc, il y a quelques semaines, un vendredi, quatre membres du Cercle, qui avaient bien dîné, se mirent à jouer au poker. C'étaient quatre amis, quatre filateurs et manufacturiers de Maromme, gros centre d'usines à proximité de Rouen. Trois étaient mariés, pères de famille, décorés : Alfred Auvard, Raoul Dupin et Louis Batinet. Le quatrième, célibataire et plus jeune, s'appelait Maxime Tuillier. Vers minuit, un autre jeune homme, Paul Erstein, rentier et très riche, se joignit à eux, et tous les cinq, les salles vidées peu à peu, commencèrent une partie de baccara. Paul Erstein qui avait la passion et l'habitude du jeu, tenait la banque. »

Béchoux montra une des tables et poursuivit :

« Ils jouaient ici, à cette table. Partie fort calme au début, qu'ils avaient entreprise par désœuvrement, sans y prêter attention, mais qui s'anima peu à peu, dès que Paul Erstein eut fait venir deux bouteilles de champagne. Et tout de suite, à compter de ce moment, la veine se dessina en faveur du banquier, une veine brutale, injuste, méchante, exaspérante. Paul Erstein retournait un neuf quand il le fallait, donnait une bûche à l'instant voulu. Les autres enrageaient, redoublaient leurs attaques. Vainement. Inutile, n'est-ce pas, de s'appesantir davantage. Le résultat de ces extravagances, où chacun s'entêtait contre tout bon sens, le voici. À quatre heures, les industriels de Maromme avaient perdu tout l'argent qu'ils rapportaient de Rouen pour régler les salaires de leurs ouvriers. Maxime Tuillier devait en outre à Paul Erstein, sur parole, quatre-vingt mille francs. »

L'inspecteur Béchoux respira un moment, puis reprit :

« Et soudain, coup de théâtre. Un coup de théâtre, il faut l'avouer, que Paul Erstein facilita par sa complaisance extrême et son désintéressement. Il divisa la somme totale de ses gains en quatre portions qui correspondaient exactement aux pertes annoncées, divisa ensuite ces quatre paquets par tiers, et proposa à ses adversaires les trois parties finales. C'était donc, individuellement, quitte ou double sur chacune des trois liasses. Ils acceptèrent. Paul Erstein perdit les trois fois. La veine avait tourné. Après toute une nuit de lutte, il n'y avait plus ni gagnant ni perdant.

« – Tant mieux, dit Paul Erstein, qui se leva. J'avais un peu honte. Mais, fichre, quelle migraine ! Personne ne vient fumer une cigarette sur le balcon ? »

« Il passa dans la rotonde. Quelques minutes s'écoulèrent durant lesquelles les quatre amis demeurèrent autour de la table à deviser gaiement des péripéties du combat terminé. Puis ils se résolurent au départ. Ayant traversé la seconde salle et la première, ils prévinrent le domestique de garde qui somnolait dans l'antichambre.

« – M. Erstein est encore là, Joseph. Mais il ne saurait tarder à s'en aller. »

« Puis ils sortirent exactement à quatre heures trente-cinq. L'auto de l'un d'eux, Alfred Auvard, les ramena, comme chaque vendredi soir, à Maromme. De son côté, le domestique Joseph attendit une heure. Après quoi, las de sa faction nocturne, il se mit en quête de Paul Erstein, et le trouva gisant dans la rotonde, tordu sur lui-même, inerte : il était mort. »

L'inspecteur Béchoux fit une seconde pause. Mme Fougeraie avait baissé la tête. Jim Barnett se rendit avec l'inspecteur dans la rotonde isolée, l'examina et prononça :

« Droit au but maintenant, Béchoux. L'enquête a révélé ? ...

– A révélé, répondit Béchoux, que Paul Erstein avait été frappé à la tempe avec un instrument contondant qui avait dû l'abattre d'un seul coup. Ici, aucune trace de lutte, sauf la montre de Paul Erstein brisée à quatre heures cinquante-cinq, c'est-à-dire vingt minutes après le départ des joueurs. Aucune trace de vol : bague et billets de banque, rien n'avait disparu. Enfin, aucune trace de l'agresseur, qui n'avait pu ni entrer ni sortir par l'antichambre, puisque Joseph n'avait pas quitté son poste.

– Alors, dit Barnett, pas la moindre piste ?

– Si. »

Béchoux hésita et déclara :

« Si, une piste et même fort sérieuse. L'après-midi, un de mes collègues de Rouen fit remarquer au juge que le balcon de cette pièce se trouvait à très peu de distance d'un balcon situé au troisième étage de l'immeuble voisin. Le Parquet se transporta dans cet immeuble, dont le troisième étage est habité par l'ingénieur Fougeraie. Il était absent depuis le matin. Mme Fougeraie conduisit les magistrats dans la chambre de son mari. Le balcon de cette chambre est contigu à celui de la rotonde. Regardez, Barnett. »

Barnett s'approcha et dit :

« Un mètre vingt environ. Facile à franchir. Mais rien ne prouve qu'on l'ait franchi.

– Si, affirma Béchoux. Vous voyez, le long de la rampe, des caisses de bois destinées à recevoir des fleurs, et qui ont conservé leur terre de l'été dernier ? On les a fouillées. L'une d'elles, la plus proche, contenait, presque à la surface, sous une couche de terre fraîchement remuée, un coup de poing américain. Le médecin légiste a constaté que la blessure faite à la victime correspond exactement à la forme de cet instrument. On n'a relevé aucune empreinte de doigts sur le métal, car la pluie n'avait pas cessé depuis le matin. Mais la charge semble décisive. L'ingénieur Fougeraie, apercevant dans la rotonde éclairée Paul Erstein, aura franchi le balcon, puis, son crime accompli, aura caché l'arme.

– Mais pourquoi ce crime ? Il connaissait Paul Erstein ?

– Non.

– Alors ? »

Béchoux fit un signe. Mme Fougeraie s'était avancée et elle écoutait les questions de Barnett. Son masque douloureux se contractait. Un effort visible contenait ses larmes sous ses paupières flétries par l'insomnie. D'une voix qui tremblait elle dit :

« C'est à moi de répondre, monsieur. Je le ferai en quelques mots, avec une franchise absolue, et vous comprendrez mon effroi. Non, mon mari ne connaissait pas M. Paul Erstein. Mais moi, je le connaissais. Je l'avais rencontré plusieurs fois à Paris chez une de mes meilleures amies, et, tout de suite, il m'avait fait la cour. J'éprouve pour mon mari beaucoup d'affection, et j'ai un sentiment profond de mes devoirs d'épouse. J'ai donc

résisté à l'entraînement qui me portait vers Paul Erstein. Seulement j'ai accepté de le voir à diverses reprises aux environs, dans la campagne.

– Et vous lui avez écrit ? ...

– Oui.

– Et les lettres sont entre les mains de sa famille ?

– Entre les mains de son père.

– Et son père, qui veut à tout prix le venger, vous menace de communiquer ces lettres à la justice ?

– Oui. Ces lettres prouvent la nature irréprochable de nos relations. Mais enfin elles prouvent que je le voyais en dehors de mon mari. Et l'une d'elles contient ces phrases : « Je vous en supplie, Paul, soyez raisonnable. Mon mari est extrêmement jaloux et très violent. S'il soupçonnait mes inconséquences, il serait capable de tout. » Alors, n'est-ce pas, monsieur... cette lettre apporterait à l'accusation une force nouvelle ?... La jalousie, ce serait là le motif que l'on cherche et qui expliquerait le meurtre et la découverte de l'arme devant la chambre même de mon mari.

– Mais vous, madame, êtes-vous certaine que M. Fougeraie n'avait aucun soupçon ?

– Aucun.

– Et pour vous il est innocent ?

– Oh ! Sans aucun doute », dit-elle dans un élan.

Barnett la regarda au plus profond de ses yeux, et il comprit que la conviction de cette femme eût impressionné Béchoux au point que, malgré les faits, malgré l'opinion du Parquet, et malgré sa discrétion professionnelle, l'inspecteur inclinât à la secourir.

Barnett posa encore quelques questions, réfléchit longuement, et conclut :

« Je ne puis vous donner aucun espoir, madame. En toute logique, votre mari est coupable. Je vais essayer cependant de donner tort à la logique.

– Voyez mon mari, supplia Mme Fougeraie. Ses explications vous permettront...

– Inutile, madame. Mon assistance n'a de raison que si, dès l'abord, je mets votre mari hors de cause, et si je dirige mes efforts dans le sens de votre conviction. »

L'entretien était terminé. Barnett engagea la lutte sans retard, et, accompagné de l'inspecteur Béchoux, se présenta chez le père de la

victime, auquel il dit sans chercher de détours :

« Monsieur, Mme Fougeraie m'a chargé de ses intérêts. Vous remettez, n'est-ce pas, au Parquet les lettres écrites à votre fils ?

– Aujourd'hui, monsieur.

– Vous n'hésitez pas à compromettre, à perdre la femme qu'il aimait plus que tout ?

– Si le mari de cette femme a tué mon fils, je le regrette pour elle, mais mon fils sera vengé.

– Attendez cinq jours, monsieur. Mardi prochain, l'assassin sera démasqué. »

Ces cinq jours, Jim Barnett les employa d'une manière qui déconcerta bien souvent l'inspecteur Béchoux. Il fit et lui fit faire des démarches insolites, interrogea, mobilisa des tas d'employés subalternes et dépensa beaucoup d'argent. Cependant il ne semblait pas très satisfait et, contrairement à son habitude, se montra taciturne et d'assez méchante humeur.

Le mardi matin, il vit Mme Fougeraie et lui dit :

« Béchoux a obtenu du Parquet qu'on reconstituât tantôt les péripéties de la soirée. Votre mari est convoqué. Vous également. Je vous supplie de rester calme quoi qu'il arrive, et presque indifférente. »

Elle murmura :

« Puis-je espérer ?...

– Je n'en sais rien moi-même. Comme je vous l'ai dit, je joue la partie « sur votre conviction », c'est-à-dire sur l'innocence de M. Fougeraie. Cette innocence, je tâcherai de la prouver par la démonstration d'une hypothèse possible. Mais ce sera dur. En admettant même que j'aie mis la main sur la vérité, comme je le crois, elle peut se dérober jusqu'au dernier moment. »

Le procureur de la République et le juge d'instruction qui avaient poursuivi les enquêtes étaient des magistrats consciencieux, qui ne s'en rapportaient qu'aux faits et ne cherchaient pas à les interpréter selon des opinions préalables.

« Avec ceux-là, dit Béchoux, je ne crains pas que vous entriez en conflit et que vous fassiez de l'ironie facile, Barnett. Ils m'ont donné fort aimablement toute latitude pour agir à ma guise... ou plutôt à la vôtre, ne l'oubliez pas.

– Inspecteur Béchoux, répliqua Barnett, je ne fais d’ironie que quand je suis sûr de la victoire. Ce n’est pas le cas aujourd’hui. »

Beaucoup de monde emplissait la troisième salle. Les magistrats s’entretenaient de leur côté, au seuil même de la rotonde, où ils entrèrent et d’où ils ressortirent après un moment. Le groupe des industriels attendait. Des agents et des inspecteurs allaient et venaient. Le père de Paul Erstein se tenait debout, à l’écart, ainsi que le domestique Joseph. M. et Mme Fougeraie restaient dans un coin, lui sombre et l’expression inquiète, elle plus pâle encore que d’ordinaire : on savait que l’arrestation de l’ingénieur était décidée.

L’un des magistrats, s’adressant aux quatre joueurs, leur dit :

« L’instruction, messieurs, va procéder à la reconstitution de la soirée du vendredi. Vous voudrez donc bien reprendre vos places autour de la table afin d’esquisser la partie de baccara telle qu’elle eut lieu. Inspecteur Béchoux, vous tiendrez la banque. Vous avez demandé à ces messieurs d’apporter le même nombre de billets qu’ils avaient ce jour-là ? »

Béchoux répondit affirmativement et s’assit au milieu de la table, Alfred Auvard et Raoul Dupin à sa gauche, Louis Batinet et Maxime Tuillier à sa droite. Six jeux de cartes étaient disposés. Il fit couper et tailla.

Chose bizarre : tout de suite, comme au soir tragique, la veine favorisa la banque. Aussi aisément que le banquier Paul Erstein, le banquier Béchoux gagna. Tandis qu’il abattait huit ou neuf, les bûches alternaient sur les deux tableaux, et cela régulièrement, d’un seul élan de la chance qui s’obstinait, sans ces à-coups et ces revirements qui, malgré tout, avaient marqué la première partie.

Cette continuité, pour ainsi dire mécanique, semblait due à un sortilège, qui acquérait un sens d’autant plus déconcertant que c’était la répétition d’un fait dont les joueurs avaient déjà subi le choc. Désarmé, Maxime Tuillier se trompa deux fois. Jim Barnett s’impatia et, d’autorité, prit sa place à la droite de Béchoux.

Au bout de dix minutes – car les événements marchaient à une vitesse que rien ne ralentissait – plus de la moitié des billets de banque, tirés de leurs portefeuilles par les quatre amis, encombraient le tapis vert devant Béchoux. Maxime Tuillier, par l’intermédiaire de Jim Barnett, commençait à perdre sur parole.

Le rythme s'accéléra. Vivement la pointe extrême de la partie fut atteinte. Et soudain Béchoux, comme l'avait fait Paul Erstein, divisa son gain en quatre liasses proportionnelles aux pertes, proposant ainsi les trois « quitte ou double » définitifs.

Ses adversaires le suivaient du regard, impressionnés évidemment par le souvenir du soir tragique.

Trois fois Béchoux servit les deux tableaux.

*Et trois fois, au lieu de perdre comme Paul Erstein avait perdu, Béchoux gagna.*

Il y eut, parmi les assistants, de la surprise. Pourquoi la chance, qui aurait dû tourner pour que le miracle du renouvellement se continuât jusqu'au bout, favorisait-elle encore celui qui tenait la banque ? Si l'on sortait de la réalité connue pour entrer dans une réalité différente, devait-on croire que cette autre version était la bonne ?

« Je suis confus », dit Béchoux, toujours dans son rôle de banquier, et qui se leva après avoir empoché les quatre liasses de billets.

De même que Paul Erstein, il se plaignit de migraine et souhaita qu'on l'accompagnât sur le balcon. Il s'y rendit, tout en allumant une cigarette. On le vit, de loin, par la porte de la rotonde.

Les autres demeuraient immobiles, le visage contracté. Sur la table les cartes s'éparpillaient.

*Puis à son tour, Jim Barnett se leva.* Par quel phénomène avait-il réussi à donner à sa figure, à sa silhouette, l'apparence même de Maxime Tuillier, qu'il venait d'écarter du jeu et dont il tenait la place ? Maxime Tuillier était un garçon d'une trentaine d'années, serré dans sa veste, le menton glabre, un lorgnon d'or sur le nez, l'air maladif et inquiet. *Jim Barnett fut cela.* Il s'avança vers la rotonde lentement, d'un pas d'automate, avec une expression qui était tantôt dure et implacable, tantôt indécise et effarée, l'expression d'un homme qui va peut-être accomplir un acte terrible, mais peut-être aussi s'enfuir comme un lâche avant de l'avoir accompli.

Les joueurs ne le voyaient pas de face. Mais les magistrats le voyaient. Et ils oubliaient Jim Barnett, interprète dont ils subissaient la puissance pour ne songer qu'à Maxime Tuillier, joueur décavé, qui rejoignait son adversaire victorieux. Dans quelle intention ? Son visage, qu'il cherchait à maîtriser, trahissait le désordre de son esprit. Allait-il prier, ou ordonner, ou menacer ? Quand il entra dans la rotonde, il était calme.



Il referma la porte.

La représentation du drame – drame imaginé ou reconstitué ? – était si vivante que l'on attendit en silence. Et les trois autres joueurs attendaient aussi, les yeux attachés à cette porte close, derrière laquelle se passait ce qui s'était passé au soir tragique, et derrière laquelle ce n'étaient point Barnett et Béchoux qui jouaient leurs rôles d'assassin et de victime, mais Maxime Tuillier et Paul Erstein qui se trouvaient aux prises.

Puis après de longues minutes, l'assassin – pouvait-on l'appeler autrement ? – sortit. Titubant, le regard halluciné, il retourna vers ses amis. Il avait les quatre liasses à la main. Il en jeta une sur la table, et de force enfonça les trois autres dans les poches des trois joueurs, en leur disant :

« Paul Erstein, avec qui je viens de m'expliquer, m'a chargé de vous rendre cet argent. Il n'en veut pas. Allons-nous-en. »

À quatre pas de lui, Maxime Tuillier, le véritable Maxime Tuillier, blême et décomposé, s'appuyait au dossier d'une chaise. Jim Barnett lui dit :

« C'est bien cela, n'est-ce pas, monsieur Maxime Tuillier ? La scène a été reproduite dans ses points essentiels ? J'ai bien joué le rôle que vous avez joué l'autre soir ? N'est-ce pas, j'ai bien évoqué le crime ?... votre crime ? »

Maxime Tuillier semblait ne pas pouvoir entendre. La tête basse, les bras ballants, il avait l'air d'un mannequin que le moindre souffle va faire tomber. Il vacilla comme un homme ivre. Ses genoux fléchirent. Il s'écroula sur sa chaise.

Alors Barnett bondit sur lui et le saisit au collet.

« Vous avouez, hein ? Pas possible autrement, d'ailleurs. J'ai toutes les preuves. Ainsi, le coup de poing américain... je puis établir que vous en portiez toujours un sur vous. En outre, votre perte au jeu vous démolissait. Oui, mon enquête m'a révélé que vous étiez très bas dans vos affaires. Plus d'argent pour vos échéances de fin de mois. C'était la ruine. Alors... alors vous avez frappé, et, ne sachant quoi faire de l'arme, vous avez enjambé le balcon, et vous l'avez enfouie sous la terre. »

Il était inutile que Barnett se donnât du mal : Maxime Tuillier n'opposait aucune résistance. Écrasé sous le poids d'un crime trop lourd pour lui, et dont il portait le fardeau depuis des semaines, il balbutia, malgré

lui, sans plus de conscience qu'un moribond qui délire, les mots terribles de l'aveu.

La salle s'emplissait de tumulte. Le juge d'instruction, penché au-dessus du coupable, notait la confession involontaire. Le père de Paul Erstein voulait se jeter sur l'assassin. L'ingénieur Fougeraie criait sa rage. Mais les plus acharnés peut-être étaient les amis de Maxime Tuillier. L'un d'eux surtout, le plus âgé et le plus notable, Alfred Auvard, le couvrait d'invectives.

« Tu n'es qu'un misérable ! Tu nous as fait croire que ce malheureux nous avait rendu l'argent, et cet argent, tu l'avais volé après avoir tué. »

Il lança la liasse de billets à la tête de Maxime Tuillier. Les deux autres, indignés eux aussi, piétinèrent un argent dont ils avaient horreur.

Le calme se rétablit peu à peu. On emmena dans une autre salle Maxime Tuillier, presque évanoui et gémissant. Un inspecteur ramassa les liasses de billets qu'il remit aux magistrats. Ceux-ci prièrent M. et Mme Fougeraie de se retirer, ainsi que le père de Paul Erstein. Puis ils félicitèrent Jim Barnett de sa clairvoyance.

« Tout cela, dit-il, cet écroulement de Maxime Tuillier, ce n'est que le côté banal du drame. Ce qui en constitue l'originalité, ce qui fait qu'il se présente comme un drame profondément mystérieux, alors que ce ne devrait être qu'un fait divers, provient de tout autre chose. Et, bien que ceci ne me concerne pas, si vous voulez bien me permettre... »

Alors Jim Barnett se tourna vers les trois industriels qui conversaient à voix basse, s'approcha d'eux et frappa doucement l'épaule de M. Auvard.

« Un mot, monsieur, voulezvous ? Je crois que vous pourriez apporter quelques clartés sur une affaire encore très obscure.

– À propos de quoi ? répondit Alfred Auvard.

– À propos du rôle que vous y avez joué, vous et vos amis, monsieur.

– Mais nous n'y jouons aucun rôle.

– Un rôle actif, non, bien entendu. Cependant, il y a certaines contradictions troublantes et qu'il me suffira de vous signaler. Ainsi vous avez déclaré, dès le lendemain matin, que la partie de baccara aboutit à trois coups *en votre faveur*, ce qui annula vos pertes et détermina votre paisible départ. Or, cette déclaration se trouve contredite par les faits. »

M. Auvard hocha la tête et répliqua :

« Il y a là, en effet, un malentendu. La vérité, c'est que les trois derniers coups ne firent qu'ajouter à nos pertes. Paul Erstein s'étant levé, Maxime, qui semblait tout à fait maître de lui, le suivit dans la rotonde pour fumer une cigarette, tandis que tous les trois nous restions à causer. Quand il revint, sept ou huit minutes après peut-être, il nous dit que Paul Erstein n'avait jamais envisagé cette partie comme sérieuse, que c'était un simulacre de partie, engagée dans les fumées du champagne, et qu'il tenait à nous rendre l'argent, mais à la condition qu'on ne le sût point. La fin de la partie serait considérée, au cas où on en parlerait, comme l'exacte compensation des pertes subies.

– Et vous avez accepté une pareille offre ! Un cadeau que rien ne motivait ! s'écria Barnett. Et, l'acceptant, vous n'avez pas été remercier Paul Erstein ! Et vous avez trouvé naturel que Paul Erstein, qui était un joueur endurci, habitué aux gains comme aux pertes, ne profitât point de sa veine ! Que d'invéraisemblances !

– Il était quatre heures du matin. Nous avions le cerveau surchauffé. Maxime Tuillier ne nous laissa pas le temps de réfléchir. Pourquoi, d'ailleurs, ne l'aurions-nous pas cru, puisque nous ignorions qu'il avait tué et volé ?

– Mais, le lendemain, vous saviez que Paul Erstein avait été tué.

– Oui, mais tué sans doute après notre départ, ce qui ne changeait rien au désir exprimé par lui.

– Et pas un instant vous n'avez soupçonné Maxime Tuillier ?

– De quel droit ? C'est un des nôtres. Son père était mon ami, et je le connais depuis son enfance. Non, nous n'avons rien soupçonné.

– En êtes-vous bien sûr ? »

Jim Barnett avait jeté ces mots d'une voix ironique. Alfred Auvard hésita quelques secondes et riposta avec hauteur :

« Vos questions, monsieur, m'ont tout l'air d'un interrogatoire. À quel titre sommes-nous donc ici ?

– Au point de vue de l'instruction, à titre de témoins. Mais, selon moi...

– Selon vous ?

– Je vais vous l'expliquer, monsieur. »

Et d'un ton posé Barnett énonça :

« Toute cette affaire, en réalité, est dominée par le facteur psychologique de la confiance que vous inspiriez. Matériellement, le crime

ne pouvait être commis que de l'extérieur ou de l'intérieur. Or, tout de suite, l'enquête s'est tournée vers l'extérieur, pour cette raison que, *a priori*, on ne soupçonne pas le bloc d'honorabilité et de probité que forment quatre industriels riches, décorés, de réputation intacte. Si l'un de vous, si Maxime Tuillier avait été seul à jouer une partie d'écarté avec Paul Erstein, on l'eût indubitablement suspecté. Mais vous étiez quatre joueurs, et Maxime fut momentanément sauvé par le silence de ses trois amis. On n'imagina point que trois hommes de votre importance pussent être complices. Pourtant c'est ce qui fut, et c'est ce que j'ai pressenti tout de suite. »

Alfred Auvard tressauta.

« Mais vous êtes fou, monsieur ! Complices du crime ?

– Oh ! Cela, non. Vous ignoriez évidemment ce qu'il allait faire dans la rotonde lorsqu'il y suivit Paul Erstein. Mais vous saviez qu'il y allait avec un état d'esprit particulier. Et lorsqu'il en est revenu, vous saviez qu'il s'y était passé quelque chose.

– Nous ne savions rien !

– Si, quelque chose de brutal. Pas un crime peut-être, mais pas une conversation non plus. Quelque chose de brutal, je le répète, qui permit à Maxime Tuillier de vous rapporter l'argent.

– Allons donc !

– Si ! Si ! Si ! Un lâche comme votre ami ne tue pas sans que sa physionomie garde une expression d'effarement et de démence. Et cette expression, il est impossible que vous ne l'ayez pas remarquée, quand il est revenu du crime.

– J'affirme que nous n'avons rien vu !

– Vous n'avez pas voulu voir.

– Et pourquoi ?

– Parce qu'il vous remboursait les sommes perdues. Oui, je sais, vous êtes riches, tous les trois. Mais cette partie de baccara vous avait déséquilibrés. Comme tous les joueurs d'occasion, vous aviez l'impression d'avoir été dépouillés de votre argent, et quand cet argent vous fut rendu, vous l'avez accepté sans vouloir connaître la façon dont votre ami l'avait conquis. Vous vous êtes accrochés désespérément au silence. La nuit, dans l'auto qui vous ramena vers Maromme, et malgré l'intérêt qu'il y aurait eu pour vous à vous concerter et à donner de cette soirée une version moins dangereuse, aucun de vous ne prononça une parole, pas une parole, je le

sais par votre chauffeur. Et le lendemain, et les jours suivants, après que le crime eut été constaté, vous vous êtes évités les uns les autres, tellement vous aviez peur d'apprendre vos pensées réciproques.

– Suppositions !

– Certitudes ! Que j'ai acquises par une enquête minutieuse dans votre entourage. Accuser votre ami, c'était dénoncer votre défaillance initiale, c'était attirer l'attention sur vous et sur vos familles, et jeter une ombre sur votre long passé d'honneur et d'honnêteté. C'était le scandale. Et vous avez gardé le silence, trompant ainsi la justice et garantissant contre elle votre ami Maxime. »

L'accusation fut lancée avec une telle véhémence, et le drame, ainsi expliqué, prenait un tel relief que M. Auvard eut un moment d'hésitation. Mais, par un revirement imprévu, Jim Barnett ne poussa pas plus loin son avantage. Il se mit à rire et dit :

« Tranquillisez-vous, monsieur. J'ai réussi à démolir votre ami Maxime, parce qu'il est un faible, bourrelé de remords, parce que j'ai truqué la partie de tout à l'heure en préparant les cartes de manière à favoriser la banque, et enfin parce que la présentation de son crime l'avait bouleversé. Mais je n'avais pas plus de preuves contre lui que je n'en ai contre vous, et vous n'êtes pas, vous, des gens à vous laisser abattre. D'autant plus que votre complicité, je le répète, est vague, inconsistante, et qu'elle se passe dans une région où le regard a quelque peine à pénétrer. Donc, vous n'avez rien à craindre. Seulement... »

Il s'approcha davantage de son interlocuteur, et face à face :

« Seulement, j'ai voulu vous interdire une paix trop commode. À force de silence et d'adresse, vous êtes arrivés tous les trois à vous envelopper de ténèbres et à perdre de vue, vous-mêmes, cette complicité plus ou moins volontaire. Cela, je m'y oppose. Il ne faut pas qu'au fond de votre conscience vous oubliiez jamais que vous avez participé au mal dans une certaine mesure, que, si vous aviez empêché votre ami de suivre Paul Erstein dans la rotonde, comme vous auriez dû le faire, Paul Erstein ne serait pas mort, et que si vous aviez dit ce que vous saviez, Maxime Tuillier n'aurait pas été sur le point de se soustraire au châtement qu'il mérite. Sur ce, débrouillez-vous avec la justice, monsieur. J'ai idée d'ailleurs qu'elle vous sera très indulgente. Bonsoir. »

Jim Barnett prit son chapeau et, tout en dédaignant les protestations de ses adversaires, dit au juge d'instruction :

« J'avais promis à Mme Fougeraie de secourir son mari et au père de Paul Erstein de démasquer le coupable. C'est fait. Ma tâche est terminée. »

Les poignées de main des magistrats manquèrent de chaleur. Il est probable que le réquisitoire de Barnett ne les satisfaisait qu'à demi et qu'ils n'étaient guère disposés à le suivre dans cette voie.

Rejoint sur le palier par l'inspecteur Béchoux, Barnett lui dit :

« Mes trois bonshommes sont inattaquables. Jamais on ne se permettra d'y toucher. Fichtre ! De grands bourgeois, farcis de réputation et d'argent, soutiens de la société, et qui n'ont contre eux que la subtilité de mes déductions... En vérité, je ne crois pas que la justice ose « marcher ». N'importe ! J'ai bien mené l'affaire.

– Et honnêtement, approuva Béchoux.

– Honnêtement ?

– Dame ! Il vous eût été facile de cueillir tous les billets de banque au passage. Je l'ai craint une minute.

– Pour qui me prenez-vous, inspecteur Béchoux ? » fit Barnett dignement.

Il quitta Béchoux, sortit de la maison, et monta dans l'immeuble voisin où le ménage Fougeraie le remercia avec effusion. Toujours aussi digne, il refusa toute récompense et opposa le même désintéressement lors d'une visite qu'il fit au père de Paul Erstein.

« L'agence Barnett est gratuite, disait-il. C'est sa force et sa noblesse. Nous travaillons pour la gloire. »

Jim Barnett régla sa note à l'hôtel et donna l'ordre que sa valise fût portée à la gare. Puis, comme il supposait que Béchoux retournerait à Paris avec lui, il passa par les quais et entra dans l'immeuble du Cercle. Au premier étage, il s'arrêta l'inspecteur descendait.

Il descendait vivement et, lorsqu'il aperçut Barnett, il s'écria d'un ton furieux :

« Ah ! Vous voilà, vous ! »

– Il sauta quelques marches d'un coup et l'empoigna au revers de son veston :

« Qu'est-ce que vous avez fait des billets ?

– Quels billets ? riposta Barnett avec innocence.

– Ceux que vous avez tenus entre les mains dans la rotonde, quand vous avez joué le rôle de Maxime Tuillier.

– Comment ! Mais j’ai rendu les quatre liasses ! Vous m’avez même félicité tout à l’heure, mon cher ami.

– Je ne savais pas ce que je sais, s’écria Béchoux.

– Et qu’est-ce que vous savez ?

– Les billets que vous avez rendus sont faux. »

Et la colère de Béchoux se déchaînant, il s’exclama :

« Vous n’êtes qu’un filou ! Ah ! Vous croyez qu’on en restera là ! Vous allez rendre les véritables billets, et tout de suite ! Les autres sont des imitations, et vous le savez bien, filou ! »

Sa voix s’étranglait. Il secouait de toute sa rage exaspérée Jim Barnett qui éclatait de rire et qui bredouillait :

« Ah ! Les bandits... Ça ne m’étonne pas d’eux... Alors, les billets qu’ils ont jetés à la tête de Maxime étaient des imitations ? Quelles canailles ! On les fait venir avec leurs liasses et ils apportent de faux papiers !

– Mais tu ne comprends donc pas, proféra Béchoux hors de lui, que cet argent appartient aux héritiers de la victime ! Paul Erstein l’avait gagné, cet argent, et il faut que les autres le rendent ! »

La gaieté de Barnett ne connut plus de bornes.

« Ah, ça ! C’est le scandale ! Les voilà volés à leur tour ! Et deux fois ! Quelle punition pour des voleurs !

– Tu mens ! Tu mens ! grinça Béchoux. C’est toi qui as fait l’échange... C’est toi qui as empoché... Gredin... Escroc ! »

Lorsque les magistrats sortirent du Cercle, ils avisèrent l’inspecteur Béchoux qui gesticulait, sans voix, dans un état de surexcitation incroyable, et, en face de lui, appuyé au mur, Jim Barnett qui se tenait les côtes, les larmes aux yeux, et qui riait ! ... et qui riait ! ...

## 4

### *L'homme aux dents d'or*

#### Table des matières

Jim Barnett, ayant soulevé le rideau de la vitrine qui fermait sur la rue le bureau de l'Agence, partit d'un éclat de rire sonore et dut s'asseoir tellement cet accès d'hilarité lui coupait les jambes.

« Oh ! ça c'est drôle ! Si jamais je m'étais attendu à celle-là... Béchoux qui vient me voir ! Dieu ! Que c'est drôle !

– Qu'est-ce qui est drôle ? » demanda l'inspecteur Béchoux dès son arrivée.

Il contemplait cet homme qui riait en poussant de petites exclamations haletantes, et il répétait piteusement :

« Qu'est-ce qui est drôle ?

– Ta visite, parbleu ! Quoi ! Après l'histoire du Cercle de Rouen, tu as le courage de rappliquer ici. Sacré Béchoux ! »

Béchoux avait un air si penaud que Barnett aurait bien voulu se dominer. Mais il ne pouvait pas et il continuait avec des quintes de gaieté qui l'étranglaient :

« Excuse-moi, mon vieux Béchoux... c'est si rigolo ! Alors, voilà que toi, représentant diplômé de la justice, voilà que tu m'apportes encore un oiseau à plumer ! Un millionnaire peut-être ? Un ministre ? Comme tu es gentil ! Aussi, tu vois, je fais comme toi, l'autre jour, je te tutoie. N'est-on pas des copains tous les deux ? Allons, ne prends pas cette mine de chat mouillé... Raconte ta petite histoire. De quoi s'agit-il ? Quelqu'un qui demande du secours ? »

Béchoux s'efforça de retrouver son aplomb et articula :

« Oui, un brave curé des environs de Paris.

– Qu'est-ce qu'il a tué, ton brave curé ? Une de ses ouailles ?

– Non, au contraire.

– Hein ? C'est une de ses ouailles qui l'a tué ? En quoi puis-je le secourir ?



– Mais non... mais non... seulement...

– Bigre ! Tu n'as pas l'éloquence facile aujourd'hui, Béchoux ! Soit. Ne parlons pas et conduis-moi vers ton brave curé des environs. Ma valise est toujours prête quand il s'agit de te suivre. »

Le petit village de Vaneuil s'éparpille au creux et sur les pentes de trois collines qui forment à sa vieille église romane un cadre de verdure. Du chevet de cette église part un joli cimetière de campagne que bornent à droite la haie d'une grande ferme où se dresse un manoir, et, à gauche, le mur du presbytère.

C'est là, dans la salle à manger de ce presbytère, que Béchoux mena Jim Barnett, et qu'il le présenta, comme un détective pour qui le mot impossible n'existait pas, à l'abbé Dessole. C'était en effet un brave homme de curé, d'apparence et en réalité, gras à souhait, onctueux et rose, d'âge moyen, et dont le visage, évidemment placide à l'ordinaire, exprimait des soucis pour lesquels il n'était pas fait. Barnett remarqua ses mains boursoufflées, le collier de chair de son poignet et son ventre rebondi qui tendait le cachemire d'une pauvre soutane luisante.

« Monsieur le curé, dit Barnett, je ne sais rien de l'affaire qui vous préoccupe. Mon ami, l'inspecteur Béchoux, m'a dit simplement qu'il avait eu l'occasion de vous connaître jadis. Voulez-vous maintenant me donner quelques explications, sans vous perdre dans des détails inutiles ? »

L'abbé Dessole avait dû préparer son récit, car, sur-le-champ et sans hésitation, tirant du fond de son double menton une voix de basse chantante, il commença :

« Sachez, monsieur Barnett, que les humbles desservants de cette paroisse sont en même temps gardiens d'un trésor religieux qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, fut légué à notre église par les seigneurs du château de Vaneuil. Deux ostensoirs d'or, deux crucifix, des flambeaux, un tabernacle, il y a là hélas ! Dois-je dire : il y avait là ? – neuf pièces de valeur, que l'on venait admirer de vingt lieues à la ronde. Pour ma part... »

L'abbé Dessole s'essuya le front où perlait une sueur légère, et il reprit :

« Pour ma part, je dois dire que cette garde me sembla toujours pleine de dangers, et que je l'exerçais avec une attention où il y avait autant de conscience que de peur. Vous pouvez voir d'ici, par cette fenêtre, le chevet de l'église et la sacristie aux murs épais où se trouvaient les objets sacrés.

Dans cette sacristie, une porte unique, en chêne massif, ouvre sur le pourtour du chœur. Moi seul en ai l'énorme clef. Moi seul possède la clef du coffre réservé au trésor. Moi seul accompagne les visiteurs. Et, chaque nuit, comme la fenêtre de ma chambre n'est pas à quinze mètres de la lucarne grillée qui éclaire la sacristie par en haut, j'installe, à l'insu de tous, une corde destinée à me réveiller, par un tintement de sonnette, à la moindre tentative d'effraction. En outre, j'ai la précaution de monter chaque soir dans ma chambre, la pièce la plus précieuse, un reliquaire enrichi de pierreries. Or, cette nuit... »

Une seconde fois, l'abbé Dessole promena son mouchoir sur son front. Les gouttes de sueur croissaient en nombre et en importance, à mesure que se déroulait la tragique aventure. Il reprit :

« Or, cette nuit, vers une heure, ce n'est pas un tintement de sonnette qui me jeta hors de mon lit, mal éveillé et titubant au milieu des ténèbres, mais le bruit de quelque chose qui serait tombé sur le parquet. Je pensai au reliquaire. Ne l'avait-on pas volé ? Je criai :

« – Qui est là ?... »

« On ne répondit pas, mais j'étais sûr qu'il y avait quelqu'un devant moi ou près de moi, et sûr aussi qu'on avait enjambé la fenêtre, car je sentais la fraîcheur du dehors. À tâtons, je saisis ma lanterne électrique que j'allumai tout en levant le bras. Alors, je vis, en l'espace d'une seconde, une figure grimaçante sous un chapeau gris à bords rabattus, et au-dessus d'un col marron relevé. Et dans la bouche, que la grimace entrouvrait, je discernai nettement, à gauche, deux dents d'or. Tout de suite, d'un coup sec sur mon bras, l'homme me fit lâcher ma lanterne... Je fonçai dans sa direction. Mais où était-il ? N'avais-je pas viré sur moi-même ? En tout cas, je me heurtai au marbre de la cheminée, à l'opposé même de la fenêtre. Quand j'eus réussi à trouver des allumettes, ma chambre était vide. Sur le rebord du balcon, s'appuyait une échelle, que l'on avait prise sous mon hangar. Le reliquaire n'était plus dans sa cachette. En toute hâte, je m'habillai et courus vers la sacristie. Le trésor avait disparu. »

Pour la troisième fois, l'abbé Dessole s'épongea le visage. Il ruisselait. Les gouttes coulaient en cascade.

« Et bien entendu, dit Barnett, la lucarne était fracturée, et la ficelle d'alarme coupée ? Ce qui prouve, n'est-ce pas, que le coup a été exécuté

par quelqu'un qui connaît les lieux et vos habitudes. Sur quoi, monsieur le curé, vous vous êtes mis en chasse ?

– J'eus même le tort de crier au voleur, ce que je regrettai, car mes supérieurs n'aiment pas le scandale et me blâment de tout le bruit qui va se faire autour de l'aventure. Heureusement que mon voisin seul entendit mon appel. Le baron de Gravières, qui exploite lui-même depuis vingt ans la ferme de l'autre côté du cimetière, fut de mon avis : avant de prévenir la gendarmerie et de porter plainte, il fallait essayer de rentrer en possession des objets volés. Comme il a une auto, je le priai d'aller chercher à Paris l'inspecteur Béchoux.

– Et j'étais ici à huit heures du matin, dit Béchoux, qui se gonfla d'importance. À onze heures, c'était réglé.

– Hein ? Que dis-tu ? s'exclama Barnett. Tu tiens le coupable ? »

Béchoux tendit l'index vers le plafond, d'un geste pompeux.

« Là-haut, enfermé dans le grenier, sous la garde du baron de Gravières.

– Fichtre ! Quel coup de maître ! Raconte, Béchoux, et brièvement, hein ?

– Un simple procès-verbal, dit l'inspecteur, avide de compliments, et qui pour un peu eût parlé petit nègre : 1° Traces nombreuses de pas, sur le sol mouillé, entre l'église et le presbytère ; 2° L'examen des pas prouve qu'il y eut un seul malfaiteur, qu'il transporta d'abord les objets précieux à quelque distance, puisqu'il revint pour l'escalade du presbytère ; 3° Cette seconde tentative manquée, il retourna prendre son butin et s'enfuit par la grand-route. On perd la piste aux environs de l'auberge Hippolyte.

– Aussitôt, dit Barnett, tu interrogas le patron de l'auberge...

– Et le patron de l'auberge, continua Béchoux, me répond : « Un homme à chapeau gris, à pardessus marron, et avec deux dents en or ? Mais c'est M. Vernisson, le commis voyageur en épingles... M. Quatre-Mars comme nous l'appelons, vu qu'il passe par ici, tous les ans, le 4 mars. Il est arrivé hier, à midi, au petit trot de son cheval, il a remisé son cabriolet, il a déjeuné, puis il est allé visiter ses clients. »

« – À quelle heure est-il rentré ?

« – Sur le coup de deux heures du matin, comme toujours.

« – Et il est parti maintenant ?

« – Depuis quarante minutes, direction Chantilly. »

– Sur quoi, dit Barnett, tu as filé à sa poursuite ?

– Le baron me conduisait dans son auto. Nous avons rattrapé le sieur Vernisson et, malgré ses protestations, l’avons contraint à tourner bride.

– Ah ! Il n’avoue pas ? demanda Barnett.

– À moitié. Il répond : « Ne dites rien à ma femme... Qu’on ne prévienne pas ma femme !... »

– Mais le trésor ?

– Rien dans le coffre de la voiture.

– Cependant les preuves sont formelles ?

– Formelles. Ses chaussures collent exactement aux empreintes du cimetière. En outre, M. le curé affirme avoir rencontré ce même individu en fin d’après-midi, dans le cimetière. Donc, aucun doute.

– En ce cas, qu’est-ce qui cloche ? Pourquoi m’as-tu mobilisé ?

– Ça, c’est une histoire de M. le curé... fit Béchoux d’un air mécontent. Nous ne sommes pas d’accord sur un point secondaire.

– Secondaire... c’est vous qui le dites, formula l’abbé Dessole dont le mouchoir semblait sortir de l’eau.

– Qu’y a-t-il donc, monsieur le curé ? demanda Barnett.

– Eh bien, voilà, fit l’abbé Dessole, c’est à propos...

– À propos de quoi ?

– À propos des dents en or. Le sieur Vernisson en a bien deux. Seulement...

– Seulement ?

– Elles sont à droite... tandis que celles que j’ai vues étaient à gauche. »

Jim Barnett ne put tenir son sérieux. Un rire subit le secoua. Comme l’abbé Dessole le regardait avec ahurissement, il s’écria :

« À droite ? Quelle catastrophe ! Mais êtes-vous certain, vous, de ne pas vous tromper ?

– J’en prends Dieu à témoin.

– Cependant vous aviez rencontré cet individu ? ...

– Dans le cimetière. C’était bien le même. Mais la nuit, ça ne pouvait pas être le même, puisque les dents d’or sont à gauche, et que celles-là sont à droite.

– Il les avait peut-être changées de côté, observa Barnett qui riait de plus belle. Béchoux, amène-nous donc le personnage. »

Deux minutes plus tard, entraît, lamentable, courbé, figure mélancolique à moustache tombante, le sieur Vernisson. Il était accompagné du baron de

Gravières, hobereau solide, carré d'épaules, et qui portait un revolver au poing. Et tout de suite M. Vernisson, qui semblait abasourdi, se mit à geindre :

« Je n'y comprends rien à votre affaire... Des objets précieux, une serrure brisée ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Avouez donc, ordonna Béchoux, au lieu de bafouiller !

– J'avoue tout ce qu'on veut pourvu qu'on n'avertisse pas ma femme. Ça non. Je dois la rejoindre chez nous, près d'Arras, la semaine prochaine. Il faut que j'y sois et qu'elle ne sache rien. »

L'émotion, la peur lui ouvraient la bouche de travers, en une fente où l'on voyait les deux dents de métal. Jim Barnett s'approcha, mit deux doigts dans cette fente et conclut gravement :

« Elles ne bougent pas. Ce sont bien des dents de droite. Et M. le curé a vu des dents de gauche. »

L'inspecteur Béchoux était furieux.

« Ça ne change rien... Nous tenons le voleur. Voilà des années qu'il vient dans le village pour combiner son coup. C'est lui ! M. le curé aura mal vu. »

L'abbé Dessole tendit les bras avec solennité :

« Je prends Dieu à témoin que les dents étaient à gauche.

– À droite !

– À gauche !

– Allons, pas de dispute, dit Barnett en les prenant à part tous les deux. Somme toute, monsieur le curé, que demandez-vous ?

– Une explication qui me donne toute certitude.

– Sans quoi ?

– Sans quoi, je m'adresse à la justice, comme ç'eût été mon devoir dès le début. Si cet homme n'est pas coupable, nous n'avons pas le droit de le retenir. Or, les dents en or de mon agresseur étaient à gauche.

– À droite ! proféra Béchoux.

– À gauche ! insista l'abbé.

– Ni à droite ni à gauche, déclara Barnett, qui s'amusait follement. Monsieur le curé, je vous livrerai le coupable demain matin, ici, à neuf heures, et il vous indiquera lui-même où sont les objets précieux. Vous passerez la nuit dans ce fauteuil, le baron dans cet autre fauteuil, et M.

Vernisson dans celui-ci, attaché. À huit heures trois quarts, tu me réveilleras, Béchoux. Pain grillé, chocolat, œufs à la coque, *etc.* »

À la fin de cette journée, on vit Jim Barnett un peu partout. On le vit qui examinait, une à une, les tombes du cimetière, qui visitait la chambre du curé. On le vit à la poste, où il téléphonait. On le vit à l'auberge Hippolyte, où il dîna en compagnie du patron. On le vit sur la route et dans les champs.

Il ne rentra qu'à deux heures du matin. Le baron et l'inspecteur, serrés contre l'homme aux dents d'or, ronflaient à qui mieux mieux, comme si chacun eût voulu couvrir le ronflement de l'autre. En entendant Barnett, M. Vernisson geignit :

« Qu'on n'avertisse pas ma femme... »

Jim Barnett se jeta sur le plancher et s'endormit aussitôt.

À huit heures trois quarts, Béchoux le réveilla. Le petit déjeuner était prêt. Barnett avala quatre toasts, son chocolat, ses œufs, fit asseoir ses auditeurs autour de lui et dit :

« Monsieur le curé, je tiens ma promesse, à l'heure fixée. Et toi, Béchoux, je vais te montrer comme quoi tous les trucs professionnels, empreintes, bouts de cigarettes et autres balivernes sont de peu de poids en face des données immédiates qu'apporte une intelligence claire appuyée sur un peu d'intuition et d'expérience. Je commence par M. Vernisson.

– Toutes les avanies, pourvu qu'on n'avertisse pas ma femme », balbutia M. Vernisson, qui semblait ravagé par l'insomnie et l'inquiétude.

Jim Barnett prononça :

« Il y a dix-huit ans, Alexandre Vernisson, qui voyageait déjà comme représentant d'une fabrique d'épingles, rencontra ici, à Vaneuil, une demoiselle Angélique, couturière aux environs. Ce fut le coup de foudre, de part et d'autre. M. Vernisson obtint un congé de quelques semaines, courtisa et enleva Mlle Angélique, qui l'aima tendrement, le choya, le rendit heureux et mourut deux ans après. Il ne s'en consola pas et, bien qu'il succombât plus tard aux coquetteries d'une demoiselle Honorine et qu'il l'épousât, le souvenir de la demoiselle Angélique resta d'autant plus vivace en lui qu'Honorine – personne acariâtre et jalouse – ne cessa de le persécuter et de lui reprocher une liaison dont le hasard lui avait révélé tous les détails. D'où le touchant et mystérieux pèlerinage à Vaneuil que désormais accomplit Alexandre Vernisson. Nous sommes d'accord, monsieur Vernisson ?

– Tout ce qu'on voudra, répondit celui-ci, pourvu que... »

Jim Barnett poursuivit :

« Donc, tous les ans, M. Vernisson organise ses tournées en cabriolet, de manière à passer par Vaneuil sans que Mme Honorine le sache. Il s'agenouille sur la tombe d'Angélique, au jour anniversaire de sa mort, dans ce cimetière où elle a voulu qu'on l'enterrât. Il se promène aux lieux où ils se promenèrent ensemble le jour de leur rencontre, et il ne rentre à l'auberge qu'à l'heure où il y entra. Vous pouvez voir près d'ici l'humble croix dont l'épithaphe m'a renseigné sur les habitudes de M. Vernisson :

CI-GÎT  
ANGÉLIQUE  
DÉCÉDÉE LE QUATRE MARS,  
ALEXANDRE L'AIMA ET LA PLEURE !

« Vous comprenez maintenant pourquoi M. Vernisson redoute si vivement que Mme Vernisson soit mise au courant de sa mésaventure. Que dirait-elle, l'irascible Mme Vernisson, si elle apprenait que l'infidèle M. Vernisson est soupçonné de vol par la faute de sa bien-aimée défunte ? »

M. Vernisson pleurait, comme l'exigeait l'épithaphe. Il pleurait aussi d'avance en imaginant les représailles de Mme Vernisson. Cela seul évidemment comptait pour lui, et le reste de l'histoire lui demeurait étranger. Béchoux, le baron de Gravières et l'abbé Dessole écoutaient avec une attention passionnée.

« Ainsi donc, continua Barnett, voilà élucidé l'un des problèmes, la présence régulière à Vaneuil de M. Vernisson. Cette solution nous amène logiquement à résoudre l'énigme du trésor. Entre les deux faits la relation est étroite. Vous admettez, n'est-ce pas, qu'un trésor aussi considérable doit exciter les imaginations et déchaîner les convoitises. L'idée du vol doit germer dans la cervelle de bien des visiteurs ou des bonnes gens du pays. Vol difficile à cause des précautions prises par M. le curé, mais moins difficile pour quelqu'un qui a l'occasion de connaître ces précautions, et la possibilité, depuis des années, d'étudier le terrain, de combiner son plan et de se soustraire au péril d'une accusation. Car tout est là : ne pas être soupçonné. Et, pour n'être pas soupçonné, quel meilleur moyen que de détourner les soupçons sur un autre... vers cet homme, par exemple, qui revient furtivement dans le cimetière à date fixe, qui se cache, et que ses

habitudes sournoises rendent suspect au premier chef ! Et alors, lentement, patiemment, s'échafaude le complot. Chapeau gris, pardessus marron, empreintes des chaussures, dents d'or, tout cela est minutieusement relevé. Le coupable sera cet inconnu, et non pas le véritable voleur, c'est-à-dire celui qui, dans l'ombre, familier peut-être du presbytère, poursuit ses manigances, année par année. »

Barnett se tut un instant. Quelque chose de la vérité apparaissait. M. Vernisson prenait figure de victime. Barnett lui tendit la main.

« Mme Vernisson ne se doutera pas de votre pèlerinage. Monsieur Vernisson, excusez l'erreur commise à votre égard depuis deux jours. Et excusez-moi si j'ai, cette nuit, fouillé votre cabriolet et découvert, dans le double fond de votre coffre, la mauvaise cachette où vous gardez les lettres de Mlle Angélique et vos confidences particulières. Vous êtes libre, monsieur Vernisson. »

M. Vernisson se leva.

« Un instant ! protesta Béchoux, qu'un tel dénouement indignait.

– Parle, Béchoux.

– Et les dents d'or ? s'écria l'inspecteur. Car il ne faut pas éluder cette question. M. le curé a vu, de ses yeux vu, deux dents en or dans la bouche de son voleur. Et M. Vernisson a deux dents en or ici, à droite ! C'est un fait, ça.

– Celles que j'ai vues étaient à gauche, rectifia l'abbé.

– Ou à droite, monsieur le curé.

– À gauche, je l'affirme. »

Jim Barnett se mit à rire de nouveau.

« Silence, saperlipopette ! Vous vous chameillez pour une vétille. Comment, toi, Béchoux, inspecteur de la Sûreté, tu en es encore à t'ébahir devant un pauvre petit problème comme celui-là ! Mais c'est l'enfance de l'art ! C'est un mystère pour collégien ! Monsieur le curé, cette salle est la répétition exacte de votre chambre, n'est-ce pas ?

– Exacte. Ma chambre est au-dessus.

– Fermez les volets, monsieur le curé, et croisez les rideaux. Monsieur Vernisson, prêtez-moi votre chapeau et votre pardessus. »

Jim Barnett se coiffa du chapeau gris aux bords rabattus et se vêtit du pardessus marron au col relevé ; puis, lorsque la nuit fut complète dans la



salle, il tira de sa poche une lampe électrique et se planta devant le curé, en envoyant le jet de lumière dans sa bouche ouverte.

« L'homme ! L'homme aux dents d'or, bredouilla l'abbé Dessole en regardant Barnett !

– De quel côté sont-elles, mes dents d'or, monsieur le curé ?

– À droite, et celles que j'ai vues étaient à gauche. »

Jim Barnett éteignit sa lampe, saisit l'abbé par les épaules et le fit pivoter plusieurs fois sur lui-même, comme une toupie. Puis, brusquement, il ralluma en disant d'un ton impérieux :

« Regardez en face de vous... bien en face. Vous voyez les dents en or, hein ? De quel côté ?

– À gauche », dit l'abbé stupéfait.

« À droite... ou à gauche... vous n'êtes pas très sûr. Eh bien, monsieur le curé, c'est ce qui s'est produit l'autre nuit. Quand vous vous êtes levé d'un bond, le cerveau confus, vous ne vous êtes pas avisé que vous tourniez le dos à la fenêtre, que vous étiez devant la cheminée, que l'individu ne se trouvait pas en face de vous, mais à côté, et qu'en allumant votre lampe, vous en projetiez la clarté non pas sur lui, mais sur son image reflétée par la glace. Et c'est ce même phénomène que j'ai provoqué en vous étourdissant par quelques pirouettes. Comprenez-vous maintenant ? Et dois-je vous rappeler qu'une glace qui réfléchit un objet vous présente la droite de cet objet à gauche et la gauche à droite. D'où il advint que vous vîtes à gauche les dents d'or qui étaient à droite.

– Oui, s'écria victorieusement l'inspecteur Béchoux. Mais il n'empêche que si j'avais raison, M. le curé n'avait pas tort en affirmant qu'il avait vu des dents en or. Il est donc nécessaire qu'à la place de M. Vernisson vous nous présentiez un individu qui ait des dents en or.

– Pas la peine.

– Pourtant le voleur avait des dents en or !

– Est-ce que j'en ai, moi ? » dit Barnett.

Il retira de sa bouche une feuille de papier doré qui gardait la forme de ses deux dents.

« Tenez, voici la preuve. Elle est convaincante, n'est-ce pas ? Avec des empreintes de chaussures, un chapeau gris, un pardessus marron et deux dents en or, on vous fabrique un indiscutable M. Vernisson. Et combien c'est facile ! Il suffit de se procurer un peu de papier doré... comme celui-

ci, qui provient de la même boutique de Vaneuil où le baron de Gravières a acheté une feuille de papier doré, voici trois mois. »

La phrase, jetée négligemment, se prolongea dans un silence surpris. À la vérité, Béchoux, que l'argumentation de Barnett avait conduit pas à pas vers le but, ne fut pas autrement étonné. Mais l'abbé Dessole demeurait comme suffoqué. Il observait à la dérobée son honorable paroissien, le baron de Gravières. Celui-ci, très rouge, ne soufflait mot.

Barnett rendit le chapeau et le pardessus à M. Vernisson, qui se retira en marmottant :

« Vous m'assurez, n'est-ce pas, que Mme Vernisson ne saura rien ? Ce serait terrible si elle savait... Pensez donc !... »

Barnett le conduisit, puis rentra, d'un air joyeux. Il se frottait les mains.

« Excellente partie, rapidement menée, et dont je tire quelque fierté. Tu vois comment ça se pratique, Béchoux ? Toujours ce même procédé, dont je me suis servi les autres fois où nous avons travaillé ensemble. On ne commence pas par accuser celui qu'on soupçonne. On ne lui demande aucune explication. On ne s'occupe même pas de lui. Mais alors qu'il ne se défie pas, on reconstitue peu à peu en sa présence toute l'aventure. Il revit le rôle qu'il a tenu. Il assiste, de plus en plus effaré, à la mise en plein jour de tout ce qu'il croyait à jamais enfoui dans les ténèbres. Et il se sent si bien enveloppé, ficelé, impuissant, confondu... il sait si bien que l'on a réuni contre lui toutes les preuves nécessaires... ses nerfs sont soumis à telle épreuve, qu'il ne songe même pas à se défendre ou à protester. N'est-ce pas, monsieur le baron ? Nous sommes d'accord, hein ? Et je n'ai pas besoin de les étaler, mes preuves ? Celles-là vous suffisent ? »

Le baron de Gravières devait éprouver les impressions mêmes que Barnett décrivait, car il ne cherchait pas à faire front à l'attaque et à dissimuler sa détresse. Il n'aurait pas eu une attitude différente s'il avait été pris en flagrant délit.

Jim Barnett s'approcha de lui, et, avec beaucoup d'aménité, le rassura.

« Vous n'avez d'ailleurs rien à craindre, monsieur le baron. L'abbé Dessole, qui désire à tout prix éviter le scandale, vous demande simplement de lui rendre les objets précieux. Moyennant quoi, quitus. »

M. de Gravières leva la tête, considéra un instant son terrible adversaire et, sous le regard inflexible du vainqueur, murmura :

« On ne portera pas plainte ?... On ne parlera de rien ?... M. le curé s'y engage ?...

– De rien, je m'y engage, fit l'abbé Dessole. J'oublierai tout, dès que le trésor aura repris sa place. Mais est-ce possible, monsieur le baron ? C'est vous ! C'est vous qui avez commis un tel forfait ! Vous en qui j'avais tant de confiance ! Un de mes fidèles paroissiens ! »

M. de Gravières chuchota humblement, comme un enfant qui avoue sa faute et se soulage en la racontant :

« Ça a été plus fort que moi, monsieur le curé. Je pensais tout le temps à ce trésor, qui était là, à portée de ma main... Je résistais... je ne voulais pas... et puis la chose s'est combinée en moi...

– Est-ce possible ! répétait l'abbé douloureusement. Est-ce possible !

– Oui... j'avais perdu de l'argent en spéculations. Comment vivre ? Tenez, monsieur le curé, depuis deux mois j'ai réuni dans une partie de mon garage tous mes meubles anciens, de belles pendules, des tapisseries. Je voulais les vendre... J'aurais été sauvé. Et puis, ça me crevait le cœur... et le 4 mars approchait... Alors la tentation... l'idée de faire le coup comme je l'avais combiné... J'ai succombé... Pardonnez-moi...

– Je vous pardonne, dit l'abbé Dessole, et je prierai Dieu qu'il ne vous punisse pas trop sévèrement. »

Le baron se leva et dit d'un ton résolu :

« Allons. Que l'on veuille bien me suivre. »

On s'en alla par la grand-route, comme des gens qui se promènent. L'abbé Dessole essuyait la sueur de son visage. Le baron marchait à pas lourds et le dos courbé. Béchoux était inquiet : pas une seconde il ne doutait que Barnett, qui avait si prestement débrouillé l'aventure, n'eût aussi allégrement confisqué les objets précieux.

Très à l'aise, Jim Barnett pérorait, à ses côtés :

« Comment, diable, n'as-tu pas discerné le vrai coupable, aveugle Béchoux ? Moi, j'ai tout de suite pensé que M. Vernisson n'avait pas pu monter une telle machination à raison d'un voyage par an, et qu'il fallait un homme du pays même – un voisin, de préférence. Et quel voisin que le baron, dont le logis a vue directe sur l'église et le presbytère ! Toutes les précautions du curé, il les connaissait. Tous les pèlerinages à date fixe de M. Vernisson, il y assistait... Alors...

Béchoux n'écoutait pas, absorbé par des craintes que la réflexion rendait plus cruelles. Et Barnett plaisantait :

« Alors, sûr de mon affaire, j'ai lancé l'accusation. Pas une preuve d'ailleurs, pas l'ombre d'une preuve. Mais je voyais mon bonhomme qui blêmissait, à mesure que ça se dessinait, et qui ne savait plus comment se tenir. Ah ! Béchoux, je ne connais pas de volupté pareille à celle-là. Et tu vois le résultat, Béchoux ?

– Oui, je le vois... ou plutôt je vais le voir », dit Béchoux qui attendait le coup de théâtre.

M. de Gravières avait contourné les fossés de sa propriété et suivait un petit chemin herbeux. Trois cents mètres plus loin, après un bosquet de chênes, il s'arrêta :

« Là, dit-il d'une voix saccadée... au milieu de ce champ... dans la meule. »

Béchoux exhala un ricanement plein d'amertume. Pourtant, il s'élança avec la hâte d'en finir, et suivi des autres.

La meule était de dimensions restreintes. En une minute, il la décapita et fouilla, éparpillant les bottes de foin accumulées. Et soudain il poussa une clameur de triomphe.

« Les voici ! Un ostensor ! Un flambeau ! Un candélabre... six objets !... Sept !

– Il doit y en avoir neuf, cria l'abbé.

– Neuf... ils y sont ! ... bravo, Barnett ! C'est vraiment chic ! Ah ! Ce Barnett... »

L'abbé défailait de joie, pressant contre sa poitrine les objets retrouvés, et murmurait :

« Monsieur Barnett, comme je vous remercie ! La Providence vous récompensera... »

L'inspecteur Béchoux cependant ne s'était pas trompé en prévoyant un coup de théâtre, seulement il se produisit un peu plus tard.

Au retour, lorsque M. de Gravières et ses compagnons longèrent de nouveau le manoir, ils entendirent des cris qui venaient du verger. M. de Gravières se précipita vers le garage, devant lequel trois domestiques et valets de ferme gesticulaient.

Tout de suite, il devina la nature du désastre et en constata l'étendue. La porte d'une petite remise attenant au garage avait été fracturée, et tous les

meubles anciens, belles pendules, tapisseries, enfermés dans cette remise et qui étaient ses dernières ressources, avaient disparu.

« Mais c'est effroyable ! balbutia-t-il en chancelant. Quand a-t-on volé tout cela ? »

– Cette nuit... dit un domestique... Vers onze heures du soir, les chiens ont aboyé...

– Mais comment a-t-on pu ? ...

– Avec l'auto de M. le baron.

– Avec mon auto ! Elle est volée aussi ? »

Foudroyé, le baron tomba dans les bras de l'abbé Dessole qui, doucement, avec des gestes paternels, le réconforta.

« La punition n'a pas tardé, mon pauvre monsieur. Acceptez-la dans un esprit de contrition... »

Béchoux avait serré les poings et marchait pas à pas vers Jim Barnett, tout ramassé sur lui-même et prêt à bondir.

« Vous porterez plainte, monsieur le baron, grinçait-il rageusement. Je vous garantis que vos meubles ne sont pas perdus.

– Parbleu, non, ils ne sont pas perdus, dit Barnett qui souriait aimablement. Mais porter plainte, c'est très dangereux pour M. le baron. »

Béchoux avançait, l'œil de plus en plus dur et l'attitude de plus en plus menaçante. Mais Barnett vint à sa rencontre et l'entraîna.

« Sais-tu ce qui serait arrivé sans moi ? M. le curé n'aurait pas retrouvé son trésor. L'innocent Vernisson serait sous les verrous, et Mme Vernisson connaîtrait la conduite de son mari. Bref, tu n'aurais plus qu'à te tuer. »

Béchoux s'affaissa sur le tronc coupé d'un arbre. Il étouffait de colère.

« Vite, monsieur le baron, s'écria Barnett, un cordial pour Béchoux... il n'est pas à son aise. »

M. de Gravières donna des ordres. On déboucha une bouteille de vieux vin. Béchoux en but un verre. M. le curé également. M. de Gravières vida le reste...

## *Les douze Africaines de Béchoux*

### Table des matières

Le premier soin de M. Gassire, en s'éveillant, fut de vérifier si le paquet de titres, rapporté par lui la veille au soir, se trouvait bien sur la table de nuit où il l'avait déposé.

Rassuré, il se leva et fit sa toilette.

Nicolas Gassire, petit homme gras de corps et maigre de visage, exerçait, dans le quartier des Invalides, la profession d'homme d'affaires et groupait autour de lui une clientèle de gens sérieux qui lui confiaient leurs économies, et auxquels il servait de jolis intérêts, grâce à d'heureuses spéculations de Bourse et à de secrètes opérations usuraires.

Il occupait, au premier étage d'une étroite et vieille maison dont il était propriétaire, un appartement composé d'une antichambre, d'une chambre, d'une salle à manger à usage de cabinet de consultation, d'une pièce où venaient travailler trois employés et, tout au bout, d'une cuisine.

Très économe, il n'avait pas de bonne. Chaque matin, la concierge, lourde femme active et réjouie, lui montait son courrier à huit heures, faisait le ménage et déposait sur son bureau un croissant et une tasse de café.

Ce matin-là, cette femme repartit à huit heures et demie, et M. Gassire, ainsi que chaque jour, en attendant ses employés, mangea tranquillement, décacheta ses lettres et parcourut son journal. Or, tout à coup, à neuf heures moins cinq exactement, il crut entendre du bruit dans sa chambre. Se souvenant du paquet de titres qu'il y avait laissé, il s'élança. Le paquet de titres n'y était plus, et, en même temps, la porte de l'antichambre sur le palier se refermait violemment.

Il voulut l'ouvrir. Mais la serrure ne fonctionnait qu'avec la clef, et, cette clef, M. Gassire l'avait laissée sur son bureau.

« Si je vais la chercher, pensa-t-il, le voleur s'enfuira sans être vu. »

M. Gassire ouvrit donc la fenêtre de l'antichambre, qui donnait sur la rue. À cet instant, il était matériellement impossible que quelqu'un eût eu le

temps de quitter la maison. Et, de fait, la rue était déserte. Si affolé qu'il fût, Nicolas Gassire ne cria pas au secours. Mais, quelques secondes plus tard, apercevant son principal employé qui débouchait du boulevard voisin et s'en venait vers la maison, il lui fit signe.

« Vite ! Vite ! Sarlonat, dit-il en se penchant, entrez, refermez la porte, et que personne ne passe. On m'a volé. »

Dès que son ordre fut exécuté, il descendit en hâte, haletant, éperdu.

« Eh bien, Sarlonat, personne ? ... »

– Personne, monsieur Gassire. »

Il courut jusqu'à la loge de la concierge, qui se trouvait entre le bas de l'escalier et une courette obscure. La concierge balayait.

« On m'a volé, madame Alain ! s'exclamat-il. Personne n'est venu se cacher ici ? »

– Mais non, monsieur Gassire, balbutia la grosse femme, ahurie.

– Où mettez-vous la clef de mon appartement ?

– Ici, monsieur Gassire, derrière la pendule. Du reste, on n'a pas pu la prendre, puisque je n'ai pas bougé de ma loge depuis une demi-heure.

– Alors, c'est que le voleur, au lieu de descendre, a remonté l'escalier. Ah ! C'est effroyable ! »

Nicolas Gassire revint près de l'entrée. Ses deux autres employés arrivaient. En quelques phrases essoufflées, il leur donna, en toute hâte, ses instructions. Personne ne devait passer, ni dans un sens ni dans l'autre, avant qu'il ne fût de retour.

« Compris, hein, Sarlonat ? »

Aussitôt, il escalada l'étage et s'engouffra chez lui.

« Allô, hurla-t-il en empoignant le cornet du téléphone... Allô ! La Préfecture de police... Mais, mademoiselle, je ne vous demande pas la Préfecture ! Je vous demande le café de la Préfecture... Le numéro ? Je ne sais pas... Vite... Les renseignements... Au galop, mademoiselle. »

Il réussit enfin à obtenir le patron du café et proféra :

« L'inspecteur Béchoux est là ? Appelez-le... Tout de suite... Au galop... C'est un de mes clients... Pas une seconde à perdre. Allô ! L'inspecteur Béchoux ? C'est M. Gassire qui vous téléphone, Béchoux. Oui, ça va bien... ou plutôt non... On m'a volé des titres, un paquet... Je vous attends. Hein ? Quoi ? Impossible ? Vous partez en congé ? Mais je

m'en fiche de votre congé ! Rappliquez au galop, Béchoux... au galop ! Vos douze actions des Mines Africaines étaient dans le paquet ! »

M. Gassire entendit au bout de la ligne un formidable : « Nom de... ! » qui le rassura pleinement sur les intentions et sur la promptitude de l'inspecteur Béchoux. En effet, quinze minutes plus tard, l'inspecteur Béchoux arrivait en coup de vent, la figure décomposée, et se ruait sur l'homme d'affaires.

« Mes *Africaines* ! ... Toutes mes économies ! Où sont-elles ?

– Volées ! Avec les titres de mes clients... avec tous mes titres à moi !

– Volées !

– Oui, dans ma chambre, il y a une demi-heure.

– Crebleu ! Mais qu'est-ce que mes *Africaines* faisaient dans votre chambre ?

– J'ai retiré le paquet, hier, de mon coffre du Crédit Lyonnais, pour les confier à une banque. C'était plus commode. Et j'ai eu tort... »

Béchoux lui appliqua sur l'épaule une main de fer.

« Vous êtes responsable, Gassire. Vous me rembourserez.

– Avec quoi ? Je suis ruiné.

– Ruiné ? Et cette maison ?

– Hypothéquée jusqu'à la gauche. »

Les deux hommes sautaient et vociféraient l'un en face de l'autre. La concierge et les trois employés avaient perdu la tête aussi et barraient le passage à deux jeunes filles, deux locataires du troisième, qui voulaient sortir à tout prix de la maison.

« Personne ne sortira ! cria Béchoux, hors de lui. Personne, avant qu'on ait retrouvé mes douze *Africaines* !

– Il faudrait peut-être du secours, proposa Gassire... le garçon boucher... l'épicier... ce sont des gens de confiance.

– Je n'en veux pas, articula Béchoux. S'il faut quelqu'un, on téléphonera à l'Agence Barnett, de la rue de Laborde. Et puis, on portera plainte. Mais ce serait du temps perdu. Pour le moment, il faut agir. »

Il essayait de se dominer, incité au calme par sa responsabilité de chef. Mais ses gestes nerveux et la crispation de sa bouche trahissaient un désarroi extrême.

« Du sang-froid, dit-il à Gassire. Somme toute, nous tenons le bon bout. Personne n'est sorti. Donc il faut mettre la main sur mes douze *Africaines*



avant qu'on ne puisse les glisser dehors. C'est l'essentiel. »

Il interrogea les deux jeunes filles. L'une, dactylographe, copiait chez elle des circulaires et des rapports. L'autre donnait, chez elle aussi, des leçons de flûte. Toutes deux désiraient faire leurs provisions pour le déjeuner.

« Mille regrets ! répliqua Béchoux, inflexible. Mais ce matin, la porte de la rue restera close. Monsieur Gassire, deux de vos employés s'y tiendront en permanence. Le troisième fera les courses des locataires. Cet après-midi, ceux-ci pourront passer, mais avec mon autorisation, et tous colis, cartons, filets à provisions, paquets suspects seront rigoureusement examinés. Voilà la consigne. Quant à nous, monsieur Gassire, à l'ouvrage ! La concierge nous conduira. »

La disposition des lieux rendait les investigations faciles. Trois étages. Un seul appartement par étage, ce qui faisait quatre avec celui du rez-de-chaussée, inoccupé pour l'instant. Au premier, M. Gassire. Au second, M. Touffémont, député, ancien ministre. Au troisième, qui était divisé en deux petits logements, Mlle Legoffier, dactylographe, et Mlle Haveline, professeur de flûte.

Ce matin-là, le député Touffémont s'en étant allé à huit heures et demie à la Chambre, où il présidait une commission, et son ménage étant fait par une voisine qui ne venait qu'à l'heure du déjeuner, on attendit son retour. Mais les logements des deux demoiselles furent l'objet d'une enquête minutieuse. Puis on scruta tous les recoins du grenier, auquel on accédait par une échelle, puis la courette, puis l'appartement de M. Nicolas Gassire lui-même.

On ne trouva rien. Béchoux pensait amèrement à ses douze Africaines.

Vers midi, le député Touffémont arriva. Parlementaire grave, alourdi de son portefeuille d'ancien ministre, grand travailleur, respecté de tous les partis, et dont les interpellations rares, mais décisives, faisaient trembler les gouvernements. D'un pas mesuré, il alla prendre son courrier dans la loge de la concierge, où Gassire le rejoignit et lui expliqua le vol dont il était victime.

Le député Touffémont écouta avec l'attention réfléchie qu'il semblait accorder aux propos les plus insignifiants, promit son concours au cas où Gassire déciderait de porter plainte et insista pour que l'on fouillât son appartement.

« Qui sait, dit-il, si quelqu'un ne s'est pas procuré une fausse clef ? »

On chercha. Rien. Décidément l'affaire se présentait mal, et les deux hommes essayaient tour à tour de se remonter le moral par des phrases réconfortantes, mais elles sonnaient faux.

Ils décidèrent de se restaurer dans un petit café, situé en face bien entendu, ce qui leur permettrait de ne pas quitter la maison de l'œil. Mais Béchoux n'avait pas faim : ses douze Africaines lui pesaient sur l'estomac. Gassire se plaignait de vertiges et tous deux retournaient la question en tous sens, avec l'espoir d'y découvrir des motifs de sécurité.

« C'est bien simple, dit Béchoux. Quelqu'un s'est introduit chez vous et a dérobé les titres. Or, comme ce quelqu'un n'a pas pu s'en aller, c'est qu'il est dans la maison.

– Parbleu ! approuva Gassire.

– Et s'il est dans la maison, c'est que mes douze Africaines s'y trouvent également. Ça ne s'envole pas à travers les plafonds, douze Africaines, que diable !

– Et un paquet de titres non plus ! renchérit Nicolas Gassire.

– Nous en arrivons donc, continua Béchoux, à cette certitude, fondée sur des bases solides, à savoir que... »

Il n'acheva pas. Ses yeux exprimaient une terreur subite. Il regardait de l'autre côté de la rue où un individu cheminait vers la maison d'un pas guilleret.

« Barnett ! murmura-t-il. Barnett !... Qui donc l'a prévenu ?

– Vous m'aviez parlé de lui, de l'Agence Barnett de la rue de Laborde, confessa Gassire un peu gêné, et j'ai cru que, dans des circonstances aussi cruelles, un coup de téléphone n'était pas inutile.

– Mais c'est idiot, bredouilla Béchoux. Qui est-ce qui dirige l'enquête ? Vous ou moi ? Barnett n'a rien à voir là-dedans ! Barnett est un intrus dont il faut se méfier. Ah ! Non, alors, pas de Barnett ! »

La collaboration de Barnett lui paraissait soudain la chose la plus dangereuse du monde. Jim Barnett dans la maison, Jim Barnett mêlé à cette affaire, c'était, au cas où les recherches aboutiraient, l'escamotage du paquet de titres et principalement des douze Africaines.

Furieux, il franchit la rue, et, comme Barnett se disposait à frapper à la porte, il se planta devant lui, et, tout bas, la voix frémissante :

« Décampez. Pas besoin de vous. On vous a appelé par erreur. Fichez-nous la paix, et vivement. »

Barnett le regarda d'un œil étonné.

« Ce vieux Béchoux ! Qu'est-ce donc ? T'as pas l'air dans ton assiette ?

– Tournez bride !

– C'est donc sérieux, ce qu'on m'a dit au téléphone ? Tu as été refait de ton pécule ? Alors, tu ne veux pas un petit coup de main ?

– Décampe, grinça Béchoux. On sait ce que ça veut dire, tes petits coups de main. Ça se passe dans la poche des gens.

– T'as peur pour tes Africaines ?

– Oui, si tu t'en mêles.

– N'en parlons plus. Débrouille-toi.

– Tu t'en vas ?

– Pas mèche. J'ai affaire dans la maison. »

Et, s'adressant à Gassire, qui les rejoignait et entrouvrait la porte :

« Pardon, monsieur, c'est bien ici que demeure Mlle Haveline, professeur de flûte, second prix du Conservatoire ? »

Béchoux s'indigna.

« Oui, tu la demandes parce que tu vois son adresse sur la plaque...

– Et après ? dit Barnett. N'ai-je pas le droit de prendre des leçons de flûte ?

– Pas ici.

– Je regrette. Mais j'ai une passion pour la flûte.

– Je m'oppose formellement...

– Flûte ! »

Barnett passa d'autorité, sans qu'on osât le retenir. Très inquiet, Béchoux le vit qui montait l'escalier et, dix minutes plus tard, l'accord s'étant fait sans doute avec Mlle Haveline, on entendit, qui descendaient du troisième étage, les gammes hésitantes d'une flûte.

« Gredin ! marmotta Béchoux, de plus en plus tourmenté pour ses douze Africaines. Avec cet animal-là, où allons-nous ? »

Il se remit rageusement à la besogne. On visita le rez-de-chaussée inoccupé, ainsi que la loge de la concierge, où, à la rigueur, on aurait pu jeter les paquets de titres. Vainement. Là-haut, cependant, durant tout l'après-midi, la flûte sifflota, agaçante et goguenarde. Comment travailler

dans de telles conditions ? Enfin, sur le coup de six heures, chantonnant et sautillant, Barnett apparut, un grand carton à la main.

Un carton ! Béchoux poussa une exclamation indignée, et saisit l'objet, dont il arracha le couvercle. Il y avait dedans de vieilles formes de chapeaux et des fourrures mangées aux vers.

« Comme elle n'a pas le droit de sortir, Mlle Haveline m'a prié de jeter tout ça, dit Barnett gravement. Elle est très jolie, tu sais, Mlle Haveline ! Et quel talent sur la flûte ! Elle prétend que j'ai des dispositions étonnantes, et que, si je persévère, je pourrai briguer, un poste d'aveugle sur les marches d'une église. »

Toute la nuit, Béchoux et Gassire demeurèrent en faction, l'un à l'intérieur, l'autre à l'extérieur, afin d'empêcher que le paquet ne fût lancé par la fenêtre à un complice. Et, le lendemain matin, ils se remirent à l'œuvre, mais sans que leur acharnement fût récompensé. Les douze Africaines de l'un et les titres de l'autre se cachaient avec obstination.

À trois heures, Jim Barnett se présenta de nouveau, le carton vide à la main, et fila tout droit, avec le petit salut affable d'un monsieur que l'emploi de son temps satisfait pleinement.

La leçon de flûte eut lieu. Gammes. Exercices. Fausses notes. Et soudain un silence qui se prolongea, inexplicable, et qui intrigua Béchoux au-delà de toute expression.

« Que diable peut-il faire ? » se demandait-il, imaginant tout un système de recherches effectuées par Barnett et qui aboutissaient à des trouvailles extraordinaires.

Il monta les trois étages et prêta l'oreille. Chez le professeur de flûte, aucun bruit. Mais chez sa voisine, Mlle Legoffier, sténo-dactylographe, on entendait une voix d'homme.

« C'est sa voix », pensa Béchoux, dont la curiosité n'avait plus de bornes.

Et, incapable de se contenir, il sonna.

« Entrez ! cria Barnett de l'intérieur. La clef est sur la porte. »

Béchoux entra. Mlle Legoffier, une fort jolie brune, était assise devant sa table, près de sa machine à écrire, et sténographiait sur des feuilles volantes les paroles de Barnett.

« Tu viens pour une perquisition ? dit celui-ci. Ne te gêne pas. Mademoiselle n'a rien à cacher. Et moi non plus. Je dicte mes mémoires. Tu

permets ? »

Et, tandis que Béchoux regardait sous les meubles, il continua :

« Ce jour-là, l'inspecteur Béchoux me trouva chez la charmante Mlle Legoffier, à qui la jeune flûtiste m'avait recommandé, et il se mit en quête de ses douze Africaines qui fuyaient toujours éperdument. Sous le canapé, il récolta trois grains de poussière, sous l'armoire une talonnette. L'inspecteur Béchoux ne néglige aucun détail. Quel métier !

Béchoux se releva, montra le poing à Barnett et l'injuria. L'autre poursuivait sa dictée. Béchoux s'en alla.

Un peu plus tard, Barnett descendait avec son carton. Béchoux, qui montait la garde, hésita. Mais il avait trop peur et il ouvrit le carton, qui contenait simplement de vieux papiers et des chiffons.

La vie devint insupportable pour l'infortuné Béchoux. La présence de Barnett, son persiflage et ses taquineries le jetaient dans une rage croissante. Chaque jour, Barnett revenait, et, après chaque leçon de flûte ou chaque séance de sténo-dactylographie, exhibait son carton. Que faire ? Béchoux ne doutait pas que ce fût une nouvelle farce et que Barnett se gaussât de lui. Mais tout de même, si par hasard, cette fois, Barnett emportait les titres ? S'il se sauvait avec les douze Africaines ? S'il profitait de l'occasion pour déménager son butin ? Alors, bon gré mal gré, Béchoux fouillait, vidait, glissait une main fébrile parmi les objets les plus hétéroclites, torchons déchirés, loques, plumeaux sans plumes, balais cassés, cendres de cheminée, épluchures de carottes. Et Barnett se tenait les côtes de rire.

« *Elles y sont ! Elles y sont pas ! Trouvera ! Trouvera pas !...* Ah ! Bougre de Béchoux, m'auras-tu fait rigoler ! »

Cela dura toute une semaine. Béchoux perdait là, dans une lutte impuissante, tout son congé, et, en outre, se rendait infiniment ridicule dans le quartier. Nicolas Gassire et lui, en effet, n'avaient pu s'opposer à ce que les locataires, tout en acceptant d'être palpés et fouillés, vaquassent à leurs affaires. On jasait. La mésaventure de Gassire faisait du bruit. Ses clients affolés assiégeaient son bureau et réclamaient leur argent. De son côté, M. le député Touffémont, ancien ministre, dérangé dans ses habitudes, et qui, quatre fois par jour, en sortant ou en rentrant, assistait à toute cette effervescence, sommait Nicolas Gassire de prévenir la police. La situation ne pouvait guère se prolonger.

Un incident brusqua les choses. Une fin d'après-midi, Gassire et Béchoux entendirent le bruit d'une violente dispute qui venait du troisième. Trépignements, cris de femmes, cela semblait sérieux.

Ils grimpèrent en hâte les trois étages. Sur le palier, Mlle Haveline et Mlle Legoffier se battaient féroce­ment, sans que les efforts de Barnett, qui se divertissait beaucoup, d'ailleurs, réussissent à les maîtriser. Les chignons avaient sauté, les corsages étaient déchirés et les invectives s'entrechoquaient.

On les sépara. La dactylographe eut une crise de nerfs et Barnett dut la transporter chez elle, tandis que le professeur de flûte exhalait sa fureur.

« Je les ai surpris tous deux, elle et lui, criait Mlle Haveline. Barnett, qui m'avait fait la cour d'abord, l'embrassait. Un drôle de type que ce Barnett ; vous devriez lui demander, monsieur Béchoux, ce qu'il manigance ici depuis huit jours et pourquoi il passe son temps à nous interroger et à fureter partout. Tenez, je peux vous le dire, il sait qui a volé. C'est la concierge, oui, Mme Alain. Alors pourquoi m'a-t-il défendu de vous en souffler mot ? Et puis, pour les titres, il connaît la vérité. À preuve ce qu'il m'a dit : « Ils sont dans la maison, sans y être, et ils n'y sont pas, tout en y étant. » Méfiez-vous de lui, monsieur Béchoux. »

Jim Barnett, qui en avait fini avec la dactylographe, empoigna Mlle Haveline et la poussa énergiquement vers sa chambre.

« Allons, mon cher professeur, pas de potins et ne parlez pas de ce que vous ignorez. En dehors de votre flûte, vous bafouillez. »

Béchoux n'attendit point qu'il fût de retour. Les révélations de Mlle Haveline sur ce que pensait Jim Barnett avaient aussitôt éclairé l'affaire dans son esprit. Oui, la coupable était Mme Alain. Comment n'y avait-on pas songé ? Emporté par une conviction rageuse, il dégringola l'escalier, suivi de Nicolas Gassire, et se précipita dans la loge.

« Mes Africaines ! Où sont-elles ? C'est vous qui les avez volées ! »

Nicolas Gassire arrivait à son tour.

« Mes titres ? Qu'en avez-vous fait, voleuse ? »

Tous deux secouaient la grosse femme, la tiraillaient, chacun par un bras, et la harcelaient de questions et d'insultes. Elle ne répondait pas. Elle semblait abasourdie.

Ce fut, pour Mme Alain, une nuit affreuse à laquelle succédèrent deux jours non moins pénibles. Pas une seconde Béchoux n'admit que Jim

Barnett se fût trompé. D'ailleurs, à la lumière de cette accusation, les faits prenaient leur véritable sens. La concierge qui devait avoir, en faisant le ménage, noté la présence insolite du paquet sur la table de nuit, et qui, seule, possédait la clef, avait fort bien pu, connaissant les habitudes régulières de M. Gassire, rentrer dans l'appartement, mettre la main sur les titres, se sauver et se réfugier dans sa loge, où Nicolas Gassire la retrouvait.

Béchoux se découragea.

« Oui, évidemment, disait-il, c'est cette coquine qui a fait le coup. Mais, au fond, le mystère demeure entier. Que le coupable soit la concierge ou n'importe qui, cela compte peu, tant qu'on ne saura pas ce que sont devenues mes douze Africaines. J'admets qu'elle les ait rapportées dans la loge, mais par quel prodige en sont-elles sorties, entre neuf heures et l'heure de nos recherches dans la loge ? »

Ce mystère, la grosse femme, malgré les menaces, malgré les tortures morales qu'on lui fit subir, refusa d'en donner l'explication. Elle nia tout. Elle n'avait rien vu. Elle ne savait rien, et, quoique sa culpabilité ne laissât aucun doute, elle demeura inflexible.

« Il faut en finir, dit un matin Gassire à Béchoux. Vous avez vu que le député Touffémont a renversé le ministère hier soir. Les journalistes vont l'interviewer. Pourrons-nous les fouiller, eux ? »

Béchoux avoua que la position était intenable.

« Dans trois heures, je saurai tout », affirma-t-il.

L'après-midi, il alla frapper à l'Agence Barnett.

« Je t'attendais, Béchoux, que veux-tu ?

– Ton aide. Je n'en sors pas. »

La réponse était loyale, et la démarche prenait toute sa valeur. Béchoux faisait amende honorable.

Jim Barnett s'empessa autour de lui, le saisit affectueusement par les épaules, lui serra la main, et, avec une délicatesse charmante, lui épargna les humiliations de la défaite. Ce ne fut pas l'entrevue du vainqueur et du vaincu, mais la réconciliation de deux camarades.

« En vérité, mon vieux Béchoux, le petit malentendu qui nous séparait me peinait infiniment. Deux copains comme nous, adversaires ! Quelle tristesse ! Je n'en dormais plus. »

Béchoux fronça les sourcils. En sa conscience de policier, il se reprochait amèrement ses cordiales relations avec Barnett et s'indignait que

le destin eût fait de lui le collaborateur et l'obligé de cet homme qu'il considérait comme un filou. Mais, hélas ! Il y a des circonstances où les plus honnêtes fléchissent, et la perte de douze Africaines est au nombre de celles-là !

Étouffant ses scrupules, il murmura :

« C'est bien la concierge, n'est-ce pas ?

– C'est elle, pour cette raison entre beaucoup d'autres, que ce ne peut être qu'elle.

– Mais comment cette femme, si respectable jusque-là, a-t-elle pu commettre un tel acte ?

– Si tu avais eu la précaution élémentaire de prendre des renseignements sur elle, tu saurais que la malheureuse est affligée d'un fils qui est la pire des fripouilles et qui lui soutire tout son argent. C'est pour lui qu'elle a succombé à la tentation. »

Béchoux tressaillit.

« Elle a réussi à lui refiler mes Africaines ? dit-il en tremblant.

– Oh ! ça, non, je ne l'aurais pas permis. Tes douze Africaines, c'est sacré.

– Où sont-elles, alors ?

– Dans ta poche.

– Ne plaisante pas, Barnett.

– Je ne plaisante pas, Béchoux, quand il s'agit de choses aussi graves. Vérifie. »

Béchoux glissa vers la poche désignée une main timide, palpa et tira une large enveloppe ornée de cette adresse « À mon ami Béchoux. » Il la décacheta, aperçut ses Africaines, en compta douze, pâlit, vacilla sur ses jambes et renifla un flacon de sels que Barnett lui colla sous le nez.

« Respire, Béchoux, et ne t'évanouis pas. »

Béchoux ne s'évanouit pas, mais il essuya quelques larmes furtives. La joie, l'émotion lui étreignaient la gorge. Certes, il ne doutait point que Barnett lui eût fourré l'enveloppe dans sa poche dès son entrée et durant leurs effusions. Mais les douze Africaines n'en étaient pas moins là, entre ses mains frémissantes, et Barnett ne lui apparaissait plus du tout comme un filou.

Recouvrant tout à coup ses forces, il se mit à gambader et à danser un pas espagnol, en s'accompagnant d'imaginaires castagnettes.



« Je les ai ! Au bercail, les Africaines ! Ah ! Barnett, quel grand bonhomme tu es ! Il n'y a pas deux Barnett au monde, il n'y en a qu'un, le sauveur de Béchoux ! Barnett, tu mérites une statue ! Barnett, tu es un héros ! Mais comment diable as-tu pu réussir ? Raconte, Barnett ! »

Une fois de plus, la façon dont Barnett avait mené les événements stupéfiait l'inspecteur Béchoux. Stimulé par sa curiosité professionnelle, il demanda :

« Et alors, Barnett ?

– Alors, quoi ?

– Eh ! Oui, comment as-tu démêlé tout cela ? Où se trouvait le paquet ?

« Dans la maison sans y être », aurais-tu dit ?

– « Et hors de la maison, tout en y étant », plaisanta Barnett.

– Raconte, implora Béchoux.

– Tu donnes ta langue au chat ?

– Tout ce que tu voudras.

– Et tu n'auras plus avec moi, pour des peccadilles, ces airs de réprobation qui me désolent et qui me font croire parfois que j'ai quitté le droit chemin ?

– Raconte, Barnett.

– Ah ! s'écria celui-ci, quelle histoire charmante ! Bien que je t'en avertisse, mon vieux Béchoux, tu n'auras aucune désillusion. Je n'ai jamais rien rencontré de plus joli, de plus inattendu, de plus spontané et de plus roublard, de plus humain à la fois et de plus fantaisiste. Et c'est tellement simple que toi, Béchoux, un bon policier cependant, muni de qualités sérieuses, tu n'y as vu que du feu.

– Enfin, parle, dit Béchoux, vexé, comment le paquet de titres a-t-il quitté la maison ?

– Sous tes yeux, ineffable Béchoux ! Et non seulement il a quitté la maison, mais il y est rentré ! Et il la quittait deux fois par jour ! Et il y rentrait deux fois par jour ! Et sous tes yeux, Béchoux, sous tes yeux candides et bénévoles ! Et pendant dix jours tu t'inclinais devant lui, avec des salutations respectueuses. Un morceau de la vraie croix passait devant toi ! Pour un peu, tu te serais mis à genoux !

– Allons donc ! s'écria Béchoux, c'est absurde, puisque tout était fouillé.

– Tout était fouillé, Béchoux, mais pas cela ! Les colis, les cartons, les sacs à main, les poches, les chapeaux, les boîtes de conserves et les boîtes à ordures... oui, mais pas cela. Aux gares frontières, on visite des voyageurs, mais on ne visite pas la valise diplomatique. Ainsi tu as tout visité, sauf cela !

– Quoi cela ? s'écria Béchoux, impatienté.

– Je te le donne en mille.

– Parle, cré nom d'un chien !

– Le portefeuille de l'ancien ministre !

Béchoux sauta de son siège.

« Hein ? Que dis-tu, Barnett ? Tu accuses le député Touffémont ?

– Tu es fou ! Est-ce que je me permettrais d'accuser un député ? À *priori*, un député, ancien ministre, est insoupçonnable. Et parmi tous les députés et tous les anciens ministres – et Dieu sait si ça pullule ! – je considère Touffémont comme le plus insoupçonnable. N'empêche qu'il servit de receleur à Mme Alain.

– Complice, en ce cas ? Le député Touffémont serait complice ?

– Pas davantage.

– Alors, qui accuses-tu ?

– Qui j'accuse ?

– Oui.

– Son portefeuille. » Et posément, gaiement, Barnett expliqua :

« Le portefeuille d'un ministre, Béchoux, est un personnage considérable. Il y a, de par le monde, M. Touffémont, et il y a son portefeuille. L'un ne va pas sans l'autre, et chacun est la raison d'être de l'autre. Tu n'imagines pas M. Touffémont sans son portefeuille, mais tu n'imagines pas non plus le portefeuille de M. Touffémont sans M. Touffémont. Ils ne se séparent jamais l'un de l'autre. Seulement il arrive que M. Touffémont pose quelquefois son portefeuille à côté de lui, pour manger, par exemple, ou pour dormir, ou pour accomplir tel geste de la vie courante. Dans ces moments-là, le portefeuille de M. Touffémont prend une existence personnelle, et peut se prêter à des actes dont M. Touffémont n'est nullement responsable. C'est ce qui est arrivé le matin du vol. »

Béchoux regardait Barnett. Où voulait-il en venir ?

Barnett répéta :

« C'est ce qui est arrivé, le matin où tes douze Africaines ont été subtilisées. La concierge, affolée par son vol, bouleversée par le péril qui approche, ne sachant comment se débarrasser d'un butin qui va la perdre, avise tout à coup sur sa cheminée – ô miracle ! – le portefeuille de M. Touffémont, tout seul ! M. Touffémont vient d'entrer dans la loge pour prendre son courrier. Il a déposé son portefeuille sur la cheminée et décachette ses lettres, tandis que Nicolas Gassire, et toi, Béchoux, vous lui racontez la disparition des titres. Alors, une idée de génie – oui, de génie, il n'y a pas d'autre mot – illumine Mme Alain. Le paquet de titres, lui aussi, est sur la cheminée, à côté du portefeuille et caché sous des journaux. On n'a pas encore fouillé la loge, mais on va la fouiller et découvrir le pot aux roses. Pas une minute à perdre. Vivement, en quelques gestes, tournant le dos au groupe qui discute, elle ouvre le portefeuille, elle vide de ses papiers l'une des deux poches à soufflet et elle y enfourne le paquet de titres. C'est fait. Personne n'a rien soupçonné. Et quand M. Touffémont se retire, son portefeuille sous le bras, il s'en va avec tes douze Africaines et tous les titres de Gassire. »

Béchoux n'éleva pas la moindre protestation. Lorsque Barnett affirmait avec un certain accent de conviction définitive, Béchoux se soumettait à l'irréfutable vérité. Il croyait. Il avait la foi.

« J'ai vu, en effet, ce jour-là, dit-il, une liasse de papiers et de rapports. Je n'y ai pas fait attention. Mais, ces papiers et ces rapports, elle a dû les rendre à M. Touffémont.

– Je ne le pense pas, dit Barnett. Plutôt que d'attirer sur elle les soupçons, elle les aura brûlés.

– Mais il a dû les réclamer, lui ?

– Non.

– Comment ! Il ne s'est pas aperçu de la disparition de cette liasse de documents ?

– Pas plus que de la présence du paquet de titres.

– Mais quand il a ouvert son portefeuille ?

– Il ne l'a pas ouvert. Il ne l'ouvre jamais. Le portefeuille de Touffémont, comme celui de beaucoup d'hommes politiques, n'est qu'un trompe-l'œil, une contenance, une menace, un rappel à l'ordre. S'il l'avait ouvert, il aurait réclamé ses documents et restitué les titres. Or, il n'a ni réclamé les uns ni restitué les autres.

– Cependant, quand il travaille ?

– Il ne travaille pas. On n'est pas obligé de travailler parce qu'on a un portefeuille. Il suffit même d'avoir un portefeuille d'ancien ministre pour ne plus travailler. Un portefeuille représente le travail, la puissance, l'autorité, l'omnipotence et l'omniscience. Lorsque Touffémont, hier soir, à la Chambre des députés – j'y étais : donc je parle en connaissance de cause – a déposé sur la tribune son portefeuille d'ancien ministre, le ministère s'est senti perdu. Que de documents accablants devait contenir le portefeuille du grand travailleur ! Que de chiffres ! Que de statistiques ! Touffémont le déplia, mais ne tira rien de ses deux poches gonflées. De temps à autre, tout en parlant, il appuyait la main sur le portefeuille, avec l'air de dire : « Tout est là. » Or, rien n'était là que les douze Africaines de Béchoux, les titres de Gassire et de vieux journaux. C'était assez. Le portefeuille de Touffémont fit tomber le ministère.

– Mais comment sais-tu ? ...

– Parce qu'au sortir de la Chambre, à une heure du matin, comme il s'en revenait chez lui, à pied, Touffémont fut heurté maladroitement par un quidam, et s'étala tout de son long sur le trottoir. Un autre individu, complice du quidam, ramassa le portefeuille et eut le temps de fourrer un paquet de vieux papiers à la place des titres, qu'il emporta. Ai-je besoin de te dire le nom de ce deuxième individu ? »

Béchoux rit de bon cœur. L'histoire lui semblait d'autant plus plaisante, l'aventure de Touffémont d'autant plus savoureuse qu'il sentait dans sa poche les douze Africaines.

Barnett fit une pirouette et s'écria :

« Voilà tout le secret, vieux camarade, et c'est pour arriver à découvrir ces vérités pittoresques, pour respirer l'air de la maison et pour me documenter que j'ai dicté mes mémoires et pris des leçons de flûte. Semaine charmante. Flirt au troisième étage et divertissements variés au rez-de-chaussée. Gassire, Béchoux, Touffémont... petits pantins dont je tirais les ficelles. Ce qui m'a donné le plus de mal, vois-tu, c'est d'admettre que Touffémont ignorait les coupables agissements de son portefeuille, et qu'il trimbalait, à son insu, tes douze Africaines. Cela, ça me dépassait. Et la concierge, donc ! Quelle surprise pour elle ! En son for intérieur, elle doit considérer Touffémont comme le dernier des escrocs, puisqu'elle croit que

Touffémont s'est « appliqué » douze Africaines et le reste du paquet. Bougre de Touffémont.

– Dois-je le prévenir ? demanda Béchoux.

– À quoi bon ? Qu'il continue donc à transporter ses vieux journaux et à dormir sur son portefeuille ! Pas un mot de cette histoire à personne, Béchoux.

– Sauf à Gassire, bien entendu, fit Béchoux, puisque aussi bien je dois le mettre au courant en lui rapportant ses titres.

– Quels titres ? dit Barnett.

– Mais les titres qui lui appartiennent et que tu as trouvés dans la serviette de M. Touffémont.

– Ah, ça ! Mais tu es toqué, Béchoux ! Tu t'imagines que M Gassire va rentrer en possession de ses titres ?

– Dame ! »

Barnett frappa la table du poing, et, subitement courroucé :

« Sais-tu ce que c'est que ton Nicolas Gassire, Béchoux ? Une fripouille, comme le fils de la concierge. Oui, une fripouille ! Il volait ses clients, Nicolas Gassire ! Il jouait avec leur argent ! Pis que cela, il se préparait à le barboter ! Tiens, voilà son billet de première classe pour Bruxelles, daté du jour même où il avait retiré de son coffre le paquet de titres, non pas pour les déposer dans une banque, comme il l'a prétendu, mais pour filer avec. Hein, qu'en dis-tu, de ton Nicolas Gassire ? »

Béchoux n'en disait rien. Depuis le vol des douze Africaines, le niveau de sa confiance en Nicolas Gassire avait singulièrement baissé. Mais tout de même il observa :

« Sa clientèle n'en est pas moins composée de braves gens. Est-il juste qu'ils soient ruinés ?

– Mais ils ne le seront pas ! Fichtre, non ! Je n'accepterais jamais une pareille iniquité !

– Eh bien ?

– Eh bien, Gassire est riche.

– Il n'a plus le sou, dit Béchoux.

– Erreur ! D'après mes renseignements, il a de quoi rembourser ses clients, et au-delà. Crois bien que, s'il n'a pas porté plainte dès le premier jour, c'est qu'il ne veut pas que la justice mette le nez dans ses affaires. Mais menace-le de prison, tu le verras se débrouiller. De l'argent ? Il est

millionnaire, ton Nicolas Gassire, et le mal qu'il a fait, c'est à lui de le réparer, non pas à moi !

– Ce qui veut dire que tu as l'intention de garder... ?

– De garder les titres ? Jamais de la vie ! Ils sont déjà vendus.

– Oui, mais tu gardes l'argent ?... »

Barnett eut un accès d'indignation vertueuse :

« Pas un instant ! Je ne garde rien !

– Alors, qu'en fais-tu ?

– Je le distribue.

– À qui ?

– À des amis dans le besoin, à des œuvres intéressantes que je subventionne. Ah ! N'aie pas peur, Béchoux, l'argent de Nicolas Gassire sera bien employé ! »

Béchoux n'en doutait pas. Cette fois encore, l'aventure se terminait par une mainmise de Barnett sur le « magot ». Barnett châtiait les coupables et sauvait les innocents, mais n'oubliait pas de se payer. Charité bien ordonnée commence par soi-même.

L'inspecteur Béchoux rougit. Ne pas protester, c'était se rendre complice. Mais, d'autre part, il sentait dans sa poche le précieux paquet des douze Africaines et il savait que, sans l'intervention de Barnett, elles eussent été perdues. Était-ce le moment de se fâcher et d'entrer en lutte ?

« Que se passe-t-il ? demanda Barnett. Tu n'es pas content ?

– Mais si, mais si, affirma l'infortuné Béchoux. Je suis enchanté.

– Alors, puisque tout va bien, souris. »

Béchoux sourit lâchement.

« À la bonne heure, s'écria Barnett. C'est un plaisir de te rendre service et je te remercie de m'en avoir donné l'occasion. Maintenant, mon vieux, séparons-nous. Tu dois être très occupé, et moi j'attends la visite d'une dame.

– Adieu, dit Béchoux, en se dirigeant vers la porte.

– À bientôt ! » fit Barnett.

Béchoux sortit, enchanté comme il disait, mais la conscience mal à l'aise, et résolu à fuir le damné personnage.

Dehors, au tournant de la rue voisine, il avisa la jolie dactylographe qui était certes la dame attendue par Barnett.

Deux jours plus tard, d'ailleurs, il aperçut Barnett au cinéma, en compagnie de la non moins jolie Mlle Haveline, professeur de flûte...

## *Le hasard fait des miracles*

### Table des matières

Chargé d'éclaircir l'affaire du Vieux-Donjon, et muni des renseignements nécessaires, l'inspecteur Béchoux prit le train du soir pour le centre de la France et descendit à Guéret, d'où une voiture l'amena le lendemain matin au bourg de Mazurech. Il commença par une visite au château, ancienne et vaste demeure construite sur un promontoire qu'entourait une boucle de la Creuse. Georges Cazévon y habitait.

Riche industriel, président du Conseil général, homme considérable par ses relations politiques, âgé tout au plus de quarante ans et bel homme, Georges Cazévon avait un masque vulgaire et des allures rondes qui commandaient le respect. Tout de suite, comme le Vieux-Donjon faisait partie de son domaine, il voulut y conduire Béchoux.

Il fallait d'abord traverser un beau parc, planté de châtaigniers, et l'on arrivait à une formidable tour en ruine, seul vestige qui restât du Mazurech féodal et qui s'élançait dans le ciel des profondeurs mêmes du défilé où la Creuse tournait lentement sur un lit de roches écroulées.

Sur l'autre rive, qui appartenait à la famille d'Alescar, se dressait, à douze mètres de distance, formant comme une digue, un mur de gros moellons, tout luisants d'humidité, que surmontait, cinq ou six mètres plus haut, une terrasse bordée d'un balcon, et où aboutissait une allée du jardin.

L'endroit était sauvage. C'est là que, dix jours auparavant, à six heures du matin, on avait trouvé sur la plus grosse des roches le cadavre du jeune comte Jean d'Alescar. Le corps ne portait d'autre blessure que celle qu'une chute peut produire à la tête d'un homme. Or, parmi les branches des arbres de la terrasse opposée, il en était une qui pendait, fraîchement cassée, le long du tronc. Dès lors, le drame se reconstituait ainsi : juché sur cette branche, le comte était tombé dans la rivière. Donc accident. Le permis d'inhumer avait été délivré.



« Mais, que diable le jeune comte allait-il faire sur cet arbre ? demanda Béchoux.

– Regarder de plus haut et de plus près ce donjon qui était le berceau de la très vieille famille des Alescar », répondit Georges Cazévon.

Et il ajouta aussitôt :

« Je ne vous en dirai pas plus, monsieur l'inspecteur. Vous n'ignorez pas que c'est sur ma prière instante que la Préfecture de police vous a donné mission. Il y a en effet de mauvais bruits qui circulent, des calomnies qui m'atteignent directement et auxquelles je veux mettre fin. Faites votre enquête. Interrogez. Surtout sonnez à la porte de Mlle d'Alescar, sœur du jeune comte et dernière survivante de la famille. Et, le jour de votre départ, venez me serrer la main. »

Béchoux ne perdit pas de temps. Il explora le pied de la tour, pénétra dans le cirque de décombres accumulés à l'intérieur par l'éboulement des planchers et de l'escalier, puis regagna le bourg, questionna, fit visite au curé et au maire, et prit son repas à l'auberge. À deux heures, il pénétrait dans l'étroit jardin qui descendait jusqu'à la terrasse et que coupait en deux une petite bâtisse sans style et délabrée qu'on appelait le Manoir. Par l'intermédiaire d'une vieille bonne, il se fit annoncer à Mlle d'Alescar et fut aussitôt reçu dans une salle basse et simplement meublée, où cette demoiselle causait avec un monsieur.

Elle se leva. Le monsieur aussi. Béchoux reconnut Jim Barnett.

« Ah ! Enfin, te voilà, cher ami, s'écria Barnett joyeusement et la main tendue. Quand j'ai vu, ce matin, dans les journaux, la nouvelle de ton départ pour la Creuse, vite j'ai pris ma 40-chevaux, afin de me mettre à ta disposition, et je t'attendais. Mademoiselle, je vous présente l'inspecteur Béchoux, envoyé spécial de la Préfecture. Avec lui, vous pouvez être tranquille, il a dû déjà débrouiller toute cette affaire. Je ne connais personne d'aussi débrouillard. C'est un maître. Parle, Béchoux. »

Béchoux ne parla point. Il était abasourdi. La présence de Barnett, qui était bien la dernière chose qu'il eût envisagée, le désespérait et l'horripilait. Encore Barnett ! Toujours Barnett ! Il devait donc se heurter encore à l'inévitable Barnett et subir son exécration collaboration ? N'était-il pas avéré que, dans toute affaire à laquelle il se mêlait, Barnett n'avait pas d'autre but que de duper et d'escroquer ?

De quoi, d'ailleurs, Béchoux eût-il parlé, puisque, jusqu'ici, il avait pataugé dans les ténèbres les plus épaisses et ne pouvait se prévaloir de la moindre découverte ?

Béchoux se taisant, Barnett reprit :

« Eh bien, voilà, mademoiselle. L'inspecteur Béchoux, qui a eu le temps d'asseoir sa conviction sur des bases sérieuses, insiste vivement auprès de vous pour que vous vouliez bien confirmer les résultats de son enquête. Comme vous et moi n'avons encore échangé que quelques mots, auriez-vous l'obligeance de dire ce que vous savez relativement au drame dont fut victime le comte d'Alescar, votre frère ? »

Élisabeth d'Alescar, grande et pâle en ses voiles de deuil, de beauté grave, avec un visage austère qui semblait tressaillir parfois de tous les sanglots qu'elle contenait, répliqua :

« J'aurais préféré garder le silence et ne pas accuser. Mais, puisque vous me conviez à ce devoir pénible, je suis prête à répondre, monsieur. »

Barnett reprit :

« Mon ami, l'inspecteur Béchoux, désirerait savoir à quelle heure exacte vous avez vu votre frère pour la dernière fois ?

– À dix heures du soir. Nous avions dîné gaiement, comme d'habitude. J'adorais Jean, qui était de quelques années plus jeune que moi et que j'avais presque élevé. Nous étions toujours heureux ensemble.

– Il sortit dans la nuit ?

– Il ne sortit qu'un peu avant l'aube, vers trois heures et demie du matin. Notre vieille bonne l'entendit.

– Vous saviez où il allait ?

– Il m'avait dit la veille qu'il allait pêcher à la ligne, du haut de la terrasse. C'était un de ses plaisirs favoris.

– Donc, sur l'espace de temps qui va de trois heures et demie au moment où l'on a découvert son corps, vous ne pouvez rien dire ?

– Si. À six heures et quart, il y a eu un coup de feu.

– En effet, certaines personnes l'ont entendu. Mais ce pouvait être quelque braconnier.

– C'est ce que je me suis dit. Inquiète cependant, je finis par me lever et m'habiller. Quand j'arrivai à la terrasse, il y avait déjà des gens en face, et on le remontait vers le parc du château, la pente étant trop difficile de notre côté.

– Cette détonation, n'est-ce pas, ne peut avoir aucun rapport avec l'événement ? Sans quoi, l'examen du corps aurait révélé la blessure faite par une balle, ce qui n'est pas le cas. »

Comme elle hésitait, Barnett insista.

« Répondez, je vous en prie. »

Elle déclara :

« Quelle que soit la réalité, je dois dire que, dans mon esprit, le rapport est certain.

– Pourquoi ?

– D'abord parce qu'il n'y a pas d'autre explication possible.

– Un accident ? ...

– Non. Jean était à la fois d'une agilité extraordinaire et d'une grande prudence. Jamais il n'eût confié sa vie à cette branche beaucoup trop mince.

– Et qui cependant fut cassée.

– Rien ne prouve qu'elle le fut par lui, et cette nuit-là.

– Alors, mademoiselle, votre opinion franche, irréductible, c'est qu'il y a eu crime.

– Oui.

– Vous avez même, devant témoins, nommé le coupable.

– Oui.

– Sur quelles preuves vous appuyez-vous, voilà ce que l'inspecteur Béchoux vous demande. »

Élisabeth réfléchit quelques secondes. On sentait qu'il lui était pénible d'évoquer des souvenirs affreux. Pourtant elle se décida et dit :

« Je parlerai donc. Et pour cela il me faut rappeler un événement qui remonte à vingt-quatre années. À cette époque, mon père fut ruiné par la fuite de son notaire et dut, pour payer ses créanciers, s'adresser à un riche industriel de Guéret. Celui-ci prêta deux cent mille francs à la seule condition que le château, le domaine et nos terres de Mazurech lui appartiendraient s'il n'était pas remboursé cinq ans plus tard.

– Cet industriel était le père de Georges Cazévon ?

– Oui.

– Il tenait à ce château ?

– Extrêmement. Plusieurs fois il avait voulu l'acheter. Aussi, quatre ans et onze mois plus tard, lorsque mon père mourut d'une congestion cérébrale, il prévint notre oncle et tuteur que nous avions un mois pour nous

libérer. Mon père n'avait rien laissé. On nous expulsa, Jean et moi, et nous fûmes recueillis précisément par notre oncle qui habitait ce manoir et qui n'avait lui-même que de très petites rentes. Il mourut presque aussitôt, ainsi que M. Cazévon père. »

Barnett et Béchoux avaient écouté attentivement et Barmen insinua :

« Mon ami l'inspecteur Béchoux ne voit pas bien en quoi tout ceci se rattache aux événements d'aujourd'hui. »

Mlle d'Alescar regarda l'inspecteur Béchoux avec un étonnement un peu dédaigneux et continua sans répondre :

« Nous vécûmes donc seuls, Jean et moi, dans ce petit manoir, en face du donjon et du château, qui avaient appartenu de tous temps à nos ancêtres. Ce fut pour Jean une peine qui grandissait avec les années, à mesure que se développaient son intelligence et sa sensibilité d'adolescent. Il souffrait vraiment d'avoir été chassé de ce qu'il considérait comme son fief. Au milieu de ses jeux et de son travail, il se réservait des journées entières pour dépouiller nos archives, pour lire les livres qui parlaient de notre famille. Et c'est ainsi qu'un jour, il découvrit, dans un de ces livres, un feuillet où notre père notait les comptes de ses dernières années et marquait les sommes qu'il avait mises de côté, à force d'économies et à la suite d'heureuses opérations de terrains. Il y avait là des reçus d'une banque. J'allai à cette banque et j'appris que mon père, une semaine avant sa mort, avait éteint son compte de dépôt et retiré deux cents billets de mille francs auxquels ce dépôt avait fini par atteindre.

— Justement la somme qu'il devait rembourser quelques semaines plus tard. Pourquoi donc a-t-il différé ce remboursement ?

— Je ne sais pas.

— Et pourquoi ne remboursait-il pas avec un chèque ?

— Je l'ignore. Mon père avait ses habitudes.

— Donc, selon vous, il aura mis ces deux cent mille francs à l'abri ?

— Oui.

— Mais à quel endroit ? »

Élisabeth d'Alescar tendit à Barnett et à Béchoux un feuillet composé d'une vingtaine de pages et couvert de chiffres.

« La réponse doit être ici », dit-elle en montrant une dernière page où il y avait un dessin représentant les trois quarts d'un cercle auquel s'ajoutait, à droite, un demi-cercle de moindre rayon.

Quatre hachures coupaient le demi-cercle. Entre deux de ces hachures, une petite croix. Tout cela, tracé d'abord au crayon, avait été repassé à l'encre.

« Que signifie ?... demanda Barnett.

– Nous avons mis bien du temps à le comprendre, répondit Élisabeth, jusqu'au jour où mon pauvre Jean devina que ce dessin représentait le plan exact, réduit à sa ligne extérieure, du Vieux-Donjon. Même disposition de deux parties inégales de cercles soudés l'un à l'autre. Les quatre hachures indiquaient quatre créneaux.

– Et la croix, acheva Barnett, indique l'endroit où le comte d'Alescar avait caché ces deux cents billets, en attendant le jour de l'échéance.

– Oui », déclara nettement la jeune fille.

Barnett réfléchit, examina le document et conclut :

« C'est fort probable, en effet. Le comte d'Alescar aura eu la précaution de noter l'emplacement choisi, et sa mort subite ne lui a pas laissé le temps d'en donner communication. Mais il vous suffisait, il me semble, d'avertir le fils de M. Cazévon et d'obtenir l'autorisation...

– De monter au sommet de la tour ? C'est ce que nous fîmes. Georges Cazévon, avec qui nous n'entretenions que des relations assez froides, nous reçut aimablement. Mais comment monter au donjon ? L'escalier s'est écroulé il y a quinze ans. Les pierres se disjoignent. Le sommet s'effrite. Aucune échelle ni aucun ensemble d'échelles liées ensemble n'auraient pu atteindre des créneaux situés à trente mètres de hauteur. Et il ne fallait pas songer à une escalade. Il y eut entre nous des conciliabules et des ébauches de plans qui durèrent plusieurs mois et qui aboutirent...

– À une fâcherie, n'est-ce pas ? dit Barnett.

– Oui, fit-elle en rougissant.

– Georges Cazévon s'éprit de vous et demanda votre main. Refus. Brutalité de sa part. Rupture. Jean d'Alescar n'eut plus le droit de pénétrer dans le domaine de Mazurech.

– C'est ainsi, en effet, que les choses se passèrent, dit la jeune fille. Mais mon frère ne renonça pas. Il voulait cet argent, il le voulait pour racheter une partie de notre domaine, ou pour me constituer, disait-il, une dot qui me permettrait de me marier à mon gré. Cela devint chez lui une obsession. Il vécut en face de la tour. Il en contemplait inlassablement le sommet inaccessible. Il inventait mille moyens d'y parvenir. Il s'exerça au

tir à l'arc, et, le matin, dès l'aube, il envoyait des flèches munies d'une ficelle avec l'espoir que la flèche retomberait de telle manière qu'une corde pourrait être attachée à la ficelle et hissée jusqu'au haut. Soixante mètres de corde même étaient préparés, tentatives sans résultats et dont l'échec le désespérait. La veille encore de sa mort, il me disait : « Si je m'acharne, vois-tu, c'est que je suis sûr du résultat. Quelque chose de favorable aura lieu. Il se produira un miracle, j'en ai le pressentiment. Ce qui est juste arrive toujours, par la force des événements ou par la grâce de Dieu. »

Barnett reprit :

« Vous croyez donc, en définitive, qu'il mourut au cours d'un nouvel essai ?

– Oui.

– La corde n'est plus où il l'avait mise ?

– Si.

– Alors quelle preuve ?...

– Cette détonation. Georges Cazévon, ayant surpris mon frère, aura tiré.

– Oh ! Oh ! s'écria Barnett, vous pensez que Georges Cazévon est capable d'agir ainsi ?

– Oui. C'est un impulsif, qui se domine, mais que sa nature peut pousser à des excès de violence... au crime même.

– Pour quel motif aurait-il tiré ? Pour dérober à votre frère l'argent conquis ?

– Je ne sais pas, dit Mlle d'Alescar. Et je ne sais pas non plus comment le meurtre a pu être commis, puisque le corps de mon pauvre Jean n'offrait aucune trace de blessure. Mais ma certitude est entière, absolue.

– Soit, mais avouez qu'elle est fondée sur une intuition plutôt que sur des faits, observa Barnett. Et je dois vous dire que, sur le terrain judiciaire, cela ne suffit point. Il n'est pas impossible, n'est-ce pas, Béchoux, que Georges Cazévon, excédé, vous attaque en diffamation. »

Mlle d'Alescar se leva.

« Il importe peu, monsieur, répliqua-t-elle gravement. Je n'ai pas parlé pour venger mon pauvre frère, à qui le châtiment du coupable ne rendrait pas la vie mais pour dire ce que je crois être la vérité. Si Georges Cazévon m'attaque, libre à lui : je répondrai cette fois encore selon ma conscience. »

Elle se tut, puis ajouta :

« Mais il se tiendra tranquille, soyez-en sûr, monsieur. »

L'entrevue était finie. Jim Barnett n'insista pas, Mlle d'Alescar n'étant point une femme que l'on intimide.

« Mademoiselle, dit-il, nous nous excusons d'avoir troublé votre solitude, mais il le fallait, hélas ! Pour l'établissement de la vérité, et vous pouvez être assurée que l'inspecteur Béchoux tirera de vos paroles les enseignements qu'elles comportent. »

Il salua et sortit. Béchoux salua également et le suivit.

Dehors, l'inspecteur, qui n'avait pas soufflé mot, continua de garder le silence, autant peut-être pour protester contre une collaboration qui l'irritait de plus en plus, que pour dissimuler le désarroi que lui infligeait cette ténébreuse affaire. Barnett n'en fut que plus expansif.

« Tu as raison, Béchoux, et je saisis ta pensée profonde. Dans les déclarations de cette demoiselle, il y a, pardonne-moi cette expression, à boire et à manger. Il y a du possible et de l'impossible, du vrai et de l'invraisemblable. Ainsi les procédés du jeune d'Alescar sont enfantins. Si ce malheureux enfant a gagné le sommet de la tour – et je serais tenté de le croire, contrairement à ton opinion secrète – c'est grâce à ce miracle inconcevable qu'il appelait de tous ses vœux et que nous ne pouvons pas, nous, encore imaginer. Et le problème, dès lors, se pose ainsi : comment ce jeune homme a-t-il pu, en l'espace de deux heures, inventer un moyen d'escalade, le préparer, l'exécuter, redescendre et être précipité dans le vide par l'effet d'un coup de fusil... qui ne l'a pas touché ? »

Jim Barnett répéta songeusement :

« Par l'effet d'un coup de fusil... qui ne l'a pas touché... Oui, Béchoux, il y a du prodige dans tout cela... »

Barnett et Béchoux se retrouvèrent le soir à l'auberge du village. Ils y dînèrent, chacun de son côté. Et de même, les deux jours suivants, ils ne se virent qu'aux repas. Le reste du temps, Béchoux poursuivait son enquête et ses interrogations, tandis que Barnett, contournant le jardin du Manoir, s'installait un peu plus loin que la terrasse, sur un talus de gazon d'où il apercevait le Vieux-Donjon et la rivière de la Creuse. Il pêchait ou fumait des cigarettes, en rêvassant. Pour découvrir un miracle, il faut moins en chercher les traces qu'en deviner la nature. Quel secours Jean d'Alescar avait-il pu trouver dans la faveur des circonstances ?

Mais il alla, le troisième jour, à Guéret, et il y alla comme un homme qui sait d'avance ce qu'il va faire et à quelle porte il veut frapper.

Enfin, le quatrième jour, il rencontra Béchoux, qui lui dit :

« J'ai terminé mon enquête.

– Moi aussi, Béchoux, répondit-il.

– Je rentre donc à Paris.

– Moi aussi, Béchoux, et je t'offre une place dans mon auto.

– Soit. J'ai rendez-vous dans trois quarts d'heure avec M. Cazévon.

– Je t'y retrouverai, dit Barnett. J'en ai assez de ce patelin. »

Il régla sa note à l'auberge, se dirigea vers le château, visita le parc et fit passer à Georges Cazévon sa carte, sur laquelle il avait inscrit : « Collaborateur de l'inspecteur Béchoux. »

Il fut reçu dans un vaste hall qui occupait toute une aile et que décoraient des têtes de cerfs, des panoplies d'armes variées, des vitrines de fusils et des diplômes de tireur et de chasseur. Georges Cazévon l'y rejoignit.

L'inspecteur Béchoux, dont je suis l'ami, dit Barnett, doit me retrouver ici. Nous avons poursuivi de concert toute l'enquête et nous repartons ensemble.

– Et l'avis de l'inspecteur Béchoux ? demanda Georges Cazévon.

– Il est formel, monsieur. Rien, absolument rien, ne permet de considérer cette affaire autrement qu'elle ne le fut. Les bruits recueillis ne méritent aucun crédit.

– Mlle d'Alescar ?...

– Mlle d'Alescar, selon l'inspecteur Béchoux, est éprouvée par la douleur, et ses propos ne résistent pas à l'examen.

– C'est également votre opinion, monsieur Barnett ?

– Oh ! Moi, monsieur, je ne suis qu'un modeste auxiliaire, et mon opinion dépend de celle de Béchoux. »

Il déambulait dans le hall et regardait les vitrines, intéressé par la collection.

« De beaux fusils, n'est-ce pas ? dit Georges Cazévon.

– Magnifiques.

– Vous êtes amateur ?

– J'admire l'adresse surtout. Et tous vos diplômes et certificats : « Les disciples de Saint-Hubert », « Les Chasseurs de la Creuse », etc., prouvent que vous êtes un maître. C'est ce qu'on me disait hier à Guéret.

– On parle beaucoup de cette affaire à Guéret ?



– Ma foi non. Mais votre habileté de tireur y est proverbiale. »

Il prit un fusil qu'il mania et soupesa.

« Soyez prudent, dit Georges Cazévon, c'est un fusil de guerre, chargé à balle.

– À l'encontre des malfaiteurs ?

– Des braconniers, plutôt.

– Vraiment, monsieur, vous auriez le courage d'en abattre un ?

– Une jambe brisée net, ça me suffirait.

– Et c'est d'ici, d'une de ces fenêtres, que vous tireriez ?

– Oh ! Les braconniers n'approchent pas de si près !

– Ce serait pourtant bien amusant ! Un plaisir royal... »

Barnett ouvrit une demi-croisée, très étroite, qui se dressait dans une encoignure.

« Tiens, s'écria-t-il, on aperçoit entre les arbres un peu du Vieux-Donjon, à deux cent cinquante mètres environ. Ce doit être la partie qui surplombe la Creuse, n'est-ce pas ?

– À peu près.

– Si, si exactement. Tenez, je reconnais une touffe de ravenelles entre deux pierres. Vous voyez cette fleur jaune, au bout du fusil ? »

Il avait épaulé. Il tira vivement. La fleur tomba.

Georges Cazévon eut un geste d'humeur. Où voulait en venir ce « modeste auxiliaire » dont l'adresse était invraisemblable ? Et de quel droit faisait-il tout ce bruit ?

« Vos domestiques habitent l'autre extrémité du château, n'est-ce pas ? dit Barnett. Ils ne peuvent donc entendre ce qui se passe ici... Mais je regrette le souvenir cruel que je viens d'infliger à Mlle d'Alescar. »

Georges Cazévon sourit.

« Mlle d'Alescar s'obstine donc à voir une corrélation entre le coup de fusil de l'autre matin et l'accident de son frère ?

– Oui.

– Mais, cette corrélation ; comment l'établit-elle ?

– Comme je viens de l'établir, moi-même, en fait. D'un côté quelqu'un posté à cette fenêtre. De l'autre son frère suspendu le long du donjon.

– Mais puisque son frère est mort d'une chute ?

– D'une chute provoquée par la démolition de telle pierre, de telle saillie où ses deux mains s'accrochaient. »

Georges Cazévon se rembrunit.

« J'ignorais que les déclarations de Mlle d'Alescar eussent un caractère aussi défini et qu'on se trouvât en présence d'une accusation formelle.

– Formelle », répéta Barnett.

L'autre le regarda. L'aplomb du modeste auxiliaire, son accent, son air de décision étonnaient de plus en plus Georges Cazévon qui se demandait si le détective n'était pas venu avec des intentions agressives. Car enfin l'entretien commencé sur un ton distrait prenait de part et d'autre une tournure d'attaque à laquelle Cazévon devait faire face.

Il s'assit brusquement et continua :

« Le but de cette escalade, suivant elle ?

– La reprise de deux cent mille francs cachés par son père à un endroit que désigne la petite croix du dessin qui vous fut montré.

– C'est une interprétation que je n'ai jamais admise, protesta Georges Cazévon. Si tant est que son père ait réuni cette somme, pourquoi l'aurait-il cachée au lieu de la rendre aussitôt à mon père ?

– L'objection a de la valeur, avoua Barnett. À moins que ça ne soit pas une somme d'argent qui fut cachée.

– Quoi alors ?

– Je l'ignore. Il faudrait procéder par l'hypothèse. »

Georges Cazévon haussa les épaules.

« Soyez sûr qu'Élisabeth et Jean d'Alescar ont fait le tour de toutes les hypothèses.

– Sait-on jamais ! Ce ne sont pas des professionnels comme moi.

– Un professionnel, si perspicace qu'il soit, ne peut rien créer avec rien.

– Quelquefois. Ainsi connaissez-vous le sieur Gréaume, qui tient le dépôt des journaux à Guéret et qui fut jadis comptable dans vos usines ?

– Oui. Certes, oui, un excellent homme.

– Le sieur Gréaume prétend que le père du comte Jean rendit visite au vôtre à une date qui se trouve être le lendemain du jour où il retira de sa banque les deux cent mille francs.

– Eh bien ?

– Ne pourrait-on supposer que les deux cent mille francs furent versés au cours de cette visite, et que c'est le reçu qui fut provisoirement caché au sommet du donjon. »

Georges Cazévon sursauta.

« Mais, monsieur, vous rendez-vous compte de tout ce que votre hypothèse a d'injurieux pour la mémoire de mon père ?

– En quoi donc ? dit Barnett ingénument.

– S'il avait touché cette somme, mon père l'eût annoncé en toute loyauté.

– Pourquoi ? Il n'était pas obligé de révéler autour de lui le remboursement d'un prêt qu'il avait effectué à titre personnel. »

Georges Cazévon frappa du poing sur son bureau.

« Mais il n'aurait pas, deux semaines plus tard, c'est-à-dire quelques jours après la mort de son débiteur, fait valoir ses droits sur le domaine de Mazurech !

– C'est ce qu'il fit cependant.

– Voyons, voyons ! C'est fou ce que vous dites là. Il faut de la logique, monsieur, quand on se permet de telles affirmations. En admettant que mon père eût été capable de réclamer une somme déjà touchée, il aurait craint qu'on ne lui opposât ce reçu !

– Peut-être a-t-il appris, scanda négligemment Barnett, que personne n'en avait connaissance et que les héritiers ignoraient le remboursement. Et comme il tenait à ce domaine, m'a-t-on dit, qu'il avait juré de le conquérir, il succomba. »

Ainsi, peu à peu, avec les insinuations sournoises et tenaces de Jim Barnett, l'affaire changeait de visage. Le père Cazévon mis en cause était accusé de félonie et d'escroquerie. Frémissant de colère, très pâle, Georges Cazévon serrait les poings et observait avec stupeur ce subalterne qui, d'un ton placide, osait présenter les faits sous un jour abominable.

« Je vous défends de parler ainsi, mâchonna-t-il. Vous dites des choses au hasard.

– Au hasard ? Mais non, je vous assure. Rien de ce que j'avance qui ne soit absolument réel. »

Brisant le cercle d'hypothèses et de suppositions où l'enfermait cet adversaire imprévu, Georges Cazévon s'écria :

« Mensonge ! Vous n'avez pas la moindre preuve ! Pour avoir la preuve que mon père ait commis cette infamie, il faudrait aller la chercher au sommet du Vieux-Donjon.

– Jean d'Alescar y est allé.

– C’est faux ! Je nie qu’on puisse escalader les trente mètres de la tour – ce qui est au-dessus des forces humaines – et qu’on puisse le faire en deux heures.

– Jean d’Alescar l’a fait, répéta Barnett obstinément.

– Mais par quel moyen ? proféra Georges Cazévon exaspéré. Par quel sortilège ? »

Barnett laissa tomber ces quelques mots :

« Par le moyen d’une corde. »

Cazévon éclata de rire.

« Une corde ? Mais c’est de la démente ! Oui, en effet, cent fois je l’ai surpris, qui lançait des flèches dans l’espoir imbécile d’accrocher la corde qu’il avait préparée. Le pauvre enfant ! Il n’y a pas de miracle de ce genre. Et puis, quoi, je le répète... en deux heures de temps ? Et puis !... et puis cette corde, on l’aurait vue sur la tour, après l’accident ou sur les rochers de la Creuse, elle ne serait pas au Manoir, comme elle y est, paraît-il. »

Jim Barnett répliqua, toujours tranquille :

« Ce n’est pas cette corde qui a servi.

– Laquelle alors ? s’exclama Georges Cazévon qui riait nerveusement. Car enfin, c’est donc sérieux, cette histoire ? Le comte Jean, muni de son câble enchanté, est descendu à l’aube sur la terrasse de son jardin, il a prononcé les paroles magiques, et le câble s’est déroulé, tout seul, jusqu’au sommet du donjon, afin que l’enchanteur puisse le chevaucher ? Le miracle des fakirs hindous, quoi !

– Vous aussi, monsieur, dit Barnett, vous êtes obligé d’évoquer un miracle, de même que Jean d’Alescar pour qui c’était la dernière espérance, de même que moi qui ai bâti ma conviction sur cette idée. Mais c’est un miracle qui s’est produit à l’envers de ce que vous imaginez, puisque cela n’a pas eu lieu de bas en haut, selon l’habitude et selon la vraisemblance, mais de haut en bas. »

Cazévon plaisanta :

« La Providence, alors, la Providence qui a jeté une bouée de secours à l’un de ses élus ?

– Même pas la peine d’invoquer une intervention divine, faussant les lois de la nature, prononça Barnett paisiblement, non. Le miracle est de ceux que peut susciter de nos jours le simple hasard.

– Le hasard !

– Rien ne lui est impossible. C’est la force la plus troublante et la plus ingénieuse qui soit, la plus imprévue et la plus capricieuse. Le hasard rapproche et rassemble, multiplie les combinaisons les plus insolites, et, avec les éléments les plus disparates, crée la réalité de chaque jour. Il n’y a plus que le hasard qui fasse des miracles. Et celui que je conçois est-il si extraordinaire à notre époque où il tombe du ciel autre chose que des aérolithes et de la poussière de mondes ?

– Des cordes ! ricana Cazévon.

– Des cordes, et n’importe quoi. Le fond de la mer est semé de choses qui dégringolent des navires dont la mer est sillonnée.

– Il n’y a pas de navires dans le ciel.

– Il y en a, mais qui portent d’autres noms et s’appellent ballons, aéroplanes ou dirigeables. Ils parcourent l’espace en tous sens, comme les autres parcourent la mer, et mille choses différentes peuvent en tomber ou être jetées de leur bord. Qu’une de ces choses soit un rouleau de cordes, et que ce rouleau s’accroche aux créneaux du donjon, tout s’explique.

– Explication facile.

– Explication fondée. Lisez les journaux du pays, parus l’autre semaine, comme je l’ai fait hier, et vous saurez qu’un ballon libre a survolé la région dans la nuit qui précéda la mort du comte Jean. Il allait du nord vers le sud, et il s’est délesté de plusieurs sacs de sable à quinze kilomètres nord de Guéret. Comment n’en pas déduire fatalement qu’il a jeté aussi un rouleau de corde, que l’une des extrémités de cette corde s’est engagée dans un des arbres de la terrasse, que le comte Jean, pour l’en dépêtrer, a dû casser une branche, qu’il est descendu de la terrasse, et que, tenant en main les deux extrémités et les liant l’une à l’autre, il a grimpé. Exploit difficile, mais qu’on peut admettre d’un garçon de son âge.

– Et alors ? murmura Cazévon dont toute la figure se crispait.

– Et alors, conclut Barnett, quelqu’un de fort adroit comme tireur, et qui se trouvait ici, près de la fenêtre, apercevant cet homme suspendu dans le vide, tira sur la corde et la coupa.

– Ah ! fit sourdement Cazévon, voilà comment vous envisagez l’accident ?

– Puis, continua Barnett, ce quelqu’un courut jusqu’à la rivière et fouilla le cadavre pour lui enlever le reçu, puis il saisit vivement le bout du câble

qui pendait, attira tout le câble vers lui et alla jeter cette pièce à conviction dans quelque puits où la justice le retrouverait aisément. »

Maintenant l'accusation se déplaçait. Le fils, après le père, devenait l'accusé. Un lien logique, certain, irréfutable, unissait le passé au présent.

Cazévon essaya de se dégager, et se révoltant soudain contre l'homme lui-même plutôt que contre ses paroles, il s'écria :

« J'en ai assez de tout ce système incohérent d'explications commodes et d'hypothèses saugrenues. Fichez-moi le camp d'ici. J'avertirai M. Béchoux que je vous ai mis à la porte, comme un maître chanteur que vous êtes.

— Si j'avais voulu vous faire chanter, dit en riant Barnett, j'aurais commencé par exhiber mes preuves. »

Cazévon proféra, hors de lui :

« Vos preuves ! Est-ce que vous en avez ? Des mots, oui, des balivernes ! Mais une preuve, une seule preuve qui vous permette de parler... allons donc ! Des preuves ? Il n'y en a qu'une qui serait valable ! Il n'y en a qu'une qui nous confondrait mon père et moi !... tout votre échafaudage de sottises s'écroule si vous ne l'avez pas, celle-là, et vous n'êtes qu'un mauvais plaisant !

— Laquelle ?

— Le reçu, parbleu ! Le reçu signé de mon père.

— Le voici, dit Barnett en déployant une feuille de papier timbré aux plis usés et jaunis. C'est bien l'écriture de votre père, n'est-ce pas ? Et le texte est formel ?

« *Je soussigné Cazévon Auguste reconnais avoir reçu de M. le comte d'Alescar la somme de deux cent mille francs que je lui avais prêtée. Ce remboursement le libère, sans contestation possible, de l'hypothèque qu'il m'avait consentie sur son château et sur ses terres.* »

— La date correspond au jour indiqué par le sieur Gréaume. La signature y est. Donc la pièce est indiscutable, et vous deviez la connaître, monsieur, soit par des aveux de votre père, soit par des documents secrets laissés par lui. La découverte de cette pièce, c'était la condamnation de votre père, la vôtre aussi, et votre expulsion du château auquel vous tenez comme y tenait votre père. C'est pourquoi vous avez tué.

— Si j'avais tué, balbutia Cazévon, j'aurais repris ce reçu.

– Vous l’avez cherché sur le corps de votre victime. Il n’y était plus. Par prudence, le comte Jean l’avait attaché à une pierre qu’il jeta du sommet de la tour et qu’il eût ramassée ensuite. C’est moi qui la retrouvai près de la rivière, à vingt mètres de distance. »

Barnett n’eut que le temps de reculer : Georges Cazévon avait essayé de lui arracher le document.

Un moment les deux hommes s’observèrent. Barnett prononça :

« Un tel geste est un aveu. Et quelle aberration dans votre regard ! En de tels instants, comme me l’a dit Mlle d’Alescar, vous êtes évidemment capable de tout. C’est ce qui vous est arrivé l’autre jour, quand vous avez épaulé, à votre insu presque. Allons, dominez-vous. On sonne à la grille. C’est l’inspecteur Béchoux, et vous avez peut-être intérêt à ce qu’il ne sache rien. »

Un moment se passa. À la fin, Georges Cazévon dont les yeux conservaient une expression d’égarement, chuchota :

« Combien ? Combien pour ce reçu ?

– Il n’est pas à vendre.

– Vous le gardez ?

– Il vous sera rendu à certaines conditions.

– Lesquelles ?

– Je vous les dirai devant l’inspecteur Béchoux.

– Si je refuse d’y souscrire ?

– Je vous dénonce.

– Vos allégations ne tiennent pas debout.

– Essayez. »

Georges Cazévon dut sentir toute la force et l’implacable volonté de son adversaire, car il baissa la tête. Au même moment, un domestique introduisait Béchoux.

L’inspecteur, qui ne s’attendait pas à voir Barnett au château, fronça les sourcils. De quoi diable les deux hommes conversaient-ils ? Est-ce que cet odieux Barnett avait osé contredire d’avance ses assertions à lui, Béchoux ?

Cette crainte le rendit d’autant plus affirmatif dans son témoignage et, serrant avec affectation la main de Georges Cazévon, il formula :

« Monsieur, je m’étais promis de vous donner, à mon départ, le résultat de mes recherches et le sens du rapport que je ferai. Ils sont entièrement conformes à la façon dont l’affaire fut considérée jusqu’ici. »

Et reprenant les termes mêmes employés par Barnett, il ajouta :

« Les bruits propagés contre vous par Mlle d'Alescar ne méritent aucun crédit. »

Barnett approuva.

« Très bien, c'est exactement ce que j'avais annoncé à M. Cazévon. Une fois de plus, mon maître et ami Béchoux fait preuve de son habituelle perspicacité. Je dois dire, d'autre part, que M. Cazévon a l'esprit de répondre de la manière la plus généreuse aux calomnies dont il est l'objet. Il restitue à Mlle d'Alescar le domaine de ses ancêtres. »

Béchoux parut recevoir un coup de massue.

« Hein ?... Est-ce possible ?

– Très possible, affirma Barnett. Toute cette aventure a quelque peu indisposé M. Cazévon contre ce pays, et il a des vues sur un château plus voisin de ses usines de Guéret. M. Cazévon était même, quand je suis entré, sur le point de rédiger le projet de donation, et il manifestait le désir d'y ajouter un chèque de cent mille francs au porteur, lequel serait remis comme indemnité, à Mlle d'Alescar. Nous sommes toujours d'accord, n'est-ce pas, monsieur Cazévon ? »

Celui-ci n'eut pas une seconde d'hésitation. Obéissant aux ordres de Barnett avec autant de promptitude que s'il eût agi de lui-même et pour sa propre satisfaction, il s'assit à son bureau, rédigea l'acte et signa le chèque.

« Voici, monsieur, dit-il, je donnerai mes instructions à mon notaire. »

Barnett reçut les deux documents, prit une enveloppe, les y enferma et dit à Béchoux :

« Tiens, porte cela à Mlle d'Alescar. Elle appréciera, j'en suis sûr, le procédé de M. Cazévon. Je vous salue, monsieur, et ne saurais trop vous dire combien Béchoux et moi sommes heureux d'un dénouement qui satisfait tout le monde. »

Il sortit prestement, suivi de Béchoux, qui, de plus en plus ahuri, murmura dans le parc :

« Alors, quoi, c'est lui qui avait tiré ?... Il reconnaît son crime ?

– T'occupe pas de ça, Béchoux, lui dit Barnett, et laisse cette affaire. Elle est réglée, et, comme tu le vois, au mieux des intérêts communs. Donc remplis ta mission auprès de Mlle d'Alescar... Demande-lui le silence et l'oubli et rejoins-moi à l'auberge. »



Un quart d'heure après, Béchoux revenait. Mlle d'Alescar avait accepté la donation et chargerait son notaire d'entrer en rapport avec le notaire de Georges Cazévon. Mais elle refusait tout argent. Indignée, elle avait déchiré le chèque.

Barnett et Béchoux partirent. Voyage rapide et taciturne. L'inspecteur s'épuisait en vaines conjectures : il n'y comprenait rien, et l'ami Barnett ne semblait guère disposé aux confidences.

À Paris, où ils arrivèrent sur le coup de trois heures, Barnett invita Béchoux à déjeuner aux environs de la Bourse. Béchoux, inerte, incapable de secouer sa torpeur, accepta.

« Commande, dit Barnett. J'ai une petite course à faire. »

L'attente ne fut pas longue. Ils mangèrent copieusement. Tout en buvant son café, Béchoux prononça :

« Il faudra que je renvoie à M. Cazévon les morceaux du chèque.

– Te donne pas cette peine, Béchoux.

– Pourquoi ?

– Le chèque n'avait aucune valeur.

– Comment cela ?

– Oui. Prévoyant le refus de Mlle d'Alescar, j'avais glissé, dans l'enveloppe, avec l'acte de donation, un vieux chèque périmé.

– Mais le vrai ? gémit Béchoux, celui que M. Cazévon a signé ?

– Je viens de le toucher à la banque. »

Jim Barnett entrouvrit son veston et montra toute une liasse de billets.

La tasse de Béchoux lui tomba des mains. Cependant il se domina.

Ils fumèrent assez longtemps, l'un en face de l'autre.

À la fin, Jim Barnett dit :

« En vérité, Béchoux, notre collaboration a été fructueuse jusqu'ici. Autant d'expéditions, autant de succès favorables à l'accroissement de mes petites économies. Je te le jure, je commence à être gêné vis-à-vis de toi, car enfin nous travaillons ensemble et c'est moi qui palpe. Voyons, Béchoux, qu'est-ce que tu dirais d'une place d'associé dans la maison ? Agence Barnett et Béchoux... Hein ? Cela ne sonnerait pas mal ? »

Béchoux lui lança un regard de haine. Jamais il n'avait exécré un homme à ce point.

Il se leva, jeta un billet sur la table pour payer l'addition, puis mâchonna, en s'en allant :

« Il y a des moments où je me demande si cet individu-là n'est pas le diable lui-même.

– C'est ce que je me demande aussi parfois », dit Barnett en riant.

## *Gants blancs... guêtres blanches...*

### Table des matières

Béchoux sauta de son taxi et se précipita dans l'Agence comme un ouragan.

« Ah, ça ! C'est gentil ! s'écria Barnett qui accourut. On s'est quitté froidement l'autre jour et j'avais peur que tu ne fusses fâché. Alors, quoi, tu as besoin de moi ?

– Oui, Barnett. »

Barnett lui secoua vigoureusement les mains.

« Tant mieux ! Mais qu'y a-t-il donc ? Tu es tout rouge. Tu n'as pas la scarlatine ?

– Ne ris pas, Barnett. Le cas est difficile, et je voudrais en sortir à mon honneur.

– De quoi s'agit-il ?

– De ma femme.

– Ta femme ! Tu es donc marié ?

– Divorcé depuis six ans.

– Incompatibilité d'humeur ?

– Non, elle obéissait à sa vocation.

– Qui était de te quitter ?

– Elle voulait faire du théâtre. Tu vois ça d'ici ? La femme d'un inspecteur de police !

– Et elle a réussi ?

– Oui, elle chante.

– À l'Opéra ?

– Aux Folies-Bergère.

– Son nom ?

– Olga Vaubant.

– La chanteuse-acrobate ?

– Oui. »

Jim Barnett exprima son enthousiasme.

« Toutes mes félicitations, Béchoux ! Olga Vaubant est une véritable artiste, qui a trouvé, avec ses chansons « disloquées » une formule nouvelle. Son dernier numéro, chanté la tête en bas : « Isidore... m'adore. Mais c'est Jaime... que j'aime » vous donne le frisson du grand art.

– Je te remercie. Tiens, voilà ce que je reçois d'elle, dit Béchoux en lisant un pneumatique griffonné au crayon et daté du matin même.

« *On a volé ma chambre à coucher. Ma pauvre mère presque assassinée. Viens.* – Olga. »

– « Presque » est une trouvaille ! » dit Barnett.

Béchoux reprit :

« Aussitôt j'ai téléphoné à la Préfecture où l'affaire est déjà connue et j'ai obtenu d'être adjoint à ceux de mes collègues qui sont sur les lieux.

– Et qu'est-ce que tu crains ? demanda Barnett.

– De la revoir, dit Béchoux d'un ton piteux.

– Tu l'aimes toujours ?

– Quand je la vois, ça me reprend... J'ai la gorge serrée... Je bafouille... Tu imagines une enquête dans ces conditions ? Je ne ferais que des bêtises.

– Tandis que tu voudrais, au contraire, rester digne en face d'elle et te montrer à la hauteur de ta réputation ?

– Justement.

– Bref, tu comptes sur moi ?

– Oui, Barnett.

– Quelle conduite mène-t-elle, ton épouse ?

– Irréprochable. N'était sa vocation, Olga serait encore Mme Béchoux.

– Et ce serait dommage pour l'art », dit gravement Jim Barnett, qui prit son chapeau.

En quelques minutes, ils atteignirent une des rues les plus calmes et les plus désertes qui avoisinent le jardin du Luxembourg. Olga Vaubant occupait le troisième et dernier étage d'une maison bourgeoise dont les hautes fenêtres du rez-de-chaussée étaient pourvues de barreaux de fer.

« Un mot encore, dit Béchoux. Renonce pour une fois à ces prélèvements qui déshonorent nos expéditions.

– Ma conscience... objecta Barnett.

– Laisse-la tranquille, dit Béchoux, et pense à la mienne et aux reproches qu'elle me fait.

- Me crois-tu capable de dévaliser Olga Vaubant ?
- Je te demande de ne dévaliser personne.
- Même pas ceux qui le méritent ?
- Laisse à la justice le soin de les punir. »

Barnett soupira :

« C'est bien moins drôle ! Mais enfin, puisque tu le désires... »

Un agent de police gardait la porte, un autre restait dans la loge avec le couple des concierges, que l'aventure avait fâcheusement remués. Béchoux apprit que le commissaire du quartier et que deux agents de la Sûreté sortaient de la maison et que le juge d'instruction avait fait une enquête sommaire.

« Profitons de ce qu'il n'y a personne », dit Béchoux à Barnett.

Et, tout en montant, il expliquait :

« C'est ici une ancienne demeure où l'on a conservé les habitudes d'autrefois... Par exemple, la porte reste toujours close, personne n'a la clef, et on ne peut entrer qu'en sonnant. Au premier habite un ecclésiastique, au second un magistrat, et la concierge fait leur ménage. Quant à Olga, elle vit l'existence la plus respectable entre sa mère et deux vieilles bonnes qui l'ont élevée. »

On leur ouvrit. Béchoux précisa que le vestiaire menait à droite vers la chambre et le boudoir d'Olga, à gauche vers les chambres de la mère et des deux vieilles bonnes, et que, en face, il y avait un atelier de peinture transformé en gymnase, avec une barre fixe, un trapèze, des anneaux et de multiples accessoires disséminés parmi les fauteuils et les canapés.

À peine furent-ils introduits dans cette salle que quelque chose tomba d'en haut, de la verrière par laquelle le jour pénétrait. C'était un petit jeune homme qui riait et secouait, au-dessus d'un délicieux visage, une tignasse de cheveux roux ébouriffés. Sous son pyjama serré à la taille, Barnett reconnut Olga Vaubant. Elle s'écria aussitôt, avec des intonations faubouriennes :

« Tu sais, Béchoux, maman va très bien. Elle dort. Ma chère maman ! Quelle veine !

Elle piqua une tête qui la dressa sur ses deux bras tendus, les pieds en l'air, et elle chanta, d'une voix de contralto émouvante et enrouée : « Isidore... m'adore. Mais c'est Jaime... que j'aime. »

« Et j' t'aime bien aussi, mon brave Béchoux, dit-elle en se relevant. Oui, c'est chic à toi d'être venu si vite.

– Jim Barnett, un camarade, présenta Béchoux, qui essayait de tenir bon, mais dont l'œil humide et des tics nerveux trahissaient le désarroi.

– Parfait ! dit-elle. À vous deux, vous allez démêler toute cette histoire et me rendre ma chambre à coucher. Ça vous concerne. Ah ! à mon tour, je vous présente Del Prego, mon professeur de gymnastique, masseur, maquilleur, marchand de pommades et produits de beauté, qui fait fureur près de ces demoiselles de music-hall, et qui vous rajeunit et vous désarticule comme pas un. Salue, Del Prego. »

Del Prego s'inclina. Il avait des épaules larges, une peau cuivrée, une figure épanouie et l'allure d'un ancien clown. Il était habillé de gris, guêtré et ganté de blanc, et tenait à la main un chapeau de feutre clair. Et tout de suite, gesticulant, grasseyant, mêlant au français exotique dont il usait des mots d'espagnol, d'anglais et de russe, il voulut exposer sa méthode de dislocation progressive. Olga lui coupa la parole.

« Pas de temps à perdre. Qu'est-ce qu'il te faut comme renseignements, Béchoux ?

– Tout d'abord, dit Béchoux, fais-nous, voir ta chambre.

– Allons-y, et presto ! »

D'un bond, elle s'accrocha au trapèze, dont l'élan la jeta sur les deux anneaux, d'où elle dégringola devant la porte.

« Nous y sommes », dit-elle.

La chambre était absolument, radicalement vide. Lit, meubles, rideaux, gravures, glaces, tapis, bibelots, plus rien. Une chambre n'est pas plus nue où les déménageurs ont opéré.

Olga pouffa de rire.

« Hein ? L'ont-ils nettoyée ! Jusqu'à mon jeu de brosses en ivoire, qu'ils ont raflé ! On dirait qu'ils ont même emporté la poussière ! Et ce que j'y tenais à ma chambre ! Pur Louis XV... Achetée pièce par pièce !... Un lit où coucha la Pompadour ! ... Quatre gravures de Boucher ! ... Une commode signée ! ... Des merveilles, quoi ! ... Tout l'argent de ma tournée en Amérique y avait passé ! »

Elle fit un saut périlleux sur place, secoua sa chevelure et s'écria gaïement :

« Bah ! On s'en paiera une autre. Avec mes muscles en caoutchouc et ma voix éraillée, je n'suis pas en peine... Mais qu'est-ce que tu as à me reluquer ainsi, Béchoux ? On dirait toujours que tu vas t'évanouir à mes pieds ! Viens que je t'embrasse, et défile-moi tes questions, qu'on en finisse avant l'arrivée des types du Parquet. »

Béchoux prononça :

« Raconte ce qui s'est passé.

– Oh ! Ce n'est pas long, reprit-elle. Voilà. Hier soir, la demie de dix heures venait de sonner... Il faut vous dire que j'étais partie à huit heures avec Del Prego, qui m'accompagnait aux Folies-Bergère à la place de maman. Elle tricotait, maman. Donc la demie sonne. Tout à coup, un peu de bruit, du côté de ma chambre. Elle y court. À la lueur d'une lampe électrique, qui s'éteint aussitôt, elle avise un homme qui démonte le lit, et un autre qui lui dégringole sur la tête, et la renverse, tandis que le premier l'encapuchonne d'un tapis de table. Alors ils déménagent la pièce, l'un d'eux descendant les meubles au fur et à mesure. Maman ne bouge pas, ne crie pas. Elle entend une grosse auto qui démarre dans la rue, et puis elle tourne de l'œil.

– De sorte que, fit Béchoux, quand tu es revenue des Folies-Bergère... ?

– J'ai trouvé la porte d'en bas ouverte, la porte de cet appartement ouverte et maman évanouie. Tu penses, mon ahurissement !

– Les concierges ?

– Tu les connais. Deux bons vieux qui habitent là depuis trente ans et qu'un tremblement de terre ne dérangerait pas. Il n'y a que le coup de sonnette qui est capable de les réveiller la nuit. Or, ils jurent leurs grands dieux que, de dix heures du soir, heure à laquelle ils se sont endormis, jusqu'au matin, personne n'a sonné.

– Et par conséquent, dit Béchoux, qu'ils n'ont pas une seule fois tiré le cordon qui ouvre ?

– C'est ça même.

– Et les autres locataires ?

– Rien entendu, non plus.

– En fin de compte ?...

– En fin de compte, quoi ?

– Ton avis, Olga ? »

La jeune femme s'emporta.

« Tu en as de bonnes, toi ! Est-ce que c'est mon affaire d'avoir un avis ? Vrai, tu m'as l'air aussi godiche que les types du Parquet.

– Mais, fit-il interloqué, c'est à peine si on commence.

– Et tout ce que j'ai dit, bouffi, ça n' te suffit pas pour éclairer ta lanterne ? Si le dénommé Barnett est aussi gourde que toi, j' peux dire adieu à mon lit Pompadour. »

Le dénommé Barnett s'avança et lui demanda :

« Pour quel jour le désirez-vous, votre lit Pompadour, madame ?

– Comment ? » dit-elle en regardant avec surprise ce personnage un peu falot d'apparence et à qui elle n'avait accordé aucune attention.

Il spécifia d'un ton familier :

« Je voudrais savoir le jour et l'heure où vous désirez rentrer en possession de votre lit Pompadour et de toute votre chambre.

– Mais...

– Fixons la date. C'est aujourd'hui mardi. Mardi prochain, cela vous convient-il ? »

Elle ouvrait de grands yeux ronds et semblait suffoquée. Que signifiait cette proposition insolite ? Plaisanterie ou fanfaronnade ? Et tout à coup elle pouffa de rire.

« En voilà un rigolo ! D'où l'as-tu sorti, ton copain, Béchoux ? Eh bien, non, tu sais, il en a de l'estomac, le dénommé Barnett ! Une semaine ! On dirait qu'il l'a dans sa poche, mon lit Pompadour... Et tu t'imagines que je vais perdre mon temps avec des lascars comme vous ! »

Elle les poussa tous deux jusqu'au vestibule.

« Allons, décampez, et qu'on ne vous revoie plus. Je n'aime pas qu'on se paie ma tête. Quels farceurs que ces cocos-là ! »

La porte de l'atelier fut refermée bruyamment sur les deux cocos. Béchoux, désespéré, gémit :

« Il n'y a pas dix minutes qu'on est arrivé. »

Tranquillement, Barnett examinait le vestibule, tout en posant quelques questions à l'une des vieilles bonnes. Quand ils eurent descendu l'escalier, il entra dans la loge des concierges, qu'il interrogea également. Puis, une fois dehors, il sauta dans un taxi qui passait et donna son adresse de la rue de Laborde, tandis que Béchoux demeurerait tout ébaubi sur le trottoir.

Si Barnett avait du prestige aux yeux de Béchoux, Olga lui en imposait davantage encore, et il ne douta point que, selon l'expression d'Olga,



Barnett ne se fût tiré d'embarras par une promesse qui ne pouvait être qu'une farce.

Béchoux en eut la preuve le lendemain, quand il se rendit à l'Agence Barnett. Dans son fauteuil, les pieds sur son bureau, Barnett fumait.

« Si c'est comme ça que tu prends la chose à cœur, s'écria Béchoux furieux, nous risquons de patauger *ad æternum*. J'ai beau me démenier là-bas, les types du Parquet n'y fichent goutte. Moi non plus, d'ailleurs. On est bien d'accord sur certains points, par exemple qu'il y a impossibilité matérielle, même avec une fausse clef, de pénétrer dans la maison, si on ne vous ouvre pas de l'intérieur. Et comme il n'y avait personne à l'intérieur que l'on puisse soupçonner de complicité, on arrive bien à ces deux conclusions inévitables : 1° Que l'un des deux cambrioleurs se trouvait dans la maison dès la fin de la journée précédente et qu'il a ouvert à son complice ; 2° Qu'il n'avait pu s'introduire sans être vu par l'un des concierges, puisque la porte de la maison reste toujours fermée. Mais qui est entré ? Qui servit d'introducteur ? Mystère. Alors ? »

Barnett ne se départit pas de son silence. Il paraissait absolument étranger à l'affaire. Et Béchoux continuait :

« On a établi la liste des quelques personnes venues la veille. Pour chacune d'elles, les concierges sont aussi catégoriques : toute personne entrée est ressortie. Donc aucun indice, et le cambriolage, que l'on suit dans ses diverses phases, et qui a été accompli avec des moyens si simples et une telle audace, demeure absolument inexplicable en ce qui concerne son origine même. Hein, qu'en dis-tu, de cette affaire ? »

Barnett s'étira, sembla revenir à la réalité et prononça :

« Elle est délicieuse.

– Qui ? Quoi ? Qui est-ce qui est délicieuse ?

– Ta femme.

– Hein ?

– Aussi délicieuse dans la vie que sur la scène. Une animation ! Une exubérance ! Un vrai gamin de Paris... Et avec ça, du goût et de la délicatesse ! L'idée de mettre ses économies dans l'achat d'un lit Pompadour, n'est-ce pas charmant ? Béchoux, tu ne mérites pas ta veine. »

Béchoux bougonna :

« Ma veine, il y a beau temps qu'elle s'est évanouie.

– Après avoir duré ?...

– Un mois.

– Et tu te plains ? »

Le samedi, Béchoux revint à la charge. Barnett fumait, rêvassait et ne répondait pas. Enfin, le lundi, Béchoux apparut, découragé.

« Ça ne marche pas, grogna-t-il. Tous ces types-là sont idiots. Et pendant ce temps, le lit Pompadour et la chambre d'Olga doivent filer vers quelque port d'où ils seront expédiés à l'étranger et vendus un jour ou l'autre. De quoi ai-je l'air, moi, inspecteur de police, vis-à-vis d'Olga ? D'un imbécile. »

Il observa Barnett, qui regardait la fumée de sa cigarette tourbillonner vers le plafond, et il s'indigna.

« Ainsi, nous luttons contre des adversaires formidables, tels que tu n'en as jamais rencontré... des gens qui agissent avec une méthode particulière, un truc tellement au point qu'ils ont déjà dû l'employer et le perfectionner... et ça te laisse calme ? On voit, à n'en pas douter, qu'ils ont introduit quelqu'un dans la place, et tu n'essaies pas d'éclaircir leur manigance ?

– Il y a en elle, dit Barnett, quelque chose qui me plaît plus que tout.

– Quoi ? fit Béchoux.

– Son naturel, sa spontanéité. Pas de cabotinage. Olga dit ce qu'elle pense, agit selon son instinct et vit selon sa fantaisie. Je te le répète, Béchoux, c'est une créature délicieuse.

Béchoux frappa la table d'un grand coup de poing.

« Sais-tu pour quoi tu passes à ses yeux ? Pour un crétin. Quand elle parle de toi avec Del Prego, ils rigolent à se tenir les côtes. Barnett le crétin... Barnett le bluffeur... »

Barnett soupira :

« Pénible adjectif ! Que faire pour ne plus le mériter ?

– C'est demain mardi. Il faut rendre le lit Pompadour, comme tu l'as promis.

– Fichtre, je ne sais malheureusement pas où il se trouve. Donne-moi donc un conseil, Béchoux.

– Fais arrêter les cambrioleurs. Par eux tu sauras la vérité.

– Ça, c'est plus facile, dit Barnett. Tu as un mandat ?

– Oui.

– Et des hommes à ta disposition ?

– Je n’aurais qu’à téléphoner à la Préfecture.

– Téléphone donc qu’on t’envoie aujourd’hui deux gaillards près du Luxembourg, sous les galeries de l’Odéon. »

Béchoux tressauta.

« Tu te fiches de moi ?

– Pas du tout. Mais crois-tu que je veuille passer pour un crétin aux yeux d’Olga Vaubant ? Et puis, quoi ! N’ai-je pas l’habitude de tenir mes engagements ? »

Béchoux réfléchit quelques secondes. Il avait l’impression soudaine que Barnett parlait sérieusement et que, depuis six jours, étendu dans son fauteuil, il n’avait point cessé de songer à l’énigme. Ne disait-il pas souvent qu’il y a des cas où la réflexion vaut mieux que toute enquête ?

Sans plus interroger, Béchoux demanda au téléphone un de ses amis, un nommé Albert, qui était le collaborateur le plus direct du chef de la Sûreté. Il fut convenu que deux inspecteurs seraient dirigés sur l’Odéon.

Barnett se leva et s’apprêta. Il était trois heures. Ils partirent.

« Nous allons dans le quartier d’Olga ? fit Béchoux.

– Dans la maison même.

– Mais pas chez elle ?

– Chez les concierges. »

Ils s’installèrent, en effet, au fond de la loge, après que Barnett eut recommandé aux concierges de ne pas souffler mot et de ne rien faire qui pût donner à croire que quelqu’un fût auprès d’eux. Un grand rideau qui cachait le lit les dissimula. De chaque côté, l’un et l’autre pouvaient voir toute personne à qui l’on aurait tiré le cordon, soit pour entrer, soit pour sortir.

Le prêtre du premier étage passa, puis une des vieilles bonnes d’Olga, qui allait en course, un panier sous le bras.

« Qui diable attendons-nous ? murmura Béchoux. Quel est ton but ?

– De t’apprendre ton métier.

– Mais...

– Ferme. »

À trois heures et demie entra Del Prego. Gants blancs, guêtres blanches, complet gris, chapeau clair. Il dit bonjour de la main aux concierges et monta. C’était l’heure où commençait la leçon de gymnastique quotidienne.

Quarante minutes plus tard, il sortait de nouveau et rentrait avec un paquet de cigarettes qu'il était allé acheter. Gants blancs... guêtres blanches...

Puis trois personnes quelconques défilèrent. Et soudain, Béchoux chuchota :

« Tiens, le voilà qui rentre encore, pour la troisième fois. Par où donc était-il ressorti ?

– Mais, par cette porte, je suppose.

– Il me semble que non, cependant, déclara Béchoux, moins affirmatif... à moins que nous ayons mal observé... Qu'en penses-tu, Barnett ? »

Barnett écarta le rideau et répondit :

« Je pense qu'il est temps d'agir. Va retrouver tes collègues, Béchoux.

– Je les amène ?

– Oui.

– Et toi ?

– Moi, je monte.

– Tu m'attends ?

– Pour quoi faire ?

– Mais enfin, qu'y a-t-il ?

– Tu le verras. Postez-vous tous les trois au second étage. On vous appellera.

– Alors tu marches ?

– À fond.

– Contre qui ?

– Contre des bonshommes qui n'ont pas froid aux yeux, je te le jure. Galope. »

Béchoux s'en alla. Barnett, comme il l'avait annoncé, monta les trois étages et sonna. On l'introduisit dans la salle de gymnastique où Olga achevait sa leçon sous la surveillance de Del Prego.

« Tiens, l'intrépide M. Barnett ! s'écria Olga du haut d'une échelle de corde, le tout-puissant M. Barnett. Eh bien, monsieur Barnett, m'apportez-vous mon lit Pompadour ?

– À peu de chose près, madame. Mais je ne vous gêne pas ?

– Au contraire. »

D'une agilité incroyable, méprisant le danger, elle exécuta comme en se jouant les mouvements que Del Prego lui indiquait d'une voix brève. Le professeur approuvait, critiquait, et parfois donnait l'exemple, lui-même acrobate exercé, mais plus violent que souple, et soucieux, eût-on dit, de montrer sa force qui semblait prodigieuse.

La leçon terminée, il enfila son veston, boutonna ses guêtres blanches, prit ses gants blancs et son chapeau clair.

« À ce soir, au théâtre, madame Olga.

– Tu ne m'attends donc pas aujourd'hui, Del Prego ? Tu m'y aurais conduite, puisque maman est absente.

– Pas possible, madame Olga. J'ai une séance avant de dîner. »

Il se dirigea vers la sortie, mais il dut s'arrêter. Barnett se trouvait entre la porte et lui.

« Quelques mots seulement, cher monsieur, dit Barnett, puisque le hasard favorable me met en votre présence.

– Je regrette vivement ; mais...

– Dois-je me présenter encore ? Jim Barnett, détective privé de l'Agence Barnett et Cie, un ami de Béchoux. »

Del Prego fit un pas en avant :

« Toutes mes excuses, monsieur, mais je suis un peu pressé.

– Oh ! Une minute, pas davantage, le temps de faire appel à vos souvenirs.

– À propos de quoi ?

– À propos d'un certain Turc...

– Un Turc ?

– Oui, qui s'appelle Ben-Vali. »

Le professeur hocha la tête et répondit :

« Ben-Vali ? Je n'ai jamais entendu ce nom.

– Peut-être celui d'un certain Avernoff vous serait-il connu ?

– Pas davantage. Quels étaient ces messieurs ?

– Deux assassins. »

Il y eut un court silence, puis Del Prego dit en riant :

« Ce sont des sortes de personnages que je n'aime pas beaucoup fréquenter.

– On prétend, au contraire, dit Barnett, que vous connaissiez ceux-là intimement. »

Del Prego le toisa des pieds à la tête et mâchonna :

« Qu'est-ce que tout cela signifie ? Expliquez-vous donc ! Les charades m'ennuient.

– Asseyez-vous, monsieur Del Prego. Nous parlerons plus à l'aise. »

Del Prego répliqua par un geste d'impatience. Olga s'était rapprochée des deux hommes, jolie et curieuse, toute menue dans son costume de gymnastique.

« Assieds-toi, Del Prego. Pense donc qu'il s'agit de mon lit Pompadour.

– Justement, dit Barnett. Et croyez bien, monsieur Del Prego, que je ne vous propose aucune charade. Seulement, dès ma première visite ici, après le cambriolage, je n'ai pu m'empêcher d'évoquer deux faits divers dont on a beaucoup parlé dans le temps, et à propos desquels j'aimerais bien connaître votre avis. Quelques minutes suffiront. »

Barnett n'avait plus du tout son attitude ordinaire de subalterne. Le ton de sa voix prenait une autorité à laquelle on ne pouvait se soustraire. Olga Vaubant en était tout impressionnée. Del Prego fut dominé et grogna :

« Dépêchez-vous.

– Voici. »

Et Barnett commença :

« Il y a trois ans, un bijoutier en appartement, qui demeurait avec son père à l'étage supérieur d'un vaste immeuble situé au cœur de Paris, M. Saurois, était en relations d'affaires avec un certain Ben-Vali, lequel, coiffé d'un turban et vêtu d'un costume de Turc à culottes bouffantes, trafiquait sur les pierres précieuses de second ordre, topazes orientales, perles baroques, améthystes, *etc.* Le soir d'un jour où Ben-Vali était monté plusieurs fois chez lui, le bijoutier Saurois, en revenant du théâtre, trouva son père poignardé et ses coffrets à bijoux entièrement vides. Or, l'enquête prouva que le crime avait été commis, non pas par Ben-Vali lui-même, lequel excipa d'un alibi indiscutable, mais par quelqu'un que Ben-Vali avait dû amener dans l'après-midi. Il fut, du reste, impossible de mettre la main sur ce quelqu'un, et non plus sur le Turc. L'affaire fut classée. Vous vous le rappelez ?

– Il n'y a que deux ans que je suis arrivé à Paris, répliqua Del Prego. En outre, je ne vois pas l'intérêt... »

Jim Barnett continua :

« Dix mois auparavant, autre crime du même genre, dont la victime fut un collectionneur de médailles, M. Davoul, et dont l'auteur avait été certainement amené chez lui et caché par le comte Avernoff, Russe à bonnet d'astrakan et à longue redingote.

– Je me souviens, dit Olga Vaubant, qui était très pâle.

– Tout de suite, reprit Barnett, je crus apercevoir entre ces deux faits et le cambriolage de la chambre Pompadour, non pas une analogie frappante, mais un certain air de famille. Le vol commis aux dépens du bijoutier Saurois par l'assassin Ben-Vali et le vol commis aux dépens du collectionneur Davoul avaient été effectués par deux étrangers, et grâce à un procédé que l'on retrouvait ici, c'est-à-dire grâce à l'introduction préalable d'un ou deux complices chargés de la besogne. Mais quelle était la caractéristique de ce procédé ? Voilà ce que je ne vis pas du premier coup, et voilà ce à quoi je me suis acharné depuis plusieurs jours dans le silence et la solitude. Avec les deux éléments que je possédais, crime Ben-Vali et crime Avernoff, il fallait établir l'idée générale d'un système qui avait dû être appliqué dans bien d'autres circonstances que j'ignorais.

– Et vous avez trouvé ? demanda Olga d'une voix passionnée.

– Oui. Et j'avoue que l'idée est rudement belle. C'est de l'art, et je m'y connais, de l'art neuf, original, et qui ne doit rien à personne... du grand art ! Tandis que la tourbe des cambrioleurs et des assassins agit en sourdine et s'introduit furtivement, ou envoie d'avance des complices : ouvriers plombiers, garçons livreurs, ou autres, qui se faufilent dans les maisons, ceux-là font leurs affaires en plein jour, la tête haute. Plus on les voit et mieux ça vaut. Ils pénètrent publiquement dans la maison, dont ils sont les familiers, où on a l'habitude de les voir. Et puis, au jour fixé, ils en sortent... Et ils entrent de nouveau... Et ils ressortent... Et ils re-entrent... Et puis, quand le chef de la bande est à l'intérieur, voilà quelqu'un qui rapplique, quelqu'un qui n'est pas celui qu'on a vu aller et venir, mais qui a tellement son apparence que l'on croit que c'est lui. Est-ce admirable ? »

Barnett s'adressait à Del Prego et lui lançait ardemment :

« C'est du génie, Del Prego, oui, du génie. Un autre, je le répète, tente le coup en tâchant de passer inaperçu, comme un rat d'hôtel, en s'habillant de couleurs neutres et d'une manière qui n'attire pas l'attention. Eux, ils ont compris qu'ils devaient se faire remarquer. Si un Russe à bonnet de fourrure, si un Turc à culottes bouffantes passe quatre fois le jour dans un

escalier, personne ne comptera qu'il est entré une fois de plus qu'il n'est sorti. Or, la cinquième fois, c'est le complice qui est entré. Et personne ne s'en doute. Voilà le procédé. Chapeau bas ! Celui qui l'a imaginé et qui l'applique ainsi est un maître, et je pose en fait qu'un maître de cette envergure ne se retrouve pas deux fois. Pour moi, Ben-Vali et le comte Avernoff ne font qu'un, et alors n'est-il pas légitime de se dire que celui-là est apparu une troisième fois, sous une troisième forme, dans l'affaire qui nous occupe ? Russe d'abord, puis Ottoman... puis... qui pourrions-nous apercevoir ici ayant cette même qualité d'étranger et s'habillant de cette même façon particulière ? »

Une pause. Olga avait eu un geste indigné. Elle comprenait tout à coup le but où tendait Barnett depuis le début de ses explications, et elle protesta.

« Ça, non. Il y a là une insinuation contre laquelle je me révolte. »

Del Prego sourit, d'un air indulgent.

« Laissez donc, madame Olga... M. Barnett s'amuse...

– Évidemment, Del Prego, dit Barnett, je m'amuse, et vous avez bien raison de ne pas prendre au sérieux mon petit roman d'aventures, du moins avant d'en connaître le dénouement. Certes, je le sais bien, vous êtes étranger, vous vous habillez de manière à vous faire remarquer, gants blancs... guêtres blanches... Certes, vous avez un masque mobile, apte aux transformations, et qui vous aiderait, plus qu'un autre, à passer du Russe au Turc, et du Turc au rastaquouère. Certes, vous êtes un familier de la maison, et vos multiples fonctions vous appellent ici plusieurs fois par jour. Mais enfin, votre réputation d'honnête homme est inattaquable, et Olga Vaubant répond de vous. Aussi n'est-il aucunement question de vous accuser. Mais que faire ? Vous comprenez mon embarras ? Le seul coupable possible était vous, or, vous ne pouvez pas être coupable. N'est-ce pas, Olga Vaubant ?

– Non, non, dit-elle, les yeux brillants de fièvre et d'anxiété. Alors, qui accuser ? Quel moyen employer ?

– Un moyen très simple.

– Lequel ?

– J'ai tendu un piège.

– Un piège ? Mais comment ? »

Jim Barnett demanda :

« Vous avez eu avant-hier un coup de téléphone du baron de Laureins ?

– Oui, en effet.



- Lequel est venu vous voir hier ?
- Oui... oui...
- Et qui vous a apporté un lourd coffret d'argenterie aux armes de la Pompadour ?
- Le voici sur cette table.
- Le baron de Laureins, qui est ruiné, cherche à vendre ce coffret qu'il tient de ses ancêtres d'Étioles, et vous l'a laissé en dépôt jusqu'à demain mardi.
- Comment le savez-vous ?
- C'est moi, le baron. Vous avez donc montré et fait admirer cette merveilleuse argenterie autour de vous ?
- Oui.
- D'autre part, votre mère a reçu de province un télégramme la suppliant de venir auprès d'une sœur malade ?
- Qui vous l'a dit ?
- C'est moi qui ai envoyé le télégramme. Donc, votre mère partie le matin, le coffret placé dans cette pièce jusqu'à demain, quelle tentation, pour celui de vos familiers qui a réussi le cambriolage de votre chambre, de recommencer son coup d'audace et d'escamoter, ce qui est beaucoup plus facile, ce coffret d'argenterie. »
- Olga prit peur subitement et s'écria :
- « Et la tentative a lieu ce soir ?
- Ce soir.
- Mais c'est effrayant ! » dit-elle d'une voix tremblante.
- Del Prego, qui avait écouté sans broncher, se leva et dit :
- « Il n'y a rien là d'effrayant, madame Olga, puisque vous êtes avertie. Il suffit de prévenir la police. Si vous le permettez, j'y vais de ce pas.
- Fichtre non ! protesta Barnett. J'ai besoin de vous, Del Prego.
- Je ne vois guère en quoi je puis vous être utile.
- Comment ! Mais pour l'arrestation du complice.
- Nous avons le temps, puisque le coup est pour ce soir.
- Oui, mais rappelez-vous que le complice est introduit d'avance.
- Il serait donc déjà entré ?
- Depuis une demi-heure.
- Allons donc ! Depuis mon arrivée ?
- Depuis votre seconde arrivée.

- C’est incroyable.
- Je l’ai vu passer, comme je vous vois.
- Il se cacherait donc dans cet appartement ?
- Oui.
- Où ?

Barnett tendit le doigt vers la porte.

« Là. Il y a dans le vestibule un placard encombré de vêtements et de robes, où l’on n’a guère l’occasion de pénétrer l’après-midi. Il y est.

- Mais il n’a pas pu entrer seul ?
- Non.
- Qui lui a ouvert ?
- Toi, Del Prego. »

Certes, il était visible, depuis le début de la conversation, que toutes les paroles de Barnett visaient le professeur de gymnastique, et que toutes constituaient des allusions de plus en plus précises. Cependant la brusquerie de l’attaque fit sursauter Del Prego. Son visage exprima le tumulte des sentiments qui s’entrechoquaient en lui et qu’il avait pu dissimuler jusque-là : fureur, inquiétude, envie forcenée d’agir... Barnett, devinant son hésitation, en profita pour courir dans le vestibule et pour extraire de son placard un homme qu’il poussa vers l’atelier.

« Ah ! s’écria Olga. C’était donc vrai ? »

L’homme, de même taille que Del Prego, était vêtu de gris comme lui et guêtré de blanc comme lui. Même sorte de visage gras et mobile.

« Vous oubliez votre chapeau et vos gants, monseigneur », dit Barnett qui lui colla sur la tête un feutre clair et lui tendit ses gants blancs.

Olga, stupéfaite, s’éloignait pas à pas, et, sans quitter des yeux les deux hommes, montait à reculons les degrés d’une échelle. Elle se rendait compte soudain de ce qu’était Del Prego et des dangers qu’elle avait courus près de lui.

« Hein, lui dit Barnett en riant, c’est drôle ? Ils ne se ressemblent pas comme des jumeaux, mais avec leur stature pareille, leur visage d’anciens clowns, et surtout leur accoutrement identique, c’est tout à fait comme des frères. »

Les deux complices revenaient peu à peu de leur désarroi. Somme toute, ils n’avaient en face d’eux, qui étaient forts et puissants, qu’un seul

adversaire, lequel faisait piètre figure avec sa redingote étriquée et son aspect de petit employé de commerce.

Del Prego bredouilla une phrase en langue étrangère que Barnett interpréta aussitôt.

« Pas la peine de parler russe, dit-il, pour demander à ton acolyte s'il a son revolver... »

Del Prego tressaillit de rage et dit quelques mots dans une autre langue.

« Tu joues de malheur ! s'exclama Barnett. Je connais le turc comme ma poche ! Et puis, j'aime autant te prévenir : dans l'escalier, il y a Béchoux, que tu connais, le mari d'Olga, et deux de ses camarades. Une détonation et ils surgissent. »

Del Prego et l'autre échangèrent un coup d'œil. Ils se sentaient perdus. Cependant ils étaient de ceux qui ne lâchent pas prise avant d'avoir touché des deux épaules, et, immobiles en apparence, par déplacements imperceptibles, ils se rapprochèrent de Barnett.

« À la bonne heure ! s'écria celui-ci, la lutte à bras-le-corps... la lutte acharnée... Et alors une fois que je serai hors de combat, vous essaierez de brûler la politesse à Béchoux. Attention, madame Olga ! Vous allez assister à quelque chose de splendide ! Les deux colosses contre le gringalet. Les deux Goliath contre David... Vas-y donc, Del Prego ! Plus vite que ça ! Allons, un peu de courage ! Saute-moi à la gorge ! »

Trois pas les séparaient. Les deux bandits crispèrent leurs doigts. Une seconde de plus, et ils s'élançaient.

Barnett les prévint. Il piqua une tête sur le parquet, saisit chacun d'eux par une jambe et les renversa comme des mannequins. Avant même qu'ils eussent le temps de se défendre, ils sentirent que leurs têtes étaient clouées par une main qui leur parut plus implacable qu'un crampon de fer. Ils râlèrent tout de suite. Ils étouffaient. Leurs bras n'avaient plus la moindre force.

« Olga Vaubant, dit Barnett avec un calme surprenant, ayez l'obligeance d'ouvrir et d'appeler Béchoux. »

Olga se laissa tomber de son échelle et courut vers la porte aussi vite que le lui permettaient ses forces défaillantes.

« Béchoux ! Béchoux ! » cria-t-elle.

Et, rentrant avec l'inspecteur, pleine à la fois d'enthousiasme et d'effroi, elle lui dit :

« Ça y est ! Il les a « torpillés », à lui tout seul ! Si jamais j'aurais cru ça de lui ! ... »

– Tiens, dit Barnett à Béchoux, voilà tes deux clients. Tu n'as qu'à leur passer la chaîne au poignet, afin que je les laisse respirer, les pauvres diables ! Non, ne les serre pas trop, Béchoux ! Je t'assure qu'ils seront raisonnables. N'est-ce pas, Del Prego ? On n'a pas envie de rouspéter ?... »

Il se releva, baisa la main d'Olga, qui le contemplait d'un œil ébaubi, puis s'écria gaiement :

« Ah ! Béchoux, quelle belle chasse aujourd'hui ! Deux grands fauves, parmi les plus grands et les plus rusés ! Del Prego, tous mes compliments pour la façon dont tu travailles. »

Du bout de ses doigts raidis, il lançait de petites pointes amicales dans la poitrine du professeur, que Béchoux tenait solidement à l'aide d'un cabriolet, et il continuait avec une joie croissante :

« C'est du génie, je le répète. Tiens, tout à l'heure, dans la loge des concierges où nous guettions, j'ai bien vu, moi qui connaissais ton truc, que le dernier arrivant n'était pas toi. Mais Béchoux, après une seconde d'incertitude, est tombé dans le panneau et a cru que ce monsieur à guêtres blanches, à gants blancs, à chapeau clair et à veston gris, était bien le Del Prego qu'il avait vu passer plusieurs fois, ce qui permit au Del Prego numéro deux de monter tranquillement, de se glisser par la porte que tu n'avais pas refermée et de filer dans le placard. Exactement comme au soir où la chambre à coucher s'évanouissait dans les ténèbres... Et tu oserais me dire que tu n'as pas de génie ? »

Décidément, Barnett ne pouvait plus contenir sa joie exubérante. Un bond formidable le mit à cheval sur le trapèze, d'où il sauta sur une perche immobile autour de laquelle il tourna comme une girouette. Il attrapa la corde à nœuds, puis les anneaux, puis l'échelle, tout cela dans un mouvement vertigineux, comparable aux pirouettes d'un singe dans sa cage. Et rien n'était plus comique que les basques de sa vieille redingote qui flottaient et virevoltaient derrière lui, raides et ridicules.

Olga, de plus en plus confondue, le retrouva soudain planté devant elle.

« Tâtez mon cœur, jolie dame... Aucune précipitation, n'est-ce pas ? Et mon crâne ? Pas une goutte de sueur. »

Il saisit l'appareil téléphonique et demanda un numéro :

« La Préfecture de police, s'il vous plaît... Service des recherches... à la Sûreté... Ah ! C'est toi, Albert ? C'est moi, Béchoux. Tu ne reconnais pas ma voix ? N'importe ! Préviens que l'inspecteur Béchoux a arrêté deux assassins qui sont les auteurs du cambriolage Olga Vaubant. »

Il tendit la main à Béchoux.

« Toute la gloire pour toi, mon vieux. Madame, je vous salue. Tu as l'air de me faire grise mine, Del Prego ? »

Del Prego bougonna :

« Je pense qu'il n'y a qu'un type capable de me rouler ainsi.

– Qui donc ?

– Arsène Lupin. »

Barnett s'exclama :

« À la bonne heure, Del Prego, voilà de la fine psychologie. Ah ! Toi, tant que tu ne « perdras pas la tête », il y aura de la ressource ! Seulement, voilà, elle ne colle plus très bien à tes épaules. »

Il éclata de rire, salua Olga et sortit d'un pas léger en chantonnant :

« Isidore m'adore. Mais c'est Jaime... que j'aime. »

Le lendemain, Del Prego, harcelé de questions et accablé de preuves, désignait le hangar de banlieue où il avait enfermé la chambre à coucher d'Olga Vaubant. C'était un mardi. Barnett avait tenu sa promesse.

Durant quelques jours, Béchoux fut obligé de se rendre en province pour son service. En revenant, il trouvait un mot de Barnett :

*« Avoue que j'ai été chic ! Pas un sou de bénéfice dans l'affaire ! Aucun de ces prélèvements qui t'affligent ! Mais, d'un autre côté, quelle récompense si je garde ton estime ! ... »*

L'après-midi, Béchoux, résolu à rompre toute relation avec Barnett, se dirigea vers l'agence de la rue de Laborde.

Elle était close et barrée d'une affiche :

*Fermée pour cause de flirt.*

*Réouverture après la lune de miel.*

« Que diable cela veut-il dire ? » grogna Béchoux, non sans une inquiétude secrète.

Il courut chez Olga. Porte close également. Il courut aux Folies-Bergère. Là on lui annonça que la grande artiste avait payé un dédit important et venait de partir en voyage.

« Crénom de crénom ! bredouilla Béchoux quand il fut dans la rue. Est-ce que ce serait possible ? À défaut d'un prélèvement en argent, aurait-il profité de sa victoire, et s'est-il permis de séduire... ? »

Épouvantable soupçon ! Détresse sans pareille ! Comment savoir ? Ou plutôt, comment agir pour ne pas savoir et pour ne pas acquérir une certitude que Béchoux craignait plus que tout ?

Mais, hélas ! Barnett ne lâchait pas sa proie. Et, à diverses reprises, Béchoux reçut des cartes postales illustrées et annotées avec un enthousiasme délirant :

*« Ah ! Béchoux, un clair de lune à Rome ! Béchoux, si jamais tu aimes, viens en Sicile... »*

Et Béchoux grinçait des dents :

« Gredin ! Je t'ai tout pardonné. Mais cela, jamais. À bientôt la revanche ! ... »

## *Béchoux arrête Jim Barnett*

### Table des matières

Béchoux s'engouffra sous la voûte de la Préfecture, traversa des cours, monta des escaliers, et, sans même frapper, ouvrit une porte, se rua vers son chef direct, et balbutia, la figure décomposée par l'émotion :

« Jim Barnett est dans l'affaire Desroques ! Je l'ai vu devant la maison du député Desroques, de mes yeux vu.

– Jim Barnett ?

– Oui, le détective dont je vous ai parlé plusieurs fois, chef, et qui a disparu depuis quelques semaines.

– Avec la danseuse Olga ?

– Oui, mon ancienne femme, s'écria Béchoux, emporté par la colère.

– Et alors ?

– Je l'ai filé.

– Sans qu'il s'en doute ?

– Un homme filé par moi ne s'en doute jamais, chef. Et cependant, tout en ayant l'air de flâner, il en prenait des précautions, le brigand ! Il a contourné la place de l'Étoile, il a suivi l'avenue Kléber et il s'est arrêté au rond-point du Trocadéro, près d'une femme assise sur un banc, une sorte de bohémienne, jolie, pittoresque avec son châle de couleur et le casque de ses cheveux noirs. Au bout d'une minute ou deux, ils ont parlé, sans remuer les lèvres presque, et en désignant du regard, plusieurs fois, une maison située au coin de l'avenue Kléber et de la place. Puis il s'est levé et il a pris le métro.

– Toujours filé par vous ?

– Oui. Malheureusement un train passait, dans lequel je n'ai pu, moi, monter à temps. Quand je suis revenu au rond-point, la bohémienne était partie.

– Mais cette maison qu'ils surveillaient, vous y avez été ?

– J'en arrive, chef. »

Et Béchoux scanda pompeusement :

« Au quatrième étage de cette maison, dans un appartement meublé, habite, depuis quatre semaines, le père de l'inculpé, le général en retraite Desroques, lequel, comme vous le savez, est venu de province pour défendre son fils accusé de rapt, de séquestration et d'assassinat. »

La phrase fit de l'effet, et le chef reprit :

« Vous vous êtes présenté chez le général ? »

– Il m'a ouvert lui-même la porte, et tout de suite, je lui ai exposé la petite scène à laquelle j'avais assisté. Il n'en fut pas surpris. La veille, une bohémienne était venue le voir et lui avait offert ses services de chiromancienne et de tireuse de cartes. Elle lui demandait trois mille francs et devait attendre la réponse aujourd'hui, sur la place du Trocadéro, entre deux et trois heures. Au premier signal, elle serait montée.

– Et que proposait-elle ?

– Elle se faisait fort de découvrir et d'apporter la fameuse photographie.

– La photographie que nous cherchons inutilement ? s'exclama le chef.

– Celle-là même, celle qui confondrait ou sauverait le député Desroques, selon qu'on se place au point de vue de l'accusation ou au point de vue de la défense représentée par le père. »

Un long silence suivit. Et le chef murmura, d'une voix de confiance :

« Vous savez, Béchoux, quel prix nous attachons à la possession de cette photographie ? »

– Je le sais.

– Plus encore que vous ne pouvez le savoir. Il faut, vous entendez, Béchoux, il faut que cette photographie passe par nos mains avant d'être livrée au Parquet. »

Et il ajouta, plus bas encore :

« La police d'abord... »

Béchoux répliqua, du même ton solennel :

« Vous l'aurez, chef, et je vous livrerai en même temps le détective Barnett. »

Un mois auparavant, le financier Véraldy, un des rois de Paris, grâce à sa fortune, à ses relations politiques, à la hardiesse et au succès de ses entreprises, avait attendu vainement sa femme à l'heure du déjeuner. Le soir, elle n'était pas encore rentrée, et, de toute la nuit, on ne la vit point. La police fit des recherches, et l'on établit de la façon la plus précise que



Christiane Véraldy, qui demeurait près du Bois de Boulogne et s'y promenait chaque matin, avait été accostée par un monsieur dans une allée déserte et entraînée par lui vers une automobile fermée que l'agresseur emmenait aussitôt, à grande allure, du côté de la Seine.

Le monsieur, dont personne n'avait discerné le visage, et qui semblait jeune de tournure, était vêtu d'un pardessus gros bleu et coiffé d'une cape noire. Pas d'autre indication.

Deux jours s'écoulèrent. Aucune nouvelle.

Puis, coup de théâtre. Une fin d'après-midi, des paysans qui travaillaient non loin de la route de Chartres à Paris, aperçurent une automobile qui filait avec une rapidité extraordinaire. Soudain, des clameurs. Ils eurent la vision d'une portière qui s'ouvre et d'une femme qui est projetée dans le vide.

Ils s'élancèrent aussitôt.

En même temps, la voiture montait sur le talus, entraînait dans une prairie, s'accrochait à un arbre et capotait. Un monsieur, sain et sauf par miracle, en surgissait, qui se mettait à courir vers la femme.

Elle était morte. Sa tête avait porté sur un tas de cailloux.

On la transporta jusqu'au bourg voisin et l'on avertit la gendarmerie. Le monsieur ne fit aucune difficulté pour donner son nom : c'était le député Jean Desroques, parlementaire considérable et chef de l'opposition. La victime n'était autre que Mme Véraldy.

Tout de suite la bataille s'engagea, ardente et haineuse de la part du mari, non moins ardente peut-être du côté de la justice, que stimulaient certains ministres intéressés à la perte du député Desroques. L'enlèvement ne faisait aucun doute, puisque Jean Desroques était vêtu de bleu et coiffé d'une cape noire comme l'agresseur de Christiane Véraldy. Quant à l'assassinat, le témoignage des paysans était catégorique ils avaient vu le bras de l'homme qui poussait la femme. La levée de l'immunité parlementaire fut demandée.

L'attitude de Jean Desroques donnait à l'accusation une force singulière. Sans détours, il avoua le rapt et la séquestration. Mais il opposa un démenti absolu au témoignage des paysans. Selon lui, Mme Véraldy avait sauté d'elle-même hors de la voiture, et il avait fait l'impossible pour la retenir.

Sur les motifs de ce suicide, sur les circonstances de l'enlèvement, sur ce qui s'était passé durant les deux jours de l'absence, sur les régions

parcourues, sur les péripéties qui avaient précédé le dénouement tragique, il se tut obstinément.

On ne put établir où et comment il avait connu Mme Véraldy, et même si elle le connaissait, puisque le financier Véraldy n'avait jamais eu l'occasion de lui serrer la main.

Si on le pressait de questions, il répondait :

« Je n'ai rien de plus à dire. Croyez ce que vous voudrez. Faites de moi ce qu'il vous plaira. Quoi qu'il arrive, je ne dirai rien. »

Et il ne se présenta pas devant la commission de la Chambre des députés.

Le lendemain, lorsque les agents de la police, parmi lesquels Béchoux, vinrent sonner à la porte de son domicile, il ouvrit lui-même et déclara :

« Je suis prêt à vous suivre, messieurs. »

On fit une perquisition minutieuse. Dans la cheminée de son cabinet de travail, un monceau de cendres attestait que beaucoup de papiers avaient été brûlés. On fouilla les tiroirs. On vida les meubles. On secoua les livres de la bibliothèque. On ficela des liasses de documents.

Jean Desroques suivait d'un œil indifférent cette fastidieuse besogne. Un seul incident marqua la scène, mais violent et significatif. Béchoux, plus habile que ses collègues, ayant saisi dans un vide-poches un mince rouleau de papier qui semblait traîner là par hasard, et cherchant à l'examiner, Jean Desroques bondit et le lui arracha des mains.

« Vous voyez bien que ça n'a aucune importance ! C'est une photographie... une vieille photographie décollée de son carton. »

Béchoux réagit avec d'autant plus de vigueur que l'agitation de Desroques lui paraissait plus anormale, et il voulut reprendre le rouleau. Mais le député sortit en courant, ferma la porte derrière lui et passa dans l'antichambre voisine où veillait un gardien de la paix. Béchoux et ses camarades l'y rejoignirent aussitôt. Il y eut discussion. On visita les poches de Jean Desroques ; le rouleau de papier qui contenait la photographie n'y était pas. On questionna le gardien de la paix : il avait barré le passage du fugitif et, pour ce qui était du document cherché, n'avait rien vu. Mis sous mandat, le député Desroques fut emmené.

Voilà le drame, dans ses lignes essentielles. Il fit tant de bruit à l'époque (un peu avant la grande guerre) qu'il est inutile de rappeler des détails que personne n'ignore et de noter les phases d'une instruction judiciaire qui

n'aurait abouti à aucun résultat sans l'intervention de Béchoux. Il ne s'agit nullement ici de démêler l'affaire Desroques, mais de mettre en relief l'épisode secret qui en provoqua le dénouement public, tout en terminant le duel de Béchoux contre son adversaire, le détective Barnett.

Cette fois, Béchoux avait au moins un gros atout, puisqu'il voyait dans le jeu de Barnett, qu'il connaissait la manière dont celui-ci allait attaquer, et que la partie se jouait sur le terrain même dont Béchoux prenait possession. Le lendemain, en effet, annoncé par le préfet de Police lui-même, il sonnait chez le général Desroques.

Un domestique, à gros ventre, l'air d'un notaire de province dans sa redingote noire, ouvrit. Il introduisit Béchoux qui, de deux à trois heures, posté derrière une fenêtre, épia la place du Trocadéro. La bohémienne n'y parut point. Le jour suivant non plus. Peut-être Barnett se méfiait-il.

Béchoux s'obstina, d'accord avec le général Desroques. C'était un homme mince et grand, de figure énergique, qui gardait sous sa jaquette grise un air de vieil officier, un de ces hommes froids qui parlent peu à l'ordinaire, mais qui, sous l'empire de certaines passions, s'exaltent et discourent avec violence. Or, sa plus grande passion, c'était son fils. L'innocence de Jean Desroques ne faisait aucun doute pour lui. Dès son arrivée à Paris, il l'avait proclamée dans des interviews qui avaient ému l'opinion publique.

« Jean est incapable d'une mauvaise action. Jean n'a qu'un défaut, c'est l'excès même de sa probité. Par scrupule, il peut se laisser aller jusqu'à l'oubli total de lui-même et de ses intérêts. Et cela va si loin que je refuse de le voir dans sa cellule ou de m'entretenir avec son avocat, et que je ne tiens aucun compte de ses objurgations. Je suis venu non pour me concerter avec lui, mais pour le défendre contre lui. Chacun son honneur. Si le sien est de se taire, le mien m'oblige à préserver notre nom de toute souillure. »

Et, un jour où on le pressait de questions, il s'écria :

« Vous voulez mon opinion ? La voici, tout crûment. Jean n'a enlevé personne : on l'a suivi de plein gré. Il garde le silence pour ne pas accuser quelqu'un qui est mort, et avec qui il était, j'en suis convaincu, en relations intimes. Que l'on cherche et l'on trouvera. »

Il cherchait, lui, avec acharnement, et il disait à Béchoux :

« Un peu partout j'ai des amis puissants et dévoués qui se consacrent à cette enquête, enquête aussi restreinte que la vôtre, monsieur l'inspecteur,

puisqu'il ne nous manque, comme à vous, qu'une preuve, la fameuse photographie. Toute l'affaire est là. Une conjuration s'est formée, et vous ne l'ignorez pas, entre le financier Véraldy et les ennemis politiques de mon fils, aidés par certains membres du gouvernement, afin de trouver le document qui doit le perdre. On a tout bouleversé dans son appartement et fouillé dans toute la maison. Véraldy a offert une fortune à qui donnerait l'indication utile. Attendons. Le jour où le but sera atteint, nous aurons la preuve éclatante que mon fils est innocent. »

Pour Béchoux, il importait peu que cette innocence fût établie ou non. Sa mission consistait à intercepter la photographie, et Béchoux pensait bien que, s'il y avait là une preuve en faveur du député Desroques, ses ennemis sauraient bien la faire disparaître. Aussi Béchoux, esclave de son devoir, veillait. Il attendait la bohémienne qui ne venait pas. Il épiait Barnett, qui demeurait invisible. Et il notait les paroles du général Desroques, lequel, de son côté, racontait ses démarches, ses déceptions et ses espoirs.

Un jour, le vieil officier qui semblait pensif, apostropha Béchoux. Il y avait du nouveau.

« Monsieur l'inspecteur, mes amis et moi nous sommes arrivés à cette conviction que le seul individu qui pourrait émettre un avis sur la disparition de la photographie, c'est le gardien de la paix qui a barré le passage à mon fils, le jour de l'arrestation. Or, chose curieuse, le nom de ce gardien de la paix, personne n'a pu nous le dire. On l'avait réquisitionné en passant, dans son commissariat, pour avoir un homme de renfort. Qu'est-il advenu de lui ? On l'ignore, du moins parmi vos collègues. Mais on le sait en haut lieu, monsieur l'inspecteur, et nous avons acquis la certitude que cet agent a été questionné et qu'il est l'objet d'une surveillance quotidienne. Il paraîtrait qu'on a perquisitionné chez lui aussi, et dans sa famille, et que tous ses vêtements, tous ses meubles ont été examinés. Et puis-je vous dire le nom d'un des inspecteurs qui furent chargés de cette surveillance ? L'inspecteur Béchoux, ici présent. »

Béchoux n'avoua ni ne démentit. Sur quoi, le général s'écria :

« Monsieur Béchoux, votre silence me montre la valeur de mes renseignements. Je suis certain qu'on voudra leur donner la suite qu'ils comportent et qu'on vous permettra de m'amener cet agent. Avertissez qui de droit. En cas de refus, j'aviserai... »

Béchoux se chargea volontiers de la mission. Son plan ne se réalisait pas. Que devenait Barnett ? Quel rôle jouait-il dans l'affaire ? Barnett n'était pas homme à rester inactif, et tout à coup on se trouverait en face de lui, et il serait trop tard.

Il obtint pleins pouvoirs de ses chefs. Deux jours après, Sylvestre, le valet de chambre, introduisait Béchoux et le gardien de la paix Rimbours, brave homme à l'air placide dans son uniforme, revolver et bâton blanc sur les hanches.

L'entrevue fut longue et n'apporta aucune indication utile. Rimbours fut catégorique, il n'avait rien vu. Cependant il révéla un détail qui fit comprendre au général pourquoi l'on avait surveillé cet homme : il devait son emploi à la protection du député Desroques, qu'il avait connu au régiment.

Le général supplia, se mit en colère, menaça, parla au nom de son fils. Rimbours ne s'émut pas. Il n'avait pas vu la photographie et le député Desroques, dans son agitation, ne l'avait même pas reconnu. De guerre lasse, le général céda.

« Je vous remercie, dit-il, et je voudrais vous croire, mais il y a dans le fait de vos relations avec mon fils une telle coïncidence que je conserve des doutes. »

Il sonna.

« Sylvestre, accompagnez M. Rimbours. »

Le domestique et le gardien de la paix sortirent. On entendit la porte du vestibule se refermer. À ce moment, Béchoux, rencontrant les yeux du général Desroques, crut voir que ces yeux avaient une expression goguenarde. Joie saugrenue que rien ne justifiait. Cependant...

Quelques secondes s'écoulèrent et, soudain, il se produisit un phénomène ahurissant, que Béchoux contempla d'un œil stupide, tandis que décidément le général souriait. Au seuil de la pièce, dont la porte était restée ouverte, avançait une forme étrange, des bras qui marchaient de chaque côté d'une tête, située en bas, un torse rond comme une boule, et deux jambes minces qui gigotaient vers le plafond...

La forme se redressa brusquement et pivota comme une toupie, sur la pointe d'un pied contre lequel l'autre s'appuyait. C'était le domestique Sylvestre, pris de folie brusque, et qui tournoyait à la façon d'un derviche,

son gros ventre secoué d'un rire qui s'exhalait par une bouche ouverte en large entonnoir.

Mais était-ce bien Sylvestre ? Béchoux, devant cette extravagante vision, commençait à sentir son crâne qui perlait de sueur. Était-ce bien Sylvestre, le valet de chambre bedonnant, à tournure de notaire provincial ?

Il s'arrêta net, planta sur Béchoux ses yeux écarquillés et ronds, défit comme un masque le rictus qui tordait son visage, déboutonna sa redingote et son gilet, dégrafa son ventre de caoutchouc, passa un veston que lui tendit le général Desroques et, regardant de nouveau Béchoux, exprima ce jugement sévère :

« Béchoux est une poire. »

Béchoux ne s'indigna pas. Par son attitude pitoyable, il acquiesçait aux pires injures. Il conclut simplement :

« Barnett...

– Barnett », répondit l'autre.

Le général Desroques riait de bon cœur. Barnett lui dit :

« Vous m'excuserez, mon général. Mais quand je réussis, j'ai un trop-plein de joie qui se manifeste par de petits exercices acrobatiques ou chorégraphiques parfaitement ridicules.

– Alors, vous avez réussi, monsieur Barnett ?

– Je le crois, dit Barnett, et grâce à mon vieil ami Béchoux. Mais ne le faisons pas attendre. Commençons par le commencement. »

Barnett s'assit. Le général et lui allumèrent des cigarettes, et il prononça gaïement :

« Eh bien, voilà, Béchoux. C'est en Espagne que je reçus d'un ami commun une dépêche me demandant mon concours pour le général Desroques. J'étais en voyage amoureux, tu te rappelles, avec une dame charmante, mais l'amour de part et d'autre languissait un peu. Je saisis cette occasion de reprendre ma liberté, et je revins en compagnie d'une adorable bohémienne rencontrée à Grenade. Tout de suite, l'affaire me plut, pour cette raison que tu t'en occupais, et très vite j'arrivai à cette conclusion que s'il existait, contre le député Desroques ou en sa faveur, une preuve quelconque, on devait la demander au gardien de la paix qui avait barré le passage. Or là, je te l'avoue, Béchoux, malgré tous mes moyens d'action et toutes les ressources dont je dispose, je n'ai pu réussir à connaître le nom de

ce brave homme. Comment faire ? Les jours passaient. L'épreuve devenait dure pour le général et pour son fils. Un seul espoir, toi. »

Béchoux ne remuait pas, anéanti. Il se sentait la victime de la plus détestable mystification. Aucun remède. Aucune réaction possible. Le mal était fait.

« Toi, Béchoux répéta Jim Barnett. Toi qui savais évidemment. Toi que l'on avait chargé, nous le savions, de « cuisiner » le gardien de la paix. Mais comment l'attirer ici ? Facile. Je me suis mis un jour sur ton chemin. Je me fis suivre par toi jusqu'à cette place du Trocadéro où stationnait ma jolie bohémienne. Quelques mots échangés à voix basse, quelques regards vers cette maison... et tu tombais dans le panneau. L'idée de me pincer ou de pincer ma complice t'animait d'une belle ardeur. Ton poste de bataille fut ici, près du général Desroques et près de son valet de chambre Sylvestre, c'est-à-dire près de moi, qui, de la sorte, pouvais te voir chaque jour, t'écouter et influencer sur toi par l'intermédiaire du général Desroques. »

Jim Barnett se tourna vers celui-ci :

« Tous mes compliments, mon général, vous avez été avec Béchoux d'une subtilité et d'une adresse qui ont prévenu ses soupçons et l'ont conduit au but, c'est-à-dire à mettre à notre disposition, durant quelques minutes, le gardien de la paix inconnu. Mais oui, Béchoux quelques minutes suffisaient. Quel était l'objectif ? Le tien ? Celui de la police ? Du Parquet ? De tout le monde ?... Retrouver la photographie, n'est-ce pas ? Or, je savais ton ingéniosité, et je ne doutais pas que tes investigations n'eussent été poussées aux limites de la perfection. Donc, inutile de chercher sur les routes mille fois piétinées. Il fallait imaginer autre chose, autre chose d'anormal et d'extraordinaire, et l'imaginer *a priori*, pour que le jour où le bonhomme viendrait ici, on le dépouillât à son insu, et en un tournemain. Les vêtements, les poches, les doublures, les semelles, les talons creux où l'on cache un document, autant de trucs usés. Il fallait... il fallait ce que j'ai deviné, Béchoux. L'impossible et le banal... le fabuleux et le réalisable... la cachette inconcevable, et cependant toute naturelle, et répondant à la profession de cet homme plutôt qu'au métier de cet autre. Or, qu'est ce qui caractérise un gardien de la paix dans l'exercice de sa profession ? Qu'est-ce qui le distingue d'un gendarme, d'un douanier, d'un chef de gare ou d'un vulgaire inspecteur de police ? Réfléchis, compare,

Béchoux... Je te donne trois secondes, pas davantage, tellement c'est clair. Une... deux... trois... Eh bien, tu as trouvé ? Tu y es ? »

Béchoux n'y était nullement. Malgré le ridicule de la situation, il s'efforçait de réunir ses idées et d'évoquer un gardien de la paix en fonction.

« Allons, mon pauvre vieux, tu n'es pas en forme aujourd'hui, dit Barnett. Toi, toujours si perspicace ! ... Faut donc que je te mette les points sur les i ? »

C'est sur son nez que Barnett mit quelque chose. S'étant élancé hors de la pièce, il revint, tenant en équilibre sur ledit nez un bâton d'agent, le bâton blanc avec lequel les policemen de Paris, comme ceux de Londres, et comme ceux du monde entier, dominant, ordonnent, gouvernent les foules, commandent aux piétons, endiguent le flot des voitures, les délivrent, les canalisent, bref sont rois de la rue et maîtres de l'heure.

Avec celui-là, Barnett jongla comme avec une bouteille, le fit passer sous sa jambe, derrière son dos, autour de son cou. Puis s'asseyant, et le tenant entre le pouce et l'index, il l'interpella :

« Petit bâton blanc, symbole de l'autorité, toi que j'ai pris au ceinturon de l'agent Rimbourg pour te remplacer par un de tes innombrables frères, petit bâton blanc, je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas, en te soupçonnant d'être le coffret inviolable où la vérité fut enfermée ? Petit bâton blanc, baguette magique de l'enchanteur Merlin, tandis que tu faisais stopper l'automobile de notre persécuteur le financier, ou de notre adversaire mossieu le ministre, c'est bien toi, n'est-ce pas, qui détenais le talisman libérateur ? »

De la main gauche il saisit le manche, strié de rainures ; de la main droite il serra le dur morceau de frêne enduit de ripolin, et il fit un effort pour dévisser.

« C'est bien cela, disait-il. J'ai deviné. Chef-d'œuvre difficile, impossible presque... Miracle d'habileté et de minutie, qui suppose que l'agent Rimbourg a pour ami un tourneur comme on en rencontre peu. Par quel prodige a-t-on pu évider ainsi l'intérieur d'un bâton de frêne, y pratiquer un canal qui ne le fasse pas éclater, le doter d'un pas de vis irréprochable, faire en sorte que la fermeture tienne hermétiquement et que le sceptre de l'agent ne branle pas dans le manche ? »



Barnett tourna. La poignée se dévissa, découvrant une virole de cuivre. Le général et Béchoux regardaient éperdument. L'objet se scinda en deux parties dans la plus longue, on entrevoyait un tube de cuivre qui devait s'enfoncer jusqu'au bout.

Les visages étaient contractés. On retenait sa respiration. Malgré lui, Barnett agissait avec un peu de solennité.

Il renversa le tube et le frappa sur une table. Un rouleau de papier en tomba.

Béchoux, livide, gémit :

« La photographie... je la reconnais...

– Tu la reconnais, n'est-ce pas ? Environ quinze centimètres... décollée de son carton et quelque peu froissée. Voulezvous la dérouler vous-même, mon général ? »

Le général Desroques s'empara du document d'une main qui n'était pas aussi sûre qu'à l'ordinaire. Quatre lettres et un télégramme s'y trouvaient épinglés.

Il contempla la photographie un moment et la montra à ses deux compagnons en expliquant d'une voix où il y avait une émotion infinie, de la joie et, peu à peu, une angoisse croissante :

« Le portrait d'une femme, une jeune femme qui tient un enfant sur ses genoux. On retrouve en elle l'expression même de Mme Véraldy... telle que la représentent les photographies publiées par les journaux. Sans aucun doute, c'est elle, il y a neuf ou dix ans peut-être. D'ailleurs, la date est inscrite... ici, en bas... Tenez... je ne me trompais guère... cela remonte à onze ans... Comme signature : Christiane... le prénom de Mme Véraldy... »

Le général Desroques murmura :

Que devons-nous penser ? Mon fils la connaissait donc à cette époque, avant qu'elle ne soit mariée ?...

– Lisez les lettres, mon général », fit Barnett qui tendit la première feuille, usée à l'endroit des plis, et où l'on apercevait une écriture de femme.

Le général Desroques lut, et, dès le début, étouffa un cri comme s'il apprenait une chose grave et douloureuse. Avidement il continua sa lecture, parcourut les autres lettres et le télégramme que lui offrait Barnett au fur et à mesure. Et il se tut, le visage bouleversé d'angoisse.

« Vous pouvez nous expliquer, mon général ? »

Il ne répondit pas aussitôt. Ses yeux se mouillèrent de larmes. À la fin il dit sourdement :

« C'est moi, le vrai coupable... Il y a une douzaine d'années, mon fils Jean aimait une jeune fille du peuple... une simple ouvrière, de qui il avait eu un enfant... un petit garçon... Il voulait l'épouser. Par orgueil, stupidement, j'ai refusé de la voir, et je me suis opposé à ce mariage. Il allait passer outre à ma volonté. Mais la jeune fille se sacrifia... Voici sa lettre... la première...

*« Adieu, Jean. Ton père ne veut pas notre mariage, tu ne dois pas désobéir. Cela porterait malheur à notre cher petit. Je t'envoie notre photographie à tous deux. Garde-la toujours et ne nous oublie pas trop vite... »*

« Ce fut elle qui oublia. Elle épousa Véraldy. Jean, prévenu, fit élever l'enfant chez un vieux maître d'école, aux environs de Chartres, où sa mère alla plusieurs fois le voir en grand secret. »

Béchoux et Barnett se penchèrent. À peine si l'on entendait les paroles que le général semblait prononcer pour lui-même, tout en tenant les yeux sur les lettres où le passé se résumait d'une manière si troublante.

« La dernière, dit-il, remonte à cinq mois... Quelques lignes... Christiane avoue ses remords. Elle adore l'enfant... Puis plus rien... Mais il y a le télégramme, envoyé par le vieux maître d'école, et adressé à Jean « *Enfant très malade. Venez.* » Et sur ce télégramme, ces terribles mots de mon fils écrits par la suite et relatant l'épouvantable dénouement : « *Notre fils mort. Christiane s'est tuée.* »

De nouveau, le général garda le silence. Les faits, d'ailleurs, s'expliquaient d'eux-mêmes. Au reçu du télégramme, Jean avait cherché Christiane et l'avait entraînée toute défaillante vers l'automobile. En revenant de Chartres, après avoir embrassé son fils mort, Christiane, dans une crise de désespoir, s'était tuée.

« Que décidez-vous, mon général ? demanda Jim Barnett.

– De proclamer la vérité. Si Jean ne l'a pas fait, c'est évidemment pour ne pas accuser la morte, mais c'est aussi pour ne pas m'accuser, moi qui porte la responsabilité de la douloureuse histoire. Cependant, quoique certain que le maître d'école de Chartres ne le trahirait pas, et non plus le gardien de la paix Rimbours, il a tout de même voulu que cette vérité ne fût

pas anéantie, et que le destin pût remettre les choses à leur place. Puisque vous y avez réussi, monsieur Barnett...

– J’y ai réussi, mon général, grâce à mon ami Béchoux, ne l’oublions pas. Si Béchoux ne m’avait pas amené l’agent Rimbours et son bâton blanc, je perdais la partie. Remerciez Béchoux, mon général.

– Je vous remercie tous deux. Vous avez sauvé mon fils, et je n’hésite pas à remplir mon devoir. »

Béchoux approuva le général Desroques. Impressionné par les événements, mettant de côté tout amour-propre, il renonçait à intercepter les documents que recherchait la police. Sa conscience d’homme l’emportait sur sa conscience professionnelle. Mais, comme le général se retirait dans sa chambre, il s’approcha de Barnett, lui frappa sur l’épaule et dit brusquement :

« Je vous arrête, Jim Barnett. »

Et il dit cela d’un ton naïf et convaincu, comme un homme qui sait parfaitement que sa menace est vaine, mais qui la lance quand même par scrupule, et pour ne pas déroger à sa mission, qui était d’arrêter Barnett.

« Bien dit, Béchoux, s’écria Barnett en lui tendant la main. Bien dit. Me voici arrêté, jugulé et vaincu. On ne peut rien te reprocher. Maintenant, si tu y consens, je m’évade, ce qui donne toute satisfaction à ton amitié pour moi. »

Béchoux formula malgré lui, avec cette sorte de candeur qui le rendait sympathique :

« Tu les dépasses tous, Barnett... Tu as une tête de plus qu’eux. Ce que tu as fait aujourd’hui tient vraiment du miracle. Avoir deviné ça ! Avoir deviné, sans aucun indice, une cachette aussi invraisemblable qu’un bâton de gardien de la paix ! »

Barnett joua la comédie :

« Bah ! L’appât du gain stimule l’imagination.

– Quel gain ? observa Béchoux, inquiet. Ce n’est pas ce que t’offrira le général Desroques.

– Et que je refuserais ! Puisque l’Agence Barnett est gratuite, ne l’oublions pas.

– Alors ?... »

Jim Barnett fut impitoyable.

« Alors, Béchoux, en parcourant la quatrième lettre du coin de l'œil, j'ai appris que Christiane Véraldy, dès le début, avait averti loyalement son mari. Par conséquent, celui-ci connaissant l'ancienne liaison de sa femme et l'existence d'un enfant a trompé la justice en ne l'éclairant pas, et cela, dans le but de se venger de Jean Desroques et de l'envoyer, si possible, à l'échafaud. Calcul effroyable, conviens-en. Crois-tu donc que le richissime Véraldy ne serait pas heureux de racheter une lettre aussi infamante, et que si un brave homme, désireux d'étouffer un nouveau scandale, allait la lui proposer gentiment, crois-tu que Véraldy n'en donnerait pas un joli prix ? À tout hasard, je l'ai mise dans ma poche. »

Béchoux soupira, mais n'eut pas la force de protester. Pourvu que l'innocence triomphât, que le mal fût réparé, et le crime puni d'une façon ou d'une autre, n'était-ce pas l'essentiel ? Et devait-on attacher tant d'importance à ces petits « prélèvements » de la dernière heure qui, somme toute, s'exerçaient toujours aux dépens des coupables ou des fautifs ?

« Adieu, Barnett, dit-il. Vois-tu, il est préférable qu'on ne se rencontre plus. Je finirais par perdre toute conscience professionnelle. Adieu.

– Adieu donc, Béchoux. Je comprends tes scrupules. Ils t'honorent. »

Quelques jours plus tard, Béchoux recevait de Barnett cette missive :

*« Sois heureux, mon vieux. Bien que tu n'aies pas coffré ce coquin de Barnett, comme tu l'avais promis, ni intercepté la photographie, comme on te l'avait ordonné, j'ai si bien plaidé ta cause, si bien montré ton rôle prépondérant en l'occurrence, que j'ai fini par obtenir ta nomination au grade de brigadier. »*

Béchoux eut un geste de fureur. Être l'obligé de Barnett, était-ce admissible ?

Mais d'autre part, pouvait-il refuser que la société récompensât le mérite d'un de ses meilleurs serviteurs, alors que les mérites de Béchoux ne faisaient aucun doute pour Béchoux ?

Il déchira la lettre, mais accepta le grade.

# La Demeure mystérieuse (1928)

## [Table des matières](#)

### **Contenu**

[1 Régine, actrice](#)

[2 Arlette, mannequin](#)

[3 D'Enneris, gentleman détective](#)

[4 Béchoux, policier](#)

[5 Est-ce l'ennemi ?](#)

[6 Le secret des Mélamare](#)

[7 Fagerault, le sauveur](#)

[8 Les Martin, incendiaires](#)

[9 Les fiançailles d'Arlette](#)

[10 Le coup de poing](#)

[11 La Valnéry, fille galante](#)

[12 Arsène Lupin](#)

[Épilogue: Arlette et Jean](#)

## Extrait des mémoires inédits d'Arsène Lupin

*En relisant les livres où sont racontées, aussi fidèlement que possible, quelques-unes de mes aventures, je m'aperçois que, somme toute, chacune d'elles résulta d'un élan spontané qui me jetait à la poursuite d'une femme. La Toison d'or se transformait, mais c'était toujours la Toison d'or que je cherchais à conquérir. Et comme, d'autre part, les circonstances m'obligeaient chaque fois à changer de nom et de personnalité, j'avais, chaque fois, l'impression que je commençais une vie nouvelle, avant laquelle je n'avais pas encore aimé, après laquelle je ne devais plus jamais aimer.*

*Ainsi, quand je tourne les yeux vers le passé, ce n'est pas Arsène Lupin que j'avise aux pieds de la Cagliostro, ou de Sonia Krichnoff, ou de Dolorès Kesselbach, ou de la Demoiselle aux yeux verts... c'est Raoul d'Andrézy, le duc de Charmerace, Paul Sernine, ou le baron de Limésy. Tous me paraissent différents de moi et différents les uns des autres. Ils m'amuse, m'inquiètent, me font sourire, me tourmentent, comme si je n'avais pas vécu moi-même leurs diverses amours.*

*Au milieu de tous ces aventuriers, qui me ressemblent comme des frères inconnus, peut-être ai-je quelque préférence pour le vicomte d'Enneris, gentilhomme-navigateur et gentleman-détective, qui batailla autour de la Demeure mystérieuse pour conquérir le cœur de l'émouvante Arlette, petit mannequin de Paris...*

# 1

## *Régine, actrice*

### [Table des matières](#)

L'idée, charmante, avait reçu le meilleur accueil dans ce Paris généreux qui associe volontiers ses plaisirs à des manifestations charitables. Il s'agissait de présenter sur la scène de l'Opéra, entre deux ballets, vingt jolies femmes, artistes ou mondaines, habillées par les plus grands couturiers. Le vote des spectateurs désignerait les trois plus jolies robes, et la recette de cette soirée serait distribuée aux trois ateliers qui les auraient confectionnées. Résultat : un voyage de quinze jours sur la Riviera pour un certain nombre de midinettes.

D'emblée un mouvement se déclencha. En quarante-huit heures, la salle fut louée jusqu'aux plus petites places. Et, le soir de la représentation, la foule se pressait, élégante, bourdonnante et pleine d'une curiosité qui croissait de minute en minute.

Au fond, les circonstances avaient fait que cette curiosité se trouvait pour ainsi dire ramassée sur un seul point, et que toutes les paroles échangées avaient pour objet une même chose qui fournissait aux conversations un aliment inépuisable. On savait que l'admirable Régine Aubry, vague chanteuse de petit théâtre, mais très grande beauté, devait paraître avec une robe de chez Valmenet, que recouvrait une merveilleuse tunique ornée des plus purs diamants.

Et l'intérêt se doublait d'un problème palpitant d'intérêt : l'admirable Régine Aubry, qui depuis des mois était poursuivie par le richissime lapidaire Van Houben, avait-elle cédé à la passion de celui qu'on appelait l'Empereur du diamant ? Tout semblait l'indiquer. La veille, dans une interview, l'admirable Régine avait répondu :

« Demain je serai vêtue de diamants. Quatre ouvriers, choisis par Van Houben, sont en train, dans ma chambre, de les attacher autour d'un corselet et d'une tunique d'argent. Valmenet est là, qui dirige le travail. »

Or, dans sa loge de corbeille, Régine trônait, en attendant son tour d'exhibition, et la foule défilait devant elle comme devant une idole. Régine avait vraiment droit à cette épithète d'admirable que l'on accolait toujours à son nom. Par un phénomène singulier, son visage alliait ce qu'il y avait de noble et de chaste dans la beauté antique à tout ce que nous aimons aujourd'hui de gracieux, de séduisant et d'expressif. Un manteau d'hermine enveloppait ses épaules célèbres et cachait la tunique miraculeuse. Elle souriait, heureuse et sympathique. On savait que devant les portes du couloir trois détectives veillaient, robustes et graves comme des policemen anglais.

À l'intérieur de la loge, deux messieurs se tenaient debout, le gros Van Houben d'abord, le galant lapidaire, qui se faisait par sa coiffure et par le rouge factice de ses pommettes une pittoresque tête de faune. On ignorait l'origine exacte de sa fortune. Jadis marchand de perles fausses, il était revenu d'un long voyage transformé en puissant seigneur du diamant, sans qu'il fût possible de dire comment s'était opérée cette métamorphose.

L'autre compagnon de Régine restait dans la pénombre. On le devinait jeune et de silhouette à la fois fine et vigoureuse. C'était le fameux Jean d'Enneris qui, trois mois auparavant, débarquait du canot automobile sur lequel il avait effectué, seul, le tour du monde. La semaine précédente, Van Houben, qui venait de faire sa connaissance, l'avait présenté à Régine.

Le premier ballet se déroula au milieu de l'inattention générale. Durant l'entracte, Régine, prête à sortir, causait dans le fond de sa loge. Elle se montrait plutôt caustique et agressive envers Van Houben, aimable au contraire avec d'Enneris, comme une femme qui cherche à plaire.

« Eh ! Eh ! Régine, lui dit Van Houben, que ce manège semblait agacer, vous allez lui tourner la tête, au navigateur. Songez qu'après une année vécue sur l'eau un homme s'enflamme aisément. »

Van Houben riait toujours très fort de ses plaisanteries les plus vulgaires.

« Mon cher, observa Régine, si vous n'étiez pas le premier à rire je ne m'apercevrais jamais que vous avez essayé de faire de l'esprit. »

Van Houben soupira, et, affectant un air lugubre :

« D'Enneris, un conseil. Ne perdez pas la tête pour cette femme. Moi, j'ai perdu la mienne, et je suis malheureux comme un tas de pierres... de pierres précieuses », ajouta-t-il, avec une lourde pirouette.



Sur la scène, le défilé des robes commençait. Chacune des concurrentes demeurait environ deux minutes, se promenait, s'asseyait, évoluait à la façon des mannequins dans les salons de couture.

Son tour approchant, Régine se leva.

« J'ai un peu le trac, dit-elle. Si je ne décroche pas le premier prix, je me brûle la cervelle. Monsieur d'Enneris, pour qui votez-vous ?

Pour la plus belle, répondit-il, en s'inclinant.

– Parlons de la robe...

– La robe m'est indifférente. C'est la beauté du visage et le charme du corps qui importent.

– Eh bien, dit Régine, la beauté et le charme, admirez-les donc chez la jeune personne qu'on applaudit en ce moment. C'est un mannequin de la maison Chernitz, dont les journaux ont parlé, qui a composé sa toilette elle-même et en a confié l'exécution à ses camarades. Elle est délicieuse, cette enfant. »

La jeune fille, en effet, fine, souple, harmonieuse de gestes et d'attitudes, donnait l'impression de la grâce même, et, sur son corps onduleux, sa robe, très simple cependant mais d'une ligne infiniment pure, révélait un goût parfait et une imagination originale.

« Arlette Mazolle, n'est-ce pas ? dit Jean d'Enneris en consultant le programme.

– Oui », fit Régine.

Et elle ajouta, sans aigreur ni envie :

« Si j'étais du jury, je n'hésiterais pas à placer Arlette Mazolle en tête de ce classement. »

Van Houben fut indigné.

« Et votre tunique, Régine ? Que vaut l'accoutrement de ce mannequin à côté de votre tunique ?

– Le prix n'a rien à voir...

– Le prix compte pardessus tout, Régine.

Et c'est pourquoi je vous conjure de faire attention.

– À quoi ?

– Aux pickpockets. Rappelez-vous que votre tunique n'est pas tissée avec des noyaux de pêche. »

Il éclata de rire. Mais Jean d'Enneris l'approuva.

« Van Houben a raison, et nous devrions vous accompagner.

– Jamais de la vie, protesta Régine. Je tiens à ce que vous me disiez l’effet que je produis d’ici, et si je n’ai pas l’air trop godiche sur la scène de l’Opéra.

– Et puis, dit Van Houben, le brigadier de la sûreté Béchoux répond de tout.

– Vous connaissez donc Béchoux ? fit d’Enneris d’un air intéressé... Béchoux, le policier qui s’est rendu célèbre par sa collaboration avec le mystérieux Jim Barnett, de l’agence Jim Barnett et Cie ?...

– Ah ! Il ne faut pas lui en parler, de ce maudit Barnett. Ça le rend malade. Il paraît que Barnett lui en a fait voir de toutes les couleurs !

– Oui, j’ai entendu parler de cela... L’histoire de l’homme aux dents d’or ? Et les douze Africaines de Béchoux ? Alors c’est Béchoux qui a organisé la défense de vos diamants ?

– Oui, il partait en voyage pour une dizaine de jours. Mais il m’a engagé à prix d’or trois anciens policiers, des gaillards qui veillent à la porte. »

D’Enneris observa :

« Vous auriez engagé un régiment que cela ne suffirait pas pour déjouer certaines ruses... »

Régine s’en était allée et, flanquée de ses détectives, sortait de la salle et pénétrait dans les coulisses. Comme elle passait au onzième tour et qu’il y avait un léger intervalle après la dixième concurrente, une attente presque solennelle précéda son entrée. Le silence s’établit. Les attitudes se fixèrent. Et soudain une formidable acclamation : Régine s’avançait.

Il y a dans la réunion de la beauté parfaite et de la suprême élégance un prestige qui émeut les foules. Entre l’admirable Régine Aubry et le luxe raffiné de sa toilette existait une harmonie dont on recevait l’impression avant d’en saisir la cause. Mais surtout l’éclat des bijoux fixait les regards. Au-dessus de la jupe, une tunique lamée d’argent était serrée à la taille par une ceinture de pierreries et emprisonnait la poitrine dans un corselet qui semblait fait uniquement de diamants. Ils éblouissaient. Ils entrecroisaient leurs scintillements jusqu’à ne former autour du buste qu’une flamme légère, multicolore et frissonnante.

« Crebleu ! dit Van Houben, c’est encore plus beau que je ne croyais, ces sacrés cailloux ! Et ce qu’elle les porte bien, la mâtine ! En a-t-elle de la race ? Une impératrice ! »

Il modula un petit ricanement.

« D'Enneris, je vais vous confier un secret. Savez-vous pourquoi j'ai paré Régine de tous ces cailloux ? Eh bien, d'abord pour lui en faire cadeau le jour où elle m'accorderait sa main... sa main gauche, bien entendu (il pouffa de rire) et ensuite parce que cela me permet de la gratifier d'une garde d'honneur qui me renseigne un peu sur ses faits et gestes. Ce n'est pas que je redoute les amoureux... mais je suis de ceux qui ouvrent l'œil... et le bon ! »

Il tapotait l'épaule de son compagnon en ayant l'air de lui dire : « Toi, mon petit, ne t'y frotte pas. » D'Enneris le rassura.

« De mon côté, Van Houben, vous pouvez être tranquille. Je ne fais jamais la cour aux femmes ou aux amies de mes amis. »

Van Houben fit la grimace. Jean d'Enneris lui avait parlé, comme à l'ordinaire, sur un petit ton de persiflage qui pouvait prendre dans l'occurrence une signification assez injurieuse. Il résolut d'en avoir le cœur net et se pencha sur d'Enneris.

« Reste à savoir si vous me comptez comme un de vos amis ? »

D'Enneris, à son tour, lui saisit le bras.

« Taisez-vous...

– Hein ? Quoi ? Vous avez une façon...

– Taisez-vous.

– Qu'y a-t-il ?

– Quelque chose d'anormal.

– Par où ?

– Dans les coulisses.

– À propos de quoi ?

– À propos de vos diamants. »

Van Houben sauta sur place.

« Eh bien ?

– Écoutez. »

Van Houben prêta l'oreille.

« Je n'entends rien.

– Peut-être me suis-je trompé, avoua d'Enneris. Cependant il m'avait paru... »

Il n'acheva pas. Les premiers rangs de l'orchestre et les premières places dans les loges de scène s'agitaient, et l'on regardait comme s'il se produisait, aux profondeurs des coulisses, ce quelque chose qui avait éveillé

l'attention de d'Enneris. Des gens, même, se levèrent, avec des signes d'effroi. Deux messieurs en habit coururent à travers la scène. Et soudain des clameurs retentirent. Un machiniste affolé hurla :

« Au feu ! Au feu ! »

Une lueur jaillit sur la droite. Un peu de fumée tourbillonna. D'un côté à l'autre du plateau, tout le monde des figurants et des machinistes s'élança dans la même direction. Parmi eux un homme bondit, qui, lui aussi, surgissait de la droite, en brandissant au bout de ses bras tendus un manteau de fourrure qui lui cachait le visage et en vociférant comme les machinistes :

« Au feu ! Au feu ! »

Régine avait tout de suite voulu sortir ; mais ses forces l'avaient trahie et elle était tombée à genoux, toute défaillante. L'homme l'enveloppa dans le manteau, la jeta sur son épaule et se sauva, mêlé à la foule des fugitifs.

Avant même qu'il eût agi, peut-être même avant qu'il eût paru, Jean d'Enneris s'était dressé au bord de sa loge et proférait, dominant la multitude du rez-de-chaussée que la panique agitait déjà :

« Qu'on ne bouge pas ! C'est un coup monté ! »

Et, désignant l'homme qui enlevait Régine, il cria :

« Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! »

Il était trop tard d'ailleurs, et l'incident passa inaperçu. Aux fauteuils, on se calmait. Mais, sur le plateau, la débandade continuait, dans un tumulte tel qu'aucune voix ne pouvait être entendue. D'Enneris sauta, franchit la salle et l'orchestre, et, sans effort, escalada la scène. Il suivit le troupeau affolé et parvint jusqu'aux sorties des artistes, sur le boulevard Haussmann. Mais où chercher ? À qui s'adresser pour retrouver Régine Aubry ?

Il interrogea. Personne n'avait rien vu. Dans le désarroi général, chacun ne pensait qu'à soi, et l'agresseur avait pu aisément, sans être remarqué, emporter Régine Aubry, galoper par les couloirs et les escaliers, et sortir.

Il avisa le gros Van Houben, essoufflé, et dont le rouge des pommettes, délayé par la sueur, coulait sur les joues, et il lui dit :

« Escamotée ! Grâce à vos sacrés diamants... L'individu l'aura jetée dans quelque automobile toute prête pour la recevoir. »

Van Houben tira de sa poche un revolver. D'Enneris lui tordit le poignet.

« Vous n'allez pas vous tuer, hein ? »

- Fichtre non ! dit l'autre, mais le tuer, lui.
- Qui, lui ?
- Le voleur. On le trouvera ! Il faut le trouver. Je remuerai ciel et terre !

»

Il avait l'air égaré et pivotait sur lui-même comme une toupie au milieu des gens qui s'esclaffaient.

« Mes diamants ! Je ne me laisserai pas faire ! On n'a pas le droit ! ... l'État est responsable... »

D'Enneris ne s'était pas trompé. L'individu, tenant sur l'épaule Régine évanouie et recouverte du manteau de fourrure, avait traversé le boulevard Haussmann et s'était dirigé vers la rue de Mogador. Une auto y stationnait. À son approche, la portière s'ouvrit et une femme, dont une dentelle épaisse enveloppait la tête, tendit les bras. L'individu lui passa Régine en disant :

« Le coup a réussi... Un vrai miracle ! »

Puis il referma la portière, monta sur le siège de devant et démarra.

L'engourdissement où l'épouvante avait plongé l'actrice dura peu. Elle se réveilla dès qu'elle eut l'impression qu'on s'éloignait de l'incendie, ou de ce qu'elle croyait un incendie, et sa première idée fut de remercier celui ou ceux qui l'avaient sauvée. Mais, tout de suite, elle se sentit étouffée par quelque chose dont sa tête était entourée et qui l'empêchait de respirer à son aise et de voir.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » murmura-t-elle.

Une voix très basse, qui semblait une voix de femme, lui dit à l'oreille :

« Ne bougez pas. Et si vous appelez au secours, tant pis pour vous, ma petite. »

Régine éprouva une vive douleur à l'épaule et cria.

« Ce n'est rien, dit la femme. La pointe d'un couteau... Dois-je appuyer ? »

Régine ne remua plus. Ses idées cependant s'ordonnaient, la situation apparaissait sous son aspect véritable, et, en se rappelant les flammes entrevues et le commencement d'incendie, elle se répétait :

« J'ai été enlevée... enlevée par un homme qui a profité de la panique... et qui m'emporte avec l'aide d'une complice. »

Doucement elle tâtonna de sa main libre : le corselet de diamants était là et devait être intact.

L'auto filait à une allure rapide. Quant à deviner la route suivie, Régine, dans la prison de ténèbres où elle se trouvait, n'y songea point. Elle avait l'impression que l'on tournait souvent, à virages brusques, sans doute pour échapper à une poursuite possible, et pour qu'elle ne pût, elle, s'y reconnaître.

En tout cas, on ne s'arrêta devant aucun octroi, ce qui prouvait qu'on ne sortait pas de Paris. De plus, les lumières des becs électriques se succédaient à intervalles rapprochés et jetaient dans la voiture de vives clartés qu'elle apercevait.

C'est ainsi que, la femme ayant un peu desserré son étreinte, et le manteau s'étant légèrement écarté, Régine put voir deux doigts de la main qui se crispaient autour de la fourrure, et l'un de ces doigts, l'index, portait une bague faite de trois petites perles fines disposées en triangle.

Le trajet dura peut-être vingt minutes. Puis l'auto ralentit et fit halte. L'homme sauta du siège. Les deux battants d'une porte s'ouvrirent lourdement l'un après l'autre, et l'on entra dans ce qui devait être une cour intérieure.

La femme aveugla Régine le plus possible et, assistée de son complice, l'aïda à descendre.

On monta un perron de six marches en pierre.

Puis on traversa un vestibule dallé, et ce furent ensuite les vingt-cinq marches d'un escalier, garni d'un tapis et bordé d'une vieille rampe, qui les conduisit dans une pièce du premier étage.

L'homme, à son tour, lui dit, très bas également et à l'oreille :

« Vous êtes arrivée. Je n'aime pas agir brutalement, et il ne vous sera fait aucun mal si vous me donnez votre tunique de diamants. Vous y consentez ?

– Non, riposta vivement Régine.

– Il nous est facile de vous la prendre, et nous l'aurions pu déjà, dans l'auto.

– Non, non, fit-elle, avec une surexcitation fébrile. Pas cette tunique... Non... »

L'individu prononça :

« J'ai tout risqué pour l'avoir. Je l'ai maintenant. Ne résistez pas. »

L'actrice se raidit dans un effort violent. Mais il murmura, tout près d'elle :

« Dois-je me servir moi-même ? »

Régine sentit une main dure qui empoignait son corselet et qui frôlait la chair de ses épaules. Alors elle s'effara.

« Ne me touchez pas ! Je vous le défends... Voilà... tout ce que vous voudrez... je consens à tout... mais ne me touchez pas, vous ! »

Il s'éloigna un peu, tout en restant derrière elle. Le vêtement de fourrure glissa le long de Régine et elle reconnut que ce vêtement était le sien. Elle s'assit, épuisée. Elle pouvait voir maintenant la pièce où elle se trouvait, et elle vit que la femme voilée, qui s'était mise à dégrafer le corselet de pierreries et la tunique d'argent, portait un vêtement prune avec des bandes de velours noir.

La pièce, très éclairée par l'électricité, était un salon de grandes dimensions, avec des fauteuils et des chaises garnis de soie bleue, de hautes tapisseries, des consoles et des boiseries blanches admirables et du plus pur style Louis XVI. Un trumeau surmontait la vaste cheminée qu'ornaient deux coupes de bronze doré et une pendule à colonnettes de marbre vert. Aux murs quatre appliques et, au plafond, deux lustres formés de mille petits cristaux taillés.

Inconsciemment, Régine enregistrait tous ces détails, tandis que la femme retirait la tunique et le corselet, lui laissant le simple fourreau lamé d'argent qui dégagait ses bras et ses épaules. Régine nota aussi le parquet composé de lames croisées et en bois d'essences diverses, et elle observa un tabouret aux pieds d'acajou.

C'était fini. La lumière s'éteignit d'un coup. Dans l'ombre, elle entendit :

« Parfait. Vous avez été raisonnable. Nous allons vous reconduire. Tenez, je vous laisse même votre manteau de fourrure. »

On lui entoura la tête avec une étoffe légère qui devait être un voile de dentelle semblable à celui de la femme. Puis elle fut placée dans l'automobile, et le voyage recommença avec les mêmes tournants brusques.

« Nous y voici, chuchota l'homme en ouvrant la portière et en la faisant descendre. Comme vous le voyez, cela n'a pas été bien grave, et vous retournez sans une égratignure. Mais, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas souffler mot de ce que vous avez pu voir ou deviner. Vos diamants ont été volés. Un point, c'est tout. Oubliez le reste. Mes hommages respectueux. »

L'auto fila rapidement. Régine ôta son voile et reconnut la place du Trocadéro. Si près qu'elle fût de son appartement (elle habitait à l'entrée de l'avenue Henri-Martin), il lui fallut un effort prodigieux pour s'y rendre. Ses jambes fléchissaient sous elle, son cœur battait à lui faire mal. Il lui semblait à tout instant qu'elle allait tourner et s'abattre comme une masse. Mais, au moment où ses forces l'abandonnaient, elle avisa quelqu'un qui venait en courant à sa rencontre, et elle se laissa tomber dans les bras de Jean d'Enneris, qui l'assit sur un banc de l'avenue déserte.

« Je vous attendais, dit-il, très doucement. J'étais certain qu'on vous reconduirait près de votre maison, dès que les diamants seraient volés. Pourquoi vous eût-on gardée ? C'eût été trop périlleux. Reposez-vous quelques minutes... et puis ne pleurez plus. »

Elle sanglotait, tout à coup détendue et pleine d'une confiance subite en cet homme qu'elle connaissait à peine.

« J'ai eu si peur, dit-elle... et j'ai peur encore... Et puis ces diamants... »

Un instant plus tard il la fit entrer, la mit dans l'ascenseur et la conduisit chez elle.

Ils trouvèrent la femme de chambre qui arrivait, effarée, de l'Opéra, et les autres domestiques. Puis Van Houben fit irruption, les yeux désorbités.

« Mes diamants ! Vous les rapportez, hein, Régine ?... Vous les avez défendus jusqu'à la mort, mes diamants ?... »

Il constata que le corselet précieux et que la tunique avaient été arrachés, et il eut un accès de délire. Jean d'Enneris lui ordonna :

« Taisez-vous... Vous voyez bien que madame a besoin de repos.

– Mes diamants ! Ils sont perdus... Ah ! Si Béchoux était là ! Mes diamants !

– Je vous les rendrai. Fichez-nous la paix. »

Sur un divan, Régine se convulsait avec des spasmes et des gémissements. D'Enneris se mit à lui baiser le front et les cheveux, sans trop appuyer, et d'une façon méthodique.

« Mais c'est inconcevable ! s'écria Van Houben, hors de lui. Qu'est-ce que vous faites ?

– Laissez, laissez, dit Jean d'Enneris. Rien de plus réconfortant que ce petit massage. Le système nerveux s'équilibre, le sang afflue, une tiédeur



bienfaisante circule dans ses veines. C'est comme des passes magnétiques.  
»

Et, sous les regards furibonds de Van Houben, il continuait son agréable besogne, tandis que Régine renaissait à la vie et semblait se prêter avec complaisance à cet ingénieux traitement.

## *Arlette, mannequin*

### Table des matières

C'était la fin de l'après-midi, huit jours plus tard. Les clients du grand couturier Chernitz commençaient à quitter les vastes salons de la rue du Mont-Thabor, et, dans la pièce réservée aux mannequins, Arlette Mazolle et ses camarades, moins occupées par les présentations des modèles, pouvaient se livrer à leurs occupations favorites, c'est-à-dire tirer les cartes, jouer à la belote et manger du chocolat.

« Décidément, Arlette, s'écria l'une d'elles, les cartes ne t'annoncent qu'aventures, bonheur et fortune.

– Et elles disent la vérité, fit une autre, puisque la chance d'Arlette a déjà commencé l'autre soir au concours de l'Opéra. Le premier prix ! »

Arlette déclara :

« Je ne le méritais pas. Régine Aubry était mieux que moi.

– Des blagues ! On a voté pour toi, en masse.

– Les gens ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Ce début d'incendie avait vidé la salle aux trois quarts. Le vote ne compte pas.

– Évidemment, tu es toujours prête à t'effacer devant les autres, Arlette. N'empêche qu'elle doit rogner, Régine Aubry !

– Eh bien, pas du tout. Elle est venue me voir, et je t'assure qu'elle m'a embrassée de bon cœur.

– Elle t'a embrassée « jaune ».

– Pourquoi serait-elle jalouse ? Elle est si jolie ! »

Une « petite main » venait d'apporter un journal du soir. Arlette le déplia et dit :

« Ah ! Tenez, on parle de l'enquête : « Le vol des diamants... »

– Lis-nous ça, Arlette.

– Voilà. « Le mystérieux incident de l'Opéra n'est pas encore sorti de la période des investigations. L'hypothèse la plus généralement admise, au Parquet comme à la Préfecture, serait qu'on se trouve en face d'un coup

préparé dans l'intention de voler les diamants de Régine Aubry. On n'a pas le signalement, même approximatif, de l'homme qui a enlevé la belle artiste, puisqu'il dissimulait sa figure. On suppose que c'est lui qui pénétra dans l'Opéra, comme garçon livreur, avec d'énormes gerbes de fleurs qu'il déposa près d'un battant. La femme de chambre se souvient vaguement de l'avoir vu et prétend qu'il avait des chaussures à tige de drap clair. Les gerbes devaient être fausses et enduites d'une matière spécialement combustible qu'il lui fut facile d'enflammer. Il n'eut dès lors qu'à profiter de l'inévitable panique que ce commencement d'incendie déchaînait, comme il l'avait prévu, pour arracher le vêtement de fourrure aux bras de la femme de chambre et pour exécuter son plan. On n'en peut dire davantage, puisque Régine Aubry, interrogée plusieurs fois déjà, est dans l'impossibilité de préciser le chemin suivi par l'auto, de donner son impression sur le ravisseur et sur sa complice et, sauf certains détails secondaires, de décrire l'hôtel particulier où elle fut dépouillée du précieux corselet. »

– Ce que j'aurais eu peur, toute seule dans cette maison avec cet homme et cette femme ! dit une jeune fille. Et toi, Arlette ?

– Moi aussi. Mais je me serais bien débattue... J'ai du courage sur le moment. C'est après que je tourne de l'œil.

– Mais, cet individu, tu l'as vu passer, à l'Opéra ?

– J'ai vu... rien du tout !... J'ai vu une ombre qui en tenait une autre, et je ne me suis même pas demandé ce que c'était. J'avais assez de me tirer d'affaire. Pensez donc ! Le feu !

– Et tu n'as rien observé ?...

– Si. La tête de Van Houben, dans les coulisses.

– Tu le connaissais donc ?

– Non, mais il hurlait : « Mes diamants ! Dix millions de diamants ! C'est affreux ! Quelle catastrophe ! » et il sautait d'un pied sur l'autre comme si les planches le brûlaient. Tout le monde se tenait les côtes. »

Elle s'était levée et gaiement sautait comme Van Houben. Elle avait, dans la robe très simple qu'elle portait – une robe de serge noire, à peine serrée à la taille – la même élégance onduleuse que dans sa riche toilette de l'Opéra. Son corps long et mince, bien proportionné, se devinait comme la chose du monde la plus parfaite. Le visage était fin et délicat, la peau mate, les cheveux ondulés et d'une jolie couleur blonde.

« Danse, Arlette, puisque tu es debout, danse ! »

Elle ne savait pas danser. Mais elle prenait des poses, et elle faisait des pas, qui étaient comme la mise en scène plus fantaisiste de ses présentations de modèles. Spectacle amusant et gracieux dont ses compagnes ne se lassaient point. Toutes, elles l'admiraient, et, pour elles toutes, Arlette était une créature spéciale, promise à un destin de luxe et de fête.

« Bravo, Arlette, s'écriaient-elles, tu es ravissante.

– Et tu es la meilleure des camarades puisque, grâce à toi, trois d'entre nous vont filer sur la Côte d'Azur. »

Elle s'assit en face d'elles, et rose d'animation, les yeux brillants, elle leur dit, d'un ton de demi-confiance où il y avait un peu d'exaltation souriante, de la tristesse aussi, et de l'ironie :

« Je ne suis pas meilleure que vous, pas plus adroite que toi, Irène, moins sérieuse que Charlotte, et moins honnête que Julie. J'ai des amoureux comme vous... qui m'en demandent plus que je ne veux leur donner... mais à qui tout de même je donne plus que je ne voudrais. Et je sais qu'un jour ou l'autre, ça finira mal. Que voulezvous ? On ne nous épouse guère, nous. On nous voit avec de trop belles robes, et on a peur.

– Qu'est-ce que tu crains, toi ? dit une des jeunes filles. Les cartes te prédisent la fortune.

– Par quel moyen ? Le vieux monsieur riche ? Jamais. Et cependant, je veux arriver.

– À quoi ?

– Je ne sais pas... Tout cela tourbillonne dans ma tête. Je veux l'amour, et je veux l'argent.

– À la fois ? Mazette ! Et pour quoi faire ?

– L'amour pour être heureuse.

– Et l'argent ?

– Je ne sais pas trop. J'ai des rêves, des ambitions, dont je vous ai parlé souvent. Je voudrais être riche... pas pour moi... pour les autres plutôt... pour vous, mes petites... Je voudrais...

– Continue, Arlette. »

Elle dit plus bas, en souriant :

« C'est absurde... des idées d'enfant. Je voudrais avoir beaucoup d'argent, qui ne serait pas à moi, mais dont je pourrais disposer. Par exemple, être commanditée, patronne, à la tête d'une grande maison de

couture où il y aurait une organisation nouvelle, beaucoup de bien-être... et puis surtout des dots pour les ouvrières... oui, afin que chacune de vous puisse se marier à son gré. »

Elle riait gentiment de son rêve absurde. Les autres étaient graves. L'une d'elles s'essuya les yeux.

Elle poursuivit :

« Oui, des dots, de vraies dots en argent liquide... Je ne suis pas bien instruite... Je n'ai même pas mon brevet... Mais, tout de même, j'ai écrit une notice sur mes idées avec des chiffres et des fautes d'orthographe. À vingt ans on aura sa dot... et puis un trousseau pour le premier enfant... et puis...

– Arlette, au téléphone ! »

La directrice des ateliers avait ouvert la porte et appelait la jeune fille.

Celle-ci se dressa, pâle tout à coup et anxieuse.

« Maman est malade », chuchota-t-elle.

On savait, chez le couturier Chernitz, que seules étaient transmises aux employées les communications sérieuses, concernant un deuil de famille ou une maladie. Et l'on savait aussi qu'Arlette adorait sa mère, qu'elle était fille naturelle, et qu'elle avait deux sœurs, anciens mannequins, qui s'étaient enfuies à l'étranger avec des hommes.

Dans le silence, Arlette osait à peine avancer.

« Dépêchez-vous », insista la directrice.

Le téléphone se trouvait dans la pièce voisine. Pressées contre la porte entrouverte, les jeunes filles entendirent la voix défaillante de leur camarade qui balbutiait :

« Maman est malade, n'est-ce pas ? C'est son cœur ? Mais qui est à l'appareil ?... C'est vous, madame Louvain ?... Je ne reconnais pas votre voix... Et alors, un docteur ? Lequel, dites-vous ? Le docteur Bricou, rue du Mont-Thabor, n° 3 bis ?... Il est prévenu ? Et je dois venir avec lui ? Bien, j'y vais. »

Sans un mot, toute tremblante, Arlette empoigna son chapeau dans un placard et se sauva. Ses camarades se précipitèrent vers la fenêtre et la virent, à la clarté des réverbères, qui courait en regardant les numéros. Tout au bout, à gauche, devant le 3 bis sans doute, elle s'arrêta. Il y avait une auto, et, sur le trottoir, se tenait un monsieur dont on ne voyait guère que la silhouette et les chaussures à tige claire. Il se découvrit et lui adressa la

parole. Elle monta dans l'auto. Le monsieur également. La voiture fila par l'autre bout de la rue.

« C'est drôle, dit un mannequin, je passe tous les jours là-devant. Je n'ai jamais vu la moindre plaque de docteur sur une maison. Le docteur Bricou au 3 *bis*, tu connais ça, toi ?

– Non. La plaque de cuivre est peut-être sous la porte cochère.

– En tout cas, proposa la directrice, on pourrait consulter l'annuaire téléphonique... et le Tout-Paris... »

On se hâta vers la pièce voisine et des mains fébriles saisirent, sur une tablette, les deux volumes qu'elles feuilletèrent vivement.

« S'il y a un docteur Bricou au 3 *bis*, ou même un docteur quelconque, il n'a pas le téléphone », déclara une jeune fille.

Et une autre, faisant écho :

« Pas de docteur Bricou dans le Tout-Paris, ni rue du Mont-Thabor, ni ailleurs. »

Il y eut de l'agitation, de l'inquiétude. Chacune donnait son avis. L'histoire semblait équivoque. La directrice crut devoir avertir Chernitz, qui vint aussitôt. C'était un tout jeune homme, blême, disgracieux, habillé comme un portefaix, qui visait à l'impassibilité et qui prétendait découvrir, toujours et instantanément, l'acte précis qu'il fallait accomplir pour répondre à telle éventualité.

« Nul besoin de réflexion, disait-il. Droit au but, et jamais un mot de trop. »

Froidement, il décrocha l'appareil et demanda un numéro. L'ayant obtenu, il dit :

« Allô... Je suis chez Mme Régine Aubry ?... Voulezvous prévenir Mme Régine Aubry que Chernitz, le couturier Chernitz, désire lui parler ? Bien. »

Il attendit, puis reprit :

« Oui, madame, Chernitz, le couturier. Quoique je n'aie pas l'honneur de vous compter parmi mes clientes, j'ai pensé que, dans l'occurrence actuelle, je devais m'adresser à vous. Voici. Une des jeunes filles que j'emploie comme mannequin... Allô ? Oui, il s'agit d'Arlette Mazolle... Vous êtes trop aimable, mais, pour ma part, je dois vous dire que j'ai voté pour vous... Votre robe, ce soir-là... Mais vous me permettez d'aller droit au but ? Il y a tout lieu de croire, madame, qu'Arlette Mazolle vient d'être

enlevée, et sans doute par le même individu que vous. J'ai donc pensé que vous aviez intérêt, vous et les personnes qui vous conseillent, à connaître l'affaire... Allô... Vous attendez le brigadier Béchoux ? Parfait... C'est cela, madame, je viens de ce pas vous apporter tous éclaircissements utiles.

»

Le couturier Chernitz remplaça l'appareil et conclut, en s'en allant :

« Il n'y avait que cela à faire, et pas autre chose. »

Les événements se déroulèrent à peu près dans le même ordre pour Arlette Mazolle que pour Régine Aubry. Il y avait une femme au fond de la voiture. Le soi-disant docteur présenta :

« Madame Bricou. »

Elle portait une voilette épaisse. D'ailleurs, il faisait nuit, et Arlette ne songeait qu'à sa mère. Tout de suite, elle interrogea le docteur, sans même le regarder. Il répondit d'une voix enrouée qu'une de ses clientes, Mme Louvain, lui avait téléphoné de venir en hâte pour soigner une voisine et de prendre en passant la fille de la malade. Il n'en savait pas davantage.

L'auto suivit la rue de Rivoli, en direction de la Concorde. Comme on traversait cette place, la femme enfouit Arlette sous une couverture qu'elle serra autour du cou, et la piqua d'un poignard à l'épaule.

Arlette se débattit, mais sa frayeur se mêlait de joie, car elle pensait que la maladie de sa mère n'était qu'un prétexte pour l'attirer et que son enlèvement devait avoir une tout autre cause. Elle finit donc par se tenir tranquille. Elle écouta et observa.

Les mêmes constatations que Régine avait faites, elle les fit à son tour. Même course rapide dans les limites de Paris. Mêmes crochets brusques. Si elle n'aperçut point la main de sa gardienne, elle entrevit l'un de ses souliers, qui était fort pointu.

Elle put aussi entendre quelques mots d'une conversation que les deux complices poursuivaient entre eux, d'une voix très basse et avec la certitude, évidemment, qu'elle ne pouvait entendre. Une phrase cependant lui parvint tout entière.

« Tu as tort, dit la femme, tu as tort... Du moment que tu y tenais, tu aurais dû attendre quelques semaines... Après l'affaire de l'Opéra, c'est trop tôt. »

Phrase qui parut claire à la jeune fille : le même couple l'enlevait, que Régine Aubry avait dénoncé à la justice. Le pseudo-docteur Bricou était

l'incendiaire de l'Opéra. Mais pourquoi s'attaquer à elle, qui ne possédait rien et n'offrait à la convoitise ni corselet de diamants, ni bijoux d'aucune sorte ? Cette découverte acheva de la rassurer. Elle n'avait pas grand-chose à craindre et serait relâchée dès que l'erreur aurait été constatée.

Un bruit de porte à lourds battants roula. Arlette, qui suivait en souvenir l'aventure de Régine, devina qu'elle entrait dans une cour pavée. On la fit descendre devant un perron. Six marches, qu'elle compta. Puis les dalles d'un vestibule.

En ce moment elle avait tellement repris son calme et se sentait si forte, qu'elle agit d'une façon qui lui parut tout à fait imprudente sans qu'elle pût résister à l'appel de son instinct. Durant que l'homme repoussait la porte du vestibule, sa complice glissa sur une dalle et, l'espace d'une seconde, lâcha l'épaule d'Arlette. Celle-ci ne réfléchit pas, se débarrassa de l'étoffe qui l'encapuchonnait, s'élança devant elle, grimpa vivement un escalier, et, traversant une antichambre, pénétra dans un salon dont elle eut la présence d'esprit de refermer la porte sur elle avec précaution.

Une lampe électrique, voilée d'un abat-jour épais, étalait un cercle lumineux qui donnait un peu de jour au reste de la pièce. Que faire ? Par où s'enfuir ? Elle essaya d'ouvrir une des deux fenêtres dans le fond, et ne le put. Maintenant, elle avait peur, comprenant que le couple eût été déjà là s'il avait commencé ses visites par le salon, et qu'il allait arriver d'un moment à l'autre et se jeter sur elle.

De fait, elle entendait des claquements de portes. À tout prix, il fallait se cacher. Elle escalada le dossier d'un fauteuil appuyé contre le mur et monta facilement sur le marbre d'une vaste cheminée dont elle longea la glace jusqu'à l'autre bout. Une haute bibliothèque se dressait là. Elle eut l'audace de poser le pied dans une coupe de bronze et réussit à saisir la corniche de cette bibliothèque, puis à se hisser, elle n'aurait su dire comment. Quand les deux complices se ruèrent dans la pièce, Arlette était couchée au-dessus du meuble, à moitié dissimulée par la corniche.

Ils n'auraient eu qu'à lever les yeux pour apercevoir sa silhouette, mais ils ne le firent pas. Ils exploraient la partie inférieure du salon, sous les canapés et les fauteuils, et derrière les rideaux. Arlette discernait leurs ombres dans une grande glace opposée. Mais leurs visages demeuraient indistincts et leurs paroles à peine perceptibles, car ils s'exprimaient tout bas, d'une voix sans timbre.



« Elle n'est pas là, dit l'homme, à la fin.

– Peut-être a-t-elle sauté par le jardin ? observa la femme.

– Pas possible. Les deux fenêtres sont closes.

– Et l'alcôve ? »

Il y avait sur la gauche, entre la cheminée et l'une des fenêtres, un de ces petits réduits à usage d'alcôve qui, jadis, attenaient aux salons dont ils étaient séparés par une cloison mobile. L'homme tira la cloison.

« Personne.

– Alors ?

– Alors, je ne sais pas, et c'est grave.

– Pourquoi ?

– Si elle s'échappe ?

– Comment s'échapper ?

– Oui, en effet. Ah ! La mâtine, si je la pince, tant pis pour elle ! »

Ils sortirent, après avoir éteint l'électricité.

La pendule de la cheminée sonna sept heures, d'une petite voix aigrette et démodée qui tintait clair comme du métal.

Arlette entendit aussi huit heures, neuf heures et dix heures. Elle ne bougeait pas. Elle n'osait. La menace de l'homme la tenait blottie et frissonnante.

Ce n'est qu'après minuit, que, plus calme, sentant la nécessité d'agir, elle descendit de son poste. La coupe de bronze bascula et tomba sur le parquet avec un tel fracas que la jeune fille resta pétrifiée et chancelante d'angoisse. Cependant personne n'entra. Elle remit la coupe en place.

Une grande lumière venait du dehors. Elle s'approcha d'une fenêtre et vit un jardin qui allongeait sous la lune éclatante une pelouse bordée d'arbustes. Cette fois elle réussit à ouvrir la croisée.

S'étant penchée, elle constata que le niveau du sol devait être, sur cette façade, plus élevé, et qu'il n'y avait pas la hauteur d'un étage. Elle n'hésita pas, enjamba le balcon et se laissa choir sur du gravier, sans se faire aucun mal.

Elle attendit qu'un nuage obscurcît la lune, traversa vivement un espace nu et gagna la ligne sombre des arbustes. Les ayant suivis en se courbant, elle arriva au pied d'un mur dressé en pleine lumière et trop haut pour qu'elle pût espérer le franchir. Un pavillon le flanquait à droite, qui ne semblait pas habité. Les volets en étaient clos. Elle s'approcha doucement.

Avant le pavillon, il y avait une porte dans le mur, verrouillée, et, dans la serrure, une grosse clef. Elle ôta les verrous, tourna la clef et tira.

Elle n'eut que le temps d'ouvrir et de sauter dans la rue : ayant jeté un coup d'œil en arrière, elle avait vu une ombre qui courait à sa poursuite.

La rue était déserte. Cinquante pas plus loin peut-être, s'étant retournée, elle aperçut l'ombre qui semblait gagner de vitesse. L'épouvante la secoua, et, malgré son cœur qui haletait et ses jambes qui se dérobaient, elle avait l'impression exaltante que personne n'aurait pu la rattraper.

Impression fugitive : ses forces la trahirent d'un coup, ses genoux plièrent, et elle fut sur le point de tomber. Mais alors des gens passaient dans une autre rue très animée où elle s'engageait. Un taxi se proposa. Quand elle eut donné l'adresse et qu'elle se fut enfermée, elle vit, par la lucarne du fond, l'ennemi qui s'engouffrait dans une autre voiture, laquelle démarra aussitôt.

Des rues... des rues encore... La suivait-on ? Arlette n'en savait rien et ne cherchait pas à le savoir. Sur une petite place, où l'on déboucha soudain, des autos en station se succédaient. Elle frappa à la vitre.

« Arrêtez, chauffeur. Voilà vingt francs, et continuez rapidement pour dépister quelqu'un qui s'acharne après moi. »

Elle sauta dans un des taxis et redonna son adresse au nouveau chauffeur.

« À Montmartre, rue Verdrel, 55. »

Elle était hors de danger, mais si lasse qu'elle s'évanouit.

Elle se réveilla sur le canapé de sa petite chambre, près d'un monsieur agenouillé qu'elle ne connaissait pas. Sa mère, attentive et inquiète, la regardait anxieusement. Arlette essaya de lui sourire, et le monsieur dit à la mère :

« Ne l'interrogez pas encore, madame. Non, mademoiselle, ne parlez pas. Écoutez d'abord. C'est votre patron, Chernitz, qui a prévenu Régine Aubry que vous aviez été enlevée dans les mêmes conditions qu'elle. La police a été aussitôt alertée. Plus tard, apprenant l'affaire par Régine Aubry, qui veut bien me compter au nombre de ses amis, je suis venu ici. Votre mère et moi, nous avons guetté dehors toute la soirée, devant la maison. J'espérais bien que les gens vous relâcheraient comme Régine Aubry. J'ai demandé à votre chauffeur d'où il venait : « De la place des Victoires. » Pas

d'autres renseignements. Non, ne vous agitez pas. Vous nous raconterez tout cela demain. »

La jeune fille gémissait, agitée par la fièvre, et par des souvenirs qui la tourmentaient comme des cauchemars. Elle referma les yeux, en chuchotant :

« On monte l'escalier. »

De fait, quelqu'un sonna. La mère passa dans l'antichambre. Deux voix d'homme retentirent, et l'une d'elles proféra :

« Van Houben, madame. Je suis Van Houben, le Van Houben de la tunique de diamants. Quand j'ai connu l'enlèvement de votre fille, je me suis mis en chasse avec le brigadier Béchoux qui arrivait justement de voyage. Nous avons couru les commissariats, et nous voici. La concierge nous a dit qu'Arlette Mazolle était rentrée et, tout de suite, Béchoux et moi, nous venons nous enquérir auprès d'elle.

– Mais, monsieur...

– C'est d'une importance considérable, madame. Cette affaire est connexe à celle des diamants qu'on m'a volés. Ce sont les mêmes bandits... et il ne faut pas perdre une minute... »

Sans plus attendre l'autorisation, il entra dans la petite chambre, suivi du brigadier Béchoux. Le spectacle qui s'offrit à lui sembla l'étonner outre mesure. Son ami Jean d'Enneris était à genoux devant un canapé, près d'une jeune personne étendue dont il baisait le front, les paupières et les joues, délicatement, d'un air appliqué, avec componction.

Van Houben balbutia :

« Vous, d'Enneris !... Vous !... Qu'est-ce que vous fichez là ? »

D'Enneris étendit le bras et ordonna le silence.

« Chut ! Pas tant de bruit... je calme la jeune fille... Rien de plus apaisant. Voyez comme elle s'abandonne...

– Mais...

– Demain... à demain... on se réunira chez Régine Aubry. D'ici là, le repos pour la malade... Ne jouons pas avec ses nerfs... À demain matin... »

Van Houben demeurait confondu. La mère d'Arlette Mazolle ne comprenait rien à l'aventure. Mais, près d'eux, quelqu'un les dépassait en stupeur et en ahurissement : le brigadier Béchoux.

Le brigadier Béchoux, petit homme pâle et maigre, qui visait à l'élégance et qui était muni de deux bras énormes, écarquillait les yeux et

contemplait Jean d'Enneris comme s'il eût été en face d'une apparition épouvantable. Il avait l'air de connaître d'Enneris et l'air aussi de ne pas le connaître, et il semblait chercher s'il n'y avait pas, sous ce masque jeune et souriant, une autre figure qui, pour lui, Béchoux, était celle du diable lui-même.

Van Houben présenta :

« Le brigadier Béchoux... M. Jean d'Enneris... Mais vous avez l'air de connaître d'Enneris, Béchoux ? »

Celui-ci voulut parler. Il voulut poser des questions. Mais il ne le pouvait pas, et il considérait toujours d'un œil rond le flegmatique personnage qui poursuivait son étrange système de guérison...

## *D'Enneris, gentleman détective*

### Table des matières

La réunion projetée eut lieu à deux heures dans le boudoir de Régine Aubry. Dès son arrivée, Van Houben trouva d'Enneris installé là comme chez lui, et plaisantant avec la belle actrice et avec Arlette Mazolle. Tous trois semblaient très gais. On n'eût pas dit, à la voir insouciant et joyeux, bien qu'un peu lasse, qu'Arlette Mazolle avait passé, la nuit précédente, de telles heures d'anxiété. Elle ne quittait pas d'Enneris des yeux et, comme Régine, approuvait tout ce qu'il disait, et riait de la façon amusante dont il le disait.

Van Houben, vivement éprouvé par la perte de ses diamants, et qui prenait la vie au tragique, s'écria d'une voix furieuse :

« Fichtre ! La situation vous paraît donc si drôle, à vous trois ? »

– Ma foi, dit d'Enneris, elle n'a rien d'effrayant. Au fond, tout a bien tourné.

– Parbleu ! Ce ne sont pas vos diamants qu'on a subtilisés. Quant à Mlle Arlette, tous les journaux de ce matin parlent de son aventure. Quelle réclame ! Il n'y a que moi qui perds dans cette sinistre affaire.

– Arlette, protesta Régine, ne vous offusquez pas de ce que dit Van Houben, il n'a aucune éducation et ses paroles n'ont pas la moindre valeur.

– Voulezvous que je vous en dise qui en aient davantage, ma chère Régine ? bougonna Van Houben.

– Dites.

– Eh bien, cette nuit, j'ai surpris votre sacré d'Enneris à genoux devant Mlle Arlette, en train d'expérimenter sur elle la petite méthode de guérison qui vous a si bien ressuscitée, il y a une dizaine de jours.

– C'est ce qu'ils m'ont raconté tous les deux.

– Hein ! Quoi ! Et vous n'êtes pas jalouse ?

– Jalouse ?

– Dame ! D'Enneris ne vous fait-il pas la cour ?

– Et de fort près, je l'avoue.

– Alors, vous admettez ?...

– D’Enneris a une excellente méthode, il l’emploie, c’est son devoir.

– Et son plaisir.

– Tant mieux pour lui. »

Van Houben se lamenta.

« Ah ! Ce d’Enneris, ce qu’il en a de la chance ! Il fait de vous ce qu’il veut... et de toutes les femmes d’ailleurs.

– Et de tous les hommes aussi, Van Houben. Car, si vous le détestez, vous n’espérez qu’en lui pour vos diamants.

– Oui, mais je suis absolument résolu à me passer de son concours, puisque le brigadier Béchoux est à ma disposition et que... »

Van Houben n’acheva pas sa phrase. S’étant retourné, il apercevait sur le seuil de la porte le brigadier Béchoux.

« Vous êtes donc arrivé, brigadier ?

– Depuis un moment, déclara Béchoux, qui s’inclina devant Régine Aubry. La porte était entrouverte.

– Vous avez entendu ce que j’ai dit ?

– Oui.

– Et que pensez-vous de ma décision ? »

Le brigadier Béchoux gardait une expression renfrognée et quelque chose de combatif dans l’allure. Il dévisagea Jean d’Enneris comme il l’avait fait la veille et articula fortement :

« Monsieur Van Houben, bien qu’en mon absence l’affaire de vos diamants ait été confiée à l’un de mes collègues, il est hors de doute que je participerai aux investigations et, d’ores et déjà, j’ai reçu l’ordre d’enquêter au domicile de Mlle Arlette Mazolle. Mais je dois vous prévenir de la façon la plus nette que je n’accepte à aucun prix la collaboration, ouverte ou clandestine, d’aucun de vos amis.

– C’est clair, dit Jean d’Enneris, en riant.

– Très clair. »

D’Enneris, fort calme, ne dissimula pas son étonnement.

« Bigre, monsieur Béchoux, on croirait en vérité que je ne vous suis pas sympathique.

– Je l’avoue », fit l’autre avec rudesse.

Il s’approcha de d’Enneris, et bien en face :

« Êtes-vous bien sûr, monsieur, que nous ne nous soyons jamais rencontrés ?

– Si, une fois, il y a vingt-trois ans, aux Champs-Élysées. On a joué au cerceau ensemble... Je vous ai fait tomber grâce à un croc-en-jambe que vous ne m’avez pas pardonné, je m’en aperçois. Mon cher Van Houben, M. Béhoux a raison. Pas de collaboration possible entre nous. Je vous rends votre liberté et je travaille. Vous pouvez vous en aller.

– Nous en aller ? dit Van Houben.

– Dame ! Nous sommes ici chez Régine Aubry. C’est moi qui vous ai convoqués. Puisqu’on ne s’accorde pas, adieu ! Filez. »

Il se jeta sur le canapé entre les deux jeunes femmes et saisit les mains d’Arlette Mazolle.

« Ma jolie petite Arlette, maintenant que vous avez repris votre équilibre, ne perdons pas notre temps et racontez-moi par le menu ce qui vous est arrivé. Aucun détail n’est inutile. »

Et, comme Arlette hésitait, il lui dit :

« Ne vous occupez pas de ces deux messieurs. Ils ne sont pas là. Ils sont sortis. Donc, raconte, ma petite Arlette. Je te tutoie parce que j’ai promené mes lèvres sur tes joues qui sont plus douces que du velours, et que cela me donne les droits d’un amoureux. »

Arlette rougit. Régine riait et la pressait de parler. Van Houben et Béhoux qui voulaient savoir et profiter de la conversation semblaient cloués au sol comme des bonshommes de cire. Et Arlette dit toute son histoire, ainsi que le lui avait demandé cet homme à qui ni elle ni les autres ne paraissaient capables de résister.

Il écoutait, sans un mot. Parfois, Régine approuvait.

« C’est bien cela... un perron de six marches... Oui, un vestibule dalle noir et blanc... et, au premier, en face, le salon avec des meubles en soie bleue. »

Quand Arlette eut fini, d’Enneris arpenta la pièce, les mains au dos, colla son front à la vitre, et réfléchit assez longtemps. Puis il conclut, entre ses dents :

« Difficile... difficile... Néanmoins quelques lueurs... ces premières lueurs blanches qui indiquent l’issue du tunnel. »

Il reprit place sur le canapé et dit aux jeunes femmes :

« Voyez-vous, quand il y a deux aventures d'un parallélisme aussi marqué, avec procédés analogues et mêmes protagonistes – car l'identité du couple ennemi est indéniable – il faut découvrir le point par où lesdites aventures se distinguent l'une de l'autre, et, quand on l'a découvert, ne plus s'en écarter avant d'en avoir déduit toutes les certitudes. Or, toutes réflexions faites, le point sensible me paraît résider dans la différence des motifs qui ont amené votre enlèvement, Régine, et votre enlèvement, Arlette. »

Il s'interrompit un instant et se mit à rire.

« Ça n'a l'air de rien ce que je viens de formuler, ou tout au plus d'une vérité de La Palice, mais je vous affirme, moi, que c'est rudement fort. La situation se simplifie tout à coup. Vous, ma belle Régine, pas la moindre espèce de doute, vous avez été enlevée à cause des diamants que ce brave Van Houben pleure de toutes ses larmes. Là-dessus, pas d'objections, et je suis certain que M. Béchoux, lui-même, s'il était là, serait de mon avis. »

M. Béchoux ne souffla pas mot, attendant la suite du discours, et Jean d'Enneris se tourna vers son autre compagne.

« Quant à toi, la jolie Arlette, aux joues plus douces que le velours, pourquoi a-t-on pris la peine de te capturer ? Toutes tes richesses doivent tenir à peu près dans le creux de ta main, n'est-ce pas ? »

Arlette aux joues plus douces que le velours, comme il disait, montra ses deux paumes.

« Toutes nues, s'écria-t-il. Donc l'hypothèse du vol est écartée, et nous devons considérer comme seuls mobiles l'amour, la vengeance ou telle combinaison propre à l'exécution d'un plan que tu peux faciliter, ou bien auquel tu peux mettre obstacle. Pardonne-moi mon indiscretion, Arlette, et réponds sans pudeur. As-tu aimé jusqu'ici ?

– Je ne crois pas, dit-elle.

– As-tu été aimée ?

– Je ne sais pas.

– Cependant on t'a fait la cour, n'est-ce pas ? Pierre et Philippe. »

Elle protesta ingénument :

« Non, ils s'appelaient Octave et Jacques.

– D'honnêtes garçons, cet Octave et ce Jacques ?

– Oui.

– Donc incapables d'avoir marché dans toutes ces combinaisons ?



- Incapables.
- Alors ?
- Alors, quoi ? »

Il se pencha sur elle, et, doucement, de toute son influence pénétrante, il murmura :

« Cherche bien, Arlette. Il ne s'agit pas d'évoquer les faits extérieurs et visibles de ta vie, ceux qui t'ont frappée et que tu aimes ou n'aimes pas te rappeler, mais ceux qui ont à peine effleuré ta conscience et que tu as pour ainsi dire oubliés. Tu n'aperçois rien d'un peu spécial, d'un peu anormal ? »

Elle sourit.

« Ma foi, non... rien du tout... »

– Si. Il n'est pas admissible qu'on t'ait enlevée de but en blanc. Il y a sûrement une préparation dont certains actes t'ont frôlée, à ton insu... Cherche bien. »

Arlette cherchait de toutes ses forces. Elle s'ingéniait à extraire de sa mémoire les menus souvenirs endormis qu'on exigeait d'elle, et Jean d'Enneris précisait :

« As-tu jamais senti une présence quelconque rôder autour de toi dans l'ombre ? As-tu éprouvé un petit frisson d'inquiétude, comme au contact d'une chose mystérieuse ? Je ne te parle pas d'un danger réel, mais de ces menaces vagues où l'on se dit : « Tiens... qu'est-ce qu'il y a ?... Que se passe-t-il ?... Que va-t-il se passer ? »

Le visage d'Arlette se contracta légèrement. Ses yeux semblèrent se fixer sur un point. Jean s'écria :

« Ça y est ! Nous y sommes. Ah ! Dommage que Béchoux et Van Houben ne soient pas là... Explique-toi, ma jolie Arlette. »

Elle dit, pensivement :

« Il y avait un jour un monsieur... »

Jean d'Enneris l'arracha du canapé, enthousiasmé par ce préambule, et se mit à danser avec elle.

« Nous y voilà ! Et ça commence comme un conte de fées ! Il y avait un jour... Dieu ! Que tu es charmante, Arlette aux joues douces ! Et qu'est-il advenu de ton monsieur ? »

Elle se rassit et continua, la voix lente :

« Ce monsieur était venu, voilà trois mois, avec sa sœur, un après-midi qu'il y avait beaucoup de monde pour voir des présentations de robes, au

profit d'une œuvre. Moi, je ne l'avais pas remarqué. Mais une camarade me dit : « Tu sais, Arlette, tu as fait une conquête, un type épatant, très chic, qui te dévorait des yeux, un type qui s'occupe d'œuvres sociales, à ce que prétend la directrice. Ça tombe bien, Arlette, toi qui es en quête d'argent. »

– En quête d'argent, toi ? interrompit d'Enneris.

– Ce sont mes camarades, dit-elle, qui me taquinaient parce que je voudrais fonder une caisse de secours pour l'atelier, une caisse de dots, enfin un tas de rêves. Alors, une heure plus tard, quand je me suis aperçue qu'un grand monsieur m'attendait à la sortie et qu'il me suivait, j'ai pensé que je pourrais peut-être l'embobiner. Seulement, à ma station de métro, il s'est arrêté. Le lendemain, même manège, et les jours suivants. J'en ai été pour mes frais, car au bout d'une semaine, il ne revint plus. Et puis, quelques jours après, un soir...

– Un soir ?... »

Arlette baissa le ton.

« Eh bien, quelquefois, à la maison, le dîner fini et le ménage fait, je quitte maman, et je vais voir une amie qui demeure tout en haut de Montmartre. Avant d'y arriver, je tourne par une ruelle assez noire, où il n'y a jamais personne quand je reviens sur le coup de onze heures. C'est là que, trois fois de suite, j'ai discerné l'ombre d'un homme dans l'enfoncement d'une porte cochère. Deux fois l'homme n'a pas bougé. Mais, à la troisième fois, il est sorti de sa retraite et a voulu me barrer le passage. J'ai poussé un cri et je me suis mise à courir. La personne n'insista pas. Et depuis, j'évite cette rue. Voilà tout. »

Elle se tut. Son récit ne semblait pas avoir intéressé Béchoux et Van Houben. Mais d'Enneris demanda :

« Pourquoi nous as-tu raconté ces deux petites aventures ? Tu vois un lien entre elles ?

– Oui.

– Lequel ?

– J'ai toujours cru que l'homme qui me guettait n'était autre que le monsieur qui m'avait suivie.

– Mais sur quoi se fonde ta conviction ?

– J'avais eu le temps de remarquer, le troisième soir, que l'homme de Montmartre portait des chaussures à guêpe ou à tige claire.

– Comme le monsieur des boulevards ? s'écria Jean d'Enneris vivement.

– Oui », dit Arlette.

Van Houben et Béchoux étaient confondus. Régine, tout émue, interrogea :

« Mais vous ne vous rappelez donc pas, Arlette, que mon agresseur de l'Opéra portait aussi ces sortes de bottines ?

– En effet... en effet... dit Arlette... je n'y avais pas songé.

– Et le vôtre aussi, Arlette... celui d'hier... le pseudo-docteur Bricou...

– Oui, en effet, répéta la jeune fille, mais je n'avais pas fait ce rapprochement... C'est à l'instant que mes souvenirs se précisent.

– Arlette, un dernier effort, ma petite. Tu ne nous as pas donné le nom de ton monsieur. Tu le connais ?

– Oui.

– Il s'appelle ?

– Le comte de Mélamare. »

Régine et Van Houben tressaillirent. Jean réprima un mouvement de surprise. Béchoux haussa les épaules, et Van Houben s'exclama :

« Mais c'est de la folie ! Le comte Adrien de Mélamare... Mais je le connais de vue ! J'ai eu l'occasion de siéger près de lui dans des comités de bienfaisance. Un parfait gentilhomme, à qui je serais fier de serrer la main. Le comte de Mélamare, voler mes diamants !

– Mais je ne l'accuse pas du tout, fit Arlette interdite. Je prononce un nom.

– Arlette a raison, dit Régine. On l'interroge, elle répond. Mais il est évident que le comte de Mélamare, d'après tout ce que le monde sait de lui et de sa sœur, avec qui il vit, ne peut pas être l'homme qui vous a épiée dans la rue, ni l'homme qui nous a enlevées, vous et moi.

– Porte-t-il des chaussures à tige claire ? dit Jean d'Enneris.

– Je ne sais pas... ou plutôt si... quelquefois...

– Presque toujours », dit nettement Van Houben.

L'affirmation fut suivie d'un silence. Puis Van Houben reprit :

« Il y a là quelque malentendu. Je répète que le comte de Mélamare est un parfait gentilhomme.

– Allons le voir, dit simplement d'Enneris. Van Houben, est-ce que vous n'avez pas un ami qui est de la police, un sieur Béchoux ? Il nous fera

entrer, lui. »

Béchoux s'indigna.

« Alors, vous vous imaginez que l'on entre chez les gens comme ça, et que, sans enquête préalable, sans charges, sans mandat, on va les questionner à propos de racontars stupides ? Oui, stupides. Tout ce que j'entends depuis une demi-heure est un comble de stupidité. »

D'Enneris murmura :

« Dire que j'ai joué au cerceau avec cette gourde-là ! Quel remords ! »

Il se tourna vers Régine.

« Chère amie, ayez l'obligeance d'ouvrir l'annuaire téléphonique et de faire demander le numéro du comte Adrien de Mélamare. On se passera du sieur Béchoux. »

Il se leva. Au bout d'un instant, Régine Aubry lui passa l'appareil, et il dit :

« Allô ! Je suis chez le comte de Mélamare ? C'est le baron d'Enneris qui est au téléphone... M. le comte de Mélamare lui-même ? Monsieur, excusez-moi de vous déranger, mais j'ai lu, il y a deux ou trois semaines, dans les journaux, l'annonce que vous avez fait insérer à propos de quelques objets qui vous ont été dérobés, le pommeau d'une paire de pincettes, une bobèche en argent, une entrée de serrure, et la moitié d'un ruban de sonnette en soie bleue... tous objets sans valeur, mais auxquels vous tenez pour des raisons particulières... Je ne me trompe pas, n'est-ce pas, monsieur ?... En ce cas, si vous voulez bien me recevoir, je pourrai vous donner quelques renseignements utiles à ce sujet... À deux heures, aujourd'hui ?... Très bien... Ah ! Un mot encore, puis-je me permettre d'amener deux dames dont le rôle d'ailleurs vous sera expliqué ?... Vous êtes trop aimable, monsieur, et je vous remercie infiniment. »

D'Enneris raccrocha.

« Si le sieur Béchoux était là, il verrait qu'on entre chez les gens comme on veut. Régine, vous avez vu sur l'annuaire où demeure le comte ?

– 13, rue d'Urfé.

– Donc, dans le faubourg Saint-Germain. »

Régine interrogea :

« Mais ces objets, où sont-ils ?

– En ma possession. Je les ai achetés le jour même de l'annonce, pour la modique somme de treize francs cinquante.

– Et pourquoi ne les avez-vous pas renvoyés au comte ?

– Ce nom de Mélamare me rappelait quelque chose de confus. Il me semble qu’il y a eu, jadis, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, une affaire Mélamare. Et puis je n’ai pas eu le temps de m’enquérir. Mais nous allons nous rattraper. Régine, Arlette, rendez-vous à deux heures moins dix sur la place du Palais-Bourbon. La séance est levée. »

Séance vraiment efficace. Une demi-heure avait suffi à d’Enneris pour débayer le terrain et pour découvrir une porte à laquelle on pouvait enfin frapper. Dans l’ombre, une silhouette se dressait, et le problème se posait d’une façon plus précise : quel rôle jouait dans l’affaire le comte de Mélamare ?

Régine retint Arlette à déjeuner. D’Enneris s’en alla une ou deux minutes après Van Houben et Béchoux. Mais il les retrouva sur le palier du second étage où Béchoux, brusquement exaspéré, avait agrippé Van Houben par le collet de son veston.

« Non, je ne vous laisserai pas plus longtemps suivre une route qui vous mène sûrement au désastre. Non ! Je ne veux pas que vous soyez la victime d’un imposteur. Savez-vous qui est cet homme ? »

D’Enneris s’avança.

« Il s’agit de moi, évidemment, et le sieur Béchoux a envie de vider son sac. »

Il présenta sa carte.

« Baron Jean d’Enneris, navigateur, dit-il à Van Houben.

– Des blagues ! s’écria Béchoux. Vous n’êtes pas plus baron que d’Enneris, et pas plus d’Enneris que navigateur.

– Eh bien, vous êtes poli, monsieur Béchoux. Qui suis-je donc ?

– Tu es Jim Barnett ! Jim Barnett en personne ! ... Tu as beau te camoufler, tu as beau n’avoir plus ta perruque et ta vieille redingote, je te retrouve sous ton masque d’homme du monde et de sportsman. C’est toi ! Tu es Jim Barnett de l’agence Barnett et Cie, Barnett avec qui douze fois j’ai collaboré, et qui douze fois m’a roulé. J’en ai assez, et mon devoir est de mettre les gens en garde. Monsieur Van Houben, vous n’allez pas vous livrer à cet individu ! »

Van Houben, fort embarrassé, regardait Jean d’Enneris qui allumait paisiblement une cigarette, et il lui dit :

« L'accusation de M. Béchoux est-elle véridique ? »

D'Enneris sourit.

« Peut-être... je n'en sais trop rien. Tous mes papiers en tant que baron d'Enneris sont en règle, mais je ne suis pas sûr de n'en pas avoir aussi au nom de Jim Barnett, qui fut mon meilleur ami.

– Mais ce voyage autour du monde, dans un canot automobile, vous l'avez accompli ?

– Peut-être. Tout cela est assez vague dans ma mémoire. Mais que diable ça peut-il vous faire ? L'essentiel pour vous est de retrouver vos diamants. Or, si je suis l'extraordinaire Barnett, comme le prétend votre policier, c'est la meilleure garantie de réussite, mon cher Van Houben.

– La meilleure garantie que vous serez volé, monsieur Van Houben, gronda Béchoux. Oui, il réussira. Oui, les douze fois où nous avons travaillé en commun, il a réussi à débrouiller l'affaire, à mettre la main au collet des coupables, ou à retrouver leur butin. Mais, les douze fois aussi, ce butin, il l'a empoché, en partie ou au total. Oui, il découvrira vos diamants, mais il les escamotera à votre nez et à votre barbe, et vous n'y verrez que du feu. Déjà, il a mis le grappin sur vous, et déjà vous ne pouvez plus lui échapper. Vous croyez bonnement qu'il travaille pour vous, monsieur Van Houben ? C'est pour lui qu'il travaille ! Jim Barnett ou d'Enneris, gentilhomme ou détective, navigateur ou bandit, il n'a pas d'autre guide que son intérêt. Si vous lui permettez de participer à l'enquête, vos diamants sont fichus, monsieur.

– Ah ça ! Non, protesta Van Houben, indigné. Puisqu'il en est ainsi, restons-en là. Si je dois retrouver mes diamants pour qu'on me les reprenne, bonsoir ! Occupez-vous de vos affaires, d'Enneris. Je m'occuperai des miennes. »

D'Enneris se mit à rire :

« C'est que les vôtres, pour l'instant, m'intéressent beaucoup plus que les miennes.

– Je vous défends...

– Vous me défendez quoi ? N'importe qui peut s'occuper des diamants. Ils sont perdus : j'ai le droit de les rechercher, tout comme un autre. Et puis, que voulez-vous ? Toute cette affaire me passionne. Les femmes qui s'y trouvent mêlées sont si jolies ! Régine, Arlette ! Délicieuses créatures... En

vérité, cher ami, je ne lâcherai pas la partie avant d'avoir mis la main sur vos diamants !

– Et moi, grinça Béchoux, hors de lui, je ne lâcherai pas la partie avant de t'avoir fait coffrer, Jim Barnett.

– On va s'amuser alors. Adieu, camarades. Et bonne chance. Qui sait ! On se rencontrera peut-être un jour ou l'autre. »

Et d'Enneris, la cigarette aux lèvres, s'en alla, d'un petit pas sautillant.

Arlette et Régine étaient pâles lorsqu'elles descendirent d'auto sur cette petite place tranquille du Palais-Bourbon où d'Enneris les attendait.

« Dites donc, d'Enneris, fit Régine, vous ne pensez vraiment pas que c'est l'homme qui nous a enlevées, ce comte de Mélamare ?

– Pourquoi cette idée, Régine ?

– Je ne sais pas... un pressentiment. J'ai un peu peur. Et Arlette est comme moi. N'est-ce pas, Arlette ?

– Oui, j'ai le cœur serré.

– Et après ? fit Jean. Quand ce serait votre homme à toutes deux, croyez-vous qu'il va vous manger ? »

La vieille rue d'Urfé était proche, bordée de ces anciennes demeures du XVIII<sup>e</sup> siècle, au fronton desquelles se lisaient des noms historiques : Hôtel de La Rochefort... Hôtel d'Ourmes... toutes à peu près semblables, avec des façades tristes, un entresol très bas, une haute porte cochère, et le corps de logis principal au fond d'une cour mal pavée. L'hôtel de Mélamare ne différait pas des autres.

Au moment même où d'Enneris allait sonner, un taxi arriva d'où sautèrent, tour à tour, Van Houben et Béchoux, assez penauds l'un et l'autre, mais d'autant plus arrogants en apparence.

D'Enneris se croisa les bras avec indignation.

« Eh bien, vrai, ils en ont du toupet, ces deux cocos-là ! Il y a une heure, je n'étais pas bon à jeter aux chiens, et les voilà qui s'accrochent à nous ! »

Il leur tourna le dos et sonna. Une minute plus tard, une porte pratiquée dans un des battants fut ouverte par un vieillard en culotte courte et en lévite marron, un vieillard tout cassé et tout voûté. D'Enneris dit son nom. Il répliqua :

« Monsieur le comte attend monsieur. Si monsieur veut prendre la peine... »

Il indiqua du doigt, de l'autre côté de la cour, le perron central, qu'abritait une marquise. Mais Régine eut une défaillance soudaine et balbutia :

« Six marches... le perron a six marches. »

Ce à quoi Arlette fit écho, en murmurant, d'un ton non moins éploré :

« Oui, six marches... c'est le même perron... la même cour... Est-ce possible ! ... C'est là ! ... C'est là.»



## 4

### *Béchoux, policier*

#### Table des matières

D'Enneris empoigna chacune des deux jeunes femmes au-dessous du coude et les redressa.

« Du calme, nom d'un chien ! Rien à faire si vous flanchez comme ça à la première occasion. »

Le vieux maître d'hôtel cheminait un peu en avant et à l'écart. Van Houben, qui avait pénétré d'autorité dans la cour ainsi que Béchoux, souffla à l'oreille de celui-ci :

« Hein ! J'ai eu du flair. Heureusement que nous sommes là ! ... Attention aux diamants... Ne quittez pas d'Enneris de l'œil. »

On traversa la cour aux larges pavés inégaux. Les murs des autres hôtels voisins, tout nus, sans fenêtres, la bordaient à droite et à gauche. Au fond la demeure, animée de hautes croisées, avait grande allure. On monta les six marches.

Régine Aubry bégaya :

« Si le vestibule a des dalles noires et blanches, je me trouve mal.

– Crebleu ! » protesta d'Enneris.

Le vestibule avait des dalles noires et blanches.

Mais d'Enneris pinça si rudement le bras de ses deux compagnes qu'elles tinrent bon sur leurs jambes qui vacillaient.

« Saperlotte, bougonna-t-il en riant, nous n'arriverons à rien.

– Le tapis de l'escalier, marmotta Régine, c'est le même.

– C'est le même, gémit Arlette... et la même rampe...

– Eh bien, et puis après ?... fit d'Enneris.

– Mais si nous reconnaissons le salon ?...

– L'essentiel est d'y aller, et je ne suppose pas que le comte, s'il est coupable, ait grande envie de nous y conduire.

– Alors ?...

– Alors, il faut l’y forcer. Voyons, Arlette, du courage, et pas une syllabe, quoi qu’il advienne ! »

À ce moment le comte Adrien de Mélamare vint au-devant de ses visiteurs et les introduisit dans une pièce du rez-de-chaussée, garnie de jolis meubles d’acajou du temps de Louis XVI et qui devait lui servir de cabinet de travail. C’était un homme à cheveux grisonnants, de quarante cinq ans peut-être, bien d’aplomb, de visage plutôt désagréable et peu sympathique. Il avait dans le regard une expression un peu vague, distraite par moments, et qui déconcertait.

Il salua Régine, tressaillit légèrement à la vue d’Arlette, et, tout de suite, se montra courtois, mais d’une manière plutôt superficielle et par habitude de gentilhomme. Jean d’Enneris se présenta et présenta ses compagnes. Mais il n’ajouta pas un mot pour Béchoux ni pour Van Houben.

Celui-ci s’inclina un peu plus qu’il n’eût fallu, et dit en affectant des airs gracieux :

« Van Houben, le lapidaire... le Van Houben des diamants volés à l’Opéra. Mon collaborateur, M. Béchoux. »

Le comte, bien qu’assez étonné de cet assemblage de visiteurs, ne fit aucune remarque. Il salua et attendit.

Van Houben, les diamants de l’Opéra, Béchoux, on eût pu croire que tout cela n’avait aucune signification pour lui.

Alors d’Enneris, tout à fait maître de lui, sans aucun embarras, prit la parole :

« Monsieur, dit-il, le hasard fait bien les choses. Il se trouve, en effet, que, aujourd’hui même où je viens vous rendre un petit service, j’ai découvert, en feuilletant un ancien répertoire des personnes de qualité, que nous étions quelque peu cousins. Mon arrière-grand-mère maternelle, née de Sourdin, avait épousé un Mélamare, de la branche cadette des Mélamare-Saintonge. »

La physionomie du comte s’éclaira. Visiblement ces questions de généalogie l’intéressaient, et il poursuivit avec Jean d’Enneris un dialogue serré à la suite de quoi leur parenté fut solidement établie. Arlette et Régine se remettaient peu à peu. Van Houben dit tout bas à Béchoux :

« Alors, quoi, il serait allié aux Mélamare ! ...

– Comme moi au pape, grogna Béchoux.

– En ce cas, il a un rude culot !

– C’est le début. »

Cependant d’Enneris repartait, de plus en plus désinvolte :

« Mais j’abuse de votre patience, monsieur et cher cousin, et, si vous le permettez, je vous dirai tout de suite en quoi le hasard m’a servi.

– Je vous en prie, monsieur.

– Le hasard m’a servi, une première fois, en me mettant sous les yeux, dans le métro, un matin, votre annonce du journal. J’avoue qu’elle me frappa sur-le-champ par la composition même et l’insignifiance des objets que vous réclamiez. Un bout de ruban bleu, une entrée de serrure, une bobèche, le pommeau d’une pincette, ce sont des choses qui ne méritent peut-être pas un communiqué aux journaux. Quelques minutes après, d’ailleurs, je n’y pensais plus, et sans doute n’y aurais-je jamais plus songé, si... »

Après un instant d’habile suspension, Jean continua :

« Vous connaissez évidemment, mon cher cousin, le « Marché aux Puces », cette foire pittoresque où s’accumulent les objets les plus hétéroclites, dans le désordre le plus amusant. Pour ma part, j’y ai trouvé souvent de bien jolies choses, et jamais, en tout cas, je n’ai regretté les promenades que j’y ai faites. Ce matin-là, par exemple, je dénichai un bénitier de faïence en vieux Rouen, cassé, rapiécé et raccommodé, mais d’un style charmant... Une soupière... un dé à coudre... bref, une série d’aubaines. Et tout à coup, sur le pavé du trottoir, au milieu d’un tas d’ustensiles sans valeur jetés là en pagaïe, voilà que mon regard accroche un bout de ruban... Oui, mon cher cousin, un bout de ruban de sonnette, en soie bleue, usée, de couleur éteinte. Et, à côté, une entrée de serrure, une bobèche d’argent... »

L’attitude de M. de Mélamare s’était soudain transformée. Vivement, avec une agitation extrême, il s’écria :

« Ces objets ! Est-ce possible ! Exactement ceux que je réclame ! Mais où m’adresser, monsieur ? Comment les avoir ?

– En me les demandant, tout simplement.

– Hein ! ... Vous les avez achetés ! Quel prix ? Je vous rembourserai le double, le triple ! Mais je tiens... »

D’Enneris l’apaisa.

« Laissez-moi vous les offrir, mon cher cousin. J’ai eu le tout pour treize francs cinquante !

– Ils sont chez vous ?

– Ils sont ici même, dans ma poche. Je viens de passer les prendre chez moi. »

Le comte Adrien tendit la main, sans vergogne.

« Une seconde, dit Jean d'Enneris, gaiement. Je désire une petite récompense... oh ! Bien minime. Mais je suis curieux, excessivement curieux de nature... et je voudrais voir l'emplacement qu'occupaient ces objets... et aussi pourquoi vous y tenez tant. »

Le comte hésita. La demande était indiscrete et prouvait quelque méfiance, mais combien cette hésitation, de sa part, était significative ! À la fin cependant, il répliqua :

« C'est facile, monsieur. Veuillez me suivre au premier étage, dans le salon. »

D'Enneris jeta un coup d'œil aux deux jeunes femmes pour leur dire :

« Vous voyez... on arrive toujours à ce qu'on veut. »

Mais, les ayant observées, il remarqua le bouleversement de leurs traits. Le salon, pour elles, c'était le lieu même de l'épreuve qu'elles avaient subie. Y retourner, c'était acquérir la redoutable certitude. Van Houben également avait compris : une nouvelle étape allait être franchie. Le brigadier Béchoux, de son côté, s'animait. Il emboîta le pas au comte.

« Excusez-moi, dit celui-ci, je vous montre le chemin. »

Ils sortirent et traversèrent le vestibule dallé.

L'écho sonore des pas remplit la cage de l'escalier. En montant, Régine comptait les marches. Il y en avait vingt-cinq... Vingt-cinq ! Exactement le même nombre. Elle eut encore une défaillance, plus sérieuse, et chancela.

Tout le monde s'empressa autour d'elle. Que se passait-il ? Elle était souffrante ?

« Non, chuchota Régine, sans ouvrir les yeux, non... un simple étourdissement... Pardonnez-moi.

– Il faut vous asseoir, madame », dit le comte en poussant la porte du salon.

Van Houben et d'Enneris l'installèrent sur un canapé. Mais quand Arlette entra et qu'elle vit la pièce, elle poussa un cri, tournoya et tomba évanouie sur un fauteuil.

Alors ce fut un affolement, un tumulte quelque peu comique. On tournait à droite et à gauche, au hasard. Le comte appelait :

« Gilberte ! ... Gertrude ! ... vite ! Des sels... de l'éther. François, appelez Gertrude. »

François arriva le premier. C'était le concierge maître d'hôtel, et, sans doute, le seul domestique avec sa femme Gertrude, aussi vieille que lui et plus ridée encore. Elle le suivit de près. Puis entra la personne que le comte nommait Gilberte et à qui il jeta vivement :

« Ma sœur, voici deux jeunes dames qui se trouvent indisposées. »

Gilberte de Mélamare (divorcée, elle avait repris son nom de famille) était grande, brune, altière, avec un visage jeune et régulier, mais avec quelque chose d'un peu démodé dans la mise et dans la tournure. Elle avait plus de douceur que son frère. Ses yeux noirs, très beaux, montraient une expression grave. D'Enneris nota qu'elle portait des bandes de velours noir à sa robe prune.

Bien que la scène dût lui sembler inexplicable, elle garda tout son sang-froid. Ayant bassiné d'eau de Cologne le front d'Arlette, elle chargea Gertrude de la soigner, puis s'approcha de Régine autour de laquelle Van Houben s'évertuait vivement. Jean d'Enneris écarta Van Houben, afin d'observer de près l'événement qu'il prévoyait. Gilberte de Mélamare s'inclina et dit :

« Et vous, madame ? Ce ne doit pas être bien sérieux, n'est-ce pas ? Qu'éprouvez-vous ? »

Elle fit sentir un flacon de sels à Régine. Celle-ci souleva ses paupières, regarda cette dame, regarda sa robe prune à bandes de velours noir, puis ses mains, et se dressa tout à coup en criant, avec une terreur indicible :

« La bague ! Les trois perles ! Ne me touchez pas ! Vous êtes la femme de l'autre nuit ! Oui, c'est vous... je reconnais votre bague... je reconnais votre main... et aussi ce salon... ces meubles en soie bleue... le parquet... la cheminée... la tapisserie... le tabouret d'acajou... Ah ! Laissez-moi, ne me touchez pas. »

Elle balbutia encore quelques mots indistincts, chancela comme la première fois, et de nouveau s'évanouit. Et Arlette qui s'éveillait à son tour, reconnaissant les souliers pointus aperçus dans l'auto et entendant sonner la pendule au tintement aigrelet, gémissait :

« Ah ! Cette sonnerie, c'est la même, et c'est la même femme... Quelle horreur ! »

La stupeur fut telle que personne ne bougea. La scène prenait une allure de vaudeville qui eût suscité le rire d'un témoin indifférent, et, de fait, les lèvres minces de Jean d'Enneris se plissèrent légèrement. Il s'amusait.

Van Houben interrogeait tour à tour d'Enneris et Béchoux, pour savoir que penser. Béchoux épiait attentivement le frère et la sœur, qui demeuraient interdits.

« Que signifient ces paroles ? murmura le comte. De quelle bague s'agit-il ? Je suppose que cette dame a le délire. »

Alors d'Enneris intervint, et il le fit aussi allégrement que s'il n'attachait à tous ces événements aucune importance.

« Mon cher cousin, vous avez dit le mot juste, l'émoi de mes deux amies a quelque rapport avec ces sortes de fièvres injustifiées qui ne vont pas sans un soupçon de délire. Cela fait partie des explications que je vous dois et que je vous ai annoncées en venant ici. Voulezvous m'accorder quelque nouveau délai ? Et régler tout de suite cette petite question des objets recueillis par moi ? »

Le comte Adrien ne répondit pas sur-le-champ.

Il montrait un embarras mêlé d'une inquiétude visible, murmurant des phrases inachevées :

« À quoi cela rime-t-il, et que devons-nous supposer ? J'imagine difficilement... »

Il prit sa sœur à part et ils causèrent tous deux avec animation. Mais Jean s'avança vers lui, tenant entre le pouce et l'index une petite plaque de cuivre ouvragée représentant deux papillons aux ailes déployées.

« Voici l'entrée de serrure, mon cher cousin. Je suppose que c'est bien celle qui manque à l'un des tiroirs de ce secrétaire ? Elle est identique aux deux autres. »

De lui-même, il appliqua le morceau de cuivre, qui retrouva sa place, et dont les pointes de la face interne s'installèrent tout naturellement dans leurs anciens trous. En suite de quoi, Jean d'Enneris tira de sa poche un ruban bleu auquel s'accrochait une poignée de sonnette également en cuivre, et, comme on apercevait le long de la cheminée un autre ruban qui pendait, déchiqueté par le bas et de même couleur, il s'approcha. Les deux extrémités coïncidaient exactement.

« Tout va bien, dit-il. Et cette bobèche, mon cher cousin, où la mettons-nous ?

– À cette girandole, monsieur, dit le comte Adrien, d'un ton bourru. Il y en avait six. Comme vous voyez, il n'y en a plus que cinq... dont celle-ci ne diffère en rien. Reste le pommeau de ces pincettes, qui fut dévissé, comme vous pouvez vous en assurer.

– Le voici, dit Jean, lequel, comme un prestidigitateur, continuait de tout extraire de sa poche inépuisable. Et maintenant, mon cher cousin, vous voudrez bien tenir votre promesse, n'est-ce pas ? Et nous dire pourquoi ces babioles vous sont si chères et pourquoi elles n'étaient pas à leur place habituelle. »

Ces diverses opérations avaient donné au comte le loisir de se reprendre, et il semblait avoir oublié les imprécations de Régine et les gémissements d'Arlette, car il répondit, en termes brefs, et comme pour se débarrasser de l'intrus qui lui avait soutiré cette promesse inopportune :

« Je suis attaché à tout ce qui me fut légué par les miens, et les moindres babioles, comme vous dites, nous sont, à ma sœur et à moi, aussi sacrées que les objets les plus rares. »

L'explication valait ce qu'elle valait. Jean d'Enneris reprit :

« Que vous y teniez, mon cher cousin, c'est fort légitime, et je sais trop par moi-même comme on s'attache aux souvenirs de famille. Mais pourquoi ont-elles disparu ?

– Je l'ignore, dit le comte. Un matin, j'ai constaté que cette bobèche manquait. J'ai fait une inspection minutieuse avec ma sœur. L'entrée de serrure manquait aussi, et une partie de ce ruban, et le pommeau de ces pincettes.

– Un vol alors ?

– Un vol sûrement, et effectué d'un seul coup.

– Comment ! On pouvait prendre ces bonbonnières, ces miniatures, cette pendule, cette argenterie, toutes choses de valeur... Et l'on a choisi ce qu'il y avait de plus insignifiant ? Pourquoi ?

– Je l'ignore, monsieur. »

Le comte répéta ces mots d'un ton sec. Ces questions l'excédaient, et la visite, pour lui, n'avait plus de but.

« Peut-être cependant, fit Jean, désirez-vous, mon cher cousin, que je vous explique les raisons pour lesquelles je me suis permis d'amener ici mes deux amies et les raisons de l'émotion manifestée par elles.

– Non, déclara nettement le comte Adrien. Cela ne me concerne pas. »

Il avait hâte d'en finir, et il esquissa un mouvement vers la porte. Mais il trouva en face de lui Béchoux qui s'était avancé et qui lui dit gravement :

« Cela vous concerne, monsieur le comte. Certaines questions doivent être éclaircies sur l'heure, et elles le seront. »

L'intervention de Béchoux était impérieuse. Le brigadier barrait la porte de ses longs bras étendus.

« Mais, qui êtes-vous, monsieur ? s'écria le comte avec hauteur.

– Le brigadier Béchoux, des services de la Sûreté. »

M. de Mélamare bondit sur place.

« Un policier, vous ? De quel droit vous êtes-vous introduit chez moi ? Un policier ici ! Dans l'hôtel Mélamare !

– Je vous ai été présenté sous mon nom de Béchoux, dès mon arrivée, monsieur le comte. Mais ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu m'oblige à faire précéder ce nom de mon grade de brigadier.

– Ce que vous avez vu ?... ce que vous avez entendu ? balbutia M. de Mélamare, dont le visage se décomposait de plus en plus. Mais, en vérité, monsieur, je ne vous autorise pas...

– Ça, c'est le cadet de mes soucis », gronda Béchoux, qui ne se piquait pas de politesse.

Le comte revint vers sa sœur, et ils eurent de nouveau un dialogue véhément et rapide. Gilberte de Mélamare montrait autant d'agitation que son frère. Debout, se soutenant l'un l'autre, ils attendaient dans l'attitude combative de gens qui sentent l'importance de l'attaque.

« Voilà Béchoux déchaîné, dit tout bas Van Houben à Jean.

– Oui, je le voyais qui s'excitait de plus en plus. Je connais mon bonhomme. Il commence par regimber et par se boucher les yeux. Et puis, tout à coup, il éclate. »

Arlette et Régine s'étaient levées aussi et se tenaient en arrière, sous la protection de Jean.

Et Béchoux prononça :

« Ce ne sera pas long, d'ailleurs, monsieur le comte. Quelques questions auxquelles je vous prie de répondre sans détours. À quelle heure êtes-vous sorti de chez vous hier ? Et Mme de Mélamare ? »

Le comte haussa les épaules et ne répliqua pas. Sa sœur, plus souple, jugea préférable de répondre.



« Nous sommes sortis, mon frère et moi, à deux heures et rentrés à quatre heures et demie, pour prendre le thé.

– Et après ?

– Nous n'avons pas bougé. Nous ne sortons jamais le soir.

– Cela, c'est une autre question, dit Béchoux avec ironie. Ce que je voudrais savoir, c'est l'emploi de votre temps, ici, dans cette pièce, hier, entre huit heures et minuit. »

M. de Mélamare frappa du pied avec rage et enjoignit à sa sœur de se taire. Béchoux comprit qu'aucune force au monde ne les obligerait à parler, et cela le mit dans une telle fureur que, emporté par sa conviction, il lâcha toute l'accusation sans plus interroger, d'une voix contenue d'abord, puis âpre, dure, frémissante :

« Monsieur le comte, vous n'étiez pas chez vous hier, dans l'après-midi, ni madame votre sœur, mais devant le numéro 3 *bis* de la rue du Mont-Thabor. En tant que docteur Bricou, vous attendiez une jeune fille que vous avez prise au piège dans votre automobile, dont votre sœur a enveloppé la tête d'une couverture, et que vous avez amenée ici, dans votre hôtel. Cette jeune fille s'est enfuie. Vous avez couru après, sans pouvoir la rattraper dans les rues. La voici.

Le comte martela, les lèvres crispées, les poings serrés :

« Vous êtes fou ! Vous êtes fou ! Qu'est-ce que c'est que tous ces fous-là ?

– Je ne suis pas fou ! proféra le policier qui glissait peu à peu au mélodrame et à une grandiloquence dont les termes pompeux et vulgaires réjouissaient d'Enneris. Je ne dis que l'exacte vérité. Des preuves ? J'en ai plein les poches. Mlle Arlette Mazolle, que vous connaissez, que vous attendiez à la porte du couturier Chernitz, peut nous servir de témoin. Elle est montée sur votre cheminée. Elle s'est étendue sur cette bibliothèque. Elle a renversé cette potiche. Elle a ouvert cette fenêtre. Elle a traversé ce jardin. Elle le jure sur la tête de sa mère. N'est-ce pas, Arlette Mazolle, que vous le jurez sur la tête de votre chère mère ? »

D'Enneris dit à l'oreille de Van Houben :

« Mais il perd la boule. De quel droit fait-il le juge d'instruction ? Et quel juge pitoyable ! Il n'y a que lui qui parle... Quand je dis qu'il parle ! ... »

Béchoux hurlait, en effet, face à face avec le comte dont les yeux hagards exprimaient un désarroi sans bornes.

« Ce n'est pas tout, monsieur ! Ce n'est pas tout. Ce n'est même rien ! Il y a autre chose ! Cette dame... cette dame... (il désignait Régine Aubry) vous la connaissez, hein ? C'est celle qui a été enlevée un soir à l'Opéra, et par qui ? Hein, qui est-ce qui l'a conduite ici, dans ce salon..., dont elle reconnaît les meubles... n'est-ce pas, madame ? Ces fauteuils... ce tabouret... ce parquet... Hein, monsieur, qui l'a amenée ici ? Qui l'a dépouillée du corselet de diamants ? Le comte de Mélamare, n'est-ce pas ? Et sa sœur Gilberte de Mélamare... La preuve ? Cette bague aux trois perles... Mais les preuves, il y en a trop. Le Parquet décidera, monsieur, et mes chefs... »

Il n'acheva pas. Le comte de Mélamare, hors de lui, l'avait serré à la gorge et trépignait en bégayant des insultes. Béchoux se dégagea, lui montra le poing et recommença encore son réquisitoire insolite. Entraîné par l'évidence des faits, par le rôle qu'il jouait dans l'affaire et surtout par l'importance que lui donnerait ce rôle auprès de ses chefs et auprès du public, il avait perdu la boule, comme le disait d'Enneris. Il le sentit si bien qu'il s'arrêta net, essuya son front perlé de sueur, et, soudain maître de lui, très digne, articula :

« Je dépasse mes droits, je l'avoue. Ceci n'est pas de ma compétence et je téléphone à la préfecture de Police. Vous voudrez bien attendre les instructions que je vais recevoir. »

Le comte s'effondra et prit sa tête entre ses mains, comme un homme qui ne tente même plus de se défendre. Mais Gilberte de Mélamare barra le passage au brigadier. Elle suffoquait.

« La police ! La police va venir ici ?... dans cet hôtel ? Mais non... mais non... voyons, ce n'est pas possible... Il y a de ces événements... Vous n'avez pas le droit... C'est un crime.

– Je suis désolé, madame », dit Béchoux, que sa victoire rendait subitement poli.

Mais elle se cramponnait au bras du policier et l'implorait.

« Je vous en supplie, monsieur. Mon frère et moi nous sommes victimes d'un malentendu affreux. Mon frère est incapable d'une mauvaise action... Je vous en prie... »

Béchoux fut inflexible. Il avait vu l'appareil dans l'antichambre. Il y alla, téléphona et revint.

Les choses ne traînèrent pas. Au bout d'une demi-heure, durant laquelle Béchoux, de plus en plus excité, pérorait devant d'Enneris et Van Houben, tandis que Régine et Arlette considéraient le frère et la sœur avec un effroi mêlé de compassion, le chef de la Sûreté arriva, accompagné d'agents, et bientôt suivi d'un juge d'instruction, d'un greffier et du procureur. La communication de Béchoux avait produit de l'effet.

Une enquête sommaire eut lieu. On interrogea le couple de vieux domestiques. Ils habitaient une aile à l'écart et ne s'occupaient que de leur service. Leur service fini, ils se retiraient dans leur chambre ou dans la cuisine, qui donnaient sur la façade du jardin.

Mais la déposition des deux jeunes femmes fut accablante et il leur suffit pour cela d'évoquer simplement leurs souvenirs. Arlette, en particulier, montra le chemin qu'elle avait pris pour s'enfuir, et décrivit, avant même de les revoir, le jardin, les arbustes, le mur, le pavillon isolé, la porte, la rue déserte donnant sur une rue plus animée. Aucun doute ne pouvait subsister.

D'ailleurs, il se produisit une découverte dont Béchoux eut tout l'honneur, et qui ne laissait pas la moindre place pour la plus petite hésitation. En inspectant d'un coup d'œil l'intérieur de la bibliothèque, Béchoux remarqua une série de vieux in-quarto dans leurs vieilles reliures. Ils lui parurent suspects. Un à un, il les examina. Ils étaient vides de pages et formaient des boîtes. L'un d'eux contenait une étoffe d'argent, un autre le corselet.

Régine s'exclama aussitôt :

« Ma tunique ! ... mon corselet ! ...

– Et les diamants n'y sont plus ! vociféra Van Houben, aussi bouleversé que si on l'avait volé une seconde fois. Mes diamants, qu'est-ce que vous en avez fait, monsieur ? Ah ! Mais, vous rendrez gorge... »

Le comte de Mélamare avait assisté à cette scène, impassible, mais avec une expression étrange. Lorsque le juge se retourna vers lui en montrant la tunique et le corselet d'où les diamants avaient été arrachés, il hocha la tête, et sa bouche se contracta pour un sourire affreux.

« Ma sœur n'est donc pas là ? » chuchota-t-il en regardant autour de lui.

La vieille bonne répondit :

« Je crois que madame est dans sa chambre.

– Vous lui direz adieu de ma part et lui conseillerez de suivre mon exemple. »

Et, vivement, il tira un revolver de sa poche, le dirigea vers sa tempe et appuya sur la détente.

D'un geste brusque, d'Enneris, qui veillait, lui poussa le coude. La balle, déviée, alla briser une des vitres de la fenêtre. Des agents se jetèrent sur M. de Mélamare. Le juge d'instruction prononça :

« Vous êtes sous mandat d'arrêt, monsieur. Qu'on emmène aussi Mme de Mélamare... »

Mais, quand on chercha la comtesse, on ne la trouva ni dans sa chambre ni dans son boudoir. On fouilla tout l'hôtel. Par où s'était-elle enfuie ? Et avec quelle complicité ?

D'Enneris, très inquiet, redoutant un suicide, dirigeait les investigations. Elles furent vaines.

« N'importe, murmura Béchoux, vous n'êtes pas loin de recueillir vos diamants, monsieur Van Houben. Notre situation est bonne et j'ai bien travaillé.

– Jean d'Enneris aussi, avouons-le, observa Van Houben.

– Il a manqué d'audace à mi-chemin, répliqua Béchoux. Mon accusation a tout déclenché. »

Quelques heures plus tard, Van Houben rentrait dans son magnifique appartement du boulevard Haussmann. Il avait dîné au restaurant avec le brigadier Béchoux et le ramenait pour parler encore de l'affaire qui les préoccupait autant l'un que l'autre.

« Tiens, tiens, dit-il après un moment de conversation, on croirait entendre du bruit au bout de l'appartement. Les domestiques ne couchent pourtant pas de ce côté. »

Il suivit, ainsi que Béchoux, un long corridor à l'extrémité duquel se trouvait un petit logement ayant sa sortie particulière sur le grand escalier.

« Deux chambres tout à fait séparées, dit-il, où je reçois quelquefois des amis. »

Béchoux prêta l'oreille.

« En effet, il y a du monde.

– C'est curieux. Personne n'a la clef. »

Revolver au poing, ils entrèrent d'un bond, et, tout de suite, Van Houben poussa un cri :

« Nom de D... ! » auquel Béchoux répondit par un autre cri : « Cré bon sang ! »

À genoux devant une femme étendue sur un canapé, Jean d'Enneris lui embrassait légèrement, selon sa méthode apaisante, le haut du front et les cheveux.

Ils s'avancèrent et reconnurent Gilberte de Mélamare, les yeux clos, très pâle, et la poitrine haletante.

D'Enneris, furieux, se planta devant les nouveaux venus.

« Encore vous ! Mais, sacrebleu ! On ne peut donc pas être tranquille ! Qu'est-ce que vous venez fichier ici, tous les deux ?

– Comment, ce que nous venons faire ? s'écria Van Houben. Mais je suis chez moi, ici ! »

Et Béchoux, indigné, proférait :

« Eh bien ! Mais, tu as de l'aplomb ! Alors, c'est toi qui as fait évader la comtesse de l'hôtel ? »

D'Enneris, subitement apaisé, pirouetta sur lui-même.

« On ne peut rien te cacher, Béchoux. Mon Dieu, oui, c'est moi.

– Tu as osé !

– Dame, cher ami, tu avais oublié de mettre des agents dans le jardin. Alors, je l'ai fait filer par là, en lui donnant rendez-vous dans une rue voisine où elle prit une auto. La cérémonie de l'instruction terminée, je l'y retrouvai, et, depuis ce temps, après l'avoir transportée ici, je la soigne.

– Mais qui vous a fait entrer, sapristi ? dit Van Houben. Il fallait la clef de ce logement !

– Pas besoin. Avec des pinces, j'ouvre toutes les portes en rigolant. Voilà plusieurs fois que je visite ainsi votre demeure, cher ami, et j'ai pensé qu'il n'y avait pas de meilleure retraite pour Mme de Mélamare que ce coin isolé. Qui donc imaginerait que Van Houben ait pu recueillir la comtesse de Mélamare ? Personne. Pas même Béchoux ! Elle va vivre là très tranquillement, sous votre protection, jusqu'à ce que l'affaire soit éclaircie. La femme de chambre qui la servira croira que c'est votre nouvelle amie, puisque Régine est perdue pour vous.

– Je l'arrête ! Je préviens la police ! » s'écria Béchoux.

D'Enneris éclata de rire.

« Ah ! Ca c'est drôle ! Voyons. Tu sais aussi bien que moi que tu n'y toucheras pas. Elle est sacrée.

– Tu crois ça, toi ?

– Parbleu ! Puisque je la protège. »

Béchoux était exaspéré.

« Alors, tu protèges une voleuse ?

– Une voleuse, qu'est-ce que tu en sais ?

– Comment ! La sœur de l'homme que tu as fait arrêter ?

– Calomnie odieuse ! Ce n'est pas moi qui l'ai fait arrêter. C'est toi, Béchoux.

– Sur ton indication, et parce qu'il est coupable, sans contestation possible.

– Qu'en sais-tu ?

– Hein ! Voilà que tu n'es plus certain ?

– Ma foi, non, dit Jean d'Enneris, d'un ton de persiflage horripilant, il y a dans tout cela des choses rudement déconcertantes. Un voleur, ce noble personnage ? Une voleuse, cette dame si fière, dont je n'ose guère embrasser que les cheveux ? Vrai, Béchoux, je me demande si tu n'as pas été un peu vite, et si tu ne t'es pas jeté imprudemment dans une bien mauvaise affaire ? Quelle responsabilité, Béchoux ! »

Béchoux écoutait, vacillant et blême. Van Houben, le cœur étreint par l'inquiétude, sentait ses diamants se perdre de nouveau dans l'ombre.

Jean d'Enneris, agenouillé respectueusement devant la comtesse, chuchotait :

« Vous n'êtes pas coupable, n'est-ce pas ? Il est inadmissible qu'une femme comme vous ait volé. Promettez-moi de me dire la vérité au sujet de votre frère et de vous... »

## *Est-ce l'ennemi ?*

### [Table des matières](#)

Rien n'est plus fastidieux que le récit détaillé d'une instruction judiciaire, surtout lorsqu'il s'agit d'une affaire connue, dont tout le monde a parlé, et à propos de laquelle chacun s'est formé une opinion plus ou moins exacte. L'intérêt de ces pages consiste donc uniquement dans la mise en lumière de ce que le public ignore et de ce que la justice ne parvint pas à éclaircir, et, cela, en définitive, revient à raconter les faits et gestes de Jean d'Enneris, c'est-à-dire d'Arsène Lupin.

Qu'il suffise de rappeler combien l'enquête fut vaine. Le couple de vieux domestiques, tout en s'indignant que l'on osât soupçonner des maîtres qu'ils servaient depuis vingt ans, ne put dire un mot qui les disculpât. Gertrude ne quittait guère sa cuisine que pour les courses du matin. Quand on sonnait – ce qui était rare, car il y avait peu de visiteurs – François enfilaient son habit et allait ouvrir.

Un sondage attentif permit d'affirmer qu'il n'y avait aucune issue dérobée. Le petit réduit attenant au salon, jadis alcôve avec ruelle, était utilisé comme cabinet de débarras. Nulle part, rien de suspect, rien de truqué.

Dans la cour, aucun logement. Aucune remise pour auto. On établit que le comte savait conduire. Mais, s'il avait une auto, où la mettait-il ? Et où se trouvait son garage ? Toutes questions qui ne reçurent point de réponse.

D'autre part, la comtesse de Mélamare demeurait invisible, et le comte se renferma dans un mutisme absolu, refusant aussi bien de s'expliquer sur les points essentiels que de donner les moindres renseignements sur sa vie privée.

Un fait cependant doit être retenu, car il domina toute cette aventure et l'idée générale que chacun en conçut instantanément dans les milieux judiciaires, comme dans la presse et dans le public. Ce fait, que Jean d'Enneris avait éventé dès le début et à propos duquel il voulait se

renseigner, le voici, dépouillé de tout commentaire. En 1840, l'arrière-grand-père du comte actuel, Jules de Mélamare, le plus illustre de la race des Mélamare, général sous Napoléon, ambassadeur sous la Restauration, était arrêté pour vol et assassinat. Il mourait de congestion dans sa cellule.

On serra la question de plus près. On fouilla dans les archives. Certains souvenirs s'éveillèrent. Et un document d'une importance considérable fut mis au jour. En 1868, le fils de ce Mélamare, et le grand-père du comte Adrien, Alphonse de Mélamare, officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon III, était convaincu de vol et d'assassinat. Dans son hôtel de la rue d'Urfé, il se brûlait la cervelle. L'empereur étouffa l'affaire.

L'évocation de ce double scandale fit une grande impression. Tout de suite, un mot éclaira le drame présent et résuma la situation : atavisme. Si le frère et la sœur ne possédaient pas une grosse fortune, du moins ils jouissaient d'une certaine aisance, ayant hôtel à Paris et château en Touraine, et se consacrant à des œuvres humanitaires ou charitables. Ce n'était donc point uniquement la cupidité qui pouvait expliquer l'incident de l'Opéra et le vol des diamants. Non, c'était l'atavisme. Les Mélamare avaient l'instinct du vol. Le frère et la sœur tenaient cela de leurs aïeux. Ils avaient volé, sans doute pour faire face à un train de vie supérieur à leurs ressources, ou peut-être par suite d'une tentation trop forte, mais surtout par nécessité atavique.

Et, comme son grand-père Alphonse de Mélamare, le comte Adrien avait voulu se tuer. Atavisme encore.

Quant aux diamants, quant au rapt des deux jeunes femmes, quant à l'emploi de son temps aux heures des deux épisodes, quant à la tunique trouvée dans sa bibliothèque, quant à tout ce qui constituait le côté mystérieux de l'aventure, il affirmait ne rien savoir. Cela ne le concernait pas. Cela semblait, pour lui, s'être produit sur une autre planète.

Il ne voulut se disculper qu'à propos d'Arlette Mazolle. Il avait eu, dit-il, de ses relations avec une femme mariée, une fille qu'il aimait beaucoup, et qui était morte quelques années auparavant. Ce dont il avait ressenti un profond chagrin. Or, Arlette ressemblait à cette fille, et il avait suivi Arlette deux ou trois fois, involontairement, en souvenir de l'enfant qu'il avait perdue. Il nia d'ailleurs, avec énergie, qu'il eût tenté de l'aborder dans une rue déserte, selon l'accusation d'Arlette Mazolle.



Quinze jours s'écoulèrent ainsi, durant lesquels le brigadier Béchoux, rageur et opiniâtre, déploya la plus grande et la plus inutile activité. Van Houben, qui s'attachait à ses pas, se lamentait.

« Fichus ! Je vous dis qu'ils sont fichus. »

Béchoux montrait ses poings fermés.

« Vos diamants ? C'est comme si je les tenais dans mes mains. J'ai pris les Mélamare, je prendrai vos diamants.

– Vous êtes sûr de n'avoir pas besoin de d'Enneris ?

– Jamais de la vie ! J'aime mieux tout rater que de m'adresser à lui. »

Van Houben se rebiffait.

« Vous en avez de bonnes, vous ! Mes diamants passent avant votre amour-propre. »

Van Houben, d'ailleurs, ne manquait pas de stimuler Jean d'Enneris qu'il rencontrait journellement. Il ne pouvait pénétrer dans le logement isolé où se cachait Gilberte de Mélamare sans le voir assis aux pieds de la comtesse, lui prodiguant les consolations, lui donnant de l'espoir, lui promettant de sauver son frère de la mort et du déshonneur, et, du reste, n'obtenant d'elle aucun renseignements, aucune parole qui pût le guider.

Et si Van Houben, se retournant vers Régine Aubry, voulait l'emmener au restaurant, il était sûr de trouver d'Enneris en train de faire sa cour.

« Laissez-nous tranquilles, Van Houben, disait la belle actrice, je ne peux plus vous voir en peinture, depuis toutes ces histoires. »

Van Houben ne dérangeait pas, et, prenant d'Enneris à part :

« Voyons, cher ami, mes diamants ?

– J'ai bien autre chose en tête. Régine et Gilberte me prennent tout mon temps, l'une l'après-midi, l'autre le soir.

– Mais le matin ?...

– Arlette. Elle est adorable, cette enfant, fine, intelligente, intuitive, heureuse et touchante, simple comme une enfant et mystérieuse comme une vraie femme. Et si honnête ! Le premier soir, j'ai pu, par surprise, lui embrasser les joues. Fini, maintenant ! Van Houben, je crois bien que c'est Arlette que je préfère. »

D'Enneris disait vrai. Son caprice pour Régine se transformait en bonne amitié. Il ne voyait plus Gilberte que dans le vain espoir d'obtenir des confidences. Mais il passait auprès d'Arlette des matinées qui le ravissaient. Il y avait en elle un charme particulier, qui venait à la fois d'une ingénuité

profonde et d'un sens très sûr de la vie. Tous les rêves chimériques qu'elle faisait pour aider ses camarades prenaient une apparence d'événements réalisables quand elle les exposait en souriant.

« Arlette, Arlette, disait-il, je ne connais personne de plus clair que toi, et de plus obscur.

– Moi, obscure ? disait-elle.

– Oui, par moments. Je te comprends tout entière, sauf un certain point qui reste pour moi impénétrable, et qui, chose bizarre, n'existait pas quand je t'ai approchée pour la première fois. Chaque jour, l'énigme grandit. Énigme sentimentale, je crois.

– Pas possible ? disait-elle en riant.

– Oui, sentimentale... Tu n'aimes pas quelqu'un ?

– Si j'aime quelqu'un ? Mais tout le monde !

– Non, non, disait-il, il y a du nouveau dans ta vie.

– Je vous crois qu'il y a du nouveau ! Enlèvement, émotions, enquêtes, interrogatoires, des tas de gens qui m'écrivent, du bruit, trop de bruit autour de moi ! Il y a là de quoi faire perdre la tête à un petit mannequin ! »

Il hochait la tête et la regardait avec une tendresse croissante.

Cependant, au Parquet, l'instruction n'avancait pas. Vingt jours après l'arrestation de M. de Mélamare, on continuait à recueillir des témoignages sans valeur et à pratiquer des perquisitions qui ne menaient à rien. Toutes les pistes étaient mauvaises, et fausses toutes les hypothèses. On ne retrouva même pas le premier chauffeur qui avait conduit Arlette de l'hôtel Mélamare à la place des Victoires.

Van Houben maigrissait. Il ne voyait plus aucun lien entre l'arrestation du comte et le vol des diamants, et il ne se gênait pas pour suspecter tout haut les qualités de Béchoux.

Un après-midi, deux hommes sonnèrent à la porte du rez-de-chaussée que d'Enneris occupait près du parc Monceau. Le domestique ouvrit et les introduisit.

« Décampez, s'écria d'Enneris, en les rejoignant. Van Houben ! Béchoux ! Eh bien, vrai, vous n'êtes pas fiers ! »

Ils confessèrent leur désarroi.

« C'est une de ces affaires qui se présentent mal, avoua le brigadier Béchoux piteusement. Il y a de la malchance.

– Il y a de la malchance pour les gourdes comme toi, fit d’Enneris. Enfin, je serai bon prince. Mais l’obéissance absolue, hein ? La corde au cou, et en chemise, comme les bourgeois de Calais ?

– Oui, déclara Van Houben, déjà ragaillardi par la bonne humeur de d’Enneris.

– Et toi, Béchoux ?

– Ordonne, dit Béchoux, d’une voix sinistre.

– Tu laisseras de côté la Préfecture, tu t’assiéras sur ton Parquet, puis tu proclameras que ces gens-là ne sont capables de rien, et tu me donneras des gages.

– Quels gages ?

– Des gages de collaboration loyale. Où en est-on là-bas ?

– Demain, il doit y avoir confrontation entre le comte, Régine Aubry et Ariette Mazolle.

– Fichtre ! Il faut se hâter. Aucun fait n’a été caché au public ?

– Presque rien.

– Raconte.

– Mélamare a reçu une missive qu’on a découverte dans sa cellule. Elle est ainsi conçue :

« Tout s’arrangera. Je m’en porte garant. Courage. » J’ai enquêté. Je sais, depuis ce matin, que cette missive lui a été transmise grâce à la complicité d’un garçon du restaurant qui fournit les repas du comte, et qui m’a avoué qu’il y eut réponse de celui-ci.

– Tu possèdes le signalement exact du correspondant ?

– Exact.

– Parfait ! Van Houben, vous avez votre auto ?

– Oui.

– Allons.

– Où ?

– Vous le verrez. »

Et, dans l’auto où ils montèrent tous trois, d’Enneris formula :

« Il y a un point, Béchoux, que tu as négligé et qui, pour moi, est capital. Que signifie l’annonce faite par le comte dans les journaux, quelques semaines avant notre affaire ? Quel intérêt avait-il à réclamer de telles babioles ? Et quel intérêt avait-on à les lui barboter, de préférence à tant d’autres objets de valeur entassés dans l’hôtel de la rue d’Urfé ? Le seul

moyen d'élucider cette question, c'était, n'est-ce pas ? De m'adresser à la bonne femme qui m'avait vendu la bobèche, le cordon de sonnette et autres futilités, pour la modique somme de treize francs cinquante. C'est ce que j'ai fait.

Et le résultat ?

– Négatif jusqu'ici, mais positif tout à l'heure, je l'espère. Ma vendeuse du marché aux puces, que j'ai vue dès le lendemain des événements, s'est fort bien souvenue de la personne qui lui avait cédé le stock des objets pour cent sous, une marchande à la toilette, laquelle vient quelquefois lui refiler des objets de même acabit. Son nom ? Son adresse ? Ma vendeuse les ignore. Mais elle était persuadée que le sieur Gradin, antiquaire, qui lui avait amené la marchande à la toilette, pourrait les indiquer. J'ai couru chez le sieur Gradin, sur la rive gauche. En voyage. Il revient aujourd'hui. »

Ils arrivèrent bientôt chez le sieur Gradin, lequel répondit, sans hésiter :

« Il s'agit évidemment de la mère Trianon que nous appelons tous ainsi à cause de sa boutique « Le Petit Trianon », rue Saint-Denis. C'est une drôle de femme, pas communicative, assez bizarre, qui solde des tas de choses insignifiantes, mais qui, à côté de cela, m'a vendu des meubles fort intéressants, qu'elle tenait de je ne sais qui... entre autres un beau mobilier acajou du plus pur Louis XVI, signé Chapuis, le grand ébéniste du XVIII<sup>e</sup> siècle.

– Mobilier que vous avez revendu ?

– Oui, et expédié en Amérique. »

Les trois hommes sortirent de là, fort intrigués. Cette signature Chapuis se retrouvait sur la plupart des meubles du comte de Mélamare.

Van Houben se frotta les mains.

« La coïncidence nous est favorable, et rien ne nous interdit de croire que mes diamants sont dans quelque tiroir secret du « Petit Trianon ». En ce cas, d'Enneris, je suis sûr que vous aurez la délicatesse...

– De vous en faire cadeau ?... Certainement, cher ami. »

L'auto s'arrêta à quelque distance du « Petit Trianon », où d'Enneris et Van Houben entrèrent, laissant Béchoux à la porte. C'était une étroite et longue boutique, encombrée de bibelots, de vases fêlés, de porcelaines ébréchées, de fourrures « usagées », de dentelles déchirées, et de tout ce qui compose un magasin de marchande à la toilette. Dans une arrière-boutique,

la mère Trianon, grosse femme à cheveux gris, causait avec un monsieur qui tenait à la main une carafe sans bouchon.

Lentement, Van Houben et d'Enneris se promenèrent entre les étalages, comme des amateurs qui cherchent une occasion. D'un œil furtif, d'Enneris observait le monsieur, auquel il ne trouvait pas l'air d'un client qui est là pour acheter. Grand, blond, fort, trente ans peut-être, élégant d'aspect et de figure franche, il causa un moment encore, puis reposa la carafe sans bouchon et se dirigea vers la porte, tout en examinant différents bibelots et tout en épiant, lui aussi, d'Enneris s'en rendait compte, les nouveaux venus.

Van Houben, qui ne surprenait rien de ce double manège, et qui était arrivé près de la mère Trianon, estima qu'il pouvait entrer en conversation avec elle, puisque d'Enneris négligeait de le faire, et il lui dit à demi-voix :

« Est-ce que, par le plus grand des hasards, on ne vous aurait pas revendu certains objets qui m'ont été dérobés, par exemple une... »

D'Enneris, pressentant l'imprudence de son compagnon, tenta de lui faire signe, mais Van Houben continuait :

« Par exemple, une entrée de serrure, une moitié de cordon de sonnette en soie bleue... »

La marchande à la toilette dressa l'oreille, puis échangea un regard avec le monsieur, qui s'était retourné un peu plus vivement qu'il n'eût fallu, et qui fronça le sourcil.

« Ma foi, non, dit-elle... Cherchez dans le fouillis... Peut-être bien que vous trouverez des choses qui vous iront. »

Le monsieur attendit un moment, envoya de nouveau à la marchande un coup d'œil qui semblait la mettre en garde, et puis sortit.

D'Enneris se hâta vers la porte. Le monsieur héla un taxi, monta, et, se penchant par la portière, donna tout bas une adresse au chauffeur. Mais, à ce moment même, le brigadier Béchoux, qui s'était approché, passait le long de l'auto.

D'Enneris ne bougea pas durant l'espace de temps où il aurait pu être aperçu de l'inconnu. Dès que la voiture eut tourné, Béchoux et lui se rejoignirent.

« Eh bien ! Tu as entendu ? »

– Oui, hôtel Concordia, faubourg Saint-Honoré.

– Mais tu te méfiais donc ?

– J'avais identifié le bonhomme à travers les vitres. C'est lui.

– Qui ?

– Le type qui a réussi à faire passer une lettre au comte de Mélamare, dans sa cellule.

– Le correspondant du comte ? Et il causait avec la femme qui a vendu les objets volés dans l'hôtel Mélamare ! Fichtre ! Tu avoueras, Béchoux, que la coïncidence a de la valeur ! »

Mais la joie de d'Enneris dura peu. À l'hôtel Concordia, on n'avait vu entrer aucun monsieur qui répondît au signalement. Ils attendirent. Jean s'impatientait.

« L'adresse donnée est peut-être fausse, déclara-t-il à la fin. L'individu aura voulu nous éloigner du « Petit Trianon ».

– Pourquoi ?

– Pour gagner du temps... Retournons-y. »

D'Enneris ne s'était pas trompé. Dès qu'ils eurent débouché dans la rue Saint-Denis, ils constatèrent que le magasin de la marchande à la toilette était déjà fermé, clos de ses volets, barré de sa barre de fer, et cadénassé.

Les voisins ne purent donner aucune indication. Tous connaissaient de vue la mère Trianon. Mais aucun d'eux n'avait jamais pu tirer d'elle un seul mot. Dix minutes auparavant, on l'avait aperçue qui, comme chaque soir, mais deux heures plus tôt, fermait elle-même sa boutique. Où allait-elle ? On ignorait le lieu de son domicile.

« Je le saurai, grogna Béchoux.

– Tu ne sauras rien, affirma d'Enneris. La mère Trianon est évidemment sous la coupe du monsieur, et celui-ci m'a tout l'air d'un type qui connaît son affaire, et qui non seulement pare les coups, mais n'est pas embarrassé pour en donner. Tu sens l'attaque, hein, Béchoux ?

– Oui. Mais il faut d'abord qu'il se défende.

– La meilleure manière de se défendre est d'attaquer.

– Il ne peut rien contre nous. À qui s'en prendrait-il ?

– À qui s'en prendrait-il ?... »

D'Enneris réfléchit quelques secondes, puis brusquement sauta dans l'auto, repoussa le chauffeur de Van Houben, prit le volant et démarra avec une rapidité qui laissa tout juste à Van Houben et à Béchoux le temps de s'accrocher aux portières. Par des prodiges d'adresse, il se faufila parmi les encombrements, força les consignes, et, à toute allure, gagna les boulevards

extérieurs. La rue Lepic fut escaladée. Halte devant la maison d'Arlette. Irruption chez la concierge.

« Arlette Mazolle ?

– Mais elle est sortie, monsieur d'Enneris.

– Depuis ?...

– Un quart d'heure, pas davantage.

– Seule ?

– Non.

– Avec sa mère ?

– Non. Mme Mazolle est en courses et ne sait pas encore que Mlle Arlette est sortie.

– Avec qui, alors ?

– Un monsieur qui est venu la chercher en auto.

– Grand, blond ?

– Oui.

– Et que vous avez vu déjà ?

– Toute cette semaine, il est venu voir ces dames après dîner.

– Vous connaissez son nom ?

– Oui, M. Fagerault, Antoine Fagerault.

– Je vous remercie. »

D'Enneris ne cachait pas son désappointement et sa colère.

« Je prévoyais le coup, mâchonna-t-il en sortant de la loge. Ah ! Il nous manœuvre, le bougre ! Et c'est lui qui mène le jeu. Mais bon sang, qu'il n'essaie pas de toucher à la petite ! »

Béchoux objecta :

« Ce ne doit pas être son but, puisqu'il est venu déjà, et qu'elle semble l'avoir suivi d'elle-même.

– Oui, mais qu'y a-t-il là-dessous, quelle embûche ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas parlé de ces visites ? Enfin, quoi, que veut-il, ce Fagerault ? »

De même qu'il avait sauté dans l'auto sous le coup d'une inspiration subite, il traversa la rue en courant, entra dans un bureau de poste et demanda Régine au téléphone. Dès qu'il eut la communication :

« Madame est là ? De la part de M. d'Enneris.

– Madame sort à l'instant, monsieur, répondit la femme de chambre.

– Seule ?

– Non, monsieur, avec Mlle Arlette, qui est venue la chercher.

– Elle devait sortir ?

– Non. Madame s’est décidée d’un coup. Cependant, Mlle Arlette lui avait téléphoné ce matin.

– Vous ne savez pas où ces dames sont allées ?

– Non, monsieur. »

Ainsi, en l’espace de vingt minutes, ces deux mêmes femmes, qui avaient été enlevées une première fois, disparaissaient dans des conditions qui semblaient annoncer un nouveau piège et une menace plus terrible encore.



## *Le secret des Mélamare*

### Table des matières

Cette fois, Jean d'Enneris resta maître de lui, du moins en apparence. Pas de colère. Pas de jurons. Mais quelle rage bouleversait son être !

Il consulta sa montre.

« Sept heures. Dînons. Tenez, voilà un petit caboulot. À huit heures, nous entrerons en action.

– Pourquoi pas tout de suite ? » dit Béchoux.

Ils s'attablèrent dans un coin, parmi de petits employés et quelques chauffeurs de taxis, et d'Enneris répondit au brigadier :

« Pourquoi ? Parce que je suis dérouté. J'ai agi au hasard, tâchant de parer les coups que j'envisageais comme possibles. Mais trop tard, et chacun d'eux m'a un peu plus démolé. J'ai besoin de me refaire et de comprendre. Pourquoi ce Fagerault a-t-il fait partir de chez elles Régine et Arlette ? Tout ce qu'on peut supposer d'un tel homme n'est pas de nature à me rassurer.

– Et tu crois que, dans une heure ?...

– Il faut toujours se donner une limite de temps, Béchoux. Cela vous oblige à trouver. »

On eût dit vraiment que d'Enneris ne se tourmentait guère, car il mangea de bon appétit et parla même de choses indifférentes. Mais ses gestes étaient nerveux et l'on devinait la tension inquiète de son cerveau. Au fond, il considérait la situation comme très grave. Vers huit heures, sur le point de s'en aller, il dit à Van Houben :

« Prenez des nouvelles de la comtesse par téléphone. »

Au bout d'une minute, Van Houben revint de la cabine installée dans le café.

« Rien de nouveau, m'a dit la femme de chambre que j'ai mise à son service. Elle va bien. Elle dîne.

– Filons.

– Où ? demanda Béchoux.

– Je ne sais pas. Marchons. Il faut agir. Il le faut, Béchoux, répéta d’Enneris avec force. Quand on pense que, toutes deux, elles sont à la disposition de cet individu. »

Ils descendirent à pied des hauteurs de Montmartre vers la place de l’Opéra, et Jean exhalait sa fureur en phrases brèves.

« Un rude joueur que cet Antoine Fagerault ! Et qui me le paiera cher ! Tandis que nous dispersions nos efforts, il agissait, lui... et avec quelle énergie ! Que veut-il ? Qui est-il ? Un ami du comte, comme sa lettre interceptée le donnerait à croire ? Ou bien un ennemi ? Un complice ou un rival ? Et, en tout état de cause, quel est son but en entraînant hors de chez elles ces deux femmes ? Elles ont déjà été enlevées l’une après l’autre... Que cherche-t-il en les emmenant ensemble ? Et pourquoi Arlette s’est-elle cachée de moi ? »

Longtemps il se tut. Il réfléchissait, frappant du pied parfois et bousculant les passants qui ne se dérangeaient pas.

Soudain, Béchoux lui dit :

« Tu sais où nous sommes ?

– Oui. Sur le pont de la Concorde.

– Donc pas loin de la rue d’Urfé.

– Pas loin de la rue d’Urfé et de l’hôtel de Mélamare, je le sais.

– Alors ? »

D’Enneris saisit le bras du brigadier.

« Béchoux, notre affaire est de celles où nul indice ne vous guide comme d’habitude, ni empreintes digitales, ni mensuration, ni vestiges de pas... rien... rien que l’intelligence, et, plus encore, l’intuition. Or, c’est de ce côté, et pour ainsi dire à mon insu, que mon intuition m’a dirigé. C’est là que tout s’est passé, là que fut conduite Régine d’abord, puis Arlette. Et, malgré moi, j’évoque le vestibule dallé, les vingt-cinq marches de l’escalier, le salon... »

Ils longeaient la Chambre des députés. Béchoux s’écria :

« Impossible ! Voyons, pourquoi cet homme-là répéterait-il ce qu’un autre a fait ? Et dans des conditions bien plus dangereuses pour lui ?

– C’est justement ce qui me trouble, Béchoux ! S’il lui a fallu risquer cela pour la réussite de ses projets, comme ces projets doivent être menaçants !

– Mais c’est qu’on n’y entre pas comme on veut, dans cet hôtel ! protesta Béchoux.

– Ne te fais pas de bile pour moi, Béchoux. Je l’ai visité de fond en comble, de jour et de nuit, et sans que le vieux François s’en doute.

– Mais, lui, Antoine Fagerault ? Comment veux-tu qu’il entre ? Et surtout qu’il introduise ces deux personnes ?

– Avec la complicité de François, parbleu ! » ricana d’Enneris.

Au fur et à mesure qu’il approchait, il pressait l’allure comme si sa vision des choses devenait plus nette, et qu’il imaginât avec plus d’anxiété les événements auxquels il fallait faire face.

Il évita la rue d’Urfé, contourna le pâté de maisons qui entouraient l’hôtel et gagna la rue déserte qui bordait le jardin sur la façade postérieure. Au-delà du pavillon abandonné, il y avait la petite porte par où Arlette s’était enfuie. De cette porte, d’Enneris, au grand étonnement de Béchoux, possédait les clefs, clef de la serrure et clef du verrou de sûreté. Il ouvrit. Le jardin s’étendait devant eux, demi obscur, et l’on entrevoyait la masse de l’hôtel qu’aucune lumière n’éclairait. Les persiennes devaient être closes.

De même qu’Arlette, mais en sens contraire, ils suivirent la ligne plus sombre des arbustes, et ils se trouvaient à dix pas de la maison lorsqu’une main brutale empoigna l’épaule de d’Enneris.

« Eh ! Quoi ! murmura-t-il, aussitôt sur la défensive.

– C’est moi, dit une voix.

– Qui vous ? Ah ! Van Houben... Que voulezvous, saperlotte ?

– Mes diamants...

– Vos diamants ?

– Tout me laisse croire que vous allez les découvrir. Or, jurez-moi...

– Fichez-nous la paix, marmotta d’Enneris exaspéré, et en poussant Van Houben qui trébucha dans un massif. Et puis restez là. Vous nous gênez... Faites le guet...

– Vous me jurez... »

D’Enneris reprit sa course avec Béchoux. Les persiennes du salon étaient fermées. Tout de même il grimpa jusqu’au balcon, jeta un coup d’œil, écouta, et sauta à terre.

« Il y a de la lumière. Mais on ne voit rien à l’intérieur, et l’on n’entend rien.

– Donc c’est manqué ?

– T’es bête. »

Une porte basse faisait communiquer le sous-sol et le jardin. Il descendit quelques marches, alluma une lampe de poche, franchit une salle encombrée de pots à fleurs et de caisses, et déboucha avec précaution dans le vestibule qu’une ampoule éclairait. Personne. Il monta le grand escalier en recommandant le silence à Béchoux. Sur le palier, en face, il y avait le salon, à droite un boudoir qui n’était guère utilisé, mais qu’il connaissait bien pour y avoir fureté.

Il y entra, longea dans l’obscurité le mur qui séparait les deux pièces et se mit en mesure d’ouvrir avec une fausse clef, et sans qu’il se produisît un craquement ou un grincement, la porte à deux battants qui était condamnée à l’ordinaire. Il savait que, de l’autre côté, une tapisserie la masquait, et que cette tapisserie, doublée d’une toile trouée à certaines places, offrait des endroits par où l’on voyait au travers du fin grillage de la trame.

Ils perçurent des pas qui allaient et qui venaient sur le parquet. Aucun bruit de voix.

D’Enneris appuya sa main sur l’épaule de Béchoux, comme pour prendre contact avec lui et lui imposer ses impressions.

La tapisserie avait bougé légèrement, au courant de l’air. Ils attendirent qu’elle se fût immobilisée. Alors ils collèrent leur visage contre elle, et ils virent.

Vraiment la scène dont ils furent les témoins surpris ne leur sembla pas de celles qui nécessitent une irruption et une bataille. Arlette et Régine, assises l’une près de l’autre sur un canapé, regardaient un monsieur, grand, blond, qui se promenait d’un bout à l’autre de la pièce. C’était l’homme qu’ils avaient rencontré au « Petit Trianon », le correspondant de M. de Mélamare.

Aucune de ces trois jeunes personnes ne soufflait mot. Les deux jeunes femmes n’avaient pas l’air anxieux, et Antoine Fagerault n’avait point l’aspect belliqueux, ou menaçant, ou même, désagréable. Ces gens-là semblaient plutôt attendre. Ils écoutaient. Leurs yeux se tournaient souvent vers la porte qui donnait sur le palier et, même, Antoine Fagerault alla l’ouvrir et prêta l’oreille.

« Vous n’avez aucune inquiétude ? lui dit Régine.

– Aucune », déclara-t-il.

Et Arlette ajouta :

« La promesse fut formelle, et donnée sans même que j'aie besoin d'insister. Mais vous êtes sûr que le domestique entendra le timbre ?

– Il a bien entendu notre appel. D'ailleurs sa femme le rejoint dans la cour et je laisse les portes ouvertes. »

D'Enneris serra l'épaule de Béchoux. Ils se demandaient ce qui allait se passer, et quelle était cette personne dont la visite promise avait attiré Arlette et Régine.

Antoine Fagerault vint s'asseoir auprès de la jeune fille et ils parlèrent tout bas, avec animation. Il y avait une certaine intimité entre eux. Lui, il se montrait empressé et se penchait vers elle un peu plus qu'il n'eût fallu, sans qu'elle s'en offusquât. Mais ils se séparèrent brusquement. Fagerault se leva. Le timbre de la cour avait frappé deux fois, coup sur coup. Et deux fois encore, après un léger intervalle, il retentit.

« C'est le signal », dit Fagerault, qui se hâta vers le palier.

Une minute s'écoula. Des voix échangèrent quelques paroles. Puis il revint, accompagné d'une femme que d'Enneris et Béchoux reconnurent aussitôt : la comtesse de Mélamare.

L'épaule de Béchoux fut triturée avec une telle force qu'il étouffa un soupir. L'apparition de la comtesse stupéfiait les deux hommes. D'Enneris avait tout envisagé, sauf qu'elle abandonnât sa retraite et qu'elle vînt à la réunion provoquée par l'adversaire.

Elle était pâle, essoufflée. Ses mains tremblaient un peu. Elle regardait avec angoisse cette pièce où elle n'était pas retournée depuis le drame, et ces deux femmes dont le témoignage redoutable l'avait fait fuir et avait perdu son frère. Puis elle dit à son compagnon :

« Je vous remercie de votre dévouement, Antoine. Je l'accepte, en souvenir de notre ancienne amitié... mais sans espérer beaucoup.

– Ayez confiance, Gilberte, dit-il. Vous voyez bien que déjà j'ai su vous retrouver.

– Comment ?

– Par Mlle Mazolle, que j'ai été voir chez elle et que j'ai gagnée à votre cause. Sur mes instances, elle a interrogé Régine Aubry à qui Van Houben avait confié le lieu de votre retraite. C'est Arlette Mazolle qui, ce matin, vous a téléphoné de ma part, pour vous supplier. »

Gilberte inclina la tête en signe de remerciement, et elle dit :

« Je suis venue furtivement, Antoine, et à l'insu de l'homme qui m'a protégée jusqu'ici et à qui j'avais promis de ne rien faire sans l'avertir. Vous le connaissez ?

– Jean d'Enneris ? Oui, par ce que m'en a dit Arlette Mazolle, qui elle aussi regrette d'agir en dehors de lui. Mais il le fallait. Je me méfie de tout le monde.

– Il ne faut pas se méfier de cet homme-là, Antoine.

– Plus que de tout autre. Je l'ai rencontré tantôt chez une revendeuse que je cherche depuis des semaines et qui a entre les mains les objets volés à votre frère. Il était là, lui aussi, avec Van Houben et le policier Béchoux, et j'ai senti peser sur moi son regard hostile et soupçonneux. Il a même voulu me suivre. Dans quelle intention ?

– Il pourrait vous aider...

– Jamais ! Collaborer avec cet aventurier qui sort on ne sait d'où... avec ce don Juan équivoque et cauteleux, qui vous tient toutes sous sa domination ? Non, non, non. D'ailleurs nous n'avons pas le même but. Mon but est d'établir la vérité, le sien de capter les diamants au passage.

– Qu'en savez-vous ?

– Je le devine. Son rôle m'apparaît nettement. En outre, d'après mes informations particulières, c'est l'opinion que se font de lui Béchoux et Van Houben.

– Opinion fausse, affirma Arlette.

– Peut-être, mais j'agis comme si elle était vraie. »

D'Enneris écoutait passionnément. L'aversion que cet homme manifestait contre lui, il l'éprouvait de son côté, instinctive et violente. Il le détestait d'autant plus qu'il ne pouvait pas méconnaître la franchise de son visage et la sincérité de son dévouement. Qu'y avait-il entre Gilberte et lui, dans le passé ? L'avait-il aimée ? Et, dans le présent, par quels moyens avait-il pu gagner la sympathie et obtenir la soumission d'Arlette ?

La comtesse de Mélamare garda le silence assez longtemps. À la fin, elle murmura :

« Que dois-je faire ? »

Il désigna Arlette et Régine.

« Les persuader toutes deux, elles qui vous ont accusée. J'ai réussi, par ma seule conviction, à éveiller leurs doutes et à préparer cette entrevue. Vous seule pouvez compléter mon œuvre.

– Comment ?

– En parlant. Il y a dans cette affaire incompréhensible des faits qui la rendent plus incompréhensible encore, et sur lesquels cependant la justice s’est appuyée pour prendre des décisions implacables. Et il y a... il y a ce que vous savez.

– Je ne sais rien.

– Vous savez certaines choses... quand vous ne sauriez que les raisons pour lesquelles votre frère et vous, innocents tous deux, ne vous êtes pas défendus.

Elle dit avec accablement :

« Toute défense est inutile.

– Mais je ne vous demande pas de vous défendre, Gilberte, s’écria-t-il d’une voix ardente. Je vous demande les motifs qui vous obligent à ne pas vous défendre. Sur les faits d’aujourd’hui, pas un mot. Soit. Mais votre état d’esprit, Gilberte, le fond de votre âme, toutes les choses sur lesquelles Jean d’Enneris vous a vainement interrogée... toutes ces choses que je devine, et que je connais, Gilberte, puisque j’ai vécu près de vous, ici, dans l’intimité de cet hôtel, et que le secret des Mélamare devait m’apparaître peu à peu, toutes ces choses que je pourrais expliquer, mais que votre devoir est de dire, Gilberte, parce que votre voix seule pourra convaincre Arlette Mazolle et Régine Aubry. »

Les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, elle chuchota :

« À quoi bon !

– À quoi bon, Gilberte ? Demain, je le sais de source certaine, on les confronte avec votre frère. Que leur témoignage soit plus hésitant, moins affirmatif, quelle preuve réelle restera-t-il à la justice ? »

Elle demeurerait prostrée. Tous ces arguments devaient lui sembler insignifiants et vains. Elle le dit, et ajouta :

« Non... non... rien ne servirait... il n’y a que le silence.

– Et la mort », dit-il.

Elle releva la tête.

« La mort ? »

Il se pencha sur elle et prononça gravement :

« Gilberte, j’ai communiqué avec votre frère. Je lui ai écrit que je vous sauverais tous deux, et il m’a répondu.

– Il vous a répondu, Antoine ? dit-elle, les yeux brillants d’émotion.

– Voici son billet. Quelques mots... lisez. »

Elle vit l'écriture de son frère, et lut.

« Merci. J'attendrai jusqu'à mardi soir. Sinon... »

Et, toute défaillante, elle balbutia :

« Mardi... c'est demain.

– Oui, demain. Si demain soir, après la confrontation, Adrien de Mélamare n'est pas libéré, ou sur le point de l'être, Adrien de Mélamare mourra dans sa cellule. Ne pensez-vous pas, Gilberte, qu'une tentative doit être faite pour le sauver ? »

Elle tressaillit de fièvre, repliée de nouveau sur elle-même, et la figure dissimulée. Arlette et Régine l'observaient avec une compassion infinie. D'Enneris se sentait le cœur serré. Tant de fois il avait essayé de provoquer en elle cette déroute de la résistance et de l'obstination ! Maintenant elle était vaincue. Et c'est dans les larmes, si bas qu'on l'entendait à peine, qu'elle s'exprima.

« Il n'y a pas de secret des Mélamare... Admettre qu'il y ait un secret, ce serait tenter d'effacer des fautes que ceux du dernier siècle et que mon frère et moi nous aurions commises. Or nous n'avons rien commis... Si nous sommes innocents tous deux, Jules et Alphonse de Mélamare le furent comme nous... Des preuves, je ne vous en donnerai pas. Je ne peux pas vous en donner. Toutes les preuves nous accablent, et pas une n'est en notre faveur... Mais nous savons, nous, que nous n'avons pas volé... Cela, on le sait bien soi-même, n'est-ce pas ? Je sais que ni Adrien ni moi nous n'avons amené ces jeunes femmes ici... et que nous n'avons pas pris les diamants ni caché la tunique... Nous le savons. Et nous savons aussi qu'il en fut de même pour notre grand-père et pour son père. Toute notre famille a toujours su qu'ils étaient, tous deux, innocents. C'est une vérité sacrée que mon père nous a transmise et qu'il tenait de ceux-là mêmes qui avaient été accusés... La probité, l'honneur sont de règle chez les Mélamare... Si loin qu'on remonte dans notre histoire, on ne trouve aucune faiblesse. Pourquoi eussent-ils agi, soudain, sans raison ? Ils étaient riches et honorés. Et pourquoi mon frère et moi aurions-nous, sans raison, menti à notre passé... et menti au passé de tous les nôtres ? »

Elle s'arrêta. Elle avait parlé avec une émotion poignante et un accent désespéré qui, tout de suite, avaient touché les deux jeunes femmes. Arlette s'avança vers elle, et, le visage contracté, lui dit :



« Et alors, madame... Alors ?

– Alors, répondit-elle nous sommes les victimes de je ne sais pas quelle chose... S'il y a un secret, c'est celui-là, celui qui est contre nous. Au théâtre, dans les tragédies, on montre des familles que le destin persécute pendant plusieurs générations. Voilà trois quarts de siècle que nous sommes frappés sans relâche. Peut-être, au début, Jules de Mélamare aurait-il pu et aurait-il voulu se défendre, malgré les charges terribles qui pesaient sur lui. Malheureusement, fou d'indignation et de colère, il mourut de congestion dans sa cellule. Et vingt-cinq ans plus tard, son fils Alphonse déjà n'offrait plus la même résistance, lorsque des charges différentes, mais aussi terribles, s'accumulèrent contre lui. Traqué de toutes parts, effrayé de se sentir impuissant, se rappelant le calvaire de son père, il se suicida. »

De nouveau Gilberte de Mélamare se tut. Et de nouveau Arlette, qui frémissait en face d'elle, lui dit :

« Alors, madame ?... Je vous en supplie, continuez. »

Et la comtesse repartit :

« Alors la légende est née chez nous... légende de malédiction qui s'appesantit sur cet hôtel funeste où le père et le fils avaient vécu, et où l'un et l'autre avaient été pris à la gorge par l'étreinte des preuves. Brisée, elle aussi, au lieu de lutter pour la mémoire de son mari, la veuve se réfugie chez ses parents, à la campagne, élève son fils, qui fut notre père, lui enseigne l'horreur de Paris, lui fait jurer de ne jamais rouvrir l'hôtel de Mélamare, le marie en province... et le sauve ainsi de la catastrophe qui l'eût écrasé à son tour.

– Qui l'eût écrasé ?... dit Arlette. Qu'en savez-vous ?

– Oui, oui, s'écria la comtesse avec exaltation, oui, il eût été écrasé comme les autres, parce que la mort est ici, dans cet hôtel. C'est ici que le mauvais génie des Mélamare nous cerne et nous terrasse. Et c'est pour nous être insurgés contre lui, après la mort de nos parents, que mon frère et moi nous subissons la loi fatale. Dès les premiers jours, quand nous avons franchi la porte de la rue d'Urfé, arrivant de province pleins d'espoir, oublieux du passé, joyeux d'entrer dans la demeure de nos ancêtres, dès les premiers jours, nous avons senti la menace sournoise du péril. Mon frère surtout. Moi, je me suis mariée, j'ai divorcé, j'ai été heureuse et malheureuse. Mais Adrien tout de suite devint sombre. Sa certitude était si grande et si douloureuse qu'il résolut de ne pas se marier. En coupant court

à la lignée des Mélamare, il conjurait le sort et interrompait la série des malheurs. Il serait le dernier des Mélamare. Il avait peur !

– Mais peur de quoi ? demanda Arlette, d’une voix altérée.

– De ce qui allait advenir, et de ce qui est advenu, au bout de quinze ans.

– Mais rien ne le laissait prévoir ?

– Non, mais le complot se tramait dans l’ombre. Les ennemis rôdaient autour de nous. L’investissement de notre demeure se poursuivait et se resserrait. Et l’attaque s’annonça brusquement.

– Quelle attaque ?

– Celle qui s’est produite, il y a quelques semaines. Incident naturel, en apparence, mais avertissement terrible. Un matin, mon frère s’aperçut que certains objets n’étaient plus là, des objets insignifiants, un cordon de sonnette, une bobèche ! Mais qu’on avait choisis au milieu des plus beaux, pour bien marquer que l’heure était venue... »

Elle fit une pause et acheva :

« Que l’heure était venue... et que la foudre allait tomber. »

Ces mots furent prononcés avec une épouvante pour ainsi dire mystique. Les yeux étaient égarés. On sentait dans son attitude tout ce qu’elle et son frère avaient souffert, en attendant...

Elle dit encore, et ses paroles révélaient l’état de détresse et de dépression où « la foudre », selon sa formule, les avait surpris.

« Adrien essaya de lutter. Il fit passer une annonce pour réclamer les objets disparus. Il voulait ainsi, comme il disait, apaiser le destin. Si l’hôtel reprenait possession de ce qui lui avait été pris, si les objets retrouvaient l’emplacement sacré qu’ils occupaient depuis un siècle et demi, il n’y aurait plus contre nous ces forces mystérieuses qui persécutaient la race des Mélamare. Espoir inutile. Que peut-on faire quand on est condamné d’avance ? Un jour vous êtes entrées ici toutes deux, vous que nous n’avions jamais vues, et vous nous avez accusés de choses auxquelles nous ne comprenions rien... Et ce fut fini. Il n’y avait pas à se défendre, n’est-ce pas ? Nous nous trouvions subitement désarmés et enchaînés. Pour la troisième fois les Mélamare étaient vaincus sans même savoir pourquoi. Les mêmes ténèbres nous enveloppaient que Jules et Alphonse de Mélamare. Et le même dénouement mettrait fin à nos épreuves... le suicide, la mort... Voilà notre histoire. Quand il en est ainsi, il n’y a que la résignation et la

prière. La révolte est presque sacrilège, puisque l'ordre est donné. Mais quelle souffrance ! Et quel fardeau nous portons depuis un siècle ! »

Cette fois Gilberte était arrivée au bout de l'étrange confidence, et aussitôt elle retomba dans cette torpeur où elle s'abîmait depuis le drame. Mais tout ce que son récit présentait d'anormal et, en quelque sorte, de morbide, s'atténuait de la grande compassion et du respect qu'imposaient ses malheurs. Antoine Fagerault, qui n'avait pas prononcé une seule parole, vint vers elle et lui embrassa la main avec vénération. Arlette pleurait. Régine, moins sensible, paraissait aussi touchée.

## *Fagerault, le sauveur*

### [Table des matières](#)

Derrière leur tapisserie, Jean d'Enneris et Béchoux n'avaient pas remué. Tout au plus, par instants, les doigts implacables de d'Enneris torturaient le brigadier. Profitant de ce qu'on aurait pu appeler un entracte, il dit à l'oreille de son compagnon :

« Qu'en penses-tu ? Cela s'éclaircit, hein ? »

Le brigadier chuchota :

« À mesure que cela s'éclaircit, tout s'embrouille. Nous connaissons le secret des Mélamare, mais rien de plus sur l'affaire, sur le double enlèvement, sur les diamants.

– Très juste. Van Houben n'a pas de chance. Mais patiente un peu. Le sieur Fagerault s'agite. »

De fait, Antoine Fagerault quittait Gilberte et se tournait vers les deux jeunes femmes. La conclusion du récit, c'est lui qui devait la donner en même temps qu'il allait exposer ses projets. Il demanda :

« Mademoiselle Arlette, tout ce qu'a dit Gilberte de Mélamare, vous le croyez, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Vous aussi, madame ? dit-il à Régine.

– Oui.

– Et vous êtes prêtes toutes les deux à agir selon votre conviction ?

– Oui. »

Il reprit :

« En ce cas, nous devons nous conduire avec prudence et dans le seul dessein de réussir, c'est-à-dire de libérer le comte de Mélamare. Et, cela, vous le pouvez.

– Comment ? dit Arlette.

– D'une manière très simple : en atténuant vos dépositions, en accusant avec moins de fermeté, et en mêlant le doute à des affirmations vagues.

– Cependant, objecta Régine, je suis certaine d’avoir été amenée dans ce salon, et je ne puis le nier.

– Non. Mais êtes-vous sûre d’y avoir été amenée par M. et Mme de Mélamare ?

– J’ai reconnu la bague de madame.

– Comment pouvez-vous le certifier ? Au fond, la justice ne s’appuie que sur des présomptions, et l’instruction n’a nullement renforcé les charges de la première heure. Le juge, nous le savons, s’inquiète. Que vous consentiez à dire avec hésitation : « Cette bague ressemble bien à celle que j’ai vue. Cependant, peut-être, les perles n’étaient-elles pas disposées de la même façon. » Et la situation change du tout au tout.

– Mais, dit Arlette, il faudrait pour cela que la comtesse de Mélamare assistât à la confrontation.

– Elle y assistera », dit Antoine Fagerault.

Ce fut un coup de théâtre. Gilberte se dressa, effarée.

« Je serai là ?... Il faut que je sois là ?

– Il le faut, s’écria-t-il d’un ton impérieux. Il ne s’agit plus de tergiverser ou de fuir. Votre devoir est de faire face à l’accusation, de vous défendre pied à pied, de secouer cet engourdissement de la peur et de la résignation absurde qui vous a tous paralysés, et d’entraîner votre frère à lutter, lui aussi. Vous coucherez ce soir dans cet hôtel, vous reprendrez votre place comme si Jean d’Enneris n’avait pas eu l’imprudence de vous le faire quitter, et, lorsque la confrontation aura lieu, vous vous présenterez. La victoire est inévitable, mais il faut la vouloir.

– Mais on m’arrêtera... dit-elle.

– Non ! »

Le mot fut jeté si violemment et la physionomie d’Antoine Fagerault exprimait une telle foi que Gilberte de Mélamare inclina la tête en signe d’obéissance.

« Nous vous aiderons, madame, dit Arlette qui s’enflammait à son tour, et dont les circonstances mettaient en valeur l’esprit logique et clairvoyant. Mais notre bonne volonté suffira-t-elle ? Puisque nous avons été conduites ici l’une après l’autre, que nous avons reconnu ce salon et qu’on a retrouvé la tunique d’argent dans cette bibliothèque, la justice voudra-t-elle admettre que Mme de Mélamare et son frère ne soient pas coupables ou tout au

moins complices ? Habitant cet hôtel, et ne l'ayant pas quitté à ces heures-là, ils ont dû voir, ils ont assisté aux deux scènes.

– Ils n'ont rien vu et ils n'ont rien su, dit Antoine Fagerault. Il faut bien se représenter la disposition de l'hôtel. Au second étage à gauche, et sur le jardin, les appartements du comte et de la comtesse, où ils dînent et où ils passent la soirée... À droite, et sur le jardin, la chambre des domestiques... En bas et au milieu, personne, et personne non plus dans la cour et dans les communs. Voilà donc un terrain d'action entièrement libre. C'est le terrain où ont évolué les acteurs des deux scènes, où ils vous ont amenées, toutes deux, et d'où vous, mademoiselle, vous vous êtes enfuie. »

Elle objecta :

« C'est invraisemblable.

– Invraisemblable, en effet, mais possible. Et ce qui donne à cette possibilité un caractère plus acceptable, c'est que l'énigme se pose pour la troisième fois dans les mêmes conditions, et qu'il y a toute probabilité pour que Jules de Mélamare, Alphonse de Mélamare et Adrien de Mélamare aient été perdus parce que l'hôtel de Mélamare est disposé de cette sorte. »

Arlette haussa légèrement les épaules.

« Alors, selon votre hypothèse, trois fois le même complot aurait recommencé avec des malfaiteurs nouveaux qui, chaque fois, auraient constaté cette disposition ?

– Des malfaiteurs nouveaux, oui, mais des malfaiteurs qui connaissaient la chose. Il y a le secret des Mélamare, qui est un secret de peur et de défaillance que se transmettent plusieurs générations. Mais, en face, il y a un secret de convoitise et de rapine, d'agression sans danger, qui se prolonge à travers une race opposée.

– Mais pourquoi ces gens-là viennent-ils ici ? Ils auraient tout aussi bien dépouillé Régine Aubry dans l'automobile, sans commettre l'imprudence de la transporter dans cet hôtel pour lui arracher le corselet de diamants.

– Imprudence, non, mais précaution, afin que d'autres soient accusés, et qu'eux demeurent impunis.

– Mais moi, je n'ai pas été volée, et l'on ne pouvait pas me voler, puisque je n'ai rien.

– Cet homme vous poursuivait peut-être par amour.

– Et, pour cela également, il m'aurait amenée ici ?

– Oui, pour tourner les soupçons vers d'autres.

– Est-ce un motif suffisant ?

– Non.

– Alors ?

– Alors, il y a la haine, la rivalité possible des deux races dont l'une, pour des raisons inconnues, s'est accoutumée à opprimer la première.

– M. et Mme de Mélamare le sauraient, cela.

– Non. Et c'est justement ce qui fait leur infériorité et ce qui, fatalement, provoque leur défaite. Les adversaires marchent parallèlement au cours d'un siècle. Mais les uns ignorent les autres, et ceux-ci, qui savent, agissent et complotent. En conséquence les Mélamare sont réduits à invoquer l'intervention d'une sorte de mauvais génie qui les persécute, tandis qu'il n'y a qu'une suite de gens, qui, par tradition, par habitude, succombent à la tentation, profitent du terrain d'action qui leur est offert, accomplissent ici leur besogne, et y laissent volontairement des preuves de leur passage... comme cette tunique d'argent. Ainsi, les Mélamare seront accusés. Et ainsi les victimes, comme vous, Arlette Mazolle, et comme Régine Aubry, reconnaîtront l'endroit où elles ont été enfermées. »

Arlette ne semblait pas satisfaite. L'explication, bien qu'elle fût habilement présentée et qu'elle répondît étrangement à la situation exposée par Gilberte, avait quelque chose de « forcé », se heurtait à tant d'arguments contraires, et laissait dans l'ombre tant de faits essentiels, qu'on ne pouvait l'adopter sans résistance. Mais, tout de même, c'était une explication et, par bien des côtés, elle donnait l'impression de n'être pas très loin de la vérité.

« Soit, dit-elle. Mais ce que vous imaginez... »

Il rectifia :

« Ce que j'affirme.

– Ce que vous affirmez, la justice ne peut l'admettre ou le rejeter que si on lui en fait part. Qui le lui dira ? Qui aura assez de conviction et de sincérité pour la contraindre à écouter d'abord, et ensuite à croire ?

– Moi, dit-il hardiment. Et moi seul peux le faire. Je me présenterai demain en même temps que Mme de Mélamare, comme son ami d'autrefois, et j'avouerai même sans honte que, ce titre d'ami, j'aurais été heureux, si elle avait consenti, de le changer contre un titre plus en rapport avec les sentiments que j'éprouvais pour elle. Je dirai qu'après un voyage de plusieurs années, entrepris à la suite de son refus, je suis revenu à Paris au moment où ses épreuves commençaient, que je me suis juré d'établir son

innocence et celle de son frère, que j'ai découvert sa retraite, et que je l'ai persuadée de revenir chez elle.

« Et, lorsque les magistrats seront déjà ébranlés par votre déposition moins catégorique et les doutes de Régine Aubry, alors je redirai les confidences de Gilberte, je révélerai le secret des Mélamare, et j'établirai les conclusions qu'il faut en tirer. Le succès est certain. Mais, comme vous le voyez, mademoiselle Arlette, le premier pas c'est vous et c'est Régine Aubry qui devez le faire. Si vous n'êtes pas franchement résolues, si vous ne voyez que les contradictions et les insuffisances de mes explications, regardez Gilberte de Mélamare, et demandez-vous si une telle femme peut être voleuse. »

Arlette n'hésita pas. Elle déclara :

« Je déposerai demain dans le sens que vous m'indiquez.

– Moi de même, dit Régine.

– Mais j'ai bien peur, monsieur, dit Arlette, que le résultat ne soit pas conforme à votre désir... à notre désir à tous. »

Il conclut posément :

« Je réponds de tout. Adrien de Mélamare ne quittera peut-être pas sa prison demain soir. Mais les choses tourneront d'une telle manière que la justice n'osera pas arrêter Mme de Mélamare, et que son frère conservera assez d'espoir pour vivre jusqu'à l'heure de la libération. »

Gilberte lui tendit la main de nouveau.

« Je vous remercie encore, je vous ai méconnu autrefois, Antoine. Ne m'en veuillez pas.

– Je ne vous en ai jamais voulu, Gilberte, et je suis trop heureux de servir votre cause. Je l'ai fait pour vous, en souvenir du passé. Je l'ai fait aussi parce que c'était juste, et parce que... »

Il dit plus bas, d'un air grave :

« Il y a des actes qu'on accomplit avec plus d'enthousiasme quand on les accomplit sous les yeux de certaines personnes. Il semble que ces actes, bien naturels cependant, prennent une allure d'exploits, et qu'ils vous aideront à gagner l'estime et l'affection de ceux qui vous voient agir. »

Cette petite tirade fut prononcée très simplement, sans aucune affectation et en l'honneur d'Arlette. Mais la position des personnages dans la pièce, à ce moment, ne permettait pas à d'Enneris de voir leurs figures, et il crut que la déclaration s'adressait à Gilberte de Mélamare.



Une seconde seulement, il soupçonna la vérité, ce qui valut à Béchoux une douleur intolérable entre les deux omoplates. Jamais le brigadier n'aurait cru que des doigts pussent donner cette impression de tenailles. Par bonheur, cela ne se prolongea point.

Antoine Fagerault n'avait pas insisté. Ayant sonné le couple des vieux domestiques, il leur donna des instructions minutieuses sur le rôle qu'ils devaient jouer le lendemain et sur les réponses qu'ils devaient faire. Le soupçon de d'Enneris se dissipa.

Ils écoutèrent encore quelques minutes. Mais il semblait que la conversation fût terminée. Régine proposait à Arlette de la reconduire.

« Allons-nous-en, murmura d'Enneris. Ces gens-là n'ont plus rien à se dire. »

Il partit, irrité contre Antoine Fagerault et contre Arlette. Il traversa le boudoir et le vestibule, avec le désir d'être entendu, afin de pouvoir exhaler sa mauvaise humeur.

En tout cas, dehors, il la passa sur Van Houben, qui jaillit d'un massif pour lui réclamer ses diamants, et qui fut rejeté prestement par une bourrade vigoureuse.

Béchoux n'eut pas beaucoup plus de chance, quand il voulut formuler un avis.

« Après tout, cet homme n'est pas antipathique.

– Idiot ! grinça d'Enneris.

– Pourquoi, idiot ? Tu n'admetts pas chez lui une certaine sincérité ? Son hypothèse...

– Re-idiot ! »

Le brigadier flancha sous l'épithète.

« Oui, je sais, il y a notre rencontre dans la boutique du Trianon, son coup d'œil avec la revendeuse, et la fuite de celle-ci. Mais ne crois-tu pas que tout peut s'accorder ? »

D'Enneris ne discuta pas. Dès qu'ils furent sortis du jardin, il se débarrassa de ses deux acolytes et courut vers un taxi. Van Houben, persuadé qu'il emportait ses diamants, essaya de le retenir, mais reçut un coup droit qui régla le conflit. Dix minutes plus tard, Jean s'étendait sur son divan.

C'était sa tactique aux heures de fièvre où il ne se sentait plus maître de lui et craignait de commettre quelque bêtise. S'il se fût écouté, il eût pénétré

furtivement chez Arlette Mazolle, et, après avoir exigé de la jeune fille une explication, l'eût prévenue contre Antoine Fagerault. Expédition inutile. L'essentiel était d'abord d'évoquer toutes les phases de l'entrevue et de se former une opinion qui ne fût pas celle que lui imposaient de banales impressions d'amour-propre et une vague jalousie.

« Il les tient tous, disait-il avec agacement, et je crois même qu'il m'aurait mis dedans comme les autres, s'il n'y avait pas l'incident du Trianon... Et puis, non, non, c'est trop bête, son histoire ! ... La justice marchera peut-être. Pas moi ! Cela ne tient pas debout. Mais alors que veut-il ? Pourquoi se dévoue-t-il aux Mélamare ?... Et comment a-t-il l'audace de sortir de l'ombre et de se mettre en avant, comme s'il n'avait rien à risquer ? On va enquêter sur lui, on va fouiller dans sa vie, et il marche quand même ?... »

D'Enneris enrageait aussi qu'Antoine Fagerault se fût insinué si adroitement auprès d'Arlette et eût pris sur elle, par des moyens qu'il ne discernait point, une influence incompréhensible qui contrecarrait la sienne, et qui se révélait si forte que la jeune fille avait agi en dehors de lui, et même en opposition avec lui. C'était là, pour d'Enneris, une humiliation dont il souffrait.

Le lendemain soir, Béchoux arriva, tout agité.

« Ça y est.

– Quoi ?

– La justice a coupé dedans.

– Comme toi.

– Comme moi ! Comme moi, non... Mais j'avoue...

– Que tu es embobiné comme les autres, et que Fagerault vous a fait prendre des vessies pour des lanternes. Raconte.

– Tout s'est passé dans l'ordre fixé. Confrontation. Interrogatoire. Par leurs réticences et leurs dénégations, Arlette et Régine déconcertent le juge d'instruction. Sur quoi surviennent la comtesse et Fagerault, et le programme continue.

– Avec Fagerault comme acteur.

– Oui, acteur irrésistible, d'une éloquence ! D'une habileté !

– Passons. Je connais l'individu, un cabotin de premier ordre.

– Je t'assure...

– Conclusion : un non-lieu ? Le comte sera libéré ?

- Demain ou après-demain.
- Quelle tuile pour toi, mon pauvre Béchoux ! Car tu es responsable de l'arrestation. À propos, comment s'est comportée Arlette ? Toujours influencée par le Fagerault ?
- Je l'ai entendue qui annonçait son départ à la comtesse, dit Béchoux.
- Son départ ?
- Oui, elle va se reposer quelque temps chez une de ses amies à la campagne.
- Très bien, dit Jean, à qui cette nouvelle fut agréable. Au revoir, Béchoux. Tâche de me fournir des renseignements sur Antoine Fagerault et sur la mère Trianon. Et laisse-moi dormir. »

Le sommeil de d'Enneris consista durant une semaine à fumer des cigarettes et ne fut interrompu que par Van Houben qui lui réclama ses diamants et le menaça de mort, par Régine qui s'asseyait près de lui, et à qui il défendait de troubler ses méditations en prononçant un seul mot, et par Béchoux qui l'appela au téléphone et qui lui lut cette fiche :

« Fagerault. – Vingt-neuf ans, d'après son passeport. Né à Buenos Aires de parents français, décédés. Depuis trois mois à Paris, où il habite l'hôtel Mondial, rue de Châteaudun. Sans profession. Quelques relations dans le monde des courses et de l'automobile. Aucune indication sur sa vie intime et sur son passé. »

Une semaine encore d'Enneris ne bougea pas de chez lui. Il réfléchissait. De temps à autre, il se frottait les mains avec allégresse, ou bien marchait d'un air soucieux. Enfin, un jour, il y eut un nouveau coup de téléphone.

C'était Béchoux qui l'appela d'une voix saccadée :

« Viens. Pas un instant à perdre. Rendez-vous au café Rochambeau, dans le haut de la rue La Fayette. Urgent. »

La bataille commençait, et d'Enneris y alla joyeusement, en homme dont les idées sont plus claires et à qui la situation semble moins confuse.

Au café Rochambeau, il s'assit près de Béchoux qui, installé à l'intérieur contre la vitre, surveillait la rue.

« Je suppose que tu ne m'as pas dérangé pour des prunes, hein ?

Béchoux qui, en cas de réussite, se gonflait d'importance et s'étalait volontiers en périodes pompeuses, débuta :

« Parallèlement à mes investigations...

- Pas de grands mots, mon vieux. Des faits.
- Donc, la boutique de la mère Trianon s’obstinant à rester close...
- Une boutique ne s’obstine pas. Je te conseille le style télégraphique... ou même le petit nègre.
- Donc, la boutique...
- Tu l’as déjà dit.
- Ah ! Tu m’embêtes à la fin.
- À quoi veux-tu arriver ?
- À te dire que le bail de cette boutique est au nom d’une demoiselle Laurence Martin.
- Tu vois qu’il n’y avait pas besoin de faire des discours. Et cette Laurence Martin, c’est notre revendeuse ?
- Non. J’ai vu le notaire. Laurence Martin n’a pas plus de cinquante ans.
- Elle aurait donc sous-loué ou mis quelqu’un à sa place ?
- Justement, elle aurait mis la revendeuse... laquelle, d’après ce que je crois, serait la sœur de Laurence Martin...
- Où demeure celle-ci ?
- Impossible de le savoir. Le bail date de douze ans, et l’adresse indiquée n’est pas la bonne.
- Comment paye-t-elle ses termes ?
- Par l’intermédiaire d’un très vieux bonhomme, qui boite. J’étais donc embarrassé, lorsque, ce matin, les circonstances m’ont servi.
- Heureusement pour toi. Bref ?...
- Bref, ce matin, à la Préfecture, j’ai appris qu’une certaine dame avait offert cinquante mille francs à M. Lecourceux, conseiller municipal, s’il changeait les conclusions d’un rapport qu’il doit déposer incessamment. M. Lecourceux, qui jouit d’une réputation assez équivoque, et qui, à la suite d’un scandale récent, cherche à se réhabiliter, a aussitôt averti la police. La remise de l’argent par cette dame doit avoir lieu tout à l’heure dans le bureau où M. Lecourceux, tous les jours, est à la disposition de ses électeurs. Deux agents sont déjà cachés dans une pièce voisine d’où ils constateront la tentative de corruption.
- La femme a donné son nom ?
- Elle ne l’a pas donné, mais le hasard a voulu que, jadis, M. Lecourceux ait été en relations avec elle, ce dont elle ne s’est pas souvenue.

– Et c’est Laurence Martin ?

– Laurence Martin. »

D’Enneris se réjouit.

« Parfait. Le lien de complicité qui unit Fagerault à la mère Trianon va maintenant jusqu’à Laurence Martin. Or tout ce qui prouve la fourberie du sieur Fagerault me fait plaisir. Et le bureau du conseiller municipal se trouve ?

– Dans la maison opposée, à l’entresol. Deux fenêtres seulement. Par-derrière une petite salle d’attente, donnant, comme le bureau, sur un vestibule.

– C’est tout ce que tu as à me dire ?

– Non. Mais le temps presse. Il est deux heures moins cinq, et...

– Parle tout de même. Il ne s’agit pas d’Arlette ?

– Si.

– Hein ? Qu’y a-t-il ?

– Je l’ai aperçue hier, ton Arlette, fit Béchoux, une nuance de moquerie dans la voix.

– Comment ! Mais tu m’as dit qu’elle avait quitté Paris !

– Elle ne l’a pas quitté.

– Et tu l’as rencontrée ? Tu es bien sûr ? »

Béchoux ne répondit pas. Brusquement il s’était levé à demi et se collait à la vitre.

« Attention ! La Martin... »

De l’autre côté de la rue, en effet, une femme descendait d’un taxi et payait le chauffeur. Elle était grande et habillée vulgairement. Le visage semblait dur et flétri. Cinquante ans peut-être. Elle disparut dans le couloir d’entrée dont la porte demeurait grande ouverte.

« C’est elle, évidemment », dit Béchoux, qui se disposait à sortir.

D’Enneris l’arrêta par le poignet.

« Pourquoi rigoles-tu ?

– Tu es fou ! Je ne rigole pas.

– Si, tout à l’heure, à propos d’Arlette.

– Mais il faut courir en face, sacrebleu !

– Je ne te lâcherai pas avant que tu ne m’aies répondu.

– Eh bien, voilà Arlette attendait quelqu’un dans une rue voisine de sa maison.

- Qui ?
- Fagerault.
- Tu mens !
- Je l’ai vu. Ils sont partis ensemble. »

Béchoux réussit à se dégager et traversa la chaussée. Mais il n’entra pas dans la maison. Il hésitait.

« Non, dit-il. Restons là. Il est préférable de suivre la Martin, au cas où elle éviterait le piège là-haut. Ton avis ?

– Je m’en contrefiche, articula d’Enneris, de plus en plus surexcité. Il s’agit d’Arlette. Tu es monté chez sa mère ?

– Flûte !

– Écoute, Béchoux, si tu ne me réponds pas, j’avertis Laurence Martin. Tu as vu la mère d’Arlette ?

– Arlette n’a pas quitté Paris. Chaque jour, elle s’en va et ne rentre que pour dîner.

– Mensonge ! Tu dis ça pour m’embêter... Je connais Arlette... Elle est incapable... »

Sept à huit minutes s’écoulèrent. D’Enneris se taisait, mais arpentait le trottoir en frappant du pied et en bousculant les promeneurs. Béchoux veillait, les yeux fixés sur l’entrée. Et, soudain, il vit la femme qui débouchait. Elle les examina d’un regard, puis s’éloigna dans une autre direction, à une allure trop rapide et avec un trouble visible.

Béchoux lui emboîta le pas. Mais, lorsqu’elle arriva devant un escalier du métro, elle s’engouffra tout à coup sous la voûte et put faire contrôler son billet au moment où une rame entrait en gare. Béchoux était distancé. Il eut l’idée de téléphoner à la station voisine, mais craignit de perdre du temps et abandonna la partie.

« Bredouille ! dit-il en rejoignant d’Enneris.

– Parbleu ! ricana celui-ci, assez content de la déconvenue de Béchoux. Tu as fait exactement le contraire de ce qu’il fallait faire.

– Qu’est-ce qu’il fallait faire ?

– Entrer chez M. Lecourceux, dès le début, et t’occuper toi-même de l’arrestation de la Martin. Au lieu de cela, tu m’embêtes avec Arlette, tu réponds à mes questions, tu tergiverses et, en fin de compte, te voilà responsable de ce qui s’est passé là-haut.

– Que se passe-t-il ?

– Allons-y voir. Mais, vrai ! Tu as une façon de manœuvrer ! »

Béchoux grimpa jusqu'à l'entresol du conseiller municipal. Il y trouva le désordre et le tumulte. Les deux inspecteurs chargés de la surveillance appelaient et s'agitaient comme des fous. La concierge de l'immeuble était montée et criait. Des locataires survenaient.

Au milieu de son bureau, allongé sur un canapé, M. Lecourceux agonisait, le front troué et la figure baignée de sang. Il mourut sans avoir pu parler.

En quelques mots, les inspecteurs mirent Béchoux au courant. Ils avaient entendu la nommée Martin renouveler ses propositions relativement à certain rapport et compter les billets de banque, et ils s'apprêtaient à faire irruption dans le bureau lorsque M. Lecourceux, trop pressé, eut le tort d'appeler. Devinant aussitôt le péril, la femme avait dû pousser le verrou, car ils se heurtèrent à une porte close.

Ils voulurent alors lui couper la retraite en passant dans le vestibule. Mais la seconde porte résista également, bien qu'elle ne pût être, de l'extérieur, fermée ni à clef ni au verrou. Ils poussaient de toutes leurs forces. À cet instant, un coup de feu retentit.

« La femme Martin était déjà dehors cependant, objecta Béchoux.

– Aussi n'est-ce pas elle qui a tué, répliqua l'un des inspecteurs.

– Qui, en ce cas ?

– Ça ne peut être qu'un vieux homme mal fichu, que nous avons vu assis sur la banquette du vestibule. Il avait demandé audience, et M. Lecourceux ne devait le recevoir qu'après la visite de la femme.

– Un complice, sans aucun doute, dit Béchoux. Mais comment avait-il fermé la seconde porte ?

– Par un morceau de fer à crampon, glissé sous le battant. Impossible de pousser à fond.

– Et qu'est-il devenu, lui ? Personne ne l'a rencontré ?

– Si, moi, dit la concierge. Entendant la détonation, j'ai sauté de ma loge. Un vieux qui descendait me jeta tranquillement « On se bat là-haut. Montez donc. » Probablement que c'était lui qui avait fait le coup. Mais comment le soupçonner ? Un bonhomme cassé... qui ne tient pas debout... et qui boite.

– Qui boite ? s'écria Béchoux. Vous êtes sûre ?

– Sûre et certaine, et qui boite très bas encore. »

Béchoux marmotta :

« C'est le complice de Laurence Martin. La voyant en danger, il a supprimé M. Lecourceux. »

D'Enneris avait écouté, tout en examinant du coin de l'œil les chemises des dossiers amoncelés sur le bureau. Il demanda :

« Tu ne sais pas de quel rapport il s'agit et ce que Laurence Martin désirait obtenir ?

– Non. M. Lecourceux ne l'avait pas encore précisé. Mais il s'agissait d'obtenir qu'un des rapports dont était chargé le conseiller municipal fût modifié dans un certain sens. »

D'Enneris lisait les titres : Rapport sur les abattoirs... Rapport sur les halles de quartier... Rapport sur le prolongement de la rue Vieille-du-Marais... Rapport...

« À quoi donc penses-tu ? lui dit Béchoux, qui allait et venait, fort ennuyé de l'événement. C'est une sale affaire, hein ?

– Quelle affaire ?

– Mais cet assassinat...

– Je t'ai déjà dit que je me contrefichais de toute ton histoire ! Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse que cet habitué du pot-de-vin ait été tué et que tu aies manœuvré comme une citrouille ?

– Cependant, observa Béchoux, si Laurence Martin est une meurtrière, Fagerault que tu prétends être son complice... »

D'Enneris scanda entre ses dents, et d'un air furieux :

« Fagerault est un assassin également... Fagerault est un bandit... Je plains Fagerault si jamais il me tombe entre les griffes, et il y tombera, aussi vrai que je m'appelle, de mon vrai nom... »

Il s'interrompit net, mit son chapeau et partit vivement.

Une auto le conduisit rue Verdrel, chez Arlette. Il était trois heures moins dix.

« Ah ! Monsieur d'Enneris, s'écria Mme Mazolle. Comme il y a longtemps qu'on ne vous a vu ! Arlette va être désolée.

– Elle n'est pas là ?

Non. Elle se promène tous les jours, vers ces heures-là. C'est même drôle que vous ne l'ayez pas rencontrée. »



## *Les Martin, incendiaires*

### Table des matières

Arlette et sa mère se ressemblaient beaucoup. Mais si abîmé par l'âge et par les soucis que fût le visage de Mme Mazolle, ce qui lui restait de fraîcheur et d'expression donnait à croire qu'elle avait été plus régulièrement belle que sa fille. Pour élever ses trois enfants, et pour oublier le chagrin que lui avait causé la conduite des deux aînées, elle avait travaillé avec acharnement, et elle travaillait encore à la réparation des dentelles anciennes, ouvrage où elle excellait au point d'y avoir gagné une petite aisance.

D'Enneris pénétra dans le petit appartement, luisant et bien propre, et dit :

« Vous ne pensez pas qu'elle soit bientôt de retour ?

– Je ne sais trop. Arlette, depuis son histoire, ne raconte guère ce qu'elle fait. Elle a toujours peur que je me tracasse, et tout le bruit qu'on a fait autour d'elle la désole. Cependant, elle m'a dit qu'elle allait voir un mannequin qui est malade, une jeune fille qui s'est recommandée à elle par lettre, ce matin. Vous savez combien Arlette est bonne, et ce qu'elle s'occupe de ses camarades !

– Et cette jeune fille demeure loin ?

– J'ignore son adresse.

– Dommage ! J'aurais été si content de causer avec Arlette !

– Mais c'est facile. Elle a dû jeter cette lettre dans la corbeille, avec ses vieux papiers, et justement je ne les ai pas encore brûlés... Tenez... ce doit être ça. Oui. Je me rappelle. Cécile Helluin... à Levallois-Perret, 14, boulevard de Courcy. Arlette y sera vers quatre heures.

– Sans doute va-t-elle y rejoindre M. Fagerault ?

– Quelle idée ! Arlette n'aime pas sortir avec un monsieur. Et puis M. Fagerault vient souvent ici.

– Ah ! Il vient souvent ? fit d'Enneris d'une voix crispée.

– Presque tous les soirs. Ils causent de toutes ces affaires qui intéressent tant Arlette, vous savez... la Caisse dotale. M. Fagerault lui offre de gros capitaux. Alors ils alignent des chiffres... ils établissent des plans.

– Il est donc riche, M. Fagerault ?

– Très riche. »

Mme Mazolle parlait fort naturellement. Il était clair que sa fille, désireuse de lui épargner toute émotion, ne la tenait pas au courant de l'affaire Mélamare. Il reprit donc :

« Riche et sympathique.

– Très sympathique, affirma Mme Mazolle. Il est plein d'attentions pour nous.

– Un mariage... dit Jean, en grimaçant un sourire.

– Oh ! Monsieur d'Enneris, ne vous moquez pas. Arlette ne saurait prétendre...

– Qui sait !

– Non, non. D'abord Arlette n'est pas toujours aimable avec lui. Elle a beaucoup changé, ma petite Arlette, à la suite de tous ces événements. Elle est devenue plus nerveuse, un peu fantasque. Vous saviez qu'elle est fâchée avec Régine Aubry ?

– Est-ce possible ? s'écria d'Enneris.

– Oui, et sans raisons, ou du moins pour des raisons qu'elle ne m'a pas dites. »

Cette fâcherie surprenait d'Enneris. Que se passait-il donc ?

Ils échangèrent encore quelques mots. Mais d'Enneris avait hâte d'agir, et, comme il était trop tôt pour retrouver Arlette à son rendez-vous, il se fit conduire chez Régine Aubry, qu'il rencontra au moment où elle sortait de chez elle, et qui lui répondit vivement :

« Si je suis fâchée avec Arlette ? Ma foi, non. Mais elle l'est peut-être.

– Enfin, qu'est-ce qu'il y a eu ?

– Un soir, j'ai été l'embrasser. Il y avait là Antoine Fagerault, l'ami des Mélamare. On a bavardé. Deux ou trois fois, Arlette ne s'est montrée pas gentille avec moi. Alors je suis partie, sans comprendre.

– Pas autre chose ?

– Rien. Seulement, d'Enneris, si vous tenez tant soit peu à Arlette, méfiez-vous de Fagerault. Il a l'air bien empressé, et Arlette pas indifférente du tout. Adieu, Jean. »

Ainsi, de quelque côté que d'Enneris se retournât, c'était pour en apprendre davantage sur les relations qui unissaient Arlette et Fagerault. Le réveil était brusque. Il s'apercevait tout à coup qu'Antoine Fagerault avait circonvenu la jeune fille, et il s'apercevait en même temps qu'Arlette avait pris dans sa pensée, à lui d'Enneris, une place considérable.

Mais alors si Fagerault, à n'en point douter, poursuivait et aimait Arlette, est-ce que celle-ci aimait Fagerault ? Question douloureuse. Qu'elle pût seulement se poser paraissait à d'Enneris la pire des injures pour Arlette et, pour lui, une humiliation intolérable.

Et cette question surgissait dans l'effervescence d'un sentiment dont son orgueil blessé faisait du premier coup le principe même de sa vie.

« Quatre heures moins quart, se dit-il, en abandonnant son auto à quelque distance de l'endroit indiqué. Viendra-t-elle seule ? Fagerault l'accompagnera-t-il ? »

Le boulevard de Courcy fut tracé récemment, à Levallois-Perret, en dehors de l'agglomération ouvrière, et parmi des terrains vagues qui avoisinent la Seine et où subsistent plusieurs petites usines et installations particulières. Entre deux longs murs de briques s'ouvre une allée étroite et boueuse, à l'extrémité de laquelle on aperçoit le numéro 14 inscrit au goudron sur une barrière à moitié démolie.

Quelques mètres de couloir en plein air, remplis de vieux pneumatiques et de châssis d'automobiles hors d'usage, enveloppent une sorte de garage en bois marron, avec un escalier extérieur qui monte vers des mansardes que percent les deux seules fenêtres de cette façade. Sous l'escalier, une porte avec ce mot « Frappez. »

D'Enneris ne frappa point. À la vérité, il hésitait. L'idée d'attendre Arlette dehors semblait plus logique. Mais, en outre, une impression mal définie, qui s'insinuait en lui, le retenait. L'endroit lui paraissait si bizarre, et il était si étrange qu'une jeune fille malade pût habiter l'une de ces mansardes, au-dessus de ce garage isolé, qu'il eut soudain le pressentiment de quelque piège tendu à Arlette et qu'il évoqua la bande sinistre qui évoluait autour de cette affaire et qui multipliait ses attaques avec une hâte inconcevable. Dès le début de l'après-midi, tentative de corruption et assassinat du conseiller municipal. Deux heures plus tard, machination contre Arlette qu'on attire dans un guet-apens. Comme agents d'exécution,

Laurence Martin, la mère Trianon et le vieux qui boitait. Comme chef, Antoine Fagerault.

Tout cela se présentait à lui d'une façon si rigoureuse que ses doutes furent aussitôt emportés, et, ne songeant pas que les complices pussent être déjà là, puisque aucun bruit ne venait de l'intérieur, il conclut que le plus simple était d'entrer et de se mettre lui-même à l'affût.

Il essaya très doucement d'ouvrir. La porte était fermée à clef, ce qui le confirma dans sa certitude qu'il n'y avait personne.

Hardiment, sans même envisager les risques d'une bataille possible, il crocheta la serrure, dont le mécanisme était peu compliqué, pesa contre le battant et glissa la tête. Personne en effet. Des outils. Des pièces détachées. Quelques douzaines de bidons d'essence rangés les uns sur les autres. Somme toute un atelier de réparation qui semblait abandonné et transformé en dépôt d'essence.

Il poussa davantage. Ses épaules passèrent. Il poussa encore. Et subitement il eut la sensation qu'un choc formidable l'atteignait en pleine poitrine. C'était un bras de métal, fixé à la cloison, actionné par un ressort, et qui, lorsque le battant prenait une certaine position d'ouverture, se déclenchait avec une violence inouïe.

Durant quelques secondes, d'Enneris demeura suffoqué et chancela, perdant ainsi tous ses moyens de résistance. Cela suffisait aux adversaires qui le guettaient, postés derrière les piles de bidons. Et, bien que ce ne fussent que deux femmes et un vieillard, ils eurent tout loisir de lui lier les bras et les jambes, de le bâillonner, de l'asseoir contre un établi de fer et de l'y attacher solidement.

D'Enneris ne s'était pas trompé dans ses suppositions : un guet-apens était préparé contre Arlette, et c'est lui, le premier, qui s'y jetait étourdiment. Il reconnut la mère Trianon et Laurence Martin. Quant au vieillard, il ne boitait pas, mais il ne fallait guère d'attention pour constater que sa jambe droite fléchissait un peu, et qu'il devait, à l'occasion, accentuer ce fléchissement pour laisser croire qu'il boitait de façon constante. C'était l'assassin du conseiller municipal.

Les trois complices ne manifestèrent aucune excitation. On les devinait accoutumés aux pires besognes, et le fait d'avoir paré l'offensive imprévue de d'Enneris devait être pour eux un incident tout naturel auquel ils n'attribuaient pas une importance de victoire.

La mère Trianon se pencha sur lui et revint auprès de Laurence Martin. Elles eurent une conversation dont d'Enneris ne surprit que quelques bribes.

« Tu crois vraiment que c'est ce type-là ?

– Oui, c'est bien le type qui m'a relancée dans ma boutique.

– Jean d'Enneris, alors, murmura Laurence Martin, un type dangereux pour nous. Probable qu'il était avec Béchoux sur le trottoir de la rue La Fayette. Heureusement qu'on veillait et que j'ai entendu l'approche de ses pas ! Pour, sûr qu'il avait rendez-vous avec la petite Mazolle !

– Que veux-tu en faire ? souffla la revendeuse, certaine que d'Enneris ne pouvait surprendre ses paroles.

– Ça ne se discute pas, dit Laurence, sourdement.

– Hein ?

– Dame ! Tant pis pour lui. »

Les deux femmes se regardèrent. Laurence montrait un visage intraitable, d'une énergie sombre. Elle ajouta :

« Aussi, pourquoi se mêle-t-il de nos affaires, celui-là ? Dans ta boutique d'abord... et puis rue La Fayette... et puis ici... Vrai, il en sait trop sur nous et nous livrerait. Demande à papa. »

Il n'était pas nécessaire de demander son avis à celui que Laurence Martin appelait papa. Les solutions les plus redoutables devaient trouver auprès de ce très vieil homme au masque sévère, aux yeux éteints, à la peau desséchée par l'âge, un partisan farouche. À le voir agir d'ailleurs et commencer des préparatifs encore inexplicables, d'Enneris jugea que « papa » l'avait tout de suite condamné à mort, et qu'il le tuerait froidement comme il avait tué M. Lecourceux.

Moins expéditive, la revendeuse parlementa, très bas. Laurence s'impatienta et, brutalement :

« Assez de bêtises ! Toi, tu es toujours pour les demi-mesures. Il faut ce qu'il faut. Lui ou nous.

– On pourrait le tenir enfermé.

– Tu es folle. Un type comme ça !

– Alors ?... Comment ?...

– Comme la petite, parbleu... »

Laurence prêta l'oreille, puis regarda dehors par un trou qui perçait la cloison de bois.

« La voici... Au bout de l'allée... Et maintenant, chacun son rôle, hein ? »

Tous les trois se turent. D'Enneris les voyait de face et leur trouvait un air de ressemblance très marqué, qui se révélait surtout par la même expression résolue. C'étaient évidemment, dans les mauvais coups et dans le crime, des actifs, des êtres accoutumés à l'initiative et à l'exécution. D'Enneris ne doutait point que les deux femmes fussent sœurs et que le vieux fût leur père. Celui-là surtout effrayait le captif. Il ne donnait point l'impression de la vie réelle, mais plutôt d'une vie automatique, fabriquée, et se révélant par gestes commandés d'avance. La tête présentait des angles brusques, des méplats rigides. Pas de méchanceté ni de cruauté. On eût dit un bloc de pierre taillé en ébauche.

Cependant on frappa, comme l'ordonnait l'inscription.

Laurence Martin, qui épiait contre la porte, ouvrit et, laissant la visiteuse dehors, prit une intonation heureuse et reconnaissante.

« Mademoiselle Mazolle, n'est-ce pas ? Comme c'est gentil à vous de vous déranger ! Ma fille est là-haut, bien malade. Vous allez monter... et ce qu'elle va être contente de vous voir ! Vous avez été dans la même maison de couture, il y a deux ans, chez Lucienne Oudart. Vous ne vous rappelez pas ? Ah ! Elle ne vous a pas oubliée, elle ! »

La voix d'Arlette répondit des mots que l'on ne perçut point. Elle était claire et fraîche, et ne trahissait pas la moindre appréhension.

Laurence Martin sortit pour la conduire en haut. La revendeuse cria, de l'intérieur :

« Je t'accompagne ? »

— Pas la peine », dit Laurence, d'un ton qui signifiait : « Je n'ai besoin de personne... je suis assez forte pour cela. »

On entendit les marches craquer sous les pas. Chacune d'elles rapprochait Arlette du danger, de la mort.

D'Enneris pourtant n'éprouvait pas encore de craintes trop vives. Le fait qu'on ne l'avait pas tué, lui, du premier coup, indiquait que l'exécution du plan criminel exigeait certains délais, et tout répit laisse un peu d'espoir.

Il y eut des piétinements au-dessus du plafond, puis, soudain, un cri déchirant... que suivirent d'autres cris, de plus en plus faibles. Puis le silence. La lutte n'avait pas été longue. D'Enneris pensa qu'Arlette était, comme lui, ligotée et bâillonnée. « Pauvre gosse ! » se dit-il.

Après un moment, les marches craquèrent de nouveau et Laurence Martin entra.

« C'est fait, annonça-t-elle. Et facilement. Elle a tourné de l'œil presque aussitôt.

– Tant mieux, dit la revendeuse. Tant mieux si elle ne se réveille pas tout de suite. Elle ne s'apercevra de la chose qu'au dernier moment. »

D'Enneris frissonna. Aucune phrase ne pouvait annoncer d'une façon plus formelle le dénouement voulu par les complices et les souffrances probables. Et son pressentiment était si juste qu'il en eut la confirmation immédiate par un accès de révolte qui secoua subitement la marchande à la toilette.

« Car, enfin, quoi ? Rien n'oblige à ce qu'elle souffre, cette petite ! Pourquoi ne pas en finir avec elle ? N'est-ce pas ton avis, papa ? »

Tranquillement, Laurence présenta un bout de corde.

« Facile. Tu n'as qu'à lui passer ça autour du cou... à moins que tu n'aimes mieux une incision à la gorge, proposa-t-elle, en lui offrant un menu poignard. Moi, je ne m'en charge pas. Ce ne sont pas des choses qu'on fait de sang-froid. »

La mère Trianon ne broncha plus, et, jusqu'à la minute même de leur départ, ils ne prononcèrent pas un seul mot. Mais, sans tarder, et puisque, là-haut, Arlette était réduite à l'impuissance, « papa », comme elles disaient l'une et l'autre, continuait sa besogne, manœuvrant de telle manière que l'effroyable menace prenait corps, et que la réalité s'imposait à d'Enneris, inexorable et monstrueuse.

Tout autour de l'atelier, le vieux avait placé sur deux rangs des bidons d'essence, tous pleins, comme on pouvait s'en rendre compte à la vue de son effort. Il en déboucha plusieurs, et il aspergea d'essence les cloisons et le parquet, sauf, sur une longueur de trois mètres, les lames qui aboutissaient à la porte. Ainsi réserva-t-il un passage conduisant au milieu de l'atelier, en un endroit où il empila d'autres bidons les uns pardessus les autres.

Dans un de ces bidons, il trempa la longue corde que tenait Laurence Martin et qu'elle lui tendit. À eux deux, ils la déposèrent le long du passage. Le vieillard émécha l'autre extrémité, tira de sa poche une boîte d'allumettes et mit le feu à la mèche. Quand ce fut bien pris, il se releva.

Tout cela était accompli méthodiquement, par un homme qui, au cours de sa longue carrière, avait dû perpétrer beaucoup de besognes du même genre, et qui prenait plaisir non pas tant à l'acte lui-même qu'à la perfection qu'il mettait à l'accomplir. C'était en quelque sorte « figolé ». Rien n'était laissé à l'imprévu, et il ne restait plus aux trois complices qu'à s'en aller paisiblement.

C'est ce qu'ils firent, après avoir, derrière eux, tourné la clef dans la serrure. Ils avaient remonté le mécanisme. Inévitablement, l'œuvre diabolique s'accomplirait. La baraque flamberait comme un copeau de bois sec, et Arlette disparaîtrait sans qu'il soit jamais possible d'identifier les quelques vestiges calcinés qu'on retrouverait parmi les cendres. Pourrait-on même soupçonner qu'il y avait eu incendie volontaire ?

La mèche brûlait. D'Enneris estima que la catastrophe se produirait entre la douzième et la quinzième minute.

Lui, dès la première seconde, il avait commencé le travail pénible de sa libération, se contractait, s'amincissait, gonflait ses muscles. Mais les nœuds étaient confectionnés de telle façon que tout effort les resserrait davantage et enfonçait les liens dans la chair. Malgré son extraordinaire habileté, malgré tous les exercices de ce genre qu'il avait accomplis en prévision de pareilles circonstances, il ne comptait pas aboutir à temps. Sauf un miracle impossible l'explosion aurait lieu.

Il était au supplice. Désespéré d'être pris stupidement au piège et de ne pouvoir rien faire, désespéré de savoir la malheureuse Arlette au bord de l'abîme, il enrageait aussi de ne rien comprendre à l'horrible aventure. La liaison entre Antoine Fagerault et les trois complices comptait, pour tant de raisons formelles, au nombre de ces vérités qu'on n'a pas le droit de discuter. Mais pourquoi Fagerault, chef de la bande, et dont le vieillard ne pouvait être que l'agent d'exécution, pourquoi Fagerault avait-il ordonné cet abominable assassinat ? Ses plans, qui semblaient jusqu'ici établis sur la conquête amoureuse de la jeune fille, étaient-ils changés au point de comporter sa mort ?

La mèche brûlait. Le petit serpent de feu cheminait vers le but, selon la ligne impitoyable dont rien ne le ferait dévier. Là-haut, Arlette, évanouie, impuissante en tout cas, était condamnée. Elle ne se réveillerait qu'aux premières flammes.



« Encore sept minutes, encore six minutes... », pensait d'Enneris avec épouvante.

À peine s'il avait réussi à relâcher un peu ses liens. Cependant son bâillon tomba. Il aurait pu crier. Il aurait pu appeler Arlette et lui dire toute la douceur des sentiments qui le portaient vers elle, tout ce qu'il y avait de frais et de spontané dans cet amour qu'il ignorait et dont il n'avait la conscience profonde qu'à l'instant où tout s'effondrait autour de lui. Mais à quoi bon des paroles ? À quoi bon, si elle dormait, lui apprendre l'affreuse menace et la réalité toute proche ?

Et puis non, il ne voulait pas perdre confiance. Des miracles se produisent quand il le faut. Que de fois déjà, traqué de toutes parts, inerte, condamné sans rémission, avait-il été secouru par quelque hasard prodigieux ! Or trois minutes restaient. Peut-être les mesures prises par le vieillard se révéleraient-elles insuffisantes ? Peut-être la mèche s'éteindrait-elle en montant le long de ce bidon de métal auquel déjà elle touchait.

De toutes ses forces, il se raidit contre les nœuds qui le torturaient. Après tout, elle était là, sa ressource dernière, dans la vigueur surhumaine de ses bras et de son thorax. Les cordes n'allaient-elles pas éclater ? Le miracle ne viendrait-il pas de lui-même, d'Enneris ? Il vint d'un autre côté, et d'un autre côté que Jean ne pouvait certes pas prévoir. Des pas précipités retentirent soudain dans l'allée, et une voix proféra :

« Arlette ! Arlette ! »

L'intonation était celle de quelqu'un qui arrive au secours, et qui donne du courage en annonçant la délivrance immédiate. La porte fut ébranlée. Comme on ne pouvait pas l'ouvrir, on la frappa à coups de pied, à coups de poing. Une planche s'abattit, laissant un orifice par où passer la main à hauteur de la serrure.

D'Enneris, voyant un bras qui s'agitait, cria :

« Inutile ! Poussez ! La serrure ne tient pas ! Hâtez-vous ! »

De fait, la serrure sauta. La porte fut à moitié démolie. Quelqu'un fit irruption dans l'atelier. C'était Antoine Fagerault.

D'un coup d'œil, il vit le péril et bondit sur le bidon qu'il écarta du pied au moment où la partie enflammée attaquait le bord supérieur. Il écrasa la flamme sous son talon, puis, par prudence, dispersa les autres bidons qui formaient le tas central.

Jean d'Enneris avait redoublé d'efforts pour se libérer. Il ne voulait pas devoir le fait matériel de sa libération à Fagerault, et que cet homme se penchât et fît le geste de couper ses liens. Tout de même, lorsque Fagerault vint vers lui et murmura : « Ah ! C'est vous ? » Jean, débarrassé de ses entraves, ne put s'empêcher de dire :

« Je vous remercie. Quelques secondes de plus et ça y était.

– Arlette ? demanda l'autre.

– En haut !

– Vivante ?

– Oui. »

Ils s'élancèrent tous deux et grimpèrent les marches extérieures.

« Arlette ! Arlette ! Me voici, cria Fagerault. Il n'y a rien à craindre. »

La porte ne résista pas plus que celle du hangar, et ils entrèrent dans une mansarde exiguë où la jeune fille était attachée sur un lit de sangle et bâillonnée.

Ils la délièrent vivement. Elle les regarda tous deux d'un air égaré, et Fagerault expliqua :

« Nous avons été avertis l'un et l'autre, chacun de notre côté, et nous nous sommes retrouvés ici... trop tard pour les prendre au collet, les misérables. Ils ne vous ont pas fait de mal ? Vous n'avez pas eu trop peur ? »

Il passait ainsi sous silence l'affreuse tentative de meurtre et l'œuvre de salut qu'il avait accomplie.

Arlette ne répondit pas. Elle ferma les yeux. Ses mains frissonnèrent.

Après un instant, ils l'entendirent murmurer :

« Si, j'ai eu peur... Une fois encore cette attaque... Qui donc m'en veut ainsi ?... »

– On vous a attirée dans ce garage ?

– Une femme... je n'ai vu qu'une femme. Elle m'a fait monter dans cette pièce, et elle m'a renversée...

Et elle dit, trahissant l'effroi qui, malgré la présence des deux hommes, la torturait encore :

« La même femme que la première fois... oh ! Cela, j'en suis sûre, la même femme... j'ai reconnu sa façon d'agir, son étreinte, sa voix... c'était la femme de l'auto... la femme... la femme... »

Elle se tut, subitement épuisée, et désireuse de repos. Les deux hommes la laissèrent un instant, et, sur l'étroit palier qui surmontait, les marches devant la mansarde, ils se trouvèrent dressés l'un contre l'autre.

Jamais Jean n'avait autant exécré son rival. L'idée que Fagerault les avait sauvés tous deux, Arlette et lui, l'exaspérait. Il ressentait la plus violente humiliation. Antoine Fagerault était le maître des événements qui, tous, tournaient en sa faveur.

« Elle est plus calme que je ne l'aurais pensé, dit Fagerault à voix basse. Elle n'a pas eu conscience du danger couru, et il faut qu'elle l'ignore. »

Il parlait comme s'il eût été déjà en relations directes avec d'Enneris, et comme s'il admettait que chacun d'eux sût tout ce que l'autre savait. Aucune affectation de supériorité, qui eût pu rappeler le service rendu. Il gardait son air de sérénité habituelle et un visage à demi souriant et sympathique. Rien ne marquait, du moins chez lui, qu'il y eût lutte entre eux et rivalité.

Mais Jean, qui contenait mal sa colère, entama tout de suite le duel, comme il l'eût fait avec un adversaire déclaré, et, lui pesant fortement sur l'épaule :

« Causons, voulez-vous ? Puisque nous en avons l'occasion.

– Oui, mais tout bas. Le bruit d'une querelle lui serait funeste, et on croirait vraiment, ce qui m'étonne, que c'est une querelle que vous cherchez.

– Non, pas de querelle, déclara d'Enneris dont l'attitude agressive contredisait les paroles. Ce que je cherche, ce que je veux, c'est une mise au point.

– À propos de quoi ?

– À propos de votre conduite.

– Ma conduite est claire. Je n'ai rien à cacher, et, si je consens à répondre à vos questions, c'est que mon affection pour Arlette me rappelle votre amitié pour elle. Interrogez-moi.

– Oui. D'abord que faisiez-vous dans la boutique du « Trianon » quand je vous y ai rencontré ?

– Vous le savez.

– Je le sais ? Comment ?

– Par moi.

– Par vous ? C'est la première fois que je vous parle.

– Ce n’est pas la première fois que vous m’écoutez parler.

– Et où donc ?

– À l’hôtel Mélamare, le soir du jour où vous m’avez poursuivi avec Béchoux. Durant les confidences de Gilberte de Mélamare, et durant mes explications, vous étiez tous deux à l’affût derrière la tapisserie. Celle-ci a bougé quand vous êtes entrés dans la pièce voisine. »

D’Enneris fut un peu interloqué. Rien ne lui échappait donc, à cet individu ? Il continua d’un ton plus âpre :

« Ainsi vous prétendez que votre objectif est le même que le mien ?

– Les faits le prouvent. Je m’efforce, comme vous, de découvrir les gens qui ont volé les diamants, les gens qui persécutent mes amis Mélamare et qui s’acharnent après Arlette Mazolle.

– Et parmi eux se trouve cette marchande à la toilette ?

– Oui.

– Mais pourquoi, entre elle et vous, ce coup d’œil d’intelligence qui l’a mise en garde contre moi ?

– C’est vous qui interprétez ce coup d’œil comme un avertissement. En fait je l’observais.

– Peut-être. Mais elle a fermé sa boutique et elle a disparu.

– Parce qu’elle s’est défiée de nous tous.

– Et, selon vous, c’est une complice ?

– Oui.

– À ce titre, elle n’est pas étrangère au meurtre du conseiller municipal Lecourceux ? »

Antoine Fagerault sursauta. On eût dit vraiment qu’il ignorait ce meurtre.

« Hein ! M. Lecourceux a été tué ?

– Il y a trois heures au plus.

– Trois heures ? M. Lecourceux est mort ? Mais c’est effrayant !

– Vous le connaissiez très bien, n’est-ce pas ?

– De nom seulement. Mais je savais que nos ennemis devaient aller le voir, qu’ils voulaient acheter ses services, et je n’étais pas rassuré sur leurs intentions.

– Vous êtes certain que ce sont eux qui ont agi en l’occurrence ?

– Certain.

– Ils ont donc de l’argent, pour offrir ainsi cinquante billets de mille ?

– Parbleu ! Avec la vente d’un seul diamant !

– Leurs noms ?

– Je les ignore.

– Je vais vous renseigner, du moins en partie, fit d’Enneris en l’observant. Il y a la sœur de la revendeuse, une dame Laurence Martin, qui avait loué la boutique... Il y a un homme très vieux, qui boite.

– C’est cela ! C’est cela ! dit vivement Antoine Fagerault. Et ce sont ces trois-là que vous avez retrouvés ici, n’est-ce pas, et qui vous ont attaché ?

– Oui. »

Fagerault s’était assombri. Il murmura :

« Quelle fatalité ! J’ai été prévenu trop tard... sans quoi je les empoignais.

– La justice s’en chargera. Le brigadier Béchoux les connaît maintenant tous les trois. Ils ne peuvent lui échapper.

– Tant mieux ! dit Fagerault, ce sont trois bandits redoutables, et, si on ne les coffre pas, un jour ou l’autre, ils réussiront à supprimer Arlette. »

Tout ce qu’il disait semblait l’expression profonde de la vérité. Il n’hésitait jamais à répondre, et il n’y avait jamais la moindre contradiction entre les événements et la manière, si naturelle, dont il les expliquait.

« Quel fourbe ! » pensait d’Enneris, qui s’obstinait à l’accuser, et qui cependant était troublé par tant de logique et de franchise.

Au fond de lui, il avait supposé que toute la nouvelle aventure d’Arlette était combinée entre Antoine Fagerault et ses trois complices, afin que Fagerault apparût comme un sauveur aux yeux d’Arlette. Mais, en ce cas, pourquoi cette mise en scène ? Pourquoi la jeune fille n’en avait-elle pas été le témoin effaré ? Et pourquoi même, vis-à-vis d’elle, Fagerault avait-il la délicatesse de ne pas se targuer de son intervention ?

À brûle-pourpoint, il dit à Fagerault :

« Vous l’aimez ?

– Infiniment, répondit l’autre avec ferveur.

– Et Arlette, elle vous aime ?

– Je le crois.

– Qu’est-ce qui vous le fait croire ? »

Fagerault sourit doucement, sans fatuité, et répondit :

« Parce qu’elle m’a donné la meilleure preuve de son amour.

– Laquelle ?

- Nous sommes fiancés.
- Hein ? Vous êtes fiancés ? »

Il fallut à d'Enneris un effort prodigieux de volonté pour prononcer ces mots avec un calme apparent. La blessure fut profonde. Ses poings se crispèrent.

- « Oui, affirma Fagerault, depuis hier soir.
- Mme Mazolle, que j'ai vue tout à l'heure, ne m'en a pas parlé.
- Elle ne le sait pas. Arlette ne veut pas encore le lui dire.
- C'est une nouvelle pourtant qui lui sera agréable.
- Oui, mais Arlette désire l'y préparer peu à peu.
- De sorte que tout s'est passé en dehors d'elle ?
- Oui. »

D'Enneris se mit à rire nerveusement.

- Et Mme Mazolle qui croyait sa fille incapable de donner un rendez-vous à un homme ! Quelle désillusion ! »

Antoine Fagerault prononça avec gravité :

« Nos rendez-vous ont lieu dans un endroit et devant des personnes qui donneraient toute satisfaction à Mme Mazolle si elle les connaissait.

- Ah ! Et qui donc ?
- À l'hôtel de Mélamare, et en présence de Gilberte et de son frère. »

D'Enneris n'en revenait pas. Le comte de Mélamare protégeait les amours du sieur Fagerault avec Arlette, Arlette fille naturelle, mannequin, et sœur de deux mannequins qui avaient mal tourné ! En vertu de quoi cette indulgence incroyable ?

« Ils sont donc au courant ? dit Jean.

- Oui.
- Et ils approuvent ?
- Entièrement.

– Toutes mes félicitations. De tels appuis sont en votre faveur. Du reste le comte vous doit beaucoup, et vous avez été longtemps l'ami de la maison.

- Il y a une autre raison, dit Fagerault, qui a renoué notre intimité.
- Puis-je savoir ?

– Certes. M. et Mme de Mélamare, comme vous le comprenez, ont gardé du drame où ils ont failli sombrer, l'un et l'autre un souvenir d'horreur. La malédiction qui pèse sur leur famille depuis un siècle, et qui

semble s'exercer sur elle parce qu'elle habite cet hôtel, les a conduits à une décision irrévocable.

– Laquelle ? Ils ne veulent plus y demeurer ?

– Ils ne veulent même plus conserver l'hôtel Mélamare. C'est lui qui attire sur eux le malheur. Ils le vendent.

– Est-ce possible ?

– C'est à peu près fait.

– Ils ont trouvé un acquéreur ?

– Oui.

– Qui donc ?

– Moi.

– Vous ?

– Oui. Arlette et moi, nous avons l'intention d'y habiter. »

## *Les fiançailles d'Arlette*

### Table des matières

Il était dit qu'Antoine Fagerault serait pour Jean l'occasion de constantes surprises. Ses relations avec Arlette, leur mariage inattendu, la sympathie que leur témoignaient les Mélamare, l'inconcevable achat de l'hôtel, autant de coups de théâtre, annoncés d'ailleurs comme des événements les plus normaux de la vie quotidienne.

Ainsi, durant les jours où d'Enneris s'était volontairement tenu à l'écart pour juger plus sainement une situation dont il ne devinait point d'ailleurs la gravité, l'adversaire avait profité magnifiquement des délais accordés, et avancé fort loin sa ligne de bataille. Mais était-ce vraiment un adversaire, et leur rivalité amoureuse, à tous deux, impliquait-elle réellement la perspective d'une bataille ? D'Enneris était contraint de s'avouer qu'il ne possédait aucune preuve certaine, et qu'il se guidait d'après sa seule intuition.

« À quand la signature du contrat de vente ? dit-il en plaisantant. À quand le mariage ?

– Dans trois ou quatre semaines. »

D'Enneris eût eu de la joie à le saisir à la gorge, cet intrus qui s'installait dans la vie selon son bon plaisir, et contrairement à ses volontés à lui, d'Enneris. Mais il aperçut Arlette qui s'était levée, et qui apparaissait, pâle encore et toute fiévreuse, vaillante cependant.

« Allons-nous-en, dit-elle. Je ne veux pas rester plus longtemps. Et je ne veux pas non plus savoir ce qui s'est passé, et non plus que maman le sache. Plus tard, vous me raconterez cela.

– Plus tard, oui, fit d'Enneris. Mais en attendant, il faut que nous vous défendions mieux que nous ne l'avons fait contre les attaques. Et pour cela, il n'est qu'un moyen, c'est de nous concerter tous deux, M. Fagerault et moi. Le voulez-vous, monsieur ? Si nous nous entendons, Arlette est hors de danger.



– Certes, s’écria Fagerault, et soyez sûr que, pour ma part, je ne suis pas bien loin de la vérité.

– À nous deux, nous la découvrirons tout entière. Je vous dirai ce que je sais, et vous ne me cacherez rien de ce que vous savez.

– Rien. »

D’Enneris lui tendit la main, d’un geste spontané, auquel l’autre riposta par un geste non moins chaleureux.

« Je vous ai mal jugé, monsieur, fit d’Enneris. L’homme qu’a choisi Arlette ne peut être indigne d’elle. »

L’alliance fut conclue. Jamais d’Enneris n’avait donné une poignée de main où il y eût plus de haine inassouvie et un tel désir de vengeance, et jamais cependant adversaire n’avait accueilli ses avances avec plus de cordialité et de franchise.

Ils redescendirent tous trois devant le garage. Arlette, trop fatiguée pour marcher, pria Fagerault de chercher une voiture. Et, tout de suite, profitant de ce qu’elle était seule avec Jean d’Enneris, elle lui dit :

« J’ai des remords envers vous, mon ami. J’ai fait beaucoup de choses sans vous en prévenir, et des choses qui ont dû vous être désagréables.

– Pourquoi désagréables, Arlette ? Vous avez contribué à sauver M. de Mélamare et sa sœur... n’était-ce pas mon intention également ? D’autre part, Antoine Fagerault vous a fait la cour, et vous avez accepté de vous fiancer à lui. C’est votre droit. »

Elle se tut. La nuit tombait, et d’Enneris voyait à peine son joli visage. Il demanda :

« Vous êtes heureuse, n’est-ce pas ? »

Arlette affirma :

« Je le serais tout à fait si vous me gardiez votre amitié.

– Ce n’est pas de l’amitié que j’ai pour vous, Arlette. »

Comme elle ne répondait pas, il insista :

« Vous comprenez bien ce que je veux dire, n’est-ce pas, Arlette ?

– Je le comprends, murmura-t-elle, mais je ne le crois pas. »

Et, vivement, d’Enneris se rapprochant, elle reprit :

« Non, non, ne parlons pas davantage.

– Comme vous êtes déconcertante, Arlette ! Je vous l’ai dit dès les premiers jours. Et j’éprouve encore près de vous cette impression d’une

chose cachée, d'un secret... un secret qui se mêle à tous ceux qui rendent cette affaire mystérieuse.

– Je n'ai aucun secret, affirmat-elle.

– Si, si, et je vous en délivrerai, de même que je vous délivrerai de vos ennemis. Je les connais tous déjà, je les vois agir... je les surveille... l'un d'eux surtout, Arlette, le plus dangereux et le plus fourbe... »

Il fut sur le point d'accuser Fagerault, et dans la pénombre il sentit qu'Arlette attendait ses paroles. Mais il ne les prononça point, car les preuves lui manquaient.

« Le dénouement est proche, dit-il. Mais je ne dois pas le brusquer. Suivez votre route, Arlette. Je ne vous demande qu'une promesse, c'est de me revoir autant que cela sera nécessaire, et de vous arranger pour que je sois reçu, comme vous l'êtes, chez M. et Mme de Mélamare.

– Je vous le promets... »

Fagerault revenait.

« Un mot encore, dit Jean. Vous êtes bien mon amie ?

– Du plus profond de mon cœur.

– Alors, à bientôt, Arlette. »

Une voiture stationnait au bout de l'allée. Fagerault et d'Enneris se serrèrent de nouveau la main, et Arlette partit avec son fiancé.

« Va, mon bonhomme, se dit Jean, pendant qu'ils s'éloignaient, va. J'en ai maté de plus difficiles que toi, et je jure Dieu que tu n'épouseras pas la femme que j'aime, que tu n'habiteras pas l'hôtel Mélamare, et que tu rendras le corselet de diamants. »

Dix minutes après, Béchoux surprenait d'Enneris tout pensif, au même endroit. Le brigadier accourait, essoufflé, en compagnie de deux acolytes.

« J'ai un tuyau. De la rue La Fayette, Laurence Martin a dû venir dans ces parages où elle a loué, il y a quelque temps, une sorte de remise.

– Tu es prodigieux, Béchoux, fit d'Enneris.

– Pourquoi ?

– Parce que tu finis toujours par arriver au but. Trop tard, il est vrai... enfin, tu y arrives.

– Que veux-tu dire ?

– Rien. Sinon que tu dois poursuivre ces gens-là sans répit, Béchoux. C'est par eux que nous serons renseignés sur leur chef.

– Ils ont donc un chef ?

– Oui, Béchoux, et qui a pour lui une arme terrible.  
– Quoi ?  
– Une gueule d’honnête homme.  
– Antoine Fagerault ? Alors tu soupçonnes donc toujours ce type-là ?  
– Je fais plus que de le soupçonner, Béchoux.  
– Eh bien, moi, le brigadier Béchoux, ici présent, je te déclare que tu te mets le doigt dans l’œil. Je ne me trompe jamais sur la physionomie des gens.

– Même sur la mienne », ricana d’Enneris, en le quittant.

L’assassinat du conseiller municipal Lecourceux et les circonstances où il se produisit remuèrent l’opinion publique. Lorsqu’on sut, par les révélations de Béchoux, que l’affaire se rattachait à celle du corselet, que la boutique de la revendeuse à la toilette que l’on recherchait avait comme locataire en nom la demoiselle Laurence Martin, et que cette Laurence Martin était celle-là même à laquelle M. Lecourceux avait donné audience, tout l’intérêt, un moment assoupi, se réveilla.

On ne parla plus que de Laurence Martin et du vieux qui boitait, complice et assassin. Les raisons du crime demeurèrent inexplicables, car il fut impossible de savoir exactement sur la rédaction de quel rapport Laurence Martin avait voulu influencer par une offre d’argent. Mais tout cela semblait si bien combiné, et par des gens si exercés dans la pratique du crime, qu’on ne douta point que ce fussent les mêmes qui avaient agencé l’affaire du corselet de diamants, et les mêmes aussi qui avaient machiné le complot mystérieux contre M. de Mélamare et sa sœur. Laurence, le vieillard, la revendeuse, les trois associés redoutables, devinrent célèbres en quelques jours. Leur arrestation d’ailleurs paraissait imminente.

D’Enneris revit Arlette chaque jour à l’hôtel Mélamare. Gilberte n’oubliait pas l’audace avec laquelle Jean l’avait fait évader et le rôle qu’il avait joué. Il reçut donc, sur la recommandation d’Arlette, le meilleur accueil auprès d’elle et auprès du comte.

Le frère et la sœur avaient repris confiance dans la vie, quoique leur résolution de quitter Paris et de vendre leur hôtel fût définitive. Ils éprouvaient le même besoin de partir et considéraient comme un devoir de faire au destin hostile le sacrifice de la vieille maison familiale.

Mais ce qui restait encore de leurs longues inquiétudes se dissipait au contact de la jeune fille et de leur ami Fagerault. Arlette apportait dans cette

demeure, pour ainsi dire abandonnée depuis plus d'un siècle, sa grâce, sa jeunesse, la clarté de ses cheveux blonds, l'équilibre de sa nature et l'élan de son enthousiasme. Elle s'était fait aimer, à son insu et tout naturellement, de Gilberte et du comte, et d'Enneris comprit pourquoi, dans leur désir de la rendre heureuse, ils avaient cru concourir à une bonne action en appuyant les prétentions de Fagerault, de celui qu'ils considéraient comme leur bienfaiteur.

Quant à lui, Fagerault, très gai, toujours de bonne humeur, expansif et insouciant, il exerçait sur eux une influence profonde, qu'Arlette semblait subir au même point. Il était vraiment le type de l'homme qui n'a pas d'arrière-pensée et qui s'abandonne à la vie en toute confiance et en toute sécurité.

Aussi avec quelle attention anxieuse d'Enneris étudiait la jeune fille ! Il y avait entre elle et lui, malgré leur conversation affectueuse devant le garage de Levallois, une certaine gêne que Jean n'essayait pas de combattre. Et, cette gêne, il s'obstinait à croire qu'Arlette la conservait même en dehors de lui, et qu'elle ne se laissait pas aller au bonheur naturel d'une femme qui aime et dont le mariage approche.

On n'eût point dit qu'elle envisageait l'avenir à ce point de vue, et que cet hôtel de Mélamare, qu'elle allait habiter, fût sa maison d'épouse. Lorsqu'elle en parlait avec Fagerault – et c'était tout le sujet de leurs conversations – ils semblaient aménager le siège social d'une œuvre philanthropique. C'est qu'en effet l'hôtel Mélamare, selon les projets d'Arlette, devenait le Foyer de la « Caisse dotale ». Là se réunirait le conseil d'administration. Là les protégées d'Arlette auraient leur salle de lecture. Le rêve d'Arlette, mannequin de chez Chernitz, se réalisait. Il n'était jamais question des rêves d'Arlette jeune fille.

Fagerault était le premier à en rire.

« J'épouse une œuvre sociale, disait-il. Je ne suis pas un mari, mais un commanditaire. »

Un commanditaire ! Ce mot, chez d'Enneris, dominait toutes ses pensées dans leur évolution autour d'Antoine Fagerault. De si vastes projets, achat d'hôtel commandite, installations, révélaient une grosse fortune. D'où venait cette fortune ? Les renseignements, recueillis par le brigadier Béchoux auprès du consulat et de la légation argentine, établissaient qu'effectivement une famille Fagerault s'était installée à

Buenos Aires une vingtaine d'années auparavant, et que le père et la mère étaient morts au bout de dix ans. Mais ces gens-là ne possédaient rien, et l'on avait dû rapatrier leur fils Antoine, un tout jeune adolescent à cette époque. Comment cet Antoine que, depuis, les Mélamare avaient connu assez pauvre, s'était-il, enrichi soudain ? Comment... sinon par le vol récent des merveilleux diamants de Van Houben ?

L'après-midi et le soir, les deux hommes ne se quittaient pour ainsi dire pas. Chaque jour ils prenaient le thé chez les Mélamare. Tous deux pleins d'entrain, allègres et démonstratifs, ils se prodiguaient les marques de leur amitié et de leur sympathie, se tutoyaient à l'occasion et ne tarissaient pas d'éloges l'un sur l'autre. Mais de quel œil frémissant d'Enneris épiait son rival !

Et comme il sentait parfois le regard aigu de Fagerault qui le fouillait jusqu'au fond de l'âme !

De l'affaire, entre eux, il n'était jamais question. Pas un mot de cette collaboration que d'Enneris avait réclamée et qu'il eût refusée si l'autre l'avait offerte. En réalité, c'était un duel implacable, avec des assauts invisibles, des ripostes sournoises, des feintes, et une égale fureur contenue.

Un matin, d'Enneris avisa, aux environs du square Laborde, bras dessus bras dessous, Fagerault et Van Houben qui paraissaient au mieux. Ils suivirent la rue Laborde et s'arrêtèrent devant une boutique fermée. Du doigt, Van Houben montra l'enseigne : « Agence Barnett et Cie ». Ils s'éloignèrent en parlant avec animation.

« C'est bien cela, se dit Jean, les deux fourbes se sont acoquinés. Van Houben me trahit et raconte à Fagerault que d'Enneris n'est autre que l'ex-Barnett. Or un type de la force de Fagerault ne peut manquer, à bref délai, d'identifier Barnett et Arsène Lupin. En ce cas il me dénonce. Qui démolira l'autre, Lupin ou Fagerault ? »

Cependant Gilberte prenait ses dispositions de départ. Jeudi le 28 avril (et l'on était au 15), les Mélamare devaient abandonner leur hôtel. M. de Mélamare signerait le contrat de vente et Antoine donnerait un chèque. Arlette préviendrait sa mère, les bans seraient publiés et le mariage aurait lieu vers le milieu de mai.

Un peu de temps encore s'écoula. Une telle exécution lançait l'un contre l'autre d'Enneris et Fagerault que leur camaraderie affectée n'y résistait pas toujours. Malgré eux les deux hommes se laissaient aller, par

instants, à prendre posture d'adversaires. Fagerault eut l'audace d'amener Van Houben au thé des Mélamare, et Van Houben marqua la plus grande froideur vis-à-vis de Jean. Il parla de diamants et déclara qu'Antoine Fagerault était sur la piste du voleur, et il dit cela avec un tel accent de menace que d'Enneris se demanda si le dessein de Fagerault n'était pas de le mettre en cause, lui, d'Enneris.

La bataille ne pouvait tarder. D'Enneris, dont les idées s'appuyaient sur une réalité de plus en plus solide, en avait fixé la date et l'heure. Mais ne serait-il pas devancé ? Un fait dramatique se produisit qui lui parut de mauvais augure à ce sujet.

Il avait pris à sa solde le portier du Mondial Palace où demeurait Fagerault et il savait par lui, et par Béchoux, d'ailleurs, dont la surveillance ne se démentait pas, que Fagerault ne recevait jamais ni lettres ni visites. Un matin, néanmoins, d'Enneris fut averti qu'on avait perçu quelques mots d'une communication téléphonique, très courte, échangée entre Fagerault et une femme. Rendez-vous était pris pour le soir à onze heures et demie dans le jardin du Champ-de-Mars, « à la même place que la dernière fois ».

Le soir, dès onze heures, Jean d'Enneris rôda au pied de la tour Eiffel et dans les jardins. Il faisait une nuit sans lune et sans étoiles. Il chercha longtemps et ne rencontra pas Fagerault. Ce n'est guère avant minuit qu'il avisa, sur un banc, une masse épaisse qui lui parut être une femme ployée en deux, la tête presque sur les genoux.

« Eh ! Dites donc, cria Jean, on ne dort pas comme ça en plein air... Tenez, voilà qu'il pleut. »

La femme ne remuait pas. Il se pencha, sa lampe électrique à la main, vit une tête sans chapeau, des cheveux gris et une mante qui traînait sur le sable. Il souleva la tête qui retomba aussitôt : il avait eu le temps de reconnaître, toute pâle, de la pâleur d'une morte, la marchande à la toilette, la sœur de Laurence Martin.

L'endroit se trouvait à l'écart des allées centrales, au milieu de massifs, mais non loin de l'École militaire. Or, sur l'avenue, passaient deux agents cyclistes dont il attira l'attention d'un coup de sifflet, et qu'il appela au secours.

« C'est bête ce que je fais, se dit-il. À quoi bon m'occuper de cela ? »

Dès que les agents se furent approchés, il leur expliqua sa découverte. On devêtit un peu la femme et l'on aperçut le manche d'un poignard planté

au-dessous de l'épaule. Les mains étaient froides. La mort devait remonter à trente ou quarante minutes. Le sable, à l'entour, était piétiné, comme si la victime s'était débattue. Mais la pluie, qui commençait à tomber fortement, effaçait les traces.

« Il faudrait une automobile, observa l'un des agents, et la porter au poste. »

Jean s'offrit.

« Amenez le corps jusqu'à l'avenue. Moi, je reviens avec une voiture : la station est tout près.

Il se mit à courir. Mais, à la station, au lieu de monter dans le taxi, il se contenta d'avertir le chauffeur et de l'envoyer au-devant des agents. Pour lui, il s'éloigna du côté opposé à vive allure.

« Pas la peine de faire du zèle, se disait-il. On me demanderait mon nom. Je serais convoqué à l'instruction. Que de tracas pour un homme paisible ! Mais qui diable a tué cette revendeuse ? Antoine Fagerault, à qui elle avait donné rendez-vous ? Laurence Martin qui a voulu se débarrasser de sa sœur ? Il y a une chose de plus en plus évidente, c'est que la brouille est entre les complices. Avec cette hypothèse, tout s'explique, la conduite de Fagerault, ses plans, tout... »

Le lendemain, les journaux de midi relatèrent en quelques lignes l'assassinat d'une vieille femme dans les jardins du Champ-de-Mars. Mais, le soir, double coup de théâtre ! La victime n'était autre que la marchande à la toilette de la rue Saint-Denis, c'est-à-dire la complice de Laurence Martin et de son père... Et dans une de ses poches on avait recueilli un bout de papier qui portait ce nom tracé d'une écriture grossière et visiblement déguisée « Ars. Lupin. » En outre les agents cyclistes racontèrent l'épisode de l'homme trouvé près du cadavre et qui s'était prudemment esquivé. Aucun doute : Arsène Lupin se trouvait mêlé à l'affaire du corselet de diamants !

C'était absurde, et le public ne manqua pas de réagir. Arsène Lupin ne tuait jamais, et n'importe quel misérable pouvait avoir inscrit le nom d'Arsène Lupin. Mais quel avertissement pour Jean d'Enneris ! Combien le fait d'évoquer la silhouette de Lupin prenait de signification ! La menace était directe : « Abandonne la partie. Laisse-moi libre. Sinon je te dénonce, car j'ai en main toutes les preuves par lesquelles on remonte de d'Enneris à Barnett et de Barnett à Lupin. »

Mieux que cela, ne suffisait-il pas de prévenir le brigadier Béchoux... Béchoux, toujours inquiet, qui ne subissait qu'avec impatience l'autorité de d'Enneris et qui saisirait avidement l'occasion d'une aussi magnifique revanche ?

Or c'est ce qu'il advint. Sous prétexte de poursuivre l'enquête relative aux diamants, Antoine Fagerault, de même qu'il avait introduit Van Houben, amena Béchoux chez les Mélamare, et l'attitude gauche et compassée du brigadier avec d'Enneris ne pouvait laisser place à la moindre hésitation : pour Béchoux, d'Enneris devenait brusquement Lupin. Seul Lupin avait pu accomplir les exploits que Béchoux avait vu Barnett accomplir, et seul Lupin avait pu rouler Béchoux comme Béchoux avait été roulé ; Béchoux devait donc sans retard, et d'accord avec ses chefs de la Préfecture, préparer l'arrestation de Jean d'Enneris.

Ainsi, chaque jour, la situation empirait. Fagerault, qui avait paru soucieux et désespéré à la suite de l'aventure du Champ-de-Mars, recouvrait son humeur habituelle, mais, volontairement ou non, prenait vis-à-vis de Jean une sorte de désinvolture dont l'arrogance se déguisait mal. On le sentait triomphant, comme un homme qui n'a plus qu'à lever le doigt pour que se déclenche tout le mécanisme de la victoire.

Le samedi qui précéda le contrat de vente, il bloqua d'Enneris dans un coin et lui dit :

- « Eh bien, qu'est-ce que vous pensez de tout cela ?
- De tout cela ?
- Oui, de cette intervention de Lupin ?
- Bah ! Je suis plutôt sceptique à cet égard.
- Tout de même, il y a des charges contre lui, et il paraît qu'on le file de près, et que sa capture n'est plus qu'une question d'heures.
- Sait-on jamais ? Le personnage est malin.
- Si malin qu'il soit, je ne sais pas comment il pourra s'en tirer.
- Je vous avoue que je ne me tourmente pas pour lui.
- Moi non plus, remarquez-le. Je parle en spectateur désintéressé. À sa place...
- À sa place ?...
- Je filerais à l'étranger.
- Ce n'est pas le genre d'Arsène Lupin.
- Alors j'accepterais une transaction. »



D'Enneris s'étonna :

« Avec qui ? Et à propos de quoi ?

– Avec le possesseur des diamants.

– Ma foi, fit d'Enneris, en riant, étant donné ce qu'on sait de Lupin, je crois que les bases de transaction seraient faciles à déterminer.

– Et ces bases ?

– Tout pour moi. Rien pour toi. »

Fagerault sursauta, croyant à une apostrophe directe.

« Hein ? Que dites-vous ?

– Je prête à Lupin une formule de réponse conforme à ses habitudes. Tout pour Lupin, rien pour les autres. »

Fagerault rit de bon cœur à son tour, et sa physionomie était si loyale que d'Enneris s'irrita. Rien ne lui était plus désagréable que l'impression « bon enfant » qui se dégageait d'Antoine et qui attirait au jeune homme toutes les sympathies. Et l'anomalie apparaissait cette fois au moment même où Fagerault se croyait assez fort pour agir en provocateur. D'Enneris jugea bon d'engager le fer sans plus tarder, et, passant subitement du ton de la plaisanterie au ton d'hostilité, prononça :

« Pas de phrases entre nous. Ou du moins le minimum. Trois ou quatre suffisent. J'aime Arlette. Vous aussi. Si vous persistez à l'épouser, je vous démolis. »

Antoine parut stupéfait de l'algarade. Cependant, il répliqua, sans se démonter :

« J'aime Arlette et je l'épouserai.

– Donc, refus ?

– Refus. Il n'y a aucune raison pour que je subisse des ordres que vous n'avez, vous, aucun droit à me donner.

– Soit. Choisissons le jour de la rencontre. La signature du contrat de vente a lieu mercredi prochain, n'est-ce pas ?

– Oui, l'après-midi, à six heures et demie.

– J'y serai.

– À quel titre ?

– M. de Mélamare et sa sœur partent le lendemain. J'irai leur dire adieu.

– Vous serez certainement le bienvenu.

– Donc à mercredi.

– À mercredi. »

Au sortir de cet entretien, d'Enneris ne tergiversa pas. Restaient quatre jours. À aucun prix, il ne voulait courir le moindre risque durant cette période. Il fit donc un « plongeon » dans les ténèbres. On ne le vit plus nulle part. Deux inspecteurs de la Sûreté déambulèrent devant son rez-de-chaussée. D'autres surveillèrent la maison d'Arlette Mazolle, d'autres celle de Régine Aubry, d'autres la rue qui bordait le jardin des Mélamare. Aucune trace de Jean d'Enneris.

Mais, durant ces quatre jours, caché dans une de ces retraites bien aménagées qu'il possédait à Paris, ou bien camouflé comme lui seul savait le faire, avec quelle fièvre il s'occupa de la bataille finale, concentrant toute son attention sur les derniers points qui demeuraient obscurs et agissant ensuite selon le résultat de sa méditation ! Jamais il n'avait senti plus vivement la nécessité d'être prêt, et l'obligation, en face d'un adversaire, d'envisager les pires éventualités.

Deux expéditions nocturnes lui procurèrent certaines indications qui lui manquaient. Son esprit discernait à peu près nettement toute la chaîne des faits et toute la psychologie de l'affaire. Il connaissait ce qu'on appelait le secret des Mélamare, et dont les Mélamare n'avaient entraperçu qu'une face. Il savait la raison mystérieuse qui donnait tant de force aux ennemis du comte et de sa sœur. Et il voyait clairement le rôle joué par Antoine Fagerault.

« Ça y est ! s'écria-t-il le mercredi à son réveil. Mais je dois bien savoir que, lui aussi, il doit se dire : « Ça y est ! » et que je peux me heurter à des périls que je ne soupçonne pas. Advienne que pourra ! »

Il déjeuna de bonne heure, puis se promena.

Il réfléchissait encore. Ayant traversé la Seine, il acheta un journal de midi qui venait de paraître, le déplia machinalement, et, tout de suite, fut attiré par un titre sensationnel, en tête de colonne. Il s'arrêta et lut posément :

*« Le cercle se rétrécit autour d'Arsène Lupin, et l'affaire évolue dans le nouveau sens que laissaient prévoir les derniers événements. On sait qu'un monsieur de tournure jeune et vêtu avec élégance cherchait, il y a quelques semaines, des renseignements sur une marchande à la toilette qu'il tâchait de retrouver. Cette femme, dont il se procura l'adresse, n'était autre que la revendeuse de la rue Saint-Denis. Or, le signalement de ce monsieur correspond exactement au signalement de l'individu que les agents cyclistes*

*ont surpris au Champ-de-Mars près du cadavre, et qui s'est enfui sans avoir depuis donné signe de vie. À la Préfecture, on est persuadé qu'il s'agit d'Arsène Lupin. (Voir à la troisième page.) »*

Et à la troisième page, en dernière heure, cet entrefilet signé : « Un lecteur assidu. »

*« Le monsieur élégant que l'on poursuit s'appellerait, selon certaines informations, d'Enneris. Serait-ce le vicomte Jean d'Enneris, ce navigateur qui, soi-disant, a fait le tour du monde en canot automobile et dont on a fêté l'arrivée l'année dernière ? D'autre part, on est fondé à croire que le célèbre Jim Barnett, de l'agence Barnett et Cie, ne faisait qu'un avec Arsène Lupin. S'il en est ainsi, nous pouvons espérer que la trinité Lupin-Barnett-d'Enneris n'échappera pas longtemps aux recherches, et que nous serons débarrassés de cet insupportable individu. Pour cela, ayons confiance dans le brigadier Béchoux. »*

D'Enneris replia rageusement le journal. Il ne doutait pas que les conclusions du « lecteur assidu » ne provinssent d'Antoine Fagerault, lequel tenait toutes les ficelles de l'aventure et dirigeait le brigadier Béchoux.

« Voyou ! grinça-t-il. Tu me le paieras... et un bon prix ! »

Il se sentait mal à l'aise, gêné dans ses mouvements, et déjà comme traqué. Les passants avaient l'air de policiers qui le dévisageaient. N'allait-il pas s'enfuir, comme le lui avait conseillé Fagerault ?

Il hésita, songeant aux trois moyens de fuite qu'il avait toujours à sa disposition : un avion, une auto, et, toute proche, sur la Seine, une vieille péniche.

« Non, c'est trop bête, se dit-il. Un type comme moi ne flanche pas à l'heure de l'action. Ce qui est vexant, c'est que je vais être obligé, en tout état de cause, de lâcher mon joli nom de d'Enneris. Dommage ! Il était allègre et bien français. En outre, me voilà fichu comme gentleman navigateur ! »

Inconsciemment néanmoins, obéissant à sa nature, il inspectait la rue contiguë au jardin. Personne. Aucun agent. Il contourna l'hôtel. Rue d'Urfé, rien de suspect non plus. Et il pensa que Béchoux et Fagerault, ou bien ne l'avaient pas cru capable d'affronter le danger – et ce devait être le désir secret de Fagerault – ou bien avaient pris toutes leurs mesures à l'intérieur de l'hôtel.

Cette idée le cingla. Il ne voulait pas qu'on l'accusât de lâcheté. Il tâta ses poches, pour être bien sûr qu'il n'y avait pas laissé, par mégarde, un revolver ou un couteau, ustensiles qu'il qualifiait de néfastes. Puis il marcha vers la porte cochère.

Une hésitation suprême : cette façade des communs, morose et sombre, ressemblait à un mur de prison. Mais la vision souriante, un peu ingénue, un peu triste, d'Arlette lui traversa l'esprit. Allait-il livrer la jeune fille sans la défendre ?

Il plaisanta, en lui-même :

« Non, Lupin, n'essaie pas de te donner le change. Pour défendre Arlette, tu n'as pas besoin d'entrer dans la souricière et de risquer ta précieuse liberté. Non. Tu n'as qu'à faire tenir au comte une toute petite missive où tu lui révéleras le secret des Mélamare et le rôle qu'Antoine Fagerault joue là-dedans. Quatre lignes suffisent. Pas une de plus. Mais, en réalité, rien ne t'empêchera de sonner à cette porte, pour la raison bien simple que cela t'amuse. C'est le danger que tu aimes. C'est la lutte que tu cherches. C'est le corps à corps avec Fagerault que tu veux. Tu succomberas peut-être à la tâche – car ils sont prêts à te recevoir, les gredins ! – mais, avant tout, cela te passionne de tenter la belle aventure et d'affronter l'ennemi sur son terrain, sans armes, seul, et le sourire aux lèvres... »

Il sonna.

*Le coup de poing*Table des matières

« Bonjour, François, dit-il, en pénétrant dans la cour d'un pas léger.

– Bonjour, monsieur, fit le vieux domestique. Monsieur nous a quittés, ces jours-ci...

– Mon Dieu, oui, dit Jean, qui plaisantait souvent avec François, et qui pensa que le bonhomme n'était pas encore prévenu contre lui. Mon Dieu, oui ! Affaires de famille... héritage d'un oncle de province... un bon petit million.

– Tous mes compliments, monsieur.

– Bah ! Je ne suis pas encore décidé à l'accepter.

– Est-ce possible, monsieur ?

– Mon Dieu, oui, c'est un million de dettes. »

Jean fut content de cette innocente facétie qui lui prouvait son entière liberté d'esprit. Mais, à cet instant, il discerna un rideau de tulle qui se rabattit vivement à l'une des fenêtres de l'hôtel, pas assez vite cependant pour qu'il ne pût reconnaître la face du brigadier Béchoux, lequel veillait au rez-de-chaussée dans une pièce à usage de salle d'attente.

« Je vois, dit Jean, que le brigadier est à son poste. Toujours l'enquête sur les diamants ?

– Toujours, monsieur. Je me suis laissé dire qu'il y aurait du nouveau sous peu. Le brigadier a posté trois hommes. »

Jean se réjouit. Trois gaillards choisis parmi les plus vigoureux... tout un corps de garde... quelle chance ! De telles précautions rendaient les siennes efficaces. Sans représentants de l'autorité, son plan s'écroulait.

Il monta les six marches du perron, puis l'escalier. Dans le salon se trouvaient réunis le comte et sa sœur, Arlette, Fagerault et Van Houben, venu, également pour dire adieu. L'atmosphère était paisible, et ils avaient tous l'air de si bien s'entendre que d'Enneris eut encore une légère

hésitation en pensant que deux ou trois minutes allaient suffire pour jeter la perturbation au milieu de ce bon accord.

Gilberte de Mélamare l'accueillit avec affabilité. Le comte lui tendit gaiement la main. Arlette, qui causait à l'écart, vint vers lui, tout heureuse de le voir. Décidément aucune de ces trois personnes ne connaissait les nouvelles de la dernière heure, n'avait lu le journal du soir qu'il tenait en poche, et ne soupçonnait l'accusation lancée contre lui et le duel qui se préparait.

En revanche, la poignée de main de Van Houben fut glaciale. Évidemment, celui-là savait. Quant à Fagerault, il ne bougea pas, et, assis entre les deux fenêtres, continua de feuilleter un album. Il y avait là tant d'affectation et de défi que Jean d'Enneris brusqua les choses et qu'il s'écria :

« Le sieur Fagerault est absorbé par son bonheur et ne me voit même pas... ou ne veut pas me voir... »

Le sieur Fagerault esquissa un geste vague, comme s'il eût accepté que le duel ne fût pas engagé sur-le-champ. Mais Jean ne l'entendait point ainsi, et rien ne pouvait faire qu'il ne prononçât pas les mots prémédités et n'accomplît pas les gestes voulus. Comme les grands capitaines, il estimait qu'il faut toujours prendre pour soi le bénéfice de la surprise et se jeter ainsi à travers les plans de l'adversaire. L'offensive, c'est la moitié de la victoire.

Dès qu'il eut donné des explications sur son absence et qu'il se fut renseigné sur le départ du comte et de sa sœur, il saisit les deux mains d'Arlette et lui dit :

« Et toi, ma petite Arlette, es-tu heureuse ? Mais tout à fait heureuse, heureuse sans arrière-pensée, et sans regret ? Heureuse comme tu mérites de l'être ? »

Ce tutoiement, anormal en un pareil moment, produisit un effet de stupeur. Chacun comprit que d'Enneris avait agi dans une intention déterminée et qui n'avait rien de pacifique.

Fagerault se leva, pâle, touché par la soudaineté de l'attaque, alors qu'il devait avoir tout combiné pour attaquer lui-même, et à la minute choisie par lui.

Le comte et Gilberte, choqués, avaient eu un haut-le-corps. Van Houben exhala un juron. Tous trois regardaient Arlette avant d'intervenir. Mais la jeune fille ne semblait pas s'offusquer, elle. Ses yeux souriants levés vers

Jean, elle le regardait comme un ami à qui l'on accorde des privilèges particuliers.

« Je suis heureuse, dit-elle. Tous mes projets vont être exécutés, et, grâce à cela, beaucoup de mes camarades se marieront selon leur inclination. »

Mais d'Enneris n'avait pas ouvert les hostilités pour se contenter de cette tranquille affirmation. Il insista :

« Il ne s'agit pas de tes camarades, petite Arlette, mais de toi, et de ton droit personnel à te marier selon ton cœur. Est-ce bien le cas, Arlette ? »

Elle rougit et ne répondit point.

Le comte s'écria :

« Je suis vraiment étonné de cette question. Ce sont là des choses qui ne concernent qu'Antoine et sa fiancée.

– Et il est inconcevable... commença Van Houben.

– Il est encore plus inconcevable, interrompit d'Enneris avec douceur, que notre chère Arlette se sacrifie à ses idées généreuses et se marie sans amour. Car telle est bien la situation, et il faut que vous la connaissiez, monsieur de Mélamare, puisqu'il en est encore temps : Arlette n'aime pas Antoine Fagerault. Elle n'a même pour lui qu'une sympathie médiocre, n'est-ce pas, Arlette ? »

Arlette baissa la tête, sans protester. Le comte, les bras croisés, suffoquait d'indignation. Comment se pouvait-il que d'Enneris, si correct et si réservé, fît preuve d'une telle grossièreté ?

Mais Antoine Fagerault s'était avancé jusqu'à Jean d'Enneris, il avait perdu son expression insouciant et bon enfant, et, par un effet singulier, sous l'action de la colère, et peut-être aussi d'une peur confuse, il prenait un air d'une méchanceté imprévue.

« De quoi vous mêlez-vous ?

– De ce qui me regarde.

– Les sentiments d'Arlette envers moi vous regardent ?

– Certes, puisque son bonheur est en jeu.

– Et, selon vous, elle ne m'aime pas ?

– Fichtre non !

– Et votre intention ?...

– Est d'empêcher ce mariage. »

Antoine tressauta.

« Ah ! Vous vous permettez... Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je riposte, moi ! Et sans ménagement ! Vous allez voir ça... »

Résolument il arracha le journal qui sortait de la poche de d'Enneris, le déplia sous les yeux du comte et s'exclama :

« Tenez, cher ami, lisez cela, et vous verrez ce que c'est que ce monsieur. Lisez surtout l'article de la troisième page... L'accusation est nette... »

Et, emporté par un élan furieux qui contrastait avec sa nonchalance habituelle, il lut lui-même, d'un trait, les réflexions implacables du « lecteur assidu ».

Le comte et sa sœur écoutaient, confondus. Arlette fixait des yeux éplorés sur Jean d'Enneris.

Celui-ci ne bronchait pas. Il jeta simplement, entre deux phrases :

« Pas besoin de lire, Antoine. Pourquoi ne récites-tu pas par cœur, puisque c'est toi qui as composé ce joli réquisitoire ? »

Fagerault achevait d'un ton de déclamation, et le doigt tendu vers Jean :

« ... on est fondé à croire que le célèbre Jim Barnett, de l'agence Barnett et Cie, ne faisait qu'un avec Arsène Lupin. S'il en est ainsi, nous pouvons espérer que la trinité Lupin-Barnett-d'Enneris n'échappera pas longtemps aux recherches, et que nous serons débarrassés de cet insupportable individu. Pour cela, ayons confiance dans le brigadier Béchoux. »

Le silence fut solennel. L'accusation frappait d'horreur le comte et Gilberte. Jean souriait.

« Appelle-le donc, ton brigadier Béchoux. Car il faut que vous sachiez, monsieur de Mélamare, que le sieur Antoine a introduit ici Béchoux et ses alguazils, uniquement pour moi. J'avais annoncé ma visite, et l'on me sait fidèle à ma parole. Entre donc, mon vieux Béchoux. Tu es là qui t'agites derrière la tapisserie, ainsi que Polonius. C'est indigne d'un policier de ta valeur. »

La tapisserie fut écartée. Béchoux entra, le visage résolu, mais avec l'aspect d'un homme qui n'usera de sa toute-puissance qu'au moment où il le jugera à propos.

Van Houben, qui haletait d'impatience, se précipita vers lui.

« Relevez le défi, Béchoux ! Arrêtez-le. C'est le voleur des diamants. Il faut qu'il rende gorge. Après tout, vous êtes le maître ici ! »



M. de Mélamare s'interposa.

« Un instant. Je désire que tout se passe chez moi dans le calme et dans l'ordre. »

Et, s'adressant à d'Enneris :

« Qui êtes-vous, monsieur ? Je ne vous demande pas de rétorquer les accusations de cet article, mais de me dire loyalement si je dois encore vous considérer comme le vicomte Jean d'Enneris...

– Ou comme le cambrioleur Arsène Lupin », interrompit d'Enneris, en riant.

Il se tourna vers la jeune fille.

« Assieds-toi, ma petite Arlette. Tu es tout émue. Il ne faut pas. Assieds-toi. Et quoi qu'il advienne, sois sûre que tout finira bien, puisque c'est pour toi que je travaille. »

Et, revenant au comte, il lui dit :

« Je ne répondrai pas à votre question, monsieur de Mélamare, pour ce motif qu'il ne s'agit pas de savoir qui je suis, mais de savoir ce que c'est qu'Antoine Fagerault ici présent. »

Le comte retint Fagerault qui voulait s'élancer, fit taire Van Houben qui parlait de ses diamants, et Jean continua :

« Si je suis venu ici, sans que rien m'y obligeât, ayant en poche ce journal dont j'avais lu l'article, et sachant que Béchoux, stimulé par Fagerault, m'y attendait avec un mandat, c'est que le danger couru par moi me semblait beaucoup moins grand que le danger couru par *notre chère Arlette*... et couru par vous également et par Mme de Mélamare. Ce que je suis, c'est une affaire entre Béchoux et moi. Nous la réglerons à part. Ce qu'est Antoine Fagerault, voilà le problème urgent qu'il faut résoudre. »

Cette fois, M. de Mélamare ne put contenir Fagerault, lequel, tout pantelant, vociférait :

« Qui suis-je alors ? Réponds donc ! Ose répondre ! Qui suis-je, selon toi ! »

Jean prononça, comme s'il commençait une énumération sur le bout de chacun de ses doigts :

« Tu es le voleur du corselet...

– Tu mens ! interrompit Antoine. Moi, le voleur du corselet ! »

Jean continua avec flegme :

« Tu es l'homme qui a enlevé Régine Aubry et Arlette Mazolle.

– Tu mens !  
– L’homme qui a dérobé les objets du salon.  
– Tu mens !  
– Le complice de la revendeuse qui est morte dans le jardin du Champ-de-Mars.  
– Tu mens !  
– Le complice de Laurence Martin et de son père.  
– Tu mens !  
– Enfin, tu es l’héritier de cette race implacable qui, depuis trois quarts de siècle, persécute la famille de Mélamare. »

Antoine tremblait de rage. À chacune des accusations, il haussait le ton.

« Tu mens ! Tu mens ! Tu mens ! »

Et, lorsque d’Enneris eut fini, il se planta tout contre lui, le geste menaçant, et balbutia d’une voix âpre :

« Tu mens ! ... Tu dis des choses au hasard... parce que tu aimes Arlette et que tu crèves de jalousie... Ta haine vient de là, et aussi de ce que je vois clair dans ton jeu depuis le début. Tu as peur. Oui, tu as peur, parce que tu devines que j’ai des preuves..., toutes les preuves possibles... (il frappait son veston à l’endroit du portefeuille), toutes les preuves que Barnett et d’Enneris, c’est Arsène Lupin... Oui, Arsène Lupin !... Arsène Lupin ! »

Hors de lui, comme exaspéré par ce nom d’Arsène Lupin, il criait de plus en plus fort, et sa main se crispait à l’épaule de d’Enneris.

Celui-ci, qui ne reculait pas d’une semelle, lui dit gentiment :

« Tu nous casses les oreilles, Antoine. Ça ne peut pas durer comme ça. »

Il fit une pause. L’autre ne cessait pas de hurler.

« Tant pis pour toi, dit Jean. Je t’avertis pour la dernière fois : baisse le ton. Sans quoi, il va t’arriver quelque chose de fort désagréable. Tu persistes ? Allons, tu l’auras bien voulu, et je te prie de remarquer que j’y ai mis toute la patience nécessaire. Attention ! ... »

Ils étaient si près l’un de l’autre que leurs torsos se heurtaient presque. Entre eux le poing de d’Enneris se fraya un chemin avec la vitesse d’un projectile et s’en vint frapper Fagerault à l’extrémité du menton.

Fagerault vacilla, plia les jambes ainsi qu’une bête blessée, toucha du genou et s’étendit tout de son long.

Dans le tumulte, parmi des clameurs de révolte, le comte et Van Houben voulurent s'emparer de Jean, tandis que Gilberte et Arlette cherchaient à soigner Antoine. De ses deux bras tendus, d'Enneris les écarta tous les quatre, et, les tenant à distance, interpella Béchoux d'une voix pressante :

« Aide-moi, Béchoux. Allons, mon vieux camarade de bataille, un coup de main. Tu sais bien, toi qui m'as vu souvent à l'œuvre, que je n'agis pas à l'aveuglette, et que je dois avoir des raisons graves pour casser les vitres. Ma cause est la tienne, dans cette affaire. Aide-moi, Béchoux. »

Impassible, le brigadier avait assisté à la scène, comme un arbitre qui juge les coups et qui ne prend de décision qu'en connaissance de cause. Les événements se présentaient de telle façon qu'il ne pouvait manquer, d'un côté comme de l'autre, d'y trouver son bénéfice, et que le duel à mort qui venait de s'engager lui livrerait les deux combattants pieds et poings liés. Aussi les appels au vieux camarade de bataille le laissèrent complètement insensible. Béchoux était bien décidé à se conduire en réaliste.

Il dit à d'Enneris :

« Tu sais que j'ai trois hommes en bas ?

– Je sais, et je compte sur toi pour les utiliser contre toute cette bande de fripouilles.

– Et contre toi peut-être, ricana Béchoux.

– Si le cœur t'en dit. Tu as tous les atouts en main aujourd'hui. Joue ta partie sans pitié. C'est ton droit et ton devoir. »

Béchoux prononça, comme s'il obéissait à ses réflexions, alors qu'il subissait la volonté de d'Enneris :

« Monsieur le comte de Mélamare, dans l'intérêt de la justice, je vous prie de patienter. Si les accusations lancées contre Antoine Fagerault sont fausses, nous ne tarderons pas à le savoir. En tout cas, je prends l'entière responsabilité de ce qui arrivera. »

C'était laisser à d'Enneris toute latitude. Il en profita aussitôt pour accomplir l'acte le plus ahurissant que l'on pût concevoir. Il tira de sa poche un petit flacon rempli d'un liquide brunâtre et en versa la moitié sur une compresse toute préparée. Une odeur de chloroforme se dégagea. D'Enneris appuya ce masque sur le visage d'Antoine Fagerault et l'y attacha par un cordon passé autour de la tête.

La chose était si extravagante, en opposition si forte avec ce que le comte pouvait permettre, qu'il fallut un nouvel effort de Béchoux pour

apaiser M. de Mélamare et sa sœur. Arlette demeurait interdite, ne sachant que penser et les larmes aux yeux. Van Houben tempêtait.

Cependant Béchoux, qui ne pouvait plus reculer, insista. :

« Monsieur le comte, je connais l'individu. Je vous affirme que nous devons attendre. »

Et Jean, s'étant relevé, s'approcha de M. de Mélamare et lui dit :

« Je m'excuse sincèrement, monsieur, et je vous supplie de croire qu'il n'y a là, de ma part, ni caprice ni brutalité inutile. La vérité doit être découverte souvent par des moyens spéciaux. Or, cette vérité, c'est tout simplement le secret des machinations qui ont fait tant de mal à votre famille et à vous-même... Vous entendez, monsieur... le secret des Mélamare... Je le connais. Il ne tient qu'à vous de le connaître et de détruire le maléfice. Ne m'accorderez-vous pas les vingt minutes de confiance dont j'ai besoin ? Vingt minutes, pas davantage. »

D'Enneris n'attendit même pas la réponse de M. de Mélamare. Son offre était de celles qu'on ne refuse pas. Il se tourna vers Van Houben, et d'un ton plus sec :

« Toi, tu m'as trahi. Soit. Passons là-dessus. Aujourd'hui, veux-tu les diamants que cet homme t'as volés ? Si oui, cesse de grogner. Il te les rendra. »

Restait le brigadier Béchoux. D'Enneris lui dit :

« À ton tour, Béchoux. Voici ta part de butin. Je t'offre d'abord la vérité, cette vérité que tous les gens de la Préfecture cherchent vainement autour de toi, et que tu leur serviras toute chaude. Je t'offre ensuite Antoine Fagerault, que je te livrerai comme un cadavre, s'il ne marche pas droit. Et, en fin de compte, je t'offre les deux complices, Laurence Martin et son père. Il est quatre heures. À six heures exactement, tu les auras. Ça te va ?

– Oui.

– Donc, nous sommes d'accord. Seulement...

– Seulement ?

– Marche avec moi jusqu'au bout. Si, à sept heures du soir, je n'ai pas tenu toutes mes promesses, c'est-à-dire si je n'ai pas révélé le secret des Mélamare, éclairci toute l'affaire et livré les coupables, je jure sur l'honneur que je tendrai mon poignet au cabriolet de fer et que je t'aiderai à savoir qui je suis, d'Enneris, Jim Barnett, ou Arsène Lupin. En attendant, je suis l'homme qui a les moyens de dénouer la situation tragique où tout le monde

s'agite. Béchoux, tu as un véhicule quelconque de la Préfecture, aux environs ?

– Tout près d'ici.

– Envoie-le chercher. Et toi, Van Houben, ton auto ?

– J'ai dit à mon chauffeur d'être là à quatre heures.

– Combien de places ?

– Cinq.

– Ton chauffeur est inutile. Qu'il s'en aille. Tu nous conduiras toi-même. »

Il revint vers Antoine Fagerault, l'examina et l'ausculta. Le cœur fonctionnait bien. La respiration était régulière, la physionomie normale. Il consolida le masque, et conclut :

« Il se réveillera dans vingt minutes. Juste le temps qu'il me faut.

– Pour faire quoi ? interrogea Béchoux.

– Pour arriver où nous devons arriver.

– C'est-à-dire ?

– Tu le verras. Allons. »

Personne ne protestait plus. L'autorité de d'Enneris pesait sur tous. Mais, plus encore, ils subissaient peut-être l'action formidable qu'exerçait la personnalité d'Arsène Lupin. Le passé fabuleux de l'aventurier, ses exploits prodigieux s'ajoutaient au prestige qui émanait de d'Enneris lui-même. Confondus l'un dans l'autre, ils devenaient une puissance que l'on considérait comme capable de tous les miracles.

Arlette regardait de ses yeux agrandis l'étrange personnage.

Le comte et sa sœur palpitaient d'un espoir fou.

« Mon cher d'Enneris, dit Van Houben, soudain retourné, je n'ai jamais changé d'opinion : vous seul pouvez me rendre ce qui m'a été volé. »

Une voiture venait d'entrer dans la cour. On y installa Fagerault. Les trois agents prirent place autour de lui, et Béchoux leur dit, à voix basse :

« Ouvrez l'œil... pas tant sur celui-là que sur d'Enneris, quand le moment sera venu... On le tient, on ne le lâchera pas, hein ? »

Puis Béchoux rejoignit d'Enneris. M. de Mélamare avait téléphoné pour contremander le notaire. Gilberte avait mis un manteau et un chapeau. Ils montèrent avec Arlette dans l'auto de Van Houben.

« Traverse la Seine au bout des Tuileries, ordonna Jean, et file à droite par la rue de Rivoli. »

On se taisait. Avec quelle passion anxieuse Gilberte et Adrien de Mélamare attendaient les événements ! Pourquoi cette course en auto ? Vers quoi allait-on ? Comment la vérité se traduirait-elle ?

D'Enneris murmura, d'un ton assourdi, en ayant l'air de se parler à soi-même plutôt que de renseigner ceux qui l'écoutaient :

« Le secret des Mélamare ! Combien j'y ai réfléchi ! Dès le début, dès l'enlèvement de Régine et d'Arlette, j'ai eu l'intuition qu'on se trouvait en face d'un de ces problèmes où le présent ne s'explique que par un passé déjà lointain... Et ces problèmes, tant de fois ils m'ont captivé ! Et tant de fois je les ai résolus ! Un point me parut tout de suite hors de discussion : M. et Mme de Mélamare ne pouvaient être coupables. Dès lors devait-on croire que d'autres gens utilisaient leur hôtel pour l'exécution de leurs desseins ? Ce fut la thèse d'Antoine Fagerault. Mais l'intérêt de Fagerault était que l'on crût cela et que la justice s'égarât dans cette direction. Et, d'autre part, pouvait-on admettre qu'Arlette et que Régine eussent été amenées dans ce salon sans attirer l'attention de M. et de Mme de Mélamare, de François et de sa femme ? »

Il se tut un moment. Adrien de Mélamare, penché sur lui, le visage crispé, chuchota :

« Parlez... Parlez... je vous en supplie. »

Il répondit lentement :

« Non... ce n'est pas par paroles que vous devez apprendre la vérité... Ne me pressez pas... »

Et il continuait :

« Elle est si simple, cependant ! Je me demande comment elle ne s'est jamais présentée à l'esprit de ceux qui l'ont cherchée, ainsi qu'une ombre fuyante. Pour moi, l'étincelle a résulté du choc des quelques faits que j'ai rappelés. Ajoutons, si vous voulez, ces vols bizarres dont vous avez été victime, cette disparition de menus objets sans importance, qui semble inexplicable, et qui a une telle signification ! Car enfin, si l'on a volé des objets sans valeur réelle, c'est qu'ils ont une valeur spéciale pour ceux qui les volent ! »

Il se tut de nouveau. Le comte eut un accès d'impatience. À l'instant de savoir, il était torturé par le besoin effréné de savoir tout de suite. Gilberte aussi souffrait vivement. D'Enneris leur dit :

« Je vous en prie... Les Mélamare ont attendu plus d'un siècle. Qu'ils attendent encore quelques minutes ! Rien au monde ne peut plus s'interposer entre eux et la vérité qui les affranchira. »

Il se tourna vers Béchoux et plaisanta :

« Tu commences à comprendre, hein, mon vieux Béchoux ? Ou du moins à entrevoir une toute petite lueur ? Non, ça n'y est pas encore ? Dommage... C'est un bien beau secret, original, savoureux, impénétrable, clair comme du cristal et obscur comme la nuit. Mais, n'est-ce pas ? Les plus beaux secrets, c'est comme l'œuf de Christophe Colomb... il faut y penser. Tourne à gauche, Van Houben. Nous approchons. »

On tourna par des rues étroites, irrégulières et enchevêtrées. Tout un vieux quartier de commerce et de petite industrie, avec des entrepôts et des ateliers établis dans de vieilles bâtisses. De temps à autre, on apercevait un balcon de fer forgé, de hautes fenêtres, et, par les portes grandes ouvertes, de larges escaliers à rampe de chêne.

« Ralentis, Van Houben. Bien... Et puis arrête-toi tout doucement le long du trottoir de droite. Encore quelques mètres. Nous sommes arrivés. »

Il descendit, aida Gilberte et Arlette à descendre.

L'auto des policiers vint se ranger derrière celle de Van Houben.

« Qu'ils ne bougent pas encore, dit Jean à Béchoux, et assure-toi qu'Antoine dort toujours. Tu le feras transporter dans deux ou trois minutes. »

On se trouvait alors dans une rue sombre, orientée de l'ouest vers l'est, et bordée à gauche d'immeubles qui servaient de dépôt à des fabriques de pâtes et de conserves alimentaires. À droite, quatre petites maisons s'alignaient, toutes égales et semblables, pauvres d'aspect, et dont les fenêtres sans rideaux, et aux carreaux sales, ne donnaient pas l'impression qu'il y eût des habitants. Une porte basse se dessinait dans le vantail d'une porte cochère à deux battants, jadis verts mais absolument délavés, et où traînaient encore des lambeaux d'affiches électorales.

Le comte et Gilberte regardaient, indécis et soucieux. Qu'allait-on faire là ? Qui venait-on y retrouver ? Comment concevoir que le mot de l'énigme pût être en cet endroit précis et derrière cette porte où il semblait que personne ne passât jamais ?

D'Enneris tira de sa poche une clef fine, longue, brillante, de travail moderne, et qu'il introduisit dans une fente placée à hauteur d'un verrou de

sûreté.

Il observa ses compagnons et sourit. Ils étaient, tous quatre, pâles et contractés. Vraiment leur vie était suspendue aux moindres gestes de l'homme qui les dominait. Sans raison légitime, ils attendaient quelque chose d'extraordinaire, ne pouvaient concevoir qu'il en fût ainsi, mais se soumettaient à l'inévitable parce qu'Arsène Lupin tenait le rideau qui leur cachait encore le paysage inconnu.

Alors il tourna la clef, et, s'effaçant devant eux, d'un coup les fit entrer.

Gilberte poussa un cri de stupeur et s'appuya sur son frère. Celui-ci chancela.

Jean d'Enneris dut les soutenir.



*La Valnéry, fille galante*[Table des matières](#)

Miracle incompréhensible ! Dix minutes *après avoir quitté la cour d'honneur de l'hôtel Mélamare, on se retrouvait dans la cour d'honneur de l'hôtel Mélamare.* Et cependant on avait traversé la Seine, et on ne l'avait traversée qu'une fois ! Et cependant on n'avait pas bouclé un circuit qui eût permis de retourner au point de départ. Et cependant, après avoir franchi une distance d'environ trois kilomètres depuis la rue d'Urfé (trois kilomètres, c'est-à-dire à peu près la longueur du Paris d'autrefois entre les Invalides et la place des Vosges), *on pénétrait dans la cour d'honneur de l'hôtel Mélamare.*

Oui, un miracle ! Il fallait un effort de logique et de raison pour dédoubler les deux visions et pour que l'esprit s'installât tour à tour dans deux endroits différents. Le coup d'œil initial et la pensée instinctive ne faisaient des deux spectacles qu'un seul, qui était à la fois là-bas et ici, près des Invalides et près de la place des Vosges.

Et cela provenait de ce fait qu'il n'y avait point seulement identité des choses, analogie absolue des lignes et des couleurs, similitude des deux façades d'hôtel qui s'élevaient au fond des deux cours d'honneur, mais qu'il y avait surtout ce que le temps avait créé, une même atmosphère, une même âme qui flottait entre les murs d'un rectangle étroitement limité, baigné par l'air un peu humide d'un fleuve proche.

C'étaient évidemment les mêmes pierres de taille, apportées de la même carrière et sciées aux mêmes dimensions, mais elles avaient, en outre, reçu des années la même patine. Et les intempéries avaient donné aux mêmes pavés, dans le sillon d'herbe qui les encadrait par places, le même aspect séculaire, et aux toitures que l'on apercevait les mêmes teintes verdâtres.

Gilberte murmura, toute défaillante :

« Mon Dieu ! Est-ce possible ! »

Et l'histoire de sa famille opprimée apparaissait aux yeux d'Adrien de Mélamare.

D'Enneris les entraîna vers le perron.

« Ma petite Arlette, dit Jean, rappelle-toi ton émoi le jour où je vous ai tous conduits dans la cour des Mélamare. Tout de suite, Régine et toi, vous reconnaissiez les six marches du perron que l'on vous avait fait monter. Or voici quelle était cette cour, et voici le véritable perron.

– C'est le même », dit Arlette.

À n'en pouvoir douter, c'était le même perron, vers lequel ils marchaient, le perron de la rue d'Urfé, composé des six mêmes degrés et surmonté de la même marquise à vitres dépareillées. Et ce fut, lorsqu'ils eurent pénétré dans la demeure mystérieuse, le même vestibule aux dalles de même provenance et de même disposition.

« Les pas y font le même bruit », observa le comte dont la voix résonna de la façon même qu'elle résonnait là-bas, lorsqu'il entra chez lui.

Il eût voulu voir les autres pièces du rez-de-chaussée. D'Enneris, pressé par l'heure, ne le permit pas et leur fit monter les vingt-cinq marches de l'escalier qu'ornait un même tapis et que bordait la même rampe de fer ouvragé. Le palier... trois portes en face, comme là-bas... puis le salon...

Et leur trouble fut aussi grand que dans la cour d'honneur. C'était plus encore que de l'atmosphère identique accumulée au creux d'une pièce, c'était l'identité absolue des meubles et des bibelots, la même usure des étoffes, la même nuance des tapisseries, les mêmes dessins du parquet, le même lustre, les mêmes girandoles, les mêmes entrées de commode, les mêmes bobèches, la même moitié de cordon de sonnette.

« C'est bien ici, Arlette, qu'on a voulu t'enfermer, hein ? dit Jean. Comment ne te serais-tu pas trompée ?

– C'est ici aussi bien que là-bas, répondit-elle.

– C'est ici, Arlette. Voici la cheminée que tu as escaladée, la bibliothèque où tu t'es couchée. Viens voir la fenêtre par où tu t'es échappée. »

À travers cette fenêtre, il lui montra le jardin planté d'arbustes et bordé de hautes murailles qui le dissimulaient aux voisins. À l'extrémité, se dressait le pavillon abandonné, et courait le mur plus bas que perçait la petite porte de service qu'Arlette avait pu ouvrir.

« Béchoux, ordonna d'Enneris, amène-nous Fagerault ici. Il est préférable que ton auto vienne jusqu'au perron et que tes agents attendent ensuite. Nous aurons besoin d'eux. »

Béchoux se hâta. Le bruit de la porte cochère retentit selon le même grondement qu'à la rue d'Urfé. L'auto résonna de la même manière.

En montant, Béchoux dit vivement à l'un de ses hommes :

« Tu installeras tes deux camarades en bas, dans le vestibule, et tu fileras jusqu'à la Préfecture où tu demanderas pour moi trois agents de secours. Service urgent. Tu les amèneras et tu les feras asseoir sur les premières marches de l'escalier du sous-sol dont la porte est là. Nous n'aurons peut-être pas besoin d'eux. Mais la précaution est utile. Et surtout pas un mot d'explication à la Préfecture. Gardons pour nous tout le bénéfice du coup de filet. Compris ? »

On déposa Antoine Fagerault sur un fauteuil. D'Enneris referma la porte.

Le délai de vingt minutes qu'il avait demandé ne devait pas être dépassé de beaucoup à ce moment. Et de fait, Antoine commençait à s'agiter. D'Enneris dénoua son masque et le jeta par la fenêtre. Puis, s'adressant à Gilberte :

« Ayez l'obligeance, madame, de mettre à l'écart votre chapeau et votre vêtement. Vous ne devez pas vous considérer comme étant ici, madame, mais comme étant chez vous, dans l'hôtel de la rue d'Urfé. Pour Antoine Fagerault, nous n'avons pas quitté la rue d'Urfé. Et j'insiste de la façon la plus pressante pour que personne ne prononce une parole qui soit en contradiction avec ce que je dirai. Vous êtes tous, et plus que moi, intéressés à ce que le but que nous poursuivons ensemble soit atteint. »

Antoine respira plus profondément. Il porta la main à son front comme pour chasser ce sommeil insolite qui l'accablait. D'Enneris ne le quittait pas des yeux. Le comte ne put s'empêcher de dire :

« Alors cet homme serait l'héritier de la race ?...

– Oui, fit d'Enneris, de cette race que vous avez toujours pressentie. D'un côté les Mélamare, pensiez-vous, de l'autre leurs persécuteurs invisibles et inconnus. C'était juste, mais insuffisant. L'énigme n'était complète, et par conséquent explicable, que si l'on dédoublait, non seulement ce que j'appellerai l'interprétation du drame, mais aussi le décor lui-même de ce drame, et chacune des pièces qui le constituent, et chacun

des meubles qui le composent. Il fallait bien se dire qu'Arlette et Régine avaient réellement vu les objets qui étaient dans votre salon, mais que, réellement, c'étaient ceux-ci que leurs yeux avaient contemplés. »

Il s'interrompit et regarda autour de lui pour s'assurer que tout était bien comme il voulait que ce fût. Et c'est dans cette atmosphère attentive, au milieu de gens maintenus de gré ou de force dans un certain état d'esprit, qu'Antoine Fagerault s'éveilla peu à peu de sa torpeur. La dose de chloroforme était faible. Il recouvra vivement toute sa conscience, du moins assez de conscience pour réfléchir à ce qui s'était passé. Il se souvint du coup de poing reçu. Mais à partir de cet instant, il n'y avait que des ténèbres dans sa mémoire, et il ne put rien discerner de ce qui avait suivi, ni deviner qu'il avait été endormi.

Il articula, songeusement :

« Qu'y a-t-il ? Il me semble que je suis courbaturé et que beaucoup de temps s'est écoulé depuis...

– Ma foi, non, fit d'Enneris, en riant. Dix minutes, pas davantage. Mais nous commençons à nous étonner. Vois-tu un champion de boxe qui resterait évanoui sur le ring pendant dix minutes pour un méchant coup de poing ? Excuse-moi. J'ai frappé plus fort que je n'aurais voulu. »

Antoine lui lança un coup d'œil furieux.

« Je me rappelle, dit-il, tu enrageais parce que, sous ton déguisement, j'avais découvert Lupin. »

D'Enneris parut désolé.

« Comment ! Tu en es encore là ! Si ton sommeil n'a duré que dix minutes, en revanche les événements ont marché. Lupin, Barnett, comme c'est vieux ! Personne, ici, ne s'intéresse plus à ces bêtises !

– Qu'est-ce qui intéresse ? demanda Antoine en interrogeant les visages impassibles de ceux qui avaient été ses amis et dont les regards le fuyaient.

– Qu'est-ce qui intéresse ? s'écria Jean. Mais ton histoire ! Uniquement ton histoire et celle des Mélamare, puisqu'elles ne font qu'une.

– Elles ne font qu'une ?

– Parbleu ! Et peut-être aurais-tu quelque avantage à l'écouter, car tu ne la connais que partiellement et non dans son ampleur. »

Durant les quelques paroles échangées entre les deux hommes, chacun des assistants avait tenu le rôle de silence et d'acquiescement exigé par d'Enneris. Tous se faisaient complices, et aucun d'eux n'avait l'air d'avoir

quitté le salon de la rue d'Urfé. Si le moindre doute se fût insinué dans l'esprit d'Antoine Fagerault, il lui eût suffi d'observer Gilberte et son frère pour être sûr qu'il se trouvait chez eux.

« Allons, dit-il, raconte. J'aimerais bien connaître mon histoire vue et interprétée par toi. Ensuite ce sera mon tour.

– De raconter la mienne ?

– Oui.

– D'après les documents que tu as dans ta poche ?

– Oui.

– Tu ne les as plus. »

Antoine chercha son portefeuille et mâchonna un juron.

« Voyou ! Tu l'as volé.

– Je t'ai déjà dit que nous n'avons pas le temps de nous occuper de moi. Toi seul, et c'est assez. Maintenant, le silence. »

Antoine se contenta. Il croisa les bras, et, la tête tournée de façon à ne pas voir Arlette, il affecta une attitude distraite et dédaigneuse.

Dès lors il parut ne plus exister pour d'Enneris. C'est à Gilberte et à son frère que celui-ci s'adressa. L'heure était venue d'exposer, dans son ensemble et dans ses détails, le secret des Mélamare. Il le fit, sans phrases inutiles, en termes précis, et non pas comme on imagine une hypothèse selon des faits interprétés, mais comme on raconte une histoire d'après des documents indiscutables.

« Je m'excuse si je dois remonter un peu haut dans les annales de votre famille. Mais l'origine du mal est plus lointaine que vous ne pensiez, et lorsque vous étiez obsédés par les deux dates sinistres où sont morts tragiquement vos deux aïeux innocents, vous ignoriez que ces deux dates étaient déterminées par une petite aventure plus ou moins sentimentale qui se place aux trois quarts du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à une époque où votre hôtel était déjà construit, n'est-ce pas ? Depuis vingt-cinq ans.

– Oui, approuva le comte, une des pierres de la façade porte la date de 1750.

– Or, c'est en 1772 que votre aïeul François de Mélamare, père de celui qui fut général et ambassadeur, grand-père de celui qui mourut dans sa cellule, le remeubla et en fit ce qu'il est exactement aujourd'hui, n'est-ce pas ?

– Oui. Tous les comptes des travaux sont entre mes mains.

– François de Mélamare venait d'épouser la fille d'un riche financier, la très belle Henriette qu'il aimait éperdument et de qui il était fort aimé, et il voulait qu'elle eût un cadre digne d'elle. D'où les dépenses qu'il fit, sans prodigalités inutiles d'ailleurs, mais avec discernement et en s'adressant aux meilleurs artistes. François et la tendre Henriette, selon son expression, furent très heureux ensemble. Aucune femme ne semblait au jeune mari plus belle que la sienne. Rien ne lui semblait de meilleur goût et de plus charmant que les œuvres d'art et les meubles qu'il avait choisis ou commandés pour orner son intérieur. Il passait son temps à les ranger, et à les cataloguer.

« Or, cette vie calme et de plaisirs tout intimes, si elle persista pour la comtesse que l'éducation de ses enfants absorbait, se trouva par la suite quelque peu désorganisée du côté de François de Mélamare. La mauvaise chance voulut qu'il s'amourachât d'une fille de théâtre, la Valnéry, toute jeune, jolie, spirituelle, ayant un très petit talent et de très grandes ambitions. En apparence, aucun changement. François de Mélamare gardait à sa femme toute son affection, tout son respect et, comme il le disait, les sept huitièmes de son existence. Mais chaque matin, de dix heures à une heure, sous prétexte de promenade ou de visites aux ateliers de peintres célèbres, il allait dîner avec sa maîtresse. Et il prenait de telles précautions que la tendre Henriette n'en sut jamais rien.

« Une seule chose altérerait la satisfaction de l'époux volage, c'était de quitter son cher hôtel de la rue d'Urfé, situé au cœur du faubourg Saint-Germain, et ses bibelots bien-aimés, pour s'établir dans une vulgaire maison où nulle joie ne contentait ses yeux. Infidèle sans remords à sa femme, il souffrait de l'être à sa demeure. Et c'est ainsi que, à l'autre bout du Paris d'alors, dans un quartier d'anciens marais où de riches bourgeois et de grands seigneurs érigeaient leurs maisons de campagne, il fit construire un hôtel en tous points semblable à celui de la rue d'Urfé et qu'il meubla exactement de la façon qu'il avait meublé celui-ci. Le dehors différait, afin que nul ne pût découvrir cette fantaisie de gentilhomme. Mais une fois qu'il avait pénétré dans la cour d'honneur de la Folie-Valnéry, comme il appela sa nouvelle demeure, François pouvait croire que sa vie reprenait dans le milieu qu'il s'était arrangé. La porte se refermait avec le même bruit.

« La cour offrait aux pieds des pavés d'égale provenance, le perron les mêmes marches, le vestibule les mêmes dalles, chaque pièce les mêmes meubles et les mêmes objets. Rien ne le choquait plus dans ses goûts, ni dans ses habitudes. Il était de nouveau chez lui. Il s'y occupait de même façon. Il y continuait ses classements, ses catalogues et ses inventaires, et sa manie devenait telle qu'il n'eût pas souffert que la moindre babiole manquât à l'appel, d'un côté ou de l'autre, ou ne gardât pas sa place coutumière.

« Raffinement délicat, volupté subtile, mais qui devaient, hélas ! Le conduire à sa perte et rendre tragique le destin de sa race, durant plusieurs générations. L'anecdote avait passé de bouche en bouche et courait peu à peu les salons et les ruelles. On en jasait : Marmontel, l'abbé Galiani et l'acteur Fleury y font allusion en termes voilés dans leurs mémoires ou dans leurs lettres. Si bien que la Valnéry, que François jusqu'alors avait réussi à tenir dans l'ignorance, en fut avertie.

« Fort offensée, croyant avoir sur son amant un empire sans bornes, elle le contraignit à choisir, non pas entre elle et sa femme, mais entre ses deux hôtels. François n'hésita pas : il choisit son hôtel de la rue d'Urfé et il écrivit à sa maîtresse ce joli billet que Grimm nous a transmis :

« J'ai dix ans de plus, belle Florinde, vous aussi. « Ce qui nous fait vingt ans de liaison. Au bout de vingt ans, n'est-il pas préférable de se tirer la révérence ? »

« Il tira donc sa révérence à la Valnéry, en lui laissant l'hôtel de la rue Vieille-des-Marais, et il dit adieu à ses bibelots, avec d'autant moins de regrets qu'il retrouvait ceux-ci chez lui, et qu'il se donnait cette fois sans partage à Henriette.

« Le courroux de la Valnéry fut extrême. Elle fit irruption dans l'hôtel de la rue d'Urfé un jour où, par bonheur, Henriette était absente, et tempêta si bien que François la poussa dehors avec force bourrades et injures.

« Dès lors, elle ne pensa plus qu'à se venger. Trois ans plus tard, la Révolution éclatait. Enlaidie, hargneuse, mais riche encore, elle y joua un rôle, épousa un sieur Martin de l'entourage de Fouquier-Tinville, dénonça le comte de Mélamare qui n'avait pu se résoudre à déloger, et, quelques jours avant Thermidor, le fit monter sur l'échafaud ainsi que la tendre Henriette. »

D'Enneris s'arrêta. On avait écouté ardemment le curieux récit auquel, seul, Fagerault paraissait indifférent. Le comte de Mélamare prononça :

« L'histoire intime de notre aïeul n'est pas venue jusqu'à nous. Mais nous savions, en effet, par tradition orale, qu'une dame Valnéry, actrice de bas étage, l'avait dénoncé ainsi que notre arrière-grand-mère. Pour le reste, tout s'est perdu dans la tourmente, et les archives de notre famille ne nous ont légué que des registres de comptes et des inventaires minutieux.

– Mais le secret, reprit d'Enneris, demeura vivant dans la mémoire de la dame Martin. Veuve (car l'ami de Fouquier-Tinville fut à son tour guillotiné), elle s'installa dans l'ancienne Folie-Valnéry et vécut fort retirée, avec un fils qu'elle avait eu de son mariage, et à qui elle enseigna la haine du nom de Mélamare. La mort de François et de sa femme ne l'avait point assouvie, et la gloire que l'aîné de la famille, Jules de Mélamare, s'acquit à l'armée sous Napoléon, et, plus tard, sous la Restauration, dans de grands postes diplomatiques, fut pour elle une cause sans cesse renouvelée de rage et de rancune. Acharnée à sa perte, elle le guetta toute sa vie, et, lorsque, chargé d'honneurs, il rouvrit l'hôtel de la rue d'Urfé, elle organisa le complot ténébreux qui devait le mener en prison.

« Jules de Mélamare succomba aux preuves effroyables accumulées contre lui. Il était accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis, mais qui avait été commis dans un salon qui fut reconnu comme le sien, parmi des meubles qui étaient les siens, en face d'une tapisserie qui était la sienne. Pour la seconde fois, la Valnéry se vengeait.

« Vingt-deux ans plus tard, elle mourait, presque centenaire. Son fils l'avait précédée dans la tombe. Mais elle laissait un petit-fils âgé de quinze ans, Dominique Martin, qu'elle avait dressé à la haine et au crime, et qui savait par elle ce qu'on pouvait faire avec le secret du double hôtel Mélamare. Il le prouva en ourdissant à son tour, avec une maîtrise infinie, la machination qui détermina le suicide d'Alphonse de Mélamare, officier d'ordonnance de Napoléon III, accusé d'avoir assassiné deux femmes dans un salon qui ne pouvait être que celui de la rue d'Urfé. Ce Dominique Martin, c'est le vieillard tragique que cherche la justice, et c'est le père de Laurence Martin. Le véritable drame commence. »

Selon l'expression de d'Enneris, le véritable drame commençait. Auparavant, ce n'était que prologue et préparation. Voilà que l'on sortait de ces temps lointains où toute histoire prend figure de légende, pour entrer



dans la réalité d'aujourd'hui. Les acteurs existaient encore. Le mal qu'ils faisaient, on en sentait la blessure directe.

D'Enneris continua :

« Ainsi deux êtres seulement relient le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle aux premières années du XX<sup>e</sup>. Pardessus tout un siècle, la maîtresse de François de Mélamare donne la main au meurtrier du conseiller municipal Lecourceux. Elle lui passe la consigne. Elle lui insuffle son ressentiment.

« L'œuvre reçoit une impulsion nouvelle... La haine est égale. Mais ce qu'il y a en Dominique Martin d'exécration atavique et instinctive s'allie avec une force qui, jusqu'ici, n'avait pas joué, le besoin d'argent. Le coup exécuté contre Alphonse de Mélamare, officier d'ordonnance, se doublait de rapine et d'escroquerie. Mais le bénéfice recueilli, de même que l'héritage de l'aïeule, tout cela, Dominique l'a tout de suite dilapidé. Il vit donc d'expédients et de vols. Seulement, comme il n'a plus pour soutenir ses entreprises cette sorte d'alibi que lui fournissait l'hôtel de la rue d'Urfé, comme cet hôtel est clos, barricadé, et que la famille de Mélamare, durant plus d'une génération, s'est réfugiée en province, il ne peut monter aucune affaire de grande envergure et moins encore attaquer ses ennemis héréditaires.

« Je ne saurais dire au juste quels furent, à cette époque, les moyens d'existence de Dominique et le détail des opérations assez peu fructueuses qu'effectuent quelques amis enrôlés sous sa direction. Il s'est marié, dès le début, avec une très honnête femme, qui meurt de chagrin, semble-t-il, lui laissant trois filles, Victorine, Laurence et Félicité, lesquelles grandissent et s'élèvent comme elles peuvent dans l'hôtel de la Valnéry. De bonne heure, Victorine et Laurence le secondent dans ses expéditions. Félicité, qui tient de sa mère une nature probe, s'enfuit plutôt que d'obéir, épouse un brave homme du nom de Fagerault, et le suit en Amérique.

Une quinzaine d'années s'écoulent. Les affaires ne marchent pas bien. À aucun prix, Dominique et ses deux filles ne veulent vendre le vieil hôtel, seul reliquat de l'héritage. Ni cession, ni même hypothèques. Il faut rester libre, être chez soi, et à même de profiter de la première occasion. Et comment ne pas espérer ? L'autre hôtel, celui de la rue d'Urfé, s'est ouvert de nouveau. Le comte Adrien de Mélamare et sa sœur Gilberte oublient les leçons redoutables du passé et viennent habiter Paris. Ne pourrait-on pas

utiliser leur présence et recommencer contre eux ce qui a réussi contre Jules et Alphonse de Mélamare ?

« C'est à ce moment que le destin se prononce. Félicité, celle des filles de Dominique qui s'est exilée en Amérique, meurt à Buenos Aires, ainsi que son mari. Un fils est né de leur union. Il a dix-sept ans. Il est pauvre. Que fera-t-il ? L'envie lui prend de connaître Paris. Un beau jour, sans crier gare, il sonne chez son grand-père et chez ses tantes. La porte s'entrebâille :

« – Que voulezvous ? Qui êtes-vous ?

« – Antoine Fagerault. »

À l'appel de son nom, Antoine Fageault, qui dissimulait mal l'intérêt croissant qu'il prenait à la sombre histoire de sa famille, tourna légèrement la tête, haussa les épaules, et ricana :

– Qu'est-ce que c'est que tous ces commérages ? Où as-tu ramassé ton tas de vilenies ? La Valnéry ? L'hôtel de la rue Vieille-des-Marais ? Les deux maisons ?... Jamais entendu parler de toutes ces bêtises... Vrai, tu en as de l'invention. »

D'Enneris ne releva pas l'interruption d'Antoine. Méthodiquement, il poursuivit :

« Antoine Fagerault arrive en France, ne connaissant du passé que ce qu'on peut et ce qu'on veut lui en raconter, c'est-à-dire pas grand-chose. C'est un bon jeune homme, intelligent, qui adorait sa mère et qui ne demande qu'à vivre selon les principes qu'elle lui a inculqués. Son grand-père et ses tantes se gardent bien de le prendre de front. Ils gagnent du temps, ayant vite deviné que le jeune homme, si doué qu'il soit, est nonchalant, paresseux et fort enclin à la dissipation. Sur ce chapitre, au lieu de le retenir, ils l'encouragent. Amuse-toi, mon petit, va dans le monde. Fais-toi des relations utiles. Dépense de l'argent. Quand il n'y en a plus on en trouve. Antoine dépense, joue, s'endette et, peu à peu, à son insu, glisse vers certaines compromissions, jusqu'au jour où ses tantes lui annoncent qu'on est ruiné et qu'il faut travailler. L'aînée des deux sœurs, Victorine, ne travaille-t-elle pas, elle ? Ne tient-elle pas boutique de revendeuse, rue Saint-Denis ?

« Antoine renâcle. Travailler ? N'y a-t-il pas mieux à faire quand on a vingt-quatre ans, qu'on est adroit comme lui, sympathique et joli garçon, et que la vie vous a débarrassé de quelques scrupules gênants ? Sur quoi, les deux sœurs le mettent au courant du passé, lui racontent l'histoire de

François de Mélamare et de la Valnéry, lui révèlent le secret des deux hôtels semblables, et, sans faire allusion aux assassinats, lui indiquent la possibilité de quelque affaire fructueuse. Deux mois plus tard, Antoine a si bien manœuvré qu'il s'est présenté à la comtesse de Mélamare et à son frère Adrien, et dans des conditions si favorables pour lui qu'il est introduit dans l'hôtel de la rue d'Urfé. Dès lors, l'affaire est toute trouvée. La comtesse Gilberte vient de divorcer. Elle est jolie, riche. Il épousera la comtesse. »

En cet endroit du réquisitoire, Fagerault protesta d'un ton véhément :

« Je ne rétorque pas tes calomnies idiotes. Ce serait m'abaisser. Mais il est une chose que je n'accepte pas, c'est que tu dénatures les sentiments que j'avais pour Gilberte de Mélamare.

— Je ne dis pas non, concéda Jean, sans répondre directement. Le jeune Fagerault est un peu romanesque à l'occasion, et de bonne foi. Mais avant tout, pour lui, c'est une affaire en perspective. Et, comme il faut tenir le coup, paraître à son aise, avoir un portefeuille garni, il exige de ses tantes, à la grande colère du vieux Dominique, que l'on vende quelques bribes du mobilier de l'actrice Valnéry. Et, durant une année, discrètement, il fait sa cour. Peine perdue. À cette époque, le comte n'a guère confiance en lui. Mme de Mélamare, un jour où il se montre trop hardi, sonne son domestique et le met à la porte.

« C'est l'écroulement de ses rêves. Tout est à recommencer, et dans quelles conditions ! Comment sortir de la misère ? L'humiliation, la rancune démolissent en lui ce qui restait d'influence maternelle, et par cette brèche s'infiltrèrent tous les mauvais instincts de la lignée Valnéry. Il jure de prendre sa revanche. En attendant, il bricole de droite et de gauche, voyage, escroque, fait des faux, et, lorsqu'il passe par Paris, la bourse plate, vend des meubles, malgré d'effroyables discussions avec le grand-père. La vente de ces meubles, signés Chapuis, et leur expédition à l'étranger, n'en avons-nous pas retrouvé les preuves chez un antiquaire, Béchoux et moi ?

« L'hôtel se vide peu à peu. Qu'importe ? L'essentiel, c'est de le conserver et de ne toucher ni au salon, ni à l'apparence de l'escalier, du vestibule et de la cour. Oh ! Pour cela, les sœurs Martin sont intransigeantes. Il faut que la similitude entre les deux salons soit absolue, sinon tout peut se découvrir si jamais on dresse l'embûche. Elles possèdent le double des inventaires et des catalogues de François de Mélamare, et elles n'admettent pas qu'un objet manque à l'appel.

« Laurence Martin surtout est acharnée. Elle tient de son père et de la Valnéry les clefs de la rue d'Urfé, c'est-à-dire les clefs de l'hôtel Mélamare. À diverses reprises, la nuit, elle y pénètre. Et c'est ainsi que, un jour, M. de Mélamare s'aperçoit que certaines petites choses ont disparu. Laurence est venue. Elle a coupé un cordon de sonnette, parce que, chez elle, la moitié de ce même cordon n'existe plus. Elle a dérobé une bobèche et une entrée de commode, parce que, chez elle, ces mêmes objets ont été égarés. Et ainsi de suite. Butin sans valeur ? Certes, au point de vue intrinsèque. Mais il y a sa sœur aînée, Victorine. Et, pour celle-ci, qui est revendeuse, tout a une valeur. Elle écoule une partie des objets au marché aux Puces, où le hasard me conduit, une autre dans sa boutique où m'amènent mes recherches et où j'aperçois enfin Fagerault.

« À ce moment tout va mal. Plus le sou chez les Martin. On ne mange même pas à son appétit. Il n'y a presque plus rien à vendre, et, autour de ce qui reste, le grand-père fait bonne garde. Que va-t-on devenir ? C'est alors que s'organise à l'Opéra, avec force réclames, la grande fête de charité. Dans le cerveau inventif de Laurence Martin germe l'idée d'un coup le plus audacieux : on volera le corselet de diamants.

« Ah merveille ! Antoine Fagerault s'enflamme. En vingt-quatre heures, il prépare tout. Le soir venu, il pénètre dans les coulisses, met le feu à ses gerbes de fausses fleurs, enlève Régine Aubry et la jette dans une auto volée. Coup de maître qui aurait pu ne pas avoir d'autres suites que l'escamotage du corselet, effectué dans l'auto. Mais Laurence Martin a voulu plus que cela, elle. L'arrière-petite-fille de la Valnéry n'a pas oublié. Pour donner à l'aventure toute sa signification héréditaire, elle a voulu que le vol fût exécuté dans le salon de la rue Vieille-des-Marais, dans ce salon qui est pareil à celui des Mélamare. N'est-ce pas l'occasion, en effet, si l'on est découvert, de diriger l'enquête vers la rue d'Urfé et de renouveler contre le comte actuel ce qui a réussi contre Jules et Alphonse de Mélamare ?

« Le vol, donc, a lieu dans le salon de la Valnéry. Comme la comtesse, Laurence exhibe à son doigt une bague à trois petites perles disposées en triangle. Comme la comtesse, elle est vêtue d'une robe prune garnie de velours noir. Comme le comte, Antoine Fagerault porte des guêtres claires... Deux heures après, Laurence Martin s'introduit chez les Mélamare et cache la tunique d'argent dans un des livres de la bibliothèque où, quelques semaines plus tard, preuve irrécusable, le brigadier Béchoux,

amené par moi, la trouve. Le comte est arrêté. Sa sœur se sauve. Pour la troisième fois, les Mélamare sont déshonorés. C'est le scandale, la prison, bientôt le suicide, et, pour les descendants de la Valnéry, l'impunité. »

Personne n'avait interrompu les explications de Jean. Il les poursuivait d'un ton plus sec, scandant les phrases avec la main, et chacun revivait la ténébreuse histoire dont les péripéties se déroulaient enfin dans la logique et dans la clarté.

Antoine se mit à rire, et son rire fut assez naturel.

« C'est très amusant. Tout cela se tient bien. Un vrai roman-feuilleton avec rebondissements et coups de théâtre. Tous mes compliments, d'Enneris. Par malheur, en ce qui me concerne, et sans même insister sur ma soi-disant parenté avec les Martin et sur l'ignorance absolue où je suis de ce second hôtel dont tu parles et qui n'existe que dans ton imagination fertile, par malheur mon rôle est rigoureusement le contraire de celui que tu m'attribues. Je n'ai jamais enlevé personne, ni volé aucun corselet de diamants. Tout ce que mes amis Mélamare, tout ce qu'Arlette, tout ce que Béchoux et toi-même vous avez pu voir de mes actes, n'est que probité, désintéressement, assistance et amitié. Tu tombes mal, d'Enneris. »

Objection juste, par certains côtés, et qui ne manqua pas de frapper le comte et sa sœur. La conduite extérieure de Fagerault avait toujours été irréprochable. Et, d'autre part, il pouvait ignorer l'existence de ce second hôtel. D'Enneris ne se déroba pas et répondit, toujours de manière indirecte :

« Il y a des figures qui trompent et des manières d'être qui vous induisent en erreur. Pour moi, je ne me suis jamais laissé prendre à l'air loyal du sieur Fagerault. Dès la première fois où je l'aperçus dans la boutique de sa tante Victorine, je pensai que c'était lui notre adversaire, et lorsque, le soir, dissimulé derrière la tapisserie ainsi que Béchoux, je l'écoutai parler, mon doute devint une certitude. Le sieur Fagerault jouait un rôle. Seulement j'avoue que, précisément, à partir du jour où je le vis, sa conduite me dérouta. Voilà que, tout à coup, cet adversaire semblait en contradiction avec lui-même et avec les plans que je lui attribuais. Voilà qu'il défendait les Mélamare au lieu de les attaquer, et que, en quelque sorte, il changeait de camp. Que se passait-il donc ? Oh ! Une chose fort simple. Arlette, notre jolie et douce Arlette, était entrée dans sa vie. »

Antoine haussa les épaules en riant.

« De plus en plus drôle. Voyons, d'Enneris, est-ce qu'Arlette pouvait changer ma nature ? Et faire que je sois le complice de gredins que je poursuivais avant toi et que je traquais ? »

D'Enneris répondit :

« Arlette était entrée dans sa vie depuis quelque temps déjà. Vous vous rappelez, monsieur de Mélamare, que, attiré par la ressemblance d'Arlette avec une fille que vous avez eue et qui est morte, vous l'avez suivie plusieurs fois. Or, Antoine, qui vous surveillait souvent, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses tantes, remarqua celle que vous suiviez, l'accompagna de loin jusqu'à sa demeure, rôda dans l'ombre, et même essaya de l'aborder, un soir qu'elle était sortie. La curiosité du début devenait un sentiment plus vif qui croissait à chaque rencontre. N'oublions pas que le sieur Antoine est un sentimental capable de mêler des rêves romanesques à ses spéculations. Mais c'est aussi un amoureux qui n'aime pas rester en chemin. Enhardi par l'enlèvement de Régine, il n'hésite pas. D'accord avec Laurence Martin, et bien que celle-ci estime l'acte dangereux, il enlève Arlette.

Il comptait ainsi la séquestrer, la tenir à sa disposition, et profiter d'un jour de lassitude. Espoir vain. Arlette s'enfuit. Il éprouve alors un vrai désespoir. Oui, durant quelques jours, il souffre réellement. Il ne peut plus se passer d'elle. Il veut la voir. Il veut se faire aimer. Et, un beau soir, ayant brusquement bouleversé tous ses projets, il vient trouver Arlette et sa mère. Il se présente comme ancien ami des Mélamare. Il affirme que le comte et la comtesse sont innocents. Arlette veut-elle l'aider à prouver cette innocence ?

« Vous voyez, n'est-ce pas, monsieur de Mélamare, le parti qu'il va tirer de ce nouveau jeu, et comment il s'en acquitte. D'un coup, il a gagné les sympathies d'Arlette, heureuse de réparer son erreur, il collabore avec elle, il conquiert la reconnaissance de votre sœur, la persuade de se livrer à la justice, lui offre un plan de défense et la sauve ainsi que vous. Tandis que, déconcerté, je perds mon temps à réfléchir, il est chez lui dans votre salon. On le fête comme un bon génie. Il propose des millions (qu'est-ce que ça lui coûte ?) pour donner corps aux rêves généreux d'Arlette et, soutenu par ceux qu'il a tirés du gouffre, il obtient d'Arlette une promesse de mariage. »

## Arsène Lupin

### [Table des matières](#)

Antoine s'était approché. Toute sa conduite était mise en lumière avec une telle violence, sans qu'un seul acte demeurât dans l'ombre, qu'il commençait à perdre son air d'indifférence ironique. Il faut se rappeler, en outre, que le chloroforme l'a mis en état de dépression physique, que son système nerveux est ébranlé, et surtout qu'il se bat avec un adversaire dont il ne soupçonnait ni la puissance ni la documentation à son égard. Planté en face de Jean, il frémissait d'une colère qu'il ne pouvait exhaler, et, contraint par une force supérieure à la sienne d'écouter jusqu'au bout, il balbutiait des phrases rageuses.

« Tu mens ! Tu n'es qu'un misérable ! C'est la jalousie qui te dresse contre moi.

– Peut-être, s'écria d'Enneris, en se tournant brusquement vers lui, et en acceptant enfin ce duel direct qu'il refusait jusqu'ici. Peut-être, puisque j'aime aussi Arlette. Mais tu n'avais pas que moi comme ennemi. Tes vrais ennemis maintenant, ce sont tes complices d'autrefois. C'est ton grand-père, ce sont tes tantes, lesquels demeurent inébranlablement fidèles au passé, tandis que toi tu essaies de te régénérer.

– Je ne les connais pas, ces complices ! s'exclama Antoine Fagerault, ou je ne les connaissais alors que comme adversaires, et je luttais pour les écarter.

– Tu luttais parce qu'ils te gênent, que tu as peur d'être compromis, et que tu aurais voulu les réduire à l'impuissance. Mais des malfaiteurs, ou plutôt des maniaques comme eux, rien ne pouvait les désarmer. Ainsi il y a un projet municipal qui consiste à élargir dans le quartier dit du Marais un certain nombre de rues, dont la rue Vieille-des-Marais. S'il est exécuté, la nouvelle rue passe à travers l'hôtel de la Valnéry. Or, cela, ni Dominique Martin ni ses filles ne peuvent l'admettre. La vieille demeure est intangible. C'est la chair de leur chair, le sang de leurs veines. Tout plutôt qu'une

destruction qui leur semble un sacrilège. Laurence Martin entame des pourparlers avec un conseiller municipal de réputation assez équivoque. Prise au piège, elle s'enfuit, et le vieux Dominique tue M. Lecourceux d'un coup de revolver.

– Qu'en savais-je ? protesta Antoine. C'est toi qui m'as appris cet assassinat.

– Soit. Mais l'assassin était ton grand-père, et Laurence Martin sa complice ! Et le jour même, ils dirigent leurs attaques vers celle que tu aimes et qu'ils ont condamnée. En effet, si tu n'avais pas connu Arlette, et si ta volonté n'était pas de l'épouser malgré eux, tu n'aurais pas trahi la cause de la famille. Tant pis pour Arlette. Lorsque quelqu'un vous gêne, on le supprime. Attirée dans un garage isolé, Arlette eût été brûlée vive par le feu qu'ils allument, si tu n'étais arrivé à temps.

– Donc, en ami d'Arlette ! proféra Fagerault, et en ennemi acharné de ces gredins.

– Oui, mais ces gredins, c'est ta famille.

– Mensonge !

– C'est ta famille. Tu as beau, le soir même, au cours d'une scène que tu as avec eux et dont j'ai les preuves, leur reprocher leurs crimes et hurler que tu ne veux pas tuer, tu as beau leur défendre de toucher à un seul des cheveux d'Arlette, tu es solidaire de ton grand-père et de tes tantes.

– On n'est pas solidaire de bandits ! protesta Fagerault, qui, à toutes les attaques, cédait du terrain.

– Si, quand on a été leur complice, qu'on a volé avec eux.

– Je n'ai pas volé.

– Tu as volé les diamants, et, qui plus est, tu les gardes pour toi, et cachés. La part de butin qu'ils te réclament, tu la leur refuses. Et c'est là aussi ce qui vous jette les uns contre les autres, comme frappés de démence. Entre vous, c'est la guerre à mort. Traqués par la justice, effrayés, croyant que tu es capable de les livrer, ils abandonnent leur hôtel et se réfugient dans un pavillon de banlieue qui leur appartient. Mais ils ne lâchent pas prise. Ils veulent les diamants ! Et ils veulent sauver la demeure de la race ! Et ils t'écrivent ou te téléphonent. Deux nuits de suite, il y a rendez-vous dans les jardins du Champ-de-Mars. On ne s'accorde pas ! Tu refuses de partager et tu refuses de renoncer à ton mariage. Alors les trois emploient l'argument suprême : ils essaient de te tuer. Dans l'ombre du jardin, la lutte



est implacable. Plus jeune et plus fort, tu en sors vainqueur, et Victorine Martin te serrant de trop près, tu t'en débarrasses d'un coup de couteau. »

Antoine chancela et devint livide. L'évocation de cette minute effroyable le bouleversait. Son front dégouttait de sueur.

« Désormais, il semble que tu n'as plus rien à craindre. Sympathique à tous, confident de M. et Mme de Mélamare, ami de Van Houben, conseiller de Béchoux, tu es le maître de la situation. Tes desseins ? Te délivrer du passé en laissant exproprier et détruire l'hôtel de la Valnéry. Rompre définitivement avec les Martin, que tu indemniseras au moment voulu. Redevenir honnête. Épouser Arlette. Acheter l'hôtel de la rue d'Urfé. Et, de la sorte, réunir en toi les deux races ennemies et jouir, sans remords et sans appréhension, de cette demeure et de ces meubles dont les « doubles » ne seront plus prétexte à vol et à forfait. Voilà ton but.

« Un seul obstacle, moi ! Moi, dont tu connais l'hostilité et dont tu n'ignores pas les sentiments pour Arlette. Aussi, par excès de prudence, et pour ne rien laisser au hasard, tu prends tes précautions et tu cherches à me compromettre. N'est-ce pas le meilleur moyen de te garantir ? N'est-ce pas te défendre que d'accuser ? Et, comme tu as eu soin d'inscrire le nom d'Arsène Lupin sur un papier que tu glisses dans la poche de la revendeuse, tu joues de cette corde nouvelle. Arsène Lupin, c'est Jean d'Enneris. Tu le proclames dans les journaux. Tu lances Béchoux contre moi. De nous deux qui gagnera la partie ? Qui des deux fera que l'autre soit arrêté le premier ? Toi, évidemment, n'est-ce pas ? Tu es tellement sûr de la victoire que tu me provoques ouvertement. Le dénouement approche. C'est une question d'heures, une question de minutes. Nous sommes l'un en face de l'autre, et sous les yeux de la police, Béchoux n'a qu'à choisir entre nous. Le danger est si pressant pour moi que je sens la nécessité de prendre du champ, comme on dit, et de t'envoyer un coup de poing bien placé. »

Antoine Fagerault jeta un regard autour de lui, cherchant un soutien, une sympathie. Mais le comte et sa sœur, ainsi que Van Houben, l'observaient durement. Arlette semblait absente, Béchoux avait un air implacable de policier qui tient sa proie.

Il eut un frisson, et cependant se redressa, cherchant encore à faire face à l'ennemi.

« Tu as des preuves ?

– Vingt. Depuis huit jours, je vis dans l’ombre des Martin, que j’ai réussi à dénicher. J’ai des lettres de Laurence à toi et de toi à Laurence. J’ai des carnets de notes, une sorte de journal écrit par Victorine Martin, la revendeuse, où elle raconte toute l’histoire de la Valnéry et votre histoire à tous.

Et pourquoi n’as-tu pas encore donné tout cela à la police ? balbutia Antoine en désignant Béchoux du doigt.

– Parce que je voulais d’abord te convaincre devant tous de fourberie et d’ignominie, et parce que je voulais ensuite te laisser un moyen de salut.

– Lequel ?

– Rends les diamants.

– Mais je ne les ai pas ! s’écria Antoine Fagerault avec un sursaut de fureur.

– Tu les as. Laurence Martin t’en accuse. Ils sont cachés.

– Où ?

– Dans l’hôtel de la Valnéry. »

Antoine s’exaspéra :

« Tu le connais donc, cet hôtel inexistant ? Tu la connais cette demeure mystérieuse et fantastique ?

– Parbleu ! Le jour où Laurence a voulu acheter le conseiller municipal, chargé d’un rapport, et où j’ai su que ce rapport concernait l’élargissement d’une rue, il m’a été facile, connaissant la rue, de trouver l’emplacement d’un vaste hôtel ayant cour par-devant et jardin par-dérrière.

– Eh bien, pourquoi ne nous as-tu pas conduits là-bas ? Si tu voulais me confondre et me réclamer les diamants que j’y ai cachés, pourquoi ne sommes-nous pas chez la Valnéry ?

– Nous y sommes, déclara tranquillement d’Enneris.

– Qu’est-ce que tu dis ?

– Je dis qu’il m’a suffi d’un peu de chloroforme pour t’endormir et pour te conduire ici, avec M. et Mme de Mélamare.

– Ici ?

– Oui, chez la Valnéry.

– Mais nous ne sommes pas chez la Valnéry ! Nous sommes rue d’Urfé.

– Nous sommes dans le salon où tu as dévalisé Régine et mené Arlette.

– Ce n’est pas vrai... Ce n’est pas vrai... marmotta Antoine, éperdu.

– Hein ? ricana d’Enneris, faut-il que l’illusion soit parfaite pour que toi-même, l’arrière-petit-fils de la Valnéry et le petit-fils de Dominique Martin, tu t’y laisses prendre !

– Ce n’est pas vrai ! Tu mens ! Ce n’est pas possible ! » reprenait Fagerault en s’efforçant de discerner entre les objets certaines différences qui n’existaient pas.

Et Jean, impitoyable, reprenait :

« C’est ici ! C’est ici que tu as vécu avec les Martin ! Presque tout l’hôtel est vide. Mais cette pièce a tous ses meubles. L’escalier, la cour ont conservé leur aspect séculaire. C’est l’hôtel de la Valnéry.

– Tu mens ! Tu mens ! bégayait Antoine, torturé.

– C’est ici. L’hôtel est cerné. Béchoux est venu de là-bas avec nous. Ses agents sont dans la cour et dans le sous-sol. C’est ici, Antoine Fagerault ! C’est ici que Dominique et que Laurence Martin, obsédés tous deux par la vieille demeure fatidique, revinrent de temps à autre. Veux-tu les voir ? Hein ? Veux-tu assister à leur arrestation ?

– Les voir ?

– Dame ! Si tu les vois apparaître, tu admettras bien qu’ils apparaissent chez eux et que nous sommes dans la rue Vieille-des-Maraix, et non dans la rue d’Urfé.

– Et on va les arrêter ?

– À moins, plaisanta d’Enneris, que Béchoux s’y refuse...

Sur la cheminée, la pendule sonna six coups de sa petite voix aigrelette. Et d’Enneris prononça :

« Six heures ! Tu sais comme ils sont exacts. Je les ai entendus, l’autre nuit, qui se promettaient de faire un tour chez eux à six heures exactement. Regarde par la fenêtre, Antoine. Ils entrent toujours par le fond du jardin. Regarde. »

Antoine s’était approché et regardait malgré lui à travers les rideaux de tulle. Les autres aussi, inclinés sur leurs chaises, cherchaient à voir, immobiles et anxieux.

Et, près du pavillon abandonné, la petite porte par où Arlette s’était enfuie fut poussée lentement. Dominique entra d’abord, puis Laurence.

« Ah ! C’est effroyable... chuchota Antoine. Quel cauchemar !

– Ce n’est pas un cauchemar, ricana d’Enneris. C’est une réalité. M. Martin et Mlle Martin font un tour dans leur domaine. Béchoux, veux-tu

avoir l'obligeance de disposer tes acolytes au-dessous de cette pièce ? Tu sais ? La salle aux vieux pots de fleurs. Surtout pas de bruit. À la moindre alerte, M. Martin et Mlle Martin s'évanouiraient comme des ombres. L'hôtel est truqué, je t'en avertis, et il y a, sous le jardin, une issue dérobée qui file vers la rue déserte et qui débouche dans une écurie voisine. Il faut donc attendre qu'ils soient à dix pas des fenêtres. Vous sauterez alors sur eux et vous les tiendrez ficelés, dans la salle. »

Béchoux sortit en hâte. On entendit du vacarme au-dessous. Puis ce fut le silence.

Là-bas, le père et la fille avançaient à pas comptés, avec cette allure des criminels qui n'est peut-être point l'inquiétude, mais qui est l'attention continue où l'on devine l'effort habituel des yeux et des oreilles et le raidissement de tous les nerfs.

« Oh ! C'est effroyable », répéta Antoine.

Mais surtout l'émotion de Gilberte était à son comble. Elle contemplait avec une angoisse indicible la marche lente des deux misérables. Pour elle et pour son frère, qui pouvaient se croire dans leur salon de la rue d'Urfé, Dominique et Laurence étaient les représentants de cette race qui les avait tellement fait souffrir. Ils semblaient sortir du passé ténébreux et venir, une fois de plus, à l'assaut des Mélamare pour les acculer, une fois de plus, au déshonneur et au suicide.

Gilberte glissa de son siège et tomba à genoux. Le comte serrait les poings avec fureur.

« Je vous en conjure, ne bougez pas, fit d'Enneris. Toi, non plus, Fagerault.

– Épargne-les ! supplia celui-ci. Emprisonnés, ils se tueront. Ils me l'ont dit bien souvent.

– Et après ? N'ont-ils pas fait assez de mal ? »

Maintenant on les voyait tous deux bien en face, à quinze ou vingt pas. Ils offraient la même expression austère, plus cruelle chez la fille, plus impressionnante chez le père dont la figure anguleuse, dépouillée de toute humanité, n'avait plus d'âge.

D'un coup, ils s'arrêtèrent. Du bruit ? Quelque chose qui avait remué quelque part ? Ou bien était-ce l'instinct du danger ?

Rassurés, ils repartirent en même temps.

Et ce fut soudain comme une meute qui s'abattit sur eux. Trois hommes avaient bondi et les tenaient à la gorge et aux poignets avant qu'il leur fût loisible d'esquisser un mouvement de fuite ou de résistance. Pas un cri. Quelques secondes après, ils disparaissaient, entraînés vers le sous-sol. Dominique et Laurence, si longtemps recherchés, héritiers invisibles de tant de forfaits demeurés sans châtiment, étaient aux mains de la justice.

Il y eut un moment de silence. Gilberte, agenouillée, priait. Adrien de Mélamare sentait que la pierre du tombeau se soulevait et qu'il pouvait enfin respirer largement. Puis d'Enneris se pencha sur Antoine Fagerault et le saisit à l'épaule.

« C'est ton tour, Fagerault. Tu es le dernier descendant, celui qui représente la race maudite, et, comme les deux autres, tu dois payer la dette séculaire. »

Il ne restait plus rien de l'être heureux en apparence et si insouciant qu'était Antoine Fagerault. En quelques heures, il avait pris un visage de détresse et de ruine. Il tremblait de peur.

Arlette s'approcha et implora d'Enneris.

« Sauvez-le, je vous en prie.

– Il ne peut pas être sauvé, fit d'Enneris. Béchoux veille.

– Je vous en prie, répéta la jeune fille... Il vous suffit de vouloir.

– Mais c'est lui qui ne veut pas, Arlette. Il n'a qu'un mot à dire, et il refuse. »

Dans un sursaut d'énergie, Antoine se releva. Que dois-je faire ?

– Où sont les diamants ? »

Et comme Antoine hésitait, Van Houben, hors de lui, le rudoya.

« Les diamants, tout de suite ! ... Sinon, c'est moi qui te démolis.

– Ne perds pas de temps, Antoine, ordonna d'Enneris. Je te le répète, l'hôtel est cerné. Béchoux est en train de répartir ses hommes, et ils sont plus nombreux que tu ne crois. Si tu veux que je t'arrache à lui, parle. Les diamants ? »

Il le tenait par un bras, Van Houben par l'autre. Antoine demanda :

« J'aurai ma liberté ?

– Je te le jure.

– Que deviendrai-je ?

– Tu t'en iras en Amérique. Van Houben t'enverra cent mille francs à Buenos Aires.

– Cent mille ! Deux cent mille ! s’écria Van Houben qui aurait tout promis, quitte à ne pas tenir... Trois cent mille ! »

Antoine hésitait encore.

« Dois-je appeler ? dit Jean.

– Non... non... attends... voilà... Eh bien, soit... je consens.

– Parle. »

À voix basse, Antoine articula :

« Dans la pièce à côté... dans le boudoir.

– Pas de blagues ! dit Jean, cette pièce est vide. Tous les meubles ont été vendus.

– Sauf le lustre. Le vieux Martin y tenait plus qu’à tout.

– Et tu as caché les diamants dans un lustre !

– Non. Mais j’ai remplacé un certain nombre des plus petits cristaux dans la couronne de dessous... un sur deux, exactement, et j’ai attaché les diamants avec de petits fils de fer, pour faire croire qu’ils étaient percés et enfilés comme les autres pendeloques du lustre.

– Bigre ! C’est rudement fort ce que tu as fait là ! s’exclama d’Enneris. Tu remontes dans mon estime. »

Avec l’aide de Van Houben, il écarta la tapisserie et ouvrit la porte. Le boudoir était vide en effet ; du plafond, seulement, pendait un lustre du XVIII<sup>e</sup> tout en chaînettes de cristaux taillés.

« Eh bien, quoi ? fit d’Enneris, avec étonnement. Où sont-ils ? »

Tous trois ils cherchaient, la tête en l’air. Puis Van Houben bégaya, d’une voix défaillante :

« Je n’aperçois rien... les chaînettes de la couronne inférieure sont incomplètes. Voilà tout.

– Mais alors ?... » dit Jean.

Van Houben revint prendre une chaise, la posa sous le lustre et grimpa. Presque aussitôt, il manqua de perdre l’équilibre et de tomber. Il bredouillait :

« Arrachés !... On les a volés encore une fois. »

Antoine Fagerault semblait ahuri.

« Non... voyons... ce n’est pas admissible. Laurence aurait trouvé ?...

– Parbleu, oui ! gémit Van Houben qui pouvait à peine s’exprimer... Vous avez mis un diamant de deux places en deux places, n’est-ce pas ?

– Oui... j'en fais le serment.

– Eh bien, les Martin ont tout pris... Tenez, les fils de fer ont été coupés un à un par une pince... C'est une catastrophe !... On n'a jamais rien vu de pareil ! ... À la minute où l'on pouvait croire... »

Il retrouva subitement la voix, se mit à courir et s'enfuit vers le vestibule en hurlant :

« Au voleur ! Au voleur ! Attention, Béchoux, ils ont mes diamants ! Qu'on les force à parler, les gredins ! ... On n'a qu'à leur tordre les poignets et à leur écraser les pouces avec des tenailles. »

D'Enneris rentra dans le salon, rabattit la tapisserie et dit à Antoine, en le dévisageant :

« Tu m'assures que tu avais mis les diamants à cet endroit ?

– Dans la nuit même, et ils y étaient encore à ma dernière visite, il y a une semaine, un jour où je savais les deux autres dehors. »

Arlette s'était avancée et murmurait :

« Croyez-le, Jean, je suis certaine qu'il dit la vérité. Et, de même qu'il a tenu sa promesse, vous tiendrez la vôtre. Vous le sauverez. »

D'Enneris ne répondit pas. La disparition des bijoux semblait le déconcerter, et il répétait entre ses dents : « Bizarre... C'est à n'y rien comprendre. Puisqu'ils avaient les diamants, pourquoi revenir ?... Où les ont-ils cachés eux-mêmes ?... »

Mais l'incident ne pouvait retenir plus longtemps son attention, et, comme le comte de Mélamare et sa sœur le pressaient avec autant d'insistance qu'Arlette d'agir en faveur d'Antoine, il changea soudain d'expression, et, le visage souriant, leur dit :

« Allons ! Je vois que le sieur Fagerault, malgré tout, vous inspire encore de la sympathie. Il n'est pourtant pas reluisant, le sieur Fagerault. Eh bien, voyons, redresse-toi, mon vieux ! Tu as l'air d'un condamné à mort. C'est Béchoux qui te fait peur ? Pauvre Béchoux ! Veux-tu que je te montre comment on se débarrasse de lui, comment on glisse entre les mailles d'un filet, et comment, au lieu d'aller en prison, on s'arrange pour aller coucher en Belgique, dans un bon lit ? »

Il se frotta les mains.

« Oui, en Belgique, et cette nuit même ! ... Le programme te plaît, hein ? Alors, je frappe les trois coups. »

Il frappa trois fois du pied le parquet. Au troisième coup, la porte s'ouvrit brusquement, et Béchoux surgit d'un bond.

« On ne passe pas », cria-t-il.

Si d'Enneris plaisantait, si l'irruption de Béchoux au signal indiqué lui parut une chose extrêmement drôle, dont il ne manqua point de rire, il n'en fut pas de même pour les autres qui demeurèrent confondus.

Béchoux referma la porte, et, tragique, solennel, comme il l'était toujours en ces moments-là : La consigne est absolue. Personne ne sortira de l'hôtel sans ma permission.

– À la bonne heure, approuva d'Enneris, qui s'assit confortablement. J'aime l'autorité. Ce que tu dis est idiot, mais tu le dis avec conviction. Fagerault, tu entends ? Si tu veux aller te promener, il faut d'abord lever le doigt et demander la permission au brigadier. »

Tout de suite Béchoux se mit en colère et s'écria :

« Assez de blagues, toi. Nous avons un compte à régler ensemble, et plus sérieux que tu ne penses. »

D'Enneris se mit à rire.

« Mon pauvre Béchoux, tu es grotesque. Pourquoi traiter tout cela en drame, alors que, par ta présence, tu poses la situation en plein comique. Entre Fagerault et moi tout est réglé. Par conséquent, pas besoin de jouer ton rôle de grand policier et de brandir ton mandat.

– Qu'est-ce que tu chantes ? Qu'est-ce qui est réglé ?

– Tout. Fagerault n'a pas pu nous livrer les diamants. Mais, puisque le vieux Martin et sa fille sont à la disposition de la justice, on est sûr de les avoir. »

Béchoux déclara sans vergogne :

« Je me fous des diamants !

– Ce que tu es grossier ! D'aussi vilaines expressions devant des dames ! En tout cas, nous sommes tous d'accord ici, la question des diamants ne se pose plus, et, sur les instances du comte de Mélamare, de la comtesse et d'Arlette, j'ai résolu d'être indulgent pour Fagerault.

– Après tout ce que tu nous as raconté de lui ? ricana Béchoux. Après l'avoir démasqué et démolì comme tu l'as fait ?

– Que veux-tu ? Il m'a sauvé la vie, un jour. Ça ne s'oublie pas, ça. En outre, ce n'est pas un mauvais garçon.

– Un bandit !



– Oh ! Un demi-bandit, tout au plus, adroit sans grandeur, ingénieux sans génie, et qui essaie de remonter le courant. Bref, un candidat à l'honnêteté. Aidons-le, Béchoux ; Van Houben lui donne cent mille francs, et moi je lui offre une place de caissier en Amérique, dans une banque. »

Béchoux haussa les épaules.

« Balivernes ! J'emmène les Martin au dépôt, et il y a encore deux sièges dans ma voiture.

– Tant mieux ! Tu seras plus à l'aise.

– Fagerault...

– Tu n'y toucheras pas... Ce serait faire du scandale autour d'Arlette. Je ne veux pas. Laissons tranquilles.

– Ah ça mais ! s'écria Béchoux qui s'irritait de plus en plus, tu ne comprends donc pas ce que je t'ai dit ? J'ai deux places avec les Martin, pour que la journée soit complète.

– Et tu prétends emmener Fagerault ?

– Oui...

– Et qui ?

– Toi.

– Moi ! Tu veux donc m'arrêter ?

– C'est fait », dit Béchoux en lui appliquant sur l'épaule une main rude. D'Enneris joua l'ébahissement.

« Mais il est fou ! Mais on devrait l'enfermer ! Comment ! Je débrouille toute l'affaire. Je turbine comme un forçat. Je te comble de mes bienfaits, je te livre Dominique Martin, je te livre Laurence Martin, je te livre le secret des Mélamare, je te fais cadeau d'une réputation universelle, je t'autorise à dire que c'est toi qui as tout découvert, je te mets à même d'obtenir un grade supérieur et d'être nommé quelque chose comme superbrigadier. Et voilà la façon dont tu me récompenses ? »

M. de Mélamare et sa sœur écoutaient, sans un mot. Où ce diable d'homme voulait-il en venir ? Car, s'il plaisantait, n'est-ce pas qu'il avait ses raisons ? Antoine paraissait moins inquiet. On eût pu croire qu'Arlette avait envie de rire, malgré son angoisse.

Béchoux prononça d'un ton emphatique :

« Les deux Martin ? Sous la surveillance d'un agent et de Van Houben qui ne les lâche pas de l'œil ! En bas, dans le vestibule, trois de mes hommes, les plus solides ! Dans le jardin, trois autres, aussi solides ! Viens

voir leurs gueules, et tu verras que ce ne sont pas des gaillards à l'eau de rose. Or, tous, ils ont l'ordre de t'abattre comme un chien si tu essayais de filer. Là aussi la consigne est formelle. Sur un coup de sifflet de moi, tous me rejoignent et on ne te parle que le revolver au poing. »

D'Enneris hocha la tête. Il n'en revenait pas, et répétait :

« Tu veux m'arrêter Tu veux arrêter ce gentilhomme qui a nom d'Enneris, ce navigateur célèbre...

– Non, pas d'Enneris.

– Qui alors ? Jim Barnett ?

– Pas davantage.

– En ce cas ?...

– Arsène Lupin. »

D'Enneris pouffa de rire.

« Tu veux arrêter Arsène Lupin ? Ah ! Ca, c'est comique. Mais on n'arrête pas Arsène Lupin, mon vieux. Il se serait agi de d'Enneris, ou à la rigueur de Jim Barnett, peut-être. Mais, Lupin ! Voyons, tu n'as pas réfléchi à ce que ça veut dire, Lupin ?...

– Ça veut dire un homme comme les autres, cria Béchoux, et qui sera traité comme il le mérite.

– Ça veut dire, appuya fortement d'Enneris, un homme qui ne s'est jamais laissé embêter par personne, surtout par une mazette de ton espèce ; ça veut dire un homme qui n'obéit qu'à lui-même, qui s'amuse et qui vit comme il lui plaît, qui veut bien collaborer avec la justice, mais à sa façon qui est la bonne. Décampe. »

Béchoux devenait écarlate. Il frémissait de fureur.

« Assez bavardé. Suivez-moi, tous les deux.

– Pas possible.

– Dois-je appeler mes hommes ?

– Ils n'entreront pas dans cette pièce.

– Nous verrons bien.

– Rappelle-toi que c'était un repaire de bandits ici et que la maison est truquée. En veux-tu la preuve ? »

Il tourna la petite rosace d'un panneau.

« Il suffit de tourner cette rosace et les serrures sont bloquées. Ta consigne est que personne ne sorte, la mienne est que personne n'entre.

– Ils démoliront la porte. Ils casseront tout, s'écria Béchoux, hors de lui.

– Appelle-les. »

Béchoux tira de sa poche un sifflet de police à roulette.

« Ton sifflet ne marche pas », fit d'Enneris.

Béchoux souffla de toutes ses forces. Aucun bruit. Rien que du vent qui giclait par la fente.

La gaieté de d'Enneris redoubla.

« Dieu ! Que c'est rigolo ! Et tu veux lutter ? Mais voyons, mon vieux, si je suis vraiment Lupin, crois-tu que je serais venu ici en compagnie d'une escouade de policiers sans avoir pris mes précautions ? Crois-tu que je n'avais pas prévu ta trahison et ton ingratitude ? Mais la maison est truquée, mon vieux, je te le répète, et j'en connais tous les mécanismes. »

Et, tout contre Béchoux, il lui jetait au visage :

« Idiot ! Tu te lances dans l'aventure comme un fou. Tu t'imagines qu'en accumulant les hommes autour de toi, tu me tiens ! Et l'issue secrète dont je t'ai parlé tout à l'heure, hein ? Cette issue de la Valnéry et des Martin, que personne ne connaissait, pas même Fagerault, et que j'ai découverte ? Libre, je suis libre de sortir à ma guise, et Fagerault aussi. Rien à faire là contre. »

Tout en faisant face à Béchoux, il poussait Fagerault derrière lui jusqu'au mur, entre la cheminée et l'une des fenêtres.

« Entre dans l'ancienne alcôve, Antoine, et cherche à droite... Il y a un panneau avec une vieille gravure... Tout le panneau se déplace... Tu y es ? »

D'Enneris surveillait attentivement Béchoux. Celui-ci voulut se servir de son revolver. Il lui étreignit le bras.

« Pas de drame ! Rigole plutôt... c'est si comique ! Tu n'as rien prévu... pas même l'issue dérobée, pas même que je te chiperais ton sifflet à roulette, pour le remplacer par un autre. Tiens, le voilà, le tien. Tu peux t'en servir maintenant. »

Il pirouetta sur lui-même et disparut. Béchoux se heurta contre la cloison. Un éclat de rire répondit à son coup de poing. Puis on entendit quelque chose qui se déclenchait et quelque chose qui claquait.

Si affolé qu'il fût, Béchoux n'hésita pas. Il ne perdit pas de temps à s'abîmer les poings. Ramassant son sifflet, il bondit vers la fenêtre, l'ouvrit et sauta.

Aussitôt dans le jardin, entouré de ses hommes, il siffla, et, tout en courant vers le pavillon abandonné, vers la rue peu fréquentée, où débouchait l'issue secrète, il sifflait encore, à coups vibrants qui déchiraient l'espace.

À la fenêtre, M. et Mme de Mélamare, penchés, attendaient et regardaient. Arlette soupira :

« On ne les prendra pas, n'est-ce pas ? Ce serait trop affreux.

– Non, non, dit Gilberte, qui ne cachait pas son émotion. Non, non, la nuit commence à tomber. Il ne se peut pas qu'on les prenne. »

Tous les trois désiraient éperdument le salut de ces deux hommes, le salut de Fagerault, voleur et bandit, et le salut de d'Enneris, étrange aventurier dont la personnalité ne faisait aucun doute pour eux, et qui, dans toute cette affaire, avait agi de telle façon qu'on ne pouvait pas ne pas se mettre de son parti contre la police.

Une minute tout au plus s'écoula. Arlette redit :

« Ce serait trop affreux s'ils étaient pris. Mais ce n'est pas possible, n'est-ce pas ?

– Impossible ! dit une voix joyeuse derrière elle. On les prendra d'autant moins qu'on les cherche à l'issue d'un souterrain qui n'a jamais existé. »

L'ancienne alcôve s'était rouverte. D'Enneris en était sorti, ainsi que Fagerault.

Et d'Enneris riait toujours, et de si bon cœur !

« Pas d'issue secrète ! Pas de panneau qui glisse ! Pas de serrures bloquées ! Jamais vieille maison ne fut plus loyale et moins truquée que celle-ci. Seulement, voilà, j'ai mis Béchoux dans un tel état de surexcitation nerveuse et de crédulité malade qu'il était incapable de réfléchir. »

Et, très calme, s'adressant à Antoine :

« Vois-tu, Fagerault, c'est comme pour une pièce de théâtre, il faut soigner sa préparation. Quand la scène est bien préparée, il ne reste plus qu'à procéder par affirmations violentes. Et c'est ainsi que Béchoux, remonté comme un ressort, est parti en bolide dans la direction que je lui avais suggérée, et que toute la police se précipite vers les écuries d'à côté, dont ils vont démolir l'entrée. Regarde-les filer à travers la pelouse. Viens, Fagerault, il n'y plus de temps à perdre. »

D'Enneris paraissait si calme et il parlait avec tant d'assurance que toute agitation cessait autour de lui. Aucune menace de danger ne persistait. On

évoquait Béchoux et ses inspecteurs en train d'arpenter la rue et de fracturer des portes.

Le comte tendit la main à d'Enneris et lui demanda :

« Vous n'avez pas besoin de moi, monsieur ?

– Non, monsieur. La route est libre durant une ou deux minutes encore.

»

Il s'inclina devant Gilberte, qui lui offrit également sa main.

« Je ne vous remercierai jamais assez, monsieur, de ce que vous avez fait pour nous, dit-elle.

– Et pour l'honneur de notre nom et de notre famille, ajouta le comte. Je vous remercie de tout cœur.

– À bientôt, ma petite Arlette, fit d'Enneris. Dis-lui adieu, Fagerault. Elle t'écrit : Antoine Fagerault, caissier à Buenos Aires. »

Il prit dans le tiroir d'une table un petit carton fermé d'un caoutchouc, à propos duquel il ne donna aucune explication, puis il salua une dernière fois et entraîna Fagerault. M. et Mme de Mélamare et la jeune fille les suivaient de loin.

Le vestibule était vide. Au milieu de la cour, on apercevait dans l'ombre croissante les deux autos. L'une, celle de la Préfecture, contenait le vieux Martin et sa fille, ligotés. Van Houben, le revolver au poing, les surveillait, assisté du chauffeur.

« Victoire ! s'écria d'Enneris, en arrivant près de Van Houben. Il y avait, dans un placard, un complice qu'on a pincé. C'est lui qui avait barboté les diamants. Béchoux et ses hommes le poursuivent.

– Et les diamants ? proféra Van Houben, qui n'eut pas un soupçon.

– Fagerault les a retrouvés.

– On les a ?

– Oui, affirma d'Enneris, en montrant le carton qu'il avait pris dans le tiroir et en entrebâillant le couvercle.

– Nom de Dieu ! Mes diamants ! Donne.

– Oui, mais d'abord, nous sauvons Antoine. C'est la condition. Conduis-nous dans ton auto. »

Dès l'instant où les diamants étaient retrouvés, Van Houben se fût prêté à toutes les combinaisons. Ils sortirent tous les trois de la cour et sautèrent dans l'auto. Van Houben démarra sur-le-champ.

« Où allons-nous ? dit-il.

– En Belgique. Cent kilomètres à l’heure.  
– Soit, dit Van Houben, qui arracha la boîte à d’Enneris et l’empocha.  
– Comme tu veux, dit Jean. Mais si nous ne passons pas la frontière avant qu’on ait télégraphié de la Préfecture, je les reprends. Tu es prévenu.  
»

L’idée qu’il avait ses diamants en poche, la peur de les perdre, l’action irrésistible que d’Enneris exerçait sur lui, tout cela étourdissait Van Houben au point qu’il n’eut pas d’autre pensée que de maintenir sa vitesse au maximum, de ne jamais ralentir, même en traversant les villages, et de gagner la frontière.

On la gagna un peu après minuit.

« Arrête-nous là, dit Jean, deux cents mètres avant la douane. Je vais guider Fagerault pour qu’il n’ait pas d’ennuis, et je te rejoins d’ici une heure. Nous rentrerons aussitôt à Paris. »

Van Houben attendit une heure, il attendit deux heures. C’est seulement alors qu’un soupçon le pénétra comme un coup de stylet. Depuis le départ, il avait examiné la situation sous toutes ses faces, il avait cherché pourquoi d’Enneris agissait ainsi, et comment lui, Van Houben, résisterait si on voulait lui reprendre le carton. Mais, pas une seconde, il n’avait eu l’idée qu’il pouvait y avoir autre chose dans ce carton que ses diamants.

À la lueur d’un phare, la main tremblante, il fit l’examen. Le carton contenait quelques douzaines de cristaux taillés, lesquels cristaux provenaient évidemment du lustre mutilé...

Van Houben retourna directement à Paris, à la même allure. Dupé par d’Enneris et Fagerault, comprenant qu’il n’avait servi qu’à les transporter hors de France, il n’avait plus d’espoir, pour recouvrer ses diamants, que dans les révélations du vieux Martin et de sa fille Laurence.

Mais, en arrivant, il lut dans les journaux que, la veille au soir, le vieux Martin s’était étranglé et que sa fille Laurence s’était empoisonnée.

# Épilogue

## *Arlette et Jean*

### [Table des matières](#)

On se souvient de l'impression considérable produite par le double suicide qui termina cette journée lourde d'incidents tragiques, incidents dont la plupart furent connus du grand public, et dont les autres, que l'on devinait ou que l'on cherchait à deviner, surexcitaient sa curiosité. Le suicide des Martin, c'était la fin d'une affaire qui passionnait l'opinion depuis des semaines, et la fin d'une énigme qui, plusieurs fois, au cours des cent dernières années, s'était posée dans des conditions si troublantes. Et c'était aussi la fin du long supplice infligé par le destin à la famille des Mélamare.

Chose imprévue, et naturelle cependant, le brigadier Béchoux ne tira pas de cette journée le bénéfice moral et professionnel qu'il semblait devoir recueillir. Tout l'intérêt se reporta sur d'Enneris, c'est-à-dire Arsène Lupin, puisque, somme toute, la presse, et à sa suite la police, ne voyait qu'un seul et même personnage sous les deux noms. Lupin fut aussitôt le grand héros de l'aventure, celui qui avait déchiffré l'énigme historique, éclairci le mystère des deux hôtels semblables, divulgué toute l'histoire de la Valnéry, sauvé les Mélamare et livré les coupables. Béchoux fut réduit à un rôle de comparse et de subalterne ridicule, bafoué par Lupin, auquel il fournissait naïvement, ainsi que le peu sympathique Van Houben, tous les éléments de cette fuite burlesque vers la frontière belge.

Mais ce en quoi le public innova, allant plus loin que la presse, et plus loin que la police, c'est qu'il attribua instantanément la disparition des diamants à Arsène Lupin. Puisque Lupin avait tout fait, tout préparé et tout réussi, il parut évident qu'il avait tout empoché. Ce que ni Béchoux, ni Van Houben, ni les Mélamare n'avaient entrevu, la foule l'admit aussitôt comme un acte de foi, et cela autant peut-être par logique que parce que rien n'offrait aux événements une conclusion plus amusante que cet escamotage de la dernière heure.

L'exaspération de Béchoux atteignit au paroxysme. Il était trop perspicace pour ne pas reconnaître qu'il avait manqué de clairvoyance, et il ne songea pas une minute à se dérober devant la vérité que le public proclamait spontanément. Mais il courut chez Van Houben et l'accabla de ses reproches et de ses sarcasmes.

« Hein ! Je vous l'avais assez dit au début ! Ce démon-là retrouvera les diamants, mais vous, Van Houben, vous ne les reverrez jamais. Tous nos efforts ne serviront qu'à lui, comme d'habitude. Il travaille avec la police, il se fait donner tous les concours, il se fait ouvrir toutes les portes, et, en fin de compte, quand le but est atteint, grâce à lui, je l'avoue, il fait une pirouette et décampe avec l'enjeu de la partie. »

Van Houben qui, malade, exténué, avait dû prendre le lit, bredouilla :

« Fichus, alors ? Plus la peine de les chercher ? »

Béchoux avoua son découragement et dit avec une humilité qui n'était pas sans noblesse :

« Il faut se résigner. Rien à faire contre cet homme. Il a, dans l'exécution de ses plans, des ressources d'invention et d'énergie inépuisables. La manière dont il m'a imposé l'idée d'une issue secrète, chez les Martin, et dont il m'a fait sortir d'un côté pour pouvoir sortir de l'autre côté, les mains dans ses poches, ça, c'est du génie. La lutte est absurde : pour moi, j'y renonce.

– Eh bien ! Pas moi ! » s'écria Van Houben en se dressant.

Béchoux lui dit :

« Un mot, monsieur Van Houben. Êtes-vous tout à fait ruiné par la perte des diamants ?

– Non, dit l'autre, en un accès de franchise.

– Eh bien, contentez-vous de ce qui vous reste, et, croyez-moi, ne pensez plus à vos diamants. Vous ne les reverrez jamais.

– Renoncer à mes diamants ! Ne jamais les revoir ! Mais c'est une idée abominable ! Voyons, quoi, la police poursuit ses investigations ?

– Sans entrain.

– Mais vous ?

– Je ne m'en mêle plus.

– Le juge d'instruction ?

– Il va classer l'affaire.

– C'est odieux. De quel droit ?



– Les Martin sont morts, et on ne possède aucune charge précise contre Fagerault.

– Qu'on s'acharne après Lupin !

– Pour quoi faire ?

– Pour le retrouver.

– On ne retrouve pas Lupin.

– Et si l'on cherchait du côté d'Arlette Mazolle ? Lupin a un coup de passion pour elle. Il doit rôder autour de sa maison.

– On y a pensé. Des agents veillent.

– Seulement ?

– Arlette s'est enfuie. On suppose qu'elle a rejoint Lupin hors de France.

– Non d'un chien, j'en ai de la déveine ! » s'écria Van Houben.

Arlette ne s'était pas enfuie. Elle n'avait pas rejoint Lupin. Mais, lasse de tant d'émotions et incapable de retourner encore à sa maison de couture, elle se reposait aux environs de Paris dans un joli pavillon entouré de bois et dont le jardin descendait, par des terrasses fleuries, jusqu'au bord de la Seine.

Un jour, en effet, pour s'excuser de sa mauvaise humeur d'un soir auprès de Régine Aubry, elle avait été voir la belle actrice, qui, très lancée maintenant, se préparait à jouer la commère d'une revue à grand spectacle. Les deux jeunes femmes étaient tombées dans les bras l'une de l'autre, et Régine, trouvant Arlette pâlie et soucieuse, sans plus l'interroger, lui avait proposé comme retraite ce pavillon qui lui appartenait.

Arlette accepta aussitôt et prévint sa mère. Le lendemain, elle alla dire adieu aux Mélamare qu'elle trouva heureux, allègres, libérés de leur soumission maladive à un passé d'où Jean d'Enneris avait chassé l'ombre redoutable du mystère, et faisant déjà des plans pour rajeunir et vivifier le vieil hôtel de la rue d'Urfé. Et le soir même, Arlette, à l'insu de tous, partait en automobile.

Deux semaines s'écoulèrent, nonchalantes et paisibles. Arlette renaissait dans ce calme et dans cette solitude, et, sous l'éclatant soleil de juillet, reprenait de fraîches couleurs. Servie par des domestiques de confiance, elle ne sortait jamais du jardin et rêvait au bord de la Seine sur un banc qu'abritaient des tilleuls en fleur.

Parfois un canot chargé d'un couple d'amoureux passait au fil de l'eau. Presque chaque jour un vieux paysan venait pêcher dans une barque attachée à la berge voisine, parmi les rocs tout ruisselants de vase. Elle causait avec lui, en suivant des yeux le bouchon de liège qui dansait au gré des petites vagues, ou bien elle s'amusait à regarder, sous son grand chapeau de paille en forme de cloche, le profil du bonhomme, son nez busqué, son menton aux poils drus comme du chaume.

Un après-midi, comme elle approchait, il lui fit signe de ne pas parler et elle s'assit doucement à côté de lui. Au bout de la longue canne, le bouchon s'enfonçait et remontait par soubresauts.

Un poisson cherchait à mordre. Il se méfia sans doute. La toupie de bois reprit son immobilité. Arlette dit gaiement à son compagnon :

« Ça ne va pas aujourd'hui hein ? On est bredouille.

– Très belle pêche, au contraire, mademoiselle, murmura-t-il.

– Cependant, reprit Arlette, désignant le filet vide sur le talus, vous n'avez rien pris.

– Si.

– Quoi donc ?

– Une très jolie petite Arlette. »

Elle ne saisit pas d'abord et crut qu'il avait prononcé Arlette au lieu de « ablette ». Mais alors, il connaissait donc son nom ?

L'erreur ne dura pas. Comme il répétait :

« Une jolie petite Arlette, qui est venue mordre à l'hameçon... »

Elle comprit soudain : c'était Jean d'Enneris ! Il avait dû s'entendre avec le vieux paysan et lui demander sa place pour un jour.

Elle fut effrayée et balbutia :

« Vous ! Vous ! Allez-vous-en... Oh ! Je vous en prie, partez. »

Il ôta la vaste cloche de paille qui lui recouvrait la tête et il dit en riant :

« Mais pourquoi veux-tu que je m'en aille, Arlette ?

– J'ai peur... je vous en supplie...

– Peur de quoi ?

– Des gens qui vous cherchent ! ... des gens qui rôdaient autour de ma maison à Paris !

– C'est donc pour cela que tu as disparu ?

– C'est pour cela... j'ai si peur ! Je ne veux pas que vous tombiez dans le piège à cause de moi. Allez-vous-en ! »

Elle était éplorée. Elle lui prenait les mains, et ses yeux se mouillaient. Alors il lui dit doucement :

« Sois tranquille. On espère si peu me trouver qu'on ne me cherche pas.

– Près de moi, si.

– Pourquoi me chercherait-on près de toi ?

– Parce qu'on sait... »

Arlette devint toute rouge. Il acheva :

« Parce qu'on sait que je t'aime et que je ne peux vivre sans te voir, n'est-ce pas ? »

Elle recula sur le banc, et, sans crainte cette fois, déjà rassurée par le calme de Jean :

« Taisez-vous... ne dites pas de ces choses... sinon je devrai partir. »

Ils se regardaient bien en face. Elle s'étonnait de le voir si jeune, beaucoup plus jeune qu'avant. Sous la blouse du vieux paysan, le col nu, il avait l'air d'avoir son âge, à elle. D'Enneris hésitait un peu, intimidé subitement par ces yeux graves qui le dévisageaient. À quoi pensait-elle ?

« Qu'est-ce que tu as, ma petite Arlette ? On croirait que ça ne te fait pas plaisir de me voir ? »

Elle ne répondit pas. Et il reprit :

« Explique-toi. Il y a quelque chose entre nous qui nous gêne, et je m'y attendais si peu ! »

D'une voix sérieuse, qui n'était plus celle de la petite Arlette, mais d'une femme plus réfléchie et qui se tient sur la défensive, elle prononça :

« Une seule question : pourquoi êtes-vous venu ?

– Pour te voir.

– Il y a d'autres raisons, j'en suis sûre. »

Au bout d'un instant, il avoua :

« Eh bien, oui, Arlette, il y en a d'autres... Voici. Tu vas comprendre. En démasquant Fagerault, j'ai brisé tous tes plans, tous tes beaux projets de femme courageuse, et qui veut faire du bien. Et j'ai cru qu'il était de mon devoir de te donner les moyens de continuer ton effort... »

Elle écoutait distraitement. Ce qu'il disait ne correspondait pas à son attente.

À la fin, elle demanda :

« C'est vous qui avez les diamants, n'est-ce pas ? »

Il dit entre ses dents :

« Ah ! C'est donc cela qui te préoccupe, Arlette ? Pourquoi ne m'en parlais-tu pas ? »

Il avait un sourire un peu ambigu, où sa nature perçait de nouveau.

« C'est moi, en effet. Je les avais découverts sur le lustre, la nuit précédente. J'ai préféré qu'on ne le sût pas et que l'accusation portât sur les Martin. Mon rôle eût été plus net dans cette affaire. Je ne croyais pas que le public devinerait la vérité... cette vérité qui t'est désagréable, n'est-ce pas, Arlette ? »

La jeune fille continua :

« Mais, ces diamants, vous allez les rendre ?

– À qui ?

– À Van Houben.

– À Van Houben ? Jamais de la vie !

– Ils lui appartiennent.

– Non.

– Cependant...

– Van Houben les avait volés à un vieux juif de Constantinople lors d'un voyage qu'il fit, il y a quelques années. J'en ai la preuve.

– Donc ils appartiennent à ce juif.

– Il est mort de désespoir.

– En ce cas, à sa famille.

– Il n'en avait pas. On ignorait son nom, le lieu de sa naissance.

– De sorte que, en définitive, vous les gardez ? »

D'Enneris eut envie de répondre en riant :

« Dame ! N'ai-je pas quelque droit sur eux ? »

Cependant, il répliqua :

« Dans toute cette affaire, Arlette, je n'ai cherché que la vérité, la délivrance des Mélamare et la perte d'Antoine que je voulais éloigner de toi. Pour les diamants, ils serviront à tes œuvres, et à toutes les œuvres que tu m'indiqueras. »

Elle hocha la tête et déclara :

« Je ne veux pas... je ne veux rien...

– Pourquoi donc ?

– Parce que je renonce, actuellement, à toutes mes ambitions.

– Est-ce possible ? Tu te décourages, toi ?

– Non, mais j’ai réfléchi. Je m’aperçois que j’ai voulu aller trop vite. J’ai été grisée par quelques petits succès, et il m’a semblé que je n’avais plus qu’à entreprendre pour réussir.

– Pourquoi as-tu changé d’avis ?

– Je suis trop jeune. Il faut travailler d’abord et mériter de faire le bien. À mon âge, on n’en a pas encore le droit... »

Jean s’était approché.

« Si tu refuses, Arlette, c’est peut-être parce que tu ne veux pas de cet argent... et parce que tu me blâmes... Et tu as raison... Une nature aussi droite que la tienne doit s’offusquer de certaines choses qu’on a dites sur moi... et que je n’ai pas démenties. »

Elle s’écria vivement :

« Ne les démentez pas, je vous en supplie. Je ne sais rien et ne veux rien savoir. »

De toute évidence, la vie secrète de Jean l’obsédait et la tourmentait. Elle était avide de connaître la vérité, mais encore plus désireuse de ne pas percer un mystère qui l’attirait à la fois et lui faisait peur.

« Tu ne veux pas savoir qui je suis ? dit-il.

– Je sais qui vous êtes, Jean.

– Qui suis-je ?

– Vous êtes l’homme qui m’a ramenée un soir chez moi et qui m’a embrassé les joues... si doucement et d’une telle façon que je n’ai jamais pu l’oublier.

– Qu’est-ce que tu dis, Arlette ? » fit d’Enneris avec émotion.

Elle était de nouveau toute rouge. Mais elle ne baissa pas les yeux et répliqua :

« Je dis ce que je ne peux pas cacher. Je dis ce qui domine toute ma vie, et que je n’ai pas honte d’avouer, puisque c’est vrai. Voilà ce que vous êtes pour moi. Le reste ne compte pas. Vous êtes Jean. »

Il murmura :

« Tu m’aimes donc, Arlette ?

– Oui, dit-elle.

– Tu m’aimes... tu m’aimes... répétait-il, comme si cet aveu le déconcertait, et qu’il essayât de comprendre la signification de telles paroles. Tu m’aimes... C’était là ton secret, peut-être ?

– Mon Dieu, oui, fit-elle en souriant. Il y avait le grand secret des Mélamare... et puis le secret de celle que vous appeliez l'énigmatique Arlette, et c'était tout simplement un secret d'amour.

– Mais pourquoi n'as-tu jamais avoué ?...

– Je n'avais pas confiance en vous... je vous voyais si aimable avec Régine ! ... avec Mme de Mélamare ! ... avec Régine surtout... J'étais très jalouse d'elle, et par orgueil, par chagrin, je me suis tue. Une fois seulement, je l'ai rebutée. Mais elle n'en a pas su la raison... et vous non plus, Jean.

– Mais je n'ai jamais aimé Régine, s'écria-t-il.

– Je le croyais et j'en étais si malheureuse que j'ai accepté les offres d'Antoine Fagerault... par dépit... par colère... D'ailleurs, il me racontait des mensonges sur vous et sur Régine. Ce n'est que peu à peu, quand je vous ai revu chez les Mélamare, que j'ai compris.

– Que tu as compris que je t'aimais, n'est-ce pas, Arlette ?

– Oui, j'en ai eu l'impression plusieurs fois. Vous l'avez dit devant eux, et il m'a semblé que c'était vrai, et que tous vos efforts, tous les dangers que vous couriez... c'était à cause de moi. Me délivrer d'Antoine, c'était me conquérir pour vous... Mais, à ce moment, il était trop tard... les événements, plus forts que moi, m'entraînaient. »

L'émotion de Jean croissait à chacun de ces aveux, prononcés si tendrement et avec tant de grâce.

« C'est à mon tour d'avoir peur, Arlette.

– Peur de quoi, Jean ?

– De mon bonheur... et peur aussi que tu ne sois pas heureuse, Arlette.

– Pourquoi ne le serais-je pas ?

– Parce que je ne puis rien t'offrir qui soit digne de toi, ma petite Arlette.

Il ajouta très bas :

« On n'épouse pas d'Enneris... On n'épouse ni Barnett ni... »

Elle lui mit la main sur la bouche. Elle ne voulait pas entendre ce nom d'Arsène Lupin. Celui de Barnett aussi la gênait et peut-être même celui de d'Enneris. Pour elle, il s'appelait Jean, sans plus.

Elle articula :

« On n'épouse pas Arlette Mazolle.

– Si, si ! Tu es la créature la plus adorable, et je n’ai pas le droit de perdre ta vie.

– Vous ne perdrez pas ma vie, Jean. Ce qu’il adviendra de moi un jour ou l’autre, cela n’a pas d’importance. Non. Ne parlons pas de l’avenir. Ne regardons pas au-delà d’un certain temps... et d’un certain cercle que nous pouvons tracer autour de nous... et de notre amitié.

– De notre amour, veux-tu dire. »

Elle insista.

« Ne parlons pas non plus de notre amour.

– Alors de quoi devons-nous parler ? dit-il avec un sourire anxieux, car les moindres mots d’Arlette le torturaient et le ravissaient. De quoi parlerons-nous ? Et que veux-tu de moi ? »

Elle chuchota :

« Ceci d’abord, Jean : ne me tutoyez plus.

– Drôle d’idée !

– Oui... le tutoiement, c’est de l’intimité... et je voudrais...

– Tu voudrais que nous nous éloignions l’un de l’autre, Arlette ? dit Jean, le cœur serré.

– Au contraire. Il faut nous rapprocher, Jean... mais comme des amis qui ne se tutoient pas, qui n’ont pas le droit, et qui n’auront jamais le droit de se tutoyer. »

Il soupira :

« Comme vous me demandez des choses difficiles N’es-tu plus... n’êtes-vous plus ma petite Arlette ? Enfin, j’essaierai. Et que voulez-vous encore, Arlette ?

– Une chose bien indiscreète.

– Parlez.

– Quelques semaines de votre existence, Jean... deux mois... trois mois de grand air et de liberté... Est-ce impossible, cela ?... deux amis qui voyagent ensemble dans de beaux pays ? Quand mes vacances seraient finies, je retournerais au travail. Mais j’ai besoin de ces vacances... et de ce bonheur...

– Ma petite Arlette...

– Vous ne riez pas, Jean ? J’avais peur... C’est si cousette, si petite main, ce que je vous demande ! N’est-ce pas ? Vous n’allez pas perdre votre

temps à filer la parfaite amitié avec moi, au clair de la lune, et devant des couchers de soleil ? »

D'Enneris avait pâli. Il contemplait les lèvres humides de la jeune fille, ses joues roses, ses épaules rondes, sa taille souple. Devait-il renoncer à la douceur d'espérer ? Au fond des yeux clairs d'Arlette, il voyait ce beau rêve d'une pure amitié, si peu réalisable entre deux amoureux. Mais il sentait aussi qu'elle ne voulait pas trop réfléchir, ni trop savoir à quoi elle s'engageait. Et elle demeurait si sincère et si ingénue en sa demande, que, lui non plus, il ne chercha pas à soulever les voiles mystérieux de cet avenir si prochain.

« À quoi pensez-vous, Jean ? dit-elle.

– À deux choses. D'abord à ces diamants. Cela vous déplaît que je les garde ?

– Beaucoup.

– Je les enverrai à Béchoux, de sorte qu'il aura le bénéfice de la découverte. Je lui dois bien cette compensation. »

Elle le remercia et reprit :

« L'autre chose qui vous préoccupe, Jean ? »

Il prononça gravement :

« C'est un problème redoutable. Arlette.

– Lequel ? Me voilà bouleversée. Un obstacle ?

– Non, pas précisément. Mais une difficulté à résoudre...

– À propos de quoi ?

– À propos de notre voyage.

– Que dites-vous ? Ce voyage serait impossible ?

– Non. Mais...

– Oh ! Parlez, je vous en prie !

– Eh bien, voilà, Arlette. Comment s'habillera-t-on ? Moi, je me vois en chemise de flanelle, en salopette bleue et en chapeau de paille... Vous, Arlette, en robe de percale plissée accordéon. »

Elle fut secouée par un grand rire.

« Ah ! Tenez, Jean, voilà ce que j'aime en vous... votre gaieté ! Parfois, on vous observe, et l'on se dit : « Comme il est obscur et compliqué ! » Et vous faites peur. Et puis votre rire dissipe tout. Vous êtes là, tout entier, dans cette gaieté imprévue. »



S'inclinant vers elle, il lui baisa le bout des doigts, respectueusement, et dit :

« Vous savez, petite amie Arlette, que le voyage est commencé. »

Elle fut stupéfaite de voir en effet que les arbres du fleuve glissaient à leur côté. Sans qu'elle s'en aperçût, Jean avait détaché l'amarre et la barque s'en allait à la dérive.

« Oh ! dit-elle, où allons-nous ?

– Très loin. Plus loin encore.

– Mais ce n'est pas possible ! Que dira-t-on si l'on ne me voit pas rentrer ? Et Régine ? Et cette barque qui ne vous appartient pas ?...

– Ne vous souciez de rien. Laissez-vous vivre. C'est Régine elle-même qui m'a indiqué votre retraite. J'ai acheté la barque, le chapeau cloche et la blouse, et tout s'arrangera. Puisque vous voulez des vacances, pourquoi tarder ? »

Elle ne dit plus rien. Elle se renversa, les yeux au ciel. Il saisit les rames. Une heure plus tard, ils abordaient une péniche où ils furent reçus par une dame âgée que Jean présenta.

« Victoire, ma vieille nourrice. »

La péniche était aménagée, à l'intérieur, en deux logements séparés, d'aspect clair et charmant.

« Vous êtes chez vous, de ce côté, Arlette. »

Ils se réunirent pour dîner. Puis Jean donna l'ordre de lever l'ancre. Le bruit du moteur gronda sourdement. On s'en allait par les rivières et les canaux, vers les vieilles villes et vers les beaux paysages de France.

Très tard, dans la nuit, Arlette demeura seule, étendue sur le pont. Elle confiait aux étoiles et à la lune qui se levait des pensées douces et des rêves tout remplis d'une joie grave et sereine...

# La Barre-y-va (1930)

## [Table des matières](#)

### **Contenu**

[1 Visite nocturne](#)

[2 Les explications de Théodore Béchoux](#)

[3 L'assassinat](#)

[4 Attaques](#)

[5 Les trois « chaules »](#)

[6 La mère Vauchel](#)

[7 Le clerc de notaire](#)

[8 Le testament](#)

[9 Deux des coupables](#)

[10 L'homme au grand chapeau](#)

[11 Pris au piège](#)

[12 La revanche](#)

[13 Le réquisitoire](#)

[14 De l'or](#)

[15 Les richesses du proconsul](#)

[16 Épilogue: Laquelle des deux ?](#)

# 1

## *Visite nocturne*

### [Table des matières](#)

Après une soirée au théâtre, Raoul d'Avenac rentra chez lui, s'arrêta un instant devant la glace de son vestibule, et contempla, non sans quelque plaisir, sa taille bien prise dans un habit du bon faiseur, l'élégance de sa silhouette, la carrure de ses épaules, la puissance de son thorax qui bombait sous le plastron.

Le vestibule, par ses dimensions restreintes et son aménagement, annonçait une de ces garçonnières confortables, meublées avec luxe, où ne peut demeurer qu'un homme de goût, ayant l'habitude et les moyens de satisfaire ses fantaisies les plus coûteuses. Raoul se réjouissait comme tous les soirs, de fumer une cigarette dans son cabinet de travail et de se laisser choir au creux d'un vaste fauteuil de cuir pour y goûter un de ces repos qu'il appelait l'apéritif du sommeil. Son cerveau s'y délivrait alors de toute pensée gênante et s'assoupissait au gré d'une vague rêverie où glissaient les souvenirs de la journée défunte et les projets confus du lendemain.

Sur le point d'ouvrir, il hésita. Seulement alors, et tout à coup, il se rendit compte que ce n'était pas lui qui venait d'allumer le vestibule, mais que, à son arrivée, les trois ampoules du lustre répandaient déjà leur triple lumière.

« Bizarre, se dit-il. Personne pourtant n'a pu venir ici depuis mon départ, puisque les domestiques avaient congé. Dois-je admettre que je n'ai pas éteint derrière moi lorsque je suis sorti tantôt ? »

D'Avenac était un homme à qui rien n'échappait, mais qui ne perdait pas son temps à chercher la solution de ces menus problèmes que le hasard nous pose, et que les circonstances se chargent presque toujours de nous expliquer le plus naturellement du monde.

« Nous fabriquons nous-mêmes nos mystères, disait-il. La vie est beaucoup moins compliquée que l'on ne croit, et elle dénoue elle-même ce qui nous paraît enchevêtré. »

Et, de fait, lorsqu'il eut franchi la porte qui se trouvait en face de lui, il ne fut pas surpris outre mesure d'apercevoir au fond de la pièce, debout, appuyée contre un guéridon, une jeune femme.

« Seigneur Dieu ! s'écria-t-il, voici une gracieuse vision. »

Comme dans le vestibule, la gracieuse vision avait allumé toutes les ampoules, préférant sans doute la pleine clarté. Et il put admirer, à son aise, un joli visage encadré de boucles blondes, un corps mince, bien proportionné, assez grand, et qu'habillait une robe de coupe un peu démodée. Son regard était inquiet, sa figure contractée par l'émotion.

Raoul d'Avenac ne manquait pas de prétentions, les femmes l'ayant toujours comblé de leurs faveurs. Il crut donc à quelque bonne fortune et accepta l'aventure comme il en avait accepté tant d'autres sans les avoir sollicitées.

« Je ne vous connais pas, madame n'est-ce pas ? dit-il en souriant. Je ne vous ai jamais vue ? »

Elle fit un geste qui signifiait que, en effet, il ne se trompait point. Il reprit :

« Comment diable avez-vous pu pénétrer ici ? »

Elle montra une clef et il s'exclama :

« En vérité vous avez une clef de mon appartement ! Cela devient tout à fait amusant. »

Il était de plus en plus persuadé qu'il avait séduit à son insu la belle visiteuse et qu'elle venait à lui, comme une proie facile, avide de sensations rares et toute prête à se laisser conquérir.

Il avança donc vers elle, avec son assurance coutumière en pareil cas, résolu à ne point laisser échapper une occasion qui se présentait sous une forme aussi charmante. Mais contre toute attente, la jeune femme eut un recul et raidit ses bras d'un air effrayé :

« N'approchez pas ! Je vous défends d'approcher... Vous n'avez pas le droit... »

Sa physionomie prenait une expression d'épouvante qui le déconcerta. Et puis, presque en même temps, elle se mit à rire et à pleurer, avec des mouvements convulsifs et une telle agitation qu'il lui dit doucement :

« Calmez-vous, je vous en prie... Je ne vous ferai aucun mal. Vous n'êtes pas venue ici pour me cambrioler, n'est-ce pas ? Ni pour m'abattre

d'un coup de revolver ? Alors pourquoi vous ferais-je du mal ? Voyons, répondez... Que voulez-vous de moi ? »

Essayant de se dominer, elle murmura :

« Vous demander secours.

– Mais ce n'est pas mon métier de secourir.

– Il paraît que si... et que tout ce que vous tentez, vous le réussissez.

– Bigre ! C'est un privilège agréable que vous m'octroyez. Et si je tente de vous prendre dans mes bras, est-ce que je réussirai ? Pensez donc, une dame, à une heure du matin, chez un monsieur... jolie comme vous êtes... séduisante... Avouez que, sans être fat, je puis m'imaginer... »

Il s'approcha de nouveau sans qu'elle protestât, lui prit la main et la serra entre les siennes. Puis il lui caressa le poignet et l'avant-bras qui était dénudé, et il eut l'impression soudaine que, s'il l'attirait contre lui, elle ne le repousserait peut-être point, tellement elle était affaiblie par l'émotion.

Un peu grisé, il le tenta, très discrètement, après avoir passé sa main derrière la taille de la jeune femme. Mais, à ce moment, l'ayant observée, il vit des yeux si effarés et un si pauvre visage, plein de détresse et de prière, qu'il interrompit son geste et prononça :

« Je vous demande pardon, madame. »

Elle dit, à voix basse :

« Non, pas madame... mademoiselle... »

Et elle continua tout de suite :

« Oui, je sais, une pareille démarche à cette heure !... il est naturel que vous vous soyez mépris.

– Oh ! Absolument mépris, dit-il en plaisantant. À partir de minuit, mes idées changent du tout au tout sur les femmes, et j'en arrive à imaginer des choses absurdes, et à me conduire sans aucune délicatesse... Encore une fois, pardonnez-moi. J'ai mal agi. C'est fini ? Vous ne m'en voulez plus ?

– Non », dit-elle.

Il soupira :

« Dieu, que vous êtes délicieuse, et comme c'est dommage que vous soyez venue pour une raison qui n'est pas celle que je croyais ! Ainsi vous venez me voir comme tant de personnes venaient consulter Sherlock Holmes dans son home de Baker Street ? Alors, mademoiselle, parlez et donnez-moi toutes les explications nécessaires. Mon dévouement vous est acquis. Je vous écoute. »

Il la fit asseoir. Si rassurée qu'elle fût par la bonne humeur et la gentillesse respectueuse de Raoul, elle demeurait très pâle. Ses lèvres, d'un dessin gracieux, fraîches comme des lèvres d'enfant, se crispaient par moments. Mais il y avait de la confiance dans ses yeux.

« Excusez-moi dit-elle, d'une voix altérée, je n'ai peut-être pas, toute ma raison... Cependant je sais bien ce qu'il en est, et qu'il y a des choses... des choses incompréhensibles... et d'autres qui vont venir, et qui me font peur... oui, qui me font peur d'avance, sans que je sache pourquoi... car enfin rien ne prouve qu'elles se produiront. Mon Dieu ! Mon Dieu... comme c'est effrayant... et comme je souffre !... »

Elle passa la main sur son front avec un geste de lassitude, comme si elle voulait chasser des idées qui l'exténuaient. Raoul eut vraiment pitié de son désarroi, et se mit à rire pour la tranquilliser.

« Ce que vous paraissez nerveuse ! Il ne faut pas. Cela n'avance à rien. Allons, du courage, mademoiselle, il n'y a plus rien à craindre, même de ma part, du moment qu'on me demande secours. Vous venez de province, n'est-ce pas ?

– Oui. Je suis partie de chez moi ce matin, et je suis arrivée à la fin de l'après-midi. Tout de suite, j'ai pris une auto qui m'a conduite ici. La concierge, qui croyait que vous étiez là, m'a indiqué votre appartement. J'ai sonné. Personne.

– En effet, les domestiques avaient congé et, moi, j'ai dîné au restaurant.

– Alors, dit-elle, je me suis servie de cette clef...

– Que vous teniez de qui ?

– De personne. Je l'avais dérobée à quelqu'un.

– Ce quelqu'un ?

– Je vous expliquerai.

– Sans trop tarder, dit-il... J'ai tellement hâte de savoir ! Mais, une seconde... Je suis sûr, mademoiselle, que vous n'avez pas mangé depuis ce matin, et que vous devez mourir de faim !

– Non, j'ai trouvé du chocolat sur cette table.

– Parfait ! Mais il y a autre chose que du chocolat. Je vais vous servir, et nous causerons après, vous voulez bien ? Mais, en vérité, que vous avez l'air jeune... une enfant ! Comment ai-je pu vous prendre pour une dame !

»

Il riait et tâchait de la faire rire, tout en ouvrant une armoire d'où il tirait des biscuits et du vin sucré.

« Comment vous appelez-vous ? Car enfin il faut bien que je sache...

– Tout à l'heure... je vous dirai tout.

– Parfait. Du reste je n'ai pas besoin de connaître votre nom pour vous servir. Des confitures, peut-être ?... ou du miel ?... Oui, vos jolies lèvres doivent aimer le miel, et j'en ai d'excellent dans l'office. J'y cours... »

Il allait quitter l'appartement, lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

« Bizarre murmura-t-il. À cette heure... Vous permettez, mademoiselle ? »

Il décrocha et, changeant légèrement son intonation, prononça :

« Allô... allô... »

Une voix lointaine lui dit :

« C'est toi ?

– C'est moi... affirma-t-il.

– Quelle veine ! reprit la voix. Depuis le temps que je t'appelle !

– Toutes mes excuses, cher ami, j'étais au théâtre.

– Et te voilà revenu ?...

– J'en ai l'impression.

– Je suis bien content.

– Et moi donc ! dit Raoul. Mais pourrais-tu me donner un renseignement, mon vieux, un tout petit renseignement ?

– Dépêche-toi.

– Qui donc es-tu ?

– Comment ! Tu ne me remets pas ?

– J'avoue, vieux copain, que jusqu'ici...

– Béchoux... Théodore Béchoux... »

Raoul d'Avenac réprima un mouvement et déclara :

« Connais pas. »

La voix protesta :

« Mais si !... Béchoux, le policier... Béchoux, le brigadier de la Sûreté...

– Oh ! Je te connais de réputation, mais je n'ai jamais eu le plaisir...

– Tu blagues, voyons ! Nous avons fait assez de campagnes ensemble ! *La partie de baccarat ? L'homme aux dents d'or ? Les douze Africaines ?...* autant de triomphes... remportés en commun...

– Tu dois te tromper. Avec qui donc crois-tu avoir l'honneur de communiquer ?

– Avec toi, parbleu !

– Qui, moi ?

– Le vicomte Raoul d'Avenac.

– C'est en effet mon nom. Mais je t'assure que Raoul d'Avenac ne te connaît pas.

– Peut-être, mais Raoul d'Avenac me connaissait quand il portait d'autres noms.

– Bigre ! Précise.

– Eh bien, Jim Barnett, par exemple, le Barnett de *l'Agence Barnett et Cie*. Et puis Jean D'Enneris, le d'Enneris de *La Demeure mystérieuse*. Et puis dois-je citer ton véritable nom ?

– Vas-y. Je n'en rougis pas. Au contraire.

– Arsène Lupin.

– À la bonne heure ! Nous sommes d'accord, et la situation est nette. C'est, en effet, sous cette appellation que je suis le plus honorablement connu. Et alors, mon vieil ami, qu'est-ce que tu veux ?

– Ton assistance, et tout de suite.

– Mon assistance ? Toi aussi ?

– Que veux-tu dire ?

– Rien. Je suis à ta disposition. Où es-tu ?

– Au Havre.

– Pour quoi faire ? Tu spécules sur les cotons ?

– Non, je suis venu pour te téléphoner.

– Ça c'est gentil. Tu as quitté Paris pour me téléphoner du Havre ? »

Ce nom de ville, que Raoul prononça devant la jeune fille, parut la troubler, et elle chuchota :

« Le Havre... On vous téléphone du Havre ? C'est étrange, et qui vous téléphone ? Laissez-moi écouter. »

Un peu contre le gré de Raoul, elle saisit l'autre récepteur, et, de même que lui, elle entendit la voix de Béchoux qui disait :

« Ce n'est pas pour ce motif. J'étais dans la région. Comme il n'y avait pas de téléphone de nuit, j'ai mobilisé une auto qui m'a conduit au Havre. Et maintenant je retourne chez moi.

– C'est-à-dire ? interrogea d'Avenac.



– Connais-tu Radicatel ?  
– Parbleu ! Un banc de sable au milieu de la Seine, pas très loin de l'embouchure.  
– Oui, entre Lillebonne et Tancarville, et à trente kilomètres du Havre.  
– Tu penses si je connais ça ! L'estuaire de la Seine ! Le pays de Caux ! Toute ma vie est là, c'est-à-dire toute l'histoire contemporaine. Ainsi tu couches sur un banc ?  
– Qu'est-ce que tu chantes ?  
– Je veux dire que tu habites sur un banc de sable !  
– En face du banc, il y a un petit village charmant, d'où il tire son nom de Radicatel, et là j'ai loué pour plusieurs mois, afin de m'y reposer, une chaumière...  
– Avec un cœur ?  
– Non, mais avec une chambre d'ami que je te réserve.  
– Pourquoi cette délicate attention ?  
– Une affaire curieuse, compliquée, que j'aimerais débrouiller avec toi...

– Parce que tu ne peux pas la débrouiller tout seul, hein, mon gros ? »  
Raoul observait la jeune fille dont le trouble croissant commençait à le tourmenter. Il essaya de lui reprendre le récepteur. Mais elle s'y cramponna, et Béchoux insistait :

« C'est urgent. Entre autres événements, une jeune fille a disparu aujourd'hui...

– C'est un événement quotidien. Et il n'y a pas de quoi s'alarmer.  
– Non, mais certains détails sont inquiétants, et puis...  
– Et puis, quoi ? s'écria Raoul, impatienté.  
– Eh bien, tantôt, à deux heures, il y a eu un crime. Le beau-frère de cette jeune fille, qui la cherchait dans le parc, le long d'une rivière, a été tué d'un coup de revolver. Alors comme tu as un rapide à huit heures du matin, et... »

À cette évocation d'un crime, la jeune fille s'était dressée. Le récepteur s'échappa de sa main. Elle voulut parler, poussa un soupir, vacilla sur elle-même, et tomba sur le bras d'un canapé.

Raoul d'Avenac avait pris juste le temps de crier à Béchoux d'un ton furieux :

« Tu n'es qu'un imbécile ! Tu as une façon d'annoncer les choses ! Alors, quoi ! Tu ne devines rien, idiot ? »

Il raccrocha vivement l'appareil, étendit la jeune fille sur le canapé et la contraignit à respirer un flacon de sels.

« Eh bien, qu'y a-t-il, mademoiselle ? Les paroles de Béchoux n'ont aucune importance, puisque c'est de vous qu'il parle et de votre disparition ! En outre, vous le connaissez, et vous savez bien que ce n'est pas un esprit de tout premier plan. Je vous en supplie, remettez-vous, et tâchons d'éclaircir la situation. »

Mais Raoul ne tarda pas à voir qu'aucun effort ne pouvait éclaircir la situation en ce moment, et que la jeune fille, déjà très frappée par des événements qu'il ignorait, ne reprendrait pas son équilibre après l'annonce imprévue et maladroite de ce crime. Il fallait patienter jusqu'à ce que l'heure d'agir fût venue.

Il réfléchit quelques secondes et, résolument, prit son parti. Ayant arrangé vivement sa tête devant une glace, à l'aide de quelques mixtures qui changeaient plutôt son expression que son visage, il passa dans la pièce voisine, changea de vêtements, saisit dans un placard une valise toujours prête, sortit, et courut jusqu'à son garage.

Raoul revenait aussitôt avec son auto et remontait chez lui. La jeune fille, bien que réveillée, demeurait inerte, incapable de faire un mouvement. Sans opposer la moindre résistance, elle se laissa porter jusqu'à la voiture où il l'étendit aussi bien que possible.

Se penchant à son oreille, il chuchota :

« D'après la communication de Béchoux, vous demeurez aussi à Radicatel, n'est-ce pas ?

– Oui, à Radicatel.

– Nous y allons. »

Elle eut un geste d'effroi, et il la sentit qui tremblait des pieds à la tête. Mais il dit des mots d'apaisement, tout bas, d'une voix qui la berçait et qui la fit pleurer sans qu'elle pensât davantage à protester...

Trois heures suffirent à Raoul pour franchir les quelque quarante-cinq lieues qui séparent la capitale du village normand de Radicatel. Pas un mot ne fut échangé entre eux. La jeune fille, du reste, finit par s'endormir et, lorsque sa tête s'inclinait sur l'épaule de Raoul, il la redressait avec

douceur. Elle avait un front brûlant. Ses lèvres balbutiaient des mots qu'il n'entendait point.

Le jour commençait à poindre quand il déboucha en face d'une charmante petite église accroupie dans de la verdure naissante, au bas d'une étroite vallée qui monte sur les falaises cauchoises, et près d'une mince rivière sinueuse qui va se jeter dans la Seine. Derrière lui, par-delà les vastes prairies, et sur le large fleuve qui tourne autour de Quillebeuf, des nuages fins et longs, d'un rose de plus en plus rouge, annonçaient la proche ascension du soleil.

Dans le village encore assoupi, personne. Aucun bruit.

« Votre maison n'est pas loin d'ici ? dit-il.

– Tout près... là... en face... »

Une magnifique allée à quatre rangées de vieux chênes suivait la rivière et conduisait à un petit manoir que l'on apercevait à travers les barreaux d'une grille. La rivière obliquait à cet endroit, passait sous un terre-plein, remplissait des douves garnies de pointes de fer, puis tournait encore et pénétrait dans un domaine qu'encerclait un haut mur de pierre à contreforts de briques.

La jeune fille eut alors une nouvelle crise d'appréhension, et Raoul devina qu'elle eût souhaité de s'enfuir plutôt que de retourner dans des lieux où elle avait dû souffrir. Pourtant, elle se domina.

« Il ne faut pas que l'on me voie rentrer, dit-elle. Il y a tout près une porte basse dont j'ai aussi la clef sans que personne le sache.

– Vous pouvez marcher ? lui dit Raoul.

– Oui... un moment...

– La matinée est déjà tiède. Vous n'aurez pas froid, n'est-ce pas ?

– Non. »

Un sentier se détachait à droite du terre-plein, enjambant l'extrémité des douves, filant entre le mur et des vergers. Raoul soutenait la jeune fille par le bras. Elle semblait épuisée.

Devant la porte il lui dit :

« J'ai jugé inutile de vous fatiguer par mes questions. Béchoux me renseignera et, d'ailleurs, nous nous reverrons. Un simple mot. C'est de lui que vous tenez la clef de mon appartement ?

– Oui et non, Il m'avait parlé de vous souvent, et je savais que votre clef se trouvait sous la pendule de sa chambre. Il y a quelques jours, je l'ai prise

à son insu.

– Donnez-la-moi, voulez-vous ? Je l’y remettrai, et il ne saura rien. Il ne faut pas qu’il sache non plus, ni personne, d’ailleurs, que vous êtes venue à Paris et que je vous ai ramenée, ni même que nous nous connaissons.

– Personne ne le saura.

– Un mot encore. Les événements viennent de nous réunir d’une façon imprévue, et sans que nous sachions qui nous sommes l’un et l’autre. Abandonnez-vous à mes conseils, et n’agissez jamais en dehors de moi. C’est convenu ?

– Oui.

– En ce cas, signez ce papier. »

Raoul prit une feuille blanche dans son portefeuille et écrivit avec son stylo :

« Je donne tous pouvoirs à M. Raoul d’Avenac pour rechercher la vérité et prendre les décisions conformes à mes intérêts. »

Elle signa.

« Bien, dit Raoul. Vous êtes sauvée. »

Il regarda la signature.

« Catherine... vous vous appelez Catherine... Je suis ravi. C’est un nom que j’adore. À tantôt. Reposez-vous. »

Elle rentra.

Il entendit, de l’autre côté du mur, le bruit étouffé de ses pas. Puis ce fut le silence. Le jour croissait. Elle lui avait désigné le toit de la chaumière que Béchoux avait louée. Raoul revint donc, suivit de nouveau l’avenue, sortit du village, et remisa son auto sous un hangar. Près de là, dans une petite cour plantée d’arbres fruitiers et ceinte d’une haie d’épines, il y avait une vieille bâtisse à colombages, avec des pavés sur le devant et un banc tout luisant d’usure.

Sous le chaume relevé du toit, une fenêtre était entrouverte. Raoul escalada la façade, et, sans réveiller la personne qui dormait dans le lit, après avoir glissé la clef sous la pendule, visita la chambre et fouilla les placards. Persuadé qu’aucun piège ne lui était tendu, supposition qui n’aurait rien eu d’impossible, il redescendit.

La porte de la chaumière n’était pas close. Une grande pièce occupait le rez-de-chaussée, à la fois cuisine et salle, et se terminait par une alcôve.

Ayant défait sa valise et plié ses vêtements sur une chaise, il épingla une feuille de papier où il avait inscrit ces mots : *Prière de ne pas me réveiller*. Il enfila un pyjama luxueux. Une grande horloge à balancier sonnait cinq heures.

« Dans trois minutes je dors, se dit-il. Juste le temps de me poser, sans essayer de la résoudre, cette question : vers quelle aventure nouvelle et passionnante la destinée me mène-t-elle ? »

À ce moment la destinée avait, pour lui, des cheveux blonds, des yeux éperdus et une bouche enfantine.

## 2

### *Les explications de Théodore Béchoux*

#### Table des matières

Raoul d'Avenac bondit hors de son lit et empoigna Béchoux à la gorge en proférant :

« J'avais ordonné qu'on me laissât tranquille, et tu as le culot de me réveiller ! »

Béchoux protesta :

« Mais non, mais non... Je te regardais dormir, et je ne te reconnaissais pas. Tu es plus brun... d'un rouge foncé. Tu as l'air d'un type du Midi.

– Depuis quelques jours, en effet. Quand on est de vieille noblesse périgourdine, on se doit d'avoir un teint de vieille brique. »

Ils se prirent les mains affectueusement, charmés de se revoir. Ils avaient fait de si beaux coups ensemble ! Que de formidables aventures !

« Hein, souviens-toi, disait Raoul d'Avenac, souviens-toi du temps où je m'appelais Jim Barnett et où je dirigeais une agence de renseignements ! Souviens-toi du jour où je t'ai barboté tout ton paquet de titres au porteur !... Souviens-toi de mon voyage de noces avec ta femme ! À propos ! Comment va-t-elle ? Vous êtes toujours divorcés ?

– Toujours.

– Ah ! La belle époque !

– La belle époque ! approuvait Béchoux, attendri. Et l'histoire de la Demeure Mystérieuse, tu t'en souviens ?

– Si je m'en souviens ! L'histoire des diamants escamotés sous ton nez !...

– Il n'y a pas deux ans de cela, reprenait Béchoux, la voix larmoyante.

– Mais comment m'as-tu retrouvé ? Comment as-tu su que j'étais Raoul d'Avenac ?

– Le hasard... dit Béchoux... une dénonciation d'un de tes complices, qui est parvenue à la Préfecture, et que j'ai interceptée. »

D'Avenac l'embrassa dans un élan spontané.

« Tu es un frère, Théodore Béchoux ! Et je te permets de m'appeler Raoul... Oui, un frère. Je te revaudrai ça. Tiens, je n'attendrai pas une seconde de plus pour te rendre les trois mille francs qui se trouvaient dans la poche secrète de ton portefeuille. »

Ce fut le tour de Béchoux de saisir son ami à la gorge. Il était hors de lui.

« Voleur ! Escroc ! Tu es monté dans ma chambre, cette nuit ! Tu as vidé mon portefeuille ! Mais tu es donc indécrottable ? »

Raoul riait comme un fou.

« Que veux-tu, vieille branche ? On ne dort pas la fenêtre ouverte... j'ai voulu te faire voir le danger... J'ai pris ça sous ton oreiller... Avoue que c'est drôle ! »

Béchoux l'avoua, gagné tout à coup par la gaieté de Raoul, et, comme Raoul, il se mit à rire, avec colère tout d'abord, puis naturellement et sans arrière-pensée :

« Sacré Lupin ! Tu seras toujours le même ! Pas sérieux pour deux sous ! Tu n'as pas honte, à ton âge ?

– Dénonce-moi.

– Pas possible, dit Béchoux en soupirant. Tu t'échapperais encore. On ne peut vraiment rien contre toi... Et puis, ce serait dégoûtant de ma part. Tu m'as rendu trop de services.

– Et je t'en rendrai encore. Tu vois, il a suffi de ton appel pour que je vienne reposer dans ton lit et boulotter ton petit déjeuner. »

De fait, une voisine qui faisait le ménage de Béchoux venait d'apporter du café, du pain et du beurre, et Raoul se faisait de confortables tartines et vidait la tasse. Ensuite, il se rasa, se lava dehors à même un baquet d'eau froide, et, restauré, ragaillardi, lança dans l'estomac de Béchoux un vigoureux coup de poing.

« Vas-y de ton discours, Théodore. Sois bref et méticuleux, éloquent et sec, tumultueux et méthodique. N'oublie pas un seul détail et n'en donne pas un de trop... Mais d'abord que je te regarde !... »

Il le saisit aux épaules et l'examina :

« Toujours le même... Tu n'as pas changé... Des bras trop longs... Une figure à la fois bonasse et revêche, l'air prétentieux et dégoûté... une élégance de garçon de café... Vrai, tu as de l'allure. Et maintenant, jaspine. Je ne t'interromprai pas une fois. »

Béchoux réfléchit et commença :

« La demeure voisine...

– Un mot, dit Raoul. À quel titre es-tu mêlé à cette affaire ? Comme brigadier de la Sûreté ?

– Non. Comme familier de la maison depuis deux mois, c'est-à-dire depuis le mois d'avril où je suis venu à Radicatel en convalescence, après une double pneumonie qui a failli...

– Aucun intérêt. Continue. Je ne t'interroge plus.

– Je disais donc que le domaine de la Barre-y-va...

– Drôle de nom ! s'écria d'Avenac. Le même nom que celui de cette petite chapelle juchée sur la côte, près de Caudebec, et où va la barre, c'est-à-dire le flot, le mascaret qui remonte la Seine deux fois par jour et surtout à l'équinoxe. La barre y va, ou plutôt elle monte jusqu'à cet endroit, malgré la hauteur. C'est bien ça, hein ?

– Oui. Mais ici ce n'est pas à proprement parler la Seine qui remonte jusqu'au village, c'est la rivière que tu as peut être remarquée, l'Aurelle, laquelle va se jeter dans la Seine, et laquelle rebrousse chemin et déborde aux heures de marée, avec plus ou moins de violence.

– Dieu, que tu es long ! dit Raoul en bâillant.

– Donc hier, sur le coup de midi, on vint me chercher du manoir...

– Quel manoir ?

– Celui de la Barre-y-va.

– Ah ! Il y a un manoir ?

– Évidemment. Un petit château où habitent deux sœurs.

– De quelle congrégation ?

– Hein ?

– Évidemment. Tu parles de sœurs. Est-ce des Petites sœurs des pauvres ? Des Visitandines ? Explique-toi.

– Zut ! Impossible de rien expliquer...

– Eh bien, veux-tu que je te la raconte, ton histoire, moi ? Tu m'arrêteras si je me trompe. Mais je ne me trompe jamais. C'est un principe. Écoute. Le manoir de la Barre-y-va, qui faisait partie, autrefois, de la seigneurie de Basmès, a été acheté, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, par un armateur du Havre. Son fils, Michel Montessieux, y fut élevé, s'y maria, y perdit coup sur coup sa femme et sa fille, et resta seul avec deux petites-



filles, Bertrande et Catherine, les sœurs actuelles. Désespéré, il s'installa à Paris, mais continua cependant de venir deux fois par an : durant un mois, aux environs de Pâques, et un mois à l'occasion de la chasse. L'aînée de ses petites filles, Bertrande, épousa de bonne heure un M. Guercin, industriel à Paris, ayant de grosses affaires en Amérique. Nous sommes d'accord ?

– D'accord.

– La petite Catherine vivait donc avec Michel Montessieux et un domestique encore jeune, Arnold, très dévoué à son maître, M. Arnold comme on l'appelait. Elle s'éleva et s'instruisit tant bien que mal, libre de toute entrave, un peu fantasque, exubérante et rêveuse, passionnée d'exercice et de lecture, ne se plaisant qu'à la Barre-y-va, se jetant à la nage dans l'eau glacée de l'Aurelle, pour se sécher dans l'herbe, les jambes en l'air, contre un vieux pommier. Son grand-père l'aimait beaucoup, mais, bizarre, taciturne, ne s'occupait que de sciences occultes, de chimie, et même d'alchimie, disait-on. Tu me suis bien ?

– Parbleu !

– Or, il y a vingt mois, à la fin de septembre, le soir du jour où ils avaient quitté la Normandie après leur séjour ordinaire, le grand-père Montessieux mourut subitement dans son appartement de Paris. L'aînée, Bertrande, se trouvait à Bordeaux avec son mari. Elle revint précipitamment, et les deux sœurs vécurent ensemble. Le grand-père avait laissé moins de fortune qu'on ne croyait, et aucun testament. Quant au domaine de la Barre-y-va, on l'abandonna. Les grilles et les portails du manoir étaient fermés à clef. Personne n'y pénétra plus.

– Personne, dit Béchoux.

– C'est cette année seulement que les deux sœurs résolurent d'y passer l'été. M. Guercin, le mari de Bertrande, revenu en France, puis reparti, puis revenu, devait les rejoindre. Elles emmenèrent M. Arnold et une femme de chambre-cuisinière, qui était au service de Bertrande depuis plusieurs années. Au village, elles engagèrent provisoirement deux fillettes du pays, et tout le monde se mit à travailler, pour mettre le manoir en ordre et nettoyer le jardin, qui était devenu un véritable Paradou. Voilà, mon vieux. Nous sommes toujours d'accord ? »

Béchoux avait écouté Raoul d'un air stupide. Il reconnaissait la substance même des renseignements recueillis par lui à ce propos, et résumés par lui sur un cahier qu'il avait glissé dans un placard de sa

chambre, parmi des liasses de vieux dossiers. Au cours de sa visite nocturne, Raoul d'Avenac avait donc eu le temps de découvrir et de lire ces pages ?

« Nous sommes d'accord, bredouilla Béchoux, qui n'eut pas la force de protester.

– En ce cas, achève, dit Raoul. Ton cahier secret ne souffle pas un mot de la journée d'hier... Disparition de Catherine Montessieux... Assassinat de je ne sais pas qui. Achève, mon vieux.

– Eh bien, voilà, dit Béchoux, qui avait du mal à se reprendre. Voilà... Tous ces événements tragiques se sont déroulés en quelques heures, hier... Mais il faut d'abord que tu saches que le sieur Guercin, le mari de Bertrande, était revenu la veille. Un type de bon vivant que ce Guercin, un homme d'affaires, bien d'aplomb, solide, éclatant de santé... La soirée, à laquelle j'assistais, avait été fort gaie, et Catherine elle-même, malgré son humeur noire et certains incidents, plus ou moins graves, qui l'ont bouleversée depuis quelque temps, Catherine elle-même avait ri de bon cœur. Je rentrai me coucher vers dix heures et demie. La nuit, rien. Aucun bruit suspect. C'est le matin seulement, sur le coup de midi, que Charlotte, la camériste de Bertrande Guercin, se précipita chez moi, en criant :

– Mademoiselle a disparu... elle a dû se noyer dans la rivière... »

Raoul d'Avenac interrompit Béchoux :

« Supposition peu vraisemblable, Théodore. Tu m'as parlé d'elle comme d'une nageuse accomplie.

– Sait-on jamais ?... une défaillance, quelque chose qui vous accroche... Toujours est-il que, en arrivant au manoir, je trouvai sa sœur affolée, son beau-frère et le domestique Arnold tout agités, et que l'on me montra au bout du parc, entre deux rochers où elle a l'habitude de descendre dans l'eau, son peignoir de bain.

– Cela ne prouve pas...

– Cela prouve tout de même quelque chose. Et puis, je te l'ai dit, depuis plusieurs semaines elle était absorbée, anxieuse... Et alors inévitablement l'idée nous est venue...

– Qu'elle se serait tuée ? demanda paisiblement Raoul.

– C'est du moins ce que redoute sa pauvre sœur.

– Elle aurait donc eu un motif pour se tuer ?

– Peut-être. Elle était fiancée, et son mariage... »

Raoul s'écria, avec émoi :

« Hein ! Quoi, fiancée... elle aime quelqu'un ?

– Oui, un jeune homme qu'elle a connu cet hiver à Paris, et c'est la raison pour laquelle les deux sœurs sont venues s'ensevelir au manoir. Le comte Pierre de Basmès habite avec sa mère le château de Basmès, dont dépendait jadis le Manoir, et qui est situé sur le plateau... Tiens, on l'aperçoit d'ici.

– Et il y a des obstacles au mariage ?

– La mère ne veut pas que son fils épouse une jeune fille qui n'a ni fortune ni titre. Hier matin une lettre de Pierre de Basmès fut apportée à Catherine. Dans cette lettre, que nous avons retrouvée par la suite, il annonçait son départ immédiat. Six mois de voyage que sa mère exigeait... Il s'en allait, désespéré, disait-il, et suppliait Catherine de ne pas l'oublier et d'attendre. Une heure après, c'est-à-dire à dix heures, Catherine s'éloignait. On ne l'a plus revue.

– Elle est peut-être sortie sans qu'on le sache.

– Impossible.

– Donc, tu crois au suicide ? »

Béchoux répondit nettement :

« Pour moi, non. Je crois au meurtre.

– Diable ! Et pourquoi ?

– Parce que, au cours des recherches que nous avons effectuées, nous avons eu la preuve matérielle, visible, qu'il y avait, qu'il a peut-être encore, dans le parc c'est-à-dire dans l'enclos qui bordent les murs, un bandit qui rôde et qui tue.

– Vous l'avez vu ?

– Non, mais il a agi une seconde fois.

– Il a tué ?

– Oui, il a tué. Comme je te l'ai téléphoné hier, il a tué. Hier, sous le coup de trois heures, sous mes yeux, M. Guercin longea la rivière et traversait le vieux pont vermoulu ...

– Halte !

– Comment, halte ? Mais je commence.

– Arrête-toi.

– Absurde ! C'est tout le drame que je vais te raconter, et un drame sur lequel nous avons une certitude, des faits. Si tu refuses de connaître ces

faits, comment veux-tu ? ...

– Je ne refuse pas de les connaître, mais je refuse d'en entendre deux fois le récit. Or, comme tu les exposeras tout à l'heure à ces messieurs du Parquet, lesquels ne sauraient tarder à venir, il est tout à fait inutile que tu t'épuises à me dire ce que tu diras sur place et avec commentaires.

– Cependant...

– Non, mon vieux, il émane de toi, quand tu racontes une histoire, un ennui incommensurable. Laisse-moi respirer.

– Alors ?

– Alors fais-moi visiter le parc. Et surtout pas un mot durant cette visite. Tu as un grand tort, vois-tu, Béchoux, tu es trop bavard. Prends exemple sur ton vieil ami Lupin, toujours si discret, réservé dans ses propos, et qui ne jacasse pas à tort et à travers, comme une pie. On ne réfléchit bien que quand on se tait et qu'on se trouve en face de ses pensées, sans être importuné par des considérations oiseuses d'un hurluberlu qui enfile les mots les uns aux autres comme des grains de chapelet. »

Béchoux songea bien que ce discours s'adressait à lui et qu'il était l'hurluberlu qui jacassait comme une pie. Cependant, comme ils s'en allaient bras dessus, bras dessous, en vieux camarades qu'unissent une solide amitié et une naturelle estime, il demanda la permission de poser une question dernière, une seule question.

« Pose.

– Tu répondras sérieusement ?

– Oui.

– Eh bien, en bloc, quel est ton avis sur ce double mystère.

– C'est qu'il n'est pas double.

– Mais si ! Il y en a deux. D'abord la disparition de Catherine, et, ensuite, l'assassinat de M. Guercin.

– C'est donc M. Guercin qui a été assassiné ?

– Oui.

– Eh bien, cela fait un mystère. Où est l'autre ?

– Je te le répète. La disparition de Catherine.

– Catherine n'a pas disparu.

– Où serait-elle ?

– Dans sa chambre, en train de dormir. »

Béchoux regarda de côté son vieil ami et soupira. Décidément ce garçon ne serait jamais sérieux.

À ce moment, comme ils approchaient des grilles, ils aperçurent une grande femme brune qui, ne pouvant sortir du domaine que gardait un gendarme, planté près de la grille, leur faisait signe de se hâter.

Béchoux s'inquiéta aussitôt.

« La femme de chambre de Bertrande Guercin, murmura-t-il. Exactement comme hier, quand elle est venue m'annoncer la disparition de Catherine. Qu'est-ce que ça peut bien être ? »

Et il s'élança, suivi de Raoul.

« Eh bien, Charlotte, qu'est-ce qu'il y a ? lui dit-il, en l'entraînant à part. Rien de nouveau, j'espère ? »

– Mlle Catherine, balbutia la bonne. C'est madame qui m'envoie vous prévenir.

– Parlez donc ! Un malheur, hein ?

– Au contraire. Mademoiselle est rentrée cette nuit.

– Elle est rentrée, cette nuit !

– Oui, madame priait au chevet de monsieur, quand elle a vu mademoiselle qui arrivait près d'elle en pleurant. Elle était à bout de forces. On a dû la coucher et la soigner.

– Et actuellement ?

– Mademoiselle est dans sa chambre et dort.

– Crebleu ! dit Béchoux, en regardant de nouveau Raoul. Crebleu !... crebleu de crebleu !... Elle est dans sa chambre, et elle dort ! Crebleu ! »

Raoul d'Avenac fit un geste qui signifiait :

« Que t'avais-je annoncé ? Quand donc admettras-tu, une fois pour toutes, que j'ai toujours raison ? »

« Crebleu de crebleu ! » répétait Béchoux, qui ne trouvait pas d'autre mot pour exprimer sa stupeur et son admiration.

### 3

## *L'assassinat*

### [Table des matières](#)

Le domaine de la Barre-y-va forme un rectangle, très allongé, d'environ cinq hectares, que divise inégalement la rivière de l'Aurelle. Celle-ci prend sa source en dehors des murs et traverse le parc en suivant toute sa longueur.

À droite, le terrain est assez plat. Il y a d'abord un petit jardin de curé, dans son désordre de plantes vivaces et multicolores, puis le manoir, puis de belles pelouses à l'anglaise. À gauche, un pavillon de chasse abandonné se dresse à l'entrée d'un terrain onduleux qui devient peu à peu plus sauvage et se hérisse de rochers couverts de sapins. Le mur encercle toute la propriété, sur laquelle on peut, de certains points plus élevés des collines avoisinantes, jeter des regards indiscrets.

Au centre de la rivière, une île se relie aux deux rives par les arches d'un pont de bois dont presque tous les madriers sont pourris, au point qu'il est dangereux de le franchir. Dans cette île achève de tomber en ruine un ancien pigeonier en forme de tour.

Raoul erra de tous côtés, non point à la façon de ces détectives qui semblent des limiers en chasse, reniflant et cherchant d'où vient le vent, mais comme un promeneur qui admire, s'oriente, prend possession du paysage et fait connaissance avec les chemins et les sentiers.

« Tu es fixé ? murmura Béchoux à la fin.

– Oui, c'est un joli domaine, pittoresque, et qui me plaît.

– Je ne te parle pas de cela.

– De quoi donc ?

– Du meurtre de M. Guercin.

– Ce que tu es crampon ! On parlera de cela quand le moment sera venu.

– Le moment est venu.

– Alors, entrons au manoir. »

Ce manoir n'avait pas grand style, simple maison basse, flanquée de deux ailes, recouverte d'un crépi blanchâtre et coiffée d'un toit trop petit.

Deux gendarmes déambulaient devant ses portes et ses fenêtres.

Un large vestibule, d'où partait un escalier à rampe de fer forgé, séparait la salle à manger des deux salons et du billard. Aussitôt après le meurtre, on avait transporté la victime dans un de ces salons, et le corps demeurait là, étendu sous son suaire, entouré de cierges allumés et veillé par deux femmes du pays. Bertrande Guercin priait à genoux, vêtue de noir.

Béchoux lui dit quelques mots à l'oreille. Bertrande, passa dans l'autre salon où il lui présenta Raoul d'Avenac.

« Mon ami... mon meilleur ami... Je vous ai souvent parlé de lui... Il nous aidera. »

Elle ressemblait à Catherine, plus belle que sa sœur peut-être, avec un charme égal, mais un visage abîmé déjà par les peines, et quelque chose de tragique dans le regard, où l'on devinait toute l'horreur du crime commis.

Raoul s'inclina.

« Si votre chagrin peut être atténué, soyez certaine, madame, que le coupable sera découvert et puni.

– C'est toute mon espérance, dit-elle, à voix basse. Je ferai ce qu'il faudra pour cela. Et tous ceux qui m'entourent aussi, n'est-ce pas, Charlotte ? ajouta-t-elle en s'adressant à sa bonne.

– Madame peut compter sur moi », dit celle-ci gravement et en tendant le bras comme pour une promesse sacrée.

On entendait un ronflement de moteur. La grille fut ouverte et deux automobiles apparurent.

Le valet de chambre, Arnold, entra vivement. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, mince, très brun de peau, habillé comme un garde plutôt que comme un domestique.

« Les magistrats, monsieur, dit-il à Béchoux. Il y a aussi deux médecins : celui de Lillebonne, qui est venu hier, et un médecin légiste. Madame doit-elle les attendre ici ? »

Ce fut Raoul qui répondit, d'une voix nette, sans hésitation :

« Un instant. Deux questions sont à envisager. L'attentat contre M. Guercin, d'abord. De ce côté, laissons toute latitude à la justice et que l'enquête se déroule comme il se doit. Mais, du côté de votre sœur,

madame, prenons toutes les précautions nécessaires. Les gendarmes ont-ils été avertis de sa disparition, hier ?

– Forcément, dit Béchoux, puisque cette disparition nous semblait la conséquence d'un meurtre, et que nos recherches visaient le coupable de ce meurtre-là et du meurtre de M. Guercin.

– Mais, quand elle est rentrée, ce matin, a-t-elle été surprise par un des plantons ?

– Non, affirma Bertrande. Non. Selon ce que m'a raconté Catherine, elle s'est glissée par une petite porte du jardin dont elle avait la clef, et elle a pu pénétrer par une fenêtre du rez-de-chaussée sans que personne l'aperçût.

– Et depuis, il n'a pas été question de son retour ?

– Si, déclara le domestique Arnold. J'ai dit tout à l'heure au brigadier de gendarmerie que nos craintes avaient été fausses, et que mademoiselle, un peu souffrante s'était endormie hier, dans une pièce isolée, une ancienne lingerie où on l'a retrouvée dans la soirée.

– Bien, dit Raoul, l'histoire vaut ce qu'elle vaut, mais il faudra s'y maintenir, et je vous demanderai de vous entendre avec votre sœur, madame. Ce qu'elle a fait dans sa journée, ce qu'elle est devenue, ne regarde pas la justice. Il n'y a qu'une affaire, celle du crime, et l'enquête ne sortira pas des limites que nous lui assignons. N'est-ce pas ton avis, Béchoux ?

– Tu vois la situation exactement comme moi », prononça Béchoux, d'un air important.

Tandis que les deux médecins examinaient le corps, il y eut, dans la salle à manger, une première prise de contact entre les hôtes du manoir et les magistrats. Un des gendarmes lut son rapport. Le juge d'instruction (il s'appelait M. Vertillet) et le substitut du procureur de la République posèrent quelques questions. Mais tout l'intérêt de l'enquête résidait dans la déposition de Béchoux, lequel était connu des magistrats, et qui parla, non pas comme policier, mais comme témoin même des faits auxquels il avait assisté.

Béchoux présenta son ami Raoul d'Avenac qui, par un heureux hasard, dit-il, était de séjour chez lui, et, lentement, avec des mots choisis, avec des parenthèses qui entravaient son discours, et avec une intonation d'homme qui ne parle que de ce qu'il sait, mais qui en parle comme il faut en parler, il s'exprima de la sorte :



« Je dois préciser que, hier, au manoir, nous étions – je dis nous, car ces dames veulent bien me considérer depuis deux mois comme un familier de la maison –, nous étions dans un état d'inquiétude tout à fait particulier, et d'ailleurs sans cause valable. Pour des motifs sur lesquels il est inutile de s'appesantir, nous nous imaginions qu'il était arrivé à Mlle Montessieux un accident quelconque, et j'avoue que moi, tout le premier, par une aberration contre laquelle mon expérience en la matière aurait dû me mettre en garde, je m'abandonnais à des appréhensions que la réalité ne justifiait pas, puisque Catherine Montessieux, après un bain dans la rivière, fatiguée sans doute, et mal en train, était revenue se reposer sans qu'aucun des habitants de ce manoir – je n'y étais pas alors – l'eût aperçue, et en laissant derrière elle un peignoir qui pouvait nous faire supposer... »

Béchoux s'arrêta, empêtré dans son interminable phrase. Puis, jetant un coup d'œil d'intelligence à Raoul, comme pour lui dire : « Hein, voilà Catherine tirée d'affaire... » il reprit, sans la moindre gêne :

« Bref, il était trois heures. Appelé en hâte au manoir, j'avais collaboré aux inutiles recherches et nous avions déjeuné, assez anxieux comme je vous l'ai dit, mais d'une anxiété qui se mêlait tout de même d'un certain espoir.

« Puisqu'on ne trouve rien, insinuais-je, nous devons envisager l'hypothèse d'un malentendu qui s'éclaircira de lui-même. Mme Guercin, un peu plus calme, était montée dans sa chambre. Arnold et Charlotte déjeunaient dans la cuisine – comme vous avez pu vous en rendre compte, cette cuisine est à droite, au bout du manoir et ouvre sur ce côté de la façade ; – M. Guercin et moi, nous devisions sur l'incident et tâchions de le réduire à ses véritables proportions, lorsque M. Guercin me dit :

« – Somme toute, nous n'avons pas visité l'île.

« – Pour quoi faire ? lui dis-je. – Je vous rappelle, monsieur le juge d'instruction, que M. Guercin n'était arrivé que de l'avant-veille, qu'il n'avait pas pénétré depuis des années dans le domaine de la Barre-y-va et, par conséquent, qu'il ignorait des détails que nous connaissions tous, puisque nous étions là depuis plus de deux mois.

« – Pour quoi faire ? lui dis-je, le pont est à moitié démoli, et on ne le traverse qu'en cas d'urgence.

« – Cependant, reprit M. Guercin, comment va-t-on de l'autre côté de la rivière ?

« – On n’y va guère, répondis-je, et il n’y a aucune raison pour que, après son bain, Mlle Catherine ait eu l’envie de se promener, soit dans l’île, soit sur l’autre rive.

« – En effet... en effet... murmura-t-il. Mais, tout de même, je vais faire un tour par là. »

Béchoux s’interrompit de nouveau et, s’avançant jusqu’au seuil, pria M. Vertillet et le substitut de le rejoindre sur une étroite bande de ciment qui courait le long du rez-de-chaussée.

« Cette conversation eut lieu ici, monsieur le juge d’instruction. Je ne bougeai pas de cette chaise de fer que voilà, tandis que M. Guercin s’éloignait. Vous vous rendez bien compte des lieux et des distances, n’est-ce pas ? J’estime qu’une ligne droite qui irait de cette terrasse à l’entrée du pont mesurerait tout au plus quatre-vingts mètres. C’est vous dire – et vous le constatez vous-même – qu’une personne placée sur cette terrasse voit clairement tout ce qui se passe au-dessus de la première arche du pont, de même qu’au-dessus de la seconde arche qui enjambe l’autre bras de la rivière, et qu’elle aperçoit aussi nettement tout ce qui se passe à la surface de la petite île. Pas d’arbres. Pas même d’arbustes. Comme seul obstacle à la vue, la vieille tour du pigeonier. Mais, dans la partie où le drame se produisit, c’est-à-dire devant cette tour, nous avons le droit d’affirmer que le paysage est absolument nu. Personne ne peut s’y cacher... personne, j’appuie sur ce point.

– Sauf à l’intérieur de la tour, nota M. Vertillet.

– Sauf à l’intérieur, approuva Béchoux. Mais cela nous en causerons. En attendant, M. Guercin suit cette allée de gauche, qui contourne la pelouse, prend ce sentier mal entretenu, puisque à peu près inutilisé, qui conduit au pont, et pose le pied sur la première planche du sommier. Essai méfiant, à tâtons, avec une main qui se cramponne à la rampe branlante. Puis la tentative se poursuit, plus rapide, et voilà M. Guercin dans l’île. C’est alors seulement que le but de cette expédition m’apparaît, M. Guercin va droit à la porte du pigeonier.

– Nous pourrions nous en approcher ? fit remarquer M. Vertillet.

– Non, non, s’écria vivement Béchoux. Nous devons voir le drame d’ici. Vous devez, monsieur le juge d’instruction, vous le représenter tel que je le vis, de la même place, et sous le même angle visuel. Sous le même angle visuel, répéta-t-il, très fier de son expression. Et je dois dire en outre que je

n'étais pas, que je ne fus pas le seul témoin du drame. M. Arnold, qui avait fini de déjeuner, fumait une cigarette, debout sur cette même terrasse où nous nous trouvons et devant la cuisine, c'est-à-dire comme vous pouvez vous en assurer, à vingt mètres à notre droite. Et lui aussi, il suit des yeux M. Guercin. La situation est bien nette dans votre esprit, monsieur le juge d'instruction ?

– Continuez, monsieur Béchoux. »

Béchoux continua :

« Par terre, comme sur tout le sol de l'île, il y a des ronces, des orties, tout un emmêlement de plantes rampantes qui entravent la marche, et j'ai tout le temps de me demander pourquoi M. Guercin se dirige vers le pigeonnier. Nulle raison pour que Mlle Catherine s'y soit réfugiée. Alors ? La curiosité ? Un besoin de se rendre compte ? Toujours est-il que M. Guercin est à quatre pas, à trois pas de la porte. Vous la voyez distinctement cette porte, n'est-ce pas ? Elle est face à nous, basse, en forme de voûte, pratiquée dans le soubassement de gros moellons sur lequel s'appuie le mur arrondi. Un cadenas la tient close et deux larges verrous. M. Guercin se baisse et manipule le cadenas qui cède aussitôt, pour une cause très simple que vous constaterez tout à l'heure : un des pitons s'est desserti de la pierre où on l'avait enfoncé. Restent les deux verrous. M. Guercin manœuvre celui du haut, puis celui du bas. Il saisit la clenche et tire le battant vers lui. Et alors, brusquement, le drame ! Un coup de feu, avant qu'il ait eu le temps de se protéger par un geste du bras ou par un mouvement de recul, avant même qu'il paraisse avoir le temps de discerner qu'il y a attaque, un coup de feu brusque. M. Guercin tombe. »

Béchoux se tut. Son récit, bien débité, avec une conviction haletante qui trahissait l'effroi ressenti par lui, la veille, avait produit de l'effet. Mme Guercin pleurait. Les magistrats, intrigués, attendaient des explications. Raoul d'Avenac écoutait sans manifester ses impressions. Et, dans le silence, maître de ses auditeurs, Béchoux acheva :

« Il est hors de doute, monsieur le juge d'instruction, que le coup fut tiré de l'intérieur. De cela, vingt preuves pour une. J'en noterai deux. D'abord, l'impossibilité de se dissimuler en dehors de cet endroit, puis toute la fumée qui s'échappa de l'intérieur et qui monta par l'entrebâillement, le long du mur. Bien entendu je ne perdis pas une seule seconde à établir en moi cette certitude. Mais elle s'imposa tout de suite, et, tandis que je m'élançais,

tandis que M. Arnold, me rejoignant, courait à mes côtés, suivi de près par la femme de chambre, je me disais : « L'assassin est là, derrière cette porte... et comme il est armé, j'essuierai le feu de son revolver... » Bien que je ne l'eusse pas vu, puisque le battant de la porte me cachait ce qui se passait à l'intérieur, il ne pouvait y avoir le moindre doute qui ébranlât mon absolue conviction. Et cependant, lorsque, M. Arnold et moi, nous eûmes franchi le pont – et je vous jure, monsieur le juge d'instruction, que ni l'un ni l'autre nous ne prîmes de précaution pour le franchir – lorsque nous fûmes arrivés devant l'ouverture béante, personne n'était là, revolver au poing... personne !

– C'est, évidemment, qu'on se cachait dans la tour, fit vivement M. Vertillet.

– Je n'en doutai pas, dit Béchoux. Par précaution, je donnai l'ordre à M. Arnold et à Charlotte de veiller par-derrière, au cas où il y aurait une fenêtre ou quelque issue, et je m'agenouillai près de M. Guercin. Il agonisait, incapable de prononcer autre chose que des mots incohérents. Je défis sa cravate, son col, et entrouvris sa chemise, toute tâchée de sang. À ce moment, Mme Guercin qui avait entendu la détonation me rejoignait. Son mari mourut dans ses bras. »

Il y eut une pause. Les deux magistrats échangèrent quelques paroles à voix basse. Raoul d'Avenac réfléchissait.

« Maintenant, dit Béchoux, si vous voulez m'accompagner, monsieur le juge d'instruction, je vous donnerai sur place les renseignements complémentaires. »

M. Vertillet acquiesça. Béchoux, de plus en plus gonflé d'importance, grave et solennel, montra le chemin, et ils allèrent tous jusqu'au pont, qu'un examen rapide montra plus solide qu'on ne le croyait. En réalité, s'il remuait, certaines planches, et surtout les poutres transversales, étaient en assez bon état, et on pouvait s'y aventurer sans péril.

La tour de l'ancien pigeonier était trapue et peu élevée, avec un appareillage de cailloux noirs et de cailloux blancs disposés en damier, et des lignes de menues briques très rouges. Les trous qui servaient jadis de niches aux pigeons avaient été bouchés avec du ciment. Une partie du toit manquait, et le faîte des murs s'effritait.

Ils entrèrent. La lumière tombait d'en haut, entre les poutres du toit, sur lesquelles il n'y avait presque plus d'ardoises. Le sol était boueux et jonché

de débris, avec des flaques d'eau noire.

« Vous avez visité et fouillé, monsieur Béchoux ? demanda M. Vertillet.

– Oui, monsieur le juge d'instruction, riposta le brigadier d'un ton qui signifiait que la visite et que les fouilles avaient été pratiquées comme personne n'aurait pu le faire à sa place. Oui, monsieur, et il me fut facile, au premier coup d'œil, de voir que l'assassin n'était pas dans la partie visible qui s'étend devant nous. Mais, ayant interrogé Mme Guercin, j'appris qu'elle se souvenait de l'existence d'un étage inférieur, où, tout enfant, elle descendait par une échelle, avec son grand-père. Aussitôt, ne voulant pas que l'on touchât à rien d'essentiel, je donnai l'ordre à M. Arnold de courir à bicyclette et de prévenir un médecin de Lillebonne ainsi que la gendarmerie. Et, tandis que Mme Guercin priait près de son mari, et que Charlotte allait chercher des couvertures pour l'étendre et un drap pour le recouvrir, je commençai mes investigations.

– Seul ?

– Seul, dit Béchoux, et ce mot prit dans sa bouche autant d'ampleur que si Béchoux avait représenté – et avec quelle autorité ! – toutes les forces de la police et toutes les puissances de la justice.

– Et ce fut long ?

– Ce fut bref, monsieur le juge d'instruction. Tout d'abord par terre, dans cette flaque d'eau, je découvris l'arme qui avait servi au crime. Un browning à sept coups. Vous l'y voyez à la même place. Ensuite, je trouvai, sous cet amas de pierres, une trappe que je soulevai et où s'accrochent les deux montants d'un petit escalier de bois qui tourne sur lui-même et descend à cet étage inférieur dont se souvient Mme Guercin. Il était vide. Voulez-vous prendre la peine de m'y accompagner, monsieur le juge d'instruction ? »

Béchoux alluma sa lanterne de poche et conduisit les magistrats. Raoul les suivait.

C'était une salle carrée, inscrite dans la circonférence de la tour, voûtée, basse, et qui mesurait peut-être cinq mètres sur cinq. L'eau du premier étage s'infiltrait par les crevasses de la voûte, ce qui formait bien un demi-pied de vase. Ainsi que le fit remarquer Béchoux, cette sorte de cave était éclairée jadis à l'électricité, car les fils et toute l'installation se voyaient encore. Une odeur d'humidité et de pourriture vous prenait à la gorge.

« Et personne, monsieur Béchoux, ne s'était réfugié là non plus ? interrogea M. Vertillet.

– Personne.

– Pas de cachette ?

– Une seconde visite, effectuée cette fois avec un des gendarmes, m'a convaincu qu'il n'y en avait pas, et d'ailleurs comment pourrait-on respirer dans un réduit encore plus souterrain ? C'est déjà un problème que j'ai du mal à résoudre pour cette cave.

– Mais que vous avez résolu ?...

– Oui. Il y a une conduite d'air qui traverse la voûte et le soubassement de la tour, et qui ouvre de la sorte au-dessus du niveau de l'eau, même aux époques de forte marée. Je vous la montrerai dehors, par derrière le pigeonnier. Elle est, du reste, à moitié obstruée.

– Et alors, monsieur Béchoux, vos conclusions ?

– Je n'en ai pas, monsieur le juge d'instruction, je vous avoue humblement que je n'en ai pas. Je sais que M. Guercin a été assassiné par quelqu'un qui se trouvait dans la tour, mais ce qu'est devenu ce quelqu'un, je l'ignore. Et pourquoi a-t-il tué M. Guercin ? Est-ce qu'il le guettait ? Est-ce qu'il a été surpris ? Est-ce un crime de vengeance, ou de cupidité, ou de hasard ? Je l'ignore. Quelqu'un, je le répète, qui était dans cette tour, derrière cette porte, a tiré un coup de revolver... voilà, jusqu'à nouvel ordre, tout ce qu'on peut dire, monsieur le juge d'instruction, et toutes nos recherches, ainsi que les recherches subséquentes de la gendarmerie, n'ont pas abouti à une portion plus grande de vérité. »

La déclaration de Béchoux était si catégorique qu'il semblait qu'on se heurtât à un mystère qu'on n'éclaircirait jamais. C'est ce que M. Vertillet lui fit remarquer, non sans une certaine ironie.

« Il faut pourtant bien que l'assassin soit quelque part. À moins de s'être enfoncé sous terre, ou de s'être envolé dans le ciel, il est inadmissible qu'il se soit volatilisé, comme votre récit tendrait à le faire croire.

– Cherchez, monsieur le juge d'instruction, dit Béchoux, d'un ton piqué.

– Nous chercherons, bien entendu, brigadier, et je suis sûr que notre collaboration produira d'heureux résultats. Il n'y a pas de miracle en matière criminelle. Il y a des procédés et des trucs plus ou moins habiles. Nous trouverons ceux-là. »

Béchoux sentit que l'on n'avait plus besoin de lui, son rôle était fini pour l'instant. Il prit Raoul d'Avenac par le bras et l'entraîna.

« Qu'est-ce que tu en dis ?

– Moi ? Rien.

– Mais tu as une idée ?

– Sur quoi ?

– Sur l'assassin... sur la façon dont il s'est enfui ?...

– Des tas d'idées.

– Cependant je t'observais. Tu avais l'air de penser à autre chose, de t'ennuyer.

– C'est ton récit qui m'ennuyait, Béchoux. Dieu, que tu as été long et filandreur ! »

Béchoux regimba.

« Ma déposition a été un modèle de concision et de lucidité. J'ai dit tout ce qu'il fallait dire et rien de plus, de même que j'ai fait tout ce qu'il fallait faire.

– Tu n'as pas fait tout ce qu'il fallait faire, puisque tu n'as pas abouti.

– Et toi ? Avoue que tu n'es guère plus avancé que moi.

– Beaucoup plus avancé.

– En quoi ? Tu m'as confié toi-même que tu ne savais rien.

– Je ne sais rien. Mais je sais tout.

– Explique-toi.

– Je sais comment les choses se sont passées.

– Hein ?

– Avoue que c'est énorme de savoir comment ça s'est passé.

– Énorme... énorme... balbutia Béchoux, qui s'écroula soudain tout d'une pièce et qui le regardait comme toujours d'un œil rond. Et tu peux me dire ?...

– Ah ! Ca, non, par exemple !

– Pour quelle raison ?...

– Tu ne comprendrais pas. »

## 4

# *Attaques*

## Table des matières

Béchoux ne protesta point contre cette affirmation et ne songea même pas à s'en offusquer. Pour lui, Raoul en cette occurrence, comme dans toutes les autres, discernait des choses que personne n'apercevait. Alors, comment se froisser si Raoul ne le traitait pas avec plus de considération qu'il ne traitait le juge d'instruction ou le substitut du Procureur ?

Mais il se cramponna au bras de son ami, et, tout en le menant à travers le parc, il pérorait sur la situation dans l'espoir d'obtenir quelque réponse aux questions qu'il posait d'un air réfléchi, et comme à lui-même.

« Que d'énigmes, en tout cas ! Que de points à éclaircir ! Pas besoin de te les énumérer, n'est-ce pas ? Tu te rends compte aussi bien que moi, par exemple, que l'on ne peut pas admettre qu'un homme, à l'affût dans la tour, y soit resté après son crime, puisqu'on ne l'y a pas retrouvé – et pas davantage qu'il soit enfui, puisqu'on ne l'a pas vu s'enfuir... – Alors ? Et la raison du crime ? Comment ! M. Guercin était là depuis la veille et l'individu qui voulait se débarrasser de lui – car on tue pour se débarrasser de quelqu'un – cet individu aurait deviné que M. Guercin franchirait le pont et ouvrirait la porte du pigeonnier ? Invraisemblable ! »

Béchoux fit une pause et observa le visage de son compagnon. Raoul ne bronchait pas. Il reprit :

« Je sais... tu vas m'objecter que ce crime fut peut-être le résultat d'un hasard et qu'il fut commis parce que M. Guercin pénétrait dans le repaire du bandit. Hypothèse absurde (Béchoux répéta ce mot d'un ton dédaigneux, comme s'il méprisait Raoul pour avoir imaginé une telle hypothèse). Oui, absurde, car M. Guercin mit bien deux ou trois minutes à forcer le cadenas, et l'individu aurait eu vingt fois le temps de se cacher à l'étage inférieur. Tu confesseras que mon raisonnement est irréfutable, et qu'il faut que tu m'opposes une autre version. »

Raoul n'opposa rien du tout. Il se taisait.



Sur quoi Béchoux changea ses batteries et attaqua un autre sujet.

« C'est comme pour Catherine Montessieux. Là encore, rien que des ténèbres. Qu'a-t-elle fait dans la journée d'hier ? Par où a-t-elle disparu ? Comment est-elle rentrée, et à quelle heure ? Mystère. Et mystère plus encore pour toi que pour moi, puisque tu ignores tout le passé de cette jeune personne, ses craintes plus ou moins fondées, ses lubies, enfin tout.

– Absolument tout.

– Moi aussi, d'ailleurs. Mais tout de même il y a certains points essentiels sur lesquels je pourrais te renseigner.

– Ça ne m'intéresse pas pour l'instant. »

Béchoux s'irrita.

« Mais enfin, saperlipopette, rien ne t'intéresse ? À quoi penses-tu ?

– À toi.

– À moi ?

– Oui.

– Et dans quel sens ?

– Dans le sens habituel où je pense à toi.

– C'est-à-dire comme à un imbécile.

– Pas du tout, mais comme à un être éminemment logique, et qui n'agit qu'à bon escient.

– De sorte que ?

– De sorte que je me demande depuis ce matin pourquoi tu es venu à Radicatel ?

– Je te l'ai dit. Pour me guérir des suites d'une pleurésie.

– Tu as eu raison de vouloir te soigner, mais tu pouvais le faire ailleurs, à Pantin ou à Charenton. Pourquoi as-tu choisi ce patelin ? C'est le berceau de ton enfance ?

– Non, dit Béchoux, embarrassé. Mais cette chaumière appartenait à un de mes amis, et alors...

– Tu mens.

– Dis donc !...

– Fais voir ta montre, délicieux Béchoux. »

Le brigadier tira de son gousset sa vieille montre d'argent qu'il fit voir à Raoul.

« Eh bien, dit celui-ci... veux-tu que je te dise ce qu'il y a sous ce boîtier ?

- Rien, dit Béchoux, de plus en plus gêné.
- Si, il y a un petit carton, et ce petit carton, c'est la photographie de ta maîtresse.
- Ma maîtresse ?
- Oui, la cuisinière.
- Qu'est-ce que tu chantes ?
- Tu es l'amant de Charlotte, la cuisinière.
- Charlotte n'est pas une cuisinière, elle est une sorte de dame de compagnie.
- Une dame de compagnie qui fait la cuisine et qui est ta maîtresse.
- Tu es fou.
- En tout cas tu l'aimes.
- Je ne l'aime pas.
- Alors pourquoi gardes-tu cette photographie sur ton cœur ?
- Comment le sais-tu ?
- J'ai consulté ta montre, la nuit dernière, sous ton oreiller. »

Béchoux murmura :

« Fripouille !... »

Il était furieux, furieux d'avoir été dupé de nouveau, et plus encore d'être, pour Raoul, un objet de raillerie. L'amant de la cuisinière !

« Je te répète, dit-il, l'intonation saccadée, que Charlotte n'est pas une cuisinière mais une dame de compagnie, une lectrice, presque une amie de Mme Guercin, qui apprécie ses grandes qualités de cœur et d'esprit. J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance à Paris, et, lorsque je suis entré en convalescence, c'est elle qui m'a parlé de cette chaumière à louer et du bon air que l'on respirait à Radicatel. Dès mon arrivée, elle m'a fait recevoir chez ces dames qui voulurent bien m'accueillir tout de suite comme un familier. Voilà toute l'histoire. C'est une femme d'une vertu éprouvée, et je la respecte trop pour lui demander d'être son amant.

- Son mari alors ?
- Cela me regarde.
- Certes. Mais comment cette dame de compagnie de si grand cœur et de si bel esprit accepte-t-elle de vivre dans la société du valet de chambre ?
- M. Arnold n'est pas un valet de chambre, mais un intendant pour qui nous avons tous de la considération et qui sait se tenir à sa place.

– Béchoux, s'écria Raoul gaiement, tu es un sage et un veinard. Mme Béchoux te fera de bons petits plats, et je prendrai pension chez vous. D'ailleurs je la trouve très bien, ta fiancée... de l'allure... du charme... de jolies formes rebondies... Si, si, je suis un connaisseur, tu sais... »

Béchoux pinça les lèvres, Il n'aimait pas beaucoup ces plaisanteries, et il y avait des moments où Raoul l'agaçait avec son air de supériorité gouailleuse.

Il coupa court à l'entretien.

« Assez là-dessus. Voici justement Mlle Montessieux, et ces questions n'ont aucun intérêt pour elle. »

Ils avaient regagné le manoir et, dans la pièce où se tenait une heure auparavant Mme Guercin, Catherine apparaissait, hésitante et toute pâle. Béchoux allait présenter son ami lorsque celui-ci s'inclina, embrassa la main de la jeune fille, et lui dit affectueusement :

« Bonjour, Catherine. Comment allez-vous ? »

Béchoux demanda, confondu :

« Quoi ! Est-ce possible ! Tu connais donc mademoiselle ? »

– Non. Mais tu m'as tellement parlé d'elle ! »

Béchoux les observa tous les deux et demeura pensif. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Raoul avait-il eu l'occasion de se mettre au préalable en rapport avec Mlle Montessieux, et n'était-il point intervenu déjà en sa faveur, se jouant de lui une fois de plus ? Mais tout cela était bien compliqué et bien inconcevable. Trop d'éléments lui manquaient pour reconstituer la vérité. Exaspéré, il tourna le dos à Raoul, et s'en alla avec des gestes de courroux.

Aussitôt Raoul d'Avenac s'excusa en s'inclinant.

« Vous me pardonnerez, mademoiselle, ma familiarité. Mais je vous dirai franchement que, pour garder mon ascendant sur Béchoux, je le tiens toujours en haleine par de jolis coups de théâtre, un peu puérils à l'occasion, qui lui semblent autant de prodiges et me donnent à ses yeux des allures de sorcier et de démon. Il fulmine, s'en va et me laisse tranquille. Or, j'ai besoin de mon sang-froid pour dénouer cette affaire. »

Il eut l'impression que tout ce qu'il faisait ou pourrait faire aurait toujours l'approbation de la jeune fille. Depuis la première heure, elle était comme sa captive, et se soumettait à cette autorité pleine de douceur.

Elle lui tendit la main.

« Agissez à votre guise, monsieur. »

Elle lui parut si lasse qu'il la pressa de rester à l'écart et d'éviter, autant que possible, l'interrogatoire du juge d'instruction.

« Ne bougez pas de votre chambre, mademoiselle. Jusqu'à ce que je voie plus clair, nous devons prendre des précautions contre toute offensive imprévue.

– Vous avez des craintes, monsieur ? dit-elle, en vacillant.

– Aucune, mais je me défie toujours de ce qui est obscur et invisible. »

Il lui demanda et fit demander à Mme Guercin l'autorisation de visiter le manoir de fond en comble. M. Arnold fut chargé de l'accompagner. Il visita le sous-sol et le rez-de-chaussée, puis monta au premier étage où toutes les chambres ouvraient sur un long corridor. Les pièces étaient petites et basses, toutes compliquées par des alcôves, des coins et recoins qui servaient de cabinets de toilette, toutes habillées encore de leurs boiseries du XVIII<sup>e</sup> siècle, ornées de trumeaux, et meublées de chaises et de fauteuils que garnissaient des tapisseries faites à la main et défraîchées. Entre l'appartement de Bertrande et de Catherine, il y avait la cage de l'escalier.

Cet escalier conduisait à un second étage composé d'un vaste grenier qu'encombraient des tas d'ustensiles hors d'usage et que flanquaient, à droite et à gauche, des mansardes pour les domestiques, inoccupées et démeublées presque toutes. Charlotte couchait à droite, au-dessus de Catherine, M. Arnold à gauche, au-dessus de Bertrande. Toutes les fenêtres, aux deux étages, avaient vue sur le parc.

Son inspection terminée, Raoul retourna dehors. Les magistrats continuaient leur enquête, accompagnés par Béchoux. Comme ils s'en revenaient, il obliqua vers le mur où se trouvait la petite porte que Catherine avait utilisée pour s'introduire le matin dans le domaine. Des massifs d'arbustes et les décombres d'une serre écroulée dont le lierre avait pris possession encombraient cette partie du jardin. Il avait conservé la clef et put sortir à l'insu de tous.

À l'extérieur, le sentier continuait à longer le mur et montait avec lui les premières rampes des collines. On quittait la Barre-y-va, que l'on surplombait ensuite, et l'on passait entre des vergers et la lisière d'un bois, pour aboutir à un premier plateau où se groupaient une vingtaine de chaumières et de maisons que dominait le château de Basmès.

Le corps principal, encadré de quatre tourelles, présentait exactement les mêmes lignes que le manoir, qui semblait n'en être qu'une copie réduite. C'est là que demeurait cette comtesse de Basmès qui s'opposait au mariage de son fils Pierre avec Catherine et qui avait séparé les deux fiancés. Raoul fit le tour, puis déjeuna dans une auberge du hameau où il bavarda avec des paysans. On connaissait dans le pays les amours contrariées des jeunes gens. Souvent on les avait surpris qui se rejoignaient dans le bois voisin et qui restaient assis, les mains enlacées. Depuis quelques jours, on ne les avait pas aperçus.

« Tout cela est clair, pensa Raoul. La comtesse, ayant obtenu de son fils qu'il partît en voyage, les rendez-vous ont été suspendus. Hier matin, lettre du jeune homme annonçant à Catherine son départ. Catherine, affolée, s'échappe de la Barre-y-va et court au lieu ordinaire de leurs entrevues. Le comte Pierre de Basmès n'y est pas. »

Raoul d'Avenac redescendit vers ce petit bois qu'il avait longé en montant et pénétra sous des frondaisons épaisses où un passage était frayé parmi les taillis. Il arriva ainsi au seuil d'une clairière, qu'un talus d'arbres entourait et où s'allongeait, en face, un banc rustique. Sans nul doute, c'était là que se retrouvaient les deux fiancés. Il s'y assit et fut très étonné au bout de quelques minutes, de discerner, à l'extrémité d'une coulée qui filait entre les tiges des arbres, quelque chose qui bougeait, dix ou quinze mètres plus loin. C'étaient des feuilles mortes, accumulées au même endroit, et que soulevait un mouvement insolite.

Il se glissa jusque-là. Le remous s'accrut, et il entendit un gémissement. Quand il eut atteint l'endroit, il vit surgir une étrange tête de vieille femme, que couronnait une chevelure ébouriffée et comme tressée de brindilles et de mousse. En même temps, un corps maigre, vêtu de haillons, se dégageait du lit de feuilles qui le recouvrait comme un suaire.

Le visage était blême, bouleversé par l'effroi, avec des yeux hagards. Elle retomba sans forces, en se plaignant, et en se tenant la tête comme si on l'avait frappée et qu'elle souffrît cruellement.

Raoul la questionna. Elle ne répondit que par des lamentations incohérentes, et, comme il ne savait que faire d'elle, il retourna au hameau de Basmès et revint avec l'aubergiste, qui lui raconta :

« Bien sûr, c'est la mère Vauchel, une vieille radoteuse, qui n'a plus toute sa raison depuis que son fils est mort. Il était bûcheron, le fils, et un

chêne qu'il abattait l'a écrasé par le travers. Elle a bien souvent travaillé au manoir, où elle sarclait les allées du temps de M. Montessieux. »

L'aubergiste reconnut en effet la mère Vauchel. Raoul et lui la transportèrent dans la misérable cabane qu'elle habitait à quelque distance du bois et la couchèrent sur un matelas. Elle continuait à pousser des bégaiements où Raoul, à la fin, recueillit ces quelques mots qui revenaient plus souvent :

« Trois chaules, que je vous dis, ma belle demoiselle... trois chaules... et ch'est c'monsieur-là, que j'vous dis... et c'est à vous qu'il en a... il vous tuera, ma belle demoiselle... prenez garde... »

— Elle a la berlue, ricana l'aubergiste, en s'en allant. Adieu, la mère Vauchel, tâchez moyen de dormir. »

Elle pleurait doucement, la tête toujours pressée entre ses mains tremblantes, et la figure douloureuse. En se penchant sur elle, Raoul vit qu'un peu de sang s'était coagulé entre les mèches grises. Il l'étancha avec un mouchoir trempé dans une cruche, et lorsqu'elle se fut assoupie, plus paisible, il retourna vers la clairière. Il lui suffit de se baisser pour retrouver, près du tas de feuilles, une grosse racine fraîchement coupée et qui formait massue.

« Nous y sommes, se dit-il, la mère Vauchel a été frappée, puis traînée jusque-là, ensevelie sous les feuilles, et laissée pour morte. Qui a fait le coup, et pourquoi l'a-t-on fait ? Doit-on supposer que c'est un seul et même individu qui mène l'intrigue ? »

Mais le souci de Raoul provenait des paroles qu'avait prononcées la mère Vauchel... « Ma belle demoiselle. » Cela ne concernait-il point Catherine Montessieux, Catherine rencontrée vingt-quatre heures avant par la folle, alors que la jeune fille errait dans ce bois en quête de son fiancé, Catherine qui avait pris peur de l'effroyable prédiction : « Il vous tuera, ma belle demoiselle... il vous tuera... » et qui s'était enfuie à Paris, pour lui demander secours, à lui, Raoul d'Avenac ?

De ce côté, les faits semblaient bien établis. Quant au reste des élucubrations, quant à ce mot incompréhensible des trois « chaules », répété par la vieille, Raoul ne voulut pas s'y attarder. Selon son habitude, il pensa que c'était là de ces énigmes qui se résolvent d'elles-mêmes lorsque le moment est venu.

Il ne rentra qu'à la nuit tombante. Les magistrats et les médecins étaient partis depuis longtemps. Un gendarme demeurait de faction près de la grille.

« Un gendarme, ça n'est pas suffisant, dit-il à Béchoux.

– Pourquoi ? fit Béchoux vivement. Il y a donc du nouveau ? Tu as des inquiétudes ?

– Et toi, Béchoux tu n'en as pas ? dit Raoul.

– Pourquoi en aurait-on ? Il s'agit de découvrir quelque chose qui s'est passé, et non de prévenir quelque chose qui pourrait se passer.

– Quelle gourde tu fais, mon pauvre Béchoux.

– Enfin, quoi ?

– Eh bien, il y a une menace grave contre Catherine Montessieux.

– Allons donc, c'est sa marotte que tu reprends à ton compte.

– À ton aise, excellent Béchoux, fais comme tu l'entends. Va dîner, fumer ta pipe et roupiller à Béchoux Palace. Pour moi, je ne démarre pas d'ici.

– Tu veux que nous y couchions ? s'écria le brigadier en haussant les épaules.

– Oui, dans ce salon, sur ces deux confortables fauteuils. Si tu as froid, je te confectionne un cruchon. Si tu as faim, je te donne une tartine de confitures. Si tu ronfles, je te fais faire connaissance avec mon pied. Si tu...

– Halte ! dit Béchoux en riant. Je ne dormirai que d'un œil.

– Et moi de l'autre. Ça fera le compte. »

On leur servit à dîner. Ils fumèrent et devisèrent amicalement, rappelant leurs souvenirs communs et se racontant des histoires. Deux fois, ils firent des rondes autour du manoir, s'aventurèrent jusqu'à la tour du pigeonier, et réveillèrent le planton de gendarmerie qui s'assoupissait sur une des bornes de la grille.

À minuit, ils s'installèrent.

« Lequel fermes-tu, Béchoux ?

– Le droit.

– Et moi, le gauche. Mais je laisse ouvertes les deux oreilles. »

Un grand silence s'accumulait dans la pièce et autour de la maison. Deux fois Béchoux, qui ne croyait guère au danger, s'endormit si fort qu'il ronfla et reçut un coup de pied à hauteur des mollets. Mais lui-même,

Raoul, s'était abandonné depuis une heure au sommeil le plus profond, lorsqu'il bondit sur place. Un cri avait été poussé quelque part.

« Pas vrai, bafouilla Béchoux. C'est une chouette. »

Un autre cri, soudain.

Raoul s'élança vers l'escalier en proférant :

« C'est en haut, dans la chambre de la petite... Ah ! Crebleu, si on touche à celle-là !... »

– Je sors, dit Béchoux. On pincera le type quand il sautera par la fenêtre.

– Et si on la tue pendant ce temps ? »

Béchoux rebroussa chemin. Aux dernières marches, Raoul tira un coup de revolver pour que cessât l'attaque, et pour donner l'alarme aux domestiques. À grands coups de poing il ébranla la porte dont un panneau céda. Béchoux, passant le bras, fit manœuvrer le verrou, puis la clef. Ils entrèrent.

La pièce était vaguement éclairée par une veilleuse, et la fenêtre était ouverte. Il n'y avait personne, personne que Catherine, étendue sur son lit et dont les plaintes avaient un air de suffocation comme si elle eût râlé.

« À toi, Béchoux, ordonna Raoul, dégringole dans le jardin. Je m'occupe d'elle. »

À ce moment, il fut rejoint par Bertrande Guercin, et, penchés sur la jeune fille, ils eurent tout de suite l'impression qu'il n'y avait rien à craindre de grave. Elle respirait. Toute haletante encore, elle murmura :

« Il m'étranglait... il n'a pas eu le temps.

– Il vous étranglait, répéta Raoul bouleversé. Ah ! Le bandit ! Et d'où venait-il ?

– Je ne sais pas... la fenêtre... je crois...

– Elle était fermée ?

– Non... jamais...

– Qui est-ce ?

– Je n'ai vu qu'une ombre. »

Elle n'en dit pas davantage. L'épouvante, la douleur l'avaient épuisée. Elle s'évanouit.



## *Les trois « chaules »*

### Table des matières

Tandis que Bertrande soignait sa sœur, Raoul se précipitait vers la fenêtre et retrouvait Béchoux suspendu sur la corniche et se cramponnant au fer du balcon.

« Eh bien, quoi ! Dégringole, idiot, fit-il.

– Après ? La nuit est noire comme de l'encre. Que fera-t-on de plus, en bas ?

– Et ici ?

– D'ici, il se peut qu'on voie... »

Il avait tiré sa lanterne de poche qu'il braqua sur le jardin. Raoul en fit autant. Les deux lanternes étaient puissantes et jetaient sur les allées et dans les massifs des plaques de lumière assez vives.

« Tiens, là-bas, dit Raoul... une silhouette...

– Oui, du côté de la serre en ruine... »

Elle bondissait, cette silhouette, par sauts désordonnés qui semblaient plutôt ceux d'une bête folle, et qui étaient certainement destinés à empêcher toute identification du personnage.

« Ne le lâche pas, enjoignit Raoul. Je cours dessus. »

Mais, avant qu'il eût enjambé le balcon, un coup de feu claqua, tiré d'en haut, de l'étage supérieur, indubitablement par le domestique Arnold. Un cri jaillit là-bas, dans le jardin. La silhouette pirouetta sur elle-même, tomba, se releva, tomba de nouveau, et demeura pelotonnée, inerte.

Cette fois Raoul se jeta dans le vide, avec des exclamations de triomphe.

« Nous l'avons ! Bravo, Arnold ! Béchoux, ne lâche pas la bête fauve avec ta lumière. Dirige-moi. »

Malheureusement, l'ardeur de la lutte ne permit pas à Béchoux d'obéir. Il sauta également, et, quand leurs lampes furent rallumées et qu'ils eurent atteint, près de la serre, l'endroit exact où la bête fauve, selon l'expression

de Raoul, gisait, ils ne trouvèrent qu'une pelouse piétinée, foulée, mais pas de cadavre.

« Imbécile ! Crétin ! hurla Raoul, c'est de ta faute. Il a profité des quelques secondes d'obscurité que tu lui as octroyées.

– Mais il était mort ! gémit Béchoux, piteusement.

– Mort comme toi et moi. Tout ça, c'était du chiqué.

– Qu'importe, on va suivre ses traces dans l'herbe. »

Avec l'aide du gendarme qui les avait rejoints, ils passèrent quatre ou cinq minutes courbés sur la pelouse. Mais la piste, à quelques mètres de distance, aboutissait à une allée de petits graviers où elle se perdait. Raoul ne s'obstina point et revint au manoir. Arnold descendait l'escalier avec un fusil.

C'était le coup de revolver de Raoul qui l'avait réveillé. Croyant d'abord qu'il y avait lutte entre le gendarme et le meurtrier de M. Guercin, il ouvrait sa fenêtre et, en se penchant, il apercevait vaguement l'ombre d'un homme qui se jetait de la chambre de Mlle Montessieux. Alors il restait à l'affût et, dès que la projection des lanternes eût repéré le fugitif, il épaulait.

« Dommage, dit-il, que vous ayez éteint. Sans quoi, ça y était. Mais ce n'est que partie remise. Il a du plomb dans l'aile, et il va crever comme une bête puante, sous quelque buisson où on le dénichera. »

On ne dénicha rien. Lorsque Raoul se fut assuré que Catherine, veillée par sa sœur Bertrande et par Charlotte, dormait paisiblement, lorsqu'il eut pris lui-même quelque repos, ainsi que Béchoux, et que, au petit jour, il se mit en chasse, il ne tarda pas à reconnaître que les recherches ne donnaient pas plus de résultat qu'auparavant.

« Bredouilles ! dit à la fin Béchoux. Le brigand qui a tué M. Guercin et essayé de tuer Catherine Montessieux doit s'être aménagé, entre les murs de l'enceinte, quelque retraite impénétrable où il se moque de nous. À la première occasion, et dès qu'il sera remis de ses blessures, si tant est qu'il soit blessé, il recommencera.

– Et, cette fois, si nous ne sommes pas plus malins que la nuit dernière, il ne manquera pas Catherine Montessieux, dit Raoul d'Avenac qui n'avait pas oublié les paroles de la mère Vauchel. Béchoux, Béchoux, veillons sur elle. La petite doit être sacrée ! »

Le lendemain, après la cérémonie funèbre qui eut lieu à l'église de Radicatel, Bertrand accompagnait à Paris, où il fut enterré, le corps de M. Guercin. Durant son absence, Catherine, prise de fièvre et fort abattue, ne quitta pas son lit. Charlotte couchait près d'elle. Raoul et Béchoux s'étaient installés dans deux chambres contiguës à la sienne. L'un et l'autre, tour à tour, étaient de faction.

L'instruction cependant continuait, mais bornée au seul assassinat de M. Guercin, Raoul ayant fait en sorte que ni le parquet ni la gendarmerie n'eussent connaissance de la tentative effectuée contre Mlle Montessieux. On croyait simplement qu'il y avait eu une alerte nocturne, et un coup de feu motivé par la vision plus ou moins confuse d'une silhouette. Catherine demeurait donc en dehors de l'enquête. Souffrante, elle ne fut interrogée que pour la forme et répondit qu'elle ignorait tout des événements.

Béchoux, lui, s'acharnait. Comme Raoul semblait se désintéresser de l'affaire, du moins en ce qui concernait les recherches, il avait fait venir de Paris deux de ses camarades, en congé comme lui, avec lesquels il mit en œuvre, suivant l'expression de Raoul, tous les procédés du parfait détective. Le parc fut divisé en secteurs jalonnés, et chacun d'eux en sous-secteurs. Les uns après les autres, puis tous trois ensemble, les trois camarades passèrent de secteurs en sous-secteurs, interrogeant chaque motte de terre, chaque caillou et chaque brin d'herbe. Ce fut en vain. Ils ne découvrirent ni grotte, ni tunnel, ni creux suspect.

« Pas même un trou de souris, plaisantait Raoul, qui s'amusait franchement. Mais as-tu pensé aux arbres, Béchoux ? Qui sait ? Il s'y cache peut-être quelque anthropoïde meurtrier ?

– Enfin, protestait Béchoux indigné, tu te fiches donc de tout ?

– De tout... sauf de la délicieuse Catherine, sur qui je veille.

– Je ne t'ai pas fait venir de Paris pour les beaux yeux de Catherine, et encore moins pour pêcher dans la rivière. Car voilà à quoi tu perds ton temps, à regarder un bouchon qui flotte. Est-ce que tu t'imagines que le mot de l'énigme est là ?

– Certainement, ricanait Raoul, il est à l'extrémité de ma ligne. Tiens, pige-le dans ce petit tourbillon... et plus loin, au pied de cet arbre qui plonge ses racines. Aveugle que tu es ! »

La figure de Théodore Béchoux s'illuminait.

« Tu sais quelque chose ? Notre homme se cache au fond de l'eau ?

– Tu l’as dit ! Il a fait son lit dans celui de la rivière. Il y mange. Il y boit. Et il s’y fiche de toi, Théodore. »

Béchoux levait les bras au ciel, et Raoul l’apercevait aussitôt rôdant autour de la cuisine et se glissant auprès de Charlotte à qui il développait ses plans de campagne.

Au bout d’une semaine, Catherine allait beaucoup mieux, et, couchée sur sa chaise longue, put recevoir Raoul. Dès lors il vint chaque après-midi. Il la distrayait par sa bonne humeur et sa verve.

« Vous n’avez plus peur, hein ? Voyons, quoi, s’exclamait-il d’un ton à la fois comique et sérieux, ce qui vous est arrivé est tout naturel. Il n’y a pas de jour où ne se produise une tentative semblable à celle dont vous avez été victime. C’est courant. L’essentiel, c’est que cela ne se reproduise pas contre vous. Or, je suis là. Je sais de quoi notre adversaire ou nos adversaires sont capables, et je réponds de tout. »

La jeune fille resta longtemps sur la défensive. Elle souriait, rassurée, malgré tout, par les plaisanteries et l’air insouciant de Raoul, mais ne répliquait pas quand il l’interrogeait sur certains faits. Ce ne fut qu’à la longue, et avec beaucoup d’adresse et de patience, qu’il la mit, pour ainsi dire, en besoin de confiance. Un jour, la sentant plus expansive, il s’écria :

« Allons, parlez, Catherine – ils étaient arrivés tout naturellement à s’appeler par leur petit nom – parlez comme vous aviez l’intention de le faire quand vous êtes venue me demander secours à Paris. Je me souviens des termes mêmes de votre appel : « Je sais qu’il y a autour de moi des choses incompréhensibles... et d’autres qui vont se produire et qui me font peur. » Eh bien, certaines de ces choses qui vous effrayaient d’avance, sans qu’il vous fût possible de les préciser, se sont produites. Si vous voulez écarter de nouvelles menaces, parlez. »

Elle hésitait encore, il lui saisit la main et son regard se posa si tendrement sur la jeune fille qu’elle rougit, et que, pour masquer son embarras, elle parla aussitôt.

« Je suis de votre avis, dit-elle. Mais j’ai gardé de mon enfance solitaire des habitudes, non pas de cachotterie, mais, de réserve et de silence. J’étais très gaie, mais en moi-même et pour moi-même. Quand j’ai perdu mon grand-père, j’ai vécu plus renfermée encore. J’aimais beaucoup ma sœur, mais elle s’était mariée et voyageait. Son retour m’a fait du bien, et ce fut pour moi une grande joie de venir habiter ici avec elle. Cependant il n’y eut

pas, et il n'y a pas entre nous, malgré notre affection, l'intimité parfaite où l'on se détend et où l'on sent le bonheur d'être ensemble. C'était de ma faute. Vous savez que je suis fiancée, que j'aime de tout mon cœur Pierre de Basmès et qu'il m'aime profondément. Pourtant, entre lui et moi, il y a encore comme une barrière. Et c'est encore une conséquence de ma nature, qui ne se livre pas, et qui se défie de tout élan trop vif et trop spontané. »

Après une pause, elle reprit :

« Cet excès de réserve, acceptable quand il s'agit de sentiments et de secrets féminins, devient absurde quand il s'agit de faits de la vie quotidienne, et surtout de faits exceptionnels et anormaux. C'est néanmoins ce qui s'est passé depuis que je suis à la Barre-y-va. J'aurais dû dire la vérité sur certains événements étranges qui m'ont frappée. Au lieu de cela, je me suis tue, et l'on m'a traitée de fantasque et de déséquilibrée, parce que j'éprouvais des épouvantes qui étaient fondées sur des réalités que je gardais pour moi. Et ainsi je suis devenue inquiète, nerveuse, presque sauvage, incapable de supporter les peines et les terreurs dont je ne voulais cependant partager le poids avec ceux qui m'entouraient. »

Elle demeura longtemps silencieuse. Il brusqua les choses.

« Et voilà que vous êtes encore indécise ! dit-il.

— Non.

— Ainsi vous voulez bien me raconter ce que vous ne racontiez à personne ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. »

Catherine dit cela gravement et répéta :

« Je ne sais pas. Mais je ne peux pas faire autrement. Je suis forcée de vous obéir, et en même temps je comprends que j'ai raison de vous obéir. Peut-être mon récit vous semblera-t-il d'abord un peu enfantin, et mes craintes bien puériles. Mais vous comprendrez, j'en suis sûre, vous comprendrez. »

Et aussitôt, sans plus de résistance, elle commença :

« Nous sommes arrivées, ma sœur et moi, à la Barre-y-va le 25 avril dernier, un soir, dans une maison froide, abandonnée depuis la mort de mon grand-père, c'est-à-dire depuis plus de dix-huit mois. On passa la nuit tant bien que mal. Mais le lendemain matin, lorsque j'ouvris ma fenêtre,

j'éprouvai la plus grande joie de ma vie à revoir le jardin de mon enfance. Si abîmé qu'il fût, avec ses hautes herbes, ses allées encombrées de mauvaises plantes, ses pelouses jonchées de branches pourries, c'était le cher jardin où j'avais été si heureuse. Tout ce que j'avais eu de bon dans mon passé, je le retrouvais vivant encore, et toujours pareil à mes yeux, dans cet espace clos de murailles où personne, absolument personne, n'avait plus pénétré. Et je n'eus plus qu'une idée, ce fut de rechercher ces souvenirs et de ressusciter ce que je croyais anéanti.

« À peine vêtue, mes pieds nus dans mes sabots d'autrefois, toute frissonnante d'émotion, j'allai refaire connaissance avec mes vieux amis les arbres, avec ma grande amie la rivière, avec les vieilles pierres et les débris de statues dont mon grand-père aimait à joncher les taillis. Tout mon petit monde était là. On eût dit qu'il m'attendait et qu'il accueillait mon retour avec le même attendrissement que je ressentais à marcher à sa rencontre. Mais il y avait un endroit qui, dans ma mémoire, gardait une place sacrée. Il n'était pas de jour, à Paris, où je ne l'évoquais, car il représentait pour moi tous mes rêves d'enfant solitaire et de jeune fille romanesque. Partout ailleurs je jouais et je m'amusais, en proie à mes instincts turbulents. Ici, je ne faisais rien. Je songeais. Je pleurais sans raison. Je regardais, sans les voir, s'agiter les fourmis et voler les mouches. Je respirais pour le plaisir de respirer. Si le bonheur peut être négatif et s'exprimer par de la béatitude engourdie et l'absence totale de pensée, j'ai été heureuse là, entre ces trois saules isolés, couchée dans leurs branches ou me balançant dans un hamac que j'avais accroché d'un arbre à l'autre.

« Je me rendis vers eux comme on se rend à un pèlerinage, ardemment et lentement, l'âme recueillie et les tempes battant d'un peu de fièvre. Je me frayai un chemin parmi les ronces et les orties qui obstruaient les approches du vieux pont, ce vieux pont vermoulu où je dansais autrefois par défi et parce qu'on me défendait de m'y aventurer. Je le franchis. Je traversai l'île et je suivis la rivière en m'élevant par le sentier qui la domine et qui conduit à la région rocheuse du jardin. Des arbustes, poussés depuis mon départ, me cachaient le petit tertre que je voulais atteindre. Je me glissai dans ce taillis épais. J'écartai les branches. Je débouchai, et tout de suite jetai une exclamation de stupeur. *Les trois saules n'étaient pas là.* Ils n'y étaient pas, et voilà qu'en regardant autour de moi avec des yeux effarés, et un véritable désespoir, comme si les êtres les plus chers avaient manqué à mon rendez-

vous, voilà que cent mètres plus loin, de l'autre côté des roches, et après un tournant de la rivière, je les apercevais tout à coup, mes trois arbres disparus... les mêmes, je vous assure, les mêmes, placés comme autrefois en éventail, et tournés dans la direction du manoir d'où je les avais si souvent contemplés. »

Catherine s'interrompit et observa Raoul, non sans quelque inquiétude. En vérité, il ne souriait pas. Non, il n'avait pas l'air de se moquer, et l'on eût dit au contraire que l'importance dramatique qu'elle donnait à sa découverte lui paraissait toute légitime.

« Vous êtes certaine que personne n'a pénétré dans le domaine de la Barre-y-va depuis la mort de votre grand-père ?

– On a peut-être franchi le mur. Mais nous avons à Paris toutes les clefs, et, quand nous sommes revenues ici, aucune serrure n'était fracturée.

– Alors il est une explication qui se présente forcément à l'esprit, c'est que vous vous êtes trompée, et que les trois arbres ont toujours été où vous les avez retrouvés. »

Catherine tressaillit et protesta avec une vivacité excessive.

« Ne dites pas cela ! Non, ne faites pas une pareille supposition ! Je ne me suis pas trompée ! Je ne pouvais pas me tromper ! »

Elle l'entraîna dehors, et ils firent ensemble le trajet indiqué par elle. Ils remontèrent le cours de la rivière, laquelle coulait tout droit, perpendiculairement à l'angle gauche du Manoir, et ils suivirent la pente douce qui conduisait au petit tertre à travers des herbages que la jeune fille avait fait débarrasser de tous les fourrés. Le tertre ne portait aucune trace d'arbres arrachés ou déplacés.

« Examinez bien la vue que l'on a, et que j'avais d'ici, sur le parc. On le domine de douze à quinze mètres, n'est-ce pas ? Et on le voit tout entier, ainsi que le manoir et que le clocher de l'église. Et puis, vous allez faire la comparaison. »

Le sentier devenait abrupt et passait pardessus des roches, au milieu desquelles avaient pris racine des sapins dont les aiguilles s'amoncelaient sur le granit. Il y avait là un tournant brusque de la rivière qui coulait ainsi au creux d'un défilé, et une sorte de tumulus qui se dressait en face, sous un épais manteau de lierre, et qu'on appelait la Butte-aux-Romains.

Ils redescendirent ensuite jusqu'à la berge, à l'origine du défilé. Du doigt Catherine désigna les trois saules placés en éventail, ceux de droite et

de gauche à égale distance de l'arbre central.

« Les voici tous les trois. Ai-je vraiment pu me tromper ? Ici, on est en contrebas. Presque pas de vue. L'œil se heurte aux roches ou à la Butte-aux-Romains. À peine une petite éclaircie vers le tertre. Osez-vous dire que ma mémoire eût conservé le souvenir absolument net de l'autre emplacement, alors que les trois arbres se trouvaient ici, dans un endroit que je connaissais bien, et où ils n'étaient pas quand je venais me baigner ?

– Pourquoi, demanda Raoul, sans lui répondre directement, pourquoi me posez-vous cette question ? J'ai l'impression que vous le faites avec une certaine anxiété ?

– Mais non, mais non, dit-elle d'un ton véhément.

– Si. Je le sens. Et vous vous êtes informée ? Vous avez interrogé d'autres personnes ?

– Oui, sans en avoir l'air parce que je ne voulais pas laisser paraître mon trouble. Ma sœur d'abord. Mais elle ne se souvenait pas, ayant quitté la Barre-y-va depuis plus longtemps que moi. Cependant...

– Cependant ?

– Elle croyait se rappeler que les arbres se trouvaient bien où ils se trouvent aujourd'hui.

– Et Arnold ?

– Arnold, lui, me fit une réponse différente. Il n'affirmait rien, quoique l'emplacement actuel ne lui parût pas le véritable.

– Et vous n'avez pas eu l'occasion d'invoquer un autre témoignage ?

– Si, dit-elle, après une hésitation, celui d'une vieille femme qui avait travaillé dans le jardin quand j'étais enfant.

– La mère Vauchel ? » fit Raoul.

Catherine s'écria, soudain, tout agitée :

« Vous la connaissez donc ?

– Je l'ai rencontrée. Et je me rends compte maintenant de ce que signifiaient les « trois chaules » dont elle parlait. C'était sa façon de prononcer.

– Oui ! fit Catherine, de plus en plus émue. Il s'agissait des trois saules. Et c'est un peu à cause d'eux que la malheureuse, qui n'avait déjà pas l'esprit bien solide, est devenue folle. »



## *La mère Vauchel*

### Table des matières

Raoul la vit dans une telle surexcitation qu'il la ramena vers le manoir. C'était la première sortie de la jeune fille, et elle ne devait pas abuser de ses forces.

Durant deux jours, il usa de son influence sur elle pour la calmer, et pour lui montrer l'aventure sous un aspect moins tragique. Elle s'apaisait sous les yeux de Raoul. Elle se sentait à l'aise, détendue et sans force contre cette volonté bienfaisante et affectueuse. Alors il insista pour qu'elle reprît son récit, ce qu'elle commença par faire en termes plus posés.

« Évidemment, au début, tout cela n'aurait pas dû me paraître bien grave. Mais, tout de même, puisque je ne pouvais pas admettre qu'il y eût erreur de ma part, puisque ni ma sœur ni Arnold ne me contredisaient absolument, que penser de cette transplantation ? De quelle façon l'avait-on effectuée, et dans quel but ? Mais l'incident ne devait pas tarder à m'apparaître sous un autre jour, et sous un jour bien plus angoissant. En fouillant le manoir, autant par curiosité que pour ranimer tant de jolis souvenirs, je découvris dans un coin du grenier où mon grand-père avait installé un petit laboratoire, avec table, fourneau à pétrole, cornues, etc., un carton à dessin et à épures, et parmi les feuilles éparses de ce carton, il y avait un plan topographique du jardin.

« Je me rappelai tout à coup. Ce plan, j'y avais collaboré, quatre ou cinq ans auparavant. Ensemble, grand-père et moi, nous avions pris des mesures, et relevé des cotes. Toute fière de la tâche que l'on me confiait, je tenais un des bouts de la chaîne d'arpentage ou le viseur à trépied, ou l'un quelconque des instruments nécessaires. Le résultat de nos travaux communs, c'était ce plan, que j'avais vu mon grand-père tracer, qu'il avait signé de sa main, et où je m'étais si fort amusée devant la rivière bleue et devant le point rouge du pigeonier. Le voici. »

Elle déroula la feuille sur une table et l'y fixa par quatre épingles. Raoul se pencha.

Le long serpent bleu de la rivière passait sous l'esplanade d'entrée, se redressait, touchait presque à l'angle du manoir, s'évasait un peu à l'endroit de l'île, puis, brusquement, virait entre les roches et la Butte-aux-Romains. Les pelouses étaient dessinées, et de même le contour du manoir et celui du pavillon de chasse. Le mur à contre forts limitait le domaine. Un point rouge marquait le pigeonnier. Des croix fixaient l'emplacement de certains arbres, signalés d'ailleurs par leurs noms : le Chêne à la cuve... le Hêtre rouge... l'Orme royal.

Le doigt de Catherine s'était posé tout au bout du parc, sur la gauche, près du serpent bleu. Elle désignait une triple croix avec cette inscription à l'encre, de son écriture : *les trois saules*.

« Les trois saules, dit-elle sourdement. Oui, là, après les roches et après la Butte-aux-Romains..., c'est-à-dire à l'endroit où ils sont aujourd'hui... »

Et, de nouveau nerveuse, elle continua avec une même intonation assourdie et saccadée :

« Alors, quoi, j'étais devenue folle ? Ces arbres que j'avais toujours connus sur le tertre, que j'y avais vus encore deux années auparavant, n'y étaient déjà plus à cette époque, puisque le plan établi par grand-père et par moi datait de plus de cinq années ? Il était donc possible que mon cerveau fût en proie à de telles aberrations ? Je luttais contre l'évidence des faits. J'aurais préféré croire au transport des arbres pour des raisons que j'ignorais. Mais le plan contredisait le témoignage de mes yeux et la conviction de ma mémoire, et, obligée, par moments, d'admettre mon erreur, je défailtais d'angoisse. Toute ma vie me semblait une hallucination, tout mon passé un cauchemar où je n'avais connu que visions fausses et réalités mensongères. »

Raoul écoutait la jeune fille avec un intérêt croissant. Dans les ténèbres où elle se débattait, lui-même, malgré quelques lueurs qui lui donnaient la certitude d'atteindre le but, lui-même il n'apercevait encore que confusion et incohérence.

Il lui dit :

« Et de tout cela vous ne parliez pas à votre sœur ?

– Ni à ma sœur ni à personne.

– À Béchoux, cependant ?

– Pas davantage. Je n’ai jamais compris la raison de sa présence à Radicatel, et je ne l’écoutais que quand il nous racontait quelques-unes de vos campagnes communes. D’ailleurs, je devenais sombre, soucieuse, et l’on s’étonnait de voir mon humeur presque sauvage et mon déséquilibre.

– Mais vous étiez fiancée ? »

Elle rougit.

« Oui, j’étais, je suis fiancée, ce qui était encore pour moi une cause de tourments, puisque la comtesse de Basmès ne veut pas que j’épouse son fils.

– Vous l’aimez ?

– Il me semblait que je l’aimais, dit Catherine à voix basse. Mais je ne me confiais pas à lui non plus. Je ne me suis confiée à personne, et je tâchais, toute seule, de dissiper cette atmosphère lourde qui m’oppressait. Et c’est ainsi que j’ai voulu m’enquérir auprès de cette vieille paysanne qui nettoyait autrefois le jardin. Je savais qu’elle habitait le petit bois Morillot qui est au-dessus du parc.

– Un petit bois où vous alliez souvent, n’est-ce pas ? »

Elle rougit de nouveau.

« Oui. Comme Pierre de Basmès ne pouvait venir à la Barre-y-va autant qu’il l’aurait voulu, je le rencontrais au bois Morillot. C’est là qu’un jour, après l’avoir quitté, je gagnai le logis de la mère Vauchel. À cette date, son fils vivait et travaillait comme bûcheron dans les bois de Tancarville. Elle n’était pas encore folle, mais n’avait pas la tête bien solide. Cependant, je n’eus même pas besoin de l’interroger ni même de lui rappeler mon nom. Au premier coup d’œil, elle chuchota :

« – Mademoiselle Catherine... la d’moiselle du « Manoir...

« Elle garda un assez long silence, s’efforçant de réfléchir, puis, se levant de la chaise où elle écossait des haricots, elle se pencha sur moi et, tout bas, me dit :

« – Les trois chaules... les trois chaules... faut faire attention, ma belle demoiselle... »

« J’étais confondue. Tout de suite, elle avait parlé de ces trois saules à propos desquels il y avait, pour moi, une telle énigme, et ses idées, vacillantes d’habitude, étaient si nettes à ce sujet qu’elle ajoutait : « Faut faire attention. » Que signifiaient ces mots, sinon que, dans son esprit, la vision des trois arbres s’associait à l’idée d’un danger que je courais ? Je la

pressai de questions. Elle aurait voulu y répondre. Elle essayait. Mais les phrases n'arrivaient à ses lèvres qu'inachevées et informes. Tout au plus pus-je comprendre qu'elle articulait le nom de son fils.

« – Dominique... Dominique...

« Je lui dis aussitôt :

« – Oui... Dominique... votre fils... il sait quelque » chose sur ces trois arbres, n'est-ce pas ? Et je dois le voir ?... c'est ce que vous voulez dire ? Je le verrai demain... Je viendrai ici demain... à la fin de la journée, quand il sera revenu de son travail. Il faut l'avertir, n'est-ce pas ? Et lui dire de m'attendre demain... Demain, à sept heures du soir, comme aujourd'hui. Demain... »

« J'appuyai sur ce mot, dont elle paraissait saisir la signification, et je la quittai avec un peu d'espoir. Il faisait presque nuit à ce moment, et je dois dire qu'il me sembla discerner dans l'ombre une silhouette d'homme qui se renfonçait derrière la cabane. J'eus le grand tort de ne pas vérifier cette impression fugitive. Mais rappelez-vous combien alors j'étais peu maîtresse de moi, et prête à m'effrayer sans raison très précise. J'avoue que j'eus peur, et que je redescendis vivement le sentier.

« Le lendemain je montai bien avant l'heure fixée, afin de repartir plus tôt, en plein jour. Dominique n'était pas encore arrivé de son travail. J'attendis longtemps près de la mère Vauchel, qui demeurerait taciturne et comme anxieuse.

« Ce fut un paysan qui survint. Il annonça que deux camarades le suivaient et qu'ils transportaient le bûcheron Dominique que l'on avait trouvé blessé, sous le chêne qu'il abattait. À l'embarras du messenger, je compris le drame. De fait, c'est un cadavre qui fut déposé devant la mesure de la mère Vauchel. La pauvre femme devint tout à fait folle. »

Le désarroi de Catherine s'accroissait comme si les circonstances passées revivaient devant elle. Raoul, qui sentait que toute tentative pour la reconforter serait vaine, la pressa d'achever.

« Oui, oui, dit-elle, cela vaut mieux, mais vous comprenez à quel point cette mort me parut suspecte. À l'heure même où Dominique Vauchel allait, sans aucun doute, me donner le mot de l'énigme, il mourait. Ne devais-je pas soupçonner qu'il avait été tué, et tué, justement pour empêcher toute explication entre lui et moi ? Ce meurtre, je ne pus en avoir la preuve matérielle. Cependant le docteur de Lillebonne, tout en déclarant que la

mort avait été accidentelle, et produite par la chute d'un arbre, s'étonna, devant moi, de certaines anomalies troublantes, comme la découverte d'une blessure à la tête. Il n'y porta d'ailleurs pas attention et signa son procès-verbal. Mais je me rendis sur le lieu de l'accident et trouvai, non loin de là, un gourdin.

– Qui accuser ? interrompit Raoul, mais évidemment l'individu dont vous aviez surpris la silhouette derrière la cabane de la mère Vauchel et qui savait que, le lendemain, vous seriez renseignée sur le mystère des trois saules.

– C'est ce que je supposai, dit Catherine, et cette supposition, la pauvre mère de la victime ne manqua pas, à son insu du reste, de l'entrevoir et de la renforcer en moi. Chaque fois que je montais rejoindre mon fiancé, j'étais sûre de la rencontrer. Elle ne me cherchait pas, mais un hasard obstiné la mettait toujours sur ma route. Alors elle s'arrêtait quelques secondes, fouillait dans sa mémoire abolie, et scandait, en hochant la tête : « Les trois chaules... faut prendre garde, ma jolie demoiselle, les trois chaules. »

« Dès lors, j'ai vécu en pleine détresse, tantôt me croyant folle aussi, et tantôt convaincue qu'il y avait contre moi et contre ceux qui habitaient le domaine de la Barre-y-va, une menace terrible. Je n'en parlais toujours pas. Mais comment ne se fût-on pas aperçu de mes terreurs et de ce qu'on appelait mes lubies ? Ma pauvre sœur, de plus en plus inquiète, et ne pouvant s'expliquer mon état maladif, me suppliait de quitter Radicatel. Elle avait même préparé plusieurs fois notre prochain départ. Je ne voulais pas. N'étais-je pas fiancée, et, bien que, précisément, mon humeur changeât un peu la nature de mes relations avec Pierre de Basmès, je ne l'en aimais pas moins. Seulement, je l'avoue, j'aurais eu besoin d'un guide, d'un conseiller. J'étais lasse de lutter seule. Pierre de Basmès ? Béchoux ? Ma sœur ? Je vous ai dit que je ne pouvais pas, pour des causes puériles d'ailleurs, me confier à eux. C'est à ce moment que je pensai à vous. Je savais que Béchoux possédait la clef de votre appartement et qu'il l'avait placée sous sa pendule. Un jour, en son absence, j'allai la prendre.

– Eh bien, s'écria Raoul, il fallait venir, ou même simplement, m'écrire.

– L'arrivée de M. Guercin retarda mes projets à votre égard. J'avais toujours été en bons termes avec le mari de ma sœur. C'était un homme aimable, serviable, qui me montrait de l'affection, et que je me serais peut-

être décidée à mettre au courant. Malheureusement vous savez ce qu'il est advenu. Le surlendemain, ayant reçu une lettre de Pierre de Basmes m'annonçant la résolution implacable de sa mère et son propre départ, je sortis du jardin pour le voir une dernière fois. Je l'attendis au lieu habituel de nos rendez-vous. Il ne vint pas. C'est le soir de ce jour que je pénétrai dans votre appartement.

– Mais, dit Raoul, il doit y avoir eu un fait plus spécial qui détermina votre visite ?

– Oui, dit-elle. En attendant Pierre dans le bois, je fus abordée par la mère Vauchel. Elle était plus agitée encore que d'ordinaire, et son apostrophe fut plus violente, plus précise à mon endroit. Elle me prit par le bras, me secoua et me dit, avec une méchanceté que je ne lui connaissais pas, et comme si elle voulait se venger sur moi de la mort de son fils :

« – Trois « chaules », ma belle demoiselle... C'est à vous qu'il en a, le monsieur... et il vous tuera... Prenez garde, il vous tuera... il vous tuera...

« Elle se sauva en ricanant. Moi, je perdis la tête. J'errai dans la campagne et, vers cinq heures du soir, j'étais à Lillebonne. Un train partait. Je sautai dedans.

– Ainsi, demanda Raoul, quand vous avez pris le train, M. Guercin était assassiné, et vous l'ignoriez ?

– Je ne l'ai su que le soir, chez vous, par le coup de téléphone de Béchoux, et vous vous rappelez combien j'en fus bouleversée. »

Raoul réfléchit, et dit :

« Une dernière question, Catherine. Quand vous avez été attaquée, la nuit, dans votre chambre, rien ne vous a permis d'identifier votre agresseur avec l'individu que vous avez entraperçu, un soir, derrière la cabane de la mère Vauchel ?

– Rien. Je dormais, la fenêtre ouverte, et je n'ai été avertie par aucun bruit. Je me suis sentie prise à la gorge, je me suis débattue, j'ai crié, et l'individu s'est enfui sans que je puisse même voir son ombre dans la nuit. Mais comment ne serait-ce pas le même ? Le même qui a tué Dominique Vauchel, et M. Guercin, et qui a voulu me tuer, selon la prédiction de la mère Vauchel ? »

Elle parlait d'une voix altérée. Raoul la regarda doucement.

« On croirait que vous souriez, dit-elle, toute surprise. Pourquoi ?

– Pour vous donner confiance. Et, vous le voyez, vous êtes plus calme, vos traits se détendent, et toute cette histoire vous paraît moins effroyable par le fait seul que je souris.

– Elle est effroyable, dit-elle, avec conviction.

– Pas tant que vous le pensez.

– Deux assassinats...

– Êtes-vous bien certaine que Dominique Vauchel ait été assassiné ?

– Ce gourdin ?... cette blessure à la tête...

– Et après ? Au risque d'ajouter à vos craintes, je vous dirai que la même tentative a eu lieu contre la mère Vauchel et que, le lendemain de mon arrivée, je l'ai découverte sous des feuilles, blessée à la tête, elle aussi, par un gourdin. Et cependant je ne suis pas bien sûr qu'il y ait eu crime.

– Mais, mon beau-frère ?... s'écria Catherine, vous ne pouvez vraiment pas nier...

– Je ne nie rien, et je n'affirme rien. Mais je doute. En tout cas ce que je sais, Catherine, et cela, vous devez en être heureuse, c'est que vous avez toute votre raison, que vos souvenirs ne vous trompent pas, et que les trois saules devraient être là où ils se trouvaient quand vous vous balanciez sur leurs branches, il y a quelques années. Tout le problème tourne autour de ces trois saules déplacés. Une fois résolu, tout le reste s'éclaircira de lui-même. Pour l'instant, amie Catherine...

– Pour l'instant ?

– Souriez. »

Elle sourit.

Elle était adorable ainsi. Il ne put s'empêcher de lui dire, dans un élan de tout son être :

« Mon Dieu, que vous êtes jolie !... et si émouvante ! Vous ne sauriez croire, chère petite amie, combien je suis heureux de pouvoir me consacrer à vous, et comme un seul de vos regards me récompense... »

Il n'acheva pas. Toute parole trop audacieuse lui semblait une offense pour elle.

L'enquête à laquelle procédait la justice n'avancait guère. Après plusieurs jours d'investigations et d'interrogations, le juge ne revenait pas et s'en remettait plus au hasard qu'aux recherches de la gendarmerie et de Béchoux. Au bout de trois semaines, celui-ci, qui avait renvoyé ses deux camarades, ne cachait plus son découragement et s'en prenait à Raoul.

« À quoi sers-tu ? Que fais-tu ?

– Je fume des cigarettes, répondit Raoul.

– Quel est ton but ?

– Le même que le tien.

– Ton programme ?

– Différent du tien. Toi, tu suis péniblement le chemin des secteurs, des sous-secteurs et autres calembredaines, moi l'agréable chemin où l'on s'abandonne à ses réflexions et, plus encore, à son intuition.

– En attendant, le gibier court.

– En attendant, je suis au cœur de la place et je me débrouille, Béchoux.

– Quoi ?

– Tu te rappelles le conte d'Edgar Poe, *Le Scarabée d'or* ?

– Oui.

– Le héros de l'aventure monte dans un arbre, déniché une tête de mort et fait descendre par l'œil droit de cette tête un scarabée qui lui sert de fil à plomb.

– Inutile. Je connais. Où veux-tu en venir ?

– Accompagne-moi jusqu'aux trois saules. »

Lorsqu'ils furent arrivés, Raoul escalada l'arbre du milieu, et prit place sur le tronc.

« Théodore ?

– Quoi ?

– Suis de l'œil, au-dessus de la rivière, la tranchée qui permet d'apercevoir, sur l'autre versant des roches, un petit tertre... à cent pas environ...

– Je vois.

– Vas-y. »

Béchoux, obéissant à cet ordre formulé d'un ton impérieux, passa pardessus les roches et redescendit sur le tertre, d'où il avisa de nouveau Raoul. Celui-ci s'était couché à plat ventre le long d'une des principales branches et regardait dans différentes directions.

« Tiens-toi debout, cria-t-il, en te faisant le plus grand possible. »

Béchoux se dressa comme une statue.

« Lève le bras, ordonna Raoul, lève le bras et raidis ton index vers le ciel, comme si tu désignais une étoile. Bien. Ne bouge pas. L'expérience est tout à fait intéressante et confirme mes suppositions. »



Il sauta de son arbre, alluma une cigarette, et paisiblement, l'air d'un promeneur qui flâne, rejoignit Béchoux, lequel n'avait pas remué et piquait du doigt une étoile invisible.

« Qu'est-ce que tu fiches ? demanda Raoul, l'air stupéfait. En voilà une pose !

– Enfin, quoi, bougonna Béchoux, je me conforme à tes instructions.

– Mes instructions ?

– Oui, l'épreuve du Scarabée d'or...

– Tu es loufoque. »

Raoul s'approcha et dit à l'oreille de Béchoux :

« Elle te contemplait.

– Qui ?

– La cuisinière. Regarde-la. Elle est dans sa chambre. Dieu ! Qu'elle devait te trouver beau en Apollon du Belvédère ! Une ligne... un galbe... »

Le visage de Béchoux exprima une telle colère que Raoul se sauva en éclatant de rire. Puis se retournant un peu plus loin, il lui jeta gaiement :

« T'en fais pas... Tout va bien... L'épreuve du Scarabée d'or a réussi... Je tiens le bout du fil... »

Est-ce que l'épreuve tentée aux dépens de Béchoux avait réellement fourni le bout du fil à Raoul ? Ou bien espérait-il découvrir la vérité par d'autres moyens ? En tout cas, il alla souvent avec Catherine jusqu'au logis de la mère Vauchel. À force de douceur et de patience, il était parvenu à l'apprivoiser, sans que la pauvre folle s'effarouchât. Il lui apportait des friandises, de l'argent qu'elle prenait d'un geste brusque, et il lui posait des questions, toujours les mêmes, qu'il répétait inlassablement.

« Les trois saules, hein, on les a déplacés ?... Qui les a déplacés ? Votre fils le savait, n'est-ce pas ? Peut-être a-t-il fait l'ouvrage ? Répondez. »

Les yeux de la vieille brillaient parfois. Des lueurs passaient dans sa mémoire. Elle aurait voulu parler, et dire ce qu'elle savait. Quelques mots eussent suffi pour que tout le mystère apparût en pleine clarté, et l'on sentait qu'à la première occasion ces quelques mots se formeraient en elle et lui viendraient aux lèvres. Raoul et Catherine en avaient l'impression profonde et anxieuse.

« Elle parlera demain, affirma d'Avenac, un jour. Soyez sûre qu'elle parlera demain. »

Ce lendemain-là, lorsqu'ils arrivèrent devant la cabane, ils avisèrent la vieille étendue sur le sol, auprès d'une échelle double. Elle avait voulu brancher un arbuste. Un des montants de l'échelle avait glissé, et maintenant la pauvre folle gisait, morte.

## *Le clerc de notaire*

### Table des matières

La mort de la mère Vauchel n'éveilla aucun soupçon, ni dans le pays, ni au Parquet. Comme son fils, elle était morte accidentellement, au cours d'une de ces petites besognes de paysanne que sa folie ne l'empêchait pas d'accomplir. On les plaignit tous les deux. On la mit en terre et l'on n'y pensa plus.

Mais Raoul d'Avenac avait constaté que les vis de la tringle de fer avec laquelle on maintenait l'écartement des deux montants avaient été enlevées, et qu'un des montants, plus court que l'autre, avait été scié récemment à sa base. La catastrophe était inévitable.

Catherine ne s'y trompa pas non plus, et retomba dans ses transes.

« Vous voyez bien, disait-elle, que nos ennemis s'acharnent. Une fois de plus, il y a eu meurtre.

– Je n'en suis pas sûr. Un des éléments du meurtre, c'est la volonté de tuer.

– Eh bien, cette volonté est flagrante.

– Je n'en suis pas sûr », répétait-il.

Cette fois il n'essaya pas trop de calmer la jeune fille dont il sentait la frayeur et le désarroi devant tant de menaces dirigées contre elle, et dirigées aussi, pour des raisons obscures, contre tous ceux qui habitaient le manoir.

Coup sur coup il y eut deux autres incidents inexplicables. Le pont creva sous les pas d'Arnold, et le domestique tomba dans la rivière, sans que cette chute, heureusement, amenât des conséquences autres qu'un rhume de cerveau. Le lendemain un vieux hangar, qui servait de remise pour les provisions de bois, s'écroulait au moment même où Charlotte en sortait. Ce fut un miracle si les décombres ne l'ensevelirent pas.

Dans une véritable crise où elle s'évanouit deux fois, Catherine Montessieux raconta, devant sa sœur et devant Béchoux, tout ce qu'elle

savait. La porte de la salle à manger où la scène se passait était ouverte sur la cuisine. M. Arnold et Charlotte purent entendre.

Elle raconta tout, la transplantation certaine des trois saules, les prédictions de la mère Vauchel, son assassinat, l'assassinat de son fils et les preuves irrécusables qui faisaient de ces deux crimes des faits qu'il était impossible de mettre en doute.

Si elle ne dit rien de son voyage à Paris et de sa première entrevue avec Raoul, en revanche, par une réaction imprévue contre l'influence qu'il exerçait sur elle, sans détour, elle dit leurs recherches communes, leurs conversations et les enquêtes personnelles et concluantes qu'il avait poursuivies sur les deux Vauchel. Tout cela finit par des larmes. Désolée d'avoir trahi Raoul, elle eut un accès de fièvre qui la mit au lit pour deux jours.

De son côté Bertrande Guercin était gagnée par les terreurs de Catherine. Elle ne voyait que dangers et agressions. M. Arnold et Charlotte partageaient le même état d'esprit. Pour eux comme pour elle, l'ennemi rôdait entre les murs et autour du domaine, y pénétrant ou en sortant par des issues ignorées. Il allait et venait à sa guise, surgissait, disparaissait, frappait aux heures choisies par lui, toujours invisible et toujours inaccessible, sournois et audacieux, poursuivant une œuvre souterraine dont lui seul connaissait le but.

Béchoux exultait. Son échec lui semblait effacé par celui de Raoul, et il ne se faisait pas faute de harceler d'Avenac.

« Nous pataugeons, mon vieux, ricanait-il avec une joie féroce. Toi comme moi. Plus encore même. Vois-tu, Raoul, quand on est en plein dans un orage, on ne lui tient pas tête. On fiche le camp... Et l'on revient quand le danger est fini.

– Donc, elles s'en vont ?

– Ce serait déjà fait si cela ne dépendait que de moi. Mais...

– Mais Catherine hésite ?

– Justement. Elle hésite parce qu'elle subit encore ton influence.

– Espérons que tu la décideras.

– Je l'espère, et Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard ! »

Le soir même de cette conversation, les deux sœurs travaillaient dans le petit salon du rez-de-chaussée qui leur servait de boudoir et où elles aimaient se tenir. Deux pièces plus loin, Raoul lisait et Béchoux poussait

distraitement des billes sur un vieux billard. Ils ne parlaient pas. À dix heures, d'ordinaire, chacun montait dans sa chambre. Les dix coups sonnèrent au village, puis à une pendule du manoir.

Une deuxième pendule commençait à tinter lorsqu'une détonation toute proche retentit, accompagnée d'un bruit de carreau cassé et de deux cris stridents.

« Cela se passe chez « elles », proféra Béchoux, qui s'élança vers le boudoir.

Raoul, ne songeant qu'à couper la route de l'homme qui avait tiré, courut à la fenêtre de la pièce où il se trouvait. Les deux volets étaient clos comme ils l'étaient chaque soir. Il fit basculer la barre, mais on les avait fermés du dehors et, si violemment qu'il les secouât, il ne réussit pas à ouvrir. Il y renonça aussitôt et sortit par la pièce voisine. Mais il avait perdu trop de temps, et il ne vit rien de suspect dans le jardin. Un simple coup d'œil lui suffit pour constater que deux larges verrous avaient été posés, sans doute la nuit précédente, à l'extérieur des volets du billard, ce qui rendait tout effort inutile et facilitait la fuite de l'ennemi.

Raoul regagna donc le boudoir, où Catherine, Béchoux et les deux domestiques s'empressaient autour de Bertrande Guercin, qui, cette fois, avait été l'objet de l'attaque. Le projectile, brisant la vitre, avait sifflé à son oreille, sans l'atteindre heureusement, et s'était aplati contre le mur opposé.

Béchoux, qui le recueillit, affirma posément :

« C'est une balle de revolver. Dix centimètres de déviation à droite, et la tempe était trouée. »

Et il ajouta, d'une voix sévère :

« Qu'en dis-tu, Raoul d'Avenac ?

— Je pense, Théodore Béchoux, répondit Raoul nonchalamment, que Mlle Montessieux n'aura plus d'hésitation à partir.

— Aucune », déclara-t-elle.

Ce fut une nuit d'affolement et de panique. Sauf Raoul qui se coucha et dormit en paix, tout le monde veilla, l'oreille tendue, les nerfs surexcités. Le moindre craquement les faisait tous tressaillir.

Les domestiques firent les malles et s'en allèrent en carriole à Lillebonne, où ils prirent le train pour Le Havre.

Béchoux réintégra sa chaumière afin de surveiller aisément le domaine de la Barre-y-va.

À neuf heures, Raoul conduisit les deux sœurs au Havre et les installa dans une pension de famille dont il connaissait la directrice.

Au moment de le quitter, Catherine, tout à fait détendue, lui demanda pardon.

« Pardon de quoi ?

– D’avoir douté de vous.

– C’était naturel. En apparence, je n’ai obtenu aucun résultat dans la tâche entreprise.

– Et désormais ?

– Reposez-vous, dit-il. Vous avez besoin de recouvrer des forces. Dans quinze jours au plus tard, je viendrai vous rechercher toutes deux.

– Pour quelle destination ?

– La Barre-y-va. »

Elle frémit. Il ajouta :

« Vous y passerez quatre heures, ou quatre semaines, à votre choix.

– J’y passerai le temps que vous voudrez », dit Catherine, en lui tendant sa main qu’il baisa affectueusement.

À dix heures et demie, il s’en allait à Lillebonne et s’informait de l’étude des deux notaires du canton. À onze heures, il se présentait chez maître Bernard, gros homme tout rond, cordial, aux yeux vifs, qui le reçut aussitôt.

« Maître Bernard, lui dit Raoul, je vous suis envoyé par Mme Guercin et par Mlle Montessieux. Vous avez su l’assassinat de M. Guercin et les difficultés auxquelles se heurte la justice. En relation avec le brigadier Béchoux, j’ai coopéré à l’enquête, et Mlle Montessieux m’a prié de venir vous voir, puisque vous étiez le notaire de son grand-père, et d’éclaircir un certain point qui demeure obscur. Voici la lettre que je dois vous remettre. »

C’était la sorte de blanc-seing qu’il s’était fait délivrer par Catherine au matin de leur arrivée à Radicatel, lorsqu’ils venaient de Paris, et qui était ainsi conçu :

« *Je donne tous pouvoirs à M. Raoul d’Avenac pour rechercher la vérité et prendre les décisions conformes à mes intérêts.* »

Raoul n’avait eu qu’à inscrire la date.

« En quoi puis-je vous être utile, monsieur ? demanda le notaire après avoir lu le document.

– Il m’a semblé, maître Bernard, que le crime commis, et que plusieurs événements inexplicables qui en ont été la suite et dont il serait oiseux de vous entretenir, se rapportaient peut-être à une cause générale qui serait l’héritage de M. Montessieux. C’est pourquoi je me permettrais de vous poser quelques questions.

– Je vous écoute.

– C’est bien dans votre étude que fut signé l’acte d’achat du domaine de la Barre-y-va ?

– Oui, du temps de mon prédécesseur et du temps du père de M. Montessieux, ce qui remonte à plus d’un demi-siècle.

– Vous avez eu connaissance de cet acte ?

– J’ai eu plusieurs fois l’occasion de l’étudier, sur la demande de M. Montessieux et pour des raisons secondaires. Il ne présente d’ailleurs rien de spécial.

– Vous étiez le notaire de M. Montessieux ?

– Oui. Il avait quelque amitié pour moi et voulait bien me consulter.

– Y a-t-il eu entre vous et lui des conversations relatives à des dispositions testamentaires ?

– Il y en a eu, et je ne commets aucune indiscretion en le disant, puisque j’en ai fait part à Mme et à M. Guercin, ainsi qu’à Mlle Catherine.

– Ces dispositions avantageaient-elles l’une ou l’autre de ses petites-filles ?

– Non. Il ne cachait pas sa préférence pour Mlle Catherine, qui vivait avec lui et à laquelle il désirait léguer ce domaine où elle se plaisait beaucoup. Mais il eût sûrement, par quelque moyen, rétabli l’équilibre entre les deux sœurs. Du reste, en définitive, il n’a pas laissé de testament.

– Je sais. Et j’avoue que j’en suis étonné, dit Raoul.

– Moi aussi. Également M. Guercin que j’ai vu à Paris le matin de l’enterrement, et qui devait venir me voir à ce propos... tenez, le lendemain du jour où il a été assassiné. Il m’avait prévenu par lettre de sa visite, ce pauvre monsieur.

– Et comment expliquez-vous cet oubli de la part de M. Montessieux ?

– Je pense qu’il avait négligé d’écrire ses dispositions et que la mort l’a surpris. C’était un homme assez bizarre, très préoccupé par ses travaux de laboratoire et ses expériences de chimie.

– Ou plutôt d’alchimie, rectifia Raoul.

– C’est vrai, dit maître Bernard, en souriant. Il prétendait même avoir découvert le grand secret. Je le trouvai un jour dans une agitation extraordinaire, et il me montra une enveloppe remplie de poudre d’or, en me disant d’une voix qui frémissait d’émotion :

– Tenez, cher ami, voilà l’aboutissement de mes travaux. N’est-ce pas admirable ?

– Et c’était vraiment de l’or ? demanda Raoul.

– Incontestablement. Il m’en a donné une pincée que j’eus la curiosité de faire examiner. Aucune erreur possible. C’était de l’or. »

La réponse ne sembla pas étonner Raoul.

« J’ai toujours pensé, dit-il, que cette affaire tournait autour d’une découverte de ce genre. »

Et il reprit, en se levant :

« Un mot encore, maître Bernard. Il n’y a jamais eu, dans votre étude, des indiscretions, ce qu’on appelle des fuites ?

– Jamais.

– Vos collaborateurs sont pourtant bien des fois au courant d’une partie de ces drames de famille dont on vient vous entretenir. Ils lisent les actes. Ils copient les contrats.

– Ce sont d’honnêtes gens, fit maître Bernard, qui ont l’habitude et l’instinct de se taire sur tout ce qui se passe dans l’étude.

– Leur existence est cependant bien modeste.

– Comme leurs ambitions. Et puis, fit observer maître Bernard en riant, la chance les favorise quelquefois. Tenez, un de mes clercs, un vieux travailleur obstiné, économe jusqu’à l’avarice, qui avait mis de côté, sou par sou, de quoi acheter un lopin de terre et une mesure où prendre sa retraite, est venu me trouver un matin pour m’annoncer son départ. Il avait, m’a-t-il dit, gagné vingt mille francs avec une obligation à lots.

– Bigre ! Il y a longtemps ?

– Quelques semaines... le 8 mai... je me rappelle la date parce que l’après-midi même M. Guercin était assassiné...

– Vingt mille francs ! dit Raoul sans relever cette coïncidence de dates. Une vraie fortune pour lui !

– Une fortune qu’il est en train de dissiper. Ma foi, oui ! Il paraît qu’il est installé dans un petit hôtel de Rouen et qu’il mène joyeuse vie. »



Raoul se divertit fort de l'aventure, fit en sorte de connaître le nom du personnage, et prit congé de maître Bernard.

À neuf heures du soir, après une enquête rapide à Rouen, il trouvait, dans un hôtel meublé de la rue des Charrettes, le sieur Fameron, clerc de notaire, un homme maigre, long, lugubre de visage, vêtu d'une redingote de drap noir et coiffé d'un chapeau haut de forme. À minuit il buvait dans une taverne où Raoul l'avait invité, et achevait de s'enivrer dans un bal public où il dansait un cancan échevelé en face d'une fille énorme et tumultueuse.

Le lendemain, la fête recommença, ainsi que les jours suivants. L'argent du sieur Fameron coulait en apéritifs et en verres de champagne offerts à un tas de gens qui s'accrochaient à ce généreux personnage. Mais Raoul était son ami préféré. Quand il revenait au petit matin, expansif et titubant, il lui prenait le bras et s'épanchait :

« Une veine, que je te dis, mon vieux Raoul. Vingt mille francs qui me tombent dessus... Eh bien, je me suis juré qu'il n'en resterait pas une goutte. J'ai gagné de quoi vivre sans rien faire. Mais ça, c'est du boni que j'ai pas le droit de garder. Non, c'est pas de l'argent propre. Il faut que ça fiche le camp en ripailles avec des zigs qui comprennent la vie... comme toi, mon vieux Raoul, comme toi. »

Ses confidences n'allaient pas plus loin. Si Raoul faisait mine de l'interroger, il s'arrêtait net et se mettait à sangloter.

Mais, deux semaines plus tard, Raoul, qui s'amusait fort auprès de ce funèbre fantoche, profita d'une ripaille plus complète pour lui arracher des aveux. Le sieur Fameron les bégaya en pleurant, effondré dans sa chambre, agenouillé devant son chapeau haut de forme, auquel il avait l'air de se confesser.

« Une crapule... oui, je ne suis qu'une crapule. Le tirage de l'obligation ? Des blagues ! C'est un type que je connaissais qui m'a abordé la nuit à Lillebonne, et qui m'a donné une lettre à glisser dans le dossier Montessieux. Je ne voulais pas. « Non, ça non, que je lui dis, c'est pas dans mes cordes. On peut fouiller ma vie jusqu'au fin fond des fonds... on n'y trouvera pas un seul truc de ce genre-là. » « Et puis... et puis, je ne sais pas comment ça s'est fait... il m'a offert dix mille... quinze mille... vingt mille... J'ai perdu la tête... Le lendemain, j'ai glissé la lettre dans le dossier Montessieux. Seulement je me suis juré que c't'argent ne me salirait pas. Je l'boirai je l'boulotterai... Mais j'vivrai pas avec ça dans ma nouvelle

maison... Ah ! Non, non, j'en veux pas de cette pourriture d'argent... vous m'entendez, monsieur... j'en veux pas ! »

Raoul tenta d'en savoir davantage. Mais l'autre, qui s'était remis à pleurer, s'endormit avec des hoquets de désespoir.

« Plus rien à faire, se dit Raoul. Mais à quoi bon m'entêter ? J'en sais assez pour agir, et pour agir à mon aise. Le bonhomme a encore cinq mille francs à dépenser et ne viendra pas à Lillebonne avant une quinzaine. »

Trois jours plus tard, Raoul se présentait à la pension de famille du Havre. Catherine lui apprit aussitôt que sa sœur et elle avaient reçu, le matin même, une lettre de maître Bernard, qui les convoquait pour le lendemain après-midi au domaine de la Barre-y-va. « Communication importante », disait le notaire.

« C'est moi, fit Raoul, qui ai provoqué cette convocation. Et voilà pourquoi je viens vous chercher, selon ma promesse. Vous n'avez pas peur de retourner là-bas ?

– Non », affirmat-elle.

De fait, elle offrait un visage apaisé, qui souriait et qui avait repris son air de confiance et d'abandon.

« Vous savez quelque chose de nouveau ? » dit-elle.

Il déclara :

« Je ne sais pas ce que nous allons apprendre. Mais il est hors de doute que nous allons entrer dans une région plus claire. Vous déciderez alors si vous voulez prolonger votre séjour à la Barre-y-va et avertir Arnold et Charlotte. »

À l'heure fixée, les deux sœurs et Raoul arrivaient au manoir. En les voyant, Béchoux se croisa les bras, furieux.

« Mais c'est de l'aberration ! s'écria-t-il. Après ce qui s'est passé, venir ici !

– Rendez-vous avec le notaire, dit Raoul. Conseil de famille. Je te convoque. N'es-tu pas de la famille ?

– Et si on les attaque encore, les malheureuses ?

– Rien à craindre.

– Pourquoi ?

– Il est convenu avec le fantôme de la Barre-y-va qu'il nous avertira d'abord.

– Comment ?

– En tirant sur toi. »

Raoul saisit le brigadier par l'épaule et lui dit à l'écart :

« Ouvre bien tes oreilles, Béchoux, tâche de comprendre et admire la façon géniale dont je vais travailler. Ce sera long, très long. Une heure de séance peut-être. Mais je crois que le résultat sera précieux... j'en ai l'intuition. Ouvre tes oreilles, Béchoux. »

## *Le testament*

### Table des matières

Maîtres Bernard entra dans ce salon où il avait l'habitude de venir du temps de son client, M. Montessieux, et présenta ses hommages à Bertrande et à Catherine. Il les fit asseoir, puis il tendit la main à Raoul.

« Je vous remercie de m'avoir envoyé l'adresse de ces dames. Mais pouvez-vous m'expliquer ?... »

Raoul l'interrompit.

« Je crois, maître, que l'explication doit être donnée surtout par vous... au cas, bien entendu, où il se serait passé quelque chose de nouveau depuis notre entretien. »

Raoul interrogeait du regard le notaire, qui répondit :

« Vous savez donc qu'il s'est passé quelque chose de nouveau ?

– J'ai tout lieu de supposer, mon cher maître, que la question que je vous ai posée, dans votre étude, a reçu une solution.

– Grâce à vous, sans doute, dit le notaire, et je me demande par quel sortilège. Toujours est-il que, conformément aux intentions qu'il m'avait souvent exprimées, M. Montessieux a laissé un testament, et les conditions dans lesquelles nous le retrouvons ne font qu'augmenter ma surprise.

– Par conséquent, je ne me suis pas trompé en supposant qu'il y avait corrélation entre les dispositions de ce testament et les incidents qui entourent le crime mystérieux dont M. Guercin a été victime ?

– Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que vous avez bien fait de venir me voir au nom de Mlle Montessieux. Lorsque je reçus, il y a quelques jours, la lettre déconcertante que vous m'avez envoyée, j'étais tenu, malgré l'impossibilité de l'hypothèse, de la vérifier.

– Ce n'était pas une hypothèse, dit Raoul.

– C'en était une pour moi, et tout à fait inadmissible. Voici votre lettre :  
« Maître Bernard, le testament de M. Montessieux se trouve dans le dossier même qui est marqué à son nom dans votre étude. Je vous prierai d'en

prévenir vos deux clientes, dont suit l'adresse actuelle. » En toute autre circonstance, j'aurais jeté cette lettre au feu. Au lieu de cela, j'ai cherché...

– Et le résultat ? »

Maître Bernard tira de sa serviette une enveloppe assez grande, d'un blanc ivoire sali par le temps et par les contacts. Tout de suite, Catherine s'écria :

« Mais c'est une des enveloppes dont se servait toujours mon grand-père !

– En effet, dit maître Bernard. Moi-même, j'en ai conservé plusieurs qu'il m'envoya. Vous lirez sur celle-ci quelques lignes écrites en travers. »

Catherine lut à haute voix :

« Ceci est mon testament. Huit jours après ma mort, mon notaire, maître Bernard, l'ouvrira en mon manoir de la Barre-y-va. Il en donnera lecture à mes deux petites-filles et tiendra la main à ce que mes volontés soient respectées. »

Catherine affirma de la façon la plus formelle :

« Cette écriture est celle de mon grand-père. J'en pourrais donner vingt preuves.

– Je fais la même déclaration, dit le notaire. Par excès de scrupule, je me suis rendu hier à Rouen, et j'ai consulté un expert. Son avis est absolument conforme aux nôtres. Donc aucune hésitation. Mais, avant d'ouvrir, je dois spécifier que, plus de dix fois depuis deux ans, autant pour chercher cette pièce nécessaire à l'exploitation des fermes Montessieux dont mon client m'avait toujours chargé, que pour répondre à mon besoin de trouver ce testament, plus de dix fois, j'ai eu l'occasion de feuilleter le dossier Montessieux. Je déclare, sur mon honneur professionnel, qu'il ne contenait pas ce document.

– Cependant, maître Bernard... objecta Béchoux.

– Je dis ce qui est, monsieur. Le dossier ne contenait pas ce document.

– Alors, maître Bernard, quelqu'un l'y a introduit ?

– Je n'avance rien, et je ne nie rien, répliqua le notaire. J'énonce simplement une vérité indiscutable. D'ailleurs mes souvenirs sont corroborés par une habitude à laquelle je n'ai jamais dérogé. Aucun des testaments qui me sont remis ne prend place dans les dossiers de mes clients. Tous sont enfermés et rangés par ordre alphabétique dans mon coffre-fort. Par conséquent, si j'avais été en possession du testament, dont je

vais vous donner lecture, c'est là, et non pas dans le dossier Montessieux, que je l'eusse découvert. »

Il allait ouvrir l'enveloppe, lorsque Théodore Béchoux l'arrêta d'un geste.

« Un instant. Ayez l'extrême obligeance de me confier cette enveloppe. »

Quand il l'eut en main, il l'examina avec une attention minutieuse et conclut :

« Les cinq cachets sont intacts. De ce côté, rien de suspect. Mais l'enveloppe a été ouverte.

– Que dites-vous ?

– Elle l'a été sur toute sa longueur... une fente pratiquée le long du pli supérieur par une lame de canif et qui fut ensuite habilement recollée. »

Avec la pointe d'un couteau, Béchoux sépara les deux lèvres de la fente à l'endroit qu'il indiquait et il put ainsi retirer de l'enveloppe, sans avoir brisé les cachets, une feuille double de papier sur lequel étaient tracées des lignes.

« Même papier que l'enveloppe, dit Béchoux. Et même écriture, n'est-ce pas ? »

Le notaire et Catherine furent du même avis. C'était l'écriture de M. Montessieux.

Il n'y avait plus qu'à lire le testament. C'est ce que fit maître Bernard au milieu d'un silence profond et de l'émotion qu'avaient provoquée les circonstances mêmes de cette découverte.

« Un dernier mot. Vous acceptez, toutes deux, mes chères clientes, que ma lecture ait lieu devant MM. Béchoux et Raoul d'Avenac ?

– Oui, prononcèrent les deux sœurs.

– Je lis donc. »

Et maître Bernard déplia la double feuille.

« Je soussigné, Michel Montessieux, âgé de soixante-huit ans, sain d'esprit et de corps, agissant selon des idées mûrement réfléchies, d'après mon droit légal et moral, je lègue à mes deux petites-filles (en priant l'une et l'autre de les laisser dans l'indivision, et d'en toucher par moitié les revenus) les terres, bien réduites, hélas ! Qui entourent le domaine jadis si florissant de la Barre-y-va.

« Pour ce domaine, je le divise en deux parts inégales, qui suivent à peu près le cours de la rivière. L'une, à droite, qui comprend le manoir et tout ce qu'il contiendra à l'heure de mon décès, sera la propriété de Catherine, qui, j'en suis sûr, l'habitera et l'entretiendra comme nous avons toujours fait, elle et moi. L'autre moitié sera celle de Bertrande, qui, mariée et souvent absente, aura plaisir à posséder ici, comme pied-à-terre, l'ancien pavillon de chasse. Pour le remettre en état et pour le meubler, en même temps que pour compenser l'inégalité des deux parts, il sera prélevé sur ma succession, en faveur de Bertrande, une somme de trente-cinq mille francs, représentée par la poudre d'or que j'ai réussi à fabriquer, et dont je dirai, dans un codicille, l'emplacement exact. J'exposerai en même temps, quand le moment sera venu, le secret de cette découverte sans pareille, dont maître Bernard, seul actuellement, pourrait certifier l'authenticité, puisque je lui ai montré quelques grammes de ma poudre.

« Je connais assez mes petites-filles pour savoir qu'il n'y aura entre elles aucune difficulté dans l'observation de mes volontés. Mais l'une est mariée, l'autre se mariera, et afin de leur éviter des erreurs d'interprétation pouvant provoquer des malentendus pénibles, j'ai établi un plan topographique du domaine, lequel plan je laisse dans le tiroir de droite de mon bureau. Et je spécifie ceci de la façon la plus catégorique : la limite qui séparera les deux propriétés incluses dans le domaine suivra une ligne droite qui partira du saule central des trois saules où Catherine aimait à se réfugier, et aboutira au dernier pilier ouest des quatre piliers où s'accrochent les grilles de l'entrée principale dans le parc. J'ai l'intention, d'ailleurs, de marquer cette limite soit par une haie de troènes soit par une palissade. Chacun chez soi. C'est une règle à laquelle je tiens formellement. »

Maître Bernard acheva très vite la lecture du testament, qui n'offrait plus, d'ailleurs, que des points d'un intérêt secondaire. Catherine et Raoul s'étaient regardés lorsqu'il avait été question des trois saules. Pour eux c'était là l'essentiel de ces quelques pages. Mais l'attention des autres avait été surtout attirée par la clause de la poudre d'or, et Béchoux prononça, d'un ton dogmatique :

« Il faudra livrer ce document aux experts et s'assurer qu'il n'y a aucun doute sur son authenticité. Mais une preuve qui aurait sa valeur immédiate, et, à mon sens, définitive, ce serait de trouver, dans ce manoir ou dans le

parc, les quelques kilos d'or qui gageraient la somme de trente-cinq mille francs. »

Béchoux prit son air le plus sardonique pour énoncer ces dernières paroles. Mais Raoul d'Avenac dit à Catherine :

« Vous n'avez aucune déposition à faire à ce propos, mademoiselle ? »

On eût cru que Catherine attendait la demande de Raoul, et qu'elle ne voulait parler qu'approuvée et encouragée par lui, car, aussitôt, elle déclara :

« Oui, je puis apporter un témoignage personnel, et donner de la sincérité de mon grand-père la preuve palpable que réclame M. Béchoux. Depuis trois mois que nous sommes ici, j'ai fouillé partout pour faire renaître toutes les traces d'un passé où j'ai été si heureuse. C'est ainsi que j'ai pris, à l'endroit où grand-père aimait à travailler, la carte topographique que j'avais établie avec lui, et que voilà. Et c'est ainsi qu'un hasard m'a montré... »

Elle regarda de nouveau Raoul, et, se sentant soutenue, acheva :

« ... qu'un hasard m'a montré la poudre d'or.

– Comment ! fit vivement Bertrande, tu as vu... et tu n'as rien dit ?...

– C'était le secret de grand-père. Je ne pouvais le révéler que sur son ordre. »

Elle les pria tous de la suivre jusqu'à l'étage supérieur, et ils pénétrèrent, entre les mansardes des domestiques, dans la haute pièce centrale dont les madriers supportaient la partie la plus élevée du toit. Tout de suite, elle désigna de vieux pots de grès, fendus, cassés, comme ces récipients hors d'usage que l'on relègue en un coin où ils ne gênent pas. De la poussière les revêtait et des toiles d'araignée les reliaient les uns aux autres. Personne n'avait eu et ne pouvait avoir eu l'idée de les tirer de leur retraite. Sur trois d'entre eux s'étendaient des morceaux de verre empilés et des débris d'assiettes.

Béchoux prit un escabeau branlant qu'il approcha, et il atteignit l'un des pots qu'il tendit à maître Bernard. Au premier coup d'œil, celui-ci reconnut, sous la poussière, la lueur brillante de l'or, et il murmura, en enfouissant ses doigts comme dans du sable.

« C'est de l'or... c'est de la poudre d'or pareille à l'échantillon d'autrefois, c'est-à-dire composée de grains assez gros. »



Une même quantité remplissait les autres récipients. Le poids annoncé par M. Montessieux devait être exact. Béchoux conclut, stupéfait :

« Alors, quoi... vraiment, il en fabriquait ? Est-ce possible ? Cinq ou six kilos d'or peut-être... mais c'est un miracle ! »

Et il ajouta :

« Pourvu que le secret ne soit pas perdu !

– Je ne sais s'il sera perdu, prononça maître Bernard. En tout cas, le testament ne contenait aucun codicille à ce sujet, et l'enveloppe aucune feuille supplémentaire. Sans le concours de Mlle Montessieux, il est bien probable que personne n'aurait jamais eu l'idée d'examiner les vieux pots où le trésor était caché.

– Pas même mon ami d'Avenac, grand devin et grand sorcier, dit Béchoux non sans ironie.

– C'est ce qui te trompe, riposta Raoul. J'en ai fait la visite le surlendemain de mon arrivée.

– Allons donc ! s'écria Béchoux, d'un ton sceptique.

– Monte sur ton escabeau, ordonna Raoul, et descends le quatrième pot. Bien. Il y a, en dessous, fiché dans la poudre, un petit carton, n'est-ce pas ? Eh bien, tu liras sur ce carton, de l'écriture de M. Montessieux, le millésime de l'année, et, à côté, cette date : 13 septembre. C'est évidemment la date où de la poudre d'or a été versée dans ce pot. Deux semaines plus tard, M. Montessieux quittait le domaine de la Barre-y-va. Le soir de son arrivée à Paris, il mourait subitement. »

Béchoux écoutait, la bouche bée. Il bredouilla :

« Tu savais ?... Tu savais ?...

– C'est mon métier de savoir », ricana Raoul.

Le notaire fit descendre tous les pots et les fit enfermer au premier étage dans le placard d'une chambre dont il prit la clef.

« Il est plus que probable, dit-il à Bertrande, que cette somme vous sera remise. Mais je dois, n'est-ce pas, vu les circonstances, prendre des précautions relativement à l'authenticité du testament. »

Maître Bernard allait se retirer lorsque Raoul lui dit :

« Puis-je vous demander encore une minute d'attention ?

– Certes.

– Tout à l'heure, alors que vous lisiez le testament, j'ai aperçu, en dernière page, quelques chiffres.

– En effet, répliqua le notaire, qui montra la page. Mais ce sont de ces chiffres qu'on pose au hasard, et qui répondent à une préoccupation du moment. Ceux-ci, évidemment, n'ont aucun rapport avec les dispositions de M. Montessieux... Telle est ma certitude après les avoir bien examinés. Comme vous pouvez le voir, ils sont tracés bien au-dessous de la signature, rapidement, mal formés, à la façon d'une note qu'on aurait jetée là parce qu'on n'avait pas d'autre papier sous la main.

– Vous devez avoir raison, maître Bernard, dit Raoul. Mais tout de même, voulez-vous me permettre de les copier ? »

Et Raoul copia cette ligne de chiffres :

3141516913141531011129121314

« Je vous remercie, dit-il. Quelquefois un hasard favorable vous donne de ces indications fortuites qu'il ne faut pas négliger. Celle-ci, bien que fort obscure, est peut-être de ce nombre. »

L'entretien était fini. Béchoux, désireux de développer certaines considérations propres à le mettre en relief, reconduisit le notaire jusqu'à la grille. À son retour, il trouva, dans le boudoir du rez-de-chaussée, Raoul et les deux jeunes femmes, tous trois silencieux, et il s'écria, d'un ton dégagé :

« Eh bien ? Qu'est-ce que tu en dis ? Ces chiffres ? ça m'a tout l'air de chiffres alignés sans raison, hein ?

– Probable, dit Raoul. Je t'en donnerai le double, et tu chercheras.

– Et pour le reste ?

– Ma foi, la récolte n'est pas mauvaise. »

Cette petite phrase, jetée négligemment, fut suivie d'un silence. Il fallait des raisons sérieuses pour que Raoul l'eût prononcée. Un sentiment de curiosité anxieuse tourna les autres vers lui.

Il répéta :

« La récolte n'est pas mauvaise. Et ce n'est pas fini... La séance continue.

– Tu vois donc des renseignements dans tout ce fatras ? demanda Théodore Béchoux.

– J'en vois beaucoup, riposta Raoul, et tous, ils nous ramènent à ce qui est le centre même de l'aventure.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire le déplacement des trois saules.

– Toujours ta marotte, ou plutôt celle de Mlle Montessieux.

– Et qui a sa justification très nette dans le testament de M. Montessieux.

– Mais, sacré nom, puisque le plan de M. Montessieux situe les trois saules au lieu même où ils sont.

– Oui, mais examine bien ce plan comme je viens de le faire, et tu verras que le même travail que l'on a effectué sur le terrain, fut accompli également sur le papier. Regarde, on a gratté là, à l'endroit du tertre, la triple croix qui représentait le groupe des saules, grattage habile, mais que l'on discerne aisément avec une loupe.

– Alors ? dit Béchoux, ébranlé.

– Alors rappelle-toi le jour récent où j'étais couché sur la branche d'un des saules, et où je t'avais dressé comme un Apollon sur le tertre. Eh bien, à ce moment, je cherchais au hasard et dans toutes les directions ce que nous allons trouver là, sur ce plan, avec une précision mathématique. Prends cette règle et ce crayon, et, conformément aux instructions de M. Montessieux, tire une ligne qui va du pilier désigné au saule central actuel.

»

Béchoux obéit, et Raoul continua :

– Bien. Maintenant, tout en gardant le bas de la règle au pilier, fais-la pivoter à gauche, dans le haut, de manière à atteindre le tertre. Parfait. Retire ta règle. Tu as ainsi dessiné un angle aigu qui part du pilier, et dont les deux branches se dirigent, l'une à gauche, vers l'emplacement primitif des trois saules, l'autre à droite vers l'emplacement actuel. Dans l'ouverture de ce compas s'étend une bande, un fuseau de terrain, si tu veux, qui, selon qu'on adopte le plan initial de M. Montessieux ou le plan rectifié clandestinement, appartient au lot numéro 1, c'est-à-dire aux propriétaires du manoir, ou bien au lot numéro 2, c'est-à-dire aux propriétaires du pavillon de chasse. Comprends-tu ?

– Oui, dit Béchoux, que l'argumentation de Raoul semblait soudain captiver.

– Donc, repartit Raoul, voilà un premier point élucidé. Passons au second. Que contient ce fuseau de terrain ?

– Les roches, dit Béchoux, la moitié de la Butte-aux-Romains, la partie de la gorge étroite où coule la rivière, l'île, *etc.*

– C'est-à-dire, formula Raoul, que le fuseau dérobé (car c'est un pur vol), englobe approximativement toute la rivière, durant son évolution dans

le domaine, et que, en définitive, M. Montessieux désirait laisser le cours de cette rivière à ses héritiers du manoir, et qu'il la laisse contre son gré à ses héritiers du pavillon de chasse.

– Donc, prononça Béchoux, tu prétendrais que toute la machination ourdie avait pour but le vol de la rivière au détriment d'une personne et au bénéfice d'une autre personne ?

– Exactement. À la mort de M. Montessieux, quelqu'un a intercepté le testament, et, plus tard, est venu ici et a déplacé, avec des complices, les trois saules.

– Mais ce testament ne pouvait laisser prévoir l'utilité de ce déplacement, et rien ne te l'indique, à toi non plus, Cette utilité ?

– Non, mais, souviens-toi de la phrase de M. Montessieux : « J'exposerai le secret de l'or quand le moment sera venu. » Cette explication n'a peut-être pas été faite, mais le voleur du testament l'a sans doute devinée, et dès lors il agissait à bon escient en transplantant les trois saules.  
»

Béchoux, bien que convaincu, cherchait encore des objections, et il reprit :

« Hypothèse séduisante. Mais, selon toi, qui est-ce qui aurait agi ?

– Tu connais le proverbe latin : *Is fecit cui prodest*. Le coupable est celui à qui l'acte profite.

– Impossible ! Car, en l'occurrence, l'acte profitait à Mme Guercin, dont l'héritage s'est accru de la portion dérobée. Et tu ne vas pas nous faire croire ?... »

Raoul ne répondit pas aussitôt. Il réfléchissait, tout en épiant le visage de ses interlocuteurs, comme s'il eût voulu voir l'effet que produisait sur eux chacune de ses paroles.

À la fin, il se tourna vers Bertrande.

« Excusez-moi, madame. Je ne veux rien faire croire, comme le prétend M. Béchoux. J'enchaîne simplement les événements les uns aux autres, et je mets, dans mes déductions, le plus de rigueur et de logique possible.

– Les choses se sont sûrement passées comme vous le dites déclara Bertrande. Mais c'est en apparence seulement que l'on a travaillé pour moi. En réalité, je ne profiterai pas plus du vol commis que Catherine n'en eût profité dans le cas contraire. Il n'y aura ni haie ni palissade entre nous. Par

conséquent l'instigateur de ce complot inexplicable travaillait pour son intérêt personnel.

– Pas d'hésitation possible à ce propos », dit Raoul.

Béchoux intervint :

« Et tu n'as aucune idée ?... Cependant tu sais que le document a été introduit dans le dossier Montessieux.

– Je le sais.

– Par qui le sais-tu ?

– Par celui-là même qui a fait le coup.

– Eh bien, par celui-là nous pouvons arriver au centre même de l'affaire.

– Ce n'est qu'un comparse.

– Oui, un agent d'exécution à la solde d'un autre ?

– Justement.

– Son nom ? »

Raoul ne se pressait pas de donner des précisions. On eût dit qu'il cherchait à donner à la scène, par ses réticences et ses hésitations, le plus d'intensité possible. Pourtant Béchoux insistait. Les deux sœurs attendaient sa réponse.

« En tout cas, Béchoux, fit-il, nous poursuivons notre enquête entre nous, hein ? Tu ne vas pas nous jeter tes amis de la police dans les jambes !

– Non.

– Tu le jures ?

– Je le jure.

– Eh bien, la trahison s'est produite dans l'étude elle-même.

– Tu en es certain ?

– Absolument.

– Pourquoi n'as-tu pas prévenu maître Bernard ?

– Parce qu'il n'aurait pas agi avec la discrétion nécessaire.

– Alors on peut interroger un de ceux qui l'entourent, un de ses clercs, par exemple. Je m'en charge.

– Je les connais tous, dit Catherine. L'un deux même est venu ici, il y a quelques semaines, pour voir ton mari, Bertrande. Tenez, je me souviens tout à coup (elle baissa la voix) c'était le matin du jour où il a été tué... Il était huit heures. Moi, j'attendais un mot de mon fiancé, et c'est dans le vestibule que j'ai rencontré ce clerc de l'étude Bernard. Il semblait très

agité. À ce moment ton mari est descendu, et ils sont partis ensemble dans le jardin.

– Donc, dit Béchoux, vous savez comment il s'appelle ?

– Oh ! Depuis longtemps. C'est le second clerc, un grand maigre, mélancolique... le père Fameron. »

Raoul s'attendait à ce nom et ne sourcilla pas. Au bout d'un instant il questionna :

« Un petit renseignement, je vous prie, madame. Est-ce que, la nuit précédente, M. Guercin était sorti du manoir ?

– Peut-être, dit Bertrande, je ne me rappelle plus bien.

– Moi, je me rappelle, dit Béchoux, et parfaitement. Il avait un peu mal à la tête. Il m'a reconduit jusqu'au village, et il a continué sa promenade du côté de Lillebonne... Il était dix heures du soir. »

Raoul d'Avenac se leva et marcha de long en large durant deux ou trois minutes. Puis il revint s'asseoir et dit posément :

« C'est curieux. Il y a vraiment des coïncidences bizarres. L'homme qui a introduit le testament dans le dossier Montessieux s'appelle Fameron. Au cours de cette nuit-là, vers dix heures du soir, et du côté de Lillebonne, il a rencontré la personne qui désirait que ce testament, dérobé par elle évidemment, fût placé parmi les papiers du dossier, et le père Fameron, après avoir hésité, se chargea de la mission, moyennant le versement d'une somme de vingt mille francs. »

## *Deux des coupables*

### Table des matières

Les paroles de Raoul d'Avenac se prolongèrent dans un lourd silence où palpaient les pensées les plus diverses. Bertrande avait mis l'une de ses mains devant ses yeux et réfléchissait. Elle dit à Raoul :

« Je ne comprends pas très bien. Est-ce qu'il y a dans vos paroles une accusation plus ou moins nette ?... »

– Contre qui, madame ?

– Contre mon mari ?

– Dans mes paroles aucune accusation, répliqua Raoul. Mais j'avoue que, moi-même, en exposant les faits tels qu'ils se présentent à mon esprit, je suis étonné de voir l'aspect qu'ils prennent à l'encontre de M. Guercin. »

Bertrande ne parut pas très étonnée, et elle expliqua :

« L'affection qui nous avait unis, Robert et moi, lors de notre mariage, n'a pas résisté à l'épreuve. Je le suivais dans la plupart de ses voyages, parce que c'était mon mari et que nos intérêts étaient communs, mais j'ignorais tout de sa vie personnelle, en dehors de moi. C'est pourquoi je ne m'indignerais pas outre mesure si les événements nous obligeaient à examiner sa conduite. Quelle est votre pensée exacte ? Répondez sans réticence.

– Puis-je vous interroger ? demanda Raoul.

– Certes.

– M. Guercin se trouvait-il à Paris à la mort de M. Montessieux ?

– Non. Nous étions à Bordeaux. Avertis par un télégramme de Catherine, nous sommes arrivés le surlendemain matin.

– Et vous êtes descendus ?

– Dans l'appartement de mon père.

– La chambre de votre mari était-elle loin de celle où reposait M. Montessieux ?

– Toute proche.

– Votre mari a veillé le corps ?  
– La dernière nuit, alternativement avec moi.  
– Il est resté seul dans la chambre ?  
– Oui.  
– Il y avait une armoire, un coffre où l'on supposait que M. Montessieux rangeait ses papiers ?

– Une armoire.  
– Fermée à clef ?  
– Je ne me rappelle pas.  
– Je me rappelle, moi, dit Catherine. Lorsque grand-père a été surpris par la mort, l'armoire était ouverte. J'ai enlevé la clef et l'ai mise sur la cheminée où maître Bernard l'a prise le jour de l'enterrement afin d'ouvrir l'armoire. »

Raoul fit un geste sec, de la main, et prononça :

« Il y a donc lieu de croire que c'est durant la nuit que M. Guercin aurait dérobé le testament. »

Aussitôt, Bertrande se révolta :

« Que dites-vous ? Mais c'est abominable ! De quel droit affirmez-vous *a priori* qu'il l'ait dérobé ?

– Il faut bien qu'il l'ait dérobé, dit Raoul, puisqu'il a payé le sieur Fameron pour l'introduire dans le dossier Montessieux.

– Mais pourquoi l'aurait-il dérobé ?

– Pour le lire d'abord et pour voir s'il n'y avait pas quelque disposition désavantageuse pour vous, c'est-à-dire pour lui.

– Mais il n'y en avait aucune !

– À première vue, non. Vous receviez une part, votre sœur une autre part plus importante, et vous étiez dédommagée par une somme en or. Mais d'où venait cet or ? C'est ce que vous vous demandez et ce que se demanda M. Guercin. À tout hasard, il empocha le document, se réservant d'y réfléchir et de se procurer la feuille supplémentaire qui devait, par annexe, expliquer le secret de fabrication de l'or. Il ne trouva rien. Mais ses réflexions, dont on devine le processus en lisant le document, le poussaient, deux mois plus tard, à rôder autour de Radicatel.

– Qu'en savez-vous, monsieur ? Il ne me quittait pas. Je voyageais avec lui.



– Pas toujours. À cette époque il simula un voyage en Allemagne (j’ai connu cette absence en interrogeant votre sœur à son insu). En réalité il s’établit de l’autre côté de la Seine, à Quillebeuf, et, le soir, il venait dans le bois voisin et se cachait dans la cabane de la mère Vauchel et de son fils. La nuit il franchissait le mur derrière les rochers, à un endroit que j’ai repéré, et il venait visiter le manoir. Visites inutiles, qui ne lui procurèrent ni l’explication du secret ni la poudre d’or. Mais, pour ajouter à votre héritage la bande de terrain à laquelle, dans l’esprit même du testament rédigé, semblaient liées la découverte et la possession du secret, il déplaça les saules, enclavant ainsi dans votre lot les rochers, la Butte-aux-Romains et la rivière. »

Bertrande s’irritait de plus en plus.

« Des preuves ! Des preuves !

– C’est le fils Vauchel, bûcheron de son état, qui a fait le travail. Sa mère était au courant. Avant de devenir tout à fait folle, elle a bavardé. Des commères du village que j’ai questionnées m’ont fixé sur ces points.

– Mais, était-ce bien mon mari ?

– Oui. On le connaissait dans la région, parce qu’il avait habité jadis avec vous le manoir. En outre, j’ai retrouvé ses traces à l’hôtel de Quillebeuf, où il s’était inscrit sous un faux nom sans déguiser son écriture. J’ai déchiré la page du registre et je l’ai dans mon portefeuille. Le registre contenait aussi d’ailleurs la signature d’une autre personne qui l’a rejoint vers la fin de son séjour.

– Une autre personne ?

– Oui, une dame. »

Bertrande eut un accès de colère.

« C’est un mensonge ! Mon mari n’a jamais eu de maîtresse. Et puis tout cela n’est que calomnie et mensonge ! Pourquoi vous acharnez-vous après lui ?

– Vous m’avez questionné.

– Après ? Après ? dit-elle, en essayant de se dominer. Continuez. Je veux savoir jusqu’où on peut avoir l’audace... »

Raoul poursuivit calmement :

« Après, M. Guercin a interrompu son entreprise. Les saules reprenaient vigueur à l’endroit où il les avait fait planter. Le tertre d’où il les avait arrachés recouvrait peu à peu son aspect naturel. En outre, la solution du

problème demeurait en suspens et le secret de l'or fabriqué restait impénétrable. Le désir de se remettre à l'œuvre l'amena ici lorsque vous y fûtes installée avec votre sœur.

« Le moment était venu d'utiliser le testament, de vivre à l'endroit même où avait vécu M. Montessieux, et d'étudier sur place le terrain conquis et les conditions dans lesquelles l'or avait pu être fabriqué. Dès le second soir, il embauchait le sieur Fameron et, moyennant vingt mille francs, achetait la conscience du bonhomme. Le lendemain matin, le sieur Fameron le relançait ici – derniers scrupules, instructions à recevoir, on ne pourrait le préciser. Après le déjeuner, M. Guercin se promenait dans le parc, traversait la rivière, poussait une pointe vers le pigeonnier, ouvrait la porte...

– ...Et recevait une balle en pleine poitrine, qui le tuait net, interrompit Béchoux, d'une voix forte, en se levant, les bras croisés, l'attitude provocante. Car, enfin, c'est à cela qu'aboutit toute ta démonstration !

– Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Béchoux répéta, de la même voix ardente et triomphante :

« ...Et il recevait une balle en pleine poitrine, qui le tuait net ! Ainsi M. Guercin serait l'âme du complot ; il aurait dérobé le testament ; il aurait transplanté trois arbres ; il aurait cambriolé mille mètres de ce jardin ; il aurait remué ciel et terre, et non seulement ce n'est pas lui qui, complétant son œuvre, aurait tendu le piège suprême, mais c'est lui, au contraire, qui aurait été la victime de ses propres embûches ! Et voilà tout ce que tu nous proposes. Et tu voudrais me faire gober, à moi, Béchoux, à moi le brigadier Béchoux, me faire gober de semblables bourdes ! À d'autres, mon vieux ! »

Béchoux, le brigadier Béchoux, s'était planté en face de Raoul d'Avenac, les bras toujours croisés et la physionomie gonflée d'une sainte indignation. À côté de lui, Bertrande s'était redressée, prête à défendre son mari. Catherine, assise et la tête basse, sans manifester aucun de ses sentiments, paraissait pleurer.

Raoul regarda Béchoux longuement avec une expression de mépris indicible, comme s'il pensait : « Mais je ne ferai donc jamais rien de cet imbécile ! » Puis il haussa les épaules et sortit.

On le vit à travers la fenêtre. Il arpentait l'étroite terrasse qui longeait la maison. La cigarette aux lèvres, les mains au dos, ses yeux fixés sur les dalles de la terrasse, il réfléchissait. Une fois il alla vers la rivière, qu'il

suivit jusqu'au pont, s'arrêta, puis revint. Quelques minutes encore s'écoulèrent.

Quand il rentra, les deux sœurs et Béchoux ne prononcèrent pas une parole. Bertrande, assise près de Catherine, semblait effondrée. Quant à Béchoux, il n'offrait plus le plus petit symptôme de résistance, de provocation, de morgue agressive. On eût dit que le regard dédaigneux de Raoul l'avait dégonflé, et qu'il ne songeait plus, à force d'humilité, qu'à se faire pardonner sa révolte contre le maître.

Celui-ci, d'ailleurs, ne se donna même pas la peine de poursuivre son argumentation et d'en expliquer les contradictions.

Il demanda simplement à Catherine :

« Dois-je répondre, pour que vous ayez confiance en moi, à la question brandie par Théodore Béchoux ?

– Non, dit la jeune fille.

– C'est votre avis, madame ? demanda-t-il à Bertrande.

– Oui.

– Vous avez en moi une foi absolue ?

– Oui. »

Il reprit :

« Désirez-vous rester au manoir, retourner au Havre, ou vous rendre à Paris ? »

Catherine se leva vivement, et, les yeux dans ses yeux, lui dit :

« Nous ferons ce que vous nous conseillerez, ma sœur et moi.

– En ce cas, restez au manoir. Mais restez-y sans vous tourmenter de ce qui pourrait advenir. Quelles que soient les apparences, si violentes que soient les menaces dont vous vous sentirez entourées et les prédictions de Théodore Béchoux, n'ayez pas une seconde d'appréhension. Une seule précaution à prendre : préparez-vous à quitter le manoir dans quelques semaines, et dites bien haut que vous partez le 10 septembre, le 12 au plus tard, certaines affaires vous rappelant à Paris.

– À qui devons-nous dire cela ?

– Aux gens du village que vous pouvez rencontrer.

– Nous ne sortons guère.

– Alors dites-le à vos domestiques, que je vais aller chercher au Havre. Que vos intentions soient connues de maître Bernard, de ses clercs, de Charlotte et de M. Arnold, du juge d'instruction, etc. Le 12 septembre

prochain le manoir sera fermé, et votre intention est de n'y revenir qu'au printemps prochain. »

Béchoux insinua :

« Je ne saisis pas très bien.

– Le contraire m'étonnerait », dit Raoul.

La séance était finie. Comme l'avait prévu Raoul, elle avait été longue.

Béchoux lui demanda, le prenant à part :

« Tu as terminé ?

– Pas tout à fait. La journée ne s'achèvera pas là-dessus. Mais le reste ne te regarde pas. »

Le soir même, Charlotte et M. Arnold rentraient. Raoul avait décidé que Béchoux et lui, dès le lendemain, s'installeraient sommairement dans le pavillon de chasse, et que la femme de ménage de Béchoux s'occuperait de leur service. C'était le maximum de précaution qu'il consentait à prendre, affirmant que les deux sœurs ne couraient et n'avaient jamais couru aucun danger à demeurer seules, et qu'il était préférable, pour des raisons qu'il ne donna pas, de vivre séparément. Et tel était son ascendant sur elles, malgré l'anomalie d'une telle affirmation, qu'elles ne protestèrent ni l'une ni l'autre.

Catherine, se trouvant seule avec lui un moment, murmura, sans le regarder :

« Je vous obéirai, Raoul, quoi qu'il arrive. Il me semblerait impossible de ne pas vous obéir. »

Elle défaillait d'émotion. Elle sourit également.

Ce dernier dîner, pris en commun, fut taciturne. Les accusations de Raoul avaient créé de la gêne. Le soir, comme d'habitude, les deux sœurs restèrent dans le boudoir. À dix heures, Catherine d'abord, puis Béchoux se retirèrent. Mais, au moment où Raoul allait quitter le billard, Bertrande le rejoignit et lui dit :

« J'ai à vous parler. »

Elle était très pâle, et il vit que ses lèvres tremblaient.

« Je ne pense pas, dit-il, que cette conversation soit indispensable.

– Mais oui, mais oui, fit-elle vivement. Vous ne savez pas ce que j'ai à vous dire, et si c'est grave ou non. »

Il répéta :

« Êtes-vous sûre ? Êtes-vous sûre que je ne le sache pas ? »

La voix de Bertrande s'altéra un peu.

« Comme vous répondez ! On croirait que vous avez de l'animosité contre moi.

– Ah ! Aucune, je vous le jure, dit-il.

– Si, si. Sans quoi m'auriez-vous révélé la présence de cette femme à Quillebeuf, auprès de mon mari ? C'était me faire une peine inutile.

– Vous êtes libre de ne pas ajouter foi à ce détail.

– Ce n'est pas un détail, murmura-t-elle. Ce n'est pas un détail. »

Elle ne quittait pas Raoul des yeux. Après une pause, elle demanda, hésitante et anxieuse :

« Alors, vous avez pris cette page du registre ?

– Oui.

– Montrez-la-moi. »

Il tira de son portefeuille une page, soigneusement coupée. Elle était divisée en six cases, dont chacune offrait les questions imprimées, et les réponses manuscrites des voyageurs.

« Où est la signature de mon mari ?

– Ici, dit-il, M. Guercigny. Vous voyez, c'est une altération de son nom. Vous reconnaissez l'écriture ? »

Elle hocha la tête et ne répliqua pas. Puis elle reprit, les yeux toujours levés vers lui :

« Je n'aperçois aucune signature de femme sur cette page.

– Non. La dame n'est venue que quelques jours plus tard. Voici la page que j'ai enlevée également, et voici la signature : Mme Andréal, de Paris. »

Bertrande chuchota :

« Mme Andréal. Mme Andréal...

– Ce nom ne vous dit rien ?

– Rien.

– Et vous ne reconnaissez pas l'écriture ?

– Non.

– Elle est, en effet, visiblement déguisée. Mais, en l'étudiant avec attention, il est impossible de ne pas retrouver certains signes particuliers et très caractéristiques, comme l'A majuscule, comme le point de l'i placé très à droite. »

Elle balbutia, au bout d'un instant :

« Pourquoi dites-vous des signes particuliers ? Vous avez donc des points de comparaison ?

– Oui.

– Vous possédez l’écriture de cette dame ?

– Oui.

– Mais... alors... vous savez qui a tracé ces lignes ?

– Je le sais.

– Et si vous vous trompez ? s’écria-t-elle, en un sursaut d’énergie... Car enfin... vous pouvez vous tromper... Deux écritures peuvent être ressemblantes et n’être pas de la même personne. Réfléchissez. Une telle accusation est si grave ! »

Elle se tut. Ses yeux, tour à tour, implorèrent Raoul et le défiaient. Et puis, soudain vaincue, elle tomba sur un fauteuil et se mit à sangloter.

Il lui donna le loisir de se reprendre, peu à peu, et, penché sur elle, lui mettant sa main sur l’épaule, il murmura :

« Ne pleurez pas. Je vous promets de tout arranger. Mais dites-moi bien que toutes mes suppositions sont exactes, et que je puis continuer dans la voie où je me suis engagé.

– Oui, fit-elle d’un ton à peine perceptible... oui... c’est l’entière vérité.  
»

Elle avait saisi la main de Raoul et, la tenant entre les siennes, la pressait et la mouillait de ses larmes.

« Comment les choses se sont-elles passées ? dit-il. Quelques mots seulement, pour que je sache... Plus tard, s’il le faut, nous en reparlerons. »

Elle prononça, d’une voix brisée :

« Mon mari n’est pas tout à fait aussi coupable qu’on peut le croire... C’est grand-père qui lui avait confié une lettre, laquelle devait être ouverte à sa mort, en présence du notaire. Mon mari l’a ouverte et a trouvé le testament.

– C’est l’explication que votre mari vous a donnée ?

– Oui.

– Elle est peu vraisemblable. Votre mari était en bons termes avec M. Montessieux ?

– Non.

– Alors, comment votre grand-père lui aurait-il confié son testament ?

– En effet... en effet. Mais je vous dis ce qu'il m'a raconté... plusieurs semaines après.

– En vous taisant sur les volontés de M. Montessieux, vous vous faisiez complice de votre mari...

– Je le sais... et j'en souffrais beaucoup. Mais nous avions de gros ennuis d'argent, et il nous semblait que nous étions frustrés au profit de Catherine. C'est cette histoire d'or qui a tourné la tête à mon mari. Malgré nous, nous étions persuadés que grand-père avait trouvé le secret de la fabrication, et qu'en léguant à Catherine le manoir et tout le côté du parc à droite de la rivière, il lui livrait par là même, et à elle seule, des trésors illimités.

– Mais elle eût certainement partagé avec vous.

– J'en suis sûre, mais j'ai subi la domination de mon mari, et je me suis laissée entraîner par faiblesse, par lâcheté... Quelquefois même avec une sorte de rage. C'était si injuste... si révoltant... !

– Mais puisque le testament était supprimé, la propriété restait indivise entre votre sœur et vous.

– Oui, mais elle pouvait se marier – ainsi qu'il arrive actuellement – et nous n'étions plus libres de faire les recherches que nous voulions. D'ailleurs, mon mari devait en savoir plus long qu'il ne le disait.

– Par qui ?

– Par la mère Vauchel, qui travaillait ici autrefois, et qui, dans sa demi-folie, lui racontait certaines choses sur grand-père, où il était surtout question de rochers, de la Butte-aux-Romains et de la rivière. Cela concordait avec la volonté de mon grand-père sur cette limite des saules qu'il voulait imposer entre les deux propriétés.

– Et c'est pour cela que M. Guercin a changé cette limite ?

– Oui. Moi, je suis venue à Quillebeuf, comme vous l'avez appris par ma signature. Mon mari me rendait compte...

– Et par la suite ?

– Il ne m'a plus rien dit. Il se défiait de moi.

– Pourquoi ?

– Parce que je m'étais reprise et que je le menaçais de tout dire à Catherine. D'ailleurs, nous vivions de plus en plus éloignés l'un de l'autre. Cette année, quand je suis venue ici avec Catherine, en vue de son mariage, c'était, dans mon idée, une séparation définitive. L'arrivée de mon mari

deux mois après m'a surprise. Il ne m'a rien dit de son affaire avec Fameron, et je ne sais pas qui l'a tué, et pourquoi on l'a tué. »

Elle frissonnait. Le souvenir du crime la bouleversait de nouveau, et elle eut un accès de désespoir et de terreur qui la rejeta vers Raoul.

« Je vous en prie... je vous en prie... supplia-t-elle, aidez-moi... protégez-moi... »

– Contre qui ?

– Contre personne... mais contre les événements... contre le passé... Je ne veux pas qu'on sache ce qu'a fait mon mari, et que j'ai été sa complice... Vous qui avez tout découvert, vous pouvez empêcher cela... Vous pouvez tout ce que vous voulez... J'ai l'impression d'une telle sécurité près de vous ! Protégez-moi. »

Elle appuyait la main de Raoul sur ses yeux mouillés, sur ses joues couvertes de larmes.

Raoul fut troublé. Il la redressa. Le beau visage de Bertrande se trouva près du sien, visage tragique et déformé par l'émotion.

« Ne craignez rien, murmura-t-il, je vous défendrai.

– Et puis vous ferez la lumière, n'est-ce pas ? Tout ce mystère pèse sur moi. Qui a tué mon mari ? Pourquoi l'a-t-on tué ? »

Il lui dit très bas, en contemplant les lèvres qui frissonnaient :

« Votre bouche n'est pas faite pour le désespoir... Il faut sourire... sourire et ne pas avoir peur... Nous chercherons ensemble.

– Oui, ensemble, dit-elle ardemment. Près de vous, je suis si apaisée. Je n'ai confiance qu'en vous... En dehors de vous, personne ne peut m'aider... Je ne sais pas ce qui se passe en moi..., mais il n'y a plus que vous... il n'y a plus que vous... Ne m'abandonnez pas... »



## *L'homme au grand chapeau*

### Table des matières

Le sieur Fameron revint de Rouen beaucoup plus tôt que ne l'avait calculé Raoul. Dévalisé par un de ses camarades de ripaille, il prit possession, sur la route de Lillebonne à Radicatel, de la petite maison qu'il s'était préparée, au cours d'une longue vie de privations et de droiture, et se coucha, ce soir-là, avec la conscience satisfaite d'un homme qui n'a pas dans sa poche un sou qu'il n'ait gagné en dehors de son honnête travail.

Il fut donc surpris d'être réveillé, en pleine nuit, par un individu qui lui lançait dans les yeux un jet de lumière, et qui lui rappela certain épisode assez confus de sa joyeuse vie de fêtard.

« Eh bien, quoi, Fameron, on ne reconnaît pas son vieux camarade de Rouen, l'ami Raoul ? »

Il se leva sur son séant, effaré et pantois, et bredouilla :

« Qu'est-ce que vous me voulez ?... Raoul ?... je ne connais personne de ce nom-là.

– Comment ? Tu ne te souviens pas de nos ripailles selon ton expression, et des confidences que tu m'as faites, une nuit, à Rouen ?

– Quelles confidences ?

– Tu sais bien, Fameron... les vingt mille francs ? Le monsieur qui t'a abordé ?... la lettre introduite dans le dossier Montessieux ?

– Taisez-vous !... taisez-vous ! gémit Fameron, d'une voix étranglée.

– Soit. Mais alors réponds. Et si tu réponds gentiment, je ne dirai pas un mot de ton affaire à mon ami Béchoux, le brigadier de la Sûreté avec qui j'enquête sur l'assassinat de M. Guercin. »

La terreur du bonhomme Fameron s'exaspéra. Il roulait des yeux blancs et semblait sur le point de s'évanouir.

« Guercin ?... M. Guercin ?... je vous jure que j'ignore tout.

– Je le crois, Fameron... tu n'as pas la tête d'un assassin... C'est autre chose que je voudrais savoir... une petite chose de rien du tout... après quoi

tu pourras dormir comme une petite fille sage.

– Quoi ?

– Tu connaissais M. Guercin autrefois ?

– Oui, je l’avais vu à l’étude, comme client.

– Depuis ?

– Jamais.

– Sauf la fois où il t’a abordé et sauf la fois où tu as été le voir à Radicatel, le matin du crime ?

– C’est ça.

– Eh bien voici tout ce que je te demande : cette nuit-là, était-il seul ?

– Oui... ou plutôt non.

– Précise.

– Il était seul, pour me parler. Mais, à dix mètres de distance, entre les arbres – ça se passait sur la route, près d’ici – il y avait quelqu’un que j’entrevois dans l’obscurité.

– Quelqu’un qui était avec lui, ou qui l’épiait ?

– Je ne sais pas... Je lui ai dit : « Il y a quelqu’un... » Il m’a répondu : « Je m’en moque. »

– Comment était-il, ce quelqu’un ?

– Je ne sais pas. Je n’ai vu que son ombre.

– Comment était-elle, cette ombre ?

– Je ne pourrais pas dire. Tout de même j’ai vu qu’elle portait un grand chapeau.

– Un très grand chapeau ?

– Oui, comme un chapeau à très larges bords, et à très haute calotte.

– Tu n’as rien d’autre de particulier à me signaler ?

– Rien.

– Tu n’as pas la moindre opinion sur l’assassinat de M. Guercin ?

– Aucune. J’ai pensé seulement qu’il y avait peut-être un rapport entre le criminel et l’ombre que j’avais aperçue.

– Probable, dit Raoul. Mais ne t’occupe pas de tout cela, Fameron. N’y pense plus et dors. »

Avec une poussée douce, il obligea Fameron à s’étendre, lui remonta ses draps jusqu’au menton, le borda et s’en alla sur la pointe des pieds, en lui recommandant de faire dodo bien sagement.

Lorsque Arsène Lupin raconta, par la suite, le rôle qu'il joua, sous le nom de Raoul d'Avenac, dans l'aventure de la Barre-y-va, il fit à ce moment une petite digression psychologique :

« J'ai toujours constaté que, en pleine crise d'action, on se trompe sur l'état d'âme de ceux qui s'y trouvent mêlés. On les juge avec perspicacité pour tout ce qui concerne l'action où l'on est engagé, mais leurs pensées secrètes, en dehors de cela, leurs sentiments, leurs goûts, leurs projets nous demeurent inconnus. Ainsi, en l'occurrence, je ne distinguais absolument rien dans la psychologie de Bertrande, et pas davantage dans celle de Catherine. Je ne songeais même pas qu'il y eût quelque chose à distinguer qui fût étranger à notre affaire. Elles avaient l'une et l'autre des sautes d'humeur, des accès de confiance à mon égard et de défiance, de crainte et de tranquillité, de gaieté et de sombre mélancolie, au sujet desquels je fis entièrement fausse route. Dans tous les mouvements de leur esprit, je ne cherchais qu'une relation avec notre affaire, et je ne les interrogeais qu'à propos de cette affaire, alors que, la plupart du temps, leurs pensées ne s'y rapportaient nullement. Mon erreur, à moi qu'obsédait un problème criminel sur lequel mon opinion n'était pas loin de se former, fut de ne pas voir que le problème était en partie sentimental. Cela retarda quelque peu la solution. »

Mais, en revanche, que de compensations ce retard valut à Raoul ! Conseiller quotidien des deux sœurs, obligé de soutenir leur moral et de remonter leur courage, il vécut entre elles, soit avec l'une, soit avec l'autre, des semaines charmantes. Le matin, avant le déjeuner, elles le retrouvaient sur une barque qu'il avait fait amarrer au pilier de gauche et où il se livrait à la pêche, son divertissement favori.

Parfois, ils s'en allaient à la dérive, portés par le flot qui faisait remonter la rivière vers sa source. Ils passaient sous le pont, ils passaient contre la Butte-aux-Romains, dans la gorge profonde qui menait aux saules. Et puis ils s'en retournaient nonchalamment avec le flot qui redescendait.

L'après-midi, c'était une promenade aux environs, vers Lillebonne ou Tancarville, ou vers le hameau de Basmès. Raoul causait avec les paysans. Quoique les Normands se défient des étrangers, de ceux qu'ils nomment les horsains, Raoul savait délier leur langue, et il apprit ainsi que plusieurs vols avaient été commis depuis quelques années, au préjudice de châtelains ou de riches fermiers. On sautait les murs, on escaladait les talus, on pénétrait

dans les maisons, et de vieux bijoux de famille ou des pièces d'argenterie disparaissaient.

Les enquêtes poursuivies n'avaient jamais donné de résultats, et la justice n'avait même pas évoqué ces vols lors de l'affaire Guercin, mais on savait dans le pays que plusieurs d'entre eux avaient été commis par un homme à grand chapeau. On affirmait avoir vu la silhouette de ce grand chapeau qui semblait de couleur foncée, noire sans doute. L'homme était mince et d'une taille très au-dessus de la moyenne.

À trois reprises, on recueillit les empreintes de ses pas : elles étaient lourdes, énormes, et provenaient évidemment de sabots démesurés.

Mais ce qui intrigua le plus, ce fut de constater qu'une fois, pour pénétrer dans un château, l'homme n'avait pu s'introduire que par une ancienne canalisation, si étroite qu'elle aurait tout juste livré passage à un enfant. Et, dans la cour intérieure de cette propriété, on avait aperçu la silhouette gigantesque de son chapeau et relevé les traces de ses sabots démesurés. Et tout cela s'était glissé par l'ancienne canalisation !

Aussi la légende de l'homme au grand chapeau courait-elle dans la région comme celle de quelque fauve terrible et capable des pires méfaits. Pour les commères, nul doute que ce ne fût lui le meurtrier de M. Guercin. La supposition ne manquait pas de vraisemblance.

Béchoux, mis au courant, crut pouvoir affirmer que, la nuit où Catherine avait été attaquée dans sa chambre, l'agresseur poursuivi au milieu des ténèbres du parc lui avait laissé, à lui Béchoux, la vision d'un homme coiffé d'un grand chapeau. Vision très fugitive, mais qu'il retrouvait maintenant enregistrée dans sa mémoire.

Ainsi toutes les présomptions tournaient autour de cet individu mystérieux, coiffé et chaussé d'étrange façon. Entrant dans le domaine comme il voulait, s'en éloignant à son gré, rôdant aux environs, opérant de droite et de gauche, et à des intervalles très irréguliers, il semblait bien réellement le génie malfaisant de la contrée.

Un après-midi, Raoul, que son instinct dirigeait souvent vers la cabane de la mère Vauchel, appela les deux sœurs. En examinant tout un groupe de planches dressées les unes contre les autres et appuyées au tronc d'un arbre, il avait mis à découvert une vieille porte, fendue et démolie, sur laquelle un dessin à la craie était tracé, grossièrement, d'une main maladroite.

« Tenez, dit-il, voilà notre homme, c'est bien les lignes de son chapeau... de cette espèce de sombrero pour fort de la halle qu'on lui attribue.

– C'est impressionnant, murmura Catherine. Qui a pu faire cela ?

– Le fils Vauchel. Il s'amusait à crayonner sur des bouts de planches ou des morceaux de carton. Aucun art, d'ailleurs, même rudimentaire. Et alors tout concorde. La cabane Vauchel était au centre des machinations. Notre homme et M. Guercin s'y sont rencontrés peut-être. C'est ici qu'un ou deux bûcherons de passage ont été embauchés par le fils Vauchel pour déplacer les trois saules. La mère à demi folle assistait aux conciliabules. Elle devinait ce qu'elle ne comprenait pas, interprétant, imaginant, remâchant tout cela dans sa pauvre cervelle, et c'est tout cela qu'elle exprima plus tard devant vous, Catherine, en phrases inachevées et incohérentes où il y avait ces menaces qui vous ont tellement effrayée. »

Et le lendemain Raoul découvrait une demi-douzaine de croquis, le schéma des trois saules, des roches, du pigeonnier, deux silhouettes du chapeau, et un enchevêtrement de lignes où l'on discernait la forme d'un revolver.

Et Catherine se rappelait que le fils Vauchel, fort adroit de ses mains, venait jadis au manoir, comme sa mère, et, sous la direction de M. Montessieux, faisait des travaux accessoires de menuiserie ou de serrurerie.

« Or, conclut Raoul, des cinq personnes que nous venons de citer, quatre sont mortes, M. Montessieux, M. Guercin, la mère et le fils Vauchel. Seul l'homme au chapeau reste, et sa capture seule peut dénouer la situation. »

De fait cette ténébreuse figure dominait tout le drame. Il semblait, à chaque instant, qu'elle allait surgir d'entre les arbres, de dessous la terre, ou du lit même de la rivière. Au tournant des allées, comme au niveau des pelouses ou sur la cime des arbres, flottait un fantôme qu'un regard plus attentif dissipait aussitôt.

Catherine et Bertrande demeuraient nerveuses. L'une et l'autre se pressaient contre Raoul, comme on se met à l'abri du danger. Il y avait parfois entre elles un désaccord qu'il pressentait, des silences gênants, des embrassades soudaines, des effrois qu'il apaisait avec des mots et des gestes affectueux, mais qui renaissaient, sans motif précis. D'où venait ce déséquilibre ? Est-ce que la peur du fantôme suffisait à l'expliquer ? Subissaient-elles une influence ignorée de lui ? Luttaient-elles contre des

forces cachées ? Connaissaient-elles des secrets qu'elles se refusaient à révéler ?

La date du départ approchait. De belles journées se succédaient à la fin du mois d'août. Après le dîner, ils aimaient rester dehors, sur la terrasse. On ne voyait pas Béchoux, mais on l'apercevait non loin de la maison, qui fumait en compagnie de la jolie Charlotte, tandis que M. Arnold terminait complaisamment le service.

Vers onze heures, on se quittait. Puis Raoul faisait une ronde furtive dans le jardin, et, prenant la barque, remontait le cours de la rivière et demeurait à l'affût, l'oreille tendue.

Un soir, le temps était si magnifique que les deux sœurs voulurent le rejoindre. La barque glissa sans bruit, à menus coups de rames qui laissaient tomber, avec un murmure frais, des gouttes d'eau. Un ciel d'étoiles versait une lueur confuse qu'un peu de lune naissante qui se levait quelque part, dans la brume de l'horizon, rendait peu à peu plus précise.

Ils gardaient le silence.

Au creux du défilé, les rames ne pouvant s'éployer, ils ne bougeaient presque pas. Puis il y eut comme un remous de la marée qui les fit voguer doucement et se balancer d'une rive à l'autre.

Raoul passa ses mains sur les mains des jeunes femmes et chuchota :

« Écoutez. »

Elles ne perçurent rien, mais éprouvèrent une certaine oppression comme à l'approche d'un péril qui ne s'annonçait ni dans le souffle égal de brise, ni dans l'apaisement de la nature. Raoul serrait davantage son étreinte. Il devait, lui, entendre ce qu'elles n'entendaient pas, et savoir qu'il y a des silences chargés de menaces. L'ennemi, s'il était en embuscade, les voyait, tandis qu'on ne pouvait scruter les pentes qui, de chaque côté, offraient tant de repaires invisibles.

« Allons-nous-en », dit-il en piquant l'un des avirons dans le talus de la berge.

Il était trop tard. Quelque chose s'écroula d'en haut, de dessus la falaise, quelque chose qui dégringola avec fracas et qui, en l'espace de trois ou quatre secondes, s'abattit dans la rivière. Si Raoul n'avait pas tenu ses rames en main, et s'il n'avait pas eu la présence d'esprit de faire pirouetter la barque, un quartier de roc en écrasait l'avant. Une gerbe d'eau, tout au plus, les éclaboussa.

Raoul bondit sur le talus. De son œil perçant, il avait avisé parmi les pierres et les pins du sommet, la forme d'un chapeau démesuré. La tête seule avait émergé durant une seconde, puis avait disparu. L'homme se croyait en sûreté dans son trou. Avec une vitesse invraisemblable, Raoul escalada la paroi presque verticale, s'aidant des fougères et s'accrochant aux aspérités. L'ennemi ne dut l'entendre qu'au dernier moment, car, se dressant à demi, il s'aplatit de nouveau, et Raoul ne vit plus que le sol bossué que couvrait l'ombre des arbres.

Il s'orienta un instant, hésita, puis fit un saut prodigieux, et tomba sur une masse noire et immobile qui semblait plutôt une levée de terre. C'était lui. Il le tenait.

Il le tenait à la taille, et il lui cria :

« Fichu, mon bonhomme ! Rien à faire, entre mes pinces. Ah ! Gredin, on va rigoler. »

L'homme glissa, comme dans une rainure du sol, et rampa durant quelques mètres, toujours tenu solidement par les hanches. Raoul l'insultait et se moquait de lui. Cependant Raoul avait l'impression que sa proie, dans l'ombre épaisse où elle était dissimulée, fondait pour ainsi dire entre ses mains. À cause de deux grosses pierres, entre lesquelles elle s'enfonçait, Raoul la serrait moins bien, les mains écorchées par les rugosités, et les bras rapprochés de plus en plus l'un contre l'autre.

Mais oui, mais oui, elle s'enfonçait ! On eût dit qu'elle entrait dans la terre, qu'elle diminuait de seconde en seconde, plus menue et insaisissable. Hors de lui, Raoul grognait et jurait. Mais l'homme s'allongeait, s'amincissait, filait entre les doigts crispés, et il arriva un moment où Raoul n'eut plus rien à tenir. Tout s'était évanoui. Par quel miracle ? En quel refuge impénétrable ? Il écouta. Aucun bruit, sauf l'appel des deux jeunes femmes qui l'attendaient près de la barque, anxieuses et tremblantes.

Il les rejoignit.

« Personne, dit-il, sans avouer sa défaite.

— Mais vous l'avez vu ?

— J'avais cru le voir. Mais sous les arbres, parmi toutes ces ombres, peut-on affirmer ?... »

Il les ramena vivement au Manoir et courut dans le jardin.

Il était furieux, furieux contre l'homme et contre lui-même. Il fit le tour des murs, guettant certaines issues par où il savait qu'on pouvait s'enfuir.

Tout à coup, il précipita sa course, du côté de la serre écroulée. Voilà qu'une silhouette remuait, comme agenouillée... deux silhouettes même.

Il se jeta sur elles. La seconde se sauva. Raoul empoigna, à bras le corps, le premier des deux êtres et roula dans les ronces avec lui en criant :

« Ah ! Cette fois, tu y es ! Tu y es ! »

Une voix faible se lamenta.

« Ah ! Ca mais, qu'est-ce que tu as ? Vas-tu me fiche la paix ? »

C'était la voix de Béchoux.

Raoul fut exaspéré.

« Crebleu de crebleu ! Tu ne peux pas être couché à cette heure-là ! Triple imbécile, avec qui étais-tu ? »

Mais, à son tour, Béchoux eut un accès de rage, et dressé contre Raoul, le secouant avec une force irrésistible, il mâchonnait :

« L'imbécile, c'est toi ! De quoi te mêles-tu ? Pourquoi nous as-tu dérangés ?

– Qui, vous ?

– Mais *elle*, parbleu ! J'étais sur le point de l'embrasser. Elle avait perdu la tête pour la première fois... J'allais l'embrasser, et voilà que tu rappliques ! Bougre d'idiot, va ! »

Malgré sa fureur, malgré ses déboires, Raoul évoquant enfin la scène de séduction qu'il avait interrompue, se mit à rire, d'un rire fou, qui le ployait en deux.

« La cuisinière !... La cuisinière !... Béchoux allait embrasser la cuisinière ! Et j'ai coupé court à cette petite cérémonie... Dieu, que c'est rigolo ! Béchoux allait embrasser la cuisinière ! Don Juan, va ! »



*Pris au piège*[Table des matières](#)

Après quelques heures de sommeil, Raoul d'Avenac sauta de son lit, s'habilla et se rendit sur les rochers du défilé. Pour reconnaître l'endroit où la lutte s'était produite, il avait laissé son mouchoir.

Il ne l'y retrouva pas à la même place, mais plus loin, noué deux fois (alors qu'il pouvait affirmer n'avoir fait aucun nœud) et fiché dans le tronc d'un sapin par la pointe d'un poignard.

« Allons, se dit-il, on me déclare la guerre. C'est donc qu'on a peur de moi. Tant mieux ! Mais tout de même le sieur X a de l'audace... Et quelle virtuosité pour glisser entre les mains comme une anguille ! »

Cela surtout intéressait d'Avenac. Et le résultat de ses observations l'intéressa davantage encore. L'issue par où son adversaire lui avait échappé était constituée par une fissure naturelle, une sorte de faille, comme il y en avait beaucoup dans le monticule de granit. Celle-ci, creusée entre deux rocs, était profonde tout au plus de soixante à quatre-vingts centimètres, mais longue, et surtout extrêmement étroite. Elle se terminait, dans sa partie descendante, par une sorte de goulot, si rétréci qu'on ne pouvait imaginer que l'homme eût passé par là, et qu'il y eût passé avec un chapeau certainement plus large que ses épaules et avec des chaussures grossières comme des sabots. Pourtant il en était ainsi. Aucune autre issue n'existait.

Et la faculté de s'étirer, que prouvait son incroyable évasion, concordait bien avec cette impression d'amincissement et de fluidité que Raoul avait éprouvée en le sentant se dissoudre, pour ainsi dire, entre ses doigts.

Catherine et Bertrande le rejoignirent, très émues encore par l'incident de la nuit, et le visage fatigué par l'insomnie. L'une et l'autre supplèrent Raoul d'avancer la date du départ.

« Pourquoi ? s'écria-t-il... À cause de ce quartier de roc ?

– Évidemment, fit Bertrande. Il y a là une tentative.

– Aucune tentative, je vous jure. Je viens d'examiner l'endroit, et je vous affirme que ce quartier de roc s'est détaché tout seul. C'est donc un hasard malencontreux, et pas davantage.

– Cependant, si vous avez couru jusqu'au haut, c'est que vous avez cru voir...

– Je n'ai pas cru voir, affirmait-il. J'ai voulu me rendre compte s'il n'y avait pas quelqu'un et si la chute n'avait pas été provoquée artificiellement. Mes recherches de cette nuit et celles de ce matin ne me laissent aucun doute à ce propos. D'ailleurs, pour préparer la chute d'un tel bloc, il faut du temps. Or, personne ne pouvait se douter que vous feriez cette promenade nocturne, qui fut, vous le savez, décidée au dernier moment.

– Non, mais on savait bien que vous la faisiez, vous, depuis plusieurs nuits. Ce n'est plus nous qu'on attaque, mais vous, Raoul.

– Ne vous tourmentez pas pour moi, dit Raoul en riant.

– Mais si ! Mais si ! Vous n'avez pas le droit de vous exposer, et nous ne le voulons pas. »

Elles s'effrayaient toutes les deux, et l'une ou l'autre, tandis qu'il se promenait dans le jardin, lui tenait le bras et le suppliait.

« Allons-nous-en ! Je vous assure que nous n'avons plus aucun plaisir à rester. Nous avons peur. Il n'y a que des pièges autour de nous... Allons-nous-en. Pour quelle raison ne voulez-vous pas partir ? »

En fin de compte, il répondit :

« Pourquoi ? Parce que l'aventure est sur le point de se dénouer, que la date est irrévocablement fixée, et qu'il faut que vous sachiez comment mourut M. Guercin, et d'où provient l'or de votre grand-père. N'est-ce pas votre désir ?

– Certes, fit Bertrande. Mais ce n'est pas seulement ici que vous pouvez le savoir.

– Seulement ici, et aux dates fixées qui sont ou le 12, ou le 13, ou le 14 septembre.

– Fixées par qui ? Par vous ?... ou par l'autre ?

– Ni par moi ni par lui.

– Alors ?

– Par le destin, et le destin lui-même ne peut les changer.

– Mais si votre conviction est telle, comment se fait-il que le problème reste obscur pour vous ?

– Il ne l’est plus, déclara-t-il, en appuyant sur les mots avec une conviction vraiment stupéfiante. Sauf sur quelques points, la vérité m’apparaît clairement.

– En ce cas, agissez.

– Je ne puis agir qu’aux dates fixées, et ce n’est qu’à ces dates qu’il me sera possible de mettre la main sur le sieur X et de vous fournir une quantité de poudre d’or. »

Il prophétisait du ton allègre d’un sorcier qui s’amuserait à intriguer et à dérouter. Et il leur proposa :

« Nous sommes aujourd’hui le 4 septembre. Vous n’avez plus que six ou sept jours. Patientez, voulezvous ? Et, sans plus penser à toutes ces choses agaçantes, profitons de cette dernière semaine de campagne. »

Elles patientèrent. Elles avaient des heures de fièvre et d’inquiétude. Elles se querellaient parfois, sans motif apparent. Elles demeuraient, aux yeux de Raoul, incompréhensibles, fantasques et, par cela même, plus attirantes. Mais elles ne pouvaient se quitter, et surtout elles ne quittaient pas Raoul.

Aussi ces quelques jours furent-ils charmants. En attendant un combat dont elles s’évertuaient à deviner les péripéties, et tout en se demandant s’il aurait lieu avant ou après le départ, elles en arrivaient, sous l’influence de Raoul, à se détendre et à jouir délicieusement de la vie. Elles riaient de tout ce qu’il disait, légères et graves, ardentes et nonchalantes, et elles se laissaient aller vers lui avec des élans dont il goûtait toute la spontanéité.

Quelquefois, au milieu de leurs effusions amicales, il s’interrogeait gaiement et sans aller trop au fond de lui.

« Bigre, mais voilà que je les aime de plus en plus, mes belles amies. Seulement, qui des deux est-ce que j’aime davantage ? Au début c’était Catherine. Elle m’émouvait et je me suis dévoué à elle, insouciant de ce qu’il en adviendrait. Et puis Bertrande, plus femme et plus coquette, me trouble maintenant. En vérité, je perds la tête. »

Au fond, peut-être les aimait-il toutes deux, et, en les aimant toutes deux, l’une si pure et si ingénue, l’autre si tourmentée et si complexe, peut-être n’aimait-il qu’une seule et même femme, qui était, sous deux formes différentes, la femme de l’aventure à laquelle il consacrait toutes ses forces et toutes ses pensées.

Ainsi s'écoulèrent le 5, le 6 le 7, le 8 et le 9 septembre. À mesure que la date devenait plus proche, Bertrande et Catherine se maîtrisaient davantage, jusqu'à partager la sérénité de Raoul. Elles préparaient leurs malles, tandis que M. Arnold et Charlotte rangeaient le manoir.

Théodore Béchoux, très complaisant, ne dédaignait pas de donner un coup de main à Charlotte. Celle-ci devant aller dans sa famille durant une semaine, et Béchoux, qui voulait l'accompagner, ayant déclaré qu'il prendrait le train, Raoul avait obtenu des sœurs qu'elles fissent avec lui, en auto, le tour de la Bretagne. Pendant ce temps, le domestique mettrait en ordre l'appartement de Paris.

Le 10 septembre, après le déjeuner, Bertrande sortit du manoir et se rendit au village pour régler les factures des fournisseurs. Quand elle revint, elle aperçut d'abord Raoul qui pêchait à la ligne, installé dans la barque, puis vingt mètres plus loin, à l'entrée du pont, Catherine qui le regardait.

Elle s'assit vingt mètres avant la barque, et le regarda comme faisait sa sœur. Il était penché sur l'eau et ne semblait pas s'occuper de son bouchon qui se balançait. Considérait-il un spectacle quelconque au fond de la rivière ? Ou suivait-il quelque idée en lui-même ?

Raoul dut sentir qu'on l'observait car il tourna la tête du côté de Catherine à qui il sourit, puis du côté de Bertrande à qui il sourit également. Elles montèrent dans la barque.

« Vous pensiez à nous, n'est-ce pas ? demanda l'une d'elles en riant.

– Oui, dit-il.

– À laquelle ?

– Aux deux. Je ne puis vraiment pas vous séparer l'une de l'autre. Comment ferais-je pour vivre sans vous deux ?

– Nous partons toujours demain ?

– Oui, demain matin, 11 septembre. C'est ma récompense, ce petit voyage en Bretagne.

– On part... cependant rien n'est résolu, fit Bertrande.

– Tout est résolu », dit-il.

Un long silence s'établit entre eux ; Raoul ne pêchait rien et n'avait aucun espoir de rien pêcher, la rivière étant dépourvue du moindre goujon. Mais tout de même ils contemplaient tous trois les jeux du bouchon de liège. De temps à autre ils échangeaient une phrase, et le crépuscule les surprit dans cette intimité heureuse.

« Je vais donner un coup d'œil à mon auto, dit Raoul. Vous m'accompagnez ? »

Ils se rendirent à ce hangar où il remisait son automobile, non loin de l'église. Tout allait bien. Le moteur tournait avec un murmure régulier.

À sept heures Raoul quitta Bertrande et Catherine, en leur disant qu'il viendrait les chercher le lendemain vers dix heures et demie, et qu'ils traverseraient la Seine sur le bac de Quillebeuf. Puis il rejoignit Béchoux dans sa chaumière, où, pour plus de commodité, ils devaient passer cette dernière nuit.

Après le dîner, l'un et l'autre gagnèrent leurs chambres. Bientôt Béchoux ronflait.

Alors Raoul sortit de la maison, prit sous le toit de chaume une échelle suspendue à deux crochets, l'emporta, suivit le sentier qui longeait, à droite, le mur de la Barre-y-va, tourna en haut vers la gauche, et monta sur ce mur. Arrivé au faite, dans l'ombre épaisse d'un arbre dont les branches tombaient autour de lui et le cachaient, il laissa glisser l'échelle au-dehors, à l'aide d'une corde, et la coucha parmi les ronces.

Durant une demi-heure il resta dans l'arbre. Il voyait tout le parc, sous une lune étincelante qui diffusait une clarté blanche et calme, semblait fouiller les ténèbres, et se baignait dans l'eau argentée de la rivière.

Au loin, les lumières du manoir, une à une, s'éteignirent. L'horloge de Radicatel sonna dix coups.

Raoul veillait. Il ne croyait pas que le moindre danger menaçât les deux jeunes femmes, mais il ne voulait rien laisser au hasard. En supposant même qu'aucune embûche ne fût tendue, l'ennemi pouvait rôder, poursuivre ses préparatifs, se rapprocher du but qu'il croyait atteindre déjà, et s'assurer que lui-même n'était pas surveillé.

Soudain, Raoul tressaillit. L'événement allait-il lui donner raison de s'être mis à l'affût, et n'allait-il pas surprendre quelque manœuvre ? À cinquante pas de lui, à l'intérieur de l'enceinte qu'il avait suivie, non loin de la petite porte par où, le premier matin, Catherine avait passé, il apercevait une forme immobile, collée contre le tronc d'un arbre, mais qui ne semblait pas en faire partie. De fait, elle oscilla plusieurs fois, puis parut diminuer de hauteur, jusqu'à s'étendre sur le sol. Si Raoul n'avait pas assisté à ce mouvement imperceptible, il n'aurait jamais détaché cette ombre allongée

de l'ombre d'un grand if, et qui se mit à ramper dans la ligne même de l'obscurité.

Elle gagna ainsi le monticule qui s'était formé autour et au-dessus de la serre démolie, chaos de pierres et d'herbes et de buissons, où un passage se dessinait en courbe blanchâtre. Elle s'éleva peu à peu, traînant sur le sol, puis disparut dans les fourrés.

Raoul aussitôt, certain de n'être pas vu, sauta de son arbre, et se mit à courir en choisissant les endroits où n'arrivait pas le rayonnement de la lune. Ses yeux ne quittaient pas le point culminant des ruines. Quelques minutes lui suffirent pour en atteindre la base. Là, sans plus prendre de précautions, il s'engagea dans le passage pratiqué au milieu des éboulements et monta la piste qui serpentait.

Le revolver en main, car il éprouvait quelque méfiance, il parvint au sommet et chercha d'un coup d'œil. N'apercevant rien de suspect, il pensa que l'ennemi redescendait l'autre pente, et il fit encore trois pas.

Il eut une seconde ou deux d'hésitation. Il y a des instants où l'excès de calme, où la trop grande impassibilité des feuilles et des herbes vous paraissent autant de menaces. Il avança, cependant, tous ses sens aux aguets, et brusquement il eut l'impression qu'un craquement de branches se produisait sous ses pieds et qu'une fissure s'ouvrait au milieu des décombres.

Il tomba dans le vide, et sans doute sa chute avait été combinée de telle façon qu'il reçut à la hauteur du torse comme un formidable coup de bélier, qui l'empêcha de tomber debout, lui fit perdre l'équilibre, et l'abattit comme une masse inerte. Aussitôt il fut enveloppé d'une sorte de couverture, roulé et ficelé avant qu'il eût eu le temps de s'y reconnaître et d'opposer seulement un essai de résistance.

Tout cela fut exécuté avec une rapidité extraordinaire, et, autant qu'il put en juger, par un unique agresseur. Et non moins rapide fut la suite de l'opération. D'autres cordes s'enroulèrent qui durent être fixées à des points d'attache solidement établis, pieux, piquets de fer ou moellons cimentés. Puis il y eut un éboulement de cailloux et de sable que l'on précipitait sur lui d'en haut.

Et puis, plus rien, le silence, les ténèbres, le poids d'une pierre tombale. Raoul était enseveli.

Ce n'était pas un homme à se considérer comme perdu et à supprimer en lui la notion de l'espoir. En toute occurrence, sans se dissimuler la gravité d'une situation, d'abord il apercevait les côtés rassurants. Et comment ne se fût-il pas dit sur-le-champ que, somme toute, on aurait pu le tuer, et qu'on ne l'avait pas fait. C'eût été si facile ! Un coup de poignard, et l'on en finissait avec l'obstacle en quelque sorte invincible qu'il constituait pour son adversaire. Si on ne l'avait pas tué, c'est que sa suppression n'était pas indispensable, et qu'on pouvait se contenter de le réduire à l'impuissance durant les quelques jours que nécessitait la besogne envisagée.

Et cette hypothèse était d'accord avec ce que savait pertinemment Raoul.

Mais, néanmoins, l'ennemi ne reculait pas devant la solution criminelle. Il s'en remettait à la décision du destin. Si Raoul succombait, tant pis pour lui.

« Je ne succomberai pas, se dit Raoul. L'essentiel c'est que je n'aie pas d'autre attaque à redouter. »

Et, dès le début, son instinct lui faisant prendre la meilleure position possible, il avait tendu toutes ses forces pour plier un peu les genoux, raidir ses bras et gonfler sa poitrine. Il gardait ainsi une certaine liberté de mouvements et la place de respirer. D'autre part, il se rendait compte exactement de l'endroit où il se trouvait. Plusieurs fois, en effet, se glissant sous les débris de la serre, en quête des refuges où l'homme au chapeau pouvait se cacher, il avait remarqué ce vide situé non loin de l'entrée d'autrefois.

Donc deux espoirs de salut, par en haut à travers les briques, les cailloux, le sable et toute la ferraille écroulée ; par en bas, sur le sol même où jadis était bâtie la serre. Mais pour tenter l'évasion, il fallait se mouvoir. Et c'était là, peut-être, l'insurmontable difficulté, les cordes étant nouées de telle manière qu'au moindre effort, elles resserraient leur étreinte.

Cependant, il s'ingénia par tous les moyens à se retourner et à se faire de la place. En même temps, le cours de ses idées se poursuivait. Il imaginait toutes les phases de l'embuscade, la surveillance exercée sur tous ses actes, la façon dont il avait été repéré au faîte du mur, sous les branches de l'arbre, et la façon habile dont l'adversaire l'avait attiré dans le piège.

Chose curieuse, malgré la couverture qui l'enveloppait, et malgré le rempart que dressait autour de lui la masse accumulée, il entendait, non pas confusément, mais avec une incroyable netteté, les bruits du dehors, ou du moins tous ceux qui s'élevaient du côté de la Seine et de ce côté seulement. Ils étaient amenés, sans aucun doute, par, quelque interstice qui restait ouvert entre les décombres, le long du sol, et qui formait, dans la direction de la Seine, une sorte de conduit de cheminée presque horizontale.

Ainsi, des sirènes de bateau mugirent sur le fleuve. Des trompes d'auto retentirent sur la route. L'église de Radicatel sonna onze fois, et le dernier coup n'avait pas frappé qu'il perçut les premiers ronflements d'un moteur que l'on mettait en marche et qui était le sien. Il le reconnaissait. Il l'eût reconnu entre mille.

Et ce fut bien son moteur qui partit, qui tourna dans le village, qui prit la grande route, et qui, à une allure croissante, s'en alla vers Lillebonne.

Mais Lillebonne, était-ce le but ? L'ennemi, car ce ne pouvait être que lui, ne continuait-il pas jusqu'à Rouen, jusqu'à Paris ? Et pour quoi faire ?

Un peu las depuis son dur travail de libération, il se reposa et réfléchit. Au fond, la situation se présentait ainsi : le lendemain, 11 septembre, à dix heures et demie du matin, il devait venir au manoir et emmener Catherine et Bertrande. Donc, jusqu'à dix heures et demie et jusqu'à onze heures, rien d'anormal. Catherine et Bertrande ne s'inquiéteraient pas, ne le chercheraient pas. Mais après ? Au cours de la journée, est-ce que sa disparition, sa disparition à lui, si évidente, ne provoquerait pas des investigations qui pourraient le sauver ?

En tout cas, l'ennemi devait prévoir que les deux jeunes femmes resteraient à la Barre-y-va et attendraient. Or, cela, c'était l'échec de toute la combinaison, puisque le projet de l'ennemi supposait une liberté absolue d'action. En fin de compte, il fallait que, l'une et l'autre, elles partissent. Le moyen ? Un seul. Les appeler à Paris. Une lettre, on reconnaît l'écriture. Donc, un télégramme... un télégramme, signé Raoul, leur disant qu'il a dû soudainement s'en aller, et leur prescrivant de prendre le train dès le reçu de la dépêche.

« Et comment n'obéiraient-elles pas ? pensait Raoul. L'injonction leur paraîtrait tellement logique ! Et puis, pour rien au monde, elles ne resteraient à la Barre-y-va sans ma protection. »



Il travailla une partie de la nuit, dormit assez longtemps, bien qu'il eût un certain mal à respirer, et se remit à l'œuvre. Sans en avoir la certitude, il croyait bien avancer du côté de l'issue, car les bruits de l'extérieur lui arrivaient avec plus de netteté encore. Mais de combien de centimètres se composait cette avance, obtenue au prix de tant de peine et par de menus mouvements du corps ?

Quant à ses liens, ils ne bougeaient pas. Seules les cordes fixées à des points d'attache, comme des amarres, se relâchaient peut-être un peu.

Vers six heures du matin, il crut reconnaître le ronflement familier de son auto. Erreur sans doute. Le bruit s'arrêta bien avant Radicatel. D'ailleurs, pourquoi l'ennemi aurait-il ramené cette voiture dont la présence aurait compromis l'effet du télégramme ?

La matinée se passa. À midi, bien qu'il n'eût perçu le roulement d'aucun véhicule, il supposa que les deux sœurs avaient quitté Radicatel dès le reçu de la dépêche, pour aller prendre le train à Lillebonne.

Contrairement à ses prévisions, vers une heure, l'horloge de l'église continuant à le renseigner régulièrement, il entendit une voix qui criait, non loin de lui :

« Raoul ! Raoul ! »

C'était la voix de Catherine.

Et la voix de Bertrande cria également :

« Raoul ! Raoul ! »

Il hurla leurs deux noms à son tour. Rien.

D'autres appels furent lancés par les deux jeunes femmes, mais ils s'éloignaient.

Et, de nouveau, le silence.

*La revanche*[Table des matières](#)

« Je me suis trompé, pensa Raoul. Elles n'ont pas reçu de télégramme les priant de venir à Paris, près de moi, et, surprises par ma disparition, elles me cherchent. »

Tout de suite il eut l'idée que leurs investigations ne seraient pas vaines et que Béchoux, particulièrement, spécialiste en la matière, aboutirait aisément. Le domaine, somme toute, était de proportions restreintes, et les cachettes où l'on avait pu l'enfouir – en supposant qu'on le crût mort ou blessé – n'étaient pas si nombreuses. Les roches du défilé, la Butte-aux-Romains, les ruines de la serre, deux ou trois autres endroits peut-être qu'ils connaissaient tous, et qu'il avait inspectés souvent avec Béchoux, en dehors de cela, de la rivière, du pavillon de chasse et du manoir, où aurait-on pu dissimuler un cadavre ?

Mais les heures passaient, et l'espoir de Raoul diminuait. « Béchoux, se disait-il, n'est pas en forme actuellement. Quelque acharnement qu'il mette à me retrouver, l'amour lui enlève une partie de ses moyens. Et puis sans doute s'égare-t-il avec les deux jeunes femmes et les deux domestiques, hors du jardin, vers les collines proches, vers le petit bois, vers la Seine... Et puis... et puis... qui sait ? Ils ne se sont peut-être pas arrêtés à l'hypothèse d'un crime. Ils peuvent croire que je suis parti pour des raisons impérieuses, sans avoir eu le temps de les avertir, et que j'effectue une expédition préalable... Et ils m'attendent ! »

De fait, la journée s'acheva sans nouveaux appels. Aucun bruit ne lui parvint que des bruits de bateaux ou d'automobiles.

Les heures aussi continuaient à sonner. Et lorsque, le soir, sonna la dixième heure, il se dit que Catherine et Bertrande n'étaient plus protégées par lui, et que, avec la nuit qui commençait, elles devaient tressaillir de peur.

Il redoubla d'efforts. Ses cordes le serraient avec moins de rigueur, et les points d'attache avaient fini par céder, de sorte qu'il lui était possible d'évoluer plus vite vers l'issue qu'il imaginait. Il respirait mieux, à travers l'étoffe assez lâche de la couverture. Mais la faim, sans toutefois le faire souffrir, rendait sa besogne plus âpre et moins efficace.

Il s'endormit. Sommeil fiévreux, coupé de cauchemars qui le réveillaient en sursaut... et sommeil auquel il s'arracha tout à coup en criant d'angoisse, sans savoir pourquoi.

« Eh ! Eh ! dit-il à haute voix, afin de se remettre en équilibre, est-ce que mon cerveau va chavirer pour deux malheureux jours de fatigue et de diète ? »

Sept heures sonnaient. C'était le matin du 12 septembre, le premier des jours fatidiques annoncés par lui. Tout laissait prévoir maintenant que l'ennemi gagnerait la bataille.

Cette idée le fouetta d'une énergie où il y avait de la rage et de l'exaspération. La bataille gagnée par l'autre, c'était la défaite et la ruine des sœurs, le grand secret dérobé, l'impunité du coupable... et c'était sa mort à lui. S'il voulait ne pas mourir et vaincre, il fallait soulever la pierre du tombeau, et s'échapper.

Il avait conscience, à l'air plus vif qu'il respirait, que l'issue n'était pas loin. Une fois dehors, il appellerait, on viendrait, il serait sauvé.

Il donna l'effort suprême. Peut-être allait-il passer, lorsque soudain il eut l'impression qu'il se produisait autour de lui comme un cataclysme. Tout le monticule où, avec sa tête, avec ses épaules, avec ses coudes, ses genoux et ses pieds, il creusait sa taupinière, s'effondra. Étaient-ce ses manœuvres qui avaient provoqué la débâcle ? Était-ce l'ennemi qui, surveillant et constatant les progrès du cheminement vers l'issue, avait démoli d'un coup de pioche l'édifice fragile ? Toujours est-il que Raoul se sentit écrasé de toutes parts, étouffé, perdu.

Il résista. Il s'arc-bouta de nouveau. Il retint son souffle. Il épargna l'air qui lui restait. Mais c'est à peine s'il pouvait soulever sa poitrine et respirer sous le poids qui l'oppressait.

Il pensa encore :

« J'en ai pour quinze minutes... Si, dans quinze minutes... »

Il compta les secondes. Mais bientôt ses tempes se mirent à battre, ses idées tourbillonnèrent dans le délire, il ne sut pas ce qui se passait.

Il se retrouva sur son lit, dans l'ancienne chambre qu'il occupait au manoir. Quand il ouvrit les yeux, il constata qu'il était tout habillé, que Catherine et Bertrande le regardaient anxieusement, et que la pendule marquait sept heures trois quarts. Il chuchota :

« Quinze minutes... pas davantage, hein ? Sans quoi... »

Il entendit la voix de Béchoux qui ordonnait :

« Vite, Arnold, courez au pavillon et rapportez sa valise. Charlotte, une tasse de thé et des biscottes, et au galop, n'est-ce pas ? »

Et, revenant au lit, Béchoux lui dit :

« Il faut manger, mon vieux... Pas trop... mais il le faut... Ah ! Sacrebleu, tu nous en as fait une frousse ! Qu'est-ce qu'il t'est donc arrivé ? »

Catherine et Bertrande, le visage décomposé, pleuraient. Chacune d'elles prit une de ses mains.

Bertrande murmura :

« Ne répondez pas... ne parlez pas... Vous devez être à bout de forces. Ah ! Ce que nous avons eu peur ! Nous ne comprenions pas votre disparition. Dites-nous... Mais, non, ne dites rien... reposez-vous... »

Elles se turent. Mais elles étaient l'une et l'autre dans un tel état de surexcitation qu'elles posaient de nouvelles questions, auxquelles, sur-le-champ, elles lui défendaient de répondre. Il en était de même de Béchoux, que les dangers courus par Raoul semblaient avoir complètement désorganisé. Il jetait des paroles incohérentes, et s'interrompait pour crier des ordres absurdes.

Lorsque Raoul eut bu sa tasse de thé et mangé ses biscottes, un peu réconforté, il murmura :

« On vous a envoyé un télégramme de Paris, n'est-ce pas ?

– Oui, fit Béchoux, tu nous demandais de te rejoindre par le premier train. Rendez-vous chez toi.

– Et pourquoi n'êtes-vous pas venus ?

– Moi, je voulais. *Elles* n'ont pas voulu.

– Pourquoi ?

– Elles se sont défiées, dit Béchoux. Elles ne croyaient pas que tu aies pu les quitter comme ça. Alors, nous avons cherché... surtout dehors, dans le bois. Et puis on était désorienté. N'étais-tu pas parti ? On ne savait pas. Et les heures filaient. On ne dormait plus.

– Tu n’as pas prévenu la gendarmerie ?

– Non.

– À la bonne heure. Et comment m’a-t-on trouvé ?

– C’est Charlotte. Ce matin, elle a crié dans la maison : « Ça remue du côté de l’ancienne serre... j’ai vu de ma fenêtre. Alors on a couru... on a pratiqué une ouverture... »

Raoul dit tout bas :

« Merci, Charlotte. »

Puis, comme on lui demandait ses projets, il articula d’une voix plus ferme :

« Dormir d’abord et puis partir... Nous irons au Havre... quelques jours... L’air de la mer me remettra. »

On le laissa. Les volets furent clos, les portes fermées. Il s’endormit.

Quand il sonna, vers deux heures de l’après-midi, et que Bertrande entra dans la pièce, elle le trouva étendu sur un fauteuil, la mine meilleure, le visage rasé, habillé de vêtements propres. Elle le contempla un instant avec des yeux ravis, puis alla vers lui, et, très simplement, l’embrassa sur le front. Puis elle embrassa ses mains, et des larmes se mêlèrent à ses baisers.

Charlotte les servit tous dans la chambre de Raoul. Il mangea peu. Il semblait très las, et il avait hâte de quitter le manoir, comme si les souvenirs de ses souffrances l’obsédaient.

Béchoux dut le soutenir, presque le porter dans l’auto. On l’installa au fond. Béchoux se mit au volant et conduisit tant bien que mal. Arnold et Charlotte devaient prendre le train du soir pour Paris.

Au Havre, Raoul ne voulut pas, pour des raisons qu’il ne formulait point, que l’on descendît les valises, et qu’on s’installât dans un hôtel. Il se fit mener sur la plage de Sainte-Adresse et s’étendit sur le sable, où il resta toute la journée, sans mot dire, respirant à pleins poumons le vent plus frais qui s’élevait peu à peu.

Ainsi le soleil se coucha parmi les longs nuages roses alignés tout au long du ciel, et, quand la dernière flamme se fut éteinte à l’horizon, les deux sœurs et Béchoux assistèrent au spectacle le plus inattendu. Raoul d’Avenac se dressa tout à coup sur le coin de plage désert où ils se trouvaient tous quatre, et se mit à danser une danse échevelée, composée des pas et des gestes les plus hétéroclites, et accompagnée de petits cris aigus, pareils à ceux des mouettes qui se balançaient au-dessus de l’eau.

« Eh bien, quoi, tu es fou ! » s'exclama Béchoux.

Raoul l'empoigna par la taille, le fit tourbillonner, puis le souleva du sol, et l'allongea sur ses bras tendus en l'air.

Catherine et Bertrande riaient et s'ébahissaient. D'où lui venait cette force subite, à lui qui semblait, depuis le matin, exténué par la dure épreuve ?

« Alors, dit-il en les entraînant, vous vous imaginiez que j'allais croupir dans le coma durant des jours et des jours ? Finie, la débâcle. Elle était même finie au manoir, après ma tasse de thé et mes deux heures de sommeil. Fichtre ! Si vous croyez, mes jolies amies, que je vais perdre mon temps à jouer les jeunes accouchées. À l'œuvre ! Et d'abord mangeons. J'ai une de ces faims ! »

Il les mena tous trois dans une taverne réputée où il fit un repas à la Gargantua, et jamais elles ne l'avaient vu si plein de verve et d'esprit. Béchoux lui-même en était confondu.

« Tu as rajeuni dans ta tombe ! s'écria-t-il.

– Faut bien compenser ton ramollissement, mon vieux Béchoux, dit Raoul. Vrai, durant toute cette crise, tu as été pitoyable. C'est comme pour conduire l'auto, quelle mazette tu fais ! Tantôt, je tremblais de peur. Tiens, veux-tu que je te donne une leçon ? »

La nuit était venue quand ils remontèrent en voiture. Cette fois, Raoul prit le volant, et fit asseoir Béchoux près de lui, les deux sœurs au fond.

« Et surtout, dit-il, qu'on ne s'effraie pas ! J'ai besoin de me dégourdir, et plus on avancera, mieux ça vaudra. »

De fait, l'auto parut bondir, et tout de suite s'élança sur les rues pavées et sur la route qui mène à Harfleur. Une longue côte s'aplanit devant eux, et ce fut sur le plateau cauchois une trombe qui passa. On traversa le bourg de Saint-Romain et l'on prit la route de Lillebonne.

Parfois Raoul lançait un chant de triomphe ou apostrophait Béchoux.

« Hein, mon vieux, ça t'épate ? Pour un moribond je ne vais pas mal. Voilà, Béchoux, comment conduit un gentilhomme. Mais peut-être as-tu la frousse ? Catherine ! Bertrande ! Béchoux a la frousse. Préférable de stopper, en ce cas, qu'en dites-vous ? »

Il tourna sur la droite, avant que l'on s'engageât dans la longue descente de Lillebonne, et se dirigea vers une église dont le clocher jaillissait sous la lune et au milieu des nuages.

« Saint Jean-de-Folleville... vous connaissez ce village, hein, Bertrande et Catherine ? Vingt minutes à pied de la Barre-y-va. J'ai préféré surgir par en haut, pour qu'on ne nous entende pas venir par la route de la Seine.

– Qui, on ? demanda Béchoux.

– Tu vas le voir, bouffi. »

Il rangea sa voiture le long d'un talus de ferme, et ils suivirent le chemin vicinal qui dessert le château et le hameau de Basmès, le bois de la mère Vauchel et le vallon de Radicatel. Ils marchaient doucement, avec précaution. Le vent soufflait, et des nuages peu épais voilaient la lune.

Ils arrivèrent ainsi tout en haut de l'enceinte, non loin des ronces où Raoul, l'avant-veille, avait couché l'échelle. L'ayant retrouvée, il la dressa contre le mur, monta et observa le parc. Puis il appela ses compagnons.

« Ils sont deux qui travaillent, leur dit-il à voix basse. Je n'en suis pas trop surpris. »

Les autres montèrent, tour à tour, avides de voir, et passèrent la tête.

Deux ombres, en effet, étaient debout, de chaque côté de la rivière, à hauteur du pigeonier, l'une dans l'île, l'autre sur la berge du parc. Elles ne bougeaient pas, et ne semblaient pas se cacher. Que faisaient-elles ? à quelle besogne mystérieuse se livraient-elles ?

Une brume légère reliant les nuages, on ne pouvait reconnaître les deux êtres, si tant est qu'on les connût déjà. Leurs silhouettes paraissaient de plus en plus courbées au-dessus de la rivière. Ils devaient y plonger leurs regards et surveiller quelque chose. Cependant ils n'avaient aucune lanterne qui pût les aider dans leur tâche. On eût dit deux braconniers à l'affût, ou qui tendaient des pièges.

Raoul remporta l'échelle jusqu'à la maison de Béchoux. Ensuite, ils se rendirent au manoir. Deux chaînes à cadenas renforçaient la fermeture de la serrure. Il avait fait faire le double de toutes les clefs, et il possédait de même la clef qui ouvrait la porte de la maison par derrière. Ils marchaient avec précaution, mais il n'y avait aucun danger que les autres, qui opéraient dans le parc, en avant du manoir, pussent les entendre. Une lampe de poche très faible les éclairait.

Raoul entra dans le billard et prit, au milieu d'une panoplie de vieilles armes hors d'usage, un fusil placé là d'avance.

« Il est chargé, dit-il. Avoue, Béchoux, que la cachette est bonne, et que tu ne t'en doutais pas.

– Vous n’allez pas les tuer, murmura Catherine, qui s’effarait.

– Non, mais je vais tirer.

– Oh ! Je vous en supplie. »

Il éteignit sa lampe de poche et, tout doucement, ouvrit une des croisées de la fenêtre, et poussa l’un des volets.

Le ciel était de plus en plus gris. Cependant, là-bas, à soixante ou quatre-vingts mètres environ, on voyait toujours les deux ombres immobiles, pareilles à des statues. Le vent croissait en force.

Quelques minutes s’écoulèrent. Une des ombres fit un geste lent. L’autre, qui était dans l’île, se courba davantage au-dessus de la rivière.

Raoul épaula.

Catherine, éplorée, supplia :

« Je vous en prie... je vous en prie...

– Que voulezvous que je fasse ? demanda-t-il.

– Courir sur eux et les saisir.

– Et s’ils s’enfuient ? S’ils nous échappent ?

– Impossible.

– Je préfère une certitude. »

Il visa.

Le cœur des deux jeunes femmes se crispa. Elles eussent voulu que l’acte terrible fût accompli déjà, et elles redoutaient d’entendre l’explosion.

Dans l’île, l’ombre s’inclina davantage encore, puis s’éloigna. Était-ce le signal du départ ?

Coup sur coup, il y eut deux détonations. Raoul avait tiré. Et là-bas, les deux êtres roulèrent sur l’herbe, avec des gémissements.

« Ne bougez pas d’ici, enjoignit Raoul à Bertrande et à Catherine... Ne bougez pas ! »

Et, comme elles insistaient pour le suivre :

« Non, non, dit-il, on ne sait jamais comment ces bougres-là peuvent réagir. Attendez-nous et préparez ce qu’il faut pour les soigner. D’ailleurs ce n’est pas bien grave. Je leur ai tiré aux jambes avec du menu plomb. Béchoux, tu trouveras dans le coffre du vestibule des courroies de cuir et deux cordes. »

Lui-même, en passant, il se saisit d’un fauteuil transatlantique qui pouvait servir de brancard, et il alla, sans se presser, vers la rivière, sur les bords de laquelle les deux blessés, gisaient, inertes.



Sur son ordre, Béchoux tenait un revolver au poing, et Raoul dit à celui des adversaires qui était le plus proche :

« Pas de sale coup, hein, camarade ! À la moindre tentative, le brigadier t'achève comme une bête puante. Du reste, à quoi cela te servirait-il de rouspéter ? »

Il s'agenouilla, lança un jet de lumière et ricana :

« Je me doutais bien que c'était toi, monsieur Arnold. Mais tu manœuvrais si habilement que mes soupçons se dissipaient toujours et que ma conviction ne date que de ce matin. Et alors, qu'est-ce que tu faisais là mon vieux ? Tu pêchais de la poudre d'or dans la rivière ? Tu vas t'expliquer là-dessus, hein ? Béchoux, fixe-moi ce client sur le brancard. Deux courroies aux poignets, ça suffira. Et puis, de la douceur, n'est-ce pas ? Il a du plomb dans l'aile, ou plutôt dans les fesses. »

Ils le portèrent avec précaution dans le salon principal où les deux jeunes femmes avaient allumé les lampes, et Raoul leur dit :

« Voilà le colis numéro un, M. Arnold. Mon Dieu, oui... le domestique, le fidèle domestique du grand-père Montessieux, son homme de confiance. Vous ne vous attendiez pas à celle-là, hein ? Au numéro deux, maintenant. »

Dix minutes plus tard, Raoul et Béchoux cueillaient le complice qui avait réussi à se traîner jusqu'au pigeonnier et dont la voix larmoyante bégayait :

« C'est moi... oui, c'est moi... Charlotte... Mais, je n'y suis pour rien... je n'ai rien fait.

– Charlotte, s'écria Raoul, en pouffant de rire. Comment, c'est la jolie cuisinière, en salopette et en pantalon de toile ! Dis donc, Béchoux, mes félicitations... Elle est charmante ainsi, ta bien-aimée ! Mais tout de même, Charlotte, la complice de M. Arnold ! Celle-là est raide, et je n'y avais pas pensé. Ma pauvre Charlotte, je ne vous ai pas trop salé la partie la plus charnue de votre confortable personne ? Tu la soigneras, hein, Béchoux ? Oh ! Quelques compresses rafraîchissantes, délicatement posées, et souvent renouvelées... »

Raoul inspecta les bords de la rivière et ramassa une longue bande de toile fine, composée de deux draps cousus bout à bout, et qui traînait d'une berge à l'autre en trempant dans l'eau.

Un large pli formait poche à la partie inférieure.

« Ah ! Ah ! s'exclamat-il gaiement. Voilà donc notre filet de pêche ! À nous les poissons d'or, Béchoux ! »

*Le réquisitoire*[Table des matières](#)

Les deux captifs s'allongeaient sur deux canapés du salon. M. Arnold, touché assez durement à la cuisse, exhalait des plaintes sourdes. Charlotte souffrait moins, quelques plombs seulement lui ayant cinglé le mollet.

Bertrande et Catherine les contemplaient avec stupeur. Elles n'en croyaient pas leurs yeux. Arnold et Charlotte, deux serviteurs dont l'attachement leur avait toujours paru sans limites, deux confidents, deux amis presque... c'étaient eux les coupables ? Ils avaient machiné toute la sombre aventure ? Ils avaient trahi, volé, tué ?

Béchoux, lui, montrait un visage décomposé et gardait l'attitude accablée d'un monsieur sur qui se sont appesantis les pires malheurs. Il se pencha sur la cuisinière et lui parla tout bas, avec des gestes où il y avait de la menace, des reproches et du désespoir.

Elle haussa les épaules et sembla lui répondre par une insulte dédaigneuse qui le mit hors de lui. Raoul le calma.

« Défais ses liens, mon vieux Béchoux. Ta pauvre amie n'a pas l'air à son aise. »

Béchoux défit les deux courroies qui serraient les poignets. Mais, aussitôt libérée, Charlotte tomba à genoux devant Bertrande et recommença ses lamentations.

« Je n'y suis pour rien, madame. Que madame me pardonne !... Madame sait bien que c'est moi qui ai sauvé M. d'Avenac... »

Béchoux se redressa brusquement. Dans son désarroi, l'argument lui semblait irréfutable et le soulevait d'une force imprévue.

« Mais c'est vrai ! De quel droit vient-on nous dire que Charlotte est coupable ? Et puis, coupable de quoi ? Car, après tout, quelles preuves a-t-on contre elle ? Et quelles preuves aussi a-t-on contre Arnold ? Ou plutôt, quelles charges ? De quoi les accuse-t-on ? »

Béchoux, comme on dit, reprenait du poil de la bête, à mesure qu'il pérerait. Il s'excitait, provoquait, gagnait du terrain, et, tourné vers Raoul, attaquait son adversaire en face.

« Oui, je te le demande, de quoi l'accuses-tu, cette malheureuse ? De quoi même accuses-tu Arnold ? Tu les as surpris au bord de l'eau, à la Barre-y-va, tandis qu'ils devaient être dans le train de Paris... Et après ? S'ils ont préféré retarder leur départ d'un jour, est-ce un crime ? »

Bertrande hochait la tête, impressionnée par la logique de Béchoux, et Catherine murmura :

« J'ai toujours connu Arnold... Grand-père avait toute confiance en lui... Comment imaginer que cet homme-là ait pu tuer le mari de Bertrande, c'est-à-dire de la fille même de grand-père ? Et pourquoi aurait-il agi ainsi ? »

Raoul prononça le plus tranquillement du monde :

« Je n'ai jamais prétendu qu'il eût tué M. Guercin.

– Alors ?

– Alors, expliquons-nous, dit Raoul avec décision. L'affaire est obscure, compliquée, débrouillons-la ensemble. J'ai idée que M. Arnold nous y aidera. N'est-ce pas, monsieur Arnold ? »

Le domestique, délivré de ses entraves par Béchoux, se tenait assis, tant bien que mal, sur un fauteuil. Son visage d'ordinaire indifférent et qui cherchait plutôt à passer inaperçu, montrait maintenant une expression de défi et d'arrogance qui devait être la véritable.

Il répliqua :

« Je ne crains rien.

– Pas même la police ?

– Pas même la police.

– Si on te livrait ?

– Vous ne me livrerez pas.

– C'est une sorte d'aveu que tu fais !

– Je n'avoue rien. Je ne nie rien. Je me moque de vous et de tout ce que vous pourrez dire.

– Et vous, sympathique Charlotte ? »

La cuisinière semblait avoir recouvré quelque courage en écoutant le sieur Arnold. Elle répliqua fortement :

« Moi non plus, monsieur, je ne crains rien.

– Parfait. Vos positions sont prises. Nous allons voir si elles correspondent à la réalité. Ce sera vite fait. »

Et Raoul, tout en se promenant les mains au dos, commença :

« Ce sera vite fait, quoique nous soyons obligés de reprendre l'affaire à son début. Mais je me contenterai d'un simple résumé qui donnera aux événements leur place chronologique et leur valeur naturelle. Il y a sept ans, c'est-à-dire cinq ans avant sa mort, M. Montessieux engagea comme valet de chambre, M. Arnold, âgé de quarante ans à cette époque, et qui lui avait été recommandé par un de ses fournisseurs, lequel s'est pendu depuis, à la suite de spéculations assez louches. Arnold, intelligent, adroit, ambitieux, dut se rendre compte assez vite qu'il y aurait quelque chose à faire, un jour ou l'autre, chez un vieillard aussi mystérieux et aussi original que son patron. Il le soigna, se plia aisément à ses habitudes et à ses manies, obtint sa confiance, devint son serviteur, son garçon de laboratoire et son factotum, bref, se fit indispensable. Je retrace cette période d'après ce que vous m'avez raconté, Catherine, et vous me l'avez raconté sans trop savoir que je vous interrogeais, et au hasard de vos souvenirs. Or, ces souvenirs évoquaient souvent une certaine part de méfiance que votre grand-père gardait toujours, même avec Arnold, et même avec vous, qui étiez pourtant sa préférée, et qui ne pouviez pas songer qu'il avait des secrets et qu'il serait peut-être utile de connaître ces secrets. »

Raoul s'interrompt, constata l'attention profonde que lui prêtaient ses auditeurs et poursuivit :

« Ces secrets, ou plutôt ce secret, c'était la production de l'or. Nous le savons aujourd'hui. Mais il est de toute certitude que le domestique Arnold le savait à cette époque, puisque M. Montessieux ne s'en cachait pas absolument, et qu'il montra même à son notaire, maître Bernard, le résultat de ses recherches. Ce qu'il cachait, c'était son procédé. Et c'est cela que M. Arnold voulait à tout prix connaître. Secret de fabrication ? Il y avait bien le laboratoire établi dans le grenier. Il y avait bien le laboratoire, plus mystérieux, établi dans le sous-sol du pigeonnier, ainsi que vous me l'avez dit, Catherine, et pour lequel M. Montessieux fit amener l'électricité, au moyen de fils que l'on a retrouvés. Mais fabrique-t-on de l'or ? Les laboratoires n'étaient-ils pas un trompe-l'œil. Ne servaient-ils pas à d'autres buts, dont le principal était précisément de laisser croire à la fabrication de

l'or ? Ce sont là des questions que M. Arnold devait se poser, et pour la solution desquelles il épiait son maître obstinément... et vainement aussi.

« Au fond, je suis persuadé qu'à la mort de M. Montessieux, il n'en savait pas plus que je n'en savais, moi, avant la lecture du testament. Et cela se réduisait, somme toute, à supposer, d'après un certain nombre de déductions, qu'il y avait relation entre la présence de l'or à la Barre-y-va et le cours d'une rivière à travers le domaine, et dans la partie de cette rivière qui traverse le domaine. Dès le début, mes yeux se fixèrent sur l'eau limpide de l'Aurette, et dès le début je notai ce nom de la rivière dont l'étymologie est significative. Aurette, c'est la rivière de l'or, n'est-ce pas ? J'ai donc vécu sur la barque, j'ai pêché sur la berge, tâchant de découvrir quelque parcelle du métal qui eût roulé sur le fond ou flotté entre deux eaux.

« M. Arnold devait agir comme moi durant les vacances que son maître et Catherine prenaient aux approches de Pâques et aux mois d'été. Il poursuivait d'ailleurs son œuvre tout en exécutant de fructueux coups de main dans la région où l'on avait fini par le désigner sous le nom de l'homme au grand chapeau. Je suis convaincu, Béchoux, que, si l'on cherchait les dates de ces exploits, dont je ne t'avais pas encore parlé, je crois, elles correspondraient aux séjours d'Arnold à la Barre-y-va.

« Et puis survint la mort de M. Montessieux, que suivit le vol du testament, vol dont j'aurais tendance à attribuer la responsabilité à M. Arnold. C'est lui qui dut prévenir M. Guercin, offrir ses services, révéler certains détails relatifs à son maître, et finalement proposer un plan d'action. Résultat : M. Guercin se rend à la Barre-y-va et organise avec le bûcheron Vauchel la transplantation des trois saules. Désormais la rivière fait partie du lot dont, un jour ou l'autre, héritera Mme Guercin.

« Tout se combine ainsi entre les deux hommes, lentement, car il leur manque les éléments de la vérité. La rivière est bien au centre des opérations futures. L'or est là, quelque part. Mais comment résoudre le problème sans les explications qu'a promises M. Montessieux et qu'Arnold et M. Guercin ne réussissent pas à découvrir ?

« Un seul renseignement... si c'en est un, et s'il se rapporte à l'affaire : la série de chiffres tracés à la fin du testament par M. Montessieux. C'est peu, et il est à présumer que M. Guercin n'en a jamais trouvé la signification, et que même il n'y a jamais attaché d'importance. Cependant

il faut agir. Le mariage éventuel de Catherine précipite les choses. Les deux sœurs décident de s'installer ici. Tant mieux ! Arnold sera sur place. Il correspond avec M. Guercin. Celui-ci arrive, soudoie le clerc de notaire, Fameron, fait en sorte de donner sa valeur au testament en l'introduisant dans le dossier Montessieux, commence ses investigations dans le parc...

– Et meurt assassiné par le domestique Arnold ! » s'écria ironiquement Béchoux, lançant la même objection qu'il avait déjà lancée lors d'un premier débat.

Et Béchoux ajouta :

« Par le domestique Arnold, qui était sur le seuil de la cuisine quand le meurtre fut commis, et qui me suivit lorsque je m'élançai vers le pigeonnier sur le seuil duquel on avait tiré un coup de revolver !

– Tu te répètes, Béchoux, dit Raoul. Et moi, je me répéterai en te répondant que le domestique Arnold n'a pas tué M. Guercin.

– En ce cas, montrenous le coupable. Ou bien c'est Arnold – et tu affirmes que non – ou bien c'est un autre et tu n'as pas le droit d'accuser Arnold d'un crime qu'il n'a pas commis.

– Il n'y a pas eu de crime.

– M. Guercin n'a pas été assassiné ?

– Non.

– De quoi est-il mort ? D'un rhume de cerveau ?

– Il est mort par suite d'une série de hasards funestes déclenchés par M. Montessieux.

– Allons bon, voilà que le coupable serait M. Montessieux, lequel n'existait plus depuis près de deux ans.

– M. Montessieux était un maniaque et un illuminé, et c'est là toute l'explication. Maître de l'or, il n'admettait pas qu'un autre pût s'emparer de ce qu'il avait tant cherché et de ce qu'il avait enfin découvert. Figure-toi qu'un avare ait entassé dans le sous-sol du pigeonnier un trésor inestimable et que M. Montessieux pouvait croire inépuisable ; ne penses-tu pas que cet avare accumulerait les précautions pour défendre son bien durant son absence ? Or, les dernières années de sa vie, M. Montessieux ne pouvait plus supporter l'hiver assez rude des bords de la Seine, et, pendant l'été qui précéda sa mort, il profita des fils électriques que le fils Vauchel avait posés dans son laboratoire souterrain pour installer seul, en grand secret, un système capable de défendre automatiquement, mécaniquement, l'entrée du

pigeonnier. Il suffisait qu'un intrus tentât d'ouvrir la porte pour qu'un revolver placé à hauteur d'homme fît feu sur lui et l'atteignît en pleine poitrine. C'était mathématique, inéluctable. Son chef-d'œuvre achevé, M. Montessieux, pour plus de sûreté, fit mettre, de chaque côté du pont vermoulu, une pancarte avec cette inscription : « À réparer. Passage dangereux. » Puis, ainsi qu'à la fin de chaque mois de septembre, il ferma la maison, emporta les clefs et partit pour Paris avec Arnold et avec Catherine. Le soir même il mourait d'une congestion.

« Je ne doute pas que sa volonté ne fût de laisser des instructions pour que, en cas de décès, nul n'essayât de pénétrer dans le pigeonnier, sans avoir bloqué le système. Mais il n'en eut pas le temps, pas plus qu'il n'eut le temps de révéler le secret de l'or. Vingt mois se passèrent. Un hasard voulut que personne n'essayât d'ouvrir le pigeonnier, personne n'osant évidemment s'aventurer sur le pont vermoulu de l'île. Un autre hasard voulut que l'humidité ne détériorât ni les fils électriques ni les balles du revolver. Bref, lorsque M. Guercin, ayant appris que Catherine traversait fréquemment le pont, s'y risqua à son tour, s'approcha du pigeonnier, et ouvrit, il reçut la balle en pleine poitrine. Et c'est ainsi qu'il ne fut pas assassiné, mais qu'il mourut victime du hasard. »

Les deux sœurs écoutaient Raoul avec une attention passionnée, et la conviction manifeste qu'il ne se trompait pas. Béchoux demeurerait renfrogné. Le domestique, penché en avant, ne quittait pas des yeux Raoul d'Avenac. Celui-ci reprit :

« Arnold connaissait-il le piège tendu ? D'après ce que je sais, il n'allait jamais dans l'île. Méfiance raisonnée ? Abstention fortuite ? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'après la mort de M. Guercin, il restait le seul chef du complot destiné à capter les trésors de M. Montessieux. La justice représentée par le juge d'instruction ne comprenait rien à l'affaire, et, pas davantage la police représentée par le brigadier Béchoux, lequel en toutes ces circonstances, je dois le dire, se montra d'une insuffisance déplorable... »

Béchoux interrompit, en haussant les épaules :

« Tu prétendrais avoir deviné cela sur l'heure, toi ?

— À la minute même. Du moment qu'il n'y avait personne pour commettre le crime, c'est qu'il s'était commis tout seul. De là à comprendre la situation, il n'y avait qu'un pas. Et je l'ai franchi aussitôt en examinant



les fils électriques et le revolver. Donc, pour en revenir à M. Arnold, il était libre d'agir à sa guise, tout en parant aux périls qui pouvaient survenir. Ainsi Dominique Vauchel, qui avait travaillé avec M. Montessieux, savait certaines choses et devait en avoir deviné certaines autres. Bien que peu loquace, il avait parlé à sa mère, et la vieille folle bavardait à tort et à travers sur les trois « chaules » et sur les dangers courus par Catherine. Il fallait donc veiller au grain...

– Et c'est pourquoi, ricana Béchoux, Arnold a commencé par se débarrasser de Dominique Vauchel, puis de la mère Vauchel. »

Raoul frappa du pied et prononça d'une voix forte :

« Eh bien, non, c'est ce qui te trompe, Arnold n'est pas un assassin.

– Cependant, puisque Dominique Vauchel et sa mère ont été tués.

– Il n'a tué ni l'un ni l'autre, dit Raoul avec le même emportement. Arnold n'a tué personne, si on appelle tuer commettre un crime avec préméditation. »

Béchoux s'obstina :

« Pourtant, c'est le jour même où Catherine Montessieux avait pris rendez-vous avec Dominique Vauchel – et quelqu'un qui était caché, Arnold ou un autre, a entendu ce rendez-vous – c'est ce jour-là que Dominique Vauchel a été écrasé sous un arbre.

– Et après ? N'est-ce pas un accident tout naturel ?

– Donc coïncidence ?

– Oui.

– L'hésitation du médecin ?

– Erreur.

– La massue trouvée ?

– Écoute, Théodore, dit Raoul d'une voix plus posée. Après tout, tu n'es pas aussi crétin que tu veux bien le laisser croire, et tu saisis la valeur de mon raisonnement. La mort de Dominique Vauchel a précédé celle de M. Guercin, mais elle fut l'un de ces incidents qui, avec la transplantation des trois saules et avec la prédiction de la mère Vauchel, ont effrayé le plus Catherine Montessieux. Je suppose que, à cette époque, il s'est produit dans l'esprit de M. Guercin et d'Arnold une certaine clarté relative au testament ou du moins aux explications qui devaient être ajoutées par M. Montessieux. Peut-être est-ce l'énigme des chiffres inscrits sur le document qu'ils ont résolue. Toujours est-il qu'un autre plan s'est imposé au

domestique Arnold, un plan fondé sur cette terreur croissante, que le meurtre de M. Guercin devait porter à son comble, et, tout de suite, le jour même de ce meurtre, la mère Vauchel devenue tout à fait folle, était enfouie sous les feuilles sans qu'il soit possible d'affirmer la volonté de meurtre. Et, quelque temps après, la pauvre folle tombait de son échelle sans qu'il soit possible d'affirmer autre chose que l'intention de la faire tomber de son échelle.

– Soit, s'écria Béchoux. Mais quel est le plan du domestique Arnold ? À quoi veut-il arriver ?

– À ce que tout le monde quitte le manoir. Il est venu ici pour prendre de l'or. Mais il s'est aperçu qu'il ne prendra cet or, qu'il ne pourra accomplir l'œuvre nécessaire pour le prendre, que si le manoir est vide et que personne ne puisse le surveiller. Il faut que le manoir soit vide avant une date fixe, qui est le 12 septembre, et, pour obtenir ce résultat, il faut créer ici une atmosphère d'épouvante qui, fatalement, obligera les deux sœurs à partir. Il ne les tuera pas, parce qu'il n'a pas les instincts d'un meurtrier. Mais il les chassera d'ici. Et, un soir, il entre par la fenêtre dans la chambre de Catherine et la prend à la gorge. Attentat, diras-tu. Oui, mais attentat simulé. Il prend à la gorge, mais il ne tue pas. Il en avait le temps. Mais à quoi bon ? Ce n'est pas son but. Et il s'enfuit.

– Soit, s'écria Béchoux, toujours prêt à céder, et qui toujours s'insurgeait. Soit. Mais si c'était réellement Arnold que nous avons discerné dans le parc, qui a tiré sur lui, de sa propre chambre, un coup de fusil ?

– Charlotte, sa complice ! En cas d'alerte, c'était chose convenue entre eux. Arnold fait le mort. Quand nous arrivons, plus personne. Il est remonté chez lui, et nous le rencontrons qui redescend, le fusil à la main.

– Mais par où est-il remonté ?

– Il y a trois escaliers, dont un à l'extrémité, et dont il se sert évidemment chaque fois qu'il fait quelque coup, la nuit.

– Mais si c'était réellement lui le coupable, il n'aurait pas été attaqué, et Charlotte non plus !

– Simulation ! Il ne faut à aucun prix qu'on les soupçonne. Il démolit une planche du pont, et il en est quitte pour un bain. Une poutre du hangar se détache, le hangar s'écroule, mais Charlotte n'est pas atteinte, bien entendu. Seulement la terreur augmente ici. Les deux sœurs ne veulent plus rester. Et comme elles hésitent, nouvelle agression, un coup de feu tiré, à

travers la vitre, sur Bertrande Montessieux, un coup de feu qui ne l'atteint pas, bien entendu. Le manoir est fermé. On s'installe au Havre.

– Arnold et Charlotte également, observa Béchoux.

– Et après ? Ils demanderont un congé, voilà tout, un congé qui leur permettra d'être au manoir furtivement le 12, le 13 et le 14 septembre. Et j'ai tellement l'intuition, ou plutôt la conviction raisonnée que ces dates gouvernent tout, que, lorsque je vous ramène toutes deux ici, sur la convocation du notaire, il suffit pour avoir la paix que vous annonciez catégoriquement votre départ pour le 10 ou le 11 au plus tard. Dès lors, trois semaines de tranquillité. Le manoir sera vide...

« Cependant la date approche. Arnold a peur. Il a d'autant plus peur que Charlotte doit lui rapporter certaines réserves que Mme Guercin semble faire. Le départ n'est-il pas simulé ? Ne reviendra-t-on pas à l'improviste ? Je ne suis pas homme à lâcher la partie. Il le sent. Il s'inquiète. Et cette fois il agit avec moins de scrupule. Au moment de gagner la bataille, il ne recule pas devant une attaque plus grave. Et comme il épie mes promenades en barque, un soir, il fait rouler un quartier de roc sur moi... sur moi et sur ses deux patronnes qui m'accompagnent à son insu. Là vraiment, il y a attentat, et si nous échappons, c'est bien par miracle. Mais la guerre est déclarée. Je suis décidément l'ennemi. Il faut me supprimer. Arnold m'épie, ne perd pas un de mes gestes, ne craint pas de se découvrir à moitié en me lançant sur la piste de l'homme au chapeau. Et c'est alors l'agression suprême où il risque le tout pour le tout. Après m'avoir attiré vers les ruines de la serre, il m'y ensevelit. Puis il prend mon auto (car il sait conduire, ce qu'il vous avait caché), file sur Paris et vous envoie, signé de mon nom, un télégramme qui vous prie, toutes les deux, de me rejoindre. Si vous ne vous étiez pas défiées, il restait seul au manoir, comme il le voulait. Dépité, furieux, constatant que je réussis à creuser une galerie par où m'échapper, il fait tomber sur moi tous les décombres. Sans Charlotte, j'étais perdu. »

De nouveau Béchoux se redressa :

« Tu vois bien !... Sans Charlotte, c'est toi-même qui le dis. Donc Charlotte n'est pour rien dans l'affaire.

– Elle est sa complice, de la première heure à la dernière.

– Non, puisqu'elle t'a sauvé.

– Un remords ! Jusqu'ici elle acceptait tout d'Arnold, l'approuvait et collaborait à tous ses actes. Au suprême moment, elle n'a pas voulu du

crime qui s'accomplissait, ou plutôt elle n'a pas voulu qu'Arnold fût un criminel.

– Mais pourquoi ? Que lui importait ?

– Tu veux le savoir ?

– Oui.

– Tu veux savoir pourquoi elle n'a pas voulu qu'Arnold fût un criminel ?

– Oui.

– Parce qu'elle l'aime.

– Hein ? Que dis-tu ? Qu'est-ce que tu oses dire ?

– Je dis que Charlotte est la maîtresse d'Arnold. »

Béchoux leva les poings et hurla :

« Tu mens ! Tu mens ! Tu mens ! »

# 14

## *De l'or*

### Table des matières

La domestique Arnold avait suivi l'argumentation de Raoul d'un air de plus en plus passionné. Les mains cramponnées à son fauteuil, le buste à demi soulevé sur les bras, le visage crispé par une attention que les paroles de Raoul semblaient exaspérer de minute en minute, il écoutait sans souffler mot.

« Tu mens ! Tu mens ! continuait de crier Béchoux. Et c'est abominable de couvrir d'insultes une femme qui ne peut te répondre.

– Comment ! protesta Raoul, mais il lui est loisible de me donner toutes les réponses qu'elle veut. Je les attends de pied ferme !

– Elle te méprise, et moi aussi. Elle est innocente et Arnold également. Toutes tes histoires sont peut-être justes, et je ne doute pas même qu'elles le soient, mais elles ne s'appliquent ni à l'un ni à l'autre. Tu entends, je m'inscris en faux contre tes accusations, et je les couvre l'un et l'autre de mon autorité et de mon expérience. Ils ne sont pas coupables.

– Bigre ! Qu'est-ce qu'il te faut ?

– Des preuves !

– Une seule te suffirait-elle ?

– Oui, si elle est irrécusable.

– L'aveu d'Arnold serait-il une preuve irrécusable ?

– Parbleu ! »

Raoul s'approcha du domestique et, face à face, les yeux dans les yeux, il lui demanda :

« Tout ce que j'ai dit est vrai, n'est-ce pas ? »

Le domestique articula sourdement :

« Du premier jusqu'au dernier mot. »

Et il reprit, du ton stupéfait d'un homme qui ne comprend pas :

« Du premier jusqu'au dernier mot. On croirait que vous avez assisté à tous mes actes depuis deux mois et que vous avez lu toutes mes pensées.

– Tu as raison, Arnold. Ce que je ne vois pas, je le devine. Ta vie m'apparaît telle qu'elle a dû être. Ton présent explique ton passé. Tu as dû faire partie de quelque cirque où tu exerçais le métier d'acrobate, n'est-ce pas ?

– Oui, oui, répondit Arnold, dans une sorte de délire où il était comme fasciné par Raoul.

– N'est-ce pas ? Tu savais étirer, allonger ton corps, de façon à te glisser dans un tonneau trop étroit ? Malgré ton âge, tu peux encore, au besoin, monter dans ta chambre par l'extérieur, en t'aidant des tuyaux et des gouttières ?

– Oui, oui.

– Alors, je ne me suis pas trompé ?

– Non.

– En rien ?

– En rien !

– Et tu es l'amant de Charlotte ? Et c'est sur ton conseil qu'elle a ensorcelé Béchoux, qu'elle l'a fait venir ici, pour te permettre de travailler à ton aise, sous la protection de la police qu'il représentait ?

– Oui... oui...

– Et Charlotte te renseignait sur ce que tes patronnes lui confiaient, c'est-à-dire sur mes projets ?

– Oui... oui... »

À mesure que le domestique confirmait les précisions données par Raoul, la colère de Béchoux devenait plus violente. Livide, chancelant, il empoigna le domestique par le collet et, le secouant, bredouilla :

« Je t'arrête... Je te livre au Parquet... tu répondras de tes crimes devant la justice. »

M. Arnold hocha la tête et ricana, ironiquement :

« Non... rien à faire... Me livrer, c'est livrer Charlotte. Et vous ne le voudriez pas. Et ce serait aussi faire du scandale et compromettre Mlle Catherine, Mme Guercin. À cela M. d'Avenac s'y opposera. N'est-ce pas, monsieur d'Avenac, vous qui êtes le chef et à qui Béchoux est forcé d'obéir, n'est-ce pas, vous vous opposerez à toute action contre moi ? »

Il semblait défier Raoul et accepter le duel au cas où celui-ci se déciderait à combattre. Raoul ne savait-il pas que Bertrande avait été la complice de son mari et que la moindre révélation porterait un coup terrible

à l'affection des deux sœurs ! Le livrer à la justice, c'était la honte publique pour Bertrande.

Raoul d'Avenac n'hésita pas. Il affirma :

« Nous sommes d'accord. Il serait absurde de provoquer un scandale. »

M. Arnold insista.

« Par conséquent, je n'ai pas à craindre de représailles ?

— Non.

— Je suis libre ?

— Tu es libre.

— Et comme, en résumé, j'ai concouru pour une grosse part à une affaire qu'un homme de votre calibre ne tardera pas à réaliser, j'ai droit à un prélèvement personnel sur les bénéfices prochains ?

— Ah ! Ca non ! fit Raoul en riant de bon cœur. Tu exagères, monsieur Arnold.

— C'est votre avis, ce n'est pas le mien. En tout cas, j'exige. »

Ces deux syllabes furent scandées fortement, et d'une voix qui ne plaisantait pas. Raoul épia le visage obstiné du domestique et s'inquiéta. L'ennemi avait donc en réserve une arme secrète qui l'autorisait à dicter ses conditions jusqu'à un certain point ? Il s'inclina sur lui et tout bas :

« Du chantage, hein ? À quel titre ? Sur quoi t'appuies-tu ? »

Arnold murmura :

« Les deux sœurs vous aiment. Charlotte, qui est une fine mouche, a ses preuves. Il y a souvent des querelles très vives à votre propos. Elles n'en connaissent pas la raison, elles ne savent même pas ce qui se passe en elles. Mais un seul mot peut les éclairer, et elles deviendraient ennemies mortelles. Dois-je le dire, ce mot ? »

Raoul fut près de lui envoyer un coup de poing vigoureux en signe de châtement. Mais il sentit la vanité d'un tel geste. Et puis, au fond, la révélation du domestique le troublait infiniment. Les sentiments des deux sœurs ne lui étaient pas inconnus. Le matin même, Bertrande l'avait embrassé avec une ardeur dont il ne pouvait ignorer la cause, et il avait eu souvent l'impression de toute la tendresse amoureuse que lui portait Catherine. Mais c'étaient là de ces choses profondes, de ces émotions confuses qu'il laissait volontairement dans l'ombre, de peur d'en altérer la douceur et le charme.

« N'y pensons pas, se dit-il. Tout cela se flétrirait au plein jour. »

Et il s'écria gaiement :

« Ma foi, monsieur Arnold, vos arguments ne manquent pas de valeur. En quoi était votre grand chapeau ?

– En toile, ce qui me permettait de le mettre dans ma poche.

– Et vos énormes sabots ?

– En caoutchouc.

– Ce qui vous permettait de marcher sans bruit et de les faire glisser par les orifices où se glissait votre buste d'acrobate ?

– Justement.

– Monsieur Arnold, votre chapeau de toile et vos chaussures de caoutchouc seront remplis de poudre d'or.

– Merci. Je vous aiderai de mes conseils pour découvrir l'or.

– Pas la peine. Vous avez échoué, la poche du drap que vous avez traînée dans la rivière est vide. Moi, je réussirai. Un détail cependant à ce sujet : Qui est-ce qui a déchiffré l'énigme des chiffres alignés par M. Montessieux ?

– Moi.

– À quelle époque ?

– Quelques jours avant la mort de M. Guercin.

– Et c'est cela qui vous a guidé ?

– Oui.

– Parfait... Béchoux !

– Quoi ? grogna le policier, qui ne dérangeait pas.

– Tu es toujours persuadé de l'innocence de tes amis ?

– Plus que jamais.

– À la bonne heure. Eh bien, occupe-toi d'eux, soigne-les, nourris-les... et ne les laisse pas sortir de ce salon avant que j'aie fini ma tâche. D'ailleurs, « salés » comme ils le sont, je ne les crois guère capables de bouger pendant quarante-huit heures. C'est plus qu'il ne m'en faut, et on se passera de leurs services, chacun de nous faisant son ménage. Bonne nuit. Je tombe de sommeil. »

Le domestique Arnold l'arrêta d'un geste.

« Pourquoi ne tentez-vous pas la chance dès ce soir ?

– Allons, je vois que tu as agi sans comprendre et que tu n'as pas saisi toute la portée des chiffres alignés. Ce n'est pas là une question de chance, monsieur Arnold, mais une certitude. Seulement...



- Seulement ?
- Il n’y a pas assez de vent, ce soir.
- Alors, ce sera pour demain soir ?
- Non, pour demain matin.
- Demain matin ! »

L’exclamation de M. Arnold prouva qu’en effet, il n’avait pas compris.

Si le vent était un auxiliaire désirable, Raoul fut favorisé. Toute la nuit, on l’entendit siffler et mugir. Au matin, à peine vêtu, Raoul le vit, des fenêtres du couloir, qui bousculait les arbres et se ruait de l’occident, à travers la vallée de la Seine, âpre, intraitable, tumultueux, bouleversant le large fleuve qui venait à sa rencontre.

Dans la salle, Raoul trouva les deux sœurs. Elles avaient préparé le petit déjeuner. Béchoux arrivait au village avec du pain, du beurre et des œufs.

« C’est pour tes deux amis, ces victuailles ?

– Le pain leur suffira, fit Béchoux d’un air farouche.

– Tiens, tiens, on te dirait moins enthousiaste...

– Deux canailles, mâchonna-t-il. Je leur ai lié les poignets, pour être plus sûr. Et j’ai fermé la porte à clef. D’ailleurs, ils ne peuvent marcher.

– Tu leur as mis des compresses aux endroits sensibles ?

– Tu es fou. Qu’ils se débrouillent !

– Alors tu nous accompagnes ?

– Parbleu !

– À la bonne heure ! Te voilà revenu du bon côté de la barricade. »

Ils mangèrent tous de bon appétit.

À neuf heures, ils se risquèrent dehors, sous une pluie si violente qu’elle se confondait avec les nuages bas qu’entraînait le souffle de la tempête, une tempête de cataclysme qui semblait chercher les obstacles pour les anéantir.

« C’est la marée, dit Raoul. Elle s’annonce à coups de tonnerre. Quand la bourrasque aura passé, avec la grande vague du flot montant, la pluie diminuera peut-être. »

Ils franchirent le pont, et, tournant à droite, dans l’île, arrivèrent au pigeonier. De son propre chef, Raoul avait fait faire, un mois auparavant, une clef qui ne le quittait pas.

Il ouvrit. À l’intérieur, les fils électriques, rétablis par lui, fonctionnaient. Il alluma.

Un cadenas solide tenait clos le battant de la trappe. Il en gardait aussi la clef.

Le sous-sol était illuminé. Lorsque les deux sœurs et Béchoux furent descendus, ils aperçurent un escabeau, et Raoul leur fit remarquer, sur le mur opposé à l'échelle, un tamis de fil de fer, à mailles aussi rapprochées qu'un canevas de tapisserie, et qui couvrait à peu près toute la longueur du mur sur une hauteur de quarante centimètres, au maximum. Un cadre de fer l'entourait.

« L'idée de M. Arnold, dit-il, n'était pas mauvaise. Avec deux draps cousus l'un à l'autre et formant poche, il barrait la rivière. Mais les draps, flottant, n'arrivaient pas au fond, ce qui est l'essentiel. Cet inconvénient n'arrive pas avec le cadre construit par M. Montessieux. »

Il monta sur l'escabeau. Dans la partie supérieure de la cave, située à un mètre au-dessus du niveau de l'eau, il y avait une meurtrière allongée, fermée par une vitre poussiéreuse. Il ouvrit. Le vent, la fraîcheur du dehors, le clapotement de l'eau, entrèrent d'un coup. Avec l'aide de Béchoux, il fit glisser le cadre par cette meurtrière, en introduisant les montants dans deux pieux fichés de chaque côté de l'Aurelle et creusés de coulisses, et le laissa tomber.

« Bien, dit-il, comme cela c'est le fond même qui est barré, ainsi que par un filet de pêche qui capture des poissons. Notez d'ailleurs que, si le tamis a été fabriqué récemment, les pieux munis de coulisses datent de longtemps, un siècle ou deux peut-être. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, au XVII<sup>e</sup>, les hobereaux de la Barre-y-va faisaient déjà manœuvrer tout ce système qui devait être plus compliqué que celui que nous apercevons. »

Ils sortirent de la tour. Il pleuvait moins. Sur les bords, parmi les pierres et la vase, émergeait la tête usée de deux pieux. Comme il y en avait d'autres, on ne les remarquait pas spécialement.

À cet instant, l'Aurelle, très basse, s'était arrêtée de couler vers la Seine. Après un moment d'équilibre, il y avait lutte entre l'eau qui voulait suivre son cours ordinaire et l'eau qui commençait à affluer du grand fleuve dont on entendait l'effervescence produite par le mascaret. Sous la poussée formidable de la marée, que le vent soulevait et décuplait, l'énorme vague devait déferler dans la Seine, emplissant la vallée de remous, de montagnes d'eau qui bondissaient et tourbillonnaient.

Et l'Aurette, hésitante, envahie à son tour par le flot irrésistible où la mer et la Seine se mêlaient, gonflée par cette onde plus forte qu'elle, céda du terrain, recula, fut vaincue, absorbée, et, soudain fugitive, remonta vers sa source.

« Quel étrange phénomène ! s'écria Raoul. Nous avons de la chance. Il est rare, j'en suis sûr, qu'il se produise avec cette ampleur et cette fougue. Il ne faut pas perdre un détail, si nous voulons tout comprendre. »

Il répéta :

« Tout comprendre ! Il y a là vraiment quelques minutes où toutes les raisons déterminantes vont se voir à l'œil nu. »

Il traversa l'île en courant, et, passant sur l'autre rive, escalada la pente qui conduisait au sommet des roches. S'arrêtant à l'endroit où M. Arnold lui avait glissé entre les mains, il se pencha sur le défilé. Étranglée entre les roches et la Butte-aux-Romains, la masse d'eau avait monté jusqu'à mi-hauteur de la falaise, contournait à moitié la Butte, et s'agitait dans cette cuve d'où elle ne pouvait s'échapper que par une étroite issue qui la laissait tomber en une mince cascade sur la prairie des trois saules.

Et d'autres masses montaient à l'assaut, poussées par le vent et enflées par les rafales de pluie que jetaient comme des paquets les nuages affolés.

Béchoux et les deux sœurs se pressaient autour de Raoul et regardaient comme lui. Il murmurait des phrases courtes où sa pensée s'exprimait par bribes.

« C'est bien cela, c'est bien ce que je supposais. Si les événements continuent selon mon hypothèse, tout s'expliquera. Et cela ne peut pas être autrement... S'il en était autrement, il n'y aurait plus de logique. »

Une demi-heure s'écoula. Au loin, sur la Seine, dont on apercevait la courbe immense, la grande bataille s'éloignait, entraînant son escorte de tempête et d'averses, et laissant derrière elle un fleuve élargi, secoué de frissons, mais dont la ruée devenait moins rapide.

Une demi-heure encore. La rivière, elle, s'apaisait plus vite. Elle s'immobilisait sous l'offensive, timide encore, de la source qui cherchait à reprendre son cours normal. Presque encerclée, la Butte-aux-Romains se vidait de l'eau qui l'avait envahie et ruisselait par cent rigoles qui glissaient le long de sa terre gazonnée et entre les fentes de ses fondations. Vivement le niveau baissa, l'Aurette accéléra son allure, comme aspirée de nouveau par le fleuve où elle allait se perdre.

Et tout reprit son aspect quotidien. La pluie avait cessé.

« Voilà, dit Raoul. Je ne me suis pas trompé. »

Béchoux, qui n'avait pas prononcé une parole, objecta :

« Pour que tu ne te sois pas trompé, il faudrait qu'il y ait de la poudre d'or. Tu as tendu tes filets, tu as repris, selon le mode où elle devait être reprise, la tentative d'Arnold et tu prétends que les éléments t'ont favorisé. Conséquence mathématique : de l'or. Où est-il cet or ? »

Raoul le persifla.

« C'est surtout ça qui t'intéresse, hein ?

– Dame ! Et toi ?

– Pas moi. Mais j'admets parfaitement que tu te places à ce point de vue. »

Ils redescendirent le sentier des roches et retournèrent dans l'île à côté du pigeonier.

Raoul avoua :

« Je ne sais pas trop comment M. Montessieux effectuait ses récoltes, ni s'il pouvait les effectuer intégralement. J'imagine d'ailleurs qu'elles durent être peu nombreuses vu la complexité des conditions nécessaires. En tout cas, il disposait certainement des moyens existant déjà, vannes, tuyaux d'écoulement, *etc.* et que le temps ne m'a pas permis de retrouver et de perfectionner. Tout au plus, ai-je découvert le tamis pour établir le barrage, et, dans le grenier du manoir, ce qu'on appelle une épuisette. Donne-la-moi, Béchoux. Elle est là, par terre, au pied de cet arbre. »

C'était, en effet, une épuisette avec un cercle de fer et un filet, mais un filet de métal à mailles imperceptibles comme celles du tamis.

« Béchoux, tu n'aimes pas mieux descendre dans la rivière ? Non ? Alors pêche, mon vieux, et racle le fond, tout le long du tamis de barrage.

– Du côté de la source ?

– Oui, comme si la rivière, en coulant dans sa vraie direction, avait charrié de la poudre d'or qui se fût collée au tamis. »

Béchoux obéit. Le manche était long. En posant ses pieds sur un gros caillou de la rive, il pouvait atteindre les trois quarts de la rivière.

Arrivé là, il ramena le filet, en traînant tout au fond le cercle de fer.

Ils se taisaient tous. La minute était solennelle. Les prévisions de Raoul étaient-elles justes ? Était bien sur ce lit de graviers fins et d'herbes aquatiques que M. Montessieux avait recueilli sa précieuse poudre ?

Béchoux acheva sa besogne, et releva son épuisette.

Dans le filet de métal il y avait des graviers, des herbes aquatiques, mais aussi des points qui luisaient. C'étaient de la poudre et quelques paillettes d'or.

*Les richesses du proconsul*[Table des matières](#)

« Tiens, dit Raoul en entrant dans le salon du manoir où le domestique et Charlotte, attachés sur deux canapés distants l'un de l'autre, ne semblaient pas très à l'aise, tiens, monsieur Arnold, voici une partie de ce que je t'ai promis, de quoi remplir la moitié de ton chapeau. Pour le reste, tu n'auras qu'à gratter la rivière à l'endroit que t'indiquera ton ami Béchoux et tu en auras plein tes petits sabots de Noël. »

Les yeux du domestique étincelèrent. Il se voyait déjà seul dans le domaine et continuant de fructueuses récoltes, puisqu'il possédait le secret de M. Montessieux.

« Ne te réjouis pas trop, dit Raoul. Demain... ce soir... j'aurai tari la source précieuse, et tu devras te contenter du cadeau convenu. »

Ils se retirèrent chez eux pour changer leurs vêtements, qui étaient trempés. Le déjeuner les réunit. Raoul parla gaiement de toutes sortes de choses. Mais Béchoux qui brûlait d'en savoir davantage, le pressa de questions.

« Ainsi les événements mettent en lumière un fait qui peut se résumer en ces quelques mots : la rivière est aurifère d'une façon constante, mais infinitésimale. Sous l'action de certains éléments et à certaines dates, elle roule des pépites plus grosses qui s'accumulent surtout aux environs de la tour. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

– Pas du tout, mon vieux. Tu n'y as pas compris un fichu mot. Cela, c'est la croyance primitive des possesseurs de la Barre-y-va, croyance transmise à Montessieux ou redécouverte par lui. C'est la croyance de M. Arnold. Mais quand on a un esprit constructeur, ce qui n'est pas ton cas, on ne s'arrête pas à mi-chemin, et on va jusqu'aux limites extrêmes de la vérité. Or, moi, j'ai un esprit constructeur, et je suis le premier qui, dans cette affaire, ne se soit pas arrêté à mi-chemin. Faisons la route ensemble, veux-tu, Béchoux ? »

Raoul tira de sa poche une feuille de papier sur laquelle se trouvaient les chiffres alignés par M. Montessieux et il les lut à haute voix :

« 3141516913141531011129121314

« Si l'on examine attentivement ce document, on s'aperçoit – M. Guercin et Arnold ont mis des mois et des mois à s'en apercevoir – on s'aperçoit que le chiffre « un » revient une fois sur deux, et que l'on peut former ainsi quatre séries de nombres de deux chiffres qui vont en croissant, et qui sont séparés deux fois par un 3, et deux fois par un 9. Supprime ces chiffres intermédiaires et tu obtiens :

« 14.15.16.-13.14.15.-10.11.12.-12.13.14.

« Tout naturellement, parmi les hypothèses qui viennent à l'esprit, on est porté à croire que ces nombres sont des dates, et que les 3 et les 9 qui les séparent représentent certains mois, le mois de mars et le mois de septembre. Or, ces mois étaient ceux où régulièrement M. Montessieux se trouvait ici. Chaque année, il passait une partie de mars à la Barre-y-va, et chaque année, il ne s'en allait que dans la seconde moitié de septembre. On peut donc admettre que, avant son départ, il y a deux ans, M. Montessieux ait inscrit en annotation, comme aide-mémoire, les quatre prochains groupes de dates où la rivière livrerait ou pourrait livrer un peu de son or, c'est-à-dire les 14, 15 et 16 mars et les 13, 14 et 15 septembre de l'an dernier, les 10, 11, 12 mars et les 12, 13 et 14 septembre de cette année. Le 12 septembre, c'était hier, le 13, c'est aujourd'hui, et voilà sur quoi M. Arnold a bâti tout son plan. Pour lui, M. Montessieux, s'appuyant sur d'anciennes données, sur des traditions vieilles de plusieurs siècles, agissait à des dates fatidiques et vérifiées par l'expérience. Du moment qu'il a recueilli de l'or à telle date et qu'il sait qu'il en recueillera à ces mêmes dates, Arnold ne doute pas. À son tour, il agira. »

Béchoux fit observer :

« Eh bien, Arnold ne se trompait pas. Les époques notées par M. Montessieux sont les bonnes.

– Pourquoi sont-elles les bonnes ?

– Pour des raisons que j'ignore.

– Idiot ! Pour des raisons que tu connais comme moi. Pour des raisons que j'ai pressenties dès le début.

– Lesquelles ?

– Ce sont les dates des grandes marées, triple imbécile.

C'est l'équinoxe de printemps et l'équinoxe d'automne. Deux fois par an, le mascaret remonte la Seine avec plus de violence, matin et soir, et pendant plusieurs jours. Ajoute à cela qu'il y a des marées d'équinoxe plus fortes que les autres, que le vent peut accroître encore l'énormité de la barre, et tu comprendras qu'il faut, pour réussir, des circonstances particulières qui ne se présentent que rarement.

– Et quand elles se présentent, dit Béchoux, après avoir mûrement réfléchi, les parcelles d'or qui flottent dans la rivière ou qui gisent dans quelque trou sont mises en agitation et se déposent à tel endroit que l'on connaît. »

Raoul frappa la table du poing.

« Non, non, mille fois non. Ce n'est pas cela. Cela, c'est l'erreur commise par ceux qui ont connu le secret et qui en ont profité. La vérité est ailleurs.

– Explique-toi.

– Il n'existe réellement pas dans nos pays de rivière qui charrie de l'or. Il peut y avoir de l'or dans une rivière, mais non point naturellement. Ce n'est pas une qualité du sable qui roule au fond, ou des pierres qui tapissent le lit.

– En ce cas, d'où vient celui que nous y avons vu ?

– D'une main qui l'y a mis.

– Qu'est-ce que tu dis ? Tu es fou ! Une main, qui renouvelerait la provision chaque fois qu'une grande marée l'épuiserait ?

– Non, mais une main qui aurait placé là une telle provision qu'aucune série de grandes marées ne pourrait l'épuiser. Il n'y a pas gisement d'or produit par des forces physiques ou chimiques, mais gisement d'or entassé par les hommes. Nous ne sommes pas en face d'une fabrication, comme aurait voulu le faire croire M. Montessieux, ni d'une production spontanée comme il le croyait, et comme d'autres l'ont cru, mais en face d'un trésor tout simplement, un trésor qui s'écoule peu à peu, lorsque certaines conditions sont remplies. Commences-tu à comprendre, Béchoux ? »

Béchoux médita quelques secondes et répondit :

« Je n'y fiche goutte. Précise. »

Raoul sourit, regarda les deux sœurs qui l'écoutaient passionnément et précisa :



« Selon moi, il y a ce qu'on peut appeler une opération à deux temps. Premier temps : un trésor considérable est déposé à tel endroit, dans un récipient solide hermétiquement fermé. Il y reste des dizaines, des centaines d'années... jusqu'au jour où des fissures se produisent dans le récipient et où, sous l'action de forces extérieures survenant à intervalles éloignés, des parcelles du contenu s'échappent. C'est le deuxième temps. Quand cela est-il arrivé pour la première fois ? Qui recueillit pour la première fois un peu de cet or libéré ? Je l'ignore. Mais il ne me semble pas impossible qu'on puisse le savoir en étudiant les archives locales, celles des paroisses ou des familles nobles.

– Je le sais, moi, dit Catherine, en souriant.

– Est-ce vrai ? s'écria vivement Raoul d'Avenac.

– Oui. Grand-père possédait – et je crois qu'il est à Paris – un plan du domaine qui date de 1750. Or, la rivière n'y est pas désignée sous le nom de l'Aurelle. Elle s'appelait encore, en 1759, le Bec-Salé. »

Raoul triompha.

« La preuve est formelle. Ainsi il n'y a guère plus d'un siècle et demi que l'événement se produisit et que le Bec-Salé, c'est-à-dire rivière salée, devint l'Aurelle pour des motifs qui imposèrent peu à peu ce changement de nom. Depuis, ces motifs s'oublièrent, sans doute à cause de la rareté du fait. Mais le fait lui-même persista et nous en fûmes témoins aujourd'hui. »

Béchoux semblait convaincu. Il prononça :

« Je t'ai demandé de préciser : tu as précisé. Je te demande maintenant de conclure.

– Je conclus, Théodore. Tu viens de voir à quel point comptent les désignations, surtout dans les campagnes où les noms d'un lieu, d'une colline, d'un cours d'eau, tirent toujours leur origine d'une cause réelle et se perpétuent bien au-delà du temps où cette cause est oubliée. C'est cette règle invariable qui, dès les premiers jours, a porté mon attention sur la Butte-aux-Romains. Et c'est pourquoi, dès les premiers jours, j'ai examiné la formation de cette butte. Tout de suite, j'y ai reconnu ce que les Romains appelaient un tumulus. Ce n'était pas une butte naturelle, mais un amas artificiel en forme de tronc de cône, avec un soubassement de moellons et des assises alternatives de terre et de pierres. Cela servait, en général, de sépulture, et, au centre, des chambres funéraires y étaient pratiquées. Mais on en usait aussi pour y cacher des armes, ou des coffres d'argenterie, et de

l'or. Avec les siècles, notre tumulus s'était tassé, et sans doute écroulé à l'intérieur. Une épaisse végétation le recouvrait et, de son passé, il ne restait apparemment que ce nom de Butte-aux-Romains. N'importe ! Toujours mon attention demeurait en éveil.

« Et c'est peut-être à ce propos que germa en moi l'idée d'un trésor, idée qui s'amalgama avec celles des fuites de métal précieux qui pouvaient se produire. La conformation du tumulus, entouré aux trois quarts par une courbe de la rivière, donnait de la force à mon hypothèse. Et vous avez vu tantôt avec quelle précipitation j'ai cherché à la vérifier. J'avais vu juste. L'eau montait, formait, entre la falaise et la butte, comme une cuve, comme un réservoir toujours plus élevé. Quand le flot s'immobilisa, quand la rivière commença à descendre, ce réservoir devait forcément se vider par toutes les issues possibles, c'est-à-dire par toutes les fentes, les excavations, les fissures, les lézardes qui trouaient la Butte comme un filtre. Résultat : en passant, l'eau entraîna à sa suite tout ce qui est poudre et menues paillettes. Et c'est cela que nous avons recueilli contre le barrage du tamis. »

Raoul se tut. L'étrange histoire apparaissait à tous dans sa réalité, au fond si simple et si logique, et nul d'entre eux ne pensait à émettre la moindre objection. Béchoux murmura :

« C'était là une cachette bien peu sûre ce tumulus encerclé d'eau parfois.

– Qu'en savons-nous ? s'exclama Raoul. L'estuaire de la Seine a toujours subi de profondes transformations et, à cette époque, le tumulus se trouvait peut-être plus isolé, moins accessible aux fortes marées. Et puis on ne cache pas un trésor pour l'éternité : on le cache en faveur de quelqu'un qui en aura la jouissance et la surveillance, et qui agira selon les menaces non prévues. Mais souvent le secret, régulièrement transmis d'abord, finit par se perdre. L'emplacement exact du coffre-fort n'est plus connu, et pas davantage le mot qui ouvre la serrure. Rappelez-vous les trésors des rois de France enfermés dans l'Aiguille d'Étretat. Rappelez-vous les trésors religieux du Moyen Âge ensevelis près de l'abbaye de Jumièges. De tout cela que restait-il ? Des légendes qu'un esprit plus avisé que d'autres a converties, un jour, en réalités. Eh bien, aujourd'hui, dans ce même pays de Caux, vieux pays de France où l'histoire a toujours été propice aux grandes aventures et mêlée aux grands secrets nationaux, nous nous heurtons à l'un de ces problèmes passionnants qui font tout l'intérêt de la vie.

– Que supposes-tu ?

– Ceci. Étant donné la proximité de Lillebonne (la *Juliabona* des Romains, capitale importante, et dont le théâtre antique prouve la vitalité durant la période gallo-romaine) quelque proconsul ayant sa maison de campagne, sa villa à Radicatel, aura dissimulé ses richesses personnelles, le fruit de ses rapines, transformé en poudre d’or, dans cet ancien tumulus bâti peut-être par les armées de Jules César. Et puis, il aura succombé au cours de quelque expédition ou à la suite de quelque orgie, sans avoir eu le temps de transmettre son secret à ses enfants ou à ses amis. Et puis, après, c’est tout le chaos du Moyen Âge, toutes les secousses du pays, luttés contre les hommes de l’Est, contre les hommes du Nord, contre les Anglais. Tout s’est évanoui dans les ténèbres. Même plus de légende. Le problème ne se pose même pas. À peine une bribe du passé qui surgit au XVIII<sup>e</sup> siècle... un peu d’or qui coule. Puis le drame qui se prépare... M. Montessieux... M. Guercin...

– Et toi qui apparais ! murmura Béchoux de ce ton d’admiration presque mystique qu’il prenait parfois en parlant à Raoul.

– Et moi qui apparais ! » répéta Raoul avec gaieté.

Les deux sœurs le regardèrent, elles aussi, comme on regarderait un personnage d’essence particulière, en dehors des proportions humaines.

« Et maintenant, dit-il, en se levant, travaillons. Qu’est-ce qui subsiste du trésor de mon proconsul ? Peut-être pas grand-chose, soit qu’il fût, à l’origine, assez mince, soit que les marées l’aient dissous peu à peu et emporté on ne sait où. Mais enfin, tentons l’épreuve.

– Comment ? dit Béchoux.

– En ouvrant le tumulus.

– Mais c’est un travail de plusieurs jours. Il faut déraciner des arbres, ouvrir des tranchées, creuser, transporter des terres. Et comme nous ne pouvons demander d’aide à personne...

– C’est un travail d’une heure ou deux, trois tout au plus.

– Oh ! Oh !

– Mais oui ! Si nous admettons que le tumulus a été utilisé comme coffre, nous devons admettre qu’un coffre ne se place pas dans les entrailles de la terre, mais à un endroit qui, tout en étant invisible et « insoupçonnable », soit aisément accessible. Or, en fouillant parmi les broussailles, j’ai

constaté que la première assise de pierres située à un mètre du sol débordait un peu, et constituait évidemment, jadis, un étroit chemin circulaire. En outre, on se rend compte que de ce côté-ci, face au manoir, et sous d'épaisses couches de lierre, il y a une sorte de renforcement, de rotonde qui devait abriter quelque statue de Minerve ou de Junon, dressée là à la fois comme gardienne et comme indicatrice. Prends un pic, Béchoux. J'en fais autant et, si je ne m'abuse, nous ne tarderons pas à connaître la solution du problème. »

Ils se rendirent dans la remise où l'on renfermait les ustensiles de jardinage, choisirent deux pics, et, accompagnés des jeunes femmes, gagnèrent les abords de la Butte-aux-Romains.

Des racines et des ronces, toutes mouillées encore, furent arrachées, le sentier débarrassé, la rotonde mise à découvert, et les cailloux, qui formaient le fond, attaqués.

Ce rempart démoli fit place à un autre, de travail plus délicat, où l'on apercevait encore des traces de mosaïques et l'attache du piédestal sur lequel devait s'élever la statue. Leurs efforts se concentrèrent à cet endroit.

L'eau ruisselait de toutes parts et s'étalait en flaques qui s'égouttaient vers la rivière. Presque aussitôt l'un des pics troua la cloison et passa dans le vide. Ils agrandirent l'ouverture. Raoul alluma sa lampe.

Comme il l'avait prévu, ils trouvèrent une excavation assez basse où l'on pouvait juste se tenir debout, et qui, sans doute, avait servi de chambre funéraire. Un pilier central en soutenait le plafond. Autour se groupaient trois de ces jarres provençales en terre vernissée, à large panse, dont on use encore dans le Midi de la France pour conserver l'huile. Les débris d'une quatrième jonchaient le sol visqueux. Des points d'or luisaient.

« C'est bien ce que j'avais dit, prononça Raoul. Regardez les murs de cette petite grotte... tout fendillés et craquelés. Après le flot des grandes marées, les infiltrations commencent, de petites cascades se forment, qui cherchent et s'ouvrent des issues, et des grains d'or, des parcelles de métal glissent par ces issues. »

L'émotion leur serrait la gorge. Ils restèrent un moment silencieux dans ce réduit sombre où quinze ou vingt siècles auparavant un être humain avait déposé ses richesses, et où, depuis, personne n'avait pénétré. Que de mystères s'étaient accumulés là, et quel miracle de s'y trouver maintenant !

Avec la pointe de son pic, Raoul brisa le col de chacune des trois jarres et les éclaira tour à tour d'un jet de sa lampe. Chacune d'elles était remplie d'or en paillettes, d'or en grains, d'or en poudre ! À pleines mains il en saisit deux poignées qu'il laissa ruisseler et qui étincelèrent aux feux de la lampe.

Béchoux était si ébranlé par ce spectacle que ses genoux plièrent et que, sans mot dire, il s'assit à terre, sur ses talons.

Les deux sœurs se taisaient également. Mais ce n'était pas la vue de l'or qui les troublait. Ce n'était même plus cette impression puissante qu'elles avaient éprouvée à se sentir au cœur d'une aventure vingt fois séculaire, dont toutes les péripéties, celles d'autrefois et celles du temps présent, se déroulaient devant leurs yeux déconcertés. Non, c'était autre chose. Et comme Raoul les interrogeait à voix basse sur leurs pensées secrètes, l'une d'elles répondit :

« Nous pensons à vous, Raoul... à l'homme que vous êtes... »

– Oui, fit l'autre, à tout ce que vous faites, si aisément, en vous jouant... Nous ne comprenons pas... C'est si simple, et si extraordinaire... »

Il murmura – et chacune d'elles put croire qu'elle seule avait entendu et que c'était à elle qu'il s'était adressé :

« Tout est facile, quand on aime, et qu'on veut plaire. »

Ce n'est qu'au soir, à la faveur de l'ombre – ne pouvait-on être épié du dehors ? – que Raoul approcha son auto et que deux grands sacs pleins à craquer furent emportés de la Butte-aux-Romains. Puis Béchoux et lui rebouchèrent l'excavation, et, tant bien que mal, effacèrent les vestiges des travaux exécutés.

« Au printemps prochain, dit Raoul, la nature se chargera de tout recouvrir. Et comme jusque-là, nul n'entrera au manoir, nul ne connaîtra jamais, en dehors de nous quatre, le secret de la rivière. »

Le vent était tombé. La seconde marée du 13 septembre fut faible, et il était à présumer que les deux marées du 14 ne feraient monter l'eau qu'à un niveau normal, sans que la Butte soit encerclée.

À minuit, Catherine et Bertrande s'installèrent dans l'auto. Raoul alla dire adieu à M. Arnold et à Charlotte.

« Eh bien, mes petits poulets, ça va ? On n'a pas trop mal en s'asseyant ? Fichtre, il me semble que vous geignez encore, jolie Charlotte. Écoutez-moi, tous les deux... Je vous laisse quarante-huit heures ici avec Théodore

Béchoux comme infirmier, cordon-bleu, dame de compagnie et garde-chiourme. En outre, Béchoux se chargera de passer la rivière au peigne fin pour y gratter, à votre intention, les pellicules d'or. Après quoi, il vous expédiera, par le train, où vous voudrez, les poches gonflées de pépites et de pépètes, et l'âme lourde de bonnes intentions. Car je ne doute pas que vous ne laissiez tranquilles vos deux patronnes et que vous n'alliez vous faire pendre ailleurs. C'est convenu, monsieur Arnold ?

– Oui, déclara celui-ci, nettement.

– À merveille. Je suis sûr de ta bonne foi. Tu as senti en moi un monsieur qui ne badinait pas et je t'ai quelque peu épaté, hein ? Donc chacun sa route. D'accord aussi, aimable Charlotte ?

– Oui, dit celle-ci.

– Parfait. Si par hasard tu quittais M. Arnold...

– Elle ne me quittera pas, grogna le domestique.

– Pourquoi ?

– Nous sommes mariés. »

Béchoux serra les poings et articula :

« Gredine ! Et tu voulais que je t'épouse.

– Que veux-tu, mon pauvre vieux, dit Raoul, si ça l'amuse d'être bigame, la belle enfant ! »

Il entraîna son compagnon, lui prit le bras et formula sévèrement :

« Voilà ce que c'est, Béchoux, que d'avoir des relations équivoques. Compare notre conduite. Il y avait ici deux personnes de mauvais aloi, et deux nobles créatures. Qui as-tu choisi, toi, soutien de la société ? Le mauvais aloi. Qui ai-je choisi ? Les nobles créatures. Ah ! Béchoux, quelle leçon pour toi ! »

Mais Béchoux se trouvait à l'un de ces moments où les problèmes de moralité ne vous intéressent guère. Il ne songeait qu'à l'étrange énigme déchiffrée par Raoul, et il était confondu.

« Alors, dit-il, il t'a suffi de lire cette ligne de chiffres sur le testament de M. Montessieux pour deviner que c'était une succession de dates, pour voir le rapport qui existait entre ces dates et celles des grandes marées d'équinoxe, pour comprendre que les grandes marées atteignaient et entamaient un dépôt d'or, bref pour découvrir la vérité ?

– Cela ne m'a pas suffi, Béchoux.

– Qu'est-ce qu'il t'a fallu encore ?

- Presque rien.
- Quoi ?
- Du génie. »

## Épilogue

### *Laquelle des deux ?*

#### [Table des matières](#)

Trois semaines plus tard, à Paris, Catherine se présentait au domicile de Raoul d'Avenac. Une vieille dame à l'allure d'intendante ouvrit.

« M. d'Avenac est-il ici ? »

– Qui dois-je annoncer, mademoiselle ? »

Catherine eut à peine le temps de se demander si elle dirait ou ne dirait pas son nom. Raoul apparaissait et s'écriait :

« Ah ! Vous, Catherine. Comme c'est gentil ! Mais qu'y a-t-il de nouveau ? Chez vous, hier, vous ne m'avez pas annoncé cette visite. »

– Rien de nouveau, dit-elle... Quelques mots à vous dire... Cinq minutes de conversation. »

Il la fit entrer dans le cabinet de travail où, six mois auparavant, elle était venue, hésitante et farouche, implorer son assistance. Elle n'avait certes plus ce même air de bête traquée qui avait touché Raoul, mais elle paraissait aussi hésitante. Et elle commença par prononcer des paroles qui ne se rapportaient évidemment pas au motif qui l'amenait.

Raoul lui prit les deux mains et la regarda dans le fond des yeux. Elle était charmante, heureuse de se sentir près de lui, à la fois souriante et grave.

« Parlez donc, ma chère petite Catherine. Vous savez quelle confiance vous pouvez avoir en moi, et que je suis votre ami... plus que votre ami. »

– Plus que votre ami, qu'est-ce que cela signifie ? » murmura-t-elle en rougissant.

À son tour il fut embarrassé. Il la devinait profondément troublée, prête à lui ouvrir son cœur, et sur le point aussi de s'enfuir.

« Plus que votre ami... dit-il, cela signifie que je vous suis attaché plus qu'à personne au monde. »



– Plus qu’à personne au monde ? reprit-elle de son air à la fois ingénu et obstiné.

– Oui, certainement oui », répondit-il.

Elle affirma :

« Autant peut-être, mais pas plus. »

Il y eut un silence entre eux, et Catherine, subitement résolue, dit à voix basse :

« Nous avons beaucoup causé, ces temps-ci, Bertrande et moi... Jusquelà nous nous aimions bien... mais la vie... la différence d’âge... le mariage de Bertrande nous avaient séparées. Ces six mois de crise nous ont mises tout près l’une de l’autre... bien qu’il y ait entre nous quelque chose... qui aurait dû, au contraire... »

Elle avait baissé les yeux, toute confuse, mais elle les releva soudain, et, bravement, elle acheva :

« Entre nous, Raoul, il y avait vous... oui, vous. »

Elle se tut. Raoul demeurait indécis et anxieux. Il avait peur de la blesser, ou de blesser Bertrande à travers elle, et son rôle, tout à coup, lui semblait pénible, presque odieux. Il chuchota :

« Je vous aime l’une et l’autre.

– C’est bien cela, dit-elle vivement, l’une et l’autre... l’une autant que l’autre, c’est-à-dire pas plus l’une que l’autre. »

Il protesta d’un mouvement.

« Non, non, dit Catherine... acceptez ce qui est. Nos sentiments pour vous, à Bertrande et à moi, ne peuvent pas ne pas vous être connus... mais vous y répondez par des sentiments qui ne s’adressent qu’à nous deux... Là-bas, au manoir, vous avez combattu pour elle et pour moi, pour notre cause commune, et il vous est impossible de nous détacher l’une de l’autre. Et il arrive que vous ne pouvez plus vous passer de l’une ni de l’autre. Or, quand on aime vraiment, il n’en est pas ainsi... Depuis le retour, vous venez nous voir chaque jour, et nous attendions, sans faux orgueil et sans jalousie, votre décision. Mais nous savons maintenant qu’il n’y aura pas de décision. Vous nous aimerez toujours l’une autant que l’autre. Alors...

– Alors ? fit Raoul, la gorge serrée.

– Alors, je viens vous dire notre décision à nous, puisque vous n’avez pas pu en prendre une, vous.

– Et cette décision ?

– C’est de partir. »

Il sursauta.

« Mais c’est absurde !... Vous n’avez pas le droit... Comment Catherine, vous voulez me quitter ?

– Il le faut.

– Mais, à aucun prix, protesta Raoul. Je ne veux pas.

– Pourquoi ne voulezvous pas ?

– Parce que je vous aime. »

Elle lui ferma la bouche d’un geste rapide.

« Ne dites pas cela... je ne vous le permets pas. Pour m’aimer, il faudrait m’aimer plus que Bertrande, et ce n’est pas.

– Je vous jure...

– Je vous défends de parler ainsi... En admettant même que ce soit vrai, il serait trop tard.

– Il n’est pas trop tard...

– Si, puisque je suis là, et puisque je vous ai fait mon aveu... et l’aveu de Bertrande. De telles choses ne se disent que quand on est bien résolu... Adieu, mon ami. »

Il sentait que, quoi qu’il fût, il ne la fléchirait pas, et il le sentait si bien qu’il n’osait pas s’insurger ni tenter de la retenir.

« Adieu, mon ami, répéta-t-elle. Et ma peine est si grande que je veux... que je veux qu’il y ait entre nous... un souvenir... »

Catherine avait posé ses mains sur les épaules de Raoul. Elle approcha son visage et lui offrit ses lèvres.

Un instant elle défaillit entre les bras qui la serraient éperdument et sous les lèvres qui baisaient les siennes. Puis, se dégageant d’un geste, elle s’enfuit.

Une heure après, Raoul courait chez les deux sœurs. Il voulait revoir Catherine. Il voulait lui dire tout son amour, sans même penser à quoi le conduirait une telle démarche.

Catherine n’était pas rentrée. Et il ne vit pas non plus Bertrande.

Le lendemain, même visite inutile.

Mais le surlendemain, Bertrande Guercin sonnait à sa porte, et, comme Catherine, elle fut introduite dans son bureau.

Elle y entra avec le même air d’hésitation que sa sœur, mais, beaucoup plus vite que sa sœur, elle reprit son aplomb, et, tandis qu’il lui tenait les

maines et qu'il la regardait comme il avait regardé Catherine, elle murmura :

« Elle vous a tout dit... Nous nous étions promis l'une à l'autre de venir une dernière fois... C'est mon tour... Je viens vous dire adieu, Raoul, et vous remercier de tout ce que vous avez fait pour nous deux... de tout ce que vous avez fait pour moi, qui étais coupable, et que vous avez sauvée du remords et de la honte. »

Il ne répondit pas tout de suite. Il était bouleversé, et Bertrande reprit, gênée par le silence et disant des mots au hasard :

« Je lui ai tout raconté. Elle m'a pardonné... elle est si bonne ! C'est comme pour ces richesses, qui lui appartiennent à elle seule puisque notre grand-père le voulait ainsi, elle refuse... elle veut partager... »

Raoul n'écoutait pas. Il observait le mouvement des lèvres et ce beau visage ardent, tout frémissant de passion contenue.

« Vous ne partirez pas, Bertrande... je ne veux pas que vous partiez...

– Il le faut... » dit-elle, comme avait dit sa sœur.

Et il répéta :

« Non, je ne veux pas... je vous aime, Bertrande. »

Elle sourit tristement.

« Ah ! Vous avez dit aussi à Catherine que vous l'aimiez... et c'est vrai... et il est vrai aussi que vous m'aimez... et que vous ne pouvez pas choisir... C'est au-dessus de vos forces... »

Et elle ajouta :

« Et ce serait peut-être au-dessus de nos forces, Raoul, si vous aimiez l'une de nous. L'autre souffrirait trop. Nous sommes plus heureuses ainsi.

– Mais moi, je suis plus malheureux... malheureux pour deux amours perdues...

– Perdues ? »

Il ne comprit pas d'abord sa question. Leurs yeux s'interrogeaient. Elle sourit, mystérieuse et captivante. Et il l'attira vers lui, sans qu'elle résistât...

Deux heures plus tard, il reconduisit la jeune femme jusque chez elle, et obtint la promesse qu'elle viendrait le revoir le lendemain, à quatre heures du soir. Et il attendit, heureux et confiant, mélancolique aussi en songeant à Catherine.

Mais la promesse n'était qu'un piège. Le lendemain, quatre heures sonnèrent, et puis cinq...

Bertrande ne vint pas.

À sept heures, il reçut un pneumatique. Les deux sœurs lui annonçaient qu'elles avaient quitté Paris.

Raoul n'était pas homme à s'abandonner au désespoir ou à la colère. Il resta maître de lui, calme comme s'il n'avait pas reçu du destin le choc le plus douloureux. Il alla dîner dans un grand restaurant, se fit servir un bon repas, qu'il prolongea par un excellent havane, puis se promena sur les boulevards, la tête droite et le pas nonchalant.

Vers les dix heures, il entra, sans que son choix fût guidé par la moindre raison, dans un dancing populaire de Montmartre, et, dès qu'il eut franchi le seuil, s'arrêta stupéfait. Parmi les couples qui tournaient, il apercevait, fox-trottant, virevoltant, pleins d'allégresse et d'entrain, Charlotte et Béchoux.

« Nom d'un chien, grogna-t-il, ils en ont du toupet, ceux-là. »

Le jazz se taisait. Les deux danseurs rejoignirent leur table. Et, à cette table, se trouvait, devant trois verres et une bouteille de champagne entamée, M. Arnold.

À ce moment seulement, toute la colère, longtemps étouffée de Raoul, lui monta à la tête. Rouge, furieux, hors de lui, bien que se contenant encore, il marcha vers les trois coupables, d'un pas saccadé. Quand ils le virent, ils eurent tous trois, sur leur chaise, un mouvement de recul. Se reprenant aussitôt, Arnold affecta un sourire arrogant. Charlotte, elle, était pâle et défaillante. Béchoux se dressa comme pour défendre ses compagnons.

Raoul s'approcha de lui, et, son visage tout près du sien, il ordonna :

« Au galop... déménagement. »

L'autre essaya de se rebiffer. Alors Raoul lui saisit à pleine main la manche de son veston à l'endroit de l'épaule, le poussa vers sa chaise, qui bascula, le fit pirouetter, et, sans se soucier des gens qui observaient la scène, l'entraîna vers le couloir, puis vers le vestibule, puis vers la rue. Et il mâchonnait :

« Dégoûtant personnage... tu n'as pas honte ? Voilà que tu t'exhibes avec un assassin et une cuisinière... toi, un brigadier ! Une légume de la police ! Et tu crois que Lupin va tolérer ça ? Attends un peu, fripouille ! »

Parmi les passants ahuris, il le portait presque à bout de bras, comme un mannequin disloqué, et il continuait ses invectives, ravi au fond de cette diversion à ses chagrins.

« Oui... chenapan... misérable ! Tu n'as donc pas plus de sens moral qu'une citrouille ? Voilà où le plus abominable amour te fait dégringoler ? Voilà tes compagnons de débauche... un assassin et une cuisinière ! Ah ! Heureusement que Lupin est là pour te sauver... et pour te sauver malgré toi. Ah ! Lupin, voilà, voilà un bonhomme ! Est-ce qu'il obéit à sa passion, Lupin ? Lui aussi il peut avoir des peines de cœur. Celle qu'il aime est riche maintenant, grâce à lui, et elle retrouvera son fiancé. Est-ce qu'il se plaint ? Bertrande, qu'il aime aussi, l'oubliera. Est-ce qu'il pense seulement à courir après elle ? Non. Leur bonheur avant tout. Le bonheur de Bertrande ! La pureté de Catherine ! Et pendant ce temps-là, tu te cramponnes à une cuisinière ! »

Raoul avait ainsi mené Béchoux dans le quartier de l'Europe où se trouvait son garage. Il le conduisit devant sa voiture et lui dit :

« Monte.

– Tu es fou.

– Monte.

– Pour quoi faire ?

– Nous partons, dit Raoul.

– Où ?

– Je n'en sais rien. N'importe où. L'essentiel est de te sauver.

– Je n'ai pas besoin d'être sauvé.

– Tu n'as pas besoin d'être sauvé ! Qu'est-ce qu'il te faut ? Mais sans moi, tu es fichu, mon garçon. Tu descends dans la boue, dans la fange. Allons-nous-en. Il n'y a plus rien à faire pour nous en ce moment. Tu as besoin de distraction et d'oubli. Il faut travailler. Je connais un bandit à Biarritz qui a tué sa femme et qui l'a mangée. On l'arrêtera. Et puis une jeune fille à Bruxelles qui a égorgé ses cinq enfants. On l'arrêtera. Viens. »

Béchoux résistait, indigné.

« Mais je n'ai pas de congé, crebleu !

– Tu en auras. Je télégraphierai au préfet de police. Viens.

– Mais je n'ai même pas une valise.

– J'en ai une, moi, dans le coffre. J'ai tout ce qu'il me faut. Viens. »

De force il jeta Béchoux dans l'auto et démarra. L'infortuné policier pleurnichait.

« Mais je n'ai rien à me mettre, pas de linge, pas de bottines.

– Je t'achèterai des savates et une brosse à dents.

– Mais...

– Ne te fais pas de bile. Tiens, je me sens beaucoup mieux. Je trouve que Catherine et Bertrande ont joliment bien fait de me fuir. Aussi, on n'est pas plus stupide que je ne le suis. Les aimer toutes les deux, et ne pas pouvoir dire à l'une : « Je vous aime », sans mentir à l'autre... Est-ce bête ? Dans ces cas-là, on finit pas rester tout seul, comme un idiot. Heureusement que j'ai de jolis souvenirs... Ah ! Béchoux, les jolis souvenirs... Je te raconterai tout cela quand je t'aurai mis à l'abri. Ah ! Vieux camarade, tu me dois une fière chandelle. »

Et par les rues, par les routes, emportant Béchoux, l'auto filait vers Biarritz ou Bruxelles... vers le sud ou vers le nord... Raoul n'en savait trop rien.

# Le Cabochon d'émeraude (1930)

## [Table des matières](#)

– Vraiment, ma chère Olga, vous parlez de lui comme si vous le connaissiez !

La princesse Olga sourit au groupe de ses amies qui, ce soir-là, fumaient et devisaient autour d'elle, dans son salon, et elle leur dit :

– Mon Dieu, oui, je le connais.

– Vous connaissez Arsène Lupin ?

– Parfaitement !

– Est-ce possible ?

– J'ai connu tout au moins, précisa-t-elle, quelqu'un qui s'amusait à jouer au détective pour le compte de l'Agence Barnett. Or, il est démontré, aujourd'hui, que Jim Barnett et tous les collaborateurs de son agence de renseignements n'étaient autres qu'Arsène Lupin. Par conséquent...

– Et il vous a volée ?

– Au contraire ! Il m'a rendu service.

– Mais c'est toute une aventure !

– Nullement ! Ce fut une paisible conversation d'une demi-heure peut-être, sans coup de théâtre. Mais, durant ces trente minutes, j'ai eu l'impression que je me trouvais en face d'un personnage vraiment extraordinaire, ayant des façons d'agir à la fois très simples et déconcertantes.

On la pressa de questions. Elle n'y répondit pas tout de suite. C'était une femme qui parlait peu d'elle et dont la vie restait assez mystérieuse, même pour ses amies intimes. Avait-elle aimé depuis la mort de son mari ? Avait-elle cédé à la passion de quelques-uns de ces hommes qu'attiraient son ardente beauté, ses cheveux blonds et ses doux yeux bleus ? On le croyait, les méchantes langues la disaient même capable de fantaisies, où il y avait parfois plus de curiosité que d'amour. Mais, au fond, on ne savait rien. Aucun nom ne pouvait être cité.

Plus expansive, pourtant, ce jour-là, elle ne se fit pas trop prier et souleva un petit coin du voile.

– Après tout, dit-elle, pourquoi ne pas vous raconter cette entrevue ? Si je dois mêler à mon récit une autre personne, le rôle qu’y joua celle-ci n’a rien qui m’oblige au silence, j’en parlerai, d’ailleurs, très brièvement, puisque, après tout, c’est Arsène Lupin seul qui vous intéresse, n’est-ce pas ? Donc, à cette époque, et pour résumer l’aventure en une phrase dont vous comprendrez toute la signification, j’avais inspiré un amour violent et sincère – j’ai le droit d’employer ces mots – à un homme dont le nom de famille, tout au moins, vous est connu : Maxime Dervinol.

Les amies d’Olga sursautèrent.

– Maxime Dervinol ? Le fils du banquier ?

– Oui, dit-elle.

– Le fils du banquier faussaire, escroc, qui s’est pendu dans sa cellule de la Santé, le lendemain de son arrestation ?

– Oui, répéta la princesse Olga, très calmement.

Et, après avoir réfléchi un instant, elle reprit :

– Cliente du banquier Dervinol, j’étais une de ses principales victimes. Peu de temps après le suicide de son père, Maxime, que je connaissais, vint me voir. Riche par son propre travail, il se proposait de désintéresser tous les créanciers et me demandait seulement certains arrangements, qui l’obligèrent à revenir chez moi plusieurs fois. L’homme, je l’avoue, m’avait toujours été sympathique. Il me le fut davantage encore par l’extrême dignité de sa tenue. L’acte de probité qu’il accomplissait lui semblait évidemment tout naturel et, d’autre part, bien qu’il ne manifestât aucun embarras et que l’infamie de son père ne pût l’atteindre, on sentait en lui une souffrance infinie et une blessure secrète, que la moindre parole irritait.

« Je l’accueillis comme un ami, un ami qui ne tarda pas à devenir amoureux, sans que jamais il fût allusion à cet amour que je voyais grandir chaque jour. S’il n’y avait pas eu la déchéance de son père, il m’eût certainement demandée en mariage. Mais il n’osa pas plus qu’il n’osa se déclarer, ni m’interroger sur mes propres sentiments. Qu’aurais-je répondu, d’ailleurs ? Je les ignorais.

« Un matin, nous déjeunerâmes au Bois. Après quoi, il me suivit ici, dans ce salon même. Il était soucieux. Je déposai mon sac à main sur le guéridon, ainsi que toutes mes bagues, et je me mis au piano, sur son désir, pour y jouer des airs russes qu’il affectionnait. Il écouta, debout derrière moi, avec une émotion que je devinais. Quand je me relevai, je vis qu’il était pâle et je



pensai qu'il allait parler. Tout en l'observant, et troublée moi aussi, je le confesse, je repris mes bagues, les remis d'un geste distrait et, soudain, je m'interrompis et murmurai, beaucoup plus pour couper court à une situation gênante que pour exprimer mon étonnement à propos d'un fait banal :

« – Tiens, qu'est donc devenue mon émeraude ?

« Je m'aperçus qu'il tressaillait, et il s'écria :

« – Votre belle émeraude ?

« – Oui, ce cabochon que vous aimez tant, lui dis-je, tout simplement d'ailleurs, car, en vérité, aucune arrière-pensée ne se glissait en moi.

« – Mais vous l'aviez au doigt pendant le déjeuner.

« – Sans aucun doute ! Mais, comme je ne joue jamais du piano avec mes bagues, j'ai déposé celle-ci à cet endroit, auprès des autres.

« – Elle doit y être encore...

« – Elle n'y est pas.

« Je remarquai que sa pâleur augmentait et qu'il demeurait dans une attitude rigide, avec une expression si bouleversée que je plaisantai :

« – Eh bien ! Après ? Cela n'a aucune importance. Elle a dû tomber quelque part.

« – Mais on la verrait, dit-il.

« – Non. Peut-être a-t-elle roulé sous un meuble.

« J'allongeai le bras vers le bouton d'une sonnette électrique, mais il me saisit le poignet et, d'un ton saccadé :

« – Une seconde... Il faut attendre... Qu'allez-vous faire ?

« – Sonner la femme de chambre.

« – Pourquoi ?

« – Mais pour chercher la bague.

« – Non, non, je ne veux pas. À aucun prix !

« Et, tout frémissant, le visage contracté, il me dit :

« – Personne n'entrera ici, et ni vous ni moi ne sortirons, avant que l'émeraude ait été retrouvée.

« – Pour la retrouver, il faut chercher ! Regardez donc derrière le piano !

« – Non !

« – Pourquoi ?

« – Je ne sais pas... Je ne sais pas... Mais tout cela est pénible !

« – Il n'y a là rien de pénible, lui dis-je. Ma bague est tombée. Il s'agit de la ramasser. Cherchons !

« – Je vous en prie..., dit-il.

« – Mais pour quelle raison ? Expliquez-vous !

« – Eh bien ! dit-il, se décidant tout à coup, si je la retrouvais à cet endroit ou à un autre, vous pourriez croire que c'est moi qui, affectant de chercher, viens de l'y déposer.

« Je fus stupéfaite et prononçai à demi-voix :

« – Mais je ne vous soupçonne pas ! Maxime...

« – Actuellement, non... mais plus tard, vous sera-t-il possible d'échapper au doute ?

« Je compris toute sa pensée. Le fils du banquier Dervinol avait le droit d'être plus sensible et plus craintif qu'un autre. Si ma raison se révoltait contre l'offense d'une accusation, pourrais-je ne pas me souvenir qu'il se trouvait placé entre moi et le guéridon, tandis que j'étais au piano ? Et déjà même, en cette minute où nous nous regardions au fond des yeux, avec angoisse, est-ce que je ne m'étonnais pas de sa pâleur et de son désarroi ? Un autre eût ri à sa place. Pourquoi ne riait-il pas ?

« – Vous avez tort, Maxime, lui dis-je. Mais tout de même, il y a là de votre part un scrupule auquel je dois me soumettre. Donc, ne bougez pas !

« Je me baissai et jetai un coup d'œil entre le piano et le mur, et sous le secrétaire. Puis, je me relevai :

« – Rien ! Je ne vois rien !

« Il se tut. Son visage était décomposé.

« Alors, sous l'inspiration d'une idée, je repris :

« – Voulez-vous me laisser agir ? Il me semble que l'on pourrait...

« – Oh ! s'écria-t-il, faites tout ce qu'il est possible de faire pour découvrir la vérité. Mais c'est un acte grave, ajouta-t-il, un peu puérilement. Une imprudence pourrait tout perdre. N'agissez qu'en toute certitude !

« Je le tranquillisai, et, après avoir compulsé l'annuaire du téléphone, je demandai la communication avec l'agence de renseignements Barnett. M. Jim Barnett me répondit lui-même. Sans lui donner la moindre explication, j'insistai pour qu'il vînt sans retard. Il me promit sa visite immédiate.

« Dès lors, ce fut l'attente, et, d'un côté et de l'autre, une agitation que nous ne pouvions réprimer.

« – C'est un de mes amis qui m'a recommandé ce Barnett, disais-je, avec un rire nerveux. Un type bizarre, sanglé dans une vieille redingote, coiffé d'une perruque, mais fort habile. Seulement, il faut se défier, paraît-il, car il se paie lui-même sur le client des services qu'il rend.

« J'essayais de plaisanter. Maxime demeurait immobile et sombre. Et, soudain, la sonnerie du vestibule retentit. Ma femme de chambre frappa presque aussitôt. Toute fébrile, j'ouvris moi-même la porte, en disant :

« – Entrez, monsieur Barnett... Vous êtes le bienvenu !

« Je fus confondue de voir que l'homme qui entra n'avait aucun rapport avec celui que j'attendais. Il était habillé avec une élégance discrète. Il était jeune, d'aspect sympathique, et très à son aise, comme quelqu'un qu'aucune situation ne saurait prendre au dépourvu. Il me regarda un peu plus longtemps qu'il n'eût fallu, d'une façon qui montrait que je ne lui déplaisais pas. Puis, l'examen terminé, il s'inclina et me dit :

« – M. Barnett, fort occupé, m'a proposé l'agréable mission de le remplacer, si, toutefois, ce changement ne vous importune pas. Me permettez-vous de me présenter ? Baron d'Enneris, explorateur, et, quand l'occasion s'en présente, détective amateur. Mon ami Barnett me reconnaît certaines qualités d'intuition et de clairvoyance, que je me divertis à cultiver.

« Cela fut dit avec bonne grâce et avec un sourire si engageant qu'il m'eût été impossible de refuser son assistance. Ce n'était pas un détective qui me proposait ses services, mais un homme du monde qui se mettait à ma disposition. Et cette impression fut si forte en moi qu'ayant allumé machinalement une cigarette, selon mon habitude, je commis l'acte incroyable de lui en offrir une, en disant :

« – Vous fumez, monsieur ?

« Ainsi, une minute après l'arrivée de cet inconnu, nous étions l'un en face de l'autre, la cigarette aux lèvres. La scène s'était transformée au point que ma fièvre tombait, et que tout semblait s'apaiser dans le salon. Dervinol seul gardait un air renfrogné. Je le présentai aussitôt :

« – M. Maxime Dervinol.

« Le baron d'Enneris salua, mais il n'y eut pas un détail dans son attitude qui pût faire croire que ce nom de Dervinol évoquât en lui le moindre souvenir. Cependant, après un certain temps, comme s'il n'eût pas

voulu que la liaison de ses idées fût trop évidente, il me posa cette question :

« – J’imagine, madame, que quelque chose a disparu de chez vous ?

« Maxime se contint. Je répondis négligemment :

« – Oui... en effet... Mais cela n’a aucune importance.

« – Aucune, dit le baron d’Enneris en souriant, mais tout de même, c’est un petit problème à résoudre, et monsieur et vous avez dû y renoncer. Cette chose vient de disparaître ?

« – Oui.

« – Tant mieux ! Le problème sera plus facile. Qu’est-ce donc ?

« – Une bague... une émeraude que j’avais mise sur ce guéridon, avec mes autres bagues et ce sac à main qui s’y trouve.

« – Pourquoi avez-vous quitté vos bagues ?

« – Pour jouer du piano.

« – Et, pendant que vous jouiez, monsieur était près de vous ?

« – Debout, derrière moi.

« – Donc, entre vous et le guéridon ?

« – Oui.

« – Dès que vous avez constaté la disparition de l’émeraude, vous l’avez cherchée ?

« – Non.

« – M. Dervinol, non plus ?

« – Non plus.

« – Personne n’est entré ?

« – Personne.

« – C’est M. Dervinol qui s’est opposé aux recherches ?

« Maxime déclara, d’un ton agacé :

« – C’est moi.

« Le baron d’Enneris se mit à marcher de long en large. Il marchait à petits pas élastiques, ce qui donnait à son allure une souplesse infinie. S’arrêtant devant moi, il me dit :

« – Ayez l’obligeance de me montrer vos autres bagues.

« Je lui tendis les deux mains. Il les examina, et, aussitôt, il eut un léger rire. Il semblait s’amuser et poursuivre, plutôt qu’une enquête, un jeu qui le divertissait.

« – La bague disparue avait évidemment une grande valeur, n'est-ce pas ?

« – Oui.

« – Pouvez-vous préciser ?

« – Mon bijoutier l'estimait à quatre-vingt mille francs.

« – Quatre-vingt mille. Parfait !

« Il était enchanté. Ayant retourné ma main gauche, il en observa la paume longtemps, comme s'il se fût appliqué à en déchiffrer les lignes.

« Maxime fronçait les sourcils. Il était visible que le personnage l'horripilait. Quant à moi, j'aurais voulu me dégager et interrompre un geste choquant. Mais la pression, si douce cependant, ne me permettait pas la moindre résistance, et cet homme eût embrassé ma main que je ne sais si j'aurais eu la force de le repousser, tellement je subissais l'influence de son autorité et de sa manière d'agir.

« Au fond, j'étais persuadée qu'il avait déjà résolu l'énigme, pour le moins au point de vue du fait lui-même. Il ne me posa plus une question directe. Mais je ne doutai pas que les deux ou trois anecdotes qu'il me raconta sur des aventures analogues à celle qui m'arrivait ne lui servissent à élucider notre affaire. Il jetait, de temps à autre, un coup d'œil rapide sur Maxime ou sur moi, épiant, me semblait-il, la réaction produite par son récit.

« Je protestais en moi-même. Vainement. Je sentais qu'il découvrait ainsi, peu à peu, sans nous interroger, l'état de nos relations, l'amour de Maxime et mes propres sentiments. J'avais beau me contracter, et Maxime aussi sans doute, il déplaçait, pour ainsi dire, tous ces secrets qui s'entassaient en chacun de nous, comme les feuillets d'une lettre. C'était exaspérant !

« À la fin, Maxime s'emporta :

« – Je ne vois pas vraiment en quoi tout cela concerne...

« – En quoi cela concerne l'affaire qui nous réunit ? interrompit le baron d'Enneris. Mais nous y sommes en plein. L'énigme, en elle-même, ne signifie pas grand-chose. Mais la solution que je vous propose ne peut être la solution juste que si elle s'appuie sur vos états d'âme, au moment du petit incident qui s'est produit.

« – Mais enfin, monsieur, s'écria Maxime, qui avait peine à se contenir, vous n'avez pas fait une seule recherche ! Vous n'avez dérangé aucun

meuble, rien observé, rien regardé même. Ce n'est pas par une conférence inutile que vous nous rendrez le bijou perdu.

« Le baron d'Enneris sourit doucement :

« – Vous êtes de ceux, monsieur, qui se laissent impressionner par le cérémonial coutumier des enquêtes et qui veulent tirer la vérité des faits matériels, alors que presque toujours, monsieur, elle se cache dans des régions tout à fait différentes. Le problème qui nous occupe aujourd'hui n'est pas d'ordre technique ou policier, mais d'ordre psychologique... uniquement. Mes preuves ne sont pas dans le succès d'investigations fastidieuses, mais dans la constatation irréfutable de ces phénomènes psychiques, tout à fait spéciaux, qui provoquent en nous, et principalement chez les natures impressionnables et impulsives, des actes qui échappent au contrôle de notre conscience.

« – C'est-à-dire, articula Maxime, d'une voix furieuse, que j'aurais commis l'un de ces actes ?

« – Non, monsieur, il ne s'agit pas de vous !

« – De qui, alors ?

« – De madame !

« – De moi ? m'écriai-je.

« – De vous, madame, qui êtes précisément, comme toutes les femmes, de ces natures impressionnables et impulsives auxquelles je fais allusion. Et c'est à votre propos que je me permets de rappeler que nous ne conservons pas toujours la maîtrise absolue et l'unité totale de notre personnalité. Elle se dédouble, non seulement aux grands moments tragiques où notre destin se joue, mais aux moments les plus simples et les plus insignifiants de l'existence quotidienne. Et tandis que nous continuons à vivre, à causer et à penser, notre inconscient prend la direction de nos instincts et nous fait agir dans l'ombre, à l'insu de nous-mêmes, et souvent d'une manière anormale, absurde et inintelligente.

« Bien qu'il s'exprimât gaiement et sans la moindre pédanterie, je commençais à m'impatienter et je lui dis :

« – Concluez, je vous prie, monsieur.

« Il répliqua :

« – Soit ! Mais excusez-moi, madame, si je suis obligé de le faire d'une façon qui vous semblera indiscrete et sans m'arrêter à de puérides considérations de politesse et de réserve mondaine. Donc, voici les faits. Il

y a une heure, vous êtes arrivée ici en compagnie de M. Dervinol. Je ne dirai rien qui vous blesse si j'admets que M. Dervinol vous aime et je n'avancerai rien qui ne soit véridique si je suppose que vous aviez l'intuition qu'il allait se déclarer. Les femmes ne se trompent pas là-dessus, et c'est toujours pour elles un trouble profond. Par conséquent, au moment de vous mettre au piano, et lorsque vous avez retiré vos bagues – comprenez bien l'importance de mes paroles ! – vous étiez l'un et l'autre, vous plus encore que monsieur, vous étiez dans une de ces dispositions d'esprit, dont je parlais tout à l'heure, et vous n'aviez pas la notion exacte de ce que vous faisiez.

« – Mais si ! protestai-je, j'étais fort lucide.

« – En apparence, oui, et vis-à-vis de vous-même. Mais en réalité, on n'est jamais tout à fait lucide quand on subit une crise d'émotion, si légère soit-elle. Or, vous étiez ainsi, c'est-à-dire toute prête à l'erreur, au faux jugement et au geste involontaire.

« – Bref ?...

« – Bref, madame, vous deviez accomplir, et vous avez accompli, sans le vouloir, et même sans le savoir, un acte de défiance absolument contraire à votre tempérament et plus contraire encore à la logique même de la situation. Car, en vérité, quel que soit le nom porté par M. Dervinol, il était inconcevable de le croire d'avance, *a priori*, capable de dérober votre émeraude.

« Je fus indignée et m'exclamai vivement :

« – Moi ! j'ai cru cela ? J'ai cru une pareille infamie ?

« – Certes non, riposta le baron d'Enneris, mais votre inconscient a manœuvré comme si vous le croyiez et, furtivement, en dehors de votre regard et de votre pensée, il a fait un choix entre celles de vos bagues qui n'ont point de valeur, dont les pierres sont fausses, comme beaucoup de bijoux que l'on porte couramment, et votre émeraude, qui, elle, n'est pas fausse, et qui vaut quatre-vingt mille francs. Et, ce choix fait, sans que vous le sachiez, les bagues déposées, bien en évidence, sur le guéridon, vous avez mis, toujours sans le savoir, la précieuse et magnifique émeraude, à l'abri de toute tentative.

« L'accusation me jeta hors de moi.

« – Mais c'est inadmissible ! m'écriai-je avec force. Je m'en serais aperçue.

« – La preuve, c'est que vous ne vous en êtes pas aperçue !

« – Mais alors, elle serait sur moi, cette émeraude !

« – Pas du tout, elle est restée où vous l'avez placée.

« – C'est-à-dire ?

« – Sur ce guéridon.

« – Elle n'y est pas. Vous voyez bien qu'elle n'y est pas !

« – Elle y est.

« – Comment ? Puisqu'il n'y a que mon sac !

« – Eh bien ! C'est qu'elle est dans votre sac, madame.

« Je haussai les épaules.

« – Dans mon sac ! Qu'est-ce que vous chantez là ?

« Il insista.

« – Je regrette, madame, d'avoir l'air d'un prestidigitateur ou d'un charlatan. Mais vous m'avez convoqué pour découvrir une bague perdue : je dois donc vous dire où elle est.

« – Elle ne peut pas être là !

« – Elle ne peut pas être ailleurs !

« J'éprouvais un sentiment bizarre. J'aurais voulu, sans aucun doute, qu'elle y fût, mais j'aurais été heureuse aussi qu'elle n'y fût pas et que cet homme fût humilié par l'échec de ses visions et de sa prédiction.

« Il me fit un signe auquel j'obéis malgré moi. Je pris le sac, l'ouvris et cherchai fiévreusement parmi les menus objets qui l'encombraient. L'émeraude s'y trouvait.

« Je demeurai stupide. Je n'en croyais pas mes yeux et je me demandais si c'était bien ma véritable émeraude que je tenais entre les mains. Mais oui, c'était elle. Aucune erreur possible. Alors... alors... que s'était-il donc passé en moi pour que j'eusse pu agir d'une manière aussi insolite, et, pour Maxime Dervinol, aussi injurieuse ?

« Devant mon air confondu, le baron d'Enneris ne cacha pas sa joie, et je dois même dire qu'il eût gagné à l'exprimer avec plus de retenue. À partir de cet instant, son attitude si correcte d'homme du monde fit place à l'exubérance d'un professionnel qui a réussi un beau coup.

« – Et voilà, dit-il. Voilà ce que c'est que les petites plaisanteries auxquelles se livre notre instinct, quand on ne le surveille pas. C'est un mauvais petit diable qui accomplit les pires farces. Et il opère dans des régions si obscures, que vous n'avez pas eu l'idée d'interroger ce sac. Vous



eussiez cherché partout et vous auriez accusé le monde entier, y compris M. Dervinol, plutôt que de suspecter cet objet intangible et innocent auquel vous veniez de confier un trésor ! N'est-ce pas démontant, madame, et un peu comique peut-être ? Quel jour projeté sur les profondeurs invisibles de notre nature ! Nous sommes fiers de nos sentiments et de notre dignité et nous cédon aux ordres mystérieux des puissances inférieures. Nous avons tel ami, pour qui nous sommes pleins d'estime, et nous l'outrageons sans le moindre souci. En vérité, c'est à n'y rien comprendre !

« Avec quel enjouement ironique il lançait sa petite tirade ! J'éprouvais l'impression que le baron d'Enneris avait disparu, et que c'était bien un collaborateur de l'Agence Barnett qui opérait, avec son visage réel, ses habitudes personnelles, sans masque et sans gestes d'emprunt.

« Maxime s'avança, les poings serrés. L'autre eut un mouvement de buste, qui le redressa encore et le fit paraître plus grand qu'il n'était.

« Puis, s'approchant soudain de moi, il me baisa la main, ce qu'il n'avait pas fait en tant que baron d'Enneris, et me regarda, droit dans les yeux. Enfin, il saisit son chapeau, salua d'un mouvement large et quelque peu théâtral, comme il eût salué avec un feutre à plume, et s'éloigna, fort satisfait de lui-même, tout en répétant :

« – Jolie petite affaire... J'adore traiter ces petites affaires-là... C'est ma spécialité. À votre entière disposition, madame. »

La princesse Olga avait terminé son récit. Elle alluma nonchalamment une cigarette et sourit à ses amies, qui se récrièrent aussitôt :

– Et après ?

– Après ?

– Oui, l'histoire de la bague est finie. Mais la vôtre ?...

– La mienne est finie également.

– Voyons, ne nous faites pas languir ! Allez jusqu'au bout, Olga, puisque vous êtes en veine de confidences.

– Mon Dieu, que vous êtes curieuses ! Enfin ! Que voulezvous savoir ?

– Comment ! Mais, d'abord, ce qu'il est advenu de Maxime Dervinol et de sa passion.

– Ma foi, pas grand-chose. Au fond, n'est-ce pas ? J'avais douté de lui en cachant, intentionnellement ou non, cette émeraude. Aigri, déjà, et inquiet, il en souffrit beaucoup et ne me le pardonna pas. Et puis, il commit une maladresse, qui lui fit du tort dans mon esprit. Irrité contre le baron

d'Enneris, il lui envoya un chèque de dix mille francs, en l'adressant à l'Agence Barnett. Le chèque me fut renvoyé dans une enveloppe, épinglée à une admirable corbeille de fleurs, avec quelques lignes, respectueuses à mon égard, et signées...

– Baron d'Enneris ?

– Non.

– Jim Barnett ?

– Non.

– Alors ?

– Arsène Lupin !

Elle se tut de nouveau. Une de ses amies observa :

– N'importe qui pouvait signer de la sorte.

– Évidemment !

– Vous n'avez pas cherché à savoir ?...

La princesse Olga ne répondit pas et son amie reprit :

– Je m'explique fort bien, Olga, que Maxime Dervinol ne vous ait plus intéressée. D'un bout à l'autre de l'aventure, il fut dominé par cet énigmatique personnage qui sut, avec tant d'adresse, concentrer votre attention sur lui et piquer votre curiosité. Soyez franche, Olga, sa conduite vous donna quelque envie de le revoir.

La princesse Olga ne répondit pas davantage. L'amie, qui avait son franc-parler avec elle et la taquinait parfois, continua :

– Somme toute, Olga vous avez gardé votre bague et Dervinol son argent. Rien ne vous a été dérobé, contrairement aux principes de Barnett, qui se payait toujours lui-même, vous l'avez dit, des services qu'il rendait. Car, enfin, il eût pu tout aussi bien escamoter l'émeraude, en fouillant lui-même dans le sac, et, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il espérait peut-être quelque chose de beaucoup mieux qu'une bague. Tenez, cela me rappelle ce qu'on m'a raconté, à savoir qu'une fois, n'ayant rien récolté, il enleva la femme de son débiteur et fit une croisière avec elle. Quelle jolie façon de se récompenser, Olga, et qui correspond bien à la silhouette et au caractère de l'homme que vous nous avez montré ! Qu'en pensez-vous, Olga ?

Olga ne se départit pas de son silence. Étendue dans un fauteuil, les épaules nues, son beau corps allongé, elle regardait s'élever la fumée de sa cigarette. À sa main resplendissait le magnifique cabochon d'émeraude.

# La Femme aux deux sourires (1932)

## [Table des matières](#)

### **Contenu**

[1 Prologue : L'étrange blessure](#)

[2 Clara la blonde](#)

[3 Le monsieur de l'entresol](#)

[4 Le monsieur du premier](#)

[5 Cambriolage](#)

[6 Premier choc](#)

[7 Château à vendre](#)

[8 Un étrange collaborateur](#)

[9 À la poursuite du grand Paul](#)

[10 Le bar des Écrevisses](#)

[11 Le Casino Bleu](#)

[12 Les deux sourires](#)

[13 Le guet-apens](#)

[14 Rivalité](#)

[15 Le meurtre](#)

[16 Zozotte](#)

[17 L'angoisse](#)

[18 Les deux sourires s'expliquent](#)

[19 Gorgeret perd la tête](#)

[20 Austerlitz ? Waterloo ?](#)

[21 Raoul agit et parle](#)

[22 Le crime de Persée](#)

# 1

## *Prologue : L'étrange blessure*

### Table des matières

Le drame, avec les circonstances qui le préparèrent et les péripéties qu'il comporte, peut être résumé en quelques pages, sans qu'il y ait risque de laisser dans l'ombre le plus mince épisode dont il faille tenir compte pour atteindre l'inaccessible vérité.

Cela se passa le plus naturellement du monde. Aucune de ces menaces sournoises que multiplie parfois le destin à l'approche des événements de quelque grandeur. Aucun souffle annonçant l'orage. Aucune angoisse. Pas même une inquiétude parmi ceux qui furent les spectateurs confondus de cette toute petite chose, si tragique par l'immensité du mystère qui l'enveloppa.

Voici les faits : M. et M<sup>me</sup> de Jouvella et les invités qu'ils recevaient dans leur château de Volnic en Auvergne – un vaste manoir à tourelles, couvert de tuiles rousses – avaient assisté à un concert donné à Vichy par l'admirable chanteuse Élisabeth Hornain. Le jour suivant, le 13 août, sur l'invitation de M<sup>me</sup> de Jouvella, qui avait connu Élisabeth avant qu'elle n'eût demandé le divorce contre le banquier Hornain, celle-ci vint déjeuner, le château n'étant séparé de Vichy que par une douzaine de kilomètres.

Déjeuner fort gai. Les châtelains savaient mettre dans leur accueil cette bonne grâce et cette délicatesse qui donnent du relief à chacun des invités. Ceux-ci, au nombre de huit, faisaient assaut de verve et d'esprit. Il y avait trois jeunes couples, un général en retraite et le marquis Jean d'Erlemont, gentilhomme d'une quarantaine d'années, ayant grande allure et une séduction à laquelle aucune femme n'était insensible.

Mais l'hommage de ces dix personnes, leur effort pour plaire et pour briller, allaient vers Élisabeth Hornain, comme si, en sa présence, aucune parole ne pouvait être prononcée qui n'eût pour motif de la faire sourire ou d'attirer son regard. Elle, cependant, ne s'évertuait ni à plaire ni à briller. Elle ne laissait tomber que des phrases assez rares, où il y avait du bon sens,

de la finesse, mais point d'esprit, ni de vivacité. À quoi bon ? Elle était belle. Sa beauté lui tenait lieu de tout. Elle eût dit les choses les plus profondes qu'elles se fussent perdues dans le rayonnement de sa beauté. En face d'elle, on ne pensait qu'à cela, à ses yeux bleus, à ses lèvres sensuelles, à l'éclat de son teint, à la forme de son visage. Même au théâtre, malgré sa voix chaude et son réel talent d'artiste lyrique, elle conquérait d'abord à force d'être belle.

Elle portait toujours des robes très simples, que l'on n'eût pas remarquées davantage si elles eussent été plus élégantes, car on ne songeait qu'à la grâce de son corps, à l'harmonie de ses gestes et à la splendeur de ses épaules. Sur son corsage ruisselaient de merveilleux colliers, qui s'entrelaçaient les uns aux autres dans un désordre éblouissant de rubis, d'émeraudes et de diamants. Si on l'en complimentait, elle réprimait l'admiration avec un sourire :

« Bijoux de théâtre... Mais j'avoue qu'ils sont bien imités.

– J'aurais juré... », disait-on.

Elle affirmait :

« Moi aussi... et tout le monde s'y laisse prendre... »

Après le déjeuner, le marquis d'Erlemont manœuvra de telle sorte qu'il réussit à la tenir à l'écart et à lui parler en tête à tête. Elle écoutait avec intérêt et un certain air de rêverie.

Les autres invités formaient groupe autour de la maîtresse de maison, que cet aparté semblait agacer.

« Il perd son temps, murmurait-elle. Voilà des années que je connais Élisabeth. Aucun espoir pour les amoureux. C'est une belle statue, indifférente. Va, mon bonhomme, tu peux jouer ta petite comédie et sortir tes meilleurs trucs... Rien à faire. »

Ils étaient tous assis sur la terrasse, à l'ombre du château. Un jardin creux s'allongeait à leurs pieds, étirant sous le soleil ses lignes droites, ses pelouses vertes, ses allées de sable jaune, ses plates-bandes plantées d'ifs taillés. Tout au bout, l'amas des ruines qui restaient de l'ancien château, des tours, du donjon et de la chapelle, s'étagait sur des monticules où grimpaient des chemins parmi le fouillis des lauriers, des buis et des houx.

L'endroit était majestueux et puissant, et le spectacle prenait d'autant plus de caractère que l'on savait qu'au-delà de cet entassement prodigieux, c'était le vide d'un précipice. L'envers de ce que l'on voyait tombait à pic

sur un ravin qui encerclait le domaine, et au creux duquel mugissait, à une profondeur de cinquante mètres, l'eau tumultueuse d'un torrent.

« Quel cadre ! fit Élisabeth Hornain. Quand on pense au carton peint de nos décors ! à la toile des murs qui tremble et à la tapisserie des arbres découpés !... Ce serait bon de jouer ici.

– Qui vous empêche d'y chanter, tout au moins, Élisabeth ? dit M<sup>me</sup> de Jouvelle.

– La voix se perd dans cette immensité.

– Pas la vôtre, protesta Jean d'Erlemont. Et ce serait si beau ! Offrez-nous cette vision... »

Elle riait. Elle cherchait des excuses et se débattait au milieu de tous ces gens qui insistaient auprès d'elle et la suppliaient.

« Non, non, disait-elle... j'ai eu tort de parler ainsi... je serais ridicule... je paraîtrais si frêle !... »

Mais sa résistance mollissait. Le marquis lui avait saisi la main et cherchait à l'entraîner.

« Venez... je vous montre la route... Venez... cela nous ferait un tel plaisir ! »

Elle hésita encore, puis, prenant son parti :

« Soit. Accompagnez-moi jusqu'au pied des ruines. »

Soudain résolue, elle s'en alla par le jardin, lentement, de cette allure aisée et bien rythmée qui était la sienne au théâtre. Au-delà des pelouses, elle monta cinq marches de pierre qui la conduisirent à la terrasse opposée à celle du château. D'autres marches s'offraient, plus étroites, avec une rampe où alternaient des pots de géraniums et des vases de pierre anciens. Une avenue d'aucubas s'amorçait sur la gauche. Elle tourna, suivie du marquis, et disparut derrière le rideau des arbustes.

Au bout d'un moment, on la vit, seule cette fois, qui gravissait d'autres marches escarpées, tandis que Jean d'Erlemont repassait par le jardin creux. Enfin, elle reparut, plus haut encore, sur un terre-plein où il y avait les trois arches gothiques d'une chapelle démolie et, au fond, une muraille de lierre qui barrait l'espace.

Elle s'arrêta. Debout sur un tertre qui lui faisait comme un piédestal, elle semblait très grande, de proportions surhumaines et, lorsqu'elle étendit

ses bras et qu'elle se mit à chanter, elle emplit de son geste et de sa voix le vaste cirque de feuillage et de granit que recouvrait le ciel bleu.

M. et M<sup>me</sup> de Jouvelle et leurs invités écoutaient et regardaient avec des visages contractés, et cette impression que l'on éprouve lorsque se forment, au fond de nous, des souvenirs que l'on sait inoubliables. Le personnel du château, le personnel de la ferme qui touchait d'un côté aux murs du domaine, et une dizaine de paysans du village voisin, s'étaient groupés à toutes les portes et à tous les coins des massifs, et chacun sentait toute la qualité de la minute présente.

Ce qu'Élisabeth Hornain chantait, on ne le savait pas trop. Cela s'élevait et se répandait en notes graves, amples, tragiques parfois, mais palpitantes d'espoir et de vie. Et soudain...

Mais il faut bien se rappeler que la scène se passait dans une sécurité absolue et qu'il n'y avait aucune raison, humainement possible, pour qu'elle ne se continuât pas et ne s'achevât point dans cette même sécurité absolue. Ce qui se produisit fut brusque, immédiat. S'il y eut des différences de sensation parmi les spectateurs, il n'y en eut pas dans la certitude qu'ils eurent tous – et dont ils témoignèrent – que le fait éclata comme une bombe que l'on n'eût ni devinée ni prévue (la même expression se représenta dans les dépositions).

Oui, soudain, il y eut la catastrophe. La voix magique s'interrompit, net. La statue vivante qui chantait là-bas dans l'espace clos vacilla sur son piédestal de ruines et, d'un coup, s'écroula, sans un cri, sans un geste de peur, sans un mouvement de défense ou de détresse. On eut tout de suite, de façon irrévocable, la conviction qu'il n'y avait ni lutte ni agonie, et que l'on n'arriverait pas auprès d'une femme qui mourait, mais auprès d'une femme que la mort avait frappée dès la première seconde.

De fait, quand on parvint à l'esplanade supérieure, Élisabeth Hornain gisait, inerte, livide... Congestion ? Crise cardiaque ? Non. Du sang coulait, abondamment, sur le haut de son épaule nue et sur sa gorge.

On le vit aussitôt, ce sang rouge qui s'épanchait. Et l'on constata en même temps cette chose incompréhensible que quelqu'un formula en un cri de stupeur :

« Les colliers ont disparu ! »

Il serait fastidieux de rappeler les détails d'une enquête pour laquelle, à l'époque, tout le monde se passionna. Enquête inutile d'ailleurs, et rapidement terminée. Les magistrats et les policiers qui la conduisirent se heurtèrent dès le début à une porte close, contre laquelle tous leurs efforts furent vains. Tous ils eurent l'impression profonde qu'il n'y avait rien à faire. Un crime, un vol. Voilà tout.

Car le crime était indiscutable. On ne retrouva certes ni arme, ni projectile, ni assassin. Mais quant à nier le crime, personne n'y songea. Sur quarante-deux assistants, cinq affirmèrent avoir vu une lueur, quelque part, sans que les cinq affirmations concordassent sur l'emplacement et sur la direction de cette lueur. Les trente-sept autres n'avaient rien vu. De même trois personnes prétendirent avoir entendu le bruit sourd d'une détonation tandis que les trente-neuf autres n'avaient rien entendu.

En tout cas, le fait même du crime demeurait en dehors de toute discussion puisqu'il y avait eu blessure. Et blessure terrible, effroyable, la blessure qu'eût provoquée au sommet de l'épaule gauche, juste au bas du cou, une balle monstrueuse. Une balle ? Mais il eût fallu que le meurtrier fût perché dans les ruines, à un endroit plus élevé que la chanteuse, et que cette balle eût pénétré profondément dans la chair et eût causé des ravages internes, ce qui n'était point.

On eût dit plutôt que la plaie, d'où le sang s'était épanché, avait été creusée par un instrument contondant, marteau ou casse-tête. Mais qui avait manié ce marteau ou ce casse-tête ? Et comment un tel geste avait-il pu rester invisible ?

Et, d'autre part, qu'étaient devenus les colliers ? S'il y avait eu crime et s'il y avait eu vol, qui avait commis l'un et l'autre ? Et quel miracle avait permis à l'agresseur de s'échapper, alors que quelques domestiques, postés à certaines fenêtres du dernier étage, n'avaient pas quitté des yeux la chanteuse, l'esplanade où elle chantait, son corps quand elle tombait, son cadavre quand elle gisait sur le sol ? Alors que tous ces gens eussent vu, sans aucun doute, les allées et venues d'un homme, sa fuite entre les massifs, sa course éperdue ?... alors que, par-dessus, le décor des ruines plongeait en une falaise abrupte qu'il était matériellement impossible d'escalader ou de descendre ?...

S'était-il couché sous le lierre, ou dans quelque trou ? On chercha durant deux semaines. On fit venir de Paris un jeune policier, ambitieux et



tenace, Gorgeret, qui avait déjà réussi des coups de maître. Peines perdues. Investigations sans résultat. L'affaire fut classée, au grand ennui de Gorgeret, qui se promit bien de ne jamais l'abandonner.

Effarés par ce drame, M. et M<sup>me</sup> de Jouvelle quittèrent Volnic en annonçant leur volonté formelle de n'y jamais revenir. Le château fut à vendre, tout meublé, tel qu'il était.

Quelqu'un l'acheta, six mois plus tard. On ne sut pas qui, maître Audigat, le notaire, ayant négocié la vente en grand secret.

Tous les domestiques, les fermiers, les jardiniers, reçurent leur congé. Seule la grosse tour, sous laquelle passait la voûte cochère, fut habitée par un individu d'un certain âge qui s'y installa avec sa femme : Lebardon, ancien gendarme. Mis à la retraite, il avait accepté ce poste de confiance.

Les gens du village essayèrent vainement de le faire parler : leur curiosité fut déjouée. Il montait la garde âprement. Tout au plus remarquait-on que, à diverses reprises, peut-être une fois par an, et à des époques différentes, un monsieur arrivait le soir en automobile, couchait au château, et repartait le lendemain dans la nuit. Le propriétaire, sans doute, qui venait s'entretenir avec Lebardon. Mais aucune certitude. On n'en sut pas davantage de ce côté.

Onze ans plus tard, le gendarme Lebardon mourait.

Sa femme demeura seule dans la tour d'entrée. Aussi peu bavarde que son mari, elle ne dit rien de ce qui se passait dans le château. Mais s'y passait-il quelque chose ?

Et quatre ans encore s'écoulèrent.

## Clara la blonde

### [Table des matières](#)

Gare Saint-Lazare. Entre les grilles qui défendent l'accès des quais et les issues qui conduisent au grand hall des Pas-Perdus, le flot des voyageurs allait et venait, se divisait en courants de départs et d'arrivées, tourbillonnait en remous éperdus, s'écoulait précipitamment vers les portes et vers les passages. Des disques, munis d'aiguilles immobiles, indiquaient des points de destination. Des employés vérifiaient et poinçonnaient les tickets.

Deux hommes, qui ne semblaient pas participer à cette hâte fiévreuse, déambulaient entre les groupes, de l'air distrait de deux promeneurs dont les préoccupations étaient absolument étrangères aux bousculades de la foule. L'un, gros et puissant, de visage peu sympathique, d'expression dure ; l'autre frêle, étiqué ; tous deux coiffés de chapeaux melons, la figure barrée de moustaches.

Ils s'arrêtèrent auprès d'une issue où le disque ne signalait rien et où quatre employés attendaient. Le plus maigre des deux hommes s'approcha et demanda poliment :

« À quelle heure arrive le train de 15h47 ? »

L'employé répondit d'un ton narquois :

« À 15h47. »

Le gros monsieur haussa les épaules comme s'il déplorait la bêtise de son compagnon, et à son tour questionna :

« C'est bien le train de Lisieux, n'est-ce pas ? »

– Le train 368, en effet, lui fut-il répondu. Il sera là dans dix minutes.

– Pas de retard ?

– Pas de retard. »

Les deux promeneurs s'éloignèrent et s'appuyèrent contre un pilier.

Il s'écoula trois, puis quatre, puis cinq minutes.

« C'est embêtant, dit le gros monsieur, je ne vois pas le type qu'on doit nous envoyer de la Préfecture.

– Vous avez donc besoin de lui ?  
– Parbleu ! S’il n’apporte pas le mandat d’amener, comment veux-tu qu’on agisse avec la voyageuse ?  
– Peut-être qu’il nous cherche ? Peut-être qu’il ne nous connaît pas ?  
– Idiot ! Qu’il ne te connaisse pas, toi, Flamant, tout naturel... Mais, moi, Gorgeret, l’inspecteur principal Gorgeret, qui, depuis l’affaire du château de Volnic, est toujours sur la brèche ! »

Le nommé Flamant, vexé, insinua :

« L’affaire du château de Volnic, c’est vieux. Quinze ans !

– Et le cambriolage de la rue Saint-Honoré ? Et la souricière où j’ai pris le grand Paul, est-ce que ça remonte aux Croisades ? Pas même deux mois !

– Vous l’avez pris... vous l’avez pris... n’empêche qu’il court toujours, le grand Paul...

– N’empêche que j’avais si bien combiné mon truc que c’est encore moi qu’on mobilise. Tiens, regarde si l’ordre de service ne me désigne pas nommément ? »

Il tira de son portefeuille un papier qu’il déplia et qu’ils lurent ensemble.

*Préfecture de Police*

4 juin.

Ordre de Service  
(Urgent)

*La maîtresse du grand Paul, la dénommée Clara la Blonde, a été vue dans le train 368, arrivant de Lisieux à 15h47. Envoyer immédiatement l’inspecteur principal Gorgeret. Un mandat d’amener lui sera transmis gare Saint-Lazare, avant arrivée train.*

*Signalement de la demoiselle : bandeaux blonds ondulés, yeux bleus. Entre 20 et 25 ans. Jolie. Vêtue simplement. Tournure élégante.*

« Tu vois... mon nom est inscrit. Comme c’est moi qui me suis toujours occupé du grand Paul, alors on m’a chargé de sa bonne amie.

– Vous la connaissez ?

– Mal. Tout de même, j’ai eu le temps de l’aviser quand j’ai démoli la porte de la chambre où je l’avais prise en souricière avec le grand Paul. Seulement, j’ai eu de la déveine ce jour-là. Pendant que je le ceinturais, elle

a sauté par la fenêtre. Et, tandis que je courais après elle, le grand Paul s'est cavale.

– Vous étiez donc tout seul ?

– Nous étions trois. Mais le grand Paul a commencé par estourbir les deux autres.

– C'est un rude type !

– N'empêche que je le tenais !...

– À votre place, je ne l'aurais pas lâché.

– À ma place, mon bonhomme, t'aurais été estourbi, comme les deux autres. D'ailleurs, tu es réputé comme idiot. »

C'était là un argument décisif dans la bouche de l'inspecteur principal Gorgeret, pour qui ses subalternes étaient tous des idiots et qui, lui, se targuait d'être infallible et d'avoir toujours le dernier mot dans les luttes entreprises.

Flamant parut s'incliner et prononça :

« Somme toute, vous avez eu de la chance. Le drame de Volnic pour commencer... Aujourd'hui, vos histoires avec le grand Paul et Clara... Savez-vous ce qui manque à votre collection ?

– Quoi ?

– C'est l'arrestation d'Arsène Lupin.

– Je l'ai raté deux fois d'une seconde, celui-là, bougonna Gorgeret, et la troisième sera la bonne. Pour le drame de Volnic, j'ai toujours un œil sur l'affaire... comme j'ai l'œil sur le grand Paul. Quant à Clara la Blonde... »

Il saisit le bras de son collègue.

« Attention ! Voici le train...

– Et vous n'avez pas le mandat !... »

Gorgeret lança un coup d'œil circulaire. Personne ne venait vers lui. Quel contretemps !

Là-bas, cependant, tout au bout d'une des lignes, le poitrail massif d'une locomotive débouchait. Le train s'allongea peu à peu, le long du quai, puis stoppa. Les portières s'ouvrirent et des grappes de gens envahirent le trottoir.

À la sortie, le flot des voyageurs se canalisa et s'étira sous l'action des contrôleurs. Gorgeret empêcha Flamant d'avancer. À quoi bon ? C'était la seule issue et les groupes étaient contraints de se désagréger. Chaque

personne passait à son tour. En ce cas, comment ne pas apercevoir une femme dont le signalement était aussi nettement déterminé ?

De fait, elle apparut et la conviction des deux policiers fut immédiate. C'était bien elle, la femme signalée. C'était, sans qu'on pût en douter, celle qui s'appelait Clara la Blonde.

« Oui, oui, murmura Gorgeret. Je la reconnais. Ah ! Gredine, tu n'y couperas pas. »

La figure était vraiment jolie, mi-souriante, mi-effarée, avec des bandeaux blonds ondulés, des yeux dont le bleu vif se distinguait de loin, et des dents dont la blancheur éclatait ou se cachait selon le mouvement d'une bouche qui semblait toujours prête à rire.

Elle avait une robe grise, avec un col de linge blanc qui lui donnait un aspect de petite pensionnaire. L'attitude était discrète, comme si elle eût tâché de se dissimuler. Elle portait une valise de dimensions restreintes, et un sac à main, les deux objets propres mais fort modestes.

« Votre billet, mademoiselle ?

– Mon billet ? »

Ce fut toute une affaire. Son billet ? Où l'avait-elle serré ? Dans une poche ? Dans son sac ? Dans sa valise ? Intimidée, gênée par les gens qu'elle faisait attendre et qui s'amusaient de son embarras, elle déposa sa valise, ouvrit son sac, et, finalement, retrouva son billet épinglé sous le parement d'une de ses manches.

Alors, se frayant un chemin entre la double haie qui s'était formée, elle passa.

« Crebleu ! grogna Gorgeret, quelle tuile de n'avoir pas le mandat ! Ce qu'on la pigerait !

– Pigez-la tout de même.

– T'es bête ! On va la suivre. Et pas de fausse manœuvre, hein ? On lui colle aux talons. »

Gorgeret était trop avisé pour « coller aux talons » d'une jeune personne qui lui avait déjà filé entre les doigts avec tant de malice et dont il ne fallait pas éveiller la méfiance. Il se tint à distance, constata l'hésitation – feinte ou naturelle – de Clara la Blonde, qui cherchait à se diriger comme quelqu'un qui pénètre pour la première fois dans la salle des Pas-Perdus. Elle n'osait pas se renseigner et s'en allait à la dérive vers un but ignoré. Gorgeret murmura :

« Rudement forte !

– En quoi ?

– Elle ne me fera pas croire qu'elle ne sait pas comment on sort de la gare ! Donc, si elle hésite, c'est qu'elle pense qu'on peut la suivre et qu'il faut prendre des précautions.

– De fait, observa Flamant, elle a l'air comme si elle était traquée. Gentille d'ailleurs... Et ce qu'elle est gracieuse !...

– T'emballa pas, Flamant ! C'est une fille très courue. Le grand Paul en est fou. Tiens, voilà qu'elle a trouvé l'escalier... Pressons. »

Elle descendit et arriva dehors, devant la cour de Rome. Elle appela un taxi.

Gorgeret se hâta. Il la vit qui tirait de son sac une enveloppe dont elle lut l'adresse au chauffeur. Bien qu'elle parlât bas, il entendit :

« Conduisez-moi au 63 du quai Voltaire. »

Et elle monta. À son tour, Gorgeret héla une voiture. Mais, au même moment, l'émissaire de la Préfecture qu'il attendait si impatiemment l'accosta.

« Ah ! C'est vous, Renaud ? dit-il. Vous avez le mandat ?

– Voici », fit l'agent.

Et il donna quelques explications supplémentaires dont on l'avait chargé pour Gorgeret.

Quand celui-ci fut libre, il s'avisa que le taxi qu'il avait appelé s'était éloigné et que le taxi de Clara avait tourné au coin de la place.

Il perdit encore trois ou quatre minutes. Mais que lui importait ! Il connaissait l'adresse !

« Chauffeur, dit-il à celui qui se présenta, conduisez-nous quai Voltaire, au n° 63. »

Quelqu'un avait rôdé autour des deux inspecteurs, depuis l'instant même où, postés contre le pilier, ils surveillaient l'arrivée du train 368. Un homme assez âgé, au visage maigre et poilu, au teint basané, vêtu d'un pardessus olivâtre trop long et rapiécé. Cet homme réussit, sans être remarqué des inspecteurs, à se faufiler près de la voiture au moment où Gorgeret énonçait l'adresse.

À son tour, il sauta dans un taxi et ordonna :

« Chauffeur, au n° 63 du quai Voltaire. »

## *Le monsieur de l'entresol*

### Table des matières

Le 63 du quai Voltaire est un hôtel particulier qui dresse le long de la Seine sa vieille façade grise à très hautes fenêtres. Le rez-de-chaussée presque tout entier et les trois quarts de l'entresol sont occupés par les magasins d'un antiquaire et par ceux d'un libraire. Au premier étage et au second, c'est le vaste et luxueux appartement du marquis d'Erlemont, dont la famille possède l'immeuble depuis plus d'un siècle. Fort riche jadis, quelque peu gêné maintenant à la suite des spéculations, il a dû restreindre son train de maison et réduire son personnel.

C'est la raison pour laquelle il avait distrait de l'entresol un menu logement indépendant, composé de quatre pièces, que son homme d'affaires consent à louer quand un amateur a la délicatesse de lui offrir un sérieux pot-de-vin. À cette époque, et depuis un mois, le locataire était un M. Raoul, qui ne couchait que rarement et ne venait guère qu'une heure ou deux chaque après-midi.

Il habitait au-dessus de la loge de la concierge et au-dessous des pièces qui servaient au secrétaire du marquis. On entrait dans un vestibule obscur, qui conduisait dans le salon. À droite, une chambre, à gauche, la salle de bains.

Cet après-midi-là, le salon était vide. Des meubles peu nombreux, et qu'il semblait qu'on eût réunis au petit bonheur, le garnissaient. Aucun arrangement. Aucune intimité. Une impression de campement, où des circonstances passagères vous ont amené, et que le caprice du moment vous fera quitter à l'improviste.

Entre les deux fenêtres, qui avaient vue sur l'admirable perspective de la Seine, un fauteuil tournait le dos à la porte d'entrée, haussant son vaste dossier à capitons.

Tout contre ce fauteuil, à droite, un petit guéridon supportait un coffret qui avait l'apparence d'une cave à liqueurs.

Une horloge plantée contre le mur, dans une gaine étroite, sonna quatre fois. Deux minutes s'écoulèrent. Puis, au plafond, il y eut trois coups frappés, à intervalles réguliers, comme les trois coups qui annoncent, au théâtre, le lever du rideau. Trois coups encore. Puis, soudain, retentit quelque part, du côté de la cave à liqueurs, un timbre précipité, comme celui du téléphone, mais discret, étouffé.

Un silence.

Et tout recommença. Trois coups de talon. Le grelottement sourd du téléphone. Mais, cette fois, l'appel ne prit pas fin et continua à jaillir de la cave à liqueurs comme d'une boîte à musique.

« Crebleu de crebleu de crebleu ! » grogna dans le salon la voix éraillée de quelqu'un qui s'éveille.

Un bras surgit lentement, à la droite du vaste fauteuil tourné vers les fenêtres, un bras qui s'allongea vers le coffret du guéridon, un bras dont la main souleva le couvercle du coffret et saisit le récepteur téléphonique qui se trouvait logé à l'intérieur.

Le récepteur fut amené de l'autre côté du dossier, et la voix, plus nette, du monsieur invisible qui se vautrait dans le creux du fauteuil grommela :

« Oui, c'est moi, Raoul... Tu ne peux donc pas me laisser dormir, Courville ? Quelle idée stupide j'ai eue de mettre en communication ton bureau et le mien ! Tu n'as rien à me dire, n'est-ce pas ? Flûte, je dors. »

Il raccrocha. Mais les coups de talon et l'appel téléphonique fonctionnèrent de nouveau. Alors, il céda et un dialogue en sourdine s'établit entre M. Raoul, de l'entresol, et le sieur Courville, secrétaire du marquis d'Erlemont.

« Parle... dégoise... Le marquis est chez lui ?

– Oui, et le sieur Valthex vient de le quitter.

– Valthex ! Valthex, aujourd'hui encore ! Sacrebleu ! Le personnage m'est d'autant plus antipathique qu'il poursuit évidemment le même but que nous, et que ce but il doit le connaître ; tandis que, nous, nous l'ignorons. As-tu entendu quelque chose à travers la porte ?

– Rien.

– Tu n'entends jamais rien. Alors, pourquoi me déranges-tu ? Laisse-moi dormir, sacrebleu ! Je n'ai rendez-vous qu'à cinq heures, pour aller prendre le thé avec la magnifique Olga. »



Il referma. Mais la communication avait dû le réveiller tout à fait, car il alluma une cigarette, sans néanmoins quitter le creux de son fauteuil.

Des ronds de fumée bleue montaient au-dessus du dossier. L'horloge marquait quatre heures dix.

Et, brusquement, un coup de timbre électrique, qui venait du vestibule, de la porte d'entrée. Et en même temps, entre les deux fenêtres, sous la corniche, un panneau glissa, sous l'action, évidemment, d'un mécanisme commandé par le coup de timbre.

Un espace en forme de rectangle, de la longueur d'un petit miroir, fut découvert, un petit miroir illuminé comme un écran de cinéma et qui réfléchissait le visage charmant d'une jeune fille blonde aux bandeaux ondulés.

M. Raoul bondit, en chuchotant :

« Ah ! La jolie fille ! »

Il la regarda une seconde. Non, décidément, il ne la connaissait pas... il ne l'avait jamais vue.

Il fit jouer un ressort qui ramena le panneau. Ensuite il se regarda, à son tour, dans une autre glace qui lui renvoya l'image agréable d'un monsieur de trente-cinq ans environ, bien découplé, de tournure élégante, et de mise impeccable. Un monsieur de cette sorte peut recevoir avec avantage la visite de n'importe quelle jolie fille.

Il courut au vestibule.

La visiteuse blonde attendait, une enveloppe à la main, une valise près d'elle sur le tapis du palier.

« Vous désirez, madame ? »

— Mademoiselle », dit la personne à voix basse.

Il reprit :

« Vous désirez, mademoiselle ? »

— C'est bien ici le marquis d'Erlemont ? »

M. Raoul comprit que la visiteuse se trompait d'étage. Tandis que la jeune fille avançait de deux ou trois pas dans le vestibule, il saisit la valise et répliqua, avec aplomb :

« C'est moi-même, mademoiselle. »

Elle s'arrêta au seuil du salon, et murmura, décontenancée :

« Ah !... on m'avait dit que le marquis était... d'un certain âge... »

— Je suis son fils, affirma froidement M. Raoul.

– Mais il n’a pas de fils...

– Pas possible ? En ce cas, mettons que je ne sois pas son fils. Ça n’a d’ailleurs aucune importance. Je suis au mieux avec le marquis d’Erlemont, quoique je n’aie pas l’honneur de le connaître. »

Habilement, il la fit entrer et referma la porte.

Elle protesta :

« Mais, monsieur, il faut que je m’en aille... je me suis trompée d’étage.

– Justement... Reprenez haleine... L’escalier est abrupt comme une falaise... »

Il avait un air si allègre et des manières si dégagées qu’elle ne put s’empêcher de sourire, tout en essayant de sortir du salon.

Mais, à ce moment, le même coup de timbre retentit sur le palier, et de nouveau l’écran lumineux apparut, entre les deux fenêtres, offrant un visage maussade, barré d’une grosse moustache.

« Zut ! La police ! s’écria M. Raoul, qui éteignit l’écran. Qu’est-ce qu’il vient faire ici, celui-là ? »

La jeune fille s’inquiétait, confondue par l’apparition de cette tête.

« Je vous en prie, monsieur, laissez-moi partir.

– Mais c’est l’inspecteur principal Gorgeret ! Un vilain coco ! Une rosse !... dont la bobine ne m’est pas inconnue... Il ne faut pas qu’il vous voie et il ne vous verra pas...

– Il m’est tout à fait indifférent qu’il me voie, monsieur... Je désire m’en aller.

– À aucun prix, mademoiselle. Je ne veux pas que vous soyez compromise...

– Je ne serai pas compromise.

– Si, si... Tenez, veuillez passer dans ma chambre. Non ?... Alors, quoi, il faut bien cependant... »

Il se mit à rire, assailli d’une idée qui l’amusait, offrit galamment sa main à la jeune fille, et la fit asseoir dans le vaste fauteuil.

« Ne bougez pas, mademoiselle. Ici vous êtes à l’abri de tous les regards, et, dans trois minutes, vous serez libre. Si vous ne voulez pas ma chambre comme refuge, vous acceptez bien un fauteuil, n’est-ce pas ? »

Elle obéit malgré elle, tant son air joyeux et bon enfant se mêlait de décision et d’autorité.

Il eut un léger sautillement sur place, comme pour manifester son contentement. L'aventure s'annonçait sous les couleurs les plus agréables. Il alla ouvrir.

L'inspecteur Gorgeret entra, d'un bond, suivi par son collègue Flamant, et il cria aussitôt, d'un ton brutal :

« Il y a une dame ici. La concierge l'a vue passer et l'a entendue sonner. »

M. Raoul l'empêcha doucement d'avancer, et lui dit avec beaucoup de politesse :

« Puis-je savoir ?... »

– Inspecteur principal Gorgeret, de la Police judiciaire.

– Gorgeret ! s'exclama M. Raoul, le fameux Gorgeret ! Celui qui a presque arrêté Arsène Lupin !

– Et qui compte bien l'arrêter un jour ou l'autre, dit l'inspecteur en se rengorgeant. Mais, pour aujourd'hui, il s'agit d'autre chose... ou plutôt d'un autre gibier. Une dame est montée, n'est-ce pas ?

– Une blonde ? fit Raoul, très jolie ?

– Si l'on veut...

– Alors, ce n'est pas cela. Celle dont je parle est très jolie, remarquablement jolie... le sourire le plus délicieux... le visage le plus frais...

– Elle est ici ?

– Elle sort d'ici. Il n'y a pas trois minutes qu'elle a sonné et m'a demandé si j'étais M. Frossin, demeurant au numéro 63 du *boulevard* Voltaire. Je lui ai expliqué son erreur et lui ai donné les indications nécessaires pour se rendre au *boulevard* Voltaire. Elle est repartie aussitôt.

– Quelle déveine ! bougonna Gorgeret qui, machinalement, regarda autour de lui, jeta un coup d'œil distrait sur le fauteuil tourné, et scruta les portes.

– J'ouvre ? proposa M. Raoul.

– Inutile. Nous la retrouverons là-bas.

– Avec vous, inspecteur Gorgeret, je suis tranquille.

– Moi aussi », dit naïvement Gorgeret.

Et il ajouta, en remettant son chapeau :

« À moins qu'elle n'ait manigancé quelque tour de sa façon... Ça m'a l'air d'une fieffée coquine ! »

– Une coquine, cette admirable blonde ?

– Enfin quoi, tout à l’heure, à la gare Saint-Lazare, je l’ai presque cueillie à l’arrivée du train où elle était signalée... Et voilà deux fois qu’elle se défile.

– Elle m’a paru si posée, si sympathique ! »

Gorgeret eut un mouvement de protestation et jeta, malgré lui :

« Une sacrée femme, que je vous dis ! Savez-vous qui c’est ? La maîtresse du grand Paul, tout simplement.

– Hein ? Le fameux bandit ? Cambrioleur... assassin peut-être... Le grand Paul, que vous avez presque arrêté ?

– Et que j’arrêterai, comme sa maîtresse, comme cette fouine de Clara la Blonde.

– Pas possible ! La jolie blonde, ce serait cette Clara dont les journaux ont parlé et que l’on recherche depuis six semaines...

– Elle-même. Et vous comprenez que la prise a de la valeur. Tu viens, Flamant ? Alors, monsieur, pour l’adresse, nous sommes d’accord, il s’agit de M. Frossin, 63, *boulevard* Voltaire ?

– Parfaitement, c’est l’adresse qu’elle m’a donnée. »

M. Raoul le conduisit et, très aimable, déférent :

« Bonne chance, lui dit-il, en se penchant sur la rampe de l’escalier. Et, tandis que vous y êtes, arrêtez aussi le sieur Lupin. Tout ça, c’est fripouille et compagnie. »

Quand il rentra dans le salon, la jeune fille s’y tenait debout, un peu pâle, avec une certaine anxiété.

« Qu’avez-vous donc, mademoiselle ?

– Rien... rien... Seulement, voilà des hommes qui m’attendaient à la gare !... j’étais signalée !...

– Alors, vous êtes bien Clara la Blonde, la maîtresse du fameux grand Paul ? »

Elle haussa les épaules.

« Je ne sais même pas qui est le grand Paul.

– Vous ne lisez donc pas les journaux ?

– Rarement.

– Et votre nom de Clara la Blonde ?

– Je l’ignore. Je m’appelle Antonine.

– En ce cas, que craignez-vous ?

– Rien. Tout de même, on voulait m’arrêter... on voulait... »

Elle s’interrompt, et sourit, comme si elle eût compris soudain la puérilité de son émoi, et elle dit :

« J’arrive bien de ma province, n’est-ce pas, et je perds la tête à la première complication possible. Adieu, monsieur.

– Êtes-vous donc si pressée ? Un moment, j’ai tant de choses à vous dire ! Que vous avez un sourire de joie... un sourire affolant... avec des coins de lèvres qui remontent.

– Je n’ai rien à entendre, monsieur. Adieu !

– Comment ! Je viens de vous sauver, et...

– Vous m’avez sauvée ?

– Dame ! Prison... cour d’assises... échafaud. Ça mérite quelque chose. Combien de temps restez-vous chez le marquis d’Erlemont ?

– Une demi-heure, peut-être...

– Eh bien, je vous surveille au passage, et nous prenons le thé ici, en bons camarades.

– Le thé ici ! Oh ! Monsieur, vous profitez d’une erreur... Je vous en prie. »

Elle levait sur lui des yeux si francs qu’il sentit l’inconvenance de son offre, et n’insista pas.

« Que vous le vouliez ou non, mademoiselle, le hasard nous remettra en présence l’un de l’autre... et j’aiderai au hasard. Il y a de ces rencontres qui ont inévitablement un lendemain... beaucoup de lendemains... »

S’arrêtant sur le palier, il la regarda remonter l’étége. Elle se retourna pour lui envoyer de la main un salut gentil, et il se disait :

« Oui, elle est adorable... Ah ! Ce sourire frais ! Mais que va-t-elle faire chez le marquis ?... Et puis, que fait-elle dans la vie ? Quel est le mystère de son existence ? Elle, la maîtresse du grand Paul ! Qu’elle ait été compromise en même temps que le grand Paul, possible... Mais, la maîtresse du grand Paul... Il n’y a que la police pour inventer de telles bourdes !... »

Tout de même, il songea que Gorgeret, après s’être cassé le nez au 63 du boulevard Voltaire, aurait peut-être l’idée de revenir et qu’il y avait risque de rencontre entre lui et la jeune fille. Cela, à tout prix, il fallait l’éviter.

Mais, tout à coup, comme il rentrait dans son appartement, il se frappa le front en marmottant : « Saperlotte ! J’oubliais... »

Et il se mit à courir vers le téléphone, non dissimulé celui-là, qui correspondait avec la ville.

« Vendôme 00-00 ! Allô !... Dépêchons-nous, mademoiselle. Allô !... C'est la maison de couture Berwitz... La reine est ici, n'est-ce pas ? (*s'impatientant*). Je vous demande si Sa Majesté est là... Elle est en train d'essayer ? Eh bien, prévenez-la que M. Raoul est au téléphone... »

Et il reprit impérieusement :

« Pas d'histoires, n'est-ce pas ?... Je vous enjoins de prévenir Sa Majesté ! Sa Majesté serait fort mécontente si on ne la prévenait pas ! »

Il attendit en tapotant l'appareil d'un geste nerveux. Là-bas, au bout du fil, quelqu'un se présenta. Il appela :

« C'est toi, Olga ? Ici, Raoul. Hein ? Quoi ? Tu as lâché ton essayage ?... et tu es à moitié nue ? Eh bien, tant mieux pour ceux qui ont pu te surprendre au passage, magnifique Olga. Tu as les plus belles épaules de l'Europe centrale. Mais je t'en prie, Olga, ne roule pas les *r* comme ça !... Ce que je veux te dirre ?... Allons, bon, j'en fais autant... Eh bien, voilà, je ne puis pas venir prendre le thé... Mais non, chérrie. Calme-toi. Il n'y a pas de femmes là-dessous. C'est un rendez-vous d'affairres... Voyons, tu n'es pas rraisonnable... Voyons, mon chou aimé... Tiens, ce soirr... à dîner... je viendrai te prendre ?... D'accorrrd... ma chèrrre Olga... »

Il ferma et, rapidement, vint se poster derrière sa porte entrebâillée.

## *Le monsieur du premier*

### Table des matières

Assis devant le bureau de son cabinet de travail, vaste pièce encombrée de livres qu'il lisait peu mais dont il aimait les belles reliures, le marquis d'Erlemont rangeait des papiers.

Depuis le drame terrible du château de Volnic, Jean d'Erlemont avait pris plus d'âge que ne le comportaient ces quinze années d'intervalle. Les cheveux étaient blancs, des rides creusaient le visage. Ce n'était plus le beau d'Erlemont qui, jadis, ne rencontrait pas de cruelles. Il avait encore grand air, et se tenait droit, mais sa physionomie, jadis animée par le désir de plaire, était devenue grave et quelquefois soucieuse. Ennuis d'argent, pensait-on autour de lui, dans les cercles et dans les salons où il fréquentait. Cependant on ne savait trop rien, Jean d'Erlemont se montrant peu enclin aux confidences.

Il entendit qu'on sonnait à l'entrée. Il écouta. Ayant frappé, le valet de chambre vint lui dire qu'une jeune personne demandait à être reçue.

« Je regrette, dit-il, je n'ai pas le temps. »

Le domestique sortit, puis revint.

« Cette personne insiste, monsieur le marquis. Elle dit qu'elle est la fille de M<sup>me</sup> Thérèse, de Lisieux, et qu'elle apporte une lettre de sa mère. »

Le marquis hésita un moment. Il cherchait à se souvenir et répétait en lui-même : « Thérèse... Thérèse... »

Puis il répondit vivement :

« Faites entrer. »

Il se leva aussitôt et marcha au-devant de la jeune fille qu'il accueillit avec bonne grâce, les mains tendues.

« Soyez la bienvenue, mademoiselle. Je n'ai certes pas oublié votre mère... Mais, mon Dieu, comme vous lui ressemblez ! Les mêmes cheveux... la même expression un peu timide... et surtout le même sourire que l'on aimait tant en elle !... Alors, c'est votre mère qui vous envoie ?

– Maman est morte, monsieur, il y a cinq ans. Elle vous avait écrit une lettre que je lui avais promis de vous apporter... au cas où j'aurais besoin d'un appui. »

Elle parlait posément, son gai visage assombri de tristesse, et, comme elle offrait l'enveloppe où sa mère avait inscrit l'adresse, il ouvrit, jeta un coup d'œil sur la lettre, tressaillit, et, s'éloignant un peu, lut :

*« Si vous pouvez faire quelque chose pour ma fille, faites-le... en souvenir d'un passé qu'elle connaît, mais où elle croit que vous n'avez joué que le rôle d'un ami. Je vous supplie de ne pas la détromper. Antonine est très fière, comme je l'ai été, et ne vous demandera que le moyen de gagner sa vie. Soyez remercié. – THÉRÈSE. »*

Le marquis demeura silencieux. Il se rappelait la délicieuse aventure, si joliment commencée, dans cette ville d'eaux du centre de la France où Thérèse accompagnait comme institutrice une famille anglaise. Ç'avait été pour Jean d'Erlemont un de ces caprices aussitôt finis qu'ébauchés, durant lesquels sa nature insouciant à l'époque, et fort égoïste, ne l'incitait guère à se pencher pour connaître celle qui se livrait à lui avec un tel abandon et une telle confiance. Le souvenir vague de quelques heures, c'est tout ce que sa mémoire avait conservé. Est-ce que, pour Thérèse, l'aventure aurait été quelque chose de plus sérieux et qui avait engagé toute sa vie ? Après la rupture brutale et sans explication, avait-il laissé derrière lui de la douleur, une existence brisée, et cette enfant ?...

Il n'avait jamais su. Elle ne lui avait jamais écrit. Et voilà que cette lettre surgissait du passé dans les conditions les plus troublantes... Très ému, il se rapprocha de la jeune fille et lui demanda :

« Quel âge avez-vous, Antonine ?

– Vingt-trois ans. »

Il se domina. Les dates coïncidaient. Il répéta, d'une voix assourdie :

« Vingt-trois ans !

Pour ne pas retomber au silence, et pour satisfaire au vœu de Thérèse en détournant les soupçons de la jeune fille, il dit :

« J'ai été l'ami de votre mère, Antonine, et l'ami, le confident de celui...

– Ne parlons pas de cela, je vous en prie, monsieur.

– Votre mère a donc gardé un mauvais souvenir de cette époque ?

– Ma mère se taisait à ce propos.



– Soit. Un mot cependant. La vie n’a pas été trop dure pour elle ? »

Elle répliqua fermement :

« Elle a été très heureuse, monsieur, et m’a donné toutes les joies. Si je viens aujourd’hui, c’est que je ne m’entends plus avec les personnes qui m’avaient recueillie.

– Vous me raconterez tout cela, mon enfant. Ce qu’il y a de plus urgent aujourd’hui, c’est de s’occuper de votre avenir. Que désirez-vous ?

– N’être à la charge de personne.

– Et ne dépendre de personne ?

– Je ne crains pas d’obéir.

– Que savez-vous faire ?

– Tout et rien.

– C’est beaucoup et peu. Voulezvous être ma secrétaire ?

– Vous avez un secrétaire ?

– Oui, mais je me méfie de lui. Il écoute aux portes et il fouille dans mes papiers. Vous prendrez sa place.

– Je ne veux prendre la place de personne.

– Bigre, c’est difficile, alors », dit en riant le marquis d’Erlemont.

Assis l’un près de l’autre, ils causèrent un bon moment, lui attentif et affectueux, elle détendue, avec insouciance, mais aussi avec des instants de réserve qui le déconcertaient un peu et qu’il ne comprenait pas. À la fin, il obtint de la jeune fille qu’elle ne le pressât point trop et lui laissât le temps de la mieux connaître et de réfléchir. Il devait s’en aller le lendemain en auto pour un voyage d’affaires. Après quoi, il passerait une vingtaine de jours à l’étranger. Elle accepta de l’accompagner dans son voyage en auto.

Elle lui donna, sur un bout de papier, l’adresse de la pension de famille où elle avait l’intention de descendre à Paris, et il fut convenu que le matin suivant il irait la chercher.

Dans l’antichambre, il lui embrassa la main. Comme par hasard, Courville passait. Le marquis dit simplement :

« À bientôt, mon enfant. Vous viendrez me revoir, n’est-ce pas ? »

Elle reprit sa petite valise et descendit. Elle semblait heureuse, allègre, et comme sur le point de chanter.

Ce qui se passa ensuite fut si imprévu et si rapide qu’elle ne perçut qu’une série d’impressions incohérentes qui la bouleversèrent. Aux dernières marches de l’étage – la cage de l’escalier était assez obscure – elle

entendit un bruit de voix qui disputaient devant la porte de l'entresol, et quelques mots lui parvinrent.

« Vous vous êtes payé ma tête, monsieur... le 63 du boulevard Voltaire n'existe pas...

– Pas possible, monsieur l'inspecteur ! Mais le boulevard Voltaire existe bien, n'est-ce pas ?

– En outre, je voudrais savoir ce qu'est devenu un papier important que j'avais dans ma poche quand je suis venu ici.

– Un mandat ? Contre la demoiselle Clara ? »

La jeune fille eut le grand tort, quand elle reconnut la voix de l'inspecteur Gorgeret, de pousser un cri, et de continuer son chemin au lieu de remonter en silence vers le second étage. L'inspecteur principal entendit le cri, se retourna, vit la fugitive et voulut sauter sur elle.

Il en fut empêché par deux mains qui saisirent ses poignets et qui tentaient de l'entraîner vers l'intérieur du vestibule. Il résista, sûr de lui, car il était d'une stature et d'une musculature autrement puissantes que celles de son adversaire inopiné. Cependant, il eut la stupeur, non seulement de ne pouvoir lui échapper, mais d'être contraint à l'obéissance la plus passive. Furieux, il protestait :

« Allez-vous me ficher la paix, vous ?...

– Mais il faut me suivre, scandait M. Raoul... Le mandat est chez moi, et vous me l'avez réclamé.

– Je m'en fous, du mandat.

– Pas moi ! Pas moi ! Il faut que je vous le rende. Vous l'avez réclamé.

– Mais, nom de Dieu ! La petite s'esbigne pendant ce temps !

– Votre copain n'est donc pas là ?

– Dans la rue, oui, mais il est si bête ! »

Subitement, il se trouva transporté dans le vestibule et bloqué par une porte close. Il trépignait de rage et mâchonnait d'affreux jurons. Il cogna contre la porte, puis attaqua la serrure. Mais ni la porte ne céda, ni la serrure, qui semblait d'un genre spécial et dont la clef tournait indéfiniment, ne livra son secret.

« Voici votre mandat, monsieur l'inspecteur principal », dit M. Raoul.

Gorgeret fut sur le point de le saisir au collet.

« Vous avez du toupet, vous ! Ce mandat était dans la poche de mon pardessus, à ma première visite.

– Il en est tombé, sans doute, formula calmement M. Raoul. Je l’ai trouvé ici, par terre.

– Des blagues ! En tout cas, vous ne niez pas que vous vous êtes fichu de moi avec votre boulevard Voltaire et que, quand vous m’avez expédié là-bas, la petite n’était pas loin d’ici ?

– Beaucoup plus près, même.

– Hein ?

– Elle était dans cette pièce.

– Qu’est-ce que vous dites ?

– Sur ce fauteuil, qui vous tourne le dos.

– Eh bien, vrai ! Eh bien, vrai ! répéta Gorgeret en se croisant les bras. Elle était sur ce fauteuil... et vous avez osé ?... Enfin, quoi, vous êtes fou ? Qui vous a permis ?...

– Mon bon cœur, répondit M. Raoul d’un ton doux. Voyons, monsieur l’inspecteur, vous aussi, vous êtes un brave homme. Vous avez peut-être une femme, des enfants... Et vous auriez livré cette jolie blonde pour qu’on la jette en prison ! Allons donc ! À ma place... vous auriez agi de même, et vous m’auriez envoyé balader au *boulevard* Voltaire, avouez-le. »

Gorgeret suffoquait :

« Elle était là ! La maîtresse du grand Paul était là ! C’est une sale affaire pour vous, mon petit monsieur.

– Une sale affaire pour moi si vous prouvez que la maîtresse du grand Paul était là. Mais c’est précisément ce qu’il faut démontrer.

– Mais puisque vous l’avouez...

En tête à tête, oui, et les yeux dans les yeux. Sinon... bernique.

– Mon témoignage d’inspecteur principal...

– Allons donc, on n’a jamais le courage de proclamer qu’on a été roulé comme un collégien. »

Gorgeret n’en revenait pas. Qu’est-ce que c’était que ce « coco »-là, qui semblait prendre plaisir à le braver ? Il eut envie de l’interroger, de lui demander son nom et ses papiers. Mais il se sentait dominé d’étrange façon par ce singulier personnage. Il dit simplement :

« Ainsi, vous êtes un ami de la maîtresse du grand Paul ?

– Moi ? Je l’ai vue trois minutes.

– Alors ?

- Alors elle me plaît.
- Et c'est un motif suffisant ?...
- Oui. Je ne veux pas qu'on embête les gens qui me plaisent. »

Gorgeret serra son poing et le brandit dans la direction de M. Raoul, lequel, sans s'émouvoir, se hâta vers la porte du vestibule et en fit fonctionner la serrure du premier coup, comme si c'eût été la serrure la plus complaisante du monde.

L'inspecteur enfonça son chapeau sur sa tête et sortit par cette porte grande ouverte, le torse bombé, la figure crispée, en homme qui saura bien attendre, et trouver l'heure de la revanche.

Cinq minutes plus tard, après avoir constaté, par la fenêtre, que Gorgeret et son collègue s'en allaient lentement, ce qui impliquait que la jolie blonde ne courait plus aucun danger jusqu'à nouvel ordre – après avoir doucement frappé au plafond, M. Raoul introduisait chez lui le sieur Courville, secrétaire du marquis d'Erlemont, et tout de suite l'empoignait :

- « Tu as vu là-haut une jolie femme blonde ?
- Oui, monsieur, le marquis l'a reçue.
- Tu as écouté ?
- Oui.
- Et qu'est-ce que tu as entendu ?
- Rien.
- Idiot ! »

Raoul employait souvent à l'égard de Courville le même mot que Gorgeret avec Flamant. Mais le ton restait affable, nuancé de sympathie. Courville était un gentleman vénérable, à barbe blanche toute carrée, et à cravate blanche forme papillon, toujours vêtu d'une redingote noire, l'air d'un magistrat de province ou d'un chef de cérémonies funèbres. Il s'exprimait avec une correction parfaite, de la mesure dans les termes, et une certaine pompe dans l'intonation.

« M. le marquis et cette jeune personne se sont entretenus d'une voix que l'ouïe la plus fine n'eût point perçue.

– Mon vieux, interrompit Raoul, tu as une éloquence de sacristain qui m'horripile. Réponds, mais ne parle pas. »

Courville s'inclina, en homme qui considérait toutes les rebuffades comme autant de marques d'amitié.

« Monsieur Courville, reprit Raoul, je n'ai pas l'habitude de rappeler aux gens les services que je leur ai rendus. Cependant je puis dire que, sans te connaître, et sur l'excellente impression que me faisait ta vénérable barbe blanche, j'ai pu d'abord te sauver de la misère ainsi que ta vieille mère et que ton vieux père, et ensuite t'offrir à mes côtés une situation de tout repos.

– Monsieur, ma gratitude envers vous n'a pas de bornes.

– Tais-toi. Je ne parle pas pour que tu me répondes, mais parce que j'ai un petit discours à placer. Je continue. Employé par moi à diverses besognes, tu avoueras loyalement que tu t'en es acquitté avec une maladresse insigne et une inintelligence notoire. Je ne m'en plains pas, mon admiration pour ta barbe blanche et ta bobine de parfait honnête homme n'ayant subi aucun déchet. Mais je constate. Ainsi, dans le poste où je t'ai mis depuis quelques semaines, afin de protéger le marquis d'Erlemont contre les intrigues qui le menacent, dans ce poste où ta mission consistait tout bonnement à explorer les tiroirs secrets, à recueillir les papiers équivoques et à écouter les conversations, à quoi es-tu arrivé ? à peu-de-zébie. Bien plus, il est hors de doute que le marquis se méfie de toi. Enfin, chaque fois que tu utilises notre installation téléphonique particulière, tu choisis le moment où je dors pour me révéler d'incroyables niaiseries. Dans ces conditions...

– Dans ces conditions, vous me donnez mes huit jours, fit Courville piteusement.

– Non, mais je prends l'affaire en main, et je la prends parce que s'y trouve mêlée la plus ravissante enfant aux cheveux d'or que j'aie jamais rencontrée.

– Puis-je vous rappeler, monsieur, l'existence de Sa Majesté la reine Olga ?

– Je me fous de Sa Majesté la reine de Borostyrie. Rien ne compte plus pour moi qu'Antonine, dite Clara la Blonde. Il faut que tout cela marche rondement, que je sache ce que complot le sieur Valthex, en quoi consiste le secret du marquis, et pourquoi survient inopinément aujourd'hui la soi-disant maîtresse du grand Paul.

– La maîtresse ?...

– N'essaie pas de comprendre.

– Qu'est-ce que je dois essayer de comprendre ?

– La vérité sur le rôle exact que tu joues près de moi. »

Courville murmura :

« J’aimerais mieux ne pas savoir...

– La vérité ne doit jamais faire peur, dit Raoul sévèrement. Sais-tu qui je suis ?

– Non.

– Arsène Lupin, cambrioleur. »

Courville ne broncha pas. Peut-être pensa-t-il que M. Raoul eût dû lui épargner cette révélation, mais aucune révélation, si dure qu’elle fût pour sa probité, ne pouvait atténuer ses sentiments de reconnaissance, ni diminuer à ses yeux le prestige de M. Raoul.

Et Raoul poursuivit :

« Apprends donc que je me suis jeté dans l’aventure Erlemont comme toutes les fois... sans savoir où je vais, et sans rien connaître des événements, m’engageant sur un indice quelconque et, pour le reste, me fiant à ma bonne étoile et à mon flair. En l’occurrence, je savais par mon service de renseignements que la ruine d’un sieur d’Erlemont, qui vendait, un à un, ses châteaux et ses domaines de province, ainsi que quelques-uns des livres les plus précieux de sa bibliothèque, suscitait dans quelques milieux de la noblesse un certain étonnement. En effet, d’après mon enquête, le grand-père maternel du sieur Erlemont, voyageur acharné, sorte de conquistador intrépide, possesseur de domaines immenses aux Indes, ayant titre et rang de nabab, était revenu en France avec la réputation d’un multimillionnaire. Il mourait presque aussitôt, laissant ses richesses à sa fille, mère du marquis actuel.

« Qu’étaient devenues ces richesses ? On aurait pu supposer que Jean d’Erlemont les avait dissipées, bien que son train de maison eût été toujours fort raisonnable. Mais voilà que le hasard m’a livré un document qui semble donner une autre explication. C’est une lettre, aux trois quarts déchirée, pas très récente d’aspect, et où, parmi des détails secondaires, il est écrit, sous la signature du marquis :

« “La mission dont je vous ai chargé ne paraît pas sur le point d’aboutir. L’héritage de mon grand-père demeure toujours introuvable. Je vous rappelle les deux clauses de notre convention : discrétion absolue et une part de dix pour cent pour vous, avec maximum de un million... Mais, hélas

! J'ai fait appel à votre agence dans l'espoir d'un résultat rapide, et le temps passe..."

« Sur ce bout de lettre, aucune date, aucune adresse. Il s'agissait évidemment d'une agence de renseignements, mais quelle agence ? Je n'ai pas perdu à la rechercher un temps précieux, trouvant beaucoup plus efficace de collaborer avec le marquis et de t'installer sur place. »

Courville risqua :

« Ne pensez-vous pas, monsieur, qu'il eût été plus efficace encore, puisque vous aviez décidé cette collaboration, d'en parler au marquis, et de lui dire que, moyennant dix pour cent, vous vous faisiez fort ?... »

Raoul le foudroya du regard :

« Idiot ! Une affaire où l'on propose un million d'honoraires à une agence doit être d'un ordre de grandeur de vingt ou trente millions. À ce prix-là, je marche.

– Cependant, votre collaboration ?...

– Ma collaboration consiste à prendre tout.

– Mais le marquis ?...

– Il aura les dix pour cent. C'est une aubaine inespérée pour lui, célibataire et sans enfants. Seulement, il faut que je mette la main à la pâte moi-même. Conclusion : quand peux-tu m'introduire chez le marquis ? »

Courville fut troublé et objecta timidement :

« C'est bien grave. Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'il y a là de ma part, vis-à-vis du marquis ?...

– Une trahison... je te l'accorde. Que veux-tu, mon vieux, le destin te place cruellement entre ton devoir et ta reconnaissance, entre le marquis et Arsène Lupin. Choisis. »

Courville ferma les yeux et répondit :

« Ce soir, le marquis dîne en ville et ne rentrera qu'à une heure du matin.

– Les domestiques ?

– Ils habitent l'étage supérieur, comme moi.

– Donne-moi ta clef. »

Nouveau débat de conscience. Jusque-là, Courville avait pu s'imaginer qu'il concourait à assurer la protection du marquis. Mais livrer la clef d'un appartement, faciliter un cambriolage, se prêter à une formidable escroquerie... l'âme délicate de Courville hésitait.

Raoul tendit la main. Courville donna la clef.

« Merci, fit Raoul qui se divertissait diaboliquement à jouer avec les scrupules de Courville. À dix heures, enferme-toi dans ta chambre. Au cas où il y aurait alerte chez les domestiques, tu descendrais me prévenir. Mais c'est bien peu probable. À demain. »

Courville parti, Raoul s'installa pour sortir et dîner avec la magnifique Olga. Mais il s'endormit et ne se réveilla qu'à dix heures et demie. Il bondit alors sur le téléphone et réclama le Trocadéro-Palace.

« Allô... allô... le Trocadéro-Palace ? Donnez-moi l'appartement de Sa Majesté... Allô... allô... Qui est-ce qui est au téléphone ?... La dactylographe ?... C'est toi, Julie ? Comment vas-tu, chérie ? Dis donc, la reine m'attend, hein ?... Passe-moi la reine... Ah ! Dis donc, tu m'embêtes... Si je t'ai placée près de la reine, ce n'est pas pour rouspéter... Vite, prévien-la... (*Un silence et Raoul reprend.*) Allô... allô... C'est toi, Olga ?... Figure-toi, chérie, que mon rendez-vous s'est prolongé... D'ailleurs, je suis ravi, l'affaire est réglée. Mais non, ma chérrie, ce n'est pas ma faute... Veux-tu qu'on déjeune ensemble vendrrredi ?... J'irrai te prrrrendre... Tu ne m'en veux pas, hein ? Tu sais que tu passes avant tout... Ah ma chèrrre Olga !... »



## *Cambriolage*

### Table des matières

Pour ses expéditions nocturnes, Arsène Lupin ne revêt jamais de costume spécial, couleur sombre, couleur gris foncé. « J'y vais comme je suis, dit-il, les mains dans mes poches, sans armes, le cœur aussi paisible que si j'allais acheter des cigarettes, et la conscience aussi à l'aise que si j'allais accomplir une œuvre charitable. »

Tout au plus lui arrive-t-il d'exécuter quelques exercices d'assouplissement, de sautiller sur place sans faire de bruit, ou de marcher dans les ténèbres sans renverser d'objets. C'est ce qu'il fit ce soir-là, et avec succès. Tout allait bien. Il était en forme et capable, moralement et physiquement, de faire face à toutes les éventualités.

Il mangea quelques gâteaux secs, avala un verre d'eau et s'engagea dans la cage de l'escalier.

Il était onze heures et quart. Nulle clarté. Pas de bruit. Aucun risque de rencontrer un locataire puisqu'il n'y en avait pas, ni un domestique puisqu'ils étaient couchés et que Courville veillait là-haut. Quel plaisir d'opérer dans de telles conditions de sécurité ! Pas même le petit ennui de fracturer une porte ou de forcer une serrure : il possédait la clef. Pas même le tracas de s'orienter : il possédait un plan.

Il entra donc, comme chez lui, et, comme chez lui, après avoir suivi le couloir qui menait au cabinet de travail, il alluma l'électricité de cette pièce. On ne travaille bien qu'en pleine lumière.

Une grande glace placée entre les deux fenêtres lui renvoya son image qui venait à sa rencontre. Il se salua et fit des grâces, ayant un esprit fantaisiste qui le disposait à se jouer la comédie pour lui seul plus encore que pour les autres.

Puis il s'assit et regarda. On ne doit pas perdre son temps à s'agiter comme un étourneau, à vider fiévreusement des tiroirs et à bouleverser une bibliothèque. Non, il faut réfléchir, scruter du regard avant tout, établir les

justes proportions, jauger les capacités, mesurer les dimensions. Tel meuble ne devrait pas normalement avoir telles lignes. Tel fauteuil n'a pas cet aspect d'emprunt. Les cachettes échappent à un Courville : pour un Lupin, il n'y a pas de secrets.

Au bout de dix minutes de cette contemplation attentive, il alla droit au bureau, s'agenouilla, en palpa le bois satiné, en étudia les baguettes de cuivre. Puis il se releva, esquissa quelques gestes de prestidigitateur, ouvrit un tiroir, l'enleva complètement, appuya d'un côté, poussa de l'autre, prononça des paroles et claqua de la langue.

Un déclenchement s'effectua. Un second tiroir jaillit de l'intérieur.

Il claqua de nouveau de la langue, en pensant :

« Fichtre ! Quand je m'y mets !... Et dire que cette gourde de barbe blanche n'a rien découvert en quarante jours, alors que quarante secondes m'ont suffi. Quel bonhomme je fais ! »

Mais encore fallait-il que sa découverte eût une signification et un résultat. Au fond, ce qu'il espérait, c'était la lettre apportée au marquis par la jeune Antonine. Il vit tout de suite qu'elle ne s'y trouvait pas.

D'abord, dans une grande enveloppe jaune, une dizaine de billets de mille francs. Cela, c'était sacré. On ne rafle pas l'argent de poche de son voisin, de son propriétaire, d'un représentant de la vieille noblesse française ! Il repoussa l'enveloppe avec dégoût.

Pour le reste, un examen sommaire lui permit de constater qu'il n'y avait là que des lettres et des portraits, lettres de femmes, portraits de femmes. Souvenirs, évidemment. Reliques d'homme à conquêtes, qui n'a pu se décider à brûler les traces d'un passé qui représentait pour lui tout le bonheur et tout l'amour.

Les lettres ? Il eût fallu les lire toutes, et chercher dans chacune ce qui pouvait avoir un intérêt. Travail considérable et peut-être inutile, et qu'il eut d'ailleurs quelque scrupule à entreprendre. L'amoureux, le conquérant qu'il était lui-même, se piquait de trop de délicatesse pour entrer brutalement dans l'intimité de ces confidences et de ces aveux de femmes.

Mais comment avoir le courage de ne pas contempler des photographies ? Il y en avait bien une centaine... Aventures d'un jour ou d'une année... Preuves de tendresse ou de passion... Toutes, elles étaient jolies, gracieuses, aimantes et câlines, avec des yeux qui promettaient, des attitudes abandonnées, des sourires qui se rappelaient, de la tristesse parfois, de

l'angoisse. Il y avait des noms, des dates, des dédicaces, des allusions à quelque épisode de la liaison. Grandes dames, artistes, midinettes, elles surgissaient ainsi de l'ombre, inconnues les unes des autres, et cependant si proches les unes des autres par le souvenir commun de cet homme.

Raoul ne les examina pas toutes. Au fond du tiroir, une plus grande photographie qu'il devinait sous la double feuille de papier qui la protégeait attira plus spécialement son attention. Il y passa tout de suite, écarta les deux feuilles, et regarda.

Raoul fut ébloui. Celle-là vraiment était la plus belle, et d'une beauté extraordinaire, où il y avait tout ce qui prête parfois, et si rarement, à la beauté un relief particulier et une expression personnelle. Les épaules nues étaient magnifiques. L'allure, le port de la tête donnaient à croire que cette femme savait se tenir en public, et peut-être paraître en public.

« Une artiste, évidemment », conclut Raoul.

Ses yeux ne se détachaient pas du portrait. Il le tourna, dans l'espoir qu'il y avait une inscription, un nom. Et aussitôt il tressaillit. Ce qui l'avait frappé, dès l'abord, c'était une large signature qui rayait le carton en travers : Élisabeth Hornain, avec ces mots, en dessous : « À toi, jusqu'au-delà de la mort. »

Élisabeth Hornain ! Raoul était trop au courant de la vie mondaine et artistique de son époque pour ignorer le nom de la grande chanteuse, et, s'il ne se rappelait pas le détail précis d'un événement qui s'était produit quinze années plus tôt, il n'en savait pas moins que la belle jeune femme avait succombé aux suites d'une blessure mystérieuse reçue dans un parc où elle chantait en plein air.

Ainsi donc, Élisabeth Hornain comptait au nombre de ses maîtresses, et la façon dont le marquis conservait sa photographie et la tenait séparée des autres montrait la place qu'elle avait occupée dans sa vie.

Entre les deux feuilles de papier, d'ailleurs, il y avait, en outre, une petite enveloppe non fermée qu'il examina et dont le contenu l'édifia tout en ajoutant à sa surprise. Trois choses : une boucle de cheveux, une lettre de dix lignes où elle faisait au marquis son premier aveu d'amour et lui accordait un premier rendez-vous, et un autre portrait d'elle avec ce nom qui intrigua fort Raoul : Élisabeth Valthex.

Sur ce portrait, elle était toute jeune fille, et ce nom de Valthex était certainement celui d'Élisabeth avant son mariage avec le banquier Hornain.

Les dates ne laissaient pas de doute.

« De sorte que, pensa Raoul, le Valthex actuel, à qui l'on peut octroyer trente ans, serait un parent, neveu ou cousin, d'Élisabeth Hornain, et c'est ainsi que ledit Valthex est en relation avec le marquis d'Erlemont et lui soutire de l'argent, que le marquis n'a pas le courage de refuser. Son rôle se borne-t-il à celui de "tapeur" ? Obéit-il à d'autres motifs ? Poursuit-il, avec plus d'éléments de succès, le but que je poursuis à tâtons ? Mystère. Mais, en tout cas, mystère que j'éclaircirai puisque me voici au beau milieu de la partie qui se joue. »

Il se remit à ses investigations et reprenait les autres portraits, lorsqu'il advint un fait qui l'interrompit. Du bruit venait de quelque part.

Il écouta. Le bruit était celui d'un léger grincement, que tout autre que Raoul n'eût pas entendu, et cela lui parut provenir de la porte d'entrée principale, sur l'escalier. Quelqu'un avait introduit une clef. Cette clef tourna. La porte fut poussée doucement. Des pas, à peine perceptibles, frôlèrent le couloir qui côtoyait le cabinet de travail.

Donc, on se dirigeait vers ce cabinet de travail.

En cinq secondes, Raoul remplaça les tiroirs, éteignit l'électricité. Puis il se dissimula derrière un paravent qui déployait ses quatre feuilles de laque.

De telles alertes constituaient une joie pour lui. D'abord, joie du danger couru. Ensuite, élément nouveau d'intérêt, espoir de surprendre quelque chose qui lui serait profitable. Car enfin, si une personne étrangère pénétrait furtivement chez le marquis, et que lui, Raoul, pût se rendre compte des raisons de cette visite nocturne, quelle aubaine !

La poignée de la porte fut saisie par une main prudente. Aucun bruit ne marqua la poussée progressive du battant, mais Raoul en devina le mouvement insensible. Le jet d'une lampe électrique de faible puissance jaillit.

À travers une des fentes du paravent, Raoul vit une forme qui avançait. Il eut l'impression, plutôt que la certitude, que c'était une femme, mince, avec une jupe collante. Pas de chapeau.

Cette impression fut confirmée par la manière de marcher, par l'image peu précise de la silhouette. La femme s'arrêta, tourna la tête de droite et de gauche, parut s'orienter. Et elle se dirigea tout droit vers le bureau sur lequel elle promena le jet de la lumière et où, une fois renseignée, elle posa sa lampe.

« Il est hors de doute, songea Raoul, qu'elle connaît la cachette. Elle agit en personne avertie. »

De fait – et durant tout ce temps la figure demeura dans l'ombre –, elle contourna le bureau, se courba, enleva le tiroir principal, manœuvra comme il le fallait, et fit sortir le tiroir intérieur. Alors, elle agit exactement à la façon de Raoul. Elle ne se soucia point des billets de banque et se mit à compulser les photographies, comme si son but avait été de les considérer et d'en découvrir une plus spécialement que les autres.

Elle allait vite. Aucune curiosité ne l'incitait. Elle cherchait d'une main fébrile, une main dont il apercevait la blancheur et la finesse.

Elle trouva. Autant qu'il en put juger, c'était une photographie de grandeur intermédiaire, une treize-dix-huit. Elle la contempla longtemps, puis retourna le carton, lut l'inscription, et poussa un soupir.

Elle était si absorbée que Raoul résolut d'en profiter. Sans qu'elle entendît et sans qu'elle pût voir, il s'approcha du commutateur, observa la silhouette penchée, et d'un coup alluma. Puis, en hâte, il courut vers la femme qui avait jeté un cri d'effroi et qui s'enfuyait.

« Ne te sauve pas, la belle. Je ne te ferai aucun mal. »

Il la rejoignit, la saisit par le bras, puis, brusquement, et malgré sa résistance, lui tourna la tête.

« Antonine ! » murmura-t-il stupéfait, en reconnaissant sa visiteuse involontaire de l'après-midi.

Pas une seconde il n'avait soupçonné la vérité. Antonine, la petite provinciale dont l'air ingénu et les yeux candides l'avaient conquis ! Elle demeurait en face de lui, éperdue, le visage crispé. Et ce dénouement imprévu le troubla si vivement qu'il se mit à ricaner.

« Voilà donc la raison de votre démarche auprès du marquis, tantôt ! Vous étiez venue en reconnaissance... Et puis, ce soir... »

Elle semblait ne pas comprendre, et elle balbutia :

« Je n'ai pas volé... Je n'ai pas touché aux billets... »

– Moi non plus... Tout de même nous ne sommes pas venus là pour prier la Sainte Vierge. »

Il lui serrait le bras. Elle tâcha de se dégager, tout en gémissant :

« Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas... »

Il éclata de rire.

« Ah ! ça ce n'est pas gentil. Comment ! Après notre entrevue d'aujourd'hui dans mon petit entresol, vous me demandez qui je suis ? Quel manque de mémoire ! Et moi qui croyais avoir fait sur vous tant d'impression, jolie Antonine ! »

Âprement, elle répliqua :

« Je ne m'appelle pas Antonine.

– Parbleu ! Je ne m'appelle pas non plus Raoul. On a des noms par douzaines dans notre métier.

– Quel métier ?

– La cambriole ! »

Elle se révolta :

« Non ! Non ! Moi, une cambrioleuse !

– Dame ! Que vous chipiez une photographie plutôt que de l'argent, ça prouve que cette photographie a pour vous de la valeur, et que vous ne pourriez vous la procurer qu'en opérant à la façon d'une souris d'hôtel... Montrez-la-moi, cette photo précieuse que vous avez empochée en me voyant. »

Il essayait de la contraindre. Elle se débattait dans ces bras puissants qui la pressaient, et, s'excitant à la lutte, il l'eût embrassée si, par un sursaut d'énergie, elle n'eût réussi à s'échapper.

« Bigre ! dit-il, on fait sa mijaurée. Qui aurait supposé tant de pudeur chez la maîtresse du grand Paul ? »

Elle parut bouleversée et chuchota :

« Hein ? Qu'est-ce que vous dites ?... Le grand Paul... Qui est-ce ?... Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

– Mais si, fit-il en la tutoyant, tu le sais très bien, ma jolie Clara. »

Elle répéta, de plus en plus troublée :

« Clara... Clara... Qui est-ce ?

– Rappelle-toi... Clara la Blonde ?

– Clara la Blonde ?

– Quand Gorgeret a failli mettre la main sur toi, tantôt, tu n'étais pas si émue. Allons redresse-toi, Antonine ou Clara. Si je t'ai tirée deux fois cet après-midi des griffes de la police, c'est que je ne suis pas ton ennemi... Un sourire, jolie blonde... il est si enivrant, ton sourire !... »

Une crise de faiblesse la déprimait. Des larmes coulaient sur ses joues pâles, et elle n'avait plus la force de repousser Raoul qui lui avait repris les

mains et les caressait avec une douceur amicale dont la jeune femme ne pouvait pas s'effaroucher.

« Calme-toi, Antonine... Oui, Antonine... j'aime mieux ce nom-là. Si tu as été Clara pour le grand Paul, pour moi, reste celle que j'ai vue arriver sous le nom d'Antonine et sous son aspect de petite provinciale. Combien je te préfère ainsi ! Mais ne pleure pas... tout s'arrangera ! Le grand Paul te persécute, sans doute, n'est-ce pas ? Et te recherche ?... et tu as peur ? N'aie pas peur... je suis là... Seulement il faut tout me raconter... »

Elle murmura, toute défaillante :

« Je n'ai rien à raconter... je ne peux rien raconter...

– Parle, ma petite...

– Non... je ne vous connais pas.

– Tu ne me connais pas, et cependant tu as confiance en moi, avoue-le.

– Peut-être... Je ne sais pas pourquoi... Il me semble...

– Il te semble que je puis te protéger, n'est-ce pas ? Te faire du bien ? Mais pour cela il faudrait m'aider. Comment as-tu connu le grand Paul ? Pourquoi es-tu ici ? Pourquoi as-tu cherché ce portrait ? »

Elle dit d'une voix très basse :

« Je vous en supplie, ne m'interrogez pas... Un jour ou l'autre, je vous dirai.

– Mais c'est tout de suite qu'il faut parler... Un jour perdu... une heure... c'est beaucoup. »

Il continuait à la caresser sans qu'elle y prît garde. Cependant, comme il lui embrassait la main et que ses lèvres remontaient le long du bras, elle l'implora avec tant de lassitude qu'il n'insista pas et qu'il cessa de la tutoyer :

« Promettez-moi, dit-il...

– De vous revoir ? Je vous le promets.

– Et de vous confier à moi ?

– Oui.

– En attendant, puis-je vous être utile ?

– Oui, oui, fit-elle vivement. Accompagnez-moi.

– Vous craignez quelque chose ?... »

Il la sentait qui tremblait, et elle dit sourdement :

« En entrant, ce soir, j'ai eu l'impression qu'on surveillait la maison.

– La police ?

– Non.

– Qui ?

– Le grand Paul... les amis du grand Paul... »

Elle prononçait ce nom avec terreur.

« Êtes-vous certaine ?

– Non... mais il m’a semblé le reconnaître... assez loin... contre le parapet du quai... J’ai reconnu aussi son principal complice, qu’on appelle l’Arabe.

– Depuis combien de temps ne l’avez-vous pas vu, le grand Paul ?

– Depuis plusieurs semaines.

– Il ne pouvait donc pas savoir que vous veniez aujourd’hui ?

– Non.

– Alors, que faisait-il là ?

– Lui aussi, il rôde autour de la maison.

– C’est-à-dire autour du marquis ?... Et pour les mêmes raisons que vous ?

– Je ne sais pas... une fois, il a dit devant moi qu’il lui en voulait à mort.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas.

– Vous connaissez ses complices ?

– L’Arabe, seulement.

– Où le retrouve-t-il ?

– Je l’ignore. Peut-être bien dans un bar de Montmartre dont j’ai entendu, un jour, qu’il donnait le nom, tout bas...

– Vous vous rappelez ?

– Oui... les Écrevisses. »

Il n’en demanda pas davantage. Il avait l’intuition qu’elle ne répondrait plus, ce jour-là.



## 6

### *Premier choc*

#### [Table des matières](#)

« Partons, dit-il. Et quoi qu'il arrive, n'ayez pas la moindre peur. Je réponds de tout. »

Il examina si tout était bien en ordre. Puis il éteignit l'électricité, et, prenant la main d'Antonine, afin de la conduire dans l'obscurité, il se dirigea vers l'entrée, referma doucement la porte sur eux et descendit l'escalier avec elle.

Il avait hâte d'être dehors et redoutait que la jeune femme ne se fût trompée, tellement il désirait lutter et s'attaquer à ceux qui la poursuivaient. Cependant cette petite main qu'il tenait était si froide qu'il s'arrêta et la pressa entre les deux siennes.

« Si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que le danger n'existe pas quand on est près de moi. Ne bougez pas. Lorsque votre main sera toute chaude, vous verrez comme vous serez tranquille et pleine de courage. »

Ils demeurèrent ainsi, immobiles, et les mains jointes. Après quelques minutes de silence, elle dit, rassérénée :

« Allons-nous-en. »

Il heurta la porte de la concierge et demanda qu'on lui ouvrît. Ils sortirent.

La nuit était brumeuse, et les lumières se diffusaient dans l'ombre. Il y avait peu de passants à cette heure. Mais tout de suite, avec sa rapidité de coup d'œil, Raoul aperçut deux silhouettes qui traversaient la chaussée et se glissaient sur le trottoir, à l'abri d'une automobile en station, près de laquelle deux autres silhouettes semblaient attendre. Il fut sur le point d'entraîner la jeune femme dans la direction opposée. Mais il se ravisa, l'occasion était trop belle. D'ailleurs, les quatre hommes s'étaient séparés vivement et manœuvraient de façon à les encercler.

« Ce sont eux, sûrement, prononça Antonine qui s'effrayait de nouveau.

– Et le grand Paul, c'est celui qui est si haut monté sur pattes ?

- Oui.
- Tant mieux, dit-il. On s’expliquera.
- Vous n’avez pas peur ?
- Non, si vous ne criez pas. »

À cette minute, le quai était entièrement désert. L’homme « haut sur pattes » en profita. Un de ses amis et lui se rabattirent vers le trottoir. Les deux autres longeaient les murs... Le moteur de l’auto ronfla, actionné sans doute par un chauffeur invisible et qui préparait le démarrage.

Et, soudain, un léger coup de sifflet.

Ce fut brusque. Trois des hommes se précipitèrent sur la jeune femme et cherchèrent à l’entraîner jusqu’à l’auto. Celui qu’on appelait le grand Paul se dressa devant Raoul, lui braquant son revolver sous le nez.

Avant qu’il pût tirer, Raoul, d’un revers de main sur le poignet, le désarma, en ricanant :

« Idiot ! On tire d’abord, on vise après. »

Il rattrapa les trois autres bandits. L’un d’eux se retourna sur le trottoir, juste à temps pour recevoir sur le menton un violent coup de pied qui le fit chanceler et s’écrouler d’un bloc.

Les deux derniers complices ne demandèrent pas leur reste. Se jetant dans l’auto, ils s’enfuirent. Antonine, libérée, se sauva dans l’autre sens, poursuivie par le grand Paul, qui se heurta subitement à Raoul.

« Passage interdit ! s’écria Raoul. Laisse donc filer cette blonde enfant. C’est une vieille histoire qu’il faut que tu oublies, mon grand Paul. »

Le grand Paul essayait quand même de passer, et de trouver une issue à droite ou à gauche de son adversaire. Bien que celui-ci se plantât partout devant lui, cependant il tentait encore la chance, tout en refusant le combat.

« Passera... passera pas... C’est amusant, hein, de jouer aux gosses ? Il y a un grand garçon, haut sur pattes, qui voudrait courir, et un plus petit qui ne veut pas. Et, pendant ce temps, la demoiselle s’esquive... Maintenant, ça y est... Plus de danger pour elle... La vraie bataille commence. Es-tu prêt, grand Paul ? »

D’un bond, il sauta sur l’ennemi, lui saisit les avant-bras, et l’immobilisa instantanément, en face de lui.

« Couic ! C’est comme des menottes aux poignets, ça, hein ? Dis donc, grand Paul, vous n’êtes pas de première dans ta bande. Quels veaux que tes

complices ! Une chiquenaude, et ça détale. Seulement, c'est pas tout ça, faut que je voie ta gueule en pleine lumière. »

L'autre se débattait, stupéfait de sa faiblesse et de son impuissance. Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à se débarrasser de ces deux étreintes qui l'enchaînaient comme des anneaux de fer, et qui le faisaient souffrir au point qu'il avait du mal à se tenir debout.

« Allons, plaisantait Raoul... montre ta binette au monsieur... et pas de grimaces, que je voie si je te connais... Eh bien, quoi, mon vieux, tu rouspètes ? Tu refuses de suivre le mouvement ? »

Il le faisait pivoter doucement, comme une masse trop lourde, mais qu'on déplace par petites saccades. Ainsi, qu'il le voulût ou non, le grand Paul tournait d'un côté où le jet de lumière électrique tombait plus précis.

Un effort encore, et Raoul atteignit son but. Il s'exclama, véritablement ahuri en voyant le visage de l'homme :

« Valthex ! »

Et il répéta, avec des éclats de rire :

« Valthex !... Valthex !... Eh bien, vrai, si je m'attendais à celle-là ! Alors, Valthex, c'est le grand Paul ? Et le grand Paul, c'est Valthex ? Valthex porte un veston de bonne coupe et un chapeau melon. Paul, un pantalon en tire-bouchon et une casquette. Dieu ! Que c'est rigolo ! Tu cultives le marquis et tu es chef de bande. »

Furieux, le grand Paul gronda :

« Moi aussi, je te connais... tu es le type de l'entresol...

– Mais oui... M. Raoul... pour te servir. Et nous voilà tous deux dans la même affaire. T'en as de la déveine ! Sans compter que je m'attribue d'ores et déjà Clara la Blonde. »

Le nom de Clara mit le grand Paul hors de lui.

« Celle-là, je te défends...

– Tu me défends ? Mais regarde-toi, mon vieux. Quand on pense que tu as une demi-tête de plus que moi, que tu dois pratiquer tous les trucs de la boxe et du couteau, et que t'es là, entre mes pinces, fichu, maté ! Mais rebiffe-toi donc, flandrin ! Vrai, tu me fais pitié. »

Il le lâcha. L'autre baragouina :

« Voyou ! Je te retrouverai.

– Pourquoi me retrouver ? Je suis là. Vas-y.

– Si tu as touché à la petite...

– C’est fait, mon vieux. On est copains, elle et moi. »

Exaspéré, le grand Paul mâchonna :

« Tu mens ! Ce n’est pas vrai !

– Et nous n’en sommes qu’au début. La suite au prochain numéro. Je te préviendrai. »

Ils se mesurèrent, l’un tout contre l’autre, prêts à la bataille. Mais sans doute le grand Paul jugea-t-il plus prudent d’attendre une occasion meilleure, car il cracha quelques injures, auxquelles Raoul répondit en riant, et il s’en alla, sur une dernière menace.

« J’aurai ta peau, mon garçon.

– N’empêche que tu te défiles. À bientôt, froussard ! »

Raoul le regarda s’éloigner. L’autre boitillait, ce qui devait être une supercherie du grand Paul, car Valthex ne boitait pas.

« Il faudra me méfier de ce gaillard-là, se dit Raoul. Ce sont de ces types qui préparent leurs mauvais coups. Gorgeret et Valthex... Bigre, ouvrons l’œil ! »

Raoul en s’en retournant vers la maison fut surpris d’apercevoir, assis contre la porte cochère, un homme qui geignait et en qui il crut reconnaître celui dont il avait labouré le menton d’un coup de semelle. L’homme, en effet, avait fini par reprendre connaissance, mais était retombé plus loin et se reposait.

Raoul l’examina, vit une figure basanée, de longs cheveux légèrement crépus qui s’échappaient de sa casquette, et lui dit :

« Deux mots, camarade. C’est évidemment toi qu’on appelle l’Arabe dans la bande du grand Paul. Veux-tu gagner un billet de mille francs ? »

Avec un certain mal, car sa mâchoire était fort endommagée, l’homme répondit :

« Si c’est pour trahir le grand Paul, rien à faire.

– À la bonne heure, tu es fidèle, toi. Non, il ne s’agit pas de lui, mais de Clara la Blonde. Sais-tu où elle niche ?

– Non. Et le grand Paul non plus.

– Alors pourquoi ce guet-apens devant la maison du marquis ?

– Elle y est venue tantôt.

– Comment l’a-t-on su ?

– Par moi. Je filais l’inspecteur Gorgeret. Je l’ai vu qui opérait gare Saint-Lazare, et qui attendait l’arrivée d’un train. C’était la petite qui

rappliquait à Paris, camouflée en fille de province. Gorgeret entendit l'adresse qu'elle donnait à un chauffeur. Moi j'entendis Gorgeret donner l'adresse à un autre chauffeur. Et on est venu ici. Alors, j'ai couru avertir le grand Paul. Et on a monté la garde toute la soirée.

– Le grand Paul soupçonnait donc qu'elle reviendrait ?

– Probable. Il ne me dit jamais rien de ses affaires. Chaque jour, à la même heure, on a rendez-vous dans un bar. Il me donne des ordres, que je communique aux camarades, et que nous exécutons.

– Mille francs de plus si tu en dis davantage.

– Je ne sais rien.

– Tu mens. Tu sais qu'il s'appelle de son vrai nom Valthex, et qu'il mène une double existence. Donc je suis sûr de le retrouver chez le marquis, et je peux le dénoncer à la police.

– Lui aussi il peut vous retrouver. On sait que vous habitez l'entresol et que la petite a été vous voir tantôt. Le jeu est dangereux.

– Je n'ai rien à cacher, moi !

– Tant mieux pour vous. Le grand Paul a de la rancune, et il est toqué de la petite. Méfiez-vous. Et que le marquis se méfie aussi. Le grand Paul a de mauvaises idées de ce côté.

– Lesquelles ?

– Assez parlé.

– Soit. Voilà deux billets. Plus vingt francs pour prendre cette auto qui maraude. »

Raoul fut assez long à s'endormir. Il réfléchissait aux événements de la journée et se plaisait à évoquer l'image séduisante de la jolie blonde. De toutes les énigmes qui compliquaient l'aventure où il se trouvait engagé, celle-là était la plus captivante et la plus inaccessible. Antonine ?... Clara ?... laquelle de ces deux figures constituait la véritable personnalité de l'être charmant qu'il avait rencontré ? Elle avait à la fois le sourire le plus franc et le plus mystérieux, le regard le plus candide et les yeux les plus voluptueux, l'aspect le plus ingénu et l'air le plus inquiétant. Elle émouvait par sa mélancolie et par sa gaieté. Ses larmes comme son rire provenaient d'une même source fraîche et claire par moments, à d'autres obscures et troubles.

Le lendemain matin, il téléphona au secrétaire Courville.

« Le marquis ?

– Parti ce matin de bonne heure, monsieur. Le valet de chambre lui a amené son auto dont il a emporté les deux valises pleines.

– Donc, une absence ?...

– De quelques jours, m'a-t-il dit, et en compagnie, j'en ai l'idée, de la jeune femme blonde.

– Mais, il t'a donné une adresse ?

– Non, monsieur, il est toujours assez dissimulé, et s'arrange pour que je ne sache jamais où il va. Cela lui est d'autant plus facile que, *primo*, il conduit lui-même, et *secundo*...

– Que tu n'es qu'une gourde. Ceci posé, je décide d'abandonner l'entresol. Tu enlèveras toi-même l'installation téléphonique particulière, et tout ce qui est compromettant. Après quoi on déménagera en douce. Adieu. Tu n'auras pas de mes nouvelles pendant trois ou quatre jours. J'ai du travail... Ah ! Un mot encore. Attention à Gorgeret ! Il pourrait bien surveiller la maison. Méfie-toi. C'est une brute et un vaniteux, mais un entêté, et qui a des lueurs... »

## *Château à vendre*

### Table des matières

Le château de Volnic avait gardé son aspect de gentilhommière à tourelles et à vaste bonnet de tuiles roussâtres. Mais quelques-uns des volets pendaient aux fenêtres, démolis et lamentables, beaucoup de tuiles manquaient, la plupart des allées étaient envahies de ronces et d'orties, et la masse imposante des ruines disparaissait sous un amoncellement de lierre qui couvrait le granit des murailles et changeait la forme même des tours et des donjons à demi écroulés.

En particulier, le terre-plein de la chapelle où avait chanté Élisabeth Hornain ne se distinguait plus au milieu de ces ondulations de verdure.

Dehors, sur les murs de la tour d'entrée, à droite et à gauche de la porte massive par où l'on pénétrait dans la cour d'honneur, de grandes affiches annonçaient la mise en vente du château et donnaient le détail des logements, communs, fermes et prairies qui en dépendaient.

Depuis trois mois que ces affiches étaient collées et que des annonces avaient paru dans les journaux de la région, la porte du château s'était souvent ouverte aux heures fixées, pour permettre aux acheteurs éventuels de visiter, et la veuve Lebardon avait dû prendre un homme du pays pour défricher et approprier la terrasse et pour sarcler le chemin qui montait aux ruines. Des curieux étaient venus, en souvenir du drame. Mais la veuve Lebardon, pas plus que le jeune notaire, fils et successeur de maître Audigat, ne s'étaient départis de la consigne de silence jadis imposée. Qui avait acheté autrefois le château et qui le revendait aujourd'hui ? On l'ignorait.

Ce matin-là – le troisième matin après celui où d'Erlemont avait quitté Paris – les volets qui fermaient une des fenêtres du premier étage furent poussés d'un coup, et la tête blonde d'Antonine apparut, une Antonine printanière, vêtue de sa robe grise, coiffée d'une capeline de paille

retombant en auréole sur ses épaules, et qui souriait au soleil de juin, aux arbres verts, aux pelouses incultes, au ciel si bleu. Elle appela :

« Parrain !... parrain ! »

Elle apercevait le marquis d'Erlemont qui fumait sa pipe à vingt pas du rez-de-chaussée, sur un banc vermoulu que protégeait du soleil un groupe de thuyas.

« Ah ! Te voilà levée, s'écria-t-il gaiement. Tu sais qu'il n'est que dix heures du matin.

– Je dors tellement ici ! Et puis, regardez ce que j'ai trouvé dans une armoire, parrain... un vieux chapeau de paille. »

Elle rentra dans sa chambre, descendit l'escalier quatre à quatre, franchit la terrasse, et s'approcha du marquis à qui elle tendit le front.

« Mon Dieu, parrain – alors vous voulez toujours que je vous appelle parrain ? –, mon Dieu, comme je suis heureuse !... Comme c'est beau ! Et comme vous êtes bon pour moi ! Tout à coup, me voilà dans un conte de fées.

– Tu le mérites, Antonine... d'après le peu que tu m'as raconté de ta vie. Je dis : le peu, car tu n'aimes guère parler de toi ? »

Une ombre passa sur le clair visage d'Antonine et elle dit :

« Ça n'a pas d'intérêt. Il n'y a que le présent qui compte. Et si ce présent-là pouvait durer !

– Pourquoi pas ?

– Pourquoi ? Parce que le château va être vendu aux enchères cet après-midi et que demain soir nous serons à Paris. Quel dommage ! On respire si bien ici ! On a de la joie plein le cœur et plein les yeux ! »

Le marquis gardait le silence. Elle passa sa main sur la sienne, et, gentiment :

« Il faut que vous le vendiez, sans doute ?

– Oui, dit-il. Que veux-tu ? Depuis que je l'ai acheté dans un coup de tête à mes amis Jouvelle, je n'y suis pas venu dix fois, et en courant, pour vingt-quatre heures. Alors, comme j'ai besoin d'argent, je me suis décidé, et à moins qu'un miracle ne se produise... »

Il ajouta, en souriant :

« D'ailleurs, puisque tu aimes ce pays, il y aurait un moyen pour toi de l'habiter. »

Elle le regarda, sans comprendre. Il se mit à rire.



« Dame ! Depuis avant-hier, il me semble que le notaire Audigat, fils et successeur de défunt son père, multiplie ses visites. Oh ! Je sais, il n'est pas très séduisant, mais, tout de même, il s'est allumé d'un tel feu pour ma filleule !... »

Elle avait rougi.

« Ne me taquez pas, parrain. Je n'ai même pas remarqué maître Audigat... et la raison pour laquelle ce château m'a plu tout de suite, c'est que vous y étiez avec moi.

– C'est bien vrai ?

– Absolument vrai, parrain. »

Il fut ému. Dès la première heure, cette enfant, qu'il savait être sa fille, avait attendri son cœur quelque peu endurci de vieux célibataire, et l'avait troublé par ce qu'il sentait en elle de grâce profonde et d'ingénuité. Il n'était pas non plus sans être attiré par la sorte de mystère qui l'enveloppait, par une réticence continuelle sur les faits de son passé. Très abandonnée à certains moments, et pleine d'élans qui paraissaient venir d'une nature expansive, elle se reprenait souvent avec lui, se tenait sur une réserve déconcertante et semblait indifférente, presque hostile même, aux attentions et aux égards de celui qu'elle avait appelé si spontanément parrain.

Et, chose bizarre, il donnait à la jeune fille, depuis leur arrivée au château, cette même impression un peu heurtée que causaient des alternatives de gaieté et de silence et une certaine contradiction dans ses actes.

En réalité, quels que fussent la sympathie et le désir d'affection qui les poussaient l'un vers l'autre, ils ne pouvaient en si peu de temps briser tous les obstacles qui s'interposent entre deux êtres qui ne se connaissent pas. Jean d'Erlemont essayait souvent de la comprendre, et il la regardait en disant :

« Ce que tu ressembles à ta mère ! Je retrouve en toi ce sourire qui transforme le visage. »

Elle n'aimait point qu'il parlât de sa mère, et répondait toujours par d'autres questions. Ainsi fut-il amené à lui raconter brièvement le drame du château et la mort d'Élisabeth Hornain, ce qui passionna la jeune fille.

Ils déjeunèrent, servis par la veuve Lebardon.

À deux heures, le notaire, maître Audigat, vint prendre le café et veiller aux préparatifs de la vente aux enchères qui devait s'effectuer à quatre

heures, dans un des salons ouverts pour la circonstance. C'était un jeune homme pâle, gauche d'aspect, phraseur et timide, épris de poésie, et qui jetait négligemment dans la conversation des alexandrins spécialement fabriqués par lui, tout en ajoutant : « Comme l'a dit le poète. »

Et il lançait un coup d'œil à la jeune fille pour voir l'effet produit.

Après un long effort de patience, ce petit manège, indéfiniment répété, agaça tellement Antonine qu'elle laissa les deux hommes ensemble et sortit dans le parc.

À l'approche de l'heure fixée pour la vente, la cour principale s'était remplie de monde qui, contournant une des ailes du château, commençait à former des groupes sur la terrasse et devant le jardin creux. C'étaient, pour la plupart, de riches paysans, des bourgeois des petites villes voisines, et quelques gentilshommes de la région. Des curieux surtout, parmi lesquels une demi-douzaine d'acheteurs éventuels, selon les prévisions de maître Audigat.

Antonine rencontra quelques personnes qui profitaient de l'occasion pour visiter les ruines, depuis si longtemps fermées aux touristes. Elle y flâna aussi, telle une promeneuse attirée par le spectacle grandiose. Mais le tintement d'une petite clochette ayant ramené les gens vers le château, elle resta seule et s'aventura par les chemins que l'on n'avait pas nettoyés de leurs herbes et de leurs plantes entrelacées.

Elle s'engagea même à son insu en dehors de tout sentier et gagna ainsi le terre-plein qui entourait le tertre où le crime s'était commis quinze ans auparavant. Si tant est que le marquis lui eût révélé toutes les circonstances de ce drame, elle n'aurait pu en retrouver l'emplacement exact dans le fouillis inextricable que formaient les ronces, les fougères et les rameaux de lierre.

Antonine en sortit avec peine, et soudain, comme elle arrivait à un espace plus libre, elle s'arrêta net en étouffant un cri. À dix pas d'elle, et, comme elle, s'arrêtant net dans un même mouvement de surprise, apparaissait la silhouette d'un homme dont elle n'avait pu oublier, à quatre jours d'intervalle, la stature puissante, les épaules énormes et l'âpre visage.

C'était l'inspecteur Gorgeret.

Si peu qu'elle l'eût entr'aperçu dans l'escalier du marquis, elle ne s'y trompa pas : c'était lui. C'était le policier dont elle avait entendu la voix

rude et les intonations hargneuses, celui qui l'avait suivie dans la gare et qui avait annoncé son dessein de mettre la main sur elle.

Le dur visage prit une expression barbare. Un rire méchant tordit sa bouche, et il grogna :

« Ça, c'est de la veine ! La petite blonde que j'ai ratée trois fois l'autre jour... Qu'est-ce que vous faites là, petite demoiselle ? Alors, vous aussi, vous vous intéressez à la vente du château ? »

Il fit un pas en avant. Effrayée, Antonine eût voulu s'enfuir, mais, outre qu'elle n'en avait pas la force, comment l'aurait-elle pu, acculée aux obstacles qui l'eussent empêchée de courir ?

Il fit un pas de plus, en se moquant.

« Pas moyen de s'enfuir. On est bloquée. Quelle revanche pour Gorgeret, hein ? Voilà que Gorgeret qui depuis tant d'années ne quitte pas de l'œil l'affaire ténébreuse de ce château, et qui n'a pas cru devoir manquer l'occasion de venir fureter ici au jour de la vente, voilà qu'il se trouve nez à nez avec la maîtresse du grand Paul. Si vraiment il y a une providence, vous avouerez qu'elle me protège outrageusement. »

Un pas encore. Antonine se raidissait pour ne pas tomber.

« Il me semble qu'on a peur. On en fait, une grimace ! De fait, la situation est mauvaise, doublement mauvaise, et il va falloir expliquer à Gorgeret en quoi la liaison de Clara la Blonde et du grand Paul se rattache à l'aventure du château et le rôle que le grand Paul joue là-dedans. Tout cela est captivant, et je ne donnerais pas pour beaucoup la position de Gorgeret. »

Trois pas encore. Gorgeret tira de son portefeuille le mandat d'amener qu'il déplaia avec un air de raillerie féroce.

« Faut-il vous lire mon petit papier ? Pas la peine, n'est-ce pas ? Vous m'accompagnerez docilement jusqu'à mon auto, et à Vichy on prend le train pour Paris. Vrai, je lâche sans regret la cérémonie des enchères. J'ai levé un gibier qui me suffit. Mais pourquoi diable ?... »

Il s'interrompit. Il se passait quelque chose qui l'intriguait. Toute expression d'épouvante s'effaçait peu à peu du joli visage blond, et l'on eût dit – phénomène incompréhensible – oui, on eût dit qu'un vague sourire commençait à l'éclairer. Était-ce croyable, et pouvait-on admettre que son regard se détachât de son regard à lui ? Elle n'avait plus son air de bête

traquée, d'oiseau fasciné et qui tremble. En vérité, où donc allaient ses yeux, et à qui souriait-elle ?

Gorgeret se retourna :

« Cré bon sang ! murmura-t-il. Qu'est-ce qu'il vient faire, ce client-là ? »

En réalité, Gorgeret n'apercevait, à l'angle d'un pilier, où s'arc-boutaient les vestiges d'une chapelle, qu'un bras qui dépassait, qu'une main qui braquait un revolver de son côté... Mais, étant donné l'apaisement subit de la jeune fille, il ne douta pas une seconde que ce bras et que cette main n'appartinssent à ce M. Raoul qui semblait acharné à la défendre. Clara la Blonde, au château de Volnic, cela supposait la présence du sieur Raoul, et c'était bien dans la façon badine du sieur Raoul que de rester invisible tout en faisant jouer la menace de son revolver.

Gorgeret, d'ailleurs, n'eut pas un instant d'hésitation. Il était fort brave et ne reculait jamais devant le danger. D'autre part, que la petite se sauvât – et elle n'y manqua point –, il saurait bien la rattraper dans le parc ou dans le pays. Il s'élança donc en criant :

« Toi, mon bonhomme, tu n'y coupes pas. »

La main disparut. Et lorsque Gorgeret atteignit l'angle du portique, il ne vit qu'un rideau de lierre drapé d'une arcade à l'autre. Il ne ralentit pas sa course cependant, l'ennemi n'ayant pas pu s'évanouir. Mais, à son passage, le bras jaillit du lierre, un bras qui n'agitait pas d'arme, mais qui était muni d'un poing, lequel poing alla frapper directement Gorgeret au menton.

Le coup, précis, implacable, accomplit proprement sa besogne : Gorgeret perdit l'équilibre et s'effondra, comme s'était effondré l'Arabe sous le choc d'une semelle. Gorgeret ne se rendit compte d'ailleurs de rien. Il était évanoui.

Essoufflée, Antonine parvint à la terrasse. Le cœur lui battait si fort qu'elle dut s'asseoir avant d'entrer dans le château, où tous les visiteurs prenaient place les uns après les autres. Mais elle avait tellement confiance dans cet inconnu qui la défendait qu'elle se remit vivement de son émotion. Elle était persuadée que Raoul saurait mettre le policier à la raison, sans toutefois lui faire du mal. Mais comment Raoul était-il là, une fois de plus prêt à combattre pour elle ?

Elle écouta, les yeux fixés sur les ruines, et plus spécialement sur le côté des ruines où la rencontre avait dû se produire. Elle n'entendit aucun bruit,

et ses yeux ne virent pas la moindre silhouette et ne découvrirent rien de suspect.

Si rassurée qu'elle fût, elle résolut de se placer de telle sorte qu'elle pût encore échapper à un retour offensif de Gorgeret et s'enfuir par quelque autre issue du château. Cependant la petite cérémonie qui se préparait à l'intérieur la captiva au point qu'elle oublia tout péril.

Le grand salon s'ouvrait au-delà du vestibule et d'un cabinet d'attente. Les gens s'étaient groupés debout autour des quelques personnes à qui le notaire supposait des intentions d'achat, et qu'il fit asseoir. Sur une table étaient dressées les trois menues bougies sacramentelles.

Maître Audigat agissait avec solennité et parlait avec emphase. De temps à autre, il s'entretenait avec le marquis d'Erlemont, dont la foule commençait à connaître la qualité de propriétaire. Un peu avant l'heure, maître Audigat éprouva le besoin de donner des explications. Il mit en relief la situation du château, son importance historique, sa beauté, son pittoresque, la bonne affaire que constituerait l'acquisition.

Puis il rappela le mécanisme des enchères. Chacune des trois bougies tiendrait allumée environ une minute. On avait donc tout loisir pour parler avant que s'éteignît la dernière, mais on risquait gros si l'on attendait trop longtemps.

Quatre heures sonnèrent.

Maître Audigat exhiba une boîte d'allumettes, en prit une, la frotta et approcha la flamme de la première des trois bougies ; tout cela avec les gestes d'un prestidigitateur qui va faire sortir une douzaine de lapins d'un chapeau haut de forme.

La première bougie s'alluma.

Du coup, un grand silence se fit. Les figures se crispèrent, surtout celles des femmes assises, dont l'expression devint tout à fait particulière, ou trop indifférente, ou douloureuse, ou désespérée.

La bougie s'éteignit. Le notaire prévint.

« Encore deux feux, mesdames et messieurs. »

Une seconde allumette. Une seconde flambée. Une seconde extinction.

Maître Audigat prit une voix lugubre :

« Le dernier feu... Qu'il n'y ait pas de malentendu... Les deux premières bougies ont brûlé. Reste la troisième. Je précise bien que la mise

à prix est de huit cent mille francs. Aucune enchère inférieure n'est admise.  
»

La troisième bougie fut allumée.

Une voix timide énonça

« Huit cent vingt-cinq. »

Une autre voix riposta

« Huit cent cinquante. »

Le notaire, parlant pour une dame qui avait esquissé un signe, dit :

« Huit cent soixante-quinze.

– Neuf cents », répliqua un des amateurs...

Puis un silence.

Le notaire s'effara, et répéta précipitamment :

« Neuf cent mille ?... Neuf cent mille ? Personne ne dit mot... Voyons, mesdames et messieurs, c'est un chiffre absurde... Le château... »

Un nouveau silence.

La bougie expirait. Quelques lueurs d'agonie, parmi la cire fondue.

Puis, dans le fond de la salle, du côté du vestibule, une voix articula :

« Neuf cent cinquante. »

La foule s'ouvrit. Un monsieur s'avança, souriant, paisible et sympathique, qui reudit tranquillement :

« Neuf cent cinquante mille francs. »

Dès l'abord, Antonine avait reconnu M. Raoul.

## *Un étrange collaborateur*

### Table des matières

Malgré ses prétentions au sang-froid, le notaire fut quelque peu estomaqué. Une enchère double de celles qui ont précédé, cela n'est pas fréquent.

Il murmura :

« Neuf cent cinquante mille francs ?... Personne ne dit mot ?... Neuf cent cinquante ?... Adjugé. »

Tout le monde se pressait autour du nouveau venu. Maître Audigat, inquiet, hésitant, allait lui demander une seconde confirmation et s'informer de son nom, de ses références, etc., quand il comprit au regard de Raoul que ce monsieur-là n'était pas de ceux qui se laissent manœuvrer. Il y a des habitudes et des convenances auxquelles il faut se soumettre. Les explications de cette sorte n'ont pas lieu en public.

Le notaire se hâta donc de pousser les gens dehors afin de réserver le salon pour la conclusion d'une affaire qui se présentait de façon singulière. Quand il revint, Raoul était assis devant la table et, le stylographe en main, signait un chèque.

Un peu plus loin, debout, Jean d'Erlemont et Antonine suivaient ses gestes sans mot dire.

Toujours nonchalant et tranquille, Raoul se leva, et s'adressant au notaire avec la désinvolture d'un monsieur à qui incombe le soin de prendre les décisions :

« Dans un instant, maître Audigat, fit-il, je me permettrai de vous rejoindre à votre étude où il vous sera loisible auparavant d'examiner les pièces que je vais vous confier. Voulezvous me préciser les renseignements dont vous avez besoin ? »

Le notaire, abasourdi de cette façon d'agir, répliqua :

« Votre nom d'abord, monsieur.

– Voici ma carte : don Luis Perenna, sujet portugais, d'origine française. Voici mon passeport, et toutes références utiles. Pour le règlement, voici un

chèque de la moitié, tiré sur la Banque Portugaise de crédit, à Lisbonne, où j'ai mon compte. L'autre moitié vous sera versée à l'époque que M. d'Erlemont voudra bien me fixer à la fin de notre conversation.

– Notre conversation ? demanda le marquis surpris.

– Oui, monsieur, j'aurais plusieurs choses intéressantes à vous communiquer. »

Le notaire, de plus en plus désorienté, fut sur le point de faire quelques objections, car, enfin, qui prouvait qu'il y eût un compte suffisant ? Qui prouvait que, dans l'intervalle nécessaire au paiement du chèque, la provision ne serait pas épuisée ? Qui prouvait ?... Il se tut. Il ne savait trop que dire en face de cet homme, qui l'intimidait et que son intuition personnelle lui montrait comme un monsieur peut-être pas très scrupuleux, en tout cas assez dangereux pour un officier ministériel attaché à la lettre des règlements.

Bref, il jugea prudent de réfléchir, et dit :

« Vous me trouverez à mon étude, monsieur. »

Il s'en alla, sa serviette sous le bras. Jean d'Erlemont, désireux d'échanger quelques mots avec lui, l'accompagna jusqu'à la terrasse. Antonine, qui avait écouté les explications de Raoul avec une agitation visible, voulut également sortir. Mais Raoul avait refermé la porte et repoussa la jeune fille. Troublée, elle courut vers l'autre porte, qui donnait directement sur le vestibule. Raoul la rattrapa et la saisit par la taille.

« Eh bien, quoi, disait-il en riant, vous avez l'air bien farouche, aujourd'hui. Alors, on ne se connaît pas ? Gorgeret écarté tout à l'heure, le grand Paul démoli l'autre nuit, rien de tout cela ne compte plus pour mademoiselle ? »

Il voulut l'embrasser sur la nuque, et n'atteignit que l'étoffe de son corsage.

« Laissez-moi, balbutiait Antonine, laissez-moi... c'est abominable... »

Obstinément tournée vers la porte qu'elle essayait d'ouvrir, elle se débattait avec fureur. Raoul s'irrita, lui enlaça le cou, lui renversa la tête, et chercha brusquement la bouche qui se déroba.

Elle cria :

« Ah ! Quelle honte ! Je vais appeler... Quelle honte ! »

Il recula soudain. Les pas du marquis résonnaient sur les dalles du vestibule. Raoul ricana :



« Vous en avez de la veine ! Mais si je m'attendais à cette rebuffade ! Fichtre ! L'autre nuit, dans la bibliothèque du marquis, vous étiez plus souple. On se retrouvera, vous savez, ma jolie. »

Elle n'essayait plus d'ouvrir. Elle recula, elle aussi. Lorsque Jean d'Erlemont entra, il la vit en face de lui, dans une attitude d'hésitation et d'émotion.

« Qu'est-ce que tu as ?

– Rien... rien... dit-elle, encore suffoquée. Je voulais vous parler.

– De quoi ?

– Non... une chose sans importance... je me trompais. Je vous assure, parrain... »

Le marquis se tourna vers Raoul qui écoutait en souriant et qui répondit à son interrogation muette :

« Je suppose que mademoiselle voulait vous parler d'un léger malentendu que je désirais d'ailleurs dissiper moi-même.

– Je ne comprends pas, monsieur, déclara le marquis.

– Voici. J'ai donné mon véritable nom, don Luis Perenna. Mais, pour des raisons personnelles, j'habite à Paris sous un nom d'emprunt, M. Raoul. Et c'est comme tel que j'ai loué chez vous, monsieur, votre entresol du quai Voltaire. Or, l'autre jour mademoiselle a sonné à ma porte au lieu de sonner à la vôtre et je lui ai expliqué son erreur, tout en me présentant sous mon nom d'emprunt. Alors, n'est-ce pas ? Aujourd'hui, elle a dû éprouver quelque surprise... »

La surprise de Jean d'Erlemont semblait aussi grande. Que lui voulait ce personnage bizarre dont la conduite était pour le moins assez équivoque et dont l'état civil ne paraissait pas très nettement établi ?

« Qui êtes-vous, monsieur ? Vous avez sollicité de moi un entretien... À quel propos ?

À quel propos ? dit Raoul qui, jusqu'à la fin de la conversation, affecta de ne pas tourner les yeux vers la jeune fille. À propos d'une affaire...

– Je ne fais pas d'affaires ! lui jeta d'Erlemont d'une voix cassante.

– Moi non plus, affirma Raoul, mais je m'occupe de celles des autres. »

Cela devenait sérieux. Y avait-il là une amorce de chantage ? La menace d'un ennemi qui allait se découvrir ? D'Erlemont tâta la poche de son revolver, puis consulta du regard sa filleule. Elle écoutait avec une attention anxieuse.

« Soyons brefs, dit-il. Que voulezvous ?

– Récupérer l'héritage dont vous avez été frustré jadis.

– L'héritage ?

– Celui de votre grand-père, héritage qui a disparu et au sujet duquel vous avez fait faire d'inutiles recherches par une agence.

– Ah ! bien, s'écria le marquis en riant, vous vous présentez comme un agent de renseignements !

– Non, mais comme un amateur qui aime rendre service à ses semblables. J'ai la manie de ces espèces d'enquêtes. C'est une passion, un besoin de savoir, d'éclaircir, de résoudre ces énigmes. En vérité, je ne pourrais pas vous dire à quels résultats surprenants je suis arrivé dans la vie, les problèmes séculaires que j'ai résolus, les trésors historiques que j'ai mis au jour, les ténèbres où j'ai jeté la lumière...

– Bravo ! s'écria le marquis avec bonne humeur. Et, bien entendu, une petite commission, hein ?

– Aucune.

– Vous travaillez gratuitement ?

– Pour mon plaisir. »

Raoul lança ces derniers mots en riant aussi. Comme il était loin des projets qu'il avait exposés à Courville ! Les vingt ou trente millions pour lui... dix pour cent abandonnés au marquis... En vérité, son besoin de se faire valoir et de jouer un beau rôle en face de son interlocuteur, et surtout devant la jeune fille, l'eût conduit à offrir de l'argent plutôt qu'à en réclamer.

Il allait de long en large, la tête droite, heureux d'avoir barre sur d'Erlemont et de se montrer sous un jour avantageux.

Désorienté, dominé par lui, le marquis prononça sans plus d'ironie :

« Vous avez un renseignement à m'apporter ?

– Au contraire, je viens vous en demander, dit Raoul gaiement. Mon but est simple je vous offre ma collaboration. Voyez-vous, monsieur, dans toutes les entreprises auxquelles je me consacre, il y a toujours une période de tâtonnement qui serait beaucoup plus courte si on voulait bien se confier à moi du premier coup, ce qui est rare. Je me heurte naturellement à des réticences et à des cachotteries qui m'obligent à tout découvrir par moi-même. Aussi que de temps perdu ! Comme vous agiriez dans votre intérêt si

vous consentiez à m'épargner les fausses pistes et à me dire, par exemple, en quoi consistait ce mystérieux héritage, et si vous avez porté plainte !

– C'est tout ce que vous désirez savoir ?

– Fichtre non ! s'écria Raoul.

– Quoi encore ?

– Puis-je parler devant mademoiselle du drame qui s'est déroulé dans ce château à l'époque où vous n'étiez pas encore propriétaire de Volnic ? »

Le marquis tressaillit, et répondit sourdement :

« Certes. J'ai parlé moi-même à ma filleule de la mort d'Élisabeth Hornain.

– Mais sans doute ne lui avez-vous pas confié l'étrange secret que vous avez dissimulé à la justice ?

– Quel secret ?

– Que vous étiez l'amant d'Élisabeth Hornain. »

Et, sans laisser à Jean d'Erlemont le temps de se ressaisir, Raoul continua :

« Car c'est cela qui est inexplicable et qui m'intrigue plus que tout. Une femme est tuée et dépouillée de ses bijoux. On enquête. On vous interroge, comme on interroge tous les assistants. Et vous ne dites pas qu'il y avait liaison entre cette femme et vous ! Pourquoi ce silence ? Et pourquoi, par la suite, avez-vous acheté ce château ? Avez-vous fait des recherches ? Savez-vous quelque chose de plus que ce que je viens de lire dans les journaux du temps ? Enfin y a-t-il un rapport quelconque entre le drame de Volnic et le vol de l'héritage dont vous avez été victime ? Les deux affaires ont-elles eu la même origine, les mêmes développements, les mêmes acteurs ? Voilà les questions, monsieur, auxquelles je voudrais des réponses précises qui me permettraient d'aller de l'avant. »

Un long silence suivit. L'hésitation du marquis aboutit à une volonté si manifeste de ne rien dire que Raoul haussa légèrement les épaules.

« Quel dommage ! s'écria-t-il, et combien je regrette que vous vous dérobiez ! Vous ne comprenez donc pas qu'une affaire n'est jamais classée ? Elle se poursuit d'elle-même dans l'esprit des gens qui y sont mêlés, ou qui, par suite d'un intérêt personnel que vous ignorez, s'acharnent à en tirer bénéfice. Cette idée ne vous donne pas à réfléchir ? »

Il s'assit près du marquis, et, scandant ses phrases, martelant ses mots, il prononça :

« De ces tentatives isolées qui tournent autour de votre passé, j'en connais quatre, monsieur. La mienne, qui m'a conduit d'abord dans l'entresol du quai Voltaire, puis dans ce château que j'ai acheté pour qu'un autre ne l'achetât pas, tellement je désirais devenir maître des recherches. Et d'un ! Ensuite, il y a Clara la Blonde, l'ancienne maîtresse du grand Paul, le fameux bandit, Clara la Blonde qui a pénétré l'autre nuit dans votre bibliothèque de Paris et qui a fracturé le tiroir secret de votre bureau pour fouiller parmi des photographies. Et de deux ! »

Raoul fit une pause. Avec quel soin il évitait de regarder la jeune fille, et, penché vers le marquis, concentrait toute son attention sur lui ! Les yeux dans les yeux, profitant du désarroi de Jean d'Erlemont, il articula à voix basse :

« Passons au troisième larron, voulezvous ?... au plus dangereux sûrement... Passons à Valthex. »

Le marquis sursauta.

« Valthex ? Que dites-vous ?

– Oui, Valthex, le neveu ou le cousin, en tout cas, le parent d'Élisabeth Hornain.

– Absurde ! Impossible ! protesta d'Erlemont. Valthex est un joueur, un débauché, d'une moralité douteuse, je veux bien, mais lui, dangereux ? Allons donc ! »

Toujours face au marquis, Raoul continua :

« Valthex a un autre nom, monsieur, un sobriquet plutôt, sous lequel il est très connu dans le monde du crime.

– Le monde du crime ?

– Valthex est recherché par la police.

– Impossible !

– Valthex n'est autre que le grand Paul. »

L'agitation du marquis fut extrême. Il suffoquait et s'indignait :

« Le grand Paul ? Le chef de bande ?... Voyons, c'est inadmissible... Valthex n'est pas le grand Paul... Comment pouvez-vous prétendre ?... Non, non, Valthex n'est pas le grand Paul !

– Valthex n'est autre que le grand Paul, répéta Raoul, implacable. La nuit dont je vous parle, je savais que le grand Paul, posté sur le quai avec ses complices, épiait son ancienne amie. Quand Clara sortit de chez vous, il voulut l'enlever... J'étais là. Je me suis battu avec lui, et, le voyant en

pleine face, j'ai reconnu Valthex dont je surveillais depuis un mois la manœuvre autour de vous. Et de trois ! Passons au quatrième intrus : la police... la police qui, officiellement, a renoncé, mais qui s'obstine dans la personne têtue et vindicative de l'inspecteur qui, jadis, fut ici l'auxiliaire impuissant du Parquet : je veux dire l'inspecteur principal Gorgeret. »

Deux fois, Raoul venait de risquer un coup d'œil du côté de la jeune fille. Il la discernait mal, Antonine étant placée à contre-jour, mais, comme il devinait son émotion, l'angoisse que devait lui infliger ce récit où son rôle à elle, son rôle mystérieux, était mêlé si étroitement !

Le marquis, que les révélations de Raoul semblaient troubler au plus profond de lui, hocha la tête.

« Je me souviens de ce Gorgeret, quoiqu'il ne m'ait jamais interrogé. Je ne pense pas qu'il ait connu les relations qui m'unissaient à Élisabeth Hornain.

— Non, affirma Raoul. Mais, lui aussi, il a lu quelque annonce de la vente, et il est venu.

— Vous en êtes sûr ?

— Je l'ai rencontré dans les ruines.

— Donc, il a assisté aux enchères ?

— Il n'y a pas assisté.

— Comment !

— Il n'a pas quitté les ruines.

— Allons donc !

— Oui, j'ai préféré le retenir là-bas, lui mettre un petit bâillon sur la bouche, un petit foulard sur les yeux, de petites cordes aux bras et aux jambes. »

Le marquis eut un haut-le-corps.

« Je refuse absolument de me prêter à un pareil acte ! »

Raoul sourit :

« Vous ne vous prêtez à rien, monsieur. La responsabilité de cet acte m'incombe, à moi seul, et c'est par pure déférence que je vous en fais part. Les choses que je juge utiles à notre sécurité commune et à la bonne conduite de l'affaire, mon devoir est de les exécuter. »

Jean d'Erlemont se rendit compte alors à quoi l'entraînait une collaboration dont il ne voulait à aucun prix, mais qui lui était imposée par

les circonstances autant que par la volonté de son interlocuteur. Comment s'y soustraire ?

Raoul reprit :

« Telle est la situation, monsieur. Elle est grave, ou du moins peut le devenir, surtout du côté de Valthex, et elle m'oblige à intervenir dès maintenant. L'ancienne amie du grand Paul étant menacée par lui, et le grand Paul, je le sais, étant résolu à agir contre vous, je prends l'offensive et le fais arrêter demain soir par la police. Que se passera-t-il alors ? Est-ce que l'on établira l'identité du grand Paul et de Valthex ? Est-ce qu'il dévoilera vos relations avec Élisabeth Hornain, vous mettant ainsi en cause, au bout de quinze ans ? Tout cela, c'est l'inconnu. Et voilà pourquoi j'aurais désiré savoir, être au courant de ce qui fut... »

Raoul attendit. Mais, cette fois, l'indécision du marquis ne fut pas longue. Il déclara :

« Je ne sais rien... je ne peux rien dire. »

Raoul se leva.

« Soit. Je me débrouillerai tout seul. Ce sera plus long. Il y aura du tirage, peut-être de la casse, comme on dit. Vous l'aurez voulu. Quand partez-vous d'ici, monsieur ?

– Demain, en auto, à huit heures.

– Bien. J'estime que Gorgeret ne pourra guère se libérer que pour sauter dans le train de dix heures du matin, à Vichy. Donc, rien à craindre pour le moment, si vous faites en sorte que la gardienne du château ne donne à Gorgeret aucun renseignement sur mademoiselle et sur vous. Vous resterez à Paris ?

– Une nuit seulement, et je m'absente pour trois semaines environ.

– Trois semaines ? Donnons-nous rendez-vous dans vingt-cinq jours, le mercredi 3 juillet, sur le banc de la terrasse, devant le château, à quatre heures. Cela vous convient ?

– Oui, fit d'Erlemont. Je réfléchirai d'ici là.

– À quoi ?

– À vos révélations et à ce que vous me proposez. »

Raoul se mit à rire.

« Il sera trop tard, monsieur.

– Trop tard ?

– Dame ! Je n’ai pas beaucoup de temps à donner à l’affaire d’Erlemont. Dans vingt-cinq jours, tout sera réglé.

– Qu’est-ce qui sera réglé ?

– L’affaire Jean d’Erlemont. Le 3 juillet, à quatre heures, je vous apporterai la vérité sur le drame et sur toutes les énigmes qui le compliquent. Et je vous apporterai également l’héritage de votre grand-père maternel... ce qui permettra à mademoiselle, pour peu qu’elle en ait envie, et moyennant la simple restitution du chèque que j’ai signé tout à l’heure, de conserver et d’habiter ce château qui semble tellement lui plaire.

– Alors... alors..., fit d’Erlemont, très ému, vous croyez vraiment réussir à ce point ?

– Un seul obstacle pourrait m’en empêcher.

– Lequel ?

– C’est que je ne sois plus de ce monde. »

Raoul saisit son chapeau, dont il salua d’un geste large Antonine et le marquis et, sans dire un mot de plus, il pivota et sortit avec un certain dandinement du torse sur les hanches, qui devait lui être familier aux instants où il était plus particulièrement satisfait de lui-même.

On entendit son pas dans le vestibule, puis, peu après, la porte de la tour se refermait.

Seulement alors, le marquis secoua sa stupeur et murmura, pensif encore :

« Non..., non... on ne se confie pas ainsi au premier venu... Certes, je n’avais rien de spécial à lui dire, mais, en vérité, on ne s’associe pas à ces individus-là. »

Comme Antonine se taisait, il lui dit :

« Tu es de mon avis, n’est-ce pas ? »

Elle répliqua, avec embarras :

« Je ne sais pas, parrain... je n’ai aucun avis...

– Comment, un aventurier ! Un homme qui porte deux noms, qui surgit on ne sait d’où !... et qui poursuit on ne sait quel but... s’occupant de mes affaires... se moquant de la police... et n’hésitant pas cependant à lui livrer le grand Paul. »

Il s’interrompit dans l’énumération des exploits de Raoul, médita durant une ou deux minutes, et conclut :

« Un rude homme, tout de même, et qui a des chances de réussir... un homme extraordinaire...

– Extraordinaire », répéta la jeune fille à demi-voix.



## *À la poursuite du grand Paul*

### Table des matières

L'entrevue de Raoul et de maître Audigat fut brève. Le notaire posa des questions tout à fait inutiles, auxquelles Raoul riposta par des réponses aussi nettes que péremptoires. Le notaire, content de sa propre finesse et de sa clairvoyance, promit de remplir toutes formalités nécessaires dans le plus court délai.

Raoul quitta le village ouvertement, au volant de son auto, et se rendit à Vichy où il prit une chambre et dîna. Vers onze heures, il revint à Volnic. Il avait étudié les abords. Une brèche s'offrait, sur le côté, dans un mur inaccessible pour tout autre que pour lui. Il réussit à passer, se dirigea vers les ruines, et retrouva sous le lierre l'inspecteur Gorgeret dont les cordes et le bâillon n'avaient pas bougé. Il lui dit à l'oreille :

« C'est l'ami qui, tantôt, vous a procuré ces quelques heures de sieste reconfortante. Comme je vois que vous vous y plaisez, je vous apporte des douceurs : jambon, fromage et vin rouge. »

Gentiment, il dénoua le bâillon. L'autre lui envoya une bordée d'injures, d'une voix si étranglée, si furieuse, qu'il était impossible de le comprendre. Raoul approuva :

« Du moment que vous n'avez pas faim, faut pas vous forcer, monsieur Gorgeret. Excusez-moi de vous avoir dérangé. »

Il assujettit de nouveau le bâillon, vérifia minutieusement tous les liens, et s'en alla.

Le jardin était silencieux, la terrasse déserte, les lumières éteintes. Raoul avait avisé, dans l'après-midi, sous le toit d'une remise, une échelle. Il la décrocha. Il connaissait la position de la chambre où couchait Jean d'Erlemont. Il dressa l'échelle et monta. La nuit était chaude, la fenêtre, derrière les volets clos, s'ouvrait toute grande. Il fractura aisément le loquet des volets, et entra.

Ayant perçu la respiration régulière du marquis, il alluma sa lanterne de poche et vit les vêtements pliés avec soin sur une chaise.

Dans la poche du veston, il trouva le portefeuille ; dans le portefeuille, la lettre que la mère d'Antonine avait écrite au marquis, lettre qui était la raison de l'expédition de Raoul. Il la lut.

« C'est bien ce que je pensais, se dit-il. Cette excellente personne a été jadis une des nombreuses maîtresses du séduisant marquis, et Antonine est leur fille. Allons, je ne déchois pas. »

Il remit la chose en place, repassa par la fenêtre, et descendit.

Trois fenêtres plus loin, à droite, c'était la chambre d'Antonine. Il y glissa son échelle et de nouveau escalada. Là encore, volets clos et fenêtre ouverte. Il enjamba. Sa lampe chercha le lit. Antonine dormait, tournée vers le mur, ses cheveux blonds ébouriffés.

Il attendit une minute, et puis une autre minute, et puis une autre. Pourquoi ne bougeait-il pas ? Pourquoi n'allait-il pas vers ce lit où elle reposait sans défense ? L'autre nuit, dans la bibliothèque du marquis, il avait bien senti la faiblesse d'Antonine en face de lui, et avec quelle torpeur elle acceptait l'étreinte de cette main qui tenait sa main et caressait son bras. Pourquoi ne profitait-il pas de l'occasion, puisque, malgré la conduite inexplicable d'Antonine au courant de l'après-midi, il savait qu'elle n'aurait pas la force de résister ?

Son hésitation ne fut pas longue. Il redescendit.

« Bigre, pensa-t-il en quittant le château, il est des moments où les plus malins ne sont que des poires. Car enfin je n'avais qu'à vouloir... Seulement, voilà, on ne peut pas toujours vouloir... »

Il reprit le chemin de Vichy, s'y reposa, et, dès le matin, il roulait sur la route de Paris, très satisfait de lui. Il se trouvait au cœur même de la place, entre le marquis d'Erlemont et sa fille, Antonine à sa disposition, un château historique en sa possession. Quel retournement des choses en quelques jours, depuis qu'il s'occupait plus activement de l'affaire ! Certes, il ne prétendait pas recevoir la récompense de ses services en épousant la fille du marquis d'Erlemont...

« Non, non, je suis un modeste, moi, mes ambitions sont restreintes et les honneurs ne m'importent guère. Non, ce que je vise... Après tout, qu'est-ce que je vise ? L'héritage du marquis ? Le château ? Le plaisir du succès ? Des blagues ! Le vrai but c'est Antonine. Un point, c'est tout. »

Et, parlant à demi-voix, il continuait :

« Quel gobeur je fais ! Les millions, le pourcentage, rien ne compte plus. Pour jouer les grands seigneurs et pour épater la belle, j'ai tout jeté à l'eau. Jobard, va ! Don Quichotte ! Cabotin ! »

Cependant, Raoul pensait à elle avec une ferveur qui l'étonnait lui-même, et celle qu'il évoquait, ce n'était pas l'Antonine inquiète, énigmatique, dont il fuyait les yeux au château de Volnic, et encore moins l'Antonine sournoise, douloureuse et comme soumise aux lois de la fatalité qui, la première nuit, dans la bibliothèque, accomplissait sa besogne de ténèbres – mais l'autre, celle du début, qu'il avait contemplée pour la première fois sur l'écran lumineux de son salon ! À ce moment-là, et durant sa brève visite involontaire, Antonine n'était que charme, insouciance, bonheur de vivre, espoir. Minutes fugitives dans une destinée âpre et accablante, mais minutes dont il avait profondément goûté la douceur et l'allégresse.

« Seulement – et c'était là une question qu'il se posait bien souvent et avec irritation –, seulement, quelle est la raison secrète de ses actions ? Dans quel dessein mystérieux a-t-elle manœuvré de façon à capter la confiance du marquis ? Soupçonne-t-elle qu'il est son père ? Veut-elle venger sa mère ? Est-ce la richesse qu'elle poursuit ? »

Obsédé par le souvenir et par tout ce qu'était cet être divers, incompréhensible et délicieux, Raoul, contrairement à ses habitudes, effectua le voyage au train le plus nonchalant. Il déjeuna en route et n'arriva que vers trois heures à Paris, avec l'intention de voir où Courville en était de ses préparatifs. Mais il n'avait pas monté la moitié de son étage que, brusquement, dans un élan, il enjamba quatre marches, et encore quatre marches, se rua vers sa porte, entra comme un fou, bouscula Courville qui rangeait la pièce, et s'abattit sur le téléphone de la ville, en gémissant :

« Crebleu, tout à fait oublié que je devais déjeuner avec la magnifique Olga. Allô, mademoiselle ! Allô ! Le Trocadéro-Palace... Donnez-moi l'appartement de Sa Majesté... Allô ! Qui est à l'appareil ? La masseuse ?... Ah ! C'est toi, Charlotte ? Comment vas-tu, chérie ? Toujours contente de ta place ? Qu'est-ce que tu dis ? Le roi arrive demain ? Olga doit être d'une humeur !... Donne-lui la communication... Au galop, chérie. »

Il patienta quelques secondes, puis, d'une voix onctueuse, ravie :

« Enfin, c'est toi, magnifique Olga ! Voilà deux heures que j'essaie de t'avoir... Est-ce bête ? Hein ! Que dis-tu ? Moi, une fripouille !... Voyons, Olga, ne te mets pas en colère. Ce n'est pas de ma faute si je suis en panne d'auto, à quatre-vingts kilomètres de Paris... Tu comprends bien que, dans ces conditions... Et toi, chérie, que deviens-tu ? Tu te faisais masser ?... Ah ! Magnifique Olga, que ne suis-je là ?... »

Il entendit un déclic à l'autre bout du fil. Furieuse, la magnifique Olga coupait la communication.

« Veine ! ricana-t-il. Elle écume. Ah ! Aussi, je commence à en avoir assez de Sa Majesté !

– La reine de Borostyrie ! murmura Courville d'un ton de reproche. En avoir assez d'une reine !

– J'ai mieux qu'elle, Courville, s'écria Raoul. Sais-tu qui est la jeune fille de l'autre jour ? Non ? Ah ! Ce que tu es peu malin !... c'est une fille naturelle du marquis d'Erlemont. Et quel charmeur que le marquis ! Nous venons de passer deux jours ensemble à la campagne. Je lui plais infiniment. Il m'a accordé la main de sa fille. Tu seras mon garçon d'honneur. Ah ! à propos, il te fout à la porte.

– Hein ?

– Ou, du moins, il pourrait te ficher à la porte. Donc, prends les devants. Laisse-lui un mot, l'avertissant que ta sœur est malade.

– Je n'ai pas de sœur.

– Justement. Ça ne lui portera pas malchance. Et puis, déguerpis avec tes frusques.

– Où me réfugier ?

– Sous les ponts. À moins que tu ne préfères la chambre qui est au-dessus du garage, à notre pavillon d'Auteuil. Oui ? Alors, va. Dépêche-toi. Et surtout laisse tout en ordre chez mon beau-père. Sinon, je te fais coffrer.

»

Courville s'en alla, effrayé. Raoul resta assez longtemps pour vérifier si rien de suspect ne traînait, brûla des paperasses, et à quatre heures et demie repartit en auto. À la gare de Lyon, il s'informa du rapide de Vichy et se posta au débouché du quai qu'on lui indiqua.

Parmi la foule des gens qui descendaient du train et se hâtaient vers la sortie, il avisa la puissante carrure de Gorgeret. L'inspecteur montra sa carte

à l'employé et passa. Une main se posa sur son épaule. Un visage aimable l'accueillit. Une bouche souriante prononça :

« Comment ça va, monsieur l'inspecteur ? »

Gorgeret n'était pas de ceux qui se laissent facilement déconcerter. Il en avait tant vu dans sa vie de policier, tant vu d'événements insolites et de personnages fantaisistes ! Mais il demeura confondu, et comme incapable de traduire ce qu'il ressentait. Raoul s'étonna :

« Qu'y a-t-il donc, cher ami ? Pas malade, j'espère ? Et moi qui croyais vous faire plaisir en venant à votre rencontre ! Enfin, quoi, c'est une preuve de gentillesse et d'affection... »

Gorgeret lui happa le bras et l'entraîna à l'écart. Alors, vibrant d'indignation, il articula :

« Quel culot ! Crois-tu donc que je ne t'ai pas deviné, cette nuit, dans les ruines ? Salaud ! Voyou !... D'ailleurs, tu vas me suivre à la Préfecture. On causera là-bas. »

Il commençait à enfler la voix, si bien que des passants s'arrêtaient.

« Si ça te fait plaisir, mon vieux, dit Raoul. Mais réfléchis que, si je suis venu ici, et si je t'ai abordé, c'est que j'avais des raisons sérieuses. On ne se jette pas dans la gueule du loup, et quelle gueule ! Pour le plaisir de s'y jeter. »

L'argument frappa Gorgeret. Il se contint :

« Que veux-tu ? Dépêche-toi.

– J'ai à te parler de quelqu'un.

– De qui ?

– De quelqu'un que tu détestes, de ton ennemi personnel, de celui que tu as capturé et qui t'a échappé, et dont l'arrestation définitive doit être l'obsession de tes pensées, et la gloire de ta carrière. Dois-je dire son nom ? »

Gorgeret murmura, un peu pâle :

« Le grand Paul ?

– Le grand Paul, confirma Raoul.

– Et après ?

– Comment, après ?

– C'est pour me parler du grand Paul que tu es venu me rejoindre à la gare ?

– Oui.

- C’est donc que tu as quelque révélation à me faire ?
- Mieux que cela : une offre.
- Laquelle ?
- Son arrestation. »

Gorgeret ne broncha pas. Mais de petits signes que Raoul avait déjà notés, frémissement des narines, clignement des paupières, trahirent son émotion. Il insinua :

- « Dans huit jours ? Dans quinze jours ?
- Ce soir. »

Nouvelle palpitation des narines et des paupières.

« Quel prix te faut-il ?

- Trois francs cinquante.
- Pas de bêtises... que demandes-tu ?
- Que tu me fiches la paix ainsi qu’à Clara.
- D’accord.
- Sur l’honneur ?
- Sur l’honneur, affirma Gorgeret avec un sourire faux.
- En outre, dit Raoul, il me faut cinq hommes, sans te compter.
- Fichtre ! Les autres sont donc nombreux ?
- Probable.
- Je viendrai avec cinq gaillards.
- Connais-tu l’Arabe ?
- Parbleu ! Un type redoutable.
- C’est le bras droit du grand Paul.
- Allons donc !
- Ils se retrouvent chaque soir à l’apéritif.
- Où ?
- À Montmartre, au bar des Écrevisses.
- Connais.
- Moi aussi. On descend dans une cave et, de cette cave, on peut filer

par une issue dérobée.

- C’est ça même. »

Raoul précisa.

« Rendez-vous là-bas à six heures trois quarts. Vous sauterez dans la cave, tous en bloc, revolver au poing. J’y serai avant vous. Mais, attention ! Ne pas tirer sur un brave homme à tête de jockey anglais, qui vous attendra.

Ce sera moi. Et puis, poster deux agents à la sortie dérobée, pour cueillir les fuyards. Convenu ? »

Gorgeret le considéra longuement. Pourquoi se séparer au lieu d'aller ensemble jusqu'à ce bar ? Était-ce un stratagème ? Une façon de lui brûler la politesse ?

Autant que le grand Paul, Gorgeret détestait cet homme qui se jouait si facilement de lui et qui lui avait fait subir une telle injure, la nuit précédente, dans les ruines du château. Mais, d'autre part, quelle tentation ! La capture du grand Paul !... le retentissement d'un tel exploit !

« Bah ! pensa Gorgeret, je rattraperai celui-là un autre jour... Et Clara la Blonde avec lui. »

Et, tout haut, il ajouta :

« Entendu. À six heures trois quarts, l'attaque brusquée. »

## Le bar des Écrevisses

### [Table des matières](#)

Le bar des Écrevisses était fréquenté par un monde assez louche, ratés de la peinture ou du journalisme, employés sans travail et qui n'en voulaient pas, jeunes gens pâles à tournures équivoques, filles fardées avec chapeaux à plumes et corsages voyants. Mais, somme toute, un monde à peu près tranquille. Si l'on cherchait un spectacle plus pittoresque et une atmosphère plus spéciale, il fallait, au lieu d'entrer, suivre une impasse extérieure qui vous menait dans l'arrière-salle où vous guettait, écrasé dans un fauteuil, un gros homme débordant de graisse : le patron.

Tout nouvel arrivant s'arrêtait obligatoirement devant ce fauteuil, échangeait quelques paroles avec le patron, et finalement se dirigeait vers une petite porte. Un long couloir. Une autre porte, bardée de clous. Quand on ouvrait celle-ci, une bouffée de musique soufflait, mêlée à des odeurs de tabac et à un air chaud qui sentait le moisi.

Quinze marches, ou plutôt quinze barreaux d'échelle fichés dans le mur, piquaient droit dans une large cave voûtée où, ce jour-là, quatre ou cinq couples tournaient au grincement d'un violon sur lequel s'escrimait un vieil aveugle.

Au fond, derrière un comptoir en zinc, trônait la femme du patron, plus grasse encore que lui, et ornée de verroteries.

Une douzaine de tables étaient occupées. À l'une d'elles, deux hommes fumaient, silencieux, l'Arabe et le grand Paul. L'Arabe vêtu de son pardessus olivâtre et coiffé d'un feutre crasseux ; le grand Paul en casquette, avec une chemise sans col, un foulard marron, et, sur la figure, un maquillage qui le vieillissait et lui donnait un teint de cendre et un aspect de saleté vulgaire.

« Ce que t'as une vilaine touche ! ricana l'Arabe. Cent ans, et une gueule d'enterrement.

– Fous-moi la paix, dit le grand Paul.



– Mais non, mais non, reprit l'autre. Que tu te colles cent ans sur la peau, soit. Mais lâche donc cet air de peur, cette mine de froussard que tu as. Enfin, quoi, y a pas de raison !

– Si, des tas.

– Lesquelles ?

– Je me sens traqué.

– Par qui ? Tu ne couches pas trois jours dans le même lit... Tu te défies de ton ombre, tu es entouré de camarades. Reluque-les. Sur deux douzaines de types ici, il y en a une douzaine qui se jetteraient au feu pour toi, garçons et filles.

– Parce que je les paie.

– Et après ? Si t'es gardé comme un roi ? »

D'autres clients du bouge arrivaient, isolés ou par couples. Ils s'asseyaient ou dansaient. L'Arabe et le grand Paul les scrutaient d'un œil soupçonneux. L'Arabe fit signe à une des servantes et lui demanda tout bas :

« Qui est cette espèce d'Anglais, en face ?

– Un jockey, qu'a dit le patron.

– Il vient quelquefois ?

– J'sais pas. Je suis nouvelle. »

L'aveugle raclait un tango qu'une femme, qui avait une figure de plâtre, chantait d'une voix cassée de contralto, dont certaines notes graves imposaient un silence mélancolique.

« Sais-tu ce qui te pèse ? insinua l'Arabe. C'est Clara. Tu ne t'es jamais remis de sa fuite. »

Le grand Paul lui écrasa la main.

« Tais-toi... Ce n'est pas à sa fuite que je pense... C'est à ce misérable, dont elle est peut-être toquée.

– Raoul ?

– Ah ! Ce que je donnerais pour le démolir, celui-là !

– Pour le démolir, il faut d'abord le trouver, et depuis quatre jours que je m'esquinte... peau de balle !

– Il faut en finir, cependant. Sinon...

– Sinon, t'es cuit ? Au fond, tu as peur. »

Le grand Paul sursauta.

« Peur ? Tu es fou. Seulement j'ai senti, et je sais, qu'entre lui et moi il y a un compte à régler, et qu'un des deux restera sur le carreau.

– Et t'aimerais mieux que ce soit lui ?

– Parbleu ! »

L'Arabe haussa les épaules.

« Idiot ! Pour une femme... Tu t'es toujours empêtré dans des histoires de sexe.

– Clara, c'est plus qu'une femme pour moi, c'est la vie... Je ne peux pas vivre sans elle.

– Elle ne t'a jamais aimé.

– Justement... L'idée qu'elle en aime un autre !... Tu es bien sûr qu'elle sortait de chez Raoul, cet après-midi-là ?

– Mais oui, je te l'ai dit... j'ai fait bavarder la concierge. Avec un billet on en tire ce qu'on veut. »

Le grand Paul crispait ses poings et mâchonnait des mots de colère. L'Arabe continuait :

« Et après, elle est montée chez le marquis. Quand elle est redescendue, on s'est battu à l'entresol. C'était Gorgieret, et la petite s'est sauvée. Le soir elle travaillait avec Raoul dans l'appartement du marquis.

– Qu'est-ce qu'ils venaient chercher là ? murmura le grand Paul pensivement. Elle a dû entrer avec la clef que j'avais et que je croyais perdue... Mais que cherchaient-ils ? Qu'est-ce qu'ils complotent au sujet du marquis ? Une fois, elle m'a dit que sa mère avait connu le vieux, et qu'avant de mourir elle lui avait appris des choses sur lui... Quelles choses ? Elle n'a pas voulu me répondre... C'est une si drôle de gosse ! Je ne sais rien d'elle... Ce n'est pas qu'elle aime mentir... Non. Elle est claire comme son nom. Mais si fourbe également, et terrée en elle-même. »

L'Arabe ricana :

« Secoue-toi, mon vieux... tu vas pleurer. Est-ce que tu ne m'as pas dit que tu allais ce soir à l'ouverture d'un nouveau casino ?

– Oui. Au Casino Bleu.

– Eh bien, ramasses-y une autre poule. C'est le salut pour toi. »

La cave cependant s'était remplie. Une quinzaine de couples tournaient et chantaient dans l'épaisse fumée des cigarettes. L'aveugle et la femme au masque de plâtre faisaient le plus de bruit possible. Les filles découvraient

leurs épaules, admonestées aussitôt par la patronne qui exigeait la bonne tenue.

« Quelle heure est-il ? demanda le grand Paul.

– Sept heures moins vingt... un peu plus. »

Il se passa un instant. Puis le grand Paul dit :

« Deux fois que mon regard se croise avec celui du jockey.

– C'est peut-être un type de la Préfecture, plaisanta l'Arabe. Offre-lui une consommation. »

Ils se turent. Le violon jouait en sourdine, puis s'arrêta. Dans un grand silence, la chanteuse plâtrée allait achever son tango sur quelques notes graves que les habitués attendaient toujours avec déférence. Elle en exhala une, puis une autre. Mais un coup de sifflet strident jaillit du plafond, provoquant aussitôt un reflux brutal de la foule vers le comptoir.

Et, tout de suite, la porte de l'escalier s'ouvrit. Un homme, deux hommes apparurent, puis Gorgeret, le revolver braqué, et qui vociféra :

« Haut les mains ! Le premier qui bouge... »

Il tira, pour effrayer. Trois de ses agents se laissèrent glisser jusqu'au bas de l'escalier et crièrent aussi :

« Haut les mains ! »

Une quarantaine d'individus obéirent, face aux agents. Mais la poussée, vers le comptoir, de ceux qui cherchaient à s'enfuir fut si violente que le jockey anglais, quoique le premier debout, ne put se frayer un passage jusqu'au grand Paul. La patronne eut beau protester, son comptoir fut renversé. Il masquait une porte secrète par où s'engouffrèrent un à un, dans le désordre et dans le tumulte, les fugitifs. Il y eut, durant quelques secondes, un arrêt brusque : deux d'entre eux, exaspérés, luttèrent à qui passerait le premier. Le jockey anglais, monté sur une chaise, reconnut l'Arabe et le grand Paul.

Le corps à corps fut effrayant de brutalité. Ni l'un ni l'autre ne voulaient être pris par les agents qui avançaient. Deux balles furent tirées, qui ne les atteignirent point. Puis l'Arabe tomba à genoux. Le grand Paul s'engouffra dans le trou noir de l'issue, et referma la porte sur lui, au moment même où les agents intervenaient.

Gorgeret, accourant, eut un rire de triomphe. Cinq des hommes de la bande se cognaient contre l'obstacle.

« De belles pièces au tableau, grogna-t-il.

– Surtout, ajouta le jockey, surtout si le grand Paul est pincé au débouché... »

Gorgeret observa cet Anglais et reconnut Raoul. Il affirma :

« C'est réglé. J'y ai mis Flamant, un type solide !

– Allez-y, monsieur l'inspecteur. Ça vaut mieux. »

Gorgeret formula ses instructions. On ligotait ceux de la bande. On accula les autres dans un coin, sous la menace des revolvers.

Raoul retint l'inspecteur.

« Une seconde. Donnez l'ordre qu'on me laisse dire quelques mots à l'Arabe, qui est là. Il est à point pour qu'on en tire quelque chose... mais tout de suite. »

Gorgeret y consentit, puis s'en alla.

Raoul s'accroupit alors près de l'Arabe et lui dit à voix basse :

« Tu me remets, hein ? C'est moi, Raoul, le type du quai Voltaire qui t'a donné deux billets. En veux-tu deux autres ? »

L'Arabe bredouilla :

« J'aime pas trahir... cependant...

– Oui, c'est le grand Paul qui t'a empêché de filer. Mais qu'est-ce que ça peut te faire puisqu'on doit le prendre à l'issue ? »

L'Arabe s'emporta, et, la voix rageuse :

« De la fichaise ! Il y en a une autre, nouvelle... un escalier qui remonte à l'impasse.

– Crebleu ! dit Raoul, avec dépit. Voilà ce que c'est que de se fier à Gorgeret !

– T'es donc de la police, toi ?

– Non. Mais on marche ensemble, à l'occasion. En quoi puis-je t'aider ?

– En rien, pour l'instant, puisqu'on me reprendrait les billets. Mais il n'y a pas de preuves contre moi. Quand je serai relâché, envoie-moi de l'argent poste restante. A. R. B. E. bureau 79.

– Tu as donc confiance en moi ?

– Faut bien.

– Tu as raison. Combien veux-tu ?

– Cinq mille.

– Fichtre ! Tu as de l'appétit.

– Pas un de moins.

– Soit. Tu les auras si ton renseignement est bon... et si tu ne souffles pas mot de Clara la Blonde. Alors, on trouvera le grand Paul ?

– Oui, tant pis pour lui... Il m'a joué un sale tour... On le trouvera ce soir... dix heures... au Casino Bleu... une nouvelle boîte.

– Il y sera seul ?

– Oui.

– Pourquoi va-t-il là ?

– Il espère toujours trouver sa poule blonde... la tienne, hein ?... Seulement, c'est une soirée de gala... ce n'est pas le grand Paul que tu verras.

– Valthex, alors ?

– Oui, Valthex... »

Raoul posa encore quelques questions, mais il semblait que l'Arabe eût dévidé son écheveau de confidences, et il refusa d'en dire plus long.

D'ailleurs, Gorgeret revenait de l'issue, l'air déconfit. Raoul l'entraîna, en se moquant de lui.

« Bredouille, hein ? Que veux-tu ? Vous marchez toujours tous comme des idiots, sans vous renseigner à fond. N'importe, ne te désole pas.

– L'Arabe a parlé ?

– Non. Ça ne fait rien. Je réparerai ta gaffe. Rendez-vous ce soir, à dix heures, au contrôle du Casino Bleu. Déguise-toi en homme du monde, pour qu'on ne te remarque pas. »

Gorgeret fut effaré.

« Mais oui, insista Raoul, en homme du monde, habit et claque. Et un peu de poudre de riz sur tes bajoues et sur ton nez, hein ? Elles sont rubicondes, tes bajoues !... Et quel nez de pochard ! À tout à l'heure, cher ami... »

Raoul retrouva son auto dans une rue voisine et traversa Paris pour regagner sa maison d'Auteuil, qui était, à cette époque, son installation principale et le centre de ses opérations. Sur une large avenue peu fréquentée, au fond d'un jardin assez exigü, un pavillon sans style, sans couleur, sans rien qui attirât l'attention, dressait deux étages étroits, composés d'une seule pièce sur chaque façade.

La pièce de derrière donnait sur une cour pourvue d'un garage inutilisé où l'on entrait par une autre rue – ce qui constituait la sécurité primordiale de toutes les installations de Raoul. En bas, une salle à manger, profonde,

formée par les deux pièces, et sommairement meublée. Au premier étage une chambre confortable et luxueuse, avec la salle de bains. Le personnel, valet de chambre dévoué et vieille cuisinière, couchait au-dessus du garage vide. Raoul remisait son auto à cent mètres de là.

À huit heures, il se mit à table. Courville, qui se présenta, lui annonça que le marquis était arrivé à six heures et que la jeune fille n'avait pas paru. Raoul s'inquiéta :

« Donc, elle est dans quelque coin de Paris, isolée, sans défense, et un mauvais hasard peut la livrer à Valthex. Il est grand temps de réussir. Dîne avec moi, Courville. Ensuite, tu m'accompagneras au music-hall. Grande tenue. Tu as beaucoup de chic en habit. »

La toilette de Raoul fut longue, coupée par des exercices d'assouplissement. Il avait l'idée que la soirée serait chaude.

« Bravo, dit-il à Courville lorsque celui-ci le rejoignit. Tu as l'air d'un grand-duc... »

La belle barbe carrée du secrétaire s'étalait sur un plastron impeccable. Il bombait une poitrine de diplomate sur un ventre en boule.

# 11

## *Le Casino Bleu*

### Table des matières

C'était un événement mondain que l'inauguration du Casino Bleu, construit à l'emplacement d'un célèbre café-concert des Champs-Élysées. Deux mille cartes d'invitation avaient été envoyées, toutes à destination de gens du monde connus, d'artistes et de demi-mondaines bien cotées.

Une lumière, d'un bleu froid de clair de lune, luisait sous les grands arbres de l'avenue, devant le vestibule à colonnes barbares, tout encombré de placards et d'affiches. La foule, canalisée par les contrôleurs, envahissait déjà la salle, lorsque sur le coup de dix heures se présenta Raoul, une carte d'invitation à la main.

Il avait donné ses ordres à Courville.

« Ne pas me reconnaître. Ne pas m'approcher. Mais rôder autour de moi... et plus encore auprès de Gorgeret. Gorgeret, c'est l'ennemi, je me défie de lui comme de la peste. S'il peut faire coup double : Raoul et le grand Paul, il n'y manquera pas. Donc, ne le lâche pas de l'œil, et moins encore de l'oreille. Il aura des agents, il leur parlera : c'est alors qu'il faudra saisir, non seulement les paroles, mais le sens même de ce qu'il ne dira pas. »

Courville hocha la tête avec componction et provoqua l'ennemi de sa belle barbe carrée, jetée en avant :

« Compris, dit-il avec importance. Mais, si on vous attaque sans que j'aie le temps de vous avertir ?

– Tu protèges ma fuite de tes deux bras étendus et de toute ta barbe.

– Si on veut passer outre ?

– Impossible. Ta barbe est trop respectable.

– Cependant ?...

– Alors, tu te fais tuer sur place. En attendant, voici Gorgeret... Lâche-moi et, sans qu'il s'en aperçoive, environne-le. »

Conformément aux instructions reçues, Gorgeret s'était affublé de son équipement d'homme du monde, habit luisant, trop étroit, craquant aux entournures, gibus si détraqué qu'il avait renoncé à l'ouvrir, face saupoudrée de farine. Sur l'épaule, fièrement, un vieux trench-coat couleur de tranchée, plié avec soin. Raoul l'aborda discrètement :

« Bon sang ! Tu es méconnaissable. Un vrai gentleman... Tu vas passer tout à fait inaperçu... »

« Il se fout de moi », dut penser de nouveau Gorgeret, car il eut une expression de colère.

« Tes hommes ?

– Quatre, affirma Gorgeret, qui en avait amené sept.

– Aussi bien camouflés que toi ? »

Raoul jeta un coup d'œil circulaire et, tout de suite, nota six ou sept hommes qui pouvaient briguer l'honneur de capter tous les regards en tant que policiers déguisés en grands seigneurs. Dès lors, il se planta devant l'inspecteur pour que celui-ci ne réussît pas à le signaler à ses acolytes.

Le flot des arrivants coulait toujours. Raoul murmura :

« Le voilà...

– Où ? dit vivement Gorgeret.

– Derrière deux dames, près du contrôle... un grand type en haut-de-forme avec un cache-col de soie blanche. »

Gorgeret se tourna et chuchota :

« Mais ce n'est pas lui... ce n'est pas le grand Paul...

– C'est le grand Paul, en monsieur chic. »

L'inspecteur regarda plus attentivement :

« En effet... peut-être... Ah ! La crapule !

– Oui, mais de la branche, hein ? Tu ne l'as jamais rencontré comme ça ?...

– Si... si... je crois... dans des tripots... Mais je ne me doutais pas. Quel est son véritable nom ?

– Il te le dira, si ça lui chante... Mais surtout, pas de scandale inutile... et pas trop de hâte... Tu l'arrêteras quand il s'en ira, et qu'on saura ce qu'il est venu faire. »

Gorgeret alla s'entretenir avec ses hommes, leur montra le grand Paul, et rejoignit Raoul. Ils entrèrent, tous deux, sans se parler. Le grand Paul avait pris la gauche. Ils prirent la droite.



L'animation croissait dans la grande rotonde où s'enchevêtraient vingt rayons bleus de toutes nuances, qui jouaient, se battaient, et se confondaient. Autour des tables, se pressaient deux fois plus de personnes qu'il n'eût fallu. On chantait beaucoup. Une maison de champagne qui voulait se lancer remplissait toutes les coupes que l'on tendait.

La nouveauté du spectacle consistait en ceci que l'on dansait dans l'espace réservé au centre, et qu'après chaque danse commençait un numéro de café-concert sur une petite scène aménagée au fond. L'alternance était rapide, immédiate. Tout se passait d'une façon haletante, sur un rythme trépidant. Et les spectateurs reprenaient les refrains en chœur.

Gorgeret et Raoul, debout dans le promenoir de droite, le visage à demi caché par leur programme, ne quittaient pas des yeux Valthex qui, vingt pas plus loin, dissimulait autant que possible sa haute taille en voûtant les épaules. En arrière de lui, les hommes de Gorgeret rôdaient, surveillés par l'inspecteur.

Un numéro de jongleurs hindous fut suivi d'un tango dans la salle. Une valse précéda un numéro comique. Puis des acrobates, des tours de chant, de la barre fixe, et toujours des danses. La foule devenait houleuse, ivre de bruit et de gaieté factice. Entre elle et une troupe de clowns, il y eut des apostrophes et des clameurs.

Mais voici que sur la scène fut apporté un grand panneau où se dessinait, en affiche multicolore, la silhouette fine d'une danseuse au visage voilé, avec cette inscription qu'annoncèrent en même temps vingt écrans lumineux : *La Danseuse masquée*. L'orchestre retentit. Et la danseuse bondit hors des coulisses, vêtue de rubans qui s'entrecroisaient sur ses épaules et sur sa poitrine, et d'une ample jupe bleue, constellée d'or, d'où jaillissaient, au moindre mouvement, ses jambes nues.

Elle s'immobilisa un instant, pareille à la plus gracieuse Tanagra. Une gaze d'or à mailles très fines cachait une partie de la tête et la figure. Il s'en échappait des boucles légères d'admirables cheveux blonds.

« Crebleu ! fit Raoul entre ses dents.

– Quoi ? demanda Gorgeret, qui se trouvait à côté de lui.

– Rien... Rien... »

Mais Raoul regardait avec une curiosité ardente ces cheveux blonds, cette silhouette...

Elle dansa, très doucement d'abord, se déplaçant par mouvements invisibles et gardant une attitude fixe, où l'on ne pouvait discerner le moindre frissonnement du corps. Ainsi fit-elle deux fois le tour de la scène, dressée sur les pointes de ses pieds nus.

« Non, mais pigez-moi la tête du grand Paul », murmura Gorgeret.

Raoul fut interdit. Toute la face de l'homme était tordue par une attention forcenée, douloureuse dans son intensité. Pour mieux voir, il haussait encore sa taille. Ses yeux étaient braqués éperdument sur la danseuse masquée.

Gorgeret fit entendre un rire sournois.

« Dites donc, c'est les cheveux blonds qui le mettent dans cet état ? Ça lui rappelle sa Clara... À moins que... à moins que... »

Il hésitait à exprimer sa pensée imprévue. À la fin, il acheva par bribes :

« À moins que... Mais oui... c'est peut-être bien elle, sa donzelle... la vôtre. Ce serait rigolo !

– Vous êtes fou ! » répliqua sèchement Raoul.

Mais, lui aussi, l'idée l'avait assailli dès le premier moment. D'abord, il n'avait vu que l'exacte similitude des cheveux et de leur couleur, et la légèreté pareille de leurs boucles. Et puis, l'émotion de Valthex, son effort visible pour écarter le masque d'or et pour atteindre la réalité du visage le frappaient vivement. C'est qu'il savait, lui, Valthex, c'est qu'il devait savoir les dons de Clara comme danseuse, c'est qu'il l'avait vue sans doute danser sur d'autres scènes, dans d'autres pays, et qu'il n'ignorait rien de cette grâce enfantine et de cette vision de rêve et de fantaisie.

« C'est elle... c'est elle... », se disait Raoul.

Et pourtant, était-ce possible ? Comment admettre que la petite provinciale, fille du marquis d'Erlemont, possédât cette science et ce métier ? Comment concevoir qu'elle eût eu le temps, au retour de Volnic, de rentrer chez elle, de s'habiller et de venir ?

Mais, au fur et à mesure qu'il énonçait des objections, celles-ci s'effondraient sous l'assaut des arguments contraires. Dans le tumulte de son cerveau, la chaîne des faits probables se formait de la façon la plus logique. Non, ce n'était peut-être pas elle, mais devait-on nier aveuglément que ce pouvait être elle ?

Là-bas, elle s'animait peu à peu, dans l'agitation croissante du public. Elle tournait sur elle-même, avec des gestes précis, qui s'arrêtaient net et

qui reprenaient brusquement au rythme scandé de l'orchestre. Puis ses jambes fusèrent, et ce fut cela surtout qui déclencha l'enthousiasme, ses fines jambes d'un adorable modelé, et qui étaient plus vivantes, plus souples et plus déliées que les bras les plus sinueux.

Gorgeret remarqua :

« Le grand Paul a l'air de se faufiler vers les coulisses. Je crois qu'on passe comme on veut. »

De fait, au bout du promenoir, à droite et à gauche, on y accédait par une rampe au haut de laquelle un contrôleur tâchait vainement de contenir les indiscrets.

« Oui, dit Raoul, après avoir constaté la manœuvre du grand Paul, oui, il va essayer de l'approcher dans les coulisses. Dis donc, tes hommes devraient se masser à la sortie des artistes qui doit être sur l'avenue latérale et se tenir prêts à entrer par là, en cas d'alerte. »

Gorgeret fut de cet avis et s'éloigna. Trois minutes plus tard, tandis que l'inspecteur s'efforçait de rallier ses troupes, Raoul quitta la salle. Dehors, comme il contournait le Casino, précédant ainsi les agents, il fut rejoint par Courville, qui lui rendit compte de sa mission.

« Je viens d'entendre les ordres de Gorgeret, monsieur. Il est question de vous mettre la main au collet, et d'arrêter la danseuse masquée. »

C'est cela que redoutait Raoul. Il ignorait si la danseuse était Antonine. Mais Gorgeret ne risquait rien de s'en assurer et, si c'était elle, Antonine, prise entre la police et le grand Paul, était perdue.

Il se mit à courir. Il avait peur. La physionomie dure et menaçante du grand Paul lui laissait supposer que, si le bandit se trouvait en face d'Antonine, il était capable de toutes les brutalités.

Raoul et Courville franchirent la petite entrée. « Police », dit Raoul en montrant une carte au concierge qui s'interposait. On le laissa passer.

Un escalier et un couloir le conduisirent aux loges des artistes.

Au même moment, d'une de ces loges sortit la danseuse. Pendant les ovations, elle était revenue prendre un grand châle pour la seconde partie de son numéro. Elle referma la porte à clef et se faufila parmi les habits noirs qui avaient envahi les coulisses. À sa rentrée en scène, les applaudissements crépitèrent. Raoul devina tout le public, debout, criant son enthousiasme.

Et alors, soudain, il s'avisa que le grand Paul était près de lui, bouleversé par le passage de cette femme, les poings crispés, les veines du

front gonflées. À cet instant, Raoul ne doutait pas que ce fût elle, et il sentit vraiment tout le danger qui menaçait la malheureuse...

Il chercha des yeux Gorgeret. Que faisait donc cet imbécile ? N'avait-il pas compris que le champ de bataille était là, dans cet espace limité, et que quelque chose allait se passer où sa présence et celle de ses agents étaient indispensables ?

Il résolut d'entamer la lutte sans retard, et d'attirer sur lui-même la menace aveugle de l'ennemi. Il lui frappa doucement l'épaule, et, quand Valthex se retourna, il aperçut la figure narquoise de ce Raoul qu'il exécrait et dont il avait peur.

« Vous... vous... murmura-t-il, avec une expression de haine. Vous êtes là pour elle ?... Vous l'accompagnez ? »

Il se domina. Quoiqu'ils fussent en arrière de la foule massée, il y avait autour d'eux des allées et des venues, des gens qui essayaient de voir, des machinistes, des habilleuses... Une intonation trop élevée eût été entendue.

Raoul ricana, sur le même ton, en sourdine :

« Ma foi, oui, je l'accompagne. Elle m'a confié la mission de la protéger... Il paraît qu'il y a des coquins qui courent après elle. Tu penses si ça me fait rigoler.

– Pourquoi ça te fait-il rigoler ? gronda l'autre.

– Parce que quand j'entreprends quelque chose, ça réussit toujours. C'est une habitude. »

Valthex frissonna de rage.

« Tu as réussi ?

– Parbleu !

– Des blagues ! Tu n'auras réussi que quand je ne vivrai plus. Et je vis ! Et je suis là !

– J'y suis aussi. Et j'y étais tantôt, dans la cave.

– Hein ! Quoi ?

– Le jockey, c'était moi.

– Misérable !

– Et c'est moi qui avais amené la police, pour te prendre au gîte.

– Coup raté, dit l'autre, essayant de rire.

– Coup raté, tantôt. Mais, ce soir, l'affaire est dans le sac. »

Valthex se serra contre lui, et les yeux dans les yeux :

« Qu'est-ce que tu chantes ?

– Gorgeret est ici, avec ses copains.

– Tu mens !

– Il est ici. Je t’avertis pour que tu fiches le camp. Vite. Décampe. Tu as le temps... »

Valthex épia les alentours de ses yeux hagards, l’air d’une bête traquée. Certes, il accepta, visiblement, l’idée de fuir, et Raoul se réjouit, pensant avant tout au salut d’Antonine. Valthex parti, c’eût été un jeu de défendre la jeune fille contre la police.

« Va, va, galope... Voyons, c’est trop bête de rester... Galope. »

Trop tard. La danseuse apparaissait, bondissant hors de la scène. Et, en même temps, surgissait, venant de l’escalier et courant entre les loges d’artistes, Gorgeret, suivi de cinq agents... Gorgeret qui se ruait sur l’ennemi.

Valthex hésita, le visage féroce. Il regarda la danseuse qui avançait et qui s’arrêta, comme craintive. Il regarda Gorgeret, qui n’était plus qu’à cinq ou six pas de lui. Que faire ? Raoul se jeta sur lui. Il put se dégager, mit brusquement la main à la poche, et brandit un revolver qu’il dirigea sur la danseuse.

Le coup claqua, dans le tumulte et l’affolement. D’un geste vif, Raoul avait relevé le bras tendu. La balle dut se perdre en l’air, parmi les décors. Mais la danseuse tomba évanouie.

Ce qui se produisit alors ne dura certes pas plus de dix secondes. Il y eut une bousculade, à travers laquelle on vit Gorgeret sauter sur le grand Paul et le ceinturer, tout en criant à ses hommes :

« À moi, Flamant ! Les autres, pour Raoul et la danseuse ! »

On vit surgir un petit monsieur bedonnant, à barbe blanche, qui, furieux, les jambes écartées, faisait obstacle aux agents et protestait contre leur brutalité. Et on vit un monsieur très chic, qui, profitant de cette intervention et du désordre général, se baissait, empoignait la danseuse au masque d’or, et la chargeait sur son épaule. C’était Raoul. Protégé par l’audace indomptable de Courville, certain d’avoir une avance sur ses agresseurs que la masse des spectateurs retarderait, il emportait son fardeau vers la salle. De ce côté, la retraite lui semblait possible.

Il ne se trompait pas. Le public n’avait rien surpris de ce qui se jouait dans les coulisses. Un jazz de nègres burlesques hurlait un tango. La danse avait repris. On riait et on chantait. Aussi, lorsque Raoul déboucha d’entre

les habits noirs qui encombraient la rampe de droite, et qu'il descendit, tenant au bout de ses bras, levés vers le plafond, une femme en qui l'on reconnut aussitôt la danseuse masquée, on crut à une plaisanterie, à un tour de force accompli par quelque acrobate en tenue de gentleman, qui promenait dans la salle sa proie consentante. Les rangs s'ouvrirent devant lui, et se refermèrent, plus compacts et plus hostiles à ceux qui auraient tenté le passage. Des chaises et des tables furent déplacées.

Cependant, du fond de la scène, on criait :

« Arrêtez-le !... arrêtez-le ! »

Les rires redoublèrent. De plus en plus on croyait à une plaisanterie. Le jazz nègre faisait rage, de tous ses instruments et de toutes ses voix. Nul ne lui barra la route. Souriant, sans efforts, la tête renversée, il continua son exercice, applaudi par un public délirant. Il le continua jusqu'aux portes du large hall d'entrée.

L'une d'elles fut poussée devant lui. Il sortit. Les spectateurs pensèrent qu'il allait faire le tour du Casino et revenir par la scène. Les contrôleurs et les agents de police, que divertissait ce numéro imprévu, ne l'inquiétèrent pas. Mais, dès qu'il fut dehors, laissant glisser la danseuse, il la ploya de nouveau sur son épaule et prit le pas de course sur l'avenue latérale, parmi les taches de lumière et les espaces d'ombre qui s'étendaient sous les arbres.

À cinquante pas du Casino, il entendit encore le cri d'alarme :

« Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! »

Il ne se hâta pas davantage. Son auto était proche, au milieu de la longue file de voitures dont les chauffeurs dormaient ou s'entretenaient par groupes. Ils perçurent les clameurs, mais ne comprirent pas aussitôt, s'interrogèrent, s'émurent, et n'agirent point.

Raoul déposa dans sa voiture la danseuse, toujours évanouie, du moins inerte et silencieuse, et mit en marche. Tout de suite, heureusement, le moteur s'anima.

« Si j'ai la chance, se dit-il, qu'il n'y ait point d'embouteillage, le tour est réussi. »

Il faut toujours compter avec la chance. C'était un des principes de Raoul... Une fois de plus, elle joua en sa faveur. Il n'y eut pas d'encombrement, les policiers qui n'étaient plus qu'à vingt pas, quand il démarra, furent aussitôt distancés.

À grande vitesse, quoique prudemment, car, autre principe, on ne doit pas forcer la chance, il gagna la Concorde, traversa la Seine, et en suivit le cours. Hors d'atteinte, il ralentit.

« Ouf ! se dit-il, nous y sommes. »

Et, pour la première fois depuis qu'il s'était jeté en plein dans l'action, il se demanda :

« Et si ce n'était pas Antonine ! »

Autant son élan de conviction l'avait poussé à intervenir, autant, tout à coup, la foi l'abandonna. Mais non, mais non, ce ne pouvait pas être elle. Trop de preuves contraires s'opposaient à un fait qu'il avait admis sans réfléchir, et aucune preuve affirmative ne résistait à l'examen. Le grand Paul était un fou, un détraqué, dont l'émotion ne constituait pas un élément de vérité.

Raoul eut un accès de rire. Fallait-il que, dans certains cas, lorsque le mystère d'une femme le troublait, il fût naïf ! Un vrai collégien... mais un collégien que l'aventure passionnait. Antonine ou une autre, après tout, qu'importait ! Une femme était là qu'il avait sauvée, et la plus ardente, et la plus harmonieuse des femmes. Que pourrait-elle lui refuser ?

Il reprit de la vitesse. Un besoin fiévreux de savoir le stimulait. Pourquoi couvrait-elle sa figure d'une résille aux mailles jalouses ? La vision divine de son corps aurait-elle été abîmée par des traits déformés ou quelque mal affreux ? Et, d'autre part, si elle était belle, quelle raison étrange, quelle peur, quel déséquilibre, quel caprice, quel amour, l'obligeaient à ne pas faire au public l'offrande de sa beauté ?

De nouveau, il traversa la Seine. Il prit les quais de l'autre rive. Auteuil. Des rues de province. Puis une large avenue. Il s'arrêta.

Sa captive n'avait pas bougé.

Il se pencha et lui dit :

« Est-ce que vous pouvez vous tenir debout et monter ? Est-ce que vous m'entendez ? »

Aucune réponse.

Après avoir ouvert la grille du jardin et sonné, il saisit la danseuse dans ses deux bras et la serra contre sa poitrine. Une ivresse l'envahit à la sentir si près de lui, à deviner sa bouche si proche de la sienne, à respirer son haleine.

« Ah ! Qui es-tu ? Qui es-tu ? murmura-t-il, tout palpitant de désir et de curiosité. Antonine ? Une étrangère ? »

Son domestique survint.

« Conduis l'auto au garage, et laisse-moi. »

Il entra dans le pavillon, monta vivement, comme s'il eût porté le plus léger fardeau, gagna sa chambre, étendit la captive sur un divan, s'agenouilla devant elle, et dénoua la gaze d'or.

Un cri de joie lui échappa :

« Antonine ! »

Deux ou trois minutes s'écoulèrent. Il lui fit respirer des sels, il lui baigna d'eau fraîche les tempes et le front. Elle entrouvrit les yeux, et le regarda un long moment. Ses idées revenaient peu à peu.

« Antonine ! Antonine ! » répétait-il extasié.

Elle lui sourit, avec des larmes, et de l'amertume dans le sourire, mais avec quelle tendresse profonde !

Il chercha ses lèvres. Allait-elle le repousser comme dans le salon de Volnic ? Ou bien l'accueillir ?

Elle ne résista pas.



*Les deux sourires*[Table des matières](#)

Ils finissaient tous deux de prendre leur petit déjeuner que le domestique avait servi sur un guéridon de la chambre. La fenêtre était ouverte sur le jardin d'où montaient des odeurs de troènes en fleur. Entre les deux marronniers qui se dressaient à droite et à gauche, on apercevait l'avenue, et, au-dessus, le ciel bleu rayonnait de soleil. Et Raoul parlait.

Toute sa joie victorieuse – victoire sur Gorgeret, victoire sur le grand Paul, victoire sur l'adorable Clara –, toute sa joie s'exhalait en exubérance comique, en lyrisme drôle, en vantardise, en une faconde irrésistible, à la fois saugrenue et charmante, ingénue et cynique.

« Parle encore... parle encore... », implorait-elle sans le quitter de ses yeux où tant de mélancolie se mêlait à tant de gaieté juvénile.

Et, quand il avait fini, elle insistait :

« Parle... Raconte... Dis-moi tout ce que je sais déjà... Tiens, recommence toute ton aventure des ruines de Volnic avec Gorgeret, et les enchères dans le salon, et ta conversation avec le marquis.

– Mais tu étais là, Antonine !

– N'importe ! Tout ce que tu as fait, tout ce que tu as dit me passionne. Et puis, il y a des choses que je n'ai pas bien comprises... Alors, c'est vrai, tu es monté la nuit dans ma chambre ?

– Dans ta chambre.

– Et tu n'as pas osé venir jusqu'à moi ?

– Fichtre non ! J'avais peur de toi. Tu étais terrible au château de Volnic.

– Et, avant, tu avais passé chez le marquis ?

– Chez ton parrain, oui. Je voulais connaître la lettre de ta mère, que tu lui avais remise. Et j'ai su de la sorte que tu étais sa fille.

– Moi, dit-elle d'un air pensif, je le savais déjà par la photographie de maman que j'avais trouvée chez lui, dans son bureau de Paris, tu te

rappelles ? Mais cela n'a pas d'importance. C'est à toi de parler. Recommence... explique... »

Il recommençait. Il expliquait. Il mimait. Il était tour à tour le ridicule et compassé maître Audigat, et l'inquiet, l'abasourdi d'Erlemont. Et il fut aussi la gracieuse et souple Antonine.

Elle protestait :

« Non, ce n'est pas moi... Je ne suis pas ainsi.

– Tu étais ainsi avant-hier, et la fois que tu es venue chez moi. Tu avais cette petite mine-ci, et cette autre... Tiens, comme ça... »

Elle riait, mais ne cédait pas.

« Non... tu ne m'as pas bien vue... Voilà comment je suis.

– Mais oui, s'écriait-il, je sais comment tu es ce matin, avec tes yeux qui brillent et tes dents éclatantes... Tu n'es plus la petite provinciale de ce jour-là, ni la petite fille du château, celle que je ne voulais pas regarder mais que je devinais. Tu es différente, mais je retrouve ton air de réserve et de pudeur, qui ne change jamais, et je retrouve tes cheveux blonds que j'ai reconnus hier soir... et toute ta silhouette de grâce et de gentillesse dans ton costume de danseuse. »

Elle ne l'avait pas quitté, son costume de danseuse, au corsage de rubans, et à la jupe bleue semée d'étoiles. Et elle était si désirable ainsi qu'il la saisit dans ses bras :

« Oui, dit-il, je t'ai devinée, parce que toi seule pouvais donner cette image de séduction. Mais, tout de même, comme je te cherchais sous ton masque ! Et comme j'avais peur quand je l'ai retiré ! Et c'était toi ! C'était toi ! Et ce sera encore toi demain, et toute la vie, quand nous serons loin d'ici. »

On frappa légèrement.

« Entrez ! »

C'était le domestique. Il apportait les journaux, et quelques lettres, ouvertes au préalable et classées par Courville.

« Ah ! Parfait, nous allons voir ce que l'on dit du Casino Bleu, de Gorgeret et du grand Paul... et aussi, sans doute, du bar des Écrevisses. Quelle journée historique ! »

Le domestique sortit. Raoul passa aussitôt aux nouvelles.

« Fichtre ! Nous avons les honneurs de la première page... »

Dès le premier coup d'œil sur le titre détaillé qui annonçait l'événement, il se rembrunit, sa gaieté tomba d'un coup. Il maugréa :

« Ah ! Les idiots ! Faut-il que ce Gorgeret soit bête ! »

Et il lut, à demi-voix :

« “Le grand Paul, après avoir échappé à la police, au cours d'une rafle effectuée dans un bar de Montmartre, est arrêté à l'inauguration du Casino Bleu, et glisse de nouveau entre les mains de l'inspecteur principal Gorgeret et de ses agents.”

– Ah ! fit-elle, atterrée, c'est effrayant !

– Effrayant ? dit-il. Pourquoi ? Il se fera reprendre un de ces jours... et je m'en charge... »

Au fond, cette évasion le tourmentait et l'irritait profondément. Il fallait tout recommencer. Le dangereux bandit de nouveau libre, c'était Antonine de nouveau poursuivie, et menacée par un ennemi implacable qui, certes, ne lui ferait pas grâce et l'abattrait à la première occasion.

Il parcourut l'article. On y mentionnait la capture de l'Arabe et de quelques sous-ordres autour desquels la police menait grand tapage. On y racontait aussi la tentative de meurtre contre la danseuse masquée et son enlèvement par un spectateur que l'on soupçonnait d'être un rival, mais sur qui l'on ne pouvait donner aucun détail précis qui permît de reconnaître Raoul.

Quant à la danseuse masquée, personne ne l'avait vue à visage découvert. Le directeur du casino l'avait engagée sur la foi d'une agence de Berlin où, « non masquée », elle dansait l'hiver précédent, avec beaucoup de succès.

« Il y a deux semaines, ajoutait le directeur dans une interview, elle m'a téléphoné de je ne sais où, me disant qu'elle serait exacte au jour fixé, mais que, pour des raisons personnelles, elle paraîtrait voilée. J'ai accepté, trouvant qu'il y aurait là un supplément d'attrait, et me réservant de l'interroger le soir même. Mais elle n'est arrivée qu'à huit heures, toute vêtue, paraît-il, et s'est enfermée dans sa loge. »

Raoul demanda :

« Tout cela est vrai ?

– Oui, dit Clara.

– Depuis combien de temps danses-tu ?

– J’ai toujours dansé, pour mon plaisir et sans me faire voir de personne. Après la mort de ma mère, j’ai pris des leçons d’une ancienne danseuse et j’ai voyagé.

– Quelle vie menais-tu, Clara ?

– Ne m’interroge pas. J’étais seule, courtisée... Je n’ai pas toujours su me défendre.

– Où as-tu connu le grand Paul ?

– Valthex ? À Berlin. Je ne l’aimais pas, mais il avait de l’influence sur moi, et je ne me défiais pas de lui... Une nuit, il m’a surprise dans ma chambre, après avoir cassé la serrure. Il a été le plus fort.

– Le misérable !... Et cela a duré ?

– Quelques mois. Puis, à Paris, il a été compromis dans une affaire. On a cerné sa chambre. J’étais avec lui, et j’ai su ainsi que c’était le grand Paul. Épouvantée, tandis qu’il se débattait, je me suis sauvée.

– Et tu t’es cachée en province ? »

Après une hésitation, elle répondit :

« Oui. J’aurais voulu me reprendre et travailler, mais je n’ai pas pu. J’étais sans ressources. Alors j’ai averti le casino que je serais là.

– Mais... la raison de ta visite au marquis ?

– Une dernière fois, j’ai voulu échapper à la vie mauvaise et lui demander protection.

– De là, le voyage à Volnic ?

– Oui, et puis hier soir, seule à Paris, sur un coup de tête, je me suis rendue au théâtre... La joie de danser... et aussi le désir de ne pas manquer à mon engagement... Un engagement de huit jours, d’ailleurs. Je ne voulais pas davantage... j’avais si peur !... Et tu vois, ma peur était fondée...

– Non, dit-il, puisque j’étais là et que te voilà ici, maintenant. »

Elle se blottit dans ses bras. Il murmura :

« Quelle drôle de petite fille tu fais ! Si imprévue !... si incompréhensible !... »

Ils ne bougèrent pas du pavillon, ni ce jour-là, ni les deux jours qui suivirent. Ils lisaient dans les journaux tout ce qu’on publiait sur l’affaire, informations le plus souvent fantaisistes puisque, cette fois encore, la police n’obtenait point de résultats. La seule supposition qui correspondait à la réalité fut que la danseuse masquée devait être cette Clara la Blonde dont on avait parlé jadis à propos du grand Paul. Quant au nom de Valthex, il n’en

fut pas question. Gorgeret et ses hommes ne découvrirent pas la personnalité véritable de leur adversaire. On ne put rien tirer de l'Arabe.

Chaque jour cependant amenait entre Raoul et son amie plus de tendresse et plus de passion. Il continuait, lui, de répondre à toutes les questions qu'elle lui posait et s'efforçait de satisfaire son inlassable curiosité. Peut-être, par contre, se renfermait-elle de plus en plus dans ce mystère où elle semblait se réfugier comme dans une retraite préférée. Sur tout ce qui était elle-même, sur son passé, sur sa mère, sur ses préoccupations actuelles, sur son âme secrète, sur ses intentions envers le marquis, sur le rôle qu'elle jouait auprès de lui, le silence, un silence farouche, obstiné, douloureux... ou bien des dérobades, des essais d'aveu qui tournaient court.

« Non, non, Raoul, je t'en supplie, ne me demande rien. Ma vie et mes pensées n'ont aucun intérêt... Aime-moi telle que je suis.

– Mais justement, je ne sais pas qui tu es.

– Alors, aime-moi telle que je t'apparais. »

Le jour où elle lui dit cette phrase, il la mena devant une glace et plaisanta :

« Tu m'apparais aujourd'hui avec des cheveux admirables, des yeux d'une pureté infinie, un sourire qui me ravit... et avec une expression qui m'inquiète, où je crois voir – tu ne m'en voudras pas ? – où je crois voir des pensées... que dément tout ton frais visage... Et puis demain, je t'apercevrai autrement. Les mêmes cheveux, les mêmes yeux, mais un sourire différent et une expression où tout me paraît candide et en bonne santé. Ainsi tu changes d'un moment à l'autre. Tantôt tu es la petite provinciale... et tantôt la femme que le destin a déjà troublée et persécutée.

– C'est vrai, dit-elle, il y a deux femmes en moi...

– Oui, reprit-il distraitement... deux femmes qui se combattent... et qui, par moments, s'excluent l'une l'autre... deux femmes qui n'ont pas le même sourire. Car c'est le sourire qui diffère dans tes deux images... tantôt naïf et jeune, avec des coins de bouche relevés... et tantôt plus amer et comme désabusé.

– Laquelle aimes-tu le mieux, Raoul ?

– Depuis hier soir, c'est la seconde... celle qui est la plus mystérieuse et la plus obscure... »

Comme elle se taisait, il l'appela gaiement :

« Antonine ?... Antonine, ou la femme aux deux sourires ? »

Ils avaient marché jusqu'à la fenêtre ouverte. Et elle lui dit :

« Raoul, j'ai quelque chose à te demander.

– D'avance, c'est oui.

– Eh bien, ne m'appelle plus Antonine. »

Il fut surpris.

« Ne plus t'appeler Antonine ? Pourquoi ?

– C'était le nom de la petite provinciale que j'ai été... ingénue et brave devant la vie : ce nom-là, je l'ai perdu pour m'appeler Clara... Clara la Blonde...

– Et alors ?

– Appelle-moi Clara... jusqu'à ce que je sois redevenue celle que j'étais. »

Il se mit à rire.

« Celle que tu étais ? Mais j'y perdrais, chérie ! Si tu étais restée la petite provinciale, tu ne serais pas là ! Tu ne m'aimerais pas !

– Ne plus t'aimer, Raoul !

– À mon tour, je te le demande : sais-tu seulement ce que je suis ?

– Tu es toi, fit-elle passionnément.

– En es-tu bien sûre ? Pas moi. J'ai eu tant de personnalités, j'ai joué tant de rôles, que je ne m'y reconnais plus. Vois-tu, ma petite Clara – puisque tu veux que je t'appelle ainsi –, vois-tu, ne rougis jamais devant moi, car, quoi que tu aies pu faire, j'ai fait davantage.

– Raoul...

– Mais si... une existence d'aventurier comme la mienne... ce n'est pas toujours très beau. As-tu jamais entendu parler d'Arsène Lupin ? »

Elle tressaillit :

« Quoi ? Que dis-tu ?

– Rien... rien... c'est un point de comparaison que je prenais... Mais tu as raison... À quoi bon nous accuser nous-mêmes, l'un et l'autre ? Clara et Antonine, vous êtes aussi douces et aussi pures l'une que l'autre, et c'est toi que j'aime le mieux, Clara. Et pour moi, si je suis un mauvais sujet, ça ne m'empêche pas d'être un brave homme, et d'être un amoureux, pas toujours fidèle peut-être, mais charmant, attentif, plein de qualités... »

Raoul riait tout en l'embrassant et en répétant à chaque baiser :

« Clara... Clara la douce... Clara la triste... Clara l'énigmatique... »

Elle prononça, en hochant la tête :

« Oui, tu m'aimes... mais tu viens de le dire, tu es un inconstant... Mon Dieu, comme je souffrirai par toi !

– Mais comme tu seras heureuse ! dit-il gaiement. Et puis, je ne suis pas si infidèle que tu le crois. T'ai-je jamais trompée ? »

À son tour, elle se mit à rire.

Durant une semaine, le public et les journaux s'occupèrent du Casino Bleu. Puis, devant l'inanité des recherches et l'effondrement successif de toutes les hypothèses, il n'en fut plus question. Gorgeret d'ailleurs se refusait à toute interview. Les reporters ne découvrirent aucune piste.

Moins soucieuse, Clara sortait sur la fin de l'après-midi, faisant quelques courses dans les magasins des quartiers extérieurs, ou se promenant au Bois. Raoul choisissait également cette heure pour aller à ses rendez-vous et ne l'accompagnait pas, de crainte d'attirer l'attention.

De temps à autre, il passait sur le quai Voltaire, en vue du numéro 63, soupçonnant que le grand Paul devait rôder de ce côté, et que la police y tendrait quelque piège, à l'occasion.

Il ne releva rien de suspect et, désormais, chargea Courville de se tenir à l'affût, en feuilletant les livres dans les étalages des bouquinistes établis sur les parapets. Mais, un jour – c'était le quinzième après l'enlèvement de Clara –, étant revenu lui-même, il aperçut, d'assez loin, Clara qui sortait du numéro 63, montait dans un taxi et s'éloignait dans la direction opposée.

Raoul ne tenta pas de la suivre. Il fit signe à Courville, qui le rejoignit, et il l'envoya aux renseignements près de la concierge. Courville revint au bout de quelques minutes et lui annonça que le marquis n'était pas encore de retour, mais que, deux fois déjà, la jeune femme blonde avait passé devant la loge aux mêmes heures, et qu'elle avait sonné à la porte du marquis. Les domestiques n'étant pas là, elle était partie.

« C'est curieux, pensa Raoul, elle ne m'a rien dit. Que va-t-elle y faire ? »

Il regagna son pavillon d'Auteuil.

Un quart d'heure plus tard, Clara rentrait à son tour, toute fraîche, pleine d'animation.

Il lui demanda :

« Tu t'es promenée au Bois ?

– Oui, dit-elle. L’air m’a fait beaucoup de bien. C’était délicieux de marcher.

– Tu n’as pas été dans Paris ?

– Ma foi non. Pourquoi cette question ?

– Parce que je t’y ai vue. »

Elle dit sans effort :

« Tu m’y as vue... en imagination !

– En chair et en os, comme on dit.

– Pas possible ?

– Comme j’ai l’honneur de te l’affirmer... et j’ai de bons yeux qui ne me trompent jamais. »

Elle le regarda. Il parlait sérieusement, assez gravement même, avec une nuance de reproche dans la voix.

« Où m’as-tu vue, Raoul ?

– Je t’ai vue sortir de la maison du quai Voltaire et t’en aller en voiture.

»

Elle eut un sourire gêné.

« Tu en es bien sûr ?

– Certain. Et la concierge, interrogée, prétend que c’est la troisième fois que tu y viens. »

Elle était toute rouge et ne savait quelle contenance garder. Raoul reprit :

« Ces visites n’ont rien que de naturel. Mais pourquoi t’en cacher vis-à-vis de moi ? »

Comme elle ne répondait pas, il s’assit près d’elle, lui saisit doucement la main, et dit :

« Toujours tes mystères, Clara. Combien tu as tort ! Si tu savais où ça peut nous mener tous les deux, cette obstination dans la défiance !

– Oh ! Je ne me défie pas de toi, Raoul !

– Non, mais tu fais comme si tu te défiais, et en attendant, les dangers s’accumulent. Parle donc une bonne fois, ma chérie. Ne comprends-tu donc pas qu’un jour ou l’autre je saurai ce que tu n’auras pas voulu me révéler, et qui sait alors s’il ne sera pas trop tard ? Parle, ma chérie. »

Elle fut sur le point d’obéir. Ses traits se détendirent un moment et ses yeux prirent une expression de tristesse et de désarroi comme si elle



redoutait d'avance les mots qu'elle allait prononcer. À la fin, elle n'en eut pas le courage, et elle fondit en larmes, son visage entre les mains.

« Pardonne-moi, balbutiait-elle. Et dis-toi bien que ça n'a pas d'importance que je parle ou non... Ça ne peut rien changer à ce qui est ni à ce qui sera... C'est une toute petite chose insignifiante pour toi... mais si grave pour moi !... Les femmes, tu sais, ce sont des enfants... Elles se font des idées !... Peut-être ai-je tort... Mais je ne peux pas... pardonne-moi. »

Il eut un geste d'impatience.

« Soit, dit-il. Mais j'insiste de la façon la plus formelle pour que tu ne retournes pas là-bas. Sans quoi, un jour ou l'autre, tu y rencontrerais soit le grand Paul, soit quelqu'un de la police. Est-ce cela que tu veux ? »

Elle s'inquiéta aussitôt.

« Mais n'y va pas non plus, toi. Tu cours le même danger que moi. »

Il promit. La jeune femme s'engagea à n'y pas aller, et même à ne pas sortir du pavillon avant que quinze jours se fussent écoulés...

*Le guet-apens*[Table des matières](#)

Raoul ne se trompait pas en avançant que la maison du quai Voltaire était surveillée. Mais elle ne le fut pas d'une façon régulière et constante, ce qui aurait entraîné tout de suite les chocs qu'il redoutait. Gorgeret eut le tort, au point de vue policier, de ne faire sur le quai que de courtes apparitions et de s'en remettre à son escouade, tout en laissant d'ailleurs à celle-ci trop de latitude dans l'exécution de ses ordres. C'est ainsi que les visites de la jolie blonde, aussi bien que les rondes souvent imprudentes de Courville, passèrent inaperçues. En outre, Gorgeret fut trahi par la concierge, qui recevait de l'argent de Raoul par l'intermédiaire de Courville, et de Valthex par l'intermédiaire d'un de ses complices, et qui ne lui fournit que des renseignements vagues et contradictoires.

La surveillance de Valthex fut plus serrée. Depuis une demi-semaine, un type de rapin, au feutre à grands bords, aux longs cheveux grisonnants, à la taille courbée en deux, et porteur d'une boîte de peinture, d'un chevalet et d'un pliant, venait s'installer dès dix heures du matin sur le trottoir opposé, à cinquante mètres de l'hôtel Erlemont et écrasait sur sa toile des couches de pâtes colorées qui prétendaient reproduire les bords de la Seine et la silhouette du Louvre. C'était le grand Paul. C'était Valthex. Les policiers pensèrent d'autant moins à examiner ce rapin que sa tenue était plus extravagante et que sa peinture attirait plus de curieux.

Mais le grand Paul s'en allait vers cinq heures et demie, et il ne vit point la jolie blonde, celle-ci n'arrivant que plus tard.

C'est ce qu'il apprit ce jour-là, lendemain du jour où Raoul était venu. Il avait consulté sa montre et donnait les derniers coups de pinceau, lorsqu'une voix chuchota près de lui :

« Ne bougez pas. C'est moi, Sosthène. »

Trois ou quatre personnes étaient groupées autour d'eux. Une à une, elles s'éloignèrent. D'autres s'arrêtèrent.

Sosthène, un gros bourgeois à tournure de pêcheur à la ligne, murmura, de manière à n'être entendu que de Valthex, et tout en se penchant vers le tableau avec l'intérêt d'un connaisseur :

« Vous avez lu les journaux de l'après-midi ?

– Non.

– L'Arabe a été interrogé de nouveau. Vous aviez raison : c'est bien lui qui vous a trahi et qui a donné l'indication du Casino Bleu. Mais il ne veut pas en dire davantage et refuse de marcher contre vous. Il n'a livré ni le nom de Valthex, ni celui de Raoul, et ne souffle pas mot de la petite. Donc, de ce côté, tout va bien. »

Sosthène se releva, examina le tableau sous un autre angle, lorgna la Seine et s'inclina encore, tenant à la main un binocle qu'il braquait à des intervalles divers. Et il poursuivit :

« Le marquis applique de Suisse après-demain. C'est la petite qui est venue hier et qui l'a dit à la concierge, pour qu'elle le redise aux domestiques. Donc, la petite et le marquis correspondent. Où demeure-t-elle ? Impossible de le savoir. Quant à Courville, il a encore fait déménager quelques meubles, et j'ai la preuve que c'est bien lui. Donc, il travaille avec le sieur Raoul et se promène aussi par là, m'a dit la concierge. »

Le rapin, tout en prêtant l'oreille, avait dressé son pinceau dans l'espace, comme pour prendre des mesures. Le complice dut considérer ce geste comme un signal, car il jeta un coup d'œil du côté indiqué et aperçut un vieillard mal vêtu qui bouquinait à même un étalage du parapet. S'étant retourné, le vieillard exhiba une barbe blanche si admirable et si carrée qu'il n'y avait pas moyen de s'y tromper.

Sosthène murmura :

« J'ai vu. C'est Courville. Je m'accroche à lui. Rendez-vous ce soir chez le bistrot d'hier. »

S'éloignant, il se rapprocha peu à peu de Courville. Celui-ci effectua quelques évolutions destinées sans nul doute à faire perdre sa piste à quiconque le suivrait, mais comme il pensait à tout autre chose qu'à examiner la tête des gens, il ne remarqua ni le grand Paul ni son complice, et s'en fut vers Auteuil en remorquant le bourgeois à l'aspect du pêcheur à la ligne.

Le grand Paul attendit une heure. Clara ne vint pas ce soir-là. Mais, Gorgeret apparaissant à l'horizon, il ramassa vivement son attirail de

peintre et s'esquiva.

Le soir, les hommes de sa bande se retrouvaient au Petit-Bistrot de Montparnasse qui avait remplacé pour eux le bar des Écrevisses.

Sosthène les rejoignit.

« Ça y est, dit-il. C'est dans un pavillon, à Auteuil, avenue du Maroc, 27. Courville a sonné à la grille du jardin. La grille s'est ouverte toute seule. Sur le coup de huit heures moins le quart, j'ai vu rentrer la petite à son tour. Même cérémonie : elle a sonné, la grille s'est ouverte.

– Et lui, tu l'as vu ?

– Non. Mais pas de doute à ce propos. »

Le grand Paul réfléchit et conclut :

« Tout de même... avant d'agir... je veux me rendre compte... Amène-moi l'auto demain matin, à dix heures. Et je te jure Dieu que, si ça y est, Clara n'y coupe pas. Ah ! La garce ! »

Le lendemain matin, un taxi s'arrêtait à la porte de l'hôtel meublé où couchait à ce moment le grand Paul. Il y monta. Au volant s'étalait ventru, rubicond, chapeau de paille sur la tête, le complice Sosthène.

« En route ! »

Le chauffeur était habile. Rapidement, ils gagnèrent Auteuil et l'avenue du Maroc, large voie plantée de jeunes arbres et tracée parmi d'anciens jardins et domaines récemment lotis. Le pavillon de Raoul était un vestige d'une de ces propriétés.

L'auto s'arrêta plus loin. Le grand Paul, bien caché dans le taxi, pouvait voir, par la glace arrière, à trente pas, la grille du pavillon et les fenêtres du premier étage, toutes deux ouvertes. Sur le siège, le chauffeur lisait son journal.

De temps en temps, ils échangeaient quelques paroles. Le grand Paul s'irritait :

« Sacrédié ! Le pavillon semble inhabité. Depuis une heure, personne ne bouge.

– Parbleu ! ricanait le gros homme. Des amoureux, c'est pas pressé de se lever... »

Vingt minutes encore s'écoulèrent. Puis la demie de onze heures sonna.

« Ah ! La gueuse, mâchonna le grand Paul, le visage à la vitre. Et lui ! Le misérable ! »

À l'une des fenêtres apparaissaient Raoul et Clara. Ils s'accoudèrent sur le barreau du petit balcon. On voyait leurs bustes serrés l'un contre l'autre, leurs figures souriantes et heureuses, les cheveux éclatants de Clara la Blonde.

« Foutons le camp ! ordonna le grand Paul, dont la face était contractée de haine... Je les ai assez vus... La gredine !... C'est son arrêt de mort, ça ! »

L'auto démarra et fila vers le quartier populaire d'Auteuil.

« Halte ! cria le grand Paul. Et suis-moi. »

Il sauta sur le trottoir et ils entrèrent dans un café où consommaient de rares clients.

« Deux vermouths... et de quoi écrire ! » commanda-t-il.

Longtemps il réfléchit, la bouche crispée, l'expression féroce. Puis il bredouilla, disant à voix basse la suite de ses idées :

« C'est ça... oui... c'est ça... elle tombera dans le piège... c'est réglé... Puisqu'elle l'aime, elle y tombera... Et alors, je la tiens... Elle cédera... Sinon, tant pis pour elle ! »

Un silence. Et il interrogea :

« Dommage que je n'aie pas de son écriture à lui... Tu n'en as pas, toi ?

– Non. Mais... j'ai une lettre de Courville, chipée sur le bureau de l'entresol. »

Le visage du grand Paul s'éclaira.

« Donne. »

Il étudia l'écriture. Il copia des mots, s'appliqua aux majuscules. Puis, prenant une feuille de papier, il griffonna en hâte quelques lignes, qu'il signa Courville.

Sur une enveloppe, il mit comme adresse, de la même écriture imitée :

*Mademoiselle Clara, 27, avenue du Maroc.*

« Quel numéro ? 27... Bien... Maintenant, écoute-moi et rappelle-toi bien toutes mes paroles. Je te laisse. Oui, si je restais ici, je ferais une bêtise. Donc, déjeune. Après quoi, va reprendre ta faction. Logiquement, Raoul et Clara doivent sortir chacun de son côté, et Raoul le premier, puisque Clara va se promener. Une heure, une heure et demie après la sortie de Raoul, tu arrives devant le pavillon avec ton auto, tu sonnes, on t'ouvre, tu prends un air agité et tu fais passer cette lettre à la petite. Lis. »

Sosthène lut et hocha la tête.

« L'endroit est mal choisi. Un rendez-vous au quai Voltaire ! Quelle gaffe ! Elle n'ira pas.

– Elle ira, parce qu'elle n'aura pas l'idée de se défier. Comment supposerait-elle que j'aie choisi cet endroit pour lui tendre un piège ?

– Soit. Mais Gorgeret ? Gorgeret qui peut la voir... qui peut vous voir, patron...

– Tu as raison. Tiens, tu vas porter ce pneumatique à la poste. »

Il écrivit : « *La police est avertie que le grand Paul et ses amis se réunissent chaque jour à l'apéritif au Petit-Bistrot de Montparnasse.* »

Et il expliqua :

« Gorgeret se rendra là-bas. L'enquête immédiate qu'il fera lui prouvera que le renseignement est juste, et il nous attendra. Nous en serons quittes pour aller désormais ailleurs. Préviens les camarades.

– Et si Raoul ne sort pas du pavillon, ou bien sort trop tard ?

– Tant pis. On remettrait ça à demain. »

Ils se quittèrent. Après son déjeuner, Sosthène retourna prendre sa faction.

Raoul et son amie demeurèrent pendant plus de quatre heures dans le petit bout de jardin qui précédait le pavillon. La chaleur était lourde, et ils causaient paisiblement, protégés du soleil par les branches d'un vieux sureau.

Au moment de partir, Raoul observa :

« La jolie blonde est mélancolique aujourd'hui. Des idées noires ? Des pressentiments ?

– Je ne veux plus croire aux pressentiments depuis que je te connais. Mais tout de même, je suis triste quand nous nous séparons.

– Pour quelques heures.

– C'est encore trop. Et puis ta vie... si secrète !...

– Veux-tu que je te la raconte et que je te mette au courant de mes bonnes actions ? Seulement, il faudra écouter le récit des mauvaises ! »

Après un instant, elle répondit :

« Non. J'aime mieux ne pas savoir.

– Comme tu as raison ! dit-il en riant. Moi aussi j'aimerais mieux ne pas savoir ce que je fais. Mais j'ai une sacrée lucidité qui m'oblige à voir clair même quand je ferme les yeux. À tantôt, chérie, et n'oublie pas que tu m'as promis de ne pas bouger.

– Et n’oublie pas, toi, que tu m’as promis de ne pas t’aventurer du côté des quais. »

Clara ajouta, plus bas :

« Au fond, c’est cela qui m’obsède... les dangers que tu cours...

– Je ne cours jamais de danger.

– Si. Quand j’imagine ton existence, en dehors de ce pavillon, je t’aperçois au milieu de bandits qui se jettent sur toi, de policiers qui t’en veulent... »

Il acheva :

« De chiens qui essaient de me mordre, de tuiles qui cherchent à me tomber sur la tête, de flammes qui rêvent de me brûler !

– C’est cela ! C’est cela ! » dit-elle, prise de gaieté à son tour.

Elle l’embrassa passionnément, puis le conduisit jusqu’à la grille.

« Dépêche-toi, mon Raoul ! Il n’y a qu’une chose importante, c’est d’être auprès de moi. »

Elle s’assit dans le jardin, tâcha de lire ou de s’intéresser à un ouvrage de broderie, puis, une fois rentrée, voulut se reposer et dormir. Mais elle était tourmentée et n’avait de cœur à rien.

De temps à autre, elle se regardait dans un petit miroir. Comme elle était changée ! Que de signes de déchéance ! Les yeux se cernaient de bleu. La bouche était lasse, le sourire désolé.

« Qu’importe, se disait-elle, puisqu’il m’aime comme je suis. »

Les minutes s’écoulaient, interminables.

La demie de cinq heures retentit.

Et voilà que le bruit d’une auto qui s’arrêtait la jeta vers la fenêtre. De fait, l’auto stationnait devant la grille. Un gros chauffeur en descendit et sonna.

Elle vit le valet de chambre qui traversa le jardin et qui revint avec une lettre dont il examinait l’enveloppe.

Ayant monté, il frappa et tendit la missive.

« *Mademoiselle Clara, 27, avenue du Maroc.* »

Elle ouvrit l’enveloppe et lut. Un cri s’étrangla dans sa gorge, et elle balbutia :

« J’y vais... j’y vais. »

Le valet de chambre observa :

« Puis-je rappeler à madame que le patron... »

Sans hésitation, il lut à son tour :

« *Mademoiselle, le patron a été blessé sur le palier. Il est couché dans son bureau de l'entresol. Tout va bien. Mais il vous réclame. Respectueusement.* – COURVILLE. »

L'écriture était si bien imitée que le valet de chambre, qui la connaissait, ne songea pas à retenir Clara. D'ailleurs, eût-il été possible de la retenir ?

Clara s'enveloppa d'un vêtement, courut à travers le jardin, aperçut la figure débonnaire de Sosthène, l'interrogea, et, sans attendre la réponse, monta dans la voiture.



*Rivalité*[Table des matières](#)

Pas une seconde, l'idée ne vint à Clara qu'il pût y avoir stratagème et embûche. Raoul était blessé, mort peut-être. En dehors de cette épouvantable réalité, rien ne comptait. Si elle arrivait à réfléchir, dans le tumulte de son cerveau, elle examinait seulement les divers incidents qui avaient pu se présenter : visite de Raoul dans la maison du 63, rencontre avec Gorgeret ou avec le grand Paul, choc, bataille, transport du blessé dans l'entresol. Elle n'envisageait que des drames et des catastrophes, et la blessure prenait l'aspect, visible pour elle, d'une abominable plaie par où s'écoulaient des flots de sang.

Mais une blessure, c'était l'hypothèse la plus favorable, et à laquelle elle ne croyait guère. La vision de la mort ne la quittait pour ainsi dire pas, et il lui semblait que les formules employées par Courville dans sa lettre hâtive eussent été différentes si le dénouement de la bataille avait été moins grave. Non, Raoul était mort. Elle n'avait pas le droit de mettre en doute cette mort qu'elle apercevait tout à coup comme un événement que les circonstances avaient préparé depuis longtemps. Le destin, en rapprochant d'elle Raoul, exigeait cette mort inévitable. Un homme aimé de Clara et qui aimait Clara devait mourir fatalement.

Pas un instant non plus elle ne pensa aux conséquences que son arrivée près du cadavre pouvait avoir pour elle. Que le choc se fût produit entre Raoul et Gorgeret, ou entre Raoul et le grand Paul, il n'en était pas moins certain que la police occupait l'entresol du quai Voltaire. Donc la police, en apercevant Clara la Blonde, mettrait aussitôt la main sur cette proie si vainement cherchée jusqu'ici. Cette éventualité ne lui apparut même pas, ou, alors, elle lui sembla insignifiante. Que lui importait d'être arrêtée et jetée en prison, si Raoul ne vivait plus ?

Mais elle n'avait plus la force d'enchaîner les idées qui l'obsédaient. Elles passaient au fond d'elle en phrases incohérentes, ou plutôt en brèves

images, qui se succédaient en dehors de toute logique. Il s'y mêlait la vision de paysages qui se présentaient à ses yeux, rives de la Seine, maisons, rues, trottoirs, gens qui marchaient, et tout cela se déroulait si lentement qu'elle criait de temps à autre au chauffeur :

« Vite ! Dépêchez-vous ! Vous n'avancez pas... »

Sosthène tournait vers elle sa bonne figure cordiale en ayant l'air de dire :

« Rassurez-vous, ma petite dame, nous arrivons. »

De fait, ils arrivèrent.

Elle sauta sur le trottoir.

Il refusa l'argent qu'elle lui offrait. Elle jeta le billet sur le siège, sans faire attention, et courut dans le vestibule du rez-de-chaussée. Elle ne vit pas la concierge, qui était dans la cour intérieure, et elle monta rapidement, étonnée que tout fût si calme et que personne ne vînt vers elle.

Sur le palier, personne non plus. Aucun bruit.

Cela la surprenait, mais rien n'eût rebuté son élan. Elle se précipitait vers son mauvais destin avec une fougue où il y avait presque l'espoir d'en finir elle-même et le désir inconscient que sa mort se mêlât à la mort de Raoul.

La porte était entrebâillée.

Ce qui se passa, elle ne s'en rendit pas un compte exact. Une main l'atteignit au visage, cherchant sa bouche pour la bâillonner d'un foulard roulé en boule, tandis qu'une autre main la saisissait à l'épaule, et la bousculait avec tant de brutalité qu'elle perdit l'équilibre, trébucha et fut lancée dans la pièce principale où elle tomba tout de son long, la face contre le parquet.

Alors, tranquillement, soudain rasséréné, Valthex ferma le verrou de sûreté, ferma derrière lui la porte du salon et se pencha un peu vers la femme étendue.

Elle n'était pas évanouie. Elle sortit vite de sa torpeur et comprit aussitôt le piège où on l'avait attirée. Elle ouvrit les yeux et regarda Valthex avec épouvante.

Et Valthex, en face de cette adversaire impuissante, inerte, vaincue, désespérée, se mit à rire, mais à rire d'un rire qu'elle n'avait jamais entendu, où il y avait tant de cruauté que c'eût été folie que de s'adresser à sa compassion.

Il la releva et l'assit sur le divan, seul siège qui restât avec le grand fauteuil. Puis, ouvrant les portes des deux chambres contiguës, il dit :

« Les chambres sont vides. L'appartement est barricadé. Personne ne peut te secourir, Clara, personne, pas même ton bon ami, et lui moins encore que quiconque au monde, car j'ai lancé la police sur ses traces. Donc, tu es perdue, et tu sais ce qui te reste à faire. »

Il répéta :

« Tu sais ce qui te reste à faire, hein ? Ce qui t'attend ? »

Il écarta le rideau d'une fenêtre. L'auto était là. Sosthène veillait, debout sur le trottoir, l'œil à l'affût. Valthex ricana de nouveau :

« Nous sommes gardés de tous côtés, et bien gardés. Durant une heure, nous sommes tranquilles. Et en une heure, il se passe tant de choses ! Tant de choses, alors qu'il me suffit d'une seule. Après quoi, bien d'accord, nous partirons ensemble. Notre voiture est en bas... On pourra prendre un train... et ce sera la bonne vie de voyage... C'est convenu ? »

Valthex fit un pas en avant.

Clara tremblait des pieds à la tête. Elle baissa les yeux sur ses mains, pour les obliger à se tenir immobiles, mais ses mains continuaient à trembler comme des feuilles, et ses jambes également, et tout son corps, qu'elle sentait à la fois fiévreux et glacé.

« Tu as peur, hein ? » dit-il.

Elle balbutia :

« Je n'ai pas peur de mourir.

– Non, mais de ce qui va se passer. »

Elle hocha la tête.

« Il ne se passera rien.

– Si, fit-il, quelque chose d'extrêmement important, et qui est la seule chose à laquelle je tiens. Tu te rappelles ce qui s'est déjà passé entre nous, la première fois... et toutes les fois depuis, pendant tout le temps où nous avons vécu ensemble. Tu ne m'aimais pas... j'irai jusqu'à dire que tu me détestais. Mais tu étais la plus faible... Et, de guerre lasse, exténuée... alors... Tu te souviens ? »

Il s'approcha. Elle recula sur le divan, les bras raidis pour le repousser. Il plaisanta :

« Tu te prépares... comme autrefois... Tant mieux... Je ne te demande pas d'accepter... Au contraire... Quand je t'embrasse, j'aime bien mieux

que ce soit de force... Il y a longtemps que j'ai abandonné tout amour-propre... »

Son visage devenait odieux, atroce de haine et de convoitise. Ses doigts se crispaient, pour saisir, pour étreindre ce cou frêle, qui se convulsait aussitôt, dans un râle d'agonie...

Clara s'était dressée, debout sur le divan, d'où elle sauta pour s'abriter derrière le fauteuil. Il y avait un revolver qui traînait dans le tiroir entrebâillé d'une table. Elle essaya de s'en emparer, n'en eut pas le temps, se sauva dans la pièce, courut, manqua de tomber, et finalement fut empoignée par les terribles doigts qui, tout de suite, la serrèrent à la gorge et lui enlevèrent toute force.

Elle fléchit sur ses genoux. Elle fut renversée contre le divan. Sa taille ployait. Elle sentait qu'elle allait perdre connaissance...

Mais l'effroyable étreinte se relâcha un peu. Le timbre du vestibule avait sonné, et le tintement se prolongeait dans la pièce en écho léger. Le grand Paul, ayant tourné la tête de ce côté, tendait l'oreille. Aucun autre bruit nouveau. Le verrou était mis. Qu'y avait-il à craindre ?

Il allait de nouveau serrer sa proie, quand il poussa un gémissement effaré. Son regard avait été attiré par un jaillissement de lumière qui bougeait entre les deux fenêtres, et il demeura stupéfait, ahuri, incapable de comprendre la sorte de phénomène miraculeux qui se produisait en dehors de toute réalité et de toute explication plausible.

« Lui !... lui !... » murmura-t-il, confondu.

Était-ce une hallucination ? Un cauchemar ? Il voyait distinctement dans la clarté d'un écran lumineux qui eût été un écran de cinéma, il voyait la figure épanouie de Raoul. Non pas une figure de portrait, mais une figure vivante, avec des yeux qui remuaient et le sourire agréable et joyeux d'un monsieur qui se présente et qui a l'air de dire :

« Eh bien, oui, c'est moi. Vous ne m'attendiez pas, hein ? Et vous êtes content de me voir ? Je suis peut-être un peu en retard. Mais on va se rattraper. Me voici. »

De fait, il y eut un bruit de clef qu'on introduit dans une serrure, un autre bruit de clef dans le verrou de sûreté, un bruit de porte qu'on pousse... Valthex s'était relevé et regardait, épouvanté. Clara écoutait, le visage détendu.

La porte fut ouverte, non pas sous la poussée violente d'un intrus ou d'un agresseur, mais sous le geste paisible de quelqu'un qui rentre chez soi, et qui est heureux d'y rentrer parce qu'il va trouver tout en ordre, les objets à leur place, et de bons amis en train de parler affectueusement de lui.

Sans gêne ni précaution, il passa près de Valthex et ferma l'écran lumineux, et il dit à son adversaire :

« Ne prends pas cet air de candidat à la guillotine. C'est peut-être le sort qui t'est réservé, mais, pour l'instant, tu es à l'abri de tout danger. »

Puis, s'adressant à Clara :

« Voilà ce que c'est, petite fille, que de désobéir à Raoul. Le monsieur t'a écrit une lettre, sans doute ? Fais voir. »

Elle lui tendit un chiffon de papier, sur lequel il jeta un coup d'œil.

« C'est de ma faute, fit-il, j'aurais dû prévoir ce piège-là. Il est classique, et jamais une amoureuse ne manque de s'y jeter la tête la première. Mais maintenant, petite fille, il ne faut plus avoir peur. Vite, sourions. Tu vois bien comme il est inoffensif ! Un mouton... un mouton abruti... C'est qu'il se rappelle nos rencontres précédentes, le grand Paul, et qu'il ne va pas se risquer à engager une nouvelle bataille, hein, Valthex ? On est devenu raisonnable, n'est-ce pas ? Raisonnable, mais stupide. Comment, diable ! As-tu laissé ton chauffeur sur le quai ? Surtout qu'il a une gueule spéciale, ton chauffeur !... J'ai tout de suite reconnu le bonhomme qui stationnait ce matin sur l'avenue du Maroc. Une autre fois, demande-moi conseil. »

Valthex cherchait à se remettre de son désarroi. Il serrait les poings. Il fronçait les sourcils. Le persiflage de Raoul l'exaspérait, ce qui encourageait Raoul à continuer :

« Non, vrai, rebiffe-toi, mon vieux ! Puisque je te dis que la guillotine, c'est pas encore pour aujourd'hui. Tu as tout le temps de t'y habituer. Aujourd'hui, il s'agit tout simplement d'une petite formalité qui consistera à t'attacher les mains et les pieds avec beaucoup de douceur et de respect. La chose faite, je téléphone à la Préfecture, et Gorgeret vient prendre livraison. Tu vois, le programme est enfantin... »

La rage de Valthex croissait à chaque parole. L'accord de Raoul et de Clara, si visible, si profond, le mettait hors de lui. Clara n'avait plus peur, Clara souriait presque, et se moquait de lui avec son amant.

C'est l'idée de cette situation burlesque et de son humiliation devant la jeune femme qui le redressa. À son tour, il prit l'offensive et il attaqua avec précision et la colère contenue d'un homme qui se sait en possession d'armes dangereuses et qui est résolu à s'en servir.

Il s'assit sur le fauteuil, et, martelant ses phrases, frappant du pied :

« Alors, c'est cela, décidément, que tu veux, dit-il... me livrer à la justice ? Tu l'as essayé au bar de Montmartre, puis au Casino Bleu, et maintenant tu voudrais profiter du hasard qui t'a encore mis sur mon chemin ? Soit. Je ne crois pas que tu réussisses. Mais, en tout cas, il faut que tu saches exactement à quoi aboutirait ta réussite. Il faut qu'elle le sache, elle surtout. »

Il se tourna vers Clara, qui restait immobile sur le divan, plus calme, mais encore crispée, anxieuse.

« Vas-y, mon vieux, dit Raoul, vas-y de ta petite histoire.

– Une petite histoire pour toi, peut-être, dit Valthex, mais une chose qui aura du poids pour elle, sois-en sûr. Tiens, regarde comme elle m'écoute. Elle n'ignore pas que je ne plaisante jamais, moi, et que je ne perds pas mon temps à discourir. Quelques mots seulement, mais qui comptent. »

Il se pencha vers Clara, et, les yeux dans les yeux :

« Tu sais qui est le marquis par rapport à toi ?

– Le marquis ? fit-elle.

– Oui, un jour, tu m'as confié qu'il avait connu ta mère.

– Il l'a connue, oui.

– J'ai bien deviné, à ce moment-là, que tu avais quelques soupçons de la vérité, mais aucune preuve.

– Quelle sorte de preuve ?

– Ne biaise pas. Ce que tu es venue chercher, la nuit, chez d'Erlemont, c'est la preuve dont je te parle. Or, dans le tiroir secret, que j'ai fouillé, pour ma part, un peu avant toi, tu as précisément trouvé la photographie de ta mère avec une dédicace qui ne laisse aucun doute. Ta mère a été la maîtresse, une des mille et une maîtresses du marquis, et tu es la fille de Jean d'Erlemont. »

Elle ne protesta point. Elle attendit la suite des paroles. Il continua :

« Je t'avoue que c'est là un point secondaire, et, si j'y fais allusion, c'est simplement pour que cette vérité-là soit bien établie. Jean d'Erlemont est

ton père. J'ignore quels sont tes sentiments pour lui, mais c'est un fait qui doit influencer sur ta conduite. Jean d'Erlemont est ton père. Or, ... »

Valthex mit dans son intonation et dans son attitude plus de gravité encore, presque de la solennité.

« Or, sais-tu au juste quel a été le rôle de ton père dans le drame du château de Volnic ? Ce drame, tu en as entendu parler, n'est-ce pas ? Ne fût-ce que par ton amant (avec quelle grimace furieuse Valthex prononça ce mot !) et tu sais qu'une dame Élisabeth Hornain, qui était ma tante, a été assassinée et dépouillée de ses bijoux. Or, sais-tu le rôle de ton père, là-dedans ? »

Raoul haussa les épaules.

« Question idiote. Le marquis d'Erlemont n'a joué d'autre rôle que celui d'invité. Il se trouvait au château, voilà tout.

– C'est la version de la police. Elle diffère de la réalité.

– Et cette réalité, selon toi ?

– Élisabeth Hornain a été volée et assassinée par le marquis d'Erlemont.

»

Valthex proféra cette phrase en frappant du poing et en se levant. Raoul y répondit par un éclat de rire.

« Ah ! Quel numéro que ce Valthex ! Un humoriste, un véritable humoriste !... »

Indignée, Clara balbutiait :

« Vous mentez !... Vous mentez ! Vous n'avez pas le droit... »

Valthex répéta la phrase avec plus de violence et un ton de provocation rageuse. Cependant, il parvint encore à se dominer et, reprenant sa place, il développa son accusation.

J'avais vingt ans à cette époque-là, et je ne savais rien de la liaison d'Élisabeth Hornain. C'est dix ans plus tard que le hasard de lettres trouvées dans ma famille me révéla cette liaison, et que je me demandai pourquoi le marquis n'en avait pas soufflé mot à la justice. J'ai donc refait l'instruction à moi seul, j'ai sauté le mur du château, et qu'est-ce que j'aperçois, un matin, se promenant avec le garde et faisant une battue dans les ruines ? Jean d'Erlemont. Jean d'Erlemont, propriétaire secret du château ! Dès lors, j'ai cherché, j'ai lu les journaux de l'époque, ceux d'Auvergne et ceux de Paris. Dix fois je suis retourné à Volnic, fouinant partout, questionnant les gens du village, me glissant dans la vie du

marquis, m'introduisant chez lui durant ses absences, fouillant ses tiroirs, décachetant ses lettres, et tout cela avec une idée directrice, qui n'avait pas guidé le Parquet, c'est qu'il fallait éplucher tous les faits et gestes de celui qui avait caché une vérité extrêmement grave.

– Et tu as trouvé des choses nouvelles, mon vieux ? Ce que tu es malin !

– J'ai trouvé des choses nouvelles, affirma posément Valthex, et mieux encore, j'ai relié entre eux plusieurs détails qui, logiquement, donnent à la conduite de Jean d'Erlemont son sens réel.

– Dégoise.

– C'est Jean d'Erlemont qui avait fait inviter Élisabeth Hornain par M<sup>me</sup> de Jouvelle. C'est lui qui a obtenu d'Élisabeth Hornain qu'elle voulût bien chanter dans les ruines, c'est lui qui a indiqué l'endroit des ruines où son apparition ferait le plus grand effet, c'est lui enfin qui a conduit Élisabeth Hornain à travers le jardin et jusqu'en bas des marches.

– Aux yeux de tout le monde.

– Non, pas tout le temps. Entre le moment où ils ont tourné l'angle du premier palier et celui où Élisabeth a reparu seule, à l'extrémité d'une avenue d'arbustes qui les cachaient, il y a eu un intervalle d'environ une minute, plus long qu'il n'eût fallu pour parcourir cette petite étape. Que s'est-il passé durant cette minute ? Il est facile de l'établir quand on admet cette supposition, fondée sur plusieurs témoignages de domestiques insuffisamment questionnés, à savoir que, quand on a revu Élisabeth à ce moment, puis au sommet des ruines, elle n'avait plus de collier. »

Raoul haussa de nouveau les épaules.

« Alors, il les aurait volés sans qu'Élisabeth Hornain protestât ?

– Non, mais elle les lui a confiés, estimant que ces bijoux n'étaient pas dans le style des airs qu'elle allait chanter, scrupule absolument conforme au caractère d'Élisabeth Hornain.

– Et après, étant revenu au château, il l'a tuée, pour ne pas être obligé de les rendre ! Il l'a tuée, de loin, par l'opération du Saint-Esprit !

– Non. Il l'a fait tuer. »

Raoul s'impatienta.

« Mais on ne supprime pas une femme qu'on aime pour s'approprier des bijoux de théâtre, des rubis et des saphirs en toc.



– Certes. Mais on peut s’y résoudre quand ces bijoux sont vrais et qu’ils valent des millions.

– Allons donc ! Élisabeth elle-même proclamait que ces bijoux étaient faux.

– Elle y était contrainte.

– Pourquoi ?

– Elle était mariée... et ces bijoux, elle les tenait d’un Américain dont elle avait été la maîtresse. Vis-à-vis de son mari, vis-à-vis de ses camarades qui l’eussent jalousée, Élisabeth Hornain garda le secret. De cela j’ai toutes les preuves écrites, et j’ai des preuves aussi de la beauté incomparable de ces pierres précieuses. »

Raoul se taisait, avec une impression de gêne, et observait Clara, qui avait caché sa figure entre ses mains. Il demanda :

« Et le crime aurait été commis par qui ?

– Par un individu dont personne ne s’est occupé, et dont tout le monde ignore même la présence au château... Gassiou, un pauvre diable de berger, un innocent, comme on dit, pas fou, mais simple d’esprit. Il est prouvé que d’Erlemont allait souvent voir Gassiou durant les séjours qu’il faisait chez les Jouvelle, et qu’il lui a donné des vêtements, des cigares, de l’argent même. Pourquoi ? Dans quel but ? À mon tour, j’ai fréquenté le sieur Gassiou... j’ai tiré de lui des bribes d’aveu où il essayait de me parler d’une femme qui chantait... et qui tombait en chantant... Confidences inachevées, incohérentes. Mais, un jour, je le surpris qui faisait tournoyer une fronde grossière et qui visait un oiseau de proie volant au-dessus de lui. Le caillou jaillit de sa fronde et tua l’oiseau. Ce fut une révélation. J’étais fixé. »

Il y eut un silence. Puis Raoul dit :

« Et après ?

– Après ? Mais la vérité s’impose. Gassiou, dressé, soudoyé par le marquis, s’est juché, ce jour-là, au sommet de quelque mur des ruines, et son projectile a blessé mortellement Élisabeth Hornain. Ensuite, il s’est esquivé.

– Hypothèse !

– Certitude.

– Tu as des preuves ?

– J’en ai, et d’irréfutables.

– De sorte que ?... demanda Raoul d’une voix distraite.

– De sorte que, si la justice met jamais la main sur moi, j'accuse le marquis d'avoir tué Élisabeth Hornain. Je livre tout mon dossier, j'établis qu'à cette époque d'Erlemont était gêné, qu'il recherchait déjà, par l'intermédiaire d'une agence, un héritage dont il avait été frustré, et que, depuis, il n'a pu soutenir le train qu'il a mené durant quinze ans que grâce au produit de son vol. En outre, en tant que neveu, je réclame ces bijoux, ou du moins des dommages-intérêts équivalant à la valeur des bijoux.

– Tu n'auras pas un liard.

– Soit. Mais d'Erlemont sera déshonoré et il ira en prison. Il en a si peur que, bien qu'il ignore ce que je sais sur lui, il ne m'a jamais refusé d'argent.

»

*Le meurtre*[Table des matières](#)

Raoul arpenta la pièce en réfléchissant. Clara ne bougeait toujours pas, absorbée, et la figure invisible. Valthex, debout, croisait les bras, l'air arrogant.

Raoul s'arrêta devant lui.

« Somme toute, tu n'es qu'un maître chanteur.

– J'ai voulu d'abord venger ma tante Élisabeth. Aujourd'hui, le dossier que j'ai réuni est une sauvegarde. J'en profite. Laisse-moi passer. »

Raoul ne le quittait pas des yeux.

« Et ensuite ? demanda-t-il.

– Ensuite ? »

Valthex crut qu'il avait partie gagnée, que sa menace avait porté et qu'il pouvait aller jusqu'au bout de sa victoire. L'attitude de Clara l'accrochait à cette idée.

« Ensuite, dit Valthex, ma maîtresse me rejoindra. Dans une heure, j'exige qu'elle soit chez moi, à l'adresse que je vais lui donner.

– Ta maîtresse ?

– Celle-ci », dit Valthex en montrant la jeune femme.

Raoul avait pâli. Il scanda :

« Tu as donc toujours la prétention ?... Tu espères donc ?

– Je n'espère pas, dit Valthex en s'échauffant. Je veux. Je réclame celle qui est à moi. Celle dont je fus l'amant... et que tu m'as volée. »

Il n'acheva pas, tellement l'expression de Raoul devenait terrible. Sa main ébaucha un geste du côté de sa poche à revolver.

Ils se défièrent du regard, rivaux acharnés. Et soudain Raoul, sautant sur place, lui jeta dans les jambes, à hauteur de la cheville, deux coups de semelle puis l'agrippa aux bras, de ses mains implacables.

L'autre fléchit de douleur, n'eut pas la force de résister et fut renversé sous le choc.

« Raoul ! Raoul ! cria la jeune femme, en se précipitant vers lui... Non, je t'en prie... ne vous battez pas... »

La fureur de Raoul était telle qu'il rouait l'ennemi de coups, inutilement, sans autre raison que de le châtier. Les explications, les menaces de Valthex, rien ne comptait plus pour lui. Il tenait un homme qui lui disputait Clara, qui avait été son amant, s'en vantait, et se réclamait encore du passé. Et ce passé, il semblait à Raoul que des coups de poing et des coups de pied l'anéantissaient.

« Non, non, Raoul, je t'en supplie, gémissait Clara ; non, laisse-le. Qu'il s'en aille, ne le livre pas à la justice. Je t'en supplie... à cause de mon père... Non... Qu'il s'en aille. »

Raoul ripostait, tout en frappant :

« Ne t'inquiète pas, Clara. Il ne dira rien contre le marquis. Toute cette histoire, est-ce vrai, d'abord ? Et puis quand même, il ne parlera pas... ce n'est pas son intérêt.

– Si, implorait la jeune femme en sanglotant... si... il se vengera.

– Qu'importe ! C'est une bête méchante... Il faut s'en délivrer... sinon, un jour ou l'autre, c'est à toi qu'il s'en prendra... »

Elle ne cédait pas. Elle l'empêchait de frapper. Elle parlait de Jean d'Erlemont, qu'on n'avait pas le droit d'exposer à une délation.

À la fin, Raoul lâcha prise. Sa colère faiblissait.

Il dit :

« C'est bien. Qu'il s'en aille ! Tu entends, Valthex, fiche le camp. Mais si jamais tu t'avises de toucher à Clara ou au marquis, tu es perdu. Allons, déguerpis. »

Valthex resta quelques secondes sans bouger. Raoul l'avait-il donc maltraité au point qu'il lui fallait reprendre son aplomb ? Il s'appuya sur son coude, retomba, fit un nouvel effort qui le porta jusqu'auprès du fauteuil, essaya de se mettre debout, parut perdre l'équilibre et s'abattit à genoux. Mais tout cela n'était qu'une feinte. En réalité, il n'avait d'autre but que de se rapprocher du guéridon. Brusquement, il plongea sa main dans le tiroir, saisit le revolver dont on apercevait la crosse et, poussant un cri rauque, se retourna vers Raoul et leva le bras.

Si imprévu, si rapide que fût le geste, il n'eut pas le temps de l'exécuter. Quelqu'un en devança l'effet, Clara, qui, se jetant entre les deux hommes,

tira de son corsage un couteau qu'elle planta en plein dans la poitrine de Valthex, sans qu'il songeât à parer le coup et sans que Raoul pût intervenir.

Valthex parut d'abord n'avoir rien senti et n'éprouva aucune douleur. Son visage, cependant, jaune d'ordinaire, blêmit jusqu'à devenir tout blanc. Puis son grand corps se détira, immense, démesuré. Et d'un bloc, il s'effondra, le buste et les bras allongés sur le divan, avec un soupir profond que suivirent quelques hoquets. Et le silence, l'immobilité.

Clara, son couteau ensanglanté à la main, avait contemplé, avec des yeux hagards, cette sorte de déracinement et de chute. Quand Valthex tomba, Raoul dut la soutenir, et elle bégayait, épouvantée, anéantie :

« J'ai tué... J'ai tué... Tu ne vas plus m'aimer... Ah ! Quelle horreur ! »

Il murmura :

« Mais si, je t'aimerai... je t'aime... Mais pourquoi as-tu frappé ?

– Il allait tirer sur toi... le revolver...

– Mais, ma petite... il n'était pas chargé... et je le laissais là... justement, pour le tenter et qu'il ne se servît pas du sien... »

Il assit la jeune femme sur le fauteuil, la tournant de façon qu'elle n'aperçût pas le corps de Valthex. Puis il s'inclina vers celui-ci, l'examina, écouta le cœur, et dit entre ses dents :

« Il bat encore... mais c'est l'agonie. »

Et, ne pensant plus qu'à elle, à cette femme qu'il fallait sauver et emmener à tout prix, il dit vivement :

« Va-t'en, ma chérie... Tu ne peux pas rester... On va venir... »

Un sursaut d'énergie la secoua :

« M'en aller ?... Te laisser seul ?

– Pense donc !... Si l'on te trouve ici ?

– Eh bien, et toi ?

– Je ne peux pas abandonner cet homme... »

Il hésitait. Il savait que Valthex était perdu, mais il ne pouvait pas se décider au départ, et il était troublé, indécis.

Elle fut inflexible :

« Je ne partirai pas... C'est moi qui ai frappé... C'est moi qui dois rester et être arrêtée... »

Cette idée le bouleversa :

« Jamais ! Jamais ! Toi, arrêtée ? Je n'y consens pas... je ne veux pas... Cet homme était un misérable. Tant pis pour lui !... Allons-nous-en... Je

n'ai pas le droit de te laisser ici... »

Il courut vers la fenêtre, souleva le rideau, et recula :

« Gorgeret !

– Quoi ? dit-elle affolée. Gorgeret ?... Il vient ?

– Non... il surveille la maison, avec deux de ses hommes... Impossible de fuir. »

Il y eut dans la pièce quelques secondes d'égarement. Raoul avait jeté un tapis de table sur le corps de Valthex. Clara allait et venait, sans plus savoir ce qu'elle faisait, ni ce qu'elle disait. Sous sa couverture, le moribond avait des soubresauts.

« Nous sommes perdus... nous sommes perdus..., chuchota la jeune femme.

– Qu'est-ce que tu chantes ? » protesta Raoul, que ces instants d'émotion excessive rendaient vite au calme et à la maîtrise de soi-même.

Il réfléchit, consulta sa montre, puis empoigna le téléphone de la ville et, d'une voix âpre :

« Allô ! Allô ! Vous ne m'entendez donc pas, mademoiselle ? Mais il ne s'agit pas d'un numéro ! Allô ! Donnez-moi la surveillante... Allô ! La surveillante ? Ah ! C'est toi, Caroline ? Quelle chance ! Bonjour, chérie... Voilà... Sonne ici, sans discontinuer durant cinq minutes... Il y a un blessé dans la pièce... Alors, il faut que la concierge entende le téléphone et monte. C'est convenu, hein ? Mais non, Caroline, ne t'inquiète pas... Tout va très bien... C'est un petit incident de rien du tout. Adieu ! »

Il raccrocha l'appareil. La sonnerie commença. Alors, il saisit la main de sa maîtresse et lui dit :

« Viens, dans deux minutes la concierge sera ici, et fera le nécessaire. Sans doute ira-t-elle chercher en face Gorgeret, qu'elle doit connaître sûrement. Viens. Nous allons fuir par en haut. »

Sa voix était si paisible, son étreinte si impérieuse qu'elle ne songea pas à protester.

Il recueillit le couteau, essuya l'appareil de téléphone pour qu'on ne pût relever les empreintes de ses doigts, découvrit le corps de Valthex, cassa le mécanisme de l'écran lumineux et ils s'en allèrent, laissant la porte grande ouverte.

La sonnerie retentissait, stridente et opiniâtre, tandis qu'ils montaient jusqu'au troisième étage, c'est-à-dire à l'étage habité par les domestiques,

au-dessus de l'appartement de Jean d'Erlemont.

Raoul se mit aussitôt en devoir de fracturer la porte, ce qui fut facile, la serrure n'étant pas fermée à clef, ni le verrou poussé.

Au moment où ils entraient, et avant qu'ils n'eussent repoussé le battant, un grand cri s'éleva dans la cage de l'escalier. C'était la concierge que l'alarme donnée par la sonnerie avait attirée, et qui, par les portes ouvertes de l'entresol, apercevait le désordre du salon, et, sur le divan, étendu, pantelant, le corps de Valthex.

« Tout est pour le mieux, dit Raoul, qui revenait à ses habitudes d'ironie tranquille. C'est à la concierge d'agir. Elle est responsable. Nous, nous sommes en dehors de la question. »

Le troisième étage était composé de chambres pour les domestiques, vides par conséquent à cette heure de la journée, et de mansardes où il y avait des malles ou de vieux meubles hors d'usage. Des cadenas fermaient celles-ci. Raoul tordit l'un d'eux. La mansarde était éclairée par une lucarne, à laquelle il accéda aisément.

Clara, muette, le visage tragique, obéissait machinalement à tout ce qu'il ordonnait. Deux ou trois fois, elle répéta :

« J'ai tué... j'ai tué... Tu ne m'aimeras plus... »

Et l'on voyait que ce meurtre et que l'influence de ce meurtre sur l'amour de Raoul constituaient son unique pensée, et qu'elle n'était même pas effleurée par le souci de sa sécurité, par la poursuite possible du policier Gorgeret, et par ce qu'il allait advenir de leur fuite sur les toits.

« Nous y voilà, dit Raoul, qui, lui, au contraire, ne se préoccupait – chaque chose à son temps – que de porter au maximum les chances de réussir son entreprise. Comme tout s'arrange à notre avantage ! Le cinquième étage de la maison voisine est à la même hauteur que le toit de la nôtre. Tu avoueras... »

Comme elle n'avouait rien du tout, il changea de sujet pour appuyer son contentement.

« C'est comme à l'égard de ce forban de Valthex, il a été assez maladroit pour justifier, pour nécessiter notre riposte. Donc, cas de légitime défense, s'il en fut jamais. Il nous attaquait... notre devoir était de prévenir son mauvais coup. Notre situation est excellente. »

Si excellente que fût la situation, il fallait se mettre à l'abri, et Raoul y pourvoyait avec ardeur et conscience. Il traversa et fit traverser à sa

compagne une petite courette qui donnait sur une pièce vide. La chance se confirmait : l'appartement dans lequel ils abordèrent n'était pas habité. Quelques meubles seulement y traînaient, et ce qui peut rester d'un déménagement encore inachevé. Un couloir les conduisit à la porte d'entrée, qui leur livra passage complaisamment. Un escalier... Ils descendirent un étage. Puis, encore un étage. Quand ils furent arrivés sur le palier de l'entresol, Raoul dit à voix basse :

« Concertons-nous. Dans toute maison de Paris, il y a des concierges. Je ne sais pas si ceux d'ici nous verront passer. En tout cas, il est préférable de ne pas sortir ensemble. Va-t'en la première. Tu te trouveras dans une rue perpendiculaire au quai. Tu suivras ta gauche, donc le dos tourné à la Seine. Dans la troisième rue à droite, il y a, au numéro 5, un petit hôtel qui a pour nom l'hôtel du Faubourg et du Japon. Tu entreras dans le salon d'attente. Je te rejoins dans deux minutes. »

Il lui entoura le cou, la renversa un peu et l'embrassa.

« Allons, ma petite, du courage... et n'aie pas cet air désolé. Pense que tu m'as sauvé la vie. Mais oui, tu m'as sauvé la vie. Le revolver était parfaitement chargé. »

Il débita ce mensonge avec désinvolture. Mais rien ne pouvait faire que Clara échappât à son obsession. Elle s'éloigna, la tête inclinée, l'aspect misérable.

Et, se penchant, il la vit sortir à gauche.

Il compta jusqu'à cent. Et puis encore jusqu'à cent, pour plus de précaution. Puis il s'en alla, le chapeau enfoncé sur la tête, un lorgnon sur les yeux.

Il remonta une rue, étroite et fréquentée, jusqu'à ce qu'il parvînt à la troisième. Sur le côté gauche de celle-ci, une enseigne annonçait l'hôtel du Faubourg et du Japon, maison d'apparence modeste, mais dont le salon, vitré par en haut, était meublé avec beaucoup de goût.

Il ne vit pas Clara. D'ailleurs, il n'y avait personne.

Raoul, très inquiet, retourna dehors, inspecta la rue, se hâta vers l'immeuble par lequel ils s'étaient évadés, revint jusqu'à l'hôtel.

Personne.

Il murmura :

« C'est inconcevable !... Je vais attendre... Je vais attendre... »



Il attendit une demi-heure... une heure... avec des incursions rapides dans les rues avoisinantes.

Personne.

À la fin, il partit, sous l'impulsion d'une idée nouvelle : Clara devait s'être réfugiée au pavillon d'Auteuil. Dans sa détresse, elle n'avait pas bien compris le lieu du rendez-vous ou l'avait oublié, et elle se morfondait là-bas.

Il sauta dans un taxi, dont il prit lui-même le volant, selon son habitude en cas d'urgence.

Dans le jardin, il rencontra le domestique, puis, dans l'escalier, Courville.

« Clara ?

– Mais elle n'est pas là. »

Ce fut pour lui un accablement. Où aller ? Que faire ? L'inanité de toute action s'ajoutait à son tourment. Et surtout une pensée effroyable grandissait en lui, d'une telle logique que, plus il l'examinait, plus elle lui semblait l'aboutissement certain des trances par où avait passé la pauvre Clara. Meurtrière, persuadée que son acte la rendait pour son amant un objet d'horreur, pouvait-on douter qu'elle échappât à l'obsession du suicide ? N'était-ce pas pour cela qu'elle s'était enfuie ? Toute sa conduite ne prouvait-elle pas qu'elle ne voulait plus, qu'elle n'osait plus le revoir ?

Il l'imaginait errant dans la nuit. Elle marchait le long de la Seine. L'eau noire, luisante de clartés éparses, l'attirait. Elle y entrait peu à peu. Elle s'y jetait.

Toute cette nuit fut affreuse pour Raoul. Quel que fût son habituel contrôle sur lui-même, il ne pouvait se soustraire à certaines suppositions qui, avec la complicité des ténèbres, prenaient figure de certitudes. Il était bourrelé de remords, remords de n'avoir pas flairé le piège de Valthex, remords d'avoir joué la difficulté, remords d'avoir quitté la malheureuse Clara.

Il ne s'endormit qu'au matin. À huit heures, il bondit hors de son lit, comme si quelque chose l'appelait à l'action. Quoi ?

Il sonna.

« Du nouveau ? demanda-t-il... Madame ?

– Pas de nouvelles, répondit le domestique.

– Est-ce possible ?

– M. Courville peut renseigner Monsieur. »

Courville entra.

« Alors... pas rentrée ?

– Non.

– Aucune nouvelle ?

– Aucune.

– Tu mens !... tu mens ! s'écria-t-il en empoignant le secrétaire. Tu mens !... Oui, tu as l'air embarrassé. Qu'est-ce qu'il y a ? Mais parle donc, imbécile. Crois-tu que j'aie peur de la vérité ? »

Courville tira un journal de sa poche. Raoul le déplia et, tout de suite, lâcha un juron.

On lisait, au haut d'une colonne de première page, en gros caractères :

*« Assassinat du grand Paul. Son ancienne maîtresse, Clara la Blonde, est arrêtée sur le lieu du forfait par l'inspecteur principal Gorgeret. La police est convaincue qu'elle est l'auteur du crime, avec son nouvel amant, le sieur Raoul, qui déjà l'avait enlevée lors de l'inauguration du Casino Bleu. Son complice a disparu. »*

*Zozotte*[Table des matières](#)

Cette fois, le hasard avait favorisé l'inspecteur principal Gorgeret. Absent de la Préfecture, lorsque le pneumatique écrit par le grand Paul y était arrivé, il avait fait son stage quotidien sur le quai Voltaire à l'heure où il était établi que la fameuse blonde s'y rendait parfois. Et c'est de là qu'il avait répondu aux appels que lui lançait la concierge par la fenêtre de l'entresol.

L'irruption de Gorgeret dans l'entresol de Raoul se produisit avec la violence d'une trombe. Néanmoins, il s'arrêta court. Ce n'est point que le spectacle du grand Paul agonisant le suffoquât. Mais il apercevait ce diable de fauteuil, tourné vers les deux fenêtres, et grâce auquel Raoul lui avait joué un de ses méchants tours.

« Halte ! » commanda-t-il aux deux hommes qui l'accompagnaient.

Et lentement, avec précaution, le revolver au poing, il approcha du fauteuil. Au moindre geste de l'ennemi, il tirait.

Les hommes de Gorgeret l'observaient avec stupéfaction. Constatant son erreur, il leur dit, satisfait de lui-même et fier de ses procédés :

« C'est justement quand on ne néglige aucune précaution qu'il ne se produit rien. »

Et, débarrassé d'un rude souci, il s'occupa du moribond, et à son tour l'examina :

« Le cœur bat encore... mais il n'en vaut guère mieux... Un médecin, tout de suite... Il y en a un dans la maison voisine. »

Par téléphone il annonça au quai des Orfèvres l'assassinat et l'agonie du grand Paul, et demanda des instructions, en ajoutant que le blessé ne lui semblait pas transportable. En tout cas, une voiture d'ambulance était nécessaire. Il fit également prévenir le commissaire de police et commença d'interroger la concierge. C'est alors que les réponses de cette femme et les

signalements donnés par elle lui imposèrent la conviction que Clara la Blonde et son amant Raoul étaient les auteurs de l'assassinat.

Cela le jeta dans une agitation extraordinaire. Lorsque le médecin se présenta, il lança des phrases pêle-mêle.

Trop tard... Il est mort... Tout de même, essayez... Le grand Paul vivant, ce serait pour la justice, pour moi... d'une importance capitale... Pour vous aussi, docteur. »

Mais un événement se produisit qui porta au comble son désarroi. Son principal agent, Flamant, accourut, haletant :

« Clara ! Je la tiens...

– Hein ? Qu'est-ce que tu dis ?

– Clara la Blonde ! Je l'ai cueillie.

– Nom de D... !

– Je l'ai cueillie sur le quai, rôdant.

– Où est-elle ?

– Enfermée dans la loge de la concierge... »

Gorgeret dégringola l'escalier, empoigna la jeune femme, remonta quatre à quatre, la traînant et la bousculant, et la poussa avec brutalité devant le divan où expirait le grand Paul.

« Tiens, gourgandine, voilà ta sale besogne... »

La jeune femme reculait avec horreur. Il la contraignit à s'agenouiller, et il ordonnait :

« Qu'on la fouille ! Le couteau doit être sur elle... Ah ! Cette fois, tu y es, ma petite, et ton complice aussi, hein ? Le beau Raoul... Ah ! Vous croyez qu'on tue comme ça, et que la police est faite pour les chiens !... »

On ne trouva pas le couteau, ce qui l'irrita davantage. La malheureuse, terrifiée, se débattait contre lui. À la fin, elle eut une crise de nerfs et s'évanouit. Gorgeret, qui agissait toujours sous l'impulsion de la rancune et de la colère, fut implacable. Il l'enleva dans ses bras en disant :

« Reste, Flamant. L'ambulance doit être là... Je te la renvoie dans dix minutes... Ah ! Vous voici, monsieur le commissaire, dit-il à un nouvel arrivant... Je suis l'inspecteur Gorgeret... Mon collaborateur va vous mettre au courant. Il s'agit de pincer le sieur Raoul, complice et instigateur du crime. Moi, j'emmène la meurtrière. »

La voiture d'ambulance était là, en effet. Trois autres inspecteurs débarquaient d'un taxi ; il les expédia à Flamant, puis, étendant Clara sur

les coussins, la conduisit aux services de la police judiciaire. Clara, toujours sans connaissance, fut installée dans une petite pièce que meublaient deux chaises et un lit de sangle.

En cette fin de journée, Gorgeret perdit bien deux heures à attendre le moment de faire subir à Clara un interrogatoire serré dont il se réjouissait à l'avance. Après un dîner sommaire, il voulut commencer. L'infirmière que l'on avait mise de garde ne se prêta pas à son désir, la jeune femme n'étant point en état de répondre.

Il retourna au quai Voltaire et n'y apprit rien. Jean d'Erlemont, dont on ignorait l'adresse, devait arriver le surlendemain dans la matinée.

Enfin, sur le coup de neuf heures du soir, il put s'approcher du lit où reposait Clara. Espoir déçu. Elle refusa de parler. Il eut beau la questionner, insister, raconter le drame comme il avait dû se passer, accumuler les charges, faire le procès de Raoul, affirmer qu'on était sur le point de se saisir de lui, rien ne put la tirer de son silence. Elle ne pleurait même pas. Elle gardait un visage clos qui ne trahissait aucune de ses émotions.

Et le lendemain matin, et tout l'après-midi, il en fut de même. Elle ne dit pas un seul mot. Le Parquet désigna un juge d'instruction, lequel remit au jour suivant son premier interrogatoire. Avertie de ce retard, elle répondit à Gorgeret et ce fut sa première réponse – qu'elle était innocente, qu'elle ne connaissait pas le grand Paul, qu'elle ne comprenait rien à cette affaire et qu'elle serait libre avant sa comparution devant le juge.

Cela signifiait-il qu'elle comptait sur le secours tout-puissant de Raoul ? Gorgeret éprouva une vive inquiétude et doubla la surveillance. Deux agents resteraient de faction, tandis que, lui-même, il irait dîner chez lui. À dix heures il serait de retour et procéderait à une dernière tentative de pression à laquelle Clara, exténuée comme elle l'était, n'aurait pas la force de résister.

L'inspecteur principal Gorgeret occupait dans un vieil immeuble du faubourg Saint-Antoine trois pièces gentiment arrangées où l'on sentait la main d'une femme de goût. Gorgeret était, en effet, marié depuis dix ans.

Mariage d'amour qui aurait pu mal tourner, Gorgeret étant affligé d'un caractère insupportable, si M<sup>me</sup> Gorgeret, une rousse appétissante et gracieuse, n'avait pas pris sur son mari une autorité absolue. Excellente ménagère, mais frivole, coquette avec les hommes, aimant le plaisir, peu

soucieuse, disait-on, de l'honneur de M. Gorgeret, elle fréquentait les dancings de son quartier, sans admettre que son mari risquât à ce sujet l'ombre d'une observation. Sur le reste, il pouvait crier : elle savait répondre.

Ce soir-là, lorsqu'il revint en hâte pour dîner, l'épouse n'était pas rentrée. Fait assez rare et qui, chaque fois, provoquait d'âpres discussions. Gorgeret n'admettait pas l'inexactitude.

Furieux, mâchonnant d'avance la scène qu'il ferait et les reproches dont il l'accablerait, l'inspecteur se planta sur le seuil de la porte ouverte.

À neuf heures, personne. L'inspecteur, qui bouillonnait, questionna la petite bonne et apprit que madame avait mis « sa robe de dancing ».

« Alors, elle est au dancing ?

– Oui. Rue Saint-Antoine. »

Pantelant de jalousie, il patienta. Était-il admissible que M<sup>me</sup> Gorgeret ne fût pas rentrée, alors qu'on ne dansait plus depuis la fin de l'après-midi ?

À neuf heures et demie, surexcité par la perspective de l'interrogatoire, il prit la résolution subite de se rendre à la salle de la rue Saint-Antoine. On n'y dansait pas encore au moment où il arriva. Les tables étaient occupées par des gens qui consommaient. Le gérant, questionné par lui, se rappela fort bien avoir vu la jolie M<sup>me</sup> Gorgeret en compagnie de plusieurs hommes, et s'offrit même à montrer la table où, en dernier lieu, avant son départ, elle avait bu un cocktail.

« Tenez... justement avec ce monsieur qui s'y trouve... »

Gorgeret dirigea son regard dans la direction indiquée et se sentit défaillir. Le dos de ce monsieur, sa silhouette, il les connaissait. À n'en point douter, il les connaissait.

Il fut sur le point d'aller quérir des agents. C'était l'unique solution à une telle bravade, et la seule que pût lui dicter sa conscience. Cependant quelque chose en lui l'emporta sur le sentiment du devoir et retint l'élan qui le poussait vers les procédés de force auxquels un bon policier comme Gorgeret doit recourir à l'égard des malfaiteurs et des assassins. Ce fut l'envie irrésistible de savoir ce qu'il était advenu de M<sup>me</sup> Gorgeret. Et résolument, rageusement, mais avec quelle mine de chien fouetté ! Il vint prendre place auprès de l'individu.

Là, il attendit, employant toute son énergie à ne pas le saisir à la gorge et à ne pas lui lancer des injures. À la fin, comme Raoul ne bronchait pas, Gorgeret gronda :

« Salaud !

– Goujat !

– Salaud de salaud ! continua Gorgeret.

– Goujat de goujat ! » riposta Raoul.

Un long silence, qu’interrompit le préposé aux consommations.

« Deux cafés crème », commanda Raoul.

Les deux cafés furent servis à ces messieurs. Raoul choqua gentiment sa tasse contre celle de son voisin, puis but à petits coups.

Gorgeret, malgré tout son effort sur lui-même, ne pensait qu’à sauter au collet de Raoul, ou à lui mettre sous le nez le canon de son revolver, actes qui faisaient partie de sa profession, auxquels il ne répugnait nullement, et que néanmoins il lui fut matériellement impossible d’accomplir.

En présence de l’odieux Raoul, il se sentait paralysé. Il se souvenait de leurs rencontres dans les ruines du château, dans le hall de la gare de Lyon, ou dans les coulisses du Casino Bleu, et tout cela l’enfonçait en une sorte d’anéantissement où il ne trouvait pas plus d’audace pour l’attaque que s’il eût porté une camisole de force.

Raoul lui dit, d’un ton de confiance amicale :

« Elle a très bien dîné... des fruits surtout... elle adore les fruits.

– Qui ? demanda Gorgeret, convaincu d’abord qu’il s’agissait de Clara.

– Qui ? Je ne sais pas son petit nom.

– Le nom de qui ?

– De M<sup>me</sup> Gorgeret. »

Gorgeret parut la proie d’un vertige, et murmura d’une voix haletante :

« Alors, c’est bien toi, crapule ?... C’est toi l’auteur de cette infamie... l’enlèvement de Zozotte !

– Zozotte ?... quel nom délicieux ! Le petit nom que tu lui donnes dans l’intimité, hein ? Zozotte... ça lui va comme un gant... Ah ! Les jolies visions qu’évoque ce nom ! La Zozotte de Gorgeret ! La gorgerette de Zozotte ! C’est qu’elle a l’air tout à fait au point, Zozotte !

– Où est-elle ? balbutia Gorgeret les yeux exorbités. Comment as-tu pu l’enlever, salaud ?

– Je ne l’ai pas enlevée, répondit calmement Raoul. Je lui ai offert un cocktail, puis un second, puis nous avons dansé un tango voluptueux. Un peu étourdie, elle a accepté de faire un tour au bois de Vincennes, dans mon auto... puis de venir prendre un troisième cocktail dans la petite garçonnière d’un de mes amis, un endroit respectable, à l’abri des indiscretions... »

Gorgeret suffoquait :

« Et alors ?... et alors, que s’est-il passé ?

– Comment ? Mais rien du tout. Que diable veux-tu qu’il se soit passé ? Zozotte est sacrée pour moi. Toucher à l’épouse de mon vieux Gorgeret ! Soulever la gorgerette de Zozotte ! Jeter sur elle un regard de convoitise ! Jamais ! »

Une fois encore, Gorgeret se rendit compte des situations redoutables où le mettait son ennemi. L’empoigner et le livrer à la justice, c’était inévitablement, pour Gorgeret, sombrer dans le ridicule. Sans compter que rien ne prouvait qu’après l’arrestation de Raoul on parviendrait à retrouver Zozotte ! Serré contre lui, le visage tourné vers le visage exécré, Gorgeret prononça :

« À quoi veux-tu en venir ? Car tu as un but...

– Parbleu !

– Lequel ?

– Quand dois-tu revoir Clara la Blonde ?

– Dans un instant.

– Pour l’interroger encore ?

– Oui.

– Renonces-y.

– Pourquoi ?

– Parce que je sais comment ça s’opère, ces abominables interrogatoires policiers. C’est de la barbarie, un reste des tortures d’autrefois. Le juge d’instruction seul devrait avoir le droit d’interroger. Toi, laisse-la tranquille.

– C’est tout ce que tu veux ?

– Non.

– Quoi encore ?

– Les journaux prétendent que le grand Paul va mieux. Est-ce vrai ?

– Oui.

– Tu espères qu’on le sauvera ?



- Oui.
- Clara le sait-elle ?
- Non.
- Elle le croit mort ?
- Oui.
- Pourquoi lui caches-tu la vérité ? »

Le regard de Gorgeret fut mauvais.

« Parce que c’est là évidemment que doit être le point sensible pour elle, et que je suis sûr de la faire parler tant qu’elle croira à cette mort.

- Gredin ! » chuchota Raoul.

Et il ordonna aussitôt :

« Retourne voir Clara, mais ne l’interroge pas. Dis-lui simplement ceci : “Le grand Paul n’est pas mort. On le sauvera.” Pas un mot de plus.

- Et après ?

– Après ? Tu me rejoins ici et tu me jures sur la tête de ta femme que tu as fait la communication. Une heure plus tard, Zozotte réintègre le domicile conjugal.

- Et si je refuse ? »

Syllabe par syllabe, Raoul laissa tomber cette petite phrase :

- « Si tu refuses, je vais rejoindre Zozotte... »

Gorgeret comprit et serra les poings d’un geste de fureur. Ayant réfléchi, il dit gravement :

« C’est raide ce que tu me demandes. Mon devoir est de ne rien négliger pour atteindre la vérité, et si j’épargne Clara, c’est une trahison.

- À toi de choisir. Clara... ou Zozotte.
- La question ne se pose pas ainsi...
- La question se pose ainsi pour moi.
- Mais...
- C’est à prendre ou à laisser. »

Gorgeret insista :

- « Pourquoi exiger cette communication ? »

Raoul eut le tort de répondre, et avec quelle émotion frémissante :

« J’ai peur de son désespoir. Sait-on jamais ! Pour elle, l’idée d’avoir tué...

- Tu l’aimes donc vraiment ?
- Parbleu ! Sans quoi... »

Il s'arrêta. Une lueur avait passé dans les yeux de Gorgeret, qui conclut :

« Soit. Reste ici. Dans vingt minutes, je suis de retour, je te rends compte, et toi...

– Et moi je relâche Zozotte.

– Tu me le jures ?

– Je te le jure. »

Gorgeret se leva et appela :

« Garçon, combien les deux cafés crème ? »

Il paya et s'éloigna vivement.

## *L'angoisse*

### [Table des matières](#)

Toute la journée qui s'était écoulée, entre le moment où Raoul avait appris l'arrestation de Clara la Blonde et le moment où Gorgeret le retrouvait dans le dancing du quartier Saint-Antoine, avait été pour lui une suite d'heures infiniment douloureuses.

Agir, il fallait agir sans retard. Mais dans quel sens ? Il ne dérangeait pas, sinon pour s'abandonner à des crises d'accablement tout à fait contraires à sa nature, mais que provoquait en lui cette peur du suicide qui l'avait obsédé dès la première minute.

Redoutant que les complices du grand Paul, et surtout le gros chauffeur, ne signalassent à la police son domicile d'Auteuil, il établit son quartier général chez un ami qui habitait l'île Saint-Louis et qui tenait toujours à sa disposition la moitié de son appartement. De là, Raoul se trouvait à proximité de la Préfecture où il avait forcément des affidés et des complices. C'est ainsi qu'il connut la présence de Clara dans les bureaux de la police judiciaire.

Mais que pouvait-il espérer ? L'enlever ? L'entreprise, à peu près impossible, exigeait en tout cas une longue préparation. Cependant, vers midi, Courville, qui avait mission d'acheter et de dépouiller les journaux – et quel zèle il montrait, Raoul l'accusant d'avoir, par sa légèreté, conduit l'ennemi jusqu'au pavillon d'Auteuil ! –, Courville apporta *La Feuille du jour* qui donnait, en dernière heure, cette nouvelle :

« *Contrairement à ce qu'on annonçait ce matin, le grand Paul n'est pas mort ! Quelle que soit la gravité de son cas, il n'est pas impossible, étant donné la vigueur de sa constitution, qu'il survive à sa terrible blessure...* »

Aussitôt Raoul s'écria :

« Mais c'est cela qu'il faudrait apprendre à Clara ! Tout d'abord, la tranquilliser sur le point qui est certainement pour elle la pire catastrophe et

la cause de son déséquilibre. Au besoin inventer les nouvelles les plus favorables... »

À trois heures de l'après-midi, Raoul eut un rendez-vous clandestin avec un commis des bureaux de la police judiciaire qu'il connaissait depuis longtemps, et dont il sut activer l'obligeance. Celui-ci consentit à transmettre un billet par l'intermédiaire d'une employée à qui son service permettait d'approcher la captive.

D'autre part, il obtenait sur Gorgeret et sur son ménage les indications nécessaires.

À six heures, n'ayant plus entendu parler de son émissaire à la police judiciaire, il entra dans le dancing du quartier Saint-Antoine, et, aussitôt, identifiait, d'après le signalement qu'on lui avait donné, la séduisante M<sup>me</sup> Gorgeret, à qui il faisait la cour, sans se nommer bien entendu.

Une heure plus tard, accueilli avec bonne grâce, il emprisonnait la trop confiante Zozotte chez son ami de l'île Saint-Louis. Et à neuf heures et demie, Gorgeret, attiré dans le piège, le rejoignait au dancing Saint-Antoine.

Donc, à ce moment, tout semblait réussir au gré de Raoul. Et, pourtant, de cet entretien avec Gorgeret, il conservait une impression pénible. Sa victoire du début se résolvait, somme toute, en un dénouement qui se déroulait en dehors de lui et de son contrôle. Il avait tenu Gorgeret entre ses mains et l'avait laissé partir, se fiant à lui, et sans pouvoir vérifier ce que l'inspecteur ferait ou ne ferait pas. Car enfin, comment s'assurer que Clara serait avertie ? La parole de Gorgeret ? Mais si Gorgeret estimait que cette parole lui avait été extorquée, et que l'acte qu'on lui proposait était contraire à son devoir professionnel ?

Raoul discernait fort bien le travail d'esprit qui avait contraint Gorgeret à s'asseoir près de lui et à se prêter aux discussions humiliantes d'un marchandage. Mais comment douter que, une fois dehors, l'inspecteur ne se ressaisît et n'obéît à des considérations toutes différentes ? Le devoir d'un policier, c'est d'arrêter le coupable. Gorgeret, qui n'en avait pas eu les moyens sur l'heure, ne s'arrangerait-il pas pour se les procurer en cet espace de vingt minutes ?

« Mais c'est évident, pensa Raoul, il est en quête de renfort. Ah ! Gredin, tu passeras une sale nuit ! Garçon, de quoi écrire. »

Sans plus d'hésitation, il écrivit sur le papier qu'on lui apporta :

*Tout compte fait, je rejoins Zozotte.*

Sur l'enveloppe : *Inspecteur Gorgeret.*

Il remit l'enveloppe au patron. Puis il retrouva son automobile, garée à cent mètres de là, et surveilla l'entrée du dancing.

Raoul ne se trompait pas. À l'heure dite, Gorgeret apparut, disposa ses hommes de manière à investir le dancing, et entra, escorté de Flamant.

« Partie nulle, avoua Raoul, qui se mit en route. Tout au plus, ai-je gagné qu'à cette heure tardive il ne peut plus tourmenter Clara. »

Il fit un détour par l'île Saint-Louis, où il apprit que Zozotte, après avoir tempêté et gémi assez longtemps, s'était résignée au silence et devait dormir.

De la Préfecture, aucune nouvelle sur les tentatives faites pour communiquer avec Clara.

« À tout hasard, dit-il à son ami, gardons Zozotte jusqu'à demain midi, ne fût-ce que pour embêter Gorgeret. Je viendrai la chercher et l'on fermera les rideaux de l'auto afin qu'elle ne puisse voir d'où elle sort. Cette nuit, si tu as le moindre renseignement à me donner, téléphone-moi à Auteuil. J'y retourne, j'ai besoin de réfléchir. »

Tous ses complices étant en campagne, Courville et les domestiques habitant le garage, il n'y avait personne au pavillon. Il s'installa sur un fauteuil de sa chambre et dormit une heure, ce qui lui suffisait pour se reposer et retrouver un cerveau lucide.

Un cauchemar le réveilla, où il apercevait de nouveau Clara longeant la Seine et se penchant au-dessus de l'eau attirante.

Il frappa du pied, se dressant et marchant d'un bout à l'autre de la chambre.

« Assez ! Assez ! Il ne s'agit pas de flancher, mais de voir clair. Voyons, quoi ! Où en sommes-nous ? Avec Gorgeret, partie nulle évidemment. J'ai marché trop vite en l'occurrence, et le coup n'était pas bien préparé. On fait toujours des bêtises quand on aime trop et qu'on se laisse aller à sa passion. Ne pensons plus à tout cela. Du calme. Établissons un plan de conduite. »

Mais les mots et les phrases ne l'apaisaient point, si logiques et si réconfortants qu'ils fussent. Parbleu ! Il savait bien qu'il machinerait la délivrance de Clara, et qu'un jour ou l'autre sa maîtresse retrouverait sa place auprès de lui sans avoir payé trop cher son geste imprudent. Mais qu'importait l'avenir ? C'est la menace du présent qu'il fallait conjurer.

Or, cette menace, elle était suspendue à chaque minute de cette affreuse nuit qui ne finirait qu'à l'instant même où le juge prendrait l'affaire en main. Pour Clara, cet instant, ce serait le salut puisqu'elle apprendrait que le grand Paul était vivant. Mais, jusque-là, aurait-elle la force ?...

Et l'implacable obsession le martyrisait. Tous ses efforts n'avaient eu d'autre but que de la prévenir, soit par l'intermédiaire de l'employée, soit par celui de Gorgeret. Ayant échoué, ne pouvait-il prévoir ce délire où l'on perd la raison et où l'on se casse la tête contre un mur ? Clara supporterait tout, la prison, la lutte contre la justice, la condamnation... mais cela, l'idée qu'un homme était mort de sa main ?...

Il se rappelait son sursaut de terreur en face de cet homme qui chancelait et qui s'écroulait :

« J'ai tué ! J'ai tué !... tu ne m'aimeras plus. »

Et il se disait que la fuite de la malheureuse n'avait pas été autre chose que la fuite vers la mort et le désir éperdu de l'anéantissement. Or, la capture et l'emprisonnement, cela ne répondait-il pas au fait même qu'elle avait commis un crime et qu'elle comptait parmi ces êtres maudits qui ont tué ?

L'idée torturait Raoul. À mesure que la nuit avançait, il s'enfonçait dans la certitude intolérable que la chose allait s'accomplir et qu'elle était même accomplie. Il se représentait les modes de suicide les plus imprévus et les plus atroces, et, chaque fois, après avoir vu le drame, après avoir entendu les plaintes et les cris, il recommençait à s'infliger, sous une autre forme, le même supplice d'imaginer, de voir et d'entendre.

Par la suite, lorsque la simple et naturelle réalité lui fut connue, et que l'énigme, dans son ensemble, lui apparut avec son exacte solution, Raoul devait rester confondu de n'avoir pas deviné. Vraiment, la vision de ce qui était aurait dû, pensait-il, s'inscrire devant ses yeux comme une image de ce que la vie offre chaque jour de plus ordinaire et de plus coutumier. Avec les éléments de vérité humaine, et en quelque sorte perceptibles et palpables qu'il possédait, dès le premier jour il eût été logique qu'il aperçût le fait lui-même avant que les circonstances l'obligeassent à comprendre. Il y a ainsi des moments où les problèmes se posent de telle façon qu'on ne peut se dérober devant la lumière qui les illumine de toutes parts.

Mais, à l'approche même de ce moment, il se crut au plus fort des ténèbres. Sa souffrance lui cachait toute perspective et le maintenait dans un

présent où il n'y avait pas la moindre lueur d'espoir. Si habitué qu'il fût à réagir par lui-même et à reprendre pied lorsqu'il touchait le fond du gouffre, il ne s'efforçait plus que d'ajouter les unes aux autres les innombrables et les interminables minutes.

Deux heures... Deux heures et demie...

Raoul surveillait par la fenêtre ouverte les premières blancheurs de l'aube qui luiraient au-dessus des arbres. Il se disait puérilement que, si Clara n'était pas morte, elle n'aurait pas le courage de se tuer en plein jour. Le suicide est un acte de l'ombre et du silence.

Trois heures, à l'horloge d'une église proche.

Il regarda sa montre et suivit sur le cadran la marche du temps.

Trois heures cinq... Trois heures dix...

Et soudain il tressauta.

On avait sonné à la grille de l'avenue. Un ami ? Quelqu'un qui lui apportait des nouvelles ?

En temps normal, la nuit, il se fût informé avant de presser le bouton qui ouvrait. Pourtant il ouvrit, de sa chambre.

Dans l'obscurité, il ne put discerner qui entraît, qui traversait le jardin. On monta l'escalier, à pas lents qu'il entendait à peine.

Saisi d'angoisse, il n'osa pas marcher jusqu'au seuil et se hâter vers l'événement inconnu, où il y avait peut-être un redoublement de malheur.

La porte fut poussée, d'une main qui n'avait pas de force.

Clara...

## *Les deux sourires s'expliquent*

### Table des matières

La vie de Raoul – la vie d'Arsène Lupin – est sûrement l'une de celles où se sont accumulés le plus de surprises, d'incidents dramatiques ou comiques, de chocs inexplicables, de coups de théâtre opposés à toute réalité et à toute logique. Mais peut-être – et c'est l'aveu qu'en fit plus tard Arsène Lupin – peut-être l'apparition inopinée de Clara la Blonde lui causa-t-elle la stupeur la plus profonde de son existence.

Cette apparition de Clara, livide, épuisée de fatigue, tragique, les yeux brillants de fièvre, la robe salie et fripée, son col déchiré, c'était là un événement impossible. Qu'elle fût vivante, oui, mais libre, non, mille fois non ! La police ne relâche pas sa proie sans raison, surtout quand elle tient une coupable certaine, prise pour ainsi dire en flagrant délit, et, d'autre part, il n'y a pas d'exemple qu'une femme se soit évadée de la Préfecture, surtout une femme gardée, comme l'était celle-ci, par les soins de Gorgeret. Alors ?

Ils se regardaient tous deux sans prononcer un mot, lui confondu et distrait, le cerveau tout entier tendu vers une vérité inaccessible – elle, misérable, honteuse, humble, ayant l'air de dire : « Veux-tu de moi ? Acceptes-tu près de toi celle qui a tué ?... Dois-je me jeter dans tes bras ?... ou m'enfuir ?... »

À la fin, toute tremblante d'angoisse, elle chuchota :

« Je n'ai pas eu le courage de mourir... Je le voulais... plusieurs fois je me suis penchée au-dessus de l'eau... je n'ai pas eu le courage... »

Il la considérait, éperdu, sans bouger, l'écoutant à peine, et cherchant, cherchant... Le problème se posait dans toute sa rigueur, dans toute sa nudité : Clara se trouvait en face de lui, et Clara se trouvait dans une cellule de la Préfecture. En dehors de ces deux termes inconciliables, il n'y avait rien, absolument rien. Raoul devait s'enfermer dans ce cercle étroit et ne pas essayer d'en sortir.



Un homme comme Arsène Lupin ne peut pas rester, au-delà d'une certaine limite, en face d'une vérité qui s'offre. Si elle s'était dérobée jusqu'ici, précisément à cause de son extrême simplicité, il fallait bien en finir avec elle.

L'aube éclairait le ciel au-dessus des arbres et se mêlait dans la pièce à la lueur électrique. Le visage de Clara en fut illuminé. Elle redit :

« Je n'ai pas eu le courage de mourir... J'aurais dû, n'est-ce pas ? Tu m'aurais pardonné... Je n'ai pas eu le courage... »

Longtemps encore il contempla cette vision de détresse et d'agonie, et, tout en l'observant, il avait une expression moins distraite et plus sereine, presque souriante à la longue. Et tout à coup, sans que rien annonçât ce dénouement insolite, il éclata de rire. Et ce ne fut pas un rire bref, un rire contenu, aussitôt dominé par le pathétique de la minute présente, mais un de ces rires qui vous courbent en deux et dont on dirait qu'ils ne finiront jamais.

Et cette gaieté intempestive s'accompagna d'ailleurs d'une petite danse qui en souligna le caractère spontané et bon enfant. L'accès de gaieté signifiait :

« Si je ris, c'est qu'il n'y a pas moyen de ne pas rire quand le destin vous met dans une situation pareille. »

Clara, en son effondrement de condamnée à mort, sembla si abasourdie par l'inconvenance de cet éclat, qu'il se précipita sur elle, la souleva dans ses bras, la fit tourbillonner avec lui, ainsi qu'un mannequin, l'embrassa passionnément, la serra contre sa poitrine, et en fin de compte l'étendit sur le lit en disant :

« Maintenant, pleure, ma petite, et, quand tu auras pleuré et que tu admettras que tu n'as aucune raison de te tuer, nous causerons. »

Mais elle se redressa d'un bond et, le prenant aux épaules :

« Alors, tu me pardonnes ? Tu m'excuses ?

— Je n'ai rien à te pardonner, et tu n'as pas d'excuses à faire.

— Si. J'ai tué.

— Tu n'as pas tué.

— Qu'est-ce que tu dis ? fit-elle.

— On n'a tué que s'il y a eu mort.

— Il y a eu mort.

— Non.

- Oh ! Raoul, que prétends-tu ? Je n'ai pas frappé Valthex ?
- Tu as frappé Valthex. Mais les bougres de cette sorte ont la vie dure. Tu n'as donc pas lu les journaux ?
- Non. Je ne voulais pas... J'avais peur de voir mon nom...
- Ton nom y est en toutes lettres. Mais cela ne signifie pas que Valthex soit mort.
- Est-ce possible ?
- Ce soir même, mon ami Gorgeret m'a déclaré que Valthex était sauvé.

»

Elle relâcha son étreinte et s'abandonna seulement alors à la crise de larmes qu'il avait prévue et par où tout son désespoir se répandait. Elle était couchée sur le lit et sanglotait comme une enfant, avec des gémissements et des plaintes.

Raoul la laissait pleurer et demeurait pensif, débrouillant peu à peu l'écheveau entremêlé de l'énigme sur laquelle la lumière s'était faite brusquement dans son cerveau. Mais que de points restaient encore obscurs !

Il marcha longuement. Une fois de plus il évoquait la première vision de la petite provinciale qui se trompait d'étage et entraît chez lui. Quel charme dans ces traits d'enfant ! Quelle candeur dans l'expression et dans la forme de cette bouche un peu entrouverte ! Et qu'elle était loin, cette petite provinciale, fraîche et ingénue, de celle qu'il voyait près de lui, se débattant sous les coups d'une destinée cruelle ! L'image de l'une et l'image de l'autre, au lieu de se confondre jusqu'à n'en plus faire qu'une, se détachaient maintenant l'une de l'autre. Les deux sourires se dissociaient. Il y avait le sourire de la petite provinciale et le sourire de Clara la Blonde. Pauvre Clara ! Plus attirante, certes, et plus désirable, mais si étrangère à toute idée de pureté !

Raoul reprit sa place sur le bord du lit et lui caressa le front tendrement.

« Tu n'es pas trop lasse ? Cela ne te fatiguera pas de me répondre ?

– Non.

– Une question d'abord, qui résume toutes les autres. Tu savais, n'est-ce pas, ce que je viens de discerner ?

– Oui.

– Alors, Clara, si tu savais, pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? Pourquoi tant d'habileté, tant de détours pour me laisser dans l'erreur ?

– Parce que je t’aimais.

– Parce que tu m’aimais », répéta-t-il comme s’il n’apercevait pas le sens de cette affirmation.

Devinant sa douleur profonde, et pour l’adoucir, il plaisanta :

« C’est très compliqué, tout cela, ma chère petite fille. Si quelqu’un t’écoutait parler, il te croirait un peu... un peu...

– Un peu folle ? dit-elle. Tu sais bien que je ne le suis pas et que tout ce que je dis est vrai. Avoue-le... avoue-le... »

Il haussa les épaules et lui ordonna gentiment :

« Raconte, ma chérie. Quand tu auras raconté ton histoire en la prenant du début, tu verras combien tu as été injuste en te défiant de moi. Toutes les misères actuelles, tout le drame où nous nous débattons, viennent de ton silence. »

Elle obéit, d’une voix basse, après avoir essuyé avec le drap les dernières larmes qui s’obstinaient à couler.

« Je ne mentirai pas, Raoul. Je n’essaierai pas de te montrer mon enfance autrement qu’elle n’a été... celle d’une petite fille qui n’était pas heureuse. Ma mère, qui s’appelait Armande Morin, ma mère m’aimait bien... seulement il y avait la vie... la sorte de vie qu’elle menait et qui ne lui permettait pas de s’occuper beaucoup de moi. Nous habitions à Paris un appartement toujours plein d’allées et venues... Il y avait un monsieur qui commandait... qui arrivait avec beaucoup de cadeaux... et des provisions et des bouteilles de champagne... un monsieur qui n’était pas toujours le même, et, parmi ces messieurs qui se succédaient, il y en avait d’aimables avec moi, ou de désagréables... et ainsi je venais au salon... ou bien je restais à l’office avec les domestiques... Et puis nous avons déménagé plusieurs fois, et c’était pour habiter des logements plus petits, jusqu’au jour où ce fut une chambre. »

Elle fit une pause, et reprit, plus bas :

« Cette pauvre maman était malade. Elle avait vieilli d’un coup. Je la soignais... Je faisais le ménage... Je lisais aussi les livres de l’école où je ne pouvais plus aller. Elle me regardait tristement travailler. Un jour qu’elle délirait à moitié, elle me dit ces paroles dont je n’ai pas oublié une seule :

« “Il faudra que tu saches tout sur ta naissance, Clara, et que tu saches le nom de ton père... J’étais à Paris, toute jeune, très sérieuse à cette époque, et je travaillais comme couturière en journée dans une famille où j’ai connu

un homme qui s'est fait aimer de moi et qui m'a séduite. J'ai été très malheureuse, parce qu'il avait d'autres maîtresses... Cet homme m'a quittée, quelques mois avant ta naissance, et il m'a envoyé de l'argent pendant une année ou deux... Et puis, il est parti en voyage... Je n'ai jamais cherché à le revoir, et il n'a plus jamais entendu parler de moi. Il était marquis... très riche... je te dirai son nom..."

« Le même jour, ma pauvre maman, dans une sorte de rêve, me raconta encore, à propos de mon père :

« "Il a eu comme maîtresse, un peu avant moi, une demoiselle qui donnait des leçons en province et j'ai appris par hasard qu'il l'avait abandonnée avant de savoir qu'elle était enceinte. Dans une excursion de Deauville à Lisieux, j'ai rencontré, il y a quelques années, une petite fille de douze ans qui te ressemblait à s'y méprendre, Clara. Je me suis renseignée. Elle s'appelait Antonine, Antonine Gautier..."

« C'est tout ce que j'ai su de mon passé par maman. Elle mourut avant de me dire le nom de mon père. J'avais dix-sept ans. Dans ses papiers, je ne trouvais qu'un renseignement, la photographie d'un grand bureau Louis XVI avec l'indication (de son écriture) d'un tiroir secret et la façon d'ouvrir ce tiroir. À ce moment, je n'y fis guère attention. Comme je te l'ai dit, il m'a fallu travailler. Et puis j'ai dansé... Et j'ai connu Valthex il y a dix-huit mois. »

Clara s'interrompit. Elle semblait épuisée. Cependant elle voulut continuer.

« Valthex, qui n'était pas très expansif, ne faisait jamais allusion à ses affaires personnelles. C'est un jour, où je l'avais attendu sur le quai Voltaire, qu'il me parla du marquis d'Erlemont avec lequel il était en relations suivies. Il sortait de chez lui, et il avait beaucoup admiré de vieux meubles, en particulier un très beau bureau Louis XVI. Un marquis... un bureau... Un peu au hasard je l'interrogeai sur ce bureau. Mes soupçons se précisèrent, et j'eus vraiment l'impression qu'il s'agissait du meuble dont je possédais la photographie, et que le marquis pouvait bien être l'homme qui avait aimé ma mère. Tout ce qu'il me fut possible d'apprendre sur lui me confirma dans mes impressions.

« Mais, en réalité, je n'avais alors aucun projet, et j'obéissais plutôt à un sentiment de curiosité, au désir tout naturel de savoir. C'est ainsi qu'une fois, Valthex, m'ayant dit avec un sourire ambigu : "Tiens, tu vois, cette

clef... eh bien, c'est celle de l'appartement du marquis d'Erlemont... Il l'avait oubliée sur la serrure... il faudra que je la lui rende...”, c'est ainsi que, presque à mon insu, je fis disparaître cette clef. Un mois plus tard, Valthex était cerné par la police, je me sauvais, je me cachais dans Paris.

– Pourquoi, dit Raoul, n'as-tu pas été, dès ce moment, voir le marquis d'Erlemont ?

– Si j'avais été certaine qu'il était mon père, j'aurais été lui demander secours. Mais, pour en être certaine, il fallait d'abord pénétrer chez lui, examiner le bureau, et fouiller dans le tiroir secret. J'allais souvent rôder sur le quai. Je voyais sortir le marquis, sans oser l'aborder ; je connaissais ses habitudes... je connaissais de vue Courville, et toi-même, Raoul, et tous les domestiques... et j'avais la clef en poche. Mais je ne me décidais pas. L'acte était si contraire à ma nature ! Et voilà qu'une fin d'après-midi, je fus entraînée par les événements eux-mêmes, ces événements qui devaient nous rapprocher l'un de l'autre, au cours de la nuit suivante... »

Elle fit une dernière pause. Son récit touchait au point le plus obscur de l'énigme.

« Il était quatre heures et demie. À l'affût sur le quai, sur le trottoir opposé, vêtue de manière à n'être pas reconnue, mes cheveux cachés sous un voile, j'avais aperçu Valthex qui sortait de chez le marquis évidemment, et qui s'en allait, et je m'étais approchée de la maison, lorsqu'un taxi s'arrêta. Il en descendit une jeune femme qui portait une valise, une jeune fille peut-être, blonde comme moi, ayant un peu mon apparence, la forme de mon visage, la couleur de mes cheveux, mon expression. Il y avait vraiment une ressemblance, un air de famille dont on ne pouvait pas ne pas être frappé au premier aspect, et je me rappelai aussitôt la rencontre que ma mère avait faite, jadis, sur la route de Lisieux. N'était-ce pas cette même jeune fille que je voyais ce jour-là ? Et le fait qu'elle venait chez le marquis d'Erlemont, cette jeune fille qui me ressemblait comme une sœur, ou plutôt comme une demi-sœur, ne me prouvait-il pas que le marquis d'Erlemont était mon père, lui aussi ? Le soir même, sans trop d'hésitation et sachant que M. d'Erlemont était sorti et n'était pas rentré, je suis montée, et, reconnaissant le bureau Louis XVI, ouvrant le tiroir secret, j'ai trouvé la photographie de maman. J'étais fixée. »

Raoul objecta :

« Soit. Mais qu'est-ce qui t'a fixée sur le nom d'Antonine ?

– Toi.

– Moi ?

– Oui... cinq minutes plus tard, quand tu m'as appelée Antonine... Et c'est par toi que j'ai su la visite qu'Antonine t'avait faite, la visite que tu croyais que j'avais faite, moi, puisque tu me confondais avec elle.

– Mais pourquoi ne m'as-tu pas averti de mon erreur, Clara ? Tout est là.

– Oui, tout est là, dit-elle. Mais réfléchis. Je m'introduis la nuit chez quelqu'un. Tu me surprends. N'est-ce pas naturel que je profite de ton erreur, et que je te laisse attribuer mon acte à une autre femme ? Je ne pensais pas te revoir.

– Mais tu m'as revu, et tu pouvais parler. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que vous étiez deux, qu'il y avait Clara, et qu'il y avait Antonine ? »

Elle rougit.

« C'est vrai. Mais quand je t'ai revu, c'est-à-dire le soir du Casino Bleu, tu m'avais sauvé la vie, tu m'avais sauvée de Valthex et de la police, et je t'aimais...

– Cela ne devait pas t'empêcher de parler.

– Si, justement.

– Pourquoi ?

– J'étais jalouse.

– Jalouse ?

– Oui, tout de suite. Tout de suite j'ai senti que c'est par elle que tu avais été conquis, et non par moi, et que, malgré tout ce que j'ai pu faire, c'est encore à elle que tu pensais quand tu pensais à moi. La petite provinciale, disais-tu... C'est cette vision-là à laquelle tu t'es attaché, et tu la recherchais dans ma manière d'être et dans mon regard. La femme que je suis, un peu sauvage encore, ardente, d'humeur inégale, passionnée, ce n'était pas celle que tu aimais, mais l'autre, l'ingénue, et alors... alors je t'ai laissé confondre les deux femmes, celle que tu désirais et celle qui t'avait ravi dès la première minute. Tiens, Raoul, rappelle-toi, le soir où tu as pénétré dans la chambre d'Antonine au château de Volnic... tu n'as pas osé t'approcher de son lit. Instinctivement, tu as respecté la petite provinciale... tandis que, le surlendemain, après la soirée du Casino Bleu, instinctivement tu m'as prise dans tes bras. Et cependant, pour toi, Antonine et Clara, c'était la même femme. »

Il ne protesta pas. Il dit, pensivement :

« Comme c'est étrange, tout de même, que je vous aie confondues !

– Étrange ? Mais non, dit-elle. En réalité, tu n'as vu Antonine qu'une fois, dans ton entresol, et, le soir même, tu me voyais, moi, Clara, dans des conditions si différentes ! Par la suite, tu ne l'as plus retrouvée, elle, qu'au château de Volnic, où tu ne l'as pas regardée. C'est tout. Dès lors, comment l'aurais-tu distinguée de moi, tandis que tu ne voyais que moi ? Je faisais tellement attention ! Je t'interrogeais tellement sur toutes les circonstances de vos rencontres, afin de pouvoir en parler comme si c'était moi qui m'y trouvais, et qui avais prononcé telle parole, et qui savais telle chose ! Et je mettais tant de soin à m'habiller comme elle l'était le jour de son arrivée à Paris ! »

Il dit lentement :

« Oui... Il n'y a là rien que de très simple. »

Et il ajouta après une minute de réflexion, où toute l'aventure se déroula devant lui :

« Tout le monde pouvait s'y tromper... Et tiens, ce jour-là, Gorgeret lui-même, à la gare, prenait Antonine pour Clara. Et, avant-hier encore, il l'arrêtait, croyant que c'était toi. »

Clara tressaillit.

« Que dis-tu ? Antonine est arrêtée ?

– Tu ne le savais donc pas ? dit-il. Il est vrai que, depuis avant-hier, tu vis dans l'ignorance de tout ce qui se passe. Eh bien, une demi-heure après notre fuite, Antonine est arrivée sur le quai, sans doute avec l'intention de monter dans l'appartement du marquis. Flamant l'a vue et l'a remise à Gorgeret qui l'a conduite à la police judiciaire, où il la persécute de ses questions. N'est-ce pas elle qui est Clara pour Gorgeret ? »

Clara se releva sur le lit, à genoux. Le peu de couleurs qui était revenu à ses joues s'effaça. Blême, frissonnante, elle balbutia :

« Arrêtée ? Arrêtée à ma place ? Elle est en prison, à ma place ?

– Et après ? dit-il gaiement... tu ne vas pas te rendre malade pour elle ? »

Debout, elle rajustait ses vêtements et remettait son chapeau, avec des gestes fébriles.

« Qu'est-ce que tu fais ? dit Raoul... où vas-tu ?

– Là-bas.

– Là-bas ?

– Oui, où elle est. Ce n'est pas elle qui a frappé, c'est moi... Ce n'est pas elle qui est Clara la Blonde, c'est moi. Alors, je la laisserais souffrir à ma place, être jugée à ma place ?...

– Être condamnée à ta place ? Monter sur l'échafaud à ta place ? »

Raoul était repris de son accès de gaieté. Tout en riant, il l'obligeait à défaire son chapeau et son vêtement, et lui disait :

« Ce que tu es amusante ! Ainsi tu t'imagines qu'on va la garder là-bas ? Mais, voyons, gourdiflote, elle pourra bien se défendre, expliquer la méprise, donner un alibi, se réclamer du marquis... Si bête que soit Gorgeret, il faudra pourtant qu'il ouvre les yeux.

– J'y vais, dit-elle, obstinée.

– Soit, allons-y. Je t'accompagne. Et puis, après tout, le geste ne manque pas d'élégance. “Monsieur Gorgeret, c'est nous. Nous venons prendre la place de la jeune fille.” Et la réponse de Gorgeret, tu l'entends ? “La jeune fille, on l'a relâchée. Il y avait maldonne. Mais puisque vous voilà tous deux, entrez donc, cher amis.” »

Elle se laissa convaincre. Il l'étendit de nouveau, et la berça contre lui. À bout de forces, elle s'abandonnait au sommeil. Cependant, elle dit encore, dans un effort de réflexion :

« Pourquoi ne s'est-elle pas défendue, et n'a-t-elle pas expliqué tout de suite ?... Il y a une raison là-dessous... »

Elle s'endormit. Raoul s'assoupit également. Et il songeait, une fois réveillé, tandis que les bruits du dehors commençaient à renaître :

« Oui, pourquoi ne se défend-elle pas, cette Antonine ? Il lui aurait été si facile de mettre tout en lumière. Car elle doit comprendre maintenant qu'il y a une autre Antonine, une autre femme qui lui ressemble, et que je suis le complice et l'amant de cette autre femme. Or, il ne semble pas qu'elle ait protesté. Pourquoi ? »

Et il songeait avec émotion à la petite provinciale si douce, si attendrissante, et qui ne parlait pas...

À huit heures, Raoul téléphona à son ami de l'île Saint-Louis, lequel lui répondit :

« L'employée de la police est là. Elle pourra communiquer dès ce matin avec la prisonnière.

– Parfait. Écris un billet, de mon écriture, ainsi conçu :



“Mademoiselle, merci d’avoir gardé le silence. Sans doute Gorgeret vous a-t-il dit que j’étais arrêté et que le grand Paul était mort. Mensonges. Tout va bien. Maintenant, vous avez intérêt à parler et à conquérir votre liberté. Je vous supplie de ne pas oublier notre rendez-vous du 3 juillet. Hommages respectueux.” »

Et Raoul ajouta :

« Tu as bien saisi ?

– Oui, très bien, affirma l’autre, ahuri.

– Congédie tous les camarades. L’affaire est réglée et je pars en voyage avec Clara. Reconduis Zozotte dans son quartier. Adieu. »

Il ferma le téléphone et appela Courville.

« Qu’on prépare la grosse auto, qu’on fasse les malles, et qu’on déménage tous les papiers. Le torchon brûle. Dès que la petite sera réveillée, tout le monde fiche le camp d’ici. »

*Gorgeret perd la tête*Table des matières

La conversation de M. et M<sup>me</sup> Gorgeret fut orageuse. Zozotte, ravie de trouver une occasion d'aiguiller la jalousie de son mari vers un personnage en quelque sorte imaginaire et fabuleux, fut assez cruelle pour attribuer à ce personnage toutes les qualités d'un gentleman raffiné, courtois, délicat dans ses procédés, plein d'esprit et de séduction.

« Le prince charmant, quoi ! grinça l'inspecteur principal.

– Mieux que ça, dit-elle, narquoise.

– Mais je te répète que ton prince charmant n'est autre que le sieur Raoul, l'assassin du grand Paul, et le complice de Clara la Blonde. Oui, c'est avec un assassin que tu as passé la nuit !

– Un assassin ? Mais, c'est très amusant ce que tu me dis là ! Je suis ravie.

– Coquine !

– Est-ce ma faute ? Il m'a enlevée !

– On n'enlève que qui veut bien être enlevée ! Pourquoi l'as-tu suivi dans son auto ? Pourquoi es-tu montée chez lui ? Pourquoi as-tu avalé des cocktails ? »

Elle avoua :

« Je n'en sais rien. Il a une façon d'imposer sa volonté. On ne peut pas lui résister.

– Voilà ! Voilà ! Tu ne lui as pas résisté... tu en fais l'aveu.

– Il ne m'a rien demandé du tout.

– Oui, n'est-ce pas ? Il s'est contenté de te baiser la main. Eh bien, je te jure Dieu que Clara va payer pour lui. Je vais lui secouer les puces, à celle-là, et sans douceur. »

Gorgeret partit dans un état d'exaspération qui le faisait gesticuler en pleine rue et parler à haute voix. Ce diabolique personnage le mettait hors de lui. Il était persuadé que l'honneur de sa femme avait subi des

dommages sérieux, et que, en tout cas, la coupable aventure se poursuivrait. La meilleure preuve n'en était-elle pas que Zozotte prétendait n'avoir pu reconnaître le quartier où il demeurerait ? Est-il admissible qu'on ne recueille aucune indication sur un itinéraire suivi deux fois ?

Son collaborateur Flamant l'attendait à la police judiciaire et lui apprit que le Parquet ne devait procéder au premier interrogatoire que dans la journée, lorsque Gorgeret aurait fourni de nouveaux éléments d'information.

« Parfait ! s'écria-t-il, l'ordre est catégorique, hein ? Allons relancer la petite, Flamant. Il faut qu'elle bavarde. Sans quoi... »

Mais l'ardeur combative de Gorgeret devait fondre tout à coup en face du spectacle le plus extraordinaire et le plus imprévu : une adversaire absolument transformée, aimable, souriante, enjouée, docile au point qu'il se demanda si depuis l'avant-veille elle n'avait pas joué toute une comédie de défaillance et de protestation. Elle était assise sur une chaise, sa robe bien arrangée, sa chevelure bien mise en valeur, et elle lui fit l'accueil le plus cordial.

« Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Gorgeret ? »

L'élan furieux qui avait amené Gorgeret l'eût contraint à l'invective et à la menace au cas où elle n'aurait pas répondu, mais la réplique de l'adversaire le déconcerta.

« Monsieur l'inspecteur, je suis entièrement à votre disposition. Étant donné que, dans quelques heures, je serai libre, je ne veux pas vous faire de la peine plus longtemps. Tout d'abord... »

Une idée affreuse envahit Gorgeret. Il observa profondément la jeune fille et lui dit d'une voix basse et solennelle :

« Vous avez communiqué avec Raoul !... Vous savez qu'il n'est pas arrêté !... Vous savez que le grand Paul n'est pas mort !... Raoul a promis de vous sauver !... »

Il était bouleversé et il mendiait pour ainsi dire une protestation. Elle ne la fit pas. Elle dit joyeusement :

« Peut-être... Ce n'est pas impossible... Cet homme est si prodigieux ! »

Gorgeret articula, rageur :

« Si prodigieux qu'il soit, ça n'empêche pas que je te tiens, Clara, et que tu es bien perdue. »

La jeune fille ne répondit pas aussitôt, mais elle le regarda avec beaucoup de dignité et prononça doucement :

« Monsieur l'inspecteur, je vous demande de ne pas me tutoyer et de ne pas profiter de ce que je suis en votre pouvoir. Il y a entre nous un malentendu qui ne doit pas se prolonger davantage. Je ne suis pas celle que vous appelez Clara. Je m'appelle Antonine.

– Antonine ou Clara, c'est kif-kif.

– Pour vous, monsieur l'inspecteur, mais pas en réalité.

– Alors, quoi, Clara n'existerait pas ?

– Si, elle existe, mais ce n'est pas moi. »

Gorgeret ne saisit pas la distinction. Il pouffa de rire.

« Voilà donc le nouveau système de défense ! Il ne vaut pas un clou, ma pauvre demoiselle. Car enfin, il faut s'entendre. Est-ce vous, oui ou non, que j'ai suivie de la gare Saint-Lazare au quai Voltaire ?

– Oui.

– Est-ce vous que j'ai aperçue près de l'entresol du sieur Raoul ?

– Oui.

– Est-ce vous que j'ai surprise dans les ruines de Volnic ?

– Oui.

– Et alors, nom de D..., est-ce vous qui êtes en face de moi, à la minute présente ?

– C'est moi.

– Donc ?

– Donc, ce n'est pas Clara puisque je ne suis pas Clara. »

Gorgeret eut le geste désespéré d'un acteur de vaudeville qui s'empoigne la tête à deux mains et qui s'écrie :

« Je ne comprends pas ! Je ne comprends pas ! »

Antonine sourit :

« Monsieur l'inspecteur, si vous ne comprenez pas, c'est que vous ne voulez pas envisager le problème tel qu'il se pose. Depuis que je suis ici, j'ai beaucoup réfléchi, moi, et j'ai compris. Et c'est pourquoi je me suis tue.

– Dans quelle intention ?

– Pour ne pas contrarier l'action de celui qui m'a sauvée de votre persécution inexplicable, deux fois le premier jour et une troisième fois à Volnic.

– Et une quatrième fois au Casino Bleu, hein, ma petite ?

– Ah ! Cela, dit-elle en riant, c'est l'affaire de Clara, de même que le coup de couteau donné au grand Paul. »

Une lueur passa dans les yeux de Gorgeret. Lueur fugitive. Il n'était pas encore mûr pour la vérité, que la jeune fille d'ailleurs, par malice, ne lui exposait pas avec beaucoup de clarté.

Elle dit, plus gravement :

« Concluons, monsieur l'inspecteur. Depuis mon arrivée à Paris, j'habite l'hôtel-pension des Deux-Pigeons, à l'extrémité de l'avenue de Clichy. Au moment où le grand Paul a été frappé, c'est-à-dire exactement à six heures du soir, je causais encore avec la patronne de l'hôtel avant d'aller prendre le métro. J'invoque expressément le témoignage de cette personne, et aussi le témoignage du marquis d'Erlemont.

– Il est absent.

– Il rentre aujourd'hui. C'est ce que je venais annoncer à ses domestiques quand vous m'avez arrêtée une demi-heure après le crime. »

Gorgeret éprouvait une certaine gêne. Sans un mot il passa dans le cabinet du directeur de la police judiciaire, qu'il mit au courant de la situation.

« Téléphonnez, Gorgeret, à l'hôtel des Deux-Pigeons. »

Il obéit. Le directeur et lui prirent chacun un récepteur, et Gorgeret demanda :

« L'hôtel des Deux-Pigeons ? Ici la Préfecture de police. Je voudrais savoir, madame, si vous avez parmi vos pensionnaires une demoiselle Antonine Gautier.

– Oui, monsieur.

– Arrivée, quand ?

– Une seconde. Je consulte le registre... Arrivée le vendredi 4 juin. »

Gorgeret dit à son chef :

« C'est bien la date. »

Il continua :

« Elle s'est absentée ?...

– Cinq jours. Elle est revenue le 10 juin. »

Gorgeret murmura :

« La date du Casino Bleu... Et le soir de son retour, madame, elle est sortie ?

– Non, monsieur. M<sup>lle</sup> Antonine n’est pas sortie un seul soir depuis qu’elle est chez moi. Quelquefois avant le dîner... Le reste du temps, elle cousait dans mon bureau.

– Actuellement, elle est à l’hôtel ?

– Non, monsieur. Avant-hier, elle m’a quittée à six heures et quart pour aller prendre le métro. Elle n’est pas rentrée et ne m’a pas prévenue, ce qui m’étonne beaucoup. »

Gorgeret raccrocha le téléphone. Il était assez déconfit.

Après un silence, le directeur lui dit :

« Je crains que vous n’ayez été un peu vite, Gorgeret. Courez donc jusqu’à cet hôtel, perquisitionnez dans la chambre. Moi, je vais convoquer le marquis d’Erlemont. »

Les recherches de Gorgeret n’amènèrent aucune découverte. Le très modeste trousseau de la jeune fille était marqué aux initiales A. G. Un extrait de son acte de naissance portait le nom d’Antonine Gautier, père inconnu, née à Lisieux.

« Nom de D... de nom de D... », maugréait l’inspecteur.

Gorgeret passa trois heures cruelles. Il ne put avaler le repas qu’il prit avec Flamant. Il était incapable d’exprimer une opinion raisonnable. Flamant le remontait avec commisération.

« Voyons, mon vieux, vous bafouillez. Si Clara n’a pas fait le coup, vous obstinez pas !

– Ainsi, triple idiot, tu admets que ce n’est pas elle qui a fait le coup ?

– Si, c’est elle.

– C’est elle qui dansait au Casino Bleu ?

– C’est elle.

– Alors, comment expliques-tu, *primo*, qu’elle n’ait pas découché le soir du Casino Bleu ; *secundo*, qu’elle se trouvait aux Deux-Pigeons tandis qu’on poignardait le grand Paul ?

– Je n’explique pas. Je constate.

– Tu constates quoi ?

– Que l’on ne peut rien expliquer. »

Pas un instant, ni Gorgeret, ni Flamant, ne songèrent à séparer Antonine de Clara.

À deux heures et demie, le marquis d'Erlemont se présenta et fut introduit dans le bureau du directeur, qui s'entretenait avec Gorgeret.

C'est en revenant du Tyrol suisse, la veille au soir, que Jean d'Erlemont avait appris par les journaux français le drame qui s'était déroulé dans son immeuble, l'accusation lancée par la police contre son locataire, M. Raoul, et l'arrestation d'une demoiselle Clara.

Il ajouta :

« Je croyais trouver à la gare une jeune fille, Antonine Gautier, qui est ma secrétaire depuis quelques semaines et qui était prévenue de l'heure exacte de mon arrivée. D'après ce qu'ont dit mes domestiques, j'ai cru comprendre qu'on mêlait cette personne à l'affaire. »

Ce fut le directeur qui répondit :

« Cette personne est, en effet, à la disposition de la justice.

– Donc, arrêtée ?

– Non, tout simplement à la disposition de la justice.

– Mais pourquoi ?

– D'après l'inspecteur principal Gorgeret, chargé de l'affaire du grand Paul, Antonine Gautier n'est autre que Clara la Blonde. »

Le marquis fut abasourdi.

« Hein ! s'écria-t-il avec indignation, Antonine serait Clara la Blonde ? Mais c'est fou ! Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie sinistre ? Je demande qu'on libère immédiatement Antonine Gautier avec toutes les excuses qu'on lui doit pour l'erreur dont elle est la victime, et dont une nature comme elle a dû souffrir infiniment. »

Le directeur observa Gorgeret. Celui-ci n'avait pas sourcillé. Sur le regard mécontent de son supérieur, il se redressa, s'approcha du marquis, et lui dit négligemment :

« Ainsi, monsieur, vous ne savez rien sur le drame en lui-même ?

– Rien.

– Vous ne connaissez pas le grand Paul ? »

Jean d'Erlemont pensa que Gorgeret n'avait pas encore établi l'identité du grand Paul, et il affirma :

« Non.

– Vous ne connaissez pas Clara la Blonde ?

– Je connais Antonine, et je ne connais pas Clara la Blonde.

– Et Antonine n'est pas Clara ? »

Le marquis haussa les épaules, et ne répondit pas.

« Un mot encore, monsieur le marquis. Durant le petit voyage que vous avez fait à Volnic avec Antonine Gautier, vous ne l'avez pas quittée ?

– Non.

– Par conséquent, comme j'ai rencontré Antonine Gautier au château de Volnic, vous y étiez ce jour-là ? »

D'Erlemont était pris au piège. Il ne put biaiser.

« J'y étais.

– Pouvez-vous me dire ce que vous y faisiez ? »

Le marquis eut un moment d'embarras. À la fin, il répliqua :

« J'y étais comme propriétaire.

– Quoi ! s'écria Gorgeret, comme propriétaire ?

– Certes. J'ai acheté le château il y a quinze ans. »

Gorgeret n'en revenait pas.

« Vous avez acheté le château ?... Mais personne ne l'a su !... Pourquoi cette acquisition ? Pourquoi ce silence ? »

Gorgeret pria son chef de vouloir bien l'écouter à part, et, le poussant vers la fenêtre, il lui dit tout bas :

« Tous ces gens-là sont de mèche pour nous fourrer dedans, chef. Il n'y avait pas que cette jolie blonde au château de Volnic, il y avait Raoul.

– Raoul !

– Oui, je les ai surpris ensemble. Donc, vous voyez, chef ?... Le marquis d'Erlemont... la fille blonde... et Raoul !... autant de complices. Mais il y a mieux.

– Quoi ?

– Le marquis fut jadis un des spectateurs du drame de Volnic, où la chanteuse Élisabeth Hornain fut assassinée et volée.

– Bigre ! Ça se corse. »

Gorgeret se pencha davantage.

« Il y a mieux encore, chef. J'ai fini par trouver hier le dernier logement que le grand Paul occupait à l'hôtel, et où il a laissé sa valise, et j'ai fait dans ses papiers deux découvertes de la plus grande importance dont j'attendais le résultat pour vous en parler. Tout d'abord, le marquis était l'amant d'Élisabeth Hornain, et il n'a rien dit à l'instruction. Pourquoi ? Ensuite, le vrai nom du grand Paul est Valthex. Or, Valthex était le neveu



d'Élisabeth Hornain, et Valthex, je m'en suis informé, venait souvent rendre visite au marquis d'Erlemont. Qu'en dites-vous ? »

Le directeur semblait fort intéressé par ces révélations. Il dit à Gorgeret :

« L'affaire change d'aspect, et je crois que nous devons, nous, changer de tactique. Nous aurions tort de nous heurter de front au marquis. Pour l'instant, mettons hors de cause cette Antonine et faites sur l'ensemble de l'affaire et sur le rôle que le marquis a pu y jouer une enquête approfondie. N'est-ce pas votre avis, Gorgeret ?

– Entièrement, chef. Nous n'arriverons à Raoul que si nous commençons à céder d'abord du terrain. Du reste...

– Du reste ?

– J'aurai peut-être autre chose à vous annoncer. »

La libération fut immédiate. Gorgeret prévint d'Erlemont qu'il irait le voir d'ici cinq ou six jours pour solliciter de lui quelques renseignements, et le conduisit jusqu'à la chambre d'Antonine. En voyant son parrain, celle-ci se jeta dans ses bras en riant et en pleurant à la fois.

« Cabotine ! » ronchonna Gorgeret entre ses dents.

Ainsi, au milieu de cette journée, Gorgeret avait repris complètement possession de lui-même. À mesure que certains éléments de la vérité lui apparaissaient et qu'il en faisait part à son chef, il retrouvait un cerveau capable de raisonner selon sa méthode ordinaire.

Trêve qui ne dura point. Un nouvel incident démolit presque aussitôt l'édifice reconstruit. Soudain, il entra dans le bureau du directeur, sans même avoir frappé. Il semblait atteint de folie. Il agitait un petit calepin vert dont il essayait, en tremblant, de désigner du doigt certaines pages et il bégayait :

« Nous y sommes ! Quel coup de théâtre ! Comment aurait-on pu se douter !... Et cependant tout devient clair... »

Son supérieur essaya de le calmer. Il se contint tant bien que mal, et finit par dire :

« Je vous avais annoncé autre chose de possible... Voilà... J'ai trouvé ce calepin dans la valise du grand Paul... ou plutôt de Valthex... Des notes sans importance... des chiffres... des adresses... Et puis, de place en place, une phrase effacée à la gomme, et mal effacée, donc des phrases importantes celles-là... Je les ai données hier à déchiffrer au Service de

l'Identité judiciaire... Or, parmi elles, il y en a une... qui n'a pas de prix... Celle-ci, tenez, que le service a transcrite en dessous... et, de fait, avec un peu d'attention, on se rend très bien compte... »

Le directeur saisit le carnet et lut l'annotation reproduite. Elle était ainsi conçue :

*« Adresse de Raoul, 27, avenue du Maroc, à Auteuil. Se défier d'un garage qui ouvre par-derrière. Pour moi, Raoul n'est autre qu'Arsène Lupin. À vérifier. »*

Gorgeret proféra :

« Pas de doute, chef ! C'est le mot de l'énigme !... c'est la clef du coffre ! Quand on a cette clef-là, tout s'ouvre... tout s'éclaircit. Il n'y a qu'Arsène Lupin pour monter une machine de ces dimensions. Il n'y a que lui qui peut nous tenir ainsi en échec et se foutre de nous. Raoul, c'est Arsène Lupin.

– Et alors ?

– J'y cours, chef. Avec ce coco-là, pas une minute à perdre. La petite est relâchée... Il doit le savoir déjà... il va décamper. J'y cours !

– Prenez des hommes.

– Il m'en faut dix.

– Vingt, si vous voulez, fit le directeur qui s'animait aussi. Au galop, Gorgeret...

– Oui, chef, bredouillait l'inspecteur en se sauvant. L'attaque brusquée... Et du renfort, hein ? L'alerte générale !... »

Il empoigna Flamant, cueillit quatre agents au passage, et sauta dans une des autos qui stationnaient le long de la cour.

Une autre auto partit derrière la sienne, chargée de six agents, et une troisième...

En vérité, ce fut une mobilisation effarée. Toutes les cloches auraient dû sonner le tocsin, tous les tambours rouler, tous les clairons faire l'appel, toutes les trompes et toutes les sirènes hurler le signal de l'assaut.

Dans les couloirs, dans les bureaux, d'un bout à l'autre de la Préfecture, on s'apostrophait : Raoul, c'est Arsène Lupin... Arsène Lupin, c'est Raoul.

Il était un peu plus de quatre heures.

De la Préfecture de police à l'avenue du Maroc, il faut, à toute vitesse, mais en tenant compte des encombrements, quinze bonnes minutes...

*Austerlitz ? Waterloo ?*[Table des matières](#)

À quatre heures exactement, couchée sur le lit de la chambre, à Auteuil, Clara dormait encore. Vers midi, réveillée par la faim, elle avait mangé tout en sommeillant, puis s'était rendormie.

Raoul s'impatientait. Non qu'il fût tourmenté, mais il n'aimait pas surseoir trop longtemps aux décisions prises, quand ces décisions correspondaient à un minimum de prudence et de sagesse. Or, il imaginait que le retour à la vie du grand Paul pouvait ajouter aux périls actuels, et que le témoignage du marquis et les déclarations d'Antonine devaient compliquer la situation.

Tout était prêt pour le départ. Il avait renvoyé les domestiques, aimant mieux être seul en cas de danger. Les valises étaient chargées sur l'auto.

À quatre heures dix, il se rappela tout à coup :

« Fichtre ! Je ne puis pourtant pas m'en aller sans dire adieu à Olga. Qu'est-ce qu'elle doit déjà penser ? A-t-elle lu les journaux ? A-t-elle fait un rapprochement entre moi et le sieur Raoul ? Liquidons cette vieille histoire... »

Il demanda :

« Le Trocadéro-Palace, s'il vous plaît ?... Allô... Ayez l'obligeance de me donner l'appartement de Sa Majesté. »

Raoul, très pressé, eut le grand tort de ne pas s'informer de qui répondait. Ne reconnaissant ni la voix de la secrétaire, ni la voix de la masseuse, croyant que le roi de Borostyrie n'était plus à Paris, il fut persuadé qu'il avait affaire à la reine, et, de son ton le plus aimable, le plus affectueux, il débita d'un trait :

« C'est toi, Olga ? Comment vas-tu, ma belle aimée ? Hein, tu dois m'en vouloir, et me traiter de mufle ? Mais non, Olga, des occupations, des soucis pardessus la tête... Je t'entends mal, chérie... ne prends pas cette grosse voix d'homme... Voici... Je dois, hélas ! m'en aller à brûle-

pourpoint... Un voyage d'études sur les côtes de la Suède. Quel contretemps ! Mais pourquoi ne réponds-tu pas à ton petit Raoul ? Tu es fâchée ? »

Le petit Raoul sursauta. À n'en point douter, c'était une voix d'homme qui lui répondait, la voix du roi qu'il avait eu déjà l'occasion d'entendre, et qui, furieux, roulant encore plus les r que son épouse, grondait à l'autre bout du fil :

« Vous n'êtes qu'un grrredin, monsieur, et je vous méprrrrise. »

Raoul eut une petite sueur dans le dos. Le roi de Borostyrie ! En outre, s'étant retourné, il constata que Clara était réveillée, et qu'elle n'avait rien dû perdre de la communication.

« À qui as-tu téléphoné ? dit-elle anxieusement. Qu'est-ce que c'est que cette Olga ? »

Il ne répondit pas aussitôt, interloqué par l'incident. Mais bah ! Il n'ignorait point que le mari d'Olga n'en était pas à s'offusquer des frasques de son épouse. Une de plus, une de moins. Il n'y fallait plus penser.

« Qu'est-ce que c'est qu'Olga ? dit-il à Clara. Une vieille cousine toujours mal embouchée, et à qui je dois faire ma cour de temps à autre. Et tu vois le résultat !... Tu es prête ?

– Prête ?

– Oui. Nous filons. L'air de Paris est malsain. »

Comme elle demeurait songeuse, il insista :

« Je t'en supplie, Clara. Nous n'avons plus rien à faire ici. Un retard peut être dangereux. »

Elle l'observa :

« Tu es inquiet ?

– Je commence.

– De quoi es-tu inquiet ?

– De rien... De tout. »

Elle comprit que c'était sérieux et s'habilla rapidement. À cet instant, Courville, qui avait la clef du jardin et qui rentrait, apporta les journaux de l'après-midi sur lesquels Raoul jeta un coup d'œil.

« Tout va bien, dit-il. La blessure du grand Paul n'est décidément pas mortelle, mais il est hors d'état de répondre avant une semaine... L'Arabe s'obstine toujours dans son mutisme.

– Et Antonine ? demanda Clara.

- Libérée, affirma froidement Raoul.
- On l’annonce ?
- Oui. Les explications du marquis ont été décisives. Elle a été libérée.

»

Son assurance était telle que Clara fut convaincue.

Courville prit congé d’eux.

« Plus de papiers compromettants ici ? lui dit Raoul. Nous ne laissons rien ?

– Absolument rien, monsieur.

– Fais une dernière inspection et file, mon vieux. N’oublie pas que vous vous retrouvez tous, chaque jour, à notre nouveau centre de l’île Saint-Louis. D’ailleurs, je te revois tout à l’heure, près de l’auto. »

Clara cependant achevait de s’arranger, pressée par Raoul. Quand elle eut mis son chapeau, elle lui saisit les mains.

« Qu’est-ce que tu as ? dit-il.

– Jure-moi que cette Olga ?...

– Comment ! Tu y penses encore ? s’écria Raoul en riant.

– Réfléchis...

– Mais puisque je t’assure que c’est une vieille tante à héritage !...

– Tu m’avais dit une vieille cousine.

– Elle est à la fois ma tante et ma cousine. Son beau-père et la sœur d’un de mes oncles s’étaient mariés en troisièmes noces. »

Elle sourit et lui posa la main sur la bouche :

« Ne mens pas, mon adoré. Au fond, cela m’est égal. Il n’y a qu’une personne dont je sois jalouse.

– Courville ? Je t’assure que mon amitié pour lui...

– Tais-toi... ne ris pas... supplia-t-elle. Tu comprends bien de qui je parle. »

Il la serra contre lui.

« Tu es jalouse de toi-même. Tu es jalouse de ton image.

– De mon image, tu as raison, de cette image de moi qui a une expression différente, des yeux plus doux...

– Tu as les yeux les plus doux qui soient, dit Raoul en l’embrassant avec passion, des yeux d’une tendresse...

– Des yeux qui ont trop pleuré.

– Des yeux qui n’ont pas assez ri. C’est ce qui te manque, le rire, et je te l’apprendrai.

– Un mot encore. Sais-tu pourquoi Antonine a laissé durer l’erreur depuis deux jours et n’a rien dit ?

– Non.

– Parce qu’elle avait peur de dire quelque chose qui pût se retourner contre toi.

– Et pourquoi cette peur ?

– Parce qu’elle t’aime. »

Il se mit à danser de joie.

« Ah ! Comme c’est gentil de m’en faire part ! Tu crois vraiment qu’elle m’aime ? Que veux-tu, je suis irrésistible, moi ! Antonine m’aime. Olga m’aime. Zozotte m’aime. Courville m’aime. Gorgeret m’aime. »

Il la souleva dans ses bras et il l’entraînait vers l’escalier, quand il s’arrêta brusquement.

« Le téléphone ! »

La sonnerie, en effet, retentissait près d’eux.

Raoul décrocha. C’était Courville... Courville essoufflé, haletant, qui bégaya :

« Gorgeret !... deux hommes avec lui... je les ai vus de loin, une fois sorti... Ils fracturaient la grille... Alors, je suis entré dans un café... »

Raoul ferma l’appareil et resta immobile, trois ou quatre secondes. Puis, d’un coup, il saisit Clara et la chargea sur son épaule.

« Gorgeret », dit-il simplement.

Avec son fardeau, il dégringola l’escalier.

Devant la porte du vestibule, il écouta. Des pas grinçaient sur le galet. À travers les vitres dépolies que protégeaient des barreaux, il aperçut plusieurs silhouettes. Il déposa Clara.

« Recule jusqu’à la salle à manger.

– Et le garage ? dit-elle.

– Non. Ils ont dû tout cerner. Sans quoi ils seraient plus de trois... Trois bonshommes, je n’en ferais qu’une bouchée. »

Il ne poussa même pas le verrou du vestibule. Il reculait pas à pas, tourné vers les agresseurs qui cherchaient à ébranler les battants.

« J’ai peur, dit Clara.

– Quand on a peur, on fait des bêtises. Rappelle-toi ton coup de couteau. Antonine n’a pas bronché, elle, en prison. »

Il reprit plus doucement :

« Si tu as peur, moi, au contraire, je m’amuse. Crois-tu donc qu’après t’avoir retrouvée je te laisserai pincer par cette brute-là ? Ris donc, Clara. Tu es au spectacle. Et il est comique. »

Les deux battants s’ouvrirent d’un coup. En trois bonds, Gorgeret sauta jusqu’au seuil de la salle, le revolver braqué.

Raoul s’était planté devant la jeune femme et la masquait.

« Haut les mains ! cria Gorgeret, ou je tire. »

Raoul, qui se tenait à cinq pas de lui environ, ricana :

« Ce que t’es pompier ! Toujours la même formule idiote. Penses-tu que tu vas tirer sur moi ! Sur moi, Raoul !

– Sur toi, Lupin, clama Gorgeret, triomphant.

– Tiens, tu sais mon nom ?

– Tu avoues donc ?

– On avoue toujours ses titres de noblesse. »

Gorgeret répéta :

« Haut les mains ! Crebleu, sinon je tire.

– Même sur Clara ?

– Même sur elle si elle était là. »

Raoul s’effaça.

« Elle est là, bouffi. »

Les yeux de Gorgeret s’écarquillèrent. Son bras retomba. Clara ! La petite blonde qu’il venait de rendre au marquis d’Erlemont ! Était-il admissible ?... Non, tout de suite la chose lui parut hors de toute possibilité. Si vraiment c’était Clara et c’était Clara, il n’en pouvait douter – il eût fallu en conclure que l’autre femme...

– Allons ! plaisantait Raoul... tu brûles... encore un petit effort... Ouf ! ça y est... Mais oui, cornichon, il y en a deux... l’une qui arrivait de son village et que tu as consacrée en tant que Clara, et l’autre...

– La maîtresse du grand Paul.

– Quel goujat ! riposta Raoul. Dirait-on que tu es le mari de l’adorable Zozotte ? »

Gorgeret, furieux, stimulant ses hommes, vociféra :

« Empoignez-moi ce gaillard-là. Et si tu remues, je t’abats, gredin ! »

Les deux hommes s'étaient élancés. Raoul sauta sur place. Chacun d'eux reçut un coup de pied au ventre. Ils reculèrent.

« Ça, c'est un tour de ma façon ! cria Raoul. Le truc de la double savate. »

Une détonation retentit, mais Gorgeret avait tiré de manière à n'atteindre personne.

Raoul s'esclaffa.

« Voilà qu'il esquinte ma corniche ! Quelle couche ! T'es trop bête aussi de te jeter dans l'aventure sans avoir pris tes précautions. Je devine ce qui s'est passé. On t'a communiqué mon adresse et tu as foncé comme un bœuf qui voit rouge. Il t'aurait fallu vingt petits camarades, mon pauvre vieux.

– Il y en aura cent ! Il y en aura mille ! hurla Gorgeret, se retournant au bruit d'une auto qui s'arrêtait du côté de l'avenue.

– Tant mieux, dit Raoul, je commençais à m'embêter.

– Crapule, va, tu es bien fichu ! »

Gorgeret voulut sortir de la salle pour aller au-devant de ses renforts. Chose bizarre, la porte, dès le début, s'était refermée sur lui, et il s'évertua vainement contre la serrure.

« T'épuise pas, lui conseilla Raoul, la porte se ferme à clef toute seule. Et c'est du massif. Du bois de cercueil. »

Tout bas, il dit à Clara :

« Attention, chérie, et pige-moi le procédé. »

Il courut vers la partie qui restait, à droite, de l'ancien refend que l'on avait supprimé pour ne faire qu'une seule pièce.

Gorgeret, comprenant qu'il perdait son temps, et résolu à en finir par n'importe quel moyen, revenait à l'assaut en criant :

« Qu'on le tue ! Il va nous échapper ! »

Raoul appuya sur un bouton, et, comme les agents apprêtaient leurs armes, un rideau de fer tomba du plafond, net, comme une masse, séparant la pièce en deux, tandis que les volets se rabattaient à l'intérieur.

« Couic ! ricana Raoul. La guillotine ! Gorgeret a le cou coupé. Adieu, Gorgeret. »

Il prit sur le buffet une carafe et remplit d'eau deux verres.

« Bois donc, chérie.

– Allons-nous-en, fuyons, dit-elle, éplorée.

– T'en fais pas, la même Clara. »



Il insista pour qu'elle bût, et, lui-même, vida son verre. Il était très calme et ne se hâtait pas.

« Tu les entends, de l'autre côté ? Ils sont en boîte, comme des sardines. Quand le rideau tombe, tous les volets se bloquent. Les fils électriques sont coupés. C'est la nuit noire. Une forteresse imprenable de l'extérieur, et, en dedans, une prison. Hein ! C'est combiné ? »

Elle n'avait pas du tout l'air disposée à l'enthousiasme. Il lui baisa la bouche, ce qui la ranima :

« Et maintenant, dit-il, la campagne, la liberté, et le repos qui est dû aux honnêtes gens qui ont bien travaillé. »

Il passa dans une petite pièce qui était l'office. Entre l'office et la cuisine, il y avait un espace, avec un placard qu'il ouvrit, et où débouchait l'escalier de la cave. Ils descendirent.

« Il faut que tu saches, pour ta gouverne, dit-il d'un ton doctrinal, qu'une maison bien comprise doit avoir trois sorties : l'une officielle ; l'autre dérobée et apparente, pour la police ; et la troisième dérobée et invisible, pour servir de retraite. Ainsi, tandis que la clique de Gorgeret surveille le garage, nous nous défilons par les entrailles de la terre. Est-ce assez combiné ? C'est un banquier qui m'a vendu ce pavillon. »

Ils cheminèrent durant trois minutes, puis remontèrent un escalier qui aboutissait dans une petite maison sans meubles, aux fenêtres closes, et donnant sur une rue fréquentée.

Une grosse automobile à conduite intérieure stationnait, surveillée par Courville. Les valises et les sacs s'y entassaient. Raoul donna ses dernières instructions à Courville.

L'auto démarra vivement.

Une heure après, Gorgeret, très penaud, faisait son rapport au directeur. Ils convinrent que les communications à la presse ne parleraient pas de Lupin et que, s'il y avait eu des indiscretions, elles seraient démenties.

Le lendemain, Gorgeret revint, de nouveau plein d'assurance, et annonça que la petite blonde, non pas Clara, mais celle qu'on avait arrêtée et relâchée, avait passé la nuit chez le marquis et venait de partir avec lui, en auto.

Et, le jour suivant, il apprenait que les deux voyageurs étaient arrivés à Volnic. D'après des renseignements catégoriques, Jean d'Erlemont, déjà propriétaire de ce château depuis quinze ans, l'avait racheté lors de la

deuxième vente, par l'intermédiaire d'un étranger dont le signalement correspondait à celui de Raoul.

Toutes dispositions furent prises entre Gorgeret et le directeur.

*Raoul agit et parle*Table des matières

« Maître Audigat, conclut Antonine, tout ce que vous me dites là est très gentil, mais...

– Ne m'appellez pas maître Audigat, mademoiselle.

– Vous ne me demandez pourtant pas de vous appeler par votre petit nom ? dit-elle en riant.

– J'en serais heureux, fit-il avec onction, cela prouverait que vous exaucez mes vœux.

– Je ne peux les exaucer si vite, ni les repousser, cher monsieur. Voilà quatre jours que je suis revenue, et nous nous connaissons à peine.

– Quand estimez-vous, mademoiselle, que vous me connaîtrez assez pour me donner une réponse ?

– Quatre ans ? Trois ans ? Est-ce trop ? »

Il eut un geste navré. Il comprenait que jamais il n'obtiendrait la moindre promesse de cette belle demoiselle qui eût si bien atténué, pour lui, les rigueurs de l'existence de Volnic.

L'entretien était fini. Maître Audigat prit congé de la jeune fille, et, l'air digne et vexé, quitta le château.

Antonine resta seule. Elle fit le tour des ruines et se promena dans le parc et dans les bois. Elle marchait allégrement et son sourire habituel relevait les coins de sa bouche. Elle était vêtue d'une robe neuve, et parée de sa grande capeline de paille. De temps à autre, elle chantonait. Puis elle cueillit des fleurs sauvages qu'elle rapporta au marquis d'Erlemont.

Il l'attendait sur le banc de pierre où ils aimaient s'asseoir, au bout de la terrasse, et il lui dit :

« Comme tu es jolie ! Plus de traces de tes fatigues et de tes émotions, hein ? Et cependant rien ne t'a été épargné.

– Ne causons plus de cela, parrain. C'est une vieille histoire dont je ne me souviens plus.

– Alors, tu es tout à fait heureuse ?  
– Tout à fait heureuse, parrain, puisque je suis avec vous... et dans ce château que j'aime.  
– Un château qui ne nous appartient pas, et que nous quitterons demain.  
– Qui vous appartient, et que nous ne quitterons pas. »  
Il se moqua.  
« Ainsi tu comptes toujours sur cet individu ?  
– Plus que jamais.  
– Eh bien, pas moi.  
– Vous y comptez tellement, parrain, que voilà quatre fois que vous me dites n'y pas compter. »

D'Erlemont se croisa les bras.

« Alors, tu t'imagines comme ça qu'il viendra à un rendez-vous fixé vaguement il y a bientôt un mois, et après que tant d'événements se sont produits ?

– C'est aujourd'hui le 3 juillet. Il a confirmé ce rendez-vous dans le billet qu'il m'a fait passer à la Préfecture.

– Simple promesse.

– Toutes ses promesses, il les tient.

– Donc, à quatre heures ?

– À quatre heures il sera là, c'est-à-dire dans vingt minutes. »

D'Erlemont hocha la tête, et avoua gaiement :

« Au fond, veux-tu que je te dise ? Eh bien, moi aussi je l'espère. Quelle drôle de chose, la confiance ! Et la confiance en qui ? En une sorte d'aventurier qui s'occupe de mes affaires sans que je lui aie jamais rien demandé, et qui s'en occupe de la manière la plus insolite, en ameutant contre lui toute la police. Enfin, quoi, tu as lu les journaux ces jours-ci... Que disentils ? C'est que mon locataire, M. Raoul, l'amant de cette mystérieuse Clara qui te ressemble, paraît-il, n'est autre qu'Arsène Lupin. La police le nie. Mais la police qui longtemps a vu partout Lupin ne veut plus, par crainte du ridicule, le voir nulle part. Et voilà notre collaborateur !  
»

Elle réfléchit et dit, plus gravement :

« Nous avons confiance dans l'homme qui est venu ici, parrain. On ne peut pas ne pas avoir confiance en celui-là.

– Évidemment... évidemment... c'est un rude type, je l'avoue... et j'avoue qu'il m'a laissé un tel souvenir que...

– Un tel souvenir que vous espérez bien le revoir et connaître par lui la vérité qui vous échappe... Qu'importe qu'il s'appelle Raoul ou Arsène Lupin s'il comble tous nos vœux ! »

Elle s'était animée. Il la regarda avec surprise. Elle avait des joues toutes roses et des yeux brillants.

« Tu ne te fâcheras pas, Antonine ?

– Non, parrain.

– Eh bien, je me demande si maître Audigat n'aurait pas été mieux accueilli si les circonstances n'avaient pas amené le sieur Raoul... »

Il n'acheva point. Les joues roses d'Antonine étaient devenues rouges, et ses yeux ne savaient plus où se poser.

« Oh ! Parrain ! dit-elle, en essayant de sourire, comme vous avez de mauvaises idées ! »

Il se leva. Un coup léger marqua les cinq minutes d'avant quatre heures à l'église du village. Suivi d'Antonine, il longea la façade du château et se posta à l'angle droit, d'où l'on apercevait la porte massive et cloutée de fer au bout de la voûte basse creusée sous la tour d'entrée.

« C'est là qu'il sonnera », dit-il.

Et il ajouta en riant :

« As-tu lu *Monte-Cristo* ? Et te rappelles-tu la façon dont il est présenté dans le roman ? Quelques personnes, qui l'ont connu aux quatre coins du monde, l'attendent pour déjeuner. Plusieurs mois auparavant, il a promis qu'il serait là à midi, et l'amphitryon affirme que, malgré les incertitudes du voyage, il arrivera à l'heure exacte. Midi sonne. Au dernier coup, le maître d'hôtel annonce : “M. le comte de Monte-Cristo.” Nous attendons avec la même foi et la même anxiété. »

Le timbre retentit sous la voûte. La gardienne descendit les marches du perron.

« Serait-ce le comte de Monte-Cristo ? dit Jean d'Erlemont. Il serait en avance, ce qui n'est pas plus élégant que d'être en retard. »

La porte fut ouverte.

Ce n'était pas le visiteur prévu, mais un autre dont l'apparition les confondit : Gorgeret.

« Ah ! Parrain, murmura Antonine toute défaillante... malgré tout, j'ai peur de cet homme...

Que vient-il faire ici ? J'ai peur.

– Pour qui ? dit Jean d'Erlemont, lequel semblait surpris aussi désagréablement. Pour toi ? Pour moi ? Rien de tout cela ne nous concerne.  
»

Elle ne répondit pas. L'inspecteur, après avoir parlementé avec la gardienne, venait d'apercevoir le marquis et s'avancait aussitôt vers lui.

Il portait à la main, en guise de canne, un énorme gourdin à pommeau de fer. Il était gros, lourd, vulgaire, puissant d'encolure. Mais son âpre figure habituelle s'efforçait d'être aimable.

À l'église, les quatre coups tintèrent.

« Puis-je solliciter de vous, monsieur le marquis, dit-il d'un ton où il y avait exagération de déférence, la faveur d'un entretien ?

– À quel propos ? fit d'Erlemont sèchement.

– À propos de... notre affaire.

– Quelle affaire ? Tout a été dit là-dessus entre nous, et l'inqualifiable conduite que vous avez eue envers ma filleule ne me donne guère envie de continuer nos relations.

– Tout n'a pas été dit entre nous, objecta Gorgeret moins affable, et nos relations ne sont pas terminées. Je vous l'avais annoncé en présence du directeur de la Police judiciaire. J'aurais besoin de quelques renseignements. »

Le marquis d'Erlemont se tourna vers la gardienne qui se tenait trente mètres plus loin, sous la voûte, et lui cria :

« Vous fermerez la porte. Si l'on frappe, vous n'ouvrirez pas... À personne, n'est-ce pas ? D'ailleurs, donnez-moi la clef. »

Antonine lui serra la main, pour l'approuver. La porte close, c'était le choc impossible entre Gorgeret et Raoul, au cas où celui-ci se fût présenté.

La gardienne vint remettre la clef au marquis et s'en retourna. L'inspecteur sourit.

« Je vois, monsieur le marquis, que vous comptiez sur une autre visite que la mienne, et que vous seriez désireux d'y mettre obstacle. Peut-être est-il trop tard.

– Je suis dans un état d'esprit, monsieur, fit Jean d'Erlemont, où tous les visiteurs me paraissent des intrus.

– À commencer par moi.

– À commencer par vous. Aussi finissons-en rapidement, et veuillez me suivre dans mon bureau. »

Il s'en revint à travers la cour, jusqu'au château, accompagné d'Antonine et de l'inspecteur.

Mais, comme ils débouchaient à l'angle, ils avisèrent un monsieur qui était assis sur le banc de la terrasse, et qui fumait une cigarette.

La stupeur du marquis et d'Antonine fut telle qu'ils s'arrêtèrent.

Gorgeret s'arrêta comme eux, mais très calme, lui. Connaissait-il la présence de Raoul dans l'enceinte des murs ?

Raoul, en les apercevant, jeta sa cigarette, se leva, et dit joyeusement au marquis :

« Je vous ferai remarquer, monsieur, que le rendez-vous était sur le banc. Au dernier coup de quatre heures, je m'y asseyais. »

Très élégant dans son complet de voyage clair, la taille bien prise, la figure amusée, vraiment sympathique, il avait enlevé son chapeau, et s'inclinait profondément devant Antonine.

« Je m'excuse encore, mademoiselle. Je porte une lourde part des tourments que vous avez dû subir, grâce à quelques malotrus. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur puisque l'intérêt du marquis d'Erlemont guida seul ma conduite. »

De Gorgeret, pas un mot. On eût dit que Raoul ne l'avait pas vu et que la silhouette massive de l'inspecteur demeurerait invisible pour lui.

Gorgeret ne broncha pas. Lui aussi, plus lourdement, mais avec autant de tranquillité, il gardait l'attitude nonchalante de quelqu'un à qui la situation paraît tout à fait normale. Il attendait. Le marquis d'Erlemont et Antonine attendaient également.

Au fond, la pièce qui se jouait n'avait qu'un acteur, Raoul, les autres n'ayant qu'à prêter l'oreille, à regarder et à patienter jusqu'à ce qu'il les priât d'entrer en scène.

Tout cela n'était pas pour lui déplaire. Il aimait se pavaner et discourir, surtout aux instants de grand péril, et lorsque le dernier acte des pièces montées par lui eût exigé, conformément aux règles ordinaires, la concision, la sobriété des gestes. Se promenant, les mains au dos, il prenait un air tour à tour avantageux, pensif, dégagé, sombre ou rayonnant. À la fin, s'arrêtant, il dit au marquis :

« J'hésitais à parler, monsieur. Il me semblait, en effet, que, notre rendez-vous étant privé, la présence de personnes étrangères ne nous permettait pas de traiter en toute liberté d'esprit les questions pour lesquelles nous sommes réunis. À la réflexion, il n'en est pas ainsi. Ce que nous avons à dire peut être dit devant n'importe qui, fût-ce même devant quelque représentant subalterne de cette police qui vous suspecte vous-même, monsieur, et qui se permet de vous demander des comptes. Je vais donc établir la situation telle qu'elle est, sans autre but que la vérité et la justice. Les honnêtes gens ont le droit de porter la tête haute. »

Il s'interrompit. Quelle que fût la gravité de l'heure, si inquiète et si désespérée que se sentît Antonine, elle dut serrer la bouche pour ne pas sourire. Il y avait dans l'intonation pompeuse de Raoul, dans le clignement imperceptible de ses yeux, dans le retroussement de sa lèvre, dans un certain balancement de son buste sur ses hanches, quelque chose de comique qui écartait toute interprétation maussade des événements. Et quelle sécurité ! Quelle désinvolture en face du danger ! On devinait que pas un mot n'était prononcé qui ne fût utile et que tous, au contraire, visaient à troubler l'ennemi.

« Nous n'avons pas à nous occuper, continuait-il, de ce qui s'est passé récemment. La double existence de Clara la Blonde et d'Antonine Gautier, leur ressemblance, leurs actes, les actes du grand Paul, les actes du sieur Raoul, le conflit qui, à un moment, a opposé ce parfait gentilhomme au policier Gorgeret, la supériorité écrasante du premier sur le second, autant de questions définitivement réglées, sur lesquelles aucune puissance au monde ne peut revenir. Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est le drame de Volnic, c'est la mort d'Élisabeth Hornain, et c'est la récupération de votre fortune, monsieur. Vous ne m'en voudrez pas de ce préambule un peu long. Il nous permettra de résoudre ces divers problèmes en quelques phrases brèves. Et ainsi vous sera épargné l'interrogatoire humiliant d'un individu quelconque. »

Le marquis profita d'une pause pour objecter :

« Je n'ai à subir aucun interrogatoire.

— J'ai la certitude, monsieur, dit Raoul, que la justice, qui n'a jamais rien compris au drame de Volnic, essaie de se retourner vers vous, et, sans savoir où elle va, désire certaines précisions sur votre rôle dans ce drame.

— Mais mon rôle dans le drame est nul.



– J'en suis persuadé. Mais alors, la justice se demande pourquoi vous n'avez pas déclaré vos relations avec Élisabeth Hornain, et pourquoi vous avez acheté secrètement le château de Volnic, et pourquoi vous y reveniez parfois la nuit. En particulier, et d'après certaines preuves impressionnantes, on vous accuse... »

Le marquis tressauta :

« On m'accuse ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qui donc m'accuse ? Et de quoi ? »

Il apostrophait Raoul avec irritation, comme s'il voyait soudain en celui-ci un adversaire sur le point de l'attaquer. Il répéta durement :

« Encore une fois, qui m'accuse ?

– Valthex.

– Ce bandit ?

– Ce bandit a réuni contre vous un dossier redoutable dont il fera certainement part à la justice, aussitôt convalescent. »

Antonine était pâle, anxieuse. Gorgeret avait quitté son masque impassible. Il écoutait avidement.

Le marquis d'Erlemont s'approcha de Raoul, et, la voix impérieuse, il exigea :

« Parlez... Je vous somme de parler... De quoi m'accuse ce misérable ?

– D'avoir tué Élisabeth Hornain. »

Un silence prolongea ces mots terribles. Mais le visage du marquis se détendait, et il eut un rire où ne se mêlait la moindre gêne.

« Expliquez-vous », dit-il.

Raoul expliqua :

« Vous connaissiez, monsieur, à cette époque, un berger du pays, le père Gassiou, une sorte d'innocent, un peu fou, avec qui vous alliez souvent bavarder, durant vos séjours chez M. et M<sup>me</sup> de Jouvelle. Or, le père Gassiou avait cette particularité d'être prodigieusement adroit. Il tuait du gibier à coups de pierres lancées par sa fronde, et tout s'est passé comme si ce demi-fou, soudoyé par vous, avait tué Élisabeth Hornain d'un coup de pierre pendant que celle-ci, sur votre demande, chantait dans les ruines.

– Mais c'est absurde ! s'écria le marquis. Il m'aurait fallu un motif, sacrebleu ! Pourquoi aurais-je fait tuer cette femme que j'aimais ?

– Pour garder ses bijoux, qu'elle vous avait confiés au moment de chanter.

– Ces bijoux étaient faux.

– Ils étaient vrais. Voilà ce qu'il y a de plus obscur dans votre conduite, monsieur ! Élisabeth Hornain les avait reçus d'un milliardaire d'Argentine !  
»

Cette fois, le marquis d'Erlemont n'y tint plus. Il se dressa, hors de lui.

« Mensonge ! Élisabeth n'a jamais aimé personne avant moi ! Et c'est cette femme que j'aurais fait tuer ? Cette femme que j'aimais, que je n'ai jamais oubliée ! Quoi ! N'est-ce pas pour elle, pour sa mémoire, que j'ai acheté ce château, afin que l'endroit où elle était morte n'appartînt à personne d'autre qu'à moi ! Et si j'y revenais de temps à autre, n'était-ce pas pour prier sur ces ruines ? Si je l'avais tuée, aurais-je entretenu en moi l'affreux souvenir de mon crime ? Voyons, une telle accusation est monstrueuse !

– Bravo, monsieur ! dit Raoul en se frottant les mains. Ah ! Si vous m'aviez répondu avec cet entrain, il y a vingt-cinq jours, que d'événements pénibles nous aurions évités ! Encore une fois, bravo, monsieur ! Et soyez sûr que, personnellement, je n'ai pas pris un instant au sérieux les accusations de l'abominable Valthex ni le dossier de mensonges qu'il a réuni. Gassiou ? Le coup de fronde ? Autant de blagues ! Tout cela n'est que chantage, mais chantage habile, qui pourrait peser terriblement sur vous et contre lequel nous devons prendre toutes les précautions. En pareil cas un seul remède, la vérité, l'absolue, l'implacable vérité, afin que nous puissions l'opposer dès aujourd'hui à la justice.

– La vérité, je l'ignore.

– Je l'ignore aussi. Mais, au point où nous en sommes, elle ne dépend plus, pour moi, que de la netteté de vos réponses. Oui ou non, les bijoux disparus étaient-ils vrais ? »

Le marquis n'hésita plus. Il fut catégorique.

« Ils étaient vrais.

– Et ils vous appartenaient, n'est-ce pas ? Vous avez fait faire par une agence des recherches destinées à un héritage qu'on vous avait dérobé. Me souvenant que la fortune des Erlemont provenait d'un aïeul qui avait vécu aux Indes avec le titre de nabab, je suppose qu'il avait converti ses immenses richesses en pierres précieuses de toute beauté. En est-il ainsi ?

– Oui.

– Je suppose également que si les héritiers du nabab Erlemont n’ont jamais parlé des colliers formés avec ces pierres précieuses, c’est pour n’avoir pas à payer les droits de succession ?

– Je le suppose, dit le marquis.

– Et sans doute vous les aviez prêtés à Élisabeth Hornain ?

– Oui. Aussitôt divorcée, elle devait être ma femme. Par fierté, par amour, je me plaisais à les voir sur elle.

– Elle les savait véritables ?

– Oui.

– Et toutes les pierres qu’elle portait ce jour-là vous appartenaient sans exception ?

– Non. Il y avait en outre un rang de perles fines que je lui avais données, d’ores et déjà, en toute propriété et d’une très grande valeur.

– Que vous lui avez offertes de la main à la main ?

– Que je lui ai fait envoyer par un bijoutier. »

Raoul hocha la tête.

« Vous voyez, monsieur, à quel point Valthex a pu prendre barre sur vous. Que Valthex ait recueilli un document prouvant que ce rang de perles appartenait à sa tante, de quel poids serait un tel document ! »

Et Raoul ajouta :

« Il ne s’agit plus, maintenant, que de découvrir le collier de perles et les autres colliers. Quelques mots encore. Le jour du drame, vous avez conduit Élisabeth Hornain jusqu’en bas des pentes qui montent aux ruines ?

– Un peu plus haut même.

– Oui, jusqu’à l’allée horizontale d’aucubas que l’on aperçoit d’ici ?

– En effet.

– Et vous êtes restés invisibles tous deux durant un espace de temps plus long que l’espace de temps que l’on pouvait escompter ?

– En effet. Je n’avais pas eu l’occasion de voir Élisabeth seule depuis deux semaines et nous nous sommes longuement embrassés.

– Ensuite ?

– Ensuite, comme elle avait l’intention de chanter certains morceaux où il lui semblait que son habillement et sa mise devaient rester parfaitement simples, elle voulut me confier tous ses colliers. Je ne fus pas de son avis.

Élisabeth n'insista pas et elle me regarda partir. Quand je tournai à l'extrémité de l'avenue des aucubas, elle était encore immobile.

– Avait-elle encore les colliers quand elle arriva à la terrasse supérieure des ruines ?

– Je n'en sais rien, personnellement. Et c'est un point sur lequel aucun des invités ne put faire une déclaration précise. On ne remarqua l'absence des colliers qu'après le drame.

– Soit. Mais le dossier de Valthex contient des témoignages contraires. Au moment du drame, Élisabeth Hornain n'avait plus les bijoux. »

Le marquis conclut :

« Ils auraient donc été volés entre l'avenue des aucubas et la terrasse supérieure ? »

Il y eut un silence, et Raoul articula lentement, syllabe par syllabe :

« Les bijoux n'ont pas été volés.

– Comment, ils n'ont pas été volés ! Mais pourquoi Élisabeth Hornain aurait-elle été assassinée ?

– Élisabeth Hornain n'a pas été assassinée. »

C'était la joie de Raoul de procéder ainsi par affirmations sensationnelles. Et cette joie se voyait à une petite flamme qui s'allumait dans ses yeux.

Le marquis se récria :

« Enfin, quoi ! J'ai vu la plaie... Personne n'a jamais douté qu'un crime ait été commis. Qui l'a commis ? »

Raoul leva le bras, tendit l'index et prononça :

« Persée.

– Que signifie ?

– Vous me demandez qui a commis le crime. Je vous réponds très sérieusement : Persée ! »

Il acheva :

« Et maintenant, ayez l'obligeance de m'accompagner jusqu'aux ruines.

»

*Le crime de Persée*[Table des matières](#)

Jean d'Erlemont ne se conforma pas sur-le-champ à la demande de Raoul. Il demeurait indécis et, visiblement, très ému.

« Ainsi, dit-il, nous serions près d'atteindre le but ?... J'ai tant cherché et tant souffert de ne pouvoir venger Élisabeth !... Est-ce possible que nous sachions la vérité sur sa mort ?

– Je la connais, cette vérité, affirma Raoul. Et, pour le reste, pour les bijoux disparus, je crois pouvoir certifier... »

Antonine était sûre, elle. Son clair visage indiquait une confiance que n'altérerait aucune restriction. Elle serra la main de Jean d'Erlemont pour lui communiquer sa conviction joyeuse.

Quant à Gorgeret, tous les muscles de sa figure étaient contractés. Sa mâchoire se crispait. Lui non plus il ne pouvait admettre que des problèmes auxquels il avait consacré tant de vains efforts fussent résolus par son adversaire détesté. Il espérait et redoutait à la fois une réussite humiliante pour lui.

Jean d'Erlemont refit le chemin qu'il avait fait quinze ans plus tôt en compagnie de la chanteuse. Antonine le suivait et précédait Raoul et Gorgeret.

Le plus tranquille de tous était certes Raoul. Il se réjouissait de voir marcher devant lui la jeune fille et notait certains détails qui la distinguaient de Clara : une allure moins onduleuse et moins souple, mais mieux rythmée et plus simple, moins de volupté mais plus de fierté, moins de grâce féline mais plus de naturel. Et ce qu'il notait dans la marche, il se rendait compte qu'on le retrouvait dans l'attitude et dans le visage même d'Antonine, quand on la contemplait de face. Deux fois, ayant dû ralentir à cause des herbes qui s'enchevêtraient pardessus le sentier, elle chemina côte à côte avec lui. Il s'aperçut qu'elle rougissait. Ils n'échangèrent pas un seul mot.

Le marquis remonta les degrés de pierre qui sortaient du jardin creux, puis les degrés qui aboutissaient à la seconde terrasse, laquelle se prolongeait à droite et à gauche par des lignes d'aucubas qu'ornaient de vieux vases sur leurs socles moussus et fendillés. Il prit à gauche pour atteindre les pentes et les marches qui grimpaient à travers les ruines. Raoul l'arrêta.

« C'est bien ici que vous vous êtes attardés, Élisabeth Hornain et vous ?

– Oui.

– À quel endroit exact ?

– Là où je suis.

– On pouvait vous voir du château ?

– Non. Les arbustes, qui n'ont pas été taillés ni soignés, sont dégarnis. Mais, autrefois, ils formaient de haut en bas un rideau épais.

– Alors, c'est à cet endroit que se tenait Élisabeth Hornain lorsque vous vous êtes retourné au bout de la haie ?

– Oui. Ma mémoire a gardé la vision fidèle de sa silhouette. Elle m'a envoyé un baiser. Je revois son geste passionné, son attitude, ce vieux socle qui est là, le cadre de verdure qui l'entourait. Je n'ai rien oublié.

– Et quand vous êtes redescendu dans le jardin, vous vous êtes retourné une seconde fois ?

– Oui, pour la revoir dès qu'elle sortirait de l'avenue.

– Et vous l'avez aperçue ?

– Pas tout de suite, mais presque aussitôt.

– Normalement, vous auriez dû l'apercevoir tout de suite ? Normalement, elle aurait dû être sortie de l'avenue ?

– Oui. »

Raoul se mit à rire doucement.

« Pourquoi riez-vous ? » lui dit d'Erlemont.

Et Antonine aussi l'interrogeait de tout son être tendu vers lui.

« Je ris parce que, plus un cas paraît compliqué, et plus on veut que la solution le soit également. On ne court jamais après une idée simple, on court après des solutions extravagantes et tortueuses. Dans vos investigations, plus tard, que veniez-vous chercher ? Les colliers ?

– Non, puisqu'ils avaient été volés. Je venais chercher des indices qui pouvaient me mettre sur les traces de l'assassin.

– Et pas une fois vous ne vous êtes demandé si, par hasard, les colliers n’avaient pas été volés ?

– Jamais.

– Et jamais non plus Gorgeret, ni ses acolytes, ne se le sont demandé. On ne se pose jamais la vraie question ; on s’acharne à se poser toujours la même question.

– Quelle était la vraie question ?

– La question enfantine que vous m’avez contraint d’examiner : Élisabeth Hornain préférant chanter sans colliers ne les aurait-elle pas placés quelque part ?

– Impossible ! On n’abandonne pas ainsi de pareilles richesses à la convoitise des passants.

– Quels passants ? Vous savez parfaitement, et elle le savait aussi, que tout le monde était massé autour du château.

– Alors, selon vous, elle aurait déposé ses bijoux dans un endroit quelconque ?

– Quitte à les reprendre en redescendant dix minutes plus tard.

– Mais après le drame, quand nous avons tous accouru, nous les aurions vus ?

– Pourquoi... si elle les a mis dans un endroit où l’on ne pouvait pas les voir ?

– Où ?

– Dans ce vieux vase, par exemple, qui était à portée de sa main, et où il devait y avoir, ainsi que dans les autres, des plantes grasses, ou des plantes prospérant à l’ombre. Elle n’eut qu’à se hausser sur la pointe des pieds, à tendre le bras et à déposer les bijoux sur la terre du vase. Geste tout naturel, dépôt provisoire, et que le hasard et la bêtise des hommes ont rendu définitif.

– Comment... définitif ?

– Dame ! Les plantes se sont flétries, des feuilles sont tombées qui ont pourri également, et une sorte d’humus s’est formé qui recouvre le dépôt comme la plus inaccessible des cachettes. »

D’Erlemont et Antonine se taisaient, impressionnés par tant de certitude paisible :

« Comme vous êtes affirmatif ! fit d’Erlemont.

– J'affirme, parce que c'est la vérité. Il vous est facile de vous en assurer. »

Le marquis hésita. Il était très pâle. Puis il refit le geste accompli par Élisabeth Hornain. Il se haussa sur la pointe des pieds, tendit le bras, fouilla parmi l'agglomération de terreau humide que le temps avait formée au fond du vase, et murmura en frémissant :

« Oui... ils sont là... On sent les colliers... les facettes des pierres... les montures qui les relient... Mon Dieu ! Quand je pense qu'elle portait ces choses ! »

Une telle émotion l'accablait qu'il osait à peine aller jusqu'au bout de son acte. Un à un il tira les colliers. Il y en avait cinq. Malgré tout ce qui les salissait, le rouge des rubis, le vert des émeraudes, le bleu des saphirs éclataient, et des parcelles d'or étincelaient. Il murmura :

« Il en manque un... Il y en avait six... »

Ayant réfléchi, il répéta :

« Oui... il en manque un... il manque le collier de perles que je lui avais donné... C'est étrange, n'est-ce pas ? Celui-ci aurait-il été volé avant qu'elle n'ait déposé les autres ? »

Il énonçait les questions sans y attacher beaucoup d'importance, cette dernière énigme lui paraissant insoluble. Mais les regards de Raoul et de Gorgeret se croisèrent. L'inspecteur songeait :

« C'est lui qui a subtilisé les perles... se dit l'inspecteur. Il nous joue la comédie du sorcier, alors que, dès ce matin, ou dès hier, il a tout fouillé et prélevé sa part du butin... »

Et Raoul hochait la tête et souriait avec un air de dire :

« C'est ça mon vieux... Tu as découvert le pot aux roses... Que veux-tu ? Faut bien vivre ! »

La naïve Antonine, elle, ne fit aucune supposition. Elle aidait le marquis à ranger et à envelopper les colliers de pierres précieuses. Quand ce fut terminé, le marquis d'Erlemont entraîna Raoul vers les ruines.

« Continuons, disait-il. Parlez-moi d'elle, de ce qui s'est passé. Comment est-elle morte ? Qui l'a tuée, la malheureuse ? Je n'ai jamais oublié cette mort atroce... Je ne me suis pas remis de ma peine... Je voudrais tant savoir ! »

Il interrogeait comme si Raoul détenait entre ses mains la vérité sur toutes choses, ainsi qu'un objet caché sous un voile et qu'on peut découvrir



à son gré. Il devait suffire à Raoul de vouloir pour que les ténèbres s'emplissent de lumière et que les révélations les plus extraordinaires sortissent de sa bouche.

Ils arrivèrent au terre-plein supérieur, près du tertre où Élisabeth était morte. De là on apercevait tout le château, le parc et la tour d'entrée.

Antonine, qui se trouvait tout près de Raoul, chuchota :

« Je suis bien heureuse pour parrain et je vous remercie... Mais j'ai peur...

– Vous avez peur ?

– Oui... peur de Gorgeret... Vous devriez partir ! »

Il répondit doucement :

« Quel plaisir vous me faites ! Mais il n'y a aucun danger, tant que je n'aurai pas dit tout ce que je sais, tout ce que Gorgeret a tellement envie de savoir ! Dois-je partir avant ? »

La sentant rassurée, et le marquis le pressant de questions, Raoul expliqua :

« Comment le drame s'est déroulé ? Voyez-vous, monsieur, pour arriver au but, j'ai suivi le chemin contraire à celui que je vous ai fait suivre. Oui, l'évolution de mes réflexions est partie d'un point opposé. Si j'ai conclu qu'il n'y avait peut-être pas de voleur, c'est que j'ai supposé, dès le début, qu'il n'y avait peut-être pas d'assassin. Et, si j'ai supposé cela, c'est que les circonstances voulaient qu'on n'aurait pas pu ne pas le voir, cet assassin. On ne tue pas devant quarante personnes, en plein jour, en pleine lumière, sans que ces quarante personnes vous voient accomplir votre meurtre. Un coup de feu ? On l'eût entendu. Un coup de massue ? On l'eût vu. Un coup de pierre ? On eût surpris le geste. Or, tout fut invisible et silencieux. Donc il fallait chercher en dehors des causes de mort purement humaines, c'est-à-dire provoquées par la volonté d'un homme. »

Le marquis demanda :

« La mort, cependant, fut accidentelle ?

– La mort fut accidentelle, par conséquent fut l'effet du hasard. Or, les manifestations du hasard sont illimitées et peuvent prendre les formes les plus insolites et les plus exceptionnelles. J'ai été naguère mêlé à une aventure où l'honneur et la fortune d'un homme dépendaient d'un document caché au sommet d'une tour très haute et sans escalier. Un matin, cet homme s'aperçut que les deux extrémités d'une très longue corde

pendaient de chaque côté de la tour. J'ai pu établir que cette corde provenait d'un ballon sphérique d'où les passagers, pour se délester au cours de la nuit précédente, avaient jeté tout leur matériel, et le hasard avait fait qu'elle était tombée exactement comme il le fallait pour offrir un moyen d'escalade fort commode. Miracle certes, mais la multiplicité des combinaisons est telle qu'il se produit à chaque heure, dans la nature, des milliers et des milliers de miracles.

– Ainsi ?...

– Ainsi la mort d'Élisabeth Hornain a été provoquée par un phénomène physique extrêmement fréquent, mais dont les conséquences mortelles sont extrêmement rares. Cette hypothèse s'est présentée à mon esprit après que Valthex eut accusé le berger Gassiou d'avoir lancé une pierre avec sa fronde. Je pensai que Gassiou ne pouvait pas être là, mais qu'une pierre avait pu frapper Élisabeth Hornain, et que c'était même la seule explication plausible de sa mort.

– Une pierre lancée du ciel ? dit le marquis non sans ironie.

– Pourquoi pas ?

– Allons donc ! Qui l'aurait lancée, cette pierre ?

– Je vous l'ai dit, cher monsieur : Persée ! »

Le marquis l'implora :

« Je vous en supplie ne rions pas.

– Mais je suis très sérieux, affirma Raoul, et je ne parle qu'à bon escient, en m'appuyant, non pas sur des hypothèses, mais sur des faits incontestables. Chaque jour des millions de ces pierres, bolides, aérolithes, météorites, fragments de planètes dissociées, traversent l'espace à des vitesses vertigineuses, s'enflamment en pénétrant dans l'atmosphère et tombent. Chaque jour il en arrive des tonnes et des tonnes. On en a ramassé des millions, de toutes les formes et de toutes les dimensions. Que l'une d'elles, par un hasard effroyable mais possible, mais déjà constaté, vienne à frapper un être, et c'est la mort, la mort imbécile et parfois incompréhensible. Or... »

Après une pause, Raoul précisa :

« Or, les averses de projectiles, qui se produisent d'un bout de l'année à l'autre, sont plus fréquentes et plus denses à certaines périodes fixes, et la plus connue est celle qui se produit au mois d'août, exactement du 9 au 14, et qui paraît avoir son point d'origine dans la constellation de Persée. D'où

le nom de perséides sous lequel on désigne cette poussière d'étoiles filantes. Et d'où la plaisanterie que je me suis permise en accusant Persée. »

Sans laisser au marquis le loisir d'émettre un doute ou une objection, Raoul continua :

« Voilà quatre jours qu'un homme à moi, habile et dévoué, saute, la nuit, le mur à l'endroit de la brèche, fouille les ruines dès le matin aux environs de ce tertre, et moi-même, j'y suis venu dès l'aube hier et aujourd'hui.

– Vous avez trouvé ?

– Oui. »

Raoul exhiba une petite boule de la grosseur d'une noix, toute ronde, mais rugueuse, pleine d'aspérités dont les angles auraient été émoussés par la fusion qui avait recouvert la surface d'une sorte d'émail d'un noir brillant.

Il s'était à peine interrompu ; il reprit :

« Ce projectile, je ne doute pas que les policiers de l'enquête initiale ne l'aient vu, mais nul ne l'a remarqué, car ils cherchaient quelque balle de fusil ou quelque projectile de fabrication humaine. Pour moi, sa présence ici est la preuve indiscutable de la réalité. J'ai d'autres preuves. D'abord, la date même du drame : le 13 août, qui est un des jours où la Terre passe sous l'averse des perséides. Et je vous dirai que cette date du 13 août est un des premiers points de lumière qui aient jailli dans mon esprit.

« Et puis, j'ai la preuve irréfutable, celle qui n'est pas seulement une preuve de logique et de raisonnement, mais une preuve scientifique. Hier, j'ai porté cette pierre à Vichy, dans un laboratoire de chimie et de biologie. On y a trouvé, plaqués contre la couche de vernis extérieure, des fragments de tissu humain carbonisés... oui, des fragments de peau et de chair, des cellules arrachées à un être vivant qui se sont carbonisées au contact du projectile enflammé et qui y ont adhéré si indissolublement que le temps n'a pu les faire disparaître. Ces prélèvements sont conservés par le chimiste, et seront l'objet d'un rapport, en quelque sorte officiel, qui vous sera remis, monsieur d'Erlemont, ainsi qu'au sieur Gorgeret, si ça l'intéresse. »

Raoul se tourna vers le sieur Gorgeret.

« Du reste, l'affaire est classée par la justice depuis quinze ans, et elle ne sera pas rouverte. Le sieur Gorgeret a pu remarquer certaines coïncidences et découvrir que vous y avez joué un certain rôle. Il n'aura

jamais d'autres preuves que les preuves mensongères que lui apporterait Valthex, et il n'osera pas insister sur une aventure où il s'est montré si pitoyable. N'est-ce pas, monsieur Gorgeret ? »

Il se planta en face de lui, et comme s'il l'apercevait soudain, il lui lança :

« Qu'en dis-tu, mon vieux ? Trouves-tu pas qu'elle tient debout, mon explication, et qu'elle est l'expression même de la vérité ? Pas de vol. Pas d'assassinat. Alors, quoi, tu ne sers plus à rien ? La justice... la police... c'est donc des balivernes ? Un petit jeune homme comme moi, tout simplet, tout gentil, passe à travers l'aventure où vous pataugez, débrouille l'écheveau, ramasse le projectile que nul ne trouva, remet les colliers aussi chiquement que si c'étaient des cailloux enfilés... et s'en va, la tête haute, le sourire aux lèvres, avec le sentiment du devoir accompli. Adieu, mon gros. Bien des choses à M<sup>me</sup> Gorgeret, et raconte-lui cette histoire. Ça la distraira, et ça ne pourra qu'ajouter à mon prestige auprès d'elle. Tu me dois bien cela. »

Très lentement, l'inspecteur leva son bras et posa sa main pesante sur l'épaule de Raoul, qui parut stupéfié et s'écria :

« Hein ? Qu'est-ce que tu fabriques ? Voilà que tu m'arrêtes ? Eh bien, tu en as du culot ! Comment, je fais ton ouvrage, et pour me remercier, les menottes ?... Alors, quoi, qu'est-ce que tu ferais si tu avais en face de toi un cambrioleur au lieu d'un gentleman ? »

Gorgeret ne desserra pas les dents. De plus en plus il affectait l'indifférence et le dédain d'un monsieur qui domine les événements et n'a pas à se soucier de ce que les gens peuvent dire ou penser. Que Raoul s'amusât à discourir... tant mieux ! Gorgeret, lui, profitait des discours, enregistrerait les révélations, jugeait les arguments, et n'en faisait qu'à sa tête.

Enfin, il saisit un gros sifflet qu'il porta calmement à sa bouche et d'où il tira un appel strident dont l'écho se répercuta contre les roches voisines et rebondit dans le couloir de la vallée.

Raoul ne dissimula pas son étonnement.

« C'est donc sérieux ? »

L'inspecteur ricana, avec condescendance :

« Tu le demandes ?

– Encore une bataille rangée ?

– Oui, mais cette fois j’ai pris mon temps et soigné ma préparation. Depuis hier, mon petit, je surveille le domaine, et depuis ce matin je sais que tu t’y caches. Tous les abords du château, tous les murs d’enceinte qui aboutissent à gauche et à droite des ruines et se reliaient à ce promontoire abrupt, tout cela est gardé. Brigade de gendarmerie, inspecteurs de Paris, commissaires de la région, tout le monde est sur pied. »

Le timbre de la cour d’entrée retentit.

Gorgeret annonça :

« Première vague d’assaut. Dès que cette équipe-là sera introduite, un second coup de sifflet déclenchera l’attaque. Si tu essaies de fuir, on t’abat comme un chien, à coups de fusil. Les ordres sont formels. »

Le marquis intervint.

« Monsieur l’inspecteur, je n’admets pas qu’on pénètre chez moi sans mon autorisation. Cet homme avait rendez-vous avec moi. Il est mon hôte. Il m’a rendu service. Les portes ne seront pas ouvertes. D’ailleurs j’ai la clef.

– On les démolira, monsieur le marquis.

– À coups de bélier ? ricana Raoul. À coups de hache ? Tu n’auras pas fini avant la nuit. Et, d’ici là, où serai-je ?

– À coups de dynamite ! gronda Gorgeret.

– Tu en as dans tes poches ? »

Raoul le prit à part.

« Deux mots, Gorgeret. Étant donné ma conduite depuis une heure, je pouvais espérer que nous sortirions tous deux d’ici, bras dessus bras dessous, comme deux copains. Puisque tu t’y refuses, je te supplie de renoncer à ton plan d’attaque, de ne pas démolir des portes historiques, et de ne pas m’humilier devant une dame à l’estime de laquelle je tiens infiniment. »

Gorgeret l’épia du coin de l’œil et dit :

« Tu te fous de moi ? »

Raoul fut indigné.

« Je ne me fous pas de toi, Gorgeret. Seulement, je désire que tu envisages toutes les conséquences de la bataille.

– Je les envisage toutes.

– Sauf une !

– Laquelle ?

– Si tu t’entêtes, eh bien, dans deux mois...

– Dans deux mois ?

– Je m’offre un petit voyage de quinze jours avec Zozotte. »

Gorgeret se redressa, la figure empourprée, et lui jeta d’une voix sourde :

« J’aurai d’abord ta peau !

– Allons-y », s’écria Raoul joyeusement.

Et s’adressant à Jean d’Erlemont :

« Monsieur, je vous en conjure, accompagnez le sieur Gorgeret, et faites ouvrir toutes grandes les portes du château. Je vous donne ma parole que pas une goutte de sang ne sera versée, et que tout se passera de la façon la plus tranquille et la plus décente – entre gentilshommes. »

Raoul avait trop d’autorité sur Jean d’Erlemont pour que celui-ci n’acceptât point une solution, qui, au fond, le tirait d’embarras.

« Tu viens, Antonine ? » dit-il en s’en allant.

Gorgeret exigea :

« Toi aussi, Raoul, viens.

– Non, moi, je reste.

– Tu espères peut-être te sauver pendant que je serai là-bas ?

– C’est une chance qu’il te faut courir, Gorgeret.

– Alors, je reste aussi... je ne te lâche pas d’une semelle.

– Alors, je te ficelle et te bâillonne comme l’autre fois. Choisis.

– Enfin que veux-tu ?

– Fumer une dernière cigarette avant d’être capturé. »

Gorgeret hésita. Mais qu’avait-il à redouter ? Tout était prévu. Aucune fuite possible. Il rejoignit le marquis d’Erlemont.

Antonine voulut les suivre, mais n’en eut pas la force. Sa pâle figure trahissait une angoisse extrême. La forme même du sourire avait quitté ses lèvres.

« Qu’est-ce que vous avez, mademoiselle ? » lui dit Raoul, doucement.

Elle le supplia, avec une expression de détresse.

« Mettez-vous à l’abri quelque part... il doit y avoir des cachettes sûres.

– Pourquoi me cacher ?

– Comment ! Alors, ils vont vous prendre !

– Jamais de la vie. Je vais m’en aller.

– Il n’y a pas d’issue.

– Ce n’est pas une raison pour que je ne m’en aille pas.

– Ils vous tueront.

– Et cela vous ferait de la peine ? Vous auriez donc quelque regret s’il arrivait malheur à celui qui vous a outragée, un jour, dans ce château ? Non... ne répondez pas... Nous avons si peu de temps à rester ensemble !... quelques minutes à peine... et je voudrais vous dire tant de choses !... »

Sans la toucher, et sans qu’elle en eût conscience, Raoul l’entraînait un peu plus loin, de façon qu’on ne pût les voir de nul endroit du parc. Entre un vaste pan de mur, vestige de l’ancien donjon, et un amas de ruines écroulées, il y avait un espace vide, large de dix mètres peut-être, qui dominait le précipice et qui était bordé par une toute petite murette de pierres sèches. Cela formait comme une pièce isolée, dont la large fenêtre s’ouvrait, pardessus le gouffre où coulait la rivière, sur un horizon merveilleux de plaines ondulées.

Ce fut Antonine qui parla, et d’une voix moins anxieuse :

« Je ne sais pas ce qui va advenir... mais j’ai moins peur... et je veux vous remercier de la part de M. d’Erlemont... Il gardera le château, n’est-ce pas, comme vous le lui avez proposé ?

– Oui.

– Autre chose... je voudrais savoir... et vous seul pouvez me répondre... Le marquis d’Erlemont est mon père ?

– Oui. J’ai pris connaissance de la lettre, très explicite, que vous lui avez remise de la part de votre mère.

– Je ne doutais guère de la vérité, mais je n’avais aucune preuve. Et cela mettait de la gêne entre nous. Je suis heureuse puisque je pourrai me laisser aller à mon affection. Il est aussi le père de Clara, n’est-ce pas ?

– Oui, Clara est votre demi-sœur...

– Je le lui dirai.

– Je suppose qu’il l’aura deviné.

– Je ne le crois pas. En tout cas, ce qu’il fera pour moi, je veux qu’il le fasse pour elle. Un jour, je la verrai, n’est-ce pas ? Qu’elle veuille bien m’écrire... »

Elle parlait simplement, sans emphase ni excès de gravité. Un peu de son sourire adorable relevait, de nouveau, le coin de ses lèvres. Raoul frissonna, et ses yeux ne quittaient pas les jolies lèvres. Elle murmura :

« Vous l’aimez bien, n’est-ce pas ? »

Il dit à voix basse, et en la regardant profondément :

« Je l'aime à travers votre souvenir, et avec un regret qui ne s'en ira pas. Ce que j'aime en elle, c'est la première image de la jeune fille qui est entrée chez moi, le jour de son arrivée à Paris. Cette jeune fille a un sourire que je n'oublierai jamais, et quelque chose de spécial qui m'a ému dès le début. C'est cela que j'ai toujours recherché depuis, quand je croyais qu'il n'y avait qu'une femme, qui s'appelait Antonine ou Clara. Maintenant que je sais qu'il y en a deux, j'emporte la jolie image... qui est l'image de mon amour... qui est mon amour lui-même... et que vous ne pouvez me retirer.

– Mon Dieu ! dit-elle toute rougissante, est-ce que vous avez le droit de me parler ainsi ?

– Oui, puisque nous ne devons plus nous revoir. Le hasard d'une ressemblance fait que nous sommes attachés l'un à l'autre par des liens réels. Depuis que j'aime Clara, c'est vous que j'aime, et il est impossible qu'un peu de son amour, à elle, ne soit pas mêlé d'un peu de votre sympathie... de votre affection... »

Elle chuchota, avec un trouble qu'elle n'essayait point de dissimuler :

« Allez-vous-en, je vous en supplie. »

Il fit un pas vers le parapet. Elle s'effraya.

« Mais non ! Mais non ! Pas de ce côté !

– Il n'y a pas d'autre issue.

– Mais c'est épouvantable ! Comment ! Mais je ne veux pas !... Non ! Non !... Je vous en prie. »

Cette menace du terrible danger la transformait. Durant quelques instants elle ne fut plus la même, et son visage exprimait toutes les peurs, toutes les angoisses, et toutes les supplications d'une femme dont les sentiments, ignorés d'elle, sont bouleversés.

Cependant des voix montaient du château, du jardin creux peut-être. Est-ce que Gorgeret et ses hommes n'avançaient pas vers les ruines ?

« Restez... Restez..., dit-elle, je vous sauverai... Ah ! Quelle horreur ! »

Raoul avait passé l'une de ses jambes pardessus le petit mur.

« Soyez sans crainte, Antonine... J'ai étudié la paroi de la falaise, et je ne suis peut-être pas le premier qui s'y aventure. Je vous jure que ce n'est qu'un jeu pour moi. »



Une fois encore, elle subit son influence au point qu'elle parvint à se dominer.

« Souriez-moi, Antonine. »

Elle sourit, d'un effort douloureux.

« Ah ! dit Raoul, comment voulez-vous qu'il m'arrive quelque chose avec ce sourire dans les yeux ? Faites mieux, Antonine. Pour me sauvegarder, donnez-moi votre main. »

Elle était devant lui. Elle tendit sa main, mais avant qu'il ne l'eût baisée, elle la retira, se pencha, demeura ainsi quelques secondes indécise, les paupières à demi closes, et, à la fin, s'inclinant davantage, lui offrit ses lèvres.

Le geste fut d'une naïveté charmante, et d'une telle chasteté, que Raoul vit bien qu'elle n'y attachait que l'importance d'une caresse fraternelle, où il y avait un entraînement dont elle ne comprenait pas la cause profonde. Il effleura les douces lèvres qui souriaient et respira la pure haleine de la jeune fille.

Elle se releva, étonnée de l'émotion ressentie, chancela sur elle-même, et balbutia :

« Allez-vous-en... Je n'ai plus peur... Allez-vous-en... Je n'oublierai pas... »

Elle se tourna vers les ruines. Elle n'avait pas le courage de plonger ses yeux dans l'abîme et de voir Raoul, accroché aux aspérités de la falaise. Et, tout en écoutant les voix rudes qui se rapprochaient, elle attendit le signal qu'il ne manquerait pas de lui envoyer pour la prévenir qu'il était sain et sauf. Elle attendit sans trop d'effroi, certaine que Raoul réussirait.

Au-dessous du terre-plein, des silhouettes passèrent, qui se baissaient et battaient les fourrés.

Le marquis appela :

« Antonine !... Antonine !... »

Quelques minutes s'écoulèrent. Son cœur se serrait. Puis il y eut un bruit d'auto dans la vallée, et un bruit de sirène qui chantait joyusement d'écho en écho.

Elle murmura, son beau sourire atténué de mélancolie, et les yeux pleins de larmes :

« Adieu !... Adieu !... »

À vingt kilomètres de là, Clara se morfondait dans une chambre d'auberge. Elle se jeta sur lui, toute fiévreuse :

« Tu l'as vue ?

– Demande-moi d'abord, dit-il en riant, si j'ai vu Gorgeret et comment j'ai pu me soustraire à sa redoutable étreinte. Ce fut rude. Mais j'ai bien joué ma partie.

– Et elle ?... Parle-moi d'elle...

– J'ai retrouvé les colliers... et le projectile...

– Mais elle ?... Tu l'as vue ? Avoue-le ?

– Qui ?... Ah ! Antonine Gautier ?... Ma foi, oui, elle se trouvait là... un hasard.

– Tu lui as parlé ?

– Non... non... C'est elle qui m'a parlé.

– De quoi ?

– Oh ! De toi, uniquement de toi, elle a deviné que tu étais sa sœur, et elle désire te voir un jour ou l'autre...

– Elle me ressemble ?

– Oui... Non... Vaguement en tout cas. Je vais te raconter tout cela par le menu, ma chérie. »

Elle ne lui laissa rien raconter ce jour-là. Mais, de temps à autre, dans l'automobile qui les emmenait vers l'Espagne, elle posait une question :

« Elle est jolie ? Mieux que moi, ou moins bien ? Une beauté de provinciale, n'est-ce pas ? »

Raoul répondait de son mieux, un peu distraitement parfois. Il évoquait, au fond de lui, avec un plaisir ineffable, la façon dont il avait échappé à Gorgeret. En vérité, le destin lui était favorable. Cette évasion romantique, et qu'il n'avait *réellement* pas préparée, ignorant la manœuvre de Gorgeret, cette évasion à travers l'espace avait grande allure ! Et quelle douce récompense que le baiser de la vierge au frais sourire !...

« Antonine ! Antonine ! » répétait-il en lui-même.

Valthex annonça des révélations sensationnelles. Mais il ne les fit point, ayant changé d'avis. D'ailleurs, Gorgeret découvrit contre lui des charges tellement précises concernant deux crimes où la culpabilité de Valthex, *alias* le grand Paul, était démontrée, que le bandit s'affola. Un matin, on le trouva pendu.

De son côté, l'Arabe ne toucha jamais le prix de sa délation. Complice de ces deux crimes, il fut condamné aux travaux forcés et mourut au cours d'une tentative de fuite.

Peut-être n'est-il pas inutile de noter que, trois mois plus tard, Zozotte Gorgeret fit une fugue de quinze jours à la suite de laquelle elle réintégra le domicile conjugal sans donner la moindre explication à Gorgeret.

« C'est à prendre ou à laisser, lui dit-elle. Veux-tu de moi ? »

Jamais elle n'avait été plus séduisante qu'au retour de cette expédition. Ses yeux étaient brillants. Elle rayonnait de bonheur. Gorgeret, ébloui, ouvrit les bras en demandant pardon.

Un autre fait, digne d'intérêt, doit être relaté. Quelques mois après, exactement à la fin du sixième mois qui suivit l'époque où la reine Olga avait quitté Paris en compagnie du roi, les cloches du royaume danubien de Borostyrie sonnèrent à toute volée pour annoncer un événement considérable. Au bout de dix ans d'attente, alors qu'aucun espoir ne demeurait, la reine Olga venait de mettre au monde un héritier.

Le roi parut au balcon et présenta l'enfant à la foule délirante. Sa Majesté rayonnait de joie et de légitime fierté. L'avenir de la race était assuré...

# Victor, de la Brigade mondaine (1934)

[Table des matières](#)

## **Contenu**

[1 Il court, il court, le furet...](#)

[2 La casquette grise](#)

[3 La maîtresse du baron](#)

[4 Arrestations](#)

[5 La princesse Basileïef](#)

[6 Les Bons de la Défense](#)

[7 Complices](#)

[8 La grande bataille du Cambridge](#)

[9 Au cœur de la place](#)

[10 Le dossier A. L. B.](#)

[11 L'angoisse](#)

[12 Le triomphe de Lupin](#)

Victor, de la Brigade mondaine, à qui le vol des Bons de la Défense nationale, le double assassinat du père Lescot et d'Élise Masson, et sa lutte opiniâtre contre Arsène Lupin, ont valu une telle renommée, était avant cette époque, un vieux policier, habile, retors, hargneux, insupportable, qui faisait son métier en amateur, quand « ça lui chantait » et dont la presse avait eu maintes fois l'occasion de signaler les procédés singuliers et la manière un peu trop fantaisiste. Le Préfet s'étant ému de certaines réclamations, voici la note confidentielle qui lui fut communiquée par M. Gautier, directeur de la Police judiciaire, lequel ne manquait jamais de soutenir son subordonné.

« L'inspecteur Victor, de son vrai nom Victor Hautin, est le fils d'un Procureur de la République, mort à Toulouse, il y a quarante ans. Victor Hautin a passé une partie de sa vie dans les colonies. Excellent fonctionnaire, chargé des missions les plus délicates et les plus périlleuses, il fut souvent déplacé à la suite de plaintes portées contre lui par des maris dont il séduisait les femmes, ou des pères dont il enlevait les filles. Ces scandales l'empêchèrent de prétendre aux postes élevés de l'administration.

« Plus calme avec les années, ayant hérité une jolie fortune, mais désireux d'occuper ses loisirs, il se fit recommander à moi par un de mes cousins résidant à Madagascar, qui tenait Victor Hautin en grande estime. De fait, malgré son âge, malgré son indépendance excessive et son caractère ombrageux, c'est un auxiliaire précieux, discret, sans ambition, peu soucieux de réclame, et dont j'apprécie vivement les services. »

À parler franc, lorsque fut rédigée cette note, la renommée de Victor n'excédait pas le cercle restreint de ses chefs et de ses collègues. Il fallut, pour le mettre en évidence, qu'apparût brusquement en face de lui cet extraordinaire, ce formidable personnage d'Arsène Lupin, qui allait donner à la ténébreuse affaire des Bons de la Défense, sa signification et son intérêt spécial. On dirait que les qualités déjà remarquables du vieil inspecteur furent soudain portées à leur maximum par le prodigieux adversaire que lui opposaient les circonstances.

C'est la lutte sournoise, ardente, implacable, haineuse, qu'il poursuivit, dans l'ombre d'abord, puis en pleine clarté, et c'est le coup de théâtre inattendu à quoi cette affaire aboutit, qui, tout en ajoutant encore au

*prestige de Lupin, rendirent célèbre, dans le monde entier, le nom de Victor,  
de la Brigade mondaine.*

# 1

## *Il court, il court, le furet...*

### [Table des matières](#)

#### – 1 –

Ce fut bien par hasard que Victor, de la Brigade mondaine, entra, cet après-midi de dimanche, au Ciné-Balthazar. Une filature manquée l'avait fait échouer, vers quatre heures, sur le populeux boulevard de Clichy. Pour échapper à l'encombrement d'une fête foraine, il s'était assis à la terrasse d'un café, et, parcourant des yeux un journal du soir, il avait lu cet entrefilet :

« On affirmait ces jours-ci que le fameux cambrioleur Arsène Lupin, qui, après quelques années de silence, fait beaucoup parler de lui actuellement aurait été vu mercredi dernier dans une ville de l'Est. Des inspecteurs ont été envoyés de Paris. Une fois de plus il aurait échappé à l'étreinte de la police. »

« Salaud ! » avait murmuré Victor, en policier rigide qui considère les malfaiteurs comme autant d'ennemis personnels, et s'exprime à leur égard en termes dépourvus d'aménité.

C'est alors que, d'assez mauvaise humeur, il s'était réfugié au cinéma, où se donnait, en seconde matinée, un film très couru d'aventures policières. On le plaça aux fauteuils de balcon, sur le côté. L'entracte tirait à sa fin. Victor maugréait, furieux maintenant de sa décision. Que venait-il faire là ? Il allait repartir et se levait déjà, lorsqu'il aperçut, seule dans une loge de face, donc à quelques mètres de lui, une femme très belle, au visage pâle et aux bandeaux roux d'un reflet fauve. Elle était de ces admirables créatures vers qui tous les regards sont attirés, bien que celle-ci ne cherchât à capter l'attention ni par sa façon de se tenir ni par le moindre geste de parade.

Victor resta. Avant que la nuit brusque ne tombât dans la salle, il eut le temps d'enregistrer le reflet fauve des bandeaux et l'éclat métallique de

deux yeux clairs, et, sans se soucier que le film l'ennuyât avec ses péripéties extravagantes, il patienta jusqu'au bout.

Non pas qu'il fût encore à l'âge où l'on se croit capable de plaire. Non. Il connaissait fort bien son âpre figure, son air peu aimable, sa peau rugueuse, ses tempes grisonnantes, bref cet ensemble revêche d'ancien adjudant de cavalerie qui aurait dépassé la cinquantaine, et qui chercherait à faire de l'élégance avec des vêtements trop ajustés à la taille et sentant la confection. Mais la beauté féminine était un spectacle dont il ne se lassait pas et qui lui rappelait les meilleures émotions de sa vie. En outre, il aimait son métier, et certaines visions lui imposaient le désir de discerner ce qu'elles cachaient de mystérieux, de tragique, ou même, parfois, d'infiniment simple.

Quand la lumière jaillit de nouveau et que la dame fut debout, en pleine clarté, il constata qu'elle était de haute taille, d'une grande distinction, et fort bien habillée, considérations qui ne firent que le stimuler. Il voulait voir, et il voulait savoir. Donc, il la suivrait, autant par curiosité que par intérêt professionnel. Mais, au moment où il commençait à se rapprocher, il se produisit, au-dessous du balcon, parmi la masse des spectateurs qui s'écoulaient, un tumulte soudain. Des cris s'élevaient. Une voix d'homme hurla :

« Au voleur ! Arrêtez-la ! Elle m'a volé ! »

La dame élégante se pencha sur l'orchestre. Victor se pencha aussi. En bas, dans le passage central, un jeune homme, petit et gros, gesticulait, la figure contractée, et se démenait furieusement pour fendre les rangs pressés qui l'entouraient. La personne qu'il essayait d'atteindre et de désigner de son doigt tendu devait être assez loin, car ni Victor, ni aucun des spectateurs ne remarquèrent qu'une femme courût et tâchât de se sauver. Cependant, il vociférait, haletant, dressé sur la pointe des pieds, avançant à coups de coudes et d'épaules

« Là-bas !... Là-bas !... Elle franchit les portes... Des cheveux noirs... Un vêtement noir... Une toque... »

Il suffoquait, incapable de donner un renseignement qui permît d'identifier la femme. À la fin, il bouscula les gens avec une telle violence qu'il réussit à se frayer un chemin et à bondir dans le hall d'entrée, jusqu'aux baies des grandes portes ouvertes.



C'est là que Victor, qui n'avait pas attendu plus longtemps pour descendre l'étage du balcon, le rejoignit et l'entendit qui proférait encore :

« Au voleur ! Arrêtez-la ! »

Dehors crépitaient tous les orchestres de la fête foraine, et l'ombre du soir naissant s'illuminait d'une clarté toute vibrante de poussière. Affolé, ayant sans doute perdu de vue la fugitive, le jeune homme, deux ou trois secondes immobile sur le trottoir, la cherchait des yeux, à droite, à gauche, en face. Puis, brusquement, il dut l'apercevoir et courut vers la place Clichy, se glissant au milieu des autos et des tramways.

Il ne criait plus, maintenant, et filait très vite, en sautant parfois comme s'il espérait surprendre de nouveau, parmi les centaines de promeneurs, celle qui l'avait volé. Cependant, il avait l'impression que, depuis le cinéma, quelqu'un courait également, presque à ses côtés, et cela devait l'encourager, car il redoublait de vitesse.

Une voix lui dit :

« Vous la voyez toujours ?... Comment diable pouvez-vous la voir ?... »

Essoufflé, il murmura :

« Non... je ne la vois plus. Mais elle a sûrement pris cette rue-là... »

Il s'engageait dans une rue bien moins fréquentée, où il eût été impossible de ne pas discerner une femme qui eût marché à une allure plus rapide que les autres promeneuses.

À un carrefour, il ordonna :

« Prenez la rue de droite... Moi, celle-ci. On se retrouvera au bout... Une petite brune, habillée de noir... »

Mais il n'avait pas fait vingt pas dans la rue choisie par lui qu'il s'appuya contre le mur, hors d'haleine, chancelant, et il se rendit compte, seulement alors, que son compagnon ne lui avait pas obéi, et qu'il le soutenait cordialement dans sa défaillance.

« Comment ! Comment ! dit-il avec colère, vous voilà encore ? Je vous avais pourtant recommandé... »

– Oui, répondit l'autre, mais, depuis la place Clichy, vous avez vraiment l'air d'aller au hasard. Il faut réfléchir. J'ai l'habitude de ces histoires-là. On va quelquefois plus vite sans bouger. »

Le jeune homme observa cet obligeant personnage, qui, chose étrange, malgré son apparence âgée, ne semblait même pas essoufflé par sa course.

« Ah ! dit-il, d'un air maussade, vous avez l'habitude ?...

– Oui, je suis de la police... Inspecteur Victor...

– Vous êtes de la police ?... répéta le jeune homme, distraitement, les yeux fixes. Je n'ai jamais vu des types de la police. »

Était-ce un spectacle agréable pour lui, ou désagréable ? Il tendit la main à Victor et le remercia.

« Au revoir... Vous avez été très aimable... »

Il s'éloignait déjà. Victor le retint.

« Mais cette femme ?... Cette voleuse ?...

– Aucune importance... je la retrouverai...

– Je pourrais vous être utile. Donnez-moi donc quelques renseignements.

– Des renseignements ? Sur quoi ? Je me suis trompé. »

Il se mit à marcher plus vite. L'inspecteur l'escortait du même pas rapide, et, à mesure que l'autre semblait plus désireux de rompre l'entretien, il s'accrochait davantage à lui. Ils ne parlaient même plus. Le jeune homme paraissait pressé d'atteindre un but qui n'était cependant pas la capture de la voleuse, puisqu'il allait visiblement à l'aventure.

« Entrons ici », dit l'inspecteur qui le dirigeait par le bras vers un rez-de-chaussée marqué d'une lanterne rouge avec ces mots : « Poste de Police ».

« Ici ? Mais pour quoi faire ?

– Nous avons à causer, et, en pleine rue, ce n'est pas commode.

– Vous êtes fou ! Fichez-moi donc la paix !... protestait l'inconnu.

– Je ne suis pas fou, et je ne vous ficherais pas la paix », riposta Victor, d'autant plus acharné qu'il enrageait d'avoir abandonné ses manœuvres autour de la jolie dame du cinéma.

L'inconnu résista, lança un coup de poing, en reçut deux, et, finalement, vaincu, dompté, fut poussé dans une salle où se trouvaient réunis une vingtaine d'agents en uniforme.

« Victor, de la Brigade mondaine, annonça l'inspecteur en entrant. J'ai quelques mots à dire à monsieur. Ça ne vous dérange pas, brigadier ? »

À l'annonce de ce nom de Victor, célèbre dans les milieux de police, il y eut un mouvement de curiosité. Le brigadier se mit aussitôt à sa disposition, et Victor lui expliqua brièvement l'affaire. Le jeune homme, lui, s'était effondré sur un banc.

« Fourbu, hein ? s'écria Victor. Mais aussi, pourquoi couriez-vous comme un dératé ? Votre voleuse, vous l'aviez perdue de vue tout de suite. Alors, quoi, c'est donc que vous vous sauviez ? »

L'autre se rebiffa :

« Mais enfin, est-ce que ça vous regarde ? J'ai bien le droit de courir après quelqu'un, que diable ?

– Vous n'avez pas le droit de faire du scandale dans un lieu public, pas plus qu'on n'a le droit, en chemin de fer, de tirer le signal d'alarme sans une raison sérieuse...

– Je n'ai fait de mal à personne.

– Si, à moi. J'étais sur une piste fort intéressante. Et puis, flûte ! vos papiers...

– Je n'en ai pas. »

Ce ne fut pas long. Avec une prestesse plutôt brutale, Victor fouilla le veston du captif, s'empara de son portefeuille, l'examina, et murmura :

« C'est votre nom, Alphonse Audigrand ? Alphonse Audigrand... vous connaissez ça, brigadier ? »

Celui-ci conseilla :

« On peut téléphoner... »

Victor décrocha l'appareil, demanda la Préfecture, attendit, puis reprit :

« Allô... La Police judiciaire, s'il vous plaît... Allô, c'est vous, Lefébure ? Ici, Victor, de la mondaine. Dites donc, Lefébure, j'ai sous la main un sieur Audigrand qui ne me semble pas très catholique. Est-ce un nom qui vous dit quelque chose ? Hein ? Quoi ? Mais oui, Alphonse Audigrand... Allô... Un télégramme de Strasbourg ? Lisez-moi ça... Parfait... Parfait... Oui, un petit gros, avec des moustaches tombantes... Nous y sommes... Qu'est-ce qui est de service dans les bureaux ? Hédouin ? l'inspecteur principal ? Mettez-le au courant et qu'il vienne chercher notre homme au poste de la rue des Ursins. Merci. »

Ayant raccroché, il se tourna vers Audigrand et lui dit :

« Vilaine affaire ! Employé à la Banque centrale de l'Est, tu as disparu depuis jeudi dernier, jour du vol des neuf Bons de la Défense nationale. Un joli coup de neuf cent mille francs ! Et c'est évidemment ce magot-là qu'on t'a barboté tout à l'heure, au cinéma. Qui ? Qu'est-ce que c'est que ta voleuse ? »

Audigrand pleurait, sans force pour se défendre, et il avoua stupidement :

« Je l'ai rencontrée avant-hier, dans le métro... Hier on a déjeuné et dîné ensemble. Deux fois elle a remarqué que je cachais une enveloppe jaune dans ma poche. Aujourd'hui, au cinéma, elle était tout le temps penchée sur moi, à m'embrasser...

– L'enveloppe contenait les Bons ?

– Oui.

– Le nom de la femme ?

– Ernestine.

– Ernestine, quoi ?

– Je ne sais pas.

– Elle a de la famille ?

– Je ne sais pas.

– Elle travaille ?

– Dactylographe.

– Où ?

– Dans un dépôt de produits chimiques.

– Situé ?

– Je ne sais pas. On se rejoignait aux environs de la Madeleine. »

Il sanglotait à tel point qu'il devenait impossible de le comprendre. Victor, qui n'avait pas besoin d'en savoir davantage, se leva, s'entendit avec le brigadier pour qu'aucune précaution ne fût négligée et rentra dîner.

Pour lui, le sieur Audigrand ne comptait plus. Il regrettait même de s'en être occupé et d'avoir perdu contact avec la dame du cinéma. La belle créature, et si mystérieuse ! Pourquoi diable cet imbécile d'Audigrand s'était-il interposé stupidement entre elle et Victor, qui prisait tellement les jolies inconnues et se passionnait à déchiffrer le secret de leur existence ?

## – 2 –

Victor habitait, dans le quartier des Ternes, un petit logement confortable où le servait un vieux domestique. Ayant une certaine fortune, de caractère très indépendant, voyageur passionné, il en prenait fort à son aise avec la Préfecture, où on le tenait en haute estime, mais où on le considérait comme

un original, et plutôt comme un collaborateur occasionnel que comme un employé soumis aux règles ordinaires. Si telle affaire l'ennuyait, rien au monde, ni ordre, ni menace, ne l'eût contraint à la poursuivre. Si telle autre lui disait quelque chose, il s'en emparait, la poussait à fond, et en apportait la solution au directeur de la Police judiciaire dont il était le protégé. Et l'on n'entendait plus parler de lui.

Le lendemain lundi, il lut dans son journal le récit de l'arrestation, racontée par l'inspecteur principal Hédouin avec un luxe de détails qui l'horripila, car il estimait qu'une bonne police doit être faite discrètement, et il eût certainement passé à d'autres exercices si ce même journal, évoquant le passage d'Arsène Lupin dans une ville de l'Est, ne lui avait appris que cette ville n'était autre que Strasbourg. Or, les Bons avaient été volés à Strasbourg ! Simple coïncidence, évidemment, puisqu'il ne pouvait y avoir aucun rapprochement entre cet imbécile d'Audigrand et Arsène Lupin. Mais, tout de même...

Aussitôt il explora les annuaires, fit, l'après-midi, une enquête sur les maisons de produits chimiques, et fouilla le quartier de la Madeleine. Ce n'est qu'à cinq heures qu'il découvrit qu'il y avait une nommée Ernestine, dactylographe au Comptoir commercial de Chimie, rue du Mont-Thabor.

Il téléphona au directeur et les réponses qui lui furent faites l'incitèrent à une visite immédiate au Comptoir. Il s'y rendit en hâte.

Les bureaux se composaient de petites pièces où la place manquait, et que séparaient les unes des autres de légères cloisons. Introduit dans le cabinet du directeur, il s'y heurta dès l'abord à de vives protestations.

« Ernestine Peillet, une voleuse ! Ce serait elle l'aventurière dont j'ai lu la fuite dans les journaux de ce matin ? Impossible, monsieur l'inspecteur. Les parents d'Ernestine sont très honorables. Elle vit chez eux...

– Pourrais-je lui poser quelques questions ?

– Si vous y tenez... »

Il sonna le garçon de bureau.

« Appelez donc M<sup>lle</sup> Ernestine. »

Une menue personne se présenta, discrète d'allure, assez gentille, avec le visage crispé de quelqu'un qui, en prévision des pires événements, s'est composé une attitude inflexible.

Cette pauvre façade s'écroula du premier coup, lorsque Victor lui eut demandé de son air rébarbatif, ce qu'elle avait fait de l'enveloppe jaune dérobée la veille à son compagnon de cinéma. Sans plus de résistance que le sieur Audigrand, elle défaillit, s'écroula sur une chaise, pleura, bégaya :

« Il a menti... J'ai vu une enveloppe jaune par terre... Je l'ai ramassée et, c'est ce matin, par le journal, que j'ai su qu'il m'accusait... »

Victor tendit la main.

« L'enveloppe ? Vous l'avez sur vous ?

– Non. Je ne savais où retrouver ce monsieur. Elle est là, dans mon bureau, près de la machine à écrire.

– Allons-y », dit Victor.

Elle le précéda. Elle occupait un recoin, entouré d'un grillage et d'un paravent. Elle souleva, sur le bout de la table, un paquet de lettres, et sembla surprise. D'un geste fiévreux, elle éparpilla les papiers.

« Rien, fit-elle, stupéfaite. Elle n'y est plus.

– Que personne ne bouge, ordonna Victor à la dizaine d'employés qui s'empressaient autour d'eux. Monsieur le directeur, quand je vous ai téléphoné, vous étiez seul dans votre bureau ?

– Je crois... ou plutôt non... je me souviens que la comptable se trouvait avec moi, M<sup>me</sup> Chassain.

– En ce cas, certains mots ont pu la renseigner, précisa Victor. Deux fois, durant notre communication, vous m'avez désigné comme inspecteur et vous avez prononcé le nom de M<sup>lle</sup> Ernestine. Or, M<sup>me</sup> Chassain savait, comme tout le monde, par les journaux, que l'on suspectait une demoiselle Ernestine. M<sup>me</sup> Chassain est ici ? »

Un des employés répondit :

« M<sup>me</sup> Chassain s'en va toujours à six heures moins vingt pour prendre le train de six heures. Elle habite Saint-Cloud.

– Était-elle partie quand j'ai fait appeler la dactylographe à la direction, il y a dix minutes ?

– Pas encore.

– Vous l'avez vue partir, mademoiselle ? demanda Victor à la dactylographe.

– Oui, répliqua M<sup>lle</sup> Ernestine, elle remettait son chapeau. Nous causions, à ce moment-là, elle et moi.

– Et c’est à ce même moment que, appelée à la direction, vous avez jeté l’enveloppe jaune sous ces papiers ?

– Oui. Jusqu’alors, je la gardais dans mon corsage.

– Et M<sup>me</sup> Chassain a pu voir votre geste ?

– Je le suppose. »

Victor, ayant consulté sa montre, recueillit quelques détails sur la dame Chassain, une dame de quarante ans, rousse, épaisse, cuirassée dans un sweater vert pomme, puis il quitta le Comptoir.

En bas, il croisa l’inspecteur principal Hédouin qui avait recueilli, la veille, Alphonse Audigrand, et qui s’écria, confondu :

« Comment, vous voilà déjà, Victor ? Vous avez vu la maîtresse d’Audigrand ?... la demoiselle Ernestine ?... »

– Oui, tout va bien. »

Sans plus s’attarder, il prit un taxi, et arriva juste pour le train de six heures. Du premier coup d’œil, il constata que, dans la longue voiture où il prenait place, aucune dame ne portait de sweater vert pomme.

Le train partit.

Tous les voyageurs qui l’environnaient lisaient les journaux du soir. Près de lui, deux d’entre eux causèrent de l’enveloppe jaune et de l’affaire des Bons, et il se rendit compte encore à quel point les moindres détails en étaient déjà connus.

En quinze minutes, on arrivait à Saint-Cloud. Tout de suite, Victor s’entretint avec le chef de gare, et la sortie des voyageurs fut surveillée.

Ils étaient nombreux à ce train-là. Lorsqu’une dame rousse, dont le sweater vert pomme apparaissait entre les pans d’un manteau gris, voulut passer, son carnet d’abonnement à la main, Victor lui dit tout bas :

« Veuillez me suivre, madame... Police judiciaire... »

La dame eut un sursaut, murmura quelques paroles, et accompagna l’inspecteur et le chef de gare qui la fit entrer dans son bureau.

« Vous êtes employée au Comptoir commercial de Chimie, lui dit Victor, et vous avez emporté par mégarde une enveloppe jaune que la dactylographe Ernestine avait laissée près de sa machine à écrire... »

– Moi ? dit-elle, assez calme. Il y a erreur, monsieur.

– Nous allons être contraints...

– De me fouiller ? Pourquoi pas ? Je suis à votre disposition. »

Elle montrait une telle assurance qu'il hésita. Mais, d'autre part, innocente, ne se fût-elle pas défendue ?

On la pria de passer dans une pièce voisine avec une employée de la gare.

L'enveloppe jaune ne fut pas trouvée sur elle, et aucun Bon de la Défense.

Victor ne se démonta pas.

« Donnez-moi votre adresse », lui dit-il sévèrement.

Un autre train arrivait de Paris. L'inspecteur principal Hédouin en descendit rapidement et se heurta aussitôt à Victor, lequel débita tranquillement :

« La dame Chassain a eu le temps de mettre l'enveloppe en sûreté. Si on n'avait pas bavardé hier soir à la Préfecture devant les journalistes, le public n'aurait pas connu l'existence de cette enveloppe jaune contenant une fortune, la dame Chassain n'aurait pas eu l'idée de la chaparder, et je l'aurais cueillie, moi, dans le corsage d'Ernestine. Voilà ce que c'est que de faire de la police sur la place publique. »

Hédouin se rebiffa. Mais Victor acheva :

« Je résume. Audigrand, Ernestine, Chassain... en vingt-quatre heures, trois amateurs successifs du magot éliminés... Passons au quatrième. »

Un train s'en allait à Paris. Il y prit place, laissant sur le quai, et fort ébaubi, son supérieur, l'inspecteur principal Hédouin.

### – 3 –

Dès le mardi matin, Victor, toujours bien sanglé dans son veston, qui avait plutôt l'air d'un ancien dolman, commença en auto – il possédait un modeste cabriolet à quatre places – une enquête minutieuse à Saint-Cloud.

Il s'appuyait sur ce raisonnement. La dame Chassain, détentrice de l'enveloppe jaune, la veille lundi, de six heures moins vingt à six heures quinze, n'a pas pu déposer un objet de cette importance au premier endroit venu. Logiquement, elle a dû le remettre à quelqu'un. Où a-t-elle pu rencontrer ce quelqu'un, sinon durant le trajet de Paris à Saint-Cloud ? L'enquête devait donc porter sur les personnes qui avaient effectué ce trajet



dans le même compartiment qu'elle, et en particulier sur celles avec qui la dame Chassain était en relation de confiance.

La dame Chassain, que Victor alla voir, inutilement d'ailleurs, demeurait chez sa mère, depuis un an qu'elle avait introduit une instance en divorce contre son mari, quincaillier à Pontoise. La mère et la fille, qui jouissaient d'une excellente réputation n'admettaient dans leur intimité que trois vieilles amies, dont aucune n'avait été la veille à Paris. D'un autre côté, l'aspect revêché de la dame Chassain ne permettait pas qu'on la soupçonnât d'inconduite.

Le mercredi, les investigations de Victor ne furent pas plus heureuses. Cela devenait inquiétant. Le voleur numéro quatre, incité à la prudence par l'exemple de ses trois prédécesseurs, avait tout le loisir nécessaire pour prendre ses précautions.

Le jeudi, il s'installa dans un petit café de Garches, commune voisine de Saint-Cloud, le café des Sports, d'où, toute la journée, il rayonna aux environs, à Ville-d'Avray, à Marnes-la-Coquette, à Sèvres.

Il revint dîner au café des Sports, en face de la station de Garches, sur la grand-route de Saint-Cloud à Vaucresson.

À neuf heures, il fut surpris par l'arrivée inopinée de l'inspecteur principal Hédouin, qui lui dit :

« Enfin, je vous cherche depuis ce matin dans la région. Le directeur est furieux après vous. Vous ne donnez plus signe de vie. Que diable, on téléphone ! Où en êtes-vous ? Savez-vous quelque chose ?

– Et vous ? murmura doucement Victor.

– Rien. »

Victor commanda deux consommations, but à gorgées lentes un verre de curaçao, et formula :

« La dame Chassain a un amant. »

Hédouin sursauta.

« Vous êtes fou ! Avec la gueule qu'elle a !

– La mère et la fille, qui font tous les dimanches de grandes promenades à pied, ont été rencontrées l'avant-dernier dimanche d'avril, dans les bois de Fausses-Reposes, en compagnie d'un monsieur. Huit jours plus tard, c'est-à-dire il y a deux semaines, on les a vus tous trois, du côté de Vaucresson, en train de goûter au pied d'un arbre. C'est un sieur Lescot, qui occupe, au-dessus de Garches, non loin des bois de Saint-Cucufa, un pavillon appelé

*La Bicoque*. J'ai pu le voir, pardessus la haie de son jardin. Cinquante-cinq ans. Chétif. Barbiche grise.

– Comme renseignements, c'est maigre.

– Un de ses voisins, le sieur Vaillant, employé à la gare, peut seul m'en donner d'autres plus précis. Il a été ce soir conduire sa femme à Versailles, près d'un parent malade. Je l'attends. »

Ils attendirent des heures, sans parler, Victor n'étant jamais d'humeur communicative. Il s'endormit même. Hédouin fumait nerveusement des cigarettes.

Enfin, à minuit et demi, survint l'employé de la gare, qui s'écria aussitôt :

« Le père Lescot, si je le connais ! Nous ne logeons pas à cent mètres l'un de l'autre. Un sauvage, qui ne s'occupe que de son jardin. Quelquefois, tard dans la soirée, il y a une dame qui se glisse dans son pavillon, où elle ne reste guère qu'une heure ou deux. Lui, il ne sort jamais, sauf le dimanche pour se promener, et un jour par semaine pour aller à Paris.

– Quel jour ?

– Généralement le lundi.

– Alors, lundi dernier ?...

– Il y a été, je me rappelle. C'est moi qui ai reçu son billet, au retour.

– À quelle heure ?

– Toujours le même train, qui arrive à Garches à six heures dix-neuf du soir. »

Un silence. Les deux policiers se regardèrent. Hédouin demanda :

« Vous l'avez vu, depuis ?

– Pas moi, mais ma femme, qui est porteuse de pain. Même qu'elle prétend que ces deux derniers soirs de mardi et de mercredi, tandis que j'étais de service...

– Elle prétend ?...

– Qu'on rôde autour de *La Bicoque*. Le père Lescot a un vieux roquet qui n'a pas cessé de grogner dans sa niche. Ma femme est sûre que c'était l'ombre d'un homme qui portait une casquette... une casquette grise.

– Elle n'a reconnu personne ?

– Si, elle croit bien...

– Votre femme est à Versailles, n'est-ce pas ?

– Jusqu'à demain. »

Sa déclaration terminée, Vaillant se retira. Au bout d'une ou deux minutes, l'inspecteur principal conclut :

« On ira rendre visite au père Lescot dès le début de la matinée. Sans quoi, nous risquons que le quatrième voleur soit volé.

– D'ici là...

– Allons faire le tour du pavillon. »

Ils marchèrent en silence, dans les voies désertes qui grimpent vers le plateau et suivirent une route bordée de petites villas. Une lumière d'étoiles tombait d'un ciel pur. La nuit était tiède et paisible.

« C'est ici », dit Victor.

Il y eut d'abord une haie, puis un mur bas surmonté d'un grillage, à travers lequel, de l'autre côté d'une pelouse, on discernait un pavillon d'un seul étage où s'alignaient trois fenêtres.

« On croirait qu'il y a de la lumière, chuchota Victor.

– Oui, au premier, à la fenêtre du milieu. Les rideaux doivent être mal joints. »

Mais une autre clarté, plus vive, s'alluma sur la droite, s'éteignit, se ralluma.

« C'est bizarre, dit Victor, le chien n'aboie pas, malgré notre présence. Cependant, je distingue sa niche, là, tout près.

– On l'a peut-être estourbi.

– Qui ?

– Le rôdeur d'hier et d'avant-hier.

– Alors, c'est que le coup serait pour cette nuit... Faisons donc le tour du jardin... il y a une ruelle par derrière...

– Écoutez !... »

Victor prêta l'oreille.

« Oui... on a crié à l'intérieur. »

Et ce fut soudain d'autres cris, étouffés, mais nettement perceptibles, puis une détonation, qui devait venir de l'étage éclairé, et des cris encore.

D'un coup d'épaule, Victor renversa la grille d'entrée. Les deux hommes traversèrent la pelouse et franchirent le balcon d'une fenêtre qu'ils n'eurent qu'à pousser. Victor escalada le premier étage, sa lanterne électrique à la main.

Sur le palier, deux portes. Il ouvrit celle d'en face, et, à la lueur d'une lampe, aperçut un corps étendu qui semblait se convulser.

Un homme s'enfuyait par la pièce voisine. Il courut après lui, tandis que Hédouin surveillait la seconde porte du palier. De fait, le choc se produisit par là, entre l'homme et l'inspecteur principal. Mais, en passant dans la seconde pièce, Victor avisa une femme qui venait d'enjamber une fenêtre, ouverte sur la façade postérieure du pavillon, et qui descendait, sans doute au moyen d'une échelle. Il lança sur elle un jet de sa lumière électrique et *reconnut la femme aux cheveux fauves du Ciné-Balthazar*. Il allait sauter à son tour, quand un appel de l'inspecteur principal l'arrêta. Et, tout de suite, une seconde détonation, et des plaintes...

Il arriva sur le palier pour soutenir Hédouin qui s'écroulait. L'homme qui avait tiré était déjà en bas de l'étage.

« Courez après, gémit l'inspecteur principal... je n'ai rien... c'est à l'épaule...

– Alors, si vous n'avez rien, laissez-moi », dit Victor furieux et qui essayait vainement de se débarrasser de son collègue.

L'inspecteur principal se cramponnait à lui pour ne pas tomber. Victor le traîna jusqu'au canapé de la première chambre, l'y coucha, et, renonçant à poursuivre les deux fuyitifs, hors d'atteinte maintenant, s'agenouilla devant l'homme étendu sur le parquet. C'était bien le père Lescot. Il ne bougeait plus.

« Il est mort, dit Victor, après un rapide examen... Pas d'erreur, il est mort.

– Sale affaire ! murmura Hédouin. Et l'enveloppe jaune ?... Fouillez-le. »

Victor fouillait déjà.

« Il y a une enveloppe jaune, mais froissée et vide. Il est à supposer que le père Lescot en avait retiré les Bons de la Défense, qu'il les gardait à part, et qu'il aura été contraint de les livrer.

– Aucune inscription sur l'enveloppe ?

– Non, mais la marque de fabrique, visible en transparence (Papeteries Goussot, Strasbourg). »

Il conclut, tout en soignant son collègue.

« Ça y est ! Strasbourg... c'est là que le premier vol a été commis à la Banque. Et nous voici au cinquième voleur... Et cette fois, c'est un type qui n'a pas froid aux yeux. Bigre ! Si les numéros un, deux, trois et quatre ont agi comme des mazettes, le numéro cinq nous donnera du fil à retordre. »

Et il pensait à l'admirable créature qu'il avait surprise, mêlée au crime.  
Que faisait-elle là ? Quel rôle jouait-elle dans le drame ?

## *La casquette grise*

### [Table des matières](#)

#### – 1 –

L'employé de la gare et deux voisins, réveillés par le bruit accoururent. L'un d'eux avait le téléphone chez lui. Victor le pria d'avertir le commissariat de Saint-Cloud. L'autre alla quérir un docteur, qui ne put que constater la mort du père Lescot, frappé d'une balle dans la région du cœur. Hédouin, dont la blessure n'était pas grave, fut transporté à Paris.

Lorsque le commissaire de Saint-Cloud arriva avec ses agents, Victor, qui avait veillé rigoureusement à ce que rien ne fût dérangé, le mit au courant du drame. Ils jugèrent tous les deux qu'il était préférable d'attendre le jour pour relever les traces laissées par les deux complices, et Victor retourna chez lui, à Paris.

Dès neuf heures, il revint aux nouvelles et trouva *La Bicoque* entourée d'une foule de curieux que les agents tenaient à distance. Dans le jardin où il pénétra, et dans le pavillon, s'agitaient d'autres inspecteurs et des gendarmes. L'arrivée du Parquet de Versailles était signalée, mais on assurait qu'il y avait contre-ordre de Paris et que l'instruction serait réservée au Parquet de la Seine.

Soit par un entretien qu'il eut avec le commissaire de Saint-Cloud, soit par ses recherches personnelles, Victor acquit quelques certitudes... plutôt négatives, car, en somme, l'affaire restait fort obscure.

D'abord, aucune indication sur l'homme qui avait fui par le rez-de-chaussée, ni sur la femme qui avait fui par la fenêtre.

On découvrit bien l'endroit où la femme avait franchi la haie pour gagner la ruelle parallèle à la route. Et l'on découvrit aussi les empreintes laissées par les montants de l'échelle au-dessous du premier étage. Mais l'échelle, qui devait être en fer, pliante et portative, demeura introuvable. Et l'on ne sut pas comment les deux complices s'étaient rejoints et comment

ils avaient quitté la région. Tout au plus put-on établir qu'une automobile avait stationné, à partir de minuit, trois cents mètres plus loin, le long du Haras de La Celle-Saint-Cloud, et qu'elle s'était remise en marche à une heure et quart, évidemment pour retourner à Paris par Bougival et les bords de la Seine.

Le chien du père Lescot fut retrouvé dans sa niche, mort, empoisonné.

Aucune trace de pas sur le gravier du jardin.

La balle, extraite du cadavre, ainsi que la balle extraite de l'épaule de l'inspecteur Hédouin, provenaient d'un browning de sept millimètres soixante-cinq. Mais qu'était devenu le browning ?

En dehors de ces petits faits, rien. Victor s'attarda d'autant moins que les journalistes et les photographes commençaient à sévir.

D'ailleurs, il avait horreur de travailler en compagnie et de perdre son temps, comme il disait, en « hypothèses dialoguées ». Seule l'intéressait la psychologie d'une affaire, et ce qu'elle exige de réflexion et d'intelligence. Pour le reste, démarches, constatations, poursuites, filatures, il ne s'y livrait qu'à contrecœur, et toujours en solitaire, pour son propre compte, aurait-on dit.

Il passa chez l'employé de la gare, Vaillant, dont la femme, revenue de Versailles, prétendit ne rien savoir, et ne pas avoir reconnu l'individu qui rôdait près de *La Bicoque* au cours des soirées précédentes. Mais Vaillant, qui reprenait son service, le rattrapa devant la gare et accepta d'entrer au café des Sports.

« Voyez-vous, dit-il, dès que l'apéritif eut délié sa langue, Gertrude (c'est ma ménagère), Gertrude, comme porteuse de pain, va dans les maisons, et, si elle jaspine, ça lui retombe sur le dos. Moi, c'est autre chose : comme cheminot, comme fonctionnaire, je dois aider la justice.

– Et alors ?

– Alors, fit Vaillant, en baissant le ton, voici, en premier lieu, la casquette grise dont elle m'avait parlé, et que j'ai ramassée sous des orties et un dépôt d'ordures que je nettoiais ce matin, dans un coin de mon enclos. Le type, en se sauvant cette nuit, l'aura jetée au hasard pardessus ma haie.

– Ensuite ?

– Ensuite, Gertrude est certaine que le type de mardi soir, donc le type à la casquette grise, est un monsieur où elle porte le pain tous les jours... un

monsieur de la haute.

– Son nom ?

– Le baron Maxime d’Autrey. Tenez, penchez-vous sur la gauche... la maison... la seule maison de rapport sur la route qui va à Saint-Cloud... cinq cents mètres d’ici peut-être... Il occupe le quatrième étage avec sa femme et leur vieille bonne. Des gens très bien, un peu fiers peut-être, mais si bien que je me demande si Gertrude ne s’est pas blousée.

– Il vit de ses rentes ?

– Fichtre non ! Il est dans les vins de Champagne. Chaque jour il file à Paris.

– Et il en revient à quelle heure ?

– Par le train de six heures, qui arrive ici à dix-neuf.

– Lundi dernier, il est revenu par ce train-là ?

– Pas de doute. Il n’y a qu’hier, où je ne peux rien dire, puisque je conduisais ma femme. »

Victor se taisait. L’histoire pouvait s’imaginer ainsi : « Le lundi, dans le compartiment du train de six heures qui la ramène de Paris, la dame Chassain s’est assise près du père Lescot. D’habitude, épouse en instance de divorce, elle s’abstient de parler à son amant quand elle n’est pas avec sa mère. Ce lundi-là, elle a volé, par un mouvement involontaire, l’enveloppe jaune. Tout bas, sans en avoir l’air, elle l’avertit qu’elle a un dépôt à lui confier, et, peu à peu, elle lui glisse l’enveloppe qu’elle aura eu le temps peut-être de rouler et de ficeler. Ce geste, le baron d’Autrey, qui est dans la voiture, le surprend. Il a lu les journaux... Une enveloppe jaune... est-ce que par hasard ?...

« À Saint-Cloud, la dame Chassain s’en va. Le père Lescot continue jusqu’à Garches. Maxime d’Autrey, qui descend aussi à cette station, file le bonhomme, repère son logis, rôde, le mardi et le mercredi, autour de *La Bicoque*, et, le jeudi, se décide...

« Une seule objection, pensait Victor, après avoir quitté son compagnon, et tout en se dirigeant vers l’immeuble désigné. Tout cela s’enchaîne trop bien et trop vite. La vérité ne s’offre jamais aussi spontanément et n’a jamais ce caractère simple et naturel. »



Victor monta au quatrième étage et sonna. Une bonne âgée, avec des lunettes et des cheveux blancs, ouvrit, et, sans lui demander son nom, l'introduisit dans le salon.

« Faites passer ma carte », dit-il simplement.

La pièce, qui servait aussi de salle à manger, ne contenait que des chaises, une table, un buffet et un guéridon, tout cela médiocre d'apparence, mais reluisant de propreté. Des images de piété aux murs ; sur la cheminée, quelques livres et des brochures de propagande religieuse. Par la fenêtre, une vue charmante sur le parc de Saint-Cloud.

Une dame parut, l'air surpris, une dame encore jeune, couperosée, sans poudre de riz, démodée d'aspect, avec une poitrine abondante, une coiffure compliquée, et une robe de chambre défraîchie. Malgré tout, l'ensemble n'aurait pas été déplaisant, n'eût été une expression volontairement hautaine, et un port de tête qui devait être, dans son idée, celui d'une baronne.

Ce fut bref. Debout, la voix distante :

« Vous désirez, monsieur ?

– Je voudrais parler au baron d'Autrey, relativement à certains faits qui se sont produits lundi soir dans le train.

– Il s'agit sans doute du vol de l'enveloppe jaune, que nous avons lu dans les journaux ?

– Oui. Ce vol a eu pour conséquence un assassinat commis, cette nuit, à Garches, et dont la victime est un M. Lescot.

– Un M. Lescot ? répéta-t-elle sans le moindre émoi... j'ignore absolument... Et l'on a des soupçons ?

– Aucun, jusqu'ici ? Mais je suis chargé de m'enquérir auprès des personnes qui ont voyagé lundi de Paris à Garches, par ce même train de six heures. Et comme le baron d'Autrey...

– Mon mari vous répondra lui-même, monsieur. Il est à Paris. »

Elle attendait que Victor se retirât. Mais il continua :

« M. d'Autrey sort quelquefois après son dîner ?

– Rarement.

– Cependant, mardi et mercredi...

– En effet, ces deux jours-là, ayant mal à la tête, il a été faire un tour.

– Et hier soir, jeudi ?

– Hier soir, ses occupations l'ont retenu à Paris...

- Où il a couché ?
- Mais non, il est revenu.
- À quelle heure ?
- Je dormais. J’ai entendu, un peu après son retour, sonner onze heures.
- Onze heures ? donc deux heures avant le crime. Vous affirmez ? »

La baronne, qui avait répondu jusqu’ici machinalement, avec une politesse hargneuse, eut l’intuition soudaine de ce qui se passait, jeta un coup d’œil sur la carte de « Victor, de la Brigade mondaine », et répondit sèchement, mais sans comprendre encore :

- « J’ai coutume de n’affirmer que ce qui est.
- Vous avez échangé quelques paroles avec lui ?
- Certes.
- Vous étiez donc réveillée tout à fait ? »

Elle rougit, comme prise de pudeur, et ne répliqua point. Victor poursuivit :

- « À quelle heure le baron d’Autrey est-il parti ce matin ?
  - Quand la porte du vestibule s’est refermée, j’ai ouvert les yeux, la pendule marquait six heures dix.
  - Il ne vous a pas dit adieu ? »
- Cette fois, elle s’irrita.
- « C’est donc un interrogatoire ?
  - Nos recherches nous obligent parfois à une certaine indiscrétion. Un dernier mot... »

Il tira de sa poche la casquette grise :

- « Est-ce que vous croyez que ceci appartienne à M. d’Autrey ?
- Oui, dit-elle en examinant l’objet. C’est une vieille casquette qu’il ne mettait plus depuis des années, et que j’avais rangée au fond d’un tiroir. »

Avec quelle sincérité distraite elle fit cette réponse si accablante pour son mari ! Mais, d’autre part, une telle bonne foi ne marquait-elle pas que, sur les points essentiels, elle n’avait pas menti davantage ?

Victor prit congé en s’excusant de son importunité et en annonçant sa visite pour la fin de la journée.

Son enquête auprès de la concierge, qu’il trouva dans la loge, confirma les réponses de M<sup>me</sup> d’Autrey. Le baron avait sonné vers onze heures du soir pour demander le cordon, et frappé vers six heures du matin pour s’en

aller. Au cours de la nuit, personne n'avait passé ni dans un sens ni dans l'autre. Comme il n'y avait que trois appartements loués et que les autres locataires ne sortaient jamais le soir, le contrôle était facile.

« Quelqu'un d'autre que vous peut-il, de l'intérieur, ouvrir la porte ?

– Pour ça non. Il faudrait entrer dans ma loge, et je ferme à clef et au verrou.

– M<sup>me</sup> d'Autrey sort quelquefois dans la matinée ?

– Jamais. C'est Anna, leur vieille bonne, qui fait le marché. Tenez, la voilà qui vient de l'escalier de service.

– Il y a le téléphone dans la maison ?

– Non. »

Victor s'en alla, perplexe, partagé entre des idées contradictoires. Au fond, quelles que fussent les charges relevées contre le baron, il était impossible de mettre en doute l'alibi que les circonstances imposaient en sa faveur : à l'instant du crime, il se trouvait auprès de sa femme.

À la gare, où il retourna, après son déjeuner, il posa cette question :

« Le baron d'Autrey, dont le passage est forcément remarqué lorsqu'il y a peu d'affluence, a-t-il pris ce matin un des premiers trains ? »

La réponse fut unanime et catégorique : non.

Alors, comment s'en était-il allé de Garches ?

Tout l'après-midi, il recueillit des renseignements sur le ménage d'Autrey auprès des fournisseurs, du pharmacien, des autorités, des employés de la poste. Cette tournée, où il se rendit compte du peu de sympathie qu'ils inspiraient, le conduisit nécessairement chez leur propriétaire, M. Gustave Géraume, conseiller municipal et négociant en bois et charbons, dont les démêlés avec le baron et la baronne divertissaient le pays.

M. et M<sup>me</sup> Géraume possédaient une belle villa, également sur le plateau. Dès l'entrée, Victor sentit l'aisance et la richesse, et constata la discorde et l'agitation. Ayant pénétré dans le vestibule après avoir sonné vainement, il entendit le bruit d'une querelle au premier étage, des claquements de portes, une voix d'homme, ennuyée et sans aigreur, une voix de femme, stridente et furieuse, qui criait :

« Tu n'es qu'un ivrogne ! Oui, toi ! M. Gustave Géraume, conseiller municipal, est un ivrogne ! Qu'as-tu fait, hier soir, à Paris ?

– Tu le sais bien, ma petite, un dîner d'affaires avec Devalle.

– Et avec des poules, évidemment. Je le connais, ton Devalle, un noceur ! Et après le dîner, les Folies-Bergère, hein ? les femmes nues ? le dancing, le champagne ?

– Tu es folle, Henriette ! Je te répète que j'ai ramené Devalle en auto à Suresnes.

– À quelle heure ?

– Je ne saurais dire...

– Évidemment, tu étais ivre. Mais il devait être trois ou quatre heures du matin. Seulement, tu profites de ce que je dormais... »

La dispute dégénérait en bataille, M. Géraume se précipita vers l'escalier qu'il dégringola, poursuivi par son épouse, et aperçut le visiteur qui attendait dans le vestibule, et qui, aussitôt, s'excusa :

« J'ai sonné... Personne ne répondant, je me suis permis... »

Gustave Géraume, un assez bel homme d'environ quarante ans, au teint fleuri, se mit à rire :

« Vous avez entendu ? Une petite scène de ménage... Aucune importance... Henriette est la meilleure des femmes... Mais entrez donc dans mon bureau... À qui ai-je l'honneur ?... »

– Inspecteur Victor, de la Brigade mondaine.

– Ah ! L'histoire du pauvre père Lescot ?

– Je viens plutôt, interrompit Victor, me renseigner sur votre locataire, le baron d'Autrey... En quels termes êtes-vous tous deux ?

– Très mauvais termes. Ma femme et moi, nous avons occupé durant dix ans l'appartement que nous leur louons maintenant dans notre immeuble, et c'est un déluge de réclamations, chicanes, exploits d'huissier... et pour rien, par exemple au sujet d'une deuxième clef de l'appartement que je leur ai remise et qu'ils prétendent n'avoir pas reçue ! Bref, des bêtises.

– Et finalement, bataille, dit Victor.

– Vous savez donc ? Ma foi oui, bataille, fit en riant M. Géraume. J'ai reçu, en plein nez, un coup de poing de la baronne... qu'elle regrette, j'en suis sûr.

– Elle, regretter quelque chose ! s'écria M<sup>me</sup> Géraume. Elle, cette chipie, cette grande rosse, qui passe son temps à l'église !... Quant à lui,

monsieur l'inspecteur, un homme taré, ruiné, qui ne paye pas son loyer, et qui est capable de tout. »

Elle avait une jolie figure, aimable et sympathique, mais une voix éraillée, faite pour les invectives et la colère. Son mari, d'ailleurs, dut lui donner raison, et fournit des renseignements déplorables. Faillite à Grenoble, histoires malpropres à Lyon, tout un lourd passé de fraudes et de tripotages...

Victor n'insista pas. Il entendit derrière lui la querelle qui se ranimait et la voix de la dame qui glapissait :

« Où étais-tu ?... Qu'est-ce que tu as fichu ?... Tais-toi, sale menteur ! »

En fin d'après-midi, Victor s'installa au café des Sports, et parcourut les journaux du soir qui ne relataient rien de spécial. Mais, plus tard, on lui amena un monsieur et une dame de Garches, qui arrivaient de Paris et qui assuraient avoir vu aux environs de la gare du Nord, le baron d'Autrey, dans un taxi, avec une jeune femme. Sur le siège, près du chauffeur, deux valises. Était-ce une certitude ? Victor savait mieux que personne combien ces sortes de témoignages sont sujets à caution.

« En tout cas, pensa-t-il, le dilemme est simple. Ou bien le baron s'est enfui en Belgique avec les Bons de la Défense... et avec une dame qui pourrait bien être la belle créature que j'ai revue dans l'encadrement de la fenêtre du père Lescot. Ou bien, il y a erreur, et il arrivera ici dans un instant par son train habituel. Et alors c'est que, malgré toutes les apparences, la piste est fausse. »

À la gare, Victor retrouva Vaillant près de la sortie des voyageurs.

Le train était signalé. On le vit bientôt qui débouchait au tournant. Une trentaine de voyageurs en descendirent.

Vaillant poussa Victor du coude en murmurant :

« Celui-là qui vient... pardessus gris foncé... chapeau mou... c'est le baron. »

### – 3 –

L'impression de Victor ne fut pas défavorable. L'attitude du baron ne trahissait pas la moindre agitation, et sa figure paisible, reposée, n'était pas

celle d'un homme qui a tué, dix-huit heures auparavant, et qui est harcelé par le souvenir, l'angoisse de ce qu'il va faire, et l'épouvante de ce qui peut advenir. C'était la figure d'un monsieur qui accomplit, selon le rythme ordinaire, sa besogne quotidienne. Il salua l'employé d'un signe de tête, et s'éloigna par la droite, vers sa demeure. Il avait à la main un journal du soir, plié, avec lequel il frappait distraitemment les barreaux des grilles sur son passage.

Victor, qui le suivait à une certaine distance, hâta le pas et atteignit l'immeuble presque en même temps que lui. Sur le palier du quatrième étage, comme l'autre tirait sa clef, il lui dit :

« Le baron d'Autrey, n'est-ce pas ?

– Vous désirez, monsieur ?

– Quelques minutes d'entretien... Inspecteur Victor, de la Brigade mondaine. »

Incontestablement, il y eut choc, désunion, effort de volonté. Les mâchoires se contractèrent.

Ce fut rapide, et, après tout, ce pouvait être l'effet tout naturel que produit sur les plus honnêtes gens, la visite inopinée de la police.

M<sup>me</sup> d'Autrey brodait près de la fenêtre, dans la salle à manger. En avisant Victor, elle se leva, d'un coup.

« Laissons, Gabrielle », fit son mari après l'avoir embrassée.

Victor prononça :

« J'ai eu l'occasion de voir déjà madame, ce matin, et notre conversation ne peut que gagner à sa présence.

– Ah ! fit simplement le baron, qui ne parut pas davantage étonné. »

Et il reprit, en montrant son journal :

« Je viens de lire votre nom, monsieur l'inspecteur, à propos de l'enquête que vous poursuivez, et je suppose que vous désirez m'interroger comme abonné de la ligne et familier du train de six heures ? Je puis vous dire tout de suite que je ne me rappelle plus avec qui je me trouvais lundi dernier, et que je n'ai noté aucun manège suspect, aucune enveloppe jaune. »

M<sup>me</sup> d'Autrey intervint, d'une voix hargneuse :

« M. l'inspecteur est plus exigeant, Maxime. Il voudrait savoir où tu étais cette nuit, tandis que l'on commettait un crime au haut de Garches. »

Le baron sursauta :

« Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Victor présenta la casquette grise :

« Voici la casquette que portait l'agresseur, et qu'il a jetée dans un enclos voisin. Ce matin, M<sup>me</sup> d'Autrey m'a déclaré qu'elle vous appartenait. »

D'Autrey rectifia :

« Elle m'a appartenu, plutôt. Elle était dans le placard de l'antichambre, n'est-ce pas, Gabrielle ? dit-il à sa femme.

– Oui, il y a deux semaines environ que je l'y ai rangée.

– Et il y a une semaine que, moi, je l'ai mise à la boîte aux ordures ainsi qu'un vieux cache-nez mangé aux vers. Un vagabond l'y aura recueillie. Et ensuite, monsieur l'inspecteur ?

– Mardi soir et mercredi soir, aux heures mêmes où vous êtes sorti, on a vu rôder, autour de *La Bicoque*, l'homme qui portait cette casquette.

– J'avais mal à la tête, je me suis promené, mais pas de ce côté.

– Par où ?

– Sur la grand-route de Saint-Cloud.

– Vous avez rencontré quelqu'un ?

– Probablement. Mais je n'ai pas fait attention.

– Et hier soir, jeudi, vous êtes rentré à quelle heure ?

– À onze heures ; j'avais dîné à Paris. Ma femme dormait.

– Selon madame, vous avez échangé quelques paroles.

– Tu crois, Gabrielle ? Je ne me souviens plus.

– Si, si, fit-elle, en s'approchant de lui. Souviens-toi..., il n'y a pas de honte à dire que tu m'as embrassée. Seulement, ce que je te demande, c'est de ne plus répondre à ce monsieur. Tout cela est tellement inconcevable, tellement stupide ! »

Son visage se durcissait, et ses joues lourdes et couperosées s'empourpraient davantage.

« Monsieur accomplit son devoir, Gabrielle, dit le baron. Je n'ai aucune raison pour ne pas l'y aider. Dois-je préciser l'heure de mon départ, ce matin, monsieur l'inspecteur ? Il était six heures environ.

– Vous avez pris le train ?

– Oui.

– Cependant, aucun des employés ne vous a vu.

– Le train venait de passer. Dans ce cas-là, j’ai coutume d’aller jusqu’à la station de Sèvres, qui est à vingt-cinq minutes de distance. Ma carte d’abonnement m’en donne le droit.

– On vous y connaît ?

– Moins bien qu’ici, et les voyageurs y sont beaucoup plus nombreux. J’étais seul dans mon compartiment. »

Il envoyait ses ripostes sans hésitation, d’un coup. Elles étaient formelles, et constituaient un système de défense si logique qu’il était difficile de ne pas l’accepter, provisoirement du moins, comme l’expression même de la vérité.

« Pourrez-vous m’accompagner demain à Paris, monsieur ? dit Victor. Nous y rencontrerons les personnes avec qui vous avez dîné hier soir et celles que vous avez vues aujourd’hui. »

À peine acheva-t-il sa phrase que Gabrielle d’Autrey se dressa près de lui, les traits bouleversés par l’indignation. Il se souvint du coup de poing lancé à M. Géraume, et il eut envie de rire, car la dame avait un air comique. Elle se contint. Son bras s’allongea vers le mur où pendait une image sainte et elle prononça :

« Je jure sur mon salut éternel... »

Mais l’idée même du serment à propos d’attaques aussi misérables dut lui paraître inconvenante, elle ébaucha un signe de croix, marmotta quelques mots, embrassa son mari avec tendresse et compassion, et s’en alla.

Les deux hommes restèrent debout l’un en face de l’autre. Le baron demeurait silencieux, et Victor, fut stupéfait de constater que la belle apparence de sa figure, calme et reposée, n’était pas naturelle, et qu’il portait du rouge sur ses joues, un rouge violacé comme en portent beaucoup de femmes. Et il nota aussitôt l’extraordinaire lassitude des yeux cernés de noir et de la bouche aux coins tombants. Quelle transformation subite et qui semblait s’aggraver de seconde en seconde !

« Vous faites fausse route, monsieur l’inspecteur, dit-il gravement. Mais il advient que votre enquête, par un contrecoup injuste, entre en plein dans ma vie secrète et m’oblige à une confession pénible. En dehors de ma femme, pour qui j’éprouve surtout de l’affection et du respect, j’ai, depuis quelques mois, une liaison à Paris. C’est avec cette jeune femme que j’ai



dîné hier soir. Elle m'a conduit jusqu'à la gare Saint-Lazare, et, ce matin, je la retrouvais dès sept heures.

– Conduisez-moi chez elle demain, ordonna Victor. Je viendrai vous chercher en auto. »

Le baron hésita, puis, à la fin, répondit :

« Soit. »

Cette entrevue laissa Victor incertain, soumis tour à tour à des sentiments et à des raisonnements dont aucun ne correspondait à une réalité indiscutable.

Le soir de ce vendredi, il s'entendit avec un agent de Saint-Cloud pour surveiller la maison jusqu'au milieu de la nuit.

Il ne se produisit rien de suspect.

*La maîtresse du baron*Table des matières

## – 1 –

Entre Garches et Paris, les vingt minutes du trajet furent silencieuses, et c'est peut-être ce silence, cette docilité, qui donnaient le plus de poids aux soupçons de Victor. La tranquillité du baron ne l'impressionnait plus depuis qu'il avait discerné son maquillage de la veille. Il l'observa : le rouge avait disparu. Mais toute la face aux joues creusées et au teint jaune, révélait une nuit d'insomnie et de fièvre.

« Quel quartier ? demanda Victor.

– La rue de Vaugirard, près du Luxembourg.

– Son nom ?

– Élise Masson. Elle était figurante aux Folies-Bergère, je l'ai recueillie, et elle est si reconnaissante de ce que j'ai fait pour elle ! Ses poumons sont malades.

– Elle vous a coûté beaucoup d'argent ?

– Pas trop. Elle est si simple ! Seulement, je travaille moins.

– De sorte que vous n'avez plus de quoi payer votre terme. »

Ils ne dirent plus rien. Victor songeait à la maîtresse du baron, et une ardente curiosité l'envahissait. Était-ce la femme du cinéma ? la meurtrière de *La Bicoque* ?

Dans l'étroite rue de Vaugirard, s'allongeait un grand et vieux immeuble à petits logements. Au troisième étage, sur la gauche, le baron frappa et sonna.

Une jeune femme ouvrit vivement, les bras tendus, et, aussitôt, Victor constata que ce n'était pas celle dont il avait gardé la vision.

« Enfin, te voilà ! dit-elle. Mais tu n'es pas seul ? Un de tes amis ?

– Non, dit-il. Monsieur est de la police, et nous cherchons des renseignements sur cette affaire de Bons de la Défense à laquelle je suis

mêlé par hasard. »

Ce n'est que dans la petite chambre où elle mena les deux hommes que Victor put la voir. Elle avait une figure de mauvaise santé avec d'immenses yeux bleus, des boucles brunes en désordre et des pommettes éclatantes de rouge, le même rouge violacé qu'il avait remarqué la veille sur les joues du baron. Une robe d'intérieur l'habillait. Elle portait au cou, négligemment noué, un large foulard orange rayé de vert.

« Simple formalité, mademoiselle, dit Victor. Quelques questions... Vous avez vu M. d'Autrey avant-hier, jeudi ?

– Avant-hier ? Voyons, que je réfléchisse... Ah ! Oui, il est venu déjeuner et dîner, et je l'ai accompagné le soir à la gare.

– Et hier, vendredi ?

– Hier, il est venu dès sept heures du matin, et nous n'avons pas bougé de cette chambre avant quatre heures. Je l'ai conduit dehors, tout doucement, en nous promenant, comme d'habitude. »

À sa manière de parler, Victor fut persuadé que toutes ces réponses étaient fixées d'avance. Mais la vérité ne peut-elle pas être dite sur le même ton que le mensonge ?

Il fit le tour du logement, qui ne contenait qu'un cabinet de toilette, pauvrement agencé, une cuisine, et une penderie où il aperçut, tout à coup, après avoir écarté les robes, un sac de voyage et une valise de toile dont le soufflet paraissait gonflé.

S'étant brusquement retourné, il surprit un regard entre la jeune femme et son amant. Alors il ouvrit la valise.

Un des côtés contenait du linge de femme, une paire de bottines et deux robes ; l'autre un veston et des chemises d'homme. Dans le sac, un pyjama, des pantoufles et un nécessaire de toilette.

« On voulait donc partir ? » dit-il en se relevant.

Le baron, qui s'était avancé vers lui et le considérait avec des yeux implacables, chuchota :

« Dites donc, qui est-ce qui vous a permis de fouiller ainsi ? Car enfin, c'est de la perquisition, tout cela ? À quel titre ? Où est votre mandat ? »

Victor sentit le danger, en face de cet homme dont on devinait l'exaspération et dans les yeux de qui il voyait réellement l'envie féroce du meurtre.

Il saisit son revolver au fond de sa poche, et, dressé contre l'adversaire :

« On vous a vu hier près de la gare du Nord avec vos deux valises... On vous a vu avec votre maîtresse.

– Des blagues ! s'écria le baron. Des blagues, puisque je n'ai pas pris le train et que je suis là. Alors quoi, il faudrait être franc... De quoi m'accusez-vous ? D'avoir barboté l'enveloppe jaune ? Ou bien même... »

Il prononça, plus bas :

« Ou bien même d'avoir tué le père Lescot ? C'est ça, hein ? »

Un cri rauque retentit. Élise Masson, livide, haletante, balbutia :

« Qu'est-ce que tu dis ? Il t'accuserait d'avoir tué ? D'avoir tué le type de Garches ? »

Il se mit à rire :

« Ma foi, on pourrait le croire ! Voyons, monsieur l'inspecteur, ce n'est pas sérieux cette histoire-là... Que diable, vous avez interrogé ma femme... »

Il se dominait et désarmait peu à peu. Victor lâcha la crosse de son revolver et se dirigea vers le carré qui servait d'antichambre, tandis que d'Autrey continuait à ricaner :

« Ah ! La police, c'est la première fois que je la vois en action. Mais, fichtre, si elle gaffe toujours ainsi ! Voyons, Monsieur l'inspecteur, ces valises, voilà des semaines qu'elles sont prêtes. La petite et moi, nous rêvions d'un voyage dans le Midi. Et puis, ça ne s'arrange pas. »

La jeune femme écoutait, ses grands yeux bleus tout fixes, et murmurait :

« Il ose t'accuser ! Un assassin, toi ! »

À ce moment, un plan très net s'imposait à Victor : avant tout séparer les deux amants, puis conduire le baron à la Préfecture, et s'entendre avec ses chefs pour qu'une perquisition immédiate fût effectuée. C'était une opération qu'il n'aimait pas accomplir lui-même, mais qu'il jugeait indispensable. Si les Bons de la Défense étaient là, il ne fallait à aucun prix les laisser échapper une fois de plus.

« Vous m'attendez ici, dit-il à la jeune femme. Quant à vous, monsieur... »

Il montra la porte ouverte avec tant d'autorité que le baron, tout à fait soumis, passa devant lui, descendit les trois étages, et s'installa sur la banquette arrière du cabriolet.

Au coin de la rue, un gardien de la paix veillait à la circulation. Victor se fit connaître de lui et le pria de ne pas perdre de vue l'automobile et l'homme qui s'y trouvait. Puis il entra chez un marchand de vins dont la salle occupait le rez-de-chaussée de l'immeuble, et qui avait le téléphone dans son arrière-boutique. Là, il demanda la Préfecture, mais il dut attendre un long moment avant d'obtenir la communication avec la Police judiciaire.

« Ah ! Enfin, c'est vous, Lefébure ? Ici, Victor, de la mondaine. Dites-donc, Lefébure, est-il possible qu'on m'envoie sans tarder deux agents au coin de la rue de Vaugirard et du Luxembourg ? Allô ! Parlez donc plus fort, mon vieux... Qu'est-ce que vous dites ? Vous m'avez téléphoné à Saint-Cloud ?... Mais je ne suis pas à Saint-Cloud... Et alors, quoi ? On veut me parler ? Qui ? Le directeur ?... Justement, je venais... Mais d'abord, envoyez-moi deux camarades... tout de suite, hein ? Ah ! un mot encore, Lefébure. Tâchez de voir à l'Identité judiciaire s'il y a une fiche sur la demoiselle Élise Masson, ancienne figurante aux Folies-Bergère... Élise Masson... »

Quinze minutes plus tard, deux inspecteurs arrivèrent à bicyclette. Leur ayant expliqué qu'ils devaient s'opposer à la fuite de la nommée Élise Masson qui demeurait au troisième étage, et dont il donna le signalement exact, il emmena le baron d'Autrey à la Préfecture et le confia à des collègues.

## – 2 –

M. Gautier, directeur avisé et fort habile, qui cachait sous un air bonasse de la finesse et du jugement, attendait Victor dans son bureau, en compagnie d'un petit homme gros, assez âgé, mais encore solide d'aspect, et d'encolure puissante. C'était un des supérieurs immédiats de Victor, le commissaire Mauléon.

« Enfin quoi, Victor, s'écria le directeur, qu'est-ce que ça veut dire ? Je vous ai vingt fois recommandé de rester en contact avec nous de la façon la plus absolue. Or, depuis deux jours, aucune nouvelle. Le commissariat de Saint-Cloud agit de son côté, mes inspecteurs d'un autre, et vous d'un troisième. Pas de liaison. Pas de plan concerté.

– En bon français, observa Victor, sans s'émouvoir, cela signifie que l'affaire des Bons de la Défense et que celle du crime de *La Bicoque* n'avancent pas à votre gré, chef ?

– Et au vôtre, Victor ?

– Je ne suis pas mécontent. Mais j'avoue, chef, que je n'y mets pas beaucoup d'entrain. L'affaire m'amuse, mais ne m'emballe pas. Trop fragmenté. Des acteurs de troisième plan, qui agissent en ordre dispersé, et qui accumulent les gaffes. Pas d'adversaire sérieux.

– En ce cas, insinua le directeur, passez la main. Mauléon ne connaît pas Arsène Lupin, mais il l'a combattu jadis, il a une longue habitude du personnage, et il est mieux qualifié que personne... »

Victor s'était avancé vers le directeur, visiblement troublé.

« Que dites-vous, chef ? Arsène Lupin ?... Vous êtes sûr ?... Vous avez la preuve qu'il est dans l'affaire ?

– La preuve formelle. Vous savez qu'Arsène Lupin a été repéré à Strasbourg et qu'il s'en est fallu de peu qu'on l'arrêtât ? Or, l'enveloppe jaune qui avait été confiée à la banque et que le directeur de la banque a eu l'imprudence d'enfermer dans son tiroir, se trouvait d'abord dans le coffre-fort de la personne à qui appartenaient les neuf Bons, un industriel de Strasbourg, et nous savons maintenant que le lendemain du jour où cet industriel avait déposé l'enveloppe à la banque, son coffre-fort fut fracturé. Par qui ? Les fragments d'une lettre que nous avons recueillis nous l'apprennent. Par Arsène Lupin.

– La lettre était réellement d'Arsène Lupin ?

– Oui.

– Adressée ?...

– À une femme qui semble être sa maîtresse. Il lui dit, entre autres choses :

“J'ai tout lieu de supposer que les Bons que j'ai ratés ont été subtilisés à la banque par un des employés, Alphonse Audigrand. Si ça t'amuse, tâche de retrouver ses traces à Paris où j'arriverai dimanche soir. Pour moi, d'ailleurs, cela ne m'intéresse plus beaucoup. Je ne pense qu'à l'autre affaire... celle des dix millions. Voilà qui vaut la peine qu'on se dérange ! C'est en fort bonne voie...”

– Pas de signature, bien entendu ?

– Si. Regardez. *Ars. L.* »

Et M. Gautier acheva :

« Dimanche, c'est le jour où vous étiez au Ciné-Balthazar, et où s'y trouvait Alphonse Audigrand avec sa maîtresse ?

– Et une autre femme s'y trouvait également, chef, s'écria Victor, une femme très belle, qui, sans aucun doute, surveillait Audigrand... et qui est celle que j'ai aperçue, la nuit, quand elle s'enfuyait après l'assassinat du père Lescot. »

Victor allait et venait dans la pièce, sans dissimuler une agitation qui étonnait chez cet homme toujours si maître de lui.

« Chef, dit-il à la fin, dès l'instant qu'il s'agit de ce damné personnage, je marche à fond.

– Vous avez l'air de l'exécrer.

– Moi ? Je ne l'ai jamais vu... je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam, et il ne me connaît pas non plus.

– Alors ?

– Alors, dit-il, la mâchoire serrée, ça n'empêche pas que nous avons un compte à régler, lui et moi. Et un compte sérieux. Mais parlons du présent.  
»

Et, sans plus tarder, il raconta par le menu tout ce qu'il avait fait la veille et au cours de la matinée, son enquête à Garches, ses entrevues avec le ménage d'Autrey, avec le ménage Géraume, et avec la demoiselle Élise Masson. Pour celle-ci, il montra la fiche qu'il avait prise, en passant, au service de l'identité.

« ... Orpheline, fille de père alcoolique et de mère tuberculeuse. Renvoyée des Folies-Bergère à la suite de plusieurs vols commis dans les loges de ses camarades. Certains indices laisseraient supposer qu'elle sert d'indicatrice à une bande internationale. Tuberculeuse au deuxième degré. »

Il y eut un silence. L'attitude de M. Gautier exprimait à quel point il était satisfait des résultats obtenus par Victor.

« Votre avis, Mauléon ?

– C'est du bon travail, répondit le commissaire, qui naturellement, fit ses réserves. Du bon travail, qui demande à être examiné de près. Si vous le voulez bien, je reprendrai moi-même l'interrogatoire du baron.

– Vous le reprendrez tout seul, marmonna Victor avec son sans-gêne habituel. Je vous attends dans mon auto.

– Et l’on se retrouvera ici ce soir, conclut le directeur. Nous pourrons alors fournir des éléments sérieux à l’instruction que le Parquet vient d’ouvrir à Paris. »

Au bout d’une heure, Mauléon ramenait le baron vers l’auto et disait à Victor.

« Rien à faire avec ce coco-là.

– Aussi, proposa Victor, nous allons chez la demoiselle Élise Masson ? »

Le commissaire objecta :

« Bah ! elle est surveillée. La perquisition aura lieu tantôt, et même avant notre arrivée. Il y a plus urgent, à mon sens.

– Quoi ?

– Que faisait, au moment du crime, Gustave Géraume, conseiller municipal de Garches et propriétaire des d’Autrey ? C’est une question que sa femme pose elle-même et que j’aimerais poser à son ami Félix Devalle, marchand de biens et agent de location à Saint-Cloud, dont je viens de me procurer l’adresse. »

Victor haussa les épaules et s’installa au volant, près de Mauléon. D’Autrey et un inspecteur prirent place en arrière.

À Saint-Cloud, les deux policiers trouvèrent dans son bureau Félix Devalle, grand gaillard brun, à la barbe soignée, et qui, aux premiers mots, pouffa de rire.

« Ah ! ça mais, qu’est-ce qui se trame contre mon ami Géraume ? Dès ce matin, coup de téléphone de sa femme, et, depuis, deux visites de journalistes.

– À propos de quoi ?

– De l’heure à laquelle il est rentré avant-hier soir jeudi.

– Et vous avez répondu !

– La vérité, parbleu ! Dix heures et demie sonnaient lorsqu’il m’a déposé devant ma porte.

– C’est que, justement, sa femme prétend qu’il n’a dû rentrer qu’au milieu de la nuit.

– Oui, je sais, elle crie cela sur les toits, comme une brave petite femme affolée de jalousie. “Qu’est-ce que tu as fait à partir de dix heures et demie du soir ? Où étais-tu ?” Alors, la justice s’en mêle, les reporters rappliquent



chez moi, et, comme un crime a été commis à ces heures-là, voici mon pauvre Gustave devenu suspect ! »

Il riait de bon cœur. Gustave, voleur et assassin ! Gustave, qui n'aurait pas écrasé une mouche !

« Votre ami était un peu gris ?

– Oh ! à peine. La tête lui tourne si facilement ! Il voulait même m'entraîner à cinq cents mètres d'ici, à l'estaminet du Carrefour qui ne ferme qu'à minuit. Sacré Gustave ! »

Les deux policiers s'y rendirent, à cet estaminet. Il leur fut répondu que l'avant-veille, en effet, M. Gustave Géraume, un habitué de la maison, était venu boire un kummel un peu après dix heures et demie.

Et ainsi, la question se posait avec une force croissante : « Qu'est-ce que Gustave Géraume avait fait à partir de dix heures et demie jusqu'au milieu de la nuit ? »

Ils ramenèrent le baron d'Autrey à sa porte, ainsi que l'inspecteur préposé à sa garde, et Mauléon voulut pousser jusqu'à la villa de Géraume.

Les deux époux étaient absents.

« Allons déjeuner, dit Mauléon. Il est tard. »

Ils dînèrent aux Sports, échangeant à peine quelques phrases. Par son silence, par son air de mauvaise humeur, Victor laissait voir combien les préoccupations du commissaire lui semblaient puériles.

« Enfin quoi ! s'écria Mauléon, vous n'estimez pas qu'il y a quelque chose de bizarre dans la conduite de cet individu ?

– Quel individu ?

– Gustave Géraume.

– Gustave Géraume ? Ça passe en second pour moi.

– Mais, sacrebleu, dites-moi votre programme !

– Filer tout droit chez Élise Masson.

– Et le mien, proféra Mauléon, qui s'échauffait vite et s'entêtait, c'est de voir M<sup>me</sup> d'Autrey. Allons-y.

– Allons-y », acquiesça Victor, dont les haussements d'épaules s'accroissaient.

L'inspecteur, mis en faction sur le trottoir, veillait devant la maison. Ils montèrent. Mauléon sonna. On leur ouvrit.

Ils allaient entrer lorsqu'on les rappela d'en bas : un agent grimpait à toutes jambes. C'était l'un des deux cyclistes que Victor avait chargé de garder l'immeuble de la rue de Vaugirard, où habitait Élise Masson.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

– Elle a été tuée... étranglée probablement...

– Élise Masson ?

– Oui. »

### – 3 –

Mauléon était un impulsif. Se rendant compte qu'il avait eu tort de ne pas commencer les opérations par la rue de Vaugirard, comme le voulait son compagnon, il bouillonna d'une colère subite, et, ne sachant à qui s'en prendre, il fit irruption dans la pièce où se trouvait le ménage d'Autrey, et cria, avec l'espoir sans doute de provoquer une réaction dont il tirerait parti :

« On l'a tuée !... Voilà ce que c'est ! Pourquoi ne nous avoir pas avertis du danger qu'elle courait, la malheureuse ?... Si on l'a tuée, c'est que vous lui aviez confié les titres, d'Autrey... et que quelqu'un le savait. Qui ? Êtes-vous disposé à nous aider, maintenant ? »

Victor voulut s'interposer. Mais Mauléon s'obstina :

« Alors, quoi ? Prendre des gants ? Ce n'est pas mon habitude. La maîtresse de d'Autrey a été assassinée. Je lui demande si, oui ou non, il peut nous mettre sur une piste ?... Et tout de suite ! Sans tarder ! »

S'il y eut réaction, ce ne fut pas chez M. d'Autrey, qui, lui, demeura stupide, les yeux écarquillés, et comme s'il cherchait à saisir le sens des paroles prononcées. Mais Gabrielle d'Autrey s'était dressée, et, toute rigide, elle regardait son mari, attendant une protestation, une révolte, un sursaut. Elle dut s'appuyer, prête à tomber. Lorsque Mauléon se tut, elle balbutia :

« Tu avais une maîtresse... Toi ! Toi ! Maxime ! Une maîtresse... Ainsi, chaque jour, quand tu allais à Paris... »

Elle répéta, la voix basse, tandis que ses joues couperosées devenaient toutes grises :

« Une maîtresse !... Une maîtresse !... Comment est-ce possible !... Tu avais une maîtresse !... »

À la fin, il répondit, sur le même ton de gémissement :

« Pardonne-moi, Gabrielle... Cela est arrivé, je ne sais pas comment... Et puis, voilà qu'elle est morte... »

Elle fit le signe de la croix.

« Elle est morte... »

– Tu as entendu... Tout ce qui se passe depuis deux jours est terrible... je n'y comprends rien... un cauchemar... Pourquoi me torturer ainsi ? Pourquoi ces gens-là veulent-ils m'arrêter ? »

Elle tressaillit.

« T'arrêter... Mais tu es fou... T'arrêter, toi ! »

Elle eut une explosion de désespoir, qui la jeta par terre, et, à genoux, les mains jointes et tendues vers le commissaire, elle suppliait :

« Non, non..., vous n'avez pas le droit... je vous jure, moi, qu'il est innocent. Quoi ? pour le meurtre du père Lescot ? Mais puisqu'il était près de moi... Ah ! sur mon salut éternel... il m'a embrassée... et puis... et puis... je me suis endormie dans ses bras... Oui, dans ses bras... Alors, comment voulez-vous ?... Non, n'est-ce pas ? Ce serait monstrueux ? »

Elle bégaya quelques mots encore, à la suite de quoi sa voix, s'épuisant, devint indistincte. Elle s'évanouit.

Tout cela, son chagrin de femme trompée, son effroi, ses prières, son évanouissement, tout cela fort naturel et profondément sincère. Il n'était pas admissible qu'elle mentît.

Maxime d'Autrey pleurait, sans songer à la soigner. Au bout d'un instant, à moitié réveillée, elle aussi pleura avec des sanglots.

Mauléon prit le bras de Victor et l'entraîna. Dans le vestibule, la vieille bonne, Anna, écoutait à la porte. Il lui jeta :

« Vous leur direz de ne pas bouger jusqu'à ce soir... jusqu'à demain... D'ailleurs, il y a quelqu'un de faction en bas, qui s'y opposerait. »

Dans l'auto, il formula, d'un ton excédé :

« Mentelle ? Est-ce qu'on sait ! J'en ai vu des comédiennes ! Qu'en pensez-vous ? »

Mais Victor garda le silence. Il conduisait très vite, si vite que Mauléon eût voulu le modérer. Il n'osa pas, craignant que Victor ne redoublât. Ils étaient furieux l'un contre l'autre. Les deux collaborateurs associés par le directeur de la Police judiciaire ne s'entendaient pas.

La fureur de Mauléon persistait lorsqu'ils franchirent la foule attroupée au coin de la rue de Vaugirard, et qu'ils pénétrèrent dans la maison. Victor, au contraire, était calme et maître de lui.

Voici les renseignements qui lui furent communiqués, et les faits qu'il nota par lui-même.

À une heure, les agents chargés de la perquisition ayant sonné en vain au palier du troisième étage, et sachant par les cyclistes qui veillaient dans la rue que la demoiselle Élise Masson n'avait pas quitté l'immeuble, s'enquirent du serrurier le plus voisin. La porte fut ouverte, et, dès l'entrée, ils virent Élise Masson qui gisait sur le lit-divan de sa chambre, renversée, livide, les bras raidis et les poignets pour ainsi dire tordus par l'effort de sa résistance.

Pas de sang. Aucune arme. Aucune trace de lutte parmi les meubles et les objets. Mais la figure était boursouflée et couverte de taches noires.

« Des taches significatives, déclarait le médecin légiste. Il y a eu strangulation, au moyen d'une corde ou d'une serviette... peut-être d'un foulard... »

Tout de suite, Victor remarqua l'absence du foulard orange et vert que portait la victime. Il interrogea. Personne ne l'avait vu.

Fait singulier, les tiroirs n'avaient pas été touchés, non plus que l'armoire à glace. Victor retrouva le sac de voyage et la valise, exactement dans l'état où il les avait laissés le matin. Cela signifiait-il que l'assassin n'avait pas cherché les Bons de la Défense, ou qu'il savait qu'ils n'étaient point dans l'appartement ?

Questionnée, la concierge fit observer que la position défectueuse de sa loge ne lui permettait pas de discerner toujours les gens qui entraient ou sortaient, et que, vu le nombre des appartements, il en passait beaucoup. Bref, elle n'avait rien noté d'anormal et ne pouvait donner aucune indication.

Mais Mauléon prit Victor à part. Un des locataires du cinquième étage avait croisé, un peu avant midi, entre le deuxième et le troisième, une femme qui descendait l'escalier très vite, et il avait eu l'impression qu'une des portes du troisième venait de se refermer. Cette femme était habillée simplement, comme une petite bourgeoise. Il n'avait pu voir sa figure, qu'elle paraissait dissimuler.

Mauléon ajouta :

« La mort remonte à peu près à la fin de la matinée, selon le médecin légiste, qui, cependant, ne peut préciser à deux ou trois heures près, étant donné le mauvais état de santé. D'autre part, il résulte d'un premier examen, que les objets forcément touchés par l'assassin ne présentent aucune empreinte digitale. C'est la précaution usuelle des gants. »

Victor s'assit dans un coin, les yeux attentifs. Il considérait un des agents qui fouillait la pièce avec méthode, qui soulevait chaque bibelot, scrutait les murs, secouait les rideaux. Un vieil étui à cigarettes, hors d'usage, en paille tressée, fut ouvert et vidé. Il contenait une quinzaine de pâles et mauvaises photographies.

Victor les examina à son tour. C'étaient des photos d'amateur, comme on en prend au cours d'une partie de plaisir, entre camarades. Camarades d'Élise Masson, figurantes, midinettes, commis de magasin... Mais, sous un chiffon de papier de soie qui garnissait le fond de l'étui, il en découvrit une, pliée en quatre, mieux réussie, quoique du même genre, et il fut à peu près sûr qu'elle représentait la mystérieuse créature du Ciné-Balthazar et de *La Bicoque*.

Il mit l'étui dans sa poche et n'en parla pas.

## 4

### *Arrestations*

#### Table des matières

#### – 1 –

La réunion prévue par le directeur de la Police judiciaire, eut lieu dans le cabinet de M. Validoux, juge d'instruction désigné, qui arrivait de *La Bicoque* où il avait commencé son enquête et recueilli des témoignages.

Réunion assez confuse. L'affaire des Bons de la Défense, qui, deux fois déjà, aboutissait à des crimes, frappait l'imagination du public. Les journaux faisaient rage. Et par là-dessus, voilà que le nom d'Arsène Lupin surgissait dans le tumulte et l'incohérence d'événements contradictoires, d'hypothèses invraisemblables, d'accusations sans fondement, et de racontars sensationnels. Tout cela, ramassé dans le court espace d'une semaine, où chaque jour apportait un coup de théâtre.

« Il faut agir vite, et réussir dès maintenant, insista le préfet de police, qui vint lui-même écouter le rapport du commissaire Mauléon, et se retira sur un appel pressant à l'initiative de chacun.

– Agir vite, grommela M. Validoux, qui était un placide, un indécis, et qui avait précisément pour théorie qu'on doit se laisser mener par les événements. Agir vite, c'est bientôt dit. Mais agir en quel sens ? Et comment réussir ? Dès qu'on s'attaque aux faits, toute réalité se dissipe, toute certitude s'écroule, et les arguments s'opposent les uns aux autres, tous aussi logiques, et tous aussi fragiles. »

D'abord, rien ne prouvait de manière irréfutable qu'il y eût corrélation entre le vol des Bons de la Défense et l'assassinat du père Lescot. Alphonse Audigrand et la dactylographe Ernestine ne niaient pas le rôle transitoire joué par eux. Mais la dame Chassain protestait, et, quoique ses relations intimes avec le père Lescot puissent être établies, la course de l'enveloppe jaune s'interrompait là. De sorte que, s'il y avait de fortes présomptions

contre le baron d'Autrey, les motifs de son crime demeuraient sans explication certaine.

Enfin, quel lien pouvait-on découvrir entre le meurtre du père Lescot et le meurtre d'Élise Masson ?

« En résumé, formula le commissaire Mauléon, toutes ces affaires ne sont rattachées entre elles que par l'élan de l'inspecteur Victor, lequel est parti, dimanche dernier, du Ciné-Balthazar, pour aboutir aujourd'hui, sans se ralentir, près du cadavre d'Élise Masson. C'est donc, en dernière analyse, son interprétation qu'il nous impose. »

L'inspecteur Victor ne manqua pas de hausser les épaules. Ces conciliabules l'excédaient. Son silence opiniâtre mit fin à la discussion.

Le dimanche, il manda chez lui un de ces anciens agents de la Sûreté qui ne se décident pas à quitter la Préfecture, même après leur retraite, et que l'on continue d'employer en raison de leur fidélité et des services qu'ils ont rendus. Le vieux Larmonat était tout dévoué à Victor, en admiration devant lui, et toujours prêt à remplir les missions délicates que Victor lui confiait.

« Informe-toi aussi minutieusement que possible, lui dit-il, de l'existence que menait Élise Masson, et tâche de découvrir si elle n'avait pas quelque ami plus intime, ou bien, en dehors de Maxime d'Autrey, quelque liaison plus agréable. »

Le lundi, Victor se rendit à Garches où le Parquet qui avait enquêté, le matin, dans l'appartement d'Élise Masson, reconstitua, l'après-midi, sur ses indications, le crime de *La Bicoque*.

Convoqué, le baron d'Autrey fit bonne contenance, et se défendit avec une vigueur qui impressionna. Cependant, il parut établi qu'on l'avait vu réellement, le lendemain du crime, en taxi, dans les environs de la gare du Nord. Les deux valises toutes prêtes trouvées chez lui, justifiaient, avec la casquette grise, les soupçons les plus graves.

Les magistrats voulurent interroger en présence l'un de l'autre le mari et la femme, et l'on fit venir la baronne. Son entrée dans la petite salle de *La Bicoque* causa de la stupeur. Elle avait un œil tuméfié, une joue griffée jusqu'au sang, la mâchoire de travers, et elle se tenait courbée. Tout de suite, la vieille bonne, Anna, qui la soutenait, lui coupa la parole, et, montrant le poing au baron, s'écria :

« C'est lui, monsieur le juge, qui l'a mise dans cet état ce matin. Il l'aurait assommée, si je ne les avais séparés. Un fou, monsieur le juge, un fou furieux... Il frappait comme un sourd, à tour de bras, et sans souffler mot. »

Maxime d'Autrey refusa de s'expliquer. D'une voix épuisée, la baronne avoua, par bribes, qu'elle n'y comprenait rien. Son mari s'était jeté sur elle, subitement, alors qu'ils parlaient en bonne amitié.

« Il est si malheureux ! ajouta-t-elle. Tout ce qui arrive là lui fait perdre la tête... Jamais il ne m'a frappée... Il ne faut pas le juger là-dessus. »

Elle lui tenait la main et le regardait affectueusement, tandis que lui, les yeux rouges, l'air lointain, vieilli de dix ans, pleurait.

Victor posa une question à la baronne.

« Vous affirmez toujours que votre mari est rentré à onze heures, jeudi soir ?

– Oui.

– Et qu'après s'être couché, il vous a embrassée ?

– Oui.

– Bien. Mais êtes-vous certaine qu'il ne s'est pas relevé une demi-heure ou une heure plus tard ?

– Certaine.

– Sur quoi fondez-vous votre certitude ?

– S'il n'avait plus été là, je l'aurais bien senti, puisque j'étais dans ses bras. En outre... »

Elle rougit, comme il lui advenait souvent, et elle murmura :

« Une heure plus tard, encore tout assoupie, je lui ai dit : “Tu sais, aujourd'hui, c'est mon anniversaire.”

– Alors ?

– Alors il m'a embrassée de nouveau. »

Sa réserve, sa pudeur, avaient quelque chose d'attendrissant. Mais, toujours, revenait cette question : ne jouait-elle pas la comédie ? Si profonde que fût l'impression de sincérité qu'elle donnait, ne pouvait-on supposer que, pour sauver son mari, elle trouvât les accents justes qu'impose la conviction ?

Les magistrats demeuraient irrésolus. L'arrivée subite du commissaire Mauléon, qui était resté à la Préfecture, retourna la situation. Les ayant attirés dans le petit jardin de *La Bicoque*, il leur dit avec véhémence :



« Du nouveau... deux faits importants... trois même... D'abord, l'échelle de fer employée par la complice que l'inspecteur Victor aperçut à la fenêtre du premier étage. Cette échelle, on l'a retrouvée, ce matin, dans le parc abandonné d'une propriété sise le long de la côte qui descend du Haras de La Celle jusqu'à Bougival. La fugitive, ou les fugitifs, l'auront jetée pardessus le mur. Aussitôt, j'ai envoyé chez le fabricant. L'échelle a été vendue à une femme qui semblerait être la femme que l'on a rencontrée près du logement d'Élise Masson, au moment du crime de la rue de Vaugirard. Et d'un ! »

Mauléon reprit haleine et continua :

« Deuxièmement. Un chauffeur s'est présenté au quai des Orfèvres pour une déclaration que j'ai reçue. Vendredi après-midi, lendemain du meurtre Lescot, il stationnait au Luxembourg, lorsqu'un monsieur qui portait une valise de toile et une dame avec un sac de voyage à la main sont montés dans un taxi : "Gare du Nord. – Au départ ? – Oui", dit le monsieur. Ils devaient être en avance sur leur train, car ils sont bien restés une heure dans la voiture, aux environs de la gare. Puis ils ont été s'asseoir à une terrasse de café, et le chauffeur les a vus acheter un journal du soir à un camelot qui passait. À la fin, le monsieur a ramené la dame, qui s'est fait reconduire toute seule au Luxembourg et qui est repartie à pied, avec ses deux bagages, du côté de la rue de Vaugirard.

– Le signalement ?

– Celui du baron et de sa maîtresse. L'heure ?

– Cinq heures et demie. Donc, ayant changé d'avis, je ne sais pourquoi, renonçant à fuir à l'étranger, M. d'Autrey renvoie sa maîtresse chez elle, prend de son côté un taxi – que nous retrouverons – et arrive pour le train de six heures qui le met à Garches, où il se présente en honnête homme, décidé à faire front aux événements.

– En troisième lieu ? questionna le juge d'instruction.

– Une dénonciation anonyme, par téléphone, visant le conseiller municipal Gustave Géraume. On sait quel intérêt j'ai tout de suite attaché à cette piste que l'inspecteur Victor négligeait. L'individu qui m'a téléphoné déclare que, si l'on poursuivait l'enquête vigoureusement, on saurait ce qu'a fait le conseiller municipal Gustave Géraume après s'être arrêté à l'estaminet du Carrefour, et, en particulier, il y aurait intérêt à fouiller dans le secrétaire de son cabinet. »

Mauléon avait terminé. On l'envoya, ainsi que l'inspecteur Victor, à la villa du conseiller municipal. L'inspecteur Victor s'y rendit en rechignant.

## – 2 –

Ils trouvèrent Gustave Géraume avec sa femme, dans son cabinet, et, lorsqu'il eut reconnu Victor et que Mauléon se fut nommé, Gustave Géraume croisa les bras, et s'écria, avec une indignation où il y avait autant de jovialité que de colère :

« Ah ! non, alors ! Ce n'est pas fini, cette plaisanterie ? Depuis trois jours que ça dure, vous croyez que c'est une vie ? Mon nom dans les journaux ! Des gens qui ne me saluent pas !... Hein ! Henriette, voilà ce que c'est que de clabauder comme tu l'as fait, et de raconter ce qui se passe dans notre ménage ! Tout le monde se retourne contre nous aujourd'hui. »

Henriette, que Victor avait vue si fouguese, baissa la tête et chuchota :

« Tu as raison, je te l'ai dit. L'idée que Devalle t'avait entraîné avec des femmes m'a fait perdre la tête. C'est idiot ! D'autant plus que je me suis trompée et que tu es rentré bien avant minuit. »

Le commissaire Mauléon désigna un meuble d'acajou.

« Vous avez sur vous la clef de ce secrétaire, monsieur ?

– Certes.

– Ouvrez-le, je vous prie.

– Pourquoi pas ? »

Il sortit de sa poche un trousseau de clefs et rabattit le devant du secrétaire, ce qui découvrit une demi-douzaine de petits tiroirs. Mauléon les visita. Dans l'un d'eux, il y avait un sachet de toile noire, noué par une ficelle. À l'intérieur de ce sachet, des paillettes d'une substance blanche...

Mauléon prononça :

« De la strychnine. Où avez-vous pu vous procurer tout cela ?

– Facilement, répondit Gustave Géraume. J'ai une chasse en Sologne, et pour détruire la vermine...

– Vous savez que le chien de M. Lescot a été empoisonné avec de la strychnine ? »

Gustave Géraume rit franchement.

« Et après ? Je suis seul à en posséder ? J'ai un privilège ? »

Henriette ne riait pas, elle. Son joyeux visage prenait une expression d'effroi.

« Ouvrez-moi votre bureau », ordonna Mauléon.

Géraume, qui semblait s'inquiéter à la longue, hésita, puis obéit.

Mauléon feuilleta des papiers, jeta un coup d'œil sur des dossiers et sur des registres. Apercevant un browning, il l'examina, puis mesura le diamètre du canon avec un doubledécimètre.

« C'est un browning à sept coups, dit-il, qui semble bien être un sept millimètres soixante-cinq.

– Un sept millimètres soixante-cinq, oui, déclara Géraume.

– C'est donc un browning de même calibre que celui avec lequel on a tiré deux balles, l'une qui a tué net le père Lescot, l'autre qui a blessé l'inspecteur Hédouin.

– Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? s'exclama Géraume. Je ne me suis pas servi du mien depuis que je l'ai acheté... il y a cinq ou six ans. »

Mauléon retira le chargeur. Il manquait deux balles.

Le commissaire insista.

« Deux balles manquent. »

Et, après un nouvel examen, il reprit :

« Et, quoi que vous en disiez, monsieur, il me semble bien que l'intérieur du canon garde des traces de poudre récemment brûlée. Les experts apprécieront. »

Gustave Géraume resta longtemps confondu. Ayant réfléchi, il haussa les épaules.

« Tout cela n'a ni queue ni tête, monsieur. Vous auriez contre moi vingt preuves de ce genre que cela ne changerait rien à la vérité. Au contraire, si j'étais coupable, il n'y aurait pas dans ce secrétaire de la strychnine, et dans ce bureau un revolver auquel il manquerait deux balles.

– Comment expliquez-vous ?...

– Je n'explique rien. Le crime a été commis, paraît-il, à une heure du matin. Or, mon jardinier Alfred, dont le logement est à trente pas de mon garage, m'affirmait encore, il y a un instant, que je suis rentré vers onze heures. »

Il se leva, et, par la fenêtre, appela :

« Alfred ! »

Le jardinier Alfred était un timide, qui, avant de répondre, tourna vingt fois sa casquette entre ses doigts.

Mauléon s'irrita :

« Enfin quoi, quand votre maître remise son auto, l'entendez-vous, oui ou non ? »

– Dame ! ça dépend... il y a des jours...

– Mais ce jour-là ?

– Je ne suis pas bien sûr... je crois...

– Comment ! s'écria Gustave Géraume, vous n'êtes pas sûr ?... »

Mauléon intervint, et, s'approchant du jardinier, formula, d'un ton sévère :

« Il ne s'agit pas de biaiser... Un faux témoignage peut avoir pour vous les pires conséquences. Dites l'exacte vérité... simplement... À quelle heure avez-vous entendu ce soir-là le bruit de l'auto ? »

Alfred palpa de nouveau sa casquette, avala sa salive, renifla, et, à la fin, chevrota :

« Aux environs d'une heure et quart... une heure et demie peut-être... »

C'est à peine s'il eut le temps d'achever sa phrase. Le placide et jovial Géraume le poussa vers la porte et le mit dehors d'un coup de pied au derrière.

« Décampez ! Que je ne vous revoie plus... On vous règlera ce soir... »

Puis, brusquement soulagé, il revint vers Mauléon et lui dit :

« Ça va mieux... Faites ce que vous voudrez... Mais je vous avertis... On ne tirera pas de moi un mot... un seul mot... Débrouillez-vous comme vous pourrez !... »

Sa femme se jeta dans ses bras en sanglotant. Il suivit Mauléon et Victor jusqu'à *La Bicoque*.

Le soir même, le baron d'Autrey et Gustave Géraume, amenés dans les locaux de la Police judiciaire, étaient mis à la disposition du juge d'instruction.

Ce soir-là, M. Gautier, le directeur de la Police judiciaire, rencontrant Victor, lui dit :

« Eh bien, Victor, nous avançons, hein ? »

– Un peu trop vite, chef.

– Expliquez-vous.

– Bah ! À quoi bon ? Il fallait donner une satisfaction à l'opinion publique. C'est fait. Vive Mauléon ! À bas Victor ! »

Il retint son supérieur.

« Dès que l'on connaîtra le chauffeur qui a conduit le baron de la gare du Nord à la gare Saint-Lazare, le lendemain du crime, promettez-moi de m'en avertir, chef.

– Qu'espérez-vous ?

– Retrouver les Bons de la Défense...

– Bigre ! Et en attendant ?...

– En attendant, je m'occupe d'Arsène Lupin. Toute cette affaire entortillée et biscornue, faite de pièces et de morceaux, ne prendra sa véritable signification que quand le rôle d'Arsène Lupin sera nettement établi. Jusque-là, bouteille à l'encre, galimatias et cafouillis. »

### – 3 –

L'opinion publique, en effet, fut satisfaite. Les événements ne jetaient aucune clarté ni sur le crime de *La Bicoque*, ni sur le crime de la rue de Vaugirard, ni sur le vol des Bons. Mais, le lendemain, après un interrogatoire inutile d'ailleurs puisque aucune question n'obtint de réponse, d'Autrey et Géraume couchaient à la Santé. Pour les journaux, comme pour le public, l'un et l'autre étaient complices dans une vaste entreprise montée sans aucun doute par Arsène Lupin. Entre eux et Arsène Lupin, une femme, sa maîtresse évidemment, avait servi d'intermédiaire. L'instruction déterminerait le rôle de chacun.

« Après tout, se disait Victor, tout cela n'est pas si mal raisonné. L'essentiel, c'est d'atteindre ce Lupin, et comment l'atteindre sinon par sa maîtresse, et en s'assurant que la dame du Ciné-Balthazar, la femme de *La Bicoque*, l'acheteuse de l'échelle, et l'ouvrière rencontrée à l'étage d'Élise Masson ne font qu'une seule et unique femme ? »

Il montra la photo qu'il possédait au commis de magasin qui avait vendu l'échelle, puis au locataire qui avait avisé l'ouvrière. Réponse analogue : si ce n'est pas elle, elle lui ressemble diablement !

Enfin, un matin, il reçut un pneumatique de son fidèle ami Larmonat.

« *Sur la piste. Je vais près de Chartres à l'enterrement d'Élise Masson. À ce soir.* »

Le soir, Larmonat lui amenait une amie d'Élise, la seule qui eût effectué le déplacement et suivi l'humble convoi de l'orpheline. Armande Dutrec, une belle fille brune, franche de manières, s'était liée au music-hall avec Élise et la voyait souvent. Sa camarade lui avait toujours paru une nature mystérieuse « ayant des relations louches », disait-elle.

Victor la pria d'examiner toutes les photos. En face de la dernière, la réaction fut immédiate.

« Ah ! celle-là, je l'ai vue... une grande, très pâle, avec des yeux qu'on n'oublie pas. J'avais rendez-vous avec Élise, près de l'Opéra. Élise est descendue d'une auto qu'une dame conduisait... cette dame-ci, j'en réponds.

– Élise ne vous en a pas parlé ?

– Non. Mais, une fois, j'ai surpris sur une lettre qu'elle mettait à la poste cette adresse : *Princesse...* et puis un nom russe que j'ai mal lu... et un nom d'hôtel, place de la Concorde. Je suis persuadée qu'il s'agissait d'elle.

– Il y a longtemps ?

– Trois semaines. Je n'ai plus revu Élise depuis. Sa liaison avec le baron d'Autrey l'occupait beaucoup. Et puis elle se sentait malade, et ne pensait qu'à se soigner dans les montagnes. »

Le soir même, Victor apprenait qu'une princesse Alexandra Basileïef avait séjourné dans un grand hôtel de la Concorde et qu'on lui renvoyait sa correspondance au Cambridge des Champs-Élysées.

La princesse Basileïef ? Un jour suffit à Victor et à Larmonat pour savoir qu'il y avait à Paris l'unique descendante d'une grande et vieille famille russe portant ce nom, que son père, sa mère et ses frères avaient été massacrés par ordre de la Tchéka, et que, elle, Alexandra Basileïef, laissée pour morte, avait pu se sauver et franchir la frontière. Sa famille ayant toujours eu des propriétés en Europe, elle était riche et vivait à sa guise, originale, plutôt sauvage, en relations cependant avec quelques dames de la colonie russe, qui l'appelaient toujours la princesse Alexandra. Elle avait trente ans.

Larmonat s'enquit à l'hôtel Cambridge. La princesse Basileïef sortait fort peu, prenait souvent le thé dans le hall de danse, et dînait également au

restaurant de l'hôtel. Elle ne parlait jamais à personne.

Un après-midi, Victor alla discrètement s'installer parmi la foule élégante qui tourbillonnait ou papotait aux sons de l'orchestre.

Une grande femme pâle, très blonde, passa et prit place à quelque distance. C'était elle.

Oui, c'était elle, la dame du Ciné-Balthazar ! Elle, la vision entraperçue à la fenêtre de *La Bicoque* ! C'était elle, et néanmoins...

Au premier abord, aucun doute possible. Deux femmes ne donnent pas cette même impression de beauté spéciale, n'ont pas ce même regard clair, et cette même pâleur, et cette même allure. Mais des cheveux blonds, couleur de paille, légers et bouclés, enlevaient à la physionomie tout le côté pathétique qui s'associait, dans le souvenir de Victor, à des cheveux couleur fauve.

Dès lors, il fut moins sûr. Deux fois, il revint sans retrouver l'absolue certitude que lui avait imposée le premier choc. Mais, d'autre part, cette expression pathétique enregistrée la nuit, à Garches, ne provenait-elle pas des circonstances, du crime commis, du danger couru, de l'épouvante ?

Il fit venir l'amie d'Élise Masson.

« Oui, dit-elle aussitôt, c'est la dame que j'ai vue avec Élise, dans son automobile... oui, je crois bien que c'est elle... »

Deux jours plus tard, un voyageur arrivait au Cambridge. Il inscrivait sur la feuille d'identité qu'on lui présenta : Marcos Avisto – soixante-deux ans – venant du Pérou.

Nul n'aurait pu reconnaître, dans ce monsieur respectable, extrêmement distingué, vêtu avec une sobre recherche, le policier Victor, de la Brigade mondaine, si raide en son veston d'adjudant retraité, et à l'air si peu engageant. Dix ans de plus. Des cheveux tout blancs. L'air aimable de quelqu'un pour qui la vie n'a que faveurs et privilèges.

On lui donna une chambre au troisième étage.

L'appartement de la princesse se trouvait à cet étage, une dizaine de portes plus loin.

« Tout va bien, se dit Victor. Mais il n'y a plus de temps à perdre. Il faut attaquer, et vite ! »

## *La princesse Basileïef*

### Table des matières

#### – 1 –

Dans l'immense caravansérail aux cinq cents chambres, où la foule affluait l'après-midi et le soir, un homme comme Marcos Avisto, sur qui rien n'attirait particulièrement l'attention, avait beau jeu pour n'être pas remarqué par une femme aussi distraite et qui semblait aussi absorbée en elle-même que la princesse Alexandra Basileïef.

Cela lui permit d'exercer une surveillance presque ininterrompue. Durant ces quatre premiers jours, elle ne quitta certainement pas l'hôtel. Ni visite, ni correspondance. Si elle communiquait avec l'extérieur, elle ne le pouvait que par le téléphone de sa chambre, ainsi que faisait Victor avec son camarade Larmonat.

L'heure qu'il attendait le plus impatiemment était celle du dîner. Bien qu'évitant de croiser jamais son regard, il ne la quittait pas des yeux, et c'était un spectacle qui le captivait. On eût dit que, sous son apparence d'homme du monde, il se permettait des émotions et des admirations interdites à l'inspecteur de la Brigade mondaine. Il se révoltait à l'idée qu'une pareille créature pût être la proie d'un aventurier, et grognait en lui-même :

« Non... ce n'est pas possible... une femme de sa race et de sa qualité n'est pas la maîtresse d'un misérable comme ce Lupin. »

Et devait-on même admettre que ce fût elle la voleuse de *La Bicoque* et la meurtrière de la rue de Vaugirard ? Est-ce qu'on tue pour voler quelques centaines de mille francs quand on est riche, et qu'on a ces mains de patricienne, effilées et blanches, où étincelaient des diamants ?

Le quatrième soir, comme elle remontait après avoir fumé quelques cigarettes dans un coin du hall, il s'arrangea pour être assis dans l'ascenseur qu'elle allait prendre. Il se leva aussitôt, s'inclina, mais ne la regarda pas.



Il en fut de même le cinquième soir, comme par hasard. Et cela se produisait de façon si naturelle, que, si vingt rencontres se fussent produites, il en eût été selon le même mode d'indifférence polie et de distraction réciproque. Elle restait toujours debout près du garçon d'ascenseur, face à la sortie ; Victor derrière elle.

Le sixième soir, le hasard ne se renouvela pas.

Mais, le septième, Victor se présenta au moment où l'on fermait la grille. Il prit sa place habituelle au fond de la cabine.

Au troisième étage, la princesse Basileïef sortit et se dirigea vers son appartement, à droite. Victor, qui habitait du même côté, mais plus loin, suivit.

Elle n'avait pas fait dix pas dans le couloir désert, qu'elle porta brusquement la main sur sa nuque et s'arrêta net.

Victor arrivait. Elle lui saisit le bras, vivement, et scanda, d'une voix agitée :

« Monsieur... on m'a pris une agrafe d'émeraude... que j'avais là, dans les cheveux... Ça s'est passé dans l'ascenseur... j'en suis sûre... »

Il eut un haut-le-corps. Le ton était agressif.

« Désolé, madame... »

Durant trois secondes, leurs yeux s'accrochèrent. Elle se domina.

« Je vais chercher, dit-elle, en revenant sur ses pas... Sans doute, l'agrafe sera tombée. »

À son tour il lui saisit le bras.

« Pardon, madame... avant de chercher il serait préférable d'éclaircir un point. Vous avez senti qu'on touchait à vos cheveux ?

– Oui, je n'y ai pas fait attention sur le moment. Mais après...

– Par conséquent, ce ne peut être que moi... ou bien le garçon d'ascenseur...

– Oh ! non, ce garçon est incapable...

– Alors ce serait moi ? »

Il y eut un silence. Leurs yeux s'étaient repris et ils s'observaient.

Elle murmura :

« Je me suis certainement trompée, monsieur. Cette agrafe ne devait pas être dans mes cheveux. Je vais la retrouver sur ma toilette. »

Il la retint.

« Quand nous serons séparés, madame, il sera trop tard, et vous garderez sur moi un doute que je ne puis tolérer. J'insiste vivement pour que nous descendions ensemble au bureau de l'hôtel et pour que vous portiez plainte... fût-ce contre moi. »

Elle réfléchit, puis déclara nettement :

« Non, monsieur, c'est inutile. Vous habitez l'hôtel ?

– Chambre 345. M. Marcos Avisto. »

Elle s'éloigna en répétant ce nom.

Victor rentra chez lui. Son ami Larmonat l'y attendait.

« Eh bien ?

– Eh bien, c'est fait, dit Victor. Mais elle s'en est aperçue presque aussitôt, de sorte que le choc a eu lieu entre nous immédiatement.

– Alors ?

– Elle a flanché.

– Flanché ?

– Oui. Elle n'a pas osé aller jusqu'au bout de son soupçon. »

Il sortit l'agrafe de sa poche et la déposa dans un tiroir.

« C'est exactement ce que je voulais.

– Ce que tu voulais ?...

– Eh parbleu ! s'écria Victor. Tu n'as donc pas compris mon plan !

– Ma foi...

– Il est pourtant bien simple ! Attirer l'attention de la princesse, exciter sa curiosité, entrer dans son intimité, lui inspirer une confiance absolue, et, par elle, m'introduire auprès de Lupin.

– Ce sera long.

– C'est pour ça que je procède par coups brusques. Mais, fichtre, il y faut de la prudence aussi, et du doigté ! Seulement, quelle manœuvre passionnante ! L'idée d'investir Lupin, de me glisser jusqu'à lui, de devenir son complice, son bras droit, et, le jour où il mettra la main sur les dix millions qu'il cherche, d'être là, moi, Victor, de la Brigade mondaine... Cette idée-là me révolutionne ! Sans compter... Sans compter qu'elle est rudement belle, la sacrée princesse !

– Comment, Victor, ça compte pour toi, ces balivernes ?

– Non, c'est fini. Mais j'ai des yeux pour voir.

– Je la lui rendrai, dit-il, dès que la réaction que je prévois sera produite. Ce ne sera pas long. »

La sonnerie du téléphone retentit. Il saisit le récepteur.

« Allô..., oui, c'est moi, madame. L'agrafe ?... Retrouvée... Ah ! bien, je suis vraiment heureux... Tous mes respects, madame. »

Il raccrocha et se mit à rire.

« Elle a retrouvé sur sa toilette le bijou qui est dans ce tiroir, Larmonat. Ce qui signifie que, décidément, elle n'ose pas porter plainte et risquer un scandale.

– Cependant, elle sait que le bijou est perdu ?

– Certes.

– Et elle suppose qu'il lui a été dérobé ?

– Oui.

– Par toi ?

– Oui.

– Donc elle te croit un voleur ? Tu joues un jeu dangereux, Victor...

– Au contraire ! Plus elle me paraît belle, et plus ça m'enrage contre cette fripouille de Lupin. Le misérable, il en a de la chance ! »

## – 2 –

Durant deux jours, Victor ne revit pas Alexandra Basileïef. Il s'informa. Elle ne quittait pas son appartement.

Le soir suivant, elle vint dîner au restaurant. Victor occupait une table plus proche de la table occupée par elle jusque-là.

Il ne la regarda point. Mais elle ne pouvait pas ne pas le voir, de profil, fort calme et soucieux seulement du bourgogne qu'il dégustait.

Ils fumèrent dans le hall, toujours étrangers l'un à l'autre. Victor lorgnait tous les hommes qui passaient, et tâchait de discerner si, parmi eux, il n'y en avait pas un dont l'élégance, la silhouette, la désinvolture, l'autorité, pussent trahir la personnalité d'un Arsène Lupin. Mais aucun n'avait l'allure de celui qu'il cherchait avec irritation, et, en tout cas, Alexandra semblait indifférente à tous ces hommes.

Le lendemain, même programme et même manège.

Mais, le surlendemain, comme elle descendait pour dîner, ils se trouvèrent ensemble dans l'ascenseur.

Pas un geste de part et d'autre. Chacun d'eux aurait pu croire que l'autre ne l'avait pas vu.

« N'empêche, princesse, se disait Victor, que pour vous je suis un voleur ! N'empêche que vous acceptez de passer à mes yeux pour une femme qui se sait volée, qui avoue l'avoir été par moi, et qui juge tout naturel de n'en pas souffler mot. Insouciance de grande dame ? N'importe ! La première étape est franchie. Quelle sera la seconde ? »

Deux jours encore s'écoulèrent. Puis, un fait eut lieu auquel Victor n'avait évidemment participé d'aucune manière, mais qui joua en faveur de ses desseins. Un matin, au premier étage de l'hôtel, une cassette contenant de l'or et des bijoux fut dérobée à une Américaine de passage.

La deuxième édition de *La Feuille du soir* raconta l'aventure, dont les circonstances révélaient, chez celui qui avait opéré, une adresse prodigieuse et un sang-froid extraordinaire.

La deuxième édition de ce journal, la princesse la trouvait chaque soir sur sa table et la parcourait distraitement. Elle jeta un coup d'œil sur la première page, et, tout de suite, d'instinct, tourna son regard du côté de Victor, comme si elle se disait :

« Le voleur, c'est lui. »

Victor, qui surveillait, salua légèrement, mais n'attendit pas de voir si elle répliquait à cette inclinaison discrète. Elle reprit sa lecture, plus en détail...

« Me voilà classé, pensait-il, et classé cambrioleur de grande envergure, écumeur de palaces. Si c'est la femme que je cherche, et je n'en doute guère, je dois lui inspirer de la considération. Quelle audace est la mienne ! Quelle sérénité ! Leur coup fait, les autres fuient et se cachent. Moi, je ne bouge pas. »

Le rapprochement était inévitable. Victor le facilita en avançant la jeune femme et en s'installant dans le hall, sur un divan isolé, contre le fauteuil où elle avait coutume de s'asseoir.

Elle vint, demeura une seconde indécise, et s'assit sur le divan.

Une pause suivit, le temps qu'il lui fallait pour allumer une cigarette et en tirer quelques bouffées. Puis elle porta la main à sa nuque, comme l'autre soir, dégagea de ses cheveux une agrafe, et en la montrant :

« Vous voyez, monsieur, je l'ai retrouvée.

– Comme c’est curieux ! dit Victor en tirant de sa poche celle qu’il avait prise, je viens de la retrouver aussi... »

Elle fut interloquée. Elle ne prévoyait pas cette riposte, qui était un aveu, et elle devait ressentir l’humiliation de quelqu’un qui a l’habitude de dominer et se heurte à un adversaire qui relève le défi...

« Somme toute, madame, dit-il, vous aviez la paire. Comme il eût été dommage que les deux agrafes ne fussent pas restées en votre possession !

– Dommage, en effet », dit-elle, en écrasant le feu de sa cigarette contre un cendrier et en coupant court à l’entretien.

Mais le lendemain elle rejoignit Victor à la même place. Elle avait les bras nus, les épaules nues, et un air moins réservé. Elle lui dit, à brûle-pourpoint et avec un accent très pur, à peine relevé de quelques intonations étrangères :

« Je dois représenter à vos yeux quelque chose d’assez bizarre, n’est-ce pas, et de fort compliqué ?

– Ni bizarre, ni compliqué, madame, répliqua-t-il en souriant. Vous êtes Russe, m’a-t-on dit, et princesse. Une princesse russe, à notre époque, est un être social dont l’équilibre n’est pas très stable.

– La vie a été si dure pour moi, pour ma famille ! D’autant plus dure que nous étions très heureux. J’aimais tout le monde et j’étais aimée de tout le monde... Une petite fille confiante, insouciante, aimable, spontanée, s’amusant de tout et n’ayant peur de rien, toujours prête à rire et à chanter... Et puis, plus tard, dans tout ce bonheur, comme j’étais une fiancée de quinze ans, le malheur est venu, d’un coup, ainsi qu’une rafale. On a égorgé mon père et ma mère, sous mes yeux ; on a torturé mes frères et mon fiancé... tandis que moi... »

Elle passa sa main sur son front :

« Ne parlons pas de cela... Je ne veux pas me rappeler... Je ne me rappelle pas... Mais je n’ai jamais pu me remettre. En apparence, oui, mais au fond de moi j’ignore le calme. Est-ce que je pourrais le supporter d’ailleurs ? Non, j’ai pris le goût de l’agitation et de l’angoisse...

– C’est-à-dire, fit-il, qu’en souvenir d’un passé qui vous épouvante, vous avez besoin de sensations fortes. Alors, si le hasard met sur votre route un monsieur... pas très catholique... un monsieur un peu en dehors des règles, il éveille votre curiosité. C’est tout naturel.

– C’est tout naturel ?

– Oh ! mon Dieu, oui ! Vous avez couru tant de dangers, et assisté à tant de drames, que cela vous émeut encore de sentir autour de vous une atmosphère de drame... et de causer avec quelqu'un qui, d'un instant à l'autre, peut être menacé... Alors vous épiez sur son visage les symptômes de l'inquiétude ou de la peur, et vous vous étonnez qu'il soit comme un autre, qu'il fume sa cigarette avec plaisir, et qu'il n'y ait pas de trouble dans sa voix. »

Elle l'écoutait avidement et le regardait, penchée sur lui. Il plaisanta :

« Surtout, madame, n'ayez pas trop d'indulgence pour ces sortes d'individus, et ne voyez pas en eux des exemplaires supérieurs d'humanité. Tout au plus ont-ils un peu plus d'audace que les autres, des nerfs à la fois plus tendus et plus obéissants... Question d'habitude et de contrôle. Ainsi, en ce moment...

– En ce moment ?...

– Non, rien...

– Qu'y a-t-il ?... »

Très bas, il dit :

« Éloignez-vous de moi, c'est préférable.

– Pourquoi ? murmura-t-elle, en se conformant à son ordre.

– Vous voyez ce gros homme si ridicule, en smoking, qui se promène là-bas... à gauche ?

– Qui est-ce ?

– Un policier.

– Hein ! fit-elle en tressaillant.

– Le commissaire Mauléon. Il est chargé de l'enquête sur le vol de la cassette, et il inspecte les gens. »

Elle s'était accoudée sur la table, et, sans avoir l'air de se cacher, abritait son front sous sa main déployée, et en même temps elle observait Victor pour voir l'effet du danger sur lui.

« Allez-vous-en, chuchota-t-elle.

– Pourquoi m'en aller ? Si vous saviez comme ces bonshommes-là sont bornés ! Mauléon ? un idiot... Il n'y en a qu'un qui me donnerait la chair de poule si je l'avisais par là.

– Lequel ?

– Un subalterne... un nommé Victor, de la Brigade mondaine.

– Victor... de la Brigade mondaine... J'ai lu son nom.

– C’est lui qui s’occupe avec Mauléon des Bons de la Défense, du drame de *La Bicoque*... et de cette malheureuse Élise Masson qu’on a assassinée... »

Elle ne sourcilla pas et demanda :

« Comment est-il, ce Victor ?

– Plus petit que moi... sanglé dans son veston comme un écuyer de cirque... un œil qui vous déshabille des pieds à la tête... Celui-là est à craindre. Tandis que Mauléon... Tenez, il observe de notre côté. »

Mauléon, en effet, promenait ses yeux sur chaque personne. Il les arrêta sur la princesse, puis sur Victor, puis chercha plus loin.

C’était la fin de son inspection. Il s’éloigna.

La princesse soupira. Elle semblait à bout de forces.

« Et voilà ! dit Victor... Il s’imagine avoir rempli sa tâche et que nul n’a pu échapper à son coup d’œil d’aigle. Ah ! voyez-vous, madame, s’il m’advient jamais de voler dans un palace, je n’en bougerai pas. Comment voudriez-vous qu’on vînt me relancer à l’endroit même où j’aurais travaillé ?

– Cependant, Mauléon ?...

– Ce n’est peut-être pas le voleur de la cassette qu’il cherche aujourd’hui.

– Qui, alors ?

– Les gens de *La Bicoque* et de la rue de Vaugirard. Il ne songe qu’à cela. Toute la police ne songe qu’à cela. C’est une obsession chez eux. »

Elle avala un verre de liqueur et fuma une cigarette. Son pâle et magnifique visage reprenait son assurance. Mais comme Victor devinait, au fond d’elle, le tourbillon de ses pensées, et tout cet effroi qu’elle subissait comme une volupté malade !

Quand elle se leva, il eut, pour la première fois, l’impression qu’elle avait échangé un regard furtif avec d’autres personnes. Deux messieurs étaient assis plus loin. L’un, rouge de figure, assez vulgaire, devait être un Anglais, et Victor l’avait déjà remarqué dans le hall. L’autre, il ne l’avait jamais vu. Il offrait précisément, celui-là, cet aspect d’élégance et de désinvolture que Victor attribuait à Lupin. Il riait avec son compagnon. Il était gai, de visage sympathique, avec une expression un peu dure parfois.

De nouveau, la princesse Alexandra l’observa, puis elle tourna la tête et s’éloigna.

Cinq minutes plus tard, les deux compagnons se levèrent à leur tour. Dans le vestibule d'entrée, le plus jeune alluma un cigare, se fit apporter son chapeau et son pardessus, et sortit de l'hôtel.

L'Anglais se dirigea vers l'ascenseur.

Lorsque l'ascenseur fut redescendu, Victor y prit place et dit au garçon :

« Comment donc s'appelle le monsieur qui vient de monter ? Un Anglais, n'est-ce pas ?

– Le monsieur du 337 ?

– Oui.

– M. Beamish.

– Il y a déjà quelque temps qu'il est là, n'est-ce pas ?

– Oui... quinze jours peut-être... »

Ainsi donc, ce monsieur habitait l'hôtel depuis le même temps que la princesse Basileïef, et au même étage. Avait-il, à l'instant même, au lieu de tourner à gauche pour aller au numéro 337, tourné à droite pour rejoindre Alexandra ?

Victor longea d'un pas furtif la chambre de celle-ci. Arrivé chez lui, il laissa la porte entrouverte et prêta l'oreille.

L'attente se prolongeant, il se coucha, de fort mauvaise humeur. Il ne doutait pas que le compagnon de l'Anglais Beamish ne fût Arsène Lupin, c'est-à-dire l'amant de la princesse Alexandra. C'était là, certainement, un grand pas en avant dans la difficile enquête qu'il poursuivait. Mais, en même temps, Victor devait avouer que cet homme était jeune et de belle allure. Et cela l'irritait.

### – 3 –

Victor fit venir Larmonat, l'après-midi suivant.

« Tu te tiens en rapport avec Mauléon ?

– Oui.

– Il ne sait pas où je suis ?

– Non.

– C'est pour l'affaire de la cassette qu'il est venu hier soir ?

– Oui, c'est un bagagiste de l'hôtel qui a fait le coup. On est persuadé qu'il avait un complice, lequel a filé. Mauléon m'a eu l'air très occupé par



une expédition, tout à fait en dehors de cette histoire de cassette. Il s'agirait de cerner cet après-midi un bar où se réunit la bande d'Arsène Lupin, et où se combine la fameuse affaire des dix millions dont il est question dans les fragments de sa lettre.

– Oh ! Oh ! Et l'adresse de ce bar ?

– On l'a promise à Mauléon... Il l'aura d'une minute à l'autre. »

Victor dit à Larmonat ce qui se passait à l'hôtel avec Alexandra Basileïef, et lui parla de l'Anglais Beamish.

« Il sort, paraît-il, chaque matin, et ne rentre généralement que le soir. Tu verras à le filer. D'ici là, fais un tour dans sa chambre.

– Impossible ! Il faudrait un ordre quelconque de la Préfecture... un mandat...

– Pas tant de chichis ! Si les gens de la Préfecture interviennent, tout est gâché ! Lupin est un autre monsieur que le baron d'Autrey ou que Gustave Géraume, et c'est moi seul qui dois m'occuper de lui. C'est de ma main qu'il doit être arrêté et livré. Ça me concerne. C'est mon affaire.

– Alors ?

– Alors, c'est dimanche aujourd'hui. Le personnel est restreint. Avec un peu de précaution, tu ne seras pas remarqué. Si on te pince, tu montres ta carte. Reste une question : la clef. »

Larmonat exhiba en riant un trousseau complet.

« Pour ça, je m'en charge. Un bon policier doit en savoir autant qu'un cambrioleur, et même davantage. Le 337, n'est-ce pas ?

– Oui. Et surtout ne dérange rien. Il ne faut pas que l'Anglais ait le moindre soupçon. »

Par la porte entrouverte, Victor le regarda s'éloigner, puis, tout au bout du couloir désert, s'arrêter, ouvrir, entrer...

Une demi-heure s'écoula.

« Eh bien ? » lui dit-il, à son retour.

L'autre cligna de l'œil.

« Décidément, tu as du flair.

– Qu'est-ce que tu as trouvé ?

– Au milieu d'une pile de chemises, un foulard, un foulard orange, à gros pois verts... très chiffonné... »

Victor s'émut.

« Le foulard d'Élise Masson... Je ne me suis pas trompé...

– Et puisque cet Anglais, continua Larmonat, semble de mèche avec la Russe, ce serait bien elle qui est venue rue de Vaugirard, soit seule, soit avec l’Anglais Beamish... »

La preuve était formelle. Pouvait-on l’interpréter autrement ? Pouvait-on douter encore ?...

Un peu avant le dîner, Victor descendit sur l’avenue et acheta la deuxième édition de *La Feuille du soir*.

À la seconde page, en gros caractères, il lut :

« On annonce en dernière heure que le commissaire Mauléon et trois de ses inspecteurs ont cerné cet après-midi un bar de la rue Marbeuf, où, selon leurs renseignements, quelques escrocs, des Anglais surtout, faisant partie d’une bande internationale, ont l’habitude de se réunir. Ils étaient autour d’une table. Deux d’entre eux ont pu s’échapper par l’arrière-boutique, dont l’un plus ou moins grièvement blessé. Les trois autres sont capturés. Certains indices laissent supposer qu’Arsène Lupin est au nombre de ces derniers. On attend les inspecteurs de la brigade mobile qui l’avaient récemment repéré à Strasbourg, sous son nouvel avatar. On sait que la fiche anthropométrique d’Arsène Lupin, subtilisée au service d’Identité, n’existe pas. »

Victor s’habilla et se rendit au restaurant. Sur la table d’Alexandra Basileïef, le journal était placé.

Elle arriva tard. Elle semblait ne rien savoir et n’être nullement inquiète.

Elle ne déplia *La Feuille* qu’à la fin du repas, parcourut la première page, puis tourna. Aussitôt sa tête pencha et elle vacilla sur sa chaise. Se raidissant, elle lut, et, aux dernières lignes, Victor crut qu’elle allait s’évanouir. Défaillance momentanée. Elle écarta son journal négligemment. Pas une fois elle n’avait levé les yeux vers Victor, et elle put croire qu’il n’avait rien remarqué.

Dans le hall, elle ne le rejoignit pas.

L’Anglais Beamish s’y trouvait. Était-il un des deux escrocs qui avaient échappé à Mauléon, en ce bar de la rue Marbeuf, si proche de l’hôtel ? Et donnerait-il à la princesse Basileïef des nouvelles sur Arsène Lupin ?

À tout hasard, Victor monta d’avance et se posta derrière le battant de sa porte.

La Russe parut d'abord. Elle attendit devant sa chambre, impatiente et nerveuse.

L'Anglais ne tarda pas à sortir de l'ascenseur. Il inspecta le couloir, puis vivement courut vers elle.

Quelques mots furent échangés entre eux. Et la Russe éclata de rire. L'Anglais s'éloigna.

« Allons, pensa Victor, il est à croire que, si vraiment elle est la maîtresse de ce damné Lupin, il ne se trouve pas pris dans la rafle, et que l'Anglais vient de la rassurer. D'où son éclat de rire. »

Les déclarations subséquentes de la police confirmaient cette hypothèse. Arsène Lupin ne fut pas reconnu parmi les trois captifs.

Ceux-ci étaient Russes. Ils avouèrent leur participation à certains vols commis à l'étranger, mais prétendirent ignorer le nom des chefs de la bande internationale qui les employait.

De leurs deux compagnons évadés, l'un était Anglais. Ils voyaient l'autre pour la première fois, et il n'avait pas parlé au cours de la réunion. Le blessé devait être celui-là. Son signalement correspondait au signalement du jeune homme que Victor avait vu dans l'hôtel avec Beamish.

Les trois Russes n'en purent dire davantage. Visiblement, ils avaient agi en comparses.

Un seul fait fut mis en lumière quarante-huit heures plus tard. L'un des trois Russes avait été l'amant de l'ancienne figurante Élise Masson et recevait de l'argent de sa maîtresse.

On trouva une lettre d'Élise Masson où elle lui écrivait l'avant-veille de sa mort :

*« Le “vieux d'Autrey” est en train de combiner une grosse affaire. Si ça réussit, il m'emmène le lendemain même à Bruxelles. Tu m'y rejoindras, n'est-ce pas, chéri ? et, à la première occasion, on décampera tous les deux avec la forte somme. Mais faut-il que je t'aime !... »*

## *Les Bons de la Défense*

### Table des matières

#### – 1 –

Cet incident de la rue Marbeuf tourmenta Victor. Que l'on s'occupât du crime de *La Bicoque*, du crime de la rue de Vaugirard, il s'en moquait, ces deux drames ne l'intéressant que dans la mesure où ils se rapportaient à l'action d'Arsène Lupin. Mais, pour celui-là, qu'on n'y touchât pas ! Il était la part de butin que se réservait l'inspecteur Victor, de la Brigade mondaine. En conséquence de quoi, c'est l'inspecteur Victor qui gardait le monopole des opérations effectuées contre tous ceux qui dépendaient plus spécialement d'Arsène Lupin, et principalement contre l'Anglais Beamish et la princesse Basileïef.

Ces considérations le poussèrent à voir de plus près ce qui se passait au quai des Orfèvres et à tâcher de découvrir le jeu de Mauléon. Estimant que, ni Alexandra, ni son agent Beamish, n'auraient l'imprudence de bouger de leurs chambres durant une période aussi dangereuse pour eux, il se rendit à pied jusqu'au garage voisin où son auto était remise, la mit en marche, gagna un coin isolé du Bois, et, sûr de n'avoir pas été suivi, tira du coffre les ingrédients et les vêtements nécessaires, se cuirassa dans son dolman trop étroit, et redevint l'inspecteur Victor, de la Brigade mondaine.

À l'accueil cordial et au sourire protecteur du commissaire Mauléon, Victor se sentit en posture humiliée.

« Eh bien, Victor, que nous apportez-vous ? Pas grand-chose, hein ? Non, non, je ne vous demande rien. Vous êtes un solitaire et un taciturne, vous. Chacun ses procédés. Moi, j'agis au grand jour, et ça ne me réussit pas mal. Que dites-vous de mon coup de filet du bar de Marbeuf ? Trois types de la bande... et le chef ne tardera pas à rejoindre, j'en jure Dieu !... S'il a échappé cette fois-ci, voilà par contre qu'un fil rattache ceux de sa

bande à Élise Masson, et voilà qu'Élise Masson, du fond de sa tombe, accuse le baron d'Autrey. M. Gautier est ravi.

– Et le juge d'instruction ?

– M. Validoux ? Il reprend courage. Allons le voir. Il va donner connaissance au baron d'Autrey de l'effroyable lettre d'Élise Masson... Vous savez : “Le vieux d'Autrey est en train de combiner une grosse affaire...” Hein ! Qu'est-ce que j'ai versé au dossier comme preuve ! C'est ça qui fait pencher le plateau de la balance ! Allons-y, Victor... »

Ils trouvèrent, en effet, dans le cabinet du juge, M. d'Autrey, ainsi que le conseiller municipal Géraume. Victor s'étonna devant la vision de M. d'Autrey, tellement cette figure, déjà si ravagée au moment de l'arrestation, s'était encore abîmée et creusée. Incapable de se tenir debout, il demeurait prostré sur une chaise.

L'attaque de M. Validoux fut implacable. Il lut d'un trait la lettre d'Élise Masson, et, tout de suite, devant l'épouvante du prévenu, redoubla d'efforts :

« Vous comprenez bien ce que cela signifie, n'est-ce pas, d'Autrey ? Résumons, voulezvous ? Le lundi soir, le hasard vous révèle que les Bons de la Défense sont entre les mains du père Lescot. Le mercredi soir, veille du crime, Élise Masson, auprès de qui s'écoulent vos journées, Élise, pour qui vous n'avez pas de secrets, et qui est à la fois votre maîtresse et la maîtresse d'un forban russe, Élise écrit à son amant de cœur : “Le vieux d'Autrey met debout une grosse affaire. Si ça réussit, lui et moi, nous filons sur Bruxelles, etc.” Le jeudi, le crime est commis et les Bons sont volés. Et le vendredi l'on vous aperçoit, vous et votre amie, près de la gare du Nord, avec les valises toutes prêtes que l'on découvre chez votre amie, le surlendemain ! L'histoire n'est-elle pas claire, et les preuves irréfutables ? Avouez donc, d'Autrey. Pourquoi nier l'évidence ? »

On put croire à cet instant que le baron allait défaillir. Son visage se décomposa. Il balbutia des mots qui ne pouvaient être que les mots d'un aveu prêt à s'épancher... Exigeant la lettre, il dit :

« Montrez... je refuse de croire... je veux lire moi-même... »

Il lut, et il bégaya :

« La gueuse !... Un amant... Elle ! ... Elle ! Que j'avais tirée de la boue !... Et elle se serait enfuie avec lui... »

Il ne voyait que cela, cette trahison, ce projet de fuite avec un autre. Pour le reste, le vol et le crime, on eût dit qu'il lui était indifférent d'en être plus fortement accusé.

« Vous avouez, n'est-ce pas, d'Autrey ? C'est bien vous qui avez tué le père Lescot ?... »

Il ne répondit pas, de nouveau cramponné à son silence, et comme écrasé sous les ruines de la passion malade qu'il avait vouée à cette fille.

M. Validoux se tourna vers Gustave Géraume.

« Étant donné que vous avez participé, dans une mesure qui nous échappe... »

Mais Gustave Géraume, qui ne semblait, lui, nullement affecté par son emprisonnement et qui conservait son teint fleuri, se rebiffa.

« Je n'ai participé à rien du tout ! À minuit je dormais chez moi.

— J'ai cependant sous les yeux une nouvelle déposition de votre jardinier Alfred. Non seulement il affirme que vous n'êtes rentré que vers trois heures, mais il déclare que, le matin de votre arrestation, vous lui avez promis une somme de cinq mille francs s'il consentait à dire que vous étiez rentré avant minuit. »

Gustave Géraume eut un instant de désarroi, puis il s'exclama en riant :

« Eh bien, oui, c'est vrai. Dame ! J'étais excédé de tous les embêtements qu'on me faisait, et j'ai voulu y couper court.

— Vous admettez qu'il y a là une tentative de corruption qui ajoute à toutes les charges recueillies à votre endroit... »

Géraume se planta devant M. Validoux :

« Alors, quoi, j'ai donc la binette d'un assassin comme cet excellent d'Autrey ? Et, comme lui, je succombe sous le poids des remords ? »

Il exhibait une face aimable et réjouie.

Victor intervint :

« Monsieur le Juge d'instruction, voulez-vous me permettre une question ?

— Faites.

— Je voudrais savoir, étant donné la phrase que le prévenu vient de prononcer, s'il considère le baron d'Autrey comme coupable de l'assassinat du père Lescot ? »

Géraume fit un geste, tout prêt à exprimer son opinion. Mais, se ravissant, il dit simplement :

« Ça ne me concerne pas. Que la justice se débrouille !

– J’insiste, dit Victor. Si vous refusez de répondre, c’est que votre opinion est faite à ce propos, et que vous avez des raisons pour ne pas la révéler. »

Géraume répéta :

« Que la justice se débrouille ! »

Le soir, Maxime d’Autrey essayait de se casser la tête contre le mur de sa cellule. On dut lui mettre la camisole de force. Il hurlait :

« Une gueuse ! Une misérable ! Et c’est pour elle que je suis là... Ah ! La saleté !... »

## – 2 –

« Quant à celui-là, il est à bout de force, dit Mauléon à Victor. Avant deux fois vingt-quatre heures, il avouera. La lettre d’Élise Masson, que j’ai trouvée, aura précipité le mouvement.

– Sans aucun doute, fit Victor. Et par les trois complices russes, vous arriverez à Lupin. »

Il laissa tomber ces mots négligemment. Comme l’autre se taisait, il dit encore :

« Rien de nouveau de ce côté ? »

Mais Mauléon avait beau prétendre qu’il agissait, lui, au grand jour, il n’ouvrit pas la bouche sur ses plans.

« Le gremlin, pensa Victor, il se méfie. »

Désormais, ils se surveillèrent l’un l’autre, tous deux inquiets et jaloux comme deux hommes dont la destinée est en jeu, et dont l’un peut être frustré par l’autre de tout le bénéfice de son travail.

Ensemble, ils passèrent une grande journée à Garches, partageant leur temps entre les épouses des deux prévenus.

À sa grande surprise, Victor trouva une Gabrielle d’Autrey plus vaillante et plus dure à la peine qu’il ne croyait. Était-ce la foi qui soutenait cette femme, si attachée à ses devoirs religieux, familière de l’église, et dont l’enquête avait mis en relief les habitudes charitables ? Elle ne se cachait plus comme au début. Ayant renvoyé sa bonne, elle faisait ses courses elle-

même, la tête haute, sans souci des marques bleues et jaunes que lui avaient laissées les coups inexplicables de son mari.

« Il est innocent, monsieur le commissaire, répétait-elle sans cesse. Qu'il ait été dominé par cette vilaine femme, il faut bien que je le reconnaisse. Mais il m'aimait profondément... Si, si, je l'affirme... profondément... plus encore qu'autrefois peut-être. »

Victor l'observait de ses yeux perspicaces. Le visage couperosé de l'épouse exprimait des sentiments imprévus, l'orgueil, le triomphe, la sécurité, la tendresse ingénue pour son mari, coupable de quelques peccadilles, mais qui restait quand même le compagnon de sa vie.

Avec Henriette Géraume, le mystère était aussi troublant. Henriette se dépensait en révoltes, en cris de rage, en discours enflammés, en désespoirs, en injures.

« Gustave ? Mais c'est la bonté même et la franchise, monsieur l'inspecteur ! C'est une nature exceptionnelle. Et puis, je sais bien, moi, qu'il ne m'a pas quittée de la nuit ! Oui, évidemment, par jalousie, j'ai dit des choses d'abord... »

Laquelle des deux mentait ? Aucune, peut-être ? Ou toutes les deux ? Victor se passionnait à ce travail d'observation, où il excellait, et il se rendait compte que, peu à peu, certains éléments de vérité se dégageaient, autour desquels les faits venaient déjà se ranger d'eux-mêmes. En dernier lieu, il résolut d'aller dans l'appartement de la rue de Vaugirard, et d'y aller seul, car c'était par là surtout que les recherches pouvaient conduire Mauléon vers Alexandra et vers Lupin. Et c'était par là également que l'obscurité demeurerait la plus impénétrable.

Deux agents gardaient la porte. Dès qu'il eut ouvert, Victor aperçut Mauléon qui fouillait les placards.

« Tiens, vous voilà, s'écria le commissaire d'un ton rogue. C'est votre idée aussi qu'il y a peut-être quelque chose à glaner de ce côté, hein ? Ah ! À propos, un de mes inspecteurs affirme que, le jour du crime, quand nous sommes venus ici tous deux, il y avait une douzaine de photos d'amateurs. Il croit bien se rappeler que vous les avez examinées.

– Erreur, déclara nonchalamment Victor.

– Autre chose. Élise Masson portait toujours chez elle un foulard orange et vert, celui sans doute qui a servi à l'étrangler. Vous ne l'auriez pas vu, par hasard ? »



Il pointait ses yeux vers Victor, qui répondit avec la même aisance :

« Pas vu.

– Elle ne l’avait pas, quelques heures auparavant, quand vous avez accompagné le baron ?

– Pas vu. Qu’en dit-il, lui ?

– Rien. »

Et le commissaire bougonna :

« Bizarre.

– Qu’est-ce qui est bizarre ?

– Des tas de machines. Dites donc ?

– Quoi ?

– Vous n’avez pas déniché quelque amie d’Élise Masson ?

– Une amie ?

– On m’a parlé d’une demoiselle Armande Dutrec. Vous ne connaissez pas ?

– Connais pas.

– C’est un de mes hommes qui l’a trouvée. Elle a répondu qu’elle avait été déjà interrogée par un type de la police. Je pensais que c’était vous.

– Pas moi... »

Visiblement, la présence de Victor exaspérait Mauléon. À la fin, Victor ne s’éloignant pas, il formula :

« On va me l’amener d’un moment à l’autre.

– Qui ?

– La demoiselle... Tenez, on entend des pas. »

Victor n’avait pas sourcillé. Tout son manège pour empêcher ses collègues de mettre la main sur cette partie de l’affaire allait-il être découvert ? Et Mauléon réussirait-il à entrevoir la personnalité réelle de la dame du Ciné-Balthazar ?

Si Mauléon, lorsque la porte fut poussée, avait épié Victor, au lieu de considérer la jeune femme, tout était perdu. Mais cette idée, il l’eut trop tard. D’un coup d’œil, Victor avait ordonné à la jeune femme de se taire. Elle s’étonna d’abord, resta indécise, puis comprit.

Dès lors, la partie était jouée. Les réponses furent vagues.

« Certes oui, je connaissais cette pauvre Élise. Mais elle ne s’est jamais confiée à moi. J’ignore tout d’elle et des personnes qu’elle fréquentait. Un foulard orange et vert ? Des photographies ? Je ne sais pas. »

Les deux policiers reprirent le chemin de la Préfecture. Mauléon gardait un silence rageur. Lorsqu'ils furent arrivés, Victor prononça d'une voix allègre :

« Je vous dis adieu. Je m'en vais demain.

– Ah ?

– Oui, en province... une piste intéressante. J'ai bon espoir.

– J'ai oublié de vous dire, fit Mauléon, que le directeur désirait vous parler.

– À quel sujet ?

– Au sujet du chauffeur... celui qui a conduit d'Autrey de la gare du Nord à la gare Saint-Lazare. Nous l'avons retrouvé.

– Cré nom ! grommela Victor, vous auriez pu me prévenir... »

### – 3 –

Il grimpa vivement l'escalier, se fit annoncer, et, suivi de Mauléon, entra dans le bureau du directeur.

« Il paraît, chef, que l'on a retrouvé le chauffeur ?

– Comment ! Mauléon ne vous l'a pas dit ? C'est aujourd'hui seulement que ce chauffeur a vu dans un journal la photographie de d'Autrey, et qu'il a lu que la police s'enquérât du chauffeur qui avait conduit le baron d'une gare à l'autre, le vendredi, lendemain du crime. À tout hasard, il s'est présenté ici. On l'a confronté avec d'Autrey. Il l'a formellement reconnu.

– Mais M. Validoux l'a interrogé. D'Autrey s'est-il fait conduire directement ?

– Non.

– Il est donc descendu en route ?

– Non.

– Non ?

– Il s'est fait conduire de la gare du Nord à l'Étoile et de l'Étoile à la gare Saint-Lazare, ce qui constitue, n'est-ce pas, un détour inutile.

– Non, pas inutile », murmura Victor.

Et il demanda :

« Où est-il, ce chauffeur ?

– Ici, dans les bureaux. Comme vous m’aviez dit que vous teniez à le voir, et que, deux heures après, vous nous remettiez les Bons, je l’ai gardé.  
– Depuis l’instant où il est arrivé, il n’a parlé à personne ?  
– Personne que M. Validoux.  
– Et il n’avait parlé à personne de sa démarche à la Préfecture ?  
– À personne.  
– Comment s’appelle-t-il ?  
– Nicolas. C’est un petit loueur. Il ne possède que cette auto... Il est venu avec... Elle est dans la cour. »

Victor réfléchit. Son chef le regardait, ainsi que Mauléon, curieux l’un et l’autre, si curieux que M. Gautier s’écria :

« Enfin quoi, Victor, c’est donc sérieux, cette histoire-là ?  
– Absolument.  
– Vous allez nous renseigner ?... Vous êtes sûr ?...  
– Autant qu’on peut être sûr, chef, quand on s’appuie sur un raisonnement.  
– Ah ! il ne s’agit que d’un raisonnement ?  
– En police, chef, tous nos actes dépendent du raisonnement... ou du hasard.

– Assez parlé, Victor. Expliquez-nous.

– Quelques mots suffiront. »

Et, posément, il expliqua :

« Nous suivons les Bons de la Défense, sans contestation possible, depuis Strasbourg jusqu’à *La Bicoque*, c’est-à-dire jusqu’à la nuit où d’Autrey les met dans sa poche. Sur l’emploi du temps de d’Autrey durant cette nuit, passons. J’ai mes idées là-dessus et je ne tarderai pas à vous les dire, chef. En tout cas, le matin du vendredi, d’Autrey débarque chez sa maîtresse avec son butin. Les valises sont préparées. Les deux fugitifs se rendent à la gare du Nord, attendant l’heure du train et, soudain, pour des raisons encore obscures, changent d’avis et renoncent au départ. Il est cinq heures vingt-cinq. D’Autrey renvoie sa maîtresse avec les bagages et prend une auto qui le conduira gare Saint-Lazare à six heures. À ce moment, il sait, par le journal du soir qu’il a acheté, qu’il est suspect et que la police le guette probablement à la station de Garches. Arrivera t-il avec les Bons de la Défense ? Non. Là-dessus, aucun doute. Donc, c’est entre cinq heures vingt-cinq et six heures qu’il a mis son butin en sûreté.

– Mais puisque l’auto ne s’est arrêtée nulle part !  
– C’est donc qu’il a choisi un des deux procédés suivants : ou bien s’entendre avec le chauffeur et lui confier le paquet...

– Impossible !

– Ou bien laisser le paquet dans l’auto.

– Impossible !

– Pourquoi ?

– Mais le premier venu l’aurait pris ! On ne laisse pas un million sur la banquette d’une voiture !

– Non. Mais on peut l’y cacher. »

Le commissaire Mauléon éclata de rire.

« Vous en avez de bonnes, Victor ! »

M. Gautier réfléchissait. Il dit :

« Comment cacher cela ?

– On découd dix centimètres de la bordure d’un coussin, par en-dessous. On le recoud. Et le tour est joué.

– Il faut du temps.

– Précisément, chef. C’est la raison pour laquelle d’Autrey a fait faire ce que vous appeliez un détour inutile. Et il est rentré à Garches, tranquille sur l’excellence de sa cachette, et résolu à reprendre les Bons aussitôt après la période critique.

– Cependant, il se savait suspect.

– Oui, mais il ignorait la gravité des charges qui pesaient sur lui et ne prévoyait pas que la situation évoluerait avec cette rapidité.

– Donc ?

– Donc l’automobile du chauffeur Nicolas est dans la cour. Nous y trouverons les Bons de la Défense. »

Mauléon haussa les épaules en ricanant. Mais le directeur, vivement frappé par l’explication de Victor, fit venir le chauffeur Nicolas.

« Conduisez-nous jusqu’à votre voiture. »

C’était un vieux coupé, défraîchi, bossué, couvert de plaies et qui avait dû participer à la victoire de la Marne.

« Faut la mettre en marche ? dit le chauffeur Nicolas.

– Non, mon ami. »

Victor ouvrit une des portières, saisit le coussin de gauche, le retourna et l’examina.

Puis le coussin de droite.

En-dessous de ce coussin de droite, le long de la bordure de cuir, l'étoffe présentait quelque chose d'anormal sur une longueur d'environ dix centimètres. On voyait une reprise faite avec du fil plus noir que l'étoffe gris foncé, une reprise irrégulière, mais solide et à points très rapprochés.

« Nom d'un chien, mâchonna M. Gautier. En vérité, on dirait... »

Victor tira son canif, coupa les fils, et, franchement, élargit la fente.

Puis il glissa ses doigts dans le crin, et chercha.

Au bout de quatre ou cinq secondes, il murmura :

« J'y suis. »

Facilement, il put extraire un papier, un carton plutôt.

Un cri de rage lui échappa.

C'était une carte d'Arsène Lupin, avec ces mots : « Toutes mes excuses et mes meilleurs sentiments. »

Mauléon s'abandonna à un accès de fou rire qui le pliait en deux, et il bégayait, la voix méchante :

« Dieu, que c'est drôle ! Le vieux truc de notre ami Lupin qui reparaît ! Hein, Victor, un bout de carton au lieu de neuf billets de cent mille francs ! Sale aventure ! Ce qu'on va rigoler ! Victor, de la Brigade mondaine, vous voilà tout à fait ridicule.

– Je ne suis pas du tout de votre avis, Mauléon, objecta M. Gautier. L'événement prouve, au contraire, que Victor a été remarquable de clairvoyance et d'intuition, et je suis persuadé que le public pensera comme moi. »

Victor dit avec beaucoup de calme :

« L'événement prouve aussi, chef, que ce Lupin est un rude type. Si j'ai été "remarquable de clairvoyance et d'intuition", combien l'a-t-il été plus que moi, puisqu'il m'a devancé et qu'il n'avait pas à sa disposition, comme moi, toutes les ressources de la police !

– Vous ne renoncez pas, j'espère ? »

Victor sourit.

« Ce n'est plus qu'une affaire de deux semaines au plus, chef. Dépêchez-vous, commissaire Mauléon, si vous ne voulez pas que je vous brûle la politesse. »

Il joignit les talons, fit un salut militaire à ses deux supérieurs, pivota, et s'éloigna, de son allure raide et guindée.

Il dîna chez lui et dormit jusqu'au lendemain matin du sommeil le plus paisible.

Les journaux racontèrent l'aventure, avec mille détails, fournis évidemment par Mauléon, et justifièrent, en majorité, l'opinion du directeur relative à l'exploit vraiment remarquable de Victor, de la Brigade mondaine.

Mais, d'autre part aussi, comme Victor l'avait prédit, quelle explosion d'éloges à propos d'Arsène Lupin ! Quels articles dithyrambiques sur ce phénomène d'observation et d'intelligence ! Sur la fantaisie toujours imprévue du fameux aventurier ! Sur cette nouvelle cabriolet du grand mystificateur !

« Bah ! murmurait Victor en lisant ces élucubrations, on vous le dégonflera, votre Lupin. »

En fin de journée, on apprit le suicide du baron d'Autrey. La disparition des Bons, de cette fortune dont il avait escompté la jouissance comme compensation à ses tourments actuels, avait achevé de le démolir. Étendu sur son lit, tourné vers le mur, patiemment, il s'était coupé les veines du poignet avec un morceau de verre, et s'en était allé sans un mouvement, sans une plainte.

C'était l'aveu que l'on attendait. Mais cet aveu apportait-il la moindre lueur sur les crimes de *La Bicoque* et de la rue de Vaugirard ?

À peine si le public se posa cette question. Tout l'intérêt, maintenant, se concentrait, une fois de plus, sur Arsène Lupin et sur la façon dont il échapperait aux entreprises de l'inspecteur Victor, de la Brigade mondaine.

Victor remonta dans son auto, retourna au Bois, enleva son dolman étriqué, endossa le costume élégant et sobre du Péruvien Marcos Avisto, et se rendit à l'hôtel Cambridge, où il retrouva sa chambre.

Impeccable dans son smoking de bonne coupe, la boutonnière fleurie, il dîna au restaurant.

Il n'y vit pas la princesse Alexandra. Et elle ne parut pas non plus dans le hall.

Mais, vers dix heures, ayant regagné sa chambre, il reçut un coup de téléphone.

« Monsieur Marcos Avisto ? Ici, la princesse Alexandra Basileïef. Si vous n'avez rien de mieux à faire, cher monsieur, et si cela ne vous ennuie

pas trop, venez donc causer avec moi. J'aurais grand plaisir à vous voir.

– Dès maintenant ?

– Dès maintenant. »

## *Complices*

### Table des matières

#### – 1 –

Victor se frotta les mains.

« Ça y est ! Que me veut-elle ? Vais-je trouver une femme inquiète, effrayée, avide de secours, et prête à se confier ? Peu probable. Nous n'en sommes qu'à la seconde étape, et il y en aura sans doute une troisième, et même une quatrième, avant que je n'atteigne mon but. Mais n'importe ! L'essentiel, c'est qu'elle ait éprouvé le besoin de me voir. Pour le reste, patience. »

Il se contempla dans une glace, rectifia son nœud de cravate, et soupira :

« Quel dommage !... Un vieux monsieur de soixante ans... Certes, l'œil est vif et le thorax bombe encore sous le plastron empesé. Mais, tout de même, soixante ans... »

Il glissa la tête dans le couloir, puis marcha vers l'ascenseur. Devant la porte de la princesse, il bifurqua vivement. Elle était entrebâillée. Il entra.

Une petite antichambre, puis le boudoir.

Au seuil, Alexandra l'y attendait debout.

Elle lui tendit la main en souriant, comme elle l'eût fait, dans un salon, à un parfait gentleman.

« Merci d'être venu », dit-elle en le faisant asseoir.

Elle avait un peignoir de soie blanche, très ouvert, qui laissait à nu ses bras et ses belles épaules. Son visage n'était pas le visage un peu trop pathétique, un peu trop fatal, qu'elle offrait au public. Il n'y avait en elle ni hauteur, ni indifférence distraite, mais un souci de plaire, et l'expression aimable, gentille, amicale, d'une femme qui vous admet d'un coup dans son intimité.

Le boudoir était celui de tous les grands palaces. Cependant, il se mêlait à celui-ci une atmosphère d'élégance qui provenait de la lumière plus



discrète, de quelques bibelots de prix, de quelques livres bien reliés, et d'un doux parfum de tabac étranger. Sur un guéridon, les journaux.

Elle dit, ingénument :

« Je suis un peu embarrassée...

– Embarrassée !

– Je vous ai fait venir, et je ne sais trop pourquoi...

– Je le sais, dit-il.

– Ah ! et pourquoi ?

– Vous vous ennuyez.

– En effet, dit-elle. Mais l'ennui dont vous parlez, et qui est le mal de ma vie, n'est pas un ennui que peut dissiper une conversation.

– C'est un ennui qui ne cède qu'à la violence des actes, et en proportion des dangers courus.

– Alors, vous ne pouvez rien pour moi ?

– Si.

– Comment ? »

Il plaisanta :

« Je puis accumuler sur vous les dangers les plus terrifiants et déchaîner les catastrophes et les tempêtes. »

Il se rapprocha d'elle, et, d'une voix plus grave :

« Mais est-ce bien la peine ? Quand je pense à vous – et j'y pense souvent – je me demande si toute votre vie n'est pas un danger ininterrompu. »

Il lui sembla qu'elle rougissait légèrement.

« Qu'est-ce qui vous fait supposer ?

– Donnez-moi votre main... »

Elle lui offrit sa main. Il en examina la paume longuement, penché sur elle, et il prononça :

« C'est bien ce que je pensais. Si complexe que vous paraissiez, vous êtes au fond une nature facile à comprendre, et ce que je savais déjà par vos yeux et par votre attitude, j'en ai la preuve par les lignes très simples de votre main. Ce qu'il y a d'étrange, c'est cette association de hardiesse et de faiblesse, cette recherche continuelle du péril et ce besoin d'être protégée. Vous aimez la solitude, et il y a des moments où cette solitude vous effare et où vous feriez appel à n'importe qui pour vous défendre contre les cauchemars créés par votre imagination. Il vous faut dominer, et il vous faut

un maître. Vous êtes faite de soumission et d'orgueil, forte devant les épreuves et désarmée devant l'ennui, devant la routine, les habitudes quotidiennes, la tristesse, la monotonie de la vie. Ainsi, tout en vous est contradiction, votre calme et votre ardeur, votre raison qui est saine et vos instincts qui sont violents, votre froideur et votre sensualité, vos désirs d'amour et votre volonté d'indépendance. »

Il avait abandonné sa main.

« Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? Vous êtes bien telle que je vous vois. »

Elle détourna les yeux, gênée par le regard aigu qui pénétrait si loin dans le secret de son âme. Elle alluma une cigarette, puis se redressa, et, changeant de conversation, elle montra les journaux et fit, d'un ton si dégagé qu'il comprit que c'était là justement où elle voulait en venir :

« Qu'est-ce que vous en dites, de toute cette histoire des Bons ? »

Première allusion, entre eux, à l'aventure qui, sans doute, pour l'un comme pour l'autre, constituait la réalité même de leurs pensées et de leurs préoccupations. Avec quel frémissement contenu Victor la suivit sur ce terrain !

Aussi nonchalant qu'elle, il répondit :

« Histoire bien obscure...

– Très obscure, dit-elle. Mais, tout de même, voici des faits nouveaux.

– Nouveaux ?

– Oui. Par exemple, le suicide du baron d'Autrey est un aveu.

– En êtes-vous bien sûre ? Il s'est tué parce que sa maîtresse le trahissait et parce qu'il n'avait plus l'espoir de retrouver son argent. Mais est-ce bien lui qui a tué le père Lescot ?

– Qui l'aurait tué ?

– Un complice.

– Quel complice ?

– L'homme qui s'est enfui par la porte, et qui peut être aussi bien Gustave Géraume que l'amant de cette femme qui se sauvait par la fenêtre.

– L'amant de cette femme ?...

– Oui, Arsène Lupin... »

Elle objecta :

« Mais Arsène Lupin n'est pas un criminel... il ne tue pas...

– Il a pu y être obligé... pour son salut. »

Malgré l'effort que chacun d'eux faisait pour se dominer, l'entretien qui se continuait sur un ton indifférent prenait peu à peu tout son sens dramatique, dont Victor jouissait profondément. Il ne la regardait pas. Mais il la devinait toute frissonnante, et il sentit l'intérêt passionné avec lequel elle posa cette question :

« Que pensez-vous de cette femme ?

– La dame du cinéma ?

– Vous croyez donc que c'est la même femme qui était au cinéma et à *La Bicoque* ?

– Parbleu !

– Et que l'on a rencontrée dans l'escalier de la rue de Vaugirard ?

– Certes.

– Alors vous supposeriez ?... »

Elle n'alla pas plus loin. Les mots devaient lui être intolérables à prononcer. Ce fut Victor qui acheva :

« Alors, il est à supposer que c'est elle qui a tué Élise Masson. »

Il parlait en homme qui émet une hypothèse, et la phrase tomba dans un silence où il l'entendit qui soupirait. Il poursuivit, avec sa même intonation détachée :

« Je ne la vois pas clairement, cette femme... Elle m'étonne par ses maladresses. On dirait une débutante... Et puis, c'est trop bête de tuer pour rien... Car enfin, si elle a tué, c'est pour voler les Bons de la Défense. Or, Élise Masson ne les avait pas. De sorte que le crime fut absurde, bête comme tout ce qui est inutile. En vérité, pas bien intéressante, la dame...

– Qu'est-ce qui vous intéresse, vous, dans l'affaire ?

– Deux hommes. Deux vrais hommes, ceux-là ; non pas comme un d'Autrey, ou un Géraume, ou comme le policier Mauléon. Non. Deux hommes d'aplomb, qui suivent leur chemin sans gaffe et sans esbroufe, le chemin au bout duquel ils se rencontreront : Lupin et Victor.

– Lupin ?...

– C'est le grand maître, lui. La façon dont, après le coup manqué de Vaugirard, il a redressé sa partie en retrouvant les Bons de la Défense, est admirable. Chez Victor, même maîtrise, puisqu'il est parvenu, lui aussi, jusqu'à la cachette de l'auto. »

Elle articula :

« Croyez-vous que cet homme aura raison de Lupin ?

– Je le crois. Sincèrement, je le crois. J’ai déjà suivi, dans d’autres occasions, et à travers les journaux, ou par le récit de gens qui y furent mêlés, le travail de cet homme. Jamais Lupin n’a eu à se défendre contre ces sortes d’attaques ténébreuses, dissimulées, têtues, acharnées. Victor ne le lâchera pas.

– Ah ! vous croyez ?... murmura-t-elle.

– Oui. Il doit être plus avancé qu’on ne le suppose. Il doit être sur la piste.

– Le commissaire Mauléon aussi ?...

– Oui. La situation est mauvaise pour Lupin. On le prendra au piège. »

Elle demeura taciturne, les coudes sur les genoux. À la fin, essayant de sourire, elle chuchota :

« Ce serait dommage.

– Oui, dit-il, comme toutes les femmes, il vous captive. »

Elle dit, plus bas encore :

« Tous ceux qui ont une existence à part me captivent... Celui-là... tous les autres... doivent éprouver des émotions puissantes.

– Mais non, mais non, s’écria-t-il en riant, ne croyez pas cela... Ce sont des émotions auxquelles on s’habitue... On finit par agir aussi tranquillement qu’un brave bourgeois qui fait sa partie de manille. Évidemment, il y a des minutes pénibles, mais c’est rare. Presque toujours, pour peu qu’on y ait la main, ça se passe en douceur. Ainsi on m’a indiqué... »

Il s’interrompit, et se leva, prêt à partir.

« Excusez-moi... j’abuse de vos instants... » Elle le retint, tout de suite animée et curieuse :

« On vous a indiqué ?

– Oh ! rien...

– Si, racontez-moi...

– Non, je vous assure... Il s’agit d’un malheureux bracelet... Eh bien, d’après ce qu’on m’a dit, je n’aurais qu’à le cueillir... Aucune émotion... Une simple promenade... »

Il allait ouvrir la porte. Elle lui saisit le bras. Il se retourna, et elle demanda, les yeux hardis, avec toute la provocation d’une femme qui n’admet pas de refus :

« À quand la promenade ?

- Pourquoi ? Vous voulez en être ?
- Oui, je le veux... je m'ennuie tellement !
- Et ce serait une distraction ?
- En tout cas, je verrais... j'essaierais... »

Il prononça :

« Après-demain, deux heures, rue de Rivoli, dans le square Saint-Jacques. »

Sans attendre la réponse, il sortit.

## – 2 –

Elle fut exacte au rendez-vous. En la voyant arriver, il dit, entre ses dents :

« Toi, ma petite, je te tiens. De fil en aiguille, j'arriverai bien à ton amant. »

L'air d'une toute jeune fille, allègre, impatiente d'action, heureuse comme si elle venait à une partie de plaisir, elle s'était transformée, sans pourtant se déguiser. Une petite robe de lainage gris, assez courte, une toque toute unie qui laissait à peine voir ses cheveux... rien en elle n'attirait l'attention. Elle n'avait plus son allure de grande dame, et sa beauté éblouissante était soudain devenue discrète, adoucie et comme voilée.

Victor demanda :

« Décidée ?

– Toujours décidée à m'échapper de moi.

– Quelques mots d'explication d'abord, dit-il.

– Est-ce nécessaire ?

– Ne fût-ce que pour calmer vos scrupules.

– Je n'en ai pas, dit-elle gaiement. Nous devons tout bonnement nous promener, n'est-ce pas ? et cueillir... je ne sais plus quoi.

– Exactement. Au cours de la promenade, nous rendons visite à un brave homme, qui exerce en réalité le vilain métier de receleur... Avant-hier, on lui a remis un bracelet volé, qu'il cherche à vendre.

– Et que vous n'avez pas l'intention de lui racheter.

– Non. D'ailleurs il dormira... C'est un individu très régulier. Il déjeune au restaurant, rentre chez lui, et fait sa sieste de deux à trois. Sommeil de

plomb. Rien ne le réveillerait. Vous voyez que la visite ne présente aucun aléa.

– Tant pis. Où habite-t-il, votre dormeur ?

– Venez. »

Ils quittèrent le petit jardin. Cent pas plus loin, il la fit entrer dans son auto qu'il avait placée le long du trottoir, et de façon qu'Alexandra ne pût en voir le numéro.

Ils suivirent la rue de Rivoli, tournèrent à gauche, et pénétrèrent dans un dédale de rues où il se dirigeait sans hésitation. La voiture était basse et le toit ne permettait point qu'on pût apercevoir le nom de ces rues.

« Vous vous défiez de moi, dit-elle, vous ne voulez pas que je sache où vous me conduisez. Toutes les rues de ce vilain quartier me sont inconnues.

– Ce ne sont pas des rues, ce sont des routes merveilleuses, en pleine campagne, dans des forêts magnifiques, et je vous mène dans un château merveilleux. »

Elle sourit :

« Vous n'êtes pas Péruvien, n'est-ce pas ?

– Parbleu, non !

– Français ?

– De Montmartre.

– Qui êtes-vous ?

– Le chauffeur de la princesse Basileïef. »

La voiture s'arrêta devant une voûte cochère. Ils descendirent.

Une grande cour intérieure, pavée, avec un bouquet d'arbres au milieu, formait un vaste rectangle bordé de vieilles maisons dont chaque escalier était marqué par une lettre. Escalier A... Escalier B...

Ils montèrent l'escalier F. Leurs pas résonnaient sur des dalles de pierre. Ils ne rencontrèrent personne. À chaque étage une seule porte.

Tout cela délabré, mal entretenu.

Au cinquième et dernier étage, qui était très bas de plafond, Victor tira de sa poche un trousseau de fausses clefs et un papier sur lequel il y avait le plan du logement, et où il montra à sa compagne l'emplacement de quatre petites pièces.

Il n'eut aucun mal à forcer la serrure. Sans bruit il ouvrit.

« Vous n'avez pas peur ? » murmura-t-il.

Elle haussa les épaules. Cependant, elle ne riait plus. Son visage reprenait sa pâleur ordinaire.

Une antichambre, avec deux portes en face.

Il désigna celle de droite et chuchota :

« Il dort ici. »

Il entrebâilla celle de gauche, et ils pénétrèrent dans une petite pièce pauvrement meublée de quatre chaises et d'un secrétaire, et séparée de l'autre chambre par une baie étroite que masquait un rideau.

Il écarta un peu ce rideau, regarda, et fit signe à la jeune femme de regarder.

Sur le mur opposé, une glace reflétait un lit-divan où un homme, dont on n'apercevait pas la figure, reposait. Il se pencha sur elle et lui dit à l'oreille :

« Restez là. Au moindre geste, avertissez-moi. »

Il toucha l'une de ses mains, qui était glacée. Les yeux, fixés sur le dormeur, brillaient de fièvre.

Victor recula jusqu'au secrétaire, qu'il mit un certain temps à fracturer. Plusieurs tiroirs s'offraient à lui. Il fouilla, et découvrit le bracelet, replié dans un papier de soie.

À ce moment, il y eut un léger bruit à côté, le bruit de quelque chose qui heurte un parquet.

Alexandra laissa retomber le rideau. Elle chancelait.

S'étant approché, il l'entendit qui balbutiait :

« Il a bougé... Il s'éveille... »

Il mit la main à sa poche-revolver. Elle sauta sur lui, bouleversée, et lui saisit le bras, en gémissant :

« Vous êtes fou !... Cela, non, jamais ! »

Il lui ferma la bouche.

« Taisez-vous donc... écoutez... »

Ils écoutèrent. Il n'y eut plus aucun bruit. La respiration du dormeur scandait le grand silence.

Il attira sa compagne vers la sortie. Pas à pas ils reculaient. Quand il ferma la porte, il n'y avait certes pas cinq minutes qu'ils étaient entrés.

Sur le palier elle respira largement, et, redressant sa haute taille qui semblait s'être voûtée, elle descendit, assez calme.

Remontée dans l'auto, la réaction se produisit, ses bras se raidirent, sa figure se crispa, et il crut qu'elle allait pleurer. Mais elle eut un petit rire nerveux qui la soulagea, et elle dit, comme il lui montrait le bracelet :

« Il est très beau... Et rien que des diamants admirables... Bonne affaire pour vous... Tous mes compliments ! »

L'accent était ironique. Tout à coup, Victor la sentit loin de lui, comme une étrangère, presque une ennemie. D'un signe, elle le pria d'arrêter, et le quitta, sans un mot. Il y avait une station de taxis. Elle en prit un.

Il retourna vers le vieux quartier d'où il venait, de nouveau traversa la grande cour et de nouveau monta l'escalier F. Au cinquième étage, il sonna.

Son ami, l'inspecteur Larmonat, ouvrit.

« Bien joué, Larmonat, lui dit Victor joyeusement. Tu es un dormeur de premier ordre, et ton appartement est tout à fait propre à cette petite mise en scène. Mais qu'est-ce qui est tombé ?

– Mon lorgnon.

– Un peu plus, je t'envoyais une balle dans la tête ! Et cette perspective a paru effrayer la belle dame. Elle s'est jetée sur moi, au risque de te réveiller.

– Donc elle ne veut pas de crime ?

– À moins que le souvenir de la rue de Vaugirard ne la terrifie, et que cette expérience ne lui suffise.

– Tu crois, vraiment ?...

– Je ne crois rien, dit Victor. Ce que je démêle en elle me laisse encore assez indécis. Ainsi, nous voilà complices, elle et moi, comme je le voulais. En l'amenant ici, avec moi, je me rapproche de mon but. Eh bien, j'aurais dû lui offrir, ou lui promettre sa part du butin. C'était mon intention... Je n'ai pas pu. J'admettrais qu'elle eût tué... Mais cette femme... une voleuse ?... je n' imagine pas cela... Tiens, reprends-le, ce bracelet, et remercie le bijoutier qui te l'a confié. »

Larmonat se divertit.

« Tu en emploies des trucs !

– Il faut bien. Avec un type comme ce Lupin, il faut recourir à des procédés spéciaux. »



Au Cambridge, avant de dîner, Victor reçut de Larmonat un coup de téléphone.

« Ouvre l'œil... Il paraîtrait que le commissaire Mauléon a des indications sur la retraite de l'Anglais... On prépare quelque chose... Je te tiendrai au courant. »

### – 3 –

Victor demeura anxieux. La voie qu'il avait dû choisir l'obligeait, lui, à n'avancer qu'avec beaucoup de prudence, et pas à pas, sans quoi toute la bande se fût effarouchée. Mauléon, au contraire, n'avait pas de précautions à prendre : la piste découverte, il foncerait droit à l'ennemi. Or, l'Anglais capturé, c'était Lupin en danger, Alexandra sans doute compromise, et toute l'affaire qui lui échappait, à lui, Victor.

Il s'écoula quarante-huit heures désagréables. Les journaux ne faisaient aucune allusion à l'alerte annoncée par Larmonat. Celui-ci cependant téléphona que, s'il n'en savait pas davantage, certains détails le confirmaient dans son impression première.

L'Anglais Beamish restait invisible. Il ne quittait pas sa chambre, soi-disant immobilisé par une foulure.

Quant à la princesse Basileïef, elle ne parut qu'une fois, dans le hall, après le dîner. Plongée dans la lecture des revues illustrées, elle fuma des cigarettes. Elle avait changé de place et ne salua pas Victor qui, d'ailleurs, ne l'observa qu'à la dérobée.

Elle ne lui sembla pas inquiète. Mais pourquoi se montrait-elle ? Était-ce pour signifier à Victor que, si elle ne le saluait pas et ne lui parlait pas, elle était toujours là, et prête à reprendre contact ? Elle ne soupçonnait évidemment pas que les événements la menaçaient d'une manière si pressante, mais elle devait tout de même, avec son intuition de femme, sentir autour d'elle, et surtout contre l'homme qu'elle aimait, ce souffle du danger. Quelle force la retenait dans cet hôtel ? Et quelle raison aussi y retenait l'Anglais Beamish ? Pourquoi l'un et l'autre ne cherchaient-ils pas un refuge plus sûr ? Pourquoi, avant tout, ne se séparaient-ils pas ?

Peut-être attendait-elle cet inconnu que Victor avait remarqué, un soir, en compagnie de l'Anglais, et qui n'était, qui ne pouvait être qu'Arsène

Lupin ?...

Il fut tout près d'aller vers elle et de lui dire :

« Partez. La situation est grave. »

Mais qu'eût-il répondu, si elle lui avait demandé :

« Grave pour qui ? Qu'ai-je donc à craindre ? En quoi la princesse Basileïef peut-elle être tourmentée ? L'Anglais Beamish ? Je ne le connais pas. »

Victor attendit. Lui non plus ne quittait pas l'hôtel qui était, en tout état de cause, le lieu où tout faisait prévoir que se produirait le choc, si l'ennemi ne se décidait pas à la retraite, et si le commissaire Mauléon parvenait jusque-là. Il réfléchissait beaucoup. À chaque instant, il reprenait toute l'affaire, cherchait à vérifier certaines solutions auxquelles il s'était arrêté, et les confrontait avec ce qu'il savait d'Alexandra, de sa conduite et de son caractère.

Il déjeuna dans sa chambre et rêvassa longtemps. Après quoi, se penchant sur l'avenue du haut de son balcon, il avisa la silhouette fort reconnaissable d'un de ses collègues de la Préfecture. Un autre vint en sens opposé. Ils s'assirent sur un banc, en face du Cambridge. Ils ne s'adressèrent pas la parole. Ils se tournaient le dos, mais ne quittaient pas des yeux le péristyle de l'hôtel. Deux autres inspecteurs s'établirent de l'autre côté de la chaussée, et deux autres plus loin. En tout, six. L'investissement commençait.

Le dilemme se posa pour Victor. Ou bien redevenir Victor, de la Brigade mondaine, dénoncer l'Anglais, et atteindre ainsi plus ou moins directement Arsène Lupin – mais c'était sans doute démasquer Alexandra. Ou bien...

« Ou bien quoi ? se dit-il à mi-voix. Ne pas prendre le parti de Mauléon, c'est prendre celui d'Alexandra, et lutter contre Mauléon. Pour quel motif agirais-je ainsi ? Pour réussir l'affaire moi-même, et atteindre moi-même Arsène Lupin ?... »

Il y a des moments où il vaut mieux ne pas réfléchir et se laisser mener par son instinct sans savoir où il vous mène. L'essentiel était de s'introduire au cœur même de l'action et de conserver toute sa liberté d'agir suivant les fluctuations de la lutte. Se penchant de nouveau, il aperçut l'inspecteur Larmonat qui débouchait d'une rue voisine et se dirigeait en flânant vers l'hôtel.

Que venait-il faire ?

En passant devant le banc de ses collègues, Larmonat les regarda. Il y eut un imperceptible mouvement de tête entre les trois hommes.

Puis, toujours d'un pas de promeneur, Larmonat traversa le trottoir et entra dans l'hôtel.

Victor n'hésita pas. Quoi que vînt faire Larmonat, il fallait lui parler. En bonne logique, même, Larmonat devait escompter cette rencontre.

Il descendit.

L'heure du thé approchait. Beaucoup de tables déjà étaient occupées, et dans le hall et dans les larges couloirs qui l'entouraient, les gens circulaient assez nombreux pour que Victor et Larmonat pussent s'aborder sans être remarqués.

« Alors ?

– L'hôtel est cerné.

– Qu'est-ce qu'on sait ?...

– On est à peu près sûr que l'Anglais est ici depuis l'attaque du bar.

– La princesse ?

– Pas question d'elle.

– Lupin ?

– Pas question de lui.

– Oui, jusqu'à nouvel ordre. Et tu es venu pour m'avertir ?

– Je suis de service.

– Allons donc !

– Il manquait un homme. Je rôdais du côté de Mauléon. Il m'a expédié ici.

– Il arrive ?

– Le voici qui parle au portier.

– Bigre ! ça ronfle.

– Nous sommes douze en tout. Tu devrais décamper, Victor. Il est encore temps.

– Tu es fou !

– Tu seras interrogé... S'il te reconnaît comme étant Victor ?

– Et après ? Victor s'est camouflé en Péruvien et fait son métier d'inspecteur dans l'hôtel où justement la police enquête. T'occupe pas de moi. Va te renseigner... »

Larmonat se hâta vers le vestibule d'entrée, rejoignit Mauléon, et le suivit dans les bureaux de la Direction ainsi qu'un brigadier venu du dehors.

Trois minutes. Larmonat reparut et obliqua du côté de Victor. Quelques phrases seulement furent échangées.

« Ils compulsent le registre. On y relève les noms des Anglais qui séjournent seuls, et même les noms de tous les étrangers.

– Pourquoi ?

– On ignore le nom du complice de Lupin et il n'est pas absolument certain qu'il soit Anglais.

– Ensuite ?

– Ensuite on les convoque, les uns après les autres, ou bien l'on monte chez eux, et on examine leurs papiers. Tu seras probablement interrogé.

– Mes papiers sont en règle... trop, même. Et si quelqu'un veut sortir ?

– Six hommes veillent. Les suspects sont amenés à la Direction. Un inspecteur écoute les conversations téléphoniques. Tout se fait en ordre. Pas de scandale.

– Et toi ?

– Il y a par-derrière, rue de Ponthieu, une sortie réservée au personnel et aux fournisseurs, mais que des clients empruntent à l'occasion. Je suis chargé de la garder.

– La consigne ?

– Ne laisser passer personne avant six heures du soir, sans un permis signé par Mauléon, sur une carte de l'hôtel.

– À ton avis, combien de temps ai-je pour agir ?

– Tu veux donc agir ?

– Oui.

– Dans quel sens ?

– Zut ! »

Ils se quittèrent.

Victor prit l'ascenseur. Il n'avait aucune hésitation, et il ne songeait même pas qu'il fût possible d'en avoir, et qu'une décision différente pût être adoptée par lui.

Il se disait :

« C'est cela, et ce n'est pas autre chose. Il est même curieux de constater à quel point les circonstances jouent en faveur de mes projets. Seulement, il faut se dépêcher. J'ai quinze minutes devant moi... vingt tout au plus. »

Dans le couloir, la porte d'Alexandra s'ouvrit, et la jeune femme apparut en toilette de ville, comme si elle descendait pour le thé.

Il marcha sur elle, la prit à l'épaule, et la repoussa dans son appartement.

Elle résista, irritée. Qu'y avait-il donc ?

« L'hôtel est cerné par la police. On perquisitionne. »

## *La grande bataille du Cambridge*

### Table des matières

#### – 1 –

Tout en reculant, Alexandra ne cessait de se débattre contre cette main crispée dont l'étreinte l'exaspérait. L'antichambre traversée, Victor ferma derrière lui la porte du boudoir. Aussitôt elle s'écria :

« C'est odieux ! De quel droit osez-vous ?... »

Il répéta lentement :

« L'hôtel est cerné par la police... »

Les ripostes qu'il avait prévues lui furent opposées :

« Et après ? Cela m'est indifférent.

– On relève la liste des Anglais... Ils vont être interrogés...

– C'est une question qui ne concerne pas la princesse Basileïef.

– Parmi ces Anglais, il y a M. Beamish. »

À peine eut-elle un battement de paupières. Elle affirma :

« Je ne connais pas M. Beamish.

– Mais si... mais si... c'est un Anglais qui habite cet étage... au numéro 337.

– Je ne le connais pas.

– Vous le connaissez.

– Vous m'espionnez donc ?

– Au besoin, pour vous secourir, comme à présent.

– Je n'ai pas besoin d'être secourue. Surtout...

– Surtout par moi, voilà ce que vous voulez dire ?

– Par personne.

– Je vous en supplie, ne m'obligez pas à des explications inutiles. Nous avons si peu de temps ! Pas plus de dix minutes... Dix minutes, vous entendez ? J'estime que, d'ici dix minutes au plus tard, deux inspecteurs

entreront dans la chambre de M. Beamish et le prieront de descendre à la Direction où il se trouvera en face du commissaire Mauléon. »

Elle essaya de sourire :

« Je le regrette pour ce pauvre M. Beamish. De quoi donc est-il accusé ?

– D’être un des deux hommes qui se sont évadés du bar de la rue Marbeuf. L’autre étant Arsène Lupin.

– Son cas est mauvais, dit-elle toujours calme. Si vous avez des sympathies pour ce personnage, téléphonez-lui, avertissez-le... Il jugera ce qu’il doit faire.

– Les communications téléphoniques sont interceptées.

– Enfin, quoi ! fit-elle plus nerveuse, débrouillez-vous avec lui ! »

Il y avait, dans le ton de la jeune femme, une insolence qui irrita Victor. Il répliqua, sèchement :

« Vous ne comprenez pas bien la situation, madame. Des deux inspecteurs qui, dans huit ou dix minutes, frapperont chez Beamish, l’un le conduira à la Direction, mais l’autre restera dans la chambre et fouillera.

– Tant pis pour lui !

– Et pour vous peut-être.

– Pour moi ? »

Elle avait tressauté. Indignation ? Colère ? Inquiétude ?

Elle se domina encore et redit :

« Pour moi ? Quel rapport voyez-vous donc entre cet homme et moi ? Ce n’est pas mon ami.

– Peut-être, mais il agit de concert avec vous. Ne le niez pas, je vous en prie. Je sais... je sais plus de choses que vous ne croyez... Du jour où vous avez accepté la perte de votre agrafe et où vous m’avez tendu la main, comment n’aurais-je pas voulu savoir pourquoi vous attachiez si peu d’importance à des actes de cette sorte ?

– Et ce serait parce que j’en commettais moi-même ?

– En tout cas, parce que ceux qui en commettent vous intriguent. Et, un soir, je vous ai aperçue causant avec cet Anglais.

– C’est tout ?

– Depuis, j’ai pénétré dans sa chambre et j’ai trouvé...

– Quoi ?

– Une chose qui m’a renseigné sur vous.

– Quoi ? fit-elle avec agitation.

– Une chose que la police trouvera tout à l’heure.  
– Mais parlez donc !  
– Dans l’armoire du sieur Beamish... précisons, au milieu d’une pile de chemises, on découvrira un foulard de soie orange et vert...  
– Quoi ? Que dites-vous ? dit-elle en se redressant.  
– Un foulard de soie orange et vert, le foulard avec lequel fut étranglée Élise Masson. Je l’y ai vu... Il est à cet endroit, dans l’armoire de l’Anglais... »

D’un coup, la résistance de la princesse Basileïef s’effondra. Debout, encore, mais vacillante, effarée, les lèvres qui tremblaient, elle bégaya :

« Ce n’est pas vrai... ce n’est pas possible !... »

Il continua, implacable :

« Je l’y ai vu. C’est le foulard que l’on cherche. Vous avez lu les journaux... le foulard qu’Élise Masson portait toujours au cou, le matin, chez elle. Découvert entre les mains de l’Anglais, il établit son intervention indiscutable dans le crime de la rue de Vaugirard, et l’intervention d’Arsène Lupin. Et, s’il y a ce foulard, n’y a-t-il pas aussi d’autres preuves qui dévoileront la personnalité réelle de l’autre personne, de la femme ?... »

– Quelle femme ? dit-elle entre ses dents.

– Leur complice ? Celle que l’on a rencontrée dans l’escalier, à l’heure du crime... celle qui a tué... »

Elle se jeta sur Victor, et, dans un élan qui était à la fois un aveu et un cri de protestation violente, elle s’exclama :

« Elle n’a pas tué !... J’affirme que cette femme n’a pas tué... Elle a horreur du crime ! horreur du sang et de la mort !... Elle n’a pas tué !... »

– Qui a tué, en ce cas ? »

Elle ne répondit point. Les sentiments se succédaient en elle avec une incroyable rapidité. Son exaltation se dissipa et fit place à un accablement soudain. D’une voix si faible qu’il pouvait à peine l’entendre, elle chuchota :

« Tout cela importe peu. Pensez de moi ce que vous voulez, je m’en moque. D’ailleurs, je suis perdue. Tout se tourne contre moi. Pourquoi Beamish a-t-il gardé ce foulard ? Il était convenu qu’il s’en débarrasserait d’une façon ou de l’autre. Non... je suis perdue.

– Pourquoi ? Partez. Rien ne vous empêche de partir, vous.

– Non, dit-elle, je ne peux pas, je n’en ai pas la force.



- Alors, aidez-moi.
- À quoi ?
- À le prévenir, lui.
- Comment ?
- Je m’en charge.
- Vous ne réussirez pas.
- Si.
- Vous reprendrez le foulard ?
- Oui.
- Et que deviendra Beamish ?
- Je lui donnerai le moyen de s’évader. »

Elle s’approcha, et Victor l’observa un instant. Elle reprenait courage. Ses yeux s’adoucissaient, et voilà qu’elle souriait presque devant cet homme, si âgé qu’il fût, mais sur qui elle croyait exercer son pouvoir de femme. Comment expliquer d’une autre manière ce dévouement qui s’offrait à elle sans conditions ? Pourquoi aurait-il risqué de se perdre pour la sauver ?

Elle-même, d’ailleurs, elle subissait la domination de ces yeux calmes, de ce visage dur.

Elle lui tendit la main.

« Hâtez-vous. J’ai peur.

- Peur pour lui ?
- Je ne doutais pas de son dévouement. Mais je ne sais plus.
- M’obéira-t-il ?
- Oui... il a peur, lui aussi...
- Il se défie de moi, cependant ?
- Non, je ne crois pas.
- Ouvrira-t-il sa porte ?
- Frappez deux fois, à trois reprises.
- Vous n’avez pas entre vous quelque signe de ralliement ?
- Non. Cette façon de frapper suffit. »

Comme il la quittait, elle le retint.

« Que dois-je faire ? Partir ?

– Ne bougez pas d’ici. Quand l’alerte sera terminée, d’ici une heure, je reviendrai et nous aviserons.

- Et si vous ne pouvez pas revenir ?

– Rendez-vous vendredi, square de la tour Saint-Jacques. »

Il réfléchit, en murmurant :

« Voyons, tout est bien réglé ? Je ne laisse aucune place au hasard ? Allons-y. Et ne bougez pas d'ici, je vous en conjure. »

Il épia, dehors. Le couloir n'était plus désert, comme d'habitude. Il y avait des allées et venues qui marquaient le début de l'agitation dans l'hôtel.

Il attendit, puis se risqua.

Une première étape le mena devant la grille de l'ascenseur. Personne. Il courut jusqu'au numéro 337, et vivement frappa, selon le rythme convenu.

Un froissement de pas, à l'intérieur. La serrure fonctionna.

Il poussa le battant, vit Beamish, et lui dit ce qu'il avait dit à la jeune femme :

« L'hôtel est cerné par la police... On perquisitionne... »

## – 2 –

Il n'en fut pas avec l'Anglais comme avec Alexandra. Il n'y eut ni résistance d'une part, ni effort de l'autre pour imposer une volonté agressive. Entre les deux hommes, ce fut l'« accrochage » immédiat. La situation apparut à l'Anglais telle qu'elle était, et la peur le courba aussitôt sans qu'il cherchât à deviner pourquoi Victor l'avertissait. D'ailleurs, s'il comprenait bien le français, il le parlait à peine.

Victor lui dit :

« Il faut m'obéir, et tout de suite. On fouille toutes les chambres, car on croit que l'Anglais du bar de la rue Marbeuf se cache dans l'hôtel. Vous serez un des premiers interrogés, comme suspect, à cause de votre prétendue foulure. Entre nous, le prétexte n'était pas très malin. Il fallait, ou bien ne pas revenir ici, ou bien ne pas vous enfermer dans votre chambre. Avez-vous des papiers dangereux, des lettres ?

– Non.

– Rien qui puisse compromettre la princesse ?

– Rien.

– Farceur ! Donne-moi la clef de cette armoire. »

L'autre obéit. Victor démolit la pile des chemises, saisit le foulard de soie et l'empocha.

« C'est tout ?

– Oui.

– Il est encore temps. C'est bien tout ?

– Oui.

– Je te préviens que si tu essayes de trahir la princesse Basileïef, je te casserai la gueule. Prépare tes bottines, ton chapeau, ton pardessus. Tu vas décamper.

– Mais... la police ? fit Beamish.

– Silence. Tu connais la sortie de l'hôtel sur la rue de Ponthieu ?

– Oui.

– Il n'y a qu'un agent qui la garde. »

L'Anglais fit signe qu'il « boxerait » cet agent et passerait de force.

Victor objecta :

« Non. Pas de bêtises. Tu serais pincé. »

Il prit sur la table une carte-correspondance avec l'inscription de l'hôtel, écrivit : « Laissez passer », data et signa « Commissaire Mauléon ».

« Montre cette carte à l'agent de faction. La signature est exacte, j'en réponds. Et alors, file sans broncher et sans te retourner. Au coin de la rue, le pas gymnastique. »

L'Anglais montra l'armoire pleine de son linge et de ses effets, ses objets de toilette, et eut un geste de regret.

« Eh bien, vrai, ricana Victor, qu'est-ce qu'il te faut encore ? Une indemnité ? Ouste ! Apprête-toi... »

Beamish prit ses bottines, mais, au même instant, on frappa. Victor s'inquiéta :

« Crénom !... Si c'était eux ? Tant pis, on se débrouillera. »

On frappa de nouveau.

« Entrez ! » cria-t-il.

L'Anglais jeta ses bottines au bout de la chambre et s'allongea sur un canapé. Comme Victor allait ouvrir, on entendit le bruit d'une clef. C'était le valet d'étage qui se servait de son passe-partout. Deux inspecteurs l'accompagnaient, des collègues de Victor.

« Au revoir, cher monsieur, dit-il à l'Anglais en exagérant son accent de Sud-Américain. Ravi que votre jambe se porte mieux. »

Il se heurta aux agents. L'un d'eux lui dit avec beaucoup de politesse :

« Inspecteur Roubeau, de la Police judiciaire. Nous faisons une enquête dans l'hôtel. Puis-je vous demander depuis quand vous connaissez monsieur ?

– M. Beamish ? Oh ! Depuis quelque temps... Dans le hall... il m'a offert un cigare... Depuis qu'il s'est foulé le pied, je viens le visiter. »

Il déclina son nom :

« Marcos Avisto.

– Péruvien, n'est-ce pas ? Vous êtes sur la liste des personnes auxquelles le commissaire désire poser quelques questions. Voulezvous avoir l'obligeance de descendre au bureau ? Vous avez vos papiers sur vous ?

– Non, ils sont dans ma chambre, à cet étage.

– Mon collègue va vous accompagner. »

L'inspecteur Roubeau regardait, sur le canapé, la jambe de l'Anglais, la cheville bandée, et, sur la table voisine, les compresses toutes prêtes. Il dit, d'un ton plus sec :

« Vous ne pouvez pas marcher, vous ?

– No.

– Le commissaire va donc venir ici. Préviens-le, dit-il à son collègue. En attendant qu'il arrive, je vais examiner les papiers de l'Anglais. »

Victor suivit le collègue. Il ricanait en lui-même. Pas une fois l'inspecteur Roubeau, cantonné dans la mission qu'on lui avait confiée plus spécialement à l'égard de l'Anglais, n'avait eu l'idée de l'examiner, lui, Victor, avec un peu d'attention. Et pas un instant non plus, certainement, l'inspecteur Roubeau ne songea qu'il restait seul, enfermé avec un homme suspect, et sans doute armé.

Victor y songea, lui. Et, tandis qu'il recueillait dans l'armoire de sa chambre les papiers authentiques qui l'accréditaient en tant que Marcos Avisto, il se disait en observant son gardien :

« Que vais-je faire ? D'un croc-en-jambe, je le jette à terre, je l'enferme ici... et je me glisse dehors par la rue de Ponthieu ? »

Mais était-ce bien utile ? Si Beamish, directement visé, se débarrassait ainsi de Roubeau et s'évadait grâce à la fausse carte signée de Mauléon, que pouvait redouter Victor, lui ?

Il se laissa docilement conduire.

L'hôtel, cependant, s'agitait. En bas, le hall et le large vestibule se remplissaient de voyageurs ou de clients, curieux, bruyants, indignés si on

les priaient de ne pas sortir. Malgré tout, il y avait du désordre. Et dans son bureau, le commissaire Mauléon, qui commençait à être débordé, montrait de l'humeur.

À peine s'il jeta un coup d'œil sur Victor, qu'il adressa tout de suite à l'un de ses assistants. Il ne se souciait évidemment que du sieur Beamish, contre qui s'élevaient de fortes présomptions.

« Eh bien, et l'Anglais ? demanda-t-il à l'agent qui avait accompagné Victor, tu ne l'amènes pas ?

– Il ne marche pas... à cause de sa foulure...

– Des blagues ! Il me semble louche, ce bonhomme-là. Un gros, n'est-ce pas, figure rouge ?

– Oui. Et une moustache en brosse, très courte.

– Très courte ? Pas d'erreur... Roubeau est resté avec lui ?

– Oui.

– J'y vais... Accompagne-moi. »

L'intrusion furieuse d'un voyageur, que pressait l'heure du train et qui était inscrit sur la liste, retarda Mauléon. Il perdit là deux minutes précieuses, et deux autres encore, à donner des ordres. Enfin il se leva.

Victor, qui en avait fini avec l'examen de ses papiers, et qui ne demandait d'ailleurs aucun laissez-passer, le retrouva dans l'ascenseur avec l'inspecteur et un autre agent. Les trois policiers ne parurent même pas le remarquer. Au troisième étage, ils se hâtèrent.

Mauléon frappa fortement au 337.

« Ouvre-moi, Roubeau ! »

Il recommença, aussitôt, irrité.

« Ouvre-moi donc, nom d'un chien ! Roubeau ! Roubeau ! »

Il appela le valet de chambre, le sommelier d'étage. Le valet déboucha de l'office, sa clef en main, Mauléon le bouscula, de plus en plus inquiet. La porte fut ouverte.

« Nom de D... ! s'écria le commissaire. Je m'y attendais... »

On apercevait dans la chambre, par terre, attaché avec des serviettes et un peignoir de bain, bâillonné, l'inspecteur Roubeau, qui se débattait contre ses liens.

« Pas blessé, hein, Roubeau ? Ah ! Le bandit, ce qu'il t'a ligoté ! Mais, crebleu ! Comment t'es-tu laissé faire ? Un gaillard comme toi. »

On délivra l'inspecteur. Roubeau grinçait de rage.

« Ils étaient deux ! mâchonna-t-il, hors de lui. Oui, deux. D'où sortait l'autre ? Il devait être caché. Il m'a attaqué par derrière, d'un coup sur la nuque. »

Mauléon agrippa le téléphone et commanda :

« Que personne ne quitte l'hôtel ! Pas d'exception ! Vous entendez ? Toute personne qui essaierait de s'enfuir doit être arrêtée. Aucune exception n'est admise. »

Et il proférait dans la chambre :

« Ainsi, ils étaient deux ici ! Mais d'où sortait l'autre ? Le second ? Tu ne t'es douté de rien ? dit-il au collègue de Roubeau. Cherche donc, bouffi... Avez-vous visité la salle de bains ? C'est là qu'il se cachait, pour sûr.

– Je crois, dit Roubeau... j'en ai eu l'impression... je tournais le dos à la salle de bains... »

On la visita. Aucune indication. Le verrou de la porte qui la faisait communiquer, à l'occasion, avec la chambre voisine, était poussé normalement.

« Qu'on fouille ! ordonna le commissaire. Qu'on fouille à fond. Roubeau, tu viens ? C'est en bas qu'il faut agir. »

Il écarta les gens attroupés dans le couloir, et il marchait à gauche vers l'ascenseur, lorsque des clameurs arrivèrent du côté droit. Le couloir desservait le vaste quadrilatère que dessinait l'hôtel, et il était probable, comme le fit remarquer Roubeau, que Beamish avait choisi le côté droit pour gagner la façade postérieure, qui domine la rue de Ponthieu.

« Oui, mais Larmonat est de garde, dit Mauléon, et la consigne est formelle. »

Les clameurs augmentaient. Dès le premier tournant, ils virent des groupes, à l'extrémité. On leur fit signe. On les appela. Dans un renforcement, qui formait comme un salon d'hiver, encombré de palmiers et meublé de fauteuils, des personnes étaient penchées sur un corps étendu, que l'une d'elles venait de découvrir, entre les caisses de deux palmiers.

Roubeau déclara :

« L'Anglais... je le reconnais... Il est couvert de sang...

– Comment ! Beamish ? Mais il n'est pas mort, hein ?

– Non, dit quelqu'un, qui, à genoux, auscultait la victime. Mais sérieusement touché... un coup de couteau à l'épaule.

– Alors quoi, Roubeau, s’écria Mauléon, ce serait *l’autre* ? Ce serait celui qui était caché et qui t’a frappé dans le dos ?

– Parbleu ! il a voulu se débarrasser de son complice. Heureusement qu’on l’aura, puisque toutes les issues sont interdites. »

Victor, qui n’avait pas quitté les deux policiers, n’attendit pas, et, à la faveur du tumulte, s’échappa vers le second escalier, qu’il dégringola rapidement.

Au rez-de-chaussée, la sortie de la rue de Ponthieu était proche. Des domestiques de l’hôtel en encombraient les abords, où veillaient Larmonat et deux inspecteurs. Victor fit signe à Larmonat qui manœuvra de façon à pouvoir lui parler.

« Impossible de passer, Victor... La consigne...

– T’inquiète pas. Je me débrouillerai sans toi... On t’a présenté une carte ?

– Oui.

– Un faux, tout probable.

– Cré bon sang !

– Le type a filé ?

– Dame !

– Son signalement ?

– Pas fait attention... Jeune d’allure.

– Alors, tu ne sais pas qui c’était ?

– Non.

– Arsène Lupin. »

### – 3 –

La certitude de Victor, tout de suite elle s’imposa spontanément à tous ceux qui vécurent ces minutes d’affolement où se mêlait, comme d’habitude avec Lupin, un côté comique, de la bouffonnerie, et des airs de vaudeville.

Mauléon, blême et déconcerté, affectant un calme que démentait sa pâleur, siégeait en permanence dans le bureau de la Direction, ainsi qu’un chef d’armée en son quartier général. Il téléphonait à la Préfecture, réclamait des renforts, expédiait des estafettes d’un bout à l’autre de l’hôtel,

donnait des ordres contradictoires qui faisaient perdre la tête à tout le monde. On criait :

« Lupin !... C'est Lupin !... Il est bloqué ! On l'a vu... »

L'Anglais Beamish passa, couché sur un brancard. On le portait à l'hôpital Beaujon, et le médecin de service affirma :

« La blessure n'est pas mortelle... Demain il pourra être interrogé... »

Puis ce fut Roubeau qui arriva de la rue de Ponthieu, très agité.

« Il s'est enfui par derrière. Il a remis à Larmonat une carte signée de vous, chef ! »

Mauléon protesta violemment :

« C'est un faux ! Je n'ai pas signé une seule carte ! Fais venir Larmonat ! La signature n'est même pas imitée ! Il n'y a que Lupin pour avoir un culot pareil. Monte dans la chambre de l'Anglais... examine l'encrier, la plume, et s'il y a des cartes de l'hôtel. »

Roubeau repartit comme une flèche.

Cinq minutes plus tard il revenait :

« L'encrier est encore ouvert... le porte-plume n'est pas à sa place... Il y a des cartes de l'hôtel... »

– Donc, le faux a été commis à cet endroit, tandis que tu étais ficelé.

– Non. Je l'aurais vu. L'Anglais a mis ses souliers. Et puis ils se sont trottés.

– Mais ni l'un ni l'autre ne savaient qu'on enquêtait ?

– Peut-être.

– Par qui ?

– Quand je suis entré dans la chambre, il y avait quelqu'un avec l'Anglais... un type du Pérou...

– Marcos Avisto... Qu'est-il devenu, celui-là ? »

Nouvelle envolée de Roubeau.

« Personne, dit-il à son retour... La chambre est vide... trois chemises... un costume... des objets de toilette... une boîte de maquillage dont on vient de se servir et qui n'est même pas refermée. Le Péruvien a dû se grimer avant de filer.

– Un complice certainement, dit Mauléon. Ils étaient donc trois... Monsieur le directeur, qui habitait la chambre située à côté de la salle de bains occupée par Beamish ? »

On consulta le plan de l'hôtel. Le directeur déclara, très étonné.



« Cette chambre était louée à M. Beamish.

– Comment cela ?

– Depuis le début de son séjour. Il avait pris les deux chambres. »

Ce fut de la stupeur. Mauléon résuma :

« Ainsi donc, selon toute vraisemblance, on peut affirmer que les trois compères habitaient les uns près des autres au même étage. Marcos Avisto au numéro 345, Beamish au 337, et Arsène Lupin dans la chambre voisine qui lui servait de retraite depuis sa fuite du bar de la rue Marbeuf, et où il se remettait de sa blessure, soigné, gardé et nourri par Beamish, avec tant de discrétion et d'habileté que le personnel de l'étage ne s'est même pas douté de sa présence. »

Toute cette situation fut exposée devant M. Gautier, le directeur de la Police judiciaire, qui venait d'entrer, et qui avait écouté l'exposé de la situation fait par le commissaire Mauléon. M. Gautier approuva, se fit donner quelques explications supplémentaires, et conclut :

« Beamish est pris. Si ce n'est pas Lupin qui a usé de la carte, il est encore dans l'hôtel. Et, en tout cas, le Péruvien s'y trouve, lui. Les recherches sont donc singulièrement plus faciles, et toute consigne peut être levée. Un inspecteur, à chaque entrée, surveillera les allées et venues. Mauléon, veuillez visiter les chambres... visites courtoises, sans perquisition ni interrogatoire. Victor vous assistera. »

Mauléon objecta :

« Victor n'est pas ici, chef.

– Mais si.

– Victor ?

– Parfaitement, Victor, de la Brigade mondaine. Quand je suis arrivé, nous avons échangé quelques mots. Il causait avec ses collègues et avec le portier de l'hôtel. Appelez-le, Roubeau. »

Victor se présenta, guindé dans son veston trop étroit, l'air renfrogné comme à l'ordinaire.

« Vous étiez donc là, Victor ? demanda Mauléon.

– J'arrive, répondit-il. Juste le temps de me faire mettre au courant. Tous mes compliments. L'arrestation de l'Anglais, c'est un gros atout.

– Oui, mais Lupin ?...

– Ça, Lupin, ça me concerne. Si vous n'aviez pas précipité les choses, je vous le servais tout rôti, votre Lupin.

– Que vous dites ! Et son complice, Marcos Avisto, un Brésilien ?...  
– Tout rôti également. C’est un de mes bons amis, ce Marcos, un garçon charmant ! Et rudement fort. Il a dû vous passer sous le nez. »

Mauléon haussa les épaules.

« Si c’est là tout ce que vous avez à dire...

– Ma foi, oui. Cependant, j’ai fait une petite découverte... oh ! insignifiante... et qui n’a peut-être pas de rapport avec notre affaire.

– Quoi encore ?

– Sur votre liste, n’y a-t-il pas un autre Anglais, du nom de Murding ?

– Oui, Hervé Murding. Il était sorti.

– Je l’ai vu qui rentrait. J’ai questionné le portier à son propos. Il occupe une chambre au mois, où il couche rarement et où il ne vient qu’une fois ou deux par semaine, l’après-midi. Une dame, toujours la même, élégante, soigneusement voilée, l’y rejoint, et ils prennent le thé ensemble. Cette dame, qui l’attend parfois dans le hall, est venue tantôt avant que Murding fût arrivé, et, devant l’agitation et le tumulte ici, elle est repartie. Peut-être serait-il bon que l’Anglais Murding soit convoqué.

– Roubeau, vas-y. Ramène-nous l’Anglais Murding. »

Roubeau s’élança et ramena un monsieur qui n’avait certainement pas le droit de se faire appeler Hervé Murding, et qui n’était certainement pas Anglais.

Mauléon, qui le reconnut aussitôt, s’écria, fort surpris :

« Comment ! c’est vous, Félix Devalle, l’ami de Gustave Géraume ! le marchand de biens de Saint-Cloud ! C’est vous qui vous faites passer pour Anglais ? »

Félix Devalle, l’ami de Gaston Géraume, le marchand de biens de Saint-Cloud, avait l’air assez penaud. Il essaya bien de plaisanter, mais son rire sonnait faux.

« Oui... n’est-ce pas ?... Ca m’est commode d’avoir un pied-à-terre à Paris... quand je vais au théâtre.

– Mais pourquoi sous un autre nom ?

– Une fantaisie... Et vous avouerez que cela ne regarde personne.

– Et la dame que vous recevez ?...

– Une amie.

– Une amie, toujours voilée ?... Mariée peut-être ?

– Non... non... mais elle a des raisons... »

L'incident paraissait plutôt comique. Mais pourquoi cette attitude embarrassée ?... Ces hésitations ?

Il y eut un instant de silence, puis Mauléon, qui avait consulté le plan, prononça :

« La chambre de Félix Devalle est également au troisième étage, tout près du petit salon d'hiver où l'on a frappé l'Anglais Beamish. »

M. Gautier regarda Mauléon. La coïncidence les frappait tous les deux. Devait-on voir en Félix Devalle un quatrième complice ? et la femme voilée, qui lui rendait visite, n'était-elle autre que la dame du Ciné-Balthazar et que la meurtrière d'Élise Masson ?

Ils se tournèrent du côté de Victor. Celui-ci haussa les épaules et formula avec ironie :

« Vous allez trop loin. Je vous ai dit que l'incident était secondaire. Un hors-d'œuvre, pas davantage. Tout de même, il faut l'éclairer. »

M. Gautier pria Félix Devalle de se tenir à la disposition de la justice.

« Parfait, conclut Victor. Maintenant, chef, je vous demanderai de me recevoir un de ces prochains matins.

– Du nouveau, Victor ?

– Certaines explications à donner, chef. »

Victor, qui se dispensa d'accompagner le commissaire Mauléon dans l'exploration de l'hôtel, jugea prudent d'avertir la princesse Basileïef. L'arrestation de l'Anglais Beamish pouvait amener, en effet, des révélations dangereuses pour elle.

Il se glissa donc dans la pièce du standard téléphonique, et, toutes consignes étant levées, pria la demoiselle de lui donner la communication avec le numéro 345.

Le numéro 345 ne répondit pas.

« Insistez donc, mademoiselle. »

Nouvel appel inutile.

Victor alla s'enquérir auprès du portier.

« La dame de l'appartement 345 est-elle sortie ?

– La princesse Basileïef ? Elle est partie... il y a une heure environ. »

Victor en reçut un choc désagréable.

« Partie ?... tout d'un coup ?

– Oh ! non, tous les bagages ont été enlevés hier, et sa note payée dès ce matin. Il ne lui restait qu'une valise. »

Victor n'en demanda pas davantage. Après tout, n'était-il pas naturel qu'Alexandra Basileïef s'en fût allée, et que l'on ne se fût pas opposé à son départ ? Et, d'un autre côté, qu'est-ce qui la contraignait à attendre son autorisation à lui, Victor ?

Tout de même, il enrageait. Lupin évanoui... Alexandra disparue... Où et comment les retrouver ?

## *Au cœur de la place*

### Table des matières

#### – 1 –

« Une nuit suffit à réparer tous les désastres », prétendait Victor. Lorsque son ami Larmonat vint le voir le lendemain soir, il n'avait pas repris une figure plus souriante qu'à l'ordinaire, mais il était apaisé et confiant.

« Partie remise, affirmait-il. Mon ouvrage était si solide que l'apparence seule en fut dérangée.

– Veux-tu que je te dise mon opinion ? proposa Larmonat.

– Je la connais... Tu en as assez.

– Eh bien, oui ! Trop de complications... des trucs qui ne se font pas quand on a l'honneur d'être policier... Il y a des fois où l'on croirait que tu es de l'autre côté de la barricade.

– Quand on veut arriver, on ne choisit pas son chemin.

– Peut-être, mais moi...

– Toi, tu es dégoûté. Autant rompre, alors...

– Eh bien, mon vieux, s'écria Larmonat, d'un ton résolu, puisque tu me le proposes, j'accepte. Rompre, non, je te dois trop de reconnaissance, mais interrompre.

– Tu as de l'esprit aujourd'hui, ricana Victor. En tout cas, je ne puis t'en vouloir de tes scrupules. J'en serai quitte pour choisir à la Police judiciaire un autre collaborateur...

– Qui ?

– Je ne sais pas... Le directeur, peut-être...

– Hein ? M. Gautier ?

– Peut-être... Sait-on jamais ? Qu'est-ce qu'on y dit, à la Police ?

– Ce que tu as lu dans les journaux. Mauléon exulte ! Somme toute, s'il n'a pas eu Lupin, il a l'Anglais. Avec les trois Russes, le tableau est respectable.

– L'Anglais n'a pas parlé ?  
– Pas plus que les Russes. Au fond, tous ces gens-là espèrent que Lupin les sauvera.

– Et Félix Devalle, l'ami de Gustave Géraume ?  
– Mauléon se démène à son sujet. Aujourd'hui il est à Saint-Cloud et à Garches. On cherche des renseignements. La piste leur paraît sérieuse, et le public marche. La participation de Félix Devalle expliquerait bien des choses. Bref, on s'emballe.

– Un dernier mot, mon vieux. Téléphone-moi dès que tu auras des nouvelles sur le Devalle, principalement sur ses moyens d'existence et sur l'état de ses affaires. Tout est là. »

Victor ne bougea plus de chez lui. Il aimait ces périodes, ces pauses dans l'action, durant lesquelles on envisage toute une aventure, on étale devant soi tous les épisodes et l'on confronte les faits avec l'idée qu'on s'en est formée peu à peu.

Le jeudi soir, communication de Larmonat. La situation financière de Félix Devalle était mauvaise. Des dettes, du bluff... il ne se soutenait que par des coups de Bourse et des spéculations désespérées. Ses créanciers le disaient aux abois.

« Il est convoqué ?  
– Par le juge d'instruction, pour demain matin, onze heures.  
– Pas d'autre convocation ?  
– Oui, la baronne d'Autrey et M<sup>me</sup> Géraume. On veut tirer certains points au clair. Le directeur et Mauléon assisteront...  
– Moi aussi.  
– Toi aussi ?  
– Oui. Préviens M. Gautier. »

Le lendemain matin Victor passa d'abord au Cambridge, et se fit conduire dans la chambre qu'avait occupée Félix Devalle et que l'on tenait close. Ensuite, il se rendit à la Préfecture où M. Gautier l'attendait. Ils entrèrent ensemble chez le juge d'instruction, avec le commissaire Mauléon.

Au bout d'une minute, Victor manifesta son ennui par des bâillements et par une attitude si peu convenable que M. Gautier, qui le connaissait bien, lui dit avec impatience :

*« Enfin, quoi ! Victor, puisque vous avez à parler, faites-le.*

*– J’ai à parler, dit-il de son air grognon. Mais je demande que ce soit en présence de M<sup>me</sup> d’Autrey et de Gustave Géraume. »*

*On l’observa avec étonnement. On savait le personnage bizarre, mais sérieux, et fort avare de son temps et du temps des autres. Il n’aurait pas sollicité cette confrontation sans raisons péremptoires.*

*La baronne fut introduite d’abord, enveloppée dans son voile de deuil. Puis, un moment après, on amena Gustave Géraume, toujours souriant et allègre.*

*Mauléon ne dissimulait pas sa désapprobation.*

*« Eh bien, allez-y, Victor, grommela-t-il. Vous avez sans doute des révélations importantes ?...*

*– Des révélations, non, dit Victor sans se démonter. Mais je voudrais éliminer certains obstacles qui nous gênent, et rectifier des erreurs et des idées fausses qui encombrent la route. Dans toute affaire, il y a un instant où le point doit être fait, si on veut repartir de plus belle. Je l’ai déjà fait une fois en nous débarrassant de tout ce qui était la première phase de l’action et qui tournait autour des Bons de la Défense. Il faut maintenant, avant l’attaque définitive contre Lupin, nous débarrasser de tout ce qui représente le crime de La Bicoque. Restent en scène M<sup>me</sup> d’Autrey, M. et M<sup>me</sup> Gustave Géraume, et M. Félix Devalle... Finissons-en. Ce sera bref. Quelques questions... »*

*Il se tourna vers Gabrielle d’Autrey.*

*« Je vous supplie, madame, de bien vouloir répondre en toute franchise. Considérez-vous le suicide de votre mari comme un aveu ? »*

*Elle écarta son voile de crêpe. On vit ses joues pâlies, ses yeux rougis par les larmes, et elle prononça fermement :*

*« Mon mari ne m’a pas quittée la nuit du crime.*

*– C’est votre affirmation et le crédit qu’on y attache, déclara Victor, qui empêchent d’atteindre une vérité qu’il est indispensable de connaître.*

*– Il n’y a d’autre vérité que celle que j’affirme. Il ne peut pas y en avoir d’autre.*

*– Il y en a une autre », déclara Victor.*

*Et, s’adressant à Gustave Géraume, il dit :*

« Cette autre, vous la connaissez, Gustave Géraume. D'un seul coup, comme je l'ai laissé entendre, lors de notre dernière entrevue, vous pouvez dissiper les ténèbres. Voulez-vous parler ?

– Je n'ai pas à refuser. Je ne sais rien.

– Si, vous savez.

– Rien du tout, je le jure.

– Vous refusez ?

– Je n'ai pas à refuser. Je ne sais rien.

– Alors, dit Victor, je me décide. Je ne le fais qu'avec le regret de causer à M<sup>me</sup> d'Autrey une blessure cruelle, affreusement cruelle. Mais, un jour ou l'autre, elle saurait. Autant couper dans le vif. »

Gustave Géraume eut un geste de protestation assez déconcertant chez un homme qui s'était dérobé à toute réponse :

« Monsieur l'inspecteur, c'est bien grave, ce que vous allez faire.

– Pour savoir que c'est grave, il faut que vous sachiez d'avance ce que je vais dire. En ce cas, parlez... »

Victor attendit. L'autre se taisant, il commença résolument :

« Le soir du crime, Gustave Géraume dîne à Paris avec son ami Félix Devalle. C'est une distraction que les deux amis s'offrent souvent, car ils sont tous les deux amateurs de bons repas et de bons vins. Mais, à ce dîner-là, les libations furent plus abondantes, à tel point que lorsque Gustave Géraume revient, sur le coup de dix heures et demie, il n'a pas bien sa tête à lui. Au Carrefour, il avale un dernier kummel, qui achève de le griser, et, tant bien que mal, il repart dans son auto, suit la route de Garches. Où est-il ? Devant sa maison ? Il en est persuadé. En réalité, il n'est pas devant sa maison, c'est-à-dire devant sa villa actuelle, mais devant une maison qui lui appartient, où, durant dix ans, il a habité, où il est rentré cent fois le soir, en revenant de Paris, après avoir fait de bons dîners. Une fois de plus, il a fait un bon dîner. Une fois de plus, il rentre chez lui. N'a-t-il pas sa clef en poche ? Cette clef que réclame son locataire, d'Autrey, et pour laquelle ils ont comparu en justice de paix. Il l'a toujours dans sa poche, par entêtement, et pour qu'on ne la retrouve pas ailleurs. Alors, n'est-il pas naturel qu'il s'en serve ? Il sonne. La concierge ouvre. Il murmure son nom en passant. Il monte. Il prend sa clef, et il entre. *Il entre chez lui. Parfaitement, chez lui. Chez lui, et pas ailleurs.* Comment, avec ses yeux



troublés, son cerveau vacillant, ne reconnaîtrait-il pas son appartement, son vestibule ? »

Gabrielle d'Autrey s'était levée. Elle était livide. Elle essaya de balbutier une protestation. Elle ne le put pas. Et Victor continua, posément, en détachant les phrases les unes des autres :

« Comment ne reconnaîtrait-il pas la porte de sa chambre ? C'est la même. C'est la même poignée qu'il tourne, le même battant qu'il pousse. La chambre est obscure. Celle qu'il croit sa femme est assoupie. Elle ouvre à demi les yeux... prononce quelques mots à voix basse... L'illusion commence pour elle aussi... Rien ne la dissipera... Rien... »

Victor s'interrompt. L'angoisse de M<sup>me</sup> d'Autrey devenait effroyable. On devinait tout l'effort de sa pensée, l'éveil de certains souvenirs qui la frappaient et de certains détails qui lui revenaient, bref toute l'explication redoutable qui s'imposait à elle avec une logique terrible. Elle regarda Gustave Géraume, eut un geste d'horreur, vira sur elle-même, et tomba agenouillée devant un fauteuil, en se cachant la figure...

Tout cela se produisit dans un grand silence. Aucune objection ne s'éleva contre l'étrange révélation faite par Victor et acceptée par la baronne. Gabrielle d'Autrey s'était recouvert la tête de son crêpe.

Gustave Géraume demeurait là, un peu gêné, à demi-souriant, très comique. Victor lui dit :

« C'est bien cela, n'est-ce pas ? Je ne me suis pas trompé ?... »

L'autre ne savait pas trop s'il devait avouer ou s'obstiner dans son rôle de galant homme qui se laisse emprisonner plutôt que de compromettre une femme. À la fin, il articula :

« Oui... c'est ça... J'étais éméché... Je ne me suis pas rendu compte... C'est à six heures seulement... En me réveillant, que j'ai compris... Je suis sûr que M<sup>me</sup> d'Autrey m'excusera... »

Il n'en dit pas davantage. Une hilarité, sourde d'abord, puis irrésistible, se propageait de M. Validoux à M. Gautier, du secrétaire à Mauléon lui-même. Alors, la bouche de Gustave Géraume s'élargit, et à son tour il se mit à rire, sans bruit, amusé de cette aventure qui lui avait conservé sa bonne humeur en prison, et dont la drôlerie lui apparaissait soudain.

Il répéta, d'un ton désolé, en s'adressant à la forme noire à genoux :

« Il faut m’excuser... Ce n’est pas de ma faute... Le hasard, n’est-ce pas ? Depuis, j’ai fait ce que j’ai pu pour qu’on ne se doute de rien... »

La baronne se leva. Victor lui dit :

« Encore une fois je m’excuse, madame, mais il le fallait, pour la justice d’abord et pour vous-même aussi... oui, pour vous-même. Un jour vous me remercirez... vous verrez cela... »

Sans un mot, toujours invisible dans ses voiles, courbée sous la honte, elle sortit...

Gustave Géraume fut emmené...

## – 2 –

Victor, lui, n’avait rien perdu de son sérieux. Cependant il dit, d’un petit ton apitoyé où il y avait malgré tout de la raillerie :

« Pauvre dame ! Ce qui m’a mis sur la voie, c’est la façon dont elle parlait du retour de son mari, cette nuit-là. Elle en gardait un souvenir ému... “Je me suis endormie dans ses bras”, disait-elle, comme si c’était un événement rare. Or, le soir même, d’Autrey me disait qu’il n’avait jamais eu que de l’affection pour sa femme. Contradiction flagrante, n’est-ce pas ? Et tout à coup, quand je l’eus constatée, je me suis souvenu de cette histoire de clef qui était cause de tant de conflits entre le ménage d’Autrey et le ménage Géraume. Ces deux idées se choquant l’une à l’autre, ce fut suffisant, l’étincelle jaillit en mon esprit : Géraume, le propriétaire, l’ancien habitant de l’appartement, la possédait, cette clef. Dès lors la suite des événements se déduisait d’elle-même, comme je vous l’ai exposée.

– De sorte que le crime ?... demanda M. Validoux.

– Le crime fut commis par d’Autrey, seul.

– Mais cette dame du cinéma ? Celle que l’on a rencontrée dans l’escalier d’Élise Masson ?

– Elle connaissait Élise Masson, et c’est par elle qu’elle apprit que le baron d’Autrey était sur la piste des Bons de la Défense, que ces Bons se trouvaient chez le père Lescot, et que le baron devait tenter de les reprendre. Elle y alla, elle aussi.

– Pour les voler ?

– Non. D’après mes renseignements, ce n’est pas une voleuse, mais une névrosée, avide de sensations. Elle se rendit là-bas, pour voir, par curiosité, tomba juste à l’instant du crime, et n’eut que le temps de s’enfuir vers l’auto qu’elle conduisait.

– C’est-à-dire vers Lupin ?

– Non. Si Lupin avait persisté à s’occuper des Bons de la Défense, après son échec à Strasbourg, l’affaire eût été mieux conduite. Non. Il ne s’intéressait déjà plus qu’à son affaire des dix millions, et sa maîtresse a dû agir seule, en dehors de lui. D’Autrey, qui ne la vit peut-être même pas, se sauva de son côté, n’osa pas revenir chez lui, vagabonda toute la nuit sur les grands-routes, et, au petit matin, échoua chez Élise Masson. Un peu plus tard, je faisais ma première visite chez la baronne, et c’est la méprise dont elle avait été victime à son insu, qui lui permit de défendre son mari avec tant d’élan, et de me dire avec tant de conviction sincère qu’il ne l’avait pas quittée de toute la nuit.

– Mais cette méprise, d’Autrey l’ignorait...

– Évidemment. Mais l’après-midi, il sut que sa femme le défendait, contre toute vraisemblance.

– Comment le sut-il ?

– Voici. Mon entretien avec sa femme avait été écouté, à travers la porte, par la vieille bonne. Se rendant au marché, cette vieille bonne fut repérée par un journaliste à l’affût et lui raconta la scène. Le journaliste fit un article et le porta à une petite feuille du soir où il passa à peu près inaperçu. Mais, à quatre heures, près de la gare du Nord, d’Autrey acheta cette feuille et apprit, avec stupeur évidemment, que sa femme lui fournissait un alibi irréfutable. Il renonça donc à son départ, mit son butin à l’abri, et entama la lutte. Seulement...

– Seulement ?...

– Eh bien, quand il se rendit compte exactement de la valeur de cet alibi, et qu’il eût découvert peu à peu les raisons pour lesquelles sa femme était si convaincue, alors, sans rien lui dire, il la roua de coups. »

Et Victor acheva :

« Nous savons maintenant que c’est en faveur de Gustave Géraume que joue l’alibi dont profitait le baron d’Autrey. Quand nous saurons en quoi Géraume fut complice d’un crime auquel il n’a pas assisté, le problème de *La Bicoque* sera résolu. Nous allons être renseignés.

– Comment ?

– Par Henriette Géraume, sa femme.

– Elle est convoquée, dit M. Validoux.

– Veuillez faire entrer aussi Félix Devalle, monsieur le juge. »

On introduisit d’abord Henriette Géraume, Félix Devalle ensuite.

Celle-là semblait très lasse. Le juge d’instruction la pria de s’asseoir. Elle balbutia des remerciements.

Victor, qui s’était approché d’elle, se baissa et parut ramasser quelque chose. C’était une menue épingle à cheveux, une épingle-neige ondulée, couleur de cuivre. Il l’examina. Henriette la saisit machinalement et la mit dans ses cheveux.

« C’est bien à vous, madame ?

– Oui.

– Vous en êtes tout à fait sûre ?

– Tout à fait.

– C’est que, voilà, dit-il, je ne l’ai pas trouvée ici, mais parmi plusieurs autres épingles et babioles laissées au fond d’une petite coupe de cristal, dans la chambre que Félix Devalle occupait à l’hôtel Cambridge et où vous veniez le retrouver. Vous êtes la maîtresse de Félix Devalle. »

C’était une méthode chère à Victor, l’attaque absolument imprévue, effectuée par des moyens contre lesquels il semble tout d’abord qu’il n’y a pas de défense possible.

La jeune femme fut suffoquée. Elle essaya bien de résister, mais il lui assena un autre coup qui acheva de l’étourdir.

« Ne niez pas, madame, j’ai vingt preuves de cette nature », affirma Victor, qui n’en avait aucune.

Hors de combat, ne sachant pas comment riposter ni à quoi se raccrocher, elle observa Félix Devalle. Il se taisait, très pâle. Lui aussi, la violence de l’assaut le déconcertait.

Et Victor reprit :

« Dans toute affaire, il y a autant de hasard que de logique. Et c’est pur hasard si Félix Devalle et M<sup>me</sup> Géraume choisirent comme lieu de leurs rendez-vous l’hôtel Cambridge, qui était justement le quartier général d’Arsène Lupin. Pur hasard... simple coïncidence. »

Félix Devalle s’avança, en gesticulant avec indignation.

« Je n'admets pas, monsieur l'inspecteur, que vous vous permettiez d'accuser une femme pour qui mon respect...

– Allons, pas de blague, dit Victor. J'énumère simplement quelques faits, qu'il sera facile de vérifier, et auxquels vous pourrez opposer vos objections. Si M. le juge d'instruction, par exemple, acquiert la certitude que vous êtes l'amant de M<sup>me</sup> Géraume, il se demandera si vous n'avez pas voulu profiter des événements pour rendre suspect le mari de votre maîtresse, et si vous n'avez pas concouru à son arrestation. Il se demandera si ce n'est pas vous qui avez conseillé par téléphone au commissaire Mauléon de chercher dans le secrétaire de Gustave Géraume, si ce n'est pas vous qui avez poussé votre maîtresse à retirer les deux balles de revolver, si le jardinier Alfred n'a pas été placé par vous, comme on me l'a dit, chez votre ami Géraume, et si vous ne l'avez pas payé pour se rétracter et pour faire une fausse déposition contre son maître.

– Mais vous êtes fou ! s'écria Félix Devalle, rouge de colère. Quels motifs m'auraient conduit à de pareils actes ?

– Vous êtes ruiné, monsieur. Votre maîtresse est riche. Un divorce s'obtient aisément contre un mari compromis. Je ne dis pas que vous auriez gagné la partie. Mais je dis que vous vous êtes lancé tête basse dans l'aventure, comme un homme perdu et qui joue son va-tout ! Quant aux preuves... »

Victor se tourna vers M. Validoux :

« Monsieur le juge d'instruction, le rôle de la Police judiciaire est d'apporter à la justice des éléments d'une information rigoureuse. Les preuves vous seront faciles à trouver. Je ne doute pas qu'elles n'appuient mes conclusions : culpabilité de d'Autrey, innocence de Gustave Géraume, tentative de la part de Félix Devalle pour induire en erreur la justice. Je n'ai plus rien à dire. Quant à l'assassinat d'Élise Masson, nous en causerons plus tard. »

Il se tut. Ses paroles avaient produit une grande impression. Félix Devalle prenait des airs de défi. Si Mauléon hochait la tête, le magistrat et M. Gautier subissaient la force d'une argumentation qui s'adaptait si bien à toutes les exigences de la réalité.

Victor tendit son paquet de cigarettes caporal au juge d'instruction et à M. Gautier, qui acceptèrent distraitemment, fit jouer son briquet, alluma et

sortit, laissant les autres à leur besoin.

Dans le couloir, il fut rattrapé par M. Gautier qui lui serra la main vivement.

« Vous avez été épatant, Victor.

– Je l’aurais été bien plus, chef, si ce sacré Mauléon ne m’avait pas coupé l’herbe sous le pied.

– Comment cela ?

– Dame ! en survenant dans l’hôtel Cambridge au moment où je tenais toute la bande.

– Vous y étiez donc, dans l’hôtel ?

– Parbleu, chef, j’étais même dans la chambre.

– Avec l’Anglais Beamish ?

– Mon Dieu, oui.

– Mais il n’y avait que le Péruvien, Marcos Avisto.

– Le Péruvien, c’était moi.

– Qu’est-ce que vous dites ?

– La vérité, chef.

– Pas possible !

– Mais si, chef. Marcos Avisto et Victor, c’est kif-kif. » Et Victor serra la main de M. Gautier, en ajoutant :

« À bientôt, chef. Dans cinq ou six jours, je réparerai la gaffe de Mauléon et Lupin sera pris au piège. Mais n’en soufflez pas mot. Sans quoi, une fois de plus, tout s’écroulera.

– Cependant vous admettez...

– J’admets que j’y vais quelquefois un peu fort, mais c’est votre avantage, chef. Laissez-moi mes coudées franches. »

Victor déjeuna dans une taverne. Il était ravi. Délivré de toutes méditations et indécisions relatives au crime de *La Bicoque*, au ménage d’Autrey, au ménage Géraume, à Félix Devalle, ayant chargé la police de s’occuper de tous ces gens comme il l’avait fait pour Audigrand, et pour la dactylographe Ernestine, et pour la dame Chassain, il se sentait soulagé. Enfin, il pouvait se consacrer à sa tâche ! Plus d’équivoques ! Plus de fausses manœuvres provoquées par des tiers ! Plus de Mauléon ! Plus de Larmonat ! Plus de gens de qui il dépendait ! Lupin et Alexandra, Alexandra et Lupin, ceux-là seuls importaient.

Il fit deux ou trois courses, redevint le Péruvien Marcos Avisto, et, à trois heures moins cinq, il entra dans le square de la tour Saint-Jacques.

### – 3 –

Pas un instant, depuis le lendemain de l'échauffourée de l'hôtel Cambridge, Victor n'avait douté : la princesse Basileïef viendrait au rendez-vous qu'il lui avait jeté à la dernière minute pour le cas où ils ne se retrouveraient point. Il n'admettait pas, qu'après le rôle tenu par lui en cette circonstance, qu'après le choc violent qui les avait lancés l'un contre l'autre, puis réunis dans un même danger, elle se décidât à ne jamais le revoir. Il lui était apparu sous un tel jour, il lui avait laissé un tel souvenir d'homme adroit, énergique, utile, dévoué, qu'une fois encore elle serait attirée vers lui.

Il attendit.

Des enfants jouaient avec le sable. De vieilles dames tricotaient ou somnolaient à l'ombre des arbres ou de la tour. Sur un banc, un monsieur lisait derrière son journal déployé.

Il s'écoula dix minutes, et puis quinze, et puis vingt.

À trois heures et demie, Victor se tourmenta. En vérité, n'allait-elle pas venir ? Le fil qui la rattachait à lui, se résoudrait-elle à le briser ? Avait-elle quitté Paris, la France ? En ce cas, comment la retrouver et comment arriver jusqu'à Lupin ?

Inquiétude passagère, et qui finit par un sourire de satisfaction qu'il dissimula en tournant la tête d'un autre côté. En face de lui, ces deux jambes que l'on apercevait au-dessous du journal déployé, n'était-ce pas ?...

Il attendit encore cinq minutes, se leva et se dirigea lentement vers la sortie.

Une main se posa sur son épaule. L'homme au journal l'abordait, très aimable, et cet homme lui dit :

« M. Marcos Avisto ? N'est-ce pas ?

– Lui-même... Arsène Lupin, sans doute ?

– Oui, Arsène Lupin... sous le nom d'Antoine Bressacq. Permettez-moi aussi de me présenter comme un ami de la princesse Basileïef. »

Victor l'avait reconnu sur-le-champ : c'était bien l'homme qu'il avait aperçu un soir, à l'hôtel Cambridge, avec l'Anglais Beamish. Ce qui le frappa tout de suite, c'est la dureté, mais aussi la franchise des yeux gris foncé, couleur d'ardoise. Cette dureté, un sourire affable la corrigeait, et plus encore le désir manifeste de plaire. Une allure très jeune, un buste large, un air de grande force et de souplesse sportive, beaucoup d'énergie dans la mâchoire et dans l'ossature du visage... Quarante ans peut-être. Une excellente coupe de vêtements.

« Je vous ai aperçu au Cambridge, dit Victor.

– Ah ! fit Bressacq en riant, vous avez aussi la faculté de ne jamais oublier une personne rencontrée ? En effet, je suis venu plusieurs fois dans le hall avant de me réfugier, comme blessé de guerre, dans la seconde chambre de Beamish.

– Votre blessure ?...

– Presque rien, mais douloureuse et gênante. Lorsque vous êtes venu avertir Beamish – ce dont je vous remercie vivement – j'étais à peu près d'aplomb.

– Assez en tout cas pour lui envoyer un mauvais coup.

– Dame ! Il me refusait le sauf-conduit que vous lui aviez signé. Mais j'ai frappé plus fort que je ne voulais.

– Il ne parlera pas ?

– Fichtre non ! Il compte trop sur moi pour l'avenir. »

Ils suivaient tous deux la rue de Rivoli. L'auto de Bressacq stationnait.

« Pas de phrases entre nous, dit-il à brûle-pourpoint. Nous sommes d'accord ?

– Sur quoi ?

– Sur l'intérêt que nous avons à être d'accord, dit gaiement Bressacq.

– Entendu.

– Votre adresse ?

– Instable, depuis le Cambridge.

– Aujourd'hui ?

– Nous y allons. Vous prenez votre bagage et je vous offre l'hospitalité.

– C'est donc urgent ?

– Urgent. Une grosse affaire en train. Dix millions.

– La princesse ?

– Elle vous attend. »



Ils montèrent.

À l'hôtel des Deux-Mondes, Victor reprit les valises qu'il avait déposées, prévoyant le sens des événements.

Ils sortirent de Paris et gagnèrent Neuilly.

Au bout de l'avenue du Roule, à l'angle d'une rue, il y avait, entre cour et jardin, une maison particulière à deux étages.

« Simple pied-à-terre, dit Bressacq en arrêtant. J'en ai comme cela une dizaine à Paris. Juste de quoi se loger, et un personnel restreint. Vous coucherez dans mon studio, près de ma chambre, au second étage. La princesse occupe le premier. »

Le studio, dont la fenêtre ouvrait sur la rue, était confortable, meublé d'excellents fauteuils, d'un divan-lit et d'une bibliothèque choisie.

« Quelques philosophes... Des livres de Mémoires... Et toutes les aventures d'Arsène Lupin... pour vous endormir.

– Je les connais par cœur.

– Moi aussi, dit Bressacq en riant. À propos, vous voudriez peut-être bien la clef de la maison ?

– Pour quoi faire ?

– Si vous avez à sortir... »

Leurs yeux se rencontrèrent une seconde.

« Je ne sortirai pas, dit Victor. Entre deux expéditions, j'aime bien me recueillir. Surtout si je ne sais de quoi il s'agit...

– Ce soir, voulezvous ?... Après le dîner, lequel est servi dans le boudoir de la princesse pour plus de commodité, et aussi par prudence. Le rez-de-chaussée de mes logements est toujours un peu truqué et réservé aux descentes de police et aux batailles éventuelles. »

Victor défit ses valises, fuma des cigarettes, et s'habilla, après avoir, à l'aide d'un petit fer électrique, repassé soigneusement le pantalon de son smoking. À huit heures, Antoine Bressacq vint le chercher.

La princesse Basileïef l'accueillit avec beaucoup de bonne grâce, le remercia avec effusion de ce qu'il avait fait pour elle et ses amis, au Cambridge, mais aussitôt sembla se retirer en elle-même. À peine prit-elle part à la conversation. Elle écoutait, distraitement d'ailleurs.

Victor, qui parla peu, raconta deux ou trois expéditions dont il avait été le héros, et où, comme de juste, son mérite n'avait pas été médiocre. Quant à Antoine Bressacq, il montra beaucoup de verve. Il avait de l'esprit, de la

gaieté, et une manière de se faire valoir où il y avait autant d'ironie que de vanité amusante.

Le dîner fini, Alexandra servit le café et les liqueurs, offrit des cigares et s'étendit sur un divan d'où elle ne bougea plus.

Victor s'installa dans un vaste fauteuil capitonné.

Il était content. Tout se déroulait selon ses prévisions, dans l'ordre même des événements qu'il avait préparés. D'abord complice d'Alexandra, s'infiltrant peu à peu dans la bande, affirmant ses qualités, donnant des preuves d'adresse et de dévouement, voilà qu'il allait devenir le confident et le complice d'Arsène Lupin. Il était dans la place. On avait besoin de lui. On sollicitait sa collaboration. Fatalement, l'entreprise s'achèverait conformément à sa volonté.

« Je le tiens... je le tiens... murmurait-il en lui-même. Seulement, il n'y a pas une faute à commettre... Un sourire de trop... une intonation maladroite... une réflexion par à-côté, et, avec un gaillard comme celui-là, tout est perdu.

– Nous y sommes ? s'écria Bressacq allégrement.

– J'y suis.

– Ah ! une question, au préalable. Est-ce que vous devinez, à peu près, où je veux vous mener ?

– À peu près.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire que nous tournons le dos résolument au passé. Les Bons de la Défense nationale, le crime de *La Bicoque*, tout cela, et tous les rabâchages des journaux, fantaisies de la justice et du public, c'est fini. N'en parlons plus.

– Un instant. Et le crime de la rue de Vaugirard ?

– Fini également...

– Ce n'est pas l'avis de la justice.

– C'est le mien. J'ai mon idée là-dessus. Plus tard je vous la dirai. Pour le moment, un seul souci, un seul but.

– Lequel ?

– L'affaire des dix millions, à laquelle vous faisiez allusion dans la lettre écrite par vous à la princesse Basileïef. »

Antoine Bressacq s'écria :

« À la bonne heure ! Rien ne vous échappe à vous, et vous êtes dans le train ! »

Et s'asseyant à califourchon sur une chaise, face à Victor, il s'expliqua.

*Le dossier A. L. B.*[Table des matières](#)

## – 1 –

« Je vous dirai, dès l'abord, que cette affaire des dix millions sur laquelle les journaux ont épilogué sans imaginer même un semblant d'hypothèse plausible, me fut apportée par Beamish. Oui, par Beamish. Il avait épousé, après la guerre, une jeune dactylographe d'Athènes, au service d'un Grec fort riche. Cette dactylographe, tuée depuis dans un accident de chemin de fer, lui confia quelques détails sur son ancien patron, qui éveillèrent fortement l'attention de Beamish.

« Les voici. Le Grec, redoutant l'effondrement de la monnaie de son pays, avait réalisé toute sa fortune ; d'une part, valeurs en portefeuille et immeubles situés à Athènes ; d'autre part, propriétés et domaines immenses situés en Épire, et surtout en Albanie. Deux dossiers furent établis, l'un qui concernait la première moitié des richesses, laquelle avait été déposée en titres dans une banque anglaise (ce dossier fut appelé le dossier de Londres), l'autre qui concernait la vente de toutes les propriétés et domaines et qui fut appelé le dossier A. L. B., c'est-à-dire, sans aucun doute, ALBanie. Or, bien que les deux dossiers, d'après les comptes relevés par la dactylographe, eussent chacun une même valeur approximative de dix millions, il se trouvait que le dossier de Londres était volumineux, et que le dossier A. L. B. consistait en un tout petit paquet enveloppé, ficelé et cacheté, qui mesurait vingt à vingt-cinq centimètres de longueur, et que le Grec enfermait toujours dans son tiroir ou dans son sac de voyage.

« Sous quelle forme le dossier A. L. B. contenait-il les dix millions des sommes recouvrées en Épire ? Mystère. Que devint le patron de la dactylographe après qu'elle l'eut quitté pour se marier, autre mystère, que Beamish n'avait pas encore éclairci quand je le rencontrai, il y a trois ans.

« Mon organisation internationale me permit de faire à ce propos des recherches plus actives, qui furent longues, mais efficaces. Je retrouvai la banque de Londres où il avait la moitié de sa fortune, et je pus établir que cette banque payait les coupons des titres déposés à un monsieur X... de Paris. J'eus beaucoup de mal à découvrir que ce monsieur X... était un Allemand, puis à découvrir l'adresse de cet Allemand, et à découvrir enfin que l'Allemand et le Grec ne faisaient qu'un. »

Antoine Bressacq s'interrompt. Victor écoutait, sans poser une seule question. Alexandra, les yeux fermés, semblait dormir. Bressacq reprit :

« Mon enquête se resserra, conduite par une agence dont je suis très sûr. J'appris que le Grec, malade, presque impotent, ne quittait jamais l'hôtel particulier où il logeait et qu'il couchait au rez-de-chaussée, gardé par deux anciens détectives à sa solde, et que le personnel, composé de trois femmes, couchait au sous-sol.

« Indications précieuses. J'en recueillis une autre, plus importante, en me procurant la copie des mémoires afférents à son installation. L'un d'eux réglait des travaux de sonneries électriques, dites de sécurité, et je pus me rendre compte que tous les volets des fenêtres de l'hôtel, tous sans exception, étaient munis d'un système invisible qui actionnait, à la moindre pression, une série de timbres. J'étais fixé. De telles précautions ne s'accumulent que si l'on a quelque chose à redouter, ou plutôt à cacher. Quoi ? sinon le dossier A. L. B. ? »

– Sans aucun doute, déclara Victor.

– Seulement, où se trouve le dossier ? Au rez-de-chaussée ? je ne le pense pas, puisque c'est là que, parmi d'autres personnes, s'écoule l'existence quotidienne de notre homme. Quant au premier étage, il est vide et fermé. Mais, j'appris, par une vieille femme de ménage renvoyée, que, tous les jours, il se fait monter au deuxième et dernier étage, dans une vaste pièce aménagée en cabinet de travail, où il passe son après-midi tout seul. Il y a réuni ses papiers, ses livres, les souvenirs qui lui restent des deux êtres qu'il aimait le plus, sa fille et sa petite-fille, mortes toutes deux... ouvrages de tapisserie, portraits, jouets d'enfant, bibelots, *etc.* Avec les révélations de cette femme de ménage, j'ai dressé patiemment le plan de la pièce (Bressacq le déroula) : ici le bureau, ici le téléphone, ici la bibliothèque, ici l'étagère aux souvenirs, ici la cheminée surmontée d'une glace sans tain,

mobile. Et c'est le jour où j'ai su qu'il y avait, à tel endroit, une glace sans tain que mon projet prit sa forme. Je m'explique. »

À l'aide d'un crayon, il dessina des lignes sur un bout de papier.

« L'hôtel est un peu en retrait, sur une large avenue dont il est séparé par une étroite cour ou plutôt une bande de jardin en bordure, et par une haute grille. À gauche et à droite, des murs limitent cette cour. À droite un terrain vague, encombré d'arbustes, est à vendre. Je réussis à y pénétrer. Je n'eus qu'à lever les yeux pour voir que la glace sans tain n'avait pas de volets. Je commençai aussitôt mes préparatifs. Ils sont à peu près terminés.

– Et alors ?

– Et alors je compte sur vous.

– Pourquoi sur moi ?

– Parce que Beamish est en prison et que je vous ai jugé à l'œuvre.

– Les conditions ?

– Le quart des bénéfices.

– La moitié si c'est moi qui trouve le dossier A. L. B., exigea Victor.

– Non, le tiers.

– Soit. »

Les deux hommes se serrèrent la main.

Bressacq éclata de rire.

« Deux négociants, deux financiers qui concluent une affaire importante échangent des signatures, et souvent par-devant notaire, tandis que deux honnêtes gens comme nous se contentent d'une poignée de mains loyale. Après quoi, je sais pertinemment que votre concours m'est assuré, et vous savez que je m'en tiendrai strictement aux termes de notre engagement. »

Victor n'était pas un expansif. Il n'éclata pas de rire, lui. Tout au plus sourit-il un peu, et, comme l'autre lui en demandait la raison, il répondit.

« Vos deux négociants ou vos deux financiers ne signent que quand ils sont bien au courant de l'affaire.

– Eh bien ?

– Eh bien, j'ignore le nom de notre adversaire, le lieu où il habite, les moyens que vous devez employer, et le jour que vous avez choisi.

– Ce qui signifie ?

– Qu'il y a là, chez vous, comme de la défiance, qui m'étonne... »

Bressacq hésita.

« Est-ce une condition que vous posez ?

- Nullement, dit-il. Je n'ai aucune condition à poser.
- Eh bien, moi, dit Alexandra, qui sortit soudain de sa rêverie, et s'approcha des deux hommes, moi j'en pose une.
- Laquelle ?
- Je ne veux pas qu'il y ait de sang versé. »

## – 2 –

C'est à Victor qu'elle s'adressait, et avec une expression ardente et une voix impérieuse.

« Vous avez dit tout à l'heure que toutes ces histoires de *La Bicoque* et de la rue de Vaugirard étaient réglées. Non, elles ne le sont pas, puisque je peux apparaître comme une criminelle, et rien ne vous empêchera, dès lors, dans l'expédition que vous préparez, d'accomplir le même geste que vous m'attribuez, à moi ou à Antoine Bressacq. »

Victor déclara paisiblement :

« Je ne vous attribue rien, ni à Antoine Bressacq, ni à vous, madame.

– Si.

– Quoi donc ?

– Nous avons tué Élise Masson, ou, du moins, un de nos complices l'a tuée et nous sommes responsables de sa mort.

– Non.

– Cependant, c'est la conviction de la justice, et c'est l'opinion courante.

– Ce n'est plus la mienne.

– Alors qui ? Pensez donc ! On a vu une femme qui sortait de chez Élise Masson, et qui devait être moi, et qui était moi, en effet. En ce cas, comment ne serait-ce pas moi qui ai tué ? Aucun autre nom n'a été prononcé que le mien.

– Parce que la seule personne qui aurait pu prononcer un autre nom que le vôtre n'a pas encore eu le courage de le faire.

– Quelle autre personne ? »

Victor sentit qu'il devait répondre nettement. La restriction qu'il avait opposée à Antoine Bressacq en demandant des indications immédiates

l'obligeait à reprendre barre sur ses complices et à donner une fois encore la mesure de ses moyens.

« Quelle autre personne ? répéta-t-il. L'inspecteur Victor, de la Brigade mondaine.

– Que voulezvous dire ?

– Ce que je veux dire peut vous paraître une simple hypothèse, mais n'est sûrement que la stricte vérité, une vérité que j'ai déduite peu à peu des faits et d'une lecture attentive des journaux. Vous savez ce que je pense de l'inspecteur Victor. Sans être un phénomène, c'est un policier de grande classe, mais, tout de même, un policier, sujet, comme tous ses collègues, et comme tout le monde d'ailleurs, à des faiblesses et à des négligences. Or, le matin de l'assassinat, lorsqu'il se rendit avec le baron d'Autrey chez Élise Masson pour un premier interrogatoire, il commit une faute que nul n'a remarquée, mais qui, sans aucun doute, donne la clef de l'énigme. Une fois redescendu, et dès qu'il eut réintégré dans son auto le baron, il pria un gardien de la paix de surveiller celui-ci, et il alla, dans un café du rez-de-chaussée, téléphoner à la Préfecture pour qu'on lui envoyât aussitôt deux agents. Il voulait que la porte fût surveillée et qu'Élise Masson ne pût sortir avant qu'une perquisition minutieuse n'eût été faite chez elle.

– Continuez, je vous en prie, murmura la princesse, tout émue.

– Eh bien, la communication téléphonique fut difficile à obtenir, longue, et, pendant les quinze minutes qu'elle dura, il était naturel que le baron d'Autrey eût l'idée – non pas de s'enfuir... à quoi bon ? Mais de remonter chez sa maîtresse. Qui l'en empêchait ? L'inspecteur Victor était occupé. Le gardien de la paix veillait à la circulation, et, d'ailleurs, l'apercevait à peine sous la capote du cabriolet.

– Mais pourquoi aurait-il voulu la revoir ? dit Antoine Bressacq, très attentif, lui aussi.

– Pourquoi ? Rappelez-vous la scène dans la chambre d'Élise Masson, telle que l'a racontée l'inspecteur Victor. Lorsqu'elle sut que Maxime d'Autrey était accusé, non pas seulement d'un vol, mais d'un crime, elle parut exaspérée d'un tel soupçon. Or, ce que l'inspecteur Victor prit, en effet, pour de l'indignation ne fut sans aucun doute que de l'épouvante. Que son amant ait volé les Bons, elle le savait, mais elle n'avait pas imaginé un instant qu'il pût avoir tué le père Lescot. Elle eut horreur de cet homme, et elle eut peur de la justice. D'Autrey ne s'y trompa pas, lui. Il fut persuadé



que cette femme le dénoncerait. Et c'est pour cela qu'il voulut la revoir et lui parler. Il avait une clef personnelle de l'appartement. Il interroge sa maîtresse. Elle répond par des menaces. D'Autrey s'affole. Se laissera-t-il faire ? Si près du but, maître des Bons de la Défense, ayant déjà tué pour les avoir, va-t-il échouer au dernier moment ? Il tue. Il tue cette femme qu'il adore, mais dont la trahison immédiate est si évidente que, durant quelques secondes, il la hait. Une minute plus tard, il est en bas, sous la capote de l'auto. Le gardien de la paix ne s'est avisé de rien. L'inspecteur Victor n'a aucun soupçon.

– De sorte que moi ?... chuchota la princesse.

– De sorte que vous, en arrivant une heure ou deux après, pour vous entretenir simplement de l'affaire avec Élise Masson, vous trouvez sur la porte la clef oubliée par l'assassin. Vous entrez. En face de vous, Élise Masson, étendue, étranglée à l'aide de ce foulard jaune et vert que vous lui avez donné... »

Alexandra était bouleversée.

« C'est cela... c'est cela, dit-elle. Toute la vérité est là... Le foulard était sur le tapis, près du corps... Je l'ai ramassé... J'étais folle de terreur. C'est cela... c'est cela. »

Antoine Bressacq approuva.

« Oui... aucune erreur possible... les choses ont eu lieu ainsi... c'est d'Autrey le coupable... et le policier ne s'est pas vanté de son imprudence. »

Il frappa Victor sur l'épaule.

« Décidément, vous êtes un rude type. Pour la première fois je rencontre un collaborateur sur qui je peux m'appuyer... Marcos Avisto, nous ferons de la bonne besogne ensemble. »

Et, tout de suite, il lâcha les confidences nécessaires.

« Le Grec s'appelle Sériphos. Il habite non loin d'ici, le long du Bois de Boulogne, au 98 *bis* du boulevard Maillot. L'expédition aura lieu mardi prochain, soir du jour où me sera livrée une échelle spéciale pouvant s'allonger à douze mètres. Nous monterons par là. Une fois dans la place, nous redescendrons ouvrir la porte du vestibule d'entrée à trois hommes de ma bande qui seront de faction dehors.

– La clef est sur la porte d'entrée, à l'intérieur ?

– Oui, paraît-il.

– Mais il doit y avoir aussi, à cet endroit, un dispositif de sonnerie électrique qui fonctionnera dès qu'on essaiera d'ouvrir ?

– Oui. Mais tout est combiné pour une attaque de dehors, pas pour une attaque venant du dedans, comme la nôtre, et le dispositif est visible. Il me suffira donc de l'empêcher de jouer. Après quoi, mes hommes se chargent de ligoter les deux gardiens surpris au lit. Et nous aurons, dès lors, tout notre temps, d'abord pour jeter un coup d'œil dans les pièces du rez-de-chaussée, ensuite, et surtout, pour fouiller à fond le cabinet de travail du second étage où doit être le magot. Ça va ?

– Ça va. »

Il y eut une nouvelle poignée de mains entre les deux hommes, plus chaleureuse encore.

Les quelques jours qui précédèrent l'expédition furent une période délicieuse pour Victor. Il savourait son triomphe prochain, ce qui ne l'empêchait pas d'être infiniment prudent. Pas une fois il ne sortit. Il n'envoya aucune lettre. Il ne donna pas un coup de téléphone. C'étaient là évidemment des garanties qui devaient inspirer à Bressacq la plus grande confiance. Victor, un instant peut-être un peu trop grandi par son initiative et par sa clairvoyance, reprenait de lui-même sa place véritable. Associé, oui, mais subalterne. Les préparatifs, les décisions regardaient Antoine Bressacq. Pour lui, il n'avait qu'à se laisser conduire.

Mais quelle profonde joie il goûtait à observer son redoutable adversaire, à étudier ses façons, à voir de près cet homme dont on parlait tant sans le connaître ! Et quelle satisfaction, après avoir si bien manœuvré pour s'introduire dans sa vie intime, de constater que Bressacq n'avait pas une ombre de méfiance, et qu'il lui faisait part de tous ses desseins.

Quelquefois, Victor s'inquiétait.

« N'est-ce pas lui qui me joue ? Le piège que je prépare, n'est-ce pas moi qui y tomberai ? Dois-je admettre qu'un homme de sa taille se laisse ainsi duper ? »

Mais non. Bressacq s'abandonnait en toute sécurité, et Victor en avait vingt preuves par jour, dont la plus grande peut-être était la conduite d'Alexandra avec qui il passait la meilleure partie de ses après-midi.

Elle était maintenant détendue, souvent gaie, toujours cordiale, et comme reconnaissante de lui avoir révélé le nom du coupable.

« Je savais bien que ce n'était pas moi, n'est-ce pas, mais c'est une délivrance de penser que, si jamais je suis découverte, je pourrai tout au moins répondre que je n'ai pas tué.

– Pourquoi seriez-vous découverte ?

– Sait-on jamais ?

– Mais si, on sait. Vous avez en Bressacq un ami qui ne permettra jamais qu'on touche à vous. »

Elle gardait le silence. Ses sentiments pour celui qui devait être son amant restaient secrets. Victor en arrivait même à se demander, en la voyant parfois indifférente et distraite, s'il était en réalité son amant, et si elle ne le considérait pas surtout comme un camarade de danger, plus capable que tout autre de lui procurer ces émotions intenses qu'elle recherchait. N'était-ce pas le prestige de ce nom de Lupin qui l'avait attirée vers lui et qui la retenait ?

Mais, le dernier soir, Victor les surprit debout l'un contre l'autre et les lèvres jointes...

Il eut du mal à contenir son irritation. Sans la moindre gêne, Alexandra se mit à rire.

« Savez-vous pourquoi je déploie toutes mes grâces en l'honneur de ce monsieur ? Pour obtenir de lui que je vous accompagne demain soir. Comme si ce n'était pas naturel ! Eh bien, non, il s'y refuse... Une femme n'est qu'une entrave... Tout peut manquer à cause de sa présence... Et il y a des dangers qu'on ne doit pas affronter... Enfin un tas de raisons qui n'en sont pas. »

Ses belles épaules s'épanouissaient hors de la légère tunique qui la révélait tout entière. Son visage passionné implorait Victor.

« Persuadez-le, cher ami. Je veux aller là-bas... justement parce que j'aime le danger... Ce n'est même pas le danger que j'aime, c'est la peur... Oui, la peur... rien ne vaut cette sorte de vertige qui vous tourne la tête... J'ai le mépris des hommes qui ont peur, c'est de la lâcheté... mais ma peur à moi, ma peur me grise plus que tout au monde. »

Victor plaisanta et dit à Antoine Bressacq :

« Je crois que le meilleur moyen de guérir cet amour de la peur, c'est de montrer que, quelles que soient les circonstances, il n'en est pas d'assez terribles pour inspirer la peur. Entre vous et moi, c'est un sentiment qu'elle n'éprouvera plus.

– Bah ! dit gaiement Bressacq, qu’il soit fait comme elle le désire !...  
Tant pis pour elle. »

### – 3 –

Le lendemain, un peu après minuit, Victor attendait au rez-de-chaussée.

Alexandra le rejoignit, joyeuse, habillée d’une robe grise, très ajustée. Elle semblait toute jeune, évoquant, plutôt qu’une femme qui se risque vers une aventure périlleuse, une enfant qui se rend à une partie de plaisir. À sa pâleur, cependant, à l’éclat de ses prunelles, on sentait sous cette allégresse frémir une sensibilité toute prête à s’effarer.

Elle lui montra un minuscule flacon.

« L’antidote... dit-elle en souriant.

– Contre quoi ?

– Contre la prison. La mort, je l’admets, mais la cellule, à aucun prix. »

Il lui arracha son flacon, et, l’ayant débouché, en répandit à terre le contenu.

« Ni mort ni cellule, dit-il.

– Sur quoi s’appuie cette prédiction ?

– Sur ce fait. Il n’y a ni mort ni prison à craindre quand Lupin est là. »

Elle haussa les épaules.

« Lui-même peut être vaincu.

– Il faut avoir en lui une confiance absolue.

– Oui... oui... murmura-t-elle, mais depuis quelques jours j’ai des pressentiments... de mauvais rêves... »

Un bruit de clefs dans la serrure... La porte de la rue s’ouvrit du dehors. Antoine Bressacq, qui venait d’effectuer les derniers préparatifs, rentrait.

« Ça y est, dit-il. Alexandra, vous persistez ? Vous savez, l’échelle est haute. Ça remue quand on est dessus. »

Elle ne répondit pas.

« Et vous, cher ami ? Vous êtes sûr de vous ? »

Victor ne répondit pas non plus.

Ils s’en allèrent tous trois, par les avenues à peu près désertes de Neuilly. Ils ne se parlaient point. Alexandra marchait entre eux, l’allure souple, le pas bien rythmé.

Un ciel d'étoiles, sans nuage, planait au-dessus des maisons et des arbres baignés de lumière électrique.

Ils tournèrent à la rue Charles-Laffitte, qui est parallèle au boulevard Maillot. De la rue au boulevard, s'étendaient les cours et les jardins où les hôtels particuliers élevaient leur masse trouée de quelques lumières.

Une palissade de vieilles planches clôturait une de ces propriétés, avec une double barrière mal jointe, au travers de laquelle on apercevait les arbustes et les arbres du terrain vague.

Ils déambulèrent une demi-heure pour être sûrs qu'aucun passant attardé ne les gênerait. Puis, vivement, tandis que Victor et Alexandra faisaient le guet, Antoine Bressacq ouvrit le cadenas avec une fausse clef et entrebâilla l'un des battants.

Ils se glissèrent à l'intérieur.

Des branches les entouraient. Des ronces les égratignaient. Le sol était jonché de grosses pierres de démolition.

« L'échelle est le long du mur, à gauche », souffla Bressacq.

Ils y arrivèrent.

Elle était en deux tronçons qui s'ajoutaient l'un à l'autre par glissières, et ils firent ainsi une échelle interminable, légère, et consolidée par des cordes.

Puis ils la dressèrent, en enfonçant les deux pieds dans un tas de sable et de gravats. Et, quand elle fut toute droite, plantée dans le sol obscur, ils la penchèrent pardessus le mur qui séparait le terrain de la cour voisine, et, doucement, avec de grandes précautions, appuyèrent l'autre extrémité au deuxième étage de l'hôtel habité par le Grec Scriphos.

Sur cette face latérale de l'hôtel, aucune des fenêtres ne devait être illuminée sous leurs volets hermétiquement clos. À tâtons, Bressacq manœuvra l'échelle de manière que le faîte atteignît la glace sans tain dont on discernait confusément le petit rectangle.

« Je monte le premier, dit-il. Alexandra, dès que j'aurai disparu, vous monterez à votre tour. »

On vit son escalade rapide.

L'échelle tremblait, au point qu'on le devinait qui bondissait sur cette armature frêle.

« Le voilà tout au bout, chuchota Victor. Il va couper un morceau de la glace et ouvrir le châssis. »

De fait, une minute plus tard, il entra, et ils l'aperçurent qui se penchait vers eux et maintenait l'échelle de ses deux bras tendus.

« Vous avez peur ? demanda Victor.

– Ça commence, dit-elle... C'est délicieux. Pourvu que mes jambes ne faiblissent pas et que je n'aie pas le vertige ! »

Elle monta, vivement au début, puis tout à coup s'arrêta.

« Les jambes fléchissent, et le vertige lui tourne la tête », pensa Victor.

La halte dura plus d'une minute. Bressacq l'encourageait à voix basse. Enfin elle acheva son ascension et enjamba le rebord.

Bien des fois, pendant ces derniers jours, au domicile de Bressacq, Victor s'était dit :

« Ils sont tous deux à ma disposition. J'ai le numéro de téléphone particulier du directeur Gautier. Un simple appel, et on vient les cueillir à domicile. Mauléon ne paraît même pas. Tout le succès de l'arrestation est pour l'inspecteur Victor, de la Brigade mondaine. »

S'il avait écarté cette solution, c'est qu'il voulait ne livrer Lupin qu'en pleine action. Le sieur Lupin devait être pris la main dans le sac et coffré comme doit l'être un vulgaire cambrioleur.

Or, n'était-ce pas le moment ? Les deux complices n'étaient-ils pas enfermés dans la souricière ?

Pourtant, il ne se décida pas encore. Bressacq l'appelait d'en haut. Il lui fit signe de patienter, et il murmurait :

« Comme tu es pressé, mon vieux ! Tu ne redoutes donc pas la cellule, comme ta bonne amie ? Allons, jouis de ton reste... opère... empoche les dix millions. C'est ton dernier exploit. Après ça, Lupin, les menottes... »

Il monta.

# 11

## *L'angoisse*

### Table des matières

#### – 1 –

« Eh bien, cher ami, qu'est-ce qui vous retenait ? demanda Bressacq, lorsque Victor aborda la fenêtre.

– Rien. J'écoutais...

– Quoi ?

– J'écoute toujours... Il faut toujours avoir l'oreille aux aguets.

– Bah ! n'exagérons rien », dit Bressacq d'un ton qui trahissait quelque dédain pour un tel luxe de précautions.

De son côté, pourtant, il mit beaucoup de prudence à lancer tout autour de la pièce un jet de sa lampe électrique. Avisant un bout de tapisserie ancienne, il sauta sur une chaise, le décrocha, et le fixa sur la glace sans tain. Toutes les ouvertures étant ainsi closes, il tourna un commutateur et la clarté jaillit.

Alors il embrassa Alexandra et se mit à faire, agilement et sourdement, un petit tour de danse avec entrechats, ébauches de cancan et de gigue.

La jeune femme eut un sourire plein d'indulgence. Cette manifestation habituelle de Lupin, aux moments où il entrait en action, l'amusait.

Par contre, Victor se renfrogna et s'assit.

« Fichtre ! dit Antoine avec bonne humeur, on s'assoit ? Et le travail ?

– Je travaille.

– Drôle de façon...

– Rappelez-vous l'une de vos aventures..., je ne sais plus laquelle... Vous opérez la nuit, dans la bibliothèque d'un marquis, et vous avez simplement contemplé le bureau pour découvrir le tiroir secret... Moi, je contemple la pièce, tandis que vous dansez... Je me mets à votre école, Lupin ! Il n'y en a pas de meilleure.

– Mon école, c'est de faire vite. Nous avons une heure.

– Vous êtes sûr que les deux gardiens, anciens détectives, ne font pas de ronde ? demanda Victor.

– Mais non, mais non, affirma Bressacq. Si le Grec organisait des rondes jusqu'à cette pièce, il leur révélerait par là même qu'il y dissimule quelque chose. D'ailleurs, je vais ouvrir à mes hommes et couper court ainsi à toute tentative de la part des gardiens. »

Il fit asseoir la jeune femme et se pencha sur elle.

« Vous ne craignez pas de rester seule, Alexandra ?

– Non.

– Oh ! dix minutes, quinze au plus. Tout cela doit être rapidement expédié, et sans complication. Voulezvous que notre ami demeure auprès de vous ?

– Non, non, dit-elle... Allez... Je me repose... »

Il examina le plan détaillé de l'hôtel, puis ouvrit doucement la porte. Un couloir, qui formait antichambre, les conduisit à une seconde porte, massive, que le Grec Seriphos devait fermer quand il travaillait dans son bureau, et dont la clef se trouvait sur la serrure. Ils parvinrent ainsi en haut de l'escalier. La cage en était vaguement éclairée par une lueur qui montait d'en bas.

Ils descendirent, avec des précautions infinies.

Dans le vestibule, près de l'ampoule allumée, Bressacq fit voir à Victor, sur le plan, la pièce où couchaient les deux gardiens. Il fallait passer par cette pièce pour arriver à la chambre du Grec Sériphos.

Ils atteignirent la porte d'entrée.

Deux énormes verrous... Bressacq les tira. À droite, une manette qui réglait le dispositif d'alarme. Il la rabattit. Près de cette manette, un bouton, sur lequel il appuya, ce qui ouvrit la grille du petit jardin bordant le boulevard Maillot.

Cela fait, il poussa la porte, glissa la tête dehors et donna un très léger coup de sifflet.

Les trois complices, silhouettes sombres, figures de brutes, les rejoignirent.

Bressacq ne leur dit pas un mot, tout étant combiné d'avance entre eux. Il referma la porte et releva la manette, puis il ordonna tout bas à Victor :

« Je les accompagne dans la chambre des gardiens. En principe, pas besoin de vous. Faites le guet. »



Il disparut avec ses complices.

Aussitôt seul, et certain qu'il avait toute latitude d'agir à sa guise, Victor rabattit la manette, entrebâilla la porte, la laissant tout contre, et fit jouer le bouton qui actionnait la grille du boulevard Maillot. Ainsi, l'entrée de l'hôtel était libre. C'est ce qu'il voulait.

Puis il écouta du côté des chambres. L'assaut se produisit, comme l'avait dit Bressacq, sans complications. Les deux gardiens, surpris au lit, furent bâillonnés et liés solidement, avant d'avoir même exhalé une plainte.

Il en fut ainsi du Grec Sériphos, près de qui Bressacq demeura quelques instants.

« Rien à tirer de ce bonhomme-là, dit Bressacq en retrouvant Victor, il est à moitié mort de frayeur. Mais c'est surtout quand je lui ai parlé de son bureau du deuxième étage qu'il a tourné de l'œil. Pas d'erreur là-dessus. Remontons.

– Vos hommes aussi ?

– Jamais de la vie. Les fouilles doivent se faire entre nous. »

Il leur enjoignit de ne pas sortir de la chambre, de veiller aux trois captifs, et surtout d'éviter le moindre bruit, car les femmes qui composaient le personnel couchaient au sous-sol.

Puis ils retournèrent près d'Alexandra. Au haut de l'escalier, Bressacq referma à clef la lourde porte du couloir, afin que ses complices ne pussent le déranger. En cas d'alerte, il leur suffirait de frapper.

Alexandra n'avait pas bougé de son fauteuil. Son pâle visage était crispé.

« Toujours calme ? lui dit Victor. Aucune peur ?

– Si, si, fit-elle d'une voix altérée, cela s'insinue en moi, par tous les pores. »

Victor plaisanta.

« C'est la période heureuse ! Pourvu que cela dure !

– Mais c'est absurde, cette peur, s'écria Bressacq. Voyons, Alexandra, nous sommes chez nous, ici. Les gardiens sont ficelés, et mes hommes sont à leur poste. Si, par impossible, il y avait alerte de ce côté, l'échelle est là, et la fuite est assurée par cette issue. Mais, soyez tranquille, il n'y aura ni alerte ni fuite. Avec moi rien n'est laissé au hasard. »

Tout de suite, il commença l'inventaire de la pièce.

« Le problème, dit Victor, c'est de trouver un petit paquet assez plat, long de vingt à vingt-cinq centimètres, qui puisse contenir une somme de dix millions, sous une forme que nous ignorons... »

Bressacq énumérait, à demi-voix, vérifiant au fur et à mesure les indications portées sur son plan.

« Sur le bureau, l'appareil téléphonique... quelques livres... des dossiers de factures payées ou à payer... correspondance avec la Grèce... correspondance avec Londres... registres de comptes... Rien... Dans les tiroirs, autres dossiers, autres correspondances. Pas de tiroir secret ?

– Non, affirma Victor.

– Non », déclara Bressacq, après avoir contrôlé cette assertion et palpé le meuble et l'intérieur des tiroirs.

Et il continua :

« L'étagère des souvenirs conservés par le Grec... Portrait de sa fille... Portrait de sa petite-fille (il les palpa tous deux également). Corbeille à ouvrage... Coffret à bijoux (vide et sans double fond, dit-il), album de cartes postales, avec paysages de la Grèce et de la Turquie... Album d'enfant, avec des timbres... Livres de géographie pour enfant... dictionnaires... (il feuilletait tout en parlant) livre d'images... missel... boîte à jeux... boîte pour jetons... petite armoire à glace pour poupée... »

Toute la pièce fut ainsi cataloguée. Tous les objets furent soupesés et scrutés. Tous les murs interrogés, les meubles soumis à un examen minutieux.

« Deux heures du matin, constata Victor qui, sans bouger, avait écouté distraitemment et suivi des yeux l'inventaire de Bressacq. Dans une heure, le jour se lève... Nom d'un chien, faudrait-il songer à la retraite ? »

## – 2 –

« Vous êtes fou ! » répliqua Antoine Bressacq.

Il ne doutait pas de la réussite, lui. Il se pencha sur la jeune femme.

« Toujours tranquille ?

– Non, non, murmura-t-elle.

– Qu'est-ce qui vous tourmente ?

– Rien... rien et tout... Allons-nous-en. »

Il eut un geste de colère.

« Ah ! ça non... Je vous l'avais bien dit... les femmes doivent rester chez elles... surtout une femme comme vous, impressionnable et nerveuse. »

Elle reprit :

« Si je souffre trop, nous partirons, n'est-ce pas ?

– Ah ! ça, je vous le jure. Dès que vous l'exigerez, nous partirons. Mais pas de caprice, je vous en supplie. Ce serait vraiment trop bête d'être venu ici pour rafler dix millions, de savoir qu'ils y sont, et de s'esquiver les mains vides. C'est contraire à mes habitudes. »

Victor ricana, tandis que Bressacq se remettait à l'ouvrage :

« Notre besogne est un spectacle pénible pour une femme... Ce vol n'est sûrement pas dans ses idées.

– Pourquoi est-elle venue ?

– Pour voir comment nous agirions dans le tumulte d'un cambriolage, au milieu des policiers, et pour voir comment elle s'y comporterait elle-même. Or, notre cambriolage est tout ce qu'il y a de plus bourgeois et pot-au-feu... un inventaire de petits commerçants dans leur arrière-boutique. »

Il se leva brusquement.

« Écoutez. »

Ils écoutèrent.

« Je n'entends rien, dit Bressacq...

– En effet, en effet... avoua Victor... il m'avait semblé...

– Du côté du terrain vague ? ça m'étonnerait. J'ai remis la chaîne à la barrière.

– Non, du côté de la maison...

– Mais c'est impossible ! » riposta Bressacq.

Il y eut un long silence, que troublaient seules les investigations de Bressacq.

Un objet tomba, par sa faute.

La jeune femme se dressa, effrayée.

« Qu'y a-t-il ?

– Écoutons... écoutons... exigea Victor, qui s'était levé aussi... Écoutons...

– Mais enfin, quoi ? » fit Bressacq.

Ils écoutèrent. Bressacq affirma :

« Aucun bruit.

– Si, si, c’est dehors, cette fois, j’en suis persuadé.

– Ce que vous êtes embêtant, sacrebleu ! prononça Bressacq qui commençait à s’irriter contre ce singulier collaborateur, toujours sur le quivive, et si placide à la fois. Vous feriez mieux de chercher comme moi. »

Victor ne bougeait pas, l’oreille tendue. Sur le boulevard une auto passa. Un chien aboya dans une cour voisine.

« Moi aussi, j’entends... dit Alexandra.

– Et puis, ajouta Victor, vous n’avez pas pensé à une chose, que j’ai remarquée en venant, c’est que la lune était sur le point de se lever, et que tout le mur de l’échelle va se trouver bientôt en pleine lumière.

– Je m’en f... » s’écria Bressacq.

Tout de même, pour se rendre compte, il éteignit l’électricité, écarta la tapisserie, ouvrit la glace sans tain, et se pencha.

Presque aussitôt, Victor et Alexandra entendirent un juron étouffé. Que se passait-il ? Qu’apercevait-il dehors, dans le terrain vague ?

Il rentra, et au bout de quelques secondes, il dit simplement, dans les ténèbres :

« L’échelle a été retirée. »

Victor jeta un cri rauque et s’élança vers la baie. Lui aussi, mâchonna un juron. Puis, refermant la vitre et remplaçant la tapisserie, il dit à son tour :

« L’échelle a été retirée. »

C’était là un fait incompréhensible, et Victor, après avoir rallumé, en marqua toute la signification redoutable.

« Une échelle ne s’enlève pas toute seule... Qui l’a enlevée ? Des types de la police ? Dans ce cas, nous sommes repérés, car on a dû voir où elle aboutissait, c’est-à-dire au second étage... à cette ouverture...

– Alors ?

– Alors, inévitablement, on va pénétrer dans l’hôtel et découvrir le pot aux roses. Il faut s’attendre à un assaut. La seconde porte est bien fermée, là, au bout du couloir ?

– Mais oui ! Mais oui !

– Ils la démoliront. Qu’est-ce que c’est que ça, une porte ? Non, je vous le dis..., c’est l’assaut ! Nous allons être pris là, tous les trois, comme des lapins dans leur terrier !

– Vous en avez de bonnes, vous ! protesta Bressacq. Si vous croyez que je me laisse pincer comme ça, moi !

– Mais puisque l'échelle est retirée...

– Et les fenêtres ?

– Nous sommes au second étage, et les étages sont très hauts. Peut-être pourrez-vous filer par là, mais pas nous. D'ailleurs...

– D'ailleurs ? grogna Bressacq.

– Vous savez bien que les volets extérieurs sont reliés par des fils à un système de signaux avertisseurs. Alors vous imaginez ça, dans la nuit, les timbres qui retentissent ?... »

Bressacq le regarda, d'un œil mauvais. Pourquoi ce sacré bonhomme, au lieu d'agir, se contentait-il de dénombrer en les grossissant tous les obstacles ?

Prostrée sur un fauteuil, Alexandra serrait les poings contre ses joues. Elle n'avait pas d'autre idée que de contenir la peur qui bouillonnait en elle. Et pour cela, elle ne remuait pas, elle ne disait pas un mot.

Antoine Bressacq avait ouvert l'une des fenêtres avec prudence. Aucun signal ne fut déclenché. C'était donc bien les volets qui commandaient les sonneries. Il les examina soigneusement, du haut en bas, et dans toutes leurs rainures.

« Ça y est ! Tenez... Le mécanisme est niché je ne sais où, mais voici le fil de métal qui conduit dehors, vers un timbre qui doit être au rez-de-chaussée. »

Ce fil, il le coupa vivement avec une petite pince. Puis il manœuvra une forte barre de fer qui reliait les quatre battants des volets, et leva un loquet.

Il n'y avait plus qu'à pousser.

Il risqua le geste, très doucement.

Ce fut immédiat. Dans la pièce, au plafond, la sonnerie d'un timbre jaillit, comme précipitée par un ressort irrésistible.

### – 3 –

Rapidement, Bressacq ramena les volets, ferma la fenêtre et croisa les rideaux pour empêcher le bruit de se répandre dehors. Mais, à l'intérieur, le

crépitement de la sonnerie d'alarme vibrait, strident, hallucinant, et sur un rythme qui semblait s'exaspérer lui-même.

Victor énonça, d'une voix posée :

« Il y a deux fils, l'un extérieur, que vous avez coupé, l'autre intérieur. Comme ça, les habitants de l'hôtel sont sûrs d'être avertis.

– Idiot... », fit Bressacq entre ses dents.

Il avait déjà porté une table vers le coin de la pièce d'où la sonnerie provenait. Il équilibra une chaise sur cette table, et se hissa sur cet échafaudage.

Le long de la corniche, courait le second fil conducteur. Il le coupa. Le bruit irritant cessa.

Antoine descendit et remit la table en place.

Victor lui dit :

« Aucun danger, maintenant. Vous pouvez filer par cette fenêtre, puisque les sonneries n'existent plus. »

Bressacq marcha vers lui et le saisit par le bras.

« Je filerai quand ça me plaira. Et ça ne me plaira que quand j'aurai trouvé le paquet de dix millions.

– Impossible ! vous ne le trouverez pas.

– Et pourquoi ?

– Nous n'avons pas le temps.

– Qu'est-ce que vous chantez ! dit Bressacq en le secouant. Tout ce que vous dites est idiot. L'échelle a dû glisser et s'écarter. Ou bien elle a été emportée par de mauvais plaisants, ou par des types qui l'ont utilisée. Et il n'y a rien de réel dans toutes vos terreurs. Les gardiens sont attachés... mes hommes veillent. Nous n'avons qu'à poursuivre notre besogne.

– Elle est finie. »

Bressacq lui montra le poing. Il était hors de lui :

« Je vais vous f... par la fenêtre, mon vieux. Quant à vos bénéfices... zéro ! Pour ce que vous fichez ! »

Il s'interrompit. On avait sifflé dehors... Une modulation légère et brève qui montait du terrain vague.

« Vous avez entendu, cette fois ? dit Victor.

– Oui... c'est dans la rue... quelque passant attardé...

– Ou bien les types qui ont enlevé l'échelle et qui sont dans le terrain vague... On a été chercher la police. »

C'était intolérable. Un danger réel, précis, on y fait face. Mais le danger rôdait, sans que l'on sût d'où il venait et quelle en était la nature. Est-ce qu'il y avait même du danger ? se demandait Bressacq. La peur croissante d'Alexandra et l'étrange conduite de ce satané bonhomme le troublaient à la fois et le faisaient enrager.

Il s'écoula une quinzaine de minutes, durant lesquelles leur incompréhensible angoisse s'augmenta de tout le silence mystérieux et de cette atmosphère lourde et chargée de menaces qui les étouffait. Alexandra se cramponnait au dossier d'un fauteuil, ses yeux fixes attachés à la porte close par où pouvait venir l'ennemi. Bressacq reprenait sa besogne, puis l'abandonnait soudain, mal à l'aise, le cerveau tumultueux.

« L'affaire a été mal combinée », formula Victor.

La colère de Bressacq éclata, et il empoigna celui qu'il appelait le vieux. Victor riposta, tout en répétant d'un ton sarcastique :

« L'affaire a été mal combinée... Nous ne savons pas où nous allons... C'est grabuge et compagnie... Quelle salade !... »

Bressacq l'injurait. Ils se seraient peut-être battus si Alexandra n'avait couru vers eux pour les séparer.

« Allons-nous-en, ordonna-t-elle, dans un sursaut d'énergie.

– Après tout, oui, s'écria Bressacq, prêt à renoncer. La route est libre. »

Ils se dirigeaient tous deux vers la porte, lorsque Victor déclara, d'un ton agressif :

« Moi, je reste.

– Mais pas du tout ! Vous partirez aussi.

– Je reste. Quand j'entreprends quelque chose, je vais jusqu'au bout. Rappelez-vous vos paroles, Bressacq : “Les dix millions sont ici. Nous le savons, et on s'en irait les mains vides ? C'est contraire à mes habitudes.” Aux miennes également. Je me cramponne. »

Bressacq revint sur lui :

« Vous en avez du culot, vous ! Et je me demande au fond quel est votre rôle exact dans tout cela.

– Le rôle d'un monsieur qui en a pardessus la tête.

– Alors, votre intention ?

– C'est de reprendre l'affaire sur de nouvelles bases. Je le répète, elle a été mal combinée. Mauvaise préparation, mauvaise exécution. Je recommence.

– Vous êtes dingo ! On recommencera plus tard.  
– Plus tard, c'est trop tard. Je recommence tout de suite.  
– Mais comment cela, nom de D... ?  
– Vous ne savez pas chercher... Moi non plus. D'ailleurs il y a des spécialistes pour cela.  
– Des spécialistes ?  
– À notre époque, tout se spécialise. Je connais des as de la perquisition. J'en appelle un. »

Il s'approcha du téléphone, saisit le récepteur.

« Allô...

– Qu'est-ce que vous faites, crebleu de crebleu ?  
– L'unique chose possible et raisonnable. Nous sommes dans la place. Il faut en profiter et ne partir qu'avec le magot. Allô, mademoiselle, veuillez me donner : Châtelet 24-00...

– Mais enfin, qui est-ce ?

– Un de mes amis. Les vôtres sont des gourdes, et vous vous défiez d'eux. Le mien est un as. En un tournemain il règlera la situation. Vous en resterez baba. Allô... Châtelet 24-00 ? Ah ! c'est vous, chef, ici, Marcos Avisto. Je suis au numéro 98 *bis* du boulevard Maillot, au second étage d'un hôtel particulier. Venez me rejoindre. La grille de la cour et la porte de l'hôtel sont ouvertes. Prenez deux autos et quatre ou cinq hommes, dont Larmonat... Vous trouverez en bas trois complices d'Arsène Lupin qui essaieront de rouspéter... Au second étage, Lupin, knock out, ficelé comme une momie. »

Victor s'arrêta un instant. De la main gauche, il tenait le récepteur. De la droite, il braqua un browning sur Bressacq, lequel s'élançait, les poings serrés.

« Pas de pétard, Lupin, s'écria Victor, ou je t'abats comme un chien. »

Il continua au téléphone :

– C'est bien compris, chef ! Dans trois quarts d'heure vous êtes ici. Et vous avez bien reconnu ma voix, n'est-ce pas ? Aucune erreur ? Oui, Marcos Avisto, c'est-à-dire... c'est-à-dire...

Il fit une pause, sourit à Bressacq, salua la jeune femme, jeta son revolver à l'autre bout de la pièce :

« Inspecteur Victor, de la Brigade mondaine. »



*Le triomphe de Lupin*Table des matières

## – 1 –

Victor, de la Brigade mondaine ! Le fameux Victor qui, peu à peu, grâce à son exceptionnelle clairvoyance, avait démêlé l'écheveau embrouillé de l'affaire ! Qui avait démasqué en vingt-quatre heures les trois premiers détenteurs de l'enveloppe jaune ! Qui avait découvert le père Lescot ! Qui avait traqué le baron d'Autrey et l'avait acculé au suicide ! Qui avait déjoué les machinations de Félix Devalle ! C'était lui, sous l'apparence du Péruvien Marcos Avisto...

Bressacq supporta le choc sans un tressaillement. Il laissa Victor remettre le récepteur à sa place, réfléchit quelques secondes, et, à son tour, tira son revolver.

Alexandra, devinant le geste, s'était jetée sur lui, effarée :

« Non... non !... Pas ça ! »

Il chuchota, la tutoyant pour la première fois :

« Tu as raison. D'ailleurs le résultat sera le même. »

Victor le nargua.

« Quel résultat, Bressacq.

– Le résultat de notre lutte.

– Il est réglé d'avance, en effet, dit Victor, qui consulta sa montre. Deux heures et demie... J'estime que dans quarante minutes, mon chef, en l'espèce, M. Gautier, directeur de la Police judiciaire, escorté de quelques-uns de ses loustics, posera sa main sur l'épaule du sieur Lupin.

– Oui, mais d'ici là, mouchard ?...

– D'ici là ?

– Il passera de l'eau sous le pont.

– En es-tu certain ?

– Presque aussi certain que toi. D'ici là, le sieur Victor... »

Bressacq se carrait, d'aplomb sur ses jambes, les bras croisés sur sa large poitrine, plus grand que son adversaire, et combien plus solide et plus vigoureux d'aspect que le vieil inspecteur au visage ridé et aux épaules arrondies !

« D'ici là, prononça Victor – et lui aussi revint au tutoiement – d'ici là, tu resteras bien tranquille, mon bon Lupin... Oui, oui, ça te fait rire, un duel entre Victor et Lupin, et tu te sens rassuré maintenant que tu n'as plus affaire qu'à moi. Une chiquenaude, hein, et ce sera fini. Farceur, va ! Il ne s'agit pas de muscles aujourd'hui, ni de biceps, mais de cerveau. Or, vrai, sous ce rapport, Lupin, tu as été d'un faiblard, depuis trois semaines ! Quelle déchéance ! Comment, c'est ça ce fameux Lupin dont je me faisais un épouvantail ! Lupin l'invincible ! Lupin le géant ! Ah ! Lupin, je me demande si ce n'est pas la chance qui t'a favorisé jusqu'ici, et si toutes tes victoires et ta renommée ne viennent pas de ce que tu n'as jamais trouvé en face de toi un adversaire un peu d'aplomb !... comme moi !... comme moi ! »

Victor se frappait la poitrine, en répétant fortement ces deux mots :

« Comme moi ! <Comme moi ! »

Antoine Bressacq hocha la tête.

« Il est de fait que tu as rudement bien mené ta barque, policier. Toute ta comédie avec Alexandra... de premier ordre !... ton vol de l'agrafe... ton vol chez le receleur... excellent, tout cela !... Et la bousculade du Cambridge, la façon dont tu nous as sauvés !... Fichtre, comment me serais-je défié d'un pareil cabotin ! »

Bressacq tenait sa montre en main, et ne cessait de la regarder.

Victor lui dit, goguenard :

« Tu trembles, Lupin !

– Moi ?

– Oui, toi ! Actuellement tu arrives à crâner. Mais qu'est-ce que ça sera quand on va te prendre au collet ! »

Victor pouffa de rire.

« Oui ! Quelle frousse tu avais tout à l'heure ! Et c'est ce que je voulais... te montrer que tu n'avais pas plus de cran qu'une femmelette. Et te le montrer en face d'Alexandra, dont tu te moquais ! Hein ! le coup de l'échelle évanouie ?... Mais elle est à un mètre de distance, l'échelle, là où je l'ai repoussée en enjambant le balcon de la fenêtre... Ah ! Ce que tu as

flanché à ce moment ! La preuve, c'est que tu n'as pas réagi quand j'ai téléphoné, et que tu ne réagis pas à présent, et qu'en fin de compte tu vas essayer de fiche ton camp par la porte, sans les millions. »

Il frappa du pied et s'écria :

« Mais rebiffe-toi donc, flanchard ! Voyons, ta maîtresse te regarde ! Es-tu malade ? Un peu ramolli, peut-être ? Allons, un mot ! un geste ! »

Bressacq ne bronchait pas. Les sarcasmes de Victor lui semblaient indifférents, et l'on aurait même pu croire qu'il ne les entendait point. Ayant tourné les yeux vers Alexandra, il la vit qui était debout, le regard obstinément et fiévreusement fixé vers l'inspecteur Victor.

Une dernière fois, il consulta sa montre.

« Vingt-cinq minutes, dit-il entre ses dents. C'est beaucoup plus qu'il ne m'en faut.

– Beaucoup plus, dit Victor. Une minute pour descendre les deux étages, et une autre pour sortir de l'hôtel avec tes copains.

– Il m'en faudra une de plus, dit Bressacq.

– Pour quoi faire ?

– Pour te corriger.

– Diable ! la fessée ?

– Non, un solide passage à tabac sous les yeux de ma maîtresse, comme tu dis. Quand la police arrivera, elle te trouvera quelque peu égratigné, quelque peu sanguinolent, bien ficelé...

– Et ta carte de visite clouée dans la gorge.

– Précisément, la carte d'Arsène Lupin... Respectons les traditions. Alexandra, aie l'obligeance d'ouvrir la porte. »

Alexandra ne bougea pas. Était-ce l'émotion qui la paralysait ?

Bressacq courut vers la porte, et tout de suite poussa un juron.

« Crebleu de crebleu, fermée à clef !

– Comment ! plaisanta Victor, tu ne t'étais pas aperçu que je la fermais ?

– Donne-moi la clef.

– Il y en a deux, celle-ci et celle de l'autre porte, au bout du couloir.

– Donne-moi les deux.

– Ce serait trop commode. Tu descendrais l'escalier et tu sortiras de la maison, comme un brave bourgeois qui s'en va de chez lui ? Non. Il faut que tu saches bien, qu'entre toi et la sortie, il y a une volonté, celle de Victor, de la Brigade mondaine. En dernier ressort, toute l'aventure est là,

telle que je l'ai conçue et réalisée. Toi ou moi ! Lupin ou Victor ! Le jeune Lupin avec trois brutes de ses amis, un revolver, des poignards, une complice. Et le vieux Victor, tout seul, sans armes. Comme témoin de la bataille, comme arbitre du duel, la belle Alexandra. »

Bressacq avançait, implacable, le visage dur.

Victor ne remua pas d'une semelle. Il n'y avait plus de paroles à prononcer. Le temps pressait. Avant que la police n'intervînt, il fallait que le vieux Victor fût terrassé, châtié, et que les clefs lui fussent reprises.

Deux pas encore.

Victor se mit à rire.

« Vas-y donc ! N'aie pas pitié de mes cheveux blancs ! Allons, du courage !... »

Un pas de plus. Et soudain Bressacq fit un bond sur son adversaire, et, du premier coup, de tout son poids, l'écrasa. Ils roulèrent sur le parquet, enlacés, et le duel prit aussitôt un caractère d'acharnement presque sauvage. Victor essayait de se dégager. L'étreinte de Bressacq semblait impossible à rompre.

Alexandra considérait la scène avec effroi, mais sans un mouvement, comme si elle n'avait pas voulu influencer sur l'issue. Lui était-il égal que l'un fût vainqueur plutôt que l'autre ? On eût dit qu'elle attendait de savoir, avec une avidité anxieuse.

L'incertitude ne dura guère. Malgré la supériorité physique de Bressacq, malgré l'âge de Victor, ce fut Victor qui se releva. Il n'était même pas essoufflé. Il souriait, l'air aimable contre son habitude. Et il fit des grâces, comme un lutteur de cirque qui a « tombé » son adversaire.

L'autre gisait, inerte, meurtri.

## – 2 –

*Le visage de la jeune femme trahit la stupeur qu'elle éprouvait devant un tel dénouement. Il était manifeste qu'elle n'avait pas envisagé un instant la défaite d'Antoine Bressacq, et que ce corps étendu lui paraissait un spectacle inconcevable.*

*« Ne vous inquiétez pas, dit Victor qui visitait les poches de Bressacq et en retirait les armes, revolver et poignard. C'est un coup de ma façon dont*

*l'effet est immanquable... le poing entre dans la poitrine sans qu'il soit besoin de recul et d'élan. Aucune gravité, d'ailleurs... Seulement c'est douloureux, et ça vous détraque pendant une heure... Pauvre Lupin... »*

*Mais elle ne s'inquiétait pas. Elle avait déjà pris son parti de l'événement, et ne pensait plus qu'à ce qui pouvait advenir et aux intentions de cet étonnant individu qui la déconcertait une fois de plus.*

*« Qu'allez-vous faire de lui ?*

*– Comment ? Mais je vais le livrer. Dans un quart d'heure il aura les menottes.*

*– Vous ne ferez pas cela. Laissez-le partir.*

*– Non.*

*– Je vous en supplie.*

*– Vous me suppliez en faveur de cet homme... mais en votre faveur à vous ?*

*– Je ne demande rien, moi. Faites de moi ce qui vous plaira. »*

*Elle dit cela avec un calme étrange chez une femme qui frémissait de peur auparavant et que menaçait un danger si immédiat. Il y avait du défi, de l'arrogance même, dans ses yeux tranquilles.*

*Il s'approcha d'elle, et à voix basse :*

*« Ce qui me plaît ? C'est que vous partiez, vous, et sans une minute de retard.*

*– Non.*

*– Une fois mes chefs ici, je ne répons pas de vous. Partez.*

*– Non. Toute votre conduite me prouve que vous agissez toujours à votre guise, en marge de la police, et même, contre elle, si cela vous est plus commode. Puisque vous me proposez la fuite, sauvez Antoine Bressacq. Sinon, je reste. »*

*Victor s'irrita.*

*« Vous l'aimez donc, lui ?*

*– La question n'est pas là. Sauvez-le.*

*– Non, non.*

*– Alors je reste.*

*– Partez !*

*– Je reste.*

*– Eh bien, tant pis pour vous ! s'écria-t-il rageusement. Mais il n'y a pas de force au monde qui puisse me contraindre à le sauver. Vous entendez*

*? Depuis un mois, je ne travaille qu'à cela ! Toute ma vie ne tend qu'à ce but... l'arrêter !... Le démasquer !... De la haine contre lui ? Oui, peut-être, mais surtout un mépris exaspéré.*

*– Du mépris ? Pourquoi ?*

*– Pourquoi ? Je vais vous le dire, puisque vous n'avez jamais pressenti la vérité. Elle est si claire, cependant ! »*

*Bressacq s'était relevé, très pâle, le souffle court. Il retomba assis. On voyait qu'il ne pensait qu'à la fuite, et qu'il reconnaissait son irrémédiable défaite.*

*De ses deux mains, Victor saisit la tête de la jeune femme, et scanda, impérieusement :*

*« Ne me regardez pas... Ne m'interrogez pas de vos yeux avides... Ce n'est pas moi qu'il faut regarder... C'est lui... C'est l'homme que vous aimez, ou plutôt dont vous aimez la légende, la bravoure indomptable, les ressources toujours renouvelées. Mais regardez-le donc, au lieu de vous détourner de lui ! Regardez-le, et avouez qu'il vous a déçue. Vous attendiez mieux que cela, n'est-ce pas ? Un Lupin, ça vous a tout de même une autre allure ! »*

*Il riait, méchamment, le doigt braqué sur le vaincu.*

*« Un Lupin, est-ce que ça devrait se laisser jouer comme un gosse en maillot ? Ne parlons pas de ses gaffes depuis le début de l'affaire, de la façon dont je l'ai entortillé, à travers vous, d'abord, et puis directement, dans sa maison de Neuilly. Mais, ici, cette nuit, qu'est-ce qu'il a fait ? Depuis deux heures, c'est un pantin que j'agite à ma guise, un polichinelle ! Ça, un Lupin ? Un épicier, oui, qui établit son bilan. Pas une lueur ! Pas une idée ! Tandis que je le manœuvrais, tandis que je faisais monter la peur en lui, il bafouillait comme un imbécile. Regardez-le donc, votre Lupin en peau de lapin. Parce que je lui ai chatouillé l'estomac, le voilà blême comme s'il allait vomir ! La défaite ? Mais jamais Lupin, le véritable Lupin, n'accepta la défaite. C'est quand il est foutu qu'il se redresse. »*

*Victor se redressait, lui. Il était soudain de taille plus haute.*

*Toute proche, frémissante, Alexandra chuchota :*

*« Qu'est-ce que vous voulez dire ? De quoi l'accusez-vous ?*

*– C'est vous qui l'accusez.*

*– Moi ?... Moi ?... Je ne comprends pas...*

– Si. La vérité commence à vous étreindre... Croyez-vous vraiment que cet homme ait la grandeur que vous lui avez attribuée ? Est-ce celui-là que vous aimiez, ou un autre plus grand... un véritable chef, qui ne peut pas être cet aventurier vulgaire ? Un chef, ajouta-t-il, en se frappant la poitrine, ça se reconnaît à certains signes ! Un chef demeure chef dans n'importe quelle situation ! Comment avez-vous pu être aveugle à ce point ?

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? répéta-t-elle avec égarement. Si je me suis trompée, dites-le. Quoi ? Qui est-il ?

– Antoine Bressacq.

– Et Antoine Bressacq, qui est-ce ?

– C'est Antoine Bressacq, pas davantage.

– Mais si ! Il y a un autre homme en lui ! Quel est-il ?

– Un voleur ! s'exclama Victor violemment. Un voleur de nom et de personnalité ! Quand on n'a que de petits moyens et qu'un esprit médiocre, c'est plus commode de flibuster une gloire toute faite ! Du jour au lendemain, on a de l'éclat ! On jette de la poudre aux yeux ! On insinue dans l'ombre à une femme : “ Je suis Lupin ”, et, si cette femme est démolie par la vie, et qu'elle soit en quête d'émotions, qu'elle cherche quelque chose d'extraordinaire et d'impossible, alors on joue le rôle de Lupin, comme on peut, plutôt mal que bien, jusqu'au jour où les événements vous dégonflent et vous jettent par terre comme un mannequin. »

Elle murmura, rouge de honte :

« Oh ! est-ce possible ?... Vous en êtes sûr ?... »

– Tournez la tête vers lui, comme je vous en conjure depuis le début, et vous serez sûre, vous aussi... »

Elle ne tourna pas la tête. La réalité s'imposait à elle. Et c'est Victor qu'elle considérait de ses yeux ardents, comme si d'autres pensées, involontaires et confuses, l'envahissaient peu à peu.

« Allez-vous-en, dit-il. Les hommes de Bressacq doivent vous connaître et vous laisseront passer... Sinon, l'échelle est à ma portée... »

– À quoi bon ! dit-elle. J'aime mieux attendre.

– Attendre quoi ? La police ?

– Tout m'est égal, dit-elle accablée. Cependant... une prière.

– Laquelle ?

– Les trois hommes, en bas, ce sont des brutes... Quand les agents arriveront, il pourrait y avoir une bataille... des victimes... Il ne faut pas...

»

Victor observa Bressacq qui paraissait toujours souffrir, incapable d'un effort. Alors il ouvrit la porte, courut jusqu'au bout du couloir, puis siffla. Un des trois hommes grimpa précipitamment.

« Décampez en vitesse... la police !... Et surtout, en vous en allant, laissez ouverte la grille du jardin. »

Puis il revint dans le bureau.

Bressacq n'avait pas bougé.

Alexandra ne s'était pas approchée de lui.

Aucun regard entre eux. Deux étrangers.

Il s'écoula deux ou trois minutes. Victor écoutait.

Un bruit de moteur gronda. Une auto s'arrêta sur le boulevard, devant l'hôtel, et une seconde auto.

Alexandra s'agrippait au dossier du fauteuil et ses ongles griffaient l'étoffe. Elle était livide, maîtresse d'elle cependant.

Des voix retentirent au rez-de-chaussée. Puis, le silence.

Victor chuchota :

« M. Gautier et ses agents ont pénétré dans les chambres. Ils délivrent les gardiens et le Grec. »

À ce moment, Antoine Bressacq trouva la force de se lever et de marcher jusqu'à Victor. Son visage était décomposé par la souffrance plus peut-être que par la peur. Il balbutia, en désignant Alexandra :

« Que va-t-elle devenir ?

– T'occupe pas de ça, ex-Lupin. Ce n'est plus ton affaire. Ne pense qu'à toi. Bressacq est un faux-nom, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Le vrai, on peut le retrouver ?

– Impossible.

– Pas de crime ?

– Non. Sauf le coup de couteau à Beamish. Et encore rien n'atteste que ce soit moi.

– Des cambriolages ?

– Aucune preuve solide.

– Bref, quelques années de prison.

– Pas davantage.

– Tu les mérites. Et après ?... De quoi vivre ?



– Les Bons de la Défense.

– La cachette où tu les as mis est bonne ? »

Bressacq sourit.

« Meilleure que celle de d’Autrey, dans le taxi. Introuvable. »

Victor lui tapota sur l’épaule.

« Allons, tu t’arrangeras. Tant mieux. Je ne suis pas méchant, moi. Tu m’as dégoûté pour avoir volé le joli nom de Lupin et rabaissé à ton niveau un bonhomme de sa taille. Ça, je ne le pardonne pas, et c’est pourquoi je te fais coffrer. Mais, en raison de ton coup d’œil dans cette affaire du taxi, et si tu ne bavardes pas trop à l’instruction, je ne te chargerai pas. »

Des voix s’élevaient au bas de l’escalier.

« Ce sont eux, dit Victor. Ils fouillent le vestibule, et ils vont monter. »

Il semblait transporté d’une joie soudaine, et, à son tour, il se mit à danser avec une agilité surprenante. Et c’était si comique, ce vieux monsieur distingué, à cheveux gris, qui lançait des entrechats, et ricanait :

« Tiens, mon cher Antoine, voilà ce qui s’appelle un pas à la Lupin ! Rien de commun avec tes gambades de tout à l’heure ! Ah ! C’est qu’il faut avoir le feu sacré, l’exaltation d’un vrai Lupin qui entend la police, qui est seul, entouré d’ennemis, et à qui l’on pourrait crier devant les flics : “C’est lui, Lupin ! Il n’y a pas de Victor, de la Brigade mondaine. Il n’y a que Lupin. Lupin et Victor, ça ne fait qu’un. Si vous voulez arrêter Lupin, arrêtez Victor.” »

Il s’immobilisa subitement devant Bressacq et lui dit :

« Tiens, je te pardonne. Rien que pour m’avoir procuré une minute comme celle-là, je réduis ta peine à deux ans, à un an de prison. Dans un an, “je t’évade”. D’accord ? »

Bressacq balbutia, abasourdi :

« Qui êtes-vous ?

– Tu l’as dit, bouffi.

– Hein ? Quoi ? Vous n’êtes pas non plus Victor ?

– Il y a bien eu un Victor Hautin, fonctionnaire colonial, et candidat au poste d’inspecteur de la Sûreté. Mais il est mort, me laissant ses papiers au moment même où je voulais m’amuser à jouer, de temps à autre, un rôle dans la police. Seulement, pas un mot là-dessus, hein. Laisse-toi traiter de Lupin, ça vaut mieux. Et puis ne parle pas de ton petit hôtel de Neuilly, et pas un mot contre Alexandra. Compris ? »

*Les voix approchaient. Et, au-delà de ces voix, on en entendait d'autres, moins distinctes.*

*Victor, qui allait au-devant de M. Gautier, jeta à la jeune femme en passant :*

*« Dissimulez votre visage derrière votre mouchoir. Et surtout ne craignez rien.*

*– Je ne crains rien. »*

*M. Gautier accourait, escorté de Larmonat et d'un agent. Il s'arrêta sur le seuil et contempla le spectacle avec satisfaction.*

*« Eh bien, Victor, ça y est ? s'écria-t-il joyeusement.*

*– Ça y est, chef.*

*– C'est Lupin, cet individu ?*

*– En personne, sous le nom d'Antoine Bressacq. »*

*M. Gautier contempla le captif, lui sourit aimablement, et enjoignit à l'agent de lui passer le cabriolet de fer.*

*« Crebleu ! Ca fait plaisir, murmurait-il. L'arrestation d'Arsène Lupin : le fameux, l'universel, l'invincible Arsène Lupin, pris au piège, coffré ! La police triomphante ! Ce n'est pas de règle avec Lupin. Mais c'est ainsi. Arsène Lupin est arrêté par Victor, de la Brigade mondaine. Fichtre ! C'est une date que celle d'aujourd'hui ! Victor, il a été bien sage, le monsieur ?*

*– Comme un agneau, chef.*

*– Il a l'air un peu délabré.*

*– On s'est un peu battu. Mais ce n'est rien. »*

*M. Gautier se tourna vers Alexandra, qui était courbée, le mouchoir contre les yeux.*

*« Et cette femme, Victor ?*

*– La maîtresse et la complice de Lupin.*

*– La dame du cinéma ? La femme de La Bicoque et de la rue de Vaugirard ?*

*– Oui, chef.*

*– Mes compliments, Victor. Quel coup de filet ! Vous me raconterez ça en détail. Quant aux Bons de la Défense, évanouis sans aucun doute ? Mis en sûreté par Lupin ?*

*– Je les ai dans ma poche », annonça Victor en tirant d'une enveloppe les neuf Bons de la Défense.*

*Bressacq avait bondi sur place, bouleversé. Il apostropha Victor.*

« Salaud !

– À la bonne heure ! fit Victor. Voilà enfin que tu réagis ! Cachette introuvable, disais-tu ? Une ancienne canalisation dans ta villa... tu appelles ça introuvable ? Enfant, va ! La première nuit, je l'avais découverte. »

Il s'avança vers Antoine Bressacq, et, tout bas, de manière à n'être entendu que de lui :

« Tais-toi... Je te revaudrai ça... Sept ou huit mois de prison, pas davantage... et, à ta sortie, une bonne pension cent pour cent d'ancien combattant, et un bureau de tabac. Ça colle ? »

Cependant, les autres agents arrivaient. Ils avaient délivré le Grec, et celui-ci, soutenu par ses deux gardiens, agitait les bras et criait.

Quand il aperçut Bressacq, tout de suite il s'exclama :

« Je le reconnais ! Voilà celui qui m'a frappé et bâillonné ! Je le reconnais ! »

Mais il s'arrêta, frappé d'horreur. On dut le soutenir. La main tendue vers l'étagère aux souvenirs, il bégayait :

« Ils m'ont volé les dix millions ! L'album de timbres-poste ! Une collection sans prix ! Je pouvais la revendre pour dix millions. Vingt fois on me les a offerts... Et c'est lui, c'est lui !... Qu'on le fouille !... Misérable !... Dix millions !... »

### – 3 –

On fouilla Bressacq qui, dans son désarroi, n'opposa aucune résistance.

Victor sentait peser sur lui deux regards obstinés, celui d'Alexandra qui avait écarté son mouchoir et relevé la tête, et celui de Bressacq qui le contemplait avec stupeur. Les dix millions disparus... Mais, en ce cas ?... La pensée de Bressacq se précisait en lui, et il bredouilla quelques mots, comme s'il était sur le point de la formuler à haute voix, cette pensée accusatrice, et de se défendre, et de défendre Alexandra.

Mais les yeux de Victor, fixés sur Bressacq, étaient si impérieux, il subissait si profondément l'influence de cet homme, qu'il garda le silence. Avant d'accuser, il fallait réfléchir. Il fallait comprendre, et il n'arrivait pas à comprendre comment les dix millions avaient disparu puisque lui seul avait cherché, qu'il n'avait rien découvert, et que Victor n'avait pas bougé.

Victor hocha la tête et déclara :

« Les affirmations de M. Sériphos m'étonnent. J'accompagnais ici Antoine Bressacq, dont je m'étais fait l'ami, et n'ai cessé de le surveiller durant ses recherches. Or il n'a rien trouvé.

– Cependant...

– Cependant Bressacq avait trois complices qui se sont enfuis, et dont j'ai le signalement. Sans doute est-ce eux qui, au préalable, ont emporté l'argent, ou plutôt cet album dont parle M. Sériphos. »

Bressacq haussa les épaules. Il savait bien que ses trois complices n'avaient pas pénétré dans cette pièce. Pourtant il ne dit rien. Il n'y avait rien à faire. D'une part, la justice et toute sa puissance... de l'autre Victor. Il choisit Victor.

Ainsi, à trois heures et demie du matin, tout était fini. On remit à plus tard les investigations. M. Gautier décida d'emmener Antoine Bressacq et sa maîtresse à la Police judiciaire pour les interroger sans délai.

On téléphona au commissariat de Neuilly. La pièce fut fermée, deux agents restèrent dans l'hôtel avec les gardiens et le Grec Sériphos.

M. Gautier et deux inspecteurs firent monter Bressacq dans une des automobiles de la Préfecture. Victor, accompagné de Larmonat et d'un autre agent, se chargèrent de la jeune femme.

L'aube commençait à blanchir l'horizon lorsqu'ils partirent sur le boulevard Maillot. L'air piquait, très vif.

On traversa le Bois, et, par l'avenue Henri-Martin, on gagna les quais. La première automobile avait pris un autre chemin.

Alexandra, renfoncée dans l'encoignure, demeurait invisible, toujours masquée de son mouchoir. Placée près d'une fenêtre ouverte, elle frissonna de froid. Victor remonta la glace, puis, plus tard, comme on approchait de la Préfecture, il enjoignit au chauffeur d'arrêter, et dit à Larmonat :

« On gèle... On pourrait bien se réchauffer. Qu'en penses-tu ?

– Ma foi, oui.

– Va donc nous chercher deux bols de café. Moi, je ne bouge pas. »

Des voitures de maraîchers, qui se rendaient aux Halles, stationnaient devant un marchand de vins, dont la porte était entrebâillée. Larmonat descendit vivement. Aussitôt après, Victor envoya aussi l'autre inspecteur.

« Recommande à Larmonat d'apporter en même temps des croissants. Et qu'on se dépêche ! »

Il poussa la glace qui le séparait du chauffeur, allongea le bras, et, lorsque le chauffeur se retourna, il l'étourdit d'un terrible coup de poing sous le menton. Ensuite, il ouvrit la portière du côté opposé au trottoir, remonta dans l'auto par la portière d'avant, saisit le chauffeur évanoui, l'attira hors de la voiture, le déposa sur le pavé, et prit sa place au volant.

Le quai était désert. Personne ne vit la scène.

Il démarra de nouveau, rapidement.

L'auto fila par la rue de Rivoli et l'avenue des Champs-Élysées, et reprit la route de Neuilly, jusqu'à l'avenue du Roule où se trouvait le petit hôtel de Bressacq.

« Vous avez la clef ?

– Oui, dit Alexandra, qui semblait fort calme.

– Vous pouvez habiter là durant deux jours sans aucune crainte. Ensuite, réfugiez-vous chez une amie quelconque. Plus tard, vous gagnerez l'étranger. Adieu. »

Il s'éloigna, toujours dans l'auto de la Préfecture.

À ce moment, le directeur de la Police judiciaire était déjà prévenu de l'incroyable conduite de Victor et de sa fuite en compagnie de la captive.

On se rendit à son domicile. Le vieux domestique en était parti, le matin, avec son maître et quelques colis, dans l'auto de la Préfecture, évidemment.

Cette auto, on la retrouva, abandonnée, au milieu du Bois de Vincennes.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Les journaux du soir racontèrent toute l'aventure sans émettre la moindre hypothèse vraisemblable.

Ce n'est que le lendemain que l'énigme fut résolue par le fameux message d'Arsène Lupin que communiqua l'Agence Havas au monde entier, et qui produisit une telle explosion de joie et de scandale.

En voici l'exacte teneur :

## MISE AU POINT

« Je dois avertir le public que le rôle de l'inspecteur Victor, de la Brigade mondaine, est terminé. En ces derniers temps, et touchant l'affaire des Bons de la Défense, ce rôle consista surtout à poursuivre Arsène Lupin,

ou plutôt, car la justice et le public ne doivent pas être tenus plus longtemps dans l'ignorance, à démasquer un sieur Antoine Bressacq qui avait usurpé le nom respectable et la brillante personnalité d'Arsène Lupin. Victor, de la Brigade mondaine, s'y employa avec une vigueur haineuse qui prouve sa révolte contre de tels procédés.

« Aujourd'hui, grâce à Victor, le pseudo-Lupin est sous les verrous, et Victor, de la Brigade mondaine, sa mission accomplie, disparaît.

« Mais il n'admet pas que sa parfaite honorabilité de policier puisse être entachée de la moindre souillure, et, poussant les scrupules de sa conscience à un point qui forcera l'admiration, il n'a pas voulu conserver par devers lui les neuf Bons de la Défense nationale, et il les a remis entre mes mains, avec mission de les envoyer à la Préfecture.

« Quant à la découverte des dix millions, c'est là, de sa part, un exploit dont il faut que l'on soit informé dans ses détails, si on veut connaître toutes les ressources et toute l'ingéniosité d'un homme qui, assis sur sa chaise et sans prendre la peine de faire un mouvement, débrouilla un problème étrangement difficile. Un des dossiers de M. Sériphos portait cette mention, qui avait guidé les recherches d'Antoine Bressacq : "Dossier A. L. B.", ce que Bressacq avait interprété ainsi : " Dossier d'Albanie ". Or, lorsque Bressacq, possesseur de certaines indications, fit à haute voix, l'autre nuit, l'inventaire de la pièce du deuxième étage, dans l'hôtel du boulevard Maillot, il énuméra, parmi les souvenirs pieusement conservés : "Album d'images... album de timbres-poste". Et, chose en vérité miraculeuse, ces quelques mots suffirent à éclairer l'esprit attentif de Victor, de la Brigade mondaine !

« Oui, tout de suite, Victor devina que l'interprétation d'Antoine Bressacq était fausse, que ces trois lettres A. L. B. devaient être et ne pouvaient être que les trois premières lettres du mot album. Les dix millions qui composaient la moitié de la fortune de M. Sériphos n'étaient pas contenus dans un dossier Albanie, mais tout simplement dans un album d'enfant, et sous la forme d'une collection de timbres-poste rarissimes, ayant une valeur marchande de dix millions. N'est-ce pas inouï comme intuition, comme coup d'œil instantané sur les profondeurs d'un mystère ? Un simple geste, effectué par Victor, dans le tumulte de la bataille et dans l'incohérence des allées et venues, et l'album de timbres-poste fut pris et empoché, à l'insu de tous.

« Ce geste ne conférait-il pas à Victor, de la Brigade mondaine, un droit incontestable sur les dix millions ? Selon moi, oui. Non, selon Victor, dont la conscience est faite de délicatesse et de raffinement sentimental. Il a donc tenu à me remettre, en même temps que les Bons de la Défense, l'album de timbres-poste, gardant ainsi ses mains nettes de toute flétrissure professionnelle.

« Je renvoie par courrier – car c'est là une dette sacrée – les Bons de la Défense à M. Gautier, directeur de la Police judiciaire, en lui transmettant toute la reconnaissance de l'inspecteur Victor. Pour les dix millions, étant donné que M. Sériphos est puissamment riche, et qu'il les conservait indûment sous les espèces d'une inutile collection de timbres-poste, je considère que je dois les rendre moi-même à la circulation jusqu'au dernier centime. C'est un devoir dont je m'acquitterai dans des conditions de stricte loyauté. Jusqu'au dernier centime...

« Un mot encore. Je crois savoir que si Victor, de la Brigade mondaine, a mené la bataille avec tant de rude énergie, c'est par courtoisie – je dirai plus – par un élan chevaleresque envers la dame qu'il avait admirée, dès les premiers jours, au cinéma, et qui était la victime de l'imposteur Antoine Bressacq, lequel avait fait jouer à ses yeux le nom d'Arsène Lupin. Aussi m'a-t-il semblé juste de la rendre à sa vie de grande dame et de parfaite honnête femme. C'est pourquoi je l'ai libérée. Qu'elle veuille bien, dans la retraite inviolable où elle s'est réfugiée, trouver ici, avec les adieux de Victor, de la Brigade mondaine, et du Péruvien Marcos Avisto, les sentiments respectueux d'Arsène Lupin. »

Le lendemain du jour où la lettre fut écrite, le directeur de la Police judiciaire recevait, sous pli recommandé, les neuf Bons de la Défense. Une feuille de papier supplémentaire donnait à la police de brèves explications sur la mort d'Élise Masson, assassinée par le baron d'Autrey.

On n'entendit jamais plus parler des dix millions qu'Arsène Lupin s'était réservé de rendre lui-même à la circulation.

Le jeudi suivant, vers deux heures de l'après-midi, la princesse Alexandra Basileïef quittait l'appartement d'une amie à qui elle avait demandé asile, se promenait assez longtemps dans le jardin des Tuileries, puis prenait la rue de Rivoli.

Elle était vêtue simplement, mais, comme toujours, son étrange et merveilleuse beauté attirait les regards. Elle ne les fuyait pas. Elle ne se

cachait pas. Qu'avait-elle à craindre ? Nul de ceux qui pouvaient la soupçonner ne la connaissait. Ni l'Anglais Beamish, ni Antoine Bressacq ne l'avaient dénoncée.

À trois heures, elle entra dans le petit square Saint-Jacques.

Sur un des bancs, à l'ombre de la vieille tour, un homme était assis.

Elle hésita d'abord. Était-ce lui ? Il ressemblait si peu au Péruvien Marcos Avisto, si peu à Victor de la Brigade mondaine ! Combien plus jeune et plus élégant que Marcos Avisto ! Combien plus fin, plus souple et plus distingué que le policier Victor ! Cette jeunesse, cet air de séduction aimable, la troublèrent plus que tout.

Pourtant elle avança. Leurs yeux se rencontrèrent. Elle ne s'y trompa pas : c'était bien lui. C'était un autre homme, mais c'était lui. Elle s'assit à ses côtés, sans une parole.

Ils restèrent ainsi, l'un près de l'autre, silencieux. Une émotion infinie les unissait et les séparait, et ils avaient peur d'en rompre le charme.

Enfin, il dit :

« Oui, c'est la première vision que j'ai eue de vous au cinéma, qui a réglé ma conduite. Si j'ai poursuivi toute cette aventure, c'est pour courir après mon adorable vision. Mais comme j'ai souffert de ce double rôle que j'étais contraint de jouer pour vous approcher ! Quelle vilaine comédie ! Et puis, cet homme m'exaspérait... Je le détestais, et en même temps, je sentais grandir en moi un sentiment de curiosité et de tendresse pour la femme qu'il avait dupée avec mon nom... un sentiment mêlé d'irritation contre elle, et qui n'était, au fond, que l'amour, grave et passionné, que je n'avais pas le droit de vous offrir et que je vous offre aujourd'hui. »

Il s'interrompit. Il n'attendait pas de réponse... il ne voulait pas de réponse, même. Après avoir parlé pour lui et pour dire ce qu'il pensait, il parla pour elle, sans qu'elle songeât un instant à s'opposer aux douces paroles qui s'insinuaient en elle.

« Ce qui me touchait le plus profondément en vous, et qui me montrait un peu de votre état d'âme, c'est votre confiance instinctive. Je la volais, cette confiance, et j'en étais honteux. Mais elle venait vers moi, à votre insu, et pour des raisons secrètes, dont vous ne vous rendiez pas compte... pour une raison surtout... le besoin de protection qui est le fond de votre être. Vous n'étiez pas protégée par l'autre... Cette sensation du danger qui vous est indispensable par moments, elle devenait près de lui une angoisse



que vous ne pouviez plus tolérer. Auprès de moi, et dès la première minute, tout en vous se calmait. Tenez, l'autre nuit, au plus fort de votre épouvante, vous vous êtes détendue, et vous n'avez plus souffert dès que l'inspecteur Victor eût imposé sa volonté. Et, à partir de l'instant où vous avez deviné qui était réellement l'inspecteur Victor, vous avez su que vous n'iriez pas en prison. Et vous avez attendu la police, sans crainte. Et vous êtes montée dans l'auto de la Préfecture presque en souriant. Il n'y avait plus que de la joie dans votre peur... Et votre joie provenait du même sentiment que moi, n'est-ce pas ? D'un sentiment qui paraissait s'éveiller brusquement, mais dont vous subissiez déjà toute la force... N'est-ce pas ? Je ne me trompe pas ? Tout cela est bien la vérité de votre cœur ? »

Elle ne protesta point. Elle n'avoua pas non plus. Mais quelle tranquillité sur son beau visage !...

Jusqu'au soir ils demeurèrent l'un près de l'autre. À la nuit tombante, elle se laissa conduire... elle ne savait où...

Ils furent heureux.

Si Alexandra retrouva son équilibre, peut-être ne parvint-elle pas à une conception tout à fait normale de la vie, et peut-être surtout n'essaya-t-elle pas d'influer sur l'existence irrégulière de son compagnon. Mais il était, ce compagnon, si aimable dans son irrégularité, si amusant dans ses écarts, si loyal dans ses entreprises condamnables, si fidèle à ses engagements les plus saugrenus !

Ainsi voulut-il tenir la promesse faite à Bressacq, qu'il "évada", comme il disait, au bout de huit mois, alors que Bressacq quittait pour le bagne le pénitencier de l'île de Ré. Ainsi voulut-il également délivrer l'Anglais Beamish, conformément à la promesse de Bressacq.

Un jour, il se rendit à Garches. Deux nouveaux mariés sortaient de la mairie, tendrement enlacés. C'était Gustave Géraume, libéré par le divorce de son infidèle épouse, et c'était la baronne Gabrielle d'Autrey, veuve consolée, fiancée amoureuse et palpitante, qui se suspendait gentiment au bras de son cher Gustave.

Comme ils allaient monter dans leur luxueuse « conduite intérieure », un monsieur fort élégant, s'approcha d'eux, s'inclina devant la mariée, et lui remit une belle gerbe de fleurs blanches.

« Vous ne me reconnaissez pas, chère madame ? C'est moi, Victor, vous vous rappelez sans doute ?... Victor, de la Brigade mondaine, autrement dit, Arsène Lupin ?... Artisan de votre bonheur, ayant deviné l'impression charmante que vous avait laissée Gustave Géraume, j'ai voulu vous apporter mes hommages respectueux et mes vœux les plus sincères... »

Le soir même, le monsieur très élégant disait à la princesse Alexandra :

« Je suis content de moi. Il faut faire le bien chaque fois qu'on le peut, pour compenser le mal qu'on est parfois obligé de faire. Je suis sûr, Alexandra, que l'attendrissante Gabrielle n'oubliera pas dans ses prières ce brave homme de Victor, de la Brigade mondaine, grâce auquel l'abominable d'Autrey a été expédié dans un meilleur monde, laissant la place à l'irrésistible et séduisant Gustave. Et, de tout cela, vous ne sauriez croire à quel point je me réjouis !... »

# Le Cagliostro se venge (1935)

## [Table des matières](#)

## Contenu

### [PRÉFACE D'ARSÈNE LUPIN](#)

### [PREMIÈRE PARTIE: LE SECOND DES DEUX DRAMES](#)

- [1 Sur la piste de guerre](#)
- [2 Tueries](#)
- [3 Raoul intervient](#)
- [4 L'inspecteur Goussot attaque](#)
- [5 Faustine Cortina et Simon Lorient](#)
- [6 La statue](#)
- [7 Le Zanzi-Bar](#)
- [8 Thomas Le Bouc](#)
- [9 Le chef](#)
- [10 « Moi, comtesse de Cagliostro, j'ordonne... »](#)

### [DEUXIÈME PARTIE: LE PREMIER DES DEUX DRAMES](#)

- [1 Fiançailles](#)
- [2 Visite mystérieuse](#)
- [3 L'enlèvement](#)
- [4 L'écrin bleu](#)
- [5 Mariage ?](#)
- [6 La haine](#)
- [7 Quelqu'un meurt](#)
- [8 Phryné](#)

# PRÉFACE D'ARSÈNE LUPIN

## [Table des matières](#)

*Je voudrais marquer ici que, tout en appréciant comme il convient, et en certifiant comme conformes à l'exactitude les aventures qui me sont attribuées par mon historiographe attitré, j'apporte néanmoins certaines réserves sur la façon dont il les présente dans ses livres.*

*Il y a cent manières d'accommoder au goût du public une aventure réelle. Peut-être n'est-ce pas choisir la meilleure que de me montrer toujours sous l'aspect le plus avantageux et de me mettre obstinément en relief et au premier plan. Non content de négliger les nombreux épisodes de ma vie où je fus dominé par les circonstances, démoli par mes adversaires ou rabroué par les respectables agents de l'autorité, mon historiographe arrange, atténue, développe, exagère et, sans aller contre les faits, les dispose si bien que j'en arrive parfois à être gêné dans ma modestie.*

*C'est un mode de récit que je n'approuve pas. Je ne sais qui a dit : « Il faut connaître ses limites et les aimer. » Je connais mes limites, et j'éprouve même, à les sentir, quelque satisfaction, ayant horreur de tout ce qui est surhumain, anormal, excessif et disproportionné. Ce que je suis me suffit : au-delà, je serais invraisemblable et ridicule. Or, l'une de mes faiblesses est la crainte de tomber dans le ridicule.*

*Et j'y tombe sans aucun doute – et c'est là la raison essentielle de cette courte préface – lorsque je suis offert au public dans une invariable, perpétuelle et irritante situation d'amoureux. Certes, Je ne nie pas que j'aie le cœur fort sensible, et que le coup de foudre me guette à chaque tournant de rue. Et je ne nie pas non plus que les femmes me furent, en général, accueillantes et miséricordieuses. J'ai des souvenirs flatteurs, je fus l'objet heureux de défaillances dont tout autre que moi se prévaudrait avec quelque orgueil. Mais de là à me faire jouer un rôle de Don Juan, de Lovelace irrésistible, c'est un travestissement contre lequel je proteste. J'ai connu des rebuffades. Des rivaux méprisables me furent préférés. J'ai eu ma bonne part d'humiliation et de trahison. Défaites incompréhensibles,*

*mais qu'il faut noter si l'on veut que mon image soit rigoureusement authentique.*

*Voilà le motif pour lequel j'ai voulu que la présente aventure fût racontée, et qu'elle le fût sans détours ni ménagements. Je ne m'y distinguerai pas toujours par une agaçante infailibilité. Mon cœur n'y soupire pas au détriment de ma raison. Mon pouvoir de séducteur est singulièrement mis en échec. Tout cela me vaudra peut-être l'indulgence de ceux que l'excès de mes mérites et de mes conquêtes horripile non sans motif.*

*Un mot encore. Joséphine Balsamo qui fut la grande passion de ma vingtième année, et qui, se faisant passer pour la fille du comte de Cagliostro, le fameux imposteur du dix-huitième siècle, prétendait tenir de lui le secret de l'éternelle jeunesse, ne paraît pas en ce livre. Elle n'y paraît pas pour une raison dont le lecteur appréciera de lui-même toute la force. Mais, d'autre part, comment ne pas mêler son nom au titre d'une histoire sur laquelle son image projette une ombre si tragique et où l'amour se double de tant de haine, et la vengeance s'enveloppe de tant de ténèbres ?*

**PREMIÈRE PARTIE**  
***LE SECOND DES DEUX DRAMES***

[Table des matières](#)

# 1

## *Sur la piste de guerre*

### Table des matières

Les belles matinées du mois de janvier, alors que l'air vif s'imprègne d'un soleil déjà plus chaud, comptent parmi les sources d'exaltations les plus vivifiantes. Dans le froid de l'hiver, on commence à pressentir un souffle de printemps. L'après-midi allonge devant vous des heures plus nombreuses. La jeunesse de l'année vous rajeunit. C'est évidemment ce qu'éprouvait Arsène Lupin en flânant, ce jour-là, sur les boulevards, vers onze heures.

Il marchait d'un pas élastique, se soulevant un peu plus qu'il n'eût fallu sur la pointe des pieds, comme s'il exécutait un mouvement de gymnastique. Et, de fait, à chaque pas du pied gauche, correspondait une profonde inspiration de la poitrine qui semblait doubler la capacité d'un thorax dont l'ampleur était déjà remarquable.

La tête se penchait légèrement en arrière. Les reins se creusaient. Pas de pardessus. Un petit costume gris, de plein été, et, sous le bras, un chapeau mou.

Le visage, qui paraissait sourire aux passants, et surtout aux passantes, pour peu qu'elles fussent jolies, était celui d'un monsieur qui se dirige allègrement vers le poteau de la cinquantaine, si, même, il n'a pas franchi la ligne d'arrivée. Mais vu de dos, ou de loin, ce même monsieur, fringant, de taille mince, très à la mode, avait le droit de protester contre toute évaluation qui lui eût attribué plus de vingt-cinq ans.

– Et encore ! se disait-il en contemplant dans les glaces son élégante silhouette, et encore, que d'adolescents pourraient me porter envie !

En tout cas, ce qui eût excité l'envie de tous, c'était son air de force et de certitude, et tout ce qui trahissait chez lui l'équilibre physique, la santé morale et la triple satisfaction d'un bon estomac, d'un intestin scrupuleux et d'une conscience irréprochable. Avec ça, on peut marcher droit et la tête haute.

Notons aussi que son portefeuille était abondamment garni, qu'il avait dans sa poche à revolver quatre carnets de chèques sur des banques différentes et à des noms divers, et que, un peu partout à travers la France et dans des cachettes sûres, lits de rivières, cavernes inconnues, trous de falaises inaccessibles, il possédait des lingots d'or et des sacs de pierres précieuses.

Et nous ne parlons pas du crédit qu'on lui accordait dans tous les mondes, en tant que Raoul de Limésy, que Raoul d'Avenac, que Raoul d'Enneris, que Raoul d'Averny, simples et modestes noms de bonne petite noblesse de province, que reliait les uns aux autres ce même prénom de Raoul. Justement, il passait devant la Banque des Provinces. Il devait y déposer un gros chèque, un chèque au nom de Raoul d'Averny. Il entra, effectua son opération, puis descendit dans les sous-sols de l'établissement, signa le registre et se rendit à son coffre-fort pour y prendre quelques documents.

Or, tandis qu'il choisissait ceux dont il avait besoin, il aperçut, non loin de lui, un monsieur en deuil, à l'aspect vieillot et suranné d'ancien notaire de province, qui retirait d'un coffre voisin plusieurs paquets proprement enveloppés, qui coupa les ficelles et compta, une par une, des liasses de dix billets de mille francs que retenait une épingle.

Le monsieur, très myope, et qui, de temps à autre, jetait autour de lui un coup d'œil inquiet, ne s'avisa pas qu'Arsène Lupin pouvait suivre chacun de ses gestes, et il continua sa besogne jusqu'à ce qu'il eût rangé, dans une serviette de maroquin, quatre-vingts ou quatre-vingt-dix liasses de billets, c'est-à-dire une somme de huit ou neuf cent mille francs.

Lupin avait compté en même temps que lui et se disait : « Que diable peut manigancer ce respectable rentier ? Garçon de recettes ? Trésorier payeur ? Ne serait-ce pas plutôt un de ces personnages sans vergogne qui "étouffent" quelque magot pour le dissimuler aux exigences du fisc ? J'ai horreur de ces bonshommes-là... Frauder l'État... quelle turpitude ! »

Le personnage acheva son opération et ferma sa serviette de maroquin avec une sangle qu'il agrafa soigneusement.

Puis, il s'éloigna et remonta l'escalier.

Lupin se mit en route derrière lui, car enfin la conscience la plus irréprochable ne peut pas vous empêcher de suivre un monsieur qui transporte un million liquide. Une telle somme vous a une petite odeur qui



attire après elle les bons chiens de chasse. Et Lupin était un bon chien de chasse, muni d'un flair qui ne l'induisait jamais sur une mauvaise piste. Il partit donc à la suite du gibier, l'allure moins conquérante peut-être, car il ne faut pas se faire remarquer, mais avec des frémissements de plaisir. Aucun projet, d'ailleurs. Pas la moindre arrière-pensée. Pour qui possède une conscience irréprochable et un nombre respectable de trésors, qu'est-ce qu'une liasse de billets ?

Le monsieur pénétra chez un pâtissier de la rue du Havre, en sortit avec un paquet de gâteaux, et se dirigea vers la gare Saint-Lazare.

« Crebleu ! se dit Lupin, va-t-il prendre le train et me mener au diable ? »

Il prenait le train. Lupin, tout en protestant, le prit aussi, et, dans le long compartiment encombré de voyageurs, ils filèrent de conserve sur la ligne de Saint-Germain. Le monsieur tenait fortement contre sa poitrine, comme une mère tient son enfant, la serviette de maroquin.

Il descendit, au-delà de la petite ville de Chatou, à la station du Vésinet, ce qui réjouit Lupin, l'endroit lui plaisant infiniment.

À douze kilomètres de Paris, encerclé par une boucle de la Seine, le Vésinet, ou du moins ce quartier du Vésinet, est soumis à des servitudes très rigoureuses d'aménagement et de construction, et développe autour d'un lac endormi sous des arbres, ses larges avenues ornées de jardins et de riches villas. Ce matin-là, les branches faisaient miroiter au soleil des gouttes de rosée qui restaient du givre de la nuit. Le sol était dur et sonore. Quel délice de marcher ainsi sans autre souci que de veiller sur la fortune de son prochain !

De jolies maisons, cernées par une avenue extérieure, s'élèvent au bord d'une première pièce d'eau, modeste étang, plus petit et plus discret, dont les rives appartiennent aux propriétaires mêmes des villas qui l'entourent.

On passa devant *la Roseraie*, puis devant *l'Orangerie*, puis le monsieur souleva le marteau d'une maison qui s'appelait *les Clématites*.

Lupin continuait sa route, à l'écart, de manière à n'être pas remarqué. La porte s'ouvrit. Deux jeunes filles s'élancèrent gaiement :

– En retard, mon oncle ! Le déjeuner est prêt. Qu'est-ce que tu nous apportes de bon ?

Lupin fut charmé. L'accueil empressé que l'on faisait à l'oncle-gâteau, l'exubérance des deux nièces, la forme basse et un peu démodée de la

maison, tout cela était fort sympathique. Il serait vraiment agréable de pénétrer dans ce milieu cordial et d'y respirer la tiède atmosphère d'une famille unie.

Cinq cents mètres plus loin, c'était le grand lac, si pittoresque avec son île amarrée par un pont de bois. On y mange dans un excellent restaurant où Lupin fit honneur au menu. Après quoi, il contourna le lac, admirant, sur le côté extérieur de la route, d'aimables villas, closes pour la plupart en ces jours d'hiver.

Mais l'une d'elles attira son attention, non pas seulement parce qu'elle était plaisante et gratifiée d'un jardin bien dessiné, mais aussi parce qu'un écriteau s'accrochait à la grille, et qu'on y pouvait lire : « *Clair-Logis*. Propriété à vendre. S'adresser ici pour visiter et à la villa des *Clématites* pour tous renseignements. »

*Les Clématites* ! Précisément la villa où « mon oncle » déjeunait ! En vérité, le destin y mettait de la malice. Comment ne pas associer, en effet, l'idée de la serviette de cuir et l'idée du *Clair-Logis* ?

Deux pavillons flanquaient la grille d'entrée. Le jardinier habitait celui de droite. Lupin sonna. Aussitôt, on lui fit visiter la maison, et tout de suite il fut ravi. C'est qu'il était adorable, ce *Logis*, un peu délabré, en ruine même, à certains endroits, mais si bien distribué et se prêtant si bien à une adroite restauration !

« C'est ça... C'est ça qu'il me faut, pensait-il. Moi qui désirais avoir un pied-à-terre aux environs de Paris pour y passer de temps à autre un paisible week-end ! Je ne veux pas autre chose ! »

Et puis, quelle affaire merveilleuse ! Quelle aubaine inattendue ! Le destin lui offrait d'une part un logis idéal, et, de l'autre, de quoi acquérir ce logis sans bourse délier. La serviette de maroquin n'était-elle pas là pour financer l'acquisition ? Comme tout s'arrange !

Cinq minutes plus tard, Lupin faisait passer sa carte, et M. Raoul d'Averny était introduit auprès de M. Philippe Gaverel, dans un salon-studio du rez-de-chaussée, où se trouvaient déjà les deux jolies nièces, que leur oncle lui présentait.

M. Gaverel portait sous le bras la serviette de maroquin, toujours sanglée de sa courroie. Il avait dû certainement déjeuner sans desserrer son étreinte.

Lupin exposa le but de sa visite : l'achat éventuel du *Clair-Logis*. Philippe Gaverel formula ses conditions.

Lupin réfléchit un instant. Il regardait les deux sœurs. Un jeune homme, qui faisait la cour à l'aînée, et qu'elle annonça elle-même comme son fiancé, venait de les rejoindre et ils riaient tous les trois. Il fut gêné. Toujours scrupuleux, il se demandait jusqu'à quel point son projet d'acquisition à bon marché pouvait léser les deux sœurs.

En fin de compte, il sollicita un délai de quarante-huit heures avant de prendre une décision.

– Nous sommes d'accord, répondit M. Gaverel. Mais vous voudrez bien traiter avec mon notaire. Je pars tout à l'heure pour le Midi.

Et il expliqua que, étant veuf depuis huit mois, et son fils venant de se marier à Nice, il allait le retrouver pour passer une partie de l'année auprès du jeune ménage.

– D'ailleurs, je n'habite pas ici, chez mes nièces. Tenez, voici ma villa, à côté, *l'Orangerie*. Nos deux jardins ne font qu'un. La maison est agréable. Mais vous ne pouvez pas la juger, close comme elle est, et barricadée de ses volets.

Lupin resta une heure encore, bavardant et plaisantant avec les jeunes filles, leur racontant maintes aventures et histoires qui les amusaient. Mais, du coin de l'œil, il observait M. Gaverel.

On se promena dans le jardin des *Clématites* et dans le jardin de *l'Orangerie*. Philippe Gaverel, sa serviette de maroquin sous le bras, donnait des ordres à son valet de chambre, lequel, ayant fait charger les malles et les sacs sur un camion automobile, partit en avant pour la gare de Lyon.

– Et ta serviette, mon oncle, tu l'emportes ? dit une des sœurs.

– Bien sûr que non, dit-il, ce sont des papiers d'affaires, sans importance que j'ai ramenés de Paris et que je vais ranger chez moi.

De fait, il entra dans la maison. Vingt minutes après, il en sortait. Plus de serviette sous le bras, et aucun gonflement de poche qui permît de croire que les liasses de billets pussent être sur lui.

« Il les a cachées dans sa maison, se dit Lupin. Il doit être sûr de sa cachette. Décidément, c'est un vieux malin qui a fraudé le fisc sur la liquidation de la succession de sa femme. Ces gens-là ne méritent aucun ménagement. »

Il le prit à part et déclara :

– Tout bien réfléchi, monsieur, je suis acheteur.

– Parfait, dit M. Gaverel qui remit les clefs de sa villa à ses nièces.

Ils partirent ensemble. M. Gaverel n'avait décidément pas sa serviette de maroquin.

Deux semaines après, Lupin signait un chèque. Simple avance qu'il faisait au vendeur, le prix du *Clair-Logis* étant plusieurs fois garanti par les liasses de billets mises à l'abri dans la villa de *l'Orangerie*. Il ne se pressa même pas d'accomplir les recherches nécessaires, estimant qu'il ne pouvait y avoir une cachette plus sûre que celle qui inspirait tant de confiance au détenteur des billets. Ce qui fait la qualité d'une cachette, c'est que l'existence du trésor qui s'y trouve n'est connue de personne. Lupin, lui, la connaissait.

Avant tout, il devait se mettre en quête d'un architecte pour remettre en état le *Clair-Logis*. Le hasard le lui procura. Un jour, il reçut une lettre d'un docteur qui lui avait rendu jadis un inappréciable service, qui connaissait sa véritable personnalité, et qu'il tenait toujours au courant de ses avatars et de ses adresses successives. Le docteur Delattre lui écrivait :

*Cher ami,*

*Je serais très heureux s'il vous était possible de vous occuper du jeune Félicien Charles, architecte diplômé, auquel je m'intéresse. Il a du talent..., etc.*

Lupin fit venir ce jeune homme qui lui sembla timide, réservé, désireux de plaire, mais ne sachant comment y parvenir. Assez joli garçon, du reste, de vingt-sept à vingt-huit ans, intelligent et artiste. Il comprit fort bien tout ce qui lui était demandé et offrit même de faire toute la décoration du *Logis* et de remettre le jardin en ordre. Il habiterait le pavillon de gauche.

Et les mois s'écoulèrent.

Lupin ne vint guère plus de trois ou quatre fois. Il avait introduit Félicien Charles auprès des deux sœurs et se tenait ainsi au courant de ce qui se passait chez elles. Lui-même, d'ailleurs, se plaisait à leur rendre visite. L'aînée fut assez gravement malade d'une bronchite, ce qui retarda son mariage.

La cérémonie fut enfin fixée au 9 juillet. L'oncle Gaverel devant y assister, Lupin, qui voyageait en Hollande, résolut de revenir huit jours auparavant pour opérer l'escamotage des billets de banque.

Son plan était simple. Il avait remarqué que l'on pouvait, au bout d'un passage public qui conduisait entre deux murs jusqu'à l'étang, attirer la barque d'une propriété voisine. De la sorte, une nuit, il gagnerait le jardin de *l'Orangerie* et pénétrerait dans la maison.

Une fois en possession des liasses de billets, il reformerait le paquet pour lui redonner son apparence exacte. Il était hors de doute que Philippe Gaverel, durant les vingt-quatre heures qu'il se proposait de passer, non pas à *l'Orangerie*, mais chez les deux sœurs, se contenterait de voir si son paquet était bien à sa place, sans en vérifier le contenu. Le vol ne serait donc découvert qu'à la rentrée d'octobre.

Mais lorsque Lupin arriva un matin dans son automobile, un drame terrible, à rebondissements tragiques, s'était abattu, la veille, sur les rives paisibles de la petite pièce d'eau...

## 2

### *Tueries*

#### [Table des matières](#)

Qu'il soit bien établi, tout d'abord, que le déjeuner qui précéda, à la villa des *Clématites*, l'effroyable douzaine d'heures où s'accumulèrent les péripéties du drame, fut, entre les deux jeunes filles et les deux jeunes gens que menaçait un destin si proche, d'une gaieté naturelle, légère, insouciante, mêlée de gentillesse et d'émotion amoureuse. Toutes les tempêtes ne s'annoncent pas par des signes précurseurs. Celle-ci éclata brusquement dans un ciel serein, sans qu'aucun pressentiment étreignît le cœur de ceux qui allaient en être les victimes effarées.

Ceux-là riaient et parlaient gaiement de leurs projets immédiats comme de leurs projets du lendemain et de la semaine suivante. Il y avait les sœurs Gaverel qui, depuis la mort de leurs parents, c'est-à-dire depuis sept ou huit ans, continuaient d'habiter les *Clématites*, sous le chaperonnage d'une gouvernante qui les avait vues naître, la vieille Amélie, et de son mari, Édouard, le domestique.

L'aînée des deux sœurs, Élisabeth, une grande jeune fille blonde avec un visage un peu trop pale de convalescente et un sourire d'une séduction ingénue, s'adressait surtout à son fiancé, Jérôme Helmas, beau gaillard à la figure franche, sans situation pour l'instant, et qui, orphelin, avait gardé la petite maison où vivait jadis sa mère, dans l'agglomération même du Vésinet, au bord de la route nationale de Paris. Ami d'Élisabeth avant d'être son fiancé, il avait connu la cadette, Rolande, tout enfant, et la tutoyait. Il prenait ses repas aux *Clématites*.

Rolande, beaucoup plus jeune que sa sœur, avait plus d'expression qu'Élisabeth, plus de beauté réelle, et surtout un charme plus passionné et plus mystérieux. Et, sans doute, attirait-elle l'autre jeune homme, Félicien Charles, qui ne cessait de l'observer furtivement, comme s'il n'osait trop la regarder en face. Était-il amoureux d'elle ? Rolande elle-même n'aurait pu le dire. Il était de ces êtres décevants dont la physionomie n'exprime pas la

nature secrète, et qui ne paraissent jamais penser ou sentir comme ils pensent ou comme ils sentent.

Le repas fini, ils entrèrent tous quatre dans le studio, vaste pièce, tout intime cependant par l'arrangement des meubles, des bibelots et des livres. Sa fenêtre à l'anglaise, très large, grande ouverte, donnait sur une pelouse étroite qui séparait la villa de l'étang. L'eau immobile, sans un frisson, reflétait des arbres touffus dont les longues branches pendantes venaient rejoindre les branches qui les doublaient au creux du miroir. En se penchant, on apercevait, sur la droite, à soixante mètres, l'autre maison, *l'Orangerie*, où demeurait l'oncle Philippe. Une haie très basse marquait la limite des deux jardins, mais la bande de gazon courait, ininterrompue, tout le long de l'étang.

Élisabeth et Rolande se tinrent un moment par la main. Elles semblaient s'aimer infiniment. Rolande surtout témoignait d'un grand désir de se dévouer et aussi d'une constante inquiétude. La santé d'Élisabeth, après sa maladie, exigeait encore certaines précautions.

La laissant avec son fiancé, Rolande se mit au piano et appela près d'elle Félicien Charles, qui chercha d'abord à se dérober.

– Vous m'excuserez, mademoiselle, mais nous avons déjeuné plus tard, aujourd'hui, et mon travail commence chaque jour à la même heure.

– Votre travail ne vous laisse-t-il pas toute liberté ?

– C'est justement parce que je suis libre que je dois être exact. D'autant que M. d'Averny arrive demain à la première heure. Il voyage toute la nuit en auto.

– Quelle chance de le revoir ! dit-elle. Il est si sympathique, si intéressant !

– Vous comprenez alors mon désir de le contenter.

– Tout de même, asseyez-vous... une demi-minute seulement...

Il obéit et se tut.

– Parlez-moi, dit-elle.

– Dois-je vous parler ou vous écouter ?

– Les deux à la fois.

– Je ne puis vous parler que si vous ne jouez plus.

Elle ne répondit pas. Elle joua, simplement, quelques phrases de musique si douces, si abandonnées qu'on aurait pu croire à un aveu.

Essayait-elle de lui faire comprendre quelque chose de secret, ou de le forcer à plus d'expansion et d'élan ? Mais il garda le silence.

– Allez-vous-en, ordonna-t-elle.

– M'en aller... pourquoi ?

– Nous avons assez causé aujourd'hui, plaisanta la jeune fille.

Il hésita, stupéfait, puis, comme elle répétait son ordre, il partit.

Rolande haussa légèrement les épaules, puis elle continua de jouer, observant Élisabeth et Jérôme qui s'entretenaient à voix basse et se regardaient, assis l'un près de l'autre sur le divan, tandis que la musique les berçait et les rapprochait encore. Vingt minutes s'écoulèrent ainsi.

À la fin, Élisabeth se leva et dit :

– Jérôme, voilà notre heure de promenade quotidienne. C'est si bon de glisser sur l'eau, entre les branches.

– Est-ce bien prudent, Élisabeth ? Vous n'êtes pas tout à fait remise.

– Mais si, mais si ! Au contraire, c'est un repos et qui me fait beaucoup de bien.

– Cependant...

– Cependant, c'est ainsi, mon cher Jérôme. Je vais chercher la barque et l'amener devant la pelouse. Ne bougez pas, Jérôme.

Elle monta dans sa chambre comme chaque jour, ouvrit un secrétaire, et, selon son habitude, écrivit quelques lignes sur le registre où elle tenait son journal intime et où l'on devait retrouver, plus tard, ses dernières paroles.

« Jérôme m'a semblé un peu distrait, absorbé. Je lui en ai demandé la cause. Il m'a répondu que je me trompais, et, comme j'insistais, il m'a opposé la même réponse, mais d'une façon plus indécise, néanmoins.

« – Non, Élisabeth, je n'ai rien. Que pourrais-je désirer de plus, puisque nous allons nous marier, et que mon rêve, qui date d'un an bientôt, va se réaliser. Seulement...

« – Seulement ?

« – Je m'inquiète parfois de l'avenir. Vous savez que je ne suis pas riche et qu'à près de trente ans, je n'ai aucune situation.

« J'ai posé ma main sur sa bouche en riant :

« – Mais je suis riche, moi... Évidemment nous ne pourrions pas faire de folies... Mais aussi pourquoi êtes-vous si ambitieux ?

« – Je le suis pour vous, Élisabeth. Pour moi, je n'ai pas de besoins réels.



« – Mais moi non plus, Jérôme ! Je me contente de rien, par exemple d’être heureuse, pas davantage, dis-je en riant. Voyons, n’est-il pas admis que nous vivrons ici, tout simplement, jusqu’à ce qu’une bonne fée nous apporte le trésor qui nous est dû ?...

« – Ah ! fit-il, je n’y crois guère aux trésors !

« – Comment ! Mais le nôtre existe, Jérôme... Rappelez-vous ce que je vous ai raconté... Ce vieil ami de nos parents, un cousin éloigné qu’on n’a pas revu depuis des années et des années et qui n’a pas donné de ses nouvelles, mais qui nous aimait bien... Que de fois, ma vieille gouvernante Amélie m’a dit : “Mademoiselle Élisabeth, vous serez très riche. Votre vieux cousin, Georges Dugrival, doit vous laisser toute sa fortune, oui, à vous, Élisabeth. Et il est malade, paraît-il.” Vous voyez bien, Jérôme...

« Jérôme chuchota :

« – L’argent... l’argent... soit. Mais c’est le travail que je voudrais. Ce que je désire pour vous, Élisabeth, c’est un mari qui vous fasse honneur...

« Il n’en dit pas davantage. Mais je souriais. Jérôme... mon cher Jérôme, est-ce qu’on pense à l’avenir, quand on aime comme nous nous aimons ? »

Élisabeth posa sa plume. Sa confidence quotidienne était finie. Elle s’apprêta, se poudra, anima son visage d’un peu de rouge, vérifia si le fermoir du beau collier de perles qu’elle tenait de sa mère, et qu’elle ne quittait jamais, était bien solide, et descendit pour gagner le jardin de son oncle Philippe et les trois marches de bois près desquelles la barque était amarrée.

Jérôme n’avait pas bougé de son divan depuis le départ d’Élisabeth. Il écoutait, sans y prêter attention, les improvisations de Rolande.

S’interrompant, elle lui dit :

– Je suis bien contente, Jérôme. Et vous ?

– Moi aussi, dit-il.

– N’est-ce pas ? Élisabeth est une telle merveille ! Si vous saviez la bonté et la noblesse de votre future femme ! Mais vous les connaîtrez, Jérôme.

Elle se retourna vers le clavier et attaqua vigoureusement une marche triomphale, destinée à l’expression d’un bonheur surhumain.

Mais, de nouveau, elle s'arrêta, brusquement.

– On a crié... Vous avez entendu, Jérôme ?

Ils écoutèrent.

Un grand silence entraînait du dehors, de la calme pelouse, de l'étang paisible. Sûrement, Rolande avait fait erreur. Elle reprit, à pleines mains, ses accords de victoire et de joie.

Puis, subitement, elle se dressa.

On avait crié, elle en était certaine.

– Élisabeth... balbutia-t-elle, en s'élançant vers la fenêtre.

Elle proféra, la voix étranglée :

– Au secours !

Jérôme était déjà près d'elle.

Se penchant, il vit au ras de la berge, à l'endroit des marches, un homme qui semblait tenir Élisabeth à la gorge. Celle-ci gisait, les jambes dans l'eau. À son tour, Jérôme hurla de terreur et voulut sauter pour rejoindre Rolande qui courait sur la pelouse.

Là-bas l'homme s'était retourné vers eux. Tout de suite, il lâcha sa victime, ramassa quelque chose et s'enfuit par le jardin de *l'Orangerie*.

Alors, Jérôme changea d'idée. Il passa dans la pièce voisine, y décrocha une carabine avec laquelle les deux sœurs s'exerçaient souvent et qu'il savait chargée, et s'arrêta sur le perron qui dominait les jardins.

L'homme se sauvait. Il se trouvait devant la maison et voulait manifestement atteindre le potager de *l'Orangerie*, lequel offrait une issue directe sur l'avenue circulaire.

Jérôme épaula et visa. Une détonation : l'homme piqua une tête et déboula dans un massif de fleurs où, après quelques soubresauts, il demeura inerte. Jérôme s'élança.

– Vivante ? s'écria-t-il, en arrivant auprès de Rolande qui, à genoux, étreignait sa sœur.

– Le cœur ne bat plus, dit Rolande dans un sanglot.

– Mais non, voyons, c'est impossible !... On peut la ranimer..., fit Jérôme avec épouvante.

Il se jeta sur le corps immobile, mais, tout de suite, avant même de constater s'il vivait encore, il bégaya, les yeux hagards :

– Oh ! Son collier... il n'y est plus... l'homme l'a serrée à la gorge pour lui arracher ses perles... Oh ! L'horreur !... Elle est morte...

Il se mit à courir comme un fou, accompagné du vieux domestique, Édouard, tandis que Rolande et la gouvernante Amélie restaient auprès de la victime. Il trouva l'homme à plat ventre, dans le massif de fleurs. La balle, le frappant entre les omoplates, avait dû atteindre le cœur.

Avec l'aide d'Édouard, il le retourna. C'était un individu de cinquante à cinquante-cinq ans, vêtu pauvrement, coiffé d'une casquette sale, avec une figure blême dans une couronne ébouriffée de barbe grise.

Jérôme le fouilla. Un portefeuille crasseux contenait quelques papiers parmi lesquels deux cartons, avec ce nom écrit à la main : Barthélemy.

Dans une des poches du veston, le domestique découvrit le collier à un rang de grosses perles fines qui avait été volé à Élisabeth.

Les cris et la détonation avaient été entendus dans les environs immédiats des deux villas. Aussitôt, les gens se ruèrent aux nouvelles, regardant pardessus les murs, ouvrant les barrières et sonnant à la porte des *Clématites*. On téléphona au commissariat de Chatou et à la gendarmerie. Un service d'ordre fut organisé. On écartera les intrus. On procéda aux premières constatations.

Jérôme Helmas s'était écroulé près de sa fiancée morte et se bouchait les yeux de ses poings crispés. Quand on la transporta chez elle, il ne remua pas, et lorsqu'on le fit chercher de la part de Rolande qui, pleine d'une énergie farouche, surmontant sa douleur, habillait Élisabeth de sa robe de mariée, il ne voulut pas venir. Il se refusait à garder de celle qu'il aimait une image différente et abîmée, moins belle, en tout cas, que l'image éblouissante du passé.

Félicien Charles qui était revenu aux *Clématites* dès que le drame lui fut annoncé, et qui n'avait pas été reçu par Rolande, tenta une diversion en mêlant Jérôme à l'enquête. Il le conduisit devant le cadavre de l'assassin, qu'on avait étendu sur une civière. Il lui demanda s'il n'avait jamais vu cet homme. Il l'interrogea sur les circonstances du drame. Rien ne put l'intéresser ni le tirer de sa torpeur.

À la fin, les policiers le harcelant de questions, il se réfugia dans le studio, où, pour la dernière fois, il avait vu Élisabeth, et n'en sortit plus.

Le soir, Rolande ne quittant pas la chambre de sa sœur, il se laissa servir par le domestique Édouard quelques aliments qu'il mangea à son insu. Puis il s'endormit lourdement, harassé de fatigue. Plus tard, il passa dans le

jardin, s'y promena à la clarté de la lune, puis se jeta sur la pelouse et s'endormit de nouveau, parmi les fleurs et l'herbe humide.

Comme des gouttes de pluie tombaient, il rentra dans la maison. Au pied de l'escalier, il rencontra Rolande qui descendait, chancelante et désespérée. Ils se serrèrent la main sans un mot. Il semblait que pour eux rien n'existât plus que leur douleur. Vers une heure du matin, il s'en alla.

Rolande remonta dans la chambre d'Élisabeth et y reprit sa veillée funèbre, en compagnie de la gouvernante. Les cierges pleuraient. L'haleine plus fraîche de l'étang faisait vaciller leur flamme.

Il plut assez fort. Puis le jour se leva dans un ciel d'un bleu pâle, où quelques étoiles scintillaient encore et où de petits nuages se dorèrent peu à peu aux premiers feux du soleil.

C'est à ce moment que, sur le chemin de traverse qui conduisait à la ville de Chatou, un cantonnier trouva le fiancé Jérôme Helmas à moitié évanoui sur un revers de talus, trempé par la pluie et qui gémissait. Son col était maculé de sang.

Un instant plus tard, dans un autre chemin où personne encore n'avait passé à cette heure matinale, un laitier découvrit un autre blessé, qui avait dû être atteint d'un coup de couteau à la poitrine, un homme jeune, habillé convenablement d'un pantalon de velours noir et d'un veston de même couleur, avec une cravate lavallière à pois blancs. L'air d'un artiste. Il semblait grand et fort.

Celui-là avait été plus grièvement atteint. Il ne remuait pas. Cependant, il respirait encore, et son cœur battait faiblement.

## *Raoul intervient*

### Table des matières

Toute la matinée, dans le paisible Vésinet, ce ne furent qu'allées et venues, apparitions de gendarmes, d'inspecteurs en civil et d'agents en uniforme, ronflements de moteurs, embouteillages, galopades des reporters et des photographes. On s'interpellait. Les bruits les plus insolites et les plus contradictoires circulaient.

Le seul endroit calme était le jardin et la maison des *Clématites*. Là, consigne inflexible : nul n'entrait qui ne fût de la police. Pas de curieux. Pas de journalistes. On parlait à voix basse par respect pour la morte et pour le chagrin de Rolande.

Lorsqu'on apprit à celle-ci l'agression dont Jérôme Helmas avait été victime, elle éclata en sanglots :

– Ma pauvre sœur... ma pauvre Élisabeth...

Elle donna l'ordre qu'il fût soigné dans une clinique proche. La même clinique recueillit l'autre blessé. Le cadavre de Barthélemy, qui avait étranglé la jeune fille, reposait dans le garage, en attendant qu'on le transportât dans la chambre mortuaire du cimetière.

Vers onze heures, M. Rousselain, juge d'instruction, assis près du procureur de la République dans un confortable fauteuil de jardin, luttait contre le sommeil tout en écoutant les explications que l'inspecteur principal Goussot détaillait avec complaisance sur le quadruple drame du Vésinet.

M. Rousselain était un petit homme, tout en ventre et en cuisses, dont les digestions étaient parfois, et pour cause, assez lourdes. Juge d'instruction en province depuis quinze ans, nonchalant, dénué d'ambition, il avait tout fait pour ne pas quitter un pays où sa passion pour la pêche à la ligne le retenait. Par malheur, la récente affaire du château d'Orsacq, où il fit preuve de tant de finesse et de clairvoyance, avait attiré l'attention sur M. Rousselain et lui avait valu, à son grand regret, d'être nommé à Paris. Son

veston d'alpaga noir et son pantalon de toile grise tire-bouchonné dénotaient sa parfaite insouciance en matière d'habillement. Malgré les apparences, c'était un homme subtil et d'esprit distingué, fort indépendant dans ses actes, souvent même un peu fantaisiste.

Et l'inspecteur principal Goussot, qui avait plus de réputation que de mérite vrai, concluait, d'une voix qui réveilla M. Rousselain :

– En résumé, M<sup>lle</sup> Gaverel a été attaquée au moment où elle se baissait pour prendre la chaîne qui tenait la barque, et cette attaque fut si violente que les trois marches de bois qui descendent dans l'eau ont été rompues. Il faut noter, en effet, que M<sup>lle</sup> Gaverel a été mouillée jusqu'au-dessus de la ceinture. Aussitôt après, lutte sur la berge, vol du collier de perles et fuite de l'assassin, lequel avait également les deux jambes mouillées. Sur cet assassin, qui a été examiné par les docteurs et que l'on a étendu dans le garage, où vous pouvez le voir, aucun renseignement, sauf ce nom de Barthélemy. Visage, habillement sont ceux d'un vagabond. Il a tué pour voler. Nous n'en savons pas davantage.

L'inspecteur principal Goussot respira et reprit, avec la satisfaction d'un homme qui s'exprime sans chercher ses mots :

– Les deux autres, maintenant. M. Jérôme Helmas a, d'un coup de fusil, abattu l'assassin qui, sans cela, aurait sans doute réussi à s'enfuir. Voilà le seul point que nous puissions préciser. Quant au reste, les déclarations qu'il m'a faites sur son lit de souffrance et malgré son épuisement sont tout à fait vagues. D'abord, il ne connaissait pas l'assassin de sa fiancée. Et ensuite, il n'a pas reconnu non plus son agresseur nocturne et il ne sait pas la raison pour laquelle il a été attaqué. Et, d'autre part, nous n'avons aucun indice sur l'identité du second blessé et aucun sur les conditions de l'assaut qu'il a subi. Tout au plus devons-nous supposer que, dans les deux cas, l'agresseur est le même.

Quelqu'un interrompit le policier :

– Ne pouvons-nous pas, tout aussi bien, supposer, monsieur l'inspecteur principal, qu'il y a eu, cette nuit, non pas drame entre trois hommes, c'est-à-dire un agresseur et deux victimes, mais drame entre deux hommes seulement, M. Jérôme Helmas ayant été assailli par un individu qui, blessé par M. Helmas, a pu se traîner, durant trois ou quatre cents mètres, jusqu'à l'endroit où il est tombé cette nuit ?

On avait écouté, non sans intérêt, la très saisissante hypothèse du monsieur qui venait de l'exposer. Mais, ce monsieur, on le regardait avec surprise. Qui était-il ? On s'était bien rendu compte qu'il sortait de la maison des *Clématites* et qu'il avait écouté les conclusions de l'inspecteur Goussot. Mais de quel droit cette intrusion ?

L'inspecteur principal, irrité que l'on substituât une hypothèse à la sienne, demanda :

– Qui donc êtes-vous, monsieur ?

– Raoul d'Averny. Ma propriété se trouve non loin d'ici, en face du grand lac. Absent de Paris depuis quelques semaines, et revenant ce matin, j'ai appris ce qui s'était passé ici par un jeune architecte qui habite chez moi, où il travaille à la décoration de ma villa. Félicien Charles était un ami de ces demoiselles Gaverel et déjeunait hier avec elles. Il y a une heure, je l'ai accompagné jusqu'auprès de M<sup>lle</sup> Rolande et je n'ai pas cru indiscret d'errer un moment dans le jardin et d'écouter vos remarquables déductions, monsieur l'inspecteur principal. Elles révèlent un maître de l'enquête.

Raoul d'Averny avait un sourire ineffable et un certain air narquois qui eussent donné à tout autre qu'à l'inspecteur principal Goussot la sensation d'être tourné en ridicule. Mais l'inspecteur Goussot était trop gonflé de son importance et assuré de ses talents pour éprouver une telle impression. Flatté du compliment final, il s'inclina et se contenta de remettre à sa place le sympathique amateur.

– C'est une supposition que je n'ai pas manqué de faire, monsieur, dit-il en souriant. Je l'ai même soumise à M. Helmas, qui m'a répondu : « Avec quelle arme aurais-je frappé ? Je n'en avais pas. Non. Je me suis défendu comme j'ai pu, à coups de pieds et à coups de poings.

« D'un coup de poing à la figure, m'a dit M. Helmas, j'ai mis mon adversaire en fuite, alors que j'étais déjà blessé. » Réponse catégorique, n'est-ce pas, monsieur ? Or, j'ai examiné le second blessé : il ne porte aucune trace de coups, ni sur la figure ni ailleurs. Donc... »

À son tour, Raoul d'Averny s'inclina :

– Parfaitement raisonné, dit-il.

Mais le juge d'instruction, M. Rousselain, à qui le personnage plaisait, lui demanda :

– Vous n'avez pas d'autre observation à nous communiquer, monsieur ?

– Oh ! Pas grand-chose. Et je craindrais d’abuser...

– Parlez, parlez... je vous en prie. Nous sommes en face d’une affaire qui paraît inextricable et le moindre petit pas en avant peut avoir son importance. Nous vous écoutons...

– Eh bien, fit Raoul d’Averny, la cause qui a précipité Élisabeth Gaverel dans l’eau, lorsqu’elle fut assaillie, est, sans contestation, n’est-ce pas ? L’effondrement des marches en bois. Je les ai examinées, ces marches démolies. Elles étaient soutenues par deux pieux assez forts enfoncés dans l’étang. Or, ces pieux ont cédé sous la poussée pour la bonne raison que tous deux avaient été sciés récemment aux trois quarts.

Un faible gémissement accueillit ces paroles. Rolande avait quitté le studio en s’appuyant au bras de Félicien Charles. Debout, toute chancelante, elle écoutait les paroles de M. d’Averny.

– Est-ce possible ? balbutia-t-elle.

L’inspecteur Goussot s’était élancé jusqu’aux marches. Il ramassa l’un des pieux que M. d’Averny avait remonté sur la berge, et le rapporta en disant :

– Aucune erreur. La coupure est très nette et toute fraîche.

Rolande observa :

– Depuis une semaine, dit-elle, ma sœur allait chaque jour, à la même heure, chercher la barque. Celui qui l’a tuée le savait donc ? Et il aura donc tout préparé ?

Raoul hocha la tête.

– Je ne crois pas que les choses se soient passées de la sorte, mademoiselle. L’assassin n’avait pas besoin de la jeter à l’eau pour lui arracher son collier. Une attaque brusque, une lutte de deux ou trois secondes sur la berge... et la fuite... cela suffisait.

Le juge d’instruction prononça, fort intéressé :

– Alors, selon vous, ce serait une autre personne qui aurait tendu ce piège affreux ?

– Je le crois.

– Qui ? Et pourquoi ce piège ?

– Je l’ignore.

M. Rousselain ne put s’empêcher de sourire légèrement :

– L’affaire se complique. Il y aurait deux assassins : l’un d’intention, l’autre de fait, et qui n’aurait, en somme, celui-ci, que profité d’une



occasion. Mais ce dernier, par où est-il entré dans la propriété ? Et où se cachait-il ?

– Là, dit Raoul en désignant du doigt *l'Orangerie* de l'oncle Philippe Gaverel.

– Dans cette maison ? Inadmissible. Regardez : toutes les fenêtres et portes du rez-de-chaussée sont closes et munies de volets hermétiques.

Raoul répondit nonchalamment :

– Toutes sont munies de volets hermétiques, mais toutes ne sont pas closes.

– Allons donc !

– L'une d'elles, la porte-fenêtre qui est placée la plus à droite, n'est pas close. Les deux battants ont été ouverts, de l'intérieur forcément, et ont été attirés l'un contre l'autre. Allez-y voir, monsieur l'inspecteur.

– Mais comment l'individu serait-il entré dans la maison ? demanda M. Rousselain.

– Sans doute par la porte de la façade principale, qui donne sur l'avenue extérieure.

– Il aurait donc de fausses clefs ?

– Sans doute.

– Et il aurait choisi cet endroit pour surveiller M<sup>lle</sup> Gaverel et pour l'attaquer ? C'est bien extraordinaire.

– J'ai mon idée à ce propos, monsieur le juge d'instruction. Mais attendons que M. Gaverel soit là. Prévenu hier par un télégramme de M<sup>lle</sup> Rolande, il doit arriver de Cannes où il était en villégiature auprès de son fils. On l'attend d'un moment à l'autre, n'est-ce pas, mademoiselle ?

– Il devrait déjà être arrivé, affirma Rolande.

Un long silence suivit. L'autorité de M. d'Averny s'imposait à tous ceux qui l'avaient écouté. Tout ce qu'il disait semblait vraisemblable, au point qu'on l'admettait comme véridique, malgré les contradictions et les impossibilités.

L'inspecteur Goussot, planté devant *l'Orangerie*, observait la porte-fenêtre qui, en effet, n'était pas close. Les magistrats s'entretenaient à voix basse. Rolande pleurait doucement. Félicien la regardait ou regardait M. d'Averny.

À la fin, celui-ci reprit :

– Vous avez dit, monsieur le juge d’instruction, que l’affaire est compliquée. Elle l’est, en effet, hors de toute proportion. Et c’est dans de semblables cas que je me méfie de ce que je vois et de ce que je saisis, et que je suis enclin à simplifier, pour ce motif que la réalité se ramène le plus souvent à une certaine unité de lignes. Il n’y a pas, dans la vie, un tel embrouillamini d’événements simultanés. Cela n’existe point. Jamais le destin ne s’amuse à accumuler de la sorte les coups de théâtre. En douze heures, un guet-apens, une noyade, un étranglement, un vol, une mort, puis deux autres guets-apens qui auraient pu, qui auraient dû aboutir à deux autres morts ! Tout cela incohérent, bête, absurde, inhumain. Non, en vérité, c’est trop... Et c’est pourquoi...

– Et c’est pourquoi ?

– C’est pourquoi je me demande s’il n’y a pas, dans cet enchevêtrement, une ligne qui sépare les faits, qui met les uns à droite, les autres à gauche... bref, s’il n’y aurait pas, au lieu d’une seule affaire, trop touffue, deux affaires normales qui, en un point quelconque de leur développement, ont pris contact par hasard. Au cas où il en serait ainsi, il suffirait de trouver le point de contact à partir duquel il y a eu emmêlement des deux fils et l’on commencerait à s’y reconnaître un peu.

– Oh ! Oh ! fit M. Rousselain, en souriant, nous entrons dans le domaine de la fantaisie. Avez-vous une preuve quelconque sur quoi vous appuyer ?

– Aucune, dit Raoul d’Averny, mais les preuves sont quelquefois moins probantes que la logique.

Il se tut. Chacun réfléchissait. On entendit le bruit d’une automobile qui s’arrêta derrière *les Clématites*. Rolande s’élança au-devant de son oncle Gaverel.

Ils montèrent ensemble dans la chambre funèbre, puis M. Gaverel rejoignit les magistrats.

On le mit au courant en quelques mots. Raoul d’Averny lui montra la porte ouverte de sa villa et dit :

– Il est probable, monsieur, que quelqu’un s’est introduit chez vous.

M. Gaverel pâlit :

– Quelqu’un ? Mais dans quelle intention ?

– Pour voler. Aviez-vous laissé des objets précieux. Des valeurs ?...

L’oncle de Rolande chancela.

– Des objets ?... des valeurs ?... mais non... Et puis, comment l'aurait-on su ? Non, non, je ne puis croire...

Soudain, il se mit à courir comme un fou vers *l'Orangerie*, en criant :

– Non !... ne venez pas... Que personne ne vienne.

Il alla droit vers le rez-de-chaussée de *l'Orangerie*, poussa la porte entrebâillée et disparut.

Deux minutes s'écoulèrent. On perçut des exclamations. Quelques secondes encore, et il surgit, battit des bras et s'écroula sur la marche du seuil, où tout le monde l'attendait.

Il bredouilla :

– Oui... c'est cela... on m'a volé... on a découvert la cachette... C'est épouvantable... je suis ruiné... on a découvert la cachette... Est-ce croyable ? On a tout pris...

– Un vol important ? demanda le juge d'instruction... À combien estimez-vous ?...

M. Gaverel se dressa. Il était livide, et comme effaré de sa confidence.

– Important, oui... Mais ça ne regarde que moi... La justice ne doit s'occuper que d'une chose : j'ai été volé... qu'on retrouve le voleur !... qu'on me rende ce qui m'a été dérobé...

Raoul d'Averny et l'inspecteur Goussot entrèrent. Ayant gagné le vestibule, ils constatèrent que la serrure de la porte principale, donnant sur l'avenue, avait été fracturée, comme le prévoyait d'Averny, et que la porte ne tenait fermée que par le verrou de sûreté poussé à l'intérieur.

Ils retournèrent dans le jardin, et Raoul demanda à la jeune fille :

– Vous m'avez raconté, mademoiselle, que, quand vous avez enjambé la fenêtre de votre studio, hier, vous avez aperçu le meurtrier de votre sœur qui, dans sa fuite, ramassait quelque chose ?

– Oui... en effet...

– Comment était cette chose ?

– J'ai à peine vu...

– Un paquet ?

– Oui... je crois... un paquet de petites dimensions... qu'il a caché sous sa veste, en courant.

Qu'était devenu ce paquet ? Le domestique, Édouard, qu'on fit venir, et qu'on ne pouvait soupçonner, affirma qu'on n'avait rien découvert sur le cadavre.

Tous ceux qui furent questionnés, policiers ou quidams, déclarèrent que, ni la veille, ni depuis le matin, ils n'avaient ramassé le moindre paquet.

Philippe Gaverel reprenait espoir...

– On le retrouvera, dit-il... je suis persuadé que la police le retrouvera.

– Pour qu'on retrouve ce paquet, riposta M. Rousselain, encore faudrait-il qu'on en ait le signalement.

– Un petit sac de toile grise.

– Qui contenait ?

M. Gaverel s'emporta.

– Cela ne regarde que moi !... C'est mon affaire... Que j'aie jugé bon de mettre à l'abri des billets ou des documents c'est mon affaire ?

– Enfin, étaient-ce des billets de banque ?

– Non, non, je n'ai pas dit cela, fit M. Gaverel de plus en plus irrité. Pourquoi voulez-vous qu'il y ait des billets ? Non... Des lettres... des documents inestimables pour moi.

– Bref ?

– Bref, un petit sac de toile grise, voilà ce que je réclame, la justice n'a qu'à chercher un petit sac de toile grise.

– Quoi qu'il en soit, dit Raoul après un long silence, la preuve est faite. Au cours de l'avant-dernière nuit, un cambrioleur, le vieux Barthélemy, s'est introduit dans cette maison. À force de recherches, il a fait main basse sur le sac. Comment repartir ? Par le vestibule et la porte de l'avenue extérieure ? Non, en plein jour, il risquerait d'être surpris. Alors, il ouvre cette porte-fenêtre, pensant bien que, dans le jardin d'une maison inhabitée, il n'y aura personne, et qu'il pourra utiliser l'issue du potager. Or, c'est le moment précis où Élisabeth Gaverel arrive des *Clématites*. La rencontre est inopinée. La jeune fille pousse un cri, qui fut vaguement entendu des *Clématites*. Que se produit-il alors ? Le cambrioleur se précipite vers elle. Elle veut s'enfuir. Le choc a lieu sur les marches. Nous savons le reste.

De nouveau, l'inspecteur Goussot leva les épaules.

– Fort possible... mais je n'étais pas là.

– Moi non plus...

– Par conséquent, rien ne démontre que les choses se soient passées de la sorte, c'est-à-dire que le sieur Barthélemy n'ait pas lui-même préparé l'attentat dont M<sup>lle</sup> Gaverel a été la victime.

– Rien ne le démontre, en effet, avoua Raoul.

Cependant, il se faisait tard. Le substitut était obligé de rentrer à Paris et l'estomac de M. Rousselain commençait à le tourmenter. Il consulta tout bas le domestique. N'y avait-il pas là, aux environs, quelque bon restaurant ?

– Monsieur le juge d'instruction, dit Raoul d'Averny, si vous vouliez me faire l'honneur d'accepter mon invitation, je crois qu'on ne mange pas trop mal chez moi...

Il invita aussi l'inspecteur principal qui refusa avec humeur, désireux de ne pas interrompre son enquête. Rolande prit à part Raoul d'Averny et lui dit tout émue :

– Monsieur... j'ai confiance en vous... Ma sœur sera vengée, n'est-ce pas ?... Je l'aimais tant...

Il affirma :

– Votre sœur sera vengée. Mais j'ai l'impression que c'est vous surtout qui pouvez...

Il la regarda bien droit dans les yeux et répéta :

– Comprenez bien, mademoiselle, c'est vous surtout qui pouvez m'aider... Il y a un problème terrible à résoudre, et sur lequel nous n'avons réellement aucune clarté. Ne cessez pas un instant d'y réfléchir. Cherchez si votre sœur n'avait pas d'ennemi, s'il n'y avait rien dans sa vie qui pût provoquer la jalousie ou la haine... En ce cas, tenez-moi au courant. De mon côté, je me consacre entièrement à vous... et nous réussirons.

## *L'inspecteur Goussot attaque*

### Table des matières

Le déjeuner qu'offrit Raoul et auquel assista Félicien Charles réjouit fort M. Rousselain qui se répandait en compliments et en exclamations.

– Ah ! Cette langouste !... Ah ! Ce sauternes !... Et cette poularde !...

– Je connaissais votre faible, monsieur le juge d'instruction, lui dit Raoul d'Averny.

– Ouais ! Et par qui ?

– Par un de mes amis, Boisgenêt, qui assistait à cette fameuse affaire du château d'Orsacq, où vous avez fait merveille.

– Moi ? J'ai laissé les choses suivre leur cours.

– Oui, je connais votre théorie. Quand il y a drame passionnel, ce sont les acteurs du drame eux-mêmes, qui, par le déchaînement de leurs passions, dissipent peu à peu les ténèbres.

– Absolument, et c'est grand dommage qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui. Vol d'argent, vol de collier... aucun intérêt.

– Qui sait ? Il y a eu piège tendu à Élisabeth Gaverel.

– Oui, le piège de l'escalier rompu. Mais, vraiment, est-ce que vous croyez beaucoup à cette machination ? Est-ce que vous croyez à deux affaires distinctes ?

– Surtout, monsieur le juge d'instruction, ne voyez pas en moi un détective amateur imbu de ses petits talents... Non... J'ai beaucoup lu... Jamais de romans policiers : cela m'assomme... Mais la *Gazette des Tribunaux*... et des récits de crimes réels. Et j'ai tiré de mes lectures une certaine expérience, et des vues... parfois justes... parfois tout à fait erronées... et qui, à l'occasion, me permettent de bavarder à tort et à travers... et d'épater des policiers de second ordre... comme ce brave inspecteur Goussot. La vérité, c'est que tout cela est diablement obscur ! Il n'y a qu'une chose qui soit limpide, ajouta-t-il en riant, c'est que M. Philippe Gaverel ne veut pas qu'on le soupçonne de dissimuler des billets

de banque. Et pourtant, admettons qu'on retrouve le sac de toile grise, à quoi cela lui servira-t-il s'il n'y a plus rien dedans ?

– Certes, dit M. Rousselain, le premier soin du voleur sera de découdre le sac et de s'emparer du contenu. Aussi, il y aurait bien peu de chances de retrouver les billets.

Félicien se taisait. Durant tout le repas, il avait écouté avec attention Raoul d'Averny, mais sans se mêler un instant à la conversation.

Vers trois heures, M. Rousselain ramena ses deux compagnons dans le jardin des *Clématites* où ils retrouvèrent l'inspecteur principal.

– Eh bien, monsieur l'inspecteur, du nouveau ?

Goussot prit son air le plus détaché.

– Peuh ! Pas grand-chose. J'ai été prendre des nouvelles de M. Jérôme Helmas à la clinique, et j'ai parlé avec les médecins. Quoique sa vie ne soit pas en danger, on ne m'a pas permis de l'interroger à fond. Tout au plus a-t-il pu me dire que l'individu qui l'a suivi et attaqué, lui a semblé sortir de l'impasse qui conduit à l'étang.

– Et le couteau du crime ?

– Impossible de le retrouver.

– L'autre blessé ?

– Son état reste toujours grave et l'on n'ose pas encore se prononcer.

– Aucun renseignement sur lui ?

– Aucun.

L'inspecteur principal fit une pause, puis laissa tomber distraitemment :

– Cependant... j'ai fini par établir, à son propos, un fait assez curieux.

– Ah ! Lequel ?

– Eh bien, cet individu, qui devait être attaqué la nuit, était entré dans ce jardin, hier.

– Que dites-vous ? Dans ce jardin ?

– Ici même.

– Mais comment ?

– Eh bien, il a pénétré d'abord dans la villa en profitant de ce que M. Félicien Charles y pénétrait lui-même, lorsque celui-ci, après le meurtre de M<sup>lle</sup> Élisabeth, a voulu voir sa sœur Rolande.

– Et ensuite ?

– Ensuite il s’est mêlé aux gens attirés par la détonation et qui s’introduisaient par tous les moyens possibles avant que l’ordre ne fût rétabli.

– Vous êtes sûr ?

– Les témoignages des personnes que j’ai interrogées à la clinique sont affirmatifs.

– C’est sans doute, dit le juge d’instruction à Félicien, un hasard s’il a pénétré en même temps que vous ?

– Je n’ai rien remarqué, dit Félicien.

– Vous n’avez rien remarqué ? reprit Goussot.

– Rien.

– Bizarre. On vous a vu cependant parler avec lui.

– Ça se peut, fit le jeune homme sans aucun embarras, j’ai parlé avec ceux qui étaient là, gendarmes, curieux.

– Et vous n’avez pas noté un grand garçon, un genre de rapin, avec une cravate lavallière à pois blancs ?

– Non... ou peut-être oui... je ne sais pas... j’étais si affolé.

Il y eut une pause. Puis l’inspecteur Goussot poursuivit :

– Vous habitez bien un petit pavillon dépendant de la propriété de M. d’Averny, ici présent ?

– Oui.

– Vous connaissez le jardinier ?

– Certes.

– Eh bien, ce jardinier prétend que, hier, au moment de la détonation, vous étiez assis dehors...

– En effet.

– Et que vous étiez assis avec un monsieur qui était déjà venu vous voir deux ou trois fois. Or, ce monsieur n’est autre que notre homme. Le jardinier l’a formellement reconnu à la clinique, il y a un instant.

Félicien rougit, s’essuya le front, hésita et finit par répliquer : « Je ne savais pas qu’il s’agissait de lui. Je vous répète que j’étais tellement troublé que je ne saurais dire s’il est venu avec moi aux *Clématites*, et, non plus, s’il se trouvait avec moi dans la foule, hier.

– Quel est le nom de votre ami ?

– Ce n’est pas mon ami.

– N’importe ! Quel est son nom ?



– Simon Lorient. Il m’a abordé un jour où je peignais au bord du grand lac. Il m’a dit qu’il était peintre aussi, mais qu’il ne savait pas où placer ses œuvres, pour le moment, et qu’il cherchait du travail. Depuis, il voulait être présenté à M. d’Averny. Je le lui ai promis.

– Vous l’avez vu souvent ?

– Quatre ou cinq fois.

– Quelle est son adresse ?

– Il habite Paris. Je n’en sais pas davantage.

Le jeune homme avait recouvré son aplomb à tel point que le juge d’instruction murmura :

– Tout cela est fort plausible.

Mais Goussot ne lâchait pas prise.

– Donc, vous l’avez vu hier ?

– Oui, près du pavillon que j’habite. Je croyais alors que M. d’Averny serait de retour, et Simon Lorient lui eût été présenté.

– Et, plus tard, depuis le moment où j’ai fait évacuer le jardin ?

– Je ne l’ai pas revu.

– Cependant, il a continué de rôder, lui, autour des maisons qui bordent l’étang. Il a été dîner dans un caboulot voisin, et on est à peu près sûr de l’avoir aperçu hier soir, tout à côté d’ici. Il se dissimulait dans l’ombre.

– Je n’en sais rien.

– Que faisiez-vous, de votre côté ?

– J’ai dîné dans mon pavillon, servi, comme chaque jour, par le concierge de M. d’Averny.

– Ensuite ?

– Ensuite, j’ai lu, et je me suis couché.

– À quelle heure ?

– Vers onze heures.

– Et vous n’êtes pas ressorti ?

– Non.

– Vous en êtes certain ?

– Certain.

L’inspecteur Goussot se tourna vers un groupe de quatre personnes qu’il avait déjà interrogées. L’une de ces personnes, un monsieur d’un certain âge, s’avança.

Goussot lui dit :

– Vous habitez, n'est-ce pas, une des villas voisines ?  
– Oui, au-delà du potager de M. Philippe Gaverel.  
– Cette villa est longée, d'un côté, par un passage public qui permet à tout le monde d'atteindre l'étang ?

– Oui.

– Or, vous m'avez déclaré que, vers minuit trois quarts, comme vous étiez à prendre l'air à votre fenêtre, vous avez vu quelqu'un qui ramait sur l'étang et qui est venu atterrir au bout du passage. Ce quelqu'un a rapproché la barque de votre propriété et l'y a attachée à son poteau habituel. C'était la vôtre dont il s'était servi. Vous avez reconnu le promeneur, n'est-ce pas ?

– Oui. Il y avait quelques nuages qui se sont écartés. La lune l'a frappé en plein visage. Alors, il s'est jeté dans la partie obscure. C'était M. Félicien Charles. Il est resté dans le passage un assez long moment.

– Ensuite ?

– Ensuite, je ne sais pas. Je me suis couché et endormi.

Vous affirmez que c'était M. Félicien Charles, ici présent ?

– Je crois pouvoir l'affirmer, sans crainte d'erreur.

L'inspecteur Goussot dit à Félicien :

– Par conséquent, vous avez passé la nuit dehors et non dans votre lit ?

Félicien répliqua fermement :

– Je n'ai pas quitté ma chambre.

– Si vous n'avez pas quitté votre chambre, comment se peut-il qu'on vous ait vu descendre de barque et vous poster dans l'impasse, et ensuite que M. Helmas ait cru discerner que son agresseur venait de cette impasse ?

– Je n'ai pas quitté ma chambre, répéta Félicien.

M. Rousselain avait gardé le silence, un peu gêné d'avoir pris un repas à la même table que ce jeune homme qui se défendait si mal. Il regarda Raoul d'Averny, lequel avait écouté sans mot dire non plus, et tout en étudiant Félicien.

Raoul intervint aussitôt :

– En attendant, monsieur l'inspecteur, que l'enquête vérifie tous ces racontars et leur attribue leur véritable signification, puis-je savoir où vous voulez en venir à l'égard de Félicien Charles ?

Goussot riposta :

– Je n'ai d'autre but que de réunir les éléments de la vérité.

– Monsieur l’inspecteur, on réunit toujours ces éléments selon l’idée générale d’une vérité que l’on croit déjà pressentir.

– Je n’ai aucune idée.

– Si. Dans le cas actuel, il résulterait de votre interrogatoire : 1° que vous vous occupez surtout du second drame, c’est-à-dire du vol des billets de banque et des deux agressions nocturnes ; 2° que, Félicien étant dehors, cette nuit, s’est servi de la barque pour pénétrer dans le jardin de *l’Orangerie* et chercher le sac de toile grise contenant les billets, et ensuite que, vers une heure du matin, tapi dans l’ombre, il a pu suivre un instant plus tard le fiancé de la victime, M. Jérôme Helmas, et l’attaquer, cela pour on ne sait quelles raisons. Et, au fond de vous, il est clair que vous vous demandez s’il ne fut pas aussi l’agresseur de l’autre blessé, Simon Lorient.

– Je ne me demande rien, monsieur, dit Goussot sèchement, et je n’ai pas l’habitude qu’on me questionne.

– Je me permets seulement de remarquer, continua Raoul d’Averny, que vos soupçons semblent associer Félicien Charles et Simon Lorient. En ce cas, s’ils étaient de connivence, comment Félicien Charles pourrait-il être à la fois le complice et l’agresseur de Simon Lorient ?

Goussot ne répondit pas. Raoul haussa les épaules.

– De telles présomptions ne tiennent pas debout.

Mais le silence de l’inspecteur mettait fin à la scène. Debout sur le perron, très belle dans ses vêtements de deuil, Rolande avait écouté.

Elle saisit le bras de son oncle. Ils allaient à la clinique auprès de Jérôme Helmas.

Raoul n’insista pas. Au bout d’un moment, il dit à Félicien :

– Rentrons.

Et il salua le juge d’instruction.

En route, Raoul d’Averny demeura taciturne. Arrivé devant sa villa, il conduisit le jeune homme dans un petit cabinet de travail qui s’ouvrait en arrière des salons, sur un coin de jardin isolé par des haies.

Là, il le fit asseoir et lui dit :

– Vous ne m’avez jamais demandé pourquoi je vous avais écrit de venir me voir.

– Je n’ai pas osé, monsieur.

– Par conséquent, vous ne savez pas pourquoi je vous ai offert de décorer cette villa et d’y habiter ?

– Non.

– Vous n’êtes pas curieux ?

– J’ai craint d’être indiscret. Vous ne m’interrogiez pas.

– Si. Je vous ai questionné sur votre passé. Vous m’avez dit que vos parents étaient morts depuis des années et que la vie était dure pour vous. Mais j’ai senti une telle réserve, un tel désir de ne rien révéler sur vous-même que je n’ai pas insisté. Depuis, on ne s’est guère parlé, vous et moi, ce qui fait que, somme toute, je ne vous connais pas. Aujourd’hui...

Après une pause, où il parut hésiter, il conclut assez brusquement :

– Aujourd’hui, il semble que vous êtes compromis dans une mauvaise affaire, ou du moins qu’il vous est difficile d’expliquer le rôle que vous y avez joué, peut-être à votre insu. Voulez-vous vous confier à moi sans réticence ?

Félicien expliqua :

– Vous ne sauriez croire, monsieur, à quel point je vous suis reconnaissant de tout ce que vous avez fait pour moi. Mais je n’ai rien à confier.

– Je ne déteste pas votre réponse, dit Raoul. À votre âge, et dans les circonstances où vous vous trouvez, il faut savoir se débrouiller tout seul. Si vous êtes coupable de quelque chose, tant pis pour vous. Si vous êtes innocent, la vie vous récompensera.

Félicien se leva et s’approcha de Raoul d’Averny.

– Que croyez-vous donc, monsieur ?

Raoul l’observa un bon moment. Les yeux du jeune homme clignotaient, le visage manquait de franchise. Il prononça :

– Je ne sais pas.

L’enterrement d’Élisabeth Gaverel eut lieu le lendemain. Rolande marcha vaillamment jusqu’au cimetière et ne détourna pas ses yeux de la tombe ouverte.

Sur le cercueil, elle garda son bras tendu et chuchota des mots que l’on n’entendit point, des mots certes par quoi elle disait à sa sœur tout son désespoir et lui jurait de rester fidèle à son souvenir.

Elle s’en alla au bras de son oncle. Celui-ci eut une longue conversation avec M. Rousselain. Si accablé qu’il fût, il ne voulut pas démordre de son

système.

– Pas un seul billet de banque, monsieur le juge, mais des lettres et des documents précieux. Je donne mission à la justice de mettre la main sur le sac de toile grise qui les contient. Et c’est ainsi que je rédigerai tantôt, avant mon départ pour le Midi, une plainte au Parquet.

Raoul d’Averny, lui, se promena autour de l’étang, puis, assis sur une borne, il acheva la lecture des journaux du matin.

L’un d’eux, informé évidemment par quelque reporter audacieux et habile, qui, la veille, caché on ne sait où, avait pu entendre et voir, l’un d’eux donnait tous les détails de l’instruction et relatait le troublant interrogatoire dirigé par Goussot contre Félicien Charles.

– Allez donc travailler dans ces conditions ! bougonna d’Averny avec mauvaise humeur.

Il regagna sa propriété, d’où il aperçut Félicien qui travaillait. Rentrant chez lui, il traversa le vestibule, et passa dans cette petite pièce où il aimait réfléchir et rêvasser.

Une femme l’y attendait, sans chapeau, vêtue d’une robe très simple, avec un foulard rouge autour du cou – une inconnue, qui restait debout, montrant un magnifique visage tourmenté d’expressions diverses, où il y avait de la douleur, du désarroi, de la colère, de l’hostilité...

– Qui êtes-vous ?...

– La maîtresse de Simon Lorient.

## *Faustine Cortina et Simon Lorient*

### Table des matières

Cela fut dit d'un ton franchement agressif et comme si Raoul d'Averny eût été responsable des mésaventures de Simon Lorient.

Raoul lui dit :

– Je suppose que vous avez lu, ce matin, l'article de *l'Écho de France*, où l'on semble accuser mon hôte, Félicien Charles. Ne sachant où le rejoindre, c'est à moi que vous vous en prenez, n'est-ce pas ?

Au premier choc, la colère de la jeune femme se déchaîna, une colère pleine de sanglots et d'effroi, qui révélait une nature violente, sombre, incapable, par moments, de se contrôler.

– Voilà trois jours que celui que j'aime a disparu, trois jours que je le cherche vainement et que je cours de tous côtés comme une folle. Et ce matin, brusquement, dans ce journal – car je les lis tous avec l'épouvante d'apprendre qu'il a été victime d'un accident – dans ce journal, j'ai lu son nom... Il était blessé, presque mourant. Il est peut-être mort à l'heure actuelle...

– Alors pourquoi êtes-vous venue ici au lieu d'aller à la clinique ?

– Avant d'y aller, j'ai voulu vous voir.

– Pourquoi ?

Elle ne répondit pas à la question. Elle marcha vers Raoul, furieuse et superbe d'ailleurs, et proféra :

– Pourquoi ? Parce que c'est vous qui êtes l'auteur de tout cela. Oui, vous ! Toute l'affaire est votre œuvre, il suffit de lire ce journal. Félicien Charles ? Un comparse. Le chef, c'est vous ! Celui qui a machiné toute l'aventure, c'est vous ! J'en ai l'intuition, la certitude... Dès que j'ai lu le journal, je me suis dit : « C'est lui ! »

– Qui, moi ? Vous ne me connaissez pas.

– Si, je vous connais.

– Vous me connaissez, moi, Raoul d'Averny ?

– Non, vous, Arsène Lupin !

Raoul fut interloqué. Il n’attendait pas cette attaque directe ni que son véritable nom lui fût jeté, ainsi qu’une insulte. Comment cette femme pouvait-elle savoir ?...

Il lui saisit la main, brutalement.

– Que dites-vous ? Arsène Lupin...

– Oh ! Ne mentez pas ! À quoi bon ! Il y a longtemps que je le sais. Simon m’a souvent parlé de vous et de ce nom d’Averny sous lequel vous vous cachez !... Je suis même venue ici, un soir de la semaine dernière, pendant votre absence et sans que personne le sache... Il voulait que je voie la maison d’Arsène Lupin. Ah ! Ce que je l’ai averti pourtant ! « N’essaie pas de le connaître. Ça te porterait malheur. Qu’est-ce que tu attends de cet aventurier ?... »

Elle tendait son poing crispé vers Raoul. Elle l’injurait du regard et de sa voix toute frémissante de mépris. Raoul l’écoutait, impassible. D’où provenait donc cette étrange histoire ? Il avait été voir Simon Lorient à la clinique. Il ne le connaissait pas. Dans quelle intention Simon Lorient voulait-il entrer en relations avec lui ? Comment avait-il pu deviner que Raoul d’Averny n’était autre qu’Arsène Lupin ? Par suite de quels hasards était-il en possession d’un tel secret ?

Raoul eut l’impression que la jeune femme ne pourrait le renseigner à ce propos, ou du moins qu’elle ne le voudrait pas. Elle avait un front obstiné et des yeux inflexibles. Droite, ardente dans son immobilité, malgré tout, elle ne perdait rien de son charme un peu barbare, et gardait dans sa pose une noblesse incroyable. Elle savait – par instinct ou par habitude ? – se servir de sa beauté et la mettre en relief. La soie souple de son corsage accusait ses formes et montrait la ligne harmonieuse de ses épaules.

L’admiration visible de Raoul la fit rougir. Elle se courba dans un fauteuil et, de ses deux bras croisés, de ses deux mains plaquées sur ses joues, elle se cacha à demi. Soudain défaillante, elle pleurait.

– Vous ne sauriez croire ce qu’il est pour moi... C’est toute ma vie... S’il meurt, je mourrai... Je n’ai jamais aimé d’autre homme... J’étais à genoux devant lui... Je me serais tuée pour lui épargner une peine. Et il m’aimait si profondément... Aussitôt riches, on devait s’épouser et partir... oui, partir...

– Qui vous empêche ?

– Et s’il meurt ?

Mais cette idée de mort la souleva de nouveau. Elle passait ainsi d’un excès à l’autre, en l’espace de quelques secondes, dans une agitation désordonnée d’idées et de sensations.

Elle se jeta sur Raoul.

– C’est vous qui l’aurez tué... Je ne sais comment... Mais c’est vous... Et je me vengerai comme on sait se venger dans mon pays, en Corse. Il ne faut pas qu’il meure avant d’être sûr qu’il a été vengé. Le coup qu’il a reçu vient d’Arsène Lupin. Et votre nom, je le crierai partout... Oui, je vous dénonce à la police. Et sans plus tarder ! Il faut qu’on sache qui vous êtes... Arsène Lupin, le malfaiteur, le cambrioleur... Arsène Lupin !

Elle ouvrit la porte et tenta de se sauver, tout en vociférant comme une démente. Il lui mit la main sur la bouche et, de force, la fit rentrer dans la pièce. Il y eut une lutte acharnée. Elle se défendait sauvagement. Il dut la saisir à deux bras, afin de la renverser sur un fauteuil et de la tenir immobile. Mais, quand il la sentit contre lui, toute palpitante, vaincue, mais secouée d’indignation et de haine, il eut un moment de vertige et fit un effort comme pour l’embrasser.

Tout de suite, il se redressa, furieux de ce geste stupide. Alors, elle éclata de rire dans un accès de rage qui la bouleversait.

– Ah ! Vous aussi ! Vous comme les autres ! Une femme... On se débarrasse d’elle, en l’empoignant... comme une fille... Parbleu, un Lupin, ça se croit tout permis !... Toutes les femmes lui appartiennent... Ah ! Cabotin, si vous m’aviez seulement effleuré la bouche, je vous tuais comme un chien.

Raoul était exaspéré.

– Assez de bêtises ! Vous n’êtes pas venue pour me dénoncer, ni me tuer, n’est-ce pas ? Parlez, crebleu ! Que voulezvous ? Mais parlez donc !

Il lui reprit les deux bras et, la maintenant face à lui, il articula, d’une voix toute frémissante :

– Je ne suis pour rien dans cette affaire... Ce n’est pas moi qui ai frappé Simon Lorient... Je vous jure que ce n’est pas moi... Alors, parlez... Que voulezvous ?

– Le salut de Simon, murmura-t-elle, dominée.

– D’accord. Dès qu’il ira mieux, je le ferai disparaître. Ne craignez rien. Il n’ira pas en prison.



Elle tressaillit.

– En prison, lui ! Mais il n’a rien fait pour aller en prison ! C’est un honnête homme, lui. Non, son salut, c’est par moi seule qu’il peut l’avoir. Moi seule peux le sauver, en le soignant.

– Alors ?

– Alors, je veux être reçue dans cette clinique et ne pas le quitter, le veiller jour et nuit. J’ai été infirmière durant quatre ans. Nulle autre que moi ne peut le soigner. Mais il faut que ce soit dès aujourd’hui... tout de suite.

Il haussa les épaules.

– Pourquoi ne pas m’avoir dit cela dès le début, au lieu de perdre votre temps à m’accuser sans motif ?...

– Donc, c’est convenu ? dit-elle âprement.

– Oui.

– Tout de suite, n’est-ce pas ?

Il réfléchit et promit :

– Oui, je verrai le directeur de la clinique. Il ne refusera pas. Je m’arrangerai même pour qu’il ne puisse pas refuser et je lui demanderai le secret. Seulement, il faut me laisser agir à ma guise. Quel est votre nom ?

– Faustine... Faustine Cortina.

– Vous en donnerez un autre à la clinique, et vous ne soufflerez pas un mot de vos relations avec Simon Lorient.

Elle se défiait encore.

– Et si vous nous trahissez ?

– Filez, dit-il, impatienté, en la poussant vers le petit jardin.

L’enclos communiquait avec le garage et le chauffeur n’était pas là. Raoul ouvrit la portière d’un cabriolet et ordonna :

– Enlevez votre foulard rouge, pour qu’on ne vous remarque pas. Et montez.

Elle monta.

Il sortit par une autre issue de la propriété et se dirigea vers la Seine, qu’il traversa au Pecq. Vivement, l’auto escalada la côte.

– Où allons-nous ? dit-elle. Si c’est un piège, tant pis pour vous !

Il ne répondit pas.

À Saint-Germain, il s’arrêta devant un grand magasin de confection et acheta une blouse et un voile d’infirmière.

Une heure plus tard, elle entrait comme infirmière à la clinique et on la chargea spécialement du blessé. Simon Lorient, dévoré par la fièvre, épuisé par sa blessure, ne la reconnut pas.

Très pâle, le visage contracté, maîtresse d'elle-même néanmoins, rigide dans son costume d'infirmière, elle écouta les instructions qu'on lui donnait et chuchota :

« – Je te sauverai, mon chéri... je te sauverai... »

En sortant de la clinique, Raoul rencontra Rolande Gaverel qui venait d'apporter dans la chambre de Jérôme Helmas des fleurs recueillies par elle sur la tombe de la morte. L'état de santé de Jérôme s'améliorait. Il avait pleuré avec la jeune fille. La fièvre était tombée. On devait l'interroger le lendemain.

Elle fit route avec Raoul qui demanda :

– Vous avez réfléchi ?...

– Je ne pense qu'à cela. C'est la volonté de savoir qui me soutient.

– Et jusqu'ici ?

– Jusqu'ici, rien. Je cherche dans mes souvenirs. Je cherche dans les souvenirs d'Élisabeth. Rien.

Arrivée aux *Clématites*, elle lui montra le journal de sa sœur. Depuis des mois, ce n'était que la pénétration douce et lente et radieuse de l'amour, qui se mêlait parfois à la mélancolie d'une malade, pour s'épanouir en une joie de convalescente et de fiancée heureuse.

– Lisez la dernière page, dit Rolande. Comme elle était tranquille et insouciant ! Entre eux et leur bonheur prochain, il n'y avait aucun obstacle.

Dehors, M. Rousselain achevait une dernière enquête sur place. Il fit signe à Raoul qui s'approcha :

– Ça va mal pour le jeune Félicien.

– En quoi donc, monsieur le juge d'instruction ?

– Les charges se précisent. Voici la dernière qui m'a été fournie par le domestique Édouard, et par votre jardinier, qui se sont liés ici. Il y a quinze jours, en fin d'après-midi, Édouard est venu bavarder avec son ami. Ils causaient près de la haie qui sépare votre jardin d'un bout de terrain réservé aux jardiniers. Or, dans la conversation, il fut question de l'oncle de ces

demoiselles, et le domestique Édouard eut le tort de potiner sur M. Philippe Gaverel.

« – Un type qui amasse, qui amasse !... dit-il. Un avare, quoi ! Il a eu, dans le temps, des histoires avec le fisc. Alors, depuis cette époque, je sais qu'il cache des billets chez lui... Ça lui jouera un mauvais tour. »

« Or, un moment plus tard, ils virent une petite flamme à travers la haie, puis ils sentirent une odeur de tabac. C'étaient des gens qui allumaient leur cigarette, assis de l'autre côté... Félicien Charles et Simon Lorient. Ils avaient tout entendu.

Raoul demanda :

– Comment le savez-vous ?

– Je viens d'en parler à Félicien Charles, qui n'a pas nié.

– Et vous en concluez ?

– Oh ! Les conclusions d'un juge d'instruction ne sont pas si rapides. Avant de conclure, il y a des étapes. Tout au plus aurait-on le droit d'envisager que l'idée d'un coup à faire a pu germer dans le cerveau de l'un d'eux, et qu'ils ont fait exécuter le coup par le vieux Barthélemy, complice subalterne et coutumier de ces besognes-là...

– Après quoi ?

– Après quoi, au cours de la nuit suivante, le sac de toile grise ayant été volé, puis perdu, puis retrouvé dans le jardin par l'un d'eux, les deux amis se le disputent, le poignard en main.

– Et le rôle de Jérôme Helmas dans tout cela ?

– Rôle de passant qui gêne l'un des deux acteurs du drame et dont on se débarrasse.

Le surlendemain, Raoul apprit que Simon Lorient était au plus mal. Il courut à la clinique.

M. Rousselain se trouvait déjà là, ainsi que l'inspecteur Goussot. Un peu à l'écart, Faustine leur tournait le dos. Raoul aperçut son visage qui était dur et sans espérance.

Simon Lorient râlait. Un moment, il s'assit sur son lit et il promena sur les assistants des yeux lucides. Il vit sa maîtresse et lui sourit.

Cependant, le brouillard de l'agonie l'envahissait de nouveau, et, tout doucement, comme un enfant qui gémit, il délira.

On entendit ces mots : « La cachette... le vieux a trouvé le sac... Et puis après... J'ai cherché... et je ne sais plus... Félicien... »

Il répéta plusieurs fois : « Félicien... Félicien... Un coup joliment bien combiné... Félicien... »

Puis il retomba sur l'oreiller, inerte.

Un long silence. Raoul rencontra le regard haineux de Faustine. L'homme qui avait tué son amant, n'était-ce pas celui dont le nom venait d'être prononcé par la voix sincère d'un moribond ?

M. Rousselain, suivi de l'inspecteur Goussot, entraîna dehors Raoul d'Averny et lui dit :

– Je regrette, monsieur d'Averny, Félicien Charles était votre hôte. Vous le protégez. Mais, en vérité, les présomptions sont bien fortes...

Il semblait hésiter, cependant. Raoul, qu'obsédait le désespoir de Faustine, songea que l'arrestation mettrait Félicien, coupable ou non, à l'abri d'un acte imbécile de vengeance, et ne protesta pas.

– Je ne saurais vous désapprouver, monsieur le juge d'instruction. Félicien doit être dans le pavillon qu'il occupe chez moi.

L'autorité de Raoul décida M. Rousselain qui prononça :

– Vous le mènerez au dépôt, inspecteur Goussot. Qu'on le tienne à ma disposition.

## 6

### *La statue*

#### Table des matières

Le soir, après son dîner, sachant par son personnel que l'arrestation de Félicien avait été opérée discrètement et à l'insu de tout le monde, Raoul se rendit au pavillon où le jeune homme habitait jusque-là. Ce pavillon était composé simplement d'un rez-de-chaussée avec deux pièces, l'une qui servait d'atelier, et l'autre que Félicien utilisait comme chambre à coucher, et qui comprenait une salle de bains.

Il s'installa dans l'atelier, laissant la porte ouverte, ainsi que la porte de l'entrée.

La nuit approcha, légère, peu à peu plus épaisse. Au bout d'une heure, il entendit grincer la barrière du jardin, barrière qui n'était jamais fermée à clef. Un à un, avec précaution, des pas s'avancèrent vers le pavillon. On marcha ensuite sur l'herbe. Puis les pas montèrent les degrés du perron et glissèrent dans l'antichambre.

Raoul vint à la rencontre de Faustine. Elle parut à peine le voir et elle se laissa conduire vers une chaise où elle tomba assise.

Après un moment, elle murmura :

– Où est-il ?

– Félicien ?

– Où ?

– En prison. Vous l'ignoriez donc ?

Elle répéta distraitement :

– En prison ?

– Oui, j'ai surpris chez vous tantôt une telle expression de haine que je me suis défié et l'ai laissé mettre en prison. J'ai bien fait, n'est-ce pas ?

Elle dit avec accablement :

– Je ne sais pas... je ne sais pas... je cherche... Qui a frappé Simon Lorient ?... Ah ! Si je savais !

– Vous connaissez Félicien ?

– Non.

– Cependant, pourquoi êtes-vous venue ici ?

– Pour l’interroger. J’aurais bien vu si c’était lui...

Elle parlait si bas et avec tant de lassitude que Raoul avait du mal à l’entendre. Il reprit :

– Vous êtes sûrement au courant de certaines choses... À propos de Barthélemy, par exemple, que la police n’arrive pas à identifier ? Et Simon Lorient ?... on a cherché vainement son domicile. On a suivi sa piste dans certains milieux de Montmartre, dans des cafés de rapins qui le connaissaient. Mais où couchait-il ? Où sont ses papiers ? Et puis quelles relations avait-il avec Félicien ? Et pourquoi suis-je mêlé à l’affaire ? Vous avez entendu les dernières paroles de Simon... Dans un délire d’agonisant, il s’est accusé lui-même : « La cachette... le vieux a trouvé le sac... j’ai cherché... » Par conséquent, ils étaient complices... N’est-ce pas ? Ils étaient complices... et Félicien aussi.

Elle secoua la tête, ayant l’air de dire que Simon n’était pas un voleur, et qu’il ne lui avait jamais parlé de tout cela. Raoul, perdant patience, s’écria :

– Enfin, quoi ! Simon Lorient me poursuivait. Il rôdait autour de moi ! Répondez donc, Faustine.

Mais il se heurtait à un silence implacable. Faustine pleurait. Ses joues ruisselaient de larmes désespérées, et elle redit sa peine en se tordant les mains.

– Je n’ai jamais aimé que lui... Et il est mort... je ne le verrai plus... il est mort. Qui l’a frappé ? Comment vivre si je ne le venge pas ? Il faut que je le venge... Je l’ai juré...

Elle passa toute la nuit à pleurer, avec de serments de vengeance qui réveillaient Raoul, assis non loin d’elle.

Le matin, les cloches de l’église sonnèrent. C’était la messe des morts.

– On sonne pour lui, dit-elle. Hier, on était convenu de cette heure-là, à la clinique... Je serai seule à prier. Et je lui demanderai pardon de ne pas l’avoir vengé encore.

Elle s’en alla. Le rythme de sa démarche était harmonieux et puissant. Les jambes étaient longues, la taille onduleuse.

À cette époque, Raoul était arrivé à un stade de sa vie mouvementée, où, parfois, l’idée de repos se présentait à lui comme une perspective agréable. Non pas un repos définitif. Il était trop jeune encore, et trop avide

d'action pour renoncer à sa grande passion d'aventures. Mais, tout au moins, à travers la France, sur la Côte d'Azur ou en Normandie, en Savoie ou aux environs de Paris, se préparait-il des oasis où il trouverait à portée de sa main ce repos éventuel. Une de ces oasis était sa propriété du Vésinet. Il y avait installé, comme dans ses autres domaines, d'anciens camarades à lui, un domestique-chauffeur, une cuisinière et des jardiniers-concierges, à qui il offrait ainsi une paisible retraite en souvenir des services passés. Et voilà que, tout à coup, le destin le jetait une fois de plus dans une lutte redoutable qu'il n'avait ni recherchée ni désirée.

Renoncer ? Il ne le pouvait plus. Bon gré, mal gré, il fallait agir. Et avant tout, il fallait – point essentiel du problème – découvrir comment, lui, personnage innocent, citoyen pacifique du paisible Vésinet, il était mêlé à des événements qui semblaient s'être combinés en dehors de lui, et peut-être même contre lui. En pareil cas, le hasard n'explique rien. L'explication doit sortir des faits. Mais où les trouver, ces faits ? Et comment les susciter ?

Raoul s'enferma dans le *Clair-Logis*, et n'en bougea plus d'une semaine, ne voyant personne, se refusant à toute activité, mais lisant tous les journaux. Il y apprit que Félicien était définitivement inculpé, mais ne recueillit aucune autre indication.

Le problème qui se posait de plus en plus dans l'esprit de Raoul, c'était de savoir comment il se trouvait mêlé à cette horripilante affaire. Il s'acharnait à le résoudre, bâtissait des hypothèses, se frayait des routes ardues dans tous les sens, et aboutissait inévitablement à des obstacles et à des impasses.

Et toujours la même question revenait sous différentes formes :

« – Qu'est-ce que je viens faire dans tout cela ? S'il y a deux drames qui se sont accrochés l'un à l'autre – et cela est hors de doute – pourquoi suis-je acteur dans l'un des deux ? Pourquoi ma retraite du Vésinet a-t-elle été troublée ? Et qui donc l'a troublée ?

Le jour où le hasard voulut qu'il formulât la question sous cette dernière forme, il fut bien obligé de se répondre à lui-même :

« – Qui ? Mais Félicien, parbleu ! »

Et il ajouta :

« – Comment est-il venu ici ? La recommandation du docteur Delattre avait tellement d'importance à mes yeux que je n'ai pris aucun

renseignement sur lui ! D'où sort-il ? Qui étaient ses parents ? N'ai-je pas eu la main forcée à mon insu ? »

Il consulta son carnet d'adresses : « Docteur Delattre, square de l'Alboni. » Il téléphona. Le docteur était chez lui. Raoul sauta dans son auto.

Le docteur Delattre, un grand vieillard sec, à barbe blanche, le reçut sur-le-champ, malgré la foule des clients qui attendaient.

– Toujours en bonne santé ?

– Excellente, docteur.

– Alors, il s'agit ?

– D'un renseignement. Qu'est-ce que c'est que Félicien Charles ?

– Félicien Charles ?

– Vous ne lisez donc pas les journaux, docteur ?

– Pas le temps.

– Félicien est le jeune architecte que vous m'avez recommandé, il y a six ou huit mois.

– En effet, en effet... je me souviens...

– Vous aviez bonne opinion de lui ?

– Moi ? Mais je ne l'ai jamais vu.

– Cependant, il vous avait été recommandé, à vous aussi ?

– Sans doute... Mais par qui ? Voyons, laissez-moi réfléchir... Ah ! Voilà, je me rappelle... Tiens, c'est même assez drôle. Eh bien ! J'avais, à cette époque, un domestique dont j'étais fort content... un homme d'un certain âge, intelligent, discret, qui me servait aussi un peu de secrétaire. Le jour où j'ai reçu votre dernière carte et que je lui ai dit d'inscrire votre adresse, il examina curieusement cette carte, comme s'il en connaissait l'écriture, et il déclara – et je m'en souviens parfaitement :

« C'est un monsieur très chic, ce M. d'Averny. Monsieur le docteur devrait lui recommander ce jeune architecte dont j'ai servi les parents autrefois... et dont j'ai parlé à monsieur le docteur.

« Il tapa lui-même à la machine une lettre et me la fit signer. Voilà toute l'histoire. »

Raoul demanda :

– Vous ne l'avez plus, ce domestique ?

Le docteur se mit à rire.



– Je me suis aperçu qu’il m’avait dérobé une assez jolie somme et j’ai dû le renvoyer. Or, jamais je n’ai vu un tel désespoir : « Je vous en prie, docteur. Ne me jetez pas dans la rue... J’étais redevenu un honnête homme ici... J’ai peur de vous quitter... Ne me chassez pas. La mauvaise existence va recommencer. »

– Son nom, docteur ?

– Barthélemy.

Raoul ne sourcilla pas. Il s’attendait à ce nom.

– Ledit Barthélemy n’avait pas de famille ?

– Deux fils, deux chenapans, m’a-t-il avoué ce jour-là en pleurnichant. L’un surtout, qui traîne sur les champs de courses et dans les bars de Grenelle.

– Ses fils venaient le voir ici ?

– Jamais.

– Personne ne venait le voir ?

– Si, plusieurs fois, je l’ai surpris s’entretenant avec une femme, une femme de classe moyenne... mais affinée et royalement belle. Et un jour, il y a dix-huit mois, elle est venue me chercher, à moitié folle, et m’a conduit auprès d’un blessé, tout près d’ici.

– Vous pouvez me dire, docteur ?...

– Il n’y a aucune indiscretion, car on en a parlé dans les journaux. Il s’agit d’Alvard, le célèbre sculpteur, vous savez, celui qui a exposé au Salon, l’an dernier, cette merveilleuse Phryné ? Mais, dites donc, ajouta le docteur en riant, j’espère que votre enquête ne cache aucun dessein ténébreux ?

Raoul s’en alla, tout songeur. Enfin, il tenait une extrémité du fil et déjà pouvait supposer l’accord entre le vieux Barthélemy, la Corse et Félicien, accord qui avait conduit Félicien au Vésinet.

S’étant informé, il se rendit chez le sculpteur Alvard, qui habitait à cinq minutes de distance, et lui fit passer sa carte.

Il trouva dans son vaste atelier un homme jeune encore, délicat d’aspect, avec de beaux yeux noirs, et auquel il se présenta, comme un amateur, venu en France pour acheter des œuvres d’art.

Il examina et apprécia, en véritable connaisseur, les ébauches, bustes, torses, silhouettes inachevées qui encombraient l’atelier et il ne cessait, en

même temps, d'observer le sculpteur. Quelles relations avait eues avec la Corse cet homme un peu efféminé, mais élégant et fin ? L'avait-elle aimé ?

Il fit l'acquisition de deux petites figurines en jade, charmantes. Puis, montrant sur son socle une grande statue que l'on devinait sous la toile blanche qui l'enveloppait :

- Et ceci ?
- Et ceci n'est pas à vendre, déclara le sculpteur.
- Est-ce votre fameuse Phryné ?
- Oui.
- Je puis la voir ?

Alvard découvrit la statue, et à la seconde même où elle apparut, Raoul eut une exclamation que le sculpteur ne put interpréter que comme un cri d'extase, mais où il y avait plus encore de l'étonnement, presque de la stupeur. À n'en pas douter, cette femme représentait Faustine Cortina. C'était l'expression et la forme de son visage, et c'étaient les lignes mêmes que laissaient pressentir ses souples vêtements.

Il resta longtemps sans rien dire, ébloui par cette vision magnifique. Et il soupira :

- Hélas ! Il n'y a pas de femme comme celle-ci.
- Il y a celle-ci, dit Alvard en souriant.
- Oui, mais interprétée par le grand artiste que vous êtes. En réalité, depuis les déesses de l'Olympe et les courtisanes grecques, cette perfection n'existe plus.
- Elle existe. Je n'ai pas eu à l'interpréter, mais à copier.
- Quoi ! Un modèle, cette femme ?
- Un modèle, tout simplement, qui se faisait payer ses séances. Un jour, elle est venue me voir, et m'a dit qu'elle avait déjà posé pour deux de mes confrères, mais que son amant était affreusement jaloux et que, si je consentais, elle viendrait en cachette parce qu'elle l'adorait et ne voulait pas le faire souffrir.
- Pourquoi posait-elle ?
- Besoin d'argent.
- Et il n'a jamais rien su ?
- Il l'a surveillée, et, un jour, comme elle se rhabillait, il a forcé la porte de mon atelier, et m'a frappé. Elle a été chercher un docteur dans le voisinage. La blessure n'était pas grave.

- Vous l’avez revue, elle ?
  - Ces jours-ci seulement. Elle est en deuil de son amant et elle m’a emprunté de l’argent pour lui donner une sépulture convenable.
  - Elle va poser de nouveau ?
  - Pour la tête, à l’occasion. Autrement, non. Elle l’a juré.
  - Comment vivra-t-elle ?
  - Je ne sais pas. Ce n’est pas une femme à s’avilir.
- Raoul regarda longuement la belle Phryné et murmura :
- Alors, à aucun prix vous ne voudriez la céder ?
  - À aucun prix. C’est l’œuvre de ma vie. Je ne ferai jamais rien avec un tel élan et une telle foi dans la beauté de la femme.
  - Dans la beauté d’une femme que vous avez aimée, dit Raoul en plaisantant.
  - Que j’ai désirée, je puis l’avouer, puisque ce fut en vain. Elle aimait. Mais je ne regrette pas... Phryné me reste.

## *Le Zanzi-Bar*

### Table des matières

L'enseigne portait, il y a quelques années, ces deux mots : « Au Vieux Mastroquet », que l'on devine encore, par endroits, sous la couche de peinture où s'étale aujourd'hui la formule plus moderne : « Le Zanzi-Bar ». Mais c'est toujours la même impasse désolée du Grenelle populaire, en plein centre d'usines, et tout près de cette noble Seine qui vient de traverser un des plus majestueux paysages parisiens, de Notre-Dame au Champ-de-Mars.

Le Zanzi-Bar est fréquenté par tous ceux qui, dans le quartier, vivent des courses ou s'y endettent, parieurs habitués des pelouses, bookmakers inavoués, marchands de pronostics.

À midi, heure de sortie des usines, cela bat son plein, de même qu'à cinq heures, pour le règlement des comptes.

Le soir, c'est un tripot clandestin. On s'y bat quelquefois. On s'y enivre souvent. Et c'est alors, à ce moment, que Thomas Le Bouc – abréviation française de « Le Bookmaker » – prenait toute son importance. Thomas Le Bouc jouait sec et gagnait toujours. Il buvait sec aussi, mais s'enivrait difficilement. Figure bonasse à expression cruelle, tête froide, l'aspect puissant, le gousset bien garni, vêtu en monsieur, coiffé d'un chapeau melon qu'il ne quittait jamais, il passait pour un homme « qui connaissait son affaire ». Quelle affaire ? On ne précisait pas. Mais ce soir-là, on le vit à l'œuvre et la considération qu'il inspirait en fut grandement accrue.

C'est vers onze heures que vint échouer à une table du tripot un individu blafard, aux jambes molles, qui semblait, lui, mal supporter de récentes libations. Son pardessus, si usé et sali qu'il fût, offrait le souvenir d'une coupe excellente. Un faux col crasseux, mais tout de même un faux col ! Des mains propres, un menton rasé de près. En somme, un type de déclassé.

Il commanda :

– Kummel !

Défiant, le patron exigea :

– On paye d’avance.

L’individu sortit d’un carnet où se voyaient des billets de banque, une coupure de dix francs.

Thomas Le Bouc n’hésita pas. Il lui proposa :

– On joue la différence au poker d’as ?

Et, aussitôt, il se présenta :

– Thomas Le Bouc.

L’autre répondit, par la même politesse, et avec un peu d’accent anglais :

– Le « Gentleman », mais je ne joue pas aux dés.

– À quoi ?

– À l’écarté.

Le résultat fut, pour l’écarté, identique à ce qu’il aurait été pour le poker d’as.

Le « Gentleman » demanda sa revanche. Après diverses alternatives, il perdit deux cents francs.

Entre-temps, il avait payé et avalé son second kummel. Fût-ce le kummel ou sa malchance ? Il pleurnicha. Puis il déguerpit, en zigzag.

On applaudit l’exploit de Thomas, mais non sans quelque malaise. Le « Gentleman » déchu était sympathique. Il avait de la branche.

Il revint le lendemain, perdit encore deux cents francs, pleura et s’en alla.

Quand il arriva, le surlendemain, il était dans un tel état d’ébriété qu’il dut renoncer à tenir ses cartes. Et l’on vit bien que ce n’étaient pas les pièces d’argent qui l’accablaient, mais les verres de kummel, car il larmoyait de nouveau, tout en bégayant des choses indistinctes, mais dont les quelques mots cependant parurent si étranges à Thomas Le Bouc que celui-ci lui versa coup sur coup trois kummels et en absorba tout autant, bien qu’il ne tolérât pas cette liqueur quand elle s’ajoutait à d’autres alcools.

Ils partirent en titubant et s’assirent sur un banc du boulevard Émile Zola où ils dormirent tous les deux.

Réveillés, ils s’entretinrent avec moins d’incohérence, et Thomas Le Bouc, plus lucide et qu’animait une idée plus claire, entourra de son bras le cou de son compagnon, et se fit affectueux.

– Ça va tout à fait bien, hein, camarade ? Aussi tu bois trop, et ça t'amène à lâcher des histoires à te faire fiche en prison.

– Moi, en prison ! protesta difficilement le Gentleman.

– Mais oui ! Qu'est-ce que cette affaire du Vésinet dont tu rabâchais dans le caboulot ?

– Le Vésinet ?

– Évidemment, le Vésinet. C'est une affaire de police. Les journaux bavardent là-dessus. Tu y as chapardé des billets ?

– T'en as du culot.

– Tu ne les as pas chapardés ?

– Non. On me les a donnés.

– Qui ?

– Un type.

– Un type du Vésinet ?

– Non.

– Enfin, quoi, tu as été au Vésinet ?

– Oui.

– Quand ?

– Avant la guerre.

– Tu nous embêtes... Ce n'est pas des billets d'avant-guerre que tu as ?

– Non.

Il leur fallut vingt minutes de palabres et de discussions avant que le Gentleman finît par déclarer :

– Tu as raison, Le Bouc. Ça doit dater de plus tôt que ça.

– Dix ou douze jours peut-être ?

– Peut-être bien.

– Et ton type s'appelait ?

– Ah ça, je ne peux pas te le dire, Le Bouc.

– Tu ne peux pas ?

– Non, le type m'a défendu.

– Pourquoi te les a-t-il donnés ?

– Comme récompense.

– Comme récompense d'une chose que tu avais faite ?

– Non, d'une chose qu'il fallait faire.

– Laquelle ?

– Je ne sais plus.

Nouvelles discussions interminables. Les deux camarades se traînèrent sur l'avenue, et ils entrèrent dans un autre bar où le Gentleman but encore deux kummels à condition que Le Bouc en avalât deux. Puis ils repartirent en chantant et arrivèrent ainsi sur le quai.

Ils descendirent sur la chaussée inférieure qui borde la Seine et où abordent les péniches. Le Gentleman s'effondra entre des tas de sable. Thomas alla se laver le visage et trempa dans l'eau son mouchoir dont il mouilla la figure du Gentleman.

Celui-ci respira mieux et Thomas reprit sa besogne, avec l'anxiété d'obtenir une réponse. Mais il procéda d'autre manière, essayant tout d'abord d'éveiller les idées dans ce cerveau d'ivrogne.

— Que je t'explique... On a volé dans une villa, au Vésinet, un petit sac de toile grise qui avait une grosse valeur. Ce sac a été perdu. Et on t'a donné cinq billets pour le retrouver ?

— Non.

— Mais si, un grand garçon avec une cravate à pois ?

— C'est pas ça... Il n'y avait pas de sac et pas de cravate à pois...

— Tu mens ! Alors pourquoi t'a-t-on donné cinq cents francs ?

— On ne m'a pas donné cinq cents francs.

— Quoi alors ?

— Cinq billets de mille.

— Cinq mille francs !

Thomas Le Bouc était dans un état d'excitation extraordinaire. Cinq mille francs ! Et il ne pouvait saisir la vérité. Elle fuyait entre ses doigts comme de l'eau. Son ivresse augmentait, et, stupidement, ce fut lui qui se mit à pleurer et à faire des confidences, qui s'échappaient à son insu, comme des plaintes.

— Écoute, mon vieux... Ils ont agi avec moi comme des bandits... Oui, le vieux Barthélemy et Simon... Voilà... ils me tenaient toujours en dehors de leurs coups. Ils m'ont dit seulement : « Loue une camionnette et tu nous attendras près du pont de Chatou... Quand le coup sera fait, on te rejoindra... » Et puis, ils se sont fait tuer. Mais tout ça, je m'en fiche. N'en parlons plus... Il y a autre chose...

Dans l'ombre, le Gentleman se soulevait peu à peu sur une de ses mains, et avec des yeux qu'aucune ivresse ne troublait, dévisageait, aux lueurs vagues de la nuit, la face larmoyante de Thomas Le Bouc.

– Une autre chose ? Laquelle ? murmura-t-il. De quelle autre chose parles-tu, Le Bouc ?

– D'un coup qu'ils ont combiné, bégaya celui-ci, un coup formidable. J'en sais beaucoup là-dessus, mais pas tout. Je sais contre qui ils l'ont combiné, mais ils ne m'ont pas dit le nom que porte le type à présent, et où il habite... Sans quoi, c'est des centaines de mille qu'on gagnerait... Des centaines de mille... Ah ! Si je savais...

– Oui... chuchota le Gentleman... si on savait !... Moi, je t'aiderais bien.

– Tu m'aiderais, n'est-ce pas ? pleurnichait Le Bouc.

– Parbleu, oui, je peux t'aider. Il y a des maisons pour débrouiller les affaires... des agences...

– T'en connais ?

– Si j'en connais ? C'est comme ça que j'ai reçu cinq mille francs...

– Tu m'as dit que c'était un type.

– Un type d'une agence... Il m'a dit comme ça : « Le Gentleman, il y a un monsieur qui veut savoir ce que c'était qu'un nommé Félicien qu'on vient de coffrer. Mets-toi en chasse. Tu auras encore autant d'argent quand tu pourras le renseigner. »

Thomas Le Bouc avait sursauté. Le nom de Félicien le secouait dans son ivresse. Il dit :

– Qu'est-ce que tu chantes ? C'est pour t'occuper du nommé Félicien ?

– Oui, celui qui est en prison. Et je dois voir le monsieur lui-même.

– Celui qui t'a fait donner les cinq mille francs ?

– Oui.

– Tu as rendez-vous ?

– Avec son chauffeur qui me conduira en auto près de lui.

– Où as-tu rendez-vous ?

– Place de la Concorde, devant la statue de Strasbourg.

– Quand ?

– Dans trois jours... Jeudi à 11 heures de la matinée. Le chauffeur tiendra le *Journal* à la main... Tu vois que je pourrais t'aider.

Thomas Le Bouc se comprimait la tête de ses deux poings, comme s'il voulait retenir ses idées, et leur donner une forme, et comprendre, et savoir. Félicien ?... Le monsieur aux cinq mille francs ?... N'était-ce pas la piste ?

Il demanda :



– Où habite-t-il, ce monsieur ?

Le Gentleman articula :

– Paraît qu’il habite au Vésinet... Oui... Il habite au Vésinet...

– On t’a dit son nom, bien entendu ?

– Oui... les journaux en ont parlé à propos de l’affaire... c’est quelque chose comme Taverny... d’Averny...

La voix du Gentleman semblait très lasse. Il ne dit plus rien.

De tout son effort, Le Bouc tâchait de réduire au silence le tumulte de son cerveau et d’ordonner ce qui s’y déchaînait. Tout cela était bien obscur. Mais, tout de même, comme il ne pouvait se rendre compte des contradictions du récit qui lui était fait, il apercevait dans les ténèbres deux ou trois points plus fixes, plus lumineux, autour desquels ses idées venaient tourbillonner.

Près de Le Bouc, la tête sur la poitrine, le Gentleman sommeillait. La nuit, chaude et lourde, s’épaississait sous un voile de gros nuages. Des lueurs de péniches immobiles dansaient à la surface du fleuve. On apercevait de l’autre côté la ligne des maisons noires, la masse du Trocadéro et les arches des ponts. Aucun passant sur le quai.

Doucement, Thomas Le Bouc glissa la main entre le veston et le gilet du Gentleman et tâta les poches. Ce n’est que dans la poche intérieure du gilet, laquelle était fermée d’une épingle anglaise (que de mal pour l’ouvrir !) qu’il sentit sous ses doigts le papier plus résistant des billets de banque. Il les attira. Par malheur, il s’écorcha profondément à la pointe de l’épingle, ce qui provoqua en lui un léger mouvement de réaction.

Aussitôt réveillé, le Gentleman, sans avoir conscience peut-être de ce qui lui arrivait, se replia sur lui-même. Le Bouc ne se gêna plus et ramassa tout son effort, tandis que l’adversaire se cramponnait de ses deux mains à la main qui voulait se dégager.

La résistance fut beaucoup plus vigoureuse que ne pouvait le prévoir Thomas. Les ongles s’enfonçaient dans la chair jusqu’à la déchirer. Et la victime commençait à crier au secours.

Le Bouc eut peur. Il secoua l’ennemi de toute son énergie et le traîna sur le sol. Soudain, l’autre, épuisé, lâcha prise. Mais la rage de Le Bouc ne lui permit pas de s’arrêter. Moins ivre, il se rendait compte qu’il avait fait des confidences, et sans savoir lesquelles, il était furieux. Lorsqu’il parvint à

retirer sa main, ils se trouvaient tous deux agenouillés comme des lutteurs sur le bord même du fleuve. Le Bouc jeta un coup d'œil autour de lui.

Personne.

Il poussa le Gentleman, qui tomba dans le vide, et il resta quelques instants, hagard, effrayé de ce qu'il avait fait presque à son insu. Pourquoi avait-il agi ainsi ? Était-ce pour voler le Gentleman ? Ou pour l'empêcher d'aller au rendez-vous fixé par le monsieur des cinq mille francs ?

Au-dessous, cependant, il le vit qui se débattait, qui s'enfonçait, revenait à la surface, et, finalement, disparaissait.

Alors, Le Bouc s'en retourna chez lui...

Au fond de l'eau, le Gentleman nagea durant une minute, dans la direction du courant. Certain de n'être plus épié par Le Bouc, il émergea et suivit le quai, rapidement, en grand nageur qu'il était. Il atterrit un peu avant le pont de Grenelle.

Son chauffeur l'attendait, tout près de là. Il monta dans son auto, changea de vêtements et fila vers le Vésinet.

À trois heures du matin, Raoul était couché dans son lit du *Clair-Logis*.

*Thomas Le Bouc*Table des matières

L'instruction n'avancait pas. Raoul, le lendemain, rencontrait le juge d'instruction qu'il trouva de fort bonne humeur, comme toutes les fois où M. Rousselain entrevoyait la nécessité prochaine de classer une affaire qui mettait de la mauvaise volonté à se laisser résoudre.

– Remarquez bien, dit-il, que nous n'en sommes pas là. Fichtre non ! Il y a encore des points où se raccrocher, et des pistes à vérifier. Goussot, lui, est très confiant. Mais moi, je suis comme sœur Anne au sommet de sa tour. Je ne vois rien venir.

– Aucune précision sur le sieur Barthélemy ?

– Aucune. Les photographies qu'on prend sur un cadavre, et qu'on reproduit dans les journaux, ne donnent qu'une idée très vague de l'homme qui vivait. En outre, Barthélemy ne devait fréquenter que des milieux louches où l'on n'est jamais pressé d'aider la police. Si quelqu'un a reconnu son image, il se tait, de peur de se compromettre.

– On ne discerne pas de lien entre Barthélemy et Simon Lorient ?

– Pas le moindre. D'autant que Simon Lorient portait un faux nom et qu'on ne sait pas non plus d'où il sortait, celui-là.

– Cependant, l'enquête a relevé qu'il fréquentait certains milieux et qu'on l'aurait vu dans des cafés... et même, a dit un journal, avec une femme très belle.

– Tout cela est assez vague. Quant à la femme, on n'a rien obtenu de précis. Ces gens-là, évidemment, se cachaient et changeaient souvent de personnalité.

– Et mon jeune architecte ?

– Félicien Charles ? Mystère aussi de ce côté. Pas de papiers. Pas d'état civil. Un livret militaire en ordre, et dont le signalement est exact, mais qui répond aux questions d'usage sur la date et sur le lieu de naissance par le mot « néant ».

– Mais ses réponses, à lui ?  
– Il n'en fait pas. Il garde sur son passé le silence le plus absolu.  
– Et sur le présent ?  
– Même attitude. « Je n'ai pas tué. Je n'ai pas volé. » Et si je riposte : « Mais alors, comment expliquez-vous ceci ? Et cela ? » il déclare : « Ce n'est pas à moi d'expliquer. Je nie tout. » D'autre part, on a constaté qu'il ne recevait chez vous aucune correspondance.

– Aucune, dit Raoul. Et moi aussi, j'ignore tout de sa vie et de son passé. J'avais besoin d'un architecte et d'un décorateur. Un ami, je ne sais plus lequel, m'a donné son nom et son adresse. C'était l'adresse d'une pension de famille où il était de passage. J'ai écrit. Il est venu.

– Avouez, monsieur d'Averny, qu'il y a, autour de Félicien Charles, toujours la même atmosphère de brume, conclut M. Rousselain.

Le jour suivant, Raoul frappait à la porte des *Clématites* où le domestique lui dit que mademoiselle était dans le jardin.

Il la vit, en effet. Elle cousait devant la maison, silencieuse. Non loin d'elle, Jérôme Helmas, toujours en traitement à la clinique, mais qui commençait à sortir, était étendu sur une chaise longue et lisait. Il avait beaucoup maigri. Ses yeux cernés de noir, ses joues creuses trahissaient sa fatigue.

Raoul ne resta pas longtemps. Il trouva la jeune fille fort changée, au moral peut-être plus encore qu'au physique. Elle semblait absorbée et réfractaire à tout abandon. Elle répondit à peine aux questions qu'il lui posait. Jérôme ne fut guère plus loquace. Il annonça son prochain départ, les docteurs lui ordonnant de finir l'été dans la montagne. Du reste, il n'avait plus le courage de s'attarder au Vésinet où tout ravivait sa douleur.

Ainsi, de quelque côté qu'il se retournât, d'Averny se heurtait aux mêmes obstacles. Instruction stagnante d'abord. Et puis, chez les êtres, le mutisme et la défiance. Félicien Charles, Faustine, Rolande Gaverel, Jérôme Helmas, tous se repliaient sur eux-mêmes, gardant leur secret, ou bien refusant de livrer leurs impressions et de contribuer à la découverte de la vérité.

Mais, le matin du jeudi suivant, une grosse partie devait se jouer. Thomas Le Bouc allait-il venir ? Est-ce que nul pressentiment, nulle réflexion ne l'avaient averti de la personnalité réelle du Gentleman et de la façon, somme toute équivoque, dont celui-ci avait cherché à le diriger vers

le *Clair-Logis* ? Durant ces deux jours, son esprit plus lucide n'avait-il pas éventé le piège ?

D'Averny espérait que non, et à l'heure dite, il envoya son chauffeur au lieu fixé, avec la conviction que Thomas Le Bouc, incapable de suspecter les divagations d'un ivrogne, serait fidèle au rendez-vous. Et puis, une raison plus puissante dominerait Le Bouc. Il avait tué le Gentleman. Ne serait-il pas enclin à vouloir que son crime lui rapportât autre chose que les quelques billets recueillis dans la poche de sa victime ?

De fait, il y eut un bruit de moteur que Raoul reconnut. L'auto entra dans le jardin. Raoul, qui s'était installé sur-le-champ dans son bureau, et qui avait donné ses instructions, attendit. La rencontre si vivement désirée par lui et amenée avec tant d'efforts allait se produire. Thomas Le Bouc, le seul homme qui pouvait le renseigner sur la machination ourdie contre Arsène Lupin, Thomas Le Bouc qui poursuivait l'exécution du plan qu'avaient préparé Barthélemy et Simon, Thomas Le Bouc était là.

Raoul passa son revolver de la poche de son pantalon dans la poche de son veston, bien à portée de sa main. Précaution nécessaire : le personnage était dangereux.

– Entrez, dit-il, lorsque son domestique eut frappé.

La porte s'ouvrit. Le Bouc fut introduit, mais un autre Le Bouc, d'une classe sociale plus élevée, avec un costume propre, un pli au pantalon, et, sur la tête, un chapeau qui était en bon état. Il se tenait bien droit, d'aplomb sur ses jambes, le torse carré.

Les deux hommes se regardèrent quelques secondes. Tout de suite, Raoul fut persuadé que Le Bouc ne reconnaissait pas en lui le Gentleman du Zanzi-Bar et n'établissait aucun rapprochement entre le déclassé qu'il avait jeté à l'eau et Raoul d'Averny, propriétaire du *Clair-Logis*.

Il lui dit :

– Vous êtes bien la personne que j'ai chargée, par l'intermédiaire d'une agence, de reconstituer la vie de Félicien Charles ?

– Non.

– Tiens !... Mais qui donc êtes-vous ?

– Je suis quelqu'un qui a pris la place de cette personne.

– Dans quelle intention ?

Thomas prononça :

– Nous sommes seuls ? On ne nous dérangera pas ?

- Vous craignez donc que nous ne soyons dérangés ?
- Oui.
- Pourquoi ?
- Parce que je dois dire certaines choses qui ne doivent être entendues que d'un seul être au monde.
- Qui ?
- Arsène Lupin.

Le Bouc éleva la voix pour formuler ces deux mots, comme s'il escomptait un effet de stupeur. Dès l'abord, il prenait position d'adversaire et l'offensive commençait. Le ton, l'attitude ne laissaient aucun doute. Lupin ne broncha pas. À cette même place, Faustine l'avait appelé de ce même nom, et Faustine était en relations avec Simon Lorient, aussi bien que Thomas Le Bouc.

Il répondit simplement :

– Si vous êtes venu pour voir Arsène Lupin, vous tombez juste. Je suis Arsène Lupin. Et vous ?

– Mon nom ne vous dirait rien.

Thomas Le Bouc était un peu décontenancé par le calme imprévu de Raoul, et il cherchait une autre façon d'engager l'attaque.

Raoul sonna. Son chauffeur entra. Il lui dit :

– Enlevez donc à monsieur le chapeau qu'il garde sur sa tête.

Le Bouc comprit la leçon, tendit son chapeau au domestique qui l'emporta, et, tout de suite, irrité, sarcastique, s'écria :

– Des manières de grand seigneur, hein ? En effet, Arsène Lupin... vieille noblesse !... Toujours un titre en poche. C'est pas mon genre, tout ça. Je ne suis pas un grand seigneur, et je n'ai pas de titre. Par conséquent, ayez la bonne grâce de descendre d'un degré. On sera mieux pour causer.

Il alluma une cigarette et ricana :

– Ça vous la coupe hein ? Dame ! Quand on a affaire à des marquis et à des ducs, et qu'on trouve en face de soi un bougre qui n'a pas froid aux yeux...

Toujours impassible, Raoul répliqua :

– Quand j'ai affaire à des marquis et à des ducs, je tâche d'être aussi poli que possible. Quand j'ai affaire à un marchand de porcs, je le traite...

– Vous le traitez ?...

– À la Lupin.

D'un geste, il lui fit sauter la cigarette des lèvres, et, brusquement :

– Allons, finis-en. Je suis pressé. Qu'est-ce que tu veux ?

– De l'argent.

– Combien ?

– Cent mille.

Raoul joua la surprise :

– Cent mille ! Tu as donc quelque chose d'énorme à me proposer ?

– Rien.

– Alors, c'est une menace ?

– Plutôt.

– Du chantage, quoi ?

– Justement.

– C'est-à-dire que, si je ne paye pas, tu accomplis tel acte contre moi ?

– Oui.

– Et cet acte ?

– Je te dénonce.

Raoul hocha la tête.

– Mauvais calcul. Je ne marche jamais dans ce cas-là.

– Tu marcheras.

– Non. Alors ?

– Alors, j'écris à la Préfecture. Je déclare que M. Raoul d'Averny, qui a été mêlé aux affaires et aux crimes du Vésinet, n'est autre qu'Arsène Lupin.

– Et après ?

– Après, on te coffre, Lupin.

– Et après ? Tu toucheras les cent mille balles ?

Raoul haussa les épaules.

– Idiot ! Tu ne peux avoir d'action sur moi que si je suis libre et que j'aie peur du mal que tu pourrais me faire. Trouve autre chose.

– C'est tout trouvé.

– Quoi ?

– Félicien.

– Tu as des preuves contre lui ? Il est complice du cambriolage ? Complice des meurtres ? Il risque le bagne ? L'échafaud ? Qu'est-ce que tu veux que ça me fiche ?

– Si tu t'en fiches, pourquoi as-tu donné cinq mille francs pour te renseigner sur lui ?

– Ça, c’est autre chose. Mais qu’il soit en prison ou ailleurs, je m’en moque comme de ma première chemise. Sais-tu qui l’a fait arrêter, Félicien ? Moi.

Dans le silence, Raoul perçut un petit rire qui chevrotait entre les lèvres de l’homme. Il éprouva une légère inquiétude.

– Pourquoi ris-tu ?

– Pour rien... un souvenir qui me remonte à la mémoire.

– Quel souvenir ?

L’inquiétude de Raoul se dissipait. Il avait l’impression que quelque chose enfin allait sourdre du passé et qu’il était sur le point d’apprendre les raisons pour lesquelles il se trouvait engagé dans cette ténébreuse histoire.

– Quel souvenir ? Parle.

L’autre articula :

– Tu connais le docteur Delattre ?

– Oui.

– C’est lui que tes complices ont enlevé jadis pour l’expédier en province, dans une auberge où tu agonisais, et où il t’a opéré et sauvé, n’est-ce pas ?

– Ah ! Tu es au courant de cette vieille machine, dit Raoul assez surpris.

– Et de bien d’autres. Donc, c’est bien le docteur Delattre qui t’a recommandé le jeune Félicien ?

– Oui.

– Et comme le docteur Delattre n’avait jamais entendu parler de son protégé, tu sauras que la recommandation fut inspirée et rédigée par le domestique du docteur, un nommé Barthélemy, qui, depuis, a été tué à *l’Orangerie*.

– Tu ne m’apprends rien jusqu’ici.

– Patience. Ce ne sera pas long. Mais il faut que tu comprennes exactement le mécanisme de l’affaire. Donc, c’est Barthélemy qui a fait entrer Félicien chez toi.

– D’accord avec Félicien ?

– Bien entendu.

– Et dans quelle intention, cette manigance ?

– Pour te faire casquer.

– Donc, entreprise ratée puisque Barthélemy est mort et Félicien en prison.



– Oui, mais je la reprends à mon compte. C’est là tout le secret de ma visite.

– Et c’est là où je ne vois plus clair du tout, moi. En réalité, de quoi s’agit-il ?

– Patience. Je te raconte l’histoire à l’envers, c’est-à-dire en remontant. Donc, depuis une quinzaine d’années, Barthélemy suivait de loin la vie de Félicien, tandis que celui-ci travaillait pour obtenir un diplôme d’architecte. Auparavant, il était commis d’épicerie. Auparavant, employé dans une administration. Auparavant, garçon de garage en province. Et nous remontons ainsi à l’époque où Barthélemy l’avait rencontré dans une ferme du Poitou. Félicien y avait été élevé avec les enfants de la ferme.

Raoul s’intéressait de plus en plus à ce récit, cherchant, non sans une certaine appréhension, à savoir où l’autre voulait en venir. Il demanda :

– Bien entendu, Félicien n’ignore aucun de ces détails, quoi qu’il ait refusé de les communiquer à l’instruction ?

– Probablement.

– Mais comment Barthélemy savait-il ?

– Par la fermière, dont le mari venait de mourir et dont il devint l’ami. Et c’est elle qui lui raconta secrètement qu’un enfant lui avait été apporté jadis par une femme qui lui versa une somme d’argent importante pour les frais à venir.

Raoul d’Averny commençait à se troubler, il n’aurait pu dire pourquoi. Il murmura :

– En quelle année était-ce ?

– Je ne sais pas.

– Mais on le saurait par la femme ?

– Elle est morte.

– Barthélemy savait, lui !

– Il est mort.

– Mais il a parlé, puisque tu sais, toi.

– Oui, il m’en a parlé une fois.

– En ce cas, explique-toi. Cette femme ? La mère de l’enfant ?...

– Ce n’était pas sa mère.

– Ce n’était pas sa mère !

– Non, elle l’avait enlevé.

– Pourquoi ?

– Par vengeance, je crois.

– Et comment était-elle, cette femme ?

– Très belle.

– Riche ?

– Elle semblait riche. Elle voyageait en auto. Elle a dit qu'elle reviendrait. Elle n'est jamais revenue.

L'agitation de Raoul augmentait. Il s'écria :

– Voyons, quoi ! Elle a donné des indications ? Le nom de l'enfant ? Félicien ?

– Félicien, c'est la fermière qui l'appelait comme ça... Félicien Charles, deux prénoms qu'elle lui donnait... tantôt l'un... tantôt l'autre...

– Mais le véritable ?

– La fermière l'ignorait.

– Mais elle savait autre chose, la fermière ? s'écria Raoul.

– Peut-être... peut-être bien... mais elle n'a rien dit...

– Tu mens ! Je vois bien que tu mens. Elle savait autre chose, et elle a parlé.

– Elle ne savait rien. Mais Barthélemy, durant sa liaison avec elle, a cherché. L'auto avait eu une panne dix kilomètres après le village, dans une ville voisine où la dame avait dû s'arrêter en attendant une pièce de rechange. Et, à l'atelier de réparations, le mécanicien avait trouvé, sous un des coussins, une lettre. La dame s'appelait la comtesse de Cagliostro.

D'Averny sursauta :

– La comtesse de Cagliostro !

– Oui.

– Et cette lettre, qu'est-elle devenue ?

– Barthélemy l'a chipée au mécanicien.

– Tu l'as vue, toi ?

– Barthélemy me l'a lue.

– Et tu te souviens ?...

– Du texte même, non.

– De quoi, alors ?

– D'un nom.

– Lequel ?

– Celui du père de l'enfant.

– Dis-le ! Dis-le sans une seconde de retard.

– Raoul.

Raoul bondit sur l’homme et le saisit aux épaules.

– Tu mens.

– Je le jure.

– Tu mens ! Tu inventes cela. Raoul, cela ne signifie rien. Il y a cent mille Raoul en France. Raoul qui ?

– Raoul de Limésy... Presque comme toi, Raoul d’Averny. Un nom à la Lupin.

Raoul chancela. Il s’était appelé Raoul de Limésy autrefois ! Ah ! L’horreur ! Toute une période effroyable de sa vie surgissait de l’ombre. Mais était-il possible que Félicien ?...

Il se révolta contre une pareille hypothèse et dit à voix basse :

– Des blagues ! Tu imagines n’importe quoi.

– Je ne pouvais pas imaginer le nom de Limésy.

– Qui te l’a révélé ?

– Barthélemy.

– Barthélemy était un imposteur. Je ne le connaissais pas. Il ne me connaissait pas.

– Si.

– Allons donc !

– Il a été sous tes ordres.

– Qu’est-ce que tu me chantes ?

– Un de tes anciens complices.

– Barthélemy ?

– Il ne s’appelait pas ainsi.

– Comment s’appelait-il ?

– Auguste Daileron, que Lupin avait placé comme chef des huissiers à la Présidence du conseil, lorsque Lupin était chef de la Sûreté.

## *Le chef*

### Table des matières

Raoul baissa la tête. Il se souvenait. Dans la première partie de sa vie aventureuse, cet Auguste Daileron avait été un de ses complices les plus actifs et qu'il mêlait sans défiance à beaucoup de ses entreprises les plus secrètes. Depuis l'affaire de la Présidence du conseil, il n'avait plus entendu parler de lui.

Et voilà qu'Auguste Daileron était devenu Barthélemy et qu'il avait monté toute cette machination à l'encontre de son ancien patron !

Devant l'attitude de Raoul, Thomas Le Bouc redoubla d'audace. Victorieux, il déclara :

– C'est deux cent mille, maintenant. Pas un sou de moins.

Et, plus familier, d'un ton condescendant, il expliqua :

– Tu comprends bien, n'est-ce pas ? Tu refusais de casquer quand il s'agissait de toi. Mais quand il s'agit de ton fils, bigre, c'est autrement délicat ! Or, si tu ne me verses pas trois cent mille... (je dis trois cent mille, ça vaut bien ça), je dévoile au juge d'instruction des détails irrécusables sur le passé de Félicien et je démontre par a+b qu'il est le fils de Raoul d'Averny, c'est-à-dire, n'est-ce pas, le fils d'Arsène Lupin. Un joli coup double, hein ? D'Averny c'est Lupin, et Félicien, c'est le fils de Lupin qui, sous le nom de baron de Limésy, avait épousé mademoiselle...

Raoul releva la tête et ordonna d'une voix impérieuse :

– Tais-toi. Je te défends de prononcer ce nom-là.

Mais ce nom-là, Raoul le prononçait au fond de lui. Et toute l'aventure tragique ressuscitait dans son esprit, l'amour frais et charmant qu'il avait eu pour Claire d'Étignes, puis sa passion effrénée pour Joséphine Balsamo, comtesse de Cagliostro, créature impitoyable et barbare... puis, après des luttes sauvages, son mariage avec Claire d'Étignes. Le dénouement ? Cinq ans plus tard, un enfant leur naissait, régulièrement inscrit sur les registres de l'état civil sous le nom de Jean de Limésy. Et, le surlendemain de sa

naissance, la mère étant morte en couches, l'enfant disparaissait, enlevé par les émissaires de la comtesse de Cagliostro.

Était-ce ce Jean de Limésy que la terrible créature, génie de la haine et de la vengeance, avait confié un jour à la fermière du Poitou ? Ce Jean, qu'il avait tant cherché, en souvenir de la douce Claire d'Étignes, était-ce le Félicien équivoque et ténébreux venu chez lui pour comploter contre lui ? Était-ce son fils, son propre fils qu'il avait fait jeter en prison ?

Il insinua :

– Je croyais que la Cagliostro était morte.

– Et après ? L'enfant n'est pas mort, lui, puisque c'est Félicien.

– Tu as des preuves ?

– La justice en trouvera, ricana Le Bouc.

– Tu as des preuves ? répéta Raoul.

– Il y en a, et des plus formelles, que Barthélemy avait réunies patiemment. Tu vois cela d'ici, n'est-ce pas ? C'était le grand coup de sa vie, au bonhomme ! Ayant placé l'enfant chez toi, il te tenait entre ses griffes. Ce que je viens faire aujourd'hui pour mon compte, avec quelle âpre joie il se proposait de le faire lui-même et de venir te jeter à la face : « – Sauve-moi de la misère, ou je vous livre à la justice, toi et ton fils... toi et ton fils ! »

– Tu as des preuves ? redit Raoul pour la troisième fois.

– Barthélemy m'a montré un jour la pochette où il les avait réunies, après l'enquête qu'il a poursuivie durant des années.

– Où est-elle, cette pochette ?

– Je suppose qu'il l'a remise à une maîtresse qu'avait Simon, une Corse, avec qui il s'entendait bien.

– On peut la voir, cette femme ?

– Difficilement. Je ne l'ai pas revue depuis sa mort, à lui. Et j'ai idée que la police la cherche.

Raoul se tut assez longtemps. Puis il sonna son domestique.

– Le déjeuner est prêt ?

– Oui, monsieur.

– Mettez un couvert de plus.

Il poussa Le Bouc devant lui, dans la salle à manger.

– Assieds-toi.

L'autre, décontenancé, se laissa faire. Il était persuadé que le marché était conclu, et il n'hésitait plus que sur le chiffre qu'il avait bien envie de fixer à quatre cent mille francs. Raoul d'Averny, effondré sous l'attaque imprévue, ne lésinerait pas.

Raoul mangea peu. S'il n'était pas effondré, comme le supposait son adversaire, il était fort soucieux. Le problème lui paraissait affreusement complexe, et il le retournait en tous sens avant de s'arrêter à telle solution. Double problème, d'ailleurs, et par conséquent double solution. Il y avait une solution à trouver en ce qui concernait Félicien. Et une solution, plus proche, à trouver pour faire face à la très grave menace de Thomas Le Bouc. Ils passèrent dans le bureau.

Une demi-heure, encore, de silence. Le Bouc, étendu sur un fauteuil, fumait voluptueusement un gros cigare qu'il avait choisi dans une boîte de havanes. Raoul allait et venait, les mains au dos, pensif.

À la fin, Le Bouc formula :

– Tout bien pesé, je ne céderai pas à moins de cinq cent mille francs. C'est le prix raisonnable. Remarque du reste que mes précautions sont prises. Au cas où tu me jouerais un mauvais tour, la lettre de dénonciation serait jetée à la poste par un copain. Donc, rien à faire. Tu es coincé dans l'engrenage. Ne marchande pas. Cinq cent mille. Pas un sou de moins.

Raoul ne répondit pas. Il semblait calme et beaucoup moins absorbé, comme un homme qui a pris sa décision et que rien n'en fera dévier.

Au bout de dix minutes, il consulta la pendulette de sa table. Puis il s'assit devant le téléphone, décrocha, et fit manœuvrer le disque d'appel. Quand il eut obtenu la communication, il interrogea :

– La Préfecture de police ? Veuillez me donner le cabinet de M. Rousselain.

Et, presque aussitôt :

– Ici, Raoul d'Averny. C'est vous, monsieur le juge d'instruction ? Très bien, je vous remercie... Oui, il y a du nouveau. J'ai chez moi, sous la main, un individu qui a participé, de façon active, aux drames du Vésinet... Non, il n'a pas encore fait d'aveux, mais sa situation est telle qu'il sera contraint d'en faire... Allô !... C'est cela même... le mieux est que vous l'envoyiez cueillir... Par l'inspecteur principal Goussot ? Très bonne idée. Oh ! Ne craignez rien. Il ne m'échappera pas. Il est couché par terre, ligoté... Merci, monsieur le juge d'instruction.

Raoul raccrocha.

Thomas Le Bouc avait écouté avec une stupeur croissante. Il était livide, méconnaissable, et il bégaya :

– Mais tu es fou ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Me livrer... moi ! Mais c'est te livrer en même temps, et livrer Félicien.

Raoul ne paraissait pas entendre. Il avait agi et il continuait d'agir comme si Thomas Le Bouc n'était pas là, et comme s'il obéissait à un plan de conduite à propos duquel Thomas Le Bouc n'avait aucun rapport. Tout cela concernait Raoul d'Averny et non pas Thomas Le Bouc.

Celui-ci, hors de lui, exhiba son revolver, l'arma et visa.

– Les fous, il n'y a qu'à les abattre, dit-il.

Mais il ne tira pas. Ce n'était point en abattant d'Averny qu'il atteindrait son but et palperait de l'argent. Et, d'ailleurs, était-il admissible que Raoul d'Averny se jetât lui-même au feu pour avoir le plaisir d'y jeter en même temps Le Bouc ? Non. Il y avait bluff, ou malentendu, ou erreur. Et, en tout état de cause, on disposait d'une bonne demi-heure pour s'expliquer.

Il alluma un second cigare, et plaisanta :

– Bien joué, Lupin. Décidément, tu n'es pas au-dessous de ta réputation et de ce que m'a raconté Barthélemy. Cré bon sang, la jolie riposte ! Mais ça ne prend pas avec moi. Voyons, réfléchis, Lupin, en admettant même que tu me livres, tu ne livres qu'un type qui a voulu faire chanter un de ses semblables, en l'occurrence Arsène Lupin. Le dindon de la farce, ce serait toi. Car enfin, tu ne me connais même pas ! Pourquoi supposes-tu que j'aie quelque chose à redouter de la police ? Moi ? Mais, je suis blanc comme neige. Pas une peccadille à me reprocher.

– Alors, lui dit Raoul, pourquoi es-tu vert ? Pourquoi louches-tu vers la pendulette ?

– Pas plus que toi, mon vieux. Je te répète que je suis un honnête homme.

– Retourne-toi, honnête homme. Prends cette clef et ouvre ce secrétaire. Bien. Tu vois un fichier sur ce rayon ? Passe-le moi. Merci. J'ai comme ça un certain nombre de fichiers qui sont toujours au point, ou à peu près. Ta fiche est dans celui-ci.

Raoul chercha tout en énumérant les initiales successives P. Q. R. S. T... Nous y sommes. Tu dépends de la case T.

– La case T. ?

– Évidemment... je t'ai classé comme Thomas.

Il saisit son fichier et lut à haute voix :

« – Thomas Le Bouc, c'est-à-dire Thomas le Bookmaker. Taille : 1 m 75. Tour de poitrine : 95. Moustache en brosse. Front dégarni. Expression vulgaire, parfois bestiale. Domicile : rue Hardevoux, 24, à Grenelle, au-dessus d'une charcutière dont il est l'amant. Odeur préférée : lilas blanc. Dans sa commode, deux caleçons en soie bleu ciel, quatre paires de chaussettes idem. » Nous sommes d'accord, Thomas le Bouc.

Thomas le considérait d'un œil ahuri.

– Je continue, dit Raoul. « – Le dénommé Thomas Le Bouc était le frère du rapin Simon Lorient, et tous deux étaient les fils du vieux Barthélemy, le cambrioleur de *l'Orangerie*. »

Thomas Le Bouc se dressa.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? En voilà des ragots !

– Des vérités, que la police confirmera dans la perquisition qu'elle ne tardera pas à faire, soit à ton domicile, soit chez ta charcutière, soit au Zanzi-Bar dont tu es un assidu.

– Et après ? s'écria Le Bouc qui tâchait de crâner encore, malgré son désarroi. Après ? Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? T'imagines-tu qu'il y ait là de quoi me condamner ?

– Il y a de quoi te coffrer, tout au moins.

– En même temps que toi, alors !

– Non, car tout ça, ce n'est que la partie superficielle et insignifiante du casier judiciaire que je t'ai préparé pour la justice, et que nous laisserons sur cette table jusqu'à l'arrivée de l'inspecteur principal Goussot. Mais il y a mieux.

– Quoi ? demanda Le Bouc, d'une voix mal assurée.

– Il y a ta vie secrète... Il y a certains détails... certains actes que tu as commis... et vers lesquels il me sera facile d'aiguiller la police. J'ai tous les éléments.

Thomas Le Bouc manipulait son revolver d'une main crispée. Il reculait peu à peu vers la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin, près du garage. Et il bredouillait :

– Des bobards !... Des trucs à la Lupin... Pas un mot de vrai. Pas une preuve.

Raoul s'approcha de lui, et, cordialement :



– Laisse donc ton browning... Et ne cherche pas à t'enfuir... On ne se querelle pas ! On cause. Et nous avons encore quinze bonnes minutes. Écoute. C'est vrai, je n'ai pas encore eu le temps de réunir de véritables preuves. Mais ce sera un jeu pour Goussot et ses collègues d'en découvrir. Et puis, il y a quelque chose de nouveau. Hein ? Tu devines à quoi je fais allusion ? Trois jours seulement... Et ce n'est fichtre pas une peccadille !

Thomas Le Bouc blêmit. Le crime était trop récent pour qu'il n'en gardât pas le souvenir épouvanté. Et Raoul précisa :

– Tu ne l'as pas oublié, ce brave garçon qu'on nommait le Gentleman et que l'agence qui l'employait avait chargé d'une enquête pour moi ? Or, comment se fait-il que tu aies pris sa place pour venir ici ?

– C'est sur sa demande...

– Ce n'est pas vrai. J'ai téléphoné à l'agence. On ne l'a pas vu depuis plusieurs jours... Tiens, depuis dimanche soir... Alors, je me suis mis en chasse, et j'ai abouti au Zanzi-Bar, ton quartier général. Le dimanche, dans la nuit, vous êtes sortis ensemble, fort éméchés. Depuis, pas de nouvelles.

– Ça ne prouve pas...

– Si. Deux témoins t'ont rencontré sur le quai, en sa compagnie.

– Et après ?

– Après ? On vous a entendus, le long de la Seine... Vous vous battiez... Le type a crié au secours... Ces témoins, j'ai leurs noms...

Le Bouc ne protesta pas. Il aurait pu demander pourquoi ces invisibles témoins n'étaient pas intervenus, et n'avaient même pas signalé leur présence. Mais il ne pensait plus à rien. Il était haletant de peur.

– Alors, n'est-ce pas, reprit Raoul, qui ne le laissait pas respirer, il faudra expliquer à ces messieurs ce que tu as fait de ton compagnon, et comment il s'est noyé. Car il s'est bien noyé. On a retrouvé son cadavre hier soir... un peu plus loin... le long de l'île aux Cygnes.

Le Bouc s'épongeait le front avec le revers de sa manche. Sans aucun doute, il évoquait la minute effrayante du crime, la vision de l'ivrogne qui dégringolait, se débattait et disparaissait dans l'eau noire. Pourtant, il essaya d'objecter :

– On ne sait rien... on n'a rien vu...

– Peut-être, mais on saura. Le Gentleman avait prévenu son patron et ses camarades de l'agence. Il leur avait dit le matin même : « – S'il m'arrive malheur, qu'on interroge un nommé Thomas Le Bouc. Je me

méfie de lui. On le retrouvera au Zanzi-Bar de Grenelle. » Et c'est en effet là que j'ai retrouvé tes traces...

Raoul sentit l'écrasement de son adversaire. Toute résistance était finie. Thomas Le Bouc subissait son emprise totale et définitive, et, réduit à l'impuissance, incapable de réfléchir et de comprendre où Raoul le menait par la force impérieuse de sa volonté, il était mûr pour l'acceptation irraisonnée de tout ce qu'on lui commanderait. Il n'y avait pas là seulement l'angoisse du criminel, mais surtout la déroute d'un être devant un autre être qui ordonne, devant un chef. Raoul lui mit la main sur l'épaule et le contraignit à s'asseoir. Il lui dit, avec une mansuétude cordiale :

– Tu ne te sauveras pas, n'est-ce pas ? Mes domestiques sont là, qui te guettent. Crois-moi, avec Lupin, rien à faire. Tandis que, si tu m'écoutes, tu peux t'en tirer, et dans d'excellentes conditions. Seulement, il faut m'obéir, et sans rechigner. Du courage et de la franchise. Répond. Pas de casier judiciaire ?

– Non.

– Pas de sales histoires de vols ou d'escroqueries ?

– Aucune qui ait été connue.

– Personne ne t'a soupçonné et personne ne pourra jamais t'accuser ?

– Non.

– Pas de fiche anthropométrique au service de l'Identité ?

– Non.

– Tu le jures ?

– Je te le jure.

– En ce cas, tu es mon homme. Dans quelques minutes, Goussot et ses acolytes vont arriver. Tu te laisseras prendre.

Le Bouc se rebiffa, terrifié, les yeux hagards :

– Tu es fou !

– Qu'est-ce que ça peut te faire d'être pris par la police, puisque tu es déjà pris par moi, ce qui est beaucoup plus grave ! Tu changes de mains, voilà tout. Et tu me rends service.

– Je te rends service ! fit Thomas Le Bouc, dont l'œil s'alluma.

– Évidemment, et un service de ce calibre-là, ça se paye, et cher ! Comment ! Mais il n'y a qu'un moyen pour moi de savoir si Félicien est mon fils, c'est de l'interroger ! Il faut que je le voie à tout prix. Et puis, quoi, s'il est mon fils, tu t'imagines que je vais le laisser en prison !

– Pas de remède à ça...

– Si. Ils n'ont que des présomptions. Rien de solide. Ton arrestation et tes aveux vont démolir tout leur système d'accusation.

– Quels aveux ?

– Que faisais-tu, durant la journée où le vieux Barthélemy cambriolait, et durant la nuit où ton frère Simon a été blessé ?

– D'accord avec eux, j'avais loué une camionnette, et j'attendais près de Chatou au cas où ils auraient eu besoin de moi. Vers minuit et demi, pensant qu'ils étaient rentrés chez eux par d'autres routes, je suis parti.

– Bien. L'heure de ton retour, tu peux la prouver ?

– Oui, puisque j'ai remis la camionnette à son garage et que j'ai causé avec le gardien de nuit. Il était un peu plus d'une heure du matin.

– Parfait. Eh bien, tu diras tout cela exactement à l'instruction. Tu diras que tu as attendu près de Chatou. Mais que, avant minuit, tu entends, *avant* minuit, inquiet, tu es venu rôder dans le Vésinet, du côté de *l'Orangerie*, qu'ensuite tu as suivi l'impasse qui aboutit à l'étang, que tu as pu attirer la barque, et que tu as été voir ce qui se passait devant *l'Orangerie*. N'apercevant ni le vieux Barthélemy, ni Simon, ne les ayant pas rencontrés non plus dans les avenues, tu as rejoint ta camionnette. Un point, c'est tout.

Thomas Le Bouc avait écouté attentivement. Il hocha la tête.

– Très dangereux ! On m'accusera d'avoir été complice. Réfléchis. Parler de *l'Orangerie* et de cette balade en barque, c'est dire que j'étais au courant de l'affaire.

– Complicité passive. Six mois de prison. L'essentiel pour toi, c'est que tu puisses démontrer qu'au moment où ton frère et Jérôme Helmas ont été attaqués, tu étais, toi, de retour à Paris.

– Oui, mais je ne m'en tirerai pas à moins de deux ou trois ans. Et Félicien, lui, sera élargi.

– Justement. Dès l'instant où l'instruction ne sera plus certaine que c'était Félicien qui a été vu dans la barque, et qu'elle pourra croire que c'est toi qui rôdais autour de *l'Orangerie* pour chercher les billets de banque, les présomptions, déjà fragiles, que l'on a réunies contre Félicien s'effondreront.

Après une hésitation dernière, Le Bouc déclara :

– Soit. Seulement...

– Seulement ?...

– Tout dépend du prix. Je risque beaucoup plus que tu ne crois.  
– Aussi seras-tu payé beaucoup plus que tu ne vaux.  
– Combien ?  
– Cent mille le jour où Félicien sera élargi. Cent mille le jour de ta libération. Tu toucheras les deux sommes d'un coup.

Les yeux de Le Bouc clignotèrent. Il balbutia :

– Deux cents... c'est un chiffre.  
– C'est de quoi être honnête. Avec ça tu pourras t'acheter une charcuterie en province ou à l'étranger. Et puis, tu sais, un engagement de Lupin, ça vaut la signature de la Banque de France.

– J'ai confiance. Seulement, tout de même, il peut y avoir des complications.

– Lesquelles ?  
– Admettons qu'on réussisse à découvrir certaines choses de mon passé et qu'on m'envoie au bagne ?

– Je te ferai évader.  
– Impossible !  
– Idiot ! Et ton père, quand il était huissier à la Présidence et que je l'ai eu dénoncé, ne l'ai-je pas fait évader en plein Paris, et au jour même annoncé par moi, publiquement ?

– C'est vrai. Mais tu auras assez d'argent ?  
– Enfant !  
– Ça coûte cher une évasion.  
– T'en fais pas.  
– Des mille et des cent ! Le prix de l'évasion et l'indemnité que tu m'as promise... c'est beaucoup. Es-tu sûr ?...

– Retourne-toi de nouveau... Glisse la main au fond de mon secrétaire, sur la même tablette que le fichier... Ça y est ?

Thomas Le Bouc obéit et attira un petit sac de toile grise.

– Qu'est-ce que c'est ?  
– Le sac de toile grise, balbutia-t-il.  
– Regarde... j'ai fait une entaille dans la toile... Tu vois les liasses de billets ? Ce sont les billets de l'oncle Gaverel, que le vieux Barthélemy avait dénichés dans *l'Orangerie*.

Le Bouc vacilla et tomba assis sur une chaise.

– N... de D... ! N... de D... ! Quel bougre que ce type-là !

– Faut bien vivre, ricana Raoul, et aider les camarades dans l’embarras.

– Mais comment as-tu pu ?...

– Facile ! En arrivant le lendemain matin, j’ai pensé aussitôt que Simon Lorient avait dû retrouver le sac dans le jardin ou ailleurs, et qu’on avait peut-être essayé vainement de le lui reprendre. J’ai tout de suite couru là où il avait été blessé. Je ne me trompais pas. Le sac avait roulé dans l’herbe assez loin, et personne ne l’avait remarqué... Je n’ai pas voulu qu’il fût perdu.

Thomas Le Bouc fut abasourdi, et il prononça, renonçant au tutoiement irrespectueux :

– Ah ! Vous êtes bien le chef.

En un geste spontané, il tendit ses deux poings.

– L’auto de la police ne va pas tarder. Ligotez-moi, chef. Vous avez raison, je suis votre homme. Où l’ère a passé, le fils passera également. Mais faut-il que nous soyons bêtes pour nous être attaqués à vous !

– Il est de fait... Ton père était pourtant un brave homme, jadis... Et j’ai su d’autre part qu’il avait tenté l’impossible pour redevenir honnête.

– Oui, mais il y avait cette affaire de Félicien qui le tracassait. Simon l’a obligé à la reprendre, de même que Simon l’a obligé à tenter par surcroît, le coup de *l’Orangerie*. « – Un vol, soit, j’accepte, a-t-il dit. Un chantage, soit, ça m’amuse, nous serons riches après. Mais pas de crime, hein ? »

– Et, cependant, il a tué. Il a étranglé Élisabeth Gaverel.

– Voulez-vous que je vous dise mon opinion, chef ? Eh bien, le vieux a tué sans le vouloir. Mieux que ça, il n’a couru après la fille que pour la sauver, alors qu’elle était tombée à l’eau. Oui, pour la sauver... Le vieux était capable de ces emballements-là. Mais, en la sortant de l’eau, il a vu le collier de perles et il a perdu la tête.

– C’est mon avis, dit Raoul.

On entendait l’auto. Il reprit :

– Surtout, ne lâche pas le véritable nom de ton père. Cette vieille histoire de la Présidence du conseil, mêlée à l’histoire d’aujourd’hui, ramènerait l’attention sur Lupin. Et je n’y tiens pas, ma situation dans toute cette affaire est déjà assez difficile. Donc, sois prudent, ne t’écarte pas d’une ligne de la version que nous avons adoptée. Pas un mot en dehors de cela. Dans le doute, il n’y a pas de meilleure réponse que le silence. Et compte sur moi, mon vieux.

Il s'approcha de lui, et, d'un ton amical :

– Un mot encore : ne te fais pas trop de bile à propos du Gentleman que tu as tué.

– Ah ! Et pourquoi ?

– C'était moi, le Gentleman.

Thomas Le Bouc s'abandonna aux mains de l'inspecteur Goussot dans une sorte d'extase. L'escamotage du sac de toile grise, l'audace et la perfection avec lesquelles Lupin avait joué le rôle du Gentleman, la joie imprévue d'apprendre que lui, Thomas Le Bouc, n'avait pas tué... tout cela le soulevait d'allégresse. Qu'avait-il à craindre, avec un pareil protecteur ? Arrivé au *Clair-Logis* pour bouleverser tout, il s'en allait en prison comme un homme qui a remporté la plus belle victoire, et qui s'appête à doubler cette victoire en roulant la justice et en rendant service à son bienfaiteur.

– Tous mes compliments, monsieur d'Averny, dit à Raoul l'inspecteur Goussot qui rayonnait de plaisir. Alors, ce client-là est mêlé à notre affaire ?

– Et comment ! C'est un frère de Simon Lorient !

– Hein ! Quoi ? Son frère ! Mais par quel prodige l'avez-vous capturé ?

– Oh ! fit Raoul modestement, je n'y ai pas grand mérite. L'imbécile s'est fait prendre lui-même.

– Que voulait-il ?

– Me faire chanter...

– À quel propos ?

– À propos de Félicien Charles. Il est venu me dire qu'il avait la preuve que Félicien, complice de son frère Simon Lorient, avait tué Simon pour lui voler le sac de toile grise. Et il m'a demandé la forte somme si je voulais que le secret fût gardé. En réponse, j'ai téléphoné à M. Rousselain. Cuisinez-le, monsieur l'inspecteur principal, et je suis persuadé que vous obtiendrez des aveux dont vous aurez le profit et la gloire.

Sur le seuil de la porte, Thomas Le Bouc, entraîné par le policier, se retourna vers Raoul, et, affectant la colère et la rancune :

– Vous me paierez ça, mon bon monsieur !

– Entendu. Et avec les intérêts !

Le Bouc sortit en sifflotant.

Raoul écouta le pas des hommes qui s'éloignaient. L'auto démarra.

Contrairement à son habitude, il n'eut pas un seul de ces gestes par quoi se manifestait sa joie de triompher. Et pourtant, quel joli succès que d'envoyer Thomas Le Bouc en prison ! Mais non, il demeurait taciturne et absorbé. Il songeait à Félicien, enfermé dans une cellule. Était-ce son fils ? Réussirait-il à le délivrer ? Et qu'était-ce que ce fils équivoque, complice sournois de Barthélemy et de Simon Lorient ?

*« Moi, comtesse de Cagliostro, j'ordonne... »*[Table des matières](#)

Par un dimanche de lourde chaleur, Raoul s'arrêta dans une rue de Chatou, la petite ville qui touche au Vésinet. Une maison à deux étages, située entre cette rue et un jardin potager qui longeait la Seine, offrait des chambres meublées en location. Il passa devant le café que tenait la gérante, monta au second, et suivit un couloir à demi obscur jusqu'à ce qu'il aperçût la chambre numéro 5. La clef était sur la porte. Ayant frappé, comme on ne répondait pas, il entra sans bruit.

Faustine, assise sur le pauvre lit de fer qui composait, avec une commode, deux chaises et une table, tout le mobilier de l'humble chambre mansardée, Faustine dormait.

Elle n'avait pas quitté le Vésinet, sa volonté implacable de vengeance la retenant dans la région où Simon Lorient était mort. À la clinique, on l'avait gardée comme infirmière adjointe, mais, la place étant mesurée, elle avait pris une chambre au dehors. Elle y venait coucher chaque soir et s'y enfermait le dimanche.

Ce jour-là, elle avait dû s'endormir en travaillant à son corsage, car ses épaules étaient dénudées, son corsage reposait sur ses genoux, et elle avait encore son dé et une aiguillée de fil. Pardessus les arbres du jardin, on apercevait, dans le cadre de la fenêtre, un doux paysage de fleuve.

Des quantités de journaux, tous dépliés, s'épalaient autour d'elle, sur le lit, sur la table, ce qui prouvait avec quelle attention elle suivait les événements de ces derniers jours. De loin, Raoul put lire des titres : « Arrestation du frère de Simon Lorient. Premier interrogatoire. » « Les deux frères seraient les fils du vieux Barthélemy. »

Il contempla de nouveau Faustine. Elle lui parut aussi belle que dans l'animation et l'élan de la vie, plus belle peut-être, avec la pureté de ses traits pacifiés. Et il évoquait la magnifique Phryné du sculpteur Alvard.



Cependant, un rayon de soleil se glissa par la fenêtre, entre deux nuages. Sans la quitter du regard, Raoul approcha doucement et attendit que le rayon parvînt sur la figure endormie, sur les yeux clos. Quand elle en fut gênée, elle souleva lentement ses paupières alourdies de longs cils.

Elle n'eut pas le temps de s'éveiller que Raoul l'avait déjà saisie aux épaules. Il l'étendit sur le lit et l'enveloppa dans les couvertures, immobilisant les bras et les jambes.

– Pas un cri ! Pas un mot, mâchonna-t-il.

– Lâche ! Lâche ! gémit-elle, exaspérée et cherchant à s'affranchir de l'étreinte.

Il lui plaqua la main sur la figure.

– Tais-toi. Je ne viens pas en ennemi. Tu n'as rien à craindre si tu m'obéis.

Elle se débattait furieusement, tout en continuant à l'insulter, malgré la main rigide qui lui fermait la bouche. Mais, peu à peu sa résistance faiblit et, penché sur elle, il répéta :

– Je ne viens pas en ennemi... je ne viens pas en agresseur. Mais je veux que tu m'écoutes et que tu me répondes. Sinon, tant pis pour toi.

Il l'avait reprise aux épaules et la tenait renversée. Penché sur elle, il lui dit, à voix basse :

– J'ai vu le frère de Simon, Thomas Le Bouc. J'ai causé longtemps avec lui. Il m'a révélé ce qu'il savait de la vérité sur Félicien. Le reste, c'est à toi de me le dire. Tu me connais, Faustine, je ne céderai pas. Ou bien tu parleras, et tout de suite, tu entends, tout de suite... ou bien... ou bien...

Son visage descendait vers le visage farouche et terrifié. Les lèvres de Faustine se dérobaient aux lèvres qui s'en approchaient.

– Parle, Faustine, parle, dit-il d'une voix qui s'altérait.

Elle vit, tout près des siens, les yeux implacables de Raoul. Elle eut peur.

– Laissez-moi, murmura-t-elle, vaincue.

– Tu parleras ?

– Oui.

– Maintenant ?... Sans détour et sans réserve ?

– Oui.

– Jure-le sur la tête de Simon Lorient.

– Je le jure.

Il l'abandonna aussitôt et s'éloigna vers la fenêtre, tournant le dos à la jeune femme.

Quand elle se fut rajustée, il revint à elle, la considéra un instant, avec regret, comme une belle proie qui vous échappe, et le dialogue s'engagea, rapide et précis.

– Thomas Le Bouc prétend que Félicien est mon fils.

– Je ne connais pas Thomas Le Bouc.

– Mais, par Simon Lorient, tu connaissais son père, le vieux Barthélemy ?

– Oui.

– Il avait confiance en toi ?

– Oui.

– Que savais-tu de sa vie secrète ?

– Rien.

– Et de la vie de Simon Lorient ? De ses projets ?

– Rien.

– Pas même leur machination contre moi ?

– Non.

– Cependant, ils t'ont dit que Félicien était mon fils.

– Ils me l'ont dit.

– Sans te donner de preuves ?

– Je ne leur en ai pas demandé. Que m'importait ?

– Mais il m'importe, à moi, fit Raoul, le visage contracté. Il faut que je sache s'il est mon fils ou s'il ne l'est pas. Est-ce une comédie qu'ils jouaient, en profitant de certains renseignements recueillis par hasard ? Ou bien une vérité qu'ils essayèrent de mettre à profit en me menaçant de parler ? Je ne peux pas vivre dans une telle incertitude... Je ne le peux pas...

Elle parut s'étonner de l'émotion contenue que son accent trahissait. Cependant, elle dit encore, et avec plus de force :

– Je ne sais rien.

– Peut-être. Mais tu peux savoir, ou du moins me mettre à même de savoir.

– Comment ?

– Thomas Le Bouc affirme que Barthélemy t'a remis une petite pochette qui contenait des documents à ce propos.

– Oui, mais...

– Mais ?...

– Un jour, après les avoir relus, ces documents, il les a brûlés, devant moi, sans en dire la raison. Il n'en a gardé qu'un seul, qu'il a glissé dans une enveloppe. Il a cacheté cette enveloppe et me l'a confiée.

– Avec des instructions ?

– Il m'a dit simplement : « Mettez ça de côté. On verra plus tard. »

– Vous pouvez me la communiquer ?

Elle hésita :

– Pourquoi pas ? insista-t-il. Barthélemy est mort. Simon Lorient également. Et c'est Thomas Le Bouc qui m'a tout révélé.

Elle réfléchit longtemps, le front un peu plissé, le regard distrait. Puis, elle chercha dans un tiroir de la commode un buvard où il y avait des lettres. Parmi ces lettres, elle trouva une enveloppe qu'elle décacheta sans tergiverser et d'où elle sortit un bout de papier plié en deux.

Elle voulait s'assurer d'abord de ce que signifiaient les quelques lignes écrites sur ce papier et si elle devait les communiquer.

En lisant, elle eut un sursaut. Néanmoins, elle passa le papier à Raoul, sans mot dire.

C'était une phrase – deux phrases plutôt – formulées comme ces ordres impérieux que quelque despote, quelque chef de bande, pourrait imposer à un subalterne. L'écriture était haute, lourde, empâtée, également appuyée partout. Comment Raoul n'eût-il pas reconnu, du premier abord, l'écriture de celle qu'il appelait jadis la créature infernale ? Et comment ne pas reconnaître la manière brutale et méprisante dont elle avait toujours donné ses ordres les plus monstrueux ?

Trois fois, il relut les lignes effroyables :

« *Faire de l'enfant un voleur, un criminel si possible. Plus tard, l'opposer à son père.* »

Et le paraphe, hautain, balafre d'une double épée.

La pâleur de Raoul frappa la jeune femme, une pâleur qui provenait d'une souffrance inexprimable, de terreurs ressuscitées, de toute l'angoisse d'un passé qui mêlait au présent la menace la plus tragique. Avec quelle curiosité, presque sympathique à ce moment, elle observait la face tourmentée et l'effort violent qu'il faisait pour se maîtriser !

– La haine... la vengeance... scanda-t-il ; tu comprends ça, toi, Faustine... Mais cette femme-là, c'était autre chose que de la haine et de la vengeance... C'était le besoin, la volupté du mal... Quel monstre d'orgueil et de méchanceté !... Aujourd'hui encore, tu vois son œuvre... Cet enfant qu'on élève contre moi pour en faire un criminel... Rien ne m'effraie dans la vie. Mais je ne puis penser à elle sans épouvante. Et l'idée qu'il va falloir recommencer l'horrible lutte...

Faustine se rapprocha de lui et hésita, puis déclara sourdement :

– Le passé ne recommencera pas... La comtesse de Cagliostro est morte.

Raoul sauta vers elle et, tout pantelant :

– Qu'est-ce que tu dis ?... Elle est morte ?... Comment le sais-tu ?

– Elle est morte.

– Il ne suffit pas d'affirmer. Tu l'as vue ? Tu l'as connue ?

– Oui.

Il s'exclama :

– Tu l'as connue ! Est-ce possible ! Comme c'est étrange ! Deux ou trois fois, je me suis demandé si tu n'étais pas son émissaire... si tu ne continuais pas son œuvre de destruction contre moi.

Elle secoua la tête.

– Non. Elle ne m'a jamais rien dit.

– Parle.

– J'étais tout enfant. Il y a quinze ans... Des gens l'ont conduite dans mon village de Corse et l'ont installée dans une petite maison. Elle était à moitié folle, mais une folie douce, tranquille. Elle m'attirait chez elle, gentiment. Elle ne causait jamais... Elle pleurait beaucoup, des larmes qu'elle n'essuyait pas. Elle était encore belle... mais une maladie l'a rongée, très vite... et, un jour, il y a six ans... j'ai fait la veillée près de son lit de mort.

– Tu es sûre ? dit-il, bouleversé d'émotion. Qui t'a révélé son nom ?

– On le savait, dans le village... Et, en outre...

– En outre ?...

– Je l'ai su par le vieux Barthélemy et par Simon Lorient, qui la cherchaient partout et qui l'ont trouvée là, un peu avant sa mort. C'est alors, durant ces quelques semaines, que nous nous sommes aimés, Simon et moi. Et il m'a emmenée à Paris...

– Pourquoi la cherchaient-ils ?

Après un moment d'indécision, elle expliqua :

– Je vous ai dit déjà que je ne savais rien de la vie secrète de Simon et de son père... Aujourd'hui je comprends qu'ils ont accompli des choses mauvaises, mais ils me les cachaient ; cependant, peu à peu, par bribes, j'ai deviné l'histoire de Félicien... pas tout, car eux-mêmes ne savaient pas tout.

Raoul demanda :

– Barthélemy l'a bien trouvé dans une ferme du Poitou ?

– Oui.

– Déposé par la Cagliostro ?

– Ce n'est pas très sûr... Simon pensait que peut-être son père avait fabriqué la lettre trouvée par le mécanicien.

– Cependant, cet ordre que tu as là... cet ordre écrit certainement par la Cagliostro, d'où vient-il ?

– Simon l'ignorait.

– Mais l'ordre concernait bien l'enfant élevé par la fermière, c'est-à-dire Félicien Charles ?

– Là encore, il y a doute. Barthélemy n'a rien précisé à ce sujet. Simon et lui avaient retrouvé la piste de la Cagliostro, et c'est ainsi qu'ils ont débarqué en Corse, inutilement d'ailleurs.

– Donc, leur but ?...

– Le but de Barthélemy fut toujours, je m'en rends compte aujourd'hui, de vous présenter un dossier prouvant que Félicien est votre fils.

– Et par conséquent de tirer de moi de l'argent. Mais ce plan, Félicien en fut-il complice ? Est-ce d'accord avec eux, comme le prétend Thomas Le Bouc, qu'il a été amené chez moi ? Est-il devenu ce que voulait la Cagliostro ? Un escroc, un criminel ?

– Je ne sais pas, dit-elle, d'une voix sincère. Cela faisait partie de leur vie secrète, et je n'ai jamais parlé avec Félicien Charles.

– Il n'y a donc plus que lui qui puisse me renseigner, dit Raoul, et c'est lui que je dois interroger pour comprendre toute l'aventure.

Il fit une pause et acheva :

– C'est moi qui ai fait arrêter Thomas Le Bouc, d'accord avec lui, d'ailleurs. Il embrouille l'instruction et démolit les charges accumulées contre Félicien. Si, comme je l'espère, il est libéré, il ne risque pas de se heurter à ta vengeance, Faustine ?

– Non, fit-elle avec netteté. Non, s’il n’est pas la cause de la mort de Simon ; cela domine tout pour moi. Il m’est impossible de vivre en dehors de cette idée de vengeance. Il me semble que Simon n’aura de paix dans la mort que si le crime est puni.

L’entretien était terminé. Raoul tendit la main à Faustine, qui refusa la sienne.

– Soit, dit-il. Je sais que vous ne donnez ni votre confiance ni votre amitié, mais ne soyons pas ennemis, Faustine. Quant à moi, je vous remercie d’avoir parlé...

Raoul, qui avait réintégré le *Clair Logis*, n’en sortit plus que pour de courtes promenades au Vésinet ou dans les environs immédiats. Plusieurs fois, il aperçut Jérôme Helmas qui semblait avoir renoncé à son voyage dans la montagne et qui se dirigeait vers *les Clématites* ou qui en revenait. Il le vit même en compagnie de Rolande Gaverel. Les deux jeunes gens marchaient l’un près de l’autre, dans une avenue, silencieux.

Raoul les salua, de loin. Il n’eut pas l’impression que Rolande fût désireuse de lui parler.

Un jour, Raoul fut convoqué par le juge d’instruction, qu’il trouva fort perplexe, car Thomas Le Bouc se cantonnait dans le cercle de défense extrêmement étroit que Raoul lui avait assigné. Il ne commettait pas une erreur. Ses affirmations ne variaient point, et les habiletés de M. Rousselain ne le prenaient jamais en défaut. « J’ai fait ceci... j’ai fait cela... Pour le reste, je ne sais rien. »

– Tout se tient dans leurs déclarations, celles de Le Bouc comme celles de Félicien Charles, dit M. Rousselain avouant son embarras. Ou bien des phrases toutes faites, et toujours les mêmes, ou bien des partis pris de silence. Pas une fissure par où puisse filtrer un peu de lumière. On dirait des leçons apprises. Savez-vous l’impression que j’éprouve, monsieur d’Averny ? Eh bien, tout se passe comme si une force supérieure essayait de substituer Thomas Le Bouc à Félicien Charles.

M. Rousselain regardait Raoul, lequel pensa :

– Pas si bête, le bonhomme !

Et M. Rousselain continuait :

– Est-ce bizarre, hein ! Je commence à ne plus croire que Félicien soit coupable. Mais je n’accepte pas encore l’idée que Le Bouc, qui s’accuse, ait

accompli cette promenade nocturne sur l'étang. J'ai fait venir le propriétaire de la barque. Je l'ai confronté avec Félicien et avec Le Bouc. Il est moins affirmatif. Alors ?

Il ne quittait pas Raoul des yeux. Raoul hochait la tête, ayant l'air d'approuver. À la fin, le juge prononça, déplaçant tout à coup la conversation :

– Vous êtes très prisé en haut lieu, monsieur d'Averny. Vous le saviez ?

– Bah ! fit Raoul, j'ai eu l'occasion de rendre quelques services à ces messieurs.

– Oui, on m'a dit ça... sans aucun détail, d'ailleurs.

– Un jour ou l'autre, quand vous aurez le temps, monsieur le juge, je vous les donnerai, ces détails. Ma vie n'a pas manqué d'un certain pittoresque.

Somme toute, les événements paraissaient tourner dans le bon sens, et certains problèmes étaient élucidés. Ainsi le rôle de Faustine n'avait plus rien de mystérieux, un lien très fragile l'avait attachée jadis à la Cagliostro, et le hasard de son amour pour Simon Lorient, en la conduisant en France, l'avait mêlée à son insu, et de loin, aux combinaisons du vieux Barthélemy et de son fils. C'était simplement une amoureuse, sans autre but, désormais, que de venger l'homme qu'elle avait aimé.

D'autre part, la mort certaine de la Cagliostro réjouissait Raoul, et rien ne permettait de croire que l'ordre abominable signé par elle autrefois s'appliquât à Félicien. Dès lors, l'entreprise qui n'aurait pu réussir, à l'encontre de Raoul, que sous la direction de la Cagliostro, ne devait plus, forcément, poursuivie par des hommes de second plan comme Barthélemy et ses fils, qu'aboutir à un résultat négatif et absurde. De fait, Raoul d'Averny se trouvant tout à coup en face d'un garçon qui était peut-être son fils, ou peut-être ne l'était pas, ne possédait, maintenant que le destin avait supprimé Barthélemy et Simon Lorient, aucun moyen d'atteindre une vérité que, selon toute vraisemblance, personne au monde ne connaissait.

Ainsi s'écoulèrent trois semaines. Un matin, Raoul apprit que Félicien bénéficiait d'un non-lieu.

À onze heures, par téléphone, Félicien lui demanda l'autorisation de venir prendre ses affaires dans la journée.

Après le déjeuner, Raoul, errant autour du grand lac, avisa Rolande et Jérôme assis sur un banc de l'île. Il faisait un beau temps de mois d'août, allégé par une brise du nord qui ne remuait même pas les branches des arbres.

Pour la première fois, Raoul vit que les deux jeunes gens causaient. Jérôme, surtout, parlait avec animation. Rolande écoutait, répondit brièvement, puis écoutait de nouveau, les yeux fixés sur des fleurs qu'elle tenait à la main.

Ils se turent. Au bout d'une minute, Jérôme, se tournant vers la jeune fille, prononça de nouveau quelques paroles. Elle hocha la tête, le regarda et sourit légèrement.

Raoul retourna au *Clair-Logis* sans trop se presser, mais avec quelque émotion à l'idée de retrouver cet inconnu qui prenait soudain tant de place dans sa vie, et vers lequel aucun élan ne le jetait. Sa sympathie pour Félicien n'avait jamais été très vive : elle l'était moins encore, maintenant que le jeune homme pouvait peut-être invoquer certains droits à sa tendresse.

En tout cas, il n'admettait pas que Félicien se bornât à reprendre ses affaires et à lui serrer la main. Non. Il voulait d'abord une explication avec lui et ensuite la reprise d'une vie commune où il pourrait l'étudier à loisir. Il ne s'agissait pas encore de savoir si Félicien était son fils ou ne l'était pas, mais si Félicien voulait se présenter à lui comme son fils. En un mot, Félicien était-il complice de Barthélemy et de Simon Lorient ? Félicien avait-il participé au complot ? Toutes les preuves concordaient pour l'affirmative. La preuve formelle, seuls les actes et les paroles du jeune homme pouvaient la lui donner.

— M. Félicien est arrivé ? demanda-t-il au jardinier.

— Il y a un quart d'heure, monsieur.

— En bonne santé ?

— M. Félicien semblait assez agité. Il s'est enfermé tout de suite dans le pavillon.

— Bizarre..., murmura d'Averny.

Il courut au pavillon.

La porte était verrouillée.

Inquiet, il fit le tour, secoua la fenêtre de sa chambre, ne put l'ouvrir et prêta l'oreille.



À l'intérieur, s'élevaient des gémissements.

Il cassa une des vitres et tourna l'espagnolette. Puis il enjamba d'un bond, écartant les rideaux dans son élan.

Félicien était agenouillé contre une chaise, la tête basse, et plaquait sur son cou un mouchoir taché de sang. Par terre, près de lui, un revolver.

– Blessé ! s'écria Raoul.

Le jeune homme essaya de répondre, mais s'évanouit.

Raoul s'agenouilla vivement, écouta le cœur, examina la blessure, mania le revolver et se dit :

« – Il a voulu se tuer. Mais son bras a tremblé et ce ne sera pas très grave. »

Tout en le soignant, il regardait le pâle visage de Félicien et la foule des questions montait à ses lèvres : « Es-tu mon fils et le fils de Claire d'Étignes ? Es-tu un voleur et un criminel, complice des deux bandits morts ? Et pourquoi as-tu voulu te tuer, malheureux ? »

Cinq minutes plus tard, les domestiques entouraient le blessé.

– Silence là-dessus, n'est-ce pas ? ordonna Raoul.

Il écrivit quelques lignes sur une feuille de papier à lettre :

*Faustine,*

*Félicien a tenté de se suicider. N'en soufflez mot à personne et venez le soigner. Je ne veux pas de docteur. Vous direz à la clinique qu'on a besoin d'une garde-malade.*

D'Averny.

Il cacheta et envoya son chauffeur à la clinique.

Lorsque l'auto ramena Faustine, Raoul l'attendait devant la porte du pavillon.

– Vous ne vous êtes jamais rencontrés, lui et vous, jadis ?

– Non.

– Simon Lorient ne lui parlait pas de vous ?

– Non.

– Est-ce qu'il n'est pas venu à la clinique durant les quelques jours où Simon luttait contre la mort ?

– Oui. Mais il n'a pas fait attention à moi plus qu'à une autre infirmière.

– Bien. Ne lui révélez pas qui vous êtes et pas davantage qui je suis.

Elle entra.

**DEUXIÈME PARTIE**  
***LE PREMIER DES DEUX DRAMES***

[Table des matières](#)

# 1

## *Fiançailles*

### Table des matières

Ainsi donc, en six semaines, la situation avait évolué peu à peu dans un sens qui la transformait entièrement. Comme Raoul d'Averny en avait eu l'intuition dès le début, deux drames distincts s'étaient mêlés, deux chemins s'étaient croisés en un point d'intersection déterminé par le seul hasard. Un jour, d'une part, Raoul d'Averny, sur les pas de quelqu'un qui porte des liasses de billets de banque, débarque au Vésinet, et achète une propriété, avec l'intention de couvrir ses frais – et son déplacement – grâce au vol des billets. Cette série d'actes amène au même endroit Barthélemy et son fils, lesquels, tout en préparant leur chantage contre Raoul, se font la main en dérobant les liasses de billets de banque cachées dans *l'Orangerie*.

D'autre part, ce même jour – et c'est là le point d'intersection, la croisée des chemins – d'autre part, un drame absolument indépendant, en voie d'exécution déjà, conduit Élisabeth Gaverel devant cette même *Orangerie*, au moment où Barthélemy a terminé sa besogne. Et, aussitôt, tout va s'entremêler, dans une complication de mystères insondables, où la justice est immobilisée comme au milieu d'une forêt de ténèbres.

« – Aujourd'hui, se disait Raoul d'Averny, tout cela est clair et simple, du moins pour moi. Les deux affaires sont nettement séparées l'une de l'autre. La seconde (affaire de chantage Barthélemy) est liquidée par la mort de Barthélemy et de Simon, par la capture de Thomas Le Bouc et par la confession de Faustine. La première (affaire des sœurs Gaverel qui ne m'intéresse que par ricochet), se poursuit sans qu'aucune solution soit en vue. Reste Félicien, dont l'action mal définie paraît s'être étendue de l'une à l'autre affaire. »

Et il répéta pensivement :

« – Reste Félicien ; objet même et condition essentielle d'un chantage dont les organisateurs sont supprimés... personnage trouble, inquiétant, d'apparence froide et indifférente, auquel les péripéties de l'affaire

Barthélemy ont laissé tout son mystère, et que je n'ai chance de démasquer que si j'arrive à débrouiller le drame des deux sœurs. Que fait-il là-dedans ? Qui est-ce ? On ne se tue pas sans raison. Il y a donc en lui quelque chose d'assez puissant pour le bouleverser et le faire rouler jusqu'au bord de la mort ? Qui est-ce ? Et que me veut-il ? »

Avec quel regard aigu il le scrutait, maintenant, à chacune des visites qui amenaient Raoul dans la chambre du pavillon ! Et comme il avait hâte de lui parler ! La fièvre était tombée. Faustine avait cessé tout pansement. Mais Félicien demeurait las, accablé, comme si la cause de sa redoutable tentative eût continué à le faire souffrir.

Or, un matin, Faustine, qui couchait dans l'atelier, prit Raoul à part.

– Quelqu'un est venu le voir cette nuit.

– Qui ?

– Je ne sais pas. Entendant du bruit, j'ai voulu entrer. Le verrou était mis. Ils ont chuchoté longtemps avec des intervalles de silence. Et puis, la personne est partie sans que je puisse rien surprendre.

– Alors, vous n'avez aucune donnée ?

– Aucune.

– Dommage !

En tout cas, Raoul put constater, les jours suivants, le résultat de cette entrevue nocturne : Félicien n'était plus le même. Instantanément, la figure avait pris une vie nouvelle. Il souriait. Il causait avec Faustine. Il voulait même faire son portrait, et il projetait de se remettre au travail.

Raoul n'hésita plus. Trois jours plus tard, dans le pavillon où le jeune homme se reposait, il s'assit près de lui et commença :

– Je suis content de vous voir rétabli, Félicien, et j'espère que nos relations vont reprendre ici comme auparavant. Mais pour que ces relations soient plus cordiales, il nous faut parler franchement. Voici : la décision de M. Rousselain vous a mis hors de cause relativement aux faits qui se rapportent à l'instruction ouverte par lui. Mais il en est d'autres qui se rapportent plus spécialement à vous et à moi.

Et il demanda, avec une douceur amicale :

– Pourquoi ne m'avez-vous pas dit, Félicien, que vous aviez été élevé dans une ferme, par une brave paysanne du Poitou ?

Le jeune homme rougit et murmura :

– On n'avoue pas facilement que l'on est un enfant trouvé...

– Mais... avant cette époque ?...

– Je n'ai aucun souvenir qui remonte au-delà. Ma mère adoptive, qui fut ma vraie mère, est morte sans rien me dire. Tout au plus, elle m'a remis une somme d'argent qui lui avait été confiée par une dame... laquelle n'était pas ma mère, paraît-il.

– Vous rappelez-vous que, dans les dernières années, un homme s'est installé à la ferme ?

– Oui... un ami... un parent, je crois...

– Comment s'appelait-il ?

– Je ne l'ai jamais su au juste, du moins, je ne m'en souviens pas.

– Il s'appelait Barthélemy, affirma Raoul.

Félicien eut un haut-le-corps.

– Barthélemy ?... le voleur ?... le meurtrier ?...

– Oui, le père de Simon Lorient. Depuis, cet homme ne vous a jamais perdu de vue. Il s'est tenu au courant de ce que vous faisiez à Paris et de toutes vos adresses. Et, en fin de compte, c'est lui qui vous a fait recommander à moi par un de mes amis.

Félicien avait l'air stupéfait. Raoul ne le quittait pas des yeux, attentif à tous ses gestes et à toutes ses réactions, épiant les moindres signes de sincérité ou de dissimulation.

– Pourquoi ? dit le jeune homme. Quel était son but ?

– Je l'ignore. Il est certain que Barthélemy vous a fait placer près de moi avec une certaine intention et que son fils Simon est venu ici pour que vous l'aidiez dans l'exécution de certain projet dirigé contre moi. Mais quelle intention ? Quel projet ? Je n'ai pu le découvrir. Simon Lorient n'y a pas fait allusion avec vous ?

– Non... Je ne comprends rien à tout cela.

– Par conséquent, pour ce qui est de vous, votre dessein ne fut jamais que de travailler dans cette maison ?

– Qu'y ferais-je autre chose ? demanda Félicien.

Raoul se réjouit. Félicien disait vrai. Il n'était pas complice du chantage et si, par impossible, il savait quelque chose, en tout cas il ne réclamait rien.

– Autre chose, Félicien ; Thomas Le Bouc s'accuse, n'est-ce pas ? D'être l'homme qui a été vu en barque le soir du crime et du vol. Cet aveu-là ne vous a pas étonné ?

– Pourquoi m’aurait-il étonné, dit Félicien, puisque ce n’était pas moi ? À cette heure-là je dormais.

Mais, cette fois, l’accent n’était pas le même. Le regard fuyait, sans loyauté. Du rouge montait aux pommettes.

– Il ment, pensa Raoul, et s’il ment à ce propos, il ment sur tout le reste.

Il arpenta la chambre en frappant du pied. La duplicité du jeune homme redevenait évidente. C’était un fourbe, un imposteur. Un jour ou l’autre il invoquerait son droit de fils, et menacerait, comme ses complices. Incapable de contenir sa colère, Raoul marcha vers la porte. Mais Félicien s’interposa et d’une voix anxieuse :

– Vous ne me croyez pas, monsieur, dit-il. Non... non... je le sens bien... Je suis encore pour vous celui qui est revenu la nuit s’enquérir du sac de billets volés, et qui, peut-être, a blessé et tué, par conséquent, son complice Simon Lorient. Dans ces conditions, il vaut mieux que je m’en aille.

– Non, dit Raoul brutalement. Je vous demande au contraire de rester jusqu’à ce qu’une vérité irréfutable soit établie entre nous... Dans un sens ou dans l’autre.

– Cette vérité existe dans le sens indiqué par le juge d’instruction.

Raoul s’écria avec véhémence :

– La décision de M. Rousselain ne signifie rien. Elle a été provoquée par les fausses déclarations de Thomas Le Bouc que j’ai retrouvé et que j’ai payé pour les faire. Mais votre rôle personnel depuis le début demeure inexplicable. Pas un instant encore, continua Raoul, je n’ai senti en vous un de ces éclairs de franchise ou de révolte qui illuminent le fond d’une nature. Vos actes les plus graves, les plus violents, vous les cachez dans l’ombre. Tenez, votre suicide, par exemple. Vous revenez ici pour me dire adieu, n’est-ce pas ? Et pour vous expliquer avec moi. Et je vous retrouve presque à l’agonie, le revolver en main. Pourquoi ?

Félicien ne répondit pas, ce qui exaspéra d’Averny.

– Le silence... le silence toujours... ou alors des biais, des échappatoires, comme avec le juge d’instruction. Mais répondez, sacrebleu ! Ce qui nous sépare, ce n’est pas autre chose que ce mur de silence et de réserve que vous élevez entre nous. Fichez-moi donc tout cela par terre, si vous voulez que j’aie confiance ! Sinon, quoi ? Je cherche, je me défie, je

suppose, j'imagine, quitte à me tromper et à vous accuser à tort. Est-ce cela que vous voulez ?

Il le saisit par le bras.

– À votre âge, c'est par amour qu'on se tue. J'ai fait une enquête sur l'emploi de votre temps, le jour de votre tentative. De loin, vous avez suivi Rolande Gaverel et Jérôme Helmas qui sortaient et se dirigeaient vers le lac. Ils se sont assis sur un banc de l'île. Et vous avez vu... ce que j'ai vu, qu'il y avait entre eux une intimité que rien ne laissait prévoir. Vous avez interrogé mon jardinier sans en avoir l'air et vous avez su qu'ils se retrouvaient tous les jours. Une heure après, vous preniez votre revolver. Est-ce exact ?

La figure crispée, Félicien écoutait.

– Je continue, dit Raoul. Rolande Gaverel, je ne sais comment, a connu votre tentative. Affolée, elle est venue vous voir, la nuit, il y a trois jours, pour vous supplier de vivre et pour vous affirmer que vos soupçons étaient injustes. Ses explications vous ont convaincu au point que, depuis cette nuit-là, vous êtes heureux et guéri. Est-ce exact ?

Cette fois, il semblait que le jeune homme ne pût pas et ne voulût pas se dérober à des questions si pressantes. Il hésita cependant, tout au moins sur la façon dont il répondrait. Enfin, il dit :

– Monsieur, je n'ai jamais revu Rolande Gaverel depuis le jour du drame, et la personne qui est venue chez moi l'autre nuit n'est pas elle. Mes relations d'amitié avec Rolande ne lui auraient pas permis cette démarche. Et, moins encore, la décision qu'elle a prise et qu'elle m'annonce par une lettre que son domestique vient de m'apporter.

Cette lettre, Félicien la tendit à Raoul qui la lut avec une surprise croissante :

*Félicien,*

*Le malheur nous a réunis, Jérôme Helmas et moi. À force de pleurer ensemble sur notre pauvre Élisabeth, nous avons senti qu'il n'y avait pas d'autre consolation pour nous que de rester fidèles, l'un près de l'autre, à son cher souvenir. J'ai l'impression profonde que c'est elle-même qui nous rapproche et qui nous demande de fonder un foyer à l'endroit même où elle était si heureuse et où elle rêvait de l'être plus encore.*

*Je ne sais pas l'époque de notre mariage. Ai-je besoin de vous dire que bien des choses me retiennent, que j'ai peur de me tromper, et que, jusqu'au*

*dernier moment, cette peur me fera hésiter ? Mais alors, comment vivre ? Je n'ai plus la force de me trouver seule en face de moi.*

*Vous qui l'avez connue, Félicien, je vous demande de venir demain aux Clématites et de me dire qu'elle m'eût approuvée.*

Rolande.

Raoul relut la lettre à mi-voix et, lentement :

– Drôle d'aventure ! ricana-t-il. Cette jeune personne a une façon d'être fidèle au souvenir de sa sœur ! Allez donc la voir, Félicien, et lui donner votre appui. Les travaux, ici, ne pressent pas, et vous avez même besoin de quelques jours de repos.

Après un instant de réflexion, il se pencha vers le jeune homme.

– Il m'est impossible, cependant, de vous taire une idée qui m'a souvent traversé l'esprit : celle d'une entente entre les deux fiancés.

– Évidemment, dit Félicien étonné, évidemment, il y a entente entre eux puisqu'ils sont fiancés.

– Oui, mais cela ne remonte-t-il pas beaucoup plus haut ?

– Beaucoup plus haut ? À quelle époque ?

Syllabe par syllabe, Raoul détacha cette phrase terrible :

– *À l'époque où Élisabeth Gaverel vivait encore.*

– Ce qui veut dire ?

– Ce qui veut dire que l'embûche criminelle tendue à Élisabeth Gaverel, deux mois avant son mariage, est bien étrange.

Félicien eut un geste d'indignation et s'écria :

– Ah ! Monsieur, votre supposition est impossible ! Je les connais tous les deux, je connais l'amour de Rolande pour sa sœur... Non, non, on n'a pas le droit de l'accuser d'une pareille infamie.

– Je n'accuse pas. Je pose une question que l'on ne peut pas ne pas se poser.

– Pourquoi ne peut-on pas ?

– À cause de cette lettre, Félicien. Il y a dans ces lignes une telle inconscience !...

– Rolande est une créature de loyauté, de noblesse.

– Rolande est une femme... une femme qui est en train d'oublier.

– Je suis sûr qu'elle n'oublie pas.

– Non, mais elle fonde son foyer dans des conditions... qui ne doivent pas lui être désagréables, plaisanta Raoul.



Félicien se leva et, gravement :

– N'en dites pas davantage, je vous en prie, Monsieur. Rolande est au-dessus de tout soupçon.

Raoul lui rendit la lettre et fit quelques pas sur la pelouse. Il avait l'impression qu'avec de la persévérance on pouvait s'insinuer dans cette nature ombrageuse et secrète, où il discernait de l'emportement et de la révolte, et il allait insister lorsqu'il entendit la barrière d'entrée qui s'ouvrait.

– Bigre ! murmura-t-il, c'est l'inspecteur principal Goussot. Qu'est-ce qu'il nous apporte, cet oiseau de mauvais augure ?

L'inspecteur avança vers le bosquet où se tenaient les deux hommes et serra la main de Raoul qui lui dit en riant :

– Comment ! Nous n'en avons pas fini avec vous, monsieur l'inspecteur ?

– Mais si, mais si, riposta Goussot, d'un ton badin qui ne lui était pas habituel. Seulement, n'est-ce pas ? Quand la justice a eu maille à partir avec quelqu'un, elle garde tout de même sur lui un droit...

– De surveillance.

– Non, un droit d'attention cordiale. C'est pourquoi, tout en poursuivant mon enquête, je suis venu prendre des nouvelles de notre malade.

– Félicien Charles va tout à fait bien, n'est-ce pas, Félicien ?

– Tant mieux ! Tant mieux ! dit Goussot. Le bruit a couru dans la région qu'il y avait eu détonation, suicide, *etc.* Nous avons même reçu, à ce propos, une lettre anonyme dactylographiée. Bref, des tas de blagues auxquelles je n'ai pas cru une seconde. Un innocent dont l'innocence est proclamée ne se tue pas.

– Certes non.

– À moins qu'il ne le soit pas, insinua Goussot.

– C'est là une question que personne n'envisage, en l'occurrence.

– Si.

– Allons donc !

– Parfaitement. Ainsi j'ai su – excusez les procédés de la police – qu'au sortir de prison, votre jeune ami avait téléphoné...

– À moi, en effet.

– Et ensuite à M<sup>lle</sup> Rolande Gaverel pour solliciter la permission d’aller la voir au courant de la journée.

– Et alors ?

– Et alors, ladite demoiselle a refusé de le voir.

– Ce qui signifie ?

– Que ladite demoiselle ne le croit pas innocent... Sans quoi, n’est-ce pas ?...

Raoul se moqua.

– C’est tout ce que vous avez tiré de votre vilaine enquête, monsieur l’inspecteur ?

– Ma foi, oui.

– En ce cas...

Il lui montra le chemin de la barrière. Goussot pivota sur ses talons, mais faisant face de nouveau à l’adversaire :

– Ah ! J’oubliais. On a découvert à la consigne d’une des gares de Paris, une valise qui appartenait à Simon Lorient, et, dans la poche d’un vêtement, j’ai trouvé la carte de visite que voici. Vous y voyez, par derrière, le plan crayonné d’un étage de maison, avec une croix à l’encre rouge. Cet étage est celui où le père de Simon Lorient, ami de Félicien Charles, a volé les billets de banque de M. Philippe Gaverel.

– Et la carte est gravée au nom... ?

– De Félicien Charles.

L’inspecteur salua Raoul et Félicien et, désinvolte, goguenard, se retira en disant :

– Document de seconde main, et dont je ne fais état que pour mémoire. Mais, n’est-ce pas ? Il y aura peut-être une suite...

Raoul s’élança et le rejoignit à la barrière.

– Dites donc, inspecteur !

– Qu’y a-t-il pour votre service, monsieur d’Averny ?

– Rien. C’est pour le vôtre. Vous voyez les deux poteaux de cette barrière.

– Parbleu !

– Eh bien, je vous conseille de ne jamais plus franchir la ligne idéale qui les réunit.

– Mon mandat de policier...

– Votre mandat n’a de valeur que si vous vous conduisez en policier courtois et bien élevé, comme vos camarades, et non en argousin fielleux et rancunier. À bon entendeur, salut !

Raoul retourna vers Félicien, lequel, durant toute la scène, n’avait pas bronché ni prononcé une parole et lui dit :

– Vous m’aviez affirmé n’avoir pas revu Rolande.

– Elle a refusé de me voir.

– Et vous prétendez toujours que vous n’avez pas voulu vous tuer pour elle ?

Le jeune homme ne répondit pas.

– Autre chose, continua Raoul. Cette carte de visite ?

– Simon Lorient l’aura prise ici, un jour, avant votre arrivée.

– Et ce plan de *l’Orangerie* ?

– Il l’aura dessiné lui-même. Je n’y suis pour rien.

– Et tout cela, qui montre que vous êtes toujours suspect à la police, ne vous inquiète pas ?

– Non, monsieur. On a tout tenté contre moi, et rien trouvé. N’ayant rien fait de coupable, je ne m’inquiète pas.

## 2

### *Visite mystérieuse*

#### Table des matières

Raoul renonça. Aucune explication n'aboutirait avec Félicien. Aucune menace de danger n'entamerait une insouciance, peut-être apparente, mais qui avait la valeur d'une résistance inflexible. Les paroles ne lui arracheraient pas son secret.

Il fallait donc agir.

Les événements ne s'y prêtèrent pas, au début. Faustine était retournée à son service de la clinique. Félicien, qui déjeunait en même temps qu'elle au pavillon, déjeuna dorénavant à la villa des *Clématites* et y passa l'après-midi.

Au cinquième jour, Raoul, pour se rendre compte, y alla également.

La cuisinière ouvrit et lui dit :

– Je crois que mademoiselle est sur la pelouse. Si monsieur veut bien la rejoindre par la salle à manger.

Dans le hall, deux portes se présentaient. Raoul entra dans la salle. Mais, au lieu de descendre au jardin, il jeta un coup d'œil à travers les rideaux de tulle tendus sur les portes vitrées du studio. Un spectacle imprévu l'y attendait.

Sur la gauche de la pièce, en pleine lumière, face à Félicien qui était assis devant son chevalet de peinture, Faustine posait, les épaules largement découvertes, les bras nus.

Raoul fut mordu par un sentiment d'irritation auquel il mêlait – il ne s'en défendit pas vis-à-vis de lui-même – une mauvaise humeur jalouse.

« – La gueuse ! pensa-t-il, qu'est-ce qu'elle fait là ? Et que lui veut ce galopin ? »

Il la voyait bien en face, mais les yeux de la jeune femme regardaient un peu de côté, vers la large baie ouverte sur la pelouse et l'étang. Les épaules inondées de clarté étaient pleines, harmonieuses, d'une blancheur un peu

dorée. Une fois de plus, et c'était là un souvenir qui le hantait souvent, il évoqua la radieuse Phryné du sculpteur.

Sans bruit, il entrebâilla la porte, curieux de les entendre parler et il s'avisa que les deux fiancés, Rolande et Jérôme Helmas, étaient assis sur le rebord de la fenêtre, les jambes en dehors.

Ils causaient à voix basse. De temps à autre, Félicien Charles tournait la tête vers eux.

Et Raoul eut la conviction profonde que tout le drame des *Clématites* et de *l'Orangerie*, le premier des deux drames, était là, dans le studio, et se jouait entre les quatre personnages qui s'y trouvaient. Inutile de chercher en dehors de ces quatre acteurs. Tragédie d'amour, ou de haine, ou d'ambition, ou de jalousie, tout bouillonnait en ce cadre restreint. Tous quatre semblaient calmes et attentifs à leurs occupations actuelles. Mais le passé et l'avenir, le crime et la punition, la mort et la vie, s'affrontaient comme des adversaires effrénés.

Quelle était la part de chacun dans ce conflit ? Quel rôle Félicien, qui aimait, à n'en point douter, Rolande, jouait-il entre les deux fiancés ?

Comment Faustine, l'infirmière, s'était-elle introduite dans ce milieu ? Et pour quelles raisons, Rolande, d'une classe si différente, l'y avait-elle admise ? Autant de questions insolubles.

Cependant, les deux fiancés ayant disparu dans le jardin, Raoul entra doucement, et, lorsque Faustine ramena les yeux vers le chevalet, elle le vit, au-dessus du chevalet et de Félicien.

Tout de suite, confuse et rouge, elle se couvrit d'un châle.

– Ne vous dérangez pas, Félicien, dit-il. Mais, mon Dieu, que vous avez là un beau modèle !

– Admirable, et dont je suis tout à fait indigne, avoua le jeune homme.

– Vous n'avez donc pas de prétentions ?

– Aucune, devant tant de beauté.

Raoul ricana :

– Et vous, Faustine ? Ça vous amuse plus de poser dans cette tenue que de soigner vos malades de la clinique ?

– Il y a peu de malades en ce moment, dit-elle, et mes heures d'après-midi sont libres.

– Et vos soirées aussi, et vos nuits également. Profitez-en, Faustine. Profitez de votre jeunesse.

Il rejoignit les deux fiancés dans le jardin et les félicita de leur mariage, tout en observant Rolande. Il la trouva moins éblouissante, certes, que Faustine, d'une beauté moins théâtrale, mais elle était plus émouvante, et, comme Faustine, offrait ce charme sensuel du visage et des formes qui trouble plus que la beauté même. Jérôme Helmas la contemplait avec une admiration passionnée.

Jérôme devant finir la journée à Paris, Rolande et Raoul le conduisirent vers le potager de *l'Orangerie*, par où il sortirait. Ainsi passèrent-ils devant l'emplacement des marches sinistres dont la rupture avait causé la chute, puis la mort d'Élisabeth. Les deux jeunes gens n'y parurent point faire attention. Chaque jour, ils se promenaient de ce côté. Ils s'arrêtèrent même, insouciantes et flâneurs, et regardèrent à l'autre bout de l'étang, près de l'impasse, la barque du riverain qui se balançait, montée par trois hommes, Goussot et deux de ses inspecteurs, dont l'un raclait le fond de l'eau.

– L'instruction continue, dit Jérôme. On cherche l'arme avec laquelle nous avons été frappés, Simon Lorient et moi.

Rolande eut un frisson et chuchota :

– Cela ne finira donc jamais, ce cauchemar ?

Jérôme prit congé d'elle. Rolande et Raoul s'en retournèrent lentement aux *Clématites*, et Raoul dit à sa compagne, d'un ton qui soulignait sa pensée secrète :

– Est-ce que vous continuerez d'habiter cette villa après votre mariage ?

Elle répliqua :

– Oui, je crois... nous ferons les aménagements nécessaires...

– Mais, sans doute, après un voyage ?... un long voyage ?

– Rien n'est encore fixé...

Il lui posa d'autres questions. Rolande, qui répondait par petites phrases vagues, coupa court à cet interrogatoire en disant :

– Quelqu'un a sonné à la porte d'entrée. Je n'attends cependant aucune visite.

Au moment où ils atteignaient le perron, le bruit d'une dispute leur parvint, qui, tout de suite, s'enfla en querelle bruyante. Ils perçurent la voix du domestique Édouard qui s'exclamait furieusement :

– Vous n'entrerez pas ! Moi vivant, vous ne mettrez pas les pieds dans cette maison.

Rolande traversa en courant la salle à manger. Félicien et Faustine étaient déjà dans le vestibule. Près de l'entrée, le vieux domestique essayait de barrer le passage à un monsieur âgé qui disait doucement :

– Je vous en prie, modérez-vous. Je désire parler à M<sup>lle</sup> Rolande... Veuillez l'avertir de ma visite.

Rolande, arrêtée sur le seuil, examina le nouveau venu et prononça :

– Je ne crois pas avoir l'honneur, monsieur...

Sans mot dire, il lui tendit sa carte. Elle y jeta un coup d'œil et fut troublée.

Il insista comme s'il craignait une rebuffade.

– Je désire vous parler, Rolande... Cette entrevue est indispensable... Vous ne pouvez la refuser... dans votre intérêt même...

Il était voûté, tout blanc de cheveux, avec des traits fins et distingués, et d'une pâleur excessive qui indiquait la maladie et l'épuisement.

Après une hésitation, elle ordonna au domestique :

– Laissez-nous, Édouard... Si, laissez-nous, je le veux.

Édouard sortit, furieux. Alors, s'adressant au monsieur, elle lui dit :

– Je regrette que mon fiancé ne soit pas là. Je vous l'aurais présenté.

– Je sais en effet que vous êtes fiancée, Rolande...

– Oui, à Jérôme Helmas.

– Je sais... Il devait épouser votre sœur, n'est-ce pas ?

– Il devait l'épouser.

Il reprit :

– J'ai bien connu sa mère autrefois. Il était tout enfant.

Mais Rolande parut se refuser à poursuivre la conversation devant témoins, et elle lui dit :

– Montons dans mon boudoir, monsieur, nous serons mieux pour causer. Je vous conduis.

Elle le conduisit. Il montait lentement, avec effort.

Raoul n'eut besoin que d'un coup d'œil pour être persuadé que Félicien et Faustine étaient aussi intrigués que lui, et que rien, pour eux, n'expliquait cette visite.

Ils attendirent tous les trois, chacun d'eux s'occupant à sa manière, et silencieusement.

Ce n'est qu'au bout de deux heures que le monsieur redescendit, soutenu par Rolande. Elle avait les yeux rouges et la figure bouleversée.

– Alors, Rolande, votre mariage... à quelle date ?

Elle riposta nettement, comme si elle prenait une décision soudaine :

– Douze jours. Le temps de publier les bans.

– Soyez heureuse, Rolande.

Il l'embrassa sur le front, tandis qu'elle pleurait, puis elle se dégagea doucement et le mena jusqu'à la porte.

– J'aurais pu vous accompagner ? dit-elle.

– Non, la gare n'est pas loin. Je préfère y aller seul. À bientôt, Rolande. Je serais si heureux de vous voir chez moi ! Vous me l'avez promis. Mais ne tardez pas trop, Rolande.

Il ne se retourna point. Rolande le suivit du regard, referma la porte et rentra pensivement au studio. Sans attendre, Raoul était sorti par la salle à manger et quittait la villa des *Clématites* avec l'intention de suivre l'inconnu et de recueillir quelque renseignement. Mais il l'aperçut aussitôt dans l'avenue, qui s'appuyait au bras d'un domestique en tenue de chauffeur. Près de la route nationale, une auto de maître stationnait. Le chauffeur l'y fit monter et ils partirent. Raoul ne put que constater que l'auto était fort poussiéreuse, comme si elle avait déjà fait, pour venir, un long trajet.

Vers sept heures, il accostait Faustine, alors qu'elle quittait la clinique.

– On ne sait rien sur ce bonhomme ? Rolande n'a rien dit ?

– Non.

– Parbleu ! fit-il, on vous en aurait parlé que vous n'en souffleriez pas mot ! Soit, je me débrouillerai tout seul. Ce n'est pas bien difficile, en l'occurrence, et c'est encore un peu de vérité qui va s'ajouter à tout ce que j'ai découvert. Nous avançons, Faustine.

Il lui dit, d'une voix plus âpre, agressive :

– Autre chose. Quel jeu jouez-vous aux *Clématites* ? Vous voici l'amie de la maison. À quel titre ? Qu'y a-t-il de commun entre vous quatre ? Est-ce pour tourner la tête à Félicien que vous déployez vos grâces ? Halte-là, ma petite. Sans quoi, j'escamote le jeune homme et vous en seriez pour vos frais.

Elle ne se fâcha pas et sourit :

– Ai-je fait des frais pour vous plaire ?



- Ma foi non !
- Et cependant, je vous plais.
- Et rudement, même ! dit-il radouci et riant à son tour. Et c'est peut-être pourquoi je perds un peu la tête...

Le soir et le lendemain matin, Raoul effectua une enquête qui le conduisit en vingt minutes d'auto devant un asile de vieillards situé près de Garches. Sur sa demande, on fit venir dans le parloir le père Stanislas, brave homme tout branlant et cassé en deux, auquel il exposa le but de sa visite.

– Vous êtes originaire de la commune du Vésinet, et vous y avez séjourné comme domestique plus de quarante ans, dont trente années chez le même patron, qui était le père de M. Philippe Gaverel, propriétaire actuel de la villa *l'Orangerie*. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? Or, la municipalité du Vésinet vous a compris dans une distribution de secours, et je suis chargé par elle de vous remettre un billet de cent francs.

Après cinq minutes d'effusions et une heure de bavardage sur le Vésinet, sur les habitants du Vésinet, sur les personnes qui fréquentaient *l'Orangerie*, sur les personnes qui occupaient les villas voisines de ces personnes, Raoul savait exactement ce qu'il voulait.

En particulier, il savait que le père d'Élisabeth et de Rolande, M. Alexandre Gaverel, frère de l'oncle Philippe, s'entendait mal avec sa femme. C'était un coureur, qui la rendait malheureuse. C'était aussi un jaloux qui, à la fin, avait eu sans doute quelque motif d'être jaloux, vu l'assiduité que montrait auprès du ménage un parent éloigné de M<sup>me</sup> Alexandre Gaverel.

– Bref, raconta Stanislas, il y eut des discussions, qu'on entendait du jardin de *l'Orangerie*, et, un jour – tenez, M<sup>lle</sup> Élisabeth venait de prendre ses trois ans – un jour, M. Alexandre mit à la porte le cousin de madame, même qu'ils se battaient dans le vestibule, et que le domestique Édouard, un copain à moi, dut donner un coup de main à son patron. Ce qu'ils criaient ! Chez nous, à la cuisine, on disait que le vrai père de M<sup>lle</sup> Élisabeth, c'était le cousin Georges Dugrival.

– Mais le ménage Gaverel se raccommoda ? dit Raoul.

– Tant bien que mal. Même qu'ils eurent une fille trois ou quatre ans plus tard, M<sup>lle</sup> Rolande. Seulement, lui se remit à faire la noce, même qu'il

finit par mourir d'un coup de sang, après une bombe à Paris avec des camarades.

– Et on ne revit pas le cousin ?

– Jamais. Seulement, tous les ans, jusqu'à sa mort, M<sup>me</sup> Alexandre passait l'été avec ses filles au bord de la mer, à Cabourg. Et Cabourg, c'est à vingt kilomètres de Caen, où habite maintenant M. Georges Dugrival, le cousin de M<sup>me</sup> Alexandre. Même que chez nous, à la cuisine, on disait qu'on l'avait rencontré plusieurs fois sur la plage de Cabourg avec M<sup>me</sup> Alexandre, en dehors des deux petites, bien entendu. Et la cuisinière, à l'*Orangerie*, a dit une fois : « – Vous verrez qu'il laissera toute sa fortune à M<sup>lle</sup> Élisabeth. C'est couru d'avance. La chose est convenue entre lui et M<sup>me</sup> Alexandre. Ah ! Elle aura une grosse dot, M<sup>lle</sup> Élisabeth !... »

Raoul fut enchanté de son expédition. Plus il y réfléchissait, et plus il comprenait l'importance des résultats acquis. Tout un noyau de lumière se formait autour de ce conflit de famille, dans lequel il pressentait l'origine de tant d'actes ténébreux qui commençaient à prendre pour lui une certaine signification.

L'après-midi et le jour suivant, il passa aux *Clématites*, où il retrouva, malgré l'accueil cordial qu'on lui réservait, cette même impression d'isolement que la première fois, et cette même atmosphère pathétique. Chacun vivait en soi, avec ses pensées propres et son but particulier. À quoi songeaient tous ces gens-là ? De temps à autre, Rolande et Jérôme échangeaient un regard affectueux. Et de temps à autre, les yeux de Félicien quittaient Faustine et le portrait qu'il peignait pour regarder Rolande et Jérôme.

Dans le silence, Rolande dit à son fiancé :

– Vos papiers sont prêts, Jérôme ?

– Certes.

– Les miens aussi. Nous sommes le mardi 7. Fixons notre mariage au samedi 18, voulezvous ?

Jérôme lui prit la main et la baisa avec une exaltation où se révéla toute l'ardeur de son amour. Elle sourit et ferma les yeux.

Félicien travaillait avec application.

Raoul se dit :

« – Le 18 septembre, c'est dans onze jours. Il faut que d'ici là tout se déclenche et que leurs passions fassent éclater la vérité, encore si lointaine et si complexe. »

Il n'avait plus été question de la visite mystérieuse reçue par Rolande. Quelle en avait été la cause ? Pourquoi Rolande, si hostile au début, semblait-elle si douce et si émue au départ ? Et Jérôme Helmas avait-il été mis au courant ?

Le samedi 11 septembre, Raoul fut mandé par Rolande aux *Clématites*, où l'inspecteur Goussot devait venir à trois heures pour communication importante. Rolande désirait que M. d'Averny et Félicien Charles en fussent témoins.

Raoul fut exact au rendez-vous, Félicien également. Faustine ne parut pas.

La communication que fit l'inspecteur Goussot fut brève. Affectant de ne pas remarquer la présence de Raoul et de Félicien, il ne s'adressa qu'à Rolande et à Jérôme.

– Voilà plusieurs lettres anonymes que nous recevons. Toutes sont dactylographiées, d'une façon d'ailleurs assez maladroite, et toutes sont mises à la poste, la nuit, au Vésinet. Mon enquête, qui a porté sur les personnes ayant une machine à écrire, a dû être connue, car ce matin on a trouvé une machine, de fabrication ancienne, sur un tas de détritrus, à trois kilomètres d'ici. Mais, une dernière fois, on s'en était servi hier, et le soir, arrivait à la Préfecture cette lettre dont je vous prie d'écouter la lecture :

« Le long de l'avenue où Simon Lorient a été frappé, au cours de la fameuse nuit, s'étend une propriété inhabitée depuis des mois, et dont le mur bas est surmonté d'une grille. À travers les barreaux de cette grille, on aperçoit un mouchoir sous les feuilles des arbustes. Peut-être serait-il bon de vérifier la provenance de ce mouchoir. »

– J'ai suivi le conseil donné, continua l'inspecteur principal. Ce mouchoir, que voici, est évidemment sali et mouillé par la pluie et la rosée. Mais il est facile de distinguer la marque longue, anguleuse et rousse que laisse un couteau rougi de sang que l'on essuie avec un linge. Comme initiales, il n'y en a qu'une, ainsi que sur la plupart des mouchoirs achetés dans les magasins : la lettre F. Puisque vous êtes là, monsieur Félicien Charles, voulezvous ?

Félicien obéit et tendit son mouchoir. Goussot fit la comparaison.

– Pas d’initiale sur celui-ci. Mais, on peut s’en rendre compte, même toile fine, et rigoureusement les mêmes dimensions. Je vous remercie. Ces pièces seront versées à l’instruction et le service du laboratoire examinera si les taches brunes sont des taches de sang. En ce cas, il y aurait là une charge des plus graves contre celui qui a frappé Simon Lorient et qui avait d’abord frappé M. Helmas.

L’inspecteur n’en dit pas davantage, salua les deux fiancés et sortit.

– Mon cher Félicien, observa Raoul en se levant, les événements se précipitent. La police n’a plus le moindre doute à votre égard. D’ici quelques jours, M. Rousselain sera obligé de vous rappeler dans son cabinet, et alors...

Félicien ne répondit pas. Il semblait penser à bien autre chose. Raoul le détestait.

Le soir, après son dîner, comme il passait dans l’ombre du jardin, il y eut, sur l’avenue, un léger coup de sifflet et il vit une silhouette de femme qui cheminait le long du grand lac, et s’en allait, vers la gauche, dans une direction opposée à la villa des *Clématites*.

Raoul pensa que le sifflement devait être un signal. Et, de fait, Félicien ne tarda pas à surgir du pavillon. Il ouvrit doucement la barrière et tourna, lui aussi, vers la gauche.

Raoul eut soin de prendre par l’intérieur du *Clair-Logis* et par l’issue du garage.

Il discerna sur le sentier qui borne le lac deux silhouettes qui s’éloignaient. La nuit n’était pas encore bien épaisse. Il reconnut Félicien et Faustine qui parlaient avec animation.

Il les suivit de très loin.

Ils franchirent le pont et s’assirent sur le même banc où il avait vu Rolande et Jérôme Helmas.

Comme ils lui tournaient le dos, il put, sans crainte, s’approcher d’eux à un intervalle de vingt-cinq ou trente mètres.

Très nettement, il se rendit compte que Félicien était dans les bras de Faustine et que sa tête reposait sur l’épaule de la jeune femme.

### 3

## *L'enlèvement*

### [Table des matières](#)

La réaction brutale de ses instincts eut lancé Raoul à l'assaut des deux amoureux et lui eut imposé la satisfaction immédiate de jeter Félicien à l'eau et d'étrangler Faustine. S'il ne le fit point, si, même, il s'immobilisa tout de suite, après deux ou trois pas vers le pont, ce fut pour des motifs qu'il ne discerna qu'après coup.

Il se tint donc tranquille. L'heure n'était pas aux accès de rage ni aux attaques irréfléchies. Il n'avait jamais éprouvé pour Faustine qu'un désir où n'entrait pas le moindre amour, et, à l'instant où tout annonçait la tempête proche et la bourrasque du dénouement, il n'obéirait pas à une crise de folie orgueilleuse qui risquait de tout compromettre. Les faits, dont quelques-uns commençaient à se classer dans son esprit, malgré leur enchevêtrement, pourraient s'embrouiller de nouveau s'il intervenait à l'improviste.

Et puis, surtout, l'image de la Cagliostro se dressait devant lui. Le père et le fils dressés l'un contre l'autre, se battant pour la même créature, quelle victoire remporterait la morte ! Avec quelle rigueur exécrationnelle s'accomplirait la vengeance qu'elle avait confiée au destin !

Raoul rentra chez lui. Il ferma la barrière et mit en place un dispositif dont il ne se servait jamais et qui actionnait un timbre électrique quand la barrière était ouverte.

Une demi-heure plus tard, le timbre retentit. Félicien était de retour. Raoul s'endormit.

Il passa toute la matinée à maugréer contre Félicien, qu'il détestait de plus en plus. À ce moment, au travers de toutes les contradictions et les invraisemblances, il inclinait à admettre comme certaine la complicité de Rolande et de Jérôme. Les projets des deux fiancés devaient s'étayer sur cette histoire, si mal définie, de l'héritage Dugrival. Il fit une courte promenade, déjeuna et résolut de filer jusqu'à Caen pour s'enquérir, prendre des informations sur Georges Dugrival, peut-être pour le rencontrer, en tout

cas pour pratiquer chez lui, la nuit prochaine, une intéressante visite domiciliaire.

Mais, comme il se disposait à monter en auto, la sonnerie du téléphone le rappela au *Clair-Logis*. Jérôme Helmas le suppliait de venir, de toute urgence, sans perdre une minute. Le jeune homme semblait désespéré.

Deux minutes plus tard, Raoul arrivait. Jérôme attendait sur le seuil, avec le domestique, et aussitôt, balbutia, d'une voix qui suffoquait :

– Enlevée !...

– Qui ?

– Rolande. Enlevée par ce misérable.

– Ce misérable ?

– Félicien Charles.

– Allons donc ! protesta Raoul, qui voyait encore Félicien dans les bras de Faustine. Rolande aurait consenti ?

– Vous êtes fou ! s'écria Jérôme, indigné. Enlevée de force ! En auto ! Je vous expliquerai... J'ai pensé tout de suite qu'il n'y avait que vous qui pouviez...

Il sauta sur le siège.

– Mais, quelle route ? demanda Raoul.

– Du côté de Saint-Germain. N'est-ce pas, Édouard ? Vous les avez vus ?

– Oui. Saint-Germain, affirma le domestique.

Déjà l'auto de Raoul démarrait.

À trois cents mètres, ils virèrent sur la route nationale, à droite, et franchirent la Seine. La route n° 190, c'était la direction de Rouen, de la Normandie...

Jérôme mâchonnait, hors de lui :

– Elle ne se doutait de rien... Moi non plus... Il avait ramené de Paris une auto qu'il voulait acheter, soi-disant. Il profita de ce que j'étais dans le jardin pour lui proposer d'essayer la voiture... Elle s'y installa. Mais, comme il mettait le moteur en marche, elle voulut sans doute descendre et il dut l'en empêcher, car elle poussa des cris qu'Édouard entendit, ainsi que moi. Lorsque Édouard sortit, la voiture était déjà loin.

– Quelle sorte de voiture ?

– Un cabriolet.

– Aucun genre spécial ?

- Une caisse jaune clair.
- Combien d’avance ?
- Dix minutes au plus.
- On les aura. Félicien conduit mal.

Raoul s’engageait dans la côte de Saint-Germain. Mais, subitement, il obliqua du côté de Versailles.

- Dix à douze kilomètres de ligne droite. On va gazer.
- Mais pourquoi changer ?

– Une idée !... Félicien a été élevé dans le Poitou. Puisque nous n’avons aucune indication précise, il faut diminuer les risques d’erreur et supposer qu’il se réfugie dans une région qu’il connaît. La route nationale n° 10 doit être la bonne.

- Si vous vous trompiez ?
- Tant pis.

Ils traversèrent en trombe la place d’Armes, à Versailles, et roulèrent jusqu’à Saint-Cyr et Trappes.

– Nous devrions déjà voir le cabriolet jaune. Il faut que Félicien marche à toute allure.

- Mais, vous êtes certain ?...

– Oh ! Absolument certain. Nous faisons du cent dix à l’heure. À ce train-là, nous sommes sûrs de le rattraper avant Rambouillet...

Il était heureux de sa victoire immédiate. Quelle revanche contre ce damné Félicien que rien ne pouvait sauver de la défaite et du ridicule !

– Vous êtes sûr ? Vous êtes sûr ? objecta Jérôme. Et si vous aviez choisi la mauvaise route ?

– Impossible... Tenez, n’est-ce pas eux, là-bas... qui s’engagent dans la forêt ?

- Oui ! Oui ! s’écria Jérôme.

Et, s’exaltant soudain, il lâcha des injures :

– Le misérable ! Je savais bien qu’il l’aimait... Je l’ai dit vingt fois à Rolande... Il l’a toujours aimée... Dès le début, il tournait autour d’elle. Du temps même de cette pauvre Élisabeth... C’est elle qui l’a remarqué. Il l’aime, je vous le dis, monsieur... Ah ! Le cabotin... Il s’en cache, il affecte de s’occuper de Faustine, mais je sentais sa haine contre moi... sa jalousie féroce. Quand elle lui a annoncé son mariage, il avait beau crâner, il tremblait de colère. Il l’aime... Il l’aime et il l’emporte... Ah ! S’il

échappait... Voyez-vous qu'il échappe et que Rolande ne puisse se sauver de lui. Ah ! L'horreur !... Mais marchez donc ! On n'avance pas...

Au fond de lui, Raoul éprouvait une satisfaction confuse dont il se rendait compte et qu'il savourait. Vraiment, ce Félicien avait parfois de l'allure. Au milieu des angoisses, traqué par la police, de quoi s'occupait-il ? De conquérir Faustine et d'enlever Rolande ! Au lieu de se défendre ou se garder contre le danger, il demeurait en pleine bataille et même prenait l'offensive, quoi qu'il pût advenir. Le gredin, quelle audace !

À Rambouillet, la longue rue pavée et tortueuse les força à ralentir, d'autant plus que deux voies s'offraient pour Chartres et Tours.

– Prenons au hasard, dit Raoul.

Jérôme s'effarait, ayant perdu tout contrôle sur lui.

– Le lâche ! J'avais bien dit à Rolande de se méfier ! Un surnois... un hypocrite... Sans compter tout le reste... Oui, tout le reste... Moi, j'ai mon idée sur toutes ces histoires de *l'Orangerie*... Ah ! Si je pouvais le tenir !

Il tendait les poings en avant. Raoul pensa qu'il était haut, solide, bien bâti, très sportif et qu'il écraserait aisément Félicien, plus mince et moins solide d'aspect. Mais rien n'eût empêché Raoul de pousser à fond et d'atteindre le fugitif dont sa rancune exigeait la défaite.

Et, soudain, après un tournant, la voiture jaune apparut, trois ou quatre cents mètres plus loin. L'auto de Raoul sembla doubler de vitesse en une seconde, comme un cheval de course aux dernières foulées. Aucun obstacle, aucune distance ne pouvait faire désormais que le ravisseur ne fût capturé.

Il n'y eut même pas de progression dans le rapprochement. L'intervalle s'abolit en quelque sorte d'un coup. Et il arriva que, subitement, la voiture de Raoul se trouva placée devant l'autre, qu'elle la contraignit à ralentir au risque de tout casser, et qu'elle l'immobilisa, en l'espace de cinquante mètres, sur le bord de la route.

En avant, en arrière, personne.

– À nous deux ! Cria Jérôme Helmas en sautant à terre.

Déjà, Félicien surgissait, par la portière également. Au milieu de la chaussée, Rolande était descendue, toute chancelante.

Jérôme, qui courait d'abord au combat, se mit à marcher pesamment, comme un boxeur qui prépare une attaque.

Félicien ne bougeait pas.



La jeune fille voulut se jeter entre eux. Raoul d'Averny s'interposa et la saisit aux épaules.

– Restez là.

Elle voulut se dégager.

– Mais non ! Ils vont se battre.

– Et après ?

– Je ne veux pas... Il va le tuer...

– Soyez tranquille... Je veux savoir...

– C'est abominable... Laissez-moi...

– Non, dit Raoul, je veux savoir s'il aura peur...

Rolande se tordait dans ses bras, mais il tenait bon, et il observait Félicien avec avidité.

Félicien n'avait pas peur. Chose étrange même, on eût dit qu'il souriait. Un sourire provocant, narquois, plein de mépris et de sécurité. Était-ce possible ?

À deux mètres de lui, Jérôme Helmas s'arrêta, et gronda, par deux fois :

– Décampe... Décampe... Sinon...

L'autre haussa les épaules. Son sourire s'accentua. Il ne se mit même pas sur la défensive.

Un pas encore, et un pas. De tout l'élan de son corps puissant, Jérôme se fendit, tout en jetant son poing vers le visage qui s'offrait.

Félicien fit un mouvement de tête et s'effaça pour éviter le choc.

Jérôme fut projeté, se retourna et proféra :

– Ne bougez pas, Rolande, l'affaire est réglée.

Et une séance de boxe commença, ardente et furieuse. Félicien s'était arc-bouté sur ses jambes et ne reculait pas d'une ligne. Après un premier engagement, Jérôme dut sentir qu'il n'obtiendrait pas de décision par cette façon et il se rua sur son adversaire, le saisit à bras-le-corps et l'étreignit de toutes ses forces, usant de son poids pour le renverser.

Félicien résista un moment, plié en arrière, les reins presque rompus. Puis il céda et se laissa tomber, entraînant sur lui Jérôme Helmas.

La jeune fille se débattait toujours et criait. Raoul lui ferma la bouche.

– Taisez-vous... il n'y a rien à craindre... Si l'un d'eux sortait une arme quelconque, je suis là. Je réponds de tout.

– C'est odieux, bégaya-t-elle.

– Non... il faut que la querelle soit vidée... Il le faut...

Elle ne tarda pas à l'être. Les deux lutteurs roulèrent sur le sol et sur l'herbe poussiéreuse. Félicien donnait des signes de faiblesse. Le dénouement était proche. Mais il fut tout le contraire de ce qu'on pouvait attendre. Félicien se releva et brossa ses vêtements de la paume de sa main, tandis que Jérôme gémissait et demeurait inerte.

– Bigre, ricana Raoul, c'est rudement bien joué.

Il se hâta vers le vaincu, se pencha, et constata qu'il n'avait rien qu'une douleur au bras.

– Dans deux minutes, vous êtes debout, lui dit-il, mais je vous conseille d'en rester là... avec un pareil bougre !

Félicien s'éloignait lentement. Son visage n'exprimait ni émotion, ni plaisir, et l'on n'aurait pas cru qu'il venait de terrasser l'homme qui semblait être son rival abhorré. Il passa près de Rolande sans qu'elle lui fît un reproche et sans qu'il lui adressât la parole...

Rolande, délivrée de l'étreinte de Raoul, paraissait anxieuse et indécise. Elle regarda les deux hommes. Elle regarda Raoul et observa les alentours.

Non loin, sur la route, une auto arrivait, lentement. C'était un taxi vide qui retournait à Rambouillet. Elle héla le chauffeur, s'entendit avec lui et monta.

Jérôme, qui s'était relevé, fit un signe et monta près d'elle. Le taxi démarra.

Félicien n'eut même pas l'air d'enregistrer l'incident. Comme il se disposait à reprendre place dans sa voiture, Raoul l'apostropha :

– Tous mes compliments. Un joli coup de jiu-jitsu... classique d'ailleurs... mais, si bien exécuté... la torsion du bras... Où diable avez-vous appris cela ? Et quelle maîtrise de boxeur ! Encore une fois, je vous félicite, étant donné surtout l'avantage de taille et de masse que possédait Jérôme.

Félicien eut un geste d'indifférence et ouvrit la portière. Mais Raoul le retint.

– Vous m'étonnez toujours, Félicien. Quel drôle de caractère ! Vous aimez assez Rolande pour perdre la tête et pour l'enlever, et puis voilà que vous l'abandonnez à votre adversaire sans plus vous soucier d'elle.

L'autre murmura :

– Ils sont fiancés.

– Eh bien ! Justement, on lutte jusqu'au bout, quand on a l'avantage.

Félicien fit face à Raoul et lui dit, d'une voix polie, mais très nette :

– J'aurais lutté jusqu'au bout, et j'aurais peut-être gagné la partie, si vous n'aviez pas pris fait et cause pour Jérôme. Vous aussi, monsieur, vous les considérez comme fiancés, et pour vous, je n'ai été que l'intrus... que l'on poursuit comme un voleur. Maintenant, il n'y a plus qu'à laisser aller les choses... Advienne que pourra !...

Paroles énigmatiques, comme l'étaient tous les actes des trois jeunes gens, comme l'était l'attitude de Rolande. Tandis que Félicien s'en allait, Raoul réfléchit longtemps, des faits nouveaux s'enchaînaient à ceux dont il avait découvert la signification secrète, les confirmant ou les modifiant. D'autres suppositions nouvelles prenaient corps dans son esprit. La vérité devenait plus consistante, et plus logique. Rien de plus exaltant que ce déchirement des brumes !

Au lieu de revenir à Paris, il continua sa route, en obliquant vers le nord-ouest. Il se sentait allègre et ne pouvait s'empêcher de rire par instants et de monologuer gaiement à mi-voix :

« – Alors, quoi ! Un sportif ? Un athlète complet ? Sous ces formes d'architecte uniquement soucieux de son travail, il y a donc des muscles, des nerfs, une volonté, du courage, de l'audace ? Mais il est charmant, ce jeune homme ! Avec quelques leçons personnelles de jiu-jitsu, de boxe et de savate, j'en ferais un monsieur tout à fait honorable. Dis donc, mon vieux Lupin, en tant que fils, il ne serait pas si mal que tu le croyais ! Faudra voir ça, mon vieux Lupin. »

Raoul força l'allure. La vie s'éclairait. Décidément, les actions du jeune Félicien remontaient.

Nonancourt... Évreux... Lisieux... Vers huit heures, Raoul descendait dans un grand hôtel de Caen, faisait retirer du coffre de sa voiture une valise toujours prête, et dînait.

Le soir même, il commençait son enquête sur Georges Dugrival, l'ancien ami de M<sup>me</sup> Gaverel, et le père supposé d'Élisabeth Gaverel.

On était au dimanche 12 septembre. Le samedi suivant, Rolande épouserait Jérôme Helmas.

## *L'écrin bleu*

### Table des matières

Georges Dugrival avait toujours vécu dans une large aisance. Sa fortune, qui s'appuyait sur d'importantes participations dans des sociétés de mines et de forges normandes, lui permettait de s'intéresser à l'élevage et de posséder un haras et une petite écurie de courses régionales.

Il habitait, seul avec des domestiques, un vieil hôtel comme on en trouve encore dans l'antique et pittoresque ville de Caen. La façade, où se voyait des sculptures de la Régence et dont les hautes fenêtres marquaient bien le style et l'époque, donnait sur une rue paisible et peu fréquentée. Raoul y passa plusieurs fois le soir même. Trois de ces fenêtres gardèrent leurs lumières jusqu'à une heure avancée. L'une éclairait la loge des concierges, les deux autres, situées au premier étage, et que des rideaux voilaient en partie, devaient être celles d'une chambre à coucher.

La première idée de Raoul était de rendre visite à Georges Dugrival et de lui exposer la situation. Mais, dès le lendemain matin, il apprenait que Georges Dugrival, qui était atteint d'une maladie de foie inguérissable, se trouvait en pleine crise et qu'il n'y avait aucune chance pour qu'on pût être reçu par lui. La chambre éclairée était bien celle qu'il occupait. Deux gardes le veillaient jour et nuit. Le concierge ne se couchait pas, toujours prêt à chercher le médecin.

« – Conclusion, se dit Raoul, visite domiciliaire nocturne. Mais par où entrer ? »

L'hôtel était profond, et la façade postérieure donnait sur une cour-jardin que séparait d'une rue parallèle un mur très élevé, et que desservait une porte massive. Le mur atteignait bien cinq mètres de hauteur, et la rue était une des rues les plus fréquentées de la ville. L'entreprise s'annonçait donc malaisée, sinon impraticable.

Perplexe, Raoul revint à l'hôtel, lorsque, au moment de passer du vestibule dans la salle à manger, il s'arrêta net. Le plus extraordinaire

spectacle le frappait. À travers les vitres, il apercevait, attablés au restaurant, en train de déjeuner, Félicien Charles et Faustine. Ils causaient avec animation.

Pour quelle œuvre ténébreuse se trouvaient-ils là, tous deux ? Quelle besogne venaient-ils accomplir en complices liés l'un à l'autre par les circonstances, et sans doute aussi, puisqu'il les avait vus, par leurs relations intimes ?

Il fut sur le point d'aller s'asseoir à leur table et d'y commander son déjeuner. S'il ne le fit point, c'est qu'il savait de quel ton âpre et avec quel rire méchant il leur parlerait. Et puis, pourquoi venaient-ils aussi rôder autour de Georges Dugrival ?

En hâte, il mangea dans sa chambre, tout en questionnant avec adresse le garçon d'étage.

Le couple était arrivé par un train de nuit, et ils avaient demandé deux chambres. L'hôtel était presque complet, la dame couchait au second, et le monsieur au quatrième.

Le matin, le monsieur seul était sorti. La dame n'avait pas quitté sa chambre.

Raoul redescendit. Ils causaient toujours, penchés l'un vers l'autre, de l'air de gens qui discutent une affaire ou cherchent ensemble la meilleure décision à prendre.

Avant qu'ils eussent fini, Raoul se posta non loin de l'hôtel, dans un jardin public.

Vingt minutes plus tard, Félicien sortit. Il était seul.

Entre les barreaux de la clôture, Raoul nota son expression résolue. Évidemment, Félicien savait ce qu'il allait faire et se disposait à l'exécuter point par point. Il connaissait son but et le moyen le plus sûr et le plus rapide pour l'atteindre. Aucune minute ne serait perdue.

Il se dirigea vers la partie de la ville où demeurait Georges Dugrival, mais au lieu de marcher droit à la maison, il suivit le chemin qui conduisait à la rue parallèle, celle qui bordait la cour-jardin.

« – Enfin quoi ! se dit Raoul, il ne va pas escalader le mur en plein jour, et devant tous les passants et les boutiquiers du voisinage ! Il n'a pas d'échelle dans sa poche, que je sache. D'autre part, fracturer une serrure, ça ne se fait pas à ces heures-là, c'est une tâche compliquée, qui attire l'attention, et qui vous vaut généralement d'être mené au poste de police. »

Félicien ne semblait nullement méditer ces problèmes, s'inquiéter des obstacles et choisir entre plusieurs partis. Son allure était vive, mais sans excès qui le fît remarquer. Il suivit le haut mur, et se planta devant la porte, une clef en mains.

« – Bravo ! se dit Raoul, voilà un individu plein de précautions ! Estimant que le procédé le plus simple et le plus banal pour ouvrir une porte fermée, c'est d'avoir la clef de cette porte, il a cette clef. Monsieur rentre chez lui, tout bêtement. Qui songerait à s'en émouvoir ? »

De fait, le jeune homme tourna deux fois sa clef dans la serrure, tourna deux fois une autre clef qui actionnait le verrou intérieur, entra et disparut.

Raoul eut cette idée que, si Félicien se contentait – supposition probable – de tirer la porte sur lui, il n'était pas impossible de la rouvrir. Crocheter une serrure qui n'est pas fermée à double tour, c'est l'enfance de l'art. Il suffit d'un crochet et d'une grande expérience. Il avait les deux. Il employa donc la méthode délibérée dont avait usé Félicien, traversa la rue, introduisit un crochet, le manœuvra... et « un second monsieur rentra chez lui, tout bêtement ».

Une moitié de la partie gauche de la cour était occupée par une construction rajoutée, sans étage, de sorte que, des fenêtres de la maison, on ne voyait pas qui entraît dans ce rez-de-chaussée, ni qui sortait.

Raoul y pénétra sans bruit. Il y avait d'abord un petit vestibule qui donnait, d'un côté, sur un vestiaire où quelques manteaux étaient accrochés, et, en face, sur une pièce isolée que s'était réservée Dugrival et qu'il avait meublée d'un vaste bureau, de casiers et de bibliothèques. Partout, des tapis.

Dans un coin, un placard ouvert, où se dissimulait un coffre-fort. À genoux, devant ce coffre, Félicien.

Il était tellement absorbé par son travail qu'il n'entendit pas l'arrivée prudente de Raoul, lequel, d'ailleurs, resta sur le seuil, sa tête émergeant seule de l'entrebâillement.

En face du coffre, Félicien agit avec la même célérité. Il tourna les trois boutons sans hésiter, comme s'il connaissait le chiffre de la combinaison, et se servit d'une clef qui accomplit loyalement la tâche de telle clef destinée à tel coffre.

Le lourd battant d'acier fut tiré.

À l'intérieur, beaucoup de dossiers, dont il ne regarda même pas les titres. Il cherchait évidemment autre chose.

Il écarta ceux d'en haut, puis ceux de la case intermédiaire, passant la main en arrière des paperasses. À la seconde tentative, il ramena un écrin bleu, assez grand, et qui devait être la chose dont il s'enquérât.

Toujours agenouillé, il se tourna un peu vers la fenêtre afin de mieux y voir, ce qui permit à Raoul de ne pas perdre un seul de ses mouvements.

Le couvercle fut soulevé. L'écrin bleu contenait une demi-douzaine de diamants que le jeune homme examina lentement, un à un, et qu'il mit dans sa poche, un à un, avec les mêmes gestes flegmatiques.

Et c'était ce flegme qui surprenait Raoul. Il avait la preuve que l'affaire était préparée de telle façon, les renseignements si bien recueillis et les mesures si bien prises, que Félicien pouvait agir en toute tranquillité. Il ne prêtait même pas l'oreille aux bruits de la cour et de la maison. Il savait qu'à cette heure-là aucune intervention ne le troublerait.

« Faire de l'enfant un voleur... » avait prescrit la comtesse de Cagliostro. Si tant est que Félicien fût l'enfant désigné, l'ordre était exécuté. Félicien volait. Félicien cambriolait. Et avec quelle maîtrise ! Aucun mouvement inutile. Du sang-froid, de la méthode. De la réflexion. Arsène Lupin n'aurait pas mieux fait.

Lorsqu'il eut vidé l'écrin, il s'assura qu'il n'y avait pas de double fond, et s'assura également que le casier inférieur du coffre ne contenait que des dossiers, et il s'occupa de refermer.

Raoul, préférant éviter la rencontre, se glissa dans le vestiaire et se mit à l'abri des vêtements pendus. Nulle appréhension, du reste, n'avait effleuré Félicien qui s'éloigna sans soupçonner un instant qu'il avait pu être surveillé.

Il traversa l'extrémité de la cour, sortit, et, du dehors, ferma la serrure à clef et le verrou à clef.

Alors, Raoul regagna la grande pièce. Et la sécurité de Félicien avait été si profonde qu'il en garda pour lui-même l'agréable sensation et qu'il s'assit confortablement dans un fauteuil, pour méditer à son aise.

« Faire de l'enfant un voleur. » La volonté de la Cagliostro s'accomplissait. Félicien volait, et il avait volé sous les yeux de son père. Quelle effroyable vengeance !

« – Oui, effroyable, se dit Raoul, si réellement c’est mon fils. Mais puis-je admettre que mon fils soit un voleur ? Voyons, Lupin, tu es franc avec toi-même, n’est-ce pas ? Personne ne t’écoute. Tu n’as pas besoin de jouer la comédie. Eh bien, si, au fond de ta loyale conscience, tu avais cru, durant l’espace d’une seconde, que ce vulgaire escroc pût être ton fils, est-ce que tu n’aurais pas souffert la pire des morts ? Oui, n’est-ce pas ? Or, tu n’as pas souffert en voyant Félicien cambrioler. Donc, Félicien n’est pas ton fils. C’est clair comme de l’eau de roche, et je défie quiconque de me prouver le contraire. Décidément, mon vieux Félicien, tes actions dégringolent de nouveau ! Tu peux voler si ça t’amuse, je m’en contrefiche. »

Et il ajouta, à haute voix :

– Maintenant, la question peut se poser autrement...

Mais Raoul ne se posa pas cette autre question. Il avait mieux à faire que de ratiociner. Il avait à fouiller les tiroirs de ce bureau.

Il força proprement les serrures, et il pensait avec ironie que, quand il fouillait des tiroirs, il n’avait pas, pour le métier de cambrioleur, cette aversion vengeresse qui le secouait quand le cambriolage était effectué par un autre.

L’essentiel, en l’occurrence, était de réussir. Il réussissait. Une découverte le récompensa, d’une importance considérable.

Dans un même carton, placé au fond d’un tiroir secret, il trouva deux douzaines de lettres, d’une écriture féminine, non signées, mais dont certains détails marquaient la provenance. Elles avaient été écrites par la mère d’Élisabeth et de Rolande, et elles prouvaient que, malgré les apparences, M<sup>me</sup> Gaverel était encore fidèle à son mari, lors de la rupture entre les deux hommes.

Ce n’est que plus tard que l’on avait le droit de supposer, à quelques allusions voilées et à un accent plus attendri de la correspondance, qu’elle avait cédé à l’amour de Georges Dugrival. En conséquence, si l’une des deux sœurs était la fille de Georges Dugrival, ce ne pouvait être que Rolande. Mais cela personne ne l’avait su, et personne n’avait le droit de l’affirmer, et, sans aucun doute possible, Rolande ignorait le secret de sa naissance, et devait l’ignorer toujours. C’était même une des préoccupations de la mère, et l’une des phrases les plus précises disait : « Qu’elle ne sache jamais rien, je vous en supplie... »



Raoul médita d'autant plus longuement sur sa découverte qu'il lui était impossible de sortir par où il était entré et qu'il lui fallait attendre la nuit.

Vers sept heures, il monta les quatre marches qui conduisaient au rez-de-chaussée même de la maison. Un grand salon s'offrait d'abord à lui, presque obscur sous ses rideaux croisés, les housses sur les meubles et sur le piano. Après, c'était un vestibule, où s'amorçait un large escalier, et sur lequel avait vue, par un œil-de-bœuf, la loge des concierges.

Vers huit heures, branle-bas dans la maison. Deux messieurs descendirent. On alla chercher le docteur qui, aussitôt arrivé, monta l'escalier après avoir échangé quelques mots avec les deux messieurs.

Ceux-ci, habillés assez pauvrement, s'entretenaient à voix basse avec le concierge, puis, en attendant, s'assirent sur des sièges du vestibule, tout près de la porte entrebâillée du salon où, de nouveau, ils chuchotèrent entre eux. Raoul entendit quelques mots. C'étaient des cousins de Georges Dugrival. Il fut question de la santé du malade, et du dénouement qui ne pouvait guère tarder au-delà d'une semaine ou deux. Ils firent aussi allusion aux scellés qu'il faudrait mettre dans le cabinet de travail de la cour, étant donné « la boîte à bijoux enfermée dans le coffre-fort, et où il y avait des diamants de grande valeur ».

Le docteur redescendit. Tandis que, pour l'accompagner, les deux cousins prenaient leur chapeau dans une pièce voisine, Raoul sortit du salon comme un familier de la maison, tendit la main au docteur à qui le concierge avait, de sa loge, ouvert la porte, et s'en alla tranquillement.

À dix heures du soir, il quittait la ville de Caen. Surpris en route par un violent orage, accompagné de rafales d'eau, il couchait à Lisieux, et ne franchissait le pont du Pecq, au bas de la côte de Saint-Germain, qu'assez tard dans la matinée.

Son chauffeur s'y trouvait, en faction.

– Eh bien, qu'y a-t-il ? Du nouveau ? dit Raoul.

L'homme s'assit vivement près de lui :

– Oui, patron, j'avais peur que vous ne reveniez par une autre route !...

– Raconte.

– L'inspecteur Goussot a perquisitionné ce matin.

– Chez moi ? Au *Clair-Logis* ? Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

– Non, pas chez vous, au pavillon...

– Chez Félicien ? Il était là ?

– Oui, revenu d’hier soir. On a fouillé en sa présence.

– Qu’est-ce qu’ils ont découvert ?

– Je ne sais pas.

– Ils l’ont emmené ?

– Non. Mais la villa est cernée. Défense à Félicien de sortir. Le personnel doit lui-même demander l’autorisation aux agents. J’ai prévu le coup et suis sorti d’avance.

– Pas question de moi, dans tout cela ?

– Si.

– Un mandat ?

– Je ne sais pas... En tout cas, Goussot a un papier de la préfecture qui vous concerne. Et on guette votre retour.

– Diable ! Tu as rudement bien fait de me barrer le chemin. Pas la peine de me jeter dans la souricière.

Entre ses dents, il prononça :

– Qu’est-ce qu’on peut bien vouloir ? M’arrêter ? Non, non... ils n’oseraient pas. Tout de même... tout de même, il se peut bien qu’ils perquisitionnent... Et après ?

Au bout d’un instant, il prescrivit :

– Rentre. Moi, je ne bouge pas de notre maison du Ranelagh, sauf demain matin. L’après-midi, je te téléphonerai.

– Mais Goussot ? Ses hommes ?...

– S’ils ne sont pas partis à ce moment-là, c’est que tout est fichu. Alors débrouillez-vous. Ah ! Un mot encore... Faustine ?...

– Ils ont parlé d’elle... Ils devaient passer à la clinique... tantôt, je crois.

– Oh ! Oh ! ça devient grave... Décampe.

Le chauffeur décampa. Raoul, pour éviter la route nationale et le Vésinet, fit le tour de la presqu’île par Croissy-sur-Seine, et remonta jusqu’à Chatou.

Du bureau de poste, il téléphona à la clinique :

– M<sup>lle</sup> Faustine, s’il vous plaît ?

– De la part de qui ?

Il dut donner son nom.

– De la part de M. d’Averny.

On appela la jeune femme.

– C’est vous, Faustine ? C’est moi, d’Averny... Voilà... Vous êtes menacée... Croyez-moi... Il faut vous mettre à l’abri. Réglez votre hôtel, rejoignez-moi hors de Chatou, sur la route de Croissy. Ne vous pressez pas. Vous avez le temps.

Elle ne répondit pas. Mais trente minutes plus tard, elle débouchait, sa valise à la main.

Sans un mot, ils filèrent par Bougival et Malmaison. À Neuilly, il demanda :

– Où dois-je vous déposer ?

– Porte Maillot.

– Comme adresse, c’est vague, ricana-t-il. Vous vous défiez toujours de moi ?

– Oui.

– Stupidité ! Tous nos embêtements viennent de votre défiance, à tous. Et à quoi bon ? Croyez-vous que ça m’a empêché de déjeuner hier, en même temps que vous, à Caen, à l’hôtel où vous étiez descendue, et d’assister au cambriolage de Félicien dans la maison de Dugrival ? Et croyez-vous que ça m’empêchera de réussir auprès de vous, Faustine, et d’obtenir de vous ce que je n’ai jamais cessé de vouloir ? Adieu, chérie.

Raoul se réfugia dans une de ses retraites de Paris, au Ranelagh, et, après avoir déjeuné, y dormit toute la journée et toute la nuit.

Le lendemain, il se rendait à la Préfecture et faisait passer sa carte à M. Rousselain, juge d’instruction.

On était à mercredi 15 septembre.

Rolande et Jérôme devaient s’épouser le samedi suivant.

## *Mariage ?*

### Table des matières

Bien que quelques minutes se fussent écoulées lorsqu'il fut introduit dans le cabinet du juge d'instruction, Raoul discerna encore les traces de l'étonnement que causait sa visite à M. Rousselain. Se pouvait-il que, de lui-même, M. d'Averny s'offrît aux périls qui le menaçaient ? Le juge n'en revenait pas.

Raoul lui tendit la main. Interloqué, M. Rousselain la lui serra.

– C'est ce qu'on appelle, dit Raoul en riant, la main forcée.

Et comme l'autre souriait, il plaisanta :

– C'est un peu d'ailleurs la dominante de notre aventure. On veut vous forcer la main une fois encore contre Félicien Charles. Aujourd'hui on veut en outre vous la forcer contre moi.

– Contre vous ? articula M. Rousselain.

– Dame ! J'ai entendu dire que maître Goussot avait en poche un mandat qui me concernait.

– Une convocation tout au plus.

– C'est encore trop, monsieur le juge d'instruction. Avec moi, il vous suffit de me téléphoner : « Cher monsieur. J'ai besoin de vos lumières. » Et j'accours. Donc, me voici. Et alors, en quoi puis-je vous servir ?

M. Rousselain reprenait son aplomb, amusé par ce diable d'homme qui, en quelques mots, rétablissait sa situation de collaborateur. Résultat : M. Rousselain congédia son greffier en le priant de passer à la police judiciaire pour qu'on lui envoyât sans retard la personne qu'il venait de demander. Puis il répliqua, d'un ton allègre :

– En quoi vous pouvez me servir ? Mon Dieu, en me disant ce que vous savez.

– Je vous le dirai en partie aujourd'hui, et surtout samedi ou dimanche. D'ici là, qu'on me laisse travailler à ma guise.

– Voilà bientôt deux mois que vous travaillez à votre guise, monsieur d’Averny, que vous manipulez les événements, que vous faites emprisonner Félicien, ensuite vous le remplacez par Thomas Le Bouc... Cela ne vous suffit pas ?

– Non, accordez-moi trois jours de plus.

– Nous allons voir cela. Parlons d’abord de Félicien Charles. Hier matin, l’inspecteur Goussot, que j’avais chargé de vous convoquer, ne vous trouvant pas au *Clair-Logis*, pensa qu’il pouvait profiter de votre absence pour faire chez Félicien Charles une nouvelle perquisition, et il découvrit, dans une cachette, adroitement pratiquée, deux objets, un couteau et la lame d’une scie. Or, nous avons pu établir que ce couteau...

– Excusez-moi de vous interrompre, monsieur le juge, dit Raoul, mais je ne suis pas venu pour défendre Félicien Charles.

– Pour défendre qui, alors ?

– Moi. Oui, moi, à qui vous semblez faire certains reproches. Ce sont ces reproches, lesquels forment au fond un véritable réquisitoire, que je voudrais connaître. Est-ce que je me trompe ?

M. Rousselain se divertissait.

– Toujours fantaisiste, monsieur d’Averny. Ce n’est plus moi qui dirige notre conversation. C’est vous... Bref, sur quoi dois-je vous renseigner ?

– Sur ce que vous me reprochez.

– Soit, dit nettement M. Rousselain. Eh bien, voici : toutes les péripéties de cette aventure, tous les développements de mon instruction, toutes les déclarations et toutes les réticences de Thomas Le Bouc me donnent l’impression – le mot n’est pas juste – me donnent la conviction que, dans une certaine mesure qu’il m’est impossible de préciser, vous êtes mêlé directement à cette affaire. Et je me permets de vous poser à mon tour la question : est-ce que je me trompe ?

– Et je vous réponds avec la même franchise : non, vous ne vous trompez pas. Mais c’est pour vous que je travaille.

– En me contrecarrant ?

– Exemple ?

– C’est vous qui avez fait arrêter Thomas Le Bouc et qui lui avez dicté ses réponses, n’est-ce pas ?

– Je l’avoue.

– Pourquoi ?

- Je voulais délivrer Félicien.
- Dans quelle intention ?
- Pour connaître son rôle dans l'affaire, ce que la justice était incapable d'établir.
- Vous le connaissez ?
- Je le connaîtrai samedi ou dimanche, à condition que vous me laissiez libre d'agir.
- Je ne puis vous le promettre tant que vous intervenez dans un sens contraire à mes décisions.
- Vous avez un autre exemple à me donner ?
- Il date d'hier.
- Lequel ?
- Nous avons tout lieu de croire que la demoiselle Faustine, placée *par vous* comme infirmière à la clinique, et qui a soigné Simon Lorient, était la maîtresse dudit Simon Lorient. Est-ce vrai ?
- Oui.
- Or, dans la journée, Goussot s'est rendu à la clinique pour l'interroger. Envolée ! Dès midi, elle avait reçu un coup de téléphone de M. d'Averny. Goussot a couru à la pension où elle vivait. Envolée ! À midi et demi, elle avait rejoint une automobile. La vôtre, sans doute ?
- La mienne.
- À ce moment, quelqu'un frappa à la porte du cabinet de M. Rousselain qui répondit :
  - Entrez.
- Quelqu'un entra, un garçon vigoureux, taillé en hercule.
- Vous m'avez demandé, monsieur le juge d'instruction ?
- Oui, pour un renseignement. Mais d'abord que je vous présente : « Mauléon, commissaire de la police judiciaire. » Vous connaissez le commissaire Mauléon, monsieur d'Averny ?
- De nom, certes. Le commissaire Mauléon fut l'ennemi acharné du fameux Arsène Lupin, dans l'affaire des Bons de la Défense.
- Et vous, Mauléon, reprit M. Rousselain, vous connaissez M. d'Averny ?
- Mauléon se taisait, comme interdit, les yeux attachés à Raoul. À la fin, il sauta sur place et balbutia :
  - Mais oui... mais oui... crebleu de crebleu, mais c'est...

Le juge d'instruction l'arrêta, lui prit le bras et l'entraîna à l'écart. Ils eurent une ou deux minutes de conversation animée, puis M. Rousselain lui ouvrit la porte en disant :

– Restez là, dans le couloir, Mauléon. Et appelez donc quelques camarades pour vous tenir compagnie. En tout cas, le silence là-dessus ! N'en soufflez pas mot, hein ?

Il revint, et se mit à marcher vivement, le ventre bondissant sur ses jambes courtes, et sa figure débonnaire toute crispée.

Raoul le regardait, en ruminant :

« – Ça y est. Je suis identifié. Au fond, malgré son peu de souci de toute réclame, ça lui ferait rudement plaisir de coffrer Lupin... Quelle gloire ! Mais osera-t-il prendre ça sur lui-même ? Tout est là. S'il peut agir et mettre sa signature au bas d'un mandat, personne au monde ne peut le lui interdire... Personne au monde ! »

M. Rousselain se rassit brusquement, frappa la table de son coupe-papier, et, d'une voix rauque, où frémissait une grande émotion :

– Et en échange, que proposez-vous ?

– En échange de quoi ?

– Pas de phrases, je vous en prie. Vous savez fort bien à quoi vous en tenir.

Raoul savait en effet fort bien ce que signifiait cet échange, et en quoi consistait le marché, et lorsque M. Rousselain eut répété sa question, il riposta carrément :

– Ce que je propose ? Le nom de la personne ou des personnes qui ont scié les deux poteaux qui soutenaient les marches, provoquant ainsi le meurtre d'Élisabeth Gaverel, et le nom de celui qui a frappé, c'est-à-dire tué Simon Lorient.

– Voici une plume et du papier. Écrivez ces noms.

– Dans trois jours.

– Pourquoi ce délai ?

– Parce qu'il se passera alors un événement qui me permettra d'être fixé dans un sens ou dans l'autre.

– Vous hésitez donc entre deux coupables ?

– Oui.

– Lesquels ? Je ne vous donne pas le droit de vous taire. Lesquels ?

– Le coupable est, ou bien Félicien Charles... ou bien...

- Ou bien ?
- Ou bien le couple Jérôme et Rolande.
- Oh ! soupira M. Rousselain haletant. Que dites-vous là ? Et de quel événement parlez-vous ?
- Du mariage qui doit avoir lieu samedi matin.
- Mais ce mariage n’a aucun rapport...
- Si. J’estime que ce mariage est impossible, si c’est Félicien le coupable.
- Pourquoi ?
- Parce qu’il aime Rolande comme un fou. Il n’acceptera jamais qu’une femme pour qui il aurait été deux fois criminel, *et qu’il a déjà enlevée*, appartienne à un autre... un autre même qu’il aurait déjà frappé... Rappelez-vous la nuit du drame... Et puis, il n’y a pas que l’amour...
- Quoi encore ?
- L’argent. Rolande doit hériter, dans un avenir prochain, d’une grosse fortune que lui laisse un cousin – en réalité son père. Et il le sait.
- Et s’il accepte ce mariage ?
- En ce cas, c’est que je me trompe sur lui. Et les coupables sont ceux qui bénéficient des meurtres accomplis. C’est Rolande et c’est Jérôme.
- Et Faustine ? Quel est son rôle ?
- Je l’ignore, confessa Raoul, mais je sais que Faustine ne vit que pour venger son amant, Simon Lorient. Or, si elle tourne autour du trio Félicien, Rolande, Jérôme, c’est que son instinct de femme l’a poussée vers eux. Félicien, Rolande, Jérôme... Ne cherchons pas plus loin. Oh ! Je ne vous dis pas que tout cela soit encore clair ! Non, il y a des choses inexplicables, et qui ne s’expliqueront qu’au fur et à mesure des événements. Mais, en tout cas, il n’y a que moi qui puisse achever de débrouiller la situation. Si la justice s’en mêle, tout est perdu.
- Pourquoi ? La piste que vous nous indiquez...
- Cette piste ne peut vous conduire à aucune certitude. La vérité est là, dans mon cerveau, où sont réunis tous les éléments du problème. Sans moi, vous continuerez de bafouiller, comme vous le faites depuis deux mois.
- M. Rousselain hésitait. Raoul s’approcha de lui, et d’un ton amical :
- Ne réfléchissez pas trop, monsieur le juge d’instruction ; il y a certaines décisions dont on doit connaître, avant de les prendre, toutes les conséquences.



M. Rousselain se rebiffa :

– Un juge d’instruction est maître absolu de ses décisions, monsieur.

– Oui, mais il arrive qu’avant de les prendre, il doit avertir qu’il va les prendre.

– Avertir qui ?

Raoul ne répondit pas. M. Rousselain était fort agité. Il avait repris sa petite promenade sautillante. Évidemment, il n’osait pas trop s’engager seul sur la route que sa conscience lui désignait.

À la fin, cependant, il alla vers la porte et l’ouvrit. Raoul put voir le commissaire Mauléon qui devisait avec une demi-douzaine de camarades.

M. Rousselain fut rassuré. La surveillance était bien faite... Il sortit.

Raoul d’Averny resta seul.

Un moment Raoul entrebâilla la porte. Mauléon s’avança vivement. Raoul lui fit, de la main, un petit signe affable et referma la porte au nez du commissaire.

Dix minutes s’écoulèrent. Pas davantage. L’avis des supérieurs, ou plutôt du supérieur, très haut placé, que M. Rousselain venait de consulter, avait dû être péremptoire, car il rentra dans son cabinet avec une mine renfrognée qui ne lui était pas habituelle. Et il commença :

– Conclusion...

– Conclusion : rien à faire jusqu’à samedi, dit Raoul en riant.

– Cependant, Félicien Charles est plus que suspect...

– Je me charge de lui. S’il essaie d’agir, je vous le livre, pieds et poings liés. Si vous n’avez pas reçu de moi un coup de téléphone avant onze heures du matin, samedi, c’est que le mariage a eu lieu. En ce cas...

– En ce cas ?...

– Venez faire le lendemain, vers neuf heures et demie, un petit tour au *Clair-Logis*. Ce sera dimanche, jour de congé. Nous causerons. Et si vous voulez accepter à déjeuner...

M. Rousselain haussa les épaules et bougonna :

– J’amènerai Goussot et ses hommes.

– Comme vous voudrez. Mais c’est tout à fait inutile, dit Raoul en riant. Je ne livre jamais la marchandise que bien emballée et bien ficelée. Ah ! J’oubliais. Ayez l’obligeance de me donner quelques lignes pour Goussot afin qu’il suspende momentanément toute opération au Vésinet. Il faut que tout soit bien calme là-bas durant cette fin de semaine.

Dominé, M. Rousselain prit une feuille de papier.

– Pas la peine, dit Raoul. Je me suis permis d’écrire la lettre. Vous n’avez qu’à signer... Oui, le papier qui est là.

Cette fois, la mauvaise humeur de M. Rousselain s’évanouit. Il rit de bon cœur. Mais au lieu de signer, il préféra donner un coup de téléphone à Goussot. Ensuite, il accompagna jusqu’au bout du couloir Raoul d’Averny qui passa devant Mauléon et le groupe des policiers, avec un petit balancement harmonieux du torse sur les jambes et d’aimables inclinaisons de tête.

Le jeudi et le vendredi, Raoul et Félicien ne franchirent pas l’enceinte que formait le mur, surmonté d’une grille, du *Clair-Logis*. On eût dit que tout ce qui se passait au dehors n’avait aucun intérêt pour eux, et que la vie des autres pouvait se poursuivre sans qu’ils fussent contraints d’y participer, ni même d’en avoir connaissance.

Ils se virent souvent, mais uniquement pour les besoins de l’installation et de la décoration. Pas une allusion aux incidents de la veille ni du lendemain. Perquisition, charges nouvelles, étreinte si menaçante de la police, liberté soudaine des mouvements, mariage de Rolande et de Jérôme... tout cela ne comptait plus.

Et réellement, Raoul n’y songeait guère. Les faits, dans leur brutalité ou dans leur mystère, avaient perdu pour lui toute signification. Dans son esprit, le problème se posait uniquement au point de vue psychologique, et s’il tentait de le résoudre entièrement, c’est que le caractère des trois acteurs du drame lui demeurait en partie inconnu.

Depuis deux mois, il avait assisté à presque toute la vie de Félicien, et il lui était impossible de deviner ses actes cachés, puisqu’il ignorait ses pensées et ses instincts profonds. Et que savait-il de l’âme réelle de Rolande et de Jérôme, tous deux personnages lointains, qui se perdaient dans la brume comme des fantômes ?

Raoul avait parlé à M. Rousselain avec cette certitude qu’il affectait toujours dans les moments d’indécision, et M. Rousselain avait subi le poids de cette certitude comme tous ceux qu’il inclinait sous son autorité. Mais au fond, il ne pouvait guère affirmer qu’une chose, et par une argumentation logique mêlée de beaucoup d’intuition, c’est que le mariage

de Jérôme et de Rolande était en lui-même un dénouement auquel Félicien, Jérôme et Rolande donneraient sa note explicative.

Or, jusqu'à la dernière minute, Félicien y parut indifférent. Certes, sa tentative d'enlèvement lui fermait la porte des *Clématites* et ne lui permettait de se rendre ni à la mairie ni à l'église, mais, le samedi matin, pas un muscle de son visage ne se contracta quand l'heure de la signature à la mairie arriva, et nulle émotion ne l'ébranla lorsque les cloches de l'église sonnèrent. Pourtant, tout était fini. Rolande lui échappait. Elle portait le nom d'un autre. Son doigt s'ornait de l'anneau nuptial.

Était-ce dissimulation chez Félicien ? Maîtrise absolue sur ses nerfs ? Refoulement de tout son amour ? Raoul, qui le surveillait passionnément, ne recueillit pas un seul indice. Le jeune homme vaquait à ses occupations et travaillait à ses plans de décoration, avec la même sérénité que si rien de grave ne bouleversait son existence.

Tout l'après-midi s'écoula de la sorte, dans la paix d'un beau jour de septembre, où quelques feuilles mortes se détachaient et tombaient en silence.

Et toute la journée, et tout le soir, Raoul poursuivait son monologue intérieur.

« – Tu ne souffres donc pas ? Tu ne penses donc pas à ce qui va avoir lieu tout à l'heure ? Comment ! La femme que tu aimes va appartenir à un autre et tu acceptes cela ? Alors, pour quelle raison l'as-tu enlevée ? »

L'ombre vint. Dès que la nuit se fut épaissie – une nuit noire, chaude, lourde de mystère – Raoul sortit furtivement du *Clair-Logis* par l'issue du garage, fit le tour de la propriété et se posta dans l'obscurité près de la barrière. Des idées tumultueuses envahissaient son cerveau. Il se représentait Félicien à Caen chez Georges Dugrival, agenouillé devant le coffre et empochant les bijoux de l'écritoire bleu. Il évoquait le duel du jeune homme avec Jérôme Helmas sous les yeux de Rolande qui balbutiait : « Il va le tuer. » Et il se rappelait aussi la conduite énigmatique de Faustine. Qu'était-elle devenue, Faustine ? Car enfin, il manquait au drame qui se jouait un de ses quatre personnages. Faustine était-elle femme à renoncer au rôle qu'elle tenait dans les ténèbres ?

Quelque part, les dix coups d'une horloge tintaient. Raoul savait, par les domestiques, que l'oncle de Rolande, Philippe Gaverel, était revenu du Midi pour le mariage, ainsi que son fils et sa belle-fille. Et Félicien devait le

savoir également. Le dîner de famille était terminé. Personne ne restait aux *Clématites* que les deux époux. Est-ce que Félicien se résignait ? N'allait-il pas intervenir, frapper l'ennemi, supprimer le maître de Rolande ?

Quinze minutes encore, et puis la demie sonna...

Raoul, caché derrière un arbre de l'avenue, entendit craquer le gravier de l'allée. Des pas lents avançaient, avec précaution. La barrière fut poussée doucement, puis refermée.

Quelqu'un avança. C'était bien la silhouette de Félicien Charles.

Quand il eut un peu dépassé l'arbre, Raoul surgit de telle façon que Félicien ne pût le voir, sauta sur lui, le ceintura et le renversa.

Le combat ne fut pas long. Assailli à l'improviste, Félicien ne put opposer de résistance. Un voile d'étoffe lui entoura la tête. Des cordes le lièrent solidement.

Raoul le prit dans ses bras, le porta jusqu'au *Clair-Logis*, l'attacha par d'autres cordes à une colonne du vestibule, l'enveloppa d'un rideau qui l'immobilisa davantage encore, et le laissa là, inerte, incapable de faire un seul geste.

Et il s'en alla, libre d'agir, lui...

« – Et d'un, sur les quatre ! » se disait-il.

## *La haine*

### Table des matières

Lorsque Raoul supposait qu'un jour ou l'autre il pourrait être amené à quelque visite nocturne dans une maison, il préparait son expédition longtemps à l'avance. C'est ainsi qu'il possédait une clef du potager qui flanquait à droite le jardin de *l'Orangerie*. Et c'est ainsi, en outre, qu'il avait noté l'emplacement de crampons qui soutenaient un espalier collé à la façade latérale de la villa des *Clématites*.

Il pénétra donc dans le potager, longea l'étang devant *l'Orangerie*, dont il remarqua que toutes les lumières étaient éteintes, et atteignit les *Clématites*. La salle à manger et la pièce de dessus étaient obscures. Pleine clarté dans le studio, mais personne ne s'y trouvait. Rolande et son mari devaient être dans les chambres supérieures dont on voyait les lumières et qui étaient le boudoir de la jeune fille, sa chambre, et, après la cage de l'escalier, une grande pièce, aménagée – Raoul le savait –, en chambre nuptiale, et que suivait l'ancien appartement d'Élisabeth.

Il tâta, retrouva les crampons de fer au treillage de la façade latérale, et grimpa sans trop de difficulté jusqu'à la pièce d'angle, c'est-à-dire jusqu'à la salle de bains. Par la corniche, il gagna le balcon qui desservait cette salle et le boudoir. Les volets du boudoir étaient fermés, mais non clos, la fenêtre entrouverte. Il aperçut Rolande, assise dans un fauteuil, le dos tourné. Elle avait enlevé sa robe de mariée, et portait une tenue de nuit, avec un fichu de mousseline qui lui couvrait les épaules.

Jérôme, très élégant dans son veston d'intérieur, allait et venait. Ils ne parlaient point.

« – Ça y est, se dit Raoul. Le rideau est levé. »

Rarement, au cours de sa vie mouvementée, il avait attendu avec autant de passion, presque douloureuse, les premières scènes, les premières paroles mêmes qui lui allaient indiquer dès l'abord l'atmosphère où évoluaient les deux époux, leur état d'âme, leurs relations affectueuses, le

secret même de leur existence. Ce qu'il n'avait pu exactement établir, il était sur le point de le savoir.

Au bout d'un assez long moment, Jérôme s'arrêta devant Rolande et lui dit :

– Comment vas-tu ?

– Mieux.

– Alors, Rolande ?...

– Que veux-tu dire ?

– Pourquoi ne m'as-tu pas rejoint déjà tout à l'heure, là-bas... dans *notre* chambre ?...

– Patiente un peu, murmura-t-elle. Il faut que je me remette tout à fait.

Une pause, et, s'étant assis, les coudes sur les genoux, les yeux fixés sur elle, il lui dit :

– C'est étrange ! Nous voici mariés et je ne comprends pas encore bien...

– Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

– Notre mariage... Tout cela s'est produit dans une région si extraordinaire ! Je suis passé de l'amitié à l'amour sans m'en apercevoir... Et lorsque je t'ai parlé, j'étais si persuadé de ton refus que j'en tremblais... Et depuis, je t'aime d'une telle façon qu'il me semble que je ne t'aimais pas quand je t'ai offert mon amour.

Il ajouta plus bas :

– Ce n'est pas une déclaration que je te fais... Je te dis tout cela parce que j'y suis obligé, et avec une certaine angoisse que je ne m'explique pas.

Il attendait une réponse qui ne vint point, et il allait continuer, quand il se détourna et prêta l'oreille.

– Il me semble que j'ai entendu... dans ta chambre...

– Quoi !

– Du bruit...

– Impossible, les domestiques couchent dans l'autre aile, et tout en haut.

– Si... si... tiens, écoute.

Il se levait, mais elle le précéda, passa la tête dans sa chambre, referma la porte, et prit la clef en criant :

– Personne. Qui pourrait être là, d'ailleurs ?

Il songea un instant et dit :

– Tu n'as jamais voulu que j'entre dans ta chambre...

– Non. C’est ma chambre de jeune fille.

– Et après ?

Elle s’était rassise, avec lassitude. Il s’agenouilla près d’elle et il la regarda longtemps, puis très doucement, par gestes insensibles, il lui saisit la main, et il inclina la tête peu à peu vers le bras nu. Mais à la seconde où ses lèvres allaient l’effleurer, elle se dressa d’un coup :

– Non, non... je te défends...

Ils restèrent face à face, les yeux dans les yeux, Jérôme cherchant à voir le fond de cette âme qui se dérobaient. Mais il se contenta, et de sa même voix, douce et tendre :

– Ne t’énerve pas, ma chère Rolande. Tu n’as pas retrouvé ton aplomb depuis ce matin, depuis l’incident que tu sais. Pourtant tout cela était convenu entre nous, et je t’avais communiqué le désir, la volonté de ma mère... Rappelle-toi... Ma mère n’était pas riche, elle ne m’a guère laissé que sa bague de fiançailles, qu’elle n’avait jamais voulu vendre, et elle me disait toujours : « – Quand tu te marieras, agis avec ta femme comme ton père a fait avec moi. Donne-lui cette bague au retour de l’église, pas avant, et mets-la à son doigt, pardessus l’anneau de mariage... » Ainsi, tu le savais... nous étions d’accord. Cependant... cependant... tu es tombée raide évanouie, quand je t’ai offert cette bague...

Elle articula :

– Simple coïncidence... l’émotion... la fatigue...

– Mais... tu l’acceptes de bon cœur ?...

Elle montra sa main. L’un des doigts portait l’anneau nuptial et un beau diamant serti dans une griffe d’or.

– L’anneau et la bague, dit-il en souriant... L’anneau que j’ai choisi, la bague que ma mère a choisie et que je t’ai donnée... Par conséquent, Rolande, cette main m’appartient... tu l’as mise dans la mienne quand je te l’ai demandée...

– Non, dit-elle.

– Comment, non ? Tu n’as pas mis ta main dans la mienne ?

– Non. Tu m’as dit simplement : « – Puis-je espérer qu’un jour ou l’autre tu voudras bien m’épouser ? »

– Et tu as répondu : oui.

– J’ai répondu oui, mais je n’ai pas mis ma main dans la tienne.

Ils étaient restés debout l’un devant l’autre. Jérôme chuchota :

– Qu'est-ce que cela signifie ?... Tu étais déjà, parfois, comme une étrangère... Ce soir... ce soir... tu es encore plus loin de moi. Est-ce possible ?

Il s'irritait.

– Voyons... voyons... il faut pourtant de la clarté... Ta main, Rolande, ta main qui porte l'anneau et la bague de mariage, mets-la dans la mienne... J'ai le droit de la prendre... J'ai le droit de l'embrasser.

– Non.

– Comment ! Mais c'est inconcevable.

– L'as-tu jamais embrassée ? T'ai-je permis d'y toucher ? De toucher mes lèvres, mes joues ou mon front, ou mes cheveux ?

– Certes non... certes non... fit-il. Mais la raison, tu me l'as dite. C'est à cause d'Élisabeth... En souvenir d'elle, qui était si vivante entre nous, tu ne voulais pas, par une sorte de pudeur... Tu ne voulais pas de mes caresses... J'ai compris... Je t'ai même approuvée... Mais maintenant...

– Qu'y a-t-il de changé ?

– Enfin, Rolande, tu es ma femme...

– Eh bien ?...

Il parut stupéfait et, la voix altérée :

– Alors tu voudrais ?... C'est ainsi que tu envisages ?...

Elle prononça gravement :

– Crois-tu donc que je puisse consentir, dans cette maison... où elle a vécu... où tu l'as aimée ?...

Il s'emporta :

– Partons ! Allons où tu voudras ! Mais, encore une fois, tu es ma femme, tu seras ma femme.

– Non.

– Comment, non ?

– Pas dans le sens que tu veux.

Brusquement, il lui entoura le cou de ses deux bras et chercha ses lèvres. Elle le repoussa avec une énergie imprévue en criant :

– Non... non... pas une caresse... rien...

Il voulut encore la contraindre, mais il découvrit en elle des forces de résistance telles qu'il céda tout à coup, déconcerté, la devinant indomptable, et il lui dit en frissonnant :



– Il y a autre chose, n'est-ce pas ? S'il n'y avait que cela, tu ne serais pas ainsi. Il y a autre chose.

– Il y a beaucoup d'autres choses... mais une surtout, qui te fera bien comprendre la situation.

– Laquelle ?

– J'aime un autre homme. S'il n'est pas mon amant, c'est qu'il m'a respectée.

Elle scanda l'aveu sans baisser le regard, mais avec ce ton arrogant qui est un défi et qui ajoute à l'injure.

Il sourit, la figure contractée.

– Pourquoi mens-tu ? Comment admettrais-je que toi, Rolande... ?

– Je te répète, Jérôme, que j'aime un homme, et que je l'aime pardessus tout.

– Tais-toi ! Tais-toi ! cria-t-il, hors de lui, soudain, et les poings levés contre elle. Tais-toi... Je sais bien que c'est faux, et que tu dis cela pour m'exaspérer, pour des raisons que je ne peux imaginer... Mais, tout de même, tu me ferais perdre la tête. Toi, Rolande !

Il frappait du pied et gesticulait comme un fou, puis il revint vers elle.

– Je te connais, Rolande. Si c'était vrai, tu n'aurais pas cette bague au doigt.

Elle retira sa bague et la jeta au loin.

Il la rudoya.

– Mais c'est monstrueux ! Que fais-tu ? Et ton anneau de mariage, vas-tu le jeter aussi ? L'anneau que tu as accepté ? Que je t'ai passé au doigt ?

– Qu'un autre m'a passé au doigt. Celui-ci n'est pas le tien.

– Tu mens ! Tu mens ! Nos deux noms y sont gravés : Rolande et Jérôme.

– Ils n'y sont pas, dit-elle. C'est un autre anneau avec d'autres noms.

– Tu mens !

– Avec d'autres noms... Rolande et Félicien.

Il se précipita sur elle, lui agrippa la main, et en arracha brutalement l'anneau d'or, qu'il examina de ses yeux hagards.

– « Rolande »... « Félicien »... murmura-t-il dans un souffle.

Il se débattait contre une réalité intolérable, à laquelle il refusait de croire, et qui l'étreignait de tous côtés, sans qu'il s'y pût soustraire.

Il dit, tout bas :

– C’est de la démence... Pourquoi m’avoir épousé ?... Car tu es ma femme. Rien ne peut changer cela... tu es ma femme... J’ai droit sur toi... C’est la nuit de nos noces... Et je suis chez moi... chez moi... avec ma femme...

Elle répliqua avec un acharnement tranquille et obstiné :

– Tu n’es pas chez toi... Ce n’est pas la nuit de nos noces... Tu es un étranger, un ennemi... Et lorsque certaines paroles auront été prononcées, tu partiras.

– Moi, partir ! cria-t-il. Tu es folle.

– Tu partiras pour laisser la place à *l’autre*, à celui qui est le maître, et qui est ici chez lui.

– Qu’il y vienne donc ! fit Jérôme. Qu’il ose venir !

– Il y est déjà venu, Jérôme. Il est venu me retrouver le soir même où Élisabeth est morte... J’ai pleuré dans ses bras... et j’étais si malheureuse que je lui ai avoué mon amour pour lui. Et deux fois, depuis, il y est revenu... Il est là, Jérôme, dans ma chambre, qui sera la sienne... Tout à l’heure, c’est lui que tu as entendu... Et il ne s’en ira plus. Cette nuit de noces, c’est la sienne...

Il se rua sur la porte, essayant de l’ouvrir ou de la démolir à coups de poing.

– Ne te donne pas tant de mal, dit Rolande, avec un calme effrayant. J’ai la clef. Je vais ouvrir... Mais auparavant recule, recule de dix pas...

Il n’obéit point. Il hésitait. Un long silence s’ensuivit. De son poste du balcon, dissimulé derrière les volets à demi clos, Raoul d’Averny, confondu par la scène tragique et d’une allure si foudroyante, par la violence implacable et contenue de la jeune femme, Raoul d’Averny se disait :

« – Comment peut-elle affirmer que Félicien est dans cette chambre ? Il est impossible qu’il y soit, puisque je l’ai laissé empaqueté au *Clair-Logis*, et ce n’est pas en un quart d’heure...

Mais tout raisonnement devient faux dans ces sortes de crises. Tout s’enchaîne en dehors de la logique, et Raoul assistait, palpitant, aux affres de Jérôme : le jeune homme allait-il empoigner Rolande, lui dérober la clef, et puis attaquer sauvagement Félicien ?

Mais Rolande braqua sur lui un menu revolver et répéta :

– Recule... recule de dix pas...

Il recula. Alors Rolande avança et, tout en le tenant sous la menace de son arme, elle ouvrit la porte toute grande.

Félicien apparut, Félicien que Raoul avait laissé « emballé » au *Clair-Logis*...

Il sortit de la pièce et dit en souriant :

– Votre arme est inutile, Rolande. On n’a pas de quoi se battre quand on est, comme lui, en beau veston d’appartement. Et puis, il n’y songe guère.

Félicien avait un air plus dégagé que d’habitude. Raoul le trouva plus franc d’expression, avec des yeux qui brillaient et une attitude qui était, comme celle de Rolande, tranquille et grave.

« – Mais comment est-il ici ? ne cessait de se dire Raoul. Comment a-t-il pu se délivrer ? »

Félicien se baissa pour ramasser la bague sur le tapis et la remit sur la toilette en prononçant cette phrase énigmatique :

– *Ne la quittez plus, Rolande, vous savez que c’est votre droit de la porter.*

Ensuite, Félicien dit à Jérôme :

– Rolande a voulu cette rencontre. J’y ai consenti, parce qu’elle a toujours raison, et qu’il faut une explication entre nous trois.

– Entre nous quatre, dit-elle. Élisabeth est avec nous. Depuis sa mort, Élisabeth ne m’a pas quittée. Je n’ai pas accompli un acte sans lui demander son avis. Est-ce que tu commences à te rendre compte de ce que j’ai voulu, Jérôme ?

Il était pâle, le visage dur et crispé.

– Si tu as voulu me faire du mal, dit-il, tu as réussi, Rolande. Ce mariage, où j’ai cru trouver le bonheur, n’était qu’un piège affreux.

– Oui, un piège. Dès la première seconde où j’ai pressenti la vérité, j’ai eu cette idée d’un piège qui équivaldrait à celui que tu avais tendu, toi... et qui fut mortel. Tu comprends, n’est-ce pas, tu comprends ?...

Elle se penchait un peu, toujours retenue par sa volonté de calme, mais soulevée de toute la haine qui bouillonnait en elle :

– Non, dit-il, je ne comprends pas...

Elle saisit sur la cheminée une photographie de sa sœur, et, d’un mouvement brusque, la projeta devant lui :

– Mais regarde-la donc, regarde-la ! C’était la plus douce et la plus aimante des femmes... Elle t’aimait, et tu l’as tuée. Oh ! Misérable...

Cette accusation, Raoul d'Averny l'attendait depuis l'instant où il avait constaté le désaccord de Rolande et de Jérôme. Mais ce qui l'étonnait, c'était que jamais, auparavant, dans ses soupçons, il n'avait séparé Rolande de Jérôme, que jamais il n'avait supposé, malgré certains détails, qui auraient dû l'éclairer, que Jérôme pût être coupable sans que Rolande le fût. Il fallait que le jeu de Rolande eût été supérieurement mené, pour désorienter ainsi un observateur de sa force. Comment Jérôme n'en eût-il pas été dupe, tout le premier, dans l'aveuglement de sa passion ?

Cependant le jeune homme ne flancha pas. Il haussa les épaules :

– Maintenant, dit-il, et surtout maintenant, je m'explique ton aberration. Pour venger ta sœur, il te fallait une victime, et c'est moi que tu accuses. Un mot pourtant, Rolande. Il me semblait que nous avions vu, toi et moi, de nos yeux vu, ta sœur, vivante, aux mains de son meurtrier, le vieux Barthélemy... tu sais, ce Barthélemy que j'ai exécuté d'un coup de fusil, justement pour la venger ?...

À son tour, elle haussa les épaules :

– Ne cherche pas d'excuses ou de faux-fuyants. Ce que je sais de toi, ce que j'en ai appris peu à peu, en m'enquérant de ton passé et en t'observant, est si précis, que ton aveu n'est pas nécessaire. Tiens, ajouta-t-elle, en sortant d'un tiroir un cahier relié, j'ai écrit là, à la suite du journal même d'Élisabeth, toute ta vie de mensonge et d'hypocrisie... Lorsque la justice en aura connaissance, tu seras pour elle, comme tu l'es pour moi, l'unique criminel.

– Ah ! dit-il, avec une grimace qui le défigura, tu as l'intention ?...

– J'ai l'intention d'abord de te montrer ton acte d'accusation.

– Pour me juger ensuite, ricana-t-il. Je suis devant le tribunal...

– Tu es devant Élisabeth. Écoute.

Jérôme la regarda, tourna les yeux vers Félicien, et eut sans doute l'impression que ses deux adversaires, armés comme ils devaient l'être, l'abattraient comme un chien, s'il tentait de lutter, car il s'assit, croisa ses jambes avec désinvolture, et, comme quelqu'un qui, par complaisance, se décide à écouter un sermon ennuyeux, soupira :

– Parle.

## *Quelqu'un meurt*

### Table des matières

Elle parla d'une voix mesurée, sans emportement, ni acrimonie. Ce ne fut pas un réquisitoire, mais simplement le résumé d'une aventure qu'elle n'alourdit d'aucun commentaire ni d'aucune considération psychologique sur la nature même de Jérôme Helmas.

– Ta première victime, Jérôme, fut ta mère. Ne proteste pas, tu me l'as presque avoué. Elle est morte de tes fautes, de tes fautes que nul autour de vous ne connaissait, car elle les a cachées de toute son inquiétude maternelle... fausses signatures, chèques sans provision, indélicatesses... Personne n'a jamais rien su, car elle a payé, jusqu'à se ruiner... jusqu'à mourir. N'en parlons plus.

– C'est préférable, dit-il en riant. Mais je dois t'avertir que si ton récit tout entier est de la même fantaisie, tu perds ton temps.

Elle continua :

– Ce qu'il est advenu de toi durant les années qui suivirent, je l'ignore. Tu vivais en province ou à l'étranger. Néanmoins le hasard t'ayant remis en face d'Élisabeth, tu t'es installé de nouveau dans ta maison du Vésinet, et tu as fréquenté régulièrement *les Clématites*. À ce moment, tu avais ton idée.

– Quelle idée ?

– Celle d'épouser Élisabeth, idée encore vague, car la dot qu'elle apportait ne suffisait pas à ton ambition : mais idée qui allait prendre corps, après une confidence qu'Élisabeth eut l'imprudence de te faire.

– En vérité ?

– Oui, elle te confia qu'un jour ou l'autre, sa dot serait augmentée par une somme considérable que devait lui léguer un cousin de notre mère.

– Pure invention, protesta Jérôme. Je n'ai jamais su cela.

– Pourquoi mens-tu ? Le journal d'Élisabeth, que je ne t'ai jamais donné à lire – par une sorte de réserve instinctive, car je l'ai communiqué à d'autres – ce journal est formel sur ce point. Donc, rassuré sur l'argent,

sachant ce cousin malade, tu deviens plus empressé, tu te fais aimer d'Élisabeth, et elle accueille ta demande. Élisabeth est heureuse. Toi aussi, du moins tu le parais. Mais entre-temps, tu te renseignes.

– Sur quoi ?

– Sur la raison qui motive le legs de ce cousin. Alors, tu fouilles dans le passé, tu interrogues de droite et de gauche – ne dis pas non, on me l'a répété – tu ramasses les potins d'autrefois, et tu apprends qu'il y a eu fâcherie entre notre père et ce cousin, querelle, scandale, *etc.* et qu'à cette époque les méchantes langues ont prétendu qu'Élisabeth était la fille de Georges Dugrival. Je dis le nom, puisque c'est une abominable calomnie.

– Une calomnie, en effet.

– N'importe, tu tiens à savoir. Tu veux une certitude sur les projets de Georges Dugrival, et, tandis qu'Élisabeth est retenue ici, souffrante, tu vas faire ton enquête à Caen. Tu t'introduis, une nuit, je ne sais comment, dans la chambre même de Georges Dugrival, tu ouvres son armoire à glace, tu lis son testament daté de dix ans déjà, et tu te rends compte ainsi qu'Élisabeth ne devait jamais rien recevoir, et que la légataire, c'est moi. Dès lors, Élisabeth est condamnée.

Jérôme hocha la tête.

– S'il y avait un mot, un petit mot de vrai dans ton roman, pourquoi Élisabeth eût-elle été condamnée ? Il me suffisait de rompre.

– Comment t'aurais-je épousé, si tu avais rompu avec elle ? La rupture de ta part, la trahison, c'était la perte de toute espérance. L'héritage s'évanouissait pour toi. Alors, tu as tergiversé, et, tandis que les jours passaient, le plan monstrueux s'infiltrait en toi... un plan de lâcheté et d'hypocrisie. Le meurtre, c'était une solution terrible, et si dangereuse ! Avais-tu besoin de tuer pour t'affranchir ? Non, mais de gagner du temps, d'empêcher le mariage par des moyens sournois, invisibles, anonymes, pourrait-on dire. Qu'Élisabeth, qui est déjà malade, dont les poumons sont en mauvais état, ait une rechute grave, qui la mette en péril, c'est le mariage manqué, devenu impossible, c'est la liberté reconquise peu à peu, et la possibilité, un jour ou l'autre, bientôt, de te retourner vers moi, sans qu'il y ait eu rupture ou assassinat. C'est la mort, peut-être, mais la mort par accident, dont tu n'es pas responsable. Et alors, dans l'ombre, tu as travaillé. Avec cette idée, sans doute, de ne pas aller jusqu'au bout, et de t'en rapporter au hasard, mais tu as travaillé quand même, avançant

l'ouvrage, entaillant les poteaux, minant les marches que, chaque jour, à la même heure, Élisabeth descendait.

Rolande s'épuisait. On entendait à peine le son de sa voix. Elle fit une pause.

En face d'elle, Jérôme affectait visiblement l'insouciance, et le dédain de toute cette histoire qu'il était obligé de subir.

Félicien surveillait ses moindres gestes.

Derrière les volets, Raoul d'Averny écoutait et regardait avidement. L'accusation se déroulait avec une logique impitoyable ; un seul point demeurait dans l'ombre : Rolande n'avait rien dit des raisons qui auraient expliqué qu'elle fût, et non pas Élisabeth, la légataire éventuelle de Georges Dugrival. Mais ces raisons, en admettant qu'elle les eût pressenties, ne devait-elle pas agir et parler comme si elle les ignorait ?

Et Rolande reprit :

– Il est certain que ce meurtre, commis sous tes yeux et dont tu étais responsable, t'a détraqué sur le moment. Tu as alors quelques heures d'effarement et même de désespoir. Mais la trouvaille du sac de toile grise, près du cadavre de Barthélemy, te remonte.

« Dans le désarroi de l'après-midi, au milieu des allées et venues, tu réussis à prendre le sac et à le cacher quelque part, dans le studio sans doute. Seulement, quelqu'un te voit le ramasser, Simon Lorient, qui rôde au milieu des gens entrés aux *Clématites*, qui reste à t'épier du dehors, et qui, le soir, te suit, qui se jette sur toi. Vous vous battez à l'endroit même où on le découvre au matin, frappé de la blessure dont il devait mourir, tandis que toi, blessé également, tu peux tout juste t'éloigner. C'est ton deuxième crime de la journée. »

– Au troisième, maintenant, plaisanta Jérôme.

– Celui-là, tu ne tardes pas à le préparer. Il s'agit d'éviter les soupçons en les dirigeant vers un autre. Vers qui ? Le hasard joue en ta faveur. Félicien a traversé l'étang en barque, pour me rejoindre et me consoler. Il est resté deux heures auprès de moi, et, quand il repart et qu'il aborde, quelqu'un le voit dans l'impasse et le reconnaît. C'est l'heure, approximativement, où tu sors des *Clématites*, suivi par Simon Lorient. On t'interroge à ce propos. Que réponds-tu ? « Mon agresseur a surgi de l'impasse. » Dès lors, l'enquête est aiguillée vers Félicien, lequel ne se défend pas, et ne veut pas se défendre. Comme il ne pouvait expliquer sa

présence autour de l'étang qu'en m'accusant de l'avoir reçu dans ma chambre, il nie, affirme qu'il n'a pas bougé de chez lui, et, en fin de compte, est arrêté. Ainsi le terrain est déblayé devant toi. Seulement... seulement, moi, je commence à réfléchir...

Elle répéta, sourdement, en phrases qui se faisaient plus haletantes :

– Oui, je réfléchis... Je ne cessais pas de réfléchir... C'est une obsession de toutes les minutes. Au cimetière, la main tendue sur le cercueil, je jure à Élisabeth de la venger... Je lui jure que ma vie entière n'aura pas d'autre but, que je sacrifierai tout à cela. Et c'est pourquoi, tout de suite, j'ai sacrifié Félicien... « – Regardez autour de vous, me dit M. d'Averny... En vous-même, ne reculez devant aucune accusation... » Autour de moi ? Autour de moi, je ne vois que Félicien et toi. Félicien n'étant pas coupable, Félicien n'ayant aucune raison pour tuer Élisabeth, dois-je penser que toi, Jérôme ?... La lecture minutieuse du journal d'Élisabeth éveille mon attention. Ainsi, à l'heure où elle s'en allait chercher la barque pour sa promenade quotidienne avec toi, tu étais absorbé, mal à l'aise. Tu te plaignais de n'avoir pas de situation. Tu étais inquiet de l'avenir, et ma pauvre sœur devait te réconforter avec la perspective de l'héritage... Aucun soupçon ne m'envahit encore... Aucun, non, mais je me méfie de tout le monde, même de M. d'Averny, qui, cependant, avait découvert la démolition antérieure des marches de bois. Je ne parle à personne. Toute cette affaire de Simon Lorient et de Barthélemy, je ne m'en occupe pas. Quand tu reviens près de moi, convalescent, au sortir de la clinique, rappelle-toi, c'est le silence entre nous. Je ne songe ni à te questionner, ni à te soupçonner... Aucun pressentiment, aucune arrière-pensée à ton endroit. Mais un jour...

Rolande se recueillit. Et, se rapprochant un peu de Jérôme :

– Un jour, nous avons lu, l'un près de l'autre, sur la pelouse. À cinq heures, en t'en allant, tu me prends la main pour me dire adieu. Or, cette main, tu la gardes dans la tienne, deux ou trois secondes de trop. Ce n'est pas un geste d'amitié, ni un geste de chagrin en souvenir d'Élisabeth. Non, il y a autre chose, la pression d'un homme qui cherche à exprimer des sentiments ignorés. Il y a presque un aveu, en même temps qu'un appel. Quelle imprudence, Jérôme ! Ce geste-là, il fallait attendre un an, deux ans pour le tenter. Mais, au bout d'un mois ! De ce jour, j'étais fixée. S'il y avait, autour de moi, dans mon intimité, un coupable, ce ne pouvait être que



l'homme qui, fiancé d'Élisabeth, un mois après sa mort, se tournait vers la sœur d'Élisabeth. L'énigme demeurait entière. Mais le mot de l'énigme était en toi, dans le secret de ton âme, dans ce que tu savais, dans ce que tu voulais. Je n'avais plus à réfléchir, mais à t'examiner sans trêve et à envisager tous les événements qui se rapportaient à nous deux et à Élisabeth, comme si c'était toi le coupable. J'ai fait davantage. Pour te prendre au piège et pour te donner confiance, j'ai accueilli l'amour que tu affectais pour moi. Tu as pu croire que je l'éprouvais moi-même, et tu as fini par m'aimer réellement, perdant dès lors toute lucidité.

Elle baissa la voix.

– Oui ! Vois-tu, si lamentable que fût ma vie, elle se fortifiait peu à peu de toute la certitude qui m'envahissait, de jour en jour. J'étais sûre maintenant de venger Élisabeth. Et j'avais si peur qu'on ne devinât mon secret ! Je le serrais en moi comme un trésor. J'ai même refusé d'abord de recevoir Félicien, quand il est sorti de prison, et je lui ai laissé croire que je le trahissais et que je trahissais Élisabeth. Ce n'est qu'après, lorsque j'ai su qu'il avait voulu se suicider, que, affolée, j'ai été le voir une nuit, et que je lui ai tout dit. Puis, Faustine s'étant confiée à moi, et m'ayant révélé sa haine et ses projets de vengeance, je lui ai fait part de mes soupçons contre l'homme qui avait tué son amant. Soupçons ? Je devrais dire certitudes. Et c'est bien ainsi que Faustine jugea la situation. Mais quelle preuve tangible que nous étions déroutés ! Tu vivais dans la maison même de ta victime, tu te promenais dans le jardin, devant ces marches que tu avais démolies, et tu me faisais la cour, à moi, sa sœur, me disant les mêmes mots qu'à elle, quelques semaines auparavant. Ah ! Cabotin, comment as-tu pu ?...

Une fois de plus, sur le point d'éclater, Rolande se domina, et elle poursuivit :

– Mais si tu jouais serré, par contre, tu ne pressentais rien de notre accord. Nous prenions tant de précautions ! Comme tu étais jaloux de Félicien, dont tu avais cru deviner, dès les premiers jours, l'empressement auprès de moi, Félicien et Faustine ne se quittent plus, tes inquiétudes s'endorment, et tu continues ta mauvaise besogne à l'encontre de Félicien, envoyant des lettres anonymes – car c'est toi qui les composes et qui les envoies. Et c'est toi qui jettes près de l'endroit où tu as frappé Simon Lorient, c'est toi qui jettes, dans un jardin, un mouchoir taché de sang, un mouchoir du même genre que ceux de Félicien. Mais tout cela, est-ce la

preuve formelle dont j'ai besoin ? Enfin, l'événement se produit. Enfin, le hasard joue en ma faveur. Un jour Georges Dugrival vient me voir, et, ce jour-là, ma chance veut que tu ne sois pas aux *Clématites*.

Jérôme tressaillit, et n'essaya pas de cacher son trouble. De l'angoisse crispa son visage.

– Oui, affirmat-elle, il est venu me voir. J'ai refusé cette entrevue d'abord, sachant qu'il y avait eu, jadis, querelle entre mon père et lui. Mais il insista, pour des motifs graves. Je l'ai reçu dans cette pièce, il me parla de la grande affection, si amicale et si respectueuse, qu'il a eue pour ma mère. Et soudain, voilà qu'il me révèle la véritable cause de sa visite :

« – Rolande, me dit-il, ces temps-ci, comme j'étais malade, l'armoire à glace de ma chambre a été forcée. Un testament, où je vous lègue une partie de ma fortune, a été ouvert, et on m'a volé, dans un écrin de cuir contenant de beaux bijoux de famille, pierres précieuses, bagues et boucles d'oreilles, on m'a volé une bague qui formait paire avec une autre. Quelques jours plus tard, je recevais du Vésinet, où j'ai gardé des amis qui me tiennent au courant, une lettre m'annonçant votre mariage et me donnant, sur votre fiancé, Jérôme Helmas, de très mauvais renseignements. Alors, Rolande, il m'a semblé que je devais vous avertir... »

« Ai-je besoin de t'en dire davantage sur notre conversation, Jérôme ? Je le suppliai de déchirer le testament, car je n'avais aucune raison d'être son héritière, mais j'acceptai l'offre qu'il me fit des bijoux. Il fut convenu que Félicien irait le voir à Caen. Prévoyant le cas où il serait plus malade, Georges Dugrival me remit les clefs nécessaires pour que Félicien pût, au besoin, entrer dans la maison sans être vu ni dérangé, et ouvrir le coffre-fort où se trouvait maintenant l'écrin de cuir. Les choses se sont passées ainsi, Félicien a ouvert le coffre-fort. Et l'écrin est ici, dans ce tiroir. Il contient la bague, semblable à celle qui a été volée, et, dès lors, je puis agir. Si la bague que tu prétendais tenir de ta mère et que tu dois me donner, le jour de notre mariage, est semblable à celle qui est dans cet écrin, c'est que tu l'as volée pour me faire ton cadeau de nocces, et c'est que tu es l'assassin d'Élisabeth et de Simon Lorient. Seulement, pour avoir cette preuve, il me fallait définitivement t'épouser. Félicien s'y opposa, et même par la force. Bouleversé par l'idée que je porterais ton nom, ne fût-ce qu'un jour, il m'enleva. Obstacle inutile. Ce qui devait être, fut. Et ce matin, tu m'as offert la bague. Comprends-tu que, malgré toutes mes certitudes et malgré

ma haine, je me sois trouvée mal en la voyant – car les deux bagues sont identiques, même monture et mêmes diamants – en voyant la preuve irrécusable de ton crime ? Comprends-tu maintenant, misérable, comprends-tu ?... »

La voix de Rolande se faisait de plus en plus âpre. Elle frémissait de mépris et de haine. De tout son être, la jeune fille menaçait et insultait.

Mais à quoi bon ces menaces et ces injures ? Elle se rendit compte tout à coup que Jérôme n'écoutait pas.

Il regardait à terre, les yeux vagues, et l'on sentait que, pris dans les mailles serrées de l'accusation, confondu de voir toute l'affaire exposée dans sa réalité, et lui-même démasqué, il renonçait à se défendre.

Relevant la tête, il murmura :

– Et après ?

– Après ?

– Oui, tes intentions ? Tu m'accuses, soit, mais comptes-tu me dénoncer ?

– Oui, la lettre est écrite.

– Envoyée ?

– Non.

– Quand le sera-t-elle ?

– Dans l'après-midi.

– Dans l'après-midi ? Oui, fit-il avec amertume, pour me donner le temps de déguerpir à l'étranger.

Au bout d'un instant, il objecta :

– Pourquoi me dénoncer ? Tu crois que tu n'es pas suffisamment vengée en me chassant de ta vie ? Était-ce la peine de te faire aimer de moi si tu ajoutes encore à mon désespoir ?

– Et Félicien, n'est-il pas soupçonné, traqué ? Comment le sauver, lui qui est innocent, si le coupable n'est pas dénoncé ? Et puis je veux une garantie... Je veux être sûre que tu ne reviendras pas... que tout est bien fini... Donc la lettre sera remise à la justice.

Elle hésita, et reprit :

– La lettre sera remise... à moins que...

– À moins que ?... dit Jérôme.

– Il y a de quoi écrire sur cette table, prononça Rolande. Assieds-toi, écris que tu es le seul coupable, coupable contre Élisabeth, coupable contre

Simon Lorient, coupable contre Félicien Charles que tu as accusé fausement... et signe.

Il réfléchit longtemps. Sa figure n'exprimait plus que la douleur et un accablement infini. Il chuchota :

– À quoi bon lutter ? Je suis si las ! Tu as raison, Rolande. Comment ai-je pu jouer une pareille comédie ? J'avais presque réussi à me persuader qu'après tout, Élisabeth n'était pas morte par ma faute, et que j'avais frappé Simon Lorient pour me défendre. Comme on est lâche ! Mais, vois-tu, plus je t'aimais, et plus j'étais effrayé de ce que j'avais fait... Tu ne pouvais pas te rendre compte... Mais je me transformais peu à peu... et tu m'aurais sauvé de moi... N'en parlons plus... Tout cela, c'est le passé...

Il s'assit à la table, prit la plume, puis écrivit.

Rolande lisait pardessus sa tête.

Il signa :

– C'est bien ce que tu voulais ?

– Oui.

Il se leva. Tout était fini, comme le voulait Rolande. Il les regarda, l'un après l'autre. Qu'attendait-il ? Un adieu ? Un mot de pardon ?

Rolande et Félicien ne bougèrent pas et gardèrent le silence.

Alors, au dernier moment, il eut un sursaut de colère et un geste d'exécration. Mais il se contint et sortit.

Ils l'entendirent qui allait dans sa chambre – dans la chambre nuptiale. Sans doute pour y prendre quelques affaires. Quelques minutes plus tard, il descendait l'escalier. La porte du vestibule fut ouverte, sans bruit, et refermée. Il s'éloignait...

Lorsque les deux jeunes gens furent seuls, leurs mains s'unirent, et leurs yeux se mouillèrent.

Félicien embrassa Rolande au front, comme on embrasse la fiancée la plus respectée.

Elle dit en souriant :

– Notre nuit de noces, n'est-ce pas, Félicien ? Nous la passerons en fiancés, vous chez vous, moi dans cette maison.

– À deux conditions, Rolande. D'abord, c'est que je resterai près de vous au moins une heure ou deux, pour être bien sûr qu'*il* ne reviendra pas.

– L'autre condition ?

– Deux fiancés ont le droit de s’embrasser, au moins une fois, ailleurs que sur le front...

Elle rougit, regarda du côté de sa chambre, puis, toute confuse, prononça :

– Soit, mais pas ici... en bas, dit-elle gaiement, dans ce studio où je vous ai fait mon premier aveu en musique.

Elle mit dans l’écrin aux bijoux le papier signé par Jérôme, et ils descendirent.

Presque aussitôt, Raoul d’Averny pénétra dans la pièce, et retira de l’écrin le papier, qu’il empocha.

Puis il retourna sur le balcon, atteignit la corniche de la façade latérale et gagna l’issue du potager.

À trois heures du matin, Félicien rentra dans le pavillon. Raoul, qui l’attendait, endormi au creux d’un fauteuil, lui tendit la main.

– Je vous demande pardon, Félicien.

– De quoi, monsieur ? répondit Félicien.

– De vous avoir attaqué et ligoté tout à l’heure. Je voulais vous empêcher de faire quelque bêtise.

– Quelle bêtise, monsieur ?

– Mais... à cause de cette nuit de noces...

Félicien se mit à rire.

– Je me doutais bien que c’était vous, monsieur, en tout cas, nous sommes quittes et, moi aussi, je vous demande pardon.

– De quoi ?

– De m’être détaché...

– Seul ?

– Non.

– Qui vous a secouru ?

– Faustine.

– Je m’en doutais, dit Raoul entre ses dents. Ainsi Faustine rôdait par là, cette nuit... Pourvu qu’elle ne se fasse pas prendre !...

Il conclut :

– Enfin, on verra... Félicien, je vous serais obligé de téléphoner à la première heure à Rolande Gaverel et de la rassurer au cas où elle chercherait le papier signé par Jérôme. Le juge d’instruction venant me voir

ce matin, à neuf heures et demie, j'ai trouvé utile, pour vous éviter, à Rolande et à vous, tout ennui nouveau, de prendre ce papier dans l'écritin.

– Comment ! s'écria Félicien interloqué. Mais il n'est pas possible que vous ayez pu...

– Donc, qu'elle soit sans crainte, dit Raoul en se retirant, et veuillez la prévenir que j'irai la voir bientôt. On vous y trouvera, n'est-ce pas, Félicien ?

*Phryné*Table des matières

M. Rousselain fut exact au rendez-vous. Dès neuf heures et demie du matin, comme Raoul finissait son petit déjeuner, il se présenta, non pas en juge d'instruction, mais en pêcheur à la ligne, qui s'en venait, comme il le dit, taquiner l'ablette, du côté de Croissy – une vieille cloche de paille sur la tête, un treillis jaune comme pantalon, ses espadrilles aux pieds...

– Mes compliments, monsieur le juge d'instruction ! s'écria Raoul... La journée sera superbe, et c'est une occasion d'oublier un peu notre insupportable affaire.

– Vous croyez ça, vous ?...

– Dame ! Je le suppose.

– Cependant, vous m'avez convoqué pour le dénouement, lequel devait avoir lieu cette nuit.

– Il a eu lieu.

– Mais je ne vois pas certaine marchandise, à laquelle je tenais si fort que je vous ai laissé toute latitude de manœuvre.

– Demain... ça ne vous suffit pas ?

– Trop tard, demain.

Raoul l'observa.

– Il y a du nouveau, monsieur le juge ?

M. Rousselain se mit à rire.

– Oui, monsieur d'Averny, il y a du nouveau, et, contrairement à nos conventions, c'est moi qui vous en fais part. Et M. Rousselain ponctua :

– Il y a une heure et demie, le commissaire de police de Chatou téléphonait à la Préfecture que la femme de ménage de Jérôme Helmas venait de le trouver mort, dans le vestibule de sa maison du Vésinet. Il s'était tué d'un coup de revolver au cœur. Il venait de rentrer, la porte de sa maison était encore ouverte. L'inspecteur Goussot est sur les lieux. Moi, j'ai appris la chose en descendant du train.

Sans broncher, Raoul déclara :

– C’est la conclusion logique de l’affaire, monsieur le juge. Le coupable s’est fait justice.

– Malheureusement, d’après les premières recherches, Jérôme Helmas n’a laissé aucune lettre permettant de croire qu’il est coupable. Le suicide n’est pas un aveu. D’autre part, l’on peut s’étonner à bon droit que Jérôme Helmas, jeune marié, ait quitté le domicile conjugal pour aller se tuer à son ancienne demeure.

– Cet acte résulte précisément de l’aveu qu’il a fait en présence de Rolande Gaverel, de Félicien Charles et de moi-même.

– Aveu verbal, sans doute ?

– Aveu écrit.

– Vous l’avez ?

– Le voici.

Raoul tendait au juge le papier signé par Jérôme Helmas.

– Cette fois, s’écria M. Rousselain avec une satisfaction évidente, je crois que le problème est à peu près résolu. Pour qu’il le soit tout à fait, et que l’affaire ne présente plus aucune obscurité, il vous reste à me donner certains éclaircissements, monsieur d’Averny... et peut-être à me faire certains aveux.

– J’y consens volontiers, dit Raoul gaiement. Mais à qui ai-je l’honneur de parler ? À monsieur le juge d’instruction Rousselain, représentant de la justice, ou à M. Rousselain pêcheur à la ligne, brave homme, dont je connais la raison indulgente, toute de finesse psychologique, et toute d’humanité ? Avec l’un, je serai obligé de me tenir sur la réserve. Avec l’autre, je parlerai à cœur ouvert, et c’est ensemble, et bien d’accord, que nous choisirons ce qui peut être dit publiquement, et ce qui doit rester plus ou moins dans l’ombre.

– Un exemple, monsieur d’Averny ?

– En voici un. Félicien Charles et Rolande Gaverel s’aiment. Il y a deux mois, le soir du drame, si Félicien a pris la barque, ce fut pour aller retrouver Rolande. Et s’il s’est laissé accuser, c’est pour ne pas la compromettre. N’est-ce pas là un secret qui doit rester dans l’ombre ?

M. Rousselain, cœur sensible, eut tout de suite une larme au coin de l’œil, et s’exclama :



– C’est le pêcheur à la ligne qui est ici, monsieur d’Averny. Parlez sans réticence. Et vous pouvez parler d’autant plus librement que l’on a dû me mettre au courant, à la Préfecture, du rôle exact que vous jouez auprès de nous comme collaborateur occasionnel, et des très grands services que vous nous avez rendus. Vous êtes, là-bas, malgré un passé...

– Un passé un peu chargé, n’est-ce pas ?...

– C’est cela et malgré toutes les entorses que vous donnez encore aux règles strictement légales, vous êtes là-bas *persona grata*. Parlez, monsieur d’Averny !

M. Rousselain palpitait de curiosité. Et Raoul d’Averny fournit à cette curiosité de tels aliments que M. Rousselain ne pensa même plus à sa partie de pêche, qu’il accepta de déjeuner au *Clair-Logis*, et que, jusqu’à trois heures de l’après-midi, il ne fit qu’écouter les récits de Raoul d’Averny mêlés à quelques confidences d’Arsène Lupin.

Au moment du départ, il dit, d’une voix toute frémissante encore d’exaltation :

– Grâce à vous, monsieur d’Averny, j’ai passé une des journées les plus passionnantes de ma vie. Maintenant, je vois l’affaire sous toutes ses faces, et je suis de votre avis : elle ne doit être divulguée qu’avec prudence et discernement. C’est une belle histoire d’amour, malgré les crimes et les mobiles d’intérêt matériel qui la compliquent. Mais c’est, avant tout, une belle histoire de haine et de vengeance ! Crebleu ! Comment notre jolie Rolande a-t-elle pu aller jusqu’au bout de sa tâche ! Quelle énergie ! Quelle violence de sentiments !

– Vous n’avez plus rien à me demander, monsieur le juge d’instruction ?

– Si, un petit supplément d’information sur deux points... sur trois, même. Pure curiosité, d’ailleurs.

– Dites.

– Premièrement. Quelles sont vos intentions à l’égard de Félicien ? Et d’abord, croyez-vous que ce soit votre fils ?

– Je ne sais pas, et je ne le saurai jamais. Mais, même s’il était mon fils, ma conduite avec lui serait la même. Je ne lui dirai rien. Il vaut mieux qu’il se croie un enfant perdu que de se savoir le fils... de qui vous savez. J’ai votre approbation ?

– Certes, dit M. Rousselain fort ému. Deuxièmement : Qu’est devenue Faustine ?

– Mystère. Mais je la retrouverai.

– Vous tenez donc à la retrouver ?

– Oui.

– Et pourquoi ?

– Parce qu'elle est très belle, et que je n'oublie pas sa statue en Phryné.

M. Rousselain s'inclina, en homme pour lequel rien de ce qui est sentiment et désir ne demeure étranger. Et il acheva :

– Troisièmement : Avez-vous remarqué, monsieur d'Averny, que dans toute cette broussaille d'événements, il n'est, somme toute, plus jamais question du sac de toile grise et des quelques centaines de billets qu'il contenait ? Enfin, quoi, cette fortune n'a pas été perdue pour tout le monde !

– C'est mon opinion. Il y a certainement eu un bénéficiaire.

– Qui ?

– Ma foi, je ne saurais le dire, mais je suppose que quelqu'un aura été plus malin que les autres, et que ce quelqu'un aura cherché à l'endroit précis où la bataille a eu lieu entre Simon Lorient et son agresseur. Les deux duellistes ayant été blessés l'un et l'autre, le paquet aura roulé dans le gazon, vers le fossé.

– Quelqu'un de plus malin que les autres, dit M. Rousselain, en répétant la phrase de Raoul. Je ne vois personne qui soit assez malin...

– Mais si... Mais si..., murmura M. d'Averny, qui avait pris une cigarette sur la table, et l'allumait, les yeux rêveurs...

En vérité, M. Rousselain avait posé sa question sans arrière-pensée. Mais, du coup, à l'attitude de Raoul, il fut renseigné. Il était hors de doute que, tranquillement, en passant, son interlocuteur avait jugé bon de s'octroyer le trésor inutile de Philippe Gaverel. Ce qui tombe dans le fossé...

« – Quel drôle d'homme ! eut l'air de dire M. Rousselain tout en voyant Raoul. Plein de délicatesse, et, avec cela, un fond inaltérable de cambrioleur. Il jouera sa vie pour le salut des autres, et il ne résistera pas à l'occasion de leur chiper leur porte-monnaie ? Vais-je lui donner la main en partant ? »

Raoul parut répondre à cette hésitation. Il dit en riant :

– À mon avis, monsieur le juge d'instruction, il faut excuser celui qui a fait ce coup-là. C'est peut-être un parfait honnête homme, qui n'aurait

jamais eu l'idée de dépouiller son prochain, mais à qui la conduite du mauvais contribuable, Philippe Gaverel, enleva tout scrupule.

Et, toujours gaiement, il ajouta :

– En tout état de cause, monsieur le juge d'instruction, je crois bien que c'est là ma dernière aventure... Oui, j'ai besoin de respirer un air plus pur et de m'intéresser à de plus nobles tâches. Et puis, j'ai tellement travaillé pour les autres que j'ai bien envie de penser davantage à moi. Certes, je n'ai nullement l'intention de me retirer dans un cloître... Mais tout de même... Tenez... savez-vous, mon désir, c'est qu'on dise de moi quand je disparaîtrai : « – Après tout, c'était un brave homme... Un mauvais sujet, peut-être, mais un brave homme... »

M. Rousselain lui donna la main, en partant.

– Je viens vous faire mes adieux, mademoiselle Rolande, et à vous aussi, Félicien. Mais oui, je pars... le tour du monde ou à peu près... J'ai des amis un peu partout et on me réclame... Et puis, j'ai quelques excuses à vous faire, Rolande, et je vous remercie en passant de m'épargner tout reproche... Oui, oui, je l'avoue, je suis quelque peu dans mon tort. Ce n'est pas très délicat de vous avoir dérobé, dans l'écritoire, cette feuille d'aveu dont j'avais besoin pour le juge d'instruction... Et encore, si je n'avais fait que cela ! Mais non, Rolande, je connais d'un bout à l'autre toute votre nuit de nocces... Si c'est possible ? Dame, j'étais aux meilleures places, aux fauteuils de balcon, et j'ai tout vu, tout entendu. Et j'étais dans le cabinet de travail de Georges Dugrival, à Caen, lorsque vous avez cambriolé le coffre-fort, Félicien. Et tant d'autres choses plus ou moins discrètes... ou indiscretes.

« Seulement, voyez-vous, mes amis, tout cela, c'est de votre faute. Rappelez-vous, Rolande, au début, vous m'avez demandé conseil, et je pouvais croire que nous marchions la main dans la main. Et puis, brusquement, le silence... Vous vous êtes détournée de l'ami qui s'offrait... Adieu, Raoul, chacun de son côté ! Et vous, Félicien, l'ai-je assez sollicitée, votre confiance ! Mais non, monsieur avait fait une petite croisière sur l'étang, et, au lieu de me dire franchement : “– Eh bien, voilà, j'ai cinglé vers celle que j'aime”, il préféra se laisser coffrer.

« Et alors, qu'est-il advenu ? C'est que, séparés en deux camps, nous n'avons pas toujours fait, chacun de notre côté, de la bonne besogne. Eh !

Oui, nous avons souvent bafouillé. Tantôt, je travaillais de concert avec M. Rousselain, et tantôt contre lui, et, en fin de compte, tout en croyant Félicien innocent, j'en étais arrivé à considérer Rolande et Jérôme comme deux complices. Parfaitement. Comment pouvais-je imaginer, Rolande, que toute votre conduite fût fondée sur la haine ! La haine n'est pas un sentiment qui court les rues. La haine, portée à ce point, c'est une anomalie, et elle a forcément pour conséquence de faire faire des bêtises. Et quelles bêtises vous avez faites, ma petite Rolande !

« Voyons, Rolande – et Raoul s'assit à côté d'elle et lui prit doucement la main – voyons, croyez-vous que ce soit malin d'avoir poussé les choses jusqu'au mariage ? Car, il ne faut pas l'oublier, vous êtes mariée, vous portez le nom de Jérôme Helmas, vous êtes madame Helmas, et pour conquérir votre véritable nuit de noces, ce sont des mois d'efforts absurdes et d'embêtements inutiles.

« Mais jamais, au grand jamais, si vous m'aviez honoré de votre amitié, je ne vous aurais laissée commettre une telle sottise. Il y avait dix moyens, pour vous, d'atteindre le même but sans passer devant monsieur le maire. Qui vous empêchait, par exemple, de dire à votre amoureux : “– Mon cher Félicien, vous qui avez su naviguer jusque sous mes fenêtres et escalader mon balcon, ayez donc la gentillesse de vous introduire chez le sieur Jérôme et de subtiliser la bague qu'il a volée. De la sorte, nous pourrions comparer.” Et le coup était joué. D'autant plus, Rolande, d'autant plus, que votre ambition n'était pas du tout de livrer Jérôme à la police et de le faire guillotiner, mais simplement de le confondre et de l'envoyer au diable. Allons, soyez sincère, avouez que vous auriez bien mieux fait de vous en remettre à Raoul d'Averny. »

Elle allait répondre, et son sourire indiquait bien dans quel sens, mais il ne le permit point.

– Non. Je ne suis pas venu pour vous demander des aveux, mais pour placer mon petit discours, pour vous apporter une solution, et pour vous féliciter. Oui, Rolande, je vous félicite d'épouser Félicien. Je me suis trompé sur lui et j'ai pu le croire capable d'un tas de méfaits. Il est surtout capable d'amour. C'est un garçon courageux, opiniâtre, à qui j'en ai voulu de se dérober à mon amitié, et qui ne m'en voudra pas de m'être occupé, malgré lui, de ses affaires. C'était pour son bien. Il vous rendra parfaitement heureuse, heureuse comme vous le méritez.

« Maintenant, mon cadeau de nocces... Si, vous l'accepterez, parce que c'est mon avantage, et qu'il vous faudra le gagner. Les travaux de *Clair-Logis* sont en voie d'achèvement. Mais j'en ai d'autres à vous confier, Félicien... une vieille construction que je possède au-dessus de Nice avec un champ magnifique d'oliviers, où il vous sera loisible de me faire quelque chose de très beau et à votre goût. Donc, d'ici une quinzaine de jours, dès que vous aurez vu M. Rousselain et que l'affaire sera classée, vous irez vous installer à Nice, tous les deux, et vous passerez loin d'ici, vous en avez besoin, votre année d'attente. Je puis vous embrasser, Rolande ? »

Il embrassa la jeune fille avec une affection qui le surprit, puis il embrassa Félicien, et, lui tendant les deux mains, il le regarda dans les yeux, durant quelques secondes.

– J'aurais eu peut-être d'autres choses à vous dire, Félicien. Mais nous verrons cela plus tard, si les dieux me favorisent... Et ils me favoriseront, car je le mérite.

Il l'embrassa de nouveau, et les laissa tous deux, étonnés et assez émus.

Raoul voyagea plus d'une année. Il demeura en correspondance étroite avec les deux jeunes gens. Félicien lui envoyait ses plans, lui demandait des conseils, et s'habitua peu à peu à lui écrire avec plus d'abandon et de confiance. Mais Raoul pensait qu'il n'y aurait jamais entre eux de liens plus intimes.

« – C'est peut-être le fils de Claire d'Étignes et le mien. Mais, est-ce que je tiens beaucoup à le savoir ? Aurais-je, même en cas de certitude, le cœur d'un père ? »

Cependant, il se réjouissait. La Cagliostro s'était vengée. Mais sa vengeance avait fait long feu et de temps en temps Raoul lui décochait de petits discours ironiques.

« – Tu as raté ton coup, Joséphine Balsamo. Non seulement l'enfant – si c'est Félicien – n'est devenu ni voleur ni criminel, mais nous sommes en parfait accord, lui et moi. Tu as raté ton coup, Joséphine. »

Comme il le prévoyait, l'affaire des *Clématites* et de l'*Orangerie* fut classée. L'infortuné Thomas Le Bouc n'eut pas de chance. La découverte du vrai coupable eût dû lui ouvrir les portes de la prison. Par malheur, l'enquête révéla, d'autre part, de lourdes charges contre lui, qui l'eussent

envoyé directement au bain si une mauvaise grippe ne l'eût soustrait à ces tracas.

Au bout de quinze mois, Raoul revint en France et s'installa dans son merveilleux domaine de la Côte d'Azur, qu'il avait agrandi d'une vaste exploitation de fleurs.

Un jour, dans une des salles de jeu de Monte-Carlo, il remarqua une dame extrêmement élégante qu'entourait un groupe d'admirateurs attirés par sa beauté. Ayant réussi à se placer derrière elle, il murmura :

– Faustine...

Elle se retourna subitement.

– Ah ! Vous, dit-elle en souriant.

– Oui, moi... moi qui vous cherche partout et avec tant d'acharnement !

Ils sortirent et se promenèrent devant le merveilleux paysage. Raoul lui raconta les derniers incidents et la questionna sur cette soirée où il l'avait vue sur un banc, et tenant Félicien dans ses bras.

– Non pas dans mes bras, dit-elle, mais contre mon épaule. Il pleurait.

– Il pleurait ?

– Oui. Malgré tout, il était jaloux de Jérôme Helmas et ce mariage lui était odieux. Il avait des défaillances pénibles, et c'est ainsi qu'un soir je l'ai consolé, affectueusement.

Raoul ensuite la mit au courant de cette nuit de noces dont elle ignorait les détails. Et, brusquement, se tournant vers elle, il lui dit :

– C'est vous, n'est-ce pas, Faustine ?...

– Qui, moi ?

– Oui, vous ne doutiez pas que Jérôme ne fût le coupable, vous saviez alors que Rolande le chasserait, et vous avez prévu que, dans la crainte d'une dénonciation, il rentrerait chez lui, d'abord, avant de s'enfuir ?

– Et alors ?

– Alors, vous l'avez attendu, cachée devant sa porte, et quand il l'eut ouverte, vous avez tiré... C'est bien cela, n'est-ce pas ? Car enfin, Jérôme n'était pas un homme à se tuer...

Sans répondre, elle désigna du doigt la ligne indistincte de l'horizon...

– C'est mon pays, là-bas... la Corse... Certains jours, on la devine d'ici. Ceux qu'on y offense n'y sont heureux que quand ils se sont vengés.

– Et vous êtes heureuse, Faustine ?

– Très heureuse. Heureuse, à cause du passé et de son dénouement. Heureuse, à cause du présent. Un riche seigneur italien m’a offert son cœur et un palais de marbre rose à Gênes.

– Mariée, par conséquent ?

– Oui.

– Vous l’aimez ?

– Il a soixante-quinze ans. Et vous, Raoul, heureux aussi ?

– Je le serais s’il ne manquait quelque chose à mon bonheur.

– Quoi donc ?

Leurs yeux se rencontrèrent, et elle rougit. Il murmura :

– Je n’ai rien oublié... de ce qui ne fut pas.

– Ce qui ne fut pas, dit-elle, n’eût peut-être pas valu ce qui aurait pu être.

Il la contempla, des pieds à la tête.

– Je n’ai rien oublié, répéta-t-il.

Après un instant, elle répliqua hardiment :

– Prouvez-le-moi.

– Vous le prouver ?

– Oui, donnez-moi une preuve que vous avez gardé le souvenir précis et le regret de ce qui ne fut pas.

– C’est plus qu’un regret, Faustine.

– Donnez-m’en la preuve.

– Pouvez-vous m’accorder un jour ? Demain, à cette heure, je vous ramène ici.

Elle le suivit jusqu’à l’auto. Ils s’en allèrent, et, en une heure, il la conduisit vers les hauteurs qui dominent Nice, près du village d’Aspremont.

Un portail s’ouvrit. Elle lut le nom de la villa, sur les deux piliers :

– Villa Faustine.

Très touchée, elle murmura cependant :

– C’est la preuve d’un souvenir, non d’un regret.

– C’est la preuve d’un espoir, dit-il... L’espoir qu’un jour ou l’autre je vous verrai dans cette villa.

Elle hocha la tête.

– Un homme comme vous, Raoul, doit avoir mieux à m’offrir qu’un nom sur deux piliers.

– J’ai mieux, infiniment mieux, et vous ne serez pas déçue. Mais auparavant, un mot, Faustine. Pourquoi, dès le début, m’avez-vous été si hostile ? Il n’y avait pas que de la défiance, mais aussi de la rancune, de la colère. Répondez franchement.

Elle rougit encore et chuchota :

– C’est vrai, Raoul, je vous détestais.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne vous détestais pas assez.

Il lui saisit le bras ardemment.

Ils suivirent à pied des chemins qui montaient de terrasse en terrasse, avec des échappées admirables sur les montagnes arides et sur la neige des Alpes.

Et ils arrivèrent tout en haut, sur la terrasse supérieure que ceignait la double colonnade d’une pergola.

Au centre, radieuse et vivante de toute sa splendeur de déesse : la statue de Phryné.

– Oh ! balbutia Faustine, bouleversée. Moi !... moi !...

Faustine resta douze semaines dans la villa qui porte son nom.



# Les Milliards d'Arsène Lupin (1941)

## [Table des matières](#)

### **Contenu**

[Préambule](#)

[1 Paule Sinner](#)

[2 Onze hommes se réunissent](#)

[3 Horace Velmont, duc d'Auteuil-Longchamp](#)

[4 La Maffia](#)

[5 Le prince Rodolphe](#)

[6 La revanche de Maffiano](#)

[7 La Belle au bois dormant](#)

[8 Un nouveau combattant](#)

[9 Les coffres-forts](#)

[10 S. O. S.](#)

[11 Mariage](#)

# *Préambule*

## [Table des matières](#)

*Voici la dernière aventure du gentlemancambrioleur, du moins la dernière écrite par son vrai « père » Maurice Leblanc, lequel n'a pas pu retravailler son oeuvre, contrairement à l'habitude, entre la parution en feuilletons et celle, posthume, en librairie. Ce qui explique que ce roman soit moins abouti que d'autres de l'auteur et qu'il recèle encore quelques invraisemblances. C'est pourquoi sa famille n'a pas voulu – à une exception près, le tome IV de l'intégrale Lupin dans la collection Bouquins Robert Laffont – qu'il soit publié en librairie après sa première publication aux lendemains de la mort de Leblanc, chez Hachette. Quoi qu'il en soit, les amateurs ne pourront que se réjouir de trouver ici un « vrai » Arsène Lupin qu'ils n'ont peut-être jamais lu...*

*Le texte de l'édition Hachette 1941, comme celui de l'édition Robert Laffont qui reprenait la précédente, était incomplet, la livraison n°23 du 3 février 1939 du journal L'Auto, ayant été « oubliée »... ce qui nuisait à la compréhension de l'histoire.*

*Mais, miracle ! Philippe Radé, lupinophile passionné (je fais là un pléonasme), m'a contacté récemment, proposant de me fournir cet épisode manquant. Et je l'en remercie vivement ! Voici donc la **première édition intégrale** de ce roman... Le début de ce fameux épisode se trouve page 160 (il est marqué par une note de bas de page).*

Coolmicro

# 1

## *Paule Sinner*

### [Table des matières](#)

James Mac Allermey, fondateur et directeur de *Allô-Police*, le plus grand journal de criminologie des États-Unis, venait d'entrer, en fin d'après-midi, dans la salle de rédaction. Entouré par quelques-uns de ses collaborateurs, il leur disait son opinion – encore bien incertaine d'ailleurs – relative à l'abominable crime commis, la veille, sur trois jeunes enfants, et que l'opinion publique, révoltée par ses circonstances particulières, avait aussitôt baptisé le « massacre des trois jumeaux ».

Après quelques minutes de considérations sur la criminalité vis-à-vis de l'enfance en général, et sur le forfait de la veille en particulier, James Mac Allermey se tourna vers Patricia Johnston, sa secrétaire, qui, mêlée aux rédacteurs, l'écoutait :

– Patricia, c'est l'heure du courrier. Toutes les lettres sont-elles prêtes pour la signature ? Passons dans mon bureau, voulezvous ?

– Tout est prêt, monsieur... Mais...

Patricia s'interrompt. Prêtant l'oreille à un bruit insolite, elle acheva :

–... il y a quelqu'un dans votre bureau, monsieur Mac Allermey !

Le directeur eut un haussement d'épaules.

– Quelqu'un dans mon bureau ? C'est impossible ! La porte sur l'antichambre est fermée au verrou.

– Mais votre entrée particulière, monsieur ?

Allermey sourit en tirant une clef de sa poche.

– La clef ne me quitte pas, la voici. Vous rêvez, Patricia... Voyons, allons travailler... vous m'excusez, Fildes, je vous fais attendre !

Il avait mis la main familièrement sur l'épaule d'un de ses assistants, non pas un de ses rédacteurs mais un de ses amis personnels, Fildes, qui venait presque chaque jour lui rendre visite au journal.

– Prenez votre temps, James Allermey, dit Frédéric Fildes, homme de loi et attorney. Je ne suis pas pressé et je sais ce que c'est que l'heure du

courrier.

– Allons-y, dit Mac Allermy. Au revoir, messieurs, à demain, tâchez de vous documenter sur le crime.

D'un signe de tête, il prit congé de ses collaborateurs et, suivi de sa secrétaire et de Frédéric Fildes, il sortit de la salle de rédaction et, traversant un couloir, ouvrit la porte de son bureau directorial.

La vaste pièce, élégamment meublée, était vide.

– Vous voyez, Patricia. Il n'y a personne ici.

– Oui, répondit la secrétaire, mais constatez, monsieur, que cette porte, tout à l'heure fermée, est ouverte à présent.

Elle désignait une porte qui, du bureau, donnait dans une pièce plus petite où se trouvait le coffre-fort.

– Patricia, depuis ce coffre-fort jusqu'à la sortie dérobée qui ouvre sur la rue et par où je passe quelquefois, il y a deux cents mètres de couloirs et d'escaliers, coupés de treize portes et de cinq grilles toutes verrouillées et cadénassées. Personne n'a pu utiliser cette issue.

Patricia réfléchissait, ses fins sourcils légèrement froncés. C'était une grande jeune femme élancée, d'allure harmonieuse et souple, indiquant la pratique des sports. Son visage, un peu irrégulier, un peu court peut-être, n'était pas d'une beauté classique mais, avec un teint sans fard, d'une pureté mate et comme transparente, avec sa bouche grande, bien dessinée, aux lèvres naturellement rouges, entrouvertes sur des dents éclatantes, avec son front large et intelligent sous les ondes de la chevelure où l'or et le bronze se mêlaient, avec ses yeux surtout, longs, gris vert, entre d'épais cils sombres, un incomparable charme en émanait : un charme profond et presque mystérieux quand Patricia était grave, mais qui devenait léger et en quelque sorte enfantin quand elle se laissait aller à un accès de franche gaieté. Et tout en elle respirait la santé, l'équilibre physique et moral, l'énergie, le goût de vivre. Elle était de ces femmes qui ne mentent pas et ne déçoivent pas, qui créent la sympathie et la confiance, qui suscitent l'amitié et l'amour.

Par une habitude qu'elle avait prise peu à peu auprès de Mac Allermy et qui était devenue un réflexe, elle jeta un coup d'œil circulaire autour de la pièce pour s'assurer que rien n'y avait été dérangé depuis qu'elle y avait mis de l'ordre.

Un détail la frappa.

Sur un bloc-notes, posé sur le bureau et qu'elle voyait en sens inverse, elle lisait deux mots écrits au crayon. L'un était un prénom : Paule, l'autre, qu'elle déchiffra moins aisément, un nom : Sinner. Donc, Paule Sinner. Il s'agissait d'une femme.

Pas un instant, Patricia, qui connaissait les mœurs sévères de Mac Allermy, n'admit qu'une femme pût être entrée dans l'existence de celui-ci et moins encore qu'il en inscrivît le nom ouvertement dans son bureau directorial.

Mais alors, que signifiait Paule Sinner ?

Mac Allermy, qui l'observait, sourit :

– À la bonne heure, Patricia, rien ne vous échappe. Mais l'explication est simple : c'est le titre d'un roman français qu'un traducteur m'a apporté aujourd'hui et qui me plaît assez. Paule Sinner est le nom de l'héroïne. En français le titre frappe davantage : *Paule la Pécheresse*.

Patricia eut l'impression que Mac Allermy ne donnait pas une explication exacte. Mais pouvait-elle en demander une autre ?

À ce moment, coupant ses réflexions, l'électricité s'éteignit soudain, les plongeant dans l'obscurité.

– Ne vous dérangez pas, monsieur, c'est un plomb qui a sauté. Je m'y connais. Je vais réparer ça, dit Patricia.

À tâtons, elle gagna l'antichambre qui précédait le bureau de Mac Allermy et qui s'ouvrait sur un palier au troisième étage de l'escalier privé de la direction. Des ampoules, restées allumées au rez-de-chaussée, mettaient dans l'ombre une lueur diffuse. Dans un étroit réduit servant de débarras, la jeune femme prit une légère échelle double à six marches et, la dépliant, la dressa contre le mur. Elle y monta, crut entendre, provenant de quelque part dans l'ombre un bruit léger et soudain une angoisse lui serra le cœur...

« Il » était là, elle n'en doutait pas, il était là, caché dans la demi-obscurité, prêt à l'attaque comme un fauve guettant sa proie...

C'était un être mystérieux, équivoque, menaçant. Elle ne l'avait jamais vu, mais elle savait son existence ; elle savait qu'il était le secrétaire particulier de Mac Allermy, un secrétaire qui ne se montrait pas, qui était aussi un garde du corps, un espion, un factotum, homme à tout faire aux attributions secrètes et diverses, homme énigmatique, homme sournois, homme dangereux, homme de ténèbres, dont Patricia devinait sans cesse

autour d'elle la présence et la convoitise, qui l'inquiétait et parfois, malgré sa vaillance, la terrifiait.

Sur son échelle, le cœur battant, elle écoutait... Non, rien !... Elle s'était trompée sans doute... Elle domina son émoi, essaya de sourire et se mit à sa besogne.

Elle enleva le plomb, remplaça le fil rompu, en ajusta un autre, et répara le coupe-circuit. La lumière jaillit, voilée à demi par le verre dépoli de l'ampoule.

Alors se produisit l'assaut. L'être, de l'ombre où il était embusqué, surgit juste au-dessous de Patricia. Deux mains saisirent les genoux de la jeune femme. Patricia chancela sur son échelle et, perdant presque connaissance, sans pouvoir jeter un cri, glissa et tomba dans les bras ouverts qui l'étreignirent et la maintinrent dans sa chute sur le parquet où elle se trouva étendue sans voix et sans mouvement.

Patricia se rendit compte que l'assaillant était très grand et d'une force irrésistible. Dans une réaction presque immédiate elle tenta de se débattre, ce fut en vain. L'étreinte l'immobilisa comme une proie vaincue d'avance.

Et, tout en la maintenant, l'homme chuchotait à son oreille :

– Ne résiste pas, Patricia, à quoi bon ? N'appelle pas !... Le vieux Mac Allermy pourrait t'entendre, et que penserait-il de te voir entre mes bras ? Il croirait à notre accord. Et il aurait raison. Nous sommes faits, toi et moi, pour nous accorder. Tous les deux nous voulons satisfaire nos ambitions, gagner de l'argent, gagner le pouvoir, et le plus vite possible. Mais tu perds ton temps, Patricia. Ce n'est pas parce que tu es la maîtresse du fils Allermy que tu arriveras à quelque chose. Allermy junior n'est qu'un crétin, un incapable. Quant au vieux, il se range plus ou moins dans la même catégorie. En outre, il est en train d'organiser avec son ami Fildes, qui lui ressemble, une affaire énorme... oui... où il se cassera les reins. Patricia, si nous savons manœuvrer, toi et moi, avant six mois, le journal *Allô-Police* nous tombe dans les mains, et tous les deux nous saurons en tirer des dollars et des dollars, des dollars par centaines de mille ! Abonnements, annonces, scandales, chantages, il y a tout là-dedans. Seulement, faut savoir s'en servir. Et moi je saurai ! Mais voilà, je t'aime, Patricia. C'est une force et une faiblesse. Aide-moi à devenir le maître, le maître capable de tout, de tous les crimes et de tous les triomphes que tu partageras avec moi ! À nous

deux, nous dominerons le monde. Tu comprends, n'est-ce pas ? Tu acceptes ?

Elle balbutia, éperdue :

– Laissez-moi... laissez-moi maintenant. Nous parlerons de tout cela plus tard... À un autre moment. Quand nous ne pourrons pas être entendus, surpris...

– Alors, il me faut une preuve de notre accord... de ta bonne volonté... Un baiser et je te laisse.

Patricia s'affolait. L'homme sentait l'alcool ; elle devinait son visage grimaçant tout contre son visage à elle. Des lèvres enfiévrées se posaient sur son cou ou sur ses joues, cherchant ses lèvres qu'elle détournait... et toujours cette voix près de son oreille :

– Je t'aime, Patricia. Comprends-tu ce que c'est qu'un amour qui doublerait une association comme celle que nous pourrions former, toi et moi. Les deux Allermy, ce sont des incapables, des fantoches... Moi, ce sont toutes tes ambitions que je devine, que je sais, réalisées, dépassées. Aime-moi, Patricia. Il n'y a pas au monde un autre homme de ma qualité, de ma puissance cérébrale, qui ait ma volonté, mon énergie. Ah ! tu faiblis, Patricia, tu m'écoutes, tu es troublée...

Il disait vrai. Malgré sa révolte et son dégoût, elle subissait un désarroi, un vertige bizarre, qui l'entraînait vers le plus effroyable dénouement.

L'homme eut un ricanement sourd.

– Allons, tu consens, Patricia... Tu ne peux plus résister. Tu es au bord du gouffre. Pauvre petite, ce n'est pas parce que tu es une femme, ne crois pas ça !... Tout le monde devant moi éprouve ce désarroi, cette détresse. Ma volonté domine, renverse l'obstacle, le brise... Et on est presque heureux, n'est-ce pas, de remettre entre mes mains sa destinée. Avoue-le... Et n'aie pas peur. Je ne suis pas méchant, quoique mes camarades et mes ennemis – des amis, je n'en ai pas – m'appellent « The Rough »... Le Sauvage, l'Implacable, le Sans-Merci...

Patricia était perdue. Qui aurait pu la sauver ?

Soudain les mains impitoyables se dénouèrent. Le Sauvage étouffa une plainte, plainte d'affreuse douleur.

– Qu'est-ce ? Qui êtes-vous ? gémit-il, torturé.

Une voix basse et railleuse répondit :

– Un gentleman, chauffeur et ami de M. Fildes. Il compte sur moi pour le conduire à Long Island, chez des parents à lui où il doit dîner... et peut-être coucher. Alors, comprends-tu ? Je passais par ici quand j'ai entendu ton discours. Tu parles bien, Sauvage. Seulement, tu te trompes quand tu prétends être au-dessus de tous.

– Je ne me trompe pas, gronda l'autre sourdement.

– Si. Tu as un maître.

– Un maître, moi ?... Nomme-le... Un maître, moi ?... Ce ne pourrait être qu'Arsène Lupin. Serais-tu Arsène Lupin par hasard ?

– Je suis celui qui interroge mais qu'on n'interroge pas.

L'autre réfléchissait. Il murmura d'une voix altérée :

– Après tout, pourquoi pas ? Je sais qu'il est à New York et qu'il manigance je ne sais quoi avec Allermey, Fildes et Cie. Et puis c'est si bien dans sa manière cette torsion des bras. Un truc à lui qui casse les plus costauds... Alors, tu es Lupin ?

– Ne t'occupe pas de tout ça. Lupin ou non, je suis ton maître, obéis.

– Moi, obéir ? Tu es dingo. Lupin ou non, mes actes ne te regardent pas ! Fildes est dans le bureau d'Allermey. Va le retrouver ! Fiche-moi la paix.

– D'abord, laisse tranquille cette femme ! Va-t'en !

– Non !...

Et la lourde main s'abattit de nouveau sur Patricia.

– Non !... Alors tant pis pour toi. Je recommence.

Le Sauvage poussa un profond gémissement d'angoisse et de douleur. Il semblait qu'on lui arrachait la vie. Ses bras se détendirent. Il bascula par terre comme un pantin désarticulé.

Le mystérieux sauveur de Patricia aida celle-ci à se relever. Debout contre lui, encore haletante et frémissante, elle murmura :

– Prenez garde ! cet homme est très dangereux.

– Vous le connaissez ?

– Je ne sais pas son nom. Je ne l'avais jamais vu. Mais il me poursuit, j'ai peur de lui !

– Quand vous serez en péril, appelez-moi. Si je suis à portée de vous entendre je vous défendrai. Tenez, laissez-moi vous offrir ce petit sifflet d'argent, c'est un sifflet enchanté, on l'entend à travers l'étendue... En cas de danger, sifflez sans relâche. Je viendrai... Et sans relâche méfiez-vous du Sauvage. C'est le pire des bandits. Mon devoir serait de le livrer



immédiatement à la justice. Mais on néglige ces sortes de devoirs... et bien à tort !

Il inclina sa haute taille souple et, avec un sourire mondain sur son visage fin, baisa la main de Patricia avec une courtoise galanterie.

– Est-ce que vraiment vous seriez Arsène Lupin ? chuchota-t-elle, essayant de bien voir ses traits.

– Que vous importe ! Vous ne voulez pas accepter sa protection ?

– Oh si ! mais j’aimerais savoir...

– Curiosité inutile.

Sans insister, elle retourna dans le bureau du directeur de *Allô-Police* et s’excusa de sa longue absence ; elle avait eu un malaise.

– Maintenant fini, n’est-ce pas ? demanda avec sollicitude Mac Allermey. Oui, je vois que les couleurs vous reviennent.

Et il ajouta sur un autre ton :

– Nous allons pouvoir parler un peu. J’ai des choses très sérieuses à vous dire !

Devant ce rappel à l’ordre tout amical, Patricia, secouant son trouble, redevint lucide et calme ; elle s’assit dans le fauteuil que Mac Allermey lui offrait et le regarda, attendant la suite. Il reprit après un petit silence :

– Patricia, depuis votre entrée dans la maison, il y a une dizaine d’années, vous avez passé par tous les services subalternes. Savez-vous pourquoi je vous ai choisie, voici maintenant cinq ans, comme secrétaire de la direction ?

– Sans doute parce que vous m’en jugiez digne, monsieur.

– Évidemment, mais vous n’étiez pas la seule. Il y a d’autres raisons.

– Puis-je vous demander lesquelles ?

– D’abord, vous êtes belle. Et j’aime la beauté. Ne vous offusquez pas si je parle ainsi devant mon ami Fildes. Je n’ai pas de secret pour lui. D’autre part, il y a eu un drame dans votre vie, un drame que j’ai suivi de près. Mon fils, Henri, a profité de votre situation et s’est insinué auprès de vous. Vous étiez très jeune, isolée dans la vie. Il vous a promis le mariage. Vous n’avez pas su résister, il vous a séduite. Après quoi il vous a abandonnée, se croyant quitte envers vous par l’offre d’une somme d’argent, que vous avez refusée d’ailleurs. Et il a épousé une jeune fille riche, ayant de puissantes relations.

Patricia, toute rougissante, cachant son visage dans ses mains, balbutia :

– Ne continuez pas, monsieur Allermey. Je suis si honteuse de ma faute !  
J’aurais dû me tuer...

– Vous tuer, parce qu’un jeune misérable s’était joué de vous !

– Ne parlez pas ainsi de votre fils, je vous en prie...

– Vous l’aimez encore ?

– Non. Mais j’ai pardonné.

Allermey eut un mouvement violent.

– Moi, je n’ai pas pardonné. La faute incombe à mon fils !... C’est pourquoi je vous ai appelée auprès de moi comme collaboratrice.

– Ce fut à vos yeux une réparation ?

– Oui.

Patricia releva son visage vers lui, le regarda en face.

– Si j’avais su, j’aurais refusé, comme j’ai refusé l’argent que votre fils m’offrait, dit-elle avec amertume.

– Comment auriez-vous vécu ?

– Comme je l’avais déjà fait, monsieur, en travaillant... En travaillant au sortir d’ici, le soir, dans une autre place, et le matin avant d’arriver, en faisant des copies pour une troisième maison. Il n’y a pas d’être au monde bien portant et courageux qui ne puisse vivre, Dieu merci, par son travail !

Allermey fronça le sourcil.

– Vous êtes très orgueilleuse.

– Très orgueilleuse, c’est vrai.

– Et ambitieuse aussi.

– Aussi, dit-elle avec calme.

Il y eut encore un court silence et le directeur de *Allô-Police* reprit :

– Tout à l’heure, j’ai trouvé sur ce bureau un article de vous à propos de cet horrible crime d’hier dont nous parlions dans la rédaction, le massacre des trois jumeaux.

Patricia changea de figure et de ton ; elle fut le débutant anxieux de l’opinion de son juge.

– Vous avez eu la bonté de le lire, monsieur ?

– Oui.

– Il vous convient ?

Le directeur hocha la tête.

– Tout ce que vous dites sur ce crime, sur les motifs qui l’ont suscité, sur l’homme que vous croyez coupable, est probablement juste, en tout cas

très ingénieux, très logique. Vous faites preuve de réelles qualités de discernement et d'imagination.

– Alors, vous le publiez ? demanda la jeune femme ravie.

– Non.

Elle sursauta.

– Pourquoi, monsieur ? fit-elle d'une voix légèrement altérée.

– Parce qu'il est mauvais !

– Mauvais ! Mais vous disiez...

– Mauvais en tant qu'article, oui, expliqua Allermey. Voyez-vous, mademoiselle, ce qui fait la valeur, à mes yeux, d'un reportage criminel, ce n'est pas la somme de déductions, de suggestions et de vérités qu'il comporte. C'est uniquement la manière dont tout cela est présenté.

– Je ne comprends pas bien, dit Patricia.

– Vous allez comprendre. Supposons...

Il s'interrompit. Sans aucun doute il regrettait de s'être lancé dans des explications. Il acheva pourtant en abrégé :

– Supposons que je sois, moi, Mac Allermey, mêlé à quelque aventure ténébreuse qui me conduise, par impossible, à être assassiné cette nuit. Eh bien, si les circonstances voulaient que vous fussiez chargée de raconter ce fait divers, il faudrait que votre récit mît en relief cette entrevue même que nous avons à présent, et donnât à cette entrevue un caractère pathétique où le lecteur sentît déjà les prémices du redoutable dénouement. Il faudrait que l'intensité de l'impression allât en croissant jusqu'à la dernière ligne. Tout l'art du journaliste et du romancier se trouve dans la préparation du drame, dans sa mise en scène, dans l'indication des premières péripéties, dans ce quelque chose qui fait que le lecteur est pris tout de suite. Pris par quoi ? Je ne puis vous le dire. C'est le secret du talent. Si vous n'avez pas en vous-même cette vocation secrète de vous emparer de l'attention par des mots, faites des robes ou des corsets, mais pas de romans, ni d'articles. Vous comprenez, Patricia Johnston ?

– Je comprends, monsieur, que je dois travailler d'abord comme une apprentie.

– C'est cela même. Il y a de bons éléments dans votre article, mais présentés par une petite fille à l'école. Rien n'est en valeur, rien n'est au point. Récrivez-le, écrivez-en d'autres. Je les lirai... et les refuserai jusqu'au jour où vous aurez attaqué un article de la bonne manière.

Il ajouta, en riant :

– J’espère que ce ne sera pas à mon sujet et pour éclaircir un mystère criminel me concernant.

Patricia le regarda avec inquiétude et, vivement, d’un ton où perçait l’affection qu’elle éprouvait pour l’homme près de qui elle travaillait depuis des années, elle lui dit :

– Vous me bouleversez, monsieur, est-ce que vraiment vous prévoyez ?...

– Rien, absolument rien de précis... Mais le genre même de mon journal me met en relations avec un monde assez spécial, et certains articles que nous publions m’exposent à des rancunes, à des vengeances. Ce sont les risques du métier. N’en parlons plus. Parlons de vous, Patricia, de votre situation, de votre avenir. Vous me rendez de grands services et, afin que vous ayez une sécurité matérielle pouvant vous faciliter la vie et vous permettre d’arriver, j’ai signé un chèque de deux mille dollars que vous toucherez à la caisse.

– C’est beaucoup trop, monsieur.

– Beaucoup trop peu, étant donné ce que vous faites pour moi et vos possibilités d’avenir.

– Mais si j’échoue ?

– Ce n’est pas possible.

– Vous avez à ce point confiance en moi ?

– Plus encore ! J’ai en vous une confiance absolue. Je veux vous parler à cœur ouvert et de choses très intimes. Patricia, voyez-vous, il arrive pour l’homme un âge où l’on a besoin de sensations plus fortes, d’ambitions plus vastes et plus complexes. Nous en sommes là, mon ami Fildes et moi. Et pour créer dans notre existence trop souvent monotone un intérêt nouveau et puissant, nous avons mis sur pied une œuvre considérable, inédite et captivante, qui réclame toute notre expérience, toute notre activité et qui satisfait en même temps nos instincts combatifs et notre souci de haute moralité. Le but que nous voulons atteindre est grandiose, conforme à nos âmes de vieux puritains austères que le mal révolte, quelles que soient ses manifestations. Bientôt, je vous mettrai au courant de la nature de cette œuvre, Patricia, car vous êtes digne de participer aux luttes de nos ambitions. Fildes et moi, nous allons d’ici peu nous rendre en France pour l’accomplissement de nos plans. Venez avec nous. J’ai l’habitude de vos

services ; votre collaboration constante et votre présence me sont nécessaires plus que jamais. Ce sera, si vous le voulez bien, notre voyage... notre voyage...

Il hésitait, très embarrassé, ne sachant comment finir sa phrase ou, plutôt, n'osant pas la finir. Il prit les deux mains de la jeune femme entre les siennes, et, presque timidement, acheva à voix basse.

– Notre voyage de noces, Patricia.

Patricia demeura stupéfaite, doutant d'avoir bien entendu, tellement cette demande, que rien ne lui avait fait prévoir, était inattendue, touchante aussi par sa soudaineté maladroite et sincère. Elle en concevait une telle émotion, une telle fierté que, sans pouvoir retenir ses larmes, elle se jeta dans les bras du vieillard.

– Merci !... Oh, merci !... Cela me réhabilite à mes yeux ! Mais comment accepterai-je, monsieur ? Votre fils est entre nous, acheva-t-elle en détournant les yeux.

Il fronça le sourcil.

– Mon fils a fait sa vie selon son bon plaisir, je veux faire la mienne selon mon cœur.

Rougissante, elle chuchota avec une gêne affreuse :

– Il y a autre chose que vous ignorez, je le vois, monsieur Allermey. J'ai un enfant...

Il sursauta.

– Un enfant !

– Oui ! Un enfant d'Henri, un fils que j'adore, un fils auquel je me suis juré de consacrer toute ma vie. Il se nomme Rodolphe... il est beau comme l'amour... Il est affectueux, intelligent...

– N'est-il pas de mon sang ? N'est-ce pas naturel que le fils de mon fils soit mon fils ?

– Non, ce n'est pas naturel, intervint Frédéric Fildes, calme, bien qu'il fût ému sans pouvoir s'en défendre.

Allermey se retourna vers lui, sombre :

– Alors, selon vous, Fildes, je devrais renoncer ?...

– Renoncer... je ne dis pas cela... Mais réfléchir, examiner avec pondération et sagesse une situation anormale... une situation qui, sans doute, sera connue de tous... et interprétée comme un acte de faiblesse et d'immoralité de votre part.

Mac Allermey réfléchit un moment.

– Soit, dit-il enfin à contrecœur, laissons faire le temps. Il travaille toujours pour ceux qui aiment. En tout cas, Patricia, ajouta-t-il, rien de tout ceci ne doit influencer sur notre existence et sur notre collaboration quotidienne, nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ?

La jeune femme vit l'émoi du vieil homme tremblant à l'idée de la perdre et, de nouveau, fut touchée.

– Tout à fait, monsieur Allermey, répondit-elle.

Le directeur de *Allô-Police* ouvrit un tiroir, y prit une enveloppe qu'il cacheta et sur laquelle il écrivit le nom de la jeune femme et lui dit :

– Il y a dans cette enveloppe un document que j'ai écrit à votre intention. Vous n'en prendrez connaissance que dans six mois, le 5 septembre, et vous obéirez exactement aux instructions qui s'y trouvent et que, d'ores et déjà, je vous remets. Portez-la toujours sur vous, cette enveloppe, ou mettez-la en lieu sûr. Et que personne ne le sache ! Personne !...

Patricia prit l'enveloppe, s'inclina devant Mac Allermey en lui offrant son front pour qu'il y posât ses lèvres ; elle tendit une main affectueuse au vieux Fildes et s'en alla en prononçant ces mots, qui étaient une promesse :

– À demain, patron... À demain... et à tous les jours...

Elle traversa l'antichambre ; Mac Allermey et Fildes la suivirent immédiatement. En arrivant sur le palier, ils aperçurent au-dessous d'eux, entre le premier et le second étage, deux hommes qui, à la suite l'un de l'autre, descendaient. Celui qui se trouvait en arrière, un homme grand, large d'épaules, d'aspect dégingandé, allait furtivement et rapidement comme pour rattraper l'autre sans être entendu. Il le rejoignit et, soudain, leva sa main droite où brilla l'éclair d'une lame. Patricia voulut crier ! Sa voix s'étrangla dans sa gorge. La main s'abattit. Mais, à la seconde même où l'arme allait atteindre le dos, l'homme attaqué se baissa, saisit son agresseur par les jambes, le fit basculer avec une force irrésistible et, pardessus la rampe, le jeta dans la cage de l'escalier. L'agresseur, comme une masse, tomba au milieu du premier étage, dégringola quelques marches et poussa un gémissement.

Le directeur de *Allô-Police* poussa un éclat de rire.

– Qu'est-ce que vous avez à rire, monsieur Allermey ? demanda Patricia. C'est votre secrétaire qui est mis à mal de la sorte, votre confident.

– Excellente leçon pour lui, répondit avec satisfaction le vieillard. Le Sauvage est un si abominable gangster ! Ennemi public numéro un. Une seconde de plus, et il aurait poignardé son compagnon. Un rude gars, celui-là. Mais il ne m'est pas tout à fait inconnu... Et à vous, Fildes ?

– À moi non plus, répondit Fildes, laconiquement.

Les deux amis remontèrent. Mac Allermey avait oublié sur son bureau le grand portefeuille de cuir fauve où il conservait tous les documents relatifs à la grande entreprise.

Lorsque Patricia, continuant à descendre, arriva au bas de l'escalier, les deux combattants avaient disparu.

– Dommage, pensa-t-elle. J'aurais bien voulu revoir celui qui est sans doute Arsène Lupin !

Elle sortit de l'immeuble en s'efforçant de maîtriser son émoi. Le grand air lui fit du bien. L'avenue bourdonnante de monde, dans le soir, commençait à s'illuminer des clartés jetées par l'électricité ; la jeune femme tourna à droite et s'assit dans un petit square relativement paisible. Elle avait besoin de réfléchir. Désappointée par l'échec de son premier essai en journalisme, elle trouvait cependant un réconfort puissant dans la sympathie avec laquelle son patron lui avait parlé, dans la confiance qu'il avait en elle, en son avenir... Et cette offre de mariage qu'il lui avait faite était pour elle comme une absolution du passé, qui la grandissait et la purifiait.

Orpheline, recueillie à contrecœur par une vieille parente qui ne l'aimait pas et se désintéressait d'elle, Patricia avait eu une jeunesse âpre et solitaire où tous ses élans d'enfant avaient été durement réprimés. Elle avait grandi dans le seul désir de devenir le plus vite possible indépendante. Elle achevait ses études quand sa parente était morte, lui laissant à peine de quoi subsister quelques semaines. Mais Patricia était courageuse, le travail l'attirait ; elle était bonne dactylographe et avait rapidement conquis une place modeste, suffisante pourtant puisque c'était la vie assurée.

Alors, Patricia avait rencontré, dans une société où elle allait parfois le samedi soir, Henri Mac Allermey. Il était fort jeune lui aussi, il était beau, il semblait sincère et passionné... Il avait courtoisé la jeune fille isolée, séduisante, naïve... Et Patricia, enthousiaste, tout enivrée du désir de vivre et d'être heureuse, sans rien savoir d'autre que l'entraînement de cet amour qui la sollicitait, avait cédé, frémissante de confiance et d'espoir... Quelques mois de bonheur, et puis les infidélités, l'abandon, la rupture

brutale, cynique, déchirante pour elle... Déchirante surtout par l'affreuse amertume de devoir à présent mépriser celui qu'elle avait tant aimé – qu'elle aimait peut-être encore...

Mais l'enfant qui venait de naître avait été le lien nouveau rattachant la jeune femme à la vie. Patricia avait mis dans son fils, au berceau, tout son espoir d'avenir. N'attendant plus pour elle-même rien de l'existence, elle avait farouchement concentré sur le petit Rodolphe toutes ses forces d'amour et d'ambition. Il serait sa vivante revanche contre le père qui l'avait trahie ; elle ferait de lui l'homme sincère et noble qu'elle avait cru voir en Henri Mac Allermy... Encore enfant elle-même, elle ne serait plus que mère...

Et puis le temps avait passé, dégageant la jeune femme du mauvais passé, lui redonnant le goût de vivre. Mais la volonté de faire de son fils un homme digne des plus hautes destinées demeurait sa grande raison de vivre... Et, maintenant, ne trouvait-elle pas, sans l'avoir cherchée, l'aide nécessaire ? N'était-ce pas l'occasion inespérée qui se présentait inopinément ? Le vieux Mac Allermy ne serait-il pas pour elle-même, pour Rodolphe, le tout-puissant appui qui suppléerait à l'appui défaillant d'Henry Mac Allermy, menteur et lâche ?... Patricia, dans le soir à présent descendu, envisageait un avenir meilleur.

L'heure avançait. Patricia, sortant de sa rêverie, se leva pour se diriger vers le petit restaurant où elle dînait habituellement avant de rentrer dans son modeste logement de femme seule et qui travaille pour vivre. Mais elle s'arrêta brusquement. En face d'elle, en dehors du square, au rez-de-chaussée d'un immeuble, une petite porte basse s'ouvrait et cette petite porte, elle le savait, était en communication, par de longs couloirs et de nombreux escaliers, avec l'étroite pièce où se trouvait le coffre-fort de Mac Allermy. Celui-ci empruntait souvent cette issue pour sortir du journal.

Et, précisément, Mac Allermy paraissait en compagnie de Frédéric Fildes.

Sans voir Patricia, les deux hommes traversèrent le square et s'éloignèrent par une rue parallèle à l'avenue principale.



## Onze hommes se réunissent

### [Table des matières](#)

Patricia, sans se montrer, suivit les deux hommes. Aucune curiosité banale ou intéressée ne la poussait, mais elle n'oubliait pas les paroles qu'avait prononcées James Mac Allermey, relativement aux périlleux hasards d'une aventure dont le dénouement pourrait lui être funeste. N'était-il pas sous le coup d'une menace précise ? Patricia ne devait-elle pas voir en ces paroles un avertissement dont il lui fallait tenir compte ? N'était-ce pas son devoir de veiller sur lui ? Mac Allermey et Fildes partaient en expédition nocturne, aucun doute à ce sujet. Donc, pour elle, nécessité d'agir.

Les deux amis marchaient sans tourner la tête en arrière. Bras dessus, bras dessous, ils discutaient avec animation. Mac Allermey tenait de sa main libre le portefeuille fauve à poignée de cuir, Frédéric Fildes jouait avec sa canne.

Ils marchèrent longtemps et gagnèrent des rues que Patricia, acharnée à sa poursuite secrète, n'avait jamais encore traversées et le long desquelles ils allaient eux, sans hésitation, comme si la route leur eût été familière.

Enfin, ils contournèrent une vaste place carrée, dont un des côtés était orné d'une colonnade, au-dessous de laquelle s'alignaient des boutiques, à cette heure closes de leurs volets contigus. Plusieurs de ces boutiques présentaient un aspect entièrement semblable, même disposition, mêmes dimensions, même décoration. Des portes les séparaient, donnant accès à des logements situés au-dessus.

Mac Allermey s'arrêta brusquement et ouvrit une de ces portes. Patricia, se postant à peu de distance dans l'ombre des arcades, entrevit les premières marches d'un escalier conduisant à l'entresol.

Mac Allermey, suivi de Frédéric Fildes, s'engagea dans l'escalier et la porte se referma. Le directeur de *Allô-Police* dut rester en haut à peine une minute, puis redescendre, car Patricia vit la boutique du rez-de-chaussée

s'illuminer d'une clarté qui filtrait par l'étoile des trous, par quoi était percé le rideau de la devanture.

Il y eut quelques minutes de tranquille silence.

Dix heures sonnèrent. Presque aussitôt, deux hommes parurent et, d'une allure nonchalante, vinrent rôder sous les arcades. Patricia se dissimula davantage dans l'ombre où elle était embusquée. Les deux hommes parvinrent à la hauteur de la boutique, et l'un d'eux frappa sur la devanture avec un objet métallique qu'il tenait dans la main. Aussitôt, dans le rideau de métal, une petite porte basse fut ouverte de l'intérieur. Vivement, les deux hommes s'engouffrèrent et la trappe fut refermée. Puis Patricia, épiant toujours, le cœur battant, distingua ensuite un groupe de quatre hommes qui s'avançaient sans hâte, comme des promeneurs désœuvrés. Eux aussi s'arrêtèrent devant la boutique et frappèrent à la devanture. Pour eux aussi, la petite porte s'ouvrit. Ils y disparurent.

Vint ensuite un homme isolé qui, pareillement, frappa et entra. Puis un autre. Puis, enfin, un dernier, un homme de haute taille qui dissimulait son visage sous un chapeau rabattu et dans un vaste cache-nez de laine grise.

Onze en tout, compta Patricia, ne voyant plus survenir personne après une attente de quelques minutes. Onze hommes, y compris Mac Allermey et Fildes, qui étaient venus attendre les autres. Quels autres ?... Qui étaient ces gens qui semblaient appartenir aux classes les plus diverses de la société ? Que venaient-ils faire là ? Pour quelle œuvre de nuit étaient-ils rassemblés mystérieusement dans cette boutique en apparence abandonnée ? Dans ce quartier lointain ?...

Patricia se souvint des paroles de son directeur. N'était-ce point là l'entreprise grandiose dont il lui avait parlé, et où il était engagé avec Frédéric Fildes ? L'entreprise aventureuse et périlleuse dont le dénouement pour Mac Allermey serait peut-être la mort ?

Patricia s'inquiéta, s'affola... Et si l'on tuait Mac Allermey à cette minute même ?... Elle faillit s'éloigner, arrêter le premier passant venu pour lui demander l'adresse du plus proche bureau de police...

Mais, tout de suite, elle se reprit. Avait-elle le droit d'intervenir dans une entreprise dont elle ignorait tout et dont les dangers n'existaient peut-être pas ? Mac Allermey avait agi en toute connaissance de cause en organisant cette réunion. S'il courait des risques, il les avait librement acceptés. Sous quel prétexte, dans ces conditions, Patricia se mêlerait-elle

de déranger ses plans en faisant intervenir une police indiscreète ? Ne serait-ce pas susciter peut-être des périls réels pour détourner des périls imaginaires ?

La jeune femme attendit sans se montrer ni bouger. Les minutes passèrent... une heure... deux heures... enfin, la porte du rideau de fer fut tirée. Trois hommes, quatre, cinq apparurent. Il en sortit dix qui se dispersèrent sous les yeux avides de Patricia, toujours soigneusement cachée. Elle vit l'homme au cache-nez, crut reconnaître Frédéric Fildes, mais ne distingua pas James Mac Allermy.

Patricia attendit un moment encore... Soudain, elle vit reparaître l'homme au cache-nez. Il revenait sur ses pas vers la boutique. Comme précédemment, il y frappa et s'engouffra dans la porte basse qui lui fut ouverte.

Quatre à cinq minutes s'écoulèrent, pas davantage, et l'homme au cache-nez reparut, se glissant hors de la petite porte. Il tenait à la main le portefeuille en cuir fauve de Mac Allermy. Il s'éloigna en hâte.

L'incident fut suspect aux yeux de Patricia. Pourquoi cet homme emportait-il le précieux portefeuille où était enfermé le secret de l'importante affaire ? La jeune femme se demanda si elle attendrait de voir sortir à son tour Mac Allermy ou si elle s'attacherait aux pas de l'homme au cache-nez. Sans trop réfléchir, elle se décida soudain à suivre l'homme. En quelques pas rapides, elle fut sur sa trace. L'homme marchait vite et, semblait-il, avec inquiétude, regardant autour de lui, derrière lui... Patricia devait faire une extrême attention pour n'être pas vue. Elle n'osait se rapprocher et craignait de le perdre de vue au tournant de l'une des rues de ce quartier qu'elle ne connaissait pas. Et tout à coup il se mit à courir. Patricia courut, elle aussi, et se trouva sur une place où débouchaient plusieurs rues. Laquelle prendre ? L'homme avait disparu...

Patricia, un peu haletante, s'arrêta. Sa poursuite avait donc été vaine...

Dépitée, un peu honteuse de sa maladresse, elle haussa les épaules à l'adresse d'elle-même. Et elle se croyait habile... Ah ! le piètre détective qu'elle faisait ! Depuis des heures, elle était en surveillance, et voilà le résultat obtenu... Et elle s'apercevait à présent qu'elle ne savait même pas l'adresse de la mystérieuse boutique où s'étaient réunis les mystérieux personnages. Elle eût été bien incapable de la retrouver... Il y avait des

arcades... Oui... Mais reconnaîtrait-elle l'endroit, même si on l'y conduisait ? Une soirée perdue... C'était le seul résultat de ses efforts...

Désorientée, mécontente d'elle-même, elle erra à l'aventure, suivit une large rue populeuse, bordée de bars violemment éclairés et fréquentés par une clientèle louche. Il y avait des cris, des rires. Patricia, inquiète, marchait vite, n'osant demander son chemin... Pas de police visible. Et voici que des individus de mauvaise mine la suivaient, essayaient de l'aborder. Elle marcha plus vite encore. Des bouffées d'air vif lui frappèrent le visage. Elle pensa qu'elle approchait du bord de l'eau. L'endroit devenait silencieux, désert et sombre. Elle se trouva sur un quai encombré de matériaux, de sacs de sable et de plâtre, de piles de bois et de rangées de tonneaux vides ou pleins.

La jeune femme tressaillit brusquement, une main brutale lui happait l'épaule.

– Ah ! te voilà donc, Patricia ! Trop heureux de la rencontre. Je ne te lâche plus, ma belle ! Non, pas la peine de te débattre !

Bien qu'elle ne pût reconnaître ni la voix, ni la silhouette de son agresseur, la jeune femme fut persuadée que c'était celui qu'on appelait le Sauvage, « The Rough », l'homme qui, l'après-midi déjà, l'avait assaillie dans l'escalier de *Allô-Police*. Elle tenta de se dégager, mais la main qui l'étreignait semblait une main de fer. L'homme reprit, railleur et menaçant :

– Puisque l'occasion s'en présente, je t'avertis, ma petite, que tu t'engages sur une mauvaise route, prends garde ! Voilà que tu fais de l'espionnage, maintenant ! Au compte de qui ? Pour l'amour de qui ? Du vieux Allermey ! Tonnerre, après le fils, le père, alors ? Ça ne sort pas de la famille ! Écoute bien, ma jolie : si tu souffles un mot de ce que tu as pu surprendre ce soir, tu es perdue ! Oui, perdue ! toi et ton petit Rodolphe ! Ce cher enfant, il y passera, je te le jure ! Alors, silence, hein ! Ne t'occupe pas de nos affaires, si tu ne veux pas qu'on s'occupe des tiennes ! C'est compris, hem ? Et pour sceller le pacte, un baiser, ma jolie ! Un seul, mais un vrai baiser d'amour !

Il resserrait son étreinte, tâchait d'atteindre la bouche qui se dérobait. La lutte de l'après-midi recommençait. Patricia se débattait, éperdue, n'osant crier, dans la peur d'être étranglée par le Sauvage qui grondait :

– T'es trop bête ! Un baiser, et je te mets aussi dans l'entreprise : beaucoup d'argent à gagner, je te le répète ! Beaucoup d'argent ! De quoi

faire de ton Rodolphe un duc, un prince, un roi ! Et tu refuses ? Tu crois donc arriver en travaillant avec Mac Allermy ? Idiote, va ! Ah ! sale bête !...

De ses ongles aigus, comme une chatte en colère, elle l'avait griffé de toutes ses forces. Il avait la figure en sang. Il appela :

– Albert, un coup de main, vieux garçon !

Un homme vêtu en matelot, un colosse haut de six pieds, parut, sortant de l'ombre du quai, et accourut à l'appel du Sauvage. Avec son aide, le Sauvage terrassa Patricia, la courba en deux.

– Tiens-la, Albert ! Attends ; voilà une gentille petite cage où elle ne pourra ni griffer ni se sauver !

Il avait avisé sur le quai un des tonneaux vides. Secondé par le colosse, il enleva la jeune femme et brutalement la fourra, toujours pliée en deux, dans le tonneau d'où sa tête émergeait seule.

– Prends ta faction près d'elle, Albert, ordonna le Sauvage, et si elle essaie de crier ou de sortir de là, un bon coup de galoche sur la tête pour qu'elle rentre dans sa coquille, comme un colimaçon. Dans une heure, je serai de retour. Tu sais où je vais, hein ? Je n'ai fait que la moitié de la besogne, il faut que je finisse ! Battons le fer pendant qu'il est chaud. La chance est pour nous, profitons-en, et t'auras ta part sur la mienne. À tout à l'heure, Patricia. Si tu as un peu froid, ma chambre est proche, au Bar de l'Océan, je t'emmènerai t'y réchauffer. Et toi, le matelot, tu te rappelles la consigne ? Un coup de galoche sur la tête, ou bien, pour la faire taire, un baiser ! Elle adore ça !

Il ricana, ramassa la serviette de cuir fauve qu'il avait déposée sur un sac, et s'éloigna.

Patricia, dans le tonneau où elle était captive, ne sentait pas la gêne de cette situation ridicule. La peur et l'horreur l'enfiévrèrent. Le dégoût s'y mêla bientôt. Le matelot, dès le départ du Sauvage, s'était penché sur elle, approchant son visage si près du sien, qu'elle sentit, le cœur soulevé, son haleine empestée de vin et de fumée.

– Paraît que t'adore ça ? dit-il d'une voix basse et canaille. On pourra s'entendre alors. Le Sauvage, je m'en f... ! Un baiser, donné de bon gré, et je te tire du tonneau.

– Tire-m'en d'abord, souffla Patricia, qui voyait en cette répugnante brute un possible libérateur.

– Mais tu me promets ? insista-t-il soupçonneux.  
– Bien sûr ! C’est si peu, ce que tu me demandes !  
– Je peux demander davantage ! dit-il avec un rire d’ivrogne. Enfin, j’ai confiance en toi !

Il saisit le tonneau, qu’il renversa comme s’il s’agissait d’un exercice de cirque, Patricia en sortit, et, du sol boueux, se releva d’un bond.

– Alors, mon baiser ! dit le colosse, s’avançant les bras tendus.  
Elle fit un bond en arrière.

– T’embrasser ? C’est promis. Tout ce que tu voudras. Mais pas ici. Il fait trop froid. On pourrait venir ! Où est sa chambre à lui ?

Il eut un geste dans l’ombre nocturne.

– Tu vois la lumière rouge... là-bas... C’est le Bar de l’Océan.

– J’y vais, dit Patricia. Suis-moi, je t’y attends.

Elle s’enfuit, légère, si surexcitée par sa délivrance qu’elle ne sentait pas la fatigue. Du reste, une préoccupation majeure, à présent, la dominait. Les derniers mots du Sauvage l’avaient effrayée. À quelle autre moitié de la besogne avait-il fait allusion ? Quelle œuvre lui restait-il à accomplir ? Allait-il tuer quelqu’un ?

Elle se précipita vers la rue des tavernes, entra dans celle dont l’enseigne était rouge.

– Un café, un verre de brandy, commanda-t-elle au garçon du Bar de l’Océan. Où est le téléphone ?

Le garçon la conduisit vers la cabine, où elle consulta l’annuaire.

Elle était perplexe. Réfléchissant vite, elle se dit : « Voyons... Qui avertir ? La police ? Non... Fildes d’abord... Il a dû rentrer chez lui... Et le danger est là. Oui... Frédéric Fildes... »

Elle tourna le disque d’un doigt fébrile, entendit qu’on décrochait là-bas.

– Allô... Allô... fit-elle d’une voix que l’émotion rendait rauque.

Hésitante, inquiète, la voix de Fildes répondit :

– Allô... Qui est-ce qui parle ? Est-ce vous, Mac Allermey ? Le Sauvage vient d’arriver.

La jeune femme eut un tressaillement d’horreur. Prévenir Fildes... Mais non, comment le vieillard se protégerait-il lui-même ?... C’était le bandit qu’il fallait terrifier. Elle répondit :

– Justement, je veux lui parler... de la part de Mac Allermey.

Elle entendit bientôt la voix dure et éraillée du Sauvage :

– Allô ! Qui est là ?

– C’est moi, Patricia... Je viens te donner un conseil. Décampe... J’ai prévenu la police de tes intentions contre Fildes. Décampe tout de suite.

– Bah ! c’est toi, fit la voix sans autrement s’émouvoir, alors cet idiot de matelot a fait des siennes... Ça va, je vais partir. Mais j’ai bien cinq minutes. J’ai encore un mot à dire à M. Fildes.

Patricia frémit, mais sa voix devint impérieuse et dure :

– Prends garde, Sauvage. J’ai tout dit. Les gens de la police sont partis en auto. Ils doivent déjà cerner la maison. Pense à la chaise électrique si tu commets ton crime...

– Merci de t’intéresser à moi, répondit la voix railleuse. Alors, on va se dépêcher...

Un silence là-bas. Puis, soudain un cri étouffé... un cri d’agonie.

– Ah ! le bandit ! murmura Patricia, haletante, près de défaillir ; le bandit, il l’a tué.

Affolée, elle raccrocha le téléphone, s’enfuit en jetant de l’argent au garçon du bar. Le matelot arrivait ; elle l’évita, et dehors courut éperdument. Par fortune elle vit un taxi vide, y sauta. La tête perdue, machinalement, au lieu de donner au chauffeur l’adresse de Frédéric Fildes ou l’adresse du journal, elle donna son adresse à elle, comme une bête blessée qui se réfugie en son gîte.

Elle se sentait soudainement, atrocement faible, lasse à mourir. Elle voulait se coucher, dormir... oublier ce drame qu’elle pressentait, ce drame qui, à présent, était accompli et auquel elle ne pouvait plus rien. Les événements étaient plus forts qu’elle.

Elle dormit mal, d’un sommeil coupé de cauchemars affreux et qui, au milieu de la nuit, fit place à une insomnie, où l’aventure lui semblait de plus en plus effroyable. L’épisode du portefeuille dérobé augmentait ses angoisses. Cependant, elle n’en tira pas la déduction logique qui eût dû s’offrir à son esprit, c’est-à-dire que, si le portefeuille avait été volé à Mac Allermy, cela n’avait pu avoir lieu que par la force. Non, elle était parfaitement consciente que Frédéric Fildes avait été la victime du Sauvage, mais, pas une seconde, elle n’eut de craintes au sujet de Mac Allermy ; elle ne devina rien, ne fut envahie par aucun pressentiment.

Sa stupeur fut profonde lorsque, le lendemain, dès son arrivée au journal, elle vit le tumulte des bureaux, l'agitation des salles de rédaction, et lorsqu'elle apprit que le patron avait été frappé d'un coup de couteau en plein cœur, dans une boutique de la place de la Liberté. La place de la Liberté ! C'était cela, la place aux arcades !

Elle se raidit pour ne pas défaillir, pour garder le silence. L'événement la bouleversait ; elle se sentait saisie des plus cruels remords. N'aurait-elle pu sauver Mac Allermey ? N'aurait-elle pu agir ?... Elle ne songeait qu'à cela, à sa responsabilité dans le crime commis !... Le reste, c'est-à-dire la façon dont la police avait été avertie, ce que les inspecteurs pouvaient savoir sur la boutique, sur le propriétaire de cette boutique, sur les réunions qui s'y tenaient, tous ces détails, qui furent connus plus tard, ne lui importaient pas en cette minute tragique où, comme une criminelle, elle se reprochait son inaction !

Elle lut pourtant tous les quotidiens du soir, qui, tous, relataient l'assassinat avec des renseignements différents, des commentaires variés et une documentation le plus souvent erronée sur la victime, personnage en vue, dont la mort tragique et mystérieuse causait dans le public une forte sensation.

Dans ces journaux, également, était relaté un autre crime sensationnel aussi, mais qui ne fut pas une surprise pour Patricia : n'en avait-elle pas été informée la première par téléphone et au moment où il était commis ? Il s'agissait du crime sur la personne de l'attorney Frédéric Fildes. Celui-ci, qui devait bientôt s'embarquer pour l'Europe, avait été assassiné chez lui, au cours de la soirée précédente, par un inconnu qui était venu le voir et qui l'avait frappé d'un coup de couteau au cœur – précisément comme avait été frappé le directeur de *Allô-Police*. Y a-t-il corrélation entre ces deux meurtres, se demandaient les journaux ? Les deux victimes se connaissaient bien et avaient des affaires communes. Une bande de gangsters aurait-elle résolu leur mort ? Les aurait-elle exécutés presque à la même heure ?

Mais chez Fildes un coffre-fort avait été forcé. Une somme de cinquante mille dollars avait été volée... Était-ce donc le simple crime crapuleux d'un isolé ?

Patricia, elle, savait à n'en pouvoir douter que la même main criminelle avait frappé les deux vieillards. Mais dans quel but précis ? Pour le compte de quelle puissance occulte ? Le Sauvage était-il un criminel de grande



envergure, ou un simple instrument ? Elle voulait le savoir... Pour cela, un seul moyen...

Le lendemain du double crime, dans l'après-midi, Patricia fut convoquée par Henry Allermey dans le bureau directorial du journal de police dont, fils et héritier de James Mac Allermey, il avait pris possession.

Sans émotion apparente, la jeune femme répondit à cet appel. Henry Mac Allermey avait trente ans. Patricia, qui ne l'avait pas vu depuis plusieurs années, retrouva en lui, homme fait, les traits du jeune homme qu'elle avait autrefois connu. Mais toute passion était morte en elle comme en lui. Ils se parlèrent avec la réserve de deux étrangers.

– Mademoiselle, dit le jeune directeur, la dernière note écrite par mon père sur son registre particulier vous concerne : « Patricia... un caractère, de l'énergie, le sens de l'organisation. Serait tout à fait à sa place comme sous-directrice. »

Sans regarder la jeune femme, il ajouta :

– Je tiendrai compte dans toute la mesure du possible de l'opinion de mon père sur vous... Toutefois, bien entendu, si cela s'accorde avec vos intentions...

Patricia répondit avec la même réserve :

– Je crois, monsieur, que la meilleure façon dont je puisse servir le journal, c'est en me consacrant à la tâche de venger votre père. Dans quelques heures, je m'embarque pour la France. Je viens de retenir ma place sur le paquebot *Île-de-France*.

Henry Mac Allermey eut un geste d'étonnement.

– Vous allez en France ? s'exclamat-il.

– Oui. D'après certaines paroles prononcées par votre père, je puis affirmer qu'il avait l'intention d'y aller lui-même d'ici peu.

– Alors ?

– Alors, je crois que ce voyage en France était lié avec l'affaire où M. Mac Allermey a trouvé la mort.

– Vous avez des preuves ?

– Rien de précis. C'est une simple impression.

– Et au moment même où le journal a le plus besoin de vous, vous prenez une décision aussi grave, sur une simple impression ? observa Henry Allermey avec un peu d'ironie.

– On doit souvent suivre, pour agir, ses intuitions, répondit avec calme Patricia.

– Mais il faut vous mettre d'accord avec la police.

– Je n'en vois pas la nécessité. Je ne pourrais fournir à la police aucun renseignement utile...

Il y eut un silence.

– Vous avez de l'argent ? reprit Henry Mac Allermy, que la résolution de la jeune femme impressionnait malgré lui.

– Deux mille dollars d'avance, que votre père avait versés à la caisse à mon compte comme avance sur mon travail futur.

– Ce n'est pas suffisant.

– Si j'ai besoin d'une plus forte somme afin d'obtenir un résultat, vous en serez avisé, monsieur.

– J'y compte. Au revoir, mademoiselle.

Ils se séparèrent sans un mot de plus.

Comme Patricia se retirait, une jeune femme, dans le bureau directorial, entra sans être annoncée. Jolie, fardée, très élégante dans ses vêtements de deuil, elle passa en tourbillon près de Patricia sans même la voir et se jeta dans les bras d'Henry en s'écriant :

– Mon nouveau manteau, chéri ! Comment le trouves-tu ? Il fait bien deuil, n'est-ce pas ?

C'était la jeune épouse d'Henry Allermy.

L'heure venue, Patricia s'embarqua sur le paquebot *Île-de-France*. Elle était seule. Une amie devait lui amener, deux ou trois semaines plus tard, son fils, le petit Rodolphe.

Tout de suite, la traversée fut pour la jeune femme un grand repos. L'isolement parmi les passagers étrangers, le calme de l'existence à bord répandaient sur elle leurs inévitables bienfaits. Il y a des heures dans la vie où l'on ne voit clair qu'en fermant les yeux. La mer vous apporte cette sérénité dont on a tant besoin à certains moments troubles et incertains.

Les deux premiers jours, Patricia ne quitta pas sa cabine. Aucun bruit à gauche, sa cabine étant au bout d'un couloir ; aucun bruit à droite : « Le passager voisin ne sortait jamais et restait étendu sur son lit », confia le steward à Patricia.

Mais, le troisième jour, revenant après une promenade sur le pont, elle constata que son sac de voyage et ses tiroirs étaient en désordre ; on avait

fouillé chez elle... Qui avait fouillé ? Pour trouver quoi ?

Patricia fit vérifier les targettes qui, d'un côté et de l'autre, verrouillaient la porte de communication. Elles étaient intactes, les serrures fermées à double tour... Impossible de passer. Pourtant on avait passé.

Le lendemain, nouvelle intrusion, nouvelle fouille chez Patricia. Elle ne pouvait douter. Quelqu'un entrait chez elle en son absence. Qui, encore une fois, et dans quel but ? Dans l'espoir de se renseigner, elle se mêla à la vie du paquebot pour étudier les passagers. Elle déjeuna et dîna dans la salle à manger, se promena sur le pont, fréquenta les salons... écouta... regarda... Non, elle ne connaissait personne...

Cependant les fouilles continuaient chez elle. Patricia se plaignit au commandant, lequel avertit le commissaire du bord qui entreprit des recherches, fit établir une surveillance.

Surveillance et recherches vaines. Mais une enquête personnelle, l'indication donnée par des traces de pas sur la poudre de riz tombée d'une boîte sur le parquet, révélèrent à Patricia que l'intrus venait de la cabine voisine. Celle-ci était occupée par un passager nommé Andrews Forb. Andrews Forb ?... Cela n'apprenait rien à Patricia. Mais inquiète, en désarroi, elle crut que ce nom cachait la personnalité du Sauvage... Ou bien, qui sait ? celle de l'homme qui avait combattu le Sauvage sur le palier de *Allô-Police*... qui l'avait sauvée, elle, Patricia.

Comment savoir la vérité, puisque le passager voisin ne sortait jamais de sa cabine ?

Résolue à dissiper ce doute qui l'affolait, elle se fit accompagner par le commissaire pour une visite à cette cabine voisine. Celui-ci frappa à la porte, parlementa et enfin, usant de son autorité, introduisit Patricia.

Patricia regarda le passager mystérieux et s'exclama avec stupeur :

– Comment, c'est vous, Henry ?...

Elle demanda au commissaire de la laisser seule avec l'occupant de la cabine.

Henry Mac Allergy, en présence du commissaire, s'était contenu, mais, quand il fut seul avec la jeune femme, le masque d'impassibilité qu'il avait porté lors de leur entrevue au journal tomba, et pâle, bouleversé, il se jeta aux genoux de Patricia et avoua tout.

Il l'aimait. Il n'avait jamais cessé de l'aimer. Il implorait son pardon pour l'avoir si lâchement abandonnée. Il ne pouvait plus vivre sans elle.

– Je suis jaloux, acheva-t-il, pantelant. Je souffre ! Que veut dire ce départ ? Venger mon père ? C'est un prétexte ! C'est un mensonge. Vous ne partez pas seule, Patricia ! Vous partez avec un homme que vous aimez ! Qui est-il ? Je n'en sais rien ! Mais je le saurai ! Je vous arracherai à lui ! Rien ne compte que vous. Mon mariage fut une folie. Je vous aime ! Je ne supporterai pas de vous voir à un autre ! Je vous tuerai plutôt ! Je ne puis admettre votre trahison !

Saisie d'étonnement devant tant d'injustice, Patricia s'indigna :

– Mais la trahison, c'est vous qui l'avez commise, Henry ! Je m'étais confiée à vous. Je vous avais donné tout mon amour ! Je ne vivais que pour vous et pour notre enfant ! Et vous avez brisé tout cela ! Tout s'est effondré du jour au lendemain, sans raison, sans explication. Un seul mot sur un bout de papier : « Adieu ! ». Vous parlez de me tuer ?... Mais, sans Rodolphe, je serais morte ! Vous pardonner ? Jamais. Ou alors, oui, le pardon que l'on accorde au passé cruel qui ne compte plus ! À un indifférent qu'on a chassé de sa pensée et que l'on ne méprise même plus !

Elle était déterminée, dédaigneuse, implacable. Henry Mac Allergy, dans un effort violent, reprit quelque sang-froid. Il se releva, promit de changer de cabine le jour même, de ne plus l'importuner et, dès l'arrivée en Europe, de retourner à New York.

– Pour vous occuper de votre journal et de votre femme, ordonna Patricia.

Il haussa les épaules :

– Non, le journal m'ennuie. C'est en dehors de mes compétences. Les rédacteurs, associés entre eux, feront mieux que moi. J'ai donné des pouvoirs avant mon départ. Je réglerai tout définitivement...

– Et votre femme ?

– Je la déteste, depuis que je la connais bien. Elle s'est imposée à moi pour me prendre à vous. C'est une enfant gâtée, égoïste, frivole et capricieuse !

– Votre place est auprès d'elle ! Vous l'avez épousée ! Vous devez la rendre heureuse ! C'est votre devoir !

Il protesta, il pleura, la supplia à nouveau. Et la voyant inflexible, il finit par promettre tout ce qu'elle exigea de lui.

– Un lâche, un être inconsistant et versatile, se dit Patricia lorsqu'elle eut regagné sa cabine. Comment ai-je pu me tromper à ce point ? Voir en lui

un homme digne d'être aimé ?...

Henry Mac Allermy n'était pas à craindre pour elle. Elle dormit tranquille cette nuit-là.

Mais le matin suivant elle apprit qu'une rixe avait eu lieu, la nuit, sur le pont, entre deux individus. L'un d'eux avait jeté l'autre à la mer.

Le passager qui se faisait appeler Andrews Forb ayant disparu depuis ce moment-là, on ne douta pas que ce fût lui la victime. Mais nul ne put savoir qui l'avait jeté pardessus bord. Personne n'avait été témoin direct de la rixe. L'un des combattants avait été jeté à la mer ; l'autre s'était éclipsé. On fit de vaines recherches parmi l'équipage et les voyageurs. Le mystère ne put être éclairci.

Patricia, pourtant, avait la certitude – certitude sans preuve, du reste – que l'agresseur était le Sauvage, qui, après avoir tué le père, s'était débarrassé du fils. Elle imaginait le Sauvage embusqué parmi les passagers. Elle étudiait tous les visages... Mais comment reconnaître un homme qu'on n'a fait qu'entrevoir rapidement et en des circonstances dramatiques ne prêtant pas à l'observation précise ?

La jeune femme, malgré son courage, eût connu des heures d'angoisse si elle n'avait eu l'impression irraisonnée, mais réconfortante, que quelqu'un veillait sur elle. Oui, celui qui l'avait déjà sauvée une fois la sauverait encore, le cas échéant. Était-il donc à bord de l'*Île-de-France* ? Pourquoi pas ? N'avait-il pas promis de la secourir, de la défendre ? N'était-il pas tout-puissant ? Avec le sentiment qu'elle se protégeait contre toute agression possible, elle suspendit à son cou, comme un fétiche bienfaisant, le sifflet d'argent qu'il lui avait donné. À la moindre alerte, elle l'appellerait et il viendrait, elle en était sûre...

Dès lors, rassurée, elle put vivre tranquille pendant le reste du voyage. Rien ne se passa. Comme le Sauvage, le Sauveur demeurait dans l'ombre impénétrable où elle le cherchait.

À l'arrivée, sur la passerelle du débarquement, en face de laquelle elle se posta, aucun signe ne lui permit d'identifier, parmi les passagers quittant le bord, l'un ou l'autre de ces hommes qui tenaient tant de place dans sa mémoire, l'un sinistre, vulgaire et redoutable, avec sa passion tenace, brutale et hardie ; le second, déterminé, amical et si puissant que, sûre de lui, elle n'avait plus peur de rien, puisqu'il avait promis de la secourir et de la défendre.

Les projets de Patricia s'appuyaient sur le raisonnement suivant :

La grande et secrète entreprise de James Mac Allermy avait décidé celui-ci à faire un voyage en France. Donc, le Sauvage, son assassin – oui, on n'en pouvait douter – voulait, lui aussi, gagner la France, autant pour se mettre à l'abri des poursuites de la police new-yorkaise, que pour continuer l'affaire commencée qu'il voulait confisquer à son profit. Sans doute, ayant quitté le bateau clandestinement en Angleterre, tenterait-il de passer en France par une autre voie. Au Havre, Patricia, donc, loua une auto, se fit conduire à Boulogne, puis à Calais, afin de surveiller les débarquements de Grande-Bretagne.

En fin de journée, à Calais, un individu, vêtu d'un large raglan, coiffé d'une casquette enfoncée et le bas du visage enfoncé dans un cache-nez gris, franchit la passerelle. Sa main droite tenait une lourde valise. Sous le bras gauche, parmi une liasse de journaux et de magazines, il dissimulait un paquet enveloppé de papier d'emballage et ficelé, dont la dimension correspondait au portefeuille volé à Mac Allermy.

Patricia, qui, se dissimulant avec soin, observait l'arrivée, reconnut la silhouette de celui qu'on appelait le Sauvage. Elle s'attacha à ses pas.

Il prit le train pour Paris, Patricia monta dans le compartiment voisin. À Paris, il descendit dans un grand hôtel non loin de la gare du Nord. Patricia s'établit dans le même hôtel, au même étage.

Elle avait la certitude qu'il ne soupçonnait pas sa présence. Tout un jour elle attendit, construisant des plans qu'elle abandonnait à mesure. La femme de chambre de l'étage, dont elle acheta les bons offices, la renseigna sur l'emploi du temps du voyageur. C'était simple : il avait dormi tout l'après-midi et avait demandé qu'on lui servît à dîner dans sa chambre. Il ne se séparait pas d'un grand portefeuille fauve, à poignée de cuir.

Ce dernier renseignement vainquit les hésitations de Patricia et ses craintes. Il fallait agir avant que le bandit n'agît. Il fallait lui enlever le portefeuille avant qu'il n'eût le temps de tirer parti des documents qui s'y trouvaient contenus ou bien qu'il le portât peut-être en une cachette sûre.

Patricia prit dans son nécessaire de toilette un petit revolver bijou, porte-respect sans quoi elle ne voyageait pas et, avec un nouveau et sérieux pourboire, se fit conduire à la chambre du Sauvage par la femme de chambre qui lui en ouvrit la porte à l'aide d'un passe-partout.

Patricia entra, referma la porte derrière elle, se trouva seule avec l'homme.

Il venait d'achever de dîner. Il se dressa, Patricia vit sa haute taille, sa large carrure, son visage massif et bestial qu'elle n'avait jusqu'alors fait que deviner dans l'ombre d'un palier ou d'un quai et que, pour le moment, la stupeur rendait presque comique.

Mais il se ressaisit vite et voulut railler.

– Patricia ! Non, c'est vous ! Quelle charmante surprise ! Comme c'est gentil de venir voir un vieil ami ! Asseyez-vous donc ! Voulez-vous des fruits, du café, des liqueurs ? Mais, d'abord, on ne s'embrasse pas ?

Il fit un pas vers elle. Elle braqua sur lui son petit revolver :

– Restez tranquille, n'est-ce pas !

Il rit, mais s'arrêta :

– Alors, qu'y a-t-il pour votre service ?

– Rendez-moi le portefeuille de cuir fauve que vous avez volé après avoir tué M. Mac Allermy dans la boutique où vous êtes revenu après la réunion des « onze », ordonna Patricia.

Il rit encore.

– Si j'ai jugé bon de tuer pour voler ce portefeuille, ce n'est pas pour le rendre, voyons ! Qu'en voulez-vous faire ?

– Continuer l'œuvre commencée par mon ancien directeur. Je suppose que tous les documents indispensables sont dans ce portefeuille ?...

– Certes. Et sans eux, impossible de rien faire !

– Donnez-les-moi. Vous êtes traqué par la police, d'une minute à l'autre on peut vous arrêter pour deux crimes et les documents seront perdus pour nous.

– Pour nous ? Vous consentez donc à travailler pour moi, ma belle Patricia ?

– Non, pour moi et pour le journal.

– C'est-à-dire pour votre ancien ami, Allermy junior ?

– Il est mort, dit Patricia d'une voix sourde et sans pouvoir réprimer un frisson. On l'a jeté à l'eau.

Sauvage haussa les épaules.

– Des blagues ! Quelqu'un est tombé à l'eau, oui... Et le junior, laissant croire que c'était lui, s'est caché parmi la foule des troisième classe. Vous n'avez donc pas lu les dernières nouvelles câblées de New York ?

– Alors, qui donc s’est noyé ?  
– Un émigrant italien expulsé d’Amérique après de sales histoires. Il a dû vouloir faire du chantage...  
– Et c’est l’homme qui m’a sauvée de vous qui l’a jeté à la mer ?  
– Je ne connais pas cet homme.  
– Vous mentez ! Vous lui avez dit qu’il était Arsène Lupin !  
– Je n’ai aucune certitude. Peut-être est-ce lui... Peut-être pas... Mais, somme toute, vous réclamez le portefeuille ?

– Oui.  
– Et si je refuse ?  
– Je vous livre à la police.  
– Soit. Mais d’abord, réglons nos comptes tous les deux.  
Il y eut un silence. Le Sauvage paraissait hésiter. Enfin, il grommela :  
– Qu’est-ce que vous voulez que je fasse entre votre revolver et les flics...

– Donnez-moi le portefeuille... Où l’avez-vous caché ?  
– Sous mon oreiller. Attendez, vous allez l’avoir.  
Toujours sous la menace du petit revolver, le Sauvage se dirigea vers son lit, se pencha... Et, tout à coup, rapide comme l’éclair, bondit de côté, en même temps que l’oreiller du lit volait à travers la chambre, frappant Patricia au visage et lui faisant sauter des mains le revolver.

Le bandit s’empara de l’arme et marcha sur la jeune femme.  
Dans l’ombre de la pièce mal éclairée, elle devinait l’expression implacable et bestiale de son visage.

Elle porta son sifflet d’argent à sa bouche.  
– Halte ! ou j’appelle !  
– Et qui viendra ? ricana le bandit.  
– Lui. Celui qui m’a déjà protégée contre vous.  
– Ton sauveur mystérieux ?  
– Mon sauveur, Arsène Lupin.  
– Tu crois donc que c’est lui ? dit le Sauvage qui avait reculé.  
– Tu le crois aussi, dit Patricia. Et tu as peur !...  
Il essaya une fanfaronnade.  
– Eh bien, siffle donc ! Qu’il vienne ! J’ai envie de faire sa connaissance de plus près.

Mais c’était une envie très relative, car il laissa partir la jeune femme.



Patricia regagna sa chambre, décidée à faire une autre tentative le lendemain, et cette fois en prévenant, s'il le fallait, la police. Elle dormit quelques heures, et au matin fut réveillée par des allées et venues, et des bruits de voix animée.

S'étant levée, elle apprit par la femme de chambre que celui qu'elle nommait le Sauvage avait, dans le courant de la nuit, été grièvement blessé à la tête d'un coup de matraque. Il vivait encore cependant et on ne désespérait pas de le sauver. On ignorait tout de son agresseur qui avait passé inaperçu parmi les allées et venues des voyageurs.

Utilisant sa carte de reporter, il fut loisible à Patricia de se mêler à l'enquête préliminaire du commissaire de police. Elle n'apprit rien, mais, revenant à l'hôtel, la femme de chambre voyant que le blessé l'intéressait pour une raison ou pour une autre, lui offrit de lui remettre, moyennant récompense, le carnet-portefeuille de l'homme assailli. Elle l'avait trouvé derrière le radiateur de sa chambre. Patricia accepta et s'enquit de la sacoche. Personne ne l'avait vue. L'agresseur du Sauvage l'avait certainement emportée. C'était sans doute pour s'en emparer qu'il avait frappé.

Dans le porte-cartes, Patricia trouva un petit carnet d'identité avec une photographie abritée sous une feuille de mica. L'envers de la photo portait cette ligne écrite par Mac Allermy :

*(M) – Paule Sinner n° 3.*

Une page de carnet indiquait l'adresse à Portsmouth d'un certain Edgar Becker (taverne Saint-George). Les autres pages étaient blanches. Patricia supposa que cet Edgar Becker était sans doute l'agresseur du Sauvage, donc le voleur du portefeuille. Voulant se renseigner, espérant voir l'homme lui-même, s'il avait, ce qui était probable, regagné l'Angleterre avec son butin, elle repartit aussitôt pour le Havre, traversa la Manche et arriva à Portsmouth.

Là, elle trouva facilement la taverne Saint-George.

Une petite taverne voisine du port. L'établissement était en émoi. Le patron, un gros homme roux et bavard, renseigna la jeune femme. Il y avait eu un crime chez lui quelques heures plus tôt. Edgar Becker, qui logeait à l'hôtel dépendant de la taverne, avait été assassiné. Il revenait d'un court voyage en France...

– Portait-il un portefeuille de cuir fauve ? demanda Patricia, essayant de dominer sa surexcitation.

– Parfaitement, miss, je l’ai vu dans sa valise. Becker est monté se reposer. Alors, ce qui s’est passé, personne n’en sait rien, parce que personne n’a rien vu ; mais trois heures après, la servante a trouvé Becker étranglé.

– Et le portefeuille ? demanda Patricia.

– Pas trace de portefeuille. Mais j’ai trouvé un carnet. Tiens, j’ai oublié d’en parler à la police.

– Dix livres si vous me donnez ce carnet, dit la jeune femme.

Le patron n’hésita pas.

– Oh ! si vous voulez. Je n’en ai que faire et après tout Becker me devait de l’argent et c’est pas la police qui paiera...

Le carnet, semblable à celui du Sauvage, contenait la même sorte de carte d’identité, signée de M. Allermey, et une photo de même format, avec cette notation :

*(M) – Paule Sinner n° 4.*

Patricia revint en France, s’installa dans un hôtel du quartier de l’Étoile et c’est trois jours plus tard qu’elle câbla, au journal *Allô-Police*, cet article fameux qui fit tant de bruit aux États-unis et dans tous les pays du monde. Il commençait par ces lignes sensationnelles :

*« Quatre crimes ont été commis, deux à New York, un en Angleterre, un autre à Paris. En apparence, rien de commun entre eux et je ne pense pas que la police, même si elle y a un moment songé, tout au moins pour les deux crimes de New York, aurait jamais pu découvrir entre eux le moindre lien. Or, c’est le même crime et je vais le démontrer. »*

Patricia racontait alors sa conversation avec Mac Allermey, les raisons pour lesquelles elle l’avait suivi un soir à travers les rues, le rendez-vous des onze dans le magasin de la place de la Liberté, le vol du portefeuille de cuir fauve, son coup de téléphone tragique à Frédéric Fildes, son voyage en Europe, ce qu’elle savait enfin des deux autres crimes.

Et quelle habileté dans ce récit ! Quelle clarté magistrale dans les déductions ! Quelle atmosphère créée dès les premières lignes ! Ah ! elle avait bien profité de la leçon donnée par le vieil Allermey !

L'article se terminait par cette page qui en résumait toute la force et lui donnait toute sa signification :

*« Ainsi donc, un conciliabule, évidemment préparé de longue date, réunit onze personnes en vue d'une œuvre qui semble de considérable importance. Et quels sont les premiers résultats de l'effort convenu ? Trois hommes tués et une tentative d'assassinat ! Est-ce à dire que l'œuvre soit une de celles qui ne peuvent produire que meurtre, vol ou ignominie ? Non. Elle a germé dans le cerveau de deux hommes, de deux amis d'une moralité indiscutable et d'un caractère au-dessus de tout soupçon ! Mac Allermey et l'attorney Frédéric Fildes ! Mais elle est difficile, pleine d'embûches, de périls et d'obstacles ; les deux amis doivent choisir leurs associés parmi des personnes louches : chevaliers d'industrie, hommes à tout faire, gangsters de toutes classes, dont Mac Allermey pressent les exigences et les appétits sournois quand il me dit : « Supposons que je sois engagé dans une aventure qui me mène à la mort. » Et c'est ce qui advient dès l'abord. Les deux honnêtes gens sont aussitôt assassinés, les documents indispensables au succès de l'entreprise sont volés et voilà une bande de fauves lâchés à travers le monde, avec des ambitions féroces et un but qui les enfièvre, les rend plus impitoyables encore... Conséquence : deux autres victimes. Et ce n'est pas fini.*

*« Hypothèse... direz-vous ? Suppositions sans preuves réelles ?*

*« Mes preuves, je les gardais pour conclure. Ou plutôt ma preuve, car il n'y en a qu'une, mais elle est irréfutable, et la police de New York saura lui donner toute son autorité.*

*« C'est la découverte de ces deux cartes d'identité que j'ai recueillies et qui appartenaient au Sauvage et à Edgar Becker. Or, je suis persuadée que l'on a dû trouver ou que l'on trouvera la même carte parmi les papiers de M. Mac Allermey et de l'attorney Frédéric Fildes... »*

Et, effectivement, dès que l'article fut parvenu à la connaissance de la police de New York, des recherches furent faites dans les papiers des deux amis assassinés et on découvrit les deux carnets d'identité sur lesquels l'attention de la police ne s'était pas arrêtée.

On y lut ces indications :

Sur celui de Frédéric Fildes :

(M) – Paule Sinner n° 2.

Sur celui de James Mac Allermy :

*(M) – Paule Sinner n° 1.*

La preuve était faite : sur les quatre victimes, la même indication. Mot de passe ? Signe de ralliement ? Nom d'une femme réelle ? Sobriquet particulier signifiant : « Paule la Pécheresse » ? Mystère ! Mystère complet !... Oui, mais, en tout cas, on devait supposer que les sept complices survivants étaient réunis par ce même nom : Paule Sinner, qu'accompagnait un numéro d'ordre qui les désignait dans la ténébreuse association et que précédait un M majuscule.

Mais, dans la nuit même qui suivit leur découverte, les deux carnets provenant des deux hommes assassinés disparurent des bureaux centraux de la police... Comment ?... Un mystère de plus...

## *Horace Velmont, duc d'Auteuil-Longchamp*

### Table des matières

À pas feutrés, retenant son souffle, Victoire, la vieille nourrice, entra dans la salle de bains où son maître, enveloppé d'un peignoir multicolore, dormait sur un divan.

Sans ouvrir les yeux, il grogna :

– Pourquoi tant de précautions ? Tu peux claquer les portes, casser des assiettes, danser un fox-trot ou taper de la grosse caisse ; je ne me réveille jamais qu'au moment que je me suis fixé. À tout à l'heure, Victoire.

Enfonçant davantage sa tête dans les coussins, il se rendormit en toute sécurité.

Victoire le contempla longuement, avec extase, murmurant :

– Quand il dort, il n'a pas son petit sourire gouailleur ou cet air d'énergie agressive qui lui sont particuliers à l'état de veille et qui m'inquiètent toujours un peu, moi, sa vieille nourrice, qui depuis tant d'années n'ai jamais pu m'y habituer.

Elle reprit, enfin, pour elle-même :

– Il dort comme un enfant... Ah ! voilà qu'il sourit... Sûrement, il fait de beaux rêves... Sa conscience est en repos, cela se voit. Comme son visage est calme... Et ce qu'il paraît jeune ! Dirait-on jamais qu'il a près de cinquante ans.

Elle n'achève pas. Le dormeur l'a entendue, il sursaute, la saisit à la gorge.

– Vas-tu te taire ! crie-t-il. Est-ce que je vais dire ton âge au charcutier du coin, qui te fait la cour ?

Victoire est suffoquée, d'indignation surtout, car la main d'hercule qui l'a prise au cou se garde de serrer :

– Le charcutier du coin... Oh !...

– Tu me diffames en criant mon âge ridicule.

– Il n'y a personne ici.

– Il y a moi, moi qui n’ai même pas trente ans... Alors pourquoi me blesser avec des chiffres dérisoires ?

Il se rassoit sur son divan, bâille, boit un verre d’eau, embrasse la nourrice avec une tendresse d’enfant et s’exclame :

– Jamais je n’ai été si heureux, Victoire !

– Pourquoi donc, mon petit ?

– Parce que j’ai arrangé ma vie. Plus d’aventures ! Celles de Victor et celle de la Cagliostro seront les dernières. J’en ai assez ! J’ai mis ma fortune à l’abri, et j’en veux jouir sans embêtements, en grand seigneur milliardaire. Et j’en ai également assez de toutes les femmes ! Assez d’amour ! Assez de conquêtes ! Assez de petite fleur bleue, assez de sérénades ! Assez de clairs de lune ! Assez de tout ! J’en suis excédé ! Donne-moi une chemise empesée et mon habit numéro 1.

– Tu sors ?

– Oui, Horace Velmont, unique descendant d’une ancienne famille de navigateurs français, émigrés au Transvaal, et qui s’y est enrichi par les plus honnêtes procédés, se rend ce soir à la grande fête annuelle du banquier Angelmann. Laisse-moi m’habiller et me faire une beauté, ma vieille !

À dix heures et demie, Horace Velmont arrivait devant le luxueux immeuble du faubourg Saint-Honoré, qui abrite, à la fois, la banque Angelmann et les appartements du banquier. Ayant passé sous la voûte, entre les corps de bâtiments réservés aux bureaux, il pénétra dans la cour bordée par les ailes réservées à l’habitation et qui se prolonge par la pelouse d’un de ces beaux jardins qui s’étendent jusqu’aux Champs-Élysées.

Deux vélums étaient tendus au-dessus de cette cour et de cette pelouse. Tout le fond était occupé par une foire avec chevaux de bois, balançoires, attractions de toutes sortes, baraques d’exhibitions de phénomènes, rings réservés à la boxe et à la pittoresque lutte libre. Dans ce cadre éblouissant de lumière, des centaines de personnes se pressaient. Trois orchestres et trois jazz faisaient rage.

Dès l’entrée, Angelmann recevait ses invités. Jeune encore sous ses cheveux blancs, la figure nette et rose, l’air photogénique d’un financier américain de cinéma, il avait échafaudé sa situation sur la base solide de trois faillites supportées avec art, honneur et dignité. Non loin de lui, se

trouvait sa femme, la belle madame Angelmann, comme l'appelaient ses innombrables admirateurs.

Horace serra les mains du banquier.

– Bonjour, Angelmann.

Angelmänn répondit avec d'autant plus d'amabilité qu'il semblait incapable de mettre un nom sur ce visage.

– Bonjour, cher ami, comme c'est aimable à vous d'être venu !

Le cher ami esquissa le mouvement de s'éloigner, puis revint sur ses pas et lui dit à voix basse :

– Sais-tu qui je suis, Angelmann ?

Le banquier réprima un tressaillement et répondit du même ton :

– Ma foi, je ne sais pas trop, tu as tant de noms !

– Je suis un monsieur qui n'aime pas qu'on se f... de lui, Angelmann.

Or, sans avoir aucune preuve formelle, j'ai l'impression que tu me trahis.

– Moi... Vous... te trahir !

Des doigts d'acier s'incrustèrent dans son épaule avec l'apparence de faire un geste amical ; la voix basse ajouta durement :

– Écoute-moi, Angelmann. Le jour où je serai fixé, je te briserai comme verre. Tu n'existeras plus. En attendant, je te donne une chance... Mais je choisis comme gage de ta fidélité ton admirable compagne.

Le banquier blêmit, mais il était en public, chez lui, il se domina vite, et reprit son sourire mondain.

Cependant, Horace avait passé et il s'inclinait à présent devant la belle madame Angelmann. Avec une parfaite aisance de grand seigneur et une galanterie étudiée, il lui baisa la main et, se redressant, murmura :

– Bonsoir, Marie-Thérèse... Alors, toujours jeune, toujours séduisante, toujours vertueuse ?

Il raillait, elle sourit et murmura avec une pareille ironie :

– Et toi, beau ténébreux, toujours honnête ?

– Bien sûr, l'honnêteté est une de mes parures. Mais ce n'est pas ce que les femmes préfèrent en moi ; n'est-ce pas Marie-Thérèse ?

– Fat !

Elle avait légèrement rougi en haussant les épaules et lui, d'un ton plus sérieux, conclut :

– Surveille ton mari, Marie-Thérèse, crois-moi, surveille-le.

– Qu'y a-t-il donc ? balbutia-t-elle.

– Oh ! il ne s’agit pas de galanterie... Comment être infidèle à la belle Marie-Thérèse ! Il s’agit de choses plus sérieuses... Crois-moi, surveille-le.

Horace, souriant et content de lui, s’éloigna vers les attractions du jardin.

Quelque temps parmi la foule il se promena. Il y avait beaucoup de jolies femmes. Il sourit à quelques-unes d’entre elles qu’il avait connues. En lui rendant son sourire, plusieurs rougirent légèrement et le suivirent des yeux. Il semblait décidé à s’amuser. Il fit un tour de chevaux de bois, puis s’approcha d’une baraque de lutteurs. Un vieil athlète en maillot rose et caleçon de peau de tigre venait de se casser le poignet en luttant contre un énorme professionnel fanfaron et brutal. Horace, le chapeau à la main, quêtâ pour le vieil athlète, puis entra dans la baraque, et bientôt reparut sur le ring en maillot lui aussi, ce qui permit d’apprécier l’harmonie de sa musculature onduleuse et souple. Il défia le lutteur colossal et, en deux reprises, le tomba, selon les meilleures méthodes japonaises. Le public, enthousiasmé, l’acclama, et quand il ressortit, en habit, de la baraque, l’entoura avec curiosité. Le sourire aux lèvres, il s’éloigna vers la piste où évoluaient des danseurs.

Un couple attirait surtout, par son agilité acrobatique, l’attention du public qui faisait cercle. Horace regardait, lui aussi, avec intérêt, quand un monsieur s’approcha et se glissa devant lui. Le monsieur était de très haute taille. Horace ne vit plus rien. Il se déplaça. Le monsieur, au bout d’un moment, fit de même, et, de nouveau, fit écran. Horace allait protester, quand, dans la foule, il y eut un remous. Le monsieur recula, marcha sur le pied d’Horace. Il ne l’avait pas fait exprès, mais n’y prit aucunement garde.

– On s’excuse, sacrebleu, grommela Horace.

Le monsieur se retourna. C’était un jeune homme mince, élégant, verni, calamistré, tiré à quatre épingles, du reste joli garçon, avec un collier de barbe frisée, encadrant un dur visage de Levantin. Il regarda Horace, mais ne s’excusa pas.

La danse finissait. L’orchestre en entama une autre, un tango. Le Levantin s’inclina alors devant une jeune femme très belle, au type anglo-saxon, qui se trouvait à quelques pas et dont Horace avait remarqué la grâce onduleuse. Elle parut hésiter une seconde, puis accepta l’invitation. Tous deux dansaient avec tant de perfection qu’on fit cercle pour les voir.



Quand le Levantin eut ramené la jeune femme à sa place, il vint de nouveau se planter devant Horace Velmont. Mais, cette fois, Horace, à bout de patience, le saisit par le bras et le repoussa. Le Levantin, irrité, se retourna vivement.

– Monsieur...

– Quel goujat ! dit Velmont.

L'homme rougit de colère et dit avec hauteur :

– C'est une affaire, peut-être ?

– Non. Une constatation !

– Je me regarde comme offensé.

– Je l'espère bien.

Le Levantin, avec un grand geste digne, tira une carte de sa poche.

– Comte Amalti di Amalto ! Votre nom, monsieur ?

– Archiduc d'Auteuil-Longchamp.

Les gens s'attroupaient, ils rirent amusés par le sang-froid gouailleur d'Horace Velmont. Le Levantin furieux avait rougi. Il demanda :

– Votre adresse, monsieur ?

– Ici.

– Ici ?

– Oui. Dans les affaires graves, et celle-ci me semble très grave, je règle toujours aussitôt et sur place. Vous vous dites l'offensé... Soit ! Quelle arme choisissez-vous ? L'épée ? Le pistolet ? La hache d'abordage ? Le poignard empoisonné ? Le canon ? L'arbalète modèle 1430 ?

On riait de plus en plus autour d'eux. L'étranger, sentant que le ridicule le menaçait avec cet adversaire blagueur et déterminé, domina sa colère et répondit froidement :

– Le pistolet, monsieur !

– Allons-y.

Ils étaient tout près d'un tir forain, muni de cibles, de pipes et de jets d'eau où sautillaient des coquilles d'œufs. Horace prit deux de ces longs pistolets Flobert à deux coups qui datent du second Empire, les fit charger sous ses yeux et présenta l'un d'eux au comte Amalti, en lui disant avec gravité :

– Dès que deux coquilles d'œuf seront abattues, l'honneur sera sauf.

Le Levantin hésita une seconde, puis se résigna à la plaisanterie. Il prit le pistolet, visa longtemps, et manqua son coup. Horace lui enleva le

pistolet des mains et tenant les deux armes négligemment au bout de ses bras tendus, sans viser, pressa les détentes et abattit deux coquilles d'œuf.

La foule poussa une acclamation.

– L'honneur est sauf, monsieur, dit Horace, nos deux coquilles ont roulé sur le terrain.

Et il tendit la main au comte Amalti qui prit le parti de rire et répondit :

– Bravo, monsieur ! De l'esprit et de l'adresse. C'est plus qu'il ne m'en faut ! J'aurai plaisir à vous revoir.

– Pas moi ! fit avec sérénité Horace qui s'éloigna rapidement afin d'échapper à la curiosité du public.

Il se promena un moment dans un coin relativement désert du jardin et se disposait à se rapprocher de la sortie, quand une main se posa sur son épaule.

– Puis-je vous parler, monsieur ? dit une voix féminine.

Horace se retourna.

– Ah ! la belle dame anglo-saxonne ! s'exclamat-il d'un ton ravi.

– Américaine et demoiselle ! répondit-elle.

Il s'inclina, cérémonieux.

– Dois-je me présenter, mademoiselle ?

– Inutile, dit-elle en riant. Archiduc d'Auteuil-Longchamp me suffit parfaitement.

– Très bien, mais moi, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mademoiselle !

– Êtes-vous bien sûr ? Voyons. Nous nous sommes rencontrés dans l'escalier d'une maison à New York. Vous ne vous souvenez pas ?... En outre, je vous observe depuis une heure.

– Une surveillance, alors ?

– Oui.

– Et pourquoi ?

– Parce que vous êtes certainement l'homme que je cherche depuis quelques jours.

– Quel homme cherchez-vous ?

– Celui qui peut me rendre un grand service.

– Je suis toujours l'homme qui peut rendre un grand service à une jolie femme, indiqua Horace, toujours galant. Mademoiselle, je suis à vos ordres.

Il lui offrit son bras et la conduisit parmi la foule jusqu'à cet endroit relativement désert d'où il venait. Sous les arbres du jardin, ils s'assirent.

– Vous n'aurez pas froid, ici ? demanda Horace.

– Je n'ai jamais froid, répondit-elle, en écartant la gaze qui couvrait ses épaules nues.

– Merci, dit Horace avec conviction.

Elle fut étonnée.

– Merci de quoi ?

– Du spectacle que vous me permettez de contempler. Rudement beau. Un marbre grec !

Elle fronça les sourcils en rougissant légèrement et ramena la gaze sur ses épaules.

– Vous voulez bien m'écouter sérieusement, monsieur ? demanda-t-elle d'un ton sec.

– Certes, j'aurais tant de joie à vous être utile !

– Alors, voici : je suis attachée à un grand journal de police américain. Cela m'a valu d'être mêlée à une affaire criminelle, dont les derniers épisodes se sont déroulés en France : l'affaire Mac Allermey ! Après avoir réussi dans ma collaboration au journal avec un succès au-delà de tout espoir, je me débats à présent, depuis deux mois, en efforts qui n'aboutissent à rien. Ne sachant plus que faire, je suis allée, il y a deux jours, voir à la préfecture de police un brave inspecteur qui m'avait aidée déjà de ses conseils. Cette fois-ci, il a fini par s'écrier :

– Ah ! si vous aviez la collaboration de Machin !

– « Machin » ? demanda Horace.

– C'est ainsi, me dit l'inspecteur, que nous appelons un type extraordinaire qui s'amuse parfois à travailler avec nous. Son nom, nous l'ignorons, de même que sa physionomie véritable. C'est un homme du monde, paraît-il, un grand seigneur fort riche. Il agit toujours de façon singulière et il est d'une force physique et d'une adresse incroyables, en outre, d'un calme que rien ne trouble jamais... Mais où le trouver ?... Ah ! tenez... le baron Angelmann donne demain, dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré, la fête annuelle, où il convie tout Paris. Certainement Machin sera là. À vous de le démasquer et de l'intéresser à votre entreprise.

– Alors, vous êtes venue ici ? dit Horace. Et comme vous m'avez vu tomber un athlète forain, faire la quête et me battre en duel contre des

coquilles d'œuf, vous vous êtes dit : « Voilà Machin » !

– Oui, répondit l'Américaine.

– Eh bien ! mademoiselle, je suis en effet « Machin » et tout à votre service.

– Merci, alors je commence. Connaissez-vous un peu l'affaire américaine dont je viens de vous parler ?

– L'affaire Mac Allermy ? Un peu.

– Comment l'avez-vous connue ?

– J'ai lu à ce sujet un article publié par une femme.

– Oui, par moi, Patricia Johnston.

– Tous mes compliments !

– Sans réserve ? demanda Patricia mise en éveil par le ton de l'éloge.

– Si, avec une réserve : l'article était trop bien fait, trop littéraire, trop mis en valeur. En matière de crime, j'aime le récit direct, pas « raconté », pas enjolivé, sans recherche de l'effet, sans préparation des coups de théâtre. Le roman policier m'endort.

Elle sourit.

– Tout le contraire des conseils que me donnait M. Allermy dont j'étais la secrétaire. Mais passons. Voici ce que j'ai appris.

Brièvement, elle raconta les faits. Il écoutait attentivement, sans la quitter des yeux. Quand elle eut fini, il dit :

– Comme je comprends bien maintenant !

– Mon explication est plus claire que mon article ?

– Non, mais vous la donnez avec vos lèvres et vos lèvres sont délicieuses.

Elle rougit encore, et, mécontente, murmura :

– Ah ! ces Français... toujours les mêmes...

– Toujours, mademoiselle, déclara-t-il tranquillement. Je ne puis réellement causer avec une femme à cœur ouvert, qu'après lui avoir dit ce que je pense d'elle. Question de loyauté, vous comprenez. Maintenant que j'ai rendu hommage à votre beauté, à vos épaules et à vos lèvres, concluons. Qu'est-ce qui vous embarrasse ?

– Tout.

– Depuis le quatrième crime commis à Portsmouth, rien de nouveau ?

– Rien.

– Aucun indice ?

– Aucun. Voilà près de trois mois que je suis à Paris, trois mois que je cherche en vain.

– C’est votre faute.

– Ma faute ?

– Oui. Le hasard vous a fourni des faits dont vous n’avez tiré qu’une certaine partie de la vérité.

– J’ai tiré des faits tout ce qu’on pouvait en tirer.

– Non. La preuve, c’est qu’en vous écoutant, j’en ai tiré davantage, moi. Donc, si vous êtes en panne, c’est votre faute. Il y a eu négligence de votre part, paresse d’esprit.

– En quoi ai-je été négligente et paresseuse ? demanda Patricia un peu offensée.

– Vous avez accueilli trop vite l’explication du nom de Paule Sinner. Sinner veut dire : « Pécheur ». Donc, vous en avez conclu que Paule Sinner veut dire : « Paule la Pécheresse ». Explication sommaire, explication trop facile. Il fallait pénétrer plus avant dans la réalité et se souvenir de ce qu’avait fait jadis le sieur Arsène Lupin. Le connaissez-vous ?

– Par la lecture de ses exploits, oui, comme tout le monde. Mais personnellement, je ne crois pas le connaître.

– Vous perdez beaucoup, dit Horace gravement.

– Qu’a-t-il fait ? demanda-t-elle curieuse.

– Pour s’amuser, il lui est arrivé deux fois de brouiller les lettres de son prénom et de son nom et de les reconstituer sous une autre forme, ce qui lui a permis, pendant un temps, d’être le prince russe Paul Sernine et, plus tard, d’être le noble portugais Luis Perenna. Personne ne s’en est douté.

Tout en parlant, Horace avait tiré de son portefeuille quelques cartes de visite qu’il déchira en deux, fabriquant ainsi onze petits cartons sur chacun desquels il écrivit une lettre des deux mots « Paule Sinner ». Puis il offrit le tout à la jeune femme en disant :

– Lisez dans l’ordre.

Elle lut les onze lettres, à haute voix :

A. R. S. E. N. E. L. U. P. I. N.

– Qu’est-ce que cela signifie ? s’écria-t-elle confondue ?

– Cela signifie, jolie demoiselle Patricia, que les onze lettres du nom d’Arsène Lupin lui ont servi à fabriquer un prénom et un nom de onze lettres : Paule Sinner.

– Par conséquent, Paule Sinner n'existe pas ? dit Patricia.

Horace hocha la tête.

– Elle n'existe pas. Simple formule de passe et de ralliement que vous avez attribuée fort bien à la bande de New York.

– Formule qui, en réalité, recouvrait le nom d'Arsène Lupin ?

– C'est cela.

– Lequel Arsène Lupin joue un rôle dans l'aventure, un rôle de chef, bien entendu ?

– Je ne crois pas. Évidemment, c'est ainsi que l'affaire semble devoir être présentée, mais outre les habitudes pacifiques de Lupin qui ne s'accorderaient pas avec les quatre crimes déjà commis, je suis fondé à croire que l'association, qui a l'air d'être sous la direction de Lupin, a été fondée, au contraire, pour l'embêter. Œuvre morale, vous a dit Mac Allermy ! Pour des puritains comme lui et Frédéric Fildes, est-il œuvre plus morale, plus méritoire, que de s'attaquer à un malfaiteur, de lui faire rendre gorge et de donner à l'association la force illimitée que peut donner entre des mains expertes l'énorme fortune de Lupin ? Soit qu'on la lui dérobe, soit qu'on le fasse chanter.

« La Maffia contre Arsène Lupin, telle est, me semble-t-il, la devise, le mot d'ordre, la directive de cette nouvelle croisade. Le mécréant, l'infidèle, le sarrasin, qu'il faut combattre et détruire, me semble être, en l'occurrence, le sieur Arsène Lupin, et les croisés, les Godefroy de Bouillon, les Richard Cœur de Lion, les Saint Louis qui se sont enrôlés pour conquérir Jérusalem, c'est Mac Allermy, c'est Frédéric Fildes, c'est le Sauvage. N'êtes-vous pas convaincue, comme moi ?

– Oh ! si, dit-elle, en toute sincérité. Tel que je connaissais Mac Allermy, je le vois fort bien s'élançant dans la lutte pour abattre l'antéchrist que représentait à ses yeux Arsène Lupin.

## 4

# La Maffia

### Table des matières

Patricia demeura longtemps pensive. Enfin elle murmura comme pour elle-même :

– Donc, la Maffia contre Arsène Lupin !...

Elle releva la tête et, regardant Horace Velmont en face :

– La Maffia... répéta-t-elle. Oui, votre conclusion doit être exacte.

– Certainement, dit-il, et cette Maffia, d'origine américaine, ne borne pas son rôle au but magnifique que se sont proposé ses dirigeants, et qui est la lutte contre le mal. Non, ils veulent de l'argent tout de suite. Alors, en attendant, ils louent leurs services comme les mercenaires de jadis, ils s'enrôlent à la solde des particuliers qui veulent exercer une vengeance ou se mettre à l'abri des représailles, ou bien à la solde des factions politiques qui ont résolu de se défaire d'un adversaire quelconque, haut fonctionnaire gênant, général ennemi, homme d'État trop énergique.

– Alors, cette Maffia dont on parle tant, c'est cela ?

– Oui.

– Vous en avez acquis la preuve ?

– Vous auriez pu l'acquérir aussi, et la police et tout le monde également. Les cartes d'identité et de reconnaissance des conjurés, que vous avez découvertes et publiées, portent un M majuscule, n'est-ce pas ?

– En effet.

– M première lettre du mot Maffia : à la suite, les lettres M et A, initiales de Mac Allermy, les lettres FF qui sont les initiales de Frédéric Fildes. En outre, j'ai su que l'homme qui servait de secrétaire à Mac Allermy – le Sauvage, comme vous l'appellez –, celui qui est devenu le chef de la bande, se nomme Maffiano. C'est dans le nom de ce Sicilien de Palerme que les dirigeants ont ramassé le mot de Maffia... La Maffia, jadis association de malfaiteurs siciliens qui prétendaient recouvrir leurs crimes d'une apparence politique... La Maffia de sinistre souvenir...

– Est-ce cette même Maffia dont on parle tellement depuis quelque temps en France ?

– Je l’ignore. Je vois plutôt là un mot générique qui fait bon effet et qui, à mon sens, désigne l’esprit du mal sous toutes ses formes. Il y a une Maffia mondiale, à laquelle se rattachent plus ou moins toutes les bandes éparses dans les différents pays et qui constituent ainsi une formidable affiliation ayant pour but le vol et le meurtre. En tout cas, nous savons, nous, qu’il y a, à New York, un noyau d’organisation, un centre d’action qui rayonne jusqu’en Europe et qui fut l’œuvre de Mac Allermey et de Frédéric Fildes qui en ignoraient les dessous criminels et voulaient en faire une force bienfaisante. D’après mes renseignements, ce centre d’action se dédouble en deux groupes : les militants, les agents d’exécution à la tête desquels opère le Sicilien Maffiano, et un comité de contrôle et de comptabilité, en quelque sorte un conseil d’administration créé par les deux amis, qui recueille les cotisations, et surtout répartit les bénéfices. En général, dans ces espèces d’affiliation, les règlements sont fort sévères et les répartitions d’une régularité absolument scrupuleuse. À chacun sa part, suivant son grade et son numéro d’ordre dans la hiérarchie. Cela se passait ainsi autrefois dans les associations de flibustiers. Pour tout manquement aux lois de la probité, pour toute défaillance, une seule punition : la mort. Et jamais le coupable n’échappe. Pas de cachette sûre pour lui, pas de déguisement qui le mette à l’abri. Un jour ou l’autre, on trouve son cadavre, percé d’un poignard où s’inscrit la lettre M... Maffia !

Avant de répondre, Patricia, de nouveau, garda un moment le silence, plongée dans de profondes réflexions.

– Soit, dit-elle enfin. Nous sommes d’accord. Vous avez raison sur tous les points. Mais si j’ai commis une erreur grave en ne tirant pas de ce nom, Paule Sinner, la signification totale qu’il comportait, comment aurais-je pu savoir ce que voulait dire la lettre M et ce qu’il y avait à redouter de cette effroyable association ? Il faut que vous ayez eu, vous, des informations particulières.

– Évidemment ! convint Horace Vermont.

– Mais de quelle façon ? Un des affiliés qui a trahi ?

– Juste ! Un ancien complice d’Arsène Lupin.

– Donc, un complice à vous, avouez-le !



– Si ça vous fait plaisir, mais ça n’a aucune importance pour le moment. L’ancien complice de Lupin, devenu gangster à New York, a été engagé par Mac Allergy, et quand il a su ce qui se tramait contre Arsène Lupin, il est venu m’avertir. Aussitôt, j’ai pris le bateau pour New York, j’ai manœuvré autour de Mac Allergy et lui ai vendu un dossier important. Après quoi, j’ai demandé mon affiliation.

– Vous faites partie de la Maffia !

– Tout simplement, et même du comité supérieur. Voici ma carte : Paule Sinner, n° 11.

– C’est merveilleux, murmura la jeune femme, avec une admiration stupéfaite. C’est merveilleux et presque incroyable d’habileté et d’audace.

– Alors, reprit-il, maintenant vous comprenez ?

Il s’interrompit brusquement et à voix plus haute comme s’il continuait une conversation :

– Bref, mademoiselle, la baronne, ayant constaté que son portrait la représentait rousse alors que maintenant elle est platinée, l’a refusé. Le peintre veut faire un procès. L’affaire en est là.

Patricia le regardait avec stupeur. Il ajouta à voix très basse :

– Du sang-froid... Non, je ne suis pas fou, mais on nous espionne.

– L’histoire est amusante, répondit Patricia, très haut en riant.

– N’est-ce pas ? dit Velmont.

Et dans un chuchotement :

– Vous voyez ces trois ou quatre gaillards en tenue de soirée, oui, là, qui se mêlent à la foule des invités mais qui s’en distinguent par ce je ne sais quoi de louche, de furtif, de sinistre qui sent son bandit d’une lieue... ne vous rappellent-ils rien ?

– Si, dit la jeune femme avec une surexcitation contenue, ils me rappellent les individus que j’ai vus à New York le soir du crime, sous les arcades de la place de la Liberté.

– Précisément.

– C’est vous qu’ils visent !

– Sans aucun doute, dit Horace avec calme. Pensez donc que l’Association a été fondée par onze personnes. S’il n’en reste plus que quatre, ou même trois, au moment du partage, ces quatre ou ces trois auront tout le butin pour eux. C’est pourquoi la bande s’extermine elle-même peu à peu. Bientôt, par éliminations successives, il ne restera plus qu’un complice

lors du règlement des comptes et de la dissolution qui doit avoir lieu vers la fin de septembre prochain. Tenez, regardez à droite... vous connaissez ce grand type avec ses longues jambes et ses longs bras ?

– Ma foi, non.

– C’est avec lui que vous avez dansé tout à l’heure, ce qui fut un tort. Vous auriez dû refuser... Ah !... il s’éloigne... Comte Amalti di Amalto, baron de Maffiano.

– Le Sauvage, alors ? Un des complices ? Celui que vous considérez comme le chef ?

– Oui... Le conseiller intime de Mac Allermy, son homme à tout faire. Celui qui vous persécutait, caché dans l’ombre... Celui qui a assassiné Mac Allermy et Frédéric Fildes...

– Et qui a été frappé, lui aussi, dans l’hôtel de Paris où je l’ai vu !

– Frappé, mais pas tué. Il a survécu à sa blessure, et il a disparu de l’hôpital avant la publication de votre article qui révélait le rôle qu’il a joué dès le début et qui l’aurait fait arrêter.

La jeune femme, malgré son courage, frissonna.

– Oh ! j’ignorais cela... Oh ! j’ai peur de cet homme ! Gardez-vous, je vous en prie !

– Vous aussi, Patricia, gardez-vous. Du moment que cet homme est sur votre piste, il ne vous lâchera pas. Et c’est un danger constant.

Elle essaya de dominer son inquiétude.

– Mais qu’ai-je à craindre ?

– Autant que moi.

– Pourtant je ne fais pas partie de leur bande.

– C’est vrai ! Seulement, vous êtes l’ennemie. Dix minutes après votre départ de New York, le même câble était envoyé à chacun des affiliés d’Europe : *Patricia Johnston, secrétaire, s’embarque pour venger les numéros 1 et 2 M.* Depuis, vous êtes surveillée et condamnée. La mort vous guette ce soir... Sortons d’ici ensemble. Avec moi vous n’aurez rien à craindre et vous passerez la nuit chez moi.

– Bien, dit-elle docilement. Mais, et soyez sûr que je pense à votre sécurité autant qu’à la mienne, ne m’avez-vous pas raconté qu’on connaissait tous les domiciles de Lupin ?...

– La liste que je leur ai fournie est antérieure à la mort de Mac Allermy. Mon domicile actuel n’y est pas mentionné.

Il se leva.

– Venez, Patricia. Appuyez votre tête sur mon épaule, permettez-moi de vous enlacer la taille de mon bras respectueux... Oui, comme cela... et partons ensemble, non pas comme des complices peureux qui cherchent à fuir, à se protéger et à se secourir l'un l'autre, mais comme des amoureux qui se serrent tendrement l'un contre l'autre, tout enivrés de passion. Venez, Patricia, venez !

La jeune femme obéit. Ils s'en allèrent, côte à côte, à pas comptés, et penchés l'un sur l'autre.

Ils se dirigeaient vers la sortie ; mais au moment où ils traversaient une des régions sombres et désertes du jardin, une silhouette masculine, mince et de haute taille, soudainement parut devant eux.

La main d'Horace Velmont quitta la taille de Patricia et rapide comme l'éclair braqua sur le visage du survenant le rayon d'une lampe électrique. Son autre main libre était prête à le saisir à la gorge.

Horace eut un rire sec.

– Oui, c'est bien toi, Amalti di Amalto, baron de Maffiano, dit-il gouailleur. C'est toi le Sauvage. Oblique un peu pour nous laisser le passage libre. T'as pas une gueule que j'aimerais rencontrer au coin d'un bois, tu sais... Et même ici, je préfère me garer de toi. Je n'ai pas envie que tu me zigouilles comme tu as zigouillé ce bon M. Mac Allermy, ton patron, sans parler de l'attorney Frédéric Fildes !... Et puis, dis donc, veux-tu un bon conseil ? Laisse tranquille Patricia Johnston.

Le bandit avait eu un mouvement de recul. Il répondit :

– On nous l'a signalée de New York comme dangereuse pour nous...

– Eh bien, je te la signale de Paris comme inoffensive. D'ailleurs assez parlé. Je l'aime. Donc elle est sacrée. Ne t'avise pas d'y toucher, Maffiano... sans cela...

L'homme gronda :

– Toi... Un jour ou l'autre...

– Plutôt l'autre, mon garçon. Et dans ton intérêt... Tu n'as rien à espérer contre moi... au contraire.

– Tu es Arsène Lupin.

– Raison de plus ! Allons file ! Passe ton chemin presto ! Et occupe-toi de la Mafia de Maffiano sans t'occuper de nous. C'est plus prudent, crois-moi...

Le bandit hésita un moment puis, brusquement, plongea dans l'ombre, comme s'il eût piqué une tête dans l'eau.

Horace et Patricia quittèrent le jardin et traversèrent la grande salle vide. Pendant que Patricia prenait son manteau au vestiaire, Horace s'inclina devant la baronne Angelmann pour prendre congé d'elle.

– Très belle votre nouvelle conquête, murmura la baronne avec plus de dépit que de raillerie.

– Très belle en effet, dit Horace gravement. Mais ce n'est pas une conquête, c'est une amie d'outre-Atlantique qui ne connaît pas Paris et m'a prié de la reconduire jusqu'à sa porte.

– Seulement ! Pauvre ami, vous n'avez pas de chance !

– Tout vient à point à qui sait attendre, dit sentencieusement Horace.

Elle appuya ses yeux sur les siens.

– Vous m'attendez donc toujours ? souffla-t-elle.

– Plus que jamais, répondit Horace.

La baronne détourna les yeux. Patricia les rejoignait.

Horace reprit le bras de la jeune Américaine et tous deux sortirent de l'hôtel Angelmann.

Ils firent quelques pas sur le trottoir et Horace dit à sa compagne :

– Je vous le répète, ne passez pas la nuit chez vous, Patricia.

– Chez vous, alors ?

– Chez moi. Ces bougres-là sont furieux et vous auriez tout à craindre. Ils ne reculent devant rien.

– Vous êtes sûr de vos domestiques ? interrogea la jeune femme.

– Je n'ai qu'une vieille bonne, mon ancienne nourrice, qui m'est dévouée jusqu'à la mort.

– La fidèle Victoire ?

– Oui. Je puis me fier à elle comme à moi-même. Venez !

Il l'entraîna jusqu'à son auto où ils montèrent. Un quart d'heure plus tard, Horace arrêta la voiture à Auteuil, 23, avenue de Saïgon où il habitait un pavillon entre cour et jardin.

Tout en ouvrant la grille de l'avenue, il sonna pour avertir Victoire. Mais la vieille nourrice ne se présenta pas sur le perron quand ils y parvinrent.

Velmont fronça le sourcil.

– C’est bizarre, dit-il, alarmé. Comment se fait-il que Victoire n’allume pas le vestibule, ne se montre pas ? Jamais elle ne s’endort quand je suis absent.

Il alluma, et tout de suite se baissa vers le tapis de l’escalier.

– Il est venu des gens, voici leurs traces ! Montons, voulezvous ?

En hâte, suivi de Patricia, il gravit l’escalier jusqu’au second et ouvrit une porte. Dans une chambre à coucher, Victoire était étendue sur le divan, bâillonnée et ligotée, un bandeau sur les yeux.

Il se jeta sur elle et avec l’aide de Patricia la délivra. Victoire était évanouie, mais rapidement elle revint à elle.

– Rien ? Pas de blessure ? lui demanda Vermont.

La brave femme se tâtait.

– Non, rien...

– Que s’est-il passé ? On t’a assailli. Les as-tu vus ? Par où sont-ils venus ?

– Par l’issue de la salle à manger, je suppose. J’étais ici, assoupie. La porte s’est ouverte. On m’a jeté quelque chose sur la tête...

Horace déjà se précipitait vers le rez-de-chaussée. À l’autre bout d’une grande pièce, il y avait un office, et dans un placard de cet office débouchait un escalier, lequel s’enfonçait sous terre jusqu’à une porte qui commandait un tunnel pratiqué sous la cour. Cette porte était ouverte.

– Les bandits ! gronda Horace, ils m’ont espionné ! Ils ont tout découvert ! Hé ! Hé ! ce sont des adversaires de taille ! On ne s’embêtera pas avec ceux-là.

Il revint et s’assit dans la salle à manger, devant une table face à la fenêtre. Patricia l’avait suivi, laissant en haut Victoire encore étourdie. La jeune Américaine, en face d’Horace, prit place de l’autre côté de la table.

Ils restèrent longtemps sans parler. Tous deux réfléchissaient. Enfin Patricia observa :

– Comment les gens de cette Maffia espèrent-ils dépouiller Arsène Lupin ? Une fortune ne se prend pas comme un sac à main !

– Lupin a fait le malin en vendant de droite et de gauche ce qu’il possédait comme papiers, actions, bijoux, etc. Tout cela a produit une somme liquide, une masse palpable, qu’il croyait bien dissimulée, mais qu’ils sont peut-être sur le point de découvrir. Alors, c’est la lutte entre eux

et lui ! Ah ! j'avoue qu'ils ont de gros atouts entre les mains. Mais tout de même Lupin, c'est Lupin !...

– Et Lupin est tranquille ?...

– Pas toujours. Ils sont nombreux, adroits et ne reculent devant rien. Ils l'ont bien prouvé jusqu'ici. En outre, ils ont tout l'argent qu'il leur faut. Comme entrée de jeu, Mac Allermey et Frédéric Fildes ont apporté chacun cent mille francs, somme que les autres ont dû doubler depuis, grâce à un tas de petites opérations équivoques. Enfin, et c'est le plus grand atout en leur faveur, Lupin en a assez d'être toujours sur la brèche. Il aspire au repos, à la vie tranquille, à l'honnêteté. Il veut jouir de la vie et du résultat de ses efforts. Il est un peu dans la situation des maréchaux de France après les campagnes victorieuses et quand l'étoile de Napoléon a commencé à pâler. Il est las...

Horace Velmont s'interrompt brusquement. Déjà il regrettait presque son aveu de défaillance.

– Il est donc si riche, ce Lupin ? demanda avec indifférence Patricia.

– Peuh ! Difficile à estimer... Quelques milliards... Sept... huit... neuf, peut-être.

– C'est assez joli...

– Pas mal. Et cela lui a coûté tellement d'efforts qu'il a un peu le droit d'y tenir. Mettons dix millions par affaire, en moyenne, avec sept ou huit cents affaires différentes qui, toutes, représentent des combinaisons compliquées, des expéditions épuisantes, des dangers courus, des blessures reçues, des luttes effroyables, des échecs décourageants. Et puis, les mauvais placements, les spéculations qui s'effondrent, la crise, sans compter les besoins qui augmentent avec l'âge, les pensions à verser, et Lupin ne lésine pas ! Dans ces conditions, comment voulez-vous qu'il ne tienne pas à ce qu'il a ! Lupin n'est pas respectueux de la propriété d'autrui, mais, fichtre, ne touchez pas à la sienne ! C'est sacré, cela. L'idée seule qu'on jette les yeux sur sa fortune le met hors de lui. Il devient féroce.

– Curieux, murmura Patricia pensive, je ne le croyais pas ainsi.

– C'est un homme, et rien de ce qui est humain ne lui est étranger, répondit Horace avec flegme.

– Pourtant il me semble qu'on ne devrait pas tenir autant à ce qu'on a dérobé, observa l'Américaine.

Il haussa les épaules.

– Pourquoi ? Prendre est plus difficile que gagner. Et l'on risque bien plus ! Le fait seul de posséder crée un état d'âme impitoyable. Et plus on avance en âge, plus cet état d'âme s'aggrave. Lupin a environ dix milliards... Oui, c'est le chiffre qu'il a avoué. Eh bien, je ne conseille à personne de reluquer son magot.

Sa voix s'éteignit, mais aussitôt il reprit, dans un souffle à peine perceptible, et en abritant de sa main le mouvement de ses lèvres :

– Ne faites pas un geste, ne dites pas un mot, pas une syllabe... Vous m'entendez ?

– Tout juste, répondit-elle à voix très basse elle aussi.

– C'est ce que je veux.

– Qu'y a-t-il ? interrogea Patricia.

Avec une apparence d'insouciance, il alluma une cigarette et, renversé sur son siège, observant les cercles de fumée bleue qui tournoyaient vers le plafond, il poursuivit entre ses dents :

– Quoi que je vous dise, n'ayez pas une réaction, pas un tressaillement... Et obéissez sans réfléchir. Vous êtes prête ?

– Oui, souffla-t-elle, comprenant que la situation était grave.

– Il y a en face de vous, pendue au mur, une glace. Si vous relevez la tête de quelques centimètres, cette glace vous renverra l'image de tout ce que je vois, moi, directement, puisque je suis tourné vers la fenêtre, vous y êtes ?

– Oui, je vois la glace et la fenêtre... Le carreau du bas à gauche, n'est-ce pas ?

– C'est ça. On a pratiqué un trou dans ce carreau, vous le voyez ?

– Oui, et je distingue quelque chose qui bouge un peu.

– Ce qui bouge c'est le canon d'un fusil qui passe à peine et que dirige vers moi quelqu'un se trouvant au dehors. Tenez, voyez au-dessus de la glace cette panoplie. Il y manque un fusil, un fusil à acétylène, dont la détonation ne fait aucun bruit.

– Et qui donc vous vise ?

– Maffiano sans doute... le Sauvage... ou tel de ses complices réputé pour son adresse. Ne bougez pas d'un centimètre. Hé ! Patricia... Vous n'allez pas vous évanouir ?

– Aucun danger... Mais vous ?

– Moi, c’est de la volupté. Silence, Patricia. Allumez une cigarette. Comme ça la fumée cachera votre pâleur. L’homme vous épie, mais ne se croit pas vu. Maintenant, écoutez-moi. Vous allez vous lever paisiblement et monter au premier étage. Ma chambre est en face sur le palier. Dans ma chambre il y a un appareil de téléphone automatique. Vous demanderez le 17 : Police-Secours. Dites qu’on envoie ici, 23, avenue de Saïgon, d’urgence cinq ou six hommes. Tout cela très bas. Et puis sans vous inquiéter de Victoire qui est en sécurité au second, vous vous bouclerez dans la chambre, vous fermerez les volets des fenêtres, vous barricaderez la porte et vous n’ouvrirez à personne... à personne !

– Et vous ? demanda Patricia avec une angoisse dans la voix.

– Moi, n’ayant plus à vous défendre, je me tirerai d’affaire. Allez, Patricia.

Et, tout haut, il prononça :

– Chère amie, vous avez eu une journée très fatigante. Si j’ai un conseil à vous donner, c’est d’aller dormir. Ma vieille nourrice vous indiquera votre chambre.

– Vous avez raison, répondit tranquillement Patricia. Je suis fourbue. Bonsoir, cher ami.

La jeune femme se leva avec un naturel parfait et sans hâte quitta la salle à manger.

Horace Vermont était content de lui. Par sa maîtrise, par son calme devant le danger, il avait rétabli aux yeux de la jeune femme son prestige peut-être affaibli par son précédent aveu.

Il s’aperçut que le canon du fusil remuait, comme si on épaulait. Il cria :

– Vas-y Maffiano ! tire, mon garçon ! Et ne me rate pas, ou je te brûle le peu de cervelle que tu as !

Il écarta son veston et offrit sa poitrine.

Le coup partit, sans aucun bruit.

Vermont gémit, porta la main à sa poitrine, et s’affaissa sur le plancher.

Un cri de triomphe retentit au dehors. La porte-fenêtre fut brusquement ouverte. Un homme voulut sauter dans la pièce... et recula en gémissant, atteint à l’épaule par la balle du revolver que Vermont avait dirigé contre lui.

Vermont se releva parfaitement sain et sauf.



– Idiot ! dit-il à l’homme. Tu t’imagines, crétin que tu es, que, parce que tu as détaché de ma panoplie un fusil muni de cartouches, et que tu es le meilleur tireur de la Maffia, c’est suffisant pour que, couic, ça y est ! je meure ! C’est lamentable comme stupidité. Crois-tu que je sois assez bête pour offrir des armes à des agresseurs, toujours possibles quand on habite un pavillon isolé ! Oui ! je leur offre des tubes d’acier aux agresseurs, et des cartouches, mais auxquelles il manque l’essentiel.

– Quoi donc ? demanda l’autre ahuri.

– Les balles, ça fait que le fusil c’est peau de balle ! Alors, tu tires avec du vent, imbécile ! Tu n’envoies que de l’air. C’est pas avec ça qu’on tue, mon vieux !

Tout en parlant, Velmont avait décroché un second fusil pris dans le haut de la panoplie et s’était avancé vers la fenêtre. Il suivait des yeux l’ombre qui s’enfuyait. Ne voyant nulle part la silhouette de Maffiano, il se demandait avec inquiétude :

– Où diable peut-il être passé ? Qu’est-ce qu’il manigance ?

Et soudain, il entendit, au premier étage, un coup de sifflet strident, un appel qu’il reconnut. Patricia réclamait du secours.

– Les bandits auraient-ils découvert l’issue secrète de ma chambre ? se demanda-t-il angoissé.

Mais, pour lui, l’angoisse voulait dire action. Il se précipita vers l’escalier et escalada les marches en trois secondes.

Au premier, il se trouva devant la porte, et au tumulte qu’il entendit à travers le panneau, il se rendit compte que le combat était engagé là, c’est-à-dire au débouché de l’issue secrète qui lui permettait d’entrer et de sortir sans qu’on le sût.

Furieusement il se rua contre la porte.

Dans la chambre, toute une partie de la muraille était ouverte et Maffiano cherchait à entraîner avec lui Patricia. En arrière, dans l’ombre, à l’entrée de l’issue, deux complices apparaissaient, prêts à intervenir si c’était nécessaire.

Patricia, à bout de forces, ne se défendait plus qu’à peine ; elle avait laissé échapper le sifflet d’argent et appelait faiblement :

– Au secours !

À ce moment, on entendit le violent assaut de Velmont contre la porte qui gémit.

– Ah ! je suis sauvée ! Le voilà ! murmura la jeune femme, qui retrouva des forces pour tenter de se dégager.

Maffiano resserra son étreinte.

– Sauvée, pas encore !

Mais la porte craquait ; par l'issue secrète, les deux complices avaient fui. Le bandit écuma de rage.

– J'aurai au moins une compensation, gronda-t-il.

Se penchant brusquement, il voulut baiser les lèvres de la jeune femme.

Mais il ne put que l'effleurer. Elle s'était rejetée en arrière et, de ses ongles, révoltée par l'odieux contact, elle lui lacéra le visage.

– Misérable ! Brute immonde ! râla-t-elle, luttant farouchement contre l'homme qui l'avait ressaisie.

Soudain, la porte tomba, Maffiano n'eut même pas le temps d'entrevoir Vermont qui se précipitait sur lui. Le bandit reçut un coup terrible sous le menton. Il lâcha Patricia, chancela. Une série de gifles rageuses le remirent debout, le dégrisèrent. Il voulut fuir, mais l'issue était refermée. Alors il revint vers le milieu de la chambre, tira son revolver, s'assit et dit à Vermont, qui apprêtait aussi le fusil qu'il n'avait pas lâché :

– Tout à l'heure, Vermont. Remisons nos armes pour le moment, tous les deux. Des types comme nous se combattent, durement, sans merci, mais ne se tuent pas sans une explication préalable.

Vermont haussa les épaules.

– C'est pourtant ce que tu voulais faire il y a un moment, me tuer sans explications. Enfin, causons si ça t'amuse, mais sois net et précis !

– Voilà ! Tu m'as dit ce soir, pendant la fête chez Angelmann, que tu réclamais notre belle Patricia pour toi, parce que tu l'aimais... Rien à faire... Il faut que tu saches que tu n'as aucun droit sur elle.

– J'ai les droits que je prends et ceux qu'elle me donne.

Un éclair passa dans les yeux du bandit.

– Je m'oppose...

– En ce cas, adresse-toi à un huissier ! coupa Vermont railleur. C'est l'usage ici en matière d'opposition.

Maffiano, à son tour, haussa les épaules.

– Tu es fou ! Voyons, réfléchis. Tu ne la connais que depuis deux heures.

– Et toi ?

– Depuis quatre ans. Depuis quatre ans, je suis auprès d’elle... Je la guette, je la poursuis sans me montrer. Elle savait ma présence chez Allermey, n’est-ce pas, Patricia ? Et que de fois je l’ai suivie dans l’ombre ! Car elle savait aussi que je l’aimais, que je la désirais, qu’elle était tout pour moi...

– Tu parles bien, ricana Velmont. Mais si elle est tout pour toi, toi, tu n’es rien pour elle, rien, n’est-ce pas, Patricia ?

– Moins que rien, dit-elle avec dégoût.

– Tu vois, Maffiano ! Allons, décampe et laisse-moi la place libre !

– À toi ? Jamais. Tu es un étranger pour elle... Et tiens, connais-tu seulement quelque chose de sa vie ? Sais-tu qu’elle était aimée du père et du fils Allermey ?

– Tu mens !

– Sais-tu qu’elle était la maîtresse du fils, d’Henry Allermey ?

– Tu mens !

– C’est la vérité pure. Elle a eu un enfant de lui.

Velmont avait pâli.

– Tu mens... Patricia, je vous en conjure...

– Il dit la vérité, déclara la jeune femme, dédaignant de mentir. J’ai un enfant, un fils qui a maintenant dix ans... Un fils que j’adore, Rodolphe. Il est toute ma vie, toute ma raison d’être.

– Un fils dont elle ne peut se séparer, ajouta Maffiano, et qu’elle s’est fait amener à Paris, il y a quelque temps.

Le ton du bandit parut significatif à Horace, qui demanda, vaguement inquiet :

– Où est cet enfant, Patricia ? À l’abri de tout danger ?

Elle eut un sourire de certitude.

– Oui, de tout danger.

– Retournez près de lui, Patricia, dit Velmont gravement. Et emmenez-le aussi loin que possible. Emmenez-le tout de suite.

Maffiano eut un ricanement.

– Trop tard !

Patricia pâlit et sursauta, une terreur dans les yeux.

– Que voulez-vous dire ? Je l’ai encore vu ce matin !

– Oui, à Giverny, n’est-ce pas, près de Vernon, chez une brave femme, la mère Vavasseur. Retournez là-bas, Patricia, vous n’y trouverez ni enfant,

ni mère Vavasseur. La brave femme me l'a amené cet après-midi.

Le visage de Patricia se décomposait.

– Vous êtes un lâche ! Un misérable !... Cet enfant est délicat, il a besoin de soins attentifs !

– Il en aura, des soins, je vous le jure. Je serai une mère pour lui, répondit Maffiano, avec une sinistre raillerie.

– Je préviendrai la police ! cria Patricia affolée.

– J'ai pleins pouvoirs du père, d'Allermy junior. La justice me félicitera de rendre un fils à son père ! plaisanta Maffiano.

La rude main de Vermont lui broya l'épaule.

– Avant la justice, il y a la police, qui t'arrêtera et te demandera des comptes...

– La police est loin, dit le bandit.

– Pas tant que tu crois ! J'ai fait téléphoner à Police-Secours. Leur voiture sera là dans cinq minutes. Tiens, écoute... des bruits de trompe d'auto... Ils arrivent... Tu vois la situation, Maffiano ? C'est le cabriolet de fer à tes poignets... le dépôt... les assises... la guillotine...

– Et l'arrestation d'Arsène Lupin !

– Tu es fou, Arsène Lupin est intangible pour la police !

Le bandit réfléchit une seconde.

– Alors, qu'est-ce que tu m'offres ? demanda-t-il...

– Dis où est l'enfant, et je te laisse le passage libre pour t'échapper par l'issue secrète numéro deux, celle-ci. Dépêche-toi. Les autos sont devant la maison. Où est l'enfant ?

– Que Patricia m'accompagne. Nous arrangerons cette affaire, elle et moi. Elle connaît mes conditions, qu'elle se rende d'abord, aussitôt après je lui rendrai son fils.

– J'aime mieux mourir, déclara sourdement Patricia.

Le bruit d'une sonnette retentit au rez-de-chaussée, Vermont s'exclama :

– Les voici !

Il posa le doigt sur une saillie de la boiserie.

– Si j'appuie, la porte du vestibule s'ouvre. J'appuie, Maffiano ?

– N'hésite pas, dit Maffiano. Mais alors Patricia ne saura pas où est son fils.

Vermont appuya sur la saillie. On entendit des voix d'hommes et des pas au rez-de-chaussée. Vermont se dirigea vers la porte pour aller au-devant

d'eux. Ce fut rapide comme l'éclair. Maffiano sauta vers l'une des fenêtres, l'ouvrit, enjamba la balustrade et disparut.

– Exactement ce que je voulais, ricana Velmont, ressaisissant son fusil qui portait au-dessus de la culasse un mécanisme particulier.

L'ombre de la nuit s'étendait sur le jardin que d'autres jardins mitoyens prolongeaient sur un assez vaste espace.

– Il a, continua Velmont, trois murs bas à sauter pour en gagner un quatrième plus élevé, qui nécessite, pour être franchi, le secours d'une échelle placée d'avance et qui lui permettra de descendre dans une rue déserte et de s'enfuir.

– Et s'il n'a pas préparé cette échelle ? dit Patricia.

– Il l'a préparée. On distingue les montants d'ici.

La jeune femme gémit.

– S'il s'enfuit, je ne reverrai jamais mon fils.

Cependant, les policiers appelaient en bas. Victoire descendait de sa chambre, mais déjà Horace leur criait :

– L'escalier, messieurs ! Au premier, la porte en face.

Se penchant sur l'appui de la fenêtre, il épaula son arme.

– Ne le tuez pas, supplia Patricia. On ne saurait plus rien. Mon fils serait perdu.

– N'ayez pas peur. Une jambe engourdie seulement.

On entendit le déclic de la gâchette. Il n'y eut pas de bruit violent, pas de détonation, un léger sifflement tout au plus. Mais, au bout du jardin, un cri de douleur retentit, suivi de gémissements.

Velmont enjamba le balcon, aida Patricia à le franchir et la soutint pour descendre jusqu'au sol par des crampons de fer fixés dans la façade et formant échelle.

Les trois murs les plus bas furent aisément franchis. Au pied du quatrième, beaucoup plus élevé, un corps étendu s'agitait, que Velmont éclaira de sa lampe de poche.

– C'est toi, Maffiano ? Le mollet droit un peu amoché, n'est-ce pas ? Ce n'est rien. Mes chevrotines sont toujours stérilisées dans l'autoclave, et j'ai une boîte de pansements. Offrenous ta jambe blessée. La main des grâces va te panser.

Patricia appliqua adroitement un bandage sur la légère blessure, pendant que Velmont, d'une main preste, explorait les poches de Maffiano.

– Ça y est, s'écria-t-il joyeux. Je te tiens, mon bonhomme. J'ai déjà, par Patricia, ta carte d'associé, et voici celles de Mac Allermy et de Fildes, que tu as fait voler à New York !

Et se penchant davantage vers lui, il articula durement :

– Rends-nous l'enfant, et je te rendrai ta carte.

– Ma carte, balbutia Maffiano, je m'en fiche pas mal !

– Erreur, mon garçon ! Tu ne t'en fiches pas du tout ! Cette carte, qui porte ton numéro d'ordre dans l'association, constitue ton seul et unique titre te donnant droit au partage du butin réalisé. Si tu ne peux pas la produire à l'heure voulue, tu ne comptes pas comme associé, et, par conséquent, tu ne comptes pas comme participant aux bénéfices. Tu es dans les choux, mon lapin !

– C'est faux ! protesta Maffiano. Ils me connaissent là-bas. Je dirai que ma carte m'a été volée.

– Il faut des preuves, en l'espèce le témoignage de Patricia ou le mien. Tu n'auras ni l'un ni l'autre. C'est la ruine de toute espérance.

– Tu oublies que je vous tiens tous les deux par l'enfant. Et l'enfant, je le garde.

– Non. Tu nous le ramèneras ce matin, et on fera l'échange. Donnant donnant.

– Soit, dit le blessé, après une hésitation.

– Tu as bien compris, insista Vermont. Si, à neuf heures du matin, l'enfant n'est pas là, et en bonne santé, je brûle la carte.

– Triple idiot ! Comment veux-tu que je fasse ? Tu m'as démoli la jambe. Je ne peux pas bouger.

– C'est exact. Patricia va te refaire ton pansement. Ensuite, tu te reposes bien tranquille, et demain soir, nous viendrons te chercher et nous irons tous trois délivrer l'enfant. D'accord ?

– D'accord !

Patricia et Vermont le transportèrent dans une petite remise accotée au grand mur et remplie de chaises et de canapés de jardin. Ils l'étendirent sur un canapé, refirent le pansement et sortirent de la remise, dont ils fermèrent la porte à clef.

Puis ils revinrent à la maison.

– Envolé ! dit Horace au brigadier qui dirigeait les policiers.

– Sacré malin ! Comment avez-vous fait votre compte pour le laisser filer... Cependant, nous n'avons pas perdu de temps. Par où s'est-il sauvé ?

– Par les jardins ; il a escaladé le grand mur qui les encercle tous. Cherchez si vous voulez.

Les recherches des agents furent vaines, bien entendu. Le brigadier, en revenant, interrogea Horace Velmont.

– Qui êtes-vous, s'il vous plaît, monsieur ?

– Celui que vous appelez « Machin » à la préfecture.

Le policier le regarda avec curiosité, mais ne fit aucun commentaire.

– Et madame ? demanda-t-il.

– Miss Patricia Johnston, journaliste américaine, de passage à Paris.

Le brigadier emmena ses hommes.

Cette nuit-là, Velmont coucha dans un cabinet attenant à sa chambre, tandis que Patricia occupait cette chambre.

La journée suivante s'écoula sans incidents. Victoire leur servit d'excellents repas et tous deux causèrent comme d'anciens amis. Dès le petit matin, Velmont avait apporté quelque nourriture et surtout une abondance d'eau au prisonnier que sa blessure altérerait. Puis il fit la sieste pour se préparer à une nuit qui serait peut-être mouvementée, car il se méfiait de la parole de Maffiano. Celui-ci rendrait-il le petit Rodolphe ?

Le soir même, Horace et Patricia retournèrent vers la remise au pied du grand mur. Horace ouvrit la porte et poussa une exclamation... À la lueur de sa lampe électrique, il voyait que la remise était vide. L'oiseau s'était réellement envolé... Aucune trace de lui... La serrure, fermée à clef, ne semblait pas avoir été forcée. L'échelle se trouvait allongée à sa place ordinaire.

– Rudement forts, ces cocos-là, dit Horace ahuri. Ils ont dû passer par le pavillon qui est contigu au mien.

– Qui l'habite ? demanda Patricia.

– Personne. Mais ils se sont servis des deux passages secrets que j'y ai fait pratiquer. L'un s'ouvre au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage, dans ma chambre. Vous l'avez vu hier soir.

– Dans votre chambre ?

– Oui, vous le savez bien... celle où vous avez couché cette nuit. Vous n'avez entendu personne passer par là ?

– Personne.

– Et forcément, vous auriez entendu, puisque l’ouverture est contre le lit. Du reste, je suis idiot... Ce n’est pas ça !

– Que supposez-vous ?

– Je ne suppose rien. Je sais, Patricia : c’est vous qui avez délivré Maffiano.

Elle tressaillit et essaya de rire.

– Dans quel but, Seigneur ! s’exclamat-elle.

– Il vous tient par votre fils. Il a dû vous faire je ne sais quelle menace !... C’est le chantage à l’amour maternel !

Un silence embarrassé suivit. Patricia, les yeux baissés, pâle, semblait prête à pleurer. Horace avait projeté la clarté de sa lampe sur elle et l’observait attentivement. Au bout d’un moment, il redit pensivement :

– Il vous tient par votre fils.

Elle ne répondit pas. Il parut se secouer, fit claquer ses doigts, puis, sans rien ajouter, il sortit de la remise en chantonnant un petit air ironique.

Quelques minutes plus tard, s’étant ressaisi, il voulut avoir une nouvelle conversation avec Patricia, pour connaître ses intentions, mais c’est en vain qu’il la chercha dans le jardin et dans le pavillon ; Patricia avait disparu.



## *Le prince Rodolphe*

### Table des matières

Horace fit venir un médecin, qui le rassura sur la santé de Victoire, fort secouée par l'agression dont elle avait été l'objet. Rien de grave. Aucune contusion. Repos complet durant trois ou quatre jours pour apaiser l'excitation nerveuse. Puis la campagne.

Horace adorait sa vieille nourrice. Il eût tout fait pour obtenir le rétablissement rapide de l'excellente femme. Dès le lendemain, ayant lu les journaux de l'après-midi, il alla un peu avant cinq heures chez un notaire et acheta, séance tenante, Maison-Rouge, vaste domaine qu'il avait récemment visité, aux environs de Mantes, et à propos duquel il venait de lire une nouvelle annonce de mise en vente.

Le jour suivant, il convoqua à Maison-Rouge un architecte et un tapissier, qui promirent que tout serait prêt en quarante-huit heures. Velmont, sans attendre même que sa nouvelle demeure fût prête, y fit venir un personnel nombreux et plusieurs de ses anciens acolytes choisis parmi ceux qu'il savait les plus sûrs et les plus vigilants.

C'est le soir de ce même jour – le lendemain de l'achat de Maison-Rouge – qu'Horace, rentré dans son pavillon d'Auteuil, reçut, après le dîner, un coup de téléphone.

Il décrocha :

– Ici Horace Velmont. Qui est à l'appareil ?

Une voix d'enfant fraîche et flûtée répondit :

– Ici, monsieur Rodolphe.

– Monsieur Rodolphe ? Connais pas, dit Horace, du ton bourru d'un monsieur qui va raccrocher.

La voix flûtée reprit, en hâte :

– Monsieur Rodolphe, le fils de madame Patricia.

– Ah ! bon... Et qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Rodolphe ?

– Ma mère trouve la situation très grave, et elle désire une entrevue entre vous et moi pour que nous avisions.

– Excellente idée, dit Horace, nous aviserons, monsieur Rodolphe. Votre heure est la mienne. Choisissez. Et dites-moi en quel endroit, acheva-t-il, entrevoyant un moyen d'action.

– Eh bien, voulez-vous qu'on se voie...

La phrase fut coupée net. Horace eut un geste furieux, se leva et suivit le fil qui amenait le courant dans la salle à manger où se trouvait l'appareil téléphonique. Il fut ainsi conduit dans l'office voisin. Tout de suite, son examen le renseigna. Le fil avait été coupé juste avant l'endroit où il s'engageait dans l'escalier du sous-sol. Les deux extrémités pendaient.

Donc quelqu'un, posté dans l'office, avait écouté la communication et l'avait interrompue au moment où, devenant intéressante pour Horace, elle devenait dangereuse pour l'adversaire. Qui était cet adversaire invisible ? Et au profit de qui agissait-il ?

Horace Velmont n'eut aucune hésitation : il connaissait son ennemi... Et, depuis deux jours, depuis la disparition de Maffiano, suivie de celle de Patricia, il accusait, au fond de lui-même, Patricia de le trahir... Patricia qui, pour le salut de son fils, avait fait fuir le bandit... Patricia qui, pour aboutir à la libération définitive de « monsieur Rodolphe » et pour le soustraire à Maffiano, restait prisonnière du Sicilien.

Entre elle et Maffiano, le marché avait été posé ainsi, et Horace le savait comme s'il l'avait entendu :

– Cède-moi, Patricia, et je te rendrai ton enfant !

Patricia avait-elle cédé ? Ou était-elle sur le point de céder ? La lutte devait être terrible dans ce cœur de mère, si terrible que Patricia, même après avoir trahi Velmont en faisant évader son ennemi, lui avait fait demander du secours par l'intermédiaire de son fils : « Maman dit que la situation est très grave... » L'enfant, au cours de l'entrevue, aurait sûrement révélé à Horace le lieu où se jouait le drame.

Ce lieu, comment le connaître ? songea Horace, en proie à une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée. Comment empêcher que la mère, dans sa détresse, dans l'affolement de savoir son fils en danger, ne vienne à se sacrifier et à s'abandonner aux désirs de ce misérable ?

Horace Velmont avait de ces passions soudaines qui, dans sa nature excessive, atteignaient dès le début au paroxysme de l'amour le plus ardent.

Il lui était intolérable encore de demeurer impuissant à conjurer la menace d'un péril aussi ignoble.

Assez expérimenté et lucide en même temps pour savoir qu'il ne pouvait rien espérer d'actions ou de gestes accomplis au hasard sans éléments nouveaux de vérité, il se confina chez lui, étudiant des moyens d'agir qu'il rejetait à mesure, attendant des nouvelles, doutant de lui-même, torturé, angoissé, malheureux comme il ne l'avait jamais été.

Trois jours passèrent ainsi, interminables et enfiévrants. Le matin du quatrième jour, le timbre à la grille de l'avenue de Saïgon retentit. Vermont courut vers la fenêtre. Un enfant sonnait à coups redoublés. Vermont se précipita vers le perron et le jardin. Dans l'avenue, une auto arrivait à toute vitesse. Cette auto freina brusquement devant le pavillon. Un homme sauta à terre, s'empara de l'enfant et l'emporta dans la voiture, qui démarra sur-le-champ. L'incident n'avait pas duré vingt secondes. Vermont n'avait pas eu le temps matériel d'intervenir. Il ouvrit la grille et vit s'éloigner et disparaître dans l'avenue déserte un cabriolet à caisse orange – la voiture de Maffiano.

Vermont revint au pavillon et se trouva en présence de Victoire, que le repos avait rétablie et qui accourait, alarmée par les coups de sonnette.

– File à la Maison-Rouge, ordonna-t-il, convoque vingt de nos hommes, les meilleurs, et qu'on organise là-bas un véritable camp fortifié, où personne ne puisse s'introduire. La nuit, en permanence, trois de nos chiens bergers, les plus féroces. Mots de passe, rondes nocturnes, surveillance incessante, bref une discipline de fer. Et tiens-toi prête à tout événement. Je t'amènerai peut-être quelqu'un sur qui il faudra veiller comme sur la prune de tes yeux.

« Adieu. Pivote et débrouille-toi. Non : pas d'observations, pas de questions, pas de discours. C'est ma vie qui est en jeu. Et tu sais si j'y tiens ! Va ! »

Retranché lui-même dans le pavillon d'Auteuil, Horace Vermont prit pour sa personnelle sûreté toutes les mesures nécessaires...

Précautions inutiles, tout au moins pendant les douze premières journées. Il ne se produisit rien... Rien que ces menus faits qui prouvaient à Vermont que l'ennemi, malgré toute vigilance, malgré toute garde, s'introduisait chez lui à toute heure du jour et de la nuit, allait, venait, épiait, se tenait au courant, par le détail, de toute son existence. Il sentait

flotter autour de lui l'invisible présence de vivants fantômes. Par moment, il se demandait s'il ne rêvait pas. Mais non : « on » venait chez lui. Le pavillon semblait hanté... En vain, il le parcourait, aux aguets, un revolver à la main... Personne... Cependant, dans la pièce voisine de celle où il se trouvait, un frôlement, une respiration, le craquement parfois d'une lame du plancher lui apprenait que quelqu'un était là... Il accourait... plus personne... pas une ombre, pas un bruit... À peine parfois entendait-il des pas qui s'enfuyaient. Puis le silence retombait. Il enrageait, confondu par tant de diabolique adresse. L'issue secrète restait pourtant close. Comment ces gens entraient-ils ? Chez lui ! Chez lui, Arsène Lupin !

Mais au cours de la treizième nuit, dans le silence, un léger grattement se fit entendre du côté de la cloison qui séparait l'alcôve du passage secret.

Horace, qui lisait dans son lit, tendit l'oreille. Le grattement se précisa et fut accompagné d'une sorte de miaulement bizarre. Il crut à la plainte d'un chat perdu, sauta hors de son lit et tira le panneau tout en allumant l'électricité.

Sur le palier de l'escalier secret qui s'enfonçait dans l'ombre, un enfant attendait, un enfant au visage fin et charmant, aux boucles blondes et habillé en petite fille.

– Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Velmont ahuri. Mais il savait déjà qui était l'enfant avant que celui-ci eût répondu :

– C'est moi, Rodolphe.

Il grelottait et semblait épuisé.

Horace l'empoigna, le tira dans la chambre, l'interrogea avec une ardeur frémissante :

– Où est-elle ? C'est elle qui t'envoie ? Il ne lui est rien arrivé ? D'où viens-tu ? Parle, enfin !

L'enfant se dégagea. Il semblait avoir repris toute son énergie, l'énergie de sa mère.

– Oui, c'est elle qui m'envoie... Je me suis sauvé pour venir vous chercher. Mais ne parlons pas tant ! Agissons d'abord. Venez !

– Pour aller où ?

– Chercher maman, l'homme ne veut pas qu'elle sorte ! Mais, moi, je sais ce qu'il faut faire ! Obéissez-moi !

Malgré que la situation fût tragique, étant donné les dangers que courait Patricia, Horace ne put s'empêcher de rire.

– Très bien, dit-il en riant. Puisque monsieur Rodolphe sait ce qu'il faut faire, je n'ai en effet qu'à obéir... Vas-y, prince Rodolphe.

– Pourquoi m'appellez-vous prince ? demanda l'enfant.

– Parce que, dans un roman célèbre, il y a un prince qui s'appelle Rodolphe, et qui se joue de toutes les difficultés pour sauver ses amis et confondre ses ennemis. Tu es un type dans ce genre-là. Moi, j'ai peur...

– Pas moi ! dit l'enfant, venez !

Précédant Horace, Rodolphe retourna vers l'issue secrète, une lampe électrique à la main. Les boucles blondes de ses cheveux voltigeaient dans le courant d'air ; il traversa le palier, scrutant l'ombre de ses yeux aigus.

Il allait s'engager sur l'escalier dérobé, quand Horace le retint.

– Un instant. J'allais te dire ceci ; j'ai peur que l'extrémité de cette issue ne soit gardée. Ils la connaissent.

Rodolphe haussa les épaules.

– Elle ne l'est pas, cette nuit.

– Comment le sais-tu ?

– Si elle avait été gardée, je n'aurais pas pu entrer.

– Ils t'ont peut-être laissé passer par inadvertance... ou bien pour m'attirer au-dehors avec toi. Du reste, tant pis, allons-y tout de même ! On verra bien !

L'enfant secoua la tête d'un air entendu.

– On ne verra rien du tout. Si je vous dis qu'il n'y a personne, c'est qu'il n'y a personne.

– Très bien, dit Horace, riant de nouveau. Mais laisse-moi passer devant.

– Si vous voulez, dit Rodolphe. Mais je connais le chemin, c'est par là que je suis venu. L'issue aboutit à une petite maison sur la rue, près de votre garage. Maison vide, rue déserte. J'ai tout vu. Maman m'avait expliqué. On peut y aller. Rien à craindre. En outre, j'ai averti dans votre garage. Ils ont sorti votre auto. Elle nous attend, sans personne.

– Laquelle ?

– La huit cylindres.

– Bigre ! C'est toi qui conduis ?

– Non. Vous.

Sans avoir rencontré âme qui vive, ils arrivèrent dans la rue où, en effet, attendait l'auto. Ils y sautèrent. Horace se mit au volant. Debout, près de la

glace, tête nue, le prince Rodolphe dirigeait :

– À droite !... À gauche !... Droit devant nous ! Marchez donc, sacrebleu ! Maman attend.

– Quelle rue ?

– Rue de La Baume, parallèle au boulevard Haussmann.

L'auto filait en trombe. Horace n'avait jamais conduit si vite. Il faisait des tours de force. Bien souvent, depuis, il devait s'étonner de n'avoir pas accroché, capoté ou monté sur les trottoirs.

Mais l'image de Patricia menacée des brutalités de Maffiano et les encouragements du petit le rendaient fou ; il accéléra encore sa vitesse.

– À droite ! cria l'enfant, imperturbable. À droite ! la rue de La Baume est la première à gauche... Halte ! Appelez maintenant. Appelez avec la sirène... Bien ! Encore !

Horace voyait un petit hôtel particulier avec un rez-de-chaussée très bas. Devant les fenêtres de l'entresol, une terrasse. Aux appels de la sirène, une des fenêtres de l'entresol s'ouvrit, une femme accourut sur la terrasse jusqu'à la balustrade de pierre et se pencha, scrutant l'ombre.

– C'est toi, Rodolphe ?

– C'est moi, Velmont !

Horace était descendu de l'auto. Il avait reconnu Patricia.

– Ah ! tout va bien ! s'exclamat-elle.

Mais elle se retourna. Une autre fenêtre s'ouvrait. Un homme sautait sur la terrasse avec des exclamations courroucées :

– Veux-tu bien rentrer !

– Laissez-vous glisser, ordonna Velmont, les mains tendues vers elle.

Sans hésiter, Patricia enjamba la balustrade et se jeta dans ces bras forts qui, une seconde, l'étreignirent passionnément avant de la déposer sur le sol.

– Maman ! Maman chérie ! balbutiait Rodolphe, en se précipitant vers sa mère.

D'en haut, Maffiano, fou de rage, menaçait. Il enjamba à son tour.

– Veux-tu te taire, Maffiano, tu cries comme un putois ! ricanait Horace. Mais au fait, tu m'offres un point de mire admirable, mon garçon ! Quel arrière-train, mazette ! À droite et à gauche pour faire pendant !

Il avait pris dans son auto le fusil silencieux. Il tira deux fois, au moment où Maffiano tournant le dos et suspendu par les mains à la

balustrade allait sauter. Touché de chaque côté, Maffiano dégringola dans la rue.

– Au secours, à l’assassin ! hurlait-il.

– Mais non ! Ça cuit un peu mais ça ne tue pas. Je m’en voudrais de te voler à Monsieur de Paris ! jeta Horace en manière d’adieu.

La voiture tournait alors au coin de la rue de La Baume.

À deux heures du matin, après échange de mots de passe, elle pénétrait dans la cour illuminée de Maison-Rouge. Les vingt gardes commandés par Victoire saluèrent les arrivants de leurs acclamations. Les chiens gambadaient joyeusement autour d’eux. Horace conduisit la jeune femme et l’enfant dans une chambre toute fleurie.

– Ne bougez plus de là sans ma permission, Patricia. Toi non plus, Rodolphe, recommandat-il.

Les fenêtres de la chambre ne dominaient le jardin que de deux à trois mètres. En dessous, trois gardes s’organisaient pour coucher à même le gazon.

Horace mit ses deux mains sur les épaules de la jeune femme et, sans que Rodolphe pût entendre, lui demanda, la voix altérée :

– Je ne suis pas arrivé trop tard, Patricia ?

– Non, murmura-t-elle, fixant ses yeux sur les siens. Non, mais il était temps. Le délai que ce misérable m’avait accordé expirait à midi.

– Et vous étiez résolue ?...

– À mourir, oui.

– Et Rodolphe ?

– Rodolphe serait venu à Auteuil se mettre sous votre protection. Mais quand j’ai pu vous l’envoyer, j’ai été tranquille... J’ai attendu avec confiance... J’étais sûre que vous me sauveriez !

– C’est Rodolphe qui vous a sauvée, Patricia. Quel brave petit gosse !

## *La revanche de Maffiano*

### Table des matières

Pendant sa détention dans l'hôtel de la rue de La Baume et quelques jours avant d'être libérée par son fils et par Horace Velmont, Patricia avait écrit un nouvel article pour *Allô-Police*. Achetant d'une bague les bons offices d'une servante, elle avait pu le faire câbler à New York. Ce second article fit encore plus de bruit que le premier. Traduit dans toutes les langues, il passionna le monde entier. Sur la demande expresse de Velmont, Patricia n'y parlait pas de sa rencontre avec celui-ci. Mais elle s'attribuait les découvertes qu'il avait faites concernant notamment la signification réelle du nom Paule Sinner et de la lettre isolée M ainsi que l'existence d'une association appelée la Maffia.

Immédiatement cette explication proposée par Patricia fut adoptée par le public. C'était d'une clarté parfaite et d'un intérêt palpitant. La police laissa dire et laissa croire. Après l'alerte d'Auteuil, quand les inspecteurs étaient revenus au pavillon pour un supplément d'enquête, ils n'avaient pas trouvé le sieur Machin, ni la journaliste américaine, ni la vieille nourrice Victoire qui, ainsi, s'étaient affirmés suspects. Introuvables aussi les auteurs de l'agression, en elle-même inexplicable en dépit de toutes les enquêtes. Pouvait-on avouer tant de défaites ? Combien préférable de mettre toute l'affaire, ainsi que tant d'autres affaires obscures (et complètement différentes, du reste), sur le compte d'une ténébreuse Maffia et d'un chef de bande que ses exploits de cambrioleur devaient fatalement conduire au crime ! Belle occasion de ternir l'auréole de cet insaisissable personnage dont la célébrité et l'impunité semblaient un défi constant à l'autorité. La police ne manqua pas de saisir cette occasion, espérant une prompte revanche, comptant bien que les événements lui seraient propices et que les combattants de l'un ou l'autre camp, un jour ou l'autre, imploreraient sa collaboration et lui donneraient ainsi la possibilité d'entrer utilement dans la lutte et d'en tirer profit en coffrant tout le monde.



Patricia et Horace Velmont ne furent donc pas l'objet de recherches bien actives. La Sûreté avait décidé de « voir venir » et de laisser les suspects s'endormir dans une sécurité trompeuse (du moins à son égard).

En conséquence, Patricia et Horace Velmont, en compagnie de la vieille Victoire et du jeune Rodolphe, goûtèrent pendant quatre semaines un paisible repos dans le charmant domaine de Maison-Rouge au vaste parc ombreux. De ce parc, la principale avenue, sous une voûte de tilleuls, taillés en berceau, et entre des vases de pierre et des statues de marbre, bordait la Seine, devant un harmonieux panorama de prairies et de vergers en fleurs.

Dans le calme de cette retraite, Velmont coula des jours heureux. Il avait un heureux caractère qui lui permettait, quand il le voulait, de s'abstraire des plus graves soucis pour goûter le charme de la minute présente. Pour le moment, tout en se gardant avec soin, il ne voulait plus penser à Maffiano. Maffiano n'existait plus. Velmont était amoureux de Patricia. Il ne le lui disait pas. Leur intimité n'était qu'une amitié. Mais vivre auprès de la jeune femme dont il appréciait chaque jour plus le charme, l'intelligence et la juvénile gaieté, lui était très doux. Et la présence du petit Rodolphe était aussi fort douce et reposante pour Velmont. Rodolphe, ressemblant à sa mère, était un enfant charmant. En jouant avec lui, Velmont se sentait redevenir enfant. Patricia les regardait et souriait.

Cependant Velmont, on l'a vu, se gardait. Dès son arrivée à Maison-Rouge, il avait inspecté avec soin les préparatifs de défense et s'était informé de l'identité des serviteurs nouveaux engagés par la vieille Victoire.

Parmi ces serviteurs, Velmont, qui n'était jamais insensible à la séduction féminine, avait été frappé par la grâce saine et vigoureuse d'une jeune paysanne nommée Angélique, que Victoire avait promue au rang de première servante. Velmont, amoureux de Patricia, avait admiré Angélique d'une façon toute désintéressée... Mais qu'elle était amusante et jolie !... Avec ses joues fraîches, sans maquillage ni poudre de riz, avec sa taille svelte et souple, serrée dans un corsage de velours noir lacé par derrière, elle avait l'air d'une soubrette d'opéra-comique. On la voyait partout, vive, légère, active ; au potager, où elle choisissait les légumes ; au verger, où elle cueillait les fruits ; à la ferme, où elle ramassait les œufs frais pondus. Et toujours le sourire aux lèvres, les yeux pleins d'une ingénue gaieté, les mouvements harmonieux et mesurés.

– Où as-tu déniché cette belle créature, Victoire ? demanda, le premier jour, Velmont.

– Angélique ? C'est un fournisseur qui me l'a procurée.

– Des certificats ?

– Excellents. Elle a servi au château voisin.

– Quel château ?

– Celui dont on aperçoit les grands arbres, là-bas, à gauche, le château des Corneilles.

– Parfait, ma bonne Victoire. C'est toujours agréable d'avoir auprès de soi de jolies filles ! Et Firmin, le valet de chambre ?...

Dûment renseigné sur tout le personnel, Velmont avait pensé à autre chose et surtout aux agréments de l'heure présente. La saison était belle, la campagne délicieuse. Le fleuve proche était une distraction dont on ne se lassait pas. Presque tous les jours une barque portait au fil de l'eau Velmont, Patricia et son fils. Ils prenaient souvent des bains, et le petit Rodolphe, de plus en plus camarade avec Velmont, monté à califourchon sur les larges épaules de ce cher compagnon de jeux, poussait dans l'eau des hurlements de joie.

Heures de plaisirs légers et sans arrière-pensée, heures exquises où leur intimité se fortifiait et où Patricia éprouvait pour son compagnon une confiance de plus en plus complète, de plus en plus tendre.

– Qu'avez-vous à me regarder ainsi ? lui dit-il un jour où, Rodolphe étant resté avec Victoire, ils se trouvaient tous deux seuls dans la barque. Velmont, qui tenait les rames, depuis un moment sentait peser sur lui les yeux attentifs de sa compagne.

– Excusez-moi, dit-elle. J'ai cette habitude indiscrete de dévisager les gens pour tâcher de connaître leur pensée secrète.

– Ma pensée n'a qu'un secret. Je cherche à vous plaire, tout simplement. Et il ajouta :

– Votre pensée à vous est plus complexe ; vous vous dites : qui est cet homme ? Comment s'appelle-t-il ? Est-il ou n'est-il pas Arsène Lupin ?

Patricia murmura :

– Je n'ai aucun doute à ce sujet. Vous êtes Arsène Lupin... C'est la vérité, n'est-ce pas ?

– Je peux l'être ou ne pas l'être, selon ce que vous préférez.

– Si je préférerais que vous ne le fussiez pas, cela ne vous empêcherait pas d’être Arsène Lupin, si vous l’êtes réellement.

Il avoua tout bas :

– Je le suis réellement.

La jeune femme rougit, un peu suffoquée par cette affirmation.

– Tant mieux, dit-elle au bout d’un instant. Avec vous, je suis sûre de vaincre... Mais j’ai peur...

– Peur de quoi ?

– Peur de l’avenir. Votre désir de me plaire ne s’accorde pas bien avec les relations strictement amicales qui doivent s’établir entre nous.

– Vous n’avez rien à redouter à ce point de vue ! dit-il en souriant. Les limites de notre amitié seront toujours celles que vous fixerez vous-même. Vous n’êtes pas une femme que l’on peut surprendre ou séduire furtivement.

– Et... cela vous plaît ?

– Tout me plaît venant de vous.

– Tout ? Vraiment ?...

– Oui, tout, puisque je vous aime.

Elle rougit de nouveau et garda le silence.

– Patricia... reprit-il.

– Que voulezvous ?

– Promettez-moi que vous répondrez à mon amour... sinon je me jette l’eau, déclara-t-il à moitié grave et à moitié riant.

– Je ne puis vous promettre cela, répondit-elle du même ton.

– Alors je me jette à l’eau.

Il fit comme il le disait. Il lâcha les rames, se dressa et, tout habillé, piqua une tête dans la Seine, où il se mit à nager vigoureusement. Patricia vit qu’il se dirigeait vers une barque qui, sur la droite, filait devant eux à vive allure. Elle était manœuvrée par un homme dont le dos voûté, la chevelure et la barbe blanche semblaient d’un vieillard, mais dont le coup d’aviron, vigoureux et rapide, décelait l’énergie et la décision d’un gaillard certainement dans la fleur de l’âge, mais qui avait jugé bon de s’affubler d’une perruque et d’une bosse postiche dans le dos.

– Ohé ! cria Horace Velmont, ohé ! Maffiano. Alors, tu as déjà découvert notre retraite ? Bravo.

Maffiano, lâchant à son tour ses avirons, sortit son revolver et tira. La balle fit rejaillir l’eau à quelques centimètres de la tête du nageur, qui éclata

de rire.

– Fichu maladroit ! Ta main tremble, Maffiano. Envoie-moi donc ton rigolo, je t'apprendrai à t'en servir !

La raillerie exaspéra le Sicilien. Debout dans la barque, il brandit l'un de ses avirons pour assommer son adversaire. Celui-ci n'attendit pas le coup, mais s'enfonça et disparut. Au bout d'un instant, la barque de Maffiano vacilla et la tête d'Horace Velmont surgit à bâbord.

– Haut les mains ! hurlait Horace menaçant. Haut les mains ou je tire !

Maffiano ne se demanda pas avec quoi aurait pu tirer cet adversaire qui venait de faire trente mètres sous la surface du fleuve. Il leva les bras, effaré. Au même moment, sous le poids de Velmont, la barque chavira, entraînant le Sicilien.

Velmont poussa une exclamation de triomphe.

– Victoire ! L'ennemi bat en retraite ! Plongeon de Maffiano et de la Maffia ! Sais-tu nager au moins ? Mais, malheureux, tu nages comme un veau mort-né ! Haut la tête, crébleu ! ou tu avales de l'eau de Seine, ce qui t'empoisonnera, à moins que tu ne te noies avant... Ah ! et puis après tout, débrouille-toi. Tiens, voilà du secours qui t'arrive.

Sur la rive, deux hommes sautaient à l'eau et nageaient dans la direction du Sicilien, dont le courant emportait la barque. Mais, avant qu'ils ne fussent trop près, Horace, nageur émérite, gagna la berge, fouilla les vêtements déposés sur le talus et proféra :

– Deux cartes encore de la Maffia signées de Mac Allermey ! Avec celle de Maffiano et celles de Mac Allermey, de Fildes et d'Edgar Becker, ça m'en fait six ! Vivement le partage ! À moi les dépouilles de Lupin !...

Patricia, dans son embarcation, avait suivi toute la scène et s'amusait infiniment.

Elle aborda près de Velmont qui, la prenant par la taille, l'entraîna vers la route la plus proche, tandis que les trois complices prenaient pied au bas de la berge.

Et Velmont s'exclama triomphant :

– J'ai conquis ma Toison d'or, la belle Patricia ! Tout va bien. L'ennemi a mordu la poussière dans le lit du fleuve ! Suis-moi dans le mien, esclave incomparable, dont je suis le serviteur soumis ! Un peu mouillé, le serviteur, mais la flamme de l'amour le séchera !

Une charrette conduite par un paysan passait, chargée de foin. Velmont y jucha la jeune femme et s'assit près d'elle, tout en continuant de pérorer.

– Deux cartes, Patricia, quel butin !

– Que vous importe, puisque, s'ils réussissent, l'argent ne sera pas pour vous !

– Qui sait si je ne trouverai pas moyen de détourner dans ma poche le Pactole qui coulera ce jour-là et qui, du reste, viendra de ladite poche, ce qui fait que ce sera un prêté pour un rendu !

Sur la charrette, au pas philosophique d'un vieux cheval qui avançait comme s'il accomplissait le dernier voyage de sa carrière, ils firent un assez long détour.

– On arrivera tout de même à Maison-Rouge, affirma le paysan, mais c'est à la ferme que je dois emmener mon foin !

– Ah ! dit Horace, vous travaillez à la ferme de Maison-Rouge ?

– Oui. Aujourd'hui, on engrange le foin.

– Vous entendez, Patricia ? Eh bien, ça c'est le rêve ! Une grange, des prairies, du foin que l'on rentre, toutes les joies bucoliques !... Ça et la tranquillité !... Comme nous serions heureux !

– Je me méfie, dit-elle, souriant à demi.

– Et de quoi vous méfiez-vous, s'il vous plaît ?

– De votre inconstance ! On sait que vous passez facilement de la brune à la blonde !

– Depuis que je vous connais, incomparable Patricia, l'or et le bronze de vos cheveux ont fixé à jamais mon admiration ! Du reste, seriez-vous blanche, cela ne changerait rien... Une Patricia couronnée d'argent ! Quel rêve !

– Merci ! En tout cas, tenez-vous sur vos gardes, répondit la jeune femme en riant. Je suis ombrageuse et exclusive. Je n'admets pas l'apparence même d'une légèreté. Si vous êtes volage, gare !

Devisant gaiement pour cacher les préoccupations que le retour de leurs ennemis avait fait naître en eux, ils pénétrèrent dans une vaste cour bordée par des tas de fumier et des fosses à purin que délimitaient de petits rebords de cailloux cimentés. Au centre, se dressait un pigeonnier, en forme de tour tronquée, auquel s'amorçaient les arcs-boutants d'une chapelle gothique ensevelie sous le lierre et dont les arceaux se prolongeaient en arches imposantes qui portaient un aqueduc fort délabré.

Patricia, aidée de Velmont, descendit de la charrette. Dans la nuit tombante, elle se dirigea vers Maison-Rouge, pendant qu'Horace entrait dans les écuries avec le paysan qui voulait lui montrer des chevaux. Quelques minutes après, Horace à son tour traversa, pour rentrer, le petit bois et le jardin. Soudain, il pressa le pas. Il apercevait tout le personnel massé sur les marches du perron, gesticulant et très agité.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il avec inquiétude.

– C'est la jeune dame ! lui répondit-on.

– Patricia Johnston ?

– Oui. On l'a vue venir de loin. Tout à coup, trois hommes sont sortis du fourré, l'ont entourée. Elle a voulu fuir. Elle a crié. Mais avant qu'on puisse la rejoindre, les trois hommes l'ont empoignée et emportée sur leurs épaules. On a entendu encore des cris, mais cela n'a pas duré.

Horace avait pâli, étreint par une affreuse angoisse.

– En effet, dit-il, j'ai bien entendu quelques cris. Mais je croyais que c'étaient des enfants... Et de quel côté se sont dirigés ces hommes ?

– Ils ont passé entre le nouveau garage et les anciennes remises.

– Donc dans le bout du jardin, vers la cour de la ferme ?

– C'est ça...

Horace ne douta pas une seconde que ce fût Maffiano et ses acolytes qui, revenant de la Seine en ligne droite, les avaient devancés à Maison-Rouge et avaient préparé le guet-apens qu'ils avaient exécuté pendant que lui-même se trouvait avec le paysan dans les écuries.

En hâte, il alla retrouver le paysan.

– Avez-vous connaissance, ou avez-vous entendu parler d'une communication quelconque partant de la ferme ou du parc et se dirigeant vers la Seine ? demanda Velmont d'une voix brève.

Le paysan n'hésita pas.

– Mais oui, je connais ça ! Il paraît même qu'aux temps jadis il y avait communication avec les Corneilles. Tenez, la belle Angélique, votre servante, qui était ici il y a un moment, va vous conduire. Elle la connaît bien. Angélique ! Angélique !

Mais la belle Angélique ne répondant pas, le paysan conduisit lui-même Horace vers le pigeonnier. Sous une des arcades de l'ancien aqueduc, y attendant, un pan de mur montrait les linges d'une issue que des moellons grossièrement entassés condamnaient.

L'existence d'un passage secret ne faisait pas de doute. Le paysan s'étonna d'y découvrir les marques d'un tout récent passage.

– On vient de passer par là, dit-il... Regardez, monsieur. On n'a même pas pris soin de bien replacer les moellons. On a tout remis au petit bonheur.

Horace et le paysan démolirent l'obstacle d'un coup d'épaule. Les moellons dégringolèrent dans un escalier obscur avec un fracas dont les échos se prolongèrent.

– Ça va loin, dit le paysan, et puis, au milieu, il y a une grille qui barre le passage.

Il alluma une lanterne. Horace en fit autant pour sa lampe de poche. Au bout de deux cents pas, la grille les arrêta. Par bonheur, la clef était sur l'autre face de la serrure ; les fugitifs avaient négligé de la retirer.

Ils reprirent leur course. Bientôt un air plus frais emplissant le souterrain annonça l'approche du fleuve. Et, tout à coup, dans l'encadrement d'une fenêtre qui n'avait plus ses vitres ni même ses boiseries et qui était la fenêtre d'une mesure restée debout par on ne sait quel miracle, le dehors fut visible. Au milieu de roches luisantes de vase qui bossuaient la berge à cet endroit, la vaste nappe liquide du fleuve étincela, sous la lumière douteuse de la lune. Trois cents mètres plus loin, à gauche, se dressait un promontoire rocheux que dominaient, en arrière, les hauts peupliers d'une cour de ferme. Dans cette cour flambait un grand feu. Au-delà se profilaient les masses noires d'une colline boisée.

Horace avança avec précaution. Près du feu, une tente gonflait sa toile écrue. Au seuil de cette tente, sous la toile aménagée en store, trois hommes, en apparence des bûcherons, étaient assis sur des pliants. Un tabouret, près d'eux, portait des bouteilles et des assiettes. Les hommes mangeaient et buvaient, servis par une femme.

Horace douta un instant que ces trois individus pussent être Maffiano et ses complices. Comment auraient-ils pu oser s'installer si près de lui ! Mais il savait l'audace folle et l'imprudence de Maffiano. D'ailleurs presque tout de suite, à la lueur du feu, il le reconnut formellement, et la femme ne pouvait être que Patricia... Horace ne distingua pas son visage, mais il reconnut sa silhouette... Et il frémit de rage indignée. Une corde reliait le bras de la jeune femme au pliant de Maffiano... Pour peu que la corde fût

tendue, Maffiano basculait sur son siège. Il tomba même, aux éclats de rire de ses acolytes.

Horace, qui avait laissé le paysan dans le souterrain, s'était immobilisé derrière un tronc d'arbre et demeurait invisible pour ses ennemis.

Quand ceux-ci eurent terminé leur repas et fumé leurs pipes, ils allumèrent des torches et rentrèrent sous la tente. À la lueur de leurs torches, Horace s'avisa qu'il y avait une autre tente, plus petite, derrière la première, et que la femme, son service fini, s'y retirait.

Au bout de quelques minutes, les torches s'éteignirent. Le bruit des voix et des rires cessa.

Alors Vermont s'étendit sur le sol et, à plat ventre, rampa parmi les herbes et les arbres, en choisissant les portions de terrain où le feuillage des arbres et des arbustes formait obstacle aux rayons de la lune.

Il atteignit ainsi les piquets où s'attachaient les cordages et fit le tour de la tente principale. Soudain la toile de la seconde fut soulevée. Sans hésiter, il s'y glissa.

– C'est vous Horace ? chuchota une voix à peine perceptible.

– Patricia ?

– Oui, Patricia, vite, venez !

Et quand il fut prêt à la toucher, elle ajouta :

– Je vous ai vu venir dans les ténèbres et je vous ai entendu dans le silence.

Il la pressa contre lui avec emportement. Ses lèvres à son oreille, elle dit dans un souffle :

– Fuyez... L'inspecteur Béchoux et des gens de police vous cherchent. Maffiano les a prévenus de votre présence à Maison-Rouge.

Horace Vermont étouffa un ricanement de mépris.

– Ah ! dit-il, je comprends qu'il se soit installé près de moi. La protection de la police le rassure.

– Fuyez, je vous en prie, reprit la jeune femme.

– Vous le voulez, Patricia ?

Elle murmura :

– J'ai peur... J'ai peur pour vous... Je suis à bout de forces, ajouta-t-elle.

Il la saisit dans ses bras, lui baisa les lèvres... Elle ne résista pas...



## *La Belle au bois dormant*

### [Table des matières](#)

La lune en son plein répandait dans une nuit molle et tiède sa calme lumière pure et comme phosphorescente. Au silence de la campagne sommeillante se mêlaient mille bruits furtifs, mille frémissements de vie montant de la terre, s'envolant des arbres où de temps à autre passait dans les branches le vol ouaté d'un oiseau nocturne. Le chuchotement d'une lointaine chute d'eau égrenait son harmonie cristalline.

La nuit sereine berçait le repos des deux amants étendus côte à côte sous la tente. Parfois, Horace, dans un demi-sommeil, étendait la main et touchait le bras de sa compagne immobile afin de s'assurer qu'elle était bien là, qu'il ne rêvait pas, car les circonstances lui paraissaient si étranges qu'il doutait de leur réalité.

Enfin, ce fut l'aube, les premiers rayons du soleil brillèrent entre les interstices des vélums. Horace se dressa à demi et, une fois de plus, posa la main sur une main abandonnée près de lui... Mais il sursauta, frémissant, effaré... la main qu'il touchait était froide, très froide... glacée...

Horace se pencha épouvanté vers la forme gisant immobile sur la couche... à la faible clarté traînant sous la tente, il vit que le visage était recouvert d'un voile de gaze légère et que, dans la poitrine à demi nue, sous le sein gauche, un poignard était planté... Crispé par l'horreur, il se pencha davantage, colla son oreille sur la peau glacée... On n'entendait plus les battements du cœur.

Ainsi, comme on passe de la veille au sommeil, avait-elle passé de la vie à la mort... une mort si foudroyante que la blessure fatale ne l'avait qu'à peine fait tressaillir dans les bras de son amant, qui ne s'en était pas aperçu.

Horace bondit vers la tente voisine. Maffiano et ses hommes n'y étaient plus. Sans perdre de temps, il courut jusqu'à Maison-Rouge chercher de l'assistance.

Dans le vestibule de la maison, il rencontra Victoire qui sortait pour une inspection matinale.

– Ils l’ont tuée, lui dit-il, les larmes aux yeux.

Victoire demanda naïvement :

– Et elle est morte ?

Il la regarda interloqué.

– Oui, elle est morte.

La vieille nourrice haussa les épaules.

– Pas possible !

– Puisque je te le dis, un couteau en plein cœur.

– Et moi, je te dis : pas possible.

– Pourquoi ? Comment ? Qu’est-ce que cela signifie ? Tu as une preuve ?

– Cela signifie que je suis sûre qu’elle n’est pas morte... Et une intuition de femme, ça vaut toutes les preuves.

– Et que me conseille ton intuition de femme ?

– De retourner là-bas, de soigner la blessée et de ne pas la quitter, pour la défendre si on l’attaque de nouveau.

Elle s’interrompit. Un coup de sifflet strident vibrat quelque part dans le parc.

Horace Velmont sursauta, stupéfait.

– Qu’est-ce que cela signifie ? Le signal de Patricia.

– Alors, tout va bien, s’écria Victoire triomphante, tu vois bien qu’elle n’est pas morte et qu’elle a échappé à Maffiano et à ses complices.

Transfiguré par la joie, Horace se pencha par la fenêtre ouverte et prêta l’oreille.

Au même instant, un rugissement de bête fauve ample et rauque se fit entendre, roula dans l’espace, se prolongea et s’éteignit.

La vieille nourrice instinctivement se signa comme elle eût fait pour le tonnerre.

– C’est la tigresse, dit-elle. Oui, on m’a raconté hier qu’une tigresse s’est échappée, il y a quelques jours, d’une ménagerie ambulante et s’est réfugiée dans ce qu’ils appellent par ici la forêt vierge du château des Corneilles. On a fait une battue, elle a été blessée, ce qui la rend furieuse et plus dangereuse. Si elle rencontre Patricia...

Horace sauta par la fenêtre et courut vers la vieille chapelle où se trouvait l'entrée du souterrain. Il le parcourut à toute vitesse. Quand il en déboucha, il entendit du côté du promontoire des cris de femme et des coups de sifflet répétés mêlés aux rugissements du fauve.

Un nouveau rugissement, mais plus proche. La bête venait vers Maison-Rouge. Velmont traversa en courant les prairies voisines du promontoire, s'élança vers les tentes et fut stupéfait de les trouver abattues. Ce n'était plus qu'un amoncellement de toiles, de piquets et de sièges, comme si un cataclysme eût passé par-là.

Cependant, sur le fleuve proche, Horace distingua une barque qui sans bruit glissait en s'éloignant. Trois hommes la montaient qu'il reconnut du premier coup d'œil.

— Eh ! Maffiano ! cria-t-il, qu'as-tu fait de Patricia ? Tu l'as frappée, assassin ! avoue ! Est-elle morte ? Où est-elle ?

L'homme en barque haussa les épaules.

— Je n'en sais rien ! Cherche-la ! Elle était encore vivante, mais la tigresse nous a assaillis, a jeté bas notre installation, et je crois bien que Patricia a été emportée par elle. Cherche-la, ça te regarde.

La barque disparut sur le fleuve.

Horace, dominant son angoisse, écouta, regarda. Il ne vit rien, n'entendit plus de coups de sifflet, plus de rugissement... Partout un calme qui lui parut sinistre.

Alors, suivant le conseil du bandit, il chercha. À quelque distance s'étendaient en masse sombre les bois qui entouraient le château des Corneilles. Il y entra par une brèche du mur. Les arbres étaient clairsemés, tout d'abord, la forêt vierge, lui avait-on dit, ne commençant qu'à une certaine distance des alentours immédiats du château.

Un nouveau rugissement s'éleva à deux cents mètres au plus. Velmont s'arrêta, inquiet malgré son courage. Sans aucun doute la bête l'ayant flairé accourait à sa rencontre. Il réfléchit rapidement. Que pouvait-il faire ? Il n'avait pour se défendre qu'un revolver de petit calibre. Du reste, comment viser si la tigresse surgissait soudain de l'épaisseur du taillis ?

Des bruits de feuilles foulées, de branchages froissés... de plus en plus près. La bête approchait. Il entendit son feulement sourd, son souffle rageur, sans pouvoir la distinguer.

Mais elle le voyait sûrement, elle, et s'apprêtait à bondir sur sa proie.

Horace s'élança avec une agilité d'acrobate. Il s'accrocha d'un coup à une branche d'arbre assez haute et se rétablit sur ses poignets. Il sentit, non pas un croc, mais le choc puissant d'un mufle chaud qui heurtait sa jambe. Il se dressa sur sa branche, réussit à saisir une autre branche plus élevée et ainsi il grimpa aisément jusqu'à une hauteur inaccessible.

La tigresse, après son premier assaut infructueux, ne tenta pas de nouvelles attaques. Bientôt Horace la devina qui partait, trotinant vers la forêt, et il l'entendit grogner de colère. Puis il y eut encore un rugissement, puis des craquements sourds d'os broyés.

Horace frissonna d'horreur. La bête avait-elle vraiment surpris Patricia sous la tente, et était-ce vers son corps déchiqueté qu'elle était retournée ? Si cela était, il aurait beau exposer sa vie... la morte ne pouvait plus être secourue.

Impuissant, malade d'émoi, rongé d'angoisse, il attendit deux heures avant de descendre de son arbre. Attente interminable et si cruelle que soudain il n'eut plus la force de la supporter. Au mépris du danger, il se laissa glisser de branche en branche et, son revolver à la main, s'enfonça dans le taillis.

Il eut même l'audace de gagner la lisière plus dense de la forêt qu'il explora. Mais il ne trouva rien, malgré ses investigations. Des vols de corbeaux s'abattaient dans les clairières et devant lui couraient et s'enfuyaient tous les petits fauves des bois. Mais de la tigresse nulle trace.

Il chercha longtemps, en vain, las et désespéré, harcelé par les moustiques, accablé par la chaleur immobile et oppressante, accrue vers la fin du jour par une menace d'orage.

Épuisé, enfin, il regagna Maison-Rouge comme les premiers éclairs déchiraient l'horizon, suivis de la voix solennelle de la foudre.

Il ne dîna pas. Les nerfs un peu calmés par le ruissellement de la pluie, il s'étendit sur son lit. Mais ce fut inutilement qu'il essaya de dormir. Son cerveau enfiévré évoquait chaque instant de la nuit où il avait tenu dans ses bras sa bien-aimée Patricia. Il imaginait ce qui s'était produit durant son sommeil. L'assassin se glissant dans l'ombre, à tâtons, son poignard à la main et frappant Patricia sans soupçonner sa présence, à lui, Horace Velmont... Et peut-être Patricia avait-elle eu ce suprême courage de ne pas faire un geste qui pût détourner vers lui le danger... Elle l'avait sauvé en mourant... Comme elle l'avait aimé !

Mais il y avait autre chose... La situation était trouble, inexplicable. Que signifiait ce coup de sifflet, cet appel évident lancé par Patricia ? Pour appeler, il fallait qu'elle fût vivante... Horace espérait... Oui, il y avait vraiment là des éléments incompréhensibles qui permettaient un certain espoir...

L'orage redoublait et, dans le fracas des coups de tonnerre qui ébranlaient l'espace, tout à coup les trois chiens de garde se mirent à hurler en sinistre concert de folie. Ils durent rompre leurs chaînes car Horace les entendit galoper comme des bêtes en délire, à travers le parc, se poursuivre entre eux et poursuivre on ne sait quels fantômes déchaînés à travers les arbres et les buissons et jusque dans la cour de la ferme. C'était un vacarme de cauchemar, un tumulte fou, mystérieux et tragique.

On eût dit que le camp retranché que formait le domaine était attaqué par des hordes de cavaliers barbares qui fondaient sabre au poing parmi la ligne des défenseurs. Horace Velmont s'hallucinait dans l'ombre nocturne, il les devinait, il les voyait brandissant des lames et des torches, donnant la mort et allumant l'incendie... Et toujours ces aboiements furieux, ces cris frénétiques, auxquels se mêlait parfois la plainte effarée de la proie pourchassée... et puis, là-bas, le rugissement rageur de la tigresse.

Horace appela les chefs des escouades de défenseurs. Ils veillaient, mais eux non plus ne comprenaient rien à ce qui se passait.

Ils avaient tenté une sortie, mais dans la nuit noire et sous la pluie diluvienne n'avaient pu aller loin et du reste n'avaient rien vu... Et un vent de folie continuait à balayer les jardins, évoquant dans sa véhémence insolite le maléfique passage du Chasseur damné des anciennes légendes.

L'aube calma peu à peu la tourmente... Les chiens bondissaient encore par élans désordonnés et comme impulsifs. L'orage s'était apaisé, les averses denses s'étaient atténuées en une pluie hésitante et délicate, qui semblait avoir pour mission d'arroser le champ de bataille. Et le jour s'affirma, dissipant les cauchemars, pacifiant les gens et les bêtes. Les chiens grondaient encore mais sans conviction, en quelque sorte avec réserve, inquiets sur la distribution inévitable de coups de fouet, qui suivrait leur démente de la nuit... Elle leur fut faite généreusement par le maître lui-même qui passa sur eux ses nerfs exaspérés.

— Et tout ça, pourquoi ? disait-il. Pour quel monstre antédiluvien ? Pour quel dragon volant ? Pour quelle chimère apocalyptique ?... Bigre ! que

vois-je ?

C'était un caniche, un caniche agonisant, à la tête écrasée, au ventre béant, dont les pattes encore tressaillantes comme des branches au souffle du vent s'embarrassaient dans l'écheveau livide des intestins dévidés.

Lupin saisit le petit cadavre par les oreilles, et le brandissant comme un trophée le montra à ses hommes, en s'écriant :

– Tenez, regardez, voilà la bête fauve qu'ils ont forcée dans leur chasse à courre.

L'un des hommes examina la bête morte et déclara :

– Sapristi, c'est le cabot à la Belle au bois dormant !

– Quoi ? La Belle au bois dormant ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Mais oui, la dame qui dort depuis un siècle dans le château abandonné !

– Quel château ?

– Le château des Corneilles, là, dans les bois, après le promontoire.

– Et il y a une dame qui dort depuis un siècle ? Tu dérailles ! C'est un conte de fée.

– J'en sais rien. Paraît qu'il y a une dame qui dort...

– Tu la connais ?

– Personne ne la connaît. Mais j'ai interrogé les gens du village qui m'ont dit ça... on en parle beaucoup dans la région.

– Qu'est-ce qu'on raconte ?

– Que son grand-père, au temps de la Révolution, a participé à la condamnation de Louis XVI et de la famille royale. Alors, en expiation, elle a vécu dix ans à genoux devant le calvaire aux Corneilles et, depuis, elle dort.

– Seule dans ce château ?

– Seule.

– Pourtant elle mange, elle boit !...

– On ne sait pas.

– Elle se promène ?

– Quelquefois elle va au village, mais ceux qui l'ont rencontrée savent très bien qu'elle ne se réveille pas et qu'elle dort en marchant, tout en ayant les yeux ouverts, des yeux comme ceux des somnambules qui regardent sans voir... Moi, je ne l'ai pas rencontrée, mais la chose est certaine...

Horace Velmont demeurait pensif. Il conclut :

– J’irai tantôt m’excuser auprès d’elle de la mort de son pauvre caniche. Où est-il, exactement, le château ?

– Oh ! ce château est une baraque, tout en ruines, réparée avec des planches, entourée d’un bois qu’on appelle la Forêt Vierge.

– Et elle n’y reçoit personne, tout en dormant ?

– C’est très rare. Pourtant à ce qu’il paraît, l’autre jour, un dompteur avec un huissier sont venus réclamer une tigresse échappée d’une ménagerie foraine. On l’avait cherchée partout. On avait fait des battues avec tous les chasseurs du pays. Finalement on a su qu’elle avait été vue dans les bois des Corneilles, mais la dame qui dort a répondu à l’huissier : « Oui, je l’ai recueillie, blessée par une balle et furieuse. Elle est dans ma forêt, guérie mais toujours furieuse. Allez la prendre ! »

« L’huissier court encore...

L’après-midi, Vermont fit mettre le cadavre du caniche dans une bourriche de paille, et l’emportant s’en fut vers le promontoire, puis vers les grands bois de la colline. Un chemin boueux et plein d’ornières montait vers les douves comblées que surplombait la terrasse d’une barbacane à demi couverte de bois taillis et de chênes. Après quoi, au bout d’une pelouse verte, où se dressait un vieux calvaire rongé par les siècles, moutonnaient des flots de lierre, sous lesquels on pouvait discerner les lignes confuses d’une construction aux trois quarts écroulée et dont les pierres avaient roulé au loin par blocs, à présent enchaînés eux aussi par le lierre et feutrés par la mousse.

Un signe pourtant d’existence et d’hostilité pour les visiteurs. De tous côtés se dressaient des poteaux avec des inscriptions peintes en blanc sur le noir du tableau :

*Propriété particulière.*

*Entrée interdite.*

*Chiens dangereux.*

*Pièges à loups.*

Aucune porte visible, aucune entrée apparente. Parmi les ronces, on accédait à une fenêtre par des vestiges de marches moussues. À l’intérieur, rien que des salles désertes, sans plafond, avec, comme parquet, l’herbe, les

plantes vivaces et des flaques de boue. Un sentier, si l'on peut dire, serpentait à travers les ruines. Ainsi parvint Horace à une longue baraque goudronnée plantée au milieu d'une salle et qui lui parut le seul lieu habitable.

Il ouvrit la porte et appela :

– Y a-t-il quelqu'un ?

À l'arrière de la baraque, il y eut un bruit de porte qui se referme en claquant.

Il se dirigea de ce côté, traversa une pièce étroite où il y avait un lit de camp, et pénétra dans une cuisine où sur une table de bois, sur une lampe à alcool, des pommes de terre bouillaient dans l'eau d'une casserole à côté d'une écuelle de lait.

La Belle au bois dormant, surprise par l'intrus, avait pris la fuite, laissant là son repas.

Horace voulut poursuivre son chemin mais s'arrêta net. En face de lui, à deux pas, le mufle d'un fauve lui barrait le passage.



## *Un nouveau combattant*

### Table des matières

Derrière la bête, dans la cour, on voyait les arbres d'une forêt épaisse serrés les uns contre les autres et formant une muraille végétale. Une étroite brèche la trouait, tunnel obscur creusé dans les branches et les feuilles. La vieille châtelaine des Corneilles avait dû s'éloigner par cette issue. La tigresse, après l'avoir conduite, s'en revenait au-devant du visiteur indésirable.

L'homme et la bête, un moment, se regardèrent, immobiles. Horace Velmont, plutôt mal à l'aise, se disait :

– Mon garçon, si tu bouges, sa patte, toutes griffes tendues, te griffe et t'arrache la tête.

Cependant, il ne baissait point les yeux. Il expérimentait son propre sang-froid en face d'un péril inhabituel, pas mécontent au fond de la rencontre qui lui permettait de se trouver en présence d'un grand fauve et de tenir bon. Quel excellent exercice de volonté et de « self-control » !

Une minute longue comme un siècle s'écoula... Il tenait bon !... la peur, qui l'avait d'abord presque dominé, à présent se dissipait. Il attendait l'attaque... l'espérait presque...

Soudain, comme domptée par l'implacable regard qui ne la quittait point et lui imposait la volonté de l'homme, la bête, en grondant sourdement, fit demi-tour et, humant l'air, sembla se disposer à s'éloigner par le tunnel de verdure. Velmont, alors, sans la quitter des yeux, recula de deux pas, sur la table de cuisine saisit une écuelle remplie de lait qu'il tendit avec précaution du côté de la tigresse. La tigresse eut une hésitation puis se décida et, faisant si l'on peut dire des manières, elle vint boire. En trois ou quatre coups de langue, elle vida l'écuelle. Puis, apaisée, elle revint jusqu'à la brèche où elle renifla, sur le gazon humide, les traces de la vieille dame partie par là. Horace nota que la tigresse boitait encore légèrement de l'arrière-train, à cause de la blessure qu'elle avait reçue lors de la battue et il

en conclut qu'elle avait été soignée par l'étrange recluse des Corneilles et s'était attachée à elle.

Vivement, ne voulant pas s'exposer à une saute d'humeur de la bête, il ferma la porte sur lui, retraversa la baraque et, le revolver au poing, retourna vers le manoir de Maison-Rouge, tout en surveillant la route derrière lui. Tout compte fait, il était assez satisfait de sortir de l'aventure sain et sauf.

Deux jours plus tard, il eut le courage d'explorer le bois impénétrable et, à nouveau, il s'introduisit dans la vieille demeure mystérieuse. Mais cette fois elle semblait abandonnée. Il ne rencontra ni la Belle au bois dormant ni la tigresse. Il appela. Aucun bruit. Il portait à la main un lourd couteau à lame triangulaire et affilée... Son but, c'était d'attirer le fauve et de l'éventrer... Ainsi la victime serait vengée ! Car, à force de réflexions, il avait acquis cette triste conviction que Patricia vivait encore quand au matin il l'avait quittée stupidement, la croyant morte. Par la suite seulement la tigresse l'avait tuée et emportée dans quelque repaire creusé sous les feuilles mortes. Et Velmont eût voulu aussi découvrir la retraite de Maffiano et le châtier. Mais rien ne lui révéla la présence des trois bandits... Des heures, il erra en vain, avide de vengeance et de massacre.

Il rentra las et déçu. Mais Victoire, à qui il confia l'affreuse certitude où il était concernant le sort de Patricia, secoua la tête avec incrédulité et lui répondit :

– Je ne change pas d'idée : elle n'est pas morte ! La bête ne l'a pas tuée, et Maffiano pas davantage.

– Et comme preuve, toujours ton intuition féminine, railla tristement Velmont.

– Cela suffit. Du reste, Rodolphe est parfaitement tranquille. Il ne s'inquiète pas de l'absence de sa mère. Il l'adore, il est nerveux et sensible... Si sa mère était morte, il en serait averti...

Velmont haussa les épaules.

– De la seconde vue... tu crois à cela ?...

– Oui ! dit la vieille femme avec conviction.

Il y eut un silence. De nouveau, Velmont espéra... mais n'était-ce pas folie ?... Avec irritation, il reprit :

– J'ai pourtant, cette nuit-là, tenu dans mes bras une femme bien vivante... qui au matin était morte...

– Oui, mais pas la femme que tu crois.

– Qui alors ?

Victoire eut un regard autour d'elle et baissa la voix.

– Écoute ; depuis cette fameuse nuit, Angélique, la femme de ménage, a disparu. Or, j'ai appris de source certaine que cette Angélique avait été la maîtresse de Maffiano. Elle connaissait ses complices. Elle faisait leur cuisine et chaque soir allait les rejoindre.

Horace réfléchit un moment.

– Alors, c'est Angélique qui aurait été tuée ? Je veux bien, moi... Mais, dans ce cas, explique-moi un peu pourquoi Angélique aurait pris la place de Patricia ? Pourquoi elle m'aurait attiré dans la tente ? Pourquoi Maffiano l'aurait-il assassinée ?... Pourquoi ?... Pourquoi ?...

– Angélique a saisi l'occasion de se rapprocher de toi... ce qu'elle désirait faire depuis longtemps... tu ne voyais pas les regards qu'elle te lançait...

– Alors, tu crois qu'elle était amoureuse de moi ? C'est flatteur !... Et Maffiano l'a tuée par jalousie... Pauvre type... C'est vrai qu'il n'a pas de veine avec ses bien-aimées... Chacune d'elles me préfère... Patricia... Angélique... Mais pourquoi ne m'a-t-il pas tué moi-même ?

– Ne m'as-tu pas dit que tu lui avais pris la carte lui donnant droit au partage final... Il a craint de ne pas la trouver sur toi, et toi mort de ne jamais la retrouver... Et puis, on a beau être un bandit déterminé, on n'ose pas comme ça tuer... Horace Velmont...

Il secoua la tête.

– Tu as peut-être raison... Mais, tout de même, je ne m'y fierais pas trop. Enfin, admettons... Tu en as de la déduction et de la logique, ma bonne Victoire !...

– Ainsi, tu me crois ? Tu es convaincu ?

– Tes arguments me semblent indiscutables, et je les avale tout crus, c'est plus commode. Pauvre Angélique, tout de même !...

Il plaignait la servante sauvagement assassinée par une brute, mais avec un espoir frémissant il se disait que Patricia était vivante...

Dans la nuit qui suivit cette conversation, Velmont fut réveillé par la vieille nourrice.

Il se dressa dans son lit et, se frottant les yeux, il l'apostropha :

– Dis donc, tu deviens tout à fait loufoque ? À moins que tu n’aies quelque nouvelle intuition de femme à me communiquer !... À quatre heures du matin, tu me réveilles ! Tu es dingo, ou bien il y a le feu !

Mais il s’interrompt en voyant le visage bouleversé de Victoire.

– Rodolphe n’est pas dans sa chambre, dit-elle pleine d’émoi. Et je crois bien que ce n’est pas la première nuit qu’il s’absente ainsi...

– Il découche ! À onze ans ! Enfin, il faut bien que jeunesse se passe. Tout de même, il commence de bonne heure... Et où crois-tu qu’il aille ? À Paris ? À Londres ? À Rome ?

– Rodolphe adore sa mère. Je suis persuadée qu’il a été la retrouver, ils ont rendez-vous, c’est sûr...

– Mais par où sortirait-il ?

– Par la fenêtre. Elle est ouverte.

– Et les chiens de garde ?

– Ils ont aboyé il y a une heure, sans doute à son départ... et on me dit qu’ils aboient à cinq heures du matin, ce qui indique le moment de son retour, chaque nuit c’est pareil...

– Du roman, ma pauvre Victoire ! N’importe, je me rendrai compte...

– Autre chose, continua la vieille nourrice. Trois hommes rôdent autour du domaine. Je le sais.

– Des satyres qui courent après toi, Victoire.

– Ne plaisante pas, ce sont des policiers. Les gardes ont repéré un de tes pires ennemis, le brigadier Béchoux.

– Béchoux, un ennemi ! Tu en as de bonnes ! À moins qu’à la préfecture on n’ait décidé mon arrestation. Pas croyable ! Je leur rends trop de services.

Il réfléchit, le sourcil froncé.

– Tout de même, j’ouvrirai l’œil... Va-t’en. Halte ! Un mot encore... On a touché à mon coffre-fort qui est là ! Les trois boutons qui commandent le mot ont été dérangés.

– Personne n’est entré ici que toi et moi. Comme ce n’est pas moi...

– Alors, c’est moi qui aurais oublié de remettre les chiffres en place. Rends-toi compte que c’est grave. Là se trouvent mes instructions, mon testament, les clefs de mes divers coffres, des indications qui permettraient de découvrir mes cachettes et de tout rafler.

– Vierge Marie ! s’exclama la nourrice en joignant les mains.

– La Vierge Marie n’a rien à faire là-dedans. C’est à toi de faire bonne garde. Sinon, tu risques gros.

– Quoi ?

– Ton honneur de jeune fille, dit froidement Horace.

Le soir même, Horace, montant dans un arbre, se plaça en vigie à la grille du parc, du côté de la ferme.

Dissimulé dans le feuillage, il attendit patiemment. Cette attente fut récompensée. Minuit n’avait pas sonné à l’église qu’un galop feutré et coupé d’un bond pardessus la clôture passa non loin de lui. Il entrevit la forme souple et allongée d’un grand fauve. Les chiens hurlèrent dans le chenil, Horace descendit de son arbre, courut jusqu’à la fenêtre de Rodolphe, dont il approcha sans bruit.

La fenêtre était ouverte et la chambre éclairée. Deux ou trois minutes s’écoulèrent. Le guetteur entendait la voix de l’enfant... Puis soudain il vit la tigresse qui revenait vers le balcon par où elle avait dû pénétrer. Énorme, apocalyptique, elle posa ses pattes sur le barreau supérieur de la balustrade. Sur son dos Rodolphe était allongé ; cramponné des deux bras au cou monstrueux... il riait aux éclats.

D’un bond, la bête sauta dans les massifs et s’en alla au grand trot avec son fardeau toujours riant. De nouveau, les chiens aboyèrent furieusement.

Alors, Victoire sortit de l’ombre de la véranda où elle était dissimulée.

– Eh bien ! tu as vu ? dit-elle pleine d’alarme. Où cette bête sauvage va-t-elle porter le pauvre gosse ?

– À sa mère, parbleu !

– C’est-il Dieu possible ?

– Patricia a dû, avec la dame des Corneilles, soigner la bête blessée, la guérir, et la tigresse, déjà à moitié apprivoisée et reconnaissante, s’est attachée à elle et lui obéit comme une chienne fidèle.

– On en voit des choses ! s’exclama Victoire admirative.

– C’est comme ça avec moi ! dit Velmont avec modestie.

Il traversa au pas de course la ferme, puis les prairies qui conduisaient au château des Corneilles. Il suivit l’avenue à demi effacée, escalada la fenêtre de la baraque... et poussa une exclamation de joie éperdue. Assise dans un fauteuil du salon, Patricia tenait son fils sur ses genoux et le couvrait de baisers.

Valmont s'était approché et regardait la jeune femme avec extase.

– Vous... vous... balbutia-t-il... Quel bonheur !... Je n'osais pas espérer que vous fussiez vivante ! Qui donc a été tué par Maffiano ?

– Angélique.

– Comment était-elle venue sous la tente ?

– Elle m'a fait fuir et a pris ma place. C'est seulement après que j'ai compris pourquoi ! Elle aimait Arsène Lupin, acheva Patricia, les sourcils froncés.

– On peut choisir plus mal, dit Valmont, d'un air détaché.

– Saïda, la tigresse, l'a trouvée agonisante sous la tente abattue et l'a emportée, sans que je puisse intervenir. Ce fut affreux.

Patricia frissonna.

– Où est Maffiano ? Où sont ses complices ?

– Ils rôdent encore aux alentours, mais avec prudence. Ah ! les misérables !...

Elle reprit son fils et l'embrassa passionnément.

– Mon chéri ! Mon chéri !... Tu n'as toujours pas peur, n'est-ce pas ? Saïda ne t'a pas fait de mal ?

– Oh ! pas du tout, mère. Elle court doucement, pour m'éviter les secousses, j'en suis sûr... Je suis aussi bien que dans tes bras.

– Enfin, vous vous entendez bien, toi et ta bizarre monture. C'est parfait, mais il faut dormir un peu, maintenant. Et Saïda, aussi, doit dormir. Conduis-la jusqu'à sa niche.

L'enfant se mit debout, prit la monstrueuse bête par une oreille et la tira vers l'autre bout de la chambre, où un matelas était disposé dans un placard, près de l'alcôve, où se trouvait le lit de Patricia.

Mais Saïda, à mesure qu'elle avançait, opposait à l'enfant une évidente mauvaise volonté, qui se traduisit par un grondement irrité. À la fin, elle s'immobilisa et, accroupie sur ses hanches, devant le lit de sa maîtresse, la tête au niveau des pattes, elle se mit à gronder de plus belle, tout en battant le parquet d'une queue furieuse.

– Eh bien ! Saïda, fit Patricia en se levant de son siège, qu'y a-t-il donc, ma belle ?

Horace regardait la tigresse avec attention.

– On dirait, observait-il, que des gens sont cachés sous votre lit, ou du moins dans l'alcôve. Saïda les a repérés.

– Est-ce vrai, Saïda ? dit Patricia.

La bête énorme répondit d'une voix plus rageuse et, se remettant sur ses pattes, bouscula de son mufle puissant le lit dont le fer alla buter contre le mur latéral.

Un triple cri de terreur retentit, poussé par des gens effectivement cachés sous le lit et à demi découverts à présent.

D'un bond, Patricia s'élança au secours des intrus, suivie d'Horace qui s'exclama :

– Allons, parlez donc, sinon vous êtes fichus ! Combien êtes-vous ? Trois, n'est-ce pas, dont l'illustre Béchoux ? Allons, réponds, policier de mon cœur.

– Oui. C'est moi, Béchoux, déclara le policier, toujours par terre et terrifié par Saïda hérissée et grondante.

– Et tu venais pour m'arrêter ? poursuivit Velmont.

– Oui.

– Arrête d'abord Saïda, mon vieux. Peut-être qu'elle se laissera faire. Vraiment t'as pas de veine ! Veux-tu qu'elle s'en aille ?

– Ça me ferait plaisir ! dit Béchoux avec conviction.

– Alors, je ne peux rien te refuser, doux ami ! On va te satisfaire. Du reste, ça vaudra mieux, sans ça j'aurais peur pour l'intégrité de ton beau physique ! Allons, Patricia Johnston, veuillez nous débarrasser de votre garde du corps.

La jeune femme, une main sur la tête de la tigresse, qui se frottait contre elle avec un ronronnement pareil à celui d'une machine à vapeur, appela :

– Rodolphe ! Mon chéri !

L'enfant vint se jeter dans ses bras, puis Patricia ordonna, avec un geste vers le dehors :

– Saïda, c'est l'heure de reconduire ton petit maître. Va, Saïda ! va, ma belle ! et tout doucement, n'est-ce pas ?

La tigresse avait paru écouter avec attention. Elle regarda avec un visible regret Béchoux, à qui elle eût aimé goûter, mais docile, se décida à obéir, fière du reste de la mission qu'on lui confiait. Elle avança pas à pas devant Rodolphe et lui tendit son dos puissant. L'enfant s'y hissa, lui donna une petite tape sur la tête, lui noua les bras au cou et cria :

– En avant !

L'énorme bête prit son élan et en deux foulées fut hors de la pièce. Un moment plus tard, là-bas, les chiens aboyèrent dans la nuit.

Horace prononça :

– Vite, Béchoux, sors de sous le plumard avec tes petits amis. Dans dix minutes, elle sera de retour. Mais dépêche-toi donc ! Tu as un mandat contre moi ?

Béchoux se remettait sur les pieds, ses acolytes firent de même.

– Oui, toujours le même, dit-il en s'époussetant.

– Il doit être un peu fripé, ton mandat ; et un autre contre Saïda ?

Béchoux, vexé, ne répondit pas. Horace croisa les bras.

– Fourneau, va ! Alors, tu t'imagines que Saïda va se laisser mettre le cabriolet de fer aux pattes si tu n'as pas un document signé par qui-de-droit ?

Il ouvrit la porte vers la cuisine.

– File, mon garçon ! File avec tes petits camarades ! File comme un zèbre ! Saute dans le premier train et va te ficher au lit pour te remettre ! Mais pas dessous, cette fois ! Suis mon conseil, c'est celui d'un ami. File, sans quoi Saïda s'offrira un bifteck de policier comme petit déjeuner !

Les deux petits camarades avaient déjà décampé. Béchoux se préparait à les imiter, mais Horace le retint.

– Un mot encore, Béchoux. Qui t'a fait nommer inspecteur ?

– Toi. Et ma gratitude...

– Tu la manifestes en voulant m'arrêter. Enfin, je te pardonne... Béchoux, veux-tu que je te fasse nommer brigadier ? Oui !... Alors, rendez-vous à la Préfecture de Police, demain matin samedi, à onze heures et demie. Et demande à tes chefs de te donner carte blanche. J'ai besoin de toi... Tu as compris ?

– Oui. Merci ! Ma gratitude...

– File !

Béchoux avait déjà disparu. Horace se retourna vers Patricia.

– C'est donc vous, la Belle au bois dormant ? demanda-t-il.

– Oui, c'est moi. Je suis Française par ma mère, et la vieille dame qui habitait ici, non pas folle, mais bizarre, est ma parente. À mon arrivée en France, je suis venue la voir. Elle s'est prise d'affection pour moi. Bientôt, malheureusement, elle est tombée malade et elle est morte presque tout de suite en me laissant ce vieux domaine ruiné et abandonné... J'y suis venue



m'établir en me servant de la légende qui l'entourait pour me défendre contre la curiosité. Personne du pays n'aurait osé s'introduire ici...

– Je comprends, dit Horace. Et vous vous êtes arrangée pour me faire acquérir Maison-Rouge à cause de la proximité... Vous aviez une retraite sûre et vous saviez que Rodolphe chez moi serait bien soigné... sans être loin de vous. C'est cela, n'est-ce pas ?

– C'est cela, dit Patricia. Et j'étais heureuse aussi de ne pas être trop loin de vous, ajouta-t-elle les yeux baissés.

Il eut un mouvement pour la serrer dans ses bras, mais se contenta. La jeune femme semblait peu disposée aux effusions tendres.

– Et Saïda ? demanda-t-il.

– C'est facile à comprendre. Échappée de la ménagerie foraine, blessée lors de la battue organisée contre elle, elle s'est réfugiée ici, où je l'ai pansée et soignée. Reconnaisante, elle m'a voué une affection fidèle. Sous sa protection, je ne crains plus rien de Maffiano.

Après un silence, Horace s'inclina vers Patricia.

– Quelle joie de vous retrouver. Patricia ! Je vous ai crue morte... Mais pourquoi ne pas m'avoir rassuré plus tôt ? ajouta-t-il avec un peu de reproche.

La jeune femme, un moment, demeura muette, les yeux clos, la figure figée en une expression presque hostile.

Enfin elle répondit :

– Je ne voulais plus vous revoir. Je ne peux oublier que vous en avez choisi une autre... Oui, le soir, sous la tente...

– Mais je pensais que c'était vous, Patricia.

– Vous n'auriez jamais dû le croire ! C'est cela, surtout, que je ne vous pardonne pas ! Prendre pour moi une pareille fille ! La maîtresse de Maffiano, sa servante et celle de ses affreux complices ! Comment avez-vous pu croire que j'étais capable de m'abandonner ainsi ? Et comment puis-je effacer un tel souvenir de votre esprit ?

– En y substituant un souvenir plus beau, Patricia.

– Il ne pourra pas être plus beau, puisqu'il ne sera pas. Vous avez pris une fille pour moi... Je ne veux pas rivaliser avec elle !...

Horace, que cette jalousie remplissait de joie, se rapprocha.

– Rivaliser, vous Patricia ? Vous êtes folle ! Vous êtes sans rivale possible ! Vous que j'adore ! Enfin, vous, Patricia ! la vraie ! l'unique !

Enfiévré, il la saisit dans ses bras, la serra contre lui éperdument. Elle se débattit, courroucée, ne voulant pas pardonner et d'autant plus révoltée qu'elle se sentait faiblir.

– Laissez-moi, cria-t-elle. Je vous hais. Vous m'avez trahie.

Frémissante, dans un dernier effort avant l'abandon qu'elle comprenait confusément être inévitable, elle le repoussa. Mais il ne desserra pas ses bras, inclina son visage vers le sien.

Les deux battants de la porte-fenêtre, avec fracas, s'ouvrirent d'un coup. De retour, la tigresse avait sauté dans la pièce, et, accroupie, allongée à demi, les yeux luisants comme deux étoiles vertes, elle s'apprêtait à bondir.

Horace Velmont lâcha Patricia, se redressa et, fixant les yeux sur la bête fauve, il lui dit avec une douceur prudente, un peu bougonne :

– Tiens, te voilà, toi ? Il me paraît que tu te mêles de ce qui ne te regarde pas ? Dites donc, Patricia, ce qu'elle est bien dressée, votre petite chatte ! Fichtre, vous avez une façon de vous faire respecter ! Bien, bien... Je vous respecte ! Seulement, comme je ne veux pas être ridicule et que la femme que j'aime se moque de moi...

Il tira de sa poche le couteau à cran d'arrêt, large et aigu, qui ne le quittait plus. Il l'ouvrit :

– Que faites-vous là, Horace ? s'écria Patricia alarmée.

– Chère amie, je sauvegarde ma dignité aux yeux de votre aimable porte-respect. Je ne veux pas qu'elle s' imagine qu'Horace Velmont est un enfant qu'on met en fuite ! Si vous ne m'embrassez pas sur-le-champ sous les yeux de cette chatte, je lui ouvre le ventre. Ça fera une belle bataille ! Compris ?

Patricia hésita, rougit et, enfin, se levant, vint s'appuyer sur l'épaule d'Horace et lui tendit ses lèvres.

– Crébleu, dit-il, à ce compte-là l'honneur est sauf !... Et je ne demande qu'à être contraint à le faire respecter souvent de la sorte !

– Je ne pouvais vous laisser tuer cette bête, murmura Patricia. Que deviendrais-je sans sa protection ?

– J'aurais peut-être été tué par elle, objecta Horace. Mais cela vous inquiète beaucoup moins, ajouta-t-il avec un ton de mélancolie qui ne lui était pas habituel et qui émut profondément la jeune femme.

– Croyez-vous ? murmura-t-elle en rougissant davantage.

Mais elle se ressaisit aussitôt. Le souvenir de ce qu'elle estimait être une cruelle offense n'était pas encore effacé. Elle alla à la tigresse et lui mit la main sur la tête.

– Tiens-toi tranquille, Saïda !

La bête fauve, en réponse, ronronna d'aise.

– Tiens-toi tranquille, Saïda ! répéta Vermont qui, lui aussi, s'était ressaisi. Tiens-toi tranquille pour que le monsieur puisse s'en aller sans qu'il y ait du vilain ! Au revoir, reine de la jungle ! Avec tes raies, tu me fais penser à un zèbre... mais c'est moi qui file.

Il enfonça son chapeau sur sa tête, l'ôta pour passer devant la tigresse qu'il salua gravement et, au moment de sortir, se retourna vers Patricia :

– À bientôt, Patricia, vous êtes une enchanteresse. Auprès de Saïda, comme la belle domptant la bête, vous avez l'air d'une déesse antique... Et j'aime beaucoup les déesses ; je vous le jure ! À bientôt, Patricia !

Horace Vermont eut bien vite regagné Maison-Rouge. Victoire l'attendait dans le grand salon dont les portes et les fenêtres étaient prudemment fermées. En entendant le pas de son maître, elle accourut au-devant de lui.

– Rodolphe est là, tu sais ! s'écria-t-elle. La bête l'a ramené, et il doit déjà dormir.

– Comment t'es-tu comportée avec la tigresse ?

– Oh ! tout s'est passé très bien ! Nous ne nous sommes rien dit. D'ailleurs, j'avais préparé mes grands ciseaux de couture.

– Pauvre Saïda ! elle l'a échappé belle. Tu en aurais fait une descente de lit, hein ! Victoire ?

– Deux descentes, même. Elle est énorme, cette bête sauvage. Mais elle a l'air gentil.

– Un amour, approuva Vermont en riant.

« Maintenant, reprit Horace Vermont, j'ai à te parler de choses très graves, Victoire !

– À cette heure-ci ? s'exclama la nourrice étonnée. Ça ne peut pas attendre à demain ?

– Non, ça ne peut pas. Assieds-toi près de moi, là, sur le grand canapé.

Ils s'assirent. Il y eut un moment de silence.

Horace avait un air solennel qui impressionna un peu Victoire.

Il commença.

– Tous les historiens s'accordent à reconnaître que Napoléon Ier ne fut jamais aussi grand que dans les dernières années de son règne, et que son génie militaire atteignit son maximum au cours de la campagne de France en 1814. Ce sont les trahisons qui l'abattirent. Bernadotte, en se joignant aux ennemis, avait déjà entraîné la défaite de Leipzig. Blucher eût été anéanti si le général Moreau n'avait pas livré Soissons, et la capitulation de Paris n'aurait pas été possible sans les manœuvres de Marmont. Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ?

La vieille nourrice cligna les yeux avec une expression ahurie.

Horace continua, très grave :

– J'en suis là, Victoire ; à Champaubert, à Craonne, à Montmirail, rien que des succès. Et, cependant, le terrain glisse sous mes pas. La défaite approche. Mon empire, mes richesses bien acquises seront bientôt aux mains des ennemis. Encore un effort de leur part et je suis ruiné, impuissant, vaincu, abattu, moribond... Sainte-Hélène...

– Tu es donc trahi ?

– Oui. Je suis sûr maintenant de ce que je t'ai déjà signalé. Quelqu'un est entré dans ma chambre, a ouvert mon coffre et s'est emparé des clefs et des papiers qui permettent de me dérober toute ma fortune et de se l'approprier jusqu'au dernier sou. La spoliation, du reste, a commencé.

– Quelqu'un est entré chez toi ? es-tu sûr ? balbutia la nourrice. Qui peut être entré ?...

– Je ne sais pas.

Il la regarda profondément et ajouta :

– Et toi, Victoire, tu ne soupçonnes personne ?

Soudain, elle tomba à genoux et sanglota.

– Tu me soupçonnes, mon petit ! Alors, j'aime mieux mourir !...

– Je ne te soupçonne pas d'avoir ouvert mon coffre, mais d'avoir permis qu'on entrât et qu'on fouillât chez moi. Est-ce vrai ? Réponds franchement, Victoire.

– Oui, avoua-t-elle, le visage dans ses mains.

Il lui releva la tête d'une main indulgente.

– Qui est venu ? Patricia, n'est-ce pas ?

– Oui. Elle est venue en ton absence, il y a quelques jours, pour voir son fils, et elle s'est enfermée avec lui. Mais comment aurait-elle connu le

chiffre de la serrure ? Je ne le connais pas, moi... personne que toi ne le connaît...

– Ne t’occupe pas de ça. Je commence à y voir clair. Mais, écoute, Victoire, pourquoi ne m’as-tu pas prévenu de sa visite ? J’aurais su qu’elle vivait...

– Elle m’avait dit qu’en te prévenant je te mettrais en danger de mort. Elle m’avait fait jurer que je garderais le silence absolu.

– Sur quoi as-tu juré ?

– Sur mon salut éternel, souffla la vieille femme.

Horace croisa ses bras, indigné.

– Alors, tu préfères ton salut éternel à mon salut temporel ? Tu préfères ton salut éternel à ton devoir envers moi ?

Les pleurs de la vieille nourrice redoublèrent ; toujours à genoux, la tête dans ses mains, elle sanglotait éperdument.

Soudain, Horace se dressa. On avait frappé à la porte du salon. Il y alla et, à travers le panneau, sans ouvrir, cria :

– Qu’y a-t-il ?

– Un monsieur qui insiste pour vous voir, patron, répondit la voix d’un des chefs d’escouade.

– Il est là ?

– Oui, patron !

– Bien, je vais lui parler. Retourne à ton poste, Etienne.

– Bien, patron !

Quand le bruit des pas de l’homme se fut éloigné, Horace, toujours sans ouvrir, cria :

– C’est toi, Béchoux ?

– Oui ! Je suis revenu. Il y a des choses à mettre en règle.

– Ton mandat ?

– Parfaitement !

– Tu l’as ?

– Je l’ai.

– Passe-le sous la porte. Merci, mon vieux.

Un papier officiel avait été glissé sous la porte. Horace se pencha, le ramassa, et consciencieusement l’examina.

– Parfait, prononça-t-il à voix haute. Parfait ! bien en règle. Un seul défaut.

– Quoi donc ? demanda la voix étonnée de Béchoux.

– Il est déchiré, mon vieux !

Horace déchira le mandat en quatre, puis en huit, puis en seize. Il en forma une boule compacte et ouvrit la porte.

– Voilà l’objet, cher ami, dit-il en tendant la boule à Béchoux.

– Ah !... ah ! par exemple... Ça... ça ne se passera pas comme ça. Béchoux bégayait de fureur. Du geste, Horace le calma.

– Ne crie pas comme ça. Ce n’est pas bon genre. Dis-donc, vieux, autre chose : tu as ton auto ?

– Oui, dit Béchoux, que, comme toujours, le sang-froid d’Horace impressionnait.

– Conduis-moi à la préfecture. Tu comprends, il faut s’occuper de ta nomination de brigadier. Mais attends-moi un instant, d’abord.

– Où vas-tu ? Nous ne te lâchons pas d’une semelle.

– Je vais voir Patricia aux Corneilles. J’ai quelques mots à lui dire. Tu m’accompagnes ?

– Non, fit Béchoux avec résolution.

– Tu as tort. Saïda n’aurait pas bronché. Elle ne bronche jamais quand on la regarde bien en face.

– Justement, dit Béchoux, mes collègues et moi nous ne tenons pas du tout à la regarder bien en face.

– Chacun son goût, dit Lupin. Alors, je remettrai ma visite aux Corneilles à un autre jour. Messieurs, je suis à vos ordres.

Il prit aimablement Béchoux par le bras. Tous deux, suivis par les deux policiers qui avaient accompagné l’inspecteur et avaient attendu dans le vestibule, se dirigèrent vers la grille. Le jour était venu depuis longtemps. Ils montèrent dans l’auto de la police qui attendait sur la route. Horace Vermont était d’une humeur charmante.

À neuf heures du matin il obtint, grâce à l’entremise de Béchoux, une audience du préfet de police. Celui-ci reçut parfaitement le comte Horace Vermont, gentilhomme opulent et influent, qui avait déjà rendu de grands services à l’Administration.

Après une discussion longue et courtoise, Vermont quitta le préfet. Il avait obtenu la nomination de Béchoux. Il avait donné quelques indications utiles et avait recueilli des renseignements précieux. L’accord était complet.

## *Les coffres-forts*

### [Table des matières](#)

Dans son auto, Horace Velmont s'était affublé d'une fausse barbe et de lunettes d'écaille aux verres légèrement teintés.

Comme dix heures sonnaient, la voiture s'arrêta le long du trottoir, et, au dernier coup de l'horloge, Velmont franchit le seuil de la banque Angelmann.

Sous la voûte, deux huissiers de la banque lui demandèrent sa carte d'affilié et la pointèrent.

Dans le vestibule, quatre colosses à carrure de policemen anglais veillaient. Nouveau pointage après exhibition de papiers.

Enfin, dûment inspecté, vérifié, identifié sous ce nom d'Horace Velmont, dont il avait fait le sien, Arsène Lupin fut conduit par les gardiens vers un somptueux escalier de marbre. En bas des marches, au rez-de-chaussée, devant une grille massive, renforcée de volets de fer, ils s'arrêtèrent et frappèrent cinq coups selon cette cadence : 1... 2-3-4... 5. Alors, ils entendirent les verrous que l'on tirait et virent s'ouvrir un des battants de la grille donnant accès à la salle qui précédait les caves réservées aux coffres-forts.

Nul autre chemin n'aboutissait à ces coffres-forts. Il fallait franchir la grille, puis la porte de bronze qui s'ouvrait à l'autre extrémité de la salle. Des caissons de cœur de chêne cloutés de fer renforçaient le plafond. Les murailles étaient blindées de plaques d'acier.

Dans la salle, une quarantaine d'hommes se tenaient assis sur des fauteuils, le long des murs, ou bien groupés autour d'une petite estrade occupée par les officiels du bureau. Parmi ceux-ci, on remarquait un adolescent pâle et maigre, à l'œil froid. Il jouait au conventionnel, singeait Robespierre par son attitude et le muscadin par son costume ; monocle collé à l'œil, gourdin à la main, et redingote à large col de velours et haute cravate.

Les quarante autres conjurés étaient presque tous des gaillards à musculatures puissantes, à mâchoires carrées, à faces brutales et vulgaires.

Tous se levèrent d'un même mouvement lorsque le timbre d'un gong eut annoncé le dernier arrivant.

Horace Velmont les observa avec un sourire railleur et s'exclama avec une fausse admiration insolente :

– Hurrah pour les camarades gangsters !

L'effet produit fut fâcheux. Les quarante s'estimèrent offensés. Le mot « gangsters » leur parut désobligeant. Ils élevèrent un murmure désapprobateur.

Cependant, le jeune homme pâle, sur l'estrade, intervint. Il frappa la table avec un coupe-papier, et, ayant ainsi ramené le silence, dit :

– Excusez-le, il ne nous connaît pas. C'est le correspondant français qui a vendu jadis à M. Mac Allermey les renseignements nécessaires à notre cause.

Et, tout de suite, il commença d'une voix grêle, dont il essayait de corriger la faiblesse par des coups de poing et des attitudes implacables :

– Gentlemen, c'est aujourd'hui la première assemblée générale prévue dès le début par notre comité d'action, et je me crois obligé de donner quelques explications à ceux d'entre vous qui sont venus grossir nos rangs depuis ce début.

« Comme vous le savez, mes amis, notre association date de plusieurs siècles et fut formée par des hommes de courage, pleins de foi religieuse, désireux de secourir la papauté aux temps troublés de la Renaissance, alors que les papes défendaient l'esprit de la civilisation romaine et latine, contre les Barbares du Nord, Francs et Germains.

« L'association fut reprise, vivifiée et rajeunie à l'époque actuelle par deux hommes éminents, deux amis auxquels notre devoir, ainsi que nos sentiments de gratitude et d'affection, nous commandent de rendre hommage : Mac Allermey et Frédéric Fildes. Ceux-ci, comprenant la vie moderne, adaptèrent nos statuts aux circonstances, fortifièrent notre discipline, et surtout nous proposèrent un but digne de nos efforts.

« C'est eux qui eurent l'idée originale de soumettre nos hommes d'action, nos militants, à une autorité supérieure, composée de personnalités indépendantes et d'une moralité inflexible. Ils l'appelèrent, cette autorité supérieure, le Conseil de l'Ordre et de la Discipline Intégrale. Le C. O. D. I.



Ce Conseil, c'est nous qui le constituons. Nous sommes quarante associés austères et farouches, comme des puritains primitifs, sans pitié pour les faiblesses des autres et pour nos propres défaillances. Quarante princes de l'Enfer qui savent discerner, juger et frapper en toute quiétude et liberté d'esprit. Il fallait cela, messieurs, obligés que nous fûmes, dès l'abord, d'employer des agents de toutes sortes, sans scrupules et sans conscience. Il fallait cela pour contrôler le comité primitif des onze et surtout pour établir les comptes et répartir les bénéfices de manière que chacun ait sa juste part des résultats de l'effort général.

« Sur ces bénéfices, le C. O. D. I. prélève d'abord pour lui cinquante pour cent, la seconde moitié étant réservée à ceux qui agissent à travers le monde entier. Aucune erreur possible. Pas de passe-droit. Pas d'iniquité. Nos registres sont tenus rigoureusement à jour. Notre comptabilité est à la disposition de tous.

« Organe de discipline, de moralité et de contrôle, le C. O. D. I. n'en accepte pas moins l'autorité du comité dont les onze membres du début ont ressuscité l'association des Maffistes, l'ont dotée de plans et de dossiers, et l'ont enrichie par leur initiative et leur travail. Ils étaient onze, onze visionnaires inspirés, onze réalisateurs admirables, dont il nous faut blâmer quelques-uns pour leurs erreurs et leurs crimes, mais que nous devons confondre tous dans notre reconnaissance.

« Les résultats de leurs entreprises personnelles, vous les connaissez, vous en avez apprécié les bienfaits, vous savez à quel point, grâce à eux, le standing de votre vie s'est amélioré. Je ne vous dirai pas le détail de leurs prouesses individuelles et de leurs opérations si fructueuses, ni la probité sublime avec laquelle chacun, depuis une année, envoie à la trésorerie centrale un butin qu'il aurait pu si aisément dissimuler et conserver à l'insu de tous : non, ne les louons pas. C'est tout simple pour eux, ce sont d'honnêtes gens. La Maffia leur donne les moyens de faire grand et d'agir vite. Ils agissent, et, fiers de réussir, ils sont fiers aussi de servir et d'enrichir la Maffia. À un centime près, leurs comptes sont exacts. Offrons-leur ici le tribut de notre admiration. Rien de durable ne se fonde que sur la justice et l'intégrité. Mais il est, parmi ces collaborateurs de la première heure, deux hommes dont je veux encore exalter l'œuvre et l'esprit de volonté et de réalisation : Mac Allermy, tout d'abord, puis Frédéric Fildes. Les petites entreprises ne peuvent donner que des résultats en rapport avec

leur médiocrité. Il fallait, à l'association que nous formions, un but grandiose, qui frappât l'imagination et galvanisât les initiatives particulières. Ce but, Mac Allermey, en un éclair de génie, nous l'a donné. Paule Sinner ! Voilà les mots magiques qui, dès l'origine, ont résonné à notre oreille. Notre ancienne amie, Patricia Johnston, devenue notre adversaire implacable et détestable, en a révélé au monde la véritable signification. La Maffia contre Arsène Lupin, voilà la vérité formidable de notre entreprise.

« Ah ! quel souvenir dans mon cœur et dans mon cerveau que celui de l'instant où Mac Allermey, l'honnête Allermey du journal *Allo-Police*, clama devant moi sa haine contre Lupin, Lupin, le dernier des misérables, le plus dangereux parce que le plus sympathique des malfaiteurs, le plus habile, le plus capable et le plus riche. Je répète ces trois mots : le plus riche. « La richesse fabuleuse de Lupin, disait Mac Allermey, est une offense à la misère des honnêtes gens. Et c'est cette richesse que je veux atteindre. » Arsène Lupin, millionnaire, milliardaire, n'est-ce pas une honte pour notre époque ? Une civilisation est condamnée, quand il s'y dresse de telles ignominies. Pensez à tout ce qu'il a volé, aux richesses mortes qu'il a ressuscitées pour s'en emparer, richesses des temps défunts, richesses romaines ; richesses des rois de France et des monastères du Moyen Age, tout cela est entre les mains de cet escroc. Quelle force pour lui ! Quelles ressources inépuisables ! Quel pouvoir intolérable ! Or, une confiscation est possible. Je sais, par des renseignements confidentiels qu'on m'a vendus, et que j'ai pu moi-même vérifier en partie, je sais qu'Arsène Lupin a converti toutes ses richesses, diamants, pierres précieuses, propriétés, domaines, villas, maisons et palais, qu'il a tout converti en or, en or américain. Il y a la Banque de France et la banque Arsène Lupin, les coffres de l'une et les coffres de l'autre. Et la banque Arsène Lupin, elle est ici-même, c'est la banque Angelmann. Les coffres de Lupin sont à côté de nous, dans cette forteresse ! J'ai les clefs et les mots des serrures. Dollars, lingots, pièces d'or, tout cela est à nous...

« C'est l'œuvre de Mac Allermey et c'est la mienne, c'est mon œuvre à moi, à moi qui vous ai tous réunis à présent pour que vous ayez les garanties de ma probité et de ma délicatesse. Voici les clefs, voici, sur ces papiers, les mots qui permettent d'ouvrir !... Aucun obstacle, désormais,

entre les quarante gaillards que vous êtes, bien armés, résolus à tout, aucun obstacle entre vous et les milliards d'Arsène Lupin !

Une tempête d'applaudissements gronda dans la salle, monta, décrut et reprit, amplifiée, sans fin... Les chapeaux s'agitaient, Maffiano, brandissant sa canne, vociférait :

– Hurrah pour Allermey ! Hurrah pour Fildes ! Hurrah !

Le jeune homme pâle réclama le silence et reprit, glorieux de son succès :

– C'est une joie pour votre président de constater notre bel accord et avec quelle intelligence j'ai été suivi dans l'exposé de notre entreprise. Plus rien ne reste à dire. Assez de paroles, des actes. Les coffres réclament notre attention. Cependant, avant de les ouvrir, il convient de bien établir entre nous une liste des ayants droit, afin de savoir ce qu'ils auront à se partager.

Posément, avec des haltes entre les indications, il lut :

– N° 1 : Mac Allermey ?

Maffiano répondit :

– Mort assassiné mystérieusement. Carte disparue.

– N° 2 : Frédéric Fildes ?

– Mort assassiné mystérieusement. Carte disparue, dit encore Maffiano.

– N° 3 : Maffiano ?

– Présent.

Le Sicilien sauta sur l'estrade.

– Votre carte ?

– Volée

– C'est un cas qui sera examiné plus tard et résolu par décision du C. O.

D. I. Je continue : n° 4 ? n° 5 ?

– Morts assassinés, l'un à Portsmouth, l'autre à Paris. Cartes volées.

– N° 6 ?

– Présent. Carte volée, répondit un autre des assistants. Arsène Lupin reconnut l'homme. C'était un des complices immédiats de Maffiano qui avait participé aux attaques d'Auteuil et de Maison-Rouge.

– N° 7 ? n° 8 ?

Ce fut à nouveau Maffiano qui répondit :

– Disparus depuis trois jours. Leurs cartes leur avaient été volées auparavant.

– N° 9 ? n° 10 ? n° 11 ?

Aucune réponse ne fut faite.

Le jeune président récapitula :

– En résumé, sur onze associés de la première heure, deux sont présents, pas davantage ; quatre sont morts, cinq disparus et six cartes au moins, huit probablement, sont volées. Les associés absents, ne pouvant répondre à l'appel aujourd'hui, perdent leurs droits sans recours. J'appelle une fois encore les trois derniers sur lesquels nous ne savons rien.

Il prit un temps et articula lentement :

– N° 9 ? n° 10 ? n° 11 ?

– Présent, le onze !, cria une voix.

La sensation fut générale.

– Qui êtes-vous ?, demanda le président.

Un assistant, barbu et à lunettes teintées, sortit de la foule.

– Qui je suis ? Parbleu, le numéro onze que vous appelez.

– Votre carte ?

– Voici.

Une carte fut tendue au jeune homme pâle qui lut :

– Paule Sinner, n° 11.

« La signature de Mac Allermey, ajouta-t-il. Tout est en règle. Qui êtes-vous ?

– L'homme qui a vendu les renseignements dont vous parliez tout à l'heure, lesquels sont à la base même de l'entreprise.

– Quelqu'un vous connaît-il ici ? Quelqu'un peut-il répondre de vous ?

Maffiano regardait avidement le mystérieux n° 11.

– Moi, s'écria le Sicilien. Moi, je réponds de monsieur comme étant le voleur de toutes les cartes disparues !

– Et moi, je réponds de toi, Maffiano, comme étant l'assassin de Mac Allermey et de Frédéric Fildes, riposta l'autre.

Un tumulte commençait. Le président tenta de l'apaiser.

– Le conflit de nos deux associés sera réglé plus tard par le C. O. D. I. Notre tâche consiste maintenant à ouvrir les coffres.

Alors, le n° 11 s'approcha davantage et monta sur l'estrade.

– Je m'oppose formellement à cette ouverture ! déclara-t-il d'une voix haute et claire.

– À quel titre cette défense ? demanda le président, faisant un effort vain pour dominer l'événement.

– À titre de moi-même. En outre, les onze cartes n’ont pu encore être authentifiées.

– J’ai fait l’appel, protesta le président.

– Les règlements exigent que cet appel soit fait trois fois pour qu’il n’y ait ni erreur ni omission.

– Une dernière fois, j’appelle le n° 9 ? le n° 10 ? Personne ne peut nous renseigner ? Il ne nous reste plus de numéros à appeler...

– Et le n° 12, qu’en faites-vous ?

Une voix de femme avait répondu et, rejetant un manteau d’homme, une jeune femme apparut, vêtue de noir, voilée de blanc ; elle s’approcha d’un pas mesuré et prit place sur l’estrade, près du n° 11.

– Voici mon signe de reconnaissance, dit-elle en tendant une carte au président.

Maffiano s’exclama, stupéfait :

– Patricia Johnston ! La maîtresse du fils d’Allermy. La dactylographe du vieil Allermy ! La journaliste qui nous a démasqués !

– La femme courageuse que Maffiano poursuit de sa haine et de son amour, déclara à haute voix le n° 11.

– Votre maîtresse, hurla Maffiano.

– Ma fiancée, rectifia le n° 11 en posant sa main sur l’épaule de Patricia. Ma fiancée que chacun respectera sous peine de mort !

Le jeune homme pâle qui présidait se mit à rire.

– Conflit sentimental, dit-il, cela ne nous regarde pas. Une question, madame... Toutes les cartes doivent porter, en découpage, ma griffe personnelle en forme d’araignée. La vôtre n’a que la signature de Mac Allermy. D’où vient cette anomalie ?

– Comme on le sait par un article de *Allô-Police*, répondit Patricia, j’ai eu une longue conversation avec Mac Allermy quelques heures avant son assassinat. En me quittant, il m’a remis une enveloppe que je ne devrais ouvrir que le 5 septembre de cette année. Je l’ai ouverte à la date fixée et j’ai su ainsi que le porteur de cette carte devait assister à une réunion importante que Mac Allermy avait fixée au mardi 20 octobre, à Paris, à l’adresse de cette banque. J’y suis venue. J’ai entendu votre discours qui m’a mise au courant des événements et de mes droits.

– Parfait. Il n’y a donc plus qu’à ouvrir les coffres.

– Les coffres ne seront pas ouverts, scanda le n° 11 d'une voix coupante. Ma volonté, sur ce point, est inflexible.

Une menace gronda autour de lui.

– Nous sommes quarante et vous êtes seul ! observa le président avec dédain.

– Je suis le maître et vous n'êtes que quarante, fut la réponse menaçante.

Sautant sur l'estrade, le n° 11 courut vers la porte donnant accès aux coffres. Il s'y dressa, un revolver à chaque poing. Les membres du Conseil de l'Ordre, qui s'étaient avancés jusqu'à lui, reculèrent en désordre et se massèrent à quelque distance.

Le jeune homme pâle eut une hésitation, mais son amour-propre fut plus fort que la prudence. Dédaigneux du péril, il fit trois pas et glapit :

– Notre patience est à bout ! Je vous somme...

– Et moi, je t'assomme au moindre geste, avorton !

Le pâle jeune homme pâlit davantage, mais n'avança pas.

Plusieurs voix s'élevèrent :

– Qui êtes-vous donc pour avoir l'audace ?...

Alors, remettant une de ses armes dans sa poche, le n° 11 eut un geste rapide. Barbe et lunettes tombèrent à terre. Un visage nu apparut, souriant et redoutable. Et la réponse vint foudroyante.

– Arsène Lupin !

Au nom prestigieux, il y eut un recul général et un silence de terreur.

Il continua :

– Arsène Lupin, détenteur de toutes les cartes, c'est-à-dire de tous les titres de propriété sur les milliards qui sont dans ces coffres. Lorsque j'appris que Mac Allermey et Fildes relevaient l'ordre des Maffistes et, pour en rehausser le prestige, organisaient une croisade contre moi, je m'introduisis dans l'affaire afin de mieux surveiller mes intérêts et je leur fournis toutes les indications utiles sur mes logements, mes complices, mes retraites, mes grottes, mes souterrains, mes cachettes, tout ce qui vous a mis sur la voie de ces coffres où j'étais en train de réunir furtivement mes richesses.

– Manœuvre dangereuse, balbutia le président, à peine remis de son émotion.

– Mais si amusante ! En tout cas, le résultat est là. Nos statuts exigent le partage des bénéfices au prorata des actions. Or, j'ai non seulement la

majorité dans cette Société anonyme, mais la totalité des actions. Si vous n'êtes pas contents, adressez-vous aux tribunaux. En attendant, je m'adjuge le magot et je le garde. J'ai pour moi le droit, ma conscience, et, ce qui vaut mieux, la force...

Patricia s'était rapprochée de Lupin. Elle murmura, pleine d'angoisse :

– Qu'un seul individu tire, et tous ils se jetteront sur vous comme une troupe de loups affamés.

– Ils n'oseront pas, répondit-il. Pensez à ce que représente pour des bandits, un type comme Arsène Lupin ! Pensez à mon prestige !

– Erreur. Rien ne compte pour une bande aveugle, affolée de rage et de cupidité. Rien ne lui résiste ! Rien...

– Si, moi...

Il n'avait pas achevé que, de la foule, partit un coup de feu. Lupin fut touché à la cuisse. Il chancela, tomba, mais se releva. Pourtant, il dut s'appuyer au mur.

– Lâches que vous êtes ! cria-t-il. Mais je ne crains pas vos attaques anonymes ! Je ne céderai pas. Le premier qui essaie de passer dans ce souterrain, je l'abats. Si un coup de feu part encore, je riposte ! À qui la première balle ? À toi, Maffiano ?

Il les menaçait de ses armes. Encore une fois, tous reculèrent. Le jeune homme pâle intervint.

– Arsène Lupin, dit-il, en haussant la voix, je vous ai proposé une transaction, tout à l'heure. Acceptez-la. Personne ne doute de votre courage. Mais la tâche est au-dessus de vos forces. Votre fortune est là. Elle nous appartient. Nous n'avons qu'à la prendre, sans qu'il vous soit possible de vous y opposer. Que vous importe de la garder tout entière ? Elle est si considérable que le tout vous est inutile. Acceptez un partage raisonnable. Cent millions pour nous. Il vous en restera des centaines pour vous.

Des rumeurs de protestation s'élevèrent. Personne ne voulait consentir à un pareil sacrifice. L'énorme fortune qu'ils n'avaient qu'à prendre, croyaient-ils, les affolait.

Lupin répondit :

– Vos amis et moi, Robespierrot, nous sommes d'accord. Ils veulent tout et moi aussi.

– Tu aimes mieux mourir ? s'écria, théâtral, le pseudo-conventionnel.

– Oui ! Cent fois oui ! Lupin, vaincu, n'est plus Lupin.

– Mais tu es vaincu, Lupin.

– Non, puisque je suis vivant... Et maintenant attention, camarades ! Il fit un geste, et les plus proches, pour gagner le large, bousculèrent leurs acolytes tassés derrière eux. Mais Lupin avait en une seconde glissé entre deux boutons de son veston un de ses revolvers. Tenant toujours l'autre arme braquée sur ses adversaires, il porta sa main libre à sa bouche et, appuyant deux doigts sur sa langue, avec une maîtrise que lui eût enviée le plus expert voyou des rues, il lança un coup de sifflet strident, dont la violence, dans cet espace restreint, fit mal aux oreilles.

Tous les cris, les menaces, les imprécations cessèrent. Le silence s'établit dans une attente anxieuse...



# 10

## S. O. S.

### Table des matières

L'événement fut soudain, réponse terrible à ce signal.

Des claquements coururent tout le long du plancher supérieur et, un à un, les fonds des caissons s'abattirent comme des couvercles de boîtes placées à l'envers.

De sorte qu'il y eut, au-dessus des têtes, quinze fois dix trous rectangulaires, béants comme des trappes ouvertes. Et par ces cent cinquante ouvertures descendirent et s'installèrent cent cinquante canons de fusils, dont le petit œil noir et mortel regardait la foule.

– En joue ! commanda la voix métallique de Lupin qui, redressé, fier, menaçant et souriant, semblait avoir oublié sa blessure.

Il répéta à voix plus haute encore :

– En joue !

La minute était tragique. Les quarante, immobilisés par la peur, ne bougeaient pas plus que des condamnés à mort que menacent les carabines braquées d'un peloton d'exécution.

Lupin éclata d'un rire strident.

– Allons, camarades, du cran ! Ne vous troublez pas, sacrebleu ! Voyons : pour vous remettre, quelques exercices d'assouplissement me semblent indiqués, hein ! Commencez ! Garde à vous ! Mains aux hanches ! Tête droite ! Vous y êtes ? Flexions alternatives des jambes avec élévation des bras. La pointe des pieds en avant, s'il vous plaît. Un, deux, trois, quatre ! Eh bien ! Maffiano, nous dormons, mon garçon ! Attention là-haut, le sieur Maffiano, c'est ce type, genre souteneur, qui se cache au milieu d'un groupe de copains, contre le mur, à ma gauche. S'il n'obéit pas...

Il y eut comme un mouvement parmi les fusils qui cherchaient le sieur Maffiano. Maffiano se crut mort s'il hésitait. Sans aucune vergogne, il obéit à l'ordre de Lupin. Il bomba le torse, renversa la tête, mit ses poings aux

hanches et, gravement, tel un petit garçon consciencieux, exécuta de son mieux, les exercices commandés.

– Halte ! ordonna Lupin.

L'obéissance fut immédiate et l'immobilité soudaine. À ce moment, un peloton de gardes mobiles descendus du premier étage apparurent derrière la grille. Béchoux, brigadier récent et très fier de l'être, les commandait.

Lupin apostropha le brigadier Béchoux :

– Dis donc, mon vieux, veux-tu bien prendre note que, selon mes conventions avec la préfecture, je te livre quarante gangsters de premier choix, tous des as, dessus du panier, ce qui se fait de mieux comme assassins, kidnappeurs, voleurs de joailliers, pilleurs de banques. À leur tête, le sieur Maffiano, chef de la Maffia, un sinistre personnage aux mains rouges de sang.

Par la grille ouverte, les gangsters sortirent un à un.

– Et toi, Lupin ! lui jeta le brigadier d'un ton agressif, et en se rapprochant.

– Moi, rien à faire. Je suis tabou. Tu as reçu l'ordre du préfet, n'est-ce pas ?

– Oui. L'ordre de réunir cent cinquante-quatre agents et gardes pour coffrer ces messieurs du C. O. D. I., c'est-à-dire de la Maffia.

– Je n'en avais demandé que cent cinquante.

– Les quatre en plus te concernent, Lupin !

– Tu es maboul !

– Nullement. Ordre du préfet.

– Oh ! La préfecture me lâche donc ?

– Oui. On en a assez de toutes tes combines et de tous tes trucs. Tu nous coûtes plus cher que tu ne nous rapportes.

Lupin éclata de rire.

– Tas de mufles ! Et faut-il que tu sois bête, toi, Béchoux ! Alors, une fois de plus, tu t'imagines que, l'arrestation de Lupin étant décrétée, ledit Lupin va vous tomber dans le bec comme une alouette toute rôtie ?

– Ordre de t'arrêter, et vivant, indiqua Béchoux, inquiet malgré lui du sang-froid de son adversaire, qu'il n'osait approcher de trop près.

À nouveau, Lupin éclata de rire :

– Vivant ! On veut donc me montrer dans une cage, au Grand-Palais ?

– Tout juste.

– Enfant, va !

– Avec les gangsters, nous sommes deux cents.

– Quand vous seriez deux cent mille !

Béchoux voulut essayer du raisonnement :

– Oublies-tu que tu es blessé, sanglant, aux trois quarts moribond ?

– Aux trois quarts, tu l’as dit, Béchoux de mon cœur ! Mais c’est ce dernier quart qui est le meilleur. Avec un quart de vie, je vous règle votre compte à tous, mes agneaux !

Béchoux haussa les épaules.

– Tu dérailles, mon pauvre Lupin ! Tu n’as plus de forces...

– Et mes réserves, tu les comptes pour rien ? Ma garde impériale ? Celle qui ne se rend pas ? Tu sais, Cambronne !

– Fais-la donner, ta garde !

– Pauvre Béchoux, tu me le demandes ?

– Oui.

– Fais attention. Tu vas être écrabouillé.

– Vas-y.

– Non, commence ! Tirez les premiers, messieurs les Anglais.

Béchoux était blême. Sûr de lui, il avait peur, cependant. Il hurla, s’adressant à ses hommes :

– Attention !... Face à Lupin ! En joue !

Les cent cinquante gardes firent face à Lupin et braquèrent sur lui leurs armes. Mais ils ne tirèrent pas. Fusiller cet homme blessé et isolé avait une apparence de lâcheté qui les fit hésiter.

Béchoux trépigna de colère.

– Feu ! Feu ! Tirez donc, nom d’un chien !...

– Tirez donc ! approuva Lupin ! De quoi avez-vous peur ?

Il était livide. Il trébuchait, affaibli par le sang qu’il perdait, mais indomptable.

Patricia le soutint. Elle était pâle mais résolue.

– Il est temps, murmura-t-elle.

– Peut-être même est-il trop tard, répondit-il. Mais enfin, si tu l’exiges ?

– Oui.

– En ce cas, avoue que tu m’aimes, chuchota-t-il.

– Je t’aime assez pour vouloir que tu vives.

– Tu sais que je ne peux pas vivre sans toi, sans ton amour...

Elle le regarda en face et répondit gravement :

– Je le sais. Je veux que tu vives...

– C'est un engagement ?

– Oui.

– Alors, agis, souffla-t-il, défaillant.

À son tour, elle prit un sifflet. C'était le sifflet d'argent qu'il lui avait donné jadis, et qu'elle sortit de son sac à main. Elle le mit à sa bouche et en tira un son aigu et prolongé qu'elle interrompait de temps à autre, et qui recommençait pour jaillir, en ondes perçantes, impératives, désespérées, qui se propageaient par les couloirs, et jusque dans les caves et les jardins.

Puis, ce fut le silence !... Un long silence pathétique, énigmatique, effrayant ! Qu'allait-il se produire, cette fois ? Quel secours providentiel avaient-ils préparé ? Quelle intervention immédiate, foudroyante, péremptoire ?

Et voici : tout là-bas, du fond des bâtiments arrivèrent des clameurs épouvantées, de plus en plus perceptibles, de plus en plus proches.

– Fermez les grilles ! hurla Béchoux.

– Fermez les grilles, approuva Lupin, calmement. Fermez les grilles et priez Dieu pour le repos de vos âmes, tas de chenapans !

Il s'était agenouillé. Il ne pouvait plus se soutenir. Il luttait de toute son énergie indomptable contre l'évanouissement.

Patricia se pencha, l'entoura de ses bras... Et elle ne cessait de lancer le signal obsédant, l'appel impératif.

Lupin, dans un sursaut de volonté, domina sa faiblesse. Il ricana :

– Béchoux, tu me fais pitié. Fais donc venir l'armée... Toute l'armée... avec les tanks et les canons...

– Et toi ? Tu en as, une armée ?

– Moi !... J'appelle les poilus de la grande guerre. Debout les morts ! Debout toutes les puissances de la terre et de l'enfer !

Lupin semblait délirer. Patricia brusquement cessa de faire retentir son sifflet. Il n'en était plus besoin. Les clameurs d'épouvante gagnaient la salle comme des vagues déchaînées.

Le secours survint dans un galop furieux, secours étrange, formidable, imprévu pour les assaillants, soudain pris de panique.

– Saïda ! Saïda ! appela la jeune femme avec un élan de joie éperdue. Saïda ! Viens, Saïda !

Bondissante, la tigresse arrivait. Ahuris, les policiers, pris de panique, s'enfuirent, mais, devant l'obstacle de la grille, la bête eut une hésitation.

Les plaques de fer, formant volets, montaient aux trois quarts de la grille, offrant ainsi cependant une première étape, un relais en cas de besoin... Du reste, même sans cet appui, la grille ne pouvait-elle être franchie ? Un espace suffisant existait entre ses pointes et le plafond.

La tigresse dut comprendre que l'obstacle était franchissable, car, tout à coup, elle prit son élan, s'éleva comme un oiseau, rasa, sans s'y accrocher, la pointe extrême des lances aiguës et retomba doucement devant Patricia et Lupin.

Cependant, Béchoux avait rallié ses hommes, les ramenait à la grille.

– Tirez donc, nom d'un chien !... hurla-t-il.

– Tirez vous-même, riposta la voix d'un garde mobile.

– Il a raison, ton acolyte, dit Arsène Lupin, tire le premier, Béchoux ! Mais je t'avertis que Saïda sait fort bien qui tire et qui la blesse, et que si tu as le culot de tendre le bras et de la viser, tu peux te considérer comme bouloché, mon vieux. Saïda est anthropophage, Béchouphage !

Ainsi défié, Béchoux, héroïque, tira. La tigresse, légèrement touchée, bondit sur place et rugit, folle de rage. Les agresseurs hésitèrent. Que trois ou quatre d'entre eux soutinssent leur chef, reprissent leur sang-froid et firent feu d'une manière méthodique, posée, normale, et Saïda succombait. Mais la peur que leur inspirait la venue de cet ennemi imprévu, étrange, redoutable, sa collaboration qui leur paraissait en quelque sorte surnaturelle avec l'extraordinaire Lupin, cette force inouïe et nouvelle mise à la disposition de ce personnage, qui semblait à beaucoup d'entre eux surhumain, ne permettait pas qu'ils retrouvassent leur calme. La présence d'une bête fauve était en dehors des choses naturelles, des règlements connus, de la technique policière courante... Ils n'étaient en rien préparés à une telle lutte... Béchoux lui-même s'affolait... De vagues terreurs superstitieuses l'assaillirent... L'alliance d'un tigre et d'un homme... Qui avait jamais vu cela à la préfecture ?...

Béchoux prit la fuite. Et, derrière lui, la troupe désordonnée des gardes mobiles, parmi lesquels couraient les quarante gangsters, que personne ne songeait plus à garder prisonniers. Maffiano, qui avait déjà eu maille à partir avec la tigresse, était des plus empressés à prendre le large. Le pseudo-muscadin suivait de près.

– Cent cinquante policiers, quarante gangsters, autant de fusils et de brownings, tout ça f... le camp devant Arsène Lupin, sa bien-aimée et un gros chat sauvage. En voilà des héros à la manque, malheur ! Quel monde ! Quelle police ! railla faiblement Lupin, triomphant mais près de perdre connaissance.

Cependant, satisfaite, son devoir accompli, la bataille gagnée, Saïda se coucha aux pieds de sa maîtresse, qui lui caressa le front. Puis, abaissant les paupières, pointant les oreilles vers les bruits lointains qui lui parvenaient encore, la tigresse ronronna.

Mais, au bout d'une minute, elle se dressa sur ses pattes et gronda. Patricia, qui donnait des soins à Lupin, et Lupin, qui reprenait ses sens, s'alarmèrent. Oui, la première bataille était gagnée... Mais...

Des pas furtifs s'entendirent. Des ombres qui se dissimulaient de leur mieux filaient à l'extérieur le long des murs, s'approchaient de la grille.

Furieux de leur échec, attirés par l'appât tout-puissant des millions à prendre, les gangsters étaient revenus par les couloirs secrets, et des bras armés se tendaient à travers les barreaux de la grille.

– En joue, feu ! En joue, feu ! En joue, feu ! chanta Lupin sur l'air des lampions.

Saïda rampa vers la grille, montrant ses crocs, en grondant et se ramassant pour bondir.

La même panique saisit ces ultimes agresseurs. Ils prirent la fuite à nouveau.

– Vite, dit Lupin, un retour offensif est possible encore. Défilons-nous ! Patricia, ramasse les clefs des coffres et tous les documents utiles. Cette nuit, on déménagera l'argent et tout sera expédié en province. La banque Angelmann n'est pas sûre, décidément. Maintenant, dépêchons ! L'auto qui t'a amenée avec Saïda est toujours dans la cour, n'est-ce pas ?

– Oui, sous la garde d'Etienne... À moins qu'il n'ait été arrêté...

– Pourquoi ? Personne ne sait qu'il est à mon service et que l'auto m'appartient. Et puis Béchoux était trop occupé de moi et des quarante gangsters pour penser à autre chose en arrivant... Et quand il s'est esbigné avec ses flics, il n'a dû songer qu'à se mettre hors de portée de Saïda. Allons, dépêchons !

– Mais, pourrez-vous marcher jusqu'à la cour ? demanda Patricia avec une sollicitude alarmée.

– Il le faut bien !

Il se dressa, mais faillit retomber.

– Allons, dit-il en riant, ça ne va pas fameusement. Il me faut un cordial et un pansement. Allons les chercher. Saïda me portera bien jusqu'à la cour, comme elle a porté Rodolphe aux Corneilles.

Et, en effet, comme l'avait fait le petit garçon, Lupin s'assit à califourchon sur le félin, et la puissante bête, sans même paraître s'apercevoir de ce fardeau, par les couloirs gagna la cour de la banque. La plus grande des autos de Lupin, une voiture large et profonde, attendait sous la garde du chef d'escouade Etienne. La peur salutaire de la tigresse avait éloigné tout ennemi et même tout curieux. C'est sans voir personne, sinon sans être vus par personne, que Patricia et Lupin s'installèrent sur les banquettes de la voiture, pendant que la tigresse s'accroupissait devant eux et qu'Etienne s'asseyait au volant.

– Les flics sont partis ? lui demanda Lupin.

– Oui, patron, en emmenant les gangsters menottes aux mains. Ils les ont cueillis à la sortie.

– Comme fiche de consolation, railla Lupin. Bah ! désiraient-ils vraiment tant que ça me prendre ? Un peu de battage pour l'opinion publique. Lupin pris serait bien gênant. Allons, Etienne, gaze ! À Maison-Rouge, et en vitesse !

La voiture démarra, sortit sans encombre de la cour de la banque et, sans obstacle, fit le trajet jusqu'à Maison-Rouge.

En arrivant au domaine et pendant que Patricia montait rejoindre son fils, Lupin, dès le vestibule, cria à pleins poumons et d'une voix triomphante :

– Victoire ! Victoire !

La vieille nourrice dégringola l'escalier et apparut tout émue.

– Me voilà ! Qu'est-ce que tu veux, mon petit ?

– Je ne t'ai pas appelée.

– Tu as crié : Victoire !

– Tu veux dire que j'ai chanté victoire. Ma pauvre vieille, ce que tu es embêtante avec ton nom !

– Appelle-moi autrement.

– C'est ça : je préciserai le haut fait ! Veux-tu ? Les Thermopyles ? Tolbiac ?

– Tu ne pourrais pas me choisir un nom chrétien ?

– Un nom d’héroïne victorieuse ? Tiens, Jeanne d’Arc ? Ça t’irait comme un gant. Bon, voilà que tu fais la tête ? Tu as tort, je n’ai pas voulu t’outrager. Mais, rassure-toi, je te trouverai autre chose sans le chercher. D’abord, écoute mes prouesses.

Il raconta l’exploit, en riant comme un collégien.

– Est-ce rigolo, hein, ma vieille ? Il y a des années que je ne m’étais autant amusé. Et puis quelles perspectives pour mes luttes futures avec la police ! Je vais apprivoiser un éléphant, un crocodile, et un serpent à sonnettes. On me fichera peut-être la paix alors. Et quelle économie quand je renouvellerai mes alliés ! J’aurai des provisions d’ivoire, de la peau de crocodile pour mes chaussures, et des sonnettes pour mes portes. Maintenant, donne-moi quelque chose à manger et mets-moi un pansement !

– Tu es blessé ? demanda Victoire, pleine d’alarme.

– Ce n’est rien. Une égratignure. J’ai perdu un peu de sang, mais, pour Lupin, ce n’est rien et ça évite les congestions possibles. Allons, presto, il va falloir que je reparte dare-dare !

– Mais où veux-tu aller maintenant ?

– Chercher mes sous !

Après un pansement rapide de sa blessure qui était sans gravité, et un léger repas, plus rapide encore, Arsène Lupin se reposa une heure et, frais et dispos, commanda qu’on sortît du garage son auto n° 2, ainsi que la n° 3. Accompagné de Patricia, il monta dans la première, et quatre de ses hommes, choisis parmi les plus robustes et les plus déterminés, prirent place dans la seconde.

– Nous retournons chez ce vieil Angelmann, expliqua Lupin à Patricia, et on aura des petites choses à rapporter.

Quand en moins d’une heure les autos atteignirent la banque, Lupin, accompagné de Patricia et suivi de ses hommes, retourna à la grande pièce du rez-de-chaussée et cette fois gagna la salle des coffres-forts.

Il avait les clefs. Il ouvrit le premier des coffres après avoir manœuvré les lettres de la serrure.

Vide !

Une deuxième tentative... une troisième... une quatrième... Vides ! Les coffres étaient vides ! Les richesses s’étaient évanouies.



Lupin ne manifesta pas d'émotion. Il eut un gloussement gouailleur.

– Les coffres ? vides... Mes économies ? boulottées... Mon fric ? envolé...

Patricia, qui l'observait, lui demanda :

– Avez-vous une idée ?

– Plus qu'une idée.

– Quoi donc ?

– Je ne sais pas encore. Mais rien ne m'est plus agréable que de chercher au fond de moi, tandis que je parle, sans avoir l'air de penser à rien.

Il appela un des gardiens de la banque ; l'homme, se rendant compte que la terrible tigresse n'était plus là, s'approcha.

– Faites venir M. Angelmann, ordonna Lupin.

Puis il retomba en méditation.

Angelmänn, qu'on avait été chercher dans ses appartements, où il s'était confiné pendant la bagarre, apparut après quelques minutes.

Il tendit la main à Lupin.

– Mon cher Horace Velmont, très heureux de vous voir. Comment allez-vous ?

Lupin ne prit pas la main tendue.

– Je vais comme un homme qui a été volé, dit-il. C'est toi qui m'as barboté mon argent. Tous les coffres sont vides.

Angelmänn sursauta :

– Vides ! Les coffres vides ! C'est impossible ! Ah !... Il tomba sur un siège, blême, haletant, presque en syncope.

« C'est le cœur ! gémit-il. J'ai une maladie de cœur. Cela me jouera un mauvais tour. Pourquoi m'annonces-tu les choses sans plus de précautions ?

– Je te dis ce qui est. Et si ce n'est pas toi qui m'as pris mon fric, qui est-ce ?

– Je n'ai pas le moindre soupçon.

– Impossible. J'exige la vérité immédiate. Qui t'a donné le chiffre qui correspond aux cinq boutons des serrures des coffres ? Ne mens pas. Qui ?

Il fixait Angelmann d'un regard implacable.

Angelmänn céda :

– C'est Maffiano.

– Où est l'argent ?

– Je ne sais pas, affirma le banquier. Mais où vas-tu, Velmont ?

– Résoudre ce passionnant problème.

Sans hâte, Lupin sortit de la salle des coffres et, traversant l'autre salle, s'en alla, en frappant des pieds, vers le somptueux escalier de marbre.

Angelmann s'élança à sa suite.

– Velmont ! Non, Velmont ! Je t'en prie, n'y va pas. Non, Vel...

La voix d'Angelmann s'étrangla dans sa gorge et le banquier, pris d'une nouvelle syncope, s'affaissa sur la première marche de l'escalier.

Patricia, aidée du gardien et des hommes de Lupin, le releva ; on le transporta dans la salle du rez-de-chaussée et on l'assit sur un fauteuil.

Bientôt, il reprit ses sens et bégaya :

– Le misérable... je devine son plan... Mais ma femme ne parlera pas. Je la connais. Elle ne dira pas un mot. Ah ! le fourbe ! Il se croit tout permis. Voilà ce que c'est que de travailler avec des chenapans comme lui.

Patricia, qui tout d'abord ne comprit pas, pâlit soudain.

– Rejoignez-le ! dit-elle d'une voix brève.

Le banquier gémit :

– Impossible ! Une émotion trop forte, et j'y passerais ! Le cœur, n'est-ce pas...

Il tomba dans un morne silence. Patricia, à l'autre bout de la salle, alla s'asseoir sur un siège et y demeura immobile.

Dix minutes s'écoulèrent... Un quart d'heure...

Angelmann pleurnichait, désespéré, bégayait des mots sans suite, parlant de sa femme, de sa vertu, de son courage, de sa discrétion, de la confiance sans bornes qu'il avait en elle. Tout cela était peut-être vrai... mais peut-être aussi n'était-ce pas vrai.

Enfin, on entendit des pas, puis un léger sifflotement joyeux, vainqueur, et Lupin reparut.

– Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! s'écria Angelmann, en lui montrant le poing. Ce n'est pas vrai ! tu n'as pas fait ça !

– Ce qui est vrai, dit Lupin, avec sérénité, c'est ton cambriolage. Voilà deux jours que tu le prépares. Tu t'es arrangé avec les directeurs d'un grand cirque ambulant et tu as loué leurs dix-huit camions. Le déménagement a eu lieu la nuit dernière. Depuis quatre heures, mon fric roule vers ton château du Tarn, qui est bâti au-dessus des gorges, sur un roc presque inaccessible. Si mon fric est là-bas, il est fichu pour moi. Je ne le reverrai jamais.

– Des inventions, des blagues, du roman-feuilleton, protesta le banquier.  
– La personne qui m’a donné ces renseignements est digne de foi, affirma Lupin d’un ton convaincu.

– Et tu prétends que cette personne c’est Marie-Thérèse, ma femme ? Tu mens ! Pourquoi t’aurait-elle raconté ?...

Arsène Lupin ne répondit pas. Un petit sourire avantageux et cruel se jouait sur ses lèvres.

Angelmann s’effondra de nouveau.

Cependant, Patricia, qui avait de loin écouté sans mot dire, se rapprocha, prit Lupin à part et lui dit d’une voix brève et tremblante :

– Si c’est vrai, je ne vous pardonnerai jamais...

– Mais si, mais si, dit-il doucement, en posant sa main sur la sienne. Mais elle la retira vivement. Des larmes brillèrent dans ses yeux.

– Non. Vous m’avez encore trahie !

– Patricia, la trahison, c’est vous qui l’avez commise ! Maffiano était incapable de deviner le chiffre des serrures. Une seule personne au monde le pouvait, vous, Patricia, qui connaissiez l’importance qu’avait prise dans l’aventure, et forcément dans mon esprit, le nom de Paule, premier mot de Paule Sinner. Pourquoi avoir confié mon secret à Maffiano ?

Elle rougit, mais sans hésiter répondit franchement :

– Cela se passait rue de La Baume, pendant qu’il me tenait prisonnière, enfermée dans la chambre au-dessus de la terrasse. J’avais peur pour Rodolphe, peur surtout pour moi... Maffiano, pour consentir à m’accorder un jour de plus avant l’affreux dénouement, exigeait de connaître le mot composé de cinq lettres qui ouvrirait les coffres, car il savait que cinq boutons commandent leurs serrures. Je lui ai dit d’essayer « Paule ». Il l’a fait et a réussi. Mais ce jour de répit, ainsi gagné, m’a permis de vous envoyer Rodolphe et d’être sauvée par vous et par lui. Ensuite, une lettre me menaçant du meurtre de Rodolphe m’a contrainte de révéler d’autres secrets... Je tremblais pour lui, je tremblais pour vous. L’heure d’agir efficacement n’était pas venue... Que pouvais-je faire ? acheva-t-elle avec angoisse.

De nouveau, Lupin lui prit la main.

– Tu as bien fait, Patricia, et je te demande pardon. Me pardonnes-tu, toi ?

– Non ! Vous m’avez trahie. Je ne veux plus vous revoir. Je pars pour l’Amérique la semaine prochaine.

– Quel jour ? demanda-t-il.

– Samedi, ma place est retenue sur le *Bonaparte*.

Il sourit.

– La mienne aussi. C’est aujourd’hui vendredi. Nous avons huit jours. Je cours après les camions avec mes quatre hommes. Je les rattrape. Je les ramène à Paris, puis en Normandie, où j’ai des cachettes sûres. Et vendredi soir, je suis au Havre. Nous naviguerons de conserve, dans des cabines jumelées.

Elle fut sans force pour protester. Il lui baisa la main, et la quitta.

Angelmann, qui titubait d’émotion, le rejoignit avant qu’il n’eût atteint la porte.

– Alors, c’est pour moi la ruine, balbutia l’infortuné banquier. Qu’est-ce que je vais devenir, à mon âge ?

– Bah, tu as de l’argent garé...

– Non ! Je le jure !

– La dot de ta femme ?

– Je l’ai envoyée avec le reste.

– Dans quel camion est-elle ?

– Camion n° 14.

– Le camion n° 14 sera ramené ici demain et remis directement à Mme Angelmann, avec mon cadeau personnel... et n’aie pas peur, je sais faire les choses en gentleman.

– Tu es mon ami, Horace ! Je n’ai jamais douté de toi ! dit Angelmann en lui pressant les mains avec reconnaissance.

– J’avoue que je ne suis pas un mauvais bougre, dit Lupin d’un air faussement modeste. Mes hommages respectueux à Mme Angelmann, n’est-ce pas... Ah ! dis donc, en fait de cadeau... Donne-moi un conseil... Crois-tu que ça la froisserait, si je lui adressais également le camion n° 15 ?

Angelmann devint radieux.

– Mais pas du tout, au contraire ! cher ami ! Au contraire ! Elle serait très touchée...

– Alors, c’est entendu ! Adieu, Angelmann. Je te reverrai de temps à autre... quand je serai de passage ici...

– Comment donc ! Ton couvert est mis, et ma femme sera trop heureuse...

– Je n'en doute pas.

Patricia retourna à Maison-Rouge auprès de Rodolphe. Arsène Lupin, sans se soucier de sa blessure et de sa fatigue, partit avec ses quatre hommes à la poursuite des camions.

Ce n'est qu'après deux jours d'activité incessante qu'il put, tout étant rentré dans l'ordre, prendre à son tour le chemin de Maison-Rouge. Un autre fût mort d'épuisement, mais Lupin semblait de fer.

Dès son arrivée, pourtant, il gagna sa chambre et se mit au lit. Victoire vint le border comme un enfant.

– Bon travail. Tout est arrangé, lui dit-il. Et maintenant, je dors. Je dors pour vingt-quatre heures !...

– Tu n'as pas froid, mon petit ? s'inquiéta Victoire. Tu n'as pas la fièvre ?

Il s'étira voluptueusement dans ses draps.

– Dieu, que tu es bavarde ! Laisse-moi donc dormir, héroïne victorieuse.

– Tu n'as pas froid, mon petit, tu es sûr ? répéta-t-elle.

– Je grelotte, souffla-t-il enfin, terrassé par la fatigue.

– Alors, tu veux un grog chaud ? Un cruchon ?

– Un cruchon ? Samothrace, mais c'est un rêve ! Tiens, toi qui voulais un nom de victoire pour compléter ton patronyme, est-ce assez joli, Samothrace ! Quelle allure ça prend ! Fais-moi un grog, fais-moi un cruchon, Samothrace !...

Mais quand la vieille nourrice rapporta le grog et le cruchon, Arsène Lupin avait tout oublié dans un profond sommeil.

– Il dort comme un enfant, dit Victoire extasiée.

Et elle but le grog.

# 11

## *Mariage*

### Table des matières

– Sur le pont du transatlantique *Bonaparte*, qui les ramenait aux États-unis, Horace Velmont et Patricia étaient assis côte à côte et regardaient l’horizon.

– Je suppose, Patricia, dit tout à coup Horace, je suppose que, à l’heure actuelle, votre troisième article a paru dans *Allô-Police*.

– Certes, puisque je l’ai câblé il y a quatre jours, répondit-elle. En outre, j’en ai lu des extraits dans les télégrammes affichés sur le tableau des dernières nouvelles, au pont des deuxièmes.

– J’y joue toujours un rôle magnifique ? demanda Velmont, d’un air faussement indifférent.

– Magnifique, surtout dans la scène des coffres-forts. Votre idée de vous servir de Saïda est présentée comme la plus ingénieuse et la plus originale des trouvailles... Le tigre contre la police... Évidemment, ce n’est pas à la portée de tout le monde, mais c’est un trait de génie.

Une joie orgueilleuse gonfla Horace.

– Quel bruit ça va faire dans le monde ! dit-il. Quel coup de tam-tam ! Quel pavois, quelle vedette !

Patricia sourit de cette vanité d’acteur applaudi.

– Nous allons être accueillis comme des héros ! affirma-t-elle.

Il changea de ton.

– Vous, Patricia, certainement. Mais moi, on me réserve sans doute la chaise électrique.

– Vous êtes fou ! Quel est votre crime ? C’est vous qui avez gagné la partie et fait prendre tous ces bandits. Sans vous, mon ami, je ne serais arrivée à rien...

– Vous serez tout de même arrivée à ce résultat que vous ramenez Lupin enchaîné comme un esclave à votre char de triomphatrice.

Elle le regarda, alarmée de ces paroles, et surtout de l’intonation grave qu’il leur donnait.

– J’espère bien que vous n’aurez aucun ennui à cause de moi ?

Il haussa les épaules.

– Comment donc ? On va me décerner une récompense nationale et, pour que je fixe mon domicile aux États-unis, m’offrir un gratte-ciel d’honneur et le titre d’ennemi public n° 1.

– Est-ce cela le dénouement dont vous m’avez parlé il y a quelque temps ? demanda-t-elle. Lorsque vous m’avez fait allusion à un sacrifice nécessaire de votre part.

Elle fit une pause. Ses beaux yeux se mouillèrent, et elle continua :

– J’ai peur parfois que vous ne vouliez vous séparer de moi.

Il ne protesta pas. Elle murmura :

– Il n’est pas de bonheur pour moi en dehors de vous, mon ami.

Il la regarda à son tour et dit avec amertume :

– En dehors de moi... Patricia... de moi le cambrioleur, l’escroc ? De moi, Arsène Lupin ?

– Vous êtes le plus noble cœur que je connaisse... Le plus délicat, le plus compréhensif, le plus chevaleresque.

– Exemple ? interrogea-t-il en reprenant son ton léger.

– Je n’en citerai qu’un. Comme je ne voulais pas emmener Rodolphe en Amérique, craignant de l’exposer aux entreprises d’adversaires cachés, vous m’avez proposé de le laisser à Maison-Rouge, sous la garde de Victoire...

– De son vrai nom : Samothrace.

– Et sous la protection de vos amis et de Saïda.

Arsène Lupin haussa les épaules.

– Ce n’est pas parce que j’ai bon cœur, que j’ai agi ainsi, mais parce que je vous aime... Ah ! voyons, Patricia... Pourquoi rougissez-vous ainsi chaque fois que je vous parle de mon amour ?

Détournant les yeux, elle murmura :

– Ce ne sont pas vos paroles qui me font rougir. Ce sont vos regards... ce sont vos pensées secrètes...

Elle se leva brusquement.

– Allons, venez ! On a peut-être enregistré des dépêches récentes.

– Soit ! Allons ! dit-il en se levant aussi.

Elle le conduisit vers le tableau des dernières nouvelles : quelques télégrammes y étaient affichés. On pouvait lire :

*« New York. Le prochain bateau de France, le Bonaparte, nous amène Patricia Johnston, la célèbre collaboratrice du journal Allô-Police, qui a dernièrement obtenu de si brillants succès en permettant à la police française de capturer la troupe de gangsters dirigée par le Sicilien Maffiano, coupable de nombreux crimes, et notamment des deux assassinats commis à New York sur la personne de J. Mac Allermy et de Frédéric Fildes.*

*« Maffiano ayant, on le sait, perpétré en France d'autres forfaits, ne sera pas extradé.*

*« La municipalité s'apprête à recevoir avec honneur miss Patricia Johnston. »*

Une autre information disait ceci :

*« ... Un télégramme du Havre affirme qu'Arsène Lupin s'est embarqué sur le Bonaparte. Les précautions les plus sévères seront prises pour s'assurer dès avant le débarquement de la personne du fameux voleur. L'inspecteur principal Ganimard, de la Sûreté de Paris, est arrivé à New York hier, et toutes les facilités lui seront données pour qu'il puisse arrêter Arsène Lupin, son ancien adversaire, comme il l'a fait une première fois, il y a un quart de siècle. Le policier français prendra place sur la vedette de la police américaine qui ira au-devant du Bonaparte avec les autorités militaires et les représentants de la police américaine. »*

Une troisième information s'exprimait ainsi :

*« Le journal Allô-Police annonce que M Allermy junior, son directeur, a obtenu l'autorisation d'aller, sur son yacht, au-devant de sa collaboratrice, Patricia Johnston ; une escouade de policiers sera mise à sa disposition pour le débarquement. »*

— Parfait, s'écria Horace. Nous serons accueillis selon notre mérite, c'est-à-dire, moi, par une mobilisation policière, et vous, par le père de votre enfant.

À ces paroles railleuses autant qu'à la lecture des dépêches, Patricia s'était assombrie.

— Que de menaces, dit-elle... Je ne redoute rien du côté d'Allermy junior, mais, vous, mon ami, votre situation est terrible.

— Appelez Saïda d'un coup de sifflet, plaisanta Lupin. D'ailleurs ne craignez rien pour moi, reprit-il avec plus de sérieux. Je ne suis pas en péril. Si même, par impossible, je condescendais à me laisser arrêter, aucune



charge authentique ne pourrait être relevée contre moi... Mais je me demande ce que veut cet Allermey junior ?...

– Nous avons peut-être eu tort de voyager ensemble, remarqua Patricia. Une enquête prouvera facilement que nous ne nous sommes pas quittés depuis Le Havre.

– Si, la nuit. Je n’ai jamais mis le pied dans votre cabine.

– Ni moi dans la vôtre.

Il fixa les yeux sur elle.

– Vous le regrettez, Patricia ? dit-il d’une voix altérée.

– Peut-être, répondit-elle gravement.

Elle leva vers lui son beau visage voluptueux et, après un long regard, frémissante, elle lui tendit ses lèvres...

Ce soir-là, ils dînèrent ensemble en tête à tête. Et Lupin réclama du champagne.

.....

– Je vous quitte, Patricia, dit-il, vers onze heures, comme le *Bonaparte* venait de franchir la passe et jetait l’ancre dans le port.

Elle murmura douloureusement :

– Ce furent nos premières heures de bonheur, mon ami. Ce seront peut-être les dernières.

Il la prit dans ses bras.

Au petit matin, Patricia fit sa toilette et prépara son nécessaire de voyage. Horace Velmont, ou plutôt Arsène Lupin, n’était plus là. À la porte, la clef était toujours dans la serrure, fermée à double tour. Mais Patricia sentit un air humide et froid emplir sa cabine et elle constata que la fenêtre du hublot n’était pas close. Avait-il passé par là ? Dans quelle intention ? Du hublot, on ne pouvait guère remonter sur le pont. Sans avoir découvert la moindre trace de son compagnon, Patricia déjeuna encore sur le *Bonaparte*. Après le repas, elle s’apprêtait à remonter sur le pont, quand on vint lui apporter un message. Henry Mac Allermey sollicitait une entrevue. Sans hésiter, la jeune femme refusa.

Les heures traînèrent, lentes, interminables pour Patricia qui, fébrile, attendait les événements... Quels événements ? Elle l’ignorait...

Le port était envahi de bâtiments, yachts de plaisance, vedettes, torpilleurs... Des hydravions filaient au ciel. Une animation extraordinaire régnait le long des quais où la foule grouillait... Mille bruits se mêlaient : sifflets de sirène, jets de vapeur, colis qu'on décharge, cris...

Patricia attendait toujours. Elle ne savait où était Lupin, elle ne savait ce qu'il faisait, mais elle éprouvait à présent la certitude irraisonnée mais formelle qu'elle ne devait pas débarquer avant d'avoir des nouvelles de lui – et qu'elle allait en avoir d'une façon ou d'une autre.

Cet espoir ne fut pas trompé. À cinq heures du soir, elle put lire dans la première édition des journaux de l'après-midi la note suivante, communiquée par la police :

### ARSÈNE LUPIN PIRATE

*Vers le milieu de la nuit dernière, le plus fameux des hors-la-loi modernes, aidé de quelques complices, a pris à l'abordage le Allô-Police, yacht de M. Mac Allermey junior. L'équipage, attaqué par surprise, a été désarmé et les officiers enfermés dans leurs cabines. Les assaillants se sont alors trouvés maîtres du navire. Cette situation invraisemblable a duré jusqu'aux environs de midi. À ce moment, les officiers captifs ont pu communiquer entre eux, par un trou percé dans une cloison, et l'un d'eux a réussi à ouvrir les portes de ses camarades, délivrer les matelots, et bataille a été livrée aux pirates. Ces derniers ont enfin, malgré leur résistance, été contraints à se rendre. Arsène Lupin lui-même, après un combat acharné, dut céder au nombre. Traqué comme une bête fauve dans tout le navire, il fut enfin acculé à l'avant contre le bastingage. Mais au moment d'être pris, il s'est jeté pardessus bord et a plongé dans les flots. Aucune des innombrables personnes qui assistaient à la scène ne le vit remonter à la surface.*

*« Inutile de dire que la police, alertée depuis le matin, avait accumulé les précautions. Un cordon d'agents bordait les rives. Des canots jalonnaient le port. Des mitrailleuses étaient en batterie. À l'heure actuelle (trois heures et demie) aucun fait nouveau ne s'est produit, permettant de connaître le sort du chef des pirates. La conviction absolue du grand chef de la police est qu'Arsène Lupin, ne pouvant aborder, se voyant perdu, épuisé de fatigue, a coulé peut-être volontairement. On cherche son cadavre. Quel but poursuivait Arsène Lupin en attaquant le yacht de M.*

*Mac Allermey ? M. Mac Allermey, qui n'était pas à bord au moment de l'attaque, déclare l'ignorer. Le célèbre policier français Ganimard l'ignore également, mais il ne croit pas, lui, à la mort du célèbre aventurier. »*

Patricia avait lu ces lignes avec une très vive émotion, qui devint de l'angoisse quand il fut question de la disparition d'Arsène Lupin et de sa mort probable. Mais, bientôt, elle secoua la tête et sourit : Arsène Lupin finir ainsi... Arsène Lupin noyé... Impossible. L'inspecteur Ganimard avait raison...

« Que dois-je faire ? se demanda alors la jeune femme. Attendre encore ici ? Ou bien débarquer ? Où Lupin compte-t-il me retrouver ? Et me retrouvera-t-il jamais ?... » et des larmes mouillèrent ses yeux.

Une heure passa encore... puis une autre... et une dernière édition du journal lui apporta de nouvelles informations qu'elle lut passionnément.

Le journal disait ceci :

*« On vient de trouver Mac Allermey junior, dans son bureau directorial de Allô-Police, attaché sur un fauteuil et bâillonné ; son coffre-fort forcé avait été vidé d'une somme de 1,500 dollars, que remplaçait cette courte missive :*

*« L'argent sera intégralement remboursé. J'ai dû retenir et payer ma place sur le Normandie, où j'organise, pour le retour, une soirée de prestidigitation avec démonstrations pratiques sur les montres et portefeuilles des passagers. A. L. »*

*« En face de Mac Allermey junior, et comme en conversation avec lui, était assis dans un autre fauteuil l'inspecteur principal Ganimard, en caleçon et gilet de flanelle, et également ligoté et bâillonné. Il a déclaré, sans vouloir s'expliquer davantage, qu'Arsène Lupin lui avait pris ses vêtements pour s'en revêtir et fuir ainsi déguisé. M. Henry Mac Allermey n'a voulu faire aucune déclaration. Pourquoi ce silence ? Quelles menaces fit à ces deux victimes le redoutable aventurier ? »*

Ayant lu, Patricia ne put s'empêcher de sourire avec un peu d'orgueil. Quel surhomme, ce Lupin ! Quelle audace !... Quelle maîtrise !...

Mais à quoi bon, désormais, rester à bord ? Ce n'était pas là qu'un message de Lupin viendrait la chercher...

En hâte, elle débarqua et prit un taxi qui la conduisit chez elle.

Elle entra. L'appartement était tout rempli de fleurs. Un souper attendait, tout servi sur une table ronde et, près de la table, dans un fauteuil,

d'où il se leva, un convive.

– Toi ! toi ! s'écria-t-elle en se jetant, riant et pleurant, dans les bras de son ami.

Il lui demanda, après plusieurs baisers :

– Tu n'étais pas inquiète ?

Elle haussa les épaules en souriant.

– Oh ! toi, je sais bien que tu te tireras toujours de tout !

Ils soupèrent joyeusement. Puis il dit, à brûle-pourpoint et d'un ton grave :

– Vous savez, Patricia, tout est arrangé.

– Quoi ? Qu'est-ce qui est arrangé ? questionna-t-elle étonnée.

– Votre avenir. Nous avons causé, Junior et moi, avant que je le bâillonne. Après de longues discussions, nous nous sommes mis d'accord.

Lupin se versa un verre de champagne.

– Eh bien, voilà : il vous épouse.

Patricia tressaillit.

– Soit, mais moi je ne l'épouse pas, dit-elle sèchement. Comment avez-vous pu envisager cela ? Oui, je comprends, vous ne m'aimez pas !

Sa voix se brisait, ses yeux se noyaient de larmes. Elle reprit :

– Était-ce le dénouement que vous souhaitiez ? Mais je ne céderai pas ! Jamais !

– Il le faudra bien, déclara-t-il, les yeux fixés sur elle.

Elle haussa les épaules.

– Je suis libre d'accepter ou de refuser, il me semble.

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que vous avez un fils, Patricia.

Elle tressaillit encore.

– Mon fils est à moi.

– À vous et à son père.

– J'en ai la garde, je l'ai élevé, il est à moi seule et jamais je ne consentirai à rendre Rodolphe.

Lupin prononça avec mélancolie :

– Songez à votre avenir, Patricia ! Henry Mac Allermy désire divorcer pour vous épouser et reconnaître son enfant. Il léguera à Rodolphe un nom sans tache et une des plus grosses fortunes des États-unis. Puis-je en faire

autant pour lui ? Notre récente expérience nous l'a prouvé, le contenu de mes coffres est en butte aux convoitises de mes ennemis. Échoueront-ils toujours dans leurs machinations ?

Il y eut un silence morne. Patricia semblait accablée. Lupin reprit plus bas :

– Et quel nom porterait Rodolphe ? Quelle serait sa situation sociale ? On n'est pas le fils de Lupin...

Un autre silence tomba. Patricia hésitait encore, mais elle savait bien que le sacrifice était inévitable.

– Je cède, dit-elle enfin. Mais à la condition que je vous reverrai, vous.

– Le mariage n'aura lieu que dans six mois, Patricia...

Patricia sursauta, le regarda, et son visage s'illumina d'une joie folle.

– Six mois ! Que ne le disiez-vous plus tôt ! Six mois ! Mais c'est une éternité !

– Plus encore, si on sait bien les employer. Hâtons-nous, dit Lupin.

Il remplit deux verres de champagne.

– J'ai acheté le yacht de Junior, reprit-il. C'est à son bord que je compte retourner en France. La police me laissera tranquille, elle a trop besoin de moi pour m'embêter. Je suis bien avec le préfet, Ganimard fera taire Béchoux, car je l'ai prévenu : ma tranquillité contre mon silence. Oui ; pour l'histoire du déshabillage. Voyez-vous ça dans les revues de fin d'année, l'inspecteur principal en caleçon. Il serait ridicule à jamais... et il m'a promis une place pour voir guillotiner Maffiano.

Patricia n'écoutait plus, elle ne pensait qu'à eux deux.

– Je vais repartir avec toi sur le yacht, dit-elle, rose de joie, à Lupin. Ce sera délicieux ! Partons le plus tôt possible.

Lupin se mit à rire.

– Tout de suite, à l'instant même !... Et, l'océan traversé, nous remonterons le cours de la Seine jusqu'à Maison-Rouge, où nous nous installerons. Tu reverras Rodolphe... Ce sera charmant !

Il prit son verre et l'éleva :

– À notre bonheur !

Et Patricia répondit en écho :

– À notre bonheur !



# LE COLLIER DE LA REINE

MAURICE LEBLANC

# Le Collier de la Reine

Leblanc, Maurice

9788027302482

18 pages

[Buy now and read](#)

Le Collier de la Reine est une nouvelle de Maurice Leblanc paru dans le recueil Arsène Lupin gentleman cambrioleur. Extrait: "En général, pour remonter à l'auteur d'un crime ou d'un vol, il faut déterminer comment ce crime ou ce vol ont été commis. Dans le cas actuel, rien de plus simple, selon moi, car nous nous trouvons en face, non pas de plusieurs hypothèses, mais d'une certitude, d'une certitude unique, rigoureuse, et qui s'énonce ainsi : l'individu ne pouvait entrer que par la porte de la chambre ou par la fenêtre du cabinet. Or on n'ouvre pas, de l'extérieur, une porte verrouillée. Donc il est entré par la fenêtre...."

[Buy now and read](#)

ARTHUR BERNÈDE



LANDRU





# Landru

Bernède, Arthur

9788026899914

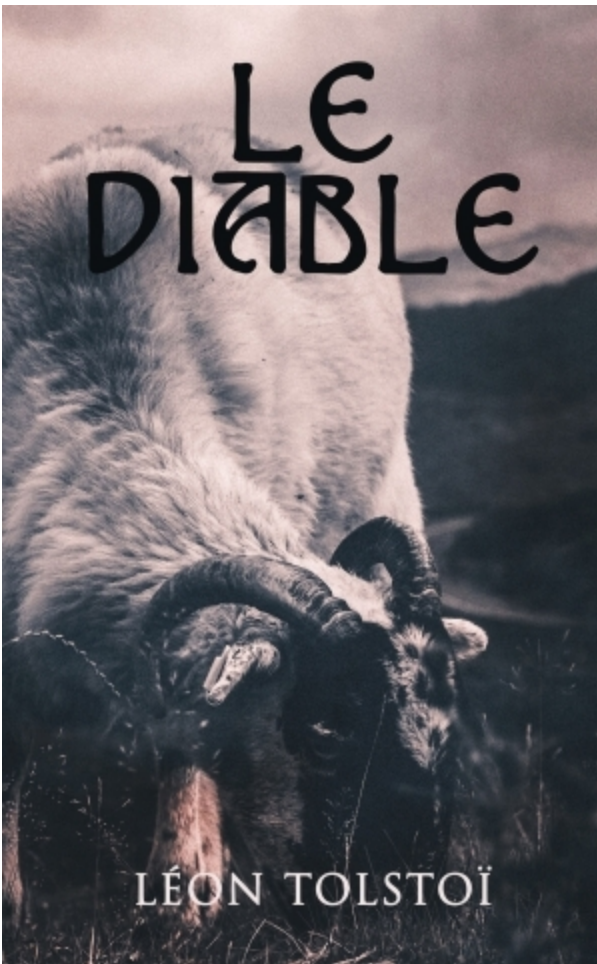
111 pages

[Buy now and read](#)

Arthur Bernède raconte l'histoire d'Henri Désiré Landru (1869 - 1922), un célèbre tueur en série et criminel français. Landru fut surnommé "le Barbe-Bleue de Gambais". Pour se procurer des revenus, Landru va, à partir de 1915, franchir le pas qui le conduira à l'échafaud. Se faisant passer pour un homme veuf, esseulé et disposant d'une certaine aisance, il entreprend de séduire des femmes seules qui, sans être véritablement riches, possèdent quelques économies et surtout, mènent une vie suffisamment isolée de leur entourage. À force d'éloquence, il fait signer à ses victimes des procurations lui permettant ensuite de faire main basse sur leurs comptes bancaires. Il ne lui reste plus qu'à assassiner ces dames imprudentes, puis à faire disparaître les corps. Avec ses crimes, Landru prend aussi soin de sa femme et de ses enfants, qui le croient brocanteur, et qu'il fait profiter du produit de ses Arthur Bernède (1871 - 1937), est un romancier populaire français. Auteur très prolifique, il a créé plusieurs centaines de personnages romanesques, dont certains, devenus très célèbres, tels que Belphégor, Judex et Mandrin, ont effacé leur créateur. Il a également mis en scène Vidocq, inspiré par les exploits de ce chef de la Sûreté

haut en couleurs. Il est également connu sous les noms de plume de Jean de la Périgne et de Roland d'Albret.

[Buy now and read](#)



# Le Diable

Tolstoï, Léon

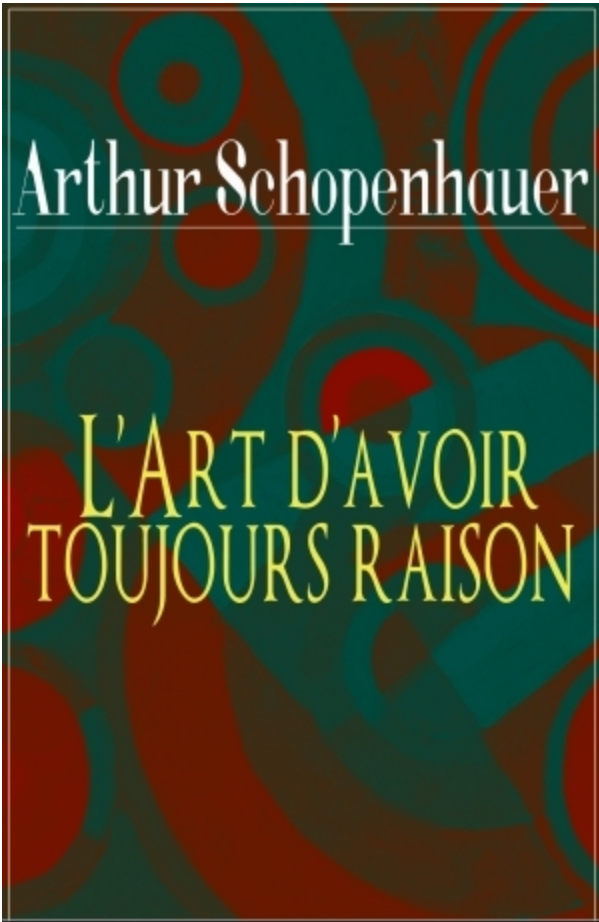
9788027302321

71 pages

[Buy now and read](#)

L'œuvre raconte l'histoire d'Eugène Irténieff, jeune homme célibataire, propriétaire terrien, qui noue avec une paysanne une relation à laquelle, même une fois marié, il ne parvient à mettre fin. Léon Tolstoï (1828-1910) est un des écrivains majeurs de la littérature russe, surtout connu pour ses romans et ses nouvelles, riches d'analyse psychologique et de réflexion morale et philosophique (Guerre et Paix, Anna Karénine).

[Buy now and read](#)



Arthur Schopenhauer

---

L'ART D'AVOIR  
TOUJOURS RAISON

(L'édition intégrale)

# L'Art d'avoir toujours raison (L'édition intégrale)

Schopenhauer, Arthur

9788026844419

125 pages

[Buy now and read](#)

Ce livre numérique présente "L'Art d'avoir toujours raison (L'édition intégrale)" avec une table des matières dynamique et détaillée.

Notre édition a été spécialement conçue pour votre tablette/liseuse et le texte a été relu et corrigé soigneusement. L'Art d'avoir toujours raison est une œuvre du philosophe Arthur Schopenhauer. De façon à la fois sarcastique et pragmatique, Schopenhauer y expose une série de stratagèmes permettant de l'emporter lors de controverses, indépendamment de la vérité du point de vue que l'on soutient. Ce travail qu'il considère comme le premier essai d'une « dialectique scientifique » n'ayant pas d'équivalent à son époque a aussi pour but de bien distinguer ces stratagèmes afin de pouvoir les dénoncer. La dialectique éristique constituée de la dialectique et de la sophistique s'opposerait ainsi à la logique, l'analytique, et la philosophie dont le but est la recherche objective de la vérité. Arthur Schopenhauer (1788-1860) est un philosophe allemand, il se réfère à Platon, se place en unique héritier légitime de Kant, et se démarque surtout ouvertement des post-kantiens de son époque; en effet, dès que l'occasion se présente, il critique féroceement non seulement les personnalités - de façon souvent « comique » par l'outrance de ses

imprécations et de ses « insultes » - mais aussi et surtout les idées de Fichte, Hegel et Schelling, philosophes qu'il exclut non seulement de la filiation de la philosophie kantienne en arguant de leur incompréhension de celle-ci mais aussi, parfois, purement et simplement, de la philosophie.

[Buy now and read](#)

LES PLUS BEAU  
CONTES ET FABLES  
DE LÉON TOLSTOÏ





# Les plus beau contes et fables de Léon Tolstoï

Tolstoï, Léon

9788027302314

191 pages

[Buy now and read](#)

Ce livre contient, en même temps que la description d'événements qui se sont passés réellement, des fables, des légendes, des contes choisis parmi tous ceux que l'on a écrits pour moraliser les hommes. Le contenu: Le moujik et le cheval, Le loup et l'écureuil, La puce et la mouche, Le tzar et la chemise, L'habit neuf du tzar, Le lion et le renard, L'Indien et l'Anglais, Les pêches, Pourquoi un moujik aime son frère aîné, Le plus bel héritage, Les trois voleurs, Les punaises, Les deux marchands, Le requin, Le vizir Abdoul, Un noyau, La petite fille et les champignons, Les chacals et l'éléphant, Les lièvres et les grenouilles, La souris dans la grange, Le loup et la poussière, Le chien enragé, Le lion et le chien, Le renard et le bouc, Le jeune cerf et son père, Le moujik et le cheval, Le lion, l'ours et le renard, La grenouille et le lion, L'éléphant, Le singe et le pois, Le cerf, Le chien et le loup et beaucoup plus.

[Buy now and read](#)